

*MASTER  
NEGATIVE  
NO. 92-81100*



MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the  
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the  
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from  
Columbia University Library



# **COPYRIGHT STATEMENT**

**The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.**

**Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.**

**This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.**



*AUTHOR:*

FLEURY, [CLAUDE]

*TITLE:*

HISTOIRE  
ECCLESIASTIQUE ...

*PLACE:*

PARIS

*DATE:*

1858



Master Negative #

92-81100

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES  
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

931 F63 Q de quatre quinzième fois... Paris	Fleury, Claude, abbé. 1640-1723. Histoire ecclésiastique, augmentée livres... comprenant l'histoire du siècle publiés pour la première 1858.	Q. 6 ✓
---	--	--------

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35

REDUCTION RATIO: 11x

IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

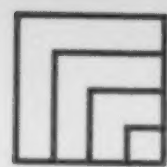
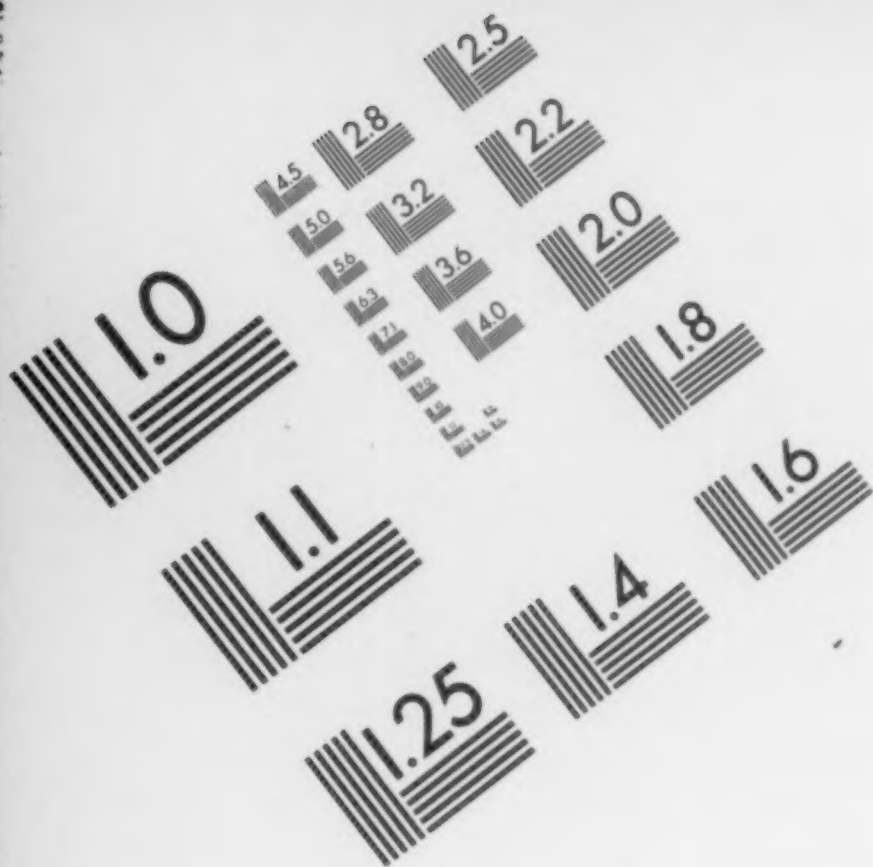
DATE FILMED: 2-16-93

INITIALS Susan

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

# VOLUME 3

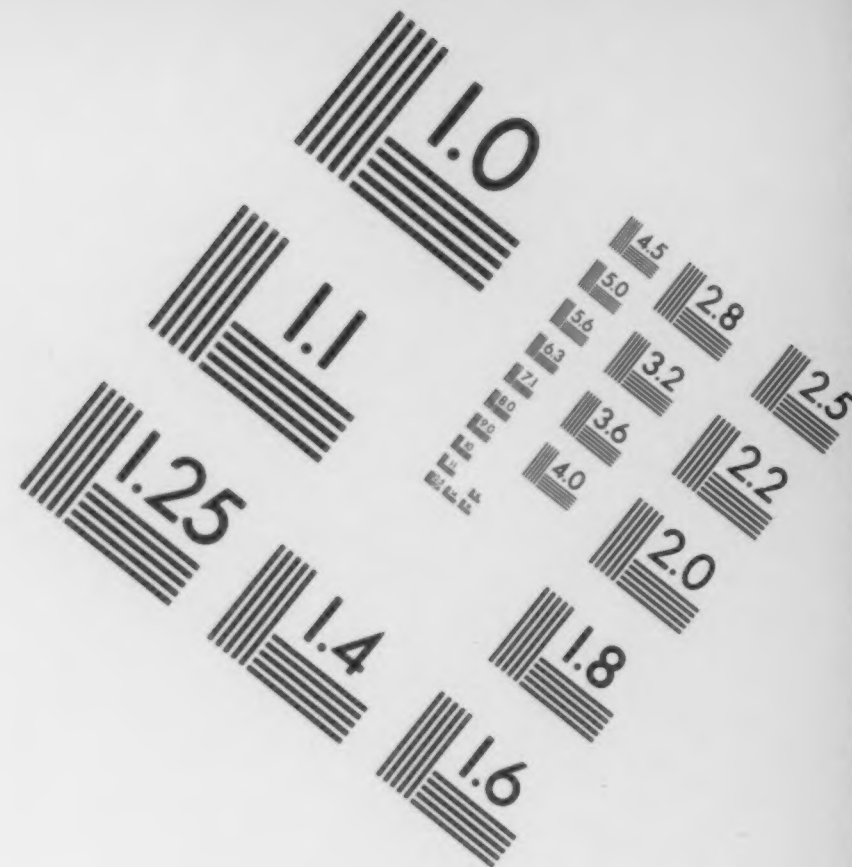




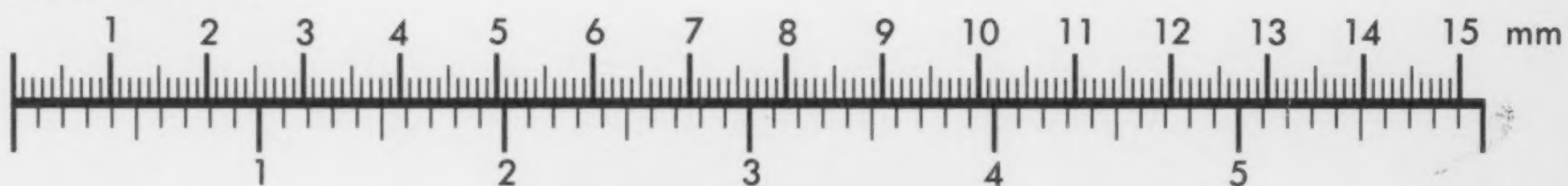
**AIMM**

**Association for Information and Image Management**

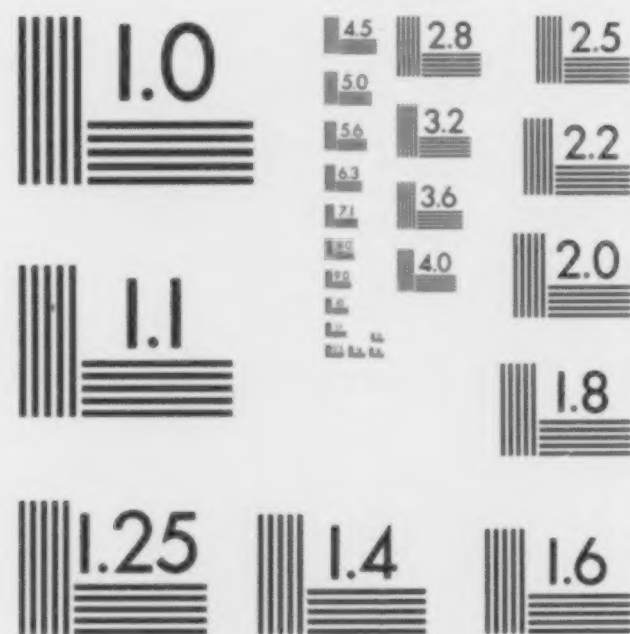
1100 Wayne Avenue, Suite 1100  
Silver Spring, Maryland 20910  
301/587-8202



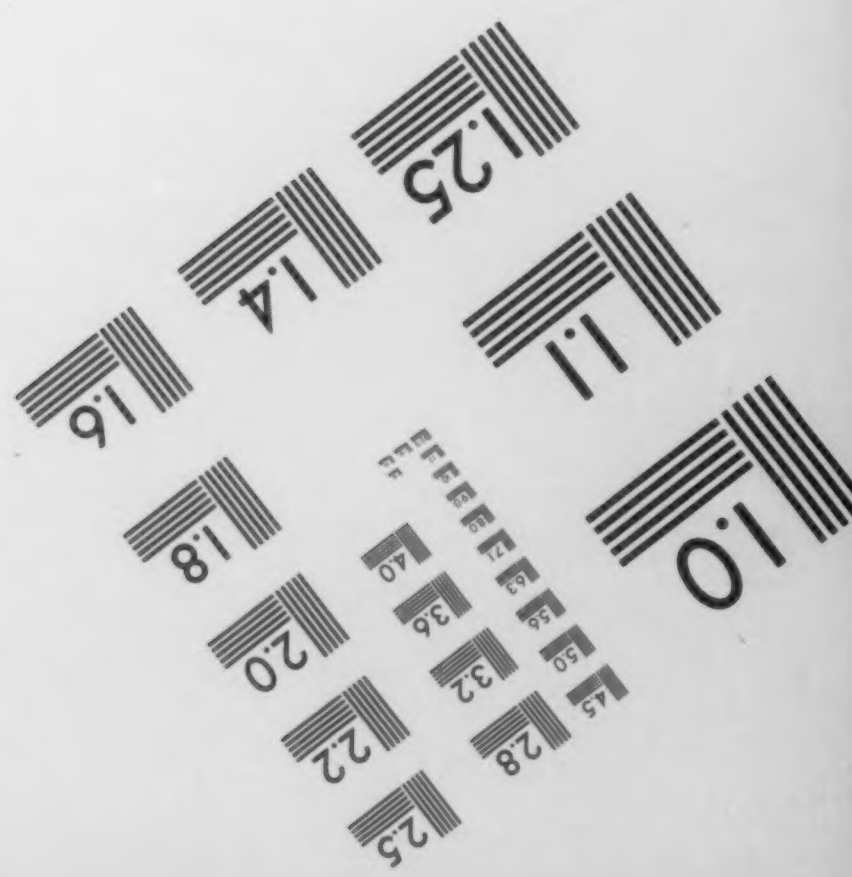
Centimeter



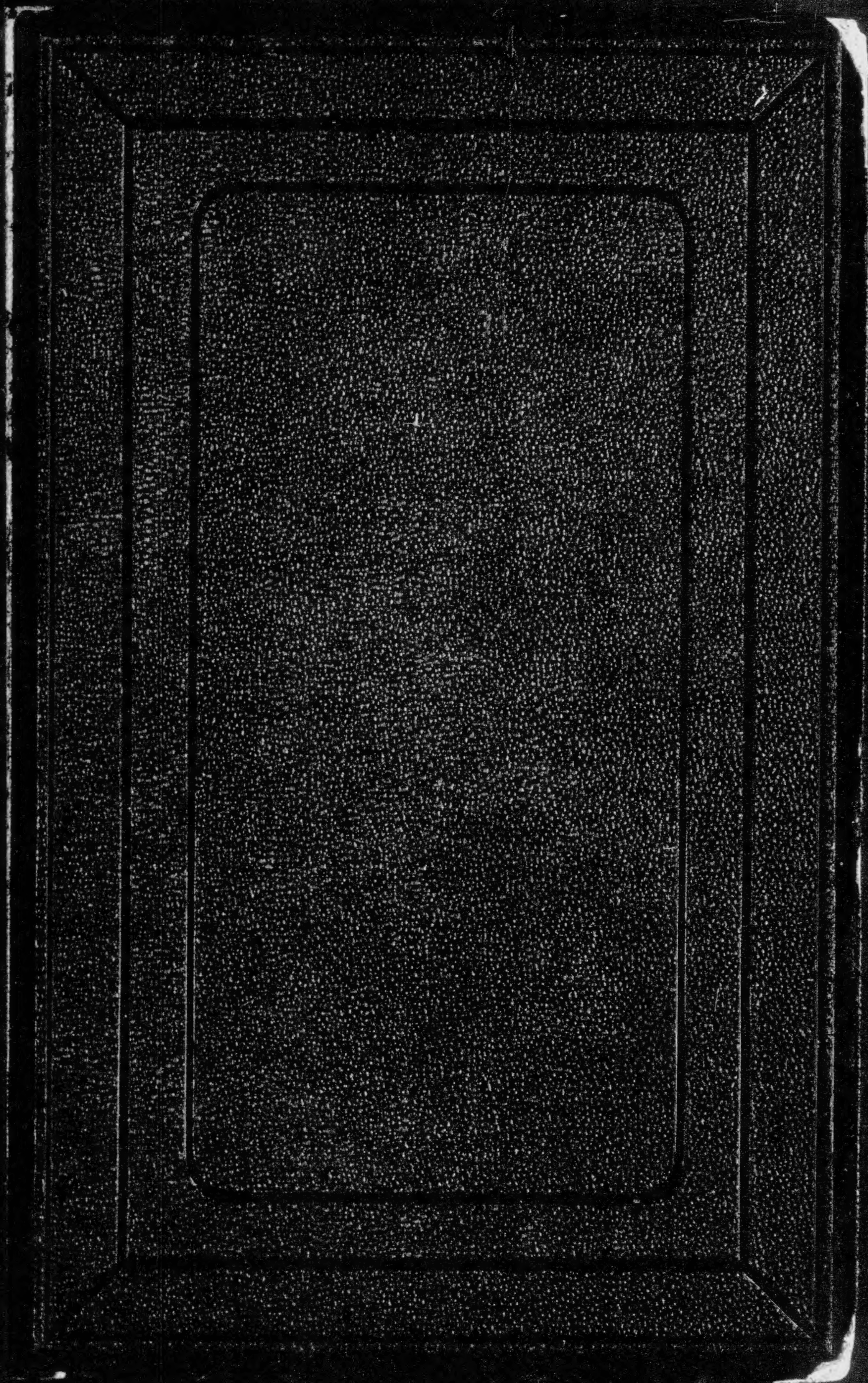
Inches



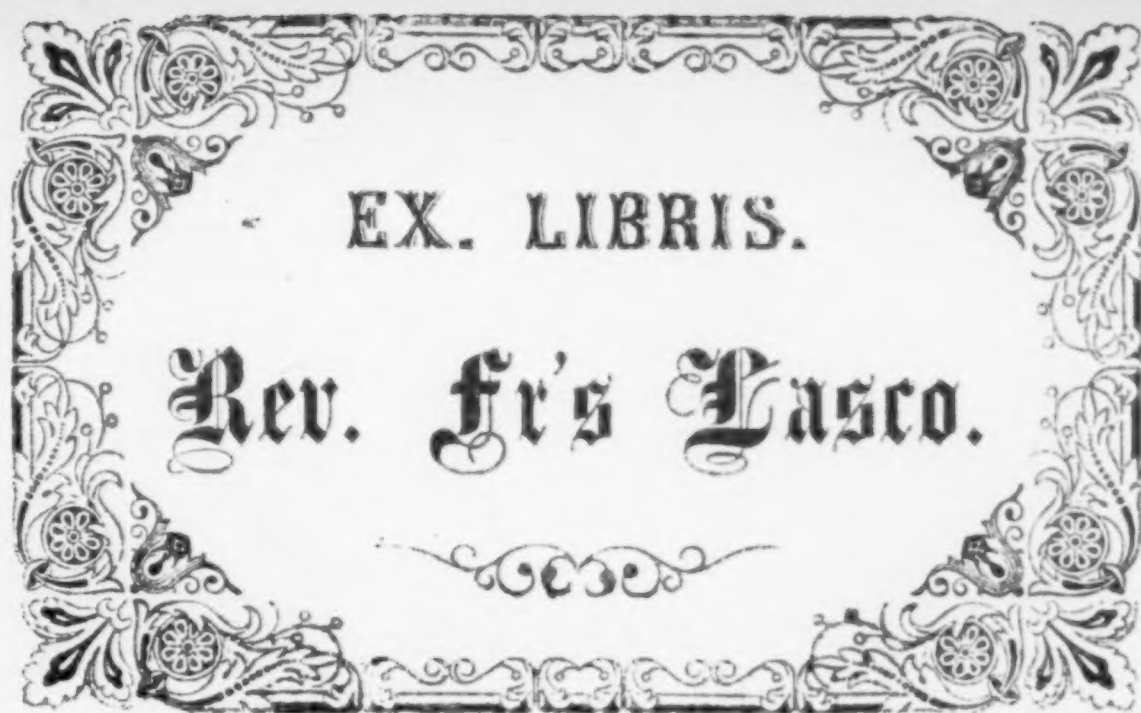
MANUFACTURED TO AIMM STANDARDS  
BY APPLIED IMAGE, INC.











931

F63

Q 3

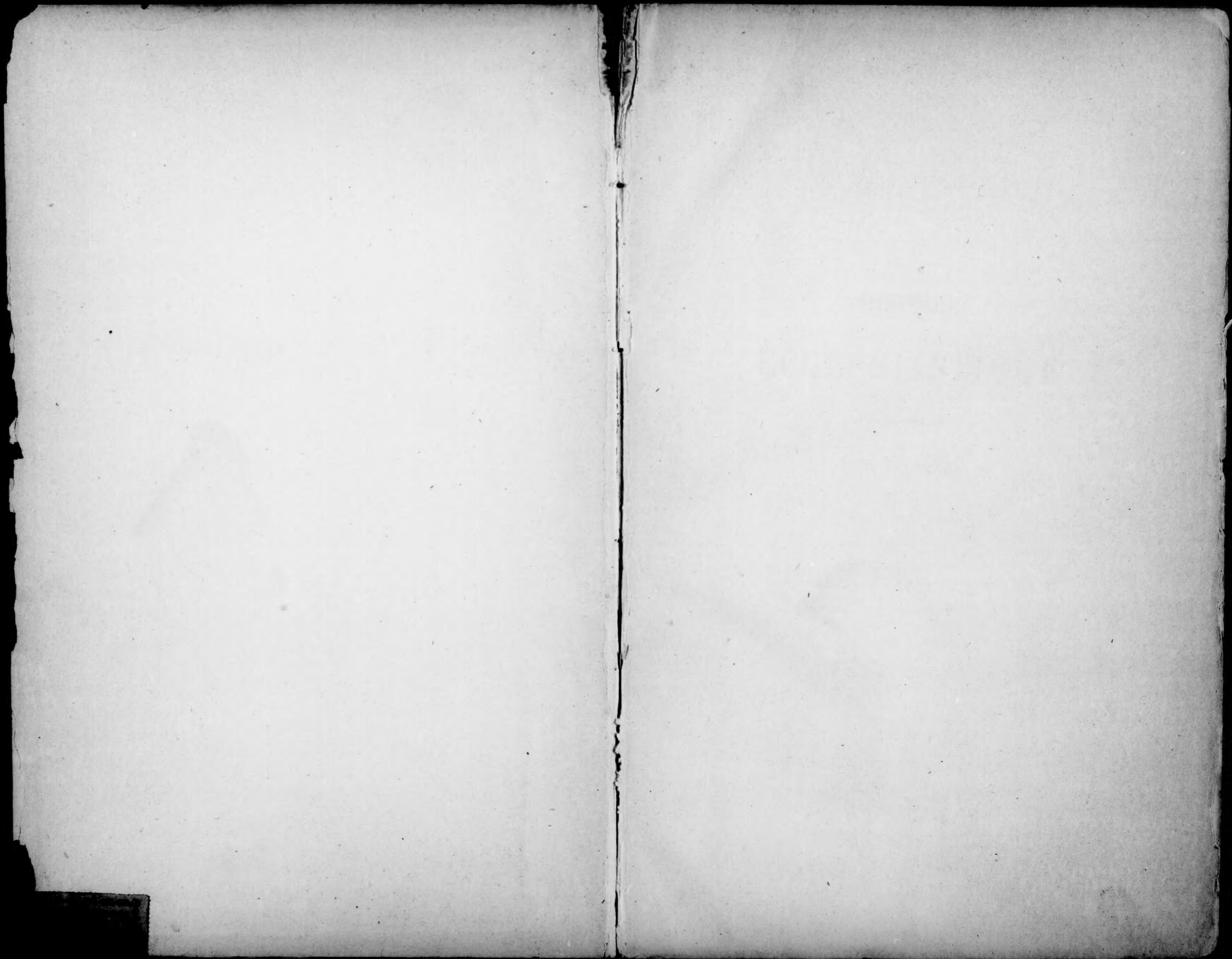
Columbia University  
in the City of New York  
Library



GIVEN BY

G. H. Baker







HISTOIRE  
ECCLÉSIASTIQUE

—  
TOME TROISIÈME.

**HISTOIRE**  
**ECCLÉSIASTIQUE**

PAR

**L'ABBÉ FLEURY,**

PRÊTRE, PRIEUR D'ARGENTEUIL, CONFESSEUR DU ROI LOUIS XV, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AUGMENTÉE DE QUATRE LIVRES

(LES LIVRES CI, CII, CIII ET CIV)

COMPRENANT L'HISTOIRE DU QUINZIÈME SIÈCLE

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'après un manuscrit de Fleury appartenant à la Bibliothèque impériale,

AVEC

UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

**TOME TROISIÈME.**

**PARIS**

AU BUREAU DE L'ANCIENNE SOCIÉTÉ DE SAINT-NICOLAS,  
RUE DE SÈVRES, 19.

1858



# HISTOIRE

DU

# CHRISTIANISME

COLUMBIA  
UNIVERSITY  
LIBRARY

## LIVRE QUARANTIÈME.

### I. L'empereur prépare la paix à l'Eglise.

L'EMPEREUR Constantin Pogonat fit avec le calife Moavia une paix avantageuse pour trente ans, l'an six cent soixante-dix-sept, neuvième de son règne, et Moavia mourut trois ans après, l'an soixante de l'hégire, six cent quatre-vingt de Jésus-Christ (1). Il étoit âgé de quatre-vingt ans, et en avoit régné vingt. L'année précédente il avoit fait réparer, à la prière des chrétiens, le dôme de l'église d'Edesse, tombé par un tremblement de terre (2). De son temps, mourut Agathon, patriarche des jacobites à Alexandrie, l'an six cent soixante-dix-huit, cinquante-huit de l'hégire, et eut pour successeur Jean, qui tint le siège huit ans. Il rebâtit l'église de Saint-Marc, et prit grand soin des pauvres pendant une disette de trois ans. Moavia eut pour successeur son fils, Iésid, à qui il avoit fait prêter le serment par les musulmans, dix ans auparavant. Le traité que l'empereur Constantin avoit fait avec eux lui attira des ambassades des Avars et des autres peuples d'Occident, qui lui demandèrent aussi la paix. Il la leur accorda, et fut ainsi en repos de tous côtés pendant le reste de son règne.

Il songea aussitôt à rétablir la paix dans l'Eglise, divisée depuis le règne d'Héraclius, son bisaïeul (3). Constantin, patriarche de Constantinople, mourut l'an six cent soixante-dix-huit, après avoir tenu le siège un an et huit mois, et eut pour successeur Théodore, prêtre, syncelle et trésorier de l'église de Constantinople. Il voulut écrire au pape in-

continent après son ordination; mais il craignit que, s'il envoyoit une lettre synodique suivant la coutume, elle ne fût pas reçue, non plus que celles de ses prédécesseurs (1). C'est pourquoi il envoya seulement une lettre d'exhortation à la paix, et elle fut rendue au pape Donus. Ensuite l'empereur demanda au même Théodore et à Macaire, patriarche d'Antioche, résidant à Constantinople, quelle étoit la cause de leur division. Ils répondirent que l'on avoit introduit de nouvelles manières de parler des mystères, soit par ignorance, soit par une curiosité excessive; et que, depuis le commencement de ces questions, il n'y avoit point eu d'assemblée de la part des deux sièges pour éclaircir la vérité. C'est ce qui fit résoudre l'empereur à convoquer un concile.

Il écrivit pour cet effet au pape Donus une lettre où il dit que le temps ne permet pas de faire une assemblée parfaite, c'est-à-dire un concile universel, apparemment à cause des évêques de la haute Syrie, de Palestine, d'Egypte et d'Afrique, qui se trouvoient sous la domination des musulmans (2). Ensuite il prie le pape d'envoyer des hommes sages et bien instruits, qui apportent les livres nécessaires pour agiter et décider toutes les questions avec les deux patriarches, Théodose de Constantinople et Macaire d'Antioche, leur promettant une entière sûreté, même pour le retour, en cas qu'ils ne pussent convenir. Après cela, ajoute-t-il, nous serons justifiés au jugement de Dieu, car nous pouvons exhorter tous les chrétiens à l'union, mais nous ne voulons contraindre personne. Envoyez-nous de votre sainte église trois hommes ou plus, si vous voulez, et de votre concile jus-

(1) Theopha. an. 9. p. 296.  
Elmac. l. 1, c. 7.

(2) Abulf. Chr. Or. Elm.  
l. VIII, c. 7.  
(3) Theoph. p. 299.

(1) Sacra Const. t. 5. Conc. p. 594. (2) P. 595, D.



qu'à douze évêques, compris les métropolitains. On voit ici la différence des députés du pape et de ceux des évêques d'Italie ou de tout l'Occident, car c'est ce que les Orientaux appelaient son concile.

L'empereur continue : Notre patriarche et celui d'Antioche nous ont fort pressé d'ôter Vitalien des dyptiques, disant que l'on y fait mention d'Honorius pour l'honneur du siège apostolique de Rome (1), et qu'ils ne peuvent souffrir que l'on fasse mention de ses successeurs, jusqu'à ce que l'on se soit éclairci touchant les mots dont on dispute entre les deux sièges. C'est que les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche étoient monothélites ; ainsi, de tous les papes, ils ne tenoient pour orthodoxe qu'Honorius. Mais, ajoute l'empereur, je n'ai pas consenti que Vitalien fût ôté des dyptiques, premièrement pour garder l'égalité et montrer que je tiens les uns et les autres pour orthodoxes, ensuite par reconnaissance de l'amitié que Vitalien nous a témoignée de son vivant dans le mouvement de nos tyrans : c'est la révolte de Mézèce (2). Et ensuite nous avons ordonné au patrice Théodore, exarque d'Italie, de donner à ceux qui viendront de votre part toutes sortes de secours, soit pour le transport, soit pour la dépense du voyage, et de vous donner même des vaisseaux de guerre pour vous escorter, s'il est besoin. La lettre est datée du douzième d'août, indiction sixième, c'est-à-dire l'an six cent soixante-dix-huit.

#### II. Mort de Donus. Agathon, pape.

Mais, avant qu'elle arrivât à Rome, le pape Donus mourut et fut enterré à Saint-Pierre, l'onzième d'avril six cent soixante-dix-neuf, après avoir tenu le saint-siège un an cinq mois et dix jours (3). En une ordination il fit dix prêtres et cinq diacres, et d'ailleurs six évêques. Après sa mort, le saint-siège vqua deux mois et quinze jours, et on ordonna Agathon, moine sicilien de naissance, qui tint le saint-siège deux ans et demi. Il étoit d'une douceur et d'une gaieté merveilleuse envers tout le monde. La lettre que l'empereur Constantin avoit adressée à son prédécesseur lui fut rendue par le secrétaire Epiphane, et il se mit aussitôt en devoir d'y satisfaire.

#### III. Eglise d'Angleterre.

Cependant saint Vilfrid, archevêque d'York, arriva à Rome, se plaignant d'avoir été injustement déposé. Il gouverna son siège paisiblement pendant quatre ans depuis son rétablissement, c'est-à-dire tant que la reine Eteldrite demeura avec le roi Ecfid. Cette

princesse garda toujours sa virginité, quoique mariée deux fois, premièrement avec le prince Tombert, pendant peu de temps, ensuite avec le roi Ecfid pendant douze ans (4). Comme il n'y avoit personne en qui elle eût plus de confiance que saint Vilfrid, le roi lui offrit des terres et de grandes sommes d'argent s'il persuadoit à la reine d'habiter avec lui. Enfin, ne pouvant y réussir, il lui permit ce qu'elle lui demandoit depuis si long-temps, de se retirer dans un monastère. Elle reçut le voile des mains de saint Vilfrid, et ensuite il l'établit abbesse du monastère d'Elge ou Ely, qu'elle fonda, et, outre la grande communauté de filles, il y en eut une d'hommes. Sept ans après cette fondation, elle mourut l'an six cent soixante-dix-neuf, et, seize ans après sa mort, son corps fut trouvé entier, ce que l'on attribua au mérite de sa pureté.

Après sa retraite, le roi Ecfid épousa Ermenburge, qui, ayant pris saint Vilfrid en aversion, représenta éloquemment au roi sa puissance séculière, ses richesses, le nombre de ses monastères, la grandeur des bâtiments, la multitude de ses vassaux, qui le suivoient vêtus et armés magnifiquement. Le roi entra dans les sentiments de sa femme, et persuada à saint Théodore de Cantorbéry de déposer saint Vilfrid (2), et d'ordonner en sa place trois évêques, savoir : Bosa pour le pays des Déires, à Hagulstad, Eata pour les Berniciens, à York, et Eadhède à Lindisfarne. On les établit en l'absence de saint Vilfrid, qui alla trouver le roi et l'archevêque, et leur demanda pourquoi ils lui ôtoient, sans qu'il l'eût mérité, les biens qu'il tenoit de la piété des rois. Ils lui répondirent devant tout le peuple : Nous ne vous accusons de rien, mais nous ne révoquerons pas notre jugement. C'étoit l'an six cent soixante-dix-huit, huitième du règne d'Ecfid. Saint Théodore exerçoit une pleine autorité sur toutes les églises d'Angleterre (3). Vinfrid, évêque des Merciens, l'ayant choqué par quelque désobéissance, il le déposa, et ordonna à sa place Sexvulfe, fondateur et abbé d'un monastère. Vinfrid retourna au sien et y finit saintement ses jours. Théodore établit aussi évêque de Londres ou d'Essex Erconvalde, illustre par sa sainteté, et honoré le trentième d'avril (4). Sebbi, roi du même pays d'Essex, étoit si pieux, qu'il auroit embrassé depuis long-temps la vie monastique, s'il avoit pu y faire consentir la reine, son épouse. Enfin, étant attaqué de la maladie dont il mourut, il fit venir l'évêque de Londres, et reçut avec sa bénédiction l'habit monastique, qu'il avoit tant désiré. C'est le premier exemple que je sache de cette dévotion si fréquente dans

(1) Vita per Eddi. c. 23. (3) Bed. Ep. Bed. iv, Hist. Sup. liv. XXXIX, n. 46. Bed. c. 6. iv, Hist. c. 19. Vita S. Ed. (4) Mart. R. 30 apr. B. t. 2. Act. B. iv, Hist. c. 11. (2) Bed. iv, Hist. c. 11.

(1) P. 598, D.

(3) Anast.

(2) Sup. liv. XXXIX, n. 42.

les derniers siècles de mourir en habit de religieux.

Il arriva dans le même temps, l'an six cent soixante-dix-neuf, qu'un jeune homme, nommé Imma, fut laissé pour mort dans un combat (1). Ayant été trouvé par les ennemis, il fut guéri et tenu prisonnier, et on l'enchaînoit la nuit de peur qu'il ne s'enfuit. Il avoit un frère, nommé Tunna, prêtre et abbé d'un monastère, qui, le croyant mort, chercha son corps, et, en ayant trouvé un qui lui ressembloit, l'emporta dans son monastère, l'enterra honorablement, et disoit souvent la messe pour la délivrance de son âme (2). Le frère vivant en sentit l'effet, car souvent il se trouvoit libre de ses liens depuis tierce, qui étoit l'heure de la messe. Le comte, qui le tenoit prisonnier, lui demanda s'il avoit un caractère ; il répondit que non, mais, ajouta-t-il, j'ai un frère prêtre, qui, me croyant mort, dit souvent la messe pour moi, et, si j'étois dans l'autre vie, mon âme seroit délivrée des peines par ses prières. Après qu'il fut guéri, le comte le vendit à un autre qui ne put non plus le tenir attaché, car, encore que l'on employât différentes sortes de liens, il se trouvoit souvent libre aux mêmes heures. Enfin, ce dernier maître le renvoya sur sa parole, et il se racheta. Etant revenu ensuite trouver son frère, il apprit de lui que les temps où il avoit été délié et soulagé en diverses manières étoient ceux où l'on célébroit la messe pour lui, et, sur son récit, plusieurs furent excités à prier, donner l'aumône et offrir le saint sacrifice pour les morts auxquels ils s'intéressoient. Bède, qui rapporte cette histoire, dit l'avoir apprise d'un de ceux qui l'avoient ouï raconter à celui même à qui elle étoit arrivée.

#### IV. Saint Vilfrid en Frise.

Saint Vilfrid, se voyant injustement chassé de son siège, résolut, par le conseil des évêques, ses confrères, d'aller à Rome demander justice au pape. Il laissa sous la conduite de ces évêques plusieurs milliers de moines qu'il gouvernoit, et s'embarqua avec ses clercs et sa suite (3). Ses ennemis, croyant qu'il iroit par la France occidentale, qui étoit le plus court, envoyèrent devant des présents au roi Théodoric et à Ebroïn, le priant de l'envoyer plus loin en exil, ou de tuer ses compagnons et le dépouiller de tout ; mais ils prirent pour lui Vinfrid, évêque de Lietsfeld, qui étoit aussi chassé de son siège, l'arrêtèrent, lui ôtèrent tout son argent, et tuèrent plusieurs de ceux qui l'accompagnoient.

Pour saint Vilfrid, il passa droit au levant en Frise, dont les habitants étoient encore païens (4). Leur roi Algise ne laissa pas de le recevoir honorablement, et lui permit de pré-

cher l'Evangile à ses sujets. Il le fit avec grande application, et l'année se trouva plus abondante qu'à l'ordinaire en poisson et en toutes sortes de fruits, ce que les peuples attribuèrent au dieu qu'il prêchoit. Ainsi il baptisa presque tous les seigneurs et plusieurs milliers du peuple, et fut le premier apôtre de ce pays (1). Cependant Ebroïn envoya des gens à Algise, roi des Frisons, avec des lettres où il lui promettoit un boisseau plein de sous d'or s'il lui envoyoit l'évêque Vilfrid ou sa tête. Le roi fit lire cette lettre publiquement à son dîner, en présence de saint Vilfrid et ses compagnons, des envoyés d'Ebroïn et d'un grand peuple, puis il la prit, la déchira et la jeta au feu, en disant aux porteurs : Dites de ma part à votre maître, Ainsi puisse le Créateur détruire le royaume et la vie de celui qui se parjure et ne garde pas les traités. Les envoyés s'en retournèrent confus.

Saint Vilfrid, ayant passé l'hiver en Frise, en partit au commencement du printemps, l'an six cent soixante-dix-neuf, pour continuer son voyage de Rome. Il passa chez Dagobert, roi des François en Austrasie, qui le reçut avec grande amitié, se souvenant des obligations qu'il lui avoit. Car ce roi, après la mort de Sigebert III, son père, fut envoyé en Irlande par Grimoald, maire du palais, et n'en fut rappelé que vingt ans après, en six cent soixante-quatorze (2). Les seigneurs d'Austrasie s'adressèrent pour cet effet à saint Vilfrid, qui le renvoya avec une escorte, et toutes les choses nécessaires pour le conduire en son royaume. Le roi Dagobert vouloit lui donner l'évêché de Strasbourg, le plus grand qu'il y eût dans ses états : et, comme il refusa, il lui fit de grands présents, et lui donna Adéodat, évêque de Toul, pour l'accompagner à Rome.

Ils arrivèrent chez Berchter ou Pertarit, roi des Lombards, prince humble, paisible, et craignant Dieu, qui les reçut très-humainement, et dit à saint Vilfrid : Vos ennemis m'ont envoyé d'Angleterre promettre de grands présents si je vous retenois et vous empêchois d'aller à Rome ; car ils vous traitent d'évêque fugitif. Je leur ai répondu : Etant banni de mon pays en ma jeunesse, j'ai demeuré chez le roi des Huns, qui étoit païen, et qui me promit avec serment, au nom de son idole de ne me jamais livrer à mes ennemis. Quelque temps après, ils lui envoyèrent offrir un boisseau de sous d'or s'il m'abandonnoit à eux. Il le refusa, disant que ses dieux le feroient périr s'il faussoit son serment. A plus forte raison, moi, qui connois le vrai Dieu, je ne perdrai pas mon âme, quand il s'agiroit de gagner tout le monde. Il donna donc une escorte honorable au saint évêque pour le conduire jusqu'à Rome.

(1) Bed. iv, Hist. c. 22. (2) Ed. c. 23, 11. (3) Bed. iv, Hist. c. 22. (4) P. 25.

(1) C. 26.

(2) Sup. l. XXXIX, n. 26.



## V. Concile de Rome pour saint Vilfrid.

Il arriva heureusement, et trouva que l'on y étoit déjà informé du sujet de son voyage, par le moine Coënvald, que l'archevêque Théodore avoit envoyé de son côté avec ses lettres (1). Le pape Agathon assembla donc un concile de plus de cinquante évêques dans la basilique du Sauveur, au mois d'octobre six cent soixante-dix-neuf (2). Après que le pape eut dit sommairement le sujet du concile, André d'Ostie et Jean de Porto firent leur rapport des actes qu'ils avoient été chargés d'examiner avec d'autres évêques, tant contre saint Vilfrid que de sa part. Ayant tout considéré, disent-ils, nous ne le trouvons convaincu canoniquement d'aucun crime qui méritât la déposition : au contraire, nous voyons qu'il a gardé la modération convenable, sans exciter de sédition pour se rétablir. Il s'est contenté de protester devant les évêques et d'appeler au saint-siège, où Jésus-Christ a établi la primauté du sacerdoce.

Le pape ordonna ensuite que l'on fit entrer saint Vilfrid, qui étoit à la porte de la salle. On lut sa requête, où il prenoit le titre d'évêque de Saxe, et marquoit qu'il avoit déjà instruit le pape, et de vive voix, et par écrit. Il se plaignoit qu'on l'avoit déposé injustement, et ordonné trois évêques à sa place. Je n'ose, disoit-il, accuser Théodore, parce qu'il a été envoyé par le saint-siège; mais, si vous jugez que je ne sois plus évêque, je me soumetts humblement; je vous prie seulement de chasser par votre autorité les usurpateurs de mon diocèse. Si l'archevêque et les évêques, mes confrères, trouvent à propos d'augmenter le nombre des évêques, qu'ils les choisissent dans un concile, et les tirent du clergé de la même église, j'obéirai absolument aux décrets du saint siège. On voit ici que le principal prétexte de la déposition de saint Vilfrid étoit que le pays avoit besoin d'un plus grand nombre d'évêques.

Après la lecture de sa requête, le pape loua sa conduite et sa soumission, et le concile prononça qu'il seroit rétabli dans son évêché, que ceux qui y avoient été mis irrégulièrement seroient chassés (3); mais que les évêques qu'il choisiroit avec le concile, assemblé sur les lieux pour lui aider, seroient ordonnés par l'archevêque : le tout sous peine de déposition et d'anathème contre les évêques, les prêtres, et les diacres, et d'excommunication contre les autres, même contre les rois. Saint Vilfrid demeura encore à Rome plus de quatre mois.

## VI. Concile pour députer à Constantinople.

En effet, il assista au concile que le pape

(1) C. 28. (3) Ed. c. 20.  
(2) T. 6, Conc. p. 579.

Agathon tint le troisième jour de Pâques, c'est-à-dire le mardi vingt-septième mars six cent quatre-vingt, afin de nommer des députés pour aller à Constantinople, suivant le désir de l'empereur (4). Ce concile fut de cent vingt-cinq évêques, assemblés de toutes les parties d'Italie (2). Premièrement des provinces immédiatement soumises au saint-siège, la Campanie, les Brutiens, la Calabre, et les autres plus voisines de Rome et de la Sicile. Ensuite de la province de Milan, dont l'archevêque Mansuet assistoit au concile avec Jean de Bergame, Anastase de Pavie, et plusieurs autres. Mansuet est honoré comme saint le dix-neuvième de février, Jean, l'onzième de juillet; et le roi Cunibert avoit pour celui-ci un respect particulier (3). Anastase avoit été évêque arien; mais il se convertit si bien, qu'il est honoré comme saint le trentième de mai (4).

L'archevêque Mansuet tint son concile après ou devant celui de Rome, et Damien, alors prêtre, et depuis évêque de Pavie, écrivit la lettre synodale à l'empereur (5). Il y rapporte les exemples de tous les empereurs qui ont fait tenir les conciles pour condamner les hérésies (6). Il marque que les évêques, au nom desquels il parle, sont sujets des rois Lombards très-chrétiens, Pertarit et Cunibert, son fils, qu'il avoit fait reconnoître de son vivant. La lettre du concile de Milan finit par une exposition de foi qui reconnoît expressément en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations. Damien, auteur de cette lettre, est honoré comme saint le douzième d'avril (7). On voit dans le concile de Rome les autres évêques de la domination des Lombards; ceux de la province d'Istrie, dont le métropolitain est Agathon, évêque d'Aquilée; ceux de la Pentapole et de la Toscane (8); puis, Théodore, archevêque de Ravenne, avec les autres évêques de l'exarhat encore soumis aux Romains (9). Il y avoit long-temps que les archevêques de Ravenne refusoient au pape l'obéissance qu'ils lui devoient; mais Théodore y satisfait, et se présenta au pape Agathon (10). Après les évêques immédiatement soumis au pape, on voit dans les souscriptions du concile de Rome celle d'Adéodat de Toul, de Vilfrid d'York, de Félix d'Arles et de Taurin de Toulon (11). Adéodat, Félix et Taurin se disent tous trois légats du concile des Gaules : ce qui fait croire qu'il s'en étoit tenu effectivement un pour ce sujet; mais saint Vilfrid prend aussi la qualité de légat du concile de Bretagne, dont il est bien certain que les évêques ne l'avoient pas

(1) Ed. c. 50. (7) Mart. R. 12 apr. Boll.  
(2) T. 6, Conc. p. 602. t. 10, p. 91, t. 6, Conc. p.  
(3) Mart. R. 19 feb. 11 704, D.  
jul. Paul. IV, Hist. c. 8. Id. (8) P. 708.  
IV, Hist. c. 44. (9) Anastas. in Dono. et  
(4) Mart. R. 30 mai. Agath.  
(5) Paul. IV, Hist. c. 4. (10) Inf. n. 32.  
(6) T. 6, Conc. p. 601. (11) T. 6, Conc. p. 607, D.

envoyé (1). Or, il étoit ordinaire dans les actes ecclésiastiques de nommer concile les évêques d'une même province, quoiqu'ils ne fussent pas assemblés; et saint Vilfrid, sans en avoir la commission, pouvoit hardiment rendre témoignage de la foi des églises britanniques.

## VII. Lettres à l'empereur.

Il ne nous reste de ce concile que les deux lettres à l'empereur, l'une, au nom du pape en particulier, l'autre, au nom du concile : toutes deux adressées, non-seulement à Constantin, mais à ses frères, Héraclius et Tibère, qui portoient aussi le titre d'augustes. La lettre du pape est très-longue, suivant le style du temps; mais en voici la substance (2) : Nous avons reçu avec une grande consolation vos lettres adressées au pape Donus, notre prédécesseur, par lesquelles vous nous exhortez à examiner la vraie foi. Aussitôt j'ai commencé à chercher des personnes telles que le malheur du temps et l'état de cette province permet de les trouver. J'ai pris le conseil de mon clergé, et des évêques voisins de ce siège; mais il a fallu du temps pour assembler ceux que nous attendions des provinces plus éloignées, où mes prédécesseurs ont envoyé prêcher la foi, sans parler de mes maladies continues.

Donc, pour vous rendre l'obéissance que nous vous devons, nous vous envoyons nos vénérables frères, les évêques Abondantius, Jean et un autre Jean et nos chers fils Théodore et George, prêtres, Jean, diacre, et Constantin, sous-diacre de notre église; Théodore, prêtre, légat de l'église de Ravenne, avec des moines, serviteurs de Dieu (3). Ce n'est pas par la confiance que nous avons en leur savoir; car, comment pourroit-on trouver la science parfaite des Ecritures chez des gens qui vivent au milieu des nations barbares, et qui gagnent à grande peine leur nourriture chaque jour par leur travail corporel? Seulement nous regardons avec simplicité de cœur la foi que nos pères nous ont laissée, demandant à Dieu, comme notre principal avantage, de conserver et le sens et les paroles de leurs décisions, sans rien ajouter ni diminuer. Nous avons donné à ces députés quelques passages des pères, avec les livres même pour vous les présenter quand vous l'ordonnerez, et vous expliquer la foi de cette église apostolique, votre mère spirituelle, non par l'éloquence séculière, dont ils sont dépourvus, mais par la sincérité de la foi que nous avons apprise dès le berceau, et nous vous supplions de les écouter favorablement.

Le pape explique ensuite la foi de l'Eglise sur la trinité et l'incarnation, principalement par

(1) Tom. 6, Conc. p. 1887. (3) P. 634.  
(2) Tom. 6, Conc. p. 630.

rapport à la question des deux volontés; sur laquelle il dit nettement, que les trois personnes divines n'ayant qu'une nature n'ont aussi qu'une volonté; mais qu'en Jésus-Christ, comme il y a deux natures, il y a deux volontés et deux opérations. Il soutient que le saint-siège n'a jamais erré, et ne s'est jamais écarté du chemin de la vérité, en vertu de la promesse faite à saint Pierre, et que ses prédécesseurs n'ont jamais cessé d'exhorter les hérétiques pour les ramener. Ensuite, il prouve la distinction des deux volontés, par les passages de l'Ecriture expliquée par les pères. Il y joint la définition du concile de Chalcédoine, et celle du cinquième concile; puis, plusieurs passages des pères grecs en original, et des pères latins traduits en grec, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostôme, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Hilaire, de saint Athanase, du prétendu saint Denis, de saint Ambroise, de saint Léon. Le pape Agathon fait l'application de tous ces passages, et ajoute : On y pourroit joindre ceux qui ont combattu pour le concile de Chalcédoine, savoir, Jean, évêque de Scythopolis, Euloge d'Alexandrie, Ephrem et le grand Athanase d'Antioche (4).

D'ailleurs, il rapporte les passages des anciens hérétiques, qui ont soutenu qu'il n'y avoit en Jésus-Christ qu'une opération et une volonté; d'Apollinaire, de Sévère, chef des acéphales, de Nestorius, de Théodose d'Alexandrie (2), puis des nouveaux hérétiques, c'est-à-dire des monothélites, Cyrus, Théodore de Pharan, Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople, et relève leurs contradictions. Après avoir ainsi prouvé la vérité de la foi catholique, il exhorte l'empereur à se servir de sa puissance pour la soutenir, et délivrer l'Eglise de ceux qui la combattent. Puis il ajoute : Si l'évêque de Constantinople enseigne avec nous cette doctrine, il n'y aura plus de division; s'il embrasse la nouveauté, il en rendra compte au jugement de Dieu (3). Il finit en priant l'empereur de donner une entière liberté à quiconque voudra parler pour la foi catholique. Telle est la foi particulière du pape Agathon.

La lettre synodale est aussi en son nom, et de tous les synodes soumis au concile du saint-siège, c'est-à-dire de toutes les provinces d'Occident. Elle contient en substance les mêmes choses que la lettre précédente. Les évêques y avouent de même leur peu de science; et, parlant des légats, ils disent (4) : Vous nous avez ordonné d'envoyer des personnes de bonnes mœurs, et bien instruites dans les Ecritures. Quant aux mœurs, quelque pures qu'elles soient, personne n'ose s'y confier; quant à la science, si on la réduit à celle de la religion, il

(1) P. 636, 637, 640, 648. (3) P. 660, 773, 676, 677,  
649, 652, 653, 656, 657, 664. (4) P. 680, B; 681, A.  
(2) P. 665, 668.



n'y a que la connaissance de la vérité ; s'il s'agit de l'éloquence séculière, nous ne croyons pas que personne de notre temps se puisse vanter de la posséder parfaitement. Nos pays sont continuellement agités par la fureur de diverses nations ; ce ne sont que combats, courses, brigandage. Au milieu de ces barbares, notre vie est pleine d'inquiétudes ; et nous subsistons du travail de nos mains, parce que l'ancien patrimoine des églises a été consumé petit à petit par diverses calamités. Il ne nous reste pour tout bien que la foi ; notre plus grande gloire est de la conserver pendant notre vie, notre avantage éternel est de mourir pour elle. Les lettres montrent elles-mêmes combien cet aveu est sincère, le fond de la doctrine est excellent ; mais le style est embarrassé, et les fréquentes répétitions produisent une longueur excessive.

Les évêques s'excusent d'envoyer si tard les légats à cause de la longueur du chemin, et qu'une grande partie d'entre eux s'étend jusqu'à l'Océan. Nous espérons, ajoutent-ils, que Théodore le philosophe, archevêque de la grande île de Bretagne, viendrait avec des évêques du pays, aussi bien que plusieurs autres de divers lieux ; afin de vous écrire au nom de tout notre concile, et que tous eussent connaissance de ce qui se passeroit. Vu principalement que plusieurs de nos confrères sont au milieu des nations barbares, savoir, des Lombards, des Sclaves, des Francs, des Goths et des Bretons. Ils sont tous fort curieux de ce qui se fait touchant la foi ; et autant qu'ils peuvent nous aider étant d'accord avec nous, autant nous seroient-ils contraires s'ils étoient scandalisés sur cet article. Nous vous envoyons des personnes qui vous présenteront la confession de foi de tous tant que nous sommes d'évêques du Septentrion et de l'Occident, non pour disputer comme d'une doctrine incertaine, et sujette au changement (1). Et ensuite : Nous recevons comme nos frères tous les évêques qui veulent enseigner avec nous tout ce qui est contenu dans cette confession de foi : et nous condamnons tous ceux qui la rejettent, et ne les souffrirons jamais en notre compagnie qu'ils ne se soient corrigés. Cette seconde lettre est souscrite par le pape et par tous les évêques qui assistoient au concile de Rome (2).

#### VIII. Voyages de saint Benoît Biscop.

Vers le même temps, et peut-être avant le concile, le pape renvoya en Angleterre saint Benoît Biscop, qui étoit venu à Rome pour la cinquième fois. Il y fit son quatrième voyage vers l'an six cent soixante-dix, après avoir cédé à l'abbé Adrien le monastère de saint Pierre de Cantorbéry, et en rapporta quantité de livres ecclésiastiques, qui lui avoient été

partie vendus, partie donnés (1). En repassant à Vienne, il en retira encore plusieurs qu'il avoit achetés et laissés chez ses amis. Étant revenu en Angleterre, il raconta au roi Egfrid de Northumbre tout ce qu'il avoit fait dans ses voyages pour le service de la religion : tout ce qu'il avoit appris à Rome et ailleurs touchant la discipline ecclésiastique et monastique, et lui montra les livres et les reliques qu'il avoit apportés. Le roi le prit en telle affection, qu'il lui donna une terre de soixante-dix familles, c'est-à-dire d'autant de charrues, afin d'y bâtir un monastère en l'honneur de saint Pierre. Il le bâtit en l'embouchure de la rivière de Vire, d'où lui vint le nom de Viremouth : c'étoit l'an six cent soixante-quatorze, quatrième du règne d'Egfrid, indiction seconde.

Un an après Benoît passa en Gaule, et emmena des vaçons pour bâtir son église de pierre, et vouée à la romaine. Et, comme il n'y avoit point encore de verriers dans la Bretagne, il en fit aussi venir de Gaule, et mit des vitres aux fenêtres de l'église, et des autres bâtiments. C'est ainsi que les Anglois apprirent l'art de la verrerie. Il fit aussi venir de deçà la mer tout ce qui étoit nécessaire pour le service de l'autel et de l'église, et qu'il ne pouvoit recouvrer dans le pays, soit vases, soit ornements. Enfin, pour avoir ce qui ne se trouvoit pas même en Gaule, il retourna une cinquième fois à Rome. Mais, avant ce dernier voyage, il fonda un autre monastère. Car le roi Egfrid, voyant le bon usage qu'il avoit fait de la première terre, lui en donna une de quarante familles en un lieu nommé Girve, ou Jarou, à deux lieues de Viremouth, pour y fonder un monastère en l'honneur de saint Paul. Le prêtre Cœlfrid en fut le premier abbé ; et ces deux monastères de saint Pierre et de saint Paul étoient tellement unis, que c'étoit comme une seule communauté. Benoît Biscop mit aussi un abbé à saint Pierre, à cause de ses fréquents voyages, et ce fut saint Estervin, son parent. Étant donc allé à Rome pour la cinquième fois, il en rapporta une multitude innombrable de livres de toutes sortes, et quantité de reliques. Il en rapporta aussi plusieurs images des saints pour orner son église de saint Pierre. Il obtint du pape Agathon un privilège suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du roi Egfrid, pour conserver la liberté du monastère. Enfin, pour y établir le chant et les cérémonies romaines, il pria le pape d'envoyer avec lui Jean, chantre de l'église de Saint-Pierre, et abbé de Saint-Martin de Rome ; ce que le pape lui accorda.

Le pape Agathon chargea l'abbé Jean d'une commission plus importante, qui étoit de s'informer exactement quelle étoit la foi de l'église d'Angleterre, et en faire son rapport à Rome (2). Car le pape vouloit connoître l'état

(1) Vita t. 2, Act. p. 104. (2) Bed. iv, Hist. c. 18. Sup. liv. xxxix, n. 43.

(1) P. 585, 688, C. (2) P. 672, 679, C.

de cette province aussi bien que des autres, par rapport principalement à l'hérésie des monothélites. L'abbé Jean emporta avec lui les actes du concile tenu à Rome sous le pape saint Martin. Quand il fut arrivé en Angleterre, il assista à un concile que l'archevêque Théodore assembla au sujet de cette même hérésie, la dixième année du roi Egfrid, le quinzième des calendes d'octobre, indiction huitième, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt, le dix-septième de septembre. Le lieu de ce concile se nommoit Hetsfeld. L'église d'Angleterre y fit sa profession de foi, et déclara qu'elle recevoit les cinq conciles généraux, et le concile du pape saint Martin, anathématisant ceux qu'ils condamnoient, et recevant ceux qu'ils recevoient (1). On donna à l'abbé Jean un exemplaire de ce concile pour le porter à Rome. Lui de son côté donna à transcrire dans le monastère de saint Benoît Biscop le concile du pape saint Martin.

Il y laissa par écrit l'ordre de la célébration des fêtes pour toute l'année, dont plusieurs prirent des copies, et y enseigna de vive voix le chant romain. Les plus habiles chantres venoient l'entendre de tous les monastères du pays, et plusieurs l'invitoient à venir chez eux. Enfin, l'abbé Jean s'embarqua pour retourner à Rome ; mais peu de temps après qu'il eut passé la mer, il tomba malade, et mourut. Ses amis firent porter son corps à Saint-Martin de Tours, où il fut enterré honorablement. Il y avoit passé en venant ; car il avoit dévotion à ce saint, dont son monastère de Rome portoit le nom. Les moines l'y avoient reçu charitablement, l'avoient prié d'y repasser à son retour, et lui avoient donné des personnes pour l'aider dans son voyage. Sa mort n'empêcha pas que la confession de foi des Anglois ne fût portée à Rome, et reçue avec grande satisfaction du pape et de tous ceux qui la virent.

Saint Benoît Biscop orna ses deux monastères des images qu'il avoit apportées de Rome. Au fond de l'église de Saint-Pierre, il mit celle de la Vierge et les douze apôtres ; à la muraille méridionale, les histoires de l'Evangile ; à la septentrionale, les visions de l'Apocalypse (2). Car toutes ces images étoient de plates peintures. De sorte que ceux même qui ne savoient pas lire, entrant dans cette église, trouvoient de tous côtés des objets agréables et utiles, voyant Jésus-Christ et ses saints, et rappelant en leur mémoire la grâce de son incarnation, ou la terreur de son dernier jugement. Ainsi en parle Bède, qui avoit ces peintures devant les yeux (3). Benoît Biscop mit dans le monastère de saint Paul des images qui marquoient la concorde de l'ancien et du nouveau Testament. Par exemple, Isaac portant le bois de son sa-

crifice, et Jésus-Christ portant sa croix ; le serpent d'airain et Jésus-Christ crucifié.

#### IX. Retour de saint Vilfrid.

Après le concile de Rome, saint Vilfrid partit pour retourner en Angleterre, par ordre du concile, dont il devoit montrer le jugement à l'archevêque Théodore et au roi Egfrid (1). Il obtint aussi un privilège du pape Agathon, en faveur de son monastère de Ripon. Pour la consolation des églises d'Angleterre, il emporta quantité de reliques, écrivant les noms des saints dont chacune étoit, et quantité d'autres meubles pour l'ornement des églises (2). Ayant passé les plaines de Lombardie et les montagnes des Alpes, il entra sur les terres des François, où il apprit que son ami, le roi Dagobert, venoit d'être tué en trahison par la conspiration des ducs, et du consentement des évêques. C'est-à-dire par le parti d'Ebroïn, qui avoit alors toute l'autorité en Neustrie, sous le nom du roi Théodoric, et qui avoit établi même en Austrasie plusieurs faux évêques en la place des légitimes, comme Vaimer à Troyes, et Pharamond à Maastricht ; car, en général, l'église de France tomba depuis ce temps en une grande désolation (3). Le roi Dagobert II fut enterré à Stenay, et y est honoré comme martyr depuis plusieurs siècles ; suivant l'usage du temps, où l'on donnoit ce titre à tous ceux qui, ayant bien vécu, avoient été tués injustement. Plusieurs, dans les derniers temps, l'ont confondu avec Dagobert I<sup>er</sup>, son aïeul, plus connu que lui, à qui ils ont attribué la fondation des églises et des monastères fondés par le second, principalement en Alsace (4).

Le roi Théodoric, qui régnoit déjà en Neustrie et en Bourgogne, commença alors à régner aussi en Austrasie, et réunit toute la puissance des François. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Éloy ; car, du vivant du roi Clovis second, il eut de nuit une vision qu'il raconta de cette sorte (5) : Je voyois le soleil brillant avec un grand éclat, vers la troisième heure du jour disparaître tout d'un coup. Comme je regardois attentivement ce prodige, je voyois comme une lune en quartier se lever environnée en rond de trois étoiles, et suivre le cours ordinaire du soleil. La lune s'évanouit, et les étoiles demeurèrent ; elles avancèrent jusque vers le midi, se frappèrent l'une et l'autre de leurs rayons, et la plus belle disparut subitement. Les deux autres sembloient se joindre ; mais, en un moment, l'une s'obscurcit et disparut ; la dernière continua à suivre le cours du soleil augmentant toujours en lumière, en sorte que, quand elle arriva au couchant, elle sembloit plus éclatante que le soleil même. Telle fut la

(1) Vita per Ed. c. 31. (4) V. Ab. Hist. ord. S.B. t. 1, p. 632.  
(2) C. 31, 44. (5) Vita S. Elig. lib. 11, c. 31.  
(3) V. Mab. Præf. part. I, sac.

(1) C. 17, 18. p. 1005.  
(2) Vita n. 6, tom. 2, Act. (3) N. 9.



vision de saint Eloy. Saint Ouen, qui la rapporte, ne la voyoit encore accomplie qu'en partie; car il écrivoit du vivant de Chilpéric. En voici l'explication entière. Le soleil étoit le roi Clovis second, qui régnoit seul en France, et mourut peu de temps après. La lune étoit la reine sainte Bathilde, les trois étoiles ses trois fils, Clothaire, Childéric et Théodoric, avec lesquels elle régna quelque temps. Après sa retraite, ils se firent la guerre, et Clothaire mourut bientôt. Childéric fut tué quelque temps après, et Théodoric demeura enfin seul roi des François, comme avoit été son père.

Saint Vilfrid, arrivant en France (1), un des évêques qui avoient fait périr le roi Dagobert vint au devant de lui avec une grande armée, à dessein de prendre toute sa suite, tuer ceux qui résisteroient, vendre les autres à l'encan, et le mettre en prison lui-même, pour le réserver au jugement d'Ebroïn. Mais saint Vilfrid lui parla si fortement, qu'il le réduisit à lui demander pardon. Il acheva heureusement son voyage, et arriva en Angleterre.

Cependant, en France, la vengeance divine éclata sur Ebroïn (2). Trois ans après la mort de saint Léger, c'est-à-dire en six cent quatre-vingt-un, un seigneur, nommé Hermanfroy, qu'il avoit dépouillé de ses biens, et qu'il menaçoit encore de mort, le guetta un dimanche avant le jour; et, comme il sortoit de sa maison pour aller à matines, il lui déchargea sur la tête un si grand coup d'épée qu'il en mourut. On voit par cet exemple qu'en ce temps-là les plus grands seigneurs, les plus occupés et les moins pieux, ne se dispensaient pas d'aller aux offices publics, même de la nuit.

#### X. Arrivée des légats à Constantinople.

Les légats du pape Agathon arrivèrent à Constantinople le dixième jour de septembre, indiction neuvième, l'an six cent quatre-vingt, et furent reçus par l'empereur Constantin, à l'oratoire de saint Pierre, dans le palais (3). Ils lui présentèrent les lettres du pape, et, après les avoir reçues, il les exhorta à traiter l'affaire de la foi sans contention et sans aigreur, non par des propositions philosophiques, mais par l'Écriture, les pères et les conciles. Il leur donna du temps pour repasser leurs instructions, et cependant les fit loger dans la maison de Placidie, avec ordre de leur fournir toutes les choses nécessaires. Le même jour, dixième de septembre, l'empereur écrivit à George, patriarche de Constantinople. Car Théodore ne l'étoit plus, quoiqu'il vécût encore; et on avoit mis à sa place George, prêtre, trésorier et syncelle, qui tint le siège six ans. L'empereur lui ordonnoit, par sa lettre, d'assembler à

Constantinople tous les métropolitains et les évêques dépendants de son siège; et d'avertir Macaire, patriarche d'Antioche, qui étoit à Constantinople, d'en faire autant, pour examiner la question de la foi (1). Car, ajoute l'empereur, nous y avions exhorté le pape Donus; et Agathon, qui vient de lui succéder, nous a envoyé, tant de sa part que de la part de tout son concile, des légats qui sont maintenant à nos pieds, et nous ont rendu leurs lettres. Le dimanche, les légats du pape furent invités à venir en procession à l'église de Notre-Dame de Blaquernes; et, pour leur faire plus d'honneur, l'empereur leur envoya du palais des chevaux et un cortège (2).

#### XI. Sixième concile général, première session.

Enfin, le concile s'assembla pour la première fois le septième de novembre six cent quatre-vingt, qui étoit la vingt-septième année depuis que Constantin avoit commencé à régner avec son père, la treizième depuis son consulat, ou depuis la mort de son père, indiction neuvième (3). Le lieu de la séance fut un salon du palais, nommé en latin *trullus*, c'est-à-dire le dôme. L'empereur étoit assis à la première place, accompagné de treize de ses principaux officiers, qui, par son ordre, assistèrent au concile.

Il n'y avoit à cette première séance qu'environ quarante évêques de Thrace et des parties d'Asie les plus voisines; les autres n'ayant pu encore arriver. Les trois légats du pape sont nommés les premiers, savoir: les prêtres Théodore et George, et le diacre Jean, qui fut depuis pape; ensuite, George, patriarche de Constantinople; Pierre, prêtre et moine légat du siège d'Alexandrie; Macaire, patriarche d'Antioche, en personne; George, prêtre et moine, légat de Théodore, vicaire du siège de Jérusalem, qui apparemment étoit vacant. Après les patriarches sont nommés les légats du concile de Rome, savoir: Jean, évêque de Porto; Abundantius, évêque de Paterne; Jean de Rège; Théodore, prêtre, député de Théodore, archevêque de Ravenne, en particulier; puis Basile, évêque de Gortyne en Crète; Théodore d'Ephèse, Sisinnius d'Héraclée en Thrace, George de Cyzique, Pierre de Nicomédie, Photius de Nicée, Jean de Chalcédoine, Théodore de Mélitine, Sisinnius d'Hieraple en Phrygie, Macrobe de Séleucie en Isaurie, et les autres jusqu'au nombre de quarante-trois. Où il faut remarquer que les députés des absents tiennent le rang des sièges dont ils sont députés, quoiqu'ils ne soient que simples prêtres. Après tous les évêques, sont nommés six prêtres, tant abbés que moines, dont le dernier est Etienne, disciple de Macaire, patriarche

(1) Vita per Ed. c. 31, c. 32.

(2) C. 32.

(3) Anast. in Agath. V. Baron. hoc an. n. 39.

(1) S. Niceph. Chr. Th. an. 10, Const. p. 290. Sacr. l. 6, Conc. p. 599.

(2) Anast. Act. 1, p. 606.

d'Antioche; les autres sont de Sicile, de Rome et de Constantinople.

L'ordre de la séance étoit tel: l'empereur au milieu, ayant ses officiers à ses côtés; ensuite, à la gauche, qui étoit la plus honorable, les légats du pape et de son concile, et celui de Jérusalem; à la droite étoient les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche, le légat d'Alexandrie, l'évêque d'Ephèse, et les autres dépendants de Constantinople et d'Antioche. Les Évangiles étoient au milieu de l'assemblée. Le patriarche d'Alexandrie et le vicaire de Jérusalem n'avoient pu venir au concile, parce qu'ils étoient sous la domination des Arabes; et, par la même raison, il n'y vint aucun évêque des provinces dépendantes de ces deux patriarches, non plus que d'Afrique.

Les légats du pape parlèrent les premiers et dirent, adressant la parole à l'empereur: Il y a environ quarante-six ans que Sergius, évêque de ce siège, et d'autres, ont introduit de nouvelles expressions contre la foi, enseignant qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une volonté et une opération (1). Le saint-siège a rejeté cette erreur et les a exhortés à la quitter, mais inutilement jusqu'ici. C'est pourquoi nous demandons à votre majesté que ceux qui sont du côté de l'église de Constantinople disent d'où est venue cette nouveauté. L'empereur ordonna à George de Constantinople et à Macaire d'Antioche de s'expliquer sur cette proposition. Macaire d'Antioche, avec son disciple Etienne, et deux évêques au nom du siège de Constantinople, Pierre de Nicomédie et Salomon de Clane, répondirent. Nous n'avons point proposé de nouveauté; mais ce que nous avons appris des conciles œcuméniques et des pères, approuvé de ceux qui ont rempli ce siège de Constantinople, Sergius, Paul, Pyrrhus et Pierre, d'Honorius, pape de l'ancienne Rome, et de Cyrus, pape d'Alexandrie. Nous croyons et enseignons comme eux touchant la volonté et l'opération, et nous sommes prêts de le prouver.

L'empereur dit: Si vous voulez le prouver, nous ne vous permettons de le faire que comme vous avez dit, par les conciles et par les pères. Seigneur, dit Macaire, ordonnez que le garde des chartes de cette église apporte les livres des conciles de la maison patriarcale. L'empereur l'ordonna, et George, diacre et garde des chartes, étant sorti du concile et entré dans la bibliothèque patriarcale, revint peu de temps après, apportant les livres des conciles œcuméniques (2). L'empereur lui ordonna de les donner à lire, et le moine Etienne, disciple de Macaire d'Antioche, ayant pris le premier volume du concile d'Ephèse, en fit la lecture. Et venant au discours de saint Cyrille à l'empereur Théodose, qui commence, La gloire des hommes, il y lut ces paroles: L'appui de votre empire est le même Jésus-Christ par qui les

rois règnent, et les princes rendent justice; car sa volonté est toute-puissante. Sur quoi Macaire d'Antioche dit: Le voilà, seigneur, j'ai prouvé une volonté en Jésus-Christ. Mais les légats de Rome se levèrent avec quelques évêques de la dépendance de Constantinople et les magistrats, et ils crièrent: Macaire abuse de ce passage, saint Cyrille parle de la volonté divine de Jésus-Christ, puisqu'il la nomme toute-puissante; et d'ailleurs il ne dit point une volonté avec la marque du nombre. Après que ce premier volume du concile d'Ephèse eut été lu tout entier, l'empereur fit lire aussi le second, puis il dit: C'est assez pour aujourd'hui d'avoir lu les actes du concile d'Ephèse: la première fois on lira ceux de Chalcédoine. Ainsi finit la première action ou session du sixième concile.

#### XII. Seconde session.

La seconde fut tenue trois jours après, savoir, le dixième de novembre, en présence de l'empereur et de ses treize officiers. Les mêmes évêques et les mêmes députés y assistèrent (1). Paul, secrétaire de l'empereur, dit, en s'adressant à lui: Votre piété se souvient, et tout le concile aussi, qu'après la lecture du concile d'Ephèse vous avez jugé à propos de lire celui de Chalcédoine. L'empereur l'ordonna, et Antiochus, lecteur et notaire du patriarche de Constantinople, ayant commencé à en lire le premier volume, vint à cet endroit de la lettre de saint Léon à Flavian: Chaque nature fait ce qui lui est propre avec la participation de l'autre. Le verbe opère ce qui convient au verbe, et la chair ce qui convient à la chair; l'un brille par ses miracles, l'autre succombe aux mauvais traitements. Alors les légats de Rome se levèrent et s'écrièrent: Vous voyez, seigneur, que ce père enseigne clairement deux opérations naturelles en Jésus-Christ, sans confusion et sans division, et il enseigne dans ce discours que le concile a dit être l'appui de la foi orthodoxe. Que dit à cela le vénérable Macaire et ceux de son parti? Macaire dit: Pour moi, seigneur, je ne dis point deux opérations; et je ne vois point que Léon, d'heureuse mémoire, l'ait dit en ce passage. Croyez-vous donc, dit l'empereur, qu'il ait dit une opération? Macaire répondit: Je ne parle point de nombre, je dis seulement l'opération théandrique, suivant saint Denis. L'empereur reprit: Et comment entendez-vous cette opération théandrique? Macaire répondit: Je n'en juge point. On acheva la lecture du concile de Chalcédoine, et l'empereur remit celle du cinquième concile à la session suivante.

#### XIII. Troisième session.

La troisième session du sixième concile fut tenue trois jours après la seconde, c'est-à-dire

(1) P. 611, 710, E.

(2) P. 614.

(1) P. 612.



le treizième de novembre. Le lecteur Antiochus, commençant à lire le cinquième concile, trouva d'abord une pièce intitulée : Discours de Ménas, archevêque de Constantinople, à Vigile, pape de Rome, sur ce qu'il n'y a qu'une volonté en Jésus-Christ (1). A ces mots, les légats de Rome se levèrent et s'écrièrent : Seigneur, ce livre est falsifié. Qu'on ne lise point ce prétendu discours de Ménas à Vigile ; il est supposé. Mais faites examiner ce volume du cinquième concile, et vous serez convaincu que ce discours n'y a été mis que depuis peu. Car Ménas mourut la vingt-unième année de Justinien, et le cinquième concile fut assemblé le vingt-septième, lorsque Eutychius étoit évêque de cette ville. L'empereur et les magistrats avec quelques évêques examinèrent le livre, et remarquèrent que l'on avoit ajouté au commencement trois cahiers, qui n'avoient point le chiffre ou signature que l'on avoit accoutumé d'y mettre ; mais le premier chiffre étoit au quatrième cahier, le second au suivant, et ainsi du reste. D'ailleurs, l'écriture des trois cahiers ajoutés étoit différente de l'ancienne écriture du même volume. Ainsi l'empereur dit : Qu'on ne lise point ce discours ; mais qu'on lise la préface du cinquième concile.

On lut donc le premier volume, puis le second ; et à la septième session on trouva deux prétendus écrits du pape Vigile, l'un adressé à l'empereur Justinien, l'autre à l'impératrice Théodora, où étoient ces paroles : Nous anathématisons aussi Théodore de Mopsueste, qui ne confesse pas que Jésus-Christ soit un hypostase, une personne, une opération (2). Les légats de Rome se levèrent encore et s'écrièrent : A Dieu ne plaise, seigneur : Vigile n'a point dit une opération. Ces écrits ne sont point de lui : on a aussi falsifié ce volume. Car si Vigile avoit enseigné une seule volonté, et que le concile l'eût approuvé, on auroit employé ce terme d'une opération dans la définition du concile. En la lisant vous verrez la vérité. On lut dans son ordre la définition de foi tout entière, et il ne s'y trouva rien touchant une opération. Les légats demandèrent que ce livre fût examiné pour découvrir la supposition, ce que l'empereur remit à une autre fois, et ordonna de continuer la lecture (3).

Après qu'elle fut achevée, l'empereur demanda au concile et aux magistrats s'il leur paroissoit que Macaire d'Antioche eût bien prouvé, comme il avoit promis, qu'il n'y a qu'une volonté et une opération en Jésus-Christ. Ils répondirent que non, et l'empereur ordonna que Macaire et ceux de son parti prouveroient leur doctrine par les passages des pères, suivant leur promesse. Macaire et les siens demandèrent du temps pour apporter les passages ; et l'empereur ordonna que ce seroit

à la prochaine session. Mais George de Constantinople, et les évêques de sa dépendance, demandèrent qu'on lût les lettres du pape Agathon et de son concile à l'empereur, ce qu'ils remirent aussi à la session suivante.

#### XIV. Quatrième, cinquième et sixième session.

Ce fut la quatrième, tenue deux jours après, savoir, le quinzième de novembre. On y lut les deux lettres du pape et de son concile, traduites en grec par Diogène, secrétaire de l'empereur. Dans la cinquième session, tenue trois semaines après, savoir, le septième de décembre, Macaire d'Antioche, suivant l'ordre de l'empereur, produisit deux volumes, qui contenoient des passages extraits des pères (1). Le premier avoit pour titre : Passages des saints pères, qui enseignent que Jésus-Christ n'a qu'une volonté, qui est celle du père et du Saint-Esprit. Après que tous les deux volumes eurent été lus, l'empereur dit : Si Macaire et les siens ont d'autres passages, ils les produiront dans la prochaine session. Il le fit dans la sixième, tenue seulement deux mois après, le douzième de février six cent quatre-vingt-un (2). Ce jour il produisit un autre recueil de passages, qui fut aussi lu ; et, après que Macaire eut déclaré qu'il n'avoit point d'autres passages à produire, l'empereur ordonna que ces trois volumes seroient scellés de la part des magistrats, des légats de Rome, et du siège de Constantinople, ce qui fut exécuté.

Alors les légats du pape dirent : Seigneur, par tous ces passages, Macaire d'Antioche, Etienne, son disciple, Pierre, évêque de Nicomédie, et Salomon de Clanée, n'ont encore rien montré touchant l'unique volonté et l'unique opération (3). Ils ont même tronqué ces passages qu'ils ont produits ; car ils ont mis ce qui regarde la volonté unique de la trinité, l'appliquant à l'incarnation : ils ont retranché ce qui convient au sujet, et regarde proprement l'incarnation. C'est pourquoi nous supplions votre majesté que l'on apporte du palais patriarcal de cette ville les livres originaux d'où sont tirés les passages qu'ils ont produits, pour les collationner, et nous prouverons l'illusion. De plus nous avons en main un volume contenant plusieurs passages des pères, qui prouvent clairement les deux volontés et les deux opérations, et plusieurs passages des hérétiques, qui soutiennent une volonté, comme Macaire et les siens. Nous vous demandons qu'ils soient lus. L'empereur remit le tout à la prochaine session.

#### XV. Septième session.

Ce fut la septième, tenue le lendemain treizième de février. Le recueil des passages des

(1) P. 612, 623, F.  
(2) P. 623, D.

(3) P. 626, 680, Dec.

(1) P. 7, 630.  
(2) Fev. 681.

(3) P. 720.

pères et des hérétiques produits par les légats du pape fut lu tout entier par Etienne, prêtre et moine, qui étoit de leur suite (1). L'empereur leur demanda s'ils avoient d'autres passages à produire. Ils répondirent : Quoique nous puissions en rapporter beaucoup d'autres, nous nous contentons de ceux-ci, pour ne vous pas ennuyer. Mais nous vous supplions que l'on demande aux archevêques George et Macaire s'ils conviennent de tout le contenu dans les deux lettres du pape Agathon et de son concile (2). George et Macaire demandèrent copie de ces lettres, pour vérifier les passages sur ceux de la bibliothèque de Constantinople, avant que de faire réponse. Ce que l'empereur leur accorda, et ordonna que le recueil des passages produits par les Romains seroit scellé comme ceux de Macaire, tant de la part des magistrats que des deux partis ; ce qui fut fait.

#### XVI. Huitième session.

La huitième session fut tenue trois semaines après, savoir, le septième jour de mars, indiction neuvième, l'an six cent quatre-vingt-un. L'empereur demanda à George de Constantinople, à Macaire d'Antioche et aux évêques de leur dépendance, s'ils convenoient du sens des deux lettres du pape Agathon et de son concile. Le patriarche George répondit : Seigneur, les ayant lues, et ayant examiné les livres qui sont chez moi dans la bibliothèque patriarcale, j'ai trouvé tous les passages des pères qui y sont rapportés conformes, sans aucune différence. Je m'y accorde, je le confesse, et je le crois ainsi. Théodore, évêque d'Ephèse, dit : Seigneur, je confesse et je crois, comme il est contenu en ces deux lettres, qu'il y a deux natures, deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ. Sisinnius d'Héraclée en Thrace, George de Cyzique, Jean de Chalcedoine, Sisinnius d'Hiéraple en Phrygie, George de Byzie en Thrace, Grégoire de Mitylène, André de Méthymne, Sergius de Sélymbrie, Domitius de Prusiade, et Genès d'Anastasiople, en dirent autant (3).

Mais Théodore, évêque de Mélitine en Arménie, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit : Seigneur, je suis un homme rustique, et je demande qu'on lise ce papier. Jean, secrétaire de l'empereur, en fit la lecture. Il contenoit en substance : Les pères, dont les deux partis rapportent les passages, ont paru avant le cinquième concile ; et toutefois aucun des quatre conciles, ni le cinquième, n'a ordonné de rien enseigner touchant l'incarnation, sinon deux natures en une personne. Et nous demandons à votre majesté, qui a tant de zèle pour l'union des églises, de ne point permettre que l'on passe les bornes de nos pères, ni que l'on accuse aucun des morts : soit qu'il ait en-

seigné une opération et une volonté, ou deux opérations et deux volontés, à moins qu'il ne soit du nombre des hérétiques condamnés par les conciles.

L'empereur ordonna à Théodore de déclarer ceux qui avoient fait avec lui cet écrit (1). Il nomma Pierre, évêque de Nicomédie, Salomon de Clanée, Antoine d'Hypépe, et quelques-uns du conseil du patriarche de Constantinople, savoir : George, diacre et garde-chartes ; Anastase, diacre, notaire et défenseur des vaisseaux ; Etienne et Denis, tous deux diacres et chanceliers ; Anastase, prêtre et moine, et enfin Etienne, prêtre et moine, disciple du patriarche d'Antioche. L'empereur lui demanda encore : Qui vous a donné ce papier que vous avez présenté ? Théodore de Mélitine répondit : C'est cet abbé Etienne. Et il le montra debout derrière le siège où étoit assis Macaire d'Antioche.

On passa outre à recevoir les suffrages des évêques de la dépendance de Constantinople, et George, évêque de Camuliane, dit : Je reçois, seigneur, les deux lettres du pape Agathon ; je m'y conforme, je crois et je confesse deux volontés naturelles et deux opérations. Platon de Cinna et Théodore de Vérisse en dirent autant ; et, après que ces quatorze eurent fait leur déclaration en particulier, tous les autres évêques dépendants de Constantinople s'écrièrent qu'ils étoient du même sentiment, qu'ils croyoient deux volontés et deux opérations, et anathématisèrent ceux qui n'en admettoient qu'une.

Alors on revint à Théodore de Mélitine, et on lui ordonna de se lever, et de paroître au milieu de l'assemblée avec les évêques et les clercs qu'il avoit nommés, comme étant de son sentiment ; tous le désavouèrent, hormis Etienne, disciple de Macaire, et dirent : Il nous impose une fausseté ; l'écrit qu'il a présenté a été fait à notre insu, et nous sommes prêts à confesser la foi orthodoxe (2). Toutefois on déclara que l'écrit de Théodore donnoit un soupçon contre eux, et que, pour s'en purger, ils donneroient en une autre session leur confession de foi par écrit, en présence des saints Évangiles.

Ensuite George de Constantinople s'approcha de l'empereur, et dit : Seigneur, ordonnez que l'on mette dans les dyptiques le nom du pape Vitalien, car il en a été ôté sur une requête qui vous fut présentée de la part de mon église, de Macaire d'Antioche et des évêques qui se trouvoient à Constantinople à cause du retardement des légats envoyés de Rome. Faites-nous aussi rendre la requête, vous verrez aussitôt ceux qui communiquent à l'église catholique, ou qui s'en séparent pour une seule personne. L'empereur l'ordonna ainsi, et le concile s'écria : Longues années au grand empereur Constantin ! Longues an-

(1) P. 724, C.  
(2) Anast. in Agath. v.

Combes. pro Act. syn. § 2.  
(3) P. 732, 733.

(1) P. 730.

(2) P. 737.



nées à l'empereur catholique, au conservateur de la foi, à l'empereur pacifique, au nouveau Constantin, au nouveau Théodose, au nouveau Marcien, au nouveau Justinien. Longues années au pape orthodoxe Agathon ! au patriarche George ! au sénat !

Après ces acclamations, l'empereur, à la prière du concile, ordonna à Macaire d'Antioche de déclarer sa foi sur la trinité, l'incarnation et les deux volontés, et s'il s'accordait aux lettres du pape Agathon (1). Macaire répondit : Je ne dis point deux volontés ou deux opérations, mais une volonté et une opération théandrique. Le concile dit : Puisque Macaire ne s'accorde pas aux lettres du pape Agathon, que nous avons tous reçues, nous sommes d'avis qu'il se lève de son siège pour répondre. Alors cinq évêques dépendant du siège d'Antioche, savoir, Macrobe de Séleucie en Isaurie, Eulalius de Zénopole, Constantin de Dalisande, et Théodore d'Olba, se levèrent et déclarèrent qu'ils recevoient les lettres du pape Agathon, et qu'ils croyaient deux volontés et deux opérations.

#### XVII. Macaire condamné.

L'empereur fit ensuite apporter par Photin, son secrétaire, les trois volumes de passages produits par Macaire et scellés. Après que Macaire les eut reconnus, l'empereur lui demanda à quels desseins il avait extrait ces passages. C'est, dit Macaire, touchant la volonté unique du père de Notre Seigneur Jésus-Christ et du Saint-Esprit. Et que croyez-vous, dit l'empereur, touchant l'incarnation ? Macaire commença à expliquer sa créance ; mais comme il fit mention d'une confession de foi qu'il avait donnée à l'empereur, l'empereur en ordonna la lecture (2) ; elle était longue, et catholique dans le reste ; mais il y soutenait expressément que Jésus-Christ n'avait que la seule volonté divine. Il condamnoit, entre les hérétiques, saint Maxime avec ses disciples, le traitant de manichéen et de païen, et comptait, entre les docteurs dont il s'autorisait, le pape Honorius, comme Sergius et Cyrus (3). Quoique sa créance fût manifeste par cet écrit, l'empereur et le concile ne laissèrent pas de le faire expliquer de vive voix, et de lui demander s'il confessoit deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ. Macaire répondit : Je ne dis point deux volontés ou deux opérations, quand on devoit me couper tous les membres l'un après l'autre et me jeter dans la mer.

L'empereur et le concile ordonnèrent au diacre George d'apporter de la bibliothèque patriarcale les livres des pères, pour vérifier les passages produits par Macaire. Les livres étant apportés, le consul Pierre conféra un

(1) P. 740. (3) P. 749, D; 752, C.  
(2) P. 741, 744, 748, B.

volume de saint Athanase avec le premier volume des extraits de Macaire, représenté par Diogène, secrétaire de l'empereur. Le premier passage étoit tiré du concile de saint Athanase contre Apollinaire ; mais Macaire en avait retranché la suite, qui fut lue, et qu'il faisoit contre lui (1). L'empereur lui demanda pourquoi il avait ôté ces paroles si importantes. Macaire répondit : J'ai fait ces extraits suivant mon dessein. Il fit la même réponse sur un second passage qui se trouva tronqué. Sur quoi le concile s'écria : Il s'est manifestement déclaré hérétique (2). Anathème au nouveau Dioscore ! Malheur au nouvel Apollinaire ! Il mérite d'être privé de l'épiscopat ! qu'il soit dépouillé de son pallium !

Il en fut dépouillé en effet par Basile de Crète ; et comme il étoit debout au milieu de l'assemblée avec son disciple Etienne, Théophane, abbé de Baeis, leur demanda : Jésus-Christ avait-il une volonté humaine et implacable ? Ils répondirent : Nous ne connaissons point en Jésus-Christ de volonté humaine, mais bien la divine, sans volontés charnelles, ni pensées humaines, suivant le passage de saint Athanase, qui vient d'être lu (3). Théophane répondit : Si vous aviez mis le passage entier, on auroit trouvé que saint Athanase appelle volontés charnelles et pensées humaines celles qui sont coupables et voluptueuses, et qui viennent de la suggestion du démon. Je ne les attribue pas non plus à Jésus-Christ, Dieu m'en préserve, mais seulement une volonté naturelle, telle que Dieu l'avait mise en Adam. Or, je vous demande : Adam avait-il une âme raisonnable ? Oui, répondirent-ils. Théophane ajouta : Avait-il une volonté naturelle ? Etienne répondit : Il avait une volonté de choix et de libre arbitre ; car, avant son péché, il avait une volonté divine, et vouloit avec Dieu. Domitius, évêque de Prussade, dit : Quel absurde blasphème ! Si Adam vouloit avec Dieu, il étoit donc aussi créateur ? Les Romains ajoutèrent : Si Adam, avant son péché, avait une volonté divine, il étoit donc consubstantiel à Dieu, sa volonté étoit invariable et vivifiante. Comment est-il donc changé et tombé dans la mort ? Ne savez-vous pas que saint Cyrille dit de Jésus-Christ : Comme il est consubstantiel, il a la même volonté que son père, une même substance n'a qu'une même volonté.

Théophane pressa Macaire et Etienne de répondre par oui ou par non sur la question, Si Adam avait une volonté naturelle, offrant de le prouver par les pères. Ils ne voulurent jamais en convenir, ni le nier ; mais l'empereur et le concile ordonnèrent à Théophane de rapporter ses preuves, et il cita un passage de saint Athanase et un de saint Augustin. D'où le concile conclut : Si le premier Adam a eu une volonté naturelle, comment le second

(1) T. 2, p. 640, n. 1, 6. (3) Anast. in Agat.  
(2) P. 756, 757, E. 760.

Adam ne l'aura-t-il pas eue dans sa nature humaine (1) ? Si donc il a pris une volonté impecable dans sa nature humaine, et qu'avant les siècles il eut avec le père et le Saint-Esprit une volonté divine, il est clair qu'il faut reconnaître en lui deux volontés.

On continua la vérification des passages produits par Macaire, et on en examina encore trois : un de saint Ambroise, un du Livre des noms divins attribué à Denis, un de saint Jean Chrysostôme, qui est ainsi nommé dans les actes du concile (2). On vit que tous trois avoient été tronqués ; après quoi, l'empereur remit le reste à une autre session.

#### XVIII. Neuvième session.

Ce fut la neuvième tenue le lendemain, huitième de mars. Macaire d'Antioche n'y assista pas, et il ne parut plus au concile, ni personne pour son siège, jusqu'à la quatorzième session (3). Constantin, diacre et primicier des notaires du patriarche de Constantinople, avertit que quatre évêques, savoir, Pierre de Nicomédie, Salomon de Clancée, Antoine d'Hypèpe et Théodore de Mélitine, demandoient à entrer avec sept clercs, dont le dernier étoit le moine Etienne, disciple de Macaire. C'est qu'ils avoient été exclus du concile, comme suspects d'hérésie. On les fit entrer ; puis on continua l'examen du premier volume des passages produits par Macaire (4). On vint à un passage de saint Athanase sur ces paroles de Jésus-Christ (5) : Mon père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi ; où saint Athanase dit : Il montre ici deux volontés, l'une humaine, qui est celle de la chair, et l'autre divine. Sur quoi Basile, évêque de Gortyne, dit : Voyez, seigneur, loin de prouver l'unique volonté, comme ils promettoient, ils ont prouvé clairement les deux volontés par ce passage. Le moine Etienne répondit : Saint Grégoire le théologien prouve clairement l'unique volonté de Jésus-Christ, en disant : Son vouloir n'étoit point contraire à Dieu, étant tout divinisé (6). Basile répondit : Quelle volonté prétendez-vous qui ait été divinisée ? la divine ou l'humaine ? Si vous dites que c'est la divine, ce qui est divin n'a pas besoin d'être divinisé ; si c'est l'humaine, il a deux volontés ; et vous le prouverez, malgré vous, par ce même passage. Domitius de Prussade dit : Je demande que le moine George, condisciple d'Etienne, soit interrogé sur la doctrine de Tyane. On l'interrogea, et il répondit : Il dispute toujours contre le sentiment des pères, c'est leur ennemi.

On examina ensuite un passage de saint Cyrille, qui se trouva tronqué ; puis le concile

(1) Athan. II, cont. Apol. n. 6, 944, Aug. V. cont. Jul. (5) Matth. XXVI, 39. Ath. de Inc. tom. 1, p. 887, Edit. 1698.  
(2) Lib. II, ad Grat. c. 3. (6) Orat. 2, Theol.  
(3) P. 773, D. (4) P. 776.

dit, parlant à Etienne (1) : Tant s'en faut que vous et Macaire, votre maître, ayez prouvé l'unique volonté de Jésus-Christ par ce volume que vous avez produit (2) ; au contraire, nous y avons trouvé que saint Athanase enseigne clairement deux volontés ; quoique vous ayez tronqué et obscurci les passages à votre ordinaire. C'est pourquoi, comme convaincu d'avoir corrompu la doctrine des pères, et suivi celle des hérétiques, nous vous déclarons déchu de toute dignité et fonction sacerdotale. Quant aux évêques et aux clercs ici présents, qui se sont repentis, et ont confessé avec nous la foi orthodoxe, nous ordonnons qu'ils reprendront leurs places, à la charge de donner leur confession de foi par écrit à la première session (3).

Le concile s'écria : Longues années à l'empereur ; chassez l'hérétique ! Malheur au nouvel Eutyques, malheur au nouvel Apollinaire ! Chassez l'hérétique ! On chassa en effet le moine Etienne, et les clercs de Rome le poussèrent par les épaules hors de l'assemblée (4). Les quatre évêques et les six clercs suspects dirent qu'ils étoient prêts de donner leur confession de foi. Le concile déclara que, dans la prochaine session, on vérifieroit le recueil des passages produits par les Romains, sans examiner les deux autres volumes produits par Macaire, attendu que les passages qu'ils contenoient ne faisoient point au sujet. Ainsi finit la neuvième session.

#### XIX. Dixième session.

La dixième fut tenue dix jours après, savoir, le dix-huitième de mars. Il y assista environ douze évêques de plus que dans les précédentes, entre autres Philaleth de Césarée en Cappadoce, Platon d'Ancyre en Galatie, Marin de Sardes, Justin de Tyane, Alypius de Gangres, Isidore de Rhodes (5). L'empereur fit apporter le recueil des passages des pères produits par les Romains. Après qu'on eut levé le sceau, Salomon, diacre et notaire du patriarche de Constantinople, en commença la lecture. Le titre portoit : Passages des pères, pour montrer deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ. Le premier passage étoit de la seconde lettre de saint Léon à l'empereur Léon, qui fut collationné à l'original, tiré du trésor de l'église de Constantinople, écrit en parchemin, et couvert d'argent (6). On collationna ensuite un passage de saint Ambroise avec un livre en papier très-ancien tiré de la bibliothèque patriarcale (7). Ce qui montre que saint Ambroise étoit depuis long-temps traduit en grec. Le troisième passage étoit aussi de saint Ambroise, et fut collationné sur un livre latin rapporté par les Romains, et interprété par Constantin, prêtre de l'église de Constantinople

(1) In Matth. Ser. 12. (5) P. 785.  
(2) P. 777. (6) Epist. 134, Al. 97.  
(3) P. 780. (7) Lib. II, ad Grat. p. 788, C.  
(4) Anast. in Agath.



et grammairien latin. On vérifia ainsi sur les livres de la bibliothèque patriarcale de Constantinople tous les passages contenus au recueil des Romains, et ils se trouvèrent conformes. Il y avoit trente-neuf passages tirés de treize pères, savoir, saint Léon, saint Ambroise, saint Jean-Chrysostôme, saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Justin, martyr, saint Ephrem et saint Athanase, tous deux patriarches d'Antioche, et Jean de Scythopolis. Il y avoit aussi quelques passages de l'empereur Justinien. Comme saint Ephrem et saint Athanase étoient les plus nouveaux, le concile rendit témoignage que leur autorité et leur sainteté étoient reconnue (1).

Après les passages des pères, on vérifia dans le même recueil les passages des hérétiques, qui ne reconnoissoient qu'une volonté et une opération en Jésus-Christ. Il y avoit quinze passages de six auteurs : Thémistius, Antime, Sévère, Paul, Théodose et Théodore. Et tous ces passages, tant des pères que des hérétiques, sont rapportés tout au long dans les actes du concile (2). Les légats du pape demandèrent que l'on y insérât un passage d'Apollinaire, qui n'étoit pas dans leur recueil, et qui soutenoit aussi une opération; ce qui leur fut accordé.

Ensuite les quatre évêques et les six clercs, qui avoient été suspects, présentèrent des libelles de leurs confessions de foi, et firent serment sur les saints Evangiles. Les libelles étoient tout conformes à celui de Pierre, évêque de Nicomédie, métropolitain de Bithynie, qui fut lu et inséré dans les actes. Enfin George, député de Jérusalem, demanda la lecture de la lettre de saint Sophrone à Sergius, qui fut remise à la prochaine session (3).

## XX. Onzième session.

Ce fut la onzième, tenue deux jours après, c'est-à-dire le vingtième de mars six cent quatre-vingt-un. Il y assista environ trente évêques de plus que dans les précédentes. On lut la lettre de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, à Sergius, patriarche de Constantinople (4). Ensuite les légats du pape Agathon dirent : Nous savons que l'on a trouvé chez Macaire et Etienne, son disciple, des écrits conformes à ceux des hérétiques, qu'on les leur a ôtés, et qu'ils sont dans le trésor des chartes patriarcales de cette ville; nous demandons qu'ils soient apportés. George, garde des chartes, convint que ces papiers étoient dans le trésor, et les apporta par ordre de l'empereur. Il y avoit deux volumes et un cahier de papier. On lui demanda si c'étoient des ouvrages de Macaire; il répondit (5) : On les a trouvés dans

(1) P. 926, 929, B.  
(2) P. 941.  
(3) P. 945.

(4) Sup. liv. LXXXVIII, n. 6. P. 852, 900.  
(5) P. 901.

le palais de Philippe en un appartement qui appartient au monastère de Chrysopolis, avec différents autres livres. Ils sont de la main de l'abbé Etienne, et par le titre on voit que ce sont des ouvrages de Macaire et d'Etienne. On en commença la lecture par le cahier dont le titre étoit, Copie du libelle présenté à l'empereur par Macaire, patriarche d'Antioche. L'empereur et le concile dirent : Nous savons ce qu'il contient, qu'on lise un de ces volumes. Le titre portoit, Discours adressé à l'empereur. Sur quoi Théophane, abbé de Baïes, dit : Un tel discours doit être présenté et lu dans le sénat; cependant Macaire, a commencé par en envoyer des copies en Sardaigne, à Rome et en d'autres lieux, ce qui est contre les lois de l'Eglise. L'empereur dit : Nous n'avons point de connoissance d'avoir reçu de tels discours de Macaire, mais seulement quelques papiers que nous n'avons pas encore lus, et que nous vous donnerons; car le concile doit les connoître. On lut le discours qui se trouva plein d'erreurs, et soutenant clairement une volonté et une opération. Le titre du second volume étoit : Discours envoyé par Macaire à Luc, prêtre et moine d'Afrique, qui avoit écrit touchant la nouvelle hérésie des maximiens, c'est-à-dire la doctrine catholique soutenue par saint Maxime (1). Le concile en ayant ouï une partie, et voyant que ce n'étoit qu'une réfutation composée de syllogismes à la manière d'Aristote, contraire aux conciles et aux pères, on interrompit la lecture, et défendit de passer outre. On trouva dans le même volume un troisième discours de Macaire, dont le concile empêcha de même d'achever la lecture. Seulement on ordonna d'extraire de ces quatre écrits de Macaire quelques passages conformes à ceux des hérétiques produits par les Romains; et on les inséra aux actes du concile, faisant la comparaison des uns et des autres.

A la fin de la session, l'empereur dit : Comme nous sommes occupés aux affaires de l'état, nous ordonnons que les patrices Constantin et Anastase, et les ex-consuls Polyeucte et Pierre se trouveront au concile de notre part (2). Vu que la plupart des points de cette affaire et les plus importants ont été traités en notre présence.

## XXI. Douzième session.

La douzième session fut tenue deux jours après, savoir, le vingt-deuxième de mars. Quoique l'empereur fût absent, son siège y étoit, et des deux côtés les quatre magistrats qu'il avoit nommés. Il y avoit environ quatre-vingts évêques, car le nombre en croissoit toujours; mais il n'y avoit personne au nom du siège d'Antioche. Constantin, primicier des notaires du patriarche de Constantinople, dit :

(1) P. 904.

(2) P. 708, C.

Vous savez qu'à la dernière session l'empereur dit que Macaire lui avoit donné des papiers qu'il n'avoit pas encore lus, et qu'il vous enverroient; Jean, patrice et quêteur, est à la porte chargé de quelques papiers (1). Mais avant que de le faire entrer, on fit lire à l'ordinaire les actes de la session précédente. Le quêteur Jean présenta deux papiers et deux livres, le tout scellé de cire, d'un sceau contenant le monogramme de l'empereur. Après quoi le concile le fit retirer, et ordonna la lecture de ces pièces (2).

On y trouva une copie de la lettre de Sergius, patriarche de Constantinople, à Cyrus, alors évêque de Phasis, que j'ai rapportée en son lieu (3). Les prétendus discours de Ménas à Vigile, et de Vigile à Justinien et à Théodora, qui furent de nouveau rejetés. On lut ensuite la lettre de Sergius au pape Honorius, et la réponse d'Honorius (4). Pour vérifier ces copies le concile ordonna à George, garde-chartes, d'aller querir les registres et les autres pièces originales gardées dans le trésor des chartes patriarcales de Constantinople (5). Cependant le concile envoya à Macaire les notaires qui écrivoient les actes avec trois évêques, savoir, Jean de Rége, George de Cizique et Domitius de Prusiade, pour lui faire reconnoître ses écrits. Les trois évêques y allèrent accompagnés de Paul et Jean, secrétaires de l'empereur, et d'Agathon, lecteur et notaire du patriarche de Constantinople. Et, étant de retour, ils dirent : Suivant les ordres de votre grandeur et du concile, nous sommes allés à la maison patriarcale, et, étant entrés dans une chambre où est Macaire, nous lui avons demandé si ce sont ses ouvrages (6). Les ayant pris, ouverts et vérifiés, il a dit : Oui, assurément, ce sont mes ouvrages, je les reconnois. Nous lui avons montré de même les trois volumes, et le papier qui ont été lus aujourd'hui; et, les ayant vérifiés, il a dit : Oui, je les reconnois; je les présentai à l'empereur l'année passée.

George le garde-chartes revint aussi apportant les livres et les registres qu'il avoit pu trouver dans le trésor. Le lecteur Antiochus prit avec lui un registre de diverses lettres, et y vérifia celle de Sergius à Cyrus, qui se trouva conforme avec le livre de Macaire. On vérifia de même la lettre de Sergius au pape Honorius. Puis George représenta l'original latin de la réponse d'Honorius avec la traduction grecque. L'original fut vérifié par Jean, évêque de Porto, l'un des légats romains, et tout se trouva conforme (7). Les magistrats demandèrent l'avis du concile sur ces lettres; mais le concile remit à s'en expliquer dans la prochaine session.

(1) P. 711, D.

(2) P. 913.

(3) P. 916. Sup. l. XXXVII, n. 41.

(4) P. 917. Sup. l. XXXVII, n. 43, 44.

(5) P. 928, 933.

(6) P. 936.

(7) P. 937.

Ensuite les magistrats demandèrent de la part de l'empereur si Macaire pourroit être rétabli dans son siège, en cas qu'il fût pénitent. Le concile, ayant repris en peu de mots les crimes de Macaire, ses mouvements séditieux, les falsifications des pères, son opiniâtreté dans l'erreur, dit qu'il n'étoit pas possible de le jamais reconnoître pour évêque, et pria au contraire que l'empereur le bannit de Constantinople avec ses sectateurs. Alors les évêques et les clercs de la dépendance du siège d'Antioche s'approchèrent des magistrats, et leur dirent : Nous vous prions de demander à l'empereur que l'on nous donne un autre archevêque à la place de Macaire, afin que le siège d'Antioche ne demeure pas vacant; et les magistrats s'en chargèrent.

## XXII. Treizième session. Condamnation d'Honorius.

La treizième session fut tenue six jours après la précédente, savoir, le vingt-huitième de mars, il n'y assista personne au nom du siège d'Antioche. Le concile prononça en ces termes le jugement qu'il avoit promis : Ayant examiné les prétendues lettres dogmatiques de Sergius de Constantinople (1) à Cyrus, et les réponses d'Honorius à Sergius; et, les trouvant éloignées de la doctrine des apôtres, des décrets des conciles et des sentiments de tous les pères, au contraire, conformes à la fausse doctrine des hérétiques, nous les rejetons entièrement, et les détestons comme propres à corrompre les âmes. En rejetant leurs dogmes impies, nous croyons aussi que leurs noms doivent être bannis de l'Eglise : savoir, de Sergius, jadis évêque de cette ville de Constantinople, qui a commencé d'écrire sur cette erreur, de Cyrus d'Alexandrie, de Pyrrhus, Paul et Pierre, aussi évêques de Constantinople, de Théodore, évêque de Pharan; de tous lesquels le pape Agathon a fait mention dans sa lettre à l'empereur, et les a rejetés. Nous les déclarons tous frappés d'anathème. Avec eux nous croyons devoir chasser de l'Eglise et anathématiser Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome; parce que nous avons trouvé dans sa lettre à Sergius, qu'il suit en tout son erreur, et autorise sa doctrine impie. Nous avons aussi examiné la lettre synodique de Sophrone, d'heureuse mémoire, jadis évêque de Jérusalem; nous l'avons trouvée conforme à la vraie foi, à la doctrine des apôtres et des pères, et l'avons reçue comme utile à l'Eglise; et nous avons ordonné que son nom sera mis dans les dyptiques (2).

Les magistrats demandèrent ensuite que le garde-chartes produisît tous les écrits qui se trouvoient dans le trésor, composés par les personnes qui venoient d'être condamnées. Puis ils ajoutèrent : Quant à la demande des évêques

(1) P. 944, C.

(2) P. 945.



et grammairien latin. On vérifia ainsi sur les livres de la bibliothèque patriarcale de Constantinople tous les passages contenus au recueil des Romains, et ils se trouvèrent conformes. Il y avait trente-neuf passages tirés de treize pères, savoir, saint Léon, saint Ambroise, saint Jean-Chrysostôme, saint Athanase, saint Grégoire de Nyse, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Justin, martyr, saint Ephrem et saint Athanase, tous deux patriarches d'Antioche, et Jean de Scythopolis. Il y avait aussi quelques passages de l'empereur Justinien. Comme saint Ephrem et saint Athanase étoient les plus nouveaux, le concile rendit témoignage que leur autorité et leur sainteté étoient reconnues (1).

Après les passages des pères, on vérifia dans le même recueil les passages des hérétiques, qui ne reconnoissoient qu'une volonté et une opération en Jésus-Christ. Il y avait quinze passages de six auteurs : Thémistius, Antime, Sévère, Paul, Théodose et Théodore. Et tous ces passages, tant des pères que des hérétiques, sont rapportés tout au long dans les actes du concile (2). Les légats du pape demandèrent que l'on y insérât un passage d'Apollinaire, qui n'étoit pas dans leur recueil, et qui soutenoit aussi une opération ; ce qui leur fut accordé.

Ensuite les quatre évêques et les six clercs, qui avoient été suspects, présentèrent des libelles de leurs confessions de foi, et firent serment sur les saints Evangiles. Les libelles étoient tout conformes à celui de Pierre, évêque de Nicomédie, métropolitain de Bithynie, qui fut lu et inséré dans les actes. Enfin George, député de Jérusalem, demanda la lecture de la lettre de saint Sophrone à Sergius, qui fut remise à la prochaine session (3).

## XX. Onzième session.

Ce fut la onzième, tenue deux jours après, c'est-à-dire le vingtième de mars six cent quatre-vingt-un. Il y assista environ trente évêques de plus que dans les précédentes. On lut la lettre de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, à Sergius, patriarche de Constantinople (4). Ensuite les légats du pape Agathon dirent : Nous savons que l'on a trouvé chez Macaire et Etienne, son disciple, des écrits conformes à ceux des hérétiques, qu'on les leur a ôtés, et qu'ils sont dans le trésor des chartes patriarcales de cette ville ; nous demandons qu'ils soient apportés. George, garde des chartes, convint que ces papiers étoient dans le trésor, et les apporta par ordre de l'empereur. Il y avait deux volumes et un cahier de papier. On lui demanda si c'étoient des ouvrages de Macaire ; il répondit (5) : On les a trouvés dans

(1) P. 828, 829, B.  
(2) P. 841.  
(3) P. 845.

(4) Sup. liv. LXXXVIII, n. 6. P. 852, 900.  
(5) P. 801.

le palais de Philippe en un appartement qui appartient au monastère de Chrysopolis, avec différents autres livres. Ils sont de la main de l'abbé Etienne, et par le titre on voit que ce sont des ouvrages de Macaire et d'Etienne. On en commença la lecture par le cahier dont le titre étoit, Copie du libelle présenté à l'empereur par Macaire, patriarche d'Antioche. L'empereur et le concile dirent : Nous savons ce qu'il contient, qu'on lise un de ces volumes. Le titre portoit, Discours adressé à l'empereur. Sur quoi Théophane, abbé de Baies, dit : Un tel discours doit être présenté et lu dans le sénat ; cependant Macaire, a commencé par en envoyer des copies en Sardaigne, à Rome et en d'autres lieux, ce qui est contre les lois de l'Eglise. L'empereur dit : Nous n'avons point de connoissance d'avoir reçu de tels discours de Macaire, mais seulement quelques papiers que nous n'avons pas encore lus, et que nous vous donnerons ; car le concile doit les connoître. On lut le discours qui se trouva plein d'erreurs, et soutenant clairement une volonté et une opération. Le titre du second volume étoit : Discours envoyé par Macaire à Luc, prêtre et moine d'Afrique, qui avoit écrit touchant la nouvelle hérésie des maximiens, c'est-à-dire la doctrine catholique soutenue par saint Maxime (1). Le concile en ayant ouï une partie, et voyant que ce n'étoit qu'une réfutation composée de syllogismes à la manière d'Aristote, contraire aux conciles et aux pères, on interrompit la lecture, et défendit de passer outre. On trouva dans le même volume un troisième discours de Macaire, dont le concile empêcha de même d'achever la lecture. Seulement on ordonna d'extraire de ces quatre écrits de Macaire quelques passages conformes à ceux des hérétiques produits par les Romains ; et on les inséra aux actes du concile, faisant la comparaison des uns et des autres.

A la fin de la session, l'empereur dit : Comme nous sommes occupés aux affaires de l'état, nous ordonnons que les patrices Constantin et Anastase, et les ex-consuls Polyeucte et Pierre se trouveront au concile de notre part (2). Vu que la plupart des points de cette affaire et les plus importants ont été traités en notre présence.

## XXI. Douzième session.

La douzième session fut tenue deux jours après, savoir, le vingt-deuxième de mars. Quoique l'empereur fût absent, son siège y étoit, et des deux côtés les quatre magistrats qu'il avoit nommés. Il y avoit environ quatre-vingts évêques, car le nombre en croissoit toujours ; mais il n'y avoit personne au nom du siège d'Antioche. Constantin, primicier des notaires du patriarche de Constantinople, dit :

(1) P. 904.

(2) P. 708, C.

Vous savez qu'à la dernière session l'empereur dit que Macaire lui avoit donné des papiers qu'il n'avoit pas encore lus, et qu'il vous enverroient ; Jean, patrice et quêteur, est à la porte chargé de quelques papiers (1). Mais avant que de le faire entrer, on fit lire à l'ordinaire les actes de la session précédente. Le quêteur Jean présenta deux papiers et deux livres, le tout scellé de cire, d'un sceau contenant le monogramme de l'empereur. Après quoi le concile le fit retirer, et ordonna la lecture de ces pièces (2).

On y trouva une copie de la lettre de Sergius, patriarche de Constantinople, à Cyrus, alors évêque de Phasis, que j'ai rapportée en son lieu (3). Les prétendus discours de Ménas à Vigile, et de Vigile à Justinien et à Théodora, qui furent de nouveau rejetés. On lut ensuite la lettre de Sergius au pape Honorius, et la réponse d'Honorius (4). Pour vérifier ces copies le concile ordonna à George, garde-chartes, d'aller querir les registres et les autres pièces originales gardées dans le trésor des chartes patriarcales de Constantinople (5). Cependant le concile envoya à Macaire les notaires qui écrivoient les actes avec trois évêques, savoir, Jean de Rége, George de Cizique et Domitius de Prusiade, pour lui faire reconnoître ses écrits. Les trois évêques y allèrent accompagnés de Paul et Jean, secrétaires de l'empereur, et d'Agathon, lecteur et notaire du patriarche de Constantinople. Et, étant de retour, ils dirent : Suivant les ordres de votre grandeur et du concile, nous sommes allés à la maison patriarcale, et, étant entrés dans une chambre où est Macaire, nous lui avons demandé si ce sont ses ouvrages (6). Les ayant pris, ouverts et vérifiés, il a dit : Oui, assurément, ce sont mes ouvrages, je les reconnois. Nous lui avons montré de même les trois volumes, et le papier qui ont été lus aujourd'hui ; et, les ayant vérifiés, il a dit : Oui, je les reconnois ; je les présentai à l'empereur l'année passée.

George le garde-chartes revint aussi apportant les livres et les registres qu'il avoit pu trouver dans le trésor. Le lecteur Antiochus prit avec lui un registre de diverses lettres, et y vérifia celle de Sergius à Cyrus, qui se trouva conforme avec le livre de Macaire. On vérifia de même la lettre de Sergius au pape Honorius. Puis George représenta l'original latin de la réponse d'Honorius avec la traduction grecque. L'original fut vérifié par Jean, évêque de Porto, l'un des légats romains, et tout se trouva conforme (7). Les magistrats demandèrent l'avis du concile sur ces lettres ; mais le concile remit à s'en expliquer dans la prochaine session.

(1) P. 711, D.  
(2) P. 913.  
(3) P. 916. Sup. l. XXXVII, n. 41.  
(4) P. 917. Sup. l. XXXVII, n. 43, 44.  
(5) P. 928, 933.  
(6) P. 936.  
(7) P. 937.

Ensuite les magistrats demandèrent de la part de l'empereur si Macaire pourroit être rétabli dans son siège, en cas qu'il fût pénitent. Le concile, ayant repris en peu de mots les crimes de Macaire, ses mouvements séditieux, les falsifications des pères, son opiniâtreté dans l'erreur, dit qu'il n'étoit pas possible de le jamais reconnoître pour évêque, et pria au contraire que l'empereur le bannît de Constantinople avec ses sectateurs. Alors les évêques et les clercs de la dépendance du siège d'Antioche s'approchèrent des magistrats, et leur dirent : Nous vous prions de demander à l'empereur que l'on nous donne un autre archevêque à la place de Macaire, afin que le siège d'Antioche ne demeure pas vacant ; et les magistrats s'en chargèrent.

## XXII. Treizième session. Condamnation d'Honorius.

La treizième session fut tenue six jours après la précédente, savoir, le vingt-huitième de mars, il n'y assista personne au nom du siège d'Antioche. Le concile prononça en ces termes le jugement qu'il avoit promis : Ayant examiné les prétendues lettres dogmatiques de Sergius de Constantinople (1) à Cyrus, et les réponses d'Honorius à Sergius ; et, les trouvant éloignées de la doctrine des apôtres, des décrets des conciles et des sentiments de tous les pères, au contraire, conformes à la fausse doctrine des hérétiques, nous les rejetons entièrement, et les détestons comme propres à corrompre les âmes. En rejetant leurs dogmes impies, nous croyons aussi que leurs noms doivent être bannis de l'Eglise : savoir, de Sergius, jadis évêque de cette ville de Constantinople, qui a commencé d'écrire sur cette erreur, de Cyrus d'Alexandrie, de Pyrrhus, Paul et Pierre, aussi évêques de Constantinople, de Théodore, évêque de Pharan ; de tous lesquels le pape Agathon a fait mention dans sa lettre à l'empereur, et les a rejetés. Nous les déclarons tous frappés d'anathème. Avec eux nous croyons devoir chasser de l'Eglise et anathématiser Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome ; parce que nous avons trouvé dans sa lettre à Sergius, qu'il suit en tout son erreur, et autorise sa doctrine impie. Nous avons aussi examiné la lettre synodique de Sophrone, d'heureuse mémoire, jadis évêque de Jérusalem ; nous l'avons trouvée conforme à la vraie foi, à la doctrine des apôtres et des pères, et l'avons reçue comme utile à l'Eglise ; et nous avons ordonné que son nom sera mis dans les dyptiques (2).

Les magistrats demandèrent ensuite que le garde-chartes produisît tous les écrits qui se trouvoient dans le trésor, composés par les personnes qui venoient d'être condamnées. Puis ils ajoutèrent : Quant à la demande des évêques

(1) P. 944, C.

(2) P. 945.



et des clercs dépendants d'Antioche, pour y ordonner un évêque, nous en avons fait notre rapport à l'empereur; et il a ordonné qu'ils fassent à l'ordinaire un décret d'élection qui lui sera présenté. Cela fut exécuté, et, avant la fin du concile, Théophane, abbé de Baïes en Sicile, qui avoit si bien soutenu la foi contre Macaire dans la huitième session, fut ordonné évêque d'Antioche, comme on voit par les souscriptions (1).

George, garde-chartres, exécutant l'ordre qui lui avoit été donné, représenta premièrement la lettre de Cyrus, encore évêque de Phasis, à Sergius de Constantinople (2), écrite cinquante-six ans auparavant, pendant la quatorzième indiction, c'est-à-dire en six cent vingt-six, et elle fut lue (3). On lut ensuite la lettre du même Cyrus, devenu patriarche d'Alexandrie, à Sergius, touchant la réunion des théodosiens avec les neuf fameux articles de cette réunion, qui avoient été comme le signal du monothélisme. Puis on lut plusieurs passages du discours de Théodore de Pharan à Sergius d'Arsinoé, et un passage d'un discours dogmatique de Pyrrhus de Constantinople. On lut encore dans un registre un passage de la lettre de Paul de Constantinople au pape Théodore; et dans une autre lettre de Pierre de Constantinople au pape Vitalien (4). Comme on la lisoit, les légats du pape avertirent les magistrats, que les passages des pères qu'elle contenoit étoient tronqués; c'est pourquoi la lecture n'en fut pas continuée. Le concile ajouta : Vous voyez par ces lectures que Pyrrhus, Paul et Pierre, Théodore et Cyrus, ont soutenu une opération et une volonté en Jésus-Christ, et que le pape Agathon a eu raison de les rejeter. C'est pourquoi nous ordonnons qu'ils seront ôtés des sacrés dyptiques, frappés d'anathème, et leurs écrits supprimés (5).

#### XXIII. Lettre des patriarches de Constantinople.

Les magistrats dirent : S'il paroît que les successeurs de Pierre, évêque de Constantinople, savoir, Thomas, Jean et Constantin, ayant écrit des lettres ou des discours sur la nouvelle erreur, George, garde-chartres, les rapportera; et les libelles qu'ils pourroient avoir demandés à des évêques ou à d'autres touchant la même erreur. Le garde-chartres dit : Voici le registre qui contient la copie des lettres synodales de Thomas, de Jean et de Constantin, et l'original de la lettre synodale de Thomas au pape Vitalien, encore scellée. Car elle ne put être envoyée à cause de l'incursion des Sarrasins, qui dura continuellement, comme vous savez, pendant les deux ans de

son pontificat. Cette incursion des musulmans dura sept ans, depuis la vingt-sixième année de l'empereur Constant jusqu'à la cinquième de son fils Constantin, c'est-à-dire de six cent soixante-six à six cent soixante-treize (1). Les musulmans attaquèrent Constantinople avec une grande flotte, donnant tous les jours des combats, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre. Ils hivernèrent à Cyzique, et recommencèrent l'année suivante. Enfin ils se retirèrent après de grandes pertes. On leur brûla quantité de vaisseaux par le feu grégeois, c'est-à-dire le feu de naft qui brûle dans l'eau, et qui fut alors inventé. Ces sept années de guerre comprennent tout le pontificat du patriarche Thomas, qui commença en six cent soixante-huit, et finit en six cent soixante-onze.

Le lecteur Agathon prit donc la lettre originale de Thomas, et, ayant ôté la bulle, c'est-à-dire le sceau, il en fit la lecture, et la copie du registre fut trouvée conforme. On lut dans le même registre les lettres synodales des patriarches Jean et Constantin à Macaire d'Antioche; le concile, n'y ayant rien trouvé de contraire à la foi, fit faire serment au garde-chartres que, quelque recherche qu'il eût faite, il n'avoit point trouvé que personne eût donné à ces trois patriarches des libelles qui attribussent à Jésus-Christ une seule volonté et une seule opération (2). En conséquence, le concile déclara que la mémoire des trois patriarches Thomas, Jean et Constantin demeureroit en son entier, et qu'ils devoient être mis dans les dyptiques. On ne parle point de Théodore, successeur de Constantin, parce qu'il vivoit encore; et que si l'on avoit quelque soupçon contre lui, on pouvoit le faire expliquer lui-même. Il faut donc croire qu'il se soumit sans résistance aux décisions du concile.

On ordonna ensuite à George d'apporter les libelles, qu'il disoit avoir trouvés, donnés par diverses personnes à Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople, afin de les supprimer. George les apporta, et de plus une autre lettre du pape Honorius à Sergius, et un livre où étoit une lettre de Pyrrhus au pape Jean. La lettre d'Honorius étoit en latin, avec la traduction grecque; on la lut telle que je l'ai rapportée (3). Puis on lut celle de Pyrrhus, et les autres pièces que George avoit représentées. Le concile déclara qu'elles tendoient toutes à la même impiété, et ordonna qu'elles seroient brûlées sur-le-champ; ce qui fut exécuté (4).

#### XXIV. Quatorzième session; vérification d'écritures.

La quatorzième session fut tenue le cin-

(1) Anast. in Agath. p. 1057, B. (2) P. 952, C. Sup. ibid. n. 42. (3) P. 948, C. Sup. liv. XXXVII, n. 41. (4) P. 957, 960, D; 961, C. (5) P. 964.

(1) S. Nicep. Hist. p. 22, et ibid. Petau. Theoph. an. 25, p. 290, an. 25, p. 294. (2) Conc. p. 965. V. Comb. (3) Act. 6, Syn. c. 2, § 5. (4) P. 968. Sup. I. XXXVIII, n. 7. (5) P. 972.

quième jour d'avril. On y voit pour la première fois Théophane, nouveau patriarche d'Antioche, à la place de Macaire, ce qui montre qu'il avoit été ordonné depuis la dernière session, apparemment le trente-unième de mars, qui cette année, six cent quatre-vingt-un, étoit un dimanche. On procéda à l'examen de la falsification du cinquième concile, déjà reconnue dans la troisième session. Et premièrement George, garde-chartres, rapporta les deux volumes en parchemin du cinquième concile, avec le rôle en papier, qui étoit l'original de la septième session, et il affirma par serment que c'étoient les mêmes qui avoient été apportés la première fois (1). Il représenta de plus un volume en papier du même concile, qu'il avoit trouvé depuis dans la bibliothèque patriarcale.

Quelques évêques se levèrent, et, prenant en main ces volumes, ils examinèrent soigneusement les endroits suspects, et, après les avoir conférés avec le volume en papier qui venoit d'être représenté et avec d'autres anciens exemplaires en papier du cinquième concile, ils dirent : Nous avons trouvé que les deux volumes en parchemin et le rôle en papier de la septième session sont conformes entre eux (2); mais qu'on y a ajouté le prétendu discours de Ménas à Vigile, et ceux de Vigile à Justinien et à Théodora, et qu'ils n'ont été ni faits ni écrits dans le temps du cinquième concile, car on a inséré au premier volume trois cahiers qui contiennent le prétendu discours de Ménas, et dans le second volume, à la septième session, on a changé le quinzième cahier et on en a ajouté un de quatre feuillets avant le seizième, qui contient les prétendus discours de Vigile à Justinien et à Théodora, et ces deux cahiers ajoutés n'ont point de chiffre. Nous jugeons que ces discours ont été malicieusement fabriqués, sous le nom de ces personnes, contre la doctrine catholique, puisqu'ils ne se trouvent ni dans les anciens exemplaires entiers qui sont rapportés, ni dans celui qui vient d'être trouvé à la bibliothèque patriarcale. C'est pourquoi nous ordonnons que le rôle de papier et les deux volumes soient barrés et effacés aux endroits falsifiés; que les faussaires et les discours qu'ils ont supposés soient anathématisés.

Macrobe, évêque de Séleucie en Isaurie, dit (3) : Je déclare que j'ai un livre du cinquième concile qui m'a été donné par Philippe, maître de la milice, et, en le lisant, je l'ai trouvé falsifié à la septième session. J'ai demandé à Philippe à qui il l'avoit donné. Il m'a dit que c'étoit au moine Etienne, disciple de Macaire. L'écriture des endroits falsifiés est assurément de la main du moine George, qui étoit aussi avec Macaire; car, entrant chez lui du temps qu'il étoit mon patriarche, j'ai vu

souvent le moine George écrire, et je sais fort bien que c'est de son écriture. Je demande qu'il soit interrogé. On fit venir le moine George au milieu de l'assemblée, et, ayant considéré le livre rapporté par l'évêque Macrobe, il dit : C'est le même livre qui appartenait à Philippe, car il étoit voisin du père Etienne, qui a été condamné avec l'hérétique Macaire. Quand Théodore, alors patriarche de cette ville, disputa sur la foi avec Macaire, Macaire et Etienne tirèrent, à ce qu'ils disoient, du palais patriarcal des copies des prétendus écrits de Vigile; nous les écrivîmes dans ces cahiers, et ils les donnèrent à l'empereur, après quoi ils s'enhardirent et les montrèrent à tous ceux qui venoient chez eux. Philippe donc montra son livre à Etienne, et lui dit : J'ai apporté d'Occident ce livre du cinquième concile, voyez s'il est bien. Etienne lui dit qu'il y manquoit quelque chose, et Philippe le pria de le faire suppléer. Etienne me fit écrire ces prières, je les écrivis et les lui donnai : il est vrai que c'est mon écriture. Et ce n'est pas seulement dans cet exemplaire qu'ils ont ajouté les prétendus discours de Vigile; ils les ont mis à tous ceux qui sont tombés entre leurs mains. Ils en ont recouvré un exemplaire latin qu'ils disoient avoir acheté six sous d'or de la veuve du patrice Innocent. Mais, pour cet article, Constantin, prêtre de la grande église et grammairien latin, en est parfaitement instruit.

Constantin fut interrogé et dit : Du temps du patriarche Paul, Fortunius, évêque de Carthage, étant venu en cette ville, et devant assister à l'office dans la grande église, on demanda en quel rang il devoit s'asseoir, devant les métropolitains ou après (1). Pour le savoir, le patriarche Paul fit chercher le livre du cinquième concile, et il y trouva son rang. En cherchant ce livre, on trouva aussi par occasion un exemplaire latin du même concile. Le patriarche le tira de la bibliothèque et me dit : Voyez s'il est entier, le conférant sur le rôle en papier qui en est l'original. Je trouvai le latin défectueux dans la septième session. Le patriarche Paul me dit : Prenez avec vous le diacre Sergius, qui écrit si bien en latin, et faites-lui ajouter ce qui manque. C'étoient les prétendus discours de Vigile. Je les traduisis en latin, et Sergius les écrivit, puis l'écrivain Théodore, qui avoit sa boutique près saint Jean Phocas, les ajouta au livre latin. Le diacre Sergius, étant aussi interrogé, confirma le même fait.

Alors le concile s'écria : Anathème au prétendu discours de Ménas à Vigile! Anathème à ceux qui l'ont fabriqué ou écrit! Anathème aux prétendus discours de Vigile à Justinien et à Théodora! Anathème, en un mot, à ceux qui ont falsifié les actes du cinquième concile (2)! Anathème à ceux qui ont enseigné,

(1) 623, 977. (2) P. 789.

(3) P. 981.

(1) P. 984.

(2) P. 985.



qui enseignent ou enseigneront une seule volonté et une seule opération en Jésus-Christ ! Aux quatre saints conciles, mémoire éternelle ! Au saint concile, cinquième mémoire éternelle ! Longues années à l'empereur Constantin ! Fils de Dieu, donnez-lui la vie, donnez-lui la victoire.

Théodore de Trimithonte et les autres évêques de Chypre demandèrent la lecture d'un discours de saint Athanase sur ces paroles de Jésus-Christ : Maintenant mon âme est troublée (1). Il fut lu, et le concile y trouva clairement les deux volontés. Ensuite Domitius de Prusie dit : Je vous donne avis qu'un nommé Polychrone, prêtre et moine, soutient les erreurs de Macaire et d'Etienne, et trompe les simples. Jugez-vous à propos de le faire venir, afin qu'il explique sa foi ? On ordonna qu'il seroit amené à la prochaine session.

Le concile fut interrompu quelque temps par les fêtes de Pâques, qui cette année, six cent quatre-vingt-un, étoit le quatorzième d'avril. Le dimanche de l'octave, Jean, évêque de Porto, le premier des députés d'Occident, célébra la messe solennelle en latin, dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur et du patriarche ; on y fit plusieurs acclamations en latin à la louange de l'empereur, et cet honneur, fait aux députés d'Occident, donna une grande joie au peuple et à tout le concile.

#### XXV. Quinzième session. Polychrone.

La quinzième session fut donc tenue trois semaines après la précédente, et le vingtième d'avril. On fit entrer Polychrone, et on lui ordonna de déclarer sa créance. Il répondit : Je donnerai ma confession de foi par les œuvres, sur un mort, en priant le fils de Dieu de le ressusciter ; s'il ne ressuscite pas, me voici : le concile et l'empereur feront de moi ce qu'il leur plaira (2). Le concile dit : Nous voulons savoir quelle confession de foi vous prétendez faire sur le mort. Polychrone répondit : Quand je l'y mettrai, vous la lirez. Le concile dit : Voilà le mort tout prêt ; donnez votre confession de foi. Polychrone tira un papier scellé d'un sceau où étoit gravé le monogramme de Polychrone, confesseur, c'est-à-dire apparemment de l'évêque de Ctésiphonte, que l'on dit avoir été martyrisé sous Décus. On fit lire cet écrit, où Polychrone, parlant à l'empereur, disoit (3) : J'ai vu une multitude d'hommes vêtus de blanc ; et, au milieu d'eux, un personnage dont je ne puis exprimer la puissance, qui m'a dit : L'empereur Constantin fait une nouvelle confession de foi ; va promptement lui dire qu'il se garde de la faire ou de la recevoir. Ensuite, étant venu d'Héraclée à Chrysopolis, comme j'étois

sur la terrasse, environ la septième heure du jour, je vis un homme revêtu d'un habit très-blanc, qui me dit : Celui qui ne confesse pas une volonté et une opération théandrique n'est pas chrétien (4). Je dis : C'est ce que le très-sage empereur Constantin a défini par avance une volonté et une opération théandrique. Il me répondit : Il a très-bien fait. Le concile demanda à Polychrone si cet écrit étoit de sa main, et si c'étoit celui qu'il vouloit mettre sur le mort, et il convint de l'un et de l'autre.

Les magistrats et le concile ordonnèrent que l'épreuve du mort se feroit en public, et, étant sortis du palais, ils se rendirent dans la cour du bain du Zeuxippe, accompagnés d'un grand peuple : le mort fut étendu sur un lit garni d'argent. Polychrone mit sur ce corps sa confession de foi, lui parla bas pendant plusieurs heures, et dit enfin : Il m'est impossible de ressusciter le mort. Le peuple, qui étoit présent, s'écria : Anathème au nouveau Simon ! Anathème à Polychrone l'imposteur ! Les magistrats et le concile rentrèrent dans le palais, et ordonnèrent à Polychrone de déclarer s'il confessoit deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ. Il répondit : Je confesse ce qui est écrit dans le papier que j'ai présenté et que j'ai mis sur le mort. Je crois une volonté et une opération théandrique, et je ne dis autre chose. Le concile dit : Puisque Polychrone a persévéré dans son erreur jusqu'à la vieillesse, et que maintenant, étant averti par nous, il a voulu tenter le Saint-Esprit, composant un écrit plein de blasphème, et disant impudemment qu'il ressusciteroit un mort en confirmation de sa foi, nous l'avons déjà soumis à l'anathème dont parle saint Paul ; et toutefois, pour la conviction du peuple, que lui et ses complices ont séduit, nous avons consenti qu'il exécutât publiquement sa proposition insensée. Nous avons fait apporter le mort qu'il avoit cherché lui-même, et nous l'avons laissé murmurer auprès autant qu'il a voulu, jusqu'à ce qu'il a déclaré qu'il ne pouvoit rien faire (2). C'est pourquoi nous ordonnons que comme imposteur et hérétique manifeste il soit dépouillé de tout rang et fonction sacerdotale. Après qu'il fut ainsi déposé, le concile s'écria : Anathème à l'hérétique Polychrone et à ses complices, Macaire et Etienne ! La trinité les a déposés tous trois.

#### XXVI. Seizième session.

Depuis cette session jusqu'à la suivante, il y eut un intervalle de trois mois et demi, peut-être pour attendre la commodité de l'empereur, qui devoit assister à la conclusion du concile. Enfin la seizième session fut tenue le neuvième jour d'août de la même année six cent quatre-vingt-un (3). Il y eut encore un plus grand nombre d'évêques (4). Théophile,

(1) Jo. XII, 27. Conc. p. 980.  
(2) P. 996.

(3) Martyr. R. 17 febr. Bol. t. 5, p. 5. V. Tillem. t. 5, p. 561.

(1) P. 997.  
(2) P. 1000.

(3) 9 août. 681.  
(4) P. 1005.

primicier des notaires de Constantinople, dit : Je vous avertis que Constantin, qui se dit prêtre de l'église d'Apamée en Syrie, est à la porte, et demande à entrer pour vous instruire de quelque chose concernant la question présente. On le fit entrer, et il dit : Si j'avois été ouï, nous n'aurions pas reçu la perte que nous avons soufferte cette année dans la guerre de Bulgarie. En effet, les Bulgares, nation barbare, ayant passé le Danube, commencèrent alors à faire des courses dans la Thrace, et l'empereur Constantin fut contraint de faire avec eux une paix honteuse et de leur payer tribut (1). Le prêtre Constantin continua : J'ai voulu dès le commencement entrer dans le concile et vous exhorter à faire quelque accommodement sans persécuter les uns ni les autres, je veux dire, ni ceux qui disent une volonté, ni ceux qui en disent deux. J'allai trouver le patrice Théodore et le priai de parler de moi au concile. Maintenant, si vous l'ordonnez, j'écrirai en syriaque ce que Dieu m'a donné sur la foi, et on le traduira en grec.

Le concile dit : Comme vous nous avez expliqué vos pensées en grec, déclarez aussi votre foi. Il demanda un délai de six jours, qui lui fut refusé, parce qu'il avoit demandé lui-même à être ouï. Il dit donc : Je reconnois deux natures comme il a été dit à Chalcedoine, et deux propriétés. Pour les opérations, je n'en dispute point si vous les admettez comme propriétés ; mais je ne reconnois qu'une volonté de la personne du verbe, c'est-à-dire de sa subsistance ; car, pour dire la vérité, je ne sais ce que veut dire en grec hypostase. Or, je dis la volonté de la personne du verbe, même après l'incarnation ; car le père et le fils et le Saint-Esprit ne sont qu'une volonté. On lui demanda si cette unique volonté qu'il reconnoissoit en Jésus-Christ étoit de la nature divine ou de la nature humaine. Il répondit : C'est de la divinité (2). On lui demanda si la nature humaine de Jésus-Christ avoit une volonté, il répondit : Oui, une volonté naturelle, car il l'eut depuis sa naissance jusqu'à la croix, et c'est ce que j'appelle une propriété. Quoi donc ! lui dit-on, Jésus-Christ depuis sa croix quitta-t-il la nature humaine ? Il répondit : La volonté humaine ne demeura pas avec lui, mais avec la chair et le sang ; car il n'a plus besoin de boire ou de manger, de dormir ou de marcher. On le pressa ainsi : Vous avez dit que la personne du verbe avoit une volonté ; vous avez dit ensuite que son humanité avoit une volonté naturelle ; comment donc ne reconnoissez-vous en Jésus-Christ qu'une volonté ? Il l'a quittée, répondit-il, avec la chair et le sang. Et on le poussa jusqu'à dire que Jésus-Christ s'étoit dépouillé de sa chair. Il reconnut que c'étoit la doctrine de Macaire d'Antioche, et y persista, disant qu'il ne pouvoit croire autrement. Alors le concile s'écria : C'est l'opinion des mani-

chéens, c'est la créance d'Apollinaire. Anathème à lui et à ses dogmes ! Chassez le manichéen ! Ainsi Constantin d'Apamée fut chassé du concile.

Ensuite George, patriarche de Constantinople, dit : Je vous demande en grâce, avec quelques évêques dépendants de ce siège, que, s'il est possible, les personnes ne soient point anathématisées nommément dans les acclamations, c'est-à-dire Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre. Le concile répondit : Il faut que ceux qui ont une fois été déclarés coupables et ôtés des sacrés dyptiques par notre sentence, soient aussi anathématisés nommément. George déclara qu'il cédoit à l'avis du plus grand nombre, et ils firent plusieurs acclamations à la louange de l'empereur (1) ; puis ils souhaitèrent longues années au pape Agathon, à George de Constantinople, à Théophane d'Antioche, au concile et au sénat. Ils crièrent ensuite : Anathème à Théodore de Pharan, hérétique, à Sergius, à Cyrus ! Anathème à Honorius, hérétique, à Pyrrhus, à Paul, à Pierre, à Macaire, à Etienne, à Polychrone et à tous les hérétiques ! Les magistrats demandèrent au concile s'il restoit quelque chose à examiner touchant l'affaire présente ; le concile répondit que non, et que, dans la prochaine session, ils dresseroient la confession de foi avec l'assistance du Saint-Esprit.

La dix-septième session fut tenue un mois après, savoir : l'onzième de septembre six cent quatre-vingt-un, la dixième indiction étant commencée à Constantinople. On n'y fit autre chose que de convenir de la définition de foi qui fut publiée de nouveau dans la session suivante. Aussi celle-ci ne se trouve point dans les exemplaires grecs, et ils n'en comptent que dix-sept.

#### XXVII. Fin du concile.

La dernière session du concile, et la dix-huitième selon les latins, fut tenue le seizième de septembre. L'empereur y assista en personne, et il y eut plus de cent soixante évêques (2). On y lut la définition de foi du concile, où il déclare premièrement qu'il adhère aux cinq conciles précédents, et rapporte les symboles de Nicée et de Constantinople, puis il remarque les auteurs de l'erreur qu'il condamne, savoir : Théodore de Pharan, Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople, le pape Honorius, Cyrus d'Alexandrie, Macaire d'Antioche et Etienne, son disciple (3). Il approuve les deux lettres du pape Agathon et de son concile comme conformes au concile de Chalcedoine et à la doctrine de saint Léon et de saint Cyrille ; enfin il explique le mystère de l'incarnation, prouve et décide qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés naturelles et deux opérations naturelles, et défend d'enseigner autre chose sous peine de déposition pour les

(1) Theoph. an. 11, p. 299. (2) Conc. p. 1008.

(1) P. 1009.  
(2) P. 1020, D.

(3) P. 2 100, 4128, B.



clercs et d'anathème pour les laïques; ensuite sont les souscriptions des légats et de cent soixante-cinq évêques.

Le concile confirma encore cette définition de foi par plusieurs acclamations, et réitéra les anathèmes contre les hérétiques; entre lesquels Honorius ne fut pas oublié. Puis on fit lire un discours adressé à l'empereur, suivant la coutume, où les pères louent sa piété, et rapportent en substance ce qu'ils ont fait dans le concile, répétant encore l'anathème contre les hérétiques. Ils y louent aussi le pape Agathon, et disent que saint Pierre a parlé par sa bouche. Enfin ils prient l'empereur d'autoriser leur décision par sa souscription, et par ses édits. Les souscriptions sont encore à la fin de ce discours (1). Après qu'il eut été lu, les évêques réitérèrent à l'empereur de vive voix la prière de souscrire la définition de foi, ce qu'il promit. Mais auparavant il représenta que Citonat, archevêque de Cagliari en Sardaigne, avait été accusé de crime d'état, et justifié (2). C'est pourquoi il pria le concile de le recevoir et lui faire souscrire la définition de foi. Après donc que Citonat et un autre évêque eurent souscrit, l'empereur souscrivit tout le dernier.

Le concile pria l'empereur que, pour la sûreté de la foi, on donnât à chacune des chaires patriarcales un exemplaire de la définition de foi souscrit de sa main; ce qu'il accorda. On en fit donc cinq copies, qui furent données aux légats du pape, et des deux patriarches absents, et à ceux de Constantinople et d'Antioche qui étoient présents. Le concile écrivit au pape Agathon une lettre où il dit entre autres choses : Nous avons condamné ceux qui se sont écartés de la foi, suivant la condamnation portée par vos lettres. Ils y nomment toutefois Honorius, dont le pape n'avoit point parlé; mais, depuis sa condamnation, on ne le séparoit plus des autres. Vous apprendrez tout, disent-ils, par les actes que nous vous envoyons. Enfin ils prient le pape de confirmer par ses lettres leur définition de foi, c'est-à-dire de marquer son consentement. Cette lettre est souscrite par les légats d'Orient, et par cinquante-cinq évêques : l'empereur fit un édit pour l'exécution de la décision du concile, où Honorius est encore nommé comme fauteur de l'hérésie, et contraire à lui-même (3). La doctrine catholique sur les deux volontés y est expliquée fort au long, et l'empereur conclut en ces termes : Nous défendons à qui que ce soit de plus disputer touchant une ou deux volontés ou opérations. Et ensuite : Quiconque contreviendra à la présente constitution, s'il est évêque, clerc ou moine, il sera déposé (4). S'il est en dignité, il en sera privé, et ses biens confisqués. S'il est simple particulier il sera banni de Constantinople et de toutes

nos villes. Ainsi finit le sixième concile œcuménique, troisième de Constantinople.

On ne se contenta pas d'ôter des dyptiques les noms de ceux qui avoient été condamnés, on ôta aussi leurs images des églises, c'est-à-dire celles de Cyrus, Sergius, Paul, Pyrrhus et Pierre (1). Pour les vivants, savoir, Macaire, Etienne, Anastase, Léonce, Polychrone et Epiphane, ils présentèrent tous ensemble une requête à l'empereur, pour être envoyés au pape, ce qui leur fut accordé; et Rome leur fut donnée pour le lieu de leur exil (2).

#### XXVIII. Mort d'Agathon. Léon II pape.

Les légats du pape Agathon, étant à Constantinople, obtinrent, à sa prière, une lettre de l'empereur, par laquelle il modérait la somme que l'on avoit accoutumé de donner pour l'ordination du pape, à condition toutefois que le pape nouvellement élu ne seroit ordonné qu'après que le décret d'élection auroit été porté à Constantinople, suivant l'ancienne coutume, et que l'empereur auroit donné son consentement. Le pape Agathon vécut peu après le concile. Il donna au clergé de Rome une distribution d'argent, et deux mille cent quarante sous d'or pour le luminaire de l'église des apôtres, et de Sainte-Marie-Majeure. Il fit en une ordination dix prêtres et trois diacres, et d'ailleurs dix-huit évêques. Après avoir tenu le siège deux ans et demi, il mourut, et fut enterré à Saint-Pierre le dixième de janvier, jour auquel l'Eglise l'honore comme saint (3).

On élut à sa place Léon Sicilien, fils de Paul, qui savoit le grec et le latin, étoit éloquent, instruit des saintes Ecritures et du chant ecclésiastique, appliqué à instruire, aimant les pauvres et la pauvreté (4). Son ordination fut différée à l'ordinaire jusqu'à ce que l'on eût reçu le consentement de l'empereur; et l'on rapporte à cette élection de Léon une formule qui reste de la relation que l'on envoyoit de Rome pour cet effet (5). Cependant les légats, qui avoient assisté au concile, arrivèrent à Rome au mois de juillet six cent quatre-vingt-deux, indiction dixième, apportant des lettres de l'empereur, pour remettre à l'église romaine les contributions de blés que fournissoient les patrimoines de Sicile et de Calabre, et d'autres impositions dont l'église étoit surchargée (6). Aussi les légats furent reçus à Rome avec grande joie. Ils apportèrent les actes du concile, et deux lettres de l'empereur en confirmation : l'une au pape Léon, l'autre à tous les conciles dépendant du saint-siège, c'est-à-dire aux évêques d'Occident qui lui avoient écrit (7).

(1) Anast. in Agath.

(2) Ep. Const. t. 6. Conc.

p. 1101, E.

(3) Martyr. R. 10 janv.

(4) Anast. in Leo.

(5) Ap. P. Con. Chr. p. 100.

(6) Ep. Leon. t. c. Conc.

p. 1113. A. Anast. in Joan. V.

(7) T. 6, Conc. p. 1200,

1185, v. not. p. 244.

Dans la lettre au pape, l'empereur parle ainsi de celui d'Agathon : Nous l'avons fait lire publiquement; et elle a été trouvée conforme aux saintes Ecritures, aux conciles et aux pères. Ainsi nous l'avons tous reçue avec joie, comme si saint Pierre eût parlé. Il n'y a eu que Macaire d'Antioche qui a refusé opiniâtement de s'y conformer, comme vous verrez par les actes. Lui et ses complices nous ont prié de les renvoyer à vous, ce que nous avons fait, et nous laissons tout ce qui les regarde à votre jugement paternel. A la fin, il prie le pape de lui envoyer au plus tôt un légat.

Enfin, après que le saint-siège eut vaqué dix mois, le pape Léon II fut ordonné le dimanche dix-neuvième d'octobre six cent quatre-vingt-deux, par trois évêques, André d'Ostie, Jean de Porto, un des légats au concile, et Placentin de Vélitre, parce que le siège d'Albane étoit vacant. L'année suivante il renvoya à Constantinople Constantin, sous-diacre régional du saint-siège, qui avoit assisté au concile chargé d'une lettre pour l'empereur du septième de mai, indiction onzième six cent quatre-vingt-trois, où il dit, parlant des actes du concile : Les ayant soigneusement examinés, nous les avons trouvés conformes à ce que les légats nous avoient rapporté; et nous avons vu que ce sixième concile a suivi exactement les cinq précédents. Nous avons eu aussi très-agréable l'édit de votre piété, qui, avec la décision du concile, fait comme un glaive à deux tranchants pour exterminer les hérésies. C'est pourquoi nous consentons à la définition du saint concile sixième, et la confirmons par l'autorité de saint Pierre, le recevant comme les cinq autres conciles (1). Nous anathématisons les inventeurs de la nouvelle erreur, savoir : Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople, et encore Honorius, qui, au lieu de purifier cette église apostolique par la doctrine des apôtres, a pensé renverser la foi par une trahison profane. Nous anathématisons aussi Macaire, jadis évêque d'Antioche, Etienne, son disciple, ou plutôt son maître, l'imposteur Polychrone, et tous leurs semblables. Nous avons fait tous nos efforts, comme vous nous y exhortez par votre lettre, pour les instruire et les ramener à la vraie foi, mais ils sont demeurés opiniâtres (2).

Macaire et les autres condamnés par le concile et relégués à Rome y furent enfermés en divers monastères (3). Il y en eut deux à qui le pape rendit la communion, savoir : Anastase, prêtre, et Léonce, diacre de l'église de Constantinople, qui avoient été envoyés avec les autres, quoique le concile ne les eût pas anathématisés. Le pape les reçut à la communion le jour de l'Épiphanie six cent quatre-vingt-trois, après qu'ils eurent donné leur con-

fession de foi par écrit, et anathématisé les hérétiques.

#### XXIX. Douzième concile de Tolède.

Le pape Léon, ayant reçu les actes du sixième concile, se hâta d'en faire part aux évêques d'Espagne, où il étoit arrivé un grand changement depuis deux ans. Le roi Vamba étant tombé malade, en sorte qu'il avoit perdu la mémoire, l'archevêque de Tolède lui donna la pénitence, et le revêtit de l'habit monastique (1). Etant revenu à lui, il se crut obligé à demeurer en cet état, et renonça au royaume, déclarant son successeur Ervige, parent du roi Chindasuinte. Cette déclaration se fit en présence des seigneurs par un acte solennel, où ils souscrivirent le dimanche quatorzième d'octobre, ère sept cent dix-huit, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt, et le dimanche suivant Ervige fut couronné roi des Visigoths (2). Mais on dit qu'il avoit fait donner à Vamba un breuvage empoisonné, pour s'attirer la couronne par cet artifice.

Incontinent après, il assembla un concile à Tolède, que l'on compte pour le douzième, où se trouverent trente-cinq évêques, et à leur tête Julien de Tolède, avec trois autres métropolitains, savoir, ceux de Séville, de Brague et de Mérida. On y voit aussi quatre abbés et quinze seigneurs (3). Le concile commença le neuvième de janvier, et finit le vingt-cinquième, la première année du règne d'Ervige, ère sept cent dix-neuf, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-un. Le roi y présenta un écrit, par lequel il prioit les évêques de lui assurer le royaume qu'il tenoit de leurs suffrages. Il demandoit la confirmation des lois faites contre les juifs, et l'abrogation de celle qui condamnoit à perdre leur dignité ceux qui avoient déserté ou manqué de se trouver à l'armée.

Le concile fit treize canons, dans le premier desquels il dit : Nous voyons évidemment, et par écrit, comment notre sérénissime prince est venu à la couronne. Nous avons vu la notice souscrite par les seigneurs du palais, devant lesquels Vamba a reçu l'habit de religion et la tonsure; son décret où il désire qu'Ervige lui succède; et une instruction à notre vénérable frère Julien, évêque de Tolède, où il lui marque avec quel soin on doit célébrer l'ordination d'Ervige : et cet écrit est souscrit de la main de Vamba. Ayant lu toutes ces pièces, nous avons cru y devoir donner notre confirmation. C'est pourquoi nous déclarons que la main du peuple est délivrée de toute obligation du serment, par lequel il étoit engagé à Vamba; et qu'il doit reconnoître pour seul maître le sérénissime prince Ervige, que Dieu a choisi, que son prédécesseur a institué, et ce qui est plus, que

(1) Ep. 4, ad Simpl. p. (3) T. 6, Conc. p. 1221

1260, G. Luc. Tul. lib. 3. Isid. Pac. p. 9.

(2) Chr. Reg. Visig.

(1) P. 1116, 1117, B.

(3) Anast. in Leo.

(2) P. 1120.

(1) P. 1044, 1048, 1053, (3) P. 1073, C; 1076, 1085,  
1060, B. E.  
(2) P. 1069. (4) P. 1097, E.



tout le peuple a désiré. Quiconque s'élèvera contre lui sera frappé d'anathème.

Le second canon dit en substance : Souvent ceux qui étant en santé ont désiré la pénitence, se trouvent hors d'état de la demander dans la maladie, ayant perdu la parole et la connoissance. On ne laisse pas toutefois de leur donner le dernier viatique, et on ne croit pas leur pénitence infructueuse. Par le viatique, j'entends ici l'absolution, comme en d'autres canons. Le concile continue : Il y en a qui, étant revenus en santé, prétendent quitter la tonsure et l'habit de religion, assurant impudemment qu'ils ne se sont point tenus de ce vœu, parce qu'ils n'ont point demandé la pénitence. Mais comme le baptême que les enfants ont reçu sans connoissance ne laisse pas de les engager, ainsi ceux qui ont reçu la pénitence sans le savoir l'observeront inviolablement, et nous leur interdisons le retour à toute fonction militaire. Nous n'approuvons pas toutefois que les évêques donnent légèrement la pénitence à ceux qui ne la demandent pas, et nous leur défendons, sous peine d'un an d'excommunication. On voit bien que ce canon est fait exprès pour exclure Vamba de toute espérance de remonter sur le trône. Aussi il ne parait pas qu'il y ait pensé, il demeura dans le monastère, et y mourut au bout de sept ans. Au reste, c'est le premier exemple d'une pareille entreprise des évêques, de dispenser les sujets du serment de fidélité fait à leur prince, et d'interdire l'exercice de la puissance temporelle sous prétexte de pénitence.

On ordonne encore en ce concile que les évêques rendront la communion ecclésiastique à ceux que le prince aura reçus en grâce, et que ceux qui auront manqué de se trouver à l'armée ne perdront point le droit de porter témoignage, nonobstant la loi du roi Vamba qui est abrogée. Il semble que le nouveau roi Ervige cherchoit à décrier le gouvernement passé (1). Car dans ce même concile Etienne, évêque de Mérida, se plaignit que Vamba l'avait contraint par violence à établir un évêque de nouveau dans un village. On lut plusieurs canons contre les érections d'évêchés dans les lieux trop petits, et on cassa l'érection, sans toutefois déposer le nouvel évêque; mais on lui destina le premier évêché vacant. Au reste, on défendit sous peine d'anathème de mettre un évêque dans le lieu qui n'en a jamais eu, comme s'il ne pouvoit pas y avoir des causes d'en ériger de nouveau. Il est dit que l'évêque de Tolède aura le pouvoir d'ordonner tous les évêques d'Espagne, suivant le choix du prince, pourvu que lui-même les juge dignes; mais le nouvel évêque après son ordination sera tenu dans trois mois de se présenter à son métropolitain pour recevoir ses instructions. Ainsi on ôte aux comprovinciaux le droit d'élire les évêques, et au métropolitain le droit

(1) C. 3, 4, 5, 6, 7.

de le sacrer pour attribuer tout au roi et à l'évêque de Tolède. On condamne l'usage de quelques évêques, qui, offrant plusieurs fois le sacrifice en un jour, ne communioient qu'au dernier; et on déclare qu'ils doivent communier à chaque sacrifice. On renouvelle les lois contre les juifs. Le roi Ervige donna un édit en confirmation de ce concile (1).

#### XXX. Treizième concile de Tolède.

Environ trois ans après, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-trois, le quatrième de novembre, la quatrième année du règne d'Ervige, ère sept cent vingt-un, on tint encore un concile, qui fut le treizième de Tolède. Il commença à l'ordinaire par la confession de foi, c'est-à-dire le symbole de Nicée, que dès lors on chantoit à la messe dans les églises d'Espagne; puis on fit treize canons, dont environ la moitié regardent des intérêts temporels (2). On rétablit dans leurs droits, leurs biens et leurs dignités, tous ceux qui avoient été condamnés comme complices de la révolte de Paul contre le roi Vamba (3): tant on prenoit soin de révoquer les ordonnances de ce prince. On défend de mettre aux fers ou à la question les officiers du palais et les clercs, quand ils sont accusés, ni de procéder contre eux avec trop de rigueur (4). On remet tous les arrérages des tributs, jusqu'à la première année du règne d'Ervige. On défend sous peine d'anathème de faire aucun mal à la postérité du roi Ervige, ni de la reine Liubigotone, son épouse. On défend aux veuves des rois de se remarier, ni à personne, même à un roi, de les épouser, comme si c'étoit un crime. Défense aux serfs et aux affranchis, excepté à ceux du fisc, d'avoir aucune charge dans le palais, ou dans les terres royales. Il n'y a que la volonté du roi et le consentement des seigneurs qui peut autoriser les évêques à faire de tels règlements.

Ceux qui suivent sont plus ecclésiastiques. On défend aux évêques et aux ministres de l'Eglise de dépouiller les autels, les couvrir de cilices, éteindre les luminaires, ou mettre dans les églises d'autres marques de deuil, pour satisfaire leurs passions et leurs ressentiments particuliers (5). Nous avons vu que c'étoit la manière d'interdire les églises. Gaudence, évêque de Valérie, fit représenter au concile, par son député, qu'étant dangereusement malade il avoit été soumis aux lois de la pénitence par l'imposition des mains. Il demandoit s'il lui étoit permis de célébrer la messe et de faire ses autres fonctions. Le concile répond qu'il les peut exercer, après avoir reçu la réconciliation. Parce que, suivant les canons, ceux qui étant en péril de mort reçoivent la pénitence

(1) C. 9.

(2) F. 6, 1253, 1255, B.

(3) Cap. 1. Sup. liv. XXXIX, n. 51.

(4) C. 2, 3, 4, 5, 6.

(5) C. 7, Sup. lib. XXXIV,

n. 52, 53, c. 10.

sans se confesser coupables d'aucun crime, peuvent même être promus aux ordres. C'est la disposition d'un canon du quatrième concile de Tolède (1): et il est remarquable qu'à la mort on donnât la pénitence publique par précaution, même aux évêques. Ce treizième concile confirma tous les canons du précédent, et l'on voit l'intérêt qu'y avoit le roi (2). Il dura trois jours; et quarante-huit évêques y assistèrent, dont les quatre premiers étoient métropolitains. En suite des évêques sont cinq abbés; puis les trois chefs du clergé de Tolède, l'archiprêtre, l'archidiacre et le primicier: ensuite vingt-sept députés d'évêques absents, et enfin vingt-six seigneurs. Le roi confirma le concile par deux édits.

A peine ce concile étoit fini, et les évêques retournés chez eux, quand Pierre, notaire de l'église romaine, arriva en Espagne, apportant les lettres du pape Léon, et la définition du concile de Constantinople (3).

#### XXXI. Lettres du pape Léon en Espagne.

Il y avoit quatre lettres: la première aux évêques d'Espagne, où il leur apprenoit que le sixième concile universel avoit été célébré pendant l'indiction neuvième, pendant laquelle, en effet, il avoit été achevé selon les Romains, qui ne commençoient l'indiction qu'au vingt-quatrième de septembre (4). Le pape continue: La lettre du pape Agathon à notre prédécesseur, et celle de notre concile ont été examinées et approuvées. On y a condamné Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre de Constantinople et Honorius, qui au lieu d'éteindre dans sa naissance la flamme de l'hérésie, comme il convenoit à l'autorité apostolique, l'a fomentée par sa négligence. Il ajoute ensuite: Et parce que les actes du concile ne sont pas encore achevés de traduire de grec en latin, nous vous envoyons cependant la définition, avec le discours à l'empereur, et son édit; et nous vous en enverrons, si vous le désirez, tous les actes, quand ils seront traduits. Nous vous prions donc de faire connoître cette définition du concile à tous les évêques et à tout le peuple de votre province, d'y faire souscrire tous les évêques, et de nous envoyer vos souscriptions, pour les déposer près la confession de saint Pierre.

La seconde lettre est adressée à Quirice, archevêque de Tolède; ce qui montre que le pape ne savoit pas encore sa mort, quoique Julien, son successeur, fût évêque dès le mois d'octobre six cent quatre-vingt. La troisième lettre à un comte, nommé Simplicius, et la quatrième au roi Ervige, toutes tendantes à même fin, de faire recevoir en Espagne la définition du

(1) Conc. IV, c. 54. Sup. liv. XXXVII, n. 46.

(2) C. 9.

(3) Conc. Tol. 14, c. 2, 3, P. 1245, 1247.

sixième concile œcuménique. Ce qui étoit nécessaire, parce que l'Espagne n'y avoit eu aucune part: ses évêques n'y avoient point été appelés, ni au concile de Rome, d'où on avoit député à Constantinople. Dans la lettre au roi, la condamnation d'Honorius est encore marquée en ces termes: Et Honorius, qui a laissé flétrir la règle de la tradition apostolique qu'il avoit reçue entière de ses prédécesseurs. Tant le pape a soin de montrer que cette faute personnelle ne porte point de préjudice au saint-siège.

Ces lettres arrivèrent donc en Espagne lorsque les évêques venoient de se séparer après le treizième concile de Tolède; et, comme on ne pouvoit les rassembler pendant l'hiver, on leur envoya les actes venus de Rome, pour les examiner chacun chez eux; et la réception solennelle fut remise au concile, qui devoit se tenir un an après, suivant la coutume.

#### XXXII. Mort de Léon II. Benoît II, pape.

Cependant le pape Léon II mourut, après avoir tenu le saint-siège un an et sept mois, et fait en une ordination neuf prêtres et trois diacres, et d'ailleurs vingt-trois évêques (1). De son temps, l'église de Ravenne fut entièrement remise sous la disposition du saint-siège; et l'empereur envoya des lettres portant que, l'archevêque de Ravenne étant mort, le nouvel élu iroit à Rome se faire ordonner. Le pape, de son côté, fit une ordonnance, par laquelle il déchargeoit l'archevêque de ce qu'il avoit accoutumé de payer à l'église romaine, pour l'usage du pallium et pour d'autres devoirs. Mais il défendit de faire l'anniversaire de Maur, archevêque de Ravenne, qui avoit voulu se soustraire à l'église romaine, et on obligea ses successeurs de rendre au saint-siège le type ou ordonnance de l'empereur, qu'ils avoient obtenu pour établir leur indépendance. Le pape Léon bâtit une église à Rome, près Sainte-Bibienne, où il mit les corps des saints Simplicius, Faustin, Béatrix et de quelques autres martyrs, et la dédia au nom de saint Paul. Il fit aussi bâtir près le Voile d'Or une église en l'honneur de saint Sébastien, et une en l'honneur de saint George. Il fut enterré à Saint-Pierre le vingt-huitième de juin, jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire (2).

Pour lui succéder on élut Benoît, Romain de naissance, fils de Jean, bien instruit des saintes Ecritures et du chant ecclésiastique (3). Il avoit servi l'Eglise dès son enfance, et exercé dignement la prêtrise. Il étoit amateur de la pauvreté, humble, doux, patient et libéral. Il reçut des lettres de l'empereur Constantin, adressées au clergé, au peuple et à l'armée de Rome, portant permission d'ordonner sans retardement celui qui auroit été élu pape;

(1) Anast. in Leon. Pap. Conc. Chr.

(2) Martyr. R. 28 juin. (3) Anast. in Bened.



c'est-à-dire que, sans envoyer à Constantinople, il suffirait que l'exarque de Ravenne consentit au nom de l'empereur (1). Le pape Benoît écrivit au notaire Pierre, qui étoit en Espagne, pour le presser d'exécuter la commission de Léon, son prédécesseur (2).

### XXXIII. Quatorzième concile de Tolède.

Pour y satisfaire, il auroit fallu assembler un concile général de toute l'Espagne; ce qui n'étant pas possible par divers obstacles, le roi ordonna d'assembler les conciles de chaque province, premièrement à Tolède celui de la province carthaginoise (3). Tous les dix-sept évêques de la province s'y trouvèrent, et à leur tête l'archevêque Julien; et les cinq autres métropolitains y envoyèrent des députés, savoir, Cyprien de Tarragone, Sunifred de Narbonne, Etienne de Mérida, Luiba de Brague, et Florens de Séville. On compte ce concile pour le quatorzième de Tolède. Il commença le dix-huitième des calendes de décembre, la cinquième année d'Ervige, ère sept cent vingt-deux, c'est-à-dire le quatorzième de novembre six cent quatre-vingt-quatre, et finit le vingtième du même mois.

Les évêques y disent en substance : Nous devons examiner les actes qui nous ont été envoyés de Rome, parce que, suivant les canons, on doit assembler un concile général pour les causes de foi. C'est-à-dire qu'ils ne tenoient pas le concile de Constantinople pour général, parce qu'ils n'y avoient point été appelés, eux qui faisoient une partie si considérable de l'Eglise. C'est pourquoi ils ne vouloient point recevoir sa décision sans examen. Ils ajoutent : Après avoir comparé ces actes avec les quatre anciens conciles, nous les approuvons, nous les recevons avec respect, comme conformes, et leur donnons rang après eux (4). Ils ne parlent point du cinquième, parce qu'il n'avoit rien décidé touchant la foi. Ils expliquent ensuite leur créance touchant l'incarnation, et confessent expressément deux volontés. Avec leurs souscriptions à la définition du concile, ils envoyèrent au pape Benoît un livre où ils expliquoient plus au long leur créance; mais le pape y trouva quelques expressions dont il ne fut pas content, entre autres celle-ci : La volonté a engendré la volonté; et cette autre : En Jésus-Christ il y a trois substances. Le pape le fit remarquer à celui que les Espagnols avoient envoyé, et ils répondirent au pape la même année ce qu'ils jugèrent à propos (5).

Le pape Benoît fit son possible pour la conversion de Macaire d'Antioche, qui étoit toujours en exil à Rome (6). Il lui donna un terme

de six semaines, pendant lesquelles il lui envoyoit tous les jours Boniface, son conseiller, pour l'exhorter; mais jamais Macaire ne voulut se convertir (1). Ce pape ne tint le siège que dix mois et douze jours, et ne laissa pas d'ordonner douze évêques (2). Il répara l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Laurent-de-Lucine, et orna celle de Saint-Valentin et de Sainte-Marie-aux-Martyrs, qui est la Rotonde (3). Il laissa au clergé et aux monastères trente livres d'or. Il fut enterré à Saint-Pierre le huitième de mai six cent quatre-vingt-six, et est compté entre les saints. Le saint-siège vauqua deux mois et demi.

### XXXIV. Mort de Constantin. Justinien II; empereur.

De son temps, l'empereur Constantin envoya à Rome les cheveux de ses deux fils, Justinien et Héraclius, qui furent reçus par le pape, le clergé et l'armée. C'étoit une espèce d'adoption usitée en ce temps-là, et celui qui recevoit les cheveux d'un jeune homme étoit regardé comme son père (4). L'empereur voulut donc faire cet honneur au pape, ou à saint Pierre. Il mourut au mois de septembre six cent quatre-vingt-cinq, la quatorzième indiction étant commencée. Il avoit régné dix-sept ans, et fut enterré à Constantinople, dans l'église des Apôtres. Justinien, son fils aîné, lui succéda, âgé seulement de seize ans (5). George, patriarche de Constantinople, survécut trois ans au concile œcuménique, et mourut, par conséquent, en six cent quatre-vingt-quatre. Après sa mort, Théodore fut rétabli, et tint le siège encore trois ans.

L'empereur Constantin, l'année précédente de sa mort, avoit renouvelé la paix avec Abdelmélis, nouveau calife des musulmans (6); car Yézid mourut dès l'an soixante-quatre de l'hégire, six cent quatre-vingt-trois de J.-C., et son fils Moavia II ne régna que sept semaines. Il ne laissa point d'enfants, et Méroïan, de la même famille d'Ommia, fut reconnu calife en Syrie; tandis qu'Abdella, fils de Zoubéir, étoit en Egypte et en Arabie. Méroïan ne régna que dix mois, et mourut âgé de soixante-dix ans, l'an soixante-cinq de l'hégire, six cent quatre-vingt-cinq de J.-C. Son fils Abdelmélis lui succéda, défut Abdalla, et termina la guerre civile qui duroit depuis trente-cinq ans. Abdelmélis étoit âgé de quarante ans, et en régna plus de vingt.

Au commencement de son règne, l'an soixante-six de l'hégire, six cent quatre-vingt-cinq de J.-C., les jacobites, après la mort de Jean, firent patriarche d'Alexandrie Isaac, qui tint le siège près de trois ans, et mourut

- (1) Anast. (5) S. Niceph. Hist. 24, Theoph. p. 301. Anast. in Jo. V.  
(2) Papebr. Conc. Chr. p. 109.  
(3) Martyr. R. 7 mai. Bol. t. 13, p. 196.  
(4) Paul. diac. iv, Hist. c. 53.  
(6) Theod. p. 300, 302. S. Niceph. Chr. p. 415, Theoph. an. 15, 20, p. 300. Elmac. et Abulf.

- (1) Papebr. Conc. Chr. p. 109.  
(2) T. 6, Conc. p. 1278.  
(3) Conc. T. 14, c. 1.  
(4) C. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.  
(5) Conc. Tol. xiv, 1296, E.  
(6) Conc. Nic. II. Act. I. p. 802, D. t. 7, Conc.

l'an de l'hégire soixante-neuf, de J.-C. six cent quatre-vingt-huit (1). Son successeur fut Simon, Syrien, à qui ceux de sa secte, dans l'histoire de sa vie, attribuent des miracles. Un ambassadeur de l'Inde vint lui demander un évêque et des prêtres, mais il refusa de le faire sans ordre du gouverneur d'Egypte. L'ambassadeur s'adressa à un autre, qui le lui accorda; ce qui causa de grands troubles. Simon écrivit une lettre synodique, touchant la foi, à Julien, patriarche d'Antioche. Il mourut après sept ans et neuf mois de pontificat, l'an quatre cent seize de Dioclétien, sept cent de J.-C., et le siège d'Alexandrie vauqua trois ans.

### XXXV. Saint Ansbert, etc.

En France, saint Ouen, archevêque de Rouen, ayant procuré la paix entre les François de Neustrie et d'Austrasie, vint en apporter la nouvelle au roi Théodoric III, à Clichy, près de Paris, où se tenoit l'assemblée des prélats et des seigneurs; et, y étant tombé malade, il pria le roi de lui donner pour successeur Ansbert, abbé de Fontenelle, souhaité par le clergé et le peuple de Rouen (2). Saint Ouen mourut au même lieu le vingt-quatrième d'août, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire, après quarante-trois ans d'épiscopat (3). Trois ans avant sa mort, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-un, Varanton étant maire du palais, le roi Théodoric avoit accordé à saint Ouen un privilège considérable, que dans l'étendue de sa province on n'établirait sans son consentement ni évêque, ni abbé, ni comte, ni autre juge. Sitôt que saint Ouen fut mort, le roi Théodoric manda saint Ansbert, sous prétexte de le consulter sur quelques affaires, comme il avoit accoutumé, car il étoit même son confesseur. Saint Ansbert, se doutant du sujet pour lequel il étoit mandé, refusa d'abord d'aller à Clichy; mais, les ordres ayant été réitérés, il obéit et fut ordonné archevêque de Rouen par saint Lambert, archevêque de Lyon, et les autres prélats de l'assemblée.

Saint Ansbert étoit né dans le Vexin, d'une famille noble; son père l'avoit engagé à promettre d'épouser Angadrème, fille de Robert, chancelier du roi Clotaire III (4). Mais la fille, voulant se consacrer à Dieu, obtint par ses prières d'avoir le visage couvert de lèpre. Ses parents et son fiancé consentirent qu'elle suivit sa vocation; elle reçut le voile des mains de saint Ouen, et fut depuis abbesse d'Oroër, c'est-à-dire l'oratoire auprès de Beauvais. Saint Ansbert succéda à Robert en la charge de chancelier, et avança toujours dans

- (1) Elmac. c. 12, p. 67. Sup. l. xxxviii, n. 29. Frid. Chr. Orient. p. 204. Myss. ap. Coint. an. 681. n. 29.  
(2) Vita. S. Aud. lib. 11, 29.  
(3) Martyr. R. 24 aug. 1048.  
(4) Act. SS. Ben. t. 2, p. 1048.

la piété au milieu de la cour. Enfin il la quitta secrètement, et s'en alla seul à Fontenelle, où saint Vandrégisille le reçut à la profession monastique, après l'avoir éprouvé selon la règle. Il se distingua tellement par sa vertu, que le saint abbé le prit en affection, et le fit ordonner prêtre par saint Ouen; ce qui n'empêcha pas Ansbert de pratiquer le travail des mains comme auparavant. Saint Lambert, second abbé de Fontenelle, ayant été ordonné archevêque de Lyon en six cent soixante-dix-huit, saint Ansbert, dont il prenoit souvent les conseils, fut élu abbé à sa place tout d'une voix, et instruisit la communauté par ses exemples encore plus que par ses discours (1). Sa charité se répandit même au dehors. Il bâtit dans le monastère trois hôpitaux, où il retiroit les pauvres; et plusieurs séculiers venoient le consulter sur leurs besoins spirituels, et lui confesser leurs péchés. Plusieurs se firent moines, plusieurs donnèrent de leurs biens au monastère.

Etant archevêque de Rouen, il prêcha assidûment, il soulagea les pauvres, il répara les églises, et pour cet effet abandonna les droits qu'il pouvoit prétendre sur les cures. La cinquième année de son pontificat, seizième du roi Théodoric, six cent quatre-vingt-neuf de J.-C., il tint un concile, où assistèrent quinze autres évêques, dont étoient les archevêques de Tours et de Rheims (2). Il y accorda un privilège à l'abbaye de Fontenelle, portant entre autres choses que les moines y observeroient la règle de saint Benoît, et que, s'ils y manquoient, ils seroient réformés par les évêques assemblés.

### XXXVI. Jean V, pape.

A Rome, Jean V fut ordonné pape le dixième de juin six cent quatre-vingt-six. Il étoit Syrien, de la province d'Antioche, fils de Cyriaque (3). C'est lui qui, étant diacre, avoit été légat du pape Agathon au sixième concile. Il étoit savant, courageux et très-modéré. Son élection, suivant la coutume, interrompue depuis long-temps, se fit d'un consentement unanime dans l'église de Latran, d'où il fut mené ensuite au palais épiscopal. Il fut ordonné, comme Léon II, par les trois évêques d'Ostie, de Porto et de Vélitre. Ce pape remit sous la disposition du saint-siège les églises de Sardaigne, dont les ordinations lui appartenoient d'antiquité; mais on les avoit accordées pour un temps aux archevêques de Cagliari. Depuis, comme ils abusoient de ce droit, ils en furent interdits par un décret du pape saint Martin. Donc Citonat, archevêque de Cagliari, ayant ordonné Novellus pour l'église de Torres sans la permission de Jean V, ce pape tint un concile où Novellus fut remis sous l'obéissance du saint-siège par un acte authentique,

- (1) Sup. l. xxxix, n. 87.  
(2) T. 6, Conc. p. 140.  
(3) Anast. Papebr. Conat.



qui fut gardé dans les archives de l'église romaine. Ce pape fut affligé d'une longue maladie, en sorte qu'à grande peine pouvoit-il faire les ordinations des évêques; et toutefois, pendant un an que dura son pontificat, il en ordonna treize pour divers lieux. Il laissa dix-neuf cents sous d'or au clergé et aux monastères, et fut enterré à Saint-Pierre, le second jour d'août six cent quatre-vingt-sept. Le saint siège vqua deux mois et demi.

## XXXVII. Conon, pape.

Le clergé de Rome avoit de l'inclination pour l'archiprêtre Pierre, l'armée pour le prêtre Théodore. Le clergé assemblé attendoit à la porte de l'église de Latran, que l'armée avoit envoyé fermer, et n'y laissoit entrer personne, tandis qu'elle étoit assemblée dans l'église de Saint-Étienne. Aucun des deux partis ne vouloit céder, et l'on porta de part et d'autre plusieurs paroles sans effet. Enfin, les évêques et le clergé convinrent d'entrer dans le palais épiscopal de Latran, et de choisir une tierce personne, savoir, le prêtre Conon. C'étoit un vieillard vénérable par sa bonne mine et ses cheveux blancs, vrai dans ses paroles, simple, paisible, qui jamais ne s'étoit mêlé dans les affaires séculières. Il étoit né en Sicile, et originaire de Thrace. Aussitôt qu'il fut élu, tous les magistrats avec les principaux citoyens vinrent le saluer par les acclamations de louanges. L'armée, voyant que le clergé et le peuple étoient d'accord et avoient souscrit au décret de son élection, se laissa fléchir au bout de quelques jours et y souscrivit aussi. Ainsi les trois corps, le clergé, la milice et le peuple envoyèrent ensemble des députés à l'exarque Théodore, suivant la coutume, pour avoir son consentement.

L'empereur avoit écrit au pape Jean une lettre datée du treizième des calendes de mars, la seconde année de son règne, indiction quinziesme, c'est-à-dire du septième février six cent quatre-vingt-sept (1). Par cette lettre, l'empereur dit en substance : Ayant appris que les actes du sixième concile étoient chez quelques-uns de nos officiers en cette ville de Constantinople, et, ne croyant pas qu'autre que nous les dût garder, nous avons assemblé les patriarches avec les légats de votre sainteté, le sénat, les métropolitains, et les évêques qui se sont trouvés en cette ville, les officiers du palais, de nos gardes, et des armes de différentes provinces. Nous avons fait apporter en leur présence les actes du concile; et, après qu'ils en ont ouï la lecture, nous les avons fait sceller, pour les garder soigneusement, et empêcher qu'ils ne puissent être corrompus ni altérés. De quoi nous avons cru vous devoir donner connoissance. Cette lettre n'arriva à Rome que du temps du pape Conon; et de son temps

(1) Tom. 6, Conc. p. 1121, D.

l'empereur donna encore deux lettres en faveur de l'église romaine (1). Par la première, il remettoit la capitation que payoient les patrimoines des Brutiens et de Lucanie : par la seconde, il ordonnoit la restitution des serfs de ces patrimoines et de ceux de Sicile, que la milice retenoit en gage (2). Théodore, patriarche de Constantinople, mourut cette année six cent quatre-vingt-sept, ayant tenu le siège pendant trois ans depuis son rétablissement. Son successeur fut Paul, laïque, secrétaire de l'empereur, qui tint le siège six ans et huit mois.

Le pape Conon, étant simple et peu expérimenté dans les affaires, se laissa persuader par mauvais conseil, et contre la coutume, malgré la répugnance du clergé, d'établir pour recteur du patrimoine de Sicile, Constantin, diacre de l'église de Syracuse, homme méchant et artificieux. Peu de temps après, il s'éleva une sédition contre Constantin, à cause des procès qu'il suscitoit à divers particuliers; et le gouverneur de la province le mit dans une étroite prison.

## XXXVIII. Saint Kilien de Virtzbourg.

Du temps du même pape, saint Kilien vint à Rome, et y reçut sa mission pour prêcher les infidèles. Il étoit d'une illustre famille d'Ecosse, c'est-à-dire d'Irlande, et très-bien instruit des saintes lettres (3). Étant évêque, quoiqu'il fût extrêmement aimé de son clergé et de son peuple, le désir d'une plus grande perfection le porta à quitter son pays; et il persuada à quelques-uns de ses disciples de l'accompagner. Ils passèrent en Austrasie, et s'arrêtèrent à Virtzbourg sur le Mein, où commandoit alors un duc, nommé Gosbert, encore païen. L'agrément du lieu, et le beau naturel des habitants, invita Kilien à y demeurer. Il le proposa à ses compagnons. Mais auparavant, dit-il, allons à Rome comme nous avons résolu dans notre pays; visitons les églises des saints apôtres, présentons-nous au pape Jean, et, s'il nous donne la permission, nous reviendrons ici prêcher l'Evangile. Ils s'y accordèrent tous; mais, étant arrivés à Rome, ils trouvèrent que le pape Jean étoit mort. Saint Kilien fut très-bien reçu par le pape Conon, qui, voyant sa foi et sa doctrine, lui donna de la part de saint Pierre le pouvoir d'instruire et de convertir les infidèles. Il retourna à Virtzbourg, accompagné du prêtre Coloman, et du diacre Totnan. Ils y prêchèrent; le duc Gosbert les fit venir, saint Kilien l'entretint, le convertit, le baptisa; et un grand nombre suivit son exemple. Gosbert avoit épousé la femme de son frère; mais saint Kilien ne voulut pas lui faire de peine sur ce

(1) Anast. in Con. Chr.  
(2) Theoph. an. 17, p. 303, (3) Act. SS. Ben. t. 2, p.  
et an. 2, p. 303, S. Nicéph. 991.

mariage, jusqu'à ce qu'il le vit bien affermi dans la foi. Alors il lui dit : Mon cher fils, vous serez en tout agréable à Dieu si vous pouvez encore vous résoudre à quitter votre femme, car votre mariage n'est pas légitime. Gosbert lui répondit : Vous ne m'avez encore rien proposé de si difficile; mais, puisque j'ai quitté tout le reste pour l'amour de Dieu, je quitterai encore ma femme, quoiqu'elle me soit très-chère, s'il ne m'est pas permis de la garder. Il remit à exécuter cette séparation après un voyage de guerre, où il étoit pressé d'aller. Cependant sa femme, nommée Geilane, pensoit continuellement à se venger; et, prenant le temps de l'absence du duc, elle envoya de nuit un de ses gens pour égorger le saint et ses compagnons. Ils chantoient ensemble les louanges de Dieu; saint Kilien les exhorta à soutenir généreusement ce combat, qu'ils désiroient depuis si long-temps, et ils eurent tous la tête tranchée. On les enterra la même nuit à la hâte et en cachette avec leurs coffres, la croix, l'Evangile et les ornements pontificaux. C'étoit l'an six cent quatre-vingt-neuf, le huitième de juillet, jour auquel l'Eglise les honore comme martyrs (1).

Le duc Gosbert étant revenu, demanda où étoient les serviteurs de Dieu. Geilane dit qu'elle ne savoit ce qu'ils étoient devenus; mais le meurtrier se découvrit lui-même. Il couroit de tous côtés, et disoit en tremblant que Kilien le brûloit d'un feu très-cruel. Gosbert assembla tous les chrétiens, ses sujets, et demanda ce que l'on devoit faire de ce misérable. Mais Geilane suscita un homme plus éloquent que les autres, qui dit : Seigneur, pensez à vous, et à tous tant que nous sommes, qui avons reçu le baptême de ces étrangers; et, pour éprouver si leur Dieu est aussi puissant qu'ils disent, faites détacher ce malheureux, et le laissez en liberté, nous verrons si leur Dieu les vengera. Sinon, ne trouvez pas mauvais que je le dise, nous voulons servir la grande Diane comme nos pères, qui s'en sont bien trouvés. Ainsi fut fait, mais le meurtrier, étant délivré, entra en fureur, et se déchira à belles dents jusqu'à la mort. Les chrétiens en louèrent Dieu, mais sa vengeance s'étendit plus loin. Geilane fut possédée du malin esprit qui l'agita tellement, qu'elle en mourut; le duc Gosbert fut tué par ses domestiques; Hétan, son fils, fut chassé de son état par les François Orientaux; et il ne resta personne de cette race. Saint Kilien est honoré comme le patron de Virtzbourg, dont toutefois il ne fut jamais évêque, car ce siège ne fut érigé que cinquante ans après.

## XXXIX. Mort de Conon. Sergius, pape.

Le pape Conon ne tint le siège que onze mois et trois jours, pendant lesquels il fut

(1) Martyr. R. 8 jul.

long-temps malade (1); en sorte qu'à peine put-il faire les ordinations d'évêques, qu'il consacra toutefois au nombre de seize. Durant sa dernière maladie, l'archidiacre Pascal, voulant s'emparer de l'or qu'il avoit légué au clergé et aux monastères, écrivit à Jean, exarque de Ravenne, surnommé Platys, et lui promit de lui donner cet or, afin qu'il le fit élire pape. L'exarque s'y accorda, et envoya aussitôt à Rome des officiers de sa part pour gouverner la ville, et élire Pascal sitôt que Conon seroit mort. Il mourut et fut enterré à Saint-Pierre, le vingt-deuxième d'octobre six cent quatre-vingt-huit, et le saint-siège vqua près de trois mois.

Après sa mort, le peuple romain se divisa, une partie élut l'archidiacre Pascal, une autre l'archiprêtre Théodore, et ceux-ci furent les plus diligents à se saisir de la partie intérieure du palais patriarcal de Latran. Le parti de Pascal s'empara de la partie extérieure depuis l'oratoire de saint Sylvestre et la basilique de Julie. Comme chacun soutenoit opiniâtrement son pape, les premiers magistrats, la plus grande partie du clergé, de la milice et du peuple, conduits par quelques évêques, se rendirent au palais impérial; et, après avoir long-temps examiné les moyens de finir cette division, ils s'accordèrent à choisir le prêtre Sergius; et, le tirant du milieu du peuple, ils le menèrent à l'oratoire de saint Césaire, martyr, qui étoit dans le même palais (2). De là, ils le conduisirent avec des acclamations de louanges qui étoient une espèce de litanies, jusqu'au palais patriarcal de Latran; et quoique les portes en fussent fermées et barricadées par dedans, le parti de Sergius, étant le plus fort, y entra. L'archiprêtre Théodore se soumit aussitôt, et vint saluer et baiser Sergius; mais l'archidiacre Pascal ne vouloit point céder, et ne vint le saluer que malgré lui.

Sergius étoit originaire d'Antioche, mais né à Palerme en Sicile, et fils de Tibère. Il vint à Rome sous le pape Adéodat, et entra dans le clergé. Comme il avoit de l'inclination au chant, il fut mis sous la conduite d'un des plus habiles chantres, et ordonné acolyte; montant ensuite par degrés, il fut ordonné prêtre du titre de Sainte-Susanne par le pape Léon II, et il alloit soigneusement célébrer la messe en divers cimetières. Enfin, sept ans après, il fut élu pape.

Cependant, l'archidiacre Pascal envoya à Ravenne, et par ses promesses persuada à l'exarque Jean Platys de venir à Rome, accompagné de ses officiers. Il arriva si secrètement, que la milice romaine n'alla point au-devant de lui avec ses enseignes jusqu'au lieu accoutumé. Mais, trouvant Sergius reconnu de tout le monde, il ne put rien faire pour Pas-

(1) Anast. in Con. Baron. an. 603, n. 3, 687,  
(2) V. Greg. IX, Ep. 1 n. 3. Not. in Martyrol. 1 nov.



cal, et ne laissa pas de prétendre que, pour consentir à l'ordination de Sergius, l'église de Saint-Pierre devait lui payer les cent livres d'or que Pascal lui avait promises. Sergius se récriait, disant qu'il n'avait rien promis, et qu'il lui était impossible de donner cette somme. Même pour exciter la compassion publique, il fit descendre les lampes et les couronnes à porter les cierges, suspendues depuis long-temps devant l'autel et la confession de saint Pierre, et les donna pour gages. Mais l'exarque n'en fut point touché, et il fallut lui donner les cent livres d'or. Sergius fut donc ordonné pape le vingt-deux novembre six cent quatre-vingt-huit, et tint le siège treize ans et près de neuf mois (1). Quelque temps après Pascal fut privé de la charge d'archidiacre pour des enchantements et d'autres superstitions, et enfermé dans un monastère, où cinquans après il mourut impénitent. Peu après l'ordination du pape Sergius, c'est-à-dire en six cent quatre-vingt-neuf, Pertharite, roi des Lombards, mourut ayant régné dix-huit ans (2). On loue sa piété, et dès le commencement de son règne, pour rendre grâce à Dieu qui l'avait délivré de ses ennemis, il bâtit à Pavie le monastère de Sainte-Agathe; et la reine Rodeline, son épouse, fit bâtir près de la même ville une église de la Vierge, qu'elle orna magnifiquement. De son temps et du pape Agathon, indiction huitième, qui est l'an six cent quatre-vingt, il y eut une grande peste pendant trois mois. Quelqu'un eut révélation qu'elle ne cesseroit point que l'on n'eût élevé un autel à saint Sébastien, ce qui fut fait, après en avoir apporté des reliques de Rome, et la peste cessa aussitôt. C'est la première fois que je trouve saint Sébastien invoqué pour la peste. Le successeur de Pertharite fut son fils Cunibert, qui régnoit déjà avec lui depuis dix ans.

#### XL. Quinzième concile de Tolède.

En Espagne, l'an six cent quatre-vingt-huit, ère sept cent vingt-six, le onzième de mai, fut tenu le quinzième concile de Tolède, la première année du roi Egica, gendre et successeur d'Ervige (3). Soixante-un évêques y assistèrent, dont les cinq premiers sont les métropolitains de Tolède, de Narbonne, de Séville, de Brague et de Mérida; de plus neuf abbés, l'archidiacre et le primicier de Tolède, cinq prêtres pour des évêques absents, et dix-sept comtes. Ils s'assemblèrent dans l'église du palais, dédiée à saint Pierre et saint Paul. Le roi Egica y étoit en personne, et, après s'être prosterné devant les évêques, suivant la coutume, il fit lire un mémoire, où il leur demandoit conseil touchant deux serments qu'il avait faits

au roi Ervige, et qui paroissent contraires. Car, disoit-il, quand il me donna sa fille en mariage, il me fit jurer de prendre la défense de ses enfants contre tous ceux qui les voudroient attaquer; et, au temps de sa mort, il me fit promettre de ne me porter pour roi qu'après avoir fait serment de rendre justice à tous les peuples de mon obéissance. Or, je crains de ne pouvoir défendre ses enfants, sans refuser la justice à plusieurs qu'il a dépourvus injustement de leurs biens, et à des nobles qu'il a réduits en servitude, soumis à la torture, ou opprimés par des jugements injustes.

Le concile commença à l'ordinaire par la confession de foi; puis on lut un grand discours pour répondre aux plaintes du pape Benoît, touchant deux propositions avancées au concile précédent: que la volonté a engendré la volonté, et qu'il y a trois substances en Jésus-Christ (1). Les évêques du concile de Tolède s'efforcent de justifier ces expressions par la raison et par l'autorité des pères. Pour la première, ils déclarent qu'ils ont entendu la volonté essentiellement, et non relativement; et que l'on dit en ce sens que le verbe est sagesse de sagesse. Pour la seconde proposition, ils disent que Jésus-Christ est composé de la divinité, de l'âme et du corps, qui sont trois substances; quoiqu'on puisse aussi n'y en reconnoître que deux, prenant l'âme et le corps pour une seule substance de l'humanité. Ils concluent leur réponse en ces termes, parlant des Romains (2): Après cela, s'ils sont d'un autre avis que les pères, il ne faut plus disputer avec eux; mais nous espérons que les amateurs de la vérité estimeront notre réponse, quoique les ignorants ne la goûtent pas. Les pères du concile viennent ensuite aux deux serments du roi Egica, et déclarent qu'ils ne sont point contraires; puisqu'il ne faut pas croire qu'il ait promis de soutenir les intérêts de ses beaux-frères autrement que selon la justice. Mais en cas qu'il fallût choisir, le dernier serment fait en faveur du peuple devroit l'emporter; puisque le bien public est préférable à tous les intérêts particuliers. Le roi Egica confirma par son ordonnance les décrets du concile.

#### XLI. Saint Julien de Tolède.

Saint Julien de Tolède, qui y présidoit, les composa. Il étoit natif de Tolède, de race de juifs, mais de parens chrétiens (3). Il fut lié d'une étroite amitié avec le diacre Gudila, et ils avaient formé le dessein de vivre en solitude; mais, n'ayant pu l'exécuter, ils s'appliquèrent ensemble à procurer le salut du prochain. Julien fut ordonné diacre, puis prêtre,

(1) Paul. diac. V. Hist. c. 33, 34. (2) T. 6, Conc. p. 1294. (3) Id. Pac. p. 9.

(1) Sup. n. 38. (2) Felix. Toled. ap. 1. Boll. 8. (3) P. 1303, B. 1308, E. Mart. t. 6, p. 785.

(3) Isid. Pac. p. 9, 10.

et enfin la huitième année de Vamba qui est l'an six cent quatre-vingt, il fut ordonné évêque de Tolède, après la mort de Quirice, et remplit tous les devoirs d'un bon pasteur; s'appliquant particulièrement à maintenir la discipline. Il composa plusieurs écrits, dont Félix, son successeur, nous a laissé le catalogue; mais il ne nous en reste que trois.

Le premier est intitulé des pronostics, c'est-à-dire de la considération des choses futures (1). Il l'adressa à Idalius, évêque de Barcelone, son ami; et il en raconte ainsi l'occasion: Comme nous étions ensemble à Tolède le jour de la passion de Notre Seigneur, nous entrâmes dans un lieu retiré, cherchant le silence convenable à cette fête. Assis chacun sur un lit, nous primes en main l'écriture sainte, et nous lisions la passion en comparant les évangiles. Quand nous fûmes arrivés à un certain passage, dont il ne me souvient pas maintenant, nous nous sentîmes touchés; nous soupîrâmes, nous fûmes remplis d'une consolation céleste, et élevés à une haute contemplation. Nos larmes interrompirent la lecture; nous commençâmes à nous entretenir avec une douceur inexplicable, et je crois que vous oubliâtes alors la goutte dont vous étiez tourmenté. Nous cherchâmes donc ce que nous serons après la mort, afin que la pensée vive et sérieuse des choses futures nous éloignât plus sûrement des choses présentes. L'ouvrage est divisé en trois livres. Dans le premier, il traite de l'origine de la mort; dans le second, de l'état des âmes avant la résurrection, où il établit assez au long le feu du purgatoire; dans le troisième, il traite de la résurrection et de l'état des bienheureux. Il rapporte plusieurs passages des pères, particulièrement de saint Grégoire, de saint Augustin et de Julien Pomère.

Le second ouvrage que nous avons de saint Julien de Tolède est un traité du sixième âge du monde, contre les juifs, qui prétendoient montrer que le Messie n'étoit pas venu, parce qu'il ne devoit venir qu'au sixième âge (2). Or, ils comptent mille ans pour chaque âge, et on n'étoit alors qu'au cinquième millénaire, suivant leur calcul. Comme ils ébranloient quelques-uns des fidèles, le roi Ervige, qui régnoit alors, ordonna à Julien de leur répondre, et il le fit en trois livres qu'il lui adressa. Dans le premier, il demande aux juifs où ils ont pris que le Christ doive naître dans le sixième millénaire, et leur montre par l'ancien Testament, sans avoir besoin de cette supputation, que le Messie est déjà venu. Il montre la même chose dans le second livre, par le nouveau Testament; et dans le troisième il prouve que le sixième âge est arrivé, et même le sixième millénaire, suivant le calcul des Septante, qu'il prétend être le seul

véritable (1). Il compte, lorsqu'il achevoit cet ouvrage, l'ère sept cent vingt-quatre, et l'an six cent quatre-vingt-six depuis la naissance de Jésus-Christ.

Son troisième ouvrage est l'histoire de la guerre du roi Vamba contre le duc Paul, rebelle (2). On comptoit aussi entre ses œuvres deux apologies pour la foi: la première au pape Benoît, la seconde à un autre pape, qui est insérée au cinquième concile de Tolède. Il avait fait diverses poésies, entre autres des hymnes et des épitaphes. Il y avait plusieurs lettres de lui, et plusieurs sermons; des messes et des oraisons pour les fêtes de toute l'année. Il tint le siège de Tolède dix ans, un mois et dix-sept jours, et mourut le sixième de mars, la troisième année d'Egica, ère sept cent vingt-huit, qui est l'an six cent quatre-vingt-dix. L'Eglise honore sa mémoire le huitième de mars; et Sisbert fut son successeur (3).

#### XLII. Travaux de saint Vilfrid.

En Angleterre, saint Vilfrid, étant revenu de Rome, après avoir été absous par le pape Agathon, alla trouver Ecfrid, roi de Northumbrie, qui l'avait chassé, et lui présenta humblement le décret du saint-siège, souscrit de tout le concile de Rome, avec les bulles et les sceaux (4). Le roi fit assembler les grands et le clergé, et fit lire ces lettres en leur présence; mais, comme ils y trouvèrent des choses qui ne leur plaisoient pas, ils rejetèrent ce décret, et dirent qu'il avait été obtenu par argent. Ainsi, Vilfrid fut condamné à neuf mois de prison, par ordre du roi et par le conseil des évêques qui occupoient son diocèse. On ne lui laissa que l'habit qu'il portoit, on chassa tous ses domestiques, et on ne permit pas même à ses amis de le voir. La reine Ermenburge lui ôta son reliquaire, et le tint suspendu dans sa chambre ou dans son chariot quand elle voyageoit.

Saint Vilfrid fut mis d'abord dans une prison très-obscur, où ses gardes l'entendoient chanter les psaumes, et voyoient une lumière qui les épouvantoit. Le roi offroit de lui rendre une partie de son évêché, s'il vouloit renoncer au décret du pape; mais il répondit qu'il perdroit plutôt la tête (5). Comme il eut guéri avec de l'eau bénite la femme du gouverneur, celui-ci ne voulut plus le garder; et le roi le fit transférer à une autre prison, où il voulut le faire mettre aux fers; mais on ne put jamais en faire de justes, ils étoient toujours trop grands ou trop petits. Enfin la reine fut subitement frappée de maladie dans un monastère gouverné par Ebé, tante du roi. La sainte abbesse lui représenta l'injustice qu'il faisoit à saint

(1) P. 251, A. (2) Duchêne tom. 1, p. 821. Sup. lib. XXXIX, n. 51. (3) Mart. R. 8 Mart. (4) Sup. n. 9. Vita per Ed. c. 32. (5) C. 34, 35, 36.

(1) Bibl. PP. tom. 8, p. 470. (2) Bibl. PP. tom. 4, p. 218.



Vilfrid, et lui persuada de le laisser en liberté, et lui rendre ses reliques et ses compagnons (1).

Saint Vilfrid en profita pour aller prêcher l'Evangile dans le pays de Sussex et d'Wessex, c'est-à-dire des Saxons méridionaux et occidentaux (2). Ethelvalc, roi de Sussex, avait été baptisé depuis peu dans le pays des Merciens, à la persuasion du roi Vulfère, qui fut son parrain; mais tout son peuple étoit encore païen. Il reçut donc avec joie saint Vilfrid, et écouta ses instructions. Le saint homme, étant au milieu de ces infidèles, les exhortoit premièrement à la pénitence; puis, pendant plusieurs mois, il leur racontait au long les œuvres de Dieu, depuis le commencement du monde jusqu'au jour du jugement, ils quittèrent donc l'idolâtrie, les uns volontairement, les autres contraints par les ordres du roi: et on en baptisoit quelquefois plusieurs milliers en un jour. Saint Vilfrid baptisoit les seigneurs et les gens de guerre, et quatre prêtres qui l'accompagnaient baptisoient le reste du peuple.

Sa prédication fut soutenue par des grâces sensibles. Depuis trois ans, il n'avoit point plu dans le pays, et la famine y étoit telle, que des quarante et cinquante personnes, poussés de désespoir, se prenoient par la main et se précipitoient dans la mer. Dès le jour qu'ils commencèrent à recevoir le baptême, il vint une pluie douce qui ramena l'abondance. Ils ne savoiient pécher que des anguilles: saint Vilfrid leur apprit à prendre toute sorte de poisson (3). Le roi lui donna la terre où lui-même faisoit son séjour, qui étoit de quatre-vingts familles, nommée alors Séluse, depuis Selsey, qui est une péninsule. Saint Vilfrid y fonda un monastère, et exerça les fonctions épiscopales pendant cinq ans, depuis l'an six cent quatre-vingt qu'il revint de Rome, jusqu'en six cent quatre-vingt-cinq que mourut Ecfid, roi de Northumbre; et ce monastère de Selsey fut depuis un siège épiscopal. Saint Vilfrid, pendant ce temps, assista Cédualle, roi d'Wessex, chassé de son pays, qui, étant rétabli la même année six cent quatre-vingt-cinq, l'appela chez lui pour se servir de ses conseils, et lui donna la quatrième partie de l'île d'Wicht, encore toute païenne. Le saint évêque y envoya le clerc Bernouin, son neveu, avec un prêtre, pour travailler à la conversion de ce peuple.

#### XLIII. Saint Cuthbert, évêque.

La même année que le roi Ecfid mourut, il fit ordonner évêque de Landisfarne saint Cuthbert, qui menoit la vie d'anachorète dans une petite île voisine, nommée Farne. Il fut appelé à servir Dieu dès sa première jeunesse. Car,

(1) C. 37, 30. (3) Ed. c. 40, Ben. IV, c. 10.  
(2) Ben. IV, Hist. c. 13.

comme il gardoit un troupeau, la nuit étant en prière, il vit monter au ciel l'âme de saint Aidan, et fut tellement touché de cette vision, qu'il alla se rendre moine à l'abbaye de Mailros, située dans le pays des Merciens, mais habitée par les Irlandais (1). Il fut un des moines envoyés pour fonder l'abbaye de Rippon; mais, quand on l'eut donné à saint Vilfrid, il s'en retira avec les autres du rit irlandais, et retourna à Mailros, dont il fut prieur quelque temps après (2). Il sortoit quelquefois pour aller, dans les lieux écartés ou inaccessibles, instruire les paysans, que tous les autres ecclésiastiques négligeoient à cause de leur pauvreté et de leur rusticité, et quelquefois il demouroit avec eux jusqu'à trois semaines ou un mois, et baptisoit ceux qui n'étoient pas encore chrétiens. Il faisoit quantité de miracles. Son abbé l'ayant ensuite envoyé au monastère de Lindisfarne, il y trouva des moines déréglés, qu'il ramena par sa douceur et sa patience (3). Il versoit des larmes lorsqu'il célébroit la messe, et qu'il entendoit des confessions des pécheurs. Après avoir été douze ans prieur de Lindisfarne, il se retira dans l'île de Farne pour y vivre en solitude. Il y subsistait du travail de ses mains, et négligeoit tellement son corps, qu'il ne se déchaussoit pendant plusieurs années que le jeudi saint pour laver ses pieds. Il fit encore là plusieurs miracles.

Saint Cuthbert avoit passé plusieurs années dans cette solitude, quand saint Théodore de Cantorbéry tint un concile en présence du roi Ecfid, l'an six cent quatre-vingt-quatre, où il fut élu tout d'une voix évêque de Lindisfarne (4). On lui envoya plusieurs courtiers sans pouvoir le tirer de son monastère; il fallut que le roi y allât lui-même avec saint Truvin, évêque des Pictes, et plusieurs personnes considérables, encore eut-on bien de la peine à le persuader. Son ordination fut différée à l'année suivante, et célébrée à York, en présence du roi, le jour de Pâques vingt-sixième de mars six cent quatre-vingt-cinq. Sept évêques y assistèrent, et à leur tête saint Théodore. Saint Cuthbert, étant évêque, continua de garder les observances monastiques, s'appliquant toutefois avec un grand soin à l'instruction de son peuple. Il visitait tout son diocèse, jusqu'aux moindres villages, pour donner des avis salutaires, et imposer les mains aux nouveaux baptisés, afin qu'ils reçussent la grâce du Saint-Esprit, c'est-à-dire donner la confirmation (5). Il fit encore plusieurs miracles pendant son épiscopat, principalement pour la guérison des malades. Mais il mourut au bout de deux ans, l'an six cent quatre-vingt-sept, le mercredi vingtième de mars, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (6).

(1) Ben. IV, Hist. c. 27. (3) C. 10, 17, 18, 19.  
Id. Vita S. Cuthb. c. 4. Act. (4) C. 24. Ben. IV, Hist. c. 28.  
SS. Ben. tom. 21, p. 877. (5) Vita c. 26.  
Boll. 20 mart. t. 8, p. 93. (6) C. 30, Hist. c. 20,  
Sup. liv. xxxviii, n. 19. martyr. R. 20 Mart.  
(2) C. 7, 8, 9.

#### XLIV. Saint Vilfrid rétabli.

Cependant saint Théodore de Cantorbéry, âgé de plus de quatre-vingts ans, et attaqué de fréquentes maladies, voulut se réconcilier avec saint Vilfrid (1). Il le pria de le venir trouver à Londres, avec Ercombalde ou Archembaud, évêque du lieu, et leur fit une confession de toute sa vie, dans laquelle, adressant la parole à saint Vilfrid, il dit: Le plus grand remords que je sente est le consentement que j'ai donné à la volonté des rois, pour vous dépouiller de vos biens, et vous envoyer en exil, sans aucune faute de votre part. Je m'en confesse à Dieu et à saint Pierre, et je vous prends tous deux à témoin que je ferai mon possible, en réparation de ce péché, pour vous réconcilier avec tous les rois et les seigneurs mes amis. Dieu m'a révélé que ma vie doit finir avant cette année; c'est pourquoi je vous conjure de consentir que je vous établisse de mon vivant archevêque dans mon siège. Car je sais que vous êtes le mieux instruit de votre nation, dans toutes les sciences, et dans la discipline romaine. Saint Vilfrid répondit: Que Dieu et saint Pierre vous pardonnent tous nos différends, je prierai perpétuellement pour vous, comme votre ami, commencez par envoyer des lettres à tous vos amis; afin qu'ils me rendent quelque partie de mes biens, suivant le décret du saint-siège. Nous délibérerons ensuite dans une grande assemblée sur votre successeur.

En exécution de cet accord, saint Théodore écrivit à Alfrid, roi de Northumbre, qui avoit succédé à son frère Ecfid en six cent quatre-vingt-cinq (2). Il écrivit aussi à Ethelred, roi des Merciens, à Ellfède, abbesse de Stréneschal, et à ses autres amis (3). Sur ces lettres, le roi Alfrid rappela le saint évêque la seconde année de son règne, c'est-à-dire sur la fin de l'an six cent quatre-vingt-six, et lui rendit premièrement son monastère de Hagulstalde, et quelque temps après son siège épiscopal d'York et le monastère de Ripon, chassant les évêques étrangers que l'on avoit mis à sa place. Saint Vilfrid demeura ainsi en repos pendant cinq ans.

#### XLV. Cédualle et Ina, rois d'Wessex.

Cédualle, roi d'Wessex, qui l'avoit si bien reçu chez lui, quitta son royaume au bout de deux ans, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-huit, et s'en alla à Rome, désirant d'être baptisé près des tombeaux des apôtres, et passer incontinent après à la vie éternelle (4). Dieu lui accorda l'un et l'autre. Etant arrivé à Rome, il fut baptisé le samedi saint, dixième d'avril six cent quatre-vingt-neuf, par le pape Sergius, qui le nomma Pierre. Incontinent

(1) Eddl. c. 41. (4) Ben. V, Hist. c. 7, et  
(2) Ben. IV, Hist. c. 16. Epist.  
(3) Ed. c. 42.

après, il tomba malade, portant encore l'habit blanc, et mourut le vingtième du même mois, âgé d'environ trente ans. Le pape lui fit faire deux épitaphes, l'une en vers latins, et l'autre en prose. Son successeur dans le royaume d'Wessex fut Ina, qui fit des lois pour son peuple dans une grande assemblée de seigneurs et de sages, où étoient deux évêques, Hedda et Erchembald. Entre ces lois on remarque celles-ci qui concernent la religion. On doit baptiser les enfants dans un mois après leur naissance (1). L'esclave qui aura travaillé le dimanche par ordre de son maître sera mis en liberté, l'homme libre sera réduit en servitude. On payera à l'Eglise les prémices des fruits à la Saint-Martin. Défendu de se battre dans les églises sous peine de cent vingt sous d'amende; et la même peine est imposée à celui qui porte faux témoignage devant l'évêque, ou qui rompt la paix dans la ville épiscopale (2). Celui qui tue le filleul ou le parrain doit l'amende comme un parent. Car ces lois comme les autres lois barbares n'ont que des peines pécuniaires.

Saint Benoît Biscop mourut, vers le même temps, dans son monastère de Viremouth, après l'avoir gouverné seize ans. Pendant sa dernière maladie, il exhorta souvent ses frères à garder fidèlement la règle qu'il leur avoit donnée, l'ayant tirée de ce qu'il avoit trouvé de meilleur en dix-sept monastères, qu'il avoit visités dans ses voyages (3). Il leur recommanda de conserver la belle et nombreuse bibliothèque qu'il avoit apportée de Rome, pour le service de l'Eglise; et ne pas souffrir qu'elle fût gâtée ni dissipée. Il leur défendit d'avoir égard à la naissance dans le choix d'un abbé, mais seulement aux mœurs, et leur ordonna de s'y conduire suivant la règle du grand saint Benoît; défendant en particulier d'élire son frère, qu'il en jugeoit indigne. Il mourut en six cent quatre-vingt-dix, le douzième de janvier, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (4).

#### XLVI. Fin de saint Théodore de Cantorbéry.

La même année, mourut saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, âgé de quatre-vingt-huit ans, après vingt-deux ans d'épiscopat. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre avec ses prédécesseurs, et on honore sa mémoire le jour de sa mort, dix-neuvième de septembre (5). C'est le premier entre les Latins qui ait composé un pénitentiel, c'est-à-dire un recueil de canons pour régler les pénitences des différents péchés. Plusieurs le copièrent et firent des recueils semblables, qui furent depuis mêlés à celui de Théodore; en sorte qu'il ne se trouve

(1) Tom. 5, Conc. p. 1324, act. SS. Ben. p. 1007. Boll. n. 9. 12 jan. t. 1.  
(2) C. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9. (4) Martyr. R. 12 jan.  
(3) Vita IIb. t. n. 1, t. 2. (5) Ben. V, Hist. c. 2, Mart. R. 10 sept.



plus dans sa pureté. Ce qui est le plus constamment de lui sont certains chapitres ou articles, au nombre de six-vingt, qui contiennent le sommaire de la discipline des Grecs et des Latins. Voici ce que j'y trouve de plus remarquable (1). Les nouveaux baptisés portoient pendant sept jours sur la tête le voile qui leur avoit été mis, c'étoit un prêtre qui l'ôtoit. Il n'étoit pas permis aux baptisés de manger avec les catéchumènes. Le dimanche on n'alloit point en bateau, ni en chariot, ni à cheval; et on ne faisoit point de pain (2). On voit dans la vie de saint Cuthbert que la reine même n'alloit pas en chariot le dimanche. On ne mangeoit point de sang ni d'animaux étouffés (3). Chez les Grecs, les laïques même communioient tous les dimanches, et on excommunioit ceux qui y manquoient trois fois de suite. Quoique les pénitents ne dussent point communier, on commençoit par grâce à leur permettre au bout d'un an ou de six mois. Les nouveaux mariés étoient un mois sans entrer dans l'église; puis ils faisoient quinze jours de pénitence avant que de communier. Les femmes n'entroient dans l'église que quarante jours après leurs couches. Les obligations pour les morts étoient accompagnées de jeûne (4).

Les enfants qui étoient dans les monastères mangeoient de la chair jusqu'à quatorze ans. Les garçons pouvoient se faire moines à quinze ans, les filles à seize. L'abbé devoit être élu par les moines, et à son ordination on lui donnoit le bâton pastoral. Les moines grecs n'avoient point d'esclaves, les Latins en avoient. Les pénitences étoient déjà fort abrégées: les plus grandes, comme pour l'homicide volontaire, n'étoient que de sept ans, ou bien il falloit renoncer à porter les armes. Pour la fornication, il n'y avoit qu'un an de pénitence; pour l'adultère trois ans. On permet de prier, mais non de dire la messe pour celui qui s'est tué volontairement. Ceux qui ont été ordonnés par les Ecossois, c'est-à-dire les Hibernois, et par les Bretons schismatiques, doivent être réhabilités par l'imposition des mains, et leurs églises réconciliées. On ne doit donner aux Bretons ni le saint-chrême, ni l'eucharistie, qu'après qu'ils sont réunis à l'Eglise (5).

Le successeur de saint Théodore dans le siège de Cantorbéry fut Britouald, auparavant abbé du monastère de Raculf, dans le pays de Kent (6). Il étoit savant dans les Ecritures, et bien instruit de la discipline ecclésiastique et monastique; mais nullement comparable à son prédécesseur. Il ne fut élu que deux ans après sa mort, savoir, le premier jour de juillet six cent quatre-vingt-douze, et sacré encore un an après, le dimanche vingt-neuvième de

juin six cent quatre-vingt-treize, par Godouin, archevêque de Lyon (1). Il est dit qu'il fut ordonné archevêque de Bretagne par le pape Sergius, ce qui signifie apparemment qu'il reçut le pallium de sa part. C'est le premier Anglois naturel qui fut archevêque de Cantorbéry; et il tint ce siège trente-sept ans.

#### XLVII. Saint Suidbert de Frise.

Pendant la vacance du siège de Cantorbéry, saint Suidbert fut ordonné évêque pour la Frise, où il avoit été envoyé par saint Egbert. Celui-ci étoit un noble anglois, qui se retira en Irlande, et y embrassa la vie monastique (2). Etant prêtre et plein d'un grand zèle, il entreprit, l'an six cent quatre-vingt-six, de passer en Frise pour travailler à la conversion des Germains, dont les Anglois tiroient leur origine. Quoiqu'il en fût détourné par des songes, qu'il croyoit venir de Dieu, il ne laissa pas de s'embarquer; mais, ayant pensé faire naufrage dès le port, il abandonna l'entreprise, et travailla utilement à la réunion des Irlandois schismatiques (3). Un de ses compagnons, nommé Vichert, qui avoit aussi demeuré long-temps en Hibernie, menant la vie d'anachorète dans une grande perfection, s'embarqua, passa en Frise, et pendant deux ans de suite prêcha l'Evangile à cette nation et à son roi Ratbod; mais, voyant qu'il n'y faisoit aucun fruit, il revint en Hibernie servir Dieu en silence, et profiter au moins aux siens par son exemple.

Saint Egbert, voyant qu'il n'avoit pu passer en Frise et que Vichert n'y avoit rien fait, essaya d'y envoyer encore des hommes zélés et vertueux. Il en choisit douze, dont le principal étoit Villebrod, Anglois, né en Northumbrie vers l'an six cent cinquante-huit (4). Dès l'âge de six ou sept ans, son père le mit dans l'abbaye de Ripon, où il fut élevé sous la conduite de saint Vilfrid et y embrassa la vie monastique. A l'âge de vingt ans, et vers l'an six cent soixante-dix-huit, il en sortit du consentement de son abbé, pour aller en Irlande se perfectionner auprès de saint Egbert (5). Il étoit prêtre, et âgé de trente-trois ans, quand il fut envoyé en Frise par ce saint qui vécut jusqu'à l'an sept cent vingt-neuf, et mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, le vingt-quatrième d'avril: jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (6). Les douze missionnaires étant arrivés en Frise l'an six cent quatre-vingt-dix, furent très-bien reçus par Pépin, duc des François, et maire du palais, surnommé de Héristal. Il venoit de conquérir sur Ratbod la Frise citérieure, entre le Rhin et la Meuse; c'est pourquoi il les

(1) Tom. 9, Spicil. t. 6, Conc. App. p. 1875.

(2) C. 2, 7, 86.

(3) Vit. S. Cuthb. c. 10, 27, 119.

(4) C. 12, 16, 17, 21, 77.

(5) C. 3, 8, 34, 40, 53, 55, 63, 80, 87, 108, 118.

(6) Ben. v, Hist. c. 9. Act.

SS. Ben. t. 3, p. 520.

(1) Anast. in Serg.

(2) T. 3, Act. 487, Ben.

v, Hist. c. 10.

(3) Ben. v, c. 10, 23.

(4) Vita per Alcuin. t. 3,

Act. B. p. 605.

(5) Ben. v, Hist. c. 12.

(6) Martyr. R. 24 ap.

y envoya prêcher, et leur donna sa protection, défendant de leur faire aucun déplaisir, et faisant des grâces à ceux qui embrassoient la foi: ce qui produisit en peu de temps la conversion d'un grand nombre d'idolâtres.

Alors les missionnaires choisirent Suidbert, l'un d'entre eux, pour être ordonné évêque. Avant que de venir en Frise, il étoit prêtre et abbé du monastère de Dacor, sur les confins de l'Ecosse. Ils le renvoyèrent en Angleterre, où il trouva le siège de Cantorbéry vacant dans l'intervalle entre la mort de saint Théodore et l'ordination de Britouald, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-douze. Saint Suidbert s'adressa donc à saint Vilfrid, archevêque d'York, alors exilé dans le pays des Merciens, qui l'ordonna évêque. A son retour en Germanie, il passa chez les Bructères ou Boructuaires, peuples des environs de Cologne, et en convertit plusieurs. Mais peu de temps après, ces peuples ayant été défaits par les Saxons, les nouveaux chrétiens se dispersèrent de toutes parts, et saint Suidbert alla trouver Pépin, qui, à la recommandation de sa femme Plectrude, lui donna pour se retirer une île dans le Rhin, où il bâtit un monastère, nommé Verden, et ensuite Keisersvert, c'est-à-dire l'île de l'empereur. Saint Suidbert y mourut l'an sept cent treize, et l'Eglise honore sa mémoire le premier jour de mars (1).

Saint Vilfrid ayant été rétabli dans son siège, les anciens prétextes de querelles se renouvelèrent, en sorte qu'il étoit tantôt bien, tantôt mal avec le roi Alfrid (2). On vouloit priver le monastère de Ripon de ses terres et de ses domaines; on vouloit en faire un siège épiscopal, au préjudice de la liberté accordée par le pape Agathon; enfin, on vouloit que le saint évêque se soumit aux réglemens que l'archevêque Théodore avoit faits pendant leur division. Saint Vilfrid, ne pouvant céder en tous ces points à la volonté du roi, fut encore chassé de Northumbrie au bout de cinq ans, c'est-à-dire en six cent quatre-vingt-dix-sept, et se retira chez son ami Ethelred, roi des Merciens, qui le reçut avec grand honneur, et lui donna l'évêché de Lichfeld, vacant par la mort de Sexulf.

#### XLVIII. Troisième concile de Sarragoce.

En Espagne, cette même année six cent quatre-vingt-onze, quarantième du roi Egica, ère sept cent vingt-neuf, il se tint un concile à Sarragoce, que l'on compta pour le troisième, et on y fit cinq canons (3). Le premier défend aux évêques de faire les dédicaces des églises un autre jour que le dimanche. On défend de recevoir les séculiers à loger dans les monastères, si ce n'est les pauvres, à qui on doit l'hospitalité. Les affranchis de l'Eglise sont

(1) Martyr. R. 1 mart.

(2) Sup. n. 41. Eddi. c.

(3) Tom. 6, Conc. p. 1311.

C. 1, 3, 4.

tenus, dans l'an après la mort de l'évêque, de représenter à son successeur leurs lettres d'affranchissement, sous peine d'être remis en servitude; mais il faut que l'évêque les avertisse de le faire, pour ne pas donner lieu aux vexations. Le dernier canon est le plus remarquable, et porte que les veuves des rois, non-seulement ne pourront se remarier, comme il avoit déjà été ordonné au troisième concile de Tolède, mais seront obligées à prendre l'habit de religieuses, et à s'enfermer dans un monastère pour le reste de leur vie (1). La raison du concile est le manque de respect, et même les insultes auxquelles elles s'exposaient en demeurant dans le monde.

#### XLIX. Concile in Trullo.

Comme les deux derniers conciles généraux n'avoient point fait de canons, les Orientaux jugèrent à propos d'y suppléer, onze ans après le sixième concile, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-douze, indiction cinquième (2). Pour cet effet, l'empereur Justinien convoqua un concile, où se trouvèrent deux cent onze évêques, dont les principaux étoient les quatre patriarches, Paul de Constantinople, Pierre d'Alexandrie, Anastase de Jérusalem, George d'Antioche. Ensuite sont nommés dans les souscriptions, Jean de Justinianople, Cyriaque de Césarée en Cappadoce, Basile de Gortyne en Crète, qui se dit tenir la place de tout le concile de l'Eglise romaine, comme il avoit dit en souscrivant au sixième concile. Mais il est certain d'ailleurs qu'il y avoit en celui-ci des légats du saint-siège (3). Ce concile s'assembla, comme le sixième, dans le dôme du palais, nommé en latin *trullus*, dont le nom lui est demeuré. On le nomme aussi en latin *quinisexte*, en grec *penthecte*; comme qui diroit, cinq-sixième, pour marquer qu'il n'est que le supplément des deux conciles précédents: quoique proprement c'en soit un particulier.

On voulut y faire un corps de discipline, qui servit désormais à toute l'Eglise; et on le distribua en cent deux canons (4). Premièrement, on protesta de conserver la foi des apôtres et des six conciles généraux, condamnant nommément les erreurs et les personnes qu'ils ont condamnées. Ensuite, on déclare les canons que l'on prétend suivre, savoir, les quatre-vingt-cinq attribués aux apôtres, mais on rejette les constitutions attribuées à saint Clément, comme altérées par les hérétiques. On reçoit les canons de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'Antioche, de Laodicée; des conciles généraux de Constantinople, d'Ephèse, de Chalcédoine; ceux de Sardique, de Carthage, du concile de Constantinople sous Nectaire, et Théophile d'Alexandrie. Ce doit être le concile tenu en trois cent

(1) Sup. n. 38.

(2) T. 6, Conc. p. 1124.

(3) Anast. in Ser.

(4) C. 1, 2, p. 1136.



quatre-vingt-quatorze, à la dédicace de l'église de Ruffin; mais nous n'en avons point les canons (1). Le concile approuve encore les épîtres canoniques de saint Denis et de saint Pierre, tous deux d'Alexandrie, de saint Grégoire thaumaturge, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Amphiloque, de Timothée, de Théophile et de saint Cyrille, tous trois d'Alexandrie, de Gennade de Constantinople, enfin le canon publié par saint Cyprien pour la seule église d'Afrique. Il est difficile d'entendre quel est ce canon, si ce n'est la préface du concile de saint Cyprien, où il dit qu'aucun ne prétend être évêque des évêques, ou obliger ses collègues à obéir par une crainte tyrannique. Le concile défend de supposer d'autres canons sous de faux titres.

#### L. Mariages des clercs.

Entrant dans le détail, il commence par la pureté du clergé, et dit : Les Romains s'attachent à l'exactitude de la règle, ceux qui dépendent du siège de Constantinople ont plus de condescendance : nous mêlons l'une et l'autre afin d'éviter l'excès (2). C'est pourquoi ceux qui ont été mariés deux fois jusqu'au quinzième de janvier de la dernière indiction, quatrième de l'an six mil cent quatre-vingt-dix-neuf, seront déposés; mais ceux dont les mariages ont été rompus avant ce temps, seront conservés dans leur rang, à la charge de demeurer interdits de toute fonction. L'indiction quatrième, l'an six mil cent quatre-vingt-dix-neuf de la création du monde, suivant les Grecs, répond à l'an six cent quatre-vingt-onze de J.-C. Le concile continue : Pour l'avenir nous renouvellerons le canon qui défend d'ordonner évêque, prêtre, diacre, ou en quelque rang du clergé que ce soit, quiconque a été marié deux fois, ou a eu une concubine après son baptême, ou qui aura épousé une veuve ou une femme répudiée, une courtisane, une esclave ou une comédienne (3). Et comme dans les canons des apôtres on ne trouve que les lecteurs et les chantres, à qui il soit permis de se marier après leur ordination, nous le défendons désormais aux sous-diacres, aux diacres et aux prêtres, sous peine de déposition; que si quelqu'un d'eux veut se marier, qu'il le fasse avant que d'entrer dans ces trois ordres.

Nous savons que dans l'église romaine on tient pour règle que ceux qui doivent être ordonnés diacres ou prêtres promettent de ne plus avoir de commerce avec leurs femmes, mais pour nous, suivant la perfection de l'ancien canon apostolique, nous voulons que les mariages des hommes qui sont dans les ordres sacrés subsistent, sans les priver de la compagnie de leurs femmes, dans les temps conve-

nables (4). En sorte que si quelqu'un est jugé digne d'être ordonné sous-diacre, diacre, ou prêtre, il n'en sera point exclus, pour être engagé dans un mariage légitime; et, dans le temps de son ordination, on ne lui fera point promettre de s'abstenir de la compagnie de sa femme, pour ne pas déshonorer le mariage, que Dieu a institué et béni par sa présence. Nous savons aussi que les pères du concile de Carthage ont ordonné que les sous-diacres, les diacres et les prêtres s'abstinsent de leurs femmes, selon les termes prescrits; afin que, suivant la tradition apostolique, nous observions le temps de chaque chose, principalement du jeûne et de la prière. Car il faut que ceux qui approchent de l'autel gardent une parfaite continence dans le temps qu'ils touchent les choses saintes, afin que leurs prières soient exaucées. Donc quiconque au mépris des canons des apôtres osera priver un prêtre, un diacre ou un sous-diacre du commerce légitime avec sa femme, qu'il soit déposé (2).

Ce qui est dit dans ce canon, que le concile de Carthage ordonne aux prêtres de s'abstenir de leurs femmes selon les termes prescrits, est pris à contre-sens, par malice ou par ignorance. Ce canon est du cinquième concile de Carthage, tenu l'an quatre cent, où il est dit, que les sous-diacres, les diacres, les prêtres et les évêques s'abstiendront de leurs femmes, suivant les anciens statuts, et seront comme n'en ayant point (3). La version grecque de ce canon a rendu les mots latins *priora statuta* par ceux-ci, *idiotus horous*, qui peuvent signifier les termes propres; car le traducteur avoit lu *propria* pour *priora*, suivant un autre exemplaire (4). Cependant les pères du concile de Trulle ont supposé que ce canon n'obligeoit les clercs à la continence qu'en certains jours, et n'ont pas voulu voir qu'il comprend même les évêques. Or, ils ont eux-mêmes reconnu que les évêques devoient s'abstenir entièrement de leurs femmes. Car ils parlent ainsi (5) : Ayant appris qu'en Afrique et dans d'autres lieux les évêques ne font point de difficulté d'habiter avec les femmes après leur ordination, au grand scandale des peuples, nous leur défendons d'en user ainsi à l'avenir, sous peine de déposition. Et ensuite ils ordonnent que la femme de celui qui est promu à l'épiscopat, s'étant séparée de lui d'un commun consentement, après qu'il aura été ordonné, entrera dans un monastère éloigné de l'habitation de l'évêque, qui toutefois pourvoira à sa subsistance (6).

Dans un autre canon, ils parlent ainsi des prêtres qui étoient barbares, c'est-à-dire apparemment en Italie et dans les autres pays

(1) Can. Trull. 13.

(2) C. Ap. 5.

(3) Sup. l. xx, n. 43. Conc. Carth. 5, c. 3, t. 2, Conc. p. 1210, A.

(4) Cod. Eccles. Afric. e. 25, t. eod. p. 1061, D.

(5) C. Trull. 12.

(6) C. 48.

(1) Sup. l. xix, n. 51. Sup. l. vii, n. 29.  
(2) C. 3.

(1) C. Ap. 16, 17. C. Trull. 6, Apost. 25.

du rit latin : S'ils croient devoir s'élever au-dessus du canon des apôtres, qui défend de quitter sa femme sous prétexte de religion, et faire plus qu'il n'est ordonné, se séparant de leurs femmes d'un commun consentement; nous leurs défendons de plus demeurer avec elles, en quelque manière que ce soit, pour nous montrer par-là que leur promesse est effective (1). Et nous ne leur donnons cette permission qu'à cause de la petitesse de leur courage, et la légèreté des mœurs étrangères. C'est-à-dire que, selon eux, c'est une imperfection d'aspirer à la continence parfaite.

Quoi qu'il en soit, ces canons du concile de Trulle ont depuis servi aux Grecs et à tous les chrétiens d'Orient de règle universelle touchant la continence des clercs, et ils y sont en vigueur depuis mille ans. C'est-à-dire qu'il n'est point permis aux clercs qui sont dans les ordres sacrés, de se marier après leur ordination; que les évêques doivent garder la continence parfaite, soit qu'ils aient été auparavant mariés ou non; que les prêtres, les diacres et les sous-diacres déjà mariés peuvent garder leurs femmes, et habiter avec elles, excepté les jours qu'ils doivent approcher des saints mystères.

#### LI. Autres canons.

Le concile renouvelle les défenses faites aux clercs de loger avec des femmes suspectes, et il étend cette défense aux eunuques, même laïques. Défense aux clercs de tenir cabaret, puisqu'il leur est même défendu d'y entrer. Défense aux clercs et aux moines d'assister aux spectacles, soit des courses de chevaux, soit du théâtre (2). Les clercs, même conviés aux noces, doivent se lever quand les farceurs y entrent. Défense aux clercs de porter ni dans la ville, ni en voyage, un autre habit que celui qui convient à leur état. Les clercs déposés par leurs crimes, et réduits au rang des laïques, s'ils ont subi cette peine volontairement, porteront les cheveux courts comme les clercs; si c'est malgré eux, ils auront les cheveux longs comme les laïques. Donc les clercs en Orient étoient dès lors distingués par leur habit, et ne portoient pas les cheveux longs comme ils les portent à présent.

Pour la juridiction des évêques, on renouvelle le canon qui la maintient sur les églises de la campagne, qu'ils gouvernent depuis trente ans (3); et celui de Chalcedoine, qui donne au siège de Constantinople les mêmes prérogatives qu'au siège de Rome, avec le second rang, le troisième à Alexandrie, le quatrième à Antioche, et le cinquième à Jérusalem (4). Les incursions des barbares, c'est-à-dire principalement des musulmans, avoient empêché

plusieurs évêques de prendre possession des églises pour lesquelles ils avoient été ordonnés, ni d'y faire leurs fonctions (1). Le concile leur conserve leur rang et leur pouvoir, pour ordonner des clercs et présider dans l'église. C'est l'origine des évêques *in partibus infidelium*. Il y avoit aussi plusieurs clercs, que les incursions des barbares avoient contraints à quitter leurs églises; mais le concile veut qu'ils y retournent sitôt que les hostilités seront passées (2). Ces mêmes incursions des barbares sont encore rapportées, comme la raison de ne plus tenir les conciles qu'une fois l'année.

#### LII. Sacrements et cérémonies.

Il n'est point permis de baptiser dans les oratoires domestiques, ni même d'y célébrer la liturgie, sans le consentement de l'évêque. On n'exigera rien de ceux à qui on donne la sainte communion. Le communiant ne recevra point l'eucharistie dans un vase d'or, ou de quelque autre matière, mais dans ses mains croisées l'une sur l'autre; parce qu'il n'y a point de matière si précieuse que le corps de l'homme, qui est le temple de Jésus-Christ (3). Aucun laïque ne se communiera lui-même en présence d'un évêque, d'un prêtre ou d'un diacre. On ne donnera point l'eucharistie aux morts. Car il est dit, Prenez et mangez : ce que le mort ne peut faire (4). En carême on célébrera tous les jours la messe des présanctifiés, excepté les samedis, les dimanches, et le jour de l'annonciation. On célébrera toujours la messe à jeun, même le jeudi saint (5). Défense de distribuer une grappe de raisin avec l'eucharistie, comme il se pratiquoit en quelques églises, on la bénira séparément comme des prémices. Défense d'offrir à l'autel du miel et du lait.

On passera toute la semaine de Pâques en fêtes et en dévotion, sans aucun spectacle public. Défense de s'absenter de l'église pendant trois dimanches, sans empêchement nécessaire, sous peine de déposition pour les clercs et d'excommunication pour les laïques (6). On doit jeûner le samedi saint jusqu'à minuit; mais il est défendu de jeûner les autres samedis, même en carême, suivant le canon des apôtres; et l'église romaine doit changer son usage contraire (7). Ce canon est une des causes qui a fait rejeter à Rome ce concile (8). Il est défendu de manger des œufs et du fromage, les dimanches et les samedis de carême, comme faisoient les Arméniens, dont on condamne quelques autres usages (9), savoir, de ne point mêler d'eau au vin de l'eucharistie, de présenter aux prêtres de la viande cuite dans les

(1) C. Trull. 37.

(2) C. 8, 18.

(3) C. 23, 31, 50, 58, 83, 101.

(4) Matth. xxvi.

(5) C. 28, 30, 52, 57.

(6) C. 55, 60, 80, 89.

(7) C. Ap. 65.

(8) V. Balsam. in hunc. c. 55.

(9) C. Trull. 56.

(1) C. 30.

(2) C. 5, 9, 24, 27, 61.

(3) C. 25, 30.

(4) C. Calch. 28. Sup. l. xiii, n. 30.



églises, et de n'admettre dans le clergé que ceux qui étoient de race sacerdotale (1); défense de manger du sang de quelqu'animal que ce soit, sous peine aux clercs de déposition, aux laïques d'excommunication.

Défense de faire dans les églises les fêtes nommées agapes. Défense de tenir cabaret dans l'enceinte des églises, ou d'y vendre des viandes, ou d'autres marchandises. Il a été remarqué plus d'une fois que les églises étoient accompagnées de plusieurs bâtiments compris dans une même enceinte (2). Défense aux maris d'habiter avec leurs femmes dans l'enceinte des églises, ou de profaner ces mêmes lieux en quelqu'autre manière. Défense de faire entrer une bête dans une église, si ce n'est en voyage, par une absolue nécessité de mettre la bête à couvert (3). Défense à aucun laïque d'entrer dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans l'enceinte de l'autel, si ce n'est à l'empereur pour faire son offrande, suivant une ancienne tradition, dont nous avons vu un exemple quand saint Basile reçut l'offrande de l'empereur Valens (4). On chantera dans l'église sans confusion, et sans forcer la nature pour crier, mais avec beaucoup d'attention et de dévotion; et on n'y chantera rien que de convenable (5). On n'ajoutera point au trisagion: Crucifié pour nous (6). Défense de gâter ou déchirer les livres de l'Écriture sainte ou des pères, de les vendre aux parfumeurs, ou les perdre en quelqu'autre manière, s'ils ne sont imparfaits, ou déjà gâtés par l'eau ou par les vers (7). Pour rendre à la croix l'honneur qui lui est dû, il est défendu de la marquer dans le pavé que l'on foule aux pieds, suivant une loi de Théodose le jeune (8). En plusieurs images Jésus-Christ étoit représenté sous la forme d'un agneau, que saint Jean montrait au doigt (9). Le concile ordonne que désormais on peigne Jésus-Christ sous sa forme humaine, comme plus convenable.

#### LIII. Moines, etc.

Quant aux moines, quoique saint Basile ne permette de les recevoir qu'à dix-sept ans, ce concile le permet dès l'âge de dix ans, sous prétexte que l'Église avance toujours en perfection (10). On ne permet d'être reclus qu'à ceux qui ont passé trois ans dans un monastère, et on défend de souffrir dans la ville des vagabonds, qui se disoient ermites, portant de longs cheveux et des habits noirs. Aucun crime n'empêche d'être reçu dans les monastères, puisqu'ils sont faits pour les pénitents. Défense de parer d'habits précieux et de pierreries les

(1) C. 32, 33, 67, 99.

(2) C. 74, 76, 97.

(3) C. 69, 88.

(4) Sup. l. xvi, n. 31.

(5) C. 75, 81.

(6) Sup. liv. xxxix, n. 31.

(7) 68, 73.

(8) An. C. Nemini. lic.

lib. I, rit. 8.

(9) C. 82.

(10) C. 40, 41, 42, 43, 44.

49.

filles qui vont prendre l'habit de religieuses, pour ne pas faire croire qu'elles quittent le monde à regret. Défense de convertir à des usages profanes les monastères une fois consacrés par l'autorité de l'évêque, ni de les donner à des séculiers, comme il s'étoit pratiqué.

Quant aux mariages, il est défendu au père et au fils d'épouser la mère et la fille, ou les deux sœurs, ou à deux frères d'épouser les deux sœurs, au parrain d'épouser la mère de l'enfant, d'épouser la fiancée d'un autre, aux catholiques d'épouser des hérétiques. Ceux qui assemblent et nourrissent des femmes débauchées seront déposés s'ils sont clercs, excommuniés s'ils sont laïques. Défense, sous peine d'excommunication, de faire des peintures déshonnêtes. Défense, sous la même peine, de friser ses cheveux avec artifice. Défense de se baigner avec des femmes. Défense, même aux laïques, de jouer aux dés. Les farceurs, les danses sur les théâtres, les combats contre les bêtes, sont défendus. Ceux qui contrefont les possédés seront chargés de travaux rudes, comme s'ils l'étoient effectivement (1).

On condamne à six ans de pénitence les devins et ceux qui les consultent, les meneurs d'ours, les diseurs de bonne aventure, et ces sortes de charlatans. On condamne aussi plusieurs autres superstitions restées du paganisme, comme d'invoquer Bacchus pendant la vendange, les danses publiques de femmes, les déguisements d'hommes en femmes, ou de femmes en hommes, l'usage des masques comiques, satiriques ou tragiques; car ils étoient différents pour ces trois sortes de spectacles. On défend aussi d'allumer aux nouvelles lunes des feux devant les boutiques ou les maisons, et de sauter dessus, de donner des gâteaux de Noël, sous prétexte de couches de la Sainte-Vierge, qui n'a point été en couches; de lire dans l'église les fausses histoires des martyrs, composées pour les déshonorer par les ennemis de la vérité. On doit, au contraire, les mettre au feu (2).

Les hérétiques, dont le baptême est jugé bon, sont reçus en faisant leur abjuration par écrit, et on leur donne le sceau du Saint-Esprit avec l'onction du saint-chrême, au front, aux yeux, au nez, à la bouche et aux oreilles (3). Ceux dont le baptême n'est pas jugé valable sont traités comme les païens; on les fait catéchumènes, puis on les baptise. Et, pour faire cette distinction, on suit les règles données par saint Basile à Amphiloque (4). On les suit aussi touchant la dispensation de la pénitence, pour la proportionner à la qualité du péché et aux forces du pénitent; et c'est le dernier canon de ce concile de Trulle. L'empereur Justinien y souscrivit le premier avec

(1) C. 9, 8, 43, 50, 51, 54,

60, 72, 77, 86, 99, 100.

(2) C. 61, 62, 63, 65, 70.

(3) C. 95.

(4) Sup. l. xvii, n. 14.

du cinabre, qui étoit un privilège de sa dignité. On laissa ensuite la place du pape; puis les quatre patriarches souscrivirent, et tous les autres évêques, laissant la place de quelques absents. On ne voit point la souscription des légats du pape; et toutefois Athanase dit que, s'étant laissé surprendre, ils y souscrivirent (1).

#### LIV. Le pape rejette ce concile.

L'empereur Justinien voulut obliger le pape Sergius à souscrire lui-même à ce concile (2). Il lui en envoya un exemplaire en six tomes, souscrit de sa main, des trois patriarches d'Alexandrie, de Constantinople et d'Antioche, et des autres prélats, afin que le pape y souscrivît à la première place (3). Mais le pape ne voulut point recevoir ces tomes, ni les ouvrir pour les lire, persuadé que ce concile étoit nul; et l'empereur, pour témoigner au pape son indignation, envoya à Rome un magistrin, nommé Sergius, qui emmena à Constantinople Jean, évêque de Porto, et Boniface, conseiller du saint-siège.

Ensuite il envoya Zacharie, son protospataire, c'est-à-dire comme premier écuyer, avec un ordre pour enlever de même le pape. Mais la milice de Ravenne, de la duché de Pentapole et des quartiers voisins, entreprit d'empêcher cette violence. Zacharie, les voyant venir à Rome de tous côtés, en fut épouvanté, et pria le pape de faire fermer et garder les portes. Il se réfugia tremblant jusque dans la chambre du pape, le priant avec larmes d'avoir pitié de lui, et de lui sauver la vie. Cependant l'armée de Ravenne entra par la porte de Saint-Pierre, et vint jusqu'au palais de Latran, demandant avec empressement à voir le pape, car le bruit courroit qu'on l'avoit enlevé la nuit. Comme ils trouvèrent toutes les portes fermées, ils menacèrent de les mettre à bas si on n'ouvroit promptement. Alors Zacharie, se croyant perdu, se cacha sous le lit du pape, tellement hors de lui, qu'il n'avoit plus de raison. Le pape le rassura, et lui dit de ne rien craindre; puis il sortit hors de la basilique du pape Théodore, et, ayant fait ouvrir les portes, il se mit dans le siège, nommé sous les apôtres, pour se montrer à tout le monde. Il reçut avec honneur les soldats et le peuple, qui étoient venus en foule pour le voir, et apaisa leurs esprits par la douceur de ses paroles. Mais ils ne voulurent point se retirer, ni cesser de garder le palais patriarchal jusqu'à ce qu'ils eussent chassé honteusement de Rome le protospataire Zacharie.

#### LV. Justinien chassé. Léonce, empereur.

L'empereur Justinien, qui l'avoit envoyé,

(1) Anast. in Serg.

(2) Paul. diac. vi, c. 11.

(3) Anast. in Serg.

fut chassé de Constantinople dans le même temps (1). Il s'étoit rendu très-odieux par sa mauvaise conduite, ayant rompu mal à propos la paix avec les Bulgares et les musulmans (2). Ses principaux ministres étoient cruels, entre autres Etienne, eunuque persan, son sacellaire ou trésorier particulier, et Théodore, qui de moine reclus étoit devenu logothète, ou trésorier général. Le patriarche Paul mourut l'an six cent quatre-vingt-treize; après avoir tenu le siège sept ans, et eut pour successeur Callinique, prêtre et trésorier de l'église de Blaquernes, qui tint le siège douze ans (3). L'empereur, voulant faire quelques nouveaux bâtiments, pria ce patriarche de faire des prières, afin que l'on pût abattre une église de la Vierge qui étoit près du palais. Le patriarche lui dit (4): Nous avons des prières pour la fondation d'une église, mais je n'ai point appris qu'il y en ait pour sa destruction. Et comme l'empereur le pressoit, le patriarche dit: Loué soit Dieu, qui souffre tout maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen. Aussitôt on abattit l'église pour faire place au nouveau bâtiment, et on la rebâtit ailleurs.

Peu de temps après Justinien commanda à Etienne, patrice et gouverneur de Constantinople, de faire de nuit un grand massacre du peuple de la ville, en commençant par le patriarche (5). La même nuit, le patrice Léonce s'embarquoit pour sortir de Constantinople, après avoir fait la guerre en Orient avec beaucoup de réputation; il avoit été trois ans en prison, et venoit d'être déclaré gouverneur de Grèce, avec ordre de partir le jour même. Étant donc prêt de s'embarquer, il prenoit congé de ses amis, entre lesquels étoient Paul, moine et astronome, et Grégoire de Cappadoce, abbé du monastère de Florus, qui l'avoient souvent visité dans sa prison, et l'avoient assuré qu'il seroit empereur. Vous voyez, leur disoit-il, combien vos promesses sont vaines; quand je serai une fois hors d'ici, je n'attends qu'une fin malheureuse. Ils lui répondirent: Vous en verrez l'accomplissement si vous ne perdez point courage, croyez-nous seulement, et nous suivrez. Ils allèrent à la prison, la firent ouvrir, feignant que c'étoit l'empereur, et en tirèrent beaucoup de braves gens, que Léonce fit armer avec les siens, et les mena à la place en criant: Tous les chrétiens à Sainte-Sophie! et fit faire le même cri par tous les quartiers. Le peuple, alarmé, s'assembla au baptistère de la grande église. Léonce, avec ses deux moines et les principaux de son parti, alla trouver le patriarche, déjà troublé de l'ordre qu'avoit reçu le patrice Etienne. Léonce lui persuada de venir au baptistère, et de crier: C'est ici le jour qu'a

(1) S. Niceph. Hist. p. 25.

(2) Theoph. an. 9, p. 306.

(3) S. Niceph. Chr.

(4) Theoph. p. 307.

(5) Niceph. Hist. p. 25.



fait le Seigneur (1). Tout le peuple s'écria : Qu'on déterre les os de Justinien, comme s'il eût été déjà mort; et ils coururent tous à l'Hippodrome. Le jour étant venu, on y amena Justinien. Le peuple crioit qu'on le fit mourir; mais Léonce épargna sa vie, à cause de l'amitié qu'il avoit portée à son père Constantin. Il se contenta de lui faire couper le nez, et de l'envoyer en exil à la ville de Chersonne. Il avoit régné dix ans, et c'étoit l'an six cent quatre-vingt-quatorze. Léonce fut aussitôt proclamé empereur.

#### LVII. Seizième concile de Tolède.

En Espagne cependant, il se tint deux conciles, le seizième et le dix-septième de Tolède (2). Le premier se tint la sixième année du roi Egica, ère sept cent trente-un, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-treize, le second jour de mai. Cinquante-neuf évêques y assistèrent avec cinq abbés, et trois députés d'évêques absents. Le roi y étoit en personne, accompagné de seize comtes. On y fit dix canons de discipline, dont le premier ordonne que les juifs, qui se convertirent sincèrement, seront exempts des tributs qu'ils payoient au fisc, confirmant au surplus les lois précédentes contre ceux qui demeureront endurcis. On défend tous les restes d'idolâtrie : d'honorer des pierres, des fontaines ou des arbres, d'observer les augures, ou pratiquer des enchantements (3). L'exécution en est recommandée aux évêques, aux prêtres ou aux juges.

Ceux qui pèchent contre la nature sont condamnés à être séparés des chrétiens pour toute leur vie, recevoir cent coups de fouet, être rasés par infamie et bannis à perpétuité. Ceux-ci, non plus que les idolâtres, ne recevront la communion qu'à la mort, et encore après une digne pénitence. Celui qui aura voulu se tuer par désespoir sera privé de la communion pour deux mois (4).

Il y avoit en Espagne plusieurs églises abandonnées, parce qu'elles étoient trop pauvres pour entretenir un prêtre (5). On y offroit rarement le sacrifice, et elles tomboient en ruine. En sorte que les juifs s'en moquoient, et disoient qu'on n'avoit rien gagné à détruire leurs synagogues, puisque les églises des chrétiens étoient en plus mauvais état. Pour y remédier, le concile ordonne aux évêques d'employer en réparation le tiers du revenu des églises de la campagne que les canons leur accorderoient (6). Que s'ils ne prennent point ce tiers, les prêtres qui servent ces églises en feront les réparations. Nous avons vu que saint Ansbert, archevêque de Rouen, pratiquoit ce qu'ordonne ce concile (7). Il con-

tinue : On ne donnera point plusieurs églises à un même prêtre; mais celles qui auront moins de dix serfs seront unies à d'autres. Quelques prêtres employoient pour le sacrifice leur pain ordinaire, dont ils coupoient une croûte ronde, et l'offroient sur l'autel (1). Le concile ordonne de ne se servir pour ce saint usage que d'un pain entier, qui soit blanc, fait exprès, et en petite quantité; puisqu'il ne doit pas charger l'estomac, n'étant que pour la nourriture de l'âme, et qu'il doit être facile à conserver dans une petite boîte (2). On faisoit donc dès lors des hosties à peu près comme elles sont aujourd'hui.

Sisbert, archevêque de Tolède, ayant conspiré avec plusieurs autres contre le roi Egica, pour lui faire perdre le royaume et la vie, fut déposé, privé de tous ses biens, et mis en la puissance du roi, qui le condamna à une prison perpétuelle : il fut même ordonné qu'il ne recevrait la communion qu'à la mort, si le roi ne lui faisoit grâce. A sa place, le concile fit évêque de Tolède Félix de Séville, dont le siège fut rempli par Faustin de Brague, et on donna pour successeur à celui-ci Félix de Portugal. Ainsi on ne faisoit pas de scrupule en Espagne de transférer les évêques (3). Ceux-ci, en souscrivant au concile, prirent tous les titres de leurs nouveaux sièges. Ce fut apparemment cette conjuration qui obligea le concile à renouveler les promesses de protéger la postérité du roi après sa mort, les peines contre les rebelles, et les malédictions prononcées au quatrième concile de Tolède (4). On ordonne en celui-ci que dans toutes les églises cathédrales, et toutes les paroisses de la campagne, on dira tous les jours la messe pour le roi et ses enfants, excepté le vendredi saint. On y ordonne encore que, quand un concile aura été tenu, chaque évêque le publiera dans six mois en son synode, composé des abbés, des prêtres et de tout le clergé, avec le peuple de la ville épiscopale (5). Les évêques de la province de Narbonne n'avoient pu assister à ce concile, à cause d'une peste qui ravageoit le pays, c'est pourquoi le roi ordonne qu'ils s'assembleront à Narbonne pour en souscrire les décrets.

#### LVIII. Dernier concile de Tolède.

L'année suivante, septième d'Egica, ère sept cent trente-deux, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-quatorze, le neuvième de novembre, fut tenu le dix-septième concile de Tolède, dans l'église de Sainte-Léocadie. On y fit huit canons (6). Premièrement, il est ordonné qu'au commencement de chaque concile on passera trois jours en jeûne, pendant lesquels

(1) Ps. 117.

(2) T. 6, Conc. p. 127.

(3) N. 2.

(4) C. 3, 4.

(5) P. 1329.

(6) C. 5.

(7) Sup. n. 35.

(1) C. 6.

(2) V. Mabill. de Azymo.

c. 8.

(3) C. 8, 9, 10, 12.

(4) Sup. lib. XXXVII, n. 49.

(5) C. 3, 8.

(6) T. 6, Conc. p. 1361.

on traitera de la foi, de la correction des évêques, et des autres matières spirituelles, sans qu'aucun séculier y assiste (1). Depuis le commencement du carême jusqu'au jeudi-saint, le baptistère sera fermé et scellé du sceau de l'évêque, et on ne l'ouvrira qu'en cas de très-grande nécessité. Il est marqué que le jeudi-saint on dépouilloit les autels, comme l'on fait encore. Le même jour, chaque évêque observera la cérémonie de laver les pieds. On renouvelle la défense aux prêtres d'employer à leur usage les vases sacrés, ou les ornements de l'église, les vendre ou les dissiper (2). Quelques-uns disoient des messes des morts pour les vivants, dans l'intention de leur causer la mort. Le concile défend ce sacrilège, sous peine de déposition pour le prêtre, de prison perpétuelle, et d'excommunication jusqu'à la mort, tant contre lui que contre celui qui l'aura excité à le commettre. On ordonne des litanies ou prières publiques tous les mois (3).

Les juifs d'Espagne étant convaincus d'avoir conspiré contre l'état et contre les chrétiens, et d'avoir traité avec ceux d'outre-mer, apparemment d'Afrique, ils sont condamnés à être tous dépouillés de leurs biens, réduits en servitude perpétuelle, et distribués aux chrétiens, suivant la volonté du roi. A la charge que leurs maîtres ne leur permettront aucun exercice de leurs cérémonies, et leur ôteront leurs enfants à l'âge de sept ans, pour les faire élever chrétiennement, et les marier à des chrétiens. Ce dix-septième concile de Tolède est le

(1) C. 1, 2.

(2) Conc. XVI, XVII, c. 8.

(3) C. 3, 4, 5, 6.

dernier dont nous ayons quelques actes, encore n'y a-t-il point de souscriptions qui fassent connoître les évêques qui y assistèrent. Désormais, pendant environ cent cinquante ans, nous ne trouverons plus guère de monuments de l'église d'Espagne.

#### LVIII. Léonce chassé. Tibère Apsimare, empereur.

Nous ne parlerons guère non plus de l'Afrique, car c'est le temps où elle tomba sous la puissance des musulmans (1). Comme ils avoient pris Carthage, l'empereur y envoya le patrice Jean, grand capitaine, la seconde année de son règne, six cent quatre-vingt-quinze de J.-C. Jean chassa les musulmans de toutes les places qu'ils occupoient; mais ils revinrent l'année suivante avec de plus grandes forces, reprirent Carthage et les autres villes, et éteignirent ainsi la puissance des Romains en Afrique, où ils avoient commandé huit cent cinquante ans, depuis l'an six cent huit de Rome, quand Carthage fut prise par Scipion. Les musulmans l'ont depuis continuellement possédée jusqu'à présent. Après cette perte, l'armée romaine, n'osant retourner vers Léonce, fit un autre empereur, savoir, Apsimare, qu'ils surnommèrent Tibère. Il vint à Constantinople, y entra par intelligence, prit Léonce, lui fit couper le nez, et le renferma dans le monastère de saint Dalmace. C'étoit l'an six cent quatre-vingt-seize, troisième de son règne; et Apsimare en régna sept.

(1) Theopha. an. 5, p. 309.



## LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

## I. Saint Villebrod en Frise.

SAINT Villebrod et les autres missionnaires anglois travailloient avec succès à la conversion des Frisons, sous la protection de Pépin l'ancien, maire du palais (1). Ce prince l'envoya à Rome vers l'an six cent quatre-vingt-douze, pour recevoir du pape Sergius la bénédiction apostolique, et apporter des reliques, pour mettre dans les églises qu'il fonderoit, à la place des temples des idoles. A son retour, il continua à prêcher les Frisons, sujets des François; puis il retourna à Rome avec des présents et des lettres de Pépin, qui prioit le pape de l'ordonner évêque pour ce peuple. Le pape Sergius le consacra archevêque des Frisons dans l'église de Sainte-Cécile, le jour de la fête de cette sainte, vingt-deuxième de novembre, l'an six cent quatre-vingt-seize (2). Il lui donna le pallium, et le nom de Clément, au lieu de son nom barbare de Villebrod, sous lequel toutefois il est plus connu. Le pape le renvoya aussitôt à son peuple, et il ne demeura que quatorze jours à Rome. Pépin lui donna la place pour établir son siège épiscopal dans la ville, nommée Viltbourg par les anciens habitants, et *Trajectum* par les Gaulois romains, aujourd'hui Utrecht. Saint Villebrod y bâtit une église sous le titre de Saint-Sauveur, et y établit sa résidence (3). Comme il convertit un grand nombre d'infidèles de tous côtés pendant cinquante ans qu'il prêcha, il fonda plusieurs autres églises et quelques monastères, et établit de nouveaux évêques.

A l'exemple des missionnaires de Frise, deux prêtres anglois, qui avoient long-temps demeuré en Irlande, passèrent en Germanie, chez les peuples qu'ils nommoient les anciens Saxons, parce que ceux de la Grande-Bretagne en étoient venus (4). Ces prêtres se nommoient tous deux Evalde, mais pour les distinguer on nommoit l'un le blanc, l'autre le noir, suivant la différence de leur poil. Etant entrés chez un fermier, ils le prièrent de les faire conduire au seigneur du pays, ce qu'il leur promit, et les retint quelques jours. Cependant les barbares

s'aperçurent que ces deux étrangers étoient d'une autre religion; car ils s'appliquoient continuellement à la psalmodie et à la prière, et offroient tous les jours à Dieu le saint sacrifice, portant avec eux des vases sacrés, et une planche consacrée qui leur servoit d'autel. C'est la première fois que je trouve un autel portatif. Les barbares craignirent que si ces étrangers parloient à leur seigneur ils ne le fissent chrétien, et que tout le pays, petit à petit, ne fût contraint à changer de religion. Ainsi ils les prirent brusquement, et les firent mourir; ils tuèrent Evalde le blanc d'un coup d'épée, et déchirèrent Evalde le noir par de longs et horribles tourments. Le seigneur, l'ayant appris, fut tellement irrité de ce qu'on n'avoit pas laissé venir vers lui ces étrangers, qu'il fit brûler le village, et tuer tous les habitants. Les corps des martyrs jetés dans le Rhin furent découverts, par une lumière miraculeuse, que leurs meurtriers virent eux-mêmes, et Pépin les fit apporter honorablement à Cologne. L'Eglise honore leur mémoire le cinquième d'octobre, qui fut le jour de leur martyre (1).

Saint Villebrod alla prêcher l'évangile même dans la partie de Frise qui obéissoit à Rathbod; et ce prince le reçut avec honneur, mais il ne profita point de ses instructions. Le saint évêque passa chez les Danois, peuples très-farouches, à qui commandoit Ongende, plus cruel que toutes les bêtes; il ne laissa pas de le traiter avec honneur, mais il demeura endurci, et, saint Villebrod, voyant qu'il n'y avoit rien à espérer en ce pays, se contenta d'en amener trente jeunes enfants, et retourna en France; mais, craignant les accidents d'un si long voyage, il les instruisit et les baptisa en chemin (2). Dans les confins des Danois et des Frisons, étoit une île à l'embouchure de l'Elbe, qui portoit alors le nom de leur dieu Fosite (3). Les païens la révéroient tellement, qu'ils n'osoient toucher aux animaux qui y païssoient, ni parler en puisant de l'eau d'une fontaine qui l'arrosait. Le saint homme ayant été jeté dans cette île par la tempête, y demeura quelques jours, attendant le temps fa-

(1) Sup. l. XI, n. 46. Ben. terg.  
v, Hist. c. 12. (3) Ep. 97, Bonifac. ad  
(2) Vita S. Will. per Alc. Steph. pap.  
c. 7, t. 3, Act. B. Anast. In- (4) Ben. v, Hist. c. 11.

(1) Martyr. R. 5 oct. (3) C. 10.  
(2) Vita. c. 9.

vorable. Il baptisa trois hommes dans la fontaine, et fit tuer quelques animaux pour les venger. Les païens croyoient que ceux qui en avoient mangé mourroient subitement, ou que du moins ils deviendroient furieux; mais, voyant qu'il ne leur en arrivoit aucun mal, ils furent étonnés, et rapportèrent la chose à leur duc Rathbod. Celui-ci, voulant venger ses dieux (1), fit jeter le sort trois fois par jour pendant trois jours, suivant l'ancienne superstition des Germains (2), sur le saint évêque et ses compagnons; il n'y en eut qu'un sur qui le sort tomba, et qui souffrit le martyre. Rathbod fit venir le saint, et lui fit de grands reproches du mépris qu'il faisoit de sa religion; mais, étonné de la fermeté de ses réponses, il le renvoya à Pépin avec honneur: le saint évêque continua de prêcher dans la Frise françoise. On raconte de lui plusieurs miracles. Dans l'île de Valqueren en Zélande, comme il vouloit briser une idole, celui qui en avoit la garde lui donna un coup d'épée sur la tête, dont il ne fut point blessé (3). Ceux qui accompagnaient l'évêque vouloient punir de mort cet attentat. Mais le saint homme délivra de leurs mains l'idolâtre, qui toutefois mourut misérablement trois jours après.

## II. Saint Vulfran.

La réputation de saint Villebrod attira en Frise saint Vulfran, pour travailler à la même œuvre (4). Il étoit né à Maurillac, à présent Milly, en Gâtinois, dont son père étoit seigneur; et il donna cette terre au monastère de Fontenelle, en six cent quatre-vingt-cinq. Il fut élu archevêque de Sens après la mort de Lambert, vers l'an six cent quatre-vingt-dix, et, ayant gouverné cette église quelques années, il fut inspiré d'aller prêcher en Frise. D'abord il alla à Rouen trouver saint Ansbert, qui, ayant été abbé de Fontenelle, étoit encore comme le père de cette communauté (5). Saint Vulfran en tira quelques moines pour aller avec lui prêcher en Frise; et, s'étant embarqué au port de ce monastère, il entra par la Seine dans l'Océan. Comme ils étoient près la côte des Morins, aujourd'hui de Flandre, l'heure étant venue d'offrir le saint sacrifice, on jeta les ancres et on arrêta le vaisseau. Le saint évêque célébra la messe, et en étant venu à l'endroit où le diacre lui devoit présenter la patène, il étendit la main pour la recevoir. Le diacre qui étoit Vandon, moine de Fontenelle, dont il fut depuis abbé, se prosterna à ses pieds, et lui avoua qu'en voulant laver la patène il l'avoit laissé tomber dans la mer. Saint Vulfran se mit à genoux, et, après avoir fait sa prière, il ordonna au diacre de mettre la main à l'endroit où la patène étoit tombée.

(1) C. 11.  
(2) Tac. de Mor. Germ. B. p. 357.  
(3) C. 14, 16, 17. (4) Vita tom. 3, Act. SS.  
(5) Sup. l. XL, n. 15.

Elle revint du fond de l'eau chercher sa main; tous les assistants louèrent Dieu, et le saint évêque acheva la messe. La patène fut gardée à Fontenelle, où il la donna depuis en faisant le vœu monastique. Il y donna aussi son calice, et l'autel qu'il portoit dans ses voyages, consacré aux quatre coins, et contenant au milieu des reliques.

Etant arrivé en Frise, il fut écouté et convertit plusieurs idolâtres. Il baptisa entre autres le fils du duc Rathbod, qui mourut portant encore l'habit blanc. C'étoit la coutume de ces païens de faire mourir en l'honneur de leurs dieux celui sur qui tomboit le sort. Comme on menoit à la mort un jeune homme nommé Ovon, saint Vulfran pria le duc Rathbod de lui donner la vie, et il étoit prêt à l'obtenir quand les païens s'y opposèrent, en disant: Si ton Christ le peut délivrer de la mort, il sera à toi le reste de ses jours. Le saint accepta la condition; on pendit Ovon, qui demeura au gibet pendant deux heures; et le saint se mit en prière. Sitôt qu'elle fut finie, la corde se rompit. Ovon tomba à terre, et par l'ordre du saint se releva en pleine santé. Il dit depuis que, lorsqu'il étoit pendu, il s'imaginoit être accablé de sommeil, et soutenu par la ceinture du saint attachée autour de son corps. Il fut baptisé, et depuis moine de Fontenelle et prêtre, et laissa dans le monastère plusieurs titres et plusieurs livres écrits de sa main, qu'il avoit très-bonne.

Saint Vulfran délivra aussi plusieurs autres de la mort (1). Le sort tomba un jour sur les enfants d'une veuve, dont l'un n'avoit que sept ans, l'autre que cinq; et ils devoient être noyés dans la mer, car il y avoit diverses manières d'immoler ces espèces de victimes. On les exposa en un lieu où la haute marée devoit arriver; et comme elle commençoit à gagner, le plus grand tenoit son petit frère entre ses bras, s'efforçant de le retirer de l'eau. Le duc étoit présent au spectacle avec une multitude infinie de peuple, sans avoir pitié de ces innocents. Saint Vulfran les demanda, et le duc lui dit: Si ton Christ les peut délivrer, qu'ils soient à lui. Le saint évêque ayant fait sa prière, la mer, en s'élevant, laissa à sec le lieu où étoient les enfants prêts à mourir; il alla les prendre à ses deux mains, les rendit à leur mère désolée, et les baptisa. On crut qu'il avoit marché sur les eaux; et une grande multitude se convertit.

## III. Fin de saint Ansbert.

Saint Ansbert, archevêque de Rouen, fut rendu suspect à Pépin, comme lui ayant été contraire en un différent qu'eurent les seigneurs françois pour le partage du royaume. On croit que ce fut en six cent quatre-vingt-douze, après la mort du roi Théodoric. Pépin

(1) C. 8.



le relégua au monastère d'Aumont, sur la Sambre, en Hainault, où le saint évêque édificia les moines par son assiduité au jeûne et à la prière, et composa pour eux quelques traités spirituels qui ne se trouvent plus (1). Comme Pépin étoit sollicité de le reléguer encore plus loin, le saint homme lui envoya Hadulfe, abbé d'Aumont, et se justifia si bien, que Pépin lui permit de retourner à son diocèse. Mais, lorsqu'il se disposait à partir, il mourut la quatrième année de Childebert III, c'est-à-dire l'an six cent quatre-vingt-dix-huit. Après sa mort on le revêtit des ornements pontificaux, comme pour aller à l'autel, et on rapporta le corps à Fontenelle. L'Eglise honore sa mémoire le neuvième de février (2).

#### IV. Conciles d'Angleterre.

En Angleterre, saint Britwalde, archevêque de Cantorbéry, tint plusieurs conciles (3). Le premier fut celui de Bécancelde, en six cent quatre-vingt-quatorze, où assista Tobie, évêque de Rochester, avec des abbés et des abbesses, des prêtres, des diacres, des seigneurs, et Vitred, roi de Kent. Ce prince y promit de conserver la liberté et l'immunité des églises et des monastères; en sorte que personne n'usurpât rien de leurs biens, et n'empêchât les élections canoniques, reconnoissant qu'il appartient à l'évêque métropolitain de gouverner les églises, de choisir et d'établir les évêques. Le second concile, où présida saint Britwalde, fut celui de Bergamstède, la cinquième année du roi Vitred, c'est-à-dire en six cent quatre-vingt-dix-sept. Gybmond, évêque de Rochester, y assista avec les autres ecclésiastiques, et le roi accompagné de seigneurs (4). En ce concile on fit vingt-huit canons, qui peuvent aussi être comptés pour lois, puisque les deux puissances concouroient, et qu'ils ordonnoient des amendes et d'autres punitions temporelles outre les spirituelles. On y conserva la sûreté et la liberté des églises; on punit les adultères, ceux qui travaillent le dimanche, qui sacrifient aux démons, qui mangent de la chair les jours de jeûne. On règle la forme des serments, dont l'évêque est exempt comme le roi (5).

#### V. Mort de Sergius. Jean IV, pape.

A Rome, le pape Sergius ramena par ses instructions à l'unité de l'Eglise l'archevêque d'Aquilée et ses suffragants, qui avoient tenu un concile, où par ignorance ils faisoient difficulté de recevoir le cinquième concile général (6). Il répara et orna plusieurs églises, et fit faire entre autres un grand encensoir d'or,

avec ses colonnes et son couvercle, où l'on brûloit des parfums les jours de fête pendant la messe. Il fit transférer le corps du pape saint Léon du fond de la salle secrète de l'église Saint-Pierre, où il étoit caché, et lui fit un tombeau dans un lieu public de la même église, qu'il orna. Il ordonna que l'on chantât à la messe *Agnus Dei* pendant que l'on rompoit les hosties, ce qui duroit quelque temps, comme il a été marqué (1). Le pape Sergius institua des processions qui devoient sortir de Saint-Adrien pour aller à Sainte-Marie en quatre fêtes, savoir, l'annonciation, la nativité de la Sainte-Vierge, sa dormition, c'est-à-dire sa bienheureuse mort, la fête de saint Siméon, que les Grecs nommoient Hypapante, c'est-à-dire rencontre, et que nous appelons la purification de la Vierge. On voit par-là l'antiquité de ces fêtes. Ce pape ordonna pour divers lieux quatre-vingt-dix-sept évêques, entre autres Damien, archevêque de Ravenne. En deux ordinations au mois de mars, il fit dix-huit prêtres et quatre diacres. Il tint le saint-siège treize ans et près de neuf mois, et fut enterré à Saint-Pierre le vingt-huitième de septembre sept cent un (2), indiction quinziesime, sous le règne de Tibère Apsimare (3). On voit par son épitaphe qu'il ne fut connu pape qu'après la mort de Théodore, son compétiteur; qu'il fut chassé de Rome, et en demeura banni pendant sept ans, tandis qu'un antipape, nommé Jean, occupoit le saint-siège, qu'il revint ensuite, par les pressantes instances du peuple, et qu'étant sacré et rétabli dans son siège il excommunia les usurpateurs selon les canons.

Après la mort du pape Sergius, le saint-siège vqua environ un mois et vingt jours; puis on élut Jean VI, Grec de nation, qui le remplit trois ans, deux mois et douze jours, sous le règne de Tibère. En une seule ordination il fit neuf prêtres et deux diacres; et d'ailleurs quinze évêques pour divers lieux (4). De son temps Théophylacte, chambellan de l'empereur, patrice et exarque d'Italie, vint à Rome de Sicile. Les troupes de toute l'Italie, l'ayant appris, s'assemblèrent tumultuairement à Rome pour le maltraiter. Mais le pape s'y opposa, il ferma les portes de la ville, envoya des évêques au camp, où les soldats étoient assemblés, et par ses exhortations salutaires il apaisa la sédition. Quelque temps après, Gisulfe, Lombard, duc de Bénévent, vint ravager la Campanie sans que personne lui résistât, pillant, brûlant, et enlevant beaucoup de captifs (5). Alors le pape envoya des évêques avec de grandes sommes tirées des trésors de l'église romaine, racheta tous les captifs, et obligea Gisulfe à se retirer avec ses troupes.

(1) Vita S. Ansb. tom. 2, Act. B.  
(2) Martyr. R. 9 fev.  
(3) T. 6, Conc. p. 1256.  
(4) T. 6, 1277.  
(5) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.  
(6) Paul diac. vi, Hist. c. 14.

(1) Sup. l. xxxvi, n. 15.  
(2) Ap. Baron. an. 701, n. 9.  
(3) Sup. l. xl, n. 39.  
(4) Anast.  
(5) Id. et Paul. diac. Hist. c. 27.

#### VI. Monastères de Farfe et de Saint-Vincent.

Le même Gisulfe donna la place où fut fondé le monastère de Saint-Vincent, par trois hommes nobles de Bénévent, enfants de deux frères, nommés Paldon, Tason et Taton (1). Le désir de la perfection évangélique les fit résoudre à quitter leurs pays et leurs richesses, et aller visiter les monastères de Gaule. Ils dirent à leurs parents qu'ils alloient à Rome, comme ils y allèrent en effet, et partirent avec un équipage de chevaux et de valets convenable à leur condition. Mais, quand ils furent sortis de leur province, ils renvoyèrent leurs valets et leurs chevaux, et dirent qu'ils avoient fait vœu d'aller à Rome seuls et à pied. Ensuite ils donnèrent leurs habits à des pauvres qu'ils rencontrèrent, et se revêtirent de leurs haillons.

Ils arrivèrent dans le pays des Sabins au monastère de Farfe, dont l'abbé les reçut charitablement (2). Il étoit né en Gaule, dans la Maurienne, et, étant déjà prêtre, il eut dévotion d'aller à Jérusalem visiter les saints lieux. Il y demeura trois ans, priant Dieu de lui faire connoître sa volonté; enfin une nuit il vit en dormant une personne qui tenoit un pain d'une beauté merveilleuse, et lui dit: Prenez ce pain, retirez-vous, et sachez qu'il ne vous manquera jamais. Il revint en Italie, s'arrêta dans les Sabins, et fonda un monastère par le secours de Faroald, duc de Spolète, en un lieu nommé Acutien. Dès le sixième siècle, saint Laurent, évêque de Spolète, surnommé l'illuminateur, pour avoir guéri plusieurs aveugles, avoit fondé en ce lieu le monastère de Farfe, où il finit ses jours (3). L'église étoit dédiée à la Sainte-Vierge; mais Thomas la trouva abandonnée, et le monastère ruiné. Il le rétablit si bien, qu'il fut depuis très-riche et très-fameux pendant plusieurs siècles; et on prétend qu'il eut dans sa dépendance plus de six cents églises. On en rapporte la fondation à l'an six cent quatre-vingt; et Thomas, après l'avoir gouverné trente-cinq ans, mourut l'an sept cent quinze, le dixième de décembre.

Tel étoit le vénérable Thomas, qui recut les trois cousins, Paldon, Tason et Taton. En leur lavant les pieds, suivant la règle de l'hospitalité monastique, il vit à la délicatesse de leur corps qu'ils n'étoient pas tels que marquoit la pauvreté de leurs habits, et, ayant appris leur dessein, il s'offrit de les conduire à Rome, d'où il les ramena chez lui, afin qu'ils apprissent les pratiques de la vie monastique avant que d'aller plus loin. Leurs parents affligés de leur fuite, vinrent les chercher à Farfe, et l'abbé Thomas les obligea à leur parler. Ils demeurèrent fermes dans leur résolution, mais Thomas leur persuada de ne point quitter l'Italie, et leur montra dans le voisi-

nage un lieu propre pour leur établissement. C'étoit un oratoire de saint Vincent, sur le bord du fleuve Volturne, à mille pas de sa source. Des deux côtés du fleuve étoient des bois qui servoient de retraite à des voleurs. Vous y rendrez, leur dit-il, la sûreté aux voyageurs, la fertilité à la terre avec le secours de Dieu. Il alla lui-même trouver le duc Gisulfe, et en obtint le don de cette place. Les trois cousins y allèrent sans rien porter; mais la nuit même un homme inconnu leur apporta de la farine et du vin. Paldon fut établi le premier abbé de ce monastère de saint Vincent, près la source de Volturne, qui fut depuis très-célèbre. On en rapporte la fondation à l'an sept cent trois, et Paldon, après l'avoir gouverné dix-sept ans, mourut l'an sept cent vingt, sous le pontificat de Grégoire II, l'onzième jour d'octobre.

#### VII. Vitiza, roi d'Espagne.

En Espagne, le roi Egica étant mort, son fils Vitiza, qu'il avoit déjà associé à la couronne, lui succéda l'ère sept cent trente-neuf, c'est-à-dire l'an de J.-C. sept cent-un, et régna neuf ans (1). Il fit tenir un concile dans l'église de Saint-Pierre, près de Tolède, par les évêques et les seigneurs pour le règlement de son royaume, mais il n'en reste ni actes ni canons. C'est le dix-huitième et dernier concile de Tolède. Vitiza usa de clémence au commencement de son règne, rappela les exilés et soulagea son peuple; mais dans la suite il commit des injustices, et s'abandonna à la débauche. Il avoit plusieurs femmes tout ensemble et plusieurs concubines; les grands suivirent son exemple, il s'étendit au reste du peuple, et même au clergé. Gonderic étoit alors archevêque de Tolède, illustre par sa sainteté, et même par ses miracles. Il eut pour successeur Sinderède qui, par un zèle mal réglé, traita rudement des hommes anciens et vénérables de son clergé. Le roi Vitiza l'y excitoit, craignant la vertu de ces personnages, qui lui résistoient en face, et lui reprochoient ses crimes. Se voyant donc maltraités par leur archevêque, ils appelèrent au pape; mais Vitiza, craignant que leur autorité ne détournât le peuple de son obéissance, non-seulement permit, mais commanda à tous les clercs d'avoir des femmes et des concubines publiques, même plusieurs s'ils vouloient, et de ne point obéir aux constitutions romaines qui le défendoient. Cette licence produisit une corruption extrême. Enfin Vitiza donna l'archevêché de Tolède à son frère Oppa, déjà archevêque de Séville du vivant de Sinderède, violant doublement les canons (2). Il rappela les juifs, et donna plus de privilèges à leurs synagogues que n'en avoient les églises.

(1) Acta SS. Ben. t. 3, p. 425.  
(2) Ibid. p. 285.  
(3) Act. t. 1, p. 131.

(1) Roderic. lib. ii, c. 15.  
(2) C. 16, 17.  
Isid. Pacens. p. 10, 11.



## VIII. Concile de Nesterfeld.

En Angleterre, l'an sept cent trois, le roi Alfred assembla un concile à Nesterfeld, à cinq lieues de Ripon, où se trouvèrent presque tous les évêques de Bretagne, et Berthuald, archevêque de Cantorbéry, y présida (1). Saint Vilfrid fut invité à s'y présenter avec promesse de lui faire raison suivant les canons. Il y vint, mais on ne lui tint point parole, car les évêques et les abbés qui avoient usurpé les biens de son monastère, soutenus par le roi, excitèrent de grandes contestations, voulant l'obliger à se soumettre aux décrets de l'archevêque Théodore. Saint Vilfrid répondit humblement qu'il vouloit obéir en tout aux canons.

Ensuite il leur reprocha fortement leur obstination, et leur demanda de quel front ils oseroient préférer aux décrets des papes Agathon, Benoît et Sergius, ceux que Théodore avoit faits pendant la discorde. Ils ne lui répondirent rien de raisonnable; mais un des serviteurs du roi, qui l'avoit nourri dès l'enfance, sortit de sa tente secrètement et vint trouver saint Vilfrid, car ce concile se tenoit dans une plaine où ils campoient. Cet homme avertit le saint évêque qu'on vouloit le surprendre en exigeant de lui une souscription dont il ne pût se dédire, afin de le dépouiller de ce qu'il avoit, tant en Northumbrie que dans le pays des Merciens. On le pressa en effet de le faire, et l'archevêque et le roi l'avoient ainsi décidé; mais ses ennemis même trouvèrent que c'étoit trop maltraiter un homme si célèbre que de le priver de tous ses biens sans qu'il fût coupable d'aucun crime, et conclurent de le réduire à son monastère de Ripon, à la charge qu'il promit par écrit d'y demeurer en repos, de n'en point sortir sans permission du roi, et de n'exercer aucune fonction épiscopale. Saint Vilfrid, élevant sa voix, leur répondit hardiment: Pourquoi me voulez-vous réduire à cette extrémité, que je me condamne moi-même? Ne scandaliserai-je pas sans sujet ceux qui savent que, depuis près de quarante ans, je porte, tout indigne que je suis, le nom d'évêque? Après la mort des grands hommes envoyés par saint Grégoire, j'ai déraciné le premier l'erreur des Ecossois, en ramenant toute la nation des Northumbriens à l'observation de la vraie pâque et de la tonsure en forme de couronne. Je leur ai appris les répons et les chants alternatifs, et j'y ai établi la vie monastique selon la règle de saint Benoît, que personne n'y avoit encore apportée. Quant à cette nouvelle question que vous formez contre moi, j'en appelle hardiment au siège apostolique, et j'invite quiconque d'entre vous me veut déposer à venir aujourd'hui avec moi y recevoir le jugement. L'archevêque et le roi dirent: Il se rend dès là digne d'être condamné, en préférant le jugement

(1) Vita per Eddi. c. 44. Sup. l. XI, n. 46.

des Romains au nôtre. Le roi offroit de le contraindre à main armée, mais les évêques le firent ressouvenir de la sûreté qu'il lui avoit promise. Ainsi le concile se sépara, et saint Vilfrid retourna librement chez Ethelred, roi des Merciens. Ses ennemis déclarèrent les moines de Ripon excommuniés, en sorte que, si quelqu'un du peuple leur avoit fait bénir des viandes par le signe de la croix, on les jetoit comme si elles eussent été offertes aux idoles (1).

## IX. Saint Vilfrid justifié à Rome.

Cependant saint Vilfrid passa la mer avec quelques-uns des siens, et alla à Rome, où ils se présentèrent au pape Jean VI et lui demandèrent à genoux de recevoir leur mémoire, déclarant qu'ils ne venoient accuser personne, mais seulement se défendre contre ceux qui pourroient les accuser. Le pape et le clergé de Rome les reçurent charitablement; tandis qu'ils attendoient la réponse du saint-siège, il arriva des députés de la part de Berthuald, archevêque de Cantorbéry, chargés d'une accusation par écrit contre saint Vilfrid (2). Le pape assembla un concile de plusieurs évêques avec son clergé. Saint Vilfrid s'y présenta, et on y lut sa requête, par laquelle il demandoit l'exécution des décrets du pape Agathon et de ses successeurs, Benoît et Sergius, pour lui conserver son évêché d'York et ses monastères dans les royaumes des Merciens et de Northumbrie, offrant de rendre à l'archevêque de Cantorbéry le respect qui lui étoit dû selon les canons (3). Après la lecture de cette requête, on le renvoya, et on fit entrer les députés de l'archevêque Berthuald, qui proposèrent leurs accusations, et le concile promit de les entendre à loisir les uns et les autres.

On les fit venir ensemble, saint Vilfrid d'un côté avec les prêtres et les diacres qui l'accompagnoient; de l'autre, les députés de l'archevêque Berthuald, qui dirent que l'évêque Vilfrid avoit méprisé en plein concile les décrets de l'évêque de Cantorbéry, établi par le saint-siège sur toutes les églises britanniques (4). Saint Vilfrid se leva, et sa vénérable vieillesse donnant plus de poids à ses paroles, il dit: Comme j'étois au concile, on m'envoya un évêque demander si je voulois me soumettre au jugement de l'archevêque. Je répondis qu'il falloit auparavant savoir quel étoit ce jugement. Il me dit que l'archevêque ne le vouloit point déclarer avant que j'eusse promis par écrit de m'y soumettre. Quelqu'étrange que fût cette proposition, je promis de me soumettre au jugement de l'archevêque en tant qu'il seroit conforme aux canons et au concile du pape Agathon et de ses successeurs.

Après cette réponse, le concile de Rome dé-

(1) C. 45, 46.  
(2) C. 47.(3) C. 48, 49.  
(4) C. 50.

clara que l'évêque Vilfrid s'étoit défendu canoniquement; puis les évêques qui le composoient se mirent à parler grec, en souriant et dirent plusieurs choses entre eux que les Anglois n'entendoient point. Enfin ils dirent: Vous savez, mes frères, que, suivant les canons, celui qui ne prouve point le premier chef d'accusation n'est pas admis à prouver les autres. Toutefois, pour le respect de l'archevêque et de l'évêque Vilfrid, nous examinerons à loisir tous les articles. Ils renvoyèrent ainsi les parties, et, continuant à s'assembler, ils tinrent, pendant quatre mois, soixante-dix congrégations. Saint Vilfrid y fut pleinement justifié, et les actes de ce concile furent lus à haute voix devant tout le peuple, suivant la coutume des Romains. Ceux qui avoient vu saint Vilfrid du temps du pape Agathon le reconnoissoient et s'étonnoient avec indignation qu'on l'accusât de nouveau. Enfin, le pape Jean le renvoya absous, et écrivit une lettre aux deux rois Ethelred des Merciens, et Alfrid de Northumbrie, où il parle ainsi: Nous admonestons Berthuald, évêque de Cantorbéry, d'assembler un concile avec l'évêque Vilfrid, qu'il y fasse venir les évêques Boza et Jean, et qu'après les avoir ouïs il termine, s'il se peut, leur différent dans son concile, sinon qu'il les renvoie au saint-siège pour être jugés par un concile plus nombreux, sous peine à celui qui refusera de s'y trouver d'être rejeté, non-seulement de tous les évêques, mais de tous les fidèles (1). Le pape exhorte ensuite les deux rois à procurer l'exécution de ce décret (2). Boza avoit été intrus dans le siège d'York à la place de saint Vilfrid, et Jean, dans le siège d'Hagustad, à la place d'Eata, tous deux par l'autorité de l'archevêque Théodore (3).

Saint Vilfrid, après un jugement si favorable, vouloit demeurer à Rome et y finir sa vie déjà fort avancée, dans le détachement de toutes les choses du monde. Mais le pape et tout son concile lui commandèrent, en vertu de l'obéissance qu'il avoit promise, de retourner en Angleterre pour la consolation de ses peuples et la joie de ses amis. Il emporta de Rome des reliques, et des étoffes de pourpre et de soie pour l'ornement des églises, et repassa en France. Mais il fut attaqué d'une grande maladie; en sorte qu'après avoir marché quelque temps à cheval il fallut le porter dans un brancard jusqu'à Meaux, où il arriva réduit à l'extrémité. Après avoir resté quatre jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, saint Michel lui apparut, et lui promit encore quatre ans de vie. Il guérit en effet peu de jours après, et repassa heureusement en Angleterre (4).

## X. Saint Adamnan, abbé.

Le roi Alfrid reçut vers ce temps-là saint

(1) C. 51.  
(2) Sup.(3) C. 52.  
(4) C. 53, 55.

Adamnan, prêtre et abbé de Hy, député de la part de sa nation, c'est-à-dire des Hibernois. Le séjour qu'il fit en Northumbrie lui donna occasion d'observer les pratiques de l'église anglicane, et les plus savants l'exhortèrent à s'y conformer, puisque c'étoit celle de l'église universelle, préférable à l'usage des Hibernois, qui étoient en si petit nombre et réduits à un petit coin du monde (1). Saint Céolfild, abbé de Viremouth, dont il visita le monastère, fut un de ceux qui entreprirent de le persuader, voyant sa sagesse, son humilité et sa piété. Il lui dit touchant la tonsure cléricale: Mon frère, vous qui prétendez à la couronne immortelle, pourquoi en portez-vous une imparfaite à votre tête? Si vous cherchez la compagnie de saint Pierre, pourquoi imitez-vous la tonsure de celui qu'il a anathématisé? Adamnan répondit: Sachez, mon frère, qu'encore que je porte la tonsure de Simon, je ne laisse pas de détester ses erreurs; et, comme il étoit vertueux et instruit des Ecritures, il se rendit, et préféra aux coutumes de son pays ce qu'il apprit en Angleterre.

Il écrivit en trois livres la vie de saint Colomban, premier abbé de Hy, qu'il ne faut pas confondre avec le grand saint Colomban. Il composa de plus une description des lieux saints sur la relation d'un évêque de Gaule, nommé Arculfe, qui avoit fait le voyage de Jérusalem (2). Nous avons l'un et l'autre ouvrage. Dans le second, il décrit une église de la vallée de Josaphat, où l'on montrait le sépulcre de la Sainte-Vierge; mais, ajoute-t-il, on ne sait en quel temps, par qui, ni comment son corps en a été ôté, ni en quel lieu il attend la résurrection (3). On croyoit donc dès lors que la Sainte-Vierge étoit morte à Jérusalem, comme il le marque ensuite expressément; mais on ne croyoit pas encore qu'elle fût ressuscitée (4). Il dit qu'au lieu où saint Jean vivoit dans le désert, il y avoit des sauterelles dont les pauvres vivoient, les faisant cuire avec de l'huile, et des arbres dont les feuilles larges et longues avoient la couleur du lait et le goût du miel. Il prétend que c'est ce que l'Evangile appelle miel sauvage (5). Arculfe avoit aussi été à Constantinople, où il marque que l'on gardoit la vraie croix, et qu'on la montrait solennellement les trois jours de la semaine sainte. Saint Adamnan donna ce livre au roi Alfrid, qui le renvoya avec de grands présents.

Etant de retour chez lui, il voulut ramener à l'observance de l'église son monastère de Hy, et tous ceux qui en dépendent; ce qui ne lui fut pas possible. Mais, ayant passé en Irlande, il persuada presque tous les autres par ses exhortations modestes. Ayant célébré la pâque avec eux suivant l'ordre de l'Eglise, il revint

(1) Ben. v, Hist. c. 10, lb. c. 22. (3) T. 4, Act. SS. Ben. p. 502, lib. 1, c. 13.  
(2) B. v, Hist. c. 10. Sup. l. XXXIV, n. 15. (4) Lib. II, c. 8, 25.  
(5) Matth. III, 4, lib. III, c.



à son île, où il recommença ses instances avec ses moines, mais inutilement; il mourut le vingt-troisième de septembre de la même année, que l'on croit être sept cent cinq.

#### XI. L'empereur Justinien rétabli.

L'empereur Justinien se rétablit cette année. Comme il passait la mer pour aller chercher le secours des Bulgares, il survint une furieuse tempête (1). Un de ses gens lui dit: Promettez à Dieu que s'il vous rend l'empire vous ne vous vengerez d'aucun de vos ennemis. Justinien lui répondit en colère: Au contraire, je veux que Dieu me fasse périr si je pardonne à pas un. Ayant obtenu le secours des Bulgares, il vint à Constantinople, y entra par un aqueduc, et s'en rendit maître. Tibère Apsimare s'enfuit, mais il fut pris; et Justinien le fit enchaîner, et promener par toute la ville avec Léonce, son prédécesseur. Puis il les fit amener à l'Hippodrome. Pendant le spectacle, on les étendit par terre devant son siège, et il leur tint le pied sur la gorge pendant la première course de chevaux, qui dura une petite heure. Le peuple criait cependant (2): Tu as marché sur l'aspic et le basilic, et tu as foulé aux pieds le lion et le dragon. Ensuite Justinien leur fit couper la tête à l'un et à l'autre. Apsimare avait régné sept ans, et Justinien en régna encore six depuis son rétablissement. Il fit crever les yeux à Callinique, patriarche de Constantinople, et l'envoya en exil à cause du mal qu'il avait dit de lui au couronnement de Léonce; et il mit à sa place Cyrus, qui étoit reclus dans l'île Amastris, et qui, comme il passait par-là, lui avait prédit son rétablissement (3).

#### XII. Mort d'Abdelmolié. Oualid, calife.

La même année sept cent cinq, quatre-vingt-sixième de l'hégire, le calife Abdelmelic mourut, et son fils Oulit, ou plutôt Oualid, lui succéda. Du temps d'Abdelmelic, les jacobites firent patriarche d'Alexandrie après Simon, un nommé Alexandre, l'an quatre cent vingt de Dioclétien, sept cent vingt-quatre de J.-C. (4). Il tint le siège plus de vingt ans, sous une rude persécution; car il paya par deux fois un tribut de trois dinars. C'est ainsi que les Arabes nommoient le sou d'or des Romains. Le calife avait donné le gouvernement d'Egypte à son frère Abdelaziz, qui fit faire le dénombrement des moines, et exigea d'eux un dinar par tête, et c'est le premier tribut qu'ils payèrent. Le calife Oualid fit bâtir une mosquée magnifique à Damas, sa ca-

pitale, et pour cet effet il fit abattre la grande église dédiée à saint Jean, qui étoit à côté de la mosquée, et fort belle. On dit qu'il en offrit aux chrétiens quarante mille dinars (1), et que comme ils les refusèrent, il la prit, et la fit abattre sans leur rien donner.

#### XIII. Mort de Jean VI. Jean VII et Sisinnius, papes.

Sitôt que l'empereur Justinien fut rétabli, il envoya à Rome le concile de Trulle pour le faire confirmer par le pape Jean VII, qui tenoit alors le saint-siège (2). Jean VI étoit mort vers le commencement de cette année sept cent cinq, et après un mois et dix-huit jours de vacance, on avait ordonné Jean VII, Grec de nation, fils de Platon, savant et éloquent pour le temps. Il tint le saint-siège deux ans sept mois et dix-sept jours, sous les empereurs Tibère et Justinien. Celui-ci lui envoya deux métropolitains chargés des volumes du concile de Trulle, et d'une lettre par laquelle il le conjuroit d'assembler un concile et confirmer ce qu'il approuveroit dans ces volumes, et rejeter le reste. Le pape Jean VII, par une faiblesse humaine, craignant de déplaire à l'empereur, lui envoya ces volumes sans y avoir rien corrigé.

De son temps, Aribert, roi des Lombards, rendit à l'église de Saint-Pierre le patrimoine des alpes Cottiennes, à présent le mont Genève, et le mont Cénis, usurpé depuis longtemps par cette nation; et l'acte de la donation fut écrit en lettres d'or (3). Ce pape répara plusieurs églises, entre autres celle de la Sainte-Vierge, nommée l'ancienne, où il établit sa demeure pendant son pontificat. Il orna diverses églises d'images, entre lesquelles étoit son portrait. Il fit faire un calice d'or du poids de vingt livres, ou trente marcs, orné de pierrieres. Il ordonna dix-huit évêques en plusieurs lieux. On l'enterra à Saint-Pierre devant un oratoire de la Vierge, qu'il avait fait bâtir, et orné les murailles de peintures en mosaïque, qui coûtèrent une grande somme d'argent. Il y fut enterré le quinze des calendes de novembre, indiction sixième, sous le règne de Justinien, c'est-à-dire le dix-huitième d'octobre sept cent sept, et le saint-siège vqua trois mois. Après cet intervalle, on ordonna pape Sisinnius, Syrien de nation. Quoiqu'il fût affligé de la goutte jusqu'à ne pouvoir porter ses mains à sa bouche, il avait le courage ferme, et une telle affection pour son peuple, qu'il entreprit la réparation des murs de Rome. Mais il ne tint le saint-siège que vingt jours, et mourut subitement. Il avait ordonné un évêque pour l'île de Corse. On l'enterra à Saint-Pierre le septième de février, indiction sixième, sous le règne de Justinien, c'est-à-dire l'an sept

(1) Theoph. an. 7. Aps. p. 312. (4) Theoph. n. 7, p. 312. 312, C. S. Niceph. p. 27. Elmac. c. 13, p. 70. Id. 12, p. 68. Ch. Or. p. 104, Sup. l. XL, n. 34.

(1) Elmac. c. 15, 71. Th. Con. p. 314. (3) Paul. diac. vi, Hist. c. 28.

cent huit, et le saint-siège vqua un mois et dix-neuf jours.

#### XIV. Saint Bonet de Clermont.

C'est à peu près le temps où saint Bonet, évêque de Clermont, vint à Rome. Il étoit natif de la même ville, capitale de l'Auvergne, et de race de sénateurs (1). Etant venu à la cour de Sigebert III, roi d'Austrasie, il fut d'abord son échanson, puis son référendaire, qui étoit comme un chancelier. Le roi Childéric, neveu de Sigebert, lui ayant donné le gouvernement de Marseille et de la Provence, il s'avançoit toujours en vertu, rachetoit les captifs, s'appliquoit au jeûne et à l'oraison, et à réconcilier les ennemis. Son frère Avit II, évêque de Clermont, avait succédé en ce siège à saint Project, en six cent soixante-quatorze (2). Après l'avoir gouverné environ quinze ans, se voyant près de sa fin, il désigna Bonet pour son successeur, du consentement de son église. C'étoit l'an six cent quatre-vingt-huit; et Pépin, maire du palais, qui gouvernoit alors la France sous le roi Théodoric, lui fit donner son agrément et les lettres nécessaires; ainsi, saint Bonet fut ordonné évêque de Clermont. Alors il redoubla ses jeûnes jusqu'à passer deux et trois jours, et quelquefois quatre, sans manger. Il s'appliqua aux veilles, à la lecture et à la retraite, principalement le carême. Ses larmes étoient si abondantes, que son capuce en étoit trempé. Il exerçoit l'hospitalité, faisoit de grandes aumônes, et tenoit des conférences avec ses prêtres, pour les instruire des canons.

Ensuite, craignant que son ordination n'eût été irrégulière, parce qu'il avait succédé à son frère encore vivant, il alla au monastère de Solignac, près de Limoges, consulter saint Tillon, disciple de saint Eloy, qui lui conseilla de quitter l'épiscopat, où il étoit entré contre les canons: il obéit, et fit ordonner à sa place Nodobert, avec le consentement du roi. Saint Bonet se retira ensuite dans l'abbaye de Manlieu, *Magni Locus*, ainsi nommée d'un ecclésiastique, nommé Magnus, qui y avait porté des reliques de saint Sébastien, c'est-à-dire de la poussière de son tombeau (3). Saint Genès, évêque de Clermont, y fonda vers l'an six cent cinquante-six, sur son propre fonds, un monastère qui subsiste encore, dont il établit Evode pour premier abbé. Ce fut là où saint Bonet se retira, et y prit l'habit monastique vers l'an six cent quatre-vingt-dix-neuf. Cependant les hérésies de Novatien et de Jovinien se renouvelèrent dans le diocèse de Clermont, et les moines de Manlieu publièrent une lettre pour les réfuter. Après que saint Bonet eut demeuré chez eux environ un an, il partit

pour aller à Rome visiter les sépulcres des apôtres, ayant auparavant distribué tous ses biens aux églises et aux monastères. En passant à Lyon, il réconcilia l'archevêque avec le duc de Bourgogne. Il séjourna quelque temps au monastère de l'île-Barbe, et visita celui d'Againe. Etant entré en Italie, il fut très-favorablement reçu par Aribert, roi des Lombards, qui, s'étant recommandé à ses prières, remporta la victoire sur le jeune roi Liectbert, son compétiteur; ce qui arriva l'an sept cent cinq. Enfin, saint Bonet arriva à Rome; et, après avoir visité les lieux saints, il ramena plusieurs captifs qu'il avait délivrés (1). Il répandit quantité d'aumônes pendant ce voyage, et fit plusieurs miracles. A son retour, il demeura quatre ans à Lyon, et y mourut vers l'an sept cent neuf. Ses reliques furent depuis rapportées à Clermont, et l'Eglise honore sa mémoire le quinziesme de janvier (2).

#### XV. Saint Tétrique d'Auxerre.

Vers le même temps, mourut saint Tétrique, évêque d'Auxerre, qui succéda à Scobilion vers l'an six cent soixante-cinq, et tint ce siège quinze ans (3). Il avait été abbé du monastère de Saint-Germain, et l'on compte quatorze moines de cette maison, et entre eux six abbés, qui devinrent évêques d'Auxerre. Saint Tétrique, dès la première année de son pontificat, régla dans un synode comment les abbés et les archiprêtres de diverses églises du diocèse devoient venir faire l'office dans l'église cathédrale de Saint-Etienne, dont, par conséquent, le clergé n'étoit pas assez nombreux pour y satisfaire continuellement. La première semaine de janvier, c'étoient les moines de Saint-Germain, la seconde le clergé de Saint-Amatre, la troisième Saint-Pierre, la quatrième Saint-Julien, et ainsi des autres marqués pour chaque mois, excepté le mois de septembre, où peut-être on donnoit des vacances pour la vendange. L'économe de l'église fournissoit à ce clergé, pendant leur semaine, la rétribution nécessaire, et ceux qui venoient trop tard, ou s'acquittoient négligemment de l'office, étoient privés de vin pendant quarante jours. Que si le vidame ou le cellier manquoit à fournir ce qui leur étoit dû, on l'enfermoit dans un monastère, pour faire pénitence au pain et à l'eau pendant six mois. Le vidame, *vice-dominus*, gouvernoit la maison de l'évêque en particulier. L'économe avoit l'administration de tous les biens de l'église (4). Dans le siècle précédent, saint Aunacaire, évêque d'Auxerre, avait fait un règlement à peu près semblable. Saint Tétrique fut tué, comme il dormoit, par son archidiacre, nommé Re-

(1) Act. SS. Ben. tom. 3, p. 90. (3) Act. SS. Ben. to. 5, p. 401. (2) Sup. l. xxxix, n. 50.

(1) Paul. diac. vi, Hist. c. 19. p. 101. It. t. 1, Bibl. novæ, f. 417. Hist. Ep. Ant. c. 24. (2) Mart. R. 15 janv. (4) Sup. liv. xxxv, n. 51, (3) Tom. 3, Act. SS. Ben. Hist. Ep. n. 19.



genfroy, le dix-huitième de mars, et est honoré comme martyr. Après sa mort, le siège d'Auxerre vauqua trois ans.

#### XVI. Mort de saint Lambert.

C'étoit sans doute un effet du désordre qui régnoit en France sous les rois fainéants, et la mort de saint Lambert nous en fournit un exemple plus illustre (1). Après qu'il eut été sept ans hors de son siège de Maëstricht, retiré dans le monastère de Stavelo, la mort d'Ebroïn donna lieu à Pépin de chasser Pharamond, usurpateur de ce siège, et d'y rétablir saint Lambert, à la prière de tout le clergé et de tout le peuple, vers l'an six cent quatre-vingt-un. Il recommença donc à s'acquitter de ses fonctions avec un très-grand zèle; et trouvant encore des païens dans la Toxandrie, petit pays voisin de Maëstricht, il s'appliqua à leur conversion, adoucissant leur barbarie par sa patience, et abattit plusieurs temples et plusieurs idoles.

Mais deux frères, Gallus et Riolde, pillèrent les biens de l'église de Maëstricht, et se rendoient insupportables par leurs violences. Les amis et les parents de saint Lambert en furent tellement indignés, que, se voyant poussés à bout, ils les tuèrent. Les deux frères étoient parents de Dodon, domestique de Pépin, qui possédoit quantité de terres et de serfs. Il résolut de venger leur mort sur l'évêque même; et, ayant assemblé quantité de gens armés, il vint l'attaquer à *Leodium*, sur la Meuse, alors simple village, aujourd'hui la grande ville de Liège. Saint Lambert reposoit après matines, quand un de ses serviteurs, nommé Baldouée, qui étoit de garde et veilloit auprès de lui, sortit dehors, et vit l'armée de Dodon qui venoit en plusieurs troupes. Etant arrivés, ils rompirent les palissades et les portes, et montèrent sur le toit. Baldouée courut avertir le saint évêque, qui commençoit à s'endormir. Dans le premier mouvement, il prit une épée pour se défendre; mais, pensant à Dieu et se confiant en lui, il jeta l'épée à terre, aimant mieux mourir que de mettre la main sur ces méchants. Aussitôt ils entrèrent, et donnèrent de leurs lances contre les murailles. Deux neveux de l'évêque les chassèrent à coups de bâton; mais il leur dit, et aux autres qui l'accompagnoient: Si vous m'aimez véritablement, aimez Jésus-Christ comme moi, et lui confessez vos péchés; pour moi, il est temps que j'aie à vivre avec lui. Un autre de ses neveux lui dit: N'entendez-vous pas comme ils crient de mettre le feu à la maison pour nous brûler tous vifs? Alors saint Lambert dit à ses neveux: Souvenez-vous que vous êtes coupables de ce crime, c'est-à-dire de la mort des deux frères; allez maintenant

en recevoir la juste récompense. Ensuite, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, il se prosterna les bras étendus en forme de croix, et se mit à prier avec effusion de larmes. Les ennemis entrèrent dans la maison, passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent, et un d'eux, étant monté sur le toit de la chambre où étoit le saint évêque, lui lança un dard dont il le tua. Ainsi mourut saint Lambert, le dix-septième de septembre, l'an sept cent huit, ou environ, après quarante ans de pontificat, depuis l'an six cent soixante-huit, qu'il succéda à saint Théodard (1). Son corps fut mis dans une barque, et rapporté à Maëstricht, où il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre; mais depuis il fut reporté à Liège, et il est honoré comme martyr (2).

Son successeur fut saint Hubert, son disciple; il étoit de la noblesse d'Aquitaine et de la cour du roi Théodoric (3). On dit qu'un jour de fête solennelle, tandis que les autres chrétiens étoient à l'église, il alla à la chasse, où il vit un cerf qui portoit une croix entre son bois, et entendit une voix qui le menaçoit de l'enfer, s'il ne se convertissoit; qu'aussitôt il descendit du cheval, et promit d'obéir à l'ordre du ciel. Quoi qu'il en soit, il passa en Austrasie, attiré par le mérite de Pépin, maire du palais; et, ayant ouï-parler des vertus de saint Lambert, il se rendit auprès de lui à Maëstricht, et entra dans son clergé. Quoiqu'il fût encore jeune, il avoit été marié, et avoit un fils, nommé Florebert, qui lui succéda dans l'épiscopat.

#### XVII. Constantin, pape.

La même année sept cent huit, le quatrième de mars, on ordonna pape Constantin, Syrien, homme d'une extrême douceur, qui tint le saint-siège sept ans et quinze jours (4). C'est le septième pape de suite venu de Syrie ou de Grèce. Jean V étoit Syrien, Conon de Thrace; Sergius, Syrien; Jean VI et Jean VII, Grecs; Sisinnius et Constantin, Syriens. Peut-être la persécution des Arabes, et les fréquentes révolutions de l'empire, obligeoient plusieurs Grecs et Orientaux à se réfugier à Rome. Le pape Constantin ordonna Félix archevêque de Ravenne, qui, soutenu par la puissance séculière, refusa de faire à l'église romaine les promesses que ses prédécesseurs avoient accoutumé de faire, comme on voyoit dans les archives. Mais peu de temps après, l'empereur Justinien envoya à Ravenne Théodore, patrice et général de l'armée de Sicile, qui prit la ville, et emmena l'archevêque et tous les rebelles chargés de chaînes à Constantinople, et, ayant fait crever les yeux à l'archevêque Félix, l'envoya en exil dans le Pont; ce qui

(1) Sup. liv. XXXIX, n. 45. an. 688, 24.  
(2) Martyr. R. 17 sep. (4) Anast.  
(3) Anonym. ap. Coint.

(1) Acta SS. Ben. t. 3, p. 72. Sup. l. XXXIX, n. 50, l. XL, n. 9.

fut regardé à Rome comme une punition divine.

#### XVIII. Saint Vilfrid rétabli.

De ce temps, plusieurs Anglois de tout sexe et de toute condition venoient à Rome par dévotion, même des nobles, des ducs et des rois. L'un d'eux fut Coënnred, roi des Merciens, qui avoit travaillé au rétablissement de saint Vilfrid (1). Ce saint évêque, à son retour de Rome, étant arrivé dans le pays de Kent, envoya des députés à l'archevêque Britualde, qui promit d'adoucir le jugement prononcé contre lui au concile de Nesterfeld. Car il avoit reçu des lettres de ses députés à Rome, et touché de l'autorité du pape, il se réconcilia sincèrement avec saint Vilfrid (2). Ce saint alla trouver Ethelred, son ancien ami, qui, après avoir régné trente-un ans sur les Merciens, s'étoit fait moine en sept cent quatre, dans le monastère de Bardeney, dont il fut depuis abbé. Ils s'embrassèrent avec larmes, saint Vilfrid lui montra la sentence du pape, et Ethelred, l'ayant lue, promit de l'appuyer de tout son crédit. Il pria aussitôt le roi Coënnred son successeur, de le venir trouver, et lui fit jurer d'obéir aux décrets du saint-siège. Ensuite, par le conseil d'Ethelred, saint Vilfrid envoya un prêtre et un abbé à Alfrid, roi de Northumbre, pour le prier de trouver bon qu'il lui présentât les lettres du pape; mais le roi répondit que, tant qu'il vivroit, il ne changeroit point ce qui avoit été ordonné par les évêques de presque toute la Bretagne (3). Il tomba malade peu de temps après, et, croyant que c'étoit une punition de sa désobéissance au saint-siège, il recommanda à son successeur de faire la paix avec l'évêque Vilfrid.

Alfrid mourut l'an sept cent cinq (4), et son successeur Eadulfe, loin de faire justice à saint Vilfrid, lui ordonna de sortir dans six jours de son royaume, menaçant de faire mourir tous ceux qu'il trouveroit de ses compagnons. Mais, au bout de deux mois, il fut chassé lui-même, et le fils d'Alfrid, encore enfant, régna à sa place. La première année de son règne, Berthuald, archevêque de Cantorbéry, vint en Northumbre avec tous ses évêques et ses abbés, et les premiers du royaume (5). On tint un concile près la rivière de Nid, le jeune roi Osred y assista avec ses seigneurs, les trois évêques de son royaume, les abbés, et Elflède, abbesse de Strenshal, dont on estimoit fort les conseils, saint Vilfrid étoit présent. Quand le roi, les évêques et les seigneurs furent assis, l'archevêque Britualde dit: Prions Dieu, que par son Saint-Esprit il mette la paix dans nos cœurs. Nous avons, l'évêque Vilfrid et moi, des lettres du saint siège qui doi-

vent être lues en votre présence. Après qu'elles eurent été lues, Bertefrid, le plus considérable entre les seigneurs de Northumbre, en demanda l'interprétation pour lui et pour les autres qui n'entendoient pas le latin; l'archevêque leur en dit la substance, savoir, que le pape ordonnoit aux évêques anglois de se réconcilier avec Vilfrid, et lui rendre ses églises, ou d'aller tous ensemble à Rome pour y être jugés (1). Les évêques opposés dirent qu'ils s'en tenoient à ce qu'avoit ordonné l'archevêque Théodore et le roi Ecfred, et ce qu'ils avoient réglé eux-mêmes avec le roi Alfrid au concile de Nesterfeld; l'abbesse Elflède rendit témoignage de la dernière volonté du roi Alfrid pour le rétablissement du saint évêque. Alors Bertefrid dit au nom du jeune roi: La volonté du roi et des seigneurs est que nous obéissions en tout aux ordres du saint-siège et du roi Alfrid; car, quand nous étions assiégés à Bébambourg et réduits à l'extrémité, nous fîmes vœu d'exécuter cet ordre du pape, si Dieu accordoit à notre jeune prince le royaume de son père. Aussitôt les cœurs des ennemis furent changés, ils traitèrent avec nous, et nous fûmes délivrés. Après ce discours, les évêques consultèrent entre eux, et la conclusion du concile fut que tous les évêques, le roi et les seigneurs feroient de bonne foi la paix avec l'évêque Vilfrid, et lui rendroient ses deux monastères de Ripon et d'Hagulstad avec tous leurs revenus. Ils s'embrassèrent tous, communierent ensemble; et, après avoir rendu grâce à Dieu, ils se retirèrent chacun chez eux.

#### XIX. Mort de saint Vilfrid.

Quelque temps après, saint Vilfrid tomba malade à Hagulstad, comme il l'avoit été à Meaux, et encore plus violemment. Tous les abbés et les anachorètes du pays y accoururent, et se mirent en prières avec les moines du lieu, et demandèrent à Dieu de lui rendre la connoissance et la parole, afin qu'il pût donner ordre à ses maisons et partager ses biens; ils furent exaucés, le saint évêque revint en santé, et vécut encore un an et demi (2). Peu de temps avant sa mort, étant à Ripon en présence de deux abbés et huit moines de ses plus confidents, il fit ouvrir son trésor par celui qui en gardoit les clefs, et tira devant eux tout ce qu'il y avoit d'or, d'argent et de pierres, et en fit quatre parts. La première, pour les églises de Sainte-Marie et de Saint-Paul de Rome, la seconde pour les pauvres, la troisième pour les prévôts de ses deux monastères de Ripon et d'Hagulstad, afin qu'ils eussent de quoi faire des présents aux rois et aux évêques, la quatrième, pour être partagée à ceux qui l'avoient suivi dans ses voyages. Ensuite, il établit le prêtre Tatbert, son parent,

(1) Paul diac. iv, Hist. c. 37. (3) C. 55, 56.  
(2) Edd. Vita c. 54. Sup. (4) Be. Ep.  
n. 9. (5) C. 37.

(1) Sup. n. 9.

(2) C. 58, 59.



prevôt à Ripon, car il en étoit toujours abbé. Ayant ainsi réglé ses affaires, il passa dans le pays des Merciens, à la prière du roi Coënnred, qui vouloit prendre ses avis pour le règlement de sa vie, les abbés du pays vouloient aussi l'entretenir sur l'état des monastères qu'il y avoit établis (1). Après les avoir visités, et fait des libéralités de terres ou d'argent comptant, il vint au monastère d'Oundle, aujourd'hui dans le comté de Nortampton, où il tomba malade de sa dernière maladie. Peu de temps auparavant, en marchant à cheval avec le prêtre Tatbert, il lui avoit raconté toutes les actions de sa vie, comme prévoyant sa mort, c'étoit une espèce de confession qui se pratiquoit quelquefois par humilité, différente de la confession sacramentelle. Etant donc tombé malade en ce lieu, il donna sa bénédiction à ses disciples, et mourut le vingt-quatrième d'avril sept cent neuf, la quatrième année du règne d'Osred en Northumbrie. Il étoit âgé de soixante-seize ans, et en avoit passé quarante-cinq dans l'épiscopat (2). Son corps fut reporté à Ripon, revêtu d'habits sacerdotaux, et Tatbert, abbé de ce monastère, fit célébrer tous les jours pour lui une messe particulière; et tous les ans, le jour de son anniversaire, il faisoit distribuer aux pauvres la dime de ses troupeaux, outre les aumônes journalières (3). Le prêtre Aca succéda à saint Vilfrid dans l'abbaye d'Hagulstad.

Coënnred, roi des Merciens, après six ans de règne, quitta son royaume la même année sept cent neuf, et vint à Rome, où il embrassa la vie monastique, et acheva ses jours dans les prières, les jeûnes et les aumônes. Il amena avec lui Offa, roi des Saxons orientaux, qui, étant jeune, bien fait et chéri de son peuple, quitta, pour Jésus-Christ, sa femme, son pays et son royaume, et embrassa aussi à Rome la vie monastique. Tous deux y moururent promptement, comme ils l'avoient souhaité.

#### XX. Saint Adelme, évêque.

La même année sept cent neuf mourut saint Adelme, ou Althelme, premier évêque de Schirburn; il étoit d'une famille noble du royaume d'Wessex, et fut d'abord instruit par l'abbé Adrien dans le monastère de Saint-Augustin de Cantorbéry, où il apprit le latin et le grec (4). Etant retourné dans son pays, il se fit moine au monastère nommé alors Meldun, et depuis Malmesbury, fondé de nouveau par un solitaire irlandais, nommé Maudulfe; d'abord il vécut en ermite, mais, n'ayant pas de quoi subsister, il se mit à enseigner, et plusieurs de ses disciples embrassèrent à son exemple la profession monastique; ce qui produisit un monastère depuis fort

(1) C. 60, 61.

(2) B. v, Hist. c. 20.

(3) Ib. c. 21.

(4) Elog. tom. 3, Act. SS.

Ben. p. 222, Vita tom. 5, p.

7, 20.

célèbre. Adelme, ayant étudié quelque temps les arts libéraux, retourna à Cantorbéry pour s'y perfectionner sous l'abbé Adrien, et y demeura jusqu'à ce que sa santé l'obligea à retourner chez lui. Il fut le premier des Anglois qui apprit les règles de versification latine. Il cultiva aussi la poésie angloise, et fit en sa langue vulgaire des cantiques pour retenir le peuple, qui, étant encore demi-barbare, se retiroit promptement sitôt que la messe étoit dite. Adelme se mettoit sur un pont à la sortie de la ville, et chantant lui-même ses cantiques retenoit le peuple agréablement, et leur insinuoit les vérités de la religion, qu'ils n'auroient pas écoutées dans des sermons.

Outre la poétique, il étudia aussi les lois romaines, le calcul et l'astronomie; et la réputation de sa doctrine fut si grande, qu'il étoit consulté non-seulement par ses compatriotes, mais par des étrangers, comme les Ecossois, et qu'il venoit des François s'instruire sous lui. Il ne les formoit pas moins à la vertu qu'aux sciences, et s'y exerçoit lui-même sérieusement. Il ne sortoit point du monastère sans nécessité, il s'appliquoit à la lecture et à l'oraison, et, pour se mortifier, se mettoit quelquefois dans une fontaine jusqu'aux épaules, même durant les nuits d'hiver, et y récitait le psautier. Il fut ordonné prêtre par Leuther, évêque d'Wessex, qui confirma l'établissement du nouveau monastère de Meldun, et l'en fit abbé l'an six cent soixante-quinze, à la prière des autres abbés de son diocèse. Ce monastère s'accrut considérablement sous Adelme, la réputation de sa doctrine et de sa piété lui attirant des disciples de tous côtés. Pendant qu'il en étoit abbé, il fut chargé, par un concile tenu dans le royaume des Merciens, d'écrire contre les erreurs des Bretons, et en ramena plusieurs à l'observation légitime de la pâque (1).

L'an sept cent cinq, saint Heddi, évêque de Worchester, ou d'Wessex, étant mort, le diocèse fut partagé en deux. On en donna un à Daniel, dont le siège fut à Winchester. On mit l'autre siège à Schirburn, et saint Adelme en fut ordonné évêque en sa vieillesse, par l'archevêque Britualde, son ancien compagnon d'étude et de la vie monastique. Après l'avoir consacré il le tint quelque temps auprès de lui pour profiter de ses conseils. Saint Adelme ne vécut que quatre ans dans l'épiscopat, et mourut l'an sept cent neuf, le vingt-cinquième de mai, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2). Il est fameux par ses écrits. Outre le livre contre les erreurs des Bretons, il en écrivit un en prose et en vers. Nous avons ces deux traités, et dans le dernier il fait l'éloge de plusieurs saints, entre autres de saint Benoît, qu'il loue comme le premier maître de la vie monastique. Il avoit aussi écrit des huit vices, quelques énigmes, et quelques lettres. L'abbé

(1) B. v, Hist. c. 19.

(2) Martyr. R. 25 mai.

Adrien, qui avoit été maître de saint Adelme, mourut la même année sept cent neuf.

#### XXI. Pictes quittent le schisme.

Saint Cœlfrid, disciple et successeur de saint Benoît Biscop, gouvernoit alors les deux monastères de Viremouth et de Jarrou (1). Il avoit été à Rome avec son maître, et étoit très-instruit de tout ce qui regardoit sa profession, plein de ferveur et de zèle. Il accrut les revenus de ses monastères, y fit plusieurs oratoires, les pourvut d'ornements et de vases sacrés. Surtout il augmenta la bibliothèque que Benoît avoit commencée. Il y ajouta trois bibles de la nouvelle version, c'est-à-dire de saint Jérôme, qu'il avoit apportées de Rome, et un livre de cosmographie d'un ouvrage merveilleux. Il obtint du pape Sergius un privilège semblable à celui que Benoît avoit obtenu du pape Agathon; et ce dernier fut confirmé dans un concile par les souscriptions des évêques et du roi Alfred.

Vers l'an sept cent dix, Naïton, roi des Pictes, qui habitoit la partie septentrionale de la Bretagne, nommée à présent Ecosse, instruit par la méditation fréquente des Ecritures, renonça à l'erreur qu'il avoit suivie jusqu'alors touchant l'observation de la pâque, et ramena tout son peuple à l'observance catholique (2). Les Pictes avoient eu pour apôtre saint Colomban l'ancien, qui, étant Irlandais, leur avoit enseigné les traditions de son pays (3). Le roi Naïton, voulant donc ramener ses sujets aux observances catholiques, pour le faire avec plus de facilité et d'autorité, chercha du secours chez les Anglois, et envoya des députés à saint Cœlfrid, le priant de l'instruire sur ce sujet. Il lui demandoit aussi des architectes pour bâtir dans son pays une église de pierre à la manière des Romains: promettant de la faire dédier en l'honneur de saint Pierre, et de suivre avec son peuple l'usage de l'Eglise romaine, autant que l'éloignement et la différence du langage le pourroient permettre. Saint Cœlfrid lui envoya des architectes, et lui écrivit une grande lettre, où il prouve doctement que l'on doit célébrer la pâque comme l'Eglise catholique, la troisième semaine du premier mois, et toujours le dimanche. Il y marque les divers cycles d'Eusèbe, de Théophile, de saint Cyrille, et enfin celui de Denis le petit, qui duroit encore. Quant à la tonsure, il reconnoît que c'est une chose indifférente en soi; mais il soutient que l'on doit préférer celle de saint Pierre, où la couronne étoit entière, à celle de Simon le magicien, qui n'étoit que par devant. Il suppose cette tradition, dont il ne paroît pas que per-

(1) Act. SS. Ben. t. 2, p. 1011.

(2) Act. SS. Ben. t. 3, p. 202, Ben. v, c. 22.

(3) Sup. l. xxxvi, n. 10.

sonne doutât alors. Cette lettre ayant été lue en présence du roi Naïton et de plusieurs hommes doctes, et ayant été traduite exactement en sa langue, il se leva du milieu des seigneurs entre lesquels il étoit assis, se mit à genoux, et rendit grâce à Dieu d'avoir été assez heureux pour recevoir d'Angleterre un tel présent. Je savois déjà bien, ajouta-t-il, que c'étoit la vraie manière de célébrer la pâque. Mais j'en vois maintenant si clairement la raison, qu'il me semble que je n'y entendois rien auparavant. C'est pourquoi je vous déclare que je veux toujours l'observer ainsi avec tout mon peuple, et j'ordonne que tous les clercs de mon royaume prennent aussi cette tonsure. Cet ordre fut aussitôt exécuté, et par tout le pays des Pictes on fit faire, par ordre public, des copies du cycle pascal de dix-neuf ans au lieu de celui de quatre-vingt-quatre ans dont on se servoit auparavant.

#### XXII. Le pape à Constantinople.

Cependant l'empereur Justinien envoya un ordre au pape Constantin de venir à Constantinople. Le pape obéit, et s'embarqua à Porto, le cinquième d'octobre, indiction neuvième, c'est-à-dire l'an sept cent dix (1). Il fut suivi par deux évêques, trois prêtres et quelques autres clercs en petit nombre. Pendant son absence, Jean, surnommé Rizocope, patrice et exarque, vint à Rome, où il égorga Saül, diacre et vidame; Pierre, trésorier; Sergius, prêtre et abbé; Sergius, ordonnateur. De là il alla à Ravenne, où, par un juste jugement de Dieu, il mourut d'une mort honteuse. Le pape, ayant passé l'hiver à Otrante, arriva à Constantinople et de là à Nicomédie, où l'empereur le vint trouver de Nicée. Le dimanche, le pape célébra la messe devant l'empereur, qui communia de sa main, le pria d'intercéder pour ses péchés, et renouvela tous les privilèges de l'Eglise, après quoi il le renvoya. On ne dit point quel étoit le sujet de ce voyage; et ce qu'on y voit de plus remarquable, c'est que le pape reçut partout de très-grands honneurs. Il rentra à Rome le vingt-quatrième d'octobre, indiction dixième, l'an sept cent onze, ayant été un an entier à son voyage, pendant lequel il ordonna douze évêques en divers lieux.

#### XXIII. Mort de Justinien. Philippique, empereur.

Trois mois après la nouvelle vint à Rome que l'empereur Justinien avoit été tué, et Philippique mis en sa place; et on en fut affligé, parce que le nouvel empereur étoit hérétique (2). Justinien se rendit si odieux par ses cruautés, que l'armée qu'il avoit envoyée contre la ville de Chersonne, prit le parti des assiégés,

(1) Anast.

(2) S. Niceph. p. 30. Th. an. 6, p. 310.



et proclama pour empereur un Arménien, nommé Bardane, qui y étoit en exil, et l'appela Philippique. Il vint droit à Constantinople, et cependant on envoya contre Justinien qui en étoit sorti, et qui fut pris. On lui coupa la tête, que Philippique envoya en Occident, et jusqu'à Rome. Tibère, fils de Justinien, étoit à Constantinople, et se réfugia dans l'église de Blaquerne, où il tenoit d'une main un des pieds de la sainte table, de l'autre main la vraie croix, et avoit des reliques à son cou. Mais deux patrices, Maur et Jean, étant survenus, ce dernier entra dans le sanctuaire, et, sans s'arrêter aux larmes d'Anastase, mère de Justinien et aïeule de Tibère, qui étoit présente et se jetoit à leurs pieds, il arracha Tibère du lieu saint, après lui avoir ôté la croix qu'il posa sur l'autel, et le reliqua qu'il mit lui-même à son cou. On enleva le jeune homme hors de l'église, et, l'ayant étendu par terre, on l'égorgea. Telle fut la fin de Justinien et de son fils (1). Bardane ou Philippique étoit monothélite, comme ayant été instruit dès l'enfance par l'abbé Etienne, disciple de Macaire d'Antioche. Longtemps avant que d'être empereur, il alla voir un jour un reclus du monastère de Callistrate, qui étoit astrologue et lui dit que l'empire lui étoit destiné. Bardane en fut troublé; mais le reclus lui dit : Si Dieu l'ordonne, y résisterez-vous? Or, je vous avertis que l'on a mal fait de tenir le sixième concile. Abolissez-le quand vous régnerez, et votre règne sera long et heureux. Bardane le lui promit avec serment (2). Mais quand il vit Léonce empereur à la place de Justinien, il alla trouver le reclus, qui lui dit : Ne vous pressez pas, vous serez empereur. Il y retourna voyant régner Apsimare, et le reclus lui dit encore : Ne vous pressez point, l'empire vous attend. Apsimare, l'ayant appris, fit fouetter Bardane, lui fit raser la tête, et l'envoya chargé de fers à Céphalonie, mais Justinien étant rétabli le rappela (3).

Philippique, étant donc parvenu à l'empire, tint parole à son reclus; car, avant que d'entrer dans le palais, il en fit ôter l'image du sixième concile qui étoit dans le vestibule, disant qu'il n'y entreroit point autrement (4). Ensuite il fit tenir un concile où le sixième concile général fut condamné, et le reclus devint aveugle la même année. L'empereur fit aussi chasser de l'église le patriarche Cyrus, le confina dans le monastère de Chora, et mit à sa place Jean, monothélite comme lui. Germain, métropolitain de Cyzique (5), favorisa aussi cette entreprise de l'empereur, aussi bien qu'André, évêque de Crète, Nicolas, savant médecin et questeur, Elpide, diacre de la grande église, Antiochus, garde des chartes, et plusieurs

autres, tant évêques que sénateurs; et Philippique persécuta ceux qui ne voulurent pas souscrire à ce concile, jusqu'à en bannir quelques-uns. Il fit mettre dans les dyptiques les noms de Sergius, d'Honorius, et des autres que le sixième concile avoit condamnés, releva leurs images. Peu de temps après, ayant trouvé dans le palais les actes du sixième concile, écrits de la main d'Agathon, alors diacre et bibliothécaire de la grande église de Constantinople, il les fit brûler publiquement.

Il envoya au pape Constantin une lettre où son erreur étoit exprimée, mais le pape la rejeta de l'avis de son conseil (1). Le zèle du peuple en fut excité, et on éleva dans l'église de Saint-Pierre une image qui contenoit les six conciles généraux. Le peuple alla plus loin, il ne souffrit point que l'image de l'empereur hérétique fût portée dans l'église, ni son nom prononcé à la messe : il ne voulut recevoir ni ses lettres ni sa monnaie. Il refusa de reconnaître Pierre, envoyé de Ravenne avec des lettres de l'empereur pour avoir le gouvernement de Rome, et Cristofle, qui en étoit en possession, lui résista à main armée. Il y eut un combat dans la rue sacrée devant le palais, où plus de vingt-cinq hommes, tant de l'un que de l'autre parti, furent tués. Enfin le pape envoya des évêques avec des évangiles et des croix qui apaisèrent la sédition. Le parti de Pierre étoit le plus foible, et lui-même désespéroit de sa vie; mais l'autre parti se retira à l'ordre du pape : ce qui releva celui de Pierre, comme s'il eût été victorieux. Peu de temps après, on apprit, par des lettres de Sicile, que Philippique avoit été déposé, et Anastase, catholique, reconnu empereur. Ce qui couvrit les hérétiques de confusion. Toutefois, Pierre obtint à la fin le gouvernement de Rome.

#### XXIV. Philippique déposé. Anastase II, empereur.

Philippique demuroit oisif dans son palais, tenant des discours d'un homme sensé, mais menant une vie honteuse, car il étoit débauché et dissipateur (2). Ainsi la troisième année de son règne qui étoit l'an sept cent quatorze, sa négligence ayant donné occasion à une incursion des Bulgares, les principaux officiers des troupes de sa maison, nommées en latin *obsequium*, conspirèrent contre lui. La veille de la Pentecôte, comme il dormoit, faisant la méridienne après un grand repas qu'il avoit donné aux plus nobles de Constantinople, on le fit lever, et on le mena à l'Hippodrome, où il eut les yeux crevés. Le lendemain, jour de la Pentecôte, le peuple étant assemblé dans la grande église, on élut empereur Artémius, premier secrétaire, et on le nomma

(1) Agath. t. 6, Conc. p. 1405, A. Theoph. p. 319.  
(2) Sup. l. xv, n. 54.

(3) Ib. n. 57.  
(4) Agath. Ep.  
(5) S. Nic. p. 31.

(1) Anast. 6, Conc. p. 1405, B. V.  
(2) S. Niceph. p. 32. Th. Papebr. Chr. in Constant. p. 116.  
an 2, p. Agath. Epil. tom.

Anastase. Il fut proclamé d'un commun consentement du sénat, du clergé, des troupes qui se trouvoient à Constantinople et de tout le peuple de la ville, et couronné dans le sanctuaire par le patriarche Jean. En même temps, tous les évêques présents et tout le clergé firent proclamer le sixième concile, et remettre son image avec celle des cinq autres au lieu d'où Philippique l'avoit ôtée pour y mettre la sienne avec celle de Sergius. L'empereur Anastase écrivit au pape Constantin une lettre par laquelle il faisoit profession de la foi catholique, et recevoit le sixième concile (1). Cette lettre fut rendue au pape par Scholastique, chambellan de l'empereur, patriarce, et exarque d'Italie, qui ensuite s'en alla à Ravenne.

Jean, patriarche de Constantinople, écrivit aussi au pape Constantin une grande lettre, où il se plaint que la tyrannie du règne passé l'a empêché de lui envoyer à l'ordinaire ses lettres synodiques (2). Il ajoute, parlant de Philippique : Il vouloit mettre dans ce siège un homme qui n'étoit point du corps de notre Eglise, et qui avoit les mêmes erreurs que lui; mais, par les instances de notre clergé, il me fit ordonner malgré ma résistance; et après avoir dit comme Philippique fit anathématiser le sixième concile, il ajoute : Quelques-uns me disoient déjà tout bas qu'il falloit rejeter le concile de Chalcedoine, comme étant le fondement du sixième concile, je ne dis point combien il m'a tourmenté pour m'obliger à vous écrire, conformément à son erreur, ni de quel ménagement j'ai eu besoin pour retenir et modérer le mal que je ne pouvois empêcher. L'apocryphe que vous avez ici peut vous en rendre témoignage, lui à qui dans le fort du mal j'ai déclaré avec serment la pureté de ma foi. Il dit ensuite expressément qu'il reconnoît en Jésus-Christ deux volontés naturelles et deux opérations naturelles, et qu'encore que Philippique ait brûlé l'exemplaire du sixième concile qui étoit dans le palais, il n'y a rien gagné; car, ajoute-t-il, nous avons conservé soigneusement par devers nous les actes de ce concile, où sont les souscriptions des évêques et de l'empereur (3); et d'ailleurs nous avons l'exemplaire écrit de la main de Paul, depuis évêque de cette église. Enfin il prie le pape de lui pardonner le passé et de lui envoyer ses lettres synodiques en signe de charité mutuelle, comme de son côté il envoyoit les siennes avec cette lettre. Il ne paroît point que le pape Constantin y ait fait de réponse, mais le diacre Agathon en mit copie à la fin des actes du sixième concile avec un avertissement qui commence ainsi (4).

Moi Agathon, indigne diacre et garde-chartes de la grande église de Constantinople,

(1) Anast. 6, Conc. p. 1405, B. V.  
(2) Tom. 6, Concil. p. 116.  
(3) P. 1413, B; 1416, C.  
(4) Epil. Agath. p. 1408, B.

protonotaire et second chancelier du vénérable conseil patriarcal, il y a environ trente-deux ans, étant encore jeune dans l'ordre des lecteurs et notaires, je servis au saint concile sixième œcuménique, dont j'écrivis de suite tous les actes avec Paul, de sainte mémoire, depuis patriarche de cette église, alors laïque et secrétaire de l'empereur, et avec quelques autres. Je mis au net de ma main en lettres ecclésiastiques tous les volumes des actes qui furent scellés et déposés dans le palais impérial pour y être gardés sûrement avec la définition de foi du même concile. J'écrivis de même les copies souscrites de la définition de foi qui furent données aux cinq sièges patriarcaux, par ordre de l'empereur Constantin, de pieuse mémoire, qui l'ordonna ainsi, afin que la foi fût à couvert de toute falsification ou altération. Or, Dieu m'ayant fait la grâce de vivre jusqu'à ce jour, j'ai résolu d'écrire le présent exemplaire de ma propre main, principalement à cause de ce que je vais dire. Il raconte ensuite comment l'empereur Philippique a fait brûler l'exemplaire du sixième concile écrit de sa main, qu'il avoit trouvé dans le palais, comme Philippique a été déposé et Anastase couronné empereur. Comme l'image du sixième concile a été rétablie, et comme le patriarche a écrit au pape. Les trente-deux ans, depuis le sixième tenu en six cent quatre-vingt-un, marquent l'an sept cent treize; et les lettres ecclésiastiques, dont Agathon dit qu'il se servit en mettant les actes au net, sont quelque forme particulière d'écriture, apparemment plus belle que pour les actes vulgaires. Au reste, ce récit est important, pour faire voir avec quel soin les actes du sixième concile furent écrits et conservés.

#### XXV. Musulmans en Espagne.

En Espagne, le royaume des Goths fut éteint l'an sept cent treize (1). Le roi Vitisa avoit fait aveugler le fils du roi Récesvinde, nommé Théofrède, dont le fils Roderic, étant soutenu par les grands, se révolta contre lui, le fit aveugler lui-même, et fut proclamé roi, ère sept cent quarante-neuf, l'an sept cent onze; mais il ne régna qu'un an, car l'année suivante, sept cent douze, ère sept cent cinquante, l'an quatre-vingt-treize de l'hégire, les Arabes musulmans, déjà maîtres de l'Afrique, passèrent en Espagne. Le gouverneur d'Afrique, pour le calife Oualid, étoit un vieillard, nommé Mousa ou Moïse, qui y envoya d'abord quelques troupes sous la conduite de Tarie. Le roi Rodrigue voulut s'opposer à lui avec une armée; mais, comme les Goths indignés de sa révolte, et jaloux de sa puissance ne lui étoient pas fidèles, il fut défait, et les Arabes s'établirent en Espagne. L'année suivante, sept cent treize, Mousa y passa lui-même et s'avança jusqu'à

(1) Roder. Tolet. l. II, c. 17, 18. Isid. Pacen. p. 11.



Tolède. L'archevêque Sindère de avait fui de peur des Arabes, abandonnant son troupeau contre les canons, et s'étoit retiré à Rome (1). Oppa, fils du roi Egica, usurpateur de ce siège, rendit la ville à Mousa, qui fit mourir les principaux, et soumit toute l'Espagne jusqu'à Sarragoce, qu'il trouva ouverte (2). Il brûloit les villes, faisoit mettre en croix les citoyens les plus puissants, égorgé les jeunes gens et les enfants, et mettoit la terreur partout. Les villes qui restoient demandèrent la paix et se soumirent; toutefois, plusieurs habitants s'enfuirent dans les montagnes, et plusieurs y périrent de faim et de misère; les Arabes firent leur capitale de Cordoue, qui l'avoit été sous les Romains. Ainsi finit le royaume des Goths en Espagne, ayant duré près de trois cents ans, depuis l'an quatre cent quinze qu'ils y entrèrent, sous la conduite d'Athaulpe, jusqu'à cette année sept cent treize.

#### XXVI. Mort de Constantin. Grégoire II, pape.

Félix, archevêque de Ravenne, ayant été rappelé de son exil (3), se réconcilia avec le pape Constantin, et donna sa confession de foi et les lettres que ses prédécesseurs avoient accoutumé de remettre aux archives de l'église romaine; aussi le pape le rétablit dans son siège, tout aveugle qu'il étoit. Benoît, archevêque de Milan, vint aussi à Rome pour faire ses prières, et se présenter au pape; il disputa pour le droit de consacrer l'évêque de Pavie, mais il perdit sa cause, parce que de toute antiquité ce droit appartenait au pape. L'évêque de Pavie étoit en ce temps-là Pierre, illustre par sa vertu, et qui avoit gardé la virginité, et que l'Eglise honore le septième de mai (4). Le pape Constantin mourut après sept ans de pontificat, et fut enterré à Saint-Pierre le neuvième avril, indiction treize, l'an sept cent quinze, sous l'empereur Anastase. En une ordination, il avoit fait dix prêtres et deux diacres, et en divers lieux soixante-quatre évêques (5). Après sa mort, le saint-siège vqua quarante jours. Ensuite on ordonna pape Grégoire II, natif de Rome, fils de Marcel, et il tint le saint-siège quinze ans huit mois et vingt jours, sous quatre empereurs, Anastase, Théodose, Léon et Constantin. Il avoit été élevé dès sa tendre jeunesse dans la maison patriarcale de Latran, sous le pape Sergius, et fut sous-diacre, sacellaire et bibliothécaire (6). Il suivit à Constantinople le pape Constantin, et l'empereur l'ayant interrogé sur plusieurs articles, il satisfait à toutes ses questions par d'excellentes réponses, car il étoit fort instruit de l'Écriture sainte, et s'expliquoit heureusement. Ses mœurs étoient pures, son courage ferme, et il

soutint vigoureusement les droits de l'Eglise. Dès l'entrée de son pontificat il commença à réparer les murs de Rome, mais divers inconvénients qui survinrent l'empêchèrent d'achever. Il répara diverses églises ruinées, il reçut de Jean, patriarche de Constantinople, une lettre synodale, et y fit réponse; mais la même année, seconde de l'empereur Anastase, Jean fut déposé, et Germain, évêque de Cyzique, transféré à Constantinople le onzième d'août, indiction treizième, l'an sept cent quinze (1). L'acte de sa translation portoit qu'elle étoit faite par le suffrage et l'approbation des prêtres, des diacres et de tout le clergé, du sénat et du peuple de Constantinople, en présence de Michel, prêtre et apocrisiaire du siège apostolique, et des autres prêtres et évêques, sous l'empereur Artémus. Germain étoit fils de Justinien, patrice que l'empereur Constantin Pogonat fit mourir pour avoir trempé dans la mort de Constantin, son père, et en même temps il rendit Germain eunuque (2).

#### XXVII. Anastase déposé. Théodose, puis Léon, empereurs.

Valid, calife des musulmans, ayant régné neuf ans et huit mois, mourut l'an quatre-vingt-quinze de l'hégire, sept cent quinze de J.-C., et son frère Soliman lui succéda (3). Il fit de grands préparatifs pour armer une flotte contre les Romains, ce que l'empereur Anastase ayant appris, il voulut le prévenir, et arma promptement une flotte qu'il fit commander par Jean, diacre de la grande Eglise, qui étoit alors logothète ou trésorier général. Les troupes de l'obsequium, qui étoient les plus puissantes, se mutinèrent à Rhodes, où étoit le rendez-vous général, et tuèrent le diacre Jean, après quoi la flotte se dissipa, et les rebelles, retournant à Constantinople, passèrent à Adramyte en Natolie, où, ayant trouvé un receveur des revenus publics, nommé Théodose, qui ne songeoit qu'à vivre en paix, ils le forcèrent à être leur chef, le proclamèrent empereur, et le rendirent maître de Constantinople. Anastase, ne pouvant lui résister, prit l'habit monastique, et fut confiné à Thessalonique, après avoir régné deux ans et neuf mois.

Théodose étoit catholique comme lui, mais il ne régna qu'un an et deux mois. Léon, qui commandoit les troupes des provinces orientales, tenoit toujours le parti d'Arthémus ou Anastase, et défendoit ces provinces contre les musulmans. Il s'avança jusqu'à Nicomédie, où il prit le fils de l'empereur Théodose, qui, se sentant le plus faible, consulta le patriarche Germain et le sénat: et Léon lui ayant promis sûreté, il lui céda l'empire. Il fut or-

donné clerc avec son fils, et ils passèrent le reste de leur vie en paix (1). Théodose mourut à Ephèse, et fit mettre sur son tombeau *hygeya*, c'est-à-dire en grec santé. Quelques-uns disoient qu'il s'y faisoit des miracles (2). Ainsi Léon fut reconnu empereur le vingt-cinquième de mars sept cent dix-sept, et régna vingt-quatre ans (3). Mais ces fréquentes révolutions affaiblirent extrêmement l'empire et la ville de Constantinople, les études s'anéantirent, et l'art militaire se perdit; les meurtres, les captivités, les prises de villes furent fréquentes, les ennemis couraient impunément les terres de l'empire, et les musulmans venoient jusqu'aux portes de Constantinople.

#### XXVIII. Clercs portant les armes.

L'Italie étoit en proie aux Lombards. Ils prirent Cumes au préjudice de la paix, et refusèrent de la rendre, quelque instance que le pape Grégoire II leur en fit, les menaçant par ses lettres de la colère de Dieu pour cette supercherie, et leur offrant de grands présents s'ils rendoient cette ville. Le pape très-affligé, mais se confiant en Dieu, s'appliquoit à encourager par ses lettres le peuple de Naples et le duc Jean, qui y commandoit, suivant ses ordres. Ils surprirent de nuit la ville de Cumes, ayant à leur tête le duc Jean et un sous-diacre, nommé Théodime; et le pape ne laissa pas de donner pour la racheter trente livres d'or qu'il avoit promises. Ce sous-diacre, à la tête des troupes, est remarquable, aussi bien que le diacre qui commandoit la flotte de l'empereur Anastase (4). On voit quelque temps auparavant Zénon, diacre de l'église de Pavie, qui, s'étant revêtu des armes du roi Cunibert, se fit tuer pour lui dans un combat.

Dans ce même temps du pape Grégoire II, Savaric, évêque d'Auxerre, étant de grande naissance, commença à s'écarter des devoirs de sa profession, et à s'occuper d'affaires temporelles plus qu'il ne convenoit à un évêque; en sorte qu'il attaqua à main armée les pays d'Orléans, de Nevers, de Tonnerre, d'Avalon et de Troyes, et les joignit à ceux de son obéissance (5). Enfin, comme il marchoit avec une grande troupe vers la ville de Lyon pour la subjuguier, il périt d'un coup de foudre; c'étoit sous le règne de Dagobert III, l'autorité royale étant presque éteinte en France, et les guerres civiles fréquentes. Pépin, l'ancien maire du palais, étoit mort l'an sept cent quatorze, au mois de décembre, après avoir gouverné pendant vingt-sept ans.

#### XXIX. Saint Rigobert, archevêque de Reims.

Il laissa entre autres enfants, Charles, de-

puis surnommé Martel, à qui la même année naquit un fils qui fut baptisé par saint Villebrod, et nommé Pépin, comme son aïeul. Charles succéda à la puissance de son père, mais ce ne fut pas sans opposition, principalement de la part de Reinfroi, maire du palais d'Austrasie, et de Chilpéric II, qu'il avoit fait déclarer roi. Charles, leur faisant la guerre, voulut se saisir de Reims, mais il en trouva les portes fermées; et saint Rigobert, qui en étoit évêque, s'étoit saisi des clefs. Il logeoit sur une des portes, et Charles lui cria de la faire ouvrir, afin qu'il pût aller faire ses prières à l'église Notre-Dame (1). Saint Rigobert lui répondit: Je ne vous ferai point ouvrir que je ne voie quel sera l'événement de cette querelle; car je ne veux pas vous abandonner cette ville dont je suis chargé, pour la piller comme vous en avez déjà pillé d'autres. Charles en colère le menaça que, s'il revenoit victorieux, il ne le laisseroit pas à Reims. Il tint parole, et, étant devenu le maître, il chassa saint Rigobert de son siège, quoique ce saint évêque fût son parrain, et mit à sa place Milon, qui jouissoit déjà de l'évêché de Trèves, quoiqu'il ne fût clerc que par la tonsure, et qui occupa injustement ces deux grands sièges pendant quarante ans.

Saint Rigobert avoit succédé dans le siège de Reims à saint Rieul, dont il étoit parent (2). Il rétablit la discipline dans son clergé, et fut le premier qui leur fit un trésor commun du revenu de plusieurs terres qu'il leur donna. On en compte six qui comprenoient plus de quarante manses ou familles, et dont la principale étoit Germicourt, que Pépin lui avoit donnée. Le clergé de Reims vivoit du revenu de ses terres, et les serfs qui les habitoient leur rendoient toutes sortes de services, comme de faire la cuisine, chauffer le bain, enterrer les morts. Saint Rigobert, étant banni de son pays, se retira en Gascogne; car l'Aquitaine étoit du parti de Chilpéric. On lui permit ensuite de revenir à Reims, mais sans le rétablir dans son siège; et il se contenta d'avoir la liberté de dire la messe sur l'autel de Notre-Dame, et de visiter quelques autres églises. Il demeuroit à Germicourt, où il mourut, l'an sept cent trente-trois, le quatrième de janvier, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire; son corps fut depuis transféré au monastère de Saint-Thierry (3).

#### XXX. Capitulaire de Grégoire II.

Les conversions continuoient dans la Germanie, et nous trouvons un capitulaire ou instruction, donné par le pape Grégoire II à Martinien, évêque, George, prêtre, et Dorothee, sous-diacre, tous deux de l'église ro-

(1) Sup. n. 10. (4) Paul. diac. iv, Hist. c. ult. Martyr. R. 7 mai.  
(2) Rod. iii, c. 10. (5) V. Papb. conat.  
(3) Anast. Sup. n. 17. (6) Anast. et Pape.

(1) Theophil. an. 2, p. 322. (3) Elmac. c. 13, 14. Th. an. 2. Arte. p. 322. S. Nic. n. 22.  
(2) Anast. Zonar. l. 14, p. 33, 34.

(1) Theoph. p. 327. (4) Paul. diac. v, Hist. c. 40.  
(2) Cedr. tom. 1, p. 450, 40. (5) T. 1, ib. Lab. Hist. Ep. Ant. c. 26.  
(3) S. Nic. p. 34, B.

(1) Flod. Hist. ii, c. 12. 11. Vit. ap. Boll. 4 jan. 101,  
(2) Hinem. Pras. in Vit. p. 174  
S. Rigod. Flod. ii, Hist. c. (3) Mart. R. 4 jan.



maine, qu'il envoyoit en Bavière (1). Ce capitulaire est daté du quinzième mars, la troisième année de l'empereur Anastase, c'est-à-dire l'an sept cent seize, il contient treize articles; et le pape y parle à peu près ainsi :

Après avoir rendu nos lettres, vous délibérez avec le duc de la province pour faire une assemblée des prêtres, des juges et de tous les principaux de la nation; et, ayant examiné les prêtres et les ministres, vous donnerez le pouvoir de sacrifier, de servir et de chanter à ceux dont vous trouverez l'ordination canonique et la foi pure, et leur ferez observer la tradition de l'église romaine; vous défendrez aux autres toute fonction, et leur donnerez des successeurs; vous pourvoirez en chaque église que l'on y célèbre la messe, les offices du jour et de la nuit, et la lecture des saintes Écritures; vous établirez des évêchés, ayant égard à la distance des lieux et à la juridiction de chaque duc, et vous réglerez les dépendances de chaque siège; s'il y en a trois, quatre ou plus, vous réserverez le principal siège pour un archevêque; et, ayant assemblé trois évêques, vous en ordonnerez de nouveaux, par l'autorité de saint Pierre; si vous trouvez un homme digne de remplir la place d'archevêque, vous nous l'enverrez avec vos lettres, ou vous l'amènerez avec vous. Si vous n'en trouvez pas de capable, vous nous le ferez savoir, afin que nous en envoyions d'ici. Vous recommanderez à ceux que vous ordonnerez évêques de ne point faire d'ordinations illicites, marquant en particulier les irrégularités, de conserver les biens de l'Eglise, et en faire quatre parts, de ne faire les ordinations que dans les temps marqués, et n'administrer le baptême qu'à Pâques et à la Pentecôte, hors les cas de nécessité. Au reste, toute la religion est soumise à l'évêque, et tous les chrétiens obligés à lui obéir (2).

Touchant le mariage, enseignez qu'on ne doit ni le condamner sous prétexte de continence, ni donner occasion à la débauche, sous prétexte de mariage. Défendez le divorce, la polygamie, les conjonctions incestueuses entre parents; enseignez que la continence est préférable au mariage; ne permettez pas que l'on juge immonde aucune viande, sinon celle qui aura été immolée aux idoles, ou que l'on s'arrête ni aux songes, ni aux augures. Défendez les enchantements, les maléfices et les observations de certains jours; défendez de jeûner le dimanche, et aux fêtes de Noël, de l'Épiphanie et de l'Ascension, et de recevoir les offrandes de ceux qui sont en division. Enseignez que tous ont besoin de pénitence pour les péchés journaliers; enseignez la résurrection des corps et l'éternité des peines de l'enfer, rejetant ceux qui prétendent que les dé-

mons reviendront à la dignité angélique (1). Telle est l'instruction du pape Grégoire II, pour la Bavière.

#### XXXI. Saint Rupert de Salzbourg.

Cette province avoit alors deux évêques fameux, saint Rupert de Salzbourg et saint Corbinien de Frisingue, tous deux François. Saint Rupert ou Robert, suivant notre prononciation, étoit de la race des rois de France, et évêque de Wormes la seconde année du règne de Chilpéric III, l'an six cent quatre-vingt-seize (2). Sa réputation étant venue jusqu'à Théodon, duc de Bavière, il lui envoya des députés pour le prier instamment de venir instruire la province du Norique. Le saint évêque y envoya d'abord des missionnaires, puis il y alla lui-même; et le duc, plein de joie, vint au devant jusqu'à Ratisbonne, où il le reçut avec grand honneur. Saint Rupert, l'ayant instruit tant de la morale que de la foi catholique, le baptisa avec plusieurs de la nation, tant des nobles que du peuple. Il est certain que, dès le temps du roi Théodoric I<sup>er</sup>, les Bavares avoient reçu la religion chrétienne, comme il paroît par leurs lois. Il faut donc croire qu'il s'y étoit mêlé des hérétiques dont le baptême étoit nul, comme des bonosiaques ou photiniens, ou que la négligence des rois fainéants les avoit laissés retomber dans l'idolâtrie.

Le duc Théodon, étant converti, promit à saint Rupert de choisir un lieu pour établir un siège épiscopal, et de bâtir des églises et des logements pour les ecclésiastiques. Le saint évêque s'embarqua sur le Danube, et vint jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, prêchant la foi. En revenant, il arriva à Laureac, autrefois métropole du Norique, et à présent nommé Lorch, où il guérit plusieurs malades par ses prières, et convertit plusieurs personnes. Ensuite, ayant appris qu'en un lieu nommé Juvare il y avoit eu quantité d'édifices merveilleux alors, presque ruinés et couverts d'arbres, il y alla lui-même, et demanda ce lieu au duc Théodon, qui le lui accorda volontiers avec les terres des environs à l'étendue de deux lieues. Saint Rupert y établit son siège épiscopal, bâtit une belle église en l'honneur de saint Pierre, avec un cloître et les logements des clercs, c'est-à-dire des moines, pour y célébrer l'office tous les jours. Ce monastère de saint Pierre de l'ordre de saint Benoît subsiste encore à présent à Salzbourg, qui est l'ancienne Juvare; mais le siège épiscopal a été transféré à l'église de Saint-Rupert.

Ce saint évêque, ayant besoin d'ouvriers pour l'aider à prêcher l'Évangile, retourna en

son pays, et en amena douze, avec Erentrude, sa nièce, qui s'étoit consacrée à Dieu (1). Il fonda pour elle un monastère en l'honneur de la Sainte-Vierge, sur une montagne prochaine. On le nomma Nonbert, c'est-à-dire le mont des Nonnains, et elle en fut la première abbesse. Il continuoit à visiter assidûment tout le pays, à bâtir des églises, et à ordonner des clercs. Enfin, après s'être donné un successeur, il mourut l'an sept cent dix-huit, le jour de Pâques, vingt-septième mars, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

#### XXXII. Saint Corbinien de Frisingue.

Saint Corbinien étoit né à Châtres, près de Paris. Dès sa jeunesse, il se donna à Dieu, et se retira près de l'église de Saint-Germain de Châtres, où avec ses domestiques il forma un petit monastère (3). Plusieurs personnes venoient recevoir ses instructions, et lui faisoient des offrandes, dont il ne prenoit que le nécessaire pour vivre, et donnoit le reste aux pauvres. Sa réputation vint jusqu'à Pépin, maire du palais, qui se recommanda à ses prières; et, comme les plus grands seigneurs venoient le visiter, il quitta sa cellule au bout de quatorze ans de retraite, s'en alla à Rome, et se présenta au pape, qui devoit être Constantin. Il lui découvrit ses peines intérieures, et la crainte qu'il avoit que les visites et les offrandes des séculiers ne fussent cause de sa perte; mais le pape, ayant pris l'avis de son conseil, crut devoir mettre une si grande lumière sur le chandelier, et l'ordonna évêque: l'ayant fait passer partout les degrés, il lui donna le pallium et le pouvoir de prêcher par tout le monde avec la bénédiction de saint Pierre. Corbinien se soumit, quoiqu'avec une extrême répugnance, et revint prêcher par toute la Gaule avec un grand succès, tant sur les peuples que sur les moines et le clergé. La négligence de la plupart des évêques, et la chute de la discipline dans les Gaules, avoit apparemment excité le pape à cette mission extraordinaire.

Saint Corbinien, allant trouver Pépin qui l'avoit mandé, rencontra un voleur, nommé Adalbert, que l'on alloit pendre, et, n'ayant pu obtenir que l'exécution fût différée jusqu'à ce qu'il eût parlé à Pépin, il tira à part le voleur, lui fit faire une confession de tous ses péchés, et promettre de changer de vie et de quitter le siècle; il lui fit le signe de la croix sur la tête et sur la poitrine, et le laissa entre les mains des exécuteurs (4). Enfin, il continua son chemin, et pria Pépin de lui donner Adalbert vif ou mort. L'ayant obtenu, il envoya au lieu du supplice, où il se trouva encore vivant le troisième jour au soir. On regarda cet

événement comme un miracle; et Adalbert, sincèrement converti, s'attacha à son libérateur, et fut un de ses plus fidèles disciples. Cependant saint Corbinien, ne pouvant souffrir les respects qu'on lui rendoit, se retira à son ancien monastère de Saint-Germain de Châtres, et y demeura encore sept ans. Mais, comme sa réputation croissoit toujours, il résolut de retourner à Rome, et de demander au pape de le décharger de l'épiscopat, et lui permettre de vivre du travail de ses mains dans un monastère, sous la conduite d'un supérieur.

Pour se mieux cacher il évita le grand chemin par les Gaules, et passa par la Germanie, il arriva dans la Norique, où il s'arrêta quelque temps à prêcher pour fortifier dans la foi ce peuple nouvellement converti par les travaux de saint Rupert. Il fut très-bien reçu par le duc Théodon, par ses enfants et les seigneurs du pays, qui, dans la première ferveur de leur conversion, chérissent les évêques. Le duc le pria de venir chez lui, et, n'ayant pu le retenir, le renvoya chargé de présents. Théodon lui-même alla à Rome vers ce temps-là, l'an sept cent seize, indiction quatorzième, et fut le premier de sa nation qui fit ce pèlerinage. Il mourut peu de temps après.

Son fils Grimoald, à qui il avoit donné le gouvernement d'une province, reçut aussi saint Corbinien en passant; et, ayant goûté ses instructions, il le supplioit de ne le point quitter, offrant de lui donner une part dans son domaine avec ses enfants (1). Enfin, il le fit conduire par ses officiers jusqu'en Italie.

Saint Corbinien, étant arrivé à Rome pour la seconde fois, l'an sept cent dix-sept, comme l'on croit, se présenta au pape Grégoire II, et se jeta à ses pieds (2). Le pape le fit asseoir auprès de lui; et le saint évêque, lui ayant offert de grands présents, lui expliqua tout ce qui lui déplaisoit dans sa vie; comme on l'accabloit d'honneurs et de biens, sans que la clôture ni les murailles pussent le mettre en sûreté, le conjurant avec larmes de le délivrer de la dignité dont le saint-siège l'avoit chargé, et de lui permettre de s'enfermer dans un monastère, ou lui donner dans un bois écarté quelque petit champ à cultiver. Le pape admirant son humilité le congédia, et assembla un concile, où il fut conclu tout d'une voix que Corbinien devoit retourner. Le pape le fit venir, et le saint homme ne pouvant résister aux raisons des assistants ni à l'autorité du pape, il se retira de Rome fort triste, et retourna en Bavière.

Il fut arrêté par les gardes que le duc Grimoald avoit mis sur la frontière, avec ordre de ne le point laisser passer, qu'il ne promît d'aller trouver le duc (3). Mais le saint homme, étant arrivé à son palais, lui manda qu'il ne

(1) Bavière tom. 6, Conc. p. 1452. (2) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

(1) C. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13. (2) Act. SS. Ben. tom. p. 339.

(1) Act. t. 3, p. 48. (2) Martyrol. Rom. 27 500. (3) Act. SS. Ben. t. 5, p. 339. (4) C. 7.

(1) Anast. in Greg. II. Mabil. (2) Vita c. 15, et ibid. (3) C. 18, 20.



le verroit point qu'il n'eût quitté Piltrude, veuve de son frère Théodoalde, qu'il avoit épousée; et, comme le prince n'obéissoit pas, il demeura ferme dans son refus, leur faisant parler continuellement pour les amener à la pénitence. Au bout de quarante jours, ils promirent de se séparer; et le saint évêque les fit venir en sa présence. Ils se prosternèrent tous deux, et, lui embrassant les pieds, confessèrent qu'ils avoient grièvement péché. Saint Corbinien leur mit la main sur la tête, y fit le signe de la croix, et leur imposa pour pénitence des aumônes, des jeûnes et des prières. Ensuite il entra dans la maison, et mangea avec eux. Il établit son siège à Frisingue, auparavant nommé Fruxine, où il fit bâtir une église en l'honneur de la Sainte-Vierge et de saint Benoît, et y mit des moines pour faire l'office (1). Tels furent les commencements des églises de Bavière.

## XXXIII. Mont Cassin rétabli.

Cependant le pape Grégoire II travailloit à rétablir en Italie la discipline monastique. Pour relever le monastère du mont Cassin, ruiné par les Lombards, environ cent quarante ans auparavant, il y envoya Pétronax, citoyen de Bresse, qui, étant venu à Rome par piété, y avoit embrassé la vie monastique (2). Avec lui le pape envoya quelques frères du monastère de Latran, fondé du temps du pape Pélage II, par les moines du mont Cassin, réfugiés à Rome. Pétronax et sa troupe, étant arrivés au mont Cassin, y trouva quelques solitaires qui vivoient en grande simplicité, dans les ruines de l'ancien monastère. Ils formèrent avec eux une même communauté, dont ils établirent pour supérieur Pétronax, qui fut ainsi le sixième abbé depuis saint Benoît. Il rétablit le monastère, augmenta l'ancienne église de Saint Martin, et y éleva un autel en l'honneur de la Sainte-Vierge et des saints martyrs Faustin et Jovite, et y mit le bras de l'un d'eux qu'il avoit apporté de Bresse, sa patrie, où ces saints avoient souffert le martyre. Ainsi dès lors, on divisoit les reliques en Occident. Ce rétablissement du mont Cassin arriva l'an sept cent dix-huit, et depuis ce temps il fut très-fameux, et considéré comme la source d'où l'on devoit puiser la pure observance de la règle de saint Benoît. Pétronax fut considérablement aidé dans cette œuvre par les trois cousins Paldon, Tason et Taton, qui, environ quinze ans auparavant, avoient fondé le monastère de Saint-Vincent, près la source du Vulturne à douze milles ou quatre lieues du mont Cassin (3).

Le pape Grégoire II rétablit encore à Rome

(1) Otto. Frising. liv. v, Paul diac. Hist. Leo. mars. Chr. Chr. Cass. lib. 1, c. 4.  
(2) Sup. liv. xxxiv, n. 34. (3) Sup. n. 6.

les monastères qui étoient près de l'église de Saint-Paul, réduits en solitude depuis longtemps, et y établit des moines pour chanter les louanges de Dieu jour et nuit (1). Toutefois il y avoit un monastère d'hommes dans l'église même de Saint-Paul, l'an sept cent treize, sous le pape Constantin (2). Grégoire II fit encore un monastère d'un hôpital de vieillards, qui étoit derrière l'église de Sainte-Marie-Majeure, et rétablit le monastère de Saint-André, dit de Barbara, tellement abandonné, qu'il n'y restoit pas un moine. L'une et l'autre communauté venoient chanter l'office tous les jours et toutes les nuits dans l'église de Sainte-Marie. Après la mort d'Honesto, mère du pape Grégoire, il donna à Dieu sa maison, et y bâtit de fond en comble un monastère en l'honneur de sainte Agathe, auquel il donna des maisons dans la ville et des terres à la campagne. Il fit dans la même église de Sainte-Agathe un ciboire ou tabernacle d'argent, du poids de sept cent vingt livres, six arcs d'argent de quinze livres chacun, et dix corbeilles de douze livres, sans les autres offrandes. Tout cet argent monte à neuf cent trente livres, autrement mille trois cent quatre-vingt-quinze marcs.

## XXXIV. Fin de saint Cœlfrid.

Les Anglois continuoient leurs pèlerinages à Rome, et saint Cœlfrid, abbé de Viremouth, finit ses jours en y retournant (3). Voyant que son grand âge ne lui permettoit plus d'instruire ses disciples, ni de leur montrer l'exemple de la régularité parfaite, après y avoir long-temps pensé, il jugea plus à propos de faire élire un autre abbé, et d'aller mourir à Rome, où il avoit déjà été en sa jeunesse avec saint Benoît Biscop, son maître. Les moines s'efforcèrent de le retenir en pleurant, et lui embrassant les genoux. Mais il se pressa de partir craignant de mourir en chemin, ou d'être retenu par les seigneurs du pays; et le troisième jour, depuis qu'il eut déclaré son dessein, on célébra la messe de grand matin, les assistants y communierent, et puis ils s'assemblèrent dans l'église de Saint-Pierre, et il leur donna la paix sur les degrés de l'autel, l'encensoir à la main. On chanta les litanies, interrompues par les gémissements des frères, et on entra dans l'oratoire de saint Laurent qui étoit au dortoir, où il leur dit le dernier adieu. Ils les conduisirent jusqu'au bord de la rivière avec une croix d'or et des cierges allumés, portés par des diacres. Ils se mirent à genoux, il fit encore une prière, puis il partit avec sa suite, laissant environ six cents moines dans les deux monastères de Jarou et de Viremouth. Sitôt qu'il fut parti, ils élurent tous d'une voix pour leur abbé Huchert, qui aussitôt alla trou-

(1) Anast. (2) Act. ap. R. v. n. an. 713, n. 7. (3) Ben. de Ser. Act. Vit. ex Ben. t. 2, A. t. SS. Ben. p. 1010, et t. 3, p. 202.

ver saint Cœlfrid, car il n'avoit pas encore passé la mer. Il approuva ce choix, et prit même du nouvel abbé une lettre de recommandation pour le pape Grégoire II; mais, étant en France, il tomba malade, et mourut à Langres, le vendredi vingt-cinquième de septembre, l'an sept cent seize, âgé de soixante-quatorze ans, dont il avoit été prêtre quarante-sept ans, et abbé trente-cinq. Il fut enterré dans le monastère des saints martyrs Speusippe, Eleusippe et Mésippe, à demi-lieue de la ville, aujourd'hui nommé Saint-Géome, pour dire les saints jumeaux.

La même année sept cent seize, les moines hibernois de l'île de Hy quittèrent enfin leur schisme, et se rangèrent à l'observance de l'église catholique touchant la pâque et la tonsure ecclésiastique (1). Dieu se servit pour un si grand bien de saint Egbert, Anglois, qui avoit embrassé la vie monastique en Irlande. Etant venu au monastère de Hy, il y fut reçu avec beaucoup d'honneur; et, comme il étoit très-bien instruit et très-zélé, il persuada à ces bons moines de quitter leur mauvaise tradition. On croit qu'ils prirent en même temps la règle de saint Benoît. Saint Egbert demeura encore treize ans dans cette île, et y mourut l'an sept cent vingt-six, le jour de Pâques, vingt-quatrième d'avril, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

## XXXV. Commencement de saint Boniface de Mayence.

La plus grande lumière de l'église d'Angleterre en ce temps-là fut saint Boniface, apôtre de l'Allemagne. Il naquit à Wessex, et comme l'on croit à Kirton, dans la comté de Devonshire, vers l'an six cent quatre-vingt (3). Son nom anglois étoit Winfrid, et dès l'enfance il embrassa la vie monastique, au même lieu où est aujourd'hui la ville d'Exeter. Ensuite il passa dans le monastère de Nuscelle, où les études étoient meilleures. Il y apprit la grammaire, la poétique et les interprétations de l'Ecriture sainte, tant dans le sens historique et littéral, que dans les sens spirituels, et fut ensuite lui-même employé à les enseigner. Son abbé le fit ordonner prêtre à l'âge de trente ans, vers l'an sept cent dix, après quoi il commença avec un grand zèle à instruire les peuples, et travailler au salut des âmes (4). Une affaire pressée ayant obligé les évêques de la province à tenir un concile sans attendre les ordres de Brituald, archevêque de Cantorbéry, on lui envoya, avec la permission du roi Ina, le prêtre Winfrid pour lui en rendre compte, et depuis ce temps les évêques l'appelèrent souvent aux conciles.

Loin de se plaindre à l'estime qu'il avoit ac-

(1) Bed. 5, Hist. c. 23. (2) Act. SS. B. t. 4, p. 1. Elog. tom. 3, SS. Ben. p. etc. 89. (3) Martyr. R. 24 ap. (4) C. 3, 4.

quise, il résolut de quitter son pays pour travailler à la conversion des infidèles; et, ayant obtenu avec peine le consentement de son abbé, et de la communauté, il partit accompagné de deux autres moines, et passa en Frise, vers l'an sept cent seize. Mais il y trouva la guerre allumée entre Charles, prince des François, et le roi Rathod, qui avoit rétabli l'idolâtrie dans la Frise, auparavant sujette aux François, et persécutoit les chrétiens. Winfrid vint à Utrecht lui parler; mais, voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour la religion dans ce pays, il repassa en Angleterre avec ses compagnons, et retourna au monastère de Nuscelle.

Le roi des Frisons avoit écouté les instructions de saint Vulfran, et étoit prêt à recevoir le baptême. Il entroit déjà dans les fonts, quand il conjura le saint évêque de lui dire où étoit le plus grand nombre des rois et des princes de la nation des Frisons, s'ils étoient au paradis qu'il lui promettoit, ou dans l'enfer dont il le menaçoit (1). Ne vous y trompez pas, seigneur, dit saint Vulfran, les princes vos prédécesseurs, qui sont morts sans baptême, sont certainement damnés; mais quiconque croira désormais, et sera baptisé, sera dans la joie éternelle avec Jésus-Christ. Alors Rathod retira le pied des fonts baptismaux, et dit: Je ne me puis résoudre à quitter la compagnie des princes, mes prédécesseurs, pour demeurer avec un petit nombre de pauvres dans ce royaume céleste. Je ne puis croire ces nouveautés, et j'aime mieux suivre les anciens usages de ma nation. Quoi que lui pût dire saint Vulfran, il demeura dans son opiniâtreté, tandis que plusieurs Frisons se convertissoient.

Il ne laissa pas ensuite de demander saint Villebrod, qui prêchoit dans le même pays, pour le consulter avec saint Vulfran, et trouver quelque moyen de se faire chrétien sans quitter sa religion. Saint Villebrod répondit à ses envoyés: Après que votre prince a méprisé les avis de notre frère le saint évêque Vulfran, comment recevra-t-il les miens? Je l'ai vu cette nuit attaché d'une chaîne ardente, c'est pourquoi je suis assuré qu'il est déjà dans la damnation éternelle. Saint Villebrod, ayant ainsi parlé, ne laissa pas de se mettre en devoir d'aller trouver le roi Rathod; mais il apprit en chemin qu'il étoit mort sans baptême, et retourna sur ses pas. C'étoit l'an sept cent dix-neuf. Quant à saint Vulfran, ayant prêché en Frise pendant cinq ans, il ordonna Géric pour son successeur dans l'église de Sens, et retourna à l'abbaye de Fontenelle, où il acheva saintement sa vie, l'an sept cent vingt, le vingtième de mars, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

Peu de temps après le retour du prêtre

(1) Sup. n. 2, c. 9. Vit. S. (2) Martyrol. Rom. 30. Vulfr. t. 3, Act. SS. Ben. p. mart. 361.



Winfrid dans son monastère de Nuscelle, l'abbé mourut, et la communauté voulut le mettre à sa place, mais il le refusa, et s'en alla à Rome avec des lettres de recommandation de son évêque (1). C'étoit Daniel, évêque de Winchester, célèbre par sa vertu et sa doctrine. Winfrid, étant arrivé à Rome, se présenta au pape Grégoire II, et lui expliqua le désir qu'il avoit de travailler à la conversion des infidèles. Le pape le regarda d'un air sérieux, et lui demanda s'il avoit des lettres de son évêque. Winfrid tira de dessous son manteau une lettre cachetée pour le pape, et une autre ouverte, qui étoit une recommandation générale à tous les chrétiens, suivant la coutume, dont j'ai marqué la formule en parlant de Marculfe (2). Le pape lui fit signe de se retirer; et, ayant lu à loisir les lettres de l'évêque Daniel, il eut plusieurs conférences avec Winfrid, en attendant le temps propre pour son voyage, c'est-à-dire le commencement de l'été. Alors il lui donna des reliques qu'il demandoit, avec une commission de prêcher l'Evangile à toutes les nations infidèles où il pourroit arriver, les baptiser suivant l'usage de l'église romaine, et avertir le pape de ce qui lui seroit nécessaire pour l'exécution de sa commission (3). La lettre est du quinzième de mai, la troisième année du règne de l'empereur Léon II, indiction seconde, c'est-à-dire l'an sept cent dix-neuf.

Avec cette lettre, Winfrid passa d'abord en Lombardie, où il fut reçu honorablement du roi Luitprand. Ensuite il traversa la Bavière, et vint en Thuringe, et commença à exercer sa commission. Il prêcha aux grands et au peuple pour les ramener à la connaissance de la vraie religion, altérée et presque éteinte par de faux docteurs. Car, bien qu'il y trouvât des évêques et des prêtres zélés pour le service de Dieu, il y en avoit d'autres qui s'étoient abandonnés à l'incontinence, et il fit son possible par ses exhortations pour les ramener à une vie conforme aux canons.

Cependant, ayant appris la mort de Rathbod, roi des Frisons, il eut une grande joie de voir la porte ouverte en ce pays-là pour l'Evangile; et il y passa aussitôt pour seconder les travaux de saint Villebrod, sous la protection du prince Charles, devenu maître de la Frise. Il fit part de ces heureuses nouvelles à Bugg ou Edburge, abbesse dans le pays de Kent, la priant en même temps de lui envoyer des actes des martyrs. Dans sa réponse, l'abbesse le prie d'offrir des messes pour l'âme d'un de ses parents, et lui envoie cinquante sous d'or et un tapis d'autel. Winfrid travailla trois ans en Frise avec saint Villebrod, convertit beaucoup de peuple, ruina des temples d'idoles et bâtit des églises.

(1) Vit. c. 5. (3) Vita per Othel. lib. 1, c. 9. Ep. 1, Greg. t. 6, Conc. Sup. liv xxxix, n. 38. p. 1437.

Saint Villebrod, se voyant fort âgé, le choisit pour son successeur; mais Winfrid s'en excusa; et, comme le saint évêque le pressoit fortement, il lui dit enfin que le pape l'avoit destiné aux nations de la Germanie orientale, et le pria de permettre qu'il exécutât sa promesse. Saint Villebrod y consentit, et lui donna sa bénédiction. Winfrid partit aussitôt, et arriva dans la Hesse à un lieu nommé Amana-burch, ou Omenbourg, appartenant à deux frères qui, portant le nom de chrétiens, exercoient l'idolâtrie (1). Il les convertit, et un grand nombre de peuple, et bâtit un monastère dans ce lieu, que lui donnèrent les deux seigneurs. Ensuite il s'avança aux confins de la Hesse, vers la Saxe, où il convertit et baptisa plusieurs milliers d'infidèles.

#### XXXVI. Commencement de saint Grégoire d'Utrecht.

En ce voyage, Winfrid avoit avec lui un jeune homme, nommé Grégoire, qui fut un de ses principaux disciples. Il étoit François, de noble race, fils d'Albéric, dont la mère, Adèle ou Adule, étoit fille du roi Dagobert II. Winfrid, passant de Frise en Hesse, arriva à Palens, autrement Falqz, près de Trèves, où Adèle avoit fondé un monastère dont elle étoit abbesse (2). Il y fut reçu avec grande charité, et après qu'il eut célébré la messe, comme il faisoit presque tous les jours, il se mit à table avec l'abbesse et sa famille. Pendant le repas, on fit lire l'Ecriture sainte par le jeune Grégoire, âgé d'environ quinze ans, revenu depuis peu des écoles et de la cour, et encore laïque; on lui donna le livre, et après avoir reçu la bénédiction il commença à lire, et s'en acquitta fort bien. Alors le saint prêtre lui dit: Vous lisez bien, mon fils, si vous entendez ce que vous lisez. Le jeune homme dit qu'il le savoit bien, et recommença à lire. Le prêtre l'arrêta, et lui dit: Mon fils, ce n'est pas ce que je demande, mais que vous m'expliquiez ce que vous lisez en votre langue maternelle. Il avoua qu'il ne le pouvoit, et le saint prêtre lui dit: Voulez-vous que je le fasse? Je vous en prie, répondit-il. Alors Winfrid lui dit: Recommencez et lisez distinctement; d'où il prit occasion d'instruire l'abbesse et toute sa famille. Ainsi on voit que ces lectures se faisoient en latin. Grégoire fut si touché du discours de Winfrid, qu'aussitôt il alla trouver l'abbesse, son aïeule, et lui dit qu'il vouloit aller avec le saint homme pour apprendre l'Ecriture sainte et devenir son disciple. Elle lui refusa d'abord de le laisser suivre un homme qu'elle ne connoissoit point, et ne savoit où il alloit. Si vous ne me donnez point de cheval, dit Grégoire, je le suivrai à pied. Enfin il tint si ferme qu'elle lui donna des valets et des chevaux, et lui permit d'aller.

(1) Vit. c. 7.

(2) T. 3, Act. SS. p. 921. V. t. 3, p. 532.

Ce voyage fut très-rude, principalement pour un jeune homme nourri dans les délices de la maison de son père; car, quand ils entrèrent dans la Thuringe, ils la trouvèrent brûlée et ruinée par les Saxons païens qui étoient voisins. Le peuple étoit si pauvre, qu'à peine avoit-il de quoi vivre; encore falloit-il le faire venir de loin. Ainsi les missionnaires étoient réduits à subsister du travail de leurs mains. Souvent la crainte des païens les obligeoit à se réfugier dans la ville avec les gens du pays, et y vivre long-temps fort à l'étroit, jusqu'à ce que l'on eût assemblé des troupes suffisantes pour les repousser.

#### XXXVII. Saint Boniface, évêque.

Après avoir ainsi travaillé quelque temps, Winfrid envoya à Rome un des siens, avec une lettre où il rendoit compte au pape du succès de sa mission, et le consultoit sur quelques difficultés. Le pape, par sa réponse, l'invita à venir; il obéit, et arriva à Rome pour la seconde fois, accompagné de plusieurs de ses disciples. Le pape, l'ayant appris, ordonna qu'il fût bien reçu dans la maison d'hospitalité; puis, l'ayant fait venir à Saint-Pierre, il l'interrogea sur la foi de l'Eglise. Winfrid lui demanda du temps pour écrire sa confession de foi, et la lui apporta. Le pape la lui rendit quelques jours après, et, l'ayant fait asseoir, l'exhorta à conserver cette doctrine et à l'enseigner aux autres. Il passa presque tout le jour à conférer avec lui, lui faisant plusieurs questions sur les matières de la religion et sur la conversion des infidèles.

Enfin il lui déclara qu'il vouloit le faire évêque pour ces peuples qui n'avoient point de pasteur. Le saint prêtre se soumit, et le jour de l'ordination fut marqué le dernier novembre sept cent vingt-trois, fête de saint André. Le pape lui changea de nom en même temps, lui donnant celui de Boniface, sous lequel il est plus connu. Il lui fit faire un serment, daté de la septième année de l'empereur Léon, indiction sixième, qui est la même année sept cent vingt-trois, par lequel il promet de garder la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise, de concourir toujours avec le pape, et procurer ses avantages et ceux de l'Eglise romaine, de n'avoir point de communion avec les évêques qui n'observeront pas les canons, et les empêcher selon son pouvoir, ou d'en avertir le pape (1). Ce serment étoit écrit de sa main, et il le mit sur le corps de saint Pierre, ce qui montre qu'il fut ordonné dans l'Eglise du Vatican.

Le pape, de son côté, lui donna un livre de canons pour lui servir de règle dans sa conduite, et le chargea de six lettres (2): la pre-

mière à Charles Martel, où il lui recommande l'évêque Boniface, envoyé aux infidèles qui habitent la partie orientale du Rhin. Car la domination des François s'étendoit au delà de ce fleuve, bien avant dans la Germanie. La seconde lettre est adressée à tous les évêques, les prêtres, les diacres, les ducs, les comtes, et à tous les chrétiens, que le pape exhorte à bien recevoir Boniface et ceux de sa suite, et lui donner des vivres et tous les secours nécessaires; mais il menace d'anathème ceux qui s'opposeroient à son ministère. Elle est datée du premier décembre sept cent vingt-trois, le lendemain de l'ordination de Boniface; et les cinq autres étoient apparemment de même date. La troisième lettre est adressée au clergé et au peuple que Boniface devoit gouverner, et marque les règles qu'il devoit observer dans ses fonctions, qui sont les mêmes, mot pour mot, que celles de l'institution envoyée en Bavière l'an sept cent seize. La quatrième lettre est adressée aux chrétiens de Thuringe, et particulièrement à leurs cinq princes, qui y sont nommés (1). Le pape les félicite de ce qu'ils ont résisté aux païens, qui vouloient les ramener à l'idolâtrie, les exhorte à la persévérance, à l'attachement pour l'Eglise romaine et l'obéissance à Boniface. La cinquième lettre est à tout le peuple de Thuringe, c'est-à-dire aux païens, que le pape exhorte à se convertir en recevant les instructions de Boniface, se faire baptiser, lui bâtir une maison et des églises pour eux. La dernière est à tout le peuple des anciens Saxons. On appeloit ainsi ceux de Germanie, à la différence de ceux qui avoient passé dans la Grande-Bretagne. Le pape les exhorte à quitter l'idolâtrie, et leur recommande Boniface. Il faut croire que ce saint évêque, qui connoissoit le génie de ces peuples, avoit fait dresser ces lettres, sachant l'effet que l'on en devoit attendre.

#### XXXVIII. Translation de saint Lambert à Liège.

Cependant on rapporta à saint Hubert, évêque de Maëstricht, plusieurs visions, par lesquelles on disoit que saint Lambert, son prédécesseur, ordonnoit que de Maëstricht on le rapportât à Liège (2); car les miracles qui s'y étoient faits dans la maison où il avoit été tué, avoient excité les fidèles à y bâtir une église (3). Saint Hubert ne se rendit pas aisément, il ordonna un jeûne, et, quand il crut avoir connu la volonté de Dieu, il assembla les évêques ses voisins, et fit transférer en grande solennité le corps de saint Lambert la troisième année de son pontificat, c'est-à-dire vers l'an sept cent vingt-un (4). On l'enterra au lieu même de son martyre; on y bâtit ensuite une église magnifique, et les miracles qui s'y firent

(1) Sup. n. 27.

(2) Sup. n. 16.

(3) Act. SS. Ben. t. 3, p. 78.

(4) Ib. p. 81.

(1) Ap. Othlon. lib. 1, 14. et t. 6, Conc. Ep. 2, 34, et (2) Ap. Othlon. c. 10, 17, p. 1439, etc.



y attirèrent un grand peuple. Ainsi Leodium ou Liège, qui n'étoit qu'un petit village à une lieue de Tongres, dans une vallée agréable, devint une grande ville, et l'on y transféra le siège épiscopal, qui de Tongres avoit passé à Maëstricht.

## XXXIX. Concile de Rome.

Tandis que saint Boniface étoit encore en Frise, le pape Grégoire II tint à Rome un concile dans l'église de Saint-Pierre, la cinquième année de l'empereur Léon, et la seconde de son fils Constantin, le cinquième d'avril, indiction quatrième, l'an sept cent vingt-un (1). Constantin étoit né l'an sept cent dix-neuf, et avoit été baptisé le jour de Noël par saint Germain, patriarche de Constantinople (2). En cette cérémonie, il salit l'eau sacrée de ses excréments, ce qui lui attira depuis le surnom de Copronyme. L'année suivante, sept cent vingt, son père le fit couronner le jour de Pâques, trente-unième de mars (3).

Au concile de Rome, outre le pape qui y présidoit, assistèrent vingt-deux évêques, entre lesquels il y avoit trois étrangers, Sindere de d'Espagne, qui avoit quitté l'archevêché de Tolède, comme il a été dit, Sédulius, Ecossois de la Grande-Bretagne, et Fergust Picte, d'Ecosse (4). Tout le clergé de Rome assistoit aussi au concile. Le pape en fit l'ouverture en disant que plusieurs chrétiens en Italie contractoient des mariages illicites avec des femmes consacrées à Dieu et des parentes. Les évêques répondirent qu'il falloit anathématiser tous ceux qui commettoient de tels crimes, Romains, Lombards, ou de quelque nation qu'ils fussent. Après quoi, le pape prononça devant le corps de saint Pierre la sentence comprise en dix-sept canons, dont le premier porte : Si quelqu'un épouse une prêtresse, qu'il soit anathème; ce qu'ils firent sur chaque canon. On nommoit prêtresse, *presbytera*, celle dont le mari avoit été ordonné prêtre, et il lui étoit défendu de se marier, même après la mort de son mari. On condamne celui qui épouse une diaconesse, une religieuse, sa commère, la femme de son frère, sa nièce, la femme de son père ou de son fils, sa cousine, sa parente ou son alliée, celui qui aura enlevé une veuve ou une fille. On prononce anathème en particulier contre un nommé Adrien et une diaconesse, nommée Epiphanie, qui s'étoient mariés au préjudice de leur serment; et l'anathème s'étend à leurs complices (5). On condamne ceux qui consultent les devins ou les aruspices, et se servent d'enchantements ou de caractères, ceux qui usurpent des terres au préjudice des lettres apostoliques, enfin les clercs qui laissent croître leurs cheveux (6). Ce concile est souscrit non-seule-

(1) T. 5, Conc. p. 1455.  
(2) Th. p. 3, p. 335.  
(3) Id. an. 4.

(4) Sup. n. 25.  
(5) C. 14, 15, 16.  
(6) C. 7, 12, 13.

ment par les évêques; mais encore par quatorze prêtres et quatre diacres.

## XL. Translation de saint Augustin.

Vers ce temps-là, c'est-à-dire comme l'on croit, l'an sept cent vingt-deux (1), Luitprand, roi des Lombards, apprit que les Sarrasins, qui s'étoient rendus maîtres de la Sardaigne, profanoient le sépulcre de saint Augustin, dont les reliques y avoient été apportées du temps de la persécution des Vandales (2). Luitprand, affligé de cette indignité, et poussé par les exhortations de Pierre, évêque de Pavie, envoya des ambassadeurs en Sardaigne avec une grande quantité d'or et d'argent pour racheter le corps de ce grand saint, et l'apporter à Pavie, où il faisoit sa résidence; ce qui fut exécuté (3). Les reliques de saint Augustin furent mises dans l'église du monastère de Saint-Pierre, que ce roi avoit fait bâtir hors la ville, et que l'on appeloit le ciel d'or; mais, dès le siècle suivant, elle porta le nom de Saint-Augustin. On fait mémoire de cette translation le vingt-huitième de février (4).

## XLI. Pélage, roi d'Asturie.

En Espagne, quoique les musulmans fussent les maîtres presque partout, la religion chrétienne ne laissoit pas de subsister comme dans le reste de leur empire; il s'y conserva même quelque peu de chrétiens indépendants de leur puissance. Ce fut dans les montagnes des Asturies, où ils élurent pour souverain Pélage, fils de Fafila, de la race royale des Goths. On met le commencement de son règne l'ère sept cent cinquante-six, c'est-à-dire l'an sept cent dix-huit (5). Les chrétiens avoient apporté dans les Asturies une arche ou coffre plein de reliques, qu'ils regardèrent depuis comme la sauvegarde de leur état. Ils prétendoient que cette arche étoit venue de Jérusalem, du temps de l'empereur Héraclius et du roi Sisébut. Qu'un prêtre nommé Philippe, voulant la sauver du pillage des Perses, l'avoit apportée par mer en Afrique (6); et que l'Afrique ayant été envahie par les infidèles, un évêque, nommé Fulgens, l'avoit transférée en Espagne à Carthagène, l'ère six cent cinquante-neuf, qui est l'an six cent vingt-un. Long-temps après, elle fut transférée à Tolède, et y demeura jusqu'à la conquête des musulmans. Alors elle fut emportée, et mise enfin à Oviédo, comme le lieu le plus sûr entre ces montagnes, l'ère sept cent soixante-treize, l'an sept cent trente-cinq.

Les Sarrasins ayant appris l'élection de Pélage, lui envoyèrent Alcaman, un de leurs

(1) Act. SS. Ben. t. 3, p. 48, 58.  
(2) Mart. R. 28 fev.  
(3) Sup. l. v, xxx, n. 61.  
(4) Sup. l. xxxvii, n. 10.  
(5) Sebast. Salm. init.  
(6) Paul diac. vi, Hist. c.

chefs, et Oppa, évêque de Séville, fils du roi Vitiza, qui, par son intelligence avec eux, avoit aidé à la perte des Goths. Ils apportèrent des présents, et menèrent une grande armée. Pélage, averti de leur arrivée, se retira dans une caverne, nommée aujourd'hui Covadonga, qui fut aussitôt environnée de l'armée des Sarrasins. L'évêque Oppa s'approcha, et dit à Pélage : Vous savez, mon frère, que toutes les forces de l'Espagne réunies n'ont pu résister aux Arabes? Combien moins le pourrez-vous dans ce trou de montagne; croyez mon conseil, traitez avec eux et vous jouirez de tous vos biens. Pélage répondit : Nous espérons que de cette petite montagne que vous voyez viendra le salut de l'Espagne et le rétablissement de la puissance des Goths; et que Dieu, après nous avoir châtiés, ne nous ôtera pas sa miséricorde. C'est pourquoi nous ne craignons point cette multitude d'infidèles.

Alors l'évêque, se tournant vers l'armée des Arabes, dit : Avancez, nous ne réduirons à la paix ces gens-ci que par la force. On commença donc à les attaquer à coups de frondes et de toutes sortes d'armes. Mais la roche de la caverne, que les chrétiens regardoient comme consacrée à la Sainte-Vierge, repoussoit les pierres et les traits contre les infidèles. Les chrétiens sortirent sur eux, en tuèrent un très-grand nombre, entre autres Alcaman, leur chef, prirent l'archevêque Oppa, et mirent en fuite les autres, dont plusieurs, ayant gagné la montagne, furent accablés par un quartier de rocher qui se détacha, et les précipita dans une rivière qui coule au-dessous. Les chrétiens regardèrent cette victoire comme un miracle. Vers le même temps, ils défirent les troupes de Munuza, qui avoit été l'un des quatre principaux chefs des Arabes en la conquête d'Espagne, et commandoit à Gijon, dans la même province d'Asturie. Il fut tué, et son armée tellement dissipée, qu'il ne resta pas un seul Arabe dans l'enceinte de ces montagnes, que l'on nommoit en ce temps-là Pyrénées, aussi bien que celles qui séparent la France et l'Espagne. Alors les chrétiens se rassemblèrent, et repeuplèrent les villes ruinées, rétablirent les églises, et rendirent grâce à Dieu.

Dans le même temps, étoient célèbres pour leur vertu et leur doctrine Fridéric, évêque d'Acca dans la Bétique, Urbain, archevêque de Tolène, et Evantius, archidiacre de la même église, qui soutenoient la religion au milieu des infidèles. Mais un évêque, nommé Anambade, jeune et bien fait, fut brûlé par les ordres d'un chef arabe, nommé Munuza, autre que celui dont il vient d'être parlé; et ce dernier fit mourir plusieurs autres chrétiens.

## XLII. Persécution sous les musulmans.

Ils étoient aussi persécutés en Orient. Le ca-

life Soliman mourut l'an de l'hégire quatre-vingt-dix-neuf de J.-C. sept cent dix-sept, et eut pour successeur Omar, son cousin (1). Dès le temps de Soliman, Masalmas ou Mous-sima, son frère, assiégeoit Constantinople, mais il fut obligé de lever le siège le quinzième d'août sept cent dix-huit, après avoir perdu sa flotte; ce qui fut attribué à l'intercession de la Sainte-Vierge. La même année il y eut un grand tremblement de terre en Syrie, dont le calife Omar prit occasion de défendre le vin dans les villes, et pervertit plusieurs chrétiens. Il exemptoit de tributs les apostats, et faisoit mourir ceux qui demouroient fermes; ainsi il y eut plusieurs martyrs. Il défendit de recevoir le témoignage d'un chrétien contre un musulman, et écrivit à l'empereur Léon une lettre dogmatique, croyant lui persuader d'embrasser sa religion. Aussi passoit-il pour fort dévot musulman (2). Il abolit la malédiction que ses prédécesseurs prononçoient contre Ali; et après sa mort on trouva dans une chambre où il s'enfermoit une corde suspendue, où il s'appuyoit quand il étoit fatigué dans la prière.

Les chrétiens de Damas se plainquirent à Omar que Valid, son prédécesseur, leur avoit ôté l'église de Saint-Jean, en bâtissant la grande mosquée, et lui rapportèrent les lettres de Chaled, qui avoit conquis Damas pour les musulmans, par lesquelles il promettoit que leurs églises ne seroient ni détruites ni fermées (3). Omar leur promit la même somme de quarante mille dinars, que Valid leur avoit offerte, mais ils la refusèrent, et obtinrent que tout ce qui étoit de l'église leur fût rendu (4), car la mosquée étoit plus grande. Les musulmans le trouvèrent mauvais, et un d'eux représenta que le traité de Chaled n'étoit que pour la partie de Damas, qui s'étoit rendue à composition. Mais que dans l'autre partie, qui avoit été prise de force, toutes les églises appartenoient aux musulmans. Après bien des disputes, on convint que l'église de Saint-Jean demeureroit aux musulmans, et qu'ils abandonneraient leur prétention sur toutes les autres. Omar leur en donna ses lettres, qui comprenoient aussi les monastères et les églises des environs (5). Il ne régna que deux ans cinq mois, et mourut l'an de l'hégire cent un, sept cent vingt de J.-C.

Son successeur fut Yésid, fils d'Abdelméllic, et frère de Soliman, qui régna quatre ans (6). La seconde année de son règne il parut un imposteur syrien, qui trompa les juifs, en se disant le Messie, fils de Dieu. Deux ans après, c'est-à-dire en sept cent vingt-trois, un

(1) Theoph. p. 334.  
(2) Elmac. c. 15.  
(3) Elmac. c. 15, p. 77.  
(4) V. Bibl. Orient. Demschal. 291, et Jahia. p. 471.  
(5) Sup. n. 12.  
(6) Theoph. an. 4, p. 332.  
(7) Elmac. c. 16. Theoph. ibid.



autre imposteur trompa le calife Yésid (1). C'étoit un juif de Laodicée en Phénicie, demeurant à Tibériade, surnommé Saranta Péchys, c'est-à-dire, en grec du temps, quarante coudées, apparemment à cause de sa grande taille. Il vint trouver le calife dont il connoissoit la légèreté, et lui parla ainsi : L'affection que je vous porte, seigneur, m'oblige à vous proposer un moyen facile de vous conserver trente ans dans cette dignité. Le calife, qui aimoit la vie et le plaisir, promit de faire tout ce qu'il lui proposeroit. Le juif reprit : Faites écrire incessamment par tout votre empire une lettre circulaire, portant ordre d'effacer toutes les peintures qui sont dans les églises des chrétiens, soit sur des planches de bois, soit en mosaïque sur les murailles, soit sur les vases sacrés et les ornements d'autel; de les supprimer entièrement. Et même toutes sortes d'images qui sont dans les places publiques pour l'ornement des villes. Il ajouta malicieusement ce dernier article pour cacher, sous cette défense générale, la haine particulière contre les chrétiens. Le calife crut cette promesse, et envoya l'ordre par toutes les provinces pour ôter les saintes images et les autres figures. Comme les chrétiens s'enfuyoient plutôt que de renverser de leurs propres mains les saintes images, les émirs ou gouverneurs, envoyés pour ce sujet, y employoient des juifs et des Arabes, qui brûloient les images, et enduisoient ou grattoient les murailles des églises. Le calife Yésid mourut l'année suivante, sept cent vingt-quatre, de l'hégire cent cinq, et son fils Walid, qui régna vingt ans après, fit mourir honteusement le juif qui l'avoit trompé. Cependant le successeur immédiat d'Yésid fut son frère Hicham, fils d'Abdelméléc, qui permit de rétablir les saintes images; et il y avoit plusieurs lieux où l'ordre d'Yésid n'avoit pas encore été porté.

#### XLIII. Commencement de Léon Isaurien.

L'empereur Léon parut d'abord fort contraire aux juifs. Car, l'an sept cent vingt-deux, sixième de son règne, il les contraignit de se faire baptiser; mais ils se lavoient ensuite comme pour effacer le baptême, et mangeoient avant de recevoir l'eucharistie (2). Il fit aussi baptiser par force les montanistes, qui entrèrent en un tel désespoir, qu'au jour nommé ils se brûlèrent dans leurs églises.

Le même empereur, irrité de ce que le pape l'empêchait de dépouiller les églises de leurs richesses en Italie, comme il faisoit dans les autres lieux, tenta plusieurs fois de lui faire perdre la vie, et de faire ordonner un autre pape. Un capitaine, nommé Basile, Jourdain, cartulaire, et Jean, sous-diacre, sur-

nommé Lurion, ayant résolu ensemble de tuer le pape Grégoire, Marin, écuyer de l'empereur et duc de Rome, envoyé de Constantinople, approuva ce dessein par ordre de l'empereur. Mais Marin, étant tombé en paralysie, fut obligé de se retirer; ce qui fit manquer l'entreprise. Le patrice Paul, envoyé ensuite en Italie en qualité d'exarque, reprit ce même complot; mais les Romains le découvrirent, et firent mourir Jourdain et Jean Lurion. Basile se fit moine, et s'enferma pour le reste de ses jours.

Après Marin, l'empereur envoya un autre écuyer pour faire déposer le pape; et l'exarque Paul, ayant tiré quelques troupes tant de Ravenne que de l'armée qu'il avoit dehors, les envoya vers Rome. Mais les Lombards se joignirent aux Romains pour la défense du pape, et empêchèrent les troupes de l'exarque d'approcher de Rome.

#### XLIV. Progrès de saint Boniface en Germanie.

Cependant saint Boniface, étant parti de Rome avec les lettres du pape, vint en France trouver Charles Martel, qui lui en donna une adressée à tous les évêques, ducs, comtes, vicaires, domestiques, et autres officiers, afin qu'il pût aller librement avec une telle sauve-garde (1). Il retourna donc dans la Hesse, et donna la confirmation par l'imposition des mains à plusieurs qui avoient déjà reçu la foi. Mais il en trouva qui refusoient d'écouter ses instructions. Les uns sacrifioient aux arbres et aux fontaines; d'autres consultoient les aruspices et les devins, exerçoient des prestiges et des enchantements, observoient le vol ou le chant des oiseaux. Quelques-uns exerçoient en cachette toutes ces superstitions, quelques-uns à découvert. Les mieux convertis conseillèrent à saint Boniface d'abattre un arbre d'une grandeur énorme, qu'ils appeloient le chêne de Jupiter, au même lieu où est aujourd'hui la ville de Geismar.

Quantité de païens s'assemblèrent à ce spectacle, et ils donnoient des malédictions secrètes à l'ennemi de leurs dieux. Mais l'arbre, ébranlé par quelques coups de cognée, se fendit en quatre parties égales; ce qui parut si miraculeux aux barbares, qu'ils bénirent Dieu et crurent en lui. Le saint évêque fit bâtir du bois de cet arbre un oratoire en l'honneur de saint Pierre, et passa de la Hesse dans la Thuringe.

#### XLV. Instructions de l'évêque Daniel.

On peut rapporter à ce temps-là une lettre que Daniel, évêque de Winchester, écrivit à Boniface, son disciple, pour lui donner quelques avis touchant la manière de convertir ces

(1) Id. Conc. 7. Act. 5, t. (2) Theoph. an. 6, p. 337. p. 386, B.

(1) Vit. c. 8. Inter. Bon. Ep. 32.

barbares (1). Vous ne devez pas, dit-il, combattre directement les généalogies de leurs faux dieux; accordez leur qu'ils sont nés les uns des autres par l'union des deux sexes comme les hommes, afin de leur montrer au moins qu'ils n'étoient point auparavant. Quand ils seront contraints d'avouer que les dieux ont commencé, demandez-leur encore s'ils croient que ce monde a eu un commencement, ou qu'il a toujours été. S'il a commencé, qui l'a créé? Sans doute avant la création du monde, ils ne trouveront point de lieu où des dieux engendrés aient pu subsister et habiter. Car j'appelle monde non-seulement cette terre et ce ciel visible, mais encore tous les espaces que les païens se peuvent imaginer. S'ils soutiennent que le monde a toujours été, appliquez-vous à réfuter cette erreur par plusieurs preuves; demandez-leur cependant qui gouvernoit le monde avant que les dieux fussent nés, et comment ils ont pu s'assujettir le monde qui subsistait toujours avant eux?

D'où ils croient que soient venus le premier dieu et la première déesse? et si les dieux et les déesses en produisoient encore d'autres? S'ils n'engendrent plus, quand ils ont cessé? S'ils engendrent encore, le nombre des dieux est donc infini? Les hommes ne savent point quel est le plus puissant, et il est bien à craindre de choquer un dieu plus grand que celui qu'on sert. Demandez-leur s'ils croient les devoir servir pour une félicité présente et temporelle, ou pour une future et éternelle. Si c'est la temporelle, qu'ils nous disent en quoi les païens sont maintenant plus heureux que les chrétiens. Ce que gagnent à leur sacrifice les dieux qui ont tout sous leur puissance; pourquoi ils permettent que les hommes aient de quoi leur donner? S'ils ont besoin, que ne prennent-ils d'eux-mêmes ce qu'il y a de meilleur? S'ils n'en ont pas besoin, c'est donc inutilement que l'on croit les apaiser par de telles offrandes.

Vous devez leur faire ces objections, et les autres semblables, non en leur insultant, mais avec une grande modération; et de temps en temps il faut comparer ces superstitions avec la doctrine chrétienne pour les combattre obliquement; afin que les payens soient plutôt confus qu'aigris, qu'ils rougissent de l'absurdité de leurs opinions, et ne croient pas que nous ignorions leurs fables et leurs cérémonies abominables. Il faut encore leur dire: Si les dieux sont tout-puissants et justes, non-seulement ils récompensent ceux qui les servent, mais ils punissent ceux qui les méprisent; et s'ils font l'un et l'autre en cette vie, pourquoi donc épargnent-ils les chrétiens qui détournent tout le monde de leur service? D'où vient que les chrétiens ont des terres fertiles qui portent du vin, de l'huile et toutes sortes de biens, et n'ont laissé aux païens et à leurs dieux

que des terres toujours glacées, où l'on prétend qu'ils règnent encore, chassés de tout le reste du monde? Il faut leur représenter souvent la grandeur du monde chrétien, en comparaison duquel ils sont si peu de chose, eux qui demeurent dans leur ancienne erreur. Et afin qu'ils ne vantent pas l'empire de leurs dieux comme légitime, parce que leur nation les a toujours reconnus, il faut leur apprendre que l'idolâtrie régnoit autrefois par tout le monde, jusqu'à ce qu'il eût été réconcilié à Dieu par la grâce de Jésus-Christ. Telles sont les instructions de l'évêque Daniel à Boniface.

#### XLVI. Suite des progrès de saint Boniface.

On voit par plusieurs autres lettres le commerce que saint Boniface entretenoit avec ses amis d'Angleterre. Cependant il arriva en Thuringe où il parla aux princes et aux chefs du peuple, les excitant à revenir à la religion chrétienne qu'ils avoient abandonnée (1). Car elle y avoit été introduite par Théodoric, fils de Clovis, quand il conquiert cette province; mais l'autorité des rois de France s'affoiblisant, la Thuringe avoit été opprimée et ravagée par des tyrans; et le peuple qui restoit s'étoit soumis à la domination des Saxons.

De plus il y étoit entré de faux frères qui introduisirent l'hérésie sous le nom de religion; on en marque quatre entre les autres, qui menoient une vie scandaleuse et qui excitèrent une grande guerre contre saint Boniface, mais il les repoussa fortement armé de la vérité. La foi se renouvela et la moisson fut grande, quoiqu'il y eût peu d'ouvriers, encore souffroient-ils une grande disette des choses nécessaires à la vie, et ils se trouvèrent réduits à de grandes extrémités; mais, le nombre des fidèles venant à croître, le nombre des missionnaires s'accrut aussi.

On rétablit bientôt les églises, et on bâtit un monastère à Ordof à cette occasion (2). Saint Boniface, prêchant et baptisant dans la Thuringe, avoit fait dresser ses tentes sur le bord de la rivière d'Or. Une nuit, le lieu où il campoit fut environné d'une grande lumière, saint Michel lui apparut, et l'encouragea dans son entreprise. Le matin, il célébra la messe au même lieu, et, en ayant demandé la propriété au seigneur à qui il appartenoit, il le défricha et y bâtit un église en l'honneur de saint Michel, avec un monastère où les moines subsistoient du travail de leurs mains.

#### XLVII. Lettre du pape à saint Boniface.

Alors saint Boniface écrivit au pape Grégoire II, pour lui rendre compte du fruit de

(1) Vit. c. 8. Gr. III, Hist. (2) Oth. l. I, c. 23. c. 49.

(1) Ep. 67. Inter. Ben.



sa mission et des traverses qu'il y rencontroit, et le pape lui répondit par une lettre datée de la huitième année de l'empereur Léon et la cinquième de Constantin, indiction huitième, le quatrième jour de décembre, c'est-à-dire l'an sept cent vingt-quatre (1). Il lui dit entre autres choses : Ne vous laissez point étonner par les menaces, ni abattre par la crainte; Dieu vous protégera, ayez seulement une ferme confiance en lui, puisque vous prêchez la vérité. Quant à l'évêque qui avoit jusqu'ici à instruire cette nation, et qui soutient à présent qu'une partie est de son diocèse, nous avons écrit au patrice Charles, l'exhortant paternellement à le réprimer, et nous croyons qu'il y donnera ordre.

Deux ans après, le pape Grégoire II écrivit encore une lettre à saint Boniface pour répondre à celle qu'il lui avoit envoyée par le prêtre Denval, où il le consultoit sur plusieurs points de discipline (2). Voici les principales décisions de cette décrétale. On devoit défendre les mariages entre parents, tant qu'ils peuvent se reconnoître; mais, pour user d'indulgence, principalement envers une nation si barbare, on peut permettre de se marier après la quatrième génération (3).

Si une femme est attaquée de maladie qui la rende pour toujours incapable du devoir conjugal, le mari peut se remarier, mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires (4). Cette décision, prise à la rigueur, seroit contraire à l'Evangile et à saint Paul, comme Gratien l'a observé : c'est pourquoi on la regarde encore comme une condescendance pour les Germains nouvellement convertis. Le pape continue : Les enfants offerts en bas âge par leurs parents pour la vie monastique, n'ont plus la liberté de se marier, étant consacrés à Dieu par cette offrande. Un prêtre accusé par le peuple, sans témoins certains, sera reçu à se purger par serment (5).

Il ne faut pas mettre deux ou trois calices sur l'autel en célébrant la messe, mais un seul, puisqu'il est dit que Jésus prit le calice (6). On voit ici la raison pourquoi, suivant l'ordre romain, on ne consacroit qu'un seul calice, quelque nombreuse que fût la multitude des communicants. Il n'est pas permis de manger des viandes immolées, quoiqu'on ait fait dessus le signe de la croix. Il est permis aux lépreux de recevoir la communion, mais non pas de manger avec ceux qui se portent bien (7).

Vous ne devez pas éviter de parler et même de manger avec les prêtres et les évêques dont la vie est corrompue et scandaleuse, puisque souvent on les ramène plutôt par cette condes-

cendance que par les réprimandes (1). Vous devez en user de même à l'égard des seigneurs qui vous donnent du secours. La lettre est datée du dixième des calendes de décembre, la dixième année de Léon et la septième de Constantin, indiction dixième, c'est le vingt-deuxième de novembre sept cent vingt-six.

#### XLVIII. Lettre de saint Boniface à l'évêque Daniel.

Saint Boniface consulta son ancien évêque Daniel, touchant ses prêtres scandaleux et séducteurs, qui apportent un grand obstacle à sa mission. Quelques personnes, dit-il, s'abstiennent des viandes que Dieu nous a données, comme le pain et le miel (2). Quelques-uns soutiennent que ceux qui ont commis des homicides et des adultères, persévérant dans leurs crimes, peuvent être ordonnés prêtres, ce qui nuit beaucoup au peuple, toujours prêt à écouter les docteurs indulgents. Etant obligés à chercher de la protection à la cour de France, nous ne pouvons éviter la communication corporelle avec ces gens-là, comme les canons l'ordonnent seulement nous ne communions point avec eux pour la célébration de la messe, et nous ne prenons point leur conseil. C'est sur quoi je demande votre avis; car, sans la protection du prince des François, je ne puis gouverner le peuple ni défendre les prêtres, les moines et les servantes de Dieu, ni empêcher les cérémonies païennes et l'idolâtrie dans la Germanie.

Cependant, je crains qu'en cette communication il n'y ait du péché; car je me souviens qu'au temps de mon ordination, le pape Grégoire me fit jurer sur le corps de saint Pierre, que j'évitais la communication avec ces sortes de gens, si je ne pouvois les convertir (3).

Je vous prie encore de m'envoyer le livre des prophètes, que l'abbé Onimbert, autrefois mon maître, a laissé en mourant, où six prophètes sont en un même volume écrit en lettres fort distinctes. Vous ne pouvez m'envoyer une plus grande consolation dans ma vieillesse, car je ne puis trouver de livre semblable en ce pays-ci; et, ma vue s'affaiblissant, je ne puis plus distinguer aisément les lettres menues et liées ensemble. On voit, par ce qui reste de chartes et de manuscrits de ce temps-là, combien l'écriture ordinaire étoit défigurée par les liaisons; et, comme les lunettes n'étoient pas encore en usage, dès que la vue s'affaiblissoit on avoit besoin de lettres plus grosses (4). Saint Boniface continue : Cependant, je vous envoie, par le prêtre Fortère, de petits présents, savoir, une chasuble qui n'est pas toute de soie, mais mêlée de poil de chèvre, et une serviette à long poil pour essuyer vos pieds. Il

(1) Gr. Ep. 8. t. 6, Conc. p. 1440.  
(2) Gr. Ep. 13. t. 6, Conc. p. 1448.  
(3) C. 1.  
(4) C. 2, 32, q. 7, Quod. Propos.  
(5) C. 3, 7.  
(6) C. 5. Sup. 1. xxxvi n. 19.  
(7) C. 6, 10.

(1) C. 12.  
(2) Bonif. Ep. 3.  
(3) Sup. n. 30.  
(4) V. Diplom. I. v.

le console sur ce qu'il avoit perdu la vue.

Nous avons la réponse de l'évêque Daniel, où il console Boniface à son tour, et lui conseille de suivre les exemples des saints, en supportant patiemment ce qu'il ne peut corriger (1). Quant aux prêtres homicides, dit-il, puisque, suivant les canons, on ne leur accorde la communion qu'à la mort, même après avoir fait pénitence, comment peut-on leur confier le gouvernement des âmes, quand ils ne se corrigent point? Et pour l'adultère impénitent, comment fera-t-il les fonctions du sacerdoce, puisque, selon les saints décrets, celui qui a épousé une veuve ou une seconde femme en est exclus? Au reste, vous ne pouvez vous séparer des faux frères pour les choses corporelles sans sortir de ce monde, comme dit saint Paul (2) : Il suffit que vous vous en

sépariez dans l'oblation sacrée. Il lui rapporte ensuite les maximes de saint Augustin pour tolérer les méchants que l'on ne peut corriger, et ne pas diviser l'Eglise sous prétexte de la purger (1). Il l'exhorte à user de condescendance au milieu de ces peuples barbares.

La réputation de saint Boniface s'étendoit déjà dans la plus grande partie de l'Europe, et l'on parloit en tous lieux de ses travaux apostoliques, ce qui lui attiroit de la Grande-Bretagne quantité de serviteurs de Dieu, entre autres des lecteurs, et d'autres instruits en d'autres arts, dont plusieurs embrassèrent la vie monastique, et retirèrent les Germains de l'idolâtrie; car ils se dispersoient au loin et prêchoient dans les villages et les bourgades, les uns dans la Hesse, les autres dans la Thuringe (2).

(1) Ap. Serr. p. 299. ap. Bar. au. 627, n. 63.  
(2) 1 Cor. v, 10.

(1) Sup. liv. xx, n. 45.  
(2) Villib. Vit. c. 9, n. 24.



## LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

## I. L'empereur Léon attaque les images.

PENDANT l'été de l'année sept cent vingt-six, indiction neuvième, il sortit une épaisse fumée, comme d'une fournaise ardente, entre les îles Théra et Thérésia de l'Archipel (1); la mer, s'élevant à gros bouillons, jeta quantité de pierres ponce de tous côtés, sur les terres voisines d'Asie et d'Europe, et il parut une île nouvelle près de l'île Hiéra. Quoique de pareils accidents arrivent de temps en temps, l'empereur Léon prit celui-ci pour un prodige et pour une marque de la colère de Dieu irrité, à ce qu'il croyait, de l'honneur que l'on rendoit aux images de Jésus-Christ et des saints. Car il s'étoit mis dans l'esprit que c'étoit une idolâtrie, ayant appris cette opinion des musulmans. Il y fut confirmé par un nommé Beser, Syrien, né de chrétiens, qui, étant pris par ces infidèles, avoit apostasié et embrassé leur religion, et depuis, étant délivré, étoit revenu chez les Romains (2). L'empereur Léon en faisoit cas à cause de la force de son corps et de la conformité de leurs sentiments. Il fut encore appuyé dans cette erreur par Constantin, évêque de Nacolie en Phrygie.

Donc, après la dixième année de son règne, l'an de J.-C. sept cent vingt-sept, ayant assemblé le peuple, il dit publiquement que faire des images étoit un acte d'idolâtrie; et que, par conséquent, on ne devoit pas les adorer (3). Le peuple gémit à ce discours, l'empereur n'en dit pas davantage alors, et tâcha de donner un autre sens à ses paroles; mais saint Germain, patriarche de Constantinople, lui résista fortement, soutenant que les images avoient toujours été en usage dans l'Eglise, et déclarant qu'il étoit prêt à mourir pour leur défense.

## II. Lettres de saint Germain de Constantinople pour les images.

Il essaya aussi de ramener à la raison les évêques qui étoient dans les sentiments de l'empereur, particulièrement Constantin, évê-

<sup>F</sup> (1) Theoph. an. 10, p. 338. (3) Vit. S. Steph. jun. t. S. Niceph. p. 37. 1, Anal. Gr. p. 412.  
(2) Theoph. an. 7, p. 330.

que de Nacolie, auteur de cette hérésie (1). Nous avons trois lettres que Germain écrivit sur ce sujet. La première à Jean, évêque de Synnade en Phrygie, métropolitain de Constantin, où il dit : Le patrice Taraise m'a rendu votre lettre où vous parlez de l'évêque de Nacolie. Je vous déclare donc qu'avant que j'eusse reçue, cet évêque étant venu ici, nous entrâmes en discours, et j'examinai son sentiment touchant ce que j'avois ouï de lui. Et voici la défense, car il faut vous dire tout en détail. Ainsi ayant ouï, dit-il, ces paroles de l'Écriture : Tu ne feras aucune image pour l'adorer, soit de ce qui est au ciel, soit de ce qui est sur la terre : j'ai dit qu'il ne falloit point adorer les ouvrages des hommes, mais au reste nous croyons les saints martyrs dignes de tout honneur et nous implorons leur intercession. Je lui répondis : La foi chrétienne, son culte et son adoration se rapportent à Dieu seul, comme il est écrit (2) : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras seul. C'est à lui seul que s'adresse notre doxologie et notre culte. La doxologie est cette prière que l'Eglise répète si souvent : Gloire soit au père et au fils et au Saint-Esprit. Saint Germain continue : Nous n'adorons point de créatures, à Dieu ne plaise, et nous ne rendons point à des serviteurs comme nous le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Quand nous nous prosternons devant les empereurs et les princes de la terre, ce n'est pas pour les adorer comme Dieu. Le prophète Nathan se prosterna en terre devant David qui n'étoit qu'un homme, et il n'en est point repris. Et quand nous permettons de faire des images, ce n'est pas pour diminuer la perfection du culte divin. Car nous n'en faisons aucune pour représenter la divinité invisible, que les anges même ne peuvent comprendre.

Mais, puisque le fils de Dieu a bien voulu se faire homme pour notre salut, nous faisons l'image de son humanité pour fortifier notre foi, montrant qu'il n'a pas pris notre nature par imagination, comme ont enseigné quelques anciens hérétiques, mais réellement et véritablement. C'est à cette intention que nous

(1) Conc. 7, 4, Act. t. 7, p. 290. (2) Deut. vi, 13.

saluons ces images, et que nous leur rendons l'honneur et le culte convenable, pour nous rappeler la mémoire de son incarnation. Nous faisons de même l'image de sa sainte mère, montrant qu'étant femme et de même nature que nous, elle a conçu et enfanté le Dieu tout-puissant. Nous admirons aussi et nous estimons heureux les martyrs, les apôtres, les prophètes et tous les autres saints qui ont été vrais serviteurs de Dieu, éprouvés par leurs bonnes œuvres, par la prédication de la vérité et la patience dans les souffrances, qui sont ses amis et ont acquis un grand crédit auprès de lui; et nous peignons leurs images en mémoire de leur courage et du service agréable qu'ils ont rendu à Dieu. Non que nous prétendions qu'ils participent à la nature divine, ni que nous leur rendions l'honneur et l'adoration due à Dieu, mais pour montrer l'affection que nous leur portons, et pour fortifier par la peinture la créance des vérités que nous avons apprises par les oreilles. Car, étant composés de chair et de sang, nous avons besoin d'assurer notre âme même par la vue.

Saint Germain conclut ainsi sa lettre : Nous avons exposé tout cela à l'évêque de Nacolie, qui l'a reçu, et a déclaré devant Dieu qu'il le tenoit ainsi, et qu'il ne diroit ou feroit rien qui pût scandaliser les peuples. Vous ne devez donc point fatiguer les évêques de votre province, ni vous scandaliser vous-même pour ce sujet, mais seulement l'envoyer quérir, lui lire cette lettre, et l'obliger à y donner son consentement.

Constantin, évêque de Nacolie, qui étoit porteur de cette lettre, la tint secrète, et ne la rendit point à son métropolitain, c'est pourquoi le patriarche Germain écrivit ainsi à Constantin lui-même : Jean, métropolitain de Synnade, m'a écrit que vous ne lui aviez point rendu ma lettre (1). Je suis fort affligé que vous ayez été si peu touché de la crainte de Dieu, de la charité et de l'honneur que les membres de Jésus-Christ se doivent les uns aux autres. C'est pourquoi je vous enjoins de rendre par vous-même incessamment ma lettre précédente à votre métropolitain, de vous soumettre entièrement à lui suivant l'ordre de l'épiscopat, et de persévérer dans la résolution que vous avez témoignée de suivre nos sentiments sans vous appuyer sur votre propre sens. Car je crois que vous n'avez pas oublié que vous m'avez prié d'accepter votre renonciation à l'épiscopat, sous prétexte que l'on vouloit se soulever contre vous, pour un crime dont vous ne vous sentiez point coupable. Assurant que vous n'aviez rien dit, ni rien fait d'injurieux à notre Seigneur ni à ses saints au sujet de leurs images, seulement que vous aviez proposé la doctrine de l'Écriture, qu'il ne faut rendre à la créature aucun honneur divin. Je vous lus ce que j'écrivois à votre

(1) Taras. 7, Conc. p. 205, B.

métropolitain; vous déclarâtes que vous en étiez d'accord, et je vous en donnai copie. Ne scandalisez donc pas le peuple innocent, mais souvenez-vous du terrible jugement de Dieu contre les auteurs du scandale; et sachez que, jusqu'à ce que vous ayez rendu ma lettre à votre métropolitain, je vous défends au nom de la sainte trinité de faire aucune fonction d'évêque, car j'aime mieux user de quelque rigueur que me rendre moi-même coupable devant Dieu.

Le patriarche Germain écrivit encore à Thomas, évêque de Claudiopolis, qui s'étoit déclaré contre les images (1). Il lui dit entre autres choses : Vous avez été long-temps avec nous, nous logions ensemble, vous proposiez quelquefois des questions de l'Écriture, sans que jamais vous nous ayez dit un mot sur les images des saints, de Jésus-Christ, ou de sa sainte mère. Vous avez gardé un profond silence sur ce sujet (2). Toutefois, j'apprends qu'étant de retour en votre ville, vous avez fait ôter les images comme par une commune résolution, un dessein arrêté. J'ai peine à le croire, mais je suis obligé de vous en dire mon sentiment. Souvenez-vous premièrement que nous devons éviter en tout les nouveautés; mais principalement, quand ce peut être une occasion de scandale au peuple fidèle, et que l'on s'oppose à une coutume établie depuis long-temps dans l'Eglise. D'ailleurs, nous devons réfuter les calomnies que les infidèles ramassent contre l'Eglise, et montrer sa noble et divine immobilité. Or, ce n'est pas d'aujourd'hui que les juifs et les vrais idolâtres nous ont fait ce reproche, sans autre dessein que de noircir notre foi. Car ils ne se soucient pas de nous détourner des ouvrages des hommes, eux dont tout le culte y est attaché, qui ne connoissent rien au-dessus des choses sensibles, qui ne font qu'abaisser en toutes manières la nature divine, l'enfermer dans un lieu, et la représenter par des images corporelles. Quant aux Sarrasins ou musulmans, il leur reproche la pierre noire de la maison carrée de la Mecque, qui est le principal objet du pèlerinage (3).

Il s'étend ensuite sur la pureté de la religion chrétienne, qui n'a pour objet d'adoration qu'un seul vrai Dieu invisible et inaccessible dans sa gloire. Au contraire, dit-il, les idolâtres croient faire un dieu qui n'étoit point auparavant; et, quand il est détruit, ils croient n'avoir plus de dieu, s'ils n'en font un autre semblable. Les honneurs qu'ils leur rendent sont pleins de dissolution et de toutes sortes d'actions et de paroles deshonnêtes (4). Mais au contraire les images des saints qui sont chez les chrétiens ne servent qu'à les exciter à la vertu, comme feroient les discours des gens de bien. Car la peinture est une histoire abrégée et tout

(1) T. 1, Conc. p. 198. (3) V. Bibl. Orient. p. 97.  
(2) P. 299. (4) P. 302, 303, E.



se rapporte à la gloire du père céleste. Quand nous adorons l'image de Jésus-Christ, nous n'adorons pas les couleurs appliquées sur du bois : c'est le Dieu invisible qui est dans le sein du père que nous adorons en esprit et en vérité (1). Et ensuite, depuis la fin des persécutions, on a tenu plusieurs conciles œcuméniques, qui ont fait des canons sur des sujets bien moins importants que celui des images. Cependant ils n'auraient pas dû le laisser sans examen, si cette ancienne coutume nous conduisoit, comme l'on prétend, à l'idolâtrie contre la défense des saintes Ecritures, et nous éloignoit de Dieu. Car celui qui a promis aux apôtres d'être avec eux jusqu'à la fin du siècle, l'a promis aussi aux évêques, qui devoient après eux gouverner l'Eglise. Et puisqu'il a dit qu'il seroit au milieu de deux ou trois assemblés en son nom, il n'aurait pas abandonné de si grandes multitudes assemblées par le zèle de sa religion, sans leur communiquer son inspiration et sa conduite ; d'autant plus que cette coutume n'est pas seulement établie dans un petit nombre de villes où dans les moins considérables, mais presque dans tous les pays, et dans les premières et les plus illustres églises.

Il répond ensuite à l'objection tirée de l'Ecriture, où Dieu défend de faire aucune image de ce qui est au ciel ou sur la terre (2). Le sens, dit-il, en est manifeste, que la nature divine est invisible et incompréhensible, et qu'il ne faut pas s'imaginer qu'elle ait rien de semblable avec les images corporelles. Car après avoir dit (3) : Vous n'avez vu aucune image lorsque le Seigneur vous a parlé sur le mont Horeb ; il ajoute aussitôt : Ne vous trompez pas en faisant quelque sculpture, et le reste. Tant pour les faire souvenir du veau d'or, que pour les détourner de la coutume des Egyptiens, qu'ils connoissoient. C'est ce que dit saint Paul aux Athéniens (4) : Qu'étant enfants de Dieu, nous ne devons pas croire que la nature divine soit semblable à l'or, à l'argent ou à l'ouvrage des hommes. Or, nous ne reconnoissons qu'un Dieu, nous n'adorons que lui, et nous n'offrons qu'à lui le sacrifice par Jésus-Christ. Et ensuite : Les chrétiens ne rendent aucun culte ni aucun honneur aux images de leurs parents ou de leurs amis ; mais en regardant l'image d'un saint, nous rendons gloire à Dieu. Et encore : On ne doit pas être scandalisé de ce qu'on présente aux images des saints des lumières ou des parfums. Ce sont des symboles de leurs vertus pour signifier leur lumière spirituelle, et l'inspiration du Saint-Esprit (5). Et encore : Ce qui est bien important, c'est que Dieu a fait souvent des miracles sur des images, dont il y a plusieurs histoires, comme des guérisons des malades, dont nous avons

nous-même l'expérience, des charmes rompus, des apparitions en songe ; et, ce qui est hors de doute et sans contredit, l'image de la Sainte-Vierge qui étoit à Sozopolis de Pisidie ; a répandu de sa main peinte un parfum liquide : il y en a plusieurs témoins (1). Il ne parle que des images de la plate peinture, et il n'y en avoit point d'autres dans les églises, suivant l'usage que les Grecs conservent encore ; c'est pourquoi saint Germain, parlant de la statue de bronze que l'hémorroïsse dressa en l'honneur de Jésus-Christ, ajoute (2) : Nous ne disons pas cela pour dire que nous devons avoir des statues de bronze. C'est ce qui m'a paru de plus remarquable dans ses trois lettres.

### III. Lettre du pape à saint Germain.

Il ne manqua pas d'écrire au pape Grégoire ce qui se passoit en une affaire si importante ; et le pape lui fit réponse par une grande lettre, où d'abord il le félicite sur la vigueur avec laquelle il défend la doctrine de l'Eglise (3). Elle ne s'est jamais trompée, dit le pape, quoiqu'on se l' imagine ; et cette tradition n'a rien de commun avec la pratique des païens (4). Il faut regarder l'intention et non pas l'action. Si les prophéties n'ont pas été accomplies par l'incarnation du fils de Dieu, il ne faut pas peindre ce qui n'a pas été ; mais, puisque tout s'est passé réellement, qu'il est né, qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité, plutôt à Dieu que le ciel, la terre, la mer, tous les animaux, toutes les plantes, pussent raconter ces merveilles par la parole, par l'Ecriture, ou par la peinture.

On appelle idoles les images de ce qui n'est point, et qui ne subsiste que dans les fables et les inventions frivoles des païens. Mais l'Eglise n'a rien de commun avec les idoles ; à Dieu ne plaise, nous n'avons jamais adoré des vaches, ni le veau d'or, ni regardé la créature comme un Dieu, ni reçu les mystères de Belphegor (5). Que si quelqu'un veut imiter les juifs en accusant l'Eglise d'idolâtrie, à cause des vénérables images, nous le regardons comme un chien qui aboie en vain, et nous lui dirons comme aux juifs : Plût à Dieu qu'Israël eût profité des choses sensibles que Dieu lui avoit ordonnées pour le mener à lui ; qu'il eût aimé le saint autel plutôt que les vaches de Samarie, la verge d'Aaron plutôt que Astarte, et la pierre dont l'eau étoit sortie plutôt que Baal. C'est ainsi que l'Eglise romaine étoit d'accord avec celle de Constantinople.

L'entreprise de l'empereur Léon contre les images lui attira une révolte des peuples de la Grèce et des Cyclades, qui armèrent une flotte

(1) P. 315. (3) Conc. 7, Act. 4, p. 282, E.  
(2) Sup. liv. XV, n. 20. Ibid. E.  
(4) P. 283.  
(5) P. 287.

(1) P. 306, B. (4) Act. XVII, 29.  
(2) Exod. XX, 4 ; Deut. V, 8. (5) P. 311, C ; 314, B ; Ib.  
(3) Deut. IV, 15. B.

sous prétexte de zèle pour la religion, menant avec eux un nommé Cosme pour le couronner empereur (1). Les chefs de cette armée étoient Agallien, qui commandoit en Grèce, et Etienne. S'étant approchés de Constantinople, ils donnèrent une bataille le dix-huitième d'avril, indiction dixième, l'an sept cent vingt-sept. Les rebelles y furent entièrement défaits ; Agallien se jeta dans la mer tout armé, Cosme et Etienne furent pris, et eurent la tête tranchée.

### IV. Germain chassé. Anastase, patriarche

Ce succès encouragea l'empereur Léon à persécuter les catholiques, et il fit de nouveaux efforts pour gagner le patriarche Germain, qui s'étoit déclaré contre les rebelles. L'empereur, l'ayant fait venir, employoit pour le persuader les paroles les plus flatteuses (2). Le patriarche lui dit : Nous avons bien oui dire que les saintes images devoient être ôtées, mais non sous votre règne. Léon l'ayant pressé de dire sous quel empereur, il répondit, sous Conon. Léon reprit : Il est vrai que mon nom de baptême est Conon (3). Et le patriarche reprit : A Dieu ne plaise, seigneur, que ce mal s'accomplisse sous votre règne. Celui qui l'exécutera est un persécuteur de l'antéchrist, et tend à renverser le mystère de l'incarnation. Ensuite, voyant l'empereur irrité de ce discours, il le fit souvenir de ce qu'il avoit promis à son couronnement ; et comme il avoit pris Dieu à témoin qu'il ne changeroit rien à la tradition de l'Eglise. L'empereur n'en fut point touché ; mais il continua de parler au patriarche, pour en tirer, s'il pouvoit, quelque discours offensant, afin de le faire déposer comme séditionnaire. Il étoit aidé dans ce dessein par Anastase, disciple et syncelle du patriarche ; car il étoit dans les mêmes sentiments que l'empereur, qui lui avoit promis de le mettre à la place de Germain dans le siège de Constantinople. Le saint patriarche, qui n'ignoroit pas la mauvaise disposition d'Anastase, se contenta de lui représenter sa trahison avec sagesse et douceur. Mais, voyant que son égarement étoit sans retour, il lui dit un jour comme ils entroient chez l'empereur, et qu'Anastase le suivant avoit marché sur sa robe : Ne vous pressez point, vous n'entrerez que trop tôt dans l'hippodrome. Anastase fut troublé de cette parole, aussi bien que ceux qui l'entendirent ; mais elle fut vérifiée quinze ans après, quand l'empereur Constantin fit déposer honteusement Anastase, l'an sept cent quarante-quatre. Car ceci se passoit en sept cent vingt-neuf. L'empereur prit donc en aversion le patriarche Germain, accusant d'idolâtrie tous les empereurs ses prédécesseurs, tous les évêques et tous les chrétiens.

Car il étoit trop ignorant pour comprendre la différence du culte relatif et absolu. Et il ne condamnoit pas seulement la vénération des images, il rejetoit encore l'intercession des saints, et avoit leurs reliques en horreur.

Au commencement de l'année suivante, sept cent trente, indiction treizième, le septième de janvier, il tint un concile où il fit un décret contre les images, et voulut obliger le patriarche d'y souscrire ; mais le saint vieillard le refusa courageusement, et aima mieux renoncer à sa dignité (1). Il ôta son pallium, et dit entre autres paroles dignes d'un docteur de l'Eglise : Il m'est impossible, seigneur, de rien innover contre la foi sans un concile œcuménique. L'empereur, irrité, envoya au palais patriarcal des officiers armés pour l'en chasser à coups de poing, et avec outrage, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans. Il se retira dans sa maison paternelle, au lieu nommé Platanie, pour y pratiquer la vie monastique, laissant dans une extrême désolation la ville de Constantinople, dont il avoit tenu le siège quatorze ans cinq mois et trois jours. Il finit saintement ses jours dans cette retraite, et l'Eglise honore sa mémoire le douzième de mai (2). Les Grecs honorent le même jour l'abbé Etienne, que saint Germain fit venir de Palestine pour réformer les moines de Constantinople, et le vingt-sixième de juin ils font mémoire de Jean, évêque des Goths, d'au delà du Pont-Euxin, que ces peuples, après l'avoir élu, envoyèrent à saint Germain pour l'ordonner ; mais, craignant qu'il ne fût infecté par le commerce des hérétiques, il l'envoya en Ibérie pour être sacré par les évêques du pays, qui le pouvoient mieux connoître. Saint Germain avoit composé un ouvrage que nous n'avons plus, où il défendoit saint Grégoire de Nysse contre ceux qui l'accusoient d'origénisme, et on lui attribue quelques écrits, que les meilleurs critiques croient être d'un autre Germain, patriarche de Constantinople, plus nouveau de cinq cents ans (3).

Sitôt que saint Germain eut été chassé et le vingt-deuxième du même mois de janvier sept cent trente, Anastase fut ordonné patriarche de Constantinople, et mis en possession à main armée. Il donna tout pouvoir à la cour sur l'Eglise ; et l'empereur Léon, se sentant ainsi autorisé, commença à faire exécuter par force son décret contre les images.

### V. Violence à Constantinople.

Le grand palais de Constantinople avoit un vestibule nommé Chalqué, parce qu'il étoit couvert de lames d'airain, et proche de la place, nommée Calcoprata, c'est-à-dire le

(1) Theoph. an. 10, p. 344.  
230, Hist. Misc. lib. 21.  
(2) Theoph. an. 13, p. 344.  
(3) Frag. Epist. in Grec. Cod. Orient. Canonum.

(1) Theoph. an. 10, p. 340. 12 mai. 26 juin.  
(2) Martyr. R. 21 mai. (3) Plot. Cod. 233, p. 924.  
Bol. t. 14, p. 55. Menol. Bas. Y. Dupin. t. 7, p. 286.



marché au cuivre (1). Dans ce vestibule étoit élevée une image de Jésus-Christ sur la croix, qui étoit en vénération singulière. On disoit que le grand Constantin l'avoit fait faire en mémoire de la croix qui lui apparut au ciel; et on en racontoit plusieurs miracles, entre autres celui-ci (2). Un marchand, nommé Théodore, ayant perdu tout son bien par un naufrage, emprunta cinquante livres d'or d'un juif, nommé Abraham, et lui donna pour caution Jésus-Christ, représenté en cette image. Après quoi il fit un voyage très-heureux, le juif se convertit, et on nomma cette image Antiphonètes, c'est-à-dire le répondant.

L'empereur Léon voulut commencer par cette image, et envoya pour l'abattre un de ses écuyers, nommé Jouin (3). Des femmes, qui se trouvèrent présentes, s'efforcèrent par leurs prières de le détourner de ce sacrilège; mais, sans s'arrêter à elles, il monta à une échelle, et donna trois coups de hache dans le visage de la figure. Les femmes tirèrent l'échelle, firent tomber Jouin, le tuèrent sur la place, et le mirent en pièces. Toutefois l'image fut abattue et brûlée, et l'empereur fit mettre à la place une simple croix, avec une inscription, pour marquer qu'il en avoit ôté l'image (4). Car les iconoclastes honoraient la croix, pourvu qu'elle n'eût pas de crucifix; ils n'en vouloient qu'aux images qui avoient figure humaine. Les femmes qui avoient massacré Jouin, coururent au palais patriarcal, et, jetant des pierres, elles criaient contre Anastase (5): Infâme ennemi de la vérité, as-tu donc usurpé le sacerdoce pour renverser les choses sacrées? Anastase, outré de cette insulte, courut à l'empereur, et obtint que ces femmes fussent punies du dernier supplice. On fit mourir aussi dix autres personnes, huit hommes et deux femmes, pour cette même image, et l'église grecque les honore comme martyrs le neuvième d'août (6). Plusieurs chrétiens d'Occident furent témoins de cette violence: il y en avoit de Rome, de France, du pays des Vandales, de Mauritanie, de Gothie, et ils portèrent chez eux ces tristes nouvelles (7).

Comme l'empereur Léon étoit ignorant, il persécuta principalement les gens d'étude, et abolit les écoles des saintes lettres, qui avoient subsisté depuis le grand Constantin (8). Il y avoit à Constantinople, près du palais, une bibliothèque fondée par les empereurs, contenant plus de trente mille volumes. Le bibliothécaire, nommé Læcumenique, étoit un homme d'un mérite distingué; et il en avoit douze autres sous lui, qui enseignoient gratuitement la re-

ligion et les sciences profanes. Leur mérite étoit si reconnu, qu'il n'étoit pas permis, même aux empereurs, de rien faire d'extraordinaire sans les consulter. L'empereur Léon fit son possible par menaces et par promesses pour les amener à son opinion touchant les images; mais enfin, désespérant d'y réussir, il fit entourer la bibliothèque de fascines, et de bois sec, et la brûla avec les livres et ceux qui les gardoient. Enfin il voulut obliger, tant par la violence que par caresses, tous les habitants de Constantinople à ôter toutes les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, quelque part qu'elles fussent, les brûler au milieu de la ville, et blanchir toutes les églises peintes. Et, comme plusieurs refusoient d'obéir, on coupa la tête à quelques-uns, d'autres furent mutilés de quelque partie du corps. Plusieurs, tant clercs que moines et simples laïques, souffrirent le martyre en cette occasion (1).

#### VI. Révolte en Italie.

La nouvelle de cette persécution étant portée en Italie, on abattit les images de l'empereur, et on les foula aux pieds; et les Lombards, profitant de l'occasion, firent des courses dans la Pentapole. Dès l'onzième indiction, c'est-à-dire l'an sept cent vingt-huit, les Lombards ayant surpris Sutry en Toscane, le pape fit tant envers le roi Luitprand par lettres et par présents, qu'il rendit la place, quoique dépouillée de tout; mais ensuite il convint, avec l'exarque Eutychius, de joindre leurs forces, afin que le roi pût soumettre à son obéissance les ducs de Spolète et de Bénévent, et que l'exarque se rendit maître de Rome pour exécuter les ordres qu'il avoit depuis long-temps contre la personne du pape. Le roi, ayant soumis les deux ducs, vint aux portes de Rome, d'où le pape sortit, et lui parla si fortement, que le roi se prosterna à ses pieds, et promit de ne faire mal à personne. Il ôta même ses armes, et mit devant le corps de saint Pierre son manteau, son baudrier et son épée dorée, une couronne d'or et une croix d'argent. Après avoir fait sa prière, il pria le pape de recevoir aussi l'exarque à la paix; ce qui fut fait. Le roi Luitprand se retira ainsi; et l'exarque Eutychius entra dans Rome.

Tandis qu'il y séjournoit, Tibère, surnommé Pétase, se révolta dans la Toscane, voulant se faire reconnoître empereur, et attira à son parti trois villes, Manture, Lune et Blède, qui lui prêtèrent serment. L'exarque eunuque et timide en fut fort alarmé; mais le pape l'encouragea, et envoya avec lui et avec son armée les premiers du clergé. Ils arrivèrent à Manture, où Pétase fut tué, et sa tête envoyée à Constantinople. Toutefois l'empereur ne s'apaisa pas envers les Romains. Ensuite, ayant fait son décret contre les images, il l'envoya à Rome, promettant au pape, s'il acquiesçoit, de le re-

(1) V. Cang. C. P. Chr. lib. II, p. 114, etc., et lib IV, n. 9, p. 85.

(2) Narr. de Antiphon. 2. Auct. Bibl. PP. Combef. p. 611.

(3) Greg. Ep. 1, tom. 7, Conc. p. 19, A. Vita S. Steph. p. 415.

(4) Cang. lib. II, p. 116.

(5) Vita S. Steph. p. 415.

(6) Menol. Martyr. R. 9.

aug.

(7) Theoph. n. 3, t. p. 333.

B.

(8) Constant. Monas. p.

87, v. Cang. C. P. Ch. lib. II, n. 3, p. 151.

(1) Anast. in Greg. II. Theoph. an. 13, p. 343.

cevoir en ses bonnes grâces, nonobstant tout le passé, et le menaçant de le faire déposer s'il empêchoit l'exécution de ses ordres (1). Mais le pape, voyant l'impiété de ses ordonnances, se prépara à résister à l'empereur comme à un ennemi de l'Eglise, et écrivit de tous côtés aux fidèles pour les préserver de cette nouvelle erreur. Les peuples de la Pentapole, et l'armée de la Vénétie, rejetèrent l'ordre de l'empereur, et déclarèrent qu'ils combattraient vigoureusement pour la défense du pape. Ils anathématisèrent Paul, exarque de Ravenne, celui qui l'avoit envoyé, c'est-à-dire l'empereur et ceux qui lui obéissoient. Ils se choisirent des chefs; et enfin toute l'Italie, par délibération commune, résolut d'élire un autre empereur et de le mener à Constantinople, mais le pape, espérant la conversion de Léon, arrêta l'exécution de ce dessein.

Cependant Exhilarat, duc de Naples, avec son fils Adrien, étant maître de la Campanie, persuada au peuple de cette province d'obéir à l'empereur et de tuer le pape; mais les Romains le prirent avec son fils et les firent mourir tous deux; ensuite ils chassèrent Pierre, duc de Rome, disant qu'il avoit écrit à l'empereur contre le pape. A Ravenne, le peuple fut divisé, les uns tenoient le parti de l'empereur, les autres celui du pape et des catholiques: ils en vinrent aux mains et tuèrent le patrice Paul, exarque de Ravenne. Plusieurs places de l'Emilie et Auxume, dans la Pentapole, se rendirent aux Lombards. Enfin, ils prirent Ravenne même, comme il paroît par une lettre du pape Grégoire II, à Ursus, duc de Venise, ou plutôt de la province de Ravenne nommée Vénétie, où il dit: Puisque pour nos péchés la ville de Ravenne a été prise par la nation infâme des Lombards, et que l'exarque demeure à Venise comme nous l'avons appris, vous devez vous joindre à lui, et combattre avec lui pour nous, afin que Ravenne soit rendue à l'empire et remise sous l'obéissance de nos maîtres, Léon et Constantin. D'un autre côté, l'empereur envoya à Naples le patrice Eutychius, eunuque, qui avoit été exarque de Ravenne. Celui-ci envoya un de ses gens à Rome avec ses lettres, portant ordre de tuer le pape et les premiers de la ville; ce qui ayant été découvert, les Romains vouloient tuer le patrice lui-même, mais le pape s'y opposa si fortement qu'il l'empêcha. Ils anathématisèrent donc le patrice Eutychius, et s'obligèrent tous par serment, grands et petits, à mourir plutôt que de permettre que l'on fit aucun mal au pape qui défendoit la foi avec tant de zèle. Le patrice Eutychius envoya des députés au roi Luitprand et aux ducs des Lombards, leur promettant de grandes sommes s'ils vouloient abandonner le pape. Mais, connoissant la mauvaise volonté du patrice par ses lettres, ils se joignirent aux Romains,

et firent le même serment pour la défense du pape. Grégoire, de son côté, pour s'attirer un plus grand secours de la part de Dieu, répandoit de très-grandes aumônes, s'appliquoit à la prière et au jeûne, et faisoit tous les jours des processions. Et, quoiqu'il espérât en Dieu plus qu'aux hommes, il ne laissoit pas de rendre grâce au peuple de sa bonne volonté, il l'exhortoit doucement à faire du progrès dans la vertu, et à conserver la foi, mais en même temps à ne se pas départir de l'affection et de la fidélité qu'il devoit à l'empire romain; et toutefois les Grecs ont accusé le pape Grégoire II d'avoir soustrait l'Italie à l'obéissance de l'empereur, mais il en faut plutôt croire ceux qui ont écrit en Italie.

#### VII. Mort de Grégoire II. Grégoire III, pape.

Le nouveau patriarche de Constantinople, Anastase, envoya sa lettre synodique au pape Grégoire II, qui, le voyant soutenir l'hérésie des Iconoclastes, ne crut pas le devoir reconnoître pour son confrère, mais il lui écrivit pour l'avertir que, s'il ne revenoit à la foi catholique, il seroit privé du sacerdoce (1). Le pape Grégoire II ne survécut pas long-temps, et fut enterré à Saint-Pierre, le treizième de février, indiction quatorzième, l'an sept cent trente-un, après avoir tenu le saint-siège quinze ans huit mois et huit jours. Il fit cinq ordinations, quatre au mois de septembre, et ordonna trente-cinq prêtres et quatre diacres, outre cent cinquante évêques. Il fit faire un calice d'or orné de pierreries du poids de trente livres, et une patène d'or de vingt-huit livres et demie. Il donna au clergé et aux monastères deux mille cent soixante sous d'or, et deux mille pour le luminaire de Saint-Pierre. L'Eglise l'honore entre les saints le treizième de février (2).

De son temps, il y eut quelques différends entre les évêques de Frioul et de Grade. Sérénus, évêque de Frioul, ayant usurpé quelques droits sur Donat, patriarche de Grade, le pape Grégoire II lui écrivit en sept cent vingt-neuf, lui représentant qu'il lui avoit accordé le pallium à la prière du roi des Lombards, mais à condition de se contenter de ce qu'il avoit possédé jusqu'alors, sans faire aucune entreprise sur personne (3). Il lui enjoit donc de se contenir dans ses bornes, qui étoient celles de la domination des Lombards. Il écrivit aussi à Donat, patriarche de Grade, aux évêques, au duc Marcel et au peuple de Vénétie et d'Istrie, les avertissant de prendre garde que les Lombards ne prissent occasion de ce différent entre les évêques, pour entreprendre sur leur pays (4). Sérénus étoit proprement patriarche d'Aquilée, résidant à Frioul, et Donat patriarche d'Aquilée, résidant à Grade, sur les terres des Ro-

(1) Anast. in Gr. Theop. an. 13, p. 343.

(2) Martyr. R. 13 fev.

(3) Ep. 14, t. 6, Conc. p. 1450.

(4) Ep. 15, p. 1451.

(1) Anast. in Greg. II.



main. Après la mort de Sérénus, Calliste, homme noble, archidiaque de Trévise, fut ordonné patriarche d'Aquilée à Frioul avec la faveur du roi Luitprand (1). Il y avait à Frioul un évêque particulier qui étoit alors Amator, et le patriarche sujet des Lombards, ne pouvant demeurer à Frioul parce qu'il eût été trop exposé aux incursions des Romains, demeurait à Cormone (2). Calliste, fier de sa noblesse, en fut choqué, et ne put souffrir que cet évêque demeurât dans la capitale avec le duc et les Lombards, tandis qu'il étoit avec le petit peuple. Il fit donc en sorte de chasser Amator de la ville de Frioul, et s'établit dans sa maison. Pemmo, qui étoit alors duc de Frioul, en fut irrité; et, de concert avec plusieurs Lombards, il prit le patriarche Calliste, le mena en un château nommé Ponce, sur le bord de la mer, et l'y voulut précipiter. Mais il se contenta de le mettre en prison, où il ne lui donnoit que du pain. Le roi Luitprand, l'ayant appris, entra en grande colère, ôta la duché à Pemmo, et la donna à son fils Rachis.

Après la mort du pape Grégoire II, le saint-siège ne vauqua que trente-cinq jours (3), car, lorsqu'on faisoit ses funérailles, tout le peuple de Rome, comme par inspiration divine, enleva de force le prêtre Grégoire qui y assistoit, et l'élut pape. C'étoit un Syrien très-doux, très-sage, et bien instruit des saintes Ecritures. Il savoit les psaumes par cœur, et s'étoit exercé à en pénétrer les sens cachés; il savoit le grec et le latin, parloit bien, prêchoit avec force et agrément. Il étoit grand amateur des pauvres, et donnoit l'exemple de toutes les vertus. Il tint le saint-siège dix ans et neuf mois. Les anciens auteurs le nomment souvent Grégoire le jeune, et le confondent quelquefois avec son prédécesseur, principalement les Grecs.

#### VIII. Première lettre à l'empereur.

Le pape Grégoire III, dès le commencement de son pontificat, écrivit à l'empereur Léon, pour répondre à une lettre qu'il avoit écrite à lui ou à Grégoire II (4). La réponse du pape commence ainsi : Nous avons reçu pendant la quatorzième indiction de votre règne la lettre de votre majesté de la même indiction, et celle de la quinzième, de la première et des suivantes jusqu'à la neuvième. Pendant le règne de Léon, l'indiction quatorzième ne se rencontre qu'en l'an sept cent trente-un; mais par la quinzième et les neuf suivantes, il faut entendre les dix premières années de son règne, pendant lesquelles il parut catholique. Le pape continue : Nous gardons soigneusement vos lettres dans l'église de Saint-Pierre avec celles de vos prédéces-

(1) Paul. diac. vi, Hist. c.

(3) Anast. in Gr. III.

(2) Ibid. c. 16

(4) Anast. tom. 7, Conc.

seurs. Dans ces lettres, scellées de votre sceau et souscrites de votre main avec le cinabre, vous confessez notre sainte foi dans toute sa pureté, et vous déclarez maudit quiconque ose contrevenir aux décisions des pères (1). Qui vous oblige donc maintenant à regarder en arrière après avoir si bien marché dix ans durant? Pendant tout ce temps, vous n'avez point parlé des saintes images, et maintenant vous dites qu'elles tiennent la place des idoles, et que ceux qui les adorent sont des idolâtres. Vous ordonnez de les abolir entièrement, et vous ne craignez point le jugement de Dieu en scandalisant, non-seulement les fidèles, mais les infidèles. Pourquoi, comme empereur et chef des chrétiens, n'avez-vous pas interrogé les hommes savants et pleins d'expérience? Ils vous auroient appris pourquoi Dieu a défendu d'adorer les ouvrages des hommes? Les pères nos maîtres, et les six conciles, nous ont laissé cette tradition, et vous ne recevez pas leur témoignage. Nous sommes obligés, parce que vous êtes grossier et ignorant, de vous écrire des discours grossiers, mais pleins de sens et de la vérité de Dieu. Nous vous conjurons de quitter votre présomption et votre orgueil, et de nous écouter humblement.

Dieu a ainsi parlé à cause des idolâtres qui habitoient la terre promise, et adoroient des animaux d'or, d'argent et de bois, des oiseaux et toutes sortes de créatures, et disoient : Voilà nos dieux, et il n'y en a point d'autres. C'est pour cela que Dieu a défendu les ouvrages des hommes, nuisibles et maudits, inventés par le démon. Mais il y en a que Dieu même a ordonnés pour son service, comme les tables de la loi, l'arche et les chérubins. N'étoit-ce pas des ouvrages de mains d'hommes? Dans les derniers temps, Dieu a envoyé son fils qui s'est incarné, a paru dans Jérusalem, a fait plusieurs actions sensibles. Ceux qui l'avoient vu l'ont peint comme ils l'avoient vu. On a peint de même saint Jacques, parent de Notre Seigneur, saint Etienne et les autres martyrs. Ces images s'étant répandues par tout le monde, on a cessé d'adorer le démon pour les adorer, non d'un culte de latrerie, mais d'un culte relatif. Et ensuite, pourquoi ne peignons-nous pas le père de Jésus-Christ? Parce qu'il est impossible de peindre la nature divine. Si nous l'avions vu, nous le peindrions de même, et vous diriez que ce seroit une idole. Vous dites que nous adorons des pierres, des murailles et des planches. Il n'est pas ainsi, seigneur, c'est pour nous faire souvenir de ceux dont ce sont les noms et les images, et pour élever en haut notre esprit rampant et grossier (2). Nous ne les regardons pas comme des dieux; à Dieu ne plaise, nous ne mettons pas notre espérance en ces images. Mais, si c'est celle de Notre Seigneur, nous disons : Seigneur Jésus-Christ, fils de

(1) P. 10.

(2) P. 11.

Dieu, secourez-nous, sauvez-nous. Si c'est celle de sa sainte mère, nous disons : Sainte mère de Dieu, priez votre fils qu'il sauve nos âmes. Si c'est d'un martyr : Saint Etienne, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ, et qui avez auprès de lui tant de crédit comme premier martyr, priez pour nous.

Et ensuite nous aurions pu, comme ayant la puissance et l'autorité de saint Pierre, prononcer des peines contre vous (1); mais, puisque vous vous êtes donné vous-même la malédiction, qu'elle vous demeure. Et ensuite il vaudroit mieux que l'on vous nommât hérétique que persécuteur et destructeur des saintes images. Mais le nom d'hérétique ne vous convient pas, puisque vous combattez ce qui est clair comme la lumière. Ayant un si grand évêque que notre confrère le seigneur Germain, vous deviez le consulter comme votre père, lui qui a une si grande expérience des affaires ecclésiastiques et politiques, à présent âgé de quatre-vingt-quinze ans, qui a servi tant de patriarches et d'empereurs. Vous l'avez laissé, pour écouter ce méchant et insensé Ephésien, fils d'Apsimare, et ses semblables, comme Théodose, évêque d'Ephèse, l'un des chefs des iconoclastes (2). Le pape rapporte ensuite l'exemple de Constantin Pogonat, qui fit assembler le sixième concile et le fit exécuter en s'y soumettant le premier (3), puis il ajoute : Vous voyez, seigneur, que les décisions de l'Eglise n'appartiennent pas aux empereurs, mais aux évêques. C'est pourquoi, comme les évêques qui sont préposés aux églises s'abstiennent des affaires publiques, les empereurs doivent s'abstenir des affaires ecclésiastiques, et se contenter de celles qui leur sont confiées. Mais la concorde des empereurs et des évêques fait une seule puissance, quand on traite les affaires avec paix et charité.

Vous nous avez écrit d'assembler un concile œcuménique; il ne nous semble pas à propos. C'est vous qui persécutez les images, arrêtez, et vous tenez en repos; le monde sera en paix, et les scandales cesseront. Supposez que le concile est assemblé; où est l'empereur pieux pour y prendre séance suivant la coutume, récompenser ceux qui parleront bien, et poursuivre ceux qui s'écartent de la vérité? Vous-même êtes rebelle, et agissez en barbare. Ne voyez-vous pas que votre entreprise contre les images n'est que révolte et présomption? Les églises jouissoient d'une paix profonde quand vous avez excité les combats et les scandales. Cessez, et il n'est point besoin de concile. Il lui marque ensuite comme tout l'Occident est révolté contre lui, depuis qu'on y a appris les violences qu'il a commises à Constantinople. On a jeté, dit-il, par terre vos images, on les a foulées au pied (4). Les

(1) P. 135, C.

(2) Conc. 7, Act. 1, p. 55

(3) Sup. l. XL, n. 11, 27, p.

(4) P. 10, C. Sup. n. 6.

Lombards, les Sarmates et les autres peuples du Nord ont fait des courses dans la malheureuse Décapole, et ont pris Ravenne même, dont ils ont chassé vos magistrats, et en ont mis de leur part. Ils veulent traiter de même vos places les plus proches de nous et Rome aussi, sans que vous puissiez nous défendre. Voilà ce que vous vous êtes attiré par votre imprudence.

Vous croyez nous épouvanter en disant : J'enverrai à Rome briser l'image de saint Pierre; et j'en ferai enlever le pape Grégoire, chargé de chaînes, comme Constantius fit à Martin. Sachez que les papes sont les médiateurs et les arbitres de la paix entre l'Orient et l'Occident; nous ne craignons point vos menaces, à une lieue de Rome vers la Campanie nous sommes en sûreté. La Décapole, dont parle ici le pape Grégoire III, est la même province que l'on appeloit plus ordinairement Pentapole, et dont Ravenne étoit la capitale (1).

#### IX. Seconde lettre du pape à l'empereur.

L'empereur Léon écrivit encore au pape, qui lui répondit en ces termes : J'ai reçu votre lettre par Ruffin, votre ambassadeur, et la vie m'est devenue insupportable, voyant que, loin de vous repentir, vous demeurez dans vos mauvaises dispositions (2). Vous dites : J'ai l'empire et le sacerdoce. Vos prédécesseurs le pouvoient dire, eux qui ont fondé et orné les églises, et les ont protégées de concert avec les évêques. Au contraire, vous avez dépouillé et défiguré les églises que vous avez trouvées magnifiquement ornées (3). Que sont nos églises, sinon les ouvrages des hommes, des pierres, du bois, de la chaux, du mortier? Mais elles sont ornées par les peintures et les histoires de Jésus-Christ et des saints. Les chrétiens y emploient leurs biens, les pères et les mères, tenant entre leurs bras leurs petits enfants nouveaux baptisés, leur montrent du doigt les histoires, ou aux jeunes gens ou aux gentils convertis; ainsi ils les édifient, et élèvent leur esprit et leur cœur à Dieu. Vous en avez détourné le simple peuple pour le jeter dans l'oisiveté, les chansons, les fables, le son des lyres, des flûtes, et de semblables badineries, au lieu des actions de grâce et des louanges de Dieu.

Ensuite il lui marque ainsi la différence de l'empire et du sacerdoce (4). Comme il n'est pas permis à l'évêque de regarder dans le palais et de donner les dignités temporelles, ainsi l'empereur ne doit pas regarder dans les églises pour faire les élections du clergé, consacrer ou administrer les sacrements, ou même y participer sans le prêtre. Chacun de nous doit demeurer dans sa vocation (5).

(1) Baud. Lex.

(2) T. 7, Conc. p. 23.

(3) P. 26.

(4) P. 26, D.

(5) 1<sup>re</sup> Cor. VII, 20.



Voyez-vous, seigneur, la différence des évêques et des princes? Si quelqu'un vous a offensé, vous confisquez sa maison, vous le dépouillez ou le bannissez, ou lui ôtez même la vie. Les évêques n'en usent pas ainsi, mais si quelqu'un a péché et s'en confesse, au lieu de l'étrangler ou de lui couper la tête, ils lui mettent au cou l'évangile et la croix, ils l'emprisonnent dans le trésor de l'église, la diaconie, ou la salle des catéchumènes, ils lui imposent des jeûnes, des veilles, des prières, et, après l'avoir bien corrigé, ils lui donnent le sacré corps et le précieux sang de Notre Seigneur, et l'envoient pur et sans tache devant Dieu. Un pape qui parloit ainsi étoit bien éloigné de prétendre ôter à l'empereur sa puissance temporelle, non plus que son prédécesseur.

Il continue : Vous nous persécutez et nous tyrannisez par la main de vos soldats et par les armes de la chair (1). Pour nous, nous sommes nus et sans armes, nous n'avons point d'armées terrestres, mais nous invoquons Jésus-Christ, chef de toutes les créatures, supérieur à toutes les armées des vertus célestes, avant qu'il vous livre à Satan pour sauver votre âme, suivant la parole de l'apôtre. Et ensuite, Vous demandez pourquoi dans les six conciles il n'est point parlé des images; je réponds qu'on n'y a point parlé non plus s'il faut manger du pain et boire de l'eau, nous avons reçu les images par une ancienne tradition, les évêques eux-mêmes en portoient aux conciles, et aucun de ceux qui aimoient Dieu ne voyageoit sans images.

Le pape Grégoire III envoya cette lettre et la précédente par le prêtre George, qui eut assez de faiblesse pour n'oser la rendre à l'empereur (2). Il la rapporta à Rome, et confessa sa faute au pape, qui, lui ayant fait de grands reproches vouloit, le déposer dans un concile; à la prière des évêques il se contenta de le mettre en pénitence, et le renvoya avec les mêmes lettres. L'empereur fit retenir en Sicile les lettres sans permettre que le prêtre George les apportât à Constantinople, et le tint lui-même en exil pendant près d'un an.

#### X. Saint Boniface, archevêque.

En Allemagne, saint Boniface, ayant appris l'ordination du pape Grégoire III, lui envoya des députés avec des lettres pour l'assurer de son obéissance, lui rendre compte de sa mission, et lui demander la résolution de plusieurs difficultés (3). Le pape lui accorda non-seulement la communion et l'amitié du saint-siège qu'il demandoit, mais encore le pallium et le titre d'archevêque. Il lui envoya des reliques et d'autres présents avec une lettre, où, après avoir déclaré la nouvelle

(1) An. p. 27, R. (3) Vit. V. l. c. 8, per Oth.  
(2) Anas. in Gr. III. l. 1, c. 26.

dignité qu'il lui donne, il ajoute (1) : Et parce que vous nous assurez que par la grâce de Dieu il s'est converti une si grande quantité de peuple, que vous ne pouvez suffire à leur instruction, nous ordonnons que, suivant les canons et l'autorité du saint-siège, vous établissiez des évêques dans des lieux où le nombre des fidèles sera multiplié, prenant garde toutefois à ne pas avilir l'épiscopat, et à ne point faire de consécration d'évêque sans y en appeler deux ou trois. Quant au prêtre qui vint nous trouver l'année passée, et qui prétend avoir été absous de ses crimes, sachez qu'il ne nous a fait aucune confession, et n'a reçu aucune absolution de nous. Il nous demanda seulement des lettres de recommandation pour notre fils Charles. Ceux qui ont été baptisés par les païens doivent être baptisés encore au nom de la sainte trinité. De même ceux qui ont été baptisés par un prêtre qui sacrifie à Jupiter et mange des viandes immolées, ou qui doute s'ils ont été baptisés (2). Il faut croire que le baptême administré par ces païens n'étoit pas selon la forme de l'Eglise, car nous n'avons pas les questions de saint Boniface pour savoir les circonstances des cas proposés.

Le pape continue : On peut offrir pour les morts véritablement chrétiens, mais non pas pour les impies. On doit observer les degrés de parenté pour les mariages jusqu'à la septième génération. Et, si vous le pouvez, détournes les hommes de se remarier plus de deux fois. C'est-à-dire que l'Eglise n'approuvoit pas les quatrièmes noces sans les condamner absolument (3). Les parricides ne recevront la communion qu'à la mort en viatique, et toute leur vie s'abstiendront de chair et de vin, et jeûneront le lundi, le mardi et le vendredi. Ceux qui vendent leurs esclaves aux infidèles pour les immoler feront la même pénitence que les homicides. Défendez autant que vous pourrez à vos nouveaux chrétiens de manger de la chair de cheval, et leur imposez pénitence (4). Cette lettre ne peut être écrite avant l'an sept cent trente-deux.

Saint Boniface, l'ayant reçue, fut encouragé dans sa mission et bâtit deux églises, l'une à Frislar, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, une autre à Hamanabourg, en l'honneur de saint Michel; il joignit à chacune un monastère nombreux. Le monastère de Frislar étoit dans la Hesse sur l'Eder, à l'endroit de la ville qui en porte encore le nom; son premier abbé fut saint Vigbert, moine anglois du pays de Wessex, qui passa en Germanie étant déjà prêtre, pour travailler avec saint Boniface. Il étoit fort exact dans l'observance de la règle, et, s'il étoit appelé pour ouïr la confession de quelqu'un, il ne parloit

(1) T. 6, Conc. p. 1468. (3) C. 3, 5, 6.  
Ep. 1. (4) C. 2, 7, 8.  
(2) C. 1, 4, 9.

à personne en chemin, ou ne parloit que de choses spirituelles (1). Il mourut en sept cent quarante-sept, et l'église honore sa mémoire le treizième d'août (2).

#### XI. Eglise d'Angleterre.

Saint Boniface entretenoit un commerce continuel de lettres avec l'église d'Angleterre, dont il tiroit de grands secours, et dont nous voyons l'état à la fin de l'histoire de Bède, l'an sept cent trente-un (3). Bricuald, archevêque de Cantorbéry, mourut cette même année, le neuvième de janvier, après avoir tenu le siège trente-sept ans six mois et quatorze jours. Son successeur fut Tatwin, de la province des Merciens, auparavant prêtre dans le monastère de Baidun. Il fut sacré à Cantorbéry, par Daniel de Winchester, Adulf de Rochester et deux autres évêques, le dimanche dixième de juin, la même année sept cent trente-un. Tatwin étoit un homme considérable par sa piété et par sa prudence, et bien instruit des saintes lettres. Il reçut le pallium du pape Grégoire III, et, après avoir gouverné trois ans l'église de Cantorbéry, il mourut le trentième de septembre sept cent trente-quatre (4). Son successeur fut Northelme, moine et prêtre de Londres.

Adulf, évêque de Rochester, avoit succédé en ce siège à Thomas, mort en l'an sept cent vingt-six. Celui-ci étoit très-savant, disciple de l'archevêque Théodore et de l'abbé Adrien. Il savoit le grec et le latin comme sa langue naturelle, et étoit instruit des sciences ecclésiastiques et profanes. En Northumbrie, Vilfrid II étoit évêque d'York, ayant succédé à Jean, successeur de saint Vilfrid. Jean étoit disciple de saint Théodore de Cantorbéry, il fut moine à Strénéal, et succéda dans l'évêché d'Hagultad à Eata, qui y avoit été mis après l'expulsion de saint Vilfrid (5). Jean succéda aussi en sept cent quatre à Bosa, mis à la place de saint Vilfrid dans l'évêché d'York, mais il le rendit à ce saint quand il fut rétabli (6). Saint Vilfrid étant mort en sept cent neuf, Jean lui succéda, et reprit le gouvernement de l'église d'York; mais huit ans après, se sentant cassé de vieillesse, il ordonna à sa place Vilfrid, prêtre de son clergé, et se retira au monastère de Beverley, qu'il avoit fondé. Il y mourut quatre ans après, l'an sept cent vingt-un, le septième de mai, jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire (7). Bède raconte de lui plusieurs miracles considérables, et témoigne que la vie monastique faisoit de grands progrès dans le pays de Northumbrie, à la faveur de la paix, dans le temps où il finit son histoire, c'est-à-

(1) Vit. tom. 4. Act. SS. Ben. p. 674. Ep. 52, inter Bonif. c. 8. (2) Martyr. R. 13 aug. (3) Ben. v. Hist. c. ult. t. 3, Act. SS. Ben. (4) Gervas. (5) Act. SS. Ben. t. 3, p. 433. (6) Suppl. l. XL, n. 3. (7) Martyr. R. 7 mai, l. v, Hist. c. 2, 3, 4, 5, 6.

dire l'an sept cent trente-un. On n'eut pas soin de la continuer après lui, et pendant plusieurs siècles nous ne connoissons plus si distinctement l'église d'Angleterre.

Vilfrid le jeune avoit été moine dans l'abbaye de Strénéal, et depuis vidame et abbé dans l'église d'York; aussi croit-on que cette église étoit servie par des moines, comme la plupart des cathédrales d'Angleterre (1). Il orna son église de vases précieux, et s'appliqua à l'instruction de son peuple et au soulagement des pauvres. Après avoir gouverné l'église d'York pendant quinze ans, depuis sept cent dix-sept jusqu'en sept cent trente-deux, il fit ordonner Egbert à sa place, et se retira pour passer le reste de sa vie dans le repos et la prière. Egbert étoit frère du roi Edbert, qui régnoit alors en Northumbrie (2). Dès son enfance il avoit été mis dans un monastère, et gouverna l'église d'York pendant trente-quatre ans. Au commencement de son pontificat, c'est-à-dire l'an sept cent trente-cinq, il reçut du pape Grégoire III le pallium et la dignité archiepiscopale; ainsi il fut le second archevêque d'York, comptant saint Paulin pour le premier.

#### XII. Lettre de Bède à Egbert.

Le vénérable Bède vivoit encore, et, l'an sept cent trente-quatre, il écrivit à l'évêque Egbert une lettre, qui est un illustre témoignage de son amitié pour ce prélat, et de son zèle pour l'Eglise. L'année précédente qui étoit la seconde du pontificat d'Egbert, Bède avoit passé quelques jours à instruire dans le monastère d'York, et l'évêque l'avoit prié d'y revenir l'année suivante; mais, étant retenu par la maladie qui lui survint, et qui fut apparemment la même dont il mourut, il suppléa à sa visite par cette lettre. Avant toutes choses, dit-il, évitez les conversations inutiles, et vous appliquez à la méditation des saintes Ecritures, principalement des épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite, du pastoral de saint Grégoire et de ses homélies sur les Evangiles (3). Comme il ne convient pas d'employer les vases sacrés à des usages profanes, il n'est pas moins indécemment celui qui est consacré au service des autels se répande au sortir de l'église en des discours ou des actions indignes de son rang. Ayez toujours avec vous des personnes capables de vous aider et vous soutenir dans les tentations; et ne faites pas comme certains évêques, qui ne sont accompagnés que de gens de plaisir et de bonne chère, capables de les divertir par des entretiens frivoles. Et ensuite :

Parce que votre diocèse est si grand, que vous ne pouvez seul aller partout, même en un an, il est nécessaire que vous établissiez

(1) Poeta Annon. tom. 4. (2) P. 561. Act. SS. p. 5, 560. (3) P. 46, edit. Paris. 1666.



des prêtres dans chaque village pour instruire et administrer les sacrements; et ils doivent principalement avoir soin que tout le monde sache par cœur le symbole et l'oraison dominicale, et que ceux qui n'entendent pas le latin, le chantent en leur langue, soit laïques, soit clercs ou moines (1). C'est pour cela que je les ai traduits en anglois, en faveur de plusieurs prêtres ignorants. On dit qu'il y a plusieurs villages dans les montagnes inaccessibles de notre nation, où jamais on n'a vu d'évêques exercer aucune fonction spirituelle, ni personne pour instruire; et toutefois aucun de ces villages n'est exempt de payer des redevances à l'évêque. Ainsi, loin de prêcher gratuitement, suivant le précepte de Notre-Seigneur, on reçoit sans prêcher l'argent qu'il a défendu de prendre, Et ensuite :

Le meilleur moyen pour rétablir notre église est de multiplier les évêques; car qui ne voit combien il vaut mieux partager à plusieurs ce fardeau immense que d'en accabler un seul? C'est pourquoi le saint pape Grégoire, écrivant à l'archevêque Augustin, avait ordonné d'instituer douze évêques, dont celui d'York seroit le métropolitain (2). Je voudrais que vous remplissiez ce nombre avec le secours du roi: c'étoit Cœdulf, roi de Northumbre, prince très-pieux. Bède continue: Je sais que par la négligence des rois précédents, et leurs libéralités inconsidérées, il n'est pas aisé de trouver un lieu vacant pour ériger un évêché. C'est pourquoi j'estimerai à propos de prendre pour cet effet quelque monastère, et, pour obvier à l'opposition de l'abbé et des moines, on pourroit leur permettre de choisir l'évêque d'entre eux ou de le prendre dans le territoire qui feroit le nouveau diocèse. Ce qui en rendra l'exécution plus facile, c'est le nombre infini de lieux qui portent très-mal à propos le nom de monastères, quoiqu'il n'y ait point d'observance monastique.

Car vous savez que de purs séculiers, sans aucune expérience ni aucune affection pour la vie régulière, donnent aux rois de l'argent, et en achètent des terres sous prétexte d'y fonder des monastères, et en font assurer la propriété à leurs héritiers par des lettres des rois, confirmées par les évêques (3). Là ils vivent avec toute sorte de licence, gardant leurs femmes et leurs enfants, et y rassemblent, sous le nom de moines, ceux qui, pour leur indocilité, sont chassés des vrais monastères, ou qu'ils en peuvent débaucher, ou qu'ils trouvent vagabonds, ou leurs vassaux, à qui ils donnent l'habit et se font promettre obéissance. Ils prétendent être tout ensemble abbés et gouverneurs de provinces ou officiers du roi, et donnent à leurs femmes de semblables monastères à gouverner. Ce seroit donc un grand bien

d'employer utilement ces terres occupées par des gens qui ne font que du scandale, et du moins sont inutiles à l'Eglise et à l'état. Nous avons vu que dans le siècle précédent il y avoit en Espagne de ces faux monastères sans discipline, dont saint Fructueux de Brague se plaignoit (4).

Bède dit que cet abus régnoit en Angleterre depuis environ trente ans, et, continuant de donner ses avis à l'évêque Egbert, il l'exhorte à faire instruire soigneusement le peuple de la foi et des mœurs (2), d'enseigner combien est salutaire la fréquente communion telle qu'elle se pratique en Italie, en Gaule, en Afrique, en Grèce et par tout l'Orient. Mais, ajoute-t-il, les laïques de notre province sont presque tous si éloignés de cette dévotion, que les plus pieux ne communient qu'à Noël, à l'Epiphanie et à Pâques, quoiqu'il y ait une infinité de personnes d'une vie très-pure, de tout âge et de tout sexe, qui, sans aucune difficulté, pourroient communier tous les dimanches et les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous avez vu faire à Rome; même les gens mariés le feroient volontiers si on leur montrait les bornes de la continence, c'est-à-dire qu'ils doivent la garder en s'approchant des sacrements.

La même année sept cent trente-cinq mourut le vénérable Bède, si fameux par ses écrits (3). Il naquit l'an six cent soixante-treize, en Northumbre, aux confins de l'Ecosse, dans le territoire du double monastère de Viremouth et de Jarow. A l'âge de sept ans, ses parents le mirent dans ce monastère pour y être élevé, et il demeura premièrement à Viremouth, sous saint Benoît Biscop, qui l'avoit fondé, puis sous saint Cœlfrid, à Jarow, où il passa le reste de ses jours (4). Toute sa vie fut employée à s'instruire dans les sciences et méditer l'Ecriture sainte, sans se dispenser des exercices réguliers, c'est-à-dire de la psalmodie et du travail des mains, qui étoit en vigueur dans ce monastère. Sans en sortir, il apprit le latin, le grec, la versification latine, l'astronomie, l'arithmétique, en un mot, toutes les sciences. Il eut pour maître dans l'Ecriture sainte, entre autres, le moine Trumbert, disciple de saint Cœdda, évêque de Lichfeld; il apprit le chant de Jean, archidiaque de Rome, amené en Angleterre par saint Benoît Biscop. Bède eut aussi pour maîtres des disciples de saint Théodore de Cantorbéry et de l'abbé Adrien (5). A l'âge de dix-neuf ans, il fut ordonné diacre, quoique, selon les canons, il en fallût vingt-cinq, mais quelquefois le mérite en faisoit dispenser (6). A trente ans, il fut ordonné prêtre, l'an sept cent deux, et il reçut l'un et l'autre ordre des mains de Jean, alors évêque

(1) Sup. l. XXXIX, n. 23. 534, 539.

Reg. S. Fruct. c. 12.

(2) P. 54, 60.

(3) Act. SS. Ben. t. 4, p.

(4) Sup.

(5) Sup. B. IV; Hist. c. 3.

(6) Sup.

d'Hagulstad et depuis d'York, et par le commandement de saint Cœlfrid, son abbé, car le monastère de Jarow étoit dans le diocèse d'Hagulstad (1). Depuis que Bède fut prêtre, il s'appliqua à écrire principalement sur l'Ecriture sainte. Il composa premièrement sa petite explication sur l'épître de saint Jean, puis l'explication sur l'apocalypse, dédiée à Hubert, surnommé Eusèbe, depuis son abbé. Ensuite il commenta les actes des apôtres par l'ordre d'Acca, qui fut évêque d'Hagulstad; depuis l'an sept cent neuf. Il expliqua ensuite l'évangile de saint Luc, puis les trente questions sur les livres des rois, à la prière de Northelme, alors prêtre de Londres, et depuis archevêque de Cantorbéry. Ensuite il donna le commentaire sur Samuel, dont il commença le troisième livre après la mort de l'abbé saint Cœlfrid, c'est-à-dire en sept cent seize. Il donna l'explication sur saint Marc long-temps après celle de saint Luc; il en fit une sur saint Paul et sur les épîtres canoniques, recueillie avec un grand travail des écrits de saint Augustin. Il acheva le livre des six âges du monde, la neuvième année de l'empereur Léon Isaurien, c'est-à-dire l'an sept cent vingt-quatre.

Cet ouvrage de Bède lui attira des reproches de quelques ignorants, qui le traitoient d'hérétique, jusqu'à faire contre lui des chansons, prétendant qu'il disoit que Notre Seigneur ne s'étoit pas incarné dans le sixième âge du monde. Le fondement de cette calomnie étoit que Bède, préférant avec saint Jérôme l'original hébreu à la version des septante, comptoit moins de cinq mille ans jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Ainsi c'étoit la même objection des juifs, réfutée environ quarante ans auparavant par saint Julien de Tolède. Bède, sensiblement alarmé de cette accusation d'hérésie, écrivit une lettre apologétique à un moine, nommé Plégwin, où il justifie doctement sa chronologie, et montre qu'il n'y a aucun fondement à l'opinion vulgaire qui couroit alors, que le monde devoit durer six mille ans; en un mot, que l'on ne doit chercher par aucune conjecture le temps de la fin du monde, que Dieu a voulu nous tenir caché.

Bède écrivit aussi la vie des cinq abbés qui avoient gouverné jusqu'alors les deux monastères de Viremouth et de Jarow, savoir, saint Benoît Biscop, saint Cœlfrid, Estervin, Sigefrid et Vitbert; ce qui comprend l'histoire de ces monastères.

L'histoire ecclésiastique des Anglois fut un de ses derniers ouvrages (2). Il y fut principalement excité et aidé par l'abbé Albin, disciple de saint Théodore et d'Adrien, qui, étant très-instruit de tout ce qui regardoit l'église de Cantorbéry et les pays voisins, en envoya de bons mémoires à Bède par Northelme, prêtre de Londres, qui lui rapporta encore plu-

sieurs choses de vive voix. Northelme alla ensuite à Rome, et, avec la permission du pape Grégoire III, chercha dans les archives de l'église et en tira plusieurs lettres de saint Grégoire et des autres papes, qu'il apporta à Bède pour les insérer dans son histoire. Daniel, évêque de Winchester, lui fournit quelques mémoires touchant l'histoire ecclésiastique des provinces de Wessex et de Sussex, et de l'île de Wicht. Il apprit des moines de Lestingen la conversion de Merce et d'Essex par le ministère des évêques Cæddi et Cædda. L'abbé Eli l'instruisit de l'histoire d'Estangle. Pour celle de Northumbre, son pays, il en savoit beaucoup par lui-même, et apprit le reste des moines de Lindisfarne et de plusieurs autres personnes. C'est Bède qui rend ainsi compte de ses auteurs au roi Cœdulf, à qui il dédie son histoire. Elle est divisée en cinq livres, dont le premier commence à l'entrée de Jules-César dans la Grande-Bretagne, et finit à la mort de saint Grégoire. Les quatre livres suivants contiennent tout ce qui étoit arrivé depuis, principalement touchant la religion, et j'en ai rapporté ce qui m'a semblé de plus remarquable.

Bède joignit à son histoire un épilogue ou abrégé contenant les dates des principaux faits, et finissant de même à l'an sept cent trente-un, car ce qui est au delà a été ajouté depuis. Il le finit par un sommaire de sa vie et un catalogue des ouvrages qu'il avoit publiés jusqu'à cette année, la cinquante-neuvième de son âge. Ce sont des explications sur la plupart des livres de l'Ecriture, tirées des ouvrages des pères, principalement de saint Augustin; des traités du bissextile et de l'équinoxe par rapport au compte ou calcul de la pâque, qu'il avoit étudié avec soin à cause de l'erreur des Bretons et des Irlandois. Un martyrologe, plusieurs vies des saints, son histoire et quelques autres ouvrages moins importants que nous avons pour la plupart; mais on lui en attribue plusieurs qui ne sont pas de lui. Il passa sa vie dans une grande innocence et une application continuelle à servir l'Eglise, soit en étudiant, soit en instruisant par écrit et de vive voix, et mourut dans son monastère de Jarow, l'an sept cent trente-cinq, âgé de soixante-trois ans. Un de ses disciples, nommé Guthbert, depuis abbé de Jarow, nous a laissé les circonstances de sa mort en cette manière:

Environ quinze jours avant Pâques, il fut attaqué d'une grande difficulté de respirer, quoique sans douleur (1). Il passa en joie et en actions de grâce tout le temps qui restoit jusqu'à l'Ascension, qui fut le vingt-sixième de mai, donnant tous les jours des leçons à ses disciples, et employant à chanter des psaumes le reste du temps, même la plus grande partie de la nuit. Il disoit souvent des passages de l'Ecriture convenables à l'état où il se trouvoit, et il en avoit traduit quelques endroits en vers

(1) Act. p. 535.

(2) Epist. ad Reg. Ceol.

(1) Act. 536.

(1) P. 50.

Sup. l. XXXVI, 37.

(2) P. 55, Gr. XII, Ep. 15.

(3) P. 57, 59.



anglois. En ces derniers jours de sa vie, il travailloit à deux ouvrages, une traduction de l'évangile de saint Jean en anglois et des extraits du livre des notes de saint Isidore de Séville; il en dicta encore le jour de l'Ascension, et, à l'heure de none, il dit à Cuthbert: J'ai quelque chose de prix dans ma cassette, du poivre, des mouchoirs, des parfums; cours vite, et amène-moi les prêtres de notre monastère, afin que je leur fasse de petits présents de ce que Dieu m'a donné. Il parla à chacun d'eux, les priant de célébrer des messes et de faire des prières pour lui, puis il mourut étendu sur le pavé de sa cellule, en chantant *Gloria Patri*, plein de confiance et de joie. L'Eglise honore la mémoire de Bède le vingt-septième de mai, et les anciens n'ont point fait difficulté de lui donner le nom de saint (1). Depuis on lui a attribué particulièrement le titre de vénérable, dont on ne voit pas d'autre raison, sinon que l'on qualifioit ainsi les plus saints moines. Ses ouvrages furent estimés dès son temps, et, peu après sa mort, saint Boniface les demanda à Egbert, archevêque d'York, à Hubert, et ensuite à Cuthbert, abbé de Jarow, comme lui devant être fort utiles dans sa mission (2).

Céolulfe, roi de Northumbre, à qui Bède avoit dédié son histoire, profita tellement de cet ouvrage, que l'an sept cent trente-sept il quitta son royaume, qu'il gouvernoit depuis neuf ans, et embrassa la vie monastique à Lindisfarne, sous la conduite de saint Cuthbert (3). Il porta dans ce monastère ses trésors, et lui donna plusieurs terres; mais il en affaiblit un peu l'observance; car, de son temps, on permit l'usage du vin et de la bière, au lieu qu'auparavant on n'y buvoit que de l'eau ou du lait. Il vécut vingt-deux ans dans le monastère, et mourut, comme l'on croit, l'an sept cent soixante, le quinzième de janvier, et est honoré comme saint.

### XIII. Sarrasins en France.

L'église de France étoit alors affligée par les incursions des Arabes musulmans, car, ayant soumis l'Espagne, ils se rendirent maîtres aussi de ce que les Goths possédoient au delà des Pyrénées. Dès l'an sept cent dix-neuf, ère sept cent cinquante-sept, ils prirent Narbonne et y mirent garnison, conduits par Zama, qui les commandoit pour le calife Yest (4). L'an sept cent vingt-un, neuf ans après leur entrée en Espagne, Zama assiégea Toulouse; mais elle fut secourue par Eude, duc d'Aquitaine, Zama tué et les musulmans mis en fuite (5). Ils revinrent en sept cent vingt-cinq avec plus

(1) Martyr. R. 27 mai.  
(2) V. Mabill. t. 3, Act. p. 174.  
(3) Act. SS. Ben. t. 4, p. 174.  
(4) Isid. Hispal. p. 13.  
(5) Roderic. Hist. Arab. c. 11.

de succès, sous la conduite d'Abdérane, et firent quelques conquêtes (1). Toutefois, ils furent encore repoussés par les François sous la conduite d'Eudes, et en un seul jour il y eut trois cent soixante-quinze mille de tués, comme portoit sa lettre au pape Grégoire II (2). Elle ajoutoit qu'il n'étoit mort dans ce combat que quinze cents François, qu'Eude avoit distribué à son armée trois éponges que le pape lui avoit envoyées l'année précédente de celles qui servoient à sa table; qu'elles avoient été partagées en petits morceaux sur le point de la bataille, et qu'aucun de ceux qui en avoient reçu n'avoient été blessés. Après cette victoire, Alby, Rhodés et Castres furent reprises sur les Sarrasins: car c'est ainsi que nos auteurs appellent d'ordinaire les musulmans. Quelques-uns toutefois en ce temps-là les nommoient Vandales, parce qu'ils en avoient pris la place, et de là vint que les Arabes eux-mêmes nomment l'Espagne Andalous, nom qui est resté à une des dernières provinces qu'ils ont occupée.

Les Sarrasins firent un dernier effort sur la France en sept cent trente-deux, sous la conduite du même Abdérane, qui l'année précédente avoit passé le Rhône et pris Arles (3). D'un côté ils s'avancèrent le long du Rhône et de la Saône, jusqu'à la rivière d'Yonne, et prirent Avignon, Viviers, Valence, brûlèrent les monastères de Grigny, ruinèrent celui de l'Île-Barbe, et grand nombre d'églises (4): prirent Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon, Beaune, Dijon et Auxerre. Enfin ils assiégèrent Sens, mais l'évêque Ebbon fit avec les siens une sortie si vigoureuse, qu'il les repoussa et les mit en fuite (5). Ainsi leurs progrès furent arrêtés de côté-là. Saint Ebbon avoit été moine, puis abbé de Saint-Pierre-le-Vif. Il succéda à Géric dans le siège de Sens; et, après cette victoire sur les Sarrasins, il se retira et finit ses jours en solitude.

A gauche, Abdérane en personne attaqua l'Aquitaine, se fiant à la division qui étoit entre les Francs. Car Charles-Martel y étoit venu l'an sept cent trente-un pour faire la guerre à Eudes, qui avoit peine à souffrir son autorité (6). Abdérane entra donc l'année suivante dans cette province désolée, et d'abord, ayant passé la Garonne, il ruina les villes de Béarn, aujourd'hui Lescar, Oléron et Auch. Il prit Aire, Dax et Lapurde, que l'on croit être Bayonne (7). Il ravagea le pays de Comminge et de Bigorre. Abdérane avoit sans doute grand intérêt d'être maître de ce pays et des

(1) Annal. Nazarr. et Patru. Coint. Annal. 725, n. 8.  
(2) Anast. in Greg. t. V. Coint. an. 725, n. 16, etc.  
(3) Roderic. Arab. c. 13. Coint. an. 732, n. 21, 22, etc.  
(4) Ad. Ch. an Sup. l. xix.  
(5) Vit. SS. Eb. t. 3, Act. B. Ch. S. Pet. Viv. Spic. t. 2, p. 707.  
(6) Ann. ap. Coint. an. 731, n. 2.  
(7) Rod. Arab. c. 12. Coint. an. 732, n. 48. v. Val. not. Gall.

passages des Pyrénées, pour empêcher les François d'aller au secours des restes des Goths, qui se maintenaient indépendants dans les montagnes d'Asturie. Après la Gascogne, les Sarrasins prennent Bordeaux, dont ils brûlent les églises (1). Ils passent la Garonne et la Dordogne, et défont en bataille Eudes, qui vouloit s'opposer à eux. Rien ne leur résiste; ils prennent Agen, Périgueux, Saintes, et enfin Poitiers, où ils brûlent l'église de Saint-Hilaire, et menaçoient de traiter de même Saint-Martin de Tours.

Alors Charles-Martel, oubliant sa querelle particulière pour l'intérêt public, vint au secours d'Eudes, et leurs troupes étant jointes, ils se trouvèrent en présence des Sarrasins. Sept jours se passèrent en escarmouches, enfin ils en vinrent en une bataille générale, où les François, plus grands et plus forts que les Arabes, les firent plier en un moment (2). Abdérane fut tué lui-même, et la nuit termina le combat. Le lendemain les François, voyant le camp des ennemis sur pied, et leurs tentes toutes dressées, les envoyèrent reconnoître, croyant qu'ils vouloient recommencer la bataille, mais il ne s'y trouva plus personne. Toutefois, craignant quelque embuscade, ils ne les poursuivirent point, et se contentèrent de piller leur camp. Cette fameuse bataille se donna près de Poitiers, un samedi, au mois d'octobre sept cent trente. Quelques-uns, même des anciens, l'ont mal confondue avec celle où Eudes remporta seul une si grande victoire sur les Sarrasins en sept cent vingt-cinq (3).

### XIV. Martyrs par les Sarrasins.

La victoire de Charles arrêta les progrès des Sarrasins, et peu après il reprit sur eux tout ce qu'ils avoient pris dans les Gaules (4). Mais les églises se sentirent long-temps de leurs ravages (5). On ignore la suite des évêques de la plupart des villes qu'ils avoient occupées; et dans les catalogues qui en restent on trouve des vides considérables, depuis la fin du septième siècle jusqu'au neuvième. On compte plusieurs martyrs en ces diverses incursions des Sarrasins. Saint Théofred étoit abbé de Carméri, ou Monastier en Velay, dans le diocèse du Puy, lorsqu'ils inondèrent ces provinces (6). Il avertit ses moines que les ennemis viendroient dans deux jours les attaquer, et leur ordonna de se retirer dans la forêt prochaine, avec tout ce qu'ils pourroient emporter. Pour lui, il crut ne devoir pas abandonner l'église qui lui avoit été confiée. Etant demeuré seul, il se prosterna devant la porte de l'église dédiée à saint Pierre, et y demeura en prière.

(1) Contin. 2, Fred. c. 1, 8.  
(2) Isid. Pac. p. 18. Rod. 109.  
(3) Paul diac. vi, c. 46. Ann. Fuld. an. 725.  
(4) Contin. 2, Fredog. c. 109.  
(5) Coint. an. 732.  
(6) Act. SS. Ben. t. 3, p. 482.

### TOME III.

Les barbares, irrités de ce que les moines leur étoient échappés avec ce qu'ils avoient de plus précieux, voulurent obliger l'abbé à les découvrir; et comme il le refusa, ils le chargèrent de coups, et le laissèrent demi-mort. Le lendemain, qui étoit leur grande fête, ils se préparoient à faire un sacrifice, le saint abbé ramassa ses forces, et s'approcha d'eux pour leur faire des reproches de leur impiété. Ils en furent d'autant plus surpris, qu'ils le croyoient mort; et celui qui présidoit au sacrifice lui jeta à la tête une grosse pierre, dont il le blessa mortellement. Après que les Sarrasins se furent retirés, les moines le trouvèrent étendu par terre, et le portèrent dans sa cellule, où il vécut encore six ou sept jours. Il est honoré comme martyr le dix-neuvième d'octobre, et connu du peuple sous le nom de saint Chafre (1). On rapporte sa mort à l'an sept cent vingt-huit, et à une des premières irrutions des Sarrasins.

Mais on rapporte à celle de l'an sept cent trente-un le martyre de saint Porcaire, abbé de Lérins (2). C'étoit le second du nom, car le premier, dont saint Césaire d'Arles fut disciple, vivoit deux cents ans auparavant. Celui-ci gouvernoit au moins cinq cents moines, quand les Sarrasins, après avoir pris Arles et défait les François, se répandirent dans la province voisine. Saint Porcaire, ayant eu révélation de la ruine de son monastère, exhorta ses disciples à souffrir constamment les tourments (3). Il cacha les reliques de son église, fit embarquer seize enfants et trente-six jeunes moines, et les envoya en Italie. Voyant deux de ses moines, Colomb et Eleuthère, plus épouvantés que les autres, il les fit cacher dans une grotte sur le bord de la mer. Les autres demeurèrent auprès de lui, et se préparèrent à la mort par la prière et la sainte communion.

Les Sarrasins, trouvant l'île sans défense, y entrèrent aisément. Ils firent prisonniers les cinq cents moines, séparèrent les vieillards, et les tourmentèrent les premiers pour intimider les autres, à qui ils faisoient de grandes promesses s'ils vouloient embrasser leur religion. Mais, les trouvant fermes, ils les firent tous mourir en diverses manières; et en gardèrent seulement quatre jeunes, forts et bienfaits, qu'ils enfermèrent dans le vaisseau de leur capitaine. Colomb, condamnant sa timidité, sortit de la grotte, et fut aussitôt tué avec les autres. Les Sarrasins, ayant abattu les églises et rasé tous les bâtiments, s'embarquèrent, et arrivèrent à Agat en Provence, où les quatre moines, ayant trouvé moyen de descendre du vaisseau, se sauvèrent par les bois, et arrivèrent à Arluc pendant la nuit. Y ayant trouvé une barque, ils repassèrent à Lérins; et le ma-

(1) Mart. Ben. n. 2.  
(2) Act. SS. Ben. t. 3, p. 525. Sur. 12 aug. Supt. XXXI.  
(3) Ch. Lir.



tin ils trouvèrent les corps de leurs frères massacrés et déchirés de coups. Aux cris que leur fit jeter ce triste spectacle, Eleuthère sortit de sa caverne; et, après avoir mêlé ses larmes avec les leurs, ils enterrèrent les morts. Ensuite ils allèrent en Italie chercher ceux que saint Porcaire y avoit envoyés; et, étant revenus à Lérins, ils réparèrent le monastère, dont Eleuthère prit la conduite. L'Eglise fait mémoire de ces martyrs, c'est-à-dire de saint Porcaire et des cinq cents moines, le jour de leur mort, douzième d'août (1). Quelques-uns la rapportent à une incursion des Sarrasins, arrivée en sept cent trente-neuf (2).

Dans le territoire de Vienne, plusieurs des moines et des autres furent tués par les Sarrasins, plusieurs mis en fuite, les églises brûlées, tout ravagé, suivant la prédiction de l'abbé saint Clair (3), mort vers l'an six cent soixante, soixante-dix ans auparavant. A Luxeu, l'abbé Mellin ou Milet fut tué avec ses moines; le monastère demeura quinze ans sans abbé, et la psalmodie perpétuelle y cessa (4). Le monastère de Bèze fut aussi ruiné par les Sarrasins dans l'incursion de l'an sept cent trente-un. A Saint-Seine, près de Dijon, ils tuèrent deux moines, Altigien et Hilarin, honorés comme martyrs dans ce monastère le vingt-troisième d'août (5). Il est remarquable que tous ces martyrs se rencontrèrent dans le même mois et sur la même route; ce qui fait croire qu'ils sont de la même année et de la même incursion.

#### XV. Autres saints de France.

Les Sarrasins, ayant été défaits par Charles-Martel au mois d'octobre sept cent trente-deux, firent encore de grands ravages à leur retour, tuant tous les chrétiens qu'ils rencontroient, et brûlant les monastères et les lieux saints (6). Saint Pardulfe ou Pardoux étoit alors abbé de Guéret, capitale de la Marche. Le bruit courant qu'ils viendroient aussi à son monastère, il dit à ses moines: Mes enfants, s'ils viennent à la porte de cette maison, donnez-leur à boire et à manger, car ils sont fatigués du chemin. Les moines préparèrent un chariot couvert, et le lui amenèrent, pour le conduire en sûreté dans les lieux déserts; mais le saint homme déclara que de sa vie il ne sortiroit point du monastère. Tous les moines s'enfuirent, et il demeura seul avec un courage intrépide. Seulement un serviteur, nommé Eufraïus, se cacha pour voir ce qui arriveroit. Comme il aperçut les ennemis de loin, il courut dire au saint abbé: Mon père, ne cessez point de prier, ils sont près de la porte.

(1) Martyr. R. 12 aug. (5) Chr. Besu. t. 1, Spic.  
(2) Coin. an. 739, n. 14. p. 527. Act. SS. Ben. t. 3,  
(3) T. 2, Act. SS. Ben. p. 527.  
(4) Haesten. Catalog. ab. 578.  
(6) Vita S. Pard. t. 3, p. 485.

Saint Pardoux se prosterna, et dit: Seigneur, dissipez cette nation qui aime la guerre, et ne permettez pas qu'elle entre aujourd'hui dans la porte de ce monastère. Ils s'arrêtèrent tout d'un coup, et, après avoir long-temps parlé ensemble en leur langue, ils continuèrent leur chemin. Saint Pardoux étoit célèbre par l'austérité de sa vie et ses miracles; il fut le premier abbé de ce monastère de Guéret, et mourut cinq ans après, en sept cent trente-sept, le dimanche, sixième d'octobre. Ses reliques sont au prieuré d'Arnac, près de Pompadour.

Ce fut, comme l'on croit, cette même année sept cent trente-deux, et au retour de cette victoire sur les Sarrasins, que Charles-Martel exila saint Eucher, évêque d'Orléans (1). Ce saint étoit natif de la ville même, mais il avoit été moine à Jumièges, et en fut tiré malgré lui pour succéder à Savane, son oncle. Il y avoit seize ans qu'il gouvernoit ce diocèse avec grand succès, s'attirant l'affection de tout le monde, quand quelques envieux le rendirent suspect à Charles, lui et toute sa famille. On croit que le sujet fut le zèle avec lequel saint Eucher s'opposoit aux usurpations des biens de l'Eglise, que Charles donnoit souvent à des laïques pour fournir à la dépense de diverses guerres qu'il eut à soutenir, particulièrement contre les Sarrasins. Quoi qu'il en soit, Charles, passant à Orléans pour retourner à Paris, ordonna à l'évêque Eucher de le suivre, et l'envoya ensuite à Cologne avec tous ses parents. Le saint évêque rendit grâce à Dieu de tout, et se fit tellement aimer des évêques, du clergé et du peuple, qu'il disposoit comme il vouloit de leurs biens. Charles, en étant averti, craignit qu'il ne formât un parti contre lui; c'est pourquoi il l'envoya secrètement dans le pays, nommé alors Hasbanie, à présent Haspengau, avec ordre au duc Robert de le garder. Mais Eucher ayant aussi gagné les bonnes grâces de ce duc, il faisoit de ses biens tout ce qu'il vouloit, soit pour les pauvres, soit pour les moines. Il obtint de lui la permission de se retirer dans le monastère de Sarcing, fondé par saint Trudon ou saint Tron, mort environ trente-cinq ans auparavant. Saint Eucher y finit ses jours la sixième année de son exil, c'est-à-dire l'an sept cent trente-huit, le vingtième de février, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

#### XVI. Concile de Rome pour les images.

Le mépris que l'empereur avoit fait des lettres du pape Grégoire III, et la manière dont il avoit traité le prêtre George, son légat, l'obligèrent à assembler un concile à Rome l'an sept cent trente-deux (3), comme l'on croit, dans l'église de Saint-Pierre. Il s'y trouva quatre-vingt-treize évêques, dont les principaux

(1) Vita tom. 3, Act. SS. (2) Martyr. R. 20 febr.  
Ben. p. 590. Boll. 20 febr. t. (3) Anast. in Greg. III,  
5, p. 208. Sup. n. 8, 9.

étoient, outre le pape, Antoine, archevêque de Grade, et Jean, évêque de Ravenne. Les prêtres, les diacres et tout le clergé de Rome y assistoient, avec les nobles, les consuls et le reste du peuple. En ce concile, il fut ordonné que quiconque mépriseroit l'usage de l'Eglise touchant la vénération des saintes images, quiconque les ôteroit, les détruiroit, les profaneroit ou en parleroit avec mépris, seroit privé du corps et du sang de Jésus-Christ, et séparé de la communion de l'Eglise. Ce décret fut souscrit solennellement par tous ceux qui assistoient au concile, et on y joignit les autorités des papes précédents. Ensuite le pape envoya par Constantin, défenseur, des lettres à l'empereur Léon, qui furent retenues comme les précédentes, et le porteur Constantin mis en une étroite prison, où il demeura près d'un an. Puis on lui ôta les lettres de force, et, après l'avoir menacé et maltraité, on le renvoya. Toute l'Italie en corps envoya une requête à l'empereur pour le rétablissement des images; mais elle fut aussitôt ôtée à ceux qui en étoient chargés, par le patrice Sergius, gouverneur de Sicile; on les retint huit mois, et on les renvoya honteusement. Le pape ne laissa pas d'écrire encore sur ce sujet, tant à l'empereur qu'au patriarche Anastase, et envoya à Constantinople, par le défenseur Pierre, les lettres qui furent aussi sans effet.

#### XVII. Persécution à cause des images.

Au contraire, l'empereur Léon, irrité contre le pape et contre l'Italie révoltée, arma une grande flotte qu'il y envoya; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique. Sa fureur en augmenta; il haussa du tiers la capitation de Calabre et de Sicile, faisant tenir registre de tous les enfants mâles qui naissoient; et il confisqua, dans les terres de son obéissance, les patrimoines de Saint-Pierre de Rome, montant à trois talents d'or et demi, qui font deux cent vingt-quatre mille livres (1). En Orient, il persécuta violemment ceux qui soutenoient l'honneur des saintes images; mais il ne les faisoit pas mourir, de peur qu'ils ne fussent honorés comme martyrs. Il se contentoit ordinairement de les bannir, après les avoir emprisonnés et tourmentés. Les Grecs n'ont pas laissé de conserver la mémoire de ceux qui souffrirent dans cette persécution des iconoclastes; et on les trouve la plupart dans le ménologe de l'empereur Basile. Mais il n'est pas toujours aisé de discerner sous quel empereur ils ont souffert; et on a quelquefois confondu Léon Isaurien avec Léon Arménien, qui ne régna que dans le siècle suivant (2).

#### XVIII. Saint Jean Damase écrit pour les images.

Il y avoit en Orient un grand défenseur des

(1) Theoph. an. 16, p. 343. (2) Tom. 6, Ital. Sacr. t. Canif.

saintes images, mais il étoit hors de la puissance de l'empereur (1). C'étoit Jean, né à Damas, d'une famille illustre et chrétienne, et d'un père vertueux, qui le fit instruire dans toutes les sciences profanes et dans les saintes lettres. Ensuite il renonça aux richesses de son père, et se fit moine avec Côme, depuis évêque de Majumé. Ils entrèrent tous deux dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et Jean y passa sa vie. Il fut surnommé Mansour et Chrysorroas (2): le premier nom signifie racheté, le second fleuve d'or; et c'est le nom grec d'un des fleuves qui passent à Damas. On l'attribua à Jean pour son éloquence, mais il est plus connu parmi nous sous le nom de Damascène (3).

Quand il eut appris l'ordre que l'empereur Léon avoit donné en sept cent trente contre les saintes images, il écrivit pour leur défense un premier discours, qui commence par ces paroles convenables à l'humilité de la profession monastique: Je devois plutôt, connoissant mon indignité, garder un perpétuel silence, et me contenter de confesser à Dieu mes péchés. Mais, voyant l'église fondée sur la pierre, agitée d'une violente tempête, je ne crois pas devoir me taire, parce que je crains Dieu plus que je ne crains l'empereur. Au contraire, c'est ce qui m'excite; car l'autorité des princes est d'un grand poids pour séduire les sujets. Il y en a peu qui méprisent leurs commandements injustes, et qui considèrent que les rois de la terre sont soumis au roi céleste, et doivent obéir aux lois. Il met pour fondement de son discours, que l'Eglise ne peut errer, et qu'il n'est pas permis de la soupçonner d'un abus aussi grossier que l'idolâtrie; puis, entrant en matière:

Je sais, dit-il, que celui qui ne ment point a dit: Tu n'auras point de dieux étrangers, et tu ne te feras point de sculpture ni d'images de ce qui est au ciel ou sur la terre. Aussi je n'adore qu'un seul Dieu, et je n'attribue qu'à lui seul le culte de latrerie. Je n'adore point la créature, mais le créateur, qui s'est fait créature pour être semblable à moi. J'adore avec ce grand roi le corps qui est, pour ainsi dire, sa pourpre. J'ose faire une image de Dieu invisible, non en tant qu'il est visible, mais en tant qu'il s'est rendu visible pour nous. Mais Dieu a dit par Moïse: Tu ne feras point d'images. Apprenez comment Moïse l'explique lui-même dans le Deutéronome (4): Le Seigneur nous a parlé du milieu du feu; vous n'avez vu aucune image, vous avez seulement ouï sa voix; de peur qu'en regardant le ciel, et voyant le soleil, la lune et les étoiles, vous ne vous laissiez séduire pour les adorer et les servir. Voyez-vous que son dessein n'est que de vous détourner d'adorer la créature au lieu du

(1) Sinax. Basil. ap. Boll. (3) Theoph. an. 2, Cop. p. 6 mai, p. 109. 350.  
(2) V. Gr. (4) Deut. vi, 14.



créateur, et d'attribuer à quelqu'autre qu'à lui le culte de latrie. Ce précepte étoit donc pour les juifs enclins à l'idolâtrie; mais pour nous, à qui il est donné de connoître parfaitement la nature divine, qui avons passé l'enfance, nous savons ce qu'il est possible, et ce qu'il est impossible de représenter par des images. Comment pourroit-on faire une image de celui qui n'a ni figure ni bornes? ou peindre par des couleurs celui qui n'a point de corps? Mais depuis qu'il s'est fait homme, vous pouvez faire l'image de sa forme humaine. Vous pouvez peindre sa naissance de la vierge, son baptême dans le Jourdain, sa transfiguration sur le Thabor, ses tourments, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension. Exprimez tout cela par les couleurs, aussi bien que par les paroles. Ne craignez rien.

Il explique ensuite les différentes significations du mot d'image et du mot d'adoration. Le fils de Dieu est l'image vivante du père. Les idées de Dieu sont les images des choses qu'il veut faire. Les choses sensibles sont des images des choses insensibles; ainsi l'écriture, pour s'accommoder à notre faiblesse, attribue quelquefois à Dieu et aux anges des figures corporelles. Ainsi pour représenter la trinité, nous employons la comparaison du soleil, de sa lumière et de son rayon, de la source et du ruisseau. Nous appelons encore image le signe des choses futures; ainsi l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, et l'urne de la manne signifioient la Sainte-Vierge: le serpent d'airain signifioit Jésus-Christ en croix; la mer et la nuée signifioient le baptême. On nomme encore image ce qui conserve la mémoire des choses passées, soit par lettres, comme quand Dieu écrivit sa loi sur des tables, et ordonna d'écrire la vie des hommes qui lui étoient chers, soit par d'autres monuments sensibles, comme l'urne et la verge qu'il fit garder dans l'arche. Otez donc toutes sortes d'images, et déclarez-vous contre celui qui les a fait faire, ou recevez-les toutes chacune comme il lui convient.

L'adoration se prend en deux manières. Il y a celle que nous rendons à Dieu, seul adorable par sa nature, et qui s'appelle latrie; il y en a une autre que nous rendons à cause de Dieu à ses amis et à ses serviteurs, comme quand Josué et David adorèrent des anges, ou aux lieux et aux choses consacrées à Dieu, ou aux princes qu'il a établis (1). Comme quand Jacob adora Esaü, son frère aîné, et quand Joseph fut adoré par ses frères (2). Il y a aussi une adoration, qui n'est qu'un honneur rendu réciproquement, comme entre Abraham et les enfants d'Emor (3). Otez donc toute adoration, ou recevez-les toutes dans les occasions convenables.

N'est-ce pas un seul Dieu et un seul législateur? Pourquoi donc ordonne-t-il des choses

contraires? Pourquoi fait-il couvrir le propitiatoire de chérubins faits de mains d'hommes? L'arche, l'urne et le propitiatoire, ne sont-ce pas les ouvrages des hommes, faits, selon vous, d'une matière vile? Le tabernacle tout entier n'est-il pas, comme dit l'apôtre, la copie et l'ombre des choses célestes (1)? La même loi, qui défend les images, ordonne donc de faire des images: Et ensuite:

Le bois sacré de la croix n'est-il pas matière? Et le lieu du calvaire et la pierre du saint sépulcre, source de notre résurrection: et les lettres dont les Evangiles sont écrits, et la sainte table, et l'or et l'argent dont on fait les croix et les vases sacrés; enfin le corps et le sang de Notre Seigneur. Tout cela n'est-il pas matériel? Otez donc le culte et la vénération de toutes ces choses, ou convenez que l'on peut honorer les images de Dieu incarnées de ses amis. On voit ici combien de choses sensibles les iconoclastes respectoient encore.

Saint Jean Damascène ajoute: Si c'est pour obéir à la loi que vous voulez ôter les images, vous pouvez aussi recevoir le sabbat et la circoncision. Mais sachez que, si vous observez la loi, Jésus-Christ ne vous profitera de rien (2): Et ensuite, ils disent: Contentez-vous de faire l'image de Jésus-Christ et de sa mère. Quelle absurdité! Ne voyez-vous pas que vous vous déclarez ouvertement ennemis des saints, puisque vous ne désapprouvez pas leurs images, mais les honneurs qu'on leur rend (3). Et ensuite: Le temple de Salomon étoit orné tout à l'entour de chérubins, de palmes, de grenades, de bœufs, de lions. N'est-il pas plus décent d'orner les murailles de la maison de Dieu d'images des saints que d'animaux sans raison? Nous ne voulons pas peindre Jésus-Christ sans les saints qui composent sa cour. Que l'empereur de la terre se dépouille de la sienne avant que de dépouiller son maître. Et ensuite: Autrefois on ne bâtissoit point de temples aux hommes, et on ne célébroit point la mort des justes par la joie, mais par les larmes; au contraire, celui qui avoit touché un mort, fût-ce le corps de Moïse, étoit réputé immonde (4). Otez donc ces fêtes instituées en l'honneur des saints contre les maximes de l'ancienne loi, ou recevez leurs images, que vous prétendez être contraires à la loi. Mais vous ne pouvez abolir ces fêtes établies par les apôtres et les pères. Car, depuis l'incarnation du verbe, nous sommes vraiment sanctifiés, délivrés par ses souffrances, immortels par sa résurrection. Depuis ce temps, nous honorons la mort des saints par la joie et non par le deuil. Et ensuite: L'ombre ou la ceinture des apôtres guérissoit les malades, et chassoit les démons: pourquoi leur image ne sera-t-elle pas honorée? Ou n'adorez

(1) Genes. xxxiii.  
(2) Genes. xlvii.

(3) Genes. xxiii.

(1) Hebr. viii, 5.  
(2) Gal. v, 2.

(3) 3 Reg. vi, 19.  
(4) Num. xix, 11.

rien de matériel, ou ne soyez point novateur, et n'ébranlez pas les bornes éternelles plantées par vos pères, qui ont établi les usages de l'Eglise, non-seulement par leurs écrits, mais par la tradition. Ici saint Jean Damascène rapporte le fameux passage de saint Basile, tiré de son livre du Saint-Esprit et de celui de saint Paul: Demeurez ferme, et conservez les traditions que vous avez reçues de nous, soit de vive voix, soit par lettres (1).

Ensuite il répond à l'objection tirée de saint Epiphane, qui déchira un rideau où étoit peinte une image (2). Saint Jean Damascène dit premièrement que cet écrit n'est peut-être pas de saint Epiphane, ensuite qu'il a pu en user ainsi pour corriger quelques abus, comme saint Athanase ordonna d'enterrer les reliques des saints pour abolir la mauvaise coutume des Egyptiens, qui gardoient leurs morts sur des lits. Car que saint Epiphane n'ait pas prétendu abolir les images, on le voit par son église qui en est encore à présent ornée. Enfin son autorité seule ne prévaudroit pas à celle de toute l'Eglise.

Saint Jean Damascène rapporte, à la fin de ce discours, plusieurs passages des pères en faveur du culte des images. Premièrement de saint Denis, qu'on appelle vulgairement l'Aréopagite; puis de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, qui doit avoir été touché jusqu'aux larmes de la peinture du sacrifice d'Abraham; de saint Jean Chrysostôme, de Léon, évêque de Naples en Chypre, et sur ce dernier il ajoute: Quel est le meilleur interprète de saint Epiphane, ce saint évêque qui a prêché dans la même île de Chypre, ou ceux qui parlent selon leur sens particulier? Et ensuite, il y a eu plusieurs évêques, et plusieurs empereurs chrétiens, distingués par leur piété, leur doctrine et leur sainte vie; on a tenu plusieurs conciles, d'où vient que personne n'a condamné le culte des images? Nous ne souffrirons pas qu'il paroisse que nous ayons eu divers sentiments, et varié selon le temps, de peur que les infidèles ne regardent notre foi comme un jeu et une raillerie. Nous n'obéirons point à l'ordre de l'empereur, qui veut renverser la coutume de nos pères. Les princes pieux ne prétendent pas abolir les usages de l'Eglise. Ce n'est pas agir en père, mais en voleur, que de commander avec violence, au lieu de persuader par raison, témoin le second concile d'Ephèse, que l'on appelle encore le brigandage (3). Ce n'est pas aux princes qu'il appartient de décider sur ces matières, mais aux conciles. Ce n'est pas aux princes, c'est aux apôtres et à leurs successeurs que Jésus-Christ a donné la puissance de lier et de délier. Quand ce seroit un ange, dit saint Paul, qui vous prêcheroit un autre évangile que celui

(1) S. Basil. de Spicil. c.  
27. Sup. liv. xvi, n. 13. 2  
Thess. 11, 14.

(2) Sup. l. xix, n. 44.  
(3) Sup. l. xxvii, n. 38.

que vous avez reçu (1). N'ajoutons pas le reste, pour leur donner lieu, par notre douceur, de changer de sentiment. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils persistent opiniâtement dans leur erreur, alors nous prononcerons ce qui suit, c'est-à-dire l'anathème. Ces paroles font croire que ce discours fut publié incontinent après l'édit de l'empereur Léon contre les images, c'est-à-dire l'an sept cent trente, avant qu'on eût appris en Palestine l'exil du patriarche saint Germain, dont il n'est parlé que dans le discours suivant.

#### XIX. Second et troisième discours.

Au commencement du second discours, saint Jean Damascène se reconnoît obligé de parler pour soutenir la vérité, parce qu'il a reçu le talent de la parole, c'est-à-dire la commission de parler dans l'Eglise, ce qui semble marquer que dès lors il étoit prêtre. Il ajoute que quelques enfants de l'Eglise l'ont engagé à composer ce second discours, parce que plusieurs n'entendoient pas bien le premier. Il marque les divers artifices du démon pour séduire les hommes, l'athéisme, l'idolâtrie, les hérésies. Maintenant, ajoute-t-il, ce même imposteur, qui a fait adorer autrefois jusqu'aux images des bêtes, non-seulement aux gentils, mais aux israélites, prend une autre forme pour troubler la paix de l'Eglise; car il s'est élevé des gens qui disent que les merveilles que Jésus-Christ a opérées pour notre salut, et les combats que les saints ont rendus contre le démon, ne doivent pas nous être proposés dans des images pour les admirer, les honorer, les imiter; il déclare encore qu'il ne veut pas prononcer anathème contre les auteurs de cette erreur, parce qu'il attend leur correction. Il emploie les mêmes preuves que dans le premier discours; mais, pour expliquer les paroles de la loi qui semblent condamner les images, il ajoute: Il faut examiner l'intention pour connoître la vérité d'un discours. Dans l'Evangile il est parlé des ténèbres, de Satan, de l'enfer; nous ne laissons pas de le recevoir avec le respect et l'adoration convenable; mais nous rejetons avec horreur les écrits des manichéens et des autres hérétiques, quoiqu'ils contiennent le nom de Dieu. Ainsi, quand il s'agit des images, il faut voir l'intention de celui qui en parle.

Il insiste ainsi sur la différence des deux puissances, la spirituelle et la temporelle. Jésus-Christ, dit saint Paul, a établi dans son Eglise des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs (2); il ne dit pas des empereurs, ce ne sont pas les rois qui vous ont parlé de la part de Dieu, mais les apôtres et les prophètes.

Le gouvernement politique appartient aux

(1) Gal. i, 8.

(2) 1 Cor. xii, 28.



empereurs; le gouvernement de l'Eglise aux pasteurs et aux docteurs. Cette violence, mes frères, est un brigandage. Saül déchira le manteau de Samuel, et perdit son royaume. Jéshabel persécuta Elie, et fut mangée des chiens; Hérode fit mourir saint Jean, et mourut rongé de vers. Et maintenant on vient d'envoyer en exil le bienheureux Germain et plusieurs autres pères, dont nous ne savons pas les noms, n'est-ce pas un brigandage? Et ensuite s'adressant à l'empereur: Nous vous obéissons, seigneur, en ce qui regarde la vie civile, comme les tributs et les impositions; mais dans les matières ecclésiastiques nous reconnaissons nos pasteurs. Les chrétiens d'Orient regardoient encore les empereurs de Constantinople comme leurs princes légitimes, ils conservoient les lois romaines et la langue grecque, en laquelle écrivoit saint Jean Damascène. Il ajoute ensuite: Les manichéens ont composé un évangile selon saint Thomas; faites-en un selon l'empereur Léon. Je ne reconnais point un empereur qui usurpe le sacerdoce. Je sais que Valens en usa ainsi, persécutant la foi catholique, bien qu'il portât le nom de chrétien, et Zénon, et Anastase, et Héraclius, et Constantin, qui fut en Sicile, et Bardanne, surnommé Philippique. A ce discours, saint Jean Damascène joint les mêmes passages qu'il avoit rapportés à la fin du premier, mais il y en ajoute quelques autres de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Maxime et de saint Anastase d'Antioche.

Le troisième discours pour les images ne contient presque rien qui ne soit dans les deux premiers; mais il est suivi d'un plus grand nombre de passages.

#### XX. Lettres de saint Boniface.

Tandis que la foi étoit ainsi attaquée en Orient, elle faisoit de grands progrès en Germanie par les travaux de saint Boniface. Après la fondation des monastères de Frislar et d'Hamanbourg, c'est-à-dire vers l'an sept cent trente-deux (1), il passa en Bavière, où commandoit le duc Hubert, et en visita les églises. Saint Corbinien, évêque de Frisingue, étoit mort dès l'an sept cent trente, le huitième de septembre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2), et saint Boniface trouva la Bavière troublée par un hérétique, nommé Eremvolf, qui ramenoit le peuple à l'idolâtrie; il le condamna selon les canons, et, en ayant délivré le pays et rétabli la discipline, il retourna à son diocèse.

Quelque temps après, il écrivit en ces termes à Northelme, archevêque de Cantorbéry (3): Je vous prie de vous souvenir de moi dans vos

(1) Vita Bonif. per Vil. c. 8, 4. Act. Ben. p. 19. Sup. n. 10.  
(2) Sup. liv. XLI, n. 31.  
(3) Vita tom. 3, Act. Ben. p. 514. Martyrol. Rom. 8 septembr.  
(3) Ep. I. 5.

saintes prières, pour affermir mon esprit agité par les différents assauts des nations germaniques, et que je ne sois pas moins uni à vous par la communion et la charité fraternelle, que je l'étois à votre prédécesseur Bertuald lorsque j'étois sorti de mon pays. Je vous prie instamment de m'envoyer copie de la lettre qui contient les questions de l'évêque Augustin, avec les réponses du pape saint Grégoire, ou entre autres articles il est dit qu'il est permis aux fidèles de se marier à la troisième génération (1). Examinez soigneusement si cet écrit est de saint Grégoire, car ceux qui gardent les archives de l'Eglise romaine disent qu'après l'y avoir cherché avec les autres lettres du même pape, on ne l'y a point trouvé. Je vous demande aussi votre conseil sur une faute que j'ai commise en permettant un mariage. Un homme, ayant tenu un enfant au baptême, a épousé la mère devenue veuve. Les Romains disent que c'est un péché capital; ils ordonnent aux parties de se séparer, et assurent que sous les empereurs chrétiens ce mariage seroit un crime digne d'une peine capitale, ou du moins d'être expié par un pèlerinage perpétuel. Apprenez-moi si vous avez trouvé dans les décrets des pères, dans les canons ou dans l'Ecriture, que ce soit un si grand crime; car je ne puis comprendre pourquoi en un certain lieu la parenté spirituelle rend le mariage si criminel, puisque nous sommes tous frères par le baptême; apprenez-moi aussi en quelle année de l'incarnation arrivèrent les premiers missionnaires envoyés par saint Grégoire aux Anglois. Saint Boniface consulta sur la même question de mariage avec la comtesse, Pechthlème, premier évêque de Maisonblanche en Northumbrie, et l'abbé Duddon, qui avoit été son disciple. Il le prie encore de lui envoyer des traités des pères sur l'Ecriture.

Le prêtre Eoba étoit chargé de cette lettre, et d'une autre à l'abbesse Edburge (2), par laquelle saint Boniface la remercie du secours des livres et d'habits qu'elle lui a donnés, et la prie de lui écrire en lettres d'or les épîtres de saint Pierre, pour donner plus de respect aux hommes grossiers, et contenter sa dévotion envers le saint apôtre, qu'il regardoit comme le patron de sa mission. Dans une autre lettre, il se plaint à la même abbesse des oppositions qu'il rencontre dans cette œuvre; c'est, dit-il, de tous côtés travail et fureur, combats au dehors, crainte au dedans. Les artifices des faux frères sont pires que la malice des païens (3). Il y a plusieurs lettres de saint Boniface à cette abbesse Edburge, que l'on croit avoir gouverné le monastère de Vinburn en Wessex; mais il y avoit une autre Edburge, abbesse de Tanet, nommée plus ordinairement Bugga, à qui saint Boniface écrivit aussi deux

(1) Sup. I. xxxvi, n. 37.  
(2) Ep. 11. Ben. v, Hist. c. ult. Ep. 22.  
(3) Ep. 13, 28. 2 Cor. VIII, 5. Ep. 7, 13, 14.

lettres (1). Le prêtre Eoba, compagnon des travaux de saint Boniface, fut depuis évêque d'Utrecht.

On peut rapporter à ce temps la lettre de l'évêque Northelme à saint Boniface, puisqu'il lui donne le titre d'archevêque (2). Il le félicite de la conversion des Saxons, lui témoigne qu'il fait mémoire de lui à la messe et aux prières journalières, et lui demande la même grâce (3). Il y a deux lettres de deux rois qui semblent être du même temps, au moins la première, qui fait mention du prêtre Eoba. Elle est de Sigebalde, roi de Wessex, qui demande en grâce à saint Boniface d'être son évêque avec Daniel, et dit: Sachez qu'en célébrant la messe je fais réciter votre nom comme celui de nos évêques. Célébrer la messe dans le style de ce temps-là signifie souvent y assister, et s'attribue aux laïques. L'autre lettre est d'Aelbualde, roi d'Estangle, qui écrit en son nom et de tous les monastères de son royaume, témoignant que, suivant le désir de saint Boniface, il prie pour lui aux messes et aux sept heures canoniques (4). Il se recommande à ses prières, et dit que l'on enverra de part et d'autre les noms des morts, afin de prier pour eux. Ethilbert, roi de Kent, lui parle de l'abbesse Bugga, lui envoie un vase d'argent et quelques autres présents (5); et lui demande deux faucons, parce qu'il ne s'en trouvoit pas de si bons dans son royaume.

#### XXI. Troisième voyage de saint Boniface à Rome.

Saint Boniface fit un troisième voyage à Rome l'an sept cent trente-huit, tant pour conférer avec le pape Grégoire III, qu'il n'avoit jamais vu, que pour se recommander aux prières des saints, étant déjà fort avancé en âge (6). Il fut très-bien reçu par le pape, comme il l'écrivit aux siens en Allemagne, et extrêmement respecté, tant par les Romains que par les étrangers; en sorte qu'il étoit suivi d'une grande multitude de François, de Bava-rois, d'Anglois et d'autres nations. Il demeura en Italie la plus grande partie de l'année; et, après avoir visité les tombeaux des saints, il prit congé du pape, qui le renvoya en sept cent trente-neuf, chargé de présents et de reliques avec trois lettres, la première adressée à tous les évêques et les abbés, pour leur recommander saint Boniface, et les exhorter à lui donner des ouvriers pour sa mission (7). La seconde lettre est adressée aux peuples de Germanie, nouveaux convertis. Le pape y nomme les Thuringiens et les Hessiens, et plusieurs autres barbares, et en général tous ceux qui sont du

(1) Act. SS. Ben. tom. 5. p. 448. Ep. 2, 20. Oth. I. II, c. 21.  
(2) Ep. 43.  
(3) Ep. 49.  
(4) V. Mabill. Liturg. Ep. 76.  
(5) Ep. 49.  
(6) Vit. per Vill. c. 9. Ep. 27.  
(7) Vit per Oth. c. 28.

côté de l'Orient, ce qu'il faut entendre par rapport au Rhin (1). Il les exhorte à se rendre dociles aux instructions de Boniface, et à recevoir les évêques et les prêtres qu'il ordonnera par l'autorité du saint-siège, puis il ajoute: Que s'il veut ramener ceux qui s'écartent du droit chemin de la foi ou de la discipline canonique, ne vous y opposez point, mais faites qu'ils obéissent sous peine de s'attirer la damnation. Pour vous, qui êtes baptisés au nom de Jésus-Christ, abstenez-vous de tout culte du paganisme, et détournez-en vos sujets. Rejetez les devins et les sorciers, les sacrifices des morts, des bois et des fontaines, les augures, les caractères, les enchantements et les maléfices, et toutes les autres superstitions qui avoient cours en votre pays. La troisième lettre est adressée aux évêques de Bavière et d'Allemagne, savoir, Vigon d'Augsbourg, Luidon de Spire, comme l'on croit, Rudolf ou Rodolf de Constance, Vivilon de Lorch ou de Passau, et Adda ou Heddon de Strasbourg. Ainsi, il y en a quatre d'Allemagne et un seul de Bavière, savoir, Vivilon, ordonné par le pape même après la mort de Théodore. Le pape exhorte ces évêques à recevoir favorablement Boniface, et écouter ses instructions; à rejeter les hérétiques et les faux évêques de quelque part qu'ils viennent, particulièrement les Bretons; à délivrer leurs peuples de tous les restes des superstitions, et célébrer un concile près le Danube, à Augsbourg ou en tel lieu que Boniface jugera à propos (2).

#### XXII. Saint Villibalde et saint Vunébalde.

Pendant ce voyage de Rome, saint Boniface invita plusieurs Anglois, principalement des prêtres, à venir travailler à sa mission de Germanie; et il y attira entre autres Villibalde et Vunébalde, frères qui étoient ses parents (3). Villibalde, que les Allemands nomment aussi Bilibalde, naquit en Angleterre vers l'an sept cent, et entra dès l'enfance dans un monastère (4). Vers l'an sept cent vingt, il quitta son pays pour aller à Rome avec son père Richard et son frère Vunébalde, alors âgé de dix-neuf ans. Le père mourut en chemin, et fut enterré à Lucques, où il est honoré comme saint (5). Les deux frères arrivèrent à Rome, où Villibalde, deux ans après, laissa son frère, et partit pour la terre sainte avec deux autres jeunes Anglois. Vunébalde reçut à Rome la tonsure, y étudia l'Ecriture sainte, et y demeura sept ans, après lesquels il retourna en Angleterre, principalement dans le dessein d'attirer au service de Dieu quelqu'un de sa famille, et il en gagna plusieurs. Ensuite, il retourna à Rome, emmenant avec lui un troi-

(1) V. not. Serrar. in Ep. 128. S. Bonif. et Coint. an. 738, n. 13.  
(2) V. Coint. an. 337.  
(3) Vit. S. Vuneb. n. 7.  
(4) Tom. 3, Act. SS. Ben. p. 180. Vita S. Villib. p. 305.  
(5) Martyr. R.



sième frère dont on ne sait pas le nom. C'est à ce second voyage que saint Boniface, ayant appris qu'il étoit à Rome, lui parla et l'invita, comme son parent, de venir prendre part à ses travaux. Vunébalde se laissa persuader, et suivit de près saint Boniface, emmenant avec lui son frère et quelques autres, dont étoit saint Sébald, honoré à Nuremberg comme l'apôtre du pays, le dix-neuvième août. Avec cette compagnie, saint Vunébalde se rendit en Thuringe, auprès de saint Boniface.

Cependant, Villibalde et ses compagnons avoient vu bien du pays. S'étant embarqués à Naples, ils passèrent premièrement dans l'Asie mineure, puis en Phénicie, et furent quelque temps arrêtés à Emèse par les Sarrasins, qui les prenoient pour des espions. Etant délivrés, ils visitèrent toute la Palestine, puis passèrent à Constantinople, d'où ils revinrent en Italie avec des légats du pape et des ambassadeurs de l'empereur. On peut voir, dans la vie de saint Villibalde, l'état des saints lieux que l'on visitoit alors.

Il revint en Italie sept ans après qu'il avoit quitté Rome, et dix ans après qu'il étoit sorti de son pays, c'est-à-dire vers l'an sept cent vingt-huit. Par le conseil d'un évêque, il alla au mont Cassin, et y demeura dix ans sous la conduite de l'abbé Pétronax (1). Les moines y étoient encore en petit nombre, mais l'abbé les instruisoit avec un grand zèle et une grande discrétion. La première année, Villibalde fut chambrier de l'église, qui étoit comme un sacristain; la seconde année doyen, c'est-à-dire ayant l'inspection de dix moines: il fut huit ans portier, quatre ans au monastère d'en haut, quatre ans à celui d'en bas; car cette charge, suivant la règle de saint Benoît, étoit regardée comme fort importante, et ne se donnoit qu'à des vieillards ou aux moines les plus discrets (2). Pendant ces dix années, Villibalde prit grand soin de s'instruire de toutes les pratiques de la règle de saint Benoît.

Ensuite, un prêtre espagnol, qui demouroit au mont Cassin, ayant pris congé de l'abbé Pétronax pour aller à Rome, emmena Villibalde avec lui. Le pape Grégoire III, l'ayant appris, le fit venir et l'interrogea sur ses voyages, et comment il avoit évité les insultes des infidèles. Villibalde lui raconta tout par ordre, et entre autres comme il s'étoit baigné dans le Jourdain. Le pape lui dit ensuite: L'évêque Boniface m'a prié de vous faire revenir du mont Cassin, et de vous envoyer incessamment vers lui chez les François pour travailler à leur instruction. Je vous prie et vous ordonne de l'aller trouver. Villibalde répondit: Je suis prêt à vous obéir, si vous me faites donner congé par mon abbé suivant la règle. Allez, reprit le pape, sans vous inquiéter, mon commandement vous suffit: l'abbé Pétronax n'a pas droit de me résister, quand je vou-

drois l'envoyer quelque part lui-même. Villibalde se soumit, offrant d'aller non-seulement là, mais partout où le pape lui ordonneroit; et il prit le chemin de Thuringe.

#### XXIII. Evêchés en Bavière.

Saint Boniface, étant parti de Rome en sept cent trente-neuf, arriva à Pavie, où il fut reçu chez le roi Luitprand, et prit un peu de repos que demandoit sa vieillesse (1). De là il passa en Bavière, tant par inclination qu'à la prière du duc Odilon, et y demeura long-temps prêchant la parole de Dieu. Il y rétablit la pureté de la foi, et chassa des séducteurs, dont les uns se disoient faussement évêques et les autres prêtres, et qui, par divers artifices, avoient perverti une grande multitude et scandalisoient tout le peuple par leur vie impure. Du consentement du duc Odilon, il divisa la province de Bavière en quatre diocèses, et y établit quatre évêques. Le premier fut Jean, dans la ville de Saltzbourg, dont il tint le siège pendant sept ans; le second fut Erembert, neveu de saint Corbinien, à Frisingue; le troisième Goibalde, à Réginum, nommé depuis Ratisbonne (2). Ces trois furent ordonnés par saint Boniface. Le quatrième évêque de Bavière fut Vivilon, déjà ordonné par le pape, dont le siège fut fixé à Patave, qui est Passau.

Saint Boniface rendit compte au pape Grégoire III de ce qu'il avoit fait en Bavière, et le pape lui fit réponse par une lettre où il dit: Nous rendons grâce à Dieu de ce que nous apprenons par vos lettres, que vous avez converti en Germanie jusqu'à cent mille âmes, avec le secours de Charles, prince des François (3). Le pape approuve l'établissement des nouveaux évêchés en Bavière, et ajoute: Quant aux prêtres que vous y avez trouvés, si on ne connoît point ceux qui les ont ordonnés, et que l'on doute que ce fussent des évêques, ils doivent être ordonnés de nouveau, supposé qu'ils soient catholiques et de bonnes mœurs. Quant à ceux qui sont baptisés suivant les diverses langues de ces peuples, pourvu qu'ils soient baptisés au nom de la sainte trinité, il faut les confirmer par l'imposition des mains et le saint-chrême. Vous avez tout pouvoir de corriger, s'il est besoin, l'évêque Nivil, que nous avons ordonné. Quant au concile que vous devez tenir sur le Danube, de notre autorité, nous voulons que vous y soyez présent; car l'œuvre que vous avez entreprise ne vous permet pas de demeurer en un lieu; mais, comme les chrétiens sont encore rares en ces pays occidentaux, après les avoir fortifiés, vous devez prêcher partout où Dieu vous ouvrira le chemin, ordonner de notre autorité des évêques

(1) Vita per Villib. 9, n. 28. (2) Vid. tom. 3, Act. SS. Ben. p. 347. (3) Oth. lib. I, c. 32. Ep. 7. Greg. tom. 6, Conc. p. 1474.

(1) Sup. I. XLI, n. 32.

(2) Reg. c.

dans les lieux que vous trouverez convenables. Ne vous dégoûtez pas, mon cher frère, d'entreprendre des voyages rudes et en divers lieux, pour étendre au loin la foi chrétienne, ayant en vue la récompense éternelle. Cette lettre est datée du quatrième des calendes de novembre, la vingt-troisième année du règne du très-pieux seigneur l'empereur Léon, et la vingtième de l'empereur Constantin, son fils, indiction huitième, c'est-à-dire vingt-neuvième d'octobre sept cent trente-neuf, et la date est remarquable pour montrer que le pape reconnoissoit toujours pour seigneur l'empereur Léon.

#### XXIV. Le pape demande du secours à Charles-Martel.

L'Italie fut alors troublée par la révolte de Trasimond, duc de Spolette, contre le roi Luitprand, son maître, qui, l'ayant poursuivi, il se réfugia à Rome; le pape Grégoire, avec Etienne, duc de Rome, refusèrent de le rendre au roi (1). Il vint donc assiéger Rome, et enleva quatre villes qui en dépendoient. Mais Trasimond, avec le secours des Romains, entra dans Spolette. D'ailleurs le roi Luitprand ôta le duché de Bénévent à Gisulfe pour son bas-âge, et le peuple, qui le soutenoit, se joignit à celui de Spolette et aux Romains contre le roi des Lombards.

Le pape Grégoire, voyant qu'ils ne lui pouvoient résister, s'adressa à Charles-Martel, et lui envoya deux légations pendant l'année sept cent quarante-un (2). Ses légats étoient chargés de grands présents, entre autres des clefs du sépulcre de saint Pierre, avec de ses chaînes, et ils venoient demander du secours contre les Lombards, à condition que, s'il l'accordoit, le pape se retireroit de l'obéissance de l'empereur qui ne secouroit point l'Italie, et donneroit le consulat de Rome à Charles. On n'avoit jamais ouï-parler en France d'une pareille légation venue de Rome. Il reste deux lettres du pape Grégoire III, écrites à cette occasion, dont la première porte en substance (3): Nous sommes dans une extrême affliction, voyant que le peu qui nous restoit l'année passée, pour la nourriture des pauvres et le luminaire des églises, est maintenant consumé par les violences de Luitprand et d'Hildebrand, rois des Lombards. C'est que, Luitprand étant tombé malade, les Lombards crurent qu'il alloit mourir, et reconnurent pour roi son neveu Hildebrand, qui régna depuis avec lui (4). La lettre continue: Ils ont détruit toutes les métairies de Saint-Pierre, et enlevé le bétail qui y restoit.

Quoique nous ayons eu recours à vous, il ne nous en est venu jusqu'à présent aucune

consolation. Nous voyons que vous ajoutez plus de foi aux faux rapports de ces rois qu'à la vérité que nous disons, et nous craignons que votre conscience n'en soit chargée; car ils nous insultent et disent: Vous avez eu recours à Charles, qu'il vienne maintenant avec l'armée des François, et qu'il vous tire de nos mains. Oh! quelle douleur nous perce le cœur à ces reproches, voyant des enfants si puissants ne faire aucun effort pour défendre leur mère spirituelle, la sainte Eglise de Dieu, et son peuple particulier. Mon cher fils, le prince des apôtres pourroit bien défendre sa maison et son peuple, et se venger de ses ennemis; mais il éprouve le cœur de ses fidèles enfants. Ne croyez pas les rois des Lombards, quand ils vous disent que le duc de Spolette et le duc de Bénévent sont coupables. Ce sont tous mensonges. Le seul crime, pour lequel ils persécutent ces ducs, est de n'avoir pas voulu l'année passée nous attaquer de leur côté, comme ont fait les rois au préjudice de leur traité; car, au reste, ils étoient prêts de leur obéir. Pour vous assurer de la vérité, envoyez ici quelque personne fidèle, qui voie de ses yeux la persécution que nous souffrons, le mépris de l'Eglise, le pillage de ses biens, les larmes de ses pèlerins. Il finit en conjurant Charles, par le jugement de Dieu, et dans les termes les plus pressants, de ne pas préférer l'amitié du roi des Lombards à celle du prince des apôtres. Il ajoute enfin: Le porteur de ces lettres, Anchard, votre fidèle serviteur, vous dira de vive voix ce qu'il a vu de ses yeux, et que nous lui avons enjoint. C'étoit apparemment l'offre d'abandonner l'empereur, et de se soumettre à Charles, dont la lettre ne parle point.

Comme elle n'eut point d'effet, le pape Grégoire écrivit encore une lettre pour presser Charles, où il dit en parlant des Lombards (1): Ils ont ôté tout ce qui étoit destiné au luminaire de Saint-Pierre, et ce qui a été offert par vos parents et par vous. L'église de Saint-Pierre est dépouillée et désolée. On voit par là que les princes françois avoient fait dès lors à l'église romaine des offrandes considérables, et on voit aussi qu'il n'étoit pas question de lui conserver des principautés et des seigneuries, mais seulement des patrimoines et des domaines utiles pour l'entretien des pauvres et du luminaire.

#### XXV. Mort de Charles-Martel.

Ce qui avoit empêché jusque-là Charles-Martel de rompre avec les Lombards, c'est le besoin qu'il avoit d'eux pour repousser les Sarrasins (2). Ces derniers entrèrent encore en France en sept cent trente-sept, remontèrent le Rhône et prirent Avignon. Mais Charles-

(1) Paul. IV, Hist. c. 55. Anast. in Zacha. (2) Fredeg. Contin. 3, c. 100, et 161. Revin. (3) Ep. 5, Gr. t. 6, Conc. p. 1472. (4) Paul. V, Hist. c. 55.

(1) Ep. 6, p. 1474.

(2) Fredeg. Contin. 3, c. 109. Chr. Fontanel. c. 9.



Martel le reprit, puis ensuite Narbonne, et le reste de la Gothie, et chassa les Sarrasins. Ils revinrent deux ans après, en sept cent trente-neuf, prirent Arles, Avignon, Marseille, Orange, Aix, Apt et plusieurs autres villes de la même province; ils ravagèrent aussi celles d'Embrun et de Vienne (1). Alors Charles envoya des ambassadeurs avec des présents à Luitprand, roi des Lombards, pour lui demander du secours, qu'il lui accorda, et marcha aussitôt avec toute son armée. Les Sarrasins, l'ayant appris, se retirèrent, et Charles reprit Avignon et toute la Provence jusqu'à Marseille. Etant revenu en France, il tomba malade à Verberie-sur-Oise, où arriva la dernière légation du pape. Il la reçut avec grand honneur, et envoya à Rome des présents magnifiques par Grimon, abbé de Corbie, et Sigebert, reclus du monastère de Saint-Denis, dont il fut depuis abbé (2). Charles avait eu pour confesseur Martin, moine de la même abbaye de Corbie, qui mourut l'an sept cent vingt-six, et est honoré comme saint le vingt-sixième de novembre (3).

Charles distribua ensuite le royaume des François à ses deux fils, Carloman et Pépin. Carloman, qui étoit l'aîné, eut l'Austrasie, la Souabe, nommée depuis l'Allemagne, et la Thuringe. Pépin eut la Bourgogne, la Neustrie et la Provence. Enfin Charles-Martel mourut à Quersy-sur-Oise la même année sept cent quarante-un, après avoir régné vingt-six ans, sous le titre de maire du palais ou de prince des François. Il fut enterré dans l'église de Saint-Denis, près de Paris, qu'il avait enrichie de plusieurs dons considérables.

## XXVI. Mort de Grégoire III.

Le pape Grégoire III mourut la même année sept cent quarante-un (4). Il répara et orna plusieurs églises de Rome, entre autres celle de Saint-Pierre, où il fit amener six colonnes précieuses que l'exarque Eutychius lui avait données, et les plaça autour du sanctuaire, des deux côtés, devant la confession de saint Pierre, auprès de six anciennes, y mit des architraves, revêtues d'argent et ornées de figures; d'un côté du Sauveur avec ses apôtres, de l'autre de la sainte mère avec des vierges. Au dessus étoient des lis et des phares, ou chandeliers d'argent. Dans la même église, il fit un oratoire du côté des hommes, en l'honneur de tous les saints, où il mit entre autres un vase de prix, une couronne avec une croix pendante sur l'autel, une image de la Sainte-Vierge, une patène et un calice, le tout d'or, orné de pierreries. Il y avait autour de cet autel plus de vingt croix. A l'église de Sainte-Marie-Majeure, dans l'oratoire de la crèche,

(1) Id. c. 11. Coint. an. 739. Paul. vi. Hist. c. 54.  
(2) Fred. Coint. c. 100.

(3) Mabill. tom. 3, Act. p. 462.  
(4) Anast.

il fit une image de la vierge, tenant le Sauveur, toute d'or, ornée de pierreries. A l'église de Saint-André, il en mit une pareille de cet apôtre. L'or de ces différentes offrandes, dont le poids est marqué, monte à soixante-treize livres, l'argent à trois cent soixante-seize livres; mais il y en a beaucoup plus dont le poids n'est pas exprimé. En réparant plusieurs églises, il y fit faire des peintures, aussi bien que dans les salles qui étoient à Saint-Pierre, et qu'il trouva ruinées.

A l'oratoire de tous les saints qu'il bâtit à Saint-Pierre, il ordonna que les moines des trois monastères, qui servoient cette église, y viendroient célébrer les vigiles et les heures, et que les prêtres semainiers y diroient les messes. Il bâtit un monastère près l'église de Saint-Chrysogone, afin que les moines y fissent l'office jour et nuit comme à Saint-Pierre, sans être sous la dépendance du prêtre titulaire de cette église. Il leur donna des terres et des serfs, et plusieurs personnes pieuses leur donnèrent à son exemple. Il y avait près de Latran un ancien monastère, dédié à saint Jean l'évangéliste, à saint Jean-Baptiste et à saint Pancrace, alors entièrement abandonné. Le pape Grégoire y donna des terres, et retira les biens aliénés en rendant le prix. Il y établit un abbé et des moines, pour faire jour et nuit l'office divin dans l'église du Sauveur, comme on faisoit à Saint-Pierre. Il ordonna que le sous-diacre oblationnaire fournît du palais patriarcal le luminaire et les oblations, c'est-à-dire le pain et le vin aux églises des cimetières de Rome, pour y dire la messe au jour de leur fête; et le pape régloit quel prêtre la devoit célébrer. On voit encore à Rome, dans l'église de Saint-Paul, une ancienne inscription qui marque les offrandes que ce pape y avait assignées pour les cinq messes qui s'y célébroient tous les jours (1). Ce pape fit trois ordinations au mois de décembre, où il ordonna vingt-trois prêtres et trois diacres, et d'ailleurs quatre-vingts évêques pour divers lieux.

De son temps, une grande partie des murailles de Rome fut rebâtie, et il en fournît la dépense. Il donna aussi de grandes sommes à Trasimond, duc de Spolette, pour retirer un château qui donnoit occasion d'attaquer souvent le duché de Rome, et il l'unit au domaine de l'empire; mais Trasimond ne tint pas la parole qu'il avait donnée pour le recouvrement des quatre villes de la duché de Rome, que le roi Luitprand avait prises à son occasion. Grégoire III, ayant tenu le saint-siège dix ans huit mois et vingt jours, mourut le dixième de novembre sept cent quarante-un, fut enterré à Saint-Pierre le vingt-huitième, et le saint-siège vqua huit jours. Il est compté entre les saints (2).

Ce même pape Grégoire III envoya le pal-

(1) Ap. Baron. an. 741, n. 10. (2) Martyr. R. 28 nov.

lium à Villicaire, archevêque de Vienne (1). Mais ce prélat, voyant son église pillée et réduite à un état indécemment, se retira dans le monastère d'Agave l'an sept cent quarante, et y finit ses jours. C'est que les Francs, poussés d'un mauvais conseil, tournoient à leur usage les biens des églises. Celle de Lyon fut aussi pillée, et l'une et l'autre demeurèrent quelques années sans évêques, Lyon après la mort de Fulcoad, et Vienne après la retraite de Villicaire. On accusa principalement Charles-Martel de ces usurpations des biens sacrés. En effet, il ôta une grande partie des revenus de l'église d'Auxerre pour les distribuer à six princes bavares, ne laissant à l'évêque Aulfre que cent manses ou familles de serfs (2). On l'excuse par la nécessité des guerres contre les Sarrasins et contre les Frisons, et les Saxons idolâtres.

## XXVII. Mort de Léon Constantin. Copronyme, empereur.

La même année que moururent Charles-Martel et Grégoire III, mourut aussi l'empereur Léon, c'est-à-dire l'an sept cent quarante-un, indiction neuvième, le dix-huitième de juin, après avoir régné vingt-quatre ans deux mois et vingt-cinq jours (3). Constantin, son fils, qui régnoit avec lui depuis vingt-un ans, commença alors à régner seul, et régna encore trente-quatre ans. On lui donna par dérision le surnom de Copronyme, à cause de l'accident de son baptême (4). On l'appela aussi Caballin, parce qu'il prenoit plaisir à se frotter de fiente et d'urine de cheval, soit par un goût extraordinaire, soit par quelque superstition. Enfin il étoit grossier, brutal, sanguinaire, impudique. Il fut ennemi des images comme son père, et accusé de mépriser, non seulement les saints, mais Jésus-Christ même, et d'être adonné à la magie. On le haïssoit tellement que, dès le commencement de son règne, Artabase, qui avoit épousé sa sœur Anne, forma un parti considérable contre lui. Il étoit eulopatate et comte de l'obsequium, et connu pour catholique. Constantin étant passé en Asie pour faire la guerre aux Arabes la seconde année de son règne, indiction dixième, l'an sept cent quarante-deux, Artabase, qui y étoit déjà, eut d'abord quelque avantage sur lui et l'obligea à se retirer à Armorium en Phrygie (5). Lui cependant vint à Constantinople, où l'on fit croire au peuple que Constantin avoit été tué. Le peuple et le patriarche Anastase reçurent cette nouvelle avec une grande joie: on cria anathème contre Constantin, le traitant de scélérat et d'impie, et ajoutant qu'il le falloit déterrer, et on proclama

(1) Anast. Ado. Chr. an. 741.  
(2) C. 21, Chr. Autis. t. 1, Bibl. n. p. 430.  
(3) Theoph. an. 24, p. 346.  
(4) Theoph. ibid.  
(5) Theoph. an. 1, p. 347, 348.

empereur Artabase. Le patriarche Anastase, tenant la vraie croix, jura devant le peuple, par celui qui a été attaché, que Constantin lui avoit dit: Ne croyez pas que le fils de Marie, que l'on appelle Christ, soit le fils de Dieu: c'est un pur homme; Marie l'a enfanté, comme Marie, ma mère, m'a mis au monde. A ces mots, le peuple cria, Qu'il soit déterré. Artabase rétablit les saintes images par toutes les villes de son obéissance.

## XXVIII. Patriarches d'Antioche et d'Alexandrie.

Les Arabes musulmans profitèrent de cette division des Romains, et firent sur eux plusieurs captifs (1). Le calife Icham régnoit encore, et l'année précédente, dernière de Léon, il fit mourir tous les chrétiens pris en guerre, dans toutes les villes de son empire; un d'eux fut Eustache, fils du patrice Marin, qui, après avoir résisté à plusieurs violences qu'on lui fit pour l'obliger à renoncer à la foi, mourut martyr à Charrès en Mésopotamie, où ses reliques firent des miracles. Il y eut plusieurs autres martyrs. Toutefois, ce même calife Icham ayant pris en affection un moine syrien nommé Etienne, homme rustique, mais pieux, proposa aux chrétiens d'Orient de s'élire s'ils vouloient un patriarche. Ils crurent que ce bon mouvement venoit de Dieu; car il y avoit quarante ans que le siège d'Antioche étoit vacant par l'opposition des Arabes. Les catholiques ordonnèrent donc Etienne, et depuis il n'y eut plus d'obstacle à l'élection des patriarches d'Antioche. Du même temps, Côme étoit patriarche melquite d'Alexandrie, ayant été ordonné la septième année d'Icham, sept cent trente de J.-C. C'étoit un homme simple, qui ne savoit ni lire ni écrire, et dont le métier étoit de faire des aiguilles. Il alla trouver Icham à Damas, et, par le secours de quelques savants, il obtint les églises dont les jacobites s'étoient emparées; et le calife lui donna des lettres à cet effet pour le gouverneur d'Egypte. Il rentra même dans l'église patriarcale, nommée la Césarienne, dont les melquites avoient été exclus pendant quatre-vingt-dix-sept ans, que l'on peut compter depuis l'an six cent quarante (2), et la prise d'Alexandrie par les musulmans, jusqu'à l'an sept cent trente-sept. Les melquites d'Alexandrie faisoient leurs prières dans l'église de Saint-Sabas. Les jacobites avoient occupé toutes les autres églises d'Alexandrie et du reste de l'Egypte; et, quand il mourut un évêque dans quelque ville, le patriarche jacobite en ordonnoit un autre à la place. Il en donnoit même aux Nubiens, qui, depuis ce temps-là, devinrent jacobites. Les melquites avoient seulement une église au lieu nommé Casrit-Sama; et, quand l'évêque mourait, ils envoyoient à l'archevê-

(1) Theoph. an. 2, p. 349. (2) Sup. lib. xxxviii, n. 23.



que de Tyr pour leur en donner un autre. L'année de la mort d'Icham, qui est l'an sept cent quarante-trois, Cosme quitta l'hérésie des monothélites, qui avoit régné chez les melquites d'Alexandrie depuis le patriarche Cyrus, et revint avec son peuple à la créance orthodoxe (1).

Les patriarches jacobites d'Alexandrie, sous le calife Icham, furent Cosme, qui succéda à Alexandre l'an cent huit de l'hégire, sept cent vingt-six de J.-C., puis quinze mois après Théodore, qui tint le siège onze ans (2). Enfin, l'an cent vingt de l'hégire, quatre cent soixante de Dioclétien, sept cent trente-huit de J.-C., les jacobites d'Alexandrie élurent patriarche Chail ou Michel, qui tint le siège vingt-trois ans. A Antioche, le patriarche jacobite Athanase étant mort, Jean lui succéda la première année d'Icham. Ses évêques se soulevèrent d'abord contre lui, mais ils firent la paix, et il tint le siège jusqu'au règne d'Abdalla Safah, qui commença l'an sept cent quarante-neuf. A Jérusalem, Théodore, patriarche melquite, ayant tenu le siège trente-cinq ans, Elie lui succéda la dix-septième année d'Icham, sept cent quarante-quatre de J.-C., et tint le siège trente-quatre ans.

#### XXIX. Martyrs en Orient.

Le calife Icham mourut l'an de l'hégire cent vingt-cinq (3), sept cent quarante-trois de J.-C., après avoir régné plus de dix-neuf ans. Après sa mort, la maison d'Ommia tomba tout à coup, et ne subsista que sept ans, pendant lesquels il y eut quatre califes. Le premier fut Oualid II, fils d'Yésid II, et neveu d'Icham (4); mais il ne régna que quinze mois, et fut déposé pour ses débauches et son impiété contre sa religion. Il ne laissa pas de persécuter les chrétiens. Il fit couper la langue à Pierre, métropolitain de Damas, où il faisoit sa résidence, parce qu'il réfutoit ouvertement l'impie des Arabes et des manichéens: il l'envoya en exil, dans l'Arabie-Heureuse, où il mourut (5).

Pierre de Majume s'attira aussi le martyre dans le même temps. Etant malade, il appela les magistrats des Arabes qui étoient ses amis, car il avoit la recette des impôts publics, et leur dit: Je prie Dieu de vous récompenser de la visite que vous me faites; mais je veux que vous soyez témoins de mon testament que voici. Quiconque ne croit pas au père, au fils et au Saint-Esprit, et à la trinité consubstantielle, est aveugle de l'âme, et digne du supplice éternel comme Mahomet, votre faux prophète, précurseur de l'antechrist. Renoncez donc à ces fables, je vous en conjure aujourd'hui, et

(1) Theoph. an. 1, p. 349.

(3) Chr. Orient. p. 106.

(3) Elm. c. 7, p. 81.

(4) C. 2.

(5) Theoph. an. 2, p. 349,

D.

j'en prends à témoin le ciel et la terre. Il leur dit plusieurs autres choses sur ce sujet, et, bien qu'ils en fussent irrités, ils résolurent de prendre patience, le regardant comme un malade en délire. Mais, quand il fut guéri, il commença à crier plus haut: Anathème à Mahomet et à son livre fabuleux, et à tous ceux qui y croient. Alors on lui coupa la tête; saint Jean Damascène fit son éloge; l'Eglise l'honore comme martyr le vingt-unième de février, et Pierre de Damas le quatrième d'octobre (1).

#### XXX. Alphonse le catholique.

En Espagne, les chrétiens se relevoient peu à peu. Le roi Pélage étant mort, l'ère sept cent soixante-quinze, qui est l'an sept cent trente-sept (2), son fils Fafila lui succéda, mais il ne régna que deux ans, et eut pour successeur Alphonse, mari de sa sœur Ermésinde, et fils de Pierre, duc de Cantabrie, descendu du roi Récarède. Le roi Alphonse surnommé le catholique, gagna plusieurs victoires sur les Arabes affaiblis par les pertes qu'ils avoient faites en France, et leur enleva plusieurs villes. On en compte jusqu'à trente-une, dont les principales sont: Lugo, Tuy, Portugal, Brague, métropole de Lusitanie, Salamanque, Zamora, Avila, Ségovie, Astorga, Léon. Il tua tous les Arabes qui les habitoient, et emmena avec lui les chrétiens en Asturie, en sorte que ces villes demeuroient désertes. Mais il en repeupla quelques autres, du nombre desquelles fut Burgos. Il repeupla aussi Lugo en Galice sur le Migno, et y établit un évêque, nommé Odoaire, qui rebâtit l'église et la ville, et cultiva les terres des environs (3). Le roi Alphonse bâtit de nouveau ou répara plusieurs églises, et régna glorieusement pendant dix-huit ans, après lesquels il mourut, laissant pour successeur son fils Froila, l'an sept cent cinquante-sept, ère sept cent quatre-vingt-quinze. Alphonse et son épouse, Ermésinde, furent enterrés au monastère de Sainte-Marie, près de Cangas.

Plusieurs monastères subsistoient encore en Espagne, même sous la domination des Arabes (4). On le voit entre autres par la sauvegarde que deux capitaines de cette nation accordèrent aux habitants de Conimbre et des environs, en date de l'ère sept cent soixante-douze, qui fait l'an sept cent trente-quatre. Cette date porte que les chrétiens payeront le double des Arabes; chaque église vingt-cinq livres pesant d'argent, les monastères cinquante; les cathédrales, cent; les chrétiens auront un comte à Conimbre, et un autre à Goadatha ou Agueda, de leur nation, pour leur rendre justice; mais ils ne pourront faire mourir les coupables sans l'ordre

(1) Martyr. R. 21 febr. 4 octob.

(3) Sebast. Sallamant. p. 47.

(3) Dipl. an. 744, ap. Mor.

(4) Sandoval Historia, p. 87.

de l'alcaïde ou de l'alguazil arabe, qui confirmera leur jugement. Ils mettront des juges dans les petits lieux. Si un chrétien tue un Arabe ou lui fait injure, il sera jugé par l'alguazil ou l'alcaïde, selon la loi des Arabes. Si un chrétien abuse d'une fille arabe, il se fera musulman et l'épousera, sinon il sera mis à mort; s'il abuse d'une femme mariée, on le fera mourir. Si un chrétien entre dans une mosquée ou parle mal d'Allah, c'est-à-dire de Dieu ou de Mahomet, il se fera musulman ou sera mis à mort. Les évêques des chrétiens ne maudiront point les rois musulmans sous peine de mort. Les prêtres ne diront leurs messes qu'à portes fermées, sous peine de dix livres d'argent. Les monastères seront en paix en payant les cinquante livres. Le monastère de Lorban ne payera rien, dit l'auteur de la sauve-garde, parce que ces moines me montrent de bonne foi le gibier et reçoivent bien les musulmans. Ils posséderont leurs biens en paix, viendront à Conimbre en toute liberté, et ne payeront rien de ce qu'ils achèteront ou vendront, à la charge de ne point sortir de nos terres sans congé. Le monastère de Lorban subsiste encore, et est à présent l'ordre de Cîteaux. Cette pièce peut faire juger de la manière dont les chrétiens vivoient sous la puissance des Arabes dans le reste de l'Espagne.

#### XXXI. Zacharie, pape.

A Rome, le successeur du pape Grégoire III fut Zacharie, Grec de nation, fils de Polychrone, ordonné le vingt-huit de novembre sept cent quarante-un, qui tint le saint-siège dix ans trois mois et treize jours (1). Il étoit rempli de douceur et de bonté, et si éloigné de la vengeance, qu'il chargea de biens et d'honneurs ceux qui l'avoient persécuté avant son pontificat. Il aima le clergé et le peuple romain jusqu'à exposer sa vie dans le trouble où étoit alors l'Italie par la révolte des ducs de Spolette et de Bénévent, contre le roi Luitprand (2).

Zacharie lui envoya une légation, et fit tant par ses exhortations qu'il en tira promesse de rendre les quatre villes qu'il avoit prises de la duché de Rome. D'un autre côté, le roi s'étant mis en campagne l'an sept cent quarante-deux, indiction dixième, pour prendre Trasimond, duc de Spolette, le pape persuada aux Romains d'envoyer leurs troupes au secours du roi contre ce duc, qui leur avoit manqué de parole. Ainsi Trasimond, se voyant abandonné, se rendit au roi, qui l'obligea à entrer dans le clergé (3). Ensuite, comme le roi différoit d'accomplir sa promesse pour la restitution des quatre villes, le pape Zacharie sortit de Rome accompagné d'évêques et de clercs, et l'alla trouver à Interamna, aujourd'hui Terni, à douze milles

(1) Anast.

(2) Sup. n. 24.

(3) Paul. diac. vi, Hist. c.

57.

de Spolette. Le roi lui fit de grands honneurs, et ils s'assemblèrent dans l'église de Saint-Valentin, évêque de Terni, et martyr, qui est honoré le quatorzième de février (1). Le pape exhorta le roi à épargner le sang et chercher la paix, et le toucha tellement qu'il obtint la restitution des quatre villes. Le roi en fit un acte de donation, et rendit encore à saint Pierre le patrimoine de Sabine, pris depuis environ trente ans, ceux de Narni, d'Ossimo, d'Ancône et quelques autres, et confirma la paix pour vingt avec la duché de Rome. Il rendit aussi tous les captifs qu'il retenoit de différentes provinces des Romains, avec ceux de Ravenne. Il y avoit donc deux parties en ce traité, l'intérêt public de la duché de Rome toujours indépendant de l'empire, et l'intérêt particulier de l'église romaine pour ses patrimoines.

Le lendemain, qui étoit dimanche, le pape, à la prière du roi, ordonna un évêque dans l'église de Saint-Valentin, et il accompagna cette cérémonie d'une telle piété, que plusieurs des Lombards qui y assistoient avec le roi, lui voyant prononcer les prières, en furent touchés jusqu'aux larmes. Après la messe, il invita le roi à dîner, et le traita si bien, qu'il disoit n'avoir jamais fait si bonne chère. Le lundi, le roi prit congé du pape, lui donnant Agiprand, duc de Clusi, son neveu, et trois autres seigneurs pour l'accompagner jusqu'aux villes qui devoient être rendues, et en exécuter la restitution. C'étoit Amérie, Horta, Polymarte et Bléra. Le pape les ayant toutes reçues, revint à Rome victorieux, assembla le peuple, et rendit grâce à Dieu par une procession générale, qui sortit de Notre-Dame-des-Martyrs, c'est-à-dire de la Rotonde, et se termina à Saint-Pierre.

#### XXXII. Nouveaux évêchés en Allemagne.

Saint Boniface, ayant appris en Allemagne la mort du pape Grégoire et l'élection de Zacharie, lui écrivit pour lui témoigner sa soumission, et lui rendre compte de l'érection de trois évêchés en Germanie (2). Ces évêchés étoient Virsbourg pour la Franconie, ou France orientale, Burabourg pour la Hesse, et Erfort pour la Thuringe. Le premier évêque de Virsbourg fut saint Burchard, Anglois de naissance, que saint Boniface fit venir en Germanie, et l'ordonna évêque l'an sept cent quarante-un. Il remplit ce siège neuf ans, et l'Eglise honore sa mémoire le second de février (3). Le premier évêque de Burabourg fut Vita, nommé autrement Albuin, parce que son nom signifie blanc. La ville de Burabourg étoit près de Frislar, et ne subsiste plus aujourd'hui, et Erfort n'eut point d'évêque après le premier,

(1) Martyr. R. 14 febr.

(2) Tom. 6, Conc. p. 1494.

(3) Acta SS. Ben. t. 3, p. 699.



nommé Adélar : ainsi de ces trois évêchés il n'y a que celui de Virsbourg qui ait subsisté (1). Saint Boniface demandait au pape de confirmer ces établissements, afin d'assurer à l'avenir les bornes des diocèses.

Il ajoute dans sa lettre (2) : Sachez aussi que Carloman, duc des François, m'a prié d'assembler un concile dans la partie du royaume qui est sous sa puissance, et m'a promis de travailler au rétablissement de la discipline ecclésiastique ; car, à ce que disent les anciens, il y a plus de quatre-vingts ans que les François n'ont tenu de conciles, ni eu d'archevêques, et maintenant la plupart des sièges épiscopaux sont abandonnés à des laïcs avarés pour en jouir, ou à des clercs débauchés, ou à des fermiers publics, comme des biens profanes. Si je dois commencer cette affaire à la prière du duc, je désire avoir en main vos lettres avec les canons. Il consulte ensuite le pape sur divers points de discipline réduits à cinq principaux articles, et marque ensuite quelques petits présents qu'il lui envoie. Les quatre-vingts ans de désordre dans l'église de France remontent vers l'an six cent soixante, au règne des enfants de Clovis II, que l'on compte pour les premiers rois fainéants. Toutefois, on ne croit pas devoir étendre à toute la France ce que dit saint Boniface de la cessation des conciles et de la vacance des métropoles (3). Saint Ansbert tint un concile à Rouen en six cent quatre-vingt-huit, et l'on connoît distinctement ceux qui, du temps que saint Boniface écrivait, remplissoient les sièges de Rouen, de Tours, de Sens, de Lyon et quelques autres métropoles. On croit plutôt que cette plainte se doit réduire aux deux provinces germaniques d'au delà du Rhin, qui n'avoient point eu d'archevêques depuis le règne de Dagobert, et le pontificat de saint Amand, second évêque de Worms, qui étoit métropolitain de ces deux provinces (4).

#### XXXIII. Lettre du pape Zacharie.

Le pape Zacharie, par sa réponse, approuva l'établissement des trois nouveaux évêchés, avertissant toutefois saint Boniface de se souvenir des canons, qui défendent d'en ériger dans les lieux trop petits, et peut-être est-ce la raison qui a fait éteindre ceux de Burabourg et d'Erfort (5). Il ordonne que l'on tienne un concile suivant le désir de Carloman. Car, ajoute-t-il, c'est le seul moyen de connoître le sacerdoce, et ce que font ceux qui portent le nom d'évêques. Ensuite, répondant aux consultations de Boniface, il déclare que dans ce concile futur on doit interdire

(1) Coint. an. 742, n. 7.

(2) C. 2.

(3) Sup. I. XLII, n. 3. Coint. an. 688, n. 7. Coint. an. 742, n. 10.

(4) Id. an. 623, n. 5, 627.

n. 10.

(5) Ep. 1, tom. 6, Conc.

toutes fonctions aux évêques, aux prêtres et aux diacres qui seront tombés dans l'adultère ou la fornication, qui auront eu plusieurs femmes, qui auront répandu le sang des chrétiens ou des païens, ou péché de quelque autre manière contre les canons (1).

Le pape Grégoire III avoit permis à Boniface de désigner un certain prêtre pour son successeur. Depuis le frère de ce prêtre avoit tué l'oncle du duc de François : ce qui causoit un grand trouble suivant les lois barbares, qui permettoient la vengeance à tous les parents du mort. Boniface avoit consulté sur cette difficulté le pape Zacharie, qui lui répond : Nous ne pouvons souffrir que de votre vivant on élise un évêque à votre place, cela est contre toutes les règles. Priez Dieu pendant votre vie qu'il vous donne un digne successeur, et à l'heure de votre mort vous pourrez le désigner en présence de tout le monde, afin qu'il vienne ici pour être ordonné : nous vous accordons en cela ce que nous n'accordons à aucun autre.

Un laïque de grande autorité étoit venu trouver saint Boniface, et lui avoit dit qu'il avoit obtenu permission du pape Grégoire d'épouser la veuve de son oncle, qui d'ailleurs étoit sa parente au troisième degré ; et avant son mariage avoit fait vœu de chasteté et porté le voile. En mon pays, disoit saint Boniface, un tel mariage passeroit pour un inceste abominable, mais ces peuples ignorants et grossiers, Allemands, Bavares, Francs, s'ils voient pratiquer à Rome quelque chose de ce que nous défendons, ils soutiennent qu'il est permis et se scandalisent contre nous. Ces paroles font voir combien saint Boniface avoit raison d'employer auprès de ces barbares le nom et l'autorité du pape. Zacharie lui répond sur cet article : Dieu nous garde de croire que notre prédécesseur ait accordé une telle permission ; il ne vient rien du saint-siège qui soit contraire aux saints canons (2).

Quant aux superstitions du premier jour de janvier (3), aux augures, caractères, enchantements, et telles autres observances païennes, que vous dites se pratiquer à Rome près l'église de Saint-Pierre, sachez que nous les jugeons détestables avec tous les chrétiens, et parce qu'elles se renouvoient du jour que nous tenons la place du saint apôtre, nous les avons toutes retranchées comme avoit fait le pape Grégoire, notre prédécesseur, par une constitution dont nous vous envoyons copie.

Il y a, disoit saint Boniface, des évêques et des prêtres de la nation des Francs plongés dans l'adultère et la débauche, comme il parolt par les enfants qu'ils ont eus depuis leur ordination. Ils ont été à Rome, et soutiennent que le pape leur a permis d'exercer leurs fonctions. Nous leur soutenons au contraire

(1) C. 2, 3.

(2) C. 5.

(3) C. 6.

que nous n'avons jamais ouï-dire que le saint-siège ait jugé contre les canons (1). Ne croyez pas, dit le pape Zacharie, qu'ils aient obtenu la permission qu'ils prétendent, mais punissez-les selon les canons ; car nous ne voulons point que vous fassiez autre chose que ce qu'ils ordonnent, et ce que vous avez appris de ce siège apostolique. Il ne nous convient d'enseigner que ce que nous avons appris des pères.

S'il arrive quelque chose de nouveau ; ne feignez point de nous en avertir, et nous vous répondrons aussitôt pour y remédier : car vous devez savoir, mon très-cher frère, que nous vous portons dans notre cœur, en sorte que nous désirons tous les jours de vous voir. Au reste, prenez courage, et travaillez à l'œuvre où Dieu vous a appelé ; une grande récompense vous attend ; et, tout pécheurs que nous sommes, nous ne cessons de prier Dieu qu'il achève en vous ce qu'il a commencé, et que saint Pierre coopère avec vous. Cette lettre est datée du premier jour d'avril, la vingt-quatrième année depuis le couronnement de Constantin, et la seconde de son règne depuis la mort de son père, indiction onzième. Ces caractères marquent l'an sept cent quarante-trois.

Le pape écrivit en même temps aux trois nouveaux évêques, c'étoit la même lettre pour tous trois, et nous avons celle qui porte le nom de saint Burchard de Virsbourg (2). Elle contient la confirmation de ces nouveaux sièges, et la défense à aucun autre qu'au vicaire du pape d'y ordonner des évêques. Il y avoit aussi une lettre pour le prince Carloman, mais elle ne se trouve plus.

#### XXXIV. Concile en Germanie.

Ce prince exécuta sa promesse, et fit effectivement tenir un concile en Germanie, on ne sait pas en quel lieu précisément (3). Il est daté du vingt-unième avril l'an sept cent quarante-deux, et Carloman y témoigne que, par le conseil des serviteurs de Dieu et des seigneurs de sa cour, il a assemblé les évêques de son royaume, savoir, l'archevêque Boniface, les évêques Burchard, Régenfrid, Vitta, Villebald, Dadan et Eddan, avec leurs prêtres, pour donner conseil comment on pouvoit rétablir la loi de Dieu et la discipline ecclésiastique tombée sous les princes précédents, et empêcher le peuple fidèle d'être trompé par de faux prêtres comme par le passé. Régenfrid ou Rainfroy étoit évêque de Cologne. Villebald est celui qui étoit venu de Rome, et que saint Boniface avoit ordonné premier évêque d'Eichstat, l'automne de l'an

(1) C. 7.

(2) V. Baron. an. 742, n. 7. Coint. an. eod. n. 2, an. 743, n. 31, 32. Zach. Ep. 2, 6, Conc. p. 1501.

(3) Tom. 6, p. 1534. Vit.

Bonif. par Oth. lib. 1, c. 34.

Carlom. Capitul. 1, tom. p.

145.

née précédente (1). Il eut pour assistants en cette consécration saint Burchard de Virsbourg et Vizo, évêque d'Ausbourg. Entre les six évêques du concile de Germanie, Vitta étoit le nouvel évêque de Burabourg. Dadan étoit l'évêque d'Utrecht, qui avoit succédé à saint Villebald, mort en sept cent trente-neuf, le septième de novembre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2). Eddan étoit évêque de Strasbourg.

Ce concile fit seize canons, que d'autres réduisent à sept. On confirme d'abord les évêques établis par l'archevêque Boniface, qui est qualifié envoyé de saint Pierre. On tiendra tous les ans un concile pour la réformation de la religion en présence du prince ; on rendra aux églises les biens qui leur ont été ôtés ; les prêtres ou les clercs débauchés ne jouiront point de ces biens, au contraire ils seront dégradés et mis en pénitence. Les clercs ne porteront point d'armes, ne combattront point, et n'iront point à la guerre, si ce n'est ceux qui sont choisis pour y célébrer la messe, et porter les reliques, savoir, un ou deux évêques, que le prince pourra mener avec leurs chapelains et leurs prêtres. C'est la première fois que je remarque le nom de chapelain. Le concile poursuit : Chaque commandant pourra mener un prêtre pour juger ceux qui confesseront leurs péchés, et leur déclarer leur pénitence. Nous défendons aussi à tous les serviteurs de Dieu, c'est-à-dire les clercs, de chasser ou de courir les bois avec les chiens, ou d'avoir des éperviers ou des faucons. Chaque prêtre sera soumis à l'évêque diocésain, et tous les ans en carême il lui rendra compte de sa foi et de son ministère, du baptême, des prières, de la messe. Et quand l'évêque, suivant les canons, visitera son diocèse pour confirmer le peuple, le prêtre sera toujours prêt à le recevoir avec le peuple assemblé. Le jeudi saint, il recevra de l'évêque le nouveau chrême (3). Les évêques et les prêtres inconnus, de quelque part qu'ils viennent, ne seront point admis au ministère avant l'approbation de l'évêque en son synode. Chaque évêque, avec le secours du comte, aura soin de préserver le peuple de Dieu de toutes les superstitions païennes, sacrifices des morts, sorts, divinations, caractères, augures, enchantements, victimes que l'on immole auprès des églises, selon les cérémonies païennes, sous le nom des martyrs et des confesseurs, les feux qu'on appelle niedfy, toutes cérémonies semblables. Les personnes consacrées à Dieu, qui, de ce jour, seront tombées dans la fornication, seront mises en prison pour faire pénitence au pain et à l'eau. Si c'est un prêtre, il y demeurera deux ans après avoir été fouetté jusqu'au sang, et l'évêque pourra augmenter la peine. Si c'est un

(1) Vita Villeb. c. 11, t.

4, Act. SS. Ben. p. 381.

(2) Vita tom. 3, Act. SS.

Ben. n. 34. 161. Mab. Mart.

R. 7 nov.

(3) V. Conc. Suess. c. 5.



clerc ou un moine, après avoir été fouetté trois fois, il sera un an en prison. De même que les religieuses voilées, et elles seront rasées. Ce n'étoit donc pas encore l'usage de raser les religieuses en leur donnant l'habit. Les prêtres et les diacres ne porteront point des manteaux semblables à ceux des laïques, mais des chasubles. C'étoit donc encore l'habit ordinaire des ecclésiastiques. Les moines et les religieuses observeront la règle de saint Benoît. C'est le premier canon que je sache qui ait rendu cette règle générale. Mais l'usage l'avoit déjà établie dans la plupart des monastères.

Le pape Zacharie, ayant appris par les lettres de saint Boniface ce qui s'étoit passé en ce concile, écrivit une lettre générale adressée à tous les François, où il approuve le concile, et remercie Dieu de ce qu'ils ont chassé de chez eux les faux prêtres schismatiques, homicides, concubinaires (1). Quelle victoire, ajoute-t-il, peut-on espérer quand les prêtres, qui viennent de toucher les divins mystères, et de présenter aux chrétiens le corps du Seigneur, tuent de leurs mains sacrilèges les chrétiens à qui ils devoient l'administrer, ou les païens à qui ils devoient prêcher Jésus-Christ? Mais si vous avez des prêtres purs et exempts de ces crimes, et si vous obéissez en tout à Boniface qui vous prêche de notre part, toutes les nations infidèles tomberont devant vous, et après la victoire vous aurez la vie éternelle.

#### XXXV. Lettres de saint Boniface à Cuthbert.

Saint Boniface reçut vers le même temps des lettres et des présents de Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, par un diacre, nommé Cunebert; dans sa réponse il lui fit part de ce concile (2). Non, dit-il, que vous ayez besoin de savoir les règlements de notre rusticité, mais afin que vous les puissiez corriger. Il rapporte sommairement les décrets du concile, et y ajoute ce qui suit, qui n'est point dans les canons : Nous avons déclaré que nous voulons garder jusqu'à la fin de notre vie la foi catholique, l'union et la soumission à l'église romaine, et que les métropolitains demanderont le pallium au saint-siège. Nous avons souscrit à cette déclaration, et l'avons envoyée à Rome, où elle a été bien reçue du pape et du clergé. Nous avons ordonné que tous les ans les canons seroient lus dans le concile, et que le métropolitain veillera sur les autres évêques, pour voir s'ils prennent le soin qu'ils doivent du salut du peuple. Qu'il les avertira d'assembler, au retour du concile, les prêtres et les abbés de son diocèse, pour leur en recommander l'observation. Que chaque évêque rapporte au concile ce qu'il ne pourra corriger dans son diocèse, comme je

(1) Ap. Bonif. Ep. 137. (2) Bonif. Ep. 105, t. 6, t. 6, Conc. p. 1545.

dois, en vertu de mon serment, dénoncer au saint-siège les abus que je ne puis corriger dans ma province. Boniface exhorte ensuite Cuthbert, archevêque comme lui, à s'acquitter fidèlement de ses devoirs, se plaignant des obstacles que rencontroient alors les bons pasteurs. Combattons, dit-il, pour le Seigneur, car nous sommes dans des jours d'affliction et d'angoisse. Mourons, si Dieu le veut, pour les saintes lois de nos pères, afin d'arriver avec eux à l'héritage éternel. Ne soyons pas des chiens muets, des sentinelles endormies ou des mercenaires qui fuient à la vue du loup; soyons des pasteurs soigneux et vigilants, prêchant aux grands et aux petits, aux riches, aux pauvres, à tout âge, à toute condition, autant que Dieu nous en donnera le pouvoir, à propos et hors de propos, comme saint Grégoire écrit en son pastoral.

Je ne puis vous taire ce qui déplaît ici à tous les serviteurs de Dieu, que l'honnêteté et la pudeur de votre église est décriée, et que l'on y pourroit remédier, si un concile et vos princes défendoient aux religieuses et aux femmes les voyages fréquents à Rome. La plupart y perdent leur intégrité; et il y a très-peu de villes en Lombardie, en France ou en Gaule, dans lesquelles on ne trouve quelque Anglaise prostituée; c'est un scandale à toute l'Eglise. Bède parle souvent de ces fréquents pèlerinages d'Angleterre à Rome; et saint Boniface lui-même, consulté par l'abbesse Bugga, ne l'en détourne pas tout-à-fait, mais il lui conseille d'attendre que les troubles causés chez les Romains par les menaces des Sarrasins soient apaisés (1): ce qui fait voir que dès lors on craignoit en Italie.

Il ajoute, dans la lettre à l'archevêque de Cantorbéry (2): Tout homme laïque, roi, gouverneur ou comte, qui prend par violence un monastère, l'ôtant de la puissance ecclésiastique pour s'assujettir les moines, et se mettre en possession du bien acquis par le sang de Jésus-Christ: un tel homme est nommé, par les anciens pères, ravisseur, sacrilège, meurtrier des pauvres, et digne d'un terrible anathème devant le tribunal de Jésus-Christ. Comme il s'en trouve chez nous et chez vous, nous devons sonner la trompette contre eux, de peur d'être condamnés par notre silence. Il ajoute un mot contre la curiosité dans les habits, et les ornements superflus qui commençoient à s'introduire dans les monastères.

#### XXXVI. Concile de Liptines.

En exécution du premier canon du concile de Germanie, le prince Carloman en assemble un le premier de mars sept cent quarante-trois à Liptines, maison royale, aujourd'hui Lestines en Cambresis (3).

(1) Ep. 20. (2) Tom. 6, Conc. p. 1537. (3) Tom. 1, Capit. p. 150. Hinc. Ep. 37, t. 2, p. 657.

Saint Boniface y présidoit avec un évêque nommé George, et Jean, sacellaire, tous deux de la part du pape. On y fit seulement quatre canons. Le premier porte confirmation du concile précédent, dont tous les évêques, les comtes et les gouverneurs promettent d'observer les décrets; tout le clergé se soumet aux anciens canons, les abbés et les moines reçoivent la règle de saint Benoît. Le second canon regarde les biens ecclésiastiques, et modère la disposition du concile précédent, touchant la restitution que les laïques en doivent faire. Il est donc ordonné qu'à cause des guerres présentes, le prince prendra pour un temps une partie des biens de l'Eglise à titre de précaire et de cens, pour aider à l'entretien de ses troupes, à condition de payer tous les ans à l'église ou au monastère un sou valant douze deniers pour chaque famille; en sorte que celui à qui la terre de l'église aura été baillée, venant à mourir, elle retournera à l'église. Mais elle pourra de nouveau être baillée au même titre de précaire, si la nécessité y contraint, et que le prince l'ordonne. Toutefois, l'église ne doit point souffrir de cette permission, et, si elle est pauvre, on lui rendra son revenu tout entier. Ce précaire étoit donc une espèce de fief accordé à un homme de guerre pour faire le service, et seulement à vie, comme ils étoient tous alors. Le sou n'étoit que d'argent, et valoit vingt-cinq sous de notre monnaie. (1) J'appelle famille ce qui est ici nommé *casata*, et ailleurs *mansus* ou *conjugium*, c'est-à-dire une maison avec quelque étendue de terres suffisantes pour nourrir une famille de serfs.

Le troisième canon défend les adultères, les incestes et les mariages illicites, et de vendre aux païens des esclaves chrétiens. Le dernier renouvelle la défense des superstitions païennes, sous peine de quinze sous d'amende. Il y a ensuite un dénombrement de ces superstitions contenant trente articles, dont les plus remarquables sont des sacrifices aux morts, d'autres dans les bois sur des pierres aux fontaines, d'autres à Mercure ou à Jupiter, diverses sortes de divinations, entre autres par les oiseaux, par la fiente ou l'éternuement des chevaux ou des bœufs, par le cerveau des animaux. De l'éclipse de la lune, et des femmes que l'on croyoit qui la mangeoient. D'une figure qu'ils portoient par les champs, d'une qu'ils faisoient de pâte, d'une autre de drap comme une poupée. De ce qu'ils se faisoient des saints de tous les morts; ce qui semble être l'origine de la facilité que l'on avoit en ce temps-là à honorer d'un culte public plusieurs saints douteux. On trouve à la fin de ce concile des formules en langue tudesque, des renonciations et de la profession de foi que l'on fait au baptême, par où l'on voit la diffé-

rence de cette langue et de l'allemand d'aujourd'hui (1).

#### XXXVII. Concile de Soissons.

Le prince Pépin fit de son côté tenir un concile à Soissons pour la partie de France qui lui étoit soumise: vingt-trois évêques s'y assemblèrent le troisième jour de mars, l'an sept cent quarante-quatre, la seconde année du roi Childéric; et on ne doute pas que saint Boniface n'y présidât (2). Il y avoit des prêtres et d'autres clercs, et le prince Pépin y assistoit avec les principaux seigneurs. On y fit dix canons: le premier pour la conservation de la foi de Nicée et des autres conciles, et le rétablissement de la discipline déchu sous les princes précédents. Les autres canons contiennent les mêmes règlements des conciles tenus dans le partage de Carloman; ordre d'assembler un concile tous les ans; défense aux moines d'aller à la guerre, aux clercs de chasser ou porter des habits séculiers, ou de loger avec des femmes; défense de recevoir des évêques ou des prêtres inconnus; que les évêques empêcheront les superstitions païennes; que les laïques s'abstiennent des mariages illicites, de la débauche, des parjures, et qu'ils défendent l'Eglise. Ce qu'il y a de particulier au concile de Soissons, est la condamnation de l'hérétique Adalbert. On ordonna de brûler les croix qu'il avoit plantées en divers lieux pour séduire le peuple (3).

Le même concile établit et ordonna dans toutes les villes des évêques légitimes, et deux archevêques au-dessus d'eux, Abel pour l'église de Reims, et Ardobert pour celle de Sens (4). On croit qu'il y avoit dans ces deux provinces plusieurs évêchés vacants ou possédés par des usurpateurs, à qui par conséquent il fallut pourvoir. L'Eglise de Reims étoit désolée depuis plus de trente-cinq ans par l'expulsion de saint Rigobert, et l'intrusion de Milon, archevêque de Trèves, qui apparemment fut déposé en ce concile (5). Ardobert succéda à saint Ebbon archevêque de Sens, soit qu'il fût déjà mort, soit qu'il eût renoncé à l'épiscopat, pour demeurer dans sa solitude d'Arce; car sa mort n'est marquée qu'en sept cent cinquante (6). Le dernier canon de ce concile porte que quiconque n'en observera pas les décrets, sera jugé par le prince même avec les évêques et les comtes, et condamné à l'amende suivant la loi. Ainsi comme ces assemblées étoient mixtes d'évêques et de seigneurs, on joignoit les peines temporelles aux spirituelles.

(1) T. 6, Conc. p. 1544. (2) T. 6, Conc. p. 1552. (3) Bonif. Ep. 135, Can. 2, 7. (4) V. Coint. an. 745, 10, 11, etc. (5) Sup. l. XLI, n. 29. (6) Vita Act. SS. Ben. p. 652, v. Coint. an. 750, n. 1, 2 Sup. n. 13.

(1) V. Le Blanc. Mon. p. 6, 8, 74.



Saint Boniface écrivit au pape Zacharie pour lui rendre compte de ce qui s'étoit fait en ce concile. Il louoit le zèle de Pépin et de Carloman, et le secours qu'ils lui donnoient pour la prédication de l'Evangile, et demandoit au pape le pallium pour les deux archevêques Abel et Ardobert qui venoient d'être établis dans le concile, et pour Grimon qui depuis dix ans étoit archevêque de Rouen. Saint Boniface instruisit aussi le pape des deux faux prophètes qui s'étoient élevés en France (1) : Adalbert, nommé dans le concile de Soissons, et Clément, qui avoient tous deux été condamnés et mis en prison.

Abel ne jouit pas long-temps de l'archevêché de Reims, ou plutôt il ne put en prendre possession par la violence de Milon, qui se maintint quarante ans dans son usurpation, et ne mourut qu'en sept cent cinquante-trois (2). C'est apparemment ce qui fit que saint Boniface ne persista pas à demander le pallium pour Abel, non plus que pour Ardobert de Sens, peut-être pour ne pas faire injure au saint archevêque Ebbon qui vivoit encore. Quoi qu'il en soit, il se réduisit à demander au pape Zacharie le pallium pour le seul Grimon, archevêque de Rouen, que le pape connoissoit par lui-même.

Le pape en fut fort surpris, comme il témoigna par sa lettre du cinquième novembre de la même année sept cent quarante-quatre, la treizième indiction étant commencée (3), et manda à Boniface de lui en expliquer la raison. Dans la même lettre, il se justifie sur deux plaintes que l'on faisoit de lui. On nous accuse, dit-il, de commettre une simonie en obligeant ceux à qui nous accordons le pallium à nous donner de l'argent. Dieu nous en garde. Personne n'a rien pris pour les trois palliums que vous avez demandés. Nous avons aussi donné gratis les lettres émanées de notre secrétairerie pour votre confirmation et votre instruction. Anathème à quiconque sera assez hardi pour vendre le don du Saint-Esprit.

Vous nous avez mandé, par d'autres lettres, que vous avez trouvé en Bavière un faux évêque qui se prétendoit ordonné par nous : vous avez bien fait de ne le pas croire, car il vous a dit faux, et nous vous commandons par l'autorité de saint Pierre de ne point souffrir l'exercice du sacré ministère à quiconque s'écarte des canons. Et parce que vous nous avez demandé si vous deviez avoir droit de prêcher dans la province de Bavière que notre prédécesseur vous a accordée, loin de diminuer le pouvoir qu'il vous a donné, nous l'augmentons; en sorte que tant que vous vivrez, vous corrigiez par notre autorité tous ceux que vous trouverez errer contre la foi ou les canons, non seulement en Bavière, mais par toutes les Gaules.

(1) Coint. an. 734, n. 25. Ben. p. 569.  
(2) Fuld. to. 3. Act. SS. (3) Zac. Ep. 5.

## XXXVIII. Le pape secourt l'exarque.

Les dates de ces lettres montrent que le pape se reconnoissoit toujours sujet de l'empereur de Constantinople; aussi Zacharie au commencement de son pontificat, envoya, suivant la coutume, sa lettre synodique portant sa confession de foi, accompagnée d'une lettre à l'empereur Constantin (1). Mais ses légats arrivant à Constantinople trouvèrent Artabase en possession du palais. Cependant en Italie le pape travailloit pour le service de l'empire. L'été de l'onzième indiction, c'est-à-dire de l'an sept cent quarante-trois, la province de Ravenne étant pressée par le roi Luitprand qui se préparoit même à marcher pour assiéger la ville, l'exarque Eutychius avec Jean, archevêque de Ravenne, tout le peuple de la même ville et celle de Pentapole et d'Emilie écrivirent au pape pour le prier de venir à leur secours. Il envoya au roi des légats avec des présents; mais, n'ayant rien obtenu, il alla lui-même à Ravenne.

Quand il y arriva, le peuple sortit pour le recevoir, en criant : Béni soit notre pasteur qui a laissé ses ouailles, et est venu nous délivrer nous qui allions périr. De Ravenne, le pape envoya au roi Luitprand l'avertir qu'il alloit lui-même le trouver. Le roi ne vouloit point le recevoir; mais le pape, méprisant le péril, sortit de Ravenne, et arriva sur le Pô le vendredi vingt-huitième de juin. Le roi l'envoya recevoir par des seigneurs qui l'amènèrent à Pavie; mais comme c'étoit la veille de saint Pierre, il alla d'abord à l'église de ce saint, nommée au ciel d'or, et y fit la prière de none. Le lendemain il y célébra la messe, à la prière du roi, et mangea avec lui. Le pape le pria de ne plus envoyer ses troupes dans la province de Ravenne, et de lui rendre les villes qu'il lui avoit prises, particulièrement Césène. Le roi résista long-temps, mais enfin il convint de rendre à Ravenne tout le territoire qu'elle avoit auparavant, et les deux tiers du territoire de Césène, gardant pour sa sûreté l'autre tiers et la ville jusqu'au premier de juin de l'année suivante, afin que ses ambassadeurs eussent le temps de revenir de Constantinople. Après la restitution des places, le pape étant de retour à Rome célébra encore une fois la fête de saint Pierre et de saint Paul apparemment le jour de l'octave.

## XXXIX. Concile de Rome.

Quelque temps après, l'indiction douzième étant commencée, le pape Zacharie tint un concile à Rome dans l'église de Saint-Pierre avec quarante évêques tous d'Italie, vingt-deux prêtres et six diacres, et tout le reste du clergé de Rome (2). Entre tant de noms il ne s'en trouve presque pas un barbare, ce qui marque qu'on

(1) Anast. (2) T. 6, p. 1540.

ne recevoit guère dans le clergé que des Romains. Ce concile fit quinze canons; la plupart touchant la vie cléricale et les mariages illécites. Il est défendu aux évêques et aux clercs de loger avec des femmes, de porter des habits séculiers, ou de grands cheveux. L'évêque, le prêtre ou le diacre venant de célébrer la messe ne doit point porter de bâton ni avoir la tête couverte : l'évêque ou le prêtre ayant dit l'oraison ne doit point faireachever la messe par un autre, mais continuer jusqu'à la fin. On ne fera les ordinations qu'au premier, au quatrième, au septième et au dixième mois, c'est-à-dire aux Quatre-Temps. Les clercs ne plaideront point devant les juges séculiers, mais leurs différends seront jugés par l'évêque, et ceux des évêques par le pape; ce qu'il faut entendre des évêques d'Italie. Tous les évêques qui sont soumis à l'ordination du saint-siège, c'est-à-dire, comme je crois, ceux qui suivant l'usage étoient ordonnés par le pape, se rendront à Rome tous les ans le quinze de mai. Ce sont les canons les plus remarquables de ce concile (1).

## XL. Mort du roi Luitprand.

Le roi Luitprand mourut l'an sept cent quarante-quatre avant le terme qu'il avoit pris pour l'exécution de son traité. Il avoit régné trente-un ans et sept mois (2). C'étoit un prince pieux, chaste, bon, vaillant et de bon conseil, quoiqu'il n'eût point de lettres. Il s'appliquoit à la prière, et répandoit de grandes aumônes. Il fit bâtir dans son palais un oratoire du Sauveur, et établit des prêtres et des clercs pour lui chanter tous les jours l'office divin, ce qu'aucun autre roi n'avoit fait auparavant. Il bâtit des églises dans tous les lieux où il avoit accoutumé de demeurer, entre autres Saint-Pierre au ciel d'or près de Pavie, deux autres monastères, Bercet au diocèse de Parme sur le mont Bardone qui fait partie de l'Apennin, et Saint-Anastase d'Olonne (3). Bercet prit le nom de saint Remi à cause de ses reliques qui y furent apportées par saint Mora ou Modéramne, évêque de Rennes; car ce saint évêque, allant faire le voyage de Rome, passa à Reims, où on lui donna de l'étole, du cilice et du mouchoir de saint Remi (4). Il les laissa à ce monastère que le roi Luitprand lui donna, où il vint finir ses jours après être revenu en France, et s'être fait ordonner un successeur. Il mourut l'an sept cent trente.

Du temps du roi Luitprand, vécurent trois saints en Lombardie (5). Pierre, évêque de Pavie, qui comme parent de Luitprand fut quelque temps exilé à Spolette par ordre du roi Aripert, et y fit bâtir sur son fond une église

(1) C. 1, 2, 3, 4, 8, 11, 12, 13, 14.  
(2) Sup. l. XL, n. 40.  
(3) Acta SS. Ben. t. 3, p. 517.  
(4) Paul. diac. vi, Hist. c. ult.  
(5) Paul. c. ult.

à saint Sabin, évêque et martyr, en reconnaissance de ce qu'il lui avoit prédit son rétablissement à Pavie (1). Le second de ces saints étoit Baodolin qui fit plusieurs miracles, et eut le don de prophétie. Le troisième, Théodélape à Véronne, qui avoit les mêmes dons. C'est ici où Paul diacre finit son histoire des Lombards. Le successeur de Luitprand fut son neveu Hildebrand, qui ne régna que sept mois; car, s'étant rendu odieux aux Lombards, ils le déposèrent, et mirent à sa place Rachis, duc de Frioul. Le pape Zacharie l'ayant appris, lui envoya une légation, et le roi à sa prière accorda la paix pour vingt ans (2).

## XLI. L'empereur Constantin rétabli.

Cependant l'empereur Constantin étant rentré à Constantinople le second jour de novembre, indiction douzième l'an sept cent quarante-trois (3), Artabase fut pris avec ses deux fils Nicéphore et Nicétas, et ils eurent tous trois les yeux crevés. Ensuite Constantin les fit mener enchaînés devant le peuple pendant une course de chevaux, avec le patriarche Anastase à qui il avoit aussi fait crever les yeux, et qu'il fit promener dans l'hippodrome, monté sur un âne à reculons; et toutefois il ne laissa pas de le conserver dans son siège, parce qu'il étoit ennemi des images comme lui. Constantin, étant rétabli, fit chercher les légats du pape Zacharie (4), qui étoient demeurés à Constantinople pendant le règne d'Artabase, et les renvoya à Rome, accordant au pape deux terres du domaine de l'empire qu'il lui avoit demandées, et dont l'empereur fit don à l'église romaine. Il est à croire que le pape n'apprit que bien tard le rétablissement de l'empereur Constantin; puisqu'environ un an après il datoit encore ses lettres des années d'Artabase.

## XLII. Eglise d'Orient.

Chez les musulmans le calife Oulid II ayant été déposé et tué, Yésid III, son cousin germain, lui succéda le sixième mois de l'an cent vingt-six de l'hégire, c'est-à-dire vers le mois d'avril sept cent quarante-quatre; mais il ne régna que cinq mois et en trouble, car il y eut plusieurs révoltes, sous prétexte de venger la mort d'Oulid (5). Yésid eut pour successeur son frère Ibrahim, qui ne régna que deux mois, après lesquels il céda à Mérouan, fils de Mahomet, frère du calife Abdelméléc. Mérouan commença donc à régner au commencement de l'an cent vingt-sept de l'hégire, qui répond à l'an sept cent quarante-cinq de Jésus-Christ; mais il ne fut jamais paisible, et ne régna que cinq ans. Il accorda aux chrétiens mel-

(1) Sup. l. viii, n. 38. 342.  
(2) Anast. in Zac. (4) Anast. in Zac.  
(3) S. Niceph. p. 40. Th. (5) Elm. l. 1, c. 19.  
an. 3, p. 352, D. P. 353,



quites d'élire pour patriarche d'Antioche Théophilacte, prêtre d'Edesse distingué par sa vertu, après la mort d'Etienne; et par des lettres circulaires il ordonna aux Arabes de l'honorer (1). L'an sept cent quarante-six, indiction quatorzième, il y eut au mois de janvier un grand tremblement de terre en Syrie et en Palestine qui renversa plusieurs églises et plusieurs monastères, principalement au désert de Jérusalem (2).

L'empereur Constantin, profitant de la division des musulmans, prit Germanicie et d'autres places en Syrie dont il amena les habitants à Constantinople et en d'autres lieux de la Thrace. Mais entre ces Syriens étoient plusieurs monophysites hérétiques, c'est-à-dire qui ne reconnoissoient qu'une nature en Jésus-Christ, et qui ajoutaient au trisagion Crucifié pour nous, suivant l'institution de Pierre le foulon.

Anastase, abbé du monastère de saint Euthymius en Palestine, fut accusé de favoriser cette erreur; l'abbé Sergius en écrivit à saint Jean Damascène, ajoutant qu'Anastase assurait que Jean lui-même approuvoit son sentiment, et que Jean, patriarche de Jérusalem, qui n'étoit plus au monde, avoit aussi été de ce même avis (3). Saint Jean Damascène écrivit sur ce sujet à l'abbé Jourdain, témoignant avoir également peine à croire qu'Anastase donnât dans cette erreur, ou que Sergius l'en accusât mal à propos (4). Au fond, il déclare que c'est renouveler l'erreur de Pierre que de rapporter au fils seul le trisagion. Ce n'est pas sans sujet, dit-il, que les séraphins ont dit Saint trois fois (5), et non pas deux ou quatre, ou mille fois, et qu'ils n'ont dit qu'une seule fois Seigneur, mais pour montrer la trinité des personnes et l'unité de substance. Ainsi cette manière de louer Dieu que l'Eglise a apprise d'eux se rapporte à toute la trinité; c'est pour cette raison que nous plongeons trois fois au baptême, une fois en nommant chaque personne (6). C'est pour cela que dans l'oblation des divins mystères, après que le peuple a chanté le trisagion, le prêtre ajoute: Vous êtes saint, roi des siècles, votre fils unique est saint, et votre Saint-Esprit. Au contraire, à l'élévation du pain sacré de l'eucharistie, nous disons: Un saint, un seigneur, un Jésus-Christ. On trouve dans la liturgie attribuée à saint Jean Chrysostôme ces paroles citées par saint Jean Damascène (7). Il prie celui à qui il écrit, que sa lettre soit lue publiquement dans l'Eglise, que l'on exhorte l'abbé Anastase à finir cette dispute, et se rendre à l'autorité des pères.

(1) Theoph. an. 4, Cons. p. 353.  
(2) Id. an. 5.  
(3) Sup. lib. XXIX, n. 31.  
(4) Th. an. 6.  
(5) Damascène Epist. de Trisag. fol. 445.  
(6) Isa. vi.  
(7) Fol. 487, 491.  
(8) T. 6, ad Gr. p. 997, 100.

Quant à Jean de Jérusalem, il assure qu'il n'a jamais tenu cette doctrine. Et il n'a jamais rien enseigné, dit-il, qu'il ne m'ait communiqué comme à son disciple. Pourquoi n'en a-t-on rien dit de son vivant?

#### XLIII. OEuvres de saint Jean Damascène.

Outre cette lettre et les traités contre les images, dont j'ai parlé en leur lieu, nous avons grand nombre d'écrits de saint Jean Damascène, qui fut en son temps le docteur de l'Orient. Ses ouvrages sont dogmatiques ou moraux. Le plus considérable des traités de doctrine est l'exposition de la foi orthodoxe, qui est un corps entier de théologie, et qui a servi depuis de modèle à la plupart des scolastiques. Il est divisé en quatre livres, dont le premier comprend les attributs de la trinité. En parlant du Saint-Esprit, il dit qu'il procède du père, et se repose dans le verbe (1); et ailleurs, qu'il procède du père, et est communiqué à toutes les créatures par le fils. Mais il ne dit point qu'il procède du fils. Dans le second livre, il traite de la création, des anges, du monde visible, où il mêle beaucoup de philosophie naturelle, suivant les principes d'Aristote qu'il avoit fort étudiés; et il est un des premiers qui a mêlé cette doctrine à la théologie. Il explique de même la nature de l'homme, et s'étend beaucoup sur les facultés de l'âme et des passions (2). Il parle de la liberté de l'homme, de la providence divine et de la prédestination qui, selon lui, ne s'étend point aux choses qui sont en notre pouvoir, mais seulement la prescience; car, dit-il, Dieu ne veut point le péché, et ne contraint pas à la vertu. Il finit ce second livre par la chute de l'homme. Dans le troisième livre, il traite de l'incarnation, qu'il explique avec beaucoup d'exactitude, principalement la distinction des deux natures et des deux volontés, contre les hérétiques qui régnoient en Orient. La liberté de Jésus-Christ étoit, dit-il (3), plus excellente que la nôtre, en ce que, pour se déterminer, il n'avoit besoin ni d'examen, ni de délibération. Il n'ignoroit rien, même comme homme, et en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.

Dans le quatrième livre, après avoir traité de la résurrection de Jésus-Christ (4), et de quelques questions qui restoient sur l'incarnation, il vient aux sacrements (5), et parle premièrement du baptême, et à cette occasion de la foi, du mystère de la croix et de l'adoration à l'Orient. Puis il vient à l'eucharistie, et dit entre autres choses: Si la parole de Dieu est

(1) Lib. I, c. 7, 10.  
(2) Lib. II, c. 12, 14, 15, 25, 29, 30, etc.  
(3) Lib. III, c. 14, 21.  
(4) Coloss. 11.  
(5) Lib. IV, c. 10, 11, 12, 13, 14. V. du Perron. Euc. Aut. 35, p. 643. Perp. I, VIII, c. 4.

vivante et efficace, et si le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu: s'il a dit: Que la lumière soit, et elle a été faite; si le ciel et la terre et tout ce que le monde a de beau, a été fait par la parole du Seigneur, et l'homme cette créature si admirable; si le verbe Dieu lui-même, s'est fait homme, parce qu'il l'a voulu, et s'est formé un corps du sang très-pur de la Sainte-Vierge, ne peut-il pas faire le pain son corps, et le vin son sang? Et ensuite: comment cela arrivera-t-il? disoit la Sainte-Vierge. Et l'ange lui répond: Le Saint-Esprit surviendra en vous, et le reste. Et maintenant vous demandez, comment le pain devient-il le corps de Jésus-Christ, et le vin et l'eau son sang. Je réponds aussi: Le Saint-Esprit survient, et opère cette merveille, au-dessus de la raison et de la pensée. Et encore: C'est le corps vraiment uni à la divinité, le corps pris de la Sainte-Vierge; non que le corps qui est monté au ciel en descende, mais parce que le pain même et le vin sont changés au corps et au sang de Dieu. Si vous demandez la manière dont cela se fait, il vous suffit d'entendre que c'est par le Saint-Esprit, comme le Seigneur s'est fait de la Sainte-Vierge une chair pour lui-même. Nous n'en savons pas davantage, sinon que la parole de Dieu est vraie, efficace et toute-puissante, et la manière incompréhensible.

Saint Jean Damascène, après avoir suffisamment parlé de Jésus-Christ, vient ensuite à la Sainte-Vierge, dont il raconte la généalogie, la naissance, l'éducation au temple, le mariage suivant les traditions qu'il croyoit véritables, et qui ont eu depuis encore plus de créance (1). Il montre qu'il faut honorer les saints et leurs reliques, et insiste sur le culte des images. Il donne le catalogue des saintes Ecritures: dans l'ancien Testament il suit le canon des Hébreux, mais il ajoute au nouveau les canons des apôtres. Il reprend ensuite quelques questions qu'il avoit omises, et finit par ce qui regarde la fin du monde.

Entre les autres traités dogmatiques de saint Jean Damascène, le plus singulier est la dispute contre un Sarrasin, ou plutôt l'instruction de la manière dont on lui doit répondre (2). On y voit les principales objections que les musulmans proposoient ordinairement aux chrétiens, sur la divinité du verbe, l'incarnation, la cause du mal et le libre arbitre, et que les chrétiens employoient l'autorité de l'Alcoran pour les convaincre. Saint Jean Damascène les réfute plus au long dans son traité des hérésies, où il insiste principalement sur ce que Mahomet n'avoit donné aucun témoignage de sa mission (3).

Ce traité comprend cent trois hérésies (4) en autant d'articles, dont les quatre-vingts premiers sont tirés de saint Epiphane, suivant

(1) V. Tilm. de la Sainte Vierge C. 15, 16, 17, 18.  
(2) C. 27, 28, fol. 540.  
(3) Hér. 101.  
(4) Cotel. Mon. Gr. I, I, p. 278.

les nestoriens, les eutychiens, et leurs différentes sectes, puis plusieurs autres inconnus d'ailleurs. Les uns chantoient les louanges de Dieu, en dansant avec des femmes; d'autres mettoient toute la religion dans les bonnes œuvres, sans aucune étude de l'Ecriture (1); d'autres prioient toujours debout sans jamais fléchir les genoux: d'autres croyoient l'âme mortelle; d'autres blâmoient des paroles et des actions de Dieu même; d'autres méloient au christianisme des superstitions païennes. Il n'oublia pas les monothélites ni les iconoclastes.

Le principal ouvrage moral de saint Jean Damascène, sont les parallèles, c'est-à-dire la comparaison des sentences des pères avec celles de l'Ecriture (2). Elles sont rangées par matières suivant l'ordre de l'alphabet grec, et divisées en trois livres. Il y a encore plusieurs sermons sur différentes fêtes et plusieurs hymnes. Car les Grecs reconnoissoient ce saint pour l'un des principaux auteurs des hymnes qu'ils chantent dans leur office. Enfin on lui attribue l'histoire indienne de Barlaam et Josaphat; mais on doute qu'elle soit de lui, et encore plus que ce soit une histoire véritable: on ne sait point l'année de la mort de saint Jean Damascène; mais l'Eglise honore sa mémoire le sixième de mai (3).

#### XLIV. Commencement de saint Sturme.

En Allemagne, saint Boniface, voulant établir solidement la religion, fonda le fameux monastère de Fulde par les soins de saint Sturme, un de ses plus fidèles disciples (4). Sturme étoit né en Bavière, de parents nobles et chrétiens, qui prièrent saint Boniface d'en prendre soin, comme plusieurs autres qui lui offrirent leurs enfants. Le saint évêque, l'ayant mené en Hesse, le mit au monastère de Frislar sous la conduite de saint Vigbert, qui s'appliqua soigneusement à son instruction. Le jeune homme apprit les psaumes par cœur, et lisoit assidûment l'Ecriture sainte, dont il cherchoit les sens spirituels. Sa vie étoit très-pure, son humilité et sa charité le rendoient aimable à tout le monde. Il fut ordonné prêtre du consentement de toute la communauté, et commença à prêcher aux peuples des environs, et à faire des miracles, guérissant des malades et délivrant des possédés. Après avoir exercé pendant environ trois ans les fonctions de prêtre, il fut inspiré de se retirer dans le désert, et communiqua cette pensée à saint Boniface, qui l'approuva comme venant du ciel. Il lui joignit deux compagnons, les instruisit soigneusement, leur donna sa bénédiction, et leur dit: Allez dans la forêt de Bochone, ainsi nommée à cause

(1) 322.  
(2) Art. 99, 102.  
(3) Mart. Rom. 6 mai.  
(4) Boll. t. 15, p. 108.  
(5) Vit. S. Sturm. t. 4.  
(6) Act. SS. Ben. p. 270.



des hêtres, et cherchez-y un lieu propre pour des serviteurs de Dieu.

Etant entrés dans ces lieux sauvages, ils ne voyoient que le ciel, et la terre couverte de grands arbres. Au bout de trois jours, ils arrivèrent à Hirsfeld, et crurent que c'étoit le lieu que Dieu leur avoit destiné. Ils y bâtirent de petites cabanes couvertes d'écorces d'arbres, et y demeurèrent long-temps, s'appliquant aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Tels furent les commencements du monastère de Hirsfeld l'an sept cent trente-six. Quelque temps après, saint Sturme alla trouver saint Boniface, et lui fit la description de la nouvelle demeure. Saint Boniface lui dit : Je crains que vous ne soyez pas en sûreté, car vous savez qu'il y a tout proche des Saxons bien farouches; cherchez un lieu plus éloigné. Saint Sturme, étant retourné à son désert, prit deux de ses compagnons avec un bateau pour remonter la rivière de Fulde. Mais après trois jours de chemin, ne trouvant rien qui le contentât, il revint à Hirsfeld. Saint Boniface l'ayant mandé, il alla le trouver à Frislar, et lui rendit compte de son voyage; mais le saint évêque lui ordonna de chercher encore, en l'assurant que Dieu avoit préparé dans ce désert une habitation à ses serviteurs. Sturme partit seul monté sur un âne, chantant des psaumes, et priant continuellement. Il s'arrêtait où la nuit le prenoit, mais de peur que les bêtes ne mangeassent son âne, il coupoit du bois, et l'enfermoit d'une manière de haie; pour lui, après avoir fait sur son front le signe de la croix, il dormoit tranquillement. Un jour, étant arrivé au grand chemin de Mayence, il rencontra une grande multitude de Slavons qui se baignoient dans la Fulde. C'étoit un peuple venu du Nord, qui depuis plus d'un siècle ravageoit l'empire, et s'étendait bien avant dans la Germanie. Ils se moquèrent du saint homme, mais ils ne lui firent aucun mal. Enfin il trouva un lieu tel qu'il le cherchoit depuis si long-temps; et l'ayant bien examiné et soigneusement remarqué, il en porta la nouvelle à saint Boniface qui, sachant que ce lieu appartenait au prince Carloman, le lui demanda pour y fonder un monastère: ce que personne, ajoutait-il, n'a encore entrepris dans la partie orientale de votre royaume. Carloman le lui accorda volontiers avec l'étendue de quatre mille pas tout à l'entour, et en fit expédier une lettre de donation. Il assembla même tous les nobles du pays, et leur persuada de donner chacun ce qu'ils avoient dans ce lieu destiné au monastère.

#### XLV. Fondation du monastère de Fulde.

Saint Sturme en commença donc avec sept autres moines l'établissement la neuvième année après la fondation d'Hirsfeld, qui est

l'an sept cent quarante-quatre, indiction douzième, le douzième jour du premier mois, c'est-à-dire de mars. Au bout de deux mois, saint Boniface y vint lui-même avec quantité d'ouvriers, qui aidèrent aux moines à défricher le lieu, et à bâtir l'église; car ils travailloient de leurs mains, et se servoient eux-mêmes. Le saint se retiroit pour prier sur une montagne voisine, que l'on appeloit, pour ce sujet, Mont-l'Evêque. Il revint l'année suivante, donna aux moines plusieurs instructions sur leur manière de vivre, et les fit convenir de n'user ni de vin, ni d'aucune boisson forte, mais seulement de petite bière. Il leur donna saint Sturme pour abbé, et continua tant qu'il put de les visiter tous les ans. Le monastère prit le nom de la rivière de Fulde sur laquelle il étoit bâti.

On y suivoit la règle de saint Benoît, et pour la mieux observer, les moines s'avisèrent d'envoyer aux grands monastères apprendre leurs pratiques, et saint Boniface chargea saint Sturme de cette commission. Il partit avec deux frères, la quatrième année après la fondation du monastère, c'est-à-dire l'an sept cent quarante-sept, alla à Rome, visita tous les monastères d'Italie, entre autres le mont Cassin, et employa un an entier à ce voyage. A son retour, il forma sa communauté de Fulde sur ce qu'il avoit appris des observances les plus parfaites (1). Le monastère croissoit de jour en jour, plusieurs s'y donnoient avec leurs biens, et sa réputation s'étendoit de tous côtés aux monastères éloignés. Saint Sturme eut la consolation d'y voir environ quatre cents moines, sans compter les novices et d'autres personnes moins considérables, dont le nombre étoit très-grand (2).

#### XLVI. Sainte Liobe, etc.

Saint Boniface fonda aussi en Germanie des monastères de filles; en quoi il fut principalement aidé par sainte Liobe, Angloise et sa parente (3). Dès sa première jeunesse, elle fut consacrée à Dieu, et mise dans le monastère de Virburn sous la conduite de l'abbesse de Tetta. Elle s'appliquoit au travail des mains, mais encore plus à la lecture, en sorte qu'elle devint savante jusqu'à faire des vers latins, dont elle apprit l'art d'une sainte fille nommée Edburge. Elle le dit dans une lettre à saint Boniface qui commence ainsi (4) : Je vous prie de vous souvenir de l'amitié que vous portiez à mon père, qui est mort il y a huit ans, et de prier Dieu pour son âme, et pour ma mère votre parente, qui vit encore accablée d'une longue maladie. Il n'y a personne de sa famille en qui j'aie tant d'espérance qu'en vous. Je vous envoie ce petit présent pour

(1) Vita sanct. Liob. c. n. 10, tom. 4, p. 326.  
10, tom. 4, Act. p. 251. (3) Vita l. 4, Act. p. 249.  
(2) Vita S. Greg. Traj. (4) Apud Bonif. Ep. 36.

vous faire souvenir de moi malgré la distance des lieux. C'est que saint Boniface étoit dès lors en sa mission de Germanie, d'où il lui écrivit aussi et aux autres religieuses du même monastère pour leur demander des prières, afin de s'acquitter dignement de son ministère (1). En ces lettres, elle est nommée Léobiguthe, c'est-à-dire aimée de Dieu.

Ensuite saint Boniface pria l'abbesse Tetta de lui envoyer Liobe pour sa consolation et son secours; car le mérite de cette sainte fille lui avoit déjà attiré une grande réputation. Tetta eut bien de la peine à s'en priver; et saint Boniface, l'ayant reçue en Allemagne, résolut de s'en servir pour y former des religieuses, comme il se servoit pour les moines de Sturme, qu'il appeloit son ermite. Il bâtit pour elle un monastère au lieu qui fut nommé Bischofsheim, c'est-à-dire la demeure de l'évêque, et dont une ville du diocèse de Mayence conserve le nom, car le monastère ne subsiste plus. Il s'y forma une grande communauté, d'où furent depuis tirées les abbeses de plusieurs autres monastères.

Une malheureuse femme, courbée d'infirmités qui couchoit à la porte du monastère, et vivoit de ce qu'on lui donnoit de la table de l'abbesse, ayant eu un enfant par un crime, le jeta de nuit dans la rivière qui passoit près du monastère (2). Une autre femme, venant le matin puiser de l'eau, trouva cet enfant mort, et remplit tout le village de ses cris, disant que ces religieuses baptisoient ainsi leurs enfants, et infectoient l'eau de la rivière. Tout le peuple s'amassa avec indignation; et l'abbesse fit revenir aussitôt une religieuse qui étoit sortie par sa permission, et qui protesta devant Dieu de son innocence, le priant de faire connaître la coupable. L'abbesse assembla les religieuses dans l'oratoire, et leur fit réciter tout le psautier debout, et les bras étendus en croix, puis marcher en procession autour du monastère trois fois le jour, à tierce, à sexte et à none. A la troisième fois, Liobe en présence de tout le peuple, s'approcha de l'autel, et devant la croix que l'on alloit porter, elle pria Dieu avec larmes, étendant les mains vers le ciel, de les délivrer de cet opprobre. Aussitôt la malheureuse pécheresse fut saisie du démon, et confessa son crime devant tout le monde. Le peuple rendit gloire à Dieu par de grands cris, les religieuses furent justifiées; mais la coupable demeura possédée tout le reste de sa vie. Sainte Liobe fit plusieurs autres miracles. Elle avoit dans sa communauté une religieuse nommée Thécle, qui l'avoit suivie d'Angleterre, et qui fut abbessse à Chizzingue sur le Mein dans le diocèse de Virzbouurg (3).

(1) Ep. 25.  
(2) C. 14.

(3) Oth. l. I, c. 25. Act. t. 4, p. 42.

#### XLVII. Baptême in nomine Patria.

Cependant Virgile et Sidonius, prêtres qui travailloient en Bavière sous la conduite de saint Boniface, écrivirent au pape Zacharie, qu'il s'étoit trouvé dans cette province un prêtre qui, ne sachant point le latin, baptisoit en cette forme : *Baptiso te in nomine patria et filia, et Spiritua Sancta*, et que Boniface avoit jugé que l'on devoit réitérer le baptême ainsi donné (1). Sur quoi le pape lui écrivit qu'il s'étonnoit de sa décision. Nous ne pouvons, dit-il, consentir que l'on baptise de nouveau ceux que ce prêtre a baptisés ainsi, par une simple ignorance de la langue, sans introduire aucune erreur; puisqu'on ne baptise point ceux mêmes qui ont été baptisés par les hérétiques, pourvu que ce soit au nom de la trinité.

#### XLVIII. Gévilieb, évêque déposé.

Vers le même temps, c'est-à-dire l'an sept cent quarante-cinq, le prince Carloman par le conseil de saint Boniface fit tenir un concile où l'on examina plusieurs clercs hérétiques séduits par Adalbert et par Clément, et l'on déposa Gévilieb, évêque de Mayence (2). Il avoit succédé à son père Gérold qui, tout évêque qu'il étoit, portant les armes pour repousser les Saxons, fut blessé à mort dans un combat. Pour le consoler on lui donna son fils pour successeur, quoiqu'il fût encore laïque et à la cour. Peu de temps après, il suivit le prince Carloman qui marchoit encore contre les Saxons. Les deux armées étant campées de part et d'autre sur une rivière, l'évêque Gévilieb envoya un valet chez les ennemis s'informer exactement du nom de celui qui avoit tué son père; l'ayant trouvé, il le pria de venir parler à son maître. Ils se rencontrèrent à cheval au milieu de la rivière, et Gévilieb lui porta un grand coup d'épée, en disant que c'étoit pour venger la mort de son père. Le Saxon tomba mort dans l'eau : l'action de Gévilieb ne fut blâmée de personne, et il continua de faire ses fonctions d'évêque.

Mais saint Boniface le reprit dans le concile, soutenant qu'un homme coupable d'homicide ne pouvoit exercer le sacerdoce. Il ajoute qu'il l'avoit vu de ses propres yeux se divertissant avec des oiseaux et des chiens, ce qui n'étoit point permis à un évêque. Gévilieb fut condamné par le concile et déposé de l'épiscopat. Il menaça d'abord de se pourvoir à Rome; mais ensuite, voyant le jugement du concile soutenu par l'autorité séculière, il se soumit.

#### XLIX. Lettre au roi des Merciens.

Ce fut apparemment de ce concile que saint Boniface écrivit à Ethelbade, roi des Merciens,

(1) Zac. Ep. 9.

(2) Vit. S. Bon. per Och. I, c. 37.



car il y parle en son nom et de sept autres évêques, savoir, Abel, archevêque de Reims, saint Burcard, saint Villebalde et quatre autres moins connus (1). Il commence par louer ce roi de ses aumônes et de sa vigueur à réprimer les violences et à maintenir la justice et la paix dans son royaume; puis, entrant en matière, il dit: Nous avons appris avec bien de la douleur, que vous n'avez jamais épousé de femme légitime, mais que vous vous abandonnez à la débauche même avec des religieuses. Il lui rapporte les passages de l'Écriture qui marquent l'énormité de ce péché, compté entre ceux qui excluent du royaume de Dieu (2), puis il ajoute: Les païens mêmes punissent l'adultère et la débauche dans l'ancienne Saxe. Si une fille a déshonoré la maison de son père, ou si une femme a manqué de fidélité à son mari, quelquefois ils la contraignent à se pendre elle-même, et, après l'avoir brûlée, ils pendent sur le bûcher celui qui l'a corrompue; quelquefois ils rassemblent une troupe de femmes, qui mènent la coupable par les villages, et, lui ayant coupé ses habits jusqu'à la ceinture, la déchirent en la fouettant, et la piquant avec des couteaux jusqu'à ce qu'ils la laissent pour morte.

Il lui représente ensuite la conséquence de son exemple pour ses sujets, que la nation des Anglois étoit décriée par la débauche en France et en Italie, qu'en punition de semblables crimes Dieu avoit abandonné aux Sarrazins l'Espagne, la Provence et la Bourgogne. Que la débauche attire souvent l'homicide, parce que les malheureuses qui se sont laissées corrompre, détruisent leurs enfants pour couvrir leur infamie, et les font périr quant au corps et quant à l'âme.

Il se plaint encore que ce roi, sans respecter les privilèges des monastères, en usurpe les biens, et souffre que les gouverneurs imposent aux moines et aux prêtres une servitude plus grande que sous ses prédécesseurs, entre lesquels il lui donne l'exemple des rois Cœlred et Osred morts malheureusement en punition de semblables excès.

Il accompagna cette lettre de deux autres: l'une à Edbert archevêque d'York, successeur de Wilfrid II, l'autre au prêtre Héréfrid en qui le roi avoit confiance (3). Il leur marque qu'il n'agit en cette occasion que par affection pour la patrie, par zèle pour le salut du roi, et pour exécuter l'ordre du pape, qui, l'envoyant prêcher aux peuples de Germanie, l'a chargé de travailler à ramener tous les chrétiens qu'il trouvera égarés du bon chemin. Il prie l'archevêque de lui envoyer quelques ouvrages de Bède, et lui envoie de son côté quelques lettres de saint Grégoire qu'il a reçues de Rome, et qu'il ne croit pas qui se trouvent en Angleterre.

(1) Ep. 10. apud Bar. an. 745. Ep. 10. (2) 1 Cor. vi, 19; iii, 17; vi, 9. Prov. v, 30; vi, 26.

(3) Ep. 8, 10.

L. Adalbert et Clément, imposteurs.

Cependant, en exécution du concile, saint Boniface écrivit au pape Zacharie deux lettres, dont celle qui nous reste commence ainsi (1): Depuis près de trente ans que je me suis engagé au service du saint-siège, j'ai toujours accoutumé de lui faire part de tout ce qui m'arrive d'agréable ou de fâcheux, pour être soutenu de ses conseils. Sachez donc que depuis que vous m'avez ordonné de présider à la province de France, j'ai souffert de grandes persécutions, principalement de la part des faux évêques, des prêtres et des clercs impudiques, dont l'un nommé Adalbert est Gaulois de nation, et l'autre nommé Clément est Écossois.

Adalbert a été hypocrite dès sa première jeunesse, disant qu'un ange lui a apporté de l'extrémité du monde des reliques d'une sainteté merveilleuse, en vertu desquelles il pouvoit obtenir de Dieu tout ce qu'il demanderoit. Par cette industrie, il s'est insinué dans plusieurs maisons, et a attiré des femmes et une multitude de paysans, qui disoient que c'étoit un homme d'une sainteté apostolique, et qu'il avoit fait plusieurs miracles. Ensuite il a gagné par argent des évêques ignorants, qui se sont ordonnés absolument, c'est-à-dire sans siège déterminé, contre les canons. Enfin son orgueil a monté jusqu'au point de se comparer aux apôtres, et de ne vouloir consacrer des églises ni en leur honneur, ni à l'honneur des martyrs, mais en son nom. Il a fait de petites croix et de petits oratoires dans les campagnes, près des fontaines et partout où il a trouvé bon, et y a fait faire des prières publiques, en sorte que le peuple quittoit les anciennes églises pour s'y assembler au mépris des évêques, en disant: Nous serons aidés par les mérites de saint Adalbert. Il a donné ses ongles et ses cheveux pour les honorer et les porter avec les reliques de saint Pierre. Enfin, ce qui est le plus grand blasphème, il a dit au peuple qui venoit se prosterner à ses pieds et se confesser: Je sais vos péchés; vos plus secrètes pensées me sont connues, il n'est pas besoin de vous confesser; vos péchés passés vous sont remis, allez en paix dans vos maisons, sûrs de votre absolution. Enfin par ses mœurs, son habit, sa démarche, il imite tout ce que l'Évangile attribue aux hypocrites.

L'autre hérétique nommé Clément rejette les canons et les conciles, les traités et les explications des pères, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire. Il soutient qu'il peut être évêque après avoir eu deux fils en adultère. Il introduit le judaïsme, trouvant bon qu'un chrétien épouse la veuve de son frère; il dit que Jésus-Christ descendant aux enfers en a délivré tous les damnés, même les infidèles et les idolâtres, et avance plusieurs autres erreurs touchant la prédestination. C'est pourquoi je

(1) Bon. Ep. 135.

vous prie d'écrire au duc Carloman, que ces deux hérétiques soient mis en prison, et que personne ne leur parle, ou ne communique avec eux. Saint Boniface envoya cette lettre par le prêtre Dénéard avec les pièces qui servoient à la conviction des deux imposteurs. Il y avoit aussi une lettre pour Gemmulus, archidiaque de l'église romaine, ancien ami de saint Boniface, qui fit le rapport au pape de sa lettre et des écrits qu'il avoit envoyés, et poursuivit la tenue d'un concile contre l'espérance de saint Boniface (1).

#### LI. Concile de Rome contre Adalbert et Clément.

Il fut assemblé à Rome le vingt-cinquième d'octobre, la vingt-sixième année du règne de Constantin, la cinquième après son rétablissement, indiction quatorzième, c'est-à-dire l'an sept cent quarante-cinq (2). Le pape y présidoit à sept évêques des environs de Rome: il y avoit dix-sept prêtres: les diacres et le reste du clergé étoient présents, c'étoit dans la maison patriarcale de Latran dans la basilique de Théodore, les Évangiles étoient au milieu de l'assemblée. Grégoire, notaire régional et nomenclateur, ouvrit l'action en disant: Le vénérable prêtre Dénéard, légat du très-saint archevêque Boniface de la province de Germanie, est à la porte, et demande à entrer; qu'ordonnez-vous? On le fit entrer, et il dit: Seigneur, l'évêque Boniface mon maître, ayant, suivant vos ordres, assemblé un concile dans la province des François, y a privé du sacerdoce les faux évêques Adalbert et Clément, et les a fait mettre en prison avec l'autorité des princes. Ils demeurent impénitents, et continuent à séduire le peuple. C'est pourquoi je vous présente cette lettre, et vous prie de la faire lire devant le saint concile.

Théophane, notaire régional et sacellaire, lut la lettre de saint Boniface que je viens de rapporter, après quoi le pape Zacharie dit: Vous avez oui ce qui a été lu de ces impies qui se préfèrent aux apôtres. Les évêques et les prêtres dirent: Ce sont des ministres de Satan et des précurseurs de l'antechrist. Quel est le saint qui a jamais donné pour reliques au peuple de ses cheveux ou de ses ongles comme Adalbert? Parce qu'il étoit un peu tard, le pape remit à une autre fois l'examen de leur vie et de leurs actions.

Dans la seconde session, le pape demanda au prêtre Dénéard la vie d'Adalbert, et les autres écrits qu'il avoit en main. On lut d'abord la vie qui, après un titre magnifique, commençoit ainsi: Il est né de parents simples, et a été couronné de la grâce de Dieu; car avant sa très-heureuse naissance, sa mère crut voir un veau qui sortoit de son côté droit et qui signifioit la grâce qu'il avoit déjà reçue. On n'in-

(1) Ep. 8, Bonif. Ep. Ger. (2) Tom. 6, p. 1556. 48. inter. Bonif.

séra que ce commencement dans les actes du concile; mais la vie y fut lue tout entière, et après cette lecture le pape Zacharie dit: Que dites-vous de ces blasphèmes, mes très-saints frères? Epiphane évêque dit: Certes, votre sainteté a été inspirée de Dieu d'avertir notre frère Boniface, et les princes des François pour faire assembler un concile après un si long temps, et vous informer de ces schismes et de ces blasphèmes.

Le pape demanda à Dénéard s'il avoit encore quelque pièce à faire lire. Voici, dit-il, la lettre dont il se servoit, qu'il publioit être de Jésus-Christ descendue du ciel. On la lut avec son titre en ces termes: Au nom de Dieu, ici commence la lettre de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est tombée à Jérusalem, et a été trouvée par l'archange saint Michel à la porte d'Ephrem, lue et copiée par la main d'un prêtre, nommé Icoré, qui l'a envoyée à la ville de Jérémie à un autre prêtre, nommé Talasius, et Talasius l'a envoyée en Arabie à un autre prêtre, nommé Léoban, et Léoban l'a envoyée à la ville de Vettanie où elle a été reçue par le prêtre Macruis qui l'a envoyée à la montagne de l'archange saint Michel, et la lettre est arrivée par les mains d'un ange à la ville de Rome au sépulcre de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux, et les douze prêtres qui sont à Rome ont fait des veilles de trois jours avec des jeûnes et des prières jour et nuit.

Les actes n'en rapportent pas davantage; mais la lettre fut lue tout entière, après quoi le pape Zacharie dit: Assurément, mes chers frères, cet Adalbert a perdu le sens; et tous ceux qui reçoivent cette lettre ont aussi peu de jugement que des enfants; mais de peur que les esprits légers n'y soient encore trompés, nous ne pouvons laisser cette affaire sans examen. Les évêques en convinrent, et le reste fut remis à une autre session, qui fut la troisième.

Le prêtre Dénéard y présenta une oraison composée par Adalbert, qui commençoit ainsi: Seigneur, Dieu tout-puissant, père de notre Seigneur Jésus-Christ alpha et oméga, qui est assis sur le trône souverain, sur les chérubins et les séraphins. Et ensuite: Je vous prie et vous conjure, ange Uriel, ange Baguel, ange Tubuel, ange Michael, ange Inias, ange Tubas, ange Sabaoth, ange Simiel. Après que l'oraison eut été lue tout entière, le pape Zacharie dit: Que dites-vous à cela, mes frères? Les évêques et les prêtres répondirent: Qu'y a-t-il à faire, sinon de brûler ces écrits, et d'anathématiser les auteurs? Ces noms hors celui de Michel ne sont pas des noms d'anges, mais du démon. Nous ne connoissons suivant l'Écriture, les noms que de trois anges, Michel, Gabriel, Raphael. Le pape Zacharie dit: Vous avez raison de condamner au feu tous les écrits d'Adalbert. Mais il est à propos de les garder dans nos archives pour sa confusion éternelle. Maintenant, puisque tout est lu, il



faut songer à les juger l'un et l'autre. Le concile prononça sa sentence contre Adalbert et Clément, reprenant sommairement les crimes de chacun, les déposa du sacerdoce avec anathème contre eux et leurs sectateurs, s'ils persistoient dans leurs erreurs. Le pape souscrivit avec tous les évêques et les prêtres. Les trois séances de ce concile portent la même date, comme ayant été tenues le même jour.

### LII. Lettre du pape à saint Boniface.

Ensuite le pape Zacharie envoya les actes du concile à saint Boniface avec une grande lettre datée du dernier jour d'octobre la même année sept cent quarante-cinq qui sert de réponse à trois lettres de saint Boniface dont il ne nous reste que la seconde (1). Sur la première le pape le console et l'encourage, au sujet des oppositions des mauvais chrétiens, et des incursions des infidèles. Rome même, dit-il, a été plusieurs fois ravagée pour ses péchés, mais Dieu a bien voulu la consoler. Ordonnez des jeûnes et des processions à votre peuple, nous joindrons, tout indignes que nous sommes, nos prières aux vôtres. Ensuite le pape approuve le concile qui venoit d'être tenu, et la résolution des princes françois pour ériger un siège métropolitain à Boniface sur la frontière des païens. Il ajoute : Quant à ce faux évêque que vous nous avez dit être né dans l'adultère et fils d'un clerc impudique et meurtrier, nourri sans discipline et coupable de plusieurs crimes, qui a consacré plusieurs évêques ses semblables, vous savez que nous vous avons écrit plusieurs fois de ne souffrir dans le ministère aucun homicide impudique ou pénitent. Quant aux personnes qu'il a baptisées ou aux églises qu'il a consacrées, informez-vous s'il y a employé le nom de la trinité, et s'il étoit alors en exercice du sacerdoce, et les approuvez en ce cas. On croit que ce faux évêque est Gévilieb de Mayence. Le pape approuve encore ce qui avoit été ordonné au concile de Leptine, que chaque famille des serfs de l'Eglise paieroit douze deniers par an, pour subvenir aux guerres contre les infidèles, Sarrasins, Saxons et Frisons. Quant aux prêtres déposés pour leurs crimes, qui au lieu de faire pénitence dans des monastères alloient à la cour demander qu'on leur donnât des biens d'églises, pour les dissiper en menant une vie séculière, le pape dit qu'il en a écrit aux princes françois.

Sur la seconde lettre qui est celle qui fut lue au concile de Rome touchant Adalbert et Clément, le pape dit ce qui a été fait en ce concile, et envoie les actes. Sur la troisième, il dit : Quant à cet autre séducteur nommé Gévilieb, ci-devant évêque, qui sans avoir consulté personne, vient nous trouver, quand il sera arrivé on fera ce qu'il plaira à Dieu. En-

(1) Zac. Ep. 9, Ap. Oth. l. II, c. 7.

fin le pape approuve le choix que l'on avoit fait de Cologne pour le siège de Boniface. Cette lettre lui fut envoyée par les soins de l'archidiacre Gemmulus, qui lui écrivit aussi de son chef une lettre d'amitié (1); et comme saint Boniface lui avoit envoyé un vase d'argent et un drap de toile, il lui envoya de son côté deux livres de poivre, quatre onces de cannelle et quelques autres aromates.

Après la soumission de Gévilieb on jugea plus à propos d'établir saint Boniface à Mayence (2). Cette église avoit été dans les premiers temps métropole de la province romaine nommée la première Germanie, ensuite elle fut soumise à Cologne, qui devint métropole des deux Germanies. Worms étant devenue métropole de ces deux provinces, Mayence lui fut soumise : enfin on lui rendit la dignité de métropole en faveur de saint Boniface. Alors sa juridiction s'étendit sur treize évêchés : Strasbourg, Spire, Worms, Cologne, Liège, Augsbourg, Vitzbourg, Burabourg transféré depuis à Paderborn, Erfort, Eichstat, Constance et Coire.

### LIII. Concile de Cloveshow.

Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, et Ethelbalde, roi des Merciens, profitèrent des avis que saint Boniface leur avoit donnés, comme il paroît par un concile national d'Angleterre tenu à Cloveshow au commencement de septembre, l'an sept cent quarante, l'indiction quinzième finissant (3). Avec l'archevêque Cuthbert s'y trouvèrent l'évêque de Rochester, trois évêques du pays des Merciens, deux de Wessex, un d'Estangle, un d'Essex, un de Sussex, deux de deux autres provinces. C'étoit en tout douze évêques. Il y avoit aussi plusieurs prêtres et moindres clercs, et le roi Ethelbalde y assistoit en personne avec les grands de son royaume. L'archevêque y présenta deux lettres du pape Zacharie, qui furent lues et expliquées en langue vulgaire, contenant des avis salutaires à tous les habitants de la grande Bretagne, pour mener une vie plus réglée, avec des menaces d'anathème contre ceux qui les méprisoient. Il y a apparence qu'on lut aussi la lettre de saint Boniface à Cuthbert, puisqu'elle se trouve à la tête de ce concile.

Les prélats anglois ayant conféré ensemble, et examiné les homélies de saint Grégoire, et les décrets des pères, formèrent trente canons qui ne contiennent guère que les avis généraux aux évêques de remplir leurs devoirs, et suivre les anciennes règles; toutefois, on y peut observer quelques particularités. Quoique l'Eglise n'approuve point l'abus par lequel des séculiers se sont mis en possession de quelques monastères, l'évêque ne doit pas laisser de les

(1) Ap. Bonif. Ep. 148. (3) Tom. 6, Conc. p. 2565.  
(2) Coïnt. an. 746, n. 34.

visiter, et de pourvoir qu'ils ne manquent pas de prêtres. Tous les prêtres doivent savoir expliquer en langue vulgaire le symbole, l'oraison dominicale, les paroles de la célébration de la messe et de l'administration du baptême, et des autres offices ecclésiastiques. Ils chanteront modestement et simplement suivant l'usage de l'Eglise, et ceux qui ne peuvent chanter, se contenteront de prononcer en lisant. On observera les fêtes de toute l'année suivant le martyrologe romain. C'est la première fois que je trouve qu'il en soit fait mention, et ce concile entend apparemment celui de Bède. On ordonna en particulier la fête de saint Grégoire et celle de saint Augustin, son disciple, le vingt-sixième de mai. On exhorte à la fréquente communion non-seulement les moines, mais, entre les laïques, les enfants qui vivent encore dans l'innocence, et les personnes plus âgées qui cessent de pêcher (1). En exhortant à l'aumône, le concile blâme l'abus qui commençoit à s'introduire, de prétendre par des aumônes diminuer ou commuer les peines canoniques imposées par le prêtre, pour la satisfaction des péchés. L'aumône doit plutôt augmenter la pénitence; mais elle ne dispense pas de prier et de jeûner, principalement ceux qui ont besoin de mortifier leur chair, pour remédier aux péchés qu'elle leur a fait commettre. Il condamne aussi ceux qui prétendent s'acquitter de leurs pénitences par d'autres personnes qui jeûnoient ou chantoient des psaumes pour eux. La même chair, dit-il, qui a porté au péché doit être punie : et s'il étoit permis de satisfaire par autrui, les riches se sauveroient plus aisément que les pauvres, contre la parole expresse de l'Evangile (2). L'archevêque Cuthbert envoya aussitôt par un de ses diacres les actes de ce concile à saint Boniface de Mayence, qui l'en félicita par une lettre obligeante.

### LIV. Retraite de Carloman.

La même année sept cent quarante-sept, le prince Carloman quitta le monde (3). Il avoit donné de grandes preuves de sa valeur, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Allemands, les Bavares et les Saxons; mais il en avoit encore plus donné de sa piété et de son amour pour la religion, en protégeant saint Boniface, faisant tenir plusieurs conciles, et répandant ses libéralités sur les lieux saints. Enfin, se voyant veuf, il renonça au monde, tant par le désir du ciel, que par le regret d'avoir fait tuer une grande multitude d'Allemands rebelles, en sept cent quarante-six (4). Il se retira donc l'année suivante, septième de son règne, laissant à son frère Pépin ses états, c'est-à-

(1) C. 5, 10, 12, 13, 17, 23, 20, 27. (3) Act. SS. Ben. t. 3, p. 123.  
(2) Matth. XIX, 23. (4) Contin. Fred. c. 115, 116. An. Fuld.

dire, la France orientale avec la tutelle de son fils Drogon.

Carloman prit le chemin de Rome, et passa premièrement au monastère de Saint-Gal fondé depuis vingt-sept ans, au lieu de la retraite et de la sépulture de ce saint. Il y avoit une église servie par quelques clercs, et les miracles qui s'y faisoient y attiroient un grand concours de peuple et beaucoup d'offrandes (1). On y donna même des terres; mais Valdran, seigneur du lieu, voyant qu'on abusoit de ce revenu, et qu'il pouvoit suffire à une communauté de moines, demanda à Victor, comte de Coire, un saint prêtre nommé Othmar ou Audomar qu'il avoit dans sa maison, et lui donna cette église avec ses dépendances. Pour mieux affermir l'ouvrage, Valdran alla trouver Charles-Martel, et lui céda la propriété de l'ermitage de Saint-Gal, le priant d'y établir Othmar : ce que le prince accorda, et ordonna d'y fonder un monastère. Tels furent les commencements de la fameuse abbaye de Durgauge ou de Saint-Gal, qui devint une des plus célèbres écoles d'Allemagne. On en rapporte la fondation à l'an sept cent vingt. Carloman y alla donc faire ses prières, et écrivit à son frère Pépin, de faire à sa considération quelque donation à ce monastère, puisqu'il ne pouvoit plus le faire lui-même, ayant tout quitté, et Pépin l'exécuta.

Carloman continua son voyage, et, étant arrivé à Rome avec quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, il offrit à saint Pierre plusieurs dons, entre autres un grand arc d'argent pesant soixante-dix livres, c'est-à-dire cent cinq marcs (2). Il s'offrit lui-même au saint apôtre, et reçut l'habit monastique de la main du pape. Ensuite il se retira au mont Soracte, et y bâtit un monastère en l'honneur du pape saint Sylvestre; car on disoit que ce saint pape s'y étoit caché pour fuir la persécution. Carloman demeura quelque temps en ce monastère, mais plusieurs nobles françois, allant à Rome acquitter leurs vœux, se croyoient obligés de venir, en passant, saluer un prince qui avoit été leur maître. Ainsi, Carloman, importuné de ces fréquentes visites, quitta le mont Soracte, et passa au mont Cassin, dans le monastère de Saint-Benoît, où il s'engagea par serment de passer le reste de ses jours, c'est-à-dire qu'il fit vœu de stabilité suivant la règle. L'abbé Pétronax vivoit encore, et Carloman s'exerça sous sa conduite aux pratiques les plus rigoureuses de la vie monastique : on dit même qu'il servoit à la cuisine, gardoit les troupeaux à la campagne et travailloit au jardin (3).

### LV. Retraite de Rachis.

Peu de temps après, Rachis, roi des Lom-

(1) Sup. liv. xxxvii, n. 8. (2) Anast. in Zac. Act. SS. t. 2, p. 255, Mirac. (3) Chron. Cass. lib. I, c. 7.



bards, se retira aussi au mont Cassin, à quoi ne contribuèrent pas peu les exhortations du pape Zacharie (1). Car apprenant que Rachis avoit assiégé Pérouse, il alla le trouver, lui fit de grands présents, et le pria si fortement qu'il lui persuada de lever le siège. Il fit plus, il lui inspira tellement l'amour des choses spirituelles, que, peu de jours après, Rachis renonça à la dignité royale, qu'il avoit portée cinq ans et demi depuis la mort de Luitprand. Il vint à Rome, reçut l'habit monastique de la main du pape Zacharie, et se retira au mont Cassin, où il finit ses jours (2). On y montrait encore, trois cents ans après, une vigne qui portoit son nom, et qu'on disoit qu'il avoit plantée et cultivée de ses mains. Sa femme, Tasia et sa fille Ratrude, s'étant retirées avec lui, bâtirent dans le voisinage, par la permission de l'abbé Pétronax, un monastère de filles, au lieu nommé Plombarioles, où elles donnèrent de grands biens, et y passèrent le reste de leur vie dans une grande régularité. La retraite de Rachis arriva l'an sept cent cinquante, et il eut pour successeur dans le royaume des Lombards, son frère Astolfe. Gisulfe, duc de Bénévent, neveu du roi Luitprand, étant venu au mont Cassin, fut si édifié de la piété des moines, qu'il donna au monastère tout le territoire d'alentour; et sa femme, nommée Scauniberge, changea un temple d'idoles, qui étoit sur le mont Cassin, en une église à l'honneur de saint Pierre, où elle mit des images, et ce qui étoit nécessaire pour le service divin. L'abbé Pétronax mourut vers l'an sept cent cinquante, après avoir gouverné ce monastère trente-deux ans (3). Il en fut le sixième abbé depuis saint Benoît, et eut pour successeur Optat.

## LVI. Lettre du roi Zacharie en France.

Pépin avoit envoyé à Rome le prêtre Ardebane, du consentement des évêques, des abbés et des seigneurs pour consulter le pape Zacharie sur plusieurs points de discipline, qui se rapportoient à trois chefs principaux, l'ordre épiscopal, la pénitence des homicides et les conjonctions illicites. Les seigneurs françois envoyèrent aussi au pape pour lui donner part du choix qu'ils avoient fait de Mayence pour être métropole; et saint Boniface lui écrivit par saint Burchard, évêque de Vitrzbourg, qui alloit à Rome, se plaignant du prêtre Virgile qui, ayant rapporté de Rome une réponse favorable touchant le baptême administré en mots barbares, s'étoit vanté à son retour que le pape l'avoit envoyé pour succéder au premier mourant des quatre évêques que saint Boniface avoit établis en Bavière, qu'il semoit la division entre Boniface et le duc Odilon, et qu'il

enseignoit quelques erreurs (1). Tout cela paroit par les réponses du pape Zacharie.

La première est adressée à Pépin, maire du palais, aux évêques, aux abbés et aux seigneurs de France, qu'il exhorte à continuer de faire chacun leur devoir, les séculiers en combattant contre les infidèles, les ecclésiastiques, en les assistant de leurs prières et de leurs conseils (2). Ensuite il répond à vingt-sept articles touchant l'autorité des métropolitains, les évêques, les prêtres et les autres clercs coupables ou condamnés; les prêtres rebelles ou vagabonds; la continence des clercs, les conjonctions illicites et les homicides. Sur tous ces articles, le pape ne fait que rapporter les anciens canons contenus dans le code de l'église romaine, c'est-à-dire, les canons des apôtres, de Nicée, d'Antioche et les autres, avec les décrétales des papes. Ce qui semble montrer que ces canons étoient alors peu connus deçà des Alpes. Cette lettre est accompagnée d'une particulière à saint Boniface, par laquelle le pape lui recommande de faire assembler un concile, où ces décisions soient lues, et d'y faire aussi amener les trois sacrilèges Adalbert, Godolface et Clément, afin que leur cause y soit encore exactement revue (3). Il ajoute : Que s'ils persistent dans leur opiniâtreté à se dire innocents, envoyez-les-nous avec deux ou trois évêques des plus vertueux et des plus sages, afin que leur affaire soit approfondie et terminée devant le saint-siège. On ne connoît point d'ailleurs Godolface; mais il est remarquable que le pape renvoie encore sur les lieux la cause d'Adalbert et de Clément déjà jugés au concile de Rome, peut-être parce qu'ils n'y avoient pas été présents. Cette lettre est datée du cinquième de janvier, la vingt-huitième année du règne de Constantin, la sixième de son rétablissement, indiction quinzième : ces deux derniers caractères marquent l'an sept cent quarante-sept, et paroissent les plus sûrs.

## LVII. Réponse à saint Boniface.

L'année suivante le pape écrivit à saint Boniface, répondant en même temps à plusieurs lettres. La première question étoit touchant le baptême, dont saint Boniface ne croyoit pas que la validité dépendit de la vertu du ministre; et le pape lui confirme cette vérité (4). Mais il veut que l'on baptise ceux dont le baptême est incertain, ou n'a pas été administré au nom des trois personnes de la trinité; et il ne parle point de baptiser sous condition. Il ajoute (5) : Vous m'avez dit que vous aviez trouvé des imposteurs en beaucoup plus grand nombre que les prêtres catholiques, qui portent fausement le nom

(1) Sup. n. 47, 23. (4) Epist. 10, Ap. Othol. c. 14.  
(2) Zac. Ep. 7. c. 9.  
(3) Ep. 8, Ap. Oth. l. II, (5) P. 1519, E. c. 8.

(1) Anast. in Zac. (3) Act. SS. Ben. t. 3, p. 607.  
(2) Chron. Cass. lib. I, c. 8.

d'évêques et de prêtres, sans avoir jamais été ordonnés par de vrais évêques : se moquant des peuples, et troublant le ministère de l'église, trompeurs et vagabonds, coupables d'homicides, d'adultères et de crimes abominables, hypocrites et sacrilèges. Plusieurs esclaves fugitifs qui, s'étant fait tonsurer, se transformèrent en ministres de Jésus-Christ qui vivent à leurs fantaisies, sans reconnoître d'évêques : au contraire le peuple les soutient contre les évêques, de peur qu'ils ne répriment leurs mœurs criminelles. Ils assemblent à part le peuple qui les approuve dans des lieux champêtres et des maisons des paysans, où ils se puissent cacher. Ils ne prêchent point aux païens la foi catholique, et ne la savent pas eux-mêmes. Ils n'enseignent pas aux catéchumènes les paroles solennelles de la profession de foi, et des renonciations au démon, et ne font point sur eux le signe de la croix avant le baptême. Partout où vous trouverez ces ministres de satan, privez-les du sacerdoce en concile provincial, et les soumettez à la règle monastique, pour finir leur vie en pénitence. S'ils ne se convertissent pas, vous ne perdrez pas le mérite de vos instructions. On voit ici quels étoient les faux frères que saint Boniface avoit à combattre dans le cours de sa prédication.

Le pape condamne ensuite un prêtre Ecossois nommé Samson, qui soutenoit qu'on pouvoit devenir chrétiens sans baptême, par la seule imposition des mains de l'évêque, et plus bas il ajoute : Vous nous avez écrit aussi de ce Virgile, que nous ne savons si on nomme prêtre, qui, parce que vous le confondez sur ses erreurs, s'efforce de vous nuire en semant la division entre vous et Odilon, duc de Bavière, et disant que nous l'avons employé pour remplir la place d'un des quatre évêques que vous y avez ordonnés. Quant à sa perverse doctrine, s'il est prouvé qu'il soutienne qu'il y a un autre monde, et d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune, chassez-le de l'Eglise dans un concile, après l'avoir dépouillé du sacerdoce. Nous avons aussi écrit au duc de Bavière de nous l'envoyer, afin de l'examiner nous-même, et le juger suivant les canons. Nous avons écrit à Virgile même et à Sinodius des lettres menaçantes, et nous vous croyons plutôt qu'eux. Le pape témoigne dans cette même lettre approuver un écrit touchant la foi, que saint Boniface lui avoit envoyé en son nom et des autres évêques de France, et rend grâces à Dieu, de ce qu'il les a ramenés à l'unité du saint-siège. Il écrit une lettre particulière à ces évêques (1), où il en nomme treize des quatre provinces de Mayence, de Reims, de Rouen et de Sens. Il les loue de leur union entre eux à l'église romaine, et les exhorte à agir de concert avec Boniface, légat du saint-siège.

(1) Ep. 11.

Saint Boniface avoit demandé que le pape envoyât un évêque en France, à quoi il répond : Tant que Dieu vous conservera, il n'est point nécessaire d'y en envoyer d'autre qui tienne votre place. Envoyez ceux que vous jugerez à propos prêcher l'Evangile dans le lieu que vous réglerez, et procurez la tenue des conciles. Il approuve ensuite le choix que les François avoient fait de Mayence pour être la métropole et le siège de Boniface. Il lui conseille de ne le point quitter; mais il lui permet pour le soulagement de sa vieillesse, d'ordonner évêque celui qu'il trouvera digne de lui succéder, c'est-à-dire un coadjuteur. Cette lettre est datée du premier de mai, la vingt-neuvième année de Constantin, indiction première, qui est l'an sept cent quarante-huit. On en trouve une autre datée de trois ans après, l'an sept cent cinquante-un, par laquelle le pape confirme en faveur de saint Boniface et de ses successeurs la dignité de métropole à l'Eglise de Mayence, déclarant qu'elle a sous elle les villes de Tongres, Cologne, Wormes, Spire et Utrecht, et toutes celles de Germanie où Boniface avoit établi la foi (1).

Cette lettre accompagna la réponse d'une que saint Boniface avoit envoyée au pape par le prêtre Lulle, où il lui disoit entre autres choses (2) : Il y a dans une vaste forêt un lieu sauvage au milieu des peuples de notre mission, où nous avons bâti un monastère, et établi des moines qui vivent selon la règle de saint Benoît dans une étroite abstinence, sans chair, ni vin, ni bière, sans serviteurs, contents du travail de leur mains. J'ai acquis ce lieu par le moyen des personnes pieuses, et principalement de Carloman ci-devant prince des François, je l'ai dédié au sauveur, et je me propose avec votre consentement, de m'y reposer quelque jour pour le soulagement de ma vieillesse, et d'y être enterré après ma mort. On voit bien que c'est l'abbaye de Fulde.

Le pape Zacharie répondant à cette lettre accorde à saint Boniface un privilège pour le monastère de Fulde, et il y en a une lettre séparée, par laquelle le pape l'exempte de la juridiction de tout autre évêque excepté du saint-siège; en sorte qu'aucun n'entreprenne d'y célébrer la messe s'il n'y est invité par l'abbé (3). C'est le premier exemple que je sache d'une pareille exception.

Le pape continue dans la lettre principale à répondre aux questions que Lulle avoit proposées dans un mémoire, et défend aux chrétiens de manger de plusieurs viandes, soit par rapport à la santé, soit pour rapprocher ces barbares des mœurs des autres peuples (4). Il

(1) Zac. Ep. 13. Ap. Oth. c. 14. (3) Epist. 11, Ap. Othol. c. 12. Epist. 14, Othol. 11, c. 15.  
(2) T. 6, Conc. p. 1530. (4) Art. 1, 2, 7, 9, 11, 13, 141.  
Oth. lib. II, c. 11. Bon. Ep.



ajoute : Quant au feu pascal, notre tradition est, que le jeudi-saint, pendant que l'on consacre le saint-chrême, on rassemble l'huile de toutes les lampes de l'église en trois grandes lampes, que l'on met dans un lieu secret de l'église à l'imitation de l'intérieur du tabernacle; et on prend soin qu'elles brûlent continuellement, en sorte que cette huile puisse suffire jusqu'au troisième jour. Mais nous n'avons point de tradition des cristaux dont vous parlez. C'étoient des miroirs ardents ou des pierres pour faire du feu nouveau. On voit ici que l'usage présent de l'église romaine de battre le fusil pour allumer le cierge pascal n'est pas de la première antiquité. Le pape continue : Il seroit bon de ne point ordonner les prêtres avant trente ans; mais en cas de nécessité, on les peut ordonner à vingt-cinq ans, suivant la loi du service des lévites. Les ordinations que vous avez faites hors des temps légitimes, y étant obligé par la nécessité et la pauvreté des ordinants, nous prions Dieu de vous les pardonner, parce que c'est le zèle de la foi qui vous a fait agir. Telles étoient alors les dispenses des indulgences pour une faute commise, non des permissions de la commettre. Les prêtres promus de l'état laïque, après avoir commis des crimes qui n'ont été découverts que depuis leur ordination, doivent être dépouillés de l'habit sacerdotal, et mis en pénitence.

Quant à Milon et à ses semblables qui nuisent beaucoup aux églises, exhortez-les suivant le précepte de l'apôtre (1); s'ils vous écoutent, ils sauveront leurs âmes, sinon vous ne perdrez pas votre récompense. C'est Milon usurpateur du siège de Reims, qui vécut encore deux ans, et fut tué à la chasse par un sanglier

(1) V. Tim. iv, 2.

l'an sept cent cinquante-trois dans une forêt près de Trèves, qui porte encore son nom. Le pape ajoute : Pour cet évêque meurtrier et débauché qui, après sa dégradation, veut encore s'attribuer les biens de l'église, il faut le rejeter avec horreur (1). Ce dernier est Gévilieb, qui voulut quelque temps retenir les biens de l'église de Mayence; mais ensuite il donna à l'église tout ce qu'il avoit, qui étoient des troupeaux et des esclaves, et se contenta d'une terre qu'on lui donna pour subsistance où il vécut quatorze ans chrétiennement, observant l'hospitalité, sans se montrer à Mayence, si ce n'est quelquefois le jeudi-saint pour laver les pieds dans l'église par humilité. Enfin il mourut pénitent l'an sept cent soixante-cinq.

Le pape Zacharie continue dans sa lettre à saint Boniface : Quand les païens vous persécutent, si vous pouvez, continuez de les prêcher; si vous ne pouvez les souffrir, vous avez le précepte du Seigneur, de passer à une autre ville. Pour les esclaves qui habitent dans les pays des chrétiens, n'hésitez point à leur faire payer tribut, afin qu'ils reconnoissent que cette terre a un maître; autrement ils pourroient quelque jour se l'attribuer comme propre. Ces esclaves étoient encore païens. Enfin saint Boniface avoit demandé en combien d'endroits du canon de la messe, il falloit faire des signes de croix (2) : ce que le pape marqua dans un mémoire particulier dont il chargea le prêtre Lulle. Cette lettre est datée du quatrième de novembre la trente-deuxième année de Constantin, indiction cinquième, qui est l'an sept cent cinquante-un.

(1) Brouver. vii. Annal. Meg. Trevir. 10, 15. Ser II, Rer. (2) 17.

## LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

### I. Pépin, roi de France.

SAINT Burchard, évêque de Vitzbourg, traita à Rome une affaire plus importante que celles dont il a été parlé (1). Car il y fut envoyé avec Fulrad, chapelain du prince Pépin, pour consulter le pape Zacharie touchant les rois de France qui, depuis long-temps, n'en avoient plus que le nom sans aucune autorité, savoir s'il étoit à propos que les choses demeurassent en cet état. Le pape répondit que pour ne point renverser l'ordre, il valoit mieux donner le nom de roi à celui qui en avoit le pouvoir. Cette réponse étant rapportée en France, Pépin fut élu roi suivant l'usage des François, et sacré par les mains de saint Boniface, archevêque de Mayence, accompagné de plusieurs autres évêques (2). Sa femme Bertrade fut aussi reconnue reine : et cette action se passa à Soissons, l'an sept cent cinquante-deux et comme l'on croit le premier jour de mars. Pépin régna plus de seize ans, et en lui commença la seconde race des rois de France. Childéric III, dernier roi de la première race, jeune prince foible et méprisé, fut enfermé dans le monastère de Sitiu ou de Saint-Bertin, et son fils Théodoric dans celui de Fontenelle.

Fulrad, qui eut part à cette négociation, naquit en Alsace de parents nobles, et y posséda de très-grands biens (3). Il étoit prêtre et archi-chapelain du palais, ou comme il est nommé ailleurs, archi-prêtre de France, c'est-à-dire que tout le clergé du palais étoit sous sa conduite. On voit par une lettre que saint Boniface lui écrivoit combien il étoit persuadé de son crédit auprès du roi Pépin (4). Dès la neuvième année du règne de Chilpéric, c'est-à-dire l'an sept cent cinquante, il étoit abbé de Saint-Denis en France. Il fonda en son pays les monastères de Leberau et de Saint-Hyppolite, aujourd'hui Saint-Bilt, près de Schelestat, Saint-Privat dans le diocèse de Metz, et quelques autres.

(1) Ann. Boisel. an. 749. Gregor. Tur. p. 109. Coint. an. 751. an. 752, n. 104.  
(2) Ann. Petav. 752. Metens. 750. V. Mabill. tom. 4. Acta SS. Ben. p. 88, n. 4. Cont. 3. Fredeg. c. ultim. Fragm. inter oper.  
(3) Chr. Fontenell. c. 13. ann. Fuld. 752. Elog. t. 4. Act. sanct. Ben. p. p. 334.  
(4) Bon. Ep. 92.

### II. Concile de Verberie.

Le roi Pépin, la seconde année de son règne, qui fut l'an sept cent cinquante-trois, tint à Verberie l'assemblée de la nation, où furent faits, comme l'on croit, vingt-un canons de discipline ecclésiastique. Ils regardent les mariages pour la plupart (1). Le mariage au troisième degré de parenté est nul (2); en sorte qu'après la pénitence faite, les parties ont la liberté de se marier à d'autres. Au quatrième degré on leur impose seulement pénitence sans les séparer : mais on n'accorde point de permission pour contracter un tel mariage. Celui qui a commis inceste avec sa belle-fille, sa belle-mère, sa belle-sœur, ou la cousine de sa femme, ne peut jamais se remarier ni à elle ni à autre; et la femme coupable de même. Mais la partie innocente peut se remarier : ce qu'il faut entendre après la mort de l'autre. Si une femme a conspiré contre la vie de son mari, et qu'il ait tué un homme en se défendant, il peut la quitter et se remarier quand elle sera morte (3) : ce qu'il ne pourrait s'il étoit jugé coupable d'homicide. Mais la femme criminelle ne pourra jamais se remarier. En un mot, une partie de la pénitence des grands crimes étoit d'exclure du mariage pour toujours.

Il n'étoit point permis à un autre d'épouser celle qui avoit été femme légitime ou illégitime d'un prêtre. Le prêtre qui a donné le voile à une femme malgré elle, sera déposé (4). Elle ne peut recevoir le voile que du consentement de son mari : mais s'il y a consenti, il ne peut en épouser une autre. La servitude rend le mariage nul; en sorte que celui qui a épousé une femme serve la croyant libre, peut en épouser une autre. Il en est de même de la femme libre qui a épousé un serf dont elle ignoroit l'état. Les esclaves mariés et vendus séparément, doivent être exhortés à demeurer comme ils sont. Défense aux clercs de porter des armes. Les ordinations faites par des évêques vagabonds sont nulles. Ce sont les canons de ce concile les plus importants et les plus intelligibles.

(1) Coint. an. 753, n. 1, tom. 6. Conc. p. 157. tom. 1. Capitul. p. 102.  
(2) C. 1, 2, 10, 11, 12, 18.  
(3) C. 5.  
(4) C. 4, 6, 13, 14, 16, 19.



## III. Mort du pape Zacharie.

Le pape Zacharie mourut au mois de mars de l'année sept cent cinquante-deux, indiction cinquième, après avoir tenu le saint-siège dix ans, trois mois et quatorze jours. Des marchands vénitiens ayant acheté à Rome quantité d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, les voulaient mener en Afrique pour les vendre aux infidèles (1). Le pape l'empêcha parce que ces esclaves étoient baptisés; et ayant rendu aux Vénitiens le prix qu'ils en avoient donné, il les mit tous en liberté. Il rebâtit presque à neuf le palais patriarcal de Latran; il y fit une salle à manger ornée de marbre, de mosaïques et de peintures, et une autre devant les archives, où il fit peindre une carte universelle du monde. Il mit à l'église de Saint-Pierre dans une armoire tous les livres nécessaires pour les leçons des matines pendant toute l'année. Il donna vingt livres d'or de revenu pour l'huile du luminaire de la même église; et pour l'autel un tapis tissu d'or et orné de pierreries, où étoit représentée la nativité de Notre Seigneur. Il fit faire à ses dépens une couronne d'argent du poids de six-vingts livres pour porter des cierges ou des lampes. Il acquit plusieurs fermes à l'église par diverses donations, et fit plusieurs bâtiments considérables. Ayant trouvé au palais patriarcal le chef de saint George enfermé dans une châsse avec une inscription grecque qui le faisoit connoître, il fut ravi d'avoir découvert ce trésor, assembla aussitôt le peuple, et transporta solennellement la relique à la diaconie de Saint-George au Voile d'or, où il se fit plusieurs miracles.

Ce pape établit une distribution d'aumônes, que l'on portoit fréquemment du palais patriarcal aux pauvres et aux pèlerins qui demeuroient à Saint-Pierre. Il en fit aussi distribuer aux pauvres et aux malades de tous les quartiers de Rome. Il aimoit fort ses clercs, et augmenta plus qu'au double leurs pensions annuelles, les traitant comme un bon père, et les soulageant en tout. Le peuple même vécut en sûreté et en joie sous son pontificat. Il traduisit les dialogues de saint Grégoire en grec, qui étoit sa langue maternelle, en faveur de ceux qui n'entendoient pas le latin. En trois ordinations au mois de mars, il fit trente prêtres et cinq diacres, et d'ailleurs quatre-vingt-cinq évêques. Enfin, il fut enterré à Saint-Pierre le quinzième de mars, jour auquel l'église l'honore entre les saints (2). Le saint-siège vaqua quinze jours.

## IV. Etienne II, pape.

Après la mort du pape Zacharie, tout le peuple élut pour lui succéder un prêtre nommé Etienne, et le mit en possession du pa-

(1) Anast.

(2) Martyr. R. 15. Mart.

lais patriarcal de Latran; mais le troisième jour à son réveil, s'étant assis pour régler ses affaires domestiques, tout d'un coup il perdit la parole et la connoissance, et mourut le lendemain (1). Comme il n'avoit point été sacré, on ne le compte point entre les papes.

Ensuite tout le peuple s'assembla dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où, après avoir imploré la miséricorde de Dieu, et le secours de la Sainte-Vierge, ils élurent tout d'une voix un diacre aussi nommé Etienne second du nom. Il étoit Romain de naissance, fils de Constantin, qui le laissa en bas âge, mais il fut élevé dans le palais de Latran près des papes, et ils le firent passer par tous les ordres ecclésiastiques jusqu'au diaconat. Après son élection, on le porta selon la coutume à l'église de Latran, on le mit en possession du palais patriarcal; et il tint le saint-siège cinq ans et vingt-huit jours. Il aimoit l'Eglise, conservoit les traditions avec une grande fermeté, prêchoit avec force la parole de Dieu, et étoit toujours prêt à secourir les pauvres, et assister les veuves et les orphelins. Dès le commencement de son pontificat, il rétablit dans Rome quatre anciens hôpitaux abandonnés depuis long-temps, et en fonda un cinquième pour cent pauvres. Il en fit deux hors de Rome près l'église de Saint-Pierre, y donna de grands biens, et les unit à perpétuité aux deux diaconies de la Sainte-Vierge et de Saint-Sylvestre qui étoient au voisinage.

Cependant, Astolfe, roi des Lombards, profitant de la foiblesse des Grecs, assiégea Ravenne, et la prit (2). L'exarque Eutychius s'enfuit en Grèce, et l'exarchat finit ainsi en Italie après avoir duré environ cent quatre-vingts ans, depuis Longin, établi sous Justin le jeune (3). Astolfe poussant sa conquête attaqua ensuite le duché de Rome; ce qui obligea le pape Etienne à lui envoyer le troisième mois de son pontificat, le diacre Paul son frère avec Ambroise primicier, chargés de grands présents pour traiter de la paix qu'ils lui firent promettre pour quarante ans. Mais il la rompit au bout d'environ quatre mois, et fit de grandes menaces contre le pape et le peuple romain, voulant se rendre maître de toute la province, et charger la ville d'un tribut annuel d'un sou d'or par tête. Le pape lui envoya les abbés de Saint-Vincent près du Vulture, et de Saint-Benoît du mont Cassin, pour lui demander la conservation de la paix, mais Astolfe, sans même les écouter, les renvoya avec mépris à leurs monastères, leur faisant promettre de ne pas retourner au pape, qui, l'ayant appris, eut recours à Dieu suivant sa coutume.

## V. Monastère de Nonantule.

La reine Giseltrude, femme d'Astolfe, avoit

(1) Anast.

p. 211.

(2) Rub. Hist. Rav. I. IV,

(3) Sup. liv. XXXIV, n. 20.

un frère nommé Anselme, qui, après avoir été duc de Frioul, quitta le monde, et l'an sept cent cinquante, fonda le monastère de Fanan à sept lieues ou vingt-deux milles de Modène par la libéralité du roi son beau-frère (1). Après qu'Anselme y eut demeuré quelque temps, le roi lui donna encore la terre de Nonantule à deux lieues de Modène, qu'Anselme et ses moines défrichèrent par le travail de leurs mains, et y fondèrent une église et un monastère, la troisième année du règne d'Astolfe, c'est-à-dire l'an sept cent cinquante-deux. L'année suivante, l'église fut consacrée en l'honneur de tous les apôtres par ordre du pape Etienne II et par les mains de Sergius, archevêque de Ravenne. Astolfe confirma cette donation par une charte où il oblige seulement les moines à lui fournir quarante broquets au grand carême, et autant au carême de saint Martin, c'est-à-dire à l'avent. Astolfe alla à Rome avec Anselme, et offrit cette lettre sur le corps de saint Pierre pour marque de sa soumission au saint-siège. Le pape revêtit Anselme de l'habit monastique, lui donna le bâton pastoral, le consacrant abbé, et le recommanda à l'archevêque Sergius, qui étoit présent avec plusieurs autres évêques, car cette cérémonie se fit en plein concile. Le pape permit aussi à Anselme d'emporter le corps de saint Sylvestre. Ainsi on peut croire que la guerre que le roi des Lombards faisoit à Rome, avoit des intervalles pendant l'hiver. Saint Anselme fonda plusieurs hôpitaux, en l'un desquels on nourrissoit deux cents pauvres le premier jour de chaque mois, et on disoit tous les ans trois cents messes pour les vivants et pour les morts. Il gouverna cinquante ans le monastère de Nonantule, et eut sous sa conduite jusqu'à onze cent quarante-quatre moines, sans les enfants et les novices.

Après que le roi Astolfe eut renvoyé sans rien faire les deux abbés députés par le pape (2), Jean, silentiaire de l'empereur Constantin, arriva à Rome apportant des lettres pour le pape et pour le roi des Lombards, où il l'exhortoit à rendre les places qu'il avoit prises sur l'empire. Le pape l'envoya aussitôt à Ravenne trouver le roi qui, sans donner de réponse précise, se contenta d'envoyer un ambassadeur à Constantinople avec Jean. Le pape y envoya aussi des députés chargés de lettres où il prioit l'empereur, comme il avoit déjà fait plusieurs fois, de venir avec une armée délivrer Rome et l'Italie. Mais cette députation fut encore sans effet, et l'empereur Constantin n'envoya aucun secours.

## VI. Califes Abassides.

Ses troupes étoient occupées en Orient pour

(1) Acta sanct. Ben. t. 5, nit.

(2) Anast.

profiter de la division des musulmans, qui venoient de changer de maître (1). Car il s'éleva contre le calife Mérouan un parti puissant, dont le chef étoit Ibrahim, fils de Mahomet, fils d'Ali, chef de la maison d'Abas. Cet Abas étoit oncle de Mahomet, le prétendu prophète, au lieu qu'Ommia, chef de la branche régnante, n'étoit son parent qu'en un degré éloigné. Ibrahim fut reconnu iman à la Mecque l'an de l'hégire cent vingt-sept, de J.-C. sept cent quarante-quatre; mais, quatre ans après, il fut pris par Mérouan, qui le fit mourir. Son frère Abdalla, surnommé Aboulabas Saffah, soutint le parti, et fut reconnu calife à Coufa, en Arabie, l'an cent trente-deux, le vendredi douzième jour du troisième mois, qui revient au dernier octobre sept cent quarante-neuf (2). Il chassa Mérouan en Syrie, en Palestine et jusqu'en Egypte, où, dans le désespoir de ses affaires, il fit de grands maux aux chrétiens (3). Il en tint plusieurs dans les fers, entr'autres Chail ou Michel, patriarche jacobite d'Alexandrie, qu'il voulut plusieurs fois faire mourir, jusqu'à faire apporter l'épée toute prête. Enfin Mérouan fut pris et tué la même année cent trente-deux, sept cent cinquante de J.-C. En lui finit la race des califes Ommiades, qui avoit régné quatre-vingt-onze ans, depuis l'an quarante-un de l'hégire, quand Moavia fut reconnu calife (4). Alors Damas cessa d'être la capitale de cet empire. La maison d'Ommia se conserva seulement en Espagne, où Abdérame, petit-fils du calife Hicham, se retira l'an cent trente-six de l'hégire, sept cent cinquante-six de J.-C., et y fut reconnu émir-almouménin, c'est-à-dire prince des fidèles. Il s'établit à Cordoue, et régna trente-trois ans (5).

Abdalla Saffah ne régna que quatre ans et neuf mois, et mourut le dernier mois de l'an cent trente-six de l'hégire, c'est-à-dire en juin sept cent cinquante-quatre (6). Il fit patriarche jacobite d'Antioche un évêque, nommé Isaac, qui avoit été à son service avant qu'il fût calife, avec ordre de faire mourir quiconque s'y opposeroit, et à cette occasion il y eut deux métropolitains de tués. Isaac envoya sa lettre synodique à Michel, patriarche jacobite d'Alexandrie, le priant de le recevoir à sa communion, ou de le venir trouver. Michel ne voulut point le recevoir, et, comme il se préparoit à partir, la nouvelle vint en Egypte qu'Isaac étoit mort à Antioche, et qu'un nommé Athanase s'étoit intrus à sa place; mais il mourut le second jour, et un autre, nommé George, fut ordonné patriarche d'Antioche. Celui-ci fut chassé, peu de temps après, par le calife Abouljafar Almansor, successeur de Saffah, en faveur d'un évêque de ses amis, qu'il

(1) Elm. I. II, c. 1.

(2) C. 2.

(3) Isid. pac. p. 231.

(4) Sup. l. xxxix, n. 32.

(5) Theoph. an. 9, p. 357.

c. Rod. c. 18.

(6) Elm. p. 103.



mit à sa place, et qui n'écrivit point de lettre synodique au patriarche d'Alexandrie.

L'empereur Constantin profita donc de la guerre civile entre les Ommiades et les Abasides, et l'an sept cent cinquante-un, onzième de son règne, il prit Théodosiopole et Mélinite, et soumit les Arméniens (1). Alors Théodore, fils du vicaire de la petite Arménie, fut ordonné patriarche d'Antioche pour les melquites, à la place de Théophylacte, mort l'année précédente, et tint le siège vingt-trois ans (2).

#### VII. Conciles des iconoclastes.

Constantin, enflé de ces succès, tint plusieurs conseils contre la vénération des images, parlant tous les jours au peuple pour lui persuader de les abolir. Il préparait ainsi le concile qu'il assembla l'année suivante, sept cent cinquante-quatre, treizième de son règne, indiction septième. Il s'y trouva trois cent trente-huit évêques, à la tête desquels étoient Grégoire de Néocésarée, Théodose, évêque d'Ephèse, fils de l'empereur Absimare, et Sisinnius, surnommé Pastilas, évêque de Perge en Pamphylie (3). Il n'y avoit aucun patriarche, ni personne de la part des grands sièges de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche ou de Jérusalem. Le siège de Constantinople étoit vacant, car Anastase étoit mort, la même année, d'une maladie nommée en grec chorde, c'est-à-dire, nœud de boyau, qui lui faisoit rejeter les excréments par la bouche. Ce concile s'assembla dans le palais d'Hiérie, sur la côte d'Asie, vis-à-vis Constantinople, le dixième jour de février, et dura six mois, jusqu'au huitième d'août, où il passa dans l'église de Blaquerne (4). Alors l'empereur Constantin monta sur l'ambon, et tenant par la main le moine Constantin, évêque de Sylée, il cria à haute voix : Longues années à Constantin, patriarche œcuménique ! En même temps il le revêtit de l'habit sacré et du pallium. Ce même jour, fut terminé le concile, dont il ne nous reste que la définition de foi, qui a pour titre : Définition du grand et saint concile œcuménique.

Après un assez long préambule, le concile dit que Jésus-Christ nous a délivré de l'idolâtrie, et nous a enseigné l'adoration en esprit et en vérité (5). Mais, ajoute-t-il, le démon, ne pouvant souffrir la beauté de l'Eglise, a ramené l'idolâtrie insensiblement, sous l'apparence de christianisme, en persuadant d'adorer la créature, et de prendre pour Dieu un ouvrage auquel on donne le nom de Jésus-Christ (6). C'est pourquoi, comme le sauveur a envoyé autrefois ses apôtres pour la des-

truction des idoles, ainsi il a suscité maintenant ses serviteurs nos empereurs, imitateurs des apôtres, pour nous instruire et renverser les inventions du démon. C'est ainsi que ces évêques flatteurs se reconnoissent disciples des empereurs, dont l'un étoit un enfant de quatre ans, savoir : Léon, fils de Constantin, né le vingt-cinquième de janvier sept cent cinquante, et couronné le jour de la Pentecôte, sixième de juin sept cent cinquante-un (1). Ensuite ils déclarent qu'ils reçoivent les six conciles œcuméniques, les exprimant chacun en particulier, puis ils ajoutent : Ayant donc examiné soigneusement leur doctrine, nous avons trouvé que l'art illicite des peintres combat le dogme capital de notre salut, qui est l'incarnation de Jésus-Christ, et renverse les définitions des six conciles (2). La peinture établit l'erreur de Nestorius, qui divise Jésus-Christ en deux, et ne laisse pas d'appuyer celles d'Arius, de Dioscore, d'Eutiches et de Sévère, qui enseignent le mélange et la confusion des deux natures. Car le peintre, ayant fait une image, la nomme Christ : or le nom de Christ signifie tout ensemble Dieu et homme. Donc, ou le peintre a renfermé, comme il s'imagina, la divinité immense dans les bornes de la chair créée, ou il a confondu les deux natures unies sans confusion. Celui qui adore l'image est coupable des mêmes blasphèmes, et la même malédiction tombe sur l'un et sur l'autre.

Ils chercheront sans doute à s'excuser, en disant : Nous ne faisons l'image que de la chair, que nous avons vue et touchée, et qui a conversé avec nous (3). Mais ils retombent par là dans l'impie de Nestorius ; car il faut considérer que, selon les pères, la chair de Jésus-Christ, sitôt qu'elle a commencé d'être, a été la chair du verbe, sans jamais admettre aucune idée de séparation, mais prise toute entière par la nature divine, et entièrement divinisée. Comment donc en peut-elle être séparée ? Il en est de même de sa sainte âme. Sitôt qu'elle a été, ça été l'âme d'un Dieu, et jamais elle n'a été séparée de la divinité, même étant séparée de son corps. Comment donc ces insensés prétendent-ils peindre la chair de Jésus-Christ comme la chair d'un pur homme ? C'est supposer qu'elle subsiste par elle-même, et lui donner une autre personne, et par conséquent en ajouter une quatrième à la trinité.

La vraie image de Jésus-Christ est celle qu'il a faite lui-même, lorsque la veille de sa passion il prit le pain, le bénit, et, ayant rendu grâces, le rompit et le donna, disant : Prenez, mangez pour la rémission des péchés, ceci est mon corps. Et de même, en donnant le calice, il dit : Ceci est mon sang : faites ceci

(1) Theoph. an. 11, p. 358.

(2) Eutych. ann. t. 2, p. 399.

(3) 7. Conc. p. 18, E.

(4) Cang. C. P. lib. iv. c. 23. Vita Steph. Jun. p. 444.

Conc. Nic. 2, Act. 6, t. 7, p. 395.

(5) Conc. t. 7, p. 401.

(6) P. 408, 412.

(1) Theoph. an. 9, p. 357. D. an. 10, p. 358.

(2) Conc. p. 417, 420, 425, etc.

(3) P. 440.

en mémoire de moi (1) ; pour montrer qu'il n'a point choisi sous le ciel d'autre espèce ni d'autre forme, qui puisse représenter son incarnation. Et quelle a été en cela l'intention de Dieu infiniment sage ? sinon de nous montrer clairement ce qu'il a fait dans le mystère de son incarnation, c'est-à-dire que comme ce qu'il a pris de nous n'est que l'essence humaine sans substance personnelle, pour ne pas faire tomber sur la divinité une addition de personne, ainsi pour son image il nous a commandé d'offrir une matière choisie, qui est la substance du pain, mais sans forme ni figure humaines, de peur que l'idolâtrie ne s'introduisit. Donc, comme le corps naturel de Jésus-Christ est saint, étant divinisé, de même il est évident que ce qui est son corps par institution, c'est-à-dire sa sainte image, est sanctifié d'une certaine manière et divinisé par la grâce. Car c'est ce que Jésus-Christ a voulu faire, afin que, comme il a divinisé la chair qu'il a prise par une sanctification qui lui est propre et naturelle en vertu de l'union, ainsi le pain de l'eucharistie, comme étant la vraie image de la chair naturelle, devint un corps divin, étant sanctifié par l'avènement du Saint-Esprit et la médiation du prêtre, qui fait l'oblation, et rend saint ce pain qui étoit commun. Au reste, comme la chair vivante du Seigneur a reçu l'onction du Saint-Esprit, qui est la divinité, ainsi ce pain divin a été rempli du Saint-Esprit avec le calice de son sang vivifiant. Il a donc été démontré que c'est la vraie image de l'incarnation de Jésus-Christ, qu'il nous a de sa propre bouche enseigné de faire.

On verra dans la suite comment les catholiques réfutèrent cette objection, et tous les autres sophismes de ce concile (2). Cependant on peut remarquer qu'il suppose qu'on adore l'eucharistie, en disant que Jésus-Christ n'y fait pas paroître sa figure humaine, de peur de donner lieu à l'idolâtrie, et qu'il le nomme un pain divin et un corps divin, et le calice du sang de Jésus-Christ, qu'il reconnoît que le Saint-Esprit y descend, et que c'est un sacrifice offert par un prêtre. La définition du concile continue ainsi.

#### VIII. Condamnation des images.

Mais ce que l'on appelle fausement des images ne vient pas de la tradition de Jésus-Christ, des apôtres ou des pères, elles n'ont point de prières particulières pour les sanctifier, et demeurent profanes et méprisables comme le peintre les a faites. Que si l'on demande pourquoi nous condamnons les images de la mère de Dieu, et des saints, qui sont de purs hommes, sans avoir la nature divine comme Jésus-Christ, nous dirons que l'Eglise

est entre le judaïsme et le paganisme, et rejette les cérémonies de l'un et de l'autre, du judaïsme les sacrifices sanglants, du paganisme la fabrication et le service des idoles, dont l'art détestable de la peinture est la source (1). Car, n'ayant point d'espérance de la résurrection, ils ont inventé cette illusion pour rendre présent ce qui ne l'étoit point. Mais pour les saints qui vivent avec Dieu, c'est leur faire injure que de les représenter avec une matière morte par l'art des païens.

Le concile rapporte ensuite quelques passages de l'Ecriture, pour autoriser sa définition, et quelques passages des pères (2), savoir, de saint Epiphane, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostôme, de saint Athanase, de saint Amphiloque, de Théodore d'Ancyre, d'Eusèbe de Césarée, en Palestine. Après quoi il conclut qu'on doit rejeter de l'Eglise, avec abomination, toute image peinte de quelque manière que ce soit, et défend à toute personne à l'avenir d'en faire aucune, l'adorer, la dresser dans une église, ou dans une maison particulière, ou la cacher, sous peine, aux évêques, aux prêtres et aux diacres, de déposition ; aux moines et aux laïques, d'anathème, sans préjudice des peines portées par les lois impériales. Mais il ajoute que, sous prétexte de cette défense des images, aucun de ceux qui gouvernent les églises ne pourra s'emparer des vases sacrés, ni des habits, des voiles, et des autres meubles destinés au service divin. Que s'il veut les changer, il ne le pourra que du consentement du patriarche de Constantinople, et par ordre de l'empereur, afin que ce ne soit pas un prétexte de défigurer les églises. Il est défendu aussi aux magistrats et à tous les laïques d'abuser de ce prétexte, pour se rendre maîtres des églises, et les réduire en servitude comme quelques-uns avoient fait.

Le concile prononce ensuite plusieurs articles en forme de canons avec anathème à chacun, dont les premiers ne contiennent que la doctrine catholique sur la trinité et l'incarnation (3). Mais il y en ajoute plusieurs contre les images de Jésus-Christ et des saints. Toutefois il reconnoît que la Sainte-Vierge est au-dessus de toutes les créatures, et qu'on doit avoir recours à son intercession, comme très-puissante auprès de Dieu ; et que tous les saints qui ont vécu sous la loi de nature, la loi écrite, ou la loi de grâce, doivent être honorés et priés suivant la tradition ecclésiastique.

Après cela, les empereurs Constantin et Léon, car on les fait toujours parler ensemble suivant l'usage, demandèrent au concile si le décret qui venoit d'être lu étoit publié du consentement de tous les évêques (4). Ils répondirent : Nous croyons tous ainsi, nous en sommes tous

(1) P. 452, 456, 457, 461, 464, 473, 505, 508.

(2) P. 5, 6, 513, 524, 528.

(3) P. 532, 533.

(1) P. 445.

(2) Lib. v, XLIII, n. 36.

512.



d'accord, nous avons souscrit avec joie. Ils firent ensuite plusieurs acclamations à l'honneur des empereurs, les louant entre autres choses d'avoir aboli l'idolâtrie. Enfin ils prononcèrent anathème nommément contre saint Germain de Constantinople, Georges de Chypre et saint Jean Damascène, en ces termes : Anathème à Germain, double en ses sentiments, et adorateur du bois ! Anathème à George, son complice, falsificateur de la foi de nos pères ! Anathème à Mansour, maudit et favorable aux Sarrasins ! Anathème à Mansour, adorateur d'images et faussaire ! Anathème à Mansour, injurieux à Jésus-Christ, et traître à l'empire ! anathème à Mansour, docteur d'impie et mauvais interprète de l'Écriture. La trinité les a déposés tous trois. Tel est le décret du faux concile de Constantinople, tenu par les iconoclastes.

Le vingtième du même mois d'août, sept cent cinquante-quatre, l'empereur Constantin alla dans la place publique avec le nouveau patriarche Constantin et les autres évêques ; et ils publièrent le nouveau décret du concile, répétant les anathèmes contre Germain, George et Jean Mansour (1). Ce décret étant porté dans les provinces, on voyoit partout les catholiques consternés, et les iconoclastes changer les vases sacrés, et défigurer les églises. On brûloit les images, on battoit ou on enduisoit les murailles qui en étoient peintes, mais on conservoit celles qui n'avoient que des arbres, des oiseaux ou des bêtes, principalement les représentations des spectacles profanes, comme des chasses, ou des courses de chevaux (2).

#### IX. Le pape appelle les François.

Cependant Astolfe, roi des Lombards, menaçoit les Romains de les passer tous au fil de l'épée s'ils ne se soumettoient à sa puissance (3). Le pape les exhorta à implorer la miséricorde de Dieu, fit une procession où l'on portoit plusieurs reliques, entre autres une image de Jésus-Christ, que l'on croyoit n'avoir point été faite de main d'homme. Le pape la portoit sur ses épaules, marchant nu-pieds comme tout le peuple qui avoit la cendre sur la tête, et poussoit de grands gémissements. On avoit attaché à la croix le traité de paix que le roi des Lombards avoit rompu. Le pape établit de semblables processions tous les samedis.

Enfin, voyant qu'il ne pouvoit retenir le roi des Lombards, ni par prières, ni par présents, après lui en avoir fait d'immenses par plusieurs fois, voyant d'ailleurs qu'il ne recevoit aucun secours de l'empereur, il résolut de s'adresser aux François à l'exemple de ses prédécesseurs, Grégoire III et Zacharie. Ainsi

le pape Etienne écrivit au roi Pépin une lettre pleine de vives expressions de douleur, qu'il envoya secrètement par un pèlerin. Puis par une autre lettre il lui manda : Envoyez vous-même des ambassadeurs à Rome, pour m'engager à vous aller trouver.

Le roi Pépin envoya sa réponse, par laquelle il accordoit au pape tout ce qu'il demandoit (1). Le porteur fut Droctegand, premier abbé de Gorze, que le pape renvoya au roi, avec une lettre qui ne contient que des actions de grâces, se rapportant du surplus à Droctegand, à qui il s'étoit expliqué de vive voix (2). Le pape écrivit en même temps à tous les ducs des François, les exhortant de venir au secours de saint Pierre, qu'il nomme leur protecteur, et leur promettant de sa part la rémission de leurs péchés, le centuple en ce monde, et la vie éternelle en l'autre.

Cependant le silentiaire Jean revint de Constantinople avec les légats que le pape y avoit envoyés, rapportant les propositions du roi des Lombards, et une lettre de l'empereur, par laquelle il ordonnoit au pape d'aller trouver ce roi, pour retirer de ses mains Ravenne et les villes qui en dépendoient. C'est tout le secours que l'empereur envoyoit à l'Italie. Le pape envoya au roi Astolfe demander un sauf-conduit pour lui et pour sa suite. Au retour de son député, arrivèrent ceux du roi Pépin. Chrodegang, évêque de Metz, et le duc Auctaire, qui avoient ordre de mener le pape au roi leur maître, comme il l'avoit demandé.

Chrodegang étoit né en Hasbagne, qui est à peu près le Brabant, de la première noblesse des François (3). Il fut élevé à la cour de Charles-Martel, et y exerça la charge de référendaire. Il étoit bien fait, éloquent, même en latin, outre sa langue naturelle qui étoit la teutonique. Sa charité étoit grande pour nourrir et protéger les pauvres. Il fut élu évêque de Metz l'an sept cent quarante-deux, et gouverna cette église pendant vingt-trois ans et cinq mois ; il fonda plusieurs monastères, à qui il donna de grands biens, entre autres celui de Gorze, vers l'an sept cent quarante-huit, qui fut depuis une école célèbre ; Chrodegang étant donc arrivé à Rome avec Auctaire, ils trouvèrent le pape prêt à partir pour aller trouver le roi des Lombards.

#### X. Le pape passe en Lombardie.

En effet, il sortit de Rome le quatorzième jour d'octobre, indiction septième, l'an sept cent cinquante-trois, suivi de plusieurs habitants de Rome et des autres villes, qui pleuroient et s'efforçoient de le retenir, voyant le péril où il s'exposoit, d'autant plus qu'il ne

(1) Acta SS. Ben. tom. 4, p. 205. Coint. an. 753, n. 52. (2) Epist. 1. Steph. Caro. 10. (3) Boll. 6, Mart. t. 6, p. 452.

se portoit pas bien ; mais il se confioit en Dieu, et recommandoit à saint Pierre son troupeau. Quand il fut proche de Pavie, le roi Astolfe envoya lui dénoncer qu'il ne fût pas assez hardi pour lui parler de rendre Ravenne, l'exarchat ou les autres places de l'empire, que lui ou les rois ses prédécesseurs avoient prises ; mais le pape fit réponse qu'aucune crainte ne l'empêcheroit de les demander. Etant arrivé, il donna au roi de grands présents, et le pria instamment de restituer à chacun ce qui lui appartenait. Astolfe demeura ferme dans son refus, et l'ambassadeur de Constantinople n'en obtint pas davantage.

Mais ceux du roi Pépin pressèrent fortement le roi Astolfe de laisser passer le pape pour aller en France. Astolfe surpris de cette proposition fit venir le pape, et lui demanda s'il étoit résolu à ce voyage. Le pape lui déclara franchement que c'étoit son dessein ; de quoi Astolfe extrêmement irrité lui envoya secrètement de ses gens pour l'en détourner ; enfin il fut obligé d'y consentir, et le pape partit de Pavie le quinzième de novembre, indiction septième, la même année sept cent cinquante-trois, accompagné de George, évêque d'Ostie, Vicaire, évêque de Nomente, quatre prêtres, trois diacres, et quelques autres clercs de l'église romaine. Après qu'il fut parti le roi des Lombards s'efforça encore de rompre son voyage ; ce qui l'obligea de se presser d'arriver au passage des Alpes de la frontière de France ; et quand il y fut, il rendit grâces à Dieu de l'avoir mis en sûreté.

#### XI. Le pape en France.

Continuant sa marche, il arriva au monastère de Saint-Maurice en Valais, où on étoit convenu que le roi Pépin se trouveroit. Après que le pape y eut attendu quelque temps, arrivèrent l'abbé Fulrad archi-chapelain du palais, et le duc Rotard envoyés par le roi pour prier le pape de venir plus avant en France, et ils le conduisirent lui et toute sa suite avec grand honneur. Le roi Pépin étoit à Thionville, quand il apprit que le pape avoit passé les Alpes (1). Il en eut une grande joie, et envoya au devant Charles, son fils aîné âgé de douze ans, pour l'accompagner jusqu'à Ponthyon en Champagne, où le roi devoit le recevoir ; quand le pape en fut à trois milles ou une lieue, le roi vint au devant de lui, et l'ayant joint descendit de cheval, et se prosterna avec la reine sa femme, ses enfants et les seigneurs de sa cour (2). Il marcha même quelque temps à côté de son cheval, lui servant d'écuyer. Le pape et tous les siens rendirent grâces à Dieu, chantant à haute voix des hymnes et des cantiques spirituels jusqu'à Ponthyon, où ils arri-

(1) Fredeg. contin. 4, c. 119. Annal. Metens. an. 753. (2) Duch. t. 3, p. 276. (3) Anast.

vèrent le jour de l'Épiphanie, sixième janvier l'an sept cent cinquante-quatre.

En arrivant le pape fit de grands présents au roi et aux seigneurs ; mais le lendemain il parut avec tout son clergé sous la cendre et le cilice, et se prosterna aux pieds du roi Pépin, le conjurant par la miséricorde de Dieu, et par les mérites de saint Pierre et de saint Paul, de le délivrer lui et le peuple romain de la domination des Lombards ; et il demeura en cette posture, jusqu'à ce que Pépin et les seigneurs lui eussent tendu la main ; car il voulut que le roi lui-même le relevât de terre en signe de délivrance dont il l'assuroit (1). Ensuite le pape et le roi s'assirent dans l'oratoire, où le pape réitéra sa prière, et le roi lui promit avec serment de suivre en tout ses avis, et de faire rendre l'exarchat de Ravenne et les places de l'empire. Mais à cause de l'hiver il envoya le pape avec sa suite au monastère de Saint-Denis près de Paris, et prit grand soin qu'il y fût logé commodément. Cependant il envoya des ambassadeurs au roi des Lombards, le priant par le respect des saints apôtres, de ne point exercer d'hostilités contre Rome, et de ne point obliger les Romains à des superstitions contraires à leurs lois. Mais cette ambassade fut sans effet.

#### XII. Assemblée de Quiercy.

Le roi Pépin célébra à Carisiac ou Quiercy-sur-Oise la fête de Pâques, qui, cette année sept cent cinquante-quatre étoit le quatorzième d'avril (2). Il tint l'assemblée de tous les seigneurs de son royaume, et y résolut le voyage d'Italie, pour le secours du pape qui étoit présent, et répondit en ce lieu à divers points de discipline, sur lesquels il fut consulté. Sa réponse contient dix-neuf articles : dix sur le mariage, cinq sur le baptême, quatre touchant le clergé. Les questions sur le mariage regardent son indissolubilité. Il y est défendu d'épouser sa commère, soit de baptême, soit de confirmation ; ce qui montre qu'à la confirmation il y avoit aussi des parrains (3). On met en pénitence le prêtre qui, ayant de l'eau, a baptisé avec du vin ; mais on l'excuse s'il n'y avoit point d'eau. Ce n'est pas que ce baptême soit approuvé, mais le prêtre est exempt de peine canonique. On approuve le baptême donné en cas de nécessité en versant de l'eau sur la tête avec une coquille ou avec les mains. La consultation fait voir que cette manière de baptiser par infusion, aujourd'hui la plus commune, étoit rare alors ; et que l'on baptisoit d'ordinaire par immersion. On voit que plusieurs prêtres doutoient de la validité de leur ordination ; ce qui venoit de ces faux évêques dont se plaignoit saint Boniface. Le pape

(1) Anast. 1650. (2) Anast. T. 6, Conc. p. (3) C. 4, 11, 12.

(1) Theoph. an. 13, pag. 359. (2) Vit. Steph. p. 445. (3) Anast. in Steph.



Etienne résolut la plupart des questions proposées, par les autorités ou les anciennes décrétales de saint Léon, de saint Innocent, de saint Sirice, ou des canons de Chalcedoine, d'Antioche, de Néocésarée, de Carthage; en cette même assemblée de Quiercy, le roi Pépin fit une donation au pape Etienne et à l'église romaine de plusieurs villes et territoires d'Italie usurpés par les Lombards, et la fit tant en son nom, que des deux princes Charles et Carloman ses enfants (1).

Cependant, Carloman, frère du roi Pépin, arriva en France (2). Le roi Astolfe avoit obligé l'abbé du mont Cassin à le faire sortir du monastère pour ce voyage, dont le motif étoit, que Carloman détournât le roi son frère de marcher en Italie. Il y fit tous ses efforts, mais Pépin demeura ferme dans sa résolution, et de concert avec le pape, il renferma Carloman dans un monastère à Vienne, pour y vivre suivant sa profession. Carloman y mourut l'année suivante sept cent cinquante-cinq, et Pépin renvoya son corps au mont Cassin, dans un cercueil d'or avec de grands présents (3).

#### XIII. Maladie du pape.

Le pape étant revenu à Saint-Denis, y tomba malade de la fatigue de son voyage et de l'inégalité des saisons, et fut réduit à une telle extrémité, que ceux de sa suite, aussi bien que les François, désespéroient de sa vie; mais ayant mis sa confiance en Dieu, un matin comme on croyoit le trouver mort, on le trouva guéri (4). On rapporte une lettre de lui, où il raconte qu'étant en prière dans l'église de Saint-Denis sous les cloches, il vit devant l'autel saint Pierre et saint Paul avec saint Denis, à qui saint Pierre dit qu'on lui accorderoit la santé du malade (5); que saint Denis, tenant un encensoir et une palme, accompagna d'un prêtre et d'un diacre, vint le trouver, et lui dit: La paix soit avec vous, mon frère, ne craignez point, vous retournerez heureusement à votre siège. Levez-vous, et consacrez cet autel en l'honneur de Dieu et de ses apôtres que vous voyez, en célébrant une messe d'action de grâces. Le pape, se sentant guéri, voulut aussitôt accomplir cet ordre; les assistants disoient qu'il révoit. C'est pourquoi il leur raconta sa vision, et ensuite au roi et aux seigneurs. C'étoit l'an sept cent cinquante-quatre, le vingt-septième juillet et le lendemain vingt-huit, qui étoit un dimanche, le pape fit la consécration de l'autel qui lui avoit été ordonnée.

#### XIV. Second sacre de Pépin.

Dans cette même messe, il fit un autre céré-

(1) Anast. in Had. Inf. l. XLVI, n. 5. (2) Anast. in Steph. Act. SS. Be. t. 4, p. 127. (3) Leo Chr. Cass. lib. 1, c. 7. (4) Anast. T. 6, Conc. p. 1649. (5) T. 6, Conc. p. 1649.

monie plus remarquable, car il consacra de nouveau pour rois de France, par l'onction de l'huile, Pépin et ses deux fils Charles et Carloman, avec la reine Bertrade, et défendit aux seigneurs françois, de l'autorité de saint Pierre sous peine d'excommunication, que jamais eux ni leurs descendants se donnassent des rois d'une autre race (1). Childéric, dernier roi de la première race, étoit mort cette année dans le monastère de Sitiu: ce qui peut être l'occasion de ce nouveau sacre de Pépin. Le pape donna en même temps au roi et à ses deux fils le titre de patrices des Romains, pour les engager à la protection de Rome (2). On croit aussi que le baptême des deux jeunes princes avoit été différé jusqu'alors, et que le pape fut leur parrain (3); car en plusieurs de ses lettres, il nomme le roi Pépin son compère spirituel, la reine Bertrade sa commère, et les deux princes ses enfants spirituels. Ces noms, comme sacrés par la religion, étoient alors des titres d'honneur. Le roi Pépin avoit eu dessein de répudier la reine Bertrade; mais le pape l'en détourna par des avis salutaires auxquels Pépin se rendit, et peut-être fut-ce la raison de sacrer avec lui cette princesse (4). Le pape donna de grands privilèges à l'abbaye de Saint-Denis, et laissa sur l'autel qu'il avoit consacré son pallium, que l'on conserve encore dans ce monastère. Ce fut aussi pendant ce séjour du pape Etienne en France, que les clercs de sa suite, à la prière de Pépin, enseignèrent aux François à mieux chanter, et ce chant se répandit ensuite en plusieurs églises.

#### XV. Guerre en Lombardie.

Quoique la guerre de Lombardie fût résolue, le roi Pépin par le conseil du pape envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs au roi Astolfe, pour lui offrir la paix, s'il vouloit rendre à l'Eglise et à l'empire ce qu'il avoit usurpé, lui promettant même de grands présents (5); comme il persista dans son refus, Pépin marcha contre lui; mais quand ses troupes furent à moitié chemin, il envoya encore vers le roi des Lombards, à la prière du pape, qui vouloit éviter l'effusion du sang des chrétiens; et qui de son côté lui écrivit, le conjurant par tous les mystères, et par le jour du jugement, de faire justice à l'Eglise et à l'empire. Astolfe ne répondit au roi que par des menaces. Pépin fit donc avancer ses troupes, força les passages des Alpes, et réduisit Astolfe à s'enfermer dans Pavie, où il l'assiégea. Alors le pape le pria encore d'épargner le sang chrétien: on fit un traité entre les Romains, les François et les Lombards, par lequel Astolfe et tous les seigneurs de sa nation promirent

(1) Frag. ap. Gr. Tur. p. 961. (2) Coint. an. 754, n. 38. (3) Ibid. n. 57. (4) Steph. 3, Ep. 3, t. 6, Conc. p. 178. B. Hild. Areo. Valaf. c. 25. (5) Anast.

sous de grands serments, et par écrit, de rendre incessamment Ravenne et plusieurs autres villes. Après quoi Pépin se retira, emmenant les otages des Lombards, nonobstant les remontrances du pape, qui le conjuroit de ne se point fier à leurs paroles, et de faire exécuter le traité en sa présence.

Le pape Etienne retourna à Rome, accompagné du prince Jérôme, frère de Pépin, de l'abbé Fulrad, et d'autres seigneurs, que Pépin lui avoit donnés pour le conduire (1). Quand il arriva au champ de Néron auprès le Vatican, il trouva des évêques et des clercs qui venoient au devant de lui en chantant et portant des croix, suivis d'une grande multitude de peuple, criant: Dieu soit loué, notre pasteur est venu: c'est notre salut après Dieu (2). Le pape apporta de France des reliques de saint Denis pour lesquelles il fonda un monastère de moines grecs.

Ce qu'il avoit prévu arriva, et, quand Pépin fut repassé en France, Astolfe, bien loin de rendre les places qu'il avoit promises, recommença à maltraiter les Romains (3). Le pape en avertit le roi Pépin par une lettre dont il chargea l'abbé Fulrad, et il y parle ainsi (4): Je vous conjure par le Seigneur notre Dieu, sa glorieuse mère, toutes les vertus célestes, et saint Pierre qui vous a sacrés rois (car la lettre est aussi adressée aux princes ses enfants) de faire tout rendre à la sainte Eglise de Dieu, suivant la donation que vous avez offerte à saint Pierre votre protecteur; et de ne vous plus fier aux paroles trompeuses de ce roi et de ses grands. Car nous avons remis entre vos mains les intérêts de la sainte Eglise; et vous rendrez compte à Dieu et à saint Pierre au jour du terrible jugement comment vous les aurez défendus. C'est à vous que cette bonne œuvre a été réservée depuis tant de temps: aucun de vos pères n'a été honoré d'une telle grâce. C'est vous que Dieu a choisi pour cet effet, par sa prescience, de toute éternité. Car ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés (5). C'est ainsi que le pape Etienne applique les paroles de saint Paul à des affaires temporelles. Il se remet à Fulrad, et ceux qui l'accompagnoient, pour raconter au roi le détail de ce que souffroient les Romains.

Quelque temps après, le pape envoya au roi Pépin Vilcaire, évêque de Nomente, avec une autre lettre, où il ajoute de nouveaux tours d'éloquence, pour le presser, en disant (6): C'est pour cela que le roi des rois vous a soumis tant de peuples, afin que vous releviez la sainte Eglise. Car il pouvoit la défendre d'une autre manière, s'il lui eût plu; mais il a voulu éprouver votre cœur. C'est pourquoi il nous a

(1) Anast. ap. Coint. an. 754, n. 75. (2) Hild. Areop. (3) Anast. (4) Ep. 7, Cod. Carol. (5) Rom. viii, 50. (6) Epist. 9, Cod. Carol.

commandé d'aller vers vous, et de faire un si grand voyage au travers de tant de fatigues et de périls. Et ensuite. Sachez que le prince des apôtres garde votre promesse; et si vous ne l'accomplissez, il la représentera au jour du jugement. Là seront inutiles les excuses les plus ingénieuses.

#### XVI. Siège de Rome.

Cependant Astolfe faisoit avancer ses troupes, et le premier jour de janvier sept cent cinquante-cinq, elles parurent devant Rome qu'il tint assiégée trois mois, ravageant par le fer et par le feu tous les dehors, et donnant des assauts tous les jours. Il fit même fouiller en plusieurs cimetières, et enlever des corps saints (1). Sept semaines après ce commencement du siège, le pape envoya en France par mer, et avec grand peine l'évêque George et le comte de Tomaric avec l'abbé Vernier, que le roi avoit envoyé à Rome, et qui pendant le siège endossoit la cuirasse, et montoit la garde sur les murailles. Ils étoient chargés de deux lettres, l'une adressée au roi Pépin, l'autre aux princes ses enfants et à tous les François ecclésiastiques et laïques, en son nom et de tous les Romains, qui ne contiennent rien qui ne soit dans la première (2). Elles commencent ainsi: Nous sommes environnés d'une tristesse si amère, et pressés d'une angoisse si extrême; la continuité de nos maux nous tire tant de larmes, qu'il nous semble que les éléments même doivent le raconter. Ensuite les Romains font ainsi parler Astolfe: Ouvrez-moi la ville et livrez-moi votre pape: sinon je renverserai vos murailles, et vous passerai tous au fil de l'épée, et je verrai qui pourra vous tirer de mes mains. Ensuite, parlant des Lombards: Ils ont brûlé les églises, brisé et brûlé les images; ils ont mis dans leurs sacs impurs les dons sacrés, c'est-à-dire le corps de Notre Seigneur, et les mangeoient après s'être remplis de viande. Ils ont emporté les voiles et les ornements des autels pour leur usage. Ils ont déchiré de coups les moines, et violé les religieuses, dont ils ont tué quelques-unes. Ils ont brûlé les fermes de Saint-Pierre, et de tous les Romains, emmené les bestiaux, coupé les vignes jusqu'à la racine, foulé les moissons, en sorte qu'il ne nous reste plus de quoi vivre. Ils ont égorgé quantité de serfs de saint Pierre et des Romains, et emmené les autres en captivité, jusqu'à arracher du sein de leur mère les enfants à la mamelle pour les égorger. Les païens mêmes n'ont jamais fait tant de maux.

#### XVII. Lettres au nom de saint Pierre.

Enfin le pape, usant en cette extrémité d'un

(1) Anast. Ep. 4, etc. 6, Car. Steph. Ep. 4, t. 6, Conc. Carol. p. 1635. (2) Ep. 4, etc. 6, Cod.



artifice sans exemple devant ni après dans toute l'histoire de l'Eglise, écrivit au roi et aux François une lettre au nom de saint Pierre, le faisant parler lui-même, comme s'il eût encore été sur la terre (1). Le titre, imité des épîtres canoniques, commence, ainsi : Pierre appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, fils du Dieu vivant. Il fait parler avec lui la vierge, les anges, les martyrs et tous les autres saints, afin que les François viennent promptement au secours de la source de leur régénération, et de leur mère spirituelle. Je vous conjure, dit-il, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome et mon peuple soient plus long-temps déchirés par les Lombards; afin que vos corps et vos âmes ne soient pas déchirés dans le feu éternel, ni que les brebis du troupeau que Dieu m'a confié soient dispersées, de peur qu'il ne vous rejette, et vous disperse comme le peuple d'Israël. Et ensuite : Si vous m'obéissez promptement, vous en recevrez une grande récompense en cette vie, vous surmonterez tous vos ennemis, vous vivrez long-temps, mangeant les biens de la terre, et vous aurez sans doute la vie éternelle : autrement sachez que par l'autorité de la sainte trinité et la grâce de mon apostolat, vous serez privés du royaume de Dieu et de la vie éternelle. Cette lettre est importante pour connaître le génie de ce siècle-là, et jusqu'où les hommes les plus graves savoient pousser la fiction quand ils la croyoient utile. Au reste elle est pleine d'équivoques comme les précédentes. L'Eglise y signifie, non l'assemblée des fidèles, mais les biens temporels consacrés à Dieu : le troupeau de Jésus-Christ sont les corps, et non pas les âmes; les promesses temporelles de l'ancienne loi sont mêlées avec les spirituelles de l'Evangile, et les motifs les plus saints de la religion employés pour une affaire d'état.

## XVIII. Donation de Pépin.

Pépin se rendit à des instances si pressantes : il marcha en Lombardie avec toutes ses troupes, et lorsqu'il étoit prêt à y entrer, arrivèrent à Rome des ambassadeurs de l'empereur Constantin, savoir, Grégoire, premier secrétaire, et Jean, silencieux, envoyés par le roi Pépin (2). Le pape les avertit de sa marche qu'ils eurent peine à croire, et les envoya en France accompagnés d'un légat de sa part. Ils prirent la mer, et arrivèrent promptement à Marseille, où ils apprirent que Pépin étoit déjà sur les terres des Lombards. Affligés de cette nouvelle, ils s'efforcèrent de retenir par artifice le légat du pape à Marseille; et l'empêcher d'aller trouver le roi de France, mais ils ne purent y réussir. Grégoire, l'un des ambassadeurs, prit donc les devants, et ayant joint Pépin près de Pavie, il le pria instamment avec de

(1) Steph. Ep. 5, Cod. Car. 3. (2) Anast.

grandes promesses, de rendre à l'empereur Ravenne et les autres places de l'exarchat. Mais le roi, étant engagé par la donation qu'il avoit faite à Quiercy, répondit qu'il ne souffriroit en aucune manière que ces places fussent aliénées de la puissance de saint Pierre et du droit de l'Eglise romaine, assurant même avec serment que ce n'étoit pour la considération d'aucun homme qu'il s'étoit exposé à tant de combats, mais pour l'amour de saint Pierre et le pardon de ses péchés, et que quelques trésors qu'on lui pût offrir, on ne lui persuaderoit jamais d'ôter à saint Pierre ce qu'il lui avoit donné.

Après cette réponse, il envoya l'ambassadeur de l'empereur à Rome par un autre chemin, et pressa tellement le siège de Pavie, que le roi des Lombards lui demanda quartier, et promit d'exécuter le traité de l'année précédente, et de rendre toutes les places (1). Le roi en fit une donation à saint Pierre, à l'Eglise romaine et à tous les papes à perpétuité; et elle fut gardée dans les archives de cette Eglise. Pour lui il retourna en France, laissant la commission de retirer les places à l'abbé Fulrad son conseiller, qui se rendit à Ravenne avec des députés du roi Astolfe, et ensuite dans toutes les villes de la Pentapole et de l'Emilie, dont il emporta les clefs à Rome, et les posa avec la donation du roi Pépin sur la confession de saint Pierre. Il mit ainsi le pape en possession de toutes ces villes au nombre de vingt-deux, savoir, Ravenne, Rimini, Pésaro, Fano, Cesène, Sinigaille, Jesi, Forlimpopoli, Forli, Castrocaro, Monte-Feltro, Acerragio, que l'on ne connoît plus, Mont-Lucari, que l'on croit être Nocera, Serravalle, San-Marigni, Bobbio, Urbino, Caglio, Luccoli près de Candiano, Eugubio, Comacchio et Narni. C'est le dénombrement qu'en fait Anastase. Et voilà le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Eglise romaine.

## XIX. Eglise d'Utrecht.

Saint Boniface, archevêque de Mayence, ayant appris l'élection du pape Etienne II, lui écrivit pour lui demander la communion du saint-siège, ses avis et sa protection, à l'exemple de ses trois prédécesseurs, les deux Grégoire et Zacharie (2). Il dit qu'il y a trente-six ans qu'il est légat du saint-siège; ce qui marque l'an sept cent cinquante-quatre, à compter depuis l'an sept cent dix-huit. Il ajoute (3) : Je vous prie de ne pas trouver mauvais que j'aie envoyé si tard vers vous. J'ai été occupé à réparer plus de trente Eglises, que les païens nous ont brûlées.

Quelque temps après saint Boniface écrivit encore au pape Etienne en ces termes (4) : Du temps de Sergius, un prêtre d'une grande

(1) Cont. 4, Fredeg. n. 121. (2) Ep. 91.

(3) Sup. l. XLII, n. 34. (4) Epist. 97, Sup. XLII, n. 1.

vertu, nommé Villebrod, autrement Clément, étant venu à Rome, le pape l'ordonna évêque, et l'envoya prêcher la nation païenne des Frisons. Il en convertit la plus grande partie pendant cinquante ans qu'il y prêcha, ruina les temples des idoles, bâtit des Eglises, une entre autres en l'honneur de saint sauveur, dont il fit son siège épiscopal dans la ville d'Utrecht. Il y demeura jusqu'à une extrême vieillesse, substitua un évêque à sa place et finit en paix. Carloman, prince des François, me recommanda l'Eglise d'Utrecht pour y ordonner un évêque : ce que je fis. Maintenant l'évêque de Cologne soutient que ce siège lui appartient, à cause d'une petite Eglise dans Utrecht, que Villebrod trouva ruinée jusqu'aux fondements, et l'ayant rebâtie, la dédia en l'honneur de saint Martin. Il rapporte que le roi Dagobert avoit donné la ville d'Utrecht avec cette Eglise ruinée à l'Eglise de Cologne, à condition que l'évêque de Cologne convertiroit les Frisons, ce qu'il n'a point fait. Il ne les a pas même prêchés, et ils sont demeurés païens jusqu'à la mission de Villebrod. Maintenant l'évêque de Cologne veut s'attribuer Utrecht, et en supprimer le siège épiscopal. Je lui ai répondu que la commission du saint-siège pour y établir un évêque qui prêche à la nation des Frisons étoit plus considérable que la fondation d'une petite Eglise ruinée, et abandonnée par la négligence des évêques de Cologne; mais il n'en demeure pas d'accord. Ayez donc la bonté de me mander si vous approuvez ma réponse, et de faire copier dans les archives de cette Eglise tout ce que le pape Sergius a écrit à ce sujet à l'évêque Villebrod; ou, si vous en jugez autrement, me le faire savoir, afin que je m'y conforme (1). L'évêque de Cologne étoit alors Hildebert, qui venoit de succéder à Hildégaire, tué par les Saxons, auxquels le roi Pépin l'avoit envoyé pour traiter de la paix.

## XX. Lulle, archevêque de Mayence.

Ce fut peut-être cette entreprise de l'évêque de Cologne qui obligea saint Boniface à retourner en Frise, bien que chargé d'années et d'infirmités. Mais il n'entreprit ce voyage que de concert avec le roi; et, après avoir converti et baptisé en Frise grand nombre de païens, il revint au bout d'un assez long temps à ses Eglises de Germanie, la dixième année de la fondation de Fulde, c'est-à-dire l'an sept cent cinquante-quatre. L'année suivante il retourna en Frise; mais, avant que de partir, il se pourvut d'un successeur dans le siège de Mayence, et ce fut le prêtre Lulle, un de ses plus fidèles disciples (2). Il étoit né en Angleterre, et avoit été moine dans le monastère de Maldube ou Malmesbury. Il passa en Germa-

(1) Coint. an. 753, n. 30, etc. Ann. Fuld. an. 753. (2) Act. sanct. Ben. t. 4, 392.

nie vers l'an sept cent trente-deux, avec quelques autres, à la prière de saint Boniface, pour l'aider en ses travaux apostoliques. Etant déjà prêtre, il fut envoyé à Rome par saint Boniface vers le pape Zacharie, en sept cent cinquante-un, comme il a été dit (1), et trois ans après ordonné évêque, en sept cent cinquante-quatre, suivant la permission que le même pape avoit donnée à saint Boniface de se choisir un successeur. Pour faire agréer ce choix au roi Pépin, saint Boniface écrivit à l'abbé Fulrad en ces termes (2) :

Je ne puis assez vous rendre grâces de l'amitié que vous m'avez souvent témoignée dans mes besoins; mais je vous prie d'achever ce que vous avez si bien commencé, et de rapporter au roi que mes amis et moi nous croyons que mes infirmités doivent bientôt terminer ma vie. C'est pourquoi je le conjure de me faire savoir dès à présent quelle grâce il veut faire à mes disciples après ma mort. Car ils sont presque tous étrangers : quelques-uns prêtres, répandus en divers lieux pour le service de l'Eglise; d'autres sont moines, établis dans nos petits monastères, où ils prennent soin d'instruire les enfants. Il y a des vieillards qui ont long-temps vécu avec moi, me soulageant dans mon travail. Je suis en peine d'eux tous, craignant qu'ils ne se dissipent après ma mort, et que les peuples qui sont près de la frontière des païens ne perdent la foi de Jésus-Christ. C'est pourquoi je vous demande pour eux votre conseil et votre protection. Je vous conjure aussi, au nom de Dieu, de faire établir mon fils Lulle et mon confrère en l'épiscopat, pour le service de ces Eglises, afin qu'il soit le docteur des prêtres, des moines et des peuples. J'espère qu'il en remplira les devoirs. Ce qui me touche principalement, c'est que mes prêtres qui sont sur la frontière des païens mènent une vie très-pauvre. Ils peuvent gagner du pain, mais non des habits, si on ne les aide comme j'ai fait. Faites-moi savoir votre réponse, afin que je vive ou que je meure plus content.

Saint Boniface ordonna donc Lulle archevêque de Mayence, du consentement du roi Pépin, des évêques, des abbés, du clergé et de tous les seigneurs de son diocèse (3), puis lui donna ses derniers ordres en ces termes, étant prêt à partir pour la Frise : Le temps de ma mort approche, achevez, mon fils, le bâtiment des Eglises que j'ai commencées en Thuringe; appliquez-vous fortement à la conversion des peuples; achevez l'Eglise de Fulde, et m'y faites enterrer (4). Préparez tout ce qui est nécessaire pour notre voyage, et mettez avec mes livres un linceul pour m'ensevelir. A ces mots, Lulle fonda en larmes. Saint Boniface fit aussi venir l'abbesse Liobe, et l'ex-

(1) Sup. l. XLII, n. 57. (2) Ep. 92. (3) Othl. l. III, c. 19.

(4) Villibald. c. 11. Vita S. Liobæ n. 20, tom. 4, p. 255.



horta à ne point quitter le pays, quoiqu'elle y fût étrangère, et ne point se relâcher dans l'observance de ses vœux, soit par la faiblesse du corps, soit par la longueur du temps, mais de considérer la récompense éternelle. Il la recommanda à l'évêque Lulle et aux anciens du monastère de Fulde, qui étoient présents, leur ordonna qu'elle fût enterrée avec lui dans le même sépulcre, et lui donna sa cucule.

## XXI. Martyre de saint Boniface.

Enfin saint Boniface partit, et par le Rhin descendit en Frise, où il convertit et baptisa plusieurs milliers de païens, abattit des temples et éleva des églises (1). Il étoit aidé par Eoban, qu'il avoit ordonné évêque d'Utrecht après la mort de saint Villebrod, et par dix autres compagnons, trois prêtres, trois diacres et quatre moines. Il avoit marqué un jour pour la confirmation de ceux qu'il venoit de baptiser apparemment à Pâques, et qui s'étoient retirés chacun chez eux. En les attendant il campoit avec sa suite sur la Bourde, rivière qui séparait alors la Frise orientale de l'occidentale. Le jour venu, on vit paroltre dès le matin, non pas les néophytes que l'on attendoit, mais une troupe de païens furieux, armés d'écus et de lances, qui fondirent sur les tentes du saint évêque. Les serviteurs sortirent pour les repousser à main armée; mais saint Boniface, ayant ouï le bruit, appela son clergé, et prenant les reliques qu'il portoit toujours avec lui, il sortit de sa tente et dit à ses gens: Mes enfants, cessez de combattre, l'Écriture nous apprend de ne pas rendre le mal pour le mal. Le jour que j'attends depuis long-temps est arrivé, espérez en Dieu, et il sauvera vos âmes. Ensuite il exhorta les prêtres et ses autres compagnons à se préparer courageusement au martyre.

Aussitôt les païens les attaquèrent en furie, l'épée à la main, et les mirent tous à mort; puis, joyeux de leur victoire, ils commencèrent à piller le camp. Ils emportèrent les coffres des livres et les châsses des reliques, croyant y trouver quantité d'or et d'argent. Ensuite ils allèrent piller les bateaux qui portoient les vivres, et en emportèrent le vin sans ouvrir les vaisseaux; mais, ayant reconnu ce que c'étoit, ils le burent avidement. Quand ce vint au partage du butin et des trésors qu'ils imaginoient dans ces coffres, ils prirent querelle, en vinrent aux mains, et plusieurs furent tués. Ceux qui restèrent coururent avec joie aux coffres, et les ayant rompus, ils furent bien surpris de n'y trouver que des livres. De dépit ils les dispersèrent dans les campagnes, les jetèrent dans les roseaux des marais, et les cachèrent en divers lieux; mais long-temps après ils furent trouvés entiers, ce que l'on regarda comme un miracle.

(1) Villib. c. 11, n. 34. V. Mabill. t. 4, Act. p. 3.

Le martyre de saint Boniface arriva le cinquième de juin, l'an sept cent cinquante-cinq, indiction huitième, quarante ans après qu'il fut entré en Germanie, trente-six ans après son épiscopat, et la soixante-quinzième année de son âge. Les compagnons de son martyre furent jusqu'au nombre de cinquante-deux (1). Peu de temps après sa mort, Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, ordonna en un concile de célébrer sa fête tous les ans, et il est encore honoré par l'Eglise universelle. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans toute la province, les chrétiens rassemblèrent une grosse armée, et au bout de trois jours attaquèrent les terres des païens, qui ne pouvant leur résister s'enfuirent, et il y eut un grand nombre de tués. Les chrétiens pillèrent leur pays, et emmenèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Les païens, qui restèrent abattus de tant de maux, rentrèrent en eux-mêmes et se convertirent pour la plupart. Ainsi la mort de saint Boniface acheva l'ouvrage qu'il avoit commencé de son vivant.

Son corps fut porté d'abord à Utrecht, où on l'enterra. Ensuite l'archevêque Lulle le fit transférer à Mayence, où le peuple voulut le retenir; mais enfin la volonté du saint fut exécutée, et il fut enterré dans l'église de Fulde. On y rapporta aussi les livres que les païens avoient dispersés après sa mort, et on y en voit encore trois. Le premier contient les canons du nouveau Testament, c'est-à-dire l'ancienne concordance. Le second, teint du sang du martyr, contient la lettre de saint Léon à Théodore de Fréjus, le traité de saint Ambroise du Saint-Esprit, et plusieurs autres ouvrages (2). Le troisième est un livre des évangiles, que l'on dit être écrit de la main de saint Boniface.

## XXII. Ecrits de saint Boniface et ses disciples.

Les œuvres qui nous restent de lui les plus certaines sont ses lettres en grand nombre, recueillies sans ordre avec plusieurs autres, qui lui sont adressées ou écrites par ses disciples (3). J'en ai rapporté les plus remarquables, qui font voir son zèle, sa sincérité, son humilité. On lui attribue aussi des statuts, ou instructions aux évêques et aux prêtres, en trente-six articles, où l'on peut observer ce qui suit (4): Un prêtre ne doit aller nulle part sans porter avec lui le saint-chrême, l'huile bénite et l'eucharistie, afin d'être toujours prêt à exercer toutes ses fonctions. Il doit garder le saint-chrême sous le sceau, sans en donner à personne, sous prétexte de médicament ou autrement. Ceux que l'on baptise doivent faire en leur langue les renonciations et la profession de foi, afin qu'ils sachent ce

(1) Mabill. Act. t. 4, p. 90. Martyr. R. 5 juin.

(2) Sup. l. XXIV, n. 15.

(3) T. 6, Conc. p. 1890.

(4) N. 5, 17, 28, 62, 34.

qu'ils promettent. Ceux dont le baptême est douteux doivent être baptisés sans scrupule avec cette protestation: Je ne te rebaptise pas; mais, si tu n'es pas encore baptisé, je te baptise. C'est le premier exemple que je trouve de baptême sous condition. Comme divers accidents nous empêchent d'observer pleinement les canons touchant la réconciliation des pénitents, chaque prêtre, aussitôt qu'il aura reçu leur confession, aura soin de les réconcilier par la prière, c'est-à-dire qu'il n'attendra pas que la pénitence soit accomplie. Le malade qui, après avoir demandé la pénitence aura perdu la parole ou la connaissance, sera non-seulement réconcilié par l'imposition des mains, mais recevra l'eucharistie, qu'on lui fera couler dans la bouche. Ce qui semble marquer la seule espèce du vin. Le dernier article marque les fêtes de toute l'année en cette sorte: Noël avec les trois jours suivants, la Circoncision, l'Épiphanie, la Purification; Pâques avec les trois jours suivants, l'Ascension, la Saint-Jean, la Saint-Pierre, l'Assomption de la Sainte-Vierge, sa Nativité, la Saint-André. Il avoit été parlé auparavant de la Pentecôte.

Saint Boniface doit être regardé comme l'apôtre de l'Allemagne et le restaurateur de la discipline en France; son monastère de Fulde devint l'école la plus célèbre de toute l'église d'Occident, pendant ce siècle et le suivant. Entre ses disciples les plus fameux, sont saint Burcard, évêque de Vitzbourg, mort quatre ans auparavant, l'an sept cent cinquante-un, le second jour de février, quoique l'Eglise honore sa mémoire le quatorzième jour d'octobre (1). Il eut pour successeur dans ce siège Megingaud, autre disciple de saint Boniface. On compte encore entre eux saint Lulle, archevêque de Mayence, saint Vilibalde, évêque d'Eichester, qui a écrit la vie de son maître, saint Grégoire abbé, qui, sans être évêque, gouverna le diocèse d'Utrecht après la mort de saint Eoban: saint Sturmé, abbé de Fulde, saint Vinibald, abbé de Heidenheim, frère de saint Vilibalde et de sainte Valpurge, abbesse.

## XXIII. Concile de Vernon.

La même année, sept cent cinquante-cinq, quatrième du règne de Pépin, l'onzième de juillet, il fit assembler à Vernon-sur-Seine, un concile de presque tous les évêques des Gaules pour le rétablissement de la discipline (2). On s'y proposa seulement de corriger les plus grands abus, en attendant un temps plus favorable pour rappeler la perfection des anciens canons, et faire cesser les relâchements introduits par nécessité. En ce concile on fit vingt-cinq canons, dont les plus remarquables sont: Qu'il y aura deux conciles

tous les ans. Le premier au premier jour de mars, au lieu désigné par le roi, et en sa présence. Le second concile sera le premier jour d'octobre, à Soissons ou ailleurs, selon que les évêques en seront convenus au mois de mars. Les métropolitains appelleront à ce second concile les évêques, les abbés et les prêtres qu'ils jugeront à propos. Le premier jour de mars étoit jusqu'alors le jour de l'assemblée générale des François pour les affaires publiques; mais Pépin, cette même année, la mit au premier jour de mai (1).

Les monastères seront réformés par les évêques; si l'évêque ne le peut, par le métropolitain; si le métropolitain n'est pas obéi, par le concile, si les abbés ou les abbeses n'obéissent pas au concile, ils seront excommuniés, et d'autres établis avec l'autorité du roi (2). Une abbesse n'aura point deux monastères, ne sortira du sien que pour cause d'hostilité, ou étant mandée par le roi, une fois l'an, et du consentement de l'évêque. Les moines ne pourront aller à Rome, ou ailleurs, sans obédience de l'abbé, mais ils pourront passer d'un monastère relâché dans un plus réglé, avec la permission de l'évêque. Les monastères royaux rendront compte au roi de leurs biens, les évêques à l'évêque (3). On appeloit monastères royaux ceux que les rois avoient fondés: ils étoient indépendants des évêques, et soumis seulement à l'inspection de l'archichapelain.

Il n'y aura de baptistère public qu'au lieu ordonné par l'évêque; mais les prêtres pourront baptiser partout, en cas de nécessité: hors duquel cas aucun prêtre ne s'ingérera de baptiser, ou de célébrer la messe, sans la permission de l'évêque (4). Ceux qui prétendent s'être tonsurés pour l'amour de Dieu, et vivent de leur bien, et sans reconnoître de supérieur, seront obligés à vivre comme moines dans un monastère, ou comme clercs sous la main de l'évêque. Les évêques sans diocèse, et dont même l'ordination n'est pas connue, ne feront aucune fonction sans la permission de l'évêque diocésain. Défense aux évêques, aux abbés, aux laïques même de prendre aucun salaire pour rendre la justice. On ne doit point observer le dimanche judaïquement comme les peuples faisoient encore. Tous pélerins sont exempts de péages. Tous les mariages doivent être publics, tant ceux des nobles que ceux des innobles. L'excommunié ne doit point entrer dans l'église, ni boire ou manger avec aucun chrétien; aucun ne doit prier avec lui, recevoir ses présents, le baiser ou le saluer (5). Celui qui communique avec lui à son escient, est aussi excommunié. En suite de ce concile de Vernon, on trouve en quelques exemplaires huit articles attribués à un concile

(1) Canon. 4.

(4) C. 7, 8.

(2) Ann. Petav. t. 2, du Ches. p. 7.

(5) C. 9, 13, 14, 15, 10, 22, 25.

(3) C. 5, 6, 10, 20.

(1) Mart. R. 14 oct.

(2) T. 6, Conc. p. 1664.



de Metz, qui regardent autant le temporel que la religion; d'autres rapportent les cinq derniers articles au concile de Vernon, et les trois premiers à celui de Compiègne, de l'an sept cent cinquante-sept (1).

XXIV. Saint Othmar calomnié.

Saint Othmar, abbé de Saint-Gal, fut obligé de se plaindre au roi Pépin des comtes Garin et Roadard, qui gouvernoient la province du Haut-Rhin, nommée encore alors Allemagne (2). Ces deux seigneurs s'approprièrent par force une bonne partie des biens ecclésiastiques de leurs gouvernements, entre autres des terres du monastère de Saint-Gall. Saint Othmar, craignant que l'indigence ne ruinât la régularité de cette maison, alla trouver le roi Pépin, lui représenta la violence des gouverneurs, et lui déclara que lui-même s'en rendrait complice, s'il ne la réprimait. Le roi parla à l'un et à l'autre, et les menaça de sa disgrâce, s'ils ne rendoient incessamment à l'Eglise ce qu'ils avoient usurpé. Mais, étant retournés dans le pays, loin d'exécuter les ordres du roi, ils ne cherchèrent qu'à se venger de celui qui les avoit attirés. Ainsi, comme saint Othmar retournoit se plaindre au roi, ils envoyèrent secrètement des soldats pour le ramener chargé de chaînes, et persuadèrent à un de ses moines, nommé Lambert, de l'accuser d'incontinence.

On assembla un concile l'an sept cent cinquante-cinq, où présidoit Sidonius, évêque de Constance, et abbé d'Augie ou Richenou. Le vénérable vieillard Othmar fut amené au milieu de l'assemblée, et le moine Lambert dit connoître une femme dont il avoit abusé. Saint Othmar ne répondit rien d'abord, mais étant pressé, il dit: J'avoue que j'ai commis beaucoup de péchés, mais sur cette accusation je m'en rapporte à Dieu, qui voit le secret de mon cœur. Il n'en dit pas davantage, quoi que l'on pût faire pour l'obliger à se défendre, sachant qu'il le feroit inutilement. Il fut donc condamné et renfermé dans le château de Potame, aujourd'hui Bodmen, où non-seulement on ne laissoit entrer personne pour lui parler, mais on fut quelques jours sans lui donner de nourriture. Un de ses moines lui en apportoit la nuit. Ensuite un seigneur nommé Gozbert ayant obtenu des gouverneurs de le laisser sous sa garde, l'enferma dans une île du Rhin nommée Stem, où il profita de la solitude, pour se donner tout entier à la prière et au jeûne. Il y mourut quatre ans après, la septième année de Pépin, c'est-à-dire l'an sept cent cinquante-neuf, le seizième de novembre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (3). Il avoit

(1) Conc. Metens. p. 1059. (2) Vit. c. 4, tom. 4, Act. Coint. an. 745, n. 208. sanct. Ben. p. 157.

(3) Mart. R. 16 nov.

gouverné quarante ans le monastère de Saint-Gal, où son corps fut rapporté dix ans après, ayant été trouvé entier. Le moine Lambert, qui l'avoit accusé, fut saisi de la fièvre aussitôt après sa calomnie; et la maladie le rendit tellement contrefait, qu'il ne put se dresser ni lever la tête pendant le reste de sa vie. Il confessa son crime et l'innocence du saint.

XXV. Didier, roi des Lombards.

Astolfe, roi des Lombards, étant mort au commencement de l'an sept cent cinquante-six, Didier duc de Toscane, entreprit de se faire reconnoître roi; et pour vaincre l'opposition de Rachis, frère d'Astolfe, auparavant roi et alors moine au mont Cassin, Didier eut recours au pape Etienne, et lui promit de rendre à la république, c'est-à-dire à l'empire, les villes qui restoient en la possession des Lombards (1). Le pape ayant pris conseil de l'abbé Fulrad, envoya avec lui le diacre Paul, son frère, et Christolfe, son conseiller, en Toscane vers Didier, avec lequel ils conclurent le traité. Après quoi, le pape envoya le prêtre Etienne à Rachis avec des lettres pour lui et pour tous les Lombards; et d'ailleurs Fulrad mena à Didier un secours de François, et lui prépara celui des Romains; ainsi, Didier fut reconnu roi des Lombards sans combat. En même temps, le pape envoya un légat qui se saisit d'une partie des villes que Didier avoit promises, savoir, Faïence, tout le duché de Ferrare et deux autres places.

D'ailleurs, il envoya au roi Pépin Georges, évêque, et Jean, sacellaire, avec l'abbé Fulrad, et les chargea d'une lettre où il lui rend compte de l'élection de Didier, priant Pépin de le protéger, s'il accomplit ses promesses, et cependant d'envoyer incessamment vers lui, pour en presser l'exécution (2). Le pape ajoute: Nous vous prions instamment d'agir de telle sorte du côté des Grecs, que la foi catholique soit à jamais conservée, que l'Eglise soit délivrée de leur malice, et qu'elle recouvre tous ses patrimoines pour l'entretien du luminaire des églises, et la nourriture des pauvres et des pèlerins. Instruisez-nous de la manière dont vous avez parlé au silencieux, c'est-à-dire à l'ambassadeur de Constantinople, et envoyez-nous copie des lettres que vous lui avez données, afin que nous puissions agir de concert, comme nous sommes convenus avec Fulrad.

XXVI. Constantin persécute les catholiques.

La conduite de l'empereur Constantin fait voir combien le pape avoit raison d'exciter Pépin à venir au secours de la religion attaquée par les Grecs (1).

(1) Anast. in Steph. Sup. (2) Ep. 6, Cod. Car. 8. l. xiii, 55.

quée par les Grecs (1). Constantin ayant pris Théodosiopolé et Mélitine, en amena des Syriens et des Arméniens à qui il donna des habitations en Thrace, la quinzième année de son règne, qui étoit l'an sept cent cinquante-cinq, ce qui augmenta le nombre des hérétiques pauliciens, espèce de manichéens. D'ailleurs, en exécution de son concile (2), il continuoit de briser ou d'effacer les images, et de persécuter les catholiques, surtout les moines contre lesquels il avoit une haine particulière. Alors les plus zélés d'entre eux s'assemblèrent, tant des environs de Constantinople que de la province de Bithynie, et du voisinage de Prusiade, et s'en allèrent au mont Saint-Auxence, monastère fameux, près de Nicomédie, dont le saint fondateur avoit assisté au concile de Chalcedoine (3). Etienne étoit alors le sixième abbé, très-célèbre pour sa vertu et l'austérité de sa vie. Les moines choisis de ces divers monastères le trouvèrent accablé de douleur, à cause de cette hérésie, et lui dirent: Mon père, nous sommes dans un embarras extrême, craignant que l'amour de cette vie, si naturel à l'homme, ne nous fasse trahir la religion. Etienne leur répondit: Comme il ne reste que trois endroits qui ne participent point à cette détestable hérésie, je vous conseille de vous y retirer. Il y a le voisinage du Pont-Euxin, vers la Scythie, l'île de Chypre, la basse Lycie, Tripoli, et jusqu'à Tyr et à Joppé; enfin, Naples et l'ancienne Rome. Vous savez que les évêques de Rome, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, ont non-seulement anathématisé l'erreur des iconoclastes, mais encore n'ont point cessé de charger l'empereur de confusion, par des lettres véhémentes, le traitant d'apostat et d'hérésiarque. Le très-vénérable et très-sage prêtre Jean Damascène, que ce tyran, nommé Mansour, n'a point cessé de lui écrire, l'appelant hérétique découvert, ennemi des saints, et traitant les évêques qui lui sont soumis, de parasites, et de gens adonnés à la bonne chère et aux spectacles. Etienne ajouta plusieurs autres discours de consolation, après quoi les moines qui l'étoient venus trouver, firent une triste prière, se dirent le dernier adieu, et se retirèrent suivant son conseil. Ainsi tous les moines abandonnèrent Constantinople. Les uns allèrent vers le Pont-Euxin, les autres en Chypre, les autres à Rome.

XXVII. Persécution par les Arabes.

Les chrétiens étoient aussi persécutés en Orient par les Arabes (4). Théodore, patriarche melquite d'Antioche, successeur de Théophylacte, ayant attiré leur envie, fut accusé d'écrire souvent à l'empereur Constantin,

(1) Theoph. p. 360. 425, 446, 451. (2) Sup. n. 7. (3) Theoph. an. 10, p. 362. (4) Vita S. Steph. p. 416, 361.

pour lui découvrir leurs affaires, et envoyé en exil dans le pays des Moabites, sa patrie, par ordre de Salem, gouverneur de Syrie, fils d'Ali et frère d'Abdalla, par conséquent oncle du calife Almansor (1). Le même Salem défendit de bâtir de nouvelles églises, ni d'exposer en public aucune croix, ou de dogmatiser avec les Arabes touchant la foi chrétienne. C'étoit l'an sept cent cinquante-six, seizième de l'empire de Constantin. L'année suivante, sept cent cinquante-sept, Salem étendit les tributs des chrétiens, en sorte que tous les moines, les reclus et les stylites en payoient. Il fit sceller les trésors des églises, et fit venir des juifs pour les vendre; mais les affranchis les achetèrent, j'entends les affranchis des églises. Salem fit aussi mourir par ordre du calife, six des principaux d'entre les Perses, de la secte des mages, qui avoient séduit quelques-uns de leur nation, leur persuadant de vendre leur bien, et se jeter tout nus de dessus les murailles de leurs villes, dans la folle espérance de voler au ciel; mais ils se brisèrent en tombant.

Les Arabes défendirent encore aux chrétiens, par envie, de tenir les registres publics (2); mais ce fut pour peu de temps, et ils furent bientôt contraints de les leur confier de nouveau, ne sachant point écrire les chiffres; car ils étoient encore fort ignorants. Abdalla, fils d'Ali, autre oncle du calife Almansor, fit aussi beaucoup de mal aux chrétiens (3). Il leur défendit d'apprendre leurs lettres, d'apparement les lettres grecques, et de s'assembler de nuit dans les églises, dont il fit ôter les croix. Nonobstant la persécution des Arabes, on ne laissa pas, sous le règne d'Almansor, de bâtir à Emèse une église magnifique en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et l'on y transféra son chef, du monastère de la caverne, où il avoit été trouvé sous l'empereur Marcien l'an quatre cent cinquante-trois (4). Cette translation se fit la vingtième année de Constantin sept cent soixante de J.-C. quatrième année d'Almansor. Deux ans devant l'an sept cent cinquante huit (5). Politien succéda à Cosme, patriarche melquite d'Alexandrie, et tint le siège quarante-six ans.

XXVIII. Mort d'Etienne II. Paul, pape.

Le pape Etienne II ne tint le saint-siège que cinq ans et vingt huit jours (6). Souvent il assembloit son clergé dans le palais de Latran, et l'exhortoit à s'appliquer fortement à l'étude de l'Ecriture sainte et aux lectures spirituelles, pour avoir de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il fit au mois de mars une

(1) Id. an. 14. (2) Sup. l. xxviii, n. 43. (3) An. 19. Eutych. tom. 2, p. 399. El. p. 105. (4) Theophan. an. 26. (5) Anast. (6) Theophan. an. 20, p. 362.



ordination d'onze prêtres et de deux diacres, et ordonna vingt évêques en divers lieux. Enfin il mourut, et fut enterré à Saint-Pierre, le vingt-sixième d'avril, indiction dixième, l'an sept cent cinquante-sept. Le vingt-sixième de février de la même année, le pape Etienne avoit accordé à Fulrad, abbé de Saint-Denis, un privilège d'avoir un évêque particulier, qui seroit élu par l'abbé et les moines, et consacré par les évêques du pays, pour gouverner ce monastère et les autres que Fulrad avoit fondés, et qui étoient tous sous la protection du saint-siège (1). Comme on vit le pape Etienne à l'extrémité, le peuple de Rome se divisa; quelques-uns étoient pour l'archi-diacre Théophylacte, et se tenoient assemblés dans sa maison, les autres se déclarèrent pour le diacre Paul, frère du pape Etienne; c'étoit la plus grande partie des magistrats et du peuple. Pour lui il ne sortit point du palais de Latran, rendant à son frère les services dont il avoit besoin dans sa maladie. Sitôt qu'il fut enterré, le parti de Théophylacte se dissipa. Ainsi, après un mois de vacance, Paul fut ordonné le vingt-deuxième de mai sept cent cinquante-sept, et tint le saint-siège dix ans et un mois.

Dès sa première jeunesse, sous le pape Grégoire III, il avoit été mis avec Etienne, son frère, dans le palais de Latran, pour être instruit de la discipline ecclésiastique, et, le pape Zacharie les ordonna diacres l'un et l'autre: Paul étoit doux et charitable; et s'il avoit tant soit peu affligé quelqu'un par la malice d'autrui, il travailloit aussitôt à le consoler. Plusieurs rendoient témoignage que la nuit il alloit avec ses domestiques visiter dans leurs maisons les pauvres, principalement les malades qui ne pouvoient sortir du lit, leur donnant abondamment la nourriture et les autres secours. Il visitoit aussi de nuit les prisons, délivroit les criminels qu'il trouvoit en danger de mort, et payoit pour ceux qui étoient retenus pour dettes. Il soulageoit les veuves, les orphelins et tous les nécessiteux.

Sitôt qu'il fut élu pape et avant son ordination, il écrivit au roi Pépin, pour lui donner part de la mort du pape Etienne son frère, et de son élection, lui promettant la même amitié et fidélité, jusqu'à l'effusion de sang, non-seulement en son nom, mais du peuple romain, et lui demandant la continuation de sa protection. Immon, envoyé de Pépin, étoit arrivé à Rome dans le même temps; mais le pape et les grands jugèrent à propos de le retenir jusqu'après sa consécration, afin qu'il pût rendre témoignage au roi de leur affection pour lui et pour les François.

## XXIX. Concile de Compiègne.

Le roi Pépin tenoit alors à Compiègne l'assemblée générale de la nation, que l'on compte

(1) T. 4. Act. S. Ben, p. 336.

entre les conciles, comme les autres de ce temps-là, parce que les évêques y assistoient aussi bien que les seigneurs (1). A celui-ci, se trouvèrent les légats que le pape Etienne avoit envoyés en France, savoir l'évêque George et le sacellaire Jean; et leur consentement est expliqué en plusieurs des dix-huit canons de ce concile (2). Ils regardent presque tous les mariages, et ont grand rapport à ceux de Verberie. Il y a plusieurs cas où on défend aux hommes ou aux femmes de se marier, pour punition des incestes (3). Si la consommation du mariage est contestée, le mari en est cru plutôt que la femme. La lèpre est jugée une cause de dissolution du mariage, avec permission à la partie saine de se remarier. Il est remarquable que les seigneurs marioient volontiers leurs vassaux dans les fiefs, pour les y tenir plus attachés (4). Car il dit que celui qui a changé de femme en changeant de fief, doit la garder la dernière; ce qu'il faut entendre après la mort de la première. Ceux qui quitoient leur pays à cause du droit nommé faide, ne pouvoient se remarier, ni leurs femmes non plus (5). Ce droit de faide étoit la vengeance permise par les loix barbares aux parents d'un homme tué, quelque part qu'ils trouvassent le meurtrier (6). Le baptême administré par un prêtre qui n'est pas baptisé lui-même, ne laisse pas d'être valable.

En cette assemblée de Compiègne, le roi Pépin reçut des ambassadeurs de l'empereur Constantin; qui, entre autres présents, lui envoya des orgues; ce que tous les historiens ont remarqué, parce que ce furent les premiers que l'on vit en France (7). Tassillon duc de Bavière se rendit aussi à cette assemblée, et y fit hommage au roi Pépin avec de grands serments, premièrement en touchant les reliques que le roi portoit toujours avec lui, ensuite les tombeaux de saint Denis en France, de saint Germain de Paris et de saint Martin de Tours, où il se transporta avec les seigneurs bavares.

## XXX. Bâtimens du pape Paul.

La reine Bertrade étant accouchée, cette année sept cent cinquante-sept, d'une fille qui fut nommée Gisèle, le roi Pépin envoya au pape Paul par Vulfard, abbé de Saint-Martin de Tours, le linge dont la princesse avoit été enveloppée au sortir des fonts baptismux (8); et le pape garda ce présent comme un témoignage que le roi vouloit qu'il tint Gisèle pour sa fille spirituelle, comme s'il l'avoit lui-même levée des fonts. Il assembla le peuple dans l'église de Sainte-Pétronille, il dédia en mémoire

(1) T. 6, p. 1694.

(6) C. 9.

(2) C. 9, 11, 12.

(7) Annal. Nazar. Mas.

(3) Sup. n. 2.

Til. Lauresb. Lois Metens.

(4) C. 6, v. Conc. Verm.

(8) Ann. Petav. Paul. Ep.

c. 11.

6, Cod. Carol. 27.

(5) V. Cang. Gloss.

du roi, un autel, où il célébra la messe, et déposa sous l'autel le linge qu'on avoit apporté.

L'église de Sainte-Pétronille étoit au Vatican, près de Saint-Pierre, et le pape Paul y fit transporter le corps de la sainte, l'ayant tiré d'un ancien cimetière, qui portoit son nom (1). Car ces cimetières, qui étoient hors de Rome, avoient été long-temps négligés, et les bâtimens qu'ils contenoient ruinés, principalement lorsqu'Astolf assiégeoit Rome. Le pape Paul en tira donc les corps saints, les transféra solennellement dans la ville, et les fit enterrer avec l'honneur convenable dans les titres, les diaconies, les monastères et les autres églises (2). De plus, il bâtit dans sa maison paternelle une église en l'honneur des papes saint Etienne, martyr, et saint Sylvestre, confesseur, où il transféra grand nombre de ces reliques. Et pour y célébrer le service divin, il fonda une communauté de moines, avec de grands revenus, comme il paroit par le privilège accordé à l'abbé Léonce, dans un concile, et souscrit par vingt-trois évêques, dix-huit prêtres titulaires des églises de Rome, et l'archi-diacre. La date est du second jour de juin, la vingt-unième année du règne de Constantin, indiction quatorzième, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-un (3). L'église de ce monastère étoit ornée de marbres et de mosaïque, le ciboire ou tabernacle étoit d'argent, la communauté des moines grecs (4), apparemment de ceux qui, suivant le conseil de saint Etienne d'Auxence, s'étoient retirés à Rome, pour éviter la persécution de l'empereur Constantin. Le pape Paul fit bâtir une autre église à Rome, dans la rue sacrée, près du temple de Romulus, à l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, en un lieu où ils avoient prié au temps de leur martyre; et où l'on prétendoit voir encore la marque de leurs genoux sur la pierre. Il fit aussi au Vatican, dans l'enceinte de l'église de Saint-Pierre, un oratoire de la Sainte-Vierge, qu'il orna de mosaïques et de métaux précieux, entre autres d'une statue de la vierge, d'argent doré, du poids de cent livres; et il y bâtit sa sépulture.

## XXXI. Lettres du pape Paul à Pépin.

La plupart des lettres du pape Paul que nous avons, sont adressées au roi Pépin, pour demander secours, tantôt contre les Grecs qui, d'intelligence avec les Lombards, vouloient reprendre Ravenne, tantôt contre les Lombards et le roi Didier, qui chicanoit toujours sur la restitution des places promises par son traité. Je n'entrerai point dans le détail de ces affaires qui ne sont que temporelles, quoique ce pape, à l'exemple de son prédécesseur, les confonde toujours avec le spirituel, comme si les Lom-

(1) Anast. Paul. Ep. 12, t. 6. Conc. p. 1690. Sig. Ch. an. 758.

(2) Sup. n. 16.

(3) Anast.

(4) Sup. n. 26.

bards, chrétiens et catholiques depuis plus de cent cinquante ans, eussent été les ennemis de la religion, plutôt que les Hérules et les Goths ariens, à qui les papes n'avoient point fait difficulté d'obéir. Ou comme si le roi de France n'eût pas été libre d'examiner s'il étoit juste en soi, et utile à son état de faire la guerre aux Lombards (1). Ce qui est de remarquable, c'est que les lettres de ce pape, aussi bien que des autres, sont datées du règne de l'empereur de Constantinople comme étant toujours le vrai souverain de Rome; et le sénat et le peuple de Rome, écrivant à Pépin, ne nomment point le pape leur seigneur, mais seulement leur pasteur et leur père (2).

Il est vrai que le pape écrivant à Pépin contre les Grecs, n'oublia pas l'intérêt de la religion, qu'ils persécutoient en Orient (3). Et pour le lui mieux faire connoître, il lui envoya copie d'une lettre qu'il avoit reçue du patriarche d'Alexandrie, par un moine nommé Côme (4), qui montroit l'intégrité de la foi des évêques orientaux, et leur zèle pour sa conservation. Il apprit que Marin, prêtre de l'église romaine, se trouvant en France, avoit donné à George ambassadeur de l'empereur Constantin des conseils contraires aux intérêts du roi Pépin et aux siens. C'est pourquoi il pria le roi de faire ordonner évêque le prêtre Marin, pour telle ville qu'il plairoit au roi de choisir dans ses états. Afin, ajoute le pape, qu'il se repente de son crime, et de peur que le démon trouvant son esprit égaré, ne le perde sous prétexte de l'élever. C'est une espèce de pénitence assez singulière; mais un évêché si éloigné paroît un exil à un prêtre de l'église romaine. Aussi le roi Pépin, qui étoit content de Marin, pria le pape de lui donner le titre de Saint-Chrysogone, et le pape lui en envoya les provisions, témoignant qu'il ne désiroit que de satisfaire le roi (5). On voit encore dans l'affaire suivante, combien le pape Paul craignoit de déplaire à Pépin. Remédios ou Remy, frère du roi et archevêque de Rouen, avoit donné à Siméon, chantre de l'église romaine, qui se trouvoit en France, quelques moines, pour les instruire dans le chant ecclésiastique; mais avant qu'ils l'eussent parfaitement appris, le pape rappela Siméon à Rome. L'archevêque Remy en fut fort affligé, comme témoignoit le roi. Sur quoi le pape répondit: Soyez assuré, que, sans la mort de George, qui gouvernoit nos chantres, nous n'aurions jamais entrepris de retirer Siméon du service de votre frère. Nous lui avons recommandé d'instruire très-soigneusement les moines, que vous avez envoyés, donnant ordre qu'ils soient bien logés, et qu'ils demeurent ici jusqu'à ce qu'ils sachent parfaitement le chant ecclésiastique. Dans une

(1) Sup. l. xxix, n. 34, 35; l. xxx, n. 27, 49. (2) Cod. Carol. Ep. 36. Ib. Ep. 39. (3) Cod. Carol. Ep. 36. (4) Cod. Car. Ep. 25. Em. (5) Epist. 7, Cod. Carol. Ep. 9, 32, Car. 49. 34.



autre lettre il dit (1) : Nous vous envoyons tous les livres que nous avons pu trouver, savoir, l'antiphonier, le responsal, la dialectique d'Aristote, les livres de saint Denis aréopagite, la géométrie, l'orthographe, la grammaire, le tout en grec, et une horloge nocturne, c'est-à-dire qui ne dépendoit point du soleil, soit qu'elle eût des roues comme les nôtres, du sable ou de l'eau, comme les clepsydres antiques.

XXXII. Persécution en Orient. Saint Etienne d'Auxence.

L'empereur Constantin continuait de persécuter les catholiques à cause des saintes images, particulièrement les moines, qu'il nommoit *amemoneutous*, c'est-à-dire des abominables, dont on ne doit pas même se souvenir (2). La vingt-unième année de son règne sept cent soixante-un de J.-C., il fit mourir à coups de fouet André, moine célèbre, surnommé le Calybite ou de Crète, qui lui reprochoit son impiété, et le nommoit nouveau Valens et nouveau Julien. Il souffrit le martyre dans le cirque de Saint-Mamas hors la ville, et l'empereur ordonna qu'on le jetât dans la mer (3), mais ses sœurs l'enlevèrent et l'enterrèrent dans un lieu nommé Chrysis, dont on lui a aussi donné le nom. L'Eglise honore sa mémoire le dix-septième d'octobre (4).

Vers le même temps, l'empereur, ayant ouï parler de saint Etienne abbé du mont Saint-Auxence, envoya vers lui un patrice nommé Calliste, parfaitement instruit de son hérésie, et lui dit (5) : Dites-lui que, touché de sa piété, je lui ordonne de souscrire la définition de notre concile, et portez-lui des dattes, des figues et quelque autre nourriture convenable à sa profession. Calliste s'étant acquitté de sa commission, Etienne lui répondit : Seigneur patrice, je ne puis souscrire à la définition de ce faux concile, qui contient une doctrine hérétique. Je ne veux pas attirer sur moi la malédiction du prophète (6), en nommant doux ce qui est amer. Je suis prêt à mourir pour l'adoration des saintes images, sans mesoucier de l'empereur hérésiarque, qui a bien osé les rejeter. Puis, creusant la main, il dit : Quand je n'aurais que cela de sang, je veux bien le répandre pour l'image de Jésus-Christ. Au reste, reportez la nourriture qu'il m'envoie : l'huile du pécheur ne parfumerait point ma tête (7).

L'empereur, irrité de cette réponse, renvoya le patrice et des soldats, avec ordre de tirer Etienne de sa cellule, l'amener au monastère d'en bas et l'y garder jusqu'à ce que l'empereur eût résolu ce qu'il en feroit. La cellule de saint Etienne étoit un trou dans le sommet de la roche, d'environ une coudée et demie de

large et de deux de haut. A l'orient, il avoit creusé une petite niche, pour faire sa prière, mais si basse qu'il n'y pouvoit tenir que courbé : le reste de la grotte étoit découvert. C'étoit plutôt un tombeau qu'une cellule (1). Ses disciples lui ayant demandé pourquoi il s'étoit mis si à l'étroit : C'est, dit-il, que la voie qui mène à la vie est étroite. (2). Il demuroit donc là, exposé aux ardeurs de l'été et aux rigueurs de l'hiver. Son habit n'étoit qu'une tunique de peau, et il portoit par dessus une chaîne de fer en croix depuis les épaules jusqu'aux reins, où elle étoit clouée à une ceinture de fer et à une autre sous les aisselles.

Les soldats étant arrivés à cette cellule, en tirèrent le saint homme, et furent obligés à le porter (3). Car à force d'être dans ce trou, ses jambes étoient pliées, et il ne pouvoit ni les dresser, ni les remuer, joint la faiblesse causée par son extrême abstinence. Les soldats, surpris de ce spectacle, et touchés de compassion, le prirent à deux, lui faisant mettre les mains sur leurs épaules et lui tenant les genoux. Ils le portèrent au cimetière de Saint-Auxence, où ils l'enfermèrent avec ses moines, et, s'étant assis à la porte, ils attendoient l'ordre de l'empereur. Cependant saint Etienne chantoit avec ses moines une prière qui commence : Nous adorons, Seigneur, votre sainte image ; et ensuite une autre qui dit : J'ai rencontré les voleurs de mes pensées qui m'ont dépouillé. Il vouloit marquer qu'on l'avoit tiré de sa retraite et de sa contemplation. Mais les soldats qui l'entendoient branloient la tête, et se disoient l'un à l'autre : Hélas ! ces moines que l'on maltraite ainsi sans sujet, ont bien raison de nous appeler des voleurs. Saint Etienne et ceux qui l'accompagnoient demeurèrent ainsi enfermés sans manger pendant six jours ; le septième, l'empereur envoya un autre officier, qui remit le saint homme dans sa cellule. Car il étoit obligé de partir pour la guerre contre les Scythes, c'est-à-dire des Bulgares, qui attaquèrent les Romains au mois de juin, la vingt-deuxième année de Constantin, indiction première, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-trois (4). Les soldats, avant que de partir, se recommandèrent aux prières de saint Etienne.

XXXIII. Anne calomniée.

Mais le patrice Calliste ayant tiré à part un de ses moines nommé Sergius, lui donna de l'argent, et lui en promit davantage pour l'accuser (5). Sergius, ayant cherché inutilement les moyens de lui nuire en secret, sortit du monastère, et s'adressa à Aulicalame intendante des tributs du golfe de Nicomédie, avec lequel il composa un libelle d'accusation à l'empereur, où il disoit : Premièrement il vous a

(1) Cod. Carol. Epist. 25, Embol.  
(2) Theoph. an. 21, p. 363.  
(3) Cang. C. P. I. II, p. 107, n. 6.  
(4) Martyr. R, 17 oct.  
(5) Vit. S. Steph. t. I. An. gr. p. 457.  
(6) P. 458. Isa. v, 20.  
(7) Ps. cxi, 5.

(1) P. 432, 435.  
(2) Matth. vii, 14.  
(3) P. 459.  
(4) Theoph. p. 364.  
(5) P. 461, Vita.

anathématisé comme hérétique, et vous dit des injures. Et après d'autres accusations frivoles, il ajoutoit : Il a séduit une femme noble, qu'il tient dans le monastère d'en bas, d'où elle monte la nuit à sa cellule, pour leur infame commerce. C'étoit une veuve, qui n'ayant point d'enfants vendit tous ses biens et quitta son pays et sa famille, par le conseil du saint abbé (1), pour embrasser la vie monastique. Il changea son nom en celui d'Anne, la prit pour sa fille spirituelle, et la mit au monastère des femmes, qui étoit au bas de la montagne, la recommandant particulièrement à la supérieure (2). Les calomniateurs subornèrent une esclave qui la servoit, lui promettant de l'affranchir et de la marier à un officier du palais, afin de lui faire dire ce qu'ils vouloient contre sa maîtresse et contre Etienne.

Ils envoyèrent le libelle d'accusation par un courrier à l'empereur en Scythie. L'ayant lu, il écrivit aussitôt en ces termes au patrice Anthès, qu'il avoit laissé son lieutenant à Constantinople. Nous vous ordonnons d'aller au plus vite au mont d'Auxence, où demeurent des femmes corrompues, qui feignent d'être pieuses. Emenez de là une nommée Anne, et nous l'envoyez au camp par ces mêmes courriers, en diligence (3). Anthès exécuta l'ordre ponctuellement. Il arriva au monastère, comme les religieuses chantoient tierce. Les soldats qui l'accompagnoient entrèrent insolemment dans l'église, à grand bruit, faisant briller en l'air leurs épées nues. Le chant fut changé en cris pitoyables ; l'une se réfugioit dans la balustrade du sanctuaire, une autre se cachoit sous l'autel, une autre courroit vers la montagne. L'abbesse qui étoit en retraite dans une cellule, ayant appris ce désordre, vint hardiment, et dit à ces hommes : Chrétiens, si vous espérez en Dieu, pourquoi faites-vous comme les barbares infidèles ? Ils lui répondirent doucement (4) : Donnez-nous Anne, l'amie d'Etienne ; l'empereur en a besoin à l'armée. La supérieure l'appela avec une autre nommée Théophano, et leur dit : Allez, mes enfants, vers l'empereur, et répondez sagement à ses interrogations. Allez en paix, allez : le Seigneur soit avec vous (5). Elles prirent leurs manteaux, se mirent à genoux, reçurent sa bénédiction, et partirent.

Quand elles furent arrivées à l'armée, l'empereur les fit séparer ; et ayant fait venir Anne, il lui dit : Je suis persuadé de ce que l'on m'a dit de vous, je connois la faiblesse des femmes. Dites-moi donc comment cet imposteur vous a fait renoncer à la splendeur de votre famille, pour prendre cet habit de ténèbres ? Il nommoit ainsi l'habit monastique, parce qu'il étoit noir. Anne lui répondit (6) : Seigneur, je suis devant vous, tourmentez-moi, tuez-moi ; fai-

tes ce qu'il vous plaira, vous n'entendrez de moi que la vérité. Je ne connois cet homme que comme un saint, qui me conduit dans la voie du salut. L'empereur ne sut que lui dire ; il demeura assis, se mordant le bout du doigt, et remuant l'autre main en l'air, qui étoit son geste ordinaire. Il fit garder Anne, et renvoya sa compagne malgré elle au monastère où elle raconta tout ce qui s'étoit passé à l'abbesse et à saint Etienne.

L'empereur, étant revenu à Constantinople, fit enfermer Anne dans la prison du bain, qui étoit très-obscur, avec des fers aux mains (1). Voulant l'interroger, il lui envoya la veille un des eunuques de sa chambre, pour lui persuader, par menaces et par promesses, d'avouer publiquement le commerce criminel dont on l'accusoit avec Etienne, puisqu'elle étoit déjà convaincue par son esclave. Anne soupira du fond du cœur, et lui dit : Retire-toi, mon ami, retire-toi ; la volonté de Dieu soit faite. Le lendemain matin, l'empereur, ayant assemblé un grand peuple, fit venir Anne et lui montrant quantité de nerfs de bœuf, lui dit (2) : Je te les ferai tous user sur le corps, si tu ne declares ton mauvais commerce avec Etienne. Elle ne répondit rien ; et aussitôt huit hommes robustes la prirent par les deux mains, et l'étendirent en l'air en forme de croix, tandis que deux autres la frappaient de toutes leurs forces, l'un sur le ventre, l'autre sur le dos. Elle ne disoit que ces paroles : Je ne connois point cet homme comme vous me le dites ; Seigneur, ayez pitié de moi. Alors on lui confronta l'esclave, qui l'accusa avec serment, étendant les mains contre elle, et lui crachant au visage. L'empereur, voyant qu'Anne ne parloit plus, crut qu'elle étoit morte de la violence des coups, et la fit jeter dans un des monastères de Constantinople. Il n'est plus parlé d'elle depuis.

XXXIV. George, faux moine.

Mais l'empereur cherchant toujours un prétexte, pour faire mourir Etienne, fit venir le lendemain un jeune homme nommé George Synclète, qui étoit un de ses plus confidents, et lui dit : M'aimez-vous jusqu'à donner votre vie pour moi ? George l'en assura avec serment. L'empereur lui dit en l'embrassant : Voici un nouvel Isaac ; puis il ajouta : Je ne vous en demande pas tant, je vous prie seulement d'aller au mont d'Auxence, et de persuader à ce malheureux qui y demeure, de vous recevoir au nombre des siens, puis vous reviendrez ici promptement (3). George obéit avec joie, il alla sur la montagne, et se cacha dans les broussailles, dont il sortit vers le midi, et vint crier à la porte du monastère qu'il s'étoit égaré, et qu'il craignoit d'être dévoré par les bêtes, ou de tomber dans

(1) P. 466.  
(2) P. 467, 468.  
(3) P. 469, 470, 471.

(1) P. 437.  
(2) P. 461.  
(3) P. 462, 463.  
(4) P. 465.  
(5) P. 464.  
(6) P. 465.



un précipice. Saint Etienne ordonna à Marin, son principal disciple, de le faire entrer. Il se mit à genoux, et demanda la bénédiction de l'abbé, qui reconnut aussitôt qu'il étoit de la cour à son habit et à son visage sans barbe. Car l'empereur avoit ordonné à tous les hommes, même aux vieillards, de se raser entièrement. George avoua qu'il étoit du palais de l'empereur, et ajouta : Il nous a tous fait judaïser; j'ai eu bien de la peine à revenir de cette erreur, et Dieu m'a conduit ici : ne me rejetez pas, mon vénérable père, de votre compagnie, et ne me refusez pas le saint habit. Saint Etienne répondit : Je ne le puis faire, à cause de la défense de l'empereur; et je crains que s'il l'apprenoit, il ne vous retirât d'ici au péril de votre âme. George reprit : Vous répondrez à Dieu de moi, si vous différez : et il pressa tant, que l'abbé lui donna l'habit de probation.

Cependant l'empereur assembla le peuple à Constantinople, dans le théâtre de l'hippodrome, et se tenant sur les degrés, il dit : Je ne puis vivre avec ces ennemis de Dieu, qu'on ne nomme point. Le peuple s'écria : Seigneur, il ne reste en cette ville aucune trace de leur habit. L'empereur s'écria en colère : Je ne puis plus souffrir leurs insultes. Ils m'ont séduit tous les miens, jusqu'à George Synclète, qu'ils ont arraché d'auprès de moi pour le faire moine. Mais mettons en Dieu notre confiance, il le fera bientôt paroître, prions seulement. Après que George eut porté trois jours le petit habit, saint Etienne lui fit une grande exhortation, lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit monastique; mais, trois jours après, cet imposteur quitta la montagne et vint au palais. L'empereur l'embrassa, et convoqua pour le lendemain une assemblée générale de tout le peuple dans le même théâtre (1). La foule y fut telle qu'ils s'étouffoient, et l'empereur s'écria : Dieu a exaucé mes prières, il m'a découvert celui que je cherchois. Alors il fit paroître George devant le peuple, qui, le voyant en habit monastique, s'écria : Malheur au méchant, qu'il meure, qu'il meure! ce qu'ils entendoient d'Etienne. L'empereur fit dépouiller George, premièrement de l'épimide ou scapulaire, et puis de la cuculle, et on les jeta parmi le peuple qui les foula aux pieds. On lui ôta ensuite l'analabe, ou écharpe que les moines portoient au cou, et qu'ils croisoient sur la poitrine (2). L'empereur la prit entre ses mains et la tournoit de tous côtés, demandant ce que ce pouvoit être. Un sénateur, nommé Draconce, répondit : Jetez-la, seigneur, c'est un cordeau de Satan. Elle fut aussi foulée aux pieds avec la ceinture (3). Ensuite quatre hommes étendirent George par terre, et, l'ayant mis tout nu, lui renversèrent un sceau d'eau sur la tête, comme pour

le purifier. Enfin on le revêtit d'un habit militaire : l'empereur lui mit de sa main le baudrier avec l'épée, et le déclara son écuyer.

Aussitôt il envoya au mont Saint-Auxence quantité de gens armés, qui dispersèrent les moines, mirent le feu au monastère et à l'église, et les réduisirent en cendres jusqu'aux fondements. Ils tirèrent saint Etienne de sa caverne, et le menèrent à la mer, le frappant à coups de bâton, le prenant à la gorge et lui déchirant les jambes dans des épines. Ils lui crachoient au visage, lui disoient des injures, et lui insultoient en diverses manières. Comme il ne pouvoit marcher, ils le mirent dans une barque et le menèrent le long de la côte au monastère de Philippique (4), près de Chrysopolis, où ils l'enfermèrent, et en avertirent l'empereur, qui publia une défense d'approcher du mont Saint-Auxence, sous peine de la vie.

#### XXXV. Evêques envoyés à Etienne.

Ensuite il fit venir cinq évêques, chefs des iconoclastes : Théodose d'Ephèse, Constantin de Nicomédie, Constantin de Nacolie, Sisinnius Pastile, et Basile Tricacabe avec le patrice Calliste, Comboconon, premier secrétaire, et un autre officier nommé Masare, et les envoya à Constantin, patriarche de Constantinople, pour aller tous ensemble au monastère de Chrysopolis (2). Mais le patriarche, qui connoissoit la vertu et la capacité de saint Etienne, refusa d'y aller. Ils portèrent avec eux la définition de leur concile, et, étant arrivés au monastère, ils firent leur prière à l'église, puis ils s'assirent sur les degrés du bain, et mandèrent saint Etienne, qui vint soutenu par deux hommes, avec les fers aux pieds. Ce spectacle leur tira des larmes. Théodose d'Ephèse lui dit : Homme de Dieu, comment vous êtes-vous mis dans l'esprit de nous tenir pour hérétiques, et de croire en savoir plus que les empereurs, les archevêques, les évêques et tous les chrétiens? Travaillons-nous tous à perdre nos âmes? Saint Etienne lui répondit gravement : Considérez ce que le prophète Elie dit à Achab (3) : Ce n'est pas moi qui cause ce trouble, mais vous et la maison de votre père. C'est vous qui avez introduit une nouveauté dans l'Eglise. On peut vous dire avec le prophète (4) : Les rois de la terre, avec les magistrats et les pasteurs, se sont assemblés contre l'Eglise de Jésus-Christ, formant de vains projets. Alors Constantin de Nicomédie, qui étoit un jeune homme de trente ans, se leva pour donner un coup de pied au saint abbé assis à terre; mais un des gardes le prévint, et frappa du pied le saint homme dans le ventre, comme pour le faire lever.

(1) P. 473, 474.

(3) P. 475.

(2) Sup. I. XX, n. 8.

(4) Sup. n. 7, Vita, p. 478.

(3) 3 Reg. XVIII, 17.

(4) P. 479. Ps. II, 2.

Les sénateurs Calliste et Comboconon arrêtaient l'évêque Constantin, et dirent à saint Etienne : Vous avez à choisir des deux, ou de souscrire, ou de mourir comme rebelle à la loi des pères et des empereurs. Il répondit : Ma vie est Jésus-Christ, mon avantage et ma gloire de mourir pour sa sainte image (1). Mais qu'on lise la définition de votre concile, afin que je voie ce qu'elle contient de raisonnable contre les images. Constantin de Nacolie ayant lu le titre, Définition du saint concile, septième œcuménique, saint Etienne lui fit signe de la main de s'arrêter, et dit : Comment peut-on nommer saint un concile qui a profané les choses saintes? Un de vos évêques n'a-t-il pas été accusé par des gens de bien, dans votre concile, d'avoir foulé aux pieds la patène destinée aux saints mystères, parce qu'on y voyoit les images de Jésus-Christ, de sa mère et de son précurseur? Vous l'avez maintenu dans ses fonctions, et excommunié ses accusateurs comme défenseurs des idoles. Qu'y a-t-il de plus impie? N'avez-vous pas ôté le titre de saints aux apôtres, aux martyrs et aux autres justes, les nommant simplement apôtres ou martyrs?

Mais comment ce concile est-il œcuménique, sans être approuvé du pape de Rome. quoiqu'il y ait un canon qui défend de régler sans lui les affaires ecclésiastiques? Il n'a été approuvé ni par le patriarche d'Alexandrie, ni par celui d'Antioche ou de Jérusalem. Où sont leurs lettres? Et comment appelle-t-on septième concile celui qui ne s'accorde point avec les six précédents? Basile reprit : Et en quoi avons-nous contrevenu aux six conciles? Saint Etienne répondit : N'ont-ils pas été assemblés dans des églises, et en ces églises n'y avoit-il pas des images reçues et adorées par les pères? Répondez-moi, évêque. Basile en convint, et saint Etienne, levant les yeux au ciel, soupira du fond du cœur, étendit les mains et dit : Quiconque n'adore pas Notre Seigneur Jésus-Christ renfermé dans son image, selon l'humanité, qu'il soit anathème. Il vouloit continuer; mais les commissaires, étonnés de la liberté avec laquelle il parloit et couverts de confusion, se levèrent, ordonnant seulement qu'on l'enfermât (2). Quand ils furent de retour à Constantinople, l'empereur leur demanda ce qu'ils avoient fait. Les évêques vouloient dissimuler leur désavantage, mais Calliste dit : Nous sommes vaincus, seigneur : Cet homme est fort en raisons et méprise la mort. L'empereur, outré de colère, écrivit aussitôt une sentence pour envoyer le saint homme en exil dans l'île de Proconèse, près de l'Hellespont.

#### XXXVI. Exil de saint Etienne à Proconèse.

Pendant dix-sept jours que saint Etienne

demeura à Chrysopolis, il ne prit point de nourriture, quoique l'empereur lui en eût envoyé abondamment (1); mais il la renvoyoit comme il avoit fait auparavant, ne voulant rien recevoir d'un excommunié. Avant que de partir, il guérit le supérieur du monastère abandonné des médecins. Etant arrivé à Proconèse, il se logea dans une caverne agréable, qu'il trouva dans un lieu désert sur la mer, près d'une église de sainte Anne, et se nourrissoit des herbes qu'il rencontroit. Ses disciples, chassés du mont Saint-Auxence, ayant appris le lieu de son exil, vinrent à Proconèse se rassembler autour de lui, à l'exception de deux qui apostasièrent, savoir, Sergius, le calomniateur du saint, et Etienne, qui, après avoir été chapelain du patrice Calliste, avoit reçu l'habit monastique des mains de saint Etienne, qui l'avoit établi prêtre du monastère. L'empereur le fit chapelain du palais de Sophie, et ils prirent l'un et l'autre l'habit séculier. Tous les autres disciples de saint Etienne, s'étant remis sous sa conduite, firent un nouveau monastère à Proconèse. Sa mère même et sa sœur quittèrent le monastère des trichinaires, où elles étoient établies, et vinrent le trouver dans cette île. Pour lui, il fit faire une petite cage en forme de colonne, où il s'enferma pour continuer ses austérités, la quarante-neuvième année de son âge, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-trois, car il étoit né la première année du pontificat de saint Germain de Constantinople, qui fut l'an sept cent quinze (2).

La même année sept cent soixante-trois, vingt-troisième du règne de Constantin, Côme, surnommé Conamite, évêque d'Epiphanie en Syrie, fut accusé par les citoyens devant Théodore, patriarche d'Antioche, d'avoir dissipé les vases sacrés; et, ne pouvant les représenter, il renonça à la foi catholique, et embrassa l'hérésie des iconoclastes (3). Il fut condamné d'un commun consentement par les trois patriarches, Théodore d'Antioche, Théodore de Jérusalem, Côme d'Alexandrie, avec les évêques de leur dépendance; et le jour de la Pentecôte ils l'anathématisèrent chacun chez eux, après la lecture de l'Evangile. Vers le même temps, l'empereur Constantin demanda au patriarche de Constantinople quel mal y auroit-il de dire : Mère de Christ, au lieu de mère de Dieu? Le patriarche répondit en l'embrassant : Ayez pitié de nous, seigneur, Dieu vous garde d'une telle pensée. Ne voyez-vous pas comme Nestorius est anathématisé par toute l'Eglise; je le demandois pour m'instruire, reprit l'empereur : que ce discours demeure entre vous et moi. Un jour, tenant une bourse pleine d'or, il demanda à ceux qui étoient présents ce qu'elle valoit. Elle vaut beaucoup, dirent-ils. En ayant ôté l'or, il leur fit encore

(1) P. 485, 486.

(3) Theop. an. 23, p. 364.

(2) Sup. liv. XLI, n. 20.

(1) Philip. I, 21. p. 480.

(2) P. 481.



la même question. Ils répondirent qu'elle ne valait plus rien (1). Il en est de même, dit-il, de la mère de Dieu; tant que Jésus-Christ étoit dans son sein, elle valait beaucoup; après qu'il en fut sorti, elle étoit comme les autres.

### XXXVII. Règle de saint Chrodegand.

Saint Chrodegand, évêque de Metz, étant allé à Rome, obtint du pape Paul les corps des trois martyrs saint Gorgon, saint Nabor et saint Nazaire, qu'il mit en trois monastères (2): saint Nabor à Saint-Hilaire, aujourd'hui Saint-Avol, au diocèse de Metz; saint Nazaire à Loresheim, fondé près de Worms, l'an sept cent soixante-quatre, dont le premier abbé fut Gondeland, frère de saint Chrodegand. Il mit les reliques de saint Gorgon dans le monastère de Gorze, l'an sept cent soixante-cinq.

La même année, quatorzième du règne de Pépin, saint Chrodegand présida à un concile ou assemblée générale de la nation françoise, tenue à Attigny-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims (3). Il n'en reste que les noms des évêques qui y assistèrent, au nombre de vingt-sept, avec dix-sept abbés, et une promesse réciproque qu'ils se firent, que, quand quelqu'un d'eux viendrait à mourir, chacun feroit dire cent psautiers et célébrer cent messes par les prêtres, et que l'évêque diroit lui-même trente messes. On trouve des promesses semblables en d'autres conciles de ce temps-là. Les évêques les plus connus de cette assemblée sont saint Chrodegand de Metz; saint Lulle de Mayence, Remédios de Rouen, frère du roi, Megingaob de Virzbourg, Villaire, évêque du monastère de Saint-Maurice en Valais (4). Il y en a plusieurs autres, nommés évêques de certains monastères, comme de Lobes, de Saint-Oyan d'Eichster, parce que, ayant quitté leurs sièges épiscopaux, ils s'étoient retirés dans des monastères dont ils étoient abbés, gardant le titre d'évêques. Entre les simples abbés, Fulrad, l'archipèlerin, tient le premier rang comme abbé de Saint-Denis. On y voit ensuite ceux de Saint-Germain, de Jumièges, de Fontenelle, de Centule, de Corbie, de Rebais, de Sainte-Colombe de Sens.

Saint Chrodegand est principalement célèbre par la communauté des clercs qu'il forma dans son église avec des revenus suffisants, pour les décharger de tous les soins temporels (5). Il leur donna une règle, qui fut depuis reçue par tous les chanoines, et que nous avons encore. Le nom de chanoines ou canoniques, se donnoit du commencement à tous les clercs; soit parce qu'ils étoient écrits dans le canon ou ca-

talogue de l'église, soit parce qu'ils vivoient selon les canons; mais depuis on le prit particulièrement pour ceux qui vivoient en commun, à l'exemple du clergé de saint Augustin, et avant lui de saint Eusèbe de Verceil (1); et c'est pour de tels chanoines que saint Chrodegand composa sa règle, presque toute tirée de celle de saint Benoît, autant que la vie monastique pouvoit convenir à des clercs servants l'Eglise. Il y cite souvent l'ordre romain et les usages de l'église romaine.

La règle de saint Chrodegand dans sa pureté, ne contient que trente-quatre articles, avec une préface, où il déplore le mépris des canons, et la négligence des pasteurs, du clergé et du peuple (2). Il n'engage pas les clercs de cette communauté à une pauvreté absolue, mais il veut que quiconque y entrera fasse une donation solennelle de tous ses biens à l'église de Saint-Paul de Metz; permettant de s'en réserver l'usufruit et de disposer de ses meubles pendant sa vie (3). Les prêtres auront la disposition des aumônes qui leur seront données pour leurs messes, pour la confession, ou l'assistance des malades: si ce n'est que l'aumône soit donnée pour la communauté. C'est la première fois que je trouve des aumônes ou rétributions particulières pour des messes, ou d'autres fonctions ecclésiastiques. Saint Chrodegand juge plus utile de donner à toute la communauté, parce que plusieurs ensemble obtiennent plus aisément la miséricorde de Dieu, qu'un seul, quelque zèle qu'il soit.

Pour la clôture, les chanoines ont liberté de sortir le jour; mais à l'entrée de la nuit tous doivent se rendre à Saint-Etienne, qui est la cathédrale de Metz, pour chanter complies (4), après lesquelles il n'est plus permis de boire, de manger, ni de parler, mais on doit garder le silence, jusqu'après que l'on aura dit prime le lendemain. Celui qui ne s'est pas trouvé à complies, ne peut entrer, ni même frapper à la porte, jusqu'à ce qu'on vienne aux nocturnes. C'est que le peuple y venoit encore. L'archidiaque, le primicier, ni le portier ne donneront aucune dispense de cette règle, dont ils ne puissent rendre compte à l'évêque. Tous les chanoines logeoient donc dans un cloître exactement fermé, et couchoient en différents dortoirs communs, où chacun avoit son lit. Aucune femme n'entroit dans le cloître, ni aucun laïque sans permission. Si on donnoit à manger à quelqu'un, il laissoit ses armes hors du réfectoire, et aussitôt après le repas sortoit du cloître. Les cuisiniers mêmes, si on en prenoit de laïques, sortoient aussitôt qu'ils avoient rendu leur service.

Les chanoines se levoient la nuit à deux heures pour les nocturnes, comme les moines, suivant la règle de saint Benoît (5), et met-

(1) Theoster. Vit. S. Nic. c. 4. Apolog. Boll. tom. 9, p. 261.  
(2) Transt. S. Gorg. to. 4, Acta sanct. Ben. p. 204. Sup. n. 8.  
(3) Tom. 6, Conc. p. 1701.  
(4) Conc. Diglev. p. 1796. V. Coint an. 765, n. 2 et 3, etc. Inf. I. XLIV, n. 27.  
(5) Paul. diac. Ap. Boll. 6 mart. t. 6, p. 452.

(1) Sup. lib. XXIV, n. 40.  
(2) Lib. XIII, n. 14.  
(3) Tom. 7, Conc. p. 1445.  
(4) C. 31, 32.  
(5) C. 2, 4, 5.  
(6) Sup. lib. XXIII, n. 14.

toient entre les nocturnes et les matines ou laudes, un intervalle, pendant lequel il étoit défendu de dormir; mais on devoit apprendre les psaumes par cœur, lire ou chanter (1). Pendant le jour, ceux qui se trouvoient trop loin de l'église, entendant sonner l'office, pouvoient le réciter au lieu où ils se trouvoient. Il est défendu aux clercs de tenir des bâtons à la main dans l'église, sinon pour cause d'infirmité. Les chanoines doivent garder entre eux le rang qu'ils tiennent dans le clergé, se traiter avec respect, et ne se point nommer simplement par leur nom. Après l'office de prime, on tiendra le chapitre tous les jours. On y lira un article de la règle, des homélies, ou quelque autre livre édifiant: l'évêque, ou le supérieur y donnera ses ordres, et y fera les corrections. Au sortir du chapitre, chacun ira au travail manuel qui lui sera prescrit.

### XXXVIII. Nourriture, vêtements, etc.

Quant à la nourriture, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on fera deux repas, et on pourra manger de la chair, excepté le vendredi seulement. De la Pentecôte à la Saint-Jean, on fera deux repas, mais sans manger de chair. De la Saint-Jean à la Saint-Martin, deux repas, et abstinence de chair le mercredi et le vendredi. De la Saint-Martin à Noël, abstinence de chair, et jeûne jusqu'à none. De Noël au carême jeûne jusqu'à none, le lundi, le mercredi et le vendredi, avec abstinence de chair ces deux derniers jours: les autres jours deux repas. S'il vient une fête en ces fêtes, le supérieur pourra permettre la chair. En carême, on jeûnera jusqu'à vêpres, avec défense de manger hors du cloître. Il y aura sept tables dans le réfectoire: la première, pour l'évêque avec les hôtes et les étrangers, l'archidiaque et ceux que l'évêque y appellera; la seconde, pour les prêtres; la troisième pour les diacres; la quatrième pour les sous-diacres; la cinquième, pour les autres clercs; la sixième, pour les abbés, et ceux que le supérieur voudra; la septième, pour les clercs de la ville, les jours de fête. La quantité du pain n'est point bornée; à diné ils auront un potage, deux portions de chair à deux; à soupé une seule. Entre les viandes de carême, on compte le fromage. La boisson est réglée: au plus à diné, trois coups; à soupé, deux; et trois coups quand il n'y a qu'un repas. Ceux qui s'abstiennent de vin boiront de la bière. Tous les chanoines feront la cuisine tour à tour, excepté l'archidiaque et quelques autres officiers occupés plus utilement (2).

Pour les vêtements, on donnera aux anciens tous les ans une chappe neuve; aux jeunes, les vieilles. Les prêtres et les diacres qui servent continuellement auront deux tuniques par an, ou de la laine pour en faire, et deux

chemises. Pour la chaussure, tous les ans un cuir de vache, et quatre paires de pantoufles. On leur donnera de l'argent pour acheter le bois; et toute cette dépense du vestiaire, et du chauffage se prenoit sur les rentes que l'église de Metz levoit dans la ville et à la campagne. Mais les clercs qui avoient des bénéfices, devoient s'habiller. On appeloit encore alors bénéfice la jouissance de certain fonds accordée par l'évêque.

On aura un soin particulier des chanoines malades, s'ils n'ont de quoi subvenir à leurs besoins. Ils auront un logement séparé, et un clerc chargé d'en prendre soin. Ceux qui seront en voyage avec l'évêque, ou autrement, garderont autant qu'il leur sera possible la règle de la communauté (1).

Elle étoit gouvernée, premièrement par l'évêque; et sous lui, par l'archidiaque et le primicier, que l'évêque pouvoit corriger et déposer, s'ils manquoient à leur devoir. Il y avoit un cellierier, un portier, un infirmier et des custodes ou gardiens des trois principales églises, Saint-Etienne, Saint-Pierre et Sainte-Marie, qui y couchoient, ou tout proche, sans préjudice de la régularité (2).

### XXXIX. Pénitences, etc.

Il est ordonné aux clercs de se confesser à l'évêque deux fois l'année, savoir, au commencement du carême, et depuis la mi-août jusqu'au premier jour de novembre (3), sauf à se confesser dans les autres temps, toutes les fois qu'ils voudront, soit à l'évêque, soit à un prêtre député de sa part. Celui qui aura cédé quelque péché en se confessant à l'évêque, ou cherchera à se confesser à d'autres; si l'évêque le peut découvrir, il le punira de fouet, ou de prison. C'est la première fois que je trouve la confession commandée, mais saint Chrodegand regarde ce précepte comme un adoucissement des anciennes règles, qui vouloient que l'on découvrit aux supérieurs toutes les mauvaises pensées. Il veut que les clercs reçoivent le corps et le sang de Notre Seigneur tous les dimanches et les grandes fêtes, à moins que leurs péchés ne les en empêchent.

Le chanoine coupable de grand crime, homicide, fornication, adultère, larcin, recevra d'abord la discipline, puis sera mis en prison à la discrétion du supérieur, sans communication avec personne (4). Au sortir de la prison il fera encore pénitence publique, si le supérieur juge à propos, c'est-à-dire qu'à toutes les heures de l'office il viendra à la porte de l'église, et y demeurera prosterné jusqu'à ce que tous soient entrés; puis il récitera l'office debout, demeurant dehors. Il gardera l'abstinence, telle qu'elle lui sera imposée par le supérieur. Pour les péchés graves, comme dé-

(1) C. 10, 25, 28.  
(2) C. 24, 27.  
(3) C. 14.  
(4) C. 17, 19.

(1) C. 2, 6, 7, 8, 9. (2) C. 20, 21, 22, 23, 24, 29.



sobéissance, révolte, murmure, médisance, ivrognerie, transgression du jeûne, ou de quelque autre précepte de la règle, il y aura deux admonitions secrètes, puis une publique; et si le coupable ne se corrige, il sera excommunié : s'il est trop grossier ou trop dur, pour être touché de l'excommunication, on usera de punition corporelle. Entre ces fautes graves, on compte de ne s'être pas tenu à la croix. C'étoit une croix au milieu du cloître, ou par pénitence on faisoit demeurer quelque temps debout, ou à genoux, pour les fautes plus légères (1). Quant à ces légères fautes, comme d'être venu tard à l'office ou à table, avoir rompu ou perdu quelque chose, la peine étoit arbitraire, et toujours moindre pour celui qui s'accusoit le premier. Il est défendu, sous peine d'excommunication (2), d'avoir aucun commerce avec l'excommunié. Il est aussi défendu aux particuliers de s'excommunier ou se frapper l'un l'autre, quelque sujet qu'ils prétendent en avoir; mais l'offensé doit demander justice au supérieur. Et au contraire personne ne doit prendre le parti du coupable, sous prétexte d'amitié ou de parenté.

Les clercs qui n'étoient point de la communauté, et demeuroient hors du cloître, dans la ville de Metz, devoient venir les dimanches et les fêtes aux nocturnes et aux matines dans la cathédrale : ils assistoient au chapitre et à la messe, et mangeoient au réfectoire, à la septième table qui leur étoit destinée. Les chanoines pouvoient avoir des clercs pour les servir, par permission de l'évêque. Ces serviteurs étoient sujets à la correction, et devoient assister aux offices en habit de leur ordre, comme les clercs du dehors; mais ils n'assistoient point au chapitre, et ne mangeoient point au réfectoire.

Il y avoit des pauvres nommés matriculiers, parce qu'ils étoient inscrits dans la matricule, ou catalogue, soit du Dôme, c'est-à-dire de la cathédrale, soit des autres églises (3). Saint Chrodegand, voyant que l'on négligeoit de les instruire et de les corriger, ordonne que deux fois le mois ils viendront le samedi à l'église du Dôme, à l'heure de tierce, et que l'évêque leur fera lire quelque homélie, pour leur instruction : ou en l'absence de l'évêque, le prêtre custode de Saint-Etienne leur fera quelque lecture, ou les instruira de vive voix. Ils se confesseront au même prêtre deux fois l'an en carême, et au mois d'octobre; et en chaque matricule il y aura un primicier pour veiller sur leur conduite. En venant à l'instruction, ils découvriront au prêtre custode leurs besoins spirituels et corporels : les indociles seront effacés de la matricule, et d'autres mis en leur place. Les jours d'instruction, on leur distribuera du pain, du vin, du lard ou du fro-

mage, et de l'argent pour le bois. J'ai mis au long cette règle de saint Chrodegand, parce qu'elle fut depuis reçue par tous les chanoines, comme celle de saint Benoît par les moines. Il mourut l'an sept cent soixante-six, et fut enterré à l'abbaye de Gorze, où il avoit choisi sa sépulture (1).

#### XL. Miracles de saint Etienne d'Auxence.

Cependant saint Etienne, dans son exil en l'île de Proconèse, faisoit quantité de miracles. Un aveugle le vint trouver, et le pria de le guérir. Après s'en être défendu avec beaucoup d'humilité, il dit : Avez-vous la foi? Adorez-vous l'image de Jésus-Christ, de sa mère et des saints? Croyez-vous en Dieu, qui guérit même par les images, comme il arriva à la conversion de sainte Marie égyptienne (2)? Je crois, répondit l'aveugle, et j'adore; et saint Etienne ajouta : Au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui a guéri l'aveugle, en qui tu crois, et que tu adores en son image, regarde le soleil sans empêchement. Aussitôt ses yeux furent ouverts, il s'en alla, louant Dieu et transporté de joie. Une femme cyzique lui amena son fils agité du démon depuis près de neuf ans. Il pria pour lui de dedans sa cage, et l'appelant par son nom, lui fit adorer l'image de Jésus-Christ, après quoi il le renvoya guéri. Une femme noble d'Héraclée en Thrace, affligée depuis sept ans d'une perte de sang, vint trouver saint Etienne qui, après avoir prié, fit sur elle le signe de croix, et lui fit adorer l'image de Jésus-Christ. Elle se sentit au bout de trois jours parfaitement guérie. Il fit plusieurs autres miracles, principalement à l'égard de ceux qui se trouvoient en péril sur la mer. Car quand il la voyoit agitée, il mettoit ses frères en prière; et souvent après la tempête on voyoit les voyageurs venir le remercier, et dire que dans le péril ils l'avoient vu qui conduisoit leur vaisseau (3).

La seconde année de son exil, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-quatre, il perdit sa mère et sa sœur, qui la suivit sept jours après, comme elle lui avoit prédit. Vers le même temps, un soldat nommé Etienne, qui servoit dans le corps des Arméniens en Thrace, étant perclus de la moitié du corps et courbé, vint à Proconèse trouver le saint, qui, lui ayant fait adorer l'image de Jésus-Christ et celle de la vierge, le renvoya guéri et redressé (4). Ses camarades lui demandèrent comment la chose s'étoit passée; et quand il leur eut dit qu'il avoit adoré ces images, ils lui dirent en fureur : Misérable, tu as idolâtré, et le dénonceront au gouverneur de Thrace, qui l'envoya promptement à l'empereur. L'empereur lui demanda s'il persistoit dans l'idolâtrie (5). Le soldat se

(1) V. Boll. 6 Mart. t. 0, p. 452. (3) P. 400, 492, 493. (4) P. 491. (2) Vit. p. 490. Sup. ad lib. xxiv, n. 25. (5) P. 495.

mit à genoux, et dit anathème, comme ayant été séduit; et l'empereur aussitôt le fit centurion. Mais comme il retournoit chez lui, son cheval le jeta par terre, et le foula aux pieds, en sorte qu'il en mourut. L'empereur prit occasion de ce qui étoit arrivé au soldat pour rappeler promptement saint Etienne, disant que même dans son exil il ne cessoit point d'enseigner au peuple l'idolâtrie.

#### XLI. Confession de saint Etienne devant l'empereur.

Il le fit donc ramener à Constantinople et mettre dans la prison du bain, les fers aux mains et les entraves aux pieds. Quelques jours après, il l'interrogea en particulier sur la terrasse du Phare, étant assis entre deux de ses principaux officiers (1). En y allant, le saint se fit donner une pièce de monnaie, qu'il tenoit cachée sous son habit. Sitôt que l'empereur le vit entrer, il s'écria : Voyez quel homme me charge de calomnies. Le saint regardoit à terre sans rien répondre. L'empereur jetant sur lui un regard farouche, lui dit : Tu ne me réponds point, misérable. Saint Etienne répondit : Seigneur, si vous êtes résolu à me condamner, envoyez-moi au supplice : si vous voulez m'interroger, modérez votre colère; car c'est ainsi que les lois ordonnent aux juges d'en user. L'empereur ajouta : Dis-moi quels décrets ou quels préceptes des pères avons-nous méprisés, pour te donner sujet de nous traiter d'hérétiques? Saint Etienne répondit : C'est que vous avez ôté des églises les images que les pères ont reçues et adorées de tout temps. L'empereur reprit : Impie, ne les nomme pas images; ce sont des idoles. Et comment peuvent-elles compatir avec les choses saintes? Qu'a de commun la lumière avec les ténèbres (2)?

Seigneur, répondit saint Etienne, les chrétiens n'ont jamais ordonné d'adorer la matière dans les images : nous adorons le nom de ce que nous voyons, remontant par la pensée aux originaux. Cette vue élève notre raison jusqu'au ciel, et fixe notre curiosité. Est-il donc juste, dit l'empereur, de faire des images sensibles de ce que l'esprit même ne peut comprendre? Et qui est l'homme, dit saint Etienne, à moins que d'avoir perdu le sens, qui en adorant ce que l'on voit dans l'église, adore la créature, la pierre, l'or ou l'argent, sous prétexte qu'elle porte le nom des choses saintes? Mais vous autres, sans distinguer le saint du profane, vous n'avez pas eu horreur d'appeler idole l'image de Jésus-Christ, comme Apollon, et celle de la mère de Dieu, comme Diane, de les fouler aux pieds et de les brûler. L'empereur dit : Esprit bouché, est-ce qu'en foulant aux pieds les images, nous foulons aux pieds Jésus-Christ, à Dieu ne plaise.

(1) P. 496.

(2) P. 497.

Alors saint Etienne tirant de son sein la pièce de monnaie qu'il avoit apportée exprès, dit à l'empereur : Seigneur, de qui est cette image et cette inscription? L'empereur surpris répondit : C'est des empereurs, c'est-à-dire; de lui-même et de son fils Léon. Saint Etienne continua : Serai-je donc puni si je la jette à terre, et si je la foule aux pieds? Les assistants dirent : Assurément, puisqu'elle porte l'image et le nom des empereurs invincibles. Le saint répondit avec un grand soupir : Quel sera donc le supplice de celui qui foule aux pieds le nom de Jésus-Christ et de sa mère dans leurs images? ne sera-t-il pas livré au feu éternel (1)? Alors il jeta la pièce de monnaie et marcha dessus. Ceux qui accompagnoient l'empereur se jetèrent sur lui comme des bêtes féroces, voulant le précipiter de la terrasse en bas; mais l'empereur les en empêcha et l'envoya lié par le cou, et les mains derrière le dos à la maison publique nommée le prétoire, voulant le faire juger selon les lois, pour avoir foulé aux pieds l'image de l'empereur.

#### XLII. Continuation de la persécution.

Cependant, plusieurs officiers et plusieurs soldats étant accusés d'adorer les images, l'empereur les fit punir rigoureusement en diverses manières, et il fit prêter un serment général à tous ses sujets, de ne point adorer les images (2). Il obligea le patriarche Constantin à monter sur l'ambon, et à faire le même serment sur la vraie croix; après quoi il assista à la table de l'empereur, couronné de fleurs, entendant la musique, et mangeant de la chair, au mépris de la profession monastique qu'il avoit embrassée.

Le vingt-unième d'août de l'indiction quatrième, l'an sept cent soixante-six, l'empereur, voulant rendre absolument méprisable l'habit monastique, fit passer dans l'hippodrome ce qui se trouva de moines, tenant chacun une femme par la main, au milieu du peuple qui crachoit sur eux, et les traitoit indignement. Le vingt-cinquième du même mois, il fit aussi mener honteusement dans l'hippodrome dix-neuf officiers des plus considérables, accusés d'avoir conspiré contre lui : mais en effet, parce qu'il étoit jaloux des louanges que tout le monde leur donnoit pour leur force et leur bonne mine. Il en fit mourir quelques-uns pour leur piété, et parce qu'ils avoient été voir saint Etienne, et avoient loué hautement ses souffrances. On en remarque huit entre les autres. Constantin, patrice qui avoit été logothète du drôme, ou contrôleur général des postes son frère; Stratégus, patrice et domestique des excubiteurs, c'est-à-dire capitaines des gardes (3). Antiochus, qui avoit

(1) P. 495.

568.

(2) Theoph. n. 25, p. 367, (3) V. Cang.

(1) Vit. S. Landeb. n. 5, tom. 3. Acta, SS. Ben. p. 21, 30, 33. (2) C. 1, 3, 8, 12, 13, 16, 18, 21, 30, 33. (3) C. 34.



été aussi logothète du drôme et gouverneur de Sicile. David spatiaire, c'est-à-dire écuyer et comte de l'Obsequium, troupes ainsi nommées. Théophylacte, protospataire ou premier écuyer et gouverneur de Thrace. Chrystofle, écuyer (1). Constantin, protostrator ou premier écuyer de l'empereur, fils du patrice Bardane. Théophylacte, candidat ou garde du corps. L'empereur les fit passer dans l'hippodrome, où le pape cracha sur eux et les chargea de malédictions. Puis il condamna les deux frères Constantin et Stratégus à perdre la tête, fit crever les yeux aux autres, et les envoya en exil, où il leur faisoit donner tous les ans cent coups de nerfs de bœuf.

Enfin, il fit sentir sa mauvaise humeur au patriarche Constantin. Le trentième du même mois d'août sept cent soixante-six, il lui suscita des clercs et des laïques d'entre les confidants du patriarche même, qui l'accusèrent d'avoir mal parlé de l'empereur, et, comme il le nioit, ils en firent serment sur la vraie croix. Il envoya aussitôt mettre le scellé au palais patriarcal, et bannit le patriarche, premièrement dans l'île Hiérie, puis en celle du Prince. Trois mois et demi après, savoir, le seizième de novembre de la même année sept cent soixante-six, indication cinquième, l'empereur fit ordonner patriarche Nicétas, eunuque, Slave d'origine (2).

Cependant, il continuoit de persécuter les catholiques, évêques, moines, laïques, magistrats et particuliers. Il défendoit partout, de vive voix et par écrit, les prières adressées à la vierge et aux saints. Il faisoit déterrer et consumer les reliques les plus respectées, traitoit d'impies ceux qui les honoroient, et les menaçoit de mort, de confiscation de biens, d'exil, de tourments. Il fit jeter dans la mer la chaise de sainte Euphémie, qui étoit à Chalcédoine, ne pouvant souffrir l'huile précieuse qui en dégouttoit en présence de tout le peuple. Mais la relique fut conservée miraculeusement, et retrouvée en l'île de Lemnos. Cependant, l'empereur fit de cette église un atelier pour forger des armes; et les ouvriers faisoient leurs ordures dans le sanctuaire.

#### XLIII. Concile de Gentilly.

L'empereur Constantin avoit envoyé des ambassadeurs en France, qui furent entendus dans un concile tenu à Gentilly, près Paris. Car le roi Pépin y célébra la fête de Pâque de l'an sept cent soixante-sept, qui fut le dix-neuvième d'avril (3). A ce concile, assistoient aussi des légats du pape Paul, et entre eux et les Grecs fut agitée une question sur la trinité, savoir, si le Saint-Esprit procède du fils comme du père. Car les Grecs reprochoient

dès lors aux Latins d'avoir ajouté au symbole de Constantinople le mot *filioque*. Il y fut aussi parlé des images des saints, savoir, s'il falloit en mettre dans les églises. Il est à croire que les ambassadeurs grecs vouloient justifier auprès de Pépin l'empereur, leur maître, accusé par les Romains de troubler la religion en Orient, en faisant la guerre aux images; et qu'en récriminant, ils accusoient les Romains d'errer sur la trinité. On ne sait point ce qui fut décidé en ce concile.

#### XLVI. Mort du pape Paul. Intrusion de Constantin.

L'été suivant, le pape Paul, étant demeuré pendant les grandes chaleurs à l'église de Saint-Paul, tomba malade, et mourut le vingt-unième de juin sept cent soixante-sept, après avoir tenu le saint-siège dix ans et un mois. En une ordination, au mois de décembre, il fit douze prêtres et deux diacres, et d'ailleurs trois évêques (1). Il fut d'abord inhumé à Saint-Paul, où il étoit mort; mais, trois mois après, on le transféra par le Tibre à Saint-Pierre, et on l'enterra solennellement dans la chapelle de la vierge, qu'il avoit bâtie. Il est honoré comme saint le vingt-unième de juin (2). Le saint-siège vqua treize mois, et ce ne fut pas sans trouble.

Car, comme le pape Paul étoit à l'extrémité, un duc nommé Toton, qui demouroit depuis long-temps à Népi avec ses frères Constantin, Passif et Pascal, vint à Rome avec une grande troupe de soldats et de paysans, qu'il avoit ramassés tant de Népi que des autres villes de Toscane (3). Ils entrèrent par la porte Saint-Pancrace, et s'assemblèrent dans la maison de Toton, où ils élurent pape Constantin, son frère, encore laïque. Ensuite, revêtus de cuirasses et les armes à la main, ils le menèrent au palais patriarcal de Latran, et le firent monter à l'appartement du vidame. Aussitôt, ils firent venir George, évêque de Preneste, pour lui donner la tonsure cléricale. L'évêque n'en vouloit rien faire; et, se prosternant à terre aux pieds de Constantin, il le conjuroit par tous les divins mystères de quitter cette entreprise, et de ne pas introduire dans l'Eglise une nouveauté si inouïe. Mais plusieurs de ces séditeux s'élevèrent contre lui, et lui firent de si terribles menaces que, saisi de crainte, il céda et fit les prières de la cléricature sur Constantin, qui demeura en possession du palais de Latran. Le lendemain lundi, vingt-deuxième de juin, le même évêque l'ordonna sous-diacre, contre les canons, dans l'oratoire de Saint-Laurent, du même palais. Le dimanche suivant, Constantin, accompagné d'une multitude de gens armés, alla à Saint-Pierre, où le même évêque George le consacra

(1) Theoph. p. 363.

(3) V. Coint. an. 767, n.

(2) Theoph. an. 26, p. 370. 1, 2. T. 6, Conc. p. 1703.

(1) Anast. in Paul. V. Pa-  
pebr.

(2) Mart. R. 28 juin.

(3) Anast. in Steph. 111.

évêque de Rome, assisté d'Eustrase, évêque d'Albane, et de Citonat, évêque de Porto; et il demeura pendant treize mois en possession du saint-siège. C'est le premier exemple à Rome d'une pareille intrusion. George, évêque de Preneste, consécuteur de Constantin, fut saisi, peu de jours après, d'une maladie qui lui ôta le jugement; en sorte que jamais depuis il ne célébra la messe, car sa main droite étoit tellement retirée qu'il ne la pouvoit porter à sa bouche. Il mourut ainsi tremblant et languissant.

#### XLV. Prison de saint Etienne.

Saint Etienne étoit toujours dans sa prison, à Constantinople. Dès qu'il y entra, il prédit que ce seroit sa dernière demeure, et il eut la consolation d'y trouver trois cent quarante-deux moines de divers pays (1). Les uns avoient le nez coupé, d'autres les yeux crevés, ou des mains coupées, pour n'avoir pas voulu souscrire contre les saintes images. Quelques-uns avoient perdu les oreilles; d'autres monroient des marques des coups de fouets qui les avoient déchirés; d'autres leurs têtes rasées par les iconoclastes; la plupart avoient la barbe poissée et brûlée. Etienne, voyant les traces de diverses souffrances de ces saints confesseurs, rendoit grâce à Dieu, qui leur avoit donné la patience, et s'affligeoit de n'avoir encore souffert rien de semblable. Pour eux, ils le regardoient comme leur pasteur et leur maître, écoutoient ses instructions, et lui découvroient leur intérieur. La prison du prétoire devint un monastère où tout l'office se faisoit régulièrement. Les gardes, et tous ceux qui avoient ouï parler du saint, l'admiroient et le regardoient comme un ange sur la terre.

Un des guichetiers dit à sa femme: Ma mie, cette folie de l'empereur nous fera périr; car Etienne d'Auxence, qui est maintenant dans la prison, m'a paru comme un dieu (2). La femme lui fit questions sur questions, et tira de lui toute la manière de vie du saint homme; puis, à son insu, elle entra dans la prison, se jeta aux pieds du saint, et lui dit: Ne me rejetez pas, mon père, tout indigne que je suis; souffrez que je vous apporte ce qui vous est nécessaire, n'ayez pas horreur de mes péchés: j'espère que Dieu me récompensera de ce petit service. Saint Etienne pria pour elle; mais il refusa de rien recevoir; et, comme elle le pressoit, il déclara qu'il n'avoit jamais communiqué avec les hérétiques; car il la croyoit iconoclaste (3). Alors, elle se jeta par terre et s'écria: Dieu me garde, mon père, de jamais déshonorer l'image de Jésus-Christ, de sa mère ou des saints. Je sais quelle sera la punition de ceux qui osent le faire. Notre saint père Germain les mettoit au rang de ceux qui crièrent:

(1) Vit. p. 500.  
(2) P. 501.

(3) P. 502, 503.

Crucifiez-le. Je vous demande seulement de ne me point découvrir à mon mari et aux autres gardes. Ayant ainsi parlé, elle retourna en sa chambre, ouvrit un coffre fermé à clé, où elle cachoit trois images de la vierge tenant son fils entre ses bras, de saint Pierre et de saint Paul; et, les ayant adorées en présence de saint Etienne, les lui donna en disant: Mettez-les devant vous, mon père, pendant vos prières, afin que vous vous y souveniez de cette pauvre pécheresse. Il consentit alors à sa demande; et depuis, elle lui apporta, tous les samedis et les dimanches, environ six onces de pain et trois carafes d'eau; car ce fut toute sa nourriture pendant les onze mois qu'il passa dans le prétoire.

#### XLVI. Autres martyrs.

Un jour, comme il étoit assis avec les autres moines, on vint à parler des cruautés exercées pendant cette persécution, et Antoine de Crète raconta le martyre de l'abbé Paul en ces termes: Il fut pris par le gouverneur de l'île, Théophane, surnommé Lardotyre, qui avoit fait mettre à terre d'un côté l'image de Jésus-Christ en croix, de l'autre l'instrument de supplice que l'on nomme catapelte. Alors il lui dit: Paul, tu as à choisir des deux, ou de marcher sur l'image, ou d'aller au supplice. Paul répondit: A Dieu ne plaise, Seigneur Jésus, que je marche sur votre image; et, se penchant à terre, il l'adora. Le gouverneur en colère le fit dépouiller et étendre sur la catapelte, où les bourreaux, l'ayant serré entre les deux ais, depuis le cou jusqu'aux talons, et attaché par tous les membres avec des clous de fer, le pendirent la tête en bas, et allumèrent autour un grand feu dont il fut consumé (1).

A ce récit, tous les pères fondoient en larmes; mais à peine Antoine eut fini, quand le vieillard Théostérictte prêtre du monastère de Pélécite, qui avoit le nez coupé et la barbe brûlée avec la poix et la naphte, s'avança et dit: On ne peut rapporter sans gémir la cruauté du gouverneur d'Asie; que l'on nomme Lachanodracon. Saint Etienne lui dit: Parlez, mon père, vous nous encouragerez, si Dieu veut que nous souffrions aussi. Théostérictte reprit ainsi: Le soir du jeudi saint, comme on célébroit les divins mystères, ce gouverneur entra par ordre de l'empereur avec une multitude de soldats, fit cesser l'office, prit trente-huit moines choisis, qu'il attacha à des pièces de bois par le cou, et par les mains: quant aux autres, il en fit déchirer à coups de fouet, il en fit brûler, il en renvoya, après leur avoir fait poisser et brûler la barbe, et couper le nez, dont je suis du nombre (2). Non content de cela, il brûla le monastère depuis l'écurie jusqu'aux églises, réduisant tout en cendres. Il emmena les trente-huit qu'il avoit pris, les

(1) P. 504, 505.

(2) P. 500.



enferma dans la voûte d'un vieux bain près d'Ephèse, dont il boucha l'entrée; puis il fit miner la montagne attenante, qui les enterra.

Les moines prièrent ensuite saint Etienne, de leur dire à son tour quelque parole de consolation (1); et il leur proposa pour exemple Pierre le reclus de Blaquernes, qui expira sous les coups de nerf de bœuf en présence de l'empereur, et Jean abbé du monastère de Monagrie, que l'empereur fit enfermer dans un sac, et jeter au fond de la mer avec une grosse pierre, pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds l'image de Jésus-Christ et de sa mère.

XLVI. Suite de la prison de saint Etienne.

Saint Etienne, sachant le temps de sa mort, appela la femme qui le nourrissoit, et lui dit : Je veux passer ces quarante jours en retraite et en prière, dans l'abstinence. Cessez donc de m'apporter du pain et de l'eau; car je sais que ma vie finira bientôt (2). Pendant ce temps, il ne cessa d'animer les moines prisonniers, à ne point se décourager dans la persécution; en sorte que quelques personnes pieuses de la ville se couvroient de haillons, pour entrer dans la prison et recevoir sa bénédiction et ses instructions. Le trente-huitième jour au matin, après la prière de prime, il appela la femme qui l'avait servi, et lui dit en présence des moines : Venez, bénite femme, Dieu vous rende au centuple le bien que vous m'avez fait : reprenez vos images, qu'elles vous servent de protection pendant votre vie, et de gage de votre foi. Puis il dit avec un grand soupir : Demain je partirai d'ici pour aller à un autre monde, et un autre juge. La femme pénétrée de douleur prit ses images, et les emporta enveloppées dans un mouchoir, de peur des iconoclastes.

Cependant l'empereur Constantin célébroit la fête païenne des Brumales, en l'honneur de Bacchus, nommé par les anciens Romains, Brumus : et cette fête se faisoit le vingt-quatrième de novembre (3). L'empereur, assis dans une galerie avec ses courtisans, jouoit de la lyre, et faisoit des libations profanes. Quelqu'un lui vint dire que le chef des abominables, Etienne d'Auxence, avoit changé le prétoire en monastère, où l'on passoit les nuits en psalmodie. Et tous les habitants de Constantinople, ajoutant-ils, courent à lui, pour apprendre à idolâtrer. L'empereur, outré de colère, appela un officier de ses gardes, et lui commanda d'emmener le saint hors de la ville, de l'autre côté de la mer, au lieu où avoit été l'église de sainte Maure martyre, qu'il avoit abattue et changée en une place pour les exécutions à mort. Il y invoquoit aussi les démons, et leur immola le fils d'un nommé Sufilamus. Aussitôt il ordonna que l'on fit dans la ville des re-

(1) P. 107.  
(2) P. 509, 511.

(3) Vetus. Cal. ap. Ros. IV, Antiq. c. 4, et 15, p. 510, F.

cherches exactes contre tous ceux qui avoient un moine pour parent, ami ou voisin, ou qui portoient seulement un habit noir (1). On les envoyoit en exil, après les avoir déchirés de coups. Les ennemis avoient le plaisir de dénoncer qui ils vouloient; les esclaves accusoient leurs maîtres; Constantinople étoit tout en pleurs.

Tandis que l'on menoit saint Etienne au lieu de l'exécution, l'empereur sortit du palais, et vint à la place publique, où étoit un bâtiment nommé le Mille (2). On y avoit autrefois peint les six conciles œcuméniques, pour l'instruction du peuple; mais il les fit effacer, et peindre à la place des courses de chevaux. En ce lieu donc, comme tout le monde le félicitoit, il dit (3) : Mon ame est sans consolation, à cause de ces abominables. Un de ses courtisans s'écria : Et quelle trace en reste-t-il, seigneur, soit à Constantinople soit dans les autres pays? Ne sont-ils pas tous détruits? Voilà que je viens encore aujourd'hui de rencontrer l'ennemi de la vérité, Etienne d'Auxence, que l'on menoit pour être puni par le glaive. L'empereur lui dit : Et qu'y a-t-il de plus doux pour Etienne, que d'avoir la tête coupée? Je suis persuadé qu'il l'a désiré dès qu'il a été arrêté. Il lui faut une mort plus difficile. Aussitôt il commanda que l'on remit Etienne en prison.

Le soir il appela deux frères constitués en dignité, si bien faits de corps et d'esprit, que depuis il les fit mourir de jalousie : les ayant donc fait venir pendant son souper, il leur dit : Allez au prétoire, et dites de ma part à Etienne d'Auxence : Vous voyez combien j'ai soin de vous : je vous ai tiré des portes de la mort. Au moins en cette extrémité, ayez de la complaisance pour moi. Je sais, ajouta-t-il, sa dureté, il me dira des injures. Alors donnez-lui tant de coups sur le visage et sur le dos, qu'il expire quand vous sortirez. Les deux frères étant arrivés au prétoire, dirent bien au saint homme ce que l'empereur leur avoit ordonné de dire; mais, voyant qu'il n'en étoit que plus ferme dans la foi, ils lui baisèrent les pieds, et reçurent sa bénédiction. Etant de retour, ils dirent à l'empereur : Comme nous l'avons trouvé opiniâtre, nous l'avons déchiré de coups. Il est étendu sans voix, et nous vous assurons qu'il ne vivra pas jusqu'à demain. L'empereur fit un grand éclat de rire, et continua son festin.

XLVIII. Martyre de saint Etienne.

Le matin saint Etienne dit adieu aux moines, se recommandant à leurs prières, et se fit ôter le scapulaire, l'écharpe et la ceinture. Il vouloit quitter aussi la cuculle; mais ils lui dirent qu'il devoit mourir avec l'habit mo-

(1) Vita S. Steph. 72, 73.  
(2) V. Cang. L. C. P. p. 513, 514.  
(3) Vit. p. 513, 514.

nastique. Il répondit : On se dépouille pour combattre, et il n'est pas juste que ce saint habit soit déshonoré par le peuple insolent. Il ne garda donc que la tunique de peau; et assis avec eux, il les entretenoit de piété. L'empereur ayant appris que les deux frères l'avoient trompé, se leva sur les huit heures, et courant au vestibule du palais, cria : A l'aide! tout le monde m'abandonne! qu'ai-je affaire des abominables? Et comme ses courtisans venoient pour manger avec lui, et continuer la fête, il leur dit : Je ne suis plus votre empereur, vous en avez un autre, dont vous baisez les pieds, et dont vous demandez la bénédiction. Personne ne prend mon parti, pour le faire mourir, et me mettre l'esprit en repos. Comme ils lui demandoient qui étoit donc cet autre empereur, il leur dit : C'est Etienne d'Auxence, le chef des abominables (1).

A peine l'eut-il nommé, que cette troupe sortit en fureur, faisant un bruit effroyable, et courut à la prison, où ils crièrent aux gardes : Donnez-nous Etienne d'Auxence. Il s'avança hardiment, et leur dit : Je suis celui que vous cherchez. Aussitôt ils le jetèrent par terre, attachèrent des cordes aux fers qu'il avoit aux pieds, et le traînèrent dans la rue, le frappant sur la tête, et par tout le corps, à coups de pied, de pierres, et de bâtons. En sortant de la première porte du prétoire, comme il rencontra l'oratoire de saint Théodore, il s'appuya des mains contre terre, et levant un peu la tête, tourna les yeux vers le ciel pour dire au saint martyr le dernier adieu (2). Un des persécuteurs nommé Philomate dit : Voyez cet abominable qui veut mourir comme un martyr. Il courut à des pompes qui étoient là, pour remédier aux incendies; et tirant un grand piston de bois, il en frappa le saint sur la tête, et le tua sur-le-champ. Philomate tomba aussitôt, grinçant les dents, et agité du démon, qui le tourmenta jusqu'à la mort.

On continua de traîner le corps de saint Etienne, en sorte que ses doigts tomboient, ses côtes se brisoient, son sang arrosoit le pavé : on lui jeta contre le ventre une grosse pierre, qui l'ouvrit en deux : ses intestins sortirent et traînoient par terre. On le frappoit tout mort qu'il étoit, les femmes même s'en méloient, et les enfants que l'on faisoit sortir des écoles, par ordre de l'empereur, pour courir après avec des pierres. Si quelqu'un rencontrant ce corps n'en faisoit autant, il étoit accusé comme ennemi de l'empereur. Ceux qui le traînoient étant arrivés à la place du bœuf, un cabaretier qui faisoit frire du poisson, croyant le saint encore vivant, lui donna un grand coup de fison, dont il lui cassa le derrière de la tête, et la cervelle se répandit. Mais un homme vertueux nommé Théodore, qui suivoit, faisant semblant de tomber, ramassa la cervelle, l'enveloppa dans son mou-

(1) P. 510, 517. (2) P. 318.

choir, et continua de suivre pour voir où l'on jetteroit le corps (1). Le peuple qui le traînoit étant arrivé au monastère où étoit la sœur du saint, vouloit l'en faire sortir, et l'obliger à le lapider de ses propres mains; mais elle s'étoit enfermée dans un sépulcre obscur, et ils ne purent la trouver. Enfin ils jetèrent le corps dans la fosse où avoit été l'église de saint Pélage martyr, dont l'empereur fit la sépulture des criminels et des païens. Ils allèrent lui raconter leur bel exploit, il les reçut avec joie; s'étant mis à la table avec eux, il s'éclatoit de rire au récit des circonstances de cette mort (2).

Elle arriva le vingt-huitième de novembre, jour auquel l'Eglise honore la mémoire de saint Etienne le jeune, car on le nomme ainsi pour le distinguer du premier martyr. C'étoit l'an sept cent soixante-sept, et il étoit dans sa cinquante-troisième année (3). Théodore qui avoit ramassé une partie de son crâne et de sa cervelle, porta cette relique au monastère de Dios, dont l'abbé la serra secrètement dans le sanctuaire de l'église (4). Mais quelque temps après Théodore fut accusé près de l'empereur comme adorateur des images, et envoyé en exil en Sicile avec sa femme et ses enfants.

XLIX. Constantin, patriarche de Constantinople dégradé et tué.

La même année sept cent soixante-sept, le sixième d'octobre, au commencement de l'indiction sixième, l'empereur fit amener à Constantinople le patriarche Constantin, de l'île du Prince, où il étoit en exil. Après l'avoir déchiré de coups, en sorte qu'il ne pouvoit marcher; on l'apporta dans l'église de Sainte-Sophie, et on le fit asseoir devant le sanctuaire, à l'endroit nommé Solea (5).

Un secrétaire de l'empereur étoit près de lui, tenant un volume en papier, où étoient écrits ses crimes; il en fit la lecture en présence de tout le peuple et du patriarche Nicétas, assis sur son trône. A chaque chef d'accusation, le secrétaire frappoit Constantin au visage avec le livre. Ensuite on le fit monter sur l'ambon, et le patriarche Nicétas envoya des évêques pour lui ôter le pallium, et l'anathématisa; puis on le fit sortir de l'église à reculons. On voit ici un exemple de la dégradation qui devoit précéder la peine de mort (6).

Le lendemain, jour de spectacle dans l'hippodrome, on lui rasa la tête entièrement, les cheveux, la barbe, les sourcils, et l'ayant revêtu d'un habit de laine sans manches, on le mit à rebours sur un âne, dont il tenoit la

(1) Cang. I, C. P. p. 81. (4) P. 525.  
Vit. p. 510, 511. (5) Theophan. an. 27, p. 371.  
(2) Cang. C. P. I. IV. p. 130. (6) Cang. C. P. III, c. 2, n. 73. Combes. not. in The.



queue entre ses mains (1). On lui fit ainsi passer toute la carrière au milieu du peuple, qui crachait sur lui et le chargeait d'injures. L'âne était mené par son neveu, à qui on avait coupé le nez. Quand ils furent arrivés à l'endroit où les chevaux s'arrêtaient, on le jeta à bas de l'âne, et on lui mit le pied sur la gorge. Puis, l'ayant fait asseoir, le peuple continua à se moquer de lui jusqu'à la fin du spectacle.

Le quinzième du même mois, l'empereur lui envoya dire par des patrices : Que dites-vous de notre foi et du concile que nous avons assemblé ? Le malheureux Constantin, croyant apaiser l'empereur, répond : Votre foi est bonne, et vous avez bien fait de tenir ce concile. C'est, dirent les patrices, ce que nous voulions entendre de ta bouche impure (2), va maintenant aux ténèbres et à l'anathème. Il fut condamné à mort, et eut la tête coupée à l'ancien amphithéâtre nommé Cynégium, lieu ordinaire des exécutions. On pendit sa tête par les oreilles dans la place du Mille, où elle demeura trois jours exposée à la vue du peuple. Le corps fut traîné par un pied, et jeté avec les supplicés ; on y jeta aussi la tête au bout de trois jours (3). C'est ainsi que le patriarche Constantin fut traité par l'empereur dont il avait baptisé les deux enfants nés de sa troisième femme : ce qui était alors regardé comme une alliance spirituelle, ainsi que nous l'avons vu entre le pape et le roi Pépin (4).

#### L. Persécution continuée.

Depuis ce temps, l'empereur Constantin fut plus emporté que devant contre les catholiques (5). Il fit amener Pierre, fameux stylite, qui n'obéissait point à ses ordonnances impies, le fit lier par les pieds, tout vivant, traîner par la ville, et jeter à la place de Saint-Pélagie. Il en fit jeter d'autres dans la mer, enfermés dans des sacs, où des pierres étaient attachées. D'autres eurent les yeux crevés, le nez coupé, ou furent déchirés de coups. Il exerçait des cruautés à Constantinople par lui-même, et par Antoine, patrice et domestique, Pierre, maître des offices, et les soldats qu'il avait imbus de son erreur. Dans les provinces, il en faisait de même par les gouverneurs, savoir : en Natolie, par Michel Mélissène ; en Thrace, par Michel Lachanodracon, et Manès chef des bucellariens, soldats destinés aux exécutions (6).

Constantin se plaisait à la musique, aux festins, aux danses, aux discours déshonnêtes, et si quelqu'un en tombait, ou souffrant quelque douleur, criait, suivant la coutume des chrétiens : Mère de Dieu, secourez-moi, ou,

s'il était surpris assistant aux offices de la nuit, ou fréquentant les églises, on le punissait comme ennemi de l'empereur, et on le nommait abominable. Il changeait les monastères en logements de soldats iconoclastes. Ainsi, il leur donna celui de Saint-Dalmace, qui était le premier de Constantinople, ceux de Callistrate, de Dios et de Maximin ; il y en eut d'autres qu'il ruina de fond en comble. Il fit mourir les personnes distinguées dans la milice ou les dignités, qui avaient embrassé la vie monastique, principalement ceux qui l'avaient approché, et avaient été confidents de ses infâmes débauches ; craignant la honte qui lui reviendrait, s'ils les découvraient. Le patriarche Nicétas, complaisant à l'empereur, fit effacer les images, tant en mosaïque qu'en peinture sur du bois, qui étaient dans le palais patriarcal et dans le monastère d'Abraham (1).

#### LI. Lettre du faux pape Constantin.

A Rome, le faux pape Constantin écrivit au roi Pépin incontinent après son ordination, par un envoyé du roi, chargé d'apporter de Rome des actes des saints (2). Constantin prétendait avoir été élu par le peuple malgré lui, et parlait comme l'homme le plus humble et le plus désintéressé, ou plutôt le secrétaire qui composa la lettre, le fit parler de la manière la plus convenable à lui attirer la protection de Pépin ; car c'est à quoi tend toute la lettre. Il dit aussi qu'il lui envoie ce que l'on a pu trouver d'actes de saints. N'ayant point reçu de réponse, il écrivit une seconde lettre encore plus pressante, où il prie le roi de ne point ajouter foi aux mauvais rapports que l'on pourra faire contre lui. Il ajoute : Nous vous donnons avis que le douzième d'août dernier, indiction cinquième, c'est l'année sept cent soixante-sept, est arrivé ici de Jérusalem un prêtre nommé Constantin, apportant une lettre synodique de Théodore patriarche de Jérusalem, adressée à notre prédécesseur Paul, et approuvée par les deux autres patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, et par plusieurs métropolitains d'Orient. Nous l'avons reçue avec grande joie, nous l'avons approuvée et fait lire sur l'ambon devant le peuple, et nous vous en envoyons copie en latin et en grec, afin que vous voyiez quel est le zèle de tous les chrétiens d'Orient pour les saintes images.

La lettre synodique de Théodore de Jérusalem est sans doute la même qu'il avait envoyée, suivant la coutume, à Côme patriarche d'Alexandrie, et à Théodore, patriarche d'Antioche (3). Elle contient une longue exposition de foi sur la trinité, et sur l'incarna-

(1) P. 373, Coar. not. p. 108.  
(2) Hist. Masc. l. XXII, p. 721.  
(3) V. Cang. C. P. lib. II, (4) Sup. n. 30.  
(5) Theoph. p. 372.  
(6) Ann. 26, p. 371, B.

(1) P. 373, Cang. C. P. l. IV, p. 155.  
(2) Cod. Carol. Epist. 98.  
(3) Conc. Nic. 2, Act. 3, t. 7, p. 79.

tion, où il n'oublie pas l'expression des deux natures et des deux volontés. Il reçoit les six conciles œcuméniques ; et entre les personnes condamnées par le sixième, il n'omet pas le nom d'Honorius. Enfin venant au point dont il s'agissait principalement, il dit : Nous recevons et embrassons les traditions apostoliques, qui nous enseignent d'honorer et adorer les saints, comme les serviteurs, les enfants et les amis de Dieu (1). Nous adorons aussi avec eux les saintes images de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon son humanité, de sa sainte mère, des apôtres, des prophètes, des martyrs, des confesseurs et des justes. Cette distinction entre les confesseurs et les justes est remarquable, et se trouve en plusieurs auteurs de ce temps-là. Il semble que par le nom de confesseurs ils n'entendaient encore que ceux qui avaient souffert pour la foi, et qu'ils comprenaient sous le nom de justes, ou justes parfaits, les autres saints que l'on a depuis nommés confesseurs.

#### LII. Constantin, chassé.

Il ne paraît pas que le roi Pépin ait eu aucun égard aux lettres du faux pape Constantin, ni qu'il ait rien fait pour autoriser son intrusion (2). Mais à Rome, Christofle, primicier, et conseiller du saint-siège, avec son fils Sergius, sacellaire ou trésorier, résolurent de mourir plutôt que de souffrir une usurpation si indigne du siège de Saint-Pierre. Ils feignirent donc de vouloir se rendre moines, et demandèrent congé à Constantin, d'aller à un monastère de Saint-Sauveur en Lombardie. Le pape ayant pris le serment de Christofle, apparemment de ne rien entreprendre contre lui, les laissa aller. Mais comme s'il leur eût été permis de se parjurer pour parvenir à une bonne œuvre ; quand ils furent en Lombardie, ils quittèrent le chemin du monastère, où l'abbé les attendait, et conjuroient Théodice, duc de Spolette, de les mener au delà du Pô, vers le roi Didier, qu'ils supplièrent de leur prêter secours pour délivrer l'Eglise de ce scandale. Cependant le pape Constantin fit une ordination de huit prêtres et quatre diacres, et durant tout le temps de son intrusion il ordonna huit évêques.

Christofle et Sergius ayant pris congé du roi des Lombards, vinrent à Riéti, d'où Sergius prit les devants avec le prêtre Valdepert, accompagné d'habitants de Riéti et de Forconin, et d'autres Lombards du duché de Spolette. Ils arrivèrent à Rome inopinément le vingt-neuvième de juillet, veille des saints Abdon et Sennen, indiction sixième : c'est-à-dire l'an sept cent soixante-huit, et se rendirent maîtres du pont du Sel. Le lendemain,

(1) P. 183, C.

(2) Anast. in Steph. 111.

ils vinrent à la porte de Saint-Pancrace, où étaient en garde des parents de Sergius, qui le voyant approcher, lui firent signe et lui ouvrirent. Ainsi Sergius et Valdepert entrèrent à Rome accompagnés de Lombards, et montèrent sur la muraille avec un étendard ; mais les Lombards n'osèrent descendre, et quittèrent le Janicule, tant ils craignaient les Romains.

Toton et Passif, frères du pape Constantin, l'ayant appris, coururent avec quelques gens à la porte de Pancrace, suivis de Démétrius, sécandier, et de Gratosus, cartulaire, qui les trahissait, étant d'intelligence avec Sergius. Racipect le plus brave des Lombards vint charger Toton par derrière à coups de lance. Passif courut porter cette nouvelle à son frère Constantin ; ils se cachèrent ensemble en divers lieux du palais de Latran, et s'enfermèrent enfin dans l'oratoire de Saint-Césaire. Théodore, évêque et vidame de Constantin, était avec eux. Mais quelques heures après, les chefs de la milice romaine les tirèrent de cet oratoire, et les mirent en lieu de sûreté.

Le lendemain dimanche, dernier de juillet, le prêtre Valdepert, à l'insu de Sergius, assembla quelques Romains, et ils allèrent au monastère de Saint-Vitus, d'où ils tirèrent le prêtre Philippe, et le menèrent à la basilique de Latran, criant avec joie : Philippe, pape, saint Pierre l'a choisi. Là un évêque ayant fait la prière sur lui selon la coutume, il donna la paix à tout le monde, et fut introduit dans le palais de Latran, où il s'assit dans la chaire pontificale, monta en haut, et tint sa table suivant l'usage des papes, avec quelques-uns des principaux de l'Eglise et de la milice.

#### LIII. Etienne III, pape.

Christofle arriva le même jour ; mais ayant appris cette élection, il en fut fort irrité, et jura devant tout le peuple, qu'il ne sortirait point de Rome, que Philippe ne fût chassé du palais de Latran. Gratosus exécuta cet ordre aussitôt, et Philippe s'en retourna modestement à son monastère. Le lendemain lundi, premier d'août, Christofle assembla les évêques et les premiers du clergé et de la milice, les citoyens et tout le peuple de Rome, et ils convinrent d'élire Etienne, Sicilien, fils d'Olivius. Il était instruit des saintes lettres, et des traditions ecclésiastiques, et très-fidèle à les observer. A son arrivée de Sicile à Rome, le pape Grégoire III le mit dans le monastère de saint Chrysogone, qu'il venait de fonder. Le pape Zacharie l'en tira, pour le mettre à la chambre du palais de Latran ; puis il l'ordonna prêtre du titre de Sainte-Cécile, le gardant toutefois près de lui, à cause de la pureté de sa vie. Les deux papes suivants, Etienne II et Paul, l'y retinrent aussi ; et il



assista Paul dans la maladie dont il mourut, sans s'éloigner de son lit, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit. Ensuite il se retira à son titre de Sainte-Cécile, où on l'alla prendre pour l'élire pape; et on l'amena avec de grandes acclamations au palais de Latran, où il fut ordonné suivant toutes les règles.

Sitôt qu'il fut élu, quelques méchants prirent Théodore, évêque et vidame de Constantin, lui arrachèrent les yeux, lui coupèrent la langue et l'enfermèrent dans le monastère du mont Scaurus, où il mourut de faim et de soif, demandant de l'eau avec des cris pitoyables. Ils arrachèrent aussi les yeux à Passif, le mirent au monastère de Saint-Sylvestre, et pillèrent le bien de l'un et de l'autre. Ils prirent Constantin lui-même, le mirent à cheval sur une selle à femme, avec de grands poids aux pieds, et le menèrent ainsi publiquement au monastère de Celles-Neuves. Le samedi matin, sixième d'août, quelques évêques, avec des prêtres et des clercs s'assemblèrent à Latran dans la basilique du Sauveur : on y amena Constantin, et après la lecture des canons, on le déposa en cette sorte. Maurien, sous-diacre, lui ôta du cou l'orarium ou étole, et la lui jeta aux pieds, puis il coupa ses sandales. Le lendemain dimanche, septième d'août, Etienne III fut consacré évêque dans l'église de Saint-Pierre; on lut à haute voix sur l'ambon, une confession publique du peuple romain, pour n'avoir pas empêché l'intrusion de Constantin.

Mais les violences ne cessèrent pas pour cela : Gracilis, tribun d'Alatre en Campanie, et partisan de Constantin, fut amené à Rome, mis en prison; on lui arracha les yeux et la langue. Constantin lui-même fut tiré du monastère de Celles-Neuves : on lui arracha les yeux, et on le laissa en cet état étendu dans la rue. Le prêtre Valdepert accusé d'avoir voulu faire tuer Christofle, le primicier, et livrer Rome aux Lombards, fut tiré de Notre-dame-des-Martyrs, c'est-à-dire de la Rotonde, où il s'étoit réfugié, et mis dans une affreuse prison; puis on lui arracha les yeux, et on lui coupa la langue si cruellement, qu'il en mourut. C'est ainsi que l'on vivoit à Rome, qui étoit sans maître. Le pape Etienne III, incontinent après son ordination, envoya en France Sergius, fils de Christofle, et alors nomenclateur de l'église romaine, vers le roi Pépin et les princes ses enfants, avec des lettres par lesquelles il les prioit d'envoyer à Rome des évêques savants dans l'écriture et les canons, pour y tenir un concile sur l'intrusion du faux pape Constantin.

#### LIV. Mort de Pépin. Charles et Carloman, rois.

Mais Sergius, étant en France, apprit la mort du roi Pépin. Ce prince avoit souvent donné des marques de sa piété; mais nous en

avons une assez singulière, dans une lettre écrite à saint Lulle, archevêque de Mayence, pour ordonner des prières publiques en actions de grâces de l'abondance des fruits de la terre. Nous jugeons à propos, dit-il (1), que chaque évêque dans son diocèse fasse des litanies; c'est-à-dire des processions sans jeûne, mais seulement pour louer Dieu, et que chacun distribue des aumônes et nourrisse des pauvres. Ordonnez de notre part que chacun donne sa dime, soit qu'il le veuille ou non. C'est que les dîmes n'étoient du commencement que des aumônes volontaires (2). Un autre monument considérable de la piété du roi Pépin, fut l'abbaye de Prom, qu'il fonda à la prière de la reine Berthe, dans le diocèse de Trèves, et qui devint très-célèbre. Le premier abbé fut Assuérus; et on en porte la fondation à l'an sept cent soixante.

Avant que de mourir, le roi Pépin assembla à Saint-Denis tous les seigneurs et les évêques de son royaume, et de leur consentement, il partagea à ses deux fils Charles et Carloman, qui furent couronnés tous deux, et sacrés par les évêques, en même jour, le dimanche dix-huitième de septembre sept cent soixante-huit, Charles à Noyon, et Carloman à Soissons, du vivant du roi leur père (3). Charles étoit âgé de vingt-un ans, et Carloman de dix-sept : c'est ce Charles que la grandeur de ses actions fit depuis nommer Charlemagne. Le roi Pépin mourut six jours après, savoir le vingt-quatrième de septembre, âgé de cinquante-quatre ans, dont il avoit régné seize et quatre mois. Il fut enterré à Saint-Denis, où il avoit donné de grands biens (4).

#### LV. Eglise d'Espagne.

La même année sept cent soixante-huit, mourut Froila, roi des chrétiens d'Espagne, après avoir régné onze ans et trois mois, ayant succédé à Alphonse le catholique, mort l'an sept cent quatre-vingt-quinze, c'est-à-dire, l'an sept cent cinquante-sept. Il remporta plusieurs victoires contre les Arabes, et transféra à Oviédo l'évêché qui étoit à Lugo, ou plutôt Lucas, ancienne ville d'Asturie, à présent ruinée (5). Oviédo commença par un monastère fondé sous ce même règne par des moines, pour y mettre des reliques de saint Vincent. Car les chrétiens, chassés de Valence par les Arabes, emportèrent ses reliques par mer, jusqu'au cap, qui en a pris le nom de saint Vincent, dans la province d'Algarve, et qui se nommoit auparavant le promontoire sacré. De là on répandit des reliques de ce saint en divers lieux d'Espagne. On rapporte au règne de Froila la

(1) Ep. 95, int. Bonif. (4) Ibid. c. 1, 6. Annal. (2) Sup. l. xxxiv, n. 50. Fuld. etc V. Coint. an. 708, n. 9. (3) Coint. 4, Fredeg. c. ult. (5) Sebast. Salam. Sand. p. 110. Id. p. 97. Sebast.

fondation de divers monastères, dont l'état où l'Espagne étoit réduite, n'a pas permis de conserver des mémoires assez authentiques. Froila ayant tué de sa main son frère Vinaran, fut tué lui-même, et eut pour successeur Aurélius son cousin germain, qui régna six ans.

#### LVI. Premier capitulaire de Charles.

On rapporte au commencement du règne de Charles en France, un capitulaire qui tend à la conservation de la discipline de l'Eglise (1). Il y parle ainsi : A la prière de tous nos sujets, et principalement des évêques et du clergé, nous défendons absolument aux serviteurs de Dieu, de porter les armes, de combattre ou d'aller à l'armée, si ce n'est ceux qui sont choisis pour le service divin, c'est-à-dire pour célébrer les messes et porter les reliques, savoir, un ou deux évêques, avec des prêtres chapelains. Et chaque prince aura un prêtre avec lui pour imposer la pénitence à ceux qui confesseront leurs péchés. Les prêtres ne répandront le sang ni des chrétiens, ni des païens, sous peine de déposition. La chasse avec les chiens, ou les oiseaux, est défendue à tout le clergé. Les évêques, ou les prêtres inconnus ne seront point admis au ministère, jusqu'à ce qu'ils aient été examinés dans un concile (2).

L'évêque fera tous les ans la visite de son diocèse pour donner la confirmation, instruire le peuple, et empêcher les superstitions païennes, comme sacrifices des morts, sorts ou divinations, caractères, augures, enchantements, sacrifices de bêtes, sous prétexte d'honorer les saints (3). En quoi les comtes, comme défenseurs de l'Eglise, prêteront la main aux évêques. Chaque prêtre rendra compte à son évêque, pendant le carême, de la manière dont il s'acquitte de ses fonctions. Personne ne recevra une église sans le consentement de l'évêque diocésain. Les évêques auront un soin particulier des incestueux et des autres criminels, pour ne les pas laisser périr dans leurs péchés. Ils prendront garde que les malades et les pénitents ne meurent pas sans recevoir l'extrême-onction, la réconciliation et le viatique. Aucun prêtre ne célébrera la messe, que dans un lieu consacré à Dieu; ou, s'il est en voyage, sous une tente, et sur une table de pierre, consacrée par l'évêque. Les prêtres qui ne savent pas les choses nécessaires pour leurs fonctions, et négligent de les apprendre, étant avertis par leur évêque, seront interdits et privés des églises qu'ils possèdent. Aucun juge ne retiendra ou condamnera un prêtre, ou un clerc, sans la participation de l'évêque, sous peine d'excommunication. Les évêques, non plus que les autres ne retiendront point le bien d'autrui, sous prétexte de la division des royaumes. La France, partagée entre Charles et Carloman, donnoit occasion à ce règlement.

#### LVII. Concile de Rome.

Sergius, légat du pape Etienne III, ayant appris la mort du roi Pépin, ne laissa pas de continuer son voyage, et vint trouver les rois Charles et Carloman, qui lui accordèrent tout ce qu'il demandoit (1), et envoyèrent avec les douze évêques de France, bien instruits de l'écriture et des canons, savoir : Vilcaire de Sens, Lulle de Mayence, Gavien de Tours, Adon de Lyon, Herminard de Bourges, Daniel de Narbonne, Tirpin de Reims, tous sept métropolitains; les cinq autres étoient : Hérulfe de Langres, Joseph d'Avignon, et trois dont on ne sait pas les sièges. Vilcaire, au retour de Rome, apporta du monastère d'Agaume les reliques de saint Victor, un des martyrs de la légion Thébéenne, que l'église de Sens garde encore (2). Daniel obtint du roi Pépin, pour lui et pour ses successeurs, la moitié de la cité de Narbonne (3). Tirpin avoit été ordonné archevêque de Reims en sept cent cinquante-trois, après la mort de Milon, qui tint cette église en oppression pendant quarante ans. Hérulfe de Langres fonda le monastère d'Elvaug au diocèse d'Augsbourg, qui étoit son pays natal.

Ces douze évêques étant arrivés à Rome au mois d'avril de l'indiction septième, l'an sept cent soixante-neuf, le pape en assembla encore plusieurs, de Toscane, de Campanie et du reste de l'Italie; et il tint avec eux un concile dans la basilique du Sauveur, au palais de Latran (4). On y amena le malheureux Constantin, qui ne voyoit plus; et on l'interrogea pourquoi, étant laïque, il avoit osé usurper le saint-siège par une entreprise inouïe. Il soutint que le peuple lui avoit fait violence, et l'avoit mené par force dans le palais de Latran, à cause des maux que le pape Paul leur avoit fait souffrir, puis se jetant à terre, les mains étendues sur le pavé, il confessa avec larmes qu'il étoit coupable, et que ses péchés excédoient le nombre de sables de la mer, demandant miséricorde au concile. On le fit relever, et ce jour-là on ne prononça rien contre lui.

Le lendemain, il fut encore amené, et étant interrogé sur son intrusion, il dit qu'il n'avoit rien fait de nouveau, que Sergius n'étant que laïque, avoit été fait archevêque de Ravenne, et qu'Etienne aussi laïque avoit été sacré évêque de Naples. Les évêques, indignés de cette insolence, le firent frapper sur le col, et le chassèrent de l'église. On prononça une sentence

(1) Tom. 1, Capitular. p. 489. (2) C. 1, 2, 3, 4, 5. (3) C. 6, 7, 8, 9, 10, 14, 15, 16, 17, 18. (4) Anast. in Steph. V. Coint. an. 769, n. 2, 3.

(1) Anast. in Steph. V. Coint. an. 769, n. 2, 3. (2) Hinom. Prol. Vitæ S. Remig. Coint. an. 753, n. 70. Id. an. 754, n. 70. (4) Anast.



contre lui par laquelle il fut condamné à faire pénitence le reste de ses jours. On examina tout ce qu'il avoit fait pendant son pontificat, et on brûla au milieu du sanctuaire les actes du concile qui avoit confirmé son élection (1). Cela fait, le pape Etienne se prosterna par terre, avec tous les évêques et le peuple romain; et criant *kyrie eleison*, avec beaucoup de larmes, ils déclarèrent qu'ils avoient tous péché en recevant la communion des mains de Constantin, et on leur imposa pénitence. Alors on rapporta les canons, et les ayant examinés, le concile fit un décret, portant défense, sous peine d'anathème, de promouvoir à l'épiscopat aucun laïque, ni un clerc, qui ne fût pas monté par les degrés au rang de diacre, ou de prêtre cardinal, c'est-à-dire, attaché à un titre. Ce décret fut fait en la troisième session. On y ajouta défense, sous peine d'anathème, à aucun laïque soit de la milice, soit des autres corps, de se trouver à l'élection du pape, qui doit être faite par les évêques et tout le clergé. Et avant que le pape soit élu et conduit au palais patriarcal, toute l'armée, les citoyens et le peuple de Rome viendront le saluer. Puis on fera à l'ordinaire le décret d'élection, auquel tous souscriront. Le même s'observera dans les autres églises, c'est-à-dire que l'élection, faite par les évêques et le clergé, sera ratifiée par le peuple. On ajoute une défense à toute personne de venir à Rome des châteaux de Toscane, ou de Campanie, dans le temps de l'élection, à aucun serf de s'y trouver, et à qui que ce soit d'y porter des armes ou des bâtons.

Dans la même session, on statua sur les ordinations faites par Constantin, et le décret fut conçu en ces termes (2). Premièrement nous ordonnons que les évêques qu'il a consacrés, s'ils étoient auparavant prêtres ou diacres, retournent au même rang; et qu'ensuite, après avoir fait à l'ordinaire un décret pour leur élection, ils viennent au saint-siège, et reçoivent du pape la consécration comme s'ils n'avoient point été ordonnés évêques. Toutes les autres fonctions sacrées exercées par Constantin seront réitérées, excepté le baptême et le saint crême. Quant aux prêtres et aux diacres qu'il a ordonnés dans l'église romaine, ils retourneront à l'ordre de sous-diacre, ou tels qu'ils exerçoient auparavant; et il sera en votre pouvoir, ils parlent au pape, de les ordonner, ou d'en user comme il vous plaira (3). Pour les laïques qu'il a tonsurés et ordonnés, ils seront enfermés dans un monastère, on mèneront une vie pénitente dans leurs maisons. Ce décret fut exécuté: les évêques ordonnés par Constantin retournèrent chez eux, furent élus de nouveau, et revinrent à Rome, où le pape Etienne les consacra; mais pour les prêtres et

(1) Act. 3, tom. 6, Conc. p. 1722. (2) Tom. 6, Conc. p. 1725. (3) Morin. de Ord. Exer. IV, c. 5; n. 4.

les diacres de l'église romaine, il ne voulut point les ordonner de nouveau; et ils demeurèrent le reste de leur vie ce qu'ils étoient auparavant. Quelques théologiens prétendent que la nouvelle consécration de ceux qui avoient été ordonnés par Constantin, n'étoit pas une véritable ordination mais une simple cérémonie de réhabilitation, pour leur rendre l'exercice de leurs fonctions.

Dans la quatrième session du concile, on traita de la vénération des images. On rapporta et on examina plusieurs passages des pères et la lettre synodale de Théodore, patriarche de Jérusalem, adressée au pape Paul; et enfin on ordonna que les reliques et les images des saints seroient honorées, suivant l'ancienne tradition, et l'on anathématisa le concile tenu en Grèce depuis peu contre les images. Le concile de Rome étant fini, le pape, tous les évêques, le clergé et le peuple allèrent en procession à Saint-Pierre, nu-pieds, et en chantant. Léon, scriniaire ou secrétaire monta sur l'ambon et lut les actes du concile à haute voix; trois évêques italiens y montèrent aussi, et prononcèrent anathème contre les transgresseurs des décrets de ce concile.

#### LVIII. Michel intrus à Ravenne.

Quelque temps après, Sergius, archevêque de Ravenne mourut, et Michel, scriniaire de la même église, qui n'étoit point dans les ordres sacrés, s'en alla à Rimini trouver le duc Maurice, qui assembla des troupes, et de l'avis de Didier, roi des Lombards, vint à Ravenne, fit élire Michel par force, et le mit en possession (1). L'archidiacre Léon avoit été canoniquement élu archevêque de Ravenne; mais Maurice l'emmena à Rimini, et le mit dans une étroite prison. Ensuite Michel, Maurice et les magistrats de Ravenne envoyèrent au pape Etienne, le priant de consacrer Michel, et lui offrant pour cet effet de grands présents. Mais le pape refusa constamment d'ordonner évêque un homme qui n'avoit aucun degré du sacerdoce.

Au contraire, il lui écrivit plusieurs fois, pour lui persuader d'abandonner cette injuste prétention; mais Michel, loin de l'écouter, donna au roi Didier de grands présents; et par sa protection, se maintint dans son usurpation plus d'une année, dissipant les biens de cette église, qu'il réduisit à une grande pauvreté. Enfin le pape, toujours ferme dans son refus, envoya à Ravenne des nonces avec les ambassadeurs du roi Charles, qui étoient à Rome, et ils agirent si puissamment sur les habitants, qu'ils s'élevèrent contre Michel, le chassèrent honteusement de l'évêché, et l'envoyèrent à Rome, chargé de fers. Au contraire, les évêques et le clergé de Ravenne amenèrent à Rome l'archidiacre Léon élu canoniquement, et il fut consacré par le pape.

(1) Anast.

#### LIX. Le pape écrit contre les Lombards.

Cependant le pape, ayant appris que la reine Berthe vouloit marier un des rois de France, ses fils, à Ermengarde, fille du roi, Didier et leur sœur Giselle au fils du même roi, écrivit aux deux rois de France, pour les en détourner. Il leur représente cette proposition comme une tentation du démon très-dangereuse, et les Lombards comme une nation méprisable, perfide, infecte, qui ne produit que des lépreux, indigne d'être alliée avec l'illustre nation des François, et la noble famille royale (1). Il ajoute: Vous êtes déjà engagés par la volonté de Dieu, et l'ordre de votre père, en des mariages légitimes avec des femmes de votre nation, que vous devez aimer, et qu'il ne vous est pas permis de quitter pour en épouser d'autres. Souvenez-vous que le roi, votre père, a promis en votre nom que vous demeureriez fermes dans la fidélité à la sainte Eglise, l'obéissance et l'amitié des papes, et que vous avez renouvelé les mêmes promesses par vos lettres. Il les conjure ensuite au nom de saint Pierre, par le jugement de Dieu, et tout ce qu'il y a de plus saint, de ne point faire ces mariages, mais de résister aux Lombards, et les obliger à exécuter l'entière restitution des droits de saint Pierre, le tout sous peine d'anathème et de damnation éternelle. Pour rendre cette conjuration plus solennelle, le pape mit sa lettre dans la confession de saint Pierre, pendant qu'il y célébroit le saint sacrifice, et l'envoya de ce saint lieu. Toutefois, le roi Charles ne laissa pas d'épouser la fille du roi des Lombards; mais il la quitta un an après par le conseil des plus saints évêques, parce que ses infirmités la tenoient continuellement au lit, et qu'elle étoit incapable d'être mère (2). Il épousa dans la suite Hildegarde, de la première noblesse des Suèves, et en eut plusieurs enfants.

#### LX. Didier fait périr Christofle et Sergius.

Christofle et son fils Sergius excitoient continuellement le pape à presser la restitution

(1) Cod. Car. Ep. 45. (2) Mon. S. Gall. lib. I, c. 20.

que devoit faire le roi des Lombards: ce qui fut cause de leur perte (1). Le roi gagna secrètement par présents Paul Afiarte, chambellan du pape, qui lui rendit suspects le père et le fils. Le roi Didier vint lui-même à Rome, c'est-à-dire à Saint-Pierre, qui étoit hors la ville, sous prétexte de conférer avec le pape. Christofle et Sergius, abandonnés de tout le monde, étant sortis de nuit pour se sauver, furent pris par les gardes des Lombards, qui les menèrent à leur roi. Le roi ordonna qu'ils se fissent moines: et, retournant à Rome, il les laissa dans l'église de Saint-Pierre, voulant les faire entrer de nuit dans la ville pour les dérober à leurs ennemis. Mais Paul Afiarte, suivi d'une troupe de peuple, alla trouver le roi Didier, et de concert avec lui ils tirèrent Christofle et Sergius de l'église de Saint-Pierre, et, les ayant menés à la porte de la ville, ils leur arrachèrent les yeux. Christofle en mourut trois jours après dans le monastère de Sainte-Agathe, où on l'avoit mis: son fils Sergius fut renfermé dans le cellier du palais de Latran, et y demeura jusqu'à la mort du pape; mais, quand Paul Afiarte le vit à l'extrémité, il tira Sergius de la prison, et le fit mourir secrètement. On voit encore ici que Rome étoit sans maître, et le pape mal obéi (2).

Etienne III étoit grand observateur des traditions ecclésiastiques, et renouvela plusieurs anciennes coutumes pour l'honneur du clergé. Il ordonna que, tous les dimanches, les sept évêques cardinaux semainiers, qui servoient dans l'église du Sauveur, célébroient la messe sur l'autel de Saint-Pierre. C'étoient les évêques suffragants du pape, savoir, ceux d'Ostie, de Porto, de la Forêt-Blanche, de Sabine, de Preneste, de Tusculum et d'Albane (3). Il n'y avoit qu'eux qui célébrassent les messes dans l'église de Latran, chacun à leur tour. Ce pape fit en une ordination au mois de décembre cinq prêtres et quatre diacres, et plusieurs évêques en divers lieux. Il mourut le premier de février sept cent soixante-douze, après trois ans et demi de pontificat, et fut enterré à Saint-Pierre, le saint-siège ne vaqua que huit jours.

(1) Anast. (2) Anast. in Hadr. (3) V. Mab. com. in Ord. R. n. 4.



## LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

## I. Adrien, pape.

Après la mort du pape Etienne III, on lui donna pour successeur Adrien, fils de Théodore, né à Rome d'une très-noble famille (1). Quoiqu'il eût perdu son père en bas âge, il ne laissa pas de donner dès lors de grandes marques de vertu, priant souvent le jour et la nuit dans l'église de Saint-Marc, voisine de sa maison, mortifiant son corps par le cilice et par le jeûne, et faisant des aumônes selon son pouvoir. Toute la ville de Rome parlait de son mérite, qui étoit encore relevé par sa bonne mine. C'est ce qui porta le pape Paul à le mettre dans le clergé, et le faire notaire régional, et ensuite sous-diacre. Le pape Etienne III l'ordonna diacre, et alors il employa son savoir à expliquer l'Evangile au peuple. Enfin, l'estime générale le fit élire pape aussitôt après la mort d'Etienne, et il tint le saint-siège vingt-trois ans. Le même jour de son élection il rappela plusieurs des magistrats, du clergé et de la milice, que Paul Afiarte et ses partisans avoient exilés à la mort du pape Etienne, et délivra ceux qu'ils tenoient en prison; en sorte que la joie fut redoublée à sa consécration.

Sitôt que le roi Didier l'eut apprise, il envoya des ambassadeurs au pape pour l'assurer de son amitié. Le pape répondit: Je désire d'avoir la paix avec tous les chrétiens, et même avec le roi Didier; et je ferai mon possible pour conserver le traité fait entre les Romains, les François et les Lombards. Mais comment puis-je me fier à votre roi, après ce que le pape Etienne, mon prédécesseur, m'en a dit? Qu'il avoit manqué à tout ce qu'il lui avoit promis sur le corps de saint Pierre, et n'avoit cherché qu'à perdre par ses mauvais artifices Christoffe et Sergius, prétendant que le pape lui en devoit avoir beaucoup d'obligation, et le menaçant de Carloman, roi des François. Voilà quelle est la bonne foi du roi Didier. Toutefois ses ambassadeurs promirent avec tant de serment qu'il accompliroit tout ce qu'il avoit promis au pape Etienne, et garderoit une paix inviolable, que le pape Adrien les crut, et envoya ses légats à Didier pour l'exécution de ses

(1) Anast. in Had.

promesses. Mais ils apprirent en chemin qu'il avoit pris plusieurs villes de l'exarchat, et qu'il tenoit Ravenne bloquée, ruinant tout le pays d'alentour. Bientôt après, les habitants, pressés de famine, envoyèrent leur archevêque Léon avec une députation au pape, qui s'étant plaint au roi Didier, il lui répondit qu'il ne rendroit point ces places que le pape ne vint conférer avec lui. Le roi Carloman étoit mort le quatrième de décembre de l'année précédente, sept cent soixante-onze, et sa veuve Gerberge, avec ses deux fils, venoit d'arriver en Lombardie pour se mettre sous la protection de Didier. Il vouloit obliger le pape à sacrer ces deux princes en qualité de rois des François, pour les diviser du roi Charles, leur oncle, que les seigneurs françois avoient reconnu pour seul roi, et qui avoit été sacré de nouveau en cette qualité (1). Mais le pape Adrien ne donna pas dans ce piège, et refusa constamment d'aller trouver Didier.

## II. Mort de Paul Afiarte.

Paul Afiarte étoit le chef des députés envoyés par le pape au roi Didier. Pendant son absence, on découvrit à Rome comment il avoit fait mourir Sergius. Ce qui obligea le pape d'envoyer secrètement à Léon, archevêque de Ravenne, le prier d'arrêter Paul, quand il y passeroit au retour de Lombardie, ce qui fut exécuté. Cependant le pape fit à Rome des informations exactes de la mort de Sergius. On trouva même son corps ayant une corde au cou, et percé de plusieurs plaies. Les grands et le peuple de Rome en furent tellement frappés, qu'ils allèrent demander justice au pape, lui représentant que si ce crime demeurait impuni on en devoit craindre plusieurs autres. Le pape fit livrer au préfet de Rome les complices, et, après les avoir convaincus, on les envoya en exil à Constantinople. Le pape envoya à Ravenne les actes du procès, pour être lus à Paul, voulant seulement le convaincre et lui faire faire pénitence. Mais l'archevêque Léon l'avoit déjà remis au consulaire de la ville, qui l'examina publiquement, il confessa son crime. Le pape, voulant lui sauver la

(1) Eginh. p. 95. Annal. Loisel. vil. etc.

vie, écrivit à l'empereur Constantin, le priant de le recevoir en Grèce, et de l'y tenir en exil: et il adressa cette lettre à Léon de Ravenne, qu'il pria de faire transférer Paul à Constantinople. Mais, nonobstant les défenses et les protestations du pape, Léon obligea le consulaire de Ravenne à faire mourir Paul Afiarte. Il voulut ensuite persuader au pape qu'il n'avoit point trempé dans cette mort; mais le pape ne reçut point ses excuses. On voit ici combien le pape Adrien étoit attaché à l'ancienne discipline, de sauver la vie aux criminels pour leur donner lieu de faire pénitence.

Le pape, voyant qu'il n'avançoit rien auprès de Didier, qui au contraire menaçoit Rome, eut recours au roi Charles, et lui envoya des légats, dont le chef, nommé Pierre, étant arrivé à Marseille, traversa la France, et vint jusqu'à Thionville. Le roi Charles y passa l'hiver cette année, sept cent soixante-douze, au retour de sa première campagne contre les Saxons, en laquelle il s'avança jusqu'au Weser, et prit Ereshourg, où étoit leur fameux idole d'Irmensul, le dieu de la guerre (1). Son temple étoit rempli de grands trésors que Charles enleva, et fit abattre le temple et l'idole.

## III. Saint Virgile de Saltzbourg.

La même année, sept cent soixante-douze, vingt-deuxième du règne de Tassillon, duc de Bavière, il fit tenir un concile au lieu nommé Dingoltingue, où se trouvèrent six évêques, dont le plus connu est saint Virgile de Saltzbourg, et treize abbés (2). Saint Virgile étoit né en Irlande, et s'y étoit distingué par sa doctrine. Etant venu en France du temps du roi Pépin, ce prince le goûta tellement, qu'il le retint auprès de lui environ deux ans (3); puis le siège de Juvave, depuis nommée Saltzbourg, étant venu à vaquer, le roi lui donna cet évêché, et le recommanda à Ottilon, duc de Bavière, son ami et son beau-frère. Saint Virgile demeura deux ans sans se faire ordonner évêque, et en faisoit cependant exercer les fonctions par un évêque, nommé Dobda, venu d'Irlande avec lui. Enfin, pressé par les instances du peuple et des évêques voisins, il reçut d'eux la consécration épiscopale le quinzième de juin, l'an sept cent soixante-six. Il rebâtit magnifiquement le monastère de Saint-Pierre de Saltzbourg, dont il avoit été abbé; et en transféra le corps de saint Rupert dans une nouvelle église dédiée au saint, qui devint la cathédrale.

Boruth, duc des Carantnas ou Carinthiens, ayant donné son fils Caraste en otage aux Bavarois, demanda qu'il fût baptisé, et élevé à

(1) Ann. Pettav. Tilian. (2) Tom. 6. Conc. p. 1679. Loisel. Cang. Gloss. (3) Acta SS. Ben. t. 4, p. 310.

la manière des chrétiens. Il fit la même prière pour son neveu Chétimar; et ils furent depuis, l'un après l'autre, ducs de Carinthie. Le duc Chétimar venoit tous les ans au monastère de Saint-Pierre s'offrir à Dieu, et faire quelque présent. Il pria saint Virgile de venir visiter son peuple, et le confirmer dans la foi: et saint Virgile, n'y pouvant aller, y envoya à sa place un évêque, nommé Modeste, avec quatre de ses prêtres, un diacre, et quelques clercs, lui donnant le pouvoir de consacrer des églises et faire des ordinations. Modeste y demeura tant qu'il vécut. Après sa mort, le duc Chétimar pria encore saint Virgile de venir; mais il le refusa à cause d'une révolte qui s'étoit élevée dans le pays. Il y envoya seulement un des quatre prêtres qui avoient accompagné l'évêque Modeste, et qu'une autre sédition obligea bientôt à quitter. Après qu'elle fut apaisée, saint Virgile y envoya deux autres prêtres, l'un après l'autre; mais le duc Chétimar étant mort, et le pays en trouble, il demeura quelques années sans prêtre. Ensuite, à la prière du duc Valtune, saint Virgile y envoya jusqu'à quatorze prêtres, à quatre diverses fois. Tels furent les commencements de l'église de Carinthie.

Saint Virgile, voulant déraciner les restes d'idolâtrie qui pouvoient se trouver encore dans son diocèse et y affermir la foi, en fit la visite en personne, au grand contentement des peuples, qui désiroient de le voir depuis long-temps. Les seigneurs de chaque pays venoient au devant de lui avec pompe, les personnes de piété l'accompagnoient en foule: c'étoit à qui le recevroit. Il consacra plusieurs églises, ordonna des clercs, et par la Carinthie vint jusqu'aux confins des Huns, où le Drave se rend dans le Danube. Etant de retour chez lui, il connut que sa fin étoit proche, et, ayant célébré les saint mystères, il fut attaqué d'une légère maladie qui l'emporta le vingt-septième de novembre, l'an sept cent quatre-vingt. Il fut enterré dans le monastère de Saint-Pierre, qu'il avoit gouverné et rebâti.

## IV. Infidélité de Didier.

Le roi Didier, voyant que tous ses artifices avoient été inutiles pour obliger le pape Adrien à le venir trouver et sacrer les enfants de Carloman, sortit de Pavie avec eux et avec ses troupes, et marcha vers Rome (1). Il envoya devant en avertir le pape, qui répondit: Si le roi ne rend les villes qu'il a promises, et ne nous fait entièrement justice, il est inutile qu'il se donne la peine de venir; car il est impossible que je paroisse devant lui. Cette réponse n'arrêta pas Didier; et le pape, sachant qu'il approchoit, rassembla les troupes qu'il put pour la défense de Rome, y fit porter tous les

(1) Anast.



ornements et les trésors des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et les fit si bien fermer, que le roi n'y pouvoit entrer qu'en brisant les portes. Ensuite il envoya au roi un écrit, où il le conjuroit, par tous les divins mystères, de ne point entrer sans son congé sur les terres des Romains. Cette protestation fut portée par trois évêques, Eustrate d'Albane, André de Preneste et Théodore de Tibur, et le roi, l'ayant reçue à Viterbe, y eut tant d'égards, qu'il s'en retourna chez lui.

Cependant il assuroit le roi Charles qu'il avoit rendu les villes prises, et fait justice à l'église romaine. Charles, pour s'éclaircir avant toutes choses de la vérité du fait, envoya à Rome un évêque, nommé George, Vulfard, abbé de Saint-Martin de Tours, et Albin, son favori, à qui l'on fit voir sur les lieux tout le contraire, et que Didier n'avoit rien rendu. Charles, ayant encore essayé plusieurs fois d'obliger Didier à traiter à l'amiable, passa enfin les Alpes, et l'assiégea dans Pavie, où il s'étoit enfermé. Cependant tous les Lombards de Rieti et de Spolète vinrent se donner au pape Adrien, qui, les ayant assemblés dans l'église de Saint-Pierre, leur fit prêter serment de fidélité pour lui et ses successeurs : après quoi ils se firent couper la barbe et les cheveux à la manière des Romains; et le pape leur donna pour duc l'un d'entre eux, qu'ils choisirent, nommé Hildebrand. Les habitants de Formo et d'Ossimo, d'Ancone et de Foligni, en firent de même.

#### V. Charles à Rome.

Le siège de Pavie dura six mois, et le roi Charles y passa l'hiver et le carême de l'année sept cent soixante-quatorze. Quand il vit approcher la fête de Pâques, il résolut de satisfaire le désir ardent qu'il avoit de visiter les églises des saints apôtres, et marcha vers Rome, accompagné de plusieurs évêques et plusieurs abbés. Il menoit aussi des ducs, des comtes et d'autres seigneurs, et des troupes pour sa sûreté. Il hâta sa marche pour arriver à Rome le samedi saint, qui étoit le second jour d'avril. Le pape Adrien, extrêmement surpris de cette agréable nouvelle, envoya tous les magistrats de Rome au devant du roi, jusqu'à trente milles, ou dix lieues, où ils le reçurent avec la bannière. Quand il fut à un mille de Rome, le pape envoya au devant toutes les compagnies de la milice avec leurs chefs; et tous les enfants que l'on instruisoit dans les écoles, portant des rameaux de palmes et d'oliviers, et chantant des acclamations à la louange du roi. On portoit aussi devant lui les croix comme on avoit accoutumé de faire à la réception d'un exarque ou d'un patrice, en un mot, on lui rendit les plus grands honneurs.

Le roi Charles étoit alors âgé de vingt-sept ans, de la plus grande taille, les yeux grands

et vifs, le nez aquilin, le visage gai (1). On voit encore son portrait sur quelques sceaux de ses lettres. Sitôt qu'il vit les croix que l'on portoit à sa rencontre, il descendit de cheval avec les seigneurs qui l'accompagnoient, et s'avança à pied jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le pape étoit venu dès le grand matin, et l'attendoit avec son clergé sur les degrés, que le roi baisa tous; puis il embrassa le pape, et le prit par la main. Ils entrèrent ainsi dans l'église, le roi ayant la droite sur le pape, et tout le clergé commença à chanter à haute voix : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Le roi et sa suite s'avancèrent jusqu'à la confession de Saint-Pierre, où ils se prosternèrent, et remercièrent Dieu de la victoire qu'il avoit accordée au roi par l'intercession du saint apôtre. Ensuite le roi pria instamment le pape de lui permettre d'entrer à Rome pour accomplir ses vœux, et faire ses prières en diverses églises. Ils descendirent l'un et l'autre près du corps de saint Pierre avec les seigneurs romains et françois, et se promirent sûreté par des serments réciproques. Apres quoi le roi et les François entrèrent dans Rome : le pape célébra devant eux le baptême solennel à la basilique de Latran; puis le roi retourna loger à Saint-Pierre.

Le lendemain, qui étoit le jour de Pâques, le pape envoya au roi, dès le matin, tous les magistrats et les officiers de guerre, qui le conduisirent avec les François à Sainte-Marie-Majeure. Après la messe, le pape le mena au palais de Latran, où il lui donna à dîner, et se mit à table avec lui. Le lendemain lundi, le pape célébra la messe à Saint-Pierre, suivant la coutume, et y fit chanter des louanges à Charles, c'est-à-dire des acclamations en forme de litanies, que l'on nommoit en latin, *laudes*. Le mardi il dit encore la messe devant le roi à Saint-Paul. On voit ici les mêmes stations qui sont encore marquées pour les mêmes jours dans le missel romain. Le mercredi le pape vint conférer avec le roi à Saint-Pierre, et le pria de confirmer la donation qu'il avoit faite au pape Etienne à Quiercy, avec le roi Pépin, son père, et Carloman, son frère (2). Le roi la fit lire, et, l'ayant approuvée avec tous les seigneurs, il en fit dresser une pareille par Ethérius, ou Itier, son chapelain et son notaire, et la signa de sa main, c'est-à-dire qu'il y mit une croix ou un monogramme; car, quoique savant d'ailleurs, il ne savoit pas écrire. On appelle monogramme un chiffre composé des lettres du nom, qui semblent n'en faire qu'une, et Charlemagne est le premier de nos rois qui en introduisit l'usage ordinaire (3). Les évêques et les seigneurs souscrivirent aussi à la donation. Elle fut mise premièrement sur l'autel de Saint-Pierre, puis sur sa confession; et ils promirent tous de la conserver sous un

(1) Eginh. Vit.  
(2) Sup. l. XLIII, 12.

(3) Mabill. Diplom. l. II, c. 10.

terrible serment. Le roi en fit faire par Ethérius une copie, qu'il mit de sa propre main sur le corps de saint Pierre, et sous l'évangile qu'on avoit accoutumé d'y baiser; et en emporta une autre copie écrite par le scribe de l'église romaine. Cette donation étoit plus ample que celle de Pépin, et commençoit sur la côte de Gènes, par le promontoire de la Lune, où est aujourd'hui le port de Spezia, avec l'île de Corse, vis-à-vis (1); puis elle s'étendoit à Bardi, à Rège, à Mantoue, et comprenoit l'exarchat de Ravenne, les provinces de Vénétie et d'Istrie, les duchés de Spolète et de Bénévent. Car c'est ainsi qu'Anastase en marque l'étendue.

Ce fut, comme l'on croit, à ce premier voyage de Rome que le pape Adrien donna au roi Charles le code des canons de l'église romaine, suivant l'édition de Denis le petit, à laquelle on avoit ajouté les décrétales de six papes; savoir, d'Hilarius, de Simplicius, de Félix, de Symmaque, d'Hormisdas et de Grégoire II (2). A la tête de ce livre, le pape Adrien mit un éloge du roi en vers acrostiches, dont les premières lettres marquent l'adresse qu'il lui en fait; et, dans le corps de la pièce, il lui souhaite d'être vainqueur dans Pavie, de dompter Didier, et conquérir le royaume des Lombards (3). On trouve un abrégé de ce code attribué aussi au pape Adrien, mais apparemment fait depuis par quelque particulier.

Charles étant retourné au siège de Pavie, Didier fut obligé à se rendre, et envoyé en France dans le monastère de Corbie, où il acheva saintement ses jours dans les veilles, les prières, les jeûnes et les bonnes œuvres. Ainsi finit le royaume des Lombards, après avoir duré en Italie un peu plus de deux cents ans, et Charles prit depuis ce temps le titre de roi des François et des Lombards (4).

#### VI. Saint Ambroise Autpert.

On croit que ce fut en ce voyage que Charles visita le monastère de Saint-Vincent, près de Bénévent, attiré par la réputation des vertus que les moines y pratiquoient. Le plus illustre d'entre eux étoit Ambroise Autpert, né dans les Gaules, d'une famille noble, et qui avoit passé du temps à la cour de Pépin. Ce fut lui qui écrivit la vie des saints fondateurs de ce monastère, comme témoigne Paul, diacre, qui le qualifie très-savant; et Autpert déclare qu'il a mieux aimé relever leurs vertus que leurs miracles (5). Il laissa plusieurs autres écrits, dont le plus considérable est un commentaire moral sur l'apocalypse, divisé en dix

(1) Anast. in Had. 5, V. 446. Sup. l. XXXIV, n. 20.  
Coint. an. 774, n. 5, 6, etc.  
(2) Sup. l. XXXII, n. 56.  
Bibl. Just. t. I, p. 97.  
(3) Tom. 6, Conc. p. 1800.  
(4) Act. SS. Ben. t. 4, p. 259. Sup. l. XLI, n. 6. l. VI, Hist. c. 40, tom 6. Bibl. P. P. Lug. p. 403, in fin. l. 10.

livres, et composé, comme il témoigne lui-même, du temps du pape Paul et de Didier, roi des Lombards, c'est-à-dire avant l'an sept cent soixante-sept. Cet ouvrage fut blâmé par quelques-uns, qui disoient que ce n'étoit plus le temps d'expliquer les Ecritures; et, pour se mettre à couvert de leurs censures, Autpert pria le pape Etienne III de lui donner une approbation authentique (1). Ce qu'aucun autre auteur, dit-il, n'a fait avant moi. On a aussi de lui quelques homélies, entre autres une sur l'assomption, où il déclare qu'il ne décide point si la Sainte-Vierge a été enlevée au ciel en corps ou en âme (2). Il avoit aussi écrit un traité du combat des vertus et des vices, qui se trouve entre les œuvres de saint Augustin, et que l'équivoque du nom a fait attribuer au grand saint Ambroise (3). Outre les écrits, Autpert prêchoit aussi de vive voix; mais il estimoit encore plus la vertu que la doctrine. Il disoit à Dieu : Je n'ai pas quitté mon pays et mes parents, afin que vous me donniez la science, mais afin que vous me conduisiez à la vie éternelle par la perfection des vertus (4). Si je ne puis obtenir l'un et l'autre, ôtez-moi la science, et me donnez la vertu. Enfin, il fut élu abbé de ce monastère de Saint-Vincent, le septième après Paldon, qui l'avoit fondé, et obtint du roi Charles des lettres de confirmation des donations que les rois des Lombards et les ducs de Bénévent avoient faites au monastère.

Quoiqu'Autpert eût été élu abbé malgré lui, il y eut schisme dans l'abbaye à son occasion, et Poton se prétendit abbé en même temps. On croit que son parti étoit de Lombards, et celui d'Autpert de François (5). Le roi Charles renvoya au pape Adrien la connoissance de ce différent; mais l'abbé Autpert, allant à Rome pour cet effet, mourut subitement, l'an sept cent soixante-dix-huit, le dix-neuvième de juillet, après avoir eu le titre d'abbé pendant environ deux ans. Poton étant arrivé à Rome avec les principaux moines des deux partis, le pape les fit venir devant lui, étant accompagné pour ce jugement de Possessor, archevêque de Tarantaise, de quatre abbés, d'Hildebrand, duc de Spolète, de ses principaux officiers, et de plusieurs autres personnes. Poton fut accusé par plusieurs moines de divers faits, dont le plus considérable étoit de les avoir empêchés d'aller trouver le roi; mais il s'en défendit, et le pape, ne trouvant pas de preuve suffisante contre lui, ordonna qu'il se purgeroit par serment, et que dix des principaux moines, cinq Lombards et cinq François, jureroient de ne lui avoir jamais rien oui-dire contre la fidélité due au roi. Ils demandèrent d'aller le trouver : ce que le pape

(1) Epist. ad Sceph. Cad. (4) Init. lib. IX, in Apoc. tom. 4, p. 266. (5) Lib. Carol. Epist. 72, V. Coint. an. 778, 212, etc.



leur accorda, et lui rendit compte de tout par une lettre.

#### VII. Persécution en Orient.

En Orient, la persécution continuait, principalement contre les moines. La trentième année de l'empereur Constantin, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-dix (1), Michel, gouverneur de Natolie, assembla à Ephèse tous les moines et les religieuses des provinces de Thrace; et, les ayant menés dans une plaine, il leur dit: Que celui qui veut obéir à l'empereur s'habille de blanc, et prenne une femme tout à l'heure. Ceux qui ne le feront pas perdront la vue, et seront envoyés en exil dans l'île de Chypre. Aussitôt on en vint à l'exécution: plusieurs souffrirent la peine et furent regardés comme martyrs; plusieurs apostasièrent, et le gouverneur les traita comme ses amis. L'année suivante, sept cent soixante-onze, il fit vendre tous les monastères d'hommes et de femmes, avec les vases sacrés, les livres, les bestiaux et tous leurs biens, et en envoya le prix à l'empereur. Il brûla tout ce qu'il trouva de livres des moines et des pères. Il brûla aussi toutes les reliques que l'on portait en des reliquaires, et punit ceux qui les avaient comme coupables d'impiétés. Il fit mourir à coups de fouet plusieurs moines et quelques-uns par le glaive. Il fit perdre la vue à une infinité. Il y en eut à qui il fit oindre la barbe d'huile et de cire fondue, puis y mettant le feu, on leur brûloit le visage et la tête, d'autres qu'il envoya en exil après plusieurs tourments (2). En un mot, il ne laissa pas une seule personne dans tout son gouvernement qui portât l'habit monastique. L'empereur lui en écrivit des lettres de remerciement. Ce qui porta les autres à l'imiter.

#### VIII. Mort de Constantin. Léon, empereur.

Mais l'empereur Constantin ne survécut pas long-temps; car, étant allé à la guerre contre les Bulgares, il fut attaqué de charbons aux jambes, qui lui donnèrent une fièvre violente (3). Il se fit rapporter vers Constantinople, et, s'étant mis sur mer à Sélimbrie, il mourut dans le vaisseau, le quatorzième septembre de l'année sept cent soixante-quinze, ayant régné, depuis la mort de son père, trente-quatre ans et près de trois mois. Outre le surnom de Copronyme, on lui donna aussi celui de Caballin. Son fils Léon, surnommé Chazare, lui succéda, et régna cinq ans. Il fit paroître d'abord de la piété et du respect pour la Sainte-Vierge et pour les moines, et mit dans les premiers sièges des métropolitains tirés d'entre les abbés (4).

(1) Theoph. an. 30, p. 375.

(2) P. 376.

(3) P. 387.

(4) Theoph. an. 1.

#### IX. Mort d'Almansor. Mahadi, calife.

Au même mois de septembre sept cent soixante-quinze mourut aussi le calife Abou-jafar Almansor, l'an de l'hégire cent cinquante-huit, le sixième jour du mois arabe doulhagia, ayant régné vingt-deux ans (1). Dès l'année cent quarante-cinq de l'hégire, sept cent soixante-deux de J.-C., il avait fait bâtir sur le Tygre la ville de Bagdad, au moment fatal choisi par les astrologues. Elle fut depuis la capitale de l'empire des musulmans et la résidence des califes. La même année, cent quarante-cinq, mourut Chail ou Michel, patriarche des jacobites à Alexandrie (2). Mina ou Ménas lui succéda, et tint le siège neuf ans. Le patriarche melquite d'Alexandrie, après Côme, fut Politien, médecin, qui tint le siège quarante-six ans. Almansor, étant venu à Jérusalem sur la fin de son règne, fit marquer aux mains les chrétiens et les juifs: ce qui obligea plusieurs chrétiens à s'enfuir par mer dans la Romanie, c'est-à-dire sur les terres de l'empire. Le successeur d'Almansor fut son fils, Mahomet Almahadi, qui régna dix ans (3). La cinquième année de son règne, sept cent quatre-vingt de J.-C., il vint à Jérusalem, et envoya un de ses officiers avec ordre de faire apostasier tous les esclaves chrétiens, et de rendre les églises désertes. Il vint jusqu'à Emèse, promettant de ne forcer personne à apostasier, sinon les enfants des infidèles; mais quand il eut ainsi découvert ceux qui étoient juifs ou chrétiens, il commença à les tourmenter plus cruellement que ne faisoient les anciens païens, et il en fit même mourir plusieurs. Il y eut des femmes qui excitèrent la fureur, savoir, la femme de l'archidiacre d'Emèse, et celle de son fils, qui souffrirent mille coups de nerfs de bœuf et plusieurs autres tourments, et demeurèrent victorieuses. Mahadi s'avança jusqu'à Damas, et fit désalter plusieurs églises, sans avoir égard aux traités que les Arabes avoient faits avec les chrétiens.

#### X. Fin de saint Grégoire d'Utrecht.

En Occident, la foi s'étendoit de jour en jour dans la Germanie, principalement en Frise et en Saxe. En Frise, l'église d'Utrecht étoit gouvernée par Grégoire, disciple de saint Boniface, auquel il s'étoit attaché dès l'âge de quinze ans, et l'avoit suivi à son second voyage de Rome, en sept cent vingt-trois (4). Grégoire y amassa plusieurs volumes des saintes Ecritures, qu'il rapporta avec bien de la peine. Il amena aussi de Rome, par la permission de saint Boniface, deux jeunes Anglois, Marchelme et Marcuin, qui furent ses disciples. Deux frères de Grégoire, ayant été tués par

(1) Elmac. lib. c. 3. Eutych. tom. 2, p. 399.

(2) Eutych. p. 400. Theoph. an. 33, Const. p. 376.

(3) Id. an. 5, 381.

(4) Sup. liv. XLI, n. 48, 49. Vita tom. 4. Act. Sanct. Ben. p. 327.

des voleurs dans un bois, les seigneurs, dont ils étoient vassaux, firent prendre les meurtriers, et les envoyèrent liés à Grégoire, afin qu'il les fit punir de telle mort qu'il lui plairoit; car, par les lois barbares, la vengeance appartenait aux parents du mort. Grégoire ordonna qu'on les fit baigner et habiller proprement, et qu'on leur donnât à manger. Puis on les amena devant lui, et il leur dit: Allez en paix, ne faites plus rien de semblable, de peur qu'il ne vous arrive pis, et donnez-vous de garde des autres parents; et il les fit conduire en sûreté.

Après le martyre de saint Boniface, Grégoire prêcha en Frise par la permission du pape Etienne II et du roi Pépin, et gouverna le diocèse d'Utrecht, quoiqu'il ne fût que prêtre et abbé de la communauté qu'il avoit dans cette ville (1). Il étoit aidé dans ce travail par Alubert, chorévêque, Anglois de naissance; car il avoit plusieurs disciples de diverses nations, de la sienne, c'est-à-dire des François, des Anglois, des Frisons et des Saxons nouvellement convertis, des Bavares et des Suèves. Il leur donnoit la nourriture corporelle et la spirituelle; et il n'y avoit guère de jour qu'il ne s'assit dès le matin pour les écouter et satisfaire à leurs questions. Plusieurs de ses disciples devinrent évêques, entre autres saint Ludger, qui a écrit sa vie.

Saint Grégoire d'Utrecht n'affectoit aucune singularité touchant les habits et la nourriture: sa vie étoit commune, mais très-simple, et il recommandoit fort à ses disciples la sobriété. Il ne faisoit pas semblant d'entendre le mal qu'on disoit de lui, et il traitoit ses calomnieux comme ses meilleurs amis. Il détestoit surtout l'avarice; sitôt qu'il avoit de l'argent, il le distribuoit aux pauvres, ne gardant que les vases sacrés de l'église. Etant âgé de près de soixante-dix ans, il fut attaqué d'une paralysie du côté gauche, et vécut ainsi encore plus de deux ans, continuant ses exercices ordinaires, entre autres l'instruction de ses disciples, à qui il donna plusieurs livres, et en particulier à saint Ludger, l'Enchiridion de saint Augustin. Trois ou quatre jours avant sa mort, arriva son neveu Albéric, qui étoit en Italie pour le service du roi, et que l'on regardoit comme celui qui devoit prendre le soin de sa communauté. Le saint homme n'en étoit point en peine, et assuroit qu'il ne mourroit point qu'Albéric ne fût venu. Il l'entretint pendant ce qui lui resta de vie de toutes les affaires de la communauté; sachant que son dernier jour étoit venu, il se fit porter à l'oratoire de Saint-Sauveur, et, y ayant fait sa prière et reçu le corps et le sang de Notre Seigneur, il mourut les yeux arrêtés sur l'autel. C'étoit vers l'an sept cent soixante-seize, le vingt-cinquième d'août, jour auquel l'Eglise honore sa

(1) V. Mabill. Obs. p. 319.

mémoire (1). Albéric lui succéda dans le gouvernement de l'église de Frise, et fut sacré évêque d'Utrecht.

#### XI. Saint Lebvin.

Entre les disciples de saint Grégoire d'Utrecht, on compte saint Lebvin, ou plutôt Lieuvyn, Anglois, qui, ayant été ordonné prêtre, passa la mer, vint à Utrecht trouver saint Grégoire, et s'offrir à lui, disant qu'il avoit reçu ordre de Dieu d'aller prêcher sur l'Isle, qui étoit la frontière des François et des Saxons (2). Comme ce lieu étoit du diocèse d'Utrecht, saint Grégoire l'y envoya volontiers, lui donnant pour compagnon Marchelme, aussi Anglois, son disciple. Ils logèrent quelque temps chez une veuve, et, ayant converti plusieurs infidèles, ils bâtirent un oratoire au lieu nommé Vilpa sur l'Isle, au couchant. Ensuite, le nombre des fidèles croissant, ils en bâtirent un autre plus grand au delà du même fleuve, avec une maison pour leur habitation, au lieu nommé Daventrie, de Davon, ami de saint Lebvin. Quelque temps après, les Saxons, irrités du progrès qu'ils faisoient, brûlèrent l'église et la maison, et chassèrent les chrétiens qu'ils y trouvèrent. Mais saint Lebvin s'en sauva, et ne laissa pas de continuer à prêcher.

Ayant appris que les Saxons alloient tenir leur assemblée générale sur le Weser, il y alla et logea chez un des plus puissants d'entre eux, qui fit son possible pour le détourner de son dessein, l'assurant que sa vie ne seroit pas en sûreté. Saint Lebvin ne laissa pas de se présenter à l'assemblée des Saxons, revêtu de ses habits sacerdotaux, portant à ses mains la croix et l'Evangile. L'assemblée commença, selon la coutume, par des sacrifices aux faux dieux; d'où saint Lebvin prit occasion de les prêcher, s'avancant au milieu d'eux, et les exhortant à haute voix à quitter ses superstitions, et à adorer le vrai Dieu: Si vous ne le faites, ajouta-t-il, vous sentirez bientôt des maux que vous n'attendez pas. Un roi puissant, qui n'est pas éloigné de vous, et que vous avez toujours irrité, viendra ravager votre pays, enlever en captivité vos femmes et vos enfants, et vous soumettre à sa puissance. A ces mots, les Saxons poussèrent de tous côtés des cris confus, et commencèrent à arracher, dans les haies voisines, des bâtons qu'ils aiguisoient, pour le percer de coups, quand un des plus vénérables d'entre eux, nommé Buto, monta sur une hauteur et leur dit: Ecoutez-moi, vous qui êtes les plus sages. Il nous vient souvent des ambassadeurs des nations voisines, Normands, Sclaves, Frisons: nous les avons toujours reçus paisiblement,

(1) Coint. an. 776, n. 27.

(2) Vita ap. Sur. 12 nov. Mabill. ad vitam S. Ludg. vemb. Vita Sanct. Ludg. to. tom. 5, A, 23. Martyr. R. 5, Act. B. p. 12. 23 aug.



nous avons écouté leurs propositions, et les avons renvoyés avec des présents. Voici un ambassadeur du grand Dieu, qui vous apporte de sa part des promesses salutaires, et vous le rejetez et le voulez faire mourir : vous devez craindre sa colère. Ce discours les arrêta, et ils résolurent de laisser aller Lebvin en sûreté. L'effet de sa menace suivit de près; et l'on croit que ce fut la première expédition de Charles contre les Saxons, en sept cent soixante-douze, où il abattit l'idole d'Imer-sul (1). Saint Lebvin, profitant de cette victoire, revint, rebâtit l'église que les Saxons avoient brûlée, et continua d'y prêcher jusqu'à sa mort, qui arriva le lend. main de Saint-Martin, douzième de novembre, et comme l'on croit l'an sept cent soixante-treize. Deux ans après, les Saxons ravagèrent encore Davenport, brûlèrent l'église, et cherchèrent, trois jours durant, le corps de saint Lebvin, qui y étoit enterré; mais ils ne purent le trouver. Le roi Charles vengea cette irruption, vainquit les Saxons sur le Weser, les soumit, et rapporta un grand butin la même année sept cent soixante quinze (2).

## XII. Conversion des Saxons.

L'année précédente, sept cent soixante-quatorze, tandis que Charles étoit en Italie, les Saxons, qu'il avoit quittés sans les engager par aucun traité, entrèrent avec une grande armée sur les terres des François, et vinrent à Frislar en Hesse, voulant brûler l'église que saint Boniface y avoit bâtie près le château de Buribourg, où les François s'étoient réfugiés (3). Mais ils ne purent mettre le feu à cette église, ni par dehors, ni par dedans, et s'enfuirent épouvantés, sans que personne les poursuivît. On dit même que de part et d'autre, tant des païens que des chrétiens, qui étoient dans le château de Buribourg, on vit deux jeunes hommes vêtus de blanc qui défendoient cette église. On trouva proche un Saxon mort, après la retraite des autres, à genoux, avec du bois et du feu entre les mains, comme prêt à souffler pour l'allumer.

L'an sept cent soixante-seize, les Saxons, ayant rompu le traité de l'année précédente, recommencèrent la guerre; et, comme ils attaquoient le château d'Eresbourg, plusieurs, tant dehors que dedans, assurèrent avoir vu deux écus rouges et flamboyants agités sur l'église. Les Saxons, épouvantés de ce prodige, s'enfuirent en confusion vers leur camp, se tuant l'un l'autre; et les François les poursuivirent jusqu'à la Lippe. Le roi Charles étant ensuite entré sur leurs terres, ils vinrent se rendre à lui, et promirent de se faire chrétiens. Charles rebâtit Edesbourg, et un autre château sur

la Lippe, où les Saxons, s'étant assemblés avec leurs femmes et leurs enfants, on en baptisa une multitude innombrable. Il y en eut encore un grand nombre de baptisés l'année suivante, sept cent soixante-dix-sept, à Paderborn, où le roi Charles tint l'assemblée générale des François pour la première fois. Il y vint des Saxons de toutes les parties de leur pays; mais Vitiquind, le principal de leurs chefs, se retira avec quelques autres en Normandie, c'est-à-dire en Danemark. Les Saxons qui furent baptisés en cette occasion, s'engagèrent à renoncer à leur liberté, et à abandonner leurs terres, s'ils ne demeuroient fermes dans la religion chrétienne et dans l'obéissance au roi Charles.

Toutefois, dès l'année suivante, sept cent soixante-dix-huit, ayant appris que le roi Charles étoit en Espagne, ils se révoltèrent encore à la persuasion de Vitiquind (1). Ils s'avancèrent jusqu'au Rhin, ravagèrent et pillèrent le pays, brûlèrent les églises, violèrent les religieuses. Mais, apprenant le retour de Charles, ils se retirèrent, et furent battus par ses troupes, et obligés à rentrer chez eux.

## XIII. Capitulaire de l'an 779.

Le roi Charles célébra à Héristal la fête de Noël de cette année, et Pâque de l'année suivante sept cent soixante-dix-neuf, et il y fit un capitulaire de vingt-trois articles, dont quelques-uns regardent la religion (2). On y ordonne la réforme des monastères, et la résidence des abbesses. Les évêques ont pouvoir de corriger les incestueux et les veuves qui tombent en faute. Chacun doit payer la dime, et elle doit être employée par l'ordre de l'évêque. Les criminels dignes de mort par les lois, qui se réfugient dans l'église, n'y doivent être protégés; et on ne les y doit point tenir. Le parjure aura le poing coupé : si le cas est douteux, ils se tiendront devant la croix. C'étoit une manière de preuve pour connoître la vérité. Les deux parties se tenoient debout devant une croix, et celui qui tomboit le premier perdoit sa cause. Le capitulaire ajoute, qu'on se rapportera au jugement de l'évêque pour justifier un comte accusé d'avoir fait mourir un voleur par passion. Les églises continuoient de payer au roi des décimes et des précaires, comme sous Pépin; mais il est défendu d'en imposer de nouvelles.

Ensuite est une ordonnance pour des prières publiques et des aumônes à cause de la sécheresse et de la famine de cette année sept cent soixante-dix-neuf. Chaque évêque chantera trois messes et trois psautiers; et tous, depuis l'évêque jusqu'au laïque marié, jeûneront deux jours de suite (3). Chaque évêque, abbé ou

(1) Sup. n. 2. Vita S. Lud. tom. 5, Acta B. p. 23.

(2) Ann. Petav. Losel. an. 775.

(3) Ann. Loisel. 774.

(1) Ann. Loisel. 13. V. Gloss. Cang. (2) Capit. to. 1, p. 105. (3) Chr. Mois. Petavan. C. 3, 5, 7, 8, 10, 11. 774.

abbesse donnera en aumône une livre d'argent ou la valeur, et nourrira quatre pauvres jusqu'à la moisson. Les comtes de même, et les autres à proportion; car on diminue la taxe selon les facultés.

Les Saxons furent encore vaincus cette année, et les Vestfales, qui en faisoient une grande partie, entièrement soumis (1). Les autres, qui étoient au delà du Weser, donnèrent des otages et firent des serments : l'année suivante sept cent quatre-vingt, le roi vint lui-même régler les affaires de Saxe, et s'arrêta à la source de la Lippe, où il tint une assemblée; puis il s'avança vers l'Elbe, plusieurs furent baptisés au lieu nommé Orahim, au delà de la rivière Ohre. Il y eut aussi un grand nombre de Vinides et de Frisons baptisés (2). Alors le roi Charles, voulant affermir la religion en Saxe, distribua le pays à des évêques, des prêtres et des abbés, pour y habiter et y prêcher. Toutefois, les choses n'étoient pas encore assez tranquilles pour fixer des sièges épiscopaux.

## XIV. Fin de saint Sturme.

Dès le commencement de cette guerre, Charles avoit envoyé de saints prêtres pour travailler à la conversion des Saxons, qui en étoit le principal motif. Les deux plus fameux sont saint Sturme, abbé de Fulde, et saint Villehade (3). Depuis la mort de saint Boniface, saint Sturme, outre le gouvernement de son monastère, prêchoit assidûment, et étoit volontiers écouté. Saint Lulle, archevêque de Mayence, en eut de la peine, et appuya trois faux frères, qui accusèrent saint Sturme auprès du roi Pépin, comme s'il ne lui eût pas été fidèle. Il fut envoyé en exil, et rappelé quelque temps après. Le roi lui rendit le gouvernement de l'abbaye de Fulde, et le déclara exempt de la juridiction de l'archevêque de Mayence, suivant le privilège du pape Zacharie; en sorte qu'il n'y avoit point d'autre protection que du roi. Etant rétabli, il réforma les moines, qui s'étoient relâchés pendant son absence, et fit des augmentations considérables à l'église et au monastère.

Le roi Charles, ayant succédé à son père, mit l'abbé Sturme au nombre de ses plus intimes amis, et lui conserva toujours ses bonnes grâces. Il l'envoya en ambassade vers Tassillon, duc de Bavière, sa patrie; et le saint abbé affermit la paix entre eux pour plusieurs années. Le roi, ayant commencé la guerre contre les Saxons, recommanda leur conversion aux prières des serviteurs de Dieu, marchant contre les ennemis, mena dans son armée des évêques, des abbés et des prêtres pour y travailler. Il mit une grande partie

(1) Ann. Loisel. (2) Chr. Mois. an. 780. (3) Eginh. Sup. l. XLII, n. 43 Vita. S. Sturm. to. 4. Acta Ben. p. 279.

du pays sous la conduite de saint Sturme, qui s'appliqua à gagner ce peuple à Dieu; prenant son temps pour les exhorter à quitter leurs idoles, abattre leurs temples, et bâtir des églises.

Après qu'il en eut élevé en chaque pays, et qu'il eut instruit et baptisé plusieurs Saxons, travaillant pendant long-temps à leur conversion avec ses prêtres, arriva leur révolte de l'an sept cent soixante-dix-huit, où ils résolurent d'envoyer de leur armée un détachement d'hommes choisis pour brûler le monastère de Fulde, et tuer les moines (1). Le saint abbé, l'ayant appris, les en avertit, et leur conseilla d'emporter le corps de saint Boniface, et de se retirer à Hamelanbourg; pour lui, il se sauva d'un autre côté. Les moines campoient déjà hors du monastère depuis quatre jours autour des saintes reliques, quand ils apprirent que les Saxons, repoussés par les François, s'étoient retirés chez eux. Ainsi ils retournèrent avec joie au monastère.

Le roi Charles, voulant affermir la foi dans le pays, obligea saint Sturme à demeurer quelque temps à Eresbourg, quoique infirme et cassé de vieillesse. Il revint au monastère accompagné d'un médecin du roi pour le soulager. Mais un breuvage qu'il lui donna augmenta tellement son mal, qu'il se vit à l'extrémité. Il fit sonner toutes les cloches et assembler toute la communauté, afin de prier pour lui; et, après les avoir exhortés à persévérer dans l'observance régulière, il mourut l'an sept cent soixante-dix-neuf, le dix-septième de décembre, et eut Baugulfe pour successeur (2). Sa vie fut écrite par saint Eigile, quatrième abbé du même monastère.

## XV. Commencements de saint Villehade.

Saint Villehade, autre apôtre des Saxons, étoit un prêtre anglois, natif de Northumbrie, qui, touché d'un grand désir de travailler à la conversion des Frisons et des Saxons, et, ayant obtenu la permission de son roi, nommé Alcret, et des évêques, passa en Frise vers l'an sept cent soixante-dix, et s'arrêta au lieu même où saint Boniface avoit souffert le martyre (3). Il y fut très-bien reçu par les nouveaux chrétiens, et demeura long-temps avec eux; plusieurs nobles lui donnoient leurs enfants à instruire, et il rappela à la foi catholique plusieurs qui étoient tombés dans l'erreur. Il passa la rivière de Lovèque ou Lauvers, et s'avança pour prêcher aux Frisons païens. Quelques-uns vouloient le faire mourir comme un impie qui parloit contre les dieux; d'autres, plus raisonnables, leur dirent : Nous voyons que cet homme n'est coupable d'aucun crime, et nous ne savons si la religion qu'il nous prêche

(1) Ann. Fuld. (2) Ann. Fuld.

(3) Vita to. 4. Act. B. p. 404. Sup. lib. XLIII, n. 20.



ne vient point de Dieu. Tirons au sort pour voir si nous devons le faire mourir ou le renvoyer. Dieu conduisit le sort de telle manière, qu'il lui fut favorable, et les barbares ayant tenu conseil, le laissèrent aller.

De là, il vint à Drente, où il convertit et baptisa plusieurs païens. La religion faisant du progrès, quelques-uns de ses disciples commencèrent à abattre des temples, de quoi les infidèles, étant irrités, vouloient les exterminer. Ils chargèrent Villehade à coups de bâton; et l'un d'eux lui voulut couper la tête, mais l'épée, sans lui faire aucun mal, coupa seulement la courroie d'un reliquaire qu'il portait pendu à son cou. Les barbares, étonnés de cette merveille, le laissèrent aller avec ses compagnons.

Le roi Charles, ayant ouï-parler de lui, le fit venir, le reçut avec honneur, l'entretint, et, ayant reconnu sa doctrine et sa vertu, l'envoya en Saxe, au canton nommé alors Vigmode, au delà du Weser, où sont les évêchés de Verde et de Brême. Le roi voulut que, sous sa protection, il fondât des églises, et y travaillât à l'instruction des peuples. Le saint prêtre s'en acquitta si bien, que la seconde année, qui étoit l'an sept cent quatre-vingt, les Saxons et les Frisons du voisinage promirent tous de se faire chrétiens.

#### XVI. Mort de Léon. Constantin et Irène, empereurs.

A Constantinople, la seconde année de l'empereur Léon, sept cent soixante-dix-sept de J.-C., Têlère ou Têléric, prince bulgare, s'étant réfugié chez les Romains, se fit chrétien, et fut levé des fonts par l'empereur, qui l'honora et l'aima particulièrement, le fit patrice, et lui donna en mariage Irène, sa parente (1). L'année suivante, il donna des habitations dans la Thrace à des hérétiques jacobites, qui avoient été emmenés captifs de Syrie (2); outre ceux que Constantin, son père, avoit établis, environ trente ans auparavant. La cinquième année de Léon, indiction troisième, c'est-à-dire l'an sept cent quatre-vingt, le sixième de février, qui étoit le dimanche, que nous appelons la Quinquagésime, mourut Nicéas, patriarche de Constantinople, après avoir tenu le siège quatorze ans. Le second dimanche de carême, on mit à sa place Paul, lecteur, natif de Chypre, distingué par sa doctrine et sa vertu (3). Il résista beaucoup à cause de l'hérésie des iconoclastes qui régnoit, et il fallut lui faire violence pour l'obliger à recevoir l'ordination.

En effet, l'empereur Léon faisoit alors paraître son aversion pour les images, qu'il avoit dissimulée du commencement. Car, vers la mi-carême, ayant trouvé deux images sous le

chevet de l'impératrice Irène, son épouse, il lui en fit de grands reproches, et lui dit (4): Est-ce ainsi que vous gardez le serment que vous avez fait à l'empereur, mon père, sur les mystères les plus terribles? Elle assura qu'elle n'avoit point vu ces images; toutefois l'empereur l'éloigna de lui, et n'eut plus de commerce avec elle (2). Il s'informa d'où venoient ces images, et trouva qu'elles avoient été apportées par le papias, c'est-à-dire le concierge du palais, et que d'autres grands officiers en étoient complices. Il fit donc arrêter le papias avec Jacques, protospataire, ou premier écuyer, Théophane, Léon et Thomas, chambellans, et quelques autres qui honoroient les images (3). Il les fit tondre, fouetter et mener honteusement à travers la ville dans la prison du prétoire. Théophane y mourut, tous les autres embrassèrent la vie monastique après la mort de l'empereur, qui arriva quelques mois après.

Car, comme il étoit passionné pour les piergeries, il eut envie d'une couronne que l'empereur Héraclius avoit mise dans la grande église. Il la prit et la porta; mais il lui vint à la tête des charbons, et il fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut le huitième de septembre de la même année sept cent quatre-vingt, au commencement de l'indiction quatrième, après avoir régné cinq ans. Il eut pour successeur son fils Constantin, né l'an sept cent soixante-onze, indiction neuvième, le quatorzième de janvier, et couronné à la prière du peuple le jour de Pâque, quatorzième d'avril sept cent soixante-seize. Ce jeune prince n'ayant pas encore dix ans, l'impératrice Irène, sa mère, prit le gouvernement de l'empire (4); et, comme elle étoit catholique, on commença sous son règne à parler en liberté pour les saintes images, et il fut permis d'embrasser la vie monastique.

#### XVII. Second voyage de Charles à Rome.

Sur la fin de cette année sept cent quatre-vingt, le roi Charles vint en Italie, où le pape l'appeloit depuis long-temps, et il desiroit lui-même ce voyage; mais les guerres des Saxons l'avoient retenu jusqu'alors. Il célébra la fête de Noël à Pavie, où il passa l'hiver; et de là il s'achemina vers Rome (5). A Parme, il rencontra Alcuin, déjà fameux pour son savoir et sa vertu, qui revenoit de Rome, rapportant le pallium pour Enbalde, archevêque d'York, qui l'y avoit envoyé. Le roi, l'ayant entre-tenu, lui fit promettre qu'il reviendrait en France, quand il se seroit acquitté de sa commission. Enbalde venoit de succéder à Elbert, archevêque d'York, décédé en sept cent

(1) Cedr. p. 469.

(2) V. Cang. Gloss.

(3) Theoph. p. 381.

(4) Theoph. p. 375.

(5) An. Loisel. Vita Alc. tom. 5, Act. sanct. Ben. p. 152, V. Mabil. tom. Act.

Ben. p. 150, 152.

soixante-dix-neuf, et il avoit succédé à Egbert, mort en sept cent soixante-cinq, après avoir tenu ce siège trente-quatre ans.

Le roi, étant arrivé à Rome pour la seconde fois, y fit baptiser à Pâque, sept cent quatre-vingt-un, son fils Carloman, par le pape Adrien, qui le leva lui-même des fonts, et changea son nom en celui de Pépin. Ensuite, il le sacra roi d'Italie, et son frère Louis, roi d'Aquitaine. Car Charles l'avoit aussi amené avec la reine Hildegarde, son épouse, mère de ces deux princes, qui étoient encore enfants.

Depuis le premier voyage de Charles à Rome, le pape Adrien lui avoit souvent fait des plaintes de Léon, archevêque de Ravenne, qui s'étoit mis en possession de la plupart des villes d'Emilie, savoir: Faïence, Forlimpopoli, Forli, Césène, Bobio, Comacchio, Imola, Bologne et le duché de Ferrare, prétendant que le roi Charles les lui avoit données, avec toute la Pentapole (1). Le séjour des empereurs et des exarques de Ravenne avoit donné de l'ambition aux archevêques; ainsi, il n'est pas étonnant qu'à l'exemple des papes, ils voulussent attribuer à leur église de grands domaines, et avoir part aux libéralités des princes français. Ces contestations ne finirent que par la mort de l'archevêque Léon. Le roi, de son côté, se plaignit au pape de ce que les Romains vendoient des esclaves aux Sarrasins, et de la vie déréglée des évêques d'Italie (2). Quant à ce second article, le pape le nia absolument, et soutint que c'étoit une pure calomnie. Quant au premier, il dit que c'étoient les Grecs qui, naviguant sur les côtes des Lombards, avec lesquels ils étoient d'intelligence, en recevoient des esclaves, et qu'il avoit fait son possible pour l'empêcher, jusqu'à faire brûler, dans le port de Centumcelles, des vaisseaux des Grecs, et les retenir eux-mêmes en prison. Le pape se plaignit encore au roi des Napolitains, qui avoient usurpé les patrimoines de saint Pierre, et pris Terracine conjointement avec les Grecs. Mais les affaires temporelles des églises, même de l'église romaine, ne sont pas la matière de l'histoire ecclésiastique: c'est pourquoi je n'entrerai pas dans ces sortes de détails. Au retour de Rome, le roi Charles vint à Milan, et y fit baptiser sa fille Gisèle (3), qui venoit de naître, par l'archevêque Thomas, qui fut aussi son parrain.

#### XVIII. Retraite de saint Villehade.

L'année suivante, sept cent quatre-vingt-deux, les Saxons, poussés par Vitiquind, se révoltèrent encore, et persécutèrent ceux qui s'étoient convertis, mais principalement les prêtres qui travailloient à leur instruction (4). Saint

(1) Cod. Car. Ep. 54, 52, 51.

(2) Epist. 65.

(3) Ann. Loisel.

(4) Annal. Patav. Loisel. Fuld. Vita S. Villeb. c. 6, tom. 4. Act. Ben. p. 407.

Villehade se sauva par mer et passa en Frise; mais les Saxons déchargèrent leur fureur sur ses disciples, et tuèrent le prêtre Folcard avec le comte Emming, au canton nommé Léri; Benjamin et Atreban en d'autres lieux, et Gervais avec ses compagnons à Brême. Saint Villehade, voyant qu'il étoit alors impossible de prêcher l'Evangile en Saxe, passa en Italie et alla à Rome faire ses prières au tombeau de saint Pierre, et recommander à Dieu son église désolée, afin qu'elle ne fût pas entièrement détruite (1). Il reçut beaucoup de consolation du pape Adrien, et s'en retourna en France. On raconte un miracle, arrivé en ce voyage, d'une écuelle de bois dont il se servoit dans ses repas, qui, étant rompue, se trouva rejointe; et ce fait est au moins une preuve de sa pauvreté. A son retour, il se retira dans le monastère, nommé alors Esternach, aujourd'hui Epternach, au diocèse de Trèves, fondé par saint Villebrod. Là, ses disciples, dispersés par la persécution s'étant rassemblés auprès de lui, il les consola et les exhorta à la constance. Il passa deux ans en solitude dans ce monastère, s'occupant à transcrire des livres que les évêques, ses successeurs, gardèrent avec vénération, entre autres des épîtres de saint Paul.

#### XIX. Commencement de saint Ludger.

La révolte de Vitiquind entraîna aussi la Frise: les Saxons y brûlèrent les églises, en chassèrent les prêtres jusqu'à la rivière de Flée, obligèrent les Frisons à renoncer à Jésus-Christ, et à immoler aux idoles, comme auparavant. Albéric, évêque d'Utrecht, mourut dans le même temps; et le prêtre Ludger, qui se trouvoit alors à la tête de cette église, fut réduit à quitter le pays (2). Il en étoit naïf et de race noble; son père et sa mère étoient chrétiens; et sa mère avoit été conservée par un effet singulier de la Providence. Elle avoit une aïeule païenne qui, irritée de ce que son fils n'avoit que des filles, ordonna que l'on fit mourir celle-ci avant qu'elle eût tété; car ces païens superstitieux croyoient permis de faire mourir un enfant, pourvu qu'il n'eût pris encore aucune nourriture. Le domestique, chargé de cette exécution, voulut plonger l'enfant dans un seau d'eau, la tête la première; mais la petite, étendant ses bras contre le bord du seau, résista assez long-temps pour attirer la compassion d'une femme du voisinage, qui la prit, l'emporta chez elle, et lui fit promptement avaler du miel, après quoi il ne fut plus permis de la faire mourir. Elle fut mère de deux saints évêques, Ludger et Hildegrin, et de plusieurs filles, mères de plusieurs autres évêques.

Saint Ludger, dès son enfance, pria ses parents de le donner à instruire à quelque homme de Dieu, et ils le mirent sous la conduite de

(1) C. 7.

(2) Vita Sancti Ludg.

(1) Theoph. p. 380. 382.

(3) Sup. l. XLII, n. 42, p. (3) Sup. l. XLIII, n. 42.



saint Grégoire d'Utrecht, qui, le voyant avancer dans la vertu, lui donna l'habit et le mit dans son monastère. Ensuite il l'envoya en Angleterre avec Aulber, Anglois, qui étoit venu travailler avec lui en Frise. Ludger y passa un an à étudier sous Alcuin, et y fut ordonné diacre (1); ensuite il revint en Frise, près l'abbé Grégoire; mais, quelque temps après, il en obtint la permission de retourner en Angleterre, s'instruire encore auprès d'Alcuin, qui enseignoit à York. Il en revint au bout de trois ans, apportant quantité de livres. Albéric le fit ordonner prêtre à Cologne, en même temps qu'il fut consacré évêque, et le chargea de l'église de Do-quing, où saint Boniface avoit souffert le martyre. Mais il ne laissoit pas de gouverner le monastère d'Utrecht pendant trois mois, roulant par quartier avec deux autres prêtres et l'évêque Albéric, qui l'avoit ainsi ordonné.

Saint Ludger travailla sept ans en Frise depuis la mort de saint Grégoire, c'est-à-dire depuis sept cent soixante-seize jusque vers sept cent quatre-vingt-trois; et, pendant ce temps, il fit grand nombre de conversions, fonda plusieurs églises et plusieurs monastères. Les choses étoient en cet état, quand le ravage des Saxons l'obligea à quitter la Frise. Il distribua en divers lieux ses disciples, qui étoient en grand nombre, et en emmena deux avec lui, savoir : Hildegim, son frère, et Gerbert, surnommé le chaste. Il alla à Rome, soit avec saint Villehade, comme disent quelques-uns, soit l'année suivante, et passa au mont Cassin, où il s'arrêta pour apprendre la règle de saint Benoît; car il se proposoit d'établir un monastère dans une terre qui lui appartenait. Il revint en Frise au bout de deux ans et demi.

#### XX. Conversion de Vitiquind.

Cependant le roi Charles défit les Saxons en plusieurs combats très-sanglants pendant trois années de suite; et enfin la quatrième, qui étoit sept cent quatre-vingt-cinq, ils demeurèrent soumis. Les deux principaux chefs des rebelles, Vitiquind et Albion, se rendirent, vinrent trouver le roi à Attigny, où il célébra la pâque, et y reçurent le baptême (2). Plusieurs autres se convertirent; plusieurs rentrèrent dans le sein de l'Eglise après avoir apostasié. Alors, saint Villehade, sortant de sa retraite d'Etermach, vint trouver le roi Charles à Eresbourg, et lui demander ses ordres pour recommencer à prêcher l'Evangile en Saxe. Le roi lui ordonna de retourner au pays de Vigmode, où il avoit travaillé, et dont on le nommoit déjà l'évêque, quoiqu'il ne fût que prêtre; et, pour le soulagement de ses travaux, il lui donna un petit monastère de

(1) Sup. n. 9.

(2) Ann. Patav. Loi. sel. Fuld. Vita Sancti Vill. c. 8.

France, nommé Justine. Saint Villehade recommença donc à prêcher la foi publiquement, à relever les églises abattues, et mettre en chaque lieu des personnes éprouvées, pour instruire et gouverner les peuples. Le roi, ayant aussi ouï-parler de saint Ludger, qui étoit revenu d'Italie, le chargea de l'instruction des Frisons de cinq cantons, à l'orient de la rivière de Labec (1). Il passa même, de l'avis du roi, dans une île entre la Frise et le Danemark, où on adoroit un dieu, nommé Fosite. Il en abattit les temples, bâtit une église, et, ayant converti les habitants, il les baptisoit dans une fontaine où saint Villebrod avoit baptisé trois hommes, et dont les païens, par superstition, n'osoient puiser de l'eau qu'en silence (2). On rapporte à ce temps-là, incontinent après la conversion de Vitiquind, l'érection de deux nouveaux évêchés en Saxe, Minden et Verden. Le premier évêque de Minden fut Hérinbert, et cette église fut soumise à la métropole de Cologne. Verden, au delà du Weser, à l'orient, fut soumise à Mayence, et eut pour premier évêque saint Suibert, que quelques-uns ont confondu mal à propos avec le compagnon de saint Villebrod, mort dès l'an sept cent treize. On met l'érection de ces deux évêchés en sept cent quatre-vingt-six.

Le roi Charles manda au pape Adrien l'heureuse nouvelle de la conversion des Saxons, par André, que l'on croit avoir été abbé de Luxeu, afin qu'il ordonnât des prières en actions de grâce, et des litanies ou processions; ce que le pape lui accorda volontiers (3). Charles le fit aussi consulter par deux autres abbés, Ithier de Saint-Martin de Tours, et Magénaire de Saint-Denis en France, touchant la pénitence que l'on voit imposer aux Saxons qui avoient apostasié. Le pape répondit: Nos prédécesseurs ont décidé que ceux qui sont ainsi tombés doivent faire une longue pénitence, dont toutefois il faut juger par la contrition du cœur, plus que par le temps. C'est donc aux évêques à la régler, suivant que la chute a été volontaire ou forcée; les pénitents doivent donner leur confession de foi, et promettre avec serment de la garder, et de se soumettre en tout aux ordres des évêques.

#### XXI. Evêques des monastères.

On trouve des privilèges que ces deux abbés Ithier et Magénaire obtinrent du pape Adrien, chacun pour leur monastère, portant confirmation du droit d'y avoir des évêques particuliers (4). Ces privilèges sont tous deux en même forme, et de même date, c'est-à-dire du mois de juin, indiction neuvième, l'an sept cent

(1) Vita Sancti Ludg. l. 1, n. 18. (2) Sup. lib. xli, n. 1. (3) Coint. an. 785, n. 12. (4) Tom. 6, Conc. p. 1779. V. Coint. an. 780, 30 apr. tom. 11, p. 802. n. 12.

quatre-vingt-six. Le privilège de Saint-Denis confirme celui que l'abbé Fulrad avoit obtenu du pape Etienne II, en sept cent cinquante-sept, et il est certain que cette abbaye avoit du temps de Fulrad un évêque nommé Herbert; mais elle n'en avoit plus dès le temps de Charles le chauve (1). On en compte jusqu'à douze dans Saint-Martin de Tours: et l'usage n'en fut aboli que par le pape Urbain II, l'an mil quatre-vingt-seize. On en trouve aussi au monastère de Lobes sur la Sambre, et à celui d'Hohenove en Alsace. Ces évêques des monastères n'étoient pas titulaires, comme si le monastère et ses dépendances eussent été un diocèse (2); mais ils étoient du genre de ceux qui se trouvent quelquefois avoir été ordonnés sans titre, ou, après l'avoir quitté, ils se retiroient dans ces monastères, et y faisoient les fonctions, comme en des lieux exempts de la juridiction des évêques ordinaires. Tels sont les évêques de Lobes, de Saint-Oyan et d'Eichter, qui sont nommés au concile d'Attigny, l'an sept cent soixante-cinq (3). Quelquefois c'étoient des chanoines qui avoient leur siège fixe dans le monastère. Tantôt l'abbé étoit en même temps évêque du monastère, tantôt c'étoient deux personnes différentes. D'autres fois c'étoient de simples prêtres, à qui on donnoit le titre d'évêques, parce qu'ils avoient mission pour prêcher l'Evangile en certain territoire: comme saint Grégoire d'Utrecht en Frise, et saint Ludger en Westphalie. Magénaire avoit succédé dans l'abbaye de Saint-Denis à Fulrad, mort en sept cent quatre-vingt-quatre, le seizième de juillet (4). On voit par son testament, que, tout abbé régulier qu'il étoit, il conserva toute sa vie de grands biens, entre autres plusieurs terres en Alsace et en Brisgau, qu'il laissa à l'abbaye de Saint-Denis, avec les monastères qu'il y avoit fondés.

#### XXII. Fausses décrétales.

Son successeur dans la charge d'archichapelain fut Ingelram ou Enguerrand, évêque de Metz, à qui l'on attribue une collection de canons, qui porte aussi le nom du pape Adrien, comme l'ayant donnée à Enguerrand, le treizième des calendes d'octobre, indiction neuvième, c'est-à-dire le dix-neuvième de septembre sept cent quatre-vingt-cinq, lorsque l'on examinoit sa cause (5). Mais d'autres exemplaires portent que ce fut Enguerrand qui la présenta au pape, ce qui est plus vraisemblable, vu la différence qu'il y a entre cette collection et le code des canons que le pape Adrien donna au roi Charles, environ dix ans aupa-

ravant. La principale différence consiste dans les extraits des fausses décrétales d'Isidore, dont est remplie la collection d'Enguerrand; et c'est la première fois que nous trouvons ces décrétales employées.

La collection où elles se trouvent porte le nom d'Isidore Mercator, qui paroît avoir été Espagnol (1). Il dit dans la préface, qu'il a été obligé à faire cet ouvrage par quatre-vingts évêques et autres serviteurs de Dieu; et qu'après les canons des apôtres il y a inséré quelques lettres décrétales des papes, c'est-à-dire de Clément, d'Anaclet, d'Evariste et des autres, jusqu'à saint Sylvestre; mais il ne dit point où il les a trouvées. Elles étoient inconnues à Denis le petit, qui recueillit deux cents ans auparavant les décrétales des papes, seulement depuis saint Syrice; d'ailleurs elles portent des caractères visibles de faussetés (2). Toutes sont d'un même style, et qui convient beaucoup mieux au huitième siècle qu'aux trois premiers, longues et remplies de lieux communs; et comme on a découvert en les examinant curieusement remplies de divers passages de saint Léon, de saint Grégoire, et d'autres auteurs postérieurs aux papes dont elles portent le nom. Leurs dates sont presque toutes fausses.

La matière de ces lettres en découvre encore la supposition. Elles parlent d'archevêques, de primats, de patriarches; comme si ces titres avoient été reçus dès la naissance de l'Eglise. Elles défendent de tenir aucun concile, même provincial, sans la permission du pape, et représentent comme ordinaires les appellations à Rome. On s'y plaint des usurpations fréquentes des biens temporels des églises. On y met en maxime que les évêques tombés dans le péché peuvent, après avoir fait pénitence, exercer leurs fonctions comme auparavant, contre ce que j'ai rapporté en divers endroits (3). Enfin la principale matière de ces décrétales sont les accusations des évêques; il n'y en a presque aucune qui n'en parle, et qui ne donne des règles pour les rendre difficiles. Aussi Isidore fait assez voir dans sa préface qu'il avoit cette matière fort à cœur. Il y soutient qu'il y avoit plus de vingt canons du concile de Nicée, et parle du sixième concile, tenu l'an six cent quatre-vingt, ce qui montre qu'il ne peut être, comme quelques-uns ont cru, saint Isidore de Séville.

Outre les décrétales des papes, la collection d'Isidore contient les canons des conciles d'Orient, d'une version plus ancienne que celle de Denis le petit, et plusieurs canons des conciles de Gaule et d'Espagne. Cependant son artifice, tout grossier qu'il étoit, imposa à toute l'Eglise latine. Ses fausses décrétales ont passé pour vraies pendant huit cents ans; et à peine

(1) Lib. 1, Mirac. S. Dion. c. 6. Mabill. Præf. l. Sæc. 3, n. 32, etc. (2) Id. Diplom. p. 629. (3) Tom. 6, Conc. p. 1702. (4) Elog. p. 339, to. 4, Act. ibid. p. 341. (5) Hincmar. Opusc. 14, c. 15. Tom. 6, Conc. p. 1828. V. Coint. an. 785, n. 10, 17, etc.

(1) Præf. Isid. to. 1, Conc. p. 3. (2) Sup. l. xxxii, n. 30. (3) Ep. 27. Callisti. c. 6, to. 1, Conc. p. 615.



ont-elles été abandonnées dans le dernier siècle (1). Il est vrai qu'il n'y a plus aujourd'hui d'homme médiocrement instruit en ces matières qui n'en reconnoisse la fausseté. Celui qui répandit en France cette collection fut Riculfe, archevêque de Mayence : il avoit succédé à Lulle, qui mourut le seizième d'octobre sept cent quatre-vingt-sept, dans le monastère d'Hersfeld, où il fut enterré, et il est compté entre les saints. Il eut grand soin de faire apporter des livres d'Angleterre, particulièrement ceux de Bède, et on a, avec les lettres de saint Boniface, plusieurs lettres de lui et d'autres à lui, qui font voir en quelle estime il étoit (2).

### XXIII. Capitulaire de Théodulfe.

Un autre évêque, qui commençoit alors à se distinguer en France, étoit Théodulfe d'Orléans, né delà les Alpes, d'une famille très-noble, et son nom semble lombard (3). Il avoit été marié, et avoit des enfants, dont on connoît une fille, nommée Gisle. Le roi Charles l'amena d'Italie à cause de sa doctrine et de son génie; apparemment à son second voyage, en sept cent quatre-vingt-un, et lui donna l'abbaye de Fleury, et l'évêché d'Orléans qu'il posséda en même temps, et y entra vers l'an sept cent quatre-vingt-six (4). Il fit un capitulaire, ou instruction à ses prêtres, en quarante-six articles, qui est un monument précieux de la discipline de son temps.

D'abord il les exhorte à prendre grand soin du peuple qui leur est soumis (5), ce qui montre que ces prêtres sont les curés; et à se souvenir toujours de leur dignité et de l'onction sacrée de leurs mains. Il leur recommande l'assiduité à la lecture et à la prière, et le travail des mains pour mortifier le corps, et subvenir à leurs besoins et à ceux des pauvres. Il ajoute : Quand vous venez au synode, suivant la coutume, apportez avec vous les habits, les livres et les vases sacrés dont vous vous servez dans votre ministère, et amenez deux ou trois clercs, qui vous aident à célébrer la messe, afin que l'on voie avec quel soin vous faites le service de Dieu. Faites vous-même ou faites faire en votre présence le pain du saint sacrifice, et prenez garde que le pain, le vin et l'eau qui y sont nécessaires soient parfaitement purs et maniés avec une extrême propreté. Les femmes n'approcheront point de l'autel tandis que le prêtre célèbre la messe; mais elles demeureront à leurs places, et il ira prendre leurs offrandes. Elles ne doivent point toucher aux choses saintes, ni même des hom-

mes laïques. Le prêtre ne célébrera point la messe seul, il faut qu'il y ait des assistants qui puissent lui répondre quand il salue le peuple, et le Seigneur a dit qu'il seroit au milieu de deux ou trois assemblées en son nom (1). Nous voyons que l'on met souvent dans l'église des blés ou des foin. C'est pourquoi nous défendons d'y rien serrer que des ornements, les vases sacrés et les livres.

C'est une ancienne coutume en ces quartiers d'enterrer les morts dans les églises, en sorte qu'elles deviennent des cimetières. Nous défendons d'y enterrer personne à l'avenir, si ce n'est un prêtre ou un autre homme distingué par sa vertu. On n'ôtera pas toutefois les corps qui sont dans les églises, mais on enfoncera les tombeaux et on les couvrira de pavés, en sorte qu'ils ne paroissent point; que s'il y a trop de corps, le lieu sera tenu pour cimetière, on en ôtera l'autel, et on le transférera dans un lieu pur. On ne doit s'assembler dans l'église que pour louer Dieu, et il en faut bannir les affaires, les disputes et les discours inutiles. On ne doit célébrer la messe que dans l'église. Défense aux prêtres et aux laïques d'employer les vases sacrés à aucun usage profane (2).

Défense à aucune femme de loger avec un prêtre. Défense aux prêtres d'aller boire ou manger dans les tavernes, ni avec des femmes, si ce n'est en famille. Défense de solliciter les paroissiens d'un autre de venir à son église et lui payer les dîmes, ou de briguer l'église d'un autre par présents, pour se la faire donner; ces deux cas sous peine de déposition, ou de longue prison pour faire pénitence. Un enfant malade de quelque paroisse qu'il soit, étant apporté au prêtre, il doit le baptiser sans délai. On portoit donc les enfants à l'église pour le baptême, même en cas de nécessité (3).

Théodulfe continue : Si un prêtre veut envoyer à l'école son neveu ou son parent, nous lui permettons de l'envoyer à l'église de Sainte-Croix, ou aux monastères de Saint-Aignan, de Saint-Benoît, ou de Saint-Lifard, ou à quelque autre des couvents dont nous avons la conduite. Sainte-Croix étoit la cathédrale, comme elle est encore, Saint-Aignan d'Orléans et Saint-Lifard de Meun étoient des lors habitées par des chanoines; Saint-Benoît ou Fleury par des moines, et Théodulfe étoit abbé de ces trois monastères (4). Il continue : Les prêtres tiendront des écoles dans les bourgs et les villages, et enseigneront avec charité les enfants qui leur seront envoyés, sans rien exiger des parents, ni recevoir que ce qui sera offert volontairement.

Il rapporte ensuite un abrégé de la morale chrétienne, tiré de la règle de saint Benoît, sous le nom d'instruments de bonnes œuvres (5).

(1) Lab. de Scrip. Isid. Ben. p. 398. Mart. R. 20 tom. 1, p. 649. Bona Liturg. l. 1, c. 3. V. not. Ant. Aux. to. 6, Conc. p. 1839. Coint. an. 786, n. 13 et 19, et seq. Hincm. Opusc. 23, c. 24, p. 276.  
(2) Elog. to. 4. Acta SS.

(3) Lib. 111, Carn. 4. V. Coint. 781, n. 126. Id. an. 786, n. 64.  
(4) Idem. 786, n. 64. Tom. 7, Conc. p. 136.  
(5) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

(1) Math. xviii., 20. (4) V. Coint. an 786, n. 85.  
(2) C. 9, 10, 11. (5) C. 21. Reg. c. 4, 22, 23, 24, 29, 46, 47.  
(3) C. 18, 12, 12, 14, 16, 17, 19, 20.

Il ordonne que tous les fidèles apprennent par cœur l'oraison dominicale et le symbole, comme le fondement de toute la religion chrétienne; qu'ils les disent tous les jours au moins le matin et le soir, avec quelques autres courtes prières qu'il prescrit; qu'ils fassent ces prières à l'église autant qu'il se pourra, sinon en quelque lieu qu'ils se trouvent, en chemin, dans les bois ou dans les champs. Il faut aussi prier les saints, comme les apôtres et les martyrs, d'intercéder pour nous. Le dimanche ne doit être employé qu'à prier et assister à la messe, et il n'y a de travail permis que pour préparer à manger; s'il est besoin de voyager par eau ou par terre, c'est sans préjudice de la messe et de la prière. Il faut venir à vêpres le samedi, puis aux vigiles et à matines, et à la messe avec des offrandes; il faut faire des aumônes et se réjouir spirituellement en mangeant avec ses amis; il faut corriger l'abus de ceux qui, les dimanches et fêtes, sitôt qu'ils ont ouï une messe, même des morts, se retirent de l'église, et passent le reste du jour en festins et en débauches. Personne ne doit manger qu'après l'office public; et pour ne point détourner le peuple de la messe solennelle qui se dit à tierce, les prêtres qui disent des messes particulières les diront plus matin et secrètement. Les prêtres de la ville et des faubourgs viendront à l'église cathédrale pour assister avec tout le peuple à la messe publique et à la prédication; il n'y a que des religieuses qui en sont dispensées pour leur clôture. C'étoit donc encore l'usage de ne faire qu'un office le dimanche dans les grandes villes.

Il faut enseigner au peuple quelle est la vraie charité, afin qu'ils ne se contentent pas des œuvres extérieures, et que chacun exerce envers lui-même les œuvres de miséricorde spirituellement, comme il les exerce corporellement envers le prochain (1). L'hospitalité est recommandée d'une manière à faire croire qu'il n'y avoit point alors d'hôtels publics; car on traite d'inhumanité de ne recevoir pas les hôtes gratuitement. Nous devons tous les jours confesser à Dieu nos péchés dans notre prière, et, pour en obtenir la rémission, réciter le psaume cinquantième, le vingt-quatrième, le trente-neuvième et les autres semblables. La confession que nous faisons au prêtre est utile pour recevoir ses conseils et la pénitence; et nous devons confesser tous nos péchés, même de pensée. Ces dernières paroles montrent la nécessité de la confession. Les pénitences canoniques étoient encore en vigueur, et Théodulfe veut qu'on avertisse le peuple qu'il faut l'imposer telle pour un parjure, ou un faux témoignage, que pour un adultère, une fornication, un homicide et les autres crimes, c'est-à-dire de sept ans; et que si quelqu'un, ayant commis de ces crimes, et craignant la longueur de la

pénitence ne vient pas se confesser, il doit être chassé de l'église et de la communion des fidèles; en sorte que personne ne prie, ne boive ou mange avec lui, ou ne le reçoive en sa maison.

Une semaine avant le commencement du carême, il faut se confesser aux prêtres, et recevoir la pénitence, il faut réconcilier les personnes divisées, et apaiser tous les différends; entrant ainsi dans la sainte quarantaine, on arrivera à Pâques avec des cœurs purs et renouvelés par la pénitence (1). On doit observer le carême, en jeûnant exactement tous les jours, hors les dimanches; car les autres jeûnes sont de dévotion, mais celui-ci est de précepte. Il n'y a que les malades et les enfants qui en soient exempts. Le jeûne doit être accompagné d'aumônes, et il faut donner aux pauvres ce que l'on consommeroît si on ne jeûnoit pas. Plusieurs s'imaginent jeûner en mangeant sitôt qu'ils entendent sonner none. Ce n'est point jeûner si on mange avant vêpres; il faut venir à la messe, et, après avoir ouï vêpres on peut prendre son repas. Celui qui ne peut aller à la messe doit faire sa prière quand il croira être l'heure de vêpres, et jeûner jusque-là. On doit en ces jours s'abstenir de toutes sortes de délices. Celui qui peut se passer d'œufs, de fromages, de poisson et de vin, a un grand mérite, et celui que l'infirmité ou le travail empêche de s'en abstenir, doit au moins jeûner jusqu'au soir. Mais il est contre toute raison de s'abstenir de fromage, de lait, de beurre et d'œufs, et ne pas jeûner. En ces saints jours, les gens mariés doivent garder la continence, sans laquelle leur jeûne est de peu de mérite, et s'il n'est accompagné de prières, de veilles et d'aumônes. On doit aussi s'abstenir des procès et des disputes (2).

Tous ceux qui ne sont pas excommuniés doivent recevoir le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, tous les dimanches de carême, le jeudi, le vendredi et le samedi-saint, et le jour de Pâques; et toute la semaine de Pâques doit être célébrée comme le jour. Il est remarquable que le vendredi et le samedi-saint sont comptés entre les jours de communion générale (3). On doit se préparer avec soin à la sainte communion, s'abstenant quelque temps du devoir conjugal, se purifiant des vices, s'ornant de vertus, s'appliquant à l'aumône et à la prière. Car, comme il est dangereux de s'en approcher indignement, il l'est aussi de s'en abstenir long-temps; excepté ceux qui, étant excommuniés, ne communient pas quand ils veulent, mais en certains temps, et les personnes pieuses qui le font presque tous les jours. Cette excommunication, pendant laquelle on communioit quelquefois, n'étoit pas l'anathème, mais quelque peine semblable à l'excommunication mentionnée dans la règle de saint Benoît.

(1) C. 36, 37, 38. (3) C. 41, 44.  
(2) C. 40, 42, 43.

(1) C. 25, 26, 27, 30, 31, 32, 34.



XXIV. Mort de Paul. Taraise, patriarche de Constantinople.

A Constantinople, le patriarche Paul, étant tombé malade, renonça à sa dignité le dernier jour d'août sept cent quatre-vingt-quatre, indiction septième, et se retira dans le monastère de Florus, où il prit l'habit monastique à l'insu de l'impératrice Irène (1). Quand elle l'eut appris, elle vint le trouver fort affligée, amenant l'empereur Constantin, son fils, et lui demanda pourquoi il avoit fait cette démarche. Il répondit, fondant en larmes : Plût à Dieu que je ne fusse jamais entré dans le siège épiscopal, pendant que cette église étoit opprimée, séparée des autres, et anathématisée. L'impératrice lui envoya ensuite les patrices et les principaux du sénat. Il leur dit : Si on ne tient un concile œcuménique, et si on ne corrige l'erreur qui règne ici, il n'y a point pour vous de salut. Ils lui dirent : Pourquoi donc à votre élection avez-vous souscrit à la défense d'adorer les images ? C'est, dit-il, ce que je déplore, et pourquoi j'ai recours à la pénitence, priant Dieu qu'il ne me punisse pas comme évêque pour avoir gardé le silence jusqu'à présent, et n'avoir pas prêché la vérité par la crainte de votre fureur. Car si la mort m'avoit surpris remplissant le siège de cette ville, je serois chargé de l'anathème de toute l'église catholique, qui jette dans les ténèbres extérieures (2). Après cette déclaration, le patriarche Paul mourut en paix, fort regretté de l'impératrice et de tous les gens de bien, car c'étoit un homme vénérable dont les aumônes étoient immenses, et en qui la princesse avoit une confiance singulière.

Alors elle assembla son conseil, où elle appela des hommes versés dans les affaires ecclésiastiques, et, après avoir invoqué Jésus-Christ, elle délibéra avec eux pour chercher un sujet propre à remplir le siège de Constantinople (3). Ils nommèrent tout d'une voix Taraise, secrétaire de l'empereur. L'impératrice le fit appeler ; mais il refusa, et expliqua ses raisons. Enfin l'impératrice assembla tout le peuple dans le palais, nommé Magnaure, et dit : Vous savez, mes frères, ce qu'a fait le patriarche Paul : s'il vivoit encore, nous ne souffririons pas qu'il quittât sa chaire, quoi qu'il eût pris l'habit monastique ; mais, puisqu'il a plu à Dieu de le retirer de ce monde, cherchons un homme qui puisse être notre pasteur, et fortifier l'Eglise par ses instructions. Ils dirent tout d'une voix : Il n'en faut point d'autre que le secrétaire Taraise. Nous l'avons aussi choisi, dit l'impératrice, mais il le refuse ; qu'il dise pourquoi il ne reçoit pas notre suffrage et le vôtre. Taraise exposa publiquement ses excuses, et dit :

Je crains de me rendre si facilement à votre

(1) Theoph. an. 4, p. 385. (3) Conc. 7, Act. 1, p. 51.  
(2) Ep. Const. t. 7, Conc. Theoph. an. 5, p. 386, p. 51, B.

choix (1). Car si saint Paul, instruit dans le ciel, après avoir porté le nom de Dieu devant les peuples et les rois, craignoit encore d'être réprouvé ; moi, qui jusqu'ici ai vécu dans le monde au nombre des laïques, et servant dans les charges du palais, comment puis-je ainsi sans préparation monter à la dignité sacerdotale ? c'est une entreprise bien terrible ; mais voici le principal sujet de ma crainte. Je vois l'Eglise divisée en Orient, nous parlons différemment les uns des autres, et plusieurs sont d'accord avec l'Occident, qui nous anathématise tous les jours. C'est une terrible chose que l'anathème, qui chasse du royaume des cieux et mène dans les ténèbres extérieures. Rien n'est si agréable à Dieu que l'union, qui nous fait une seule église catholique, comme nous confessons dans le symbole. Je demande donc, mes frères, ce que je crois que vous désirez aussi, sachant que vous avez tous la crainte de Dieu : je demande que l'empereur et l'impératrice assemblent un concile œcuménique, afin que nous ne soyons qu'un corps sous un seul chef, qui est Jésus-Christ. Si l'empereur et l'impératrice m'accordent ce que je demande, je me soumetts à leurs ordres et à votre suffrage : sinon il m'est impossible d'y consentir, pour ne me pas rendre condamnable au jour du jugement, dont ni empereur, ni évêque, ni magistrats, ni multitude d'hommes, ne pourra me délivrer. Rendez-moi, mes frères, telle réponse qu'il vous plaira.

Ce discours de Taraise fut écouté de tout le peuple avec grand plaisir, et tous consentirent au concile, excepté quelque peu de personnes déraisonnables, qui vouloient le différer. Taraise fut donc ordonné patriarche de Constantinople le jour de Noël, vingt-cinquième de décembre, indiction huitième, la même année sept cent quatre-vingt-quatre (2). Il étoit de race patricienne, son père, nommé George, étoit un magistrat d'une justice éprouvée, et sa mère Encratia célèbre pour sa piété. Il se distingua lui-même par sa vertu.

#### XXV. Préparatifs du concile.

Sitôt qu'il fut patriarche, il envoya ses lettres synodales et sa profession de foi au pape Adrien, à qui l'impératrice écrivit au nom de son fils et au sien (3). Ils déclarèrent la résolution qu'ils avoient prise d'assembler un concile universel, et prient le pape d'y venir pour confirmer l'ancienne tradition touchant les images, lui promettant de le recevoir avec l'honneur convenable, et le renvoyer de même. Que, s'il ne peut venir, ils le prient d'envoyer des hommes vénérables et savants, chargés de ses lettres, pour représenter sa personne. Cette lettre est datée du quatrième des calendes

(1) Theoph. p. 377, tom. 7, Conc. p. 34. 1 Cor. IX.  
(2) Vit. per Ign. 27 febr. Boll. t. 5, p. 576.  
(3) T. 7, Conc. p. 32.

de septembre, indiction septième, c'est-à-dire du vingt-neuvième d'août sept cent quatre-vingt-quatre, deux jours avant la mort du patriarche Paul, avec qui apparemment elle fut concertée. On en chargea Constantin, évêque de Léontine en Sicile, déjà connu du pape, que l'on pria de le renvoyer promptement porter les nouvelles de sa venue. Car on supposoit que le pape viendrait, et les ordres pour le recevoir étoient donnés au gouverneur de Sicile.

Taraise écrivit aussi une lettre adressée aux évêques et aux prêtres d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem (1), qui contient sa profession de foi touchant la trinité, l'incarnation et l'invocation des saints, la condamnation de tous les hérétiques, l'approbation des six conciles œcuméniques, et la condamnation du prétendu concile contre les images. Enfin il les prie d'envoyer au moins deux légats pour tenir leur place dans le concile, avec leurs lettres, pour concourir à la réunion de l'Eglise. La lettre de Taraise au pape étoit conforme à celle-ci.

Le pape Adrien ne manqua pas de faire réponse à l'empereur et au patriarche (2). Il dit à l'empereur : C'est votre bisaïeul qui, par le conseil de quelques impies, a ôté chez vous les images, au grand scandale de tout l'univers. De quoi les deux papes Grégoire étant dans une grande affliction, lui écrivirent plusieurs fois pour le prier de les rétablir ; mais il n'eut aucun égard à leurs prières. Ensuite nos saints prédécesseurs Zacharie, Etienne, Paul et l'autre Etienne ont fait la même prière aux empereurs, votre aïeul et votre père. Je vous supplie de même en toute humilité de faire observer en Grèce ce que nous pratiquons en honorant les images, suivant la tradition de nos pères. Et ensuite : Nous adorons Dieu en esprit et en vérité, et nous n'avons garde de faire des divinités des images : ce n'est qu'un monument de notre vénération. Il traite fort au long la question, et ajoute : Nous avons pris soin de vous envoyer les passages des pères, qui recommandent les saintes images. Et je supplie votre clémence du fond du cœur, à genoux et prosterné à vos pieds, comme si j'étois présent : je vous conjure, dis-je, devant Dieu, de faire rétablir les images en leur ancien état, tant à Constantinople que dans les autres parties de la Grèce (3). Que s'il est impossible, à cause des hérétiques, de les rétablir sans tenir un concile, il faut premièrement que le faux concile tenu contre toutes les règles soit anathématisé en présence de nos légats. Ensuite que vous nous envoyiez, suivant la coutume, une déclaration avec serment en votre nom, de l'impératrice votre mère, du patriarche de Constantinople et de tout le sénat, que vous laisserez dans le con-

cile une entière liberté, et renverrez nos légats avec toute sorte d'humanité, quand même on ne s'accorderoit pas.

Je vous supplie aussi de nous faire restituer en entier les patrimoines de Saint-Pierre donnés par les empereurs et les autres fidèles, pour le luminaire de l'église et la nourriture des pauvres. Et de faire restituer à l'église romaine les consécration des archevêques et des évêques qui sont de notre juridiction, suivant la tradition ancienne. Il faut entendre les évêques d'Illyrie, qui avoit été toute entière sous la juridiction du pape, comme j'ai marqué sous le pape Boniface, l'an quatre cent vingt-un, et quant aux patrimoines, ce sont ceux de Grèce et d'Orient (4).

Le pape Adrien ajoute : Nous avons été fort surpris de voir que dans votre lettre on donne à Taraise le titre de patriarche universel. Le patriarche de Constantinople n'auroit pas même le second rang sans le consentement de notre siège ; mais s'il est universel il a donc aussi la primauté sur notre église : ce que tous les chrétiens voient bien être une prétention ridicule. Taraise lui-même nous a envoyé sa lettre synodique (2) ; sa confession de foi nous a réjoui : mais nous avons été troublé de voir qu'il a été tiré de l'état laïque et du service de l'empereur pour être élevé tout d'un coup à la dignité de patriarche. Ce qui est tellement contre les règles, que nous n'aurions point consenti à son ordination si nous n'espérions qu'il concourra fidèlement au rétablissement des images.

Le pape propose ensuite à l'empereur l'exemple du roi Charles qui, suivant nos avis, dit-il, et accomplissant nos desirs, a soumis à sa puissance toutes les nations barbares de l'Occident, et a donné à l'église romaine à perpétuité des provinces, des villes, des châteaux et des patrimoines qui étoient détenus par les Lombards, mais qui appartenoient de droit à saint Pierre, et il ne cesse point d'offrir tous les jours de l'or et de l'argent pour le luminaire et la nourriture des pauvres (3). Enfin le pape recommande à l'empereur les deux légats qu'il chargeoit de ces lettres, savoir, Pierre, archiprêtre de l'église romaine, et Pierre, prêtre et abbé du monastère de Saint-Sabbas à Rome. La lettre à l'empereur est datée du vingt-sixième d'octobre, indiction neuvième, qui est l'an sept cent quatre-vingt-cinq. La lettre au patriarche Taraise approuve sa confession de foi, et ne contient rien de particulier (4).

#### XXVI. Députation d'Orient.

Les deux légats que Taraise avoit envoyés en Orient y étant arrivés, à la faveur de la paix, qui duroit encore entre les Romains et

(1) T. 7, Conc. p. 162. (3) P. 115.  
(2) T. 7, Conc. p. 106.

(1) Sup. l. XXIV, n. 31. (3) P. 119.  
(2) P. 118. (4) P. 122.



les musulmans, s'adressèrent d'abord à deux moines, qui avoient exposé leur vie pour la réformation des églises, et qui, les ayant vus autrefois, les reconnurent et les reçurent avec grande joie (1). Les légats de Constantinople se découvrirent à eux, leur montrèrent les lettres de Taraise, et leur racontèrent ses bonnes dispositions, et celles de l'impératrice. Les deux moines cachèrent soigneusement les légats, pour la crainte des musulmans, qui les auroient pu prendre pour des espions de l'empereur de Constantinople, ils n'osèrent les laisser voir à personne, ni leur permettre d'exécuter leur dessein, qui étoit d'aller trouver les patriarches d'Orient. Après les avoir mis en sûreté, ils se dérochèrent d'eux, et allèrent en diligence trouver les moines de Palestine, qu'ils assemblèrent sans bruit; et d'abord leur firent promettre, sous de terribles serments, de tenir secret ce qu'ils alloient leur dire: ainsi, après avoir bien pris leurs sûretés, ils leur découvrirent toute l'affaire. Ceux-ci, surpris et touchés d'un changement si peu attendu de l'église de Constantinople, répandirent beaucoup de larmes, et se levèrent pour prier avec crainte et tremblement. Après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, ils résolurent, connoissant la haine des musulmans contre les chrétiens, de retenir les légats de Constantinople et de les empêcher d'aller voir ceux à qui ils étoient envoyés.

Ils les amenèrent au milieu d'eux, et les exhortèrent fortement à ne pas troubler les églises qui étoient en paix, et causer la ruine entière d'un peuple accablé d'une dure servitude, et chargé d'impositions excessives. Les légats ne pouvoient goûter cette proposition, et disoient: C'est pour cela même que nous sommes envoyés, afin de nous exposer à la mort pour l'Eglise, et d'accomplir l'intention du patriarche et de l'empereur. Vous auriez raison, reprirent les moines, si vous n'exposiez que votre vie; mais puisque ce péril regarde tout le corps de l'Eglise, quel en sera le fruit? Mais, disoient les légats, de quel front retournerons-nous à ceux qui nous ont envoyés sans leur rien rapporter de ce qu'ils ont espéré (2)? Les moines, embarrassés de cette difficulté, jetèrent les yeux sur deux d'entre eux, Jean et Thomas, qui avoient été syncelles de deux patriarches, et dont ils connoissoient le zèle pour la foi, et l'amour pour la retraite. Jean étoit célèbre par sa doctrine et sa vertu, et avoit été syncelle du patriarche d'Antioche; Thomas avoit été de celui d'Alexandrie (3). Il étoit abbé du monastère de Saint-Arsène en Egypte, et il fut depuis archevêque de Thessalonique. Les moines leur dirent: Voici, mes frères, un temps propre pour le salut, et une œuvre bien au-dessus de la retraite. Allez avec ces hommes, et vous chargez de leurs excuses.

(1) Ep. Or. Act. 3, Conc. (2) P. 174.  
7, p. 1171. (3) Theo. p. 300.

Expliquez à nos maîtres de vive voix ce que nous ne croyons pas leur pouvoir apprendre par lettre. Vous savez comme sur un léger soupçon le patriarche de Jérusalem a été exilé à plus de six cents lieues. Quand vous aurez accompli l'œuvre de Dieu, et fait connoître à nos maîtres la tradition apostolique qui s'observe dans les églises d'Egypte et de Syrie, alors vous rentrerez dans votre chère solitude. Ils voulurent s'excuser sur leur incapacité, mais on les obligea d'aller de la part des patriarches d'Orient, qui ne pouvoient ni recevoir ni écrire des lettres sur ces matières (1), savoir, Jean pour Théodore, patriarche melquite d'Antioche, qui avoit succédé à Théodore, successeur de Théophylacte, et pour Elie, patriarche de Jérusalem. Thomas étoit légat de Politien, patriarche melquite d'Alexandrie, successeur de Côme. Et toutefois dans leurs souscriptions chacun se dit vicaire des trois sièges apostoliques d'Orient. Ils se soumièrent par obéissance, on les congédia en priant pour eux; les légats de Constantinople étoient ravis de les emmener, mais, en se séparant de leurs frères, on répandit de part et d'autre beaucoup de larmes.

#### XXVII. Mort de Mahadi. Mouça et Aron, califes.

Les musulmans, qui tenoient les chrétiens dans une telle crainte, changèrent alors de maître. Le calife Mahadi mourut l'an cent soixante-neuf de l'hégire, le vingt-deuxième de moharram, c'est-à-dire le quatrième de septembre sept cent quatre-vingt-cinq (2), et eut pour successeur son fils Moïse, ou Mouça, surnommé Alhadi, qui ne régna que quinze mois, et mourut le vendredi vingt-quatrième du second rabi, l'an cent soixante-dix, c'est-à-dire, le vingt-neuvième de décembre sept cent quatre-vingt-six. Son successeur fut son frère Aaron ou Haron, surnommé Rachid, fils de Mahadi, qui régna plus de vingt-trois ans, et fut un des plus illustres de tous les califes (3). Il étoit fort zélé musulman; tous les jours il faisoit cent genuflexions, et donnoit mille dragmes en aumône. Il fut le dernier des califes qui fit en personne le pèlerinage de la Mèque, et il le fit huit fois pendant son règne; quand il ne le faisoit pas, il défrayait trois cents pèlerins. Etant si attaché à sa religion, il ne faut pas s'étonner s'il fit beaucoup de mal aux chrétiens, surtout aux melquites, toujours les plus odieux aux musulmans (4). Quant aux jacobites, Michel, leur patriarche, mourut l'an sept cent soixante-deux, quarante-cinq de l'hégire, et eut pour successeur Ménas, qui tint le siège neuf ans. A celui-ci succéda Jean, qui fut ordonné la première an-

(1) Vit. S. Taras. c. 5. 207. Theoph. an. 4, p. 385.  
Eutyc. t. 2, p. 309, 422. Conc. (3) Elm. c. 7. Elmac. p. 7, p. 323, B. 120.  
(2) Elmac. lib. II, c. 4, p. (4) Theop. an. 6, p. 390.

née du règne de Hadi, le seizième jour du mois égyptien toubâ, c'est-à-dire l'onzième de janvier sept cent quatre-vingt-six (1). Il tint le siège treize ans, et mourut à pareil jour, l'an cinq cent quinze de Dioclétien, de J.-C. sept cent quatre-vingt-dix-neuf (2). L'Eglise fut en paix de son temps, et on le loue de ses aumônes, principalement dans une grande cherté de vivres. A Antioche, après la mort de David intrus avec violence, George, qui avoit été dix ans en prison, rentra dans le siège, et fut patriarche des jacobites. Il écrivit sa lettre synodique à Jean d'Alexandrie, et en reçut réponse. George étant mort, Cyriaque fut ordonné à sa place patriarche d'Antioche pour les jacobites, et envoya aussi sa lettre synodique à Jean d'Alexandrie, qui la reçut avec joie.

#### XXVIII. Concile commencé à Constantinople.

Les lettres pour la convocation du concile, au nom de Constantin et d'Irène, ayant été envoyées à tous les évêques de leur obéissance, ils se rendirent à Constantinople, et les légats du pape et des patriarches d'Orient y arrivèrent en même temps (3). L'empereur et l'impératrice étoient en Thrace hors de Constantinople: ce qui rendoit plus hardis les évêques engagés dans l'hérésie des iconoclastes, qui étoient le plus grand nombre, et soutenus par quantité de laïques. Ils disoient hautement qu'il falloit s'en tenir à la condamnation des images, sans souffrir qu'on tint de nouveau un concile. Ils murmuroient contre le patriarche Taraise, et au mépris de son autorité tenoient des assemblées séparées. Il en fut averti, et leur fit dire: Sachez que Constantinople a un évêque, il ne vous est point permis de tenir des assemblées à son insu, sous peine d'être déposés, suivant les canons. Les évêques séditieux ayant reçu cet avis furent retenus par la crainte.

L'empereur et l'impératrice revinrent à Constantinople et furent suivis des troupes de la garde et des autres qui avoient accoutumé de servir dans la ville. Le jour de l'ouverture du concile fut fixé au premier d'août, indiction neuvième, l'an sept cent quatre-vingt-six et le lieu dans l'église des Apôtres. Le soir du jour précédent, les soldats furieux vinrent dans le baptistère de l'église, criant en tumulte, qu'on ne souffriroit point qu'il se tint de concile (4). Le patriarche en fit son rapport à l'impératrice; mais on ne crut pas devoir pour cela différer le concile, et il s'assembla le lendemain. Le patriarche et les évêques commencèrent à parler, et on lut quelques lettres synodiques, portant qu'il n'est jamais permis de tenir un

(1) Elm. p. 105. Conc. tom. 7, p. 38, p. 526.  
(2) Elm. p. 3. Ch. Or. p. D.  
(3) Theoph. an. 6, p. 389. B. (4) Conc. 7, Act. 1, p. 47.

concile œcuménique sans le consentement des patriarches. Comme on faisoit cette lecture, l'empereur et l'impératrice étant dans les galeries hautes destinées aux catéchumènes, d'où ils voyoient le concile, les soldats, poussés par les évêques mal intentionnés, firent grand bruit hors les portes de l'église, disant qu'ils ne souffriroient point que l'on révoquât ce qui avoit été ordonné sous l'empereur Constantin. Ils entrèrent même dans l'église, l'épée à la main, menaçant de tuer le patriarche, les évêques orthodoxes et les abbés. L'impératrice envoya de ceux qui étoient auprès d'elle pour les retenir; mais loin d'obéir ils leur dirent des injures, et les évêques séditieux sortirent en criant: Nous avons gagné. Mais il n'y eut personne de blessé dans ce tumulte. Le patriarche Taraise ne laissa pas d'entrer dans le sanctuaire avec les évêques catholiques, et célébra les saints mystères, sans donner aucune marque de crainte (1); mais l'impératrice envoya un de ses chambellans leur dire: Retirez-vous quant à présent, afin que nous évitions l'emportement de ce peuple séditieux: il arrivera ensuite ce qui plaira à Dieu. Il étoit environ midi, ils étoient à jeun; chacun se retira chez soi, et le tumulte cessa (2).

Au mois de septembre suivant, l'impératrice fit venir de Thrace d'autres troupes pour chasser de Constantinople celles qui, ayant servi sous l'empereur Constantin, son beau-père, étoient imbuës de ses erreurs. Le prétexte fut de les envoyer en Natolie faire la guerre contre les Arabes; ensuite elle leur fit dire de poser les armes, les cassa tous, fit embarquer leurs familles, qui étoient demeurées à Constantinople, et les renvoya chacun en son pays. S'étant ainsi assurée de troupes et des chefs soumis, elle envoya au mois de mai de l'année suivante, sept cent quatre-vingt-sept, convoquer de nouveau tous les évêques pour tenir le concile à Nicée en Bithynie. Ils s'assemblèrent pendant tout l'été, et les légats du pape furent rappelés de Sicile, où ils avoient eu ordre de s'arrêter; mais l'impératrice avoit retenu à Constantinople ceux des patriarches d'Orient (3).

#### XXIX. Second concile de Nicée, septième général.

Quand les évêques furent assemblés à Nicée, le patriarche Taraise s'y rendit, accompagné des légats du pape, de ceux d'Orient et de quelques-uns des principaux officiers de l'empire, entre autres Nicéphore, secrétaire de l'empereur, qui lui succéda dans le siège de Constantinople (4). A la suite de Taraise, étoient encore plusieurs saints moines, zélés pour la discipline de l'Eglise, entre lesquels on compte

(1) Vit. Sanct. Taras. c. 5. (4) Vita S. Taras. c. 5.  
(2) Theoph. an. 7. Theoph. an. 8, p. 390. Ep.  
(3) Ep. Hadr. ad Car. t. 7. Taras. t. 7. Conc. p. 526.  
Conc. p. 502, B.



saint Platon de Stude et saint Théophane, auparavant patrice, qui fit ce voyage monté sur une ânesse et vêtu d'un habit déchiré, tandis que les autres avoient des habits riches et de bons chevaux (1). Le concile s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie de Nicée, la huitième année du règne de Constantin et d'Irène, le huitième des calendes d'octobre, indiction onzième, c'est-à-dire le vingt-quatrième de septembre sept cent quatre-vingt-sept (2). Les deux légats du pape sont nommés les premiers dans les actes, savoir : Pierre, archiprêtre de l'église romaine, et Pierre, prêtre et abbé du monastère de Saint-Sabbas de Rome, comme représentants le pape Adrien; Taraise, patriarche de Constantinople, est nommé ensuite, puis Jean et Thomas, prêtres et moines, légats et vicaires des sièges apostoliques d'Orient, savoir, Jean pour Théodore, patriarche d'Antioche, et pour Elie, patriarche de Jérusalem, et Thomas pour Politen, patriarche d'Alexandrie (3).

Ensuite sont nommés : Agapius, évêque de Césarée en Cappadoce, Jean d'Ephèse, Constantin de Constantia en Chypre, Nicolas de Cyzique et Euthymius de Sardis (4). Ce dernier, qui avoit mené la vie monastique, fut depuis persécuté pour la cause des images, et est honoré entre les saints, l'onzième jour de mars (5). On compte jusqu'à trois centsoixantedix-sept évêques qui assistèrent à ce concile, tous des pays qui obéissaient à l'empereur de Constantinople, de Grèce, de Thrace, de Natolie, des îles de l'Archipel, de Sicile et d'Italie (6). Il y avoit deux commissaires de l'empereur assis devant l'ambon ou jubé de l'église, savoir : Pétronax, ex-consul, patrice et comte de l'obsequium, et Jean, huissier impérial et logothète ou trésorier militaire. Il y avoit aussi plusieurs abbés et plusieurs moines qui ne sont point nommés.

Les évêques de Sicile parlèrent les premiers, et dirent : Nous estimons convenable que le très-saint archevêque de Constantinople fasse l'ouverture du concile. Tous s'y accordèrent, et Taraise prit la parole (7). Il rendit grâce à Dieu de la liberté dont ils jouissaient après le trouble arrivé l'année précédente à Constantinople, et exhorta les évêques à rejeter toute nouveauté et conserver les traditions de l'Eglise, qui ne peut errer. Puis il ajouta : Ceux qui l'année passée résistoient à la vérité peuvent se présenter et dire leurs raisons. C'est ainsi que l'on éclaircira la question. Constantin, évêque de Constantia en Chypre, demanda que l'on fit entrer les évêques accusés pour ce sujet. Le concile l'ordonna, et, quand ils furent entrés, les commissaires de l'empereur firent lire la lettre adressée au concile en son

nom. Elle contenoit le récit de ce qui s'étoit passé à la mort du patriarche Paul, l'élection de Taraise et la convocation du concile (1). Les évêques étoient exhortés à procurer par leur jugement la paix de l'Eglise, et on ajoutoit à la fin : Nous avons reçu des lettres du pape Adrien que nous ordonnons de lire, et, après que vous les aurez ouïes avec celles que les légats d'Orient, Jean et Thomas, ont apportées, vous connoîtrez quel est le sentiment de l'Eglise catholique (2).

### XXX. Evêques pénitents, reçus.

Ensuite on fit avancer Basile, évêque d'Ancyre, Théodore de Myre et Théodose d'Amorium. Ils se tièrent debout au milieu de l'assemblée, et Basile d'Ancyre dit : Seigneurs, j'ai examiné la matière autant qu'il m'a été possible, et, m'étant entièrement éclairci, je me suis réuni à l'Eglise catholique. Le patriarche Taraise dit : Béni soit Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connoissance de la vérité (3). Basile d'Ancyre lut sa profession de foi en ces termes : C'est la loi de l'Eglise que ceux qui se convertissent de quelque hérésie en fassent par écrit l'abjuration et la confession de la foi catholique (4). C'est pourquoi moi, Basile, évêque d'Ancyre, voulant me réunir à l'Eglise, au pape Adrien, au patriarche Taraise, aux sièges apostoliques d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et à tous les évêques et prêtres catholiques, je fais cette présente confession par écrit, et je vous la présente à vous, qui avez le pouvoir par l'autorité apostolique. Je vous demande pardon de l'avoir fait si tard, reconnoissant que c'est l'effet de mon ignorance et de ma négligence, et vous prie de demander à Dieu qu'il me le pardonne.

Suit la confession de foi, où il met d'abord la créance de l'Eglise touchant la trinité et l'incarnation, puis il ajoute : Je demande les prières de la sainte mère de Dieu, des vertus célestes et de tous les saints; je reçois avec toute sorte d'honneur leurs saintes reliques; je les adore avec vénération, croyant participer à leur sainteté. Je reçois aussi les vénérables images de Jésus-Christ en tant qu'il s'est fait homme pour notre salut, de sa sainte mère, des anges, des apôtres, des prophètes, des martyrs et de tous les saints. Je les embrasse et leur donne l'adoration d'honneur; je rejette et j'anathématise de tout mon cœur le faux concile nommé septième, comme contraire à toute la tradition de l'Eglise. En conséquence, je fais, avec la sincérité dont Dieu m'est témoin, les anathèmes suivants : Anathème aux iconoclastes accusateurs des chrétiens (5) ! A

(1) Vita S. Theoph. Boll. 12. Mart. t. 7, p. 221.  
(2) Tom. 7, Conc. p. 35.  
(3) Vita S. Taras. c. 5.

(4) Boll. t. 7, p. 73.  
(5) Mart. R. 11 mart.  
(6) Conc. p. 46, D.  
(7) P. 47.

(1) P. 50, 51.  
(2) C. 54.  
(3) 1 Tim. III, 4.

(4) P. 55.  
(5) P. 58.

ceux qui emploient, contre les vénérables images les passages de l'Ecriture touchant les idoles ! qui ne saluent pas les saintes images ! qui disent que les chrétiens les regardent comme des dieux ! qui les nomment idoles ! qui communiquent sciemment avec ceux qui déshonorent les saintes images ! qui disent que quelque autre que Jésus-Christ nous a délivrés des idoles ! qui méprisent la doctrine des pères et la tradition de l'Eglise catholique, disant avec les hérétiques que nous ne devons nous instruire que dans l'Ecriture ! qui osent dire que l'Eglise ait jamais reçu des idoles ! qui disent que les images viennent d'une invention diabolique, et non pas de la tradition de nos saints pères ! A chacun de ces articles il répète l'anathème, et ajoute enfin anathème à lui-même, s'il s'écarte jamais de cette confession de foi.

Le patriarche Taraise et tout le concile rendirent grâce à Dieu. Ensuite s'avança Théodore, évêque de Myre en Lycie, et dit : Et moi aussi, pécheur et indigne que je suis, après avoir bien examiné et choisi le meilleur, je prie Dieu et votre sainteté que je sois réuni à la sainte Eglise catholique. Taraise dit : C'est une chose agréable à Notre Seigneur de recevoir les pénitents. Théodore lut sa profession de foi, qui étoit la même, mot pour mot, que celle de Basile (1). Théodore d'Amorium parut ensuite, et témoigna un grand repentir d'avoir parlé contre les saintes images; il lut aussi sa profession de foi, où il ne parle que des images, de l'intercession et des reliques des saints, et emploie cette comparaison remarquable : Si, les images des empereurs étant envoyées dans les provinces, le peuple vient au devant avec des cierges et des parfums, non pour honorer le tableau, mais l'empereur, combien plutôt doit-on peindre dans les Eglises l'image du sauveur, de sa sainte mère et des saints (2) ? Ces trois évêques pénitents ayant été reçus, le concile leur ordonna de reprendre leurs sièges et leurs rangs.

Ensuite s'avancèrent sept autres évêques, Hypace de Nicée, Léon de Rhodes, Grégoire de Pessinonte, Léon d'Icône, George de Pisi-die, Nicolas d'Hiéruple et Léon de Carpathe. C'étoient ceux qui avoient conspiré contre le concile et tenu des assemblées schismatiques à Constantinople (3). Le patriarche Taraise leur en fit des reproches, et les exhorta à dire leurs raisons, offrant d'y satisfaire. Mais Léon, évêque de Rhodes, dit : Nous avons péché devant Dieu, l'Eglise et le concile. Nous sommes tombés par ignorance, et n'avons rien à dire pour notre défense. Les autres six en dirent autant, et ils témoignèrent tous un véritable repentir. Grégoire de Pessinonte cita un prétendu concile des apôtres à Antioche, où il étoit dit que les fidèles ne devoient plus s'égayer en suivant les idoles, mais avoir à leur place l'i-

mage de Jésus-Christ. Les savants sont persuadés que ce concile ne fut jamais, quoique le pape Innocent I<sup>er</sup> semble en faire mention dans une lettre à Alexandre d'Antioche (1).

### XXXI. Règles sur la réception des hérétiques.

Alors Jean, légat du patriarche d'Antioche, dit à Taraise : Très-saint père, plusieurs demandent comment on doit recevoir les hérétiques convertis; nous prions le saint concile que l'on apporte les livres des pères, afin que nous puissions les examiner (2). Constantin, notaire du palais patriarcal, en apporta les livres que l'on demandoit, et lut premièrement le cinquante-troisième canon des apôtres. Car les Grecs en comptoient quatre-vingts, au lieu que l'Eglise romaine n'en reconnoissoit que cinquante. Ensuite on lut le huitième canon de Nicée pour la réception des cathares ou novatiens, et le troisième d'Ephèse, touchant les macédoniens (3). Puis à la prière d'Etienne, moine et bibliothécaire du palais patriarcal, on lut le premier canon de l'épître de saint Basile à Amphiloque, où il parle du baptême des encratites. On lut aussi des passages de sa lettre aux évaiséniens (4), et de celle au comte Tèrece; deux lettres de saint Cyrille d'Alexandrie, au sujet de sa réunion avec Jean d'Antioche (5); puis la lettre de saint Athanase à Rufinien, sur la réconciliation de ceux qui avoient souscrit au concile de Rimini, où le patriarche Taraise se fit observer la distinction entre les chefs d'hérésie qui sont reçus à pénitence, mais sans jamais avoir place dans le clergé, et ceux qui se sont seulement laissés entraîner dans l'erreur, à qui on accorde l'un et l'autre (6).

Et comme saint Athanase parle de ceux qui ont été entraînés par force, les moines qui assistoient au concile demandèrent si Hypace et les autres évêques accusés avoient souffert quelque violence (7). Ils répondirent franchement que non, mais qu'ils étoient nés et avoient été élevés en cette hérésie. Les évêques de Sicile demandèrent avec quels hérétiques il falloit ranger les auteurs de cette nouvelle hérésie. Taraise répondit : Nous trouvons que les manichéens ne recevoient point les images, ni les marcionites, ni ceux qui confondoient les natures en Jésus-Christ, comme Pierre le foulon, Xénaïas d'Hiéruple et Sévère. Il a été parlé de Xénaïas et de son aversion contre les images (8). Epiphane, diacre de Catane, vicaire de Thomas, évêque de Sardaigne, demanda si cette nouvelle hérésie étoit moindre ou plus grande que les anciennes. Taraise ré-

(1) V. Tim. t. 1, p. 551, not. 31. Ep. 18, t. 1, Conc. p. 269.

(2) Conc. 7, p. 66, C.  
(3) P. 67, 70.  
(4) Sup. l. XVII, n. 14.

(5) P. 71.  
(6) Sup. l. XV, n. 28. Conc. p. 75.  
(7) P. 78, C.  
(8) Sup. l. XXX, n. 18.

(1) P. 59.  
(2) P. 62, E.

(3) P. 63.



pondit : Le mal est toujours mal, principalement dans les affaires de l'Eglise; c'est la même chose de pécher contre les dogmes, grands ou petits, puisque l'un et l'autre violent la loi de Dieu. Jean, légat des Orientaux, dit : Cette hérésie est la pire de toutes; elle détruit l'incarnation.

On lut ensuite quelques passages des actes de la première session du concile de Chalcédoine, où l'on voit comme les évêques d'Orient et d'Illyrie furent reçus sur le témoignage de leur repentir (1). Sabbas, abbé du monastère de Stude, proposa d'examiner si on doit recevoir ceux qui ont été ordonnés par les hérétiques. Sur quoi on lut un passage de l'histoire de Ruffin, touchant le concile d'Alexandrie, où l'on reçut ceux qui avoient communiqué avec les ariens (2). On lut aussi un passage de Socrate, et un de Sozomène sur Marcel d'Ancyre (3). L'archidiacre Pierre, légat du pape, apporta l'exemple de Macaire, patriarche d'Antioche, monothélite, condamné par le sixième concile, à qui le pape Benoît donna un délai de six semaines, et lui envoyoit tous les jours Boniface, son conseiller, pour l'instruire et l'exhorter à se réunir. Il rapporta ensuite l'exemple de saint Méléce, qui fut reconnu évêque d'Antioche, bien qu'ordonné par les ariens. Taraise apporta l'exemple de plusieurs évêques qui eurent séance au sixième concile, bien qu'ils eussent été ordonnés par Sergius, Pyrrhus, Paul et Pierre, patriarche de Constantinople, tous monothélites (4). Constantin, évêque de Chypre, dit : On a suffisamment montré que l'on doit recevoir ceux qui ont reçu l'ordination des hérétiques, si ce n'est qu'ils l'aient recherchée exprès. Sur quoi on lut la lettre de saint Basile à ceux de Nicopolis. Et Taraise ajouta (5) : Principalement s'il y avoit des évêques catholiques présents qui pussent les ordonner. Et, après avoir résolu une difficulté sur ce passage, il ajouta : Les pères sont partout d'accord entre eux, il n'y a point de contradictions; mais ceux qui ne savent pas leur intention et leur conduite les contredisent.

Après tous ces éclaircissements touchant la réception des hérétiques et de ceux que les hérétiques ont ordonnés, le concile commanda aux sept évêques accusés de lire leurs libelles de réunion; ils les lurent, tous conformes à celui de Basile d'Ancyre; mais leur réception fut remise à une autre session, et celle-ci se termina par des acclamations en forme de prières pour Irène et Constantin.

XXXII. Seconde session. Lettres du pape, etc.

La seconde session fut tenue deux jours

(1) P. 79. (4) Sup. I. XL, n. 33; I. XV, n. 26. (2) Sup. I. XXVIII, n. 8; XIV, n. 31, p. 9. (3) P. 82. (5) P. 64.

après, savoir, le vingt-sixième de septembre sept cent quatre-vingt-sept. On fit entrer un mandateur, ou huissier de l'empereur, qui amenoit Grégoire, évêque de Néocésarée, demandant à se réunir. C'étoit un des plus fameux iconoclastes, et un des chefs du faux concile de sept cent cinquante-quatre. Taraise lui fit quelques reproches sur ce qu'il attendoit si tard (1). Il se reconnut coupable, demanda pardon, et fut remis à la séance suivante pour apporter son libelle d'abjuration.

Le secrétaire Léonce remontra que, dans les lettres de l'empereur, il étoit fait mention de celles du pape et des patriarches d'Orient, et la lecture en fut ordonnée. On lut premièrement la traduction grecque de la lettre du pape Adrien à l'empereur et à l'impératrice; mais elle n'y étoit pas entière (2). On avoit laissé ce qui regarde la restitution des patrimoines de saint Pierre et les autres prétentions du pape; le titre d'évêque universel attribué à Taraise, et surtout l'irrégularité de son ordination, en ce qu'il avoit été choisi simple laïque (3). On craignoit que, si on publioit ces reproches du saint-siège contre lui, ce ne fût un prétexte aux hérétiques de lui résister, et de rejeter l'autorité du concile où il présidoit. Ainsi toute cette fin de la lettre du pape Adrien ne fut ni lue dans le concile, ni insérée dans les actes. Après la lecture, le patriarche Taraise demanda aux légats du pape s'ils avoient reçu de lui cette lettre, et ils déclarèrent que oui.

On lut ensuite la lettre du pape au patriarche Taraise, et les légats du pape lui demandèrent s'il en étoit content; Taraise répondit que, dans l'une et l'autre lettre, le pape avoit expliqué clairement et véritablement la tradition de l'Eglise (4). Et je suis, ajouta-t-il, entièrement dans la même créance, qu'il faut adorer les images d'une affection relative, réservant à Dieu seul la foi et le culte de latrie. Tout le concile déclara qu'il étoit du même avis, et qu'il recevoit les lettres du pape. Jean, légat d'Orient, tant pour lui que pour Thomas, son confrère, fit aussi la même déclaration; puis Agapius de Césarée, Jean d'Éphèse, Constantin de Chypre, Basile d'Ancyre, Nicolas de Cyzique, et les autres évêques présents, au nombre de deux cent soixante-un. Ensuite le concile dit : Il est juste aussi que les très-révérands moines fassent leur déclaration. Les moines demandèrent si c'étoit l'ordre, et Taraise dit : C'est l'ordre que chacun de ceux qui se trouvent dans un concile déclare sa foi. Alors Sabbas, abbé de Stude, déclara que sa créance étoit conforme aux deux lettres du pape. Grégoire, abbé de Saint-Serge, en dit autant; puis huit autres abbés et tous les moines. Ainsi finit la seconde session du concile.

(1) P. 95, 98, 99. (3) P. 115, Anast. 110. (2) Sup. n. 23. (4) P. 122, 130, 151, D.

XXXIII. Troisième session. Lettres d'Orient.

La troisième fut tenue deux jours après, c'est-à-dire le vingt-huitième de septembre sept cent quatre-vingt-sept. Démétrius, diacre et trésorier de l'église de Constantinople, dit que les évêques, qui demandoient à rentrer dans la communion de l'Eglise, étoient à la porte avec leurs libelles qu'ils avoient déjà lus (1). On les fit entrer; Taraise ordonna que Grégoire de Néocésarée, le plus noté de tous, lût sa confession de foi, et elle se trouva semblable aux autres. Taraise lui demanda si elle étoit sincère; il l'assura, et Taraise reprit : Il court un bruit que, pendant la persécution, certains évêques ont fait aux gens de bien une vexation insupportable : nous ne croyons pas tout-à-fait ces discours sans preuves, mais vous savez que le canon des apôtres ordonne de déposer l'évêque qui frappe pour se faire craindre (2). Le concile en convint, et qu'un évêque qui auroit persécuté les fidèles seroit indigne de l'épiscopat; mais il ajouta que l'on en pourroit faire la recherche en son temps, s'il y avoit quelque plainte. Grégoire de Néocésarée dit : Jamais on ne m'accusera d'avoir frappé ou maltraité personne, ni à Constantinople, ni dans mon pays. Le concile dit : S'il est ainsi, qu'il reprenne sa place. Jean Logothète, commissaire de l'empereur, dit : Le concile doit être content que Grégoire de Néocésarée, chef du faux concile, ait été réservé jusqu'à présent pour condamner lui-même son hérésie. Enfin il fut reçu du consentement des légats de Rome et d'Orient, nonobstant l'opposition de quelques évêques. On reçut aussi six évêques qui s'étoient présentés à la première session, savoir, ceux de Nicée, de Rhodes, d'Icône, d'Hieraple, de Pessinonte et de Carpathe (3).

Ensuite Constantius, évêque de Chypre, dit : Après la lecture des lettres du pape, nous demandons qu'on lise aussi celles qui ont été envoyées d'Orient. Mais les légats d'Orient demandèrent qu'on lût auparavant la lettre de Taraise, dont celle qu'ils avoient apportée n'étoit que la réponse. On lut donc la lettre de Taraise aux Orientaux, dont j'ai rapporté la substance, et les légats du saint-siège dirent : Notre saint pape a reçu des lettres semblables, c'est pourquoi il nous a envoyés avec les réponses qui ont été lues. On lut ensuite la lettre écrite à Taraise au nom des évêques d'Orient. Ils y parlent toujours de l'empereur de Constantinople comme de leur maître, et traitent d'ennemis et de tyrans les Arabes sous lesquels ils vivoient depuis près de cent cinquante ans, sans avoir encore pu s'accoutumer à leur domination (4). Ils racontent la manière dont les légats de Taraise avoient été reçus; puis, ré-

(1) Sup. n. 30. (3) P. 159. Sup. n. 28. (2) P. 135, 158. Conc. p. 62. (4) P. 102, 107, 170.

pondant à sa lettre, ils déclarent, au nom des trois sièges apostoliques d'Orient, qu'ils reçoivent les six conciles œcuméniques, et rejettent celui que l'on nommoit le septième (1). Ils ajoutent : Si vous jugez à propos d'assembler un concile, l'absence des trois patriarches et des évêques qui leur sont soumis ne doit pas vous faire de peine, puisqu'elle ne vient pas de leur choix, mais des menaces terribles, et de la rigueur mortelle de ceux qui les tiennent sous leur puissance (2). Vous le pouvez voir clairement par le sixième concile œcuménique, où il ne se trouva aucun évêque de ces quartiers, à cause de la domination de ces impies, sans que le concile en ait souffert de préjudice (3). Vu principalement que le très-saint pape de Rome y consentoit, et s'y trouvoit par ses légats. Ces paroles sont très-remarquables en la bouche de ces Orientaux, qui n'avoient aucun intérêt de flatter l'église romaine. Ils continuent : Au reste, pour vous instruire à fond de nos sentiments, nous joignons à cette lettre la copie de la lettre synodique de Théodore de sainte mémoire, patriarche de Jérusalem, qu'il envoya, selon la coutume, aux patriarches Côme d'Alexandrie et Théodore d'Antioche, et dont il reçut les réponses.

On lut cette lettre de Théodore de Jérusalem, contenant sa confession de foi, où il reçoit les six conciles œcuméniques, sans en admettre d'autre ensuite. Il reçoit aussi les traditions de l'Eglise touchant la vénération des saints, leurs reliques et leurs images (4). Après la lecture de ces lettres, les légats du pape déclarèrent qu'ils les approuvoient, comme conformes à celles de Taraise et d'Adrien, ils louèrent Dieu de ce que les Orientaux s'accordoient à la même foi touchant les images, et ajoutèrent : Si quelqu'un ne croit pas ainsi, qu'il soit anathème de la part des trois cent dix-huit pères qui ont été assemblés ici, c'est-à-dire au premier concile de Nicée. Plusieurs évêques déclarèrent qu'ils étoient de même avis, et tout le concile les suivit. Enfin Taraise dit : L'animosité a cessé, la muraille de séparation est ôtée; l'Orient, l'Occident, le Septentrion et le Midi, tout est sous un même joug, nous sommes tous d'accord. La session finit ainsi par des acclamations de prières et d'actions de grâces (5).

XXXIV. Quatrième session. Autorité des pères.

La quatrième fut encore deux jours après, savoir, le premier jour d'octobre sept cent quatre-vingt-sept. Le patriarche Taraise ordonna que l'on apportât les livres des pères, pour montrer la tradition de l'Eglise. Léonce, secrétaire de l'empereur, commença à lire les passages de l'Ecriture touchant les chérubins, qui couvroient l'arche d'alliance, et qui or-

(1) Sup. n. 14, p. 174, E. Conc. p. 606. (2) P. 175. (4) P. 185, A, 186, E. (3) Sup. I. XL, n. 11, t. 6. (5) P. 187, 194.



noient le dedans d'un temple. Ensuite on lut un passage de saint Chrysostôme touchant les images de saint Méléce, que les fidèles gardoient; et un autre, où il parle avec respect des images (1). Un de saint Grégoire de Nysse, où il dit avoir été touché de la peinture du sacrifice d'Abraham (2). Puis la description du tableau qui représentoit le martyr de saint Euphémie, fait par saint Astère d'Amasée. Un passage de la vie de saint Anastase, Persan, et un autre de ses miracles. Sur quoi les légats du pape répondirent: Cette image de saint Anastase est encore aujourd'hui à Rome dans un monastère, avec son précieux chef (3).

Ce dernier passage montrait que Dieu fait des miracles par les images; et pour le confirmer on lut un discours attribué à saint Athanase, contenant le récit d'un prétendu miracle arrivé à Béryste sur une image de Jésus-Christ, percée par les juifs, dont il sortit du sang, qui guérit plusieurs malades (4). Le concile fut touché de cette lecture jusqu'à répandre des larmes; toutefois, il est certain que cette pièce n'est point de saint Athanase, et il y a même grand sujet de douter de la vérité de l'histoire qu'elle contient (5). Ainsi, de tant d'évêques qui assistoient à ce concile, il ne paroît point qu'il y en eût aucun assez versé dans la critique; car on y rapporta plusieurs autres pièces fausses. Ce qui ne fait rien pour la fermeté de la décision du concile, puisqu'elle est suffisamment appuyée de pièces vraies. Seulement c'est une preuve de l'ignorance du temps, et de la nécessité de connoître l'histoire, la chronologie, la différence des mœurs et des styles, pour discerner les pièces authentiques des apocryphes.

On lut ensuite deux lettres de saint Nil, dont on se plaignit que la seconde avoit été falsifiée par les iconoclastes, et l'on remarqua que dans leur faux concile, on n'avoit pas apporté les livres des auteurs, mais seulement des extraits en feuilles volantes. On lut un passage des actes de saint Maxime, où il est dit que lui et les évêques monothélites, qui étoient venus trouver, se mirent à genoux devant les Evangiles, la croix et les images de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, les saluèrent et les touchèrent de leur main, pour confirmer leurs promesses (6). Sur quoi Constantin de Chypre dit que ce salut étoit une adoration, puisqu'il s'adressoit aux Evangiles, à la croix et aux images tout ensemble.

On lut le canon quatre-vingt-deuxième du sixième concile, c'est-à-dire du concile de Trulle, qui ordonne de peindre Jésus-Christ en sa forme humaine, au lieu de l'agneau que

saint Jean montrait du doigt (1). Elie, archiprêtre de l'église de Blaquerne, qui faisoit cette lecture, avoua qu'elle l'avoit converti. Sabbas, abbé de Stude, demanda pourquoi on avoit lu ce canon dans un papier, et non dans un livre. C'est, dit Taraise, que ce papier est l'original même que les pères ont souscrit, et Pierre, évêque de Nicomédie, représenta un livre, où on lut le même canon. Taraise ajouta: Quelques-uns par ignorance soutiennent que ces canons ne sont pas du sixième concile. Or ils doivent savoir que le sixième concile, après avoir fait la définition de foi contre les monothélites, se sépara la quatorzième année de Constantin. Quatre ou cinq ans après, les mêmes pères s'assemblèrent sous Justinien, fils de Constantin, et firent les canons dont il s'agit; et on n'en doit point douter. Car les mêmes qui avoient souscrit sous Constantin, souscrivirent ce papier sous Justinien, comme on voit par la conformité de leur écriture. Il est étonnant que Taraise ne sût pas plus précisément les dates de ces conciles, tenus cent ans avant lui, dont il avoit en mains les actes, pour comparer les souscriptions. Le sixième concile finit le seizième septembre six cent quatre-vingt-un (2). Et le concile de Trulle ne s'assembla qu'onze ans après, savoir l'an six cent quatre-vingt-douze, indiction cinquième. De plus il y avoit plusieurs évêques différents de ceux du sixième concile, entre autres les quatre patriarches.

Ensuite, à la requête des légats, on lut un grand passage du cinquième livre de l'apologie des chrétiens contre les juifs, composé par Léonce, évêque de Naples en Chypre, où il montre combien le culte des images est éloigné de l'idolâtrie. Après cette lecture, Constantin, évêque de Constantia, métropolitain de la province, dit: Ce père a paru avec éclat dans une des villes de Chypre. Nous avons de lui plusieurs panégyriques, entre autre un sur la transfiguration (3). Il a composé la vie de saint Jean l'aumônier, de saint Simon Salus, et quelques autres ouvrages; et en tous on connoît qu'il est orthodoxe. Il a vécu du temps de l'empereur Maurice. Il falloit plutôt dire d'Héraclius, sous lequel est mort saint Jean l'aumônier.

On lut quelques passages d'Anastase, évêque d'Antioche, touchant le mot d'adoration, pour le distinguer de celui de service ou latrie. On lut un passage du pré spirituel, sous le nom de saint Sophron de Jérusalem, quoique l'ouvrage soit de Jean Mose, comme il a été dit en son lieu. Il y rapporte la réponse d'un abbé Théodore, qui véritablement est fort extraordinaire, mais il ne laisse pas de prouver clairement la créance du culte des images (4). On en tira encore une conséquence très-vraie;

(1) P. 198. Ex. xxv, 17. Num. vii; 89. Ezech. xli, 16. Heb. ix, 1. Sup. l. xiv, p. 33.  
(2) P. 202, 207.  
(3) Sup. l. xxxvii, n. 32.

p. 212.

(4) P. 218.

(5) P. 223. V. Ath. edit.

1098. t. 3, p. 343.

(6) Conc. p. 231. Sup. l.

xxxix, n. 18.

(1) P. 234. Sup. l. xl, n.

71. (2) Sup. l. xl, n. 27. n. 48.

(3) P. 246, 255.

(4) Sup. l. xxxvii, n. 19,

p. 247, 251, 254.

qu'il ne faut point craindre de fausser les mauvais serments. Car quelques-uns s'excusoient sur ce qu'ils avoient juré de ne jamais honorer les images (1). On lut trois miracles attribués aux images de saint Côme et de saint Damien et quelques passages de saint Athanase et de saint Basile, pour montrer que l'honneur rendu à l'image se rapporte à l'original. Mais la lettre de saint Basile à Julien l'apostat, qui fut aussi lue, est une fiction. On lut encore des passages de plusieurs vies, de saint Siméon Stylite, de Jean le jeune patriarche de Constantinople, et tenu pour saint par les Grecs, de sainte Marie Egyptienne, de saint Théodore Sicéote (2).

Ensuite on lut la lettre du pape Grégoire II, écrite en sept cent trente à saint Germain, patriarche de Constantinople, et trois lettres de saint Germain, l'une à Jean de Synnades, l'autre à Constantin de Nacolie, la troisième à Thomas de Claudiopole (3). Je les ai rapportées toutes quatre en leur temps. Sur ces lectures, le concile s'écria: La doctrine des pères nous a redressés. Nous y avons puisé la vérité. Ils nous ont appris à honorer les images. Nous sommes enfants d'obéissance: et nous nous glorifions à la face de l'Eglise, notre mère, de suivre sa tradition. Anathème aux iconoclastes! Anathème à ceux qui n'honorent pas les saintes images, à ceux qui les nomment idoles (4)! On prononça ainsi plusieurs anathèmes écrits dans un papier, les mêmes qui étoient compris dans la confession de foi des évêques reçus à la première session.

Ensuite Euthymius, évêque de Sardis, lut au nom du concile une confession de foi, où, après avoir expliqué la trinité et l'incarnation, il est dit: Ce n'est ni un concile, ni la puissance des empereurs, ni une conjuration odieuse qui a délivré l'Eglise de l'égarement des idoles, suivant la réverie du conciliabule judaïque qui a murmuré contre les saintes images. C'est Dieu lui-même qui, s'étant incarné, nous a délivré de l'idolâtrie, à lui seul en est la gloire. Nous embrassons les paroles du Seigneur, des apôtres et des prophètes, par lesquelles nous avons appris d'honorer premièrement la mère de Dieu, qui est au-dessus de toutes les vertus célestes; puis les anges, les apôtres, les prophètes, les martyrs, les docteurs et tous les saints; de demander leur intercession, comme pouvant nous recommander à Dieu, pourvu que nous observions ses commandements (5). Nous recevons encore la figure de la croix, les reliques des saints et leurs images; nous les embrassons, suivant l'ancienne tradition de nos pères, qui les ont mises dans toutes les églises de Dieu, et dans tous les lieux où il

est servi. Nous les honorons et les adorons. Savoir, celle de Jésus-Christ, de sa sainte mère, des anges; car bien qu'ils soient incorporels, ils ont paru comme hommes. Celles des apôtres, des prophètes, des martyrs et des autres saints. Parce que ces peintures nous rappellent la mémoire des originaux, et nous font participer à leur sainteté. Cette confession de foi fut souscrite en latin par les deux légats du pape, et en grec par le patriarche Taraise, les légats d'Orient, et tous les évêques, au nombre de trois cent un, sans compter quelques prêtres et diacres pour les évêques absents. Les abbés souscrivirent ensuite au nombre de cent trente, ayant à leur tête Sabbas, abbé de Stude; ainsi finit la quatrième session (1).

XXXV. Cinquième session. Comparaison des hérétiques.

La cinquième fut tenue trois jours après, savoir, le quatrième d'octobre sept cent quatre-vingt-sept. Le patriarche Taraise dit: Les novateurs, voulant abolir les images, ont imité les juifs, les Sarrasins, les païens, les samaritains, les manichéens, les phantasiastes ou théopaschites; comme il paroît par la lecture des livres que vous voyez. On lut premièrement un passage de saint Cyrille de Jérusalem, où il compte entre les crimes de Nabuchodonosor d'avoir enlevé les chérubins de l'arche (2). Puis une lettre de saint Siméon Stylite le jeune, à l'empereur Justin le jeune, contre les samaritains, qui avoient profané des images. Sur quoi Constantin de Chypre dit: Les iconoclastes sont encore pires, puisqu'ils ne font pas par ignorance comme ces infidèles.

On lut un passage de Jean, évêque de Thessalonique, où il fait ainsi parler un païen: Et vous, ne peignez-vous pas dans les églises les images de vos saints, et ne les adorez-vous pas? et non-seulement des saints, mais de votre Dieu même? C'est ainsi que nous adorons les statues, non pour elles-mêmes, mais pour apaiser les vertus incorporelles. A quoi le saint répond: Nous faisons les images des serviteurs de Dieu, les représentant tels qu'ils ont été, au lieu que vous feignez des figures de ce qui n'a point de corps. Et ce n'est pas les images que nous adorons, mais ce qu'elles représentent. Encore ne les adorons-nous pas comme des dieux, à Dieu ne plaise, mais comme les serviteurs et les amis de Dieu, qui ont grand crédit auprès de lui, et qui le prient pour nous. Nous faisons aussi des images de Dieu, c'est-à-dire de Jésus-Christ, non en tant que Dieu, car Dieu est esprit et sans figure, mais depuis qu'il s'est fait homme pour nous, nous représentons son humanité. Soit, dit le païen; mais

(1) Sup. l. xlii, n. 2, 4. p. 255, 263, 282.  
(2) Sup. l. xxxv, n. 47, p. 255, 263 et 282.  
(3) Sup. l. xlii, n. 2, 3. p. 290, 298 et 318.  
(4) Sup. n. 28.  
(5) P. 310, E; 322.

(1) P. 330.

(2) P. 346, 347, 350.



que dites-vous des anges que vous peignez comme des hommes? Le saint répond entre autres choses : Nous les peignons en figure humaine, parce qu'ils ont souvent ainsi apparu à ceux à qui Dieu les a envoyés.

On lut ensuite l'extrait d'une dispute entre un juif et un chrétien, où le juif, déjà converti, dit qu'il est scandalisé de ce que les chrétiens adorent les images contre la défense de l'Écriture. Le chrétien répond : L'Écriture nous défend d'adorer un dieu nouveau, et d'adorer une image comme Dieu. Les images que vous voyez chez nous servent à nous faire souvenir de l'incarnation de Jésus-Christ en représentant son visage. Celles des saints nous représentent leurs combats contre le démon, et leurs victoires. En les adorant nous invoquons Dieu, et nous disons : Béni soyez-vous, Dieu de ce saint, et de tous les saints, qui leur avez donné la patience, et les avez rendus dignes de votre royaume, faites-nous participants de leur gloire, et nous sauvez par leurs prières. Au reste, Moïse lui-même a fait faire des figures en relief, savoir, les deux chérubins de l'arche et le serpent d'airain.

On lut un passage d'un livre apocryphe, intitulé les Voyages des apôtres, où il est dit qu'un nommé Lycomède, ayant fait faire le portrait de saint Jean, le mit dans sa chambre, le couronna de fleurs, et mit devant des lampes et des autels (1). Ce que saint Jean trouva fort mauvais, comme étant un reste d'idolâtrie. Ensuite il faisoit dire à saint Jean que Jésus-Christ n'avoit point un vrai corps; et que, tandis que les juifs croyoient le voir en croix, il étoit au-dessus d'une croix de lumière et n'avoit aucune figure. C'est apparemment ce même livre qui est nommé le voyage de saint Jean dans la synopse attribuée à saint Athanase (2); le concile le rejeta avec horreur, comme contraire à l'Évangile. Constantin de Chypre dit : Le faux concile s'est fondé sur ce livre (3). Grégoire de Néocésarée dit : On y rapporta l'histoire de Lycomède. Pétronax, commissaire de l'empereur, demanda si on lisoit les livres mêmes dans le faux concile; Grégoire de Néocésarée et Théodose d'Amorium répondirent, en prenant Dieu à témoin, qu'on n'y lisoit que sur des feuilles volantes. Le concile défendit que personne transcrivit ce prétendu itinéraire des apôtres, et le condamna au feu (4).

Le patriarche Taraise dit : Les ennemis des images ont cité Eusèbe dans sa lettre à Constantia, femme de Licinius; voyons donc de quelle opinion est Eusèbe. On lut quelques passages d'Eusèbe de Pamphile, où il parle en arien, et un d'Antipater, évêque de Bosre, où il convient qu'Eusèbe étoit homme de

grande lecture; mais il soutient qu'il n'étoit pas exact dans le dogme (1). On lut deux passages d'histoire touchant Xénaïas l'iconoclaste, qui entre autres traitoit d'invention puérile la colombe pour représenter le Saint-Esprit, étant d'accord sur ce point, comme sur les autres, avec Sévère, chef des acéphales (2). Sur quoi Taraise fit cette réflexion : Si nos pères ont reçu ces colombes pour figurer le Saint-Esprit, combien plus l'image du verbe incarné qui a paru sur la terre?

Le diacre Constantin dit : Quand j'ai été fait trésorier de la grande église de Constantinople, j'en ai examiné l'inventaire, et j'ai trouvé qu'il manquoit deux livres ornés d'images d'argent. Je m'en suis informé, et j'ai su que les hérétiques les avoient brûlés. J'ai trouvé un autre livre de Constantin, garde-chartes, où il traitoit des saintes images, et dont ils ont coupé les feuillets où il en parloit. En même temps, il ouvrit le livre et montra les feuillets coupés. Le secrétaire Léonce fit remarquer qu'ils avoient épargné la couverture du livre, qui étoit de lames d'argent pleines d'images des saints (3). Ils ont, dit-il, laissé la chose en ôtant le discours; ce qui est de la dernière impertinence. Léon, évêque de Phocie, dit : Dans la ville où je demeure ils ont brûlé plus de trente volumes. On ne laissa pas de lire un passage de Constantin, garde-chartes, contre les iconoclastes, dont l'ouvrage avoit été conservé en quelque autre exemplaire. Un autre diacre, nommé Côme, dit : Nous avons trouvé dans le palais patriarcal ce volume de l'ancien Testament avec des scholies, dont une étoit pour la défense des images; ils l'ont effacée, en sorte toutefois qu'elle paroît encore un peu. Voyez. Il ouvrit le livre, et le montra à l'assemblée. Ensuite il lut la scholie, qui étoit sur le passage qui défend les idoles. Taraise dit : Voilà ce qu'ont fait les prétendus patriarches Anastase, Constantin et Nicéas, hérétiques (4). Le diacre Côme ajouta : Nous avons trouvé ce volume dans la sacristie de l'oratoire du palais patriarcal, qui contient plusieurs actes des martyrs, et ensuite un traité de l'image miraculeuse de Camouliane. Ils ont coupé les feuillets qui parloient de cette image. Vous le voyez. Le moine Etienne montra un autre livre où ils avoient effacé deux pages. C'étoit l'histoire ecclésiastique d'Évagre, à l'endroit où il parle de Jésus-Christ envoyée à Abgar d'Édesse, et on lut ce passage dans un autre exemplaire (5).

On lut encore quelques passages du pré spirituel; et le moine Etienne offrit d'en lire d'autres de quinze volumes qui restoient encore, mais le concile jugea que c'étoit assez.

(1) P. 358, 359.

(3) P. 362.

(2) Ap. Athan. tom. 2, p. 202.

(4) Sup. n. 32. Conc. p. 230.

(1) V. Sup. I. XII, n. 6, p. 371.

366, 367.

(3) P. 374.

(2) P. 370. Sup. I. XXX,

(4) Ex. XX, 3, p. 378.

n. 18. L. XXXI, n. 39. Conc.

(5) Evag. 4, Hist. c. 26.

Taraise ajouta : Par les lectures précédentes il a été montré que les juifs, les païens, les samaritains, les manichéens et phantasiastes, ont accusé l'Eglise à cause des vénérables images, maintenant il est juste d'entendre notre frère Jean, légat d'Orient (1). Car il a une relation qui fait connoître où a commencé le renversement des images. Jean lut un mémoire contenant l'histoire du juif Sarantapéchys, qui persuada au calife Yésid de faire ôter les images, comme j'ai rapporté en son lieu (2). Après cette lecture, l'évêque de Messine dit : J'étois enfant en Syrie quand le calife des Sarrasins renversa les images.

Sabbas, abbé de Stude, dit : Nous demandons que les saintes images soient remises à leurs places suivant la coutume, et qu'on les porte en procession. Tout le concile fut de même avis; et Pierre, l'archiprêtre légat du pape, lut un écrit, par lequel il demandoit au concile que l'on apportât une image au milieu de l'assemblée, et qu'elle y fût saluée; et que tous les écrits composés contre les saintes images fussent condamnés au feu. Ce que le concile accorda. Ensuite on finit la cinquième session par plusieurs acclamations à l'ordinaire (3).

XXXVI. Sixième session. Réfutation du concile de Constantinople.

La sixième fut tenue deux jours après, savoir, le sixième d'octobre, et fut occupée tout entière à lire la réfutation de la définition de foi du faux concile des iconoclastes, tenu à Constantinople l'an sept cent cinquante-quatre. Elle étoit divisée en six tomes; Jean, diacre de l'église de Constantinople, en commença la lecture, Epiphane, diacre, continua; et le texte du faux concile étoit lu par Grégoire, évêque de Néocésarée, un de ceux qui y avoient présidé (4). Sur le titre qui portoit : Définition du saint et grand concile, septième œcuménique, la réfutation dit : Comment est-ce un concile œcuménique, qui a été ni reçu ni approuvé, mais anathématisé par les évêques des autres églises? Où n'a point concouru le pape de Rome, ni les évêques qui sont auprès de lui, ni par des légats, ni par une lettre circulaire, suivant l'usage des conciles? Qui n'a point eu le consentement des patriarches d'Orient, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, ni des évêques de leur dépendance?

Le faux concile dit que Jésus-Christ nous a délivrés de l'idolâtrie, et nous a enseigné l'adoration en esprit et en vérité, à quoi l'on répond : Comment donc ceux qui croient en lui sont-ils retombés dans l'idolâtrie? L'Écriture nous apprend que son règne est éternel. Ce n'est pas comme les rois de la terre, qui

sont tantôt victorieux et tantôt vaincus, sa victoire est éternelle, les dons de Dieu sont sans repentir (1). C'est-à-dire que l'on ne peut accuser d'idolâtrie l'Eglise entière sans faire injure à Jésus-Christ. Le concile de Constantinople dit que les six conciles œcuméniques ont conservé la beauté de l'Eglise en son entier (2). Le concile de Nicée répond : Depuis le concile œcuménique jusqu'au conciliabule contre les images, il n'y a que soixante-dix ans. Or il est clair que l'usage des images ne s'est pas introduit dans cet intervalle. Il est plus ancien que le sixième concile; et, si l'on veut dire la vérité, il a commencé avec la prédication des apôtres, comme on voit à l'œil par les églises bâties en tous lieux; et comme les pères et les historiens nous le témoignent. Il rapporte ensuite le canon du concile de Trulle touchant la peinture de l'agneau de Dieu, regardant ce concile comme une suite du sixième (3).

Le concile de Constantinople dit : Les chrétiens étant insensiblement retombés dans l'idolâtrie, Dieu a suscité nos fidèles empereurs, imitateurs des apôtres, pour notre perfection et notre instruction, et pour détruire les forteresses du démon. Le concile de Nicée relève l'impiété de cette flatterie, et dit que ces évêques, assemblés à Constantinople, doivent instruire et perfectionner les autres, puisqu'ils étoient les dépositaires de la tradition. En parlant du sixième concile, le faux concile de Constantinople et le second concile de Nicée nomment toujours le pape Honorius entre ceux qui y furent condamnés, sans que les légats du pape, qui étoient présents, s'en plaignissent (4). Ce que je me contente d'observer ici une fois pour toutes.

La réfutation montre ensuite que le concile de Constantinople se contredit au sujet des images de Jésus-Christ, accusant les catholiques d'établir tout ensemble les deux hérésies de Nestorius et d'Eutichès, ce qui est impossible, puisqu'elles sont diamétralement opposées. On répond à leurs sophismes, en disant que l'on peint Jésus-Christ selon la nature par laquelle il a été visible, et que l'image n'a que son nom et non pas sa substance (5). Mais nous ne divisons pas pour cela les deux natures, puisque l'image de l'humanité rappelle en nous l'idée de Jésus-Christ entier, c'est-à-dire du verbe incarné, comme l'image d'un homme ordinaire rappelle l'idée de son âme avec celle de son corps.

XXXVII. Objection de l'eucharistie.

Quant à l'objection tirée de l'eucharistie, que le concile de Constantinople disoit être la

(1) P. 42. Sup. I. XLII, n. 13, p. 403.

(2) Rom. XI, 27.

(3) P. 406.

(4) P. 411, 414, 423, 423.

(5) P. 417, E; 432, F; 435,

E; 439.



seule image permise de Jésus Christ, voici comme y répond le concile de Nicée. Aucun des apôtres, ni des pères, n'a dit que le sacrifice non sanglant fût l'image du corps de Jésus-Christ; car ce n'est point ce qu'ils avoient appris de lui (1). Il ne leur a pas dit: Prenez, mangez l'image de mon corps, mais: Prenez et mangez, ceci est mon corps. Il est donc clair que ni le Seigneur, ni les apôtres, ni les pères, n'ont jamais dit que le sacrifice non sanglant offert par le prêtre fût une image, mais le corps même, et le sang même. Il est vrai qu'avant la consécration quelques pères ont appelé les dons antitypes, comme saint Eustathe, le puissant adversaire des ariens, et saint Basile; mais après la consécration on les nomme, ils sont, et on les croit proprement le corps et le sang de Jésus-Christ. Au contraire, ces habiles gens, c'est-à-dire les iconoclastes, voulant abolir les saintes images, ont introduit une autre image, qui n'en est point une, mais le corps et le sang, en quoi ils montrent encore plus d'impiété que d'ignorance. Ensuite, abandonnant le mensonge, ils touchent un peu à la vérité, disant que c'est un corps divin. Tant ils sont troublés par l'incertitude de leurs opinions, disant tantôt que le saint sacrifice est l'image du corps de Jésus-Christ, tantôt que c'est le corps par institution.

Ce que dit ici la réfutation du faux concile, qu'aucun des pères n'a jamais donné à l'eucharistie le nom d'image, doit s'entendre d'une image ordinaire, qui représente seulement l'original sans le contenir; car c'étoit de telles images qu'il étoit question avec les iconoclastes. Mais on ne peut nier, d'ailleurs, que les pères latins ne disent quelquefois que l'eucharistie est la figure ou le signe du corps de Jésus-Christ comme nous la nommons communément, le saint-sacrement; et que les pères grecs ne la nomment quelquefois type, ou antitype, même après la consécration. Seulement je ne sache point qu'aucun des Grecs ait nommé l'eucharistie *eicon*, ni aucun des latins, *imago*. Mais quand les pères de Nicée n'auroient pas fait assez d'attention à ces passages des anciens, toujours est-il évident qu'ils croyoient que l'eucharistie étoit le propre et véritable corps de Jésus-Christ, et qu'ils n'accusoient point les iconoclastes d'avoir une créance contraire (2).

Le concile de Constantinople, pour prouver que les images ne sont pas de tradition apostolique, dit qu'elles n'ont aucune prière ni aucune consécration, mais demeurent telles que le peintre les a faites (3). Le concile de Nicée ne nie pas le fait; mais il soutient qu'il y a plusieurs choses parmi nous qui sont saintes par leur nom seul, sans autre consécra-

tion; il en donne pour exemple la figure de la croix, que nous ne laissons pas d'adorer, et dont nous marquons le signe sur notre front, ou en l'air avec le doigt, pour chasser les démons. Ainsi, nous honorons les images à cause du nom qu'elles portent, et de ce qu'elles représentent. Nous croyons recevoir quelque sanctification en baisant les vases sacrés, quoiqu'ils n'aient reçu aucune bénédiction. Encore à présent, il n'y a point dans l'euchologe des Grecs de prières ni de bénédiction pour les croix, les images et les vases sacrés.

Les évêques de Nicée répondent ensuite aux passages de l'Ecriture et des pères, objectés par ceux de Constantinople, mais ils insistent principalement sur la tradition et l'infailibilité de l'Eglise. En répondant au décret du concile de Constantinople, ils en montrent la contradiction, en ce qu'après avoir condamné généralement les images des églises, ils les laissent sur les vases et les ornements, défendant d'y toucher, pour les convertir à des usages profanes. Enfin, en répondant à l'anathème contre Germain, George et Mansour, ils font l'éloge de ces trois grands personnages: saint Germain, patriarche de Constantinople, saint George de Chypre et saint Jean Damascène.

#### XXXVIII. Septième session. Définition de foi.

La septième session du concile de Nicée fut tenue huit jours après la précédente, le treizième jour d'octobre sept cent quatre-vingt-sept. Théodore, évêque de Tauriane, en Sicile, lut la définition de foi du concile en ces termes (1): Ayant employé tout le soin et l'exactitude possible, nous décidons que les saintes images, soit de couleur, soit de pièces de rapport, ou de quelque autre matière convenable, seront proposées comme la figure de la croix, tant dans les églises, sur les vases et les habits sacrés, sur les murailles et les planches, que dans les maisons et dans les chemins. C'est à savoir, l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ, de sa sainte mère, des anges et de tous les saints. Car, plus on les voit souvent dans leurs images, plus ceux qui les regardent sont excités au souvenir et à l'affection des originaux. On doit rendre à ces images le salut et l'adoration d'honneur, non la véritable latrie que demande notre foi, et qui ne convient qu'à la nature divine. Mais on approchera de ces images l'encens et le lumineux, comme on en use à l'égard de la croix, des Evangiles et des autres choses sacrées; le tout suivant la pieuse coutume des anciens. Car l'honneur de l'image passe à l'original, et celui qui adore l'image adore le sujet qu'elle représente. Telle est la doctrine des saints pères et la tradition de l'Eglise catholique. Nous, suivons ainsi le précepte de saint Paul, en retenant

(1) P. 543, 555.

les traditions que nous avons reçues (1). Ceux donc qui osent penser ou enseigner autrement, qui abolissent, comme les hérétiques, les traditions de l'Eglise, qui introduisent des nouveautés qui ôtent quelque chose de ce qu'on conserve dans l'Eglise, l'Evangile, la croix, les images ou les reliques des saints, qui profanent les vases sacrés ou les vénérables monastères, nous ordonnons qu'ils soient déposés, s'ils sont évêques ou clercs, et excommuniés, s'ils sont moines ou laïques.

Ce décret fut souscrit par les légats et par tous les évêques, au nombre de trois cent cinq, compris quelques prêtres et quelques diacres pour les évêques absents. Le concile témoigna encore son consentement par plusieurs acclamations, à la fin desquels il anathématisa le concile de Constantinople contre les images, et quelques personnes en particulier, savoir: Théodose, évêque d'Ephèse; Sisinnius, surnommé Pastillas; Basile Tricacabe; Anastase, Constantin et Nicétas, patriarches de Constantinople; Théodore Antoine et Jean; Théodore de Syracuse, surnommé Critin; Jean de Nicomédie, et Constantin de Nacolie, hérésiarques (2). Au contraire on cria Eternelle mémoire à saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascène et saint George de Chypre, que le faux concile avoit anathématisés.

Ensuite on écrivit deux lettres au nom de Taraise et de tout le concile, l'une à l'empereur et à sa mère, l'autre au clergé de Constantinople, pour les instruire de ce qui s'étoit passé (3). Dans la lettre à l'empereur on explique ainsi le mot d'adoration: Adorer et saluer sont le même; en grec *proskyneîn* et *aspázestai*. Car dans l'ancien grec *kyneîn* signifie saluer ou baiser, et la proposition *pros* marque une plus forte affection. Nous trouvons la même expression dans l'Ecriture sainte. Il est dit que David se prosterna sur le visage, adorant trois fois Jonathas, et le baisa. Saint Paul dit que Jacob adora le haut du sceptre de Joseph (4). Ainsi, saint Grégoire le théologien dit: Honorez Bethléem, et adorez la crèche (5). Ainsi, quand nous saluons les croix, nous chantons: Nous adorons la croix, Seigneur, et nous adorons la lance qui a percé votre côté. Ce qui manifestement n'est qu'un salut, comme il paroit en ce que nous les touchons de nos lèvres. Que si l'on trouve souvent l'adoration dans l'Ecriture et dans les pères pour le culte de latrie en esprit, c'est que ce mot a plusieurs significations. Car il y a une adoration mêlée d'honneur, d'amour et de crainte, comme quand nous adorons votre majesté. Ils parlent à l'empereur. Il y en a une de crainte seule, comme quand Jacob adora Esaü. Il y en a une d'actions de grâce, comme quand Abraham adora les enfants d'Heth, à l'occasion de la

sépulture de Sara. C'est pourquoi l'Ecriture, voulant nous instruire, dit: Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras qu'à lui seul (1). Elle met l'adoration indéfiniment, comme un terme équivoque, qui peut convenir à d'autres; mais elle restreint à lui seul le service *latreian*, que nous ne rendons qu'à lui seul. A cette lettre, on avoit joint quelques passages des pères.

#### XXXIX. Dernière session devant Constantin et Irène

L'empereur et l'impératrice l'ayant reçue, écrivirent au patriarche de Taraise d'amener tous les évêques à Constantinople, et, quand ils furent arrivés l'impératrice marqua un jour pour les assembler, et se trouver elle-même avec eux, savoir, le vingt-troisième d'octobre, de la même année sept cent quatre-vingt-sept. Ce fut donc la huitième et dernière session du concile qui se tint à Constantinople, dans le palais de Magnaure. L'impératrice s'assit à la première place avec l'empereur, son fils, ils invitèrent le patriarche à parler le premier; ils parlèrent eux-mêmes, et les évêques leur répondirent par de grandes acclamations. Ensuite l'empereur et l'impératrice firent lire la définition du concile, et demandèrent si elle avoit été publiée du consentement de tous. Ils le témoignèrent par plusieurs acclamations, répétant les anathèmes contre les principaux iconoclastes (2). Le patriarche présenta à l'empereur et à l'impératrice le livre qui contenoit la définition du concile, les priant d'y mettre leurs souscriptions. L'impératrice Irène le prit la première, et, après y avoir souscrit, le donna à l'empereur Constantin, son fils, qui en fit autant. Puis ils rendirent le livre au patriarche par les mains du patrice Stauracius. Ils firent lire ensuite les passages des pères lus à Nicée, et insérés dans la quatrième session. Savoir, du panégyrique de saint Méléce, par saint Chrysostôme; du panégyrique de sainte Euphémie, par saint Astère d'Amassée; du traité de Jean de Thessalonique contre les païens; de la lettre de saint Siméon Stylite à l'empereur Justin; de la lettre de saint Nil à Olympiodore, et le vingt-huitième canon du sixième concile. On voit par-là les passages qui étoient estimés les plus concluants contre les iconoclastes. Cette action fut publique, et la salle où elle se tint étoit remplie de peuple et de gens de guerre. Après les lectures, tous les assistants parurent touchés et persuadés de la vérité, et les évêques firent plusieurs acclamations suivies de celle du peuple. L'impératrice leur fit de grandes libéralités en les renvoyant chez eux. Ainsi finit ce concile, qui est le second de Nicée, et le septième œcuménique. Les Grecs en font mémoire dans leur ménologe, le douzième jour d'octobre.

(1) 1 Thess. II, 14, p. 659. (4) 1 Reg. XX, 41. Heb. XI, 21.  
(2) P. 575, 578. (5) P. 583.  
(3) P. 782, C.

(1) Gen. xxx, 3. Gen. Luc. IV, 8.  
xxiii, 7. Deut. VI, 13; x, 20. (2) P. 590, 591, B; 594.

(1) Sup. I. XLIII, n. 6, p. 648. Perpétuité, liv. VII, c. 7.  
50. Peron. Euchar. II, (3) P. 451, 454.



## XL. Canons du septième concile.

Ce concile fit vingt-deux canons, dont le premier recommande l'observation de tous les anciens, savoir, des canons des apôtres, de ceux des six conciles généraux, des conciles particuliers et des pères (1). Celui qui est ordonné évêque doit absolument savoir le psautier, et le métropolitain doit l'examiner soigneusement, pour voir s'il est résolu de lire avec application les canons et l'Écriture sainte, et d'y conformer sa vie et les instructions qu'il doit donner au peuple. C'est que la persécution des iconoclastes avoit obligé les meilleurs chrétiens à se cacher et se retirer en des lieux éloignés : ce qui les avoit rendus rustiques, et leur avoit ôté la commodité d'étudier (2). Ainsi le concile se contente qu'ils sachent le plus nécessaire, et soient disposés à s'instruire. L'examen par où commence la cérémonie de l'ordination des évêques semble être un reste de cette discipline (3).

Toute élection d'évêque, de prêtre ou de diacre, faite par l'autorité du magistrat, sera nulle selon les canons (4). Il est défendu aux évêques, sous quelque prétexte que ce soit, d'exiger or, argent ou quelque autre chose des évêques, des clercs, des moines de leur dépendance, d'interdire quelqu'un de ses fonctions par passion, ou de fermer une église, et y interdire l'office, exerçant sa colère sur les choses insensibles. Autrement il sera traité comme il a traité les autres. Le concile semble ici condamner absolument les interdits locaux, dont nous avons vu des exemples en Occident (5). Quelques ecclésiastiques, ayant fait des libéralités à l'église, à cause de leur ordination, en prenoient occasion de mépriser ceux qui avoient été ordonnés pour leur seul mérite, sans rien donner. Le concile réduit ces insolents au dernier rang de leur ordre, et en cas de récidive, les menace de plus grande peine. En même temps, il renouvelle les canons contre la simonie (6). Il confirme aussi ceux qui ordonnent de tenir tous les ans les conciles provinciaux, et prononce excommunication contre tout magistrat qui l'empêchera. Il défend au métropolitain de demander aux évêques qui viennent au concile, un cheval, ou quelque autre chose de leur équipage. Les iconoclastes, méprisant les traditions et ennemis des reliques, n'en mettoient point dans les nouvelles églises. C'est pourquoi le concile ordonne d'en mettre avec les prières accoutumées dans les églises qui n'en ont point, et défend aux évêques, sous peine de déposition, de consacrer aucune église sans reliques (7). Tous les livres des iconoclastes seront portés au palais épiscopal de Constantinople, pour y être gardés avec les autres livres des

(1) T. 7, Conc. p. 595. c. 2. (5) Sup. l. xxxiv, n. 13.  
(2) Bas. hlc. C. 5. et ibid. Bals.  
(3) C. 3. (6) C. 6.  
(4) C. 4. (7) C. 7, 9.

hérétiques; et on défend à personne de les cacher, sous peine de déposition ou d'excommunication.

Plusieurs clercs vagabonds venoient à Constantinople, s'attachoient aux grands, et disoient la messe dans leurs oratoires. Le concile défend de les recevoir en quelque lieu ou maison que ce soit sans la permission de leur évêque et du patriarche de Constantinople. Et ceux qui ont permission de demeurer auprès des grands ne doivent pas s'y charger d'affaires temporelles, mais de l'instruction des enfants ou des domestiques, pour leur lire l'Écriture sainte. Il est défendu de lire dans l'église sur l'ambon, sans avoir reçu l'imposition des mains de l'évêque, c'est-à-dire l'ordre de lecteur, quoiqu'on ait reçu la tonsure. Le même est ordonné pour les moines; mais l'abbé peut ordonner un lecteur dans son monastère; pourvu qu'il soit prêtre lui-même, et ait reçu de l'évêque l'imposition des mains, comme abbé. Les chorévêques peuvent aussi ordonner des lecteurs par permission de l'évêque (1). Un clerc ne sera point inscrit dans deux églises; mais celui qui n'a pas de quoi vivre doit choisir une profession qui lui aide à subsister. Ce règlement est pour Constantinople. Dans la campagne on pourra permettre de servir deux églises pour la rareté des hommes. Chaque église aura son économe; si quelqu'une en manque, le métropolitain en donnera aux évêques, et le patriarche aux métropolitains (2).

Les iconoclastes étendoient la haine des moines jusqu'à se moquer de tous ceux qui s'habillaient modestement; ce qui introduisit le luxe dans le clergé. Le concile défend donc à tous les clercs les habits magnifiques, les étoffes de soie bigarrées, les bordures de diverses couleurs, et l'usage des huiles parfumées. Il est ordonné de rendre les maisons épiscopales et les monastères, que les iconoclastes avoient convertis à des usages profanes. La simonie est défendue pour la réception dans les monastères, comme pour les ordinations, sous peine de déposition contre l'abbé clerc, et pour l'abbesse ou l'abbé laïque, d'être chassé et mis dans un autre monastère. Mais ce que les parents donnent pour dot, ou que le religieux apporte de ses propres biens, demeurera au monastère, soit que le moine y demeure ou qu'il en sorte, si ce n'est par la faute du supérieur. Le concile ne défend donc pas absolument les présents pour l'entrée en religion, mais seulement les pactions simoniaques. Les monastères doubles d'hommes et de femmes sont défendus à l'avenir; mais ceux qui sont déjà fondés subsisteront, suivant la règle de saint Basile. Défendu aux moines de coucher dans les monastères de femmes, ni de manger avec une religieuse, ou avec aucune femme, sans grande nécessité (3).

(1) C. 10, 14, 15. (3) C. 13, 16, 19, 20,  
(2) C. 11. 22.

Quelques juifs faisoient semblant de se convertir et judaïsèrent en secret. Le concile défend de les recevoir à la communion, ni à la prière, ni de les laisser entrer dans l'église; de baptiser leurs enfants, ni de permettre qu'ils achètent des esclaves (1). Il faut entendre des esclaves chrétiens. C'est ce qui paroît de plus remarquable dans les canons du septième concile (2).

Le patriarche Taraise écrivit au pape pour lui rendre compte de ce qui s'y étoit passé, et principalement comme la lettre y avoit été approuvée (3). Il témoigne que Constantin et Irène ont rétabli partout les saintes images, dans les églises et dans leurs palais. Taraise s'appliqua fortement après le concile à abolir la simonie, et en écrivit au pape Adrien une lettre particulière, où il dit qu'il y a une grande gloire de conserver la pureté du sacerdoce; c'est-à-dire que l'église romaine étoit exempte de ce reproche (4). Il écrivit sur ce sujet à un abbé, nommé Jean, et rend témoignage que c'étoient les moines qui s'étoient plaints au concile que la plupart des évêques étoient ordonnés par simonie (5). Ce qui fut apparemment la cause des canons qui furent faits contre cet abus.

Les légats du pape Adrien étant de retour à Rome, y apportèrent un original grec des actes du concile, que le pape fit traduire en latin, et mettre dans sa bibliothèque (6). Mais cette version étoit tellement de mot à mot, qu'elle étoit à peine intelligible, et que personne ne daignoit la transcrire ni presque la lire (7). Ce qui obligea Anastase, bibliothécaire, d'en faire une traduction nouvelle, près de cent ans après. Nous avons cette version d'Anastase, et une autre ancienne plus imparfaite que la sienne, mais meilleure que la première.

## XLI. Concile de Calcuth.

Le pape Adrien avoit envoyé deux légats en Angleterre, Grégoire, évêque d'Ostie, et Théophylacte, évêque de Todi (8). En passant en France, le roi Charles, en considération du pape, leur donna Vighode, prêtre et abbé, pour les accompagner dans leur voyage; et, étant arrivés, ils furent premièrement reçus par Jambert, archevêque de Cantorbéry. De là ils passèrent à la cour d'Offa, roi des Merciens, à qui ils rendirent les lettres du pape, aussi bien qu'à Chuniulf, roi de Wessex, qui vint au même lieu. Par le conseil de ces rois, des évêques et des seigneurs, les légats se séparèrent. Théophylacte se chargea de visiter les Merciens et les pays voisins; Grégoire, avec l'abbé Vighode, alla en Northumbrie vers

(1) C. 8. p. 630.  
(2) V. Th. Balf. (5) P. 639, D.  
(3) T. 7, Conc. p. 523. (6) Anast. in Hadr.  
(4) Vita ap. Boll. 25. (7) Id. præf. in 7, Syn.  
Febr. tom. 5. P. 7, Conc. (8) To. 6, Conc. p. 1865.

le roi Elfuold, et Embald, archevêque d'York. Comme le roi demouroit en un lieu trop éloigné vers le Nord, l'archevêque lui envoya des gens pour l'avertir de l'arrivée des légats. Aussitôt il marqua avec joie le jour du concile, et le lieu nommé Calcuth, et s'y rendit lui-même avec tous les évêques et les seigneurs.

On y dressa vingt canons, dont le premier recommande la foi de Nicée et des six conciles généraux. Ils n'avoient pas encore de connoissance du septième. On défend de baptiser hors le temps réglé par les canons, c'est-à-dire à Pâques, sans grande nécessité. On défend aux ministres de l'autel d'y servir ayant les jambes nues, ni d'offrir le saint sacrifice dans des calices ou des patènes de corne. Les rois seront élus par les évêques et les seigneurs, et seront nés en légitime mariage; et il est défendu d'attenter contre leur vie. En général, les bâtards sont exclus de toute succession légitime. Ce décret servoit à réprimer les conjonctions illicites, et l'autorité temporelle y concouroit. On défend tous les restes de superstitions païennes, comme les augures, les divinations, les enchantements, les sorts pour juger les procès; et même certaines coutumes de soi indifférentes, comme de se teindre ou piquer la peau à la manière des Pictes, de défigurer les chevaux en leur fendant les naseaux, leur coupant les oreilles ou la queue, d'en manger la chair. Défendu d'imposer aux églises de plus grands tributs que ne permet la loi romaine et la coutume des princes pieux (1).

Les légats ayant proposé ces canons dans le concile, ils furent approuvés et souscrits avec le signe de la croix, premièrement par le roi Elfuold, puis par l'archevêque Embald, quatre autres évêques et les députés d'un absent, par deux ducs et deux abbés, et tous promirent de les observer inviolablement. Ensuite les légats, accompagnés des députés du roi de Northumbrie et de l'archevêque d'York, allèrent au concile des Merciens, on ne dit pas en quel lieu, où se trouvèrent le roi Offa avec les seigneurs, et Jambert, archevêque de Cantorbéry, avec les autres évêques du pays. On y lut les mêmes canons, et on les expliqua du latin en langue teutonique, afin que tout le monde les entendit. Ils promirent tous de les observer, et y souscrivirent : premièrement l'archevêque Jambert, puis le roi Offa, treize évêques, quatre abbés, trois ducs et un comte. Ainsi ces deux conciles tinrent lieu d'un concile général de toute l'Angleterre. Les légats en rendirent compte au pape Adrien par une lettre où ils insèrent les canons (2). Ils y disent que, depuis saint Augustin, on n'a point envoyé en Angleterre d'évêque romain qu'eux. Ce qui fait voir qu'ils ne connoissent pas la mission de saint Théodore.

(1) C. 2, 10, 12, 13, 14, 16, 19. (2) Sup. l. xxxix, n. 43.



## XLII. Troisième voyage de Charles à Rome.

Le roi Charles, cependant, étoit venu pour la troisième fois en Italie, où il avoit passé l'hiver. De Rome il alla à Capoue pour réduire à son obéissance Arigise, duc de Bénévent, et le reçut à composition, voulant éviter la ruine des évêchés et des monastères (1). En ce voyage, il accorda des privilèges à plusieurs églises, savoir, au monastère de Saint-Vincent près du Vulturne, à celui du mont Cassin et à la cathédrale de Bénévent (2). Il revint à Rome, et célébra avec le pape la fête de Pâques, qui fut le huitième d'avril, cette année sept cent quatre-vingt-sept (3). Il ajouta, à la donation qu'il avoit faite au pape, les villes qu'il venoit de prendre sur le duc de Bénévent, savoir, Sora, Arce, Aquin, Arpi, Théano et Capoue.

Tassillon, duc de Bavière, envoya à Rome un évêque et un abbé prier le pape de faire sa paix avec le roi, justement irrité contre lui (4). Le roi, à la prière du pape, s'y accorda; mais les ambassadeurs de Tassillon déclarèrent qu'ils n'avoient point de pouvoir pour régler les conditions du traité; et le pape, mal content de ce procédé, prononça anathème contre Tassillon et ses complices, s'il ne tenoit les serments qu'il avoit faits au roi, et déclara qu'en ce cas le roi et son armée ne seroient coupables d'aucun péché pour les homicides, les incendies et les autres maux qui arriveroient en Bavière. C'est la première fois que j'ai observé, où un pape ait prononcé sur la justice d'une guerre.

Pendant les fêtes de Pâques il s'émut une dispute entre les chantres romains et les gaulois (5). Ceux-ci prétendoient que leur chant étoit plus beau; les Romains soutenoient qu'ils l'avoient conservé tel que saint Grégoire l'avoit enseigné, et que les Gaulois l'avoient corrompu. La dispute étant venue devant le roi, les Gaulois, fiers de sa protection, chargeoient de reproches les Romains, qui au contraire, se fiant à leur capacité et à l'autorité de saint Grégoire, les traitoient d'ignorants et de rustiques. La dispute ne finissant point, le roi dit à ses chantres: Dites-moi quel est le plus pur de la source ou des ruisseaux? Ils convinrent que c'étoit la source. Et il reprit: Retournez donc à la source de saint Grégoire, car il est clair que vous avez corrompu le chant ecclésiastique. Alors il demanda des chantres au pape, qui lui donna Théodore et Benoît, avec des antiphoniers de saint Grégoire, que le pape Adrien lui-même avoit notés à la romaine. Ainsi l'on voit que dès lors il y avoit des notes pour le chant. Le roi, étant de retour en France, mit un de ces chantres à Metz pour l'Austrasie, et l'autre à

Soissons pour la Neustrie; ordonnant que dans toutes les cités de France les maîtres de chant devinssent leurs disciples, et leur donnassent à corriger les antiphoniers que chacun avoit gâtés à sa fantaisie. Ainsi, tous les chantres françois apprirent la note romaine, que l'on nomma depuis note françoise. Mais la rudesse de leur gosier et leur prononciation barbare ne leur permettoient pas de bien exprimer les tremblements, les passages et les finesses du chant. L'école de Metz fut la plus célèbre, et autant supérieure aux autres écoles des Gaules que celle de Rome étoit au-dessus d'elle. Les chantres romains apprirent encore aux François à jouer des orgues.

Le roi Charles amena aussi de Rome des maîtres de grammaire et d'arithmétique, et établit partout des écoles. Il y en avoit une dans son palais, c'est-à-dire à la suite de sa cour, en plusieurs cathédrales et en plusieurs monastères. La plus célèbre étoit alors celle de Fulde, comme on voit par une lettre de Charles à Laugulfe, qui en étoit abbé, où il parle ainsi (1): Nous estimons utile que dans les évêchés et les monastères de notre obéissance, outre la régularité des mœurs, on enseigne aussi les sciences à ceux qui en sont capables. Car nous avons souvent reçu des lettres ces années dernières de différents monastères, dont le sens étoit bon, mais le style fort grossier: ce qui nous a fait craindre que cette ignorance ne les empêchât d'entendre les saintes Ecritures. C'est pourquoi nous vous exhortons à vous appliquer à l'étude, et à choisir des personnes capables d'instruire les autres. La même lettre fut envoyée aux métropolitains pour l'envoyer à tous les évêques leurs suffragants, et à tous les monastères. Charles fit aussi corriger les livres de l'ancien et du nouveau Testament, altérés par l'ignorance des copistes, et fit faire par Paul, diacre, un recueil en deux volumes d'homélies des pères, choisies pour servir de leçons aux offices nocturnes, et les adressa aux lecteurs de toutes les églises (2).

## XLIII. Paul, diacre.

Paul, diacre d'Aquilée, étoit un des plus savants hommes de ce temps-là. Il étoit Lombard de nation et fils de Varnefrid, dont il portoit aussi le nom (3). Ayant été instruit dès l'enfance dans les arts libéraux, il fut secrétaire du roi Didier, et en grande considération à sa cour. Après la chute de Didier, le roi Charles le retint auprès de lui pour son mérite, et lui porta beaucoup d'affection (4). Mais, quelques années après, il fut accusé par des envieux d'avoir conspiré contre Charles, qui le relégua dans une île des côtes d'Italie. Après y

(1) Ann. Loisel. 786. (4) Ann. Loisel. 787.  
(2) Lauresch. ap. Coint. (5) Vita per Mor. Engol.  
an. 787. au. 787.  
(3) Don. Lud. an. 787.

(1) Tom. 6, Conc. p. 1779. Cap. to. 1, p. 202. (3) Chron. Cassin. lib. 4, c. 15.  
(2) Ibid. p. 203. (4) Sup. n. 5.

avoir demeuré quelques années, il s'en sauva et vint à Bénévent, où il fut très-bien reçu par le duc Arigise et Adelperge, sa femme, fille du roi Didier. Ce fut à la prière de cette princesse qu'il continua l'abrégé de l'histoire romaine d'Eutrope, depuis Julien l'apostat jusqu'à Justinien. Après la mort du duc Arigise, arrivée cette même année sept cent quatre-vingt-sept, il se retira au mont Cassin, et y embrassa la vie monastique sous l'abbé Théodemar, à la prière duquel il composa une explication de la règle de saint Benoît (1). Le roi Charles, ayant appris sa retraite en ce monastère, l'en félicita par une lettre en vers latins, à laquelle Paul répondit de même. Avant son exil, il composa l'histoire des évêques de Metz, à la prière de l'évêque Enguerrand. Mais le plus fameux de ses ouvrages est l'histoire des Lombards, depuis leur origine jusqu'à son temps, c'est-à-dire jusqu'à la mort du roi Luitprand (2).

## XLIV. Fin de saint Villehade.

Le roi Charles étant de retour à Wormes, et voyant la Saxe paisible, y voulut établir de nouveaux évêques (3). Il fonda en Westphalie l'église d'Osnabruc, dont le premier évêque fut Viho, disciple de saint Boniface, ordonné l'an sept cent quatre-vingt-huit. Au delà fut mis saint Villehade, qui portoit déjà le nom d'évêque, parce qu'il gouvernoit depuis sept ans une grande étendue de pays (4). Il fut sacré le treizième de juillet, la même année sept cent quatre-vingt-sept, on lui donna pour diocèse plusieurs pays, comprenant la Frise orientale et une partie de la Saxe; et son siège fut à Brême, capitale de la province de Vigmode, au delà du Weser. L'année suivante, sept cent quatre-vingt-huit, vingt-unième du règne de Charles, il donna des lettres à cette église, où il dit qu'en faveur de la conversion des Saxons il les décharge du tribut annuel qu'ils lui devoient, à condition de payer à Jésus-Christ et à ses prêtres la dime de tous leurs fruits et leurs bestiaux (5). Ainsi, ajoute-t-il, réduisant tout leur pays en province, suivant l'ancien usage des Romains, et la partageant à des évêques, nous avons offert en action de grâce à Jésus-Christ et à saint Pierre la partie septentrionale, qui est abondante en poissons, et propre à nourrir des bestiaux, et nous y avons établi une église et une chaire épiscopale, au lieu nommé Brémon. Nous avons soumis à ce diocèse dix cantons, dont nous avons changé les noms et les divisions anciennes, et les avons réduits à deux provinces, nommées Vigmode et Lorgoé. Pour la construction de cette église, nous avons

(1) Aufrag. t. 2, Duches. 4, Act. sanct. Ben. 403. p. 23. (4) Sup. n. 17.  
(2) Mist. Long. lib. vi, (5) Adam. Hist. l. 1, c. 10. 10. Mabill. tom. 4, Act. p. 402.  
(3) Vita S. Vill. c. 8. t. 402.

## TOME III.

donné soixante-dix manses avec leurs habitants, outre les dîmes de toute la province. De plus, par l'ordre du pape Adrien et le conseil de Lulle, évêque de Mayence, et des autres évêques qui y ont été présents, nous avons confié l'église de Brême à Villehade, homme de sainte vie, et l'avons fait consacrer évêque pour établir cette nouvelle église, suivant l'ordre canonique et monastique. Or, il nous a représenté qu'à cause des incursions des barbares et des divers accidents ordinaires en ce pays, ce diocèse ne peut suffire pour l'entretien des serviteurs de Dieu qui y travaillent. C'est pourquoi, puisque Dieu a ouvert la porte à la foi chez les Frisons, aussi bien que chez les Saxons, nous donnons à l'église de Brême la partie de Frise qui est voisine de la Saxe, et de peur qu'à l'avenir quelqu'un n'usurpe sur ce diocèse, nous en avons fait marquer les bornes. Ensuite cette partie de la Frise est bornée en détail. On trouve une ordonnance de l'année suivante sept cent quatre-vingt-neuf (1), par laquelle le roi Charles établit Trutmau comte de Saxe, et lui recommande la protection des prêtres dans tout le pays.

Saint Villehade ne survécut à son ordination que deux ans, pendant lesquels il s'exerça de plus en plus à la vertu (2). Dès sa jeunesse, il avoit observé une grande abstinence, ne buvant ni vin, ni rien qui pût enivrer, ne mangeant ni chair, ni lait, ni poisson, mais seulement du pain, du miel, des herbes et des fruits. Toutefois, à la fin de sa vie le pape Adrien lui ordonna de manger du poisson, à cause de ses fréquentes maladies. Il ne se passoit presque aucun jour qu'il ne célébrât la messe avec beaucoup de larmes, et qu'il ne chantât le psautier; et tel jour il le répétoit deux ou trois fois: il étoit continuellement appliqué à la lecture ou à la méditation des vérités chrétiennes. Il bâtit à Brême une fort belle église pour sa cathédrale, qu'il dédia le dimanche, premier jour de novembre sept cent quatre-vingt-neuf, et mourut huit jours après (3). Il y fut enterré, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'église honore sa mémoire le jour de sa mort, huitième de novembre (4).

## XLV. Capitulaire pour la Saxe.

On rapporte avec vraisemblance à ce même temps un capitulaire du roi Charles touchant la Saxe, contenant trente-quatre articles, dont la plupart regardent l'affermissement de cette église naissante (5). En voici les principaux. Les églises seront du moins autant honorées qu'étoient les temples des idoles. Elles serviront d'asile à ceux qui s'y réfugieront: ils y demeureront en paix jusqu'à ce qu'ils se

(1) Tom. 1, Capit. 240. (4) Mart. R. 8 nov.  
(2) Vita, c. 9. (5) Capit. tom. 1, p. 251.  
(3) C. 10.



présentent à l'assemblée pour être jugés : et on ne les condamnera ni à la mort, ni à mutilation de membres. Défense de brûler une église, d'y entrer par force, ou en enlever quelque chose, sous peine de la vie. Même peine contre quiconque aura tué un évêque, un prêtre ou un diacre. C'est-à-dire que ces meurtres ne pourront être rachetés comme les autres l'étoient, suivant les lois barbares. Défense, sous même peine, de sacrifier un homme au démon; de brûler un homme ou une femme comme sorciers, en manger, ou en faire manger la chair, supposant que ces sorciers mangent les hommes. Défense de brûler les corps morts, suivant l'usage des païens; de manger de la chair en carême, au mépris de la religion chrétienne. Tous ces crimes sont punis de mort. On condamne aussi à mort tout Saxon qui, se cachant dans la multitude, méprisera de venir au baptême, et quiconque conspire avec les païens contre les chrétiens. Mais ce qui peut faire croire que ces lois si sévères avoient principalement pour but d'intimider les barbares, et procurer leur conversion, c'est qu'il est dit que quiconque n'ayant commis ces crimes qu'en secret se soumettra à la pénitence, sera délivré de la mort par le témoignage de l'évêque (1).

On fera baptiser tous les enfants dans l'an, sous peine de grosse amende. C'est qu'on les réservait encore pour Pâques, à moins qu'ils ne fussent en danger. Les mariages illicites sont aussi punis d'amende. Les corps des Saxons chrétiens seront portés aux cimetières des églises, et non aux tombeaux des païens (2). Ceux qui auront fait des vœux à des fontaines ou à des arbres, ou mangé en l'honneur des démons, payeront une amende, ou, s'ils n'ont pas de quoi, seront donnés en service à l'église jusqu'à ce qu'ils payent. Les devins et les sorciers seront aussi donnés aux églises. On donnera à chaque église une cour ou métairie, *cortem*, avec deux manses, *mansos*, c'est-à-dire deux maisons de serfs, et les terres pour les nourrir; et six-vingts hommes libres contribueront à donner à l'église un homme et une femme de condition servile. On payera à l'église la dime de tout, même de ce qui appartient au fisc. On ne tiendra aucune assemblée profane les dimanches et les fêtes. Les autres articles de ce capitulaire regardent le temporel.

#### XLVI. Capitulaire d'Aix-la-Chapelle.

Le roi Charles passa à Aix-la-Chapelle la fête de Pâques de l'an sept cent quatre-vingt-neuf, qui étoit le dix-neuvième d'avril; et le vingt-troisième de mars précédent, il tint une assemblée au même lieu, où il publia un capitulaire de quatre-vingts articles, qui tend

(1) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 14. (2) C. 10, 20, 22, 21.

principalement au rétablissement de la discipline (1). Il est adressé à tous les ecclésiastiques et aux séculiers constitués en dignité; et les commissaires du prince sont chargés de le porter dans les provinces. Les cinquante-huit premiers articles contiennent des extraits des anciens canons, dont le corps de l'article est le sommaire. Le premier, par exemple, porte : Il y en a qui sont excommuniés pour leurs fautes par leurs évêques, et reçus à la communion par d'autres personnes ecclésiastiques ou laïques : ce qui est absolument défendu par les conciles de Nicée, de Chalcedoine, d'Antioche et de Sardique. Ensuite sont rapportés tout au long les canons de ces conciles. C'est donc un extrait du code des canons que le pape Adrien avoit donné au roi Charles en sept cent soixante-quatorze, où on a mis ce que l'on estimoit le plus d'usage (2). Les vingt-deux derniers articles de ce capitulaire ne contiennent point d'autorités de canons : ce sont seulement des exhortations salutaires pour maintenir la religion, la paix et les bonnes mœurs. Voici ce qui m'y paroît de plus remarquable.

Ceux qui jurent sur les reliques sont exhortés à le faire à jeun; il est défendu de faire jurer les enfants avant l'âge de raison; ceux qui se sont une fois parjurés ne peuvent plus être témoins ni admis au serment. Toutes superstitions sont défendues, et ordonné de punir les enchanteurs, ceux qui prétendent amener des tempêtes ou donner des ligatures. On défend tous les écrits apocryphes, comme une prétendue lettre descendue du ciel, qui avoit couru l'année précédente (3). Nous avons vu une lettre semblable de l'imposteur Adalbert (4). On défend de souffrir certains vagabonds, nommés mangons ou cottions, qui couroient par le pays nus et chargés de fers, sous prétexte de pénitence. Il vaut mieux, ajoute le capitulaire, que, s'ils ont commis quelque crime extraordinaire, ils demeurent en un lieu à travailler et servir pour accomplir la pénitence qui leur sera imposée suivant les canons. On marque les travaux qui sont défendus le dimanche; et on permet de voiturier pour trois causes, pour l'armée; pour les vivres et pour les enterrements (5).

On exhorte les évêques à pas ne remplir leur clergé d'enfants de condition servile, mais d'y mettre aussi des libres; d'établir de petites écoles pour apprendre à lire, et d'autres par tous les cathédrales et les monastères, où l'on apprenne les psaumes, les notes, le chant, l'arithmétique et la grammaire. On ne voit point si ces notes étoient celles du chant ou de l'écriture abrégée. Que l'on se serve de livres bien corrigés; et que l'Evangile, le psautier et le missel ne soient écrits que par des hommes

(1) Ann. Loisel. Lauresh. etc. Tom. 1, Capit. p. 209. (2) Sup. n. 5. (3) C. 62, 63, 67. (4) Sup. l. XLII, n. 5. (5) C. 77, 79.

en âge parfait. Les évêques auront soin que les prêtres qu'ils envoient par le diocèse, pour instruire et gouverner le peuple, n'enseignent rien d'apocryphe; et ils instruiront eux-mêmes le peuple des vérités de foi nécessaires au salut, et des règles des mœurs. Les moines seront examinés dans le noviciat avant que d'être reçus, et n'iront point aux assemblées de justice, non plus que les clers qui seront sous la conduite de l'évêque, comme les moines sous l'abbé. Défenses aux abbesses de donner dans l'église la bénédiction aux hommes par l'imposition des mains et le signe de la croix, ni le voile aux filles avec la bénédiction sacerdotale (1). Les moines suivront le chant romain, selon l'institution du roi Pépin, quand il ôta le chant gallican pour entretenir l'union avec le saint siège (2).

Il y a deux autres capitulaires dans la même année sept cent quatre-vingt-neuf, dont l'un est de seize articles, qui concernent presque tous les moines; l'autre en contient vingt-un, dont les plus remarquables sont (3) : Les petits monastères de filles, où la règle n'est point observée, seront réunis aux grands; leur clôture sera exacte, et elles n'écritont point de billets de galanterie. On baptisera suivant l'usage romain. Les dimanches et les fêtes, tout le monde ira aux églises publiques, et on ne dira point la messe dans les maisons. On ne baptisera point les cloches, et on ne pendra point à des perches des papiers contre la grêle. Les évêques, les abbés et les abbesses n'auront ni chiens, ni oiseaux pour la chasse, ni bouffons ou jongleurs (4).

#### XLVII. Livres carolins.

Le pape Adrien avoit envoyé au roi Charles des actes du concile de Nicée, pour les faire examiner et approuver par les évêques d'Occident, qui n'y avoient point eu de part, et n'y avoient pas même été appelés (5). Le roi les ayant fait examiner, les évêques de France trouvèrent la décision des Grecs contraire à leur usage, qui étoit bien d'avoir des images dans les églises, mais non de leur rendre aucun culte. Ils composèrent donc, sous le nom du roi, un long écrit divisé en quatre livres, avec une grande préface, où ils disoient : On a tenu, il y a quelques années, en Bithynie, un concile où l'on a usé d'une telle impudence, qu'on y a rejeté entièrement les images que les anciens avoient mises pour l'ornement des églises, et la mémoire des choses passées, attribuant aux images ce que le Seigneur a dit des idoles, et prétendant que leur empereur Constantin les avoit délivrées de l'idolâtrie (6). On a tenu, en ces quartiers-là, un autre concile, il y a

(1) C. 70, 71, 74, 78. (2) P. 241. (3) P. 243. (4) C. 3, 7, 9, 18, 15. (5) Hincm. in Laudun. c. 20, p. 457. V. Not. Sirm. tom. 7, Conc. p. 1014. (6) P. 92.

environ trois ans, qui donne dans une erreur opposée; car, ayant anathématisé le premier, il oblige à adorer les images. Il est clair que le premier concile est celui que Constantin Copronyme fit tenir à Constantinople en sept cent cinquante-quatre; et que le second est celui qui fut tenu sous Constantin et Irène, à Nicée en Bithynie, l'an sept cent quatre-vingt-sept, et par conséquent que cet écrit fut composé vers l'an sept cent quatre-vingt-dix.

Pour nous, ajoute la préface, nous recevons les six conciles généraux; mais nous rejetons avec mépris les nouveautés, comme aussi ce concile tenu en Bithynie, pour faire adorer les images, dont les actes destitués d'éloquence et de sens étant venus jusqu'à nous, nous avons été obligés d'écrire pour le réfuter, afin que personne n'y soit trompé, et nous avons entrepris cet ouvrage de l'avis des évêques de notre royaume. Car c'est le roi Charles que l'on fait parler (1).

Dans le corps de l'ouvrage, voici ce qui me paroît de plus remarquable. Il est vrai que Moïse a fait faire des chérubins par ordre de Dieu; mais il n'a pas commandé de les adorer (2). Il en est de même du serpent d'airain, qui devoit bien être regardé pour guérir, mais non adoré. Et sur le passage du psautier qui porte (3) : Adorez l'escabeau de ses pieds, c'est-à-dire à la lettre l'arche d'alliance; ils ont recours aux applications mystiques des pères, qui l'entendent de Jésus-Christ. On alléguoit un passage des actes de saint Sylvestre, où il est dit qu'il présenta à Constantin les images des apôtres. On répond qu'il ne les fit pas adorer, et on conteste l'autorité de ces actes renvoyant au décret de saint Gélase (4). L'auteur de cet ouvrage avoue qu'il ne connoît ni la vie ni les écrits de saint Grégoire de Nysse. Il trouve fort mauvais que le concile de Nicée compare les images à l'eucharistie; dont il relève la dignité, et dit que les images n'ont aucune consécration, et tiennent tout ce qu'elles sont du peintre ou du sculpteur (5). Il y avoit donc dès lors en Occident des images de relief, et les images n'avoient aucune bénédiction; non plus qu'en Orient. L'auteur prétend aussi répondre à la comparaison des images avec la croix, les vases sacrés et les livres de l'écriture sainte (6). Il relève la vertu de la croix, sans démêler l'équivoque de la croix prise pour la passion de Jésus-Christ, et pour le bois qui en a été l'instrument, et les images de cette croix matérielle. Car, s'il est permis d'honorer la vraie croix et ses images parce qu'elles nous rappellent en mémoire la passion de Jésus-Christ, pourquoi ne sera-t-il pas permis d'honorer l'image de Jésus-Christ même? Il en est

(1) Lib. I, c. 15. (2) C. 18. (3) Lib. II, c. 5. Ps. 99. (4) Sup. l. xxx, t. 34. (5) Liv. II, c. 28, 29, 30. (6) C. 17. V. lib. IV, c. 16.



de même à proportion des vases sacrés. Ce sont toujours des choses matérielles et des ouvrages de la main des hommes, dont la vénération ne peut être que relative. Cet endroit est le plus foible des livres carolins; car c'est ainsi que nous nommons cet ouvrage.

L'auteur fait plusieurs reproches incidents aux pères du concile de Nicée, et entre autres à Taraise, de dire que le Saint-Esprit procède du père par le fils (1). En répondant à la comparaison des images des empereurs, que l'on honoroit dans les villes et les provinces, les recevant avec des cierges et des parfums, il dit que c'est un abus et un reste d'idolâtrie (2). Sur ce que l'on dit, que l'honneur de l'image passe à l'original, il convient que les gens instruits peuvent en user ainsi; mais il soutient que c'est une occasion de scandale aux ignorants. Ainsi il ne seroit plus question que de bien instruire les peuples. L'auteur reproche à Constantin, métropolitain de Chypre, d'avoir dit: Je reçois et j'honore les saintes images, suivant l'adoration que je prends à la sainte trinité, et j'anathématise ceux qui ne sont pas de ce sentiment. Mais c'est une erreur de fait, fondée apparemment sur une fausse traduction (3). Car, dans l'original grec et les deux anciennes versions que nous avons, Constantin de Chypre parle ainsi: Je reçois et j'honore les saintes images, et je ne rends qu'à la seule trinité suprême l'adoration de latrerie. Ce qui fait un sens tout contraire. Cependant c'est principalement cet article qui rendit le concile de Nicée odieux en Occident. L'auteur des livres carolins prétend que l'honneur que l'on rend aux reliques des saints ne tire point à conséquence pour leurs images; mais il ne dit rien de solide pour le prouver (4). Il reproche aux pères de Nicée d'avoir employé pour preuves des écrits apocryphes et fabuleux; mais il n'en fait la critique en particulier que de très-peu: il est vrai qu'il réfute assez bien plusieurs applications forcées de l'Écriture.

Enfin il soutient que le concile des Grecs n'est point universel, parce qu'il n'est pas assemblé de toutes les parties de l'Eglise, ni la décision conforme à la doctrine de l'Eglise universelle (5). Car il convient qu'un concile de quelques provinces peut passer pour universel quand sa doctrine est catholique. C'étoient les deux principales raisons des François pour rejeter ce concile, qu'il n'y avoit eu de tout l'Occident que les légats du pape, et que sa décision étoit contraire à leur usage. La conclusion étoit contraire à leur usage. La conclusion étoit adressée au pape et à l'église romaine en ces termes: Sachez que, suivant les lettres de saint Grégoire à Sérénus, nous permettons de faire des images et de les mettre dans l'église et dehors pour l'amour de Dieu et de ses saints; mais nous n'obligeons point ceux qui ne le

veulent pas à les adorer; et nous ne permettons, ni de les rompre, ni de les détruire (1). Tout cet écrit fait voir une grande prévention des François contre les Grecs. Ils les chicanent sur plusieurs points de peu d'importance, emploient quantité d'expressions dures, de mauvais raisonnements et de preuves hors du sujet.

#### XLVIII. Constantin épouse Marie.

Il est certain d'ailleurs que le roi Charles avoit alors sujet d'être mal content de l'impératrice Irène (2). Car, dès l'an sept cent quatre-vingt-deux, elle avoit envoyé demander à Charles Rotrude sa fille pour le jeune Constantin, et laissé auprès d'elle un eunuque pour lui apprendre la langue et les mœurs des Grecs: et toutefois, six ans après elle rompit le traité, et, nonobstant l'affection que Constantin avoit conçue pour Rotrude, elle lui fit épouser malgré lui une Arménienne, nommée Marie, au mois de novembre, indiction douzième, l'an sept cent quatre-vingt-huit (3). Marie étoit de basse naissance; mais on attribua son élévation à la vertu de son oncle Philarète, surnommé l'aumônier (4). Il étoit de Paphlagonie, et, s'étant enrichi par son travail, il tomba en pauvreté et ne cessa pas de faire l'aumône. On remarque cet exemple de sa charité. Un de ses voisins, ayant perdu son bœuf, vint le trouver comme il labouroit. Le voyant affligé de sa perte, il détacha un de ses bœufs qu'il lui donna, et se mit à tirer sa charrue avec l'autre bœuf. Sa nièce étant devenue impératrice l'enrichit; il continua ses aumônes avec abondance, et mourut dans une heureuse vieillesse. L'église grecque l'honore le second de décembre (5).

Constantin avoit aussi de son côté une tante sainte, nommée Anthuse, fille de Constantin Copronyme, qui l'ayant voulu marier elle le refusa. Après sa mort, se trouvant libre, elle distribua tous ses biens aux pauvres, aux églises, aux monastères, ou pour la rédemption des captifs. Elle donna ses habits d'étoffes d'or pour l'ornement des églises. C'étoit la mère des orphelins et des enfants abandonnés; elle les rassembloit, les élevoit et les instruisoit. Elle mettoit les vieilles gens en des hôpitaux, et prenoit soin des mourants. Irène et Constantin l'invitèrent souvent à prendre part avec eux au gouvernement de l'empire; mais elle le refusa constamment; et, ayant reçu le voile des mains du patriarche Taraise, elle se retira dans le monastère d'Eménie, où elle mourut. L'église grecque honore sa mémoire le douzième d'avril.

- |                              |  |
|------------------------------|--|
| (1) C. ult.                  | (4) Menol. Basil. 2 décembre.                                |
| (2) Theophan. an. 2, p. 334. | (5) Menol. Basil. 17. Ap. Boll. to. 10, p. 492. Men. 12 apr. |
| (3) Id. an. 9, p. 391.       |  |

- |                         |                     |
|-------------------------|---------------------|
| (1) Liv. III, c. 3.     | 187, C. p. 725.     |
| (2) C. 5, 16.           | (4) C. 17, 21, 30.  |
| (3) Conc. 7, Acta 3, p. | (5) Liv. IV, c. 28. |

#### XLIX. Constantin seul empereur.

L. Hérésie de Félix et d'Elipand.

Dès l'année qui suivit le mariage de Constantin, c'est-à-dire la dixième de son règne, sept cent quatre-vingt-neuf de J.-C., la division éclata entre lui et sa mère Irène (1). De prétendus devins persuadèrent à cette princesse qu'ils étoient assurés que c'étoit à elle et non à son fils que Dieu avoit destiné l'empire. Etant femme et ambitieuse, elle se laissa aisément séduire par ces promesses. Constantin de son côté, âgé de vingt ans, voyoit avec chagrin qu'il n'avoit encore aucun pouvoir, et que le patrice Staurace dispoit de tout. Il résolut donc de faire arrêter sa mère, et la reléguer en Sicile. Mais Staurace découvrit la conjuration; et l'impératrice fit fouetter, raser et exiler plusieurs des grands officiers qui en étoient complices. Elle fit battre son fils même, l'accabla de reproches, et l'empêcha pendant plusieurs jours de paroître en public.

Cependant la flotte des Arabes, étant partie de Chypre, vint attaquer les Romains dans le golfe d'Attalie. Théophile, duc de Cibile en Cilicie, s'étant trop avancé, fut pris et mené au calife Aaron, qui lui fit de grandes promesses pour l'obliger à apostasier. Après l'avoir pressé long-temps, comme il demeurait ferme, il lui fit couper la tête; et Théophile souffrit ainsi le martyre. L'Eglise en fait mémoire le vingt-deuxième de juillet (2).

L'impératrice Irène avoit fait prêter serment à toutes les troupes, hormis à celles d'Arménie, de lui obéir à elle seule (3). Ceux-ci le refusèrent, à cause du serment qu'ils avoient fait dix ans auparavant d'obéir à Constantin et à Irène; et, comme elle voulut les contraindre, ils proclamèrent empereur Constantin seul. Les troupes des autres thèmes, car c'est ainsi que l'on nommoit alors le corps de la milice, prirent la même résolution; et, s'étant assemblés au mois d'octobre de la quatorzième indiction, l'an sept cent quatre-vingt-dix, ils déclarèrent Constantin seul empereur. Mais au mois de janvier sept cent quatre-vingt-douze, indiction quinziesme, il se laissa persuader par sa mère et par plusieurs grands de la déclarer encore impératrice, et de mettre à la tête des actes les deux noms de Constantin et d'Irène, comme au commencement. Ce jeune prince étoit foible et léger, et croyoit aux astrologues; un desquels, nommé Pancrace, lui persuada de combattre témérairement les Bulgares, qui le battirent et lui tuèrent plusieurs personnes considérables, et Pancrace lui-même (4). De son temps, au mois de décembre sept cent quatre-vingt-dix il y eut un incendie à Constantinople, qui brûla une partie du palais patriarcal, et entre autres l'endroit où étoient les originaux des explications de saint Jean Chrysostôme sur l'Écriture (5).

- |                             |                          |
|-----------------------------|--------------------------|
| (1) Theoph. an. 10, p. 391. | (3) Theoph. p. 393.      |
| (2) Mart. R. 22 juil.       | (4) P. 349. 395, 394.    |
|                             | (5) Cedr. to. 1, p. 472. |

En Espagne, il s'éleva cependant une nouvelle hérésie (1). Elipand, qui avoit succédé à Cixila dans le siège de Tolède, consulta Félix, évêque d'Urgel, qui avoit été son maître, de quelle manière il reconnoissoit Jésus-Christ pour fils de Dieu, s'il le tenoit pour fils naturel ou pour adoptif. Félix répondit que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'est que fils adoptif et nuncupatif, c'est-à-dire de nom seulement. Elipand, ayant reçu cette réponse, répandit cette doctrine dans les Asturies et la Galice; et Félix la répandit au delà des Pyrénées, dans la Septimanie, qui est à peu près notre Languedoc (2). Elipand attira encore à son parti Ascaric, archevêque de Brague, et quelques chrétiens de Cordoue.

Le pape Adrien, averti de cette erreur naissante, écrivit une lettre à tous les évêques d'Espagne, par laquelle il les exhorte à s'en donner de garde, et à demeurer fermes dans la doctrine de l'Eglise (3). Saint Pierre, ajouta-t-il, a reconnu Jésus-Christ pour le fils du Dieu vivant, et saint Paul dit que Dieu n'a pas épargné son propre fils (4). Il rapporte ensuite les autorités de plusieurs pères grecs et latins, pour montrer que le nom d'enfants adoptifs convient aux chrétiens, et non à Jésus-Christ même. Il se plaint dans cette même lettre de quelques autres abus qui régnoient en Espagne. Quelques-uns reculoient la pâque au delà des bornes prescrites par le concile de Nicée; et les chefs de cette secte étoient deux évêques, Migetius et Egila. Quelques-uns traitoient d'ignorants ceux qui ne vouloient pas manger du sang de porc et des viandes suffoquées, quoique la pratique générale fût de s'en abstenir; et le pape déclare ceux qui en mangent chargés d'anathème. D'autres, entendant mal la prédestination, nioient la liberté, ou la relevoient trop au préjudice de la grâce. D'autres se conformoient aux mœurs des juifs et des païens, c'est-à-dire des musulmans, et contractoient des mariages avec eux; des femmes se remarioient du vivant de leurs maris. Les prêtres étoient ordonnés sans examen, et plusieurs autres abus régnoient en Espagne, sans doute à la faveur de la domination des Arabes. Egila, dont il est parlé dans cette lettre, étoit évêque d'Elvire ou Illibérus dans la Bétique, et avoit été ordonné par Villicaire, archevêque de Sens (5), qui en avoit obtenu commission du pape, sur le rapport avantageux qu'il avoit fait de sa foi et de ses mœurs.

#### LI. Béat et Éthérius résistent à Elipand.

En conséquence de cette lettre du pape, Eli

- |                                    |                                   |
|------------------------------------|-----------------------------------|
| (1) Eginart. an. 792.              | (4) Matth. xvi, 6. Rom. viii, 32. |
| (2) Jon. Aur. de Imag. l. 1, init. | (5) Ead. Ep. 97.                  |
| (3) Cod. Carn. 97.                 |                                   |



pand, archevêque de Tolède, assembla un concile, où il condamna l'erreur de Mégèce touchant la pâque; mais il continua d'enseigner la sienne touchant l'adoption de Jésus-Christ (1). Celui qui lui résista le plus fut Bêat, prêtre et moine dans les montagnes des Asturies, nommées Liévanes. Il fut aidé dans ce travail par Ethérius, son disciple, depuis évêque d'Osma, et ils ramenèrent à l'Eglise plusieurs de ceux qu'Elipand avoit séduits. Celui-ci en fut extrêmement irrité, et écrivit contre eux à un abbé, nommé Fidèle, une lettre où il disoit entre autres choses : Qui ne confesse pas que Jésus-Christ est adoptif selon l'humanité et non selon la divinité, est hérétique (2). Au lieu de me consulter, ils veulent m'enseigner, montrant qu'ils sont serviteurs de l'antechrist. Je vous envoie la lettre de l'évêque Ascarie, qui m'interroge modestement, afin que vous voyiez la différence et l'humilité des serviteurs de Jésus-Christ. On n'a jamais ouï-dire que des Livanien aient instruit ceux de Tolède. Tout le monde sait que ce siège a toujours été illustre par sa foi, et qu'il n'en est rien sorti de schismatique. Mes frères et moi, nous avons réprimé à Séville l'hérésie des migétiens touchant la pâque, et leurs autres erreurs, et ceux-ci prétendent nous reprendre. Si vous agissez mollement et ne les corrigez, je le ferai connoître à nos frères, c'est-à-dire aux autres évêques, et vous en aurez la confusion. Instruisez notre frère Ethérius, qui est encore jeune, et n'a conféré qu'avec des ignorants et des schismatiques. Il compare ensuite Bêat à Bonose le fautinien et à Fauste le manichéen, et ajoute (3) : Je vous prie, excitez votre zèle pour ôter cette erreur d'entre vous, afin que, comme le Seigneur a déraciné par ses serviteurs l'hérésie migétienne dans la province Bétique, ainsi il se sert de vous pour arracher de la province d'Asturie l'hérésie béatienne. Ainsi parloit Elipand. Sa lettre fut écrite au mois d'octobre, ère huit cent vingt-trois, qui est l'an sept cent quatre-vingt-cinq; et Bêat étant venu avec Ethérius trouver l'abbé Fidèle à cause de la reine Abosinde, ils virent cette lettre le vingt-sixième de novembre suivant, et apprirent qu'elle étoit répandue par toute l'Austrie (4).

Abosinde étoit fille du roi Alphonse le catholique, et veuve de Silo, qui succéda à Aurélius l'ère huit cent douze, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-quatorze, et régna neuf ans (5). Il apporta de Mérida le corps de sainte Eulalie, vierge et martyre, et le mit dans le monastère de Saint-Jean de Pravia, qu'il fonda, et où il fut enterré, et son épouse aussi. Cette princesse, avec tous les officiers du pa-

lais, donnèrent pour successeur à Silo Alphonse, fils du roi Froila, son frère, l'ère huit cent vingt-un, l'an sept cent quatre-vingt-trois. Mais Mauregat, son oncle, fils d'Alphonse I<sup>er</sup> et d'une esclave, le chassa et s'empara du royaume, qu'il tint six ans. Après sa mort, ère huit cent vingt-sept, l'an sept cent quatre-vingt-neuf, Vérémon, neveu d'Alphonse I<sup>er</sup>, régna pendant trois ans, au bout desquels, se souvenant qu'il avoit été ordonné diacre, il remit la couronne à Alphonse, que Mauregat avoit chassé, et vécut avec lui plusieurs années en grande amitié. Alphonse II, surnommé le chaste, fut donc rétabli l'ère huit cent trente, l'an sept cent quatre-vingt-douze, et régna cinquante ans. Pendant l'usurpation de Mauregat, la reine Abosinde se retira et prit l'habit de religieuse, suivant l'ordonnance du troisième concile de Sarragosse, et vécut sous la conduite de l'abbé Bêat (1).

Celui-ci, ayant donc vu la lettre d'Elipand à l'abbé Fidèle, y fit une réponse en son nom et de son disciple Ethérius, déjà évêque d'Osma. Elle est divisée en deux livres, et écrite avec peu d'ordre et de méthode; mais elle fait voir une grande étude de l'Ecriture et des pères. On y rapporte le symbole ou confession de foi d'Elipand, où, parlant de la trinité, il dit que les trois personnes sont Dieu, le principe et le Saint-Esprit, et compare leur union à celle du mari et de la femme, et de plusieurs âmes unies par la charité (2). En quoi il semble n'admettre qu'une union morale. Ensuite, parlant de l'incarnation, il exprime nettement son erreur, en disant que Jésus-Christ n'est que fils adoptif de Dieu selon son humanité, et que ce n'est pas par celui qui est né de la vierge, et fils par adoption et par grâce, que Dieu a créé les choses visibles et invisibles, mais par celui qui est fils par nature. Ce qui est nestorien. Bêat écrivit encore un commentaire sur l'apocalypse, que nous n'avons plus, et se retira au monastère de Valcavado, où il mourut en paix le dix-neuvième de février sept cent quatre-vingt-dix-huit (3). Il y est honoré comme saint, sous le nom de saint Biéco.

#### LIII. Concile de Narbonne.

Comme le roi Charles avoit étendu ses conquêtes jusqu'en Espagne, Urgel se trouvoit dans son obéissance; c'est pourquoi, étant averti des erreurs de Félix, il fit assembler un concile à Narbonne le vingt-septième de juin, la vingt-troisième année de son règne, qui est l'an sept cent quatre-vingt-onze (4). L'acte porte que les évêques s'assemblèrent pour plusieurs et diverses affaires ecclésiastiques, principalement pour le dogme pernicieux de Félix d'Urgel, étant exhortés par les lettres du pape

(1) Vita S. Beati, to. 5, Act. Ben. p. 730.  
(2) P. 364.  
(3) Sup. l. IX, n. 27; XX, n. 44.  
(4) Ether. l. I, adv. Elip. init. tom. 13, bibl. PP. Luzd. p. 355.  
(5) Sebast. Salmund. p. 19, et Sandoval.

(1) Sup. l. XI, n. 48. Vita S. Beati. n. 8.  
(2) Lib. I, p. 363.  
(3) V. Boll. tom. 5, p. 146.  
(4) Tom. 7, Conc. p. 904.  
(5) Coint. an. 791, n. 11, 12.

Adrien et par le commissaire du roi, nommé Didier, qui y assista. Urgel étoit alors soumise à la métropole de Narbonne, et l'importance de l'affaire y fit assembler des évêques de sept provinces voisines, d'Arles, d'Aix, d'Embrun, de Vienne, de Bourges, de Bordeaux et d'Eause ou Auch. Ils étoient en tout vingt-six évêques, et deux députés absents. A la tête étoient les deux archevêques Daniel de Narbonne et Elifant d'Arles, dont le nom est le même qu'Elipand. On ne voit point ce qui s'y passa touchant l'affaire de Félix, qui y étoit présent, et y souscrivit le treizième; et les conciles suivants, où on le jugea, font croire qu'il ne fut rien décidé à son égard en celui-ci. L'acte qui nous en reste marque seulement la décision de quelques différends particuliers entre l'évêque de Narbonne et les évêques d'Elne et de Béziers, pour les limites de leurs diocèses et les prétentions de l'archevêque au delà des Pyrénées.

#### LIII. Concile de Frioul.

La même année sept cent quatre-vingt-onze, vingt-troisième de Charles, l'erreur de Félix et d'Elipand fut aussi condamnée dans le concile de Frioul, tenu par Paulin, patriarche d'Aquilée. Le roi Charles avoit fait la guerre cette année avec avantage contre les Avars ou les Huns; car les historiens confondent ces deux peuples (1). Il ne pouvoit plus souffrir les insultes que ces barbares faisoient aux églises et aux chrétiens, qui s'en étoient plaints sans en avoir eu aucune satisfaction. Ainsi, après avoir fait célébrer des prières accompagnées de jeûnes et de processions nu-pieds pendant trois jours pour implorer le secours de Dieu, il fit marcher ses troupes contre eux des deux côtés du Danube, et leur donna une telle épouvante, qu'ils se retirèrent dans les lieux inaccessibles. Les François ravagèrent le pays, firent un grand butin, et emmenèrent une infinité de captifs. D'un autre côté, l'armée d'Italie combattit les Avars, et en fit un grand carnage (2). Le roi Charles donna avis de ces heureux succès à la reine Fastrade, son épouse, qui étoit demeurée à Ratisbonne, pour faire observer les mêmes dévotions qu'il spécifie en détail.

Ces victoires donnèrent occasion à Paulin de tenir un concile avec ses suffragants, qu'il convoqua par ses lettres canoniques (3). Ils s'assemblèrent à Frioul, dans l'église de la Sainte-Vierge; et, après la lecture de l'épître et de l'Evangile et plusieurs prières, les portes étant fermées, et le peuple en foule au dehors, l'archidiacre appela sur une liste les évêques qui entrèrent en silence par une porte secrète. Quand ils furent tous assis, Paulin dit: Vous savez que les désordres des guerres, dont nous étions environnés, ne nous ont pas permis depuis

long-temps de tenir des conciles, quoique les canons les ordonnent deux fois l'année. Il est vrai qu'on supplée en quelque manière par les conciles généraux convoqués par le prince, où j'ai souvent assisté. Il entend les conciles que le roi Charles assembloit presque tous les ans de tous les pays de son obéissance. Il continue: Maintenant, nous trouvant en repos après la défaite des barbares, nous nous sommes pressés de vous assembler, suivant les canons. Il propose ensuite de commencer par la foi, et combat deux erreurs. La première, que le Saint-Esprit ne procède que du père et non du fils: Qui a, dit-il (1), obligé d'ajouter au symbole *filioque*, quoique les pères qui l'ont composé eussent raison de ne le pas mettre, employant simplement l'expression de l'Evangile (2). L'autre erreur est de diviser Jésus-Christ en deux, l'un naturel et l'autre adoptif, qu'il condamne sans en nommer les auteurs.

Ce concile fit aussi quatorze canons (3), dont le premier est contre la simonie, les suivants touchant la vie exemplaire que doit mener le clergé, à qui on défend de loger avec quelque femme que ce soit, même celles que permettent les canons. On défend aux clercs les chansons profanes, les instruments de musique et les grands divertissements. Aucun évêque ne condamnera à la déposition un prêtre, un diacre ou un abbé, sans consulter le patriarche d'Aquilée. Les mariages clandestins sont défendus; mais on fera des contrats, on donnera le temps de s'informer de la parenté, et le curé en aura connoissance. Les contractants ne seront point d'un âge trop inégal pour éviter les occasions d'adultère. L'homme qui se sépare de sa femme pour cause d'adultère ne peut se remarier tant qu'elle est vivante; mais la femme coupable ne peut se remarier, même après la mort de son mari. Les filles ou les veuves, qui ont une fois pris l'habit noir en signe de continence, doivent en garder le vœu, quoiqu'elles n'aient point été consacrées par l'évêque. La clôture des religieuses sera exactement observée. Personne n'entrera chez elles sans la permission de l'évêque, qui n'ira lui-même qu'accompagné de clercs. Ni les abbesses ni les religieuses ne sortiront point, sous prétexte d'aller, à Rome ou ailleurs, en pèlerinage. On observera le dimanche, depuis les vêpres sonnées le samedi au soir, et les mariés garderont la continence (4). Mais on ne fêtera pas le samedi, comme faisoient encore les paysans. Le dernier canon recommande le paiement des dîmes et des prémices.

Paulin, qui présidoit à ce concile, étoit fameux par sa doctrine, et avoit été maître de grammaire (5). Le roi Charles, qui favorisoit les arts libéraux, lui donna une terre en Lom-

(1) Ann. Loisel. Laur. resch. Bertin. Metens. an. 791.  
(2) Epist. ad Fast. to. 1, Capit. p. 255.  
(3) Tom. 7, Conc. p. 901.

(1) P. 994, D.  
(2) Joan. XV, 26, n. 999, c. 1001, B.  
(3) C. 4, 6, 7, 8.  
(4) C. 9, 11, 12, 13, 14, 20. Boll. 11 janu. to. 1, p. 713.  
(5) Coint. an. 776, n. 7.



die, acquise par confiscation. La donation est datée du dix-septième de juin, la huitième année de Charles, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-seize, et il succéda peu de temps après à Sigvalde dans le siège d'Aquilée. Il étoit ami particulier d'Alcuin, comme il paroît par plusieurs lettres, où Alcuin loue sa piété, l'encourage à la prédication, et se recommande à ses prières (1). On croit qu'il contribua beaucoup à la conversion des Avars.

L'année suivante, sept cent quatre-vingt-douze, le roi Charles fit amener Félix d'Urgel à Régium, ou Ratisbonne en Bavière, où il avoit passé l'hiver, et y assembla un concile (2). Félix y fut ouï; et, étant convaincu d'erreur, il fut envoyé à Rome vers le pape Adrien, en présence duquel il confessa et abjura son hérésie dans l'église de Saint-Pierre; puis il retourna chez lui à Urgel.

Félix fut conduit à Rome par Angilbert, un des seigneurs en qui Charles avoit le plus de confiance, et qui avoit eu deux fils de Berthe, fille de Charles (3). Il avoit été primicier du palais du jeune Pépin, roi d'Italie, qu'il y suivit, et y demeura quelque temps. Ensuite il eut le gouvernement de la côte maritime de France, vers l'Océan et l'Angleterre: ce qui lui ayant fait connoître le monastère de Céntule ou de Saint-Riquier, il s'y retira vers l'an sept cent quatre-vingt-dix, et embrassa la vie monastique avec la permission du roi, qui ne laissa pas de l'employer encore depuis aux affaires les plus importantes de l'Eglise, comme à cette ambassade à Rome, pour y conduire Félix d'Urgel en sept cent quatre-vingt-douze.

#### LIV. Alcuin en France.

Angilbert étoit lié d'une étroite amitié avec Alcuin, qui vint s'établir en France cette même année: suivant la promesse qu'il en avoit faite au roi Charles quand il le rencontra à Pavie, douze ans auparavant (4). Alcuin étoit Anglois, né dans la province d'York, de parents nobles et riches; et fut élevé dès l'enfance dans le monastère de cette cathédrale. Egbert et Elbert, tous deux archevêques d'York (5), l'un après l'autre furent ses maîtres. Il apprit sous eux le latin et le grec. Egbert, en mourant l'an sept cent soixante-cinq, le fit bibliothécaire de son église; et Elbert le chargea de l'école d'York, où il eut entre autres, pour disciples, saint Liudger, Fridugise et Embald le jeune. Alcuin prit son nom latin, Flaccus Albinus, et il est fort connu sous le nom d'Albin.

Le roi Charles, l'ayant rencontré à Pavie en sept cent quatre-vingt (6), l'invita à venir en France; et y passa quelque temps auprès de

(1) Ep. 2, 73, 213, 94. (4) Sup. n. 17. Elog. to.  
(2) Ann. Egin. 792. Lau- 5, Act. SS. Ben. p. 162.  
resb. Loisel. 792. (5) Sup. n. 19.  
(3) Elog. tom. 5, Acta S. (6) Egin. Vita Car.  
Ben. p. 92, 93, etc.

ce prince, à qui il enseigna la rhétorique, la dialectique, et principalement l'astronomie, à laquelle le roi employa beaucoup de temps et de travail, comme il paroît par plusieurs lettres d'Alcuin, qui répond à ses questions. Ce fut pendant ce premier séjour en France qu'Alcuin fit connoissance, et contracta amitié avec Angilbert, qu'il nomme Homère, dans leur chiffre de littérature. Il fit aussi amitié avec Riculfe, depuis archevêque de Mayence, qu'il nomma Damétas, et il donna au roi Charles le nom de David. Alcuin retourna en Angleterre vers l'an sept cent quatre-vingt-dix, et distribua aux églises et aux monastères de grands présents, tant de son chef que de la part du roi Charles.

Environ trois ans après il revint en France, étant appelé par le roi Charles, et ayant la permission de son archevêque Elbert, qui lui avoit ordonné d'aller défendre la foi catholique, partout où il apprendroit qu'elle seroit attaquée (1). Il vint donc combattre pour l'Eglise contre Félix et Elipand (2). Le roi avoit envoyé en Angleterre le concile de Constantinople, où l'adoration des images étoit ordonnée. Alcuin écrivit contre ce décret une lettre qu'il apporta au roi, de la part des évêques et des princes d'Angleterre. Ce fut après le concile de Ratisbonne, qu'il fit ce dernier voyage en France, c'est-à-dire à la fin de l'an sept cent quatre-vingt-douze, ou au commencement de sept cent quatre-vingt-treize, et il y passa le reste de sa vie, qui fut douze ans.

Félix étant de retour à Urgel recommença à soutenir son erreur, qu'il n'avoit abjurée à Rome que par dissimulation (3); et Alcuin lui écrivit premièrement une lettre honnête et charitable pour l'inviter à se réunir à l'Eglise. Mais Félix répondit par un long écrit, où il prétendoit soutenir son hérésie (4). Jésus-Christ, disoit-il, étant un nouvel homme, doit avoir un nouveau nom. Comme dans la première génération, par laquelle nous naissons selon la chair, nous ne pouvons tirer d'ailleurs notre origine que d'Adam (5); ainsi, dans la seconde génération, qui est spirituelle, nous ne recevons la grâce de l'adoption que par Jésus-Christ qui a reçu l'une et l'autre: la première de la vierge sa mère, la seconde en son baptême. Jésus-Christ en son humanité est fils de David et fils de Dieu: or, il est impossible qu'un homme ait deux pères selon la nature; l'un est donc naturel et l'autre adoptif (6). L'adoption n'est autre chose que l'élection, la grâce, l'application par choix et par volonté; et l'Ecriture attribue tout cela à Jésus-Christ. Voilà pour l'adoption (7).

Pour montrer que Jésus-Christ comme homme n'est Dieu que nuncupatif, c'est-à-dire

(1) Præf. adv. Elip. (4) Lib. II, init.  
(2) Rog. Hov. an. (5) Ibid. p. 816, 10.  
(3) Lib. I, cont. Felix. (6) Lib. III, init.  
init. (7) Ibid. p. 827, E.

de nom, il disoit: Suivant le témoignage du sauveur, l'Ecriture nomme dieux ceux à qui la parole de Dieu est adressée (1), à cause de la grâce qu'ils ont reçue: donc, comme Jésus-Christ participe à la nature humaine, il participe aussi à cette dénomination de divinité, quoique d'une manière plus excellente, comme à toutes les autres grâces. Saint Pierre dit (2), que Jésus-Christ faisoit des miracles parce que Dieu étoit avec lui; et saint Paul (3), que Dieu étoit en Jésus-Christ se réconciliant le monde. Ils ne disent pas que Jésus-Christ étoit Dieu. Comme Dieu il est essentiellement bon; mais comme homme, quoiqu'il soit bon, il ne l'est pas essentiellement et par lui-même (4). S'il a été vrai Dieu, comme vous prétendez, dès qu'il a été conçu dans le sein de la vierge, comment dit-il dans le prophète (5), que Dieu l'a formé son serviteur dans le sein de sa mère? Et encore: Comment prétendez-vous que cet homme du Seigneur soit vrai Dieu dès le sein de sa mère, puisqu'il est naturellement vrai homme, et en tout soumis à Dieu? Se peut-il faire que celui qui est vrai Dieu soit serviteur par sa condition, comme Jésus-Christ dans la forme d'esclave? Car on prouve qu'il est serviteur de Dieu et fils de sa servante, non-seulement par obéissance, comme la plupart le veulent, mais par nature (6). En quelle forme sera-t-il éternellement soumis au père s'il n'y a aucune différence entre sa divinité et son humanité? Ailleurs il se servoit de titre d'avocat que l'apôtre saint Jean donne à Jésus-Christ (7), et disoit: L'avocat est un médiateur qui intercède auprès du père pour les pécheurs; ce qu'on ne doit pas entendre du vrai Dieu, mais de l'homme qu'il a pris. Pour la preuve de ces propositions, Félix employoit plusieurs passages de l'Ecriture et des pères détournés et tronqués (8); mais il se fondeoit principalement sur la liturgie d'Espagne, où il étoit dit souvent que le fils de Dieu a adopté la nature humaine, et souvent parlé d'adoption.

#### LIV. Alcuin écrit contre Félix.

Cet écrit de Félix ayant été apporté en France, le roi Charles ordonna à Alcuin d'y répondre, et il s'en chargea volontiers; mais il pria le roi d'en envoyer copie au pape, à Paulin, patriarche d'Aquilée, Richebold, archevêque de Trèves, et à Théodulphe, évêque d'Orléans, comme aux plus savants évêques, et demanda lui-même du temps pour consulter les pères (9). Paulin composa contre cette hérésie trois livres, que nous avons dédiés au roi Charles, par l'ordre duquel il écrivit. Alcuin

en composa sept, où il réfute pied à pied tout l'écrit de Félix. Il dit que l'Eglise étoit en paix quand cette erreur l'a troublée, et insiste sur le petit nombre de ceux qui la soutenoient, dans un coin du monde contre l'autorité de l'Eglise universelle (1). Au fond, il soutient que c'est retomber dans le nestorianisme: de distinguer en Jésus-Christ deux fils de Dieu, l'un naturel, l'autre adoptif, et deux dieux, l'un vrai, l'autre nuncupatif. Ce ne peut être la même personne qui dit (2): Je suis le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et à qui il dit: Je t'ai établi le dieu de Pharaon; et ce n'est point un dieu nuncupatif, dont saint Paul dit (3), qu'il est Dieu au-dessus de tout, parlant de Jésus-Christ descendu des juifs selon la chair. Comment l'Eglise appelle-t-elle la Sainte-Vierge mère de Dieu, sinon parce que celui qui est né de sa chair est le propre fils de Dieu? autrement elle ne sera mère de Dieu que par adoption. Et si le fils de la vierge est le fils adoptif de Dieu, le fils Dieu sera aussi le fils adoptif de la vierge (4).

Vous dites qu'un nouvel homme doit avoir un nouveau nom (5). Qui nous a appris ce nouveau nom? Dieu vous a-t-il parlé dans un tourbillon, comme à Job, ou sur les Pyrénées, comme à Moïse sur le mont Sinaï? Vous dites qu'un même homme ne peut avoir deux pères naturels (6), et que Jésus-Christ ne peut être fils de Dieu comme il est fils de David: je dis aussi qu'un père ne peut avoir deux fils en la même personne, un naturel et l'autre adoptif. Dans l'ordre naturel des générations, quoique l'âme du fils ne soit pas sortie du père comme son corps, il ne laisse pas d'être tout entier le propre fils de celui qui a produit son corps. Si le fils de la vierge n'est que le fils adoptif de Dieu, de quelle personne de la trinité est-il fils? Sans doute de la personne du père, qui a pris la nature humaine. Il ne sera donc que le petit-fils adoptif du père éternel (7). Pour montrer que Jésus-Christ est vrai Dieu, Alcuin apporte quantité de passages des pères, de Proclus de Constantinople, de Cassien, de saint Augustin, de saint Cyrille, de saint Jérôme, de saint Fulgence, de saint Hilaire, de Théophile d'Alexandrie, de saint Ambroise, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Pierre Chrysologue, de Bède, de Victor de Capoue, de Cassiodore, de saint Grégoire, pape. Ce que je marque pour faire voir les livres qu'il avoit entre les mains, et que les pères grecs lui étoient connus aussi bien que les latins (8). Félix prétendoit montrer que Jésus-Christ n'est pas proprement Dieu, parce qu'il est dit que Dieu étoit en lui (9). Alcuin répond: Delà il s'ensuivroit que le verbe ne seroit pas Dieu,

(1) Joan. x, 35. (6) P. 849, 866, A, p.  
(2) Act. x, 38. 850, D.  
(3) 2 Cor. v, 19. (7) 2 Jo. II, 1, p. 858, A.  
(4) Lib. v, p. 82, D; p. (8) Lib. VII, p. 895.  
844, C. (9) Alcuin. Ep. 4, 8.  
(5) Isa. XLIX, 5

(1) Post. Alcuin. p. 1765. (5) Lib. II.  
Lib. I, p. 786, 787, E; p. (6) Lib. III, p. 813, J.  
792. (7) P. 828. Lib. IV.  
(2) Ex. III, 6; VII, 1. (8) P. 856, E; 863.  
(3) Rom. IX, 5, p. 794. (9) Lib. V, p. 855.  
(4) P. 795.



ni le père même, puisque Jésus-Christ dit (1) : Je suis dans mon père, et mon père est en moi. Quant à la qualité d'avocat, il dit que Jésus-Christ intercède pour nous, comme il est dit que le Saint-Esprit prie pour nous, avec des gémissements inexplicables (2) : ce sont des expressions figurées. Il répond aux passages des pères allégués par Félix, en montrant, ou qu'il les appliquoit mal, ou qu'il les avoit tronqués et corrompus. Enfin il répond aux autorités tirées de la liturgie d'Espagne, que ceux qui en sont les auteurs paroissent hérétiques dans les oraisons qui sont rapportées. Si ce n'est, dit-il, que vous les ayez altérées, comme les autres passages, car on dit qu'il y a assumption pour adoption ; mais nous nous appuyons sur l'autorité de l'église romaine. Là-dessus il rapporte quelques oraisons, où Jésus-Christ est nommé fils unique de Dieu, et qui sont les mêmes que nous disons encore aux mêmes fêtes.

#### LVI. Autres écrits contre Félix et Élipand.

Élipand écrivit jusqu'en France une lettre générale aux évêques, et une particulière au roi Charles, pour soutenir sa doctrine ; et sa lettre fut lue dans un concile assemblé de diverses provinces (3). Un jour donc, comme les évêques étoient assis dans une salle du palais, environnés des prêtres, des diacres et de tout le clergé, le roi même présent, on apporta cette lettre, il la fit lire ; puis, se levant de son siège, il parla long-temps sur la foi, et ajouta : Que vous en semble ? Depuis l'année passée que cette erreur a commencé à s'étendre, elle a donné une grande horreur jusqu'aux extrémités de notre royaume ; et il faut absolument s'appliquer à la retrancher. Les évêques demandèrent quelques jours pour en dire leurs avis, et le roi leur marqua un jour pour les donner par écrit. De plus, il consulta le pape sur cette question, par des ambassades répétées jusqu'à quatre fois. Il appela aussi des hommes doctes de la Grande-Bretagne, afin d'avoir le consentement de toutes les églises d'Occident.

Le pape Adrien envoya au roi Charles une lettre adressée aux évêques de Galice et d'Espagne, c'est-à-dire tant à ceux de l'obéissance du roi Alphonse qu'à ceux qui vivoient sous la domination des Arabes (4). Il répond à la lettre d'Élipand que le roi lui avoit envoyée, et en réfute les erreurs par plusieurs autorités de l'Écriture. Jésus-Christ dit (5) : Je monte à mon père, et votre père : le sien par nature, le nôtre par adoption. Saint Paul dit (6) : Dieu n'a pas épargné son propre fils ; mais il l'a livré pour nous tous. Or, il n'a pas été livré selon

(1) Joan. XIV, 26, p. 858. (2) Rom. VIII, 26, lib. VI, p. 872, lib. VII, p. 883, C; p. 895. (3) Libell. Paul. tom. 7, Conc. p. 1022. Epist. Car. p. 1048, A; 1840. Coint. an; 793, p. 15. (4) Tom. 7, Conc. p. 1014. (5) Joan. XX, 17. (6) Rom. VIII, 38.

la divinité, mais selon l'humanité. Il insiste sur la confession de saint Pierre (1) : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Ensuite il rapporte plusieurs autorités des pères, tant grecs que latins, qui condamnent ceux qui diroient que Jésus-Christ est fils adoptif comme nous. Il conclut en exhortant les évêques d'Espagne à se réunir à la créance de l'Eglise, autrement il les en déclare séparés et anathématisés, par l'autorité de saint Pierre.

Paulin, patriarche d'Aquilée, donna aussi son avis par un écrit, où il ne parle pas seulement en son nom, mais de Pierre, archevêque de Milan, et de tous les évêques de Ligurie, d'Istrie, de Vénétie et d'Emilie, c'est-à-dire de toutes les provinces d'Italie de l'obéissance de Charles (2). Le reste de l'Italie avoit donné son avis avec le pape. En cet écrit, Paulin réfute fort au long l'erreur d'Élipand, et en particulier, que la personne de Jésus-Christ étoit composée de trois substances, le verbe, l'âme et le corps, qui étoit, comme nous avons vu, la doctrine des Espagnols. Il soutient que l'âme et le corps ne font en l'homme qu'une substance totale et parfaite ; autrement, dit-il, le corps étant composé des quatre éléments, comme tous les philosophes en convenoient alors, il faudroit admettre en Jésus-Christ jusqu'à six substances. Il conclut en anathématisant Élipand et Félix, s'ils ne renoncent à cette erreur, eux et tous leurs sectateurs, sans préjudice du droit du pape. Il souhaite à Charles la victoire contre les barbares, pour les amener à la foi, et demande que les évêques soient dispensés du service de guerre et des affaires séculières.

#### LVII. Concile de Francfort.

Cet écrit de Paulin fut présenté dans un concile général de toutes les provinces de l'obéissance de Charles, tenu au commencement de l'été de l'an sept cent quatre-vingt-quatorze, vingt-sixième de son règne, à Francfort sur le Mein, près de Mayence. Ce n'étoit encore alors qu'une maison royale, et le roi y avoit passé l'hiver et célébré la pâque. A ce concile assistèrent deux évêques, légats du pape, Théophylacte et Etienne. Le roi y fit lire l'écrit envoyé par Élipand et les évêques d'Espagne ; et, après qu'il eut été examiné, les évêques du concile y répondirent amplement, par une lettre synodique, au nom de tous les évêques de Germanie, de Gaule et d'Aquitaine, adressée à tous les évêques et les fidèles d'Espagne. Ils y réfutent principalement les passages des pères, dont les Espagnols abusoient. Quant aux raisons tirées de la liturgie d'Espagne, et attribuées à saint Isidore, saint Ildefonse et saint Julien, évêque de Tolède, les pères de Francfort ne se mettent point en peine de les expliquer ; au contraire,

(1) Matth. XVI. Epist. Car. p. 1240, 1028, 1038, Sup. II. n. 39. (2) Tom. 6, Conc. p. 1222. V. Coint. an. 794.

ils disent que c'est pour cette erreur qu'ils ont été livrés aux infidèles, et leur opposent l'autorité de la liturgie romaine composée par saint Grégoire (1). Il semble toutefois que l'on peut donner un bon sens aux paroles de la liturgie d'Espagne, qui se lisent encore dans le missel mosarabique. Il est dit que Jésus-Christ a souffert par l'homme adoptif, et qu'il est remonté au ciel après l'adoption de la chair, c'est-à-dire après avoir pris la chair, et se l'être appropriée. En sorte qu'ils ont employé les mots latins d'*adoptio* et *adoptivus* pour ceux d'*assumptio* et *assumptus* (2). La lettre synodique finit par une simple exhortation, sans menace d'anathème.

Charles écrivit aussi une lettre en son nom à Élipand et aux autres évêques d'Espagne, où il dit entre autres choses : Nous sommes sensiblement touché de l'oppression que vous souffrez entre les infidèles ; mais nous sommes bien plus affligé de l'erreur qui règne chez vous. C'est ce qui nous a obligé à faire assembler un concile de toutes les églises de notre obéissance, pour décider, d'un commun accord, ce que l'on doit croire de l'adoption de la chair de Jésus-Christ, que vous avez soutenue de nouveau dans vos écrits. Nous avons consulté sur ce sujet le saint-siège de Rome ; nous avons fait venir de Bretagne des hommes doctes, et nous vous envoyons les écrits de chacun. Le premier vous fera voir le sentiment du pape, de l'église romaine et des évêques de ces quartiers-là. Le second contient l'avis des évêques des parties plus proches d'Italie, avec Pierre, archevêque de Milan, et Paulin, patriarche de Frioul et d'Aquilée, car ils ont aussi assisté à notre concile. Le troisième écrit montre la foi des évêques de Germanie, de Gaule, d'Aquitaine et de Bretagne, et contient la réponse à vos objections. Le quatrième est le témoignage de mon consentement aux décisions de ces évêques, suivant la prière que vous m'avez faite, dans la lettre particulière que vous m'avez adressée, de ne me pas laisser surprendre aux opinions d'un petit nombre, mais de m'attacher à la foi qui seroit appuyée par le plus de témoignages (3). C'est ce que je fais certainement, en préférant cette sainte multitude à votre petit nombre. Je me joins de tout mon cœur au saint-siège apostolique ; j'embrasse les anciennes traditions conservées depuis la naissance de l'Eglise, la doctrine des livres inspirés de Dieu, et des pères qui les ont expliqués dans leurs écrits.

Vous nous aviez demandé que votre écrit fût lu en notre présence, et que l'on examinât ce qu'il contenoit de conforme à la vraie foi. Nous l'avons fait : il a été lu dans le concile, depuis le commencement jusqu'à la fin, article par article, et chacun en a dit ce qui lui a plu.

(1) Ann. Lauresh. p. 1031, 1032. (2) Missa de Cæ. Dom. De Ascens. (3) P. 1040, 1050.

J'ai assisté, comme vous l'avez demandé, à l'assemblée des évêques : nous avons examiné et décidé, avec l'aide de Dieu, ce qu'il falloit croire sur cette question. Maintenant je vous conjure de même d'embrasser en esprit de paix notre confession de foi, et ne vous pas estimer plus savants que l'Eglise universelle. Avant que vous nous eussiez scandalisé par ce nom d'adoption, nous vous avions toujours aimés comme nos frères, et la droiture de votre foi nous consolait de votre servitude temporelle : nous avions même résolu de vous en délivrer, selon l'occasion et votre conseil. Maintenant vous vous êtes privés de cette double consolation, de la participation de nos prières et de notre secours. Car si, après cette admonition du pape et du concile vous ne renoncez à votre erreur, sachez que nous vous tiendrons absolument pour hérétiques, et n'oserons plus avoir de communication avec vous. Il met ensuite sa confession de foi, qui est la catholique, et où la prétendue adoption de Jésus-Christ est nommément rejetée (1). Le concile de Francfort fit cinquante-six canons, dont le premier porte, qu'il a été assemblé de l'autorité du pape et par commandement du roi, et condamne l'hérésie d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgel, touchant l'adoption qu'ils attribuoient au fils de Dieu.

#### LVIII. Canon touchant les images.

Le second canon est conçu en ces termes : On a proposé la question du nouveau concile des Grecs, tenu à Constantinople, touchant l'adoration des images, où il étoit écrit, que qui-conque ne rendoit pas aux images des saints le service et l'adoration comme à la trinité divine, seroit jugé anathème. Les pères du concile ont rejeté et méprisé absolument cette adoration et cette servitude, et l'ont condamné unanimement.

On ne peut douter que ce nouveau concile des Grecs ne soit celui qui avoit été tenu à Nicée sept ans auparavant (2). Les pères de Francfort le mettent à Constantinople, soit à cause de la proximité, soit parce qu'il s'y assembla d'abord ; et ils disent qu'il ordonne d'adorer les images comme la sainte trinité, sur la mauvaise interprétation de l'avis de Constantin de Chypre (3), comme dans les livres carolins ; car ce canon est fait dans le même esprit.

Ces livres furent envoyés au pape Adrien peu avant ou peu après le concile de Francfort, par Angilbert, des lors abbé de Centule ; et le pape y répondit par une longue lettre adressée au roi Charles, qu'il traite toujours avec un très-grand respect, nonobstant la dureté de l'écrit auquel il répond. Car, comme le

(1) P. 1051, 1052, 1053, 1057. (2) V. not. Sirma. tom. 7, Conc. p. 1054. (3) Sup. n. 45.



pape avait présidé au concile septième par ses légats, le mépris de ce concile retomboit sur lui, et faisoit du moins voir clairement que les François étoient persuadés que la seule autorité du pape ne suffisoit pas pour faire recevoir un concile sans le consentement des principales églises.

## LIX. Réponse aux livres carolins.

Le pape Adrien parla ainsi dans cette réponse : Nous avons reçu l'abbé Angilbert, ministre de votre chapelle, qui a été nourri dans votre palais, presque dès l'enfance, et admis à tous vos conseils (1). C'est pourquoi nous avons écouté favorablement tout ce qu'il a voulu nous expliquer, comme si vous nous l'eussiez exposé vous-même; entre autres choses il nous a représenté un capitulaire contre le concile tenu à Nicée pour l'érection des saintes images. L'affection que nous vous portons nous a obligé d'y répondre article par article, non pour défendre personne, mais pour soutenir l'ancienne tradition de l'église romaine. Il répond ensuite à divers articles, sans suivre l'ordre des livres carolins; mais en chacun il marque de quelle session du concile de Nicée est tiré l'article qu'il défend. Il commence par soutenir ce que Taraise avait dit, que le Saint-Esprit procède du père par le fils, et emploie pour ce sujet plusieurs autorités des pères. Cette réponse est remarquable en ce qu'elle fait voir que l'église romaine ne reprochoit rien alors aux Grecs sur ce sujet.

Sur l'objection tirée de l'avis de Constantin de Chypre, à qui l'on faisoit dire qu'il adoroit les images comme la sainte trinité, le pape ne fait autre réponse, que de rapporter la définition du concile, où l'honneur dû aux images est nettement distingué du culte dû à la nature divine (2). Il fait mention de deux conciles tenus à Rome contre les iconoclastes : l'un en sept cent trente-deux, par le pape Grégoire III, l'autre en sept cent soixante-neuf, par Etienne III, et ce dernier étoit important à la dispute présente, en ce que douze évêques choisis de France y avoient assisté, et toutefois on y avait ordonné que les images seroient honorées. Sur ce que l'on disoit contre l'autorité des vies des pères, le pape Adrien dit : Que l'on ne lit dans l'église que celles qui portent les noms d'auteurs approuvés; et que l'on lit plutôt les actes des martyrs (3). Il rapporte les exemples de plusieurs papes, qui avoient fait faire des images dans les églises de Rome, que l'on y voyoit encore : saint Sylvestre, saint Marc, saint Jules, saint Damase, saint Célestin, saint Sixte, saint Léon, Vigile, Pélage, Jean I et saint Grégoire.

Enfin, il rapporte le dernier article des li-

(1) Tom. 7, Conc. p. 915. 947. Sup. I. XLII, n. 16; I. XLIII, n. 56; c. 17, p. 95; c. (2) C. 9, p. 946. (3) C. 2, p. 919; c. 12, p. 19, p. 955.

vres carolins (1), où il est dit, non que l'on défend d'adorer les images, mais que l'on n'y contraint personne. Sur quoi le pape Adrien dit : Cet article est bien différent des précédents; c'est pourquoi nous reconnaissons qu'il est de vous, en ce que vous faites profession de suivre entièrement le sentiment de saint Grégoire. Il parle au roi Charles. Ensuite il rapporte le passage de la lettre de saint Grégoire à Sérénus, où il dit que les images sont utiles pour l'instruction, mais qu'il ne faut adorer que Dieu (2). Il y joint d'autres passages de saint Grégoire, savoir, de deux lettres à Secondin, où il dit qu'il lui envoie des images pour exciter sa dévotion, et adorer Jésus-Christ en la présence de son image.

Le pape ajoute, parlant du concile de Nicée (3) : Nous l'avons reçu, parce que sa décision est conforme au sentiment de saint Grégoire; craignant, si nous ne le recevions pas, que les Grecs ne retournassent à leur erreur, et nous ne fussions responsables de la perte de tant d'âmes. Toutefois, nous n'avons encore donné aucune réponse à l'empereur au sujet du concile. C'est que le pape étoit bien informé de l'état chancelant de la cour de Constantinople et du pouvoir des iconoclastes. Il ajoute : En les exhortant à rétablir les images, nous les avons avertis de restituer à l'église romaine sa juridiction sur certains évêchés et archevêchés, et les patrimoines qui nous furent ôtés, quand on abolit les images; mais nous n'avons eu aucune réponse. Ce qui montre qu'ils sont convertis sur un article, mais non sur les deux autres. C'est pourquoi, si vous le trouvez bon, en rendant grâce à l'empereur du rétablissement des images, nous le presserons encore pour la restitution de la juridiction et des patrimoines; et, s'il la refuse, nous le déclarerons hérétique. Telle est la réponse du pape Adrien aux livres carolins, où l'on ne peut assez admirer la douceur avec laquelle il répond à un écrit si plein d'emportement et de mauvais raisonnements. Soit que cette douceur vint de sa modération ou de sa crainte d'offenser Charles, dont la protection lui étoit si nécessaire.

## LX. Suite des canons de Francfort.

Le troisième canon du concile de Francfort porte que Tassillon, neveu de Charles, et auparavant duc de Bavière, se présenta au milieu du concile, demandant pardon des fautes qu'il avoit commises, tant contre l'état des François que contre les rois Pépin et Charles. Remettant de sa part tout ressentiment du passé, et tout le droit que lui ou ses enfants pouvoient prétendre à la duché de Bavière. Le roi lui pardonna tout, et le reçut en ses bonnes grâces. Il y avoit déjà six ans que Tas-

(1) P. 960. XXXVI, n. 9; VII. Ep. 5, 53. (2) VII, Ep. [9]. Sup. I. (3) P. 968, C.

sillon, convaincu du crime de lèse-majesté, avoit été condamné à mort; mais le roi lui ayant fait grâce, il étoit entré dans un monastère, où il acheva saintement sa vie (1). On ne sait s'il avoit commis quelque nouvelle faute, qui l'obligeât à demander un nouveau pardon.

Ursion, archevêque de Vienne, et Elifant, archevêque d'Arles, étoient en différent pour les bornes de leurs provinces (2). On lut les constitutions des papes, qui avoient réglé que la province de Vienne auroit quatre suffragants, et celle d'Arles neuf, l'une et l'autre sans compter le métropolitain. Les quatre suffragants de Vienne, suivant la décrétale de saint Léon, étoient Valence, Tarantaise, Genève et Grenoble (3). Mais Tarantaise, qui originellement étoit métropole, ne vouloit plus reconnaître Vienne, ayant sous elles trois sièges, Octodure, Aouste et Maurienne. Les évêques d'Embrun et d'Aix prétendoient aussi se soustraire à l'archevêque d'Arles, et avoir des provinces particulières, comme ils en ont à présent; sur les prétentions de ces trois évêques, le concile de Francfort ordonna que l'on s'en tiendrait à la décision du pape.

Pierre, évêque de Verdun, étoit accusé d'avoir eu part à la conjuration de Pépin le bossu, contre le roi son père, découverte deux ans auparavant (4). Le roi et le concile ordonnèrent qu'il se purgeroit par serment avec deux ou trois évêques, comme à son sacre, ou avec l'archevêque de Trèves, son métropolitain. Pierre, n'ayant trouvé personne qui voulût jurer avec lui, envoya un des siens éprouver le jugement de Dieu, sans que le roi ou le concile y eussent part; et lui de son côté, sans jurer sur les reliques ni sur les Evangiles, protesta devant Dieu qu'il étoit innocent, et en demanda pour marque la protection de Dieu sur son homme. L'homme étant revenu sain et sauf, le roi pardonna à l'évêque, et lui conserva sa dignité, le tenant pour pleinement justifié. On ne sait quelle fut cette épreuve, qui est ici nommée jugement de Dieu; si c'étoit le duel, le fer chaud, ou quelque autre de celles que les lois barbares autorisoient; mais il est remarquable que ni le roi ni le concile n'y voulurent prendre part.

Magenard, archevêque de Rouen, avoit reconnu entre ses suffragants Gerbod, qui n'avoit point de témoins de son ordination, et avouoit même qu'il n'avoit pas été ordonné canoniquement diacre ni prêtre. Le concile ordonna qu'il seroit déposé de l'épiscopat par Magenard, avec ses provinciaux (5).

Le roi représenta au concile que le pape

(1) Egin. an. 788. V. not. Sirm. et Coint. an. 794, acta SS. Ben. tom. 4, p. 444. n. 48. (2) Can. 8. (3) Egin. an. 792, c. 9. (4) Sup. I. XXVII, n. 45. (5) C. 10. Leo. Ep. 50, al. 109. V.

Adrien lui avoit accordé permission d'avoir continuellement à sa cour Angilram, évêque de Metz, pour les affaires ecclésiastiques, c'est-à-dire pour servir en qualité d'archichapelain du roi, et d'apocrisiaire du pape. Le roi ajouta qu'il avoit obtenu la même permission pour Hildebalde, archevêque de Cologne, par la même raison, et pria le concile d'y consentir. Ce qui lui fut accordé. En ce canon, Angilram est nommé archevêque; et ce titre se trouve aussi donné à saint Chrodegang et à Drogon, évêques de Metz comme lui. C'étoit un privilège du pape, qui leur accorda à tous trois le pallium, avec le nom d'archevêque. Le roi pria aussi le concile de recevoir Alcuin en sa compagnie et dans la société de ses prières, à cause de son savoir dans les matières ecclésiastiques : ce qui lui fut accordé. Depuis qu'Alcuin étoit en France, le roi lui avoit donné deux abbayes, Ferrières et Saint-Loup de Troyes (1).

Outre la décision de ces affaires particulières, le concile de Francfort fit plusieurs règlements généraux. L'évêque doit juger les différends entre les clercs : si un laïque plaide contre un clerc, l'évêque et le comte jugeront ensemble; si l'évêque n'est pas obéi, on viendra au métropolitain, qui jugera avec ses suffragants, et si le métropolitain ne peut terminer le différent, il renverra les parties au roi. Le prêtre accusé de crime sera jugé par l'évêque, et s'il ne peut décider l'affaire elle sera portée au concile national. Les évêques ne seront point transférés d'une ville à l'autre : l'évêque ne s'absentera point de son église plus de trois semaines. Il instruira si bien son clergé, que l'on y puisse trouver quelqu'un digne de lui succéder. Après la mort de l'évêque, ses parents ne succéderont qu'aux biens qu'il avoit avant son ordination : les acquêts faits depuis appartiendront à son église (2).

Quant aux clercs (3), on défend les ordinations sans titre. Ils ne passeront point d'une église à l'autre, et ne seront point reçus sans lettre de leur évêque. Les vagabonds seront arrêtés et mis en prison, pour les rendre à leur supérieur. Les clercs de la chapelle du roi ne communiqueront point avec les prêtres désobéissants à leurs évêques. On recommande aux moines l'observation de la règle de saint Benoît, et l'éloignement des affaires temporelles. Il ne se fera point de reclus sans la permission de l'évêque et de l'abbé. Les abbés ne prendront point d'argent pour la réception des moines, et ne pourront faire perdre la vue à un moine, ou l'usage de quelque membre, pour quelque faute que ce soit. Le roi ne fera point élire d'abbé sans le consentement de l'évêque. On peut prier Dieu en toute langue, et non pas seulement en trois langues, comme quelques-

(1) C. 55. Sirm. hic, c. 56. Elog. c. 30. (2) C. 18, 27, 38, 13, 14, 10, 11, 12, 17, 53, 25. (3) C. 6, 36, 7, 41, 29.



uns prétendaient. C'étoit apparemment l'hébreu, le grec, et le latin, à cause du titre de la croix. Chacun payera la dime de son prétre, outre les redevances dues à l'Eglise pour les bénéfices; c'est-à-dire les terres dont elle accordoit la jouissance à des particuliers. Ce sont les règlements les plus remarquables du concile de Francfort.

#### LXI. Capitulaire d'Italie.

On rapporte à peu près au même temps un capitulaire fait pour l'Italie, qui parle entre autres choses des biens ecclésiastiques donnés en jouissance à des laïques, suivant l'abus de ce temps-là. Il n'y a que le roi qui puisse donner ainsi des monastères ou des hôpitaux; et ceux qui possèdent des hôpitaux sont obligés de nourrir les pauvres, comme l'on faisoit auparavant: autrement ils les doivent quitter, et

le roi y mettra des administrateurs, avec le conseil de l'évêque. Quant aux églises baptismales ou paroisses, on ne les donnera point à des laïques; mais elles seront gouvernées par des prêtres. Les évêques auront des avocats ou avoués, c'est-à-dire des laïques chargés de la défense de leurs églises (1). C'est ce que les anciens canons nomment les défenseurs: qui, d'ordinaire, étoient des scholastiques ou juriconsultes pour agir et poursuivre les affaires ecclésiastiques devant les juges séculiers, où les clercs ne devoient pas paroître. Depuis la domination des barbares, ce furent des gens d'épée pour défendre l'Eglise au besoin, même par les armes. Le commissaire du prince prendra soin avec l'évêque de l'exécution des legs pieux (2). Le reste de ce capitulaire regarde les affaires temporelles.

(1) Tom. 1, Capit. p. Gloss. advoc. 257, c. 1, 2, 3, 6. V. Cang. (2) C. 9.

## LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

### I. Constantin épouse Théodote.

Comme l'empereur Constantin avoit épousé malgré lui l'impératrice Marie, il la prit en aversion; et chercha à rompre son mariage quand il se vit le maître; et Irène, sa mère, qui l'avoit obligé à le contracter, lui conseilla elle-même de le dissoudre, voulant le rendre odieux à tout le monde, et ramener ainsi à elle la souveraine autorité (1). Ce qui pousoit principalement le jeune empereur, étoit l'amour qu'il avoit conçu pour Théodote, une des filles de la chambre de Marie, qu'il vouloit épouser. Pour cet effet, il publia que Marie avoit voulu l'empoisonner; mais il ne put le persuader à personne.

Il fit tous ses efforts pour gagner le patriarche Taraise, et lui faire approuver ce divorce (2). Il lui envoya premièrement un magistrat, qui lui expliqua toutes les circonstances de la prétendue entreprise d'empoisonner l'empereur, et l'instruisit exactement de cette accusation, l'assurant qu'elle étoit très-bien fondée. Le patriarche lui répondit en soupirant: Je ne sais comment l'empereur pourra souffrir l'infamie dont il se couvrira devant toutes les nations; et comment il pourra réprimer les adultères et les autres débauches, après avoir donné un tel exemple. Quand le crime de l'impératrice Marie seroit aussi certain que vous prétendez, le Seigneur défend de quitter sa femme, sinon pour cause d'adultère. Dites donc à l'empereur que je souffrirai plutôt la mort, et les plus cruels supplices, que de consentir à son dessein.

L'empereur, voulant lui parler lui-même, l'envoya querir, et Taraise vint au palais, accompagné du moine Jean, qui avoit assisté au septième concile de la part des patriarches d'Orient (3). Je n'ai rien voulu vous cacher, dit l'empereur, parce que je vous regarde comme mon père. On ne peut nier que je ne puisse quitter une personne qui a attenté à ma vie: elle mérite la mort, ou tout au moins une pénitence perpétuelle; et pour vous convaincre de son crime, voyez-en les preuves de vos yeux. Là-dessus, il fit apporter des vaisseaux

de verre avec une liqueur trouble, disant que c'étoit le poison dont sa femme avoit voulu se servir pour lui faire perdre la vie ou la raison. Le patriarche ne donna pas dans cet artifice: il fit connaître à l'empereur qu'il savoit sa passion pour Théodote, et lui déclara nettement qu'il ne pouvoit dissoudre son mariage, et qu'il seroit obligé de lui défendre l'entrée du sanctuaire, c'est-à-dire de l'excommunier. Le moine Jean, qui étoit un vénérable vieillard, parla long-temps aussi et fortement à l'empereur, et s'attira l'indignation des préteurs et des patrices, dont il y en eut qui le menacèrent de lui passer l'épée au travers du corps. Enfin l'empereur, brûlant de colère, les fit chasser l'un et l'autre, n'ayant rien à leur répondre.

Il persista dans son dessein, obligea l'impératrice Marie à se rendre religieuse, et la fit raser au mois de janvier de la troisième Indiction, l'an sept cent quatre-vingt-quinze (1). Au mois d'août suivant, il déclara impératrice Théodote, et la fiança; mais, n'ayant pu persuader au patriarche de célébrer les nœuds, il chercha un prêtre pour cette fonction, et la fit faire dans le palais de Mamas, par Joseph, abbé et économe de l'église de Constantinople, le quatrième du mois de septembre suivant, l'indiction quatrième étant commencée (2). Cette action de l'empereur causa un grand scandale, non-seulement à Constantinople, mais dans les autres villes et les provinces les plus éloignées, comme du Bosphore et de Gothie; les gouverneurs et les autres personnes puissantes suivoient l'exemple de l'empereur: les uns chassoient leurs femmes, les autres en gardoient plusieurs à la fois, et la débauche étoit publique.

Saint Platon et saint Théodore, son disciple, furent les seuls qui s'opposèrent ouvertement au scandale; en se séparant de la communion de l'empereur. Car le patriarche Taraise n'exécuta pas sa menace, et ne crut pas devoir excommunier l'empereur, de peur de lui donner occasion de prendre le parti des iconoclastes, qui étoient encore en grand nombre, ce que le jeune prince menaçoit déjà de faire. Taraise crut donc à propos de dissimuler et ne pas le pousser à bout; et toutefois l'empereur ne

(1) Sup. l. XLIV, n. 47. Ap. Boll. 25 feb. tom. 5, 48. Theoph. an. 5, p. 306. p. 584.  
(2) Vita S. Tarais. c. 7. (3) Sup. liv. XLIV, n. 26.

(1) Theph. an. 5.

(2) Vita S. Theod. Stud per Mich. n. 18, 19, etc.



laissa pas de le maltraiter, en lui donnant des espions pour l'observer, sous le nom de syncelles, qui ne laissent approcher de lui personne sans leur permission. L'empereur fit encore maltraiter et exiler les domestiques et les proches du patriarche.

## II. Commencements de saint Platon.

Platon, qui se signala en cette occasion, étoit né l'an sept cent trente-cinq, à Constantinople, de Sergius et d'Euphémie, personnes nobles et riches (1). Il perdit l'un et l'autre, et la plupart de ses parents, dans une peste qui désola Constantinople, l'an sept cent quarante-six; mais il fut élevé par un de ses oncles, qui étoit trésorier de l'empereur, et comme Platon écrivoit très-bien en notes, il le soulageoit, et ensuite exerçoit sa charge, dont il ne lui manquoit que le titre. Il étoit aimé de tous les grands et connu de l'empereur même. Dans cet emploi, menant une vie réglée, et s'éloignant des divertissements ordinaires de la jeunesse, il amassa de grands biens, outre ceux que ses parents lui avoient laissés, et on lui proposa plusieurs mariages avantageux. Mais l'amour de Dieu l'élevait au-dessus de la vie séculière, il faisoit son plaisir de la lecture: il fréquentoit les églises et les monastères, et se confessoit à un abbé, à qui il découvroit son intérieur, et qui admiroit sa vertu.

Enfin, résolu de tout quitter, il donna la liberté à ses esclaves, et vendit tous ses biens, dont il distribua la plus grande partie aux pauvres, et en laissa quelque peu à ses deux sœurs. Il quitta le voisinage de Constantinople et passa au mont Olympe, en Bithynie, dans le monastère des Symboles, sous la conduite de l'abbé Théoctiste. Platon avoit alors vingt-quatre ans, dont il en avoit passé douze chez son oncle, ainsi c'étoit l'an sept cent cinquante-huit. Étant entré dans le monastère, il s'exerça à toutes les vertus, mais principalement à l'obéissance, avec une confiance entière à son supérieur; il s'appliquoit au travail des mains, particulièrement à l'écriture, où il excelloit: toutefois il ne dédaignoit pas de pétrir le pain, d'arroser la terre et de porter du fumier.

Pour exercer sa vertu, Théoctiste le reprenoit quelquefois, sans qu'il eût fait aucune faute, ajoutant aux reproches de paroles les soufflets et les coups de poing, et Platon le prioit lui-même de le traiter ainsi. Enfin, Théoctiste le goûta tellement et le trouva d'un si grand secours, qu'il ne pouvoit s'en passer, et lui confioit toute la conduite et tous les biens du monastère, sans que Platon en tournât une obole à son profit. Théoctiste étant mort, Platon passa dans sa cellule pour y vivre en anachorète, s'y étant suffisamment préparé par la vie commune; mais il lui succéda aussi dans sa

(1) Vita ap. Bol. tom. 5, p. 364.

charge, et fut élu abbé des Symboles. C'étoit l'an sept cent soixante-dix, douze ans après son entrée dans le monastère, et il en avoit trente-six. Sa nourriture étoit du pain, des fèves, des herbes sans huile, excepté les jours qu'il mangeoit avec la communauté, savoir, les dimanches et les fêtes: il ne buvoit que de l'eau, encore rarement, et passoit quelquefois jusqu'à dix jours sans boire. Il faisoit dans la prière de fréquentes genuflexions, il travailloit assidûment, et c'étoit une de ses principales vertus; en sorte qu'il laissa à ses monastères un très-grand nombre de livres écrits de sa main, particulièrement des extraits des pères.

Il demeura inconnu à Constantin Copronyme, lorsqu'il persécutoit les moines; et après la mort de cet empereur, des affaires nécessaires l'ayant obligé de venir à Constantinople, il y étoit tellement oublié, que ses propres neveux ne savoyent pas s'il étoit encore au monde; mais sa vertu le fit bientôt connoître, et par ses exhortations il fit de grands fruits. Il réunissait des familles divisées, abolit les jurements, procura de grandes aumônes, et fit grand nombre de conversions. On le pria instamment de prendre le gouvernement d'un monastère à Constantinople, mais il le refusa, aussi bien que l'évêché de Nicomédie, que le patriarche Taraise lui offrit, et retourna à sa chère solitude. Cependant l'impératrice Irène ayant rendu la liberté d'embrasser la vie monastique, toute la famille de saint Platon renonça au monde, et ils fondèrent un monastère près de Constantinople, qui fut nommé Saccudion, et dont il prit le gouvernement l'an sept cent quatre-vingt-deux, douze ans après qu'il eut été élu abbé des Symboles. Il ôta à son monastère les esclaves, à cause de leurs femmes, qui en étoient inséparables, joint qu'il trouvoit indécent que des moines eussent d'autres hommes à qui ils se fissent craindre. Il eut peine à changer la coutume sur ce point, et toutefois d'autres monastères l'imitèrent. Tandis que saint Platon gouvernoit cette dernière communauté, on tint le second concile de Nicée, où il assista; et on y voit encore sa souscription au huitième rang après les évêques, en qualité d'hégumène et d'archimandrite de Saccudion. Quelque temps après il fut attaqué d'une maladie qui parut mortelle: ce qui lui fut une occasion de se décharger du gouvernement du monastère, et d'en faire élire abbé Théodore, son neveu, fils de sa sœur. Saint Platon avoit été douze ans abbé de Saccudion, ainsi c'étoit l'an sept cent quatre-vingt-quatorze, la soixantième de son âge (1).

## III. Saint Théodore Studite.

Théodore en avoit alors trente-cinq, étant né la dix-neuvième année de Copronyme, qui

(1) Act. 4, p. 439, D.

est l'an sept cent cinquante-neuf (1), et c'étoit la treizième année de sa profession monastique. Saint Platon étant malade, assembla toute la communauté, et, supposant que sa maladie étoit mortelle, il les conjura de lui déclarer qui ils vouloyent avoir pour supérieur après lui, assurant qu'il approuveroit leur choix, car il savoit bien leur inclination. Ils répondirent tout d'une voix que c'étoit Théodore, et saint Platon, sans rien ajouter, le chargea aussitôt du gouvernement. Théodore ne s'attendoit à rien moins; mais il ne put résister au consentement unanime.

Tel étoit donc saint Platon retiré et dégagé de tout, quand il crut devoir témoigner ouvertement qu'il désapprouvoit le mariage de l'empereur Constantin avec Théodote, jusqu'à se séparer de la communion du patriarche Taraise. L'empereur, irrité, le fit menacer d'exil, de fouet, de mutilation de membres: on lui envoya des moines pour le solliciter, on lui écrivit des lettres, mais le tout inutilement. L'abbé Théodore, son neveu, se déclara comme lui, et ne se crut pas obligé au même ménagement que le patriarche Taraise (2); mais, après y avoir bien pensé, il excommunia publiquement l'empereur, et le dénonça à tous les moines. L'empereur dissimula son ressentiment; et, voulant gagner Théodore, il y employa sa nouvelle épouse Théodote, qui étoit parente du saint abbé, et qui s'efforça de le gagner par de grandes sommes d'argent et de grands présents, et encore plus par la considération de la parenté.

L'empereur, voyant qu'elle n'avoit rien gagné, alla lui-même au monastère de Saccudion, sous prétexte d'une affaire pressée; mais ni l'abbé Théodore, ni aucun des moines, ne se présenta pour le recevoir, et pas un ne lui parla ni ne l'approcha. Outré de colère, il retourna au palais, et envoya Bardane, domestique des écoles c'est-à-dire, capitaine des compagnies, et Jean, comte de l'obsequium, pour maltraiter à coups de fouet l'abbé Théodore et ceux de ses moines qu'il savoit être les plus fermes dans les mêmes sentiments. On les déchira de coups, et on fit couler de leurs corps des ruisseaux de sang; puis on les envoya sur-le-champ en exil à Thessalonique, suivant l'ordre de l'empereur. Ils étoient douze en tout, l'abbé et onze moines: ils souffroient ce traitement d'un esprit tranquille; et comme il y avoit un ordre de l'empereur portant défense à personne de les recevoir, les abbés même n'osoient leur faire l'hospitalité.

Les mêmes capitaines amenèrent Platon à Constantinople, et l'empereur le fit venir devant lui; mais il lui résista en face, et lui soutint que son mariage étoit illicite (3). L'empereur le fit enfermer dans une cellule, où on

(1) Vita per Michaël, n. 1, 2, etc.

(2) Vita Theod. per Mich. n. 20.

(3) Theod. an. 6, p. 305.

lui donnoit à manger par un trou, avec ordre de ne le laisser voir à personne; et il étoit gardé dans le monastère de Saint-Michel, joint au palais, dont étoit abbé le prêtre Joseph, qui avoit marié l'empereur avec Théodote. L'empereur envoya des évêques à Platon pour lui persuader de consentir seulement de parole, afin de se délivrer de cette prison. Il étoit attaqué par les railleries des moines et des laïques, de ses parents et des étrangers; mais il demeura toujours ferme, et soutint la persécution un an entier. Elle ne fut pas sans effet; les moines et les évêques de la Chersonèse, du Bosphore, des côtes et des îles voisines, touchés de l'exemple de Platon et de Théodore, déclarèrent l'empereur excommunié, et ne se laissèrent fléchir ni par les menaces ni par les présents (1). Il les fit donc bannir; mais ils n'en devinrent que plus hardis à parler contre ce mariage scandaleux, et ramenèrent plusieurs de ceux qui s'étoient laissés entraîner à imiter l'empereur. Irène, sa mère, voyant combien cette conduite lui nuisoit auprès des gens de bien, prenoit le parti de ceux qu'il persécutoit, pour le rendre encore plus odieux.

Saint Théodore n'arriva à Thessalonique que le samedi, jour de l'Annonciation, vingt-cinquième de mars, par conséquent l'an sept cent quatre-vingt-dix-sept (2). Delà il écrivit à saint Platon ce qui s'étoit passé depuis leur séparation, et tout le détail de son voyage. Il écrivit aussi au pape tout ce qui étoit arrivé, et en reçut une réponse pleine de louanges de sa prudence et de sa fermeté.

## IV. Mort du pape Adrien.

Ce pape étoit Léon III, car Adrien étoit mort dès la fin de l'an sept cent quatre-vingt-quinze. En deux ordinations au mois de mars il fit vingt-quatre prêtres et sept diacres, et d'ailleurs cent quatre-vingt-cinq évêques. Il fit aux églises de Rome un très-grand nombre d'offrandes en vases et en ornements de diverses sortes, dont le poids montoit à treize cent quatre-vingt-quatre livres d'or, et dix-sept cent soixante-treize livres d'argent, où il faut toujours entendre la livre romaine de douze onces. Il fit quantité de réparations aux églises, et en bâtit plusieurs nouvelles, il rebâtit plusieurs diaconies, et ordonna des distributions considérables d'aumônes, donnant plusieurs terres pour cet effet. Le monastère de Saint-Etienne, qui portoit le nom de Barbe, praticienne, près de l'église de Saint-Pierre, étoit tellement négligé, qu'on n'y faisoit plus le service divin. Adrien le rétablit, y mit des moines et un abbé, et ordonna qu'ils célébrassent l'office dans l'église de Saint-Pierre, comme les autres communautés qui

(1) Vita S. Theod. p. 23.

(2) Theod. Ep. 3. Vita Theod.



venaient y chanter. Il rebâtit le monastère de Saint-André, fondé par le pape Honorius, y mit un abbé avec des moines, et ordonna qu'ils chantassent toutes les heures dans la basilique du Sauveur, qui est l'église de Latran, avec les moines de Saint-Pancrace, à deux chœurs, dont chaque monastère faisoit le sien. Il unit deux monastères voisins, l'un, de Saint-Laurent, dans les ruines de l'ancien palais, l'autre de Saint-Etienne, et ordonna aux moines de faire l'office dans l'église de Saint-Marc. Il rétablit le monastère de Saint-Adrien et Saint-Laurent tombé en ruine, et habité par des séculiers, y donna de grands biens, et ordonna que les moines viendroient chanter jour et nuit dans l'église de Sainte-Marie-Majeure (1). L'église de Saint-Anastase ayant été brûlée avec la maison de l'abbé et les autres bâtiments, en sorte que l'on n'avoit sauvé que la chaise du saint : le pape Adrien alla lui-même éteindre le feu, et rebâtit ce monastère en meilleur état que devant ; il répara plusieurs aqueducs et les murailles de Rome.

Ce pape tint le saint-siège vingt-trois ans dix mois et dix-sept jours, et fut enterré à Saint-Pierre le vingt-sixième de décembre sept cent quatre-vingt-quinze, indiction quatrième. Il vécut du temps du roi Charles, au rapport d'Anastase, qui depuis ne marque plus le temps des papes par les empereurs de Constantinople, comme il faisoit auparavant. Charles, ayant appris sa mort, le pleura, comme s'il eût perdu un frère ou un fils ; et quoiqu'il ne doutât point que son âme ne fût dans le repos éternel, il ne laissa pas de faire prier pour lui, et il donna pour cet effet de grandes aumônes. Il envoya de son trésor à toutes les villes métropolitaines, et des dalmatiques et des chapes à toutes les églises épiscopales d'Angleterre, comme il témoigne dans une lettre à Offa, roi des Merciens ; enfin Charles, pour monument éternel de son amitié envers Adrien, composa son épitaphe en vers latins élégiaques. Le roi Offa étoit le douzième roi des Merciens, descendu de Penda, premier chrétien (2). Il commença à régner l'an sept cent cinquante-six, mais ayant tué Ethelbert, dernier roi d'Estangale, et usurpé son royaume en sept cent quatre-vingt-quatorze, il fit le pèlerinage de Rome sur la fin du pontificat d'Adrien, et obtint un privilège en faveur du monastère qu'il vouloit fonder en l'honneur de saint Alban, dont il avoit trouvé les reliques.

#### V. Léon III, pape.

Le même jour de la sépulture du pape Adrien on élut son successeur Léon III (3). Il étoit né à Rome, et dès son bas âge il avoit été

(1) August. p. 1741, C; p. 1741, B.; p. 1745, E.; p. 1746, D.; p. 1750, D.  
(2) Egin. Vita Car. Epist. ad Off. lo. 7. Conc. p. 1130. Matth. Vest.  
(3) Anast.

élevé dans le palais patriarcal de Latran, où il apprit le psautier, l'Ecriture sainte, et toute la discipline ecclésiastique. Il fut ordonné sous-diacre, et ensuite prêtre du titre de sainte Susanne : ses mœurs étoient pures, ses discours éloquentes, son courage ferme. Quand il trouvoit quelque moine distingué ou quelqu'autre serviteur de Dieu, il étoit continuellement avec lui à s'entretenir des choses divines, et à prier. Il faisoit l'aumône avec gaieté, et y excitoit les autres, visitoit les malades, et les exhortoit par l'Ecriture sainte. Menant une telle vie, il étoit aimé de tout monde, particulièrement du vestiaire ou maître de la garde-robe du pape, sous la conduite duquel il étoit. Aussi fut-il élu pape tout d'une voix le jour de Saint-Etienne, vingt-sixième de décembre, sept cent quatre-vingt-quinze, par tous les évêques, les grands, le clergé et le peuple de Rome, et il fut ordonné évêque le lendemain, jour de Saint-Jean l'évangéliste, qui, cette année, étoit un dimanche. Il tint le saint-siège vingt-cinq ans cinq mois et dix-sept jours. Quoiqu'il fût très-doux, il ne laissa pas d'être ferme pour la défense des droits de l'Eglise : il rendoit justice à tout le monde, et faisoit de grandes libéralités. Il augmenta les distributions du clergé, et fit aux églises de Rome tant et de si grandes et de si riches offrandes, que le dénombrement en seroit trop ennuyeux.

Sitôt qu'il fut pape, il envoya au roi Charles des légats chargés des clefs de la confession de saint Pierre et de l'étendard de la ville de Rome, avec d'autres présents ; et le pria d'envoyer quelqu'un des seigneurs de sa cour, qui reçut le serment de fidélité des Romains pour les assurer dans son obéissance. Le roi envoya Angilbert, abbé de Saint-Riquier, avec une grande partie du trésor que Henri, duc de Frioul, avoit apporté de Pannonie la même année, après avoir pillé la Ringe, ou capitale des Huns. Angilbert étoit aussi chargé d'une lettre en réponse de celle du pape, qui commence ainsi : Ayant lu votre lettre et le décret de votre élection, nous avons eu une grande joie de ce qu'elle a été faite unanimement : comme aussi de ce que l'on nous rend l'obéissance et la fidélité qui nous est due. Et ensuite : Nous vous envoyons Angilbert, un de nos plus familiers serviteurs, que nous avons résolu d'envoyer à votre prédécesseur ; mais, comme tous les présents étoient prêts, la nouvelle de la mort de notre bienheureux père a retardé son départ. Nous l'avons chargé de conférer avec vous de tout ce qui regarde la gloire de l'Eglise, et l'affermissement de votre dignité et de notre patrie. Enfin il l'exhorte à faire observer partout les canons (1).

Il y avoit une instruction pour Angilbert, portant qu'il avertira le pape sur ses devoirs, tant pour la pureté de ses mœurs, que pour

(1) Egin. Annal. an. 796, 7, Conc. p. 1128. Alcuin. tom. 2. Duch. p. 249. Tom. Ep. 84.

l'observation des canons et le gouvernement de l'Eglise. Représentez-lui souvent, dit le roi, que cette dignité est de peu d'années, et que la récompense de celui qui s'en acquitte bien est éternelle (1). Parlez-lui fortement pour l'extinction de la simonie, et lui représentez tout ce dont vous savez que nous nous sommes plaints ensemble. Comme ces deux lettres se trouvent entre les œuvres d'Alcuin, il y a apparence qu'il les avoit composées au nom du roi, et il y en joignit une en son nom au pape Léon.

On croit que ce fut de ces présents du roi Charles, et de ces dépouilles des Huns, que le pape, au commencement de son pontificat, fit faire tant de vases et d'ornements précieux pour les églises de Rome. On y exprime entre autres des couloirs d'argent doré, servant à purifier le vin qui devoit être consacré. On remarque une grande salle dans le palais de Latran, qu'il fit incruster de marbre, et orner de colonnes et de peintures en mosaïque. Il en reste une encore aujourd'hui où saint Pierre est représenté assis, ayant trois clefs sur ses genoux, et à ses deux côtés le pape Léon à droite, le roi Charles à gauche, tous deux à genoux. D'une main saint Pierre donne au pape le pallium, et de l'autre au roi un étendard chargé de six roses. Au-dessous est une inscription qui porte : Saint Pierre, donnez la vie au pape Léon, et la victoire au roi Charles (2).

#### VI. Eglise d'Angleterre.

Quénulfe, roi des Merciens, successeur d'Offa, ayant appris la mort du pape Adrien, écrivit à Léon, le priant de le regarder comme son fils adoptif, et lui promettant une parfaite obéissance, puis il ajoute (3) : Vous savez que le roi Offa le premier entrepris de diviser en deux le diocèse de Cantorbéry, à cause de l'inimitié qui étoit entre lui et l'archevêque Jambert, et le peuple de cette ville ; et qu'à sa prière le pape Adrien fit ce qui ne s'étoit jamais fait, en donnant le pallium à l'évêque des Merciens ; c'étoit l'évêque de Lichfeld qui fut alors fait archevêque. Nous ne blâmons toutefois ni l'un ni l'autre, croyant qu'ils règnent avec Jésus-Christ ; mais nous vous supplions de nous écrire ce que nous devons observer, afin qu'il n'y ait point chez nous de schisme. Il le prie aussi d'examiner les plaintes d'Athelrade ou Adelard, alors archevêque de Cantorbéry, et accompagner ses lettres d'un présent de six-vingts marcs (4).

L'archevêque Athelrade avoit été auparavant abbé de Malmesbury, et depuis évêque de Winchester (5). Il fut lui-même porteur de

(1) Ap. Alcuin p. 82. 1109.  
(2) Ep. 72. Anast. p. 1148.  
(3) Ep. 72. Anast. p. 1148.  
(4) Tom. 7, Conc. p. 1148.  
(5) V. Cang. Gloss. Man. cusa.

cette lettre ; et le pape fut si content de sa science et de sa vertu, qu'il lui donna une réponse très-favorable ; par laquelle il lui accorde le pouvoir d'excommunier même les rois et les princes soumis à sa juridiction qui violeront les commandements de Dieu, apparemment pour donner plus de poids aux censures par le respect du saint-siège. Au reste, le pape rend à l'archevêque toute l'autorité qu'avoient eue ses prédécesseurs, suivant l'ordre établi par saint Grégoire, tant pour l'ordination et la confirmation des évêques que sur les monastères. En exécution de ce décret, l'archevêque Athelrade tint un concile à Bécaneld, où assista le roi Quénulfe, et y défendit aux laïques d'usurper les biens des églises. C'étoit l'an sept cent quatre-vingt-dix-huit, second du règne de Quénulfe, dix-sept évêques et quelques abbés souscrivirent à ce décret. Vers le même temps, le même roi fit aussi tenir un concile en Northumbrie, dont le royaume étoit éteint, le dernier roi Ethelbert ayant été tué en sept cent quatre-vingt-quatorze. Ce concile fut tenu à Finchald. Echanbald, archevêque d'York, y présida, et on y ordonna le rétablissement de l'ancienne discipline, principalement l'observation de la Pâque. Quelque temps avant ce concile, c'est-à-dire l'an sept cent quatre-vingt-treize, cinquième du règne d'Ethelred, qui est le même qu'Ethelbert, les Danois ou Normands firent une descente en Angleterre, pillant de tous côtés, et tuant les prêtres, les moines et les religieuses : le septième de juin ils vinrent à l'église de Lindisfarne, dont ils renversèrent les autels et pillèrent tout le trésor (1). Ils tuèrent quelques-uns des moines, en emmenèrent d'autres, en chassèrent plusieurs, après les avoir dépouillés et traités indignement, en jetèrent quelques-uns dans la mer. Mais après qu'ils se furent retirés, les moines qui avoient pu leur échapper se réunirent près les reliques de saint Cuthbert, leur patron (2) ; et le siège épiscopal ne laissa pas de subsister encore long-temps en cette église.

#### VII. Mort de Constantin. Irène, seule.

En Orient, le jeune empereur Constantin fut emprisonné par les artifices de sa mère Irène, qui avoit gagné les principaux officiers ; et on lui creva les yeux avec tant de violence qu'il en mourut (3). C'étoit le samedi, dix-neuvième d'août sept cent quatre-vingt-dix-sept, indiction cinquième. Il avoit régné en tout près de dix-sept ans, et Irène en régna seule encore cinq. Aussitôt elle rappela les exilés, entre autres saint Théodore : saint Platon fut aussi délivré de sa prison (4). Le patriarche Taraise lui fit des excuses de n'avoir pas tenu la même conduite que lui, et l'invita à la réunion qui se

(1) Simeon Dunelm. l. II, c. 5.  
(2) Sup. liv. ix, n. 43.  
(3) Theoph. an. 7, p. 396.  
(4) Vit. S. Plat. c. 5, n. 30.



fit entre eux; moyennant la punition du prêtre Joseph, qui avoit marié Théodote, et qui fut chassé et déposé.

Saint Théodore quitta incontinent après Constantinople, et retourna à son monastère de Saccudion, où il rassembla son troupeau dispersé, et l'augmenta d'un grand nombre de personnes, que sa réputation attiroit de tous côtés; mais quelque temps après il fut obligé de l'abandonner, pour éviter les insultes des musulmans, qui faisoient des courses jusqu'aux portes de Constantinople; il se réfugia dedans avec toute sa communauté, et y fut reçu avec joie par le patriarche et l'impératrice, qui l'obligèrent, par leurs instantes prières, à se loger dans le monastère de Stude (1). Il étoit ainsi nommé de Studius, patrice et consul, qui, étant venu de Rome s'établir à Constantinople, on ne sait pas bien en quel temps, fonda une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, accompagnée d'un monastère. Constantin Copronyme en avoit chassé les moines; depuis ils s'y étoient rétablis, mais en petit nombre, et ils n'étoient pas plus d'une douzaine. Théodore y transféra sa communauté, et de son temps elle monta jusqu'à mille. Ce fut le plus fameux monastère de Constantinople, et Théodore est principalement connu sous le nom de Studite.

Saint Platon craignit alors d'être obligé à reprendre le gouvernement de la communauté (2); c'est pourquoi il embrassa la vie de reclus, et fit profession d'obéissance à l'abbé Théodore, son neveu, en présence de témoins assemblés exprès; et il observa ce vœu fort sérieusement. Il étoit enfermé dans une cellule fort étroite et fort incommode, où il avoit le pied attaché à une chaîne de fer, qu'il cachoit avec grand soin; en sorte que presque personne ne le savoit. Là il s'occupoit à la méditation, au travail des mains, et à donner des avis salutaires aux frères qui le consultoient.

#### VIII. Alphonse le chaste.

En Espagne régnoit Alphonse, surnommé le chaste, parce qu'il garda la continence avec la reine Berthe, ou Bertinalde son épouse, qui étoit Françoise (3). Il remporta de grandes victoires sur les musulmans, une entre autres la troisième année de son règne sept cent quatre-vingt-quinze de J.-C.; et, ayant conquis Lisbonne, il envoya au roi Charles des ambassadeurs l'an sept cent quatre-vingt-dix-huit, qui lui apportèrent des présents du butin qu'il avoit fait sur eux, savoir, sept esclaves maures, sept mulets et sept cuirasses. Ce roi se tenoit tellement honoré de l'alliance de Charles, que dans ses lettres il se disoit être tout à lui. Il fut le premier qui fixa sa résidence à

Oviédo, et y bâtit une église magnifique selon son pouvoir, pour y mettre l'arche ou chässe de reliques, que les Espagnols regardoient comme la sauve-garde de leurs états (1). Ces reliques étoient du sang de Jésus-Christ sorti par miracle d'un crucifix percé par les juifs, du bois de la vraie croix, une partie de la couronne d'épines et du saint-suaire, le pallium donné à saint Ildephonse par la Sainte-Vierge, et plusieurs autres reliques semblables. L'église où fut mise cette chässe étoit dédiée au sauveur, et accompagnée de plusieurs oratoires, de la Sainte-Vierge, de saint Michel, de saint Jean-Baptiste. On y gardoit les reliques de sainte Eulalie. Le roi Alphonse, pendant son règne, qui fut de cinquante ans, bâtit encore d'autres églises, une en l'honneur de saint Tyrse, près de son palais, une de sainte Léocadie, une de saint Julien.

#### IX. Félix d'Urgel condamné à Rome.

Comme Félix d'Urgel étoit retombé dans son hérésie, nonobstant l'abjuration qu'il en avoit faite à Rome devant le pape Adrien, et que son écrit contre Alcuin avoit scandalisé toute l'Eglise, le roi Charles fit assembler à Rome un concile, pour condamner cet écrit (2). Il s'y trouva cinquante-sept évêques avec le pape qui y présidoit; et ils s'assemblèrent dans l'église de Saint-Pierre, l'an sept cent quatre-vingt-dix-neuf, trente-deuxième du règne de Charles. Il reste trois fragments de trois actions de ce concile, dans la seconde desquelles le pape Léon dit en parlant de Félix (3), au concile de Ratisbonne, tenu par ordre du roi Charles, il a confessé qu'il avoit mal dit que Jésus-Christ étoit fils adoptif de Dieu selon la chair, et il a anathématisé par écrit cette proposition. Depuis, ayant été envoyé par le roi à notre prédécesseur Adrien, il fit, étant prisonnier, cette confession de foi catholique, qu'il mit sur les divins mystères, dans notre palais patriarcal, et ensuite sur le corps de saint Pierre, affirmant par serment qu'il croyoit ainsi. Mais ensuite, s'en étant fui chez les païens, il a faussé son serment. C'est-à-dire qu'il étoit retourné en Espagne chez les musulmans. Le pape continue: Il n'a pas même craint le concile qui a été tenu en présence du roi Charles; c'est le concile de Francfort, et où il a été condamné. Dans la troisième action le pape prononce excommunication contre Félix, s'il ne renonce à son hérésie.

#### X. Violences contre le pape Léon.

Peu de temps après ce concile, le jour de Saint-George, vingt-troisième d'avril sept cent quatre-vingt-dix-neuf, dans l'église de ce saint,

(1) Vita Theod. c. 27, n. 29. Cang. C. P. p. 103, 31. (2) Vita lat. c. 6. (3) Sebast. Salmatic. p. 51, 52. An. Egin. Id. Vita.

(1) Sup. I. XLII. (2) Sup. liv. XLIV, n. 53. (3) C. 7, p. 1150. Elip. Conf. Fid. tom. 7, Conc. p. 1858.

on dénonça la grande litanie, c'est-à-dire la procession solennelle, qui se devoit faire deux jours après le jour de Saint-Marc, vingt-cinquième d'avril, et se terminer à l'église de Saint-Laurent-de-Lucine, où se devoit célébrer la messe. Le pape Léon étant sorti à cheval du palais patriarcal pour cette cérémonie, rencontra Pascal, primicier, qui n'avoit pas sa chasuble, quoiqu'il la dût porter en pareille occasion (1). Il dit qu'il se portoit mal: le pape reçut l'excuse, et Pascal continua de le suivre (2), aussi bien que Campule, sacellaire, tous deux l'entretenant amiablement. Ils étoient parents du pape Adrien, et avoient formé une conjuration contre Léon (3). Quand ils vinrent devant le monastère de Saint-Etienne et de Saint-Sylvestre, que le pape Paul avoit fondé, on vit tout d'un coup paraître des gens armés, qui sortirent de leur embuscade et se jetèrent sur le pape. Le peuple qui l'accompagnait pour la procession fut épouvanté et s'enfuit. Les assassins prirent le pape et le mirent par terre, Pascal étant à sa tête, Campule à ses pieds. Ils le dépouillèrent en déchirant ses habits, firent leurs efforts pour lui arracher les yeux et lui couper la langue, et le laissèrent au milieu de la rue, croyant l'avoir rendu aveugle et muet.

Mais Pascal et Campule revinrent à la charge, et traînèrent le pape dans l'église du monastère, devant l'autel, où ils s'efforcèrent encore de lui arracher les yeux et la langue, lui donnèrent des coups de bâton, le déchirèrent et le laissèrent étendu dans son sang; puis ils l'enfermèrent sous bonne garde dans le même monastère. Toutefois, craignant qu'il n'en fût tiré par des gens de bien, ils firent venir de nuit secrètement l'abbé de saint Erasme, et l'envoyèrent au monastère de Saint-Sylvestre avec une troupe de gens de leur parti, qui la même nuit en tirèrent le pape, le menèrent au monastère de Saint-Erasme, et l'y enfermèrent dans une étroite prison. Mais, nonobstant tout le mal qu'on lui avoit fait, il se trouva qu'il n'avoit perdu l'usage ni des yeux ni de la langue, ce qui fut regardé comme un miracle.

#### XI. Léon va trouver le roi Charles.

Cependant Albin, camérier du pape, et d'autres personnes fidèles, l'enlevèrent du monastère; et, le faisant descendre par la muraille de la ville, ils l'emmenèrent à Saint-Pierre, où étoit Virunde, abbé de Stavélo, envoyé du roi Charles. Les ennemis de Léon, désespérés qu'il leur fût échappé, pillèrent sa maison et celle d'Albin. Mais Vinigise, duc de Spolète, sachant que le pape étoit à Saint-Pierre, y vint aussitôt avec son armée, et le mena à Spolète.

(1) Anast. tom. 7, Conc. an. 799, n. 21, etc. p. 1098. ann. Egin. 799. (2) Theoph. an. 7. Loisel Ann. 799. V. Coint. (3) Const. p. 359.

Là, plusieurs amis des Romains vinrent à lui de diverses villes, et le pape prit la résolution d'aller trouver le roi Charles: il fut accompagné d'évêques, d'une partie du clergé de Rome, et des principaux des villes; et le roi, ayant appris sa venue, envoya au devant de lui Hildebald, archevêque de Cologne, et archichapelain, avec le comte Anschaire; ensuite il envoya Pépin, son second fils, roi d'Italie, avec d'autres comtes; pour accompagner le pape jusqu'au lieu où le roi Charles vint lui-même au devant. C'étoit en Saxe, et le roi séjournoit alors à Paderborn. Il reçut le pape avec des hymnes et des cantiques spirituels, et ils répandirent beaucoup de larmes en s'embrassant. Le pape commença *Gloria in excelsis*; tout le clergé répondit, puis le pape dit une oraison sur le peuple. Le roi le retint quelque temps auprès de lui avec grand honneur. Ses ennemis, l'ayant appris à Rome, brûlèrent de dépit les terres de l'église romaine, et envoyèrent au roi des députés chargés d'accusations contre le pape.

#### XII. Église de Paderborn.

Pendant le séjour que le pape Léon fit à Paderborn, il consacra, dans l'église que l'on y avoit nouvellement bâtie, un autel où il mit des reliques de saint Etienne qu'il avoit apportées de Rome (1). Cette église avoit été d'abord dépendante de celle de Vitzbourg, mais depuis quelques années elle en avoit été séparée à cause de la distance des lieux; et on lui avoit donné pour évêque Harmar ou Hatumar. Il étoit né Saxon; et ayant été dans son enfance donné en otage au roi Charles pendant la guerre, le roi le retint, il fut tonsuré, instruit dans les lettres, et mis dans le clergé de Vitzbourg, où il se distingua tellement par son mérite, qu'il en fut tiré par l'ordre du roi, pour être le premier évêque de Paderborn: ce siège demeura sujet à la métropole de Mayence comme celui de Vitzbourg. Les Saxons s'étant entièrement révoltés l'an sept cent quatre-vingt-douze (2), Charles marcha contre eux, et ils se soumirent sans combat l'an sept cent quatre-vingt-quatorze; mais ils se soulevèrent encore en sept cent quatre-vingt-quinze, et plus ouvertement en sept cent quatre-vingt-dix-huit, et c'est ce qui obligea le roi à y faire ce dernier voyage. Ces révoltes des Saxons étoient toujours accompagnées d'apostasie contre la religion chrétienne.

#### XIII. Rétractation de Félix d'Urgel.

Dans ce même temps que Charles étoit à Paderborn, en sept cent quatre-vingt-dix-neuf, il envoya à Urgel Leidrade archevêque, de

(1) Transl. S. Liborii ap. Sur. 23 jul. p. 344. (2) Ann. Egin. Fuld. Metens. etc.



Lyon, Néfride, archevêque de Narbonne, Benoît, abbé d'Aniane, et plusieurs autres, tant évêques qu'abbés (1), pour persuader Félix de quitter son erreur, et se soumettre au jugement de l'Eglise. Ces prélats, étant arrivés à Urgel, représentèrent à Félix ce qui s'étoit passé au concile tenu à Rome la même année, et comme on y avoit condamné sa lettre à Alcuin. Ils l'invitèrent à venir devant le roi, et lui donnèrent parole qu'il y auroit toute liberté de produire les passages des pères, qu'il prétendoit favorables à son opinion. On peut mettre au nombre des conciles cette assemblée d'Urgel. Elle y fut tenue apparemment pour réparer sur les lieux le scandale que Félix y avoit causé, et l'archevêque de Narbonne, qui y assistoit, étoit le métropolitain de la province.

Félix se laissa persuader et vint à Aix-la-Chapelle, où le roi Charles passa l'hiver de cette année sept cent quatre-vingt-dix-neuf, qui commençoit la trente-deuxième de son règne. On y tint l'assemblée des seigneurs et des évêques en présence du roi. Félix y produisit en toute liberté ses autorités : les prélats le combattirent et le vainquirent par raison, sans aucune violence. Il se rendit et renonça à son erreur ; mais à cause de ses fréquentes rechutes il fut déposé de l'épiscopat et relégué à Lyon, où il passa le reste de ses jours. Il donna son abjuration par écrit en forme de lettre adressée à son clergé et à son peuple d'Urgel, où il se qualifie jadis évêque, et raconte ce qui s'étoit passé dans ce concile d'Aix-la-Chapelle (2) ; et comme il y avoit été convaincu par les autorités des pères, entre autres de saint Cyrille, de saint Grégoire, de saint Léon, qu'il ne connoissoit pas auparavant, et par l'autorité du concile tenu depuis peu à Rome, par l'ordre du roi Charles, contre sa lettre à Alcuin. Il déclare ensuite qu'il est revenu de tout son cœur à l'Eglise universelle, et qu'il se repent de son erreur, promettant de ne plus croire ni enseigner que Jésus-Christ, selon la chair, soit fils de Dieu adoptif ou noncupatif ; mais qu'en l'une et l'autre nature, il est le vrai fils unique de Dieu. Il exhorte son église à croire cette doctrine avec l'Eglise universelle, à prier pour lui, et faire cesser le scandale qu'il avoit causé. Il ajoute à la fin un grand passage de Nestorius, et plusieurs autorités des pères pour le réfuter.

On rapporte au même temps une lettre d'Elipand à Félix, par laquelle toutefois il le suppose encore dans son erreur (3). Elle est pleine d'injures contre Bêat et contre Alcuin, et n'est remarquable que par deux choses : par la barbarie du style, dont le latin est si corrompu, que l'on y voit le commencement

de l'espagnol vulgaire, et par l'âge d'Elipand, qui dit que le vingt-cinquième de juillet il est entré dans sa quatre-vingt-deuxième année ; ainsi il devoit être né peu de temps après l'entrée des Arabes en Espagne.

#### XIV. Informations contre Pascal et Campule.

Cependant le pape Léon retournoit à Rome, accompagné d'archevêques, d'évêques et de comtes, et par toutes les villes où il passoit on le recevoit comme si c'eût été saint Pierre lui-même (1). Il arriva à Rome la veille de Saint-André, vingt-neuvième de novembre, la même année sept cent quatre-vingt-dix-neuf, et tout vint au devant, le clergé, le sénat, la milice, le peuple, les femmes mêmes, et jusqu'aux diaconesses et aux religieuses. Il y avoit aussi diverses troupes d'étrangers, François, Frisons, Saxons et Lombards. Ils vinrent tous au devant jusqu'à Ponte-Mole, portant des bannières, et chantant des cantiques spirituels, et le conduisirent à Saint-Pierre, où il célébra la messe, et ils communierent tous. Le lendemain il entra à Rome, et logea au palais de Latran.

Quelques jours après, les évêques et les seigneurs qui l'avoient accompagné, s'assemblèrent dans la salle de ce palais, qu'il avoit fait bâtir, pour informer des accusations intentées contre lui par Pascal, Campule et leurs complices. Ces commissaires, envoyés par le roi Charles, étoient dix, savoir, sept évêques et trois comtes ; les évêques étoient Hildebalde, archevêque de Cologne, Arnon de Saltzbourg, Bernard, évêque de Wormes, Hatton de Passau, Jessé d'Amiens, Cunibert et Flaccus, dont on ne sait pas les sièges. Après qu'ils eurent examiné l'affaire pendant une semaine et plus, ils ne trouvèrent aucune preuve contre le pape Léon ; c'est pourquoi ils firent arrêter les accusateurs et les envoyèrent en France.

#### XV. Arnon, archevêque de Saltzbourg.

Arnon avoit succédé dans le siège de Juvave, ou Saltzbourg à Bertric, qui ne le tint qu'un an après la mort de saint Virgile (2). Le roi Pépin, fils de Charles, ayant subjugué les Huns en sept cent quatre-vingt-seize, et étendu l'empire françois jusqu'au Drave, chargea l'évêque Arnon d'instruire dans la religion chrétienne ces nouveaux sujets, mêlés des Huns et de Slaves, jusqu'à ce que le roi Charles, son père, vint sur les lieux. En sept cent quatre-vingt-dix-huit, Valderic, archevêque de Passau, étant mort, le roi Charles fit rendre au siège de Saltzbourg la dignité de métropolitain de Bavière, qu'il avoit auparavant, et chargea le nouvel archevêque Arnon d'aller

(1) Felic. Confess. Fld. (2) To. 7, Conc. p. 1858, Alcuin. adv. Elip. lib. 1, et ap. Alcuin, p. 998. (3) Ap. Alcuin, p. 995.

(1) Anast. Coimt. 781, n. 125, et 790, (2) Sup. l. XLIV, n. 3.V. u. 122.

chez les Slaves, et y affermir la religion (1). En effet, il consacra des églises, ordonna des prêtres, instruisit le peuple ; et à son retour rapporta au roi qu'il y avoit un grand fruit à faire si on y établisoit un évêque. Le roi lui ayant demandé s'il avoit un sujet propre, il lui nomma Théodoric, et par son ordre le sacra évêque, puis, avec le comte Gérold, il le conduisit en Sclavonie, le mit entre les mains des seigneurs, et lui recommanda le pays des Carinthiens, et leurs confins au couchant du Drave, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans le Danube. L'archevêque Arnon donna tout pouvoir à l'évêque Théodoric sur ce pays : de prêcher, de bâtir et dédier des églises, d'ordonner des prêtres, et d'établir toute la discipline ecclésiastique, à la charge seulement de reconnoître la supériorité du siège de Juvave. Arnon, de son côté, continuoît à travailler avec un grand zèle à la conversion de ces nations. Sa prudence le rendoit aimable aux seigneurs et aux peuples, qui lui étoient tellement soumis, qu'il se faisoit obéir en leur envoyant, non-seulement une lettre, mais du papier blanc. Il faisoit manger à sa table tous les esclaves chrétiens, et leur donnoit à boire dans des coupes dorées ; tandis que leurs maîtres païens étoient assis dehors comme des chiens, et on leur mettoit devant eux du pain, de la chair et du vin, pour se servir eux-mêmes. Quand ils demandoient pourquoi on les traitoit ainsi, on leur répondoit : N'ayant pas été lavés au bain salutaire, vous n'êtes pas dignes de communiquer avec ceux qui ont pris une nouvelle naissance. Cette conduite les excitoit à se faire instruire, et ils s'empressoient à recevoir le baptême.

Le roi Charles, ayant passé l'hiver à Aix-la-Chapelle, en partit à la mi-mars de l'an huit cents, pour visiter les côtes de l'Océan, dès lors attaquées par les pirates normands (2). Il célébra la fête de Pâques, qui étoit le dix-neuvième d'avril, au monastère de Centule ou de Saint-Riquier, dont Angilbert étoit abbé, puis il passa à Rouen, et de là à Tours, prier au tombeau de saint Martin, et voir Alcuin, à qui il en avoit donné l'abbaye ; mais il fut obligé d'y séjourner à cause de la maladie de la reine Luitgarde, son épouse, qui y mourut le quatrième de juin. De là, le roi revint par Orléans à Paris, à Aix-la-Chapelle, et au commencement d'août à Mayence, où il tint l'assemblée des seigneurs, nommée depuis parlement, et y résolut son voyage d'Italie.

#### XVI. Traité d'Alcuin contre Elipand.

Cependant il renvoya en Espagne les deux archevêques, Leidrade de Lyon et Néfride de Narbonne, avec Benoît, abbé d'Aniane,

(1) Coimt. 798, n. 48. (2) An. Egin. Vita S. Rup. ap. Canis. t. 6.

très-célèbre en ces quartiers, pour achever d'éteindre l'hérésie de Félix d'Urgel. Alors Alcuin composa un traité pour répondre à la lettre d'Elipand, divisé en quatre livres, dont les deux premiers sont la réfutation de sa lettre, les deux autres établissent la vérité catholique. Alcuin les envoya aux évêques pour les lire pendant le chemin, et les examiner avant qu'il les donnât au public (1). Il marque ainsi dans le premier livre la suite de cette affaire, adressant la parole à Elipand : Avant que je vinsse en France par ordre du roi Charles, votre erreur fut examinée à Ratisbonne, le roi présidant à l'assemblée, et Félix présent, et elle fut condamnée par l'autorité des évêques. Le pape Adrien l'avoit aussi condamnée ; mais Félix, retourné en vos quartiers, voulut à votre suscitation la réveiller. Quand je vins en ce pays, je lui écrivis une exhortation charitable de se réunir à l'Eglise catholique : à quoi il s'efforça de répondre par un gros livre, où il découvroit toute votre erreur. Je l'ai réfuté par sept livres, qui ont été lus et approuvés en présence du roi et des évêques. Enfin la trente-deuxième année du règne de Charles, Félix a été appelé, et est venu volontairement à Aix, où, ayant été ouï en présence du roi, des seigneurs et des évêques, et convaincu par la vérité, il a rendu gloire à Dieu ; et, ayant confessé la vraie foi, est rentré dans l'unité catholique, avec ses disciples qui étoient présents. Je vous conseille, mon vénérable père, de suivre l'exemple de son humilité avec vos disciples.

#### XVII. Vertus d'Alcuin.

Le roi Charles avoit invité Alcuin à faire avec lui le voyage d'Italie ; mais il s'en excusa, sans être touché du reproche que le roi lui faisoit, de préférer les toits enluminés de Tours aux palais dorés de Rome. Nous jouissons ici, dit-il, de la paix que vous nous avez procurée ; et Rome, fondée par la discorde des frères, entretient encore ce mal, et vous oblige pour l'apaiser à quitter votre aimable séjour de Germanie (2). Il prioit souvent le roi de le laisser jouir de la solitude, qu'il avoit toujours aimée ; et enfin, s'excusant sur son grand âge et ses infirmités, il ne sortit plus de Tours.

Pour le retenir en France, le roi lui donna deux abbayes, peu de temps après qu'il y fut venu pour la seconde fois, Ferrières au diocèse de Sens, et Saint-Loup de Troyes : il lui donna ensuite Saint-Josse-sur-mer, et enfin la fameuse abbaye de Saint-Martin de Tours, l'an sept cent quatre-vingt-seize, après la mort d'Ithier. Alcuin remit l'observance dans

(1) Alcuin in Elip. lib. 1, Alc. Ep. 13, p. 939. (2) Epist. 13, 17, 19, 23, etc. Sup. l. XIV, n. 54. Vita c. 6. Mab. Elog. c. 7, 8, etc.



cette maison, dont les religieux vivoient partie en moines, partie en chanoines; il acheva la fondation du monastère de Cormery, commencée par son prédécesseur, et y envoya vingt moines. Cette abbaye dépend encore de Saint-Martin de Tours, et a dans sa dépendance le prieuré de Ponts-sur-Seine, au diocèse de Troyes, qui vient d'un hôpital fondé par Alcuin.

Il avoit la disposition du revenu des abbayes; et, comme leurs terres étoient peuplées de serfs, Elipand de Tolède lui reprochoit d'en avoir jusqu'à vingt mille. Ces richesses lui étoient à charge; il s'en plaignoit à ses amis, et il obtint enfin la permission de se démettre de l'abbaye de Saint-Martin en faveur de Fridugise, et de celle de Ferrières en faveur de Sigulfe, tous deux ses disciples (1). Il étoit tout occupé de l'étude et de la prière: il lisoit, il composoit, il enseignoit. Il célébroit tous les jours la messe, et des messes différentes chaque jour de la semaine; c'est-à-dire qu'il y assistoit ou y servoit comme diacre; car il n'eut jamais de rang plus élevé dans l'Eglise. On lui attribue le don de prophétie et des miracles; et nous voyons dans ses lettres beaucoup de zèle pour la religion, de tendresse pour ses amis, et une grande modestie pour soumettre ses écrits à la censure d'autrui.

#### XVIII. École de France.

Alcuin est regardé comme le restaurateur des lettres en France, du moins comme le principal instrument du roi Charles pour ce grand ouvrage. Il témoigne, en écrivant à ce prince (2), qu'il ne tenoit pas à eux deux que l'on ne formât en France une Athènes chrétienne, et l'on voit par ses écrits qu'il travailla à renouveler presque toutes les études. Il enseigna premièrement dans le palais; le roi tint à honneur d'être son disciple, et lui donnoit toujours, en lui écrivant, le titre de maître et de précepteur. Il apprit de lui la rhétorique, la dialectique, et principalement l'astronomie (3), à laquelle il employa beaucoup de temps et de travail. On voit plusieurs lettres où Alcuin répond à ses questions sur le cours de la lune. Charles étoit éloquent, et s'exprimoit facilement, et avoit appris les langues étrangères. Il parloit aussi bien le latin que le tudesque, qui étoit sa langue maternelle; pour le grec, il l'entendoit mieux qu'il ne le prononçoit.

Outre le roi Charles, Alcuin instruisit encore dans le palais les princesses Gisèle et Rictrude, ses filles, Angilbert, depuis abbé de Centule, Riculfe, depuis archevêque de Mayence, et quelques autres (4). Après Al-

(1) Præsi. ad Elip. Ep. 37. Vita n. 26.  
(2) Ep. 10.  
(3) Eginh. Vita. Car.  
(4) V. Epist. 93. Ep. 9. Epist. 199. V. Mabil. Præf. 1, in sac. 4, § 3. Launoy de Schol.

cuin, cette école du palais fut gouvernée par un Ecossois, ou plutôt Irlandois, nommé Clément; et Claude, Espagnol, disciple de Félix d'Urgel, et depuis évêque de Turin, y expliqua l'Ecriture sainte. Cette école continua sous les rois suivants, et comme elle avoit une bibliothèque, il est à croire qu'elle étoit fixe à Aix-la-Chapelle, séjour ordinaire des rois.

L'école de Tours ne fut pas moins célèbre, et Alcuin y enseignoit l'Ecriture sainte, la grammaire, l'astronomie et les autres sciences (1). Il y forma plusieurs disciples, dont les plus fameux furent Raban, archevêque de Mayence, Siméon, évêque de Wormes, Sigulfe, abbé de Ferrières, Amalarius, surnommé Fortunat. Outre ces écoles, il y en avoit aussi en plusieurs monastères. Nous verrons bientôt celle de Lyon, qui devint une des plus célèbres.

Théodulfe, alors évêque d'Orléans, est regardé comme un des restaurateurs des lettres; et dans son capitulaire il fait mention de deux sortes d'écoles, de petites pour les enfants, que chaque curé devoit tenir dans sa paroisse; de grandes pour l'instruction des clercs en divers lieux, dans l'église cathédrale de Sainte-Croix, et dans plusieurs monastères, principalement Saint-Aignan d'Orléans, Saint-Benoît-sur-Loire, et Saint-Lifard de Meun. Les autres monastères, les plus fameux pour les écoles, furent Corbie, Fontenelle, Prom, Fulde, Saint-Gal, Saint-Denis et Saint-Germain de Paris, Saint-Germain d'Auxerre, Ferrières, Aniane, et en Italie le mont Cassin. Nous avons vu que le roi Charles, dès l'année sept cent quatre-vingt-neuf, avoit ordonné l'établissement des écoles dans tous les évêchés et les monastères (2). Il renouvela souvent cette ordonnance; et dans le capitulaire de Thionville, en huit cent cinq, il recommande, outre les autres études, celle de la médecine.

#### XIX. Écrits d'Alcuin.

Les écrits d'Alcuin montrent l'état des études de son temps. Premièrement, on y trouve un petit traité des sept arts libéraux, qui semble être tiré de Cassiodore; et ils comptoient ainsi ces arts: grammaire, rhétorique, dialectique, mathématiques, divisées en quatre parties, arithmétique, musique, géométrie, astronomie (3). Alcuin fit un traité plus ample de grammaire; et une de ses lettres au roi Charles fait voir combien il avoit à cœur de rétablir l'orthographe, qui en est le fondement, et que la barbarie des deux derniers siècles avoit presque fait oublier. Il fit aussi un traité de rhétorique et un de dialectique en forme de dialogues avec le roi Charles. Mais la plu-

(1) Epist. 19.  
(2) Capit. Aquigr. c. 70.  
(3) P. 1246.  
p. 421, tom. 1, Capit.  
(3) P. 1246.  
Supl. I. XLIV, 45. Sup. c.

part de ses œuvres sont des explications de l'Ecriture sainte, et des traités de théologie.

On voit dans tous ces écrits plus de travail que de génie, plus de mémoire que d'invention et de choix. Avec toute sa grammaire, sa rhétorique, sa dialectique, il ne parle le latin ni purement ni élégamment; son style est chargé de paroles inutiles, d'ornements affectés, et de pensées communes; et ses raisonnements sont souvent peu concluants, mais ces défauts lui sont communs avec les autres écrivains de son siècle. Ils n'ont rien d'original, et ne nous apprennent que les faits de leurs temps. Ce qu'ils ont fait de meilleur, est de maintenir la tradition de la sainte doctrine de l'Eglise, et de nous conserver les bons livres de l'antiquité sacrée et profane, que nous n'aurions plus sans les soins qu'ils ont pris d'en recueillir et multiplier les exemplaires. Ce qui est de moindre dans les auteurs de ce moyen âge, sont leurs poésies. La plupart n'y entendoient autre finesse que la versification; et leurs vers ne sont que de la prose mesurée, souvent plus plate que la simple prose, à cause de la contrainte du vers.

On trouve dans les lettres d'Alcuin quelques points de discipline ecclésiastique, qui méritent d'être remarqués (1). Il explique les deux glaives dont il est parlé dans l'Evangile dans un sens allégorique (2), mais sans les appliquer aux deux puissances temporelle et spirituelle, comme on a fait depuis. Il exhorte le roi Charles à prendre soin de la conversion des Saxons, et des Huns nouvellement soumis; de ne leur point imposer dans ces commencements la nécessité de payer les dîmes à l'Eglise, et de les faire bien instruire avant leur baptême, suivant la méthode prescrite par saint Augustin. Il parle encore du baptême dans une lettre à Paulin d'Aquilée, où il blâme la pratique d'Espagne, de ne plonger qu'une fois les baptisés, ou répéter à chacune des trois immersions le nom de toutes les trois personnes de la trinité. L'usage de l'Eglise catholique étoit de ne nommer qu'une des personnes divines à chacune des immersions. Il reprend encore dans cette lettre ceux qui doutoient si les âmes des saints étoient reçues dans le royaume céleste avant le jour du jugement. Il écrit aussi du baptême à un prêtre, nommé Oduin, et aux frères de l'Eglise de Lyon, et en décrit tout au long la préparation et l'administration, mettant ensuite l'eucharistie et la confirmation la dernière, sans y parler d'onction. Dans cette même lettre, il blâme ceux qui mettoient du sel au saint sacrifice. Dans une autre, adressée aux frères de la province des Goths, il prouve la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, et y exhorte les jeunes gens de l'école de Saint-Martin (3).

(1) Epist. 6.  
(2) Luc. xxii, 38.  
(3) Ep. 7, 81. P. 1150.  
Ep. 69, 70, 71. P. 1142. et Ep. 2.

Enfin, étant interrogé par le roi Charles, pour-quoi on nomme les trois dimanches avant le carême, septuagésime, sexagésime et quinquagésime, il s'efforce d'en rendre raison. C'est ce qui me paroît de plus remarquable dans les œuvres d'Alcuin. Il mourut l'an huit cent quatre, le jour de la Pentecôte, dix-neuvième de mai (4).

#### XX. Le pape se justifie.

Le roi Charles étant arrivé en Italie l'an huit cent, le pape Léon vint au devant jusqu'à Normente, à douze milles ou quatre lieues de Rome, et le roi le reçut avec grand respect (2). Ils soupèrent ensemble, et ensuite le pape retourna à Rome, où le roi arriva le lendemain: le pape l'attendoit sur les degrés de l'église de Saint-Pierre, accompagné de plusieurs évêques et de tout son clergé. Quand le roi descendit de cheval, ils le reçurent avec de grandes acclamations, et le conduisirent dans l'église en chantant, et rendant grâce à Dieu: c'étoit le vingt-quatrième de novembre, et la quatrième fois que le roi Charles entroit dans Rome.

Sept jours après, il convoqua l'assemblée du peuple, et proposa publiquement les affaires qui l'avoient amené à Rome, puis il s'appliqua tous les jours à les régler (3). Il commença par la plus grande et la plus difficile, qui étoit d'examiner les accusations intentées contre le pape. Pour cet effet, il fit assembler dans l'église de Saint-Pierre les évêques, les abbés et toute la noblesse des François et des Romains. Le roi et le pape s'assirent, et firent asseoir les évêques et les abbés, les prêtres et les seigneurs demeurant debout. Il ne se présenta personne qui voulût prouver les crimes imposés au pape, et les prélats dirent: Nous n'osons juger le siège apostolique, qui est le chef de toutes les églises, c'est l'ancienne coutume. Le pape dit: Je veux suivre les traces de mes prédécesseurs, et je suis prêt à me purger de ces fausses accusations. Il le fit le lendemain, et tous étant assemblés dans la même église de Saint-Pierre, les évêques, les François et les Romains, il prit entre ses mains les Evangiles, monta sur l'ambon, et dit à haute voix avec serment: Je n'ai aucune connoissance d'avoir commis ces crimes dont les Romains m'ont chargé. Alors tous les prélats et le clergé chantèrent une litanie, et louèrent Dieu, la Sainte-Vierge, saint Pierre et tous les saints.

#### XXI. Charles couronné empereur.

Le jour de Noël, vingt-cinquième de décembre, indiction neuvième, la même année huit cent (4), le roi étant venu à Saint-Pierre en-

(1) Boll. tom. 15, p. 334.  
(2) Anastas. in Leon. Mabill. tom. 5, p. 707.  
(3) Ann. Egin. Fuld. p. 399, et an 4. Ir. p. 401. Loisel, etc.  
(4) Theoph. an. 7, Const.



tendre la messe, comme il étoit debout incliné devant l'autel pour faire sa prière, le pape lui mit de sa main sur la tête une couronne très-précieuse, et en même temps tout le peuple de Rome s'écria : A Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! Ce qui fut répété par trois fois, avec l'invocation de plusieurs saints. Ainsi il fut reconnu empereur de tous unanimement ; et le peuple lui donna cette marque de reconnaissance pour la protection qu'il avoit donnée à l'église romaine. Après les acclamations, le pape l'adora à la manière des anciens princes, c'est-à-dire qu'il se prosterna devant lui, le reconnaissant son souverain : et dès lors, au lieu du titre de patrice, on lui donna celui d'empereur et d'auguste. Aussitôt le pape l'oignit d'huile sainte, lui et son fils, le roi Pépin ; et après la messe le roi offrit à saint Pierre deux tables d'argent, des calices, des patènes et d'autres vases de grand prix. Il fit aussi de riches offrandes à Saint-Paul, à Saint-Jean-de-Latran et à Sainte-Marie-Majeure.

Charles s'attendoit si peu à ce couronnement, que d'abord il y eut une extrême répugnance, et protesta que, nonobstant la solennité de la fête, il ne seroit point venu à l'église ce jour-là s'il avoit pu prévoir le dessein du pape (1). C'est qu'il voyoit bien que le titre d'empereur le rendoit odieux aux Grecs, sans rien ajouter à sa puissance effective. Il étoit déjà maître de la plus grande partie de l'Italie, depuis la ruine des Lombards ; et il étoit souverain de Rome en particulier, puisqu'on lui prôtoit serment de fidélité, et qu'il y rendoit justice, et par ses commissaires, et en personne, et dans la cause du pape même. Mais les Romains avoient leurs raisons pour donner à Charles le titre d'empereur : ils étoient abandonnés des Grecs, qui depuis long-temps ne leur donnoient aucun secours, et Constantinople étoit alors gouvernée par une femme, à qui ils croyoient indigne d'obéir, car la chose étoit sans exemple. Il étoit donc juste de réunir le nom d'empereur à la puissance effective ; et l'exécution s'en fit par les mains du pape, à qui sa dignité donnoit à Rome le premier rang (2). Ainsi le nom d'empereur romain, éteint en Occident l'an quatre cent soixante-seize, fut rétabli après trois cent vingt-quatre ans.

Quelques-uns mettent le couronnement de Charles en huit cent un, parce que les François commençoient alors l'année à Noël (3). Peu de jours après l'empereur Charles se fit présenter ceux qui avoient voulu déposer le pape, c'est-à-dire Pascal, Campule et leurs complices, qui étoient en grand nombre, et des plus nobles de Rome. Par où l'on voit qu'ils avoient été ramenés de France, où les commissaires

du roi les avoient envoyés (1). Ils furent examinés par l'empereur, en présence de la principale noblesse des François et des Romains ; et comme on leur reprochoit leurs crimes, Campule dit à Pascal : C'est bien à la malheur que j'ai vu ton visage, puisque tu m'as engagé dans ce péril. Les autres de même s'accusoient réciproquement. Ils furent jugés suivant la loi romaine, et condamnés à mort, comme coupables de lèse-majesté ; mais le pape intercédait pour eux auprès de l'empereur, et leur sauva la vie et la mutilation des membres. Ils furent seulement envoyés en exil en France. L'empereur passa tout l'hiver à Rome à régler les affaires de l'état et de l'Eglise, et n'en partit qu'après Pâques, le vingt-cinquième d'avril huit cent un.

#### XXII. Ambassadeurs d'Orient vers Charles.

Tandis qu'il étoit à Aix-la-Chapelle à la fin de l'an sept cent quatre-vingt-dix-neuf, un moine vint de Jérusalem, lui apportant de la part du patriarche des présents et des reliques du saint-sépulcre (2). Comme il voulut s'en retourner, le roi envoya avec lui un prêtre du palais, nommé Zacharie, qui revint un an après, et arriva à Rome au mois de décembre huit cents, le même jour que le pape s'étoit justifié publiquement. Zacharie étoit accompagné de deux moines, envoyés par le patriarche de Jérusalem, qui apportèrent au roi Charles les clefs du saint-sépulcre et du calvaire avec un étendard. Le roi les reçut favorablement, les retint quelques jours auprès de lui ; et quand ils voulurent s'en retourner il les renvoya avec des présents. Il étoit en commerce d'amitié avec le calife Aaron, maître de l'Orient, à qui, quatre ans auparavant, il avoit envoyé deux ambassadeurs, accompagnés d'un juif, nommé Isaac (3). Les ambassadeurs moururent en chemin, mais Isaac revint en huit cent un, et aborda à Pise, comme l'empereur Charles étoit en Italie. Il amenoit avec lui un Persan, ambassadeur d'Aaron, un éléphant, et d'autres présents de parfums et d'étoffes précieuses. Le calife Aaron préféroit l'amitié de Charles à celle de tous les princes, et disoit qu'entre eux il n'y avoit que lui qui méritoit d'être honoré (4) ; c'est pourquoi les ambassadeurs que le roi avoit envoyés au saint-sépulcre avec des présents, étant venus le trouver, non-seulement il leur permit ce qu'ils demandoient, mais il accorda au roi d'avoir le saint lieu en sa puissance ; et c'est sans doute ce que signifioient l'étendard et les clefs envoyées par le patriarche de Jérusalem.

#### XXIII. Nicéphore, empereur. Mort d'Irène.

L'impératrice Irène ayant envoyé en France

(1) Sup. n. 14. Anast. in Leon. (2) An. Egin. (3) An. Egin. (4) Id. in Vita, p. 99.

(1) Vita per Egin. p. 103, B. (2) Sup. l. xxiv, n. 34. (3) An. Egin. Loisel. etc.

un ambassadeur pour confirmer la paix, l'empereur Charles envoya de son côté Jessé (1), évêque d'Amiens, et le comte Hélingaud, pour conclure le traité. Comme ils étoient à Constantinople, Nicéphore, patrice et logothète général, ou grand trésorier, ayant gagné plusieurs autres patrices, se fit déclarer empereur, et renferma dans le grand palais Irène, sa bien-faite (2). C'étoit le lundi trente-un d'octobre huit cent deux, indiction onzième ; et le même jour Nicéphore fut couronné dans la grande église, chargé des malédictions de tout le peuple, pour son insigne perfidie. Ensuite, ayant tiré d'Irène la connoissance de tous les trésors de l'empire, il la relégua dans l'île du Prince, en un monastère qu'elle avoit bâti, d'où il l'envoya au mois de novembre, par un temps très-rude, en l'île de Lesbos, et l'y fit garder étroitement sans permettre à personne de la voir (3). Elle y mourut le neuvième d'août suivant, pendant la onzième indiction, l'an huit cent trois, après avoir régné cinq ans seule.

La même année huit cent trois, le mercredi dix-neuvième de juillet, le patrice Bardane, surnommé le Turc, gouverneur de Natolie, fut déclaré empereur malgré lui, par les troupes du pays. Il s'avança jusqu'à Chrysopolis, et ayant essayé pendant huit jours d'entrer à Constantinople, voyant qu'on ne vouloit pas le recevoir, il se retira. Alors, touché de la crainte de Dieu, et ne voulant pas faire pour son intérêt égorger les chrétiens, il envoya à Nicéphore, et en obtint des lettres, portant qu'il ne souffriroit aucun dommage, ni lui, ni tous ceux de son parti. Cette sauve-garde fut souscrite, non-seulement par Nicéphore, mais par le patriarche Taraise et tous les patrices. Bardane, ayant ainsi ses sûretés, prit l'habit monastique, et se retira en l'île Prothé, où il avoit bâti un monastère ; mais Nicéphore le dépouilla de son bien, et réduisit en servitude les principaux de son parti. Ensuite il envoya des Lycaoniens avec ordre d'entrer de nuit dans l'île Prothé, et de crever les yeux à Bardane, comme à son insu, puis se réfugier dans l'église. Le patriarche, le sénat et tous les gens de bien en furent sensiblement affligés. Mais Nicéphore jura de faire mourir les magistrats des Lycaoniens, feignant de vouloir venger Bardane ; car il étoit souverainement hypocrite, et c'étoit son plus grand talent.

#### XXIV. Affaire de Frioul.

Venise étoit alors gouvernée par un duc et des tribuns annuels (4). Le duc, nommé Jean, pour faire sa cour à l'empereur Nicéphore, voulut faire un Grec, nommé Christoffe, évêque d'Olivolo, une des îles qui composent Venise, et où est encore l'église principale. Les

tribuns s'opposèrent à l'ordination de Christoffe, et prièrent Jean, patriarche de Grade, de ne le pas consacrer. Il fit plus, car même il l'excommunia : de quoi le duc de Venise fut tellement irrité, qu'il mena une flotte contre Grade, et, l'ayant prise d'emblée, il précipita le patriarche d'une tour très-haute.

Paulin, patriarche d'Aquilée, ayant appris cette violence, assembla aussitôt un concile à Altino, ville autrefois épiscopale, mais alors dépendante d'un autre siège (1). De ce concile, Paulin écrivit à l'empereur Charles une lettre synodale, où il se plaint que des prêtres ont été battus et laissés demi-morts, d'autres même tués, l'exhortant à en faire justice, comme l'unique protecteur de l'Eglise, afin que l'exemple d'une juste sévérité arrête le cours de ces excès, qui n'étoient que trop fréquents. On ne sait point le succès de cette affaire, sinon qu'à la place de Jean les tribuns de Venise firent élire Fortunat, patriarche de Grade, à qui le pape Léon envoya le pallium avec une lettre datée du vingt-un de mars, indiction onzième, qui est l'an huit cent trois, la troisième année de l'empereur Charles. Ainsi, l'on voit que depuis son couronnement le pape daignoit des années de son règne, comme auparavant du règne des empereurs de Constantinople.

#### XXV. Suppression des chorévêques.

On croit que cette même année, Paulin, comme légat du pape Léon, présida à un grand concile que l'empereur Charles fit tenir à Aix-la-Chapelle, et qui commença dès la fin de l'année précédente, huit cent deux (2). De ce concile il nous reste un capitulaire de sept articles, dont les plus importants sont ceux qui regardent les chorévêques. L'empereur y parle ainsi : Nous avons été souvent fatigués des plaintes qui nous ont été faites des chorévêques, non une, deux ou trois fois, mais très-souvent, et non-seulement par le clergé, mais par les laïques. Les prêtres, les diacres et les sous-diacres ordonnés par les évêques ne vouloient point reconnaître ceux que les chorévêques prétendoient avoir ordonnés ; les laïques ne vouloient point entendre les offices de ces prêtres, ni que leurs enfants fussent confirmés par les chorévêques.

Pour terminer cette dispute, nous avons résolu de consulter le saint-siège, suivant les canons qui ordonnent d'y porter les causes majeures ; et nous avons envoyé l'archevêque Arnon au pape Léon, pour lui proposer entre autres cette question, afin que nos évêques pussent la décider suivant son autorité. Il nous a rapporté, de la part du pape, que cette question avoit déjà été jugée plusieurs fois par

(1) Ann. Egin. (2) Theoph. an. 1. Nicéph. p. 402. (3) P. 405. (4) Sigon. de Regn. Ita. lib. iv.

(1) V. Coint. 803, to. 7. Conc. p. 1187. (2) Baluz. not. in Capit. p. 1058. To. 1, p. 379, c. 4. vii, Cap. 200, al. 187.



ses prédécesseurs et par des conciles; et que les chorévêques n'ont le pouvoir ni d'ordonner des prêtres, des diacres et des sous-diacres, ni de dédier des églises, consacrer des vierges, donner la confirmation, ou faire aucune fonction épiscopale; et que tout ce qu'ils ont prétendu faire par attentat doit être fait de nouveau par des évêques légitimes, sans craindre de réitérer ce qui est nul. Enfin que le pape ordonnoit de condamner tous les chorévêques, et les envoyer en exil. Mais il a trouvé bon que nos évêques les traitassent plus doucement, et ils les ont mis au rang des prêtres, à la charge de n'entreprendre à l'avenir aucune fonction épiscopale, sous peine de déposition. C'est ce qui a été ordonné au concile tenu à Ratisbonne par l'autorité du pape, et on y a déclaré que les chorévêques n'étoient point évêques, parce qu'ils n'avoient été ordonnés ni pour un siège épiscopal, ni par trois évêques.

L'empereur continue (1) : Nous avons ordonné, de l'avis du pape Léon, de tous nos évêques et nos autres sujets, qu'aucun chorévêque ne pourra donner la confirmation, ordonner des prêtres, des diacres ou des sous-diacres, donner le voile à des vierges, faire le saint-chrême, consacrer des églises ou des autels, ou donner la bénédiction au peuple à la messe publique : le tout sous peine de nullité et de déposition de tout rang ecclésiastique pour le chorévêque, parce que toutes ces fonctions sont épiscopales, et que les chorévêques ne sont que prêtres (2). C'est pourquoi les évêques confirmeront ou ordonneront de nouveau ceux à qui ils avoient imposé les mains, et ainsi du reste, sans crainte de réitérer les sacrements. Cette discipline est conforme à celle des anciens conciles d'Ancyre et de Néocésarée (3), où les chorévêques ne sont mis qu'au rang des prêtres, et le canon d'Antioche bien entendu ne leur donne pas d'avantage. Mais l'ordonnance du concile d'Aix-la-Chapelle n'eut pas sitôt son effet, et l'usage des chorévêques dura encore plus d'un siècle : ce ne fut que vers le milieu du dixième qu'ils cessèrent en Orient et en Occident. Il étoit difficile de les contenir dans leurs bornes, et les évêques ignorants ou négligents se déchargeoient volontiers sur eux (4).

Le patriarche Paulin mourut peu de temps après, c'est-à-dire l'an huit cent quatre, le onzième de janvier, jour auquel il est honoré comme saint (5). Il reste de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont le traité de la trinité contre Félix et Elipand, nommé *Sacrostylabus*; les trois livres contre Félix; le livre des instructions salutaires, adressé à un comte qui a passé long-temps sous le nom de saint Augus-

tin. On dit que Paulin disoit souvent des hymnes, principalement aux messes basses et vers la consécration (1).

#### XXVI. Evêques dispensés de la guerre.

Sur la fin de l'an huit cent trois, l'empereur Charles tint un parlement à Wormes, où l'on rapporte une requête qui lui fut présentée par tout le peuple de ses états, contenant en substance : Nous prions tous à genoux votre majesté, que désormais les évêques ne soient point contraints d'aller à l'armée, comme ils l'ont été jusqu'à présent (2). Mais, quand nous marcherons avec vous contre l'ennemi, ils demeureront dans leurs diocèses, occupés de leur sacré ministère, et prieront pour vous et pour votre armée, chantant des messes et faisant des processions et des aumônes. Car nous en avons vu de blessés et de tués dans les combats, Dieu sait avec quelle frayeur; et ces accidents sont cause que plusieurs fuient devant l'ennemi. Ainsi, vous aurez plus de combattants s'ils demeurent dans leurs diocèses; car plusieurs personnes sont occupées à les garder; ils nous aideront plus par leurs prières, levant les mains au ciel comme Moïse. Nous ne voulons donc point permettre qu'il en vienne avec nous, sinon deux ou trois bien instruits et choisis par les autres, pour donner la bénédiction et réconcilier ceux qui se trouvent en péril. Nous demandons la même chose à l'égard des prêtres; qu'ils ne viennent à l'armée que par le choix de leurs évêques, et qu'ils soient tels pour la science et pour les mœurs, que nous en puissions tous être assurés. Nous déclarons toutefois que nous ne le demandons pas pour prétendre profiter des biens ecclésiastiques; nous savons que c'est un sacrilège, et nous protestons, tenant des pailles à la main et les jetant devant Dieu, ses anges, vous et tous les assistants, que nous ne voulons ni usurper les biens de l'Eglise, ni consentir à ceux qui les prennent, mais au contraire leur résister. Nous n'irons avec eux ni à l'armée, ni au combat, ni à l'église, ni au palais; nous ne mangerons point avec eux, nous ne souffrirons point que nos gens mènent pâtre nos chevaux ou nos bestiaux avec les leurs. Nous vous prions même de les mettre en prison pour faire pénitence publique, et de faire insérer cette déclaration dans les archives des églises et dans vos capitulaires.

L'empereur entérina cette requête, renvoyant toutefois à une plus grande assemblée la confirmation, qui suivit bientôt après (3). Là, il parle ainsi : Voulant nous corriger nous-même, et donner l'exemple à nos successeurs, nous ordonnons qu'aucun prêtre n'aille à l'ar-

(1) C. 5, vii, Cap. 42.

c. 2, 6.

(2) 6, vii, 424.

(4) Boll. to. 1, p. 713.

(3) Sup. liv. x, n. 16, 17.

(5) To. 7, Conc. p. 1822,

Ancy. c. 16. Neoc. c. 14.

ap. Alcuin. p. 1873. De Sa-

Ant. c. 10. Sup. xii, n. 13.

lut. Doc. to. 6, Aug. Ap. p.

V. Morin. ordin. Exer. ix,

193.

(1) Valafr. de Reb. Ec.

c. 25.

(2) Ana. Mec. 803. Cap.

to. 1, p. 405. Lib. vi, c. 370.

(3) iii, Cap. 141.

mée, sinon deux ou trois évêques choisis par les autres, pour donner la bénédiction, prêcher et réconcilier, et avec eux des prêtres choisis, pour imposer des pénitences, célébrer la messe, prendre soin des malades, donner l'onction de l'huile sainte et le viatique; mais ils ne porteront point d'armes, n'iront point au combat, et ne répandront point de sang; ils se contenteront de porter les reliques et les vases sacrés, et de prier pour les combattants. Les autres évêques qui demeurent en leurs églises enverront leurs vassaux bien armés avec nous ou à nos ordres, et prieront pour nous et pour notre armée. Car les peuples et les rois qui ont permis aux prêtres de combattre avec eux n'ont pas eu l'avantage dans leurs guerres, comme nous savons qu'il est arrivé en Gaule, en Espagne et chez les Lombards. En faisant le contraire, nous espérons obtenir la victoire contre les païens, et ensuite la vie éternelle.

L'empereur déclare encore que, par cette défense, il ne prétend diminuer ni la dignité des évêques ni les biens des églises (1); qu'il les honorera d'autant plus qu'ils observeront plus fidèlement les règles de leur profession, et qu'il défend aux laïques de posséder aucun bien d'église qu'à droit de précaire. Il s'étend fortement sur cette défense. On voit par-là, et par la protestation contenue dans la requête, ce qu'il engageoit les évêques à porter les armes: ils craignoient que, possédant de grandes terres, ils ne fussent regardés comme inutiles à l'état, s'ils ne fournissoient de troupes pour les armées, comme les autres seigneurs; et que des laïques ne s'emparassent de leurs biens, sous prétexte de faire le service; et, s'ils ne conduisoient leurs troupes en personne, ils se voyoient méprisés par les Francs, nation toute guerrière, chez qui il n'y avoit que les serfs et les personnes viles, qui ne portoient point les armes.

#### XXVII. Second voyage du pape vers Charles.

Le patriarche Fortunat, craignant la violence de Jean, duc de Venise, et de son fils Maurice (2), prit le parti de venir en France, implorer le secours de l'empereur Charles, l'an huit cent trois, et l'ayant trouvé à Saltz, près de Mayence, il en obtint privilège d'immunité pour son église (3). La même année, l'empereur, ayant appris qu'on avoit trouvé à Mantoue du sang de Jésus-Christ, manda au pape Léon de s'en informer. Le pape prit cette occasion pour sortir de Rome, et d'aller en Lombardie; mais ensuite il passa outre, et alla une seconde fois trouver Charles, à qui il manda qu'il vouloit célébrer avec lui la fête de Noël quelque part que ce fût (4). L'empereur reçut

(1) vii, cap. 142.

(2) Sigon.

(3) An. Met.

(4) An. Egin. etc.

cette nouvelle à Aix-la-Chapelle, à la mi-novembre huit cent quatre, et envoya son fils Charles au devant du pape jusqu'à Saint-Maurice en Velais, lui-même s'avança jusqu'à Reims, et mena le pape à Quiercy, où ils célébrèrent la fête de Noël, et de là à Aix, où, après qu'ils eurent été ensemble huit jours, l'empereur le renvoya avec de grands présents, et, comme il vouloit retourner par la Bavière, il le fit conduire jusqu'à Ravenne. On ne sait point le vrai sujet de ce second voyage du pape en France : mais il est vraisemblable que c'étoit pour l'affaire de Venise, dont les Grecs vouloient se rendre maîtres, et pour attirer la protection de l'empereur au patriarche de Grade.

#### XXVIII. Eglises de Saxe.

Cette année huit cent quatre, Charles termina enfin la guerre de Saxe, qui duroit depuis plus de trente ans (1). Après avoir soumis tous ceux qui avoient accoutumé de lui résister, pour ôter la source des révoltes, il fit transférer dix mille des Saxons qui habitoient au delà de l'Elbe, avec leurs femmes et leurs enfants, et les distribua en divers lieux de Gaule et de Germanie. A l'égard de ceux qui demeurèrent dans les pays, les conditions de la paix furent qu'ils renonceroient à l'idolâtrie, embrasseroient la religion chrétienne, et seroient unis avec les François comme un même peuple. Pour faciliter leur conversion, le roi fonda dans le pays plusieurs églises, et faisoit mettre dans des monastères de France ceux qui lui étoient donnés en otage, ou pris prisonniers pendant le cours de cette guerre. J'ai déjà remarqué l'établissement de plusieurs évêchés en Saxe : de Verden et de Minden, en sept cent quatre-vingt-six, de Brême en sept cent quatre-vingt-sept, d'Osnabruc en sept cent quatre-vingt-huit, de Paderborn en sept cent quatre-vingt-quinze (2). Il faut maintenant parler de celui de Munster, dont saint Ludger fut établi le premier évêque en huit cent deux.

#### XXIX. Saint Ludger de Munster.

Ayant été destiné par le roi Charles, en sept cent quatre-vingt-sept, à travailler à la conversion des Frisons orientaux, il s'y appliqua avec grand zèle (3). Il tint sur les fonts le fils d'un de leurs princes nommé Landry, qu'il instruisit dans les saintes lettres, et depuis l'ordonna prêtre; et il fut long-temps le chef de l'école chez les Frisons. Pendant que saint Ludger y prêchoit, comme il fut arrivé en un certain lieu, on lui présenta un aveugle, nommé

(1) Eginh. Vita Car. ad

xliv, n. 12.

Annum 804.

(3) Sup. l. xliv, n. 10.

(2) Transl. S. Viti. Act.

Boll. 26, Mart. Vita per Altfr.

SS. Ben. t. 5, p. 529. Sup.

n. 10, to. 5, Act. B. p. 25.

l. xliv, n. 20, 34. Liv.



Bernelef, fort aimé de tout le voisinage, parce qu'il savoit bien chanter les anciennes chansons, contenant les combats des rois et les actions mémorables, qui tenoient lieu d'histoires aux Germains (1). Elles s'étoient conservées jusque-là dans la mémoire des hommes, et l'empereur Charles eut soin de les faire écrire.

## XXX. Ses miracles.

Bernelef étoit entièrement aveugle depuis trois ans, quand on l'amena à saint Ludger, qui le fit convenir de recevoir la pénitence qu'il lui imposeroit; puis, marchant ensemble à cheval, il le tira à part, reçut sa confession, et lui donna la pénitence; alors il fit le signe de la croix sur ses yeux, et, lui prenant les mains, lui demanda s'il voyoit quelque chose (2). Je vois votre main, répondit-il avec grande joie; saint Ludger continua de l'entretenir de discours spirituels, et lui demanda s'il connoissoit le village qui étoit devant eux. Bernelef lui en dit le nom, et ajouta qu'il discernoit tous les arbres et les bâtiments; saint Ludger lui fit faire serment de ne point dire de son vivant qu'il l'eût guéri, et Bernelef, pour lui obéir, feignit d'être encore aveugle pendant quelques jours.

Cependant, deux seigneurs frisons excitèrent une persécution contre les fidèles, brûlèrent les églises et chassèrent les ecclésiastiques. Alors saint Ludger, sachant comme Bernelef étoit aimé, le chargea d'aller par les maisons et de baptiser, du consentement des mères, les enfants moribonds; après avoir béni simplement de l'eau qu'il répandoit sur eux, on les y plongerait. Il en baptisa ainsi dix-huit, qui moururent incontinent après leur baptême, excepté deux, que saint Ludger confirma depuis avec le saint-chrême. Il faut ici remarquer un laïque chargé de baptiser, et le baptême administré par infusion, pratique dont jusqu'alors il se trouve peu d'exemples. Je remarque aussi que ces enfants, quoique mourants, ne sont baptisés que du consentement des mères. La persécution dura un an, puis saint Ludger revint avec les siens prêcher comme auparavant. Pendant ce temps, il fonda le monastère de Saint-Sauveur de Verthine ou Verden, dans le diocèse de Cologne, en une terre de son patrimoine, près de la mer, y mit des moines bénédictins, et en fut lui-même le supérieur. On rapporte cette fondation à l'an sept cent quatre-vingt-quinze.

Après la conversion des Saxons, le roi Charles l'établit pasteur de Westphalie, dans un canton dont la principale résidence étoit un lieu nommé Mimigerneford. Saint Ludger y bâtit un monastère de chanoines, ou seuls ou

(1) Altfr. lib. II. Tacit. (2) Egin. Vita, c. 8, n. 34. Germ. init.

mêlés de moines, qui, dans le siècle suivant, donnèrent à ce lieu le nom de Munster. De là, saint Ludger instruisoit avec grande application les peuples de Saxe; il déracinoit l'idolâtrie, bâtissoit des églises, et mettoit dans chacune un prêtre, du nombre de ses disciples. Il les pria souvent de se donner pour chef l'un d'entre eux, le faisant ordonner évêque, car il s'en croyoit indigne; et comme Hildebald, archevêque de Cologne, le pressoit de se laisser ordonner lui-même, il lui dit ces paroles de l'apôtre (1): Il faut que l'évêque soit sans reproche; à quoi Hildebald répondit en soupirant: On n'a pas observé en moi cette règle. Enfin, Ludger, vaincu par le consentement commun, et craignant de résister à la volonté de Dieu, fut ordonné premier évêque de Mimigerneford en huit cent deux, mais il continua de gouverner les cinq cantons de Frise qu'il avoit convertis, et ils demeurèrent unis à son diocèse. L'empereur Charles lui donna encore le gouvernement d'un monastère en Brabant, nommé alors Lotuse, aujourd'hui Leuse en Hainaut, et de plus, saint Ludger en avoit fondé un dans une terre de son patrimoine, nommé Helmstad, à présent dans le duché de Brunswick; ainsi, avec son diocèse il gouvernoit trois monastères.

Etant évêque, il guérit encore un aveugle (2). Car, faisant sa visite en un certain village de Saxe, comme il étoit à table, il vint un pauvre qui crioit dehors avec empressement que l'évêque voulût bien regarder un aveugle. Le diacre, chargé du soin des pauvres, sortit promptement, lui portant à manger, mais il le refusa, disant qu'il avoit plus besoin d'autre chose. On lui présenta à boire, il dit qu'il ne demandoit pas l'aumône, mais à parler à l'évêque pour être secouru. Le diacre, ne comprenant point ce qu'il vouloit dire, le laissa. Comme il continuoit de crier, saint Ludger en fit des reproches au diacre, et ordonna de lui donner de l'argent. Il le refusa encore, et l'évêque, l'ayant fait venir, lui demanda ce qu'il avoit. Il répondit: Faites que je voie, je vous en conjure, pour l'amour de Dieu. L'évêque, étonné, répéta les mêmes paroles sans autre dessein; et aussitôt l'aveugle recouvra la vue. On le fit mettre à table, il mangea et s'en retourna plein de joie. On raconte plusieurs autres miracles de saint Ludger, et il n'est pas incroyable que Dieu en ait accordé le don à ces premiers apôtres de Frise et de Saxe.

## XXXI. Vertus de saint Ludger et sa mort.

Le zèle de saint Ludger le pressoit d'aller prêcher la foi aux Normands, c'est-à-dire aux Danois et aux autres peuples du Nord, mais le roi Charles l'en empêcha. Le saint homme prédit les ravages qu'ils feroient dans l'empire fran-

(1) Tim. III, 2.

(2) Vita per Anom. I, c. 24.

çois, en un temps où on ne craignoit point encore, et avertit sa sœur, Hérilburge, qu'elle verroit ces maux et qu'il ne les verroit point. Il étoit fort instruit des saintes Ecritures, et en faisoit tous les matins des leçons à ses disciples. Pour éviter l'ostentation, il portoit des habits convenables à sa dignité, et quitta la cuculle, n'étant engagé par aucun vœu à la règle monastique, mais il garda le cilice, parce qu'il étoit caché sous ses habits. Il mangeoit de la chair en certain temps, gardant toujours une exacte sobriété. Quand il étoit invité à manger quelque part, tous ses entretiens, pendant le repas, étoient de piété, et il se retiroit promptement. Il étoit très-affable aux pauvres et très-ferme contre les riches orgueilleux.

Il distribuait promptement tout le revenu de son patrimoine et de son évêché, sans faire aucune réserve pour orner son église de bâtiments et de vases précieux. Ce fut un prétexte de l'accuser de dissipation auprès de l'empereur, qui le fit venir à sa cour, et l'envoya querir dès le matin par un de ses chambellans. Le saint évêque récitait ses prières, et dit au chambellan qu'il le suivroit sitôt qu'il auroit achevé, et se fit appeler jusqu'à trois fois. L'empereur lui en ayant fait des reproches, il répondit: C'est que j'ai cru devoir préférer Dieu aux hommes et à vous-même, comme vous me l'avez recommandé en me chargeant de l'épiscopat. L'empereur répliqua: Je vous trouve tel que je vous croyais, et je n'écouterai plus de plaintes contre vous. Saint Ludger demandoit une telle attention en la récitation de l'office divin, que, le disant la nuit dans sa chambre avec ses clercs, parce qu'un d'eux se baissa pour accommoder le feu et empêcher la fumée, il le mit en pénitence pour quelques jours (1).

Dans sa dernière maladie, il continuoit ses exercices de piété, disant la messe presque tous les jours, et il prêcha en deux églises la veille de sa mort. Elle arriva l'an huit cent neuf, le vingt-six de mars, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2). Il fut mis en dépôt dans son église jusqu'à la venue de son frère Hildegrin, évêque de Châlons, qui l'enterra à son monastère de Verden, le vingt-cinq d'avril. Le successeur de saint Ludger dans le siège de Mimigerneford fut Gerfrid, son neveu, à qui succéda Alfrid, qui écrivit la vie du saint sur ce qu'il en avoit appris de son frère, l'évêque Hildegrin, de sa sœur, Hérilburge, religieuse, de son neveu, l'évêque Gerfrid, et de quelques autres (3).

## XXXII. Conciles de Cliffe.

En Angleterre, Adélard de Cantorbéry tint, vers le même temps deux conciles de sa province à Cliffe, alors nommé Cleveshow. On

(1) Anon. c. 39.  
(2) Martyr. R. 26 mars.

(3) Prolog. Vita.

rapporte le premier à l'an huit cent. Le roi Quénulfe y étoit présent, et, après y avoir examiné la foi et reconnu qu'elle étoit telle qu'ils l'avoient reçue de saint Grégoire, on y traita des usurpations des biens d'église, dont les titres mêmes avoient été détournés (1); l'archevêque fit autoriser par le concile un échange qu'il fit avec une abbesse.

Le second concile de Cliffe fut tenu l'an huit cent trois, le douzième d'octobre (2). Adélard y fut accompagné de douze évêques qui y souscrivirent, et après chacun d'eux, les abbés et les prêtres de sa dépendance. Adélard s'y plaignit encore des usurpations faites par le roi Offa, du temps de Jambert, son prédécesseur, et renouvela les anathèmes contre ceux qui feroient de semblables attentats, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu du pape Léon (3). Il défendit aux moines de se choisir des laïques pour maîtres, leur recommandant l'observation de leur règle. On voit, par les souscriptions de ce concile, les noms que portoient alors les évêchés dépendants de Cantorbéry, dont la plupart ont tellement changé, qu'ils sont difficiles à reconnaître.

## XXXIII. Mort de Taraise. Nicéphore, patriarche.

A Constantinople, le patriarche Taraise mourut le vingt-cinquième de février, indication quatorzième, c'est-à-dire l'an huit cent neuf, après avoir tenu le siège vingt-un ans et deux mois (4). Quoique accablé de vieillesse et de maladie, il ne laissoit pas d'offrir encore le saint sacrifice, s'appuyant sur une table de bois que l'on mettoit devant l'autel; ce qui montre qu'on n'eût osé s'appuyer sur l'autel même. Il fut enterré près le Bosphore, au monastère qu'il avoit fondé dans l'église de tous les martyrs, et il est honoré entre les saints. On célébroit sa fête à Constantinople, sous son successeur, dès l'an huit cent treize (5).

Après sa mort, l'empereur Nicéphore consulta sur le choix du successeur les plus considérables d'entre les évêques, les moines et le sénat, entre autres saint Platon et saint Théodore Studite (6). Saint Platon donna son suffrage par écrit, et rompit même sa retraite et son état de reclus, pour aller trouver de nuit un moine, parent de l'empereur, mais son avis ne fut pas suivi. Nous avons la réponse de saint Théodore, où il s'excuse de nommer aucun sujet particulier; mais il exhorte l'empereur à choisir non-seulement entre les évêques et les abbés, mais encore entre les stylites et les reclus (7). Ce qui montre que l'obser-

(1) To. 7, Conc. p. 1153.

(2) P. 1189.

(3) Sup. n. 6.

(4) Theoph. an. 4, p. 407.

(5) Vita Boll. to. 5, p. 588.

(6) Martyr. R. 25 febr.

Theoph. p. 424, B.

(7) Vita S. Nicéph. n. 21.

Boll. to. 7, p. 208. Vita

Plat. c. 6.

(7) Epist. 16.



vance des stylites continuait trois cent cinquante ans après saint Siméon, leur auteur. L'empereur se déterminait sur Nicéphore, qui avait été secrétaire de ses prédécesseurs, et il fut élu d'un commun consentement du clergé et du peuple; mais Platon et Théodore Studite s'y opposèrent fortement, soutenant qu'il ne falloit pas élever tout d'un coup un laïque à l'épiscopat (1). Ils craignoient sans doute que cet exemple, en suite de celui de Taraise, ne fût d'une dangereuse conséquence. L'empereur en fut tellement irrité, qu'il fit enlever Platon, et le tint vingt-quatre jours dans une étroite prison, après quoi il lui permit de retourner à son monastère. Il fit emprisonner quelques-uns des moines, il en fit mettre à la question; et il vouloit les chasser de Constantinople, mais on l'en détourna, en lui représentant que l'entrée de Nicéphore dans le siège patriarcal seroit odieuse si, à son occasion, on détruisoit une communauté de sept cents moines qui vivoient sous la conduite de Théodore. Nicéphore fut donc ordonné patriarche le jour de Pâques, douzième d'avril huit cent six.

Il étoit né à Constantinople vers l'an sept cent cinquante-huit. Son père Théodore, étant secrétaire de l'empereur Constantin Copronyme, fut accusé d'honorer les images, ce qu'il avoua franchement, et, après les menaces et les coups, il fut privé de sa charge et envoyé en exil (2). Il en fut rappelé et encore éprouvé par des tourments; mais comme il demouroit attaché à la tradition de l'Eglise, l'empereur le relégua à Nicée, où il mourut. Sa femme Eudocie, qui l'avoit toujours suivi, éleva avec grand soin le jeune Nicéphore, son fils, et embrassa enfin la vie monastique. Nicéphore exerça la même charge de secrétaire que son père, sous le règne de Constantin et d'Irène, et il en fit la fonction dans le septième concile (3).

Il avoit joint à la connoissance de la religion celle des sciences profanes; et savoit la grammaire, la rhétorique et toutes les parties des mathématiques et de la philosophie (4). Voulant éviter le tumulte des affaires, il fonda un monastère dans un lieu stérile et désagréable, où il se retira, sans toutefois embrasser la vie monastique, s'occupant à la prière et à l'étude, et s'exerçant à l'humilité et à toutes les vertus. Mais il fut obligé de quitter cette retraite, par ordre de l'empereur et de l'impératrice, pour prendre la conduite du grand hôpital de Constantinople; il étoit retourné à sa solitude, quand l'empereur Nicéphore le fit venir pour accepter la dignité de patriarche, ce qu'il fit avec beaucoup de répugnance, et avant son ordination il voulut recevoir l'habit monastique. Staurace, fils de l'empereur, couronné au mois de décembre huit cent trois,

coupa de sa main les cheveux au patriarche, qui reçut tous les ordres par degrés, et enfin le sacerdoce. Pendant sa consécration il tenoit à la main un écrit qu'il avoit composé pour la défense de la foi, et après la cérémonie il le mit en dépôt derrière l'autel.

## XXXIV. Affaires de France.

En Occident, la même année huit cent six, l'empereur Charles, déjà vieux, fit à Thionville, dans l'assemblée des seigneurs, le partage de ses états pour être observé après sa mort entre ses trois fils, Charles, Pépin et Louis (1). Il n'y est parlé ni de l'empire ni du duché de Rome qui y étoit attaché, parce que l'empereur s'en réservoir la disposition; mais il recommande sur toutes choses aux trois frères de prendre tous ensemble la défense de l'église de saint Pierre, comme son aïeul Charles et Pépin, son père, de conserver les droits de toutes les autres églises de leur obéissance, et laisser aux pasteurs et aux autres titulaires la liberté d'en jouir. S'il arrive entre les frères quelque différent pour les limites, qui ne puisse être réglé sur les dispositions des témoins, il sera terminé par le jugement de la croix, sans en venir au combat. Ce jugement de la croix passoit pour ecclésiastique, et je l'ai déjà expliqué. Le testament de l'empereur Charles fut confirmé par le serment des seigneurs françois, et envoyé à Rome par Eginart, afin que le pape Léon y souscrivît comme il fit (2).

Vers le même temps, l'empereur Charles écrivit au pape en faveur de Fortunat, archevêque de Grade, chassé par la persécution des Vénitiens et des Grecs. Car Venise étoit divisée; et l'empereur Nicéphore avoit envoyé une flotte dans la mer Adriatique, commandée par le patrice Nicéas, pour soutenir le parti de Jean, duc de Venise, et de son fils Maurice. Fortunat, sur cette nouvelle, abandonna Grade, dont un diacre, nommé Jean, se mit en possession avec le titre de patriarche (3). L'empereur Charles prioit donc le pape de donner à Fortunat l'église de Pole en Istrie, vacante depuis peu par la mort de l'évêque Emilien; car l'Istrie étoit sous la domination des François. Le pape l'accorda à la charge que, si Fortunat recouvroit son siège de Grade, il rendroit l'église de Pole sans rien retenir de ses biens (4). Il ajoute par apostille: Comme vous travaillez à conserver la dignité de Fortunat, nous vous prions d'avoir aussi soin de son âme, en sorte que la crainte qu'il a de vous l'oblige à se mieux acquitter de son devoir. Ce que nous avons appris de sa conduite n'est pas digne d'un archevêque, et nous l'avons appris

(1) Capit. to. 1, p. 394. (3) An. Egin. 806. V. V. Coint. an. 806, n. 29, Coint. an. 806, n. 9.  
(2) An. Egin. 806. (4) Leo. Ep. II, to. 7.  
Conc. p. 1125.

(1) Theoph. p. 407. Sup. (3) Act. 2, p. 99, B.  
I. XLII, n. 24. (4) C. 2.  
(2) Vita c. 1.

même de France. Demandez à vos fidèles serviteurs, vous en saurez la vérité; car ceux qui vous en disent du bien sont gagnés par présents. Nous n'en parlons que par l'affection que nous avons pour votre salut. Vous pouvez interroger l'archevêque Hildebade et le chancelier Erchanbale. C'est Archambaud, nommé ailleurs notaire de Charles (1).

## XXXV. Translation de saint Cyprien.

L'empereur Charles, étant à Aix-la-Chapelle l'an huit cent sept, reçut un ambassadeur du calife Aaron, accompagné de deux moines de Jérusalem, George et Félix, envoyés par le patriarche Thomas. La même année arrivèrent en France les reliques de saint Cyprien, car des ambassadeurs, que l'empereur Charles avoit envoyés à Aaron, passèrent en revenant par l'Afrique; et, voyant Carthage ruinée et les sépulcres des martyrs abandonnés, prièrent le calife de leur permettre d'enlever des reliques de saint Cyprien (2). Ce qu'il leur accorda volontiers, comme une chose qu'il estimoit peu, et qui feroit grand plaisir à Charles. Les ambassadeurs prirent donc les os de saint Cyprien, ceux de saint Spérant, un des martyrs scillicitains et le chef de saint Pantaléon (3). S'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement à Arles, où, laissant les reliques scellées, ils allèrent en diligence trouver l'empereur pour lui rendre compte de leur voyage. Il eut bien de la joie de l'arrivée de ces reliques si précieuses, et ordonna qu'on les gardât à Arles, jusqu'à ce qu'il bâtit dans son royaume quelque église magnifique, où elles reposassent dignement. Mais diverses raisons ayant fait différer cet ouvrage, Leidrade, archevêque de Lyon, pria l'empereur de lui permettre d'y faire apporter ces reliques, et, l'ayant obtenu, il les mit dans l'église cathédrale derrière l'autel.

## XXXVI. Leidrade, archevêque de Lyon.

Leidrade étoit né dans le Norique, et avoit été employé avec Théodulphe, évêque d'Orléans, à visiter en qualité d'envoyé du prince ce que nous appelons aujourd'hui le Dauphiné, la Provence et le Languedoc (4). Vers l'an sept cent quatre-vingt-dix-huit, il succéda dans le siège de Lyon à Adon, dont le neveu, Ilduin, qui lui avoit été destiné pour successeur, ne fut point ordonné évêque, et embrassa la vie monastique dans l'île de Lérins (5). Leidrade, pendant tout son pontificat, fit plusieurs grandes choses pour son église, comme il paroît par une lettre de lui à

(1) Ann. Loisel. et Egin. an. 801. (4) Theod. Carm. ad Judic. lib. 1. Coint. an. 798, n. 10.  
(2) Egin. Ann. Ado. Chr. Id. Martyrol. 14 sept. Agob. Carm. (5) Ado. Chr. post an. 796.  
(3) Sup. liv. v, n. 3.

l'empereur Charles, où il dit: Vous m'avez engagé au gouvernement de l'église de Lyon, tout indigne que j'en étois, et, en m'y envoyant, vous m'avez recommandé de réparer les maux qu'on y avoit commis par négligence (1). Car cette église manquoit de beaucoup de choses, tant au dedans qu'au dehors, pour les offices divins, pour les bâtiments et les meubles nécessaires. Ecoutez ce que j'ai fait depuis que j'y suis venu, avec l'aide de Dieu et la vôtre. Je ne vous le dis par aucun désir d'augmenter mon bien, Dieu m'en est témoin; mes infirmités font que je n'attends tous les jours que la mort. Je vous le représente, seulement afin que, si j'ai fait quelque chose bien et selon votre intention, il ne soit pas détruit après mon décès.

J'ai fait tout mon possible afin d'avoir les clercs nécessaires pour faire l'office, et grâce à Dieu j'en ai une bonne partie. Pour cet effet, vous m'avez fait rendre des revenus qui avoient appartenu autrefois à l'église de Lyon; aussi l'ordre de la psalmodie y est rétabli, suivant l'usage de votre palais; car j'ai des écoles de chœurs, dont la plupart sont assez instruits pour en instruire d'autres. J'ai encore des écoles de lecteurs, non-seulement pour lire les leçons de l'office, mais encore pour méditer les livres divins. Il y en a qui entendent déjà en partie le sens spirituel des Evangiles: la plupart savent celui des prophètes, des livres de Salomon, des psaumes, et même de Job. J'ai travaillé aussi, autant que j'ai pu, à faire écrire des livres pour cette église. Je l'ai fournie d'habits sacerdotaux et de vases sacrés.

Je n'ai point cessé, autant qu'il m'a été possible, de réparer les églises. J'ai couvert de nouveau et relevé en partie les murs de la grande église dédiée à saint Jean. J'ai recouvert celle de Saint-Etienne, rebâti celle de Saint-Nisier et de Sainte-Marie; j'ai réparé une des maisons épiscopales presque ruinée, et j'en ai bâti une autre pour vous y recevoir, si vous veniez en ces quartiers. J'ai bâti un cloître pour les clercs, où ils demeurent tous dans une chambre commune. J'ai encore réparé plusieurs églises dans la ville de Lyon: celle de Sainte-Eulalie, où étoit un monastère de filles; celle de Saint-Paul; le monastère des filles de Saint-Pierre, où est enterré saint Anémone, martyr et fondateur de cette maison, et il y a maintenant trente-deux religieuses vivant selon la règle (2). J'ai préparé le monastère royal de l'île-Barbe, où sont maintenant quatre-vingt-dix moines vivant selon la règle. Nous avons donné à l'abbé pouvoir de lier et de délier, comme ont eu ses prédécesseurs, que les nôtres envoyaient dans les lieux où ils ne pouvoient aller, pour veiller à la conservation de la foi contre les hérésies. Ils avoient même soin du gouvernement de l'église de

(1) Ap. Agob. to. 2, p. 125. (2) Sup. l. XXXIX, n. 35.



Lyon pendant la vacance du siège. On voit dans cette lettre le dessein que Leidrade avoit de se retirer, et qu'il exécuta après la mort de Charles. Cependant on y peut remarquer deux parties considérables du rétablissement de la discipline, les écoles et les monastères.

## XXXVII. Saint Benoît d'Aniane.

J'ai parlé des écoles à l'occasion d'Alcuin; il faut aussi parler de saint Benoît d'Aniane, le restaurateur de la discipline monastique (1). Il étoit de la nation des Goths, et naquit vers l'an sept cent cinquante. Dès sa première jeunesse, son père, qui étoit comte de Maguelone, le mit au service du roi Pépin, dont il fut échanson, et il s'attacha ensuite au roi Charles. Dès lors, il conçut le dessein de quitter le monde, et s'exerça pendant trois ans à veiller, à jeûner et à réprimer sa langue. Enfin, se trouvant en danger de se noyer, il confirma par un vœu sa résolution; et, ayant tout préparé, il partit de chez lui comme pour aller à Aix-la-Chapelle, où étoit la cour; mais il s'arrêta en chemin au monastère de Saint-Seine, d'où il renvoya ses gens, et y embrassa la vie monastique. C'étoit l'année que le roi Charles soumit l'Italie, c'est-à-dire en sept cent soixante-quatorze.

Étant moine, il commença à faire à son corps une rude guerre. Il ne se nourrissoit que d'un peu de pain, et craignoit le vin comme un poison. Il dormoit peu et quelquefois sur la terre nue. Il passoit souvent la nuit en prières, nu-pieds, par le plus grand froid, demeurant plusieurs jours sans rompre le silence. Il avoit le don des larmes. Il portoit les plus méchants habits de la communauté, et ne changeoit de tunique que rarement, souffrant patiemment la vermine qui s'y mettoit en abondance. Il raccommodoit les trous de sa cuculle, qui étoit l'habit de dessus, avec des pièces d'une autre couleur, ce qui le rendoit le mépris des autres moines, qui crachoient sur lui, le poussaient et le traitoient d'insensé. L'abbé vouloit l'obliger à se traiter moins durement, mais il ne put se résoudre à lui obéir. Il disoit que la règle de saint Benoît étoit faite pour les commençants et les foibles, et s'efforçoit de remonter à celle de saint Basile et de saint Pacôme; mais, voyant que cette perfection auroit peu d'imitateurs, il revint à la règle de saint Benoît, s'y affectionna avec ardeur, et s'efforça d'y ramener ses confrères.

Ayant été fait cellerier, il s'acquitta parfaitement de cette charge, et gagna le cœur de l'abbé, qui, étant mort au bout de cinq ans, Benoît fut élu tout d'une voix abbé de Saint-Seine. Mais, voyant trop de différence entre les mœurs de ces moines et les siennes, il retourna promptement en son pays, et se retira

(1) Acta SS. Ben. tom. 5, p. 194.

dans une terre de son patrimoine, sur un ruisseau nommé Aniane. Là, près d'une chapelle de Saint-Saturnin, il bâtit un petit monastère avec quelques autres solitaires, dont le principal fut un saint homme aveugle, nommé Vitmar, qui lui avoit conseillé de quitter le monde dès le commencement de sa conversion. Benoît fit ce premier établissement vers l'an sept cent quatre-vingt, et y passa quelques années dans une grande pauvreté, demandant à Dieu jour et nuit le rétablissement de la discipline monastique.

Il y avoit dans le voisinage trois hommes de grande vertu, Attilion, Nibridius et Annien, qui, sans savoir la règle, vivoient en saints religieux; et, ayant connu Benoît, ils le prirent en grande affection. On croit que Nibridius est le même que Nifridius, depuis abbé de la Grasse ou d'Urbion, archevêque de Narbonne. Plusieurs, dans les commencements, venoient avec ardeur se ranger sous la conduite de Benoît; mais la nouveauté de son genre de vie les décourageoit, quand on les obligeoit à prendre le pain au poids, et le vin par mesure, et ils rentroient dans le monde. Benoît en fut troublé, et vouloit retourner à son monastère c'est-à-dire à Saint-Seine. Il consulta Attilion, à qui il avoit recours en toutes ses peines; et celui-ci dit que c'étoit une tentation, et l'encouragea à poursuivre son dessein. Il continua donc dans le même lieu, avec quelque peu de moines que sa réputation lui attira, et à qui il montrait l'exemple de tout ce qu'il leur faisoit pratiquer. Ils travailloient de leurs mains, et ne vivoient ordinairement que de pain et d'eau, ne buvant du vin que les dimanches et les grandes fêtes, et mangeant quelquefois du lait, que les femmes du voisinage leur portoient. Ils n'avoient ni métairie, ni vigne, ni bétail, ni chevaux, mais un seul âne pour les porter au besoin (1).

Cependant leur multitude croissoit, et la vallée où Benoît s'étoit établi d'abord étant fort étroite, il commença à bâtir un peu plus loin un monastère nouveau par le travail de ses moines, où quelquefois il prenoit part avec eux, et quelquefois il leur préparoit à manger. Le monastère fut grand, mais les bâtiments pauvres et couverts de paille, car il ne les vouloit pas autrement. L'église fut dédiée à la Sainte-Vierge, et il ne voulut y avoir ni calices d'argent ni chasubles de soie: du commencement les vases sacrés n'étoient que de bois, puis de verre, et enfin d'étain. Toutefois, il se relâcha ensuite de cette rigueur pour l'ornement de l'église. On donna beaucoup au nouveau monastère d'Aniane; Benoît recevoit les terres, mais non pas les serfs dont elles étoient alors peuplées, et il les faisoit mettre en liberté (2). On ne le vit jamais affligé pour aucune perte qu'il eût faite; jamais il ne redemanda ce qu'on lui avoit dérobé: au

(1) C. 14.

(2) C. 19.

contraire, si le voleur étoit pris, il lui faisoit du bien et le renvoyoit secrètement. Un homme qui enlevait les chevaux du monastère fut arrêté, maltraité par les voisins, qui l'amènèrent au saint abbé; mais il le fit panser de ses blessures et le renvoya. Un jour, comme il marchoit, un frère qui l'accompagnoit reconnut un cheval du monastère, sur lequel un homme qu'ils rencontrèrent étoit monté: il s'écria aussitôt, mais l'abbé le fit taire, disant qu'il y a souvent des chevaux qui se ressemblent. Il lui dit ensuite en particulier: Je l'ai aussi reconnu, mais je n'ai pas voulu faire un affront à cet homme.

L'exemple de Benoît excita plusieurs autres saints personnages à assembler des moines et à former leur vie sur ses instructions. Il leur servoit de père, et les assistoit pour le spirituel et le temporel, les visitoit souvent pour les encourager et les soutenir contre la crainte de la pauvreté et les autres obstacles, ainsi se formèrent plusieurs monastères dans le pays (1).

Celui d'Aniane croissoit toujours, et Benoît, aidé par des ducs et des comtes, commença à y bâtir une église plus magnifique l'an sept cent quatre-vingt-deux, quatorzième du roi Charles. Il renouvela aussi le cloître, mettant des colonnes de marbre dans les galeries, et changeant en tuile la paille des toits (2). Cette église fut dédiée à saint sauveur; et l'autel, solide au dehors, étoit creux au dedans, ayant des chasses qui contenoient des reliques, entre autres de la vraie croix, et une épine de la sainte couronne. Les ornements de cette église étoient par sept: sept chandeliers à sept branches, sur le modèle de celui du tabernacle de l'ancienne loi, sept lampes devant l'autel, et sept autres dans le chœur, en sorte qu'aux grandes solennités l'église étoit magnifiquement éclairée. Il y avoit de grands calices d'argent, des habits précieux, et tout ce qui étoit nécessaire pour le service divin. Benoît assembla aussi dans son monastère quantité de livres, il établit des chantres et des lecteurs, il eut des grammairiens et des théologiens instruits dans la science des Ecritures, dont quelques-uns furent depuis évêques. Tels furent les commencements du fameux monastère d'Aniane, qui subsiste encore dans le diocèse de Montpellier.

La réputation de Benoît étant venue jusqu'à la cour, il alla trouver le roi Charles; et, de peur que ses parents ou d'autres n'inquiétassent ses successeurs, il mit son monastère sous la protection du roi, et obtint de lui un privilège ou immunité suivant l'usage du temps (3). Le roi donna même à Benoît des terres autour du monastère, le renvoya avec honneur, et lui fit présent de quarante livres d'argent,

(1) N. 15.  
(2) N. 16.

(3) Marculf. 1, c. 3. Sup. liv. XXXIX, c. 28. Vita Ben. n. 28.

que Benoît à son retour distribua aux monastères du pays; car la charité pour ces saintes maisons étoit sa vertu favorite. Il les visitoit souvent, leur faisoit part, chacun selon leurs besoins, de ce qu'il recevoit de la libéralité des fidèles, et instruisoit les moines de leurs devoirs. Enfin il étoit le nourricier de tous les monastères de Provence, de Gothie et de Novempopulanie, c'est-à-dire de Languedoc et de Gascogne: tous l'aimoient comme leur père, et le respectoient comme leur maître. Le grand soin qu'il prenoit des pauvres faisoit que chacun lui portoit ce qu'il leur vouloit donner. Il accompagnoit toujours l'aumône d'instruction; et pour ses moines il leur parloit à toute heure, pendant les nocturnes en chapitre, au réfectoire. Il nourrissoit dans son monastère des clercs et des moines de divers lieux, à qui il donnoit un maître pour les instruire dans les choses saintes. En un mot, sa charité étoit sans bornes (1); il avoit la confiance de tous ses disciples, et étoit leur recours dans leurs tentations; car son talent étoit merveilleux pour calmer les esprits agités de mauvaises pensées.

Cependant il avoit un peu relâché de sa première austérité, jugeant impossible de la soutenir; mais il ne laissoit pas de travailler avec les autres à souir la terre, à labourer, à moissonner (2). Et, nonobstant la chaleur du pays, à peine permettoit-il à personne de boire un verre d'eau avant l'heure du repas. Ils n'osoient en murmurer, parce qu'il étoit encore moins indulgent pour lui que pour les autres. Pendant le travail, en allant et en revenant, on n'ouvrait la bouche que pour chanter des psaumes. Depuis le jour de sa conversion, jamais il ne mangea de grosse viande, mais en ses maladies il prenoit du bouillon de volaille (3): ce qui montre qu'il la croyoit plus permise, n'étant pas défendue nommément par saint Benoît. Il mettoit en pénitence ceux qui laissoient perdre quelque feuille de chou et quelque petit grain de légumes, tant il aimait la pauvreté. Le nombre de ses moines s'étant augmenté jusqu'à plus de trois cents, il fit faire un bâtiment long de cent coudées, et large de vingt, qui depuis contenoit plus de mille personnes; et il établit en divers lieux des cellules ou petits monastères, auxquels il donna des supérieurs particuliers: c'est ce que depuis on a nommé des prieurés.

## XXXVIII. Benoît réforme plusieurs monastères.

D'ailleurs, quelques évêques, touchés de sa réputation, lui demandèrent instamment des moines pour servir d'exemple aux autres (4). Il en envoya ainsi vingt à Leidrade, archevêque de Lyon, pour rétablir le monastère de l'Île-Barbe, et c'est à cette communauté qu'Al-

(1) N. 33.  
(2) N. 33.(3) Reg. 40.  
(4) C. 30. Epist. 69, 70.



cuin écrivit sous le nom de frères de Lyon, pour les exciter à la persévérance, et les prémunir contre les erreurs venues d'Espagne : c'est-à-dire la prétendue adoption de Félix d'Urgel, et le baptême par une seule immersion. Il condamne aussi ceux qui mettoient du sel au pain de l'eucharistie.

Alcuin lui-même, ayant ouï-parler de Benoît, se lia d'une étroite amitié avec lui, et lui écrivit tant de lettres, qu'on en fit un recueil particulier. Il en obtint vingt moines, par les moyens desquels il fonda l'abbaye de Cormery. Théodulfe, évêque d'Orléans, demanda aussi des moines à Benoît d'Aniane pour le monastère de Mici ou de Saint-Mesmin, entièrement désolé pendant les guerres du roi Pépin contre Gaifier, duc d'Aquitaine (1). Il n'y restoit plus de moines, et leurs logements étoient occupés par des hommes séculiers et des femmes, ou changés en écuries et en chenils. Théodulfe entreprit donc de rétablir ce monastère, retira les biens usurpés, y en ajouta du sien, et Benoît lui envoya quatre moines, qui assemblèrent avec le temps une grande communauté (2).

On peut rapporter à ces réformes de monastères plusieurs articles d'un capitulaire publié par l'empereur Charles à Thionville l'an huit cent cinq (3). Il y est ordonné que ceux qui viennent au monastère fassent leur noviciat, et demeurent ensuite dans la maison, pour apprendre parfaitement la règle, avant que d'être envoyés aux obédiences du dehors. Ceux qui quittent le monde pour éviter le service du roi doivent servir Dieu de bonne foi; et ceux qui se consacrent à Dieu doivent choisir une des deux professions, et vivre en clercs suivant les canons, ou en moines suivant la règle. On ne donnera point le voile aux jeunes filles, avant qu'elles soient en âge de faire un choix si important; et elles feront le noviciat. On ne recevra point dans les monastères trop de serfs de l'un ou de l'autre sexe, pour ne pas rendre déserts les villages. Les communautés ne seront point plus grandes que ce que chaque supérieur pourra conduire par ses conseils, et des laïques ne gouverneront point l'intérieur du monastère (4).

#### XXXIX. Saint Guillaume du désert.

La plus illustre colonie d'Aniane fut le monastère de Gellone, fondé par les libéralités de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui s'y retira lui-même. Il étoit de la première noblesse des François, fils du comte Théodoric et d'Aldane, que l'on dit avoir été fille de Charles-Martel (5). Il fut instruit dans les arts libéraux, la

(1) Mirac. 6. Maxim. c. 3. (4) C. 8, 9, 11, 12, 14, 15.  
(2) Theod. Carm. lib. II. (5) Vita tom. 5. Act.  
(3) Tom. 1, p. 421, c. Ben. p. 73. Boll. 28 mai, t.  
13, 7, 10. 17, p. 809.

philosophie et les saintes lettres, et dans les exercices du corps, convenables à sa naissance. Ses parents le recommandèrent au roi Charles, pour servir continuellement dans le palais auprès de sa personne; et sa conduite y fut si sage, que sans attirer l'envie il acquit une grande réputation. Il étoit grand, bien fait de sa personne, et brave; et le roi Charles lui donna le premier emploi de son royaume, l'envoyant à la tête de ses troupes s'opposer aux Sarrasins, avec le titre de duc d'Aquitaine. Il les chassa d'Orange, et remporta sur eux de grandes victoires; en sorte qu'il n'osèrent plus revenir dans le pays.

Ayant ainsi rendu la paix à l'Aquitaine, il s'appliqua à y réparer les désordres de la guerre. Il travailloit jour et nuit aux affaires publiques, tenoit la main à l'observation des lois, jugeoit les différends, protégeoit les pauvres et les foibles, et empêchoit les seigneurs d'abuser de leur pouvoir et d'opprimer leurs sujets. Il prenoit un soin particulier des personnes et des lieux consacrés à Dieu, honoroit les prêtres jusqu'à se lever de son siège pour les recevoir, et donnoit tous les jours à l'autel des offrandes par leurs mains. Ses aumônes étoient immenses. Il étoit libéral envers tous les monastères, mais il protégeoit principalement ceux que le roi Charles avoit fondés ou réparés, et leur donnoit des terres et des pensions.

Voulant en fonder un nouveau, il chercha un lieu convenable, et le trouva dans les âpres montagnes du territoire de Lodève, à mi-chemin de cette ville à Montpellier. On le nommoit Val-Gelon; et c'étoit un désert qui ne laissoit pas d'avoir de l'agrément et de la commodité. Il y fit bâtir tous les lieux réguliers : un oratoire, un réfectoire, un dortoir, une infirmerie, un noviciat, une hôtellerie, un hôpital pour les pauvres, un four, une boulangerie et un moulin. Il mit la première pierre à l'église, qui fut dédiée au sauveur. Les bâtiments étant bien avancés, il y fit venir des moines d'Aniane, qui n'en est qu'à une lieue, et dont l'abbé étoit son ami et son directeur. Il donna au nouveau monastère de grandes terres, avec quantité de serfs et de troupeaux, de riches ornements, et beaucoup d'or et d'argent (1).

On a encore la charte de cette fondation, datée du dimanche, quatorzième de février, la trente-quatrième année du règne de Charles comme roi de Gothie, la quatrième comme empereur, qui est l'an huit cent quatre (2). Le duc Guillaume avoit deux sœurs, Albane et Bertane, qui, voulant consacrer à Dieu leur virginité, prièrent leur frère, à genoux et avec larmes, de les offrir en sa nouvelle église pour comble de ses offrandes. Il le fit, et c'est un exemple singulier de personnes adultes

(1) Vita n. 10. Vita Ben. (2) Coint. an. 804, n.  
n. 42. Tom. 5, Act. p. 88. 44. Vita Villelmi. n. 11.

offertes par d'autres. Les deux saintes filles formèrent un petit couvent, dont l'église, dédiée à saint Barthélemy, subsiste encore à vingt pas du grand monastère.

Le duc Guillaume étoit au plus haut point de prospérité temporelle, comblé d'honneurs et de richesses, ayant plusieurs enfants et une femme dont il étoit aimé; chéri de son prince et honoré de tous, il jouissoit du repos qu'il avoit procuré au pays par ses victoires. Mais l'amour de Dieu lui rendoit insipides tous les plaisirs et toute la gloire du siècle. L'exemple de ses sœurs le touchoit, et il avoit honte de leur céder en courage. La vie des moines de Gellone lui donnoit une sainte jalousie, et il se déplaisoit à lui-même. L'empereur Charles, l'ayant alors mandé pour quelque affaire importante, le reçut avec toute la joie et l'affection possible; et tous les seigneurs, particulièrement ses parents, lui témoignèrent les mêmes sentiments; mais il n'en fut point ébranlé, et s'affermir dans la résolution de quitter tout le monde. Il crut devoir à l'empereur, comme à son ami, de ne le pas faire sans sa permission : il la demanda. Charles ne put la refuser, ni retenir ses larmes en l'accordant. Il voulut lui faire de grands présents, mais le duc ne lui demanda qu'une relique de la vraie croix, que le prêtre Zacharie lui avoit apportée l'an huit cent de la part du patriarche de Jérusalem, et l'empereur l'accompagna d'autres reliques (1). Le duc Guillaume eut encore de grands combats à livrer contre sa famille, qui le vouloit retenir; mais enfin il quitta la cour et la France pour revenir en Aquitaine. Passant en Auvergne, il vint à Brioude, et offrit ses armes à saint Julien, soldat et martyr.

Enfin il arriva au monastère de Gellone, où il entra nu-pieds, et revêtu d'un cilice sous ses habits précieux. Il offrit à l'église les richesses qu'il apportoit, avec plusieurs autres riches présents : des livres, des calices d'or et d'argent, des ornements d'or et de soie, et les mit de sa main sur l'autel de saint Sauveur et sur tous les autres, au nombre de cinq, car chacun eut son offrande. Enfin il s'offrit lui-même dans le chapitre, où il pria les frères de le recevoir en leur société, pour y vivre selon la règle de saint Benoît. L'ayant accepté, ils préparèrent tout pour sa réception, qui fut le jour de Saint-Pierre, vingt-neuf de juin, l'an huit cent six. Quoique l'usage du temps fût de ne prendre l'habit qu'après le noviciat, il le reçut d'abord, fit couper sa barbe et ses cheveux, et les offrit à Dieu, suivant une ancienne cérémonie. De ce jour, il commença à vivre dans la même pauvreté et la même soumission que le moindre des moines.

Il fit achever les bâtiments du monastère encore imparfaits, et tailler dans le roc un

chemin pour y arriver plus aisément. Il fit dresser des jardins, planter des vignes, des oliviers et d'autres arbres fruitiers, et fut aidé dans ses ouvrages par ses deux fils, Bernard et Gaucelin, et par les comtes voisins. Pour lui, il se présentait souvent devant l'abbé et ses frères, et leur demandoit à genoux d'oublier son ancienne dignité, de l'humilier de plus en plus, et lui donner les offices les plus bas et les plus méprisés. En effet, il servoit à la cuisine, portoit l'eau et le bois, allumoit le feu, faisoit cuire les herbes et les légumes, servoit à table, et nettoyoit la vaisselle, lui qui se faisoit auparavant servir des mets les plus délicieux par un grand peuple de domestiques. On lui donna aussi la charge du moulin et de la boulangerie; et un jour, comme il étoit pressé de cuire le pain, le four étant chaud, il en ôta le bois avec ses mains, et emporta le charbon dans son scapulaire, n'ayant point trouvé sous sa main les instruments nécessaires; et toutefois il n'en fut endommagé, ni en sa personne, ni en ses habits, ce qui passa pour un miracle. Mais depuis ce temps on ne lui permit plus d'exercer ces travaux serviles; et on lui laissa la liberté de vaquer entièrement à l'oraison et à la contemplation. Il faisoit devant les autels cent genuflexions par jour, et autant la nuit, et se plongeait souvent dans l'eau la plus froide, même en hiver, avant sa prière, et pour se préparer à la communion : quelquefois il s'y préparoit par la discipline, et se faisoit fouetter de verges dans une chambre secrète par un frère, son confident, en mémoire de la passion de Notre Seigneur. Il vécut ainsi dans le monastère sept ans, et, ayant averti de sa mort prochaine l'empereur Charles, il mourut, le vingt-huit de mai, et comme l'on croit, l'an huit cent douze. Le monastère de Gellone a pris son nom, et s'appelle depuis long-temps Saint-Guillem-du-Désert (1). Diverses églises honorent sa mémoire le jour de sa mort.

#### XL. Monastères d'Aquitaine.

Louis, dernier fils de l'empereur Charles, et roi d'Aquitaine, travailla puissamment à rétablir dans son royaume la discipline cléricale et monastique (2). Pendant le désordre des règnes passés, le clergé de tout ce royaume, qui s'étendoit depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, s'appliquoit moins au service de Dieu qu'aux exercices militaires, à monter des chevaux et lancer des traits. Louis fit venir des maîtres de tous côtés pour enseigner le chant, les lettres divines et humaines, et le succès passa la créance. Sa plus grande inclination étoit pour les moines; et il l'auroit été lui-même, à l'exemple de son grand oncle Carloman, si le roi Charles, son père, ne l'eût

(1) Bell. tom. 17, p. 810. (2) Astron. Duchesne, t.  
2, p. 293, B.

(1) Sup. n. 22.



empêché (1). Entre plusieurs monastères qu'il fonda de nouveau, ou qu'il répara, on en nomme vingt-six, dont les plus connus sont : Saint-Filbert dans l'île d'Héro ou Noirmoutier, Charroux, Saint-Maixant, Nouaillé, tous quatre dans le diocèse de Poitiers, et Sainte-Radegonde, ou plutôt Sainte-Croix dans la ville, Conques dans le diocèse de Rhodéz, Ménat et Manlieu en Auvergne, Moissac en Quercy, Saint-Chaffre dans le diocèse du Puy, Solognac près de Limoges, Ourbion ou la Grasse dans le diocèse de Carcassonne, et enfin le monastère d'Aniane. La plupart reconnoissent l'empereur Charles pour leur fondateur ; et il est à croire que son fils Louis ne faisoit qu'exécuter ses ordres et ses conseils. A son exemple, plusieurs évêques et plusieurs laïques relevoient les monastères ruinés, et en fondaient de nouveaux.

Le roi Louis prit en affection particulière saint Benoît d'Aniane, et le protégea contre ceux qui s'opposaient à sa réforme (2). Il écoutoit ses conseils, lui faisoit souvent des présents, et se servit de lui pour rétablir plusieurs monastères. A Ménat en Auvergne, Benoît envoya par son ordre douze moines, qui en attirèrent environ soixante. Il en envoya vingt à Saint-Savin en Poitou, et quarante à Masciac ou Massay en Berry. Le roi lui donna tous ces monastères, afin de soulager celui d'Aniane, trop nombreux pour la stérilité du lieu : et Benoît mit en chacun un abbé, retenant l'inspection sur tous.

#### XLI. Schisme à Constantinople.

Cependant l'église de Constantinople étoit en trouble. Le patriarche Taraise avoit déposé le prêtre Joseph, comme il a été dit, pour avoir donné la bénédiction nuptiale à l'empereur Constantin en son mariage illicite avec Théodote (3). Mais Joseph gagna les bonnes grâces de l'empereur Nicéphore, en se rendant médiateur de l'accommodement entre lui et Bardane le Turc, qui avoit pris le titre d'empereur (4). Nicéphore se mit donc en tête de faire rétablir Joseph dans ses fonctions. Le patriarche Nicéphore le refusoit, ne pouvant se résoudre à casser le décret de son prédécesseur ; mais l'empereur soutenait qu'il n'étoit pas nouveau de rétablir celui qu'un autre avoit déposé, et qu'il y avoit de la charité à pardonner. Enfin il pressa tant le patriarche qu'il crut devoir céder, craignant que sa fermeté ne portât l'empereur à quelque violence contre l'Eglise. Le patriarche Nicéphore assembla donc un concile d'environ quinze évêques, où par condescendance et par dispense il rétablit le pré-

tre Joseph dans ses fonctions. On croit que c'étoit l'an huit cent six.

Saint Théodore Studite, qui assistoit à ce concile, s'opposa à son décret, comme il s'étoit opposé au mariage de Constantin (1) ; et lendemain il le déclara au patriarche Nicéphore, par une lettre écrite en son nom et de saint Platon, où ils disent (2) : Nous sommes orthodoxes en tout, nous rejetons toutes les hérésies, et recevons tous les conciles généraux et particuliers approuvés, et leurs canons ; nous recevons aussi les dispenses légitimes, dont les saints ont usé selon l'occasion. Cette lettre même, par laquelle nous vous saluons, fait voir que nous usons de dispense. Ils veulent dire que, s'ils agissoient à la rigueur, ils n'auroient aucun commerce, même de lettres, avec le patriarche. Ils continuent (3) : C'est ainsi que nous avons reçu le patriarche, votre prédécesseur, au retour de notre exil, après la dissolution du mariage illicite, et la déposition de l'économe. Nous ne voulûmes point communiquer avec lui, tandis qu'il donnoit la communion au prince adultère, quoiqu'il dit qu'il le faisoit par condescendance, et qu'on lui eût plutôt coupé les mains que de faire la cérémonie de ce mariage. Ce fut à ces conditions que nous communiquâmes avec lui jusqu'à sa mort. Nous avons reçu aussi votre sainteté pour patriarche, et nous faisons mémoire d'elle tous les jours au saint sacrifice.

Il n'y a donc entre nous aucun différent qu'au sujet de l'économe, déposé par les canons en plusieurs manières, qui recommença à exercer ses fonctions après neuf ans d'interdiction. Et ce n'est pas en cachette, on le pourroit souffrir puisque nous n'y aurions pas de part ; mais on veut qu'il exerce continuellement avec un prélat de votre mérite, dans la source du sacerdoce de cette église, c'est-à-dire qu'il assistoit à l'office solennel de la cathédrale. Il étoit donc juste, pour ne point scandaliser le peuple de Dieu, principalement ceux de notre ordre, il entend les moines, de le priver du sacerdoce, ou du moins de ne rien faire contre nous irrégulièrement : nous ne le disons pas par crainte, mais par compassion pour le public. Car nous souffrirons tout moyennant la grâce de Dieu ; mais nous vous déclarons, devant Jésus-Christ et les anges, que vous faites un grand schisme dans notre église. Les hommes peuvent se servir de leur puissance, mais quand ils ne le voudroient pas, ils sont soumis à la puissance des canons (4).

Après cette protestation, Théodore se sépara de la communion du patriarche avec tous ses moines ; ce qui en sépara une grande partie du peuple, c'est-à-dire les plus ver-

teux (1). Toutefois la séparation de Théodore ne fut pas connue d'abord ; et par discrétion il la tint secrète autant qu'il put, ce qui dura deux ans, considérant que, comme il n'étoit pas évêque, il lui suffisoit de se conserver lui-même, et ne prendre point de part à ce mal. Mais enfin le logothète du drome, c'est-à-dire l'intendant des voitures publiques, officier considérable à la cour, dit à Joseph, archevêque de Thessalonique, frère de Théodore : Pourquoi avez-vous laissé passer tant de fêtes sans communiquer avec nous et avec le patriarche ? dites-en hardiment la raison (2). L'archevêque répondit : Nous n'avons rien contre les empereurs ni contre le patriarche, mais seulement contre l'économe déposé par les canons. Les empereurs étoient Nicéphore et son fils Staurace, qu'il avoit fait couronner au mois de décembre huit cent trois. Le logothète répondit : Les empereurs n'ont pas besoin de vous, ni à Thessalonique ni ailleurs. Ils n'en dirent pas davantage alors ; mais, la chose étant devenue publique dans Constantinople, plusieurs prirent le parti de Théodore, sans toutefois oser se déclarer (3).

#### XLII. Lettre de saint Théodore Studite.

Saint Platon, ou plutôt saint Théodore sous son nom, en écrivit au moine Siméon, parent de l'empereur, qui étoit de leurs amis, et fort affligé de la déclaration de l'archevêque Joseph (4). Platon le prie d'apaiser l'empereur, pour lequel, dit-il, nous n'avons que toute sorte de respect, loin de rejeter sa communion. Notre différent n'est que contre celui qui a fait ce mariage illicite, et que Jésus-Christ lui-même a déposé par deux canons entre les autres. Le premier défend à un prêtre d'assister au festin d'un second mariage, car le canon n'a pas osé parler d'un adultère (5), et combien auroit-il plus défendu d'y donner la bénédiction nuptiale ? Le second canon porte que celui qui a été déposé pour un crime n'est pas recevable, après un an, à demander son rétablissement. Celui-ci a été déposé plus de neuf ans (6). Voilà, mon père, ce qui nous épouvante et nous serre le cœur. C'est pour ne point communiquer avec lui et avec le défunt patriarche que nous avons été enfermés, moi au lieu où vous demeurez, notre abbé et les autres à Thessalonique ; et après notre retour nous ne serions pas réconciliés au patriarche s'il n'eût avoué que nous avions bien fait (7). Si donc, pendant le règne du prince adultère, Dieu nous a fait la grâce de ne nous pas relâcher ; comment aujourd'hui, sous un règne si pieux, trahirons-nous au pé-

ril de nos âmes ? Nous souffrirons tout jusqu'à la mort plutôt que de communiquer avec le coupable. Qu'il soit économe, à la bonne heure ; qu'est-il nécessaire qu'il célèbre le sacrifice ? Il n'est plus prêtre. Nous n'avons rien dit jusqu'ici, nous avons dissimulé deux ans, depuis son rétablissement, pour garder la paix. Ensuite : Si on ne veut pas l'interdire, du moins qu'on nous laisse en l'état où nous sommes depuis dix ans. Quant à ceux qui communiquent avec lui, évêques, prêtres, abbés, quand ils seroient dix mille, il ne faut pas s'en étonner. Ils ont bien communiqué avec l'adultère, et pas un n'a dit un mot.

Dans une autre lettre au même Siméon, il dit (1) : Jésus-Christ déclare coupable d'adultère celui qui quitte sa femme légitime (2), et ce crime, suivant le canon de saint Basile, est égal à l'homicide et aux crimes les plus abominables ; toutefois celui-ci, présentant le prince adultère à l'autel, a osé dire devant tout le peuple (3) : Unissez, Seigneur, votre serviteur et votre servante en une chair, suivant votre bon plaisir, et le reste de la prière pour la bénédiction nuptiale, que nous lisons encore dans l'euchologe des Grecs. Puis il ajoute (4) : N'est-ce pas une chose horrible à penser ? quelle a été l'indignation du Saint-Esprit sur un tel blasphème ? Comment la terre n'a-t-elle pas englouti sur-le-champ, comme Dathan et Abiron, celui qui le proféroit. Et toutefois, au lieu de pleurer jusqu'à la mort, et d'être en exécution pour l'exemple de la postérité, il est rentré dans l'Eglise, et a repris publiquement les fonctions sacerdotales, comme s'il avoit fait une belle action. Et qu'il ne se trompe pas, en ce que l'adultère étoit empereur : tous les hommes sont soumis aux lois de Dieu. Il prétend donc se montrer plus saint que saint Jean-Baptiste, et l'accuser d'avoir repris Hérode mal à propos, et d'être mort pour une mauvaise cause. Que s'il veut s'excuser sur l'ordre du patriarche Taraise, pourquoi Taraise ne les épousoit-il pas lui-même ? car c'est aux patriarches à marier les empereurs et non pas à un prêtre, cela ne s'est jamais fait ; mais je ne crois point, non plus que plusieurs autres, qu'il ait reçu une telle commission. Que s'il dit qu'il n'a point été interdit par le patriarche Taraise, pourquoi donc a-t-il été neuf ans sans servir ? pourquoi prétend-il avoir été absous par le concile ? il ne faut point d'absolution à celui qui n'est lié d'aucune censure.

Cependant Théodore, prévoyant bien la persécution qui le menaçoit lui et les siens, écrivit aux moines de Saccudion ce qui s'étoit passé entre l'archevêque Joseph et le logothète ; puis il ajoute (5) : Treize jours se sont écoulés depuis sans qu'il y ait eu ni réponse ni inter-

(1) V. Coint. an. 812, n. 29, 30, etc. (2) Vit. Ben. n. 43. (3) Sup. n. 1, 7. (4) Sup. n. 19. Lib. Synod. tom. 7, Conc. p. 1192. Vita Th. Stud. n. 43.

(1) Theod. Stud. lib. 1, Ep. 24, 25, 30. (2) Lib. 1, Epist. 30. (3) Sup. n. 7. (4) Vita Th. n. 45.

(1) Theoph. an. 7, p. 409. (2) Theod. i, Ep. 25, 31. (3) Theoph. an. 2, p. 405. (4) Ep. 24. (5) Neocæs. Can. 7. Sup. l. x, n. 17. (6) Cod. Can. Afric. Can. 79. (7) Sup. n. 3.

(1) Ep. 22. (2) Matt. xix, 9. (3) Ad Amphil. c. 7. (4) Euchol. fol. 69, 70. (5) 1, Ep. 31.



rogation nouvelle, seulement nous avons écrit au seigneur Siméon les lettres incluses. L'affaire est venue aux oreilles du patriarche, et presque de toute la ville : plusieurs compatissent à notre affliction et parlent comme nous ; mais ce sont des adorateurs nocturnes, qui n'osent se montrer au jour. Il explique ensuite, comme dans les lettres à Siméon, les causes de leur séparation, et exhorte ses moines à la constance, et à prier pour l'empereur, pour le patriarche et pour la paix de l'Eglise.

Comme quelques-uns soutenoient, que Théodore devoit au moins tolérer le rétablissement de l'économe par condescendance, il en écrivit une lettre à Théoctiste, maître des offices, où il explique jusqu'où peut aller la condescendance en matière de religion (1). Nous avons, dit-il, gardé le silence autant qu'il a été possible ; encore à présent nous disons : Que l'on éloigne du service celui qui est déposé, et aussitôt nous communiquons avec le patriarche, sinon nous demeurons dans la même soustraction de communion où nous étions auparavant, laissant à Dieu la vengeance de cet excès. Aller plus loin ne seroit plus condescendance, mais prévarication contre les canons. Car la règle de l'économie, comme vous savez, est de ne violer en aucune manière les lois établies, et toutefois de relâcher quelque chose selon l'occasion et la raison pour arriver à votre fin : au lieu que vous perdriez le capital en gardant une trop grande rigueur. Nous l'avons appris de saint Paul quand il se purifia et circoncit Timothée (2), et de saint Basile quand il reçut l'offrande de Valens, et cessa pour un temps de nommer le Saint-Esprit simplement Dieu (3) ; mais ils ne continuèrent ni l'un ni l'autre, au contraire, ils montrèrent qu'ils mourroient plutôt. On ne s'est jamais trompé en suivant cette règle d'économie, et imitant le pilote, qui détourne un peu le gouvernail pendant l'orage.

Vous dites que saint Chrysostôme se dispensa du canon des apôtres contre les ordinations simoniaques, à l'égard des six évêques qu'il déposa ; mais il ne s'en écarta point en effet, car il les interdit de toute fonction sacerdotale, et ne leur accorda que de communier dans le sanctuaire (4). Ici ce n'est pas de même : celui qui a marié l'adultère sacrifie comme s'il n'avoit rien fait, et publiquement, comme pour servir d'exemple aux prêtres. Et qu'avons-nous affaire de la bigamie païenne de Valentinien ? Quelqu'un lui a-t-il donné la bénédiction nuptiale, ou quelqu'un des pères a-t-il écrit qu'il ait bien fait (5) ? Théodore suppose ce fait sur la foi de l'historien Socrate, mais quelques savants en doutent. Il continue : Plusieurs autres, comptant leur volonté pour loi,

(1) 1, Ep. 24. (4) Sup. liv. XXI, n. 0.  
(2) Act. xvi, 5. Pall. p. 137.  
(3) Sup. liv. xvi, n. 24, (5) Socr. iv, Hist. c. 31,  
et ibi Vales.

ont fait des choses semblables ; mais l'Eglise ni ses lois n'en souffrent point de préjudice. Faut-il donc s'étonner de ce que viennent de faire environ quinze évêques ; un concile n'est pas simplement une assemblée d'évêques et de prêtres, quoique nombreuse ; il faut qu'ils s'assemblent au nom du Seigneur, en paix et pour l'observation des canons. Ils n'ont pas le pouvoir de lier et de délier absolument ; mais, selon l'exactitude des règles, ils n'ont reçu aucune puissance de les transgresser, et je ne sais s'il y a quelque chose qui n'ait pas été réglé. Si on accorde aux évêques ce pouvoir arbitraire, l'Evangile est inutile, en vain il y a des canons : chacun du temps de son pontificat sera un nouvel évangeliste, un nouvel apôtre, un nouveau législateur ; mais il n'est pas ainsi, l'apôtre nous défend de rien enseigner ou ordonner au delà de ce que nous avons reçu (1).

Ce qui s'étoit passé à Constantinople fut rapporté à Rome d'une manière qui fit blâmer la conduite de Théodore, en sorte que Basile, abbé de Saint-Sabbas de Rome, et son ami, lui en écrivit durement (2). Théodore lui répondit, se plaignant qu'il le condamnoit sans connoissance de cause, et se justifiant de l'accusation du schisme par les mêmes raisons que dans ses autres lettres. Il parle du pape assez librement, comme en étant mal satisfait, et ajoute (3) : Quant à ce que vous marquez que l'on pourra dire que j'ai pris ce prétexte pour satisfaire mon chagrin, d'avoir manqué la dignité de patriarche, ne vous en mettez pas en peine : Dieu connoît toutes nos démarches, et nous comparoitrons devant son tribunal terrible. Il témoigne ensuite son estime et son respect pour le patriarche, et finit en remerciant Basile des riches présents qu'il lui avoit envoyés.

Les ennemis de Théodore disoient que, quand même il auroit interdit l'économe, il attaqueroit le patriarche, comme ayant communiqué avec lui depuis sa déposition ; et qu'il n'épargneroit pas même la mémoire du patriarche défunt. Pour s'en justifier, Théodore écrivit ainsi au cartulaire Nicolas, qui s'étoit souvent entremis de l'accommodement (4) : Que l'on interdise l'économe de ses fonctions de prêtre, et nous officierons avec le patriarche, s'il l'ordonne, chacun selon notre ordre. Pour sûreté de ce que nous disons, nous en faisons une ample déclaration par écrit, consentant que si après l'interdiction de l'économe nous ne rentrons pas aussitôt dans la communion du patriarche, on prononce contre nous la condamnation qu'on voudra, et qu'il ne nous soit plus permis de parler sur ce sujet. Il n'y a ni ange ni homme qui nous y oblige : c'est Dieu même qui nous excite par votre moyen. Dans cette lettre il compte trois ans depuis le rétablisse-

(1) Gal. 18. (3) P. 220, B.  
(2) 2, Ep. 28. (4) 1, Ep. 32.

ment de l'économe, ce qui marque l'an huit cent neuf.

#### XLIII. Concile contre Platon et Théodore.

Il y avoit une année entière que Platon et Théodore souffroient une rude persécution. Ce n'étoient que menaces de l'empereur, qui souvent les envoyoit querir pour les presser de se rendre à sa volonté. Enfin, il envoya une compagnie de soldats qui environnèrent tout d'un coup le monastère de Stude, en sorte que personne n'osât se montrer (1). L'évêque de Nicée et l'évêque de Chrysopolis vinrent parler à Platon et à Théodore, pour leur persuader de recevoir l'économe Joseph, comme ayant fait le mariage en question par ordre du patriarche Taraise. Car, disoient-ils, c'étoit un saint comme saint Chrysostôme, vous devez recevoir sa dispense. Il vint encore leur faire la même proposition à Saint-Serge, où on les avoit enfermés.

Comme ils demeuroient inébranlables, l'empereur fit assembler un concile au mois de janvier, la septième année de son règne, indiction seconde, c'est-à-dire l'an huit cent neuf (2). Le concile étoit nombreux. Il y avoit plusieurs évêques, plusieurs abbés, et trois des plus grandes dignités de l'empire. Ce fut un triste spectacle d'y voir comparoitre saint Platon, si vénérable par sa vieillesse et par sa vertu. Car, comme il ne pouvoit plus marcher, on le portoit sur les épaules, ayant sa chaîne au pied ; et ceux qui le portoit se le jetoient l'un à l'autre avec dédain. Théodore aussi y fut traité indignement, et environné de gens qui lui disoient qu'il ne savoit ce qu'il disoit (3). En ce concile on déclara que le mariage de Constantin avec Théodote avoit été légitime par dispense, et on prononça anathème à ceux qui ne recevoient pas les dispenses des saints.

L'empereur fit signifier ce décret à Platon, à Théodore et à l'archevêque Joseph, comme ils étoient au monastère d'Agathus, près de Constantinople. Il leur envoya pour cet effet quelques-uns de ses écuyers, qui leur déclarèrent qu'ils étoient excommuniés et déposés par le concile (4). Ensuite on les mit en prison à Saint-Mamas, tous trois séparés ; et les mêmes écuyers y vinrent apportant le décret de déposition et d'excommunication qu'ils leur lurent, quoiqu'ils se bouchassent les oreilles. Enfin ils furent tous trois relégués dans des îles voisines de Constantinople, en des prisons séparées (5).

Les moines de Stude furent tentés en toutes manières pour abandonner leur abbé. D'abord

(1) Vita Plat. c. 6, n. 36. (4) Ep. 48. Cang. C. P.  
Ep. 48, lib. 1, ad Athan. lib. iv, c. 15, p. 180.  
(2) Theop. p. 409. (5) Vita Plat. c. 6, n.  
(3) Ep. ad Euprep. to. 7, 37. Vit. Theod. c. 48, 49,  
Conc. p. 1192. 50, 51.

l'empereur les fit mettre tous dans un bain gardé par des soldats. Il les fit venir devant lui, et les interrogea lui-même, prenant séparément les principaux et les plus habiles, et employant les flatteries, les promesses et les menaces. Enfin il les fit enfermer en des châteaux ou des monastères, dont les abbés les traitoient encore plus mal qu'il ne leur étoit ordonné. On faisoit cependant des proclamations par toute la ville de Constantinople pour empêcher que quelqu'un de ces moines ne se cachât. Il y en eut en effet qui se retirèrent dans une caverne déguisés en séculiers, pour servir en secret leur abbé, tandis qu'il étoit à Constantinople ; mais quelques-uns ayant été trouvés, furent emprisonnés dans le prétoire, et bannis de la ville.

#### XLIV. Règles sur la dispense.

Théodore dans sa prison écrivit à ses amis pour les soutenir contre la persécution, entre autres à Euprépien et à ceux qui étoient avec lui. Dans cette lettre il traite de la dispense, et accuse ses adversaires de combattre l'ancien et le nouveau Testament ; voici ses paroles, la loi dit (1) : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne prendras point le nom de Dieu en vain. La même loi sera pour le juif et le prosélyte (2). L'Evangile défend de regarder même une femme pour la désirer, et condamne celui qui viole le moindre des commandements. Cependant ceux-ci nomment économie et indulgence salutaire à l'Eglise l'adultère, la transgression d'un des plus grands commandements, l'abus du nom de Dieu dans la cérémonie d'un mariage criminel, accompagnée de la communion des saints mystères. Bouchons nos oreilles, mes frères, pour n'être pas empoisonnés d'un tel blasphème. Et leur défense, c'est qu'à l'égard des souverains il ne faut pas prendre l'Evangile à la rigueur. Pourquoi donc est-il écrit que les grands seront jugés plus sévèrement, et que Dieu n'a point d'égard aux personnes (3) ? Le prince a-t-il une autre loi et un autre législateur que ses sujets (4) ? Est-il un Dieu pour n'être point sujet à la loi ? Si tous n'y sont également soumis, ce ne sera que révolte et anarchie. Le prince voudra s'abandonner à l'adultère et à l'hérésie, et il sera défendu aux sujets de l'imiter.

Et ensuite. Le second article est assez clair par le premier. Anathématiser ceux qui n'approuvent pas ce mariage adultérin, qu'est-ce autre que de condamner les saints ? Premièrement, saint Jean-Baptiste, et ce qui est horrible à dire, le seigneur des saints, qui a défendu d'avoir part avec les adultères, sans distinction d'empereur ou de prince, de grand ou de petit (5).

(1) Exod. xx, 37 ; XII, 49. (4) Gal. II, 6.  
(2) Matth. v, 28, 10. (5) Ps. XLIX, 18. Gal. 1, 8.  
(3) Sap. vi, 6.



L'empereur est-il plus qu'un ange, à qui saint Paul dit anathème s'il ébranle quelque partie de l'Évangile? Ou ils croient que nous résistons à la loi de Dieu en n'approuvant pas leur prétendue économie, ou, s'ils conviennent que nous observons la loi, ils se condamnent eux-mêmes. Et encore: Que dirons-nous du troisième article? Ceux qui vont tête levée contre l'Évangile se mettent-ils en peine des canons, quoiqu'ils aient aussi été scellés par le Saint-Esprit, et que de leur mépris s'en suive la perte de tout ce qui sert à notre salut? car sans les canons il n'y a plus ni sacerdoce, ni sacrifice, ni autre remède pour les maladies des âmes. Mais pourquoi fais-je différence entre les canons et l'Évangile de Jésus-Christ? C'est lui-même qui a donné les clefs à saint Pierre, avec la puissance de lier et délier, et à tous les apôtres celle de remettre et de retenir les péchés (1); et conséquemment il a donné la même puissance à leurs successeurs, pourvu qu'ils marchent sur leurs pas. C'est pourquoi les canons de saint Basile et des autres saints ont été reçus comme ceux des apôtres, parce qu'ils les ont suivis sans rien innover.

Dans une lettre à un abbé Théophile, il dit (2): Si vous me demandez pourquoi nous ne vous avons pas dit ceci avant la persécution, et pourquoi nous faisons encore alors mention dans nos prières de ceux de Constantinople, considérez que le concile n'avait point encore été tenu, et que l'on n'avait encore prononcé ni le mauvais décret ni l'anathème. Avant cela, il n'étoit pas sûr de se séparer entièrement des coupables, ou même d'éviter ouvertement leur communion: il falloit les souffrir avec la discrétion convenable (3).

Pour traiter à fond la matière de la dispense, Théodore en fit un écrit, où il ne disoit rien de lui-même, mais c'étoit un tissu des autorités de l'Écriture et des pères. Il l'envoya à l'archevêque Joseph, son frère, le priant de l'examiner. Un évêque, nommé Athanase, apparemment disciple de Théodore, puisqu'il le nomme son fils, ayant lu ce traité, l'admira; mais ensuite il changea d'avis, et écrivit à Théodore pour prouver que ses adversaires ne devoient point être traités d'hérétiques puisqu'ils n'enseignoient point, qu'il fût permis de commettre des adultères et d'absoudre les sacrilèges. Théodore lui répondit: Il est vrai qu'ils ne l'enseignent pas de paroles: les païens même ne disent pas que l'adultère soit indifférent (4). Aussi ne disons-nous pas qu'ils l'aient dit ouvertement, mais qu'ils ont autorisé un mariage adultérin avec ses suites; qu'ils ont qualifié cette conduite d'indulgence salutaire, sous peine d'anathème à ceux qui la désapprouvent, et qu'ils exécutent ce décret par les exils et les prisons. Car ils ont prononcé en ces

termes: Anathème à ceux qui ne reçoivent pas les dispenses des saints! Il étoit question de ce mariage; ils soutiennent donc qu'il est conforme aux dispenses des saints; elles sont donc contre la loi: mais s'il est impossible que les saints aient agi contre la loi, ceux-ci sont anathématisés en ne voulant pas abandonner cette conjonction adultérine. Et ensuite:

N'est-ce pas déclarer les commandements de Dieu sujets au changement, suivant les occasions et les circonstances? Qui donnera la dispense? les évêques seuls, ou les prêtres? en concile, ou chacun à part? Ne sera-t-elle que pour les empereurs et au sujet de l'adultère, ou de toutes sortes de crimes? Je laisse aux nouveaux évangelistes à décider ces questions. Dans cette même lettre il marque ainsi ceux qui avoient eu part à cette persécution.

#### XLV. Violences contre Platon, Théodore, etc.

Comment peut-on dire qu'ils n'enseignent pas ce qu'ils publient par leurs œuvres (1)? Pourquoi donc suis-je enfermé ici? Pourquoi mon père le reclus, c'est saint Platon, a-t-il été maltraité, séparé de tous les autres, puis jeté au lieu où il est maintenant? Pourquoi l'archevêque a-t-il été déposé, comme ils prétendent, enfermé étroitement avec ordre de ne lui donner à manger que par mesure, et depuis peu exilé en pays étranger? Pourquoi vous-même, avec vos frères, êtes-vous gardé à Thessalonique? l'abbé Théososte chassé de la même ville avec ses disciples, et un autre abbé du même lieu fouetté avec excès? Pourquoi Naucrèce et Arsène sont-ils étroitement gardés, aussi bien que Basile et Grégoire? Pourquoi Etienne, ce vertueux abbé, a-t-il été chassé de son monastère avec cinquante disciples? Pourquoi le pieux abbé Antoine est-il prisonnier à Amorium? Pourquoi Emilien et les siens ont-ils été emmenés par ordre de l'évêque de Nicomédie, après avoir été fouettés et traités indignement, et leur monastère pillé? Pourquoi l'évêque Léon a-t-il été persécuté à Cherson, et l'abbé Antoine emprisonné avec deux autres? Pourquoi à Lipari, au delà de la Sicile, nos frères sont-ils en prison? Pourquoi à Cherson, Létiois a-t-il été arrêté, puis envoyé à l'empereur, et emprisonné à Constantinople?

Joseph ayant été déposé, on mit à sa place un autre archevêque à Thessalonique (2), qui y fit arrêter Anastase, et chasser l'abbé Théososte avec dix-sept autres, et fit donner deux cent soixante coups de fouet, et ensuite deux cents coups de nerfs de bœuf à un saint moine, nommé Euthymius, parce qu'il ne vouloit pas le nommer au saint sacrifice comme évêque. Il fut ainsi traité dans une église, où on le laissa demort: mais un homme charitable l'ayant couvert de la peau d'un agneau fraîchement tué,

(1) Matth. xvi, 19. Joan.

xx, 23.

(2) 1, Ep. 39, p. 322, C.

(3) Ep. 43.

(4) 1, Ep. 48, p. 342, C.

(1) P. 339.

(2) 1, Ep. 51.

lui sauva la vie. Théodore écrivit à l'archevêque, son frère, pour le consoler de ces violences.

#### XLVI. Secondes noces.

En une lettre à Naucrèce, son disciple, il traite la matière des secondes noces (1). Elles sont permises, dit-il, par l'apôtre et par Jésus-Christ même; mais ce n'est pas une loi, comme dit saint Grégoire le théologien, ce n'est qu'une indulgence: or, l'indulgence suppose une faiblesse et une action répréhensible. L'apôtre le marque en disant (2): S'ils ne se contiennent pas, qu'ils se marient, car l'incontinence est une faiblesse. C'est pourquoi les pères ont soumis à la pénitence les bigames: le concile de Laodicée n'en marque point le temps, saint Basile le détermine à un an, et pour les troisièmes noces et au delà à deux ans (3). De là vient que le concile de Néocésarée défend à un prêtre de prendre part au festin des secondes noces. Donc il est juste de couronner le premier mariage, qui est proprement légitime et victorieux de l'incontinence. Il parle suivant l'usage des Grecs, qui nomment couronnement la bénédiction nuptiale. Il est, dit-il, suivi de la sainte communion, et les prêtres prennent part au festin, à l'exemple de Jésus-Christ même. Mais le second mariage n'est point couronné, parce qu'on y succombe à la faiblesse, et on n'y communie point, parce qu'on doit être privé de la communion une année ou deux; il n'y a point de bénédiction, parce qu'il n'y en a qu'une seule pour les premières noces. Il s'ensuit donc, selon l'Écriture et les pères, que le prêtre ne fait point de célébration des secondes noces, et ne reçoit ceux qui les ont contractées qu'après la pénitence accomplie, lorsqu'il leur est permis de communier. Alors il leur donne une espèce de bénédiction nuptiale. Que si vous demandez comment donc ils habitent ensemble? je dirai que c'est en vertu du contrat civil, comme dans la trigamie et la polygamie: car les pères ont ainsi nommé les mariages au delà du troisième. Peut-être demanderez-vous encore, quand l'une des parties est vierge, s'il faut lui mettre la couronne sur la tête, et à l'autre sur l'épaule, comme disent quelques-uns? Cela me paroit ridicule, car où mettra-t-on la couronne pour les troisièmes noces? J'estime donc que la partie vierge mérite de perdre son privilège en s'unissant par son choix à celle qui ne l'est pas, et qu'elle se soumet par-là à la peine de la bigamie.

Entre les lettres de Théodore écrites pendant sa prison, on trouve le chiffre qu'il donnoit à ses amis (4). Ce sont les lettres de l'alphabet grec, qui signifioient vingt-quatre per-

(1) Ep. 50.

(2) 1, Cor. vii, 9.

(3) Ad Amphil. c. 4. Sup.

liv. xvii, n. 45. Can. 9.

(4) 1, Ep. 41.

sonnes. Alpha saint Platon, bêtha l'archevêque Joseph, gamma Calogère, delta Athanase; et ainsi des autres jusqu'à oméga, qui est Théodore lui-même. On y voit les noms de plusieurs de ceux à qui ses lettres sont adressées: savoir, Athanase, Nicolas, Arsène, Basile, Euprépien, et de ceux dont il parle dans ses lettres.

#### XLVII. Lettres de Théodore au pape.

Théodore, étant ainsi persécuté, ne manqua pas d'avoir recours au pape Léon III. Il lui écrivit avant son exil une lettre qu'il effaça par la crainte de l'empereur; mais l'abbé Epiphane, qui en étoit porteur et qui en savoit le contenu, la refit et la porta au pape, après que Théodore fut exilé: nous n'avons point cette lettre. La première qui reste fut envoyée par Eustathe, et commence ainsi (1): Puisque Jésus-Christ a donné à saint Pierre la dignité de chef des pasteurs, c'est à saint Pierre ou à son successeur qu'il faut porter la plainte de toutes les nouvelles erreurs qui s'élèvent dans l'Eglise, comme nous l'avons appris de nos pères. Il se plaint ensuite de deux conciles tenus à Constantinople, le premier pour le rétablissement de l'économe, le second pour la condamnation de ceux qui ne vouloient pas y consentir, et ajoute que l'on veut justifier ces conciles en établissant une hérésie: Car, dit-il, on déclare que ce mariage adultérin a été contracté par dispense, que les lois divines n'ont point de pouvoir sur les empereurs, que ceux qui combattent jusqu'au sang pour la vérité et la justice, ne sont point les imitateurs du précurseur et de saint Chrysostôme; et que chaque évêque est maître des canons, pour rétablir quand il lui plaît les prêtres déposés. Il ajoute: Nous pouvons dire avec l'apôtre (2), qu'il y a maintenant plusieurs antechrists, si tous les hommes ne sont pas sujets aux canons. Ensuite: S'ils n'ont pas craint de tenir un concile hérétique de leur autorité, quoiqu'ils n'eussent pas dû en tenir un, même orthodoxe, à votre insu, suivant l'ancienne coutume, combien est-il plus convenable et plus nécessaire que vous en assembliez un, pour condamner leurs erreurs? Il ajoute à la fin, que la lettre est de lui seul; parce que le reclus, c'est-à-dire saint Platon et l'archevêque de Thessalonique, son frère, sont dans d'autres îles: Mais, dit-il, ils parlent par ma bouche, et se jettent avec moi aux pieds de votre sainteté.

Le pape fit réponse par une lettre que nous n'avons pas (3); et Théodore, au nom de saint Platon et au sien, l'en remercia par une seconde lettre dont Eustathe fut le porteur. Il y nomme ses adversaires méchiens, comme s'il disoit adultérins, car *moichos*, en grec, signifie adultère; et il soutient qu'ils sont hérétiques, en ce qu'ils prétendent autoriser par dispense

(1) 1, Ep. 33.

(2) 1, Jo. ii, 10.

(3) 1, Ep. 34.



un mariage adultérin contre la défense expresse de la loi et de l'Evangile, et en ce qu'ils se mettent au-dessus des canons. Il remercie le pape des riches présents qu'il leur avait envoyés, et se purge de la calomnie qu'on lui imposait, de recevoir les hérétiques Barsanuph, Esaïe et Dorothee. Il leur dit anathème, comme anathématisés par saint Sophrone, et à tous les hérétiques en général (1). Le prétexte de cette accusation pouvoit être qu'il avait un ami, nommé Barsanuph. Théodore écrivit en même temps à l'abbé Basile, qui étoit à Rome, et du conseil du pape, le priant de continuer à appuyer la bonne cause.

XLVIII. Conférence avec le pape sur le *filioque*.

Au mois de novembre de la même année huit cent neuf, l'empereur Charles tint un concile à Aix-la-Chapelle, où on traita la question si le Saint-Esprit procède du fils comme du père, qui avoit été premièrement agitée à Jérusalem, par un moine, nommé Jean (2). Pour la décider, l'empereur envoya à Rome Bernard ou Bernaire, évêque de Wormes, et Adélard, abbé de Corbie, chargés d'une lettre composée par Smaragde, abbé de Saint-Michel, au diocèse de Verdun, aujourd'hui Saint-Michel (3), où il avoit recueilli les passages de l'Ecriture et des pères, qui prouvent que le Saint-Esprit procède du fils comme du père. Les pères de l'Eglise qu'il cite, sont saint Grégoire, pape, saint Cyrille, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin.

Les envoyés, étant arrivés à Rome, lurent cet écrit au pape, qui, en ayant écouté attentivement tous les passages, dit: Je crois ainsi conformément aux autorités des pères et de l'Ecriture (4). Les envoyés dirent: Puisque vous reconnoissez qu'il faut croire ainsi, ne faut-il pas l'enseigner à ceux qui l'ignorent, et y confirmer ceux qui le savent? Le pape en convint. Les envoyés lui demandèrent: Peut-on être sauvé sans croire cette vérité? Le pape répondit: Celui qui pourra l'entendre, et ne voudra pas le croire, ne pourra être sauvé; car il y a des mystères, comme celui-ci, que plusieurs peuvent entendre et que plusieurs autres n'entendent pas à cause de leur bas âge, ou de leur peu de pénétration. Cela étant, reprirent les envoyés, il est permis d'enseigner, et par conséquent de chanter, ce qu'il n'est pas permis de ne pas croire. Il est permis de le chanter, dit le pape, mais non d'ajouter ce qui est défendu.

Les envoyés répondirent: Nous savons pourquoi vous dites qu'il n'est pas permis de rien ajouter au symbole, c'est que ceux qui l'ont fait n'y ont pas mis ceci: ils veulent dire le

(1) 1. Ep. 41. 1. Ep. 35. (3) To. 7. Conc. p. 1199.  
(2) Egin. an. 809. Ado. (4) Tom. 7. Conc. p. 1194.

mot *filioque*, et que les conciles généraux qui ont suivi, savoir celui de Chalcedoine, et le cinquième, ont défendu de rien ajouter au symbole. Mais ne seroit-il pas bon de le chanter s'ils l'y avoient inséré? Il seroit fort bon, dit le pape. Les envoyés reprirent: N'auroient-ils pas bien fait de faire connoître aux siècles suivants un mystère si important, en ajoutant seulement quatre syllabes? Le pape répondit: Je n'ose dire qu'ils n'eussent pas bien fait; mais je n'ose dire non plus qu'ils ne l'aient pas vu aussi bien que nous. Ils ont défendu même d'examiner pourquoi ils l'avoient omis. Voyez quelle opinion vous avez de vous: pour moi, loin de me préférer à eux, je n'ose pas même m'y élever. Dieu nous garde, reprirent les envoyés, d'avoir une autre opinion de nous; nous cherchons seulement à être utiles à nos frères, selon le temps où nous sommes. C'est pourquoi, ayant trouvé que quelques-uns chantent ainsi le symbole, et que par-là plusieurs ont été instruits de ce mystère, nous croyons qu'il est mieux de le chanter que de le laisser dans l'ignorance; car si vous saviez combien de milliers de personnes l'ont appris ainsi, vous seriez peut-être de notre avis. Dites-moi, répondit le pape, croyez-vous qu'il faille insérer au symbole toutes les vérités nécessaires à la foi catholique, qui n'y sont pas contenues? Non, dirent les envoyés, parce qu'elles ne sont pas toutes également nécessaires. Le pape reprit: Si elles ne le sont pas toutes, il y en a du moins plusieurs sans la créance desquelles on ne peut être catholique. Pouvez-vous, dirent les envoyés, nous dire quelque vérité semblable à celle-ci, qui manque au symbole? Le pape demanda la nuit pour y penser, afin de ne rien avancer légèrement sur une matière si importante; et la conférence fut ainsi terminée pour lors.

Le lendemain, le pape dit: Est-il plus nécessaire de croire que le Saint-Esprit procède du fils comme du père, que de croire que le fils est la sagesse engendrée par la sagesse, et la vérité engendrée par la vérité; et que l'un et l'autre est toutefois essentiellement une seule vérité? Nous pourrions donner plusieurs autres exemples, non-seulement touchant l'essence de la divinité, mais touchant le mystère de l'incarnation. Les envoyés répondirent: Nous savons, grâce à Dieu, sur ce sujet, tout ce que savent les autres, ou nous le pouvons apprendre. C'est ce que nous admirons, dit le pape, que vous vous donniez tant de peine inutile pouvant vous tenir en repos. Nous craignons, dirent les envoyés, de perdre une grande récompense faute de prendre un peu de peine, et nous estimons un plus grand bien d'instruire par-là ceux qui le désirent, que le mal n'a été grand de faire cette addition, puisque ce n'a été ni par arrogance, ni par mépris des décrets de nos pères. Le pape répondit: Quelque bonne intention que l'on ait, il faut prendre garde de ne pas gâter ce qui est bon par soi-même, en quittant la manière

permise d'enseigner, ce qui ne se peut faire sans présomption; car les pères, en défendant de ne rien ajouter au symbole, n'ont pas distingué la bonne ou la mauvaise intention, ils l'ont défendu absolument.

Les envoyés reprirent: N'est-ce pas vous, qui avez permis de chanter le symbole dans l'Eglise? cet usage est-il venu de nous? J'ai permis, dit le pape, de le chanter, mais non pas d'y rien ajouter; et tant que vous l'avez chanté comme l'Eglise romaine, nous ne nous en sommes point mis en peine. Quant à ce que vous dites que vous le chantez ainsi, parce que vous en avez ouï d'autres en certain pays, qui l'ont fait avant vous, cela ne nous regarde point. Ce pays étoit l'Espagne, où, par ordonnance du troisième concile de Tolède, le symbole est rapporté avec l'addition *filioque* (1). Le pape continue: Nous ne chantons point le symbole, nous le lisons, mais sans d'y rien ajouter, et nous enseignons en temps et lieu les vérités de foi qui n'y sont pas contenues. Les envoyés reprirent: Vous voulez donc que l'on commence par ôter du symbole le mot dont est question; après quoi vous permettez de le chanter et de l'enseigner? C'est sans doute ce que nous décidons, dit le pape, et nous vous le conseillons. Les envoyés dirent: Il est donc bon de chanter le symbole, pourvu qu'on en ôte ce que vous désirez? Oui, dit le pape, et toutefois nous le permettons sans l'ordonner. Mais, dirent les députés, puisque vous convenez qu'il est bon de chanter le symbole si on ôte ce mot, tout le monde ne croira-t-il pas qu'il est contre la foi? Que nous conseillez-vous pour éviter cet inconvénient? Le pape dit: Si on m'avoit demandé mon avis avant qu'on le chanter ainsi, j'aurois conseillé de ne le pas insérer. Maintenant l'expédient qui me vient à l'esprit, sans toutefois le proposer affirmativement, c'est que peu à peu on cesse dans le palais de chanter le symbole, non plus que dans notre Eglise: ainsi, ce qui s'est introduit sans autorité sera abandonné de tout le monde si vous l'abandonnez. C'est peut-être le meilleur moyen d'abolir cette mauvaise coutume, sans préjudice de la foi.

Telle fut la conférence du pape Léon avec les envoyés de l'empereur Charles, suivant qu'elle fut recueillie par l'abbé Smaragde, qui étoit présent, et qui déclare toutefois qu'il n'en a pas rapporté les propres paroles, mais seulement le sens, autant qu'il s'en put souvenir. On ne voit point que cette conférence ait eu aucun fruit; et chacun demeura dans son usage. En France, on continua de chanter le symbole avec le mot *filioque*; à Rome, on continua de ne le point chanter. Seulement le pape, pour la conservation de la foi, fit suspendre deux écus d'argent, du poids de près de cent livres, dans l'Eglise de Saint-Pierre, à droite et à gauche, à l'entrée de la sépulture

(1), où le symbole étoit écrit, sur l'un en grec, sur l'autre en latin. Des disputes qui s'émurent ensuite avec les Grecs sur ce sujet feront voir combien étoit sage la décision du pape.

XLIX. Smaragde et Adélard.

L'abbé Smaragde est illustre par sa piété et par ses écrits (2). Il enseigna dans son monastère, qui étoit une école célèbre, et composa un traité de grammaire, qui étoit un commentaire sur Donat, divisé en quatorze livres, où il tiroit tous ses exemples de l'Ecriture sainte, pour ôter l'aversion que plusieurs avoient de cette étude, n'y voyant que des noms et des exemples tirés des païens. Cet ouvrage n'est pas imprimé. Il composa une instruction pour un prince, nommée la Voie royale, soit pour Charles lui-même avant qu'il fût empereur, soit pour son fils Louis, alors roi d'Aquitaine (3). Il écrivit des sermons tirés des pères sur les épîtres et les évangiles de toute l'année, le diadème des moines, qui est une instruction abrégée pour eux, et un commentaire sur la règle de saint Benoît, composé après le concile d'Aix-la-Chapelle, de huit cent dix-sept.

Adélard, abbé de Corbie, qui fut envoyé à cette conférence par l'empereur Charles, étoit son cousin germain, fils de Bernard, frère du roi Pépin (4). Il fut élevé dans le palais, il eut les mêmes maîtres que Charles; mais il ne put souffrir le divorce de ce prince avec la fille de Didier, roi des Lombards, ni se résoudre à rendre aucun service à celle qu'il épousa, elle vivante. Ne pouvant donc empêcher ce mal, il voulut au moins témoigner hautement combien il le désapprouvoit, en quittant la cour dans la fleur de sa faveur et de son âge, car il n'avoit que vingt ans (5). Il se retira au monastère de Corbie, et après l'année de noviciat il y fit profession, et eut le soin du jardin; mais, ne pouvant souffrir les visites de ses parents, les louanges qu'il recevoit, et les affaires du monde dont on lui parloit, il s'enfuit en Italie, et se retira au mont Cassin, qui étoit regardé comme la source de la vie religieuse. Il y fut reçu; mais il y demeura peu, car le roi Charles envoya bientôt le redemander.

Peu de temps après son retour à Corbie, il fut élu du consentement de l'abbé, pour être son successeur. Ensuite, le roi Charles l'envoya en Italie, pour assister de ses conseils le jeune Pépin, son fils, qui fut couronné roi des Lombards en sept cent quatre-vingt-un. Adélard s'y conduisit de telle sorte, qu'on

(1) Anast. to. 7. Conc. p. 1099, A. 1. Sentent. Dist. II, n. b. (3) To. 5. Spiell. init. (4) Acta. SS. Ben. to. 5. p. 306. (5) Sup. I. XLIII, n. 58. 383 et 417.

(1) C. 2. Sup. liv. XXXIV, n. 30. to. 5. Conc. p. 1000, E.



disoit que c'étoit un ange venu du ciel. Il étoit inaccessible aux présents, la terreur des grands, la consolation des pauvres (1). Il réprima d'abord la tyrannie des puissants, rétablit la justice, et retint chacun dans les bornes de ses fonctions. Il gagna tellement la confiance du pape Léon III, qu'il lui disoit en riant : Sachez que si je vous trouve jamais autre que je ne vous crois, je ne me fierai plus à aucun François. Les villes de Spolète et de Bénévent se faisant une cruelle guerre, il alla jusqu'à Bénévent, et établit entre elles une paix solide; en sorte que sa réputation s'étendit jusqu'aux Grecs et aux habitants des îles. On lui donnoit dans le style énigmatique du temps, tantôt le nom d'Augustin, tantôt celui d'Antoine. On le nommoit Augustin, à cause de son éloquence et de son affection pour les œuvres de ce saint docteur; Antoine, parce qu'il s'étudioit comme ce saint à imiter toutes les vertus des autres, et les rassembler en lui seul (2).

#### L. Testament de l'empereur Charles.

L'empereur Charles, se préparant à la mort, fit un testament pour régler le partage de ses trésors et de ses meubles, l'an de J.-C. huit cent onze (3), quarante-troisième de son règne en France, onzième de son empire, indication quatrième. Le but de ce testament étoit de faire des aumônes suivant l'usage des chrétiens, et de prévenir les contestations entre ses héritiers (4). Il partagea tous ses meubles en trois; et des deux tiers il fit vingt-une portions, pour les vingt-une métropoles de son royaume, savoir : Rome, Ravenne, Milan, Frioul, Grade, Cologne, Mayence, Juvave, autrement Saltzbourg, Trèves, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Reims, Arles, Vienne, Tarantaise, Embrun, Bordeaux, Tours et Bourges. En chacune, l'archevêque devoit partager l'aumône de l'empereur en trois, dont il retiendroit un tiers pour son église, et donneroit les deux tiers à ses suffragants. Quant au tiers du total, l'empereur s'en réservoir la disposition jusqu'à sa mort, et en destinoit encore la moitié en aumônes. Il défend de partager sa chapelle, c'est-à-dire les meubles destinés au ministère ecclésiastique; mais il ordonne de vendre sa bibliothèque au profit des pauvres. Il y avoit entre les curiosités de son trésor une table d'or et trois d'argent. Il donne à Saint-Pierre de Rome une de ces tables d'argent, qui étoit carrée, et contenoit la description de la ville de Constantinople; à l'évêque de Ravenne, la seconde, qui étoit ronde, et contenoit la figure de Rome; la troisième, plus grande, étoit composée de trois

(1) Sup. liv. XLIV, n. 7. (3) Vita per Egin.  
(2) V. Alcuin. Ep. 107. (4) Capitul. to. p. 887.  
Sup. liv. VIII, n. 6. Vita ant. To. 7, Conc. p. 1201.  
c. 2.

ronds, et contenoit une carte universelle du monde : il la laisse avec la table d'or pour être partagée entre ses héritiers et les pauvres.

Ce testament fut souscrit par les évêques, les abbés et les comtes qui se trouvèrent présents (1). Il y avoit sept archevêques, Hildebalde de Cologne, archichapelain, Riculfe de Mayence, Arnou de Saltzbourg, Vulfaire de Reims, Bernouin de Besançon, Leidrade de Lyon, Jean d'Arles; cinq évêques : Théodulfe d'Orléans, Jessé d'Amiens, Helton de Bâle, Valgaud ou Valcand de Liège; quatre abbés : Fridugise de Saint-Martin de Tours et de Corméri, Adalougue de Lauresheim, Engilbert de Centule, Hirminon de Saint-Germain de Paris. On est en peine pourquoi, dans le testament de Charles, il n'est point fait mention des trois métropoles d'Eause en Gascogne, de Narbonne et d'Aix (2); et ce qui paroît le plus vraisemblable, est qu'elles étoient alors soumises à d'autres églises, Aix à Arles, et Narbonne à Bourges, sans perdre le titre de métropole; pour Eause, elle avoit été prise et ruinée par les Sarrasins en sept cent trente-deux, et, ne s'en étant pas encore relevée, elle demeurait soumise à Bordeaux.

#### LI. Capitulaires d'interrogations.

On trouve deux mémoires de cette année huit cent onze, qui font voir les pieuses et sérieuses pensées dont l'empereur Charles s'occupoit dans ces derniers temps de sa vie (3). C'étoient des questions qu'il vouloit proposer aux grands pour le bien de l'Eglise et de l'état. Premièrement, dit-il, je veux séparer les évêques, les abbés et les comtes, et leur parler en particulier. Je leur demanderai pourquoi ils ne veulent point s'aider l'un l'autre, soit dans leur résidence, soit à l'armée, quand l'utilité du pays le demande? D'où viennent ces plaintes si fréquentes, soit pour les biens qu'ils possèdent, soit pour les vassaux qui passent de l'un à l'autre? En quoi les ecclésiastiques empêchent le service des laïques, et les laïques celui des ecclésiastiques? Jusqu'où les évêques et les abbés peuvent se mêler d'affaires temporelles (4); et quel est le vrai sens de cette parole de l'apôtre (5) : Quiconque est au service de Dieu ne s'engage point dans les affaires séculières? A quoi tout chrétien renonce au baptême, et comment il rend inutile cette renonciation? Que celui-là ne croit pas bien en Dieu, qui s' imagine mépriser impunément ses commandements ou ses menaces, comme si elles ne devoient point avoir d'effet. Qu'il faut voir si nous sommes véritablement chrétiens par l'examen de nos mœurs et de notre vie (6). Examiner celles de nos pasteurs, c'est-à-dire des évêques à qui nous croyons que l'apôtre a

(1) V. Coint. an. 811, 478. To. 7, Conc., p. 1184.  
n. 3. (4) 1, 2, 3, 4, 5.  
(2) Id. n. 8. (5) Tim. 4, II.  
(3) Capitul. Interrog. p. (6) C. 6, 7, 8, 9, 10.

dit (1) : Soyez mes imitateurs. Quelle doit être la vie de ceux qu'on nomme chanoines et celle des moines (2). S'il y en peut avoir d'autres que ceux qui observent la règle de saint Benoît, et s'il y en a eu en Gaule avant qu'on y apportât cette règle? Ce mémoire étoit adressé aux évêques.

Le second contient les mêmes questions plus étendues, et ajoute : Premièrement, il faut se souvenir que l'année passée nous fîmes des jeûnes de trois jours pour demander à Dieu de nous faire connoître en quoi notre vie devoit être corrigée : ce que nous voulons exécuter à présent. Nous voulons connoître les devoirs des ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui leur est permis, et qu'ils ne nous demandent que ce que nous devons leur accorder. Nous les prions de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter le monde, et en quoi on peut distinguer ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent. Si c'est seulement en ce qu'ils ne portent point les armes et ne sont point mariés publiquement? Si celui-là a quitté le monde, qui ne cesse tous les jours d'augmenter ses biens par toutes sortes de moyens, en promettant le paradis, ou menaçant de l'enfer, et employant le nom de Dieu ou de quelque saint pour persuader aux simples de se dépouiller de leurs biens et en priver leurs héritiers légitimes, qui par-là, réduits à la pauvreté, se croient ensuite les crimes permis, comme le larcin et le pillage. Si c'est avoir quitté le monde que de suivre la passion d'acquiescer, jusqu'à corrompre par argent des faux témoins pour avoir le bien d'autrui, et de chercher des avoués et des prévôts cruels, intéressés et sans crainte de Dieu? Ce que l'on doit dire de ceux qui, sous prétexte de l'amour de Dieu et des saints, transfèrent des reliques d'un lieu à l'autre, y bâtissent de nouvelles églises, et exhortent avec grand empressement tous les fidèles à y donner leurs biens. On veut ainsi paroître mériter devant Dieu et le persuader aux évêques pour arriver à une plus grande dignité (3). Nous admirons comment il se peut faire que celui qui prétend avoir quitté le siècle, et ne veut point souffrir qu'on l'appelle séculier, ne laisse pas de porter les armes et de garder ses biens.

Quoique tout chrétien doive considérer ce qu'il promet au baptême, c'est toutefois aux ecclésiastiques à montrer l'exemple. Il faut donc examiner soigneusement ce que c'est qu'accomplir ou violer cette promesse; et quel est ce Satan à qui nous avons renoncé, de peur de le suivre sans y penser (4). Par quel canon ou par quelle règle il est ordonné de faire quel qu'un clerc ou moine malgré lui, et de remplir les communautés de personnes viles? De quelle utilité est à l'Eglise qu'un supérieur de communauté soit plus curieux d'y avoir un

(1) Cor. XI, 1. (3) C. 2, 4, 5, 6, 7, 8.  
(2) 11, 12. (4) C. 10, 11.

grand nombre de sujets que de les avoir bons, et de les faire bien chanter ou bien lire, plutôt que de bien vivre; car, quoiqu'il faille avoir soin du chant et de la lecture, la perfection des mœurs est plus importante. Et quoiqu'il soit bon que les églises soient bien bâties et bien ornées, l'ornement de la vertu est préférable, les bâtiments tiennent de l'ancienne loi, c'est la correction des mœurs, qui appartient proprement au nouveau Testament. Si Jésus-Christ et les apôtres sont nos modèles, nous avons bien à changer dans la discipline de l'Eglise. Ces deux mémoires sont fort utiles pour connoître les mœurs du clergé et la vertu de l'empereur.

On rapporte au même temps une lettre circulaire qu'il envoya à tous les archevêques de son royaume (1), dont on a l'exemplaire adressé à Odilbert de Milan, et on sait que l'empereur adressa des lettres pareilles à Magnus, archevêque de Sens, à Jean d'Arles, à Amalarius de Trèves, à Leidrade de Lyon (2). Il y prie l'archevêque de lui faire savoir comment lui et ses suffragants instruisent les prêtres et le peuple touchant le baptême, pourquoi l'on fait d'abord l'enfant catéchumène, ce que c'est que le scrutin, quelle est l'explication du symbole, ce que c'est que les renonciations, les exorcismes et les autres cérémonies du baptême?

#### LII. Mort de Nicéphore. Michel Curopalate, empereur.

En Orient, l'empereur Nicéphore s'étoit rendu fort odieux par son avarice et son impiété (3). Il étoit ami passionné des manichéens ou pauliciens, qui étoient en Phrygie et en Lycaonie, près de son pays. Il aimoit leurs oracles et leurs superstitions, jusque-là que, quand le patrice Bardane fut déclaré empereur, il les appela pour le vaincre par leurs prestiges. Il fit attacher un taureau à un poteau de fer par les cornes, penché vers la terre dans une fosse, et le fit ainsi tuer, mugissant et se roulant dans la boue, qui étoit une ancienne superstition venue des Perses (4). Il fit aussi moudre à l'envers l'habit de Bardane, avec certains enchantements, et crut l'avoir réduit par-là à se soumettre. Il donna lieu à ces manichéens de vivre librement dans son empire, où ils séduisirent plusieurs esprits légers. Il prit le parti d'un faux ermite, nommé Nicolas, qui demeurait à Constantinople, près l'exocione, et qui avec quelques autres blasphémoit contre les saintes images (5). L'empereur trouvoit mauvais que le patriarche les reprît, et se plaisoit à exciter des querelles entre les chrétiens, afin qu'on n'eût pas le loi-

(1) Ap. Alcuin. p. 1151. (4) Sup. n. xxv. Prudent. Peri-Steph. Hym. 10, versus 1010.  
(2) V. not. Baluz. Capit. I, p. 1070, et Mabill. to. 1, Anal. p. 15, et to. 3, p. 1. (5) Cang. C. P. II, p. 171. Goar. in Theoph. p. 150, 414.  
(3) Theop. an. 9, p. 113.



sir d'observer son impiété. Il ordonnoit aux officiers militaires de traiter les évêques et les clercs comme des esclaves, et de se loger par autorité dans les évêchés et les monastères. Il blâmoit ceux qui avoient autrefois donné à Dieu des offrandes d'or et d'argent, et vouloit que l'on convertit en usages profanes les biens consacrés aux églises; il prétendoit que tous les empereurs ses prédécesseurs n'avoient point su gouverner, et ne reconnoissoit point de providence ni de puissance au-dessus d'un prince qui sait se conduire.

Dès l'année huit cent huit, sixième de son règne, il y eut une grande conjuration contre lui (1), en laquelle eurent part des évêques, des moines et trois officiers de la grande église, le syncelle, le sacellaire et le garde-chartes; et il les fit aussi sévèrement punir que les séculiers, par le fouet, le bannissement et la confiscation. Entre plusieurs tributs extraordinaires qu'il imposa la huitième année de son règne, il taxa les habitants des lieux de piété, hôpitaux d'orphelins, de pèlerins, de vieillards, églises, monastères de fondation impériale, et leur fit payer un droit de cheminées depuis la première année de son règne; il fit mettre leurs meilleurs héritages en économat sous la main de ses officiers, et chargea les fonds qui leur restoient de toutes les impositions, en sorte que plusieurs payoient le double de ce qu'ils devoient porter (2). Enfin, l'an huit cent onze, au mois de mai, en partant de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, il ordonna à Nicéas, patrice et logothète général, de hausser les tributs des églises et des monastères (3). Le patrice Théodose, un de ses plus fidèles serviteurs, lui dit: Seigneur, tout le monde crie contre nous, et, s'il nous arrive accident, on se réjouira de notre perte. L'empereur Nicéphore répondit: Dieu m'a endurci le cœur, que peut-il arriver de bon à ceux qui sont sous ma main? N'attends de Nicéphore autre chose que ce que tu vois.

Avant de partir pour cette campagne, il fit un dernier effort pour gagner saint Théodore Studite par quelques magistrats qu'il lui envoya (4); mais Théodore leur répondit, comme parlant à l'empereur: Vous deviez vous repentir, et ne pas rendre le mal sans remède; mais puisque, non content de vous jeter dans le précipice, vous y entraînez les autres, l'œil qui voit tout vous déclare par ma bouche que vous ne reviendrez point de ce voyage. En effet, étant entré dans la Bulgarie le plus fort, et, ayant plusieurs fois refusé la paix que le roi Chromne lui offroit (5), il le poussa au désespoir, se trouva enfermé, fut attaqué et tué dans sa tente la nuit du vendredi vingt-cinquième juillet huit cent onze, indiction quatrième, après avoir régné huit ans et près de

neuf mois. Les Bulgares se jouèrent de sa tête, et leur roi Chromne fit faire une coupe de son crâne pour s'en servir dans les festins solennels, suivant l'ancienne coutume des Scythes (1). Plusieurs patrices et toute la fleur de l'armée chrétienne périrent en cette occasion. Il y eut un grand nombre de captifs, que les Bulgares encore païens voulurent faire renoncer à la foi. Ils leur firent souffrir plusieurs tourments, coupèrent la tête aux uns, pendirent les autres, percèrent les autres de flèches; le reste mourut en prison. L'Eglise honore ces martyrs le vingt-troisième de juillet (2). Le premier jour du même mois, les Grecs font mémoire du patrice Pierre, qui, ayant été pris en la même occasion et s'étant sauvé, embrassa la vie monastique, et se retira au mont Olympe avec saint Joannice, après la mort duquel il revint à Constantinople, et demeura dans une église qu'il avoit bâtie au lieu nommé Evandre, où il mourut, illustre par sa vertu et par ses miracles.

Staurace, fils de Nicéphore, fut aussitôt reconnu empereur; mais, comme il avoit été tellement blessé qu'il ne pouvoit vivre, deux mois après on déclara empereur Michel Curopalate, surnommé Rangabé, qui avoit épousé Procopia, fille de Nicéphore et sœur de Staurace (3). Il fut reconnu publiquement le jeudi, second jour d'octobre, indiction cinquième, la même année huit cent onze, et couronné le même jour sur l'ambon de la grande église par le patriarche Nicéphore, qui lui avoit auparavant fait promettre par écrit de conserver la foi orthodoxe, de ne point répandre le sang des chrétiens, et de ne point maltraiter les clercs ni les moines. Staurace, ainsi abandonné, se coupa les cheveux, prit l'habit monastique de la main de Siméon, son parent, et mourut de sa blessure l'onzième de janvier suivant.

L'empereur Michel étoit magnifique et libéral. A son couronnement, il donna au patriarche cinquante livres d'or et vingt-cinq au clergé, et fit de grandes largesses pour réparer les injustices de Nicéphore. Comme il étoit catholique et zélé pour la religion, le schisme de l'église de Constantinople l'affligeoit, et il ne cessa point d'exhorter le patriarche et tous ceux qui pouvoient concourir à la paix, jusqu'à ce qu'il les réunit avec Platon, Théodore Studite et son frère Joseph, l'archevêque de Thessalonique, qu'il rappela de leur exil. La principale condition de l'accord fut l'expulsion du prêtre Joseph l'économe, qui fut une seconde fois chassé de l'Eglise. Le pape Léon approuva cette paix et la confirma par lettres, car l'empereur avoit aussi employé sa médiation. Et comme un abbé, nommé Antoine, avoit peine à se rendre et demuroit encore en prison, Théodore lui écrivit pour le rame-

(1) Theoph. p. 409. 414, C.  
(2) P. 402. (4) Vita Th. c. 53.  
(3) Theoph. an. 9, p. (5) Theop. p. 415.

(1) Vita Th. Stud. Herold. lib. iv, c. 65. (2) Menol. 22 jul. Mart. R. id. Menol. 1 jul. (3) Theoph. ibid.

ner et l'exhorter à ne plus faire difficulté de rentrer dans la communion du patriarche, avec lequel Théodore lui-même demeura parfaitement uni dès lors (1).

#### LIII. Le patriarche Nicéphore écrit au pape.

Depuis cinq ans et plus que Nicéphore étoit patriarche de Constantinople, il n'avoit point encore envoyé au pape sa lettre synodique, selon la coutume, parce que l'empereur Nicéphore ne lui en avoit pas laissé la liberté (2). Il satisfait alors à ce devoir, en même temps que l'empereur Michel envoya des ambassadeurs à l'empereur Charles pour lui demander son amitié. Nous avons la lettre du patriarche Nicéphore au pape Léon, qui est très-longue, suivant le mauvais style du temps. Nicéphore y rapporte l'histoire de sa vie, son emploi à la cour, sa retraite, son ordination forcée. Il met sa confession de foi ample et théologique, qu'il finit en déclarant qu'il demande l'intercession des saints, et qu'il honore leurs reliques et leurs images (3). Il reçoit les sept conciles œcuméniques, et prie le pape de suppléer ce qu'il peut avoir omis dans cette confession. Il s'excuse d'avoir tant tardé à lui écrire, comme en ayant été empêché par force majeure. Il recommande au pape Michel, métropolitain de Synnade, porteur de sa lettre, et marque ainsi les présents dont il l'accompagne: un reliquaire d'or, ayant un cristal d'un côté et de l'autre un émail, et enfermant un autre reliquaire, où sont des particules de la vraie croix, une tunique blanche et une chasuble châtaigne, l'une et l'autre sans couture; une étole et manipule brodé d'or; le tout enveloppé proprement dans un linge scellé de plomb. L'évêque Michel, qui fut chargé de cette lettre, avoit été envoyé par l'empereur Michel à l'empereur Charles, avec deux protospataires ou premiers écuyers, pour confirmer la paix (4). Ils vinrent à Aix-la-Chapelle en huit cent douze, en reçurent le traité par écrit, et reconnurent Charles pour empereur, le nommant en grec *Basileus*, comme leur maître puis passèrent à Rome, où ils reçurent encore le même traité de paix de la main du pape dans l'église de Saint-Pierre.

#### LIV. Manichéens en Orient.

L'empereur Michel, dès le commencement de son règne, déclara peine de mort contre les manichéens ou pauliciens, et fit couper la tête à plusieurs (5); mais le patriarche Nicéphore et d'autres personnes pieuses l'empêchèrent de passer outre à l'exécution de son ordonnance, disant qu'il valoit mieux leur donner lieu de faire pénitence, et soutenant

qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques de condamner à mort. Ils suivoient en ce point l'ancienne tradition de l'Eglise; toutefois, l'abbé Théophane, célèbre par sa doctrine et par sa vertu, rapportant ce fait dans son histoire, traite d'ignorants et de mal intentionnés ceux qui donnoient à l'empereur un tel conseil, et prétend montrer par l'Ecriture qu'il faut faire mourir de tels hérétiques à cause de leurs abominations, et du culte qu'ils rendoient aux démons, soutenant qu'il étoit impossible qu'ils fissent pénitence.

Ces hérétiques, que l'on nommoit alors pauliciens ou athinganes, étoient répandus en Phrygie et en Lyconie; mais leur principale résidence étoit en Arménie, province voisine de la Perse, et autrefois sujette à son empire. Or, la Perse étoit la source de Manès et de sa secte. Elle prit une nouvelle face vers le milieu du septième siècle. Car sous le règne de Constantin, ou plutôt Constant, petit-fils d'Héraclius, il y avoit un Arménien, nommé aussi Constantin, dans le bourg de Manala, près de Samosate (1). Il reçut dans sa maison un diacre captif, qui venoit de Syrie et retournoit en son pays (2), portant deux livres, l'Evangile et les épîtres de saint Paul, qu'il donna à Constantin, en reconnaissance de son hospitalité. Constantin, qui étoit manichéen, voyant que sa doctrine étoit en horreur à tout le monde, à cause de ses blasphèmes et des impuretés qu'elle contenoit, résolut de la renouveler, et de ne faire lire autre livre que ces deux, l'Evangile et saint Paul, mais de les expliquer de manière qu'on y trouveroit toute la doctrine de Manès. Il supprima donc tous les livres des manichéens, et d'autant plus volontiers, que l'on punissoit de mort ceux qui les avoient, suivant les lois des empereurs chrétiens. Il rejeta les rêveries des valentiniens et leurs trente éones (3), la fable de Manès sur l'origine de la pluie, qui étoit la sueur d'un jeune homme courant après une fille, et quelques autres absurdités pareilles; mais il conserva les impuretés et les abominations de Basilide. C'est ainsi qu'il réforma le manichéisme: en sorte que ses sectateurs ne faisoient point de difficulté d'anathématiser Scytien, Boudas et Manès lui-même; mais ils tenoient pour des apôtres Constantin et ceux qui le suivirent (4). Car Constantin, montrant à ses disciples son livre de saint Paul, leur disoit: Vous êtes les macédoniens et je suis Sylvain, que Paul vous a envoyé. Il quitta son bourg de Manalale, et vint s'établir à Cibosse, petite ville près de Colonie en Arménie, où il demeura vingt-sept ans, et séduisit grand nombre de gens du pays. Enfin l'empereur en étant averti y envoya un officier, nommé Siméon, avec ordre de faire lapider Constantin

(1) I. Epist. 50. 12.  
(2) Theoph. p. 419. (4) An. Eginh. etc. an.  
(3) To. 7, Conc. p. 126. 812.  
Sup. n. 33, p. 1215, 1203, (5) Theoph. p. 439, C.

(1) Petr. Sicul. p. 40. (3) Sup. I. III, n. 27.  
Cedr. to. 1, p. 432. (4) Sup. I. VIII, n. 10,  
(2) Sup. liv. XXXVIII, n. 11, 12.  
24.



et pardonner à ses disciples, comme trompés par ignorance, pourvu qu'ils se réunissent à l'Eglise. L'ordre fut exécuté. Siméon, accompagné d'un officier du pays nommé Tryphon, alla sur le lieu, les prit tous et les mena à Colonie. Là il fit attacher Constantin, et ordonna à ses disciples de le lapider; mais ils l'épargnèrent, hormis un nommé Juste, qu'il avoit adopté quelques années auparavant, et instruit soigneusement dans sa doctrine. Celui-ci obéit à l'ordre de Siméon, et donna à Constantin un tel coup qu'il en mourut. Il demeura en ce lieu un monceau de pierres, qui conserva la mémoire de cette exécution.

Siméon, suivant l'ordre de l'empereur, voulut réunir à l'Eglise les disciples de Constantin; mais loin de se convertir ils pervertirent Siméon lui-même. Car, comme il étoit ignorant dans la religion et d'un esprit léger, à force de les interroger il apprit leur doctrine et s'en laissa persuader. Il revint à Constantinople, et demeura trois ans chez lui, puis il s'enfuit secrètement, vint à Cibosse, et rassembla les disciples de Constantin, dont il devint le successeur, et se nomma Tite, pour se donner aussi un nom de disciple de saint Paul. Mais au bout de trois ans il eut une grande dispute avec Juste, au sujet du passage de l'épître aux Colossiens, où il est dit de Jésus-Christ (1), que par lui tout a été créé au ciel et en la terre, et le reste. Juste pressa Siméon en disant : Peut-être trompons-nous les peuples, et nous rendrons compte de leurs âmes au jour du jugement. Siméon ne céda point, donnant toujours des explications forcées aux paroles de l'apôtre; mais Juste alla trouver l'évêque de Colonie, pour en apprendre le vrai sens, et lui découvrir toute la cabale. L'évêque sans différer en avertit l'empereur. C'étoit Justinien second, qui ordonna qu'on leur fit à tous le procès, et que ceux qui demeureroient opiniâtres fussent brûlés. Cela fut exécuté; on alluma un grand feu auprès du monceau de pierres, qui étoit le tombeau de Constantin, et on les y consuma tous.

#### LV. Suite des Pauliciens.

Un Arménien, nommé Paul, se sauva avec ses deux fils, Gènesius et Théodore, et se retira à Episparis, village près de Phanarie en Cappadoce, où avoient déjà enseigné deux frères, Paul et Jean, manichéens fameux, fils d'une femme de Samosate, nommée Callinique : et de ce premier Paul, les manichéens prirent le nom de pauliciens (2). Le second Paul étant donc arrivé à Episparis, établit dans son école son fils Gènesius, qu'il nomma Timothée; mais il s'éleva une grande division entre lui et son frère Théodore, parce que chacun prétendoit avoir reçu la grâce divine de l'esprit,

(1) Coloss. 1, 16.

(2) P. 37, 39, 49.

et ils demeurèrent ennemis toute leur vie. L'empereur Léon Isaurien, ayant ouï-parler d'eux, fit venir Gènesius à Constantinople, et l'envoya au patriarche, qui lui dit : Pourquoi avez-vous renoncé à la foi orthodoxe? Gènesius répondit : Anathème à qui renonce à la foi orthodoxe, entendant sous ce nom son hérésie. Le patriarche ajouta : Pourquoi n'adorez-vous pas la croix? Il répondit : Anathème à qui n'adore pas la sainte croix; mais il entendoit par la croix Jésus-Christ étendant les mains, en forme de croix. Le patriarche lui demanda encore pourquoi il n'adoroit pas la mère de Dieu; et il répondit : Anathème à qui n'adore pas la sainte mère de Dieu, dans laquelle Notre Seigneur est entré, entendant la Jérusalem céleste. Le patriarche lui demanda pourquoi il ne recevoit point la communion du corps et du sang de Jésus-Christ; et il répondit par un pareil anathème, entendant par le corps de Jésus-Christ sa parole. Il répondit de même sur l'Eglise catholique, nommant ainsi les assemblées de sa secte; et sur le baptême, entendant Jésus-Christ qui est l'eau vive. Ainsi il fut déclaré innocent, et obtint une patente de l'empereur, avec laquelle il retourna à Episparis. Là, ayant assemblé tous ses disciples, il se retira avec eux à Manalale, d'où Constantin étoit sorti : il y demeura plusieurs années, et mourut après avoir été chef de la secte pendant trente ans.

Il laissa un fils, nommé Zacharie, et un valet, nommé Joseph. C'étoit un enfant bâtard, que Gènesius, ayant trouvé exposé sur le chemin, éleva, et lui fit garder les chèvres; mais il devint si habile qu'il fit un parti, et après la mort de Gènesius la secte se divisa entre Zacharie et Joseph, dont chacun prétendoit avoir la grâce de l'esprit. Joseph se nommoit Epaphrodite, comme étant le disciple de saint Paul, qui l'avoit envoyé vers eux. Zacharie, prétendant qu'il vouloit lui ôter la succession de son père, s'emporta contre lui, et le pensa tuer d'un coup de pierre. Quelque temps après, ils prirent chacun leurs disciples pour s'enfuir secrètement. Mais les Arabes, à qui le pays obéissoit, les soupçonnèrent de vouloir passer dans les terres des Romains. Zacharie, les voyant venir, s'enfuit seul, abandonnant ses disciples, que les Arabes passèrent au fil de l'épée, ce qui lui attira les reproches des autres, comme étant un mercenaire plutôt qu'un pasteur (1). Joseph tourna ses chariots vers la Syrie, et dit aux Arabes qu'ils étoient partis pour chercher des pâturages à leurs vaches; les Arabes se contentèrent de cette excuse, et se retirèrent. Mais Joseph, ayant pris son temps, s'enfuit avec toute sa troupe, et retourna à Episparis, dont les habitants vinrent au devant de lui avec des flambeaux, en signe de joie. Un officier du pays, nommé Cricoraque, homme pieux, l'ayant appris, vint avec

(1) Jo. x, 12.

bon nombre de soldats entourer la maison de Joseph, et arrêta ses disciples. Mais Joseph s'enfuit en Phrygie, s'établit à Antioche de Pisidie, et mourut après avoir enseigné l'hérésie trente ans.

Il eut pour successeur Bahane, bâtard comme lui, fils d'un juif et d'une femme arménienne, d'entre ses disciples; mais peu de temps après il s'éleva un autre chef dans le parti, nommé Sergius. Il fut séduit dans sa jeunesse par une femme manichéenne, qui lui dit : J'apprends que vous êtes studieux et vertueux; pourquoi donc ne lisez-vous pas l'Evangile? Il répondit : Il ne nous est pas permis de le lire, à nous autres laïques, mais seulement aux prêtres. Elle reprit : Les prêtres veulent vous cacher les mystères de l'Evangile; c'est pourquoi ils ne vous en lisent qu'une partie. Par exemple, il est dit : En ce jour-là plusieurs diront (1) : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom, et fait plusieurs miracles? et il leur répondra : Je ne vous connois point. Qui sont ceux, poursuivit-elle, à qui le Seigneur parlera ainsi? Sergius, qui étoit ignorant, ayant effectivement trouvé ces paroles dans l'Evangile, pria la femme de les lui expliquer; mais auparavant elle lui proposa encore ce passage : Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (2). Puis elle lui dit : Les enfants du royaume sont vos saints, qui chassent les démons et guérissent les maladies; que vous adorez comme des dieux, laissant le Seigneur vivant et immortel : c'est à eux que le juste juge dira en ce jour : Je ne vous connois point. C'est ainsi que cette femme, expliquant à sa mode tous les passages de l'Evangile, séduisit Sergius, et le rendit manichéen parfait. Au reste, c'étoit une ancienne calomnie des manichéens, de reprocher aux catholiques le culte des saints comme une idolâtrie. On le voit dans saint Augustin contre Fauste.

Sergius, voyant la secte décriée à cause de ses impuretés, se sépara de Bahane, qui les pratiquoit, et fit profession d'une morale plus pure (3), mais ce n'étoit qu'hypocrisie. Bahane lui résistait en disant : Tu viens de paroitre, et tu n'as vu aucun de nos maîtres; pour moi, je suis disciple du seigneur Epaphrodite, et j'enseigne ce que j'ai appris de lui (4). Mais Sergius, lui reprochant en face ses abominations, se sépara de lui, et fit schisme dans sa secte; ils se nommèrent, les uns sergiotes, les autres bahanites; mais Sergius fut le plus suivi (5). Il prit le nom de Tychique, disciple de saint Paul, et enseigna trente-quatre ans durant, depuis le règne de l'impératrice Irène jusqu'à l'empereur Théo-

phile. Tel étoit donc l'état des manichéens quand Michel Curopalate vint à l'empire.

#### LVI. État des chrétiens d'Orient.

Les chrétiens qui vivoient sous la puissance des musulmans souffrirent alors de grands maux. Le calife Aaron Rachid mourut au mois de mars, indiction seconde, c'est-à-dire l'an huit cent neuf, cent quatre-vingt-treize de l'hégire (1). Il régna vingt-trois ans, et en vécut quarante-huit. C'est un des plus illustres califes. Il étoit si dévot musulman, qu'il fit huit fois le pèlerinage de la Mèque étant calife, et fut le dernier qui le fit en personne. Quand il n'y alloit pas, il entretenoit trois cents pèlerins à ses dépens. Tous les jours il donnoit mille dragmes d'aumônes, et faisoit cent genuflexions; il aimoit les savants et les poètes, étoit magnifique et libéral. Avant sa mort, il partagea ses états à trois de ses fils, Alamin, Almamon et Almoutamen, assurant à Alamin la succession au califat, avec substitution des deux autres.

Donc après la mort d'Aaron, son fils Mahomet Alamin fut reconnu calife, quoiqu'il fût demeuré à Bagdad, capitale de cet empire, et qu'Aaron fût mort à Tous en Corasane (2). Mais Alamin étoit incapable de gouverner, négligent, adonné au jeu et à la débauche. Au contraire, son frère Abdalla Almamon étoit habile et bien aimé. Il avoit suivi le père en Corasane, d'où il envoya des troupes contre Alamin, qui l'avoit irrité mal à propos : la guerre civile dura quatre ans. Alamin fut abandonné des siens, et tué enfin l'an huit cent treize, cent quatre-vingt-dix-huit de l'hégire; il étoit âgé de vingt-neuf ans, et en avoit régné quatre et huit mois. Cette guerre civile causa de grands désordres en Syrie, en Egypte et en Afrique, quantité de meurtres et de pillages des musulmans les uns contre les autres, et contre les chrétiens leurs sujets (3). A Jérusalem, les églises de la Résurrection, du Calvaire et toutes les autres furent profanées et abandonnées; et dans les déserts les deux grandes laures de saint Cariton et de saint Sabbas, et les autres monastères de saint Eutymius et de saint Théodose, furent aussi abandonnés. L'an huit cent douze, plusieurs chrétiens, tant moines que laïques, s'enfuirent de Palestine et de toute la Syrie, ne pouvant souffrir les violences des musulmans pendant cette anarchie (4). Ce n'étoient que massacres, brigandages, adultères et insolences de toutes sortes. Il y eut plusieurs chrétiens martyrisés; plusieurs se sauvèrent dans l'île de Chypre, et de là à Constantinople, où l'empereur Michel et le patriarche Nicéphore les reçurent avec beaucoup d'humanité. Le patriarche donna un

(1) Matth. vii, 22.

(4) P. 68.

(2) Luc. xiii, 28, 29.

(5) P. 60.

(3) Lib. xx, c. 4, 18, 21.

(1) Theoph. an. 7, p.

(2) Elm. c. 7.

409. Elmac. lib. ii, c. 6, p.

(3) Theoph. Ibid.

120.

(4) Id. an. 3, p. 423, C.



monastère considérable à ceux qui vinrent à Constantinople, et envoya un talent d'or à ceux qui demeurèrent en Chypre, ce qui fait soixante-quatre mille livres de notre monnaie.

Quant aux patriarches d'Alexandrie, Politién, patriarche melquite, qui avoit envoyé au septième concile, tint le siège quarante-six ans, et mourut du temps d'Aaron Rachid (1). Il étoit médecin, et fut appelé à Bagdad pour guérir une Egyptienne, concubine du calife; il y réussit, et le calife lui donna beaucoup d'argent, et des lettres pour rentrer dans toutes les églises que les jacobites avoient usurpées sur les melquites, ce qui fut exécuté. Son successeur fut Eustache, qui tint le siège quatre ans, et eut pour successeur, sous le même règne, Christofle, qui tint le siège trente-deux ans (2); il devint paralytique, et on lui donna pour coadjuteur un évêque, nommé Pierre, qui faisoit pour lui les ordinations des évêques. Le patriarche jacobite d'Alexandrie, à la mort du calife Aaron, étoit Marc, successeur de Jean; il fut ordonné patriarche l'an cent quatre-vingt-treize de l'hégire, dernier du règne d'Aaron, et tint le siège vingt ans (3). De son temps, les barsanuphiens, séparés des jacobites dès le temps de l'empereur Zénon, se réunirent à eux; ils avoient deux évêques, qui vinrent trouver le patriarche Marc, demandant qu'il les reçût à sa communion. Pour les éprouver, il leur dit d'abord qu'il ne les reconnoitroit point pour évêques; et, comme ils s'en confessèrent indignes, il en eut compassion, les garda chez lui, les traitant comme évêques, et leur donna les deux premiers sièges qui vacuèrent. Tout le reste du parti se réunit ensuite. Pendant la guerre civile qui suivit la mort du calife Aaron, Alexandrie fut prise et pillée; mais le patriarche Marc en étoit sorti, et demeura cinq ans dehors. Les monastères de la vallée d'Habib furent pillés et brûlés, et demeurèrent déserts pendant quarante ans.

A Antioche, le patriarche melquite, pendant le règne d'Aaron, fut Théodore, successeur de Théodore, qui tint le siège trente-un ans (4). Le patriarche jacobite étoit Cyriaque, du temps duquel un nommé Abraham enseigna une nouvelle hérésie, et eut plusieurs sectateurs. Le successeur de Cyriaque fut Denis, qui envoya sa lettre synodique à Marc, patriarche d'Alexandrie, et en reçut réponse en signe de communion. A Jérusalem, après le patriarche melquite George, qui avoit tenu le siège trente-six ans, succéda Thomas ou Tamric, la troisième année d'Almamin, huit cent onze de J.-C. (5). Il tint le siège dix ans, et fit réparer la voûte de l'église de la Résurrection qui menaçoit ruine. Il en fut accusé par les mu-

sulmans, et mis en prison, comme ayant augmenté l'Eglise; ce qui n'étoit pas permis aux chrétiens. Mais, comme on ne put trouver l'augmentation, il fut délivré. C'étoit l'état des églises d'Orient sous la domination des musulmans.

#### LVII. Question des Bulgares transfuges.

L'empereur Michel avoit de la piété et de la douceur, mais peu de capacité pour la conduite des affaires; et il étoit gouverné absolument par ses principaux officiers, principalement par Théoctiste, maître des offices. La seconde année de son règne, le roi des Bulgares lui envoya faire des propositions de paix, dont l'une étoit la restitution des transfuges de part et d'autre (1). On fit scrupule à l'empereur de rendre aux Bulgares païens ceux d'entre eux qui s'étoient convertis; ainsi, la paix n'ayant pas été acceptée, le roi des Bulgares assiégea Mésembrie, comme il en avoit menacé. Alors l'empereur, embarrassé, assembla son conseil le premier novembre huit cent douze, où il appela le patriarche Nicéphore, et les métropolitains de Nicée et de Cyzique. Ces trois prélats conseilloient d'accepter la paix, que l'empereur desiroit aussi; mais Théodore Studite et plusieurs autres s'y opposèrent, se fondant sur ce passage de l'Evangile (2): Je ne chasserai point dehors celui qui vient à moi. Les autres disoient qu'il falloit préférer la liberté d'un grand nombre de chrétiens que retenir les Bulgares, à la conservation d'un petit nombre de Bulgares qui étoient chez les chrétiens, et que, suivant saint Paul (3), celui qui n'a pas soin de la conservation des siens est pire qu'un infidèle, joint que l'on avoit déjà rendu des Bulgares qui étoient à la cour, quoiqu'ils ne fussent point transfuges, et qu'on eût pu les conserver par la paix. Toutefois, l'avis contraire l'emporta, on refusa la paix, et quatre jours après on reçut la nouvelle de la prise de Mésembrie.

#### LVIII. Mort de saint Platon.

Cependant, saint Platon, âgé de soixante-dix-neuf ans, n'étoit plus reclus (4), parce qu'il n'avoit plus la force de satisfaire sans le secours d'autrui à aucun des besoins du corps. Il étoit tantôt couché sur un lit, tantôt assis, récitant des psaumes, priant mentalement, parlant aux frères pour les instruire, les exhorter, les consoler, ne pouvant plus ni fléchir les genoux, ni lire par lui-même; et ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de ne pouvoir assister aux offices ni travailler de ses mains. Il rendoit grâce à Dieu des soulagements que l'on donnoit à son infirmité, soit la nourri-

(1) Sup. liv. XLIV, n. 15. (4) Eutych. to. 2, p. 411.  
(2) Eutych. to. 2, p. 408, 428. Sup. l. XLIV, n. 27.  
412. Elmac. p. 123.  
(3) Chr. Orient. Sup. l. (5) Sup. n. 22. Eutych.  
XLIV, n. 27. Elmac. p. 122. p. 40.

(1) Theop. p. 424, A. (3) 1 Tim. v, 8.  
Id. p. 422. (4) Vita, c. 7, n. 41.  
(2) Joan. vi, 37.

LIX. Michel déposé. Léon Arménien, empereur.

ture, soit le bain dont il usoit par obéissance; mais il étoit contristé de relâcher l'austérité de sa vie (1). Il tomba malade pendant le carême de l'année huit cent treize, et quoique ce fût un temps de retraite, plusieurs moines de dehors ne laissèrent pas de le visiter. Le patriarche Nicéphore y vint lui-même avec tout son clergé, lui demanda ses prières, l'embrassa, et effaça tout le soupçon qui pouvoit rester de leur division précédente. Le saint malade pardonna à tous ceux qui l'avoient persécuté, et pria pour eux. Comme l'abbé Théodore lui demanda s'il ne vouloit disposer de rien, il secoua son habit de la main, et lui dit d'une voix très-basse: Je n'ai plus rien, je vous ai tout remis. Ayant la poitrine oppressée, il remuoit encore les lèvres, et chantoit un cantique de la résurrection quand il expira. C'étoit le jour où l'église grecque fait mémoire du Lazare ressuscité, c'est-à-dire le samedi devant le dimanche des Rameaux, qui, cette année huit cent treize, étoit le dix-neuvième de mars.

On croit que la semaine sainte et celle de Pâques (2), firent remettre la solennité des funérailles jusqu'au quatrième d'avril, qui est le jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire. Le patriarche fit cette cérémonie avec un grand luminaire et quantité de parfums (3); et ce fut apparemment en cette occasion que saint Théodore Studite prononça l'oraison funèbre de saint Platon, son oncle et son père spirituel, qui est la seule vie que nous ayons de ce saint. A peine put-on mettre son corps dans la sépulture, tant étoit grande la foule du peuple qui s'empressoit à l'entour et ne pouvoit se résoudre à le perdre de vue.

Le monastère de Stude demeura donc entièrement sous la conduite de Théodore, dans un état très-florissant (4). On y étudioit l'Ecriture sainte, on y célébroit les divins offices avec grande solennité; mais on n'y négligeoit pas le travail des mains. Au contraire, les ouvrages les plus vils en apparence y étoient fort estimés, comme très-propres à conserver l'humilité, et à fournir les choses nécessaires à la vie, sans que les moines fussent exposés par l'indigence à sortir souvent aux dépens de la vertu et de la stabilité d'esprit. On exerçoit donc au dedans tous les métiers; il y avoit des maçons, des charpentiers, des forgerons, des tisserands, des cordonniers, des cordiers; et en travaillant ils chantoient des hymnes et des psaumes. En sorte qu'à les voir seulement on étoit édifié de leur application et de leur modestie. Leur réputation s'étendoit partout, et plusieurs, dispersés par la persécution et par d'autres occasions, fondèrent des monastères de la même observance, qui prirent aussi le nom de Stude.

(1) N. 42. (3) Menelog. Martyr. R.  
(2) V. Papebr. Præfat. 4 ap. Vita Theod. St. n. 55.  
n. 8. (4) Vita Theod. n. 57.

Au mois de juin de la même année huit cent treize, tandis que l'empereur Michel étoit à la guerre contre les Bulgares, le peuple de Constantinople alla en procession à l'église des Apôtres avec le patriarche Nicéphore (1). Cependant des iconoclastes et des pauliciens, à la faveur de la foule, ouvrirent avec des leviers, sans qu'on y prit garde, la porte de la sépulture des empereurs qui étoient dans cette église, et firent en sorte qu'elle s'ouvrit avec un grand bruit, pour dire que c'étoit par miracle. Puis, étant entrés promptement, ils se prosternèrent devant le tombeau de Constantin Copronyme, et l'invoquèrent en disant: Levez-vous, et secourez l'empire qui va périr. Ils répandirent le bruit qu'il étoit sorti à cheval, et qu'il étoit allé combattre les Bulgares. Le préfet de Constantinople les prit, et d'abord ils disoient que le sépulcre s'étoit ouvert de lui-même; mais, étant devant le tribunal, ils confessèrent la fourberie, sans attendre les tourments. Le préfet les fit battre à coups de levier, et promener par la ville, criant contre le culte des images et la profession monastique, au lieu d'avouer leur crime.

Le vingt-deuxième du même mois de juin, les Romains se trouvèrent en présence des Bulgares, près d'Andrinople, et lâchèrent le pied si honteusement, que Crumne, roi des Bulgares, y soupçonnoit de l'artifice. L'empereur Michel, fuyant comme les autres vers Constantinople, maudissoit les troupes et leurs chefs, et jura qu'il renonceroit à l'empire. Il communiqua son dessein au patrice Léon, gouverneur de Natolie, qui fut son successeur. D'abord il se défendit d'accepter l'empire, mais, en étant jugé le plus digne par l'armée et les officiers, il l'accepta, et écrivit au patriarche pour l'assurer de sa foi orthodoxe et obtenir son consentement; après quoi il fut proclamé solennellement empereur. Ce que Michel ayant appris, il se réfugia dans une église avec Procopie, sa femme et ses enfants, et là ils coupèrent leurs cheveux, et prirent l'habit monastique; Michel avoit régné un an et neuf mois. Le lendemain lundi, onzième de juillet, indiction sixième, qui est l'an huit cent treize, Léon fut couronné empereur par le patriarche Nicéphore, sur l'ambon de la grande église. Il étoit fils du patrice Bardas, et Arménien d'origine; ce qui lui en a fait donner le surnom. Il donna si bon ordre à la garde de Constantinople, que le roi des Bulgares, étant venu jusqu'aux portes, n'osa l'assiéger. Mais Léon ayant voulu le faire tuer sous prétexte d'une conférence, il se retira furieux, brûla les églises, ravagea tout le pays jusqu'à Andrinople, l'assiégea et la prit.

Il en emmena tous les habitants captifs en

(1) Theoph. p. 425.



Bulgarie, entre autres l'archevêque Manuel, qui, profitant de son exil, convertit grand nombre des Bulgares à la foi chrétienne, aidé par d'autres captifs (1). Mais le roi Crumne étant mort, son successeur, irrité de ces conversions, fit couper les bras à l'archevêque Manuel, puis le coupa par le milieu du corps, et le donna à manger aux bêtes. Il fit aussi déchirer de coups George, archevêque de Débolte, et un autre évêque, nommé Pierre, puis leur fit trancher la tête; il fit fendre le ventre à Léon, évêque de Nicée, et lapider le prêtre Parode; Léon et Jean, tribuns, eurent la tête coupée, aussi bien que Gabriel et Sionius. On compte trois cent soixante-dix-sept chrétiens tués en cette occasion, pour n'avoir pas voulu renoncer à la foi; l'église grecque les honore tous comme martyrs le vingt-deuxième de janvier.

#### LX. Commencement de saint Théophane.

Ici finit l'histoire de Théophane, c'est-à-dire, au couronnement de Léon et à la prise d'Andrinople (2). Théophane naquit à Constantinople de parents riches et vertueux. Son père Isaac étant mort pendant qu'il étoit gouverneur de l'Archipel, Théodora, sa mère, prit soin de son éducation, et dès l'âge de douze ans le fiança à une fille fort riche. Théodora mourut, et Théophane se trouvant en possession de biens immenses, son beau-père l'obligea à célébrer le mariage; mais Théophane persuada à son épouse de vivre en continence, car un de ses domestiques lui avoit inspiré depuis longtemps le désir de la vie monastique. Le beau-père, s'en étant aperçu, le trouva mauvais et fit entrer dans ses sentiments l'empereur Léon, fils de Copronyme, qui, pour faire changer de pensée au jeune Théophane, l'envoya à Cy-

(1) Boll. 22 jan. to. 2, p. 441. (2) Boll. 12. Mart. to. 7, p. 213.

zique avec commission d'y faire bâtir une forteresse. Théophane conduisit l'ouvrage, et y employa même du sien; mais il en prit occasion de visiter le monastère de Singriane qui en étoit proche, et y fit connoissance avec un saint personnage nommé Grégoire, le même, comme l'on croit, qui étoit abbé d'Agauré dans le mont Olympe.

L'empereur Léon et le beau-père étant morts, Théophane se trouva libre sous le règne d'Irène. Il donna ses biens aux pauvres, affranchit ses esclaves, et mit sa femme dans le monastère de l'Ile-du-Prince, après lui avoir fait de grandes libéralités. Pour lui, il se retira au monastère de Singriane, et s'occupoit dans sa cellule à transcrire des livres. Il demeura six ans dans l'Ile de Calonyme, où il avoit fondé un monastère. De là il revint à Singriane, et fonda auprès un autre monastère en un lieu nommé Grand-Champ, dont enfin il prit le gouvernement (4).

L'abbé George, syncelle du patriarche Taraise, avoit entrepris une chronographie, ou abrégé d'histoire universelle depuis la création du monde. Il la conduisit jusqu'à l'empire de Dioclétien; mais, se voyant près de la mort, il pria l'abbé Théophane, son ami particulier, de continuer l'ouvrage. Théophane le conduisit jusqu'à son temps; ainsi les deux ensemble font une suite entière d'histoire. Théophane, en comptant les années de l'incarnation, suit le calcul des Alexandrins, qui commence huit ans plus tard que le nôtre, et les critiques y ont remarqué quelques fautes de chronologie. Il n'est pas toujours favorable à saint Platon et à saint Théodore Studite. Il n'approuve pas leur opposition à l'élection du patriarche Nicéphore, ni l'avis de Théodore, de ne point rendre les Bulgares transfuges; mais il semble approuver la supercherie dont usa l'empereur Léon, quand il voulut faire assassiner le roi des Bulgares.

(1) Theoph. Præf.

## LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

### I. Traités sur le baptême.

La lettre circulaire que l'empereur Charles avoit écrite aux archevêques de son royaume, touchant le baptême, donna occasion à plusieurs traités sur ce sacrement, suivant l'intention de l'empereur (1), car il n'avoit pas tant demandé ces éclaircissements aux évêques pour lui que pour eux, c'est-à-dire pour les exciter à étudier la matière et à en instruire les peuples. C'est ainsi qu'en jugeoit Théodulphe, évêque d'Orléans (2): Car, ajoute-t-il, ce grand prince ne cessoit point d'exciter les prélats à l'étude des saintes Ecritures, le clergé à l'observation de la discipline, les moines à la régularité, les grands à donner des bons conseils, les juges à la justice, les guerriers aux armes, les supérieurs à l'humilité, les inférieurs à l'obéissance, tous à la vertu et à la concorde.

Nous avons quatre de ces traités sur le baptême, qui servirent de réponse à la lettre de l'empereur. Le premier est celui de Leidrade, archevêque de Lyon, que l'empereur Charles ayant vu, il trouve que l'auteur n'y avoit pas assez expliqué les renonciations qui précèdent le baptême (3); c'est pourquoi Leidrade ajouta une réponse particulière sur ce sujet, qui paroit plus travaillée que la première. Le second traité du baptême, écrit en cette occasion, se trouve entre les œuvres d'Alcuin (4); mais il est d'Amalarius, archevêque de Trèves, soit qu'il eût chargé Alcuin d'écrire en son nom, soit qu'il lui ait été attribué par erreur. Le troisième traité est de Théodulphe, évêque d'Orléans, adressé à Magnus, archevêque de Sens, son métropolitain, qui l'avoit prié de répondre pour lui à la lettre de l'empereur (5). En d'autres exemplaires, cet écrit de Théodulphe est adressé à Jean, archevêque d'Arles, et peut-être lui avoit-il fait la même prière que Magnus? Le quatrième traité du baptême est de Jessé, évêque d'Amiens, célèbre en ce temps-là (6); et, quoiqu'il adresse cet ouvrage aux prêtres de son diocèse, la conformité du sujet fait juger qu'il fut écrit en la même occasion.

(1) Sup. liv. XLV, n. 50.  
(2) Theod. Præfat.  
(3) Mabill. to. 3. Analect.  
init. Ibid. p. 30.  
(4) Ap. Alcuin. p. 1151.

(5) V. Not. Sirm. ad Theod.  
(6) Bibl. PP. Lug. to. 14, p. 67.

Dans ces traités, on explique l'état des catéchumènes, les scrutins, le symbole, les renonciations, les exorcismes, le soufflé, le sel, l'application de la salive au nez et aux oreilles, les onctions, l'habit blanc, la communion qui suivit immédiatement le baptême même des enfants (1). On y distingue nettement l'onction du saint-chrême sur la tête, que fait le prêtre, et qui est une cérémonie du baptême, d'avec l'onction sur le front, pour communiquer le Saint-Esprit, qui est propre à l'évêque, et appartient au sacrement de confirmation.

### II. Concile d'Arles.

En huit cent treize, qui fut la dernière année de l'empereur Charles, il tint un parlement à Aix-la-Chapelle, où il ordonna que l'on assembleroit cinq conciles dans les principales métropoles de son royaume (2), à Mayence, à Reims, à Tours, à Arles, à Châlons-sur-Saône pour la province lyonnaise; et que ce qui y auroit été résolu lui seroit rapporté. Ces cinq conciles furent tenus pendant l'été de cette même année, et on y fit à peu près les mêmes réglemens, qui répondent aux questions envoyées aux évêques deux ans auparavant. Ainsi ils avoient eu le loisir de s'y préparer (3).

Le premier de ces conciles, selon la date, est celui d'Arles, que l'on compte pour le sixième de cette ville. Il fut tenu l'an quarante-cinquième du règne de Charles en France, l'ère espagnole huit cent cinquante-un, c'est-à-dire l'an huit cent treize, le dixième de mai, dans l'église de Saint-Etienne (4). L'archevêque Jean y présidoit avec Nébridius de Narbonne; et, outre leur dignité, ils prennent la qualité d'envoyés du prince. Le premier jour on proposa seulement des messes et des prières pour l'empereur et pour sa famille, tant qu'il vivroit. Le lendemain on publia vingt-six canons, dont le premier est une profession de foi abrégée. Le second ordonne les prières pour le roi Charles; ensuite il est dit que chaque archevêque exhortera ses suffragants à bien instruire les prêtres et le peuple sur le baptême,

(1) V. Coin. c. 812, n. 71, etc.  
(2) Ann. Moiss.  
(3) Sup. l. XLV, n. 51.  
(4) To. 7, Conc. p. 1231.



et tous les mystères de la foi (1). Les évêques, dit le concile, doivent savoir l'Écriture et les canons; et toute leur occupation doit être la prédication et l'instruction (2). Les prêtres doivent prêcher même dans les paroisses de la campagne; les parents doivent instruire leurs enfants, et les parrains ceux qu'ils ont tenus sur les fonts. Chaque évêque visitera son diocèse tous les ans, et prendra la protection des pauvres opprimés. Que, si les juges et les puissants ne défèrent pas à ses avis, il en avertira le roi. Tout le peuple obéira à l'évêque, même les comtes et les juges; et ils agiront de concert pour maintenir la justice et la paix (3).

Les évêques auront grand soin d'instruire les prêtres qu'ils ordonneront pour les paroisses, c'est-à-dire les curés et les laïques, il faut entendre les patrons, ne pourront recevoir des présents pour leur confier ces églises, ni les en chasser, et en mettre d'autres sans le jugement des évêques, à qui ses prêtres doivent rendre compte de leur conduite (4). Les prêtres garderont le saint-chrême sous le sceau, et ne le donneront à personne comme un remède, ou sous quelque autre prétexte que ce soit; car plusieurs s'imaginaient que les criminels qui en avoient pris par onction ou par breuvage, ne pouvoient être découverts, comme il est porté dans le concile de Tours (5). On conservera les dîmes et les biens des églises; et ceux qui en possèdent en bénéfice, c'est-à-dire en usufruit, contribueront aux réparations. On ne tiendra les marchés et les plaids ni les dimanches ni dans les parvis de l'église.

Les évêques auront soin que les chanoines et les moines vivent chacun selon leur institut. Que dans les monastères de chanoines, de moines ou de religieuses, on ne reçoive qu'autant de personnes que la maison en peut commodément entretenir (6); que dans les monastères de filles il n'entre pour le service nécessaire que des hommes de bonnes mœurs et d'un âge avancé, et que ceux qui iront célébrer la messe en sortent aussitôt qu'elle sera finie. Ceux qui seront convaincus d'un crime public feront pénitence publique, selon les canons. En temps de famine ou d'autre nécessité, chacun nourrira, selon son pouvoir, ceux qui lui appartiennent. Les personnes puissantes n'achèteront les biens des pauvres que publiquement, en présence du comte et des plus nobles de la cité (7). Ce sont les principaux canons de ce concile d'Arles; et, comme les quatre autres traitent les mêmes matières, je ne marquerai que ce qu'il y a de singulier en chacun.

### III. Concile de Reims.

Le concile de Reims s'assembla à la mi-mai,

- (1) Rem. c. 40. Arel. c. 3. (5) Tur. c. 20. Rem. c. 20, 38, 16, 22.  
 Rem. c. 14, 15, 10. Arel. (6) C. 6; R. 25; A. c. 8;  
 (2) C. 19, 17. (7) C. 20; R. 31; Ar. 14,  
 (3) C. 12, 13, Conc. Ca- R. 12; Ar. 7.  
 bil. c. 20. (4) Arel. c. 4, 5, 18. c. 23.

la même année huit cent treize; l'archevêque Vulfaire y présida; on commença, suivant la coutume, par un jeûne de trois jours, et on y fit quarante-quatre canons, dont voici les plus remarquables (1). Chacun des clercs s'instruira des fonctions de son ordre; et, afin de le mieux faire entendre, on lut dans le concile des épîtres de saint Paul, pour montrer aux sous-diacres comment ils les doivent lire; on lut l'Évangile pour les diacres; et pour les prêtres on examina l'ordre de la messe et du baptême: on lut les canons pour les chanoines; et pour les pasteurs le pastoral de saint Grégoire, et plusieurs sentences des pères (2).

On examina l'ordre de la pénitence, afin que les prêtres comprissent mieux comment ils devoient recevoir les confessions (3) et imposer les satisfactions. On ordonna de distinguer ceux qui doivent faire pénitence publique ou secrète. Les évêques, les abbés et les ministres de l'Eglise doivent éviter les excès de bouche, et ne point souffrir qu'on fasse devant eux des jeux deshonnêtes, mais recevoir des pauvres à leur table, et faire lire l'Écriture sainte pendant leurs repas. Les prêtres ne passeront point d'un moindre titre à un plus grand: les moines n'iront point aux assemblées séculières des plaids; personne ne recevra des présents pour les jugements (4).

### IV. Concile de Mayence.

Le concile de Mayence s'assembla le neuvième de juin de la même année huit cent treize, dans le cloître de Saint-Alban. Les présidents, qui prennent aussi le titre d'envoyés du prince, étoient Hildebalde, qui se dit archevêque du palais, parce qu'il étoit archevêque de Cologne et archichapelain, Riculfe, archevêque de Mayence, Arnon, archevêque de Salzbourg et Bernaire, évêque de Wormes. Il y avoit en tout trente évêques, vingt-cinq abbés, et plusieurs laïques, comtes et juges. On divisa toute l'assemblée en trois bandes. La première fut des évêques qui s'assirent avec quelques notaires, lisant l'Évangile et le reste du nouveau Testament, les canons, et divers ouvrages des pères, entre autres le pastoral de saint Grégoire, pour étudier le moyen de conserver la discipline de l'Eglise. La seconde troupe fut des abbés et des moines choisis, qui lisoient la règle de saint Benoît, et cherchoient comment ils pourroient rétablir l'observance monastique. La troisième troupe étoit des comtes et des juges qui examinoient les lois séculières, et rendoient justice à tous ceux qui se présentoient. Ce concile fit cinquante-cinq canons; et c'est celui qui répond le plus précisément aux questions de l'empereur (5). Il ordonne que le

- (1) To. 7, p. 1253. c. 35.  
 (2) C. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, (5) Can. 4. Leo Ep. 10.  
 10, 11. Al. 4. Ep. 136. Al. 80. Sup.  
 (3) C. 12, 16. liv. xxvii, n. 2; liv. xxxix,  
 (4) C. 31, 17, 18; T. c. u. 15, c. 45. Rem. c. 1, 2,  
 5, 6, 7, 8, 20, 20, 30; T.

baptême sera partout administré suivant l'ordre romain; et que l'on observera les décrets du pape saint Léon, principalement pour ne baptiser qu'à Pâques et à la Pentecôte. Les prêtres avertiront continuellement les fidèles d'apprendre le symbole et l'oraison dominicale; et imposeront des jeûnes, ou d'autres pénitences, à ceux qui le négligeront. Pour cet effet, les parents enverront leurs enfants aux écoles, soit des monastères, soit des prêtres, pour apprendre leur créance, et l'enseigner aux autres dans la maison; et ceux qui ne pourront l'apprendre autrement, l'apprendront en leur langue. Les parrains auront le même soin de leurs enfants spirituels; si l'évêque est absent ou malade, il y aura toujours quelqu'un pour prêcher les dimanches et les fêtes, selon la portée du peuple (1). On comptoit donc que l'évêque devoit ordinairement prêcher.

On prendra garde à l'avenir de ne donner à personne la tonsure cléricale que dans l'âge légitime, de sa franche volonté et du consentement de son maître: ce qu'il faut entendre des serfs (2). Chaque évêque recherchera soigneusement d'où sont les prêtres et les clercs de son diocèse pour renvoyer les fugitifs à leur évêque. Quant aux clercs acéphales, qui ne sont ni au service du prince ni sous un évêque ou un abbé, mais vagabonds et indépendants, l'évêque les fera arrêter sans délai. S'ils ne veulent pas lui obéir, il les excommuniera; s'ils ne se corrigent, on les mettra en prison jusqu'à ce qu'ils soient jugés dans un concile. Aucun prêtre ne peut dire la messe seul; car comment dira-t-il: Le Seigneur soit avec vous, et le reste, qui marque des assistants? On avertira le peuple de faire l'offrande et de recevoir la paix. On observera les fêtes suivantes: le jour de Pâques, avec toute la semaine, l'Ascension, la Pentecôte comme Pâques, Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Jean-Baptiste, l'Assomption de la Sainte-Vierge, Saint-Michel, Saint-Remy, Saint-Martin, Saint-André: à Noël quatre jours, l'octave de Noël, c'est-à-dire la Circoncision, l'Épiphanie, la purification de la Sainte-Vierge; les fêtes des martyrs et des confesseurs, dont les reliques sont en chaque diocèse, et la dédicace de l'Eglise. On observera le jeûne des quatre-temps, et qui méprisera le jeûne commandé sera excommunié. On observera la grande litanie pendant trois jours, c'est-à-dire les rogations, et on y marchera nu-pieds avec la cendre et le cilice. Les ivrognes seront excommuniés jusqu'à ce qu'ils se corrigent (3).

Les clercs qui ont quitté le siècle ne doivent avoir d'autres armes que les spirituelles; mais les laïques, qui sont chez les clercs, peuvent les porter suivant l'ancienne coutume, c'est-à-dire leurs serfs, leurs domestiques et

- (1) C. 47, 25. (3) C. 43, 44, 36, 34; T.  
 (2) C. 23, 31. Tur. c. 13. c. 47, 35, 33, 46.  
 Arel. c. 24.

leurs vassaux. Les ministres de l'autel et les moines doivent absolument s'abstenir des affaires temporelles, comme de paroître devant les tribunaux séculiers, si ce n'est pour la défense des orphelins et des veuves; d'être fermiers ou procureurs, d'être farceurs, aimer le jeu, la bonne chère, ou les ornements indécents; chasser avec des chiens ou des oiseaux, en un mot, suivre les désirs de la chair. Mais il ne leur est pas défendu de prendre soin de leurs intérêts selon la justice. Les évêques et les abbés choisiront pour vidames, prévôts, avoués ou défenseurs, des hommes vertueux, fidèles, justes, doux, désintéressés: c'étoient ceux dont ils se servoient pour administrer le temporel. Les prêtres porteront toujours l'orarium ou étole pour marque du sacerdoce. On ne tirera point des églises les criminels pour les faire mourir, mais ils ne laisseront pas de payer la composition de leurs crimes. On ne transférera point les corps des saints, sans la permission du prince ou du concile. Les chanoines vivront selon les canons, mangeront et dormiront en commun, et ne feront rien sans la permission de l'évêque ou du supérieur. Ils s'appliqueront à l'étude et à la psalmodie, et se rendront capables d'instruire les peuples. Les abbés vivront avec leurs moines, selon la règle de saint Benoît, comme ceux qui étoient présents à ce concile nous l'ont promis. Les envoyés du prince avec l'évêque diocésain examineront l'état des monastères, s'ils sont en lieu propre à trouver tout ce qui leur est nécessaire, afin de n'avoir point besoin de sortir au dehors (4). Les évêques feront opter ceux qui sont dans les monastères, de vivre en moines ou en chanoines; et de même les religieuses suivront la profession qu'elles auront embrassée. Ceux qui se plaindront d'avoir perdu l'héritage de leurs pères par des donations suggérées, nous les satisferons autant qu'il dépend de nous.

### V. Concile de Châlons.

Le concile de Châlons-sur-Saône fut assemblé de toute la Gaule lyonnaise, excepté la province de Tours, qui s'assembla séparément. On y fit soixante-six canons, dont voici les plus singuliers. Suivant l'ordonnance de l'empereur, les évêques établiront des écoles, où les clercs apprendront les bonnes lettres et les saintes Écritures, pour être capables d'instruire les peuples. Défense aux évêques de faire jurer ceux qu'ils ordonnent, qu'ils sont dignes, qu'ils ne feront rien contre les canons, et qu'ils obéiront à l'évêque qui les ordonne, parce que ce serment est dangereux. Il y a en quelques lieux des Ecossois qui se disent évêques, et ordonnent des prêtres et des diacres, sans permission de leurs seigneurs ou de leurs supérieurs; nous déclarons nulles ces ordinations, comme étant abusives, et la plupart simoniaques. Les

- (1) C. 17, 44; R. c. 30; xxviii, n. 28, 51, c. 9, 10,  
 R. c. 24, 50, 28. Supl. I. 12, 20, 21, 13, 6.



évêques dans leurs visites s'abstiendront, non-seulement des exactions illicites, mais de tout ce qui peut être à charge ou causer du scandale. Ils ne prendront rien pour le prix du baume qui entre dans le saint-chrême, ou du luminaire, non plus que pour la dédicace des églises et pour les ordinations<sup>(1)</sup>. Ils ne se feront point payer de cens annuel par les prêtres, ni d'amendes par les incestueux, par ceux qui ne payent point les dîmes, ou par les prêtres négligents, comme quelques-uns le font de concert avec les comtes. Les archidiaques n'exerceront point de domination sur les curés, et n'en exigeront point de cens.

La confirmation ne doit point être répétée, non plus que le baptême. Il faut éviter de trop différer la communion, ou de s'en approcher indignement, mais s'abstenir quelques jours auparavant des œuvres de la chair, et se purifier le corps et l'âme. Tous les fidèles doivent communier le jeudi saint, puisque l'on réconcilie ce jour-là les pénitents mêmes, afin qu'ils puissent communier. On ne doit pas mépriser l'onction des malades, qui est un remède pour l'âme et pour le corps. L'usage de la pénitence, suivant les anciens canons, est aboli en la plupart des lieux; c'est pourquoi il faut implorer le secours de l'empereur, afin que les pécheurs publics fassent pénitence publique, soient excommuniés et réconciliés selon les canons. Quelques-uns ne se confessent pas entièrement; c'est pourquoi il faut les avertir de se confesser des péchés de pensée comme des péchés extérieurs. Il ne faut pas seulement se confesser à Dieu, mais aux prêtres; et, dans ce jugement plus qu'en tout autre, il faut prendre garde de ne se pas laisser prévenir de quelque passion<sup>(2)</sup>. Plusieurs dans la pénitence ne cherchent pas tant la rémission de leurs péchés que l'accomplissement du temps; et si on leur interdit le vin et la chair, ils cherchent d'autres viandes et d'autres boissons plus délicieuses. Le vrai pénitent se prive absolument des plaisirs du corps. Quelques-uns aussi pèchent de propos délibéré, dans l'espérance d'effacer leurs péchés par des aumônes. Or, il ne faut pas pécher pour faire l'aumône, mais la faire parce que l'on a péché. On doit imposer la pénitence selon l'Écriture et la coutume de l'Eglise, et bannir absolument les livres que l'on nomme pénitentiels, dont les erreurs sont certaines et les auteurs incertains, et qui flattent les pécheurs, en imposant pour des grands péchés des pénitences légères et inusitées. Le concile de Tours explique celui-ci, car il ne rejette pas absolument les livres pénitentiels, mais il juge à propos que, quand tous les évêques seront assemblés au palais, ils marquent lequel des anciens pénitentiels doit plutôt être suivi<sup>(3)</sup>.

(1) To. 7, p. 1272, c. 3, 13, 43, 16, 17, 18, 15.  
(2) C. 27, 46, 47, 48, 25, 32, 33, 34, 35, 38, 45.  
(3) Conc. Tur. c. 22.

Le concile de Châlons continue : Il y a beaucoup d'abus dans les pèlerinages qui se font à Rome, à Tours et ailleurs. Des prêtres et des clercs prétendent par-là se purifier de leur péché et devoir être rétablis dans leurs fonctions; des laïques s'imaginent acquérir l'impunité pour leurs péchés passés ou à venir; les puissants en tirent un prétexte d'exaction sur les pauvres, les pauvres un titre de mendicité. Mais nous louons la dévotion de ceux qui, pour accomplir la pénitence que le prêtre leur a conseillée, font ces pèlerinages en les accompagnant de prières, d'aumônes et de correction de leurs mœurs. Il est remarquable que les deux plus fameux pèlerinages étoient Saint-Pierre de Rome et Saint-Martin de Tours. Les prêtres dégradés seront mis dans des monastères pour faire pénitence; s'ils veulent mener une vie séculière, ils seront excommuniés. Si les prêtres mettent des fruits en réserve, ce ne doit point être pour les vendre plus cher, mais pour secourir les pauvres en temps de disette. On impute à quelques-uns de nos frères les évêques de persuader à quelques personnes de renoncer au monde pour donner leurs biens à l'Eglise, ce qui doit être très-éloigné de leur pensée. Les évêques ne doivent chercher que le salut des âmes, et user des biens de l'Eglise, non comme de leur bien propre, mais d'un bien qui leur est confié pour en aider les pauvres. Ceux donc qui auront employé de pareilles suggestions, seront soumis à la pénitence canonique; ceux qui ont été assez simples pour se laisser séduire demeureront dans leur engagement, et les biens usurpés seront rendus à leurs héritiers. En toutes les messes on fera des prières pour les morts, suivant l'ancienne coutume de l'Eglise et l'autorité de saint Augustin<sup>(1)</sup>.

Nous avons appris que les églises qui se trouvent dans les domaines des particuliers sont partagées entre les héritiers jusqu'à faire d'un seul autel quatre parts, dont chacune a son prêtre. Nous défendons ces partages jusqu'à ce que les héritiers soient convenus du prêtre qui doit servir cette église; l'évêque défendra d'y célébrer la messe. On voit ici le patronage laïque bien établi. Le concile continue : Nous disons peu de choses touchant les abbés et les moines, parce que presque tous les monastères de ces quartiers professent la règle de saint Benoît, qui montre tout ce qu'ils doivent observer. Le concile renvoie à la même règle les religieuses moniales; mais, pour les chanoinesses, il leur donne plusieurs règlements qui regardent principalement la clôture, le silence et la régularité des abbesses. Les mariages des serfs ne seront point rompus, quoiqu'ils appartiennent à divers seigneurs, pourvu qu'ils se soient mariés de leur consentement et selon les lois. On ne séparera point les femmes qui auront tenu leurs enfants

(1) C. 41, 8, 6, 7, 30.

à la confirmation, par mégarde ou par malice, pour quitter leurs maris, mais elles seront mises en pénitence. Les familles payeront la dîme à l'église où elles entendent la messe toute l'année, et font baptiser leurs enfants. On compte ce concile pour le second de Châlons<sup>(1)</sup>.

#### VI. Concile de Tours.

Celui de Tours est le quatrième de cette ville, et on y fit cinquante-un canons<sup>(2)</sup>. Chaque évêque aura des homélies contenant les instructions nécessaires pour son troupeau, et prendra soin de les traduire clairement en langue romaine rustique, ou en langue tudesque, afin que tout le monde les puisse entendre : c'étoient les deux langues qui avoient cours en France. La première étoit celle des anciens habitants, Gaulois Romains, c'est-à-dire le latin, déjà fort corrompu, d'où est enfin venu notre françois; l'autre étoit la langue des Francs et des autres peuples germaniques, qui étoient alors répandus dans l'empire françois, et cette langue est demeurée au delà du Rhin. Au reste, ce canon fait voir que dès lors le peuple n'entendoit plus le latin.

On ne doit point ordonner de prêtre qui n'ait trente ans, et avant l'ordination il demeurera dans l'évêché pour apprendre ses devoirs, jusqu'à ce que l'on puisse connoître ses mœurs et sa vie. L'évêque aura grand soin d'instruire ses prêtres touchant le baptême et les renonciations qui s'y font<sup>(3)</sup>. On les avertira de ne pas donner indifféremment après la messe le corps de Notre Seigneur aux enfants et aux personnes qui se rencontrent, de peur qu'il n'y en ait de chargés de quelque crime. Nous avons marqué ailleurs l'ancien usage de distribuer aux enfants les restes de l'eucharistie<sup>(4)</sup>. Les laïques communieront trois fois l'an; on avertira les fidèles d'entrer à l'église sans bruit et sans tumulte, et de s'abstenir pendant la messe, non-seulement de discours inutiles, mais de mauvaises pensées. Nous avons chez nous, disent les évêques de ce concile, parlant à l'empereur, plusieurs incestueux, parricides et homicides qui persévèrent dans leurs crimes, nonobstant nos exhortations; nous en avons déjà excommunié quelques-uns, qui n'en tiennent compte; c'est pourquoi nous prions votre clémence d'ordonner ce qu'il en faut faire<sup>(5)</sup>. On avertira les fidèles que les sortilèges ni enchantements ou les ligatures d'herbes ou d'ossements ne peuvent guérir les hommes ni les animaux, et ne sont que des illusions du démon.

Les évêques doivent avoir grand soin des pauvres, et peuvent, en présence des prêtres et des diacres, donner du trésor de l'Eglise

(1) C. 22, 53, 54, 55, etc., 30, 31, 19.  
(2) To. 7, p. 1250. Rem.  
(3) C. 12, 18.  
(4) Supl. I. xxxiii, n. 4.  
(5) C. 50, 38, 41.

aux serfs et aux pauvres de la même église, suivant leurs besoins. Nous avons examiné soigneusement, suivant l'avertissement du prince, ceux que l'on prétend être dépouillés de leurs biens; mais nous n'avons trouvé sur ce sujet aucune plainte contre nous<sup>(1)</sup>; car il n'y a presque personne qui donne de son bien à l'église sans recevoir autant, ou le double, ou le triple des biens de l'église en usufruit, avec convention d'en laisser jouir ses enfants ou ses parents, qu'il a désignés; et nous leur avons offert la faculté de retirer ces biens aliénés par leurs parents, dont ils étoient déjà exclus par la loi, pour les tenir de l'église en bénéfice, c'est-à-dire en fief, comme on a parlé depuis. On avertira les comtes et les juges de ne point recevoir en témoignages les personnes viles et indignes, parce que plusieurs comptent pour rien le parjure.

Les monastères où la règle de saint Benoît a été observée seront réformés suivant cette règle, car en quelques-uns il y a peu de moines à qui leurs abbés en aient fait promettre l'observance, parce qu'eux-mêmes vivent plus en chanoines qu'en moines. On ne se pressera pas de donner le voile aux jeunes veuves, jusqu'à ce qu'elles soient bien éprouvées; on ne le donnera pas même aux jeunes filles avant vingt-cinq ans, sans nécessité<sup>(2)</sup>.

Chacun de ces cinq conciles envoya ses décrets à l'empereur, qui les fit examiner et comparer en sa présence à Aix-la-Chapelle, dans une grande assemblée qu'il y tint au mois de septembre, cette même année huit cent treize<sup>(3)</sup>. En conséquence, il fit publier un capitulaire de vingt-huit articles, contenant ceux de ces canons, dont l'exécution avoit plus de besoin de la puissance temporelle. Les deux derniers articles n'étoient point dans les canons des cinq conciles, et portent : On s'informera s'il est vrai ce que l'on dit, qu'en Austrasie les prêtres découvrent pour de l'argent les voleurs sur leur confession. On s'informera aussi des hommes sujets au droit de faïde, qui font du trouble les dimanches et fêtes; et ce qu'il faut absolument empêcher. On appeloit faïde dans les lois barbares le droit qu'avoient les parents d'un homme tué de venger sa mort par celle du meurtrier<sup>(4)</sup>.

#### VII. Louis couronné empereur.

L'empereur Charles avoit fait venir d'Aquitaine le roi Louis, qui restoit seul de ses trois fils; car Pépin, roi d'Italie, étoit mort en huit cent dix, laissant d'une concubine un fils nommé Bernard; et Charles, roi de Germanie, l'aîné de tous, étoit mort l'année suivante, huit cent onze, sans laisser d'enfants<sup>(5)</sup>. Louis étant

(1) C. 42, 51.  
(2) C. 24, 27, 28.  
(3) An. Eginh. An. Mois-  
sac. to. 7, C. 1287.  
(4) C. 27, 28. Hist. Droit  
Fr. n. 14. Caus. Glos.  
(5) Thegna. c. 5, 6. Eginh.  
Vita c. 9, 22.



donc arrivé à Aix-la-Chapelle, l'empereur, son père, y tint une grande assemblée avec les évêques, les abbés, les ducs, les comtes et tous les François. Il les exhorta à être fidèles à son fils, et leur demanda à tous s'ils vouloient bien qu'il lui donnât le titre d'empereur. Ils répondirent que cette pensée venoit de Dieu. Le dimanche suivant, Charles prit ses habits royaux avec la couronne en tête, marcha à l'église, et s'avança jusqu'à l'autel, consacré en l'honneur de Notre Seigneur Jésus-Christ, le plus élevé de tous, et y fit mettre une autre couronne. Après qu'ils eurent long-temps prié lui et son fils, il lui parla devant toute l'assemblée des prélats et des seigneurs, l'exhortant premièrement à aimer et craindre Dieu et garder en tout ses commandements, à protéger les églises, avoir de la tendresse pour ses sœurs et ses frères encore jeunes; ce devoient être les enfants des concubines, Drogon, Théodoric et Hugues, d'aimer ses neveux et tous ses parents. Honorez, ajouta-t-il, les évêques comme vos pères, aimez le peuple comme vos enfants, réprimez les méchants pour les ramener au chemin du salut, soyez le consolateur des moines et des pauvres, établissez des officiers fidèles, craignant Dieu et désintéressés; n'en destituez aucun qu'avec connoissance de cause, et montrez-vous toujours irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes.

Charles ajouta plusieurs autres avis, et demanda à son fils s'il étoit résolu de les observer. Louis répondit qu'avec l'aide de Dieu il les observeroit de tout son cœur. Alors Charles lui ordonna de prendre de ses propres mains la couronne qui étoit sur l'autel, et la mettre sur sa tête, lui faisant ainsi connoître qu'il ne tenoit l'empire que de Dieu. Louis se mit la couronne en tête; le peuple s'écria : Vive l'empereur Louis, et célébra ce jour avec une grande joie. Charles rendit grâce à Dieu, en disant avec David (1) : Béni soyez-vous, Seigneur, qui avez mis aujourd'hui mon fils sur mon trône à mes yeux. Ensuite ils entendirent la messe et retournèrent au palais, le père appuyé sur son fils, qui le soutenoit en marchant. Peu de temps après, Charles le renvoya chargé de présents magnifiques : ils s'embrassèrent tendrement et répandirent beaucoup de larmes, comme s'ils avoient prévu qu'ils ne se reverroient plus. Ainsi l'empereur Louis retourna en Aquitaine au mois de novembre huit cent treize.

## VIII. Piété de Charles.

L'empereur Charles demeura à Aix-la-Chapelle, ne s'occupant plus que de prières, d'aumônes et de la correction des livres sacrés (2). Car il employa la fin de sa vie à rendre très-corrects les textes des quatre Évangiles, y tra-

(1) 3 Reg. c. 18.

(2) Thegna. c. 7.

vaillant avec des Grecs et des Syriens. Toute sa vie il avoit eu un grand zèle pour la religion et une piété sincère. Il ne manqua jamais, autant que sa santé lui permit, d'aller à l'église le matin et le soir, et d'assister aux nocturnes et au sacrifice. Il avoit grand soin que tout s'y fit avec toute la bienséance possible, et avertissoit souvent les custodes des églises de n'y rien souffrir d'indécent. Il les fournit abondamment de vases d'or et d'argent, et d'habits sacerdotaux : en sorte que pendant le saint sacrifice aucun des clercs, pas même des portiers, ne servoit dans son habit ordinaire. Il orna particulièrement sa chapelle d'Aix d'or, d'argent, de luminaire : les balustres et les portes étoient d'airain. Il y fit apporter des colonnes et du marbre de Rome et de Ravenne, ne pouvant en avoir d'ailleurs. Il corrigea très-exactement la manière de lire et de chanter, étant parfaitement instruit de l'un et de l'autre; et toutefois il ne lisoit pas publiquement et se contentoit de chanter bas et avec les autres. Ce sont les paroles d'Eginhart, qui montrent qu'en ce temps-là les plus grands seigneurs ne dédaignoient pas de faire dans l'église les fonctions de chantres et de lecteurs; et nous en voyons aussi des preuves à Constantinople.

Charles ne bornoit pas ses aumônes à son empire si vaste : il les étendoit au delà des mers, en Syrie, en Egypte, en Afrique, à Jérusalem, à Alexandrie et à Carthage. Il envoyoit de l'argent partout où il savoit que des chrétiens vivoient dans la pauvreté. C'étoit le principal motif qui lui faisoit cultiver l'amitié des princes infidèles pour procurer du soulagement aux chrétiens, qui vivoient sous leur domination. Entre les lieux de piété, il avoit une vénération singulière pour Saint-Pierre de Rome. Il envoya pour son trésor une très-grande quantité d'or, d'argent, de pierreries et des présents immenses pour les papes. Pendant tout son règne, il n'eut rien plus à cœur que de rétablir la ville de Rome dans son ancienne dignité; et non-seulement défendre et protéger, mais orner et enrichir l'église de Saint-Pierre, et toutefois, ajoute Eginhart, durant un si long règne, il n'y fit que quatre voyages de dévotion. Réflexion qui montre combien les pèlerinages étoient fréquents.

Tant de loix en faveur de l'Eglise ne sont pas les moindres preuves de la piété de Charles. Je les ai rapportées en leur temps : mais il en faut marquer encore une, dont on ne sait pas la date, et qui n'est pas moins considérable. L'empereur y parle ainsi (1) : Nous voulons que tous nos sujets, Romains, Francs, Allemands et les autres qui y sont nommés, observent cette sentence, que nous avons tirée du code théodosien : Quiconque ayant un procès en demandant ou en défendant, en quelque état de cause que ce soit, aura choisi le jugement

(1) Lib. vi, Capit. 366, al. 281.

de l'évêque, lui sera aussitôt renvoyé, nonobstant l'opposition de la partie adverse; et ce que l'évêque aura décidé sera exécuté, sans qu'il soit permis de se pourvoir contre son jugement. Le témoignage d'un seul évêque sera reçu par tous les juges sans difficulté, et on n'en entendra point d'autre dans la même affaire. Cette loi se trouve effectivement à la fin du code théodosien (1), comme étant de Constantin, adressée à Ablavius, préfet du prétoire; mais les plus savants critiques la croient supposée, et nous n'en voyons point d'exécution depuis Constantin jusqu'à Charles. Il est vrai que l'autorité qu'il lui a donnée la croyant véritable, a servi de prétexte aux évêques des siècles suivants pour étendre bien loin leur juridiction.

## IX. Mort de Charlemagne.

Au mois de janvier huit cent quatorze, la fièvre prit à l'empereur Charles au sortir du bain. Il crut la guérir à son ordinaire par l'abstinence, ne prenant pour toute nourriture qu'un peu d'eau; mais la pleurésie s'y étant jointe, le septième jour de sa maladie il fit venir l'archevêque Hildebalde, son archichapelain, qui, accompagné d'autres évêques, lui donna l'extrême-onction et le viatique, c'est-à-dire le corps et le sang de Notre Seigneur. Deux jours après, se sentant à l'extrémité, il fit le signe de la croix sur son front, sur sa poitrine et sur tout son corps, et mourut en disant, *in manus tuas*, et le reste. C'étoit le vingt-huitième de janvier huit cent quatorze. Il étoit âgé de soixante-douze ans, dont il régna quarante-cinq ans comme roi de France et treize comme empereur : on l'ensevelit le jour même.

Après que le corps eut été lavé, selon la coutume, et enbaumé, on douta où on le devoit mettre, parce qu'il n'en avoit rien ordonné; enfin tout le monde trouva plus convenable de l'inhumer dans l'église qu'il avoit fait bâtir à Aix-la-Chapelle, en l'honneur de la Sainte-Vierge (2). On le revêtit premièrement d'un cilice, qu'il portoit toujours secrètement; on mit par-dessus ses habits impériaux, avec la pannetière d'or qu'il portoit à ses voyages de Rome, comme pèlerin. Il étoit assis dans son sépulcre, sur un siège d'or, ayant une épée garnie d'or à son côté, et tenant sur ses genoux un évangile couvert d'or : ses épaules étoient renversées sur la chaise, le visage couvert d'un linge, la couronne, qui contenoit du bois de la vraie croix, attachée à la tête avec une chaîne d'or : le sceptre et l'écu, l'un et l'autre d'or, que le pape Léon avoit consacrés, étoient suspendus devant lui, on remplit toute la niche qui lui servoit de sépulcre, de baume, de musc, d'autres aromates et de quantité d'or,

(1) Cod. Th. lib. xvi, Post. Tit. 22.

(2) Egin. Mon. Engol.

puis il fut fermé et scellé; par dehors on mit une arcade dorée avec son image et son épitaphe.

Il fut regretté, non-seulement de ses sujets, mais des étrangers et des païens mêmes; et la postérité l'a tellement reconnu pour grand, qu'elle en a fait le nom de Charlemagne, qui lui est propre. Plusieurs églises particulières l'invoquent comme saint (1), quoiqu'en d'autres, comme à Metz, on fasse tous les ans un service pour le repos de son âme; et il faut avouer que la multitude de ses femmes et de ses concubines a donné quelque atteinte à sa réputation. Car on lui trouve jusqu'à quatre femmes avec le titre de reine, et cinq concubines. Les reines sont Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, qu'il répudia au bout d'un an, comme il a été dit (2). Hildergarde, Fastrade et Luitgarde, après la mort de laquelle il eut quatre concubines dans l'espace de treize ans, outre celle qu'il avoit épousée avant la reine Ermengarde. Or, il est certain que chez les anciens le nom de concubine signifioit souvent une femme légitime, selon les lois de l'Eglise, mais dont le mariage n'étoit pas solennel, selon les lois civiles, en sorte que les enfants n'étoient pas héritiers. Je l'ai observé sur le premier concile de Tolède, tenu l'an quatre cent (3). D'ailleurs il est vraisemblable qu'après la mort de Luitgarde, Charlemagne, qui se voyoit trois fils en âge de régner, ne voulut plus prendre de femme à titre de reine; et il n'est pas impossible que trois de ces dernières femmes soient mortes dans l'espace de douze ans; en sorte qu'il n'en ait jamais eu qu'une à la fois. Car il paroît juste de supposer tout ce qui est naturellement possible, plutôt que de croire qu'un prince, occupé dans sa vieillesse aussi saintement que nous l'avons vu, ait fini dans la débauche.

## X. Adalard et Vala, exilés.

L'empereur Louis, ayant appris la mort de son père, vint d'Aquitaine à Aix-la-Chapelle (4), et d'abord se fit représenter tous les trésors, dont il donna à ses sœurs la part qui leur appartenait, en envoya une grande partie à Rome, distribua le surplus aux pauvres et aux évêques pour l'âme de son père (5), et ne garda pour lui que la table d'argent, contenant une mappemonde; encore en donna-t-il le prix. Cette première année de son règne, il fit renouveler toutes les lettres que ses pères avoient accordées en faveur des églises (6).

Vala, frère d'Adalard, abbé de Corbie, étoit regardé comme celui des seigneurs qui, dans les derniers temps, avoit le plus de crédit auprès de Charlemagne. Il fut élevé à la cour

(1) V. Boll. to. 2, p. 874, Conc. Tol. c. 17.

28 janv.

(4) Teg. n. 8.

(2) Sup. l. XLIII, n. 59.

(5) Sup. liv. XLV, n. 50.

(3) Sup. liv. XX, n. 48.

(6) Teg. n. 18.



dans les lettres et les exercices convenables à sa naissance; puis le roi Charles, pour l'éprouver, le mit entre les mains d'un seigneur qui l'envoya à la campagne, et l'occupa aux travaux les plus rustiques; mais, étant rappelé à la cour il fut chargé de l'économie du palais, et se trouva la seconde personne après le prince (1). Il avoit l'esprit pénétrant et décisif, s'expliquoit facilement, et parloit bien les deux langues, la latine et la tudesque. Charles l'employa dans ses armées contre les Saxons, et au traité de paix avec le roi de Danemarck, en huit cent onze. L'année suivante, il l'envoya en Italie auprès du roi Bernard, son petit-fils, comme il avoit envoyé Adelard avec le père. Enfin, à la mort de Charles, ses envieux craignirent qu'il n'entreprît quelque chose contre Louis absent; et quoique Vala donnât des preuves suffisantes de sa fidélité, ils surent si bien le rendre suspect à ce prince foible et timide, qu'il l'éloigna de la cour avec ses deux frères, Adelard et Bernard (2). Adelard fut chassé de Corbie, dont il étoit abbé, et envoyé à l'île Héri, au monastère de Saint-Filbert, aujourd'hui Noirmoutier; mais il regarda cet exil comme une grâce, en ce qu'il le tiroit de la cour et le rendoit à sa profession (3). Il en pratiqua tous les exercices avec une grande édification de toute la communauté de Noirmoutier, et y demeura sept ans. Vala profita de son exil pour quitter le siècle malgré la résistance de ses amis. Sa femme, qui étoit fille de saint Guillaume de Gellone, ne fut point un obstacle, soit qu'elle fût morte ou qu'elle se retirât de son côté. Il alla donc à Corbie, où, par ordre de l'empereur, on avoit élu un nouvel abbé à la place d'Adelard, savoir, un de ses disciples, nommé Adelard comme lui. Quoique Vala fût si connu dans ce monastère, il se présenta humblement à la porte, et se soumit à toutes les épreuves des postulants. Il fit son noviciat dans toute la rigueur, servit les hôtes et les malades, jeûna jusqu'à devenir exténué; et après l'office de la nuit il demeurait long-temps en prière devant l'autel, arrosant la terre de ses larmes.

#### XI. Léon l'Arménien, iconoclaste.

En Orient, l'empereur Léon l'Arménien, voulant affermir sa puissance, fit enfermer dans des îles et des monastères séparés Michel, son prédécesseur, sa femme Procopia et ses deux fils, Théophylacte et Nicéas, qu'il rendit eunuques (4). Ils changèrent tous trois de nom en embrassant la vie monastique. Le père prit celui d'Athanase, et vécut encore trente-deux ans, jusqu'à l'an huit cent quarante-cinq. Théophylacte prit le nom d'Eustathe, et mou-

(1) Vita Val. to. 5. Act. Ben. p. 453.  
(2) Sup. 1. XLV, n. 49.  
(3) Vita Adalb. n. 3, to. 5, Act. Bened. p. 319.  
(4) Const. Contin. lib. 1 p. 13.

rut cinq ans après son père. Nicéas prit le nom d'Ignace, et fut patriarche de Constantinople, célèbre par sa vertu et ses souffrances.

L'empereur Léon étoit de petite taille, mais plein et bien fait; sa voix étoit un tonnerre; son poil si rude, que le patriarche Nicéphore, en lui mettant la couronne, crut avoir touché des épines (1). On le nommoit caméléon, tant à cause de sa taille que de ses mœurs changeantes et son hypocrisie. D'abord il parut catholique, mais dès la seconde année de son règne, enflé par le succès de ses armes contre les Bulgares, il se déclara contre les saintes images, et dit à quelques-uns de ses courtisans (2): Pourquoi pensez-vous que les chrétiens soient sous la domination des infidèles, si ce n'est parce qu'ils adorent les images? Considérez que tous les empereurs qui les ont reçues ont été détrônés ou tués en guerre; au contraire, ceux qui ne les ont point adorées sont morts de leur mort naturelle dans leurs palais, et ont été enterrés avec honneur dans l'église des Apôtres. Je veux les imiter, afin de vivre long-temps, et laisser l'empire à mon fils et à mes descendants, jusqu'à la quatrième génération. On dit qu'il avoit consulté un prétendu devin, nommé Sabbatius, qui lui avoit promis trente-deux ans de règne avec son fils Constantin, et la victoire sur les Bulgares, s'il abolissoit les images. Il chercha donc des gens qui pussent l'aider dans son dessein, et trouva deux sénateurs, Jean Specta et Eutyquien, et un prêtre, nommé Jean, depuis très-célèbre entre les iconoclastes (3). Il naquit à Constantinople, d'une famille noble, et fut grammairien de profession, et fort exercé dans les subtilités de la dialectique. Il étoit aussi magicien; et, comme il se servoit d'un bassin pour prédire l'avenir, on lui donna le nom de Lécanomante, sous lequel il est le plus connu; mais on le nommoit aussi Hilylas ou Hilyla. Il fut abbé du monastère de Saint-Serge et Saint-Bacque, dans le palais d'Hormisdas, et compté entre le clergé impérial. L'empereur Léon, ayant donc trouvé cet homme propre à son dessein, lui promit, s'il le faisoit réussir, de le faire patriarche, et lui donna un ordre, en vertu duquel il commença vers la Pentecôte de l'an huit cent quatorze, à feuilleter avec quelques autres les anciens livres de toutes les bibliothèques de Constantinople, tant des églises que des monastères. En ayant rassemblé un grand nombre, ils marquèrent les passages que leur indiqua le concile des iconoclastes, tenu sous Constantin Copronyme, mais ils brûlèrent plusieurs livres, qui leur parurent trop favorables aux images (4).

Antoine, métropolitain de Sylée, fut mandé par l'empereur, et arriva à Constantinople

(1) Simeon Magist. Boll. to. IX, p. 262. Vita S. Theod. Stud. n. 6. Post Theoph. p. 435, C.  
(2) Script. post Th. p. Vita Nicetæ. c. 5, n. 32.  
(3) Theod. Stud. n. 6. Post Theoph. lib. 4, n. 6, 7.  
(4) Sup. 1. XLII, n. 7.

au mois de juillet. Il étoit fils d'un prêtre, tailleur d'habits, et se nommoit originairement Constantin. Après avoir enseigné le droit quelque temps, il s'enfuit pour ses crimes, et embrassa la vie monastique. Ce fut alors qu'il changea son nom en celui d'Antoine. Il avoit été élevé dans la religion catholique, mais il embrassa l'hérésie des iconoclastes, pour avoir entrée dans le palais et accès auprès du prince; et ses manières n'y servirent pas peu, car il étoit plaisant et faisoit agréablement un conte. De moine il devint abbé, et enfin métropolitain de Sylée, qui est la même que Pergé, capitale de Pamphlie, un des grands sièges dépendants de Constantinople. Il amena avec lui deux moines, l'un nommé Léonce, l'autre Zosime, qui mourut peu de temps après, ayant eu le nez coupé pour un adultère. Antoine étant donc arrivé, l'empereur lui déclara son dessein, et lui demanda s'il étoit écrit qu'il faille adorer les images. Non, répondit Antoine, mais on dit que c'est une ancienne tradition. Pour moi, dit l'empereur, je ne puis m'y résoudre, s'il n'est écrit expressément dans l'Evangile ou dans saint Paul: Adorez mon image.

#### XII. Le patriarche Nicéphore résiste à l'empereur.

L'entreprise demeura secrète jusqu'au mois de décembre. Alors l'empereur, croyant avoir bien pris ses mesures, attaqua le patriarche Nicéphore, mais d'abord avec douceur, en lui disant: Le peuple est scandalisé à cause des images: il dit que nous faisons mal de les adorer, et que c'est la cause pourquoi nous sommes inférieurs aux infidèles. Ayez un peu de condescendance, et laissons ces choses basses; ou bien montrez-moi pourquoi vous les adorez, puisque l'Ecriture n'en dit pas un mot. Le patriarche répondit: Nous ne pouvons toucher aux anciennes traditions. Nous adorons les images comme la croix et l'Evangile, quoiqu'il n'y en ait rien d'écrit. Car les iconoclastes convenoient d'adorer la croix et l'Evangile. Cependant le patriarche, apprenant qu'Antoine de Sylée favorisoit l'entreprise de l'empereur, l'envoya querir, et lui en demanda la vérité. Antoine le nia, et lui donna une déclaration souscrite de sa main avec la croix et scellée, par laquelle il faisoit profession d'honorer les images, avec anathème contre ceux qui croyoient le contraire. Il donna cette déclaration en présence des métropolitains qui se rencontrèrent, et l'empereur lui en ayant fait des reproches, il lui dit: Je me suis moqué d'eux pour vous donner plus de commodité d'exécuter votre dessein. Après cette première tentative auprès du patriarche, l'empereur crut avoir besoin de plus grands préparatifs, et mania la plupart des évêques de son obéissance, espérant qu'ils favoriseroient son opi-

nion. Mais, avant qu'ils abordassent à Constantinople, il les fit arrêter de peur qu'ils n'allassent, suivant la coutume, descendre chez le patriarche (1). On laissoit en liberté ceux qui paroisoient disposés à faire la volonté de l'empereur; mais ceux qui résistoient étoient mis dans des cachots, où on leur faisoit souffrir la faim. Le patriarche Nicéphore, voyant cette conduite, redoubla ses prières vers Dieu, et exhortoit les catholiques à demeurer fermes. Il assembla chez lui ce qu'il put de moines et d'évêques (2): ils passèrent la nuit en prières dans la grande église; et ce fut peut-être en cette occasion que le patriarche, montant sur l'ambon, prononça anathème contre Antoine de Sylée, comme prévaricateur (3). L'empereur, étant averti de cette assemblée, craignit qu'on n'y prit quelque résolution contre lui; et vers le chant du coq il envoya au patriarche, s'en plaignant comme d'un commencement de sédition, avec ordre de venir tous au palais quand il seroit jour. Ils n'en furent que plus animés à soutenir la vérité: et les prières finies le patriarche les exhorta encore par un discours fervent.

Ensuite ils marchèrent tous au palais. L'empereur ne tendit point la main au patriarche, et ne l'embrassa point à l'ordinaire; mais, le regardant de travers, il s'assit, le fit asseoir, et lui parla d'abord seul à seul, croyant le gagner plus facilement. Nous ne cherchons, dit-il, qu'à connoître la vérité et rétablir la paix. Ne savez-vous pas quelle est la multitude de ceux qui sont choqués des images? On ne peut les ramener qu'en répondant aux passages de l'Ecriture qu'ils allèguent. Je veux donc que, sans différer, vous entriez en conférence avec eux: si vous le refusez, on verra clairement la foiblesse de votre cause. Le patriarche répondit: Nous n'avons eu dessein d'exciter aucun trouble contre votre puissance, nous avons seulement prié pour vous, comme l'Ecriture l'ordonne. Personne n'aime la paix plus que nous: c'est vous qui la troublez, car toutes les églises sont d'accord. Rome consent-elle à l'abolition des images? ou Alexandrie, ou Antioche, ou Jérusalem? Ne prêtez pas la main, seigneur, à une hérésie abattue et condamnée. Que si quelqu'un a ébranlé votre foi, nous voulons bien vous satisfaire, et nous le devons: mais nous ne pouvons disputer avec des hérétiques déjà convaincus et anathématisés. Ensuite il entra en matière, et traita à fond avec l'empereur la question des images.

#### XIII. Remontrances des évêques.

Alors on fit entrer les autres évêques et les

(1) Vita S. Nicephor. Gr. to. 7. Boll. p. 712.  
(2) Vita Nicetæ. Gr. Boll. to. 1, n. 32.  
(3) To. 7, Conc. p. 195, B.



abbés, et d'un autre côté entrèrent les chefs des iconoclastes, qui logeoient dans le palais (1). L'empereur fit aussi venir les grands, tout le sénat, et plusieurs de ses officiers l'épée nue à la main, pour intimider les catholiques. Quand ils furent tous entrés, le patriarche Nicéphore dit aux grands : Dites-moi, ce qui ne subsiste point peut-il tomber ? Et comme ils se regardoient l'un l'autre, n'entendant pas ce qu'il vouloit dire, il ajouta : Les images ne tombèrent-elles pas sous Léon Isaurien et Constantin, son fils ? Ils en convinrent, et il concluait qu'elles subsistoient donc auparavant. Alors l'empereur dit : Sachez, mes pères, que je suis de votre sentiment ; et il tira un reliquaire orné de figures qu'il portoit, et le baisa ; mais puisqu'il y en a qui sont d'un autre avis, et que la question a été portée devant moi, je ne puis m'empêcher de la faire examiner.

Les catholiques, qui connoissoient sa mauvaise intention, refusèrent d'entrer en conférence, et Emilien de Cyzique dit : Si c'est une affaire ecclésiastique, qu'on la traite dans l'église, suivant la coutume, et non pas dans le palais. Mais, dit l'empereur, je suis enfant de l'Eglise, et je veux vous écouter comme médiateur. Michel de Synnade dit : Si vous êtes médiateur, pourquoi n'en tenez-vous pas la conduite ? Vous cachez les uns dans le palais, vous les rassemblez, vous les nourrissez délicatement, vous les excitez et leur donnez toute la liberté d'enseigner l'erreur ; toutes les bibliothèques leur sont ouvertes, il y a défense de nous fournir des livres ; nous n'osons même parler dans les rues, vos ordres nous intimident partout. Mais pourquoi, dit l'empereur, refusez-vous de parler, sinon parce que vous manquez de preuves ? Nous n'en manquons pas, dit Théophylacte de Nicomédie, mais nous manquons d'auditeurs disposés à les entendre. Pierre de Nicée ajouta : Comment voulez-vous que nous conférions avec eux, tandis que vous les soutenez ? Ne savez-vous pas que les manichéens mêmes l'emporteroient si vous étiez de leur côté ? Euthymius de Sardes prit la parole, et dit : Ecoutez, seigneur ; depuis plus de huit cents ans que Jésus-Christ est venu au monde, on le peint et on l'adore dans son image ; qui sera assez hardi pour abolir une si ancienne tradition ? Elle a été confirmée par le second concile de Nicée, tenu sous Irène et Constantin ; et quiconque ose s'élever contre soit anathème ! Saint Théodore Studite parla après les évêques, et dit entre autres choses : Seigneur, ne troublez pas l'ordre de l'Eglise (2). L'apôtre dit que Dieu y a mis des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs ; mais il n'a point parlé des empereurs (3). Vous êtes chargé de l'état et de l'armée ; prenez-en soin, et laissez l'église aux pasteurs et aux docteurs.

(1) Vita S. Nicetæ, c. 5, n. 33.

(2) Vita Theod. c. 74.  
(3) Eph. IV, 11, 12.

L'empereur, irrité, les chassa de sa présence, leur défendant de plus paroitre devant lui, ni de parler davantage ; et, quand ils furent retirés, chacun reçut un ordre du préfet de Constantinople de se tenir chez soi, sans avoir aucun commerce les uns avec les autres, ni parler de la foi en quelque manière que ce fût. Les porteurs de cette défense étant venus à saint Théodore Studite, il leur dit : Voyez vous-mêmes s'il est juste d'obéir à Dieu ou à vous ; car nous nous ferons plutôt couper la langue que d'abandonner la défense de la foi (1). En effet, il ne cessa point d'appeler les uns, d'aller trouver les autres, ou de leur écrire ; et il voyoit souvent le patriarche pour le soutenir dans l'abattement où il étoit.

Il écrivit sur ce sujet aux moines une lettre, qui commence ainsi (2) : En ce temps où Jésus-Christ est persécuté en son image, ce n'est pas seulement ceux qui sont en place et distingués par leur savoir qui doivent combattre pour la vérité, mais les disciples mêmes. Quand les abbés retenus par l'empereur sont demeurés dans le silence, et, ce qui est bien pis, ont promis par écrit de ne se point assembler et ne point enseigner, ils ont trahi la vérité, aimant mieux vivre à leur aise dans leurs monastères que de souffrir pour la bonne cause. Ils disent : Qui sommes-nous ? Je réponds : Premièrement, des chrétiens qui doivent absolument parler en cette occasion ; ensuite des moines qui ont tout quitté pour être hors des atteintes du monde ; enfin, des abbés qui doivent même réparer le scandale des autres ; si quelqu'un vient à eux pour s'instruire, que lui diront-ils ? J'ai ordre de ne point parler, et de ne vous pas recevoir dans ce monastère.

#### XIV. Dissimulation de Léon.

Cependant l'empereur envoya sous main des soldats insulter à l'image de Jésus-Christ, qui étoit à la porte d'airain, la même qui avoit été abattue par Léon Isaurien, et rétablie par Irène, comme il paroisoit par une inscription mise au-dessus (3). Les soldats jetèrent des pierres et de la boue contre cette image, invoquant l'enfer et le diable, et proférant quantité de blasphèmes. L'empereur feignit d'en être fâché, et dit au peuple : Otons de là cette image, de peur qu'elle ne soit davantage profanée par les soldats. Cette action encouragea encore Antoine, Jean et les autres iconoclastes. La fête de Noël étant proche, le patriarche fit prier l'empereur de ne point troubler l'Eglise, offrant de quitter son siège s'il étoit la cause du scandale. L'empereur répondit : Et qui oseroit penser à déposer le patriarche notre père, ou à troubler l'Eglise ? Nous avons examiné cette question à cause de ceux qui en par-

(1) C. 76.  
(2) II, Ep. 2.

(3) App. ad Theoph. Sup. I, II, n. 5.

loient ; mais, au reste, je crois comme l'Eglise, et, tirant de son sein un crucifix, il l'adora devant tout le monde, mais ce n'étoit que dissimulation pour passer la fête.

En effet, le jour de Noël il vint à l'église, entra dans le sanctuaire, suivant la coutume des empereurs de Constantinople, et adora l'ornement d'autel, où étoit représentée la nativité de Notre Seigneur ; ce qui contenta tout le peuple. Mais l'empereur découvrit son hypocrisie à la fête suivante de l'Epiphanie, sixième janvier huit cent quinze, car, étant venu à l'église, il n'adora point les images. Depuis ce temps, il se déclara plus ouvertement contre le patriarche, l'empêcha de prêcher, et donna la garde de l'église et des vases sacrés au patrice Thomas, qui avoit été deux fois consul. Alors le patriarche tomba dangereusement malade (1) : ce qui retint un peu l'empereur, espérant après sa mort exécuter plus facilement son dessein ; mais, apprenant qu'il se portoit mieux, il lui envoya Théophane, frère de l'impératrice, pour l'inviter de nouveau à une conférence avec les iconoclastes. Le patriarche le refusa, ayant encore sa maladie pour excuse, outre les raisons qu'il avoit déjà représentées. Il demandoit qu'on lui rendit auparavant le gouvernement libre de son troupeau, que l'on délivrât de prison les évêques catholiques, que l'on rappelât ceux qui étoient exilés ; que d'ailleurs on éloignât ceux dont les ordinations étoient irrégulières, et qu'on ne s'assemblât que dans l'église. A ces conditions, il acceptoit la conférence, quand sa santé seroit rétablie.

#### XV. Le patriarche Nicéphore chassé.

Mais les iconoclastes, qui prétendoient représenter le concile de la cour, nommé *synodos endemousa*, persuadèrent à l'empereur de rejeter ces conditions ; et, disant qu'ils avoient déjà appelé trois fois le patriarche, ils soutinrent qu'ils étoient en droit de le condamner par contumace (2). Ils lui envoyèrent donc une monition par écrit, portant commandement de comparoitre devant eux, et en chargèrent des évêques et des clercs accompagnés d'une troupe de gens ramassés. Le patriarche ne les vouloit point voir ; mais le patrice Thomas lui persuada de ne les pas renvoyer sans leur parler. Le concile, dirent-ils, ayant reçu des libelles contre vous, vous mande de venir vous défendre ; mais, si vous voulez éviter la déposition, vous n'avez qu'à consentir avec le concile et l'empereur à l'abolition des images. Le patriarche répondit : Et qui est celui qui se donne l'autorité de recevoir des libelles contre nous ? Est-ce le pape, ou quelqu'un des autres patriarches ? Et si je suis coupable, comme vous dites, de crimes qui méritent dé-

(1) Vita Niceph. c. 10, n. 60. (2) Sup. liv. XXVIII, n. 19.

position, suffiroit-il de me rendre à la volonté de l'empereur, touchant les images, pour me justifier et me rétablir le même jour ? Me croyez-vous si peu instruit des lois de l'Eglise ? Quand même le siège de Constantinople seroit vacant, aucun évêque étranger n'auroit le droit d'y exercer juridiction, beaucoup moins puisqu'il est encore rempli. Puis, ayant lu le canon, il les déclara excommuniés, et leur ordonna de sortir de l'enceinte du lieu saint. Ils se retirèrent en prononçant des anathèmes contre lui et contre Taraise.

Désespérant donc de le fléchir, ils voulurent le faire mourir secrètement ; mais il en fut averti par un clerc catholique, et se tint sur ses gardes. Ses ennemis ayant manqué ce coup, défendirent sous peine d'excommunication de le reconnoître pour patriarche et de le nommer à la messe. On étoit alors en carême, et il écrivit à l'empereur en ces termes : Jusqu'ici j'ai combattu pour la vérité, selon mon pouvoir, et j'ai souffert toute sorte de mauvais traitements, les affronts, la prison, la confiscation, la perte de mes domestiques. Enfin des gens qui paroissent évêques sont venus m'insulter avec une populace armée d'épées et de bâtons, dans l'extrémité de ma maladie ; ensuite j'ai appris que les ennemis de la vérité vouloient ou me déposer ou m'ôter la vie. Pour éviter donc quelque malheur, dont le péché retomberoit sur votre majesté, je cède malgré moi à la nécessité de quitter mon siège, et je recevrai avec action de grâce ce que Dieu permettra qu'il m'arrive.

L'empereur, ayant reçu cette lettre avec un souris malin, commanda au patrice Thomas de prendre une troupe de soldats et de faire enlever le patriarche au milieu de la nuit. L'heure venue, comme les soldats entroient, le patriarche demanda de la lumière, se leva de son lit, et, se faisant soutenir, il prit à sa main un encensoir, et, éclairé de deux flambeaux, il entra dans l'église. Là, prosterné à terre, il recommanda à Dieu ce saint lieu pour n'être point profané, et prit congé de son siège et de Constantinople ; ensuite il se mit dans une chaise et on l'emporta à la citadelle, où, l'ayant mis dans une barque, on le fit passer à Chrysopolis (1), et on l'envoya au monastère d'Agathus, c'est-à-dire du Bon, qu'il avoit fait bâtir. Mais, peu après, on le transféra plus loin, au monastère de Saint-Théodore, qu'il avoit aussi fondé.

#### XVI. Théodote, patriarche.

Le lendemain de l'enlèvement du patriarche, l'empereur, ayant assemblé le peuple dès le matin, lui fit croire qu'il avoit abandonné son église et s'étoit retiré de lui-même (2). Il vouloit mettre à sa place Jean Leconomante,

(1) C. 72.

(2) App. Theoph.



comme il lui avoit promis; mais les patrices s'y opposèrent en disant : C'est un jeune homme obscur, et il ne convient pas à des vieillards comme nous de nous prosterner devant lui. L'empereur choisit donc Théodote, fils du patrice Michel, qui avoit été beau-frère de Constantin Copronyme. Théodote étoit écuyer de l'empereur et dans ses sentiments; il n'avoit ni piété ni science des choses spirituelles, et peu de connoissance de l'écriture sainte; mais il étoit doux et paroisoit assez bon homme.

Dès que le patriarche Nicéphore eut été chassé, les ennemis des images commencèrent à les effacer, les abattre, les brûler et les profaner en toutes manières. Saint Théodore Studite, pour réparer ce scandale autant qu'il dépendoit de lui, ordonna à tous ses moines de prendre à leurs mains des images et les porter élevées solennellement à la procession du dimanche des Rameaux, en chantant un hymne qui commençoit : Nous adorons votre image très-pure, et d'autres semblables en l'honneur de Jésus-Christ. Ils firent ainsi le tour du monastère, et l'empereur, en étant averti, envoya faire défense à Théodore de ne plus rien faire de pareil, sous peine du fouet et de la mort; mais le saint abbé n'en fut que plus hardi à enseigner la foi catholique et à encourager tous ceux qui le consultoient à honorer les saintes images.

Le nouveau patriarche Théodote fut ordonné le jour de Pâques, premier d'avril huit cent quinze, et tint le siège six ans. Sitôt qu'il eut pris possession du palais patriarcal, il commença à tenir une grande table, où il faisoit manger de la chair aux clercs, aux moines et aux évêques, accoutumés dès la jeunesse à s'en abstenir, et, au lieu de la gravité et de la modestie qui régnoient auparavant dans cette maison, on n'y faisoit que rire, jouer, lutter et tenir des discours déshonnêtes.

#### XVII. Concile des iconoclastes.

Après Pâques, l'empereur Léon fit tenir un concile, tant des iconoclastes que des évêques qui avoient cédé à ses violences (1). Ils s'assemblèrent dans l'église de Sainte-Sophie, ayant à leur tête le nouveau patriarche Théodote, surnommé Cassitère. L'empereur fit aussi assister son fils Symbarius, qu'il avoit nommé Constantin, ne voulant pas y assister lui-même pour n'être pas obligé à faire une souscription contraire à ce qu'il avoit fait à son avènement à l'empire. Les abbés de Constantinople, étant appelés au concile, s'excusèrent d'y venir par une lettre que saint Théodore Studite composa au nom de tous, et où ils disoient en substance (2) : Les canons nous défendent de faire aucun acte ecclésiastique, principalement tou-

(1) Vita Niceph. n. 73. (2) Lib. II, Ep. 1.

chant les questions de foi sans le consentement de notre évêque. C'est pourquoi, bien que nous ayons été appelés de votre part jusqu'à deux fois, nous n'avons osé rien faire comme étant sous la main du très-saint patriarche Nicéphore. D'ailleurs, nous avons appris que cette convocation ne tend qu'à renverser le second concile de Nicée, et défendre l'adoration des saintes images. C'est pourquoi nous vous déclarons que nous tenons la même foi que toutes les églises qui sont sous le ciel, et que nous adorons les saintes images, fondés, non-seulement sur le second concile de Nicée, mais sur toute la tradition écrite et non-écrite depuis l'avènement de Jésus-Christ. Nous ne recevons rien de contraire quand, par impossible, Pierre ou Paul, ou un ange descendu du ciel, l'enseigneroit, et nous sommes prêts à tout souffrir, même la mort, plutôt que d'y renoncer.

Les deux moines qui présentèrent cette lettre au concile furent renvoyés chargés de coups, et on passa outre sans s'y arrêter. Dans la première session, on lut la définition de foi du concile tenu aux Blaquernes de l'autorité de Constantin Copronyme, sous le nom de septième concile (1). On la confirma et on anathématisa le vrai septième concile et les patriarches orthodoxes. Le second jour, on amena au concile quelques évêques catholiques que les iconoclastes croyoient les plus faciles à intimider (2). On mit en pièces leurs habits sacrés, et on les fit ainsi demeurer à la porte de l'église comme des prisonniers; puis ils furent entraînés au milieu de l'assemblée, où les présidents les firent demeurer debout, leur offrant de les faire asseoir avec eux s'ils changeoient de sentiment; mais, les trouvant fermes dans la confession de la foi catholique et la vénération des images, ils les firent jeter par terre, et les assistants leur mirent le pied sur la gorge, puis ils les firent relever et sortir à reculons, crachant sur eux et les frappant à coups de poing dans le visage, en sorte que quelques-uns étoient tout en sang. Enfin on les livra à des soldats qui les menèrent en prison. Après les évêques, on fit entrer les abbés des plus fameux monastères, qui, ne s'étant laissés vaincre ni aux caresses ni aux menaces, furent aussi envoyés en diverses prisons. Cette seconde session finit par des acclamations pour l'empereur et son fils, et des anathèmes contre les chefs des catholiques (3). Ensuite ils dressèrent leur définition de foi, qui fut souscrite à la troisième session, premièrement par le jeune empereur, puis par tous les autres, et ainsi finit ce concile.

En exécution de son décret, on effaça toutes les peintures des églises avec de la chaux, que ceux qu'on y employoit méloient souvent de

(1) App. ad. Theoph. p. 442. Vita S. Niceph. 73. Sup. I. XLIII, n. 7. (2) Theod. II, p. 15. (3) Vita S. Nicetæ, c. 6.

leurs larmes, tant ils le faisoient à regret. On brisoit les vases sacrés; on déchiroit les ornements en petits morceaux; on coupoit à coups de haches les tableaux peints sur du bois, et on les brûloit au milieu de la place publique. On effaçoit d'autres images avec de la boue ou des onctions infectes au lieu des parfums qu'on avoit accoutumé de leur présenter. Des profanes manioient impunément les choses saintes qu'il ne leur étoit pas permis même de voir. Dès lors, la persécution commença très-rudemment contre les catholiques, particulièrement contre le clergé et les moines.

#### XVIII. Saints évêques persécutés.

Entre les évêques qui souffrirent en cette occasion, voici les plus illustres : Michel de Synnade et Théophilacte de Nicomédie, disciples du patriarche Taraise, qui les tira de la vie monastique pour les ordonner tous deux métropolitains (1). Michel assista en cette qualité au septième concile général (2), et fut envoyé en Occident vers Charlemagne, par l'empereur Michel Curopalate, et chargé en même temps de la lettre synodique du patriarche Nicéphore au pape Léon III. Michel et Théophilacte se signalèrent par leur fermeté contre les iconoclastes, en présence de l'empereur Léon l'Arménien, et furent tous deux envoyés en exil (3), Michel dans l'île Eudociale, et ensuite en d'autres lieux. L'Eglise honore sa mémoire le vingt-troisième jour de mai (4). Théophilacte fut relégué au château de Strobyle en Garie, et vécut encore trente ans dans cet exil. Il est honoré comme saint le huitième jour de mars ou le septième, sous le nom de Théophile (5). Ses reliques furent rapportées à Nicomédie.

Saint Euthymius, métropolitain de Sardis, avoit aussi commencé par la vie monastique, et parut entre les principaux évêques au second concile de Nicée, où il est souvent fait mention de lui. Irène et Constantin l'employèrent en des ambassades, et d'autres affaires publiques; mais l'empereur Nicéphore le relégua dans l'île Patarae en Occident, pour avoir donné le voile à une fille. Etant revenu il fut un de ceux qui parlèrent le plus fortement pour les images, devant Léon l'Arménien, qui l'envoya en exil à Ason, mais ce ne fut pas la fin de ses travaux. Saint Emilien de Cyzique fut aussi relégué, après avoir beaucoup souffert pour la même cause; et l'Eglise en fait mémoire le huitième jour d'août (6). George, évêque de Mitylène, métropole de l'île de Lesbos, étoit né de parents nobles et riches, mais il embrassa la vie monastique, et s'appli-

(1) Combef. to. 2. Auct. p. 1038. (2) Concil. 7, Act. 1. (3) Sup. liv. XIV, n. 23. (4) Martyr. R. 1 mai. Boll. to. 16, p. 257. (5) Martyr. R. 7 mart. Boll. to. 6, p. 787. Boll. II. Mart. to. 7, p. 73. (6) Martyr. R. et Menol. 8 aug. Boll. to. 9, p. 668.

qua particulièrement à l'aumône. Il fut chassé de son siège par Léon l'Arménien, pour la cause des images, et relégué à Cherson, où il mourut. L'Eglise honore sa mémoire le septième d'avril.

#### XIX. Saints abbés persécutés.

Entre les abbés qui souffrirent en cette persécution, les plus fameux sont, saint Théodore Studite, saint Nicetas de Médicion, saint Théophane de Singriane, saint Macaire de Pélécite, saint Jean de Cathares. L'empereur Léon, ne pouvant souffrir la liberté de Théodore à défendre les images, le chassa de Constantinople, et l'envoya au château de Métope, près d'Appollonie, où il le tint renfermé (1); mais le saint abbé ne laissoit pas d'instruire et d'encourager les catholiques par ses lettres, dont il nous en reste un grand nombre; entre autres une lettre dogmatique, où il traite amplement la question des images, par les mêmes raisons et les mêmes autorités qui avoient été employées sous Léon l'Isaurien, et sous Copronyme (2). Il fait mention en un autre d'un de ses disciples, le moine Thadée, qui étoit mort sous les coups de fouet, martyr des images, et de quelques-uns qui étoient tombés (3). Théodore avoit pour compagnon de sa prison un moine nommé Nicolas, qui fut depuis abbé de Stude.

L'abbé Nicetas étoit de Césarée en Bithynie; sa mère étant morte huit jours après sa naissance, son père embrassa la vie monastique (4), et le consacra à Dieu dès l'enfance, en qualité de portier ou custode d'église : étant plus avancé en âge il s'attacha à un vieil anachorète, qui le mena au monastère de Saint-Serge de Médicion à Constantinople, alors gouverné par l'abbé Nicéphore, qui l'avoit fondé, et qui, en cette qualité, assista au second concile de Nicée. Nicetas n'avoit pas encore demeuré sept ans dans le monastère, quand Nicéphore le fit ordonner prêtre par le patriarche Taraise, et se déchargea sur lui du gouvernement de la communauté (5). L'abbé Nicéphore mourut quelques années après, et est honoré comme saint le quatrième de mai (6); alors, toute la communauté élut Nicetas pour hégumène ou abbé, et il en regut l'ordination par les mains du patriarche Nicéphore. Il fut amené avec les autres abbés au concile des iconoclastes en huit cent quinze, et envoyé dans une prison si infecte, qu'elle étoit un supplice par elle-même (7). Là, on lui envoyoit des gens pour le tenter, et le fatiguer par leurs blasphèmes et leurs discours impertinents. Après qu'il y eut longs-temps souffert, l'empereur l'envoya en

(1) Vita Theodori, c. 81. (2) Act. 4, p. 342, D. (3) II, Ep. 8. (4) Vita Boll. to. 22, p. 500. (5) Vit. ap. Boll. apr. (6) Sup. n. 1, 5. to. 9, 295.



Natolie, nonobstant la rigueur excessive de l'hiver, et le fit enfermer dans le château nommé Massaléon.

L'abbé Théophane étoit malade de la pierre, et ne vint apparemment à Constantinople qu'en huit cent seize (1). Macaire, abbé de Pélécite, étoit né à Constantinople, et se nommoit dans le monde Chrystophle. Il fit tant de miracles qu'on le nomma thaumaturge, et il guérit entre autres le patrice Paul et sa femme de maladies désespérées. Il fut diversément tourmenté par Léon l'Arménien pour la cause des images, et demeura en prison pendant le reste de son règne. On a une lettre à lui de saint Théodore Studite (2). Jean, abbé du monastère de Cathares, étoit de Décapole en Isaurie. Il vint au second concile de Nicée, avec celui qui l'instruisit dans les lettres, et qui, étant venu ensuite à Constantinople, fut abbé de Saint-Dalmace. Jean fut ordonné prêtre et envoyé par l'empereur Nicéphore au monastère de Cathares, dont il fut abbé, et le gouverna pendant plus de dix ans. Il prédit à ses frères la persécution de Léon l'Arménien, les exhortant à demeurer fermes dans la vénération des saintes images. En effet, l'empereur envoya des gens qui dispersèrent la communauté, pillèrent le monastère, et emmenèrent l'abbé Jean à Constantinople chargé de chaînes. Etant présenté à l'empereur, il lui reprocha hardiment son impiété; l'empereur le fit frapper de nerfs de bœuf sur les yeux et sur le visage, et trois mois après l'envoya au château de Pentadactylon, au pays de Lampé en Natolie, où il demeura un an et demi les fers aux pieds et dans une obscure prison.

Entre les laïques, on remarque le patrice Nicétas, parent de l'impératrice Irène, qui l'envoya au concile de Nicée pour y assister de sa part, et toutefois je ne trouve point son nom dans les actes. Il fut ensuite gouverneur de Sicile, où il prit grand soin des veuves et des orphelins (3). Etant revenu à Constantinople, et, voyant l'empereur Léon l'Arménien déclaré contre les images, il renonça à sa dignité et embrassa la vie monastique. L'empereur lui envoya dire qu'il brûlât l'image du sauveur, ou qu'il la lui envoyât, et, comme il le refusa, il l'envoya en exil, où il mourut après beaucoup de souffrances. L'église grecque honore sa mémoire le sixième d'octobre; et les louanges que lui donne saint Théodore Studite, dans une lettre qu'il lui écrit, sont un illustre témoignage de son mérite (4).

#### XX. Mort du pape Léon II.

A Rome, quelques-uns des premiers de la ville, ayant conspiré pour tuer le pape Léon

(1) Boll. I, Ap. to. 9, p. 30. (3) Monol. 6 octob. Ap. Baron. an. 814, n. 46. (2) II, Ep. 20. Boll. 27 apr. to. 11, p. 496. (4) I, Epist. c. 27.

l'an huit cent quinze, il fit mourir tous les auteurs de la faction, suivant la loi romaine; ce que l'empereur Louis ayant appris, le trouva mauvais que le premier évêque du monde eût exercé une punition si sévère, et envoya Bernard, roi d'Italie, son neveu, pour en prendre connoissance. Mais le pape envoya de son côté Jean, évêque de la Forêt-Blanche, Théodore, nomenclateur, et le duc Sergius, qui satisfirent entièrement l'empereur.

Quelque temps après, les Romains, voyant le pape malade, rassemblèrent des gens qui pillèrent et brûlèrent toutes les maisons qu'il avoit bâties de nouveau dans les territoires de plusieurs villes, c'est-à-dire les métairies de l'église qu'il avoit établies. Ensuite ils résolurent d'aller à Rome, et de prendre de force ce qu'ils se plaignoient qu'on leur avoit ôté. Mais le roi Bernard, ayant envoyé des troupes sous la conduite de Vénigise, duc de Spolette, apaisa la sédition, et obligea les Romains à se désister de leur entreprise : puis il donna avis de tout à l'empereur.

Le pape Léon III mourut l'année suivante, huit cent seize, après avoir tenu le saint-siège vingt ans cinq mois et seize jours. Pendant ce long pontificat il fit aux églises de Rome des réparations considérables et des offrandes immenses, apparemment des libéralités de Charlemagne, des autres rois, et de tant de pèlerins qui venoient continuellement à Rome. Voici ce qui me paroît de plus singulier. Ce pape fit revêtir d'or du poids de quatre cent cinquante-trois livres le pavé de la confession de Saint-Pierre, et fit faire à l'entrée du sanctuaire une balustrade d'argent de mille cinq cent soixante-treize livres. Il fit rebâtir le baptistère de Saint-André, grand et rond, avec les fonts au milieu, et des colonnes de porphyre autour : au milieu des fonts étoit une colonne portant un agneau d'argent qui versoit l'eau. Aux fenêtres de la basilique de Latran, il mit des vitres de diverses couleurs; et c'est la première fois, que je sache, qu'il en soit parlé. L'or des affrandes dont le poids étoit marqué, monte à plus de huit cents livres, et l'argent à plus de vingt-un mille, et il faut entendre les livres romaines de douze onces.

C'est, comme on croit, ce pape Léon III, dont un auteur du temps témoigne, qu'il disoit quelquefois sept messes par jour, ou même jusqu'à neuf, c'est-à-dire que quand la solennité de la fête et la multitude du peuple obligeoit à en dire plusieurs, il avoit la dévotion de les dire toutes (1). Il ne fit que trois ordinations, toutes au mois de mars, dans lesquelles il ordonna trente prêtres et onze diacres; et d'ailleurs il consacra vingt-six évêques en divers lieux. Il mourut le onzième de juin huit cent seize, et fut enterré à Saint-Pierre le lendemain. Il est compté entre les saints, et son nom fut ajouté au marty-

(1) Valafr. Strabo. de Reb. Eccl. c. 21. Anast.

rologe romain par décret de la congrégation des rites, en mil six cent soixante-treize (1).

#### XXI. Étienne IV, pape.

Le saint-siège ne vauqua que dix jours, après lesquels Étienne IV fut ordonné pape le second dimanche après la Pentecôte, vingt-deuxième de juin huit cent seize (2). Il étoit de famille noble, et fut mis dès sa première jeunesse dans le palais patriarcal de Latran, et élevé par les soins du pape Adrien. Léon, son successeur, connoissant la vertu et l'humilité d'Étienne, l'ordonna sous-diacre; et, le voyant s'appliquer de plus en plus à l'étude des choses spirituelles, il lui conféra le diaconat, dont il exerça les fonctions avec une approbation si générale, qu'il fut élu tout d'une voix sitôt que le pape Léon fut mort. Incontinent après son ordination, il fit jurer fidélité à l'empereur Louis par tout le peuple romain, ce qui montre que la souveraineté de Rome n'appartenoit ni au pape ni au roi Bernard (3). En même temps, il envoya deux légats en France, pour donner part à l'empereur de son ordination, et lui témoigner qu'il désiroit l'aller voir en tel lieu qu'il lui plairoit. Il suivit ses légats et se mit en chemin vers le commencement d'août.

L'empereur Louis, extrêmement réjoui de cette nouvelle, ordonna à son neveu Bernard, roi d'Italie, d'accompagner le pape: et envoya au devant des ambassadeurs pour le servir et le conduire à Reims, où il résolut de le recevoir (4). Quand il sut qu'il approchoit, il envoya au-devant Hildebalde, l'archichapelain; Théodulfe, évêque d'Orléans; Jean, archevêque d'Arles, et plusieurs autres ecclésiastiques en habit de cérémonie. Enfin, l'empereur s'avança lui-même à mille pas du monastère de Saint-Remi. Ils descendirent tous deux de cheval, l'empereur se prosterna trois fois à terre aux pieds du pape, qui à la troisième fois le releva. Ils se saluèrent en latin, l'empereur dit : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; et le pape répondit : Béni soit Dieu, qui nous a fait voir de nos yeux un second David. Ensuite, s'étant embrassés, ils marchèrent à l'église, l'empereur soutenant le pape de sa main. On chanta le *Te Deum* : le pape et l'empereur prièrent long-temps en silence, puis le pape se leva et chanta à haute voix avec son clergé les louanges ou les acclamations de prières pour l'empereur, qu'il conclut par une oraison. On entra ensuite dans la maison, le pape exposa à l'empereur les causes de son voyage, que l'histoire ne rapporte point : ils prirent ensemble du pain et du vin en forme de bénédiction; l'empereur retourna à Reims, et le

(1) Boll. 12 jun. to. 20, p. 572. (3) Thegn. c. 16. (2) Astronom. (4) Astronom.

(2) Anast.

pape demeura à Saint-Remi, qui étoit hors la ville. Le lendemain, l'empereur invita le pape à manger, lui fit un repas magnifique, et de grands présents. Le troisième jour, le pape invita l'empereur, et lui donna aussi des présents qu'il avoit préparés, et à l'impératrice et aux seigneurs; et le lendemain, qui étoit un dimanche, le pape avant la messe sacra de nouveau l'empereur, lui mit sur la tête une couronne d'or ornée de pierreries, qu'il avoit apportée exprès, et une autre à Irmeingarde, qu'il nomma impératrice. Tant que le pape séjourna, il conféra tous les jours avec l'empereur sur les affaires de l'Eglise. Il obtint tout ce qu'il lui demanda, et retourna chargé de présents beaucoup plus considérables que ceux qu'il avoit faits à l'empereur.

#### XXII. Ebbon, archevêque de Reims.

Vulfaire, archevêque de Reims, mourut vers le même temps, c'est-à-dire le dix-huitième d'août huit cent seize (1). Le peuple par la permission de l'empereur élut pour archevêque de Reims un nommé Gisemar, qui étant assis devant les évêques pour être examiné, on lui présenta le texte de l'Evangile à expliquer; mais à peine le pouvoit-il lire, et il ne l'entendoit point du tout. Il fut donc rejeté pour son ignorance. L'empereur proposa Ebbon, dont le peuple et les sages furent contents. Il étoit né serf dans une des terres du roi au delà du Rhin, et frère de lait de l'empereur Louis, avec lequel Charlemagne le fit élever dans le palais, et lui donna la liberté en considération de la beauté de son esprit et de son progrès dans les bonnes lettres. Il l'envoya en Aquitaine au service de Louis, quand il lui donna ce royaume; et le jeune roi s'en trouva si bien, qu'il le fit son bibliothécaire. Il étoit dès lors dans les ordres sacrés; et il étoit abbé quand il fut ordonné canoniquement archevêque de Reims cette année huit cent seize.

#### XXIII. Règles des chanoines.

La même année, au mois de septembre, la dixième indiction étant commencée, l'empereur exhorta les évêques assemblés à Aix-la-Chapelle, à dresser une règle pour les chanoines, composée d'extraits des pères et des canons (2). Le concile rendit grâce à Dieu d'avoir donné à l'empereur ce soin pour l'Eglise, et, profitant de la libéralité avec laquelle il leur fournissoit les livres, ils commencèrent une règle en faveur de ceux qui manquoient de livres, ou de capacité pour en profiter : cette règle fut approuvée par

(1) Ep. Car. Cal. to. 8, Conc. p. 876. (2) Astron. to. 7, Conc. p. 1307.



tout le concile avec une autre rédigée en un volume séparé pour les religieuses chanoinesses. Le principal auteur de cette collection fut Amalarius, diacre de l'église de Metz, à qui l'empereur en donna la commission (1).

La règle des chanoines contient cent quarante-cinq articles, dont les cent treize premiers ne sont que des extraits des pères et des conciles, touchant les devoirs des évêques et des clercs. Les pères sont saint Isidore de Séville, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Prosper, ou plutôt Julien Pomer, auteur des livres de la vie contemplative; les conciles de Nicée, de Chalcédoine, d'Antioche, de Laodicée, de Sardique, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangre, le recueil des conciles d'Afrique, les décrétales de saint Léon et de saint Gélase. Ces extraits finissent par les deux sermons de saint Augustin, de la vie commune, et ensuite commencent les règlements qui sont proprement de ce concile.

On y combat premièrement l'erreur populaire de ceux qui croient que les préceptes de l'Evangile ne sont que pour les moines et les clercs; ensuite on marque la distinction des moines et des chanoines. Il est permis à ceux-ci de porter du linge, de manger de la chair, de donner et de recevoir, d'avoir des biens en propre, et de jouir de ceux de l'église, quoique tout cela soit défendu aux moines. Mais ils ne doivent pas s'appliquer moins que les moines à fuir le vice et embrasser la vertu. Les chanoines doivent loger dans des cloîtres exactement fermés, où il y ait des dortoirs, des réfectoires et les autres lieux réguliers. Il reste encore à présent de ces bâtiments dans plusieurs villes épiscopales. Le nombre des chanoines, en chaque communauté, sera proportionné au service de l'église, de peur que, si par vanité les prélats en assemblent un trop grand nombre, ils ne puissent suffire aux autres besoins de l'église, ou que ces chanoines, ne recevant point de gages, deviennent vagabonds et déréglés. Quelques prélats ne tiroient leurs clercs que d'entre les serfs de l'église, afin que, s'ils les privoient de leurs pensions, on leur faisoient quelque autre injustice, ils n'osassent se plaindre, de peur d'être rudement châtiés ou remis en servitude (2). On défend cet abus, et on ordonne que les nobles seront admis au clergé, sans exclure les personnes viles qui en seront trouvées dignes. Les clercs qui ont du patrimoine et du bien de l'église ne recevront que la nourriture pour le service qu'ils rendent; ceux qui ont du bien d'église, sans patrimoine, auront la nourriture et le vêtement; ceux qui n'ont ni patrimoine ni bien d'église auront de plus des pensions, et tous auront part aux

aumônes ou oblations journalières. Par les biens d'église il faut entendre les bénéfices, c'est-à-dire les fonds dont quelques clercs jouissoient par concession de l'évêque. On donnera à tous les chanoines la même quantité de boisson et de nourriture, sans avoir égard à la qualité des personnes. Mais la portion sera plus ou moins grande, selon la fertilité du pays et la richesse des églises, c'est-à-dire communément quatre livres de vin; quand il y en a moins, on supplée par la bière. La livre étoit de douze onces: ainsi les quatre livres font environ trois chopines, mesure de Paris. Les chanoines éviteront dans leurs habits les extrémités vicieuses de propreté et de parure, ou de saleté et de négligence. Ils ne porteront point de cuculles, parce que c'est l'habit des moines; ce qu'il faut entendre d'une espèce de manteau, qui se nommoit proprement ainsi, et non de tout habit ayant un capuce, comme le camail que portent encore les chanoines. Les chanoines seront assidus à toutes les heures de l'office; et, sitôt qu'ils entendront la cloche, ils se presseront de venir à l'église avec modestie (1). Ils chanteront debout, sans bâtons pour s'appuyer, si ce n'est à cause de leur faiblesse. On choisira pour lire et pour chanter ceux qui en seront les plus capables, et qui s'en acquitteront avec le plus d'édification, sans en tirer vanité. Les chanoines viendront tous les jours à la conférence, c'est-à-dire au chapitre, où on lira cette règle et d'autres livres d'édification; ils y demanderont pardon de leurs fautes, et recevront la correction; ils y traiteront de leur avancement spirituel et des affaires de l'Eglise. Quiconque aura négligé d'assister aux heures, de venir à la conférence, d'exercer son obédience, qui sera venu tard à table, sorti du cloître sans congé, aura couché hors du dortoir sans nécessité inévitable, ou fait quelque autre faute semblable, sera averti jusqu'à trois fois et plus, et puis blâmé publiquement; s'il ne se corrige, on le réduira pour toute nourriture au pain et à l'eau; ensuite on lui donnera la discipline, si l'âge et la condition le permet, sinon on se contentera de le séparer et le faire jeûner. Enfin on l'enfermera dans une prison destinée à cet effet dans le cloître. S'il est incorrigible, on le présentera à l'évêque pour être jugé et condamné canoniquement (2).

Les enfants et les jeunes clercs seront logés tous dans une chambre du cloître, sous la conduite d'un sage vieillard, qui aura soin de leur instruction et de leurs mœurs (3). Au-dessous des évêques, les communautés de chanoines seront gouvernées par des prévôts, choisis selon le mérite, non suivant l'âge ou le rang qu'ils tiennent dans l'église. Les boulangers, les cuisiniers et les autres serviteurs de la communauté seront choisis entre les serfs

(1) Chr. Ademari. an. 810, to. 2, Bibl. No. p. 154. (2) C. 114, 115, 118, 119.

(1) C. 120, 121, 122, 124, 125, 131. (2) C. 133, 137, 134, 135, 138.

les plus fidèles de l'église. Les évêques établiront un hôpital pour recevoir les pauvres, et lui assigneront un revenu suffisant aux dépens de l'église (1). Les chanoines y donneront la dime de leurs revenus, même des oblations; et un d'entre eux sera choisi pour gouverner l'hôpital, même au temporel. Les chanoines iront, au moins en carême, laver les pieds des pauvres: c'est pourquoi l'hôpital sera tellement situé qu'ils y puissent aller aisément. C'est, si je ne me trompe, l'origine la plus certaine des hôpitaux fondés près des églises cathédrales, et dirigés par les chanoines.

Quoique les chanoines puissent avoir des maisons particulières, il y en aura toutefois une dans le cloître pour les infirmes et les vieillards, qui n'en auront point d'autres, et leurs frères auront soin de les visiter et les consoler. Ces maisons particulières doivent être pour s'y retirer le jour, ou en cas de maladie; car régulièrement les chanoines couchoient dans le dortoir commun. Il y aura un portier choisi d'entre les chanoines, qui ne laissera entrer ni sortir personne sans congé, et après complies portera les clefs au supérieur. Les femmes n'entreront point dans le cloître, et aucun des frères ne leur parlera sans témoin (2). J'ai mis au long cette règle, parce qu'elle est très-célèbre, et a servi pendant plusieurs siècles à former les chanoines et les distinguer de tout le reste du clergé. Celle de saint Chrodegand en étoit comme le modèle (3).

#### XXIV. Règles des chanoinesses.

Le second volume de la règle composée par le concile d'Aix-la-Chapelle est la règle des chanoinesses, qui contient vingt-huit articles (4). Les six premiers sont des extraits de saint Jérôme, de saint Cyprien, de saint Césaire, de saint Athanase, touchant les devoirs des vierges consacrées à Dieu. Le reste prescrit la manière de vie de ces religieuses, conforme à celle des chanoines, autant que le souffre la diversité du sexe. On leur permet de garder leur bien, mais à la charge de passer procuration par acte public à un parent ou à un ami, pour l'administrer et défendre leurs droits en justice. On leur permet aussi d'avoir des servantes. Au reste, c'étoient de vraies religieuses, engagées par vœux de chasteté, mangeant en même réfectoire, couchant en même dortoir, et gardant exactement la clôture. Elles étoient voilées et vêtues de noir. On leur recommande d'être toujours occupées de prières, de lecture ou de travail des mains; entre autres, de faire elles-mêmes leurs habits de la laine et du lin qu'on leur fournissoit. Elles élevaient de jeunes filles dans le monastère. Les prêtres qui leur administroient les sacrements

avoient leur logement et leur église au dehors, et n'entroient dans le monastère que pour leurs fonctions (1); car l'église des religieuses étoit intérieure. Le prêtre y entroit accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre, et sortoit aussitôt après la messe. Les religieuses tiroient un rideau devant elles pendant la messe et l'office; et, si quelqu'une se confessoit, c'étoit dans l'église.

L'empereur Louis envoya ces deux règles aux archevêques qui n'avoient pas assisté au concile, ou n'avoient pas eu le temps d'en prendre copie, et il se trouve trois exemplaires des lettres écrites à cette occasion: l'une à Sichaïre, archevêque de Bordeaux; l'autre à Magnus de Sens; la troisième à Arnou de Saltzbourg (2). L'empereur leur ordonne d'assembler leurs suffragants et les supérieurs des églises, de faire lire devant eux cette règle, et en faire transcrire des copies conformes à l'original, que l'on gardoit dans le palais. Vous les avertirez aussi, dit l'empereur, que nous enverrons au premier jour de septembre prochain des commissaires pour en avoir l'exécution; et nous donnons ce terme d'un an afin qu'il n'y ait point d'excuse.

#### XXV. Concile de Celchyr.

En Angleterre, on tint un concile le vingt-septième de juillet de la même année huit cent seize, indiction neuvième, en un lieu nommé Celchyt (3). Vulfrède, archevêque de Cantorbéry, y présidoit, assisté de douze évêques de différentes provinces. Quénulle, qui régnoit sur les Merciens depuis vingt ans, y étoit en personne avec plusieurs seigneurs, et il y avoit des abbés, des prêtres et des diacres. On y fit onze canons, et on ordonna entre autres choses que les églises seroient dédiées par l'évêque diocésain, avec aspersion de l'eau bénite et les autres cérémonies marquées dans le rituel; ensuite l'eucharistie consacrée par l'évêque sera enfermée dans une boîte avec les reliques, et gardée dans la nouvelle église: s'il n'y a point de reliques, l'eucharistie suffira, comme étant le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il y aura quelque peinture, pour montrer à quel saint est dédiée l'église ou l'autel. L'évêque choisira les abbés et les abbesses du consentement de la communauté. On ne permettra aux Ecossois de faire aucune fonction ecclésiastique, parce que leur ordination est incertaine. Tout jugement, ou autre acte confirmé par le signe de la croix, sera inviolablement observé (4). On voit dans ce temps-là le même respect en Orient pour le signe de la croix dans les souscriptions: il étoit regardé comme une espèce de serment (5). Les abbés et

(1) C. 9, 21, 10, 11, 20, 13, 22, 27. (2) To. 7, Conc. p. 1484. (3) C. 2, 4, 5, 6. (4) Eph. Steph. V. ad Coint. an 817, n. 139. (5) Styl. to. 8, Conc. p. 157.

(1) C. 139, 140, 141. (2) Sup. I. XLIII, n. 37. (3) C. 142, 143, 145. (4) To. 7, Conc. p. 146.



les abbesses ne pourront aliéner aucun fonds que pour la vie d'un homme, et du consentement de la communauté; et les titres en demeureront au monastère. Quand un évêque sera mort, on donnera aux pauvres la dixième partie de son bien, soit en bétail, soit en autres espèces, et on affranchira tous ses serfs, Anglois de nation. En chaque église on dira trente psaumes, chaque évêque et chaque abbé fera dire six cents psaumes et six-vingts messes, et affranchira trois serfs; et chaque moine ou clerc jeûnera un jour. Ainsi on joignoit l'aumône et le jeûne aux prières pour les morts. Quand les prêtres baptisent, ils ne répandront pas seulement l'eau sainte sur la tête des enfants (1), mais ils les plongeront toujours dans le lavoir, suivant l'exemple du fils de Dieu, qui fut trois fois plongé dans le Jourdain. Ce canon fait voir que l'on commençoit dans les pays froids à introduire le baptême par infusion.

#### XXVI. Mort d'Étienne IV. Pascal I, pape.

Le pape Étienne IV mourut le troisième mois après son retour de France à Rome, c'est-à-dire le vingt-deuxième de janvier huit cent dix-sept, après avoir tenu le siège seulement sept mois (2). Il fut enterré à Saint-Pierre, et en une ordination au mois de décembre il avoit fait neuf prêtres et quatre diacres; et d'ailleurs il consacra cinq évêques en divers lieux. Le saint-siège ne vauqua que deux jours: et le dimanche, vingt-cinquième de janvier, fut ordonné Pascal, premier du nom, qui tint le siège sept ans trois mois et dix-huit jours. Il étoit Romain, fils de Bonose. Ayant été dès sa première jeunesse élevé dans le palais patriarcal, il fut instruit des saintes Écritures, ordonné sous-diacre, diacre, et enfin prêtre. Comme il s'appliquoit à la prière, aux jeûnes et aux veilles, et cherchoit la compagnie des plus saints moines, le pape Léon III lui donna le gouvernement du monastère de Saint-Étienne, près Saint-Pierre, où il faisoit de grandes aumônes, particulièrement aux pèlerins qui venoient à Rome des pays les plus éloignés. Après la mort du pape Étienne, il fut élu tout d'une voix par le clergé et le peuple.

Aussitôt après sa consécration, il envoya à l'empereur Louis des légats avec de grands présents, et une lettre d'excuse, par laquelle il protesto qu'il avoit été forcé d'accepter cette dignité (3). Le chef de la légation fut Théodore, nomenclateur, qui renouvela avec l'empereur le traité d'alliance et d'amitié, et obtint tout ce qu'il demanda. Il emporta à Rome un acte important, savoir, la confirmation des donations faites à l'église romaine par Pépin et par

Charlemagne (1). C'est le fameux décret qui commence *Ego Ludovicus*, par lequel l'empereur Louis ajoute aux donations de son père et de son aïeul la ville et le duché de Rome, les îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile; mais la donation entière est très-suspecte de fausseté. On croit que ce dernier nom a été ajouté depuis; car il est certain que la Sicile appartenoit alors à l'empereur de Constantinople, et que les François n'y avoient eu jamais aucun droit (2). L'empereur Louis donne encore au pape plusieurs patrimoines en Campanie, en Calabre, à Naples, à Salerne; mais rien n'empêche qu'il n'eût quelques domaines particuliers dans les provinces de la domination des Grecs. Il ajoute une clause remarquable: Sauve sur ces duchés notre domination en tout, et leur sujétion. Ce que l'on entend principalement du duché de Rome, où Louis et ses successeurs conservèrent la souveraineté, comme il paroît par la suite de l'histoire. Il est dit de plus que, le saint-siège venant à vaquer, les Romains éliront librement le pape, et le feront consacrer; et qu'il suffira qu'après sa consécration il envoie des légats au roi des François pour entretenir la paix. Cette clause est encore suspecte et n'est point dans la donation d'Otton, qui est copiée de celle-ci; car les rois continuèrent d'approuver l'élection du pape avant qu'il fût sacré, comme nous verrons dans ce même règne de Louis. Cette donation fut souscrite par l'empereur Louis, ses trois fils Lothaire, Pépin et Louis, dix évêques, huit abbés, quinze comtes, un bibliothécaire, un mansionnaire et un huissier.

#### XXVII. Lothaire associé à l'empire.

Ces souscriptions semblent montrer que l'acte fut fait dans le parlement que l'empereur Louis tint à Aix-la-Chapelle, cette année huit cent dix-sept, quatrième de son règne, pendant l'été (3). Là il fit cette question à l'assemblée: Doit-on différer ce qui sert à l'affermissement du royaume? Tous répondirent que non. L'empereur déclara alors la résolution qu'il avoit prise avec très-peu de personnes, et dit qu'à cause de l'incertitude de la vie, il vouloit, pendant qu'il se portoit bien, donner le nom d'empereur à un de ses trois fils. Pour cet effet, il ordonna un jeûne général de trois jours, pendant lesquels les prêtres offriroient des sacrifices, et tous feroient des aumônes plus abondantes qu'à l'ordinaire, afin que Dieu fit connoître sa volonté sur un choix si important. Après ces préparatifs, l'empereur Louis donna le titre d'empereur à Lothaire, son fils aîné, et aux deux autres, des parties de ses états: dé-

(1) Sup. liv. XLIII, n. 8, to. 1, Capit. p. 501. Ap. Bar. an. 817, n. 10. Coint. Cod. an. n. 10, 14.

(2) V. Pag. an. 962, n. 2, 1014, n. 21.

(3) Charta Divis. to. 1, Capit. p. 574. Ann. Egin. Astron.

clarant Pépin roi d'Aquitaine et Louis roi de Bavière; en sorte toutefois que le tout n'étoit qu'un royaume, et non pas trois. L'empereur Louis fit dresser un acte de ce partage, et l'envoya à Rome avec son fils Lothaire, afin que le pape l'approuvât et le confirmât. Il le fit aussi jurer à tous ses sujets, qui prêtèrent volontiers ce serment, comme légitime et utile à la paix du royaume.

#### XXVIII. Réforme des moines.

En cette même assemblée d'Aix-la-Chapelle, le dixième de juillet, plusieurs abbés firent un règlement pour les moines, qui fut depuis observé presque comme la règle de saint Benoît (1). Le chef de ces abbés, le principal auteur de cette réforme étoit saint Benoît d'Aniane. Car Louis, qui l'avoit déjà pris en affection du temps qu'il étoit roi d'Aquitaine, le fit venir en France après la mort de Charlemagne, et lui donna en Alsace le monastère de Maur ou Mormonster près de Saverne, où il mit plusieurs moines de son observance, tirés d'Aniane (2); mais comme ce lieu est éloigné d'Aix-la-Chapelle, qui étoit la résidence ordinaire de l'empereur, et que l'abbé Benoît lui étoit nécessaire pour plusieurs affaires: il l'obligea de mettre un autre abbé à ce monastère, et de se rendre auprès de lui avec quelques-uns de ses moines.

A deux lieues d'Aix, est une vallée qui plut au saint abbé, et l'empereur y fit bâtir un monastère, que l'on nomma Inde, d'un ruisseau qui y coule. L'empereur assista à la dédicace de l'église, donna plusieurs terres à la maison, et voulut qu'il y eût trente moines, que Benoît choisit en diverses maisons. Il commença donc à fréquenter le palais et à recevoir les requêtes que l'on présentait au prince. De peur de les oublier, il les mettoit dans ses manches, ou dans le manipule que les prêtres portoient encore ordinairement à la main; et l'empereur le fouilloit souvent pour prendre ces papiers et les lire. Il consultoit Benoît, non-seulement sur les affaires particulières, mais encore sur le gouvernement de l'état. Il lui donna l'inspection de tous les monastères de son royaume, et ce fut par son ordre qu'il travailla à la réforme dont il s'agit, avec plusieurs autres abbés.

Les principaux étoient Arnoul d'Hério ou Noirmoutier, Apollinaire du mont Cassin, Alvéus d'Andagine ou Saint-Hubert en Ardenne, Apollinaire de Flavigny, Josué de Saint-Vincent de Vulturne, Agiolfe de Solignac. Après avoir long-temps conféré ensemble, ils trouvèrent que la principale cause du relâchement de la discipline monastique étoit la diversité des observances; car encore qu'en la plupart des monastères on fit profession de

suivre la règle de saint Benoît, il y avoit bien de la variété dans la pratique de ce qui n'y est pas écrit. D'où il arrivoit que l'on faisoit passer les relâchements pour d'anciennes coutumes autorisées par le temps, et que les moines, même voisins, étoient étrangers les uns aux autres. On crut donc que le plus sûr étoit d'établir une discipline uniforme par des constitutions qui expliquassent la règle; et on le fit par ce règlement d'Aix-la-Chapelle, divisé ordinairement en quatre-vingts articles, et suivant d'autres éditions, en soixante douze (1).

Comme la règle en est le fondement, on ordonne d'abord que les abbés présents à cette assemblée liron la règle entièrement, et en pèseront toutes les paroles; et que tous les moines qui le pourront l'apprendront par cœur. On fera l'office suivant la règle de saint Benoît. C'est que quelques-uns faisoient l'office romain, qui dès-lors étoit indifférent (2). Il y avoit toutefois un office plus solennel pour les fêtes, qui est appelé office plénier. Au chapitre, on lira le martyrologe, puis la règle ou quelque homélie: j'entends ici par chapitre le lieu où on s'assemble après primes, comme on le nomme encore à présent. Plusieurs articles font mention du travail des mains, et l'abbé n'en étoit pas exempt; les moines travailloient eux-mêmes à la cuisine, à la boulangerie et aux autres offices, quelquefois ils recueilloient leurs fruits: les jours de jeûne le travail étoit plus léger, et en carême il durait jusqu'à none. Ils avoient peu de prêtres, puisqu'il est dit que l'abbé, le prévôt ou le doyen ne laisseront pas de donner la bénédiction au lecteur, quoiqu'ils ne soient pas prêtres. Les moines donneront aux pauvres la dime de toutes les aumônes qu'ils recevront (3).

On fera deux repas les jours de fêtes et aux grandes solennités, c'est-à-dire à Noël et à Pâques: quatre jours durant on pourra manger de la volaille, mais elle est défendue dans tout le reste de l'année. On ne mangera ni fruits ni herbes hors les repas; on distribuera même dans le réfectoire les eulogies, c'est-à-dire les pains offerts à l'autel, et non consacrés (4). Il y aura toujours de la graisse dans la nourriture des frères, excepté le vendredi, huit jours avant Noël, et depuis la quinquagésime jusqu'à Pâques. On permettoit en France la graisse au lieu d'huile, et pour montrer qu'on ne s'abstenoit pas de la chair par la superstition (5). La livre de pain portée par la règle est estimée par trente sols douze deniers; ce qui revient à dix-huit onces avant la cuisson, et seize après. Au lieu de l'hémine de vin on donnera le double de bière aux lieux

(1) To. 7, Conc. p. 1505. Sup. lib. xxxii, n. 14.

(2) C. 1, 2, 3. Mabill. Præf. to. 5, n. 148.

(3) C. 46, 69, 25, 4, 17, 18, 39, 62, 40, 46.

(4) C. 78, 8, 9, 10, 68.

(5) Mabill. Præf. n. 151, 152.

(1) Leo Ost. 1, 6, 10.

(2) Vita n. 47, to. 5.

(1) C. 11.

(2) Papebr. Conat. An. Duchesne, to. 3, Anast.

(3) Egin. ann. 817. Astron.



qui manquent de vin. Le vendredi saint, on ne prendra que du pain et de l'eau (1) ; si le travail y oblige, on pourra boire après le repas du soir, même en carême : c'est l'origine de la collation.

Comme la règle permet d'augmenter les habits, selon la qualité des lieux, le règlement d'Aix-la-Chapelle en accorde beaucoup plus que la règle, savoir : deux chemises, entendez des sergettes, car les moines ne portoient point de linge ; deux tuniques, deux cuculles pour servir dans la maison, deux chapes pour servir dehors, deux paires de femoraux ou caleçons, deux paires de souliers pour le jour et des pantoufles pour la nuit ; des gants en été, et des moufles en hiver. De plus, un roc ou habit de dessus, nommé depuis froc, et une pelice ou robe fourrée. On rasoit les moines tous les quinze jours, mais point pendant le carême. Ils pouvoient user du bain à la discrétion du supérieur, car l'usage en étoit fréquent chez les séculiers. Ils se lavoient les pieds les uns les autres, principalement en carême, en chantant des antiennes (2). Ils ne se faisoient point saigner en certain temps, mais suivant le besoin ; et toutefois ces saignées réglées par les saisons passèrent depuis en règle dans les congrégations plus modernes.

Aucun séculier ne logera dans le monastère s'il ne veut être moine. Les moines survenants seront logés dans un dortoir séparé ; et on choisira pour leur parler des frères bien instruits. Ils ne voyageront point sans compagnon (3). On n'admettra pas facilement un novice : il servira premièrement les hôtes dans leur logis pendant quelques jours. Il chargera ses parents de l'administration de ses biens, dont il disposera suivant la règle, après l'année de probation ; et ne prendra l'habit qu'en faisant son vœu d'obéissance ; car on n'en faisoit point d'autre, et on en trouve encore des formules. On ne recevra personne à cause de ce qu'il donne au monastère, mais seulement pour son mérite (4). Les parents peuvent offrir leurs enfants, et faire pour eux la demande qu'ils confirmeront étant en âge de raison. Il n'y aura point d'autre école dans le monastère que pour ces enfants. Il faut entendre ceci des écoles intérieures, car il y en avoit d'extérieures et de publiques en plusieurs monastères pendant ce neuvième siècle, comme je l'ai observé.

L'abbé se contentera de la portion des moines pour la nourriture, sera vêtu et couché de même, et travaillera comme eux, s'il n'est occupé plus utilement (5). Il ne mangera point avec les hôtes à la porte du monastère, mais dans le réfectoire, et pourra augmenter les portions à leur considération. Il n'ira point

visiter les métairies sans nécessité, et n'y laissera point de moines pour les garder ; et s'il a des celles ou prieurés il n'y laissera pas moins de six moines. L'abbé n'en emmènera point en voyage, si ce n'est pour aller à un concile. Le prévôt sera tiré d'entre les moines, et aura la principale autorité après l'abbé, tant dedans que dehors le monastère. Les doyens suivront entre eux l'ordre d'antiquité. On usera de punition corporelle pour les plus durs ; mais on ne les fouettera point nus à la vue de leurs frères. Ceux qui seront en pénitence pour de grandes fautes auront un logement séparé, avec une cour où ils puissent travailler ; mais on leur donnera quelque relâchement le dimanche (1). Tel est le règlement fait pour les moines à Aix-la-Chapelle, que l'empereur confirma et fit exécuter par son autorité.

#### XXIX. Redevances des monastères.

En cette même assemblée, fut dressé un état des monastères de l'obéissance de l'empereur Louis, pour marquer les devoirs dont ils étoient chargés envers lui ; et l'on en fit trois classes : les uns devoient des dons et le service de guerre, d'autres des dons seulement, les derniers ne devoient que des prières (2). Ceux qui devoient dons et milice étoient quatorze en France, deux au delà du Rhin, deux en Bavière. En France Saint-Benoît-sur-Loire, Ferrières, Corbie, Notre-Dame de Soissons, Saint-Oyan, aujourd'hui Saint-Claude, et quelques autres. Seize ne devoient que des dons, entre autres Saint-Seine, Nantua, Saint-Boniface ou Fulde, Saint-Vigbert ou Frislar. Dix-huit ne devoient que des prières, entre autres le Fossé, aujourd'hui Saint-Maur près de Paris, Savigny près de Lyon. On en compte encore plusieurs en Aquitaine, qui apparemment ne devoient que des prières. Les plus connus sont Saint-Filbert ou Noirmoutier, Saint-Maixant, Charroux, Brantôme, Sainte-Croix de Poitiers, Ménat et Manlieu en Auvergne, Conques et Saint-Antonin en Rouergue ; Moissac, Saint-Gilles, diocèse de Nîmes, Psalmodi, Aniane, Saint-Tibéri, Villemagne, Saint Papoul à présent évêché, le Mas-d'Asil. On voit par-là l'antiquité de ces monastères.

#### XXX. Chute des abbés d'Orient.

Cependant saint Théodore Studite implora le secours du pape Pascal contre la persécution qui continuoît en Orient ; car l'empereur Léon l'Arménien, voyant qu'en exilant les évêques et les abbés défenseurs des images, il ne faisoit que les affermir davantage, en fit revenir plusieurs à Constantinople, entre autres

(1) C. 22, 47. (4) V. Mabill. Præf. to. 5, n. 150, c. 75.  
(2) R. c. 55, 22, 6, 7, 23, 11. (5) Mabill. Præf. Ead. n. 184. Sup. liv. XLV, n. 18.

(1) C. 25, 27, 20, 44, 50, to. 1, Capit. p. 589, et not. 32, 34, 55, 81, 14, 40. to. 2, p. 1092, Coint. au. (2) To. 7, Conc. p. 1513, 817, n. 339.

l'abbé Nicétas, qui avoit à peine demeuré cinq jours au lieu de son exil, et revint avec les mêmes incommodités qu'il avoit été mené (1). On les laissa en repos à Constantinople pendant le reste de l'hiver et le carême de l'an huit cent seize. Après Pâques l'empereur les livra à Jean Léconomante, qui les mit séparés les uns des autres en des prisons obscures, où on les laissa coucher sur la terre dans leurs habits, sans leur donner même de couvertures : on leur jetoit par un petit trou une once de pain moisi et un peu d'eau puante.

Jean, voyant qu'ils aimoient mieux mourir que de trahir la vérité, leur dit : On ne vous demande autre chose que de communiquer une fois avec le patriarche Théodote ; et on vous renverra à vos monastères sans vous obliger à quitter votre créance. Ils se laissèrent séduire par cette promesse, et étant sortis de prison ils vinrent trouver saint Nicétas, l'exhortant à se tirer aussi de la sienne. D'abord il ne vouloit point les écouter, mais ils insistèrent, en disant qu'ils ne pouvoient se résoudre à sortir et le laisser en prison. Ce que l'on nous demande, ajoutèrent-ils, n'est rien ; usons un peu de condescendance pour ne pas tout perdre. Nicétas céda enfin à l'autorité de ces vieillards et à leurs instances. Ils allèrent tous ensemble dans un oratoire dont on avoit conservé les peintures, et ils communierent de la main de Théodote, qui dit anathème à ceux qui n'adoreront pas l'image de Jésus-Christ.

Après cela, les autres abbés retournèrent chacun à son monastère ; mais Nicétas, touché du remords de cette action, qu'il n'avoit fait qu'à regret, résolut de s'enfuir en un autre pays pour réparer sa faute. Ayant donc mis ses hardes dans une barque, il passa à Proconèse, et là il changea d'avis, et il dit en lui-même : Il faut faire la réparation au même lieu où la faute a été commise : ainsi il revient à Constantinople, témoignant hardiment qu'il étoit toujours dans la même créance. L'empereur l'ayant appris le fit venir et lui dit : Pourquoi n'êtes-vous pas retourné comme les autres à votre monastère, suivant mes ordres ? Nicétas répondit : Sachez, seigneur, qu'encore que par complaisance pour les abbés j'aie fait ce que je ne devois pas, je suis toujours dans les mêmes sentiments ; et que je ne communiquai point avec votre parti : faites ce qu'il vous plaira, vous n'aurez autre chose de moi. L'empereur, le voyant inébranlable, le fit garder premièrement à Constantinople par un officier, nommé Zacharie, homme pieux, qui traita le saint abbé avec beaucoup de douceur et de respect : mais ensuite il fut relégué dans l'île de Sainte-Glycérie, sous la conduite de l'eunuque Anthime, que les iconoclastes avoient fait exarque des monastères de ces quartiers. Ils lui promirent un plus haut degré d'honneur, s'il obligeoit Nicétas à communiquer

avec eux ; c'est pourquoi celui-ci, qui étoit cruel et artificieux, le traita très-rudemment, et l'enferma dans une étroite prison, dont il portoit lui-même la clef. Saint Nicétas demeura dans cet exil jusqu'à la mort de l'empereur Léon, et ses souffrances durèrent six ans, depuis huit cent quinze jusqu'en huit cent vingt-un. Saint Jean, abbé des Cathares, fut appelé plus tard à Constantinople, c'est-à-dire après un an et demi l'empereur le livra aussi à Jean Léconomante, qui lui fit souffrir longtemps la faim et d'autres misères (1). Enfin, il fut relégué dans un château nommé Criotaure, et gardé dans un cachot obscur jusqu'à la mort de Léon.

#### XXXI. Fermeté de saint Théodore Studite.

Mais saint Théodore Studite ne fut point rappelé (2). Dès le commencement de son exil au château de Métope, il continua à soutenir la doctrine catholique par ses discours avec ceux qui pouvoient l'approcher, et avec les absents par ses lettres. Il y en a une entré autres à l'archevêque Joseph, son frère, sur la chute des abbés qui avoient communiqué avec les iconoclastes (3). Il nomme premièrement Joseph l'économe, qui avoit autrefois célébré le mariage adultérin de l'empereur Constantin, puis sept autres abbés, que Joseph avoit séduits ; et il les désigne par les noms de leurs monastères. Il écrit à Naucrèce, son disciple, qu'à cette triste nouvelle il a passé la nuit sans dormir (4) ; et qu'il s'étonne moins de la chute de ceux qui approuvent le mariage adultérin. Ils ont, dit-il, encore une fois traité d'économie l'abandon de la vérité.

Il étoit impossible que ce commerce de lettres demeurât caché à l'empereur (5). Il envoya donc un nommé Nicétas, en qui il avoit grande confiance, avec ordre d'emmener Théodore plus loin en Natolie, à un lieu nommé Bonite ; et de l'y resserrer tellement, qu'il ne vît ni ne parlât absolument à personne. Cet ordre étant déclaré à Théodore, il dit : Quant au changement de lieu, j'y consens volontiers, je ne suis attaché à aucun ; mais quant à retenir ma langue, vous ne m'y obligerez jamais, puisque c'est pour cela même que je me suis mis dans cet état. L'empereur, encore averti de sa fermeté, renvoya Nicetas avec ordre de le fouetter cruellement. Le saint homme ôta gaiement sa tunique, et se présenta aux coups, disant : C'est ce que je désirois il y a long-temps. Mais Nicétas, voyant à nu ce corps mortifié par les jeûnes, fut aussitôt attendri. Il dit qu'il vouloit faire cette exécution seul à seul, pour la bienséance ; puis il apporta une peau de mouton qu'il mit sur les épaules de Théodore, et

(1) Boll. 27 apr. to. 11, p. 496. (2) Vita n. 82. (3) II, Ep. 9. (4) Ep. 10. (5) Vita n. 83, 84.

(1) Vita S. Nic. c. 7, n. 40. Boll. t. 9, p. 264. Sup. n. 19.



sur laquelle il déchargea quantité de coups qu'on entendoit dehors. Enfin il se piqua le bras pour ensanglanter le fouet qu'il montra en sortant, et parut hors d'haleine des efforts qu'il avoit faits.

XXXII. Saint Théodore écrit au pape.

Le saint abbé continua donc et de parler et d'écrire, entre autres aux patriarches, premièrement au pape Pascal, en son nom, et de quatre autres abbés, dont le premier est Jean de Cathares (1). Il dit dans cette lettre : Vous avez sans doute oui-parler de notre persécution, mais peut-être ne vous en a-t-on point encore écrit dans les formes. C'est pourquoi notre chef étant arrêté, il veut dire le patriarche Nicéphore et nos frères dissipés, nous avons trouvé moyen de nous assembler en esprit, et nous prenons la hardiesse de vous écrire ceci. Ecoutez, homme apostolique, pasteur établi de Dieu sur le troupeau de Jésus-Christ, qui avez reçu les clefs du royaume des cieux, pierre sur laquelle est bâtie l'église catholique. Car vous êtes Pierre, puisque vous remplissez son siège. Il décrit ensuite les maux de cette persécution, et ajoute : Venez donc à notre secours. C'est à vous que Jésus-Christ a dit de confirmer vos frères : en voici le temps et le lieu. Tendez-nous la main, Dieu vous a donné la puissance, puisque vous êtes le premier de tous. Que toute la terre sache que vous anathématisiez synodiquement ceux qui ont anathématisé nos pères. Vous ferez une œuvre agréable à Dieu ; vous soutiendrez les faibles, vous confirmerez les forts, vous relèverez ceux qui sont tombés, vous réjouirez toute l'Eglise, vous acquerrez une gloire immortelle, comme vos prédécesseurs, qui par le mouvement du Saint-Esprit ont fait en des occasions semblables ce que nous vous demandons.

XXXIII. Lettres aux patriarches.

Théodore écrivit seul au patriarche d'Alexandrie, qu'il ne nomme point, et peut-être ne savoit-il pas son nom, à cause de la difficulté du commerce sous la domination des musulmans (2). En cette lettre il décrit plus exactement la persécution, supposant que celui à qui il parle en est moins informé, et dit : Les autels sont renversés, les églises défigurées, même dans les monastères. Peut-être l'Arabe qui vous opprime auroit-il honte de ne pas montrer plus de respect pour Jésus-Christ. Et ensuite : Les évêques et les prêtres, les moines et les séculiers, tout est sans force. Les uns ont entièrement perdu la foi, les autres, la conservant, ne laissent pas de communiquer avec des hérétiques. Il en reste néanmoins qui

(1) Vita n. 80, 1, Ep. 12. (2) Ep. 14.

n'ont point fléchi le genou devant Baal, et notre patriarche tout le premier. Mais les uns ont été outragés et fouettés, d'autres mis en prison et réduits à un peu de pain et d'eau, d'autres envoyés en exil ; d'autres habitent dans les déserts, les montagnes et les cavernes. Quelques-uns ont fini leur martyre sous les coups de fouet, quelques-uns ont été jetés de nuit dans la mer, enfermés dans des sacs. Enfin on anathématise les pères, on célèbre la mémoire des impies, on nourrit les enfants dans l'erreur, par le livre qui a été distribué aux maîtres d'écoles. On n'ose parler de la sainte doctrine. Le mari se défie de sa femme, tout est plein d'espions pour avertir l'empereur si quelqu'un parle contre ses intentions, s'il ne communique pas avec les hérétiques, s'il a une image ou un livre qui en parle, s'il a reçu un exilé ou servi un prisonnier. Quand il est découvert, aussitôt il est pris, déchiré de coups, banni. Cette crainte rend les maîtres soumis à leurs esclaves. J'implore donc, au nom de tous, votre assistance ; quand vous ne pourriez nous secourir que par vos prières, elles nous seront très-utiles en ce pressant besoin.

Il envoya au patriarche d'Antioche la même lettre qu'à celui d'Alexandrie ; mais celle qu'il adressa au patriarche de Jérusalem est différente. Vous êtes, dit-il, le premier des patriarches, quoique le cinquième en nombre, à cause de la dignité du lieu où Jésus-Christ a vécu (1). Il le prie de favoriser le moine Denis, porteur de la lettre, pour rendre les autres dont il étoit chargé, apparemment aux deux autres patriarches et aux abbés de Palestine ; car Théodore écrivoit aussi à l'abbé de la Laure de Saint-Sabbas et à ceux de Saint-Théodose, de Saint-Chariton et de Saint-Euthymius (2) : avec toutes ces lettres, étoient des copies d'un écrit des iconoclastes, et de la réfutation faite par saint Théodore.

Quoiqu'il témoigne n'attendre autre fruit de ces lettres, que des prières, il y en avoit encore un bien grand de faire voir, par les réponses, le consentement de toutes les églises en faveur des saintes images ; car ces Orientaux n'étoient point retenus par la crainte de l'empereur de Constantinople. Le patriarche Melquite d'Alexandrie étoit Christophe, celui d'Antioche étoit Job. Il ne paroît de réponse ni de l'un ni de l'autre ; mais il y en eut certainement de Thomas, patriarche de Melquite de Jérusalem, qui étoit entré dans ce siège l'an huit cent onze, et le tint dix ans, comme il a été dit, c'est-à-dire jusqu'à l'an huit cent vingt-un (3). Il envoya même à Constantinople, pour soutenir la cause de l'Eglise, deux moines de Saint-Sabbas, nommés Théodore et Théophane. Ils étoient frères et de Jérusalem.

(1) Epist. 15. (2) Sup. liv. XLV, n. 56. Vita ap. Sur. 29. dec. 10. 6, p. 1094.

Théodore fut mis dès l'enfance dans ce monastère pour y apprendre les lettres et la piété ; ce qui montre qu'en Orient aussi bien qu'en Occident les monastères avoient des écoles. Il fut ordonné prêtre par le patriarche, et un vieillard, dont il étoit le disciple, prédit qu'il souffriroit un jour le martyre. Il étoit fort instruit, et composa même des livres pour la défense de la vérité. Etant arrivé à Constantinople avec son frère Théophane, il se présenta premièrement au patriarche Théodore, et lui reprocha hardiment son hérésie. Ensuite, s'étant rencontré devant l'empereur Léon, il lui parla avec la même liberté. L'empereur le souffrit d'abord par respect pour sa vertu ; il le fit venir et l'entretint à loisir. Mais, le voyant inflexible, il le fit fouetter avec son frère Théophane, et les envoya à l'embouchure du Pont-Euxin, avec ordre de ne leur donner ni nourriture ni habits. La mort de l'empereur Léon fut cause qu'ils n'y demeurèrent pas long-temps, ce qui semble montrer qu'ils ne vinrent à Constantinople qu'en huit cent vingt.

XXXIV. Le pape soutient les catholiques.

Le patriarche Théodote de Constantinople écrivit de son côté au pape Pascal, et lui envoya des apocrisaires, mais le pape ne voulut pas les voir, et les renvoya de loin. Saint Théodore Studite l'en remercia par une lettre où il dit : Vous êtes, dès le commencement, la source pure de la foi orthodoxe ; vous êtes le port assuré de toute l'Eglise contre les tempêtes des hérétiques, et la ville de refuge choisie de Dieu pour le salut. Il chargea de cette lettre son disciple Epiphane, à qui il en donna aussi une pour Méthodius, apocrisaire du patriarche Nicéphore à Rome (1). Il étoit Sicilien, né à Syracuse de parents nobles et riches. Il apprit la grammaire, l'histoire et l'art d'écrire en notes, et, étant en âge d'homme, il vint à Constantinople, avec beaucoup d'argent, dans le dessein de s'avancer dans les charges de la cour et de vivre splendidement ; mais un saint moine, à qui il avoua son dessein, lui conseilla de chercher plutôt les biens éternels, et Méthodius persuadé par ses discours, fit profession dans le monastère nommé Chénolac, fondé par saint Etienne sous Léon Isaurien (2). Méthodius, accepta volontiers la commission d'aller à Rome pour se mettre à couvert de la persécution de Léon l'Arménien. Mais il ne relâcha rien dans ce voyage de l'observance monastique.

Le pape Pascal envoya des légats et des lettres à Constantinople pour soutenir la cause des images ; mais ce fut sans effet, sinon d'encourager les catholiques, voyant le premier siège de l'Eglise déclaré pour eux. De son

(1) Ep. 15. Vita ap. Boll. (2) Boll. 14 jun. p. 176. 14 jun. p. 962.

côté, le pape ayant rebâti de neuf à Rome l'église de Sainte-Praxède, qui menaçoit ruine, y transféra plusieurs corps saints des cimetières ruinés et abandonnés, et fonda au même lieu un monastère pour des Grecs, où ils faisoient jour et nuit l'office en leur langage. On croit que c'étoit pour ceux qui se retiroient alors à Rome, fuyant la persécution. Le pape donna à ce monastère des revenus suffisants en fonds de terre et en maisons, et orna magnifiquement l'église de Sainte-Praxède, jusqu'à mettre sur l'autel un ciboire ou baldaquin de huit cents livres d'argent.

XXXV. Révolte de Bernard, roi d'Italie.

Cependant Bernard, roi d'Italie, indigné du couronnement de Lothaire, se révolta contre l'empereur Louis, son oncle, qui ayant marché promptement contre lui, le parti se dissipa, et Bernard se rendit avec plusieurs de ses complices (1). C'étoit en huit cent dix-sept. L'année suivante ils furent jugés à Aix-la-Chapelle, et, quoique l'assemblée des François les eût condamnés à mort, l'empereur se contenta de leur faire crever les yeux. Mais Bernard en mourut trois jours après, ayant régné quatre ans et cinq mois depuis que Charlemagne, son aïeul, l'eut déclaré roi. Trois évêques, complices de sa révolte, furent déposés par leurs confrères, et envoyés en des monastères (2). C'étoient Anselme de Milan et Vulfolde de Crémone, tous deux sujets de Bernard ; et Théodulfe d'Orléans, né en Lombardie. L'empereur Louis craignant quelque attentat pareil de ses trois jeunes frères, Drogon, Hugues et Théodoric, les enferma dans des monastères, après leur avoir fait couper les cheveux.

XXXVI. Saint Eigil, abbé de Fulde.

Ratgar, abbé de Fulde, fut déposé vers le même temps ; il étoit né de parents nobles en Germanie, et avoit succédé, l'an huit cent deux, à Baugulf, successeur de saint Sturm (3). Ratgar orna magnifiquement le monastère, et cultiva les études ; mais il se rendit si odieux par sa dureté, que dès l'an huit cent onze, douze moines allèrent présenter à Charlemagne une requête contenant plusieurs plaintes contre lui, entre autres qu'il abolissoit les fêtes pour augmenter le travail ; qu'il n'avoit point d'humanité pour les infirmes et les vieillards ; qu'il faisoit des bâtiments excessifs ; qu'il négligeoit l'hospitalité, et recevoit trop facilement des novices, sans éprouver leurs mœurs. L'empereur Charlemagne fit examiner l'affaire par Riculfe, archevêque de Mayence, et par trois autres évêques qui apaisèrent le

(1) Eginh. an. 817, 818. (2) Coint. an 818, n. 5. Astronom. Theg. c. 22, 23. (3) Vita Eigil. to. 5. Act. 24. Chron. Moiss. 817. p. 127, 260.



trouble pour un temps; mais il recommença sous le règne de Louis, et il envoya des moines d'Occident, c'est-à-dire de Gaule, qui firent déposer l'abbé Ratgar l'an huit cent dix-sept, et rétablirent la tranquillité dans le monastère.

Alors les moines, ayant obtenu de l'empereur la permission d'élire un autre abbé, choisirent tout d'une voix Eigil, vénérable vieillard, disciple de saint Sturme, dont il a même écrit la vie. Il étoit né dans le Norique; ses parents, qui l'étoient aussi de Sturme, le lui envoyèrent tout jeune, et il le fit instruire dans l'école du monastère. Il s'excusoit sur sa vieillesse et ses infirmités, pour ne point accepter la charge d'abbé; toutefois, il fut amené à l'empereur, qui approuva l'élection, et Heistolfe, successeur de Riculfe dans le siège de Mayence, lui donna la bénédiction abbatiale; c'étoit l'an huit cent dix-huit. Le gouvernement d'Eigil fut très-doux; il ne faisoit rien sans le conseil des frères; il servoit lui-même à table le jour de Noël pour montrer l'exemple; il obtint même de l'empereur que Ratgar, son prédécesseur, fût rappelé d'exil; enfin, après avoir gouverné quatre ans le monastère où il avoit remis la paix, il mourut l'an huit cent vingt-deux (1).

Au commencement de l'an huit cent dix-neuf, l'empereur Louis tint un parlement à Aix-la-Chapelle, où il ajouta plusieurs articles à la loi salique (2). Voici ceux qui regardent la religion. Le meurtre commis dans l'église est puni de mort, si ce n'est en se défendant, auquel cas la composition est au profit de l'église, outre l'amende au prince. Le sang d'un clerc répandu dans l'église augmente la composition au triple, et, si le coupable ne la peut payer, il se rendra serf de l'église. Qui aura tué un homme faisant pénitence publique, payera triple amende au roi, outre la composition aux parents; qui aura coupé les cheveux à un enfant ou donné le voile à une fille malgré ses parents, payera la composition au triple, et l'enfant demeurera libre (3). Dans un autre capitulaire de cette année, on ordonne aux commissaires envoyés dans les provinces d'avoir soin des réparations des églises, du paiement des dîmes, et que les évêques élus soient sacrés au plus tôt (4).

#### XXXVII. Travaux de saint Théodore Studite.

La persécution des iconoclastes continuoit en Orient. Saint Théodore Studite étoit toujours au château de Métope, où plusieurs, attirés par sa réputation, venoient le voir en passant; car ses gardes ne les empêchoient pas, tant par le respect qu'ils lui portoient que pour les présents qu'ils recevoient (5). Un clerc d'Asie, qui avoit déjà une grande estime

(1) Eginh. ann. Astron. (4) Cap. vi, n. 4, 9, 10.  
(2) Tom. 1, cap. p. 597. (5) Vita n. 87.  
(3) C. 1, 2, 5, 21.

de sa vertu, encore qu'il fût iconoclaste, l'ayant entretenu, se désabusa si bien, qu'il retourna chez lui avec un grand désir de convertir les autres. Il gagna un clerc son ami, et ils résolurent ensemble de ne plus communiquer avec leur évêque, qui avoit pris le parti des hérétiques. L'évêque en fit avertir l'empereur et le gouverneur d'Orient, qui aussitôt envoya un des siens avec ordre de donner cinquante coups de fouet à Théodore. Il ne put se résoudre à cette exécution; au contraire, il se jeta aux pieds du saint vieillard, et lui demanda pardon avec larmes. Mais un nommé Anastase courut en avertir l'empereur, accusant le gouverneur de négligence; ensuite il alla lui-même éclaircir le fait; et, ne voyant sur Théodore aucune marque des coups, il lui en donna cent, l'enferma dans une prison obscure et infecte avec son disciple Nicolas, et en emmena deux autres en différentes prisons.

Théodore demeura trois ans dans la sienne, souffrant beaucoup de froid pendant l'hiver, et une chaleur très-étouffante en été; mangé de toutes sortes de vermines, affligé de faim et de soif, car on lui jetoit seulement par un trou un petit morceau de pain, de deux en deux jours, et ses gardes se moquoient encore de lui. Mais un homme de dignité passant par le grand chemin, qui étoit proche, et apprenant l'état du saint abbé, ordonna qu'on lui donnât la nourriture suffisante pour lui et pour son disciple (1).

En cet état, Théodore trouvoit encore moyen d'écrire, et on rapporte à ces trois ans un grand nombre de lettres (2). Dans une à Nau-crasse, son disciple, il décrit ainsi sa prison: Après les coups de fouet, on nous a tous deux mis dans une chambre haute, dont on a fermé la porte et ôté l'échelle. Il y a des gardes autour pour empêcher qu'on n'en approche; on observe même tous ceux qui entrent dans le château. Il y a défense très-sévère de nous donner autre chose que de l'eau et du bois. Nous vivons de ce que nous avons apporté et de ce qu'on nous donne de temps en temps par le trou d'une fenêtre. Tant que durera notre provision et ce que le portier de semaine nous donnera en cachette, nous vivrons; quand cela finira, nous finirons: Dieu nous fait encore trop de grâce.

Dans une autre lettre, il console une communauté de trente religieuses, à qui on avoit ôté leur monastère; et, après les avoir soulevées et séparées, on les retenoit en prison. On dispersa aussi les moines de Stude, et on donna ce monastère et celui de Saccudion à un d'entre eux, nommé Léonce, eunuque, qui avoit été du parti des méchiens, et qui devint alors un des chefs des iconoclastes (3). Saint Théodore déplore sa perte en plusieurs de ses

(1) N. 88, 90, 93, 92. (3) II, Ep. 59, 31, 37.  
(2) II, Epist. 34.

lettres, car il persécutoit même ses frères. Le saint abbé leur écrivit pour les consoler; et il fait l'éloge de Jacques, l'un d'entre eux, qui mourut en prison des coups de fouet qu'il avoit reçus.

Saint Théodore écrivit aussi à tous les moines dispersés pour les soutenir, non-seulement dans la foi, mais dans les mœurs. Fuyons, leur dit-il, les traits de la concupiscence mortelle (1); prenons garde quelles sont nos demeures; si elles sont dangereuses, il faut changer; s'il y a du scandale, il faut le retrancher; si nous sommes seuls, il faut prendre un compagnon, puisqu'il y a malédiction contre celui qui demeure seul sans nécessité (2). Il faut observer tout le reste, le boire, le manger, le sommeil, le travail, pour y garder la mesure qui soutient le corps sans le rendre rebelle à l'esprit.

Saint Théodore écrivit en particulier aux évêques exilés, savoir: à Théophilacte de Nicomédie, à Théophilacte d'Ephèse, à Pierre de Nicée, à son frère l'archevêque Joseph. Il leur écrivit aussi une lettre commune, où il les prie de le consoler et de l'instruire. Ecrivez-moi, dit-il, comment il faut adorer Jésus-Christ en son image. Si c'est par une autre espèce d'adoration qu'on ne lui rend à lui-même, qui est ce que disent les hérétiques, ou si c'est la même adoration comme nous disons, de peur d'adorer la substance de l'image (3).

#### XXXVIII. Règles de pénitence.

Il traite en plusieurs lettres de la manière de recevoir ceux qui étoient tombés en cette persécution (4). S'ils sont, dit-il de notre corps, c'est-à-dire des moines de sa communauté, c'est à nous à leur donner des remèdes. Qu'ils observent donc la pénitence que j'ai imposée à Oreste, d'être privé de la communion des choses saintes. Vous demandez jusqu'à quand? jusqu'à la fin de persécution. Mais, dit-on, si la mort survient? Qu'ils communient; nous croyons que leur péché leur sera remis. On ne doit pas recevoir ceux-ci comme ceux qui se convertissent d'une hérésie, mais comme ayant renié le nom du Seigneur, ou communiqué avec les iconoclastes pour le renier; car le renoncement de l'image remonte à l'original, comme dit saint Basile. Autre chose est de ceux qui n'ont jamais été catholiques, et qui viennent à nous quand ils commencent à connoître la vérité. Encore ne les faut-il pas recevoir légèrement, mais de l'avis de plusieurs catholiques. Que si on doit recevoir sans pénitence, comme vous prétendez, ceux qui ont renoncé ou communiqué avec les hérétiques, pourquoi m'exposai-je en vain à

(1) Ep. 58, 100, 37. (3) II, Ep. 4, 26, 41, 70,  
(2) Eccl. IV, 10. 25, 101, 9, 31, 87.  
(4) Ep. 11.

tant de périls? Mais, dit-on, ils reçoivent avec joie les catholiques qui passent de leur côté sans leur imposer de pénitence. Il faut donc aussi que nous couronnions comme eux ceux qui renoncent à Jésus-Christ?

Quant à ceux qui sont hors de notre communauté, qui suis-je pour leur donner des règles? Que si on nous presse en vertu de la charité, j'en dis autant des nôtres. Si un prêtre a souscrit ou communiqué par crainte des mauvais traitements, qu'il soit privé de la communion; s'il a été interdit de sa fonction, c'est au concile à le rétablir. Celui qui a combattu de nouveau après sa chute, ne doit pas pour cela reprendre son rang, afin que lui et les autres s'aperçoivent qu'il est tombé. S'il s'est relevé d'une manière éclatante, on lui accordera tout au plus la communion. Mais comme celui qui impose la pénitence peut ajouter ou diminuer; si la persécution dure, on pourra les absoudre avant le concile, suivant la qualité de la faute et la ferveur du pénitent: au reste, il ne faut pas défendre de manger avec eux, pourvu qu'ils ne donnent pas la bénédiction.

Etant consulté par un prêtre qui se repentoit d'avoir souscrit à la condamnation des images, il lui répond premièrement, qu'il ne devoit pas s'adresser à lui, mais aux évêques; puis lui conseille de s'abstenir entièrement de ses fonctions, si ce n'est qu'il soit obligé pendant la persécution de donner la communion à quelqu'un. Mais, ajoute-t-il, aucun évêque particulier ne vous peut donner la liberté entière de vos fonctions, il faut un concile. Quant à ce que vous dites, qu'en souscrivant vous criez: J'adore les saintes images: Pilate déclaroit aussi de bouche qu'il étoit innocent de la mort de Jésus, mais il le condamnoit par écrit. Dans une autre lettre, il déclare qu'un prêtre qui a communiqué avec les hérétiques doit s'abstenir de la communion pendant un an ou deux, et qu'il ne faut point entrer dans leurs églises. Un autre prêtre avoit mangé avec un évêque hérétique. S'il cesse de le faire, dit-il, il pourra reprendre ses fonctions, après s'en être abstenu quelque temps par la pénitence; mais quelqu'offre que fasse un coupable, il ne faut jamais lui donner l'absolution en considération de ce qu'il donne: c'est donner la lumière et recevoir les ténèbres. Ce que l'on fait, quoique par crainte, est réputé volontaire, puisqu'il est défendu de craindre ceux qui tuent le corps (1).

Si un catholique, accusé de ne pas communiquer avec les hérétiques fait une croix pour témoigner qu'il communique sans qu'on lui demande autre chose, il fera la moitié de la pénitence de celui qui a communiqué entièrement. Celui qui aura découvert un prêtre caché sera excommunié pendant un an, comme ayant trahi la vérité. Celui qui a juré

(1) Ep. 20, 32.



de ne point adorer d'image, quoiqu'il l'adore en secret, sera privé trois ans de la communion : encore lui fait-on bien de la grâce. Celui qui aura effacé une image sera excommunié un an. On se peut faire soulager par un autre pour faire plus aisément la pénitence ; mais on ne peut de son autorité en diminuer une partie par des aumônes ; c'est à celui qui l'impose à la déterminer, suivant les personnes et les autres circonstances, car tout ne peut être réglé par les canons. Les coups de fouet, ou autres souffrances pour la foi, doivent diminuer la peine des plus grands péchés, à la discrétion de celui qui avoit imposé la pénitence. Ceux qui ont cédé volontairement ou par la seule crainte feront trois ans de pénitence sans communier ; s'ils ont souffert des coups, la pénitence sera de deux ans ; si c'est par ignorance, un an (1). Il n'est pas permis de manger avec les hérétiques, même en cas de nécessité ; ni avec les catholiques qui communiquent avec eux, sinon une fois ou deux par nécessité. Il n'est pas permis de saluer les hérétiques ni de recevoir leurs offrandes. En toutes ses lettres saint Théodore dit souvent que c'est aux évêques à décider, et qu'il ne donne que des conseils.

Enfin, croyant mourir dans cette persécution, il fit un testament en forme de lettres à ses frères absents, où il les prie de lui pardonner les fautes de son gouvernement, et leur demande leurs prières ; puis il déclare qu'il pardonne en ce qui le touche à Léonce et aux autres apostats, et charge ses frères de leur dénoncer le jugement de Dieu, qui les menace s'ils ne font pénitence. Il composa encore dans sa prison divers écrits, pour profiter de son loisir, entre autres des vies de ses frères en vers, et les envoya à son disciple Nau-crace (2).

#### XXXIX. Autres souffrances de Théodore.

Une de ses lettres catéchistiques étant tombée entre les mains de l'empereur, il envoya aussitôt au gouverneur d'Orient avec ordre de faire si bien châtier Théodore, qu'il n'y retournât pas (3). L'officier du gouverneur représenta la lettre à Théodore qui la reconnut, et fit donner plusieurs coups de fouet à Nicolas, son disciple, qui l'avoit écrite, et cent coups à lui-même ; puis il revint à Nicolas, et, le trouvant plus ferme que devant, il le fit encore frapper en renouvelant les premières plaies ; et on le laissa ainsi étendu à l'air et au froid, car c'étoit au mois de février. L'abbé Théodore étoit aussi étendu par terre hors d'haleine, et fut long-temps sans pouvoir prendre de nourriture ni de repos. Son disciple, le voyant en cet état, oublia ses propres

(1) Ep. 40, 45, 49. (3) Vita c. 23. Vita Ni-  
(2) Oper. Init. p. 80, 11, col. 910. Theod. II. Ep. 59.  
Ep. 61.

douleurs, lui arrosa la langue d'un peu de bouillon ; et, après l'avoir fait revenir, s'appliqua à panser ses plaies, dont il fut obligé de couper beaucoup de chair morte et corrompue. Théodore eut une grosse fièvre, et souffrit pendant trois mois des douleurs extrêmes (1) ; mais avant qu'il en fut quitte, l'empereur envoya un officier, dont le premier soin fut de chercher dans tous les coins et les trous de la prison l'argent qu'il supposoit que ceux qui venoient visiter le saint abbé lui apportent : ne trouvant rien, il chargea d'injures et de coups le maître et le disciple, et les fit transférer en diligence à Smyrne. C'étoit vers le moi de juin huit cent dix-neuf. Le jour on les pressoit de marcher, la nuit on les mettoit aux entraves : enfin, étant arrivés, on les mit entre les mains de l'archevêque de Smyrne, un des chefs des iconoclastes, qui fit mettre Théodore dans un cachot obscur et souterrain, où il demeura dix-huit mois, et y reçut pour la troisième fois cent coups de fouet. Théodore ne laissa pas d'écrire de là à ses disciples, et à Nau-crace en particulier, leur témoignant sa joie de ce que le pape avoit écrit à Constantinople pour soutenir la bonne cause (2). Enfin, l'archevêque de Smyrne lui dit, en partant pour Constantinople, qu'il prioit l'empereur d'envoyer un officier pour lui couper la tête, ou du moins la langue (3).

Cependant Théophane, abbé de Singriane, fut amené à Constantinople tout malade qu'il étoit : l'empereur, ayant fait tous ses efforts pour le gagner, le mit aux mains avec Jean Leconomante, estimé le plus fort dans la dispute entre les iconoclastes, qui ne l'ébranla pas davantage. Alors l'empereur le fit enfermer au palais d'Eleuther, dans une étroite prison, où il demeura deux ans ; et sa maladie, qui étoit une difficulté d'urine causée par la pierre, augmenta notablement faute de secours. De là il fut envoyé dans l'île de Samothrace, où il ne vécut que trois semaines, et mourut vers l'an huit cent dix-neuf, le douzième de mars (4), jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

#### XL. Mort de Léon. Michel, empereur.

Enfin la persécution finit avec la vie de l'empereur Léon. Michel, chef des confédérés, c'étoit un corps de troupes ainsi nommé, s'étoit élevé contre l'empereur, et ne pouvoit se tenir de blâmer sa cruauté (5). Car il étoit fier de sa valeur et libre en ses discours. Léon le fit prendre, comme ayant conjuré contre lui, la veille de Noël, l'an huit cent vingt, et, l'ayant examiné lui-même, il le condamna à

(1) Vita n. 95. (4) mart. R. 12 Mart.  
(2) II, Ep. 26, 63. (5) Script. post. Theoph.  
(3) Ep. 71, Vita c. 3, n. 21.  
23. Ap. Boll. to. 7, p. 202.

être brûlé en sa présence, dans le fourneau des bains du palais. L'exécution se devoit faire le même jour ; mais l'impératrice Théodosia vint avec empressement reprocher à l'empereur le peu de respect qu'il avoit pour une si grande fête, où il devoit recevoir le corps de Notre Seigneur. Craignant donc de s'attirer la colère de Dieu, il donna Michel en garde au papias ou concierge du palais, avec des fers aux pieds dont lui-même garda la clef. Mais il dit à son épouse : Vous verrez, vous et vos enfants, ce qui en arrivera pour m'avoir aujourd'hui préservé de ce péché.

Il étoit alarmé de plusieurs prédictions, entre autres de certaines miniatures d'un livre de la bibliothèque impériale, où on prétendoit que tous les empereurs qui devoient régner étoient représentés par des symboles mystérieux. Son inquiétude le fit passer dans l'appartement du papias au plus fort de la nuit. Mais il fut bien surpris de voir qu'il dormoit à terre, et avoit cédé son lit à Michel. Il s'en approcha, et fut encore plus étonné de voir que Michel dormoit profondément dans le péril où il étoit. Il se retira menaçant l'un et l'autre ; mais un des gardes l'ayant reconnu, en avertit Michel et le papias, qui, saisis de crainte, résolurent de prévenir l'empereur. Michel feignit de se vouloir confesser, et envoya demander à l'empereur la permission par un nommé Théoctiste. L'empereur le permit ; mais au lieu d'aller trouver le confesseur, Théoctiste alla dire aux conjurés que Michel découvreroit tout à l'empereur s'ils ne faisoient un coup hardi pour le sauver. Ils s'y résolurent ; et comme le clergé du palais qui logeoit dehors avoit accoutumé de venir chanter matines au commencement de la troisième veille de la nuit, les conjurés, à la faveur des ténèbres, se coulèrent avec eux déguisés en clercs avec des épées sous le bras, et se tinrent dans un lieu obscur, en attendant le signal. C'étoit un vers que l'on peut traduire ainsi.

Pour l'amour du Seigneur, ils surent mépriser.... C'est le commencement d'une hymne à la louange des trois enfants dans la fournaise, que les Grecs chantent encore au même office des matines du jour de Noël (1). L'empereur Léon le chantoit lui-même, car il avoit la voix belle, et chantoit plus agréablement qu'homme de son temps.

Quand il commença donc à l'entonner, les conjurés entrèrent en foule ; et d'abord ils se méprirent et se jetèrent sur le chef du clergé, dont la taille étoit à peu près la même, et qui portoit, comme l'empereur, un bonnet fort pointu, car le grand froid les avoit obligés à se couvrir la tête. L'ecclésiastique les desabusa bientôt en découvrant sa tête qui étoit chauve, et Léon se sauva dans le sanctuaire. Il prit une croix, dont il paroit les coups, mais il

(1) Menelog. 25 decem.

ne pouvoit suffire à tous ceux qu'on lui portoit à la fois. Enfin, un des conjurés de taille gigantesque lui porta un si grand coup qu'il lui abatit le bras avec l'épaule, et un autre lui coupa la tête. Telle fut la fin de Léon l'Arménien, après qu'il eut régné sept ans et cinq mois. Son corps fut traîné par la ville, et jeté dans l'hippodrome. Ses quatre fils furent embarqués avec leur mère, et envoyés à l'île Protée, où on les fit eunuques.

Michel sortit de la prison du papias, et, ayant encore ses fers aux pieds, il s'assit sur le trône, et fut salué empereur par tous ceux qui se trouvèrent dans le palais. Vers le midi, ayant à peine fait rompre ses fers à coups de marteau sans s'être lavé, ni avoir fait aucun autre préparatif, il vint à la grande église se faire couronner par le patriarche, et reconnoître par tout le peuple. Il étoit né à Amorium en Phrygie, et on le nomme Michel le bègue à cause de sa difficulté de parler.

Peu de temps après, Fortunat, patriarche de Grade, se réfugia à Constantinople étant accusé, auprès de l'empereur Louis, de favoriser la révolte de Liudevit, duc de Pannonie (1). On croit à Venise que le corps de saint Marc y fut apporté d'Alexandrie vers ce temps-là, sous Ursus, évêque d'Olivolo, et le duc Justinien. Il s'en trouve une histoire assez circonstanciée, mais dont l'antiquité est suspecte, et à Venise on ne sait point le lieu précis où repose cette relique ; mais il est certain que la ville et la république regardent saint Marc comme son patron (2).

#### XLI. Invention de sainte Cécile.

A Rome, on trouva le corps de sainte Cécile, martyre. Dès l'an cinq cent, il y avoit une église de son nom, qui étoit un titre de prétre. Étant tombée en ruine, le pape Pascal commença à la rebâtir de nouveau, mais il étoit en peine de trouver le corps de la sainte, parce que l'on croyoit que les Lombards l'avoient enlevé, comme plusieurs autres, des cimetières de Rome, lorsqu'ils l'assiégeoient sous le roi Astolfe, en sept cent cinquante-cinq (3). Un dimanche le pape Pascal, assistant à matines à Saint-Pierre, suivant sa coutume, s'endormit, et vit en songe sainte Cécile, qui lui dit que les Lombards avoient inutilement cherché son corps, et qu'il le trouveroit (4). Il le trouva en effet dans le cimetière de Prétextat en la voie Appienne, revêtu d'une robe tissée d'or, et à ses pieds des linges pleins de son sang. Avec elle on trouva Valérien, son époux, et le pape les fit transférer à Rome, dans l'église de Sainte-Cécile, aussi bien que ceux de Tiburce et de Maxime, martyrs, et des papes Urbain et Lucius. Il est

(1) Eginh. an. 821. 2, p. 354.  
(2) Ap. Baron. to. 9, Ap. (3) Conc. to. 4, p. 136, A  
820, n. 29. Bo. l. 25 ap. to. Anast. in Pasch.  
11, p. 353. Tillemont. to. (4) Sup. liv. XLIII, n. 10.



parlé de tous ces saints, hormis du dernier, dans les actes de sainte Cécile, qui paroissent plus anciens que cette translation, mais non pas assez pour y donner une entière créance (1). Ainsi on ne sait certainement ni le temps ni le lieu du martyre de cette illustre vierge (2). En l'honneur de ces saints, le pape Pascal fonda un monastère près de l'église de Sainte-Cécile, afin que les moines y célébrassent l'office jour et nuit. Il orna magnifiquement cette église, et y mit des vases d'argent, dont le poids montoit à plus de neuf cents livres, entre autres un ciboire ou tabernacle de cinq cents livres, et grand nombre de voiles ou parements, d'étoffes précieuses, en l'un desquels étoit représenté l'ange couronnant sainte Cécile, Vélerien et Tiburce: ce qui marque que l'on croyoit l'histoire contenue dans les actes.

#### XLII. Mort de saint Benoît d'Aniane.

En France, saint Benoît d'Aniane mourut la même année huit cent vingt-un (3). Il avoit si bien réglé son monastère d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, que les moines qui y venoient de divers pays s'instruisoient sans qu'on leur dît mot, à voir seulement l'habit, la démarche et toute la conduite de ceux de cette maison, tant on y observoit exactement le règlement fait en l'assemblée des abbés l'an huit cent dix-sept. Pour aider d'avantage les moines, Benoît fit un recueil de toutes les règles monastiques, connu sous le nom de Code des règles, et divisé en trois tomes: dont le premier contient les règles des moines d'Orient, le second celles des moines d'Occident, le troisième celles des religieuses. Il fit aussi la concordance des règles, où elles sont toutes rapportées aux chapitres de la règle de saint Benoît, pour lui servir de commentaire.

Bien que les longues austérités de Benoît lui eussent attiré plusieurs maladies, il ne laissoit pas des'occuper continuellement à la prière ou à la lecture; on lui trouvoit toujours le visage baigné de larmes (4). Quatre jours avant sa mort, il étoit encore au palais, où il donnoit à son ordinaire des avis à l'empereur. La fièvre l'ayant pris, il se retira au logis qu'il avoit dans la ville, et le lendemain il fut visité par tous les grands. Il s'y trouva tant d'évêques, d'abbés et de moines, qu'à peine les siens pouvoient en approcher pour le servir. L'abbé Héliacar y vint le premier, et demeura auprès du malade jusqu'à sa mort. L'empereur Louis envoya le soir un de ses chambellans, avec ordre de le reporter à son monastère. Quand il y fut arrivé, il fit retirer tout le monde, et demeura seul pendant trois heures: au bout desquelles Héliacar et le prévôt du monastère entrèrent, et lui demandèrent comme il se trouvoit. Je

n'ai jamais été si bien, répondit-il: j'étois entre les chœurs des saints en la présence de Dieu. Le lendemain, il appela ses frères, leur donna des avis salutaires, et leur dit entre autres choses, que depuis quarante-huit ans qu'il étoit moine, il n'avoit jamais mangé qu'après avoir répandu des larmes devant Dieu. Il envoya un petit avertissement à l'empereur, il écrivit à divers monastères, entre autres à celui d'Aniane, et à Nébridus, archevêque de Narbonne, pour lui demander des prières. Enfin il mourut âgé de soixante-dix ans, l'onzième de février huit cent vingt-un, indiction quatorzième. Sa vie a été écrite par Ardon Smaragde, son disciple. L'année suivante, Trutesind ayant été élu abbé d'Aniane, l'empereur Louis confirma l'élection par ses lettres, où il exhorte les moines à maintenir la régularité établie par Benoît et leur promet sa protection (1).

#### XLIII. Michel rappelle les exilés.

En Orient, le nouvel empereur Michel rappela les exilés. Car encore qu'il n'honorât pas les images, il laissoit chacun dans son opinion, et ne vouloit irriter personne (2). Saint Nicétas, abbé de Médicion, sortit alors de sa prison, et vint se retirer auprès de Constantinople, où il mourut au bout de trois ans, le dimanche troisième d'avril huit cent vingt-quatre, et fut rapporté à son monastère. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. On rapporta aussi le corps de saint Théophane à son monastère de Singriane. Alors saint Théodore Studite sortit de prison comme les autres, après avoir été arrêté sept ans entiers, depuis l'an huit cent quinze jusqu'en huit cent vingt-un. Il écrivit à l'empereur Michel une lettre d'action de grâce, où il le suppose catholique, et l'exhorte à travailler à la paix de l'Eglise. Il faut, dit-il, nous unir à Rome, la première des églises, et par elle aux trois patriarches. Marchant vers Constantinople, il fut reçu partout avec grand honneur; les familles et les communautés entières venoient au devant. On s'estimoit heureux de le loger ou de lui rendre quelque service; et l'auteur de sa vie rapporte plusieurs miracles qu'il fit en ce voyage (3).

Etant arrivé à Chalcédoine, il alla voir le patriarche Nicéphore dans son monastère, où il s'étoit retiré; car il ne pouvoit rentrer à Constantinople tant que l'usurpateur occupoit son siège. C'étoit encore Théodore Cassitére: mais il mourut cette même année huit cent vingt-un, après avoir porté le nom de patriarche pendant six ans. Il eut pour successeur Antoine, métropolitain de Sylée, fameux iconoclaste, qui tint le siège seize ans. Entre ceux qui venoient au devant de saint Théodore, un anachorète, nommé Pierre, vint le

consulter sur ce que plusieurs blâmoient sa manière de vie. L'abbé Théodore, ayant reconnu en lui une vertu solide, lui dit: Relâchez un peu de cette vie trop singulière; mangez du pain comme les autres, buvez quelquefois du vin, et usez des autres viandes ordinaires; pour montrer que vous ne les rejetez pas, évitez la gloire de l'abstinence et ne donnez prise à personne. Cessez d'aller nu-pieds, cela n'est point nécessaire, chaussez-vous pendant l'hiver. Après avoir donné ces conseils à Pierre, il parla aussi à ceux qui le blâmoient, et les exhorta à respecter sa vertu et n'en pas juger témérairement.

S'étant assemblés avec le patriarche Nicéphore et quelques évêques choisis, ils résolurent d'aller trouver l'empereur, et le prier de leur rendre leurs églises et chasser les usurpateurs (1). L'empereur Michel leur dit de conférer avec ceux du parti contraire. Sur quoi ils lui firent une réponse par écrit au nom de tous les évêques et les abbés, dressée, comme on croit, par Théodore, où ils disent (2): S'il s'agissoit d'une affaire temporelle, et qui dépendoit du patriarche ou de nous, nous devrions tout céder, mais puisqu'il s'agit de Dieu, à qui tout est soumis, personne n'oseroit changer la moindre chose, fût-il Pierre ou Paul, fût-il un ange; autrement tout l'Evangile seroit renversé. Au reste, il ne convient point d'entrer en dispute avec les hérétiques; mais si vous avez quelque doute, le patriarche pourra vous le résoudre. Ordonnez que l'on reçoive la déclaration de l'ancienne Rome, suivant qu'il a été pratiqué de tout temps. Car c'est la capitale de toutes les églises où saint Pierre a présidé le premier. Cette déclaration étoit une lettre dogmatique du pape, que le moine Méthodius, apocrisiaire du patriarche Nicéphore à Rome, en venoit de rapporter (3). Car, ayant appris la mort de Léon l'Arménien et le rappel des exilés il revint à Constantinople, espérant ramener l'empereur Michel à la foi catholique, et procurer le rétablissement de Nicéphore dans son siège. Michel reçut la lettre du pape, mais il n'en fit aucun usage.

On peut aussi rapporter à cette proposition de conférence une grande lettre de Théodore, écrite au nom des catholiques dispersés, et adressée aux empereurs Michel et Théophile, son fils, où il explique au long la doctrine des images, apparemment pour en instruire l'empereur (4).

Il donna audience aux catholiques, qui lui expliquèrent la violence avec laquelle son prédécesseur les avoit chassés, et déshonoré les saintes images (5). Après les avoir écoutés long-temps, il leur dit: Vous m'avez dit de belles choses, mais je ne puis m'y rendre,

puisque jusqu'à présent je n'ai honoré aucune image. Il est juste que je demeure comme je suis, et que vous suiviez votre opinion, je ne vous en empêcherai point; mais je ne veux point absolument que vous dressiez aucune image à Constantinople. Les évêques et les abbés virent par cette réponse qu'ils parloient à un sourd, incapable de les entendre, et sortirent aussitôt de la ville. Le patriarche Nicéphore avoit aussi écrit à l'empereur Michel, qui lui fit la même réponse, offrant de le rétablir dans son siège s'il promettoit de rejeter le concile de Taraise comme celui de Constantin, et tout ce qui s'étoit fait pour ou contre les images; mais le saint patriarche aimait mieux demeurer dans son exil (1).

#### XLIV. Mœurs de l'empereur Michel.

Michel étoit né à Amorium, dans la haute Phrygie, où il y avoit toujours une grande multitude de juifs et d'athingans, certains hérétiques, que l'on prétend être les mêmes que les anciens melchisédecien, et dont on dit que nos Bohémiens vagabonds étoient des restes. Nous avons vu toutefois que l'on donnoit aussi le nom d'athingans aux pauliciens ou manichéens d'Arménie (2). De ces deux sectes de juifs et d'athingans s'en étoit formée une troisième, dont Michel avoit appris les erreurs par la tradition de ses ancêtres. Ils recevoient le baptême et rejetoient la circoncision; mais du reste ils observoient toute la loi mosaïque, et chacun d'eux avoit chez lui un juif ou une juive qui gouvernoit sa maison pour le spirituel et pour le temporel. Michel avoit donc été élevé dans cette secte, avec une grande ignorance et une grande rusticité. Il méprisoit entièrement l'étude et le raisonnement, à peine savoit-il lire, il ne vouloit point que l'on instruisit les enfants ni dans les livres des anciens Grecs ni dans ceux des chrétiens.

Les connoissances dont il se piquoit, même étant empereur, étoient de distinguer les mulets les plus propres à être montés, ou à porter des fardeaux; juger d'un coup d'œil les chevaux bons à la course ou au combat, les brebis et les vaches les plus fécondes, et plus abondantes en lait, et rendre à chaque mère son petit. Quant à la religion, il ne croyoit point la résurrection, il disoit qu'il n'y avoit point de diable, puisque Moïse n'en avoit point parlé; que la fornication étoit permise, que l'on ne célébroit point la pâque en son temps, et qu'il falloit jeûner le samedi, contre l'usage des Grecs. Il parloit mal des prophètes, disoit que Judas étoit sauvé, et ne vouloit point d'autre serment que par le dieu souverain.

(1) Ap. Surr. 22 nov. (3) Vita n. 50, 53, to. 5, 200 et 689. (2) Tillemont. to. 3, p. 211. Act. B. p. 211. (4) N. 56.

(1) To. 1, Capit. p. 623. n. 102. (3) N. 103, 104, 110. Sup. Mabill. to. 5. Act. B. p. 192. (2) Vita S. Theod. Stud. n. 15.

(1) N. 117, 118. Boll. 14 jun. (2) II, Ep. 66. (4) II, Ep. 199. (3) Vita Meth. c. 1, n. 5. (5) Vita Th. n. 118.

(1) Vita S. Niceph. c. 13, n. 83. V. Cang. Gloss. Gr. Goar. ad Theoph. p. 413. Sup. I. (2) Script. post Th. p. 27, n. 3. Sup. I. IV, n. 34. XLV, n. 54.



## XLV. Michel persécute les catholiques.

Nonobstant sa prétendue indifférence, il se déclara bientôt contre les catholiques, particulièrement contre les moines, qu'il traitait avec le dernier mépris, et contre lesquels il inventait de nouveaux supplices (1). Méthodius revenu de Rome, comme j'ai dit, enseignait hardiment la foi catholique à Constantinople (2). L'empereur l'accusa de causer du trouble et du scandale, et lui fit donner sept cents coups de fouet, en sorte qu'il sembloit prêt à rendre l'âme. En cet état il le fit mettre en prison; puis il l'envoya à l'île de Saint-André, près d'Acride, où on l'enferma dans un sépulcre étroit et obscur, seul avec un criminel, homme rustique, condamné pour sédition. On offrit souvent à Méthodius de le retirer de cette affreuse prison s'il vouloit traiter indignement l'image de Jésus-Christ, mais il répondit toujours qu'il aimait mieux mourir que d'en former la pensée, et il demeura ainsi enfermé pendant le reste du règne de Michel.

Ce prince chassa aussi de Constantinople Eutymius, évêque de Sardes, parce qu'il ne vouloit pas renoncer aux saintes images; et par son ordre son fils, le jeune empereur Théophile, fit donner à ce saint évêque tant de coups de nerfs de bœuf qu'il en mourut. Théodore et Théophane de Jérusalem étoient revenus à Constantinople comme les autres exilés rappelés par Michel (3); mais ils convertissoient par leurs discours et par leurs écrits plusieurs iconoclastes, même des personnes constituées en dignité. Jean Léconomante ne le put souffrir. Il les fit mettre en prison, et étant entré en dispute avec eux, comme il se trouva le plus foible, il employa son crédit auprès de l'empereur pour les faire encore chasser de Constantinople. Cependant saint Théodore Studite, ayant reçu réponse de Thomas, patriarche de Jérusalem, lui en écrivit une lettre de remerciement (4), où il se plaint de ceux qui n'ont pas consolé les catholiques par leurs lettres: ce qui semble marquer les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. On voit, par ce qui suit, que Théodore écrivoit cette lettre avant que l'empereur se fût déclaré; car il dit que l'hiver est passé, mais que le printemps n'est pas encore venu. c'est-à-dire que l'Eglise n'est pas en paix, quoique la persécution ait cessé. C'est pourquoi, ajoute-t-il, vos lettres n'ont point attiré d'aumônes. Car comment en aurions-nous pu faire étant loin de Constantinople, dispersés en divers lieux? Les collectes n'ont pas encore été faites comme nous souhaitons: excepté ce que vous verrez par le mémoire inclus, et ceux qui ont donné croient recevoir une grâce, ayant l'honneur de communiquer avec les saints lieux.

(1) Post Theoph. p. 31. (3) Sup. n. 33. Vita, 26  
(2) Vita Meth. c. 1, ap. dec. c. 9.  
Boll. 14 jun. to. 2, p. 963. (4) II, Ep. 121.

Depuis la mort de Léon l'Arménien, Théodore écrivit encore plusieurs lettres, où il donne des règles pour recevoir ceux qui étoient tombés pendant la persécution. Il dit que l'évêque qui, après sa chute ne renonce pas à l'épiscopat, n'est pas véritablement pénitent; et que c'est communiquer avec les hérétiques que recevoir d'eux une pension. Mais il déclare que celui qui est rétabli par la pénitence peut donner la bénédiction de table (1).

## XLVI. Pénitence de l'empereur Louis.

En Occident, l'empereur Louis rappela dès l'année huit cent vingt-un au parlement de Thionville ceux qui avoient eu part à la conjuration de Bernard, roi d'Italie (2). Il les fit venir en sa présence, leur pardonna et leur rendit leurs biens confisqués. Théodulfe, évêque d'Orléans, qui étoit exilé comme complice, quoiqu'il eût toujours protesté de son innocence, fut renvoyé à son église, mais il mourut en y retournant (3). Outre son capitulaire et son traité du baptême, nous avons de lui plusieurs poésies recueillies en six livres, qui sont les meilleures de son temps (4): aussi étoit-il né de là les Alpes. La pièce la plus connue est l'hymne qui commence: *Gloria, laus et honor*, et qui contient les louanges de la ville d'Angers, où il la fit pendant son exil (5). On en chante encore le commencement à la procession du dimanche des Rameaux. Jonas succéda à Théodulfe dans le siège d'Orléans. En cette même occasion, l'empereur Louis rappela de leur exil Adalard et ses frères, Vala et Bernaire (6). Il obligea Adalard à reprendre le gouvernement de son abbaye de Corbie, dont les moines le désiroient ardemment; et quel-que temps après il le fit revenir à la cour.

L'année suivante, huit cent vingt-deux, Louis tint un parlement à Attigny, où, par le conseil des évêques et des seigneurs, il se réconcilia avec ses trois jeunes frères, Hugues, Drogon et Théodoric, qu'il avoit fait tondre malgré eux. Il se confessa publiquement de cette action, et de la rigueur dont il avoit usé envers son neveu Bernard, roi d'Italie, et envers l'abbé Adalard et Vala, son frère, et en fit pénitence publique, se proposant d'imiter celle de l'empereur Théodose (7). Il s'appliqua à réparer toutes les injustices commises par lui ou par son père; et pour cet effet distribua de grandes aumônes, et fit faire beaucoup de prières par les personnes consacrées à Dieu, cherchant à se le rendre propice en toutes manières.

En cette assemblée (8), l'empereur Louis témoigna un grand désir de réformer tous les

(1) II, Ep. 119, 139. (4) Sup. liv. XLV, n. 23;  
(2) Sup. n. 35. Eginh. n. XLVI, n. 1.  
821. Astronom. Eod. (5) Lib. II.  
(3) Sup. I. XLIV, n. 23. (6) Egin. ibid. Sup. n. 10.  
Sirm. Not. ad. (7) Sup. liv. XIX, n. 21.  
(8) Agob. de Disp. c. 1.

abus introduits par la négligence des évêques et des seigneurs. Les principaux louèrent extrêmement son dessein. L'abbé Adalard, vénérable par son grand âge, dit que depuis le temps du roi Pépin il ne se souvenoit point d'avoir vu traiter plus dignement de l'utilité publique, pourvu que l'obéissance et l'exécution répondit aux résolutions. Agobard étoit alors archevêque de Lyon, ayant succédé à Leidrade, qui, au commencement du règne de l'empereur Louis, se retira à Soissons dans un monastère (1). Agobard avoit été chorévêque de l'église de Lyon, et en fut ordonné évêque du consentement de l'empereur et de tous les évêques des Gaules. Il assistoit à cette assemblée, et lui parla fortement contre l'usurpation des biens ecclésiastiques par les laïques, soutenant que violer les canons étoit un attentat contre Dieu même, et que l'on alléguoit en vain des nécessités nouvelles que Dieu auroit bien prévues, lorsqu'il avoit inspiré à son église d'établir ces règles pour être éternellement observées.

## XLVII. Élection des évêques.

Il est certain qu'en ce parlement d'Attigny on fit un capitulaire, et il paroît assez vraisemblable que c'est celui de vingt-neuf articles que l'on rapporte ordinairement à l'an huit cent seize (2).

Le second article est conçu en ces termes: N'ignorant pas les sacrés canons, et voulant que l'Eglise jouisse de sa liberté, nous avons accordé que les évêques soient élus par le clergé et le peuple, et pris dans le diocèse même, en considération de leur mérite et de leur capacité, gratuitement et sans acception de personnes. On a vu en divers endroits de cette histoire combien les élections des évêques avoient été troublées par la puissance séculière, depuis la dénomination des Francs et des autres barbares. L'empereur Louis fut le premier qui, par cette ordonnance, rendit à l'Eglise son entière liberté. On rapporte à ce même temps un petit traité de l'élection des évêques, composé par Florus, diacre de l'église de Lyon. Suivant les canons, dit-il, et la tradition apostolique, le siège étant vacant, un du clergé de la même église doit être choisi par le consentement unanime du même clergé et de tout le peuple. On le nomme dans un décret authentique, puis il est consacré par les évêques en nombre légitime, et cette ordination est censée un jugement de Dieu, suivant saint Cyprien. Il est constant que les évêques ont été ainsi ordonnés par toute l'Eglise, sans consulter aucunement la puissance temporelle, pendant près de quatre cents ans. Et depuis que les

(1) Ado. Chr. to. 7, Conc. p. 1479. V.  
(2) Capit. lib. I, c. 83. Coint. an. 822, n. 12, etc.  
Capit. Bajuz. to. 1, p. 563.

princes ont été chrétiens, il est évident que les ordinations des évêques sont demeurées, pour la plupart, dans la même liberté; car quand il n'y avoit qu'un empereur il n'étoit pas possible de lui donner connoissance de tous les évêques qui doivent être ordonnés en tant de vastes pays, d'Asie, d'Europe et d'Afrique (1).

Quant à la coutume qui s'est depuis établie en quelques royaumes, de consulter le prince pour l'ordination des évêques, elle sert à entretenir la charité et la paix avec la puissance séculière; mais ce n'est pas une condition nécessaire pour autoriser l'ordination qui ne se donne point à la puissance royale, mais seulement par l'ordre de Dieu et le consentement de l'Eglise. Car l'épiscopat n'est pas un présent des hommes, mais un don de Saint Esprit. C'est pourquoi le prince pèche grièvement s'il croit faire une libéralité, de ce qui n'est donné que par grâce divine. Florus apporte ensuite les exemples de l'ordination de saint Martin et de saint Eucher de Lyon.

## XLVIII. Autres réglemens.

L'empereur confirme dans le même capitulaire la règle des chanoines et celle des moines, qui avoient été faites à Aix-la-Chapelle, puis il pourvoit à plusieurs abus dans les matières ecclésiastiques (2).

Les serfs ne pourront être ordonnés qu'ils n'aient été affranchis par leurs seigneurs, et ceux qui auront été ordonnés par surprise seront déposés. Les serfs de l'église seront affranchis publiquement au coin de l'autel avant que d'être ordonnés, quand ils en seront trouvés dignes. Il est défendu aux évêques de Lombardie d'exiger ni serment ni présents de ceux qu'ils ordonnent, comme ils faisoient par le passé. On voit ici que ce capitulaire n'a été fait qu'après la mort de Bernard, avant laquelle l'empereur Louis n'avoit point de juridiction en Lombardie. Il est défendu de chercher la vérité par l'examen de la croix (3). J'ai marqué ailleurs ce que c'étoit que cet examen. Les deux parties se tenoient debout devant une croix, et celui qui tomboit le premier perdoit sa cause.

Agobard en parle dans son traité contre le prétendu jugement de Dieu, c'est-à-dire contre les épreuves du feu ou de l'eau, et les combats singuliers autorisés par la loi des Bourguignons (4).

Il montre que c'est tenter Dieu d'employer ces moyens pour connoître la vérité, et rapporte à ce sujet quantité de passages choisis de l'Ecriture, premièrement du nouveau Tes-

(1) Serm. Præf. to. 8. (2) C. 34.  
Conc. p. 1800. Post. Agob. (3) C. 6, 16, 27  
to. 2, p. 254. Ep. 52, Al. (4) C. 1, to. 1, p. 301.  
55, ad Anton.



tament, puis de l'ancien; mais c'est principalement le duel qu'il attaque en cet écrit.

On croit que c'est à ce même concile d'Attigny que l'empereur Louis renvoya les plaintes d'une femme noble, nommée Northilde, contre Agembert, son mari (1); mais les évêques en renvoyèrent le jugement aux laïques mariés, comme mieux instruits de telles matières et des lois séculières, ordonnant à la femme de s'en tenir à leur jugement, à la charge que si elle se trouvoit coupable, et demandait pénitence, les évêques la lui imposeraient suivant les canons. Les nobles laïques furent très-contents de cette discrétion des évêques, qui ne leur ôtoient point le jugement de leurs femmes, et n'entreprenoient point sur la juridiction séculière. On vit bientôt un effet sensible des réglemens que l'empereur Louis avait faits pour la réformation du clergé (2); car les évêques et les clercs quittèrent leurs ceintures garnies d'or et chargées de couteaux ornés de pierreries; les éperons et les habits précieux qui les faisoient ressembler à des laïques.

Quelque temps après le parlement d'Attigny, l'empereur Louis étant à Tribur près de Mayence, confirma cinq articles que les évêques avaient dressés l'année précédente au concile de Thionville, pour la sûreté des personnes ecclésiastiques (3). A ce concile de Thionville, tenu l'an huit cent vingt-un, assistèrent trente-deux évêques, dont quatre étoient métropolitains, Altolfe de Mayence, Hadabalde de Cologne, Hetton de Trèves, et Ebbon de Reims; les autres évêques de Gaule et de Germanie y envoyèrent des députés. L'occasion des canons qu'ils y firent fut le meurtre d'un évêque, nommé Jean, tué en Gascogne d'une manière honteuse et inouïe. Il fut donc ordonné que celui qui auroit maltraité un sous-diacre, feroit pénitence pendant cinq carêmes, et payerait à l'évêque trois cents sous outre la composition de la loi envers l'offensé. Si le sous-diacre est mort, le meurtrier fera pénitence les cinq années entières, et payera quatre cents sous, outre la composition au triple. Les sous de ce temps-là valoient quarante des nôtres, c'est-à-dire deux de nos livres de compte (4). On taxe à proportion les injures faites aux sous-diacres et aux prêtres, dont le meurtrier est condamné à douze ans de pénitence et neuf cents sous d'amende. Quant à celui qui a tué volontairement un évêque, il s'abstiendra de chair et de vin toute sa vie, quittera le service de guerre, et ne pourra se marier. Les évêques résolurent de demander à l'empereur et aux seigneurs la confirmation de ce réglemeut, à cause des amendes qui regardoient la puissance temporelle.

(1) Hincm. de Divert. to. 1, 574.

(2) Astron. an. 817.

(3) Capit. to 1, p. 626; to. 7, Conc. p. 1519.

(4) Leblanc. Mon. p. 96, c. 3.

C'est ce qui leur fut accordé en huit cent vingt-deux, où les mêmes articles furent renouvelés, quant aux amendes pécuniaires; sans parler des pénitences; et l'empereur ajouta: Si quelqu'un n'obéit pas à ce décret, outre la sentence canonique, il ne pourra tenir de bénéfice, c'est-à-dire de fief en notre royaume et ses aïeux, c'est-à-dire ses biens propres, seront confisqués. Il tiendra prison jusqu'à ce qu'il satisfasse à l'Eglise. Les seigneurs approuvèrent ce décret, et y souscrivirent, et les ecclésiastiques chantèrent le *Te Deum* en action de grâces.

#### XLIX. Commencements de Raban.

Saint Eigil, abbé de Fulde, étant mort, Raban lui succéda cette année huit cent vingt-deux; il étoit né à Mayence vers l'an sept cent soixante-seize, et fut mis dans le monastère de Fulde dès son enfance (1). En huit cent un il fut ordonné diacre, l'année suivante son abbé Hatton, pour apprendre les arts libéraux et l'Ecriture sainte sous Alcuin, qui donna à Raban le surnom de Maur, suivant la coutume des savants de ce temps-là, de joindre un nom latin à leur nom barbare. Raban, étant revenu de Tours, gouverna l'école de Fulde, qui fut très-célèbre de son temps. Elle avoit une ample bibliothèque, et il en sortit des docteurs fameux pour toute la chrétienté. Entre les disciples de Raban, on remarque Valafrid Strabus, depuis abbé de Richenau; Loup, depuis abbé de Ferrières; Rudolfe, qui écrivit la vie de son maître, Odfride, prêtre et moine de Vissembourg, près de Spire, qui traduisit les Evangiles en langue tudesque. Raban fut ordonné prêtre l'an huit cent quatorze, et eut sa part de la persécution que souffrirent les moines de Fulde par la dureté de l'abbé Ratgar. Elle alla jusqu'à lui ôter ses livres et les mémoires qu'il avoit écrits, pour se souvenir de ce qu'il apprenoit de ses maîtres. On rapporte à ce temps de trouble le voyage qu'il fit à la terre sainte (2). La paix étant rendue sous l'abbé Eigil, Raban recommença d'enseigner; et Eigil étant mort, il lui succéda dans la charge d'abbé de Fulde, et l'exerça vingt ans. La communauté étoit alors de cent cinquante moines; et c'est le temps où elle fut la plus florissante. Raban y conserva soigneusement l'observance régulière, il bâtit plusieurs églises, et il fit apporter de Rome quantité de reliques, ce qui parut si considérable, que Rudolfe ne rapporte presque autre chose dans sa vie. Raban fut en grande estime auprès des rois et des empereurs, et augmenta considérablement les biens temporels du monastère. Enfin, il y cultiva merveilleusement les études. Depuis qu'il fut abbé, il laissa à d'autres, comme au moine Candide, le soin d'enseigner les arts

(1) Mabill. Act. to. 6, p. 20. (2) Sup. n. 33.

libéraux, mais il se réserva la charge d'expliquer l'Ecrituresainte.

#### L. Fondation de la nouvelle Corbie.

La nouvelle Corbie, fondée en Saxe dans le même temps, fut aussi la source d'un grand nombre de docteurs et de saints évêques. Charlemagne avoit bien vu que, pour établir solidement la religion chrétienne en cette nouvelle conquête, il falloit y fonder des monastères, et dans cette vue, il avoit envoyé quantité de jeunes Saxons en diverses abbayes de France, pour y être élevés dans la discipline régulière (1). Il en mit particulièrement à Corbie sous l'abbé Adalard, qui étoit originaire de Saxe, apparemment par sa mère. Celui-ci, qui savoit l'intention du roi comme étant de son conseil, demanda aux Saxons qui étoient sous sa conduite si l'on pourroit trouver en leur pays un lieu commode pour y bâtir un monastère. Un d'eux, nommé Théodrade, lui répondit qu'il en savoit un dans une terre de son père. L'abbé l'y envoya aussitôt pour voir si ses parents y consentiroient, et à son retour il rapporta qu'ils le désiroient. C'étoit l'an huit cent treize, et du vivant de Charlemagne. Après sa mort, et tandis que l'ancien Adalard étoit relégué à Noirmoutier, le jeune Adalard, alors abbé de Corbie, de concert avec Vala qui s'y étoit retiré, reprit le dessein de la fondation de monastère du Saxe, de l'avis de toute la communauté (2). L'abbé résolut de demander le consentement de l'empereur Louis, et pour cet effet il l'alla trouver à Paderborn, où il tenoit un parlement en huit cent quinze. L'empereur approuva ce dessein avec joie, et on prit aussi le consentement de Hatumar, évêque de Paderborn, dans le diocèse duquel étoit le lieu destiné au monastère.

On commença donc à y bâtir, et on y travailla six ans; mais ce lieu étoit si stérile, qu'il ne s'y trouvoit rien pour la nourriture des moines, ni pour leur vêtement; en sorte que l'abbé Adalard étoit obligé de leur envoyer tout de Corbie. La communauté ne laissoit pas de croître tous les jours; il y venoit des plus nobles d'entre les Saxons, on y élevoit des enfants de grande espérance, et la ferveur y étoit grande. Cependant l'ancien Adalard, étant rétabli à Corbie, et apprenant la pauvreté de ce nouveau monastère, y envoya de l'argent en diligence, avec ordre d'acheter partout où on pourroit des vivres et des bestiaux. Puis, ayant obtenu la permission de l'empereur de chercher un autre lieu, il alla lui-même en Saxe avec son frère Vala (3). Celui-ci y avoit été en qualité de gouverneur du temps de Charlemagne, y avoit commandé une armée, et

(1) Transl. S. Viti. n. 5, to. 5, Act. p. 520, Mabill. to. 6, p. 306, n. 2.

(2) Sup. n. 10. (3) Vita. Val. c. V; c. 16.

gagné les cœurs des Saxons par ses bienfaits. Ils furent si surpris de le voir en habit de moine, qu'ils ne pouvoient croire que ce fût lui. Ils l'environnèrent en foule, saisis de joie, d'amour et d'admiration; ils ne regardoient ni l'abbé Adalard, ni les autres qui l'accompagnoient. Les moines menèrent Adalard et Vala dans un lieu sur le Weser, où ils résolurent de transférer le monastère par l'avis des évêques et des nobles du pays. Ils y arrivèrent le sixième d'août huit cent vingt-deux. Après en avoir fait le tour, ils se prosternèrent, et chantèrent les psaumes convenables et les litanies. Puis, ayant planté les piquets et tiré des cordaux, ils commencèrent à tracer premièrement l'église, et ensuite les logements des frères. Ils prièrent l'évêque de venir planter une croix à la place de l'autel, et de donner au lieu le nom de Corbie; le vingt-sixième de septembre toute la communauté y arriva, et on y célébra la messe. Tels furent les commencements de la nouvelle Corbie, qui subsiste encore sous le nom de Corvey. L'empereur Louis donna des reliques de saint Etienne, tirées de sa chapelle, pour la nouvelle église, qui en prit le nom; et l'ancienne Corbie donna à la nouvelle les terres qu'elle avoit en Saxe. On a encore la charte de l'empereur Louis qui confirme cette fondation, datée du vingt-septième de juillet, la dixième année de son règne, indiction première, qui est l'an huit cent vingt-trois. La nouvelle Corbie devint une école célèbre et un séminaire pour les missions, non-seulement chez les Saxons, mais chez les autres peuples du Nord encore païens.

Vers le temps de la fondation, Ebbon, archevêque de Reims, alla à Rome du consentement de l'empereur demander mission pour prêcher la foi dans le Nord, principalement aux Danois qu'il avoit souvent vus à la cour, et dont l'aveuglement avoit excité son zèle. Le pape Pascal lui accorda ce qu'il désiroit, et lui donna pour compagnon de ses travaux Halitgar, évêque de Cambrai. Ebbon fit donc plusieurs voyages en Danemarck, où il convertit et baptisa grand nombre d'infidèles. En faveur de cette mission, l'empereur lui donna une terre au delà de l'Elbe, nommée alors Velanao, aujourd'hui Vedel, afin qu'il eût une retraite en ces quartiers.

#### LI. Le pape Pascal accusé.

L'empereur Louis avoit envoyé en Italie Lothaire, son fils aîné, pour y rendre justice; et, comme il étoit prêt à s'en retourner, le pape le pria de venir à Rome, où il le couronna empereur le jour de Pâques, cinquième d'avril huit cent vingt-trois (1). Après son retour en France, l'empereur Louis apprit que Théodore, primicier de l'église romaine, et Léon,

(1) Eginh. an. 823, 112.



nomenclateur, son gendre, avaient été premièrement aveuglés, puis décapités dans le palais patriarcal de Latran, parce qu'ils étoient fidèles au jeune empereur Lothaire, et quelques-uns accusoient le pape Pascal d'avoir ordonné, on du moins conseillé ce meurtre. Louis, voulant en être exactement informé, nomma pour aller à Rome Adalong, abbé de Saint-Vaast, et Hunfroy, comte de Coire; mais, avant qu'ils fussent partis, arrivèrent deux légats du pape Pascal, Jean, évêque de la Forêt-Blanche, et Benoît, archidiacre de Rome, priant l'empereur de ne pas croire qu'il eût participé à ce meurtre et de faire cesser ce faux bruit. L'empereur ne laissa pas de faire partir ses envoyés qui, étant arrivés à Rome, ne purent s'assurer de la vérité du fait (1). Car le pape Pascal se purgea par serment en leur présence et du peuple romain, dans le palais de Latran, assisté de trente-quatre évêques, avec des prêtres et des diacres. Il ne voulut point livrer les meurtriers, parce qu'ils étoient de la famille de saint Pierre, et soutint que Théodore et Léon avoient été justement mis à mort comme coupables de lèse-majesté. Pour en mieux persuader l'empereur Louis, le pape lui renvoya le même évêque Jean, Sergius, bibliothécaire, Quirin, sous-diacre, et Léon, maître de la milice, qui vinrent en France avec les envoyés de l'empereur. Quand il les eut ouïs, il ne crut pas devoir pousser plus loin la recherche de cette mort, quelque désir qu'il en eût, et suivit son inclination naturelle pour la clémence (2).

#### LII. Mort de Pascal. Eugène II, pape.

Les légats du pape Pascal, étant retournés à Rome, le trouvèrent grièvement malade, et il mourut peu de jours après, savoir, l'onzième de mai huit cent vingt-quatre, après avoir tenu le siège sept ans trois mois et dix-sept jours, pendant lesquels il fit deux ordinations, l'une au mois de décembre, l'autre au mois de mars (3). Il répara et orna quantité d'églises à Rome et ailleurs, rebâtit l'hospice des Anglois brûlé par accident, rétablit et dota suffisamment l'hôpital de Saint-Péreguin, près Saint-Pierre, fondé par Léon III, et le monastère de religieuses des saints martyrs Serge et Bacque. Entre les ornements des églises, il est fait mention de deux, où étoit représentée l'assomption de la Sainte-Vierge en son corps; ce qui montre qu'on la croyoit dès lors à Rome. Il fit relever la chaire pontificale, qui étoit à Sainte-Marie-Majeure, afin d'avoir plus de liberté de prier et de parler, s'il étoit nécessaire, aux officiers assistants, sans être entendu par les femmes qui se mettoient derrière. L'église romaine honore le pape Pascal

entre les saints le quatorzième de mai (1). Le saint-siège vauqua jusqu'au dimanche cinquième jour de juin, auquel fut ordonné Eugène II, archiprêtre du titre de sainte Sabine (2). Il étoit Romain de naissance, fils de Boëmont: son humilité, sa simplicité, sa doctrine, sa libéralité, le rendoient recommandable. Son élection ne fut pas toutefois sans difficulté: il avoit un concurrent, mais le parti des nobles, qui étoient pour Eugène, l'emporta, et il tint le saint-siège trois ans et près de trois mois. Le sous-diacre Quirin vint aussitôt en apporter la nouvelle à l'empereur Louis, qui résolut d'envoyer encore son fils Lothaire à Rome pour donner à sa place, avec le nouveau pape et le peuple romain, ce que demandoit la nécessité des affaires.

#### LIII. Lothaire rend justice à Rome.

Lothaire fut accompagné en ce voyage par Hilduin, abbé de Saint-Denis et archichapelain (3). Etant arrivé à Rome, il se plaignit que de ceux qui avoient été fidèles à l'empereur son père et aux François, les uns avoient été mis à mort injustement, les autres étoient traités avec mépris. Il demanda pourquoi il y avoit tant de plaintes contre les papes et les juges de Rome. On trouva que plusieurs terres avoient été injustement confisquées par l'avarice des juges et la négligence des papes. L'empereur Lothaire en ordonna la restitution; le pape Eugène y consentit de bonne grâce, et tout le peuple en eut grande joie.

Entre ceux qui demandèrent justice à Lothaire, Ingoalde, abbé de Farfe dans le territoire de Sabine, vint se plaindre qu'au préjudice de la liberté de son monastère les papes lui avoient imposé un tribut, et ôté plusieurs terres par violence (4). Pour preuve de sa prétention il produisit d'anciennes lettres des rois Lombards, qui avoient pris ce monastère sous leur protection, et en montra la confirmation par Charlemagne et Louis son fils, qui défendoient à qui que ce fût, pape, évêque, duc ou autres seigneurs, de charger ce monastère d'aucun tribut, ou rien diminuer de ses biens. L'empereur Lothaire, ayant vu ces lettres, jugea avec les seigneurs, tant François que Romains, qu'elles devoient avoir leur exécution, et ordonna, sans avoir égard à aucune excuse, que les biens enlevés au monastère de Farfe lui seroient restitués.

Pour affermir ces jugements et pourvoir à l'avenir, Lothaire fit une constitution qui fut publiée à Saint-Pierre et contient neuf articles (5). Défense, sous peine de la vie, d'of-

(1) Martyr. R. 14 mai. 10. Astronom. Boll. to. 14, p. 391. (4) Duchesne, to. 38, 59, an. 824. C. (5) To. 2, Capit. p. 18, c. 1, 2, 3.

(1) Thegn. Ch. 30. (3) Eginh. an. 824. Anast. in Pasch. V. Papebr. Conat.

fenser ceux qui sont sous la protection spéciale du pape et de l'empereur. On rendra en tout une juste obéissance au pape, à ses ducs et à ses juges, pour l'exécution de la justice. Défense de piller, comme par le passé, ni pendant la vie du pape, ni après sa mort. Aucun homme, libre ou serf, n'apportera empêchement à l'élection du pape, et elle n'appartient qu'aux seuls Romains, suivant l'ancienne concession qui leur en a été faite par les pères. Nous voulons que des commissaires soient établis par le pape et par nous, pour nous rapporter tous les ans comment les ducs et les juges font justice au peuple, et comment notre constitution est observée. Nous ordonnons donc que les plaintes de leurs négligences soient premièrement portées au pape, pour y remédier promptement, ou nous en donner avis, afin que nous puissions y pourvoir. Nous voulons aussi que l'on demande à tous les Romains, soit du sénat, soit du peuple, selon quelle loi ils veulent vivre, afin qu'ils soient jugés suivant cette loi par l'autorité du pape et la nôtre. C'est que les uns suivoient la loi romaine, les autres la loi des Lombards. La constitution est ensuite: Nous voulons que tous les ducs, les juges et les autres personnes d'autorité viennent en notre présence, tandis que nous sommes à Rome, pour savoir leur nombre et leurs noms, et les avertir chacun de leur devoir. Enfin l'autorité de l'empereur est toujours jointe à celle du pape en cette constitution. La souveraineté de l'empereur sur Rome y paroît clairement, aussi bien que dans le serment que Lothaire fit prêter aux Romains, dont la substance étoit (1): Je promets d'être fidèle aux empereurs Louis et Lothaire, sauf la loi que j'ai promise au pape, et de ne point consentir qu'on élise de pape, sinon canoniquement, ni que le pape élu soit consacré avant qu'il fasse, en présence du commissaire de l'empereur, un serment pareil à celui que le pape Eugène a fait par écrit.

#### LIV. Vision de Vétin.

La même année huit cent vingt-quatre, arriva la mort de Vétin ou Guétin, moine de Richenou, dans le diocèse de Constance, accompagnée de circonstances singulières; il savoit les sept arts libéraux, et enseignoit avec réputation dans ce monastère (2). S'étant trouvé mal le vingt-neuvième d'octobre, il se coucha; et, après un songe qui l'avoit effrayé, il se fit lire le dernier livre des dialogues de saint Grégoire, où il rapporte plusieurs apparitions de morts, et traite de l'état de l'âme après cette vie. Vétin se rendormit ensuite, et vit un ange qui le mena sur un chemin agréable, d'où il lui montra des montagnes d'une beauté et d'une hauteur merveilleuse, mais

environnées d'un grand fleuve de feu; où étoient tourmentées quantité de personnes, dont il reconnut plusieurs; il y avoit des évêques et des prêtres, et les femmes dont ils avoient abusé; et l'ange lui dit: La plupart des évêques cherchent les intérêts temporels, s'appliquent aux affaires de la cour, et se piquent de magnificence dans les habits et la table, sans veiller au salut des âmes; ils s'abandonnent au plaisir et à la débauche, et par-là se rendent incapables d'intercéder pour les autres. Autrement, ils auroient pu, par leurs prières, soulager le peuple dans la peste et la famine. Il y avoit en France une grande peste l'année précédente huit cent vingt-trois, et en huit cent vingt la peste et la famine (1). Entre ceux qui souffroient dans ce purgatoire, Vétin reconnut un prince qui avoit été roi d'Italie et de Rome, et il en fut fort surpris, car c'étoit un grand personnage, et qui s'étoit distingué dans ce siècle par la protection qu'il avoit donnée à l'Eglise. L'ange lui dit, qu'en outre que ce prince eût fait quantité d'actions merveilleuses et agréables à Dieu, dont il ne perdrait pas la récompense, il s'étoit toutefois laissé emporter à l'impureté, et y avoit fini sa longue vie, comme si ce n'étoit qu'une faute de fragilité qui pût être couverte par la multitude de ses bonnes œuvres. Toutefois, ajouta-t-il, il est prédestiné à la vie avec les élus. Il est certain que ce prince est Charlemagne; et à ne prendre la vision de Vétin que pour un songe naturel, elle fait voir l'opinion que les gens de bien avoient de l'état de son âme, dix ans après sa mort. S'ils avoient cru qu'il eût fini sa vie dans un adultère ou un concubinage criminel, ils n'auroient pu l'exempter de l'enfer; et puisqu'ils ne le mettoient qu'en purgatoire, ils ne croyoient pas mortelle l'incontinence dont ils l'accusoient (2). Or, cette incontinence étoit d'avoir eu jusqu'à neuf femmes, quoique l'une après l'autre, et n'avoir pu s'en passer, même dans la vieillesse; car si les secondes et les troisièmes nocces paroisoient des foiblesses pour lesquelles on mettoit en pénitence des années entières selon saint Basile, les huitièmes et les neuvièmes pouvoient bien passer pour des péchés véniels. Voyez ce qu'en disoit saint Théodore Studite, du temps même de Charlemagne (3).

L'ange fit voir ensuite à Vétin le paradis, et l'assura du salut de Gérold, qui, étant comte de Bavière sous Charlemagne, avoit donné de grands biens au monastère de Richenou, et fut tué à la guerre contre les Huns, l'an sept cent quatre-vingt-dix-neuf. L'ange donna plusieurs avis pour les moines, entre autres de se contenter du pur nécessaire; et comme Vétin lui demanda où se conservoit le vrai modèle de la vie monastique, l'ange lui dit: Dans le

(1) Contin. Paul. Diac. (2) Acta Sanct. Ben. to. Capit. tom. 1, p. 647. 4, p. 205.

(1) Ann. Eginh. n. 8. 50, 53, 80. Sup. l. xvii, c. (2) Sup. n. 9. 15, 1, Epist. 50. Infra liv. (3) Ad Amphil. c. 4, 24, XLVII.



pays d'outre-mer, parce qu'ils ont l'esprit de pauvreté. On doute si, par ces pays d'outre-mer, il entendoit l'Angleterre ou la Grèce de l'Orient. Il recommande surtout d'avoir horreur du péché qui offense la nature.

Vétin, s'étant éveillé un peu avant le jour, fit écrire aussitôt sur de la cire tout ce qu'il avoit vu, et mourut deux jours après, comme il avoit prédit, sans aucun signe de maladie mortelle. Sa vision fut écrite en prose incontinent après très-fidèlement par Heiton, ancien abbé du même monastère, et l'année suivante, huit cent vingt-cinq, elle fut écrite en vers latins par Valafrid Strabon, moine de la même communauté, âgé pour lors de dix-huit ans. Ils marquent en lettres acrostiches les noms de ceux que Vétin avoit vus dans les peines, et entre autres de l'empereur Charles.

#### LV. Capitulaire d'Heiton.

Heiton ou Aiton avoit été élevé dès l'âge de cinq ans dans le monastère de Richenou, et en fut élu abbé en huit cent six, à la place de Valton, qui devint abbé de Saint-Denis en France. L'année suivante, huit cent sept, Heiton fut ordonné évêque de Bâle, sans cesser d'être abbé de Richenou, et en huit cent onze Charlemagne l'envoya en ambassade à Constantinople. Il avoit fait la relation de ce voyage, mais elle ne se trouve plus. Il envoya deux de ses moines à saint Benoît d'Aniane, qui dressèrent un mémoire des observances monastiques qu'ils remarquèrent chez lui, et l'envoyèrent à Richenou, pour prévenir la visite que devoient y faire, par ordre de l'empereur, des moines réguliers, c'est-à-dire réformés. Heiton étant tombé malade en huit cent vingt-trois, en prit occasion de quitter ses deux charges d'évêque et d'abbé, et d'achever ses jours dans le monastère, sous l'obéissance d'Erlebaut, qui fut élu à sa place abbé de Richenou (1).

Tandis qu'Heiton gouvernoit le diocèse de Bâle, il fit pour l'instruction de ses curés un capitulaire de vingt articles, semblable à celui de Théodulphe d'Orléans. Il faut, dit-il (2), premièrement examiner leur foi, pour voir ce qu'ils croient et ce qu'ils enseignent aux autres. Tout le monde doit apprendre l'oraison dominicale, et le symbole des apôtres, tant en latin qu'en langue barbare, c'est-à-dire en allemand. Ils doivent savoir répondre aux salutations sacerdotales, c'est-à-dire à *Dominus vobiscum*, et les autres semblables. Les prêtres réciteront par cœur le symbole de saint Athanase, tous les dimanches à prime; ils auront les livres nécessaires pour leur instruction, savoir : le sacramentaire, le lectionnaire, l'antiphonier, le baptistère, le comput, le

(1) Act. to. 5, p. 273, 274, 275. (2) To. 7, Conc. p. 1522. Ex to 6, Spicil. C. 1, 2, 3, 6.

canon pénitencier, le psautier et les homélies pour les dimanches et les fêtes de toute l'année. Ce que nous avons aujourd'hui en trois volumes, le bréviaire, le missel et le rituel, étoit alors en plusieurs, comme il est encore chez les Grecs.

Les jours légitimes du baptême sont le samedi de Pâques et celui de la Pentecôte, hors les cas de nécessité, et on doit observer les trois immersions (1). Les fêtes sont Noël, Saint-Etienne, Saint-Jean, les Innocents, l'octave de Noël, l'Épiphanie, la Purification de la sainte Vierge, Pâques avec l'octave, les rogations pendant trois jours, le samedi et le dimanche de la Pentecôte, Saint-Jean-Baptiste, les douze apôtres, principalement Saint-Pierre et Saint-Paul, qui ont éclairé l'Europe par leur prédication; l'assomption de la Sainte-Vierge, Saint-Michel, la dédicace de chaque église; le patron, qui est seulement fête locale. Les autres fêtes, comme de Saint-Remi, Saint-Maurice, Saint-Martin, sont de dévotion. On observera les jeûnes ordonnés par le roi ou par l'évêque. Les prêtres n'auront ni chiens ni oiseaux pour la chasse. Les femmes, même consacrées à Dieu, n'approcheront point de l'autel sous prétexte d'y rendre quelque service (2). S'il faut laver les nappes, les prêtres les leur porteront au balustre, et ils y recevront leurs offrandes. Aucun clerc ne quittera son église sans permission de l'évêque, sous prétexte d'aller à Rome par dévotion, ou à la cour pour affaire. Les pèlerins qui vont à Rome se confesseront avant que de partir, parce qu'ils doivent être liés ou déliés par leur évêque ou leur curé, et non par un étranger. Ici, sous le nom d'évêque étranger, le pape est manifestement compris comme les autres. Les prêtres ne seront point de différents avis sur le jugement des pénitents, pour les flatter l'un plus que l'autre; ils ne manqueront jamais aux heures canonicales, soit du jour ou de la nuit, comme il est en usage dans l'église romaine. C'est la première constitution que j'aie observée touchant l'obligation des heures.

#### LVI. Conciles d'Angleterre.

Il y eut alors en Angleterre deux conciles, à deux années l'un de l'autre, tenus à Clif ou Clovesho, par Vulfred ou Vilfrid, archevêque de Cantorbéry. Quénulfe, roi des Merciens, dont nous avons parlé, étoit mort l'an huit cent vingt-un, après avoir régné vingt-quatre ans; et depuis lui ce royaume fut chancelant et mal assuré jusqu'à l'an huit cent soixante-quinze, qu'il tomba entièrement. Célulfe, son frère, lui succéda, et après un an de règne fut chassé par Bernulfe, qui n'en régna que trois. Ce fut sous son règne que se tinrent ces deux conciles, et il assista à l'un et à l'autre. Le

(1) C. 7.

(2) C. 11, 16, 18.

premier est de l'an huit cent vingt-deux (1). L'archevêque Vulfred s'y plaignit que le roi l'avoit tellement persécuté, que, pendant près de six ans, il n'avoit pu exercer son autorité, et que l'on n'avoit point administré le baptême dans toute l'Angleterre. L'archevêque ajoutoit que Quénulfe avoit envoyé le calomnier auprès du pape, et qu'un jour, étant à Londres, il l'avoit fait venir, et lui avoit commandé de sortir promptement d'Angleterre, sans espérance d'y revenir, ni par ordre du pape, ni à la prière de qui que ce fût, pas même de l'empereur, s'il ne lui abandonnoit une certaine terre de trois cents familles, et ne lui payoit

(1) Sup. n. 25. Vil. Malmesb. lib. 1, p. 33, l. 7, p. 1527.

six-vingts-livres de deniers. L'archevêque fut obligé d'obéir; et depuis la mort de Quénulfe, l'abbesse Cinédrite, sa fille et son héritière, retenoit encore cette terre; mais elle en fit la restitution dans ce concile. L'autre concile de Clif, sous l'archevêque Vulfred, est de l'an huit cent vingt-quatre, indiction seconde. On y termina un différent entre Hébert, évêque de Worcester et les moines de Bercelei, touchant le monastère de Westbury, qui fut rendu à l'évêque (1). Le décret de ce concile, daté du trentième d'octobre, fut souscrit par le roi Bernulfe, douze évêques, quatre abbés, un député du pape Eugène, et plusieurs seigneurs.

(1) T. 7, p. 1555.



## LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

## I. L'empereur Michel propose une conférence.

MICHEL, empereur d'Orient, étoit occupé de la guerre civile contre Thomas, qui se disoit Constantin, fils d'Irène, et dès le temps de Léon l'Arménien, avoit conquis l'Arménie et les pays voisins (1). Sous Michel il vint en Thrace, et assiégea Constantinople au mois de décembre huit cent vingt-un. Michel, ayant donc un tel ennemi, et craignant peut-être que les défenseurs des images ne prissent son parti, leur fit encore proposer d'entrer en conférence avec les iconoclastes. C'est ce qui paroît par une lettre de saint Théodore Studite à Léon, sacellaire ou trésorier, dans laquelle il dit (2) : C'étoit la même prétention de Léon, qui régnoit avant lui, de nous faire conférer avec les hérétiques, croyant porter contre nous un jugement contradictoire. L'empereur à présent régnant avoit aussi le même dessein, quand il nous parla il y a trois ans (3). Mais ni notre illustre prélat ni nous, qui étions présents, ne pûmes en convenir, car il ne s'agit pas ici d'affaires temporelles dont l'empereur peut juger, mais de la doctrine céleste, qui n'a été confiée qu'à ceux à qui il a été dit : Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et le reste; c'est-à-dire aux apôtres et à leurs successeurs, celui qui tient le premier siège à Rome, le second de Constantinople, ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Ces cinq chefs font la force de l'Eglise; c'est à eux à juger les dogmes divins. Le devoir des princes et des magistrats, c'est de leur prêter la main, et mettre avec eux le sceau à leurs décisions. Et ensuite : Il est impossible de réunir cette église sans le consentement des cinq patriarches; et si vous me demandez comment on le peut faire, il faut que les hérétiques quittent les églises, et que le patriarche Nicéphore reprenne son siège; qu'il s'assemble avec ceux qui ont combattu comme lui pour la vérité, s'il n'est pas possible d'avoir des légats des autres patriarches. Mais il est possible, si l'empereur veut y faire assister celui d'Occident, à qui on rapporte l'autorité du conseil œcuménique. S'il n'y assiste pas,

notre patriarche ne laissera pas de faire l'union, par ses lettres synodiques, qu'il enverra au premier siège. Que si l'empereur n'agrée pas cette proposition, et soutient toujours que le patriarche Nicéphore s'est écarté de la vérité, il nous faut envoyer à Rome de part et d'autre, et en recevoir la décision certaine de la foi.

On rapporte à ce temps-là une lettre de Théodore à l'impératrice Théodora, veuve de Léon l'Arménien, et à son fils Basile, où il les félicite sur leur conversion de l'hérésie des iconoclastes, mais il ne parle point du miracle, par lequel on prétend que Basile avoit recouvré la voix à la présence d'une image de saint Grégoire de Nazianze, ce qui rend ce miracle fort suspect (4).

## II. Lettres de l'empereur Michel à Louis.

L'empereur Michel termina enfin la guerre civile à son avantage. Thomas fut défait, pris et mis à mort à la mi-octobre l'an huit cent vingt-trois, et l'année suivante Michel envoya une ambassade en France, avec une grande lettre à l'empereur Louis, qu'il qualifie roi des Francs et des Lombards, et nommé par eux empereur (2). Il raconte la révolte de Thomas, et sa victoire sur ce rebelle : s'excusant sur cette guerre, de n'avoir pas plus tôt envoyé ses ambassadeurs à Louis (3). Il les nomme ensuite, savoir : Théodore, protospataire et stratigie, c'est-à-dire premier écuyer et capitaine, Nicéas, métropolitain de Myre en Licie, Fortunat, archevêque de Vénétie, c'est le patriarche de Grade qui s'étoit retiré à Constantinople. Théodore, diacre et économiste de l'église de Sainte-Sophie (4), et Léon, candidat. L'empereur Michel confirme par cette lettre la paix et l'amitié avec l'empereur Louis, puis il ajoute :

Nous vous faisons aussi savoir que plusieurs, tant du clergé que du peuple, s'écartant des traditions apostoliques, ont introduit des nouveautés pernicieuses. Premièrement ils

(1) II, Ep. 204. Post. p. 106.  
Theoph. lib. II, n. 7, p. 30. (3) P. 108, B.  
(2) Ibid. n. 10, p. 44. (4) Sup. liv. XLV, n. 34.  
Conv. Paris. Sup. Conc.

(1) Post. Th. n. 30.  
(2) II, Ep. 120.

(3) Sup. I. XLVI, n. 43.

ôtoient les croix des églises, pour mettre à leur place des images, devant lesquelles ils allumoient des lampes et brûloient de l'encens, les honorant comme la croix. Ils chantoient devant ces images, les adoroient, et imploroient leur secours. Plusieurs les entouraient de linges, et les faisoient marraines de leurs enfants. Ils faisoient tomber sur elles les premiers cheveux qu'ils leur coupoient, ou offroient leurs cheveux aux images en prenant l'habit monastique. Quelques prêtres grattoient les couleurs des images, les méloient au saint sacrifice, et en donnoient la communion. D'autres mettoient le corps de Notre Seigneur entre les mains des images, où ils le faisoient prendre aux communicants. D'autres se servoient des planches peintes des images, au lieu d'autel, pour célébrer les saints mystères en des maisons particulières, et pratiquoient plusieurs autres abus semblables.

C'est pourquoi les empereurs orthodoxes, et les plus savants évêques ont assemblé un concile local, où ils ont défendu ces abus, et ont fait ôter les images des lieux bas, pour les remettre en haut comme auparavant, afin qu'elles servissent d'instruction, sans que les ignorants les adorassent, leur allumassent des lampes, ou leur offrissent de l'encens. Quelques-uns d'entre eux, ne voulant pas recevoir les conciles locaux, s'en sont allés à Rome, calomniant l'Eglise; mais sans nous arrêter à leurs mauvais discours, nous vous déclarons notre créance orthodoxe. Nous croyons la trinité d'un Dieu en trois personnes, et l'incarnation du verbe, ses deux volontés et ses deux opérations. Nous demandons les intercessions de la Saint-Vierge, mère de Dieu, et de tous les saints; nous révérons leurs reliques, et nous recevons toutes les traditions apostoliques, et les ordonnances des six conciles.

Nous envoyons donc nos lettres au pape de Rome avec un Evangile orné d'or et de pierres, une patène et un calice de même, pour être offerts à l'église de Saint-Pierre par nos ambassadeurs, que nous vous prions d'y faire conduire avec honneur et sûreté, et de faire chasser les faux chrétiens qui calomnient l'Eglise. Il y avoit pour l'empereur Louis quelques présents d'étoffes précieuses, et la lettre étoit datée de Constantinople, le dixième d'avril, indiction seconde, qui est l'an huit cent vingt-quatre. Les mêmes ambassadeurs apportèrent les prétendus écrits de saint Denis aréopagite, en grec, et l'abbé Hilduin les reçut comme un présent du ciel (1).

L'empereur Louis leur fit audience à Rouen au mois de novembre huit cent vingt-quatre, et les envoya à Rome, comme ils le désiroient (2). Il y envoya même Fortunat, patriarche de Grade, pour être examiné par le

pape, touchant sa suite, dont il ne rendoit point de raison, et les ambassadeurs grecs n'avoient rien dit pour sa défense. L'empereur Louis, de son côté, envoya deux ambassadeurs à Rome, Fréculfe, évêque de Lisieux, et Adégaire, qui traitèrent avec le pape, ses ministres et les évêques qui étoient auprès de lui, et lui demandèrent de la part de l'empereur Louis, la permission de faire examiner par ses évêques la question des images, afin que cet examen, se faisant par autorité du pape, il ne pût refuser de reconnaître la vérité (1). Le pape Eugène accorda la permission; et les ambassadeurs françois étant revenus, l'empereur Louis ordonna à plusieurs évêques de son royaume de s'assembler à Paris le premier de novembre de l'année suivante.

## III. Capitulaire d'Aix-la-Chapelle.

Cependant il tint au mois de mai de la même année huit cent vingt-cinq, un parlement à Aix-la-Chapelle, où l'on croit qu'il publia un capitulaire, que d'autres rapportent à l'an huit cent vingt-trois. Il contient des avis généraux à tous ses sujets, et une instruction pour les commissaires qu'il envoyoit dans les provinces : le tout en vingt-huit articles (2). L'empereur exhorte les évêques à prendre soin de leur troupeau, particulièrement des monastères, pour y maintenir l'observance. Nous vous prions, dit-il, de nous aider à remplir notre ministère, et, partout où vous y trouverez quelque obstacle par la faute d'un abbé, d'un comte ou de quelqu'autre personne, nous en avertir sans délai, afin d'y remédier par notre autorité, en soutenant la vôtre. Ayez soin d'instruire vos prêtres, et de les corriger si le peuple s'en plaint avec raison (3). Veillez aux réparations des églises, et en conservez les revenus; et montrez l'exemple aux autres, vous et vos archidiacres, de n'en rien détourner. Etablissez des écoles dans tous les lieux où elles ne le sont pas encore, pour les enfants et les ministres de l'Eglise, comme vous nous avez promis à Attigny.

Il exhorte les comtes, qui étoient les gouverneurs des provinces et les juges ordinaires, à vivre unis avec les évêques, être les protecteurs de l'Eglise et des pauvres, et aider les ministres de l'Eglise dans leurs fonctions. Tous les laïques obéiront aux évêques et aux prêtres, en ce qui regarde la religion. Les évêques et les comtes se rendront témoignage l'un à l'autre, en donnant avis à l'empereur comment ils s'acquittent de leur devoir, et il l'avertira aussi de ce qui pourroit nuire à son service, et troubler le repos public. Les archevêques et les comtes des métropoles recevront du chan-

(1) Synod. Paris. in Coint. 822, n. 12; 825, n. Suppl. Concil. Gall. p. 109, 6. Capit. tom. 1, p. 361.  
D. (2) C. 4, 5.  
(3) Capit. tom. 1, p. 631.

(1) Arcop. Ape. Sur. 9 octob. (2) Eginh. an. 824.



celier de l'empereur les capitulaires, pour les envoyer aux autres évêques et aux autres comtes de la province, les faire transcrire et lire publiquement; et le chancelier marquera les noms de ceux qui les auront pris, et en avertira l'empereur, afin que personne n'y manque (1).

Ensuite est le dénombrement des commissaires envoyés par les provinces, et nommés *missi dominici* (2). Il y avait deux commissaires en chaque province, un évêque et un comte, et entre les évêques qui sont ici nommés, les plus fameux sont : Heistulphe, archevêque de Mayence, Hetti de Trèves, Hadabold de Cologne, Ebbon de Reims et Rotade de Soissons, son substitut pour la commission. C'est qu'Ebbon étoit souvent occupé des affaires d'état, ou de sa mission de Danemarck. On voit encore entre ces commissaires, Jérémie, archevêque de Sens, Guillebert de Rouen, et Landran, de Tours, en un mot tous les archevêques (3). Les trois derniers articles expliquent le devoir des commissaires, qui se réduit à veiller sur la conduite des évêques, des comtes et des moindres officiers (4); écouter les plaintes, terminer sur les lieux toutes les affaires qu'ils pourront, et faire des autres leur rapport à l'empereur. Ces commissions étoient honorables pour les évêques; mais il n'étoit pas possible qu'elles ne les détournassent beaucoup de leurs fonctions essentielles.

#### IV. Assemblée de Paris.

L'assemblée de Paris se tint au mois de novembre, suivant l'ordre de l'empereur, et tous les évêques mandés s'y trouvèrent, excepté Modouin d'Autun, retenu par maladie. On lut la lettre du pape Adrien à l'empereur Constantin et à sa mère Irène, où les évêques françois trouvèrent qu'il avoit raison de blâmer ceux qui brisoient les images (5); mais qu'il avoit manqué de discrétion, en ordonnant de les adorer superstitieusement. Ils blâmèrent aussi le concile tenu en conséquence, qui est le second de Nicée, et encore plus celui des iconoclastes, tenu sous Constantin Copronyme (6). Ils approuvèrent la censure que Charlemagne avoit faite du concile de Nicée dans les livres carolins, et ne jugèrent pas suffisantes les réponses du pape Adrien (7). Ensuite ils firent lire la lettre de l'empereur Michel et ouïrent de la bouche de Fréculfe et d'Adegair, la relation de ce qu'ils avoient négocié à Rome. Enfin, ils firent lire plusieurs passages de l'Ecriture et des pères, qu'ils avoient recueillis, autant que la brièveté du temps leur avoit permis, et les envoyèrent à l'empereur Louis, par Halitgaire, évêque de Cambrai, et Amalarius, aussi évê-

(1) C. 6, 23, 7, 12, 13, 14.  
(2) C. 25.  
(3) Sup. liv. XLVI, n. 50.  
(4) C. 26, 27, 28.  
(5) Sup. liv. XLIV, n. 31.  
(6) Sup. liv. XLIII, n. 7.  
(7) Liv. XLV, n. 48, 58.

que, qui vinrent trouver l'empereur à Aix-la-Chapelle, le sixième de décembre, la même année huit cent vingt-cinq.

Ils lui apportèrent la lettre de l'assemblée de Paris, contenant la relation de ce qui s'y étoit passé, et l'avis des évêques, qui étoit que l'empereur Louis écrivit au pape et à l'empereur de Constantinople. Nous n'ignorons pas, disent-ils, combien vous êtes affligé de voir s'écarter du droit chemin ceux qui, ayant la souveraine autorité, devroient y ramener les autres (1). Et ensuite : Comme il ne faut pas négliger le salut de nos frères, ni reprendre légèrement l'autorité éminente, nous avons jugé à propos que votre discours s'adresse à ceux qui vous ont excité à examiner cette question, c'est-à-dire aux Grecs, afin que tout ce qui paroit répréhensible se rapporte plutôt à eux, que l'on peut reprendre librement, et dont le scandale peut se tolérer plus facilement. Ainsi, reprenant les Grecs, et compatissant à leur infirmité, louant les Romains, et relevant leur autorité, proposant toutefois modestement la vérité par l'Ecriture et les pères, vous pourrez procurer le salut des uns et des autres.

Suivoit le recueil des passages des pères rangés sous quinze titres, dont le premier est contre ceux qui vouloient abolir les images. Le second montre leur usage légitime, par l'autorité de saint Grégoire, pape : les douze suivants sont contre ceux qui les adorent, et les honorent excessivement, et on y explique avec soin le terme d'adoration (2). Ils prétendent montrer la différence entre la croix et les images, et combattent partout le second concile de Nicée. Après ce recueil, suivoient les modèles des deux lettres; la première de l'empereur Louis au pape; la seconde, du pape à l'empereur Michel. L'empereur Louis exhortoit le pape à se servir de son autorité pour procurer la paix en Orient, ramenant l'usage des images au milieu, que les François estimoient nécessaire. Il lui propose d'envoyer une ambassade commune à Constantinople, et le prie de ne pas croire que le modèle de lettre qu'il lui envoie, soit pour l'instruire, mais seulement pour lui communiquer sa pensée, déclarant qu'il n'a point assemblé de concile pour décider, mais qu'il a seulement fait examiner la question, suivant la permission du pape. Le modèle de la lettre du pape à l'empereur Michel est divisé en trois points, la raison, l'autorité, le conseil (3). L'auteur relève extrêmement l'autorité du saint-siège, et montre qu'on y a toujours eu recours pour terminer, non-seulement les questions de foi, mais toutes les divisions de l'Eglise. Il soutient que l'Eglise gallicane, depuis les premiers temps

(1) Synod. Paris. p. 100, 110, B.  
(2) P. 112, 113, D; p. 119, c. 8, 9, 12, p. 121, c. 13, 14.  
(3) P. 131, 132, E.

de saint Denis, qu'il suppose envoyé par le pape saint Clément, de saint Hilaire et de saint Martin, a toujours observé de n'obliger personne à avoir des images, et ne le défendre à personne; et que jamais il n'y a eu de dispute pour ce sujet. La raison de cet usage est que quand il n'y auroit aucune image dans le monde, la foi, l'espérance ni la charité n'en souffriroit point; et que d'ailleurs les images ne nuisent point à ces trois vertus, pourvu qu'on ne leur rende aucun culte de religion. Il apporte ensuite l'autorité de saint Grégoire, et finit en exhortant l'empereur Michel à rétablir la paix dans les églises de son obéissance.

#### V. Jérémie et Jonas envoyés à Rome.

L'empereur Louis, ayant reçu ces écrits par Halitgaire et Amalarius, se les fit lire; et en étant content, il les envoya au pape Eugène, par Jérémie, archevêque de Sens, et, Jonas, évêque d'Orléans, avec une autre lettre, par laquelle il prie le pape de conférer avec eux, touchant la légation qu'il doit envoyer en Grèce, comme étant des prélats instruits des saintes lettres, et exercés dans la dispute (1). Nous ne vous les envoyons pas, ajoute-t-il, avec ce recueil des passages, pour prétendre vous instruire, mais seulement pour vous aider comme nous devons. Il exhorte ensuite le pape à conduire cette affaire avec tant de discrétion, que personne, ni Grec, ni Romain, ne puisse y trouver à redire. Outre cette lettre, les deux évêques, Jérémie et Jonas, avoient une instruction qui portoit : Prenez garde d'user de beaucoup de patience et de modestie en conférant avec le pape, de peur qu'en lui résistant trop vous ne le poussiez à une opiniâtreté invincible (2). Mais témoignez une grande soumission pour l'amener peu à peu au tempérament que l'on doit garder à l'égard des images. Si vous pouvez convenir heureusement, et qu'il vous déclare vouloir envoyer ses légats en Grèce pour ce sujet, demandez-lui s'il lui plait que nos envoyés les accompagnent. En ce cas, donnez-nous-en promptement avis par vos lettres, et du temps de votre retour, afin qu'Halitgaire et Amalarius se puissent trouver près de nous en même temps. C'étoient apparemment ceux que l'empereur vouloit envoyer en Grèce.

Quelques-uns attribuent l'écrit du concile de Paris à Agobard, archevêque de Lyon. Du moins étoit-il dans les mêmes sentiments, comme il paroit par son traité des images, fait apparemment en même temps; car il relève quelques-uns des abus dont se plaignoit l'empereur Michel. Ce traité d'Agobard n'est presque autre chose qu'un recueil de passages de saint Augustin et de quelques autres pères, pour montrer qu'il n'est permis d'a-

(1) To. 7, Conc. p. 1648. (2) Ibid. p. 1649.

dorer que Dieu seul, qu'on ne peut le représenter par aucune image, et qu'on ne doit rendre aucun culte, même relatif, aux images des saints; il ne veut pas seulement qu'on les nomme saintes, et il passe jusqu'à dire qu'à l'exemple du serpent d'airain il faut les briser lorsque le peuple en abuse. Il permet seulement de les garder pour l'instruction et la mémoire. En un mot, de tous les écrivains de l'Eglise gallicane, c'est le plus opposé aux Grecs, touchant le culte des images (1).

On ne sait point quelle fut la suite de l'assemblée de Paris, et de la négociation des évêques Jérémie et Jonas auprès du pape; mais il est certain que les François soutinrent encore quelque temps la même doctrine touchant les images, qu'il ne falloit ni les briser ni les adorer sans recevoir le second concile de Nicée, ni se soumettre en ce point à l'autorité du pape, qui l'avoit approuvée; et toutefois, il est également certain qu'ils furent toujours en communion avec le saint-siège, sans que l'on y voie un moment d'interruption.

#### VI. Conversion d'Hériold, roi de Danemarck.

Hériold, roi de Danemarck, chassé de ses états dès l'an huit cent quatorze, avoit eu recours à l'empereur Louis, qui l'avoit exhorté à se faire chrétien, afin d'affermir l'amitié entre eux, et exciter les chrétiens à le secourir plus volontiers (2). Après plusieurs tentatives il n'avoit pu encore rentrer dans son royaume quand il vint trouver l'empereur à Ingelheim, où il tenoit son parlement, au mois de juin huit cent vingt-six. Alors il se convertit, et se fit baptiser avec la reine son épouse, et une grande multitude de Danois, à Saint-Alban de Mayence. L'empereur Louis fut le parrain du roi, l'impératrice Judith, sa seconde femme, fut marraine de la reine; et l'empereur, jugeant bien que la conversion d'Hériold lui rendroit encore plus difficile le rétablissement dans son royaume, lui donna le comté de Riustri en Frise, pour lui servir de retraite en cas de besoin, et lui fit de grands présents. C'est le premier roi chrétien de cette nation.

L'empereur, voulant le renvoyer avec du secours, commença à chercher avec soin quelque homme pieux, pour l'accompagner et l'affermir, lui et les siens, dans la religion qu'ils venoient d'embrasser. Il en parla publiquement dans l'assemblée; mais on ne trouvoit personne d'un assez grand zèle pour entreprendre un voyage si dangereux; il n'y eut que Vala qui offrit un de ses moines. Saint Adalard étoit mort le second jour de janvier, cette même année huit cent vingt-six, et son frère Vala avoit été élu à sa place abbé

(1) C. 34, 10, 35, 16, 32, 31, 33. Mabill. Præf. to. 5, n. 30, 34. (2) Ann. Egin. 826. Astron. Eod. Thegna. c. 13, Vita S. Ansch. n. 10.



de l'ancienne Corbie, dans la nouvelle que l'on venoit de fonder en Saxe; Varin avoit succédé à Adalard, qui en étoit aussi abbé. Vala, se trouvant donc au parlement d'Ingelheim, dit à l'empereur Louis qu'il avoit en son monastère de Corbie un moine qui désireroit ardemment de souffrir pour Dieu, qui avoit la capacité et les mœurs, en un mot, propre à cette œuvre. Je doute seulement, ajouta-t-il, s'il voudra entreprendre ce voyage. Il se nommoit Anscaire. L'empereur ordonna qu'on le fit venir à la cour: l'abbé Vala lui expliqua de quoi il s'agissoit. Anscaire dit qu'il étoit prêt à obéir en tout pour le service de Dieu. Il témoigna la même volonté en présence de l'empereur; et comme l'abbé lui dit qu'il ne lui commandoit point, et laissoit ce voyage à son choix, il persista à dire qu'il y vouloit aller. La chose étant devenue publique, ceux qui accompagnoient l'abbé Vala en furent fort surpris, ne comprenant pas qu'Anscaire pût se résoudre à quitter son pays, ses parents, les moines avec lesquels il avoit été élevé, pour aller en pays étranger vivre avec des inconnus et des barbares. Plusieurs lui en faisoient des reproches, et plusieurs vouloient l'en détourner; mais il demeura ferme, et tandis que l'abbé Vala étoit au palais, où il alloit tous les jours, Anscaire demouroit au logis, et se tenoit à l'écart appliqué à la prière et à la lecture.

#### VII. Saint Anscaire en Dannemarck.

Il avoit été mis dès l'enfance dans le monastère de Corbie sur Somme, et fut excité à la vertu par plusieurs révélations, qu'il ne communiqua qu'à ses amis particuliers, et qui ne furent publiées qu'après sa mort, comme il leur avoit recommandé (1). Il eut charge d'enseigner dans ce monastère; et incontinent, après la fondation de la nouvelle Corbie en Saxe, il y fut envoyé pour exercer la même fonction.

Comme il étoit donc en retraite, se préparant à partir pour le Danemarck, un moine, nommé Aubert, qui étoit aussi à la suite de l'abbé Vala, vint le trouver, et lui demanda si c'étoit tout de bon qu'il vouloit entreprendre ce voyage. Anscaire soupçonna d'abord qu'il n'y eût dans cette question de l'artifice pour l'ébranler: mais Aubert l'ayant assuré de sa sincérité, il lui déclara son intention (2). Et moi, dit Aubert, je ne vous laisserai point aller seul, je veux vous accompagner pour l'amour de Dieu, pourvu que vous m'obteniez la permission de l'abbé. Anscaire alla au devant de Vala quand il revint du palais, et lui dit qu'il avoit trouvé un compagnon pour son voyage. Quand il eut nommé Aubert, l'abbé fut fort surpris, parce qu'il étoit de grande naissance, de ses plus confidents, et intendait de sa mai-

(1) Vita to. 6, Act. SS. (2) N. 9, 12.  
Ben. p. 79.

son. Il l'interrogea lui-même, et lui accorda son congé, mais il déclara à l'un et à l'autre qu'il ne leur donneroit personne de sa famille pour les servir, s'il n'y vouloit aller de bon gré, trouvant de l'inhumanité à envoyer quelqu'un malgré lui avec les païens.

Il les mena tous deux à l'empereur, qui, ravi de leur bonne volonté, leur donna des meubles de chapelle, des coffres, des tentes, et les autres secours nécessaires pour un si grand voyage, et leur recommanda d'avoir grand soin d'affermir dans la foi le roi Hériold et les siens, de peur qu'ils ne retournassent à leurs anciennes erreurs, et de travailler à en convertir d'autres. Ils partirent donc sans avoir personne pour les servir; car Hériold, encore néophyte et grossier, ne savoit point comment on les devoit traiter; et les siens, élevés aussi dans des mœurs différentes, n'avoient pas grande attention à ces deux étrangers. Ainsi ils souffrirent beaucoup dans ce commencement de voyage. Quand ils arrivèrent à Cologne, l'archevêque Hadebalde en eut compassion, et leur donna pour porter leurs hardes une très-bonne barque, où il y avoit deux chambres. Le roi Hériold la trouva si commode, qu'il y passa avec les moines françois, prit pour lui une des chambres et leur laissa l'autre, ce qui augmenta entre eux la familiarité, et ses gens en servirent mieux les moines. Ils descendirent ainsi le Rhin jusqu'à la mer et, ayant passé la Frise, arrivèrent aux frontières de Danemarck; mais Hériold, ne pouvant encore y être paisible, demeura en Frise, dans la terre que l'empereur lui avoit donnée.

Anscaire et Aubert y demourèrent avec lui, tantôt entre les chrétiens, tantôt entre les païens, prêchant et instruisant ceux qu'ils pouvoient. Il s'en convertit plusieurs, et le nombre des fidèles croissoit de jour en jour. Les deux missionnaires cherchèrent à acheter de jeunes esclaves pour les élever dans le service de Dieu. Le roi Hériold leur en donna des siens à instruire, et leur école fut bientôt de plus de douze enfants. Ils attirèrent d'autres personnes de côté et d'autre, pour les servir et les aider: la religion croissoit avec leur réputation. Ils travaillèrent ainsi plus de deux ans, après lesquels Aubert tomba malade, et, ayant été conduit en Saxe à la nouvelle Corbie, il y mourut saintement.

#### VIII. Mort de saint Théodore Studite.

En Orient, saint Théodore Studite tomba grièvement malade, au commencement du mois de novembre huit cent vingt-six (1). Sur cette nouvelle un grand nombre d'évêques, de moines et d'autres personnes pieuses, accoururent pour le voir. Ne pouvant plus parler haut, il dicta à un secrétaire ce qu'il leur

(1) Vita n. 123.

vouloit dire, puis il se trouva beaucoup mieux, alla de son pied à l'église, et y célébra le saint sacrifice, car c'étoit le dimanche, quatrième jour du mois. Il parla encore aux assistants, et, après leur avoir donné la communion et avoir mangé avec eux, il se remit au lit, fit appeler l'économe, et lui donna les instructions qu'il crut nécessaires. C'étoit Naucrèce, son fidèle disciple et son successeur. Le sixième du mois, qui étoit la fête de Saint-Paul, évêque de Constantinople et confesseur sous Constantin, Théodore alla encore à l'église, célébra la messe, et parla aux frères (1). Mais la nuit suivante son mal augmenta notablement; et, ayant beaucoup souffert pendant deux jours, il connut que sa fin approchoit, parla pour la dernière fois à ses moines, et demeura ainsi encore deux jours, bénissant ceux qui l'approchoient, et faisant sur eux le signe de la croix.

Le dimanche, onzième de novembre fête du martyr saint Ménas, sentant qu'il n'iroit pas loin, il fit faire les prières ordinaires, reçut l'extrême-onction, puis communia en viatique, et fit allumer des cierges, et commencer les prières des funérailles. Les frères se mirent en rond autour de lui, et il rendit l'esprit comme ils chantoient le grand psaume cent dix-huitième, que les Grecs chantent encore aux enterrements. Il vécut soixante-sept ans, et mourut hors de Constantinople, dans la péninsule de Saint-Tryphon, d'où il fut premièrement transféré à l'île du Prince, et dix-huit ans après dans son monastère de Stude (2). Naucrèce, son successeur, écrivit une lettre circulaire à tous ceux que la persécution avoit dispersés, où il raconte les circonstances de sa mort, et sa vie fut écrite quelque temps après par Michel Studite, son disciple (3). L'église grecque honore sa mémoire le même jour, onzième de novembre, et l'église latine le lendemain (4).

#### IX. Testament de saint Théodore.

Outre le testament dont j'ai parlé, il en laissa un plus ample, qu'il avoit écrit du vivant de saint Platon. Il contient sa confession de foi, et plusieurs avis, pour l'abbé son successeur, et pour ses moines, qui sont d'excellentes règles de l'observance monastique (5). Il dit à l'abbé: Vous n'aurez rien en propre, pas même une seule pièce d'argent. Vous ne partagerez point votre esprit en plusieurs soins, tout sera pour vos frères et vos enfants spirituels, non pour vos parents ou vos amis de dehors, et vous ne leur donnerez rien des biens du monastère. Vous n'aurez point d'esclave, ni pour votre usage particulier, ni pour le monastère, même à la campagne: c'est un homme fait à l'image de Dieu. Vous marcherez à pied à

(1) Sup. l. XIII, n. 8. (4) Mart. R. 11 nov.  
(2) Euchol. p. 109. Menol. 11 nov.  
(3) Vita n. 131. Combef. (5) Sup. liv. XLVI, n. 8.  
to. 2, Auct. Bibl. p. 855. Oper. init. p. 80, c. 7.

#### TOME III.

l'exemple de Jésus-Christ, ou monterez sur un âne. Vous ne souffrirez aucune propriété dans la communauté, pas même d'une aiguille. Vous ne ferez point de fréquentes sorties, et ne quitterez point votre troupeau sans nécessité. Vous ferez la catéchèse ou conférence trois fois la semaine, soit par vous, soit par un autre. Vous ne ferez amitié avec aucune religieuse, et vous n'entrerez point dans leurs monastères. Vous n'ouvrirez la porte du vôtre à aucune femme sans grande nécessité, et ne lui parlerez qu'en présence de deux témoins de part et d'autre, et sans la voir, s'il se peut. Vous ne logerez point dans une maison séculière où il y ait des femmes. Vous n'affecterez point d'avoir auprès de vous pour syncelle quelque jeune homme, mais divers frères vous serviront. Vous n'aurez d'habits précieux que les ornements sacerdotaux. Il n'y aura aucune délicatesse dans votre vie, ni dans la réception des hôtes. On ne gardera point d'argent dans le monastère; mais vous donnerez aux pauvres tout le superflu, de quelque espèce qu'il soit. Vous laisserez aux économes et aux celliers le soin particulier des choses temporelles, sans vous réserver que celui des âmes, à la charge toutefois de vous faire rendre compte de tout. Vous ne ferez rien par votre jugement particulier, pour le spirituel ou le temporel, vous prendrez l'avis de deux ou trois des plus capables, suivant les matières. Ces conseils font voir quelle étoit alors en Orient l'idée de la vie monastique.

On le voit encore dans une lettre de Théodore à des religieuses, qui lui avoient demandé quelqu'instruction (1). Je vous exhorte, dit-il, à ne pas regarder les exemples qui vous environnent, principalement la vie tiède et relâchée de la plupart des religieuses, qui ne le sont qu'en apparence. Regardez les anciens originaux des saints, dont vous avez les vies entre les mains. Un peintre ne travaille pas sur de mauvais modèles, mais sur l'antique le plus beau.

#### X. Ses autres écrits.

Les autres ouvrages de saint Théodore, suivant le dénombrement de Michel Studite, étoient la petite et la grande catéchèse, un volume de panégyrique sur les principales fêtes de Notre Seigneur, sur la vierge et saint Jean-Baptiste, l'histoire des premiers hommes jusqu'à Noé et ses enfants, en vers iambiques; cinq livres de lettres, un traité dogmatique contre les iconoclastes, et des instructions à ses moines, en vers iambiques. Nous avons la petite catéchèse, qui est un recueil de cent trente-quatre conférences faites à ses moines, sur les fêtes de toute l'année, et sur divers autres sujets de piété (2). La grande catéchèse est

(1) n. Ep. 19. PP. Paris, to. 2, p. 1280.  
(2) N. 33, Auct. Bibl. Elench. oper.



une instruction plus ample sur les devoirs de la vie monastique, qui n'est encore ni traduite ni imprimée. Mais on a donné au public jusqu'à deux cent soixante-quinze de ses lettres, divisées en deux livres; et il paroît que le recueil entier étoit de mille ou environ. Nous avons aussi plusieurs ouvrages contre les iconoclastes, et cent vingt-quatre épigrammes en vers iambiques. Les Grecs lui attribuent plusieurs de leurs chants ecclésiastiques.

Il parle toujours avec grand respect du concile de Trulle, le comptant pour partie du sixième concile général ce qui lui est commun avec tous les Grecs (1). Mais à l'égard du second concile de Nicée, il dit, dans la lettre à Arsène : Rome ne l'a pas reçu comme œcuménique, mais comme local, servant de remède au mal particulier qui régnoit ici. Car il n'y avoit point de légats des autres patriarches, ceux de Rome étoient venus pour un autre sujet que pour le concile; c'est pourquoi l'on dit qu'ils furent déposés à leur retour, quoiqu'ils alléguassent qu'on leur avoit fait violence. Les autres étoient bien venus d'Orient, mais attirés par les nôtres, non pas envoyés par les patriarches, qui n'en ont rien su, ou ne l'ont su qu'après, et n'eussent osé les envoyer de peur des Arabes. Les nôtres en usoient ainsi pour ramener plus facilement le peuple hérétique, en lui persuadant que c'étoit un concile œcuménique. Si Théodore parloit ainsi à Constantinople, on ne doit pas s'étonner que l'on eût peine en France à reconnaître l'autorité du second concile de Nicée : toutefois Théodore, lui-même le reconnut depuis pour œcuménique; il lui en donne le titre en plusieurs de ses lettres, et dit qu'il a été reçu par les cinq patriarches (2). Enfin, racontant à Pierre, évêque de Nicée, sa réconciliation avec le patriarche Nicéphore, il dit : On avoit dit que je ne recevois pas Taraise, et que je nommois local le saint concile second de Nicée; mais j'ai prouvé que je comptois Taraise entre les saints pères, et que je reconnoissois le concile pour œcuménique, par écrit et de vive voix, quoique je puisse en avoir autrefois parlé autrement en quelque réponse; ce qu'il ne faut plus maintenant rechercher ni rappeler, non plus que ce qui s'est alors passé, qui ne peut causer que du trouble sans aucune utilité.

#### XI. Concile de Rome.

A Rome, le pape Eugène tint un concile dont le décret est daté du quinzième de novembre, la treizième année de l'empereur Louis (3), la dixième de Lothaire, indiction quatrième, c'est-à-dire l'an huit cent vingt-six. Soixante-deux évêques y assistèrent avec le pape, tous d'Italie et des provinces sou-

mises aux François. Le premier étoit Pétro-nax de Ravenne; il y avoit dix-huit prêtres, six diacres et plusieurs autres clercs. Le diacre Théodore lut au nom du pape un petit discours pour servir de préface aux canons, encore étoit-il copié du concile de Grégoire II (4) : ce qui fait conjecturer qu'ils ne savoient plus ni parler sur-le-champ, ni rien composer d'original. On publia ensuite trente-huit canons, la plupart pour la réformation du clergé. Les prêtres ignorants seront avertis par l'évêque, et suspendus pour leur donner le temps de s'instruire, et, s'ils n'en profitent, ils pourront être déposés, le métropolitain en usera de même à proportion sur ses suffragants. Il falloit que l'ignorance fût grande en Italie; aussi ce même concile ordonne d'établir des écoles dans les évêchés, les paroisses et les autres lieux où elles sont nécessaires. On établira des cloîtres près l'église cathédrale, où les clercs vivront en commun sous la conduite de supérieurs capables et dépendants de l'évêque (2). C'est l'exécution du concile d'Aix-la-Chapelle, touchant les chanoines. Les évêques ne mettront les curés que du consentement des habitants, et n'ordonneront des prêtres que pour un certain titre, afin qu'ils ne soient point obligés à demeurer dans des maisons séculières.

Les prêtres ne seront ni usuriers, ni chasseurs, ni occupés au travail de la campagne, et ne paroîtront hors de leurs maisons qu'en habit sacerdotal, pour être toujours prêts aux fonctions ecclésiastiques, et n'être pas exposés aux insultes des séculiers. La bonne antiquité ne défendoit point aux prêtres de travailler à la terre, comme on voit par saint Félix de Nole, tant loué par saint Paulin (3). Peut-être que la domination des barbares avoit déjà avili ce travail dans l'opinion des hommes. Les évêques et les clercs auront des avocats qui poursuivront en justice leurs causes et celles de leurs églises, afin de n'être point détournés de leurs fonctions. Mais, pour le criminel, ils se défendront en personne. Les prêtres ne seront point obligés d'être témoins en justice s'ils ne sont témoins nécessaires. Les évêques ne pourront tourner à leur usage particulier les biens des paroisses et des autres lieux de piété, ni les charger d'exactions au delà des anciennes coutumes. Les prêtres ne refuseront les offrandes de personne. Apparemment qu'ils le faisoient par animosité particulière (4).

Les fondateurs ont droit d'établir des prêtres dans les monastères ou les oratoires de leur fondation, mais du consentement de l'évêque, et ils demeureront en sa dépendance. Les abbés seront prêtres pour avoir plus d'autorité; les évêques corrigeront les moines qui n'en ont que l'habit, et leur feront observer

(1) Antirr. II, n. 38, I. Epist. 27. I, Ep. 38.  
(2) II, Ep. 162, 166, 172. II, Ep. 127. Vita n. 120.  
(3) To. 8, p. 103.

(1) Sup. liv. XLI, n. 39. liv. VIII, n. 51.  
(2) C. 4, 34. (4) C. 19, 20, 13, 16,  
(3) Sup. Add. an. 2, to. 26, 17.

leur règle (1); mais on ne tiendra point dans les monastères ceux qui y ont été mis par force sans l'avoir mérité par leurs crimes. Quelques personnes, principalement les femmes, passoient les jours de fête à se baigner, chanter des chansons deshonnêtes et danser. On recommande aux prêtres d'empêcher ces abus.

#### XII. Mort d'Eugène II. Valentin, pape.

Le pape Eugène mourut l'année suivante, huit cent vingt-sept, le vingt-septième d'août. Après quatre jours de vacance, on élut pape Valentin, et on l'ordonna le dimanche, premier de septembre (2). Il étoit Romain, fils de Pierre, et, ayant été élevé dans le palais de Latran, il fut ordonné sous-diacre par le pape Pascal, qui le prit à son service; ensuite il l'ordonna diacre, et le pape Eugène l'aima comme son fils, et l'avoit toujours auprès de lui. Il étoit archidiacre quand il fut élu pape; mais il mourut le dixième d'octobre, n'ayant rempli que pendant six semaines le saint-siège, qui vauqua le reste de cette année.

#### XIII. Translations de reliques par Hilduin et Eginhard.

Il se fit en ce temps-là plusieurs translations fameuses de reliques. Hilduin, abbé de Saint-Denis en France et archichapelain, étoit aussi abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Médard de Soissons. Dans le voyage qu'il fit à Rome en huit cent vingt-quatre, il gagna l'amitié du pape Eugène, ce qui donna occasion à Rodoïn, prévôt de Saint-Médard de Soissons, de l'exciter à faire venir de Rome quelque relique insigne pour ce monastère (3). Il envoya Rodoïn lui-même avec une recommandation de l'empereur Louis, pour demander le corps de saint Sébastien. Le pape en fit d'abord difficulté; mais, ne pouvant rien refuser à l'empereur, il commit un évêque, nommé Jean, pour ouvrir le tombeau du saint, qui étoit hors de Rome. On en tira le corps, et on le transféra à Saint-Pierre, d'où Rodoïn l'emporta au monastère de l'abbé Ingoalde, c'est-à-dire à Farfe, et de là en France (4). Enfin il arriva à Soissons, où les reliques furent solennellement reçues dans l'église de Saint-Médard, le second dimanche de l'Avent, neuvième de décembre huit cent vingt-six. On raconte un grand nombre de miracles qu'elles firent par le chemin, et encore plus depuis. L'histoire de cette translation porte que Rodoïn enleva aussi secrètement le corps du pape saint Grégoire, ayant corrompu par argent ceux qui en avoient la garde (5). Toutefois, on prétend l'avoir encore à Rome, aussi bien que saint Sébastien,

ce qui fait conclure, ou que les Romains abusèrent de la simplicité des François en leur donnant d'autres corps sous le nom de ces deux saints, ou qu'il n'y eut qu'une partie de l'un ou de l'autre apportée à Soissons, et Adon, auteur du temps, le dit expressément de saint Sébastien (1).

Eginhard, secrétaire de Charlemagne, et un des grands seigneurs de sa cour, étoit aussi un des plus savants et des plus vertueux (2). Après la mort de ce prince, il vécut en retraite séparé de sa femme, et eut l'administration de plusieurs abbayes. L'une étoit Michlenstad, entre le Mein et le Nègre, où il fit bâtir une église, et, voulant avoir des reliques de quelque saint à qui il pût la dédier, il envoya à Rome Ratlaïc son secrétaire, avec un diacre romain, nommé Deusdona, qui lui avoit promis des reliques. Ils passèrent à Soissons, où un prêtre, nommé Hun, se joignit à eux par ordre d'Hilduin, pour apporter le corps de saint Tiburce (3). Etant arrivés à Rome, et le diacre Deusdona leur ayant manqué de parole, ils cherchèrent dans les cimetières hors de la ville, et, ayant trouvé les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, martyrs illustres, ils les enlevèrent secrètement avec la poussière qu'ils crurent être restée du corps de saint Tiburce, que l'on avoit déjà ôté (4). Ils reçurent encore de Deusdona des ossements des saints martyrs, Marius et Marthe sa femme, Audifax, et Habacuc leurs fils, que l'Eglise honore le dix-neuvième de janvier. Ratlaïc apporta à Michlenstad le corps de saint Pierre, et partie de celui de saint Marcellin. Car Hun avoit dérobé le reste, et l'avoit porté à Soissons avec les autres reliques. C'étoit au mois d'octobre huit cent vingt-sept. Eginhard fit ensuite transférer ces reliques au monastère de Mulinheim, qui étoit aussi à lui, croyant avoir reconnu par deux miracles que la volonté de Dieu n'étoit pas qu'elles demeurassent à Michlenstad. Il se fit rendre par l'autorité d'Hilduin ce que Hun avoit soustrait du corps de saint Marcellin; et Deusdona lui envoya encore de Rome des reliques de saint Hermès, de saint Prothé et de saint Hyacinthe (5).

C'est Eginhard lui-même qui a écrit fort au long l'histoire de cette translation, où il raconte un grand nombre de miracles arrivés en tous les lieux où on porta de ces reliques, car il en fit part à quelques monastères. Rien ne montre mieux que cette histoire quelle dévotion l'on avoit alors pour les reliques, et avec quelle passion on désiroit d'en avoir. On n'y épargnoit ni soins, ni fatigue, ni dépense; et les personnes les plus éclairées s'en faisoient

(1) C. 21, 27, 28, 23. Boll. to. 2, p. 278. Tillem.  
(2) Papebr. Conat. Anast. art. 12, to. 4, p. 535.  
(3) Sup. liv. XLVI, n. 53. (4) Sup. Éod. n. 53.  
(5) Acta SS. Ben. to. 5, p. 287. (5) C. 15.

(1) Ado. Chron. 663.  
(2) Acta SS. B. to. 5, p. 414. Hist. Transl. Ap. Sur. 2 jun.  
(3) Boll. to. 1 jun. p. 181. Tillem. to. 5, p. 199.  
(4) Sup. liv. VIII, n. 47. Tillem. to. 5, p. 199. V. Boll. 19 jan. t. 2.  
(5) Martyrol. R. 28 aug. 11 sept.



une affaire capitale. Il est vrai que quelques-uns pousoient ce zèle trop loin, usant de divers artifices pour enlever des reliques et se les dérober les uns aux autres. Et peut-être fut-ce le même esprit qui fit composer alors tant d'histoires de martyrs et d'autres saints, soit pour orner et amplifier les anciennes, soit pour en inventer de nouvelles, quand on en manquait, afin d'avoir des légendes pour les fêtes des saints nouvellement transférés. Le monastère de Mulinheim prit bientôt après le nom de Selgenstad, qu'il garde encore.

#### XIV. Ansegise, abbé de Fontenelle.

L'abbaye de Fontenelle, ou de Saint-Vandrille, fut une de celles qu'Eginhard posséda, et il la gouverna environ sept ans, après lesquels il la quitta volontairement, et l'empereur Louis la donna au moine Ansegise, qui avoit eu sous Eginhard l'intendance de ses bâtiments (1). Ansegise étoit de noble race des François, embrassa la vie monastique dans cette même abbaye de Fontenelle, sous l'abbé Giroualde ou Gervolde, qui peu de temps après le mena à la cour, et le recommanda à Charlemagne. Ce prince lui donna le monastère de Saint-Sixte de Reims, alors hors la ville, aujourd'hui dedans, et réduit en paroisse, et le monastère de Saint-Memmie de Châlons, à présent occupé par des chanoines réguliers. Mais Ansegise, après les avoir gouvernés quelque temps, les quitta, et le roi Charles lui donna l'abbaye de Flay, ou Saint-Germer, au diocèse de Beauvais, l'an huit cent sept. Il la trouva dans une grande pauvreté, et presque sans bâtiments, mais en peu de temps il la répara magnifiquement. Comme il entendoit fort bien l'agriculture, il avoit toujours grande abondance de grains et d'autres fruits, qu'il donnoit libéralement à ceux qui en avoient besoin, car il s'appliquoit à soulager le prochain en toute manière. Après la mort de Charlemagne, l'empereur Louis l'employa en plusieurs ambassades, et lui donna l'abbaye de Luxeu l'an huit cent dix-sept, quatrième de son règne, et en huit cent ving-trois celle de Fontenelle, outre Saint-Germer, qu'il gardoit toujours : ainsi il jouissoit de trois abbayes à la fois, mais il les remit en meilleur état qu'elles n'étoient.

Il fit tant de bien à Fontenelle, qu'on le comparoit à saint Vandrille et à saint Aubert. La négligence et la dureté de quelques abbés, qui ne donnoient pas aux moines les choses nécessaires, avoit mis ce monastère en décadence ; les bâtiments tombaient en ruine, l'observance y étoit relâchée, la règle presque oubliée. Ansegise fit venir de Luxeu des moines vertueux, pour l'enseigner à ceux de Fontenelle et leur en montrer la pratique. Il

(1) Vita S. Anseg. to. 5. Act. p. 630.

bâtit magnifiquement le dortoir, le réfectoire, le chapitre, et y fit faire des peintures par Madulle, peintre fameux de l'église de Cambray. Pour ôter aux moines tout sujet de plainte, il régla avec eux la qualité et la quantité de tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture et leur vêtement, les terres qui devoient fournir chaque chose en espèce, et de l'argent pour le reste (1). Il donna à ses trois monastères quantité de vases précieux, d'ornements d'église et de livres, qui consistoient principalement en ouvrages des pères.

L'abbé Ansegise, voyant que les capitulaires de Charlemagne et de Louis son fils étoient dispersés en plusieurs feuilles volantes de parchemin, et craignant qu'on ne les oubliât avec le temps, en fit un recueil en huit cent vingt-sept, indiction cinquième, la treizième année du règne de Louis (2). Il divisa ce recueil en quatre livres. Le premier contient les capitulaires de Charlemagne, touchant les matières ecclésiastiques, en cent soixante-deux articles ; le second livre comprend les capitulaires ecclésiastiques de Louis, en quarante-huit articles ; le troisième contient les capitulaires de Charles sur les matières profanes, en quatre-vingt-onze articles ; le quatrième ceux de Louis, sur les mêmes matières, et les articles sont au nombre de soixante-dix-sept. A la fin du quatrième livre, il mit trois additions de capitulaires imparfaits ou répétés. Ce recueil de l'abbé Ansegise a toujours depuis été très-fameux, et se trouve cité incontinent après dans les capitulaires de l'empereur Louis et de ses successeurs, comme ayant autorité publique (3).

La même année, huit cent vingt-sept, mourut saint Hildegrim, frère de Ludger, la quarante-septième année de son épiscopat (4). Il étoit premièrement évêque de Châlons-sur-Marne, et fut un de ceux que Charlemagne choisit pour établir le christianisme dans la Saxe. Il le mit d'abord à Salingestat, où il avoit fondé un monastère en l'honneur de saint Etienne ; mais Hildegrim transféra son siège à Halberstat, dont la fondation n'étoit pas encore bien affermie, et toutefois il établit trente-cinq églises paroissiales.

#### XV. Grégoire IV, pape.

Après la mort du pape Valentin, le saint-siège vqua près de trois mois, parce qu'encore qu'on eût élu pour lui succéder Grégoire, prêtre du titre de Saint-Marc, sa consécration fut différée jusqu'à ce qu'on eût consulté l'empereur Louis. Il envoya un commissaire à Rome, qui examina l'élection, et, après qu'il l'eut approuvée, Grégoire IV fut ordonné

(1) P. 659. (4) Chr. MS. Ap. Mabill. tom. 5, Act. p. 638. V. Sup. (3) Baluz. Præfat. n. 41, liv. XLV, n. 3.

pape le dimanche, veille de l'Épiphanie, cinquième janvier huit cent vingt-huit, et tint le saint-siège seize ans (1). Il étoit Romain, fils de Jean, d'une race noble. Le pape Pascal le fit sous-diacre, et ensuite prêtre, en considération de son mérite. Les Romains, voyant la prompte mort d'Eugène et de Valentin son successeur, jetèrent les yeux sur lui et l'élurent tout d'une voix, malgré sa résistance. Il répara plusieurs églises, et y fit de grandes offrandes.

Il transféra le corps du pape saint Grégoire, dont il portoit le nom, du lieu où il avoit été enterré, qui étoit une galerie de l'église Saint-Pierre, et le mit au dedans de l'église même, où il fit un oratoire de son nom, dont l'abside étoit de mosaïque à fond d'or, et l'autel orné de tous côtés de tables d'argent. On mit son corps sous cet autel, et tous les ans on y célébroit sa fête, et on donnoit à baiser son pallium, son reliquaire et sa ceinture, dont on admiroit avec respect la modestie (2). Le pape Grégoire IV mit dans le même oratoire les corps de saint Sébastien et de saint Tiburce, tirés des cimetières, chacun sous des autels séparés. Ce récit d'Anastase, bibliothécaire, qui vivoit à Rome dans le même temps, fait voir ce que j'ai dit, que l'on ne pouvoit avoir emporté en France qu'une partie des corps de ces saints, supposé qu'on n'eût pas trompé les François.

Le pape Grégoire rétablit aussi l'église de saint-Marc, qui avoit été son titre, et qui menaçoit ruine, et y offrit de grandes richesses entre autres un ciboire ou un tabernacle d'argent de mille livres pesant (3). Il y transféra le corps de saint Hermès ; et ce fut à cette occasion qu'Eginhard obtint un doigt de ce saint martyr, par l'adresse du diacre Deusdona. Mais outre ces réparations d'église, le pape Grégoire entreprit un ouvrage bien plus important, qui fut de fortifier la ville d'Ostie contre les courses des Sarrasins, qui pilloient toutes les îles et les côtes voisines.

#### XVI. Musulmans en Crète.

En effet, les musulmans d'Espagne se trouvant serrés dans leurs pays, dont une partie n'est pas fertile, cherchèrent à faire des colonies, prenant avantage de la guerre civile entre Michel et Thomas (4). Ils abordèrent en plusieurs îles sans trouver aucun vaisseau qui s'opposât à leur descente ; parce qu'on les avoit tous rassemblés pour la défense de Constantinople, et, ayant reconnu la bonté du terroir de l'île de Crète, ils y revinrent l'année suivante ; et sitôt qu'ils furent débarqués, leur chef fit brûler les vaisseaux pour les obliger à s'y

(1) Astron. ann. 827. 51. Ann. Bertin. 827. Papebr. (3) Anast. Egin. lib. IV, Transl. S. Marc. c. 25. (2) Jo. Diacr. 4. Vita S. Gr. c. 80. Sup. I. XXXV, n. n. 21, p. 46. (4) Post. Theopha. I. II,

établir. Ils firent Photin protospataire, que l'empereur avoit envoyé contre eux, et bâtirent une ville en un lieu nommé Candax, qui leur fut indiqué par un moine ; c'est Candie, dont toute l'île a pris le nom. Delà, ils la parcoururent, et s'en rendirent les maîtres. Ils s'assujétirent trente villes, dont il n'en resta qu'une, qui conserva ses mœurs et la religion chrétienne. Alors Cyrille, évêque de Cortyne, souffrit le martyre pour n'avoir pas voulu renoncer à Jesus-Christ, et on l'a confondu avec un ancien évêque, martyrisé sous Décus, que d'autres mettent en Egypte (1).

#### XVII. Musulmans en Sicile.

D'un autre côté, les musulmans d'Afrique entrèrent en Sicile l'an huit cent vingt, et prirent Palerme. Quelques années après, un turmarque, ou capitaine de Sicile, nommé Euphémus, étant devenu amoureux d'une religieuse (2), la tira du monastère et l'épousa. Les frères de la fille en portèrent plaintes à l'empereur Michel, qui avoit commis un pareil sacrilège. Car, après la mort de sa femme Thécle, il épousa Euphrosyne, fille de Constantin, fils d'Irène, qui étoit religieuse dans l'île du Prince. Toutefois, ayant reçu ces plaintes contre Euphémus, il envoya ordre au stratège, ou gouverneur de Sicile, d'user contre lui de la sévérité des lois s'il étoit convaincu, et lui faire couper le nez. Euphémus, l'ayant appris, s'assura des soldats et de quelques autres capitaines, repoussa le gouverneur quand il vint pour exécuter l'ordre de l'empereur, et s'enfuit vers l'émir d'Afrique, lui promettant de le rendre maître de la Sicile, et lui payer un grand tribut s'il vouloit lui donner le titre d'empereur avec quelque secours. L'émir lui donna beaucoup de troupes, et Euphémus alla se montrer à Syracuse avec les marques d'empereur ; mais il y fut tué peu de temps après, et les musulmans, demeurés maîtres de la Sicile, firent ensuite de fréquentes descentes en Calabre et en Lombardie, c'est-à-dire dans toute l'Italie, tant de l'empire grec que de l'empire françois.

Ce fut donc pour s'opposer à leurs incursions, et pour assurer l'embouchure du Tibre, que le pape Grégoire IV entreprit de rebâtir la ville d'Ostie tombée en ruine (3). Il la fit toute nouvelle dès les fondements, avec des murailles plus hautes et des fossés plus profonds qu'auparavant, de bonnes portes garnies de herses, et sur les murs des pierriers ou machines à lancer des pierres, pour repousser les ennemis. Le pape la nomma de son nom Grégoriopoli, et aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait un si grand ouvrage pour l'utilité publique.

(1) Martyr. R. 9 jul. (2) Chr. Cass. I, c. 11. Tilleim. to. 3, p. 715. Post. Theop. n. 27. (3) Anast. in Greg.



## XVIII. Jugement de l'abbé de Farfe.

Du temps de ce pape, Ingoalde, abbé de Farfe, porta ses plaintes devant les commissaires de l'empereur, qui rendirent un jugement en sa faveur, dont voici la substance (1) : Joseph évêque, et Léon comte, envoyés du duché de Spolette par ordre de l'empereur Louis, pour ouïr et juger les causes, étant arrivés à Rome, assis en jugement dans le palais de Latran, en présence du pape Grégoire, assisté de Léon, évêque et bibliothécaire de la sainte église romaine, de Théodore, évêque, Pierre, duc de Ravenne, et plusieurs autres qui y sont nommés; Ingoalde, abbé du monastère de Sainte-Marie d'Acutien dans la Sabine, c'est Farfe, accompagné d'Adulfe son avocat, exposa que les papes Adrien et Léon avoient envahi par force les biens de ce monastère, savoir, des terres qui sont spécifiées au nombre de cinq. Nous les avons toujours réclamées, ajouta l'abbé, du temps d'Etienne, de Pascal et d'Eugène, sans en avoir obtenu justice; rendez-nous-la maintenant, suivant l'ordre que vous en avez de l'empereur.

Les commissaires ayant demandé à Grégoire, avocat du pape, ce qu'il avoit à répondre, il dit : Il est vrai que nous possédons ces terres pour l'église romaine, mais c'est légitimement, et elles n'ont jamais appartenu au monastère de Sainte-Marie. Les commissaires demandèrent à Ingoalde les preuves de sa prétention, et il montra des donations confirmées par le roi Didier et par l'empereur Charles. La cause ayant été remise au lendemain, il produisit plusieurs témoins sans reproches, qui dirent se souvenir que, du temps des Lombards et depuis du temps de l'empereur Charles, le monastère de Sainte-Marie possédait les terres en question. Sur quoi les commissaires jugèrent que l'avocat du pape devoit rendre ces terres à l'avocat du monastère; mais il refusa de le faire, et le pape lui-même dit qu'il ne s'en tenoit pas à leur jugement, jusqu'à ce qu'il vint avec eux en la présence de l'empereur. Après sa déclaration, les commissaires firent expédier l'acte, qui se trouve encore dans le cartulaire de Farfe, pour la conservation des droits du monastère. La date est de Rome, la seizième année du règne de Louis, indiction septième, au mois de janvier, qui est l'an huit cent vingt-neuf.

## XIX. Mort de saint Nicéphore de Constantinople.

En Orient le patriarche Nicéphore mourut dans son exil, la quatorzième année depuis qu'il eut été chassé de son siège de Constantinople, c'est-à-dire l'an huit cent vingt-huit le second jour de juin, âgé d'environ soixante-dix ans (2). Nous avons de lui plusieurs écrits :

(1) Le Blanc. Diss. Hist. p. 161. (2) Boll. 13 mart. to. 7, p. 293. Lab. Script. to. 1, p. 102.

savoir, une histoire abrégée d'environ deux cents ans, depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Irène et Constantin. Une chronologie contenant les catalogues des patriarches, des rois et des princes hébreux, grecs et romains, puis les patriarches des cinq grands sièges de l'Eglise. On trouve quelques ouvrages de Nicéphore contre les iconoclastes, et on lui attribue dix-sept canons, en l'un desquels il défend d'ordonner celui qui a vécu dans la débauche jusqu'à l'âge de vingt ans, quoiqu'il paroisse converti. Nicéphore est honoré comme saint le treizième de mars, jour auquel ses reliques furent rapportées à Constantinople, dix-huit ans après sa mort (1).

## XX. Claude de Turin, iconoclaste.

Les saintes images furent aussi attaquées en France par Claude, évêque de Turin. Il étoit Espagnol, disciple de Félix d'Urgel, et avoit servi quelque temps en qualité de prêtre dans le palais de l'empereur Louis, avec réputation d'une grande connoissance des saintes Ecritures (2). Dès l'an huit cent quatorze, il fit trois livres de commentaires sur la Genèse, quatre sur l'Exode en huit cent vingt-un, et d'autres sur le Lévitique en huit cent vingt-trois, le tout à la prière de l'abbé Théodémir, son ami, qui gouvernoit une communauté de cent quarante moines sous la règle de saint Benoît. Claude fit aussi un commentaire sur saint Matthieu, qu'il dédia, en huit cent quinze, à Juste, abbé de Charroux. Il expliqua toutes les épîtres de saint Paul, et dédia à Dructéran, abbé de Solignac, l'exposition de l'épître aux Galates, et à l'empereur Louis celle de l'épître aux Ephésiens.

Ce prince, voyant qu'en Italie une grande partie du peuple étoit mal instruite des vérités de l'Evangile, fit ordonner Claude évêque de Turin; et, en effet, il commença à prêcher et instruire avec grande application. Entre les autres abus qu'il trouva dans le pays, étoit le culte excessif des images, qui par une ancienne coutume alloit jusqu'à la superstition. Pour le retrancher, il donna dans l'excès opposé, et par un zèle indiscret il effaça, brisa et ôta toutes les images et toutes les croix des églises de son diocèse. L'abbé Théodémir, l'ayant appris, lui en fit des reproches charitables, par une lettre, où il soutenoit qu'il falloit conserver les images, n'osant pas toutefois dire qu'il fallût les adorer. Claude répondit à cet avis de son ami avec hauteur et fierté, par un écrit qu'il nomma apologie contre Théodémir, et il y parloit ainsi (3) : Ayant été contraint d'accepter l'épiscopat quand je suis venu à Turin,

(1) Bibl. PP. Paris, to. 6, p. 135. mart. R. 13 martii. p. 45. Coin. an. 828, n. 53. (2) Ap. Dung. Auct. Bibl. PP. Paris, to. 2, p. 900. (3) Mabil. Præf. in sac. 4, n. 23, et to. 1. Annal.

j'ai trouvé toutes les églises pleines d'abominations et d'images; et parce que j'ai commencé moi seul à détruire ce que tout le monde adoroit, tout le monde a commencé à ouvrir la bouche contre moi. Et ensuite ils disent : Nous ne croyons pas qu'il y ait quelque chose de divin dans l'image que nous adorons; nous ne la révérons qu'en l'honneur de celui qu'elle représente. Je réponds : Si ceux qui ont quitté le culte des démons honorent les images des saints, ils n'ont pas quitté les idoles, ils n'en ont que changé les noms. Car, soit que vous peigniez contre une muraille les images de saint Pierre et de saint Paul, ou celles de Jupiter, de Saturne ou de Mercure; ce ne sont ni des dieux, ni des apôtres, ni des hommes. Ainsi, on ne fait que changer de nom, mais c'est toujours la même erreur. Que s'il falloit adorer les hommes, il falloit plutôt les adorer vivants, lorsqu'ils étoient l'image de Dieu, qu'après leur mort, lorsqu'ils ne ressemblent qu'à des pierres. Et s'il n'est pas permis d'adorer les ouvrages de Dieu, encore moins les ouvrages des hommes.

Il attaquoit en particulier le culte de la croix, et disoit : S'il la faut adorer parce que Jésus-Christ y a été attaché, il faut adorer bien d'autres choses. Car il n'a été que six heures à la croix, et neuf mois dans le sein de la vierge, sa mère; il faut donc adorer toutes les filles vierges; les crèches, puisqu'il y a été mis; les langes, puisqu'il en a été enveloppé; les barques, où il est souvent entré; les ânes, puisqu'il en a monté un; les agneaux, les lions, les pierres, dont on lui donne le nom; les épines, les roseaux, les lances, qui ont servi à sa passion. Il n'a pas ordonné d'adorer la croix, mais de la porter, c'est-à-dire de renoncer à soi-même.

Quant à ce que vous dites, il parle à Théodémir, que j'empêche d'aller à Rome par pénitence : cela est faux, je n'approuve ni ne désapprouve ce voyage, parce que je sais qu'il n'est ni nuisible à tous ni utile à tous. Et ensuite : On a mal entendu ces paroles de l'Evangile : Tu es Pierre, et le reste; en croyant gagner la vie éternelle par le voyage de Rome et par l'intercession de saint Pierre. Il ne lui a pas été dit : Tout ce que tu délieras au ciel sera délié sur la terre; ce ministère n'est donné aux prélats de l'Eglise que pendant qu'ils sont en cette vie. Enfin, il disoit que l'apostolique, c'est-à-dire le pape, suivant le langage de ce temps-là, n'est pas celui qui remplit le siège de l'apôtre, mais celui qui en remplit les devoirs. Telles étoient les erreurs de Claude de Turin.

## XXI. Dungal écrit contre Claude.

Elles furent réfutées par un reclus, nommé Dungal, étranger et retiré, comme l'on croit, à Saint-Denis en France. Il dédia son ouvrage aux empereurs Louis et Lothaire, vers l'an

huit cent vingt-huit (1). Car il dit que deux ans auparavant la question des images avoit été agitée au palais, c'est-à-dire en quelque conférence tenue incontinent après celle de Paris. Il dit qu'en cette conférence du palais on avoit défendu que personne ne fût à l'avenir assez insensé pour déferer un honneur divin aux anges, aux saints ou à leurs images; mais aussi que personne ne fût assez hardie pour les rompre, les effacer ou les mépriser, le tout conformément à la lettre de saint Grégoire à Sérénus. Il rapporte ensuite plusieurs autorités, particulièrement des poèmes de saint Paulin, pour montrer que les images ont toujours été en usage dans l'Eglise. Et il soutient qu'en niant qu'on doive honorer les saints, Claude renouvelle les erreurs d'Eunomius et de Vigilance. A la seconde proposition de Claude (2), par laquelle il attaquoit l'honneur de la croix, Dungal répond que les chrétiens, à l'exemple de l'apôtre, mettent leur gloire dans la croix, que Jésus-Christ n'a point voulu que sa passion fût cachée aux fidèles comme honteuse, mais qu'on en fit continuellement la mémoire dans l'Eglise. Il apporte ensuite plusieurs autorités, pour montrer que de tout temps on a honoré la croix. Enfin il répond à la troisième proposition de Claude, contre les pèlerinages et l'invocation des saints, apportant encore plusieurs passages des pères; car Dungal raisonne peu dans cet ouvrage, et n'emploie guère que l'autorité, comme en effet la principale preuve en cette matière a toujours été la tradition et la pratique constante de l'Eglise. Il conclut en disant que les saintes peintures, la croix et les reliques des saints doivent être révérees avec l'honneur qui leur convient, sans leur sacrifier ni leur déferer le culte qui n'est dû qu'à Dieu, et soutient que Claude, en rejetant la croix, se déclare ennemi de la passion et de l'incarnation. Aussi, ajoute Dungal, les juifs le louent et le nomment le plus sage de tous les chrétiens; et lui, de son côté, leur donne de grands éloges, à eux et aux Sarrazins. Puis il dit : Comment un évêque, ayant en horreur la croix de Jésus-Christ, peut-il faire les fonctions ecclésiastiques, baptiser, bénir le saint-chrême, imposer les mains, donner quelque bénédiction ou célébrer la messe (3)? puisque, comme dit saint Augustin, on ne peut exercer légitimement aucune de ces fonctions sans faire le signe de la croix. Dans les litanies et les autres offices de l'Eglise, il ne veut faire mémoire d'aucun saint ni célébrer leurs fêtes (4). Il défend d'allumer des cierges le jour dans l'église, ou de baisser les yeux à terre en priant, et commet plusieurs autres impiétés, telles que je n'ose les rapporter, quoique je les aie apprises de per-

(1) Mabil. Ead. Præf. n. 39. Auct. Bibl. PP. p. 900. (2) P. 911. (3) P. 925, B; p. 947, E; p. 948, B. (4) In Joan. Tract. 118, n. 5, in fin.



sonnes dignes de foi. Aussi refuse-t-il de venir au concile des évêques, disant que c'est une assemblée d'ânes. Mais ils ne devoient pas être si patients ni épargner un tel homme.

#### XXII. L'empereur Louis ordonne quatre conciles.

Sur la fin de l'an huit cent vingt-huit, l'empereur Louis tint une assemblée à Aix-la-Chapelle (1). On y chercha les causes des maux de l'état et les remèdes qu'on y pouvoit apporter, et Vala, abbé de Corbie, vénérable par son âge, sa naissance et son mérite, y parla fortement, et se plaignit que les deux puissances, l'ecclésiastique et la séculière, entreprenoient l'une sur l'autre; que l'empereur quittoit souvent ses devoirs pour s'appliquer aux affaires de la religion, qui ne le regardoient point, et que les évêques s'occupoient aux affaires temporelles. Qu'on abusoit des biens consacrés à Dieu, et qu'on les donnoit à des séculiers. Sur cet article, les seigneurs laïques dirent : L'état est tellement affaibli qu'il ne peut plus subsister sans le secours des biens et des vassaux de l'Eglise. Dites-moi, je vous prie, leur dit Vala, si quelqu'un a mis son offrande sur l'autel, et qu'un autre vienne la prendre, comment appellerez-vous cette action? Un sacrilège, dirent-ils. Seigneur, répartit Vala s'adressant à l'empereur, que personne ne vous trompe; il est bien dangereux de détourner à des usages profanes les choses une fois consacrées à Dieu, contre l'autorité de tant de canons et au mépris de tant d'anathèmes. C'est pourquoi, s'il est vrai que l'état ne puisse subsister sans le secours des biens ecclésiastiques, il en faut chercher modestement les moyens, sans nuire à la religion; si les évêques doivent quelque service de guerre, qu'ils s'en acquittent, sans déroger à la sainteté de leur profession. C'est-à-dire qu'on les dispensât de servir en personne, comme Charlemagne avoit fait (2). Vala représenta ensuite les périls où on exposoit les monastères en les abandonnant à des laïques; il se plaignit que les évêchés n'étoient point donnés selon les canons, ni les élections observées. Enfin il parla contre les chapelains du palais, ou clercs, suivant la cour, qui n'étoient ni moines vivant sous la règle, ni clercs soumis à un évêque, et ne servoient que par intérêt ou par ambition. Car il soutenoit que tout chrétien devoit être chanoine, c'est-à-dire clerc observant les canons, ou moine ou laïque; autrement, disoit-il, il est sans chef, et par conséquent hérétique acéphale.

La conclusion de ce parlement d'Aix fut que l'empereur ordonna quatre conciles; et, pour en préparer la matière, il résolut d'envoyer des commissaires par tout le royaume, qui devoient partir à l'octave de Pâques de

l'année suivante, huit cent vingt-neuf. Les conciles doivent s'assembler à l'octave de la Pentecôte, et dans le même temps on devoit observer un jeûne général de trois jours (1). Les commissaires devoient s'informer de la conduite des évêques, savoir, à quoi ils s'appliquoient le plus, au spirituel ou au temporel. Quels étoient leurs ministres, chorévêques, archiprêtres, archidiaques, vidames, curés; quel soin ils avoient d'instruire, et quelle réputation. Si les évêques dans leurs visites étoient à charge aux curés et au peuple, et faisoient des exactions; de l'état des monastères et de toutes les églises données en bénéfices par autorité du prince, c'est-à-dire dont le revenu étoit attribué à d'autres qu'aux titulaires. Tout cela se voit dans une lettre de l'empereur à tous ses sujets.

Dans une autre lettre générale il marquoit plus expressément la cause de sa crainte. Qui ne voit, disoit-il, que Dieu est irrité de nos péchés par tant de fléaux dont il frappe notre royaume depuis tant d'années? La famine continuelle, la mortalité des animaux, la peste sur les hommes, la stérilité des fruits, diverses maladies, et l'indigence des peuples (2). D'ailleurs les révoltes des séditeux et les incursions des ennemis du nom chrétien, qui l'année dernière ont brûlé des églises, emmené des chrétiens en captivité, tué des serviteurs de Dieu. Les rebelles, dont il est ici parlé, sont Aizon et Villemonde, sur la frontière d'Espagne, et les infidèles qui attaquèrent le royaume, les Sarrasins qui vinrent au secours de ces rebelles, et les Bulgares qui entrèrent en Pannonie.

La lettre continue : Nous avons donc ordonné, pour apaiser la colère de Dieu, qu'il se tienne quatre conciles, savoir, à Mayence, à Paris, à Lyon et à Toulouse, où les métropolitains se trouveront avec leurs suffragants (3). Les résolutions de ces conciles seront tenues secrètes, jusqu'à ce qu'elles nous soient rapportées. La lettre nomme tous ces métropolitains, qui sont : Autgar, archevêque de Mayence, Hadabald de Cologne, Hetti de Trèves, et Bernouin de Besançon. L'archevêché de Sens venoit de vaquer par la mort de Jérémie. Ebbon étoit archevêque de Reims, Ragnoard de Rouen, Landran de Tours. Agobard étoit archevêque de Lyon, Bernard de Vienne, André de Tarantaise, Benoît d'Aix, Agéric d'Embrun. Enfin, pour le concile de Toulouse, Nothon étoit archevêque d'Arles, Barthélemi de Narbonne, Adelelme de Bordeaux, et Agiulfe de Bourges. Ainsi ces quatre conciles renfermoient tout le royaume.

#### XXIII. Sixième concile de Paris.

Ils furent tenus tous quatre; mais nous n'a-

(1) To. 7, Conc. p. 158, Act. p. 492.  
Vita Vala lib. II, c. 2, to. 5, (2) Sup. liv. XLV, n. 26.

(1) P. 1593, n. 5. an. 822.  
(2) P. 1591, E. Eginh. (3) Coint. ann. 828, n. 9.

vons les actes que de celui de Paris, du dimanche, sixième de juin huit cent vingt-neuf, trois semaines après la Pentecôte, qui cette année étoit le seizième de mai (1). Il étoit composé des quatre provinces de Reims, de Sens, de Tours et de Rouen, et on le compte pour le sixième concile de Paris. Il fut tenu dans l'église de Saint-Etienne-le-Vieux, qui ne subsiste plus. Elle étoit à l'entrée de la cathédrale à droite, comme à gauche le baptistère, qui est Saint-Jean le rond; à Saint-Etienne on donnoit la confirmation. A ce concile assistèrent vingt-cinq évêques, dont les plus connus sont les quatre métropolitains: Ebbon de Reims, Aldéric de Sens, Ragnoard de Rouen, Landran de Tours; ensuite Jonas d'Orléans, Jessé d'Amiens, Rothade de Soissons, Hildeman de Beauvais, auparavant moine de Corbie, Fréculfe de Lisieux, Halitgaire de Cambrai, Hubert de Meaux, Inchade de Paris (2).

Aldéric venoit d'être ordonné archevêque de Sens, et peut-être dans ce même concile, le jour qu'il commença (3). Car c'est ce même jour, sixième de juin, que l'église de Sens célèbre sa fête. Il étoit né dans le Gatinois, d'une famille noble, et dès sa jeunesse il entra dans le monastère de Ferrières, où il se forma à la vertu sous l'abbé Sigulfe. Jérémie, archevêque de Sens, l'appela auprès de lui, et ayant connu son mérite il l'ordonna diacre, et ensuite prêtre. L'empereur Louis, l'ayant fait venir à la cour, fut tellement satisfait de la manière dont il avoit répondu à des impies qui attaquèrent la religion, qu'il lui donna la commission d'enseigner dans son palais, et l'entrée dans ses conseils. Il fut aussi chancelier de Pépin, roi d'Aquitaine. Mais, ayant été élu abbé de Ferrières, il y retourna, et en fut tiré malgré lui, pour remplir le siège de Sens. Il le tint dix ans, et est compté entre les saints. Fréculfe, évêque de Lisieux, avoit été moine de Fulde, et étoit célèbre pour sa doctrine. Nous avons de lui une chronique ou abrégé d'histoire universelle, divisée en deux parties: la première divisée en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, dédiée à Héliaca, abbé de Centule, qui avoit été son maître, et qui l'avoit excité à composer cet ouvrage. La seconde partie est dédiée à l'impératrice Judith, pour l'instruction du jeune prince Charles, son fils. Elle est divisée en cinq livres, commençant à Jésus-Christ, et finissant à saint Grégoire, c'est-à-dire vers l'an six cent.

#### XXIV. Canons sur les sacrements.

Les actes du concile de Paris sont divisés en trois livres, dont le premier contient cinquante-

(1) Pref. to. 7, Conc. p. Coint. ann. 829, n. 105, 112, 1598, A.  
(2) Baluz. Not. ad Cap. Act. p. 566.  
(3) Mabill. Obs. to. 5.

quatre articles, la plupart appuyés par l'autorité des anciens canons (1). Après avoir marqué que l'Eglise est gouvernée par deux puissances, la sacerdotale et la royale, on commence à traiter des devoirs des évêques, c'est-à-dire de toute la religion. Sur le baptême le concile dit : Parce que la foi chrétienne est établie partout, et que l'on baptise les enfants avant l'âge de raison, il est nécessaire de suppléer aux instructions dont ils ne sont pas capables, et l'on ne peut assez déplorer la négligence qui a fait cesser cet usage, c'est-à-dire que l'on ne faisoit point de catéchismes aux enfants. Plusieurs, soit par ignorance, soit par présomption, négligent les temps marqués par les canons pour l'administration du baptême, qui sont les fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Nous leur déclarons qu'ils ne seront pas punis s'ils ne se corrigent. On ne doit point recevoir pour parrains ceux qui ne sont pas instruits, puisqu'ils sont obligés à instruire ceux dont ils répondent devant Dieu. On ne recevra point non plus pour parrains, soit au baptême, soit à la confirmation, ceux qui font pénitence publique. On exclura des ordres ecclésiastiques ceux qui ont été baptisés en maladie, ou de quelque autre manière irrégulière, c'est-à-dire hors les temps réglés. On ne donnera la confirmation que dans les mêmes jours où on baptise, et les évêques seront à jeun quand ils la donnent, excepté les cas de nécessité (2).

Défense aux prêtres, sous peine de déposition, de quitter les églises consacrées à Dieu, pour célébrer la messe dans des maisons et des jardins, quoiqu'il y ait des oratoires bâtis et ornés pour cet effet, il vaut mieux ne pas entendre la messe que de l'entendre en un lieu où il n'est pas permis (3). Or, il n'est permis de célébrer hors de l'église qu'en voyage, lorsque l'église est trop éloignée, parce qu'alors c'est une nécessité, afin que le peuple ne soit pas privé de la messe et de la communion, encore doit-on se servir d'un autel consacré par l'évêque. La loi ne permet pas d'offrir le sacrifice en tout lieu, mais seulement dans celui que le Seigneur a choisi (4). Il est aussi défendu aux prêtres de célébrer la messe seuls (5); ce qui montre que les messes basses et particulières commençoient à devenir fréquentes.

Plusieurs prêtres, dit le concile, soit par négligence, soit par ignorance, imposent aux pécheurs des pénitences autres que les canons ne prescrivent, se servant de certains petits livres qu'ils nomment pénitentiels; c'est pourquoi nous avons tous ordonné que chaque évêque, dans son diocèse, recherche soigneusement ces livres erronés pour les mettre au feu, afin que les prêtres ignorants ne s'en servent plus pour tromper les hommes. Et ces prêtres seront exactement instruits par leurs évêques de la

(1) C. 3, 6, 7.  
(2) C. 54, 8, 33.  
(3) C. 47.  
(4) Deut. XII, 16.  
(5) C. 48.



discretion avec laquelle ils doivent interroger ceux qui se confessent, et de la mesure de pénitence qu'ils doivent leur imposer. Car jusqu'ici, par leur faute, plusieurs crimes sont demeurés impunis, au grand péril des âmes. On recommande, en particulier, de rejeter ces nouveaux pénitentiels, qui trompoient les pécheurs par de vaines espérances, et de s'en tenir à la sévérité des anciens canons touchant les impuretés abominables qui n'étoient alors que trop communes. Personne ne doit aller se confesser dans les monastères, et les prêtres-moines ne peuvent recevoir les confessions que des moines de leur communauté. Chacun se doit confesser à celui qui lui peut imposer la pénitence canonique, et le réconcilier si l'évêque l'ordonne. Nous voyons ici comment les pénitences ont commencé à se relâcher, par l'ignorance et la témérité des particuliers (1).

## XXV. Canons sur le clergé.

On se plaint, comme d'un des plus pernicious abus, que les conciles ne se tiennent plus deux fois par an, suivant les canons, et on ordonne qu'ils se tiendront au moins une fois. Les évêques doivent suivre en tout les exemples des pères; et nous avons appris avec indignation, disent ceux du concile, que quelques-uns de nos confrères couchent en particulier, sans avoir des témoins de la pureté de leur conduite (2). Nous le défendons à l'avenir pour le bon exemple, et pour retrancher toute occasion de médisance. C'est-à-dire que l'on veut conserver l'usage de ces clercs inséparables des évêques, que les Grecs nommoient syncelles (3). Le concile se plaint encore que les évêques se plaisent à conserver et à manger avec des laïques, plutôt qu'avec des clercs, et que leur mauvais exemple est suivi par les abbés et les abbesses. Enfin, que les évêques s'absentent souvent de la ville où est leur siège, et vont en des lieux éloignés pour satisfaire à leur intérêt, ou à leur plaisir. Le titre de ces canons, qui est de la même antiquité, porte: Que les évêques et les autres prélats, excepté le cas de nécessité, doivent dire les heures canonicales avec leurs clercs, leur faire tous les jours des conférences sur l'Écriture, et manger avec eux.

Il est défendu aux clercs et aux moines d'être fermiers, intendants ou négociants, et aux moines en particulier, de se mêler d'aucune affaire ecclésiastique ou séculière, sinon par obéissance en cas de nécessité. Défense aux prêtres de s'absenter de leurs églises, et aux évêques de les envoyer ailleurs, pour faire leurs affaires ou leurs messages, au préjudice du service divin, et des âmes de ceux qui meurent cependant sans confession ou sans bap-

tême: ce qui montre qu'il s'agit des curés. On le voit encore par un autre canon, qui défend à un prêtre d'avoir plus d'une église et d'un peuple, parce que chaque église doit avoir son prêtre, comme chaque ville son évêque, et que chacun peut à peine servir dignement la sienne. Les évêques auront soin d'observer la vie des prêtres et des autres clercs déposés, et de les soumettre à la pénitence. Car plusieurs ne comptoient pour rien la déposition, et vivoient en séculiers, abandonnés au crime. On réprimera la licence des clercs vagabonds, qui sont reçus non seulement par des évêques et des abbés, mais par des comtes et d'autres seigneurs, et on demandera pour cet effet le secours de l'empereur, principalement à l'égard de l'Italie où l'on reçoit librement les clercs fugitifs de Germanie et de Gaule (1).

Défenses aux chorévêques de donner la confirmation, et de faire les autres fonctions réservées aux évêques (2). Leur suppression ordonnée dès l'an huit cent deux, n'étoit donc pas exécutée. Enjoint aux évêques de veiller sur leurs archidiacres, et réprimer leurs exactions. Enjoint d'exécuter plus soigneusement l'ordonnance de l'empereur, touchant l'établissement des écoles. Et, pour en montrer l'effet, chacun amènera ses écoliers au concile de la province.

On ne donnera point aux religieuses, pour abbesses, des veuves qui n'ont point été religieuses. Les prêtres ne donneront le voile ni aux veuves, ni aux vierges, sans la permission de l'évêque; et les abbesses ne le donneront point de leur propre autorité (3). Les femmes particulières le prendront encore moins d'elles-mêmes. Les chanoines et les moines n'entreront point dans les monastères de filles sans permission de l'évêque, ou de son vicaire. Si c'est pour leur parler, ce sera dans l'auditoire ou parloir, en présence de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe; si c'est pour prêcher, ce sera publiquement. Si c'est pour la messe, ils entreront avec leurs ministres, et sortiront aussitôt après la messe dite; si c'est pour confesser, ce sera dans l'église devant l'autel, en présence de témoins qui ne soient pas trop éloignés. Défenses aux femmes de servir à l'autel, toucher les vases sacrés, et encore moins de donner au peuple le corps et le sang de Notre Seigneur.

## XXVI. Suite du concile.

Le second livre du concile de Paris contient treize articles des devoirs du roi, tirés mot à mot d'un petit traité de Jonas, évêque d'Orléans, qui assistoit au concile (4). Il l'avoit adressé l'année précédente, huit cent vingt-huit, à

(1) C. 28, 29, 49, 35, 36. (3) C. 39, 40, 41, 34, 42, 44, 46, 45.  
(2) Sup. liv. XLV, n. 25. (4) To. 3, Spicil. p. 57.  
(3) C. 27, 25, 30. V. Pref. Ejusd.

(1) C. 32, 43, 40.  
(2) C. 26, 20.

(3) Sup. l. XXV, c. 15, n. 5.  
Sup. l. XXXV, n. 43, c. 21.

Pépin, roi d'Aquitaine, et y avoit inséré cinq chapitres de son traité de l'institution des laïques.

Le troisième livre commence par une lettre des évêques aux empereurs Louis et Lothaire, car on les mettoit toujours ensemble, où ils leur rendent compte de ce qu'ils ont fait dans le concile, en exécution de leurs ordres. Nous avons, disent-ils, marqué par articles ce qui concerne la religion chrétienne, nos devoirs et notre correction, et ce dont les peuples doivent être avertis, et nous vous l'envoyons pour le lire et l'examiner. Dans le second livre, nous avons mis quelques articles nécessaires touchant vos devoirs, que nous avons résolu de vous présenter familièrement, comme des avertissements. Ensuite sont quelques articles extraits de ceux que nous avons dressés dans notre assemblée, et d'autres dont nous vous demandons l'exécution. En effet, les vingt-sept articles qui composent le troisième livre sont répétés du premier pour la plupart. Les sept premiers sont ceux que les évêques jugeoient les plus nécessaires, les dix autres, ceux dont ils demandent l'exécution à l'empereur. Ils y font mention de plusieurs superstitions qui restoient du paganisme, magie, sortilèges, enchantements, devinations, explications de songes, maléfices pour troubler l'air, envoyer de la grêle, ôter les fruits et le lait: ce qu'ils semblent croire possible (1).

Ils insistent sur la suppression des chapelles domestiques, même de celles du palais; la tenue des conciles, l'établissement des écoles publiques au moins en trois lieux de l'empire, la recherche des clercs fugitifs (2). Ils demandent le rétablissement de quelques évêchés anéantis par la soustraction de leurs biens, que l'on conserve les monastères donnés à des laïques, et qu'ils ne les laissent pas dépérir; que les meurtres et les vengeances particulières soient réprimés. Enfin l'article le plus important est sur les entreprises des deux puissances. Le plus grand obstacle au bon ordre, disent les évêques, est que depuis long-temps les princes s'ingèrent dans les affaires ecclésiastiques; et que les évêques, partie par ignorance, partie par cupidité, s'occupent plus qu'ils ne devroient des affaires temporelles.

## XXVII. Institution des laïques de Jonas.

L'institution des laïques de Jonas d'Orléans fut faite pour Matfride, comte de la même ville, qui avoit prié son évêque de lui écrire le plus succinctement qu'il seroit possible, comment lui et les autres personnes engagées dans le mariage pouvoient mener une vie agréable à Dieu (3). Ce traité, bien qu'assez court, est divisé en trois livres, dont le pre-

(1) C. 2.  
(2) C. 6, 11, 10, 12, 13, 15, 18, 26.  
(3) To. 1, Spicil. Init.

mier et le dernier conviennent à tous les fidèles, le second est principalement pour les gens mariés.

Il commence par les obligations du baptême, puis il vient à la confirmation, qu'il exhorte à ne point différer, preuve que dès lors on la séparoit ordinairement du baptême (1). Il recommande aux parents et aux parrains l'instruction des enfants; il se plaint qu'on ne faisoit presque plus de pénitences conformes aux anciens canons, et que quelques pécheurs, pour être traités plus doucement, cherchoient des prêtres ignorants. Il dit que, suivant la coutume de l'Eglise, on confesse aux prêtres les péchés les plus considérables pour être réconcilié à Dieu par leur ministère, et que l'on confesse au premier venu les péchés légers et journaliers, avouant toutefois que cette dernière espèce de confession n'étoit guère en usage que chez les moines, c'est-à-dire qu'outre la confession sacramentelle, nécessaire pour les péchés mortels, on confessoit aussi les fautes légères à d'autres qu'à des prêtres, pour s'humilier et profiter de leurs conseils et de leurs prières (2).

Jonas se plaint que la plupart des laïques ne recevoient la sainte communion qu'aux trois grandes fêtes de l'année, et recommande de communier souvent, mais avec les dispositions nécessaires. Il se plaint aussi que plusieurs seigneurs se faisoient donner, par les curés, une partie des dîmes et des obligations des églises de leur patronage, principalement quand le concours du peuple y étoit grand. Que les laïques méprisoient les prêtres pauvres, jusqu'à s'en servir comme de valets, et ne les pas faire manger à leur table. Il parle fortement contre les jeux de hasard, et contre la passion de la chasse, qui faisoient négliger le service divin et opprimer les pauvres. Les comtes et les autres seigneurs administroient la justice; mais la plupart négligeoient par paresse les affaires des pauvres, et prenoient des présents des riches. Il recommande l'onction des malades par le ministère des prêtres, et se plaint que plusieurs consultoient les devins sur l'événement de leur maladie (3). Que l'on négligeoit la sépulture des pauvres, et que l'on ruinoit des sépultures pour en bâtir des maisons. Cet ouvrage n'est presque qu'un tissu de passages de l'Écriture et des pères, suivant l'usage du temps.

## XXVIII. Traité d'Halitgar sur la pénitence.

Halitgar, qui assista à ce concile de Paris, étoit évêque d'Arras et de Cambrai, depuis l'an huit cent seize, et avoit accompagné Ebbon, archevêque de Reims, à sa mission de Danemarck, en huit cent vingt-deux. L'empe-

(1) Lib. 1, c. 7, c. 8; lib. II, c. 14; lib. I, c. 10, 16.  
(2) Lib. II, c. 18.  
(3) C. 19, 20, 23, 24; lib. III, c. 14, 15.



reur Louis l'envoya en ambassade à Constantinople en huit cent vingt-huit, et ce fut apparemment en ce voyage qu'il alla à Rome (1). Ebbon, touché de la confusion qui se trouvoit dans les pénitentiels ordinaires, dont les prêtres se servoient, pria Halitgar d'en composer un tiré des pères et des canons, et il accepta la commission. Nous avons son ouvrage intitulé, des remèdes des péchés et de l'ordre de la pénitence, et divisé en six livres (2). Le premier traite des vices capitaux et de leurs remèdes, et est tiré de saint Grégoire, de saint Augustin et des livres de la vie contemplative, attribués à saint Prosper. Le second, cité aussi des pères, traite des vertus, tant théologiques que cardinales. Le troisième contient des règles de la pénitence, et est principalement tiré du code des canons, que Charlemagne reçut du pape Adrien. Le quatrième contient les pénitences des laïques. Le cinquième celles des clercs, tirés du même code, des décrétales des papes suivants, et de la collection de Martin de Brague. Le sixième livre est un pénitentiel qu'Halitgar dit avoir tiré des archives de l'église romaine, qui mérite une attention particulière.

Il commence par la manière dont l'évêque ou le prêtre doit recevoir le pénitent, et dit (3) : Quand les chrétiens viennent à la pénitence, nous leur ordonnons des jeûnes, et nous devons aussi jeûner avec eux une semaine ou deux, ou ce que nous pouvons, afin qu'on ne nous dise pas, comme aux prêtres des juifs, que nous chargeons les autres de gros fardeaux, et n'y touchons pas du doigt (4). On ne peut relever un autre sans se pencher, et le médecin ne peut éviter la mauvaise odeur des malades; ainsi nous ne pouvons guérir les pécheurs sans beaucoup de soins, de prières et de larmes. Quand vous donnez conseil à un pécheur, donnez-lui aussitôt sa pénitence, de peur que vous n'oubliez combien il doit jeûner, et que vous ne soyez obligé de lui faire recommencer sa confession. Au reste, tous les clercs qui trouveront cet écrit ne le doivent pas lire, mais seulement ceux à qui il est nécessaire, c'est-à-dire les prêtres. En cas de nécessité et l'absence du prêtre, un diacre peut recevoir le pénitent à la sainte communion, c'est-à-dire que s'il y voit des marques d'une conversion sincère il peut lui donner l'eucharistie, quoiqu'il n'ait pas reçu l'absolution. Le prêtre doit donc s'humilier avec le pénitent, et, quand quelqu'un viendra pour se confesser, il lui dira d'attendre un peu, jusqu'à ce qu'il entre dans sa chambre pour prier. Le pénitent, voyant le prêtre triste et pleurant pour ses péchés, en aura plus d'hor-

reur. Quand il aura accompli les jeûnes prescrits, il faut lui conseiller d'en faire encore quelques autres de surrogation. Celui qui ne peut jeûner rachètera les jeûnes par des aumônes taxées selon les facultés. Quand des esclaves viendront à vous, ne les chargez pas tant de jeûnes que les riches, imposez-leur seulement la moitié de la pénitence. Il n'est pas vraisemblable que ces saintes pratiques fussent nouvelles, et nous avons vu que saint Ambroise pleuroit avec les pécheurs (1).

Ensuite les pénitences sont spécifiées, mais plus douces que dans les anciens canons. Pour l'homicide volontaire, le laïque n'est condamné qu'à sept ans de pénitence, dont il doit jeûner pendant trois ans au pain et à l'eau : le prêtre est condamné à dix ans. Pour l'adultère, trois ans, vol avec fraction, cinq ans; simple larcin, trois quarantaines au pain et à l'eau; maléfices, sept ans; divination, sorts des saints et semblables superstitions, trois ans; usure, trois ans; plaie à sang, quarante jours; ivresse, sept jours. La pénitence des clercs est toujours plus forte, selon qu'ils sont plus élevés dans les ordres. Pour les troisièmes noces, on ordonne trois semaines de jeûne, pour les quatrièmes ou cinquièmes, vingt-une semaines, qui sont plus de cinq mois. Halitgar mourut peu après le concile de Paris, vers l'an huit cent trente, et eut Thierry pour son successeur (2).

#### XXIX. Traité d'Agobard contre les juifs.

Agobard, archevêque de Lyon, s'étoit attiré la haine des juifs, qui étoient en grand nombre dans sa ville, à l'occasion du baptême de leurs esclaves. Quatre ou cinq ans avant le concile de Lyon, il en écrivit à trois seigneurs des plus considérables du palais, Adalard, Vala, son frère, et Hélishar (3). Je vous demande, dit-il, votre conseil sur ce que je dois faire touchant les esclaves païens achetés par les juifs. Etant nourris chez eux, ils apprennent notre langue; ils entendent parler de la foi, voient la célébration des fêtes, sont touchés, viennent à l'église, et demandent le baptême, devons-nous les refuser? Les apôtres et leurs disciples n'ont jamais attendu le consentement des maîtres pour baptiser leurs esclaves.

La difficulté étoit que plusieurs lois défendoient aux juifs d'avoir des esclaves chrétiens; ainsi on les leur ôtoit en leur donnant le baptême, et plusieurs pouvoient feindre de se convertir pour obtenir la liberté. Mais les canons y avoient pourvu, en permettant à l'évêque et à tout fidèle de les racheter. C'est-

(1) Sigeb. Illust. Baldr. lib. 1. Flod. II, Hist. Rom. c. 19.  
(2) To. 14, Bibl. PP. Lug. p. 906. Coint. an. 830.  
(3) Apud Men. Not. ad Sacram. p. 138. Ap. Marten. to. 2, p. 43. Ordo. 2. (4) Matth. xxiii.

(1) Sup. I. XIX, n. 22.  
(2) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, to. 1, p. 98.  
(3) De Bapt. Jud. Manc. 8. Coint. an. 831, n. 25.

pourquoi Agobard ajoute : Nous ne prétendons pas que les juifs perdent le prix qu'ils ont donné pour ces esclaves; nous l'offrons suivant les anciens règlements; mais ils ne veulent pas les recevoir, croyant que la cour leur est favorable. C'est que les juifs comptoient pour une perte de ne pas gagner sur leurs esclaves, et d'être forcés à les vendre. Agobard se plaint ensuite du maître des juifs, c'est-à-dire du magistrat conservateur de leurs droits, nommé Everard, qui prenoit leurs intérêts au préjudice de l'Eglise.

Ce fut lui apparemment qui obtint quelque temps après un ordre de l'empereur portant défense de baptiser malgré les juifs leurs esclaves païens. Agobard en écrivit aux deux abbés, qui avoient alors le plus de crédit à la cour, Hilduin et Vala. Il montre fort bien par l'Ecriture que l'on ne doit refuser à personne la grâce du baptême, et se plaint encore du maître des juifs, qui menaçoit de faire venir de la cour des commissaires pour l'exécution de cet ordre. Il offre de payer le prix des nouveaux convertis, et reconnoît qu'il n'est pas permis d'ôter aux juifs par force leurs enfants ou leurs esclaves, mais seulement de les recevoir quand ils viennent d'eux-mêmes.

Vers le même temps, Agobard écrivit à Nébrius, archevêque de Narbonne, l'un des plus anciens et des plus vénérables évêques de France, le priant de se joindre à lui pour résister aux entreprises des juifs (1). Cette année, dit-il, en visitant mon diocèse, j'ai dénoncé à tout le monde de se séparer du commerce des infidèles, non des païens, car il n'y en a point parmi nous, mais des juifs : ayant trouvé que quelques-uns observent le sabbat avec eux, travaillent le dimanche et rompent les jeûnes commandés. Plusieurs femmes, qui les servent comme esclaves ou comme mercenaires, se laissent corrompre le corps ou l'âme, car ils disent qu'ils sont la race des patriarches et des prophètes, et plusieurs du petit peuple se laissent abuser, jusqu'à dire que les juifs sont le seul peuple de Dieu, et qu'ils gardent la véritable religion. Je leur ai donc défendu de boire, manger ou loger avec les juifs. Mais quelques commissaires de l'empereur, principalement Everard, à présent maître des juifs, se sont opposés à ma défense, sous prétexte des édits de l'empereur. Je n'y ai pas eu égard, ne croyant pas qu'un prince si religieux ait pu donner des ordres contraires à la loi de Dieu; et je vous prie, vous qui êtes maintenant regardé comme la colonne de l'Eglise, de demeurer ferme dans l'observance des canons, et d'écrire aux évêques, vos voisins, qu'ils s'unissent à nous pour délivrer l'Eglise d'un si grand mal.

Enfin Agobard écrivit sur ce sujet à l'empereur, et comme il dit que c'est après en avoir

(1) Tom. 1, p. 102.

conféré avec ses confrères, on croit que ce fut dans le même temps du concile de Lyon, tenu en huit cent vingt-neuf, dont il ne nous reste rien (1). Dans cet écrit, intitulé, de l'insolence des juifs, Agobard dit : Les juifs sont venus m'apporter une lettre de votre part, et en ont donné une autre au vicomte de Lyon, portant ordre de leur prêter secours contre moi. Quoi que ces lettres portassent votre nom et votre sceau, j'en ai pas cru qu'elles vinssent de vous, toutefois les juifs en étoient fort insolents, et menaçoient de nous faire maltraiter par les commissaires, qu'ils avoient obtenus pour les venger des chrétiens. Everard est venu après eux, répétant la même chose, et disant que votre majesté étoit fort irritée contre moi à cause des juifs. Ensuite sont arrivés Gueric et Frédéric, vos commissaires, ayant en main leur commission et un prétendu capitulaire. Les juifs se sont alors excessivement réjouis, plusieurs chrétiens ont fui ou se sont cachés, d'autres ont été arrêtés, tous étoient dans une grande consternation; car les commissaires disoient que vous n'avez point d'aversion des juifs, comme l'on croit, mais que vous les aimez et les estimez, plus que vous n'estimez beaucoup de chrétiens.

La cause de cette persécution est que nous avons défendu aux chrétiens de vendre aux juifs des esclaves chrétiens, de souffrir que les juifs vendent des chrétiens pour envoyer en Espagne, et qu'ils tiennent des chrétiens chez eux à leurs gages. Nous avons aussi défendu d'observer le sabbat avec eux, comme font quelques femmes, travailler le dimanche, dîner avec eux en carême, c'est-à-dire rompre le jeûne, car alors on ne mangeoit que le soir, d'acheter d'eux de la chair ou du vin, car ils ne vendent aux chrétiens que ce qu'ils croient immonde.

Et ensuite : Ils se vantent d'être aimés de vous, à cause des patriarches, d'être admis honorablement à votre audience; que les personnes du premier rang demandent leurs prières et leurs bénédictions. Ils disent que vos conseillers trouvent mauvais que nous les empêchions de vendre du vin aux chrétiens, et leur ont donné plusieurs livres d'argent pour en acheter. Ils montrent des lettres en votre nom, avec les sceaux d'or, et des habits qu'ils prétendent être envoyés à leurs femmes, par vos parentes et d'autres dames du palais. On leur permet contre la loi de bâtir de nouvelles synagogues; enfin, les choses en sont à tel point, que les chrétiens ignorants disent que les juifs prêchent mieux que nos prêtres. Vos commissaires, pour ne les pas empêcher de célébrer le sabbat, ont ôté les marchés du samedi, quoique ce jour soit utile aux chrétiens pour mieux solenniser le dimanche. Ces lettres et ces commissaires en faveur des juifs étoient l'effet de la foiblesse de l'empereur

(1) Tom. 1, p. 9.



Louis, gouverné par sa femme Judith et par ceux qui l'environnoient.

Agobard ajoute: Après cette lettre écrite, il est arrivé un homme qui vient de Cordoue en Espagne. Il dit avoir été dérobé par un juif à Lyon il y a vingt-quatre ans, étant encore enfant, et s'être sauvé avec un autre, qu'un juif avoit aussi dérobé à Arles, il y a six ans. Nous avons cherché les connoissances de celui de Lyon, et les avons trouvées; et on nous a dit que le même juif en avoit dérobé, acheté et vendu d'autres, et qu'un autre juif, cette année, avoit dérobé et vendu un autre enfant. Enfin, nous avons trouvé qu'ils achètent plusieurs chrétiens, que des chrétiens mêmes leur vendent, et commettent plusieurs abominations trop infâmes pour les écrire.

Dans cette lettre, Agobard promet d'écrire à l'empereur plus amplement, touchant les superstitions des juifs et le soin qu'on doit avoir de séparer d'eux les chrétiens. C'est ce qu'il exécuta par un écrit que l'on croit du même temps, et qui porte, avec le nom d'Agobard, ceux de Bernard, archevêque de Vienne, et de Faova, évêque de Châlons. On y rapporte plusieurs autorités des pères et des conciles de France, qui défendent aux chrétiens tout commerce avec les juifs (1). Ensuite on décrit ainsi leurs erreurs et leurs superstitions: ils disent que leur Dieu est corporel, et composé de divers membres comme nous, pour ouïr, voir, parler, et ainsi du reste: par conséquent que le corps humain est fait à son image. Qu'il est assis dans un grand palais, sur un trône que quatre bêtes portent de côté et d'autre. Qu'il a une infinité de pensées qui, ne pouvant être exécutées, se changent en démons. Ils croient que les lettres de leur alphabet sont éternelles, et que la loi de Moïse a été écrite plusieurs années avant la création du monde. Qu'il y a plusieurs terres, plusieurs enfers et plusieurs cieus, que Dieu a sept trompettes, dont une est longue de mille coudées, et plusieurs autres rêveries; particulièrement touchant Jésus-Christ. Le soin que prend le fameux Rabin Moïse, fils de Maïmon, de montrer que Dieu n'est point corporel, et d'expliquer les métaphores de l'Écriture sur ce sujet, montre assez combien cette erreur étoit enracinée chez les juifs encore trois cents ans depuis Agobard (2).

### XXX. Épreuves superstitieuses.

Après la tenue des quatre conciles de Mayence, de Paris, de Lyon et de Toulouse, et la même année huit cent vingt-neuf, on tint à Wormes un parlement, que l'on compte aussi entre les conciles, et on y rapporte un capitulaire de plusieurs articles, dont le plus considérable est celui qui défend l'examen ou épreuve

(1) Tom. 1, p. 66, de Judei Superstit.

(2) Mare Nevochim. parte I, c. 1. 2, etc., 35, 40.

de l'eau froide pratiquée jusqu'alors. On a encore les formules des prières ecclésiastiques qui accompagnoient cette épreuve, et qui montrent qu'elle étoit regardée comme un acte de religion. Un manuscrit du temps en attribue l'institution au pape Eugène II (1). De peur, dit-il, qu'on ne jurât sur les reliques, ou qu'on ne mit la main sur l'autel, on disoit une messe où les accusés communioient; on leur faisoit boire de l'eau bénite; puis on les plongeait dans l'eau, et on prioit Jésus-Christ d'empêcher qu'elle les reçût s'ils étoient coupables. C'étoit le moyen de les trouver souvent innocents.

Peut-être cette défense fut l'effet des remontrances d'Agobard, dont nous avons un traité sur cette matière, et en général contre toutes les épreuves, que le peuple nommoit alors jugement de Dieu, croyant qu'il devoit faire des miracles pour découvrir par ces moyens les crimes cachés. Ces épreuves étoient de plusieurs sortes; le combat singulier de l'accusateur et de l'accusé, ou de leurs champions, l'eau chaude, l'eau froide, le fer chaud, la croix devant laquelle il falloit se tenir debout (2). Agobard attaque en particulier le duel, autorisé par la loi de Gondebaud, roi des Bourguignons, et montre combien il est contraire à la loi de Dieu; principalement au précepte de la charité, qui en est l'essentiel. Son écrit n'est presque un recueil de passages de l'Écriture.

### XXXI. Mission de saint Anscaire en Suède.

Vers le même temps, et l'an huit cent vingt-neuf, l'empereur Louis reçut des ambassadeurs des Suédois ou Suédois, qui entre autres affaires dont ils étoient chargés, lui déclarèrent que plusieurs personnes de leur nation désiroient embrasser la religion chrétienne; le priant d'envoyer des prêtres pour les instruire, et assurant que leur roi étoit disposé à le permettre (3). L'empereur ravi de cette proposition, chercha qui il pourroit envoyer pour en reconnaître la vérité, et demanda à Vala, abbé de Corbie, si quelqu'un de ses moines voudroit aller en Suède, principalement Anscaire, qui étoit déjà auprès d'Hériold, roi de Danemarck. On le fit venir à la cour; et, comme il se douta du sujet, il se souvint d'une vision qu'il avoit eue étant à Corbie, où il avoit reçu ordre d'aller prêcher aux païens (4). Étant donc arrivé devant l'empereur, il accepta la commission; l'abbé Vala lui donna pour compagnon Vitmar, moine de Corbie, et députa Gislemar pour demeurer auprès du roi Hériold à la place d'Anscaire.

(1) Tom. 7, Conc. p. 1669. Ibid. p. 1583. Capit. tom. 1, p. 662. C. 12, p. 668. V. Sup. 9, V. Coint. an. 829, n. 146, etc. Ma-

bill. tom. 1, Anal. p. 47.

(2) Tom. 1, p. 301.

(3) Vita S. Ansch. n. 15.

Acta SS. Ben. to. 6, p. 85.

(4) Sup. n. 7.

Anscaire et Vitmar s'embarquèrent pour passer en Suède; mais environ à mi-chemin ils rencontrèrent des pirates qui, malgré la résistance des marchands qui les conduisoient, prirent leurs vaisseaux et tout ce qu'ils avoient, en sorte qu'à peine purent-ils gagner la terre et se sauver à pied. En cette occasion, ils perdirent les présents de l'empereur et environ quarante volumes qu'ils avoient rassemblés pour le service de Dieu, il ne leur resta que le peu qu'ils purent emporter en descendant du vaisseau. Quelques-uns étoient d'avis de retourner, mais Anscaire ne put s'y résoudre, et, s'abandonnant à la Providence, il passa outre.

Ils firent donc à pied un très-long chemin avec une extrême difficulté, passant de temps en temps en barque quelques bras de mer. Enfin, ils arrivèrent à Birque ou Biore, qui étoit alors la capitale et le port du royaume de Suède, dans une île à deux journées d'Upsal, vers le lieu où est Stockholm, car cette ancienne ville ne subsiste plus (1). Le roi, nommé Bern ou Biorn, ayant appris des ambassadeurs qu'il avoit envoyés en France le sujet de la venue des missionnaires, les reçut favorablement; l'affaire fut examinée dans son conseil, et on leur accorda tout d'une voix la permission de demeurer dans le pays et d'y prêcher l'Evangile; ce qu'ils commencèrent à faire avec succès. Plusieurs chrétiens captifs avoient bien de la joie de pouvoir enfin participer aux saints mystères, et on reconnut la vérité de tout ce que les ambassadeurs de Suède avoient dit à l'empereur Louis. Quelques Suédois demandèrent et reçurent le baptême, entre autres Hérigaire, gouverneur de la ville, et fort chéri du roi. Ce seigneur fit bâtir une église dans son héritage, s'exerça sérieusement à la piété, et persévéra très-constamment dans la foi.

Anscaire et Vitmar, ayant demeuré six mois en Suède, revinrent en France avec des lettres écrites de la main du roi, suivant l'usage de la nation, et racontèrent à l'empereur Louis les grâces que Dieu leur avoit faites, et comment il leur avoit ouvert la porte pour la conversion des païens. L'empereur en fut ravi, et songea comment il pourroit établir un siège épiscopal à cette frontière de son empire, pour faciliter et affermir ces conversions. Alors, quelques-uns de ses fidèles serviteurs lui représentèrent que l'empereur Charles, son père, ayant dompté la Saxe, et y fondant des évêchés, avoit réservé l'extrémité de la province au nord de l'Elbe pour y établir dans la suite un siège archiepiscopal, d'où l'on pût étendre la foi chez les païens (2). Charlemagne y fit consacrer une église par un évêque de Gaule; et y mit un prêtre, nommé Hérillac, indépendant des évêques voisins; il vouloit

même le faire ordonner évêque, mais la mort le prévint.

L'empereur Louis, son successeur, sans faire assez d'attention à ce dessein, à la sollicitation de quelques personnes, partagea cette province d'outre l'Elbe entre les deux évêques voisins, Villeric de Brême et Hérigaud de Verden. Mais alors, connoissant l'intention de son père, et voyant le progrès de la foi chez les Danois et les Suédois, du consentement des évêques et d'un concile nombreux, il établit à Hambourg un siège archiepiscopal, à qui seroit soumise toute l'église de Nortalinges, c'est-à-dire des peuples qui étoient au nord de l'Elbe, et tout le reste des pays septentrionaux, pour y envoyer des évêques et des prêtres. Il fit donc consacrer solennellement Anscaire archevêque, par les mains de Drogon, évêque de Metz, en présence de trois archevêques, Ebbon de Reims, Hetti de Trèves, Otgar de Mayence, et de plusieurs autres évêques, même de ceux de Verden et de Brême, qui prirent part à cette consécration, pour preuve de leur consentement. C'étoit l'an huit cent trente, et saint Anscaire, étoit âgé de trente ans. Drogon étoit frère de l'empereur Louis, fils de Charlemagne, et d'une de ses dernières femmes; il étoit évêque de Metz depuis l'an huit cent vingt-six, et lorsqu'il sacra saint Anscaire il étoit archichapelain du palais, et en cette qualité précédoit les archevêques (1). Comme le nouveau diocèse de Hambourg étoit petit et exposé aux courses des barbares, l'empereur y unit un monastère de Gaule, nommé Turholt, à présent en Flandres; et, pour assurer davantage l'érection du siège de Hambourg, il envoya saint Anscaire à Rome avec deux évêques et un comte, demander la confirmation du pape Grégoire.

Ebbon, archevêque de Reims, n'abandonnoit pas la mission de Danemarck, qu'il avoit commencée, et il se fit nommer à Rome légat des pays septentrionaux avec Anscaire (2). Ensuite, conférant ensemble de cette légation, ils jugèrent nécessaire qu'il y eût un évêque qui résidât en Suède. Ainsi, du consentement de l'empereur, Ebbon choisit un de ses parents, nommé Gausbert, qu'il fit ordonner évêque, lui donnant abondamment, tant du sien que de la libéralité de l'empereur, tout ce qui étoit nécessaire pour le service de l'Eglise, et l'envoya son vicaire en Suède, pour exercer la légation qu'il avoit reçue du saint-siège. Ebbon lui fit donner par l'empereur le monastère que lui-même avoit fondé à Vedel, comme un lieu de rafraîchissement. Gausbert fut nommé Simon à son ordination, à l'exemple de quelques autres évêques, comme saint Villibrod et saint Boniface; et, étant arrivé en Suède, il fut reçu avec honneur par le roi et par le peuple, et commença à bâtir une église et à prêcher publiquement l'Evangile, en sorte que

(1) Heml. Chr. Elau. lib. I, c. 8. Adam. I, c. 10. Baudrand Lex. (2) Sup. liv. XLV, n. 28.

(1) Coint. an. 830.

(2) Sup. liv. XLVI, n. 50. Vita S. Ansc. c. 21.



le nombre des fidèles croissoit de jour en jour.

XXXII. L'empereur Théophile persécute les catholiques.

En Orient, l'empereur Michel le bègue étoit mort le premier octobre huit cent vingt-neuf, indiction huitième, après avoir régné huit ans et neuf mois. Son fils Théophile lui succéda, et régna douze ans. Il témoigna d'abord un grand zèle pour la justice, et même pour la religion; mais il se déclara bientôt plus ouvertement que son père contre les saintes images (1). Car il ne défendit pas seulement de les honorer, mais d'en faire et d'en garder. On effaça donc encore une fois les peintures des églises pour y représenter des bêtes et des oiseaux, on brûla publiquement quantité d'images; les prisons furent remplies de catholiques, de peintres, de moines, d'évêques. L'empereur en vouloit particulièrement aux moines. Il leur défendit d'entrer dans les villes, ni de paroître à la campagne; en sorte que, ne pouvant avoir les choses nécessaires à la vie, plusieurs moururent de faim et de misère: d'autres quittèrent leur habit pour sortir, sans toutefois abandonner leur profession; d'autres enfin tombèrent dans un entier relâchement. Ainsi les monastères devinrent les cimetières des moines qui y demeuroient morts, ou des logements des séculiers. Cependant il y avoit dans tous les villages des receveurs pour charger d'impositions ceux qui ne renonçoient pas aux saintes images (2).

Toutefois, l'empereur Théophile ne put y faire renoncer Théodora, sa femme, ni Théoctista, sa belle-mère (3). Il avoit cinq filles, que leur aïeule appeloit souvent chez elle, leur faisoit de petits présents, et, les prenant en particulier, les exhortoit à résister courageusement à l'hérésie de leur père, et honorer toujours les saintes images. En disant cela, elle prenoit les siennes, qu'elle gardoit dans un coffre, les portoit à son visage et les baisoit. L'empereur demanda un jour à ses filles ce que leur grand-mère leur avoit donné, et quelles caresses elle leur avoit faites. La plus jeune, nommée Pulchérie, raconta tout, nomma les fruits dont elle les avoit régalingées, puis ajouta: Elle a dans son coffre quantité de poupées qu'elle met sur sa tête, et les baise. L'empereur comprit bien ce que c'étoit, et en fut fort irrité, mais il n'osa le témoigner, par le respect qu'il portoit à sa belle-mère, et la crainte de ses reproches. Car elle lui parloit avec liberté, le reprenoit publiquement de la persécution qu'il faisoit aux catholiques, et étoit presque la seule qui osât lui dire combien il étoit haï de tout le monde. Il se contenta donc d'empêcher que ses filles n'lassent si souvent chez elle.

(1) Post. Theoph. lib. II, n. 28; lib. III, n. 1, etc. 10. (2) Vit. S. Joan. 4 nov. c. 47.

(3) Post. Theoph. n. 5.

Il avoit un petit homme ridicule, nommé Denderis, qui le divertissoit par ses folies. Etant entré dans la chambre de l'impératrice Théodora, il la trouva qui baisoit les saintes images, et les portoit à ses yeux par dévotion. Il lui demanda ce que c'étoit, et s'approcha pour les voir. Ce sont, dit-elle, mes belles poupées. Aussitôt Denderis alla trouver l'empereur, qui étoit à table et qui lui demanda d'où il venoit. Il dit qu'il venoit de chez sa maman, car il nommoit ainsi l'impératrice, et qu'il l'avoit vue tirer de belles poupées de derrière son chevet. L'empereur l'entendit, et, sitôt qu'il fut sorti de table, il alla chez l'impératrice fort en colère, lui dit beaucoup d'injures, l'appela idolâtre, et lui rapporta le discours de son fou. Seigneur, dit-elle, ce n'est pas ce que vous pensez: c'est que je me regardois à mon miroir avec mes femmes, et il a vu dedans nos images. Elle apaisa ainsi l'empereur, et fit ensuite bien fouetter Denderis, pour lui apprendre à ne plus parler des belles poupées.

Il se trouva des catholiques qui résistèrent courageusement à l'empereur pour la défense des saintes images, entre autres les moines du monastère de Saint-Abraham (1). Ils lui montraient par les pères, comme saint Denis, saint Hiérothée, saint Irénée, que la vie monastique n'est pas une invention nouvelle; et, pour prouver que les images étoient reçues dès le temps des apôtres, ils rapportoient le portrait de la Sainte-Vierge, fait par saint Luc, et l'image miraculeuse de Jésus-Christ, qu'il avoit lui-même imprimée sur un linge; car ces faits n'étoient pas contestés alors. L'empereur, irrité de leur liberté, les chassa de Constantinople, après leur avoir fait souffrir plusieurs tourments. Ils se retirèrent près le Pont-Euxin, et y moururent de coups de fouet qu'ils avoient reçus. Leurs corps demeurèrent longtemps sans sépulture; mais ils se conservèrent, et depuis on les honora comme des reliques de martyrs.

L'empereur Théophile persécutoit surtout les peintres qui faisoient les images (2). Il attaqua donc un moine, nommé Lazare, qui étoit alors célèbre en cet art; ne l'ayant pu gagner par caresses ni par menaces, il le fit déchirer à coups de fouet, en sorte que la chair tomboit avec le sang, et que l'on ne croyoit pas qu'il en pût guérir. Toutefois, s'étant un peu remis dans la prison, il recommença à peindre des saints: ce que l'empereur ayant appris, il lui fit brûler le dedans des mains avec des lames de fer rouges, et on le laissa demimort. Enfin, à la prière de l'impératrice et d'autres personnes de crédit, il sortit de prison, et se retira à l'église de Saint-Jean-Phobéros, où il se cacha. Là, nonobstant ses plaies, il peignit une image de saint Jean, que

(1) Ibid. n. 11.

(2) N. 13. V. Bolland. 12 febr. 10, 5, p. 391.

l'on gardoit long-temps après et qui guérissoit des malades. Lazare survécut plusieurs années à l'empereur Théophile.

XXXIII. Révolte contre l'empereur Louis.

En France, l'empereur Louis s'attira par sa foiblesse un étrange traitement (1). Ermengarde, sa première femme, lui laissa trois fils qu'il déclara rois tous trois; il associa à l'empire Lothaire qui étoit l'aîné, et lui donna l'Italie, l'Aquitaine à Pépin qui étoit le second, et au troisième, nommé Louis, la Bavière. Après la mort de leur mère, il épousa Judith, dont il eut en huit cent vingt-trois un quatrième fils, nommé Charles. Sa mère voulut aussi lui assurer un royaume, et l'empereur Louis, en huit cent vingt-neuf, lui donna à ce titre ce que l'on nommoit alors l'Allemagne, c'est-à-dire le Haut-Rhin avec la Rhétie, et une partie de la Bourgogne (2). Lothaire et Louis étoient présents, et parurent y consentir. Lothaire même promit d'être le protecteur de Charles, mais il s'en repentit bientôt; et l'empereur Louis, ou plutôt Judith, pour se fortifier contre les fils du premier lit, fit venir à la cour Bernard, comte de Barcelone et gouverneur de la frontière d'Espagne, fils de saint Guillaume de Gellone, à qui l'empereur Louis donna la charge de chambellan, alors la première du palais.

Bernard, homme ambitieux et violent, fomenta la division entre le père et les enfants, changea plusieurs officiers, et se rendit odieux à la plupart des seigneurs. Il étoit si bien avec l'impératrice qu'on les accusoit ouvertement d'un commerce criminel; et l'on en vint bientôt à une révolte déclarée. Au printemps de l'année huit cent trente, tandis que l'empereur Louis visitoit les côtes de l'Océan, marchant vers la Bretagne, Pépin, roi d'Aquitaine, s'avança avec une grande armée jusqu'à Paris, et de là à Verberie (3). L'empereur Louis, se trouvant le plus foible, congédia Bernard, qui se sauva à Barcelone, enferma Judith dans le monastère de Notre-Dame de Laon, et se retira lui-même à Compiègne. Pépin se fit amener Judith, qui, se voyant menacée de mort, promit de prendre le voile de religieuse et de persuader à l'empereur de prendre aussi la vie monastique. On la mena à l'empereur, qui lui permit de prendre le voile; mais, pour lui, il demanda du temps pour délibérer s'il feroit couper ses cheveux. Judith fut conduite à Poitiers et enfermée dans le monastère de Sainte-Croix. Lothaire arriva ensuite, et enfin Louis roi de Bavière; et les trois frères se trouvèrent à Compiègne (4). L'empereur leur père les apaisa,

(1) Sup. liv. XLVI, n. 27. Ben. p. 496.  
(2) Thegan. c. 15. Nithard lib. I, Astron. an. 821. An. Egin. 8, 9. Vita Valz, n. 7, to. 5. Act. SS. Astron.  
(3) Ann. Met. 829. Astron. Ann. Bertin. 830.  
(4) Vita Valz. c. 10.

témoignant être content de ce qui s'étoit passé, et promettant de ne rien faire à l'avenir que par leur conseil. Il conserva donc pendant tout cet été le nom d'empereur, quoique Lothaire eût tout le pouvoir effectif. Mais, au mois d'octobre de la même année huit cent trente, on tint à Nimègue un parlement, où l'empereur Louis, soutenu par les seigneurs de Germanie, reprit son autorité. D'abord il exila l'abbé Hilduin, qui étoit venu à l'assemblée accompagné de gens armés, contre sa défense. Il l'envoya en Saxe, où il demeura quelque temps dans la nouvelle Corbie. Vala, abbé de l'ancienne Corbie, fut aussi exilé, car il étoit entré dans le parti des rebelles, persuadé de tous les crimes que l'on imputoit à Judith et à Bernard, et que ce dernier en vouloit à la vie de l'empereur Louis. Il fut relégué près du lac de Genève, et renfermé dans une caverne inaccessible. Là on lui envoya le moine Pascase, son confesseur, pour lui faire avouer qu'il étoit coupable; mais Vala ne put jamais se résoudre à parler contre sa conscience. Car il n'avoit eu que des intentions droites, et avoit cru nécessaire, pour le bien de l'état, de s'opposer à la tyrannie de Bernard. Il fut ensuite transféré à Noirmoutiers, dans l'île Héro, et enfin renvoyé à son monastère de Corbie.

Jessé, évêque d'Amiens, qui s'étoit déclaré entre les chefs de la révolte, fut déposé à Nimègue par les évêques (1). Le jugement des autres coupables fut remis à un parlement, qui se tiendroit au mois de février suivant. Cependant on jugea en celui-ci que l'impératrice Judith, injustement séparée de l'empereur Louis, lui seroit rendue suivant les canons, et par l'autorité du pape Grégoire, qui apparemment avoit été consulté. Judith fut aussitôt mandée et revint auprès de Louis, à la charge de se présenter au prochain parlement pour se défendre des crimes dont on l'accuseroit; et jusque-là l'empereur ne lui rendit point les honneurs dus à sa dignité. Le parlement fut tenu à Aix-la-Chapelle, au mois de février huit cent trente-un, comme il avoit été convenu. Judith s'y présenta devant l'empereur et ses fils. Le peuple demanda si quelqu'un la voudroit accuser: personne ne parut, et elle se purgea par serment, suivant la loi des François, de tout ce qu'on lui avoit imposé. On jugea les coupables qui avoient été arrêtés à Nimègue, et ils furent trouvés dignes de mort; mais l'empereur leur donna la vie, et se contenta de les faire garder en divers lieux, les clercs dans les monastères: encore en rappela-t-il plusieurs dès la même année.

XXXIV. Commencement de Pascase Rathbert.

Pendant ces troubles et l'exil de l'abbé Vala, Pascase Rathbert écrivit son fameux

(1) Theg. c. 36, 37. Ann. Met. 829, Bertin. 830.



traité du corps et du sang de Notre Seigneur (1). Il fut élevé dès son enfance dans le monastère de Notre-Dame de Soissons, par la charité des religieuses, à qui il en témoigna sa reconnaissance toute sa vie. Il y fut consacré à Dieu et y reçut la tonsure; mais ensuite il revint dans le monde, et vécut long-temps en séculier. Enfin il se retira dans le monastère de Corbie, sous la conduite de l'abbé Adalard l'ancien, et s'y appliqua à l'étude avec tant de succès, qu'il fut ensuite chargé d'instruire ses confrères, et acquit une grande réputation. Il avait très-bien appris les lettres humaines; mais sa principale étude fut de l'Écriture sainte et des pères; et même, avant que d'être abbé, il expliquait à la communauté l'Évangile aux jours solennels. Toutefois, il ne manquoit ni à l'office, ni à aucun autre devoir de la vie monastique; il n'employait à l'étude que le temps qui lui restait et qu'il pouvoit dérober, ayant principalement pour but d'éviter l'oisiveté.

Il eut plusieurs disciples à Corbie, entre autres le jeune Adalard, qui gouverna l'abbaye à la place de l'ancien, saint Anscaire, depuis archevêque de Hambourg (2); Hildebrand et Odon, tous deux évêques de Beauvais, et Varain, abbé de la nouvelle Corbie. Ratbert travailla lui-même à la fondation de ce monastère, et il y accompagna, en huit cent vingt-deux, l'abbé Adalard et Vala, son frère. En huit cent vingt-six, après la mort d'Adalard, il fut député par la communauté de l'ancienne Corbie, pour obtenir de l'empereur Louis la confirmation de l'élection de Vala (3); et en cette occasion, comme un seigneur lui demandoit pourquoi ils avoient choisi un homme si sévère, il répondit: Qu'il falloit prendre pour guide celui qui marchait devant les autres. L'empereur Louis l'envoya en Saxe en huit cent trente-un, apparemment à l'occasion de la mission de saint Anscaire, et l'employa encore depuis dans les affaires des églises et des monastères. Enfin, l'abbé Vala l'estimoit tant, qu'il ne faisait presque rien sans lui, ni affaire, ni voyage. Tel étoit le moine Ratbert, qui prit le surnom de Pascase, suivant l'usage des savants de son siècle, de joindre un nom latin au nom barbare.

#### XXXV. Traité de Pascase sur l'eucharistie.

Vers l'an huit cent trente, il écrivit la vie de saint Adalard, son abbé, et l'année suivante il composa son traité de l'Eucharistie, à la prière de son disciple Varain, surnommé Placide, qui, après avoir été moine de l'ancienne Corbie, étoit abbé de la nouvelle, ayant succédé à saint Adalard en huit cent vingt-six (4). Pascase écrivit cet ouvrage d'un style

simple en faveur de ceux qui n'étoient pas encore instruits des lettres humaines, c'est-à-dire des moines de la nouvelle Corbie, et son but étoit principalement de faciliter l'instruction des jeunes Saxons que l'on élevait dans ce monastère; aussi comparoit-il sa doctrine au lait des enfants. L'ouvrage n'est point contentieux, mais purement dogmatique; Pascase y expose simplement la doctrine de l'Eglise, et, s'il combat quelque erreur en passant, c'est l'incrédulité des ignorants et des mauvais catholiques, ou quelque ancienne hérésie; car il n'y en avoit point de nouvelle sur cette matière. En ce traité Pascase enseigne principalement trois choses: que l'eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, que la substance du pain et du vin n'y demeure plus après la consécration, et que c'est le même corps qui est né de la vierge. Ce qu'il exprime ainsi dès le commencement du livre: Encore que la figure du pain et du vin soit ici, on ne doit y croire autre chose après la consécration que le corps et le sang de Jésus-Christ (1). Et, pour dire quelque chose de plus merveilleux, ce n'est pas une autre chair que celle qui est née de Marie, qui a souffert sur la croix, qui est sortie du sépulcre. De là il tire trois conséquences: que Jésus-Christ est immolé tous les jours véritablement, mais en mystère; que l'eucharistie est vérité et figure tout ensemble; qu'elle n'est point sujette aux suites de la digestion. Il établit partout la doctrine de la présence réelle, jusqu'à dire que celui qui ne la croit pas est pire qu'un impie (2).

Il dit, en un endroit, que les sacrements de Jésus-Christ sont le baptême, le chrême et le corps et le sang du Seigneur; mais il ne prétend pas en cet endroit faire un dénombrement exact des sacrements; il en rapporte seulement quelques-uns pour servir d'exemple, ce qui suffisoit à son dessein. Il dit que la chair de Jésus-Christ est tous les jours créée dans ce sacrement, pour dire qu'elle commence d'y être. Les pères qu'il cite sont, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Augustin, saint Jean-Chrysostôme, saint Jérôme, saint Grégoire, Hésychius et Bède (3).

#### XXXVI. Traité d'Amalarius, des offices ecclésiastiques.

La même année, huit cent trente-un, Amalarius, disciple d'Alcuin, clerc de l'église de Metz, et depuis chorévêque de Lyon, fut envoyé à Rome par l'empereur Louis, à qui, vers l'an huit cent vingt, il avoit dédié un grand traité des offices ecclésiastiques, divisé en quatre livres (4). Etant à Rome, il interrogea les ministres de l'église de Saint-Pierre, et profita de leurs instructions pour corriger son ouvrage,

et en faire une seconde édition. Il reste toutefois des exemplaires de la première, qui en font voir la différence. En ce voyage il demanda au pape, Grégoire IV, des antiphoniers de la part de l'empereur, et le pape lui répondit qu'il n'en avoit point qu'il pût lui envoyer, parce que Vala, en une de ses ambassades, les avoit emportés en France (1). Amalarius les trouva en effet dans le monastère de Corbie, et, les ayant conférés avec ceux de France, il en prit occasion de composer un second ouvrage sur ce sujet. On a encore d'Amalarius un abrégé de l'office de la messe, suivant l'ordre romain. Il y est nommé Amalhere, et qualifié abbé, comme le nomment quelquefois les anciens (2).

Dans ces ouvrages, il a principalement cherché à rendre raison des prières et des cérémonies qui composent l'office divin, et il s'est beaucoup étendu sur des raisons mystiques, dont plusieurs ne paroissent pas fort solides. Mais son travail ne laisse pas d'être d'une grande utilité pour nous assurer du fait, et nous montrer que les prières de la messe et des heures étoient les mêmes qui sont marquées dans le sacramentaire et l'antiphonier de saint Grégoire, et que nous disons encore, et les cérémonies telles que les représente l'ancien ordre romain, de sorte que les écrits d'Amalarius sont une preuve aussi authentique que seroit un manuscrit de l'an huit cent trente.

Il marque dans la préface que l'on disoit deux ou trois messes différentes les dimanches, où il se rencontroit quelque fête des saints, quoique d'autres se contentassent d'en faire mémoire par quelque oraison. Il montre que toutes sortes de prières sont comprises dans l'ordinaire de la messe. Il dit que la dernière oraison qui se dit aux messes de carême, après la postcommunion, est une bénédiction pour ceux qui n'avoient pas communie, parce que tout le monde ne venoit pas pour lors à la messe tous les jours (3). Il entre ensuite dans le détail de toutes les messes, commençant à la Septuagésime, et marque tous les introits, les épîtres, les évangiles, tels que nous les disons encore. Dans le carême, il s'arrête aux jours qui ont quelque observance singulière, savoir, le mercredi d'après la Quinquagésime, où l'on commence à jeûner, et à dire la messe à none, au lieu qu'auparavant on la disoit à tierce (4). Il conjecture, ce qui étoit vrai, que les quatre premiers jours de jeûne avoient été ajoutés depuis le temps de saint Grégoire, pour achever le nombre de quarante (5).

La seconde singularité du carême est le mercredi de la quatrième semaine, où l'on ajoute

à la messe une leçon et un répons (1). La raison, dit Amalarius, est que ce jour on fait le troisième scrutin, qui est le plus grand des sept; les prêtres touchent de leurs doigts les oreilles et les narines des catéchumènes; ce jour on leur explique les auteurs et les commencements des quatre Évangiles; ce jour, ils reçoivent l'oraison dominicale et le symbole, pour les prononcer le samedi de Pâques. J'ai parlé plus au long de ces scrutins ou examens des catéchumènes à l'occasion du sacramentaire de saint Gélase. Le samedi avant le dimanche des Rameaux, le sacramentaire portoit que le pape étoit occupé à faire l'aumône, ce qu'Amalarius croit avoir été institué en mémoire de la femme qui parfuma les pieds de Jésus-Christ six jours avant sa passion (2).

Le jeudi-saint, il y a plusieurs singularités. On ne chante plus *Gloria Patri*, et on ne sonne plus les cloches, ce qui dure les deux jours suivants; on consacre les saintes huiles de trois sortes: le saint-chrême, l'huile des catéchumènes, celle des malades. On réserve le corps de Notre Seigneur au lendemain; on fait un repas commun en mémoire de la cène; on lave les pieds des frères et le pavé de l'église, et on dépouille les autels; enfin, les pénitents reçoivent l'absolution. L'office du vendredi-saint étoit tel qu'il est encore, et l'adoration de la croix y est bien remarquée et défendue contre ceux qui l'attaquoient, comme Claude de Turin (3). Ici Amalarius dit avoir appris de l'archidiacre de Rome que, dans l'église où le pape adoroit la croix, personne ne communioit, et cet usage est devenu universel. Le samedi-saint on ne disoit point de messe, parce qu'elle étoit réservée à la nuit suivante (4), et saint Jérôme rapporte, comme une tradition apostolique, que la veille de Pâques il n'étoit pas permis de congédier le peuple avant minuit. Ce jour-là même l'archidiacre de Rome faisoit les Agnus-Dei de cire et d'huile (5), que le pape bénissoit, et que l'on distribuait au peuple à l'octave de Pâques, après la communion, pour les brûler et en parfumer les maisons. La veille de Pâques on baptisoit la nuit; mais la veille de la Pentecôte on baptisoit à none, c'est-à-dire à trois heures après midi (6). Cet échantillon suffira pour montrer l'utilité qu'un lecteur pieux et attentif peut tirer des écrits d'Amalarius et des autres semblables, pour connoître la sainteté et l'antiquité des cérémonies de l'Eglise. Quand elles n'auroient que neuf cents ans, elles seroient bien vénérables; mais on les regardoit dès lors comme très-anciennes. Il traite dans le premier livre des messes de toute l'année, dans le second des ordinations et du clergé, dans le

(1) Mabill. Præf. tom. 6, Sup. liv. XLVI, n. 50.  
(2) Sup. liv. XLVI, n. 7.  
(3) Sup. liv. XLVI, n. 7.  
(4) Mabill. Ibid. Præf. Num. 10, Pasch. Prolog.

(1) C. 1, 1555, E.  
(2) C. 2, 4, 9, 20, p. 1000, 12, 1586.  
(3) C. 3, et ib. Sirm. c. 4.  
(4) Mabill. in Ord. R. c. 1. Id. c. 12, Num. 2, Præf. Alt. Amal. et de Ord. Antiphon. c. 58.

(1) Prolog. Antiphon.  
(2) Baluz. tom. 2. Capit. p. 1352.  
(3) V. lib. III, c. 17.  
(4) Lib. I, c. 7.  
(5) Menard Insacr. p. 52.

(1) C. 8.  
(2) Sup. liv. xxx, n. 43, c. 9.  
(3) C. 14, 15, V. Mabill.  
(4) Com. Ord. R. c. 12, n. 2.  
(5) In Matth. xxv, 6.  
(6) C. 17.  
(7) Lib. IV, c. 28.



troisième il explique l'ordinaire de la messe, et dans le quatrième les offices du jour et de la nuit.

#### XXXVII. Écrits d'Agobard pour Lothaire.

Cependant les affaires se brouilloient de plus en plus entre l'empereur Louis et ses enfants; il étoit toujours gouverné par Judith, et penchoit tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, suivant qu'il étoit poussé. Il avoit changé leurs partages, et ôté à Lothaire le titre d'empereur: tout l'empire étoit ébranlé par les armées qui marchaient de part et d'autre. Alors Agobard, archevêque de Lyon, écrivit à l'empereur Louis en ces termes: Comment un sujet peut-il s'acquitter de la fidélité qu'il vous doit si, vous voyant en péril, il ne s'empresse à vous le faire connaître (1)? Je prends à témoin Dieu, qui sonde les cœurs, que je n'ai aucun autre motif de vous écrire, que la douleur, plus grande que je ne puis exprimer, des dangers qui vous menacent, principalement votre âme. Il lui représente ensuite la manière dont il avoit associé à l'empire Lothaire, son fils aîné, après avoir employé le jeûne et la prière pour connaître la volonté de Dieu (2). Depuis ce temps, ajoute-t-il, les lettres impériales ont toujours porté le nom de l'un et de l'autre, jusqu'à ce que vous ayez changé de volonté, sans que Dieu nous ait dit, ni par lui-même, ni par un ange, ni par un prophète, qu'il se repentoit d'avoir établi ce prince, comme il dit à Samuel, parlant de Saül (3). Croyez-vous avoir trouvé par vous-même un meilleur conseil que celui que Dieu vous a inspiré, après l'en avoir tant prié? Nous déplorons les maux qui sont arrivés cette année à cette occasion, et nous craignons fort que Dieu ne soit irrité contre vous; car nous ne pouvons vous dissimuler que l'on murmure extrêmement de ces serments divers et contraires, et que l'on vous en blâme ouvertement. On croit que l'année dont parle Agobard, et où il écrivit cette lettre, est l'année huit cent trente-trois, où les armées étoient en campagne de part et d'autre (4).

Lothaire venoit d'Italie; et, pour rendre sa cause plus favorable, il menoit avec lui le pape Grégoire, qui espéroit mettre la paix entre le père et les enfants. C'est le sujet d'une autre lettre d'Agobard à l'empereur Louis, qui commence ainsi (5): Vous commandez que les deux ordres, militaire et l'ecclésiastique, se tiennent prêts dans le mouvement présent, l'un pour combattre, l'autre pour parler et conférer. C'est-à-dire que l'empereur avoit convoqué un parlement pour essayer de terminer à l'amiable ses différends avec ses en-

fants; mais Agobard, qui étoit du parti de Lothaire, ne crut pas y devoir aller, et se contenta d'envoyer cette lettre, où il relève extrêmement l'autorité du pape par les passages de saint Léon, de Pélage et d'Anastase, puis il ajoute: Si le pape Grégoire vient maintenant sans raison pour combattre, il mérite d'être rejeté; mais s'il ne vient que pour procurer la paix et rétablir ce qui a été fait par votre autorité, du consentement de tout l'empire, et ensuite confirmé par le saint-siège, son dessein est raisonnable; vous devez lui obéir, et ne pouvez le refuser sans vous rendre coupable. Pendant ce temps pascal, j'ai reçu des lettres du pape, qui nous ordonnoit des jeûnes et des prières, pour demander à Dieu de favoriser le dessein qu'il a de rétablir la paix dans votre maison et votre royaume. J'en ai été touché, et j'ai prié ardemment que ce tumulte s'apaise sans effusion de sang. Et ensuite: Personne ne doute, seigneur, que vous n'aimiez, sans comparaison, plus le royaume céleste que le terrestre; vous ne pouvez faire d'œuvre plus agréable à Dieu que de rétablir la paix (1).

#### XXXVIII. Le pape Grégoire en France.

Le pape étant arrivé en France, on envoya de sa part et des princes avec lesquels il étoit, pour amener de Corbie l'abbé Vala, comme celui dont les conseils seroient très-utiles pour la paix (2). Il ne vouloit point sortir de son monastère; mais les moines lui ayant présenté qu'on l'emmèneroit de force, il partit accompagné de Ratbert, et vint en Alsace, où l'empereur Louis s'étoit rendu dès le mois de mai, et où étoient aussi les princes ses enfants avec le pape. Les évêques du parti du père écrivirent au pape une lettre où ils se plaignoient qu'il fût venu sans être mandé, et l'accusoient d'avoir violé le serment qu'il avoit fait à l'empereur. Sur ce que le bruit courut qu'il les menaçoit d'excommunication, ils répondirent qu'il n'avoit aucun pou voir d'excommunier personne malgré eux dans leurs diocèses, ni d'y disposer de rien, et qu'il s'en retourneroit excommunié lui-même s'il entreprenoit de les excommunier, contre les canons. Ils le menaçoient même de le déposer, et le pape en étoit alarmé. Mais Vala et Ratbert le rassurèrent en lui donnant des passages des pères, pour montrer qu'en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu de Dieu il pouvoit aller ou envoyer à toutes les nations pour prêcher la foi et procurer la paix des églises, et qu'il pouvoit juger tous les autres sans que personne le pût juger. Ce fut apparemment par leur conseil que le pape écrivit aux évêques du parti de l'empereur Louis une lettre, où il relève la puissance ecclésiastique au-dessus de la séculière, et soutient qu'en cette oc-

casion ils devoient lui obéir plutôt qu'à l'empereur (1); que, s'il lui a fait serment, il ne peut mieux s'en acquitter qu'en procurant la paix; qu'étant eux-mêmes coupables de parjure, ils ne peuvent l'en accuser. Enfin, qu'ils ne peuvent se séparer de l'église romaine sans demeurer schismatiques. L'aigreur qui paroit dans ses lettres n'étoit guère propre à réunir les esprits.

L'empereur Louis envoya à ses enfants des députés, dont le chef étoit Bernard ou Bernaire, évêque de Wormes; il demandoit au pape pourquoi il tardoit tant à le venir trouver, s'il étoit dans les mêmes dispositions que ses prédécesseurs; et, pour exciter les princes ses enfants à revenir à lui, il leur fit donner six articles, où il les exhortoit à se souvenir qu'ils étoient ses enfants et ses vassaux, et lui avoient fait serment de fidélité, se plaignant qu'ils vouloient lui ôter la qualité de protecteur du saint-siège, et qu'ils retenoient le pape (2). Il se plaignoit en particulier de Lothaire, comme révoltant les autres. Lothaire répondit à tous ces articles avec beaucoup de respect et de soumission en apparence, protestant qu'il n'en vouloit point à l'empereur son père, mais au mauvais conseil dont il étoit obsédé, et n'étoit armé que pour sa sûreté, suivant le langage ordinaire des rebelles.

Enfin, il envoya le pape à son père, qui ne le reçut point avec les honneurs ordinaires, savoir, des hymnes et des acclamations de louanges, lui disant: J'en use ainsi, parce que vous n'êtes pas venu, comme vos prédécesseurs, vers les nôtres, quand ils étoient appelés. Sachez, dit le pape, que je ne suis venu que pour procurer la paix, que le Sauveur nous a tant recommandée. Il demeura quelques jours avec l'empereur Louis, et ils se firent de part et d'autres de grands présents, puis le pape retourna vers Lothaire, espérant toujours les réunir.

#### XXXIX. L'empereur Louis abandonné.

C'étoit à la fin du mois de juin. Lothaire et ses enfants avec leurs armées étoient en présence, campés dans une grande plaine entre Bâle et Strasbourg. Lothaire fit tant de présents par promesses, par menaces, que presque toutes les troupes de son père passèrent de son côté la nuit qui suivit le retour du pape, à qui il ne permit plus de retourner vers son père (3). L'empereur Louis, se voyant abandonné, congédia le peu de gens qui lui étoient demeurés fidèles, disant qu'il ne vouloit pas qu'ils périssent pour lui; ensuite il passa au camp de ses enfants, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de respect; mais sitôt qu'il fut arrivé, on lui ôta Judith,

son épouse, qui fut mise entre les mains de Louis, roi de Bavière. Lothaire fit mener son quartier l'empereur, son père, avec le jeune Charles, son frère, âgé de dix ans, et les fit garder dans une tente particulière. En mémoire de cette perfidie, on nomma cette plaine le champ du mensonge.

Alors, de l'avis du pape et de tous les seigneurs, on regarda Louis comme déchu de la dignité impériale, et on la déféra à Lothaire, qui l'accepta, et se fit prêter serment. Puis on partagea de nouveau l'empire entre les trois frères, Lothaire, Pépin et Louis. Vala n'approuva ni la déposition de Louis ni le partage; et, voyant que ses conseils n'étoient plus écoutés, il se retira en Italie, au monastère de Bobio. Le pape retourna à Rome très-affligé de la manière dont le père étoit traité par ses enfants. Après son départ, les trois frères se séparèrent. Judith fut menée à Tortone en Lombardie, l'empereur Louis à Soissons, et enfermé dans le monastère de Saint-Médard, et Charles dans celui de Prom, mais sans lui couper les cheveux (1). L'empereur Lothaire indiqua un parlement général à Compiègne, pour le premier jour d'octobre.

Alors Agobard publia un manifeste pour Lothaire, où il soutenoit que lui et ses frères avoient eu raison de s'élever pour purger le palais de leur père des crimes dont il étoit infecté (2). Il rejette la cause de tous les maux sur Judith, qu'il accuse d'avoir été infidèle à l'empereur, son époux, et d'avoir persécuté le fils du premier lit. Il dit que l'on avoit eu raison, trois ans auparavant, de chasser du palais les complices de ses crimes, et de l'enfermer elle-même dans un monastère. Après quoi il soutient qu'il n'a pas été permis à Louis de la reprendre. Il se plaint des nouveaux serments que l'on a fait prêter, particulièrement en faveur du jeune roi Charles, et des armées que l'empereur a fait marcher contre ses sujets et ses enfants, au lieu de les employer contre les nations barbares pour procurer leur conversion, suivant l'intention de l'Eglise; car c'est ainsi qu'il explique l'oraison que nous disons encore pour le roi le vendredi-saint. Il dit toujours: Louis, jadis empereur, comme supposant qu'il ne l'est plus, et conclut qu'il doit faire pénitence de tant de maux causés par sa négligence, et sa complaisance excessive pour sa femme; qu'il doit s'humilier sous la main de Dieu, et aspirer à la gloire éternelle, puisque la grandeur temporelle ne lui convient plus.

#### XL. Pénitence forcée de Louis.

Ce discours préparoit les esprits à ce qui fut exécuté au parlement de Compiègne; car Lothaire et les chefs de son parti, voyant qu'en

(1) Epist. Fleb. to. 2, p. 42. (4) Theg. c. 42. Astron. an. 833. Nithard lib. 1, (2) Sup. liv. XLVI, n. 2. (5) Astron. De Compar. (3) Reg. xv, 11, c. 6, 7. utriusque, to. 2, p. 48.

(1) C. 4, 5, 7.

(2) Vita Valæ, c. 14.

(1) Astron. Vita, c. 16. (2) Astron. Vita Valæ, Apud Agob. to. 2, 53, tom. c. 17. 7, Conc. (3) Astron. Thegan. c. 42.

(1) Tom. 7, Conc. p. 277. (2) Apolog. to. 2, p. 61. 1571. Mabill. to. 3. Annal.



cette assemblée tout le monde avoit pitié de Louis, craignirent d'être abandonnés, et crurent devoir pousser les choses à une extrémité sans retour. C'est pourquoi ils résolurent de mettre l'empereur Louis en pénitence publique, afin qu'il ne pût jamais porter les armes ni rentrer dans la vie civile (1). Les auteurs de ce conseil furent Ebbon, archevêque de Reims Agobard de Lyon, Bernard de Vienne, Barthélemy de Narbonne, Jessé d'Amiens, car on l'avoit rétabli Elie, de Troyes, Hérébold d'Auxerre.

Lothaire avoit amené son père à Compiègne, et on lui envoya des évêques pour lui persuader de se soumettre au jugement qu'ils avoient rendu contre lui sans l'entendre, de s'enfermer dans un monastère pour le reste de ses jours. Il le refusa d'abord; mais ces évêques le fatiguèrent tant, qu'enfin il consentit à recevoir publiquement la pénitence (2). Donc au jour marqué, qui étoit en ce même mois d'octobre huit cent trente-trois, l'indiction douzième étant commencée, Louis fut amené à l'église de Notre-Dame de Soissons, où reposoient les corps de saint Médard et de saint Sébastien. Les évêques y étant assemblés, ayant Ebbon à leur tête, comme métropolitain de la province: il y avoit un grand clergé. Lothaire étoit présent, accompagné de plusieurs seigneurs, et d'autant de peuple que l'église en put tenir. Alors Louis, prosterné par terre, sur un cilice devant l'autel, confessa publiquement qu'il s'étoit indignement acquitté de son ministère, déclarant que, pour l'expiation de ses fautes, il demandoit la pénitence publique. Les évêques l'avertirent de faire une confession plus sincère que celle qu'il avoit faite autrefois, c'est-à-dire en huit cent vingt-deux, au parlement d'Attigny (3).

Louis tenoit en main un papier que les évêques lui avoient donné, et où étoient écrits ses prétendus crimes. 1° Sacrilege et homicide, en ce qu'au préjudice du serment solennel fait à son père, il avoit fait violence à ses frères et à ses parents, et permis de tuer son neveu: c'étoit Bernard, roi d'Italie. 2° D'être auteur de scandale, et perturbateur de la paix, en changeant le partage fait à ses enfants, du consentement de tous ses fidèles sujets, et faisant faire des serments contraires aux premiers (4). 3° D'avoir sans nécessité fait marcher ses troupes pendant le carême pour une expédition générale, et indiqué un parlement à la frontière de son empire pour le jeudi-saint, ce qui avoit fait murmurer le peuple, et détourné les évêques de leurs fonctions. C'est le voyage que Louis fit en Bretagne l'an huit cent trente, et le parlement qu'il in-

diqua à Rennes (1). 4° D'avoir maltraité quelques-uns de ses fidèles sujets, qui lui donnoient des avis salutaires, contre les surprises de ses ennemis; les avoir privés de leurs biens, exilé ceux qui étoient présents, et condamné à mort les absents; violant les privilèges des prêtres et des moines, et induisant les juges à faire injustice. Cet article regarde les rebelles punis la même année huit cent trente, au parlement de Nimègue (2). 5° D'avoir été cause de plusieurs parjures, par les serments contraires qu'il avoit fait prêter, les faux témoignages, et la justification de quelques femmes. C'est principalement Judith qui est ici marquée. 6° De plusieurs expéditions militaires, non-seulement inutiles, mais nuisibles, et faites sans conseil, qui avoient attiré une infinité de crimes, homicides, parjures, sacrilèges, adultères, pillages, incendies, même d'églises, qui retomboient sur lui, puisqu'il en étoit l'auteur. 7° Qu'il avoit fait des partages à sa fantaisie contre le bien de l'état, et fait jurer tout son peuple contre ses enfants comme contre des ennemis, au lieu de les mettre en paix par son autorité. 8° Enfin, qu'il venoit d'assembler tous ses sujets pour les faire périr ensemble, si Dieu n'y eût pouvu d'une manière inouïe. C'est ce qui étoit arrivé en Alsace la même année, car les partisans de Lothaire traitèrent de miracle la prompte défection des troupes qui suivoient son père (3).

Louis se confessa coupable de tous ces crimes, et remit le papier entre les mains des évêques, qui le mirent sur l'autel. Ensuite il ôta sa ceinture militaire et ses armes, et les jeta au pied de l'autel, et, se dépouillant de l'habit séculier, il en prit un de pénitent: les évêques lui imposèrent les mains, on chanta les psaumes, et on dit les oraisons pour l'imposition de la pénitence. On ordonna que chacun des évêques qui avoient assisté à cette cérémonie en dresseroit une relation qu'il souscriroit de sa main, et la remettrait à Lothaire, en mémoire de l'action, et que de toutes ces relations on feroit un sommaire, qui seroit souscrit de tous les évêques (4).

Nous avons la relation particulière d'Agobard, et l'acte commun, qui commence par une préface, où l'on relève le ministère des évêques et le pouvoir qu'ils ont de lier et de délier, comme vicaires de Jésus-Christ. Ensuite on représente l'état florissant du royaume sous Charlemagne, et sa décadence sous Louis, son fils: on dit que la puissance impériale lui a été soustraite tout d'un coup, par un juste jugement de Dieu, c'est-à-dire par la défection arrivée trois mois auparavant. Toutefois, ajoutent les évêques, nous souvenant des commandements de Dieu et de notre ministère, nous avons cru devoir envoyer à Louis, par

(1) Astron. Theg. c. 44. (3) Sup. XLVI, n. 46.  
(2) Acta depos. to. 7. (4) Sup. XLVI, n. 35.  
Cous, p. 1686. Theg. c. 43.

(1) An. Met. Bertin. (3) Vita Vala, c. 18.  
(2) Sup. n. 31. (4) Libell. Agob.

la permission de l'empereur Lothaire, pour l'avertir de ses fautes et l'exhorter à penser à son salut, afin qu'il ne perdît pas encore son âme, puisqu'il étoit déjà privé de la puissance terrestre. Ils disent ensuite qu'il s'est réconcilié avec l'empereur Lothaire, son fils, et racontent la cérémonie de sa pénitence, comme elle vient d'être rapportée. Il faut remarquer sur cet acte que les évêques assemblés à Compiègne ne prétendirent point y déposer l'empereur Louis: ils le supposoient privé de l'empire depuis trois mois; aussi ne le nomment-ils que le seigneur Louis, ou cet homme vénérable, et ils ne lui ôtèrent ni la couronne, ni les autres marques d'empereur. Ils ne le tenoient plus que pour un simple particulier portant les armes, qu'ils lui firent quitter, comme ne lui étant plus permis de les porter, suivant les lois de la pénitence. C'étoit le douzième canon de Nicée, et le cinquième article de la décrétale de saint Sirice à Himérius, dont le vrai sens est de défendre l'exercice des armes pendant le cours de la pénitence seulement (1). Les évêques de France l'avoient jugé eux-mêmes en la personne de Louis, puisqu'ils ne lui avoient point interdit l'exercice des armes après la pénitence publique, à laquelle il s'étoit soumis en l'assemblée d'Attigny. A plus forte raison ne pouvoient-ils prétendre que cette seconde pénitence lui ôtât la puissance souveraine, qu'il avoit exercée librement depuis la première: aussi ne le disoient-ils pas, et ils supposoient que Louis n'étoit plus roi ni empereur. Mais cette pénitence d'Attigny détruisoit le premier article de la confession, qu'ils lui avoient dressée. Car ils avoient mis la mort de Bernard, et les autres fautes, pour lesquelles il avoit fait cette première pénitence; or, toutes les lois divines et humaines défendent de punir deux fois un même péché. Aussi tout ce qui fut fait en cette assemblée de Compiègne fut cassé peu de temps après, et a été détesté par toute la postérité. Il semble que les évêques et les seigneurs qui y assistèrent en eussent honte eux-mêmes, car aucun n'osa se nommer dans l'acte qu'ils en dressèrent. Au reste, on peut compter cet exemple pour le second d'une entreprise notable des évêques sur la puissance temporelle, sous prétexte de pénitence; le premier est celui des évêques d'Espagne, au douzième concile de Tolède, contre le roi Vamba, ainsi que j'ai dit en son lieu (2).

#### XXI. Etudes des musulmans.

La même année huit cent trente-trois, deux cent dix-huit de l'hégire, le calife Almamon mourut le jeudi, dix-neuvième jour du septième mois, qui cette année revient au mois de juillet, ayant régné vingt ans sept mois et

treize jours (1). Il aimait fort les lettres et les savants, et ce fut principalement sous son règne que les musulmans commencèrent à s'appliquer à l'étude. Au commencement, ils n'étudioient que leur loi, leur langue, et un peu de médecine, et ils demeurèrent en cet état sous les califes Omniades. Almanson, second des Abbassides, étudia de plus la philosophie et l'astronomie: mais Almamon, son petit-fils, poussa ces mêmes études bien plus loin (2). Il fit des dépenses extraordinaires pour amasser les livres les plus curieux écrits en syriaque et en grec, afin de puiser la science dans les sources, et pria les empereurs grecs de lui envoyer ce qu'ils en avoient. Puis il chercha les meilleurs interprètes, et les fit traduire en arabe. Il excita ses sujets à les étudier, s'entretenant avec eux, et assistant à leurs conférences. Il favorisoit les hommes doctes, de quelque religion qu'ils fussent, et ils lui faisoient des présents de leurs ouvrages, et de tout ce qu'il y avoit de plus rare chez les chrétiens orientaux de toutes les sectes: les juifs, les mages ou anciens Persans, et les Indiens.

Il s'appliqua particulièrement à l'astronomie, et laissa des tables fameuses des mouvements des astres, qu'il avoit calculées lui-même. Aussi eut-il à sa cour plusieurs astronomes célèbres; mais ils pousoient cette étude jusqu'à l'astrologie judiciaire, prétendant connoître l'avenir par la disposition du ciel; et cette superstition si ancienne fit depuis ce temps de nouveaux progrès. Le calife Almamon favorisa la secte d'Ali: ce qui pensa lui faire perdre son état. Il embrassa la doctrine des motazales, espèce d'hérétiques entre les musulmans, qui méloient à la religion une philosophie très-subtile, soutenant qu'il ne falloit point distinguer les attributs de Dieu de son essence, ni dire qu'il sait par sa science ou qu'il juge par sa justice, mais par son essence (3). Ils disent aussi que la parole de Dieu, c'est-à-dire leur Alcoran, a été créée dans un sujet, au lieu que les autres musulmans la tiennent incréée et éternelle; et Almamon publia un décret sur ce sujet, où il soutenoit que l'Alcoran étoit créé (4), et qu'Ali étoit après Mahomet la créature de Dieu la plus parfaite, ne mettant ainsi l'Alcoran qu'au troisième rang. Il persécuta même sur la fin de son règne ceux qui ne recevoient pas ce décret (5).

Depuis ce temps les musulmans continuèrent d'étudier les sciences, c'est-à-dire la philosophie, les mathématiques et la médecine (6). Les parties de la philosophie, qu'ils cultivèrent le plus, furent la dialectique et la métaphysique; des mathématiques, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie; de la médecine, la botanique et la chimie. Ces études s'étendirent

(1) Elm. lib. II, c. 8, p. 138. Sup. liv. XLV. (4) Elm. p. 136.  
(2) Abulfarage, p. 100. (5) P. 138.  
Bibl. Or. p. 546. (6) V. Traité des Etu-  
(3) Bibl. Or. p. 144. des, c. 6.

(1) Sup. liv. XI, n. 12; (2) Sup. I. XI, n. 29.  
liv. XVIII, n. 34.



partout où régnoient les musulmans, et par conséquent en Espagne (1). Le successeur du calife Almamon fut son frère, Mahomet Almoutasem, fils d'Aaron, qui régna huit ans.

#### XLII. Patriarches d'Orient.

Pendant le règne d'Almamon, le patriarche Melquite d'Alexandrie étoit Christofle, qui tint le siège trente-deux ans, et eut pour successeur Sophrone, la quatrième année d'Almoutasem, c'est-à-dire l'an huit cent trente-six (2). Il étoit savant et philosophe, et il tint le siège treize ans. Marc, patriarche jacobite d'Alexandrie, mourut sous Almamon l'an deux cent onze de l'hégire, huit cent vingt-six de J.-C. et eut pour successeur Jacob, qui tint le siège dix ans et huit mois (3). De son temps les monastères, ruinés sous son prédécesseur, furent rétablis, et les moines y retournèrent. Les jacobites racontent que ce patriarche ressuscita le fils d'un gouverneur, nommé Macaire, qui donna le tiers de son bien aux pauvres, et bâtit à Jérusalem une église pour les pèlerins égyptiens. Denis, patriarche jacobite d'Antioche, étant venu trouver le gouverneur d'Égypte, demeura quelques jours chez le patriarche, Jacob Job, patriarche melquite d'Antioche, vivoit encore; mais à Jérusalem le patriarche Thomas mourut la septième année d'Almamon, et eut pour successeur Basile, qui tint le siège vingt-cinq ans. C'étoit l'état des églises d'Orient (4).

#### XLIII. Souffrances de saint Théodore et de saint Théophane.

A Constantinople, l'empereur Théophile continuoit de persécuter les catholiques pour la vénération des images (5). On lui défera entre autres Théodore de Jérusalem et son frère Théophane, que l'empereur Michel, son frère, avoit maltraités et exilés pour la même cause. Théodore fut encore fouetté cruellement, et relégué avec son frère dans l'île Aphusia. Mais, deux ans après, l'empereur Théophile les fit revenir à Constantinople sans rappeler les autres exilés, car il souhaitoit passionnément de gagner ces deux frères. Théodore racontoit ainsi ce qui se passa en cette occasion, dans une lettre à Jean, évêque de Cyzique.

Celui qui étoit chargé des ordres de l'empereur étant arrivé à l'île Aphusia, nous mena en grande diligence à Constantinople, sans nous en dire le sujet. Nous arrivâmes le huitième de juillet. Celui qui nous conduisoit, ayant vu l'empereur, eut ordre de nous enfermer aussitôt dans le prétoire. Six jours après, c'est-à-dire le quatorzième du même mois, on nous

mena à l'audience de l'empereur. Comme tout le monde savoit le sujet pour lequel on nous amenoit, nous n'entendions que des menaces. Obéissez au plus tôt à l'empereur, disoient les uns; d'autres, Le démon les possède, et des discours encore pires. Environ la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures après midi, nous entrâmes dans la salle dorée, le gouverneur marchant devant nous: il se retira, et nous laissa en présence de l'empereur, qui nous parut terrible et animé de colère. Après que nous l'eûmes salué, il nous dit d'un ton rude d'approcher plus près, puis il nous demanda le pays de notre naissance. C'est, dites-nous, le pays des Méabites. Il ajouta: Qu'êtes-vous venus faire ici? Et, sans attendre notre réponse, il commanda qu'on nous frappât au visage. On nous donna tant et de si grands coups, que nous tombâmes à terre tout étourdis; et si je n'eusse pris celui qui me frappoit par le devant de sa tunique, il m'auroit aussitôt jeté sur le marche-pied de l'empereur. Mais je me tins ferme, jusqu'à ce qu'il fit cesser de nous frapper.

Il nous demanda encore pourquoi nous étions venus à Constantinople, voulant dire que nous n'y devions pas venir si nous ne voulions embrasser sa créance. Et comme nous baissions les yeux sans dire mot, il se tourna vers un officier qui étoit proche, et lui dit d'une voix rude et regardant de travers: Prenez-les, écrivez sur leur visage ces vers iambiques, et mettez-les entre les mains de deux Sarrasins pour les emmener en leur pays. Un nommé Christodule, qui avoit composé ces vers, étoit là et les tenoit. L'empereur lui ordonna de les lire, et ajouta: Ne te mets pas en peine s'ils sont beaux ou non. Un des assistants dit: Ces gens-ci, seigneur, n'en méritent pas de plus beaux. Il y avoit douze vers, dont le sens étoit: Ceux-ci ont paru à Jérusalem comme des vaiseaux d'iniquité, pleins d'une erreur superstitieuse, et ont été chassés pour leurs crimes: s'en étant fuis à Constantinople, ils n'ont point quitté leur impiété (1). C'est pourquoi ils en sont encore bannis, étant inscrits sur le visage, comme des malfaiteurs.

Saint Théodore continue ainsi son récit: Après la lecture de ces vers, l'empereur nous fit ramener au prétoire; mais à peine y fûmes-nous entrés qu'on nous ramena en grande hâte devant l'empereur, qui nous dit: Vous direz sans doute, quand vous serez partis, que vous vous êtes moqués de moi; et moi je veux me moquer de vous avant que de vous renvoyer. Alors il nous fit dépouiller et fouetter, commençant par moi. L'empereur croit toujours, pour animer ceux qui me frappoient, et je disois cependant: Nous n'avons rien fait contre votre majesté, seigneur; ayez pitié de moi, Sainte-Vierge, venez à notre secours. Mon frère fut ensuite traité de même; et après qu'on

(1) Elm. c. 9, p. 140. Or. p. 109.  
(2) Sup. liv. XLV, n. 56. (4) Eutych. p. 428.  
Eutych. p. 440. (5) Vita ap. Sup. 26 dec.  
(3) Elmac. p. 140. Chr. c. 10.

(1) Post. Theoph. p. 66.

nous eut déchirés de coups, l'empereur nous fit sortir.

Mais aussitôt on nous fit revenir; et un receveur nous demanda de la part de l'empereur: Pourquoi vous êtes-vous réjouis de la mort de Léon, et n'avez-vous pas embrassé la même créance que lui? Nous répondîmes: Nous ne nous sommes point réjouis de la mort de Léon: nous ne sommes pas venus vers lui, et nous ne pouvons pas changer notre créance, comme vous qui la changez selon le temps. Le receveur ajouta: N'êtes-vous pas venus sous le règne de Léon? Non, dites-nous, mais sous le prédécesseur de l'empereur, c'est-à-dire sous Michel le bégue. Nous revînmes au prétoire, et quatre jours après on nous présenta au préfet qui, après plusieurs menaces, nous ordonna d'obéir à l'empereur. Nous dîmes que nous étions prêts à souffrir mille morts plutôt que de communiquer avec les hérétiques. Le préfet revint aux caresses, et nous dit: Communiquez seulement une fois, on ne vous demande pas davantage; j'irai avec vous à l'église, allez ensuite où il vous plaira. Je lui dis en souriant: Seigneur, c'est comme qui diroit à un homme: Je ne vous demande autre chose que de vous couper la tête une seule fois, après quoi vous irez où vous voudrez. On renverseroit plutôt le ciel et la terre que de nous faire abandonner la vraie religion. Alors il ordonna qu'on nous marquât au visage, et quoique les plaies des coups de fouet fussent encore enflammées et fort douloureuses, on nous étendit sur des bancs pour nous piquer le visage en y écrivant les vers. L'opération fut longue, et, le jour venant à manquer, il fallut cesser. Nous dîmes en sortant: Sachez que cette inscription nous fera ouvrir la porte du paradis, et qu'elle vous sera montrée en présence de Jésus-Christ. Car on n'a jamais rien fait de semblable, et vous faites paroître doux tous les autres persécuteurs. C'est ainsi que Théodore parloit dans sa lettre.

Après que lui et son frère eurent été ainsi traités, on les remit en prison, le visage encore sanglant; puis, à la persuasion du patriarche Jean, on les envoya en exil à Apamée en Bithynie, où Théodore mourut, quelque temps après; de vieillesse et de maladie; et comme l'empereur avoit défendu de leur donner la sépulture, son frère Théophane conserva le corps dans un coffre de bois, et fit des hymnes à sa louange, car il étoit poète fameux pour le temps (1). Michel, syncelle de l'église de Jérusalem, fut aussi arrêté, et tenu long-temps en prison avec plusieurs autres moines.

#### XLIV. Jean Leconomante, patriarche de Constantinople.

Jean Léconomante avoit succédé à Antoine de Syllée dans le siège de Constantinople, la

(1) Post. Theoph. lib. III, n. 15.

huitième année de l'empereur Théophile, qui est l'an huit cent trente-six, et il le tint six ans (1). Les catholiques le nommoient par mépris Jannès, du nom d'un des magiciens de Pharaon. L'empereur Michel le bégue l'avoit fort aimé, comme favorable à son hérésie, et distingué par sa science; et l'avoit donné pour précepteur à son fils Théophile, qui le fit syncelle et enfin patriarche. On dit qu'il lui avoit imposé par ses prestiges, et entre autres par celui-ci. Une nation infidèle et barbare ravageoit les terres des Romains, sous la conduite de trois chefs: l'empereur Théophile en étoit fort alarmé, mais Jean le rassura ainsi. Il y avoit dans le cirque une statue d'airain à trois têtes. Jean y fit venir trois hommes robustes avec chacun un marteau très-pesant, et s'y trouva lui-même, au milieu de la nuit, déguisé en séculier. Il prononça tout bas quelques conjurations, par lesquelles il prétendoit faire passer sur ces têtes la puissance des trois chefs ennemis; puis il commanda aux trois hommes de frapper en même temps de toute leur force; deux têtes furent rompues entièrement, la troisième fut seulement penchée, sans être séparée du corps. Aussi les ennemis se divisèrent et se battirent entre eux: un des chefs défit les deux autres, le troisième demeura maltraité, et ils furent obligés de se retirer. Les histoires de ce temps-là sont pleines de semblables faits, qui font voir que les Grecs croyoient fort aux prédictions et aux charmes.

Le patrice Arsaber, frère du patriarche Jean, et considéré de l'empereur, avoit une maison de campagne sur le bord du Pont-Euxin, près de Constantinople, où le patriarche alloit souvent (2). On disoit qu'il y avoit fait faire un appartement souterrain, dont l'entrée étoit cachée; et que là il faisoit amener de belles femmes, même des religieuses, dont il abusoit. Qu'il y exerçoit avec elles ses enchantements, consultant le foie des animaux, des bassins pleins d'eau, ou des morts qu'il faisoit revenir pour prédire les choses futures. Tel étoit ce patriarche VI du nom de Jean.

#### XLV. Souffrances de saint Methodius.

Le confesseur Méthodius avoit été tiré du sépulcre où il étoit en prison, un peu avant la mort de Michel le bégue. Il en sortit comme un mort ressuscité, n'ayant que la peau et les os, et pas un cheveu à la tête (3). Étant à Constantinople, il demeura en son particulier, parce qu'il n'y avoit point de monastère exempt de l'hérésie. Il fréquentoit les moines et les autres confesseurs qui avoient souffert comme lui pendant la persécution; il voyoit des sénateurs, et quelquefois aussi des hérétiques, et il

(1) Theoph. p. 302. S. Post. Theoph. lib. IV, n. 7.  
Niceph. Chron. Sup. liv. (2) N. 8.  
XLVI, n. 11, 43. Sim. Magist. n. 22. 2 Tim. II, 8. Vita c. 1, n. 6.  
(3) Sup. liv. XLVI, n. 45.



en convertissoit par la force et la douceur de son esprit, et sa profonde connoissance des Ecritures. On en parla à l'empereur Théophile, qui le fit venir, et lui dit : Après ce que vous avez souffert ne cesserez-vous jamais d'exciter des troubles par de vaines disputes, pour un sujet aussi léger que les images ? Méthodius lui répondit : Si les images sont si méprisables, pourquoi n'ôtez-vous pas les vôtres avec celles de Jésus-Christ, pour être glorifié avec lui, au lieu de les multiplier et les relever tous les jours comme vous faites ? Car on honoroit toujours les images des empereurs. Théophile, irrité de ce discours, le fit attacher à des courroies, nu jusqu'à la ceinture, et lui fit donner devant et derrière six cents coups de fouet (1). Comme il étoit demi-mort, et tout en sang, il le fit descendre par un trou dans une cave du palais, d'où quelques personnes pieuses le tirèrent la nuit, et le firent panser. Mais l'empereur confisqua la maison où on l'avoit retiré. Toutefois, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur Méthodius par la violence, il voulut essayer la douceur ; et, l'ayant fait venir, il conféroit amiablement avec lui, et témoignoit prendre plaisir à lui voir résoudre les objections tirées de l'Ecriture. Enfin il lui ordonna de loger dans le palais avec ses officiers ; ce qui donna occasion à Méthodius d'en désabuser plusieurs, et les plus confidents de l'empereur, et de l'adoucir lui-même ; en sorte qu'il n'avoit plus tant d'aversion pour les catholiques, ni tant de confiance en son opinion. L'empereur, depuis ce temps, avoit toujours Méthodius auprès de lui, et le menoit même à la guerre, tant pour satisfaire sa curiosité, en lui faisant diverses questions, que pour s'assurer de lui (2). Car, comme il savoit le crédit que Méthodius avoit à Constantinople parmi les grands et tous les catholiques, il craignoit qu'en son absence il n'excitât quelque révolte pour le rétablissement des images.

#### XLVI. Suite de la mission d'Anscaire.

En Occident, saint Anscaire, archevêque de Hambourg, alla à Rome, suivant l'ordre de l'empereur Louis, accompagné des évêques Rotade de Soissons, et Bernold ou Bernalt de Strasbourg, et d'un comte, nommé Gérold (3). Le pape Grégoire IV leur accorda ce qu'ils demandoient, c'est-à-dire la confirmation du nouvel archevêque de Hambourg ; et déclara Anscaire son légat chez toutes les nations voisines, Suédois, Danois, Slaves et autres, où Dieu ouvreroit la porte à la prédication de l'Evangile ; conjointement avec Ebbon, archevêque de Reims, qui avoit été chargé de cette mission par le pape Pascal, environ dix ans aupa-

ravant (4). Le pape ordonna que les successeurs d'Anscaire seroient consacrés au palais de l'empereur, jusqu'à ce que le siège de Hambourg eût des suffragants, et accorda le pallium à Anscaire et à son église à perpétuité. Tout cela paroit par le décret du pape Grégoire IV. Saint Anscaire, étant revenu en France, fit encore confirmer l'érection de son siège par les lettres de l'empereur Louis, datées d'Aix-la-Chapelle, le quinzième de mai, la vingt-unième année de son règne, indiction douzième, c'est-à-dire l'an huit cent trente-quatre (2). Ensuite il commença à exercer ses fonctions dans son nouveau diocèse, et attira à la foi beaucoup de païens par l'exemple de sa vertu. Il achetoit les enfants danois ou slaves, et rachetoit des captifs pour les élever dans le service de Dieu : et il en envoyoit à son monastère de Turholt en Flandres. Des moines de l'ancienne Corbie, qui l'accompagnoient, lui servirent utilement à la propagation de la foi, et il avoit apporté plusieurs reliques de quatre saints évêques de Reims : sans Sixte, sainte Sinnice, saint Martien et saint Remi, qu'Ebbon lui avoit données (3). Il mit celles de saint Sixte et de saint Sinnice à Hambourg, et les autres en d'autres lieux de son diocèse.

#### XLVII. Rétablissement de l'empereur Louis.

Ebbon fut, dès la même année huit cent trente-quatre, arrêté et enfermé dans l'abbaye de Fulde, par ordre de l'empereur Louis, qui ne demeura pas long-temps en l'état violent où son fils Lothaire l'avoit réduit. Car Louis et Pépin, ses deux autres fils, armèrent pour le délivrer, et Lothaire, ne pouvant leur résister, laissa l'empereur, son père, en liberté à Saint-Denis en France. Ceux qui étoient auprès de lui l'exhortoient à reprendre les marques de la dignité impériale ; mais il ne voulut point se presser, et attendit au lendemain, qui étoit le second dimanche de carême, premier jour de mars huit cent trente-quatre (4). Ce jour il voulut être réconcilié à l'Eglise par le ministère des évêques, et recevoir de leur main l'épée qu'ils lui avoient ôtée, non pas la couronne, qu'il ne tenoit que de Dieu.

Au mois de février de l'année suivante, huit cent trente-cinq, il tint à Thionville un parlement, qui est aussi compté entre les conciles. Il s'y trouva plus de quarante évêques. Drogon, évêque de Metz, y présidoit, comme diocésain et archichapelain, car il avoit reçu depuis peu cette dignité, et on lui donnoit par honneur le titre d'archevêque (5). On voit ensuite huit métropolitains : Hetti de Trèves, Otgar de Mayence, Ragnoard de Rouen, Landran de Tours, Aldéric de Sens, Nothou d'Arles, Ayoulfe de

(1) Sup. liv. XLVI, n. 50. (2) Post. vitam S. Ansch. p. 122, ibid. et to. 1, Capit. p. 681. Vita 21.  
(3) Adam. lib. I, c. 19. (4) Astronom. (5) V. Coint. an. 830, n. 57 ; 836, n. 4.

Bourges, et Ebbon de Reims, qui y fut amené de Fulde. Entre les évêques les plus connus sont : Fréculfe de Lisieux, Jonas d'Orléans, Erchanrad de Paris, Hubert de Meaux, Badurad de Paderborn, Rotade de Soissons, Hildeman de Beauvais, Modoin d'Autun, Faoua de Châlons (1).

On commença par déclarer nul tout ce qui avoit été fait contre l'empereur Louis (2). Chacun des évêques présents en donna un libelle souscrit de sa main, et ils jugèrent à propos d'aller à Metz pour rendre plus solennelle la réhabilitation de Louis, en la faisant dans l'église cathédrale. Ce fut le dimanche de la Quinquagésime, dernier jour de février (3). Là Drogon, évêque de Metz, monta sur l'ambon, et lut tout ce qui avoit été fait à Thionville pour le rétablissement de l'empereur. Ensuite Ebbon monta sur la même tribune, et confessa publiquement qu'il avoit porté un jugement injuste contre l'empereur, son maître, en le soumettant à la pénitence publique, après qu'il eut été injustement déposé de la dignité impériale sur de fausses accusations, reconnoissant qu'il y avoit été justement rétabli (4). Il en fit sa déclaration souscrite de sa main, qu'il présenta à l'empereur, et elle fut gardée dans les archives de l'église de Metz. Alors les autres sept archevêques chantèrent sur l'empereur les sept oraisons ordinaires pour la réconciliation des pénitents ; puis les évêques prirent la couronne sur l'autel, et la mirent sur sa tête. Tout cela se fit pendant la messe, et tout le peuple en rendit grâce à Dieu par des acclamations de joie (5).

#### XLVIII. Déposition d'Ebbon.

On retourna à Thionville, et on y procéda contre les évêques coupables, dont la plupart avoient fui en Italie sous la protection de Lothaire. Hildeman de Beauvais, qui étoit présent, se justifia. Agobard de Lyon et Bernard de Vienne furent déposés : le premier pour ne s'être point présenté, ayant été appelé trois fois, le second pour avoir fui après s'être présenté. Les évêques obtinrent, pour l'honneur de l'épiscopat, qu'Ebbon fût jugé dans la sacristie, hors la présence des laïques. Étant pressé de rendre raison de sa conduite, il se plaignit que l'on ne se prit qu'à lui de ce qui avoit été fait en présence de tant d'autres évêques (6) ; mais ils s'excusoient sur ce qu'ils n'avoient pu éviter d'être présents à l'attentat commis contre l'empereur, soutenant qu'en effet ils n'y avoient point consenti. Alors Ebbon, se voyant abandonné de tout le monde, fit venir un reclus, nommé Framégau, et l'envoya à l'impératrice

Judith, avec une bague qu'il avoit autrefois reçue d'elle, pour lui envoyer quand il auroit besoin de son secours. Elle eut égard à sa prière, et obtint des évêques qu'ils apaiseroient l'empereur sans déposer Ebbon dans les formes. Il demanda donc du temps, et se choisit lui-même des juges, comme les canons le permettoient. C'étoit Ayoulfe, archevêque de Bourges, Badurad, évêque de Paderborn, et Modoin, évêque d'Autun (1). Après leur avoir fait secrètement sa confession, il donna au concile un libelle signé de sa main, en ces termes : Moi Ebbon, indigne évêque, reconnoissant ma fragilité et le poids de mes péchés, j'ai pris tels et tels pour mes confesseurs et mes juges, et leur ai fait ma confession sincère, cherchant le remède de la pénitence, et pour le salut de mon âme ; je renonce au ministère épiscopal, dont je me reconnois indigne pour les péchés que je leur ai confessés en secret, afin que l'on puisse consacrer un autre à ma place qui gouverne dignement l'église, que j'ai mal conduite. Et, afin que je ne puisse jamais faire aucune réclamation pour y rentrer, j'ai souscrit ceci de ma main. Dans la souscription il se qualifioit, Ebbon, ci-devant évêque.

Il présenta cet écrit au concile, le confirma de vive voix, et donna encore trois autres témoins, Nothou, archevêque d'Arles, Théodoric, évêque d'Arras, et Achard, évêque de Noyon. Ensuite tous les évêques du concile dirent leur avis selon leur rang, et le condamnèrent, suivant sa confession, à être privé du ministère épiscopal. Puis Jonas d'Orléans dicta la sentence à Elie, prêtre, et depuis évêque de Chartres, qui fut datée du quatrième jour de mars, l'an huit cent trente-cinq, vingt-troisième de l'empereur Louis. Les évêques qu'Ebbon avoit pris pour témoins déclarèrent publiquement, à sa prière, qu'il leur avoit confessé un tel péché, qu'il n'étoit plus digne de faire les fonctions épiscopales ; et que, s'il l'avoit commis avant son ordination, il n'auroit pas dû être ordonné évêque. Les évêques présents souscrivirent au nombre de quarante-trois ; et, par ordonnance du concile, Drogon de Metz et Hetti de Trèves donnèrent cet écrit à Foulques, désigné successeur d'Ebbon dans le siège de Reims. Foulques étoit abbé de Saint-Remi, et chorévêque de Reims, et il n'en fut pas encore ordonné évêque, parce que l'empereur vouloit avoir sur la déposition d'Ebbon, le consentement du pape, à qui il envoya pour cet effet Godefroi, abbé de Saint-Grégoire, dans le diocèse de Bâle. Après ce jugement, Ebbon fut envoyé au monastère de Fulde, d'où quelque temps après il fut tiré, pour être mis sous la garde de Fréculfe, évêque de Lisieux, et ensuite sous Boson, évêque de Saint-Benoît-sur-Loire : car il ne fut point en liberté tant que vécut l'empereur Louis (2).

(1) Narr. Cleric. Rem. Duch. to. 2, p. 31. (2) Hinemar. de Prædest. c. 36, p. 324. (3) An. Bertin. 235. (4) Astronom. Flod. ibid. (5) Epist. Car. ad Nicol. (6) Epist. Car. ad Nicol. Astronom. to. 3, Conc. p. 877.

(1) Hinem. ibid. to. 7, (2) Narr. Cleric. Rem. Conc. p. 1696.

(1) N. 7, 8. (2) Sup. n. 30. Vita S. Ansch. n. 20. Coint. an. 830, n. 5. (3) Post. Theopha. Ibid. 3, n. 24.



## XLIX. Autres affaires de l'église gallicane.

Cette même année, huit cent trente-cinq, l'empereur Louis, toujours appliqué aux cérémonies de la religion, ordonna que la fête de tous les saints seroit célébrée, par toute la Gaule et la Germanie, le premier jour de novembre. On l'observoit déjà à Rome depuis plus de deux cents ans, suivant l'institution du pape Boniface IV, et Louis l'établit à la sollicitation du pape Grégoire IV, et du consentement de tous les évêques (1). Une des hymnes de cette fête, où nous disons : Otez la nation infidèle des pays des chrétiens, se rapporte aux incursions des Normands, qui commençoient à être fréquentes. Cette même année, huit cent trente-cinq, ils entrèrent dans l'île d'Héro ou Noirmoutier; ce qui obligea l'année suivante l'abbé Hilbolde de s'adresser à Pépin, roi d'Aquitaine, pour demander du secours. Mais on jugea que cette île ne pouvoit être défendue, et qu'il valoit mieux en ôter le corps de saint Filebert; ce qui fut exécuté la même année huit cent trente-six, le septième de juin, et il fut depuis transféré en divers lieux. Saint Filebert étoit le fondateur de l'abbaye de Jumièges, et vivoit du temps du roi Dagobert (2).

Ansgise, abbé de Luxeu, de Fontenelle et de Saint-Germer, mourut à Fontenelle cette année huit cent trente-cinq, et y est honoré comme saint. On voit toutefois, par les libéralités exprimées dans son testament, qu'il avoit des biens propres, tout abbé régulier qu'il étoit, et que ses richesses étoient grandes (3). Il donna à son monastère de Fontenelle cent livres d'argent, et à cinquante autres monastères au moins une livre d'argent chacun. Or, ces livres étoient de douze onces, poids de marc valant vingt sous douze deniers; car toutes ces monnoies étoient d'argent. Ainsi les cent cinquante livres font deux cent vingt-cinq marcs (4). Ce même testament fait connoître les principaux monastères qui subsistoient alors en France.

## L. Aréopagiques d'Ailduin.

Hilduin, abbé de Saint-Denis, ayant pris part à la révolte des enfants de l'empereur Louis, fut chassé de la cour en huit cent trente, et envoyé en Saxe à la nouvelle Corbie, après avoir été dépouillé de ses abbayes et de la dignité d'archichapelain (5). Mais, l'année suivante, il rentra dans les bonnes grâces de l'empereur, qui le rappela, et lui rendit les deux abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain, près de Paris. Ce prince, ayant été réconcilié solennellement la première fois dans l'église de Saint-Denis, voulut en témoigner sa recon-

naissance envers ce saint (1), écrivit une lettre à Hilduin, par laquelle il lui ordonna de recueillir tout ce qui se trouvoit concernant saint Denis, tant dans ses œuvres que dans les histoires grecques et latines, et les autres mémoires, particulièrement les actes de son martyre, et tout ce qu'Hilduin avoit tiré des archives de l'église de Paris, de réduire tout en un corps d'histoire suivie, et d'y joindre la révélation faite au pape Etienne II dans la même église, avec les hymnes et l'office nocturne de saint Denis (2). Enfin, de recueillir séparément dans un autre volume tout ce qu'il avoit trouvé de ce saint, c'est-à-dire les pièces originales, dont il tireroit son histoire.

En exécution de cet ordre, Hilduin composa une histoire de saint Denis, où il soutient que le premier évêque de Paris est le même que saint Denis l'aréopagite, converti par saint Paul, ce que personne que l'on sache n'avoit encore écrit jusque-là. Il le fit aussi auteur des écrits attribués à saint Denis l'aréopagite, inconnus aux cinq premiers siècles, et cités pour la première fois par les eutyquiens, dans la conférence tenue à Constantinople vers l'an cinq cent trente-un. Hilduin dit que saint Denis, après avoir gouverné quelques années l'église d'Athènes, substitua un autre évêque à sa place, et prit le chemin de Rome pour aller trouver saint Pierre et saint Paul (3). Mais qu'il n'y arriva qu'après leur martyre, et sous le pontificat de saint Clément, qui l'envoya dans les Gaules pour en être l'apôtre, lui donnant plusieurs compagnons. Ils arrivèrent à Arles; Denis vint à Paris, ville royale et célèbre, par les assemblées des Gaulois et des Germains. Il y bâtit une église, y établit des clercs, convertit grand nombre d'infidèles, fit plusieurs miracles. L'empereur Domitien, en étant averti, envoya en Gaule un gouverneur, nommé Fescennius Sisinnius, qui, étant arrivé à Paris, fit prendre l'évêque Denis, l'archiprêtre Rustique et l'achidiacre Eleuthère, et leur fit souffrir plusieurs tourments. Saint Denis fut fouetté, grillé, exposé aux bêtes, jeté dans un four, attaché à une croix, et remis en prison avec plusieurs fidèles : où, comme il leur célébroit la messe, l'heure de la communion étant venue, Jésus-Christ parut avec plusieurs anges, et le communia de sa main. Enfin les trois saints furent menés à Montmartre, et eurent la tête tranchée à coups de hache devant l'idole de Mercure. Un grand nombre d'autres souffrirent le martyre avec eux; mais le corps de saint Denis se releva et prit sa tête entre ses mains, étant conduit par des anges. Une dame, nommée Catule, fit retirer les trois corps de la Seine, où les païens les avoient jetés, et les enterra dans son champ, au lieu

(1) Segeb. an. 835. Sup. l. XXXVI, n. 56.

(2) Chr. Engolism. Trans. S. Filib. to. 5, Act. p. 353. Sup. l. XXXVIII, n. 59.

(3) Sup. tom. 14. Act. to. 5, p. 637.

(4) Le Blanc. Mon. p. 95.

(5) Thegan. c. 36. Astron. Flod. III, Hist. c. 1.

(1) Tom. 7, Conc. p. 725. Sup. liv. I, n. 36; 1577.

(2) Sup. liv. XLIII, n. 13.

(3) Ap. Sur. 9 oct. to. 5,

p. 725. Sup. liv. I, n. 36; LIII, n. 22, 58. Sup. liv. XXXIII, n. 33.

où est l'église et le monastère. Telle est l'histoire rapportée plus au long par Hilduin.

Il mit à la tête la lettre de l'empereur Louis et sa réponse, où il indique les originaux, dont il dit avoir tiré ce récit (1). Savoir, les prétendus écrits de saint Denis, un Aristarque, historien grec, dont on ne trouve ailleurs aucune mémoire; un Visbius, qu'il prétend avoir été témoin oculaire du martyre de saint Denis, et sous le nom duquel on trouve encore un petit écrit, mais si absurde et d'un style si barbare, qu'il ne mérite aucune créance. Hilduin s'objecte l'autorité de Grégoire de Tours, plus ancien que lui d'environ trois cents ans, qui ne met saint Denis, premier évêque de Paris, que sous l'empereur Décius, et il n'y répond qu'en accusant Grégoire de simplicité (2).

Ce recueil d'Hilduin porte le titre d'Aréopagiques; et il fut si bien reçu, que la plupart de ceux qui ont écrit depuis ont confondu les deux saints Denis d'Athènes et de Paris, et ont attribué à ce saint les œuvres qui portent le nom de l'aréopagite. Les Grecs mêmes ont donné dans cette erreur dès le temps d'Hilduin, comme on voit par l'éloge de saint Denis, composé par Michel, syncelle de Jérusalem, et par l'histoire de son martyre attribuée à Méthodius, depuis patriarche de Constantinople.

Toutefois, Usuard et Adon, dans leurs martyrologes, composés peu de temps après la mort d'Hilduin, distinguent les deux saints Denis, mettant celui d'Athènes le troisième jour d'octobre, et celui de Paris le neuvième, et les Grecs, dans leurs ménologes, mettent aussi celui d'Athènes le troisième d'octobre, quoiqu'ils le confondent avec celui de Paris. Les savants du dernier siècle ont découvert l'erreur qui avoit prévalu depuis Hilduin, et ont démontré la différence de ces deux saints, que l'église de Paris honore à présent chacun en son jour (3).

## LI. Translation de saint Vitus en Saxe.

Pendant qu'Hilduin étoit en Saxe, au nouveau monastère de Corbie, il vit le grand désir qu'avoit l'abbé Varin d'y transférer de France quelque corps saint (4), pour affermir la religion dans le pays. Il lui promit que si Dieu le rétablisoit dans sa première dignité, il lui donneroit quelqu'un de ceux qui étoient en son pouvoir. Peu de jours après, Hilduin rentra dans les bonnes grâces de l'empereur Louis, qui donna aussi à Varin, abbé de Corbie, le monastère de Rebais, au diocèse de Meaux. Alors il pria Hilduin de lui donner le corps de saint Vitus, que Fulrad, abbé de

(1) Sur. to. 5, p. 716. Tillemont, to. 2, p. 132, 565; to. 4, p. 442, 712.

(2) Sup. liv. VI, n. 49.

(3) Inter. Op. S. Dion.

(4) Sirmond de duob. to. 5, Act. p. 532.

Saint-Denis, avoit apporté en France du temps du roi Pépin, à son retour de Rome, apparemment en sept cent cinquante-six. On dit que Vitus étoit un enfant de douze ans, qui souffrit le martyre dans la Lucanie, avec Modeste et Crescentia, sous l'empereur Dioclétien, et l'Eglise les honore tous trois le quinzième de juin (1). Fulrad ayant donc apporté le corps de saint Vitus, le laissa à un de ses parents, qui lui fit bâtir une église dans sa terre, et donna le tout ensuite à l'abbaye de Saint-Denis.

Hilduin donna cette relique à Varin, du consentement de l'empereur Louis, de l'évêque de Paris et des nobles du diocèse. La délivrance s'en fit solennellement dans l'église de Saint-Denis, le dimanche, dix-neuvième de mars huit cent trente-six. Le corps saint fut porté premièrement à Rebais, à Sainte-Croix, aujourd'hui Saint-Faron de Meaux, et en plusieurs autres lieux; enfin, il arriva en Saxe à la nouvelle Corbie, le treizième de juin, ayant fait pendant ce voyage plus de quarante miracles qui sont spécifiés, avec les noms des personnes et des lieux dans l'histoire de cette translation, dont l'auteur étoit présent. Le concours du peuple y fut si grand, qu'à un mille et plus autour du monastère la campagne étoit couverte de tentes, des personnes nobles de l'un et de l'autre sexe qui s'y étoient rendues de toutes les parties de la Saxe. Et toutefois, dans une si grande multitude, on n'entendoit ni parole deshonnête, ni raillerie ou badinage, on louoit Dieu jour et nuit; les hommes et les femmes, faisant des chœurs séparés, veilloient autour de l'église, répétant souvent *Kyrie eleison*. Ainsi se passa la nuit de la veille et le jour de la fête; et comme il s'y fit encore plusieurs autres miracles, le bruit s'en étant répandu, on y accourut de tout le pays, riches et pauvres, sains et malades, en sorte qu'il sembloit que personne ne fût demeuré dans les maisons. Telle étoit la dévotion de la Saxe nouvellement chrétienne.

## LII. Translation de saint Liboire.

Dans le même temps, Badurade, second évêque de Paderhorn, dans le diocèse duquel étoit la nouvelle Corbie, travailla aussi à enrichir son église de quelque relique insigne (2). Il voyoit la difficulté de détacher de ses anciennes superstitions ce peuple grossier, qui ne croyoit point ce que les personnes doctes lui disoient de la puissance divine, à moins qu'il n'en vit des effets devant ses yeux, et n'en reçût des bienfaits sensibles, comme les guérisons miraculeuses qui se faisoient ordinairement par les corps saints. Il ordonna donc un jeûne, et fit une procession avec son peuple;

(1) Sup. XLIII, n. 17. (2) Translat. S. Libor. c. Boll. 15 juin, to. 20, p. 1013. 7, Ap. Sur. 23 jul. p. 345. Tillemont, to. 1, p. 129.



après quoi Dieu lui inspira d'envoyer en France, à la ville du Mans, demander des reliques à l'évêque, qui étoit alors Aldric. Badurade obtint pour cet effet des lettres de l'empereur Louis, et envoya une députation de clercs et de laïques, dont le chef étoit un prêtre nommé Ido, qui fit une courte relation de ce voyage.

Ces députés de Paderborn arrivèrent au Mans l'an trois cent quatre-vingt-six, indication quatorzième, le vingt-huit d'avril. L'évêque Aldric les reçut favorablement, et leur accorda ce qu'ils demandoient. Pour l'exécution, il assembla dès le lendemain son clergé avec David, son chorévêque, et proposa de donner aux députés le corps de saint Liboire, quatrième évêque du Mans, qui gouverna cette église quarante-neuf ans, depuis le grand Constantin jusqu'à Valentinien, et fut enterré par saint Martin (1). Aldric trouva d'abord de la résistance à sa proposition; mais enfin, ayant obtenu le consentement de l'assemblée, il marcha avec son clergé et les députés, à l'église des douze Apôtres, bâtie hors la ville, par saint Julien, premier évêque du Mans, qui y étoit enterré avec ses premiers successeurs. On en tira le corps de saint Liboire, que les députés emportèrent; il fut reçu avec solennité partout où il passa, à Chartres, par l'évêque Bernouin; à Paris, par Ercanrad, et cette translation fut accompagnée de grand nombre de miracles. Enfin, ils arrivèrent à Paderborn le jour de la Pentecôte, qui, cette année huit cent trente-six, étoit le vingt-huit de mai.

#### LIII. Saint Aldric du Mans.

Aldric, évêque du Mans, étoit de la première noblesse des Franks, tirant aussi son origine en partie des Saxons, des Allemands et des Bavares. A l'âge de douze ans, son père le mena à la cour, et le recommanda à Charlemagne et à son fils Louis, à qui il se rendit très-agréable, et à toute la cour (2). Après avoir servi le prince pendant le jour, il veilloit pendant la nuit pour prier secrètement et chanter des psaumes dans l'église de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle. Un jour, comme il prioit à son ordinaire, ayant atteint l'âge de puberté, il se sentit inspiré de quitter le monde pour se donner entièrement au service de Dieu. Mais, craignant que ce ne fût une tentation, il pria Dieu pendant six mois de lui faire connoître sa volonté; et au bout de ce terme, se trouvant fortifié dans son dessein, il demanda au roi la permission de se retirer, et, l'ayant obtenue à peine, il s'en alla à Metz avec une pension du roi pour lui et pour deux clercs.

Il fut très-bien reçu par l'évêque et le clergé de Metz: et on lui donna solennellement l'ha-

bit clérical. Il apprit le chant romain, la grammaire et la suite de l'Ecriture sainte; puis au bout de deux ans, l'évêque, qui étoit Gondulfe, l'ordonna diacre dans l'église de Saint-Etienne. Trois ans après il fut ordonné prêtre par Drogon; ensuite par le choix du clergé il fut chantre, chargé du soin des écoles, et enfin primicier, ayant inspection sur tout le clergé de la ville, et du diocèse, et des monastères. L'empereur Louis, sur sa réputation, le fit venir à la cour malgré lui, et le prit pour son confesseur. Il y demeura quatre mois, après lesquels Francon, évêque du Mans, étant mort, Landran, archevêque de Tours, Roricon, comte du Mans, et tous les nobles du diocèse, avec le clergé et le peuple, élurent Aldric pour leur évêque. L'empereur y consentit, Drogon donna ses dimissoires, adressés tant à l'archevêque de Tours qu'à l'évêque élu, qui étoit prêtre de son église (1); ainsi il fut consacré solennellement dans l'église cathédrale du Mans, par Landran, son métropolitain, et les évêques de la province, le dimanche vingt-deuxième de décembre huit cent trente-deux, étant âgé de trente-deux ans, et tint ce siège pendant vingt-quatre ans. Le troisième jour après son ordination, l'empereur arriva au Mans, et y passa la fête de Noël (2). Dès la première année de son pontificat, Aldric fit conduire de l'eau dans la ville du Mans, où elle étoit fort chère, parce qu'il falloit l'apporter de la rivière de Sarthe. La même année, il commença à faire bâtir un cloître pour les chanoines, qui, étant dispersés par la ville, ne pouvoient commodément assister aux offices divins. Il fonda ou rétablit plusieurs monastères, et jusqu'à sept hôpitaux (3).

#### LIV. Second concile d'Aix-la-Chapelle.

L'évêque Aldric assista au parlement, que l'empereur Louis tint au mois de février huit cent trente-six, et qui est compté pour le second concile d'Aix-la-Chapelle (4). Les actes sont divisés en deux parties: la première contient trois chapitres, dont deux servent de réponses aux articles proposés par l'empereur, et montrent quelle doit être la vie et la doctrine des évêques et des ordres inférieurs, savoir, des abbés, des chanoines et des moines, des chorévêques, des archiprêtres, des archidiaques, et enfin des prêtres. Ce sont plutôt des exhortations que des lois, et elles ne contiennent guère que des lieux communs, tirés des anciens canons et des pères. Ce que j'y trouve de remarquable, c'est qu'on se plaint que les évêques négligeoient de faire le jeudisaint la bénédiction de l'huile des malades, et

(1) Tom. 31, Miscell. p. 142, 143. (2) Gesta. Ep. Cenom. tom. 3. Analect. Mabill. p. 270. (3) Hist. O. S. B. liv. v, c. 5. (4) To. 7, p. 1700. Astron. an. 835.

l'office du soir de la veille de Pâques, c'est-à-dire la bénédiction des fonts (1). On menace de déposition l'évêque ou autre ecclésiastique qui quittera l'obéissance de l'empereur Louis, violant le serment de fidélité qu'il lui a prêté; et le laïque est menacé d'excommunication. Le troisième chapitre contient des avis pour l'empereur lui-même, ses enfants et ses ministres; et ce ne sont encore la plupart que des lieux communs. On y remarque toutefois, comme la principale source des désordres, que les princes se sont ingérés dans les affaires ecclésiastiques, et les évêques dans les affaires séculières. On prie l'empereur de rétablir la liberté des évêques, et de leur permettre à eux et aux autres ecclésiastiques de passer en repos le temps du carême. On demande que les prêtres de divers diocèses, qui vont s'établir à la cour, n'y soient point reçus sans le consentement de leurs évêques, de peur que ce ne soient des prêtres criminels ou des imposteurs, qui ne soient pas même prêtres. Dans la conclusion de cette première partie, les évêques insistent sur la distinction des deux puissances, avouant qu'ils ont beaucoup excédé, et que la révolte des enfants de l'empereur a fait voir un crime inoui à tous les siècles. C'est pourquoi, ajoutent-ils, nous estimons que le seul moyen de rétablir les choses, est que, laissant jouir les évêques de toute la puissance que Jésus-Christ leur a donnée, vous usiez de toute celle que vous avez comme père et comme empereur.

La seconde partie du concile d'Aix-la-Chapelle est adressée à Pépin, roi d'Aquitaine, pour l'obliger à la restitution des biens ecclésiastiques, que lui et les seigneurs de son royaume avoient usurpés, suivant l'ordre que l'empereur son père lui en avoit déjà envoyé l'an huit cent trente-quatre (2). Aldric, évêque du Mans, et Erchanrad, évêque de Paris, qui avoient aussi porté, au nom de leurs confrères, une exhortation que nous n'avons plus; mais en ce concile ils y joignirent plusieurs autorités de l'Ecriture sainte, comprises en trois livres, où ils traitent à fond la matière des biens ecclésiastiques, et répondent à cette objection des séculiers: Quel mal y a-t-il de nous servir de ces biens dans nos besoins? Dieu ni les saints ne s'en servent point: tout est à lui, et c'est pour notre usage qu'il a créé tout ce qui est sur la terre. Les évêques montrent donc, par toute la suite des saintes Ecritures, que dès le commencement du monde les saints ont fait à Dieu des sacrifices et des offrandes qui lui ont été agréables; qu'il a même ordonné par la loi de lui en faire, qu'il a approuvé les vœux par lesquels on lui consacrait des fonds de terre, et a donné aux prêtres tout ce qui lui étoit consacré (3). Qu'il

(1) Cap. 2, 8, 9, 12, 3. (2) Lib. 1, c. 72, 32, 34; 15, 16, 17, 23. (3) Lib. II, III, Astron.

a puni sévèrement ceux qui ont négligé son service ou profané et pillé les choses saintes. Enfin, que les mêmes règles subsistent dans la loi nouvelle. Le succès fut heureux: le roi Pépin se rendit aux exhortations de son père et des évêques, et fit expédier des lettres pour la restitution de tous les biens usurpés.

#### LV. Parlement de Thionville et de Crémieux.

Au mois de mai de la même année huit cent trente-six, l'empereur Louis tint un parlement à Thionville, où vinrent des députés de Lothaire, entre autres l'abbé Vala, avec qui l'empereur Louis se réconcilia, et lui pardonna de bon cœur tout le passé. Le traité avec Lothaire fut conclu, et l'empereur, son père, lui manda par ses députés qu'il renvoyoit, de venir au plus tôt le trouver; mais une maladie populaire qui survint l'en empêcha; et elle emporta plusieurs personnes considérables de son parti, savoir: l'abbé Vala, qui mourut le dernier jour d'août, cette année huit cent trente-six (1), Jessé, évêque d'Amiens, Elie de Troyes, et quelques seigneurs. L'empereur Louis, loin de se réjouir de la mort de ceux qui lui avoient été opposés, frappa sa poitrine, et, fondant en larmes, pria Dieu de leur faire miséricorde. Cette maladie empêcha Lothaire de se trouver au parlement, tenu pendant l'été de la même année huit cent trente-six, à Stramiac, auprès de Lyon, aujourd'hui Crémieux (2); mais ses frères Pépin et lui y assistèrent. L'empereur, leur père, y fit examiner la cause des églises de Lyon et de Vienne, vacantes par la déposition d'Agobard et de Bernard; mais leur absence fut cause qu'on ne pût rien conclure sur cette affaire, c'est-à-dire que, comme ils n'avoient point été ouïs, on ne crut pas pouvoir ordonner d'autres évêques à leur place (3).

#### LVI. Louis protège l'église romaine.

Après que Lothaire fut guéri de sa maladie, l'empereur, son père, apprit qu'au préjudice de ses serments, ses gens traitoient cruellement ceux de l'église de Saint-Pierre de Rome. Malgré sa douceur naturelle, il en fut tellement irrité, qu'il envoya des députés extraordinaires, sans leur donner presque le temps de faire le voyage, avec ordre de dire à Lothaire (4): Souvenez-vous que, quand je vous ai donné le royaume d'Italie, je vous ai recommandé d'avoir soin de la sainte église romaine; et vous la devez défendre de ses ennemis, loin de la laisser piller par vos gens. Faites-moi aussi préparer des vivres et des logements sur tout le chemin de Rome; car je veux aller visiter les tombeaux des apôtres

(1) Mabill. p. 455. Coint. 836, n. 52. (2) Astron. Sup. n. 46. (3) Astron.

(1) Gesta Episc. Cenom. Mabill. to. 3, Anal. p. 66. (2) Gesta, to. 3, Miscell. Baluz. Boll. to. 1, p. 387.



Une irruption des Normands dans la Frise empêcha l'empereur Louis d'accomplir ce voyage; et c'est à cette incursion que l'on rapporte le martyre de saint Libert, disciple de saint Rumol, honoré à Malines le quatorzième de juillet. L'empereur renvoya donc en Italie Foulques, abbé de Fontenelle, avec un comte, nommé Richard, pour rapporter la réponse de Lothaire, et Adrevalde, abbé de Flaix, pour consulter le pape sur quelques affaires (1). On devoit aussi solliciter Lothaire sur la restitution des biens situés en Italie, et appartenants aux églises de France, que ses gens avoient usurpés. Il accorda une partie de ce qu'on lui demandoit, et s'excusa du reste, sur l'impossibilité de l'exécution. Adrevalde étant arrivé à Rome, trouva le pape malade; mais il fut tellement consolé de l'amitié que lui témoignoit l'empereur, qu'il ne sentoit presque plus son mal. Il traita magnifiquement Adrevalde, et le renvoya chargé de riches présents, et avec lui Pierre, évêque de Centumcelles, et George, évêque régional de Rome, c'est-à-dire suffragant du pape. Mais Lothaire, ayant appris que ces deux évêques alloient trouver l'empereur, son père, envoya à Bologne Léon, qui avoit grand crédit auprès de lui, et qui les intimida tellement, qu'il les empêcha de passer outre. Adrevalde sauva la lettre du pape à l'empereur, et l'envoya par un des siens, déguisé en mendiant.

## LVII. Louis touché d'une comète.

Pâques fut le premier d'avril, en huit cent trente-sept, et, au milieu de la semaine, il parut dans le signe de la Vierge une comète qui, au bout de vingt-cinq jours, disparut dans la tête du Taureau (2). L'empereur Louis, très-curieux de ces phénomènes, appela, avant que de se coucher, l'astronome qui a écrit sa vie, et lui demanda ce qui lui sembloit de cette comète. L'astronome promit de lui en rendre compte le lendemain; et l'empereur jugea, comme il étoit vrai, qu'il vouloit gagner du temps pour ne lui pas faire une réponse fâcheuse. Je sais, lui dit-il, que je ne vis pas hier au soir cette étoile, et que c'est une comète, dont nous avons parlé ces jours passés. Dites-moi ce que vous croyez qu'elle signifie? L'astronome ayant dit une partie de ce qu'il pensoit, et dissimulé le reste: Il y a encore, dit l'empereur, une chose que vous cachez. Car on dit que ce prodige signifie un changement de règne et la mort d'un prince. L'astronome lui cita le passage du prophète, qui dit (3): Ne craignez point les signes du ciel qui épouvantent les gentils. L'empereur répondit: Nous ne devons craindre que notre Créateur, qui a fait aussi cet astre; mais nous ne pouvons

(1) Molan. in Usuard. 14  
l'ju. Astronom. Ann. Bert.

(2) Astron.  
(3) Jerem. x, 2.

assez admirer sa bonté de nous avertir par de tels signes, pour nous exciter à pénitence, malgré notre lâcheté. Après avoir fait retirer tout le monde, il passa la nuit en prières sans dormir, et, le matin, il appela ses officiers, et ordonna de distribuer le plus qu'il se pourroit d'aumônes aux pauvres, aux moines et aux chanoines, et fit célébrer des messes par autant de prêtres qu'il put, craignant moins pour lui que pour l'Eglise, dont il avoit la protection. Une autre comète parut le premier janvier de l'année suivante huit cent trente-huit, dans le signe du scorpion; et l'on crut qu'elle avoit annoncé la mort du roi Pépin, qui suivit de près.

## LVIII. Mort de l'empereur Louis.

Celle de l'empereur Louis fut encore précédée d'une grande éclipse de soleil, que le même astronome ne manque pas d'observer, comme en étant un présage (1). Louis, roi de Bavière, avoit pris les armes, indigné d'un nouveau partage que l'empereur, son père, avoit fait à son préjudice en faveur de ses frères, Lothaire et Charles. L'empereur, l'ayant appris, partit de Poitiers, où il avoit passé l'hiver, et se mit en marche pendant le carême de l'année huit cent quarante. C'étoit contre sa coutume, car il passoit ordinairement ce saint temps à chanter des psaumes, prier, assister à la messe, distribuer des aumônes, et l'employoit entièrement en œuvres de piété, en sorte qu'à peine prenoit-il un jour ou deux pour monter à cheval et faire un peu d'exercice. Alors, quoique déjà vieux, et malade d'une fluxion sur la poitrine, il se fit un devoir de marcher contre le roi Louis, son fils.

Il célébra la fête de Pâques à Aix-la-Chapelle, avec sa dévotion ordinaire; puis, ayant passé le Rhin et appris que son fils s'étoit retiré, il indiqua un parlement à Wormes, et manda Lothaire de s'y trouver. Alors arriva cette terrible éclipse, le troisième jour des Rogations, c'est-à-dire le cinquième de mai, veille de l'Ascension. L'empereur, ayant entièrement perdu l'appétit et les forces, fut obligé de camper en une île, près de Mayence, et se mettre au lit. Il étoit sensiblement affligé de l'état de l'Eglise, et des troubles qu'il prévoyoit entre ses enfants, dont toutefois sa foiblesse; pour Judith et pour Charles, étoit la principale cause. Un grand nombre d'évêques et d'autres ecclésiastiques étoient auprès de lui pour le consoler, entre autres Hetti, archevêque de Trèves, Otgar de Mayence, Drogon, frère de l'empereur, évêque de Metz et archichapelain. Comme c'étoit en lui qu'il se confioit le plus, il se confessoit à lui tous les jours, et recevoit tous les jours le corps de Notre Seigneur. Ce fut la seule nourriture qu'il prit

(1) Astron.

pendant quarante jours; et il disoit: Vous êtes juste, seigneur, de me faire à présent jeûner malgré moi, puisque j'ai passé le carême sans jeûner.

Il dit à son frère Drogon d'appeler les officiers de sa chambre, et fit faire un inventaire de tous les meubles qu'il portoit avec lui: couronnes et autres ornements royaux, armes et vaisselle, livres et habits sacerdotaux, puis il en ordonna la distribution aux églises, aux pauvres, et à ses deux fils, Lothaire et Charles. Il envoya à Lothaire une couronne, une épée et un sceptre qu'il lui donnoit, à la charge d'être toujours uni à Charles et à sa mère Judith, et de conserver au jeune frère la portion du royaume qui lui avoit été donnée. Après quoi, l'empereur Louis rendit grâce à Dieu de ce qu'il ne lui restoit plus rien dont il pût disposer. Cependant Drogon, de l'avis des autres évêques, lui demanda s'il ne vouloit pas pardonner à son fils Louis. L'empereur témoigna d'abord l'amertume de son cœur, puis il délibéra; et, ramassant le peu qu'il lui restoit de forces, il commença à raconter les mauvais traitements qu'il prétendoit en avoir reçus. Enfin il ajouta: Puisqu'il ne peut venir pour satisfaire à son devoir, je fais ce qui dépend de moi, et je prends Dieu à témoin et vous aussi, que je lui pardonne toutes les offenses qu'il m'a faites. C'est à vous à l'avertir de ne se pas oublier.

Ensuite, comme c'étoit le samedi au soir, il fit chanter devant lui l'office nocturne du dimanche, et mettre sur sa poitrine du bois de la vraie croix. Il en fit le signe sur son front tant qu'il eut assez de force; quand il étoit las, il prioit Drogon par signe de le faire. Il passa ainsi la nuit, et le lendemain il fit préparer un autel, où Drogon célébra la messe et le communia. Puis l'empereur le pria et les autres assistants de prendre un peu de repos. Quand il sentit approcher sa fin, il rappela Drogon, qui fut suivi des autres évêques. L'empereur leur fit entendre comme il put qu'il se recommandoit à eux, et demanda les prières des agonisants. Pendant qu'on les faisoit, il tourna les yeux à gauche avec indignation, en disant de toute sa force: *Houts, houts*, qui signifioient en tudesque Dehors, dehors. On crut qu'il voyoit le malin esprit, et aussitôt il leva les yeux au ciel avec de grands signes de joie. Il mourut ainsi le vingtième de juin huit cent quarante, la soixante-quatrième année de son âge, la vingt-septième de son règne comme empereur. Son corps fut transporté à Metz, et enterré avec grande solennité dans l'église de Saint-Arno, près d'Hildegard, sa mère.

## LIX. Portrait de Louis.

Ce prince étoit de taille médiocre, les yeux grands, le nez long, les épaules larges, les

bras forts; en sorte que personne ne manioit mieux un arc ou une lance (1). Il avoit la voix mâle, parloit le latin comme sa langue naturelle, et entendoit le grec. Il avoit appris en sa jeunesse des poésies païennes, mais depuis il ne vouloit ni les lire ni les entendre. Au contraire, il étoit fort instruit de l'Ecriture sainte, et savoit le sens spirituel, le moral et l'anagogique. Tous les matins il alloit à l'église se mettre à genoux, touchant le pavé de son front, et demouroit long-temps en prières, quelquefois avec larmes. Tous les jours, il donnoit l'aumône avant son repas, et partout où il étoit il y avoit des logements pour les pauvres. Il étoit sobre dans le boire et le manger. Jamais on ne le vit éclater de rire, et dans les fêtes solennelles, où les musiciens et les bouffons jouoient pour divertir le peuple, il contenoit les autres par son sérieux. Il s'habillait modestement, excepté les grandes fêtes, où, à l'exemple de ses pères, il étoit tout couvert d'or, portant la couronne en tête et le sceptre à la main. Il étoit très-libéral, et donna en propriété à des particuliers quantité de terres de son domaine. Il ne faisoit rien sans conseil, mais il donnoit tant de temps au chant des psaumes et à la lecture qu'il abandonnoit trop ses affaires à ses confidents. Il entretenait la mauvaise coutume, déjà établie, de faire évêques des gens de condition servile, qui ne manquoient pas d'affranchir leurs parents et les élever, ou par les lettres, ou par les alliances avec les nobles (2). Tel fut ce prince, que l'on compte pour le premier roi de France du nom de Louis; et sa facilité à pardonner lui a fait donner le surnom de Démonnaire. Il y avoit déjà quelque temps qu'il avoit permis à Agobard de Lyon et à Bernard de Vienne de rentrer dans leurs sièges; et cette année, en partant d'Aquitaine, il y laissa Agobard pour prendre soin des affaires de ce royaume; mais il mourut à Saintes le sixième de juin. Son église de Lyon l'honore sous le nom de saint Agebaud; et, puisqu'il étoit rentré si avant dans les bonnes grâces de l'empereur Louis, on doit croire qu'il avoit expié la faute d'avoir pris part à la révolte: aussi lui étoit-elle commune avec l'abbé Vala et d'autres saints personnages, et l'extrême foiblesse de Louis la rendoit plus excusable (3).

## LX. Mort d'Agobard.

Outre les écrits dont j'ai parlé, Agobard nous en a laissé plusieurs, dont ceux qui sont contre Amalarius paroissent les derniers. Amalarius accusoit l'église de Lyon d'avoir introduit quelque nouveauté dans le chant ecclé-

(1) Thegan. c. 19.  
(2) C. 20.

(3) Ado. Chr. S. Ben.  
to. 1. Bibl. Lab. p. 293.  
Boll. tom. p. 748, 6 juin.



siastique; Agobard entreprit sa défense dans un traité intitulé : De la Divine Psalmodie; puis il attaqua l'ouvrage d'Amalarius par un autre écrit intitulé : De la Correction de l'antiphonier, prétendant y trouver des erreurs et même des hérésies. Enfin il fit un troisième écrit ouvertement contre Amalarius, où il reprend plusieurs endroits de son traité des of-

fices ecclésiastiques. Mais cette critique n'a pas empêché la postérité d'estimer les ouvrages d'Amalarius; et, en effet, on voit de la part d'Agobard bien de l'aigreur et de la préoccupation. Son successeur dans le siège de Lyon fut Amolon, diacre de la même église, qui fut ordonné évêque le dimanche seizième de janvier huit cent quarante-un.

## LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

### I. Amorion pris par les musulmans.

L'EMPEREUR Théophile, faisant la guerre aux musulmans, marcha bien avant dans la Syrie, ravageant et emmenant des captifs. Enfin il assiégea Sozopétra, où étoit né le calife Moutasem. Il écrivit à Théophile de l'épargner à sa considération; mais il ne fut pas écouté. Théophile prit la ville et la ruina, tua une partie des habitants et emmena les autres (1). Le calife en fut tellement irrité qu'il assembla une armée plus grande qu'aucun de ses prédécesseurs, et fit écrire sur les boucliers de ses soldats Amorion, pour marquer qu'il en vouloit à cette ville, qui étoit la patrie de Théophile. Plusieurs conseilloyent à Théophile d'en sauver les habitants, en les faisant passer ailleurs; mais il crut qu'il étoit de son honneur de la défendre, et y mit le patrice Aëtius, gouverneur d'Orient, avec deux capitaines de réputation, Théodore Cratère et Théophile Babouze (2). Ils défendirent si bien cette ville que le calife y perdit soixante-dix mille hommes, quoique le siège ne durât que treize jours; mais enfin, averti par un nommé Boudize, il l'attaqua par un endroit foible, et la prit d'assaut l'an de l'hégire deux cent vingt-trois, de J.-C. huit cent trente-six. Il passa au fil de l'épée tous les habitants et les soldats, excepté les chefs et les officiers, qu'il renvoya à Bagdad.

### II. Captifs confesseurs.

Quand il y fut revenu, il les fit mettre aux fers, avec les entraves aux pieds, dans une prison si obscure qu'on n'y voyoit pas le moindre jour en plein midi, et qu'ils ne se connoissoient qu'à la voix (3). Là ils n'avoient autre compagnie que leurs gardes, un peu de pain et d'eau pour nourriture, la terre pour lit, et pour habits des haillons pleins de vermine. Si quelquefois on leur permettoit de sortir pour demander l'aumône, chacun d'eux étoit accompagné de dix soldats, et au retour on coupoit leur pain et on fouilloit dans leurs

écuelles, de peur qu'ils n'y cachassent quelque lettre.

Quand on vit leurs forces consumées et leurs corps atténués par la longueur de la prison, on commença à les solliciter de changer de religion. Le calife leur envoya des docteurs, qui passoient pour les plus habiles entre les musulmans. Ils feignoient de venir eux-mêmes par compassion, et, ayant obtenu la permission de ceux qui commandoient les gardes, ils apportèrent aux prisonniers de l'argent ou des habits pour les gagner. Car le calife disoit qu'il ne comptoit pour rien la conquête d'une ville, en comparaison des âmes. Comme les chrétiens rejetoient avec horreur les premières propositions de se convertir, les musulmans leur disoient : Il ne vous convient pas d'être si fiers, écoutez-nous, et ensuite vous mépriserez nos conseils, s'ils ne vous sont pas avantageux. N'aimez-vous pas vos parents, vos enfants, vos femmes, la compagnie de vos amis, les mœurs de votre pays? Vous n'avez qu'un seul moyen de recouvrer tous ces biens, qui est de dissimuler un peu, vous laisser circonscire et faire la prière avec le calife. Il vous comblera de biens, et la guerre vous ouvrira quelque occasion de retourner chez vous, et reprendre votre religion. Les chrétiens répondirent : En useriez-vous ainsi si vous étiez à notre place? Oui, dirent les musulmans, car il n'y a rien de plus cher que la liberté, et ils le confirmèrent par serment. Et nous, dirent les chrétiens, nous ne prenons point conseil, sur la religion, de ceux qui ne sont pas fermes dans la leur, et ils les renvoyèrent confus. Quelques jours après, il en vint d'autres, sous le même prétexte de leur faire l'aumône, qui commencèrent à les plaindre, même avec larmes. Quel malheur, disoient-ils, de ne pas croire au grand prophète Mahomet? Ces gens, que nous voyons chargés de fers, ne sont-ils pas parents de l'empereur, de braves guerriers, pleins d'esprit et de courage? N'avoient-ils pas de grandes troupes? Qui a rendus inutiles tous ces avantages, sinon de ne pas reconnaître le prophète, dont les serviteurs les ont vaincus? Mais il ne faut pas s'étonner qu'ils ne connoissent pas la vérité, dont on ne les a pas instruits; il faut pardonner à leur ignorance. Puis, adressant la parole aux prisonniers, ils leur disoient : Quittez cette voie étroite, où le

(1) Post. Theoph. lib. III, mart. to. 6, p. 460.  
n. 29. Elmac. lib. II, c. 9. (2) N. 34.  
Abulfar. p. 165. Acta. SS. (3) N. 35.  
42. Martyr. Ap. Boll. 6



fil de Marie vous a ordonné de marcher ; entrez dans la voie large, pour cette vie et pour l'autre, que le grand prophète nous a montrée. Qu'enseigne-t-il d'incroyable quand il dit que Dieu peut donner à ceux qui le servent toutes sortes de plaisirs en cette vie, et le paradis en l'autre ? Quittez votre ignorance, et ne rejetez pas ses bienfaits. Car, comme il est bon, voyant que les hommes étoient trop foibles pour accomplir la loi de Jésus, si dure et si difficile, il a envoyé son prophète Mahomet pour les décharger de ce poids, et les sauver par sa seule foi. Les chrétiens se regardèrent les uns les autres en souriant, et leur dirent : Pouvez-vous croire véritable et agréable à Dieu une doctrine qui donne à la chair toute liberté, et soumet la raison aux passions ? Quelle différence y a-t-il entre les bêtes et les hommes qui vivent ainsi ? Rien ne peut nous séparer de la charité de Jésus-Christ.

Quelque temps après, il en vint d'autres du nombre des faquirs ou religieux musulmans, qui donnèrent aussi l'aumône aux captifs, les baisèrent tous ; et, s'étant assis, leur dirent : Voyez à qui Dieu donne à présent sa puissance ; est-ce aux Romains ou aux musulmans ? A qui donne-t-il les terres fertiles et les armées victorieuses, n'est-ce pas à nous ? Cependant il est juste : donc, si nous n'observions ses commandements, il ne nous donneroit pas tant de biens, et il ne vous soumettroit pas à nous si vous n'aviez refusé de croire à son prophète. Les chrétiens dirent : Permettez que nous vous fassions une question. Quand deux hommes se disputent la possession d'un héritage, si l'un se contente de crier qu'il est à lui sans produire de témoins, et que l'autre, sans disputer, amène plusieurs témoins dignes de foi, à qui faut-il adjuger l'héritage ? A celui, dirent les musulmans, qui donne de bons témoins. Les chrétiens reprirent : Jésus-Christ est venu né d'une vierge, comme vous le dites vous-mêmes, ayant pour lui tous les anciens prophètes, qui ont prédit sa venue. Vous dites que Mahomet est venu apporter une troisième loi ; ne devoit-il pas avoir au moins un ou deux prophètes pour garants de sa mission ? Quant à l'avantage que vous prétendez tirer de vos conquêtes, ne connoissez-vous pas celles des Perses, qui ont subjugué presque tout le monde ; et des Grecs, qui ont vaincu les Perses ; et des anciens Romains, dont l'empire étoit si étendu ? Suivoient-ils la vraie religion ? N'adoroient-ils pas plusieurs divinités par une idolâtrie insensée ? Dieu donne quelquefois la victoire à ceux qui le servent ; quelquefois il permet qu'ils soient vaincus, quand ils l'offensent, pour les châtier par les mains des méchants. Les chrétiens demeurèrent sept ans entiers dans cette affreuse prison, rendant grâce à Dieu de ce qu'il leur donnoit ce moyen d'expier leurs péchés passés, et priant pour la conversion des musulmans.

Cependant, le calife Moutasem, autrement

Abou-Isaac, mourut à Samarra ou Sermenraï, ville nouvelle qu'il avoit fait bâtir sur le Tigre, à dix ou douze lieues de Bagdad (1). Il mourut l'an deux cent vingt-six de l'hégire, le dix-huitième du troisième mois, c'est-à-dire le sixième janvier huit cent quarante-deux, après avoir vécu quarante-huit ans, et en avoir régné huit, huit mois et huit jours. Il étoit ignorant et ne savoit pas écrire. Son successeur fut son fils, Aaron Aloüatec Aboujafar.

### III. Patriarches d'Orient.

Jacob, patriarche jacobite d'Alexandrie, mourut la cinquième année de Moutasem, deux cent vingt-deux de l'hégire, huit cent trente-sept de J.-C. ; Siméon lui succéda, qui ne tint le siège qu'un an (2). L'an deux cent vingt-trois, huit cent trente-huit de J.-C., Joseph fut élu patriarche dans le monastère de Saint-Macaire, et tint le siège dix-sept ans. De son temps, le métropolitain d'Habèche ou Éthiopie, nommé Jacob, fut chassé ; mais le royaume ayant été affligé de sécheresse et de peste, le roi envoya au patriarche Joseph, lui demandant pardon, et le pria de renvoyer le métropolitain, qui fut reçu avec grande joie. Ce qui fait voir que les Abyssins étoient jacobites. Le patriarche Joseph ordonna des évêques qu'il envoya dans la Pentapole et dans l'Afrique, vers le couchant. Le patriarche melquite d'Alexandrie étoit Sophrone, ordonné après la mort de Christofle, la quatrième année de Moutasem, huit cent trente-six de J.-C. Il étoit savant et philosophe, et tint le siège treize ans (3).

Job, patriarche melquite d'Antioche, vivoit encore, et Denis étoit patriarche jacobite de la même ville (4). A Jérusalem, Jean, patriarche melquite, fut ordonné la septième année de Moutasem, huit cent trente-neuf de J.-C., et ne tint le siège que trois ans. Car les habitants de Jérusalem, s'étant élevés contre lui et le chargeant de toutes sortes de reproches, il craignit leur aversion, et renonça par écrit à son siège. C'est ce que nous connoissons de l'état des églises d'Orient.

### IV. Mort de Théophile. Michel, empereur.

A Constantinople, l'empereur Théophile fut si vivement touché de la prise d'Amorion, et du refus que fit le calife de recevoir la rançon des prisonniers, que ses entrailles s'enflammèrent, et il but, pour se rafraîchir, de l'eau de neige, qui lui causa la dysenterie (5). Il mourut le vingtième de janvier huit cent quarante-deux, après avoir régné douze ans et

(1) Elmac. lib. II, c. 9. (3) Eutich. to. 2, p. 440. Bibl. Orient. p. 808. (4) Sup. liv. XLVII, n. 41. (2) Elmac. Eod. c. 9. (5) Post. Theoph. lib. III, Chr. Orient. p. 109. Sup. I. n. 34. XLVII, n. 41.

trois mois. La persécution qu'il fit toute sa vie aux saintes images et aux catholiques a rendu sa mémoire odieuse : toutefois, il fit des actions éclatantes de justice. Il se piquoit de savoir la musique, et faisoit chanter dans l'église des hymnes et des versets de sa composition. On dit même qu'un jour solennel il battit la mesure dans la grande église de Constantinople, et donna à cette occasion cent livres d'or au clergé (1).

Son fils Michel, encore enfant, lui succéda, sous la conduite de l'impératrice Théodora, sa mère (2), avec un conseil que Théophile lui avoit laissé, composé de l'eunuque Théoctiste, revêtu de deux grandes charges à la cour, du patrice Bardas, frère de l'impératrice, et de son oncle Manuel, maître des offices, originaire d'Arménie. Dès le temps qu'il y commandoit, plusieurs abbés de divers monastères étant de ses amis, l'avoient instruit de la créance catholique touchant les images ; et alors, étant tombé malade, les moines de Stude, en qui il avoit grande confiance, le vinrent voir et lui promirent qu'il guériroit promptement s'il entreprenoit le rétablissement des saintes images. Il le promit, et recouvra la santé.

### V. Fin des iconoclastes.

Manuel ayant donc communiqué son dessein aux deux autres tuteurs de l'empereur, et les ayant persuadés de donner à son règne cet heureux commencement, il alla trouver l'impératrice Théodora, et lui fit la même proposition. Elle répondit : Je l'ai toujours souhaité, et je n'ai jamais cessé d'y penser ; mais j'en ai été empêchée jusqu'à présent par la multitude des sénateurs et des magistrats attachés à l'hérésie des iconoclastes, par les métropolitains, et principalement par le patriarche. C'est celui qui a fomenté les foibles semences de cette erreur, que l'empereur, mon époux, avoit reçue de ses parents, et l'a poussé, par ses pressantes exhortations, à traiter si mal tant de saints personnages. Qui vous empêche donc maintenant, reprit Manuel, de donner au peuple cette joie ? Aussitôt elle appela un officier, nommé Constantin, et l'envoya au patriarche Jean Léconomante, pour lui dire : Plusieurs moines et d'autres personnes pieuses m'ont présenté requête pour le rétablissement des saintes images ; si vous en êtes d'accord, l'église reprendra son ancien ornement ; sinon, quittez le siège, sortez de Constantinople, et vous retirez à votre maison de campagne jusqu'à ce que l'on tienne un concile où vous assisterez. Car on veut vous y juger, et vous montrer que vous soutenez une erreur.

Constantin trouva Jean couché sur un lit de repos, en une des chambres du palais patriarcal ; et, après qu'il lui eut dit ce dont l'im-

pératrice l'avoit chargé, Jean répondit seulement qu'il prendroit conseil, et le renvoya aussitôt. En même temps, il prit une lancette, et s'ouvrit les veines du ventre, pour perdre beaucoup de sang sans se mettre en danger. Ainsi, le bruit se répandit en un moment dans l'église que l'impératrice avoit envoyé assassiner le patriarche, et ce bruit vint jusqu'au palais avant que Constantin y fût retourné. Le patrice Bardas fut envoyé pour s'informer exactement de la vérité du fait, et trouva que les plaies avoient été faites exprès, joint le témoignage des domestiques propres du patriarche, et la lancette qui fut représentée. Jean, étant ainsi convaincu, fut chassé de l'église et renfermé dans sa maison de campagne, nommée Psicha.

### VI. Méthodius, patriarche de Constantinople.

L'impératrice fit assembler dans le palais un concile, qui se trouva très-nombreux, parce qu'outre les catholiques il y vint plusieurs de ceux qui avoient suivi le parti des hérétiques, et qu'ils avoient faits évêques (1). Ils anathématisèrent les ennemis des saintes images, et confirmèrent le second concile de Nicée ; et, après avoir déposé Jean Léconomante, ils élurent patriarche de Constantinople Méthodius, qui avoit tant souffert pour la religion sous Michel le bègue et sous Théophile. Alors, l'impératrice Théodora dit : Comme je vous accorde le rétablissement des saintes images, je vous prie de m'accorder une grâce, c'est d'obtenir de Dieu le pardon du péché que l'empereur, mon époux, a commis sur ce sujet (2). Méthodius répondit au nom de toute l'Eglise : Notre pouvoir, madame, ne s'étend point sur les morts. Nous n'avons reçu les clefs du ciel que pour l'ouvrir à ceux qui sont encore en cette vie. Il est vrai que nous pouvons aussi soulager les morts quand leurs péchés étoient légers, et qu'ils ont fait pénitence ; mais nous ne pouvons absoudre ceux qui sont morts dans une condamnation manifeste. L'impératrice reprit : Lorsque l'empereur, mon époux, étoit prêt de mourir, je lui représentai le plus fortement qu'il me fut possible les suites terribles de sa mort s'il persistoit dans l'hérésie : la privation des prières, les malédictions, le soulèvement du peuple dans cette grande ville. Il témoigna du repentir et demanda des images ; je les lui présentai, il les baisa avec ferveur, et rendit ainsi l'esprit entre les mains des anges. Elle confirma ce récit par serment ; et les prélats, persuadés de sa vertu sur ce témoignage, et supposé que la chose fût ainsi, déclarèrent par écrit que Dieu feroit miséricorde à Théophile. Toutefois, plusieurs demeurèrent persuadés qu'il étoit mort impénitent,

(1) Or. in S. Niceph. (2) Sup. I. XLVI, n. 44. Boll. to. 7, p. 320. Post Theoph. n. 1.

(1) Ibid. n. 10.

(2) Post. Theoph. liv. VI.



et que Théodora n'avoit ainsi parlé que pour l'affection qu'elle lui portoit.

Méthodius fut donc ordonné patriarche de Constantinople l'an huit cent quarante-deux, et le premier dimanche de carême, selon les Grecs, qui, selon nous, seroit le second, il passa la nuit en prières avec l'impératrice et tout le peuple dans l'église de Notre-Dame de Baquernes, d'où le matin ils allèrent en procession à Sainte-Sophie; la messe y fut célébrée, et les images rétablies solennellement. Ensuite l'impératrice donna un festin dans le palais à tout le clergé et aux confesseurs, qui avoient souffert pendant la persécution; et elle continua cette fête toute sa vie. On la nomma la fête d'Orthodoxie, comme qui diroit, du rétablissement de la religion catholique, et l'église grecque la célèbre encore le même jour, c'est-à-dire le dimanche qui termine la première semaine de leur carême. On y chante à l'office de la nuit une hymne du confesseur Théophane de Jérusalem, qui fut ordonné archevêque de Nicée, en récompense de ses souffrances, et on y lit une légende qui contient l'histoire de l'hérésie des iconoclastes, mêlée de quelques fables (1). Le matin on fit la procession, où on porte la vraie croix et les images; et on y chante un canon ou hymne attribué à saint Théodore Studite, mais qui paroît plutôt fait après sa mort. Tout cela se lit dans le Trisodion, qui contient l'office grec du carême; et ainsi finit l'hérésie des iconoclastes, environ six-vingts ans après que l'empereur Léon Isaurien l'eut introduite (2).

#### VII. Fin de Jonas d'Orléans.

Claude de Turin, qui seul en Occident avoit soutenu cette hérésie, étoit mort depuis quelque temps, c'est-à-dire avant l'empereur Louis le débonnaire. De ses commentaires sur l'Écriture, celui de l'épître aux Galates est imprimé; mais il s'en trouve plusieurs autres manuscrits en diverses bibliothèques, savoir, sur le lévitique, sur le livre de Ruth, sur saint Matthieu, sur l'épître aux Romains, les deux aux Corinthiens, l'épître aux Ephésiens. L'empereur Louis ayant reçu son écrit contre l'abbé Théodémir touchant les images, et l'ayant fait examiner par les plus habiles gens de son palais, le désapprouva, et en envoya un extrait à Jonas, évêque d'Orléans, pour le réfuter (3). Jonas y travailla, et l'ouvrage étoit déjà bien avancé quand il apprit que Claude étoit mort. Alors il crut que son erreur étoit éteinte avec lui, et résolut de n'en pas écrire davantage. Depuis il apprit, par des personnes dignes de foi, que Claude avoit laissé des dis-

ciples: qu'outre son erreur contre les images, il avoit renouvelé l'arianisme, et en avoit composé des écrits qu'il avoit laissés dans les archives de sa maison épiscopale. Ces considérations et les exhortations des personnes pieuses engagèrent Jonas à achever son ouvrage; mais, l'empereur Louis étant mort, il le dédia au roi Charles, son fils, dont il se trouvoit sujet.

Ce traité est divisé en trois livres, et l'extrait de l'apologie de Claude contre Théodémir y est inséré et réfuté par partie. Jonas y suit la méthode qu'avoit suivie Dungal, et emploie à peu près les mêmes preuves. Il soutient que l'on ne doit garder les images que pour la mémoire et l'instruction, sans leur rendre aucun culte; et toutefois il ne veut pas que l'on traite d'idolâtres ceux qui prient devant elles en l'honneur des saints, parce qu'ils confessent et professent la foi de la sainte trinité. Jonas mourut l'an huit cent quarante-trois, après avoir tenu vingt-deux ans le siège d'Orléans, et eut Agius pour successeur (1).

#### VIII. Ebbon rétabli à Reims.

Aussitôt après la mort de Louis le débonnaire, Lothaire, son fils aîné, roi et empereur, vint d'Italie à Wormes, et y demeura quelque temps (2). Ebbon, archevêque de Reims, sortit alors de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où il étoit prisonnier, et avec Boson, qui en étoit abbé, il vint trouver Lothaire, qui ordonna qu'il rentreroit dans son siège, par un acte solennel donné à Ingelheim le vingt-quatrième de juin, indiction troisième, la première année du règne de Lothaire, depuis la mort de son père, c'est-à-dire l'an huit cent quarante. Cet acte porte, qu'Ebbon est rétabli à la prière de son église, et par le jugement des évêques. En effet, vingt y souscrivirent, dont les plus connus sont Drogon de Metz, à qui sa dignité d'archichapelain donne le premier rang, puis quatre archevêques, Otgar de Mayence, Hetti de Trèves, Amalouin de Besançon, Audax de Tarantaise, Badurad évêque de Paderborn, Joseph d'Evreux, aussi abbé de Fontenelle. Ces évêques étoient la plupart Italiens, les autres Gaulois, du parti de Lothaire. En vertu de cet acte, Ebbon se fit remettre solennellement dans son siège le sixième de décembre par quatre de ses suffragants, Rothade de Soissons, Siméon de Laon, Erpuin de Senlis, et Loup de Châlons; les cinq autres ne s'y trouvèrent pas, parce que, comme l'on croit, ils tenoient le parti du roi Charles (3).

Comme Ebbon, dans son acte de renonciation, avoit promis de ne revenir jamais con-

(1) Vita c. 15, Ap. Sur. 26 dec. Sup. liv. XLVII, n. 42.  
(2) Sup. liv. XLII, 1.  
(3) Sup. liv. XLVII, n. 20. Bibl. P. R. Lugd. Lab.

Script. p. 228. Mabill. 1. Annal. p. 46. Dupin. 9 siècle, ch. 1, p. 30. Jonas, Præf. in lib. de Imag.

(1) Lib. 1, p. 649. Ma-bill. Præf. to. 5, Act. n. 36. Coint. an. 843, n. 39.  
(2) Narr. Cleric. Rem. tom. 2. Duchesne, p. 341. Flod. lib. II, c. 20.  
(3) Conc. Suess. 12; Act. 5.

tre (1); il voulut justifier sa conduite, et publia une apologie, où il soutenoit qu'il n'avoit pu être canoniquement déposé en vertu de cette renonciation, parce qu'il ne l'avoit faite que par force, étant dépouillé de tous ses biens, prisonnier, et actuellement malade, qu'il n'y avoit déclaré aucun crime particulier, pour lequel il dût être déposé, et que son peuple n'y avoit point consenti. Enfin, que les sept années de prison, qu'il y avoit souffertes depuis, étoient une pénitence suffisante pour les péchés qu'il avoit confessés en secret. Il concluait que, trouvant son siège encore vacant, il avoit pu y rentrer légitimement. Je laisse au sage lecteur à juger de la solidité et de la bonne foi de cette apologie.

Dans le dernier partage que Louis le débonnaire avoit fait entre ses enfants, la Meuse devoit séparer les états de Lothaire et de Charles. Mais Lothaire, qui, comme l'aîné, prétendait tout réunir, passa la Meuse, et même la Seine, et vint jusque sur la Loire. Ce fut alors qu'Ebbon rentra dans le siège de Reims, dont il demeura en possession une année entière, pendant laquelle il ordonna quelques clercs. Mais ensuite le roi Charles, s'étant relevé, rentra dans la Belgique. Ebbon fut obligé de sortir de Reims pour la dernière fois, et se retira près de l'empereur Lothaire.

Depuis désespérant de rentrer dans son siège, il accepta celui d'Hildesheim en Saxe, qui lui fut donné par le roi Louis, du consentement des évêques et du pape, et y fit les fonctions d'évêque jusqu'à sa mort, qui arriva l'an huit cent cinquante-un. Il travailloit à la conversion des païens, et encourageoit souvent saint Anscaire, archevêque de Hambourg, contre les difficultés qu'il trouvoit à sa mission de Suède.

#### IX. Bataille de Fontenay.

Le roi Louis, que l'empereur, son père, avoit réduit à la Bavière seule, en ce dernier partage, se joignit à Charles contre Lothaire; leurs armées se rencontrèrent près d'Auxerre sur la fin de juin l'an huit cent quarante-un (2). Louis et Charles firent plusieurs propositions de paix, que Lothaire ayant toutes refusées: enfin, le jour de la Saint-Jean, ils lui déclarèrent que, s'il ne les acceptoit le lendemain à la seconde heure du jour, ils en viendroient au jugement de Dieu, c'est-à-dire à la bataille. Elle fut donnée en effet près de Fontenay, ce même jour samedi vingt-cinquième de juin; Lothaire y fut entièrement défait (3). Les deux rois délibérèrent sur le champ de bataille s'ils devoient poursuivre les fuyards, et conclurent qu'ils devoient avoir pitié de leur frère et du peuple chrétien, espérant que Dieu s'étant déclaré en leur faveur, Lothaire ainsi frappé écouterait la justice.

(1) Sup. liv. XLVII, n. 48, tom. 7, Spicil. p. 175.  
(2) Nithard. lib. I, in fin.  
(3) Lib. III, init.

Ils célébrèrent le dimanche au même lieu; et, après la messe, ils se mirent à enterrer les morts amis ou ennemis, et à panser les blessés. Ils offrirent aux fuyards de leur pardonner s'ils vouloient rentrer de bonne foi dans leur devoir. Ensuite les rois et le peuple consultèrent les évêques sur ce qu'ils devoient faire; car ils étoient affligés de la perte de tant de chrétiens. Les évêques, qui étoient à l'armée, s'assemblèrent, et trouvèrent que l'on avoit combattu pour la seule justice, et que le jugement de Dieu l'avoit déclaré. Que, par conséquent, tous ceux qui avoient eu part à cette affaire, soit pour le conseil, soit pour l'exécution, étoient innocents, comme n'ayant été que les ministres de la justice de Dieu. Mais que quiconque sentoit sa conscience chargée d'avoir agi par colère, par haine, par vaine gloire ou par quelque autre mauvais motif, devoit se confesser en secret, pour être jugé selon la mesure de son péché. Toutefois, ils ordonnèrent un jeûne général de trois jours, tant pour leurs fautes volontaires qu'involontaires, que pour les péchés de leurs frères morts, et pour attirer la continuation du secours de Dieu, et ce jeûne fut volontiers observé.

#### X. Saint Aldric chassé et rétabli.

Entre les désordres qui suivirent la mort de Louis le débonnaire, il s'éleva la même année huit cent quarante, un parti contre le roi Charles, dans le pays du Maine, qui étoit de son partage (1). Aldric, évêque du Mans, fut toujours fidèle au roi Charles, à qui l'empereur Louis, son père, l'avoit recommandé, mais Sigismond, abbé de Saint-Calais, prit le parti des rebelles, pour éviter l'exécution de la sentence de l'empereur Louis, qui deux ans auparavant avoit déclaré ce monastère soumis à l'évêque. Les rebelles pressèrent Aldric de leur prêter serment, promettant de lui conserver sa dignité, et même d'augmenter son pouvoir; mais il demeura toujours inviolablement attaché au roi Charles. Aussi fut-il chassé de son siège cette même année huitième de son pontificat (2). Sa maison épiscopale fut pillée, ses chevaux au nombre de quatre-vingts, et deux cents pièces d'autre bétail; les provisions destinées à l'hospitalité et aux aumônes, tout cela fut dissipé, et sept hôpitaux qu'il avoit bâtis ruinés de fond en comble. D'autres ouvrages demeurèrent imparfaits, savoir: sa cathédrale, dont toutefois il avoit fait la dédicace dès l'an huit cent trente-six, le cloître de ses chanoines et cinq monastères. Les hôpitaux n'étoient pas tous destinés pour des pauvres, on nommoit alors ainsi toutes les maisons d'hospitalité, et une de celles que l'évêque Aldric avoit bâties servoit à loger les évêques, les comtes et les abbés, et étoit accompagnée d'une église (3).

(1) Gesta S. Aldr. c. 52, 57, to. 3. Baluz. p. 140, 145.  
(2) Sup. liv. XLVII, n. 52.  
(3) Gesta. c. 44, p. 107.



L'évêque Aldric ainsi dépouillé se mit à la suite du roi Charles, qui essaya en vain cette première année de réduire à son obéissance les rebelles du Maine, étant pressé d'affaires plus importantes : mais l'année suivante huit cent quarante-un, après la bataille de Fontenay, il vint lui-même dans le pays, rétablit l'évêque, et lui rendit par un jugement solennel le monastère de Saint-Calais.

#### XI. Partage entre les frères.

L'année suivante, huit cent quarante-deux, les deux rois, Louis et Charles, toujours unis, vinrent à Aix-la-Chapelle, qui étoit la capitale de l'empire françois (1). Lothaire y avoit passé après sa défaite, et de là en Saxe, où, pour refaire des troupes dans le désespoir de ses affaires, il avoit permis aux Stilingues, le peuple des Saxons le plus nombreux, de choisir entre leurs anciennes lois et les nouvelles que les François leur avoient imposées. Ayant cette liberté, ils retournèrent au paganisme. Il donna aussi des terres considérables à Hériol, chef des Danois, soumettant aussi à des païens des chrétiens et des églises. Ses deux frères étant donc à Aix-la-Chapelle, délibérèrent de ce qu'ils feroient des états qu'il avoit abandonnés. Ils crurent devoir s'en rapporter aux évêques et aux prêtres qui étoient avec eux en grand nombre, et suivre leur avis comme la volonté de Dieu. Les évêques considérèrent toute la conduite de Lothaire depuis le commencement, comment il avoit ôté la couronne à son père, combien de parjures il avoit fait commettre au peuple chrétien par son ambition, combien de fois il avoit lui-même faussé les serments faits à son père et à ses frères; combien de fois, après la mort de son père, il avoit voulu les dépouiller ou les ruiner; de combien d'homicides, d'adultères, d'incendies et d'autres crimes il avoit été cause; que d'ailleurs on ne voyoit en lui ni capacité pour gouverner, ni aucune trace de bonne volonté. C'est pourquoi ils décidèrent que c'étoit par un juste jugement de Dieu, qu'après avoir été vaincu il avoit abandonné une partie de ses états, et que Dieu l'avoit donnée à ses frères, meilleurs que lui. Mais ils ne leur permirent de s'en mettre en possession qu'après leur avoir demandé publiquement s'ils vouloient les gouverner suivant l'exemple de Lothaire ou suivant la volonté de Dieu. Ils répondirent qu'autant que Dieu leur en donneroit la connoissance et le pouvoir, ils vouloient se gouverner, eux et les autres, selon sa volonté. Et nous, reprirent les évêques, nous vous exhortons et vous enjoignons, par l'autorité divine, de prendre ce royaume et le gouverner suivant la volonté de Dieu.

Les deux frères choisirent ensuite chacun

(1) Nith. lib. IV, Init. Ann. Bertin. 841.

douze personnes pour faire le partage du royaume que Lothaire avoit laissé, et un de ces douze fut Nithard, qui en a écrit l'histoire. Il étoit proche parent des rois, fils du comte Angilbert, depuis abbé de Saint-Centule ou Saint-Riquier, et de Berthe, fille de Charlemagne (1). Nithard fut toujours attaché au parti du jeune roi Charles; mais enfin, dégoûté des troubles qui agitoient la France, il se retira au même monastère de Centule, et le gouverna après le septième abbé nommé Louis. Nithard ne fut abbé que peu de jours, car, ayant été obligé de prendre les armes contre les Normands, il fut tué dans un combat.

#### XII. Mort de Bernard, archevêque de Vienne.

Bernard, archevêque de Vienne, attaché au parti de Lothaire, mourut la même année huit cent quarante-deux. Il étoit d'une maison noble, et dès sa jeunesse ses parents l'engagèrent dans le mariage; mais ensuite, du consentement de sa femme, il se retira dans le monastère d'Ambronay en Bugey, qu'il avoit fondé; et, après y avoir vécu quelque temps en simple moine avec grande édification, il en fut élu abbé (2). Trois ans après, c'est-à-dire l'an huit cent dix, il fut élu archevêque de Vienne; mais il fallut un ordre exprès du pape pour l'y faire consentir. Il gouverna cette église trente-deux ans avec un grand zèle, et sur la fin de sa vie il fonda le monastère de Romans où il se retiroit souvent, et y choisit sa sépulture. Il y mourut à l'âge de soixante-quatre ans, le dimanche vingt-troisième de janvier, jour auquel il est honoré dans le pays comme saint. Son successeur fut Agilmar, auparavant abbé de Saint-Claude, qui tint le siège de Vienne dix-huit ans.

#### XIII. Normands en France.

Les Normands, cependant, profitant de la division des trois frères qui occupoient toutes leurs forces au dedans, commencèrent à ravager impunément les côtes de l'Océan. On appeloit en général Normands, c'est-à-dire hommes du Nord, les barbares encore païens, qui venoient de Danemarck, de Norwège et des pays voisins, sur quantité de petits bâtiments à voiles et à rames, pour faire partout où ils pouvoient des esclaves et du butin. L'an huit cent quarante-un, indiction quatrième, le douzième de mai, ils vinrent à l'embouchure de la Seine, pillèrent Rouen et brûlèrent le monastère de Saint-Ouen, qui étoit hors de la ville. Ayant quitté Rouen, ils brûlèrent le monastère de Jumièges, mais celui de Fontenelle se racheta. Trois jours après, vinrent

(1) Sup. liv. XLIV, n. 53. (2) Boll. 23 janu. to. 2, Chr. Centul. c. 9 et 10, to. p. 544. Mabill. to. 6. Act. 4, Spicil. p. 493, 500, 501. p. 561. Coint. an. 842, 1.

les moines de Saint-Denis, qui rachetèrent soixante-huit captifs pour vingt-six livres d'argent (1). Le dernier de mai, les Normands se rembarquèrent après avoir pillé toutes les églises et les villages le long de la Seine, emportant de grandes sommes.

En huit cent quarante-trois, au mois de juin, ils entrèrent par l'embouchure de la Loire, attaquèrent Nantes, et, la trouvant sans défense, l'escaladèrent et la prirent (2). L'évêque, nommé Guihard, se retira dans la principale église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, avec tout son clergé et les moines d'Aindre, ille voisine dans la Loire, qui s'étoient réfugiés dans la ville et y avoient apporté le riche trésor de leur église. Il y avoit aussi une grande multitude de peuple rassemblé à Nantes, non-seulement du voisinage, mais des villes éloignées, à cause de la fête de Saint-Jean-Baptiste. Voyant donc l'ennemi dans la ville, et ne se sentant point capables de lui résister, ils s'enfermèrent dans cette église, implorant le secours du ciel et n'en espérant point d'autre. Mais les Normands, ayant rompu les portes et les fenêtres, entrèrent furieux, et firent main basse sur ce peuple désarmé, hors quelques-uns qu'ils embarquèrent sur leurs vaisseaux pour les vendre. L'évêque fut tué dans l'église avec les prêtres et les clercs, et il y eut des moines massacrés jusque sur l'autel. On voyoit des enfants attachés au sein de leur mère, dont ils suçoient le sang au lieu de lait; le lieu saint étoit rempli de carnage. Les Normands regagnèrent leurs vaisseaux avec toutes les richesses qu'ils avoient pu ramasser, et de grandes troupes de captifs de tout sexe et de tout âge; et les chrétiens qui restèrent employèrent ensuite beaucoup d'argent pour les racheter. Le jour de Saint-Pierre, les Normands passèrent dans l'île d'Aindre, dont ils ruinèrent et brûlèrent le monastère abandonné. Après qu'ils furent partis, on porta le corps de l'évêque Guihard au monastère de Saint-Serge, près d'Angers, et il est honoré comme martyr le vingt-cinquième de juin. Susan, évêque de Vanne, réconcilia l'église de Nantes ainsi profanée (3).

#### XIV. Sarrasins en Italie.

En même temps que les Normands attaquèrent l'empire françois par l'Océan, les Maures ou Sarrasins l'attaquèrent par la mer Méditerranée. En huit cent quarante-deux, ils entrèrent par le Rhône, abordèrent près d'Arles, et ayant pillé tout impunément, remenèrent leurs vaisseaux chargés de butin (4). En Italie, Radelgise et Siconulfe se disputoient le duché de

Bénévent, tandis que l'empereur Lothaire étoit occupé deçà les monts contre ses frères. Radelgise appela à son secours les Sarrasins d'Afrique, Siconulfe ceux d'Espagne, les uns et les autres s'emparèrent de plusieurs places, et emmenèrent grand nombre de captifs. Pour fournir de l'argent aux Sarrasins d'Espagne, Siconulfe vint au mont Cassin, la septième année de l'abbé Bassace, qui est l'an huit cent quarante-trois, et enleva presque tous les trésors, que les rois des François, Pépin, Carloman, Charlemagne et Louis le débonnaire y avoient donnés. La première fois il emporta plusieurs croix, calices, patènes, couronnes et autres vases, du poids de cent trente livres d'or, avec d'autres ornements, et promit de rendre pour le tout dix mille sous de Sicile. La seconde fois il enleva trois cent soixante-cinq livres en argent, quatorze mille sous d'or et plusieurs vases d'argent. La troisième fois, au bout de huit mois, d'autre argenterie du poids de cinq cents livres. Dix mois après, il vint pour la quatrième fois, força le vestiaire du monastère, et enleva quatorze mille sous. L'évêque Léon et deux seigneurs jurèrent de les rendre dans quatre mois, et, ne l'ayant pu faire, cédèrent une terre au monastère. En deux autres fois, on emporta encore quatre mille sous. Enfin, pour la septième fois, Siconulfe emporta une couronne d'or ornée d'émeraudes, donnée par son père, qui fut estimée trois mille sous. Telles étoient les richesses de ce monastère.

#### XV. Mort de Grégoire IV. Sergius II, pape.

Le pape Grégoire IV mourut au commencement de l'année suivante huit cent quarante-quatre. Il avoit réparé et orné très-richement quantité d'églises de Rome, et mis une communauté de moines à Sainte-Marie, au delà du Tibre, pour y célébrer l'office du jour et de la nuit. Il répara, pour l'utilité du public, un aqueduc, nommé la Forme-Sabatine, et fit au palais de Latran plusieurs bâtiments pour la commodité de ses successeurs, entre autres un bain et un appartement pour reposer après matines. Il fit cinq ordinations au mois de mars et au mois de décembre, et consacra cent quatre-vingt-cinq évêques pour divers lieux. Enfin, ayant tenu le saint-siège seize ans, il mourut le onzième de janvier huit cent quarante-quatre, et fut enterré à Saint-Pierre (1). Le saint-siège vqua quinze jours; et le dimanche, vingt-septième de janvier, l'archiprêtre Sergius fut ordonné pape. Il étoit Romain, fils d'un autre Sergius. Il perdit son père étant encore enfant, et fut élevé avec grand soin par sa mère, mais il la perdit encore à l'âge de douze ans. Le pape Léon III, connoissant sa noblesse et son beau naturel, se le fit amener, le prit en affection, et le mit dans l'école des

(1) Chr. Fontenell. du Chesne to. 2, p. 387. Chr. Norm. ibid. p. 524. (2) Ann. Bertin. 843, Fragm. ibid. p. 386. (3) Boll. 25 jun. (4) Ann. Bertin. 842, Nith. lib. IV, sub. fin. Erehanp. Ign. Casin. Chr. Casin. lib. I, c. 25, 26.

(1) Anast. Sup. I. XLVII, n. 11. Papebr. Conat.



chantres, pour être instruit du chant et des bonnes lettres. Ils s'y distinguèrent entre les autres enfants, et le pape Léon le fit acolyte. Etienne IV, son successeur, le fit sous-diacre; et Pascal I<sup>er</sup>, voyant son progrès dans la science et les bonnes mœurs, l'ordonna prêtre du titre de saint Sylvestre. Enfin Grégoire IV le fit archiprêtre. A sa mort, les grands et le peuple s'étant assemblés pour lui donner un successeur, on en proposa plusieurs, puis tout d'un coup on vint à parler du mérite de l'archiprêtre Sergius, et tous s'écrièrent qu'il étoit digne du pontificat.

Son élection étant résolue, chacun se retira chez soi; mais un diacre de l'église romaine, nommé Jean, ayant rassemblé une troupe de peuple rustique et séditieux, enfonça les portes du palais patriarcal de Latran, et y entra à main armée; ceux qui s'y trouvèrent furent saisis d'étonnement et de frayeur. Mais au bout d'une heure cette populace téméraire, épouvantée à son tour, se dissipa et abandonna le diacre Jean. Sur la nouvelle du tumulte, la noblesse romaine accourut à pied et à cheval à l'église de Saint-Martin, et ils menèrent Sergius avec un grand honneur au palais de Latran, suivis d'une grande foule de peuple, qui chantoit des hymnes et des chants spirituels. Il fut donc élu solennellement; et le même jour il tomba tant de neige, que Rome en parut toute blanche, ce que le peuple prit pour un signe de joie. Les chefs des Romains chassèrent honteusement du palais de Latran le diacre Jean, et le firent mettre dans une étroite prison. Ils voulurent, suivant l'avis des évêques, qu'il fût déposé; d'autres parloient de le mettre en pièces à coup d'épée; mais le pape Sergius l'empêcha, et fut ainsi consacré et mis en possession du saint-siège avec une joie publique.

#### XVI. Le jeune Louis à Rome.

L'empereur Lothaire, ayant appris que Sergius avoit été non-seulement élu, mais consacré pape sans sa participation, le trouva mauvais, et envoya à Rome Louis, son fils aîné, accompagné de son oncle Drogon, évêque de Metz, pour empêcher qu'à l'avenir on ordonnât de pape que par sa permission et en présence de ses envoyés, comme on en avoit usé du temps de son père et de son aïeul, et particulièrement à l'élection de Grégoire IV (1). Lothaire déclara dès lors son fils Louis roi d'Italie, et à sa suite il envoya un grand nombre d'évêques, d'abbés et de comtes. Quand le pape Sergius sut que le jeune roi étoit près de Rome, il envoya tous les magistrats à neuf milles au devant de lui, et à un mille toutes les écoles ou compagnies de la milice avec leurs chefs, qui chantoient en l'honneur du roi des acclama-

(1) Ann. Bertin. 144. Luitpr. Vita Pontif.

tions de louanges, et des Grecs mêlés avec eux en chantoient pour l'empereur. Le pape envoya aussi les croix et les bannières comme à la réception d'un empereur, ce qui rejouit fort le jeune roi. Ainsi il marcha vers Saint-Pierre avec toute sa suite, le dimanche d'après la Pentecôte, huitième de juin huit cent quarante-quatre. Le pape, avec son clergé, attendoit sur les degrés de l'église. Quand le roi les eut montés, il embrassa le pape; et, le tenant par la main droite, il entra dans la cour intérieure, et vint à la porte de l'église, qui étoit d'argent. Le pape fit fermer toutes les portes, et dit au roi: Si vous venez ici avec une volonté sincère pour le salut de l'état et de l'église, je vous ferai ouvrir ces portes; sinon je ne le permettrai pas. Le roi l'assura qu'il n'avoit aucune mauvaise intention. Alors les portes s'ouvrirent, ils entrèrent tous; on chanta: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, et d'autres acclamations en l'honneur du roi; ils se prosternèrent devant la confession de Saint-Pierre; et, après que le pape eut prononcé une oraison, ils se retirèrent.

L'armée du roi étoit campée autour de Rome, et faisoit le dégât des moissons et des prairies, apparemment pour punir les Romains de l'élection précipitée du pape. Cette affaire fut agitée dans la ville pendant plusieurs jours, et les évêques qui avoient suivi le roi s'assemblèrent pour examiner si l'ordination de Sergius devoit subsister. Il y en a vingt-trois de nommés, tous d'Italie, excepté Drogon, qui les présidoit; ensuite étoient deux archevêques, Grégoire de Ravenne et Angilbert de Milan, on y nomme aussi sept comtes. Après plusieurs contestations, l'ordination de Sergius fut confirmée, et on lui demanda que tous les grands de Rome fissent serment de fidélité au roi Louis; mais le pape représenta que c'étoit à l'empereur Lothaire, son père, que ce serment devoit être prêté, ce qui fut fait solennellement dans l'église par les seigneurs romains et françois. Ainsi l'empereur Lothaire étoit reconnu souverain de Rome (1). L'affaire pour laquelle le roi Louis étoit venu étant finie, le pape le couronna le dimanche quinziesme de juin, dans l'église de Saint-Pierre; il lui fit l'onction de l'huile sainte, lui donna la couronne et l'épée, et le proclama roi des Lombards. Mais ce n'étoit qu'une simple cérémonie, et Anastase, bibliothécaire de l'église romaine, qui la raconte, donne toujours à Louis le titre de roi devant comme après. Le pape accorda aussi à Drogon, évêque de Metz, oncle de l'empereur, des lettres par lesquelles il l'établissoit vicaire apostolique dans toutes les provinces au delà des Alpes (2), avec autorité sur tous les métropolitains, et pouvoir d'assembler des conciles généraux, dont toutefois on pourroit appeler au pape.

(1) Ann. Bertin. 844.

(2) To. 7, Conc. p. 1799

Ebbon, archevêque de Reims, et Barthélemy, archevêque de Narbonne, tous deux déposés pour avoir suivi le parti de Lothaire contre l'empereur Louis, son père, étoient venus à Rome avec le jeune roi Louis et l'évêque Drogon. Ils demandèrent au pape Sergius de les rétablir et leur rendre le pallium; mais le pape le refusa, et ne leur accorda que de communier entre les laïques. On trouve que Bénaire, successeur de Barthélemy, étoit dès lors archevêque de Narbonne; mais le siège de Reims ne fut rempli que l'année suivante. Tandis que le roi Louis étoit à Rome, Siconulfe, duc de Bénévent, l'y vint trouver avec une grande suite, et se soumit à lui, ce qui réunit tous les peuples de ce duché sous l'obéissance de Siconulfe, et les excita à chasser du pays ce qui y restoit de Sarrasins (1).

#### XVII. Loup, abbé de Ferrières.

Dans le même temps, le roi Charles assiégeoit Toulouse, occupée par Guillaume, fils de Bernard, qui soutenoit Pépin, neveu de Charles, fils de Pépin, roi d'Aquitaine. Ses troupes rencontrèrent dans l'Angoumois des troupes de France, qui marchaient à Toulouse pour le roi Charles. Celles de Pépin les surpris, les chefs furent tués ou pris; les autres s'enfuirent. Entre les morts on remarque deux princes: Hugues, prêtre, abbé de Saint-Quentin et de Saint-Bertin, fils de Charlemagne et oncle des rois, et Riboton, abbé de Centule, petit-fils de Charlemagne, par une de ses filles. Ebroin, évêque de Poitiers et archichapelain du roi Charles, Ragenaire, évêque d'Amiens, et Loup, abbé de Ferrières, furent pris en cette occasion. Ainsi les abbés, quoique prêtres, et les évêques mêmes, portoient les armes contre les autres seigneurs, et on prétendoit qu'ils y étoient obligés à cause de leurs fiefs. Ce combat fut donné le septième de juin huit cent quarante-quatre (2).

Loup étoit depuis peu abbé du monastère de Ferrières en Gâtinois, autrement nommé Bethléem, dédié à saint Pierre. On croit qu'il étoit de la noblesse du pays; il s'appliqua à l'étude dès l'enfance, et embrassa la vie monastique dans cette maison, sous la conduite de l'abbé Aldric, depuis archevêque de Sens (3). Loup, étant déjà diacre, fut envoyé par Aldric en Germanie, continuer ses études à Fulde, sous l'abbé Raban, qui étoit alors le maître le plus fameux pour les lettres sacrées et profanes. Loup y fit un grand progrès et y acquit beaucoup d'amis. Il revint en France avec une telle réputation de science et de vertu, qu'il fut présenté à l'empereur Louis le débonnaire et à l'impératrice Judith, et

reçu très-favorablement (4). L'année suivante l'impératrice le fit venir à la cour, et il crut, avec plusieurs autres, qu'il seroit bientôt élevé à quelque dignité. Après la mort de l'empereur Louis, Odon, abbé de Ferrières, ayant commis de grands crimes, le roi Charles, irrité contre lui, lui ôta l'abbaye, et la donna à Loup, déjà prêtre (2), qui fut élu par les moines le vingt-deux novembre huit cent quarante-quatre, et confirmé par le roi quelques jours après. La communauté étoit de soixante-douze moines.

#### XVIII. Capitulaire de Toulouse.

Le roi Charles, ayant pris Toulouse, reçut les plaintes des prêtres du pays contre leurs évêques; et, en attendant un concile, il y pourvut par un capitulaire de neuf articles, daté du mois de juin l'an huit cent quarante-quatre (3). Premièrement, le roi défend aux évêques de faire à leurs prêtres aucun mauvais traitement, en vengeance de ce qu'ils se sont adressés à lui; ils se contenteront de la quantité de blé et de vin et des autres fournitures qui sont spécifiées; les prêtres ne seront obligés de les porter qu'à cinq milles de distance, et les officiers des évêques n'en prendront point prétexte de vexation. Les évêques, en faisant leur visite, choisiront pour loger un lieu où les paroisses voisines puissent commodément s'assembler; le curé du lieu et les quatre autres voisins fourniront la quantité de vivres qui est ici marquée pour la dépense de l'évêque, sans que ses gens puissent en exiger davantage, ni faire de débris chez l'hôte; les évêques ne visiteront qu'une fois l'année, du moins ils ne recevront cette fourniture qu'une fois; ils ne la recevront que quand ils visiteront en personne, ils ne multiplieront point les paroisses pour augmenter leurs revenus, mais seulement pour l'utilité du peuple; et, en les divisant, ils diviseront aussi la dépense des curés; ils ne les obligeront qu'à deux synodes, et dans les temps réglés. Ce capitulaire est important pour connoître combien quelques évêques abusoient de leur pouvoir.

#### XIX. Concile de Thionville.

Au mois d'octobre de la même année, huit cent quarante-quatre, les trois frères, Lothaire, Louis et Charles, s'assemblèrent près de Thionville, en un lieu nommé alors Judicium, aujourd'hui Jeust (4). Ils promirent de garder inviolablement entre eux une amitié fraternelle, et de rétablir l'état de l'Eglise, troublée par leurs divisions. Les évêques s'assemblèrent pour cet effet, ayant Drogon à leur tête, et dres-

(1) Epist. 6.

5, 6, 7, 9.

(2) Epist. 22 et 42.

(4) Conc. tom. 7, p. 1800.

(3) To. 7, Conc. p. 1780. Capit. to. 2, p. 7. c. 1, 3, 5.

to. 2, Capit. p. 22. c. 1, 2,

(1) Anast. Flod. II, Hist. c. 20. Coint. an. 844, n. 37.

(2) Ann. Fuld. 844.

(3) Baluz. not. in Lup. init.



sèrent six articles, que l'on compte entre les décrets des conciles. Les princes y sont exhortés à demeurer parfaitement unis, à faire remplir incessamment les sièges épiscopaux demeurés vacants à cause de leurs querelles, ou y faire rentrer les évêques qui en étoient chassés; à remettre des abbés ou des abbesses dans les monastères donnés à des laïques, ou du moins obliger les évêques à en prendre soin, afin que les réparations soient faites, l'office célébré et les moines entretenus; d'empêcher, en général, l'usurpation des biens ecclésiastiques, à la charge toutefois qu'ils fournissent à l'état les subsides nécessaires; enfin, de rendre à l'Eglise son ancienne autorité. Les rois, s'étant fait relire ces articles, les approuvèrent, et promirent de les observer.

## XX. Concile de Verneuil.

Deux mois après, et en décembre huit cent quarante-quatre, le roi Charles fit tenir à Verneuil-sur-Oise un concile des évêques de son royaume, où présida Ebroin, son archichaplain, évêque de Poitiers, quoique Vénilon, archevêque de Sens, y fût présent (1). On y fit douze canons, dans la préface desquels on exhorte le roi à conserver la paix avec ses frères. Ensuite on le prie de préférer à toutes choses le service de Dieu et de la justice; et, pour cet effet, d'envoyer des commissaires par les provinces, afin de réprimer ceux qui commettent des crimes et qui méprisent la discipline de l'Eglise; que dans tous les diocèses on visite les monastères, dont plusieurs étoient relâchés par pauvreté ou autrement; que les moines vagabonds ou apostats, et les clercs déserteurs, soient châtiés suivant les canons; que ceux qui épousent des religieuses soient excommuniés, s'ils ne font pénitence publique; et les ravisseurs réprimés, même par la puissance séculière. Il y a des religieuses, dit le concile, qui, sous un faux prétexte de piété, prennent un habit d'homme, et se coupent les cheveux; mais, parce qu'elles le font plutôt par ignorance que par malice, on se contentera de les admonester.

Quelques évêques s'excusent du service de guerre par la faiblesse de leurs corps, et vous en dispensez quelques-uns, ils parlent au roi, mais il faut prendre garde que leur absence ne nuise au service. C'est pourquoi, si vous le trouvez bon, ils donneront la conduite de leurs hommes à quelqu'un de vos vassaux, qui les retienne dans le devoir. Ce canon fait voir que l'on n'observait plus les règlements de Charlemagne, qui avait dispensé les ecclésiastiques de faire en personne le service de guerre, qu'ils devoient à cause de leurs terres (2). Et nous venons de voir que l'évêque Ebroin, qui pré-

(1) To. 7, p. 1805. Capit. 195.  
Conc. 3, p. 13. Ap. Lup. (2) Sup. liv. XLV, n. 20.

sidoit à ce concile, et Loup, abbé de Ferrières, qui en dressa les canons, s'étoient trouvés la même année au combat donné près d'Angoulême. Ensuite les évêques prièrent le roi de ne pas laisser plus long-temps sans évêque l'église de Reims, et d'approuver l'ordination d'Agius, évêque d'Orléans, faite dès l'année précédente par l'archevêque Vénilon, du consentement de ses suffragants, sur le témoignage et la demande du clergé et du peuple (1).

Drogon, évêque de Metz, et archichaplain de l'empereur Lothaire, vouloit se faire reconnaître pour vicaire apostolique dans le royaume de Charles, suivant les lettres qu'il avait obtenues à Rome du pape Sergius. La chose étoit sans exemple et d'une conséquence dangereuse, qu'un évêque d'un royaume eût autorité sur ceux d'un autre, sans leur consentement; et quand saint Grégoire donna à saint Virgile d'Arles le vicariat des Gaules, ce ne fut que pour le royaume de Childebert, et du consentement de ce roi et des évêques. Toutefois les évêques du concile de Verneuil ne rejetèrent pas ouvertement la prétention de Drogon, vénérable par son mérite et sa naissance; car il étoit oncle des rois. Ils dirent qu'ils n'osoient rien décider sur ce point, et qu'il falloit attendre que l'on assemblât le plus nombreux concile que l'on pourroit, de Gaule et de Germanie, pour connaître l'intention des métropolitains et des autres évêques, à laquelle, disent-ils, nous ne voulons ni ne pouvons résister. Toutefois, si on donne à quelqu'un une telle commission, et si elle n'a point d'autre cause que celle que l'on avance, nous ne voyons personne à qui elle convienne mieux qu'à celui qui est notre confrère dans le sacerdoce et votre proche parent. Par ces paroles, ils marquent leur considération pour Drogon, et leur défiance de quelque entreprise du pape. Drogon souffrit très-patiemment la résistance des évêques, sans s'opiniâtrer à faire valoir son vicariat, pour ne pas causer un schisme dans l'Eglise (2).

## XXI. Faux miracles à Dijon.

La même année huit cent quarante-quatre, Albéric, évêque de Langres, étant mort, Theubalde lui succéda (3). Quelque temps après, deux prétendus moines apportèrent à l'église de Saint-Bénigne à Dijon des os qu'ils disoient être d'un saint, et les avoir apportés de Rome, ou de quelque autre endroit d'Italie; mais qu'ils avoient oublié le nom du saint. L'évêque ne jugea pas à propos de recevoir ces reliques inconnues, ni de les mépriser entièrement, parce que ces moines prétendoient en trouver des preuves authentiques. L'un d'eux s'en alla pour les chercher, et ne revint plus; l'autre,

(1) Sup. Epist. XLI. Sup. n. 31, p. 737.  
n. 17. (3) Amol. Epist. Agob.  
(2) Hincm. Opusc. 44, to. 2, p. 136.

qui étoit demeuré à Dijon, mourut. Cependant ces prétendus reliques ayant été déposées honorablement auprès du sépulcre de Saint-Bénigne, on publia qu'il s'y faisoit des miracles; et que des femmes tomboient tout d'un coup dans cette église, et y étoient tourmentées, sans que l'on vit sur elles aucune marque de coups, qu'elles disoient avoir reçus. Ce bruit attira une grande foule de peuple pour voir ces prétendus miracles; et il s'y amassa jusqu'à trois ou quatre cents personnes, qui, ayant ainsi été abattues dans cette église, n'en vouloient point sortir, disant que si elles retournoient chez elles, elles seroient de nouveau frappées et contraintes de retourner à la même église. Il y avoit entre elles, non-seulement des filles, mais des femmes mariées, de tout âge et de toute condition. Ces prétendus miracles n'arrivoient pas seulement à Saint-Bénigne, mais en d'autres églises de Dijon et du diocèse, entre autres à Saint-Andoche de Saulieu. L'évêque Theubalde crut devoir consulter sur ce cas son métropolitain Amolon, archevêque de Lyon; et lui envoya pour cet effet son chorévêque, un an après que les reliques eurent été apportées.

La réponse d'Amolon fut telle (1): Nous sommes d'avis que ces os, que l'on dit sans preuve être de je ne sais quel saint, soient ôtés du sanctuaire et mis hors de l'église, dans le parvis, sous une muraille, ou plutôt autour d'une autre église en secret et avec peu de témoins, en un lieu pur et convenable, afin de leur rendre quelque vénération, parce que l'on dit que ce sont des reliques; et parce que l'on n'en est pas assuré, ôter au peuple ignorant la matière de superstitions. Il rapporte ensuite l'exemple de saint Martin et l'autorité du pape Gélase; puis il continue (2): Si on peut prouver qu'à cette occasion il se soit fait deux ou trois guérisons miraculeuses dans l'église de Saint-Bénigne, il faut en rendre grâce à Dieu, sans approuver pour cela le reste de ce qui se fait dans cette église ou dans les autres. Car ces prétendues reliques ayant été apportées pendant le carême, où le peuple, suivant la coutume de plusieurs lieux, fréquente davantage les églises, il peut être arrivé qu'on les a montrées au peuple pour les honorer, et qu'à la solennité de Pâques, cette dévotion étant déjà introduite, quelques méchants d'entre la canaille, profitant de l'occasion, pour satisfaire à leur indigence, ou à leur avarice, aient commencé à feindre et faire valoir ces chutes et ces mauvais traitements, ces aliénations d'esprit et ces guérisons. Celui ayant étonné et intimidé le peuple prévenu, on a commencé par compassion à tant donner à ces prétendus malades, qu'ils n'ont point voulu se retirer, et ont même feint de ne le pouvoir.

Car a-t-on jamais oui parler dans les églises et aux tombeaux des martyrs de ces sortes de

miracles, qui ne guérissent point les malades, mais font perdre à ceux qui se portent bien la santé et la raison? A-t-on jamais oui-dire que des filles innocentes, étant guéries par les prières des saints, soient frappées de nouveau si elles veulent retourner chez leurs parents? que les saints guérissent des femmes pour les séparer de leurs maris, et les punir si elles rentrent chez eux? Qui ne voit que ce sont des illusions des hommes trompeurs ou des démons? On trouve des gens dans les lieux saints qui, par l'amour d'un gain sordide, loin d'instruire le peuple et de réprimer ces abus, l'y excitent et le flattent, en relevant la piété de ceux qui les commettent, pour profiter de leurs offrandes, en emplir leurs bourses ou en faire bonne chère. Je n'en parlerois pas ainsi si je n'en avois vu des exemples très-certains dans ce diocèse, du temps de mon prédécesseur. Car j'ai vu quelquefois devant lui des hommes qui se disoient possédés; mais, en leur donnant bien des coups, on leur faisoit confesser leur imposture, et que la pauvreté les y avoit engagés. Nous savons aussi qu'à Uzès, dans la province de Narbonne, au sépulcre de Saint-Firmin, on avoit commencé à voir des chutes et des brisures semblables; en sorte qu'on voyoit sur les membres de ceux qui tomboient des marques de brûlures, comme de soufre; de quoi le peuple, effrayé, apportoit quantité d'offrandes à cette église. Mais Barthélemy, évêque de Narbonne, qui vit encore, ayant pris conseil de notre prédécesseur, défendit le concours qui se faisoit à cette église, et ordonna d'employer au profit des pauvres les offrandes qu'on y apportoit. Après quoi toute cette illusion cessa, et là et en d'autres lieux où elle avoit commencé; et le peuple demeura tranquille.

C'est pourquoi je suis d'avis que, vous armant du zèle et de la sévérité sacerdotale, vous bannissiez de l'église cette profanation et cette invention diabolique; et que vous exhortiez le peuple, qu'au lieu de ce concours inutile pour le salut de l'âme et pour la santé du corps, et même pernicieux, chacun demeure en repos dans sa paroisse, où il reçoit le baptême et les autres sacrements, où il entend la messe, où il est visité dans la maladie et enterré à la mort, où il lui est ordonné de porter ses dîmes et ses prémices, où il fait baptiser ses enfants, et entend la parole de Dieu. C'est là, dis-je, où il doit porter ses vœux et ses offrandes, faire ses prières à Dieu, et chercher les suffrages des saints. C'est là qu'il doit distribuer ses aumônes et exercer l'hospitalité: car telle est la dévotion légitime et ecclésiastique, telle est l'ancienne coutume des fidèles pour rejeter la nouveauté et conserver l'institution apostolique. Que si quelqu'un tombe malade, il a le précepte de l'apôtre de faire venir les prêtres pour prier sur lui, avec l'onction de l'huile, au nom de Sei-

(1) P. 138.

(2) Vita per Sever. t. 8, Sup. liv. xvi, n. 31.



Quand vous aurez donné soigneusement ces instructions, nous nous confions en la miséricorde de Dieu, que le retranchement des offrandes fera cesser ces prétendues maladies; puisque ceux qui feignent d'en être frappés seront réduits à chercher de quoi vivre: que s'il y en a de trop opiniâtres, il faut les contraindre par punition corporelle à confesser la vérité. Car, quand il seroit vrai qu'en se retirant de ces lieux-là ils seroient aussitôt atteints d'une nouvelle maladie, ce seroit évidemment par l'opération du démon, et par conséquent il faudroit encore plutôt quitter ces lieux et mépriser les terreurs de l'ennemi pour implorer le secours de Dieu dans les lieux ordinaires. Car il ne faut pas soupçonner de jalousie les saints qui règnent avec Dieu, ni croire qu'ils trouvent mauvais qu'on mène chez d'autres saints les malades qui leur ont été une fois présentés.

Que si le peuple veut visiter les églises de plusieurs saints, il y a des jours solennels où il peut le faire dévotement, suivant l'ancien usage de l'Eglise. Savoir, au temps des rogations et des processions indiquées pour divers besoins, en carême et aux fêtes des saints, quoique l'on puisse aussi visiter les saints lieux pendant les autres jours, en silence, et avec une piété sincère, sans ostentation et sans bruit. Mais quelle absurdité de manquer à ces dévotions légitimes et commandées, ou les observer à regret, et courir à celles que personne ne propose, et qu'au contraire on défend? Enfin, s'il se trouvoit de vrais possédés, ils devroient être traités, suivant la coutume de l'Eglise, chez eux et par leurs curés, ou être menés tranquillement par leurs parents et leurs amis à quelques églises de martyrs, sans attirer la foule et la confusion du peuple. Telle fut la réponse de l'archevêque de Lyon à l'évêque de Langres, qu'il accompagna de la lettre d'Agobard, son prédécesseur, à Barthélemy de Narbonne; et nous l'avons entre les œuvres d'Agobard (1).

## XXII. Eglise de Constantinople.

En Orient, la paix étant rendue à l'Eglise, le corps de saint Théodore Studite fut rapporté à Constantinople dix-huit ans après sa mort, et par conséquent cette année huit cent quarante-quatre (2), par les soins du patriarche Méthodius et les ordres de l'impératrice Théodora, le corps fut trouvé entier et enterré dans le monastère de Stude, près de saint Platon, oncle et maître du saint. Quelque temps après, Méthodius représenta à l'impératrice qu'il n'étoit pas de la dignité de l'empire que le patriarche Nicéphore, qui avoit été chassé de son siège par Léon l'Arménien, et étoit mort

en exil pour la foi, demeurât oublié (1). Il alla donc lui-même tirer son corps de l'église de Saint-Théodore, et le rapporta à Constantinople, dans l'église des Apôtres, où il l'ensevelit de ses propres mains le jour même de son exil, qui étoit le treizième de mars, quatre ans après le rétablissement des images, c'est-à-dire en huit cent quarante-six.

Cependant il s'éleva un nouveau trouble à Constantinople, qui pensa produire un schisme entre les catholiques (2). Le zèle ardent du patriarche Méthodius pour éteindre l'hérésie des iconoclastes l'engageoit à ordonner quantité d'évêques, afin de rétablir les églises; il sembloit même être obligé à ceux qui recevoient l'ordination, pourvu qu'il connût qu'ils étoient auparavant catholiques. Quelques-uns le trompoient par le désir de l'épiscopat, car il s'en rapportoit à leur déclaration. Il y eut des évêques et des abbés qui s'en plaignirent, et qui accusèrent le patriarche de ne pas assez examiner ceux à qui il imposoit les mains, principalement quand ils avoient fait pénitence publique. Ils vouloient que l'on rejetât surtout ceux qui avoient été ordonnés par les iconoclastes; et le patriarche vouloit les conserver, comme ayant plutôt erré sur la discipline que sur le dogme. Saint Joannice appuya le sentiment du patriarche, et lui écrivit de ne rejeter que ceux qui avoient manifestement des opinions erronées. Cet avis l'emporta, soutenu de l'autorité de l'empereur; on déposa et on bannit les évêques et les abbés qui s'y opposèrent le plus, ce qui augmenta le schisme. En cette occasion, saint Joannice travailla puissamment à réunir les esprits, tant par ses discours que par ses lettres.

## XXIII. Saint Joannice.

Saint Joannice étoit un solitaire fameux depuis long-temps par sa vertu et par ses miracles. Il naquit à Marycat, village de Bithynie, près d'Apolloniade, la quatorzième année de Léon, fils de Constantin Copronyme, c'est-à-dire l'an sept cent soixante-cinq (3). Ses parents étoient pauvres, et d'abord il garda les porcs. Ensuite il devint soldat, et tomba dans l'hérésie des iconoclastes; mais sous le règne de Constantin et d'Irène il revint à la foi catholique, par la remontrance d'un solitaire, et passa six ans dans les jeûnes et les prières, couchant sur la terre nue, sans toutefois quitter le service de l'empereur, dont il étoit garde. Au retour d'une campagne contre les Bulgares, où il s'étoit signalé, il renonça au monde, apprit à lire et passa en trois divers monastères. Ensuite il se retira seul sur le mont Olympe, en Bithynie, et y vécut quel-

(1) Orat. Theoph. c. 2, n. 14. Ap. Bol. to. 7, p. 320. Sup. liv. XLVI, n. 15.  
(2) Vita S. Joannic. c. 34, Ap. Sur. nov.  
(3) Vita Ap. Sur. 4 nov. to. 6, p. 67.

ques années à découvert, puis ils s'enferma dans une caverne et ne vivoit que de pain et d'eau.

Après douze ans de cette entière solitude, il entra dans le monastère d'Eriste et y prit l'habit. Il avoit le don de prophétie, et on raconte de lui grand nombre de miracles. Sa réputation s'étendit aux extrémités de l'empire, et son autorité servit beaucoup à soutenir les catholiques contre les persécutions de Léon l'Arménien et de Michel le bégue. Enfin, la paix étant rendue à l'Eglise sous le gouvernement de l'impératrice Théodora, saint Joannice, déjà parvenu à une extrême vieillesse, se renferma dans une cellule étroite, au monastère du mont Antide.

## XXIV. Alliance avec les Bulgares

L'impératrice Théodora renouvela le traité de paix avec Bogoris, prince des Bulgares, et lui rendit sa sœur, qui étoit captive, en échange du moine Théodore, surnommé Couphara, que les Bulgares avoient pris long-temps auparavant (1). La sœur de Bogoris, pendant sa captivité, demeurant à la cour de Constantinople, étoit devenue bonne chrétienne, et ayant appris à lire elle s'étoit fort bien instruite de la religion, et en avoit conçu une haute idée. A son retour elle ne cessoit d'exhorter son frère à embrasser la foi dont il avoit déjà reçu quelques légères instructions par le moine Théodore. Il demeura encore attaché à son ancienne superstition; mais ces semences fructifièrent en leur temps.

## XXV. Révolte des pauliciens.

L'impératrice entreprit ensuite de convertir les pauliciens ou manichéens d'Arménie, et de les défaire si elle ne les pouvoit convertir (2). L'empereur Michel Curopalate les avoit poursuivis, comme il a été marqué, et Léon l'Arménien, son successeur, en avoit aussi fait mourir grand nombre, c'est-à-dire tous ceux qui se trouvèrent dans les lieux de l'obéissance des Romains. Les ordres vinrent jusqu'en Arménie, à Thomas, évêque de Néocésarée, et à l'exarque Paracondace, qui firent mourir les chefs de la secte; mais ensuite quelques-uns des disciples de Sergius, que l'on nommoit en grec astates, c'est-à-dire vagabonds, égorgèrent l'exarque en trahison; d'autres, nommés cynochorites ou chiens de campagne, tuèrent le métropolitain Thomas (3). Les astates s'enfuirent à Mélitine en Arménie; et l'émir des Sarrasins leur donna le lieu nommé Argaous, où ils se fixèrent, cessant d'être vagabonds; et s'y rassemblèrent de toutes parts. De là ils commencèrent à piller les terres des Romains. Sergius

(1) Post. Theoph. lib. IV, n. 13, 14.  
(2) Petr. Sicul. p. 70. Sup. liv. XLVI, n. 54.  
(3) V. Cedr. to. 1, p. 433.

ayant demeuré quelques années à Argaous avec ses disciples, fut tué par un nommé Zanon de Nicopolis, qui, l'ayant trouvé sur la montagne comme il faisoit des planches, lui arracha sa hache des mains, et lui en coupa la tête. C'étoit sous le règne de l'empereur Théophile, vers l'an huit cent trente-cinq (1). Car Sergius avoit été chef de la secte pendant trente-quatre ans, depuis le règne d'Irène. Ses disciples les plus intimes furent Michel Canacoris, Jean l'invisible, Théodote, Basile, Cosime et plusieurs autres. Ils n'élurent point de chef, comme auparavant, mais demeurèrent tous égaux; et avoient au-dessous d'eux des prêtres qu'ils nommoient notaires.

Ils étoient en cet état quand l'impératrice Théodora entreprit de les détruire. Elle envoya pour cet effet trois officiers, qui en firent périr environ cent mille, tant pendus que décapités ou noyés dans la mer, et leurs biens étoient confisqués pour l'empereur. Théodote, stratège ou gouverneur d'Orient, avoit sous lui un officier, nommé Carbéas, de cette secte des pauliciens qui, outré de douleur de ce que son père avoit été pendu, s'enfuit avec cinq de la même secte, à Mélitine, où ils furent reçus par l'émir des musulmans. De là ils allèrent trouver le calife, qui leur fit beaucoup d'honneur; et, ayant fait leur traité peu de temps après, ils marchèrent avec les musulmans contre les Romains, pleins de grandes espérances, parce que leur nombre étoit fort accru. Ils entreprirent même de rétablir leur ville d'Argaous, bâtirent celle d'Amara; et comme leur multitude augmentoit toujours, ils fondèrent une nouvelle ville qu'ils nommèrent Téphrique ou Tibrique. Carbéas y établit sa résidence pour être plus indépendant des musulmans de Mélitine, et plus séparé des autres hommes. Ainsi il étoit entre l'Arménie et les terres des Romains. Ceux qui lui obéissoient lui en étoient plus soumis, et lui aidoient à faire des captifs; et il vendoit aux musulmans ceux qui ne lui vouloient pas obéir. Il ravageoit la frontière des Romains vers le Pont-Euxin, donnant retraite à tous ceux qui étoient menacés de mort pour cette hérésie; et attirant, par la vie licencieuse qu'il permettoit, tous les débauchés et les libertins du voisinage. Ainsi l'impératrice Théodora, loin d'éteindre cette hérésie, lui donna occasion de s'accroître, et fournit aux musulmans un puissant secours contre les Romains.

## XXVI. Fin des martyrs d'Amorium.

Les chrétiens, emmenés à la prise d'Amorium, étoient toujours dans leur obscure prison. Enfin, au bout de sept ans, Boidize, qui avoit trahi la ville, et s'étoit fait musulman, vint à la porte de la prison, le soir du cinquième de mars huit cent quarante-cinq, appela Constan-

(1) Petr. p. 60, p. 72.

(1) Tom 1, p. 197.

(2) Vita c. Ult. Sup. liv. XLII, n. 8.



tin secrétaire du patrice Aétius, et, lui parlant par un trou, lui recommanda que personne ne les entendit, parce qu'il avoit quelque chose de secret à lui découvrir (1). Alors il dit : J'ai toujours aimé le patrice votre maître. Ayant donc appris certainement que le calife a résolu de le faire mourir demain s'il ne consent à faire la prière avec lui, je suis accouru vous donner le conseil qui peut vous sauver la vie. Persuadez-lui d'obéir, et obéissez vous-même, conservant en votre cœur la foi des chrétiens ; et Dieu vous le pardonnera, à cause de la nécessité que l'on vous impose.

Constantin fit le signe de la croix contre la bouche de l'apostat, et dit : Dieu te fera périr, tentateur ; retire-toi, ouvrier d'iniquité. Il entra au fond de la prison, et le patrice lui demanda qui l'avoit appelé, et pourquoi. Constantin le tira à part, et lui dit que sa mort étoit résolue, sans lui parler du reste, de peur de l'exposer à quelque tentation. Le patrice rendit grâce à Dieu, et dit : La volonté du Seigneur soit faite. Puis il fit écrire son testament par Constantin, et invita les autres prisonniers à chanter toute la nuit les louanges de Dieu, ce qu'ils firent. Le lendemain vint un officier envoyé par le calife avec des gens armés et un appareil terrible. Ayant fait ouvrir la porte de la prison, il ordonna aux plus considérables d'entre les prisonniers de sortir. Ils sortirent au nombre de quarante-deux, et il fit refermer la porte. Puis il leur demanda : Combien d'années croyez-vous avoir été enfermés ? Vous le savez bien, dirent-ils ; c'est ici la septième année. Il reprit : Ce long délai vous fait voir la bonté du défunt calife, et celle de son successeur. C'est que le calife Moutasem, qui les avoit pris, étoit mort il y avoit trois ans, et son fils Vatec ou Aloüatec lui avoit succédé.

Après quelques autres discours où les chrétiens reprochèrent aux musulmans de ne pas reconnaître le vrai Dieu, puisqu'ils le faisoient auteur du mal comme du bien, l'officier du Calife leur dit : Vous ne voulez donc pas faire aujourd'hui la prière avec le calife ; car c'est pour cela qu'il m'a envoyé ; et je sais qu'il y en a d'entre vous qui le désirent. Quand on verra comme ils seront honorés, ceux qui l'auront refusé déploieront leur mauvaise fortune. Les chrétiens répondirent tout d'une voix : Nous prions le seul vrai Dieu, que non-seulement le calife, mais vous et toute la nation des Arabes renonce à l'erreur de Mahomet, et adore Jésus-Christ, annoncé par les prophètes et par les apôtres, tant nous sommes éloignés d'abandonner la lumière pour les ténèbres. Prenez garde, dit l'officier, à ce que vous dites, de peur de vous en repentir : votre désobéissance vous attirera de grands tourments. Ils répondirent : Nous recommandons à Dieu nos

(1) Sup. n. 1, 2. Acta. c. 3. Boll. to. 6, p. 454.

âmes, et nous espérons que jusqu'au dernier soupir il nous donnera la force de ne point renoncer sa foi. L'officier reprit : On vous reprochera au jour du jugement d'avoir laissé vos enfants orphelins et vos femmes veuves ; car le calife pouvoit les faire venir ici ; et il est encore temps, si vous voulez reconnaître le prophète Mahomet. Les Romains obéissent à une femme qui ne pourra résister aux ordres de notre maître. Pour les biens n'en soyez point en peine, une année du tribut de l'Égypte peut enrichir vos descendants jusqu'à la dixième génération. Les chrétiens répondirent tout d'une voix : Anathème à Mahomet, et à tous ceux qui le reconnoissent pour prophète.

Aussitôt l'officier les fit prendre par les soldats, qui leur lièrent les mains derrière le dos, et les menèrent au bord du fleuve, c'est-à-dire du Tigre, sur lequel étoit Samarra, la résidence du calife. Une multitude de musulmans et de chrétiens accourut à ce spectacle. Quand ils furent près du fleuve, l'officier appela un des martyrs, nommé Théodore Cratère, et lui dit : Toi qui étois prêtre parmi les chrétiens, et as porté les armes et tué des hommes, au mépris de ta profession, pourquoi veux-tu maintenant parottre chrétien ? Ne vaut-il pas mieux implorer le secours du prophète Mahomet, puisque tu n'as plus d'espérance en Jésus-Christ, que tu as renoncé ? C'est cela même, dit Théodore, qui m'oblige à répandre mon sang pour lui, afin qu'il me pardonne mes péchés. Si votre esclave, après s'être enfui, revenoit combattre pour vous jusqu'à la mort, ne lui pardonneriez-vous pas ? Tu vas être satisfait, dit l'officier, je le disois pour ton bien.

Comme les bourreaux éthiopiens préparoient déjà leurs épées, et se mettoient en posture d'exécuter les martyrs, Théodore, craignant que le patrice ne fût attendri en voyant couler le sang de ses amis, s'approcha de lui et lui dit : Seigneur, vous nous avez toujours devancés par votre dignité et par votre vertu, vous devez aussi recevoir le premier la couronne du martyr. Le patrice ne voulut pas lui ôter cet honneur ; ainsi Théodore s'étant recommandé à Dieu s'approcha du bourreau, et reçut la mort constamment. Tous les autres furent exécutés de suite selon l'ordre de leur dignité ; et loin de donner le moindre signe de faiblesse, ils étonnèrent par leur fermeté l'officier qui présidoit à l'exécution. L'Eglise honore ces quarante-deux martyrs le jour de leur mort, c'est-à-dire le sixième de mars.

Le calife Vatec mourut l'année suivante, huit cent quarante-six, c'est-à-dire l'an deux cent trente-un de l'hégire, le vingt-quatrième jour du dernier mois (1), après avoir régné cinq ans et neuf mois. La passion excessive pour les femmes fut la cause de sa mort. Il

(1) Martyr. R. 6 mart.

aimoit la poésie, la musique et chantoit bien. Son successeur fut son frère Jafar Aboufadel, surnommé Moutevaquel.

#### XXVII. Normands à Paris.

La France étoit cependant attaquée par les Normands. Dès l'année huit cent quarante-quatre, ils remontèrent par la Garonne jusqu'à Toulouse, pillant partout impunément (1). Au retour de là, quelques-uns attaquèrent la Galice, d'autres les parties d'Espagne plus éloignées, d'où ils furent repoussés par les Sarrasins. L'an huit cent quarante-cinq, indiction huitième, au mois de mars, ils entrèrent par la Seine avec six-vingts bâtiments, sous la conduite de Raignier, et abordèrent à Rouen. Là, voyant la faiblesse des seigneurs du pays, ils débarquèrent, et s'étendirent de part et d'autre, tuant, prenant des prisonniers, pillant, brûlant villages, églises et monastères. Etant arrivés à Chalevanne, près de Saint-Germain-en-Laye, ils apprirent que le roi Charles marchoit contre eux, et passèrent de l'autre côté de la Seine, où il y avoit peu de troupes, qu'ils mirent en fuite ; et, dans une île voisine, ils pendirent à des pieux environ onze chrétiens qu'ils avoient pris, et plusieurs autres, à des arbres et dans des maisons. Enfin, ils remontèrent jusqu'à Paris, où ils arrivèrent la veille de Pâques, vingt-huitième de mars. Ils y entrèrent sans résistance, trouvant la ville abandonnée de ses habitants, aussi bien que les monastères dalentour.

Les moines de Saint-Germain-des-Prés tirèrent le corps du saint de son tombeau, et l'emportèrent à Combes-la-Ville en Brie, à six lieues de Paris, village alors dépendant de l'abbaye. Hébert, abbé de Sainte-Geneviève, en fit transporter le corps à Athis, village à cinq lieues de Paris, appa tenant au monastère ; et ensuite à Dravet, où il demeura quelque temps. On emporta de même les autres corps saints.

On avoit déjà tiré de leurs sépulcres les corps de saint Denis et de ses compagnons ; mais le roi Charles, qui étoit présent, ne voulut pas qu'on les enlevât, ayant résolu, avec le peu de troupes qui lui restoit, de défendre ce monastère, que l'empereur, son père, lui avoit particulièrement recommandé. Ce fut là que les Normands, ayant pillé autant qu'ils voulurent, lui envoyèrent des députés pour proposer la paix, moyennant une somme d'argent. Le roi ne la vouloit pas accorder ; mais les seigneurs, dont quelques-uns étoient gagnés, l'y firent consentir. Raignier et les principaux Normands vinrent donc le trouver à Saint-Denis. On convint de leur donner

sept mille livres d'argent, et ils promirent par leurs dieux, et par ce qu'ils avoient de plus saint, de ne jamais revenir dans le royaume de Charles, s'il ne les appeloit à son secours. Après qu'ils furent partis, les moines de Saint-Germain rapportèrent son corps, Ebrouin, leur abbé, le remit dans son tombeau le jour où l'on célébroit sa première translation, vingt-cinquième de juillet. Cet Ebrouin étoit l'évêque de Poitiers, archichapelain du roi Charles, et il fit écrire par deux de ses moines les miracles que l'on croyoit être arrivés à l'occasion de cette translation de Saint-Germain.

Les Normands, ayant quitté la Seine, pillèrent en s'en retournant les côtes de l'Océan, entre autres le monastère de Siliu ou Saint-Bertin, qu'ils brûlèrent. Mais, comme ils remenoient leurs vaisseaux chargés de butin, ils furent frappés d'un tel aveuglement de corps et d'esprit, qu'il y en eut très-peu qui arrivassent dans leur pays. Ceux qui l'année précédente avoient ravagé l'Aquitaine y revinrent cette année huit cent quarante-cinq, attaquèrent la Saintonge, eurent l'avantage dans un combat, et s'établirent dans le pays.

#### XXVIII. Hincmar, archevêque de Reims.

Au mois d'avril de la même année huit cent quarante-cinq, le roi Charles fit tenir un concile à Beauvais, où se trouvèrent dix évêques des deux provinces de Reims et de Sens, savoir : Venilon, archevêque de Sens, Erchanrade, évêque de Paris ; Immon, de Noyon ; Rothalde, de Soissons ; Siméon, de Laon ; Loup, de Châlons ; Ragenaire, d'Amiens ; Elie, de Chartres ; Erpoin, de Senlis ; Avius ou Agius, d'Orléans ; et Hincmar, qui y fut élu archevêque de Reims (1). Il y avoit dix ans que cette église étoit vacante depuis la déposition d'Ebbon ; et cependant deux prêtres, Foulques et Nothon, l'avoient successivement gouvernée (2). Les évêques rendirent témoignage de ce qu'ils avoient vu et appris de la déposition d'Ebbon, et rapportèrent l'autorité des canons en pareil cas. Hincmar fut donc élu par le clergé et le peuple de Reims, et par les évêques de la province, du consentement de l'archevêque de Sens, de l'évêque de Paris et de l'abbé de Saint-Denis, ses supérieurs, du consentement aussi de sa communauté, et avec l'agrément du roi Charles (3).

Il étoit François, d'une ancienne noblesse, et parent de Bernard, comte de Toulouse. Dès son enfance, il fut mis au monastère de Saint-Denis, pour y être instruit dans la piété et les bonnes lettres, sous l'abbé Hilduin ; mais il ne prit que l'habit de chanoine, comme la plus

(1) Ann. Bertin. 844. to. 2, p. 388. Mirac. S. 845. Chr. Fontan. Duch. Germ. to. 4, Act. Ben. p. 104.

(2) To. 7, Conc. p. 1811.

(3) Flod. III, c. 1.

(3) Hincmar. Opusc. 26, p. 303.



grande partie de cette communauté tombée dans le relâchement. Il en fut tiré pour son esprit et sa naissance, et mené à la cour de Louis le débonnaire, dont il fut particulièrement connu; et il y employa son crédit auprès de l'empereur, avec son abbé, pour rétablir à Saint-Denis la discipline monastique, par l'autorité des évêques: ce qui fut exécuté au concile de Paris, tenu en huit cent vingt-neuf, par Aldric, archevêque de Sens, Ebbon, archevêque de Reims et leurs suffragants, comme il paroît par les lettres de Louis le débonnaire.

Hincmar se reforma le premier: il quitta la cour, prit l'habit monastique, embrassa toute la rigueur de la règle, et demeura long-temps en cet état, sans espérance ni désir d'épiscopat, ou d'autre prélature (1). L'abbé Hilduin étant tombé dans la disgrâce de l'empereur, Hincmar le suivit en son exil en Saxe, avec la permission de son évêque et la bénédiction de ses frères. Mais il employa son crédit auprès de l'empereur et des seigneurs pour obtenir le rappel d'Hilduin et la restitution de ses abbayes (2). Quand le pape Grégoire IV vint en France, Hilduin voulut engager Hincmar dans le parti de Lothaire, mais il n'y réussit pas; et, après le rétablissement de l'empereur Louis, il rendit à Hilduin tous les bons offices qui furent en son pouvoir. Depuis il demeura paisible dans le monastère, avec la charge de trésorier ou de garde des reliques. Mais l'empereur l'ayant encore appelé à la cour, il y revint par obéissance, et assista aux assemblées des évêques, entre autres au concile de Verneuil, en huit cent quarante-quatre, où Louis, abbé de Saint-Denis, successeur d'Hilduin, le mena avec lui. Le roi Charles donna à Hincmar les deux abbayes de Notre-Dame de Compiègne et de Saint-Germer, qu'il n'accepta que par l'ordre de son évêque et de son abbé. Le roi lui donna aussi une terre, qu'il laissa depuis son épiscopat à l'infirmerie de Saint-Denis (3).

#### XXIX. Concile de Beauvais.

Le concile de Beauvais, où Hincmar fut élu et ordonné archevêque de Reims, fit huit canons, ou plutôt huit articles de capitulation entre le roi Charles et Hincmar, qui s'étendent aussi aux autres évêques; car on y parle tantôt en pluriel, tantôt en singulier (4). Vous ne ferez rien, dit Hincmar, à cause de ce qui s'est passé, qui me puisse être préjudiciable; si je ne me rends coupable à l'avenir contre Dieu et contre vous. Cet article est une précaution à cause des guerres civiles. Vous me restituerez présentement les biens de mon église, qui lui ont été ôtés de votre règne. Vous casserez les lettres que vous en avez données, et n'en don-

(1) Sup. liv. XVII, n. 23; (3) Mabill. Diplom. to. 7, Conc. p. 1674. (4) To. 7, Conc. p. 1812.

(2) Sup. l. XLVII, n. 37.

nerez plus de semblables; et vous ne chargerez mon église d'aucune exaction indue, mais vous la maintiendrez en l'état où elle étoit du temps de votre père et de votre aïeul.

En exécution de ces trois articles, le roi Charles rendit à l'église de Reims, Epernay, Jully, Cormicy, et tout ce qu'il avoit donné, à diverses personnes, tant ecclésiastiques que laïques, comme il paroît par ses lettres du premier jour d'octobre, la sixième année de son règne, indiction huitième, qui est cette année huit cent quarante-cinq. Les trois derniers articles du concile de Beauvais sont au nom de tous les évêques, qui demandent au roi sa protection contre ceux qui pillent leurs églises, la confirmation de leurs chartres; et que si lui ou eux contreviennent à ces articles, on y remédiera par un commun consentement. Le roi Charles jura l'observation de ces huit articles, et promit de les étendre à toutes les églises de son royaume.

#### XXX. Concile de Meaux.

La même année, le dix-septième de juin, fut tenu un concile à Meaux (1), par les évêques des trois provinces de Sens, de Reims et de Bourges, ayant à leur tête les archevêques Vénilon, Hincmar et Rodulfe, et l'on y recueillit les canons de quelques conciles précédents, qui étoient demeurés sans exécution, savoir, de Thionville, de Lauriac ou Loire en Anjou, de Coulaines près du Mans, ces deux de l'an huit cent quarante-trois, et de Beauvais: on y en ajouta cinquante-six, faisant en tout quatre-vingt. Ceux du concile de Verneuil n'y sont point insérés, et on se plaint qu'ils ne sont pas encore venus à la connoissance du roi et du peuple.

Les articles dressés à Meaux de nouveau sont moins des canons que des plaintes des abus, auxquels on prie le roi de remédier. Que le roi et les seigneurs logeant dans les maisons épiscopales y font loger des femmes et des personnes mariées, et y séjournent long-temps. C'est que la cour étoit ambulante, et les rois presque toujours en voyage. Que les passages du roi sont des occasions à sa suite de piller les villes. Le roi ne détournera point les évêques de leurs fonctions, principalement pendant l'aveu et le carême; et les évêques n'abuseront point de leur loisir, mais s'occuperont à prêcher, corriger, donner la confirmation, et résideront dans leurs villes, hors le temps de leurs visites. Les princes permettront de célébrer deux fois l'année les conciles provinciaux, qui ne doivent être interrompus par aucun trouble des affaires temporelles. Les évêques empêcheront les nouveautés de doctrine, principalement dans les monastères; et chacun d'eux aura près de soi une personne capable

(1) To. 7, Conc. p. 1813.

d'instruire ses curés (1). Les clercs ne porteront point les armes, sous peine de déposition. Les évêques ne prêteront point de serment sur les choses saintes. Le roi sera averti de la désolation des hôpitaux, principalement de ceux des Ecossois, c'est-à-dire des Hibernois, fondés en ce royaume par des personnes pieuses de cette nation. Non-seulement on n'y reçoit point les survenants, mais on en chasse ceux qui y ont servi Dieu dès l'enfance, et on les réduit à mendier de porte en porte (2). Le roi pourvoira au rétablissement des monastères, qui sont donnés à des particuliers en propriété. Il enverra par le royaume des commissaires, pour faire un état exact des biens ecclésiastiques que lui ou son père ont donné en propriété par subreption (3).

On défend aux chorévêques les fonctions proprement épiscopales, ce qui montre que ceux de France n'étoient que prêtres, suivant la distinction que j'ai marquée ailleurs (4). On ne consacra le saint-chrême que le jeudi-saint. Si un évêque ne peut faire ses fonctions pour cause de maladie, c'est à l'archevêque à y pourvoir de son consentement. Quant à ce qui regarde le service de l'état, l'évêque malade y pourvoira du consentement de l'archevêque. Les prêtres ne baptiseront que dans les églises baptismales et aux temps réglés, sinon pour cause de nécessité. Les clercs qui viennent dans nos diocèses avec leurs seigneurs n'exerceront point leurs fonctions, s'ils n'apportent des lettres formées de leurs évêques, et on les instruira encore de leurs devoirs. Mais si les seigneurs présentent des clercs pour être ordonnés, on les avertira de les renvoyer aux évêques des diocèses desquels ils sont tirés, pour y être ordonnés ou avoir leurs démissions. On voit ici que ces clercs attachés au service des seigneurs troubloient fort la discipline. On ne fera point d'ordinations absolues, et ceux qui seront ordonnés pour des titres auront passé au moins un an dans un clergé réglé ou dans la cité, c'est-à-dire la ville épiscopale, afin que l'on puisse connoître leur doctrine et leurs mœurs. Les chanoines vivront en communauté, suivant la constitution de l'empereur Louis. Le roi ne prendra point de chanoines à son service sans le consentement de l'évêque; les évêques disposeront, selon les canons, des titres cardinaux des villes et des faubourgs. On nommoit donc encore titres cardinaux les églises de toutes les villes épiscopales (5).

Les moines n'iront point à la cour sans l'autorité de l'évêque, et les évêques ou les abbés ne les emploieront point à faire leurs messages ou gouverner leurs métairies sous prétexte d'obéissance. Un moine ne sera point

chassé du monastère sans la participation de l'évêque ou de son vicaire, qui réglera sa manière de vivre, afin qu'il ne se perde pas entièrement (1). C'est que l'on chassoit les moines incorrigibles suivant la règle de saint Benoît (2). L'évêque n'excommuniera personne que pour un péché manifeste, et ne prononcera point d'anathème sans le consentement de l'archevêque et des comprovinciaux. On distinguoit donc encore l'anathème de la simple excommunication (3). On réitère les plaintes contre les usurpations de l'Eglise, et on demande que ceux qui doivent à l'Eglise les nones et les dîmes à cause des héritages qu'ils possèdent, soient excommuniés s'ils ne les payent pour fournir aux réparations et à l'entretien des clercs. C'est que les laïques, qui tenoient des terres par concession de l'Eglise, lui devoient double redevance, premièrement la dime ecclésiastique, puis la neuvième partie des fruits comme rente seigneuriale. Il y a plusieurs canons contre les ravisseurs, les adultères et les corrupteurs de religieuses (4).

Chaque évêque aura par devers soi des lettres du roi, en vertu desquelles les officiers publics seront obligés de lui prêter secours pour l'exercice de son ministère (5). On n'entera personne dans les églises comme par droit héréditaire, mais seulement ceux que l'évêque ou le curé en jugeront dignes pour la sainteté de leur vie, et on n'exigera rien pour le lieu de la sépulture, suivant l'autorité de saint Grégoire, dans une lettre à Janvier de Cagliari. On recommande l'observation des lois et des canons contre les juifs, et l'on en rapporte plusieurs (6). On exhorte les seigneurs et les dames à empêcher dans leurs maisons le concubinage et la débauche, et à autoriser leurs chapelains pour instruire et corriger leurs domestiques. C'est que les seigneurs étoient déjà si puissants, que l'on pouvoit chez eux faire tout impunément. Comme l'on donnoit quelquefois à des laïques les chapelles des maisons royales, le roi est exhorté à ne pas permettre qu'ils en prennent les dîmes; mais ils les laisseront aux prêtres pour les réparations, le luminaire et l'hospitalité. Les comtes et les autres juges ne tiendront point leurs audiences depuis le mercredi des cendres, et on fêtera l'octave de Pâque entière. On observera tous les capitulaires ecclésiastiques de Charlemagne et de Louis le débonnaire.

Par ces réglemens, disent les évêques, nous ne prétendons pas déroger à la sévérité de la discipline ecclésiastique; mais quiconque méprisera ce qui est ainsi ordonné par l'autorité pontificale et royale, s'il est ecclésiastique, sera déposé par le concile; s'il est séculier, il

(1) C. 37, 38. liv. XII, n. 13, c. 44, 46, 47, 48, 51.  
(2) Sup. l. XXXVIII, n. 58.  
(3) C. 41, 42.  
(4) Sup. l. X, n. 16, 17;  
(5) C. 52, 58, 54.

(1) C. 56, 57, 59. 64, 65, 66, 67, 68, 69.  
(2) Reg. 28. (5) C. 71, 72.  
(3) Sup. liv. XIX, n. 9, (6) Lib. VIII, ind. 2.  
c. 60, 61, 62. Epist. 56, c. 73, 74, 75, 76,  
(4) Cang. Gl. Nona. c. 77, 78.



sera privé de sa dignité et banni par la puissance du roi. On joint les deux puissances, parce que l'on suppose que le roi confirmera tous ces règlements (1). C'est ce que les évêques lui demandent en finissant; ils lui représentent que lui-même les a priés de faire ces canons, et l'exhortent à exécuter ceux qu'il a déjà résolus et signés de sa main, comme ceux de Coulaines et de Beauvais. Toutefois, les évêques du concile de Meaux ne purent en obtenir la confirmation, et différèrent de le publier.

## XXXI. Normands à Hambourg.

Les Normands attaquèrent aussi le royaume de Louis cette même année huit cent quarante-cinq (2). Ils donnèrent trois combats en Frise. Dans le premier ils furent battus, mais ils eurent l'avantage dans les deux autres. Ils entrèrent dans l'Elbe avec six cents bâtiments, sous la conduite de Roric, leur roi, descendirent à Hambourg, et surprirent tellement les habitants en l'absence du comte, qu'on n'eut pas le loisir d'assembler les gens du pays. L'archevêque saint Anscaire, qui y résidoit, voulut d'abord défendre la place en attendant un plus grand secours; mais, voyant qu'il ne pouvoit résister aux ennemis qui assiégeoient déjà la ville, il songea à sauver les reliques: ses clercs se dispersèrent de côté et d'autre, et lui-même échappa à peine sans manteau. Le peuple s'enfuit de tous côtés, quelques-uns furent pris, la plupart tués. Les barbares étant arrivés le soir à Hambourg, y demeurèrent un jour entier et deux nuits, pillèrent et brûlèrent tout. Cet incendie consuma l'église, que le saint évêque avoit fait bâtir avec grand soin, le monastère et la bibliothèque, composée entre autres de livres très-bien écrits donnés par Louis le débonnaire. Enfin il ne resta que ce que chacun trouva sous sa main et put emporter avec lui. Saint Anscaire ayant ainsi perdu en un moment tout ce qu'il avoit amassé depuis son épiscopat, ne témoigna aucun chagrin, mais répéta souvent ces paroles de Job: Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté.

Pendant qu'il étoit ainsi errant avec ses moines, portant leurs reliques de côté et d'autre sans avoir de demeure assurée, pour surcroît d'affliction l'évêque Gausbert, qu'il avoit envoyé en Suède, en fut chassé. Une partie du peuple conjura contre lui, vint à sa maison, tua son neveu Nithard, le lia lui-même avec ses autres compagnons, pillà tout ce qui se trouva, et les chassa honteusement du pays. Tout cela se fit sans ordre du roi, par une conspiration populaire. Mais Dieu fit éclater sa vengeance sur ceux qui en étoient coupables,

et ils furent tous punis en peu de temps de mort, de maladie ou de perte de leurs biens, en sorte que tout ce peuple demeura persuadé de la puissance de Jésus-Christ. La Suède fut sept ans sans prêtres.

Après le pillage de Hambourg, les Normands furent vigoureusement repoussés par les Saxons (1), et leur roi, Roric ou Oric, ayant appris le désastre de ceux qui avoient pillé la France par la Seine, en fut tellement touché, qu'il envoya des ambassadeurs au roi Louis pour lui demander la paix, offrant de délivrer les captifs et rendre ce qu'il pourroit de butin. Ces ambassadeurs se trouvèrent à Paderborn, où le roi Louis tint un parlement général pendant l'automne de cette année huit cent quarante-cinq. Il y vint aussi des ambassadeurs des Slaves et des Bulgares. Les Slaves étoient encore païens; mais quatorze de leurs ducs ou capitaines s'étoient adressés au roi Louis avec leurs vassaux, désirant de se faire chrétiens, et il les avoit fait baptiser à l'octave de l'Épiphanie, la même année huit cent quarante-cinq.

## XXXII. Capitulaires de Benoît, diacre.

Vers ce temps-là, Benoît, diacre de l'église de Mayence, dans le royaume de Louis, recueillit les capitulaires (2), que l'abbé Ansegise avoit omis à dessein, ou qu'il n'avoit pas connus, et en composa trois livres, qui furent ajoutés aux quatre d'Ansegise, et font sept en tout. Benoît entreprit ce travail par l'ordre d'Otger, son évêque, et le dédia aux trois frères qui régnoient alors, Louis, Lothaire et Charles; mais il nomme toujours le premier Louis, qui étoit son maître. Il y comprit les constitutions de Pépin et de Carloman, son frère, qui étoient en usage, et tira principalement des archives de l'église de Mayence les pièces de ce recueil; mais il n'en fit pas le choix avec assez de discernement, et ne les rangea pas avec assez d'ordre. Au reste, ce qu'il dit dans sa préface, que les capitulaires ont été confirmés par l'autorité du pape, ne se rapporte qu'à ceux de Carloman, dont il parle en cet endroit (3).

## XXXIII. Concile de Paris.

La division entre l'empereur Lothaire et ses frères augmenta par l'insolence d'un seigneur, nommé Gisalbert, vassal du roi Charles, qui enleva l'an huit cent quarante-six Ermingarde, fille de Lothaire, et l'épousa. Lothaire crut non-seulement que Charles autorisoit cet enlèvement, mais que Louis le germanique y avoit consenti (4). Louis se justifia, mais il ne put

réconcilier ses deux frères; et Lothaire, pour se venger de Charles, entreprit de rétablir Ebbon dans le siège de Reims, un an après l'ordination d'Hincmar, qu'il savoit être fidèle à Charles. Il exigea donc des lettres du pape Sergius pour examiner de nouveau la déposition d'Ebbon, savoir, une lettre au roi Charles, par laquelle le pape lui ordonnoit d'envoyer Gondebaud, archevêque de Rouen, avec quelques évêques de son royaume, et Hincmar, pour se trouver à Trèves avec des légats du pape, qui écrivit aussi à même fin à Gondebaud et à Hincmar.

Charles ne jugea pas à propos de laisser aller les évêques de son royaume à Trèves, qui étoit dans celui de Lothaire, et où par conséquent ils ne seroient pas en liberté. C'est pourquoi, quand les légats du pape furent venus, Gondebaud indiqua le lieu du concile à Paris, où il appela par ses lettres Ebbon et les légats du pape. Gondebaud s'y rendit lui-même avec ses suffragants; Vénilon, archevêque de Sens, Landran de Tours et Hincmar de Reims, s'y trouvèrent aussi avec les leurs. Landran étoit l'ancien archevêque de Tours, qui avoit renoncé à son siège, et Ursmar lui avoit succédé dès l'an huit cent trente-six (1). Ces prélats s'assemblèrent à Paris le quatorzième de février huit cent quarante-six, indiction dixième, c'est-à-dire en huit cent quarante-sept, à notre manière de compter, car ils commençoient l'année à Pâques; mais Ebbon n'y parut point, ni personne pour lui, et il n'y envoya pas même des lettres pour s'excuser. Alors Gondebaud et les autres évêques de ce concile lui dénoncèrent par écrit qu'ils lui interdisoient toute prétention sur le diocèse de Reims, et lui défendoient d'inquiéter personne pour ce sujet, jusqu'à ce qu'il se présentât devant eux, suivant l'ordre du pape Sergius, et qu'il fût jugé canoniquement. Ebbon ne répondit point, et pendant cinq ans qu'il vécut encore, il ne s'adressa plus à aucun concile, ni au saint-siège, pour y porter ses plaintes.

En ce concile de Paris, les évêques mirent la dernière main aux canons qu'ils avoient dressés à Meaux, au mois de juin huit cent quarante-cinq, et composèrent la préface qui est à la tête, où ils représentent combien de fois ils ont exhorté le roi et les seigneurs de travailler à la réformation de l'état et de l'Eglise, et attribuent les calamités présentes, principalement les incursions des Normands, au mépris de leurs avertissements (2). En ce même concile, Pascase, abbé de Corbie, demanda la confirmation des lettres de Louis le débonnaire, de Lothaire, pour conserver à ce monastère la liberté des élections et la disposition de ses biens, et des lettres du roi Charles, qui se déclaroit protecteur de cette maison. Le

concile l'accorda, et fit l'éloge de ce monastère, comme ayant conservé depuis sa fondation une exacte régularité. L'acte de confirmation est souscrit de vingt évêques, entre lesquels sont les trois métropolitains, Hincmar, Gondebaud et Vénilon; les autres sont à peu près les mêmes du concile de Meaux.

## XXXIV. Pascase, abbé de Corbie.

Pascase Rathbert étoit abbé de Corbie depuis l'an huit cent quarante-quatre. Il n'étoit que diacre, non plus que Louis, abbé de Saint-Denis, et il n'eut jamais d'ordre plus élevé (1). Etant abbé, il présenta au roi Charles son livre de l'eucharistie, pour tenir lieu du présent que l'on faisoit aux princes à l'occasion des grandes fêtes, comme j'ai observé en parlant des formules de Marculfe. Rathbert fit ce présent au roi qui l'y avoit invité, espérant que son ouvrage seroit plus utile étant plus connu, et il est clair que jusque-là il n'avoit excité aucune dispute.

Quelque temps avant que d'être abbé, Pascase écrivit un traité de l'enfantement de la vierge à cette occasion. Ratram, moine de la même abbaye de Corbie, ayant appris qu'en Germanie on soutenoit que Jésus-Christ n'étoit point sorti du sein de sa sainte mère comme les autres enfants, mais d'une manière miraculeuse, crut que cette opinion attaquoit la vérité de l'incarnation, et la combattit par un écrit assez aigre, où il la traite même d'hérésie. Il convient toutefois qu'il est de la foi catholique que Marie est demeurée vierge après l'enfantement comme devant. Pascase écrivit contre cet écrit de Ratram, pour soutenir l'opinion ordinaire touchant la manière miraculeuse de la naissance de Jésus-Christ, afin qu'il soit vrai que sa sainte mère a toujours été vierge, et qu'ayant conçu sans concupiscence elle ait été exempte des douleurs de l'enfantement. Il adressa cet ouvrage à Théodrate, abbesse de Soissons, et à ses religieuses. Il y eut quelque réponse, qui attira un second écrit de Pascase; et on les a attribués l'un et l'autre par erreur à saint Ildefonse de Tolède (2). On ne voit pas que cette dispute ait eu de suite, et il eût mieux valu ne point agiter ces questions inutiles et indécentes. Mais ces savants, élevés grossièrement chez les barbares, n'avoient plus la sagesse et la discrétion des premiers docteurs de l'Eglise.

## XXXV. Capitulaire d'Épernay.

Les évêques pressoient toujours le roi Charles de confirmer par son autorité les articles

(1) C. 79, 80. p. 524. Vita S. Ansc. n. 22.  
(2) Ann. Fuld. et Me- t. 6, Act. p. 89.  
ens. 845. Chr. Duch. t. 2,

(1) Ann. Fuld. Chr. Norm. XLVII, n. 44.  
Ann. Bertin. (3) V. Baluz. n. 11, 12.  
(2) Præfat. Bened. Præ- (4) Ann. Fuld. Flod. II,  
fat. Baluz. n. 44: Sup. I. Hist. c. 2.

(1) V. Coint. 830, n. 58. (2) To. 7, Conc. p. 1818.  
Præf. Conc. Meld. V. Obs. Ibid. p. 1848.  
Labbe. to. 8. Conc. p. 36, B.

(1) Sup. liv. XLVII, n. 33. Mabill. to. 6. Act. Præf.  
Mabill. to. 6, Act. p. 125. n. 150, to. 8, Bibl. PP.  
Id. n. 16. Marculfe II; Form. Paris. p. 426, 282; to. 12,  
c. 24, 43. Sup. xxxix, n. 28. Bibl. Lugd. p. 565. V. Præf.  
(2) To. 1, Spicil. p. 318. to. 1, Spicil.



de réformation, qu'ils avoient dressés par son ordre et recueillis aux conciles de Meaux et de Paris. Enfin il tint au mois de juin un parlement extraordinaire à Epernay-sur-Marne, au diocèse de Reims; mais les avis salutaires des évêques y furent tellement méprisés qu'on trouve à peine un exemple pareil dans l'histoire des princes chrétiens. C'est ainsi qu'en parle un auteur du temps, et le titre du capitulaire d'Epernay dit (1) : Les articles suivants ont été extraits des articles publiés l'an huit cent quarante-six par les évêques dans leurs conciles, savoir, par Gondebaud, Ursmar, Hincmar et Amalon, avec leurs suffragants, et présentés au roi, suivant son ordre, pour être reclus à Epernay, terre de l'église de Reims. Et parce que l'esprit du roi étoit aigri contre les évêques par la faction de quelques seigneurs, qui leur étoient opposés, les évêques furent exclus de cette assemblée; et de tous ces articles ils choisirent seulement ceux-ci, et les donnèrent par écrit aux évêques, disant que ni le prince ni eux n'en vouloient observer davantage. Ursmar étoit l'archevêque de Tours, Amalon celui de Lyon, qui ne sont point nommés dans les conciles précédents. Les articles d'Epernay ne sont que dix-neuf, à quoi les seigneurs réduisirent les quatre-vingts articles de Meaux; et ils choisirent ceux qui regardoient principalement les ecclésiastiques, retranchant tout ce qui tendoit à les corriger eux-mêmes.

## XXXVI. Sarrasins à Rome.

L'Italie étoit toujours inquiétée par les Sarrasins. Ceux d'Afrique, que l'on nommoit aussi Maures, vinrent à Rome par le Tibre au mois d'août huit cent quarante-six, et, ne pouvant entrer dans la ville, pillèrent les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui étoient dehors (2). Ils en emportèrent tous les ornements et les richesses, entre autres l'autel d'argent posé sur le sépulcre de saint Pierre. De Rome ils allèrent à Fondi, qu'ils prirent et brûlèrent, tuèrent une partie des habitants, emmenèrent les autres captifs, et, ayant ravagé tout le pays d'alentour, ils campèrent près de Gaëte, au mois de septembre. Celui qui commandoit à Spolète pour l'empereur Lothaire envoya contre eux des troupes de François, qui furent battues et s'enfuirent honteusement. En les poursuivant, les Sarrasins arrivèrent près du mont Cassin, dont ils avoient ouï vanter les richesses; mais, comme il étoit tard, ils campèrent, comptant que ce butin ne pouvoit leur échapper, car le monastère étoit sans défense, et ils n'en étoient séparés que d'un ruisseau que l'on pouvoit aisément passer à gué. Les moines, n'attendant

(1) Ann. Bertin. 845, to. 2, Capit. p. 30; to. 7, Conc. p. 1852.

(2) Ann. Fuld. et Bertin. 846. Anast. in Leo. IV. Chr. Cassin. liv. I, c. 27.

plus que la mort, allèrent en procession, nus-pieds et la cendre sur la tête, à l'église de Saint-Benoît, et y passèrent la nuit en prières. Alors le temps, qui étoit fort serein, se couvrit tout à coup, il tomba quantité de pluie, et le ruisseau enfla de telle sorte qu'on ne pouvoit le passer. Les Sarrasins, qui étoient campés sur le bord, vinrent le matin chercher un gué ou des bateaux, et, n'en trouvant point, ils grinçoient les dents de rage et se mordoient les doigts. Il fallut retourner à leur camp, ayant seulement brûlé deux celles ou métairies du monastère.

## XXXVII. Mort de Sergius II. Léon IV, pape.

Ils étoient encore dans le pays quand le pape Sergius II mourut subitement, le vingt-septième de janvier huit cent quarante-sept, ayant tenu le saint-siège trois ans. Il fit une ordination au mois de mars, où il ordonna huit prêtres et trois diacres, et d'ailleurs vingt-trois évêques (1). Il répara et orna plusieurs églises de Rome, entre autres Saint-Sylvestre, qui avoit été son titre, où il transféra plusieurs corps saints, et y fonda un monastère. Il fut enterré à Saint-Pierre; mais, avant qu'on l'y eût porté, Léon IV fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Il étoit Romain, fils de Rodolphe, et fut mis par ses parents dans le monastère de Saint-Martin, hors la ville, et près de Saint-Pierre, pour y apprendre les saintes lettres. Le pape Grégoire IV, ayant ouï-parler de sa vertu, le fit venir dans le palais de Latran, le prit à son service et l'ordonna sous-diacre. Sergius le fit prêtre, du titre des Quatre-Couronnés; et on l'en tira malgré lui, lorsqu'il fut élu pape, pour le mener au palais de Latran, où tous lui baisèrent les pieds, suivant la coutume.

Ce qui pressa tant l'élection du pape, étoit la crainte des Sarrasins, qui venoient de piller l'église de Saint-Pierre, et qui étoient encore au voisinage de Rome. Toutefois, on n'osoit ordonner le pape sans la permission de l'empereur, ce qui fit que le saint-siège vqua deux mois et demi. Enfin, craignant que Rome ne fût assiégée de nouveau, on consacra le pape Léon le douzième d'avril, quoique le consentement de l'empereur ne fût pas encore venu, mais avec protestation que l'on ne prétendoit point déroger à la fidélité qui lui étoit due après Dieu. Cependant les Sarrasins s'embarquèrent, ayant leurs vaisseaux chargés de butin, et firent voile pour l'Afrique; mais, comme ils blasphémoient contre Jésus-Christ et ses apôtres, il survint une tempête, leurs vaisseaux se brisèrent les uns les autres, et ils périrent la plupart. Avec les corps que la mer rejeta sur les côtes, on trouva quelque partie des trésors de l'église de Saint-Pierre, qui y furent rapportés. Il resta toutefois des Sarra-

(1) Ann. Bertin. 847. Anast. Papebr.

sins en Italie : un de leur chef, nommé Maslar, étant venu au secours de Radelgise, demeurait à Bénévent, et la même année huit cent quarante-sept il prit la ville de Tèle, et pillait le monastère de Sainte-Marie de Cingle (1).

Le pape Léon donna ses premiers soins à réparer les ornements de l'église de Saint-Pierre, et continua pendant son pontificat, qui fut de huit ans (2). Il y donna des croix, des images, des calices, des chandeliers de diverses sortes, des rideaux ou tapisseries d'étoffes précieuses, avec des personnages ou figures d'animaux. Mais il orna principalement la confession, c'est-à-dire la sépulture de saint Pierre, et l'autel qui étoit dessus. Il mit au frontispice des tables d'or chargées de pierres et peintes en émail, où l'on voyoit entre autres son portrait et celui de l'empereur Lothaire : le poids en étoit de deux cents seize livres d'or; il y mit des bordures d'argent du poids de deux cent huit livres, et un ciboire ou baldaquin de seize cent six livres. Tout l'argent qu'il donna à cette église seule, et dont le poids est exprimé, monte à trois mille huit cent soixante-une livres, qui font cinq mille sept cent quatre-vingt-onze marcs et demi, et il orna à proportion plusieurs églises, entre autres son titre des Quatre-Couronnés. Il rétablit aussi une salle, où ses prédécesseurs avoient accoutumé de faire le jour de Noël les festins solennels, qui avoient été interrompus sous les deux derniers papes.

## XXXVIII. Saint Ignace, patriarche de Constantinople.

Constantinople changea de patriarche peu de temps après. Saint Méthodius, sachant que saint Joannice étoit près de sa fin, l'alla voir, se recommanda à ses prières, et s'entretint long-temps avec lui. Saint Joannice se tint fort honoré de cette visite, et prédit au patriarche qu'il ne lui survivroit pas long-temps (3). En effet, saint Joannice mourut âgé de quatre-vingt-un ans, le quatrième jour de novembre, la cinquième année de l'empereur Michel, c'est-à-dire l'an huit cent quarante-six, et saint Méthodius, étant devenu hydropique, mourut huit mois après, savoir, le quatorzième de juin huit cent quarante-sept. Il avoit tenu quatre ans le siège de Constantinople. On dit qu'il portoit une banderette, qui lui soutenoit le menton, parce qu'il avoit eu les mâchoires brisées pendant la persécution, et que ses successeurs le firent passer en coutume, comme un ornement. L'Eglise honore ces deux saints le jour de leur mort (4). Après saint Méthodius on mit dans le siège de Constantinople saint Ignace, encore plus illustre. Il

(1) Anast. Ann. Bertin. Chr. Cassin. I, c. 28.

(2) Anast.

(3) Vita S. Joan. c. 58. Ap. Sur. 4 nov.

(4) Vita S. Meth. n. 17. Boll. 14 jun. to. 20, p. 907. Glyc. p. 290, B. Martyr. R.

14 jul. et 4 nov.

étoit fils de l'empereur Michel Rangabé, qui céda l'an huit cent treize à Léon l'Arménien, et de Précopia, fille de l'empereur Nicéphore (1). Il étoit le dernier de leurs enfants, et s'appeloit d'abord Nicéas; mais, quand son père perdit la couronne, il se fit couper les cheveux, et prit le nom d'Ignace, étant âgé de quatorze ans. Léon, pour s'assurer l'empire, relégua Michel et ses enfants en diverses îles, et fit eunuques les trois fils, quoiqu'il fût leur parrain. Ignace embrassa sérieusement la vie monastique; et y fit un tel progrès, qu'après la mort de son abbé il fut mis en sa place, et établit des monastères dans les trois îles de Platos, Hyatros et Térébinthe, que l'on nommoit les îles du Prince (2). Il reçut les ordres sacrés de la main de Bazile, évêque de Paros, ou Paros, dans l'Hellespont, qui avoit beaucoup souffert dans la persécution des iconoclastes. Ce prélat l'ordonna premièrement lecteur, puis sous-diacre, puis diacre, et enfin prêtre. Et comme les catholiques ne vouloient point communier avec les iconoclastes, plusieurs de Constantinople, et des villes voisines de Bithynie menoient leurs enfants au prêtre Ignace pour les baptiser. Il instruisoit tous ceux qui venoient à lui, et les fortifioit contre les attaques de l'hérésie; et d'un autre côté il assistoit ceux qui étoient persécutés, emprisonnés, bannis et privés de leurs biens : en quoi il étoit aidé par sa mère et sa sœur, qui vécurent long-temps, et y employèrent leurs richesses. Tel étoit Ignace, quand il fut préféré à tous ceux que l'on proposoit pour remplir le siège de Constantinople, étant âgé d'environ quarante-huit ans, et il tint ce siège onze ans et demi.

## XXXIX. Raban, archevêque de Mayence.

Vers le commencement d'octobre, la même année huit cent quarante-sept, on tint un concile à Mayence, où présida Raban, qui venoit de succéder à l'archevêque Otger, mort le vingt-unième d'avril (3). Raban avoit gouverné vingt ans l'abbaye de Fulde, et pendant ce temps il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Premièrement, à la prière de ses moines, il écrivit son commentaire sur saint Matthieu, et le dédia à Haistulfe, archevêque de Mayence, à qui, dès l'an huit cent dix-neuf, il avoit présenté son livre de l'institution des clercs. Ce commentaire, comme la plupart de ceux de Raban, n'est presque qu'un recueil de passages des pères. Vers l'an huit cent trente il envoya à Fréculfe, évêque de Lisieux, son explication sur l'octateuque, c'est-à-dire les huit premiers livres de l'ancien Testament. Fréculfe l'en avoit instamment prié, n'y pouvant travailler lui-même, faute de livres, jusqu'à n'avoir pas une bible entière. Raban se

(1) Vita Ign. per. Nicet. to. 8. Conc. p. 1160. Sup. liv. XLV, n. 59.

(2) P. 1186, A.

(3) Sup. XLVI, n. 49. Mabill. to. 6. Act. p. 41.



conduisit si bien pendant la division de Louis le débonnaire et de ses enfants, qu'il conserva les bonnes grâces des uns et des autres; et en huit cent trente-quatre il écrivit à Louis une lettre de consolation; puis il lui envoya un recueil de passages de l'Écriture, touchant le respect que doivent les enfants aux pères et les sujets aux princes. Peu de temps après, il présenta au même empereur, à Fulde, l'explication des livres des rois, faite à la prière de l'abbé Hilduin, et ensuite les paralipomènes. En huit cent trente-six, il dédia à l'impératrice Judith ses commentaires sur Judith et Esther, parce, dit-il, qu'elle avoit le nom de l'une et la dignité de l'autre. Après la mort de Louis le débonnaire, il dédia à l'empereur Lothaire ses livres sur Jérémie, et quelque temps après ses commentaires sur Ezéchiel.

Il étoit dès lors dans sa retraite; car, après avoir gouverné vingt ans l'abbaye de Fulde, il renonça à sa dignité en huit cent quarante-deux, et se retira en deçà du Rhin, dans le royaume de Lothaire (1). Les moines envoyèrent le prier de revenir; et, comme il le refusa, ils élurent pour abbé Hatton, qui avoit été avec lui disciple d'Alcuin. Raban revint à Fulde peu de jours après, et se retira en une cellule au mont Saint-Pierre, proche du monastère. Là il continua d'écrire, et dédia à l'archevêque Otger un livre pénitentiel, et à Drogon, évêque de Metz, un traité des chorévêques, où il conseille aux évêques de consentir qu'ils confèrent les ordres sacrés, puisqu'ils ont la consécration épiscopale. Il répondit vers le même temps à diverses questions sur la pénitence, qui lui avoient été proposées par Reiginbold, chorévêque de Mayence. Pendant ce temps de sa retraite, il composa les vingt-deux livres de l'univers, qu'il adressa à Haimon, évêque d'Halberstat, son compagnon d'étude; et dans son épître il l'exhorte à ne pas imiter plusieurs évêques, qui s'occupoient plus du jugement des affaires temporelles que de l'instruction du peuple (2).

Louis, roi de Germanie, ayant ouï-parler de ce traité de l'univers, le demanda à Raban, qui le lui envoya; car ces princes aimoient à s'instruire, et avoient des lecteurs. Cet ouvrage traite premièrement de Dieu, puis de tous les ordres de créatures, et ne consiste presque qu'en explication de noms et définitions de mots, pour servir à l'intelligence historique et mystique de l'Écriture. Raban avoit composé dans sa jeunesse, par le conseil d'Alcuin, deux livres des louanges de la croix, qui contiennent vingt-huit figures mystérieuses; chacune est tracée sur un tableau dont le fond est rempli de vers, et les lettres qui se rencontrent dans la figure sont encore d'autres vers. Cet ouvrage étoit d'une extrême difficulté et d'une utilité médiocre; toutefois, il

fut si estimé, que Raban le présenta à l'empereur Louis le débonnaire, et depuis l'envoya à Rome, où il fut présenté au pape Sergius, en huit cent quarante-quatre, et les annales du temps en font mention (1).

Raban, étant donc si connu par ses écrits et par sa conduite, fut tiré de sa retraite, nonobstant son peu de santé et son grand âge, car il avoit au moins soixante-dix ans; on le présenta au roi Louis, et avec son agrément il fut élu et consacré archevêque de Mayence le jour de Saint-Jean, vingt-quatrième de juin huit cent quarante-sept.

#### XL. Concile de Mayence.

Trois mois après, il assembla son concile, par ordre du roi Louis, à même fin que le concile de Meaux avoit été tenu dans le royaume de Charles, c'est-à-dire principalement pour remédier aux usurpations des biens ecclésiastiques. Douze évêques, ses suffragants, s'y trouvèrent avec lui, dont les plus connus sont : Samuel de Wormes, Baturad de Paderborn, Hébon d'Hildesheim, Hemmon d'Halberstat, saint Ansgaire, alors chassé de Hambourg, comme il a été dit; Salomon de Constance, avec les chorévêques, les abbés, les prêtres et le reste du clergé (2). Etant tous à Mayence, ils jeûnèrent trois jours en faisant des processions pour attirer la grâce de Dieu sur le concile; puis ils résolurent qu'en chaque diocèse on diroit pour le roi, la reine, leurs enfants, trois mille cinq cents messes et dix-sept cents psautiers.

Ensuite ils s'assemblèrent dans le monastère de Saint-Alban, où l'on avoit accoutumé de tenir les conciles, et se séparèrent en deux troupes; l'une des évêques, qui, ayant avec eux des secrétaires, lisoient l'Écriture sainte, les canons et les pères, pour chercher les moyens de maintenir la discipline de l'Eglise; l'autre troupe étoit d'abbés, avec des moines choisis, qui lisoient la règle de saint Benoît pour en rétablir l'observance. Le résultat de ces conférences fut trente-un canons, dont voici les dispositions qui me paroissent les plus remarquables.

Chaque évêque aura des homélies pour l'instruction du peuple, et les fera traduire en langue romaine rustique et en tudesque, afin que tous les puissent entendre; c'étoient les deux langues vulgaires de tout l'empire françois. On observera le scrutin avant le baptême, et les jours solennels pour l'administrer. Ceux qui feront des conjurations contre le roi ou contre les puissances ecclésiastiques ou séculières seront excommuniés. On prononce aussi excommunication contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques,

(1) Rab. tom. 1, p. 173. V. Boll. Comm. §9, 13, 49, An. Fuld. 814.  
(2) Tom. 8. Conc. p. 39. to. 3, p. 510. Sup. n. 31.

#### XLI. Commencement de Gothescalo.

L'année suivante, huit cent quarante-huit, Raban tint encore un concile à Mayence, à l'occasion des erreurs dont le moine Gothescalc étoit accusé. Gothescalc, autrement nommé Fulgence, étoit Allemand, mais il avoit embrassé la vie monastique à Orbais, dans le diocèse de Soissons. Là, sous l'abbé Bavon, il s'appliqua à la lecture des pères, principalement de saint Augustin, dont il apprit par cœur un grand nombre de passages (1). Mais il pousoit trop loin sa curiosité, comme il paroît par les sages avis de Loup, abbé de Ferrières. Gothescalc l'avoit consulté sur la question, savoir si après la résurrection les bienheureux verront Dieu des yeux corporels. Loup répond premièrement qu'il ne lui auroit point répondu s'il avoit pu se taire sans préjudice de la charité. Ensuite il traite la question et ajoute (2) : Je vous exhorte, mon vénérable frère, à ne plus fatiguer votre esprit de semblables questions, de peur que, vous en occupant plus qu'il ne faut, vous ne puissiez suffire à examiner ou enseigner des choses plus utiles. Car pourquoi tant rechercher ce qu'il ne nous est peut-être pas encore expédient de savoir? Exerçons-nous dans ce champ si vaste des saintes Ecritures, appliquons-nous entièrement à les méditer, et joignons la prière à l'étude : il sera digne de la bonté de Dieu, de se montrer à nous de la manière qui nous convient, quand nous ne chercherons point ce qui est au-dessus de nous.

Il paroît aussi que Gothescalc étoit lié d'amitié avec Valafride Strabon, son compatriote. Il fut ordonné prêtre par Rigbold, chorévêque de Reims; et vers l'an huit cent quarante-six, sous le pontificat de Sergius, il alla en pèlerinage à Rome. Au retour, il demeura quelque temps chez le comte Eberard, un des principaux seigneurs de la cour de l'empereur Lothaire. Là il parla de la prédestination, d'une manière qui ne parut pas correcte à Nothingue, évêque de Vérone, qui, étant venu quelque temps après en Germanie, dans le Longau, près de la Vétéravie, pour y voir le jeune empereur Louis, en parla à Raban, qui étoit dès lors archevêque de Mayence, et ils convinrent ensemble, que Raban écrirait pour réfuter cette erreur (3). Il accomplit sa promesse, et adressa cet écrit à Nothingue en forme de lettre. Il en écrivit une aussi au comte Eberard, où il dit (4) : On assure que vous avez chez vous un demi-savant, nommé Gothescalc, qui enseigne que la prédestination de Dieu impose nécessité à tous les hommes; en sorte que celui qui veut être sauvé et combat pour

(1) Maug. Diss. c. 2. Mabill. Pref. to. 6, c. 2, n. 339. Ann. Fuld. 848. Bertin. An. 849. Hieron. ad Nicol. Pa. to. 2, p. 262.  
(2) Epist. 30.

(3) Rab. Epist. ad Noth. Ap. Sirm. to. 2, p. 1312. V. Baudr. Legana.  
(4) Ap. Sirm. to. 2, p. 1342.

(1) C. 2, 3, 5, 6, 14, 17, 18, 31, 21, 22, 23, 24, 20, 25, 26, 27.  
(2) C. 31.  
(3) An. Fuld. 847.



cet effet par la foi et les bonnes œuvres, travaille en vain, s'il n'est prédestiné à la vie. Il a déjà poussé par-là plusieurs personnes dans le désespoir, qui leur fait dire : Qu'ai-je à faire de travailler pour mon salut ? Inutilement ferai-je bien si je ne suis prédestiné, et quand je ferois mal, la prédestination me conduira à la vie éternelle. Raban combat ensuite cette erreur, par l'autorité de saint Augustin, de saint Prosper et des autres pères, et finit sa lettre en exhortant le comte Eberard à ne point garder chez lui celui qui enseigne une telle doctrine.

Ces lettres obligèrent Gothescalc à quitter l'Italie; après avoir parcouru la Dalmatie, la Pannonie et le Norique, il vint à Mayence. Aussitôt Raban assembla son concile, vers le commencement d'octobre huit cent quarante-huit, et le roi Louis y assista. Gothescalc y présenta un écrit, où il expliquoit la doctrine et disoit qu'il y a deux prédestinations; et que comme Dieu avant la création du monde a prédestiné incommutablement tous ses élus à la vie éternelle par sa grâce gratuite, de même il a prédestiné à la mort éternelle tous les méchants, à cause de leurs démérites (1). Il reprenoit Raban de dire que les méchants ne sont pas prédestinés à la damnation, mais qu'elle est seulement prévue. Car, disoit-il, Dieu connoît par sa prescience, qu'ils auront un mauvais commencement et une fin encore pire, et il les a prédestinés à la peine éternelle.

Gothescalc ayant ainsi expliqué sa doctrine, elle fut rejetée par le concile de Mayence; et on y résolut de le renvoyer à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avoit été ordonné prêtre. Raban en écrivit à Hincmar une lettre synodale, où il traite Gothescalc de moine vagabond, et lui fait dire, que Dieu prédestine pour le mal comme pour le bien, et qu'il y a des hommes qui ne peuvent se corriger, comme si Dieu les avoit faits dès le commencement incorrigibles (2). Mais ce rapport ne paroit pas exactement conforme à l'écrit de Gothescalc, tel qu'il est cité par Hincmar. Raban ajoute: Nous vous le renvoyons afin que vous le renfermiez dans votre diocèse, et ne lui permettiez pas davantage de séduire le peuple, comme j'apprends qu'il en a déjà séduit plusieurs. Outre cette lettre, Raban en écrivit à Hincmar une plus ample, où il traite la doctrine.

#### XLII. Valafrid Strabon.

Valafrid Strabon, que j'ai marqué entre les amis de Gothescalc, étoit né l'an huit cent six, et dès sa première jeunesse avoit embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Richenou, où il eut pour maître Tatton, et dès l'âge de dix-

(1) Hincm. de Prædest. c. 5, p. 26. (2) Ap. Hincm. ibid. c. 2, l. 8. Conc. p. 52.

huit ans mit en vers, comme je l'ai déjà dit, les visions de Vertin (1). On l'envoya à Fulde, où il étudia les saintes lettres sous Raban. A la prière des moines de Saint-Gal, il écrivit la vie de saint Gal et celle de saint Othmar, leurs fondateurs (2). On a de lui diverses poésies, où il fait mention de plusieurs personnes considérables du temps; mais ses deux ouvrages les plus fameux sont la glose ordinaire et le traité des divins offices. La glose ordinaire sont des notes très-courtes sur toute la Bible, tirées principalement des commentaires de Raban; et il n'y a point eu d'explication de l'Écriture sainte plus célèbre pendant plus de six cents ans.

Le traité des offices divins fut composé après l'an huit cent quarante, puisqu'il y est parlé de Louis le débonnaire comme mort, à l'occasion de la question des images, dont Valafrid parle très-sagement, blâmant ceux qui les rejettent, ou leur rendent un culte superstitieux, mais approuvant qu'on leur rende un honneur modéré. Quoiqu'il reconnoisse l'ancienne coutume de prier à l'orient, il ne condamne pas ceux qui tournent d'un autre côté les autels ou les églises, par quelque raison de commodité. Il reconnoît que l'usage des cloches n'étoit pas fort ancien, et qu'il étoit venu d'Italie (3). Il y avoit plus de deux cents ans qu'elles étoient reçues en France, comme il paroit par l'histoire de saint Loup de Sens (4). L'auteur remarque que la langue tudesque avoit emprunté du grec et du latin presque tous les mots qui regardent la religion. Ce qui vient, dit-il (5), de ce que les barbares servoient dans les armées romaines, et que plusieurs missionnaires qui parloient grec et latin, venoient chez eux pour les instruire. Ainsi nos gens apprirent plusieurs choses utiles, qu'ils ne connoissoient pas encore; principalement des Goths, qui, depuis qu'ils furent chrétiens, habitoient dans les provinces des Grecs, et parloient notre langue, c'est-à-dire la tudesque. Ensuite leurs savants traduisirent en leur langue les livres sacrés, dont quelques-uns ont encore des exemplaires. Et nous avons appris, par des frères dignes de foi, que chez quelques Scythes, principalement ceux de Tomi, on célèbre encore à présent les divins offices en la même langue. Cette traduction de l'Écriture pour le Goths étoit sans doute celle d'Ulila, dont j'ai parlé en son temps; mais je ne sache point d'autre lieu où il soit dit que l'on faisoit l'office divin en langue tudesque (6).

L'auteur condamne comme un reste de superstition judaïque l'usage de faire bénir un agneau près de l'autel pour en manger le jour de Pâques avant toute autre viande, et toute-fois cette bénédiction se trouve encore à la fin

(1) Bult. liv. v, ch. 60. (2) C. 7. (3) Sup. liv. XLVI, n. 54. (4) Socr. IV, c. 33. Sup. liv. XXII, n. 36, c. 19. (5) C. 8, n. 4, 5. (6) Sup. l. XXXVIII, n. 10.

du missel romain (1). Il remarque que du temps de saint Grégoire, on ne jeûnoit point les jeudis de carême mais que l'usage s'étant depuis introduit de les jeûner, Grégoire le jeune, soit qu'il entende le second ou le troisième, avoit aussi établi des messes et des offices pour ces jours-là. Il autorise la coutume de dire la messe tous les jours par l'exemple de saint Cassius de Narni. Il dit que l'usage étoit différent entre les prêtres, touchant la quantité des messes. Les uns n'en disoient qu'une par jour; d'autres la disoient deux ou trois fois, ou autant qu'ils jugeoient à propos. En quoi, ajoute-t-il, ils s'autorisent peut-être par l'usage de l'église romaine, où on dit quelquefois deux ou trois messes, comme à Noël et aux fêtes de quelques saints (2). Il y trouve même de la nécessité, si en un jour solennel on est obligé de dire la messe pour les morts ou pour quelque cause semblable. Il rapporte les divers exemples du pape Léon, qui disoit souvent sept ou neuf messes par jour, et de saint Boniface de Mayence, qui n'en disoit jamais qu'une, et conclut que chacun pouvoit en user comme il lui plaisoit.

Il parle de l'ancienne liturgie gallicane, que plusieurs gardoient encore (3). L'usage de chanter à la messe le symbole de Constantinople, est venu dit-il, des Grecs aux Latins, et il est rendu plus fréquent en Gaule et en Germanie depuis la condamnation de Félix d'Urgel. En Espagne, on le chante par l'ordonnance du concile de Tolède, c'est le troisième de l'an cinq cent quatre-vingt-neuf; et dans un autre, c'est le quatrième de l'an six cent trente-trois, il est ordonné de chanter tous les dimanches à la messe l'hymne des trois enfants; ce que les Romains, à cause de la multiplicité des offices, ne font que quatre fois l'an, quand il y a douze leçons, c'est-à-dire aux quatre temps (4). L'auteur blâme ceux qui offroient en passant à plusieurs messes sans y demeurer, ou qui croyoient devoir faire autant d'offrandes qu'il y avoit de personnes pour qui ils prioient, comme si un seul sacrifice n'eût pas été suffisant pour tous. Il ne blâme point ceux qui communioient plusieurs fois en un jour, assistant à plusieurs messes. Il dit que la messe légitime est celle où il y a le prêtre, le répondant, l'offrant et le communiant. Dans les premiers temps, on disoit la messe en habit ordinaire, comme on dit que font encore quelques Orientaux. Du temps de saint Grégoire, il n'étoit pas permis à tous les évêques de porter la dalmatique, au lieu qu'à présent, dit l'auteur, presque tous les évêques et quelques prêtres se croient permis de la porter sous la chasuble. Il compte ainsi les ornements des archevêques ou souverains pasteurs, la dalmatique, l'aube, le manipule,

(1) C. 20. (2) C. 22. (3) S. Greg. IV, Dial. c. 50, 21. (4) Conc. Tol. III, c. 2. Sup. liv. XXXIV, n. 48.

l'orarium, la ceinture, les sandales, la chasuble et le pallium (1). Il dit que saint Paulin de Frioul disoit souvent des hymnes à l'immolation du sacrifice, principalement aux messes privées (2). Que le respect du saint-siège a fait embrasser ses usages presque à toutes les églises latines, parce qu'il n'y a point de tradition plus digne d'être suivie.

En cas de nécessité, toute personne peut baptiser, même une femme; et on peut baptiser par infusion. En Espagne, on faisoit les rogations après la Pentecôte pour ne pas jeûner dans le temps pascal (3). Ce traité finit par une comparaison des dignités et des charges séculières avec les ecclésiastiques, où l'auteur dit : Les chapelains ont d'abord été nommés de la chape de saint Martin, que les rois de France portoient avec eux à la guerre pour obtenir la victoire; ainsi, on commença à nommer chapelains les clercs qui la portoient et la gardoient avec les autres reliques. Le livre pontifical, attribué à saint Damase, est souvent cité en cet ouvrage. Valafrid fut abbé de Richenou pendant sept ans, et mourut l'an huit cent quarante-neuf, âgé de quarante-trois ans. On le surnomma en latin *Strabus* ou *Strabo*, parce qu'il étoit louche.

#### XLIII. Saint Convoyon, abbé de Redon.

Cependant Nomenoy, duc de Bretagne, qui se prétendoit indépendant du roi Charles, fit assembler un concile (4) à la sollicitation de saint Convoyon, abbé de Redon, qui l'avertit que les évêques de la province étoient tous simoniaques, particulièrement Subsanne, évêque de Vennes, et qu'ils n'ordonnoient sans argent ni prêtres ni diacres. Saint Convoyon menaçoit le prince de la colère de Dieu, s'il ne réprimoit cet abus. Il fit donc assembler tous les évêques de la province avec les plus habiles docteurs, qui demandèrent aux évêques, en présence du prince, s'il étoit vrai qu'ils reçussent des présents pour les ordinations. Ils répondirent qu'ils ne recevoient que la marque d'honneur qui leur étoit due. Après que l'on eut bien disputé, on convint que deux d'entre eux iroient à Rome, et que l'on s'en tiendrait au jugement du pape. On choisit pour cette députation Subsanne de Vennes, et Félix de Quimper; et Nomenoy pria saint Convoyon de les accompagner, le chargeant d'offrir à Saint-Pierre une couronne d'or ornée de pierreries, et de demander au pape le corps de quelqu'un des papes martyrs, ses prédécesseurs.

Saint Convoyon étoit né dans le diocèse de Vennes, et fut archidiacre de cette église pendant quelques années, sous l'évêque Rainar.

(1) C. 24. Greg. VII, Ap. 112. Sup. liv. XXXVI, n. 26, 25. (2) C. 26, 28, 31. (3) Vita S. Convo. c. 10, l. 6. Act. B. p. 211. (4) C. 15.



Touché du désir de la solitude, il s'associa cinq autres ecclésiastiques de la même église, la plupart prêtres, et obtint d'un seigneur, nommé Ratuil, le lieu de Redon, aujourd'hui Redon, en huit cent trente-un. Un ermite, nommé Gerfroi, qui avait appris à Fleury-sur-Loire la pratique de la règle de saint Benoît, l'enseigna à saint Convoion et à ses compagnons; et, comme ce nouvel établissement étoit troublé par quelques envieux, le saint homme envoya Louhemel, un de ses confrères, au duc Nomenoy, alors soumis aux François. Il vint au monastère et y donna une terre au nom de l'empereur Louis le débonnaire, qui la même année huit cent trente-quatre confirma et augmenta la donation. Depuis ces marques de protection, le monastère de Saint-Sauveur de Redon augmenta considérablement, il s'y fit des miracles, entre autres celui-ci. Un aveugle, nommé Coislin, natif de Poitou, ayant été en divers lieux saints pour recouvrer la vue, fut averti en songe d'aller à Redon. Etant arrivé, il se prosterna devant saint Convoion, et lui dit : Saint prêtre, ayez pitié de moi, et me faites recouvrer la vue que j'ai perdue depuis long-temps. Le saint homme, après avoir long-temps gardé le silence, lui dit : Taisez-vous, mon frère, taisez-vous, il ne nous appartient pas d'éclairer les aveugles. Comme il persistoit, le saint abbé le fit mener au logis des pauvres, puis, étant allé à l'église de Saint-Sauveur, il assembla tous les prêtres du monastère, et leur dit : Allez promptement vous revêtir des habits sacrés, et offrez à Dieu le sacrifice. Ils le firent, et l'abbé dit ensuite au moine qui le servoit, et qui a écrit cette histoire : Apportez promptement le bassin d'airain où les prêtres lavent leurs mains après le sacrifice, et quand ils les eurent lavées il lui dit : Portez cette eau à l'aveugle, afin qu'il s'en lave les yeux et le visage, et lui dites : Qu'il te soit fait selon ta foi. Quand l'aveugle se fut lavé de cette eau, il sortit de ses yeux et de son nez du sang qui lui arrosa le visage, et aussitôt il recouvra la vue, et demeura encore trois ou quatre jours dans le monastère, louant Dieu.

## XLIV. Nouveaux évêchés en Bretagne.

Saint Convoion étant arrivé à Rome avec les deux évêques, le pape Léon assembla un concile où il le fit assister. On y fit des reproches aux évêques bretons de ce qu'ils avaient reçu des présents pour les ordinations. Ils dirent qu'ils l'avaient fait par ignorance; mais un archevêque, nommé Arsène, leur dit : Un évêque ne doit pas être ignorant; et le pape ajouta l'autorité de l'Evangile (1) : Si le sel devient fade, de quoi le salera-t-on? Ainsi le concile déclara qu'aucun évêque ne devoit rien

(1) Matth. v, 31.

prendre pour conférer les ordres, sous peine de déposition : le concile décida plusieurs autres questions, sur lesquelles les évêques de Bretagne avaient consulté le saint-siège, comme il paroît par la lettre du pape, où il leur dit :

Vous demandez si les évêques convaincus de simonie peuvent faire pénitence en gardant leur rang; et nous répondons, selon les canons, qu'ils doivent être déposés (1); mais ce doit être dans un concile et par douze évêques, ou sur le témoignage de soixante-douze témoins; et, si l'évêque accusé demande d'être ouï à Rome, il y doit être renvoyé. Le pape répond ensuite à six articles de consultation, et décide entre autres choses que les prêtres venant au synode ne doivent point être obligés d'y apporter des présents ou eulogies, de peur que cette charge les détourne d'y venir (2); qu'il n'est pas permis d'employer le sort dans les jugements, parce que c'est une espèce de divination; que les évêques ne doivent pas juger sur les écrits des autres, mais seulement sur les canons et les décrétales des papes; et il spécifie les conciles et les papes compris dans le code des canons, y ajoutant seulement saint Sylvestre avant Siricius : ce qui montre qu'il ne s'arrête pas au recueil d'Isidore. Avec cette lettre, le pape envoya au duc Nomenoy, par saint Convoion, le corps du pape saint Marcellin, que l'on tenoit dès lors pour martyr, quoiqu'avec peu de fondement (3).

Quand les évêques bretons furent de retour, Nomenoy, n'étant pas content que le pape les eût renvoyés sans les déposer, résolut de le faire lui-même, et trouver en même temps le moyen de se faire reconnoître roi. Car il s'étoit emparé de Nantes, de Rennes, de l'Anjou et du Maine, jusqu'à la Mayenne (4). Il fit donc assembler au monastère de Saint-Sauveur de Redon les quatre évêques de Bretagne, savoir : Subsanne de Vannes, Salacon d'Alet ou Saint-Malo, Félix de Cornouailles, et Libérat de Léon, avec un grand nombre de seigneurs, et les obligea à renoncer à leurs sièges en quittant les verges et les anneaux, qui étoient les marques de la dignité épiscopale. On dit même qu'il les avoit fait menacer secrètement de mort s'ils ne se confessoient coupables. A leur place, il fit ordonner quatre autres évêques; mais, jugeant bien que l'archevêque de Tours, leur métropolitain, ne voudroit pas les consacrer, ni même venir en Bretagne, de peur de déplaire au roi Charles, il érigea trois nouveaux évêchés, à Dol, à Saint-Brieuc et à Tréguier, qui étoient des monastères, déclara l'évêque de Dol métropolitain, et sépara ainsi la Bretagne de la province de Tours. Ensuite il se fit sacrer roi par ces sept évêques as-

(1) To. 8, Conc. p. 30. to. 5, p. 613.  
(2) C. 3, 4, 6. (4) Narr. tom. 8. Conc.  
(3) Baron. an. 855. Sup. in fine et Ap. Sirm. post  
liv. VIII, n. 47. V. Tillem. Capit. Car.

semblés à Dol. Ces trois nouveaux évêchés ont toujours subsisté depuis, et Dol a joui des droits de métropole pendant trois cents ans.

## XLV. Le pape fortifie Rome.

Ceci se passoit au plus tard en quatre cent quarante-huit; et la même année, qui étoit la seconde du pontificat de Léon IV, il commença à enfermer de murailles l'église de Saint-Pierre (1). Toute la noblesse de Rome étoit sensiblement affligée du pillage que les Sarrasins y avoient fait, et craignoient encore pis à l'avenir. Pour les rassurer, le pape résolut d'exécuter le dessein que Léon III, son prédécesseur, avoit conçu, de bâtir une nouvelle ville auprès de Saint-Pierre, dont il avoit même commencé les fondements. Léon IV en écrivit à l'empereur Lothaire, qui reçut avec joie la proposition, exhorta le pape à mettre au plus tôt la main à l'œuvre, et envoya quantité de livres d'argent pour cet effet, tant de sa part que des rois, ses frères. Le pape, ayant reçu la réponse de l'empereur, assembla les Romains et les consulta sur l'exécution de son dessein. Il fut résolu de faire venir des ouvriers de toutes les villes, des terres qui appartenoient au public et des monastères, pour travailler tour à tour à ce grand ouvrage. On y employa quatre ans, le pape s'y appliquant continuellement, et y donnant tout le temps qui lui restoit après ses fonctions spirituelles, sans que le froid, le vent ni la pluie l'en détournât et l'empêchât de visiter tous les travaux.

Dans le même temps, c'est-à-dire pendant la douzième indiction, qui commençoit cette année huit cent quarante-huit, le pape travailloit aussi à réparer les murs de Rome, tombés en ruine par le temps (2). Il fit refaire les portes et rebâtir quinze tours de fond en comble, visitant souvent les ouvrages, tantôt à cheval, tantôt à pied. Il fit faire entre autres deux tours sur le Tibre, à la porte qui conduisoit à Porto, avec des chaînes, pour arrêter jusqu'aux moindres barques des ennemis. Il fit aussi transporter dans la ville quantité de corps saints pour les mettre en sûreté.

L'année suivante, huit cent quarante-neuf, indiction douzième, les Sarrasins vinrent à Tozar en Sardaigne, d'où ils partirent pour venir à Porto (3). Les Romains en étoient fort effrayés; mais les habitants de Naples, d'Amalfi et de Gaète s'embarquèrent et vinrent à Ostie, d'où ils envoyèrent avertir le pape qu'ils étoient venus au secours pour combattre les Sarrasins. Le pape, voulant s'en assurer davantage, les pria d'envoyer à Rome quelques-uns d'entre eux. Leur chef, nommé Césaire, fils de Sergius, maître de la milice, y vint avec quelques autres, et confirma au pape

(1) Anast. in. Leo. tom. 8, Conc. p. 17.  
(2) Anast. p. 10.  
(3) P. 2, D.

ce qu'il lui avoit mandé. Aussitôt le pape se rendit à Ostie avec une grande suite de gens armés, pour témoigner aux Napolitains l'affection avec laquelle il les recevoit : ils lui baisèrent les pieds, et le prièrent de les communier de sa main pour les fortifier contre les ennemis. Pour cet effet, il les mena en procession à l'église de Sainte-Anne, où, s'étant mis à genoux, il prononça sur eux une oraison accommodée au sujet, puis il célébra la messe et les communia tous : le lendemain, le pape étant déjà parti, les Sarrasins parurent sur la côte avec beaucoup de vaisseaux; les Napolitains commencèrent à les attaquer vigoureusement, mais un grand vent qui survint les sépara, et fit périr la plupart des Sarrasins. On en tua plusieurs dans les îles, où on les trouva mourants de faim; on en pendit quelques-uns près de Porto, et on en mena grand nombre à Rome, où on les fit travailler à divers ouvrages, particulièrement aux murailles que l'on bâtissoit autour de Saint-Pierre.

## XLVI. Etat de l'Espagne.

Les chrétiens furent alors persécutés à Cordoue, capitale des musulmans d'Espagne, qui étoient encore les maîtres de la meilleure partie du pays; le reste obéissoit à trois princes chrétiens. Alphonse le chaste, roi d'Asturie, ayant régné cinquante ans, étoit mort l'an huit cent quarante-deux, ére huit cent quarante-vingt; et Ramir, fils de Vérémond, avoit été élu roi à sa place (1). Il bâtit une fort belle église en l'honneur de la Sainte-Vierge, à deux mille pas d'Oviédo; et, après avoir régné sept ans, il mourut en paix. Son fils Ordogno lui succéda l'an huit cent quarante-neuf, ére huit cent quatre-vingt-sept, et régna onze ans. Il repeupla plusieurs villes, dont Alphonse avoit chassé les musulmans, entre autres Tuy, Astorga et Léon (2). On dit que le corps de l'apôtre saint Jacques avoit été trouvé à Compostelle en Galice, du temps d'Alphonse le chaste, et que ce prince y avoit fait bâtir une petite église. Il est certain que, pendant ce neuvième siècle, on croyoit que les os de saint Jacques, frère de saint Jean, avoient été transportés de Jérusalem à l'extrémité d'Espagne, et qu'il y étoit en grande vénération. C'est ainsi qu'Usuard et Adon en parlent dans leurs martyrologes (3).

Cependant il s'étoit élevé un nouveau royaume vers les Pyrénées (4). Enéco ou Ignigo, surnommé Arista, vicomte de Bigorre, fut reconnu roi par les chrétiens du pays vers l'an huit cent trente, pour résister aux musulmans, contre lesquels ils n'étoient protégés ni des Goths, sujets d'Alphonse le

(1) Sup. liv. XLIV, n. 49. (3) 25 jul.  
Sebast. Salmant. p. 53. (4) Marc. Hist. Bearn.  
(2) Sampir. Astor. p. 57. liv. II, c. n. liv. III, c. 1.



chaste, trop éloignés d'eux, ni des François, sous le règne foible de Louis le débonnaire. Ignigo mourut en huit cent trente-cinq : son fils Chimène lui succéda ; puis Ignigo, fils de Chimène, qui prit Pampelune et vivoit en huit cent cinquante. C'est le commencement du royaume de Navarre. D'un autre côté, la Catalogne et le Roussillon obéissoient aux François, et les églises de Barcelone, Urgel, Gironne et Elne reconnoissoient Narbonne pour leur métropole.

Le prince des musulmans d'Espagne étoit Abdérame III du nom, qui régna trente-un ans, depuis l'an huit cent vingt-un, deux cent six de l'hégire, jusqu'en deux cent trente-huit ou huit cent cinquante-deux (1) ; la vingt-troisième année de son règne, qui étoit l'an huit cent quarante-trois, une flotte de plus de cent bâtiments attaqua Lisbonne, et l'année suivante une plus grande vint assiéger Séville, et attaqua ensuite Cadix. C'étoient sans doute des Normands. Ils firent un grand dégât, et livrèrent plusieurs combats contre les Arabes, qui enfin les repoussèrent (2). L'an huit cent quarante-sept, Abdérame envoya des ambassadeurs en France pour demander la paix au roi Charles, qui les reçut à Reims (3). En même temps, tous les chrétiens sujets d'Abdérame envoyèrent une requête au même roi, aux évêques et aux chrétiens de son royaume, contre un nommé Bodon, qui de chrétien s'étoit fait juif quelques années auparavant, et excitoit Abdérame et les musulmans contre les chrétiens d'Espagne, pour les obliger sous peine de mort à se faire juifs ou musulmans. Ce qui semble avoir été le prélude de la persécution. Plusieurs Goths et autres chrétiens d'Espagne, pour se délivrer du joug des infidèles, avoient passé en France et obtenu des lettres de protection de Charlemagne et de Louis le débonnaire en huit cent seize. Le roi Charles le chauve, assiégeant Toulouse en huit cent quarante-quatre, en accorda de semblables à ceux qui s'étoient retirés à Barcelone et aux environs, afin qu'ils fussent traités comme les François (4).

#### XLVII. Martyrs à Cordoue. Saint Parfait.

Dès le commencement du règne d'Abdérame, deux frères, Adolphe et Jean, souffrirent le martyre, et leurs actes furent écrits par Spéraindeo, abbé de Cutéclar, comme l'on croit. L'Eglise honore leur mémoire le vingt-septième de septembre. En huit cent quarante, deux vierges chrétiennes, Nunilo et Alodia, souffrirent le martyre près de Najara en Navarre (5) ; et, deux ans après, leurs corps fu-

rent transférés au monastère de Saint-Sauveur de Leyre, nommé alors Legérense. L'Eglise en fait mémoire le vingt-deuxième d'octobre. Mais la grande persécution commença l'an huit cent cinquante, ère huit cent quatre-vingt-huit, la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame (1). Le prêtre Parfait, né à Cordoue et élevé dans le monastère de Saint-Aciscle, où il avoit passé presque toute sa jeunesse, étoit fort bien instruit de la science ecclésiastique, et connu des musulmans, parce qu'il possédoit parfaitement la langue arabique ; mais il avoit autrefois renié la foi devant le cadi, ou juge des musulmans, par la crainte de la mort. Saint Aciscle, que je viens de nommer, est un martyr fameux qui souffrit à Cordoue, sous Dioclétien, avec sa sœur Victoire, et l'Eglise les honore le dix-septième de novembre (2).

Un jour, comme le prêtre Parfait passoit par la ville pour ses affaires particulières, quelques musulmans lui firent des questions sur la religion, et lui demandèrent son sentiment touchant Jésus-Christ et Mahomet. Jésus-Christ, dit-il (3), est Dieu au-dessus de tout, béni dans tous les siècles ; pour votre prophète, je n'ose vous dire ce que les chrétiens en pensent, vous en seriez trop offensés ; mais, si vous me donnez parole de ne vous point fâcher, je vous le dirai. Ils lui promirent, et il continua leur parlant arabe : Nous croyons que c'est un de ces faux prophètes prédits dans l'Evangile, qui en a séduit plusieurs et les a entraînés avec lui au feu éternel. Il ajouta plusieurs choses touchant les impuretés que leur religion autorise.

Ils dissimulèrent pour lors leur indignation ; mais, peu de temps après, saint Parfait ayant encore été obligé de sortir pour quelque affaire, les mêmes musulmans le virent venir de loin, et dirent aux assistants : Voici un homme qui dernièrement prononça contre le prophète, que Dieu bénisse, des blasphèmes qu'aucun de vous ne pourroit souffrir. Aussitôt ils le prirent et l'enlevèrent avec tant de vitesse, qu'à peine ses pieds touchoient à terre, le présentèrent au cadi et dirent : Cet homme a maudit notre prophète, et fait des reproches à ceux qui l'honorent ; vous savez quelle peine mérite un tel crime. Le cadi le fit mettre en prison, chargé de fers très-pesants, pour le faire mourir à la fête qui leur tient lieu de Pâques. Saint Parfait s'appliqua dans la prison aux veilles, aux jeûnes et à la prière, pour se fortifier dans la foi qu'il avoit autrefois niée (4). Cependant il prédit la mort de l'eunuque Nazar Hageb, ou maître de chambre, qui étoit le principal officier du sultan, et qui gouvernoit toutes les affaires d'Espagne. Saint Parfait dit

(1) Redenric. Hist. Arab. Coint. an. 844, n. 50.  
c. 15. (5) Eulog. lib. II, Memor.  
(2) Sup. n. 27. c. 8. Martyr. R. 27 septemb.  
(3) An. Bertin. 847. Moral. ad. c. 7, lib. II, S.  
(4) To. 1, Capit. p. 499, Eulog.  
69 ; to. 2, Capit. p. 26.

(1) Martyr. R. 22 oct. 4. Martyr. R. 17 nov.  
Eulog. ibid. c. 1. Boll. to. (3) Rom. IX, 5.  
10, p. 584. (4) Biblioth. Orient. p.  
(2) Prud. Peristeph. Hym. 78, 198, 419.

en parlant de lui : Cet homme, aujourd'hui si puissant, ne verra pas la fin de l'année après qu'il m'aura fait mourir.

Saint Parfait demeura quelques mois en prison ; et enfin, le jeûne solennel du mois ramadan étant passé, vint la fête qu'ils célébrent le premier jour du mois chaoual, et qu'ils accompagnent de grandes réjouissances. Le martyr fut tiré de prison, et mené au delà du fleuve Bétis, dans une grande plaine, au midi de la ville de Cordoue, pour y être exécuté. Le peuple accourut en foule à ce spectacle : saint Parfait répéta les malédictions qu'il avoit données à Mahomet et à ses sectateurs, et eut la tête tranchée le vendredi dix-huitième d'avril huit cent cinquante, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. L'eunuque Nazar mourut dans l'an, comme il avoit prédit (1).

Un marchand, nommé Jean, fut accusé dans le même temps d'avoir mal parlé de Mahomet, et d'exciter ceux qui venoient acheter à lui à quitter sa secte (2). Le cadi, ne trouvant pas suffisant le témoignage de ceux qui l'accusoient pour le condamner à mort, le fit fouetter cruellement, pour l'obliger de renoncer à Jésus-Christ. Mais Jean confessa ce qu'on lui reprochoit, et protesta qu'il conserveroit jusqu'à la mort la religion du crucifié. Le cadi lui fit donner plus de cinq cents coups de fouet ; puis, demi-mort, il le fit mettre sur un âne à rebours, et promener par toute la ville, avec un crieur qui disoit : On traite ainsi quiconque blasphème contre le prophète et se moque de la religion. On le mit ensuite en prison, chargé de fers très-pesants ; et saint Euloge, qui a écrit cette histoire, l'y trouva quand il y fut mis lui-même. Ces deux martyrs, Parfait et Jean, furent les premiers dont l'exemple excita les autres.

#### XLVIII. Ravages des Normands.

En France, les Normands continuèrent leurs ravages. Dès l'année huit cent quarante-six ils attaquèrent la Frise, ruinèrent les églises, et tuèrent le peuple qui s'y étoit réfugié. Les évêques et les abbés de Flandre et du voisinage, l'ayant appris, apportèrent leurs reliques à l'abbaye de Saint-Omer, fortifiée d'une bonne muraille et de tours. Les saints dont on y mit les reliques furent saint Bavon, saint Vandrille, saint Ansbert, saint Vulfran, saint Piat, saint Vinoc, saint Austreberte, et deux autres moins connus ; et quelques-uns y demeurèrent quarante ans. L'année suivante, huit cent quarante-sept, ils brûlèrent Dorstat, en Frise, et s'emparèrent de l'île de Batavie, autrement Bétou. Ils entrèrent en Aquitaine, assiégèrent long-temps Bordeaux, le prirent l'année suivante, huit cent quarante-huit, par la trahison des juifs, le pillèrent et le brûlèrent,

(1) Martyr. Rom. 18 apr. (2) Eulog. Memor. liv. 1.

et ensuite Métulle, aujourd'hui Melle, en Poitou (1).

En huit cent cinquante, les Normands, sous la conduite de Roric, ravagèrent encore la Frise, le Bétou et les bords du Rhin et du Vahal, vinrent à Gand et brûlèrent le monastère de Saint-Bavon. L'empereur Lothaire, ne pouvant les réprimer, reçut Roric pour son vassal, et lui donna Dorstat et d'autres comtés. Une autre troupe de Normands pilloît cependant les Ménapiens, les Tarvisiens et d'autres peuples maritimes ; mais d'autres Normands ayant attaqué l'Angleterre en furent repoussés. Godefroi, un de leurs chefs, étant entré par la Seine, s'étoit avancé jusqu'à Beauvais, qu'il avoit pillé. Le roi Charles traita avec lui, et lui donna des terres pour habiter la même année huit cent cinquante (2).

#### XLIX. Gothescalc fustigé et enfermé.

Cependant, le moine Gothescalc, ayant été envoyé à Hincmar, fut jugé à Quiercy-sur-Oise, en huit cent quarante-neuf, par treize évêques assemblés par ordre du roi Charles, pour les affaires de l'état (3). Les plus connus sont : Vénilon, archevêque de Sens, et Hincmar de Reims, Rotade, évêque de Soissons, Loup de Châlons, Pardule de Laon. Il y avoit deux chorévêques, dont l'un étoit Rigbold de Reims, trois abbés, savoir, Ratbert de Corbie, Bavon d'Orbais, et Halduin de Hautvilliers. Gothescalc, ayant été examiné en ce concile, fut jugé hérétique et incorrigible, et comme tel, déposé de l'ordre de prêtrise qu'il avoit reçu contre les règles par les mains de Rigbold, chorévêque de Reims, à l'insu de son évêque, qui étoit Rotade de Soissons. D'ailleurs, pour son opiniâtreté et son insolence, il fut condamné suivant les canons du concile d'Agde et la règle de saint Benoît, à être fouetté de verges et mis en prison, comme s'étant ingéré mal à propos d'affaires civiles et ecclésiastiques. On lui fit défense d'enseigner, et on lui imposa un perpétuel silence. La sentence fut exécutée à la rigueur : il fut fouetté publiquement, en présence du roi Charles, obligé de brûler ses écrits, et renfermé dans l'abbaye d'Hautvilliers, du diocèse de Reims ; car Hincmar ne s'en fioit pas à Rotade, son évêque.

#### L. Ecrits pour et contre Gothescalc.

Gothescalc ne laissa pas d'écrire dans sa prison, et publia deux confessions de foi : l'une plus courte, l'autre plus ample, mais toutes deux dans le même sens (4). Je crois, dit-il dans la première, que Dieu a prédestiné

(1) Chr. Norm. An. Fuld. (3) To 8. Conc. p. 55.  
847. Bertin. 847, 848. Hincm. de Præd. c. 2. An.  
(2) Ann. Bertin. 850. Bertin. 849.  
Chr. Norm. An. Fuld. 850. (4) Ap. Usser. 211.



gratuitement les élus à la vie éternelle, et que, par son juste jugement, il a prédestiné les réprouvés à la vie éternelle, à cause de la prescience très-certaine de leurs démérites. Car le Seigneur dit lui-même (1) : Le prince de ce monde est déjà jugé. Ce que saint Augustin explique ainsi : c'est-à-dire qu'il est destiné irrévocablement au feu éternel. Notre Seigneur dit encore (2) : Celui qui ne croit pas est déjà jugé, c'est-à-dire, dit saint Augustin, le jugement est déjà fait, quoiqu'il n'ait pas encore paru. Après plusieurs autres passages de saint Augustin, il cite saint Grégoire, saint Fulgence, particulièrement le livre à Monime, et saint Isidore (3).

L'autre confession de foi de Gothescalc est adressée à Dieu en forme de prière. Il insiste sur son immutabilité, dont l'éternité de ses décrets est une suite. Il dit que la prédestination est une en elle-même, quoiqu'elle soit double par ses effets : comme saint Augustin dit que la charité est double, par rapport à Dieu et au prochain. Il souhaite, en faveur des moins instruits, de soutenir ce qu'il croit être la vérité, dans une assemblée publique, devant la multitude du peuple fidèle, en présence du roi, des évêques, des prêtres, des moines et des chanoines (4). Qu'il lui soit permis de faire l'épreuve de sa doctrine, en passant de suite par quatre tonneaux pleins d'eau bouillante, d'huile et de poix, et enfin par un grand feu. Que s'il en sort sain et sauf, on reconnoisse la vérité de sa doctrine, s'il craint de s'y exposer, on ne va pas jusqu'au bout, qu'on le fasse périr par le feu.

Cependant Hincmar écrivit à Prudence, évêque de Troyes, pour le consulter sur la manière de réprimer Gothescalc. Il lui raconte ce qui s'étoit passé dans le concile, et tous les moyens qu'il a employés pour le convertir, et demande s'il doit l'admettre à entendre l'office le jeudi-saint ou le jour de Pâques, ou même lui donner la communion. D'ailleurs Hincmar écrivit aux reclus de son diocèse, pour les précautionner contre les erreurs de Gothescalc, dont il voyoit que plusieurs prenoient le parti (5).

En effet, Ratram, moine de Corbie, écrivit à Gothescalc, son ami, une lettre, où il censurait librement cet écrit d'Hincmar, à qui la lettre de Ratram fut rendue par les gardes de Gothescalc. D'ailleurs Prudence, évêque de Troyes, fit un recueil de passages de l'Écriture sainte et des pères, principalement de saint Augustin, pour prouver la vérité des deux prédestinations (6). Il y traitoit aussi du libre arbitre et de la mort de Jésus-Christ pour tous, et l'envoya à Hincmar et à Pardule de Laon, du consentement d'un concile tenu à

(1) Joan. XVI, 11.

(2) Joan. III, 18.

(3) Sup. liv. XXXI, n. 50.

(4) P. 125, 253.

(5) Flod. III, c. 21. Epist.

Rab. ad Hinc.

(6) Maug. Dist. c. 13.

Paris vers l'automne de l'an huit cent quarante-neuf. Prudence mit en tête une lettre où il dit : J'avois souhaité de traiter avec vous à l'amiable et en particulier touchant les questions proposées ; mais, n'en ayant pas eu la liberté, j'ai été obligé de vous écrire, vous priant principalement de ne pas permettre que l'on attaque de votre temps l'autorité de saint Augustin. Il s'étend ensuite à prouver combien cette autorité est grande dans l'Eglise.

#### LI. Lettre synodale à Nomenoy.

Ce concile de Paris étoit assemblé des quatre provinces de Tours, Sens, Reims et Rouen, et composé de vingt-deux évêques, dont les plus connus sont : Landran, archevêque de Tours, second du nom, successeur d'Ursmar, qui avoit succédé au premier Landran ; Vénilon, archevêque de Sens, Prudence, évêque de Troyes, Agius d'Orléans, Erchanrad de Paris, Hincmar, archevêque de Reims, Pardule, évêque de Laon, Rothade de Soissons, Paul, archevêque de Rouen, et Fréculfe évêque de Lisieux (1). Ces évêques envoyèrent à Nomenoy, prétendu roi de Bretagne, une lettre où ils lui parlaient ainsi :

Quoique vous portiez le nom de chrétien, la terre des chrétiens est ravagée par votre cupidité : les églises, partie détruites, partie brûlées, avec les reliques des saints. Vous avez réduit injustement à votre usage les biens des églises, qui sont le patrimoine des pauvres. Vous avez commis beaucoup d'autres violences, chassé de leurs sièges les évêques légitimes, et mis à leur place des voleurs et des mercenaires. Vous avez méprisé la juridiction de saint Martin, notre patron, dont vous ne pouvez nier que vous dépendez, et, pour comble de témérité, vous avez méprisé le vicaire de saint Pierre, le pape à qui Dieu a donné la primauté dans tout le monde. Car comme vous lui aviez demandé qu'il vous écrivit dans son livre, et qu'il priât Dieu pour vous, il vous le promit par ses lettres, pourvu que vous y obéissiez à ses avertissements ; mais, loin de vous y soumettre, vous n'avez pas même voulu recevoir les lettres qu'il vous a écrites. Ils lui reprochèrent ensuite de favoriser la révolte de Lambert, comte de Nantes, contre le roi Charles, et de ne pas observer les bornes que les François, au commencement de leur domination, avoient mises entre eux et les Bretons. Enfin, ils l'exhortent à la pénitence, par la considération du jugement de Dieu, et le menacent d'une mort prochaine s'il ne se convertit.

Cette lettre fut composée par Loup de Ferrières, ce qui paroît en ce qu'elle se trouve entre les siennes ; et il alla ensuite à Bourges trouver le roi Charles, qui y vint au mois de

(1) Chr. Fontan. Duch. t. 2, p. 588 ; t. 8, Conc. p. 58.

décembre de la même année huit cent quarante-neuf. Il est à croire qu'il lui rendit compte de ce qui s'étoit passé au concile, car le roi lui demanda son sentiment sur la prédestination, le libre arbitre et la rédemption de Jésus-Christ. Loup lui expliqua succinctement ce qu'il en avoit appris dans l'Écriture et dans les pères ; mais voyant que sa doctrine étoit suspecte, il composa sur ces trois questions un traité, que quelques-uns attribuent à un autre Loup, prêtre de Mayence, mais qui paroît plutôt être de l'abbé de Ferrières. Il écrivit aussi une lettre au roi Charles, où il traite le même sujet en abrégé ; enfin, il fit un recueil de passages des pères sur ces trois questions (1).

A la fin du mois de mars huit cent cinquante, Hincmar écrivit à Raban tout ce qui s'étoit passé jusque-là en l'affaire de Gothescalc, dont il lui envoya la grande confession de foi, avec l'écrit qu'Hincmar lui-même avoit adressé aux reclus, la lettre de Ratram et l'ouvrage de Prudence (2). Raban s'excusa sur sa vieillesse et ses infirmités, de répondre à ses écrits, et pour faire connoître ses sentiments sur la prédestination, il envoya à Hincmar les deux traités qu'il en avoit écrits à Notingue et à Eberard. Il ne laisse pas de traiter encore assez au long la matière en cette lettre à Hincmar, et l'exhorte à ne plus souffrir que Gothescalc écrivit ou parlât à personne, déclarant qu'il ne veut pas conseiller qu'on lui donne la communion (3).

La même année, Ratram, moine de Corbie, composa deux livres de la prédestination, pour satisfaire à l'ordre du roi Charles, qui l'avoit chargé de recueillir les autorités des pères sur ce sujet (4). Il y soutint la distinction des deux prédestinations des élus et des réprouvés, et à la fin prie le roi de ne point publier cet écrit jusqu'à ce que la question ait été examinée, et que l'on soit convenu de ce qu'on en doit croire. Le roi donna à Hincmar ces deux livres de Ratram et ceux de Loup de Ferrières pour les examiner.

#### LII. Avis de Loup de Ferrières au roi Charles.

Loup étoit bien avant dans la confiance du roi Charles, comme il paroît par trois de ses lettres, où il lui donne des avis avec une grande liberté. J'ai recueilli, dit-il (5) dans la première, ce que vous devez observer pour régner paisiblement et heureusement. Rendez continuellement grâce à Dieu, qui est votre créateur et qui sera votre juge ; et demandez-lui tous les jours le commencement, le progrès et la persévérance dans les bonnes œuvres.

(1) Ep. 48. Chr. Fontan.

Ep. 128, 129.

(2) Epist. Rab. ap. Sirm.

to. 2, p. 1295.

(3) Sup. n. 41.

(4) Maug. to. 1, p. 29.

(5) Rup. Ep. 6.

Maintenant que vous êtes arrivé à l'âge viril, vous devez quitter les pensées puériles et les amusements frivoles, et vous appliquer aux choses raisonnables et utiles pour le temps présent, et pour votre salut éternel. Charles étoit né en huit cent vingt-trois, ainsi cette lettre doit être environ de l'an huit cent quarante-huit, où il avoit vingt-cinq ans. Elle continue en l'exhortant à prendre conseil, sans toutefois se laisser gouverner, être secret et ferme dans ses résolutions, fuir la compagnie des méchants, ne point craindre ceux qu'il avoit lui-même élevés, n'avoir rien de plus cher que le bien public. On voit par cette lettre que Loup connoissoit bien les défauts de ce prince, qui fut toute sa vie foible et léger.

Dans une autre lettre il lui donne à peu près les mêmes avis, et insiste sur la nécessité de délibérer mûrement, et de bien choisir ses conseillers (1). Il ajoute à la fin : J'envoie à votre majesté l'histoire des empereurs, réduite en un petit abrégé, afin que vous voyiez aisément ce que vous devez imiter ou éviter ; mais je vous prie de considérer principalement Trajan et Théodose. La troisième lettre commence ainsi : En quittant votre majesté, vous m'avez ordonné de vous envoyer à l'approche du carême quelque chose pour votre édification. Je vous envoie donc un sermon de saint Augustin, où il détourne de la coutume de jurer, et montre combien le parjure est horrible ; croyant qu'il vous sera fort utile, si par vos avis vous en corrigez quelques-uns de l'habitude de jurer continuellement, et si vous leur persuadez de ne pas mépriser leurs serments légitimes. Je ne le dis pas pour vous flatter, mais quiconque manque, même en secret, à la foi qu'il vous a jurée, donne la mort à son âme.

#### LIII. Concile de Pavie.

Sur la fin de cette année huit cent cinquante, l'indiction quatorzième étant commencée, on tint un concile à Pavie, où présida Angilbert, archevêque de Milan, avec Théodemar, patriarche d'Aquilée (2).

On y fit vingt-cinq canons, dont voici les dispositions les plus remarquables (3). L'évêque aura à sa chambre et pour les services les plus secrets des prêtres et des clercs de bonne réputation, qui le voient continuellement veiller, prier, étudier l'Écriture sainte, pour être les témoins et les imitateurs de sa conduite. L'évêque ne célébrera pas seulement la messe les dimanches et les principales fêtes, mais tous les jours, autant qu'il sera possible, et priera en particulier pour lui, pour les autres évêques, pour les rois, pour toute l'Eglise, et principalement pour les pauvres. Le mot de *frequentare*, que j'ai rendu par célébrer, ne

(1) Ep. 93, 96.

(2) To. 8, p. 61.

(3) C. 1, 2, 3, 4, 5.



signifie peut-être ici qu'une simple assistance. Le concile ordonne que les repas de l'évêque seront modérés, sans être accompagnés de spectacles ridicules, ni de foux et de bouffons ; mais on y verra des pèlerins et des pauvres, on y lira l'Écriture sainte, et on s'entretiendra de discours spirituels. L'évêque n'aimera ni les oiseaux, ni les chiens, ni les chevaux, ni les habits précieux et tout ce qui sent le faste, et sera simple et vrai dans ses discours. Il méditera continuellement l'Écriture sainte, pour instruire exactement son clergé, et prêcher aux peuples selon leur portée.

On distinguait deux sortes de paroisses, les moindres titres, gouvernés par de simples prêtres, et les plèbes ou églises baptismales, gouvernées par les archiprêtres, qui outre le soin de leurs paroisses avaient encore l'inspection sur les moindres cures, et rendoient compte à l'évêque, qui gouvernoit par lui-même l'église matrice ou cathédrale. Le concile ordonne aux archiprêtres de visiter tous les chefs de famille, afin que ceux qui font des péchés publics fassent pénitence publique. Pour les péchés secrets, ils se confesseront à ceux qui seront choisis par l'évêque ou l'archiprêtre ; s'ils trouvent de la difficulté, ils consulteront l'évêque, et l'évêque consulera ses confrères. Les prêtres de la ville et de la campagne veilleront sur les pénitents, pour voir comment ils observent l'abstinence qui leur est prescrite, s'ils font des aumônes ou d'autres bonnes œuvres, et quelle est leur contrition pour abrégier ou étendre le temps de leur pénitence (1). Quant à la réconciliation des pénitents, elle ne doit pas être faite par les prêtres, mais par l'évêque seul, suivant les canons, si ce n'est en cas de péril ou d'absence de l'évêque. Ceux qui sont en pénitence publique ne peuvent ni porter les armes, ni juger des causes, ni exercer aucune fonction publique, ni se trouver dans les assemblées, ni faire des visites. Quant à leurs affaires domestiques, ils peuvent en prendre soin, si ce n'est, comme il arrive souvent, qu'ils ne soient touchés de l'énormité de leurs crimes, jusqu'à ne pouvoir s'y appliquer. Ce sont les paroles du concile.

Ceux qui, ayant commis des crimes publics, ne veulent pas recevoir la pénitence, doivent être retranchés de l'Eglise et anathématisés ; mais l'évêque n'en doit venir à cette extrémité qu'après avoir tout essayé, et par l'avis commun de son métropolitain et des comprovinciaux (2). Quant à la simple excommunication, elle doit être prononcée sitôt que le crime public a été commis, pour obliger le coupable à faire pénitence ; et c'est à l'évêque du lieu où le crime a été fait à l'imposer, pour éviter la fraude de ceux qui, ayant des terres en différents diocèses, disoient à l'évêque qui les vouloit mettre en pénitence, qu'ils l'avoient déjà reçue d'un autre. Or, l'évêque qui aura

excommunié un pécheur public doit en écrire à tous les évêques, dans les diocèses desquels il a des terres. Celui qui est en pénitence publique ne peut recevoir l'extrême-onction, jusqu'à ce qu'il soit réconcilié, non plus que les autres sacrements. Les pénitents ne peuvent se marier pendant le cours de la pénitence ; et si un père ou une mère ont consenti à la corruption de leur fille, il faut qu'ils aient aussi accompli leur pénitence avant qu'elle puisse être mariée. On ne doit point souffrir de clercs acéphales ; c'est pourquoi il faut apprendre aux séculiers que, s'ils veulent que l'on célèbre continuellement les divins mystères dans leurs maisons, ce qui est très-louable, ils n'y emploient que ceux qui auront été examinés par les évêques, et qui porteront dans les voyages des lettres de recommandation de ceux qui les auront ordonnés. On examinera soigneusement les femmes, que l'on accuse de donner par art magique de l'amour ou de la haine, ou même de faire mourir des hommes ; si on les en trouve coupables, on leur imposera une sévère pénitence, et si elles en profitent, elles seront réconciliées, mais seulement à la mort.

Outre ces canons ecclésiastiques, l'empereur Louis, qui assistoit à ce concile ou parlement de Pavie, y fit un capitulaire pour les affaires séculières, qui fut depuis confirmé par l'empereur Lothaire, son père. Le premier article regarde la sûreté des pèlerins qui alloient à Rome, et des autres voyageurs, par où l'on voit combien les brigandages étoient fréquents. On se plaignoit aussi des vexations que les prélats, comme les autres seigneurs, faisoient à leurs hôtes quand ils alloient à la cour. Louis avoit été couronné empereur l'année précédente, huit cent quarante-neuf, par le pape Léon, suivant l'ordre de son père, qui l'avoit envoyé à Rome (1). Ce jeune empereur fut prié en huit cent cinquante-un, par Basace, abbé du mont Cassin, au nom des Lombards, de les délivrer de la vexation des Sarrasins. Louis vint donc à Bénévent, où il fut reçu par Radalgise, et on lui livra les Sarrasins, qu'il fit égorger hors de la ville, avec Massar, leur chef, la veille de la Pentecôte, neuvième de mai.

#### LIV. Martyrs à Cordoue. Isaac.

La persécution continuoit à Cordoue. Le martyr du prêtre saint Parfait excita plusieurs moines à quitter leurs solitudes, et à venir publiquement parler contre le faux prophète, en sorte que les musulmans en furent épouvantés, et craignirent une révolte, jusqu'à prier les chrétiens de se contenir (2). Car ils étoient en grand nombre, comme on voit par

(1) To. 8, Conc. p. 70 ; Cassin. lib. 1, c. 20.  
to. 2, Capit. p. 345, c. 4. (2) Eulog. Mem. lib. II, Ann. Bertin. 850. Chr. c. 1.

(1) C. 13, 9, 7.

(2) C. 11, 8, 9, 18, 25.

les églises et les monastères, dont il est parlé dans l'histoire de cette persécution ; et cette histoire est hors de tout soupçon, étant écrite dans le temps même, par saint Euloge, prêtre, qui étoit présent, et qui fut lui-même un des martyrs. Nous voyons donc ici l'état des chrétiens en Espagne sous les musulmans. C'étoient deux nations distinctes, comme aujourd'hui les Grecs et les Turcs. Les chrétiens gardoient leurs mœurs, leur langue, qui étoit un latin corrompu, et leurs noms, partie Goths, partie Romains.

Le premier moine qui souffrit le martyre en cette persécution fut Isaac. Il étoit né à Cordoue, de parents nobles et riches ; et, comme il savoit bien l'arabe, il faisoit la charge de greffier public, étant encore dans la fleur de sa jeunesse ; quand tout d'un coup il la quitta pour embrasser la vie monastique à Tabane, monastère situé à sept milles de Cordoue, dans le fort des bois, sur les plus âpres montagnes, et qui étoit double d'hommes et de femmes. Il y avoit été fondé par Jérémie, cousin d'Isaac, homme fort riche, qui s'y étoit retiré avec sa femme Elisabeth, leurs enfants et presque toute leur famille. Martin, frère d'Elisabeth, en étoit abbé, et Isaac y demeura trois ans sous sa conduite.

Ensuite il vint à Cordoue, dans la place publique, s'adressa au cadi, et lui dit : J'embrasserois volontiers votre religion si vous vouliez bien m'en instruire (1). Le cadi lui dit qu'il falloit croire ce que Mahomet avoit enseigné, suivant les révélations de l'ange Gabriel, et commença à lui expliquer sa doctrine. Il a menti, reprit Isaac, parlant arabe, il est maudit de Dieu pour avoir attiré en enfer avec lui tant d'âmes qu'il a séduites. Vous autres, qui êtes savants, comment ne sortez-vous pas de cet aveuglement, et n'embrassez-vous pas la lumière du christianisme ? Il dit beaucoup de choses semblables, dont le juge, surpris et hors de lui, le frappa au visage ; mais il en fut repris par ses conseillers, qui lui représentèrent qu'il oubloit sa gravité, et que leur loi défendoit de maltraiter les criminels. Alors le cadi, se tournant vers Isaac, lui dit : Peut-être es-tu ivre ou frénétique, et tu ne sais ce que tu fais. Isaac lui répondit : Ce n'est ni vin ni maladie qui me fait parler, c'est le zèle de la justice et de la vérité, pour laquelle je ne refuse pas, s'il en est besoin, de souffrir la mort.

Le cadi l'envoya en prison, et en fit aussitôt son rapport au roi, qui le condamna à mort, pour avoir ainsi parlé du prophète. On lui coupa donc la tête, puis on pendit le corps par les pieds au delà du fleuve, pour être en spectacle à toute la ville. C'étoit l'ère d'Espagne huit cent quatre-vingt-neuf, c'est-à-dire l'an huit cent cinquante-un, le mercredi troisième de juin, jour auquel l'Eglise honore la mé-

(1) Lib. I, Memor. Præf.

moire de ce saint martyr. Quelques jours après son corps fut brûlé avec ceux des martyrs qui l'avoient suivi, et les cendres jetées dans le fleuve (1).

#### LV. Sanche, Pierre Valabonse, etc.

Le vendredi, cinquième du même mois de juin, fut aussi décapité Sanche, jeune homme laïque, natif d'Albi, d'où il avoit été autrefois amené captif, et depuis mis en liberté, et reçu au nombre des gardes du roi et à ses gages (2). Le dimanche, septième de juin, furent martyrisés six autres chrétiens, savoir : Pierre, Valabonse, Sabinien, Vistrémond, Habentius et Jérémie. Pierre étoit prêtre natif d'Astigi, et avoit étudié à Cordoue. Valabonse étoit natif d'Eléple : son père avoit épousé une femme arabe, et l'avoit convertie à la foi chrétienne ; ce qui l'obligea de quitter son pays et de fuir en divers lieux, jusqu'à ce qu'il arriva à Fronien, petite ville dans la montagne, à quatre lieues de Cordoue. Sa femme y mourut, le laissant chargé de deux enfants, Valabonse et Marie. Il mit son fils dans le monastère de Saint-Félix de Fronien, sous la conduite de l'abbé Sauveur, et consacra à Dieu sa fille dans le monastère de Sainte-Marie de Cutéclar. Après la mort de l'abbé Sauveur, Valabonse revint auprès de son père, et fut ensuite ordonné diacre. Il fut chargé, avec le prêtre Pierre, de la conduite du monastère de femmes de Sainte-Marie de Cutéclar, près de Cordoue, sous la direction de l'abbé Frugelle, qui demouroit proche avec sa communauté de moines. Sabinien et Vistrémond étoient du monastère de Saint-Zoile d'Armitat, ainsi nommé de la rivière sur laquelle il étoit situé, dans un affreux désert, à dix lieues de Cordoue au septentrion. Habentius étoit de Cordoue, et y avoit embrassé la vie monastique à Saint-Christofle, situé vis-à-vis de la ville, sur le fleuve Bétis, où il vivoit reclus, ne se montrant que par une fenêtre, portant des lames de fer sur la chair. Jérémie étoit le vieillard qui avoit fondé le monastère de Tabane.

Ces six vinrent ensemble se présenter au cadi, et crièrent tout d'une voix : Nous sommes dans les mêmes sentiments que nos frères Isaac et Sanche ; condamnez-nous de même. Nous confessons que Jésus-Christ est Dieu, nous reconnaissons votre prophète pour précurseur de l'antechrist, et nous déplorons votre aveuglement. Aussitôt ils furent condamnés à perdre la tête : toutefois le vieillard Jérémie pour quelque chose qu'il avoit dit de plus fort que les autres, fut auparavant rudement fouetté jusqu'à ne pouvoir se soutenir. Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, ils s'y excitoient les uns les autres. Pierre et Valabonse furent exécutés les premiers ; tous les corps furent atta-

(1) Mart. R. 3 jun.

(2) Eulog. II, c. 3, 4, 8.



chés à des pieux, et quelques jours après brûlés dans un grand feu, et les cendres jetées dans le fleuve. L'Eglise fait la mémoire de ces six martyrs le jour de leur mort (1).

Un diacre, nommé Sisénand, se présenta aussi au martyre, invité, comme il disoit, par Pierre et Valabonse depuis qu'ils furent au ciel (2). Il étoit natif de Badajos; et, ayant été amené de Cordoue pour étudier, il fut élevé dans le monastère de Saint-Aciscle. On crut qu'il avoit appris par révélation l'heure de son supplice; car, étant dans la prison et faisant réponse à un ami, après avoir écrit trois ou quatre lignes, il se leva tout d'un coup rempli de joie, et donna sa réponse commencée au valet qui l'attendoit, en disant: Retire-toi, mon enfant, de peur que les soldats ne te prennent. Aussitôt ils arrivèrent en criant et l'emmenèrent, en lui donnant des soufflets et des coups de poing. Il fut présenté au cadi; et ayant persisté dans sa confession, on l'exécuta à mort dans la fleur de sa jeunesse, le jeudi seizième de juillet, la même année huit cent cinquante-un. Le corps fut laissé sans sépulture à la porte du palais. Mais long-temps après des femmes ayant trouvé ses os dans les pierres que la rivière entraînait, on les enterra à Saint-Aciscle. L'Eglise fait mémoire de ce martyr le jour de sa mort (3).

Le diacre Paul, natif de Cordoue, et élevé dans le monastère de Saint-Zoile, servoit les prisonniers avec une grande charité (4). Saint Zoile est un martyr qui souffrit à Cordoue, avec dix-neuf autres, sous Dioclétien, et est honoré le vingt-septième de juin. L'exemple et les discours de saint Sisénand excitèrent Paul à se présenter au cadi, et à lui reprocher la fausseté de sa religion (5). Comme il étoit en prison, Tibérin, prêtre de Badajos, arrêté depuis vingt ans pour quelque plainte que l'on avoit portée au roi contre lui, le pria d'obtenir sa délivrance quand il seroit devant Dieu, et Paul le lui promit. Il souffrit le martyre le lundi vingtième de juillet, et peu de jours après le prêtre Tibérin sortit de prison, et retourna chez lui. Le samedi suivant, vingt-cinquième de juillet, fut martyrisé Théodémir, jeune moine de Carmone, et enterré avec Paul dans l'église de Saint-Zoile. L'Eglise les honore l'un et l'autre le jour de leur martyre (6).

#### LVI. Flore et Marie.

Il y eut aussi des femmes qui souffrirent en cette persécution. La première fut Flore, née en un lieu nommé Ausinien, à huit milles de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père musulman, qui étoient venus de Séville (7). Il mourut, et sa veuve éleva Flore dans la

(1) Mart. R. 7 jun.

(2) C. 5.

(3) Mart. R. 16 jul.

(4) Prud. 4 Steph.

(5) Mart. R. 27 jun.

(6) Mart. R. 20 et 25 jul.

(7) Eulog. II, c. 8.

(1) Sup. n. 46.

piété, où elle fit un tel progrès, que dès l'enfance elle jeûnoit le carême, et donnoit secrètement aux pauvres ce qu'elle recevoit de sa mère pour son diner. Le carême étoit bien avancé quand on s'en aperçut; et sa mère, qui craignoit que le jeûne ne lui nuisît en un âge si tendre, eut bien de la peine à l'empêcher d'achever. Au commencement, elle n'osoit assister souvent aux assemblées des chrétiens, à cause de son frère qui étoit musulman, et qui l'observoit; mais depuis, mieux instruite de la nécessité de confesser la foi, elle quitta la maison à l'insu de sa mère, et se retira secrètement avec sa sœur chez des religieuses, où elles étoient en sûreté. Le frère s'en vengea contre les chrétiens, fit mettre en prison quelques clercs, et persécuta les religieuses; mais Flore, ne voulant pas que l'Eglise souffrit pour elle, revint publiquement à la maison, et dit: Me voilà, puisque vous me cherchez, je suis chrétienne, et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ.

Alors son frère, après avoir en vain essayé de la pervertir par les caresses, les menaces et les coups, la mena devant le cadi, et dit: Ma jeune sœur, que voici, observoit comme moi notre religion, mais les chrétiens l'ont séduite. Le cadi demanda à Flore ce qui en étoit, et elle répondit qu'elle avoit toujours été chrétienne; le juge, irrité, la fit prendre par deux soldats qui l'étendirent en lui tenant les mains, et on lui donna tant de coups de fouet, même sur la tête, que le crâne fut découvert. Le cadi la rendit à son frère à demi-morte, le chargeant de la faire panser, l'instruire de la loi et la lui ramener. Le frère l'ayant ramenée dans sa maison, la mit entre les mains de quelques femmes pour la panser et la pervertir, ayant soin de la tenir bien enfermée. Toutefois, quelques jours après, Flore, se sentant guérie, trouva moyen une nuit de passer par dessus la muraille, bien que fort haute, sur une petite maison voisine, d'où elle gagna la rue, et se retira dans les ténèbres chez une personne fidèle, puis elle sortit de Cordoue, et alla à Ossaria, bourgade près de Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Enfin, le désir du martyre l'en fit sortir. Elle vint à Cordoue, et, comme elle prioit dans l'église de Saint-Aciscle et se recommandait aux saints martyrs, une autre vierge, nommée Marie, y entra aussi pour prier.

C'étoit la sœur du diacre Valabonse, martyrisé peu auparavant. Comme Marie étoit son aînée, il avoit eu pour elle un amour et un respect filial, et elle, de son côté, l'aimoit tendrement. Elle avoit vécu jusque-là dans le monastère de Cutéclar, où son père l'avoit mise, sous la conduite d'une sainte femme, nommée Artémie, dont les deux fils, Adolphe et Jean, avoient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérane (1). Marie,

désirant ardemment de suivre son frère, sortit du monastère et vint à Cordoue chercher le martyre. Elle entra dans l'église de Saint-Aciscle, et, y ayant trouvé Flore, elles se communiquèrent l'une l'autre leur dessein, s'embrassèrent et se promirent de ne se jamais séparer. Ainsi, dans la chaleur de leur zèle, elles allèrent se présenter au cadi, et Flore dit: Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race de musulmans, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher jusqu'à présent; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnois Jésus-Christ pour Dieu, et que je déteste votre faux prophète. Marie ajouta: Et moi, qui ai un frère entre ceux qui ont confessé Jésus-Christ, je vous déclare aussi que je le crois Dieu, et votre religion une invention des démons. Le cadi leur fit de terribles menaces et les envoya en prison dans la compagnie des femmes prostituées: les deux vierges s'y appliquèrent au jeûne et à la prière.

#### LVII. Commencements de saint Euloge.

Le prêtre Euloge, qui de son côté étoit alors en prison, connoissoit ces saintes filles, et, ayant appris que des chrétiens mêmes travailloient à les ébranler, et que leur fermeté étoit en péril, il composa une instruction qu'il leur envoya. Euloge étoit né à Cordoue, de race de sénateurs, et fut élevé dans le clergé de l'église de Saint-Zoile, où il se distingua par sa vertu et par sa doctrine (1). Mais, non content des instructions qu'il y recevoit, il cherchoit partout les plus habiles maîtres, et fut disciple, entre autres de l'abbé Spéraindeo, fameux dans toute la province. Euloge, étant venu en âge, fut ordonné diacre, et, peu de temps après, il fut prêtre et mis au rang des docteurs, car l'église de Cordoue étoit une école célèbre. Dès lors, il mena une vie plus austère, joignant les veilles et les jeûnes à l'étude de l'Ecriture sainte. Il visitoit souvent les monastères pour s'instruire de plus en plus dans la vertu, et, après avoir profité de ceux qui étoient au voisinage de Cordoue, il se servit de l'occasion d'un voyage qu'il fut obligé de faire en France l'an huit cent quarante-quatre, pour visiter ceux du voisinage de Pampelune. Il apporta de ce pays plusieurs livres négligés alors et peu connus, entre autres la Cité de Dieu de saint Augustin, l'Enéide de Virgile, les satires d'Horace et de Juvénal, et plusieurs hymnes chrétiennes. Il avoit résolu de faire le voyage de Rome en esprit de pénitence pour expier les péchés de sa jeunesse; mais ses amis le retinrent.

La persécution étant émue, un évêque, nommé Reccafrede, se déclara contre les mar-

tyrs, et, à sa sollicitation, on mit en prison l'évêque de Cordoue et quelques autres, et plusieurs prêtres, du nombre desquels fut Euloge, comme celui qui encourageoit les martyrs par ses instructions. Ce fut donc alors qu'il écrivit l'exhortation au martyre, adressée aux vierges Flore et Marie. Il leur dit entre autres choses (1): On vous menace de vous vendre publiquement et de vous prostituer; mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quel qu'infamie que l'on vous fasse souffrir. Ensuite il décrit ainsi la persécution: Le fond de la prison est rempli de clercs qui y chantent les louanges de Dieu, tandis que les églises sont en silence, désertes et pleines d'araignées. On n'y offre plus d'encens, on n'y fait aucun service. Ensuite: Ceux qui veulent vous ébranler vous représentent cette solitude des églises et la cessation du saint sacrifice. C'est qu'on leur proposoit de céder pour un temps, afin de recouvrer le libre exercice de la religion. Mais, dit saint Euloge, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur, et vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée.

De cette même prison, saint Euloge écrivit à Villesind, évêque de Pampelune, une grande lettre, où il le remercie de la charité avec laquelle il l'avoit reçu chez lui lorsqu'il fut obligé d'aller en France (2). Il nomme les monastères qu'il visita en ce voyage: premièrement celui de Saint-Zacharie, au pied des Pyrénées, près la rivière d'Arge, célèbre par tout l'Occident pour sa régularité. Il étoit d'environ cent moines, sous la conduite de l'abbé Odoaire, homme excellent en vertu et en science. Ils travailloient tous, exerçant divers métiers, gardoient un silence et une obéissance parfaite. Euloge demeura plusieurs jours au monastère de Leire, fondé par Ignigo Arista, premier roi de Navarre, et gouverné alors par l'abbé Fortunius, à qui il se recommanda à la fin de sa lettre, et à quatre autres abbés, dont on a peine à reconnoître les monastères.

En cette même lettre, Euloge nomma plusieurs évêques chez lesquels il avoit passé, savoir: Sénior de Sarragosse, Sisemond de Sigence, Vénérius de Complut, Vistrémir de Tolède, vieillard vénérable, qu'il nomme la lumière d'Espagne, ce qui montre comme la religion se conservoit, même sous la domination des musulmans. Euloge envoie à Villesind des reliques de saint Zoile, qu'il lui avoit promises, et y en ajoute de saint Aciscle. Il lui dépeint la persécution de Cordoue, et lui marque tous les martyrs qui avoient souffert jusque-là, commençant au prêtre Parfait et finissant au moine Théodore: la date est du dix-sept des calendes de décembre, ère huit cent quatre-vingt-neuf, c'est-à-dire du quinzième de novembre huit cent cinquante-un.

(1) Vita ap. Boll. II. Mart. to 7, p. 91.

(1) Docum. Mart. to. 8. 446, E; 448. Bibl. PP. Paris. p. 445, (2) C. 8, Bibl. PP. 453.



Cependant le cadi de Cordoue, poussé par le frère de Flore, la fit amener, le frère présent, et lui demanda si elle le connoissoit. Oui, dit-elle, c'est mon frère selon la chair (1). Le cadi reprit : D'où vient qu'il est fidèle à notre religion, et que tu es chrétienne? Flore répondit : Il y a huit ans que je suivais comme lui l'erreur de nos pères; mais Dieu m'ayant éclairée, j'ai embrassé la foi chrétienne, pour laquelle j'ai résolu de combattre jusqu'à la mort. Le cadi reprit : Et quel est aujourd'hui ton sentiment sur ce que tu m'as dit il y a quelque temps? Flore crut qu'il vouloit parler des malédictions qu'elle avait prononcées contre Mahomet, et lui déclara qu'elle étoit prête à en dire encore plus. Le cadi la fit remener en prison. Aussitôt Euloge, qui étoit dans la même prison, la vint trouver, et apprit d'elle comment cet interrogatoire s'étoit passé (2). Dix ou douze jours après, c'est-à-dire le vingt-quatrième de novembre, on mena Flore et Marie au lieu du supplice. Elles firent le signe de la croix sur leurs visages, et on leur coupa la tête, premièrement à Flore, ensuite à Marie. On laissa leurs corps sur la place, exposés aux chiens et aux oiseaux, et le lendemain on les jeta dans le fleuve. Le corps de Marie fut retrouvé et porté au monastère de Cutéclar, d'où elle étoit sortie, pour venir au martyre. On ne trouva point le corps de Flore; mais les deux têtes furent mises à Saint-Aciscle de Cordoue : l'Eglise honore ces saintes le jour de leur martyre (3).

Euloge et les autres chrétiens prisonniers l'ayant appris, en rendirent aussitôt grâce à Dieu, à l'office de none, et continuèrent de célébrer en leur honneur les vêpres, les matines et la messe, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, c'est-à-dire le vingt-neuvième de novembre, ils furent délivrés de prison, suivant la promesse de ces saintes. Car elles avoient dit à quelques-unes de leurs amies, que sitôt qu'elles seroient devant Jésus-Christ elles le prioient pour la liberté de leurs frères (4).

Peu de temps après, Gumesind et Servusdei souffrirent aussi le martyre. Gumesind, né à Tolède, étoit venu à Cordoue encore enfant, avec son père et sa mère, qui l'offrirent à Dieu; et il fut élevé dans le clergé des trois martyrs, Fauste, Janvier et Martial, que l'Eglise honore le treizième d'octobre. Gumesind fut ordonné diacre, et enfin prêtre, pour gouverner une église de la campagne, quoiqu'il fût encore jeune (5). Il vint à la ville, et se présenta aux juges, avec Servusdei, jeune moine reclus; et tous deux furent martyrisés comme les autres, le treizième de janvier, ère huit cent quatre-vingt-dix, qui est l'an huit cent cinquante-

deux. L'Eglise en fait mémoire le jour de leur mort.

#### LVIII. Autres écrits sur la prédestination.

En France, Hinemar et Pardule, qui étoient tous deux dans la confiance intime du roi Charles, voyant la doctrine des deux prédestinations soutenue par les écrits de Prudence, de Loup et de Ratram, firent écrire de leur côté par un diacre, nommé Amalaris, dont l'ouvrage ne reste plus, et par Jean, surnommé Scot ou Erigène, c'est-à-dire Irlandois. Il étoit de très-petite taille, d'un esprit vif et pénétrant, et avoit fort étudié la dialectique et la philosophie humaine; mais il n'étoit pas grand théologien. Il savoit le grec, et traduisit en latin les ouvrages de saint Denis, à la prière du roi Charles; car, étant venu en France, il gagna les bonnes grâces de ce prince, qui l'avoit toujours auprès de lui, et le faisoit manger à sa table. Jean écrivit donc un traité de la prédestination, adressé à Hinemar et à Pardule, qu'il remercia d'abord de l'honneur qu'ils lui ont fait de le choisir pour soutenir la foi catholique. L'ouvrage est divisé en dix-neuf chapitres; et il s'efforce d'y prouver, par toute la subtilité de la dialectique, qu'il n'y a qu'une prédestination, qui est celle des élus; et que le péché et la peine n'étant que des privations, Dieu ne peut, à proprement parler, ni les prédestiner, ni les prévoir. Il cite souvent saint Augustin, et prétend s'appuyer de son autorité (1).

Cet ouvrage ayant paru, Vénilon, archevêque de Sens, en envoya un extrait, divisé aussi en dix-neuf articles, à Prudence, évêque de Troyes, le priant d'en réfuter les erreurs. Prudence crut y trouver celle de Pélagie et d'Origène, et en fut épouvanté. Pour s'en mieux assurer, il chercha le livre entier de Jean Scot; et, l'ayant trouvé, l'auteur lui parut absolument pélagien (2). Il entreprit donc de le réfuter en huit cent cinquante-deux par un traité du même titre, de la prédestination, divisé de même en dix-neuf chapitres, où il rapporte les paroles de Jean, et y répond pied à pied, mais sans prendre la défense de Gothescalc. Il s'appuie partout sur l'autorité des pères, principalement de saint Grégoire, de saint Jérôme, de saint Fulgence et de saint Augustin.

Les mêmes extraits de Jean Scot ayant été portés à Lyon, cette église crut nécessaire d'y répondre, et en chargea le diacre Florus, docteur fameux dès le temps d'Agobard, dont il reste encore d'autres ouvrages, et qui avoit déjà donné un discours sur la prédestination. Son traité contre Jean Scot est semblable à celui de Prudence. Il y examine toutes les propositions de son adversaire, dont il réfute les sophismes, et soutient la double prédestination, la foiblesse du libre arbitraire et la né-

cessité de la grâce (1). Quant à Gothescalc, il en parle ainsi : Nous ne savons en quelle forme ce malheureux moine a été condamné et mis en prison depuis plusieurs années. S'il a enseigné quelque chose de si dangereux contre la foi, qu'il dût être ainsi traité par un concile, on devoit, suivant l'ancien usage, en avertir les autres églises du royaume, par des lettres synodales, du moins après sa condamnation.

#### LIX. Louis d'Amolon à Gothescalc.

Gothescalc lui-même envoya de ses écrits par un moine à Amolon, archevêque de Lyon, le priant instamment de les lire. Amolon, les ayant reçus, demeura long-temps en doute s'il devoit répondre à un homme excommunié; ce qui sembloit être au mépris des évêques qui l'avoient condamné (2). D'ailleurs, il paroisoit contre la charité de rejeter les prières d'un malheureux : il prit donc un tempérament, qui fut d'écrire à Gothescalc, mais d'adresser la lettre à Hinemar, son métropolitain. Voici comme il parle à Gothescalc : Lorsque vous étiez encore en Germanie, nous avons ouï de vous des bruits fâcheux; que vous semiez des nouveautés, et que vous agitez des questions impertinentes. Depuis, nous avons reçu, tant par d'autres que par vous, plusieurs de vos écrits, où nous voyons pleinement vos erreurs.

Il les rapporte ensuite, et les réduit à sept chefs. Premièrement, qu'aucun de ceux qui sont rachetés par le sang de Jésus-Christ ne peut périr. Secondement, que le baptême, l'eucharistie et les autres sacrements ne sont donnés que pour la forme à ceux qui périssent, et ne produisent en eux aucun effet, et c'est le troisième chef. En sorte qu'encre qu'extérieurement ils aient été baptisés et aient reçu les autres sacrements, ils n'ont jamais été membres de l'Eglise. Quatrièmement, que les réprouvés sont tellement prédestinés au mal, qu'aucun d'eux ne peut jamais être sauvé, comme si la prédestination imposoit nécessité de mal faire. Cinquièmement, que la prédestination des réprouvés à leur perte est aussi irrévocable que Dieu est immuable. Sixièmement, que Dieu et les saints se réjouissent de la perte des réprouvés. Enfin, Amolon trouvoit mauvais que Gothescalc chargeât d'injures les évêques, ses adversaires, et les traitât d'hérétiques et de rabaniques, au mépris de Raban, évêque si docte et si vénérable. Il l'exhorte à s'humilier et se soumettre à l'autorité des évêques pour

rentrer dans le sein de l'Eglise. On croit que cette lettre d'Amolon est de l'an huit cent cinquante-deux.

Elle fait voir que Gothescalc n'étoit pas toujours aussi sage qu'il paroît dans ses confessions de foi; et que, de son principe de la prédestination des réprouvés, il tiroit des conséquences très-dures; car toutes ces propositions blâmées par Amolon en sont des suites. Avec cette lettre on trouve un fragment d'un autre, que l'on croit avoir été d'Amolon à Hinemar, où il traite de la prédestination, de la grâce et du libre arbitre, suivant les principes de saint Augustin (1).

#### LX. Cité Léontine.

Cette année huit cent cinquante-deux, qui étoit la sixième du pape Léon IV, la nouvelle ville qu'il faisoit bâtir autour de l'église Saint-Pierre fut achevée, et il la dédia solennellement le vingt-septième jour de juin (2). Il la nomma, de son nom, la cité Léontine; et, ayant assemblé plusieurs évêques et tout son clergé, on chanta les litanies, le psautier, des hymnes et des cantiques : la procession fit le tour des murailles nu-pieds et la cendre sur la tête, et le pape fit faire par les évêques cardinaux de l'eau bénite, dont ils arrosoient les murs en passant. Il prononça trois oraisons, une à chaque porte de la nouvelle ville; puis il célébra la messe dans l'église de Saint-Pierre, et distribua de grands présents à tout le peuple, Romains et étrangers, en or, en argent, et en draps de soie; en sorte qu'il y eut ce jour-là une grande joie dans Rome.

Le pape songeoit cependant à fortifier la ville de Porto contre les incursions des ennemis, quand il se présenta à lui un grand nombre de Corses, que la crainte des Sarrasins avoit chassés de chez eux, et qui étoient errants, sans demeure fixe. Après avoir exposé leur misère, ils promirent, si on vouloit les recevoir, de demeurer, eux et leurs successeurs, au service du pape, qui de son côté leur offrit la ville de Porto bien fortifiée, avec des vignes, des prés et des terres labourables, des bœufs, des chevaux, et d'autres bestiaux s'ils venoient s'y établir avec leurs femmes et leurs enfants. Ils en furent contents, et le pape leur donna un précepte ou acte de donation, sous le bon plaisir des empereurs Lothaire et Louis. Les terres qui leur furent données appartenoient à l'église, à des monastères, et à divers particuliers.

(1) V. Virm. Not. ad. (2) Epist. Agob. to. 2, Avit. p. 20. Baluz. ad Amol. p. 149. p. 150. Maug. to. 1, 585.

(1) Maug. Diss. c. 23, p. 170. (2) Anast.

(1) Eulog. Epist. ad. Alu. p. 46. (4) Epist. ad Alu. Memor. c. 9. (2) Memor. II, c. 8. (5) Martyr. R. 13 octob. (3) Martyr. R. 21 nov.

(1) Maug. Diss. c. 18. Luo. 109, c. 15, 16, etc. Fer. Ep. 12. Matth. Vestm. (2) Prud. Præf. ibid. Ann. 833. Maug. tom. 1, p. 194.



## LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

## I. Martyrs de Cordoue. Aurélius, Félix, etc.

A Cordoue, la persécution continuait; Aurélius, noble et riche, étoit fils d'un musulman et d'une chrétienne. Etant demeuré orphelin dans son enfance, il fut élevé par une tante dans la religion chrétienne et la piété, quoiqu'en même temps ses autres parents l'obligassent à étudier les livres arabes, ce qui ne servit qu'à lui faire mieux voir la fausseté de leur religion (1). Ainsi, ne pouvant professer publiquement le christianisme, il se recommandait aux prières des prêtres partout où il en rencontra. Etant venu en âge de se marier, il demanda à Dieu une femme qui l'aidât dans son pieux dessein. Il en trouva une, qui étant fille de musulmans, qui avoit perdu son père en bas âge, et sa mère s'étoit remariée à un chrétien caché, qui la convertit et fit baptiser sa fille sous le nom de Sabigothe; et quoiqu'en public ils se mêlassent entre les musulmans, ils étoient chrétiens dans le cœur. Aurélius épousa donc Sabigothe par le ministère des prêtres; et ils vécurent ensemble en chrétiens, mais secrètement. Il avoit un parent, nommé Félix, qui, par faiblesse ayant renoncé à la foi, déplorait en secret sa chute, sans oser se déclarer chrétien; et il avoit épousé Liliose, fille de chrétiens cachés. Ces deux maris et ces deux femmes étoient unis tous ensemble d'une étroite amitié.

Un jour Aurélius, étant allé à la place publique, vit le martyr Jean le marchand, que l'on promenoit par la ville, après l'avoir fustigé. Aurélius, touché de ce spectacle, crut qu'il étoit fait pour lui, et étant rentré dans sa maison, il dit à sa femme: Il y a long-temps que vous m'exhortez à mépriser le monde, et que vous me proposez l'exemple de la vie monastique; je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection. Vivons désormais comme frère et sœur, appliquons-nous à la prière et nous préparons au martyre. Sabigothe, ravie de cette proposition, la reçut comme venant du ciel. Ils avoient un lit de parade magnifique, mais ils couchoient séparément sur des cilices, jeûnant souvent, priant sans cesse, méditant pendant la nuit les psaumes qu'ils savoient, prenant grand soin

des pauvres. Ils visitoient les confesseurs prisonniers, entre autres Jean, le moine Isaac, Flore et Marie: car ceci se passoit avant leur martyre. Aurélius visitait les hommes, Sabigothe les femmes.

Aurélius fit alors connaissance avec le prêtre Euloge, et lui demanda conseil touchant ce qu'il devoit faire de son bien et de deux enfants que Dieu lui avoit donnés. Est-il permis, disoit-il, de les laisser en si bas âge exposés à être élevés dans la fausse religion? Laisserai-je mon bien, sans en disposer, pour être aussitôt confisqué? Euloge, après l'avoir exhorté en général à tout quitter pour Dieu, lui conseilla d'envoyer ses enfants en lieu de sûreté, où ils fussent élevés chrétiennement, et de vendre son bien pour le distribuer aux pauvres, à la réserve d'une partie pour la subsistance des enfants. Peu de temps après le martyre de Flore et de Marie, Sabigothe les vit en songe, vêtues de blanc, et portant des bouquets de fleurs, accompagnées de plusieurs saints. Que dois-je espérer, leur dit-elle, de la prière que je vous ai faite dans votre prison? Serai-je assez heureuse pour vous suivre par le martyre? Vous y êtes destinée, dirent-elles, vous l'accomplirez dans peu; et nous vous donnons pour signe un moine, que nous vous enverrons, et qui souffrira avec vous. Ayant raconté ce songe à son mari, ils ne songèrent plus qu'à se préparer au martyre, vendirent tous leurs biens, gardèrent une partie du prix pour leurs enfants et donnèrent le reste aux pauvres. Ils visitoient les monastères pour y recevoir des instructions, principalement celui de Tabane, où ils mirent leurs enfants sous la conduite des religieuses; car c'étoient deux filles, l'une de neuf ans, l'autre de cinq.

Aurélius alla consulter entre autres Alvar, qu'Euloge reconnoissoit pour son maître, et qui passoit pour le plus grand docteur de son temps. Alvar l'exhorta à bien s'éprouver, si après avoir résisté aux premiers tourments il persévérerait jusqu'à la fin, et s'il cherchoit plus le mérite du martyre devant Dieu que la gloire qui lui en reviendrait devant les hommes.

## II. George, moine et martyr.

Il arriva cependant à Cordoue un moine de Palestine, nommé George, qui, étant né près de

Bethléem, avoit passé vingt-sept ans dans le monastère de Saint-Sabbas, à huit milles de Jérusalem au midi, où vivoient alors cinq cents moines, sous la conduite de l'abbé David. George étoit diacre, et savoit trois langues, le grec, le latin et l'arabe: son abbé l'avoit envoyé en Afrique chercher des aumônes pour le monastère. Il y trouva l'Eglise opprimée sous la servitude des musulmans, et les gens du pays lui conseillèrent de passer en Espagne; mais, y trouvant aussi la persécution grande, il délibéra s'il retourneroit à son monastère ou s'il passeroit aux royaumes des chrétiens, c'est-à-dire en France; car on la nommoit alors ainsi, parce qu'en effet presque tous les chrétiens d'Occident étoient sous la domination des rois français.

George étoit dans cette incertitude, quand il alla de Cordoue à Tabane, pour recommander son voyage aux prières des moines et des religieuses. Alors l'abbé Martin et sa sœur Elisabeth lui dirent: Venez recevoir la bénédiction de la servante de Dieu, Sabigothe. Sitôt qu'elle l'eut regardé, elle dit: C'est ce moine qui nous est promis pour compagnon de notre combat. Grégoire, ayant appris qui elle étoit, se jeta à ses pieds et se recommanda à ses prières. Le lendemain ils vinrent tous deux à Cordoue chez son mari Aurélius, devant lequel George se prosterna de même, demandant que par ses prières il fût associé à leur martyre. Aurélius y consentit. Grégoire se trouva dès lors animé d'un nouveau zèle, et ne les quitta plus. Il vit chez eux Félix et sa femme Liliose, qui avoient aussi vendu leurs biens, et se préparoient au martyre. George se hâta de terminer les affaires qui lui restoient; et quand il en fut délivré, ils consultèrent tous ensemble comment ils accompliroient leur dessein. Ils résolurent que les deux femmes iroient à l'église à visage découvert, pour voir si on en prendroit occasion de les arrêter: ce qui arriva.

Car, comme elles revenoient, un officier demanda à leurs maris ce qu'elles alloient faire aux églises des chrétiens? C'est, répondirent-ils, la coutume des fidèles de visiter les églises et les demeures des martyrs, et nous sommes chrétiens. Aussitôt le cadi en fut averti, et Aurélius alla dire adieu à ses filles, leur donnant le baiser de paix. Le lendemain, avant le jour, il prit congé du prêtre Euloge et de ceux qui étoient avec lui, qui lui baisèrent les mains, le regardant déjà comme martyr, et se recommandèrent à ses prières. Aurélius étant revenu chez lui, où les autres étoient assemblés, le cadi y envoya des soldats qui crièrent à la porte: Sortez, misérables, venez à la mort, puisque vous vous ennuyez de vivre. Les deux maris et les deux femmes sortirent pleins de joie, comme s'ils alloient à un festin. Le moine George, voyant que les soldats ne le prenoient point, leur dit: Pourquoi voulez-vous obliger les fidèles à embras-

ser votre fausse religion? Ne pouvez-vous aller sans nous en enfer avec votre prophète? Alors les soldats, le jetant par terre, lui donnèrent quantité de coups de pied et de poing. Sabigothe lui dit: Levez-vous, mon frère, marchons. Il répondit, comme s'il n'eût rien souffert: Ma sœur, c'est autant de gagné. On le releva demi-mort, et on le mena devant le cadi avec les autres.

D'abord le cadi leur demanda doucement, pourquoi ils quittoient leur religion et courroient à la mort, leur faisant de belles promesses; mais, comme ils déclarèrent leur attachement à la religion chrétienne, et leur mépris pour celle de Mahomet, il les envoya en prison chargés de chaînes; et ils y demeurèrent cinq jours, qui leur parurent fort longs, par l'impatience de mourir pour Jésus-Christ. Comme on les en tira pour les ramener devant les juges, Sabigothe encourageoit son mari. Après le second interrogatoire, on les condamna à mort, excepté le moine George, à qui l'on permit de se retirer, parce que les juges ne lui avoient rien ouï-dire contre leur prophète. Alors, craignant d'être séparé des martyrs, il déclara qu'il tenoit Mahomet pour disciple de Satan, ministre de l'antechrist, et cause de la damnation de ses sectateurs. Il fut donc condamné avec les autres. Félix fut exécuté le premier, puis George, Liliose, Aurélius et Sabigothe; tous, le vingt-septième de juillet, ère huit cent quatre-vingt-dix, qui est l'an de grâce huit cent cinquante-deux. L'église romaine honore leur mémoire le même jour (1). Les chrétiens enlevèrent leurs corps à la dérobée, et les enterrèrent en divers lieux. George et Aurélius au monastère de Pillemélar, Félix à Saint-Christofle, au delà du fleuve Bétis, Sabigothe à l'église des trois saints Fauste, Janvier et Martial, Liliose à Saint-Genès.

## III. Autres martyrs.

Le vingtième d'août suivant, deux jeunes moines, Christofle et Lévigilde, souffrirent aussi le martyre (2). Christofle étoit de Cordoue, disciple du prêtre Euloge, moine de Saint-Martin de Roïan, dans la montagne. Lévigilde étoit d'Elvire, moine de Saint-Just et Saint-Pasteur, dans la même montagne de Cordoue. Ils vinrent l'un après l'autre se présenter au cadi, et faire leur profession de foi; mais ils furent exécutés ensemble, et on enterra à Saint-Zoile les restes de leurs corps brûlés. Peu de temps après, souffrirent deux jeunes hommes d'une famille illustre de Cordoue, nommés Emila et Jérémie, qui enseignoient les lettres dans l'église de Saint-Cyprien: l'un étoit diacre, l'autre laïque. Comme ils savoient fort bien l'arabe, Emila parla si fortement contre Mahomet, et lui dit

(1) Eulog. II. Mem. c. 10. Sup. liv. XLVIII, n. 47.

(1) Martyr. R. 27 jul.

(2) C. 11, 12.



tant d'injures, que tout ce que les autres martyrs avoient dit n'étoit rien en comparaison. Ils furent exécutés le quinzième de septembre.

Le lendemain, furent martyrisés deux moines, tous deux eunuques, l'un fort âgé, nommé Rogel, natif d'Elvire; l'autre jeune, nommé Serviodéo, qui étoit venu d'Orient depuis quelques années (1). Ils se joignirent ensemble, avec promesse de ne se point quitter qu'ils n'eussent obtenu le martyre. Ils entrèrent donc dans la mosquée de Cordoue, au milieu du peuple qui y étoit assemblé, et commencèrent à prêcher l'Evangile et exhorter les musulmans à se convertir. Aussitôt il s'éleva un grand bruit; on commença à les frapper de tous côtés; et on les auroit mis en pièces si le cadi, qui étoit présent, ne les eût arrachés à la fureur de ce peuple. Car les musulmans regardent comme un grand crime, qu'un homme qui n'est pas de leur religion entre dans leur mosquée. Les deux moines furent chargés de chaînes et mis en prison, où ils continuèrent de prêcher hardiment, et prédirent la mort prochaine du roi. Pour les punir d'être entrés dans la mosquée et d'y avoir prêché l'Evangile, on les condamna à avoir les pieds et les mains coupés, et ensuite la tête. Ils souffrirent ce supplice si constamment, que les infidèles mêmes en furent touchés. L'Eglise honore ces six martyrs le jour de leur mort (2).

#### IV. Concile de Cordoue.

Les musulmans, étonnés de voir tant de chrétiens courir au martyre, craignirent une révolte (3). Le roi Abdérame tint conseil, et il fut résolu d'emprisonner les chrétiens, et de faire mourir sur-le-champ quiconque parleroit du prophète avec mépris. Alors les chrétiens se cachèrent, et plusieurs s'enfuirent la nuit et déguisés, changeant souvent de retraite. Plusieurs aussi, ne voulant ni s'enfuir ni se cacher, renoncèrent à Jésus-Christ, et en pervertirent d'autres. Plusieurs, tant prêtres que laïques, qui louoient auparavant la constance des martyrs, changèrent d'avis et les traitèrent d'indiscrets, alléguant même des autorités de l'Ecriture pour soutenir leur sentiment. Ceux qui, dès le commencement, désapprouvoient la conduite des martyrs, se plaignoient alors hautement d'Euloge et des autres prêtres, qui, en les encourageant, avoient attiré la persécution. Le roi fit assembler à Cordoue les métropolitains de diverses provinces, et on tint un concile pour chercher les moyens d'apaiser les infidèles. Là, en présence des évêques, un greffier ou catech, qui professoit la religion chrétienne, mais qui, étant très-riche, craignoit de perdre sa charge, attaqua un jour le

prêtre Euloge, et s'emporta fort contre lui. Il avoit toujours blâmé ces martyrs, et pressoit les évêques de prononcer anathème contre ceux qui les voudroient imiter. Enfin, le concile fit un décret qui défendoit à l'avenir de s'offrir au martyre, mais en termes allégoriques et ambigus, suivant le style du temps; en sorte qu'il y avoit de quoi contenter le roi et le peuple des musulmans, sans toutefois blâmer les martyrs quand on pénétrait le sens des paroles. Euloge n'approuvoit pas cette dissimulation.

La persécution duroit encore, et l'évêque de Cordoue étoit pour la seconde fois en prison, quand le roi Abdérame, étant monté sur une terrasse deson palais, et voyant des corps des martyrs encore attachés à des pieux, commanda de les brûler (4). Aussitôt il perdit la parole, et, étant porté sur un lit, il mourut la nuit suivante, ayant régné trente-un ans : c'étoit la même année huit cent cinquante-deux, de l'hégire deux cent trente-huit. Mahomet, son fils aîné, lui succéda, et régna trente-cinq ans. Il n'étoit pas moins ennemi des chrétiens; et dès le premier jour de son règne il chassa tout ce qu'il y en avoit au palais, et les priva de leurs charges (2).

#### V. Suite de l'affaire de Gothescalc.

Cependant Hincmar, voyant, par la lettre d'Amolon à Gothescalc, qu'il n'étoit pas éloigné de le condamner, lui écrivit une lettre où il exposa la manière dont Gothescalc avoit été jugé à Mayence et à Quercy, et le sommaire de sa doctrine. Il obligea aussi Pardule, évêque de Laon, à écrire à Amolon sur ce sujet, et à leurs lettres ils joignirent celles de Laban à Nottingue, évêque de Vérone. Rémi, archevêque de Lyon, successeur d'Amolon, répondit à ces trois lettres par un écrit où il n'approuve pas en tout la doctrine d'Hincmar, et parle ainsi de la condamnation de Gothescalc (3) : Il nous paroît absurde que ce pauvre moine, ayant été amené au jugement des évêques, ait été premièrement condamné au fouet par les abbés qui étoient présents, et ensuite condamné par les évêques, suivant les canons. Il méritoit d'être châtié pour les injures qu'on l'accuse d'avoir dit aux évêques; mais il eût mieux valu que c'eût été par d'autres que par eux. Quant à ses sentiments, on nous pardonnera si nous disons que ce qu'il a dit de la prédestination est véritable, et ne peut être rejeté par aucun de nous, s'il veut passer pour catholique. C'est pourquoi nous sommes affligés que l'on ait condamné, non pas ce malheureux, mais la vérité ecclésiastique. Et ensuite (4) : Ce qui fait horreur à tout le monde,

(1) C. 13. (2) Rod. Hist. Arab. c. 24. (3) To. 2, p. 103, C. 24, p. 107, edit. Maug. (4) C. 25, p. 109.

(1) C. 13. 15 et 16 sept. (2) Martyr. R. 20 aug. (3) C. 12, 14.

c'est que, par un exemple inoui de cruauté, il fut déchiré à coups de fouet, comme nous ont raconté ceux qui étoient présents, jusqu'à ce qu'il jetât dans un feu allumé devant lui un mémoire où il avoit recueilli des passages de l'Ecriture et des pères, pour les présenter au concile, au lieu que tous les hérétiques passés ont été convaincus par des paroles et des raisons. La longue et inhumaine détention de ce pauvre homme devoit, ce nous semble, être du moins tempérée par quelque consolation, pour gagner par la charité ce frère, pour qui Jésus-Christ est mort, plutôt que de l'accabler de tristesse. Cette réponse aux trois lettres est suivie d'un traité plus court, qui a pour titre : Résolution d'une question de la condamnation générale de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques élus par Jésus-Christ.

Je n'entre point dans le détail de la doctrine contenue dans tous ces écrits, parce que cet examen seroit ennuyeux sans être utile. Tous ces auteurs ne prétendoient soutenir que la doctrine de l'Eglise, enseignée par saint Augustin et par les autres pères, que nous avons entre les mains; et, puisque nous pouvons les entendre par nous-mêmes, il importe peu de savoir si quelques-uns de ces auteurs du neuvième siècle les entendoient mal. L'autorité de ces derniers n'est pas assez grande pour régler nos sentiments, et il n'est pas de mon dessein de rapporter toutes les disputes des docteurs particuliers, quand elles n'ont point produit de nouvelle définition de foi ou de décret que nous soyons obligés de suivre.

Ce qui est de plus remarquable, c'est que l'on convenoit de part et d'autre que, de tous les pères, saint Augustin étoit celui dont l'autorité devoit plus être suivie en ces matières de la prédestination et de la grâce, et de là vient qu'Hincmar s'attachoit si fort à soutenir que le livre intitulé Hypomnesticon ou Hypognosticon, étoit de saint Augustin (1). L'Eglise de Lyon soutenoit le contraire, et tous les critiques conviennent aujourd'hui qu'il n'en est pas. Mais ce qui résulte clairement de cette dispute sur la doctrine de Gothescalc, c'est que l'on ne connoissoit point encore alors d'autre théologie que l'étude de l'Ecriture et des pères, c'est que les évêques étoient encore regardés comme les vrais docteurs de l'Eglise, et qu'il y en avoit plusieurs en France très-savants. Il est vrai que leur style n'est pas net et précis comme celui des meilleurs siècles, et qu'ils y mêlent beaucoup d'expressions dures qui se sentent de la grossièreté du temps.

#### VI. Translation de saint Rémy.

Hincmar, cependant, ayant augmenté l'Eglise de Saint-Rémy, y fit construire une cave

magnifique, dans laquelle il transféra le corps du saint, en présence de tous les évêques de sa province (1). Il fut trouvé entier, et mis dans une chasse d'argent, avec le linceul dont il étoit enveloppé; mais une partie du linceul, avec le suaire ou mouchoir qui couvroit sa tête, fut mis dans une cassette d'ivoire, et porté à l'église de Notre-Dame, qui est la cathédrale. Hincmar n'osa rien prendre du corps saint; et le roi Louis de Germanie lui en ayant demandé quelque partie, il lui écrivit qu'il regarderoit comme une grande témérité de diviser un corps que Dieu avoit conservé entier durant tant d'années. Au devant du sépulchre il mit un ouvrage d'or orné de pierreries, où étoit une petite fenêtre par laquelle on pouvoit voir le tombeau, et sur la chasse même il fit graver une inscription en vers latins, contenant la date de cette translation, l'an huit cent cinquante-deux, huitième de son pontificat, le premier jour d'octobre. De là vient que nous célébrons en ce jour la fête de Saint-Rémy, quoiqu'il soit mort le treizième de janvier.

#### VII. Capitales d'Hincmar.

Un mois après, et le premier jour de novembre huit cent cinquante-deux, Hincmar tint son synode, et donna à ses prêtres une instruction par écrit de dix-sept articles (2). L'eau bénite et le pain béni y sont marqués en ces termes : Tous les dimanches, chaque prêtre, avant la messe, fera de l'eau bénite, dont on aspergera le peuple en entrant dans l'église, et ceux qui voudront en emporteront pour en asperger leurs maisons, leurs terres, leurs bestiaux, la nourriture des hommes et des bêtes. Tous les dimanches et les fêtes, le prêtre bénira des morceaux de pain, soit du reste des offrandes ou du sien, et après la messe il en distribuera des eulogies à ceux qui n'étoient pas disposés à communier. Après l'office du matin, le prêtre s'acquittera du service qu'il doit, en chantant prime, tierce, sexte et none, à la charge toutefois de les dire ensuite publiquement aux heures convenables, par lui-même, s'il est possible, ou par d'autres clercs. Puis, ayant célébré la messe et visité les malades, il pourra travailler à la campagne sans manger avant l'heure réglée selon le temps, c'est-à-dire plus tard les jours de jeûne. On voit ici que, dès lors, la récitation des heures canoniales étoit comptée pour une obligation des prêtres, mais qu'ils pouvoient prévenir les heures en les disant en particulier. On voit aussi que l'on n'estimoit point indigne d'eux de travailler à la terre.

Il leur est défendu de donner en gage les vases sacrés et les meubles de l'église (3); de prendre des présents pour ne pas dénoncer à

(1) Flod. lib. 1, c. 21; c. 5, 7, 9. (2) To. 8, Conc. p. 509, 573; c. 10, 17, 21. (3) C. 11, 13, 14, 15, p. 111, c. 4.

(1) De Trib. Epist. c. 34, 35. V. App. to. 10. S. Aug. init.



l'évêque les pécheurs publics, ou pour différer ou avancer leur réconciliation ; de participer aux excès qui se commettoient aux anniversaires des morts, où, sous prétexte d'un repas, on avoit introduit des jeux et des mascarades. On défend les festins entre les prêtres qui s'assembloient aux calendes ; ou entre les laïques, à l'occasion des confréries. Défense au prêtre de donner l'eucharistie à aucun laïque pour la porter en sa maison, sous prétexte d'un malade ; le prêtre doit toujours l'administrer lui-même. Les pauvres immatriculés, c'est-à-dire inscrits au catalogue de l'église, doivent être des invalides du même domaine, ou les parents du curé, s'ils sont vraiment pauvres. Le prêtre ne peut faire des acquisitions du revenu de son église, ni sous son nom ni sous des noms empruntés. La fréquentation des femmes est ici défendue avec tant de soin, qu'il y a sujet de croire que l'on voyoit beaucoup d'abus en cette matière.

## VIII. Concile de Soissons.

L'année suivante huit cent cinquante-trois, troisième du règne de Charles, indiction première, Hincmar assista au concile tenu à Soissons le vingt-sixième d'avril, dans l'église de Saint-Médard. Il s'y trouva en tout vingt-six évêques de cinq provinces, dont les plus connus sont : Hincmar, archevêque de Reims, Vénilon de Sens, Amauri de Tours, Rotade, évêque de Soissons, Loup de Châlons, Pardule de Laon, Agius d'Orléans, Prudence de Troyes, Hériman de Nevers, Jonas d'Autun. Après les évêques étoient Ribold, chorévêque de Reims, Loup, abbé de Ferrières, Odon de Corbie, Bavon d'Orbais. Dès l'an huit cent cinquante-un, Pascase Ratbert avoit quitté le gouvernement de l'abbaye de Corbie pour passer le reste de ses jours en repos, dans l'étude de la philosophie chrétienne. Il choisit pour son successeur Odon, qui avoit à peine achevé son noviciat, mais en qui il voyoit beaucoup de vigueur d'esprit et de corps. Le roi Charles assistoit en personne à ce concile. En huit sessions, on y traita plusieurs affaires, dont la première fut celle des clercs ordonnés par Ebbon, prédécesseur d'Hincmar, qui étoient environ quatorze, tant prêtres que diacres (1). A la première session, Sigloard, tenant la place de l'archidiacre de Reims, dit, qu'il y avoit des enfants de la même église qui demandoient à entrer. Hincmar dit : Lisez leurs noms ; et Sigloard nomma quatre chanoines de l'église de Reims, un moine de Saint-Thierry et huit de Saint-Rémy. On les fit entrer par ordre du concile et du roi, et Hincmar leur dit : Quelle est votre demande,

(1) To. 8, Conc. p. 808. Cler. Rom. p. 343, to. 2, Ann. Bertin. 853; to. 6, Duch. Act. Ben. p. 121. Narr.

mes frères ? Ils répondirent : Nous vous demandons la grâce d'exercer les ordres, auxquels nous avons été promus par le seigneur Ebbon, et dont vous nous avez suspendus. Avez-vous une requête ? dit Hincmar. Ils répondirent que non ; et Hincmar reprit : Les lois de l'Eglise demandent que tous les actes soient écrits : celui qui se présente au baptême doit donner son nom, celui qui est promu à l'épiscopat doit avoir le décret de son élection et les lettres de son ordination : l'excommunié est chassé de l'Eglise ou réconcilié par écrit, les accusations se font de même ; et, comme dit saint Grégoire (1), une sentence prononcée sans écriture ne mérite pas le nom de sentence. C'est pourquoi, mes frères, il faut présenter votre requête par écrit.

Ils la dressèrent et la présentèrent à Hincmar et aux deux autres archevêques qui présidoient au concile. Hincmar en la lisant trouva que dans les souscriptions manquoit le nom de Vulfade, un des chanoines que Sigloard avoit nommés. Il en demanda raison, et Sigloard répondit qu'il étoit malade. Hincmar renvoya Sigloard avec Lindon, archidiacre de Laon, et Isaac diacre de Reims, qui firent souscrire la requête à Vulfade, et la rapportèrent au concile.

Alors Hincmar dit : Cette requête me regarde manifestement. Si on se plaignoit d'un évêque, on appelleroit à moi ; mais puisque ces frères se plaignent de mon jugement, il faut qu'ils appellent par une requête à des juges choisis. Sur quoi il cita deux canons du recueil des conciles d'Afrique, et un article des capitulaires, suivant la collection d'Angise, pour montrer que l'on ne peut plus appeler des juges que l'on a choisis. C'est pourquoi, ajouta-t-il, nous devons choisir des juges de part et d'autre. Et il présenta son libelle, où il choisissoit, pour cette cause seulement, les deux archevêques de Sens et de Tours, et Pardule, évêque de Laon, pour représenter le siège de Reims. Sauf ajouta-t-il, l'autorité de ma métropole et le respect du saint-siège. Aussitôt il quitta sa place et y fit asseoir Pardule. Ensuite il permit à ses parties de choisir des juges, soit les mêmes, soit d'autres. Ils convinrent des mêmes, seulement ils ajoutèrent Prudence, évêque de Troyes, apparemment pour tempérer l'autorité de Pardule, ami déclaré d'Hincmar. Il consentit à ce choix, et l'on en écrivit l'acte, qui fut envoyé à Vulfade, pour le souscrire. C'est ce qui se passa en cette affaire dans la première session. Les clercs ordonnés par Ebbon réclamèrent depuis cette procédure, prétendant qu'ils n'avoient point été libres en donnant leur requête, ni en choisissant les juges (2).

Dans la seconde session, les juges choisis dirent (3) : Il faut voir si la déposition d'Eb-

(1) 2, Ep. 54. (2) Narr. Cler. Rem.

(3) P. 87.

bon a été canonique, et s'il a été rétabli : pour savoir si ceux qu'il a ordonnés depuis sa déposition doivent exercer leurs fonctions, c'est à ceux qui ont ordonné Hincmar d'en répondre. Alors Théodoric, évêque de Cambrai, se leva, et présenta un écrit au concile, en disant : Je déclare de vive voix, et par cet écrit, ce que j'ai vu et ouï de la déposition canonique d'Ebbon. Loup, abbé de Ferrières, en fit la lecture, et il contenoit comment Ebbon s'étoit reconnu coupable, et avoit été jugé tel par les évêques, qu'il avoit choisis pour juges et pour témoins, dont Théodoric étoit ; et qu'il avoit renoncé à l'épiscopat, suivant le jugement de quarante-trois évêques (1). On lut encore des actes, qui prouvoient que sa déposition avoit été confirmée par le pape Sergius (2), et qu'il n'avoit pas laissé de reprendre irrégulièrement les fonctions de l'épiscopat. C'est ce qui fut fait en la seconde session.

Dans la troisième, les juges dirent : Nous voulons maintenant que les ordonnateurs d'Hincmar montrent qu'il a été canoniquement ordonné. Rothade, évêque de Soissons, se leva, et présenta les canons suivant lesquels un évêque métropolitain doit être ordonné ; et que s'il n'est pas pris de l'église même, le clergé et le peuple de cette église doivent le postuler d'une église voisine. Il produisit aussi les lettres canoniques d'Erchanrad, évêque de Paris (3), du diocèse duquel Hincmar avoit été tiré, confirmées par l'archevêque de Sens et ses autres suffragants, par lesquelles il accordoit Hincmar au clergé et au peuple de Reims, dont il produisit aussi le décret de postulation. Par la lecture de toutes ces pièces, il fit voir qu'il avoit ordonné Hincmar canoniquement, en présence de tous les évêques de la province. Ensuite, Hincmar se leva et produisit les lettres qu'il avoit reçues de ses ordonnateurs, suivant les canons, datées du jour et de l'année : plus, une lettre des évêques de toute la Gaule au pape, pour la confirmation de son ordination, parce que le pape Sergius avoit confirmé la condamnation d'Ebbon. Il montra aussi au roi, qui étoit présent, et au concile, les lettres du roi, adressées au saint-siège pour l'approbation de son élection.

En conséquence de ces lectures, le concile jugea, dans la quatrième session, qu'Hincmar avoit été ordonné canoniquement, d'autant plus, qu'il avoit reçu du saint-siège le palium. Puis les juges demandèrent, ce que le concile décidait touchant ceux qu'Ebbon avoit ordonnés depuis sa déposition. Alors Immon, évêque de Noyon, se leva et produisit un rôle contenant les canons et les décrets des papes, pour montrer qu'Ebbon n'avoit pu donner à personne ce qu'il n'avoit plus. Ainsi le concile décida, dans la cinquième session, que tout ce qu'Ebbon avoit fait depuis sa déposition, ex-

cepté l'administration du baptême, étoit nul ; et que ceux qu'il avoit ordonnés, quelque part qu'ils fussent, étoient privés à jamais des fonctions de leurs ordres. Un d'eux, nommé Frédebert, chanoine de l'église de Reims, dit qu'il s'étoit laissé ordonner par Ebbon, parce qu'il avoit vu que trois de ses suffragants, Rothade de Soissons, Siméon de Laon et Erpuin de Senlis, s'étoient assemblés dans l'église métropolitaine de Reims, avec les lettres de l'empereur Lothaire, et l'avoient rétabli. On produisit pour ce fait de prétendues lettres des neuf évêques de la province de Reims, qui furent manifestement prouvées fausses. Au contraire, Immon, évêque de Noyon, produisit un rôle, qui détruisoit ce que les complaignants avoient avancé, et montrait qu'ils avoient communiqué avec Ebbon depuis sa déposition. C'est pourquoi ils furent jugés calomnieux, et comme tels excommuniés suivant les canons ; car leur ordination ayant été déclarée nulle, ils n'avoient point d'ordres ecclésiastiques pour être déposés.

Dans la sixième action, Hincmar reprit sa place, par le décret du concile, pour y présider avec les deux autres archevêques, dans ce qui restoit à terminer. Alors on examina l'affaire de Halduin ordonné diacre par Ebbon, et depuis ordonné prêtre par Loup, évêque de Châlons. Loup se leva et produisit un écrit, contenant que pendant la vacance du siège de Reims, le roi Charles lui avoit commandé d'y faire le saint-chrême et les autres fonctions nécessaires ; et en particulier d'ordonner prêtre Halduin et le consacrer abbé de Hautvilliers, et qu'il lui avoit été présenté avec les autres à l'ordination par l'archidiacre de Reims. Le concile jugea qu'Halduin, ayant été ordonné prêtre par surprise, et sans être diacre, devoit être déposé. Dans la septième session on traita de ceux qui avoient communiqué avec Ebbon, dans la prière ou l'oblation. On trouva qu'ils étoient excommuniés suivant les canons, mais qu'Hincmar à son ordination les avoit réconciliés. Enfin, dans la huitième session, le concile, à la prière du roi Charles, leva l'excommunication prononcée dans la session cinquième contre les clercs, qui avoient prétendu être ordonnés par Ebbon. C'est ce qui reste des actes de ce concile : mais on y traita plusieurs autres affaires, comme on voit, par les canons.

## IX. Suite du concile de Soissons.

Hériman, évêque de Nevers, étoit attaqué d'une maladie qui, lui troublant l'esprit, lui faisoit commettre des actions indignes de son rang et préjudiciables à son église (1). Il fut enjoint à l'archevêque de Sens son métropolitain d'aller à Nevers, avec quelques autres évêques, pour

(1) P. 84, c. 2.

(1) Sup. liv. XLVII, n. 47. (2) Sup. I. LXVIII, n. 8.

(3) Sup. liv. XLVIII, n. 28.



y régler toutes les affaires de cette église; et de garder à Sens auprès de lui l'évêque Hériman pendant l'été, qui étoit la saison la plus contraire à son mal, pour régler sa conduite, autant qu'il seroit possible.

L'élection de Bouchard pour l'église de Chartres étoit contestée (1). Le roi Charles vouloit qu'il en fût évêque; mais il avoit une très-mauvaise réputation, qui empêchoit l'archevêque Vénilon de l'ordonner. Hincmar, Pardule et Agius, évêque d'Orléans, l'exhortèrent en particulier à leur déclarer, s'il connoissoit en lui quelque irrégularité, qui le rendit indigne de l'épiscopat. Une partie du clergé et du peuple, qui étoient présents, lui rendoit bon témoignage. Etant rentré dans le concile, il dit, qu'il y auroit de l'arrogance à se prétendre digne d'un tel rang; mais que, si quelqu'un vouloit l'accuser de quelque crime, il étoit prêt à se justifier. Il ne se présenta point d'accusateur; ainsi pour ne pas laisser plus long-temps vacant le siège de Chartres, le concile ordonna que l'archevêque de Sens enverroit sur lieux des commissaires examiner l'élection de Bouchard, et lui en faire le rapport, afin qu'il fût ordonné canoniquement.

Deux moines de Saint-Médard de Soissons en avoient voulu tirer Pépin, neveu du roi Charles, et fils de Pépin, roi d'Aquitaine, qui avoit été renfermé par le conseil des évêques et seigneurs (2). Ces moines ayant tenté de s'enfuir avec lui en Aquitaine, la communauté de Saint-Médard avoit examiné leur cause en présence de plusieurs abbés, et les avoit chassés comme incorrigibles, suivant la règle Saint-Benoît. Rothade, évêque de Soissons, les fit amener au concile par son archidiacre: ils furent déposés, car il étoient prêtres, et relégués séparément en des monastères éloignés.

Le roi Charles se plaignit au concile d'un diacre de l'église de Reims, nommé Ragenfroy, qui étoit accusé d'avoir fait de fausses lettres en son nom, et il lui fut défendu de s'absenter du diocèse de Reims, jusqu'à ce qu'il se fût justifié. Les autres canons de ce concile contiennent des règlements généraux, que les évêques prioient le roi d'appuyer de son autorité; et pour cet effet il publia dans la septième session un capitulaire de douze articles (3).

Le premier porte que le roi enverra des commissaires, pour visiter tous les monastères, avec l'évêque diocésain et celui qui jouit du monastère. C'étoit souvent un laïque (4). On y réglera le nombre de moines ou de chanoines, leur manière de vie, leur nourriture et leur entretien, l'hospitalité, les bâtiments et les réparations nécessaires. On dressera des états des biens, et du dégât que les Normands

y ont causé. Défense aux seigneurs d'empêcher les évêques de faire battre de verges les colons ou paysans, serfs, sujets des mêmes seigneurs, quand ils l'auront mérité pour leurs crimes. Le comte et les officiers publics doivent accompagner l'évêque en sa visite, et lui prêter main forte, pour obliger à la pénitence et à la satisfaction ceux qu'il ne peut y réduire par l'excommunication (1). Ainsi les évêques méloient la puissance temporelle à la spirituelle. Le reste de ce capitulaire regarde la conservation des biens ecclésiastiques.

#### X. Mort de saint Aldric, du Mans.

Saint Aldric, évêque du Mans, affligé de paralysie, avoit écrit au concile pour s'excuser, de ce qu'il n'avoit pu s'y trouver et se recommander aux prières des évêques pendant sa vie et après sa mort; ce que le concile lui accorda avec beaucoup de charité, et enjoignit à l'archevêque de Tours son métropolitain, d'aller au Mans, et y faire tout ce qui seroit à l'avantage de cette église. Saint Aldric vécut encore trois ans; et après avoir rempli le siège vingt-quatre ans, il mourut en huit cent cinquante-six, le septième de janvier, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

Il fit pour l'utilité de ses prêtres un recueil de canons, tant des anciens conciles et des décrétales des papes, que des écrits des pères, des conciles où lui-même avoit assisté et des capitulaires des rois (3). L'an huit cent quarante, avant la mort de Louis le débonnaire, il tint un synode du clergé de son diocèse, où on régla la quantité de messes et d'autres prières que l'évêque devoit faire pour son clergé, et le clergé pour son évêque, tant de leur vivant qu'après leur mort (4). On composa même des messes exprès, qui ont des préfaces propres et des clauses pour ajouter au canon. Entre plusieurs règlements qu'il fit pour le service divin, celui du luminaire m'a paru le plus remarquable. Il ordonna que dans sa cathédrale il y auroit toutes les nuits quinze lumières, dix d'huile et cinq de cire, pendant matines; les dimanches trente d'huile et cinq de cire, et ainsi à proportion, en augmentant jusqu'aux fêtes les plus solennelles, qui en devoient avoir au moins cent quatre-vingt-dix d'huile et de cire. On peut juger par cet exemple comment les autres églises étoient éclairées, et pourquoi dans les fondations et les donations qu'on leur faisoit il est tant parlé du luminaire.

#### XI. Ravages des Normands.

Ce n'étoit pas sans grande raison que l'on

(1) C. 9, 10. (2) Gesta n. 16, l. 3. (3) Conc. Suess. c. 4. Baulz. Miac. p. 44. (4) Ibid. n. 58, p. 146, n. 40, p. 111. Sup. liv. XLVIII, n. 10. Mart. R. 7 janv. bill. Analect. 3, p. 285.

(1) C. 3, tom. 8, Conc. p. 1934. (2) C. 6, 7, 8. (3) C. 6, 7, 8. (4) Tom. 8, Conc. p. 92. Capit. to. 2, p. 53.

#### XII. Articles de Quiercy.

Après le concile de Soissons, le roi Charles vint à Quiercy-sur-Oise, où, avec quelques évêques et quelques abbés, il souscrivit ces quatre articles, composés par Hincmar, contre la doctrine de Gothescalc (1). 1. Dieu, par sa prescience, a choisi de la masse de perdition ceux que par sa grâce il a prédestinés, et auxquels il a prédestiné la vie éternelle. Il a laissé les autres par le jugement de sa justice dans cette masse, et a connu par sa prescience qu'ils périroient; mais il ne les a pas prédestinés à périr, quoiqu'il leur ait prédestiné la peine éternelle. Ainsi, nous ne reconnaissons qu'une seule prédestination, qui appartient au don de la grâce ou à la rétribution de la justice. 2. Nous avons perdu dans le premier homme la liberté que nous avons recouvrée par Jésus-Christ; ainsi, nous avons le libre arbitre pour le bien, lorsqu'il est prévenu et aidé de la grâce, et nous avons le libre arbitre pour le mal, quand il est abandonné de la grâce. Or, il est libre, parce qu'il est délivré et guéri par la grâce. 3. Dieu tout-puissant veut le salut de tous les hommes sans exception, quoique tous ne soient pas sauvés. C'est par la grâce du sauveur que quelques-uns sont sauvés; et par leur faute que quelques-uns périssent. 4. Comme il n'y a point d'homme dont Jésus-Christ n'ait pris la nature, il n'y en a point pour lequel il n'ait souffert, quoique tous ne soient pas rachetés par sa passion. Et si tous ne sont pas rachetés, ce n'est pas que le prix ne soit suffisant, c'est qu'il y en a qui ne croient pas de cette foi qui opère par la charité. La médecine, salutaire composée de notre infirmité et de la vertu divine, est de soi capable de profiter à tous, mais elle ne guérit que ceux qui la prennent.

L'année suivante, huit cent cinquante-trois, au mois de juillet, les Normands vinrent dans la Loire et ravagèrent la ville de Nantes, le monastère de Saint-Florent et les lieux circonvoisins (5). De là ils remontèrent la Loire, et, s'étendant dans le pays, ils assiégèrent le Mans, d'où leur chef envoya jusqu'à Tours demander des contributions et faire des prisonniers. Alors, comme on ne doutoit point qu'après avoir pris le Mans ils ne vinsent assiéger Tours, les chanoines de Saint-Martin, de l'avis des citoyens, enlevèrent le saint corps et le transportèrent à Cormery, et de là à Orléans (6). Les Normands vinrent en effet à Tours, et y arrivèrent le huitième de novembre. Le Cher et la Loire débordées ayant inondé le pays, ils ne purent prendre la ville, mais ils ruinèrent et brûlèrent Marmoutier, et y tuèrent cent seize moines. Vingt-quatre se sauvèrent dans des grottes avec Héberne, leur abbé, et quoique les Normands l'ayant trouvé lui fissent souffrir divers tourments, il ne leur découvrit ni ses confrères ni les trésors de l'église. Les Normands s'étant retirés, les chanoines de Saint-Martin recueillirent avec grande charité l'abbé de Marmoutier et les vingt-quatre moines, et les logèrent auprès de leur église. D'Orléans, le corps de saint Martin fut transféré à Saint-Benoît-sur-Loire, et de là à Auxerre, où il demeura trente-un ans. Héberne et ses vingt-quatre moines le suivirent et l'accompagnèrent toujours.

#### XIII. Enée, évêque de Paris.

Prudence, évêque de Troyes, fut un de ceux qui souscrivirent à ces quatre articles; et toutefois la même année, huit cent cinquante-trois, il se déclara contre par un écrit solennel (2). Erchanrad, évêque de Paris, étant mort, le roi Charles fit élire à sa place Enée, notaire de son palais. Nous avons le décret de l'élection, composé par Loup, abbé de Ferrières, adressé à Vénilon, archevêque de Sens, et aux évêques de la province, au nom du clergé de l'église matrice de Paris, et des frères de Saint-Denis, de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève, de Saint-Pierre-des-Fossés, et des autres monastères, et par ce décret ils déclarèrent que, suivant l'intention du roi, ils désirent Enée pour leur évêque (3). Le concile étant donc assemblé pour confirmer cette

(1) Chr. Fontan. Duch. to. 1, p. 398. (2) Chr. Fontan. to. 3, Spicil. p. 251. (3) Acta SS. B. to. 2, p. 557; to. 3, p. 455. (4) Sup. liv. XXXVIII, n. 50. (5) Chr. Norm. Duch. to. 2, p. 525. Ann. Bertin. 852. (6) Odo. Clun. de Translat. S. Mart. to. 7, Bibl. p. 827.

(1) Ann. Bertin. 853; to. 8, Conc. p. 56. Maug. Diss. c. 83. (2) Hincm. de Prædest. c. 21, 26. (3) To. 8, Conc. p. 1875. Lup. Epist. 98.



élection, et Prudence de Troyes ne pouvant s'y trouver à cause de ses infirmités, il envoya une lettre d'excuse, par laquelle il dit qu'il consent à l'ordination du futur évêque, à la charge qu'il souscrira à tous les décrets du saint-siège et aux écrits des pères; et en particulier à quatre articles contre les pélagiens, savoir (1), 1. Le libre arbitre perdu en Adam nous a été rendu par Jésus-Christ, en telle sorte que nous avons besoin de sa grâce pour toute bonne œuvre. 2. Dieu, avant tous les siècles, a prédestiné les uns à la vie par sa miséricorde gratuite, les autres à la peine par sa justice impénétrable. 3. Le sang de Jésus-Christ a été répandu pour tous les hommes qui croient en lui, non pour ceux qui n'y croient point. 4. Dieu sauve tous ceux qu'il veut sauver, et ne veut point sauver ceux qui ne sont pas sauvés. Voilà les quatre articles que Prudence vouloit faire souscrire au nouvel évêque, comme étant la pure doctrine de saint Augustin.

Il est à croire qu'Enée y souscrivit, puisque Prudence consentit à son ordination. Car il est nommé avec les autres évêques de la province, dans la lettre écrite au nom de Vénilon et de ses suffragants à l'église de Paris, par laquelle ils déclarent qu'ils ont approuvé l'élection d'Enée, dont le travail et le zèle est connu de tous ceux qui fréquentent le palais, et qu'ils ont tous souscrit à son ordination. Cette lettre fut aussi composée par Loup de Ferrières (2).

Un plus grand concile se tint à Verberie au mois d'août de cette année huit cent cinquante-trois. Quatre métropolitains y assistèrent avec leurs suffragants, savoir : Vénilon, archevêque de Sens, Hincmar de Reims, Paul de Rouen et Amaury de Tours, et quelques évêques de la province de Lyon. On y parla encore de l'infirmité d'Hériman, évêque de Nevers, dont il avoit été fait mention au concile de Soissons, et comme le soin que son archevêque avoit pris de lui avoit eu son effet, on lui rendit le gouvernement de son église. On approuva aussi dans ce concile les articles que le roi Charles avoit publiés en celui de Soissons (3).

#### XIV. Martyrs à Cordoue.

A Cordoue, le nouveau roi Mahomet continuait la persécution (4). Dès le premier jour de son règne, il chassa du palais tous les chrétiens, qui étoient au service de son père; et peu de temps après il leur imposa le tribut, et ôta la paye à ceux qui servoient dans ses troupes. Il établit des officiers aussi ennemis des chrétiens que lui; en sorte que non-seulement ils ne souffroient pas qu'aucun parlât

contre leur prophète, mais ils en obligeoient plusieurs, par la crainte, à embrasser leur religion. Entre ces apostats, on remarque le catech ou écrivain, qui l'année précédente s'étoit déclaré contre les martyrs (1). C'étoit le seul de tous les chrétiens qui fût demeuré dans le palais, à cause qu'il parloit arabe très-élegamment; mais quelques mois après il fut chassé comme les autres, et privé de sa charge. Ne pouvant souffrir la perte de sa fortune, il se fit musulman, et commença à fréquenter la mosquée, bien plus assidûment qu'il n'alloit à l'église étant chrétien. Alors on lui rendit sa charge et son logement au palais, pour servir d'exemple à en pervertir d'autres.

Cependant le roi commanda d'abattre toutes les églises bâties de nouveau, et tout ce que l'on avoit ajouté aux anciennes depuis la domination des Arabes (2). Il vouloit chasser de son royaume tous les chrétiens et les juifs, et n'y souffrir d'autre religion que la sienne; mais les révoltes qui s'élevèrent au commencement de son règne l'empêchèrent d'exécuter ce dessein, et il eut au contraire la douleur de voir plusieurs musulmans se faire chrétiens et mépriser la mort, sans compter ceux que la crainte tenoit cachés. Comme la révolte avoit diminué ses revenus, il surchargeoit les chrétiens pour y suppléer; et de faux frères entreprenoient le recouvrement de ces exactions. Les principaux des musulmans, voyant les chrétiens ainsi abattus, leur disoient : Qu'est devenu votre courage et votre ardeur pour le combat? Ceux qui s'empressoient tant à attaquer notre prophète ont été punis comme ils méritoient; qu'ils y viennent maintenant, si c'est Dieu qui les pousse. Alors un jeune moine, nommé Fandila, aimable et par sa bonne mine et par sa vertu, se présenta le premier au martyre. Il étoit de la ville d'Acci, aujourd'hui Guadix; et, étant venu étudier à Cordoue, il embrassa la vie monastique, et se retira à Tabane, sous la conduite de l'abbé Martin. Après qu'il y eut vécu quelque temps, les moines de Pegna-Mellar le demandèrent à son abbé, et malgré lui le firent ordonner prêtre, pour gouverner la double communauté d'hommes et de femmes de ce lieu-là. Etant abbé, il redoubla ses jeûnes, ses veilles et ses prières. Un jour donc, il vint à Cordoue se présenter hardiment au cadi, lui prêcher l'Evangile, et lui reprocher les impuretés de sa secte. Le cadi, l'ayant mis en prison et chargé de chaînes, en rendit aussitôt compte au roi, qui entra en grande colère, admirant cette hardiesse et ce mépris de sa puissance. Il ordonna d'arrêter l'évêque de Cordoue, mais il s'étoit sauvé par la fuite. Le roi avoit aussi donné un ordre général de faire périr tous les chrétiens, et vendre leurs femmes pour les disperser; mais les grands lui firent révoquer cet ordre, lui représentant qu'il n'étoit pas

(1) To. 8, p. 1885. to. 2, p. 58. Sup. n. 8.  
(2) Lup. 9. (4) Eulog. III. Memor.  
(3) To. 8, p. 69. Capit. p. 1.

(1) C. 2.

(2) C. 2, 3, 4, 5, 6, 7.

juste de perdre tant de peuple pour la témérité d'un seul, à laquelle aucun des plus sages et des plus considérables n'avoit pris part. Il se contenta donc de faire couper la tête à Fandila, et exposer son corps au delà du fleuve, le treizième de juin huit cent cinquante-trois. L'Eglise en fait mémoire le même jour (1).

Le lendemain Anastase, aussi prêtre et moine, souffrit le martyre (2). Il fut instruit dès l'enfance à Saint-Aciscle de Cordoue; étant diacre, il en quitta les fonctions pour embrasser la vie monastique, et fut enfin ordonné prêtre. S'étant donc présenté aux juges, et ayant parlé contre leur prophète, il fut aussitôt exécuté, et avec lui Felix, moine natif de Complut, mais Africain d'origine. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée. Le même jour, vers l'heure de none, une religieuse nommée Digne, du monastère de Tabane, que gouvernoit Elisabeth, se présenta au martyre. Peu de temps auparavant, elle crut voir en songe sainte Agathe qui, tenant des lys et des roses, lui en donnoit une, et l'appeloit à la suivre. Depuis ce jour, elle désiroit ardemment le martyre : si bien qu'ayant appris celui d'Anastase et de Felix, elle ne put attendre davantage; mais ouvrant secrètement sa clôture, elle se rendit en diligence à Cordoue, et demanda hardiment au cadi pourquoi il avoit fait mourir ses frères, qui ne soutenoient que la vérité. Elle ajouta sa profession de foi et des malédictions contre la fausse religion; et le cadi lui fit aussitôt couper la tête, et pendre le corps par les pieds avec les deux autres. Ces trois martyrs souffrirent donc en même jour le quatorzième de juin, ère huit cent quatre-vingt-onze, qui est l'an huit cent cinquante-trois; le lendemain Bénilde, femme avancée en âge et d'une grande piété, souffrit le même martyre; et l'Eglise honore ces quatre saints le jour de leur mort. Leurs corps furent brûlés quelques jours après et jetés dans le fleuve (3).

Colombe, sœur de l'abbé Martin et de l'abbesse Elisabeth, mais beaucoup plus jeune, charmée de la vertu de sa sœur et de Jérémie son beau-frère, étoit très-souvent chez eux, et conçut un grand désir de se consacrer à Dieu. Sa mère, qui la vouloit marier, le trouvoit fort mauvais, et s'en prenoit à sa fille aînée et à son gendre. Colombe refusa plusieurs partis; et enfin, se trouvant libre par la mort de sa mère, elle se retira avec sa sœur au monastère de Tabane, sous la conduite de Martin son frère. Elle y fut l'exemple de toutes les religieuses, et, pour vaquer plus librement à l'oraison, elle obtint de s'enfermer seule dans une cellule. Mais les musulmans ayant dissipé la communauté de Tabane, les religieuses furent obligées de se retirer à Cordoue, dans une maison qu'elles avoient près de l'église de Saint-Cyprien. La ferveur de Colombe y croissoit de

jour en jour; et poussée par de fréquentes révélations, elle sortit secrètement du monastère, demanda le logis du cadi, se présenta devant lui, lui déclara sa foi, et l'exhorta doucement à se convertir. Le cadi, surpris de sa beauté et de ses discours, la mena au palais, et la présenta au conseil, où elle continua de parler si fortement, que n'espérant pas de la faire changer, on la fit exécuter aussitôt devant la porte du palais. Elle fit un présent au bourreau qui devoit lui couper la tête, et son corps ne fut point exposé comme les autres; mais on le mit dans un panier revêtu, comme il étoit d'habits de lin, et on le jeta dans le fleuve. C'étoit le dix-septième de septembre huit cent cinquante-trois, ère huit cent quatre-vingt-onze. Six jours après son corps, fut trouvé entier par les soins de quelques moines, et apporté au prêtre Euloge, qui l'enterra honorablement dans l'église de Sainte-Eulalie.

Pompose, religieuse de Pegna-Mellar, suivit l'exemple de Colombe (1). Ce monastère étoit dédié à saint Sauveur, et situé au pied d'une roche où des abeilles s'étoient logées, ce qui lui donna ce nom, qui signifie Roche-de-Miel. Pompose s'y étoit retirée avec son père et sa mère et toute sa famille, et étoit parvenue à une grande perfection. Elle apprit le jour même le martyre de Colombe; et, comme elle soupieroit depuis long-temps après cette grâce, elle sortit du monastère la nuit suivante, vint à Cordoue, se présenta le matin au cadi, et eut la tête tranchée le dix-neuvième de septembre. Son corps jeté dans le fleuve fut retiré et enterré à Sainte-Eulalie avec celui de sainte Colombe. L'Eglise honore ces deux saintes, chacune à leur jour (2).

#### XV. Concile de Rome.

Sur la fin de la même année, le pape Léon IV tint à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, un concile de soixante-sept évêques (3), entre lesquels il y en avoit quatre envoyés par l'empereur Lothaire, savoir : Joseph d'Yvrée, Nottingue de Bresse, Pierre de Spolette, et Pierre d'Arrèze. Jean, archevêque de Ravenne, y envoya à sa place un diacre nommé Paul. Le concile s'assembla le huitième jour de décembre, indiction seconde, la septième année du pape Léon, la trente-septième de l'empereur Lothaire, la cinquième de son fils Louis, c'est-à-dire l'an huit cent cinquante-trois. D'abord le diacre Nicolas lut un discours du pape au concile, et le diacre Benoît lut une réponse au nom des évêques : puis on publia quarante-deux canons, dont les trente-huit premiers sont ceux du concile tenu par le pape Eugène II, en huit cent vingt-six, avec quelques additions (4). Les quatre derniers canons faits

(1) Martyr. R. 12 juin. (3) Martyr. R. 14 et 15  
(2) C. 8. juin, c. 9.

(1) C. 21. 8, Conc. p. 801, 113.  
(2) Mart. R. 17 et 19 sept. (4) Sup. liv. XLVII, n. 11.  
(3) Anast. in Leo. tom. c. 39, 40, 41, 42, p. 120.



de nouveau en ce concile, portent : Que l'on retranchera le nombre superflu des prêtres qui se trouvoient à Rome, ordonné par les évêques les plus voisins, et dont le tiers suffisoit pour faire le service. Tous les prêtres de la ville et de la campagne viendront au synode de leur évêque. Les laïques ne mettront point de prêtres d'un autre diocèse dans les églises de leur dépendance, sans le consentement de l'évêque diocésain, sous peine d'excommunication contre le laïque, et de déposition contre le prêtre. Les abbés ni les autres patrons ecclésiastiques ne se donneront point non plus cette liberté. Car les prêtres ne peuvent être placés que par ceux qui ont droit de les ordonner et de les corriger, c'est-à-dire par les évêques. En ce même concile, fut déposé Anastase, prêtre cardinal de l'église romaine du titre de Saint-Marcel. Depuis cinq ans, il avait quitté Rome, et demeurait dans le diocèse d'Aquilée. Le pape l'avait averti par lettres jusqu'à quatre fois, et l'avait excommunié en deux conciles, pour sa désobéissance. Ensuite le pape se trouvant à Ravenne avec le jeune empereur Louis, obtint de lui un ordre au prêtre Anastase de retourner à son église à un jour marqué, et chargea de l'exécution Nottingue, évêque de Bresse, et le comte Adalgise. Le terme étant passé, le pape, du consentement des évêques, l'anathématisa. Puis étant parti de Ravenne et revenu à Rome, comme il sut qu'Anastase s'était avancé jusqu'à Clusium en Toscane, il lui envoya trois évêques, pour le citer au concile, qui se devait tenir le quinzième novembre de la même année huit cent cinquante-trois, et il manqua encore.

Le pape fit donc lire dans ce concile du huitième de décembre, une lettre où il rapportait toute cette procédure. Les trois évêques qui avaient été envoyés à Anastase firent leur rapport, et on lut la citation dont ils étaient chargés. Le pape demanda aux évêques envoyés de l'empereur pourquoi ils ne représentaient point ce prêtre suivant son ordre, et ils dirent qu'ils n'avaient pu le trouver. Enfin de l'avis du concile, et suivant le troisième canon d'Antioche, le prêtre Anastase fut déposé, et l'acte de déposition souscrit par le pape, l'empereur Louis, cinquante-neuf évêques présents, huit députés d'absents, vingt prêtres et six diacres de l'église romaine (1).

#### XVI. Fondation de Léopolis.

La ville de Centumcelles était déserte depuis quarante ans, et ses murailles étant ruinées, elle était exposée aux insultes des Sarrasins; ce qui avait obligé ses habitants à se retirer dans les bois et sur les montagnes, où ils vivoient comme des bêtes, dans des alarmes continuelles (2). Le pape Léon en eut pitié,

et s'y transporta pour chercher un lieu plus sûr, où l'on pût transférer la ville. Enfin, il le trouva à douze milles de là sur la montagne, et y fit bâtir une ville nouvelle, qu'il nomma de son nom Léopolis, et en fit solennellement la dédicace, comme il avait fait celle de la ville de Saint-Pierre. Il fit le tour en procession, jetant de l'eau bénite sur les murailles, et, ayant célébré la messe, il distribua de sa main des largesses au peuple (1). Il fit aussi de grands présents aux églises de cette nouvelle ville, dont la dédicace fut le quinzième d'octobre, la huitième année du pontificat de Léon, qui est l'an huit cent cinquante-quatre. Dans la suite des siècles, cette demeure s'est trouvée moins commode, et les habitants sont retournés à l'ancienne Centumcelles sur la mer, qu'ils ont nommée pour cette raison *Civita Vecchia*, vieille ville (2).

#### XVII. Impiétés de l'empereur Michel.

Cependant, à Constantinople, l'empereur Michel, devenu grand, et poussé par son oncle Bardas qui vouloit régner sous son nom, obligea Théodora, sa mère, à se retirer (3). Ce jeune prince était plongé dans la débauche, et tout occupé des spectacles des chariots qu'il conduisoit souvent lui-même, et tenoit sur les fonts les enfants des cochers du cirque. Il avait auprès de lui une troupe de débauchés, qu'il traitait avec grand honneur, et, se moquant de la religion, il leur faisoit porter des ornements pontificaux tissés d'or, et contrefaire les plus saintes cérémonies. Il nommoit patriarche leur chef Théophile, surnommé Gryllus, et donnoit aux autres les noms des onze métropolitains des premiers sièges soumis à Constantinople, prenant lui-même celui de Colonie, car il tenoit à honneur d'être de la troupe. Ils imitoient les chants de l'Eglise avec des guitares dont ils jouoient tantôt plus doucement, tantôt plus fort, selon qu'ils vouloient représenter ce que les prêtres disoient bas ou chantoient à haute voix. Ils avoient des vases d'or ornés de pierreries, qu'ils emplissoient de vinaigre et de moutarde, pour distribuer en forme de communion.

Ils faisoient des processions par la ville, où Gryllus était monté sur un âne, et suivi de tous les autres. Un jour, ils rencontrèrent le patriarche Ignace qui marchait en procession avec son clergé. Gryllus, ravi d'une si belle occasion, commença à sonner de la guitare levant sa chasuble, tous les autres l'imitèrent avec grand bruit, et accablèrent d'injures et de paroles infâmes le patriarche et son clergé. Une autre fois, l'empereur Michel envoya querir sa mère Théodora pour recevoir la béné-

(1) Sup. liv. XLVIII, n. 59. (3) Post. Theoph. 17, n. 24, 36, 37. N. 38.  
(2) V. Baudran. Centumcelles.

diction du patriarche (1). Elle, croyant que c'était Ignace, vint avec respect, et se prosterna sur le pavé. C'était Gryllus qui cachait sa barbe et son visage. Il lâcha un vent d'honnête avec des paroles infâmes, et ajouta : Nous vous donnons, madame, ce que nous avons. L'impératrice, ainsi outragée, chargea de malédictions le faux patriarche et son fils, à qui elle prédit que Dieu l'abandonneroit (2).

Enfin, la treizième année de son règne, qui était l'an huit cent cinquante-quatre, il obligea sa mère à se retirer, et à se faire couper les cheveux pour embrasser la vie monastique avec ses filles (3). Il voulut persuader au patriarche Ignace de leur donner l'habit, mais il le refusa, disant : Quand j'ai pris le gouvernement de cette église, j'ai promis par écrit et avec serment de ne rien faire contre votre service ou votre gloire. Quel crime ont commis ces princesses pour être traitées de la sorte ? Ayant ainsi parlé, il se retira, et l'empereur fit enfermer sa mère et ses sœurs dans le palais nommé de Carien. Bardas, frère de cette princesse, homme habile, mais corrompu, prit toute l'autorité, profitant de la faiblesse de son neveu.

#### XVIII. Saint Anscaire, évêque de Brême.

En Saxe, saint Anscaire chassé de Hambourg par l'incursion des Normands, dès l'année huit cent quarante-cinq, ne laissoit pas d'exercer sa mission, tirant sa subsistance du monastère de Turholt dans la Belgique, que Louis le débonnaire lui avait donné. Mais le roi Charles, dans les états duquel se trouvoit ce monastère, le donna à un seigneur nommé Reigner, ce qui réduisit Anscaire à une extrême pauvreté (4). Les moines de l'ancienne Corbie, qui l'avoient suivi, retournèrent à leur monastère, et plusieurs autres l'abandonnèrent; mais, avec le peu de disciples qui lui restoit, il ne laissa pas de continuer ses fonctions. Le roi Louis, dans le royaume duquel il travailloit, touché de ses besoins, chercha à le faire subsister, et, ne voyant dans le pays aucun monastère qui lui pût convenir, il résolut de lui donner l'évêché de Brême, qui était voisin, et alors vaquant par la mort de Leuderic, troisième évêque de ce siège, décédé l'an huit cent quarante-neuf. Comme Anscaire faisoit difficulté de l'accepter, craignant qu'on ne l'accusât de cupidité, le roi proposa l'affaire en plein parlement, et demanda aux évêques s'il la pouvoit faire suivant les canons. Ils répondirent que oui, et le prouvèrent par plusieurs exemples. Ainsi, attendu que le diocèse de Hambourg, pour lequel Anscaire avait été ordonné, était très-petit,

(1) Id. n. 13. n. 22. Vita Ign. p. 1194.  
(2) Simeon Mag. n. 20. (4) Sup. l. XLVIII, n. 31.  
(3) Ib. n. 12. Post. Theoph. Vita n. 35; tom. 6, Act. p. 95.

n'ayant que quatre églises baptismales, et qu'il était fort exposé aux incursions des barbares, ils décidèrent que l'on y pouvoit joindre celui de Brême. Mais, pour ôter tout sujet de plainte à Valdegaire, évêque de Verden, qui était voisin, et dont on avait pris la partie du diocèse qui était au delà de l'Elbe, on résolut de remettre les deux évêchés de Brême et de Verden comme ils étaient du temps de Louis le débonnaire. A ces conditions, Anscaire reçut l'évêché de Brême, uni à celui de Hambourg, la même année huit cent quarante-neuf, neuvième du roi Louis (1).

Depuis, la chose étant mieux examinée dans un autre concile, on trouva de l'inconvénient que le siège pour lequel il avait été ordonné, et dont l'érection avait été confirmée par le pape, fût dans un autre diocèse; car Hambourg se trouvoit au delà de l'Elbe, et par conséquent dans la partie rendue à l'évêque de Verden. On résolut donc qu'il reprendrait cette partie, en donnant un équivalent; et l'évêque de Verden y consentit. Mais on ne put avoir le consentement du métropolitain, qui était l'archevêque de Cologne, parce que ce siège était vacant, et le fut environ dix ans (2).

#### XIX. Eglise de Suède.

Cependant l'église de Suède était demeurée sans prêtre, depuis que l'évêque Gausbert, autrement nommé Simon, en avait été chassé. Au bout de sept ans, c'est-à-dire vers l'an huit cent cinquante-deux, Anscaire y envoya un prêtre anachorète, nommé Ardgair, pour consoler ce qui restait de chrétiens; principalement un saint homme, nommé Hérigaire, qui avait soutenu cette église pendant qu'elle manquait de prêtres, et avait beaucoup souffert de la part des infidèles, mais Dieu le soutenait par des miracles (3). Un jour, tenant leur assemblée en pleine campagne, ils louoient leurs dieux, dont ils prétendoient avoir reçu de grandes faveurs, et reprochoient à Hérigaire qu'il était seul engagé dans une vaine créance. Alors il leur dit : Eprouvons par des miracles, qui est le plus puissant, vos dieux ou le mien. Il va pleuvoir comme vous voyez, priez vos dieux qu'il ne tombe point de pluie sur vous, et je demanderai la même grâce à mon Seigneur Jésus-Christ. Ils s'assirent tous d'un côté, et lui avec un valet de l'autre; ils furent tellement trempés de la pluie, qu'il sembloit qu'on les eût jetés tout vêtus dans la rivière, mais il ne tomba pas une goutte de pluie sur lui ni sur son valet; ainsi les païens demeurèrent confus. Il lui vint un mal de jambe qui l'empêchait de marcher. Plusieurs le venoient voir, les uns lui conseilloyaient de sacrifier aux dieux pour obtenir sa guérison, les autres lui disoient qu'il n'avait

(1) N. 30, 37. (3) Vita n. 25, 26.  
(2) N. 38.

1) Sup. liv. XII, c. 12. (2) Anast.



point de santé, parce qu'il n'avoit point de Dieu (1). Ne pouvant plus souffrir leurs reproches, il se fit porter à son église, et dit devant tous les assistants : Jésus-Christ, mon Seigneur, rendez-moi tout à l'heure la santé, afin que ces pauvres gens connoissent à vous. Aussitôt il fut si parfaitement guéri, qu'il sortit de l'église sans secours.

Un roi des Suéones ou Suédois, chassé de ses états, étoit venu assiéger Birca avec le secours des Danois ; ils étoient prêts à prendre la ville et à la piller (2). Les habitants, riches marchands pour la plupart, n'étant pas en état de se défendre, avoient recours à leurs dieux. Hérigaire, qui étoit gouverneur de la ville, leur dit en colère : Jusqu'à quand voulez-vous servir les démons et vous ruiner par de vaines superstitions ? Vous avez fait de grandes offrandes à vos dieux, et leur en avez promis encore davantage, de quoi vous ont-elles servi ? Les habitants remirent leur salut entre ses mains, et par son conseil ils vouèrent à Jésus-Christ un jeûne et des aumônes. Cependant, le roi qui les assiégeoit dit à ses Danois : Il y a là-dedans plusieurs dieux et une église autrefois dédiée à Jésus-Christ, qui est le plus puissant de tous. Cherchons par le sort si c'est la volonté divine que vous preniez cette ville. Ils ne purent le refuser, car c'étoit leur coutume, et ils trouvèrent que leur entreprise ne pouvoit réussir (3). Ainsi ils se retirèrent, et Birca fut délivrée. Hérigaire profita de ce succès pour exhorter les habitants à se convertir et prêcher hardiment la foi partout où il se rencontroit. Il persévéra jusqu'à la fin ; étant tombé malade, il fut assisté à la mort par le prêtre Ardgaire, qui lui donna le viatique.

Il le donna aussi à une sainte femme, nommée Eriburge, l'un des principaux ornements de cette église naissante. Elle résista avec une fermeté inébranlable à toutes les attaques des infidèles, disant : Si l'on doit garder la foi aux hommes, combien doit-on plus la garder à Dieu (4) ? Mon Seigneur Jésus-Christ est tout-puissant ; il peut, si je lui suis fidèle, me donner tout ce qui me sera nécessaire. Comme elle étoit âgée, et qu'il n'y avoit plus de prêtres en Suède, se croyant proche de la mort, elle recommanda à sa fille un peu de vin qu'elle avoit fait réserver, et lui ordonna de lui en mettre dans la bouche quand elle la verroit près de sa fin, parce qu'elle n'avoit pas le sacrifice qu'elle savoit être le viatique des chrétiens. Ce vin se garda environ trois ans : et l'on voit par cet exemple que le viatique se donnoit encore sous l'espèce du vin (5). Comme Friburge étoit riche et affectionnée à l'aumône, elle ordonna à sa fille de distribuer après sa

mort tous ses biens aux pauvres. Et parce, lui dit-elle, que nous avons ici peu de pauvres, vendez tout et portez de l'argent à Dorstat, où il y a plusieurs églises et quantité de pauvres. La fille exécuta cet ordre fidèlement, et trouva à Dorstat des femmes pieuses, qui l'instruisirent du meilleur emploi de ses aumônes. Un jour, étant revenue à son logis, elle mit à part le sac où elle avoit porté son argent, et qui étoit vide, mais quelque temps après elle le trouva plein, et, ayant appelé ces pieuses femmes, elle compta l'argent avec elles, et en trouva autant qu'elle en avoit apporté ; excepté quatre deniers, qu'elle avoit employés pour avoir du vin. Elle rapporta ce miracle aux prêtres les plus estimés, et ils lui dirent : C'est le fruit de votre obéissance et de votre fidélité : croyez fermement que votre mère est sauvée ; et ne craignez point de donner aussi votre bien pour Jésus-Christ.

Ces miracles sont dignes de foi, s'il y en eut jamais, étant rapportés dans la vie de saint Anscaire, par saint Rembert, son disciple et son successeur ; et s'il est permis de dire que Dieu ait dû quelquefois faire des miracles, c'est sans doute pour les églises naissantes (1). Au reste, il sembloit que le prêtre Ardgaire ne fût allé en Suède que pour assister à la mort de ces deux saintes personnes ; car, après celle d'Hérigaire, il retourna à sa chère solitude, et cette église demeura encore sans prêtre.

#### XX. Commencement de l'église de Danemarck.

Mais Anscaire travailloit à introduire la foi dans le Danemarck. Horic ou Eric y régnoit alors seul ; et il étoit fils de Godefroi, tué l'an huit cent dix (2). Anscaire le visitoit souvent, et s'appliquoit à gagner son amitié par ses présents et par toutes sortes de services, pour obtenir la permission de prêcher dans son royaume. Quelquefois le roi Louis l'envoyoit en ambassade vers Horic, soit pour traiter la paix, soit pour d'autres affaires, dont il s'acquittoit avec beaucoup de capacité et de fidélité. Le roi Horic, connoissant par-là sa probité, commença à le respecter et à l'aimer, à vivre familièrement avec lui, et lui donner entrée dans ses conseils les plus secrets. Il vouloit toujours l'avoir pour garant des traités qu'il faisoit avec les Saxons, disant qu'il ne tenoit rien de si sûr que sa parole.

Anscaire profita donc de cette amitié du roi pour l'exhorter à se faire chrétien. Il écoutoit volontiers ce que l'évêque lui rapportoit de l'Ecriture sainte, et demuroit d'accord que cette doctrine étoit bonne et salutaire. Enfin, le saint évêque lui demanda la permission de bâtir une église dans son royaume, et d'y établir un prêtre, qui prêchât la parole de Dieu, et administrât le baptême à tous ceux qui le

désireroient. Le roi l'accorda avec plaisir, permit de bâtir une église à Slesvic, qui étoit dès lors un port très-fréquenté par les marchands (1). Le saint évêque l'exécuta aussitôt, et y mit un prêtre qui travailla avec grand fruit. Car il y avoit déjà en ce lieu-là plusieurs chrétiens, même des principaux de la ville, qui avoient été baptisés à Dorstat ou à Hambourg ; et ils étoient ravis d'avoir chez eux le libre exercice de leur religion. Plusieurs infidèles de l'un et de l'autre sexe se convertissoient à leur exemple : la joie étoit grande, et l'intérêt même temporel s'y rencontroit ; car à cette occasion les marchands de Dorstat et de Hambourg, voyant la sûreté établie, venoient plus volontiers à Slesvic. Mais la plupart de ces nouveaux chrétiens se contentoient de recevoir le signe de la croix et d'être catéchumènes pour entrer dans l'église et assister aux divins offices : ils différoient le baptême jusqu'à la fin de leur vie, croyant plus avantageux d'en sortir entièrement purifiés. Plusieurs malades, ayant inutilement sacrifié à leurs idoles pour recouvrer la santé, promettoient de se faire chrétiens, appeloient le prêtre, recevoient le baptême, et guérissent aussitôt. Ainsi se convertit une grande multitude de Danois.

#### XXI. Suite de l'église de Suède.

Cependant Anscaire, affligé de ce que la Suède étoit encore une fois sans prêtre, depuis la retraite d'Ardgaire pria le roi Horic de lui aider à rentrer dans ce pays (2). Il en parla aussi à l'évêque Gausbert, qu'il y avoit autrefois envoyé, craignant que la foi qui avoit commencé à s'y établir ne pût par leur négligence. Gausbert dit que pour lui, en ayant été une fois chassé, il craignoit que sa présence n'irritât de nouveau les infidèles. Il vaut mieux, ajouta-t-il, que vous y retourniez, vous qui, ayant été le premier chargé de cette mission, y avez été très-bien reçu : j'enverrai avec vous mon neveu, qui demeurera pour y faire les fonctions de prêtre, s'il y a lieu d'y prêcher. Cette résolution prise, ils allèrent demander la permission du roi Louis, qui l'accorda volontiers, donna commission à l'évêque Anscaire d'aller en Suède comme son ambassadeur.

Horic, roi de Danemarck, en envoya un de son côté pour l'accompagner et dire au roi de Suède, nommé Olef ou Olave, qu'il connoissoit parfaitement le serviteur de Dieu, que le roi Louis lui envoyoit, et qu'il n'avoit jamais vu un si homme de bien, ni trouvé en personne tant de bonne foi (3). C'est pourquoi, ajoutoit-il, je lui ai permis dans mon royaume tout ce qu'il a voulu pour y établir

la religion chrétienne ; et je vous prie d'en user de même, car il ne cherche qu'à faire du bien. Après vingt jours de navigation, Anscaire arriva à Birca, où il trouva le roi et le peuple fort troublés. Car il étoit venu un homme, qui disoit avoir assisté à l'assemblée des dieux, que l'on croyoit maître du pays, et qu'ils l'avoient envoyé dire au roi et au peuple : Nous vous avons long-temps été favorables, et vous avons donné l'abondance et la prospérité dans la terre que vous habitez. De votre part, vous vous êtes bien acquittés des sacrifices et des vœux que vous nous deviez, et votre service nous a été agréable. A présent, vous manquez aux sacrifices ordinaires et faites moins de vœux, et, ce qui nous déplaît davantage, vous voulez introduire un dieu étranger. Gardez-vous de recevoir ce culte contraire au nôtre, si vous voulez que nous vous soyons propices. Que, si vous voulez quelque dieu nouveau, nous recevons volontiers en notre compagnie Eric, jadis votre roi : les Suédois, touchés de cet avertissement de leurs dieux, dressèrent un temple à l'honneur de ce roi Eric, et lui offrirent des vœux et des sacrifices.

Le saint évêque, étant arrivé, demanda à ses anciens amis comment il pourroit faire au roi sa proposition (1). Ils lui dirent tous qu'il n'y avoit rien à espérer pour ce voyage, et que, s'il avoit quelque chose à donner, il l'employât à racheter sa vie. Il répondit : Si mon Dieu en a ainsi disposé, je suis prêt à souffrir pour lui les tourments et la mort. Enfin, par leur conseil, il invita le roi à venir chez lui, lui donna à manger, lui fit des présents et lui expliqua le sujet de son ambassade, dont il avoit déjà ouï parler. Le roi, très-content de la réception que lui fit l'évêque, lui dit : Je consentirais volontiers à ce que vous désirez, mais je ne puis rien vous accorder que je n'aie consulté nos dieux par le sort, et que je ne sache la volonté du peuple, qui est plus maître que moi des affaires publiques. Envoyez quelqu'un de votre part à la prochaine assemblée ; je parlerai pour vous, et vous ferai savoir la résolution. Après cette réponse, l'évêque recommanda l'affaire à Dieu par des jeûnes et des prières, et Dieu lui fit connoître intérieurement que le succès en seroit heureux (2).

Le roi Olef assembla d'abord les seigneurs, et leur expliqua la proposition de l'évêque. Ils dirent qu'il falloit consulter les dieux, sortirent en campagne suivant la coutume, jetèrent le sort, et trouvèrent que c'étoit la volonté de Dieu que la religion chrétienne s'établît chez eux. Aussitôt un des seigneurs, ami de l'évêque, alla lui porter cette bonne nouvelle. Le jour de l'assemblée générale étant venu, elle se tint à Birca, et le roi, suivant la coutume, fit publier par un héraut le sujet de l'ambassade des

(1) N. 27.

(2) C. 28, 29, 30.

(3) N. 31.

(4) N. 32.

(5) V. Mabill. Praef. to.

3. Act. n. 75. Vita n. 33.

(1) N. 34.

(2) Vita n. 41. V. Ansc.

3 febr.

(1) N. 42.

(2) N. 43.

(3) N. 45.

(1) N. 46.

(2) N. 47.



François (1). Il s'émut un grand murmure parmi le peuple partagé en divers sentiments ; mais un vieillard se leva et dit : Roi et peuple, écoutez-moi : nous connoissons déjà le service de ce dieu, et qu'il est d'un grand secours à ceux qui l'invoquent ; plusieurs d'entre nous l'ont éprouvé dans les périls de mer et en d'autres occasions, pourquoi donc le rejetons-nous ? Autrefois quelques-uns alloient à Dorstat embrasser cette religion, dont ils connoissoient l'utilité ; maintenant ce voyage est dangereux à cause des pirates ; pourquoi ne recevons-nous pas ce bien que l'on vient nous offrir chez nous ? Le peuple, persuadé par ce discours, consentit unanimement à l'établissement des prêtres et de la religion chrétienne. Le roi en donna aussitôt avis à l'évêque, ajoutant toutefois qu'il ne pouvoit encore lui accorder une entière permission, jusqu'à ce qu'il eût le consentement d'une assemblée qui se devoit tenir dans une autre partie du royaume ; mais elle fut aussi favorable que la première.

Alors le roi appela l'évêque, et ordonna que l'on bâtiroît des églises, que l'on recevoit des prêtres, et que quiconque voudroit pourroit librement se faire chrétien. Saint Anscaire recommanda au roi le prêtre Erimbert, qui étoit le neveu de l'évêque Gausbert ; le roi lui donna une place à Birca pour bâtir une église, et promit de protéger en tout la religion chrétienne : ainsi saint Anscaire, ayant heureusement accompli son dessein, retourna en Saxe (2). Quelque temps après, le roi Olef attaqua les Chores, peuple autrefois sujet aux Suédois, et dont le pays est la Courlande. Il assiégea une de leurs villes, où ses troupes se trouvèrent en grand péril ; et, ayant jeté le sort, aucun de leurs dieux ne leur promettoit du secours. En cette extrémité, quelques marchands, se souvenant des instructions de saint Anscaire, exhortèrent les Suédois à invoquer le dieu des chrétiens. Ayant jeté le sort et trouvé que Jésus-Christ devoit les secourir, ils reprirent cœur et marchèrent au combat ; mais les Courlandois, sans les attendre, rendirent la ville à des conditions plus avantageuses qu'ils ne demandoient. Après cette victoire, les Suédois demandèrent quel vœu ils devoient faire à Jésus-Christ.

Les marchands leur conseillèrent de lui promettre des jeûnes et des aumônes ; savoir, qu'à leur retour, après avoir demeuré sept jours chez eux, ils s'abstiendroient de chair pendant les sept jours suivants, et qu'après quarante autres jours ils feroient la même abstinence quarante jours durant. Ils l'observèrent religieusement, et depuis ce temps le prêtre Erimbert exerça librement ses fonctions, et la religion chrétienne fit de grands progrès en Suède.

(1) N. 48.

(2) N. 49, 51.

## XXII. Suite de l'Eglise de Danemarck.

Mais en Danemarck il y eut une grande révolution, car les Normands, qui en étoient sortis et avoient ravagé la France pendant vingt années de suite, se rassemblèrent et retournèrent en leur pays. Là il s'émut une querelle entre le roi Horic et son neveu Guturm, qu'il avoit chassé de son royaume, et qui avoit jusque-là vécu en pirate (1). Ils en vinrent aux mains, et le carnage fut si grand qu'il périt un peuple innombrable. Dieu vengeant ainsi la mort de tant de chrétiens que les Normands avoient égorgés. Le roi Horic fut tué, et de la race de Godefroi, son père, il ne resta qu'un enfant, aussi nommé Horic, qui fut reconnu pour roi. Mais les seigneurs qui l'environnoient, et qui n'étoient guère connus de saint Anscaire, conseillèrent à ce jeune prince d'abolir le christianisme, disant que le désastre qui leur venoit d'arriver étoit un effet de la colère des dieux, pour avoir reçu le culte d'un dieu inconnu. Le plus ennemi du christianisme étoit le gouverneur de Slesvic, nommé Hovy, qui fit fermer l'église et défendit l'exercice de la vraie religion ; ce qui obligea le prêtre qui y résidoit à se retirer.

Saint Anscaire, pénétré de douleur, ne savoit à qui s'adresser, n'ayant auprès du nouveau roi aucun de ceux dont il avoit gagné l'amitié par ses libéralités. Abandonné des hommes, il eut recours à Dieu, à son ordinaire, et ce ne fut pas en vain. Comme il se disposoit à aller trouver le roi, ce prince, ayant chassé et disgracié le gouverneur de Slesvic, pria de lui-même le saint évêque de renvoyer le prêtre à son église, disant qu'il ne vouloit pas moins mériter la protection de Jésus-Christ et l'amitié de l'évêque que le roi son prédécesseur. Anscaire alla trouver le roi, et lui fut présenté par le comte Bouchard, parent de l'un et de l'autre prince ; le jeune Horic reçut très-bien le saint évêque, et lui donna toutes les permissions que l'ancien lui avoit données. Il accorda même aux chrétiens d'avoir une cloche pour leur église, ce qui auparavant paroisoit abominable aux païens, et il permit de bâtir une autre église dans la ville de Ripa, et d'y établir un prêtre.

Cependant l'évêque Gausbert envoya en Suède un prêtre, nommé Anfrid, Danois de naissance, et élevé dans le service de Dieu par Ebbon, autrefois archevêque de Reims. A son arrivée, le prêtre Erimbert en revint, et Anfrid y demeura plus de trois ans, chéri de tout le monde ; mais, ayant appris la mort de l'évêque Gausbert, il revint et mourut lui-même quelque temps après. Saint Anscaire, ne voulant pas laisser périr l'Eglise en Suède, y envoya un prêtre qu'il avoit, nommé Ragimbert, qui fut pillé en chemin par des pirates danois, et mourut. Le saint évêque, sans se rebuter, or-

(1) N. 54. An. Fuld. 854. Bertin. Eod. Chr. Norm.

donna exprès pour cette mission un autre prêtre, nommé Rimbert, Danois de nation, qui y fut bien reçu par le roi et par le peuple, et y exerçoit encore ses fonctions en toute liberté quand le successeur de saint Anscaire écrivoit sa vie ; le saint évêque recommandoit à tous ces prêtres, qu'il envoyoit chez les païens, de ne demander rien à personne, mais de travailler de leurs mains, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, et de se contenter du vivre et du vêtement. Il ne laissoit pas, tant qu'il pouvoit, de fournir abondamment à leurs besoins et de ceux qui étoient à leur suite, et de leur donner de quoi gagner des amis. Tels furent les commencements des églises de Suède et de Danemarck.

## XXIII. Troisième concile de Valence.

En France, les quatre articles dressés par Hincmar en l'assemblée de Quiercy, furent envoyés à l'église de Lyon, par le soin de quelques hommes vertueux ; et, ayant été examinés par l'archevêque Rémy avec les plus savants de son clergé, ils en furent choqués, et trouvèrent que l'on y attaquoit l'autorité de l'Ecriture et des pères, particulièrement de saint Augustin (1). C'est pourquoi Rémy entreprit de réfuter ces quatre articles, par un écrit intitulé : Qu'il faut s'attacher à la vérité de l'Ecriture, où il soutient principalement la double prédestination des élus et des réprouvés. Il établit encore plus authentiquement la même doctrine au troisième concile de Valence, assemblé par ordre de l'empereur Lothaire, la quinzième année de son règne, indiction troisième, qui est l'an huit cent cinquante-cinq, le huitième de janvier, à l'occasion de l'évêque de Valence, accusé de divers crimes (2). Il y avoit quatorze évêques de trois provinces, avec leurs métropolitains, qui les présidoient : savoir, Rémy de Lyon, Agilmar de Vienne et Roland d'Arles. Ebbon de Grenoble s'y distinguoit le plus entre les évêques. Après que l'on eut terminé l'affaire de l'évêque de Valence, on dressa vingt-trois canons, dont les six premiers sont de doctrine. Nous évitons, disent les évêques, les nouveautés de paroles et les disputes présomptueuses, qui ne causent que du scandale, pour nous attacher fermement à l'Ecriture sainte et à ceux qui l'ont clairement expliquée. à Cyprien, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin et aux autres docteurs catholiques. Quant à la prescience de Dieu, la prédestination et les autres questions qui scandalisent nos frères, nous nous en tenons à ce que nous avons appris dans le sein de l'Eglise.

Dieu, par sa prescience, a connu de toute éternité les biens que devoient faire les bons, et les maux que devoient faire les mauvais.

(1) De Ten. Ver. Sor. c. (2) Tom. 8, p. 134, c. 1, 2. Maug. Diss. c. 35. 2, 3.

Il a prévu que les uns seroient bons par sa grâce, et par sa même grâce recevoient la récompense éternelle ; et il a prévu que les autres seroient mauvais par leur propre malice, et par sa justice condamnés à la peine éternelle. La prescience de Dieu n'impose à personne la nécessité d'être mauvais : personne n'est condamné par le préjugé de Dieu, mais par le mérite de sa propre iniquité. Les méchants ne périssent pas parce qu'ils n'ont pu être bons, mais parce qu'ils ne l'ont pas voulu, et sont demeurés par leur faute dans la masse condamnée. Nous confessons hardiment la prédestination des élus à la vie, et la prédestination des méchants à la mort ; mais dans le choix de ceux qui seront sauvés, la miséricorde de Dieu précède leur mérite ; et dans la condamnation de ceux qui périront, leur démerite précède le juste jugement de Dieu. Il n'a ordonné par sa prédestination que ce qu'il devoit faire par sa miséricorde gratuite ou par son juste jugement. C'est pourquoi dans les méchants il a seulement prévu, et non pas prédestiné leur malice, parce qu'elle vient d'eux et non de lui. Mais il a prévu, parce qu'il sait tout, et prédestiné, parce qu'il est juste, la peine qui doit suivre leur démerite. Au reste, que par la puissance divine quelques-uns soient prédestinés au mal, comme s'ils ne pouvoient être autre chose, non-seulement nous ne le croyons point, mais si quelqu'un le croit, nous lui disons anathème. Quant à la rédemption du sang de Jésus-Christ, ceux-là se trompent qui disent qu'il a été répandu même pour les méchants, qui, étant morts dans leur impiété, ont été damnés, depuis le commencement du monde jusqu'à la passion de Jésus-Christ. Et nous disons, au contraire, que ce prix n'a été donné que pour ceux qui croient en lui. Nous rejetons au reste, comme inutiles, nuisibles et contraires à la vérité, les quatre articles qui ont été reçus avec peu de précaution par le concile de nos frères. Nous rejetons aussi dix-neuf autres articles, qui sont des conclusions de syllogismes impertinents, et contiennent des articles du diable plutôt que des propositions de foi. Nous les interdisons par l'autorité du Saint-Esprit, et voulons que les auteurs des nouveautés soient réprimés. Les quatre articles sont ceux du concile de Quiercy (1) ; les dix-neuf, ceux de Jean Scot. Le concile continue :

Nous croyons que tous les fidèles baptisés sont véritablement lavés par le sang de Jésus-Christ, et qu'il n'y a rien d'illusoire dans les sacrements de l'Eglise, mais que tout y est vrai et effectif (2). Toutefois, de cette multitude de fidèles, les uns sont sauvés, parce qu'ils persévèrent par la grâce de Dieu ; les autres n'arrivent point au salut, parce qu'ils rendent inutile la grâce de la rédemption par leur mauvaise doctrine ou leur mauvaise vie. Tou-

(1) Sup. 12.

(2) C. 5, 6.



chant la grâce, par laquelle sont sauvés ceux qui croient, et sans laquelle aucune créature raisonnable n'a jamais bien vécu; et touchant le libre arbitre affaibli dans le premier homme et guéri par la grâce de Jésus-Christ, nous croyons ce qu'ont enseigné les pères par l'autorité de l'Écriture, ce que le concile d'Afrique et le concile d'Orange ont déclaré, et ce que les papes ont tenu. Mais nous rejetons avec dédain les questions impertinentes et les fables des Ecossois, qui ont causé dans ces temps malheureux une triste division. C'est encore Jean Scot Erigène qui est marqué par ces paroles.

Les autres canons du concile de Valence regardent la discipline (1). On commence par l'ordination des évêques. Le prince sera supplié de laisser au clergé et au peuple la liberté de l'élection. On choisira ou dans le clergé de la cathédrale, ou dans le diocèse, ou du moins dans le voisinage. Que, si on prend un clerc attaché au service du prince, on examinera soigneusement sa capacité et ses mœurs, de quoi on charge la conscience du métropolitain; et on lui enjoint de faire auprès du prince, du clergé et du peuple, tout ce qui sera nécessaire pour ne pas ordonner un évêque indigne. Les métropolitains veilleront sur les mœurs et la réputation des évêques. Les évêques se soutiendront l'un l'autre, contre ceux qui sont rebelles à l'Église: en sorte qu'ils se soumettent à la pénitence, ou que, s'ils demeurent excommuniés, ils ne trouvent personne qui les reçoive. On n'admettra point en justice deux serments contraires, puisque l'un des deux est nécessairement un parjure. On ne souffrira point les duels, quoique autorisés par la coutume: celui qui aura tué en duel sera soumis à la pénitence de l'homicide; celui qui aura été tué sera privé des prières et de la sépulture ecclésiastique; et l'empereur sera supplié d'abolir cet abus par des ordonnances publiques.

#### XXIV. Affaires d'Italie.

Au mois de février suivant, l'empereur Louis, fils de Lothaire, assembla à Pavie les évêques du royaume de Lombardie, dont les premiers étoient Angilbert, archevêque de Milan, André, patriarche d'Aquilée, et Joseph, évêque d'Yvrée, archichapelain de l'empereur (2). Ce prince leur ayant demandé leurs avis sur la réformation des abus, ils dressèrent dix-neuf articles, où ils se plaignent entre autres que quelques laïques, principalement les seigneurs, entendent l'office divin aux églises qu'ils ont proche de leurs maisons, viennent rarement aux grandes églises, et n'en reçoivent point les instructions qui leur seroient nécessaires. Quelques-uns, ajoutent les évêques,

(1) C. 7, 10, 13, 14, 2. t. 2, Cap. p. 340, c. 3, 4, (2) To. 8, Conc. p. 146; 13, 16.

reçoivent nos clercs sans notre permission, et font célébrer la messe par des prêtres ordonnés en d'autres diocèses, ou dont l'ordination même est douteuse. Quelques seigneurs donnent leurs dîmes aux églises qu'ils ont dans leurs terres, ou aux clercs qui sont à leur service, au lieu de les donner aux églises où ils reçoivent l'instruction, le baptême et les autres sacrements. On peut voir ici la taxe de ce qui doit être fourni à un évêque en visite. L'empereur Louis, par sa réponse, recommande l'exécution des capitulaires de ses prédécesseurs.

Quelque temps après, Daniel, maître de la milice, vint le trouver de Rome, et lui dit (1): Gratien, gouverneur du palais de Rome, que vous croyez vous être fidèle, m'a ainsi parlé seul à seul dans sa maison: Ces François ne nous font aucun bien, ils ne nous donnent aucun secours: au contraire, ils nous pillent. Que n'appelons-nous les Grecs, pour faire un traité avec eux et chasser le roi et la nation des François? L'empereur Louis fut tellement irrité de ce discours, qu'il marcha vers Rome en diligence, sans écrire au pape ni au sénat. Le pape ne laissa pas de le recevoir honorablement, suivant la coutume, sur les grands degrés de l'église de Saint-Pierre, et lui parla avec douceur pour l'apaiser.

Le jour fut pris pour juger Gratien, et l'empereur Louis, accompagné du pape et des seigneurs romains et françois, tint sa séance dans le palais que Léon III avoit fait bâtir près l'église de Saint-Pierre. Daniel réitéra son accusation contre Gratien, qui étoit présent, d'avoir voulu lui persuader de livrer Rome aux Grecs; mais Gratien et les Romains le démentirent. L'empereur ordonna qu'ils fussent jugés suivant la loi romaine, et Daniel fut convaincu de calomnie. C'est pourquoi il fut livré à Gratien pour en faire ce qu'il voudroit; mais, à la prière de l'empereur, il le relâcha. Cette histoire fait bien voir qu'il étoit souverain de Rome.

#### XXV. Mort de Léon IV.

Le pape Léon IV mourut la même année huit cent cinquante-cinq, le dix-septième de juillet, après avoir tenu le saint-siège huit ans et trois mois, et fut enterré à Saint-Pierre. Il fit deux ordinations, une au mois de décembre, l'autre au mois de mars, et ordonna dix-neuf prêtres et huit diacres, et pour divers lieux soixante-trois évêques. Il institua l'octave de l'assomption de la Sainte-Vierge, qui ne se célébroit point encore à Rome; et, la première fois, il distribua des pièces d'argent au peuple. Outre les bâtiments qui ont été marqués, il fonda plusieurs monastères. Il en fit un de religieuses dans sa propre maison, qu'il dédia à saint Symmitre et saint Césaire;

(1) Anast. in Leo.

il rebâtit et orna celui de Saint-Martin, où il avoit été moine; il rétablit celui de Corsare, qui ne servoit plus qu'à loger des séculiers, et y mit des religieuses. Un jour, étant allé faire ses prières à Saint-Laurent, il demanda combien de moines y faisoient le service. On lui répondit que quelques-uns de ses prédécesseurs y avoient établi deux monastères, mais que la pauvreté les avoit fait abandonner. Il en rétablit un sous le nom de Saint-Etienne et de Saint-Cassien, le dota suffisamment, et y mit des moines grecs pour faire l'office jour et nuit (1). Entre les ornements qu'il renouvela, on marque une croix d'or qu'un sous-diacre portoit devant le cheval du pape, selon l'ancienne coutume.

On lui attribue une instruction aux prêtres, qui se trouve insérée dans le pontifical romain, à la fin de la forme de tenir le synode des évêques (2). Les prêtres y sont exhortés à se lever toutes les nuits pour les prières nocturnes, et à chanter l'office aux heures marquées. Chaque prêtre doit avoir un clerc ou disciple qui lui aide à chanter les psaumes et répondre à la messe. Il doit inviter le peuple à se confesser le mercredi des cendres, et imposer les pénitences; l'exhorter à communier quatre fois, à Noël, le jeudi-saint, à Pâques et à la Pentecôte; ne rien exiger pour les fonctions ecclésiastiques. Le reste est assez semblable aux instructions d'Hincmar (3): ce qui fait voir la discipline du temps.

#### XXVI. Benoît III, pape.

Aussitôt que le pape Léon fut mort, le clergé de Rome, les grands et le peuple s'assemblèrent; et, ayant prié Dieu de leur faire connoître celui qui devoit être leur pasteur, ils élurent tout d'une voix le prêtre Benoît (4). Il étoit Romain; son père, nommé Pierre, l'avoit instruit dans les saintes lettres; ensuite, il fut mis au palais de Latran, et reçu dans le clergé. Le pape Grégoire IV l'ordonna sous-diacre, et Léon IV l'ordonna prêtre du titre de Saint-Calliste, où le peuple en foule alla lui porter la nouvelle de son élection. On le trouva en prière. Il se leva, et, voyant de quoi il s'agissoit, il se remit à genoux, et dit avec beaucoup de larmes: Ne me tirez point de mon église, je vous en prie; je ne suis point capable de porter le poids d'une si grande dignité. Toutefois, ils l'emmenèrent au palais de Latran, chantant des hymnes et des cantiques spirituels, et le mirent, suivant la coutume, dans le trône pontifical avec une joie publique. Puis on dressa le décret d'élection, qui fut souscrit du clergé et des grands, et envoyé aux empereurs Lothaire et Louis par deux

députés, Nicolas, évêque d'Anagnia, et Mercure, maître de la milice.

Mais ils rencontrèrent en chemin Arsène, évêque d'Eugubio, qui leur persuada d'abandonner Benoît, quoiqu'ils lui eussent juré fidélité, et d'élire pape le prêtre Anastase, déposé dix-huit mois auparavant dans le concile de Rome (1). Ayant donc rendu à l'empereur Louis le décret d'élection, ils revinrent à Rome, où ils donnèrent avis qu'il envoyoit des députés, et rendirent ses lettres à Benoît. Les députés arrivèrent quelques jours après à Horta, à quarante milles de Rome, où ils prirent le parti d'Anastase, à la persuasion de l'évêque Arsène, qui étoit allé au devant d'eux avec l'évêque Nicolas et trois capitaines, Mercure, Grégoire et Christoffe. Deux autres évêques, Radoalde de Porto et Agathon de Todi, se joignirent aussi à eux.

Benoît, l'ayant appris, envoya Grégoire et Maïon, évêques, avec des lettres aux députés de l'empereur; mais, à la poursuite d'Anastase, on les lia et on les fit garder contre le droit des gens. Benoît y envoya encore Adrien, seconducier du saint-siège, et le duc Grégoire. Le lendemain, les députés de l'empereur demandèrent à tout le clergé, le sénat et le peuple, de venir au devant d'eux au delà de Ponte-Mole; à quoi ils obéirent et vinrent à l'église de Saint-Leucius, martyr, où les députés s'étoient arrêtés, et Anastase avec eux. De là, ils marchèrent vers Rome, menant comme prisonniers Adrien, Gratien et Théodore, officiers du saint-siège. Ils entrèrent dans la cité Léonine et dans l'église de Saint-Pierre, où Anastase fit briser et brûler l'image du concile, que le pape Léon avoit fait peindre sur la porte, apparemment celui où il avoit été déposé.

Ensuite il entra dans Rome, même à main armée, et dans le palais de Latran, et s'assit dans le trône pontifical, après en avoir fait ôter de force Benoît par les mains de Romain, évêque de Bagni. Il le fit aussi dépouiller des habits pontificaux, et charger d'injures et de coups, et le donna en garde à Jean et Adrien, prêtres déposés par le pape Léon, pour leurs crimes. Alors toute la ville de Rome fut dans une grande consternation, et on n'entendoit que des cris: les évêques et les prêtres, se frappant la poitrine et fondant en larmes, étoient prosternés devant les autels. Cela se passoit le samedi.

Le lendemain dimanche, les évêques qui étoient à Rome s'assemblèrent avec le clergé et le peuple dans l'église d'Emiliène; et les députés de l'empereur y vinrent aussi. Ils montèrent jusqu'à l'abside, où les évêques étoient assis, chantant avec le clergé, et leur présentèrent les pointes de leurs dards et de leurs épées, disant avec fureur: Rendez-vous, et reconnaissez Anastase pour pape. Les évêques répondirent: Nous ne recevons jamais un

(1) Anast. to. 8, Conc. p. 8, A.

(2) To. 8, Conc. p. 33.

(3) Sup. n. 7.

(4) Anast. in Ben. III.

(1) Sup. n. 15.



chant la grâce, par laquelle sont sauvés ceux qui croient, et sans laquelle aucune créature raisonnable n'a jamais bien vécu; et touchant le libre arbitre affaibli dans le premier homme et guéri par la grâce de Jésus-Christ, nous croyons ce qu'ont enseigné les pères par l'autorité de l'Écriture, ce que le concile d'Afrique et le concile d'Orange ont déclaré, et ce que les papes ont tenu. Mais nous rejetons avec dédain les questions impertinentes et les fables des Écossois, qui ont causé dans ces temps malheureux une triste division. C'est encore Jean Scot Erigène qui est marqué par ces paroles.

Les autres canons du concile de Valence regardent la discipline (1). On commence par l'ordination des évêques. Le prince sera supplié de laisser au clergé et au peuple la liberté de l'élection. On choisira ou dans le clergé de la cathédrale, ou dans le diocèse, ou du moins dans le voisinage. Que, si on prend un clerc attaché au service du prince, on examinera soigneusement sa capacité et ses mœurs, de quoi on charge la conscience du métropolitain; et on lui enjoint de faire auprès du prince, du clergé et du peuple, tout ce qui sera nécessaire pour ne pas ordonner un évêque indigne. Les métropolitains veilleront sur les mœurs et la réputation des évêques. Les évêques se soutiendront l'un l'autre, contre ceux qui sont rebelles à l'Église: en sorte qu'ils se soumettent à la pénitence, ou que, s'ils demeurent excommuniés, ils ne trouvent personne qui les reçoive. On n'admettra point en justice deux serments contraires, puisque l'un des deux est nécessairement un parjure. On ne souffrira point les duels, quoique autorisés par la coutume: celui qui aura tué en duel sera soumis à la pénitence de l'homicide; celui qui aura été tué sera privé des prières et de la sépulture ecclésiastique; et l'empereur sera supplié d'abolir cet abus par des ordonnances publiques.

## XXIV. Affaires d'Italie.

Au mois de février suivant, l'empereur Louis, fils de Lothaire, assembla à Pavie les évêques du royaume de Lombardie, dont les premiers étoient Angilbert, archevêque de Milan, André, patriarche d'Aquilée, et Joseph, évêque d'Yvrée, archichapelain de l'empereur (2). Ce prince leur ayant demandé leurs avis sur la réformation des abus, ils dressèrent dix-neuf articles, où ils se plaignent entre autres que quelques laïques, principalement les seigneurs, entendent l'office divin aux églises qu'ils ont proche de leurs maisons, viennent rarement aux grandes églises, et n'en reçoivent point les instructions qui leur seroient nécessaires. Quelques-uns, ajoutent les évêques,

(1) C. 7, 19, 13, 11, 2. t. 2, Cap. p. 349, c. 3, 4, 5.  
(2) To. 8, Conc. p. 146; 13, 16.

reçoivent nos clercs sans notre permission, et font célébrer la messe par des prêtres ordonnés en d'autres diocèses, ou dont l'ordination même est douteuse. Quelques seigneurs donnent leurs dîmes aux églises qu'ils ont dans leurs terres, ou aux clercs qui sont à leur service, au lieu de les donner aux églises où ils reçoivent l'instruction, le baptême et les autres sacrements. On peut voir ici la taxe de ce qui doit être fourni à un évêque en visite. L'empereur Louis, par sa réponse, recommande l'exécution des capitulaires de ses prédécesseurs.

Quelque temps après, Daniel, maître de la milice, vint le trouver de Rome, et lui dit (1): Gratien, gouverneur du palais de Rome, que vous croyez vous être fidèle, m'a ainsi parlé seul à seul dans sa maison: Ces François ne nous font aucun bien, ils ne nous donnent aucun secours: au contraire, ils nous pillent. Que n'appelons-nous les Grecs, pour faire un traité avec eux et chasser le roi et la nation des François? L'empereur Louis fut tellement irrité de ce discours, qu'il marcha vers Rome en diligence, sans écrire au pape ni au sénat. Le pape ne laissa pas de le recevoir honorablement, suivant la coutume, sur les grands degrés de l'église de Saint-Pierre, et lui parla avec douceur pour l'apaiser.

Le jour fut pris pour juger Gratien, et l'empereur Louis, accompagné du pape et des seigneurs romains et françois, tint sa séance dans le palais que Léon III avait fait bâtir près l'église de Saint-Pierre. Daniel réitéra son accusation contre Gratien, qui étoit présent, d'avoir voulu lui persuader de livrer Rome aux Grecs; mais Gratien et les Romains le démentirent. L'empereur ordonna qu'ils fussent jugés suivant la loi romaine, et Daniel fut convaincu de calomnie. C'est pourquoi il fut livré à Gratien pour en faire ce qu'il voudroit; mais, à la prière de l'empereur, il le relâcha. Cette histoire fait bien voir qu'il étoit souverain de Rome.

## XXV. Mort de Léon IV.

Le pape Léon IV mourut la même année huit cent cinquante-cinq, le dix-septième de juillet, après avoir tenu le saint-siège huit ans et trois mois, et fut enterré à Saint-Pierre. Il fit deux ordinations, une au mois de décembre, l'autre au mois de mars, et ordonna dix-neuf prêtres et huit diacres, et pour divers lieux soixante-trois évêques. Il institua l'octave de l'assomption de la Sainte-Vierge, qui ne se célébroit point encore à Rome; et, la première fois, il distribua des pièces d'argent au peuple. Outre les bâtiments qui ont été marqués, il fonda plusieurs monastères. Il en fit un de religieuses dans sa propre maison, qu'il dédia à saint Symmitre et saint Césaire;

(1) Anast. in Leo.

il rebâtit et orna celui de Saint-Martin, où il avoit été moine; il rétablit celui de Corsare, qui ne servoit plus qu'à loger des séculiers, et y mit des religieuses. Un jour, étant allé faire ses prières à Saint-Laurent, il demanda combien de moines y faisoient le service. On lui répondit que quelques-uns de ses prédécesseurs y avoient établi deux monastères, mais que la pauvreté les avoit fait abandonner. Il en rétablit un sous le nom de Saint-Etienne et de Saint-Cassien, le dota suffisamment, et y mit des moines grecs pour faire l'office jour et nuit (1). Entre les ornements qu'il renouvela, on marque une croix d'or qu'un sous-diacre portoit devant le cheval du pape, selon l'ancienne coutume.

On lui attribue une instruction aux prêtres, qui se trouve insérée dans le pontifical romain, à la fin de la forme de tenir le synode des évêques (2). Les prêtres y sont exhortés à se lever toutes les nuits pour les prières nocturnes, et à chanter l'office aux heures marquées. Chaque prêtre doit avoir un clerc ou disciple qui lui aide à chanter les psaumes et répondre à la messe. Il doit inviter le peuple à se confesser le mercredi des cendres, et imposer les pénitences; l'exhorter à communier quatre fois, à Noël, le jeudi-saint, à Pâques et à la Pentecôte; ne rien exiger pour les fonctions ecclésiastiques. Le reste est assez semblable aux instructions d'Hincmar (3): ce qui fait voir la discipline du temps.

## XXVI. Benoît III, pape.

Aussitôt que le pape Léon fut mort, le clergé de Rome, les grands et le peuple s'assemblèrent; et, ayant prié Dieu de leur faire connoître celui qui devoit être leur pasteur, ils élurent tout d'une voix le prêtre Benoît (4). Il étoit Romain; son père, nommé Pierre, l'avoit instruit dans les saintes lettres; ensuite, il fut mis au palais de Latran, et reçu dans le clergé. Le pape Grégoire IV l'ordonna sous-diacre, et Léon IV l'ordonna prêtre du titre de Saint-Calliste, où le peuple en foule alla lui porter la nouvelle de son élection. On le trouva en prière. Il se leva, et, voyant de quoi il s'agissoit, il se remit à genoux, et dit avec beaucoup de larmes: Ne me tirez point de mon église, je vous en prie; je ne suis point capable de porter le poids d'une si grande dignité. Toutefois, ils l'emmenèrent au palais de Latran, chantant des hymnes et des cantiques spirituels, et le mirent, suivant la coutume, dans le trône pontifical avec une joie publique. Puis on dressa le décret d'élection, qui fut souscrit du clergé et des grands, et envoyé aux empereurs Lothaire et Louis par deux

(1) Anast. to. 8, Conc. p. 8, A.  
(2) Sup. n. 7.  
(3) To. 8, Conc. p. 33.  
(4) Anast. in Ben. III.

députés, Nicolas, évêque d'Anagnia, et Mercure, maître de la milice.

Mais ils rencontrèrent en chemin Arsène, évêque d'Eugubio, qui leur persuada d'abandonner Benoît, quoiqu'ils lui eussent juré fidélité, et d'élire pape le prêtre Anastase, déposé dix-huit mois auparavant dans le concile de Rome (1). Ayant donc rendu à l'empereur Louis le décret d'élection, ils revinrent à Rome, où ils donnèrent avis qu'il envoyoit des députés, et rendirent ses lettres à Benoît. Les députés arrivèrent quelques jours après à Horta, à quarante milles de Rome, où ils prirent le parti d'Anastase, à la persuasion de l'évêque Arsène, qui étoit allé au devant d'eux avec l'évêque Nicolas et trois capitaines, Mercure, Grégoire et Christofle. Deux autres évêques, Radoalde de Porto et Agathon de Todi, se joignirent aussi à eux.

Benoît, l'ayant appris, envoya Grégoire et Maion, évêques, avec des lettres aux députés de l'empereur; mais, à la poursuite d'Anastase, on les lia et on les fit garder contre le droit des gens. Benoît y envoya encore Adrien, secondicier du saint-siège, et le duc Grégoire. Le lendemain, les députés de l'empereur demandèrent à tout le clergé, le sénat et le peuple, de venir au devant d'eux au delà de Ponte-Mole; à quoi ils obéirent et vinrent à l'église de Saint-Leucius, martyr, où les députés s'étoient arrêtés, et Anastase avec eux. De là, ils marchèrent vers Rome, menant comme prisonniers Adrien, Gratien et Théodore, officiers du saint-siège. Ils entrèrent dans la cité Léonine et dans l'église de Saint-Pierre, où Anastase fit briser et brûler l'image du concile, que le pape Léon avoit fait peindre sur la porte, apparemment celui où il avoit été déposé.

Ensuite il entra dans Rome, même à main armée, et dans le palais de Latran, et s'assit dans le trône pontifical, après en avoir fait ôter de force Benoît par les mains de Romain, évêque de Bagni. Il le fit aussi dépouiller des habits pontificaux, et charger d'injures et de coups, et le donna en garde à Jean et Adrien, prêtres déposés par le pape Léon, pour leurs crimes. Alors toute la ville de Rome fut dans une grande consternation, et on n'entendoit que des cris: les évêques et les prêtres, se frappant la poitrine et fondant en larmes, étoient prosternés devant les autels. Cela se passoit le samedi.

Le lendemain dimanche, les évêques qui étoient à Rome s'assemblèrent avec le clergé et le peuple dans l'église d'Emiliène; et les députés de l'empereur y vinrent aussi. Ils montèrent jusqu'à l'abside, où les évêques étoient assis, chantant avec le clergé, et leur présentèrent les pointes de leurs dards et de leurs épées, disant avec fureur: Rendez-vous, et reconnoissez Anastase pour pape. Les évêques répondirent: Nous ne recevrons jamais un

(1) Sup. n. 15.



homme déposé et anathématisé par le pape et par le concile ; nous le rejetons de toute assemblée ecclésiastique. Les François, voyant leur constance, les quittèrent en colère, et entrèrent dans une chapelle de l'église, où ils commencèrent à délibérer et proposer divers avis. Ils contraignirent les évêques d'Ostie et d'Albane d'y entrer, et, ayant commencé par la douceur, ils finirent par les menaces, et leur dirent d'un ton très-rude : Il y va de votre tête si vous refusez de sacrer Anastase. Les évêques répondirent, qu'ils aimaient mieux souffrir la mort et être mis en pièces ; ils reprirent même les députés de l'empereur, et leur remontrèrent, par l'autorité de l'Écriture, l'injustice de leur prétention. Alors les François se mirent à parler en secret en leur langue tudesque, après quoi ils parurent apaisés.

Le mardi matin, les évêques s'assemblèrent dans la grande église de Latran, avec le clergé et le peuple, qui cria à haute voix : Nous voulons le bienheureux pape Benoît ; c'est lui que nous désirons. Les députés de l'empereur, étonnés de cette union du peuple, et voyant qu'ils ne pouvoient faire élire Anastase, s'assemblèrent les évêques et quelques-uns du clergé dans une chambre du palais patriarcal. La dispute y fut grande ; mais les Romains apportèrent de si puissantes raisons, que les François se rendirent, et dirent aux évêques : Prenez celui que vous avez élu et le menez en telle église qu'il vous plaira : nous allons chasser de ce palais Anastase, que vous dites être déposé. Passons trois jours en jeûnes et en prières, puis nous ferons ce que Dieu nous inspirera. Les évêques s'écrièrent que l'on commençât par chasser Anastase : et aussitôt on le fit sortir honteusement du palais patriarcal, et tout le peuple en rendit grâce à Dieu.

Alors les évêques tirèrent Benoît de l'église, où on le gardoit, et le menèrent au palais de Latran, dans la basilique du Sauveur ; puis ils le mirent sur le cheval que montoit ordinairement le pape Léon, et le menèrent comme en triomphe à Sainte-Marie-Majeure, où ils passèrent trois jours et trois nuits en jeûnes et en prières. Ensuite, tous ceux qui avoient suivi le parti d'Anastase vinrent dans la même église baiser les pieds de Benoît, avouant leur faute, et le priant de les recevoir. Il les reçut à bras ouverts, les embrassa et les consola. Les députés de l'empereur s'y rendirent aussi, et lui parlèrent en secret avec amitié. Tous étant ainsi réunis, les évêques remenèrent Benoît au palais de Latran, chantant des hymnes, et accompagnés d'un grand peuple, et le remirent dans le trône pontifical. Enfin, le dimanche, premier jour de septembre huit cent cinquante-cinq, ils le menèrent à l'église de Saint-Pierre, où il fut sacré solennellement en présence des députés de l'empereur Louis et de tout le peuple (1). Il tint le siège deux ans et demi.

(1) V. Papebr. Conat.

#### XXVII. Mort de l'empereur Lothaire.

Cependant l'empereur Lothaire étoit malade ; et, n'espérant pas d'enguerir, il se retira dans le monastère de Prüm, où, renonçant au monde, il se fit couper les cheveux et prit l'habit monastique (1). Il partagea les états qu'il avoit au deçà des Alpes à ses deux fils, qui étoient auprès de lui, Lothaire et Charles : celui-ci eut la Provence jusque vers Lyon, et Lothaire le reste jusqu'aux embouchures du Rhin et de la Meuse ; ce qui fut nommé le royaume de Lothaire ; et de là est venu le nom de Lotharingue ou Lorraine. L'empereur crut Louis, son fils aîné, assez bien partagé, ayant déjà le royaume de Lombardie et le titre d'empereur. L'empereur Lothaire ne vécut que six jours depuis qu'il eut pris l'habit monastique, et mourut le vingt-huitième de septembre huit cent cinquante-cinq ayant régné quinze ans depuis la mort de son père.

#### XXVIII. Mort de Raban.

Raban, archevêque de Mayence, mourut l'année suivante, huit cent cinquante-six, le quatrième jour de février, après avoir rempli ce siège huit ans. Outre les ouvrages dont il a été parlé, il écrivit dans les derniers temps de sa vie une lettre canonique à Héribal, évêque d'Auxerre, qui l'avoit consulté sur plusieurs cas de pénitence. Il fit paroître sa charité dans une grande famine dont l'Allemagne fut affligée l'an huit cent cinquante ; car, étant dans un village de son diocèse, il recevoit tous les pauvres qui venoient de divers lieux, et en nourrissoit tous les jours plus de trois cents, outre ceux qui mangeoient ordinairement devant lui (2). Il vint entre les autres, une femme si épuisée, qu'elle expira en entrant, ayant que de pouvoir passer la porte ; et son enfant, ne laissant pas de la têter toute morte qu'elle étoit, excita les larmes des assistants. Un homme marchant avec sa femme et son enfant, résolu de le tuer pour s'en nourrir, et s'arracha des bras de sa mère, qui s'écarta pour ne pas voir ce spectacle. Le malheureux père avant déjà le couteau tiré pour l'égorger, l'enfant vit de loin des loupes qui déchiroient une biche. Le père y courut, les chassa, et vint trouver sa femme, lui apportant de cette viande. D'abord, le voyant couvert de sang, elle tomba presque pâmée ; mais il la consola en lui montrant son fils. Ainsi, dit l'annaliste du temps, la nécessité les contraignit de manger de la viande défendue par la loi. Ce qui montre que les chrétiens se croyoient encore alors obligés à observer la défense portée par la loi de Moïse, de manger de la chair des animaux tués par des bêtes (3). Le successeur de Raban, dans

(1) Ann. Bertin. et Fuld. post Regin. An. Fuld. 850. 855. (2) An. Fuld. 856. Baluz. (3) Exod. xxii, 31 ; xxi, 8.

le siège de Mayence, fut Charles, fils de Pépin, roi d'Aquitaine, qui obtint cette dignité par la volonté du roi Louis, son oncle, plutôt que par l'élection du clergé et du peuple. Il présida à un concile à Mayence vers le commencement d'octobre, l'année suivante huit cent cinquante-sept (1).

#### XXIX. Ethélulfe, roi d'Angleterre.

Ethélulfe, roi de Wessex en Angleterre allant à Rome dès l'année huit cent cinquante-cinq, fut reçu magnifiquement en France par le roi Charles le chauve que je nommerai désormais ainsi, pour le distinguer du jeune Charles, son neveu, du roi de Provence (2). Il donna à Ethélulfe tous les habits royaux, et le fit conduire jusqu'à la frontière de son royaume : mais il n'arriva à Rome que sous le pontificat de Benoît. Il offrit à saint Pierre une couronne d'or du poids de quatre livres, et plusieurs autres riches présents, et fit une largesse publique au clergé et au peuple. A son retour, il s'arrêta en France, et épousa Judith, fille du roi Charles le chauve : les fiançailles furent faites au mois de juillet, et les noces le premier d'octobre à Verberie. Judith, fut couronnée reine, quoique ce ne fût pas la coutume des Anglois : l'archevêque Hincmar en fit la cérémonie, et nous avons encore les prières qu'il y prononça. Le roi Ethélulfe, étant de retour en Angleterre, fit tenir un concile à Winchester, dans l'église de Saint-Pierre, où se trouvèrent les deux archevêques de Cantorbéry et d'York, tous les évêques d'Angleterre et un grand nombre d'abbés : Borred, roide Merce, et Edmond, roi d'Estangle, avec quantité de seigneurs (3). Là il fut ordonné qu'à l'avenir la dixième partie de toutes les terres appartiendrait à l'Église, franche de toutes charges, pour la récompenser des pillages des barbares, c'est-à-dire des Normands, qui ne ravageoient pas moins l'Angleterre que la France. Le roi Ethélulfe mourut l'an huit cent cinquante-sept, et laissa par son testament trois cents marcs d'or par an à l'église romaine : cent pour Saint-Pierre, cent pour Saint-Paul, cent pour les largesses du pape. L'évêque de Winchester étoit alors saint Suithon, qui avoit été précepteur du même roi, et lui survécut de quelques années. L'église honore sa mémoire le second jour de juillet (4).

#### XXX. Ravage des Normands.

En France, les Normands ayant remonté la Loire, entrèrent dans Orléans le dix-huitième d'avril huit cent cinquante-six, le pillèrent et retournèrent, sans que personne leur résis-

tât (1). D'autres Normands entrèrent dans la Seine à la mi-août de la même année, pillèrent les villes situées des deux côtés de la rivière, et même au loin les monastères et les villages : puis se retirèrent au lieu nommé la Fosse Givaud, où ils se fortifièrent et y passèrent l'hiver en repos. Toutefois, dès le vingt-huitième de décembre, ils attaquèrent Paris, et brûlèrent Sainte-Geneviève et toutes les autres églises, excepté Saint-Etienne, c'est-à-dire la cathédrale, Saint-Germain-des-Près et Saint-Denis, dont ils prirent l'abbé Louis (2). On racheta ces églises par une grande somme d'argent. Ceux qui étoient au bas de la Loire pillèrent la Touraine et les environs jusqu'à Blois. Ils attaquèrent Chartres ; et l'évêque Frobald, s'enfuyant à pied, voulut passer à nage la rivière d'Eure, et s'y noya.

#### XXXI. Capitulaires de Quiercy.

Le roi Charles le chauve n'avoit presque plus d'autorité. Pépin, son neveu, sorti enfin du monastère de Saint-Médard de Soissons, avoit été reconnu roi en Aquitaine, et, se joignant aux Normands, il pilla Poitiers et plusieurs autres places ; les comtes et les autres seigneurs commençoient à vivre en souverains ; la France étoit pleine de violences et de pillages. Pour y remédier, Charles assembla à Quiercy les évêques et les seigneurs qui lui étoient encore fidèles, le vingt-cinquième de février huit cent cinquante-sept (3). Là il fut résolu que les évêques dans leurs diocèses, les comtes et les envoyés du prince, chacun dans leur détroit, tiendroient des assemblées, où l'évêque diocésain remontreroit par les autorités de l'Écriture et des canons, combien c'est un grand péché que de piller et prendre de force le bien d'autrui, et quelle pénitence il mérite. Les commissaires du roi devoient aussi alléguer les lois et les capitulaires, qui défendoient les mêmes crimes, et menacer ceux qui les commettoient à l'avenir des peines spirituelles et temporelles. C'est ce qui paroît par la lettre qui fut écrite au nom du roi et adressée à tous les évêques, les envoyés et les comtes, avec un recueil d'autorités de l'Écriture et des pères, et un autre recueil des capitulaires de Charlemagne et de Louis le débonnaire. Mais des exhortations et des menaces étoient de foibles moyens pour réduire les seigneurs, qui avoient les armes à la main, aussi n'en voit-on aucun effet, et les désordres allèrent toujours croissant.

On croit avoir un exemple des exhortations que les évêques firent en cette occasion, dans une lettre de Loup de Ferrières, écrite apparemment au nom de l'archevêque de Sens ;

(1) Ann. Fuld. Conc. p. 243. Ingulf. p. 860. (2) An. Bertin. 856. Anast. Malm. p. 38. (3) An. Bertin. 85. Hincmar. Acta SS. Bo. to. 6, p. 69. tom. 1, p. 750 ; tom. 8, Martyr, R. 2 jul.

(1) An. Bertin. 856. (2) Id. 857. Chr. Norm. Duch. tom. 2, p. 725. (3) Bertin. 856, 857. Capit. tit. 19, 20, 21, 22 ; to. 8, Conc. p. 246. Capit. tit. 23, p. 87.



et plusieurs lettres de cet abbé marquent l'excès de ces désordres (1). Il conseille à un de ses amis, qui devoit le venir voir, de prendre bien garde à choisir un chemin sûr. Car, ajoute-t-il, dans le royaume de notre roi Charles on exerce impunément des brigandages à la faveur de ces nouveaux mouvements, et rien n'est plus assuré ni plus ordinaire, que les rapines et les violences. Il faut donc chercher une compagnie de voyageurs, dont le nombre et la valeur puissent faire éviter l'insulte des méchants, ou, s'il est besoin, les repousser.

## XXXII. Lettres de Loup de Ferrières.

Vers le même temps, il écrivit au pape Benoît par deux de ses moines, qui entreprirent volontairement le voyage de Rome. Ils avoient des lettres générales de recommandation à tous les évêques d'Italie et de Gaule, et à tous les fidèles (2) : non-seulement de Loup, leur abbé, mais de Vénilon, archevêque de Sens, leur évêque diocésain, portant expressément qu'ils avoient la permission de l'un et de l'autre. Dans la lettre au pape, Loup dit qu'il avoit été envoyé du temps de Léon, son prédécesseur. Il lui recommande ces deux moines pèlerins, et le prie de les instruire des coutumes de l'église romaine, afin d'avoir une règle certaine contre la variété des usages qui régnoient en divers lieux. Il prie aussi le pape de lui envoyer par ces moines quelques livres qui lui manquoient, et qu'il ne trouvoit point en France; savoir, les commentaires de saint Jérôme sur Jérémie, depuis le sixième livre jusqu'à la fin; Cicéron de l'orateur; les douze livres des institutions de Quintilien; le commentaire de Donat sur Tércence, promettant de les faire promptement copier et les renvoyer fidèlement. Dans une autre lettre, il prie un ami de lui apporter les guerres de Catilina et de Jugurtha de Salluste, et les verrines de Cicéron. C'est la curiosité de ces savants abbés et le travail de leurs moines qui nous ont conservé les livres de la bonne antiquité ecclésiastique et profane.

## XXXIII. Traité d'Hincmar sur la prédestination.

Ce fut environ ce temps, c'est-à-dire l'an huit cent cinquante-sept, qu'Hincmar composa son premier ouvrage de la prédestination. Après le concile de Valence, Rémy, archevêque de Lyon, porta à l'empereur Lothaire, son souverain, les canons de ce concile, avec les dix-neuf articles de Jean Scot, qui y avoient été condamnés, et les deux écrits de l'église de Lyon, des trois lettres et de la vérité de l'écriture, afin que Lothaire les envoyât à son frère

Charles, dans le royaume duquel étoit Hincmar et les autres, dont l'église de Lyon combattoit les sentiments (1). L'empereur Lothaire mourut peu de temps après, ayant chargé Ebbon, évêque de Grenoble, de porter ces écrits au roi Charles, son frère. Ebbon les lui rendit à Verberie; et Charles étant à Naulle, maison de l'archevêque de Rouen, au mois de septembre huit cent cinquante-six, pour s'opposer aux Normands, remit tous ces écrits à Hincmar pour les examiner et y répondre. C'est ce qu'il fit par un grand traité de la prédestination, divisé en trois livres, dont il ne nous reste que la préface, conservée par Fodoard. Hincmar y reconnoît que le concile de Valence avoit condamné les quatre articles de Quiercy; mais il se plaint qu'on ne les avoit pas insérés dans le décret du concile, et qu'on l'avoit condamné sans l'entendre. Il prétend n'avoir eu jusqu'à aucune connoissance des dix-neuf articles de Jean Scot, et n'avoir pu même en découvrir l'auteur; et cependant c'étoit lui-même, avec Pardule, qui avoit excité Jean Scot à écrire. Enfin, il fait semblant de ne pas croire que ce décret soit effectivement du concile de Valence, et dit que ne sachant à qui il répond, il adresse sa réponse au roi Charles, de qui il a reçu ces écrits. On voit dans ce procédé d'Hincmar plus d'artifice que de bonne foi.

## XXXIV. Instruction d'Hincmar à ses prêtres.

Cependant, la douzième année de son pontificat, qui est l'an huit cent cinquante-sept, le dixième de juin, il ajouta trois articles aux instructions qu'il avoit données aux prêtres de son diocèse (2). Le premier et le plus important regarde la pénitence publique. Sitôt qu'un homicide ou autre crime public aura été commis, le curé avertira le coupable de venir, devant le doyen et les autres curés, se soumettre à la pénitence; et ils en rendront compte à leurs supérieurs, qui sont dans la ville, afin que, dans la quinzaine, le pécheur puisse se présenter devant nous et recevoir la pénitence publique, avec l'imposition des mains. On écrira soigneusement le jour du péché commis et de l'imposition de la pénitence. Et, quand les curés s'assemblent aux calendes, ils conféreront ensemble de leurs pénitents, pour nous faire avertir comment chacun s'acquitte de sa pénitence, afin que nous jugions quand il doit être réconcilié. Si le coupable ne se soumet à la pénitence dans les quinze jours, il sera excommunié jusqu'à ce qu'il s'y soumette. Le curé qui aura manqué à nous avertir du crime sera suspendu des fonctions, et jeûnera au pain et à l'eau autant de jours qu'il aura été en demeure, et si le pécheur meurt sans être aver-

(1) Flod. l. c. 15. Maug. (2) To. 8, Conc. p. 585. Diss. c. 38, 39. Hincmar. Hincm. tom. 1, p. 730. Præf. 1.

(1) Lup. Epist. 100, 140. Ep. 103, v. Ep. 66, 67, 68. (2) Lup. Ep. 101, 102. Ep. 140, v. Ep. 69.

ti, le curé sera déposé. Mais on prendra garde surtout de ne point refuser, à l'article de la mort, le viatique au pénitent qui le demande avec dévotion, à la charge d'accomplir sa pénitence s'il revient en santé. On n'exigera rien pour les funérailles, et personne ne prétendra un droit héréditaire de sépulture, c'est au curé à en disposer. On ne dira la messe que sur un autel consacré, du moins sur une pierre bénite (1).

## XXXV. Martyrs de Cordoue.

A Cordoue, la persécution duroit toujours. Un prêtre, nommé Abundius, curé d'une paroisse dans la montagne voisine, fut engagé au martyre par l'artifice des musulmans (2). Mais étant interrogé par le cadi, il fit hardiment sa profession de foi, et parla contre Mahomet et ses sectateurs. Aussitôt il fut mis à mort et son corps exposé aux chiens, le onzième de juillet, ère huit cent quatre-vingt-douze qui est l'an huit cent cinquante-quatre. L'année suivante, le trentième d'avril, trois martyrs souffrirent ensemble. Amator, jeune prêtre qui étoit venu étudier à Cordoue, Pierre, moine, et Louis, frère du diacre Paul, martyrisé en huit cent cinquante-un (3). Ils se joignirent tous trois pour faire ensemble profession de l'Evangile, et furent promptement exécutés. Les corps furent jetés dans le fleuve, d'où l'on en tira deux : Pierre, que l'on enterra à Pegna-Mellar, et Louis, à Palme, au diocèse d'Italique, en Andalousie. Dans le même temps, un vieillard, nommé Vitésin, qui avoit apostasié, étant exhorté à l'exercice de la fausse religion qu'il venoit d'embrasser, le refusa courageusement, et fut aussitôt exécuté.

L'année suivante, huit cent cinquante-six, ère huit cent quatre-vingt-quatorze (4), Elie, prêtre de Lusitanie, déjà vieux, fut exécuté avec deux jeunes moines, Paul et Isidore, le dix-septième d'avril, et le vingt-huitième de juin, Argimire, moine avancé en âge (5). Il avoit eu une charge considérable à Cordoue, et, en ayant été privé, il s'étoit retiré dans un monastère. Quelques infidèles l'accusèrent devant le cadi de s'être moqué du prophète : il fut mis dans une étroite prison, et le cadi, ayant en vain essayé de le pervertir, le fit mettre tout vivant sur le chevalet et percer d'une épée au travers du corps. Il fut enterré près saint Parfait, dans l'église de Saint-Acisle.

Aure, sœur d'Adolphe et de Jean, qui avoient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérame, étoit religieuse depuis trente ans, au monastère de Sainte-Marie de Cutéclar (6).

(1) C. 2, 3. 54. V. Nol. Ambr. c. 14. (2) Eulog. II. Memor. c. (4) C. 15. 21, 13. (5) C. 19. (3) Sup. liv. XLVIII, n. (6) Sup. XLVII, n. 47.

Elle étoit d'une famille très-noble entre les Arabes, de la province de Séville, ce qui donna occasion à quelques-uns de ses parents, qui en avoient ouï parler, de la venir voir. La trouvant non-seulement chrétienne, mais religieuse, ils en avertirent le cadi, qui étoit aussi son parent. Il la fit venir, et d'abord il lui reprocha doucement la honte qu'elle faisoit à sa famille par son changement de religion; mais ensuite il la menaça des tourments et de la mort pour l'obliger à quitter le christianisme. Aure céda pour l'heure, et promit de faire ce qu'il voudroit, et le cadi la laissa en liberté. Mais, étant retournée en sa maison, elle continua de faire profession comme auparavant de la religion chrétienne, s'efforçant d'effacer par ses regrets et par ses larmes le scandale qu'elle avoit donné. Comme elle fréquentoit hardiment les églises, les infidèles l'accusèrent devant le cadi, à qui elle répondit que jamais elle n'avoit été séparée de Jésus-Christ, et n'avoit adhéré un moment à leurs profanations, quoiqu'elle eût eu la faiblesse de le lui promettre. Le juge irrité la fit mettre en prison chargée de chaînes; et, ayant reçu l'ordre du roi, il la fit exécuter le lendemain, et jeter son corps dans le fleuve. C'étoit le dix-neuvième de juillet, la même année huit cent cinquante-six. L'Eglise honore tous ces martyrs en leurs jours propres.

## XXXVI. Défenses des martyrs par saint Euloge.

Le prêtre Euloge, qui nous en a conservé la mémoire, a aussi entrepris de les défendre contre les reproches de plusieurs chrétiens, qui ne vouloient pas les reconnoître pour martyrs (1). Car, disoient-ils, ils ne font point de miracles comme les anciens martyrs, ils ne souffrent point diverses sortes de tourments, ceux qui les font mourir ne sont point des idolâtres, mais des musulmans qui reconnoissent le même Dieu que nous, et détestent l'idolâtrie. Euloge répond facilement à ces trois objections. Quant aux miracles, dit-il, ils ne sont pas nécessaires en tous les temps, comme ils étoient dans la naissance de l'Eglise; et ce ne sont pas des marques infaillibles de sainteté. Les tourments ne sont point essentiels au martyr, c'est la mort et la persévérance jusqu'à la fin, on ne regarde point la longueur du combat, mais la victoire. Quoique Mahomet n'ait point enseigné l'idolâtrie, il suffit aux chrétiens, pour l'avoir en horreur, que ce soit un faux prophète, et un de ces imposteurs prédits par les apôtres, et qu'il ait combattu la divinité de Jésus-Christ. Euloge marque ici que les chrétiens faisoient le signe de la croix, et se recommandoient à Dieu quand ils entendoient les moésins, ou crieurs des musulmans, appeler le peuple à haute voix du

(1) Apolog. Init. Memor. lib. I, p. 350. Apolog. p. 450.



haut des tours qui accompagnent les mosquées (1).

On faisoit un autre reproche à ces martyrs d'Espagne : qu'ils s'offroient d'eux-mêmes au martyre, qu'ils attiroient la persécution, et que les musulmans leur laissant le libre exercice de la religion chrétienne, ils avoient tort de les irriter en disant des injures à Mahomet. Les réponses d'Euloge à cette objection sont foibles et ce qu'elles contiennent de plus considérable est la description du triste état des chrétiens sous la domination des musulmans. Aucun de nous, dit-il (2), n'est en sûreté parmi eux : quand quelqu'affaire nous oblige à paroltre en public, sitôt qu'ils voient en nous les marques de notre ordre, c'est-à-dire de l'état ecclésiastique, ils font des huées sur nous comme sur des insensés ; et les enfants, non contents des injures et des moqueries, nous poursuivent à coups de pierres. Sitôt qu'ils entendent le son de nos cloches, ils se répandent en malédictions contre notre sainte religion. On voit ici que les musulmans souffroient alors aux chrétiens leurs cloches, qu'ils leur ont ôtées depuis. Euloge continue, plusieurs d'entre eux ne nous permettent pas de les approcher, et croiroient être souillés si nous avions touché leurs vêtements.

Mais quoi qu'il dise, il faut avouer que la conduite de ces martyrs de Cordoue n'étoit pas conforme à l'ancienne discipline. L'église de Smyrne, dans la relation du martyre de saint Polycarpe, dit : Nous ne louons point ceux qui se présentent d'eux-mêmes ; car ce n'est pas ce que l'Evangile nous enseigne. Saint Cyprien disoit devant le proconsul : Notre discipline défend que personne s'offre de lui-même. Et, dans sa dernière lettre, il disoit aux fidèles : Qu'aucun de vous ne se présente aux païens : il suffit qu'il parle lorsqu'il sera pris. Le concile d'Elvire défend de mettre au nombre des martyrs celui qui est tué sur la place pour avoir brisé des idoles. Toutefois, l'autorité de l'Eglise, qui a reçu tous ces martyrs de Cordoue, et Euloge leur défenseur, au nombre des saints, doit arrêter notre jugement, et nous faire croire, comme dit saint Augustin en pareil cas, qu'elle a eu de puissantes raisons pour les excepter de ces règles (3).

Saint Euloge traite cette question en deux ouvrages, l'un intitulé *Mémorial des martyrs*, et divisé en trois livres, dont le premier ne contient guère que la défense des martyrs, les deux suivants sont leur histoire : l'autre ouvrage est intitulé *Apologie*, et ne laisse pas de contenir à la fin l'histoire de deux martyrs qui avoient souffert depuis qu'il eut fait cet écrit.

(1) P. 435. P. Bibl. Orient. Sup. liv. III. n. 28. Act. S. Cypr. Sup. liv. VII. n. 39, 40. C. 60. Sup. liv. IX. n. 14.  
(2) Memor. I. p. 354.  
(3) Epist. c. 4. Edit. Cotel. 1 Civit. c. 26.

## XXXVII. Autres martyrs.

Le premier, nommé Rodrigue, étoit un prêtre né au bourg d'Egare, instruit et ordonné à Cordoue. Il avoit deux frères, dont l'un se fit musulman, ce qui lui causoit des disputes continuelles avec le troisième, qui étoit demeuré chrétien. Une nuit, leur querelle vint à un tel excès, que Rodrigue ayant voulu les apaiser, ils se jetèrent tous deux sur lui, et le laissèrent pour mort. Comme il s'étoit mis au lit, le frère musulman le fit mettre sur un brancard, et porter dans le voisinage, en disant : Voici mon frère que Dieu a éclairé ; quoiqu'il soit prêtre, il a embrassé notre religion, et se trouvant comme vous voyez à l'extrémité, il n'a pas voulu mourir sans vous le déclarer. Quelques jours après, le prêtre Rodrigue étant guéri, et apprenant ce qu'avoit fait son frère l'apostat, se retira de sa maison de campagne dans un autre lieu. La persécution étoit alors violente à Cordoue, en sorte que l'on abattit les clochers de quelques églises. Rodrigue ayant été obligé de sortir du fond de la montagne, où il étoit caché, pour venir au marché à Cordoue, son frère l'apostat le rencontra, et le mena au cadi, l'accusant d'avoir abandonné la religion de Mahomet. Rodrigue nia que jamais il l'eût embrassée, et déclara qu'il étoit non-seulement chrétien ; mais prêtre. Le cadi, ayant en vain essayé de l'ébranler, l'envoya en prison.

Il y trouva un nommé Salomon, qui, ayant apostasié pendant quelque temps, étoit revenu à l'Eglise. Ils furent bientôt unis d'une étroite amitié, et s'exerçoient ensemble au jeûne et à la prière. Le cadi, l'ayant appris, les fit séparer, et défendit de les laisser voir à personne. Puis, les ayant fait venir et exhortés encore jusqu'à trois fois, il les condamna à mort, par ordre du roi. On les mena sur le bord du fleuve, ils se préparèrent au combat par le signe de la croix : Rodrigue fut exécuté le premier, et leurs corps exposés et jetés dans le fleuve, comme les autres. Le prêtre Euloge, ayant appris leur bienheureuse mort, vint voir les corps, après avoir célébré la messe, et vit des infidèles qui prenoient des cailloux teints du sang de ces martyrs, et après les avoir lavés les jetoient dans le fleuve, de peur que les chrétiens ne les gardassent comme des reliques. Le jour de leur martyre fut le treizième de mars, ère huit cent quatre-vingt-quinze, l'an huit cent cinquante-sept, et l'Eglise les honore le même jour (1). Le corps de saint Rodrigue fut trouvé au bout de trois semaines, et enterré solennellement par l'évêque de Cordoue au monastère de Saint-Genès, dans le bourg nommé Tertios, et saint Salomon à Colubre ; dans l'église de Saint-Côme-et-Saint-Damien.

(1) Martyr. R. 13 mart.

## XXXVIII. Mort de Benoît III. Nicolas I, pape.

Le pape Benoît III ne tint le siège que deux ans et demi, et mourut le dixième de mars huit cent cinquante-huit. En une ordination, au mois de décembre, il fit cinq prêtres et un diacre, et d'ailleurs soixante-six évêques (1). Il assistoit avec tout le clergé aux funérailles des évêques, des prêtres et des diacres ; et il ordonna que ses successeurs en useroient de même. Le saint-siège ne vauqua que quinze jours, et on élut Nicolas, premier du nom, Romain de naissance, fils de Théodore, régionnaire. Le pape Sergius le tira de la maison de son père, le prit dans le palais patriarcal, et l'ordonna sous-diacre. Léon IV le fit diacre, et Benoît le goûta tellement, qu'il lui fit part du gouvernement de l'Eglise, et l'avoit toujours auprès de lui (2). A sa mort, Nicolas le porta en terre avec les autres diacres, et aida à l'ensevelir. L'empereur Louis, qui venoit de sortir de Rome, y revint promptement, ayant appris la mort du pape Benoît ; et le clergé avec les grands et tout le peuple s'assemblèrent pour l'élection. Après avoir conféré pendant quelques heures, ils convinrent unanimement d'élire le diacre Nicolas, et l'allèrent promptement chercher à l'église de Saint-Pierre, où il s'étoit caché, se disant indigne d'une telle place. On l'en tira de force ; et avec de grandes acclamations on le mena au palais de Latran, et on le mit dans le trône apostolique ; puis il fut ramené à Saint-Pierre, consacré et intronisé en présence de l'empereur, et il célébra la messe sur le corps du saint apôtre. Enfin, on le ramena au palais patriarcal avec des cantiques spirituels ; et il fut couronné avec une grande joie de toute la ville, le dimanche vingt-quatrième d'avril. Deux jours après, il mangea avec l'empereur, et l'alla visiter quand il fut sorti de Rome, au lieu nommé Quintus. L'empereur alla au devant à pied, et mena le cheval du pape par la bride, la longueur d'un trait d'arc. Ils mangèrent encore ensemble ; l'empereur lui fit de grands présents, le reconduisit à cheval, et en se séparant mena encore celui du pape par la bride.

## XXXIX. Union de Brême à Hambourg.

Dès le commencement de son pontificat et la même année huit cent cinquante-huit, le pape Nicolas confirma l'union des églises de Brême et de Hambourg en faveur de saint Anscaire (3). Gonthier ayant été ordonné archevêque de Cologne après environ dix ans de vacance, Anscaire le pria de consentir à cette union ; mais il y témoigna une grande opposition. C'est pourquoi l'affaire fut proposée au parlement tenu à Wormes pendant le

(1) Anast. in Bened. (3) Adam. I. c. 17. Sup. Papebr. n. 18. Nita S. Ans. n. 38.  
(2) Anast. in Nicol. An. Fuld. 857.

carême de l'an huit cent cinquante-sept. Les deux rois Louis et son neveu Lothaire y assistoient avec plusieurs évêques des deux royaumes. Tous approuvèrent l'union, et prièrent Gonthier d'y donner son consentement. D'abord il résista fortement, soutenant qu'il n'étoit point juste d'ériger en métropole un siège de sa dépendance au préjudice de la dignité du sien. Enfin, à la prière des rois, et de tous les évêques, il déclara que si le pape confirmoit cette union il l'approuveroit aussi, et tous ses suffragants y consentirent. Le consentement de Lothaire étoit nécessaire, parce que Cologne étoit de son royaume.

Sur la réponse de l'archevêque Gonthier, le roi Louis envoya à Rome Salomon, évêque de Constance ; et saint Anscaire, ne pouvant l'accompagner lui-même, envoya avec lui le prêtre Norfrid, son disciple (1). Ils furent très-bien reçus par le pape Nicolas, qui, voyant l'utilité de cette union pour la conversion des païens, la confirma par ses lettres. Il y marque comme Anscaire avoit été établi premier archevêque des Nordalbingues, et son siège fixé à Hambourg par l'autorité du pape Grégoire IV. Ce qu'il confirme, le déclarant son légat pour prêcher l'Evangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les nations voisines. Puis il rapporte la raison qu'avoit eue le roi Louis d'y unir l'évêché de Brême ; ce qu'il confirme encore, et ordonne qu'à l'avenir ces deux diocèses n'en feroient qu'un sous le nom de Hambourg, avec défense à l'archevêque de Cologne d'y rien prétendre à l'avenir. L'union ainsi autorisée par le pape fut exécutée ; mais comme Hambourg avoit été ruiné par les Normands, Anscaire et ses successeurs résidoient ordinairement à Brême, et prenoient quelquefois le titre d'évêque de Brême (2).

## XL. Lettres des évêques de France au roi Louis.

La même année huit cent cinquante-huit, le roi Louis passa le Rhin et vint en France avec une armée, invité par un grand nombre de seigneurs mécontents du gouvernement de Charles le chauve, particulièrement de ce qu'il ne les défendoit point contre les Normands (3). Vénilon, archevêque de Sens, prit entre autres le parti de Louis ; mais Hincmar et la plupart des autres évêques demeurèrent fidèles à Charles. Le roi Louis leur avoit mandé de se trouver à Reims le vingt-cinquième de novembre, pour y traiter du rétablissement de l'Eglise et de l'état ; mais ils se contentèrent de s'assembler à Quiercy, et d'écrire une grande lettre qu'ils lui envoyèrent par Vénilon, archevêque de Rouen, et Er-canra, évêque de Châlons (4). Elle est au nom de tous les évêques des provinces de Reims

(1) C. 39.  
(2) Mabill. Obs. 9, tom. 6, p. 77.  
(3) An. Fuld. Bert. 858.  
(4) Tom. 8, Conc. p. 654 ; tom. 2, c. 101.



et de Rouen, et divisée en quinze articles.

D'abord ils s'excusent de ne s'être pas rendus à Reims sur l'incommodité de la saison et de la brièveté du temps qui les a empêchés de consulter leurs archevêques, suivant les canons (1). Ils se plaignent ensuite de ce que le roi Louis n'a point suivi les avis qu'ils lui ont déjà donnés plusieurs fois, particulièrement pour se réconcilier avec le roi Charles, son frère, et ajoutent qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'il profite mieux des conseils qu'il leur demande. Ils l'exhortent à examiner en sa conscience les motifs de son voyage, et s'il voudrait être traité comme il traite son frère. Mettez-vous devant les yeux, disent-ils, cette heure que vous ne pouvez éviter quand votre âme sortira de votre corps, dépouillée de toute sa puissance et de toutes ses richesses, sans secours de femmes, d'enfants, de courtisans, de vassaux; nue et abandonnée, laissant ses projets imparfaits; qu'elle verra tous ses péchés et tout ce qu'elle a pensé, dit ou fait contre la charité, sans l'avoir expié par la pénitence. Elle l'aura toujours devant les yeux sans pouvoir s'en détourner. Et ensuite :

Nous avons appris que dans les diocèses où vous passez, on commet des cruautés et des abominations qui surpassent celles des païens, et nous en voyons une partie (2). Cependant vous prétendez venir pour corriger des abus et procurer la paix. Tournez plutôt vos armes contre les païens; délivrez-nous du tribut que nous leur payons, ou du moins donnez chez vous une retraite assurée à ceux qui les fuient, au lieu qu'ils y sont encore plus maltraités. Si vous venez rétablir l'Eglise, comme vous nous avez écrit, conservez les privilèges, honorez les évêques, ne les inquiétez point à contre-temps, laissez-leur exercer en paix leurs fonctions; commandez aux comtes de leur faire amener les pécheurs scandaleux pour les mettre en pénitence; permettez de tenir les conciles provinciaux dans les temps réglés par les canons. Conservez les biens des églises et de leurs vassaux; car depuis que les richesses des églises sont accrues, les évêques ont jugé à propos de donner des terres à des hommes libres pour augmenter la milice du royaume et assurer aux églises des défenseurs. On voit ici l'origine des fiefs dépendants des églises. Les évêques rapportent l'exemple de Charles-Martel qui, pour avoir le premier usurpé les biens de l'Eglise, fut envoyé en enfer en corps et en âme, suivant une prétendue révélation de saint Eucher d'Orléans; mais on convient que c'est une fable.

Ils exhortent ensuite le roi Louis à rétablir les monastères et les hôpitaux, et ils ajoutent (3) : Puisque vous prétendez procurer le bien

(1) Hincm. tom. 2, p. 24. Sirm. Hic. Mabill. Obs. 120, c. 1, 2, 3, 4.  
(2) C. 5, 6, 7. Act. 3, p. 595, c. 8, 9, 10.  
(3) V. Bar. an. 741, n. 11, 12, 2.

public, commencez par vous corriger vous-même. Vivez en secret comme étant toujours exposé au public; croyez plutôt votre conscience que les discours des autres; ne vous laissez vaincre ni à la flatterie ni à l'envie; que le soin de la chair ne vous fasse pas négliger votre âme. Que la règle de votre maison serve de modèle aux particuliers; que les officiers de votre cour soient gens craignant Dieu, et charitables envers ceux qui ont recours à vous pour leurs besoins. Etablissez des comtes et d'autres officiers publics qui soient désintéressés, qui n'oppriment point le peuple, qui ne gâtent leurs moissons ni n'enlèvent leurs troupeaux; qui par le conseil des évêques procurent le bien de l'Eglise; qui tiennent leurs audiences, non pour s'enrichir, mais pour rendre justice. Etablissez de même les juges des maisons royales qui n'oppriment point vos serfs, mais qui fassent si bien cultiver vos terres, que vous ne soyez pas obligé d'être à charge aux évêques et aux abbés pour les logements, les voitures et les autres besoins. Les comtes étoient gouverneurs des provinces et juges des hommes libres; mais il y avoit des juges particuliers dans les maisons royales, qui gouvernoient le domaine et rendoient justice aux serfs fiscalins.

Quant aux seigneurs, continuent les évêques, qui, à l'occasion de ces désordres, ont commis des crimes dignes d'excommunication, obligez-les à se venir humilier devant leurs évêques pour satisfaire à l'Eglise. Et si quelqu'un a participé à leurs péchés, fût-ce vous-même, qu'il en fasse pénitence (1). Faites toujours avec vos serviteurs ce que nous vous conseillons, et, quand le temps sera plus favorable pour tenir un concile avec vos confrères, nous vous donnerons nos conseils sur tout le reste. Nous avons besoin principalement de conférer avec les évêques, qui, du consentement du peuple de ce royaume, ont sacré votre frère avec le saint-chrême, après quoi il a été reconnu pour roi par l'Eglise romaine, notre mère. Lisez les livres des rois, vous verrez, par l'exemple même de Saül réprouvé, le respect qui est dû aux oints du Seigneur, et ce que nous révérons en votre frère, outre la fidélité et la reconnaissance que nous lui devons. Voudriez-vous augmenter votre royaume aux dépens de votre âme, ou nous priver du sacerdoce, comme nous mériterions de l'être si nous vous abandonnions nos églises contre l'ordre de Dieu et la raison; car les églises que Dieu nous a confiées ne sont pas des fiefs que le roi puisse donner ou ôter comme il lui plaît. Ce sont des biens consacrés à Dieu, dont on ne peut rien prendre sans sacrilège; et nous autres évêques nous ne sommes pas des séculiers qui puissions nous rendre vassaux ou prêter serment contre la défense de l'Ecriture et des canons. Ce seroit une abomination que

(1) C. 13, 15.

des mains qui ont reçu l'onction du saint-chrême, et qui, par la prière et le signe de la croix, font que le pain et le vin deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, servissent à un serment, non plus que la langue de l'évêque, qui, par la grâce de Dieu, est la clef du ciel; et, si l'on a exigé quelque serment des évêques, ceux qui l'ont exigé et ceux qui l'ont prêté doivent en faire pénitence.

Au reste, n'écoutez pas ceux qui nous traitent de félons et de personnes viles. Songez que Jésus-Christ, qui seul est roi et prêtre, a partagé le gouvernement de son Eglise entre l'autorité pontificale et la puissance royale, et n'a pas choisi pour la première des riches et des nobles, mais des pauvres et des pécheurs. Notre noblesse est d'être les successeurs des apôtres. Cependant nous ferons, comme vous l'avez ordonné, des jeûnes, des prières et des processions, pour demander à Dieu qu'il apaise cette tempête. On croit Hincmar auteur de cette lettre.

#### XLII. Reliques de Cordoue à Paris.

Vers le même temps, les reliques de quelques martyrs de Cordoue furent apportées à Paris. On eut avis, au monastère de Saint-Germain-des-Prés, que le corps de saint Vincent, son premier patron, pourroit être facilement apporté de Valence en Espagne, à cause du triste état où cette ville avoit été réduite par les Sarrasins (1). Deux moines de la maison, Usuard et Odilard, entreprirent le voyage, par la permission de leur abbé Hilduin II et du roi Charles le chauve; mais étant à Usès, ils apprirent que le corps de saint Vincent n'étoit plus à Valence. En effet, il en avoit été enlevé dès l'an huit cent cinquante-cinq, par Audalde, moine de Conques, au diocèse de Rhodéz; mais en revenant il passa par Sarragosse, où l'évêque Sénior, averti que ce moine portoit des reliques, les lui ôta et les fit enterrer dans sa cathédrale (2). Toutefois, il ne put savoir de quel saint elles étoient, quoiqu'il pressât le moine Audalde, même par les tourments, de le déclarer: car il le trompa en disant que c'étoit de saint Martin, martyr. Audalde, étant de retour à Conques sans reliques, fut traité de moine vagabond, et se retira au monastère de Saint-Benoît de Castres, qui en est à présent la cathédrale, où il fut bien reçu par l'abbé Gislebert. Il lui découvrit son aventure; mais enfin, par l'entreprise de Salomon, comte de Cerdagne, il obligea l'évêque de Sarragosse à rendre le corps de saint Vincent, qui fut apporté à Castres vers l'an huit cent soixante-quatre.

Cependant les deux moines de Saint-Ger-

(1) Ann. Bertin. 858. (2) Transl. S. Vinc. to. 9. Act. B. p. 49. 5. Act. p. 346.

main furent trompés comme les autres, par le faux nom de saint Martin, et on leur disoit que saint Vincent avoit été porté de Valence à Bénévent. Désespérant donc d'avoir des reliques de leur saint patron, ils résolurent d'en apporter d'autres, pour ne pas perdre leur voyage, et s'adressèrent à Sunifred, qui étoit à Barcelone le premier après le comte. Il leur parla de la persécution qui venoit d'être exercée à Cordoue sous le roi Abdérame, et particulièrement des martyrs George et Aurélius. Aussitôt les deux moines, Usuard et Odilard, conçurent un ardent désir d'avoir des reliques de ces martyrs, et déclarèrent à Athaulfe, évêque de Barcelone, et à Sunifred, qu'ils étoient résolus d'aller à Cordoue (1). Ceux-ci, effrayés de la proposition, en détournèrent les moines autant qu'il leur fut possible; mais enfin ils leur donnèrent des lettres, à la faveur desquelles ils obtinrent de Saül, évêque de Cordoue, et de Samson, abbé de Pilla-Mellar, le corps entier de saint George, moine et martyr, le corps sans tête de saint Aurélius, et le chef de sainte Sabigothe, son épouse, qui est nommée Nathalie dans cette histoire, c'est-à-dire qu'elle avoit un nom goth et un nom romain. Ils apportèrent en France ces reliques, qui pendant le chemin firent plusieurs miracles, et arrivèrent le vingtième d'octobre cinq cent cinquante-huit, au village d'Esmant, appartenant à l'abbaye, où la plus grande partie des moines s'étoient retirés avec le corps de saint Germain, de peur des Normands. Le roi Charles eut une grande joie de voir son royaume enrichi de ces reliques: toutefois, pour s'assurer de la vérité, il envoya à Cordoue un nommé Mancion, qui rapporta le fait comme les deux moines. Usuard, l'un d'eux, est le fameux auteur du martyrologe; et cette histoire a été écrite sur son récit, par Aimoin, son confrère, qui vivoit alors dans le même monastère, où l'on garde encore ces saintes reliques.

#### XLIII. Martyre de saint Euloge.

Vistrémir, archevêque de Tolède, mourut le dernier jour de la même année huit cent cinquante-huit, et le prêtre Euloge de Cordoue fut élu pour lui succéder, par le suffrage de tous les évêques de la province et du voisinage, mais il y eut quelque obstacle qui empêcha qu'il ne fût sacré; et on en élit un autre de son vivant, quoiqu'il ne survécût pas deux mois à son élection, car il souffrit le martyre après y en avoir tant encouragé d'autres (2). Une fille, nommée Léocritie, d'une famille noble de musulmans, avoit été instruite dès l'enfance dans la religion chré-

(1) Sup. liv. XLVII, n. 56, 57. (2) Vita S. Eulog. II. Marc. c. 3. Boll. to. 7, p. 93, c. 4.



tienne par une de ses parentes, qui la fit même baptiser. Son père et sa mère s'en étant aperçus, la maltraitoient et la fouettoient jour et nuit pour la faire renoncer à la foi. Elle fit connoître son état au prêtre Euloge et à sa sœur Amulone, témoignant qu'elle vouloit aller en lieu où elle pût en liberté exercer sa religion.

Euloge lui procura secrètement les moyens de sortir de chez ses parents, qu'elle trompa, feignant de céder à leur volonté, jusqu'à parler contre la religion chrétienne. Elle se para, comme si elle eût pensé au mariage; et sous prétexte d'aller à une noce, elle sortit, et courut chez Euloge et sa sœur, qui la reçurent à bras ouverts, et la cachèrent chez des amis fidèles. Le père et la mère, au désespoir, remuèrent le ciel et la terre pour la trouver; et, par l'autorité du cadi, firent emprisonner et fouetter plusieurs chrétiens, même des religieux et des prêtres. Euloge, sans s'émouvoir, faisoit souvent changer de retraite à Léocritie, et passoit les nuits en prières pour elle, prosterné dans l'église de Saint-Zoile. Elle, de son côté, jeûnoit et veilloit, couchant sur la cendre, et couverte d'un cilice.

Une nuit, étant venue voir Euloge et sa sœur, elle ne put retener, parce que la personne qui devoit l'accompagner vint trop tard, et qu'il étoit déjà jour (1). Le cadi, en étant averti, envoya des soldats entourer la maison, d'où ils tirèrent Léocritie avec Euloge, et les amenèrent en sa présence. Il demanda à Euloge pourquoi il tenoit cette fille chez lui; et Euloge répondit que les prêtres ne pouvoient refuser l'instruction à ceux qui la demandoient. Le cadi le menaça de le faire mourir à coups de verges; mais Euloge répondit que le glaive étoit un moyen plus sûr, et commença à parler hautement contre leur prophète et leur religion. On le mena aussitôt au palais devant le conseil. Un des conseillers, qui le connoissoit particulièrement, lui dit: Si des ignorants se précipitent malheureusement à la mort, un homme savant et vertueux comme toi ne doit pas imiter leur folie. Crois-moi, je te prie, dis seulement un mot à présent, puisqu'il le faut; tu reprendras ensuite ta religion, et nous promettons de ne te point rechercher. Euloge lui répondit en souriant: Ah! si tu pouvois connoître les récompenses qui attendent ceux qui conservent notre foi, tu renoncerois à ta dignité temporelle. Il commença alors à leur proposer hardiment les vérités de l'Evangile; mais pour ne le pas écouter ils le condamnèrent aussitôt à perdre la tête.

Comme on le menoit au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet. Il tendit l'autre joue, et en souffrit patiemment un second. Quand il fut arrivé au lieu de l'exécution, il pria à genoux, étendit les mains au

ciel, fit le signe de la croix sur tout son corps, et présenta sa tête, qui fut promptement coupée. C'étoit à l'heure de none, ou trois heures après midi, le samedi, onzième jour de mars huit cent cinquante-neuf. Il fut enterré à Saint-Zoile. Léocritie fut aussi décollée quatre jours après, et jetée dans le fleuve Bétis; mais elle en fut tirée et enterrée à Saint-Genès de Tertios. L'Eglise honore l'un et l'autre le jour de leur martyre (1). La vie de saint Euloge a été écrite par Alvar, son ami; et depuis il nous reste peu de monuments de l'église d'Espagne, sous la domination des musulmans.

#### XLIII. Lettres d'Hincmar contre les pillages.

En France, comme les pillages continuoient, principalement à l'occasion de la guerre civile entre les deux frères Louis et Charles, Hincmar, archevêque de Reims, adressa à ses curés un mandement pendant le carême de cette année huit cent cinquante-neuf, avec ordre de le publier (2). Et parce, dit-il, que ces pillards ne viennent à l'église que par coutume, et ne demeurent à la messe que jusqu'à l'Evangile, lisez cet avertissement aussitôt après l'épître. Hincmar y exhorte ceux qui se rencontrent dans son diocèse, à s'abstenir des pillages, des violements et des autres crimes qui se commettoient impunément, rapportant les passages de l'Ecriture, pour montrer qu'ils méritent l'enfer. Renoncez-y, dit-il, principalement en ce temps, où vous devez satisfaire à Dieu pour les fautes de toute l'année, afin de recevoir la communion au jour de notre rédemption, et ne vous en pas approcher comme Judas, pour votre perte. Et ne dites pas: Si le péril de communier indignement est si grand, comme nous dit cet évêque, nous nous abstiendrons de communier plutôt que de changer de vie. Car le Seigneur a dit de la communion, comme du baptême, que l'on ne peut être sauvé sans la recevoir (3). Ainsi, il ne reste autre parti à prendre, pour quiconque se veut sauver, que de renoncer au péché par une sincère pénitence; et après avoir purifié sa conscience, recevoir le corps et le sang de Notre Seigneur. Et sachez que, si vous ne vous corrigez, vous qui commettez ces maux dans mon diocèse, je défendrai à mes prêtres de vous donner la communion. Et si quelqu'un dit: Je passerai dans un autre diocèse pendant ces jours-là, il doit savoir qu'il ne se moque pas des hommes, mais de Dieu, et qu'il se trompe lui-même, car si étant excommunié il communie dans un autre diocèse, il se charge devant Dieu d'une plus grande condamnation, croyant se cacher à celui qui est partout.

Hincmar envoya ce mandement au roi Charles, le priant de le tenir secret, jusqu'à un jour

(1) Mart. R. 11 et 15. (2) Opusc. 7, to. 2, p. 148.  
Mart. (3) Joan. III, 51; VI, 54.

(1) C. 5.

où il assembleroit ses fidèles serviteurs, et leur feroit une remontrance mêlée de force et de douceur (1). Vous pourrez ensuite, ajoute-t-il, faire lire cet avertissement tous les jours à ceux qui viendront de nouveau auprès de vous. Et ne négligez pas les articles que le concile de Quiercy envoya l'année passée à Louis; et que mon fils Hincmar, c'est son neveu, vous donna de ma part, quand il vous suivit en Bourgogne. Croyez-moi, ils ont été faits pour vous plus que pour votre frère.

J'ai appris trois choses que j'avois résolu de vous cacher; mais, après y avoir bien pensé, je crains de me rendre coupable moi-même si je ne vous faisais connoître les bruits qui courent contre vous. Le premier, c'est que vous ne voulez point vous mêler de ces pillages, et que vous prétendez que chacun se défende comme il pourra. Je sais que c'est une calomnie; mais j'ai voulu vous en instruire, afin que vous en montriez la fausseté par les effets. Car ce seroit une impiété à un roi d'exiger de ses sujets des dons et des contributions, et ne leur pas conserver les biens dont ils les tirent. Le second point est, que ceux qui vont porter des plaintes à votre cour n'y reçoivent ni consolation, ni bonne réponse. Je ne le crois pas non plus; mais je crois malgré moi la troisième, qu'après que l'on a pris aux dépens des églises tous les vivres nécessaires, on exige encore de l'argent, sinon l'on fait de grands débris.

Enfin Hincmar écrivit aux clercs de la cour, qui marchèrent à la suite du roi et de la reine, et dont les domestiques commettoient les mêmes crimes que les autres, pillant partout, pour nourrir hommes et chevaux, et abusant des femmes qu'ils rencontroient (2). Il représente à ces clercs qu'ils doivent non-seulement s'abstenir du mal, mais en détourner les autres, et qu'ils sont responsables des péchés de leurs domestiques; puis il ajoute: Si vous ne vous corrigez, vous qui êtes de ma province, je vous interdirai de vos fonctions et de la communion jusqu'à un concile, et ceux qui n'en sont pas, je les excommunierai de mon diocèse et de ma province, et je les enverrai à leurs évêques pour les corriger.

#### XLIV. Députation au roi Louis.

Le voyage du roi Louis n'eut guère d'autres effets que de multiplier en France les désordres et les pillages; il fut obligé de retourner chez lui au commencement du printemps huit cent cinquante-neuf, et il s'arrêta à Wormes. Cependant on tint un concile à Metz le vingt-huitième de mai, du consentement des rois Charles le chauve et Lothaire, son neveu, pour procurer la paix entre eux et le roi Louis (3). Ce concile députa vers Louis trois

archevêques, Hincmar de Reims, Gonthier de Cologne, Vénilon de Rouen; et six évêques, Herluin de Coutance, Hildegare de Meaux, Adventius de Metz, Ebbon d'Auxerre, Hincmar de Laon, neveu de l'archevêque Ercanra de Châlons. On leur donna une instruction portant les conditions auxquelles ils devoient absoudre le roi Louis de l'excommunication qu'il avoit encourue, pour les excès commis dans le royaume de son frère, du moins comme ayant communiqué avec les excommuniés. En voici la substance.

Il se reconnoitra coupable de tous les maux qui ont été faits dans nos diocèses, par les mauvais conseils qu'il a suivis, et promettra d'en faire une digne pénitence (1). Il promettra aussi de venir le plutôt qu'il pourra traiter la paix en personne avec nos princes Charles et Lothaire, et de la garder s'ils la gardent de leur côté. Il promettra de ne plus donner de protection à ceux qui l'ont fait offenser Dieu si grièvement. Au contraire, il fera venir, s'il peut, devant son frère Charles et son neveu Lothaire, au parlement prochain, ceux qui les ont quittés, pour se donner à lui, comme il a promis à Mersen, afin qu'on leur pardonne s'ils se justifient, ou qu'on les condamne (2). Les évêques parlent des promesses réciproques de s'assister et de ne point recevoir les vassaux les uns des autres, que les trois frères Lothaire, Louis et Charles se firent en huit cent cinquante-un, au parlement tenu à Mersen près de Maëstrich.

L'instruction continue: Si le roi Louis promet tout cela, et de rétablir l'Eglise de tout son pouvoir, donnez-lui absolution de tous les péchés qu'il a commis et fait commettre dans nos diocèses, et le rétablissez dans la communion, dont il s'est privé en communiquant avec des excommuniés. Et, quoique ses péchés eussent besoin d'une pénitence de plusieurs années, selon les degrés prescrits par les canons, toutefois, nous confiant à la miséricorde de Dieu, qui a plus d'égard à la douleur qu'à la longueur du temps, et à la destruction des vices qu'à l'abstinence des viandes, nous suivons la décision la plus humaine des pères (3). Ils citent ensuite un canon d'Afrique et des passages de saint Léon et de saint Grégoire, qui ne disent autre chose, sinon, en général, que le temps de la pénitence est à la discrétion des évêques, et que l'on peut l'abréger à ceux qui sont en péril: ce qui ne convenoit point au roi Louis. Ainsi, il semble que les évêques ne citent ces autorités que pour la forme. Ils ajoutent, parlant aux députés: Si vous ne trouvez pas le roi dans ces dispositions, gardez-vous bien de l'absoudre: ce seroit vous lier avec lui, vous en seriez désavoués, et en rendriez compte au concile. Et, s'il retombe dans les mêmes fautes, dont vous allez l'avertir de notre

(1) Opusc. p. 141. (3) To. 8, Conc. p. 668.  
(2) Opusc. 6, p. 146. to. 2, Cap. p. 122.

(1) C. 3, 5, 6, 7, 8. tit. 10.  
(2) To. 2, Capit. p. 46. (3) C. 10, 11, 12.



part, qu'il sache qu'il se rend de nouveau sujet au jugement de Dieu et de l'Eglise.

Avec cette instruction, les députés du concile allèrent à Wormes, où le roi Louis leur donna audience le quatrième de juillet, et leur dit d'abord : Si je vous ai offensés en quelque chose, je vous prie de me le pardonner, afin que je puisse désormais parler avec vous en sûreté (1). L'archevêque Hincmar, qui étoit le premier à sa gauche, répondit : Cette affaire sera bientôt terminée, puisque vous nous demandez ce que nous venons vous offrir. Grimold, abbé de Saint-Gal et archichapelain du roi Louis, et un évêque, nommé Théodoric, ayant dit quelque chose à Hincmar, il continua de dire au roi : Vous n'avez rien fait contre moi dont je garde aucun ressentiment ; et, si j'en avais, je n'oserois pas me présenter à l'autel pour offrir le sacrifice. L'évêque Théodoric dit encore à Hincmar : Faites ce dont le roi vous prie, pardonnez-lui. Hincmar répondit, s'adressant toujours au roi : Quant à ce qui me regarde personnellement, je vous l'ai pardonné et vous le pardonne ; mais, quant au mal qui a été fait à mon église et au peuple, je vous donne le conseil et vous prête le secours selon Dieu, qui peut procurer votre salut. Grimold, Théodoric et Salomon, évêque de Constance, répondirent qu'il parloit bien ; et les autres députés appuyèrent le discours d'Hincmar. Gonthier, archevêque de Cologne, montra au roi en particulier l'écrit dont ils étoient chargés ; mais le roi ne voulut point entrer en matière, disant qu'il ne pouvoit rien faire sans consulter les évêques de son royaume. Ainsi, les députés du concile de Metz s'en retournèrent sans lui avoir donné l'absolution.

#### XLV. Concile de Savonnières.

Peu de temps après, et dans le même mois de juin, on tint un grand concile à Savonnières, près de Toul, où se trouvèrent des évêques de douze provinces, des trois royaumes de Charles le chauve, de Lothaire et de Charles, ses neveux, qui y assistèrent tous trois (2). Ce concile fit treize canons, dont la plupart regardent des affaires particulières. On se plaignit de l'ordination de trois évêques : Tortold de Bayeux, Anscaire de Langres et Atton de Verdun. Tortold avoit été diacre de Vénilon, archevêque de Sens, dont il étoit parent ; et qui, s'étant déclaré pour le roi Louis, lui avoit fait obtenir l'évêché de Bayeux par l'autorité de ce prince. Comme il s'efforçoit de s'y maintenir, par promesses et par menaces, le concile ordonna qu'il seroit jugé par Vénilon de Sens et trois autres évêques ; que, s'il refusoit de comparoitre devant eux, il y seroit contraint par l'autorité du prince ; et, s'il désobéissoit, frappé d'anathème.

(1) Conc. p. 682.

(2) To. 8, p. 647. Cap. lit. 29, p. 130, c. 4.

Anscaire étoit un sous-diacre qui s'étoit intrus dans le siège de Langres du vivant de l'évêque Isaac, et avoit sollicité son clergé, ses vassaux et ses serfs (1). Mais, comme il promit, par des députés, de se désister, le concile accepta sa soumission, et lui prescrivit la formule d'un serment, par lequel il demandoit pardon de son entreprise, et promettoit de ne rien faire de semblable à l'avenir. On lui défendit aussi de jamais aspirer au siège de Langres, ni à celui de Genève, qu'il avoit voulu usurper de même.

Atton, évêque de Verdun, avoit été moine de Saint-Germain d'Auxerre, et on rapportoit l'acte de sa profession. On se plaignoit que sa promotion à l'épiscopat étoit irrégulière, peut-être faute du consentement de ses supérieurs (2). Il fut ordonné qu'il comparoitroit à un autre concile ; et on sait d'ailleurs que son ordination fut confirmée, et qu'il gouverna l'évêché de Verdun avec honneur. Au contraire, on croit que l'ordination de Tortold fut cassée, parce qu'on voit l'année suivante un autre évêque de Bayeux.

#### XLVI. Requête du roi contre Vénilon.

Le roi Charles le chauve présenta au concile de Savonnières une requête où il disoit (3) : Vénilon étoit mon clerc servant à ma chapelle, et m'avoit fait serment de fidélité, quand je le fis ordonner archevêque de Sens. Lorsque je partageai le royaume avec mes frères, il promit comme les autres évêques, avec serment, l'observation du partage. Depuis, il m'a sacré roi dans l'église de Sainte-Croix d'Orléans, qui est de sa province, avec promesse de ne me point déposer de la dignité royale, au moins sans les évêques qui m'avoient sacré avec lui, et au jugement des quels je me soumis, comme je m'y soumets encore. Ces paroles sont remarquables en la bouche d'un roi, et nous n'en avons point vu qui parlât ainsi, du moins en France. Mais l'exemple de Louis le débonnaire, qui s'étoit tant de fois fait couronner et réhabiliter par les évêques, et la faiblesse présente de Charles, pouvoit lui faire tenir ce langage. Quoi qu'il en soit, il paroît que les évêques croyoient pouvoir déposer les rois ; car on ne peut douter que cette requête ne fût dressée par leur conseil. Elle continue ainsi (4) : Les troubles ayant commencé, nous fîmes un écrit, mes sujets et moi, pour promettre de nous aider réciproquement, et Vénilon y souscrivit comme les autres. Mais, quand mon frère Louis entra dans mon royaume à main armée, Vénilon fut le seul des évêques qui m'abandonna, et alla lui parler sans ma permission. Il ne me donna point en cette guerre le secours que son église me devoit, quoique je lui eusse

(1) C. 5.

(2) C. 7. V. not. Sirm. in Capit.

(3) Tom. 8, Conc. p. 679.

(4) C. 2.

demandé ; au contraire, il mena ses forces à mon frère contre moi. Et, quoique mon frère fût accompagné des sujets révoltés, dont l'excommunication avoit été notifiée à Vénilon par les lettres des évêques, il ne laissa pas de célébrer la messe publiquement devant eux, dans mon palais d'Attigny, sans la permission de l'évêque diocésain, et demeura avec eux dans le conseil de mon frère, cherchant les moyens de me dépouiller de ma part du royaume, au préjudice de son serment. Il s'est fait donner par mon frère Louis l'abbaye de Sainte-Colombe, qui est dans mon royaume, et des pierres des murs de la ville de Melun. Il a fait donner l'évêché de Bayeux à Tortold, son parent et mon clerc, qui m'avoit prêté serment. Enfin, après que Dieu m'a donné des forces pour recouvrer mon royaume, je me suis approché de la ville de Sens, et Vénilon ne m'a donné aucun secours.

Sur cette requête, le concile ordonna que Vénilon seroit cité à certain terme ; et, pour cet effet, on dressa une lettre synodique où nous voyons les noms de la plupart des évêques qui assistoient à ce concile (1). Il y a premièrement huit archevêques : Rémy de Lyon, Rodolphe de Bourges, Gonthier de Cologne, Hincmar de Reims, Arduic de Besançon, Teutgaud de Trèves, Vénilon de Rouen, Hérard de Tours. Ensuite trente-deux évêques, entre autres Ebbon de Grenoble, Rotade de Soissons, Adventius de Metz, Atton de Verdun, Enée de Paris, Agius d'Orléans, Hincmar de Laon, Robert du Mans, Erloin de Coutances, Isaac de Langres, Erchambert de Bayeux : ce qui montre que Tortold en étoit exclus.

En cette lettre, après avoir marqué toutes les plaintes du roi contre Vénilon de Sens, les évêques ajoutent : Le roi a choisi pour juges Rémy de Lyon, Vénilon de Rouen, Hérard de Tours et Rodolphe de Bourges, devant lesquels vous comparoitrez trente jours après avoir reçu cette lettre, pour proposer vos défenses. Après la lettre, sont des extraits des anciens canons sur les principaux chefs d'accusation contenus dans la requête. Hérard de Tours fut chargé par le concile de porter cette lettre à Vénilon de Sens, et de lui faire la citation ; mais, étant tombé malade, il en chargea Robert du Mans, son suffragant, avec une lettre par laquelle il exhorte Vénilon à se justifier pour l'honneur de l'épiscopat, et à satisfaire le roi. Vénilon suivit ce conseil, et se réconcilia avec le roi Charles, sans être jugé par les évêques (2).

#### XLVII. Lettres aux Bretons.

Le concile de Savonnières écrivit aussi aux évêques de Bretagne, qui demeuroient toujours dans leur schisme. La lettre n'est adressée qu'aux quatre anciens évêques, car on ne re-

connoissoit pas les trois autres, et le concile les exhorte à rentrer sous l'obéissance de l'archevêque de Tours, leur métropolitain, et ne plus communiquer avec ceux qu'il avoit excommuniés pour leurs crimes (1). Ensuite est un mémoire des avis qu'ils doivent donner à Salomon, qui se prétendoit souverain de la Bretagne, pour le réduire à l'obéissance du roi Charles. Le concile écrivit en particulier à neuf seigneurs bretons, qui étoient les principaux entre les excommuniés, pour les exhorter à se reconnaître et à penser à leur salut, les menaçant d'anathème s'ils persistent dans leur endurcissement. On voit par cette lettre que les pillages et les autres désordres n'étoient pas moins fréquents dans la Bretagne que dans la France.

On relut en ce concile les articles qui avoient été dressés sur la matière de la prédestination (2), par Rémy de Lyon et par Hincmar de Reims, c'est-à-dire les six premiers du concile de Valence, et les quatre du concile de Quiercy (3). A la lecture des canons de Valence, les évêques du parti d'Hincmar voulurent faire quelque remontrance ; mais Rémy les apaisa doucement, et dit avec beaucoup de gravité que, si quelques-uns d'entre eux n'approuvoient pas ces articles, on apporteroit de part et d'autre des livres des pères au premier concile, où l'on décideroit d'un commun accord ce qui se trouveroit le plus conforme à la tradition de l'Eglise. Quelques-uns du parti opposé voulurent le siffler, prétendant qu'ils n'étoient pas les auteurs de ces articles qu'ils soutenoient ; mais Hincmar et la plupart de ceux de son parti, qui connoissoient la doctrine et la capacité de leurs adversaires, firent entendre aux autres que les défenseurs des articles de Valence pouvoient avoir eu de bonnes raisons, de souffrir quelque temps agiter ces questions, avant qu'elles fussent décidées d'un commun consentement. Il passa donc à l'avis de Rémy, et le concile de Savonnières prononça que les articles contestés seroient examinés au premier concile, après la paix rétablie (4).

#### XLVIII. Concile de Langres.

Ces articles de Valence avoient été confirmés dans un concile tenu le dix-neuvième d'avril, la même année huit cent cinquante-neuf, dans l'abbaye des Saints-Jumeaux, près de Langres (5), où présidoient Rémy, archevêque de Lyon, et Agilmar de Vienne, accompagné d'Ebbon de Grenoble et de plusieurs autres évêques, en la présence de leur roi Charles le jeune, fils de l'empereur Lothaire. Ce concile de Langres fit seize canons, qui, à la poursuite de Rémy, furent lus et approuvés au concile de Savonnières, auquel ils sont insérés comme

(1) C. 8. Sup. l. XLVIII, n. 43, p. 695, c. 9.

(2) C. 10. Sup. n. 22.

(3) Hincm. Præf. de Prædest. V. Maug. Dist. c. 40.

(4) C. 10.

(5) To. 8, p. 678.

(1) C. 6, p. 681.

(2) P. 684. An. Bertin. 850.



en faisant partie. Les six premiers ne sont que les six du concile de Valence, touchant la prédestination (1), excepté que, dans le quatrième canon, il n'est point fait mention des quatre articles de Quiercy : ce qui fut peut-être ôté en les relisant à Savonnières, pour ne point choquer Hincmar et ceux de son parti. Quoi qu'il en soit, nous n'avons point, dans ce neuvième siècle, de décision authentique touchant la grâce et la prédestination, que ces six canons publiés en trois conciles. Car nous ne voyons point que la matière ait été agitée dans un concile postérieur, comme il avoit été convenu à Savonnières; au contraire, il semble que ces six canons aient été confirmés à Rome, puisqu'un annaliste du temps dit sur cette année huit cent cinquante-neuf : Le pape Nicolas confirme la doctrine catholique touchant la grâce de Dieu et le libre arbitre, la vérité de la double prédestination et le sang de Jésus-Christ répandu pour tous les croyants (2).

Les dix autres canons du concile de Langres sont de discipline, et les deux plus remarquables sont ceux qui parlent des conciles et des écoles (3). On priera les princes de permettre les conciles provinciaux tous les ans, et tous les deux ans une assemblée générale dans leur palais. On les priera aussi, et on exhortera très-instamment les évêques d'établir des écoles publiques des saintes Ecritures et des lettres humaines partout où il se trouvera des personnes capables d'enseigner, comme avoient fait les empereurs dans les années précédentes, au grand avantage de l'Eglise; au lieu qu'à présent, dit le concile, nous voyons avec douleur la vraie intelligence de l'Ecriture sainte déchoir de telle sorte, qu'à peine en trouve-t-on quelque vestige.

#### XLIX. Statuts d'Hérard et d'Isaac.

Entre les évêques qui assistèrent au concile de Savonnières, il y en a deux dont il nous reste des canons de discipline, Hérard, archevêque de Tours, et Isaac, évêque de Langres (4). Ceux d'Hérard sont des statuts publiés dans son synode diocésain, le seizième de mai, l'an huit cent cinquante-huit, troisième de son pontificat, indiction sixième. Ils contiennent cent quarante articles, tous tirés de divers endroits des capitulaires des rois, comme M. Baluze a remarqué. Le recueil d'Isaac est aussi tiré des capitulaires, que l'auteur cite lui-même en ces termes : Parce que ceux que nous voulons corriger méprisent les règles que nous leur proposons, disant qu'elles sont de notre invention, nous avons cru les devoir retenir par l'autorité des rois et du pape (5). C'est qu'il y a quelques-uns de ces capitulaires pris

des conciles tenus par saint Boniface de Mayence, et autorisés par le pape Zacharie. Isaac a tiré son recueil, principalement des trois derniers livres des capitulaires, compilés par le diacre Benoît. Il est fort ample, divisé en onze titres, dont chacun comprend plusieurs articles. Le premier titre est des pénitents et de leurs peines; le dixième est de la stabilité des clercs dans les églises de leurs titres.

#### L. Second traité d'Hincmar sur la prédestination.

Hincmar, voulant toujours soutenir ses quatre articles de Quiercy, commença, peu de temps après le concile de Savonnières, un second traité de la prédestination, qu'il adressa comme le premier au roi Charles le chauve, en son nom et au nom des autres évêques (1). Il est divisé en trente-huit chapitres, et commence par l'histoire de l'hérésie des prédestinés. Il prétend qu'elle avoit paru dès le temps de saint Augustin, et en allègue pour preuve la dispute des moines d'Adrumet et les objections des Gaulois, rapportées dans les lettres de Prosper et d'Hilaire. Mais on peut fort bien expliquer tous ces écrits sans supposer d'autres hérétiques que les pélagiens et les demi-pélagiens, choqués de la doctrine de saint Augustin faite de la bien entendre (2). Aussi plusieurs savants théologiens soutiennent qu'il n'y eut jamais d'hérétiques prédestinés, et il est certain qu'Hincmar s'est trompé en plusieurs faits sur cette matière comme sur le concile d'Arles, où le prêtre Lucidus se rétracta, qu'il dit avoir été tenu par ordre du pape saint Célestin, mort dès l'an quatre cent trente-deux, plus de quarante ans avant ce concile, et quand il prend Hilaire laïque, qui écrivit à saint Augustin pour saint Hilaire, archevêque d'Arles (3). Il s'est encore mépris en soutenant que l'hypognosticon est un ouvrage de saint Augustin, et le traité de l'endurcissement de Pharaon de saint Jérôme, deux livres sur lesquels il appuie beaucoup.

Hincmar vient ensuite à Gothescalc, qu'il prétend avoir renouvelé l'hérésie des prédestinés, et s'efforce de répondre à l'autorité de saint Fulgence, touchant les deux prédestinations. Le corps de l'ouvrage est l'examen des six articles du concile de Valence. Hincmar ne dit rien sur le premier, mais il attaque le second et le troisième; puis, à l'occasion du quatrième, il travaille à justifier ses quatre articles de Quiercy. Il déclare qu'il ne prétend point soutenir les dix-neuf articles de Jean Scot, et convient du cinquième de Valence, soutenant en même temps qu'il ne le regarde point. Il ne dit rien du sixième (4).

(1) Maug. Diss. c. 45. (3) Hincm. c. 1, p. 15.  
(2) Sup. liv. XXIV, n. 45, Sup. l. XXVI, n. 15; XXIX, 58, 59. V. Sirm. Hist. Prædest. et Maug. Confut. n. 40.  
(4) C. 2, 3, 6, 11, 16, 31.

(1) P. 609. l. 1, Capit. p. 1283.  
(2) Ann. Bertin. (5) T. 8, Conc. p. 598,  
(3) C. 7, 10. t. 1, Capit. p. 1233. Chr.  
(4) To. 8, Conc. p. 617, S. Benig. p. 440, l. 1, Spicil.

Mais il s'étend sur le septième canon, qui étoit le premier de discipline, contre les ordinations irrégulières des évêques, prétendant qu'il a été composé malicieusement contre lui, comme s'il n'avoit été ordonné que par la faveur du prince. Il en prend occasion de rapporter toute l'histoire de son ordination et les actes du concile de Soissons, où elle avoit été confirmée. Ensuite, supposant avoir prouvé que ses adversaires ont renouvelé l'ancienne hérésie des prédestinés, il rapporte sous douze articles tous les règlements des conciles et des papes, touchant ceux qui soutiennent des hérésies déjà condamnées. Enfin, il fait une longue récapitulation de tout ce qu'il avoit dit touchant la doctrine de la prédestination (1). En tout cet ouvrage, Hincmar fait paroître plus d'érudition que de jugement et de justesse d'esprit.

En parlant des dix-neuf articles de Jean Scot, il ajoute : Il y a d'autres erreurs contre la foi, avancées par ceux qui cherchent une vaine réputation par des nouveautés de paroles, savoir, que la divinité est trine, que le sacrement de l'autel n'est pas le vrai corps et le vrai sang du Seigneur, mais seulement la mémoire du vrai corps et du vrai sang; que les anges sont corporels; que l'âme de l'homme n'est pas dans le corps; que la seule peine de l'enfer est le souvenir des péchés et le tourment de la conscience. A quoi se rapporte ce que dit un annaliste du temps, que l'on remuoit plusieurs questions contraires à la foi dans le royaume de Charles le chauve, et qu'il ne l'ignoroit pas. Les dernières erreurs rapportées par Hincmar se trouvent dans le livre de Jean Scot, de la prédestination. La première n'est une erreur que dans l'opinion d'Hincmar, qui, choqué de ce que, dans une hymne des martyrs, on chantoit *te trina Deitas* et le reste, soutient que c'étoit diviser l'essence divine. Gothescalc fit un écrit pour soutenir que cette expression étoit catholique, et Hincmar composa un gros traité pour le réfuter, nonobstant lequel l'Eglise a continué de chanter ces paroles jusqu'à présent (2).

#### LI. Ecrits de Pascase Rathbert.

Quant à l'erreur qu'il rapporte sur l'eucharistie, on croit que c'étoit Jean Scot qui l'avoit avancée (3); car il est certain qu'il avoit écrit sur cette matière, contre Pascase Rathbert, un livre qui fut condamné environ deux cents ans après au concile de Verceil, l'an mil cinquante (4). Ce livre de Jean Scot ne se trouve plus, mais il en reste un fameux de

Ratram, moine de Corbie, et deux autres écrits du même temps, sans nom d'auteur. Pascase savoit bien que sa doctrine étoit combattue, et, dans son douzième livre sur saint Matthieu, écrit plus de vingt ans après son traité de l'eucharistie, à l'occasion de ces mots Ceci est mon corps, il dit : Je me suis étendu sur ce sujet, parce que j'ai appris que quelques-uns me reprennent comme si, dans mon livre, j'avois voulu attribuer à ces paroles plus que la vérité même ne promet, craignant peut-être ce que craignirent ceux à qui Jésus-Christ parloit, que je ne veuille mettre son corps en pièces. Pascase composa depuis sa retraite le livre de la vie de Vala, les quatre derniers sur saint Matthieu, trois sur le psaume quarante-quatre, et cinq sur les lamentations de Jérémie, c'est-à-dire près de la moitié de ses ouvrages.

Ce fut aussi dans ces derniers temps qu'il écrivit la lettre à Frudegard, que l'on croit avoir été moine de la nouvelle Corbie (1). Il avoit écrit à Pascase ses difficultés et celles de quelques autres sur son livre de l'eucharistie, et Pascase lui répond pour le défendre, soutenant que le corps de Jésus-Christ est le même dans l'eucharistie que celui qui est né de la vierge, et qu'il est réalité et figure tout ensemble. Relisez, dit-il à la fin, le livre que j'ai fait sur cette matière; car, encore que je l'aie écrit pour des enfants, j'apprends toutefois que j'ai excité plusieurs personnes à l'intelligence de ce mystère, et à concevoir des pensées dignes de Jésus-Christ. Il joint à cette lettre l'endroit que j'ai rapporté de son commentaire sur saint Matthieu et quelques passages des pères.

#### LII. Traité de Ratram sur l'eucharistie.

Ce fut donc du temps de l'abbé Odon que Ratram, prêtre et moine de Corbie, écrivit, par ordre de Charles le chauve, un traité du corps et du sang du Seigneur, qu'il adressa à ce prince (2). Il en propose ainsi le sujet : Votre majesté demande si le corps et le sang de Jésus-Christ, qui est reçu dans l'église par la bouche des fidèles, se fait en mystère et en vérité, c'est-à-dire s'il contient quelque chose de secret qui ne paroisse qu'aux yeux de la foi, ou si sans aucun voile de mystère les yeux du corps y voient au dehors ce que la vue de l'esprit voit au dedans; en sorte que tout ce qui se fait y paroisse manifestement. Vous demandez encore si c'est le même corps qui est né de la vierge Marie, qui a souffert, qui est mort, qui a été enseveli, et qui étant ressuscité est monté aux cieux, est assis à la droite du père. Ces deux questions font les deux parties de son livre. La dernière est con-

(1) C. 35, Sup. n. 8, c. 37, 38. (4) To. 6, Act. n. 131, 12. Lanfr. Contra. Bereng. c. 4. Mabill. ibid. n. 19, 44, 45, p. 1094. Eulog. tom. 6. Act. Ben. n. 2, etc. p. 121. Sup. n. 8.  
(2) C. 31, p. 232. Ann. Bertin. 855, c. 10, 19, l. 1, p. 413.  
(3) Mabill. Præfat.

(1) Mabill. Præf. n. 18. Pasch. p. 1619.  
(2) Mabill. Præf. to. 6, n. 81, 83. Ratram. edit. Paris. 1686, n. 5.



tre Pascase, qui soutient que le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie est le même qui est né de la vierge; mais la première question ne le regarde point, car il prouve expressément, dans son traité de l'eucharistie, qu'elle est, tout ensemble, et vérité et figure. Et dans sa lettre à Frudegard il dit (1) : Si quelqu'un dit que cette chair et ce sang sont sans mystère et sans figure, il anéantit le sacrement (2).

Mais il y avoit alors des catholiques qui soutenoient effectivement que le pain et le vin n'étoient point des figures du corps et du sang de Jésus-Christ, fondés sur cette raison que le signe n'étant pas la chose dont il est le signe, l'eucharistie ne seroit plus le corps et le sang de Jésus-Christ. Cette opinion se trouve soutenue vers le même temps par Haimon, évêque d'Halberstat, après saint Jean Damascène, et c'est celle que Ratram combat; prétendant qu'il s'ensuit qu'il n'y a aucun mystère dans l'eucharistie, ni par conséquent aucune matière à la foi (3). Mais ceux qu'il attaque n'admettoient pas cette conséquence, au contraire, Haimon dit formellement que dans ce sacrement le goût et la figure du pain et du vin demeurent, afin qu'on le prenne sans horreur, quoique la nature des substances soit entièrement changée au corps et au sang de Jésus-Christ, mais autre chose est ce que nous rapportent les sens, autre chose ce que la foi nous enseigne.

Aussi Ratram n'accuse pas ses adversaires de nier ce qui est de foi, mais seulement de se contredire (4). Car, dit-il, ils confessent selon la foi, que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, et par conséquent que ce n'est pas ce que c'étoit auparavant. Et plus haut il explique ainsi sa créance touchant ce mystère : Au dehors se représente la forme du pain qu'il étoit auparavant; la couleur se montre, la saveur se fait sentir; mais au dedans on apprend qu'il y a quelque chose de bien plus précieux et plus excellent, parce qu'il est divin, c'est-à-dire le corps de Jésus-Christ, qui est vu, reçu et mangé, non par les sens corporels, mais par les yeux de l'esprit fidèle. De même le vin, qui est fait le sacrement du sang de Jésus-Christ par la consécration du prêtre, nous montre en sa superficie autre chose que ce qu'il contient au dedans. Car que voit-on, sinon la substance du vin? Goûtez-en, il sent le vin, il en a l'odeur et la couleur. Mais si vous le considérez au dedans, ce n'est plus la liqueur du vin, mais la liqueur du sang de Jésus-Christ, qui frappe le goût, les yeux et l'odorat des âmes fidèles. Et ensuite : Le pain qui est offert, étant pris des fruits de la terre, est changé au corps de Jésus-Christ par la sanctification; comme le vin, quoiqu'il soit sorti de la vigne, est fait le sang de Jésus-Christ par la sanctifi-

cation du mystère, non pas visiblement, mais par l'opération invisible du Saint-Esprit. C'est pourquoi on les appelle le corps et le sang de Jésus-Christ, parce qu'on les prend non pour ce qu'ils paroissent au dehors, mais pour ce qu'ils sont devenus au dedans, par l'opération du Saint-Esprit; et que par cette puissance invisible ils sont tout autre chose que ce qu'ils paroissent visiblement. Et encore : Nous avons montré, par tout ce qui a été dit jusqu'ici, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'église par la bouche des fidèles, sont des figures selon l'apparence visible, mais selon la substance invisible, c'est véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ. Ainsi la première question que traite Ratram n'est pas de savoir si l'eucharistie est figure ou réalité, mais si outre la réalité elle est encore figure.

La seconde question est de savoir si le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie est précisément le même, qui est né de la vierge Marie (1). Pascal l'avoit dit, fondé sur un passage de saint Ambroise, mais cette expression avoit paru nouvelle à Raban et à plusieurs autres savants, qui, fondés sur d'autres passages des pères, vouloient que l'on distinguât deux corps de Jésus-Christ, le naturel et l'eucharistique, c'est-à-dire comme on parleroit aujourd'hui, deux manières d'être du même corps, l'une naturelle et sensible, l'autre surnaturelle et mystérieuse, car ils convenoient tous également de la réalité. C'est donc en ce sens que Ratram dit : Le corps qu'il a pris de la vierge Marie, qui a souffert et qui a été enseveli, qui est ressuscité, étoit un véritable corps, c'est-à-dire visible et palpable; au lieu que le corps qui est appelé le mystère de Dieu, n'est pas corporel, mais spirituel, et par conséquent ni visible ni palpable. Ces deux questions n'étoient donc que sur les expressions et non sur le fond du mystère. Au reste, il faut convenir que dans le traité de Ratram il y a des manières de parler dures et obscures, qu'il faut expliquer par les plus claires, puisque l'auteur a toujours vécu dans la communion de l'Eglise.

#### LIII. Ecrit anonyme contre Pascase.

L'écrit anonyme que nous avons contre Pascase Ratbert combat deux propositions de son ouvrage; la première que le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie soit le même qui est né de la vierge; l'autre que Jésus-Christ souffre de nouveau, toutes les fois que l'on célèbre la messe (2). On ne trouve point que Pascase eût avancé cette dernière proposition; ainsi c'étoit seulement une conséquence que l'on tiroit de sa doctrine. Cet écrit commence ainsi : Tout fidèle doit croire et confesser, que le

(1) C. 4, p. 1564. Sang. Damasc. IV, de fide, c. 14.  
(2) P. 1620, E. c. 14.  
(3) Hincm. de Corp. et (4) N. 15, 9, 10, 49.

(1) Mabill. Præf. n. 51, n. 61.  
110. Pasc. de Corp. c. 1, (2) To. c. Act. Ben. p. 591.

corps et le sang du Seigneur est de vraie chair et de vrai sang; quiconque le nie, montre qu'il est infidèle; et un peu après : J'ajoute, que comme Jésus-Christ est la vérité et le vrai agneau de Dieu, qui est immolé mystiquement tous les jours pour la vie du monde; ainsi, par la consécration et la puissance du Saint-Esprit, le pain devient sa vraie chair et le vin son vrai sang. Ce qui est si certain, qu'aucun chrétien n'en peut douter, et il y a même des gentils qui le savent. Car autrefois, dans le pays des Bulgares, un seigneur païen me pria de boire, pour l'amour de ce Dieu, qui du vin a fait son sang. On juge par-là que l'auteur écrivoit avant la conversion des Bulgares, qui arriva comme nous verrons sous le pape Nicolas I (1). Il soutient donc en cet écrit, que le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie est bien le même qui est né de la vierge naturellement, mais non pas spécialement, c'est-à-dire suivant notre manière de parler, qu'il est le même réellement, mais non selon les apparences ou espèces sensibles. On conjecture avec vraisemblance que cet écrit anonyme est la lettre de Raban à Egil, abbé de Prum; car il est certain qu'il lui en avoit écrit une sur ce sujet (2).

#### LIV. Ravages des Normands.

Cependant les Normands continuoient leurs ravages. En huit cent cinquante-neuf, ils firent le dégât du pays au delà de l'Escaut. La même année, ils entrèrent dans le Betou, à l'embou-

chure du Rhin (1). D'autres, étant entrés par la Somme, pillèrent le monastère de Saint-Vallery, la ville d'Amiens et les lieux d'alentour, où ils mirent tout en feu. Ceux qui étoient établis sur la Seine attaquèrent la nuit la ville de Noyon, prirent l'évêque Immon avec d'autres personnes nobles, clercs et laïques, et ayant pillé la ville, les emmenèrent et les tuèrent en chemin. Deux mois auparavant ils avoient tué Ermenfrid, évêque de Beauvais, et l'année précédente Blatfrid, évêque de Bayeux. La crainte de ces barbares obligea les moines de Saint-Denis en France à transférer les reliques des saints martyrs à Nogent, une de leurs terres dans le Hurepoix. D'autres Normands ayant fait le tour de l'Espagne, entrèrent par le Rhône, pillèrent quelques villes et quelques monastères, et s'établirent dans la Camargue. De là ils remontèrent le Rhône jusqu'à Valence, et, ayant pillé tout le pays aux environs, ils revinrent à leur logement. De Provence ils passèrent en Italie jusqu'en Toscane, prirent Pise et d'autres villes, qu'ils pillèrent et ravagèrent.

Au mois de janvier huit cent soixante-un (2), les Normands qui étoient sur la Seine vinrent jusqu'à Paris, et brûlèrent quelques bâtiments de Saint-Germain-des-Prés, dont les moines se retirèrent dans leurs terres de Brie avec le corps du saint (3). Il en demeura vingt pour célébrer l'office le jour de Pâques; et, comme ils chantoient matines dans l'église, ils furent attaqués par les ennemis, mais ils se sauvèrent avec un bonheur qui passa pour miraculeux.

(1) An. Bertin. 859, 850. (3) Aimon. Par. lib. v, 6.  
(2) Ib. 851.



## LIVRE CINQUANTIÈME.

## I. Bardas rétablit les études à Constantinople.

BARDAS César, oncle de l'empereur Michel, gouvernoit cependant à Constantinople, sous ce jeune prince abandonné à ses plaisirs (1). Bardas releva les études tombées depuis longtemps, et presque anéanties par la rusticité et l'ignorance des empereurs précédents, et établit dans le palais de Magnaure des écoles de mathématiques et de philosophie, dont le chef fut Léon, surnommé le philosophe. Il étoit cousin germain du patriarche Janès, c'est-à-dire Jean Lecanomante, et avoit été lui-même archevêque de Thessalonique; mais il faut parcourir la suite de sa fortune.

Léon étudia la grammaire et la poétique à Constantinople, la rhétorique, la philosophie et l'arithmétique dans l'île Antros, où il en apprit les principes. Mais, voulant en savoir davantage, il revint en terre ferme et parcourut les monastères, d'où, ayant tiré des livres, il se retira sur le haut des montagnes et se donna entièrement à l'étude (2). S'étant ainsi rendu le plus savant homme de son temps dans la philosophie et les mathématiques, c'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie et la musique, il revint à Constantinople, où il menoit une vie tranquille et retirée dans un petit logement, recevant ceux qui venoient le trouver, et leur enseignant telle science qu'ils vouloient.

Entre plusieurs qui profitèrent de ses leçons, un jeune homme très-savant en géométrie se fit secrétaire d'un capitaine, le suivit à la guerre, fut pris par les musulmans, et devint esclave d'un des plus illustres d'entre eux. Le calife Almamon, qui régnoit alors, étoit, comme j'ai dit, très-curieux des sciences des anciens Grecs, particulièrement des mathématiques (3). Le jeune captif, ayant ouï-parler chez son maître de la curiosité du calife pour la géométrie, dit qu'il voudroit bien l'en entendre parler lui et ses maîtres, parce que lui-même en avoit quelque connoissance. Le calife le fit venir en sa présence avec ses mathématiciens, à qui le jeune captif montra qu'ils ne savoient que les définitions et les axiomes, et non pas les démonstrations. Ils

l'admirèrent, et lui demandèrent combien il y avoit à Constantinople d'hommes aussi savants que lui. Il répondit qu'il n'étoit qu'au rang des disciples, leur parla de son maître, et leur décrivit sa vie pauvre et retirée.

Almamon renvoya aussitôt le captif avec une lettre pour le philosophe Léon, où il l'invitoit à le venir trouver, promettant de le combler d'honneurs et de richesses; mais Léon, craignant de se rendre suspect si l'on savoit qu'il eût reçu une lettre de l'ennemi de l'empire, la donna au logothète Théoctiste, qui en parla à l'empereur. C'étoit Théophile qui régnoit alors, et qui, ayant ainsi connu le mérite de Léon, le fit venir, l'enrichit et le logea près de l'église des Quarante-Martyrs pour enseigner publiquement. Le calife Almamon, voyant qu'il ne pouvoit le tirer de son pays, lui proposa par lettres plusieurs questions de géométrie et d'astronomie, et fut si satisfait de ses réponses qu'il écrivit à l'empereur Théophile, le priant de le lui envoyer pour un peu de temps, et offrant pour cet effet cent centaines, c'est-à-dire dix mille livres d'or, et une paix perpétuelle (4). Théophile ne jugea pas à propos d'envoyer Léon; au contraire, il le fit ordonner archevêque de Thessalonique par le patriarche Jean Lecanomante.

Léon se fit aimer de son peuple, particulièrement à l'occasion d'une grande famine, dont ils crurent qu'il les avoit délivrés, en leur marquant le temps auquel ils devoient semer, qu'il prétendoit connoître par les astres (2). Ayant occupé trois ans le siège de Thessalonique, il fut déposé avec les autres iconoclastes, et revint à Constantinople, où Bardas lui donna l'école de philosophie au palais de Magnaure (3). Théodore, son disciple, enseigna la géométrie, Théodège l'astronomie, et Cométeas la grammaire. Bardas s'appliquoit lui-même en la jurisprudence, et assistoit continuellement aux jugements qui se rendoient à l'hippodrome (4).

## II. Saint Ignace chassé.

Mais ses mœurs ne répondoient pas à son

(1) Post. Theoph. lib. IV, n. 26. Cedren. to. 2, p. 547. (2) N. 29, 27. (3) Sup. I. XLVII, n. 42.

(1) Cang. Gloss. Gr. Centen. (2) N. 28, 29. (3) Cedren. p. 548. (4) N. 30.

amour pour les sciences. Outre son ambition sans bornes, il étoit débauché jusqu'à entretenir publiquement sa bru, après avoir chassé sa femme légitime. Le patriarche Ignace ne put souffrir ce scandale (1). Il avertit Bardas, et l'exhorta d'avoir pitié de son âme; mais ce César, sans l'écouter, se présenta dans l'église pour participer aux saints mystères le jour de l'Epiphanie, sixième de janvier l'an huit cent cinquante-huit. Alors le patriarche le retrancha de la communion, et Bardas en furie le menaça de lui passer son épée au travers du corps. Mais Ignace, de son côté, le menaça de la colère de Dieu. Depuis ce temps-là, Bardas ne chercha qu'à rendre Ignace suspect et odieux à l'empereur Michel; et enfin, le vingt-troisième jour de novembre, il le fit chasser du palais patriarcal et reléguer dans l'île Térébinthe.

A peine y avoit-il été trois jours, qu'on lui envoya les évêques estimés les plus considérables pour lui persuader de céder au temps et de donner un acte de renonciation à son siège (2). Et toutefois ces mêmes évêques avoient promis, par écrit et avec serment sur la sainte trinité, de ne jamais déposer le patriarche Ignace sans condamnation canonique. Aussi leur voyage fut inutile. Mais ils revinrent, quelques jours après, avec des patrices et les plus considérables d'entre les juges, et firent tous leurs efforts, par promesses et par menaces, pour obliger Ignace à donner sa renonciation par écrit. Il demeura inébranlable. Cependant plusieurs évêques se plaignirent de l'injustice qu'on lui faisoit, et menaçoient de ne point reconnoître pour patriarche le successeur qu'on prétendrait lui donner; ce qui causeroit un schisme. Pour l'éviter, Bardas les prit en particulier, et promit à chacun d'eux le siège de Constantinople s'ils vouloient abandonner Ignace. Ils y consentirent à ce prix, et Bardas leur dit que l'empereur leur tiendrait parole, mais que, quand il les enverroit querir pour leur offrir le siège de Constantinople, ils devoient par modestie faire semblant de le refuser. Ils en convinrent; l'empereur les manda chacun à part, leur fit offre, ils refusèrent; mais ils furent pris au mot, et firent inutilement cette bassesse.

## III. Photius, patriarche.

Celui que la cour choisit pour patriarche de Constantinople fut l'eunuque Photius. Il étoit de grande naissance, petit-neveu du patriarche Taraise, et fils d'Irène, sœur d'Arsaber, patrice et maître des offices, qui avoit épousé Calomaire, sœur de l'impératrice Théodora et du César Bardas (3). Le génie de Photius étoit encore au-dessus de sa naissance: il avoit l'esprit grand et cultivé avec un grand soin. Ses

richesses lui faisoient trouver facilement toutes sortes de livres, et sa passion pour la gloire alloit jusqu'à passer les nuits à la lecture. Aussi devint-il le plus savant homme, non-seulement de son siècle, mais des précédents. Il savoit la grammaire, la poétique, la rhétorique, la philosophie, la médecine et toutes les sciences profanes; mais il n'avoit pas négligé la science ecclésiastique, et, quand il se vit en place, il s'y rendit très-savant. Il étoit pur laïque, et avoit deux grandes charges à la cour, étant protospataire et protasécritis, c'est-à-dire premier écuyer et premier secrétaire. D'ailleurs il étoit schismatique, attaché au parti de Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse en Sicile, déposé pour ses crimes (1).

Dès le temps que saint Ignace fut élevé au siège de Constantinople, il connoissoit si bien Grégoire qu'il ne voulut point qu'il assistât à son ordination, refusant de communiquer avec lui jusqu'à ce qu'il eût examiné sa cause à loisir. Cette conduite ne fut pas approuvée de tout le monde, et Grégoire en fut tellement irrité qu'il jeta les cierges qu'il tenoit à ses mains pour la cérémonie de l'ordination d'Ignace, et commença à le charger publiquement d'injures, et à dire que c'étoit un loup et non un pasteur qui entroît dans l'Eglise. Pierre, évêque de Sardis, Eulampius d'Apamée, et quelques-uns du clergé de Constantinople, prirent le parti de Grégoire et firent schisme contre Ignace, qui essaya pendant les onze ans de son pontificat de ramener Grégoire, n'épargnant ni les paroles ni les bienfaits; mais ce fut inutilement.

Grégoire alloit dans toutes les maisons des grands médire d'Ignace, jusqu'à l'accuser de n'être pas chrétien. Il étoit principalement estimé de Photius et de ses parents, qui le regardoient comme un grand homme de Dieu. Enfin Ignace le jugea dans un concile tenu au plus tard l'an huit cent cinquante-quatre, et le déposa de l'épiscopat (2). Grégoire et ceux de son parti envoyèrent à Rome porter leur plainte au pape Léon IV, qui écrivit à Ignace, le priant d'envoyer quelqu'un pour l'instruire de cette affaire. Ignace y envoya le moine Lazare, confesseur sous les iconoclastes, qui connoissoit parfaitement ce qui concernoit Grégoire. Toutefois Léon différa de le condamner; et Benoît III, son successeur, en usa de même, quoique Grégoire eût encore envoyé à Rome de son temps. Ce n'est pas que le pape Benoît ne trouvât Grégoire suffisamment convaincu; mais il se contenta de le déclarer suspens, et il n'y eut point à Rome de jugement définitif contre lui. Tel étoit Grégoire Asbestas (3).

Comme Photius n'avoit point été élu, pour remplir le siège de Constantinople, par les évêques selon les canons, mais par la seule

(1) Nicet. Vita Ign. to. 8. Conc. p. 1191. C. (2) P. 1493, D. (3) Nicet. p. 1198. Post. Th. n. 22.

(1) Nicet. p. 1169. Sup. Conc. p. 1400. (2) Nic. Ep. 12, p. 375. (3) Nic. Ep. 10, p. 350. Ep. 11, p. 391.



autorité de Bardas, tous les évêques le rejetèrent d'abord, et en élurent trois autres d'un commun consentement (1). Ils persistèrent plusieurs jours dans cette résolution : enfin on les gagna tous petit à petit, excepté cinq, entre lesquels étoit Métrophane, métropolitain de Smyrne. Encore ces cinq, voyant que la multitude des évêques avoit cédé, se rendirent aussi, à condition que Photius donneroit un écrit de sa main, par lequel, renonçant au schisme, il embrassoit la communion d'Ignace, le reconnoissant pour patriarche légitime, et promettant de ne jamais lui rien reprocher, ni recevoir ceux qui voudroient l'accuser; au contraire, de l'honorer comme son père, et ne rien faire que de son consentement. Photius donna cette promesse; et à ces conditions il reçut l'ordination par les mains de Grégoire de Syracuse, et de laïque il fut évêque en six jours. Le premier jour on le fit moine, le second lecteur, le troisième sous-diacre, le quatrième diacre, le cinquième prêtre, le sixième, qui fut le jour de Noël huit cent cinquante-huit, on l'ordonna patriarche de Constantinople.

Deux mois n'étoient pas encore passés depuis son ordination, quand, méprisant ses serments, il commença à persécuter tous les ecclésiastiques qu'il trouva attachés à Ignace, les faisant fouetter et déchirer de coups (2). Ensuite il les flattoit, leur offroit des présents ou des places plus élevées, leur demandant des signatures dont il pût se prévaloir contre Ignace, et les pressant en toutes manières. Ne trouvant rien qui satisfît son désir de perdre Ignace, il persuada à Bardas, et par lui à l'empereur Michel, d'envoyer informer contre lui, comme ayant secrètement conspiré contre l'état. Aussitôt des magistrats, accompagnés de soldats, vinrent à l'île Térébinthe, firent toutes les perquisitions possibles, mirent à la question les esclaves d'Ignace, employant toutes sortes de tourments; et, ne trouvant aucune preuve, ils ne laissèrent pas d'enlever Ignace et ses gens à l'île Hiérie, où ils l'enfermèrent dans une étable de chèvres. De là ils le transférèrent au faubourg de Promette, près de Constantinople, où Léon Lalacon, domestique des nombres, c'est-à-dire capitaine des troupes, lui donna de tels soufflets qu'il lui fit tomber deux grosses dents; puis on lui mit au pied des entraves de deux barres de fer, et on l'enferma dans une étroite prison avec deux seuls domestiques pour le servir. Tous ces mauvais traitements ne tendoient qu'à tirer de lui un acte de renonciation, par lequel il parût avoir quitté son siège volontairement. Les évêques de la province de Constantinople, qui se trouvèrent présents, voyant cette violence, s'assemblèrent dans l'église de la Paix pendant quarante jours, et déclarèrent Photius déposé, avec anathème tant contre lui que contre

(1) Metrop. Ep. to. 8. (2) Nicet. p. 1199, E. p. 1303.

quiconque le reconnoitroit pour patriarche (1).

Photius de son côté, appuyé de Bardas, assembla un concile dans l'église des Apôtres, où il prononça une sentence de déposition et d'anathème contre Ignace, tout absent qu'il étoit; et, comme les évêques fidèles à Ignace lui reprochoient en face son injustice, il les déposa aussi, et les fit mettre dans la prison du palais, nommé Noumera, qui étoit très-infeste, et on les y garda plusieurs jours. Ignace y étoit avec eux chargé de chaînes, et d'autres dans la prison du prétoire. Enfin, au mois d'août huit cent cinquante-neuf, on l'embarqua, et on l'envoya en exil à Mitylène, dans l'île de Lesbos (2). On bannit de Constantinople tous ceux que l'on soupçonnoit d'être dans ses intérêts, dont plusieurs furent déchirés de coups, et Blaise, garde-chartes, eut la langue coupée, parce qu'il parloit trop librement.

#### IV. Photius envoyé à Rome.

Mais Photius, voyant que plusieurs murmuroient d'une procédure si irrégulière, s'avisant d'envoyer des légats à Rome (3), et de demander au pape Nicolas qu'il en envoyât de son côté, sous prétexte d'éteindre les restes de l'hérésie des iconoclastes, mais en effet pour autoriser la déposition d'Ignace par la présence des Romains. Il écrivit au pape, qu'Ignace ayant représenté qu'il ne pouvoit plus exercer ses fonctions à cause de sa vieillesse et de sa mauvaise santé, avoit quitté l'église de Constantinople, et s'étoit retiré chez lui, dans un monastère qu'il avoit fondé, où l'empereur, toute la ville, et Photius lui-même, lui rendoient tous les honneurs et les devoirs convenables.

Nous n'avons pas cette lettre de Photius, mais nous en avons une autre au pape Nicolas, qui commence ainsi (4) : Quand je pense à la grandeur de l'épiscopat, à la foiblesse humaine, et à la mienne en particulier, et combien je me suis toujours étonné que l'on pût se charger de ce joug terrible, je ne puis exprimer quelle est ma douleur de m'y voir engagé moi-même. Et ensuite : Mon prédécesseur ayant quitté sa dignité, le clergé, les métropolitains assemblés, et surtout l'empereur, humain envers tous les autres, et cruel envers moi seul, poussés de je ne sais de quel mouvement, sont venus à moi; et, sans écouter mes excuses ni me donner de relâche, m'ont dit qu'il falloit absolument me charger de l'épiscopat. Ainsi, nonobstant mes larmes et mon désespoir, ils m'ont fait violence, et ont exécuté leur volonté. Photius met ensuite sa confession de foi entièrement catholique, où il spécifie les sept conciles généraux.

L'empereur Michel écrivit aussi au pape, et envoya une ambassade, dont le chef étoit Ar-

(1) Metr. p. 1387. (3) Nicet. p. 1203.  
(2) Cang. C. P. lib. 2, (4) Ap. Bar. an. 859.  
p. 123.

saber, protospataire, apparemment l'oncle de Photius, beau-frère de Bardas (1). Il étoit accompagné de quatre évêques : Méthodius, métropolitain de Gangres, Samuel, évêque de Chones ou Colosses en Phrygie, à qui Photius donna le titre honoraire d'archevêque, Théophile, métropolitain d'Amorium, et Zacharie de Taormine en Sicile, érigée aussi alors en archevêché honoraire. Ces ambassadeurs portèrent de riches présents à l'église de Saint-Pierre, entre autres une patène et un calice d'or ornés de pierreries.

#### V. Assemblée de Coblentz.

Vers le même temps, et l'an huit cent cinquante-neuf, Louis, roi de Germanie, envoya en Italie Thioton, abbé de Fulde, pour se justifier sur le voyage qu'il avoit fait en France l'année précédente, et faire approuver sa conduite par l'empereur Louis, son neveu, et par le pape Nicolas (2). L'abbé Thioton fut très-bien reçu, et rapporta au roi, son maître, des lettres favorables du pape.

L'année suivante, huit cent soixante, le même roi Louis, Charles le chauve, son frère, et Lothaire leur neveu, s'assemblèrent à Coblentz, avec les évêques et les seigneurs, le cinquième de juin, dans la salle secrète de l'église de Saint-Castor, fameux monastère. On commit treize prélats, avec trente-trois seigneurs, pour dresser le serment que les princes devoient se faire mutuellement, et les articles que leurs sujets devoient observer (3). Ces treize prélats étoient onze évêques et deux abbés : savoir, Hincmar, archevêque de Reims, Gonthier, archevêque de Cologne, Altfred, évêque de Hildesheim, Saxon de naissance, et un des principaux conseillers du roi Louis. Salomon, évêque de Constance, Adventius de Mets, Hatton de Verdun, Francon de Tongres, Christien d'Auxerre, les autres sont moins connus (4). Le serment contenoit promesse de secours mutuel entre les cinq rois, Louis et Charles, et leurs trois neveux, Louis, Lothaire et Charles. Entre les articles, celui-ci est remarquable (5) : Quiconque étant excommunié, ou ayant commis un crime qui le méritait, change de royaume pour ne point se soumettre à la pénitence, emmenant peut-être avec lui la religieuse ou autre femme qu'il a enlevée, ou dont il abuse : quand l'évêque nous en aura donné connoissance, nous le ferons soigneusement chercher, et ne permettrons point qu'il demeure dans notre royaume pour corrompre nos sujets; mais nous le contraindrons de retourner à son évêque pour recevoir ou accomplir sa pénitence. On ajoute un autre article déjà établi à Epernay en huit

cent quarante-six (1). Aucun évêque ne retranchera de l'église un pécheur qu'après l'avoir admonesté, suivant l'Evangile, de faire pénitence (2). S'il n'obéit pas, l'évêque s'adressera au roi et à ses officiers pour contraindre le pécheur à s'y soumettre; et, s'il le refuse encore, il le séparera de la communion de l'Eglise.

#### VI. Lothaire quitte Thietberge.

Le roi Lothaire étoit dès lors engagé dans une affaire qui troubla tout le repos de sa vie, et fut enfin cause de sa perte (3). Dès l'année huit cent cinquante-six, il avoit épousé Thietberge, fille de Boson, comte en quelque partie de la Bourgogne; mais l'année suivante il la chassa pour entretenir plusieurs concubines. La reine Thietberge avoit un frère, nommé Hubert, qui, dès sa jeunesse, avoit été ordonné clerc, et avoit lu publiquement dans l'église comme sous-diacre; mais, s'étant livré à de mauvaises compagnies, il tomba dans la débauche et commit plusieurs violences (4). Il s'empara du monastère de Saint-Maurice en Valais, y abolit la régularité, et employa les biens à entretenir des femmes, des chiens et des oiseaux. Il entra à main armée dans le monastère de Luxeu, et y demeura quelques jours avec des femmes perdues, quoique aucune femme n'y fût entrée jusque-là; enfin, il troubla la paix entre l'empereur Louis et les rois Lothaire et Charles, ses frères. Le pape Benoît III, en ayant reçu des plaintes, le cita pour se présenter à Rome, et en écrivit à tous les évêques du royaume de Charles le chauve, chez lequel, par conséquent, Hubert s'étoit dès lors retiré.

D'ailleurs on fit courir le bruit que Hubert et Thietberge, sa sœur, avoient autrefois commis ensemble un inceste, accompagné de circonstances abominables (5). Thietberge le nia; et comme il n'y en avoit point de preuves par témoins ni autrement, les nobles laïques, de l'avis des évêques et du consentement du roi Lothaire, ordonnèrent l'épreuve de l'eau bouillante. Un homme la fit pour la reine, et en sortit sans brûlure : ainsi il fut jugé que le roi la reprendroit et la rappelleroit à sa couche (6). Il la reprit en effet l'an huit cent cinquante-huit, pour contenter les seigneurs; mais il la mit en prison bientôt après.

Enfin, sa haine contre elle étant devenue implacable, il résolut de lui faire confesser publiquement cet inceste prétendu. Pour cet effet, le neuvième de janvier huit cent soixante, la cinquième année de son règne, indiction huitième, il fit assembler à Aix-la-Chapelle, lieu de sa résidence, Gonthier, archevêque de Cologne, son archichapelain (7), Theutgaud,

(1) Art. 6. (5) Hinc. de Divor. t. 1.  
(2) Sup. l. XLVIII, n. 35. p. 569. (6) Ann. Berr.  
Matth. XVIII. (7) Ap. Hinc. t. 1, p. 574.  
(3) Ann. Mett. 876. (4) Ann. Ber. 857. Epist. to. 8, Conc. p. 696.  
(4) Ann. Ber. 857. Epist. to. 8, Conc. p. 696.  
(5) Bened. t. 8, Conc. 234.

(1) Anast. in Nicol. 698. tom. 2, Ca. p. 137.  
(2) Sup. l. XLIX, 11, 29. (4) Not. Sirm.  
(3) Tom. 8, 2. Conc. p. (5) Art. 5.



archevêque de Trèves, Adventius évêque de Metz, et Francon, évêque de Tongres, Egil, abbé de Prom, un autre abbé, nommé Odeling, et plusieurs seigneurs de ses vassaux. Le roi Lothaire leur dit que depuis qu'il avait épousé Thietberge, et que la division s'étoit mise entre eux, il avait appris qu'elle avait commis un crime horrible, après lequel il ne lui étoit plus permis de la garder comme sa femme; qu'ensuite, ayant été en Italie voir l'empereur Louis, son frère, il avait été instruit de ce crime plus distinctement. C'est pourquoi, ne voulant pas demeurer plus long-temps dans l'incertitude, il ordonna aux quatre évêques et aux deux abbés d'aller trouver Thietberge, et de lui demander la vérité de ces bruits répandus contre elle.

Quand ils furent revenus, Gonthier prit la parole, et dit au roi : Elle a confessé à Dieu et à nous qu'elle a commis, quoiqu'en souffrant violence, un crime honteux à dire, et pour lequel elle se juge absolument indigne d'avoir commerce conjugal avec vous ni avec aucun autre homme; c'est pourquoi elle a demandé permission de quitter l'habit séculier et de se retirer pour faire pénitence. A quoi elle n'est portée par aucun mouvement de colère ni de mauvaise volonté contre vous. Adventius ajouta : J'avois ignoré ce crime jusqu'à présent, mais il ne vous est plus permis d'habiter ensemble; et quand vous l'aimeriez comme auparavant, je vous conseillerois de lui laisser prendre le voile, selon son désir. Theutgaud fut du même avis, et l'abbé Egil dit au nom de la reine qu'elle ne demandoit à se retirer par aucun motif de crainte, mais pour l'amour de Dieu et le salut de son âme. C'est ce que contient l'acte qui en fut alors dressé en sept articles.

Les évêques en firent un autre de huit articles, adressé aux évêques, leurs confrères, pour leur demander conseil sur cette affaire (1). Ils y marquent plus en particulier ce qui s'étoit passé entre la reine et eux. Que les ayant envoyés querir elle s'étoit jetée à leurs pieds et leur avait demandé conseil; qu'ils lui avaient défendu de la part de Dieu de s'accuser fausement, par quelque motif que ce fût, d'espérance ou de crainte même de la mort, et qu'après qu'elle leur eût fait sa confession, ils lui avaient demandé si en cas qu'on lui accordât la pénitence qu'elle désiroit, elle promettoit de ne jamais réclamer contre. Ce qu'elle leur avait promis avec serment. La suite fera voir l'importance de ces précautions.

Elles furent renouvelées dans une assemblée générale de tous les seigneurs du royaume de Lothaire, tenue à Aix-la-Chapelle, à la mi-février, la même année huit cent soixante, où étoient les mêmes évêques, Gonthier de Cologne, Theutgaud de Trèves, Francon de Ton-

gres; et de plus, Vénilon de Rouen, Hatton de Verdun, Hildegaire de Meaux, Hilduin d'Avignon (1). Là Thietberge déclara son crime, premièrement au roi, puis à quelques-uns des évêques et des laïques ensemble. Ensuite, en présence de tous les évêques et de plusieurs laïques, elle donna au roi un papier, où elle avait fait écrire sa confession, contenant que dans sa première jeunesse son frère, le clerc Hubert, l'avait corrompue, et qu'elle ne faisoit cette confession par aucune nécessité, ni à la suggestion de personne, mais de sa franche volonté et pour son salut. Ensuite les évêques, s'adressant au roi, le conjurèrent par de grands serments de déclarer s'il n'avait usé ni de persuasion ni de menaces pour obliger la reine à s'accuser fausement. Il en fit le serment, et protesta qu'il auroit toujours caché ce mal sans la diffamation publique qui l'avait répandu, principalement en Bourgogne et en Italie, et que ce motif lui avait fait approuver le jugement qui avait été fait, quoiqu'il en sût l'injustice. C'est l'épreuve de l'eau chaude où Thietberge avait été justifiée.

Les évêques s'adressèrent ensuite à elle, et la conjurèrent au nom de Dieu, et sous peine de damnation éternelle, de ne se pas charger d'un crime faux, lui promettant leur protection contre quiconque lui voudrait faire violence, et l'avertissant qu'après qu'ils auroient rendu leur jugement, elle ne seroit plus reçue à réclamer contre. Elle demeura ferme dans sa confession, et les évêques prononcèrent qu'elle devoit faire pénitence publique. C'est ce que portent les actes de cette assemblée; mais la suite de l'histoire fera voir quelle créance ils méritent.

En exécution de ce jugement, la reine Thietberge fut renfermée dans un monastère; mais, craignant de plus mauvais effets de la haine du roi, son mari, elle en sortit la même année, et s'enfuit auprès de son frère Hubert, dans le royaume de Charles (2). De là elle envoya des députés au pape Nicolas, pour se plaindre du jugement rendu contre elle par les évêques (3); et Lothaire y envoya de son côté Theutgaud, archevêque de Trèves, et Hatton, évêque de Verdun, avec une lettre de créance au nom de tous les évêques de son royaume, portant qu'ils n'avoient rien prononcé définitivement, mais seulement imposé pénitence à Thietberge sur sa confession publique (4). Ainsi ils prioient le pape de ne point se laisser prévenir contre Lothaire. On peut aussi rapporter au même temps une lettre que ce prince écrivit au pape, conjointement avec le roi Louis, son oncle (5). Elle est extrêmement soumise. Les deux rois s'y plaignent de Charles le chauve, qui, nonobstant tous les traités faits avec eux, ne pensoit qu'à envahir leurs états;

(1) Ap. Hincm. p. 575. Conc. p. 394.  
(2) Ann. Bertin. 860. (4) Id. p. 6, 7.  
(3) Nicol. Epist. 22, t. 8. (5) Ap. Baron. an. 860.

(1) Ap. Hincm. p. 568.

et exhortent le pape à venir en France, à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le retenir par la crainte des censures.

#### VII. Saint Adon de Vienne.

Avant que de partir pour Rome, Theutgaud et Hatton assistèrent à un concile nombreux, qui se tint à Tournai, dans le diocèse de Toul (1). Il y eut des évêques de quatorze provinces : savoir, Lyon, Rouen, Tours, Sens, Vienne, Arles, Besançon, Mayence, Cologne, Trèves, Reims, Bourges, Bordeaux et Narbonne. Douze archevêques y assistèrent, il n'y manquoit que ceux d'Arles et de Mayence; et il paroît en tout dans les souscriptions cinquante-sept évêques.

L'archevêque de Bourges étoit Rodulfe ou Raoul, fils d'un comte de Cahors, du même nom, qui, l'engageant dans la cléricature l'an huit cent vingt-trois, lui donna une terre en Limousin, et c'est le premier exemple que je sache de titre patrimonial pour un clerc (2).

Adon, archevêque de Vienne, est encore plus fameux (3). Il étoit né vers l'an huit cent, de parents nobles, qui l'offrirent dès sa première jeunesse à l'abbaye de Ferrières, et il y reçut l'habit monastique. Marcuard, abbé de Prom, connoissant son mérite, pria Loup, alors abbé de Ferrières, de lui envoyer Adon, ce qu'il fit; mais l'envie que quelques moines de Prom conçurent contre lui l'obligea d'en sortir. Il alla à Rome, et y demeura cinq ans, à s'instruire dans la science ecclésiastique. A son retour, passant par Ravenne, il trouva entre les mains d'un moine un martyrologe, qu'un pape avait autrefois envoyé à un évêque d'Aquilée, et il en fit une copie. On croit que c'étoit l'ancien martyrologe romain (4). Adon, revenu en France, s'arrêta à Lyon, où il trouvoit occasion de s'instruire par le commerce de plusieurs savants ecclésiastiques. Il y composa son martyrologe, dont le principal fond fut celui qu'il avait apporté de Ravenne. Rémy, archevêque de Lyon, et Ebbon, évêque de Grenoble, goûtèrent tellement le mérite d'Adon, qu'ils prièrent l'abbé Loup de trouver bon qu'il ne retournât plus à Ferrières. Loup lui accorda pour cet effet son obédience, ou lettres régulières, et il obtint une permission semblable de Vénilon, archevêque de Sens. Etant ainsi libre par l'autorité de ses supérieurs, il s'établit à Lyon, où Rémy lui donna pour retraite l'église de Saint-Romain. Mais Agilmar, archevêque de Vienne, étant mort, Adon fut choisi pour lui succéder cette même année huit cent soixante. Il y eut de l'opposition, et quelques personnes vouloient le faire passer pour moine vagabond. Le comte Gé-

rard, et Berthe sa femme, en écrivirent à Loup de Ferrières, qui justifia son disciple, et témoigna qu'il étoit digne de l'épiscopat. Il fut donc ordonné archevêque de Vienne, âgé d'environ soixante ans, et assista la même année au concile de Tournai (1).

#### VIII. Concile de Tournai.

L'ouverture s'en fit le vingt-deuxième d'octobre, et on y dressa cinq canons, contre les pillages, les parjures et les autres crimes qui régnoient alors (2). Les religieuses qui se sont abandonnées en secret ou mariées publiquement, et les veuves qui vivent chez elles dans la débauche, ou qui prostituent leurs filles : toutes ces personnes seront enfermées dans des prisons, pour y faire pénitence toute leur vie; et les hommes qui en auront abusé seront contraints à faire pénitence par les censures ecclésiastiques, soutenus par l'autorité des princes et des juges, quand ils en seront requis par l'évêque. Les évêques s'écritront mutuellement touchant les excommuniés, afin que personne ne communique avec eux. Comme les ravages des Normands, qui brûloient les églises et les monastères, servoient de prétextes à plusieurs clercs et à plusieurs moines de quitter leur habit et de vivre vagabonds dans la débauche, le concile leur ordonne de se remettre sous la conduite et la discipline de leurs évêques et de leurs abbés (3).

Outre les canons, on publia une lettre synodale, composée par Hincmar, et adressée à tous les fidèles, pour les instruire de la nature des biens consacrés à Dieu, les détourner des usurpations qui s'en faisoient si fréquemment, et en général de tous les pillages (4).

#### IX. Affaire d'Etienne et de Raymond.

Ce même concile reçut des lettres d'un comte, nommé Raymond, contre Etienne, son gendre, qui ne vouloit point habiter avec sa femme, parce qu'il disoit avoir eu un commerce criminel avec une parente de la même femme (5). Comme cette affaire faisoit du bruit depuis environ trois ans, et que le beau-père et le gendre étoient des seigneurs puissants, dont la querelle pouvoit troubler l'Eglise et l'état, le concile jugea à propos d'en prendre connoissance, et fit venir Etienne, qui étoit présent à la cour, étant au service du roi. Il demanda à parler aux évêques en particulier, et leur dit : J'ai autrefois eu commerce avec une femme, par fragilité de jeunesse. Depuis, étant fiancé avec la fille du comte Raymond, j'ai fait réflexion qu'elle étoit parente de cette femme; j'ai consulté mon confesseur, qui m'a montré un livre

(1) Tom. 8. Conc. p. 702. (3) Eod. to. 6, p. 262.  
(2) Act. SS. Ben. to. 6, (4) Tom. Eod. 9, Præf. p. 150, c. 6, n. 174.

(1) Lup. Epist. 122. (4) P. 707.  
(2) Can. 2. (5) P. 716. Hincm. Opusc.  
(3) C. 4, 5. 37.



qu'il nommoit, je pense, les canons; il y a lu en ma présence, que tant que l'on peut comprendre la parenté, il n'est permis à aucun chrétien d'épouser sa parente, ou avoir commerce avec deux parentes; et que l'on ne pouvoit remédier à cette conjonction incestueuse que par la séparation mutuelle. Cependant il arriva de la division entre le roi, mon maître, et moi; en sorte que je ne pouvois plus demeurer en sûreté dans son royaume. D'ailleurs, Raymond et sa famille me pressaient d'accomplir le mariage. Ainsi, ne pouvant plus reculer, et voyant ma vie en péril, je le contractai, mais sans le consommer, pour ne pas perdre avec moi cette fille innocente. Je vous déclare devant Dieu ce qui s'est passé, sans y être poussé par aucune haine ni par amour d'aucune autre femme. Je suis prêt d'en faire serment, ou d'en donner telle autre preuve qu'il vous plaira, et de suivre en tout votre conseil.

Après qu'Etienne eut ainsi parlé, les évêques le firent retirer; on opina, et on résolut que les archevêques de Bourges et de Bordeaux, dans les provinces desquels étoient les parties, assembleroient leurs suffragants en un concile, où le prince assisteroit avec les seigneurs du pays, pour faire en sorte d'accommoder cette affaire; et que les évêques la décideroient selon les canons. Etienne accepta volontiers cette proposition; et le concile de Tousi chargea l'archevêque Hincmar de dresser une instruction, où, après avoir rapporté le fait, il expliquât son avis sur le droit pour décider cette question.

Hincmar le fit par un écrit adressé à Rodulfe de Bourges et à Frotaire de Bordeaux, où il dit qu'Etienne doit amener au concile qui se tiendra en Aquitaine, la fille qu'il a épousée, afin qu'elle soit interrogée, s'il est vrai qu'il ne lui ait point encore touché (1). Si elle en convient, il faut examiner, autant qu'il sera possible, si Etienne n'a point eu quelque mauvaise raison d'en user ainsi; mais il n'est point obligé de nommer la parente avec laquelle il dit avoir eu commerce auparavant, pour ne pas rendre publique sa confession. Le fait supposé tel qu'il l'a déclaré, son mariage avec la fille de Raymond est nul, il ne l'a contracté que par crainte, et ne pouvoit le consommer que par un inceste, par conséquent ils doivent être séparés, et sont libres de se marier à d'autres (2). Mais Etienne perdra ce qu'il a donné à la fille de Raymond, et fera pénitence du crime commis avec la parente, et de l'abus qu'il a fait du sacrement de mariage en le contractant contre sa conscience. Telle est la décision d'Hincmar.

#### X. Affaire d'Ingeltrude.

On parla encore au concile de Tousi de l'affaire d'Ingeltrude. Elle étoit fille du comte

Matfrid, et avoit épousé le comte Boson de Lombardie, de la province de Milan (1). S'étant débauchée, elle quitta son mari et passa dans les Gaules avec son adultère. Boson, ayant en vain tenté toutes les autres voies de la ramener, s'adressa au pape Benoît, qui tenoit alors le saint-siège, et qui ne cessa point tant qu'il vécut d'exhorter par ses lettres l'empereur, les princes, les évêques et tous les fidèles, de ramener cette femme à son devoir. Le pape Nicolas, lui ayant succédé, continua ses poursuites, mais toujours sans effet. Enfin, il ordonna de tenir un concile à Milan, où Ingeltrude seroit citée; et, si elle ne s'y présentait dans un certain terme, elle seroit excommuniée, comme elle le fut en effet, et le pape confirma la sentence de ce concile.

Cependant le pape ayant appris que cette femme demeurait dans le royaume de Lothaire, il écrivit aux évêques de ce royaume, et principalement aux deux archevêques Theutgaud et Gonthier, les reprenant de leur négligence à tolérer ce scandale, leur déclarant qu'Ingeltrude étoit excommuniée, et leur ordonnant de l'excommunier eux-mêmes si elle ne retournoit avec son mari. Il en écrivit aussi au roi Charles, le priant d'obliger son neveu Lothaire à ne la plus souffrir dans ses états, et à la chasser lui-même des siens si elle y venoit (2).

Gonthier, archevêque de Cologne, dans le diocèse duquel elle étoit, la voyant protégée par son roi, avoit peine à la renvoyer. C'est pourquoi il consulta sur ce sujet Hincmar de Reims au nom de toute l'assemblée, et sa consultation étoit conçue en ces termes (3): Si la femme de Boson vient à moi et se confesse publiquement, disant: J'ai commis un adultère contre mon mari; c'est pourquoi la crainte de la mort m'a fait recourir à vous, qui êtes le vicaire de Dieu, pour sauver mon âme et me conserver la vie. Dois-je, disoit Gonthier, lui imposer pénitence publique, qu'elle accomplisse dans mon diocèse où elle s'est retirée, ou bien la renvoyer à son mari, à condition qu'il ne la fera point mourir, sous peine d'être excommunié, et qu'après qu'elle aura fait sa pénitence il la reprendra comme sa femme?

Hincmar, n'ayant pu répondre sur-le-champ, le fit par un écrit où il dit: Cette femme ayant épousé Boson, qui est d'un autre diocèse et d'une autre province, n'en doit point être séparée sous prétexte de pénitence. Il ne l'accuse point d'adultère, il se plaint seulement qu'elle l'a quitté, et qu'elle demeure dans d'autres royaumes depuis environ trois ans, quoiqu'il l'ait plusieurs fois invitée à revenir, et qu'il soit prêt à lui pardonner, suivant l'ordre du

(1) Nicol. Ep. 58, p. 444, D. (3) Hincm. Opusc. 38, l. 2, p. 608; to. 8, Conc. p. 1920.  
(2) Epist. 1, App. 2, p. 580.

(1) Opusc. 37, to. 2, p. 047. (2) N. 2, 3, 4, 5, p. 955.

pape. Il faut donc que le roi, dans les états duquel elle demeure, la fasse ramener à son mari, suivant le traité fait entre nos rois, de se rendre l'un à l'autre les fugitifs; et que vous, dans le diocèse duquel elle est, preniez de son mari les sûretés nécessaires de la traiter raisonnablement. Car vous avez ce droit, puisqu'elle s'est mise sous la protection de l'Eglise. Que si Boson fausse son serment, son évêque diocésain le jugera suivant les canons, et si la femme est convaincue d'adultère par sa confession ou autrement, c'est au même évêque à la mettre en pénitence. Agir autrement, c'est troubler l'ordre de la religion et attirer des reproches au sacerdoce (1). Car les méchants diront: Faisons ce que nous voudrions, nous aurons recours à l'Eglise ou à l'évêque, et nous demeurerons impunis.

#### XI. Le pape envoie à Constantinople.

Cependant Arsaber, ambassadeur de l'empereur Michel, et les quatre métropolitains envoyés par Photius, arrivèrent à Rome, mais il n'y vint personne de la part d'Ignace, parce que ses ennemis ne le permirent pas (2). Ainsi, le pape Nicolas ignoroit encore ce qui s'étoit passé à l'égard d'Ignace et de Photius, et les mauvaises intentions de la cour de Constantinople. Toutefois, il usa de circonspection, et, ayant assemblé un concile, il députa deux légats, Rodolphe, évêque de Porto, et Zacharie, évêque d'Anagnia, avec ordre de décider en concile tout ce que l'on pourroit proposer sur les saintes images, parce qu'il ne s'agissoit que de l'exécution du septième concile. Mais, pour l'affaire d'Ignace et de Photius, les légats avoient ordre d'en faire seulement les informations juridiques et les rapporter au pape. Il les chargea de deux lettres; la première à l'empereur Michel, la seconde à Photius, toutes deux datées du vingt-cinquième de septembre, indiction neuvième, qui est l'an huit cent soixante.

Dans la lettre de l'empereur, il se plaint que le dernier concile de Constantinople a déposé Ignace sans avoir consulté le saint-siège, et que, par la propre lettre de l'empereur, il paroît qu'Ignace n'étoit convaincu ni par sa confession, ni par des preuves juridiques (3). Il se plaint ensuite de ce qu'on a pris un laïque pour remplir le siège de Constantinople, et prouve, par les conciles et les décrétales des papes, l'irrégularité d'une telle ordination, puis il conclut ainsi (4): Nous ne pouvons y donner notre consentement, jusqu'à ce que nous ayons appris par nos légats tout ce qui s'est passé en cette affaire; et, pour observer l'ordre, nous voulons qu'Ignace vienne en la présence de

nos légats, et de tout le concile; qu'on lui demande pourquoi il a abandonné son peuple, et qu'on examine si sa déposition a été canonique. Quand le tout nous aura été rapporté, nous déciderons ce qu'il faudra faire pour la paix de votre église. Il vient ensuite aux images, supposant, conformément à la lettre de l'empereur, qu'il y avoit encore des iconoclastes à Constantinople, et il traite sommairement la question; puis il demande le rétablissement de la juridiction du saint-siège par l'évêque de Thessalonique, comme son vicaire, sur l'Epire, l'Illyrie, la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe, la Dacie, la Mésie, la Dardanie et la Prévale; enfin, la restitution des patri-moines de l'église romaine en Calabre et en Sicile, et que l'ordination de l'évêque de Syracuse soit conservée au saint-siège (1). Le pape fit faire trois copies de cette lettre, se défiant qu'elle pourroit être altérée. Il en garda une à Rome par devers lui, il donna les deux autres aux légats, l'une pour se présenter à l'empereur, l'autre pour leur servir d'instruction, et pour la lire dans le concile qui devoit se tenir à Constantinople, en cas que l'empereur ne voulût pas y faire lire la sienne.

Dans la lettre à Photius, le pape reconnoît que sa profession de foi est catholique; mais il blâme l'irrégularité de son ordination (2). C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous ne pouvons y consentir en aucune sorte, jusqu'au retour de ceux que nous avons envoyés à Constantinople, afin que nous puissions connoître par eux votre conduite et votre affection pour la défense de la foi.

Quand les légats furent arrivés à Constantinople, on les tint pendant trois mois sans les laisser parler à personne qu'à leurs gens, de peur qu'ils ne s'informassent de ce qui s'étoit passé à la déposition d'Ignace (3). Ensuite on leur fit de terribles menaces s'ils ne se soumettoient à la volonté de l'empereur, et on leur dit, entre autres choses, qu'on les enverroit en exil, où ils demeureroient si long-temps et en telle misère, que la faim les réduiroit à manger leur vermine. Après huit mois de résistance, ils se rendirent (4).

Cependant le patriarche Ignace fut rappelé de Mitylène, après y avoir demeuré six mois, par conséquent au mois de février huit cent soixante-un, et on le remit dans l'île de Térébenthe (5). Il y souffrit plusieurs mauvais traitements de Nicétas, surnommé Oryphas, drongaire de la flotte impériale, qui donna même de sa main des coups de fouet aux domestiques d'Ignace. Dans le même temps, une nouvelle nation de Scythes, très-cruelle, nommée Ros, c'est-à-dire les Russes, firent des incursions à l'entrée du Pont-Euxin, pillant

(1) P. 275, D. Sup. lib. (4) Ep. 9, p. 329, D. Ep. XI, n. 3; xxiv, n. 29. 6, in fine. Ep. Metroph. p. 1387.  
(2) Nicol. Ep. 10, p. 353. 1388, C. Nicet. Ep. 3. (3) Nicet. p. 1203.  
(3) Nic. Ep. 2, tom. 8. Conc. p. 270, pag. 1021. (4) P. 273, C.



tout et tuant tous les hommes qu'ils prenoient, jusqu'aux îles les plus voisines de Constantinople. Ils pillèrent aussi les monastères d'Ignace, et mirent en pièces à coups de haches vingt-deux de ses plus fidèles domestiques. Le saint homme l'ayant appris, dit : le Seigneur me l'a donné, il me l'a ôté, et le reste des paroles de Job, et rendit grâce à Dieu de tout.

## XII. Concile contre Ignace.

Peu de temps après, Photius fit assembler un concile à Constantinople, dans l'église des Apôtres, où se trouvèrent trois cent dix-huit évêques, entre lesquels étoient les légats du pape. L'empereur y assistoit avec tous les magistrats et un grand peuple. Le concile étant assemblé, on envoya à Ignace le prévôt Baanes, et quelques autres personnes méprisables, qui lui dirent : Le grand saint concile vous appelle, venez promptement vous défendre sur ce que l'on dit de vous. Ignace répondit : Dites-moi, je vous prie, comment irai-je ; comme évêque, comme prêtre ou comme moi-même ? Nous n'en savons rien, dirent-ils, mais nous l'allons demander, et nous vous en rendrons réponse. Ils revinrent le lendemain et dirent : Les légats de l'ancienne Rome, Rodoalde et Zacharie, vous mandent de venir au concile œcuménique sans délai, selon que votre conscience vous le dicte. Aussitôt Ignace se revêtit de l'habit patriarchal et marcha à pied, accompagné d'évêques, de prêtres et de quantité de moines et de laïques. Mais, quand il fut près de l'église de Saint-Grégoire de Nazianze, où il y avoit une croix au milieu de la rue sur une colonne de marbre, il rencontra le patrice Jean, surnommé Coxès, qui lui dit que l'empereur l'avoit envoyé lui défendre, sous peine de la vie, de venir autrement qu'en habit de simple moine. Ignace obéit et Jean l'amena au concile.

Quand il fut dans l'église des Apôtres, on lui envoya le prêtre Laurent et deux Etienne, l'un sous-diacre, l'autre laïque, qui lui dirent (1) : Comment avez-vous osé vous revêtir des habits sacrés, étant condamné et déposé pour tant de crimes ? Ils l'arrachèrent par force de ceux qui l'accompagnoient, et le présentèrent seul à l'empereur Michel, qui aussitôt le chargea d'injures. Ignace dit que les injures étoient plus douces que les tourments, et l'empereur, un peu apaisé, le fit asseoir sur un banc de bois.

Après un peu de conversation, Ignace obtint permission de parler aux légats Rodoalde et Zacharie, et il leur demanda le sujet de leur voyage. Ils répondirent : Nous sommes légats du pape Nicolas, qui nous a envoyés pour juger votre cause. Il leur demanda encore s'ils avoient apporté des lettres du pape pour lui. Ils répondirent que non, parce qu'on ne le re-

garde pas comme patriarche, mais comme déposé par le concile de sa province, et qu'ils étoient prêts à procéder selon les canons. Ignace dit : Chassez donc auparavant l'adultère, c'est-à-dire Photius, ou si vous ne le pouvez, ne soyez pas juges. Les légats, montrant de la main l'empereur, répondirent : Il veut que nous le soyons. Alors ceux qui étoient autour de l'empereur commencèrent à presser Ignace de donner sa démission, tantôt par prières, tantôt par menaces. Ne pouvant le persuader, ils se tournèrent vers les métropolitains, et leur firent divers reproches, en disant : Vous auriez peut-être souffert sa renonciation, et vous le demandez maintenant pour patriarche. Les métropolitains répondirent : De deux maux qui nous menaçoient, la colère de l'empereur et le soulèvement du peuple, nous avons choisi le moindre. Mais vous rendez le siège au patriarche, et ne vous mettez pas en peine de nous. Les officiers de l'empereur recommencèrent à exhorter Ignace et à lui demander sa démission expresse, afin que Photius demeurât paisible possesseur de l'église de Constantinople. Il refusa toujours ; et ainsi finit cette journée, et l'assemblée se sépara.

On continua pendant plusieurs jours à presser Ignace, mais il refusa toujours sa démission. On le cita donc encore par les mêmes officiers, savoir, Laurent et les deux Etienne comme ministres des juges, pour comparoître au concile. Ignace dit, qu'il n'iroit point, parce qu'il ne voyoit point que les juges fissent rien selon les règles de l'Eglise. Car, ajouta-t-il comme parlant aux légats du pape, vous n'avez point chassé l'usurpateur ; au contraire, vous mangez avec lui, et vous avez reçu de loin ses présents, il vous a envoyé jusqu'à Redeste des habits et des reliquaires. Je ne vous reconnois point pour juges, menez-moi au pape, je subirai volontiers son jugement. Tous ceux qui étoient avec Ignace en dirent de même ; et il pria ceux qui venoient le citer d'entendre la lecture des lettres qu'il envoyoit aux évêques pour être rendues au pape. Il y alléguoit la lettre du pape Innocent, en faveur de saint Chrysostôme (1), portant qu'il ne devoit comparoître en jugement qu'après être établi, dans son siège, et le canon quatrième de Sardique, que quand un évêque déposé prétend avoir de quoi se justifier, on ne doit point en mettre un autre à sa place, avant que l'évêque de Rome ait prononcé. Ignace conjura les députés du concile de faire remettre ces lettres entre les mains du pape.

Comme ils le pressoient toujours d'aller au concile, il dit : Il semble que vous n'avez pas lu les canons. La règle est que, quand un évêque est cité par un concile, il soit appelé par deux évêques, et jusqu'à trois fois, et vous me citez par deux personnes, dont l'un est

sous-diacre et l'autre laïque. On produisit des témoins qui disoient être prêts de jurer qu'Ignace avoit été ordonné sans décret d'élection. A quoi il répondit : Qui sont-ils ? qui les croira ? quel canon l'ordonne ? que l'empereur produise des témoins ? Si je ne suis pas évêque, vous n'êtes pas empereur, et ceux-ci ne sont pas évêques, ni Photius lui-même. Car vous avez tous été consacrés par mes mains indignes. Si l'usurpateur étoit de l'Eglise, je lui céderois volontiers ; mais comment donnerai-je un étranger pour pasteur aux ouailles de Jésus-Christ ? Il est du nombre des excommuniés et des anathématisés. Il a été pris entre les officiers laïques, et ordonné par un homme anathématisé et déposé. Quand il persuada aux métropolitains de le reconnoître, ils lui firent promettre, par écrit et avec serment, de ne rien faire que de mon consentement, comme si j'étois son père. Mais il n'y avoit pas quarante jours depuis son ordination, quand il me déposa publiquement et m'anathématisa en mon absence. On rompit les doigts par son ordre à l'archevêque de Cyzique, pour lui arracher la copie de sa promesse, et il le déposa. Il obligea, les uns par mauvais traitements, les autres par présents, à ne plus parler de cette promesse. Les évêques et les magistrats, puis les évêques seuls pressèrent encore Ignace de donner sa démission, et enfin ils se séparèrent chacun chez eux.

Dix jours après, on mena Ignace au concile, et on produisit contre lui soixante-douze témoins, que l'on avoit préparés depuis longtemps (1). C'étoient des gens de toutes conditions, d'un côté des hommes de la lie du peuple, et d'ailleurs des sénateurs, dont les chefs étoient deux patrices, Léon Crétique et Théodote, depuis maître des offices. On les fit venir l'un après l'autre, et ils jugèrent qu'Ignace avoit été ordonné sans aucun décret d'élection. On fit lire le trentième canon des apôtres, qui porte : Si un évêque s'est servi de la puissance séculière pour se mettre en possession d'une église, qu'il soit déposé et excommunié. Mais on ne lut pas les dernières paroles qui ajoutent, Et tous ceux qui communiquent avec lui, parce qu'ils avoient tous communiqué avec Ignace, le reconnoissant pour patriarche pendant onze ans. Après plusieurs disputes, le concile prononça contre lui la sentence de déposition. Procope, sous-diacre, qu'il avoit déposé pour ses extravagances et sa vie profane, commença à lui ôter par derrière le pallium et le reste des habits sacrés, en criant, *Anaxios*, c'est-à-dire indigne, suivant la formule de la déposition. Les légats Zacharie et Rodoalde et quelques autres crièrent de même, confirmant la condamnation ; et Ignace demeura couvert de haillons, dont on l'avoit expressément revêtu par-dessous.

On tint ensuite une autre séance, où l'on traita du culte des images pour sauver les apparences (1). Car c'étoit le principal sujet que l'empereur avoit proposé au pape, pour lui demander des légats, quoiqu'il n'y eût presque plus d'iconoclastes. En cette séance, on lut pour la forme la lettre du pape à l'empereur, dont on n'avoit point parlé dans les séances précédentes ; mais on la lut tronquée et falsifiée, en sorte qu'il n'y paroissoit rien de favorable à Ignace ni de contraire à Photius. On rédigea séparément les actes de ces deux parties du concile, touchant Ignace et les images ; et c'est peut-être pourquoi il se trouve nommé premier et second concile tenu dans l'église des Apôtres (2).

On y fit dix-sept canons, dont la plupart regardent les moines et les monastères. On n'en bâtit point sans le consentement de l'évêque, et on garda dans les archives de l'évêché un état de tous les biens du monastère. Défense aux évêques d'en fonder de nouveaux aux dépens de leurs églises. Personne ne prendra l'habit monastique qu'en présence du supérieur auquel il doit être soumis, et après trois ans de probation. Les moines n'auront rien en propre. Ils ne sortiront point de leur monastère, soit pour passer en d'autres, soit pour se retirer en des maisons séculières, et les supérieurs feront recherche des fugitifs, pour les renfermer (3). La persécution que les moines avoient soufferte sous les princes iconoclastes fut une occasion à plusieurs de se retirer où ils pouvoient, ce qui se tourna en abus.

Pour prévenir les schismes, on renouvela la défense de célébrer la liturgie, ou baptiser dans les oratoires domestiques. Défense de se séparer de la communion de son évêque, sous quelque prétexte que ce soit, jusqu'à ce qu'il soit jugé et condamné dans un concile ; de même pour les évêques à l'égard de leurs métropolitains, et les métropolitains à l'égard du patriarche, si ce n'est que le prélat prêche publiquement une hérésie condamnée. On voit bien que ces trois canons sont faits en faveur de Photius et des prélats de son parti, contre ceux qui ne vouloient point communiquer avec eux, reconnoissant toujours Ignace pour patriarche. Les deux derniers semblent faits contre Photius ; car ils défendent d'ordonner un évêque dans une église dont l'évêque est vivant, à moins qu'il n'ait renoncé ou abandonné pendant six mois ; et enfin ils défendent d'ordonner évêque à l'avenir un laïque avant qu'il ait été éprouvé dans tous les degrés ecclésiastiques, ni de tirer à conséquence ce qui est arrivé rarement pour le bien de l'Eglise, et en des per-

(1) Libell. Theogn. t. 8. Conc. p. 1267.

(1) Sup. l. XXI, n. 50.

(1) Nicet. p. 1200, C.

(1) Nic. Ep. 10, p. 355, A. p. 238, c. 7.  
(2) Tom. 8, Conc. p. 1512. (3) C. 2, 5, 6, 4, 3.  
Ap. Th. Bals. p. 549. Zon.



sonnes d'un mérite distingué (1). Photius prétendait se sauver par cette exception, et vouloit bien que la règle s'observât à l'avenir. Quant au canon précédent, il comptoit avoir la renonciation d'Ignace.

#### XIV. Ignace persécuté.

Pour cet effet, il le fit enfermer dans le sépulcre de Constantin Copronyme, en la même église des Apôtres, où il le livra à trois hommes cruels (2), qui lui donnèrent plusieurs coups sur le visage, le mirent en chemise par un grand froid, l'étendirent en croix sur le marbre le visage en dessous, et, de deux semaines qu'il fut dans cette prison, lui en firent passer une sans manger, sans dormir et toujours debout. Enfin, ils le montèrent sur le coffre de marbre où étoit le corps de Copronyme, dont le haut étoit en arête; et, après l'y avoir assis, il lui attachèrent aux pieds de grosses pierres, accompagnant ces tourments d'injures et de railleries. Après qu'il eut passé toute la nuit en cette cruelle posture, ils le détachèrent et le jetèrent si rudement sur le pavé, qu'il fut teint de son sang; il respiroit à peine, étant de plus travaillé d'un cours de ventre. En cet état, Théodore, l'un des trois, lui prit la main de force et lui fit marquer une croix sur un papier qu'il tenoit, et qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci ajouta : Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré sans décret d'élection, et que j'ai gouverné tyranniquement. Après qu'on eut envoyé à l'empereur cette prétendue souscription, Ignace fut délivré de sa prison, et se retira au palais de Pose, qui étoit la maison de sa mère, et où il eut un peu de relâche.

Ce fut là, comme l'on croit, qu'il fit sa requête au pape. Elle fut composée par Théognoste, moine et archimandrite de Rome et exarque de Constantinople, au nom d'Ignace, de dix métropolitains, quinze évêques, et un nombre infini de prêtres et de moines (3). Ignace y raconta la persécution qu'il a soufferte, et prie le pape de prendre sa cause en main à l'exemple de ses prédécesseurs. Cette requête fut portée au pape par Théognoste même, qui fit le voyage de Rome secrètement et en habit séculier, et instruisit le pape de tout ce qui s'étoit passé. Cependant Photius, n'étant pas encore content, conseilla à l'empereur de faire ramener Ignace à l'église des Apôtres, où il monteroit sur l'ambon pour y lire sa déposition et s'anathématiser lui-même, puis on lui arracherait les yeux et on lui couperait la main. Le jour de la Pentecôte, qui, cette année huit cent soixante-un, fut le vingt-cinquième de mai, Ignace vit tout d'un coup environner sa maison

d'une multitude de soldats armés. Alors il se vêtit d'un pauvre habit séculier d'un des esclaves, chargea sur ses épaules un bâton où pendoient deux corbeilles, et sortit ainsi comme un portefaix à la faveur de la nuit sans être aperçu de ses gardes. Il marchoit, fondant en larmes, accompagné de son disciple Cyprien, et, sans être découvert, il s'embarqua et passa aux îles du prince de Proconèse et en d'autres de la Propontide, changeant souvent de demeure et se cachant dans les cavernes, les montagnes et les lieux déserts, où il souffroit de grandes incommodités, et vivoit des charités des fideles, réduit à la mendicité, tout patriarche qu'il étoit, et fils d'empereur. Photius, ayant manqué son coup, le faisoit chercher dans tous les monastères et toutes les villes; il envoya même Oryphas, drongaire de la flotte, avec six bâtiments de course pour chercher Ignace dans toutes les îles et toutes les côtes, et, si on le trouvoit, le faire mourir comme un rebelle qui renversoit l'état. Il fut plusieurs fois rencontré, mais son habit d'esclave l'empêcha toujours d'être reconnu.

Au mois d'août, la ville de Constantinople fut agitée d'un grand tremblement de terre qui dura quarante jours; tout le peuple croyoit que c'étoit la vengeance de l'injuste persécution que souffroit le patriarche Ignace. L'empereur même et Bardas, effrayés, jurèrent publiquement de ne lui faire aucun mal ni à celui qui l'auroit caché, et qu'il pouvoit retourner en sûreté dans son monastère. Alors Ignace se découvrit au patrice Pétronas, oncle maternel de l'empereur, qui donna pour gage à Ignace le reliquaire que portoit ce prince. Ignace le mit à son cou et vint trouver Bardas, qui lui dit : Pourquoi êtes-vous errant comme un fugitif? Jésus-Christ, répondit-il, nous a ordonné, quand on nous persécute, de fuir dans une ville, de fuir dans l'autre. Bardas le fit remettre en liberté dans son monastère, et le tremblement de terre cessa aussitôt.

#### XV. Lettre de Photius au pape.

Cependant les légats Rodolphe et Zacharie retournèrent à Rome, chargés de présents par Photius, et dirent seulement de bouche au pape qu'Ignace avoit été déposé, et l'ordination de Photius confirmée (1). Mais, deux jours après, arriva le secrétaire Léon, ambassadeur de l'empereur, qui présenta au pape une lettre de son maître avec deux volumes, dont l'un contenoit les actes de la déposition d'Ignace, et l'autre les actes touchant les saintes images. La lettre de l'empereur Michel tendoit à persuader au pape de confirmer la déposition d'Ignace et l'ordination de Photius, et elle étoit accompagnée d'une lettre de Photius, où il plaidoit lui-même sa cause avec tout l'artifice de la rhétorique; en voici la substance :

(1) Nicet. p. 1214. Nicol. Ep. 10, pag. 354, E.

Rien n'est plus précieux que la charité (1) qui réconcilie les pères aux enfants, les amis aux amis, et réunit les personnes les plus éloignées. C'est elle qui m'a persuadé de souffrir les reproches piquants de votre sainteté, et de ne les attribuer à aucun mouvement de passion, mais à votre zèle pour la discipline de l'Eglise. Mais, usant de la liberté qui doit être entre des frères et entre les pères et les enfants, je vous écris pour me défendre et non pour vous contredire; au lieu de me reprendre, vous deviez avoir pitié de moi, puisque j'ai été forcé; Dieu, à qui rien n'est caché, sait la violence que j'ai soufferte. On m'a mis en prison comme un criminel, on m'a donné des gardes, on m'a élu malgré moi; je pleurois, je me battois, je m'affligeois, tout le monde le sait. Ne devois-je donc pas plutôt recevoir des consolations que des reproches?

J'ai perdu la paix et la douceur de la vie que je goûtois chez moi au milieu d'une troupe de savants amis, dans l'étude de la sagesse et des sciences et la recherche de la vérité. Je n'avois rien à démêler avec personne, au contraire, la réputation de mes amis m'en attiroit d'autres. J'allois souvent au palais, ils m'y accompagnaient; j'y demurois tant qu'il me plaisoit, et toujours plus qu'ils ne vouloient; j'ai perdu tous ces avantages, et c'est la source de mes larmes; car je savais, avant même que de l'avoir éprouvé, les soins et l'embarras de la place où je suis maintenant, l'indocilité du peuple, son humeur séditieuse, son insolence envers les supérieurs. Il murmure si on lui refuse ce qu'il demande; si vous lui accordez, il vous méprise, croyant l'avoir emporté de hauteur. Il faut continuellement se contraindre, paroître gai quand on est triste, en colère sans l'être, déguiser son visage, au lieu qu'avec ses amis on paroît tel que l'on est. Il faut, en la place où je suis, souvent reprendre ses amis, mépriser ses parents, être fâcheux à tous les pécheurs, s'attirer la haine de tous côtés. Que n'ai-je point à souffrir en combattant la simonie, la licence de parler dans les églises, le mépris du salut pour s'appliquer aux choses vaines? Je prévoyois tout cela, et c'est ce qui me faisoit fuir.

Mais à quoi bon l'écrire? On me fait tort si on le croit de n'avoir pas pitié de moi; et, si on ne le croit pas, on me fait tort de ne me pas croire quand je dis la vérité. Mais, dit-on, vous ne deviez pas souffrir cette violence. A qui s'en faut-il prendre, si non à ceux qui me l'ont faite? Mais on a violé les canons qui défendent d'élever un laïque à l'épiscopat. Qui les a violés, celui qui a fait violence ou celui à qui on l'a faite? Il falloit résister; j'ai résisté, et plus qu'il ne falloit, et si je n'avois craint une plus cruelle tempête, j'aurois résisté jusqu'à la mort. Au reste, l'église de Constantinople n'a point reçu jusqu'ici ces canons

(1) Ap. Bar. an. 861.

qu'on dit avoir été violés. C'étoient le concile de Sardique et les décrétales des papes Célestin, Léon et Gelase, que Nicolas avoit allégués dans sa première lettre à Photius.

Il continue (1) : Je pourrois en demeurer là, car je ne prétends pas me justifier. Je n'ai jamais désiré cette place, et j'y demeure malgré moi; mais il faut justifier nos pères, Nicéphore et Taraise, que l'on blâme à cause de moi. On dit qu'ils ont été ordonnés évêques contre les règles, parce qu'ils ont été tirés de l'état laïque; mais ils ne connoissent point ces règles, et ils ont observé fidèlement celles qui leur étoient connues. Chacun doit garder les siennes, et il y a plusieurs canons que les uns ont reçus, dont les autres n'ont pas même ouï-parler; ainsi, les uns coupent leur barbe, il est défendu aux autres de la couper; nous ne jeûnons qu'un samedi, d'autres en jeûnent davantage. A Rome, on ne trouve point de prêtre marié; nous avons appris d'ordonner prêtres ceux qui se contentent d'un seul mariage; nous condamnons celui qui ordonne évêque un diacre sans l'ordonner prêtre, d'autres le tiennent indifférent. On n'exige de personne d'observer la loi qu'il n'a pas reçue, pourvu qu'il ne viole ni la foi, ni les ordonnances générales.

Loin de blâmer ceux qu'on tire de l'état laïque pour les élever à l'épiscopat, ils sont dignes de grandes louanges d'avoir si bien vécu, qu'on les ait préférés à ceux qui étoient déjà dans le sacerdoce. Ce n'est ni l'habit, ni la figure des cheveux, ni la longueur du temps, ce sont les mœurs qui rendent digne de l'épiscopat (2). Je ne le dis pas pour moi, qui n'avois ni les mœurs, ni l'habit, je le dis pour Taraise, mon grand-oncle, et pour Nicéphore. Je le dis pour Ambroise, que les Latins, je le sais, auroient honte de condamner, lui qui est la gloire de leur pays, et qui a composé en leur langue tant d'écrits si utiles. Ils ne condamneront pas non plus Nectaire (3) s'ils ne veulent condamner avec lui le concile général qui confirma son ordination. Et toutefois, l'un et l'autre non-seulement n'étoit que laïque, mais n'étoit pas même baptisé, quand il fut élevé à l'épiscopat. Je ne parle point maintenant de Grégoire, le père du théologien, de Thalassius de Césarée, et des autres évêques à qui on n'a jamais reproché d'avoir été promus de la sorte.

Je ne dis pas pour disputer, puisque j'ai consenti que l'on défendît en plein concile, qu'à l'avenir aucun laïque ou moine ne fût ordonné évêque sans avoir passé par tous les degrés (4). Car nous sommes toujours prêts à lever les sujets de scandale, quand nous le pouvons innocemment. C'eût été faire injure à nos pères d'établir pour le passé la règle que vous observez; mais il n'y a aucun inconvénient

(1) Epist. 3.

(3) Sup. l. XVII, n. 5.

(2) Sup. l. XLIV, n. 24.

(4) Can. 17, sup.

25; XLV, n. 33.

(1) C. 12, 13, 14, 15, Theoph. 4, n. 31.  
16, 17. (3) Tom. 8, Conc. p.  
(2) Nicet. p. 1207, E. 1263. Epist. Styl. p. 1402.  
Theog. p. 1270. C. post. Nic. p. 1210.



d'en faire une loi pour l'avenir. Et plutôt à Dieu que l'église de Constantinople l'eût observée de tout temps! j'aurais évité les embarras dont je suis accablé. Je suis environné d'impies, dont les uns offensent Jésus-Christ en ses images, les autres confondent en lui les natures, ou les nient, ou en introduisent une nouvelle, et chargent d'injures le quatrième concile. Nous leur faisons la guerre et nous en avons réduit plusieurs. Mais il y a des renards qui sortent de leurs tanières et surprennent les poussins. Ce sont les schismatiques, plus dangereux que les ennemis déclarés. Nous les avons réprimés par le décret du concile, auquel vous avez concouru par vos légats (1); et nous en avons aussi publiés plusieurs autres de leur consentement. Nous aurions reçu de même toutes les règles que vous avez établies, si l'empereur ne s'y étoit opposé, mais nous avons mieux aimé, de l'avis de vos légats, nous relâcher d'une partie des canons que de les perdre tous.

Photius vient ensuite aux églises d'Illyrie et aux autres, sur lesquelles le pape demandait que sa juridiction fût rétablie, et dit (2): Nous l'aurions fait s'il avoit dépendu de nous; mais comme il s'agit de pays et de limites, c'est une affaire d'état. Pour moi, je voudrais non-seulement rendre aux autres ce qui leur appartient, mais céder encore une partie des anciennes dépendances de ce siège; et j'aurais obligation à celui qui me déchargeroit d'une partie de mon fardeau, loin de refuser ce qui appartient légitimement à un autre, principalement à un père comme vous, et qui le demande par des personnes aussi estimables que vos légats. Ils ont la vertu, la prudence et l'expérience; et, semblables aux disciples de Jésus-Christ, ils honorent par leur conduite celui qui les a envoyés. Je leur ai expliqué la plupart des choses qu'il auroit fallu écrire, étant persuadé que personne ne pourroit mieux vous dire la vérité et ne mériteroit plus de créance.

J'ai pensé oublier de vous représenter que, comme personne n'est plus obligé que vous à observer les canons, vous ne devez pas recevoir indifféremment ceux qui vont d'ici à Rome sans lettres de recommandation. Nous sommes ravis que l'on aille vous baiser les pieds, pourvu que ce ne soit point à notre insu. Car plusieurs pécheurs prennent ce beau prétexte de pèlerinage, afin d'éviter la pénitence qu'ils méritent pour les adultères, des vols, des homicides et d'autres crimes, et vous rendez inutiles leurs mauvais desseins en renvoyant ici ceux qui n'auront point nos lettres. Telle est la lettre de Photius, dont le dernier article est une précaution contre ceux qui, ne le voulant point reconnoître pour patriarche ni abandonner Ignace, alloient à Rome implorer la protection du pape.

(1) Can. 13, l. IV, 15.

(2) Epist. 4, Sup. n. 11.

#### XVI. Le pape désavoue ses légats.

Par les lettres de l'empereur Michel et de Photius, et encore plus par les actes du concile de Constantinople, le pape Nicolas vit clairement que ses légats avoient fait tout le contraire de ce qui leur avoit été ordonné (1). Que sa lettre à l'empereur n'avoit point été lue dans la première partie du concile qui regardoit Ignace; et que les légats n'y avoient point montré, suivant leurs ordres, la copie qu'ils en avoient. Que dans la seconde partie du concile, touchant les images, on avoit lu quelque partie de sa lettre, mais tellement altérée, qu'il ne paroisoit presque pas qu'il y fût parlé d'Ignace. Le pape jugea par-là de ce qu'on avoit fait avant l'arrivée de ses légats, puisque l'on avoit agi de la sorte en leur présence; et, sensiblement affligé de leur prévarication, il assembla toute l'église romaine, et en la présence de Léon, ambassadeur de l'empereur, il déclara qu'il n'avoit jamais envoyé de légats pour la déposition d'Ignace ni pour la promotion de Photius, et que jamais il n'avoit consenti ni ne consentiroit à l'une ni à l'autre (2).

#### XVII. Soumission de Jean, archevêque de Ravenne.

La même année, huit cent soixante-un, le pape Nicolas tint un concile à Rome, au sujet de Jean, archevêque de Ravenne (3), contre lequel plusieurs habitants de cette ville étoient venus porter leurs plaintes au pape. Il l'exhorta souvent à se corriger, mais il faisoit encore pis. Il détournait les uns d'aller à Rome, il excommunioit les autres sans sujet; il s'emparoit des biens de quelques-uns, sans qu'ils lui fussent adjugés par justice; il usurpoit des terres de l'église romaine pour les attribuer à celle de Ravenne, et en supprimait les titres: il méprisoit les envoyés du pape; il déposait sans jugement canonique des prêtres et des diacres, non-seulement de son clergé, mais dépendants du saint-siège, et résidants dans la province d'Emilie; il en mettoit en prison et dans les cachots. Il en contraignoit d'autres à confesser par écrit des crimes qu'ils n'avoient pas commis. Il prétendoit n'être point obligé d'aller à Rome au concile quand le pape l'y appelloit; et il avoit falsifié les soumissions que ses prédécesseurs faisoient à leur entrée au pontificat, et qui demeuroient dans les archives.

Le pape l'appela trois fois par lettres à son concile, et, comme il n'y vint point, il fut excommunié. Alors il alla à Pavie trouver l'empereur Louis, et obtint de lui des députés, avec lesquels il arriva à Rome, fier de cette protection. Le pape reprit doucement les députés de ce qu'ils avoient communiqué avec un excommunié; ils en témoignèrent du re-

(1) Nic. Ep. 10, p. 354, E.  
(2) Epist. 13, p. 382, A.

(3) Anast. in Nicol. p. 255.

gret, et le pape manda à l'archevêque Jean de se trouver le premier de novembre au concile qui l'avoit excommunié, pour y rendre compte de sa conduite; mais l'archevêque se retira. Alors des habitants d'Emilie et des sénateurs de Ravenne vinrent avec un grand peuple se jeter aux pieds du pape, et le prier de venir à Ravenne pour s'instruire par lui-même et les délivrer d'oppression. Il y alla; mais Jean ne l'attendit pas et retourna à Pavie trouver l'empereur. Le pape fit un décret par lequel il rendoit aux habitants de Ravenne, de l'Emilie et de la Pentapole, les biens usurpés par l'archevêque Jean et par Grégoire, son frère.

Mais à Pavie, les citoyens et l'évêque Luitard, consacré par le pape, sachant que l'archevêque de Ravenne étoit excommunié, ne voulurent point le recevoir dans leurs maisons, ni souffrir que l'on vendit rien à ses gens, ni même leur parler; au contraire, quand ils en voyoient passer quelques-uns dans les rues, ils crioient: Voilà de ces excommuniés, il ne nous est pas permis d'en approcher. Cependant l'archevêque sollicitoit la protection de l'empereur, qui lui fit dire qu'il aille s'humilier devant le pape, à qui nous nous soumettons avec toute l'Eglise; il n'obtiendra point autrement ce qu'il désire. L'empereur lui donna toutefois encore des envoyés, avec lesquels il vint à Rome, et le pape leur dit: Si l'empereur connoissoit bien la conduite de cet archevêque, non-seulement il n'intercéderoit pas pour lui, mais il nous l'enverroit pour le corriger. Alors le pape, ayant assemblé les évêques de plusieurs provinces, manda à l'archevêque de comparoître à ce concile. Après trois citations, l'archevêque, se voyant sans secours, tomba dans une grande tristesse, et fit prier le pape d'avoir pitié de lui, puisqu'il étoit prêt à faire tout ce qu'il ordonneroit. Le pape résolut de le recevoir; et l'archevêque renouvela l'acte de soumission au pape, qu'il avoit mal fait au temps de son ordination, et le confirma publiquement par serment sur la croix et sur les Evangiles.

Le lendemain, le pape vint à l'église de Latran avec tous les évêques et tout le clergé. L'archevêque Jean s'y purgea d'hérésie dont il étoit accusé; et le pape le reçut à la communion, et lui permit de célébrer la messe. Le jour suivant il lui fit prendre place dans le concile. Les évêques de l'Emilie, appuyés de quelques habitants de cette province et de Ravenne, donnèrent une requête contre lui, se plaignant de plusieurs abus, dont le pape, de l'avis de tout le concile, ordonna la correction; et le décret en fut formé en ces termes au nom du pape, parlant à l'archevêque Jean: Nous vous ordonnons de venir tous les ans à Rome. Vous ne consacrez les évêques de l'Emilie qu'après l'élection du duc, du clergé et du peuple, et la permission par écrit de celui qui remplira le saint-siège. Vous ne les empêcherez point de venir à Rome quand

ils voudront, et n'exigerez rien d'eux contre les canons ou contre leurs privilèges. Vous ne vous mettrez en possession des biens de personne qu'ils ne vous soient adjugés juridiquement à Ravenne, en présence du pape ou de son envoyé et des vôtres.

#### XVIII. Lettres du pape à Michel et à Photius.

Après que le pape Nicolas eut déclaré à Léon, ambassadeur de Constantinople, qu'il ne pouvoit approuver ce que l'on avoit fait contre Ignace et pour Photius; il le renvoya chargé de deux lettres, l'une à Photius, l'autre à l'empereur Michel (1). Dans la lettre à Photius, il le qualifie seulement homme très-prudent, pour montrer qu'il ne le reconnoît que pour laïque, et il répond aux exemples qu'il avoit allégués par sa grande lettre pour autoriser son ordination. Nectaire fut choisi par nécessité, parce qu'il ne se trouvoit personne dans le clergé de Constantinople qui ne fût infecté d'hérésie (2). L'ordination de Taraise fut blâmée par le pape Adrien; et il n'y consentit qu'à cause de son zèle pour le rétablissement des saintes images. Saint Ambroise fut choisi par miracle, et fit ce qu'il put pour se cacher. Mais vous, continue le pape, qu'avez-vous de semblable, vous qui non-seulement avez été pris entre les laïques, mais qui avez usurpé le siège d'un homme vivant? Vous dites que vous ne recevez ni le concile de Sardique ni les décrétales des papes; nous ne le pouvons croire. Le concile de Sardique a été tenu en vos quartiers, et est reçu dans toute l'Eglise: les décrétales sont émanées du saint-siège, qui par son autorité confirme tous les conciles.

Vous dites que vous avez été élevé par force au siège patriarcal (3); cependant, quand vous y avez été une fois établi, vous n'avez pas agi en père: vous vous êtes montré sévère jusqu'à la cruauté, en déposant des archevêques et des évêques, et en condamnant Ignace, que vous prétendez avoir déposé, tout innocent qu'il est. Mais jusqu'à ce que nous voyions clairement son crime, nous ne le tiendrons jamais pour déposé, ni vous par conséquent pour patriarche de Constantinople. Quant aux diverses coutumes que vous alléguiez selon la diversité des églises, nous ne nous y opposons point, pourvu qu'elles ne soient point contraires aux canons; mais nous ne voulons pas laisser établir chez vous celle de prendre de simples laïques pour les faire évêques. Cette lettre est datée du dix-huitième de mars, indiction dixième, c'est-à-dire l'an huit cent soixante-deux.

La lettre à l'empereur contient les mêmes protestations pour Ignace et contre Photius (4).

(1) Nic. Ep. 9, p. 355, D.  
Nicol. Ep. 6.

(2) P. 285, E.  
(3) Epist. 5.

(4) Sup. liv. XLIV, n. 25.



Nous avons en main, dit le pape, vos lettres, tant à Léon, notre prédécesseur, qu'à nous, par lesquelles vous rendiez témoignage à la vertu d'Ignace et à la régularité de son ordination; et maintenant vous dites qu'il a été chassé comme chargé de grandes accusations, et vous alléguez pour cause de sa déposition d'avoir usurpé le siège par la puissance séculière. Enfin, vous dites que le concile qui l'a déposé étoit aussi nombreux que le concile de Nicée; mais ce n'est pas le nombre des évêques que nous considérons dans les conciles, c'est leur avis que nous pesons.

En même temps, mais apparemment par une autre voie, le pape envoya une troisième lettre adressée à tous les fidèles d'Orient, où, après leur avoir expliqué sommairement l'affaire et la prévarication de ses légats, il dit (1) : Sachez que nous n'avons aucunement consenti ni participé à l'ordination de Photius et à la déposition d'Ignace. Et adressant la parole en particulier aux trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, aux métropolitains et aux évêques : Nous vous envoyons, dit-il, et vous ordonnons par l'autorité apostolique d'être dans les mêmes sentiments à l'égard d'Ignace et de Photius, et de publier cette lettre dans vos diocèses, afin qu'elle vienne à la connoissance de tout le monde.

#### XIX. Artifices de Photius.

Photius, loin d'avoir égard à la lettre du pape, en supposa une contraire par cet artifice (2). Un étranger, nommé Eustrate, portant l'habit de moine, et jusqu'alors inconnu à Constantinople, entra un jour dans le palais patriarcal, et, en présence de tout le monde, dit à Photius qu'il avoit été envoyé à Rome par Ignace, dont il lui rendit une prétendue lettre adressée au pape Nicolas, où il expliquoit clairement la persécution qu'il avoit soufferte. Mais le pape, disoit Eustrate, n'a pas daigné seulement la regarder, ce qui m'a obligé de la rapporter. En même temps, il rendit à Photius une autre lettre écrite au nom du pape Nicolas, qui lui faisoit des excuses de la mésintelligence qui avoit été entre eux, et établissoit avec lui pour l'avenir une communion et une amitié inviolable. Photius porta aussitôt ces lettres à l'empereur et au César Bardas, pour les animer contre Ignace, comme les décriant chez les étrangers. Alors on donna des gardes à Ignace, on commença à s'informer comment la chose s'étoit passée. On interrogea Eustrate, et on lui demanda qui lui avoit donné la lettre d'Ignace au pape. Il dit que c'étoit Cyprien, disciple d'Ignace. On le pressa pendant près d'un mois de l'indiquer; et enfin il se trouva qu'il ne connoissoit ni Cyprien ni aucun des gens d'Ignace. L'imposture étant ainsi dé-

couverte, Bardas fit souetter rudement Eustrate, nonobstant les pressantes sollicitations de Photius qui, pour le consoler, lui procura une charge qui le mettoit à la tête des ministres de justice. Il fut avéré depuis que Photius avoit lui-même fabriqué les lettres et conduit toute la fourberie.

Quelque temps après, Photius fut averti qu'Ignace avoit rétabli un autel que les Russes avoient renversé dans l'île où étoit son monastère. Il en fit ses plaintes à l'empereur, comme d'un grand crime, prétendant qu'étant déposé il ne pouvoit plus faire aucune fonction épiscopale (1). On envoya sur les lieux deux métropolitains avec un sénateur, qui firent arracher l'autel, le portèrent sur le bord de la mer, l'y lavèrent quarante fois et le remirent. Cependant Photius dissimuloit les impiétés de l'empereur, qui continuoit de se jouer des cérémonies de la religion, et de les contrefaire avec les compagnons de ses débauches (2). Basile, archevêque de Thessalonique, vieillard vénérable, eut le courage de l'en reprendre, à l'occasion d'un tremblement de terre qui arriva à Constantinople le jour de l'Ascension, huit cent soixante, disant que ces impiétés attiroient la colère de Dieu. Mais l'empereur, irrité, lui fit donner des soufflets, dont les dents lui tombèrent, et déchirer le dos à coups de fouet, en sorte qu'il en pensa mourir. Photius, au contraire, faisoit assidûment sa cour à l'empereur, et mangeoit à sa table avec ses bouffons sacrilèges. L'empereur en railloit lui-même et disoit : Théophile est mon patriarche, c'étoit le chef de ses plaisants, Photius est celui du César, et Ignace celui des chrétiens (3).

#### XX. Concile de Pistes.

En France, le roi Charles le chauve tint un concile la même année huit cent soixante-deux, indiction dixième, où commençoit la vingt-troisième année de son règne (4). Il faisoit fortifier un lieu nommé Pistes, sur la Seine, à l'embouchure de l'Andelle, où les Normands s'étoient retranchés pendant quelque temps. A l'occasion de ces travaux, il tint un parlement, que l'on compte entre les conciles, et où il se trouva des évêques de quatre provinces. On y publia un capitulaire de quatre grands articles pour réprimer les pillages. D'abord le roi et les autres qui assistoient à ce parlement reconnoissent que les calamités présentes, particulièrement les ravages des Normands, sont la juste punition de leurs péchés. Ensuite il est ordonné que chaque évêque de son diocèse, les commissaires du roi dans leurs départements, et les comtes dans leurs comtés, auront grand soin d'obliger les pillards à satisfaire selon les lois; et que les

(1) P. 1218, D. (4) Tom. 8, p. 755, 776.  
(2) Sup. l. XLIX, n. 17. Ann. Bert. 862.  
(3) P. 1214, E.

(1) Epist. 4.

(2) Nic. Vita Ign. p. 1215, B.

évêques imposeront les pénitences convenables à ceux qui seront convaincus de ce crime (1).

On donne terme jusqu'à la Saint-Rémy, premier jour d'octobre, à ceux qui ont commis ces crimes publiquement, pour satisfaire à Dieu et aux parties intéressées, sous peine de saisie de tous les biens et d'excommunication (2). On renouvelle les peines portées par les capitulaires précédents; on rend les seigneurs responsables des désordres commis par leurs vassaux et leurs domestiques; et on ordonne aux évêques de les excommunier jusqu'à ce qu'ils réparent le dommage, et obligent leurs sujets à subir la pénitence. L'évêque qui ne fera pas son devoir à l'égard des seigneurs et des autres coupables sera retranché de la communion de ses confrères. Tous ces règlements s'exécutoient si peu, qu'ils servoient plus à montrer la grandeur du mal qu'à y remédier.

#### XXI. Affaire de Rothade de Soissons.

Rothade, évêque de Soissons, se plaignit à ce concile de la sentence rendue contre lui l'année précédente par Hincmar, son métropolitain. Il y avoit plus de trente ans que Rothade étoit évêque de Soissons, ayant succédé à un autre Rothade dès l'an huit cent trente-un. Vers l'an huit cent cinquante-huit, un curé du diocèse ayant été surpris d'un crime avec une femme, et mutilé honteusement en cette occasion, Rothade le jugea dans un concile de trente-trois évêques, le déposa, et en mit un autre en sa place. Mais l'archevêque Hincmar, depuis long-temps mal content de Rothade, voulut, trois ans après, rétablir ce prêtre. Il fit enlever le successeur dans l'église, un dimanche, comme il étoit prêt à célébrer la messe pour le peuple, se le fit amener, l'excommunia, le mit en prison, et remit en possession l'ancien curé, prétendant que Rothade l'avoit déposé injustement. Rothade s'en plaignit, et Hincmar, dans un concile provincial tenu à Saint-Crépin de Soissons, l'an huit cent soixante-un, le priva, comme désobéissant, de la communion épiscopale, jusqu'à ce qu'il obéît (3).

C'est de ce jugement que Rothade se plaignoit à Pistes; et comme Hincmar, au contraire, en demandoit la confirmation, Rothade appela au saint-siège (4). Tout le concile déféra à l'appel, et Hincmar, obligé d'y consentir, fit marquer un jour précis à Rothade pour son départ. Il se pressa de retourner à Soissons, et, ayant tout disposé pour son voyage de Rome, il écrivit au roi Charles son maître, et à Hincmar, son métropolitain, leur recommandant son église pendant son absence. Il écrivit aussi au prêtre, dont la déposition lui avoit attiré cette affaire, afin qu'il vint à Rome pour y être jugé

avec lui. Il envoya par le même porteur à un évêque de ses amis un mémoire, contenant ce qu'il devoit représenter aux évêques, qui ne vouloient point participer à sa condamnation, afin qu'ils fussent prêts à la défendre.

L'évêque, ami de Rothade, ne se trouva point auprès du roi; mais Hincmar, qui y étoit, eut avis que le prêtre porteur des lettres avoit un mémoire pour les évêques, et persuada au roi d'assembler ce qui restoit d'évêques auprès de lui, et en leur présence pressa ce prêtre de montrer les lettres qu'il avoit pour le concile. Il eut beau dire qu'il n'étoit point envoyé au concile, le roi l'obligea à montrer le mémoire. Hincmar prétendit que par-là Rothade renonçoit à son appel, et se soumettoit de nouveau au jugement des évêques. C'est pourquoi il persuada au roi d'envoyer à Soissons Trasulfe, abbé de Corbie, qui fit telle diligence qu'il arriva avant que Rothade fût parti pour Rome. Il vint dans le parvis de l'église, et défendit publiquement, de la part du roi et de l'archevêque, que personne suivit Rothade en ce voyage. Rothade, ne voyant point la cause de ce changement, protesto qu'il vouloit partir et poursuivre son appel. Mais on l'arrêta, et on lui donna des gardes. Aussitôt on assembla un concile à Saint-Médard de Soissons, et le roi y vint lui-même. Hincmar envoya trois évêques ordonner à Rothade de se présenter au concile. Il répondit qu'il n'osoit le faire au préjudice du saint-siège, auquel il avoit appelé et appeloit encore. Les évêques, ayant rapporté sa réponse au concile, furent renvoyés le citer de suite une seconde et une troisième fois. Comme il demuroit ferme, ils lui proposèrent de venir au moins parler au roi, en un lieu proche du concile lui donnant leur parole qu'on ne lui feroit point de mal. Ceux du clergé de Soissons qui l'accompagnoient lui conseillèrent d'accepter ce parti. Il y consentit, et passa au lieu où on le conduisoit, revêtu de ses habits sacerdotaux, et portant sur sa poitrine l'Evangile et le bois de la croix, ce qu'il faisoit peut-être autant par respect pour le roi que par précaution pour sa sûreté.

On le fit entrer seul dans une chambre à la porte du concile, et il y envoya un diacre, nommé Luidon, prier le roi qu'il pût lui parler. Le roi vint, Rothade le supplia instamment de ne lui pas ôter la liberté d'aller à Rome qu'il lui avoit accordée. Le roi répondit : Cela regarde particulièrement votre métropolitain et le concile, je ne fais qu'obéir aux évêques; et aussitôt il rentra dans le concile. On envoya encore trois évêques de suite, qui pressèrent fortement Rothade de venir au concile, tantôt par prières, tantôt par menaces; et, comme il persista dans son refus, on l'enferma dans la chambre où il étoit; et le concile, où présida Hincmar, le jugea et le déposa de l'épiscopat. On lui envoya trois évêques, qui lui déclarèrent ce jugement en pleurant. Il se jeta par terre, les conjurant au nom de Dieu de ne pas préten-

(1) C. 1, 2. Roth. t. 8, Conc. p. 787, E. An.  
(2) C. 3. Bert. 861, t. 8, Conc. p. 736.  
(3) Ann. Bertin. 862. (4) Libell. Roth. to. 8,  
Coint. an. 831, n. 29. Libell. Conc. p. 785.



dre le juger, et de lui laisser la liberté d'aller à Rome. Aussitôt on l'enleva et on le mit en prison dans un monastère, ensuite on élut un autre évêque à sa place.

#### XXII. Traité d'Hincmar sur le divorce de Lothaire.

Vers le même temps, Hincmar reçut un mémoire avec vingt-trois questions touchant le divorce du roi Lothaire et Thietberge, de la part de plusieurs personnes considérables, tant ecclésiastiques que laïques, qui le prioient de leur en écrire plutôt son sentiment sans les nommer (1). C'est ce qu'il fit par un écrit adressé aux rois, aux évêques et à tous les fidèles, comme ayant tous intérêt en cette affaire. La première question étoit, quel égard on devoit avoir à la confession secrète que Thietberge avoit faite aux deux conciles d'Aix-la-Chapelle de l'an huit cent soixante (2). Hincmar répond qu'une confession donnée au roi par écrit devoit être suivie d'un jugement prononcé par les laïques selon les lois, et non pas d'un jugement ecclésiastique, et que les évêques n'ont pas dû sur cette confession, prononcer la dissolution du mariage, ni imposer à la femme une pénitence publique, parce que les coupables doivent être jugés, ou sur des preuves convaincantes, ou sur la confession faite de leur bouche devant les juges (3). Il demande en passant pourquoi les évêques exhortoient la reine à ne s'accuser de rien de faux, s'ils ne savoient au moins qu'elle dût s'accuser; et quelle foi on doit ajouter aux protestations du roi Lothaire, quand il disoit que, loin de forcer Thietberge à cette déclaration, il étoit fort affligé de son crime, lui qui déclaroit en même temps qu'il avoit acquiescé au jugement de l'eau chaude, le reconnoissant faux.

On demandoit en général pour quelles raisons les personnes mariées peuvent se séparer, et si après la séparation on peut se remarier. Hincmar répond : L'adultère est, selon l'Evangile (4), le seul motif de séparation; encore faut-il qu'elle soit ordonnée par l'évêque. Mais après cette séparation, les parties peuvent se remarier. Dans le fait, il n'y avoit contre Thietberge qu'un soupçon, et avant que de la croire coupable il falloit la faire condamner par les seigneurs laïques. Comme l'épreuve de l'eau chaude lui avoit été favorable, on demandoit ce qu'il falloit croire de ces sortes de jugements. Hincmar prétend les soutenir non-seulement par les coutumes, mais encore par l'autorité de l'Ecriture, qu'il applique comme il lui plait. Il s'objecte les capitulaires et les canons, auxquels il ne répond rien de solide, et c'est peut-être l'endroit de tous les écrits d'Hincmar où son raisonnement est le plus foible. Il soutient que Thietberge, ayant été justifiée par ce juge-

ment de l'eau chaude, et réconciliée à son mari par l'autorité des seigneurs et la bénédiction des évêques, elle ne peut plus être accusée du même crime. Mais, disoit-on (1), son homme n'a point été brûlé, parce qu'elle a en même temps confessé son crime, ou, selon d'autres, parce qu'elle a dirigé son intention à un autre frère du même nom, avec qui elle n'avoit rien fait de mal. Hincmar se moque avec raison de ces subtilités grossières, par lesquelles on prétendoit, ou que Dieu trompât les hommes en faisant paroître innocent le coupable, ou qu'il pût être trompé. Que, s'il y avoit eu de la fraude dans cette épreuve, il convient que l'affaire peut être examinée de nouveau.

Est-il vrai, disoit-on (2), qu'il y ait des femmes, qui par des maléfices mettent une haine irréconciliable entre le mari et la femme, et ensuite un amour très-ardent, et qui puissent ôter et rendre l'usage du mariage? Hincmar le croyoit; et en général que Dieu, pour punir les péchés des hommes, permettoit aux démons de faire beaucoup de mal par les sorciers. Que les évêques devoient y veiller, et prêcher fortement contre les sacrilèges. Mais, ajoute-t-il, s'ils ne se corrigent, il faut les arrêter; et si ce sont des serfs, employer pour leur correction le fouet et les tourments; s'ils sont libres, les enfermer pour faire pénitence. Si ces corrections ecclésiastiques ne suffisent, le roi doit les ôter de dessus la terre.

Si l'on revient à un nouveau jugement, et que Thietberge soit trouvée coupable, Lothaire pourra-t-il se remarier à une autre (3)? Hincmar répond : Si le premier mariage est déclaré nul selon les lois ecclésiastiques et civiles, Lothaire peut en contracter un autre; mais tant que le mariage subsiste, quelque cause de séparation qu'il y ait, on ne peut de part ni d'autre se remarier. Si le roi a commis des crimes qui méritent pénitence publique, pourra-t-il se remarier en cas qu'il soit libre d'ailleurs? On peut le lui permettre pour éviter l'incontinence. Pourra-t-il en ce cas épouser celle avec laquelle il auroit commis l'adultère pendant le mariage précédent? Il le pourra en cas qu'il soit libre, et après avoir fait pénitence. Est-il vrai que les évêques doivent prendre la défense de ceux qui se sont confessés à eux, et empêcher qu'ils ne soient poursuivis devant les tribunaux séculiers pour ces mêmes crimes, quoique connus d'ailleurs? Cette prétention est absurde, et la protection que les évêques donnent aux pécheurs ne doit jamais arrêter le cours de la justice.

Ceux qui avoient envoyé ces questions à Hincmar lui en envoyèrent six mois après sept autres en forme d'objections (4), savoir : le roi Lothaire ayant dans son royaume des évêques et des seigneurs qui ont jugé la cause

(1) De Divort. Loth. et Th. t. 1, p. 557.  
(2) Sup. n. 6.

(3) Interr. II, Int. 1.  
(4) Matth. XIX, 9.

(1) Interr. 7, 9.  
(2) Int. 45, 17, p. 564.  
Ex Greg. I, 7, Ind. 2, Ep. 66.

(3) Int. 19, 20, 21, 22.  
(4) P. 683, q. 1, 2; P. 680, q. 4, 5, 7.

entre lui et sa femme, les évêques d'un autre royaume ne peuvent en prendre connoissance. Il n'est pas raisonnable de renouveler une cause une fois jugée par des évêques; et c'est anéantir leur autorité. Les autres archevêques, excepté le pape, ne sont pas de plus grande autorité que ceux qui ont jugé cette cause; et si leur jugement est cassé, les évêques qui y ont eu part doivent être déposés. A ces trois objections, Hincmar répond qu'elles sont schismatiques, que l'Eglise est une dans tous les royaumes, et que suivant les canons on peut appeler d'un concile particulier à un plus nombreux, et enfin au pape. On disoit encore pour Lothaire : S'il ne lui est pas permis de prendre une autre femme, on l'obligera bon gré malgré à reprendre Thietberge, et il trouvera quelque expédient pour s'en délivrer. C'est un roi qui n'est soumis au jugement que de Dieu seul, et qui ne peut être excommunié, ni par les évêques de son royaume, ni par d'autres. Enfin on demandoit s'il étoit défendu de communiquer avec lui. Hincmar répond que l'on ne forcera point Lothaire à reprendre Thietberge, parce que la réconciliation entre mari et femme doit être volontaire, mais qu'elle ne retournera pas avec lui sans prendre les sûretés nécessaires. Que Lothaire, pour être roi, n'est pas moins soumis aux lois de l'Eglise, mais que ses péchés sont plus dangereux par le scandale. Il semble même dire qu'un roi n'est roi que tant qu'il fait son devoir, et qu'on ne doit point obéir à un prince criminel (1).

On prétendoit qu'Hincmar avoit consenti au jugement des évêques en faveur du roi Lothaire (2). Il convient d'avoir été invité à un concile dans le royaume de ce prince; mais il montre qu'il s'en est excusé, tant par la maladie que parce qu'il n'avoit pas eu le loisir de consulter les évêques de sa province, sans l'avis desquels il ne pouvoit, selon les canons, rien faire hors de son diocèse.

#### XXIII. Lothaire épouse Valdrade.

Cependant Lothaire fit tenir un concile à Aix-la-Chapelle le vingt-huitième d'avril l'an huit cent soixante-deux, indiction dixième (3). Huit évêques s'y assemblèrent, savoir : Gonthier de Cologne, archichapelain, à qui le roi faisoit espérer qu'il épouserait sa nièce; Theutgaud de Trèves, Adventius de Metz, Hatton de Verdun, Arnoul de Toul, Francon de Tongres, Hangaire d'Utrecht, et Ratold de Strasbourg. Le prétexte étoit les besoins de l'Eglise, le vrai motif, l'affaire du mariage du roi. Il présenta aux évêques une requête, où, après les avoir nommés médiateurs entre Dieu et les hommes, et reconnu leur dignité supérieure à la dignité royale, il dit que, suivant leur con-

seil, il s'est séparé de Thietberge; et qu'il est prêt d'expier, comme ils lui prescriront, les péchés qu'il a commis depuis par fragilité. Il ajoute : Considérez ma jeunesse, et voyez ce que je dois faire. Je vous avoue simplement que je ne puis me passer de femme, je veux toutefois éviter le crime; je vous conjure de me secourir promptement en ce péril.

L'archevêque Theutgaud rendit témoignage que le roi Lothaire avoit fait pénitence pendant tout le carême, par les jeûnes, les aumônes et les autres bonnes œuvres, jusqu'à marcher nu-pieds, pour expier le commerce qu'il avoit eu avec sa concubine (1). Le concile chargea deux évêques d'examiner la question; et, après avoir travaillé la nuit, ils rapportèrent dès le matin un écrit, où ils expliquoient leur avis, et le prouvoient par l'Ecriture, les conciles et les pères. La question, disoient-ils (2), est, si un homme ayant quitté sa femme peut en épouser une autre, elle vivante. Selon l'Evangile (3), un mari ne peut quitter sa femme que pour cause d'adultère; et quiconque ayant quitté sa femme en épouse une autre, commet adultère. Dans le fait, il n'y a point de cause de séparation, parce que le crime que l'on impute à Thietberge auroit été commis avant son mariage; donc elle n'est point adultère. Et si on recherchoit les fautes commises avant le mariage, on donneroit grande licence aux maris, et encore plus aux femmes de rompre les mariages. Celui-ci ne peut être non plus cassé à cause d'inceste, puisque Lothaire et Thietberge ne sont point parents; et l'inceste commis auparavant avec un autre ne regarde point le mari. Donc Lothaire peut et doit garder Thietberge. Nonobstant cet avis si sage, le concile décida que Lothaire ne pouvoit demeurer avec elle. Se fondant sur le quatrième canon du concile de Lérida, qui porte : Que ceux qui commettent inceste seront excommuniés tant qu'ils demeureront dans ce mariage illicite. Or, il étoit clair que Thietberge n'avoit jamais épousé son frère (4). Les évêques, supposant avoir montré la nullité de ce mariage, permettent à Lothaire d'en contracter un légitime, se fondant sur le commentaire de saint Paul, attribué à saint Ambroise (5), où il est dit que la nécessité de garder la continence après la séparation pour cause d'adultère, n'est pas réciproque, et ne regarde point le mari, mais la femme seule. On convient que ce commentaire n'est pas de saint Ambroise; et quelques-uns croient que les paroles dont il s'agit y ont été ajoutées. Quoi qu'il en soit, la doctrine contraire est constante dans l'Eglise latine (6).

En conséquence de ce jugement, le roi prétendant être libre, on fit venir à la cour la nièce de l'archevêque Gonthier; mais elle fut ren-

(1) Cap. 4, et p. 743, B. xxxii, n. 2.  
(2) P. 747.  
(3) Matth. v, 32; XIX, 9.  
(4) Marc XII. Luc. XVI, 18.  
(5) Conc. c. 7. Sup. liv. Trid. sess. 24. c. 7.  
(6) In. I, Cor. VII, 11.  
(7) V. not. edit. Bened. et 4. Sent. dist. 35. Conc.

(1) P. 695.  
(2) Interr. 3, p. 583.  
(3) Tom. 8, p. 736, 741.



voyée honteusement, après que le roi en eut abusé une fois, à ce que l'on disoit. Il fit paraître en public Valdrade, qu'il entretenoit depuis long-temps, et qui étoit la véritable cause de son divorce avec Thietberge (1). Il l'épousa solennellement, et la fit couronner reine, au grand déplaisir de ses plus fidèles serviteurs. On disoit qu'elle l'avoit ensorcelé.

## XXIV. Assemblée de Sablonnières.

Leroi Charles, son oncle, fut très-malcontent de ce procédé. Il avoit donné retraite à Thietberge, dont il prenoit ouvertement la protection, et cette même année, huit cent soixante-deux, il donna l'abbaye de Saint-Martin de Tours à Hubert, frère de cette princesse. Charles avoit encore deux autres sujets de plainte contre Lothaire. La protection qu'il donnoit à Ingeltrude, femme de Boson, fugitive depuis cinq ans (2); et ce qui le touchoit de près, à Judith, sa fille, enlevée par le comte Baudouin. Car Judith, étant veuve d'Edilulfe, roi des Anglois, étoit revenue en France; et ayant écouté les propositions de mariage que l'audouin lui faisoit à l'insu du roi Charles, son père, le suivit en habit déguisé, et se retira avec lui dans le royaume de Lothaire; mais Charles fit condamner Baudouin et Judith par les seigneurs de son royaume, et par les évêques, qui les excommunièrent. C'est de Baudouin que descendirent les anciens comtes de Flandres. Charles le chauve ne vouloit donc point voir son neveu Lothaire, et le regardoit comme un excommunié.

Mais son frère Louis, roi de Germanie, lui envoya des ambassadeurs qui l'adoucirent, et lui persuadèrent de se trouver avec lui à Sablonnières, près de Toul, où Lothaire devoit aussi se rendre (3). Charles, avant que de voir Lothaire, donna à Louis un écrit, contenant les causes de son mécontentement, et marquant qu'il craignoit de communiquer avec lui, à moins qu'il ne promit de se soumettre au jugement du pape et des évêques; Charles envoya cet écrit à Lothaire par Louis et par quatre évêques, Alfrid d'Hildesheim, Salomon de Constance, Adventius de Metz et Hatton de Verdun. Ils rapportèrent que Lothaire promettoit de faire ce que désiroit Charles, qui le reçut et l'embrassa, étant accompagné aussi de quatre évêques: Hincmar de Reims, Hincmar de Laon, Odon de Beauvais et Christian d'Auxerre. Cette assemblée de Sablonnières fut terminée le troisième de novembre huit cent soixante-deux.

## XXV. Le pape envoie des légats en France.

Lothaire et Thietberge, chacun de leur côté,

(1) Ann. Mett. 864. Ann. tin. 862. Bertin. 863. (3) Ibid. Capit. Tit. 35, tom. 2, p. 162.

avoient envoyé au pape Nicolas; Lothaire lui avoit envoyé deux comtes avec des lettres, portant que les évêques de son royaume, et quelques autres, lui avoient déclaré qu'il pouvoit quitter Thietberge et épouser Valdrade, mais que pour garder l'ordre il vouloit avoir l'autorité du pape même, et attendoit son conseil, demandant pour cet effet des légats qui vinssent tenir un concile dans son royaume (1). Le pape lui manda qu'il lui enverroit certainement des légats, mais qu'il ne pouvoit sitôt, défendant de faire cependant aucune délibération sur cette affaire. Le pape, ignorant ce que Lothaire avoit fait depuis au préjudice de sa défense, lui envoya, sur la fin de la même année huit cent soixante-deux, Rodoalde, évêque de Porto, le même qui avoit été à Constantinople, et Jean, évêque de Ficule, aujourd'hui Cervia dans la Romagne. Il manda au roi Louis de Germanie, et aux deux rois Charles, l'oncle et le neveu, d'y envoyer chacun deux évêques de leurs royaumes (2). Enfin il pria l'empereur Louis de faire conduire ses légats en sûreté au royaume de Lothaire, son frère. Le pape écrivit aussi aux évêques de Gaule et de Germanie de se trouver à Metz, où se devoit tenir le concile, et d'y faire venir le roi Lothaire pour s'y défendre en personne. Le pape marque dans cette lettre qu'il vient d'apprendre, comme il étoit prêt à envoyer ses légats, que Lothaire s'étoit déjà remarié, sans attendre le jugement du saint-siège. Dans une autre lettre, qui devoit être rendue aux évêques quand ils seroient assemblés à Metz (3), le pape les exhorte à faire justice, et à lui envoyer les actes du concile, afin qu'il en puisse juger.

Avec ces lettres, il y en avoit deux en faveur du comte Baudouin, l'une au roi Charles le chauve, l'autre à la reine Ermentrude, son épouse (4). Car Baudouin étoit allé à Rome se mettre sous la protection de saint Pierre et du pape, témoignant un grand repentir de sa faute. Le pape représente au roi que ce seigneur a gagné l'affection de Judith, et que si on le met au désespoir il est à craindre qu'il ne se joigne aux Normands. Les légats furent donc chargés de ces sept lettres, toutes datées du même jour, vingt-troisième de novembre huit cent soixante-deux.

Le pape leur donna aussi des instructions, portant que, si le concile de Metz ne s'assembloit pas, ou si Lothaire différoit d'y venir, ils iroient le trouver, et lui dénonceroient ses ordres (5). Ensuite, ajoutoit-il, vous irez trouver le roi Charles, pour l'affaire de Baudouin, et vous ferez voir, en présence de tout le monde, les lettres synodiques et le mémoire que nous vous envoyons. Ce mémoire étoit tel: Lothaire soutient qu'il a reçu Valdrade de son

(1) Nic. Ep. 17, Ep. 50. (3) Ep. 13. p. 448, E. (4) Ep. 20, 21. (2) Epist. 18, 19, 22. (5) Tom. 8, Conc. p. 481.

père, et qu'ensuite il a épousé la sœur de Hubert. Informez-vous soigneusement s'il a épousé Valdrade dans les formes et en présence de témoins, et pourquoi il l'a répudiée pour épouser la fille de Boson, c'est-à-dire Thietberge. Comme il dit que c'est par crainte, vous lui représenterez qu'un roi comme lui n'a pas dû craindre un particulier au péril de son âme. Que s'il n'est point prouvé qu'il eût épousé légitimement Valdrade, exhortez-le à se réconcilier avec Thietberge si elle est trouvée innocente. Car vous devez savoir qu'elle a réclamé jusqu'à trois fois le saint-siège, et que, quand elle y envoya son acte d'appel, elle déclara qu'on la vouloit contraindre à s'accuser d'un faux crime, protestant que si on la pressoit davantage elle seroit obligée, pour sauver sa vie, à dire ce que l'on voudroit. Quand donc elle sera revenue au concile, examinez soigneusement ce qui en est.

## XXVI. Le pape condamne Photius.

Après que les légats, pour la France, furent partis, plusieurs personnes venant à Rome de Constantinople, dont quelques-uns fuyoient la persécution de Photius, publièrent la prévarication des légats qui y avoient été envoyés (1). Le pape en fut sensiblement affligé, et commença à penser comment il effaceroit cette tache de l'église romaine. Il assembla un concile de plusieurs provinces, d'abord dans l'église de Saint-Pierre; puis à cause du froid on passa dans l'église de Latran, ce qui montre que c'étoit l'hiver, et apparemment au commencement de l'an huit cent soixante-trois. En ce concile on lut les actes de celui de Constantinople, et les lettres de l'empereur Michel, apportées par le secrétaire Léon, le tout traduit de grec en latin: on amena l'évêque Zacharie, le seul des légats qui étoit présent, car Rodoalde étoit en France. Zacharie fut examiné et convaincu, même par sa confession, d'avoir consenti à la déposition d'Ignace, et communiqué avec Photius contre les ordres du pape. Le concile prononça donc contre lui la sentence de déposition et d'excommunication; et le jugement de Rodoalde fut remis à un autre concile, à cause de son absence.

Ce même concile prononça ainsi sur le fond de l'affaire de Constantinople. Photius qui a tenu le parti des schismatiques et a quitté la milice séculière pour être ordonné évêque par Grégoire de Syracuse, condamné depuis long-temps (2); qui, du vivant de notre confrère Ignace, patriarche de Constantinople, a usurpé son siège, et est entré dans la bergerie comme un voleur: qui depuis a communiqué avec ceux qu'avoit condamnés le pape Benoît, notre prédécesseur: qui, contre sa promesse, a as-

semblé un concile, où il a osé déposer et anathématiser Ignace: qui a corrompu les légats du saint-siège contre le droit des gens, et les a obligés, non-seulement à mépriser, mais à combattre nos ordres: qui a relégué les évêques qui n'ont pas voulu communiquer avec lui, et en a mis d'autres à leur place: qui persécute l'Eglise encore aujourd'hui, et ne cesse de faire souffrir des tourments horribles à notre frère Ignace. Photius, coupable de tant de crimes, soit privé de tout honneur sacerdotal, et de toute fonction cléricale, par l'autorité de Dieu tout-puissant, des apôtres saint Pierre et saint Paul, de tous les saints, des six conciles généraux, et du jugement que le Saint-Esprit prononce par nous. En sorte que si, après avoir eu connoissance de ce décret, il s'efforce de retenir le siège de Constantinople, ou empêche Ignace de gouverner paisiblement son église, ou s'il ose s'ingérer à quelque fonction sacerdotale, il soit exclu de toute espérance de rentrer dans la communion, et demeure anathématisé, sans recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, sinon à l'article de la mort.

Grégoire de Syracuse, schismatique, qui, après avoir été déposé par un concile et suspendu par le pape Benoît, a osé consacrer Photius et faire plusieurs autres fonctions, est privé de toute fonction sacerdotale, sans espérance de restitution, et s'il en exerce quelque une à l'avenir, ou excite quelque trouble contre Ignace, qu'il soit anathème lui et tous ceux qui communiqueront avec lui. Nous interdisons de toute fonction cléricale tous ceux que Photius a ordonnés (1).

Quant à notre frère Ignace (2), qui a été chassé de son siège par la violence de l'empereur, et dépouillé des ornements sacerdotaux par la prévarication de nos légats, nous déclarons, par l'autorité de Jésus-Christ, qu'il n'a jamais été déposé ni anathématisé, ne l'ayant été que par ceux qui n'en avoient aucun pouvoir. C'est pourquoi nous le rétablissons dans sa dignité et ses fonctions; et quiconque à l'avenir lui apportera quelque empêchement ou quelque trouble sans le consentement du saint-siège, sera déposé s'il est clerc, et anathématisé s'il est laïque, de quelque rang qu'il soit. Ces dernières paroles semblent regarder l'empereur. Nous ordonnons que les évêques et les clercs exilés ou déposés depuis l'injuste expulsion d'Ignace soient rétablis dans leurs sièges et leurs fonctions, sous peine d'anathème à ceux qui s'y opposeront. Si on les accuse de quelque crime, ils doivent être rétablis, et ensuite jugés, mais par le saint-siège seulement. Enfin, le concile de Rome confirme la tradition touchant la vénération des images, et prononce anathème contre Jean, ci-devant patriarche de Constantinople et ses sectateurs.

(1) Epist. 7.

(2) C. 1.

(1) C. 2, 3.

(2) C. 4, 5, 6.



## XXVII. Suite de l'affaire de Rothade.

Le concile qui devait se tenir à Metz, pour l'affaire du roi Lothaire, étoit d'abord indiqué au jour de la purification, second de février huit cent soixante-trois (1). On le voit par une lettre d'Adventius de Metz à Theutgaud de Trèves, où il l'exhorte à soutenir le roi dans sa bonne résolution, de se soumettre à tout ce qui sera jugé meilleur selon Dieu. Le concile fut ensuite remis au quinzième de mars; et enfin il se tint à la mi-juin. C'est que Lothaire eut au commencement de cette année des affaires plus pressantes (2). Les Normands entrèrent en Frise, remontant le Rhin vers Cologne, et vinrent jusqu'à une lieue près de Nuits. Le jeune roi Charles, frère de Lothaire, mourut, et il fut obligé d'aller en Provence partager ce royaume avec l'empereur Louis. Ces délais donnèrent le temps à Lothaire de corrompre les légats du pape : car il ne tint pas ferme dans sa bonne résolution.

Cependant les légats allèrent à Soissons trouver le roi Charles le chauve, qui les reçut honorablement dans l'abbaye de Saint Médard, et les retint quelque temps auprès de lui (3). Ils lui demandèrent le pardon du compte Baudouin de la part du pape, et, quoiqu'il ne l'accordât pas encore, il les renvoya avec des lettres et des présents. Désormais je nommerai ce roi simplement Charles, depuis la mort de son neveu, le roi de Provence.

Tandis que les légats Rodoalde et Jean étoient à Soissons, le peuple vint leur demander à grands cris la liberté de Rothade, toujours prisonnier, et son rétablissement : quoiqu'Erchanrad, évêque de Châlons, joignant les coups aux menaces, leur défendit de la part du roi et de l'archevêque de crier ainsi. Ce fut apparemment ce qui obligea les évêques de plusieurs provinces du royaume de Charles à tenir près de Senlis un concile, d'où ils écrivirent au pape, le priant de confirmer la déposition de Rothade, dont ils lui envoyèrent les actes (4). Ils demandèrent aussi la confirmation des privilèges de leurs églises; et soutenaient que Rothade n'avoit pas dû appeler à Rome, au préjudice des lois impériales qui le défendoient; et parce que sa cause étoit mauvaise dans le fond. Enfin, ils prioient le pape de prendre de meilleurs sentiments au sujet des femmes de Lothaire : supposant que ses légats, qu'ils savoient être favorables à Valdrade, n'agissoient que suivant ses ordres, et ils lui demandèrent la convocation d'un nouveau concile de toutes les provinces pour cette affaire. Odon, évêque de Beauvais, fut chargé de cette lettre, et d'autres d'Hincmar en particulier, et du roi Charles pour le pape.

(1) Ap. Baron. an. 862, An. Bert. 863.  
in fine. (2) To. 8, Conc. p. 761.  
(2) Ep. ad. Hinc. t. 8, Nic. Ep. 32.  
Conc. p. 762, D.

Cependant les évêques du royaume de Lothaire, où Hincmar n'étoit pas aimé, écrivirent aux évêques du royaume de Louis en faveur de Rothade (1). La lettre porte en tête les noms des cinq archevêques, Theutgaud de Trèves, Gonthier de Cologne, Arduic de Besançon, Roland d'Arles et Thadon de Milan. Ils exhortent les évêques de Germanie à se joindre à eux pour ôter le scandale que cause la division entre ces deux prélats, l'un vénérable par sa dignité et sa science, l'autre par son grand âge; et de s'informer exactement de l'affaire, pour ne condamner témérairement ni l'un ni l'autre. Toutefois, ils ne disent rien pour Hincmar, et rapportent au long les plaintes de Rothade, et les canons qui semblent le favoriser.

Avant qu'Odon de Beauvais fût arrivé à Rome, le pape Nicolas étoit déjà instruit de l'affaire de Rothade, et en avoit ainsi écrit à Hincmar (2) : Nous avons appris, par le rapport de plusieurs personnes fidèles, qu'à votre poursuite notre frère Rothade, nonobstant son appel au saint-siège, a été déposé absent et enfermé dans un monastère. C'est pourquoi nous voulons qu'il vienne à Rome incessamment avec ses accusateurs, et le prêtre qui a été le sujet de sa déposition; et si dans un mois après la réception de cette lettre vous ne rétablissez Rothade, si vous ne venez à Rome avec lui, ou un député de votre part, nous vous défendons de célébrer la messe, à vous et à tous les évêques qui ont eu part à sa déposition, jusqu'à ce que le présent ordre soit exécuté. Le pape écrivit en même temps au roi Charles (3), le priant de donner à Rothade la liberté de venir à Rome.

Mais après que l'évêque Odon fut arrivé, le pape, mieux instruit de l'affaire, écrivit plus fortement. Premièrement il répondit à la lettre synodique du concile de Senlis, refusant absolument d'approuver la condamnation de Rothade (4). Nous ne pouvons, dit-il, juger sans connoissance de cause. Odon n'a point voulu se rendre accusateur contre lui, et, quand il l'auroit fait, il n'y auroit personne pour le défendre. Nous trouvons fort mauvais que vous l'ayez déposé et enfermé au préjudice de son appel au saint-siège, comme il paroît par vos propres actes. Vous dites que, suivant les lois des empereurs, Rothade n'étoit point recevable en son appel, mais, quand les lois sont contraires aux canons, ils doivent l'emporter. Or, les appellations au saint-siège sont établies par le concile de Sardique; et il suffit que l'appelant prétende avoir bonne cause quand il ne l'auroit pas en effet. Le pape se plaint ensuite de ce qu'on a ordonné un évêque en la place de Rothade, et ajoute les mêmes menaces qu'il avoit faites

(1) Tom. 8, Conc. p. 702. (3) Epist. 31.  
(2) Epist. 29. (4) Epist. 32.

à Hincmar; puis il dit (1) : Si vous continuez dans la désobéissance, nous relèverons Rothade de votre condamnation, et vous condamnerons vous-mêmes en plein concile. Nous défendrons jusqu'à la mort les privilèges de notre siège, et vous y avez vous-même intérêt. Car que savez-vous s'il n'arrivera pas demain à quelqu'un de vous ce qui arrive aujourd'hui à Rothade? et, en ce cas, à qui aurez-vous recours?

Il s'excuse ensuite sur l'affaire de Baudouin, puis, venant à celle de Lothaire, il dit : Vous pourrez voir ce que nous en avons jugé par les lettres et les instructions dont nous avons chargé Rodoalde et Jean, nos légats. Vous y verrez que nous n'avons rien plus à cœur que de faire absolument cesser ce scandale. En sorte que si Lothaire n'obéit pas à cette fois, nous le retrancherons de l'Eglise. Et, pour désabuser les simples, il est bon que vous fassiez part à tous vos confrères de ce que nous pensons sur ce sujet, et que vous en instruisiez le peuple publiquement dans vos églises. Quant au concile que vous proposez, nous ne pouvons en délibérer qu'après que nos légats seront revenus, et nous auront rapporté ce qu'ils ont fait.

Le pape écrivit aussi par Odon à Hincmar, mêlant ses reproches de marques d'estime, et le renvoyant à la lettre précédente (2). Vous deviez, dit-il, ayant examiné tant de fois Rothade, honorer la mémoire de saint Pierre en nous écrivant, et attendre notre jugement, quand même Rothade n'eût pas appelé. Et ensuite : Vous nous demandez la confirmation des privilèges de votre église, et vous voulez affaiblir les nôtres autant qu'il est en vous. En effet, cette même année huit cent soixante-trois, Hincmar obtint du pape la confirmation des prérogatives de sa métropole et du concile de Soissons, tenu le vingt-quatrième d'avril huit cent cinquante-trois, où son ordination fut jugée canonique (3).

Le roi Charles et les évêques de son conseil avoient été choqués de la lettre du pape en faveur de Baudouin, rendue par les légats à Soissons. Ils croyoient que le pape n'avoit pas dû l'absoudre de leur excommunication, et trouvoient qu'il parloit au roi en termes trop impérieux. Le pape s'en excusa par la lettre dont il chargea Odon pour le roi. Nous n'avons point, dit-il (4), délié Baudouin de l'anathème, et ne l'avons point reçu à notre communion. Nous avons détesté son crime et pris part à votre juste douleur; mais, comme il s'étoit mis sous la protection de saint Pierre, nous n'avons pu lui refuser notre intercession, usant toutefois de prières et non de commandement. Il lui marque ce qu'il écrit aux évêques touchant Rothade, le priant et même lui en-

(1) P. 447. (3) Tom. 8, Conc. p. 488.  
(2) Epist. 28. Sup. l. XLIX. n. 8.  
(4) Epist. 301.

joignant de l'envoyer à Rome, et ajoutant encore des excuses des termes un peu durs dont il avoit usé dans les lettres précédentes.

Odon fut aussi chargé par le pape d'une lettre pour Rothade, où il le console et l'exhorte à venir à Rome sitôt qu'il en aura la liberté (1). Si on ne vous le permet pas, ajoutez-il, ayez soin de nous le mander, et ne cessez de recourir au saint-siège. Cette lettre est datée du vingt-huitième d'avril, indiction onzième, qui est l'an huit cent soixante-trois, par où l'on peut juger que les autres dont Odon fut chargé sont de même date. Il demeura deux mois à Rome, et étoit de retour en France le vingt-troisième de juillet, puisque Hincmar reçut ce jour-là les lettres du pape.

## XXVIII. Concile de Metz favorable à Lothaire.

Cependant les légats Rodoalde et Jean se rendirent à Metz, et y tinrent le concile de la mi-juin, la même année huit cent soixante-trois. Il ne s'y trouva aucun évêque de Germanie ni de Neustrie, c'est-à-dire des royaumes de Louis et de Charles, mais seulement du royaume de Lothaire : ils s'y trouvèrent tous, excepté Hungaire d'Utrecht, retenu par maladie (2). Tout y passa suivant la volonté du roi. Les légats, gagnés par ses libéralités, ne montrèrent point les lettres du pape, et ne suivirent point ses instructions. Lothaire leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter le jugement des évêques de son royaume, assemblés en un concile général, c'est-à-dire au troisième d'Aix-la-Chapelle, tenu l'année précédente (3). Les évêques n'en disconvinrent pas; ils apportèrent quelques raisons apparentes pour justifier leur conduite, et les rédigerent par écrit dans un libelle qui fut souscrit de tout le concile. Un des évêques ajouta à sa souscription, que cet acte n'auroit lieu que jusqu'à l'examen du pape; mais Gonthier prit un canif et gratta le parchemin pour effacer ces mots, ne laissant que le nom de l'évêque. Les légats, pour paroitre avoir fait quelque chose, conseillèrent au roi d'envoyer à Rome, avec ce libelle, Gonthier de Cologne et Theutgaud de Trèves, qui avoient présidé au concile, pour demander la confirmation du pape.

A cette occasion, et après la tenue du concile de Metz, l'évêque Adventius fit un mémoire pour justifier la conduite du roi Lothaire et la sienne, où il disoit : L'empereur Lothaire avoit résolu de marier son fils Lothaire, encore enfant, à une fille noble, nommée Valdrade, et lui avoit donné cent familles de serfs en faveur de ce mariage (4). Tant que le père vécut, le jeune Lothaire demeura avec Valdrade, comme avec son épouse légitime, au

(1) Ep. 23. 863. Nic. Epist. 58.  
(2) Nicol. Epist. 41, t. 8. (3) Sup. n. 25.  
Conc. p. 706, C. An. Fuld. (4) Ap. Bar. an. 62.  
863. Metens. 865. Bertin.



vu et au su de ses gouverneurs, des prélats et des seigneurs. Mais incontinent après la mort de l'empereur Lothaire, dans le temps même du deuil, Hubert amena sa sœur Thietberge au jeune roi, et la lui fit épouser par ses artifices, le menaçant, s'il ne le faisoit, de mettre sa couronne en danger. Lothaire l'épousa donc, mais malgré lui, comme il le témoigna. Ensuite le bruit se répandit de l'inceste commis par Thietberge avec son frère : elle le confessa, fut condamnée et s'enfuit. Le roi Lothaire en informa le pape Nicolas, qui envoya ses légats ; et le concile fut tenu à Metz en présence du roi, qui expliqua ce qui vient d'être dit de son mariage avec Valdrade, contracté par l'autorité de l'empereur, son père. Puis donc que l'on en parle diversement, je veux déclarer ce que j'en pense, et à quelle intention je m'en suis mêlé. Quand l'empereur donna Valdrade à son fils, je n'étois pas encore évêque, et je n'y fus pas présent. Je n'ai appris non plus que par ouï-dire le second mariage avec Thietberge. Mais, étant évêque, j'ai ainsi jugé de ces mariages : Un empereur très-chrétien a donné à son fils une jeune fille, suivant les règles de la religion, ce n'est donc pas une conjonction illicite ; et ça été un adultère de la quitter pour en épouser une autre. Quant à Thietberge, elle a volontairement confessé le crime commis avec son frère, comme l'ont témoigné des personnes dignes de foi. Voilà ce qui m'a déterminé.

## XXIX. Hilduin intrus à Cambrai.

Entre les lettres du pape Nicolas, qu'Odon, évêque de Beauvais, apporta en France, il y en avoit trois touchant l'affaire d'Hilduin, à qui le roi Lothaire avoit donné l'évêché de Cambrai, vacant par le décès de Thierrî. Hilduin étoit frère de Gonthier, archevêque de Cologne, et allié du fameux Hilduin, abbé de Saint-Denis. Hincmar, métropolitain de Cambrai, quoique disciple de l'abbé Hilduin, refusa d'ordonner celui-ci, prétendant qu'il étoit indigne de l'épiscopat selon les canons (1) : mais Lothaire ne voulut point permettre qu'il en ordonnât d'autre, et mit Hilduin en possession du temporel de l'église de Cambrai. Hincmar dressa un libelle d'accusation contre Hilduin, contenant les causes de son refus, et le présenta à Lothaire dans une assemblée des rois, sur quoi les trois métropolitains du royaume de Lothaire, Theutgaud de Trèves, Gonthier de Cologne et Arduic de Besançon, sommèrent Hincmar, apparemment en février huit cent soixante-trois, de comparoitre au concile qui se devoit tenir à Metz, pour y soutenir son accusation, sous peine d'être déclaré calomniateur (2). Mais Hincmar n'alla point à ce concile, non plus que les autres évêques du royaume de Charles, et porta ses plaintes au pape.

(1) Sup. lib. XLVIII, n. 28. (2) Epist. to. 8, Conc. p. 762.

Le pape écrivit donc sur ce sujet aux évêques du royaume de Lothaire, à Lothaire lui-même et à Hilduin (1). Il se plaint que l'église de Cambrai demeure vacante depuis dix mois, contre les canons : que le roi autorise Hilduin à en piller les biens, et empêche la liberté de l'élection et le droit du métropolitain. Il enjoint à Hilduin de se retirer de Cambrai, sous peine d'excommunication. Hincmar ne manqua pas de faire tenir ces trois lettres, et d'en solliciter la réponse ; mais il ne fut pas si diligent à rendre celles qui concernoient l'affaire de Rothade : il les garda environ quatre mois sans les laisser voir à personne (2).

## XXX. Concile de Verberie.

Il ne les montra apparemment qu'au temps du concile de Verberie, que le roi Charles fit tenir le vingt-cinquième d'octobre, la même année huit cent soixante-trois (3). Car ce fut en ce concile que le roi résolut d'envoyer Rothade à Rome suivant l'ordre du pape. La même le roi Charles, ayant égard aux prières du pape, reçut en ses bonnes grâces la fille Judith et le comte Baudouin ; et peu de temps après, étant à Auxerre, il permit d'y célébrer solennellement leur mariage ; mais il n'y assista pas (4). Le trentième novembre huit cent soixante-trois, la cour étant encore à Auxerre, le diacre Liudon, que le roi avoit envoyé à Rome, en étant de retour, lui rendit une lettre du pape, par laquelle il l'exhortoit encore à recevoir Rothade en ses bonnes grâces, et lui donner tous les secours nécessaires pour son voyage de Rome (5). Le pape écrivit aussi par Liudon à la reine Hermentrude, qui le sollicitoit contre Rothade, montrant qu'il ne peut abandonner ceux qui ont recours au saint-siège. Enfin, il écrivit à Rothade, et lui dit entre autres choses : C'est à vous à penser sérieusement si votre conscience vous reproche quelque chose, ou si vous voulez acquiescer au jugement des évêques, pour ne vous pas fatiguer inutilement vous et les autres. Sinon, venez hardiment, et sachez que nous ne vous abandonnerons point.

## XXXI. Pénitence du jeune Pépin.

D'Auxerre le roi Charles vint à Nevers, et y passa la fête de Noël, en huit cent soixante-trois, il y apprit la triste nouvelle que les Normands étoient venus à Poitiers, que la ville s'étoit rachetée ; mais qu'ils avoient brûlé l'église de Saint-Hilaire (6). Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Clermont en Auvergne ; et Pépin,

(1) Ep. 63, 64, 65. (2) Ann. Bertin. Hinc. Opusc. 17, p. 246. (3) Hinc. Opusc. 17, init. (4) Nic. Ep. 41, p. 796, c. (5) Nic. Ep. 35, 36, 34. (6) Ann. Bertin. 865. (7) Ann. Bert. Ibid. an. 864.

fils de Pépin, roi d'Aquitaine, et neveu de Charles, quoiqu'il eût été moine, se joignit à ces infidèles, et embrassa leur religion. Mais quelque temps après, les Aquitains le prirent par adresse ; et au parlement tenu à Pistes au mois de juin huit cent soixante-quatre, les seigneurs le jugèrent digne de mort, comme traître à sa religion et à sa patrie, et il fut confiné à Senlis dans une étroite prison (1). Comme il témoigna se repentir, et vouloir rentrer dans la profession monastique, le roi consulta Hincmar sur son sujet, qui donna son avis par écrit, et dit (2) : Il doit faire une confession générale de toute sa vie, mais en secret, parce qu'il peut avoir commis des péchés honteux à dire en public ; ensuite il s'accusera dans l'église, entre les pénitents publics, d'avoir quitté l'habit monastique, de s'être parjuré et joint aux païens, et en demandera pénitence, et de tout ce qu'il aura confessé en secret. Il sera réconcilié publiquement par l'évêque, puis il recevra la tonsure et l'habit monastique, et ensuite la communion du saint autel. Alors on le traitera doucement, il sera gardé avec liberté par des moines et des chanoines, qui lui montreront comment il doit vivre et pleurer ses péchés passés. Mais il sera si bien gardé, qu'il ne puisse, quand il voudroit, recommencer ses désordres.

## XXXII. Le pape condamne le concile de Metz.

Les légats Rodoalde et Jean, qui avoient présidé au concile de Metz, étant revenus à Rome, rapportèrent au pape que le roi Lothaire avoit suivi le conseil des évêques de son royaume, et que les deux principaux d'entre eux, Theutgaud et Gonthier, venoient eux-mêmes lui en rendre compte ; mais le pape Nicolas, qui pendant l'absence de Rodoalde avoit appris comment il avoit prévarié à Constantinople, convoqua un concile pour le condamner (3). Rodoalde, troublé par le reproche de sa conscience et par l'exemple de Zacharie, son collègue, déjà condamné, s'enfuit de nuit avant le temps du concile, abandonnant son église, et passa à d'autres provinces. Le pape différa encore de le juger à cause de son absence.

Cependant, Theutgaud et Gonthier arrivèrent à Rome, et présentèrent au pape les actes des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle. Le pape les fit lire publiquement et demanda aux archevêques s'ils les vouloient soutenir. Ils répondirent que, puisqu'ils les avoient souscrits de leur main, ils ne les contrediroient pas de parole. Le pape, sans s'expliquer, les renvoya à leur logis, et, peu de jours après, les fit appeler au concile, déjà assemblé dans le palais

(1) Capit. Car. tit. 36. (2) Opusc. 59, p. 829, to. 2. (3) Ann. in Nic. p. 260, D. Nic. Ep. 7, p. 289, E. Ann. Bertin. 863. Fuldens. Eod. Conc. Rom. tom. 8, p. 767.

de Latran (1). Ils y présentèrent le même écrit, prétendant le faire souscrire au pape, et disant qu'ils n'avoient fait ni plus ni moins que ce qui y étoit contenu. Mais le concile y trouva tant de propositions honteuses et inouïes, qu'il condamna les prélats sur leur propre confession.

Le pape envoya à tous les évêques de Gaule, d'Italie et de Germanie, le décret de ce concile, divisé en cinq articles. Le premier casse le concile tenu à Metz au mois de juin, indiction onzième, qui est l'an huit cent soixante-trois, le comparant au brigandage d'Ephèse. Le second déclare que Theutgaud, archevêque de Trèves, primat de la Belgique, et Gonthier, archevêque de Cologne, sont dépouillés de toute puissance épiscopale pour avoir mal jugé la cause du roi Lothaire et de ses deux femmes, et méprisé le jugement du saint-siège (2), prononcé contre Ingeltrude, femme de Boson, à la requête de Taddon, archevêque de Milan. Il leur est défendu de faire aucune fonction épiscopale, sous peine de n'être jamais rétablis ; et on déclare excommuniés tous ceux qui communiqueront avec eux. Les évêques, leurs complices, sont aussi déposés, mais à condition d'être rétablis en reconnoissant leur faute. Ingeltrude, fille du comte Mattefrid, et femme de Boson, qu'elle avoit quitté depuis environ sept ans, menant une vie vagabonde, est de nouveau anathématisée avec tous ses complices et ses fauteurs, et défense de communiquer avec elle ; mais on lui promet pardon si elle retourne avec son mari, ou vient à Rome demander l'absolution. Enfin, on prononce anathème contre quiconque méprise les décrets du saint-siège, touchant la foi ou la discipline (3).

On déposa aussi Haganon, évêque de Bergame, que l'on disoit être l'auteur de l'écrit présenté au concile de Rome par les archevêques de Trèves et de Cologne ; et Jean, archevêque de Ravenne, qui, au préjudice de ses serments, conspirait avec son frère Grégoire contre l'autorité du saint-siège, et particulièrement contre le pape (4). Mais ils ne déférèrent point à la condamnation du concile, et continuèrent de faire leurs fonctions.

## XXXIII. Rébellion de Gonthier contre le pape.

Theutgaud et Gonthier ne furent pas plus soumis. Ils allèrent trouver l'empereur Louis, qui étoit alors à Bénévent, et se plaignirent hautement d'avoir été injustement déposés (5). Que c'étoit lui faire injure de traiter ainsi des ambassadeurs du roi, son frère, qu'il avoit lui-même envoyés à Rome, et qui y étoient allés sur sa parole. Que cette injure retomboit

(1) Ann. Met. 865. Nic. Epist. 58. (2) Sup. n. 10. (3) C. 3, 4, 5. (4) Anast. ibid. Sup. n. 17. (5) Ann. Met. 865. Bertin. 864.



sur toute l'Eglise; et qu'on n'avoit jamais ouï-dire qu'un métropolitain fût dégradé que du consentement du prince, et en présence des autres métropolitains. Ils ajoutèrent beaucoup d'injures contre le pape, et échauffèrent si bien l'empereur, que, transporté de colère, il alla à Rome, accompagné de l'impératrice, sa femme, et des deux archevêques, résolu de maltraiter le pape s'il ne les rétablissait.

Alors Gonthier, car c'étoit lui qui remuoit toute cette affaire, envoya à ses confrères, les évêques du royaume de Lothaire, un écrit où il faisoit parler Theutgaud avec lui, et disoit en substance (1) : Nous vous supplions, mes frères, de prier pour nous sans vous troubler des bruits fâcheux que l'on pourra répandre. Car, encore que le seigneur Nicolas, que l'on nomme pape, qui se compte apôtre entre les apôtres, et se fait empereur de tout le monde, à l'instigation de ceux qu'il favorise, nous ait voulu condamner; toutefois, grâce à Dieu, nous avons entièrement résisté à sa folie, et il s'est bien repenti de ce qu'il a fait. Nous vous envoyons les articles suivants pour vous faire connoître les sujets de plainte que nous avons contre lui. Visitez souvent notre roi, encouragez-le par vos discours et par vos lettres, et lui conciliez tous les amis que vous pourrez, principalement le roi Louis : gardons-lui nous-mêmes inviolablement la foi que nous lui devons. Après cette lettre, étoient les reproches contre le pape, divisés en sept parties, et conçus en ces termes :

Ecoutez, seigneur pape Nicolas, nous avons été envoyés par nos confrères, et sommes venus vous consulter sur ce que nous avons jugé ensemble (2); vous montrant, par écrit, les autorités et les raisons que nous avons suivies, afin d'en savoir votre sentiment; vous demandant humblement de nous instruire, et prêts à suivre ce que vous nous montreriez de meilleur. Mais après que nous avons attendu trois semaines votre réponse, vous ne nous en avez point fait de précise : seulement vous nous avez dit un jour en public que, suivant l'exposé de notre libelle, nous paroissions excusables. Enfin, vous nous avez fait amener en votre présence, et lorsque nous ne nous défions de rien on a fermé les portes, et nous nous sommes trouvés accablés d'une troupe confuse de clercs et de laïques. Là, sans concile, sans examen canonique, sans accusateur, sans témoins, sans nous convaincre par raison ou par autorité, sans avoir notre confession, en l'absence des autres métropolitains et des évêques nos suffragants, vous avez prétendu nous condamner à votre fantaisie, et par votre fureur tyrannique. Mais nous ne recevons point votre maudite sentence, éloignée de la charité d'un père et d'un frère : nous la méprisons comme un discours injurieux ; nous vous rejetons vous-même de notre communion,

(1) Ann. Bertin et Fuld. (2) C. 2, 3, 4, 5, 6, 7.

comme communiquant à des excommuniés, nous nous contentons de la communion de toute l'Eglise et de la société de nos frères, que vous méprisez, et dont vous vous rendez indigne par votre hauteur et votre arrogance. Vous vous condamnez vous-même, en disant anathème à qui n'observera pas les préceptes apostoliques que vous violez le premier; anéantissant, autant qu'il est en vous, les lois divines et les sacrés canons, et ne suivant pas les traces des papes vos prédécesseurs. Maintenant donc, ayant devant les yeux, non pas nos personnes, mais tout notre ordre que vous voulez opprimer, nous proposons le sommaire de notre jugement. La loi divine et canonique prouve très-bien, et les lois du siècle s'y accordent, qu'il n'est point permis de donner pour concubine une fille née libre, principalement contre sa volonté. Et, qu'étant conjointe à un homme du consentement de ses parents par la foi et l'affection conjugale, elle doit être réputée épouse, et non pas concubine. Ils vouloient parler de Valdrade, qu'ils prétendoient avoir épousé Lothaire avant Thietberge.

Le pape, ayant appris que l'empereur Louis venoit à Rome, ordonna un jeûne avec des processions pour prier Dieu d'inspirer à ce prince de meilleurs sentiments, et plus de respect pour le saint-siège. Louis, en arrivant, se logea près de Saint-Pierre, et comme le peuple qui y venoit en procession montoit les degrés de l'église, les gens de l'empereur se jetèrent sur eux, les renversant par terre, les battirent, les mirent en fuite, après avoir rompu les croix et les bannières. En ce tumulte, une croix offerte à saint Pierre par sainte Hélène, et renfermant du bois de la vraie croix, fut brisée et jetée dans la boue; mais des Anglois la ramassèrent et la rendirent aux trésoriers. Le pape, qui étoit au palais de Latran, ayant appris cette violence et qu'on alloit venir le prendre lui-même, se mit dans un bateau et vint par le Tibre à Saint-Pierre, où il demeura deux jours sans boire ni manger. Cependant, celui qui avoit brisé la croix de sainte Hélène mourut, et la fièvre prit à l'empereur. C'est pourquoi il envoya au pape l'impératrice, sur la parole de laquelle le pape le vint trouver, et après qu'ils eurent conféré ensemble, et furent convenus de tout, le pape revint au palais de Latran, et l'empereur ordonna aux deux archevêques de retourner en France, dégradés comme ils étoient.

Gonthier, au désespoir de se voir ainsi abandonné, envoya son frère Hilduin, le même que Lothaire avoit voulu faire évêque de Cambrai, porter au pape la protestation qu'il avoit envoyée aux évêques du royaume de Lothaire, avec ordre, si le pape ne vouloit pas la recevoir, de la jeter sur le tombeau de saint Pierre (1). Le pape la refusa en effet, et

(1) Ann. Bert. 864.

Hilduin, armé, tout clerc qu'il étoit, entra sans respect dans l'église de Saint-Pierre, suivi des gens de l'archevêque, son frère; et comme les custodes s'opposoient à son dessein, il les repoussa à coups de bâton, dont un d'eux tomba mort sur la place. Il jeta donc l'écrit sur le corps de saint Pierre, et sortit de l'église avec les siens l'épée à la main. L'empereur Louis sortit de Rome peu de jours après, et pendant son séjour, les gens de sa suite pillèrent et brûlèrent plusieurs maisons, forcèrent des églises, tuèrent des hommes et violèrent des femmes et même des religieuses. Il alla à Ravenne, où il célébra la pâque, qui cette année, huit cent soixante-quatre, étoit le second jour d'avril.

Gonthier étoit déjà de retour à Cologne, où, ne comptant pour rien la sentence donnée par le pape, il célébra la messe le jeudi-saint, et consacra le saint-chrême. Mais Theutgaud de Trèves, plus respectueux envers le saint-siège, s'abstint de faire aucune fonction. Le roi Lothaire ne voulut point ouïr la messe de Gonthier, ni communiquer avec lui; même il le déposa de l'archevêché de Cologne, à la sollicitation des autres évêques; mais il ne les consulta pas pour le donner à Hugues, cousin germain du roi Charles, qui n'avoit que l'ordre de sous-diaque, et dont les mœurs n'étoient pas dignes d'un bon laïque. Gonthier, outré de dépit, emporta avec lui ce qui restoit du trésor de l'église de Cologne, et retourna à Rome pour découvrir au pape tous les artifices dont Lothaire et lui avoient usé dans l'affaire de Thietberge et de Valdrade.

#### XXXIV. Soumission d'Adventius.

Mais les autres évêques du royaume de Lothaire envoyèrent au pape leurs députés avec leurs libelles de pénitence et leurs déclarations, que dans la même affaire ils s'étoient écartés de l'Ecriture et des canons. Lothaire envoya aussi à Rome Ratolde, évêque de Strasbourg, avec des lettres contenant à son ordinaire de mauvaises excuses et des promesses de se corriger, qu'il ne vouloit pas accomplir. Nous avons deux lettres de Lothaire, qui semblent écrites en ce temps-là, et où il offre au pape d'aller en personne se justifier devant lui. Il s'y plaint de la déposition des deux archevêques, mais il marque la différence de leur conduite (1).

De ces déclarations des évêques qui se soumirent, nous n'avons que celle d'Adventius de Metz. Il s'excuse de ne pas aller lui-même à Rome sur sa vieillesse, la goutte et les autres infirmités qui le réduisent à l'extrémité, et déclare qu'il ne tient plus pour évêques Theutgaud et Gonthier, qu'il a cru de bonne foi ce qui a été dit au concile de Metz, touchant l'affaire du roi Lothaire, se soumettant à l'autorité des métropolitains, suivant les ca-

(1) Ap. Bar. 864; to. 8, Conc. p. 482.

nons, et se rapportant des faits à ceux qui les connoissoient par eux-mêmes. Maintenant, ajoute-t-il, parlant toujours au pape, décidez sur cette affaire, et je me sou mets en tout à votre jugement. Quant à Ingeltrude, je n'ai eu aucune part à son absolution, et dès que j'ai su qu'elle étoit coupable d'adultère, je l'ai toujours eue en horreur. Je nie absolument que je sois séditieux ou coupable d'aucune conjuration, et je déclare que je suis entièrement attaché au siège de Saint-Pierre. Au reste, je n'ai tant tardé à vous envoyer ce député que parce que j'ai voulu auparavant exhorter nos confrères à entrer dans vos sentiments, et agir tous de concert. Il conclut en demandant humblement au pape de le recevoir en sa communion. Le roi Charles écrivit aussi au pape en faveur d'Adventius, comme d'un prélat qu'il avoit toujours aimé, et qui étoit élève de son oncle Drogon, à qui il avoit succédé dans le siège de Metz (1).

Le pape accepta la satisfaction d'Adventius, d'autant plus que sur son exposé il le croyoit à l'article de la mort; mais, dans cette lettre du pape Nicolas, ces paroles sont remarquables (2) : Vous dites que vous êtes soumis au prince parce que l'apôtre dit : Soit au roi comme étant au-dessus de tous. Vous avez raison (3), mais prenez garde que ces rois et ces princes le soient véritablement. Voyez s'ils se conduisent bien eux-mêmes, puis s'ils gouvernent bien leurs sujets (4). Car celui qui est mauvais en lui-même, à qui sera-t-il bon? Voyez s'ils sont princes justement, autrement il faut plutôt les tenir pour des tyrans que pour des rois, et leur résister, au lieu de s'y soumettre, s'engageant dans la nécessité de favoriser leurs vices. Soyez donc soumis au roi comme étant au-dessus de tous par ses vertus et non par ses vices; et lui obéissez à cause de Dieu, comme dit l'apôtre (5), et non pas contre Dieu. Le pape Nicolas ne considéroit pas que ce roi, ou plutôt cet empereur, à qui saint Pierre commandoit d'obéir, étoit Néron; et qu'il dit incontinent après, que les esclaves doivent obéir à leurs maîtres, non-seulement s'ils sont bons, mais s'ils sont fâcheux (6). De plus, ce pape fait les évêques juges, si les princes sont légitimes ou tyrans; et non-seulement les évêques, mais tous les sujets, car la raison qu'il apporte est générale.

Francon, évêque de Tongres, écrivit aussi au pape pour lui demander pardon d'avoir assisté et consenti au concile de Metz, et le pape lui donne l'absolution par une lettre datée du dix-sept de septembre, indiction treizième, qui est cette année huit cent soixante-quatre (7). Aussi avoit-il promis au concile de Rome de pardonner aux évêques qui n'avoient été que complices de cette injustice.

(1) C. 1, 2, 3, 4, p. 485. (5) 1 Pet. 11, 13.  
(2) P. 487. (6) Ibid. 18.  
(3) 1 Pet. 11, 13. (7) Nic. Ep. 45, tom. 8,  
(4) Eccles. xiv, 5. Conc. p. 424.



XXXV. Rodoalde condamné à Rome.

Rodoalde, évêque de Porto, revint à Rome avec l'empereur Louis, lorsque le pape étoit retiré à Saint-Pierre et comme assiégé. Ce tumulte obligea le pape à différer le concile où il le vouloit juger; mais, ayant appris qu'il vouloit encore s'enfuir, il lui dénonça en présence de plusieurs évêques et d'autres personnes, qu'il pouvoit demeurer à Rome en toute sûreté avec ses amis, et ses serviteurs, en attendant le temps du concile, où il pourroit se justifier (1); mais que, s'il sortoit de Rome sans le congé du pape, il seroit dès-lors déposé et excommunié. Rodoalde ne laissa pas de partir sans congé, et, ayant dépouillé son église, il se retira en d'autres provinces. Après cette seconde fuite, le pape le tint pour convaincu; ainsi, ayant assemblé un concile nombreux dans l'église de Latran, il le déposa et l'excommunia avec menace d'anathème, si jamais il communioit avec Photius on s'opposoit à Ignace.

XXXVI. Rothade absous à Rome.

Ce fut apparemment en ce même concile où Rothade, évêque de Soissons, fut rétabli (2). Car le roi Charles, obéissant enfin aux ordres du pape, avoit envoyé à Rome Rothade, accompagné de Robert, évêque du Mans, qui étoit chargé des lettres du roi; et les évêques de son royaume envoyoient aussi des députés avec des lettres au pape. Celle d'Hincmar est restée, où il traite à fond la matière. Nous n'avons point méprisé, dit-il, l'appel de Rothade au saint-siège; mais, comme il avoit appelé à des juges qu'il avoit choisis, nous l'avons jugé, à la charge de vous en rendre compte. Car Dieu nous garde d'avoir si peu de respect pour le saint-siège, que de vous fatiguer de toutes les choses des clercs inférieurs et supérieurs, que les canons et les décrets des papes ordonnent de terminer dans les conciles provinciaux. Que si, en la cause d'un évêque, nous ne trouvons point de décisions certaines dans les canons, alors nous devons avoir recours à l'oracle, c'est-à-dire au saint-siège. Même, si un évêque a été déposé par le concile de la province, et n'a point choisi des juges d'appel, il peut appeler au pape, suivant le concile de Sardique. Il n'y a que les métropolitains qui doivent être jugés en première instance par le pape, dont ils reçoivent le pallium.

Quant à Rothade, Hincmar prétend l'avoir long-temps souffert et souvent averti, et n'en être venu à le juger qu'après l'avoir trouvé incorrigible. Depuis sa déposition, ajoute-t-il, j'ai obtenu que le roi, du consentement des évêques, lui donnât une très-bonne abbaye,

afin qu'il vécût en repos. Mais on assure que des évêques du royaume de Lothaire, aigris contre nous de ce que nous ne sommes pas de leurs avis touchant Valdrade, et des évêques de Germanie, poussés par leur roi, dont je n'ai pas pris le parti, comme Rothade, pour dépouiller son frère de son royaume; on prétend que ces évêques ont excité Rothade à remuer, se faisant fort d'obtenir de vous son rétablissement (1). Maintenant, suivant vos ordres, nous avons obtenu du roi de vous l'envoyer; mais nous ne l'avons pas rétabli. Premièrement, parce qu'il étoit déjà parti, et qu'il étoit impossible d'assembler un concile, comme il eût été nécessaire. Ensuite, parce que les évêques, qui connoissent son indignité et sa négligence pour ses devoirs, se moqueroient de moi, et croiroient que j'aurois perdu l'esprit, si je parlois de son rétablissement. Et ensuite: Si vous le rétablissiez, le connoissant tel qu'il est, nous n'aurions point la conscience chargée des âmes que vous lui auriez confiées, et je le souffrirois patiemment; nous savons tous la soumission que nous devons au saint-siège. Vous voyez bien, toutefois, que ce seroit fomenter en ces pays-ci le mépris des supérieurs et la liberté de violer les canons (2). Les ecclésiastiques, et encore plus les séculiers, ne méprisent déjà que trop nos jugements, disant ce que je ne dois pas vous rapporter, pour ne pas vous déplaire. Si désormais dans nos provinces quelqu'un commet des actions dont la plainte puisse vous être portée comme cause majeure, je l'avertirai, pour ne me pas rendre coupable devant Dieu. S'il se corrige, à la bonne heure; sinon, je le renverrai à votre jugement, et, s'il n'y veut pas aller, il fera ce qu'il lui plaira, pour moi j'en serai déchargé. Je serai obligé d'en user ainsi, pour ne pas recevoir si souvent de votre part des lettres contenant des menaces d'excommunication, quoique les pères marquent qu'il n'en faut user que rarement, et pour grande nécessité. Que, si les discours des méchants prévalent contre nous, nous ne devons pas beaucoup nous mettre en peine de tenir des conciles provinciaux.

Rothade et ceux qui l'accompagnoient, s'étant avancés vers l'Italie, l'empereur Louis, qui favorisoit son frère Lothaire contre le roi Charles, leur refusa le passage (3). Ainsi, les députés de Charles et des évêques se contentèrent de faire savoir au pape secrètement le sujet de leur voyage, et s'en revinrent en France. Rothade, feignant une maladie, demeura à Besançon; et après qu'ils furent partis il alla à Coire, et par la recommandation des rois Lothaire et Louis de Germanie, il obtint de l'empereur la permission d'aller à Rome, où il arriva vers la fin d'avril huit cent soixante-quatre. Après y avoir attendu six mois sans

(1) Nicol. Ep. 7, pag. 290, C. (2) Ann. Bert. 864. Hinc. Opusc. 17. Ap. Flod. 111, Hist. c. 12; to. 2, p. 247.

(1) Sup. l. XLIX, n. 49. (3) Ann. Bertin. 864. (2) P. 251, 256.

An de J.-C. 865.]

## LIVRE CINQUANTIÈME.

que personne se présentât pour l'accuser, il donna au pape une requête, où il représenta toute la vexation qu'il a soufferte, et demande que le pape prononce sur son appel (1).

Le pape avoit convoqué un concile pour le commencement de novembre, et y avoit appelé tous les évêques de Gaules, de Germanie et de la province de Belgique, c'est-à-dire comme je crois, du royaume de Lothaire, pour y confirmer la déposition de Theutgaud et de Gonthier. Il devoit aussi traiter en ce concile de l'affaire du roi Lothaire, et de celle du patriarche Ignace. Theutgaud et Gonthier y vinrent, espérant obtenir leur rétablissement par la recommandation de l'empereur Louis; mais le pape le refusa, quoique Gonthier même témoigna se repentir. Les autres évêques de Gaule et de Germanie, s'excusèrent d'aller à ce concile de Rome.

La veille de Noël huit cent soixante-quatre, le pape, officiant à Sainte-Marie-Majeure, suivant la coutume, monta sur l'ambon, et expliqua publiquement l'affaire de Rothade (2), rapportant sommairement les faits contenus dans sa requête, soutenant que quand même il n'auroit pas appelé, il ne devoit pas être déposé sans participation du saint-siège. Ensuite de l'avis des évêques, des prêtres, des diacres et de toute l'assemblée, il déclara que Rothade déposé au préjudice de son appel, et contre lequel depuis si long-temps qu'il étoit à Rome, aucun accusateur n'avoit paru, devoit être revêtu d'ornements épiscopaux. Rothade les prit et protesta qu'il seroit toujours prêt à répondre à ses parties. Le pape attendit encore jusqu'au jour de Sainte-Agnès, vingt-unième janvier huit cent soixante-cinq, et comme il ne se présenta personne contre Rothade, cet évêque donna publiquement au pape, dans l'église de Sainte-Agnès hors la ville, un libelle contenant sa justification, avec promesse de répondre à ses accusateurs toutefois et quantes. Il fut lu devant toute l'assemblée, puis on lut la formule de sa restitution; après quoi, du consentement de tous, Rothade célébra la messe solennellement dans l'église de Constantin, près celle de Saint-Agnès (3). Le lendemain le concile s'assembla, et Rothade s'étant justifié, fut encore rétabli dans son premier état, et renvoyé à son siège avec les lettres du pape, à la charge de répondre au saint-siège à ses accusateurs, s'il étoit poursuivi de nouveau.

XXXVII. Lettre du pape pour la France.

Le pape envoya avec lui Arsène, évêque d'Orta en Toscane, tant pour faire exécuter son rétablissement que pour obliger le roi Lothaire à quitter Valdrade, pour maintenir la paix entre les rois des François. Ce légat fut

(1) Libell. Roth. tom. 7, c. p. 789. (2) Anast. p. 263, C. to. 8, Conc. p. 789. (3) Tom. 8, Conc. p. 791.

chargé de plusieurs lettres en faveur de Rothade, dont l'une, datée du mois de janvier, indiction treizième, qui est l'an huit cent soixante-cinq (1), fixe la date de toutes les autres. La plus considérable est celle qui est adressée à tous les évêques de Gaule, et où le pape parle ainsi: Ce que vous dites est absurde, que Rothade, après avoir appelé au saint-siège, ait changé de langage pour se soumettre de nouveau à votre jugement. Quand il l'auroit fait, vous deviez le redresser, et lui apprendre qu'on n'appelle point d'un juge supérieur à un inférieur. Mais encore qu'il n'eût pas appelé au saint-siège, vous n'avez dû en aucune manière déposer un évêque sans notre participation, au préjudice de tant de décrétales de nos prédécesseurs. Car si c'est par leur jugement que les écrits des autres docteurs sont approuvés, ou rejetés, combien plus doit-on respecter ce qu'ils ont écrit eux-mêmes, pour décider sur la doctrine ou la discipline? Quelques-uns de vous disent que ces décrétales ne sont point dans le code des canons. Cependant quand ils les trouvent favorables à leurs intentions, ils s'en servent sans distinction, et ne les rejettent que pour diminuer la puissance du saint-siège. Que s'il faut rejeter les décrétales des anciens papes, parce qu'elles ne sont pas dans le code des canons, il faut donc rejeter les écrits de saint Grégoire et des autres pères, et même les saintes Ecritures. Ensuite il prouve, par l'autorité de saint Léon et de saint Gélase, que l'on doit recevoir généralement toutes les décrétales des papes.

Il ajoute (2): Vous dites que les jugements des évêques ne sont pas des causes majeures? nous soutenons qu'elles sont d'autant plus grandes, que les évêques tiennent plus grand rang dans l'Eglise. Ils y sont les premiers, ils en sont les colonnes, ils sont les chefs et les pasteurs du troupeau. Cet éloge de la dignité épiscopale est remarquable en la bouche d'un pape si jaloux de la sienne. Il continue: Direz-vous qu'il n'y a que les affaires des métropolitains qui soient des causes majeures? Mais ils ne sont pas d'un autre ordre que les évêques, et nous n'exigeons pas des témoins ou des juges d'autre qualité pour les uns que pour les autres. C'est pourquoi nous voulons que les causes des uns et des autres nous soient réservées. Et ensuite: Se trouvera-t-il quelqu'un assez déraisonnable pour dire que l'on doive conserver à toutes les églises leurs privilèges, et que la seule église romaine doive perdre les siens? Il conclut en leur ordonnant de recevoir Rothade et le rétablir.

Ces décrétales, que le pape Nicolas soutient avec tant de chaleur, sont celles de la collection d'Isidore Mercator, dont j'ai parlé en son lieu, qui sont aujourd'hui reconnues pour fausses. Il est vrai qu'elles établissent nettement que

(1) Ep. 40, 41, 43, 44. (2) P. 801, A. p. 798, D.



les évêques ne peuvent être jugés définitivement que par le saint-siège (1). Il est vrai en core, que de n'être pas dans le corps des canons n'étoit pas une raison suffisante pour les rejeter. Mais il falloit examiner si elles étoient véritablement des papes, dont elles portoient les noms, et c'est ce que l'ignorance de la critique ne permettoit pas alors. Dans le fond, les évêques de France avoient raison, et le lecteur peut voir par tout ce qu'il a lu jusqu'ici dans cette histoire, s'il y avoit un autre tribunal ordinaire pour juger les évêques que le concile de la province.

Arsène fut encore chargé (2) de quelques autres lettres. Une au roi Charles, pour l'exhorter à la paix avec l'empereur, son neveu, sans lui disputer le royaume de son frère, le jeune roi Charles, mort deux ans auparavant. Il y avoit une lettre à même fin pour les évêques du royaume de Charles le chauve. Le pape les prie d'exhorter le roi à garder ses serments, et ajoute ces paroles remarquables (3) : Que l'empereur ne soit point obligé de tourner contre les fidèles le glaive qu'il a reçu du vicaire de saint Pierre pour s'en servir contre les infidèles. Qu'il lui soit permis de gouverner les royaumes qui lui sont échus par succession, confirmées par l'autorité du saint-siège, et par la couronne que le souverain pontife a mise sur sa tête. On voit que le pape vouloit tirer à conséquence la cérémonie du couronnement et la tradition de l'épée qui en fait partie. Il ajoute une menace de la colère de Dieu à laquelle osera attaquer l'empereur, et déclare que lui-même le défendra de tout son pouvoir (4).

Quant à l'affaire du roi Lothaire, le pape écrivit aux évêques de son royaume de lui parler avec la liberté épiscopale, pour l'obliger à chasser Valdrade, et le menacer, s'il ne le fait, de n'avoir plus de communion avec lui (5). Il les exhorte à agir de concert avec Arsène. Il y exhorte aussi Adon, archevêque de Vienne, par une lettre, où il dit d'abord, que le concile qui avoit été proposé, n'a point été célébré à Rome, parce que les évêques françois qui l'avoient eux-mêmes demandé n'y sont pas venus, c'est-à-dire que ce concile n'avoit pas été aussi nombreux que le pape espéroit; car il est certain qu'il en tint un à Rome à la fin de l'année précédente, où Rothade fut rétabli. Il se justifie ensuite du bruit que l'on répandoit, qu'il eût rétabli Theutgaud et Gonthier, et ajoute à la fin : J'ai trouvé ridicule une expression de votre lettre, dont vous dites que le porteur est un prêtre du comte Gérard. Ce comte l'a-t-il ordonné prêtre? est-il de son diocèse? On or-

(1) Sup. liv. XLIV, 22. (3) Epist. 20, p. 402, c. Evar. Ep. 2, to. 1. Conc. p. 538. A. Anic. Ep. c. 3. Eleth. Ep. c. 2. (2) Nic. Ep. 35, et ibid. Sirm. (4) Pontific. R. de Car. Reg. (5) Ep. 10, Ep. 1, to. 8. Conc. 494.

donne des prêtres pour une église de la ville ou de la campagne, ou pour un monastère, mais non pas pour les maisons des laïques. C'est peut-être un des abus que nous devons réformer quand nous nous assemblerons. Ces paroles font voir que les ordinations vagues n'étoient pas encore en usage.

Après qu'Arsène fut parti, et vers la fête de Pâques, qui cette année huit cent soixante-cinq fut le vingt-deuxième d'avril, le pape Nicolas reçut des lettres des deux rois Louis et Charles, où ils s'excusoient de n'avoir pas envoyé leurs évêques au concile de Rome. Le pape témoigne être peu content de leurs excuses (1), surtout de ce que le roi Charles disoit, que la plupart des évêques de son royaume étoient obligés à veiller jour et nuit avec ses autres sujets contre les pirates maritimes, c'est-à-dire les Normands. C'est, dit-il, aux guerriers du siècle de porter les armes, et aux évêques de vaquer à la prière. Et ensuite : Vous dites que vous avez averti Lothaire, et qu'il vous a souvent mandé qu'il vouloit venir à Rome, et se rapporter à nous de l'affaire de son mariage. Il nous l'a mandé lui-même par les ambassadeurs de l'empereur; mais nous lui avons défendu et lui défendons absolument de se mettre en chemin dans les dispositions où il est. Nous avons attendu jusqu'ici sa conversion, et avons différé de publier la censure contre lui, pour éviter les guerres et l'effusion de sang; mais s'il lève les cornes et méprise nos avertissements et les vôtres, il sera désormais tenu pour tel, que nous avons marqué dans la lettre dont Rothade et Jean étoient chargés, c'est-à-dire qu'il sera excommunié. Le pape ordonne ensuite de consacrer un évêque à Cologne à la place de Gonthier, et à Cambrai à la place d'Hilduin. On y en ordonna en effet un nommé Jean. Le pape ajoute : Nous n'avons pas fait écrire cette lettre à la manière accoutumée, parce que votre envoyé ne pouvoit attendre, et que nous n'avons pu avoir nos secrétaires, occupés à d'autres devoirs pendant les fêtes de Pâques. C'est-à-dire que ces secrétaires étoient des clercs, qui faisoient leurs fonctions dans l'église.

Ce fut aussi depuis le départ d'Arsène, que le pape Nicolas répondit à Arduic, archevêque de Besançon, qui l'avoit consulté sur divers points de discipline. Le pape, après avoir loué son obéissance et son attachement au saint-siège, lui donne les décisions suivantes (2) : Ceux qui ont épousé deux frères ou deux sœurs ne peuvent ensuite se remarier à d'autres, ni être réconciliés qu'à la mort. En général, tous ceux qui ont contracté des mariages illicites, pour cause de parenté, ne peuvent en contracter d'autres, si ce n'est par indulgence, en cas qu'ils soient encore jeunes. Un évêque

(1) Epist. 27.

(2) Tom. 12, Spicil. p. 42, c. 1, 2, 4, 5, 6, 7.

une fois élu canoniquement par le clergé, du consentement des premiers de la ville, ne peut plus être rejeté. Les chorévêques ne peuvent consacrer des églises, ni donner la confirmation réservée à l'évêque seul. Un prêtre une fois tombé, ne peut plus être rétabli dans les fonctions de son ordre. Qui a tué son parent, doit être excommunié jusqu'à la mort. Le pape renvoie l'archevêque à son légat Arsène, pour les autres difficultés qu'il pourroit avoir.

#### XXXVIII. Fin de saint Anscaire.

Au sortir d'Italie, Arsène prit son chemin par l'Allemagne, mais, avant qu'il y arrivât, elle perdit sa plus grande lumière, saint Anscaire, archevêque de Hambourg et de Brême. Il vécut encore six ans depuis l'union de ces deux églises, s'appliquant sans relâche au gouvernement de son troupeau (1). Il méloit dans ses prédications la sévérité et la douceur, en sorte que, par son visage et par ses paroles, il étoit terrible aux pécheurs, principalement aux puissants et aux rebelles; mais il étoit doux aux bons, affable aux gens médiocres comme un frère, et aux pauvres comme un père. Ses aumônes étoient immenses; il fonda à Brême un hôpital, où l'on traitoit les malades, et on recevoit les passants. Il avoit un soin particulier des anachorètes, hommes et femmes, et les visitoit souvent. Le carême, il nourrissoit quatre pauvres tous les jours, et dans ses visites il ne se mettoit point à table qu'il ne les eût servis.

Il avoit un zèle particulier pour racheter les captifs. Les Nordalbingues, quoique chrétiens, prenoient ceux qui, se sauvant de chez les païens, se retiroient chez eux (2). Ils s'en servaient comme d'esclaves, ou les revendoient même à des païens. Saint Anscaire, l'ayant appris, étoit en peine comme il pourroit empêcher ces crimes, dont plusieurs des plus puissants et des plus nobles étoient coupables. Toutefois, encouragé par une vision qu'il crut venir de Dieu, il y alla, et trouva dans les plus fiers une telle soumission, que l'on chercha de tous côtés ces pauvres captifs, et on les mit en liberté. Ce saint prélat avoit le don des miracles, et guérissoit un grand nombre de malades par la prière et l'onction de l'huile, et comme on en parloit un jour devant lui, il dit à un de ses amis (3) : Si j'avois du crédit auprès de Dieu, je le prierois de m'accorder un seul miracle, de faire de moi par sa grâce un homme de bien.

Il se proposoit d'imiter tous les saints, mais particulièrement saint Martin. Il portoit jour et nuit un cilice sur la chair : tant qu'il fut vigoureux, il vivoit souvent de pain et d'eau, encore les prenoit-il au poids et à la mesure,

(1) Sup. l. XLIX Vita S. Ansch. n. 64, to. 6, Act. B. 110, n. 61. (2) N. 66. (3) N. 67.

principalement quand il se retiroit en solitude dans un logement qu'il avoit bâti exprès pour y être en repos, et y pleurer en liberté pendant les intervalles de ses fonctions pastorales. Quand la vieillesse l'obligea d'augmenter la nourriture, il continua de ne boire que de l'eau, et récompensoit l'abstinence par des aumônes. Pour exciter sa dévotion, il recueillit quantité de sentences de l'Écriture, dont il remplit de gros livres écrits en notes de sa main. Il en tiroit des oraisons qu'il disoit à la fin de chaque psaume, comme on en trouve encore en quelques anciens psautiers. Tous les matins il faisoit dire devant lui trois ou quatre messes tandis qu'il disoit son office, et ne laissoit pas de chanter la grande messe à l'heure convenable, s'il n'étoit empêché par quelque incommodité. Souvent, en disant les psaumes, il travailloit de ses mains et faisoit des filets (1).

Il avoit toujours espéré de finir par le martyre; ainsi, quand il se vit attaqué par la maladie dont il mourut, il étoit inconsolable, et imputoit à ses péchés de se voir trompé dans cette espérance. Sa maladie fut une dysenterie continuelle pendant quatre mois, qui l'épuisa tellement qu'il n'avoit plus que la peau et les os, et il la souffroit avec une extrême patience. Il régla les affaires de son diocèse, et fit recueillir tous les privilèges du saint-siège concernant la légation, en envoya des copies à tous les évêques du royaume de Louis, et au roi lui-même, le priant d'en favoriser l'exécution. Se voyant près de sa fin, la veille de la Purification, premier février huit cent soixante-six, il fit faire trois grands cierges, dont l'un fut allumé devant l'autel de la vierge, un autre devant l'autel de saint Pierre, et le troisième devant l'autel de saint Jean-Baptiste, pour se recommander à leurs prières en ce terrible passage (2). Le jour de la fête, tous les prêtres qui se trouvèrent présents célébrèrent pour lui des messes, comme ils faisoient tous les jours. Il donna ordre que l'on fit un sermon, et ne voulut rien prendre que la messe solennelle ne fût finie. Après avoir pris un peu de nourriture, il employa tout le reste du jour et la nuit suivante à exhorter ses disciples, tantôt en commun, tantôt en particulier, pour les animer au service de Dieu, mais principalement à soutenir sa mission chez les païens. Comme on disoit pour lui les litanies et les psaumes des agonisants, il fit ajouter le *Te Deum* et le symbole, attribués à saint Athanase. Le jour venu, tous les prêtres célébrèrent encore la messe pour lui, il reçut le corps et le sang de Notre Seigneur, éleva les mains, et pria pour tous ceux qui l'avoient offensé, répéta plusieurs versets des psaumes, et mourut ainsi le troisième jour de février huit cent soixante-cinq, âgé de soixante-quatre ans, dont il avoit été trente-quatre évêque (3).

(1) N. 37, 58, 59, 68. (2) N. 71. Adam lib. c. 27. Martyr. R. 3 febr. (3) N. 68, 69, 70.



L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort.

XXXIX. Saint Rembert, archevêque de Brême.

Sa vie a été écrite par saint Rembert, son disciple et son successeur. Saint Anscaire, étant à son monastère de Turholt en Flandre, près de Bruges, vit un jour des enfants qui venoient à l'église en courant et enfolâtrant; mais l'un d'entre eux et quasi le plus petit, marchoit gravement, et, étant entré dans l'église, y pria avec respect, fit le signe de la croix en se levant, et se conduisit en tout comme un homme d'un âge mûr (1). Le saint évêque fit venir ses parents et leur demanda son nom, ils dirent qu'il s'appeloit Rembert, et de leur consentement il lui donna la tonsure et l'habit ecclésiastique, et le fit instruire dans ce monastère, où il le recommanda particulièrement. Il le prit ensuite auprès de lui, et ce fut le plus confident de ses disciples (2). Il assistoit à sa mort, et par son ordre disoit les prières qu'il n'avoit plus la force de prononcer.

Pendant cette dernière maladie, comme on demandoit à saint Anscaire son avis sur le choix de son successeur, et sur Rembert en particulier, il répondit que ce n'étoit pas à lui d'en décider, mais que Rembert étoit plus digne d'être archevêque, que lui d'être sous-diacre. Trois jours avant sa mort il déclara à Rembert qu'il seroit son successeur, et le même jour de son enterrement on l'élut tout d'une voix (3). Il fut mené avec le décret d'élection au roi Louis, par Thiadric, évêque de Minden, et Adalgaire, abbé de la nouvelle Corbie. Le roi le reçut avec honneur, et lui donna, suivant la coutume, le bâton pastoral, pour marque qu'il le mettoit en possession de l'évêché (4). Le pape Grégoire IV en érigeant ce siège avoit ordonné que, jusqu'à ce qu'il y eût un nombre suffisant de suffragants, le prince prendroit soin de l'ordination de l'archevêque de Hambourg; c'est pourquoi le roi envoya Rembert à Liutbert, archevêque de Mayence, qui le sacra avec Lieutdard de Paderborn, son suffragant, et Thiadric de Minden, suffragant de Cologne, et on les mêla exprès, afin qu'aucun de ces archevêques ne s'attribuât l'ordination de celui de Hambourg. Charles, archevêque de Mayence, étoit mort le quatrième de juin huit cent soixante-trois, Liutbert lui avoit succédé le vingt-neuvième novembre de la même année, et tint ce siège vingt-cinq ans (5).

Rembert avoit fait vœu depuis long-temps d'embrasser la vie monastique, aussitôt après la mort de saint Anscaire; c'est pourquoi, de l'avis de ses consécrateurs, dès qu'il fut ordonné il alla à la nouvelle Corbie, y prit l'habit, et promit d'observer la règle de saint Benoît, autant que ses fonctions pastorales le

permettroient (1). Et, comme il ne pouvoit demeurer dans le monastère, il demanda un compagnon pour lui apprendre la pratique de la règle. On lui donna un diacre, frère de l'abbé, et nommé Adalgaire comme lui. Rembert tint le siège de Hambourg vingt-trois ans, pratiquant les vertus qui font l'essentiel de la vie monastique, aussi parfaitement que s'il eût vécu dans le cloître.

XL. Arsène légat en France.

Le légat Arsène arriva à Francfort au mois de juin huit cent soixante-six, et fut reçu avec grand honneur par le roi Louis, à qui il rendit les lettres du pape, et on convint que les trois rois, Louis, Charles et Lothaire, s'assembleroient à Cologne pour affermir la paix. De là Arsène vint à Gondreville trouver le roi Lothaire, et rendit tant à lui qu'aux évêques et aux seigneurs les lettres qui le menaçoient d'excommunication s'il ne reprenoit Thietberge, et ne chassoit Valdrade. Arsène, agissant avec la même autorité que le pape eût pu faire en personne, assembla les évêques, et, en leur présence, déclara au roi qu'il eût à choisir, ou de reprendre sa femme, ou d'être excommunié sur-le-champ (2). Le roi, ainsi pressé, promit contre son gré de la reprendre, et Arsène passa en Neustrie, et arriva vers la mi-juillet à Attigny. Il rendit au roi Charles les lettres du pape, et lui présenta l'évêque Rothade, qu'il avoit ramené de Rome, et qui fut rétabli, suivant l'ordre du pape, dans son siège de Soissons, d'autant plus facilement que celui qu'on y avoit mis en sa place étoit mort (3).

Le même jour, à la poursuite d'Arsène, la reine Thietberge fut remise aux archevêques du royaume de Lothaire, et conduite à ce prince. Son frère Hubert avoit été tué l'année précédente, huit cent soixante-quatre, par les gens de l'empereur Louis, contre la volonté duquel il retenoit l'abbaye de Saint-Maurice et d'autres grandes terres. Après sa mort, Thietberge revint chercher la protection du roi Charles, qui lui donna l'abbaye d'Avenay, au diocèse de Reims. Après donc qu'elle eut été ramenée à Lothaire, Arsène retourna à sa cour, et douze comtes jurèrent au nom du roi qu'il la garderoit désormais et la traiteroit comme sa femme légitime, sous peine d'excommunication en cette vie et la damnation en l'autre (4). Le roi ordonna aussi à Valdrade d'aller à Rome rendre compte de sa conduite.

Lothaire vint ensuite à Attigny renouveler l'alliance avec son oncle Charles. Arsène y revint aussi et publia une lettre du pape pleine de malédictions terribles contre ceux qui, quelques années auparavant, avoient pris au même

Arsène une somme considérable, à moins qu'ils n'en fissent restitution. Il y publia de nouveau l'excommunication d'Ingeltrude, femme de Boson. Il rentra au nom du pape en possession de la terre de Vandœuvre, que l'empereur Louis le débonnaire avoit donnée à saint Pierre, et qu'un comte, nommé Guy, avoit occupée pendant plusieurs années. Arsène, ayant ainsi obtenu du roi Charles tout ce qu'il avoit charge de lui demander, retourna à Gondreville, et attendit quelques jours Valdrade, qu'il devoit mener en Italie: puis le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, il célébra la messe où Lothaire et Thietberge assistèrent en habit royal, et la couronne sur la tête.

Il partit avec Valdrade, et alla en Allemagne et en Bavière, pour le recouvrement des patrimoines de Saint-Pierre situés en ces pays-là. En passant à Wormes, où il étoit venu trouver le roi Louis, Ingeltrude se présenta à lui, et s'engagea par un serment terrible de le suivre à Rome, et d'accomplir tout ce que le pape ordonneroit (1). Mais, l'ayant suivi jusqu'au Danube, elle dit, qu'elle alloit trouver un parent pour avoir des chevaux, et qu'elle rejoindroit le légat à Augbourg, au lieu de quoi elle retourna en France. Arsène, l'ayant appris, envoya une lettre à tous les évêques de Gaule et de Germanie, portant défense au nom du pape de recevoir cette femme dans leurs diocèses, et ordre de la dénoncer excommuniée, sans s'arrêter à l'absolution quelle pourroit montrer de sa part (2). Valdrade ne tint pas mieux sa parole qu'Ingeltrude, et n'alla point non plus à Rome, et tel fut le succès de la légation d'Arsène.

XLI. Lettre du pape à l'empereur Michel.

Cependant le pape Nicolas se préparoit à envoyer des légats à Constantinople avec une lettre à l'empereur Michel, pleine de douceur paternelle et de charité, qui étoit déjà prête, quand Michel, protospataire de l'empereur, arriva à Rome pendant la treizième indiction, c'est-à-dire l'an huit cent soixante-cinq, apportant une lettre de son maître, remplie d'injures et de menaces contre le pape s'il ne révoquoit le jugement prononcé contre Photius. Cette lettre obligea le pape à changer de style, et il en envoya une autre par le même officier, pendant l'indiction quatorzième, c'est-à-dire à la fin de la même année huit cent soixante-cinq, où il prend et réfute tout le contenu de la lettre de l'empereur (3).

Au lieu qu'elle commençoit par des injures, celle du pape commence par des prières, afin que Dieu lui inspire ce qu'il doit dire dans cette occasion, et donne à l'empereur la docilité pour en profiter (4). Il représente le res-

pect dû au sacerdoce, et dit: Dans les vicaires de saint Pierre, vous ne devez pas regarder quels ils sont, mais ce qu'ils font pour la correction des églises et pour votre salut; car vous ne direz pas qu'ils soient au-dessous des scribes et des pharisiens (1), à qui le Seigneur vouloit qu'on obéît, parce qu'ils étoient assis sur la chaire de Moïse. Vous dites que, depuis le sixième concile, aucun de nos prédécesseurs n'a reçu un honneur pareil à celui que vous avez fait de nous écrire. C'est à la honte de vos prédécesseurs d'avoir été tant d'années sans chercher le remède aux diverses hérésies, dont ils ont été affligés, ou de l'avoir rejeté quand nous le leur avons offert. Il est vrai que depuis ce temps-là il y a eu très-peu d'empereurs catholiques, et les hérétiques savoient que nous ne pouvions avoir de commerce avec eux: quand ils l'ont tenté, nous les avons honteusement repoussés, ce que n'a pas fait l'église de Constantinople. Quand les empereurs ont été catholiques, ils ont cherché notre secours, pour soutenir la foi, comme le fait voir le concile tenu sous Constantin et Irène, et diverses lettres à Léon et à Benoît, nos prédécesseurs.

Il se plaint ensuite que l'empereur prétend lui avoir commandé, au lieu que les empereurs précédents n'usoient envers le pape que de prières et d'exhortations. Puis il ajoute (2): Vous traitez de barbare la langue latine, si c'est que vous ne l'entendez pas, voyez combien il est ridicule de vous nommer empereur des Romains, dont vous ne savez pas la langue. Bannissez-la donc, et de votre palais et de vos églises. Car on dit qu'à Constantinople, dans les stations, on lit l'épître et l'Evangile en latin, avant que de les lire en grec.

Vous dites que quand vous avez envoyé vers nous, ce n'étoit pas pour faire juger Ignace une seconde fois; l'événement prouve le contraire, puisque vous l'avez fait juger. Nous n'avions envoyé nos légats que pour informer de son affaire. S'il étoit déjà jugé, comme vous dites, pourquoi l'avez-vous fait juger une seconde fois, contre la défense de l'Ecriture (3)? Mais on voit bien que, connoissant les défauts de ce premier jugement, vous avez voulu le réparer par la présence et l'autorité de nos légats. Il s'étend ensuite sur les nullités du dernier jugement porté contre Ignace; en ce que les juges étoient les uns suspects, ou même ennemis déclarés, les autres excommuniés ou déposés, les autres ses inférieurs. Il prouve que ces sortes de personnes ne peuvent pas même accuser un évêque, par le sixième canon du second concile œcuménique, tenu à Constantinople en trois cent quatre-vingt-deux, mais il ne manque pas d'observer que l'église romaine n'a pas reçu les canons du concile (4). Il soutient qu'à peine se trouvera-t-il quelque

(1) Vita S. Remb. n. 2, t. 6, Act. B. p. 473.  
(2) N. 9.  
(3) N. 10, 11.  
(4) Adam. l. 14, c. 28, 32.  
(5) Ann. Fuld. 762, c. 12.

(1) C. 12.  
(2) An. Fuld. 865, 866.  
(3) Hinc. in Laud. 5, p.  
(4) 401 et 465. Ann. Bert. 864.  
(5) Ann. Bertin. Metens.  
(6) Nic. Epist. 58, p. 453, E.

(1) Ann. Met. 866.  
(2) To. 8, Conc. p. 403.  
(3) Nicol. Epist. 8. Ep.  
(4) 346, A. Ep. 70, p. 470, A.  
(5) Epist. 8, p. 205, C.

(1) Math. xxiii, 2, p. 269.  
(2) P. 298.  
(3) Nahum. 1.  
(4) Tom. 8, Conc. p. 947.  
(5) Sup. liv. xviii, n. 3, p. 309, D.



évêque de Constantinople qui ait été déposé sans le consentement du pape, et en rapporte plusieurs exemples.

Où avez-vous lu, ajoute-t-il, que les empereurs vos prédécesseurs aient assisté aux conciles, si ce n'est quand on traite de la foi (1), qui est commune à tous les chrétiens, clercs ou laïques ? Vous ne vous êtes pas contentés d'assister à ce concile assemblé pour juger un évêque, vous y avez ramassé des milliers de personnes séculières, pour être spectateurs de son opprobre. On a tiré l'accusateur de votre palais, on a donné des juges suspects et mercenaires. On a soumis le supérieur au jugement de ses inférieurs ; quoique le jugement de l'évêque seul ne suffise pas dans la cause des moindres clercs contre les évêques. Car il faut un concile suivant le canon de Chalcédoine (2). Et ensuite nous avons eu envie de rire, de voir que, pour autoriser ce concile contre Ignace, vous dites qu'il étoit égal en nombre au concile de Nicée. Nommez-le donc aussi le septième ou le huitième concile général, mais la multitude ne fait rien sans la piété et la justice. Et ensuite.

Voilà ce que nous avons répondu au commencement de votre lettre, mais nous n'avons pu répondre au reste, parce que Dieu nous a affligé d'une maladie qui ne nous a pas permis de le faire, et votre envoyé a été si impatient qu'il est sorti de Rome sans prendre congé, craignant les approches de l'hiver, et à peine avons-nous pu obtenir qu'il attendît à Ostie que cette lettre fût écrite. Comme l'empereur témoignait un grand mépris du siège de Rome, le pape en relève les privilèges, et dit (3) : Si vous vous élevez contre, prenez garde qu'il ne se tourne contre vous-même ; car, si vous ne nous écoutez pas, nous vous regardons comme Notre Seigneur a ordonné de regarder ceux qui n'écoutent pas l'Eglise (4), c'est-à-dire qu'il l'excommuniera. Ces privilèges, continue-t-il, sont établis de la propre bouche de Jésus-Christ. Ce ne sont pas les conciles qui les ont accordés, ils les ont seulement honorés et conservés. Ces privilèges sont perpétuels, on peut les attaquer, mais non pas les abolir ; ils ont été avant votre règne et subsisteront après vous, tant que le nom chrétien durera. Saint Pierre et saint Paul n'ont pas été apportés chez nous, après leur mort, par l'autorité des princes, comme l'on a fait chez vous, où l'on a enlevé aux autres églises leurs protecteurs pour enrichir Constantinople de leurs dépouilles. Saint Pierre et saint Paul ont prêché l'Evangile à Rome, et l'ont consacrée par leur sang. Ils ont acquis l'église d'Alexandrie par saint Marc, un de leurs enfants, comme saint Pierre, par sa présence, avait déjà acquis l'église d'Antioche. C'est par ces

(1) P. 301, B. (2) Can. 9, Sup. l. xxviii, d. 29. (3) P. 313, C ; 314, B. (4) Mat. xviii, 17.

trois principales églises que saint Pierre et saint Paul gouvernèrent toutes les autres. Et ensuite :

Vous nous avez écrit de vous envoyer Théognoste, que votre frère Ignace a fait exarque des monastères de quelques provinces (1) ; vous demandez aussi d'autres moines, comme vous ayant offensé. Nous savons bien que vous ne les demandez que pour les maltraiter, quoique vous ne les ayez peut-être jamais vus, et ne connaissiez pas leur conduite. Quelques-uns d'eux ont servi Dieu à Rome dès leur jeunesse, et Théognoste ne nous a jamais dit que du bien de vous. Il a trouvé ici quelque repos comme une infinité d'autres ; car il vient tous les jours tant de milliers d'hommes se mettre sous la protection de saint Pierre, et finir ici leurs jours, que l'on voit à Rome toutes les nations rassemblées à proportion comme dans l'Eglise universelle. Croyez-vous donc juste que nous en livrions quelqu'un aux princes dont ils ont méprisé les grâces ou éprouvé l'indignation ? Les païens mêmes ne le feroient pas. Outre que nous avons droit d'appeler à nous, non-seulement des moines, mais des clercs de tous les diocèses, pour l'utilité de l'Eglise. Que si vous croyez que Théognoste nous dise du mal de Photius, et nous recommande Ignace, sachez qu'il ne nous a dit de l'un ni de l'autre que ce que tout le monde en dit, et ce que nous en avons appris d'une infinité de personnes qui venoient à Rome d'Alexandrie, de Jérusalem, de Constantinople, du mont Olympe, enfin par vos envoyés et vos propres lettres.

Vous semblez vouloir nous épouvanter en nous menaçant de ruiner notre ville et notre pays. Mais nous nous confions en la protection de Dieu, et, tant que nous subsisterons, nous ferons notre devoir. Quel mal vous avons-nous fait ? Nous n'avons pas ravagé la Sicile ni conquis une infinité de provinces soumises aux Grecs ; nous n'avons point brûlé les faubourgs de Constantinople. On ne se venge point des infidèles qui ont commis tous ces excès, et on nous menace, nous qui, grâce à Dieu, sommes chrétiens (2). C'est imiter les juifs, qui délivroient Barrabas et mettoient à mort Jésus-Christ.

Il poursuit en demandant qu'Ignace et Photius viennent à Rome ; s'ils ne peuvent venir en personne, qu'ils en disent la raison par lettres, et qu'ils envoient des députés de la part d'Ignace (3), les archevêques Antoine de Cyzique, Basile de Thessalonique, Constantin de Larisse, Théodore de Syracuse, Métrophane de Smyrne, et Paul, évêque d'Héraclée de Pont, les abbés Nicétas de Chrysopolis, Nicolas de Stude, d'Osité d'Osidium, et Lazare, prêtre et moine, surnommé Cazare. Si vous ne les envoyez, ajoute le pape, vous vous ren-

(1) P. 316, E. (2) P. 319. (3) P. 320.

drez suspect, parce que ce sont ceux qui peuvent nous faire connoître la vérité. Photius et Grégoire de Syracuse peuvent envoyer qui il leur plaira, et votre majesté deux personnes de sa cour. Nous vous prions aussi de nous renvoyer les lettres originales que nous envoyâmes par Rodoalde et Zacharie, afin que nous voyions si on les a altérées (1). Envoyez-nous aussi les originaux des actes de la première déposition prétendue d'Ignace et de ceux qui nous ont été apportés par le secrétaire de Léon.

Il conclut, en exhortant l'empereur à ne point entreprendre sur les droits de l'Eglise, comme l'Eglise n'entreprend point sur ceux de l'empire (2). Avant Jésus-Christ, dit-il, il y avoit des rois qui étoient aussi prêtres, comme Melchisédech. Le diable l'a imité en la personne des empereurs païens, qui étoient souverains pontifes ; mais, après la venue de celui qui est véritablement roi et pontife, l'empereur ne s'est plus attribué les droits du pontife, ni le pontife les droits de l'empereur. Jésus-Christ a séparé les deux puissances, en sorte que les empereurs chrétiens eussent besoin des pontifes pour la vie éternelle, et que les pontifes se servissent des lois des empereurs pour les affaires temporelles.

Après la lettre finie, le pape ajoute : Quiconque lira cette lettre à Constantinople, et en dissimulera quelque chose à l'empereur Michel, ayant accès auprès de lui, qu'il soit anathème (3). Quiconque la traduira et y changera, ôtera ou ajoutera quelque chose, si ce n'est par ignorance ou par la nécessité de la phrase grecque, qu'il soit anathème. C'étoit une précaution contre les falsifications, par lesquelles on avoit altéré ses lettres précédentes.

#### XLII. Mort de Bardas.

Peu de temps après, les choses changèrent de face à Constantinople. Le César Bardas eut un songe qui l'épouvanta, et qu'il raconta ainsi à Philothée, son ami : Je croyois cette nuit aller en procession avec l'empereur à la grande église, et je voyois à toutes les fenêtres des archanges qui regardoient en dedans (4). Quand nous fûmes auprès de l'ambon, parurent deux eunuques de la chambre, cruels et farouches, dont l'un, ayant lié l'empereur, le tira hors du chœur du côté droit, l'autre me tira de même du côté gauche. Alors je vis tout d'un coup dans le trône du sanctuaire un vieillard assis, tout semblable à l'image de saint Pierre, ayant debout auprès de lui deux hommes terribles, qui paroisoient des prévôts. Je vis devant les genoux de saint Pierre Ignace fondant en larmes ; en sorte que l'apôtre en paroisoit attendri. Il cria : Vous qui avez les clefs du royaume des cieux, si vous savez l'injustice qu'on m'a faite, consolez ma vieillesse

(1) P. 321, D. (2) P. 324, P. (3) P. 335, D. (4) Nic. Vita Ign. p. 1222.

affligée. Saint Pierre répondit (1) : Montrez celui qui vous a maltraité, et Dieu tournera la tentation à votre avantage. Ignace, se retournant, me montra de la main, et dit : Voilà celui qui m'a le plus fait de mal. Saint Pierre fit signe à l'officier qui étoit à sa droite, et, lui donnant un petit glaive, il dit tout haut : Prends Bardas, l'ennemi de Dieu, et le mets en pièces devant le vestibule. Comme on me menoit à la mort, j'ai vu qu'il disoit à l'empereur, le menaçant de la main : Attends, fils dénaturé. Ensuite j'ai vu qu'on me coupoit effectivement par pièces.

Bardas racontait ainsi son songe, transi et pleurant. Philothée lui dit : Epargnez, seigneur, ce pauvre vieillard, pensez au jugement de Dieu, et ne lui faites plus de mal, quand il l'auroit mérité. Mais Bardas, au lieu de suivre un conseil si sage, envoya aussitôt un parent de Photius, nommé Léon, accompagné de soldats, à l'île où étoit Ignace, avec ordre de le garder si étroitement qu'il ne pût absolument célébrer la liturgie, et que personne n'entrât chez lui ni n'en sortit. C'étoit au commencement du carême l'an huit cent soixante-six, c'est-à-dire à la fin de février, et Ignace demeura trois mois ainsi renfermé. Au mois d'avril l'empereur Michel s'étant mis en campagne pour aller attaquer l'île de Crète, on lui rendit tellement suspect le César Bardas, qui l'accompagnait en ce voyage, qu'il résolut sa mort (2). Bardas, voyant entrer les meurtriers l'épée à la main dans la tente de l'empereur, se jeta à ses pieds pour lui demander grâce ; mais on le tira dehors, on le mit en pièces, et on porta par dérision au bout d'une pique quelques-uns de ses membres. Ainsi finit Bardas, le vingt-neuvième d'avril huit cent soixante-six, indiction quatorzième. Aussitôt l'empereur Michel rompit son voyage, et retourna à Constantinople, où il adopta et déclara maître des offices Basile, Macédonien, qui avoit eu grande part à la mort de Bardas. Et comme Michel, inappliqué et incapable, ne pouvoit se passer de quelqu'un qui gouvernât pour lui, il associa Basile à l'empire peu de temps après, et le couronna solennellement dans Sainte-Sophie, le jour de la Pentecôte, vingt-sixième de mai de la même année.

Photius, pour avoir perdu son patron, ne perdit pas courage ; mais, s'accommodant au temps, il commença à maudire et à détester Bardas après sa mort, autant qu'il l'avoit loué et flatté pendant sa vie (3). Il travailla à gagner les bonnes grâces de Basile, et ménageoit aussi Michel, ne sachant auquel des deux demeurerait la souveraine autorité. Cependant, voyant que plusieurs se séparoient de sa communion depuis la sentence prononcée contre lui par le pape Nicolas, il les persécutoit à outrance. Il

(1) 1 Cor. x, 13. p. 148. (2) Post. Theop. l. iv, n. 40, p. 128 ; ibid. Bas. n. 17. (3) Nicet. p. 1223.



les dépouillait, les uns de leurs dignités, les autres de leurs biens, en bannissait d'autres, ou les mettoit en prison, et leur faisoit souffrir divers tourments (1). Toute profession, tout âge, tout sexe y étoit compris. Il chassa des ermites du mont Olympe, et fit brûler leurs cellules; il fit enterrer jusqu'au milieu du corps un de ceux qui refusoient de communier avec lui.

Pour attirer plus de gens à sa communion, Photius employa deux artifices: le premier, de faire ordonner par l'empereur que tous les legs pieux laissés par testament seroient distribués par ses mains (2). Ainsi il paroisoit libéral, car tous n'examinèrent pas si c'étoit son argent qu'il donnoit ou celui d'autrui; et ceux qui faisoient des testaments étoient obligés à entrer dans sa communion pour l'en faire exécuter. L'autre finesse étoit d'obliger tous ceux qui venoient à lui pour apprendre les sciences profanes, de promettre par écrit que désormais ils n'auroient point d'autre créance que celle de Photius. Ainsi, tous ses disciples, qui étoient en grand nombre, se trouvoient engagés à le soutenir, et il y avoit entre eux des gens de grande naissance.

#### XLIII. Le pape excommunique Valdrade.

Le pape cependant, qui ne savoit point ce qui se passoit à Constantinople, travailloit à ramener le roi Lothaire à son devoir. Ayant appris, par le retour du légat Arsène, comme Valdrade l'avoit trompé, il prononça contre elle une sentence d'excommunication dès le second jour de février huit cent soixante-six, et l'envoya à tous les évêques de France (3). Mais, doutant ensuite que sa lettre leur eût été rendue, il leur en écrivit une autre, en date du treizième de juin de la même année huit cent soixante-six, indiction quatorzième. Elle est adressée à tous les évêques d'Italie, de Germanie, de Neustrie et de Gaule, c'est-à-dire de tout l'empire françois. Il leur déclare les causes de l'excommunication de Valdrade, savoir, son adultère avec le roi Lothaire, dont elle ne témoigne aucun repentir, sa contumace, en ce qu'au lieu de venir à Rome rendre compte de sa conduite, elle est allée en Provence, terre du roi Lothaire; et ne cherche qu'à retourner auprès de lui pour s'entretenir dans la débauche et la domination, gouvernant même des monastères. Enfin, dit-il, on assure, qu'elle ne cesse point de machiner la mort de la reine Thietberge. C'est pourquoi il ordonne aux évêques de dénoncer dans leurs diocèses l'excommunication de Valdrade et de ses auteurs, jusqu'à ce qu'elle se soumette à la pénitence et au jugement du saint-siège. Que si quelqu'un dit que le roi Lothaire, étant coupable du même

(1) Anast. Pref. 3, Conc. (3) Sup. n. 41, to. 8 p. 964, E. Conc. p. 495.  
(2) Anast.

crime, devroit souffrir la même peine, qu'il nous consulte, dit le pape, et nous lui répondrons. Cependant, quiconque de vous recevra cette lettre, aura soin de l'envoyer aux métropolitains, et d'en répandre des copies dans les pays circonvoisins.

Adventius, évêque de Metz, entreprit de justifier auprès du pape, le roi Lothaire, son maître, par une lettre où il témoigne approuver l'excommunication de Valdrade, et ajoute (1): Depuis le départ de votre légat Arsène, le roi Lothaire n'a point approché Valdrade, ne lui a point parlé, ne l'a point vue, mais lui a fait dire de se rendre auprès de vous, suivant vos ordres. Il traite comme il doit la reine Thietberge, elle assiste à l'office divin avec lui, il la reçoit à sa table et à son lit, et, dans les conversations particulières que j'ai avec lui, je ne découvre qu'une parfaite soumission à vos conseils et à votre autorité. Lothaire écrivit lui-même au pape une lettre fort soumise, où il donne le démenti à quiconque dira qu'il ait approché de Valdrade depuis le départ d'Arsène, ou depuis qu'elle est revenue d'Italie. En même temps, il prie le pape de n'élever au-dessus de lui aucun de ses égaux pour l'établir sur ses états. C'est qu'il craignoit que, si le pape l'excommunioit, ses oncles n'en prisent prétexte de le dépouiller. Cette crainte obligea les évêques du royaume de Lothaire d'écrire à ceux du royaume de Charles contre les bruits que l'on faisoit courir, que Lothaire étoit méprisé et prêt à être abandonné de ses sujets. Ils déclarèrent qu'ils lui seront toujours fidèles, parce qu'ils espèrent qu'il se corrigera des désordres de sa jeunesse, et se gouvernera par leurs conseils, et menacent d'excommunication quiconque troublera la paix.

#### XLIV. Lettre du pape pour Vulfade.

Les deux rois Charles et Lothaire demeurèrent en bonne intelligence, et au mois de juillet, cette année huit cent soixante-six, ils se virent auprès de Saint-Quentin. Ils y renouvelèrent les assurances de leur union, et Lothaire donna à Charles, son oncle, l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras (2). Ensuite le roi Charles alla à Soissons assister à un concile que le pape avoit ordonné d'y tenir pour le rétablissement de Vulfade, et des autres clercs ordonnés par Ebbon, archevêque de Reims, et déposé au concile de Soissons de l'an huit cent cinquante-trois (3). Plusieurs personnes venues des Gaules à Rome, en ayant porté des plaintes au pape Nicolas, il fit chercher dans les archives de l'église romaine les pièces qui concernoient cette affaire, entre les autres actes du concile de Soissons, et, les ayant lues, il ne lui parut pas évident que ces clercs eussent été régulièrement déposés (4). C'est pourquoi il écrivit à Hinc-

(1) Ap. Baron. 866. (3) Sup. liv. XLIX, n. 8.  
(2) Ann. Bertin. 866. (4) Nic. Epist. 1. Conc. 808.

mar d'appeler Vulfade et les autres, et d'examiner avec eux à l'amiable s'il étoit juste de les rétablir. Si vous ne croyez pas, ajoute-t-il, le pouvoir faire en conscience, nous ordonnons que nos frères, Rémy de Lyon, Adon de Vienne, et Vénilon de Rouen, et les autres évêques des Gaules et de Neustrie, qui le pourront, s'assemblent à Soissons avec vous et vos suffragants, le quinzième des calendes de septembre de cette quatorzième indiction, et que vous y fassiez venir Vulfade et les autres. Quand vous y aurez tout exprimé selon les canons, si vous jugez à propos de les rétablir, exécutez-le aussitôt: s'ils y trouvent de la difficulté, et que ces clercs appellent au saint-siège, venez, ou envoyez de part et d'autre vos députés. Vous nous enverrez les actes de votre concile, et vous ne ferez aucun mauvais traitement à ces clercs pour s'être pourvus devant nous. Cette lettre est du troisième d'avril huit cent soixante-six. La même lettre fut adressée à plusieurs archevêques de France, y changeant seulement ce qui étoit particulier pour Hincmar, et elles furent toutes envoyées à Rémy archevêque de Lyon, pour les faire tenir (1).

Il survint au roi Charles une raison de presser la tenue du concile et l'exécution des ordres du pape. Rodolphe, archevêque de Bourges, mourut le vingt-unième de juin de la même année, et il est honoré comme saint dans son église (2). Charles avoit besoin dans cette place d'un homme habile et fidèle pour suppléer à l'incapacité de son fils Charles, roi d'Aquitaine, encore jeune, et dont l'esprit étoit affaibli par une blessure à la tête, dont il mourut le vingt-neuvième septembre de la même année. Le roi Charles ne trouvant personne plus propre à remplir le siège de Bourges que Vulfade, qui étoit à son service, le fit élire du consentement des évêques et de toute la province (3). Il avoit donc grand intérêt de le faire relever de la déposition prononcée en huit cent cinquante-trois au concile de Soissons, et sa restitution attiroit celle des autres compris dans le même jugement.

Le roi essaya d'abord de persuader à Hincmar de rétablir ces clercs, suivant la lettre du pape. Hincmar répondit honnêtement, mais il remit la chose au concile; et le roi, craignant qu'elle ne tirât en longueur, écrivit au pape, le priant de ne se point relâcher de son entreprise, et de permettre, avant même la conclusion du concile, que Vulfade fût ordonné prêtre, ou du moins qu'il reçût en attendant l'administration de l'église de Bourges (4). Mais le pape ne voulut rien accorder qu'il n'eût reçu la relation du concile.

Le concile se tint au jour nommé, qui étoit le dix-huitième d'août huit cent soixante-six. Trente-cinq évêques y assistèrent, y compre-

(1) P. 814.  
(2) Act. SS. B. to. 6, p. 813.  
(3) Ann. Bertin.  
(4) Tom. 8, Conc. p. 811.

nant sept archevêques, savoir: Hincmar de Reims, Rémy de Lyon, Frotaire de Bordeaux, Hérard de Tours, Egilon de Sens, et Luitbert de Mayence. Entre les évêques, on peut remarquer Rothade de Soissons, rétabli l'année précédente, et Folcric de Troyes, successeur de Prudence, mort en huit cent soixante-un, et reconnu pour saint dans son église, qui l'honore le sixième d'avril (1).

#### XLV. Egilon, archevêque de Sens.

Il n'y avoit pas long-temps qu'Egil ou Egilon étoit archevêque de Sens. Il étoit né en France, et fut dès sa jeunesse moine à Prom, sous l'abbé Marcuard, avec qui on croit qu'il avoit passé de Ferrières. Car l'abbé Loup le nommoit leur commun enfant, et il le reçut avec joie quand il revint à ce monastère rétablir sa santé (2). Marcuard étant mort en huit cent cinquante-trois, Egil fut établi abbé de Prom, et deux ans après il donna l'habit monastique à l'empereur Lothaire. Mais, en huit cent soixante, il quitta volontairement le gouvernement de l'abbaye, sous prétexte de son peu de santé: peut-être par le regret d'avoir consenti au divorce du jeune Lothaire (3). Quelque temps après, par la permission de ce roi et de l'archevêque de Trèves, Egil passa dans le royaume de Charles le chauve, qui l'y appela et lui donna le monastère de Flavigny, au diocèse d'Autun, pour y rétablir l'observance. Il y transféra d'Alise les reliques de sainte Reine en huit cent soixante-quatre, le vingt-unième de mars.

Vénilon, archevêque de Sens, étant mort au commencement de huit cent soixante-cinq, l'abbé Egil fut élu malgré lui pour lui succéder (4). Mais le pape Nicolas fit difficulté de lui envoyer le pallium, parce qu'il avoit été tiré d'un monastère et d'un autre diocèse au mépris des canons, qui vouloient que l'évêque fût pris dans le clergé de l'église vacante, permettant seulement d'en élire d'une autre église quand il ne s'en trouveroit point de digne dans celle-ci. Toutefois, en considération du mérite personnel d'Egil, le pape lui accorda le pallium sans tirer à conséquence, et à la charge que les canons seroient observés à l'avenir. Le pape en écrivit aussi au roi Charles, le priant de tenir la main au retranchement de cet abus, qui devenoit commun en France (5). Dans la lettre à Egil, le pape lui recommanda de conserver dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique qu'il avoit embrassée. En effet, il étoit ordinaire en ce temps-là que les évêques tirés des monastères en gardoient l'observance pour l'habit et la

(1) P. 836. Ann. Bert. (3) Sup. l. XLIX, n. 2, 27.  
861. V. Boll. 6. Ap. to. p. Sup. n. 6.  
531. Baillet 6 apr. (4) Chr. S. Pet. Sen. Nic.  
(2) Acta SS. B. to. 6, p. Ep. tom. 2, Conc. p. 506.  
337. Lup. Ferr. Ep. 55, 68. (5) P. 567, Ep. 21. Ma-  
70. Regino. an. 853. bill. Praef. , c. 7, n. 178.



nourriture, comme il paroît par plusieurs exemples, entre autres de l'archevêque Hincmar.

XLVI. Troisième concile de Soissons.

Le concile de Soissons étant assemblé, Hincmar y présenta quatre mémoires ou libelles, dont le premier portoit en substance : Vulfade et ces autres clercs de l'église de Reims n'ont pas été déposés par les seuls évêques de la province de Reims, mais par un concile de cinq provinces, auquel ils avoient appelé (1). Pour moi, je n'ai pas même été de leurs juges, on le peut voir par les actes où je n'ai point souscrit. Je les ai seulement envoyés par les ordres des évêques au saint-siège, où ils ont été confirmés par le pape Benoît et par le pape Nicolas, sous peine d'anathème, comme vous le pouvez voir par leurs lettres, dont les souscriptions et les sceaux sont en leur entier. Maintenant, puisque le pape Nicolas vous ordonne de juger cette affaire de nouveau, j'obéis comme je dois, et je consens à tout ce que vous en ordonnerez pour conserver l'unité. Je n'envisage point le bonheur de ces clercs, je souhaite leur rétablissement, puisque personne n'a plus perdu que moi à leur déposition. Mais ma conscience ne me permet pas de casser seul le jugement des évêques de cinq provinces. Et comme le pape vous a écrit de ne toucher à ce jugement qu'en cas qu'il se trouve contraire aux canons, je demande qu'on me montre en quoi il leur est contraire, et comment nous pouvons déroger aux lettres des papes, nonobstant les décrets de leurs prédécesseurs, qui portent que ce qui a été une fois réglé doit demeurer inviolable.

Le second mémoire est touchant la personne d'Ebbon (2), pour répondre à Vulfade, qui disoit secrètement, tantôt qu'Ebbon n'avoit pas été déposé, tantôt qu'il avoit été rétabli. Il a été déposé, dit Hincmar, sur sa propre confession, par le jugement de quarante-trois évêques, comme font voir le libelle qu'il présenta et le décret du concile (3). Ensuite il reprit les fonctions épiscopales sans aucune restitution canonique. Et enfin, venant à Rome sous le pape Sergius, il fut condamné à se contenter de la communion laïque, comme on voit par l'histoire de ce pape. Depuis sa déposition, pendant que l'église de Reims est demeurée vacante, et pendant près de dix-sept ans qu'il a vécu, il n'a ni demandé ni obtenu sa restitution; autrement que l'on en montre les actes. Car, ayant été canoniquement déposé par les évêques, il n'a pu être rétabli par aucune puissance séculière. Il y a plus de trente ans depuis le jour de sa condamnation, qui

fut le quatrième de mars huit cent trente-cinq, et ce temps, suivant les lois séculières approuvées par l'église, suffit pour exclure toute poursuite. Mais, dit-on, jusqu'à la fin de sa vie il a exercé les fonctions épiscopales. C'est une usurpation qui ne doit point être tirée à conséquence, non plus que plusieurs autres semblables. Hincmar montre ensuite la régularité de son ordination au concile de Beauvais en huit cent quarante-cinq (4).

Après la lecture de ce second mémoire, il rapporta les pièces justificatives de tout ce qu'il avoit avancé (2). Hincmar de Laon, son neveu, représenta les actes du concile de Soissons de huit cent cinquante-trois, Raginme de Tournay, ceux d'un concile de Bourges, où l'archevêque Rodolphe avoit présidé, et où l'on prouva, par ceux qui avoient assisté au concile de Soissons, qu'Ebbon avoit été déposé canoniquement; Ercanra de Châlons montra les lettres du pape Benoît, et Odon de Beauvais celles du pape Nicolas (3).

On lut ensuite le troisième mémoire de l'archevêque Hincmar, où il montroit que par indulgence et par l'autorité du pape on pouvoit recevoir les clercs qu'Ebbon avoit ordonnés, et même les promouvoir aux ordres supérieurs, sans conséquence pour l'avenir, déclarant qu'il y consentoit de sa part. Il avoit dressé un quatrième mémoire contre Vulfade en particulier, où il disoit (4) : Après avoir été déposé avec les autres, sans avoir la permission de l'église de Reims, dans laquelle il a été baptisé, tonsuré, et fait plusieurs années la fonction de lecteur, il a voulu se faire ordonner évêque de l'église de Langres, qui étoit vacante, sous prétexte qu'il y étoit appelé, et en a tourné les revenus à son usage, par où il a mérité, selon les canons, d'être exclu de toute espérance de restitution. De plus, il a promis avec serment, par la sainte trinité, de ne plus aspirer à aucune fonction ecclésiastique, ni rien faire qui pût troubler la paix de l'église. Nous en avons l'acte fait en présence du roi, de Pardule, évêque de Laon, Gombert d'Evreux et Enée de Paris; Hincmar protestoît qu'il ne disoit point ces faits pour nuire à Vulfade, mais seulement pour informer le concile de la vérité. Toutefois, on en fut tellement scandalisé, que la lecture n'en fut pas achevée dans le concile.

Les évêques suivirent l'expédient proposé par Hincmar, dans son troisième mémoire, pour recevoir Vulfade et les autres clercs déposés. Car ils ne vouloient pas choquer le pape, et ne pouvoient refuser au roi la réhabilitation de Vulfade pour le mettre dans le siège de Bourges (5). C'est pourquoi Hérard, archevêque de Tours, déclara au nom du con-

(1) Hinc. Opusc. 18, to. 19. Item. Opusc. 23, C. p. 816. (2) Sup. liv. XLVIII, n. 8. (3) Sup. liv. XLVIII, n. 47. (4) Conc. p. 820. Opusc. Sup. liv. XLVIII, n. 8.

(1) N. 2, 3, 4. (2) P. 824. Opusc. 20; p. 828. Opusc. 21. (3) Sup. liv. XLVIII, n. 8. (4) N. 9, p. 8, 10. (5) Opusc. 25.

XLVII. Egilon. envoyé à Rome.

cile, que personne ne devoit accuser les évêques de légèreté et de foiblesse, comme s'ils infirmoient la sentence donnée au même lieu, pour la même cause, et confirmée par les papes, mais que, la laissant en son entier, ils ussoient d'indulgence envers les personnes, préférant, en cette occasion, la miséricorde à la justice.

Il ajouta : Le roi Charles, notre maître, nous prie de bénir son épouse en qualité de reine, comme d'autres l'ont été par le pape et par nos prédécesseurs. C'étoit Hermentrude que le roi Charles avoit épousée vingt-quatre ans auparavant, dès l'an huit cent quarante-deux, et en avoit eu plusieurs enfants. C'est pourquoi l'archevêque ajoute : Et afin que vous ne vous en étonniez pas, nous vous en dirons la raison (1). Dieu a donné au roi plusieurs enfants, dont il a offert quelques-uns à Dieu, il en a perdu quelques-uns en bas âge, d'autres sont tombés dans les accidents que nous voyons avec douleur. C'est pourquoi il désire que son épouse reçoive la bénédiction épiscopale, afin d'en avoir des enfants utiles à l'église et à l'état. La cérémonie s'en fit dans l'église de Saint-Médard; la reine Hermentrude y fut couronnée (2), et on prononça sur elle l'oraison que l'on dit encore sur la femme à la fin de la messe des épousailles.

Le concile écrivit au pape une lettre synodale, datée du vingt-cinquième d'août, huit cent soixante-six, où les évêques lui rendent compte de ce qui s'y étoit passé, déclarant qu'ils sont d'avis que les clercs, dont-il est question, soient rétablis par indulgence, à l'exemple de celle dont usa le concile de Nicée envers ceux que Méléce avoit ordonnés, et soumettant le tout au jugement du pape (3). A cette lettre, le concile en joignit une pour se plaindre des Bretons, qui, depuis plus de vingt ans, ne vouloient point reconnoître la métropole de Tours, ni venir aux conciles nationaux de Gaule; ce qui, joint à leur férocité naturelle, produisoit chez eux un entier relâchement de la discipline. Ils usurpoient les biens des églises voisines, particulièrement de celle de Nantes, dont l'évêque Actard se trouvoit, par leur violence et par celle des Normands, dépouillé de tout son diocèse. De plus, les Bretons refusoient toujours de rétablir Salacon de Dol, et Subsanne de Vannes, qui vivoient encore. Les évêques du concile prient donc le pape d'écrire au duc de Bretagne pour le faire rentrer dans son devoir et dans l'obéissance qu'il doit au roi Charles, sous peine de censures ecclésiastiques, et lui recommandent l'évêque Actard, qu'ils envoient à Rome instruire le pape plus amplement de vive voix.

(1) Ann. Bert. 842. (2) Ap. Hinc. to. 1, p. 752, et ap. to. 2, p. 313. (3) N. 7, p. 832. Sup. I. XI, n. 15. Sac. I. c. 9. Theo. I. I, c. 9. n. 8, p. 837.

De Soissons le roi Charles se rendit à Attigny, où se trouva son neveu, le roi Lothaire. Ils y firent revenir Thietberge, quoiqu'elle eût eu permission d'aller à Rome (1). Car elle étoit si maltraitée et si peu en sûreté auprès de Lothaire, qu'elle avoit résolu de demander elle-même la dissolution de son mariage, et ce fut apparemment alors qu'elle en écrivit au pape (2). De cette entrevue d'Attigny les deux rois envoyèrent au pape une ambassade commune, dont Egilon, archevêque de Sens, fut chargé de la part de Charles et de la part de Lothaire, Adon, archevêque de Vienne, et Gautier, secrétaire du même roi, chargés des ordres secrets de leurs maîtres.

Egilon étoit aussi porteur de la lettre synodale du concile de Soissons, et de celle d'Hincmar au pape, contenant ses raisons pour ne pas rétablir Vulfade de son autorité particulière (3). Il y joignit une instruction pour Egilon, où il dit : Je vous parle en confiance comme à un autre moi-même. Je vous envoie par articles le sommaire de tout ce que le pape nous a écrit sur cette matière, et il sera nécessaire que vous reteniez bien ces articles, afin que si ceux que vous savez veulent embrouiller la chose à leur ordinaire, vous puissiez leur répondre la vérité. Je n'ai pas cru que vous eussiez besoin des écrits que j'ai présentés au concile, et j'ai craint qu'ils ne fissent paroître à Rome quelque dispute entre nous au sujet de Vulfade, ce qui pourroit retarder les desseins du roi. Ce que vous devez bien retenir, c'est qu'Ebbon a été régulièrement déposé et irrégulièrement rétabli; que ces clercs ont été déposés, non par moi, mais par un concile de cinq provinces, que le pape nous écrit de ne point casser ce qui a été réglé, s'il ne se trouve contraire aux canons; enfin, que le concile, voyant dans ces mêmes lettres la bonne volonté du pape pour ces clercs, a trouvé l'exemple du concile de Nicée pour autoriser cette indulgence, d'autant plus que tous les évêques qui ont assisté à la déposition d'Ebbon sont morts, excepté Rothade seul; en sorte qu'il n'y a plus de contradiction à craindre. Je voudrois fort, si cela ne vous faisoit pas de peine, que vous fissiez au pape une relation exacte de tout ce qui regarde la déposition d'Ebbon et le jugement des clercs; mais je ne suis point d'avis que vous vous chargiez d'aucun écrit, que de ceux dont nous sommes convenus avec le roi et les évêques. Vous devez dire au pape, si vous y trouvez lieu, que plusieurs disent déjà : Si ce qu'on fit alors ne fut pas solide, ce qu'on fait à présent ne le sera pas davantage. Il n'y a plus rien de ferme dans ce qu'ordonnent les évêques ou le saint-siège. On ne se mettra plus en peine de nos excom-

(1) Ann. Bertin. 866. (2) Nic. Epist. 48. (3) Opusc. 22, tom. 8, Conc. p. 1901. Opusc. 23, Conc. p. 1903.



munications, les prêtres déposés ne quitteront point leurs fonctions, parce que nos jugements et ceux du saint-siège suivent la volonté du roi et les mouvements de nos passions. Et vous devez faire souvenir le pape comment Gonthier a traité son excommunication. Sans Vulfade on auroit bien pu refuser la restitution de ces clercs, qui ne sont que neuf, lui compris (1). Et ensuite : Ayez soin de lire les lettres que le pape fera expédier sur cette affaire, avant qu'on les envoie ici, de peur que les souscripteurs n'y commettent quelque fraude, comme on les accuse de faire. N'oubliez pas d'apporter les gestes des papes depuis le commencement de Sergius jusqu'à cette année, car nous avons ceux des autres papes. Ces gestes doivent être des journaux ou annales de ce qui s'étoit passé sous chaque pontificat.

XLVIII. Fin de Gothescalc.

Le courrier d'Hincmar pour Egilon étoit sur le point de partir, quand il apprit que Gombert, moine de Hautvilliers, en étoit sorti secrètement avec des livres, des habits, des chevaux et tout ce qu'il avoit pu emporter. On disoit qu'il alloit en Italie porter au pape un appel de Gothescalc, enfermé dans le même monastère, avec lequel il avoit conféré secrètement, lui avoit rendu des lettres et en avoit reçu de lui (2). Hincmar, ayant appris cette nouvelle, écrivit aussitôt à Egilon une lettre qu'il le prie de tenir secrète, où il dit, parlant de Gombert : Il voit que le pape écoute les mauvais rapports qu'on lui a faits de moi, et qu'il a écrit au roi Charles qu'il ne peut pas toujours me protéger. Je ne sais pas en quoi le pape prétend m'avoir soutenu; s'il s'agit de Gothescalc, j'en ai rendu compte au légat Arsène, et j'en ai écrit au pape, pour savoir s'il vouloit que je le lui envoyasse ou que je le donnasse en garde à quelqu'autre. Que s'il veut l'entretenir lui-même, il faut que le roi l'envoie, car je n'ai pas assez de gens pour lui donner une escorte. Et ensuite : On dit que Gothescalc a beaucoup de partisans, tels qu'a été l'évêque Prudence, comme témoignent ses écrits, particulièrement les annales de nos rois, où il dit, l'an huit cent cinquante-neuf : Le pape Nicolas confirme par sa décision la doctrine catholique, touchant la grâce de Dieu, le libre arbitre, la vérité des deux prédestinations, et le sang de Jésus-Christ répandu pour tous les fidèles. Hincmar ajoute : Ces annales sont entre les mains de plusieurs personnes : le roi en a un exemplaire qu'il m'avoit prêté, et que je lui ai rendu en votre présence. Hincmar nous apprend ici l'auteur de ces annales, connues à présent sous le nom de saint Bertin, à cause du monastère où elles ont été trouvées, et nous y lisons à la fin de l'an huit cent cinquante-

(1) Sup. n. 33.

(2) Sup. I. XLVIII, n. 49. Opusc. 24, to. 2, 4, p. 290.

neuf les mêmes paroles. La suite est d'Hincmar ou de quelqu'un de ses amis, qui, rapportant la mort de Prudence, dit (1) : Quelques années auparavant il avoit résisté à Gothescalc; ensuite sa bile s'étant échauffée contre quelques évêques qui résistoient avec lui à cet hérétique, il devint le défenseur très-ardent de la même hérésie, et fit plusieurs écrits opposés entre eux et contraires à la foi. Hincmar ajoute dans sa lettre à Egilon : Si on vous demande comment Gothescalc est gardé, vous pouvez dire qu'il est nourri comme les frères de la communauté, qu'on lui donne suffisamment des habits et du bois pour se chauffer, et qu'il y a dans son logement une cheminée et tout ce qui est nécessaire. On ne lui refuse point le bain, mais depuis qu'il est entré dans ce logis il n'a pas même voulu laver ses mains ni son visage, en sorte que, s'il sortoit de prison, il feroit horreur. A cette lettre secrète, Hincmar en ajouta une qu'Egilon pouvoit montrer, où il explique au long les erreurs qu'il attribue à Gothescalc (2).

On ne sait si le moine Gombert alla jusqu'à Rome, et il n'en est plus parlé depuis; mais il est certain que Gothescalc mourut dans cette prison peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an huit cent soixante-huit (3). Hincmar, étant à Hautvilliers, fut averti par les moines que Gothescalc étoit à l'extrémité. Il lui envoya une formule de foi, qu'il devoit souscrire pour recevoir l'absolution et le viatique, mais Gothescalc la rejeta avec indignation. Hincmar, s'étant retiré, écrivit aux moines, que si Gothescalc se convertissoit ils le traitassent comme il leur avoit dit de bouche, sinon qu'ils ne lui donnassent ni sacrements ni sépulture ecclésiastique, appuyant cet ordre de plusieurs autorités des pères (4). Gothescalc refusa jusqu'à la fin de se rétracter, et l'ordre d'Hincmar fut exécuté.

Le roi Charles n'attendit pas la réponse du pape pour faire ordonner Vulfade archevêque de Bourges, mais il envoya son fils Carloman, abbé de Saint-Médard, pour le mettre en possession de cette église (5). Quand ils furent arrivés à Bourges, incontinent après la fin du concile de Soissons, et au mois de septembre huit cent soixante-six, Carloman fit consacrer Vulfade par Aldon de Limoges, suffragant de Bourges, et quelques autres évêques. Aldon fut saisi de fièvre pendant la cérémonie, et mourut peu de temps après : ce que les ennemis de Vulfade ne manquèrent pas de remarquer.

XLIX. Conversions des Bulgares.

Après que le pape eût écrit à l'empereur de

(1) Duch. to. 3, p. 150, p. 552.  
(2) Anast. in Nicol. p. 211. Ann. 861.  
(3) Opusc. 25. c. 28, p. 565.  
(4) De non Trina. Deit.  
(5) Ann. Bert. 866.

Constantinople, par Michel protospataire, il assembla quelques évêques du voisinage de Rome, et résolut avec eux ce qu'il crut conforme aux canons touchant l'église de Constantinople, voulant y envoyer des légats avec des lettres plus amples (1). Mais il doutoit quelle route ils pourroient tenir, car celle de la mer, qui étoit la plus courte, n'étoit pas sûre par l'expérience que l'on avoit de la mauvaise foi des Grecs. Le pape étoit en cette peine, quand les ambassadeurs du roi des Bulgares arrivèrent à Rome. Ce roi, nommé Bogoris, avoit embrassé depuis peu la religion chrétienne, et voici comme on raconte sa conversion. Une famine qui affligea son pays le porta à invoquer le Dieu des chrétiens, dont le moine Théodore Couphara lui avoit autrefois parlé, et dont sa sœur, chrétienne depuis long-temps, lui disoit de grandes choses (2). La famine ayant cessé, il résolut de se faire chrétien, et on dit qu'il y fut encore excité par une image terrible du jugement dernier, que lui fit un moine, nommé Méthodius, qu'il avoit fait venir pour lui peindre des chasses, car il aimoit passionnément cet exercice. Il se fit donc instruire, et envoya demander à l'empereur de Constantinople un évêque, qui le baptisa et le nomma Michel, comme l'empereur.

Mais bien qu'il eût été baptisé de nuit, les grands de sa cour, en ayant connoissance, excitèrent contre lui tout le peuple, et vinrent l'assiéger dans son château (3). Il ne laissa pas de sortir contre eux, portant la croix dans son sein, et accompagné seulement de quarante-huit hommes, qui lui étoient demeurés fidèles. Ceux-ci, quoiqu'en si petit nombre, étonnèrent tellement les rebelles, qu'ils ne purent les soutenir, et leur défaite parut un miracle. Le roi fit mourir cinquante-deux des grands les plus séditeux, et pardonna à la multitude. Alors il les exhorta tous à se faire chrétiens, et en persuada un grand nombre, puis il demanda à l'empereur des terres incultes de sa frontière, pour étendre son peuple trop serré dans son pays, et l'empereur leur accorda un canton, qu'ils nommèrent Zagora, et dont quelques-uns leur ont depuis donné le nom (4).

Cette conversion des Bulgares arriva l'an huit cent soixante-cinq, et l'année suivante le roi Michel envoya au roi Louis de Germanie, avec lequel il avoit paix et alliance, lui demandant un évêque et des prêtres (5). Ceux qui vinrent de sa part disoient que, quand il sortit de son château contre les rebelles, on vit marcher devant lui sept clercs, dont chacun portoit un cierge allumé; que les rebelles crurent voir tomber sur eux une grande maison ardente, et que les chevaux de ceux qui ac-

compagnoient le roi marchaient sur les pieds de derrière et frappoient les rebelles des pieds de devant. Qu'ils en furent si épouvantés, que, sans songer à fuir ni à se défendre, ils demeurèrent étendus par terre. C'est ce que racontaient les Bulgares.

Le roi Louis envoya demander pour eux au roi Charles, son frère, des vases sacrés, des habits sacerdotaux et des livres, pour les clercs qu'il y devoit envoyer; et le roi Charles tira pour cet effet une grande somme des évêques de son royaume (1). Louis envoya l'année suivante en Bulgarie Ermenric, évêque, avec des prêtres et des diacres; mais quand ils arrivèrent ils trouvèrent que les évêques envoyés par le pape avoient déjà prêché et baptisé par tout le pays. C'est pourquoi ils prirent congé du roi des Bulgares et revinrent chez eux. En effet, ce roi envoya à Rome son fils avec plusieurs seigneurs, portant des offrandes à saint Pierre, entre autres les armes qu'avoit le roi Michel quand il vainquit les rebelles. Ils étoient chargés de consulter le pape sur plusieurs questions de religion et de lui demander des évêques et des prêtres. Ils arrivèrent à Rome au mois d'août, de l'indiction quatorzième, qui étoit l'an huit cent soixante-six, et l'empereur Louis, l'ayant appris, demanda au pape les armes et les autres présents que le roi des Bulgares avoit faits à saint Pierre. Le pape lui en envoya une partie par Arsène, et s'excusa du reste.

Le pape Nicolas eut une très-grande joie de l'arrivée des Bulgares, non-seulement pour leur conversion en elle-même, mais encore parce qu'ils étoient venus de si loin chercher les instructions du saint-siège, et parce qu'ils lui ouvrirent un chemin sûr pour envoyer ses légats par terre à Constantinople, en passant par la Bulgarie. Il nomma, pour les aller instruire, Paul, évêque de Populonie en Toscane, et Formose, évêque de Porto, prélat d'une grande vertu, et les chargea de sa réponse à leurs consultations, de l'Ecriture sainte et des autres livres qu'il jugea nécessaires. Cette réponse contient cent six articles, comme la consultation, et j'en remarquerai seulement les plus importants. Le pape y cite souvent les lois romaines, particulièrement les Institutes de Justinien (2).

L. Réponse aux consultations des Bulgares.

Vous nous avez rapporté, dit-il, que vous avez fait baptiser tout votre peuple, mais qu'ensuite ils se sont élevés contre vous avec fureur, disant que vous ne leur aviez pas donné une bonne loi, voulant même vous tuer et se donner à un autre maître. Que, les ayant tous vaincus avec l'aide de Dieu, vous avez fait

(1) An. Fuld. 867. Ann. Bert.  
(2) Ep. 70, p. 470. D. Anast. in Nic. Tom. 3. Conc. p. 516, c. 39.



mourir tous les grands avec leurs enfants, et vous demandez si en cela vous avez péché. Oui, sans doute, à l'égard des enfants innocents, qui n'avoient point pris les armes contre vous ni participé à la révolte de leurs pères. Vous deviez même sauver la vie aux pères que vous aviez pris, et à tous ceux que vous pouviez épargner dans le combat. Mais parce que vous l'avez fait par le zèle de religion, et plus par ignorance que par malice, vous en obtiendrez le pardon en faisant pénitence. Et si ce peuple qui s'est révolté contre vous la veut faire, il faut l'y recevoir au jugement de l'évêque ou du prêtre, autrement ce seroit agir comme les hérétiques novatiens. Ceux qui renoncent à la religion chrétienne, après l'avoir embrassée, doivent premièrement être exhortés par leurs parrains, qui ont répondu pour eux au baptême. S'ils ne les peuvent ramener, il faut les dénoncer à l'Eglise, et, s'ils ne se rendent pas à ses exhortations, ils seront regardés comme des païens, et réprimés par la puissance séculière. Car le roi ne doit pas moins châtier ceux qui sont infidèles à Dieu que ceux qui lui manquent de fidélité à lui-même. Quant à ceux qui demeurent dans l'idolâtrie, n'usez d'aucune violence pour les convertir, contentez-vous de les exhorter, et de leur montrer par raison la vanité des idoles. S'ils ne vous écoutent pas, ne mangez point avec eux et n'ayez aucune communication, mais éloignez-les de vous comme des étrangers et des gens immondes. Peut-être cette confusion les excitera à se convertir (1).

Un Grec, qui se disoit prêtre, avoit baptisé plusieurs personnes chez vous; ayant découvert qu'il ne l'étoit pas, vous l'avez condamné à avoir le nez et les oreilles coupés, être fouetté rudement et chassé de votre pays. Votre zèle n'a pas été selon la science. Cet homme n'a fait que du bien en prêchant Jésus-Christ et donnant le baptême; et s'il l'a donné au nom de la sainte trinité, ceux qu'il a baptisés sont bien baptisés. Car le baptême ne dépend point de la vertu du ministre. Vous avez donc péché en le traitant si cruellement, quoiqu'il fût blâmable de se dire ce qu'il n'étoit pas, il suffisoit de le chasser sans le mutiler. Les jours solennels du baptême sont seulement Pâques et la Pentecôte; mais pour vous il n'y a point de temps à observer, non plus que ceux qui sont en péril de mort. Au reste, le jour du baptême ni les suivants, il n'y a aucune abstinence particulière à garder. Il est remarquable que la conversion d'une nation nouvelle parut une cause de dispenser des jours solennels du baptême (2).

Vous dites que les Grecs ne vous permettent pas de recevoir la communion sans avoir des ceintures, et qu'ils vous font un crime de prier dans l'église sans avoir les bras croisés contre la poitrine. Ces pratiques sont indifférentes, pourvu qu'on ne refuse pas avec opiniâtreté

de se conformer aux autres. On voit, par plusieurs articles semblables, que les Grecs qui les avoient instruits les premiers avoient voulu les assujettir à toutes les observances, sans distinguer celles qui étoient importantes à la religion. Le pape continue: Il est bon de prier pour demander de la pluie, mais il est plus convenable que les évêques règlent ces sortes de prières (1). Les laïques mêmes doivent prier tous les jours à certaines heures, puisqu'il est ordonné à tous de prier sans relâche (2); et on peut prier en tout lieu. Il faut fêter le dimanche, mais non pas le samedi. Outre le dimanche, vous devez vous abstenir du travail les fêtes de la Sainte-Vierge, des douze apôtres, des évangélistes, de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne, premier martyr, et des saints dont la mémoire est célèbre chez vous. Ni ces jours-là ni pendant le carême on ne doit point rendre justice publiquement. On doit s'abstenir de chair tous les jours de jeûne, qui sont le carême avant Pâques, le jeûne d'après la Pentecôte, celui d'avant l'Assomption de la Sainte-Vierge, et celui d'avant Noël (3). Tous ces jeûnes étoient de quarante jours, au moins les trois d'avant Noël, d'avant Pâques et d'après la Pentecôte, comme portent expressément les capitulaires de nos rois; mais les autres n'étoient pas de la même obligation que notre carême. Le pape ajoute: Il faut aussi jeûner tous les vendredis et toutes les veilles de grandes fêtes; mais nous ne vous obligeons pas à toute rigueur dans ces commencements. Pour le mercredi, vous pouvez manger de la chair, et il n'est pas nécessaire de s'abstenir du bain ce jour-là, ni même le vendredi, comme disent les Grecs (4).

Vous pouvez communier tous les jours en carême comme en un autre temps. Mais pendant ce saint temps on ne doit point aller à la chasse, ni jouer, ni s'entretenir de bouffonneries ou de vains discours. Il ne faut faire en ce temps ni festins ni noces, et les mariés doivent vivre en continence (5). Mais nous laissons à la discrétion du prêtre et de l'évêque la pénitence de celui qui en carême aura habité avec sa femme. On peut faire la guerre en carême s'il est absolument nécessaire pour se défendre. Il est permis de manger de toutes sortes d'animaux, sans s'arrêter aux distinctions de l'ancienne loi, que nous prenons dans un sens spirituel. Il est permis aux laïques, au défaut des clercs, de bénir la table avec le signe de la croix. La coutume de l'Eglise est de ne point manger avant l'heure de tierce, c'est-à-dire neuf heures du matin. Un chrétien ne doit point manger de la chasse d'un païen pour ne pas communiquer avec lui (6).

L'usage de l'église romaine, touchant les

- (1) C. 55, 54, 57, 50, 61. (4) Capit. lib. VI, n. 187.  
(2) Luc. XVIII, 1. Theod. V. Thomass. jeûnes. 2, par. v, 10. ch. 19, 5, 6.  
(3) C. 74, 10, 11, 12, (5) C. 9, 44, 47, 48, 50.  
45, 4. (6) C. 46, 43, 53, 60, 91.

(1) C. 17, 18, 41, 54.

(2) C. 14, 15, 104, 16, 69.

mariages, est qu'après les fiançailles et le contrat, qui règle les conventions, les parties font leurs offrandes à l'église par les mains du prêtre, et reçoivent la bénédiction nuptiale, et le voile qui ne se donne point aux secondes nocces. Au sortir de l'église, ils portent sur la tête des couronnes que l'on garde dans l'église. Mais ces cérémonies ne sont point nécessaires, et il n'y a d'essentiel que le consentement donné selon les lois. Celui qui a deux femmes doit garder la première et faire pénitence pour le passé. Les mariés doivent observer la continence tous les dimanches, comme en carême, et tant que la femme nourrit l'enfant de son lait. Mais elle peut entrer à l'église quand il lui plaît après ses couches (1).

#### LI. Suite de la réponse aux Bulgares.

Quant à la punition des crimes, le pape renvoie les Bulgares aux lois romaines, que l'évêque leur portoit; toutefois, il ne veut pas qu'il laisse ces livres chez eux de peur qu'ils n'en abusent. Car, comme ils lui avoient demandé des lois pour les choses temporelles, il répond: Nous vous aurions volontiers envoyé les livres que nous aurions crus nécessaires, si nous savions que vous eussiez quelqu'un capable de vous les expliquer. Aussi ne l'avoient-ils pas seulement consulté sur la religion, mais sur plusieurs pratiques indifférentes de leurs mœurs: comme si le roi pouvoit manger seul, quelle dot ils pouvoient donner à leurs femmes, et si elles pouvoient porter des caleçons: telle étoit leur simplicité. Ils l'avoient aussi consulté sur plusieurs superstitions, que le pape condamne: comme d'observer des jours heureux ou malheureux, des augures, des enchantements, de guérir des maladies par certaine pierre ou certaine ligature. Il y en avoit que les Grecs leur avoient inspirées, comme de deviner par l'ouverture d'un livre: ce qui semble revenir au sort des saints. A la place de leurs anciennes superstitions, pour la guerre, le pape leur conseille de s'y préparer en fréquentant les églises, assistant à la messe, faisant des offrandes, des aumônes et des œuvres de charité de toutes sortes, se confessant et communiant; et de ne pas omettre leurs prières pendant la guerre, où ils ont le plus besoin du secours de Dieu. Il leur donne la croix pour enseigne militaire, au lieu d'une queue de cheval qu'ils portoient, comme font encore les Turcs: il recommande la fidélité dans les traités de paix; mais il défend d'en faire avec les infidèles, si ce n'est à l'intention de les attirer au culte du vrai Dieu (2). Il veut qu'ils jurent sur l'Evangile au lieu de l'épée, sur laquelle ils avoient accoutumé de faire leurs serments.

Vous demandez, ajoutez-il, si l'on peut or-

donner chez vous un patriarche? Sur quoi nous ne pouvons rien décider jusqu'au retour de nos légats, qui nous rapporteront quelle est chez vous la quantité et l'union des chrétiens. Nous vous donnerons maintenant un évêque, à qui, lorsque le peuple chrétien sera augmenté, nous donnerons les privilèges d'archevêque. Alors il établira des évêques qui auront recours à lui pour les plus grandes affaires; et après sa mort ils lui donneront un successeur, qu'ils consacreront, sans qu'ils soient obligés de venir ici à cause de la longueur du chemin. Mais il ne pourra consacrer que le corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il reçoive du saint-siège le pallium, comme font tous les archevêques de Gaule, de Germanie et des autres pays. Les vrais patriarches sont ceux qui gouvernent les églises établies par les apôtres; c'est-à-dire celles de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche. L'évêque de Constantinople et celui de Jérusalem en ont le nom, mais non pas la même autorité (1). Car l'église de Constantinople n'a pas été fondée par un autre apôtre, et le concile de Nicée n'en fait point mention; mais parce que Constantinople a été nommée la nouvelle Rome, son évêque a été nommé patriarche par la faveur des princes plutôt que par raison (2). L'évêque de Jérusalem porte aussi le nom de patriarche, et doit être honoré, suivant une ancienne coutume autorisée par le concile de Nicée, qui toutefois réserve la dignité de son métropolitain, et ne le nomme qu'évêque (3). Au reste, le second patriarche, après celui de Rome, est celui d'Alexandrie. On voit bien que le pape ne fait ces distinctions que pour diminuer dans l'esprit des Bulgares l'autorité du patriarche de Constantinople. Il continue:

Les évêques que nous vous enverrons vous porteront les règles de pénitence que vous demandez: les séculiers ne doivent pas les avoir, et nous en disons autant du livre de la messe, c'est-à-dire du sacramentaire ou missel; les canons pénitentiaux et la formule des sacrements, étoient donc encore un secret entre les prêtres. Le pape continue: Vous ne devez point juger des prêtres ou des clercs, vous autres laïques, ni examiner leur vie, vous devez tout laisser au jugement des évêques. Les criminels qui se réfugient dans les églises n'en doivent point être tirés contre leur gré, mais il faut leur sauver la vie, et les soumettre à la pénitence, au jugement de l'évêque ou du prêtre (4).

Vous dites qu'il est venu chez vous des chrétiens de divers pays, Grecs, Arméniens et autres qui parlent différemment selon leurs divers sentiments; et vous devez savoir quel est le pur christianisme. La foi de l'église romaine a toujours été sans tache; nous vous envoyons nos légats et nos écrits pour vous

- (1) C. 3, 51, 63, 64, 68. (4) C. 49, 59, 8, 35, 32, 79, 35.  
(2) C. 13, 26, 27, 42, 34, 33, 31, 82, 67.

- (1) C. 72, 73, 92. (3) Nic. Can. 7, 93.  
(2) Conc. Nic. Can. 6. (4) C. 77, 76, 70, 83, 26, Sup. liv. XI, n. 20. 28, 96.



en instruire, et nous ne cesserons point de vous cultiver comme de nouvelles plantes : mais au reste, pourvu qu'on vous enseigne la vérité, il ne nous importe de qui elle vienne. Telle est la réponse du pape Nicolas aux consultations des Bulgares, qui tend en général à adoucir leurs mœurs farouches, et leur inspirer l'humanité et la charité chrétienne. Sans ce motif on auroit peine à approuver certaines décisions, qui semblent affaiblir l'exercice de la justice et de la puissance publique, comme quand il leur défend de mettre personne à la question, et veut que l'on pardonne aux calomnieux et aux empoisonneurs; à ceux qui ne sont pas armés, ou montés comme ils doivent pour le service de guerre, et à plusieurs autres coupables. Mais on trouve dans ces réponses des preuves précieuses des anciens usages de l'église romaine, et de la discipline qui y étoit encore en vigueur (1).

#### LII. Lettre du pape pour Constantinople.

Avec les légats pour la Bulgarie, le pape en destina trois pour Constantinople, savoir : Donat, évêque d'Ostie, Léon, prêtre du titre de Saint-Laurent, et Marin, diacre de l'église romaine, et il les chargea de huit lettres, toutes de même date, c'est-à-dire du treizième de novembre huit cent soixante-six. Dans la première, qui est adressée à l'empereur Michel, le pape se plaint qu'on a falsifié la lettre qu'il avoit envoyée par ses premiers légats Rodolphe et Zacharie, qu'on ne l'a point lue dans la première action du concile de Constantinople, quoique l'usage fût de lire publiquement dans les conciles les lettres des papes, comme on fit à Ephèse et à Chalcédoine (2). Il entre ensuite dans le détail des passages altérés, et c'étoient ceux qui regardoient l'autorité du saint-siège, l'expulsion d'Ignace et l'intrusion de Photius.

Il proteste qu'il reconnoitra toujours Ignace pour patriarche légitime, jusqu'à ce qu'il ait été jugé coupable par le saint-siège, et qu'il ne communiquera jamais avec Photius qu'il ne se désiste de son usurpation. Il appuie sur la nullité de son ordination faite par Grégoire de Syracuse déposé; puis il ajoute, parlant à l'empereur (3) : Vous dites que sans notre consentement Photius ne laissera pas de garder son siège et la communion de l'Eglise, et que nous ne rendrons pas meilleure la condition d'Ignace. Nous croyons, au contraire, que l'Eglise n'oubliera pas les canons de Nicée, qui défendent aux uns de recevoir ceux qui ont été excommuniés par les autres. Nous croyons qu'un membre séparé ne subsistera pas long-temps, et que les autres suivront enfin leur chef. Le saint-siège a fait ce qu'il a dû, l'effet dépend

de Dieu. Ceux qui ont été une fois frappés par le saint-siège sont demeurés notés à jamais, quoiqu'ils aient eu pour un temps la protection des princes. Ainsi, Simon le magicien fut abattu par saint Pierre. Ainsi l'opinion du pape Victor, touchant le pape, a prévalu sur celle des évêques d'Asie : Acace de Constantinople a été condamné par le pape Félix; Anthime par le pape Agapit, malgré la résistance des princes (1). Et ensuite :

Nous reçûmes l'année dernière une lettre portant votre nom, remplie de tant d'injures et de blasphèmes, que celui qui l'a écrite semble avoir trempé sa plume dans la gorge du serpent. Nous ne pouvons dissimuler un tel mépris de notre dignité; c'est pourquoi nous vous exhortons à faire brûler publiquement cette infâme lettre, pour vous purger de la honte de l'avoir commandée. Autrement, sachez qu'en plein concile de tout l'Occident, nous anathématiserons les auteurs de cette lettre. Ensuite nous la ferons attacher à un poteau, sous lequel on allumera un grand feu pour la brûler à votre honte, aux yeux de toutes les nations qui viennent au tombeau de saint Pierre. Il faut croire que le pape savoit que l'empereur Michel, tout impie et emporté qu'il étoit, seroit touché de cette menace.

Il écrivit en même temps aux évêques soumis au siège de Constantinople et au clergé de cette église une grande lettre, qui contient le récit de toute l'affaire, et les six articles du décret du concile de Rome contre Photius (2). Il parle ainsi contre la promotion des laïques à l'épiscopat : L'impiété a tellement levé la tête, qu'au mépris des canons les laïques gouvernent maintenant l'Eglise, et à leur fantaisie ôtent les prélats, en mettent d'autres à leur place, et les chassent peu de temps après. Car, voulant commettre impunément toutes sortes de crimes, ils ne permettent pas de prendre les évêques entre les clercs, qui les reprendroient hardiment, étant nourris dans la discipline de l'Eglise. Mais ils les choisissent entre eux, afin qu'ils les épargnent, leur étant redevables de leur élévation. D'où il arrive qu'un étranger recueille le fruit qui étoit dû aux travaux des ecclésiastiques, et qu'il ne leur sert de rien d'avoir passé par tous les degrés du ministère, et employé leur vie au service de Dieu, puisqu'un autre vient de dehors se mettre d'abord à leur tête. Il cite contre cet abus le treizième canon de Sardique (3).

Le pape Nicolas écrivit aussi à Photius, comme s'il eût été homme à être touché par des paroles, et au César Bardas, quoique mort plus de six mois auparavant. Ce qui montre combien peu de commerce il y avoit de Rome à Constantinople. Il écrivit aussi à Ignace,

(1) Sup. liv. I, v. n. 44. Eus. v. Hist. c. 24. Sup. I. xxx, n. 10; l. XXXII, n. 54, p. 240.  
(2) Enist. 10. Sup. n. 26, p. 369, C.  
(3) Sup. liv. XII, n. 37, p. 240.

(1) C. 106, 86, 67, 84, Nic. Epist. 6, p. 330, D. 85, 40. Sup. 12.  
(2) Anast. in N. p. 265. (3) P. 335, 340, c. 1.

pour le consoler et l'instruire de ce qu'il avoit fait pour lui; aux deux impératrices, Théodora, mère de l'empereur Michel, et Eudoxia, son épouse. Il n'écrivit à la mère que pour la louer et la consoler, sachant bien qu'elle n'avoit plus de crédit; mais il exhorte Eudoxia à prendre courageusement le parti d'Ignace. Enfin, il écrivit une lettre commune pour ceux du sénat de Constantinople, que l'on trouveroit le mieux disposés à soutenir Ignace, et à s'éloigner de la communion de Photius. L'impératrice Théodora mourut, comme l'on croit, l'année suivante, huit cent soixante-sept, l'onzième de février, jour auquel elle est honorée comme sainte par l'église grecque (1).

Outre ces huit lettres pour Constantinople, le pape en écrivit une générale à tous les patriarches, métropolitains, évêques, et généralement à tous les fidèles unis au saint-siège. C'est la même, presque mot pour mot, que celle qui est adressée à l'église de Constantinople; mais elle est partagée en trois. Après la première partie, sont premièrement les deux lettres du vingt-cinq septembre huit cent soixante, l'une à l'empereur, l'autre à Photius, envoyées par Rodolphe et Zacharie; en second lieu, la lettre à tous les fidèles du dix-huit mars huit cent soixante-deux; troisièmement, les deux lettres envoyées par le secrétaire Léon, l'une à l'empereur, l'autre à Photius. Après ces copies, la lettre aux Orientaux continue, et contient le décret du concile de Rome, tenu en huit cent soixante-trois; suit la lettre envoyée à l'empereur par Michel, protospataire, à la fin de laquelle est la lettre aux Orientaux (2), et enfin la copie des huit lettres qui viennent d'être marquées, dont étoient chargés les trois légats Donat, Léon et Marin; et il est à croire qu'ils étoient aussi porteurs de cette lettre aux Orientaux.

#### LIII. Légats du pape en Bulgarie.

Ces trois légats, étant arrivés en Bulgarie avec les deux destinés pour ce pays, furent très-bien reçus par le roi, et les deux derniers commencèrent à y prêcher l'Evangile (3). Mais les trois destinés pour Constantinople, s'étant mis en chemin, furent arrêtés par un officier, nommé Théodore, qui gardoit cette frontière de l'empire. Il les traita indignement, et, frappant la tête des chevaux sur lesquels ils étoient montés, il leur dit : L'empereur n'a que faire de vous. L'empereur lui-même dit aux ambassadeurs du roi des Bulgares, qui étoient près de lui : Si les légats du pape n'étoient venus par la Bulgarie, ils n'auroient vu de leur vie ni moi ni Rome. Après avoir attendu quarante jours, comme ils virent qu'ils étoient ainsi traités par ordre de l'empereur,

ils furent contraints de retourner sur leurs pas, et d'aller à Rome porter ces nouvelles.

En Bulgarie, les deux évêques Paul et Formose convertirent et baptisèrent quantité de peuple, et le roi Michel fut si content d'eux qu'il chassa de son royaume tous les missionnaires des autres nations, voulant que les Romains y prêchassent seuls. Il envoya à Rome une seconde ambassade demander au pape, pour l'évêque Formose, la qualité d'archevêque de Bulgarie, et des prêtres pour continuer d'instruire la nation. Le pape, ravi de ce bon succès, examina plusieurs prêtres, et envoya à cette mission ceux qu'il en trouva dignes, avec deux évêques, Dominique de Trivente, près de Bénévent, et Grimoald de Polymarte en Toscane. Ils avoient ordre de choisir entre ces prêtres celui qui seroit digne d'être archevêque, et de l'envoyer à Rome pour être consacré par le pape, afin de ne pas ôter Formose à son peuple. Les deux évêques Paul et Grimoald devoient demeurer en Bulgarie pour l'établissement de cette nouvelle église; mais Formose et Dominique devoient encore tenter de passer à Constantinople pour y terminer le schisme.

#### LIV. Constantin et Méthodius, apôtres des Slaves.

Ce fut vers le même temps, et peut-être par les mêmes légats, que le pape Nicolas manda les deux frères Constantin et Méthodius, apôtres des Bulgares et des Slaves (1). Ils étoient de Thessalonique. Constantin, surnommé le philosophe à cause de son savoir, fut amené par ses parents à Constantinople; et ordonné prêtre. Les Chazares envoyèrent demander à l'empereur Michel, fils de Théodora, quel qu'un pour les instruire dans la foi catholique, parce que les juifs et les Sarrasins s'efforçoient de les attirer chacun de leur côté. L'empereur, ayant consulté le patriarche, qui devoit être saint Ignace, appela Constantin, et l'envoya honorablement avec les ambassadeurs des Chazares et les siens. Constantin, étant arrivé à Cherbourg, qui étoit proche de leur pays, y demeura quelque temps pour apprendre leur langue. On croit que c'étoit la slavone, dans laquelle il est certain que Constantin traduisit les livres sacrés; et, comme ils n'avoient point encore l'usage des lettres, il leur en fit de nouvelles, dont les peuples qui parlent cette langue se servent encore aujourd'hui. Quand il fut venu chez les Chazares, il y convertit tous ceux que les Sarrasins ou les juifs avoient séduits, et qui, pleins de reconnaissance, le renvoyant à l'empereur, lui offrirent de grands présents. Mais il les refusa, et demanda seulement la liberté des captifs.

Après le retour de Constantin à Constantinople, Bartilas, prince de Moravie, ayant appris ce qu'il avoit fait chez les Chazares, en-

(1) Ep. 11, 12, 13, 14, n. 9. Epist. 4, 5, 6, 7, 8, p. 15, 16. Boll. 11 febr. to. 4, 235, E. p. 68.  
(2) Epist. 1, 2, 3. Sup. 165, D.  
(3) Anast. in Nic. p.

(1) Vita ap. Boll. 9 Mart. to. 7, p. 19.



voya aussi des ambassadeurs à l'empereur Michel, disant que son peuple avoit renoncé à l'idolâtrie, et vouloit embrasser la religion chrétienne, mais qu'ils n'avoient personne capable de les instruire. L'empereur y envoya Constantin avec son frère Méthodius, et fournit abondamment aux frais de leur voyage. Les Moraves eurent une grande joie de leur arrivée, parce qu'ils apportèrent l'Evangile traduit en esclavon, et des reliques de saint Clément, pape, que Constantin avoit trouvées pendant qu'il étoit à Chersone. Ils envoyèrent donc au devant d'eux, et les reçurent avec grand honneur. Les deux frères commencèrent à travailler à leur mission, à enseigner aux enfants les lettres qu'ils avoient inventées et les offices ecclésiastiques, et à désabuser ce peuple de plusieurs erreurs. Ils demeurèrent en Moravie quatre ans et demi, et y laissèrent tous les livres nécessaires pour le service de l'église. Le pape Nicolas, ayant donc appris de si agréables nouvelles, écrivit à Constantin et à Méthodius de le venir trouver. Ils rendirent grâce à Dieu de l'honneur que le pape leur faisoit, et se mirent aussitôt en chemin pour Rome avec quelques-uns de leurs disciples, qu'ils jugeoient dignes d'être ordonnés évêques.

## LV. Photius dépose le pape.

Mais Photius, ayant appris que les légats envoyés par le pape en Bulgarie avoient rejeté le chrême qu'il avoit donné, et fait une nouvelle onction pour confirmer, tant les grands que le peuple de cette nation, il en fut tellement irrité qu'il résolut de se venger du pape Nicolas et de le déposer lui-même (1). Pour cet effet il supposa un concile œcuménique, où il faisoit présider les empereurs Michel et Basile, avec des légats des trois grands sièges d'Orient. Tout le sénat y assistoit avec tous les évêques de la dépendance de Constantinople. Il y paroissoit des accusateurs qui publioient avec des lamentations pitoyables les prétendus crimes du pape Nicolas, et en demandoient justice au concile. On voyoit des témoins dont les dépositions appuyoient ces plaintes; mais Photius prenoit le parti du pape Nicolas, et disoit qu'il ne falloit pas condamner un absent. Les évêques du concile réfutoient ses raisons, et, cédant bientôt aux leurs, il recevoit les accusations contre le pape Nicolas, et examinoit sa cause. Enfin il le condamnoit pour mille crimes supposés, prononçant contre lui une sentence de déposition, et d'excommunication contre ceux qui communiqueroient avec lui. Après avoir dressé ces actes tels qu'il lui plut, il les fit souscrire par vingt-un évêques, mais il y ajouta tant de fausses souscriptions, qu'il y en avoit environ mille. On y voyoit

(1) Metroph. Epist. to 8, 1223. Anast. Praef. 8, Conc. Conc. p. 1388, E. Nicet. p. 364.

celles des deux empereurs, des trois légats d'Orient, de tous les sénateurs, de plusieurs abbés et de plusieurs clercs.

En ce concile, il faisoit reconnoître pour empereur Louis qui régnoit en Italie, et sa femme Ingelberge pour impératrice. Ce qui étoit contre les prétentions des Grecs, car ils ne donnoient à l'empereur françois que le titre de *rex*, conservant le mot latin, qui signifie roi, et réservant à leur empereur le titre de *basileus*. Mais Photius, voulant s'attirer la protection de l'empereur Louis et de sa femme, qui avoit grand pouvoir sur lui, fit mettre dans son concile des acclamations, où il le traitoit de Basileus, et Ingelberge d'Augusta et de nouvelle Pulchérie. Aussi leur envoyait-il ces actes avec des lettres remplies de flatтерies, où il prioit Ingelberge de persuader à l'empereur, son époux, de chasser de Rome Nicolas, comme condamné par un concile œcuménique. Ces lettres étoient accompagnées de présents, et portées par Zacharie le sourd, que Photius avoit ordonné métropolitain de Chalcedoine, et par Théodore, qu'il avoit transféré de Carie à Laodicée.

## LVI. Lettre de Photius contre les Latins.

Alors Photius, ne gardant plus de mesure avec le pape, s'adressa aux Orientaux, et composa une lettre circulaire qu'il envoya au patriarche d'Alexandrie et aux autres, et où il parle ainsi (1) : Les hérésies sembloient éteintes, et la foi se répandoit de cette ville impériale sur les nations infidèles : les Arméniens avoient quitté l'hérésie des jacobites pour se réunir à l'Eglise; les Bulgares, nation barbare et ennemie de Jésus-Christ, avoient renoncé aux superstitions païennes pour embrasser la foi. Mais il n'y avoit pas encore deux ans qu'ils étoient convertis quand des hommes, sortis des ténèbres de l'Occident, sont venus ravager ces nouvelles plantes, et corrompre en eux la pureté de la foi par leurs erreurs.

Premièrement, ils leur ordonnent de jeûner les samedis, quoique le moindre mépris des traditions tende à renverser toute la religion. De plus, ils retranchent du carême la première semaine, permettant d'y manger des laitages et du fromage. De là, s'écartant du grand chemin et suivant les erreurs de Manès, ils détestent les prêtres engagés dans un mariage légitime : eux chez qui l'on voit plusieurs filles devenues femmes sans maris, et plusieurs enfants dont on ne sait pas les pères. Ils ne craignent pas de réitérer l'onction du saint-chrême à ceux qui l'ont reçue du prêtre, disant qu'ils sont évêques, et que l'onction des prêtres est inutile. Mais le comble de l'impiété, c'est qu'ils ont osé ajouter des paroles nouvelles au sacré

(1) Epist. 2, edit. Lond. et ap. Bar. an. 863.

symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le Saint-Esprit ne procède pas du père seul, mais encore du fils. Photius s'empare sérieusement contre cette doctrine, jusqu'à dire que ceux qui la soutiennent prennent en vain le nom de chrétiens : il s'efforce de la réfuter par des raisonnements subtils, prétendant que c'est admettre deux principes dans la trinité, et confondre les propriétés des personnes divines (1). Il soutient que ce dogme est contraire à l'Evangile et à tous les pères; puis il ajoute :

C'est cette impiété, entre autres, que ces évêques de ténèbres ont semée dans la nation des Bulgares : quand la nouvelle en est venue à nos oreilles, nos entrailles ont été émues, comme celles d'un père qui voit ses enfants déchirés par des bêtes cruelles, et nous ne nous donnerons point de repos que nous ne les ayons désabusés. Cependant nous avons condamné en un concile ces ministres de l'antéchrist, ces corrupteurs publics, en renouvelant les condamnations des apôtres et des conciles, qu'ils ont encourues (2). Car le soixante-quatrième canon des apôtres porte déposition contre les clercs qui jeûnent le dimanche ou le samedi, et excommunication contre les laïques, et le cinquante-cinquième canon du sixième concile le renouvelle contre les Romains. Le quatrième canon du concile de Gangres prononce anathème contre ceux qui rejettent les prêtres qui ont été mariés; et le concile sixième le renouvelle contre les Romains. Ce que Photius appelle ici le sixième concile, est le concile de Trulle, toujours rejeté par l'Eglise romaine, qui ne connoissoit aussi que cinquante canons des apôtres (3). Il continue : Nous avons cru, mes frères, vous devoir donner connoissance de tout ceci, suivant l'ancien usage de l'Eglise : nous vous prions de concourir à la condamnation de ces articles impies, et d'envoyer pour cet effet des légats, qui représentent votre personne. Nous espérons ainsi de ramener les Bulgares à la foi qu'ils ont d'abord reçue. Et ils ne sont pas les seuls qui ont embrassé le christianisme : les Russes si fameux par leur barbarie et leur cruauté, qui, après avoir soumis leurs voisins, ont attaqué l'empire romain, se sont eux-mêmes convertis, et ont reçu un évêque (4). Nous avons aussi reçu d'Italie une lettre synodique, pleine d'étranges plaintes des habitants contre leur évêque, où ils nous conjurent de ne les pas laisser sous la tyrannie qui les accable, au mépris de toutes les lois ecclésiastiques. Nous en avons déjà reçu autrefois des avis par Basile, Zosime, Métrophane, prêtres et moines, et quelques autres, qui nous prioient avec larmes de venir au secours des églises. Nous venons encore de recevoir des

lettres de différentes personnes, remplies de lamentations pitoyables, qu'ils nous ont conjuré de faire passer à tous les sièges métropolitains et apostoliques. Nous vous en envoyons des copies, afin que l'on puisse prononcer sur ce sujet en commun, quand le concile œcuménique sera assemblé; quelques prélats sont déjà arrivés, et nous attendons dans peu les autres.

Nous croyons devoir ajouter que vous ne manquiez pas de recevoir dans toutes vos églises le septième concile œcuménique (1). Car nous avons ouï-dire que quelques-unes ne le reconnoissent pas encore, quoiqu'elles observent fidèlement ce qu'il a ordonné. Toutefois il y a assisté des légats des quatre grands sièges, d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, de l'ancienne Rome, et notre oncle, le très-saint homme Taraise, archevêque de Constantinople. Ce concile a condamné l'impiété des iconoclastes, mais peut-être n'a-t-il pas été facile de vous en porter les actes, à cause de la domination des Arabes. Vous devez donc le mettre au rang des six conciles œcuméniques, autrement ce seroit introduire un schisme injurieux à l'Eglise, et favoriser les iconoclastes, dont je sais que vous n'avez pas moins d'horreur, que des autres hérétiques. Telle est la lettre circulaire de Photius, la première pièce, que je sache, où les Grecs aient accusé ouvertement d'erreur les Latins; mais il est remarquable que Photius ne les en a accusés que depuis sa condamnation, quoique l'addition au symbole, et les autres points qu'il nous reproche, ne fussent pas nouveaux. Car il est bien certain que, lorsqu'il écrivit au pape sa lettre synodique (2) et lui envoya sa confession de foi pour faire approuver son ordination, l'Eglise romaine n'avoit pas une autre créance ni d'autres pratiques que sept ou huit ans après. Photius lui-même dans la lettre qu'il envoya au pape par le secrétaire Léon, disoit que chaque église devoit garder ses usages; et en donnoit pour exemples, entre autres le jeûne des samedis et le célibat des prêtres.

Les empereurs Michel et Basile, ou plutôt Photius sous leur nom, envoyèrent une lettre semblable au roi des Bulgares, tandis que les légats Formose et Dominique, destinés pour Constantinople étoient encore chez lui (3). Voulant que les légats donnassent une confession de foi où ces prétendues erreurs fussent anathématisées, et qu'ils reconnussent Photius pour patriarche œcuménique. Ce n'étoit qu'à ces conditions que l'on offroit de les recevoir à Constantinople. Le roi des Bulgares envoya ces nouvelles au pape par les légats.

## LVII. Lettre du pape pour Vulfade.

Cependant Egilon, archevêque de Sens, et Ac-

(1) N. 9, 15.

(2) N. 16, 24, 27.

(3) Sup. xvii, n. 35. Sup.

l. xl, n. 54.

(4) Phot. n. 37.

(1) N. 40.

(2) Sup. n. 4. Sup. l. 15.

(3) Nic. Epist. 70, p. 470.



tard, évêque de Nantes, arrivèrent à Rome, et le pape Nicolas ayant reçu la lettre synodale du concile de Soissons, et les autres touchant l'affaire de Vulfade (1), y fit réponse par quatre lettres du sixième de décembre, indication quinziesme, qui est l'an huit cent soixante-six. La première est adressée aux évêques du concile de Soissons, où il dit, qu'ayant trouvé les actes du concile où Vulfade et les autres avoient été déposés, c'est-à-dire du concile de Soissons en huit cent cinquante-trois, il y a remarqué plusieurs faussetés et plusieurs nullités, dont il accuse Hincmar (2). Il se plaint ensuite qu'on ne lui a pas envoyé une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire d'Ebbon et des autres clercs dont il s'agit, et ajoute : Jusqu'à ce que nous ayons reçu ces instructions, nous différerons leur entière restitution. Cependant vous devez les rétablir par provision, afin qu'ils soient mieux en état de se défendre (3). Car nous donnons un an de terme à Hincmar pour montrer la régularité de leur déposition, à faute de quoi nous les déclarons justement rétablis. Au reste, en recevant l'appellation des clercs, nous n'avons point permis de les promouvoir à un ordre plus élevé; et vous, tandis que vous prétendez nous réserver la décision de l'affaire, en voilà un que vous avez fait évêque, quoique nous l'eussions refusé au roi Charles, attendant la résolution de votre concile.

La seconde lettre est à Hincmar, et contient les mêmes plaintes et en mêmes paroles (4). Ensuite le pape répond à la lettre qu'Hincmar lui avoit envoyée par Egilon, et dit : Vous souhaitez, dites-vous, le rétablissement de ces clercs, et qu'avez-vous poursuivi par vos lettres et vos députés auprès de mes prédécesseurs, sinon que leur déposition fût confirmée sans espérance de rétablissement? Au contraire, qu'avez-vous fait pour eux? Vous devriez avoir honte d'user de ces finesses en écrivant au saint-siège. J'ai sujet de douter que cette lettre soit de vous, puisque vous n'avez point envoyé de député pour l'apporter, et qu'elle n'est pas même scellée de votre sceau. La troisième lettre est au roi Charles, et la quatrième à Vulfade et à ses compagnons, où le pape les exhorte à n'avoir point de ressentiment de l'injure qu'on leur a faite (5).

Dans le même mois de décembre huit cent soixante-six, le pape, apparemment sur la plainte des évêques françois, écrivit aux nobles d'Aquitaine, pour les exhorte, sous peine d'excommunication, à rendre les biens ecclésiastiques qu'ils avoient usurpés (6).

#### LVIII. Lettre au roi Salomon.

La lettre à Salomon, roi ou duc de la petite

(1) Sup. n. 47, tom. 8, p. Conc. p. 843.

(2) Sup. l. XLII, n. 8, p. 847, E.

(3) P. 849.

(4) P. 851, 856, E.

(5) P. 859.

(6) Tom. 8, Conc. p. 501.

Bretagne, doit être du même temps. Ce prince avoit envoyé des députés à Rome, avec une lettre à laquelle le pape répond ainsi : Nous avons cherché dans nos archives ce qui regarde la déposition de vos évêques, et la subrogation des autres à leur place, et nous l'avons trouvé bien différent de ce que vous prétendez (1). Car aucun évêque ne peut être condamné que par douze évêques au moins, avec le métropolitain. Quant à Giffard et Actard, quoique celui-ci ne fasse pas bien de consacrer de nouveau ceux que Giffard a ordonnés, il a toutefois été évêque avant lui, il est approuvé et loué par le pape Léon écrivant à Nomenoy, et Giffard est traité d'usurpateur. C'étoit Léon IV, et Giffard étoit celui que Nomenoy avoit intrus dans le siège de Nantes au préjudice d'Actard (2).

Le pape Nicolas continue : Voici donc ce que vous devez faire. Envoyez tous les évêques de votre royaume à l'archevêque de Tours, leur métropolitain, qu'en sa présence, et avec le nombre convenable d'évêques, on examine la cause de ceux qui ont été chassés; si leur déposition est canonique, qu'elle ait son effet, et que ceux qui ont été ordonnés à leur place y soient maintenus; mais, si les premiers se trouvent innocents, il faut leur rendre leurs sièges; que si vous ne voulez pas envoyer à l'archevêque de Tours, envoyez ici deux des évêques dépossédés et deux de ceux qu'on leur a substitués avec un ambassadeur de votre part, afin que nous puissions juger qui sont les évêques légitimes. Et parce qu'il y a une grande dispute pour savoir qui est le métropolitain de Bretagne, quoiqu'il n'y ait aucune mémoire que votre pays ait jamais eu d'église métropolitaine; toutefois, on y pourra penser quand vous serez en paix avec le roi Charles; et, si vous n'en pouvez convenir, vous enverrez ici afin que nous décidions ce point, car l'Eglise qui prêche la paix ne doit pas souffrir préjudice de la division des rois.

Salacon, évêque de Saint-Malo, un de ceux que Nomenoy avoit chassés, se retira près de Jonas, évêque d'Autun, qu'il soulageoit dans les fonctions épiscopales. Il assista, en huit cent soixante-quatre, à la translation de sainte Reine faite par Egil, abbé de Flavigny, et mourut en huit cent soixante-six. Saint Convoyon, abbé de Redon, dont il a été parlé dans l'histoire de ces évêques, mourut deux ans après, savoir le cinquième janvier huit cent soixante-huit (3), et fut enterré à Plenau, monastère fondé par le duc Salomon.

#### LIX. Lettre pour la reine Thietberge.

Le pape Nicolas répondit, quelque temps après, aux lettres qu'Egilon de Sens et Adon de

(1) Tom. 8, Conc. p. 509.

Ep. 21. Sup. liv. XLVIII, n. 4.

(2) Grat. 7, p. 1, c. 10.

(3) Acta SS. Ben. t. 6, p. 187 et 243. Sup. l. XLVIII,

n. 43; ibid. p. 192.

Vienne avoient apportées touchant l'affaire de la reine Thietberge (1). Cette princesse lui avoit écrit que d'elle-même, et de son bon gré, elle désiroit renoncer à la dignité royale et quitter Lothaire pour passer le reste de sa vie en continence, reconnoissant que son mariage étoit nul, qu'elle étoit stérile, et que Valdrade avoit d'abord été l'épouse légitime de ce prince; elle ajoutoit qu'elle vouloit aller à Rome pour découvrir au pape ses peines secrètes. Le pape, bien informé par tout ce qu'il y avoit de personnes considérables en Gaule et en Germanie, que Thietberge ne parloit ainsi que pour se délivrer des mauvais traitements de Lothaire et mettre sa vie en sûreté, écrivit une lettre à cette princesse, où il dit :

Le témoignage que vous rendez à Valdrade ne lui peut servir de rien, puisque, quand même vous seriez morte, elle ne peut jamais devenir la femme légitime de Lothaire (2). Il n'est pas à propos que vous veniez à Rome, tant à cause du peu de sûreté des chemins, que parce que nous ne vous permettrons point de quitter Lothaire tant que Valdrade sera près de lui, car ce n'est que pour la reprendre qu'il cherche à vous éloigner. Votre stérilité ne vient pas de vous, mais de l'injustice de votre mari, et votre mariage ne peut être rompu. Ne travaillez donc pas à vous perdre; il vaut mieux qu'en disant la vérité vous receviez la mort des mains d'un autre que de tuer votre âme par le mensonge; c'est une espèce de martyre de souffrir la mort pour la vérité. Nous ne recevons point votre confession extorquée par violence; autrement tous les maris qui auroient pris en haine leurs femmes n'auroient qu'à les maltraiter pour leur faire déclarer que leur mariage ne seroit pas légitime, ou qu'elles auroient commis un crime capital. Nous ne croyons pas, toutefois, que Lothaire en vienne à cet excès d'attenter à votre vie, ce seroit se mettre lui-même et son royaume en péril, puisque vous êtes non-seulement innocente, mais sous la protection de l'Eglise, et particulièrement du saint-siège; que si vous voulez venir à Rome, il faut qu'il réponde de votre sûreté et qu'il commence par y envoyer Valdrade. Quant à ce que vous dites que c'est l'amour de la pureté qui vous fait désirer la dissolution de votre mariage, sachez qu'on ne peut vous l'accorder si votre époux, de son côté, n'embrasse sincèrement la continence. Cette lettre est du neuvième des calendes de février, indication quinziesme, c'est-à-dire du vingt-quatrième de janvier huit cent soixante-sept.

Le pape écrivit en même temps à Lothaire, répétant les mêmes choses, et témoignant sa douleur de se voir trompé par les promesses de ce prince (3); à la fin, il le menace d'excommunication s'il ne rompt tout commerce avec Valdrade, déjà excommuniée. Il adressa cette

(1) Sup. n. 48.

(2) Ep. 48, to. 8. Conc.

p. 425.

(3) Epist. 528, 50.

lettre au roi Charles, avec une pour lui, où il le loue de la protection qu'il a donnée à Thietberge; puis il ajoute : Maintenant on dit que Lothaire a fait un traité avec vous, et vous a fait consentir à la perte de cette princesse en vous donnant un monastère de son royaume; c'étoit Saint-Vaast d'Arras, donné au traité de juillet huit cent soixante-six. Le pape dit ensuite que Thietberge, ayant eu recours à l'Eglise, ne doit plus être soumise à un jugement séculier, et que les parties s'étant rapportées au saint-siège, ne peuvent être jugées ailleurs (1). Il prie le roi Charles de faire rendre sûrement la lettre au roi Lothaire et une qu'il écrit aux évêques de son royaume.

Dans celle-ci, il déclare qu'il n'a point permis à Valdrade de retourner en France comme on avoit publié, et dénonce, pour la troisième fois, son excommunication (2). Il se plaint de ce que, même après tant d'exhortations, ces évêques ne font rien pour retirer leur roi de son égarement; il s'efforce d'exciter leur zèle, et les conjure, par la sainte trinité, de lui envoyer incessamment des députés avec des lettres pour lui faire savoir si Lothaire traite comme il doit Thietberge, suivant qu'il avoit promis au légat Arsène. Quiconque n'obéira pas, ajoute-t-il, se déclarera par là fauteur de l'adultère, et sera retranché de notre communion. Celui qui n'aura personne à envoyer doit du moins écrire, excepté l'évêque de Verdun; car nous voulons absolument qu'il envoie quelqu'un de son clergé. Cette lettre et la précédente sont du vingt-cinquième janvier huit cent soixante-sept.

L'évêque de Verdun étoit Hatton, à qui Adventius de Metz écrivit, vers le même temps, en ces termes (3) : Nous avons appris de deux côtés, c'est-à-dire du royaume de Charles et du royaume de Louis, que le pape Nicolas a déclaré sa résolution fixe touchant le roi Lothaire, notre maître, à savoir, que si dans la veille de la purification il ne quitte Valdrade, il sera exclu de l'entrée de l'Eglise. Cette nouvelle nous met dans une peine mortelle; c'est pourquoi nous vous prions de l'aller trouver incessamment et lui représenter le péril qui nous menace. Nous croyons que le meilleur parti est que deux jours avant la fête il se rende à Floriquing, ou en tel autre lieu qu'il lui plaira, avec trois évêques au moins qu'il aura choisis, et qu'en leur présence il confesse secrètement ses péchés, avec douleur et promesse de se corriger, et reçoive l'absolution. Alors il promettra d'examiner de nouveau l'affaire de son mariage par le conseil de ses fidèles serviteurs; ainsi il pourra entrer dans l'Eglise de Saint-Arnoù pour célébrer la fête sans mettre son âme ni son royaume en péril; autrement il se jettera, et nous avec lui, dans une perte irréparable. Adventius recom-

(1) Ann. Bert. 860.

(2) Ep. 49.

(3) Ap. Bar. an. 867.



mande le secret de cette lettre sous le sceau de la confession. Elle fait voir les alarmes des partisans de Lothaire, qui craignoient que si le pape prononçoit une fois l'excommunication contre lui, ses oncles ne s'en prévalussent pour envahir son royaume. C'est pourquoi Lothaire continua d'écrire au pape des lettres très-soumises, témoignant un grand désir d'aller à Rome se présenter à lui, et offrant de joindre ses forces à celles de l'empereur Louis, son frère, pour secourir l'Italie contre les Sarrasins. Peu de temps après, c'est-à-dire le septième de mars, le pape écrivit à Louis, roi de Germanie (1), afin qu'il travaillât de son côté à ramener Lothaire, et lui ôter l'espérance de conserver Valdrade par les déclarations forcées qu'il tiroit de Thietberge. Il l'exhorte aussi à faire obéir Ingeltrude, excommuniée, qui apparemment étoit dans son royaume, et l'obliger de retourner avec Boson, son mari, qui vouloit absolument se remarier à une autre.

Egilon, archevêque de Sens, revint en France chargé de toutes ces lettres du pape, qu'il rendit au roi Charles le vingtième jour de mai huit cent soixante-sept, à Samouci, maison royale près de Laon. L'archevêque Hincmar y avoit amené par ordre du roi Charles les clercs de Reims, compagnons de Vulfade, qui s'y étoit aussi rendu, et deux autres évêques, Rothade de Soissons et Hincmar de Laon (2). On lut en leur présence les lettres du pape pour la restitution de ces clercs, les évêques s'y soumirent volontiers, et le roi indiqua pour cet effet un concile à Troyes, pour le vingt-quatrième d'octobre. Cependant, au mois de juillet, l'archevêque

(1) Epist. 53.

(2) An. Bert. 867.

Hincmar, étant de retour de ce voyage et se préparant à un plus grand qu'il devoit faire pour suivre le roi à la guerre contre les Bretons, écrivit une grande lettre au pape, qu'il envoya secrètement par quelques-uns de ses clercs déguisés en pèlerins, craignant les traverses des princes à qui il étoit odieux, c'est-à-dire du roi Lothaire et de l'empereur Louis (1).

En cette lettre, qui est très-soumise, et toutefois vigoureuse, Hincmar déclare au pape que, conformément à ses ordres, il a rétabli dans leurs fonctions les clercs ordonnés par Ebbon, sans attendre le terme d'un an qui lui étoit accordé (2). Il se justifie fort au long sur tous les reproches que le pape lui avoit faits; et ajoute à la fin: Comme vous avez défendu à ces clercs de monter à des degrés plus élevés, je vous prie de me mander si je dois refuser de les promouvoir, en cas que nos confrères les élisent évêques, parce que je ne veux ni les choquer ni vous désobéir en rien. Il est vraisemblable qu'Hincmar se pressa d'envoyer ces lettres au pape, afin de l'apaiser avant la tenue du concile de Troyes, où il craignoit que l'on n'examinât de nouveau la déposition d'Ebbon, et son ordination qui en dépendoit.

Les clercs, porteurs de cette lettre, arrivèrent à Rome au mois d'août, et trouvèrent le pape Nicolas déjà fort malade, et fort occupé des différends qu'il avoit avec les empereurs Michel et Basile, et les évêques d'Orient, tant sur le schisme de Photius que sur les erreurs qu'ils imputoient à l'église latine. C'est pourquoi ils furent obligés de demeurer à Rome jusqu'au mois d'octobre.

(1) Flod. III, c. 17.

(2) Opusc. 26, to. 2.

## LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

## I. Mort de Michel. Basile, empereur.

L'EMPEREUR Michel se dégoûta bientôt de Basile, qu'il avoit associé à l'empire, et qui, loin de prendre part à ses débauches et à ses jeux impies, s'efforçoit de l'en retirer par ses sages conseils (1). Michel donc, ne pouvant plus le souffrir, prit un jour un rameur de sa galère impériale, nommé Basilicin; et le tenant par la main le présenta au sénat, après l'avoir revêtu de la pourpre, du diadème et de tous les ornements impériaux, leur faisant remarquer sa bonne mine, et disant: Je devois bien plutôt avoir fait empereur celui-ci que Basile, et je me repens de l'avoir associé à cette dignité. Cette extravagance étonna tout le monde, et l'on fut indigné de voir que Michel prétendit leur faire ainsi changer de maître tous les jours. D'ailleurs, quand il étoit ivre, il commandoit de couper les oreilles à l'un, le nez à l'autre, la tête à un troisième. Ce que l'on n'exécutoit pas, espérant, comme il arrivoit, qu'il s'en repentiroit après. Enfin, il voulut faire tuer Basile dans une chasse; mais le coup ayant manqué, Basile, averti, le fit tuer par ses propres gardes, comme il étoit ivre, dans le palais de Saint-Mamas, le vingt-quatrième de septembre, indiction première, l'an huit cent soixante-six. Il avoit régné près de vingt-six ans depuis la mort de son père Théophile, savoir: quatorze ans avec sa mère, onze ans seul, et quinze mois avec Basile (2).

Basile, qui commença alors à régner seul, étoit Macédonien, de basse naissance, quoique depuis on ait prétendu le faire descendre des Arsacides, rois des Parthes (3). Il est certain qu'il vint à Constantinople seul, à pied, en fort pauvre équipage, et à dessein d'y faire fortune. Il entra d'abord au service de Théophylacte, parent du César Bardas, et fut son écuyer. Sa force de corps et son adresse à dompter les chevaux le distinguèrent tellement, que l'empereur Michel le prit à son service, et le fit protostrator ou premier écuyer, puis le mit à sa chambre, ensuite le fit patrice et maître des offices, et enfin l'as-

socia à l'empire. Basile fut surnommé Céphalas, à cause de sa grosse tête, et il est connu sous le nom de Macédonien.

## II. Ignace rétabli à Constantinople.

Dès le lendemain qu'il fut déclaré seul empereur, il chassa Photius du siège patriarcal de Constantinople, et le relégua dans le monastère de Scepe (1). Le jour suivant, il envoya Elie, drongaire ou chef de la flotte, avec la galère impériale, au patriarche Ignace, pour le tirer de l'île où il étoit relégué, et le ramener à Constantinople, où, attendant son rétablissement, il lui rendit le palais de Manganes, qui étoit sa maison paternelle. Cependant l'empereur Basile manda à Photius de lui envoyer incessamment toutes les souscriptions qu'il avoit exigées, et qu'il avoit emportées en sortant du palais patriarcal. Photius jura qu'on l'avoit tellement pressé de sortir, qu'il n'avoit pu rien emporter de semblable; mais, tandis qu'il rendoit cette réponse au préfet Baanes, ses domestiques, embarrassés, cachèrent dans des roseaux sept sacs pleins et scellés de plomb. Les gens de Baanes le virent, enlevèrent les sacs et les portèrent à l'empereur. Les ayant ouverts, on y trouva deux livres ornés en dehors d'or et d'argent, avec des couvertures violettes, en dedans curieusement écrits et de belle lettre, dont l'un contenoit les actes supposés d'un concile contre Ignace, l'autre est une lettre synodique contre le pape Nicolas.

Ce prétendu concile étoit divisé en sept actions, et à la tête de chacune il y avoit des signatures de la main de Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse, car il étoit peintre. En la première, on voyoit Ignace trainé et battu de verges, et sur sa tête cette inscription: *Ho diabolos*, c'est-à-dire le détracteur. En la seconde, on le tiroit encore avec violence, et on crachoit sur lui, et l'inscription étoit: Commencement du péché. En la troisième, on le déposoit, et l'inscription étoit: Le fils de perdition. En la quatrième, on l'envoyoit lié en exil, et l'inscription étoit: L'avarice de Simon le magicien. En la cinquième, il avoit

(1) Post. Theoph. 4, n. 43, 44. Const. in Basil. n. 25, 29, etc.

(2) Sup. I. XLVIII, n. 4. (3) Zonar. I. XVI, n. 6. Cons. Basil. n. 9.

(1) Nicet. in Ign. p. 1226.



le cou chargé de fers, et l'inscription étoit : Qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore (1). En la sixième, on le condamnoit, et l'inscription étoit : Abomination de désolation. En la septième, on le trainoit encore et on lui coupoit la tête, et l'inscription étoit : L'antechrist. Dans ces actes, il y avoit cinquante-six chefs d'accusation contre Ignace, tous manifestement faux, et à la fin de chacun on avoit laissé une ligne de blanc pour y ajouter ce que l'on voudroit.

La lettre synodale contenue dans l'autre volume étoit remplie de calomnies et d'injures contre le pape Nicolas, inventées pour servir de fondement à la déposition et à l'anathème que Photius avoit prononcé contre lui. Il avoit fait écrire deux exemplaires de chacun de ces deux livres, dont il avoit gardé l'un par devers lui, et envoyé l'autre à l'empereur Louis en Italie, par Zacharie et Théodore; mais ils furent arrêtés en chemin par ordre de l'empereur Basile (2), qui, s'étant saisi de ces quatre volumes et les ayant montrés au sénat, puis à l'église, découvrit les fourberies de Photius, au grand étonnement de tout le monde, et garda ces livres dans le palais.

Le dimanche, vingt-troisième de novembre, la même année huit cent soixante-sept, l'empereur Basile tint une assemblée dans le palais de Magnaure, où il fit venir le patriarche Ignace, il lui donna de grandes louanges. C'étoit à pareil jour que, neuf ans auparavant, il avoit été chassé (3). Ce jour-là donc, il entra solennellement dans son église, avec un grand applaudissement de toute la ville. On célébroit la messe, le prêtre disoit ces paroles de la préface : Rendons grâce au Seigneur, et le peuple répondoit : Il est digne, il est juste, ce qui parut un heureux présage. Car les Grecs y faisoient grande attention, et les histoires du temps en sont pleines. Ignace, étant ainsi rétabli dans son siège, interdit les fonctions sacrées, non-seulement à Photius et à ceux qu'il avoit ordonnés, mais encore à tous ceux qui avoient communiqué avec lui, et pria l'empereur d'indiquer un concile œcuménique pour remédier à tant de scandales (4). On envoya donc aussitôt à Rome Euthymius, spataire ou écuyer de l'empereur Basile, chargé d'une lettre que nous n'avons plus.

L'empereur Basile envoya aussi en Orient pour faire venir des légats, qui assistassent au concile au nom des trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem (5). Pour cet effet, il envoya des lettres et des pré-

sents à celui qui commandoit en Syrie, par Isaïe et Spiridon, natifs de Chypre. Théodose, patriarche de Jérusalem, envoya Elie, son syncelle, et comme le siège d'Antioche étoit vacant, Thomas, archevêque de Tyr, qui étoit le premier siège de ce patriarchat, alla lui-même au concile. Ces deux légats, Thomas et Elie, demeurèrent plus d'un an à Constantinople, attendant ceux du pape. Le patriarche d'Alexandrie envoya le dernier, et son légat n'arriva qu'à la fin du concile.

### III. Etat d'Orient.

Ce patriarche melquite d'Alexandrie étoit Michel, successeur de Sophrone, mort l'an trois cent trente-trois de l'hégire, de J.-C. huit cent quarante-sept (1). Michel tint le siège vingt-quatre ans, jusqu'à l'an huit cent soixante-douze. Joseph, patriarche jacobite d'Alexandrie, étoit mort l'an deux cent quarante-deux de l'hégire, huit cent cinquante-six de J.-C., et avoit eu pour successeur Chail ou Michel, qui ne tint le siège que dix-sept mois, et fut enterré le premier dans le monastère de Saint-Macaire, l'an deux cent quarante-quatre ou huit cent cinquante-huit. Il eut pour successeur Cosme, prêtre du même monastère, du temps duquel on rétablit les murs d'Alexandrie, de Damiette et de plusieurs autres villes. Il tint le siège sept ans, envoya sa lettre synodique à Jean, patriarche jacobite d'Antioche, et en reçut réponse. De son temps, le calife Moutevaquel défendit aux chrétiens et aux juifs de porter des habits blancs. Cosme mourut l'an deux cent cinquante-deux, huit cent soixante-six, et eut pour successeur Osanius, autrement nommé Sanut, tiré du même monastère de Saint-Macaire, qui tint le siège onze ans. Il convertit des hérétiques, qui nioient la passion de Notre Seigneur, les reçut, les baptisa, prêcha dans leurs églises, et fit part de cette nouvelle au patriarche d'Antioche, qui en eut bien de la joie. Sanut fit amener de l'eau douce à Alexandrie par des canaux souterrains. A Antioche, après la mort de Job, patriarche melquite, Nicolas fut ordonné l'an huit cent quarante-quatre. Il tint le siège vingt-trois ans, et mourut en huit cent soixante-sept; mais le siège demeura trois ans vacant, et ne fut rempli que la première année du calife Motamid, qui est l'an huit cent soixante-dix (2). A Jérusalem, après le patriarche Jean, Sergius tint le siège seize ans, puis Salomon cinq ans, et enfin Théodose fut ordonné la première année du calife Moutaz, qui est l'an huit cent soixante-six, et tint le siège quatorze ans.

Quant aux califes des musulmans, Aaron, surnommé Alouatec ou Vatecbilla, succéda à

(1) Eccli. x, 5. 2 Thess. ii, 3. 2 Thess. ii, 4. (4) Ep. Hadr. t. 8, Conc. p. 1086, E.

(2) Sup. l. I, n. 34. (5) Vita Ignatii, p. 1230. (3) Metroph. p. 1489, D. Conc. 8, Act. 4, p. 1035. p. 1230. Sup. l. I, n. 2.

(1) Eutych. to. 2, p. 455. (2) Elmac. p. 161. Eutych. l. xlviii, n. 3. Elmac. tych. p. 444; ibid. p. 470, l. ii, c. 9. Chr. Orient. p. 100. 444, 455.

son père, Moutasen, l'an de l'hégire deux cent vingt-sept, huit cent quarante-deux de J.-C. (1). Il régna cinq ans, et mourut d'excès avec les femmes l'an deux cent trente-un, huit cent quarante-six. Son successeur fut Jafar, son frère, surnommé Moutevaquel, qui régna près de quinze ans, et fut tué dans son palais, étant ivre, par les ordres de son fils Mahomet, qui lui succéda l'an deux cent quarante-sept, huit cent soixante-un. Mahomet, surnommé Monstanser, ne jouit que six mois du fruit de son parricide, et mourut l'année suivante, deux cent quarante-huit, huit cent soixante-deux. Son successeur fut Achmed, surnommé Moustain, petit-fils du calife Motasem. Il régna deux ans, et fut tué l'an deux cent cinquante-un, huit cent soixante-cinq. Après lui régna Mahomet, fils du calife Moutevaquel, et fut surnommé Moutaz, ou plutôt Almoutaz-Billa; car, en les faisant califes, on leur donnoit des titres magnifiques, finissant par le nom de Dieu, et c'est sous ces noms qu'ils sont connus. Moutaz fut reconnu au commencement de l'an deux cent cinquante-deux, huit cent soixante-six, et régna trois ans. D'abord il mit en prison son frère, qui lui étoit substitué, puis il le fit étrangler. Tels étoient ces princes, chefs de la religion des musulmans, foibles, cruels, abandonnés à leurs plaisirs et gouvernés par leurs officiers. Sous le calife Moutaz, les Turcs avoient toute l'autorité, et ils firent donner le gouvernement d'Egypte à Ahmed, dont le père Toloun, esclave turc, avoit été au service du calife Almamon. Ahmed naquit à Bagdad en deux cent vingt, huit cent trente-cinq (2). Il avoit le cœur grand, méprisa les mœurs grossières des Turcs, et fut libéral et magnifique. Il gouverna en souverain l'Egypte et la Syrie pendant quinze ans, et ce fut à lui sans doute que s'adressa l'empereur Basile pour obtenir la liberté de faire venir des légats d'Orient.

### IV. Saint Nicolas Studite.

Avec le patriarche Ignace, on rappela tous ceux que Photius avoit fait exiler ou emprisonner à cause de lui, entre autres Nicolas Studite, ce fidèle disciple de saint Théodore, dont nous avons déjà parlé (3). Il naquit vers l'an sept cent quatre-vingt-treize, dans l'île de Crète, à Cydonia, aujourd'hui la Canée, et fut envoyé dès l'âge de dix ans à Constantinople pour être élevé dans le monastère de Stude, par les soins de son oncle Théophane, qui y étoit moine. L'abbé Théodore le fit mettre avec les autres enfants dans la maison où on les élevait, voisine, mais séparée du monastère; et, lui voyant faire grand progrès dans la vertu, il

lui donna de bonne heure l'habit monastique (4). Nous avons vu comme le jeune Nicolas fut le compagnon de son exil, de ses prisons et de ses souffrances, pendant la persécution de Léon l'Arménien, iconoclaste. Ayant été rappelés par Michel le bégue, Nicolas suivit son saint abbé dans les divers lieux où il se retira, et ce fut dans ce temps qu'il fut ordonné prêtre, malgré lui, par le commandement de l'abbé et à la prière de la communauté. Depuis son ordination il ne fut pas moins appliqué au travail des mains, particulièrement à transcrire des livres, ayant la main bonne et légère.

Cydonia ayant été prise par les Sarrasins, quand ils conquièrent l'île de Crète sous Michel le bégue, Tite, frère de Nicolas, vint à Constantinople, et lui apporta cette méchante nouvelle (2). Mais il fut si surpris du détachement de Nicolas et de l'indifférence avec laquelle il apprit la désolation de sa patrie et la captivité de ses parents, qu'il résolut de quitter aussi le monde, et s'enferma dans le même monastère.

Après la mort de saint Théodore, Nicolas demeura près de son tombeau, dans l'île du Prince; mais la persécution, renouvelée par l'empereur Théophile, l'obligea à changer souvent de retraite, et même après la mort de ce prince il continua quelques années à vivre en solitude. Toutefois, Naucrèce, qui avoit succédé à saint Théodore dans le gouvernement du monastère de Stude, étant mort en huit cent quarante-huit, la communauté choisit pour abbé Nicolas, et il ne put s'en défendre. Il quitta la charge au bout de trois ans, mit à sa place Sophrone du consentement du patriarche Ignace, et retourna à sa solitude. Mais Sophrone mourut quatre ans après, et Nicolas fut obligé à reprendre la conduite du monastère de Stude en huit cent cinquante-cinq.

Quand Photius usurpa le siège de Constantinople, Nicolas, pour éviter sa communion, se retira avec son frère Tite dans un hospice de son monastère, qui étoit à Prenète, près de Nicomédie. Sa retraite fit grand bruit à Constantinople, où son rang d'abbé de Stude et son mérite personnel lui donnoient beaucoup d'autorité. Le César Bardas alla le trouver à Prenète, et y mena même l'empereur Michel; ils s'efforcèrent par des discours flatteurs de le ramener; puis, irrités de sa fermeté, ils lui firent signifier, en partant, de ne demeurer en aucun hospice du monastère de Stude. Ainsi Nicolas fut obligé de se cacher et changer souvent de retraite. Enfin Bardas le fit ramener à son monastère de Stude, où il fut gardé prisonnier pendant deux ans, sous la conduite de Sabas de Callistrade, qui en étoit alors abbé, après Théodore Santabaren.

L'empereur Basile, ayant rétabli le patriar-

(1) Sup. l. XLVIII, n. 2. (3) Sup. l. XLVI, n. 19, 30. Elmac. lib. ii, c. 10, 11, 12, Vita to. 2, Auct. Combef. 13, 14. p. 894. Ap. Bol. 4 febr. to.

(2) Elmac. p. 160, 173. 3, p. 538. Abulfar, p. 175.

(1) Sup. l. XLIX, n. 19, (2) Sup. l. XLIX, n. 16, 39, 43.



che Ignace, délivra aussi Nicolas, et ils le prièrent l'un et l'autre de reprendre le gouvernement de son monastère. Il voulut s'en excuser sur son grand âge et sa faiblesse causée par tant de souffrances; mais il fallut céder, et l'empereur le faisoit souvent venir au palais pour s'entretenir avec lui, charmé de sa simplicité. Il ne vécut que quelques mois depuis ce dernier rétablissement, et mourut le quatrième de février huit cent soixante-huit, âgé de soixante-quinze ans, après avoir fait plusieurs miracles. Il fut enterré auprès de Théodore et de Naucrèce, ses prédécesseurs, et l'église grecque honore sa mémoire le jour de sa mort.

#### V. Concile de Troyes.

En France, le concile de Troyes se tint au jour marqué, vingt-cinquième d'octobre huit cent soixante-sept. Les évêques du royaume de Louis, c'est-à-dire de Germanie, y avoient été invités par ceux des royaumes de Charles et de Lothaire; et, dans la lettre qu'ils écrivirent pour cet effet, ils représentèrent ainsi les raisons de s'assembler : les églises sont pillées, les évêques déshonorés, les peuples opprimés. Il avoit été saintement ordonné de tenir des conciles deux fois l'an, et nous voyons tant de maux parce qu'on les tient rarement, et que les ennemis de l'Eglise s'appliquent à séparer ses ministres. Il nous est donc important de tenir un concile général. Nous vous y invitons du consentement de nos rois, et ils envoient notre frère, l'évêque Adventius, pour y faire consentir le vôtre. Toutefois, cette invitation fut sans effet, et nous ne voyons à ce concile de Troyes que vingt évêques, tous des deux royaumes de Charles et de Lothaire. Il y avoit six archevêques : Hincmar de Reims, Hétard de Tours, Vénilon de Rouen, Frotaire de Bordeaux, Egilon de Sens, et Vulfade de Bourges (1). Les évêques les plus fameux sont : Rothade de Soissons, Actard de Nantes, Enée de Paris, et Odon de Beauvais.

En ce concile (2), quelques évêques, voulant favoriser Vulfade pour faire leur cour au roi Charles, commencèrent à émettre des questions au préjudice d'Hincmar, c'est-à-dire qu'ils vouloient examiner de nouveau son ordination et la déposition d'Ebbon. Mais Hincmar sut si bien se défendre, et par la raison, et par l'autorité des canons, qu'on résolut à la pluralité des voix de ne point approfondir ces questions, et d'envoyer seulement au pape la relation de ce qui s'étoit passé, comme il l'avoit demandé. C'est ce qui paroît par la lettre synodale du concile de Troyes, qui comprend une ample relation de toute l'affaire d'Ebbon, commençant à la destitution de Louis le débonnaire, et finissant au concile indiqué à

Trèves, à la poursuite de l'empereur Lothaire, en huit cent quarante-six (1). Elle conclut en priant le pape de ne point toucher à ce que ses prédécesseurs avoient réglé, et de ne point souffrir qu'à l'avenir aucun évêque fût déposé sans la participation du saint-siège, suivant les décrétales des papes. Ainsi les évêques de France et Hincmar lui-même se soumettoient au droit nouveau des fausses décrétales, contre lesquelles il avoit tant disputé. Ils demandoient à la fin le pallium pour Vulfade.

Actard, évêque de Nantes, fut chargé de porter cette lettre à Rome; mais auparavant il alla trouver le roi Charles, qui l'avoit mandé, et qui l'obligea de lui donner la lettre synodale; puis, ayant rompu les sceaux des archevêques, dont elle étoit scellée, il la lut, et, la trouvant trop favorable à Hincmar, il en fit écrire une autre au pape en son nom, où il reprend l'affaire d'Ebbon dès son origine (2), et relève tout ce qui lui étoit avantageux; et par conséquent à Vulfade, dont il soutient que la déposition étoit nulle. Il s'excuse sur la nécessité des affaires de l'avoir fait sacrer archevêque de Bourges avant le retour d'Egilon, et demande pour lui le pallium. Enfin il recommande au pape l'évêque Actard. Il a souffert, dit le roi, l'exil, les fers, la mer, des périls terribles, par le voisinage des Bretons et des Normands; et, comme il n'a plus d'espérance de recouvrer son siège, nous désirons qu'il en remplisse quelqu'autre qui se trouvera vacant. Il a résolu de faire à Rome quelque séjour, afin que, quand les Bretons y viendront, ils puissent les convaincre du dommage qu'ils ont fait à son église et à celle du voisinage, et qu'ils soient repris par l'autorité du saint-siège.

Hincmar recommanda aussi l'évêque Actard par une lettre particulière, dont il le chargea pour Anastase, abbé et bibliothécaire de l'église romaine (3). En cette lettre, il se plaint que le pape, dans sa dernière réponse, avoit autrement rapporté ses paroles qu'il ne les avoit écrites. C'est pourquoi, craignant que quelqu'un ne falsifie encore les lettres du concile de Troyes, il avertit Anastase qu'Actard en a les vrais originaux, et le prie de vérifier à Rome quelques pièces touchant l'affaire d'Ebbon. Il s'excuse de ce qu'il n'envoie pas des présents convenables au pape, à Arsène qui avoit été légat en France, et à Anastase même. Ce qui marque l'usage de ne point envoyer à Rome sans quelques présents.

#### VI. Lettre du pape sur les reproches des Grecs.

En même temps que l'on tenoit le concile de Troyes, le pape Nicolas envoya de Rome les clercs qu'Hincmar lui avoit envoyés au mois de juillet, avec une lettre par laquelle

(1) P. 875.

(2) Ann. Bert. 867, Flod. III, c. 17.

(1) Conc. p. 870. Sup. I. XLVIII, n. 38.

(2) Conc. p. 876.

(3) Hincm. Opusc. 57, l. 2, p. 824.

il témoigne être entièrement satisfait de lui (1). Il en joignit une autre plus importante, adressée non-seulement à Hincmar, mais à tous les évêques du royaume de Charles, où il dit : Entre toutes nos peines, rien ne nous est plus sensible que les injustes reproches des empereurs grecs, Michel et Basile, qui, poussés de haine et d'envie, nous accusent d'hérésie. Leur haine vient de ce que nous avons condamné l'ordination de Photius, et leur envie de ce que le roi des Bulgares nous a demandé des missionnaires et des instructions. Car, voulant s'assujettir ce peuple sous prétexte de la religion, ils chargent l'église romaine de calomnies capables d'en éloigner des gens encore ignorants dans la foi. Et ensuite (2) : Ils nous accusent de ce que nous jeûnons tous les samedis, de ce que nous disons que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Ils disent que nous condamnons le mariage, parce que nous défendons aux prêtres de se marier. Ils trouvent mauvais que nous défendions aux prêtres de faire aux baptisés l'onction du chrême sur le front, et disent fausement que nous faisons le chrême d'eau de rivière. Ils nous accusent encore de ce que nous n'observons pas, comme eux, huit semaines avant Pâques sans manger de chair, et sept sans manger ni œufs ni fromage. On voit, par d'autres écrits, qu'ils nous imposent fausement d'imiter les juifs, en bénissant et offrant à Pâques un agneau sur l'autel avec le corps du Seigneur. Ils trouvent mauvais que chez nous les clercs rasant leurs barbes, et que nous ordonnons évêque un diacre sans l'avoir ordonné prêtre. Ils ont voulu exiger de nos légats une confession de foi, où tous ces articles fussent anathématisés, et les obliger à prendre des lettres canoniques de leur prétendu patriarche œcuménique.

Donc, puisqu'il est certain que tout l'Occident a toujours été d'accord avec le siège de saint Pierre sur tous ces points, il faut nous unir tous pour repousser ces calomnies. Ceux d'entre vous qui sont métropolitains assembleront leurs suffragants pour examiner ensemble ce qu'il faut répondre, et ils nous l'enverront, afin que nous puissions le joindre à ce que nous enverrons de notre part. Il est évident qu'une partie de ces reproches sont faux, et que le reste a été observé de tout temps à Rome et dans tout l'Occident sans aucune contradiction. Mais il ne faut pas s'étonner si les Grecs s'opposent à ces traditions, puisqu'ils osent dire que, quand les empereurs ont passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'église romaine et ses privilèges ont aussi passé à l'église de Constantinople, d'où vient que Photius, dans ses écrits, se qualifie archevêque et patriarche universel (3). C'est la première fois que je trouve nettement

exprimée cette prétention des Grecs, qui est le fondement de leur schisme. Le pape continue :

Nous voudrions vous pouvoir assembler à Rome avec les autres évêques, pour examiner cette affaire, si les calamités publiques le permettoient, mais rien ne peut vous empêcher d'étudier la matière et nous donner vos avis (1). Au reste, les Grecs ne nous chargent de ces reproches qu'en récriminant, et parce qu'ils ne veulent point se corriger. Avant que nous leur eussions envoyé nos légats, ils nous combloient de louanges et relevoient l'autorité du saint-siège; mais depuis que nous avons condamné leurs excès, ils ont parlé un langage tout contraire, et nous ont chargés d'injures. Et n'ayant trouvé, grâce à Dieu, rien de personnel à nous reprocher, ils se sont avisés d'attaquer la tradition de nos pères, que jamais leurs ancêtres n'ont osé reprendre. Or, il est à craindre qu'ils ne répandent leurs calomnies dans les autres parties du monde. Car ils se vantent déjà d'avoir envoyé aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, pour les engager à approuver la déposition d'Ignace et la promotion de Photius. Nous ne craignons pas leur union, mais nous serions affligés de leur perte. Car étant sous l'oppression des Arabes, ils pourroient se laisser séduire, dans l'espérance d'être protégés par les Grecs.

À la fin le pape ajoute, parlant à Hincmar en particulier : Quand vous aurez lu cette lettre, envoyez-la promptement aux autres archevêques du royaume de Charles, afin que chacun dans sa province examine ces questions avec ses suffragants, et nous écrive leur avis, que vous aurez soin de nous envoyer. La date est du dixième des calendes de novembre, indiction première, c'est-à-dire du vingt-troisième d'octobre huit cent soixante-sept (2). On voit clairement que le pape n'avoit point encore de connoissance du changement arrivé à Constantinople depuis un mois. Il écrivit au roi Charles, afin qu'il permit aux évêques de son royaume de s'assembler pour ce sujet; et écrivit aussi aux évêques de Germanie sur les entreprises des Grecs.

#### VII. Lettres sur l'affaire de Lothaire.

Il écrivit dans le même temps plusieurs lettres en France, touchant l'affaire du roi Lothaire. Premièrement à Louis, roi de Germanie, qui le pressoit de rétablir Theutgaud et Gonthier, déposés en huit cent soixante-quatre (3). Le pape le refuse absolument, et reproche à ce roi de n'avoir jamais pris intérêt aux maux de l'église. Il déclare que, quand même ces deux évêques feroient pénitence, et répareroient les maux qu'ils ont faits, ils ne

(1) An. Bert. 867, et Flod. III, c. 17. Epist. 70, t. 8, Conc. p. 408.

(2) P. 471.

(3) P. 172, D.

(1) P. 173, D.

(2) An. Fuld. 868. Epist. 57.

(3) An. Fuld. 863. Nic. Epist. 50. Sup. I. L, n. 32, Epist. 55. Ann. Bertin.



peuvent jamais espérer de rentrer dans leur dignité. Peu de jours après, le pape écrivit au même roi Louis, en ces termes : Vous nous avez mandé, que vous avez eu une conférence avec le roi Charles, votre frère. C'étoit à Metz au mois de juillet de la même année huit cent soixante-sept, et que le roi Lothaire, votre neveu, ne s'y étant pas trouvé, vous lui avez envoyé le roi Charles avec un évêque de votre royaume, pour l'exhorter à obéir à nos ordres. Nous louons votre charité pour lui, et votre obéissance envers nous ; mais nous n'en voyons encore aucun effet, quelque promesse qu'il vous ait faite. Non-seulement il ne nous a point envoyé Valdrade, mais comme elle étoit à Pavie pour venir ici, il l'a fait retourner en Gaule. Non-seulement il ne traite point la reine Thietberge comme il doit, et comme il a promis par serment, mais encore il la laisse dans l'opprobre et la pauvreté. Il laisse vaquer depuis tant de temps les églises de Trèves et de Cologne, au mépris et de nos ordres et des sacrés canons. Voilà comme le roi Lothaire nous obéit.

Et il dit encore qu'il veut venir à Rome, quoique nous lui ayons souvent défendu de le faire sans notre permission. Empêchez-le d'y venir maintenant, autrement il n'y sera pas reçu avec l'honneur qu'il désire. Qu'il accomplisse auparavant ses promesses, non de paroles, mais en effet. Car que sert à la reine Thietberge qu'il ne l'éloigne pas de sa présence, quand son cœur en est entièrement éloigné ? Que lui sert le vain titre de reine sans aucune autorité ? N'est-ce pas Valdrade sa rivale, tout excommuniée qu'elle est, qui règne en effet avec Lothaire, et qui dispose de tout ? Quoique pour la forme il s'abstienne de lui parler, elle fait plus par divers entremetteurs que ne feroit une épouse légitime. Ce n'est que par elle que l'on trouve accès auprès du roi ; c'est elle qui procure tous les bienfaits et qui attire toutes les disgrâces. Enfin, le pape prie le roi de Germanie de lui faire tenir sûrement les revenus des patrimoines de saint Pierre, situés dans son royaume, se plaignant de n'en avoir rien reçu depuis deux ans.

Comme les évêques de Germanie avoient écrit au pape avec leur roi en faveur de leurs confrères Theutgaud et Gonthier, le pape leur répondit aussi par une grande lettre, où il reprend dès l'origine tous les sujets de plaintes qu'il avoit contre ces deux évêques (1). Savoir, la protection qu'ils avoient donnée à Ingeltrude et ensuite à Valdrade, et rapporte le tout à sept chefs d'accusation, pour lesquels ils furent déposés à Rome. Il exhorte donc les évêques à ne plus intercéder pour eux ni pour le roi Lothaire, à moins qu'il ne se convertisse ; mais à se joindre au pape, pour travailler efficacement à le ramener. Cette lettre est du dernier jour d'octobre huit cent soixante-sept.

(1) Ep. 58, Ann. Fuld. 868.

Le pape n'écrivait plus à Lothaire, parce qu'il l'avoit excommunié, comme il le dit expressément dans une lettre au roi Charles, son oncle, en faveur d'Heltrude, veuve du comte Bérenger, et sœur de Lothaire, à qui ce prince avoit ôté des terres que l'empereur Lothaire, leur père, lui avoit laissées, et les avoit données aux Normands (1).

#### VIII. Mort du pape Nicolas.

Le pape Nicolas ne survécut guère à ces lettres, et mourut le treizième de novembre, la même année huit cent soixante-sept, après avoir tenu le saint-siège neuf ans sept mois et vingt jours. L'église romaine l'a mis dans les derniers temps au nombre des saints, louant sa vigueur apostolique, dont nous avons vu les preuves. On loue aussi sa charité pour les pauvres, et on remarque qu'il avoit par devers lui un catalogue de tous les boiteux, les aveugles et les pauvres absolument invalides de Rome, et leur faisoit distribuer leur nourriture tous les jours. Quant à ceux qui pouvoient marcher, il leur fit donner des méreaux pour venir querir leur subsistance, les uns le dimanche, les autres le lundi, et ainsi chaque jour de la semaine. Il fit réparer l'aqueduc qui portoit de l'eau à Saint-Pierre, en faveur des pauvres qui demandoient l'aumône à l'entrée de l'église, et des pèlerins de toutes nations qui venoient y chercher le pardon de leurs crimes (2).

On venoit aussi de toutes les provinces consulter le pape Nicolas sur diverses questions, plus qu'aucun de ses prédécesseurs dont il eût mémoire, et chacun s'en retournoit content, après avoir reçu sa bénédiction et ses instructions. Cette multitude de consultations l'empêchoient de répondre aussi promptement qu'il eût désiré, comme il témoigne en plusieurs lettres, particulièrement à Roland, archevêque d'Arles, et à Adon de Vienne (3).

Outre les lettres dont j'ai parlé, il en reste plusieurs du pape Nicolas sur de pareilles consultations. Une à Rodolphe, archevêque de Bourges, où il décide, entre autres cas, que les chorévêques ont les fonctions épiscopales, et par conséquent que les ordinations de prêtres et d'évêques faites par eux sont valables. Que l'archevêque de Bourges, en vertu de son patriarchat, n'avoit droit sur l'église de Narbonne que pour juger en cas d'appel, et gouverner pendant la vacance du siège (4). Je ne sache point qu'il ait été parlé auparavant de ce patriarchat, et on croyoit qu'il étoit fondé sur ce que Bourges étoit capitale du royaume d'Aquitaine, érigé par Charlemagne en faveur de Louis le débonnaire. Le pape continue :

(1) To. 8, Conc. p. 501. (3) P. 262, D. tom. 8, Conc. p. 403.  
(2) Anast. Martyr R. 13 nov. Anast. p. 261, D. p. 294, D. (4) P. 504, n. 1, 2.

Dans l'église romaine on ne fait l'onction des mains ni aux diacres ni aux prêtres (1). Toutefois l'onction, des prêtres étoit déjà reçue dans les Gaules, comme témoignent Amalaire et Théodulfe d'Orléans. Le pape Nicolas continue : Les pénitents qui reprennent le service des armes font contre les règles, mais puisque vous témoignez que cette défense en pousse quelques-uns au désespoir, et d'autres à s'enfuir chez les païens, nous vous en laissons la décision, suivant les circonstances particulières (2).

Dans quelques-unes de ses lettres (3) il prescrit des pénitences. Un moine, nommé Eriarth, ayant tué un moine de Saint-Riquier, qui étoit prêtre, étoit allé à Rome pour être absous de ce crime. Le pape lui impose douze années de pénitence. Pendant les trois premières, il demeurera, pleurant à la porte de l'église ; la quatrième et la cinquième, il sera entre les auditeurs, sans communier ; les sept dernières, il communiera aux grandes fêtes, mais sans donner d'offrandes. Pendant tout ce temps, il jeûnera jusqu'au soir, comme en carême, excepté les fêtes et les dimanches, et ne voyagera qu'à pied. Il devoit, ajoute le pape, faire pénitence toute sa vie, mais nous avons eu égard à la foi et à la protection des saints apôtres qu'il est venu chercher. Il le recommande à Hincmar, son métropolitain, pour lui faire accomplir sa pénitence, et Hincmar en écrivit à Hilmérade, évêque d'Amiens.

Nous voyons dans les lettres du pape Nicolas trois autres exemples de ces pénitences canoniques, semblables à celles des premiers siècles ; mais ce qui paroît étrange, c'est qu'il imposoit des pénitences par menace à des pécheurs qui n'en demandoient point (4). Car Etienne, comte d'Auvergne, ayant chassé de son siège Sigon, évêque de Clermont, et mis un usurpateur à sa place, le pape lui ordonne de le rétablir incessamment, et de se trouver devant les légats qu'il envoyoit pour présider à un concile, afin de se justifier de ce crime, et de plusieurs autres dont il étoit accusé. Autrement, dit le pape, nous vous défendons l'usage du vin et de la chair, jusqu'à ce que vous veniez à Rome vous présenter devant nous. Les légats, dont parle cette lettre, doivent être Rodoalde et Jean, qui présidèrent au concile de Metz, en huit cent soixante-trois (5).

Nous avons environ cent lettres du pape Nicolas I<sup>er</sup>, mais il y en avoit un registre entier, au rapport d'Anastase (6). Pendant tout son pontificat, il ne fit qu'une ordination, qui fut au mois de mars, où il ordonna sept prêtres

(1) Thomas. Discip. part. 3, liv. 1, c. 4, n. 6. Sup. l. XLIV, n. 17.  
(2) V. Martene, liv. 1, c. 8, Art. 9, Amal. l. II, c. 13. Theod. Cap. n. 1, 4.  
(3) P. 512, Ep. 24 Elod. II, c. 23.  
(4) P. 515, 560, 503, Ep. 17, 66.  
(5) Sup. l. I, n. 21, 26.  
(6) Vita p. 263, B; p. 267.

et quatre diacres ; mais il sacra soixante-cinq évêques pour divers lieux. Il fut enterré à la porte de l'église de Saint-Pierre.

#### IX. Adrien II, pape.

Son successeur fut Adrien II, né à Rome, et fils de Talare, qui fut depuis évêque. Il étoit de la famille des papes Etienne VI et Sergius II (1). Grégoire IV le fit sous-diacre, ensuite il fut admis dans le palais patriarcal de Latran, et ordonné prêtre du titre de saint Marc, pape. Il étoit fort aumônier, et on dit qu'un jour, distribuant aux pauvres quarante deniers qu'il avoit reçus du pape Sergius, avec les autres prêtres, ils se multiplièrent entre ses mains ; en sorte qu'après en avoir donné chacun trois à un grand nombre de pauvres, et autant à chacun de ses domestiques, il en resta encore six. Il n'étoit pas moins charitable à exercer l'hospitalité. On l'élut pape tout d'une voix après la mort de Léon IV, et encore après Benoît III ; mais il sut si bien s'excuser, qu'il l'évita. Enfin, après la mort de Nicolas I<sup>er</sup>, le concours de tout le peuple et de tout le clergé fut si unanime, les cris et les instances si pressantes, qu'il fut obligé d'accepter, quoiqu'âge de soixante-seize ans. Il étoit marié, sa femme, Stéphanie, vivoit encore, et il avoit une fille. Plusieurs personnes pieuses, moines, prêtres et laïques, disoient avoir eu depuis longtemps des révélations qui promettoient à Adrien cette dignité. Les uns l'avoient vu dans le siège pontifical orné du pallium ; d'autres célébrant la messe revêtu de la chasuble, d'autres distribuant des pièces d'or dans la basilique, d'autres enfin marchant en cérémonie à Saint-Pierre sur le cheval du pape Nicolas.

On le tira donc de l'église de Sainte-Marie-Majeure, où il étoit souvent en prière, et on le porta avec empressement au palais patriarcal de Latran. Les envoyés de l'empereur Louis, l'ayant appris, trouvèrent mauvais, non pas qu'on l'eût élu pape, car ils le souhaitoient comme les autres, mais qu'étant présents, les Romains ne les eussent pas invités à l'élection. Les Romains répondirent qu'ils ne l'avoient pas fait par mépris de l'empereur, mais par prévoyance pour l'avenir, de peur qu'il ne passât en coutume d'attendre les envoyés du prince pour l'élection du pape. Ils furent satisfaits de cette réponse, et vinrent eux-mêmes saluer Adrien. Le peuple vouloit qu'il fût consacré sur-le-champ, et le demandoit à grands cris ; mais il fut retenu par le sénat. On attendit donc la réponse de l'empereur Louis, qui, ayant vu le décret de cette élection avec les souscriptions, écrivit aux Romains, les louant de l'avoir faite, et déclarant qu'il ne prétendoit point que l'on donnât rien pour la consécration d'Adrien, et que loin d'ôter quelque

(1) Vit. to. 8, Conc. p. 882.



chose à l'église romaine, il entendoit que ce qu'on lui avoit ôté lui fût rendu.

Après donc que l'on eut fait, selon la coutume, les prières, les veilles et les aumônes, le samedi treizième de décembre huit cent soixante-sept, le lendemain dimanche, Adrien fut conduit à Saint-Pierre, et sacré solennellement par Pierre, évêque de Gabii, ville à présent ruinée, près de Palestrine, Léon de la Forêt-Blanche et Donat d'Ostie. On prit ces trois évêques, parce que celui d'Albane étoit mort, et celui de Porto absent, savoir, Formose, envoyé par le pape Nicolas prêcher les Bulgares. A la messe que célébra le nouveau pape, tout le monde s'empressoit à recevoir de sa main la communion, et il la donna à quelques-uns, que ses prédécesseurs en avoient exclus. Car il admit à la communion ecclésiastique Theutgaud, archevêque de Trèves, et Zacharie, évêque d'Anagnia, excommuniés par le pape Nicolas et le prêtre Anastase, que Léon et Benoît avoient réduits à la communion laïque. Toutefois, il ne les reçut qu'après la satisfaction convenable. Etant de retour au palais de Latran, il refusa les présents que les papes avoient accoutumé de recevoir, excepté ce qui pouvoit servir aux tables, disant : Il faut mépriser ce honteux commerce d'argent, donner gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement, selon le précepte de Notre Seigneur (1), et partager les oblations des fidèles avec les pauvres, pour qui elles nous sont données.

Mais, tandis qu'on sacroit le pape, Lambert, duc de Spolète, entra dans Rome à main armée, et l'abandonna au pillage aux gens de sa suite (2). Les grands rachetèrent leurs maisons par de grosses sommes; on n'épargna ni les églises ni les monastères, et plusieurs filles nobles furent enlevées. Les plaintes en étant portées devant l'empereur, Lambert perdit son duché, et encourut la haine de tous les François, comme ennemi du saint-siège. Le pape, de son côté, excommunia ceux qui avoient commis ce pillage, et nommément cinq des principaux, jusqu'à ce qu'ils fissent restitution et satisfaction, et il y en eut deux qui satisfirent.

Incontinent après l'ordination d'Adrien, Anastase, bibliothécaire, en donna avis à Adon, archevêque de Vienne, en ces termes (3). Je vous annonce une triste nouvelle, hélas! notre père Nicolas a passé à une meilleure vie le treizième de novembre, et nous a laissés fort désolés. Maintenant, tous ceux qu'il a repris pour des adultères ou d'autres crimes travaillent avec ardeur à détruire tout ce qu'il a fait, et à abolir tous ses écrits : on dit que l'empereur les appuie. Avertissez-en donc tous les frères, et faites pour l'église de Dieu ce que vous croirez qui puisse réussir. Car si on

(1) Math. x, 8.  
(2) P. 897.

(3) Tom. 8, Conc. p. 508.

casse les actes de ce grand pape, que deviendront les vôtres? Mais, quoique nous ayons peu de gens qui n'aient fléchi le genou devant Baal, je sais qu'il y en a beaucoup chez vous. Nous avons un pape, nommé Adrien, homme zélé pour les bonnes mœurs; mais nous ne savons encore s'il voudra se charger de toutes les affaires ecclésiastiques, ou seulement d'une partie. Il a une confiance entière à mon oncle Arsène votre ami, dont toutefois le zèle pour la réformation de l'Eglise est un peu refroidi, à cause des mauvais traitements qu'il a reçus du défunt pape, et qui l'ont attaché à l'empereur. Je vous prie de le ramener par vos sages avis, afin que l'Eglise profite du crédit qu'il a auprès de l'empereur et du pape. Anastase ajoute par apostille : Je vous conjure d'avertir tous les métropolitains des Gaules, que si on tient ici un concile ils ne doivent pas travailler à déprimer le défunt pape, sous prétexte de recouvrer leur autorité. Vu principalement que personne ne l'a accusé, et qu'il n'y a plus personne qui le puisse défendre; qu'il n'a jamais consenti à aucune hérésie, comme on le suppose fausement, et n'a agi que par un bon zèle. C'est pourquoi je vous conjure, au nom de Dieu, de résister à ce qu'on veut faire contre lui; ce seroit anéantir l'autorité de cette église.

#### X. Adrien se justifie au sujet de Nicolas.

Ce n'étoit pas sans sujet qu'Anastase craignoit pour la mémoire et les actes du pape Nicolas; plusieurs crurent qu'Adrien les vouloit casser, et en furent scandalisés. D'autres, au contraire, étoient choqués de ce qu'il marchoit sur ses pas. Car, incontinent après son sacre, il envoya en Bulgarie les évêques Dominique et Grimoalde, que Nicolas y avoit destinés et congédiés immédiatement avant sa mort, et fit mettre son nom aux lettres dont Nicolas les avoit chargés. Quand ils furent partis, il obtint de l'empereur Louis le rappel de Gaude-ric, évêque de Vélètri, d'Etienne, évêque de Népi, et de Jean Simonide, exilés sur de fausses accusations. L'empereur même renvoya tous ceux qu'il tenoit en prison comme criminels de lèse-majesté. Ensuite le pape fit peindre, suivant l'intention de son prédécesseur, l'église que celui-ci avoit fait bâtir de neuf, avec trois aqueducs, et qui étoit la plus belle de toutes celles de Latran.

Tout cela donna sujet aux ennemis du pape Nicolas, de dire publiquement et d'écrire que le pape Adrien étoit nicolaïte; et parce qu'il toléroit chez lui avec patience quelques-uns d'entre eux, d'autres crurent, au contraire, qu'il vouloit casser les actes de son prédécesseur. D'où il arriva que tous les évêques d'Occident lui écrivirent des lettres solennelles pour l'exhorter à honorer la mémoire du pape Nicolas. C'étoit peut-être l'effet des sollicitations d'Anastase le biblio-

thécaire, et d'Adon de Vienne. Cependant à Rome quelques moines, tant Grecs que d'autres nations, s'abstinrent secrètement de sa communion pendant quelques jours. Ce qui fut cause que le vendredi de la septuagésime, vingtième de février, si c'étoit l'année huit cent soixante-huit, leur donnant à dîner suivant la coutume, il en invita un plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Il leur donna lui-même à laver, leur servit à boire et à manger : et, ce qu'aucun pape de sa connoissance n'avoit fait avant lui, il se mit à table avec eux, et pendant tout le dîner on chanta des cantiques spirituels.

Au sortir de table, il se prosterna sur le visage devant tous, et dit : Je vous supplie, mes frères, priez pour l'église catholique, pour notre fils très-chrétien, l'empereur Louis, que Dieu lui soumette les Sarrasins pour notre repos, et priez aussi pour moi, qu'il me donne la force de gouverner son église si nombreuse. Ils s'écrièrent que c'étoit plutôt à lui à prier pour eux, et il ajouta avec larmes (1) : Comme les prières pour ceux qui ont très-bien vécu sont des actions de grâce, je vous prie de remercier Dieu d'avoir donné à son église mon seigneur et mon père, le très-saint et orthodoxe pape Nicolas, pour la défendre comme un autre Josué. Alors, tous les moines de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, dont quelques-uns étoient députés de la part des princes, demeurèrent long-temps en silence d'étonnement, puis ils s'écrièrent : Dieu soit loué, Dieu soit loué, d'avoir donné à son église un tel pasteur, et si respectueux envers son prédécesseur. Que l'envie cesse, que les faux bruits se dissipent. Puis ils dirent trois fois : Vive notre seigneur Adrien, établi de Dieu souverain pontife et pape universel. Il fit signe de la main pour faire silence, et dit : Au très-saint et orthodoxe seigneur Nicolas, établi de Dieu souverain pontife et pape universel, éternelle mémoire! Au nouvel Elie, vie et gloire éternelle! Au nouveau Phinée, digne de l'éternel sacerdoce, salut éternel! Paix et grâce à ses sectateurs! Chacune de ces acclamations fut répétée trois fois.

Le pape Adrien n'eut pas moins de soin de se justifier sur ce sujet auprès des évêques François, comme on voit par la première des lettres qui leur sont adressées (2). Elle est du second jour de février, indiction première, qui est l'an huit cent soixante-huit, et c'est la réponse à la lettre synodale du concile de Troyes. Actard, évêque de Nantes, qui en étoit chargé, n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Nicolas et l'ordination d'Adrien : et cette première réponse fut apportée en France par Sulpice, envoyé de Vulfade, archevêque de Bourges, aussi lui est-elle très-

(1) Aug. Enchirid. c. 110. Conc. p. 889; ibid. p.  
(2) Adr. Ep. 6, to. 8. 880, C.

favorable. Car le pape Adrien y parle ainsi : L'innocence de notre frère l'évêque Vulfade et de ses collègues, qui avoit été obscurcie pour un peu de temps, est devenue par vos soins aussi claire que la lumière du soleil. C'est pourquoi nous confirmons et approuvons votre jugement; et, ayant égard à votre prière, nous accordons à Vulfade, archevêque de Bourges, l'usage du pallium. Notre prédécesseur l'auroit volontiers accordé s'il avoit reçu ce que vous venez de nous envoyer, et nous ne faisons qu'exécuter ses intentions. Aussi, comme nous vous accordons ce que vous demandez, nous vous prions de faire écrire le nom du pape Nicolas dans les livres et les diptyques de vos églises, de le faire nommer à la messe, et d'ordonner la même chose aux évêques, vos confrères. Nous vous exhortons aussi de résister vigoureusement de vive voix et par écrit aux princes grecs et aux autres, principalement aux clercs qui voudroient entreprendre quelque chose contre sa personne ou ses décrets. Sachant que nous ne consentirons jamais à ce que l'on pourroit tenter contre lui. Il est vrai que nous ne voulons pas être inflexible envers ceux qui imploreront la miséricorde du saint-siège, après une satisfaction raisonnable, pourvu qu'ils ne prétendent pas se justifier en accusant ce grand pape, qui est maintenant devant Dieu, et que personne n'a osé reprendre de son vivant (1). Soyez donc vigilants et courageux sur ce point, et instruisez tous les évêques d'au delà les Alpes. Car si on rejette un pape ou ses décrets, aucun de vous ne peut compter que ses ordonnances subsistent. Peu de temps après, c'est-à-dire le sixième de mai, la même année huit cent soixante-huit, le pape Adrien écrivit de même à Adon, archevêque de Vienne, qui l'avoit exhorté à soutenir les décrets de son prédécesseur. Je prétends les défendre, dit Adrien, comme les miens propres. Mais si les circonstances des temps l'ont obligé d'user de sévérité, rien ne nous empêche d'en user autrement, selon la différence des occasions.

#### XI. Le pape permet à Lothaire de venir à Rome.

Sitôt que le roi Lothaire apprit la mort du pape Nicolas, il envoya à Rome Adventius, évêque de Metz, et Grimland, son chancelier, avec une lettre, par laquelle il témoignoit regretter le pape Nicolas, se plaignant néanmoins qu'il s'étoit laissé prévenir contre lui (2). Je me suis soumis à lui, ajoutoit-il, ou plutôt au prince des apôtres, au delà de tout ce qu'ont fait mes prédécesseurs. J'ai suivi ses avis paternels et les exhortations de ses légats, au préjudice même de ma dignité. Je n'ai point cessé de le prier, que, suivant les lois divines et humaines, il me fût permis de

(1) Ep. 35, c. 8, Conc. p. 930. (2) Tom. 8, p. 909.



me présenter à lui avec mes accusateurs ; mais il me l'a toujours refusé, et empêché de visiter le saint-siège, dont mes ancêtres ont été les protecteurs. Nous sommes bien aise que les Bulgares et les autres barbares soient invités à visiter les tombeaux des apôtres : mais nous sommes sensiblement affligé d'en être exclus. Ensuite il félicite le pape Adrien sur son élection, lui offre sa protection et son obéissance, témoigne un grand désir d'aller à Rome, et prie le pape de ne lui préférer aucun des rois, ses égaux. Il ajoute : Ne nous envoyez vos lettres que par notre ambassadeur, par le vôtre ou par celui de l'empereur Louis, notre frère ; parce que, faute de cette précaution, il est arrivé de grandes divisions en ces quartiers.

Le pape fit réponse par une lettre que nous n'avons plus, mais dont la substance étoit : Que le saint-siège est toujours prêt à recevoir une digne satisfaction, et n'a jamais refusé ce qui est déclaré juste par les lois divines et humaines (1). Qu'ainsi Lothaire pouvoit hardiment se présenter, s'il se sentoit innocent des crimes dont on le chargeoit ; et que, quand même il se reconnoitroit coupable, il ne devoit pas laisser de venir pour recevoir la pénitence convenable.

L'empereur Louis, apparemment sollicité par les ambassadeurs de Lothaire, travailla puissamment à adoucir le pape Adrien à son égard. Depuis dix-huit mois, Louis, aidé par les troupes de Lothaire, faisoit avec avantage la guerre aux Sarrasins d'Afrique qui ravageoient la partie méridionale d'Italie, et y tenoient plusieurs places (2). Dès l'année huit cent soixante-six, il avoit pris Capoue après un siège de trois mois. Il avoit battu les ennemis auprès de Lucéra dans la Pouille, et pris leur camp. Il prit Matéra sur eux, et la brûla ; et il les tenoit assiégés dans Bari, où ils se défendirent quatre ans. Le pape, ne pouvant donc rien refuser à ce prince, lui accorda même l'absolution de Valdrade, comme il paroît par plusieurs lettres dont furent chargés l'évêque Adventius et le chancelier Grimland, ambassadeurs de Lothaire.

La première est à Valdrade même, et le pape y parle ainsi (3) : Nous avons appris par le rapport de plusieurs personnes, et principalement de l'empereur Louis, que vous vous êtes repenti de votre péché et de votre opiniâtreté ; c'est pourquoi nous vous délivrons de l'anathème et de l'excommunication, et vous remettons dans la société des fidèles, vous donnant permission d'entrer dans l'église, de prier, de manger et de parler avec les autres chrétiens. Soyez si bien sur vos gardes à l'avenir, que Dieu vous accorde dans le ciel l'absolution que vous recevez sur la terre ; car si vous usez de dissimulation, loin d'être délié, vous

vous engagez davantage devant celui qui voit le cœur. Ne vous laissez pas tromper à ceux qui vous flattent, et sachez que la vérité ne peut demeurer cachée. A cette lettre, le pape en joignit une pour les évêques de Germanie, où il leur donne part de l'absolution de Valdrade (4). Elle est du douzième de février huit cent soixante-huit, aussi bien que celle qui est adressée au roi Louis de Germanie, et où il parle ainsi :

Notre cher fils, l'empereur Louis, combat, non contre les chrétiens, comme quelques-uns, mais contre les ennemis du nom chrétien, pour la sûreté de l'Eglise, principalement pour la nôtre, et pour la délivrance de plusieurs fidèles qui étoient en un extrême péril dans le Samnium ; en sorte que les Sarrasins étoient prêts à entrer sur nos terres. Il a quitté son repos et le lieu de sa résidence, s'exposant au chaud, au froid, à toutes sortes d'incommodités et de périls. Il a déjà fait de grands progrès, plusieurs infidèles sont tombés sous ses armes victorieuses, et il en a converti plusieurs à la foi. C'est de quoi nous avons cru vous devoir avertir, afin qu'il ne vous arrive pas d'attaquer rien de ce qui lui appartient, et non-seulement à lui, mais à Lothaire, car qui touche son frère le touche. Autrement, sachez que le saint-siège est fortement uni à ce prince, et que nous sommes prêt à employer pour lui les puissantes armes que Dieu nous met en main, par l'intercession de saint Pierre. Il y avoit des lettres pareilles pour le roi Charles, et pour les évêques de son royaume, qui furent rendues à ce prince par l'évêque de Metz et le chancelier de Lothaire, le mardi des rogations, vingt-quatrième de mai, la même année huit cent soixante-huit (2).

Dès la fin de l'année précédente, le roi Lothaire avoit envoyé à Rome Thietberge, son épouse, pour demander elle-même la dissolution de son mariage (3). Mais le pape Adrien ne donna pas dans cet artifice, non plus que son prédécesseur, comme il paroît par une lettre vigoureuse qu'il écrivit à Lothaire, et dont apparemment l'évêque et le chancelier furent aussi chargés. Le pape y parle ainsi : La reine Thietberge, votre épouse, nous a expliqué ses peines de sa propre bouche, et nous a dit qu'à cause de quelqu'infirmité corporelle, et de ce que son mariage n'a pas été légitimement contracté, elle désire se séparer de vous, renoncer au monde et se consacrer à Dieu. Cette proposition nous a surpris ; et, quoiqu'elle eût votre consentement, nous n'avons pu lui donner le nôtre : au contraire, nous lui avons enjoint de retourner avec vous, et de soutenir le droit de son mariage. Quant aux raisons qu'elle prétend avoir de se séparer, nous avons remis à les examiner mûrement avec nos frères dans un concile. C'est pourquoi nous exhortons votre

(1) Regin. an. 868. Met. 867.  
(2) Gh. Cass. c. 36. An. (3) Adr. Ep. 14.

(1) Epist. 15, 12. (3) Ibid. 867. Ep. 33.  
(2) An. Bert. 868.

excellence à ne point écouter les mauvais conseils, mais recevoir cette reine avec l'affection qui lui est due, comme une partie de vous-même. Que si la difficulté du chemin, ou quelqu'infirmité corporelle l'oblige à demeurer dans quelqu'une de ses terres en attendant le concile, elle doit y demeurer en sûreté, sous votre protection royale, et disposer des abbayes que vous lui avez promises de votre bouche, pour avoir de quoi subsister avec dignité. Si quelqu'un s'y oppose, il sera frappé d'anathème, et vous-même excommunié si vous y prenez part. Le pape approuve ici tacitement l'abus de donner des abbayes à des personnes séculières.

#### XII. Lettre du pape en faveur d'Actard.

Après les ambassadeurs du roi Lothaire, Actard, évêque de Nantes, fut aussi renvoyé de Rome avec plusieurs lettres en sa faveur (1). La première est adressée aux évêques qui avoient assisté au concile de Soissons et de Troyes, et le pape y parle ainsi d'Actard : Mais parce que, suivant votre rapport, ce vénérable prélat est depuis long-temps chassé de son église par la persécution des païens, et réduit à mener une vie errante, quoique sa science et sa vertu le pussent rendre très-utile à l'Eglise, nous ordonnons, suivant les maximes de nos prédécesseurs, et principalement de saint Grégoire, qu'il soit pourvu de quelque église qui se trouvera vacante, et qui ne soit pas moindre qu'étoit la sienne, si toutefois son église est tellement ruinée, qu'il n'y ait plus d'espérance de la rétablir. Nous lui avons même accordé le pallium en considération de ce qu'il a souffert pour la religion ; mais cet honneur sera attaché à sa personne et non à l'église, dont il doit être pourvu.

La seconde lettre est au roi Charles, pour réponse de la lettre qu'il avoit écrite au pape Nicolas après le concile de Troyes, touchant l'affaire d'Ebbon. Le pape Adrien déclare que cette affaire doit être désormais ensevelie dans le silence, puisqu'Ebbon n'a jamais été accusé d'aucune hérésie : et, puisqu'il est mort aussi bien que les évêques qui avoient connoissance de son affaire, il est impossible d'en savoir exactement la vérité. Ensuite il recommande Actard au roi, comme il avoit fait aux évêques. La lettre est du vingt-troisième de février huit cent soixante-huit. Il y en a une à Hérard, archevêque de Tours, qu'il prie de rendre à Actard le monastère qu'il a eu autrefois dans le diocèse de Tours, afin qu'il ait de quoi subsister, et marque qu'il a écrit à Salomon et aux Bretons ses sujets pour conserver les droits de l'église de Tours (2).

Le pape écrivit aussi à l'archevêque Hincmar en ces termes (3) : Quoique je vous con-

noisse depuis long-temps par votre réputation, toutefois je suis bien mieux instruit de votre mérite par le rapport de nos vénérables frères Arsène, apocrisiaire du saint-siège, l'évêque Actard, et mon cher fils Anastase, bibliothécaire, ce qui m'a donné autant d'affection pour vous que si je vous avois entretenu mille fois. Vous savez combien les papes Benoit et Nicolas ont travaillé dans l'affaire du roi Lothaire : nous avons le même esprit, et nous suivons ce qu'ils ont décidé. C'est pourquoi nous vous exhortons à ne point vous ralentir, mais parler hardiment de notre part aux rois et aux seigneurs, pour empêcher que l'on ne relève, par de mauvais artifices, ce qui a été détruit par l'autorité divine. Et comme notre cher fils Charles entre les rois, et vous entre les évêques, avez principalement concouru avec le saint-siège en cette bonne œuvre, nous vous prions de soutenir ce prince, et l'exhorter continuellement à achever le bien qu'il a commencé : il lui recommande ensuite les intérêts d'Actard pour lui faire obtenir une église, même métropolitaine. Avec cette lettre, Actard en rendit une à Hincmar, d'Anastase bibliothécaire, accompagnée de présents ; et Hincmar lui en renvoya d'autres avec quelques-uns de ses ouvrages. Ce qui fait voir l'amitié qui étoit entre eux (1).

#### XIII. Translation de saint Maur.

Le roi Charles avoit passé le commencement de cette année huit cent soixante-huit à Auxerre, où, de concert avec le roi Louis, son frère, il avoit assemblé des évêques au mois de février, pour examiner quelques questions touchant l'affaire du roi Lothaire. Le jour des cendres, troisième de mars, il étoit à Saint-Denis en France, où il demouroit souvent depuis qu'il s'étoit approprié cette abbaye (2). Car l'abbé Louis, fils de Rotrude, fille de Charlemagne, étant mort au mois de janvier huit cent soixante-sept, le roi Charles, son cousin, retint cette abbaye pour lui, faisant gouverner l'intérieur par le prévôt, le doyen et le trésorier, et faire le service de guerre par le maire ou majordome. Pendant ce même carême de l'année huit cent soixante-huit, il fit apporter au monastère des Fossés les reliques de saint Maur, tirées de Glanfeuil, par la crainte des Normands.

Le monastère de Glanfeuil, fondé par saint Maur, vers le milieu du sixième siècle, subsista dans sa splendeur environ deux cents ans. Mais le roi Pépin l'ayant donné à un nommé Gaidulfe de Ravenne, celui-ci traita si mal les moines, que de plus de cent il les réduisit à quatorze ; qu'il chassa encore, et mit à leur place cinq pauvres clercs pour faire l'office (3).

(1) Flod. III, Hist. c. 23. (3) Sup. liv. VIII, n. 18. Acta  
(2) Ann. Bertin. an. 867 SS. Ben. to. 6, p. 108. Boll.  
et 868 ; ibid. an 866. 5 janu. tom. 1, p. 1053.

(1) Hadr. Ep. 7. 10.  
(2) Ep. 8. Sup. n. 4, Ep. (3) Ep. 9.



Il détruisit les lieux réguliers et les églises mêmes, brûla et dissipa tous les titres; et après sa mort, le comte d'Angers et d'autres s'emparèrent des terres de ce monastère. Du temps de Louis le débonnaire, un comte, nommé Roricon, et sa femme, Bilechilde, ayant résolu de quitter le monde, entreprirent de rétablir cette maison, aidés par Lambert, moine de Marmoutier, par Jacob, abbé de Comery, et par Ingelbert, abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, près de Paris.

Ce dernier monastère fut fondé en six cent trente-huit, par Blidegisile, archidiacre de Paris, au lieu nommé le camp des Bagaudes, certaine faction qui s'éleva dans les Gaules, sous Mamien et Dioclétien. Comme en bas latin on nommoit un champ *fossatum*, ce lieu fut nommé le Fossé ou les Fossés (1). Il est à deux lieues de Paris, dans une péninsule agréable, formée par la rivière de Marne. L'archidiacre, l'ayant obtenu du roi Clovis II, y fonda un monastère dédié à la Sainte-Vierge et à saint Pierre, dont le premier abbé fut saint Babolen, que l'église de Paris honore le vingt-sixième de juin. En huit cent quarante-cinq, Gauslin, fils ou neveu de Roricon, et premier abbé de Glanfeuil, depuis le rétablissement transféra les reliques de saint Maur d'un lieu de l'église à l'autre, et trouva une vieille inscription en parchemin, qui portoit : Ici repose le corps du bienheureux Maur, moine et diacre, qui vint en Gaule du temps du roi Théodebert, et décéda le dix-huitième des calendes de février.

Les courses des Normands obligèrent les moines de Glanfeuil, à transférer ces reliques en divers lieux; et ils les portèrent jusque sur la Saône, où un comte, nommé Audon, leur donna retraite dans une de ses terres en huit cent soixante-trois (2). Une partie des moines y demeurèrent pour garder le corps saint, et y faire l'office; les autres, retournant en Anjou, rencontrèrent une troupe de pèlerins qui revenoient de Rome, entre lesquels étoit un clerc du mont Saint-Michel, près d'Avranches, qui avoit d'anciens cahiers, contenant la vie de saint Benoît et de cinq de ses disciples, entre lesquels étoit saint Maur. Un des moines de Glanfeuil, nommé Odon, acheta ces cahiers et corrigea le mieux qu'il put la vie de saint Maur, dont le langage lui parut grossier, sans compter les fautes des copistes. Il employa à ce travail environ trois semaines. Cette vie porte le nom de Fauste, disciple de saint Benoît et compagnon de saint Maur; mais Odon y a laissé ou ajouté, sans y penser, plusieurs fautes considérables.

Après que les reliques de saint Maur eurent demeuré trois ans et demi dans la terre du comte Audon, le roi Charles les fit apporter

au monastère de Saint-Pierre-des-Fossés, en huit cent soixante-huit, et cette dernière translation fut très-solennelle. Il y eut un grand concours de peuple : Enée, évêque de Paris, reçut le corps saint à l'entrée du monastère, et le porta sur ses épaules jusque dans l'église de Saint-Pierre, où il le mit dans un coffre de fer préparé exprès. C'étoit le mercredi après le dimanche de la passion, septième jour d'avril. Enée ordonna que tous les ans, à pareil jour de carême, ses successeurs iroient en procession à ce monastère en mémoire de cette solennité, ce qui a duré pendant plusieurs siècles; de plus, il donna au monastère une prébende entière dans l'église de Notre-Dame de Paris, comme il paroît par ses lettres. La prébende signifioit alors la portion que l'on fournissoit par jour à un chanoine pour sa nourriture (1). C'est le moine Odon, devenu abbé du monastère des Fossés, qui a écrit cette histoire, où il rapporte un grand nombre de miracles arrivés en ces différentes translations de saint Maur.

#### XIV. Traité d'Enée de Paris contre les Grecs.

Ce fut environ le même temps qu'Enée, évêque de Paris, écrivit son traité contre les erreurs des Grecs. La lettre du pape Nicolas sur cette matière ayant été apportée en France dès la fin de l'année huit cent soixante-sept (2), Hincmar la lut au roi Charles en présence de plusieurs évêques, à Corbény, maison royale du diocèse de Laon, et il fut résolu que l'on feroit écrire les évêques et les docteurs les plus renommés. Hincmar envoya la lettre aux autres archevêques, suivant l'ordre du pape; et le vingt-neuf décembre huit cent soixante-sept, il écrivit à Odon, évêque de Beauvais, son suffragant, pour l'exciter à écrire sur cette matière. Odon le fit, et envoya son ouvrage à Hincmar, qui y trouva quelque chose à corriger. Ratram, moine de Corbie, dans la même province de Reims, écrivit aussi sur ce sujet, par ordre des évêques, et dans la province de Sens cette commission fut donnée à l'évêque de Paris.

De tous les écrits qui furent faits sur ce sujet, il ne nous reste que ceux d'Enée et de Ratram, composés vraisemblablement en huit cent soixante-huit. Car il ne paroît pas qu'ils fussent encore la mort de l'empereur Michel ni les démarches de Basile pour la réunion avec l'église romaine. Le traité d'Enée de Paris est divisé en sept questions ou objections. La première est celle de la procession du Saint-Esprit, sur laquelle il cite plusieurs passages du prétendu livre de saint Athanase, de l'Unité de la trinité. Il cite ensuite saint Ambroise, saint Cyrille, saint Hilaire, Didyme d'Alexandrie, et enfin saint Augustin et d'autres pères latins (3). Car

(1) Cang. Glos. et 483. V. Mabill. Præf. 60.  
(2) Sup. n. 5. Flod. III, 6. Act. c. 4, n. 160.  
Hist. c. 17. Hinc. Opusc. (3) To. 7, Spicil. Init. c. 51. Flod. III, c. 23, p. 479 20, 35.

(1) Acta SS. Ben. to. 2, (2) Præf. Vit. S. Mauri.  
p. 591. Sup. I. VIII, n. 18. Acta SS. B. to. 1, p. 175.  
Boll. to. 1, p. 1052.

tout son ouvrage n'est qu'un tissu de citations, sans dire presque rien de lui-même. La seconde question est celle du célibat des ministres de l'Eglise, sur laquelle il rapporte, premièrement, des passages de saint Paul (1) en faveur de la continence, les décrétales des papes saint Sirice, saint Innocent, saint Léon, et plusieurs autorités des conciles et des pères, la plupart peu concluantes. La troisième question est le jeûne du samedi et l'abstinence du carême. Sur quoi Enée dit ces paroles remarquables : L'usage de l'abstinence est différent selon les pays. L'Egypte et la Palestine jeûnent neuf semaines avant Pâques; une partie de l'Italie s'abstient de toute nourriture cuite des trois jours de la semaine, pendant tout le carême et se contente des fruits et des herbes, dont le pays abonde. Mais ceux qui n'ont pas cette diversité d'herbes et de fruits ne peuvent se passer de quelque nourriture cuite au feu. La Germanie en général ne s'abstient pendant tout le carême, ni du lait, du beurre et du fromage, ni des œufs, sinon par dévotion particulière.

La quatrième question est de l'onction sur le front par les prêtres; la cinquième, de l'usage de raser la barbe; la sixième, de la primauté du pape, sur quoi il cite principalement les lettres des papes, et ajoute à la fin (2) : Après que l'empereur Constantin se fut fait chrétien, il quitta Rome, disant qu'il n'étoit pas convenable que deux empereurs, l'un prince de la terre, l'autre de l'Eglise, gouvernassent dans une même ville. C'est pourquoi il établit sa résidence à Constantinople et soumit Rome, et une grande partie de diverses provinces au siège apostolique. Il laissa au pontife romain l'autorité royale, et en fit écrire l'acte authentique, qui fut dès lors répandu par tout le monde. On voit bien qu'il entend la prétendue donation de Constantin, si bien convaincue de faux dans les derniers siècles, et c'est le premier auteur que je sache qui l'ait alléguée. Il finit la question des diacres élevés immédiatement à l'épiscopat. Sur quoi il convient du fait, et dit, que l'épiscopat contient éminemment tout le sacerdoce. Il connoissoit si peu Photius, qu'il suppose que c'est un homme marié, que l'on a tiré d'entre les bras de sa femme pour le mettre sur le siège épiscopal.

#### XV. Traité de Ratram. Procession du Saint-Esprit.

L'écrit de Ratram contre les Grecs est plus considérable que celui d'Enée (3). Il remarque dans sa préface, que les Grecs écrivant aux François du temps de Louis le débonnaire, ne leur avoient rien reproché de semblable. C'est quand Michel le bégue écrivit contre les images (4). Ratram reproche aux Grecs que plusieurs hérésiarques sont sortis de chez eux, particulièrement de Constantinople, au lieu

qu'il n'y en a jamais eu dans le saint-siège de Rome. Il avoue toutefois la chute du pape Libère.

L'écrit de Ratram est divisé en quatre livres, dont trois sont employés à traiter la question de la procession du Saint-Esprit, et le dernier à tous les autres reproches (1). D'abord il se plaint que des empereurs se mêlent de disputer des dogmes et des cérémonies de la religion (2). Leur devoir, dit-il, est d'apprendre dans l'Eglise et non pas d'y enseigner. Ils sont chargés des affaires de l'état et des lois du siècle, qu'ils se tiennent dans leurs bornes, sans entreprendre sur le ministère des évêques. Pourquoi ces nouveaux docteurs reprennent-ils maintenant ce que leurs prédécesseurs ont toujours respecté : l'église romaine n'enseigne ni ne pratique rien de nouveau.

Entrant en matière, il prouve par l'Ecriture que le Saint-Esprit procède du fils comme du père (3). Jésus-Christ dit à ses disciples : Quand le consolateur que je vous enverrai de la part du père sera venu, l'esprit de vérité, qui procède du père. Vous insistez, dit-il, sur ces mots : Qui procède du père, et vous ne voulez pas écouter ceux-ci : Que je vous enverrai de la part du père. Dites comment le Saint-Esprit est envoyé par le fils. Si vous ne dites pas que cette mission est une procession, dites donc que c'est un service, et faites, comme Arius, le Saint-Esprit moindre que le fils. Assurément, en disant qu'il l'envoie il dit qu'il procède de lui. Peut-être direz-vous qu'il ne dit pas simplement : Je l'enverrai; il ajoute : De la part du père. Les ariens ont fait les premiers cette objection, voulant établir des degrés dans la trinité; mais le fils dit : Qu'il envoie le Saint-Esprit de la part du père, parce qu'il tient du père que le Saint-Esprit procède de lui. Au reste, en disant qu'il procède du père, il ne nie pas qu'il procède aussi de lui. Au contraire, il ajoute (4) : Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien et vous l'annoncera. Qu'est-ce que le Saint-Esprit prendra du fils, si ce n'est la même substance, en procédant de lui? Aussi ajoute-t-il : Tout ce qu'a le père est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra du mien et vous l'annoncera (5). Si tout ce qui est au père est au fils, l'esprit du père est aussi l'esprit du fils; or, il n'est à l'un ni à l'autre, comme moindre ni comme sujet; c'est donc comme procédant de l'un et l'autre. Aussi est-il appelé l'esprit de vérité : et le fils est la vérité, comme il dit lui-même (6). Et saint Paul dit : Dieu a envoyé l'esprit de son fils dans vos cœurs (7). Il ne dit pas son esprit, mais l'esprit de son fils : l'esprit du fils est-il autre que l'esprit du père? Or, si c'est l'esprit de l'un et de l'autre, il procède de l'un et de l'autre. L'auteur rapporte plusieurs autres

(1) Tom. 2, Spicil. (5) XVI, 15.  
(2) Lib. 1, c. 2. (6) Joan. XIV, 6.  
(3) C. 3. (7) Ratr. c. 4. Gal. IV, 6.  
(4) Joan. XVI, 14.

(1) 1 Cor. VIII, c. 25, 184. (3) Tom. 8, Conc. p. 477.  
(2) P. 218, p. 111. (4) Sup. I. XLVIII, n. 2



passages, où le Saint-Esprit est nommé l'esprit de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus, et où il est dit, qu'il a répandu le Saint-Esprit sur les fidèles (1).

Dans le second livre, il apporte les autorités des pères, et premièrement du concile de Nicée (2). Il dit simplement dans son symbole: Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Que devient donc la règle que vous nous opposez de ne rien ajouter au symbole, puisque vous y avez ajouté, Qui procède du père? Nous l'avons fait, dites-vous, par l'autorité du concile de Constantinople à cause des questions survenues touchant le Saint-Esprit. Mais pourquoi l'église romaine n'a-t-elle pas eu aussi l'autorité d'ajouter, Et du fils: suivant l'Écriture sainte, pour prévenir d'autres questions? Si vous dites que l'Écriture ne dit pas en termes formels que le Saint-Esprit procède du fils, quoiqu'elle le dise en substance, montrez-nous où elle dit en termes formels que le Saint-Esprit doit être adoré et glorifié avec le père et le fils, et qu'il a parlé par les prophètes, comme porte le concile de Constantinople. Or, il a été nécessaire de dire expressément que le Saint-Esprit procède du fils, pour condamner ceux qui disoient que, ne procédant que du père, il étoit un autre fils, et n'étoit point l'esprit du fils.

Entre les pères grecs, Ratram cite principalement saint Athanase (3); mais il n'en allègue que les ouvrages supposés, le symbole que l'on croit au jourd'hui être de Vigile de Thapse, le livre des propres personnes, autrement les huit livres de la trinité, et la dispute contre Arius, qui est du même Vigile. Il cite saint Grégoire de Nazianze et Didyme d'Alexandrie (4). Mais ces principales preuves sont tirées des pères latins; et il montre que les Grecs ne peuvent les récuser sans se déclarer schismatiques, en prétendant que l'Eglise n'est que chez eux (5). Saint Ambroise dit nettement que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Saint Augustin, expliquant l'évangile de saint Jean, traite expressément la question, et décide que le Saint-Esprit procède du père et du fils, puisqu'il est l'esprit de l'un et de l'autre: au lieu que le fils n'est fils que du père, et le père n'est père que du fils (6). Pourquoi donc le fils dit-il simplement que le Saint-Esprit procède du père? C'est parce qu'il rapporte tout à celui dont il vient lui-même, comme quand il dit: Ma doctrine n'est pas à moi, mais à celui qui m'a envoyé. Saint Augustin répète la même chose dans l'ouvrage de la trinité, où il l'explique plus à fond (7).

(1) Rom. VIII, 9, 1. Pet. I, 10. Philip. I, 19. Act. XVI, 7. Tit. III, 5. Act. II, 33.  
(2) C. 2.  
(3) II, c. III, 3, c. 6.  
(4) Tom. 2, Oper. Ath. p. 601, edit. 1698. Sup. I, XXX, n. 8.  
(5) Ratr. II, c. 3, 55; III, c. 1.  
(6) II, c. 4. Ambr. I, de S. S. p. c. 1, n. 119, 120. Aug. Tract. 99, in Joann. n. 6.  
(7) N. 8. Joan. VII, 16; xv. Trin. 17, 36, 37.

## XVI. Articles de discipline.

Dans le quatrième livre, Ratram traite des neuf autres reproches que les Grecs faisoient aux Latins (1). On auroit pu les passer sous silence, dit-il, puisqu'ils ne regardent point la foi, n'étoit le péril de scandaliser les foibles. Il ne s'agit ici que des coutumes des églises, qui ont toujours été différentes, et ne peuvent être uniformes. Dès le commencement, dans l'église de Jérusalem, les biens étoient en commun, mais on n'obligeoit pas les autres églises à l'imiter. Il rapporte ensuite le passage de Socrate, touchant les différents usages des églises (2).

Venant au détail, il commence par le jeûne du samedi, et soutient que la plupart des églises d'Occident ne l'observent pas, et que celle d'Alexandrie l'observe comme la romaine (3). Au fond, cette pratique est de soi indifférente, sur quoi il cite la lettre de saint Augustin à Casulan (4), et ajoute que dans la Grande-Bretagne on jeûnoit tous les vendredis, et dans les monastères d'Irlande toute l'année, hors les dimanches et les fêtes. Il est étonnant, dit-il, que les Grecs nous reprochent le jeûne du samedi, eux qui ne trouvent point mauvais que par tout l'Orient on jeûne le mercredi et le vendredi, quoique ces jeûnes ne soient point d'obligation à Constantinople.

Ils nous reprennent de ce que nous n'observons pas avant Pâques l'abstinence de chair pendant huit semaines, et pendant sept semaines l'abstinence des œufs et du fromage, comme si leur coutume étoit générale, au lieu que plusieurs ne jeûnent que six semaines avant Pâques, d'autres sept, d'autres huit, et quelques-uns jusqu'à neuf (5). Et ceux qui en jeûnent sept ou huit ne se contentent pas, comme les Grecs, d'une simple abstinence dans le temps qui précède la sixième. Les Grecs sont bien au-dessous de ceux qui, pendant tout le carême, ne mangent rien de cuit, ou ne vivent que de pain, ou d'herbes sans pain, ou ne mangent qu'une fois ou deux la semaine. Tous conviennent que le jeûne pascal doit être de quarante jours; mais les uns jeûnent six semaines entières, hors les dimanches, et quatre jours de la septième, comme l'église romaine et tout l'Occident: les autres ne jeûnent point les samedis, non plus que les dimanches; d'autres retranchent aussi les jeudis, et remontent jusqu'à huit ou neuf semaines pour trouver les quarante jours.

Tondre ou raser la barbe ou les cheveux sont pratiques indifférentes, qui ne méritent pas d'être relevées (6). Seulement Ratram observe la couronne cléricale, qui n'étoit qu'un tour de cheveux, comme nous voyons dans les figures de ce temps-là. Le célibat des prêtres est plus important (7). Il y a, dit-il, de quoi s'étonner si les Grecs ne comprennent pas que

(1) C. 1.  
(2) C. 2. Socr. v. Hist. c. 22.  
(3) Sup. liv. XXVI, n. 50, c. 3.  
(4) Aug. Ep. 86.  
(5) C. 4.  
(6) C. 5.  
(7) C. 6.

les Romains sont louables sur cet article; et, s'ils le comprennent, il faut s'affliger de ce qu'ils parlent contre leur conscience. Si c'est condamner le mariage que de s'en abstenir, il a donc été condamné par tous les saints qui ont gardé le célibat, et par Jésus-Christ même, qui toutefois l'a autorisé, assistant à des noces. Les Romains en usent de même, puisque chez eux on célèbre des mariages. Mais les prêtres suivent le conseil de saint Paul, d'y renoncer, pour être dégagés des soins de la vie, et plus libres pour prier et exercer leur saint ministère (1).

Il n'y a que les évêques qui doivent faire aux baptisés l'onction du saint-chrême sur le front pour leur donner le Saint-Esprit (2). Outre la tradition de l'Eglise, nous avons l'autorité de l'Écriture dans les actes des apôtres (3), où il est dit que saint Pierre et saint Jean furent envoyés à Samarie pour communiquer le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Ratram cite ici la décrétale du pape Innocent I<sup>er</sup> à Décentius (4). Quant à ce que disoient les Grecs, que les Latins faisoient le chrême avec de l'eau, c'est, dit-il, une imposture; nous le faisons comme tous les autres, avec du baume et de l'huile. Il est faux aussi que chez nous on consacre un agneau, et que l'on ordonne évêques des diacres sans avoir reçu l'ordre de prêtrise (5). Mais, les Grecs qui nous font ce reproche, ordonnent évêques de purs laïques. Quoique Ratram nie absolument ces deux faits, nous trouvons sur le premier, que Valafrid Strabon, auteur du même siècle, et mort avant cette dispute, avoue qu'en quelques lieux on offroit près de l'autel un agneau le jour de Pâques: ce qu'il condamne comme un reste de superstition judaïque (6). Toutefois, on trouve encore dans le missel romain la bénédiction d'un agneau à Pâques, qui n'est qu'une simple prière, comme pour bénir le pain et les autres viandes, que les Grecs auroient eu tort de blâmer. S'ils entendoient autre chose, c'étoit un abus que les Latins rejetoient comme eux. Quant aux diacres ordonnés évêques, Enée avoue qu'on l'avoit fait quelquefois, et nous l'avons observé.

Ratram finit par la primauté de l'Eglise, que les Grecs prétendoient avoir passé de Rome à Constantinople avec l'empire (7). Mais, dit-il, Socrate, historien grec, parlant du concile d'Antioche, assemblé par les ariens, dit que Jules, évêque de Rome n'y étoit point, ni personne pour lui, quoique la loi ecclésiastique défende de tenir des conciles sans le consentement de l'évêque de Rome. Dans le concile de Sardique, on permet à tout évêque déposé d'appeler à l'évêque de Rome (8). Les

(1) 1 Cor. VII, 6, etc.  
(2) C. 7.  
(3) Act. VIII, 14.  
(4) Sup. liv. XXIII, n. 39.  
(5) C. 8.  
(6) V. Mabil. Praef. to. 6, n. 103. Valaf. de Rebus.  
Eccl. c. 18. Sup. liv. XLVIII, n. 42.  
(7) Object. 7. Sup. liv. XI, n. 34. Soc. II, Hist. c. 8. Sup. I, XII, n. 10.  
(8) Can. 7.

papes ont présidé par leurs légats à tous les conciles généraux célébrés en Orient, comme à celui de Nicée, par l'évêque Osius, et les prêtres Victor et Vincent. Les conciles qu'ils ont approuvés ont été reçus, ceux qu'ils ont rejetés sont demeurés sans autorité. Il rapporte ensuite ce qui se passa sous saint Léon, pour casser le faux concile d'Ephèse et tenir celui de Chalcédoine, et le prouve par les lettres des empereurs et de ce saint pape. Puis il vient aux preuves du vicariat de Thessalonique. Enfin il montre que l'évêque de Constantinople a toujours été soumis au pape, et prétend que quand on lui a donné le titre de patriarche avec le second rang, ce n'étoit qu'un titre d'honneur sans juridiction.

## XVII. Concile de Wormes.

On travailla aussi en Germanie à répondre aux reproches des Grecs, et ces réponses furent approuvées dans un concile tenu à Wormes, le seizième de mai huit cent soixante-huit, en présence du roi Louis (1). Le même concile fit plusieurs canons de discipline: on en compte jusqu'à quatre-vingt, mais on ne trouve que les quarante-quatre premiers dans les meilleurs exemplaires (2). On voit dans ces canons l'usage des pénitences canoniques, avec les différents degrés, comme dans les lettres du pape Nicolas I<sup>er</sup>. Il est défendu aux maîtres de tuer leurs serfs de leur autorité privée, mais la pénitence n'est que de deux ans (3). Les enfants offerts aux monastères par leurs parents étoient encore censés engagés, suivant la règle de saint Benoît, et le quatrième concile de Tolède (4).

## XVIII. Lettres du pape à l'empereur Basile et au patriarche Ignace.

Les réponses aux reproches des Grecs n'eurent point alors d'effet, parce que Photius, qui en étoit l'auteur, étant chassé, il ne fut plus mention de cette dispute. La première nouvelle de son expulsion et du rétablissement d'Ignace fut apportée à Rome par Euthymius, spataire ou écuyer, et envoyé de l'empereur (5). L'abbé Théognoste, qu'Ignace avoit fait exarque des monastères de quelques provinces, étoit venu porter au pape les plaintes de ce patriarche, et demouroit à Rome depuis environ sept ans. A cette heureuse nouvelle, il s'en retourna à Constantinople avec Euthymius; et le pape le chargea de deux lettres, l'une pour l'empereur Basile, l'autre pour le patriarche Ignace, datées du premier jour d'août, indiction première, qui est l'an huit cent

(1) Ann. Fuld. [868, to. 8, Conc. p. 941.  
(2) Nota Suril, p. 954.  
(3) Can. 25, 26, 27, etc. C. 38, 22.  
(4) Reg. c. 59. Conc. Tol. c. 49.  
(5) Ep. Hadr. to. 8, Conc. p. 1086, E. Sup. I, I, n. 14.



soixante-huit (1). Il déclare, dans l'une et dans l'autre, qu'il suivra inviolablement tout ce qu'a fait le pape Nicolas, touchant Ignace et Photius.

Quelque temps après l'arrivée d'Euthymius, Jean, métropolitain de Sylée, autrement Pergée en Pamphylie, apocrisiaire d'Ignace, et Basile, surnommé Pinacas, spataire, et envoyé de l'empereur Basile, arrivèrent aussi à Rome. Quant à Pierre, métropolitain de Sardis, apocrisiaire de Photius, il périt en chemin par un naufrage, dont il ne se sauva qu'un moine, nommé Méthodius, qui, étant arrivé à Rome et cité trois fois sans se représenter, fut anathématisé, et se retira. Le pape Adrien reçut les envoyés du patriarche et de l'empereur dans la salle secrète de Sainte-Marie-Majeure, selon la coutume, accompagné des évêques et des grands. Les envoyés grecs se présentèrent avec grand respect, et rendirent au pape les présents et les lettres adressées à Nicolas, son prédécesseur. Celle de l'empereur Basile faisoit mention de la première, envoyée par Euthymius; et, comme on ne savoit à Constantinople si elle avoit été reçue, on en répète le contenu (2). Ayant trouvé, dit Basile à notre avènement à l'empire, notre église privée de son pasteur légitime, et soumise à la tyrannie d'un étranger, nous avons chassé Photius, avec ordre de demeurer en repos; et nous avons rappelé Ignace, notre père, manifestement opprimé, et justifié par plusieurs de vos lettres, que l'on avoit cachées jusqu'ici avec grand soin. Nous vous laissons maintenant à approuver ce que nous avons fait, et régler ce qui reste à faire, c'est-à-dire comment doivent être traités ceux qui ont communiqué avec Photius. Il y a des évêques et des prêtres qui, ayant été ordonnés par Ignace et s'étant engagés par écrit à ne le point abandonner, ont manqué à leurs promesses. D'autres ont été ordonnés par Photius, et plusieurs se sont engagés à lui, soit par violence, soit par séduction. Comme presque tous nos évêques et nos prêtres sont tombés dans cette faute, nous vous prions d'avoir pitié d'eux, afin d'éviter un naufrage entier à notre église, principalement de ceux qui demandent à faire pénitence, et ont recours à vous comme au souverain pontife; quant à ceux qui ne veulent point rentrer dans le bon chemin, ils ne peuvent éviter la condamnation. Cette lettre étoit de l'onzième de décembre huit cent soixante-sept.

Celle du patriarche Ignace contient en substance les mêmes choses (3), et commence par une reconnaissance authentique de la primauté du pape et de son autorité pour remédier à tous les maux de l'Eglise. Ignace relève les souffrances de Jean de Sylée, son légat, et de Pierre, évêque de Troade, qu'il

envoyoit avec lui. Il marque que plusieurs de ceux qu'il avoit ordonnés sont demeurés fermes, et ajoute: Paul, archevêque de Césarée en Cappadoce, ordonné par Photius, après avoir été contre nous dans le premier concile, a résisté fortement dans le second à nous condamner.

Après que le pape Adrien eut reçu ces lettres, les envoyés grecs rendirent grâce à l'église romaine d'avoir tiré du schisme l'église de Constantinople; puis ils ajoutèrent (1): L'empereur Basile et le patriarche Ignace, après que Photius a été chassé, ont trouvé un livre plein de faussetés contre l'église romaine et le pape Nicolas, qu'ils vous ont envoyé scellé, pour l'examiner, et déclarer comme chef de l'Eglise ce qu'elle doit croire de ce prétendu concile. Le pape répondit: Nous voulons bien examiner ce livre pour en condamner l'auteur une troisième fois. Le métropolitain, étant sorti et rentré, présenta le livre, et le jeta à terre, en disant: Tu as été maudit à Constantinople, sois encore maudit à Rome. Et le spataire Basile, le frappant du pied et de l'épée, ajouta: Je crois que le diable habite dans cet ouvrage, pour dire par la bouche de Photius ce qu'il ne peut dire lui-même. Car il contient une fausse souscription de l'empereur Basile, notre maître, après celle de Michel, que Photius fit souscrire de nuit, étant ivre. Pour celle de Basile, le rétablissement d'Ignace fait bien voir qu'elle n'est pas de lui, et nous sommes prêts d'en faire serment. Mais Photius a pu aussi bien contrefaire la signature de Basile que celle de plusieurs évêques absents. Personne à Constantinople n'a eu connoissance de ce concile, parce qu'en effet il n'a pas été tenu. Mais Photius a pris prétexte de ce qu'à Constantinople il y avoit toujours plusieurs évêques de la province comme ici à Rome, et on dit qu'à la place des évêques, il a fait souscrire des citoyens fugitifs de leurs villes, gagnés par argent. De là vient que ces souscriptions sont de différents caractères et de différentes plumes, l'une plus menue, l'autre plus grosse, pour représenter l'écriture des vieillards. Vous verrez bien ici la diversité des écritures, mais vous ne connoîtrez pas la fraude si vous n'envoyez à Constantinople.

#### XIX. Concile de Rome.

Alors le pape donna le livre à examiner, pendant quelques jours, par des hommes instruits des deux langues grecque et latine; puis, du consentement du sénat et du peuple, il assembla un concile à Saint-Pierre, où l'on entendit les envoyés de Constantinople, et on lut les lettres du pape Nicolas. Ensuite Jean, archidiacre de l'église romaine, depuis pape, lut un discours au nom d'Adrien, où, après

avoir représenté les crimes de Photius et la fermeté du pape Nicolas à le condamner, il dit (1): Voyez donc, mes frères, ce que nous avons à faire, tant sur ce conciliabule et ses actes profanes qu'à l'égard de ceux qui y ont souscrit. Dites librement ce que vous pensez. Quant à moi, je suis prêt à tout souffrir, et même la mort, pour la loi de Dieu, les canons, les privilèges du saint-siège, la mémoire et les actes du pape Nicolas, mon prédécesseur. Ensuite Gauderic, évêque de Vélitre, lut au nom du concile une réponse à ce discours du pape, par laquelle il est exhorté à condamner ce conciliabule tenu à Constantinople par la faction de Photius, sous le règne de Michel. Le diacre Marin lut un second discours du pape, où il dit: Puisque le livre contenant les actes de ce conciliabule nous a été apporté par les envoyés du patriarche et de l'empereur, il faut voir ce que nous en devons faire; pour moi, je suis d'avis de le jeter au feu, et le réduire en cendres en présence de tout le monde, et principalement des envoyés grecs. Le concile répondit par la bouche de Formose, évêque de Porto: Cette sentence est juste, nous l'approuvons tous, nous vous prions tous de l'exécuter. Pierre, diacre et scriniaire, lut un troisième discours du pape, où il relève la témérité de Photius, d'avoir prétendu condamner Nicolas, son prédécesseur. Le pape, dit-il, juge tous les évêques, mais nous ne lisons point que personne l'ait jugé. Car, encore que les Orientaux aient dit anathème à Honorius après sa mort, il faut savoir qu'il avoit été accusé d'hérésie, qui est la seule cause pour laquelle il est permis aux inférieurs de résister à leurs supérieurs; et toutefois aucun, ni patriarche ni évêque, n'auroit eu droit de prononcer contre lui si l'autorité du saint-siège n'avoit précédé. Le pape Adrien reconnoît ici bien nettement la condamnation d'Honorius. Benoit, notaire et scriniaire, lut une autre réponse du concile, qui confirme, par les exemples de Jean d'Antioche et de Dioscore, que l'inférieur ne peut juger son supérieur. Toutefois, les évêques prièrent le pape de se contenter de condamner Photius et de pardonner à ses complices, pourvu qu'ils condamnent de vive voix et par écrit ce qu'ils ont fait avec lui.

Alors le pape prononça de sa bouche la sentence en cinq articles et en ce sens (2): Nous ordonnons que le conciliabule tenu depuis peu par Photius à Constantinople et par l'empereur Michel, son protecteur, contre le respect du saint-siège, sera supprimé, brûlé et chargé d'anathème perpétuel, comme rempli de toutes faussetés. Nous ordonnons de même de tous les écrits que l'un et l'autre ont publiés en divers temps contre le saint-siège, et les deux conventicules factieux, assemblés par Michel et par Photius, contre notre confrère Ignace, et

nous les rejetons avec exécution. Nous condamnons de rechef Photius, déjà condamné justement par notre prédécesseur et par nous, à cause des nouveaux excès qu'il a commis en s'élevant contre le pape Nicolas et contre nous, et nous le chargeons d'anathème. Toutefois, s'il se soumet de vive voix et par écrit aux ordonnances de notre prédécesseur et aux nôtres, et condamne les actes de son conciliabule, nous ne lui refusons pas la communion laïque. Quant à ceux qui ont consenti ou souscrit au conciliabule, s'ils suivent les décrets de notre prédécesseur et reviennent à la communion du patriarche Ignace; s'ils anathématisent le conciliabule et en brûlent les exemplaires, ils auront la communion de l'Eglise (1). Mais pour notre fils l'empereur Basile, quoique son nom soit inséré faussement dans ces actes, aussi bien que celui d'Ignace, nous le déchargeons de toute condamnation, et le recevons au nombre des empereurs catholiques. Quiconque, après avoir eu connoissance de ce décret apostolique, retiendra les exemplaires de ce conciliabule sans les déclarer ou les brûler, sera excommunié ou déposé, s'il est clerc. Ce que nous ordonnons, non-seulement pour Constantinople, mais pour Alexandrie, Antioche et Jérusalem, et généralement pour tous les fidèles.

Cette sentence fut souscrite par trente évêques, dont les deux premiers sont le pape Adrien et l'archevêque Jean, légat du patriarche Ignace. Après les souscriptions des évêques, sont celles des cardinaux, c'est-à-dire de neuf prêtres et de cinq diacres de l'église romaine. Au reste, ces actes n'étoient plus, comme ceux des anciens conciles, des procès-verbaux fidèles de tout ce qui se passoit dans l'assemblée, mais des discours préparés et composés à loisir, comme j'ai observé sur le concile tenu en six cent quarante-neuf par le pape saint Martin. Le concile étant fini, on mit à la porte, sur les degrés, le livre apporté de Constantinople, qui contenoit les actes du conciliabule de Photius (2). On le foula aux pieds, puis on le jeta dans un grand feu, où il fut consumé.

#### XX. Anastase, bibliothécaire, excommunié.

Ce fut apparemment en ce concile qu'Anastase le bibliothécaire fut excommunié. Dès le dixième de mars de la même année huit cent soixante-huit, qui étoit le mercredi de la première semaine de carême, Eleuthère, fils de l'évêque Arsène, qui avoit été légat en France, séduisit la fille du pape Adrien, qui avoit été fiancée à un autre, l'enleva et l'épousa (3). Arsène se retira à Bénévent, près de l'empereur Louis, et, étant tombé malade, il laissa son trésor entre les mains de l'impératrice Ingel-

(1) To. 8, Conc. p. 1084. (3) P. 1009.

(2) P. 1007.

(1) Vita Hadr. p. 888.

(1) Tom. 8, p. 1087.

(2) P. 1093, c. 1.

(1) C. 2, 3, 4. (3) Ann. Bert. 868.

Vita Hadr. p. 889, C.



berge, puis mourut sans communion, et, à ce que l'on disoit, s'entretenant avec les démons. Après sa mort, le pape Adrien obtint de l'empereur des commissaires pour juger Eleuthère suivant les lois romaines; mais celui-ci tua Stéphanie, épouse du pape, et sa fille qu'il avoit enlevée, et l'on disoit qu'il avoit commis ces meurtres par le conseil de son frère Anastase, qu'Adrien avoit fait bibliothécaire de l'église romaine au commencement de son pontificat. Les commissaires de l'empereur firent mourir Eleuthère, et le pape condamna Anastase dans un concile.

La sentence portoit : Toute l'Eglise de Dieu sait ce qu'a fait Anastase du temps des papes nos prédécesseurs, et ce qu'ont ordonné de lui Léon et Benoît, dont l'un déposé, excommunié et anathématisé, l'autre, l'ayant dépouillé des habits sacerdotaux, l'a reçu à la communion laïque (1). Ensuite le pape Nicolas l'a rétabli, pourvu qu'il fût fidèle à l'église romaine. Mais, après avoir pillé notre palais patriarcal et enlevé les actes des conciles où il étoit condamné, il a fait sortir des hommes par-dessus les murailles de cette ville pour semer la discorde entre les princes et l'Eglise, et a été cause qu'un nommé Adalgrim, réfugié à l'église, a perdu les yeux et la langue. Enfin, comme plusieurs d'entre vous l'ont avec moi ouï-dire à un prêtre, nommé Adon, son parent, oubliant nos bienfaits; il a envoyé un homme à Eleuthère pour l'exhorter aux meurtres qui ont été commis, comme vous savez. C'est pourquoi nous ordonnons, conformément aux jugements des papes Léon et Benoît, qu'il soit privé de toute communion ecclésiastique, jusqu'à ce qu'il se défende dans un concile de tous les cas dont il est chargé; et quiconque communiquera avec lui, même en lui parlant, encourra la même excommunication. Que, s'il s'éloigne tant soit peu de Rome, ou fait quelque fonction cléricale, il sera chargé d'anathème perpétuel, lui et ses complices. Cette sentence lui fut prononcée publiquement à Sainte-Praxède, le douzième d'octobre, indiction seconde, l'an huit cent soixante-huit.

#### XXI. Saint Cyrille et saint Méthodius à Rome.

Les deux apôtres des Slaves, Constantin le philosophe, et Méthodius, son frère, avoient été mandés par le pape Nicolas; mais ils n'arrivèrent à Rome que quelques jours après sa mort. Le pape Adrien les reçut avec d'autant plus de joie, qu'ils apportèrent le corps de saint Clément, et il alla hors de la ville au-devant d'eux, avec le clergé et le peuple (2). Il les sacra tous deux évêques, et ordonna prêtres et diacres leurs disciples, qu'ils avoient amenés. Quelque temps après, Constantin re-

nonça à l'épiscopat, et embrassa la vie monastique, sous le nom de Cyrille, sous lequel il est plus connu (1). Il mourut à Rome, et son frère Méthodius retourna en Moravie continuer les travaux de sa mission, n'ayant pu obtenir d'emporter le corps de Cyrille, qui demeura dans l'église de Saint-Clément.

Le corps de saint Clément fut depuis transféré au monastère de Casauze, en latin *Casa-Aurea*, fondé par l'empereur Louis dans une île de la rivière de Pescaire, en Pouille (2). Il établit cette communauté vers l'an huit cent soixante-six, tandis qu'il faisoit la guerre aux Sarrasins, et l'enrichit de plusieurs terres pendant le reste de son règne.

#### XXII. Commencement de l'affaire d'Hincmar de Laon.

Le pape Adrien reçut des plaintes d'Hincmar, évêque de Laon, contre le roi Charles, son maître, et contre Hincmar, archevêque de Reims, son oncle et son métropolitain (3). Hincmar de Laon s'étoit rendu odieux au clergé et au peuple de son diocèse par ses injustices et ses violences, et on en porta des plaintes au roi lorsqu'il vint dans le pays pendant l'été de cette année huit cent soixante-huit. On l'accusoit en particulier d'avoir ôté des bénéfices, c'est-à-dire des fiefs à quelques-uns de ses vassaux (4). Le roi lui ordonna d'envoyer son avoué pour le défendre devant les seigneurs. L'évêque de Laon ne se trouva point au lieu marqué, ni son avoué pour lui, et ne s'envoya point excuser par serment dans les formes; seulement il manda au roi qu'il ne pouvoit se présenter à un jugement séculier, au préjudice de la juridiction ecclésiastique. Le roi fit saisir tous les biens que l'évêque de Laon possédoit dans son royaume. Mais au mois d'août suivant, comme il tenoit son parlement à Pistes, l'archevêque de Reims y amena l'évêque de Laon, son neveu; et, avec les autres évêques, il représenta au roi le préjudice que cette saisie portoit à l'autorité épiscopale. Ainsi, il obtint que l'évêque de Laon fût remis en possession, et que l'affaire fût terminée dans sa province par des juges choisis, et ensuite par un concile, s'il étoit besoin.

Les juges choisis jugèrent que l'évêque de Laon devoit demeurer en possession de ses biens, excepté de la terre de Pouilly, donnée en fief par le roi à un seigneur, nommé Normand, du consentement de l'évêque (5). Il ne fut pas content de ce jugement, ni de l'archevêque son oncle, qui y avoit présidé. C'est pourquoi il envoya au pape un clerc, nommé

(1) Ibid. p. 2, n. 8. (4) An. Bert. 868. Opusc.  
(2) Chr. Casaur. to. 5. Hincm. to. 8, Conc. p. 1735.  
Spicil. p. 381. etc. Conc. Duz. part. 2,  
(3) Epist. Hinc. Rem. to. c. 4.  
8, Conc. p. 1660. (5) Epist. Hinc. p. 1766.  
Cum not. Cellot.

(1) Sup. l. XLIX, n. 15, (2) Sup. l. L, n. 55. Boll.  
n. 16. 9 mart. to. 7, p. 21.

Celsan, à l'insu du roi et de l'archevêque, avec une lettre où il se plaignoit de l'un et de l'autre, et de Normand; et il disoit avoir fait vœu d'aller à Rome visiter les tombeaux des apôtres. Sur quoi le pape Adrien écrivit deux lettres conformes, l'une à l'archevêque de Reims, l'autre au roi Charles, par lesquelles il leur ordonne de favoriser le voyage de l'évêque de Laon, et prendre soin de son évêché en son absence, avec menace d'excommunication contre Normand, s'il ne restitue incessamment les terres usurpées sur l'église de Laon, et contre tous ceux qui toucheront aux biens de cette église pendant le voyage de l'évêque. Cette lettre fut rendue au roi Charles, à Quiercy-sur-Oise, au mois de décembre huit cent soixante-huit, et il en fut fort irrité contre l'évêque de Laon, qui avoit envoyé à Rome à son insu, et l'avoit calomnié auprès du pape, comme usurpateur du bien de l'église (1).

Il fut encore plus aigri de ce que l'évêque, ayant eu plusieurs ordres de le venir trouver, s'étoit retiré à Laon sans son congé. C'est pourquoi, au commencement de l'année suivante, ayant appris qu'il étoit convenu avec le roi Lothaire des aller établir dans son royaume, il manda aux vassaux de l'évêché de Laon de le venir trouver à Compiègne où il étoit. Quelques-uns y vinrent, l'évêque en empêcha les autres (2). C'est pourquoi le roi envoya deux évêques de la même province, Odon de Beauvais et Guilbert de Châlons, pour lui ordonner de venir enfin le trouver. Il envoya en même temps des comtes avec des troupes, pour amener de gré ou de force les vassaux qui n'étoient pas venus à son ordre.

Quand l'évêque de Laon apprit qu'ils venoient, avant même qu'ils fussent arrivés, il assembla son clergé dans l'église de Notre-Dame, sa cathédrale, et les prêtres, tenant à leurs mains le bois de la croix et les Evangiles, il prononça excommunication et anathème contre tous ceux qui entreroient de force dans ce saint lieu et dans son diocèse, et contre tous leurs complices, ce qui comprenoit le roi même. Les deux évêques ne purent rien obtenir de lui, et, les officiers du roi étant arrivés, il se tint près de l'autel avec son clergé (3), et les évêques qui se trouvèrent présents empêchèrent que les comtes ne le tirassent de l'église. Ils se contentèrent donc de faire renouveler aux vassaux de l'évêché le serment de fidélité qu'ils devoient au roi, et retournèrent le trouver. Mais, sitôt qu'ils furent partis, l'évêque se fit prêter un nouveau serment par ses vassaux. Le roi, fort irrité, fit indiquer un concile de tous les évêques de son royaume à Verberie, pour le vingt-quatrième d'avril de la même année huit cent soixante-neuf, indiction seconde, et fit appe-

(1) Hadr. Ep. 10, 17. Sched. c. 4, 10, 8, Conc. p.  
An. Bert. 868. 1557.  
(2) Ibid. an. 869. Hincm. (3) An. Bertin.

ler l'évêque de Laon. Vingt-neuf évêques y assistèrent, entre lesquels étoient huit métropolitains, et le roi s'y trouva en personne. L'archevêque de Reims y présidoit comme étant dans sa province, et l'évêque de Laon y comparut. Il y fut accusé; et, se voyant pressé, il appela au pape, et demanda la permission d'aller à Rome, qui lui fut refusée; seulement on suspendit la procédure, et on ne passa pas outre (1). Mais quelque temps après, l'évêque de Laon, voyant qu'il n'étoit pas obéi par son clergé, l'excommunia tout entier, défendant de dire la messe par tout son diocèse, de baptiser les enfants, même en péril de mort, de donner à personne la pénitence ou le viatique, ni la sépulture aux morts. Le roi, pour arrêter ses emportements, le fit mettre en prison, en un lieu de son diocèse nommé alors Sylvac, mais il le mit peu après en liberté (2).

#### XXIII. Lothaire en Italie.

Cependant le roi Lothaire entra en Italie, voulant premièrement conférer avec l'empereur, son frère, et ensuite aller à Rome; car il espéroit que l'empereur lui feroit obtenir du pape la permission de quitter Thietberge et de reprendre Valdrade (3); c'est pourquoi il ordonna à Thietberge de venir à Rome après lui. C'étoit au mois de juin, et Lothaire, étant déjà à Ravenne, y rencontra des envoyés de l'empereur, son frère, occupé au siège de Bari contre les Sarrasins. Il mandoit à Lothaire de retourner dans son royaume sans s'arrêter plus long-temps en Italie, et remettre leur entrevue à un temps plus commode. Lothaire ne laissa pas de passer outre; il alla trouver son frère à Bénévent; et, ayant gagné l'impératrice Ingelberge par prières et par présents, il obtint de l'empereur Louis qu'elle viendrait avec lui au monastère du mont Cassin, et que le pape Adrien s'y trouveroit par ordre de l'empereur. Quand il y fut, Lothaire le fit tant prier par Ingelberge, et lui fit tant de présents, que le pape promit de lui dire la messe et lui donner la communion, pourvu qu'il n'eût eu aucun commerce avec Valdrade, même de paroles, depuis que le pape Nicolas l'eut excommuniée. La communion fut aussi promise à Gonthier, archevêque de Cologne, qui étoit regardé comme le principal auteur du divorce de Lothaire, mais ce ne fut qu'en donnant cet écrit : Je déclare, devant Dieu et ses saints, à vous, mon seigneur Adrien, souverain pontife, aux évêques qui vous sont soumis et à toute l'assemblée, que je supporte humblement la sentence de déposition donnée canoniquement contre moi par le pape Nicolas; que je ne ferai jamais aucune fonction sacrée si vous ne me

(1) To. 8, Conc. p. 1127. (2) Hincm. to. 2, p. 341.  
Hincm. tom. 2, p. 604. (3) Ann. Bert. 869.  
Conc. Duziac. p. 1558, 1645.



## XXIV. Mort de Lothaire.

rétablissez par grâce; et que je n'exciterai jamais aucun scandale contre l'église romaine ou son évêque, à qui je proteste d'être toujours obéissant. La date étoit du premier de juillet huit cent soixante-neuf, en l'église de Saint-Sauveur, au mont Cassin. Le pape ayant reçu cette déclaration, accorda la communion laïque à Gonthier.

Ingelberge retourna près de l'empereur, son époux, et le pape à Rome. Lothaire l'y suivit aussitôt, mais il demeura à Saint-Pierre, hors de la ville; personne du clergé ne vint au-devant de lui, il entra seulement avec les siens jusqu'au sépulcre de saint Pierre faire sa prière, puis il alla au logement qui lui étoit destiné près de l'église, et qu'il ne trouva pas même balayé; c'étoit un samedi, et, le lendemain, il crut qu'on lui diroit la messe, mais il ne put en obtenir du pape la permission, tant il étoit encore regardé comme excommunié. Ensuite il entra dans Rome, le pape le reçut avec honneur, et lui demanda s'il avoit observé exactement les avis du pape Nicolas. Le roi Lothaire répondit qu'il les avoit observés comme des ordres du ciel; les seigneurs qui l'accompagnaient attestèrent qu'il disoit vrai, et le pape reprit: Si votre témoignage est véritable, nous en rendons à Dieu de grandes actions de grâce (1). Il reste, mon cher fils, que vous veniez à la confession de saint Pierre, où, Dieu aidant, nous immolerons l'hostie salutaire pour la santé de votre corps et de votre âme, et il faut que vous y participiez avec nous pour être incorporé aux membres de Jésus-Christ, dont vous étiez séparé.

A la fin de la messe, le pape invita le roi Lothaire à s'approcher de la sainte table, et, prenant à ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, il lui dit: Si vous vous sentez innocent de l'adultère qui vous a été interdit par le pape Nicolas, si vous avez fait une ferme résolution de n'avoir jamais en votre vie aucun commerce criminel avec Valdrade, votre concubine, approchez hardiment, et recevez le sacrement du salut éternel qui vous servira pour la rémission de vos péchés; mais si vous êtes résolu de retourner à votre adultère, ne soyez point assez téméraire pour le recevoir, de peur que ce que Dieu a préparé à ses fidèles comme un remède ne tourne à votre condamnation. Le roi, sans hésiter, reçut la communion de la main du pape, qui se tourna ensuite à ceux qui accompagnoient le roi, et, en leur présentant la communion, dit à chacun d'eux: Si vous n'avez point consenti à ce qu'a fait Lothaire, votre roi, et n'avez point communiqué avec Valdrade et avec les autres excommuniés par le saint-siège, que le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ vous serve pour la vie éternelle. Quelques peu se retirèrent, mais ils communieraient pour la plupart.

(1) Ann. Met. 869.

Le roi Lothaire, étant ainsi rentré dans la communion de l'Eglise, vint au palais de Latran, et dina avec le pape, à qui il fit de grands présents de vases d'or et d'argent (1). Il demanda que le pape lui donnât une lionne, une palme et une fêrue, et il l'obtint; lui et les siens interprétaient ainsi ces présents. Il prétendoit que la lionne signifioit Valdrade qui lui seroit rendue; la palme le succès de ses entreprises; la fêrue l'autorité avec laquelle il soumettroit les évêques qui lui résisteroient. La fêrue est une plante d'Afrique, dont la tige, ferme et légère, seroit de bâton aux vieillards pour se soutenir, et aux maîtres pour châtier leurs écoliers; c'étoit alors la marque d'autorité pour les évêques comme la crosse depuis (2); mais le pape Adrien avoit des pensées bien différentes du roi Lothaire. Il réservoir à juger l'affaire de son mariage dans un concile qu'il avoit indiqué à Rome pour le premier jour de mars de l'année suivante, et, dès lors, il envoya Formose avec un autre évêque en Gaule, dans le royaume de Charles, pour examiner, avec les évêques du pays, les prétentions de Lothaire et en faire leur rapport au concile; il y manda aussi quatre évêques du royaume de Louis de Germanie, et quelques-uns du royaume de Lothaire. Il prétendoit que l'affaire seroit encore examinée dans ce concile par d'autres évêques d'Occident, et par quelques Orientaux qui viendroient avec les légats qu'il avoit envoyés à Constantinople. Lothaire sortit de Rome rempli de joie, se croyant au-dessus de ses affaires, et marcha ainsi jusqu'à Luques, où la fièvre le prit. La maladie se mit dans ceux de sa suite, et il les voyoit mourir à tas devant ses yeux, mais il ne voulut point reconnaître que la main de Dieu étoit sur lui; il arriva à Plaisance le samedi, sixième d'août, et y séjourna le lendemain. Ce jour, vers l'heure de none, il s'affaiblit tout d'un coup et perdit la parole. Il mourut le lendemain lundi, huitième d'août, à la deuxième heure du jour, et quelque peu de ses gens, qui étoient restés de cette mortalité, l'enterrèrent dans un petit monastère près de la ville. Il avoit régné près de quatorze ans depuis la mort de son père.

L'empereur Louis, prévoyant bien que le roi Charles, son oncle, feroit ses efforts pour s'emparer du royaume de Lothaire, fit écrire par le pape plusieurs lettres pour détourner ce coup (3); la première aux seigneurs du royaume de Lothaire, où il les exhorte à être fidèles à l'empereur Louis comme légitime héritier de son frère, et à ne céder aux promesses ni aux menaces de qui que ce soit pour se retirer de son obéissance, sous peine d'excommunication et d'anathème. La seconde lettre est aux seigneurs du royaume de Charles, contenant les

(1) Ann. Bertin.  
(2) Cang. Gloss.

(3) Hadr. Ep. 19.

mêmes menaces, et relevant les services que l'empereur Louis rend à l'Eglise en combattant les Sarrasins, et la sainteté des serments que les rois frères avoient faits de conserver leurs partages entre eux et leurs neveux. Le pape ajoute: Si quelqu'un s'oppose aux justes prétentions de l'empereur, qu'il sache que le saint-siège est pour ce prince, et que les armes que Dieu nous met en main sont préparées pour sa défense. Ainsi, le pape se rendoit arbitre des couronnes.

Cette lettre étoit datée du cinquième de septembre huit cent soixante-neuf, et portée par deux évêques, Paul et Léon, légats envoyés exprès. Ils étoient chargés de deux autres lettres de même date (1): l'une à tous les évêques du royaume de Charles, l'autre à Hincmar de Reims en particulier. Le pape les exhorte à détourner le roi Charles de cette injuste entreprise, et donne pouvoir à Hincmar d'agir en cette occasion comme délégué du saint-siège, répétant la même menace d'anathème; mais l'affaire étoit consommée avant que les légats du pape pussent arriver en France.

## XXV. Charles couronné roi de Lorraine.

Car sitôt que le roi Charles eut appris la mort de Lothaire, il marcha en diligence vers son royaume; plusieurs seigneurs et plusieurs évêques se donnèrent à lui: il arriva à Metz le cinquième de septembre huit cent soixante-neuf, et le vendredi neuvième il fut couronné solennellement en cette manière (2).

Les évêques présents, au nombre de sept, s'assemblèrent dans l'église cathédrale de Saint-Etienne, savoir: Hincmar, archevêque de Reims, Adventius, évêque de Metz, Hattou de Verdun, Arnoul de Toul, Francon de Tongres, Hincmar de Laon, déjà délivré de prison, et Odon de Beauvais (3). Le roi et les seigneurs y étant, et quantité de peuple, l'évêque Adventius prit la parole, et dit: Vous savez ce que nous avons souffert sous le défunt roi, notre maître, pour des causes qui sont assez connues, et la douleur que nous avons sentie de sa malheureuse mort. Tout notre recours a été aux jeûnes et aux prières, nous adressant à celui qui secourt les affligés, qui donne les bons conseils et distribue les royaumes, pour le prier de nous donner un roi selon son cœur, et de nous réunir tous pour recevoir unanimement celui qu'il auroit choisi. Nous voyons sa volonté dans le consentement avec lequel nous nous sommes volontairement donnés au roi Charles ici présent, légitime héritier de ce royaume. C'est pourquoi nous devons reconnaître qu'il nous est donné de Dieu, et le prier qu'il nous le conserve long-temps pour la défense de l'Eglise et notre repos. Mais il faut au-

paravant qu'il nous fasse, s'il lui plaît, entendre de sa bouche ce qui convient à un roi très-chrétien et à un peuple fidèle.

Alors le roi Charles dit: Ce discours fait au nom de tous les évêques et vos acclamations, montrent bien que je suis venu ici par le choix de Dieu et pour votre salut. Sachez donc que je veux conserver son honneur et son service, et celui des églises; honorer et protéger chacun de vous selon son rang, et lui rendre justice selon les lois ecclésiastiques et civiles, à condition que chacun me rendra l'honneur, l'obéissance et le secours, comme vos prédécesseurs ont fait aux miens.

Ensuite, à la prière des quatre évêques de la province de Trèves, l'archevêque Hincmar prit la parole, et dit: Afin que personne ne trouve étrange que les évêques de notre province et moi nous mêlions des affaires d'une autre province, il doit savoir que dans la Gaule Belgique, les églises de Reims et de Trèves passent pour sœurs et de même province, et tiennent ensemble leurs conciles, où préside celui des deux archevêques qui est le plus ancien d'ordination. De plus, nos confrères de cette province, n'ayant point de métropolitain, m'ont invité, par la charité fraternelle, à faire pour eux comme pour nous. Est-il ainsi, mes frères? Les évêques de la province de Trèves répondirent que oui. C'est que le siège de Trèves étoit vacant par la déposition et la mort de l'archevêque Theutgaud.

L'archevêque Hincmar continua: Outre les témoignages de la volonté de Dieu, que l'évêque Adventius vous a représentés, considérez que le père de notre roi, l'empereur Louis, de sainte mémoire, descendoit, par saint Arnoul, de la race de Clovis, qui fut converti par saint Remi avec toute la nation des Francs, baptisé dans la métropole de Reims, et sacré roi d'une huile envoyée du ciel, que nous avons encore. Le même Louis fut couronné empereur à Reims, par le pape Etienne; et, après que quelques factieux lui eurent ôté l'empire, il lui fut rendu dans cette église de Metz et devant cet autel de Saint-Etienne, où il fut couronné par les évêques (1). Nous y étions présents. Et parce que nous lisons dans les histoires saintes que les rois se faisoient sacrer pour chaque royaume qu'ils acquéroient, ces évêques jugent à propos, si vous en êtes d'accord, que ce prince soit couronné devant cet autel pour ce royaume, dont vous lui prêtez volontairement l'obéissance. Déclarez si vous en êtes d'accord. Tous le témoignèrent par leurs acclamations, et l'archevêque dit: Rendons-en grâce à Dieu, en chantant *Te Deum*. C'est la première fois que l'on ait avancé ces deux faits, que saint Arnoul descendit de Clovis, et que ce roi eût été sacré d'une huile venue du ciel.

Ensuite, les six évêques prononcèrent chacun une oraison sur le roi devant l'autel de Saint-

(1) Epist. 21, 22.  
(2) An. Bert. 869.(3) Tom. 2, Cap. p. 215.  
Tom. 8, Conc. p. 1532. Ap.  
Hinc. tom. 1, p. 741.

(1) Sup. I. XLVI, n. 21. Ibid. n. 48.



Etienne (1), et l'archevêque Hincmar ajouta une bénédiction solennelle, pendant laquelle il fit au roi l'onction du saint-chrême sur le front, depuis l'oreille droite jusqu'à l'oreille gauche, et sur la tête. Et, pendant qu'il prononçait une autre bénédiction, les évêques mirent au roi la couronne, et lui donnèrent la palme et le sceptre. Tout cela se fit avant la messe, à laquelle on fit mémoire de saint Gorgon, martyr que l'église romaine honore ce même jour, neuvième de septembre, et on dit les oraisons pour le roi, telles que nous les disons encore (2).

#### XXVI. Légats du pape à Constantinople.

Tandis que ceci se passait en France, les légats du pape Adrien arrivèrent en Grèce. Ils étoient trois, Donat, évêque d'Ostie, Etienne, évêque de Népi, et Marin, un des sept diacres de l'église romaine, qui fut depuis pape (3). Ils étoient chargés de deux lettres, l'une à l'empereur Basile, l'autre au patriarche Ignace, pour répondre à celles qui avoient été adressées au pape Nicolas. Dans la lettre à l'empereur, le pape Adrien déclare que lui et toute l'église d'Occident ont eu très-agréable ce qu'il a fait à l'égard d'Ignace et de Photius (4). Quant aux schismatiques, dit-il, comme ils ont péché diversement, ils doivent être diversement jugés, et nous en remettons la connaissance à nos légats avec notre frère Ignace. Vous pouvez compter que nous userons de clémence envers eux, excepté Photius, dont l'ordination doit absolument être condamnée. Nous voulons que vous fassiez célébrer un concile nombreux où président nos légats, et où l'on examine les différences des fautes et des personnes (5). Que dans ce concile on brûle publiquement tous les exemplaires du faux concile tenu contre le saint-siège, et qu'il soit défendu d'en rien garder, sous peine de déposition et d'anathème. Nous vous demandons aussi que les décrets du concile de Rome, contre ceux de Photius, soient souscrits de tous, dans le concile qui sera tenu chez vous, et gardés dans les archives de toutes les églises. Nous vous prions de nous renvoyer Basile, Pierre, Zosime et un autre Basile, qui, se sentant coupables et animés de passion, ont abandonné leurs monastères, et, sans lettres de recommandation, sont allés à Constantinople. Nous voulons les faire rentrer dans les maisons où ils ont été élevés et ordonnés prêtres, et ceux qui les retiendront ne demeureront pas impunis. Ces moines étoient ceux qui avoient porté des plaintes à Photius contre le pape Nicolas, comme il paroît par sa lettre aux Orientaux, où il nomme Basile et Zosime (6).

(1) Ap. Hincm. I, p. 744.

(2) Miss. Rom.

(3) Tom. 8, Conc. Vita Hadr. p. 889, Vita Ignat. p. 1230, D.

(4) P. 980.

(5) P. 983.

(6) Sup. liv. I, n. 57, p. 1012.

Dans la lettre au patriarche Ignace, le pape Adrien déclare qu'il suit en tout la conduite et les décrets de Nicolas, son prédécesseur, principalement contre Grégoire de Syracuse et contre Photius. Quant aux évêques, ajouta-t-il, et aux clercs, qui ont été ordonnés par Méthodius et par vous, s'ils ont résisté à Photius et souffert persécution avec vous, je les compte entre les confesseurs de Jésus-Christ, et suis d'avis qu'ils aient une place distinguée dans votre église, et reçoivent la consolation qu'ils méritent (1). Mais ceux d'entre eux qui ont pris le parti de Photius, s'ils reviennent à vous, en faisant la satisfaction dont nous avons donné le modèle à nos légats, nous avons jugé qu'on leur doit pardonner et leur conserver leur rang. La lettre est datée du dixième de juin, indiction seconde, qui est l'an huit cent soixante-sept.

Les légats, étant arrivés à Thessalonique, y furent complimentés par Eustache, palatin ou écuyer, que l'empereur Basile avoit envoyé au devant d'eux (2). Il les accompagna jusqu'à Sélimbrie ou Sélivrée, à cinquante milles, c'est-à-dire seize lieues de Constantinople, où ils furent reçus par Sisinnius, protospataire, et par l'abbé Théognoste, qui avoit été à Rome de la part d'Ignace. On donna aux légats quarante chevaux de l'écurie impériale, un service entier de vaisselle d'argent pour leur table, et des officiers pour les servir. Ils arrivèrent ainsi au Château-Rond ou Strongile, aux portes de Constantinople, et y furent logés à une église magnifique, dédiée à saint Jean l'évangéliste. C'étoit le samedi, vingt-quatrième de septembre. Le lendemain, dimanche, ils firent ainsi leur entrée à Constantinople. On leur donna de la part de l'empereur à chacun un cheval, avec sa selle dorée, et toutes les écoles ou compagnies des officiers du palais vinrent au devant jusqu'à la porte de la ville, avec tout le clergé en chasubles. De là ils commencèrent à marcher, précédés par Paul, garde-livres, Joseph, garde des vases sacrés, Basile, sacellier ou trésorier, revêtus de leurs habits ecclésiastiques, avec tous les syncelles du patriarche. Les légats étoient suivis de tout le peuple avec des cierges et des flambeaux. Ils allèrent descendre au palais d'Irène, et y furent reçus par le secrétaire et l'écuyer Stratégus, qui les prièrent, de la part de l'empereur, de ne pas trouver mauvais s'il ne leur donnoit pas audience le lendemain, qui étoit le jour de sa naissance.

Cette fête étant passée, l'empereur envoya au devant d'eux toutes les compagnies du palais, et leur donna audience dans la salle dorée. Sitôt qu'ils parurent il se leva, prit de sa main les lettres du pape, qu'ils lui présentèrent, et qu'il baisa. Il leur demanda des nouvelles de l'église romaine, de la santé du pape

(1) P. 1013.

(2) Vita Hadr.

Adrien, du clergé et du sénat, puis il baisa les légats, et les envoya porter au patriarche la lettre du pape. Le lendemain, ils revinrent trouver l'empereur, qui leur dit : L'église de Constantinople, divisée par l'ambition de Photius, a déjà reçu du secours de la vôtre par les soins du pape Nicolas. Nous attendons depuis deux ans, avec tous les patriarches de l'Orient, les métropolitains et les évêques, le jugement de l'église romaine, notre mère, c'est pourquoi nous vous prions de vous appliquer fortement à rétablir ici l'union et la tranquillité. Les légats du pape répondirent : C'est le sujet de notre voyage ; mais nous ne pouvons recevoir à notre concile aucun de vos Orientaux, qu'il ne nous ait satisfait, en nous donnant un libelle, suivant la forme que nous avons tirée des archives du saint-siège. L'empereur et le patriarche dirent : Ce que vous dites de ce libelle qu'il faut donner nous est nouveau ; c'est pourquoi nous voulons en voir la formule. On la montra aussitôt, et l'ayant traduite de latin en grec, on la fit voir à tout le monde.

#### XXVII. Huitième concile général. Première session.

Ensuite, le jour étant pris pour la tenue du concile, la première action ou session fut tenue le mercredi, cinquième jour d'octobre, la même année huit cent soixante-neuf, troisième du règne de Basile et seconde de son fils Constantin, l'indiction troisième étant commencée (1). Le lieu de la séance fut le côté droit des galeries hautes de l'église de Sainte-Sophie ; et on y avoit exposé la vraie croix et le livre des évangiles. Les trois légats du pape, Donat et Etienne, évêques, et le diacre Marin, tenoient la première place. Ensuite étoit Ignace, patriarche de Constantinople, puis les légats des patriarches d'Orient, savoir : Thomas, métropolitain de Tyr, représentant le patriarche d'Antioche, Elie, prêtre et syncelle, légat de Théodose, patriarche de Jérusalem. Il n'y avoit personne pour le siège d'Alexandrie. Onze des principaux officiers de la cour étoient présents par ordre de l'empereur.

Quand ils furent tous assemblés, les légats et les patriarches ordonnèrent que l'on fit entrer tous les évêques qui avoient souffert persécution pour Ignace. Ils entrèrent au nombre de douze, savoir : cinq métropolitains, Nicéphore d'Amasée, Jean de Sylé, Nicetas d'Athènes, Métrophane de Smyrne, Michel de Rhodes ; sept évêques, savoir : George d'Iliopolis, Pierre de Troade, Nicetas de Céphaladie en Sicile, Anastase de Magnésie, Nicéphore de Crotone, Antcine d'Alise et Michel de Corcyre. Quand ils furent entrés, les légats dirent : Qu'ils prennent séance selon leur

rang, car ils en sont dignes, et nous les estimons très-heureux. Ainsi le concile, à cette première session, ne fut composé que de dix-huit personnes.

Après que tous les évêques furent assis, le patrice Bahanes se leva au milieu de l'assemblée, et fit lire par un secrétaire un discours de l'empereur, adressé au concile, qui n'étoit qu'une exhortation à procurer l'union et traiter les choses avec douceur et charité. Ensuite Bahanes se leva, et dit aux légats du pape : Les évêques et le sénat demandent à voir présentement vos pouvoirs. Les légats du pape répondirent : Nous n'avons point vu jusqu'ici que, dans aucun concile universel, on ait ainsi examiné les légats de Rome. Bahanes reprit : Nous ne le disons pas pour diminuer l'honneur du saint-siège, mais parce que vos prédécesseurs, les légats Rodoalde et Zacharie, nous ont trompés en faisant autre chose que ce que portoit leur commission. Les légats du pape dirent : Et bien, pour vous ôter toute défiance et vous assurer de notre sincérité, voilà les lettres que nous avons pour l'empereur et pour le patriarche, qu'on les lise (1). On commença par la lettre du pape Adrien à l'empereur Basile, qui fut lue en latin à haute voix, par le diacre Marin, l'un des légats, et traduite en grec par Damien, clerc et interprète de l'empereur.

Après cette lecture, les évêques et les sénateurs s'écrièrent : Dieu soit béni, nous sommes satisfaits de votre sainteté. Puis, les légats du pape et tout le concile demandèrent que l'on lût les pouvoirs des légats d'Orient. Le prêtre Elie, légat de Jérusalem, dit : Quoique vous n'ignoriez pas qui nous sommes, nous ne laisserons pas de vous le dire. Le très-saint Thomas, métropolitain de Tyr, occupe, comme vous le savez, le premier siège dépendant d'Antioche, et, parce que le siège patriarcal est vacant, il représente le patriarche. C'est pourquoi il n'a pas dû apporter des lettres d'un autre, ayant autorité par lui-même : et parce qu'il a peine à parler grec, c'est à sa prière que je dis ceci. Pour moi, qui suis syncelle du siège de Jérusalem, je suis venu ici par ordre de notre patriarche Théodose, ayant ses lettres en main. Vous les avez déjà entendues, mais à cause de ceux qui pourroient ne les avoir pas ouïes, principalement des légats de l'ancienne Rome, les voilà, qu'on les lise. J'ajouterai toutefois, qu'après avoir demeuré long-temps ici, nous avons présenté requête à l'empereur, pour le prier de nous renvoyer chez nous. Il nous l'a accordé, mais il nous a ordonné de mettre auparavant par écrit notre sentiment sur les questions présentes, et ce que nous en aurions dit quand les légats de Rome seroient arrivés. Nous l'avons fait avec toute la sincérité possible, Dieu en est témoin, et nous allons vous

(1) Tom. 8, Conc. p. 978, 1278. V. Cang. C. P. lib. III, n. 38.

(1) Sup. I, n. 12.



en faire la lecture. Mais il faut lire auparavant la lettre de notre patriarche. Ce qui fut fait par Etienne, diacre et notaire de l'église de Constantinople (1).

Elle étoit adressée à Ignace, avec le titre de patriarche universel, et, après l'avoir félicité sur son rétablissement, le patriarche Théodose ajouta : Vous savez ce qui nous a empêché de vous écrire ou de vous envoyer quelqu'un, savoir, la crainte de nous rendre suspect à ceux qui nous tiennent sous leur puissance. Car ils nous témoignent beaucoup de bienveillance, nous permettant de bâtir nos églises, et d'observer librement nos usages, sans nous faire d'injustice ni de violence. Nous avons même à présent reçu ordre de notre émir d'écrire ce qui nous a obligé d'envoyer le syncelle Elie, avec lequel l'émir a envoyé Thomas, archevêque de Tyr, comme vous l'avez demandé par vos lettres. Vous savez que le prétexte de les envoyer est la délivrance de quelques Sarrasins captifs chez vous. C'est pourquoi nous vous prions de parler à l'empereur, notre maître, afin qu'il nous donne autant qu'il lui plaira de Sarrasins, autrement nous avons sujet de craindre notre perte entière. Nous vous envoyons la tunique, le pallium et la mitre, qui sont les habits sacerdotaux de saint Jacques, avec un vase tiré de l'église du Saint-Sépulchre, et une coupe d'argent ciselée par la vôtre. J'ai marqué l'empereur Basile avoir obtenu du gouverneur de Syrie la permission de faire venir les légats d'Orient (2). Les légats du pape témoignèrent être contents de cette lettre, puis le patrice Bahanes au nom de tout le concile, dit : Que les légats, tant de Rome que d'Orient, aient suffisamment justifié leurs pouvoirs.

#### XXVIII. Suite de la première session.

Alors les légats du pape demandèrent la lecture de la formule de réunion qu'ils avoient apportée de Rome. Elle fut lue en latin par l'interprète Damien, et en grec par le diacre Etienne. C'étoit la même en substance que le pape Hormisdas envoya en cinq cent dix-neuf pour la réunion de l'église de Constantinople, et qui fut souscrite par le patriarche Jean (3). La même encore, que l'empereur Justinien envoya au pape Agapit en cinq cent trente-cinq. En celle-ci, huit cent soixante-neuf, on avoit seulement changé les noms des hérésies et des personnes (4), la voici : Le commencement du salut est de garder la règle de la foi ; ensuite il faut observer inviolablement les ordonnances des pères. L'un regarde la créance, l'autre les œuvres. Or, on ne peut passer sous silence cette parole de Notre Seigneur : Tu es

(1) P. 986, 1284. to. 4, Conc. p. 1486.  
(2) Sup. n. 2. Nicet. in (4) Sup. l. xxxii, n. 5,  
vita Ignat. p. 1230, D. to. 4, Conc. p. 1801; to. 8,  
(3) Sup. liv. xxxi, n. 41, Conc. p. 88.

Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et l'effet en a montré la vérité, parce que le saint-siège a toujours conservé sans tache la religion catholique. Donc, pour n'en être point séparés et suivre les ordonnances des pères, principalement de ceux qui ont rempli le saint-siège, nous anathématisons toutes les hérésies, entre autres celle des iconoclastes, nous anathématisons aussi Photius, usurpateur du saint-siège de Constantinople, jusqu'à ce qu'il se soumette au jugement du saint-siège et qu'il anathématise son conciliabule : nous recevons le concile célébré par le pape Nicolas, et souscrit par vous, Adrien, souverain pontife; celui que vous venez de tenir vous-même, et tout ce qui a été ordonné sur ce sujet. Recevant ceux que ces conciles reçoivent, et condamnant ceux qu'ils condamnent, principalement Photius et Grégoire de Syracuse, et ceux qui suivent leur schisme ou demeurent dans leur communion. Quant aux deux faux conciles tenus sous l'empereur Michel contre le patriarche Ignace, et le troisième contre le saint-siège, nous les anathématisons à jamais, avec ceux qui les soutiennent ou en conservent les actes. Nous embrassons de tout notre cœur ce que le saint-siège a ordonné touchant notre patriarche Ignace, voulant conserver en tout la communion du saint-siège, où est l'entière solidité de la religion chrétienne. Promettant de ne point réciter aux saints mystères les noms de ceux qui en sont séparés. Moi, tel évêque, j'ai écrit de ma propre main cette déclaration, et vous l'ai présentée à vous, Adrien, souverain pontife et pape universel, par vos légats Donat, Etienne et Marin, le tel jour d'un tel mois, telle indiction. Ensuite devoit être la souscription de l'évêque et des témoins.

Ce formulaire avoit été déjà envoyé à Constantinople par le pape Nicolas; mais le pouvoir de Photius avoit empêché qu'il ne fût alors reçu (1). Après qu'il eut été lu, il fut approuvé de tout le concile; puis on fit lire la déclaration que les légats d'Orient avoient faite à Constantinople avant l'arrivée de ceux de Rome (2). Elle contenoit en substance : L'empereur Basile nous a fait venir d'Orient pour apaiser le trouble de votre église, avec les légats qui devoient venir de Rome. Mais ils tardent long-temps, et nous craignons que notre séjour en ce pays-ci ne nous attire quelque persécution de la part des Arabes, à nous et à tous les chrétiens de leur domination. Nous ne croyons donc pas devoir attendre davantage les légats de Rome, vu principalement que nous avons entre les mains la preuve de ce qui a été fait dans les lettres du pape Nicolas et du pape Adrien. C'est pourquoi nous vous déclarons notre avis sur les contestations présentes, qui est : que tout le monde doit obéir aux décrets du pape Nicolas, comme nous faisons, parce

(1) Nota Anast.

(2) P. 994.

que nous avons jugé de même long-temps avant que d'en avoir connoissance.

Donc le patriarche Ignace demeura en possession paisible de son siège. Les évêques, les prêtres et les clercs qui ont été déposés, pour n'avoir pas voulu communiquer avec Photius, seront rétablis. Ceux qui, ayant été ordonnés par Méthodius ou par Ignace, ont servi avec Photius et sont revenus à l'église catholique, sitôt que Photius a été chassé, ou y reviendront avant la fin du concile, l'Eglise les recevra comme une bonne mère, avec les pénitences qui leur seront imposées par Ignace. Car le pape Nicolas lui a laissé la faculté de les recevoir, ne condamnant définitivement que Photius et Grégoire de Syracuse. Nous les condamnons de même l'un et l'autre; et nous jugeons indignes de toute fonction ecclésiastique ceux qui ont été ordonnés par Photius. Enfin, nous disons anathème à quiconque ne se soumet pas au jugement du pape Nicolas, qui est le nôtre. Après cette lecture, les légats du pape demandèrent aux légats d'Orient s'ils avoient donné cet écrit, et s'il contenoit leur sentiment. Ils l'assurèrent, et tout le concile approuva leur déclaration.

Ensuite le patrice Bahanes, parlant au nom du sénat, dit aux légats du pape : Nous vous prions de nous guérir d'un scrupule (1). Comment avez-vous pu condamner Photius sans l'avoir jamais vu? Les légats répondirent : Le pape Nicolas a condamné Photius comme présent par ses lettres et par ses légats. Et qui avoit-il envoyé? dit le sénat. Les légats du pape répondirent : Si vous l'ordonnez, nous vous dirons toute la suite de l'affaire. Et ils ajoutèrent (2) : Premièrement, Arsaber fut envoyé par l'empereur Michel, et avec lui quatre évêques, dont nous ne savons pas les noms. Il étoit chargé d'une lettre de l'empereur, qui parloit des iconoclastes, et faisoit mention à la fin de l'expulsion d'Ignace, demandant que le pape envoyât des légats à Constantinople. Il envoya Rodoad et Zacharie, qui vinrent ici, et tiurent un concile de brigandage contre Ignace, qu'ils prétendirent déposer. Ils retournèrent à Rome avec le secrétaire Léon, chargé des lettres de l'empereur et de Photius, et des actes du concile. Alors le pape Nicolas, étant éclairci, assembla un concile de tous les évêques d'Occident, avec le clergé et le sénat de Rome, condamna ce faux concile, et déposa ses légats. C'est ainsi qu'il a condamné Photius.

Bahanes fit la même question aux légats d'Orient. Et vous, dit-il, qui avez demeuré si long-temps ici, attendant les légats de Rome, et qui aviez Photius si proche, comment ne l'avez-vous point cherché pour le voir avant de le condamner? Elie, légat de Jérusalem, se leva et dit : Le Saint-Esprit a établi les patriarches pour retrancher les scandales qui s'élèvent dans l'Eglise. Donc Photius, n'ayant

(1) P. 995.

(2) Sup. l. i, n. 4.

été reçu ni par le premier siège, qui est celui de l'ancienne Rome, ni par les trois sièges d'Orient, savoir, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; il n'étoit pas nécessaire de l'appeler pour l'examiner et le juger de nouveau; sa condamnation étoit manifeste. Nous n'avons jamais connu d'autre patriarche de Constantinople qu'Ignace; quand à notre arrivée même, il eût été encore dans son exil, nous n'en eussions point reconnu d'autre. Mais, grâce à Dieu, nous l'avons trouvé dans son siège, et nous avons communiqué, servi à l'église, et mangé avec lui, comme ayant toujours été dans sa communion, et l'ayant toujours déclaré dès notre arrivée.

Or, quoique nous n'ayons point parlé à Photius, nous n'avons pas laissé d'apprendre ses défenses frivoles, par les entretiens fréquents que nous avons eus avec ceux de son parti. Ils disent qu'Ignace, déposé et exilé, a donné sa démission; mais ni Rome ni nous ne la recevons, parce qu'elle est contre les canons. Et, si l'on dit que ceux qui ont eu part à l'ordination de Photius, ou communiqué avec lui, méritent la même peine que lui, on ne dit pas vrai. La faiblesse de la nature nous fait quelquefois faire par la crainte de la mort ce que nous ne voudrions pas. Ainsi, ceux qui, ayant été ordonnés par Méthodius et par Ignace, ont cédé à la violence, et se sont promptement relevés, sont dignes d'indulgence. Voilà donc pourquoi nous n'avons pas appelé Photius pour le juger de nouveau. Il a lui-même envoyé un officier de l'empereur au métropolitain de Tyr, pour savoir si le siège d'Antioche l'avoit reconnu, et le métropolitain a déclaré nettement que jamais on ne l'avoit reconnu à Antioche. Le sénat témoigna être satisfait de cet éclaircissement. Ensuite, comme il étoit tard, on termina la session par plusieurs acclamations, qui furent prononcées par le diacre Etienne, à la louange de l'empereur, de l'impératrice Eudoxia, du pape Nicolas, du pape Adrien, du patriarche Ignace, des patriarches d'Orient, du sénat et du concile.

#### XXIX. Deuxième session. Pénitents reçus.

La seconde session fut tenue deux jours après, savoir, le septième d'octobre huit cent soixante-neuf, et les mêmes personnes y assistèrent. L'action fut ouverte par Paul, garde-charges de l'église de Constantinople, que Photius avoit ordonné archevêque (1). Il avoit été déposé comme les autres; mais Ignace, le jugeant utile au service de l'Eglise, lui donna cette dignité, suivant l'intention du pape, qui avoit écrit de lui donner telle place que l'on voudroit, hors le sacerdoce. Le garde-charges, ou cartophylax, étoit à Constantinople ce que le bibliothécaire étoit à Rome. Il portoit les mêmes ornements que les ministres ecclésiastiques.

(1) Nota Anast. p. 998, 1290.



tiques, et en faisoit les fonctions; c'étoit lui qui présentait au patriarche tous les évêques ou les clercs étrangers, toutes les lettres, tous ceux qui devoient être pourvus d'évêchés, d'abbayes, ou promus aux ordres, tous devoient avoir son approbation. Paul, s'étant donc présenté au milieu du concile, dit : Que ceux qui étoient tombés sous Photius demandoient à entrer. On fit premièrement entrer les évêques, et ils se prosternèrent devant le concile, tenant un libelle à leurs mains. Les légats du pape leur dirent : Qui êtes-vous, et qui vous a consacrés ? Théodore, métropolitain de Carie, dit : Le très-saint patriarche Ignace et le bienheureux Méthodius. Les légats demandèrent combien ils étoient, Théodore répondit : Nous ne savons. Que voulez-vous ? dirent les légats. Les évêques répondirent : Nous nous prosternons devant le saint concile universel, en demandant pénitence. Les légats ajoutèrent : Que tenez-vous là ? C'est le libelle de confession de la faute que nous avons commise contre notre très-saint patriarche Ignace. Confessez-vous que vous avez péché en cette rencontre ? Nous le confessons. Votre libelle est-il conforme à ce que vous dites de bouche ? Qu'on le lise, et vous serez éclaircis de ce qui nous regarde. Les légats du pape ayant demandé l'avis aux légats d'Orient et au concile, il fut lu du consentement de tous par le diacre Etienne.

Il ne s'adressoit qu'aux légats du pape, et portoit en substance (1) : Si les maux que Photius a faits à l'Eglise étoient inconnus à Rome, nous aurions besoin d'un grand discours ; mais vous êtes témoins de ce qu'il a fait contre le pape Nicolas, cet homme incomparable, contre lequel il a tant inventé de calomnies sans l'avoir jamais vu ni connu. Il a fait venir d'Orient de faux légats de tous les patriarches pour condamner ce grand homme avec de faux témoins. Car il n'a jamais eu son semblable dans l'art de mentir et de tromper. Il a traité de même notre patriarche Ignace : il l'avoit attaqué étant laïque, puis il nous fit tous promettre par écrit de le reconnaître toujours pour patriarche ; mais le lendemain il commença à le charger de calomnies, et le fit ensuite tourmenter cruellement pour avoir sa renonciation, lui faisant souffrir l'exil, les prisons, les chaînes, les coups, la faim et la soif. S'il traitoit ainsi ce prélat si vénérable, fils et petit-fils d'empereur, qui avoit passé sa vie dans les saints exercices de la vie monastique, vous jugez bien comment il nous a traités. Plusieurs ont été enfermés avec des païens dans la prison du prétoire, où ils ont souffert la faim et la soif : d'autres condamnés à scier des marbres, et frappés, non pas à coups de bâton, mais à coups d'épée ; car les coups de pieds dans le ventre n'étoient comptés pour rien. On nous chargeoit de chaînes et de carcans de fer ;

et, après plusieurs jours, on nous donnoit du foin pour nourriture. Combien en ont-ils enfermés dans les prisons obscures et infectes ? Combien en ont-ils bannis dans les extrémités du monde et chez les infidèles ? Nous avons cédé à tant de cruautés que nous souffrions et que nous voyions souffrir aux autres, nous nous sommes laissés séduire, bien qu'à regret et en gémissant. C'est pourquoi nous avons recours à votre miséricorde, nous venons à vous avec un cœur contrit et humilié, nous protestons de rejeter Photius et ses adhérents, jusqu'à ce qu'ils se convertissent ; et nous soumettons volontiers à la pénitence qu'il plaira à notre patriarche de nous imposer.

Après cette lecture, les légats du pape dirent (1) : Nous vous recevons suivant l'ordre du pape Adrien, à cause de votre confession. Puis ils ajoutèrent : Nous avons ordre de vous faire souscrire le libelle que nous avons apporté de Rome. Le voulez-vous faire ? Nous le voulons, dirent les évêques, et nous sommes prêts à le souscrire. Les légats le firent encore lire, comme il l'avoit été à la première session ; et les évêques pénitents l'écrivirent, savoir : Théodore de Carie, Euthymius de Catane, Photius de Nacolie, Etienne de Chypre, Etienne de Cilire, Théodore de Sinope, Eustache d'Acmonie, Xénophon de Milasse, Léon de Daphnusié, Paul de Melé, dix en tout. Alors le patriarche Ignace, du consentement des légats, leur ordonna de mettre leurs libelles de pénitence sur la Croix et sur l'Evangile, et ensuite les lui apporter. Ils le firent, et Ignace, ayant reçu les libelles, leur donna à chacun un pallium, en disant ces paroles de l'Evangile (2) : Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis. Ils répondirent avec de grandes actions de grâce, puis ils prirent séance au concile, chacun selon son rang.

Ensuite on fit entrer les prêtres ordonnés par Méthodius et par Ignace, qui demandoient de même d'être reçus à pénitence (3). Ils étoient onze, et firent comme les évêques. Ils donnèrent leur libelle de pénitence, qui étoit le même ; ils écrivirent celui de Rome, et le patriarche leur rendit l'étole. Après eux on fit entrer les diacres, au nombre de neuf, qui en firent autant, et le patriarche les reçut, et leur rendit leurs étoles. Il reçut ensuite sept sous-diacres, et leur rendit les marques de leur ordre, qui ne sont point exprimées. Puis le patriarche fit lire les pénitences qu'il leur imposoit à tous, et qui étoient telles. Ceux qui mangent de la chair s'abstiendront de chair, de fromage et d'œufs ; ceux qui ne mangent point de chair, s'abstiendront de fromage, d'œufs et de poisson, le mercredi et le vendredi, et mangeront des légumes et des herbes avec de l'huile et un peu de vin. Ils feront

(1) P. 1602.  
(2) Joan. V, 14.

(3) P. 1004.

(1) P. 900, 1200.

cinquante génuflexions par jour, et diront cent fois, *Kyrie eleison* ; cent fois, Seigneur, j'ai péché ; cent fois, Seigneur, pardonnez-moi. Ils réciteront le sixième psaume, le trente-sept et le cinquantième. Ce qu'ils observeront jusqu'à Noël, et seront cependant interdits de leurs fonctions. Après cette lecture, on conclut la session par plusieurs acclamations.

### XXX. Troisième session. Impénitents cités.

La troisième fut tenue le onzième d'octobre. Le concile étoit augmenté des dix évêques, reçus à la session précédente, et de deux autres, qui faisoient en tout vingt-quatre (1). D'abord, Métrophane, métropolitain de Smyrne, proposa de lire les lettres de l'empereur au pape et aux Orientaux, puis celles du patriarche Ignace et du pape Adrien. Mais les légats du pape dirent : Nous avons appris qu'il y a des évêques ordonnés par Méthodius et par Ignace, qui refusent de souscrire le libelle envoyé de Rome. Nous vous ordonnons donc, avant toutes choses, que vous alliez de la part du concile les inviter à se soumettre. Les légats d'Orient en dirent autant. Trois métropolitains y allèrent, Métrophane de Smyrne, Nicéphore d'Amassie et Nicétas d'Athènes, et dirent leur charge à deux métropolitains, Théodule d'Ancyre et Nicéphore de Nicée. Ils répondirent : Touchant la souscription que vous nous proposez, nous vous dirons, qu'étant fatigués de tant de souscriptions bonnes et mauvaises, que l'on a ci-devant faites, nous avons résolu et nous nous sommes engagés à n'en faire plus aucune après la souscription que nous avons faite à notre ordination, en donnant notre profession de foi, et qui est au greffe du patriarche. C'est pourquoi nous prions le concile de nous permettre, s'il est possible, d'observer cette résolution toute notre vie. Les députés ayant rapporté cette réponse par écrit, les légats du pape la firent lire en plein concile (2).

Ensuite ils firent lire la lettre de l'empereur Basile, et celle du patriarche Ignace au pape Nicolas. Après quoi, le diacre Marin, l'un des légats, lut en latin la réponse du pape Adrien à Ignace, et l'interprète Damien l'expliqua en grec. Les légats du pape demandèrent si cette lettre étoit canonique, et le concile lui donna son approbation, puis on conclut la session par des acclamations à l'ordinaire (3).

### XXXI. Quatrième session. Légats de Photius à Rome.

La quatrième fut tenue le treizième d'octobre. Le patrice Bahanes dit : Il y a deux évêques ordonnés par Méthodius, nommés Théophile et Zacharie, qui reconnoissent Photius,

et publient que l'Eglise romaine l'a reçu. Si vous le trouvez bon, ils entreront dans le concile. Les légats du pape dirent aux légats d'Orient : Si vous le jugez à propos, on leur enverra des députés pour savoir par qui ils ont été ordonnés, et avec qui ils communiquent. On leur envoya, de la part des légats du pape, le clerc Pancrace ; de la part des légats d'Orient, le clerc Ananias ; de la part du sénat, Grégoire, écuyer de la chambre. On ne leur envoya pas des évêques, parce qu'on les tenoit pour déposés. Ils répondirent : Nous avons été ordonnés par Méthodius, et nous communiquons avec le patriarche Photius. Cette réponse ayant été rapportée et lue publiquement, le concile s'écria : Le partage de Théophile et de Zacharie est avec Photius. C'est-à-dire qu'on ne devoit point les écouter.

Alors Bahanes dit au nom du sénat : Les empereurs nous ont envoyés ici pour être fidèles témoins de ce qui s'y passe. Si donc vous voulez que nous mettions nos souscriptions, suivant l'usage, à la fin des actes de ce concile, nous déclarons que si Photius ne nous est représenté, pour l'entendre par sa bouche, aussi bien que les évêques qui ont quitté Ignace pour lui, afin qu'on les confonde en notre présence, nous ne souscrirons point à ce concile. Autrement ils diront toujours qu'on les a condamnés sans les entendre, et le scandale ne finira point. Métrophane de Smyrne, parlant pour tout le concile, approuva la proposition du sénat, et demanda qu'on fit entrer les schismatiques. Les légats du pape dirent : Ceux que vous voulez faire entrer ignorent-ils ce qu'a jugé l'Eglise romaine ? Oui, dit Bahanes, ils l'ignorent, ils n'y étoient point, et ne savent leur condamnation que par ouï dire. Les légats du pape répliquèrent : Il ne nous est pas permis de donner atteinte au jugement des papes. Ils avoient à Rome leurs députés, par qui ils ont appris la condamnation de Photius. Toutefois, afin qu'ils en soient mieux informés, qu'ils entrent, et qu'ils entendent lire la définition synodique et le jugement du pape Nicolas. Ils cherchent des excuses, et ne veulent que fuir le jugement. Au contraire, dit le sénat, s'ils fuyoient, ils ne crieroient pas : Qu'on nous juge, ils se retireroient. Les légats du pape dirent : Qu'ils entrent, et qu'ils demeurent là-bas à la dernière place. Le sénat ajouta : Nous vous prions que l'on en fasse venir encore trois ou quatre du parti de Photius, qui écoutent du moins comme ces séculiers qui sont derrière nous, cela fera beaucoup de bien. Les légats dirent : S'ils déclarent qu'ils viennent au nom de tout le parti, nous souffrirons qu'ils entrent, non pour disputer, mais pour entendre la lettre du pape Nicolas.

On envoya quelques-uns des assistants pour les appeler, mais ils ne les trouvèrent pas. Le sénat dit aux légats du pape : Comme ils ne

(1) P. 1006, C.  
(2) Sup. n. 17.

(3) P. 1014, E.



savoient pas que le concile les demandait, ils se sont retirés; mais les deux que vous venez de faire interroger, savoir, Théophile et Zacharie, sont encore là, et si vous voulez on examinera leur affaire. Les légats demandèrent: Ces deux ont-ils un libelle à présenter, ou seulement quelque chose à dire au concile? Non, dirent les sénateurs, mais ce sont eux qui font le plus de mal à cette multitude, en assurant que le pape Nicolas les a fait célébrer avec lui, d'où le peuple conclut que le pape, en communiquant avec eux, a communiqué avec Photius, et l'a reconnu pour patriarche. Il sera d'une grande utilité de les convaincre de mensonge. Les légats, après avoir encore proposé quelques difficultés, consentirent enfin qu'on les fit entrer.

Théophile et Zacharie étant entrés, les légats du pape prièrent les sénateurs de les interroger, et les sénateurs dirent: Nous le ferons pour vous obéir, et non de notre autorité, car vous l'avez ici tout entière. Bahanes leur demanda donc s'ils voulaient ouïr le libelle, c'est-à-dire le formulaire d'abjuration envoyé de Rome (1). Théophile et Zacharie dirent: Nous ne souhaitons point d'entendre ce libelle, et nous ne voulions point venir ici. L'empereur nous a ordonné de nous rendre au palais, c'est pourquoi nous nous sommes trouvés en sa présence, et non pour ce libelle. Bahanes dit: Avez-vous dit dans le palais: Nous pouvons montrer que nous avons officé comme évêques avec le pape Nicolas? Zacharie et Théophile dirent: Nous l'avons dit et nous le disons encore; le pape Nicolas nous a reçus comme évêques, et nous avons officé avec lui. Les légats du pape dirent: A Dieu ne plaise, ce sont des menteurs, ils ne disent pas la vérité. Zacharie et Théophile dirent: Si nous sommes des menteurs, ne nous interrogez pas. Le diacre Marin, l'un des légats, dit: Est-ce que l'on n'interroge que ceux qui disent la vérité? Théophile dit, en montrant le diacre Marin: Demandez à celui même qui me parle s'il n'étoit pas à Rome quand cela s'est passé. Le légat Marin dit: J'étois en ce temps-là sous-diacre ordonné par le pape Léon, et je servois l'église romaine depuis l'âge de douze ans. Quand ils vinrent à Rome avec Arsaber, je servois dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Crèche. Ce fut là que le pape Nicolas les reçut en donnant un libelle et prêtant serment, et il ne leur donna point la communion à la place des évêques. Théophile dit: Etois-je un inconnu? J'étois envoyé par l'empereur et le concile.

Les sénateurs dirent: Portiez-vous des lettres quand vous allâtes avec les légats Rodolphe et Zacharie? Théophile et Zacharie répondirent: Nous ne savons. Les légats du pape dirent: Tout le concile peut connaître par-là que ce sont des menteurs. Ils disent

qu'ils ont été envoyés comme des légats, et ne savent s'ils ont porté des lettres. Théophile dit: Je ne m'informois pas s'il y avoit des lettres, j'allois pour accompagner les légats. Les sénateurs lui dirent: Que contient la lettre que vous portâtes à Rome? Je ne sais, dit Théophile. Les légats du pape dirent: Le concile ne croit-il pas que l'église romaine n'a jamais reçu Photius ni ceux qu'il a ordonnés? Les sénateurs dirent: Comment donc disent-ils qu'ils ont été reçus? Parce qu'ils mentent, répondirent les légats. Pour vous en assurer, qu'on lise les lettres du pape Nicolas à l'empereur Michel et à Photius même.

On lut la première lettre à l'empereur, du vingt-cinquième septembre huit cent soixante, où le pape Nicolas déclare expressément qu'il ne peut consentir à l'ordination de Photius avant le retour de ses légats. Ce que les sénateurs relevèrent. On lut ensuite la lettre envoyée au même empereur par le secrétaire Léon, du dix-neuvième de mars huit cent soixante-deux, où le pape Nicolas, après le retour de ses légats, déclare qu'il désapprouve ce qui s'étoit fait à Constantinople en leur présence, et qu'il ne peut condamner Ignace ni recevoir Photius (1). Avant qu'on eût achevé de la lire, Théophile dit: Si on condamne Photius, qu'on condamne aussi ceux qui l'ont ordonné. Le concile dit: Vous êtes donc aussi condamné, puisque vous l'avez reconnu et communiqué avec lui? Théophile dit: Je n'y étois pas quand il fut ordonné. Je l'ai trouvé patriarche et l'ai reconnu. Après la lecture de ces lettres, Théodore de Carie se leva et dit: Jusqu'à présent je croyois fermement devoir condamner le pape Nicolas, parce que, sur la foi de ces gens-ci, je pensois que d'abord il avoit reçu Photius, et ensuite l'avoit voulu perdre. Le concile dit à Théophile: Ces lettres sont-elles venues de là? c'est-à-dire de Rome. Je ne sais, dit Théophile, si ce sont celles-là ou d'autres. Théodore dit à Théophile: Comment pouvez-vous montrer que vous avez officé avec le pape Nicolas? Théophile répondit: Que l'empereur me donne sa parole par écrit, et je démontre, et je le dis devant Dieu, que j'ai communiqué et officé avec lui. Oui, je le dis encore: Nous avons officé et communiqué avec lui.

Le concile fit lire ensuite la lettre du pape Nicolas à Photius, du dix-huitième de mars huit cent soixante-deux, où il déclare qu'il ne peut tenir Ignace pour déposé, ni par conséquent Photius pour patriarche (2). Comme on lisoit l'endroit de cette lettre où le pape rend raison de l'ordination de saint Ambroise et de celle de Nectaire, Théophile dit: J'ai ouï-dire cela aux Romains à Rome, et toutefois ils ont reçu le seigneur Photius. Théodore de Carie lui dit: Comment pouvez-vous dire que le

(1) P. 1021. Sup. I. L., I. L., n. 18; p. 1030, E. n. 11. Nic. Epist. 5. Sup. (2) Ep. 6, p. 1030.

(1) P. 1020.

pape l'a reçu, puisqu'il le traite d'adultère? Et vous, dit Théophile, comment l'avez-vous reçu? Théodore répondit: Jusqu'au jour d'hier j'étois de votre sentiment, mais, voyant le pape Nicolas dire hautement qu'il n'a rejeté ni Ignace ni reçu Photius, je me suis attaché à Ignace. Théophile dit: Apprenez par-là quel homme étoit Nicolas. Théodore reprit: Comment pouvez-vous montrer que le pape Nicolas vous ait reçus? Théophile dit: Je vous l'ai dit, que l'empereur me donne aujourd'hui sauf-conduit pour les témoins que je produirai, et je le montre.

#### XXXII. Photius rejeté par les patriarches.

Les sénateurs demandèrent aux légats d'Orient si jamais ils avoient reçu Photius, ou lui avoient envoyé des lettres de communion. Thomas, métropolitain de Tyr, répondit: Nous ne l'avons jamais reçu dans l'église d'Antioche, ni ne lui avons envoyé des lettres de communion, ni n'en avons reçus de lui. Elie, syncelle de Jérusalem, dit: Si Photius et ses partisans estiment l'empereur digne de foi, il leur certifiera par ses députés, Isaïe et Spiridion, tous deux de Chypre, qu'il m'a tiré des mains de notre patriarche Théodose. Je dis donc, comme devant Dieu et ses anges, que nous n'avons point reconnu Photius pour évêque, et n'avons point reçu de ses lettres, ni ne lui en avons envoyé. Métrophane de Smyrne dit: Nous voyons, par ce qui a été fait aujourd'hui, que Photius n'a jamais été reçu comme évêque, ni à Rome ni dans les autres patriarchats. Puis, s'adressant aux autres évêques, il dit: Qu'en dites-vous, mes frères? Théodore de Carie dit: Je rends grâce à Dieu de ce que ce saint concile m'a délivré des pensées qui m'inquiétoient continuellement. Savoir, si Photius avoit été reçu par les patriarches. C'est pourquoi je confesse ma faute, et de m'être égaré en le suivant.

Les sénateurs dirent aux légats du pape: C'est la coutume de l'église romaine de demander à tous les étrangers leur confession de foi pour les laisser entrer à Saint-Pierre. Ceux-ci, montrant Théophile et Zacharie, l'ont-ils observée ou non? Les légats du pape dirent: Oui, ils l'ont observée. Zacharie et Théophile dirent: Avons-nous fait un libelle ou deux? Les légats du pape répondirent: Vous en avez fait deux. En effet, ils avoient donné leur confession de foi avant que d'entrer à Rome, et leur soumission aux décrets du saint-siège avant que d'être reçus à la communion. Les sénateurs demandèrent aux légats ce que contenoit le libelle. Ils répondirent: De tenir et de défendre la foi de l'église catholique, et suivre en tout le jugement de l'église romaine. Le patriarche Bahanes dit: Ils firent encore hier la même déclaration dans la secrétairerie, d'être en tout d'accord avec l'église romaine. Demandez-leur, dirent les légats, s'ils veulent faire le li-

belle de Rome. Les sénateurs dirent à Théophile et Zacharie: Faites-vous ce libelle ou non? Ils répondirent: Nous ne voulons pas même l'entendre. Les légats du pape dirent: mettez-les dehors. On les chassa en effet; et, comme il étoit tard, on finit la session par les acclamations ordinaires.

#### XXXIII. Cinquième session. Photius au concile.

La cinquième fut tenue le dix-neuvième d'octobre. Paul, garde-chartes, avertit le concile que l'empereur lui avoit envoyé Photius. Les légats du pape dirent: Photius désire-t-il de venir en notre présence? Paul répondit: Nous ne savons s'il le désire; mais, si vous l'ordonnez, nous l'apprendrons. Les légats du pape ordonnèrent que l'on allât savoir l'intention de Photius, et que ce fussent des laïques, car ils le regardoient comme laïque lui-même. Le sénat envoya donc à Photius trois officiers de l'empereur, nommés Sisinnius, Eutyquien et George, un laïque de la suite des légats du pape, nommé Léon, et deux de la suite des légats d'Orient, Cyriaque et Joseph. Ces six députés eurent charge de dire à Photius: Le concile vous demande si vous y voulez venir, et s'il disoit que non, de lui en demander la raison.

Quand ils furent revenus, on fit lire publiquement la réponse de Photius, qui étoit: Vous ne m'avez jamais appelé au concile, et je m'étonne pourquoi vous m'y appelez maintenant, mais je n'irai pas volontairement. J'ai dit (1): Je garderai mes voies pour ne pas pécher par ma langue. J'ai mis un frein à ma bouche. Lisez le reste. Il vouloit dire les paroles suivantes du psaume: Quand le pécheur se présente contre moi. Après avoir ouï sa réponse, les légats du pape dirent: Nous ne l'appelons pas pour apprendre de lui quelque chose, mais pour terminer en sa présence cette affaire, qui a tant donné de peine à l'église romaine et aux églises d'Orient. Tous les évêques demandèrent qu'on le fit venir; et Elie, syncelle de Jérusalem, dicta cette nomination pour lui envoyer: Puisque vous avez traité de pécheurs ceux qui composent ce saint concile, les légats, les évêques, le sénat, détournant mal à propos les paroles du prophète, nous disons qu'étant plein d'œuvres des ténèbres, vous fuyez la lumière. Mais il est écrit (2): Serrez leur bouche avec le mors et le caveçon, de peur qu'ils ne vous approchent. L'autorité du concile avec celle de l'empereur exécutera cette parole du prophète. Cette nomination ayant été portée et lue à Photius, il répondit: Puisque vous me faites venir par force, il est inutile de m'interroger. Après avoir ouï sa réponse, on lui envoya une seconde monition, qui portoit: Nous vous avons appelé suivant l'ordre de l'église, espérant que vous viendriez volontairement; mais,

(1) Ps. xxxviii.

(2) Ps. xxi, 9.



étant un pécheur manifeste, vous avez refusé d'entrer dans le concile de peur d'être condamné. C'est pourquoi, par cette seconde monition, nous ordonnons que vous y serez amené malgré vous. Ensuite on le fit entrer dans le concile.

Alors les légats du pape dirent au sénat : Qui est cet homme qui se tient debout à la dernière place de ce concile ? Les sénateurs répondirent : C'est Photius. Les légats reprirent : Est-ce là ce Photius qui a donné tant de peine à l'église romaine depuis plus de sept ans ? qui a renversé de fond en comble l'église de Constantinople et fatigué jusqu'à présent les églises mêmes d'Orient ? Les sénateurs dirent : C'est lui. Les légats du pape demandèrent s'il recevoit les ordonnances des pères. Les sénateurs dirent qu'il falloit l'interroger, et le lui firent demander par George, concierge du palais ; mais Photius ne répondit point. Les légats du pape lui firent la même question, et y ajoutèrent : Recevez-vous l'exposition du pape Nicolas ? Et il ne répondit point. Recevez-vous ce qu'a fait le pape Adrien, son successeur ? qu'il parle, qu'il parle ! Photius continua de ne point répondre. Les légats ajoutèrent : Nous avons ouï-dire qu'il est éloquent, et nous savons que c'est un prévaricateur et un adultère ; qu'il parle, qu'il parle ! Photius dit : Dieu entend ma voix sans que je parle. Les légats du pape lui dirent : Le silence ne vous délivrera pas d'une condamnation plus manifeste. Photius dit : Jésus même par son silence n'évita pas la condamnation.

Les légats d'Orient dirent : Cette comparaison de vous à Notre Seigneur Jésus-Christ, ne mérite point de réponse. Il n'y a rien de commun entre la lumière et les ténèbres (1), Jésus-Christ et Bélial. Mais répondez à la question de nos frères si vous recevez les jugements des pontifes romains. Photius ne répondit point. Les légats du pape dirent : Qu'il s'humilie, qu'il confesse son péché de vive voix et par écrit, qu'il anathématisé ses écrits injurieux et ses procédures insolentes, faites par deux fois contre le patriarche Ignace, qu'il promette de ne plus rien entreprendre contre lui, mais de le reconnaître pour son véritable évêque, et qu'il embrasse avec respect les jugements du saint-siège, touchant Ignace et lui. Comme Photius continuait de se faire, les légats ajoutèrent (2) : Voici un homme qui a bouché ses oreilles comme l'aspic, et ne veut point entendre la voix du concile. Qu'on lise les lettres envoyées à son sujet par l'église romaine. On lut la lettre du pape Nicolas à l'empereur Michel, et la lettre à Photius, portée par Rodolphe et Zacharie, qui avoient été lues dans la session précédente. Après la lecture de cette seconde, les métropolitains demandèrent à Photius pourquoi il n'y répondait point ; mais il demeura dans le si-

(1) 2 Cor. vi, 15.

(2) Ps. LVII, 5.

lence. On lut encore la lettre à l'empereur, envoyée par le secrétaire Léon (1) ; et enfin la première à Photius, du vingt-cinquième de décembre huit cent soixante, qui n'avoit point encore été lue, où le pape approuve sa confession de foi et refuse d'approuver son ordination.

Alors les vicaires d'Orient ayant demandé à parler, Elie monta sur la tribune, et dit (2) : Vous savez que de tout temps ce sont les empereurs qui ont assemblé les conciles et fait venir les députés de toute la terre. On voit bien qu'il ne parle que des conciles généraux, comme remarque Anastase. Elie continue : L'empereur peut rendre témoignage d'où et par qui nous avons été envoyés. Depuis que nous sommes ici, où nous avons demeuré près de deux ans avant les légats de Rome, un jour l'empereur nous mit au cou son reliquaire et nous dit : Dieu vous demandera compte au jour du jugement de celui que vous devez prononcer au nom de l'Eglise. Prenez donc garde, étant si avancés en âge, de ne rien faire par prévention pour ou contre personne. Nous avons résolu de suivre inviolablement cette règle. Ainsi, ce n'est point parce qu'Ignace est assis dans ce trône et qu'il est en autorité que nous le recevons ; ce n'est pas aussi parce que Photius est ici debout et paroît sans crédit, que nous le condamnerons, mais nous n'aurons pas non plus pour lui une compassion déraisonnable. Vous voyez son profond silence, fondé sur ce qu'il rejette ce concile, comme il a fait assez entendre par le peu qu'il a dit. Pour moi, qui suis syncelle de l'église de Jérusalem depuis sept ans entiers, je sais fort bien que nous n'avons point reçu de lettres de lui, ni ne lui en avons envoyé. Vous avez souvent ouï ce qu'a dit le très-saint Thomas, métropolitain de Tyr. Il le dit encore, que le siège d'Antioche n'a point reçu de lettres de Photius, ni ne lui en a envoyé. Vous avez aussi vu ce que l'église romaine a ordonné de lui. C'est pourquoi je lui dis encore en face, afin qu'il le voie de ses yeux et l'entende de ses oreilles. Car il est condamné dès là qu'il n'est reçu par aucune des chaires patriarcales ; et c'est mal à propos qu'il affecte de garder aujourd'hui le silence pour faire croire qu'il ne manque point de raisons, il n'a rien à dire pour sa justification. Nous savons tous avec quelle violence il a envahi le siège de Constantinople, et quelle violence il a exercée tant qu'il l'a gardé. Nous lui conseillons donc et l'admonestons maintenant de reconnaître son péché ; et, s'il se repent sincèrement, nous sommes d'avis qu'il soit reçu dans l'église comme un simple fidèle, avec espérance de la vie éternelle.

Ensuite on lut l'avis des légats du pape en ces termes : Vous avez vu, mes frères, et vous avez ouï ce qui a été dit et fait en cette affaire depuis long-temps : tout le monde a

(1) Sup. I. L, n. 11.

(2) P. 1041.

vu que la promotion de Photius n'étoit point recevable ; et la déposition du patriarche Ignace injuste et irrégulière. Nous ne prononcerons donc point un nouveau jugement, mais celui qui a été prononcé par le pape Nicolas et confirmé par le pape Adrien : Qui pourra désormais, s'il veut passer pour chrétien, recevoir celui qui n'a été reçu ni par notre siège apostolique, ni par les sièges des Orientaux ? Nous rejetons cet attentat, et nous défendons, sous peine d'anathème, que jamais à l'avenir, dans tous les sièges, un évêque légitime soit chassé par la faction séculière pour en mettre un autre à sa place, contre les règles. Dites si vous approuvez cet avis ; mais, quand vous ne l'approuveriez pas, nous élèverions notre voix dans le concile, comme sur une haute montagne, pour vous déclarer la procédure que nos pères ont faite. Après cette lecture, les légats demandèrent l'avis au concile, qui l'approuva entièrement.

Ils admonestèrent encore Photius de se soumettre au concile et à Ignace pour être reçu à la communion laïque, et le patriarche Bahanes lui dit : Parlez, seigneur Photius, dites tout ce qui peut vous justifier ; le monde entier est ici, autrement craignez qu'enfin le concile ne vous ferme ses entrailles. Où voulez-vous avoir recours ? à Rome ? voici des Romains ; à l'Orient ? voilà des Orientaux. On fermera la porte ; et si ceux-ci la ferment, personne ne l'ouvrira. Dites, homme de Dieu, quelle est votre justification. Photius répondit : Mes justifications ne sont pas en ce monde ; si elles étoient en ce monde, vous les verriez. Bahanes reprit : Nous croyons que la confusion et la crainte vous ont troublé l'esprit ; vous ne savez ce que vous dites ; c'est pourquoi le concile vous donne du temps pour penser à votre salut. Allez ; on vous fera revenir. Photius dit : Je ne demande point de temps ; quant à me renvoyer, il est en votre puissance. Bahanes l'avertit encore de penser à lui, de considérer qu'après le départ des légats tout ce qu'il pourroit dire ou faire seroit inutile ; mais, quoi qu'on lui pût dire, il demeura obstiné dans son silence. Le concile dit : Qu'il s'en aille, et qu'il examine ce qui lui convient. Photius sortit et on finit la session.

#### XXXIV. Sixième session. L'empereur au concile.

La sixième fut tenue le vingt-cinquième d'octobre, et l'empereur Basile y assista en personne, assis à la première place. Métrophane de Smyrne prononça un petit discours à la louange du concile et de l'empereur, comparant les pères aux lumières du ciel et aux fleuves de la terre. Ensuite l'empereur fit lire un mémoire des légats du pape, comprenant un récit abrégé de toute l'affaire, et concluant que, puisque toute l'Eglise étoit d'accord pour rejeter Photius, il n'étoit plus à propos d'é-

couter ses partisans. Toutefois, par ordre de l'empereur, on fit entrer les évêques du parti de Photius ; et on lut en leur présence les lettres du pape Nicolas à l'empereur Michel et à Photius, et envoyées par le secrétaire Léon (1). Puis Elie, syncelle de Jérusalem, fit un discours, après avoir remercié l'empereur de son zèle où, pour le repos de l'Eglise, il raconta ce qui s'étoit passé, et soutint que la démission donnée par Ignace pendant son exil devoit être réputée nulle, comme faite par violence, si même elle avoit été faite. Puis il ajouta : Si les partisans de Photius prétendent dire que tous les métropolitains et les évêques assemblés ont ordonné Photius, et par conséquent que, s'il n'est pas recevable, ses ordinateurs le sont encore moins ; nous leur opposerons ce qui fut fait au second concile, tenu sous l'empereur Théodose, en cette ville de Constantinople, car on y rejeta Maxime le cynique et tous ceux qu'il avoit ordonnés, mais non pas ceux de qui il avoit reçu l'ordination (2). C'est pourquoi nous ne condamnons point les évêques qui se sont trouvés à l'ordination de Photius, parce qu'ils y ont été contraints par l'autorité de l'empereur. Nous ne condamnons que le seul Grégoire de Syracuse, déposé dès auparavant, et anathématisé par le patriarche Ignace et par l'église romaine.

Après qu'Elie eut ainsi parlé, plusieurs des évêques de Photius se soumièrent au concile, et obtinrent le pardon. Les autres prirent prétexte de leurs promesses et de leurs serments. Mais les légats dirent tous : Nous vous en dispensons par la grâce de Jésus-Christ, qui nous a donné la puissance de lier et de délier, puisque vous l'avez fait par force (3). Nous vous déclarons notre jugement devant l'empereur et le concile. Alors l'empereur dit aux évêques de Photius : Vous avez ouï le sentiment des patriarches de Rome, de Jérusalem et d'Antioche ; que vous en semble ? Ils dirent : Nous y répondrons. Et l'un d'eux, Euthymius, évêque de Césarée en Cappadoce, ordonné par Photius, dit : Seigneur, nous connaissons votre justice et votre bonté, donnez-nous sûreté par écrit, pour proposer librement notre justification, et nous espérons montrer que ce qu'on nous oppose sont de vains discours.

L'empereur reprit : C'est vous-mêmes qui parlez en vain, en traitant de vains discours ce qui vient des chaires patriarcales. Vous avez osé nommer saints des conciles que vous avez tenus vous seuls par l'autorité du prince sans les patriarches, et vous n'avez pas de honte de mépriser celui-ci ? Vous savez, vous et tout ce qui est sous le soleil, que par l'assistance de Dieu, les cinq chaires patriarcales ne peuvent errer dans la foi. Vous devez donc

(1) P. 1048, 1316.

(3) Gr. p. 1316, E ; p

(2) Sup. I. XVIII, n. 1. 1049, E.  
Conc. C. P.



nécessairement recevoir tous leurs jugements. Mais on voit bien que vous ne croyez pas que ce qui vient d'être dit en soit apporté. Je vous demande donc : Croyez-vous qu'il en vienne, ou ne le croyez-vous pas ? Nous n'en doutons pas, dirent les évêques de Photius. Si vous le croyez, dit l'empereur, recevez donc leur jugement ; si vous en doutez, je ferai les frais du voyage, allez chez les patriarches, et vous en assurez ; qu'on y éclaircisse les affaires. Les évêques de Photius dirent : Qu'on les éclaircisse ici.

## XXXV. Objections pour Photius.

Zacharie établi par Photius évêque de Chalcédoine dit : Les canons sont au-dessus du pape Nicolas et de tous les patriarches ; quand ils font quelque chose contre les canons, nous ne nous y soumettons pas. Le pape Jules reçut Marcel d'Ancyre, et le concile de Sardique, composé de trois cents évêques, le justifia ; toutefois, il est à présent anathématisé comme hérétique. Le malheureux Apiarius, justifié par les évêques de Rome, fut rejeté par le concile d'Afrique, qui écrivit au pape de se mêler de ses affaires, et ne point passer ses bornes. Nous avons dix mille exemples semblables. Quant à ce qu'on dit, que Photius ne devoit pas être tiré d'entre les laïques, c'est un avis pour rendre les consécrateurs plus circonspects ; mais ce n'est pas un sujet de le condamner, et la coutume a prévalu sur cette règle. Taraise a été ainsi ordonné, Nicéphore, Nectaire ; à Césarée, Talassius et Eusèbe ; Ambroise à Milan, et une infinité d'autres. Quant aux reproches d'avoir été ordonné par des évêques déposés, premièrement, nous ne le croyons pas vrai. Ils n'ont pas été déposés pour des crimes, mais pour désobéissance, et se sont soumis depuis. Mais quand Grégoire auroit été déposé, Photius, consacré de sa main, n'en seroit pas coupable, ni les autres qui ont eu part à son ordination. Flavien déposa Eutychès, qui fut reçu par Anatolius, toutefois les évêques du quatrième concile ne furent point condamnés pour avoir communiqué avec celui-ci (1). Pierre Monge fut déposé par Protérius comme hérétique, et fut patriarche après Timothée, sans que l'on ait condamné personne de ceux qu'il avoit ordonnés. Acace, de Constantinople, fut condamné par le pape de Rome, comme étant en communion avec les hérétiques (2). Il ne tint aucun compte de cette condamnation, et ses successeurs qui l'avoient reconnu, Fravitta, Euthymius et Macédonius, sont reçus dans l'Eglise. Nous disons donc que, si quelque canon nous dépose, nous acquiesçons, et non autrement ; car les Romains n'ont point reçu Flavien d'Antioche, mais aucun canon ne l'a condamné.

L'empereur Basile dit (3) : Tous ceux dont vous parlez, qui sont tombés en divers temps,

ont été relevés par d'autres patriarches ; mais vous n'avez point eu de pareil secours, tous les patriarches vous condamnent. Nous prenons soin de vous, et vous exhortons à recevoir le pardon que vous offre le concile. Nous savons bien que vous n'êtes que des laïques, et nous ne vous avons pas amenés ici pour crier en vain, car tout ce que vous dites n'est que mensonge et séduction. Les évêques de Photius dirent : Le diable même n'a pas osé parler ainsi. L'empereur continua : Vous pourriez dire qu'en même temps que Dieu a permis que vous fissiez les fonctions de l'épiscopat, il a permis encore de plus grands maux que vous voyez de vos yeux. Nous avons des évêques, dont les uns sont patrices, les autres écuyers, ou sous-écuyers, et je vous puis prouver que l'écuyer Théophile portant le pallium comme un patriarche, offroit l'encens à Photius. Ne l'avez-vous pas vu ? dit-il à Eulampius. Eulampius dit : Si je l'ai vu, Dieu m'efface du livre de vie ; toutefois, seigneur, Ignace a renoncé. L'empereur reprit : Où étoit-il quand il a fait sa renonciation ? Eulampius répondit : Il étoit dans son île, et peut-être c'étoit pour sa vieillesse ou sa mauvaise santé. L'empereur dit : Peut-être qu'il a envoyé quelqu'un à l'empereur, dire qu'il vouloit se démettre, et lui a demandé une personne par qui il pût envoyer sa démission.

Marin, l'un des légats du pape, dit : Qui est cet homme qui parle à votre majesté ? L'empereur dit : C'est Eulampius. Les trois légats dirent : Il a été déposé et anathématisé par l'Eglise romaine, et comment ose-t-il parler ainsi devant vous ? Nous ne parlons point à un homme déposé et anathématisé, et ne pouvons souffrir que vous lui parliez. Nous voulons qu'on leur lise le libelle de l'Eglise romaine, afin qu'ils soient reçus à la communion, s'ils veulent faire pénitence ; mais s'ils demeurent dans leur endurcissement, nous ne pouvons renverser le jugement prononcé par l'Eglise romaine sous l'onzième indiction, c'est-à-dire l'an huit cent soixante-trois, contre Photius et ses adhérents. Nous n'avons autre chose à leur dire, sinon que nous les anathématisons et les séparons de tous les chrétiens (1). Puis, ils ajoutèrent : Qui sont ceux d'entre vous qui ont été ordonnés par le patriarche Ignace ? Il s'en présenta trois, à qui les légats du pape demandèrent, s'ils se soumettoient au jugement du concile, et s'ils vouloient écrire le libelle de Rome ? A Dieu ne plaise, dirent-ils, mais si l'empereur l'ordonne, nous dirons tout ce qui s'est passé. Les légats du pape leur dirent : Si vous ne voulez pas obéir au concile, allez chercher vos pères. Ils s'en allèrent de l'autre côté.

## XXXVI. Réponses aux objections de Photius.

Alors Métrophane de Smyrne dit à Zacharie

(1) Sup. I. L, n. 26.

de Chalcédoine : A ce que vous avez dit, nous répondons que toutes les lois tant ecclésiastiques que civiles, obligent celui qui a choisi un juge de s'en tenir absolument à sa décision ; donc, votre parti ayant demandé pour juge le pape Nicolas, vous n'êtes pas recevables à vous plaindre de son jugement, et à dire qu'il est contre les canons. Autrement il n'y auroit jamais de jugement certain ; car personne n'approuve le jugement qui le condamne.

Quant aux exemples de Nectaire, d'Ambroise et de Nicéphore, que vous ramenez, comme si vous n'aviez pas ouï les solutions du pape Nicolas, nous voulons bien vous en montrer la différence. Nectaire fut élu et ordonné archevêque de Constantinople, par un concile universel et par divers patriarches, sans que l'empereur leur fit aucune violence, ni que l'on chassât de ce siège un homme vivant (1). Ambroise fut ordonné évêque de Milan après la mort de l'arien Auxence, par un concile d'évêques catholiques, sans que le prince les y poussât en aucune manière. Taraise fut choisi sur le témoignage de Paul, son prédécesseur, et de tous les catholiques, sans aucune violence (2). Après la mort de Taraise, Nicéphore fut élu de même, et consacré volontairement par les évêques assemblés. Il n'y a rien de semblable en Photius, intrus du vivant de l'évêque légitime, ordonné par des évêques forcés et accablés de l'autorité impériale, et qui n'a été reconnu par aucune des chaires patriarcales. Enfin, quelques exemples particuliers ne renversent pas la règle générale.

Vous dites que plusieurs de ceux que l'Eglise romaine a justifiés passent pour condamnés, et plusieurs qu'elle a condamnés, passent pour justifiés ; cela est faux. Le pape Jules et le concile de Sardique eurent raison de recevoir Marcel qui anathématisoit toutes les hérésies et principalement celle dont il étoit accusé (3). Le grand Athanase et le confesseur Paul, ces colonnes de l'Eglise, le reçurent de même, et communiquèrent avec lui. Enfin étant retourné à son vomissement et reconnu hérétique, il fut anathématisé par Sylvain et par Libérius, successeur de Jules. Le prêtre Apiarius fut excommunié par Urbain, son évêque, et ensuite déposé par un concile ; mais le pape Zosime, auquel il eut recours, le déclara innocent, et le renvoya au concile d'Afrique pour être rétabli (4). Le concile rendit compte au pape Boniface, successeur de Zosime, de sa conduite à l'égard d'Apiarius, dont il borna l'interdiction à l'Eglise de Sicque, à cause du scandale qu'il y avoit causé. Ainsi, le concile d'Afrique déféra au décret du pape Zosime, loin d'y résister, comme vous prétendez.

Quant à Flavien, patriarche d'Antioche, l'Eglise romaine refusa pour un temps de le

recevoir, à cause du grand Eustathe, voulant soutenir Paulin, qui étoit le chef des eustathiens (1). Toutefois, les Romains ne persistèrent pas dans ce sentiment, et ils reconnurent enfin Flavien pour patriarche d'Antioche, par la médiation de l'empereur Théodose. De dire que Monge d'Alexandrie et Acace de Constantinople furent déposés, et non pas ceux qu'ils avoient ordonnés, cela ne fait rien pour votre justification. Les canons distinguent les hérétiques convertis de ceux qui ont été ordonnés par des usurpateurs ; ils veulent que l'on reçoive ceux qui abjurent leur hérésie. Ainsi, le concile d'Orient et le pape Félix, successeur de Simplicius, condamnèrent absolument Pierre Monge, et le déposèrent, et Félix déposa Acace ; mais ils ne condamnèrent point ceux que l'un et l'autre avoient ordonnés. Au contraire, les canons ne reçoivent en aucune manière ceux qui ont été ordonnés comme Photius et vous, et c'est ainsi que le second concile universel jugea de Maxime le cynique, et de ceux à qui il avoit imposé les mains. Grégoire de Syracuse, qui a ordonné Photius, étoit déposé, non-seulement comme schismatique, mais pour plusieurs crimes. Vous avez eu raison de dire que les autres évêques qui ont eu part à cette ordination ne sont pas coupables comme lui, à cause de la violence qu'ils ont soufferte. Mais Photius étoit schismatique dès auparavant, et s'est fait ordonner par Grégoire volontairement, sans que personne l'y obligeât, malgré la protestation de quelques évêques qui sont ici présent.

Zacharie vouloit répliquer ; mais les légats du pape dirent à l'empereur, qu'il étoit inutile de les ouïr tant de fois disputer sur une chose jugée. Alors le secrétaire Constantin monta sur la tribune, et lut un long discours au nom de l'empereur, pour exhorter les schismatiques à se réunir. Sondez, leur dit-il, le fond de votre conscience, et vous trouverez que vous avez mal fait de vous séparer (2). Nous sommes à la dernière heure, mes frères, le juge est à la porte, qu'il ne nous surprenne pas hors de son Eglise. N'ayons point de honte de découvrir notre mal pour y chercher le remède. Si vous craignez tant cette confusion, je vous montrerai l'exemple de vous humilier ; tout ignorant et tout pécheur que je suis, je vous instruirai, vous qui êtes savants et exercés dans la vertu. Je me prosternerai le premier sur le pavé, au mépris de ma pourpre et de mon diadème. Montez sur mes épaules, marchez sur ma tête et sur mes yeux, je suis prêt à tout souffrir, pourvu que je voie la réunion de l'Eglise et que je sauve mon âme. Je ne sais ce que j'ai pu faire, que je n'ai pas fait. Pensez à vous désormais ; je suis innocent de votre perte. Quittez donc, mes frères, l'es-

(1) P. 1051. Sup. liv. XXVII, n. 29, 41 ; XXVIII, n. 1. Sup. liv. XXXIX, n. 29.

(2) Sup. I. xxx, n. 16. (3) P. 1051, B ; 1320, A.

(1) Sup. liv. XVIII, n. 5. (3) Sup. I. XII, n. 25, 35. (2) Sup. I. XVIII, n. 21 ; I. XLIV, n. 24 ; I. XLV, n. 33. (4) Sup. I. XXIV, n. 6, 11 ; tom. 8, Conc. p. 1671.

(1) Sup. liv. XVIII, n. 3 ; (2) P. 1057, 1059, D. XIX, n. 27, 50.



prit de contention et d'animosité, et reprenez l'esprit d'union et de charité: passez du bon côté, et vous joignez à votre chef. Ne vous mettez point en peine du temporel; nous avons bien des moyens de vous consoler et de vous soutenir. Nous intercéderons de tout notre pouvoir auprès de vos pères et de vos patriarches, pour user de dispense et vous traiter doucement. Seulement ne vous obstinez pas à chercher votre perte, et ne négligez pas une occasion si favorable; n'attendez point d'autres temps, et des changements qui ne vous serviraient de rien, quand même ils arriveraient.

Les légats du pape et ceux d'Orient approuvèrent l'exhortation de l'empereur, louant sa douceur et l'opposant aux violences exercées en faveur de Photius. L'empereur dit encore aux schismatiques qu'il leur donnoit sept jours de temps, après lesquels, s'ils ne se soumettoient, ils seroient jugés par le concile. Puis on termina la session par des acclamations ordinaires.

XXXVII. Septième session. Photius et Grégoire présents.

La septième fut tenue quatre jours après, savoir le vingt-neuvième d'octobre, et l'empereur y assista encore (1). Par son ordre, le patrice Bahanes dit aux légats: Le délai accordé à Photius étant expiré, nous l'avons encore amené au concile, et si vous l'ordonnez il entrera. En effet, il y avoit dix jours depuis la cinquième session où il avoit été présenté. Les légats dirent, Qu'il entre. Photius entra, s'appuyant sur un bâton, et avec lui Grégoire de Syracuse. Marin, légat du pape, dit: Otez de sa main le bâton, qui est une marque de la dignité pastorale; il ne doit pas l'avoir, c'est un loup et non un pasteur. On le lui ôta, et les légats du pape dirent: Demandez-lui s'il a pensé à lui, et s'il veut faire le libelle d'abjuration. Bahanes le lui demanda, et Photius dit: Nous prions Dieu, Grégoire et moi, qu'il conserve l'empereur longues années; nous rendrons compte à l'empereur et non aux légats. Bahanes lui dit: N'avez-vous autre chose à dire? Photius dit: S'ils avoient oui ce que nous dimes l'autre fois, ils ne nous feroient pas cette question; mais s'ils se repentent de ce qu'ils ont jugé, qu'ils le montrent par les œuvres. Comment? dit Bahanes. Grégoire dit: Qu'ils fassent eux-mêmes pénitence du péché qu'ils ont commis.

Bahanes ayant rapporté ce discours aux légats, ils dirent par interprète, car ils ne parloient pas grec: Nous ne sommes pas assemblés pour recevoir d'eux, ou réprimande, ou pénitence, c'est à eux à la recevoir de nous. Ils parlèrent ainsi à la honte de l'Eglise. Nous ne leur demandons autre chose, sinon s'ils veulent faire le libelle d'abjuration. Nous savons qu'ils sont couverts de péchés depuis les pieds jusqu'à la tête, et nous n'avons rien à

(1) P. 1061.

leur répondre. Les légats d'Orient firent en substance la même réponse, et Photius, étant encore interrogé par Bahanes, dit qu'ils n'avoient rien à répondre à des calomnies.

XXXVIII. Autres schismatiques ouïs.

On fit entrer ensuite les évêques de son parti, et les légats du pape dirent: Dans la session précédente nous les avons admonestés de faire le libelle d'abjuration pour les recevoir à la communion comme laïques; demandez-leur à chacun s'ils le veulent faire; nous ne voulons point qu'ils disent autre chose. Bahanes leur demanda: Quelqu'un de vous fait-il le libelle? Les évêques de Photius répondirent: A Dieu ne plaise. Deux d'entre eux, Amphiloque et Zacharie, dirent: Quel libelle veut-on que nous fassions, notre profession de foi? Bahanes consulta les légats, qui dirent: Celui que nous avons apporté de Rome. Qu'ils rejettent Photius et ses actes, qu'ils anathématisent Grégoire de Syracuse et se soumettent à Ignace; enfin qu'ils exécutent en tout les décrets de l'Eglise romaine. Jean, évêque d'Héraclée, répondit: Qui anathématise cet évêque, montrant Photius, soit anathème. Zacharie de Chalcédoine dit: Nous ne voulons point obéir à ce qui est contre la raison. Nous savons comme les choses se sont passées. Euschémon de Césarée en Capadoce dit: En ce qui est contre la raison et contre les canons, soit qu'on vienne de Rome ou de Jérusalem, fût-ce un ange venu du ciel, je n'obéis pas.

Bahanes, avec la permission des légats, parla ainsi à Photius et à ses évêques au nom de l'empereur: Dites, mes amis, d'où êtes-vous? du ciel, de l'abîme ou de la terre que nous habitons? Quand il s'est élevé une hérésie ou un schisme, montrez-moi que quelqu'un se soit sauvé n'étant pas de l'avis des quatre patriarches? Aujourd'hui les quatre, et même les cinq vous condamnent; que vous en semble? quelqu'un est-il pour vous, dites? Les évêques de Photius dirent: Nous avons les canons des apôtres et des conciles. Bahanes reprit: Où Dieu a-t-il mis les canons? n'est-ce pas dans ses églises? et où sont aujourd'hui les églises; où préche-t-on l'Evangile? n'est-ce pas dans les lieux d'où viennent ces légats? y en a-t-il d'autres, dites? Les évêques de Photius dirent, s'adressant à l'empereur, qui leur parloit par Bahanes: Dieu conserve votre majesté. Nous avons demandé sûreté pour expliquer librement nos affaires, et on ne nous l'a pas donnée, comment donc pouvons-nous parler?

Bahanes dit: Rien ne vous empêche de la part de l'empereur, il consent que vous parliez, mais les juges, voyant que vous ne dites que des injures, ne veulent pas vous entendre. Les évêques de Photius dirent: Nous ne les reconnaissons pas pour juges. Bahanes dit: Et les canons rejettent-ils les légats des patriarches?

ches? leurs jugements sont-ils déraisonnables? Très-déraisonnables, dit Amphiloque. Et jugent-ils, dit Bahanes, contre les canons et contre les sentiments de leurs patriarches? Oui, dirent les évêques de Photius. Bahanes dit: Allez donc chez les patriarches vous en informer. L'empereur ajouta lui-même: Vous qui convenez que ces légats sont venus de la part des patriarches, et chargés de leurs lettres, recevez-les et leurs jugements; vous qui en doutez encore, allez vous en informer et nous en amenez d'autres. Nous vous en donnerons les moyens, et vous ramènerons en sûreté. Les évêques de Photius dirent: Qu'on examine ici les affaires.

Ensuite les légats du pape firent lire la grande lettre du pape Nicolas aux Orientaux, écrite en huit cent soixante-six, et contenant les décrets du concile tenu à Rome en huit cent soixante-trois; puis la première lettre du pape Adrien à l'empereur Basile, du premier août huit cent soixante-huit, et celle qu'il envoya au patriarche Ignace en même temps (1). On relut aussi les secondes lettres d'Adrien à Basile et à Ignace, du dixième de juin huit cent soixante-neuf, qui avoient déjà été lues dans le concile; puis les actes du concile de Rome tenu par le pape Adrien. Après quoi on lut au nom des légats un dernier monitoire à Photius et à ses partisans, pour les exhorter, sous peine d'anathème, à se soumettre à ces jugements (2). On lut aussi un discours au nom d'Ignace, contenant des actions de grâce sur son rétablissement et la réunion de l'Eglise; puis on prononça plusieurs anathèmes contre Photius, l'appelant usurpateur, schismatique, faussaire. On dit aussi anathème à Grégoire de Syracuse, à Eulampius et à tous les autres sectateurs de Photius. Et, après qu'ils furent sortis, on finit la session par les acclamations ordinaires.

XXXIX. Huitième session. Promesses brûlées, etc.

La huitième fut tenue le cinquième de novembre. Bahanes dit au nom de l'empereur, qui étoit encore présent: On a fait souscrire ces années passées les évêques, le sénat et toute la ville, par surprise et par malice, pour des causes injustes et contre leur volonté. Aujourd'hui nous voulons que ces souscriptions soient brûlées par vos mains, et nous espérons, par la miséricorde de Dieu et vos prières, qu'il pardonnera à ceux qui se sont laissés surprendre. Les légats et tout le concile approuvèrent la proposition de l'empereur avec de grandes actions de grâce. Alors, par ordre de l'empereur, on apporta au milieu de l'assemblée un brasier d'airain plein de feu; et Théophylacte, diacre et référendaire du patriarche de Constantinople, apporta dans un sac toutes les promesses que Photius avoit

(1) Sup. I. L, n. 53. Sup. 6, 10, 36. (2) Sup. n. 10, p. 1090, E.

exigées de tout le clergé, tant de la grande Eglise que des autres, et des séculiers de toutes conditions, depuis les sénateurs jusqu'aux plus vils artisans, corroyeurs, poissonniers, charpentiers, épingliers. On apporta de plus les livres fabriqués contre le pape Nicolas, et les actes des conciles contre Ignace. Grégoire, recteur de l'hôpital des orphelins, prit les papiers et les livres, et les donna aux serviteurs des légats, qui les jetèrent tous dans le feu, où ils furent consumés.

Ensuite l'empereur dit aux légats du pape: Nous avons fait amener les faux légats que Photius a fait paroître contre le pape Nicolas, qu'en ordonnez-vous? Les légats dirent: Qu'ils entrent dans le concile. Quand ils y furent entrés, le patrice Bahanes en interrogea un, qui étoit un moine, nommé Pierre, et lui dit: Qui êtes-vous? d'où venez-vous? qu'avez-vous fait? avez-vous assisté au concile que Photius a fait contre le pape Nicolas? Pierre répondit: Je n'y ai point assisté, et je ne connois point cet écrit. Suis-je le seul Pierre qui suis venu de Rome en cette ville? il y en a dix mille autres. Mais qu'on lise ce mémoire, et on y verra ce qui me regarde. On le lut, et il contenoit en substance: Parce que quelques-uns de vous ont cru que j'avois donné un libelle contre l'Eglise romaine, à cause qu'il étoit parlé de moi dans l'écrit qui a été publié, je déclare, comme j'ai déjà fait, que je n'ai point donné de libelle ni importune l'empereur, et que je n'ai point assisté au concile, si toutefois il a été assemblé. Je suis prêt à donner cette déclaration toutes les fois qu'on me la demandera; mais je vous prie de me permettre enfin de retourner auprès des saints apôtres pour travailler à mon salut.

Bahanes interrogea ensuite un nommé Basile, et lui dit: Votre nom est dans ce faux écrit, dites donc, avez-vous donné un libelle contre l'Eglise romaine? Basile dit: A Dieu ne plaise. Bahanes dit: Anathématisiez donc celui qui a donné le libelle et celui qui l'a écrit. Basile dit: Anathème à celui qui a donné le libelle contre l'Eglise romaine. Bahanes lui demanda ensuite d'où il étoit. Basile répondit: Je suis venu de la sainte cité, c'est-à-dire de Jérusalem. Bahanes demanda à Elie, légat du patriarche de Jérusalem, s'il le connoissoit. Oui, dit Elie, je le connois. Bahanes revint à Basile et lui demanda pourquoi il étoit venu à Constantinople, et qui l'y avoit envoyé. Basile répondit: De Tripoli j'allai à Rome par dévotion, je tombai malade en chemin, je vins à Venise pour passer, j'arrivai ici sous le pape Benoît, j'y demeurai vingt mois, et l'argent me manqua. L'année que le patriarche Ignace sortit de son siège, je retournai à Rome sous le pape Nicolas, j'y ai demeuré huit ans, puis je suis revenu ici. On lui demanda encore s'il avoit donné un libelle. Il répondit: A Dieu ne plaise; étois-je familier avec le pape Nicolas?

Ensuite, par ordre de l'empereur, Bahanes interrogea Léonce, faux légat d'Alexandrie,



et lui dit : Comment vous êtes-vous trouvé à la place de légat dans le livre composé par Photius contre le pape Nicolas ? Léonce dit : Mon évêque m'a donné des lettres pour l'empereur, je ne suis point légat et n'ai point de part en ces affaires. Bahanes dit au concile : Que vous semble de ces gens-ci ? Cet homme nous dit, comme le premier, qu'il n'a eu connaissance de rien : ce sont des marchands qui n'ont jamais été légats ; mais Photius a supposé comme il a voulu les discours et les personnes. Les légats du pape dirent aux faux légats : Faites des libelles et anathématisez ceux qui ont fait ces livres, afin que vous soyez reçus à la communion. Léonce dit : Je n'ai point écrit dans ce livre, et je ne le connois point. Le concile dit : Anathématisez celui qui l'a fait et qui l'a écrit. Les faux légats dirent : L'anathème est sur celui qui a eu part à ce livre. Le sénat dit : Puisque vous ne voulez pas l'anathématiser, on voit bien que vous y avez part ; vous serez anathématisés vous-mêmes, ou soumis aux lois. Les légats du pape dirent : Qu'on nous les donne et qu'ils viennent à Rome avec nous. Léonce dit : Anathème et au livre, et à celui qu'il l'a écrit. Basile dit : Anathème à celui qui a donné un libelle contre le pape Nicolas.

Alors Bahanes dit de la part de l'empereur : Voyez tous comme la vérité paroît, et comme les impostures sont découvertes. Personne n'a plus aucun prétexte de ne se pas réunir à l'Eglise ; demain vous n'aurez plus d'excuse. On interrogea les métropolitains, dont les noms paroissent dans ce livre, savoir, si c'étoient leurs souscriptions, et ils dirent tous que non. Les légats du pape prièrent l'empereur qu'on lût le décret du pape Martin contre les faussaires, c'est-à-dire le vingtième et dernier canon du concile de Latran, tenu en six cent quarante-neuf (1). Après qu'il eut été lu, Métrophane de Smyrne se leva et prononça une petite déclaration à la louange de la vérité et de l'empereur qui l'avoit mise en son jour.

#### XL. Iconoclastes.

Ensuite l'empereur dit aux légats qu'il avoit fait amener au concile Théodore Crithin, chef des iconoclastes. Les légats le prièrent d'envoyer des sénateurs pour l'exhorter à donner un libelle d'abjuration (2). Bahanes et un autre patrice, nommé Léon, portèrent cette monition par écrit à Théodore, qui, en ayant ouï la lecture, ne répondit rien. Alors Bahanes lui donna une pièce de monnaie portant l'image de l'empereur Basile, et lui dit : L'empereur vous demande si vous recevez cette image. Théodore répondit : Tout indigne que je suis, je l'estime plus que tous les trésors. Bahanes ajouta : L'empereur demande si vous

(1) Sup. I. xxxviii, n. 3. To. 6, Conc. p. 350. (2) P. 1105.

l'honorez ou si vous la méprisez. Je l'honore, dit Théodore. Bahanes ajouta : Si vous honorez l'image d'un prince mortel comme moi, pourquoi n'honorez-vous pas l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ, celle de sa sainte mère et de tous les saints ? Théodore répondit : Tous les chrétiens doivent être soumis à votre empire, mais moi plus que tous les autres, puisque vous m'avez délivré de la captivité et de la mort. Quand tous les poils de ma tête et de ma barbe seroient des bouches, elles ne suffiroient pas à prier pour votre majesté. J'ai reçu votre monnaie, vous voulez que je reçoive aussi l'image de Jésus-Christ. Je vous demande du temps, après lequel, si on me montre que ce soit un précepte de Jésus-Christ, je ferai ce que vous ordonnerez. Bahanes dit : L'empereur ne vous a pas amené à ce concile pour disputer, mais pour être instruit. Dieu a fondé son église dans cinq chaires patriarcales, qui ne tomberont jamais. Si deux tomboient, on auroit recours aux trois autres ; s'il en tomboit trois, on iroit aux deux. Si quatre tomboient, celle qui resteroit rappellerait tout le corps de l'Eglise. Maintenant le monde entier étant d'accord, vous n'avez point d'excuse.

Les deux parties étant de retour, on lut dans le concile la réponse de Théodore, puis les légats firent lire le décret du pape Nicolas touchant les images. C'est le dernier du concile de huit cent soixante-trois (1). Ensuite l'empereur dit aux légats : Il y en a encore quelques autres de la même opinion que Crithin, s'il plaît au concile, ils entreront, et on leur demandera s'ils veulent embrasser la foi orthodoxe. Elie, légat de Jérusalem, dit : Il est difficile de tirer de l'erreur ceux qui y sont engagés depuis long-temps, comme vous avez vu en Théodore Crithin ; toutefois, qu'ils entrent comme vous l'ordonnez. On fit entrer Nicéas, clerc, Théophile et Teophane, laïques, et les légats du pape leur dirent : Anathématisez-vous l'hérésie des iconoclastes, et professez-vous la foi catholique ? Ils répondirent tous trois : Nous avons été trompés par les discours malicieux des impies, et nous avons été dans l'erreur ; mais, voyant aujourd'hui l'union de ce saint concile, nous méprisons l'hérésie des iconoclastes, et nous anathématisons quiconque n'adore pas les saintes images. Et ensuite chacun d'eux monta sur un tribunal élevé, et anathématisa l'hérésie des iconoclastes et ses chefs, entre autres Théodore Crithin. L'empereur les appela l'un après l'autre, les baisa et les félicita de leur retour à l'Eglise. Les légats remercièrent l'empereur de les avoir ramenés ; puis on lut au nom du concile un anathème solennel contre les iconoclastes, contre leur faux concile et contre leurs chefs. On répéta les anathèmes contre Photius, et on prononça de suite les acclamations de louanges pour terminer la session (2).

(1) Sup. I. I, n. 20.

(2) 12 février, p. 1103.

#### XLII. Neuvième session. Légats d'Alexandrie.

Le concile fut interrompu trois mois entiers, c'est-à-dire pendant tout le reste de cette année, et le mois de janvier de la suivante. Enfin le douzième de février huit cent soixante-dix, on tint la neuvième session, qui fut bien plus nombreuse que les précédentes. L'empereur n'y étoit pas ; mais on y vit pour la première fois Joseph, archidiacre d'Alexandrie et légat du patriarche Michel (1). Le patrice Bahanes fit l'ouverture de l'action, en disant aux légats : Le légat du patriarche d'Alexandrie est venu, et c'est sans doute par la volonté de Dieu. Qu'en ordonnez-vous ? Les légats du pape dirent : Nous l'avons vu, nous lui avons parlé, et nous avons été satisfaits de ses discours ; toutefois il faut, suivant les canons, que sa lettre de créance soit lue dans le concile, afin qu'il soit mis comme nous au nombre des légats des chaires patriarcales. Un secrétaire de l'empereur lut donc la lettre de Michel, patriarche d'Alexandrie à l'empereur Basile, où il disoit en substance :

Nous désirions depuis long-temps d'écrire à votre majesté, si nous n'avions été retenus par la crainte des infidèles ; maintenant, grâces à Dieu, nous avons reçu ordre de le faire. Car celui qui commande en Palestine, à Tibériade et à Tyr, nous a mandé ces jours-ci, qu'il a reçu une lettre de vous, par laquelle vous le priez de lui envoyer quelqu'un du siège d'Alexandrie avec nos lettres, pour savoir notre avis touchant la division arrivée à Constantinople au sujet de deux patriarches. Ce gouverneur de Palestine étoit, comme j'ai dit, le Turc Ahmed, fils de Thouloun, qui commandoit aussi au reste de la Syrie et à l'Egypte (2). Le patriarche Michel continue : Nous avons donc envoyé chercher un homme vénérable nommé Joseph, exercé dès l'enfance aux pratiques de la vie monastique ; qui, après avoir été à nous, s'étoit retiré depuis plusieurs années, et nous vous l'avons envoyé avec cette lettre indigne de vous être présentée. Quant à la question des deux patriarches, vous voyez bien qu'il nous est impossible d'en dire notre avis, étant si éloignés, et n'ayant point la connaissance nécessaire du fait, ni des raisons des deux parties. Mais nous savons que vous ne manquez pas d'évêques, d'abbés, de clercs et de moines parfaitement instruits, qui étant proches et conduits par vos lumières, sont plus capables d'en juger. Il rapporte ensuite l'histoire des deux évêques de Jérusalem, Narcisse et Alexandre (3), et ajoute : Nous vous supplions de favoriser ceux des nôtres qui vous sont envoyés, et tous les chrétiens qui vont avec eux pour racheter des captifs, afin de les délivrer de soupçons, et nous aussi qui les avons envoyés. Dieu vous comble de ses grâces,

(1) P. 1110, D. (2) Sup. n. 3.

(3) Sup. I. v, n. 38.

par les prières de la sainte vierge Marie, de saint Marc et de tous les saints. On voit encore ici, que le prétexte de toutes ces députations des chrétiens sujets des musulmans, étoit la rédemption des captifs.

Après la lecture de cette lettre, les légats de Rome, et ensuite ceux d'Orient, déclarèrent qu'ils en étoient contents, et qu'ils reconnoissoient Joseph pour véritable légat du siège d'Alexandrie. Puis les sénateurs lui dirent : Mon père, avant que vous fussiez arrivé ici on a tenu huit sessions, où l'on a traité de la confirmation du patriarche Ignace, de la déposition de l'usurpateur Photius et de quelques autres articles (1). En avez-vous ouï parler, et en êtes-vous suffisamment instruit ? Joseph, archidiacre et légat d'Alexandrie, répondit : Je m'en suis exactement informé, et j'ai appris tout ce qui a été fait. Les sénateurs reprirent : Etes-vous donc content de ce qu'ont jugé les légats de Rome et d'Orient ? Joseph répondit : J'en suis très-content, et voici mon avis que je tiens en main, et qu'on lira, si vous l'ordonnez. Dans le reste, je dirai et je ferai avec la grâce de Dieu ce qui me paroîtra juste. Les légats de Rome demandèrent que son avis fût lu : il se leva et le mit sur la croix et sur l'Evangile ; puis il fut lu au milieu du concile par Thomas, diacre et notaire. Il ne contenoit que les louanges de l'empereur, et l'approbation de tout ce qui avoit été fait dans le concile, tant sur le schisme de Constantinople que sur les images.

#### XLII. Faux témoins contre Ignace.

Le concile ayant déclaré qu'il en étoit content, les sénateurs demandèrent aux légats de quoi ils jugeoient à propos de traiter ensuite. Les légats du pape dirent : Nous avons appris que certaines gens ont porté faux témoignage contre le patriarche Ignace. S'il y en a quelques-uns de présents, nous ordonnons qu'ils entrent. Après avoir demandé l'avis aux autres légats et à tout le concile, on fit entrer les témoins qui avoient déposé contre Ignace devant les légats Rodoalde et Zacharie ; et, ayant été résolu qu'on les interrogeroit séparément, les légats du pape demandèrent au premier : Comment vous appelez-vous ? Il répondit : Théodore. Quelle est votre dignité ? Protospataire. Etes-vous venu au concile volontairement ou par force ? J'y suis venu volontairement. Et pourquoi y êtes-vous venu ? Pour le serment que nous avons fait dans l'église des Saints-Apôtres. De quoi avez-vous fait ce serment ? Du patriarche Ignace. L'avez-vous fait de vous-même ou par violence ? J'ai juré malgré moi : car l'empereur me dit : Tu étois de service le jour qu'Ignace fut fait patriarche, et tu n'as pas vu son élection : c'est pourquoi

(1) P. 1113, C.



entre et jure. J'entrai et je jurai, car je n'ai point vu son élection. Les légats reprirent : Vous saviez bien pourtant qu'il étoit patriarche depuis douze ans, et vous communiquiez avec lui depuis ce temps-là. Je le savais bien, dit Théodore; mais l'empereur me dit : Tu n'es ni métropolitain ni évêque, voulant dire que son serment ne tiroit pas à conséquence. Les légats dirent : Et qu'avez-vous juré? J'ai juré que je n'avois point vu son élection. Et saviez-vous que vous faisiez un péché en le jurant? Je le savais bien; mais je ne savais comment faire. Vous êtes-vous confessé de ce péché, et en avez-vous reçu pénitence? Oui, mais celui qui m'a donné la pénitence est mort. Comment s'appeloit-il? Je ne sais; je sais seulement qu'il étoit cartulaire qu'il se fit moine, et passa quarante ans sur une colonne. Etoit-il prêtre? Je ne sais; il étoit abbé, et j'avois confiance en lui. Avez-vous observé la pénitence? Oui, grâce à Dieu, car je suis chrétien. Croyez-vous qu'Ignace ait été justement rappelé dans son siège? Je le crois; autrement Dieu ne lui auroit pas donné une si longue vie. Vous recevez donc ce concile et tout ce qu'il a jugé? L'empereur le reçoit et tous les chrétiens, et comment ne le recevrez-vous pas? Assurément je le reçois, car je suis orthodoxe.

Les légats interrogèrent ensuite Léonce, greffier, et lui dirent : Comment êtes-vous entré dans ce concile? Léonce répondit : On nous a dit : Venez recevoir l'indulgence. De quel péché? dirent les légats. Léonce répondit : De ce que j'ai juré aux saints apôtres. Qui vous y mena? L'empereur qui régnoit alors et le César. Par violence ou de votre bon gré? Ils me demandèrent si j'avois vu l'élection du patriarche Ignace. Je dis que non; et ils me firent jurer. Les légats dirent : Combien y a-t-il qu'Ignace a été sacré patriarche? Léonce répondit : Je compte qu'il y a vingt-quatre ans. Avant que d'avoir juré communiquiez-vous avec lui? Oui. Comment donc vous êtes-vous à la fin tourné contre lui? Savez-vous que c'est un péché? vous en êtes-vous repenti? avez-vous reçu pénitence? Je n'en ai point reçu. Avez-vous communiqué depuis? Non. Recevez-vous maintenant le patriarche Ignace? Je reçois ce que reçoit tout le monde. Voulez-vous recevoir pénitence? Si vous me la donnez, je la recevrai. Recevez-vous ce concile? Je le reçois, Anathématisiez-vous Photius et tous ceux que le concile a anathématisés? Qui suis-je, dit Léonce, pour l'anathématiser? On prononce anathème en matière de foi, Photius est orthodoxe : pourquoi l'anathématiserai-je? Les légats dirent : Ses œuvres sont pires que toute sorte d'hérésie. Léonce dit : Puisque vous jugez que l'on peut prononcer anathème pour autre cause que d'hérésie, je l'anathématiserai et tous ceux que le concile a anathématisés.

Après ces deux, on en examina onze autres, la plupart officiers de l'empereur, qui dirent

qu'on les avoit fait déposer contre Ignace par violence, par menace d'exil, de perte de leurs biens; en un mot, tous malgré eux (1). Les uns s'en étoient confessés aussitôt, et avoient reçu pénitence, les autres la reçurent du concile, qu'ils reconnurent tous, et anathématisèrent tout ce qu'il avoit condamné. Ensuite le sénat, par la bouche de Bahanes, dit aux légats du pape : Tous ceux qui ont déposé contre le patriarche ne sont pas ici : quelques-uns sont morts, d'autres sont absents par maladie ou autrement. Jugerez-vous les uns sans les autres? Les légats dirent : Nous les attendrons. Le sénat reprit : On ne fera pas pour eux un autre concile; mais les absents apprendront la pénitence que vous leur allez donner. S'ils viennent à vos pieds, ils la recevront; s'ils demeurent obstinés, leur pénitence croîtra comme vous le jugerez à propos. Le patriarche Ignace dit : Il est nécessaire de les examiner en particulier. Plusieurs sont des épingleurs, des hôteliers, des maréchaux. Et bien, reprit le sénat, ils viendront se présenter à votre sainteté et à tous les métropolitains. Le patriarche en convint, et on lut la pénitence imposée par le concile à ces faux témoins. Ils seront deux ans hors de l'église, puis deux ans auditeurs, comme les catéchumènes, sans communier. Pendant ces quatre ans ils s'abstiendront de chair et de vin, excepté les dimanches et les fêtes de Notre Seigneur. Les trois années suivantes ils seront debout avec les fidèles, et communieront seulement aux fêtes de Notre Seigneur, s'abstenant de chair et de vin trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi. Tous ceux qui ne sont pas venus aujourd'hui se présenter au concile demeureront excommuniés, jusqu'à ce qu'ils se soumettent à la pénitence. Le sénat représenta que la pénitence étoit longue, et demanda qu'il fût permis au patriarche Ignace de la diminuer : ce que le concile accorda, et donna plein pouvoir à Ignace de diminuer ou augmenter la pénitence en connoissance de cause, selon la disposition des sujets.

#### XLIII. Dérision des saintes cérémonies.

Bahanes dit aux légats : Avez-vous encore quelque autre chose à traiter? car l'heure est passée. Les légats du pape dirent : Etant arrivés en cette ville, nous avons appris une nouvelle impiété (2). C'est que des laïques portoient le pallium et contrefaisoient les fonctions sacerdotales. Les sénateurs dirent : Faites ce qu'il vous plaira; nous voyons bien qu'il est juste. On fit entrer trois de ceux qui avoient comm. ces impiétés, Marin, Basile et Georges, tous trois écuyers de l'empereur. Les légats, leur demandèrent ce qu'ils avoient à dire au concile. Marin et les deux autres répondirent :

(1) P. 1118.

(2) P. 1120. Sup. liv. XLII, n. 17.

L'empereur Michel faisoit un jeu, où il nous donnoit des habits sacerdotaux et à plusieurs autres écuyers. Les mettiez-vous en effet? dirent les légats. Oui, nous les mettions. Vous mettoit-on l'Evangile sur la tête? On nous le mettoit. Prononçoit-on quelque oraison sur vous? Oui. Qui étoit-ce? Théophile, protospataire. Vit-il encore? Il est mort. Saviez-vous que vous faisiez mal? Et que pouvions-nous dire contre l'empereur, étant gens du monde chargés de femmes et d'enfants? Quoi, s'il vous eût présenté une idole l'auriez-vous adorée? A Dieu ne plaise. Qui vous a amenés à l'église dès l'enfance, et qui vous a baptisés? des prêtres ou des séculiers? Des prêtres. Pourquoi donc avez-vous profané les choses saintes et tourné en jeu le sacerdoce et les mystères terribles? Nous vous l'avons déjà dit, en ce temps-là nous faisons tout ce que faisoit l'empereur. Si nous eussions résisté à ses ordres, nous étions morts : quelques-uns des nôtres résistèrent et furent maltraités. Vous auriez bien fait d'en souffrir autant plutôt que de trahir la vérité. Nous sommes des hommes foibles et nous n'aurions pas souffert la mort. Toutefois, nous nous sommes confessés au patriarche Ignace, et nous avons reçu pénitence : demandez-lui. Et avez-vous accompli votre pénitence? Oui, Dieu le sait. Quand vous faisiez ces processions et ces dérisions du sacerdoce, Photius vous voyoit-il? Nous ne savons s'il nous voyoit ou non; mais Dieu est témoin que tout le monde le savoit. Combien étiez-vous? Nous étions grand nombre. Nous le savons bien, reprirent les légats; c'est pourquoi vous recevrez tous, tant présents qu'absents, la pénitence que le concile vous impose pour obtenir le pardon de votre impiété. Puis on lut un décret, qui remettoit l'imposition de leur pénitence à une autre assemblée, pour la proportionner à la faute de chacun, attendu qu'ils avoient péché par foiblesse et par crainte.

#### XLIV. Faux légats d'Orient.

Cette affaire étant expédiée, les légats dirent : Nous voulons que les faux légats, amenés par Photius contre le pape Nicolas, entrent ici, afin que notre frère le légat d'Alexandrie connoisse ses impostures (1). On fit entrer Léonce, qui avoit déjà comparu dans la huitième session, et deux autres, Grégoire et Sergius. Quand ils furent entrés, Bahanes leur dit : Qui de vous a été qualifié par Photius légat d'Alexandrie? Léonce s'approcha et dit : C'est moi. Le légat Joseph lui dit : Où es-tu, qui es-tu? Je suis Grec de naissance, et j'ai été mené captif à Alexandrie. Qui t'a acheté? Le patriarche Michel. Où est le logement du patriarche? Près l'église de la Sainte-Vierge, en dedans, à l'appartement d'Euloge. Comment es-tu venu ici? J'étois cap-

(1) P. 1121, D.

tif, il me mit en liberté, je vins ici chercher des aumônes. Le patriarche Michel l'a-t-il envoyé comme son légat? Je vous ai déjà dit qu'il ne m'a point envoyé, mais je suis venu jusqu'ici chercher des aumônes, et Photius m'a envoyé à Rome pour faire tout ce que diroient les métropolitains qu'il y envoyoit. Dieu sait que j'y allois comme une bête, sans rien savoir. Le concile dit : Cet homme confesse son péché et nous n'avons point besoin de témoins. Après avoir encore été interrogé, il ne dit autre chose que ce qu'il avoit dit dans la huitième session. Aussi les sénateurs déclarèrent qu'ils ne l'avoient fait venir à celle-ci qu'afin que le vrai légat d'Alexandrie le vit et le reconnût pour un imposteur.

Les légats de Rome dirent : Qui sont ces deux personnes que nous voyons? Les sénateurs dirent : De faux légats. Les légats reprirent : Nous ne les avons point encore vus; qu'ils viennent, afin que nous les interroguions. Puis ils leur demandèrent qui ils étoient, et pourquoi ils étoient venus. George dit : Je ne suis venu que comme porteur de lettres. De quelle part? De Constantin, économiste de l'église d'Antioche. Il m'a envoyé à Photius et à l'empereur Michel pour avoir des aumônes. Avez-vous souscrit au livre que Photius a fait contre le pape Nicolas? A Dieu ne plaise. Qu'alliez-vous donc faire à Rome? Croyez-moi, je ne sais pourquoi j'y allois. Quelle est votre créance? continuèrent les légats, George et les autres répondirent : Nous croyons ce que croit l'Eglise et les chrétiens. Recevez-vous ce concile? Nous le recevons comme tous les chrétiens le reçoivent. Parlez seulement pour vous, comment le recevez-vous? Nous avons déjà dit que nous le recevons. Anathématisiez-vous ceux que le concile anathématise? Qui sommes-nous pour les anathématiser. Et comment alliez-vous à Rome avec le livre du faux concile? Par force et malgré nous. Photius nous dit : Il parut à Rome des accusations contre le pape Nicolas, allez-vous informer si elles sont véritables. Nous lui dîmes : Nous sommes des gens rustiques, si nous arrivons à Rome, que dirons-nous? Il nous dit : Les évêques vous apprendront ce que vous devez dire. Les légats du pape leur dirent : Vous qui étiez des étrangers et chargés de lettres, comme vous dites, vous deviez prendre les réponses et retourner chez vous. Mais enfin, anathématisiez-vous le concile que vous portiez à Rome? George et les autres répondirent : Anathème à qui l'a fait, qui y a consenti et qui le défend. Recevez-vous le pape Nicolas et le patriarche Ignace? Nous les recevons, comme ce saint concile les reçoit. Qui sommes-nous pour contredire à un si grand concile, où tous les patriarches assistent par leurs légats?

Les légats de Rome dirent à celui d'Alexandrie : Vous voyez vous-même, notre cher frère, les malices et les impostures de Pho-



tius. Quant à ces gens-ci, comme ce sont de pauvres étrangers, nous les croyons dignes de pardon, à cause de la violence qu'ils disent avoir soufferte. Mais rendons grâce à Jésus-Christ qui a dit qu'il n'y a rien de caché qui ne se découvre (1). Elie, légat de Jérusalem, dit : Nous devons bien le remercier de ce qu'après tant de temps il a rassemblé les patriarches pour sa gloire et le salut de son Eglise. Ensuite on conclut la session par les acclamations ordinaires.

XLV. Dixième session. Canons.

La dixième et dernière session fut tenue le mardi vingt-huitième et dernier jour du même mois de février (2). L'empereur Basile y assista avec son fils Constantin et vingt patrices, après lesquels sont nommés les trois ambassadeurs de Louis, empereur des Italiens et des François, savoir : Anastase bibliothécaire de l'Eglise romaine, autre que celui qui avait été condamné; Suppon, cousin de l'impératrice Ingelberge, et chef de la maison de l'empereur, et Evrard, son maître d'hôtel. Le sujet de cette ambassade étoit pour demander du secours à l'empereur Basile contre les Sarrasins d'Italie, et traiter le mariage entre la fille de Louis et le fils de Basile; ce qui se faisoit de concert avec le pape. Après les ambassadeurs françois, sont nommés dans les actes du concile ceux de Michel, prince de Bulgarie, puis les évêques, au nombre de plus de cent. Le patrice Bahanes demanda aux légats ce qu'on feroit ce jour-là; ils dirent qu'il falloit commencer par la lecture des canons que le concile devoit confirmer. Ils furent donc élus en même temps par le diacre Etienne au haut du concile, et au bas par le diacre Thomas.

Il y en a vingt-sept, la plupart touchant l'affaire de Photius (3). On confirme les décrets du pape Nicolas et du pape Adrien pour Ignace et contre Photius, on déclare que celui-ci n'a jamais été évêque; que toutes les ordinations qu'il a faites sont nulles, et que les églises où les autels qu'il a consacrés doivent l'être de nouveau. On anathématise Photius pour avoir supposé de faux légats d'Orient, et on défend à l'avenir de pareilles supercheries, renouvelant le décret du pape Martin. Toutes les promesses que Photius avait exigées de ceux à qui il enseignoit les sciences, et des autres qu'il se vouloit attacher, sont déclarées nulles, et on défend à l'avenir à tout patriarche de Constantinople d'exiger du clergé des promesses pour sa conservation, ni aucune autre souscription, que la profession de foi des évêques à leur ordination. Les évêques et les clercs ordonnés par Méthodius et par Ignace, qui demeurent dans le parti de Photius, sans se soumettre au con-

cile, sont déposés sans espérance de restitution. Il est défendu à ceux qui sont anathématisés par ce concile de peindre des images ou d'enseigner les sciences. La première partie de ce canon convient à Grégoire de Syracuse, qui étoit peintre, la seconde à Photius. On anathématise quiconque soutient qu'il y a deux âmes dans l'homme (1), erreur attribuée à Photius, dont il fut repris par le philosophe Constantin, le même, comme l'on croit, qui prêcha aux Slaves. En général, on renouvelle la défense d'ordonner des néophytes, c'est-à-dire d'élever tout d'un coup un laïque à l'épiscopat, quand même on le feroit passer par tous les degrés du clergé, à moins qu'il ne soit constant qu'il y est entré par un pur mouvement de piété, sans aucune vue d'ambition ou d'intérêt. En ce cas, il doit être un an lecteur, deux ans sous-diacre, trois ans diacre, quatre ans prêtre; ce sont dix ans avant qu'il puisse être ordonné évêque. Défendu d'ordonner des évêques par l'autorité et le commandement du prince, sous peine de déposition, et aux laïques puissants d'intervenir à l'élection des évêques, s'ils n'y sont invités par l'Eglise, ou de s'opposer à l'élection canonique, sous peine d'anathème. Ces canons sont d'autant plus remarquables, qu'on les publioit en présence de l'empereur et du sénat. Les clercs de la grande Eglise monteront d'un degré inférieur au supérieur, pour récompense de leur service; et on n'admettra point dans ce clergé ceux qui auront gouverné les maisons ou les métairies des grands.

Personne ne se séparera de son évêque qu'il n'ait été condamné juridiquement; et il en sera de même de l'évêque à l'égard du métropolitain ou du patriarche (2): ceux qui sont puissants dans le monde respecteront les cinq patriarches sans entreprendre de les déposséder de leurs sièges, ni rien faire contre l'honneur qui leur est dû, et personne n'écritra contre le pape, sous prétexte de quelques prétendues accusations, comme vient de faire Photius, et autrefois Dioscore. Si dans un concile général on propose quelque difficulté contre l'Eglise romaine, on l'examinera avec respect. Les évêques n'aviliront point leur dignité, sortant loin de leurs églises pour aller au devant des stratèges ou gouverneurs, descendant de cheval et se prosternant devant eux. Ils doivent conserver l'autorité nécessaire pour les reprendre quand il est besoin. Les patriarches ont droit de convoquer les métropolitains à leur concile quand ils le jugent à propos, sans qu'ils puissent s'excuser sur ce que les princes les retiennent. Ils ont droit aussi de les corriger. Nous rejetons avec horreur ce que disent quelques ignorants, qu'on ne peut tenir de concile sans la présence du prince. Les archevêques n'iront point, sous prétexte de vi-

(1) Matth. x, 26. Conc. p. 968, D.  
(2) Sup. n. 20. Vita Hadr. (3) Can. 2, 4, 6, 8, 9, 11.  
p. 891, C. Anast. Præf.

(1) Anast. Præf. p. 955, (2) C. 10, 21, 14, 17,  
E. C. 5, 12, 22, 13. 19, 24.

site, séjourner sans nécessité chez leurs suffragants, et consumer les revenus des églises qui leur sont soumises. Les métropolitains ne feront point venir chez eux leurs suffragants, pour se décharger sur eux des divins offices, des processions et des autres fonctions épiscopales, tandis qu'ils s'occupent d'affaires temporelles, mais ils feront eux-mêmes leurs fonctions, sous peine de déposition. On voit ici d'où vient que l'on nomme suffragants les évêques qui servent de vicaires à d'autres évêques, pour les fonctions de leur ordre.

Nous avons appris un abus digne de beaucoup de larmes (1), que, sous le dernier empereur, des laïques de l'ordre du sénat relevoient leurs cheveux pour imiter ceux des clercs, et portoient les habits sacerdotaux, ayant un chef qui faisoit le patriarche. Ainsi, ils représentoient les saintes cérémonies, les élections et les ordinations d'évêques, les accusations et les dépositions. On n'a jamais ouï parler de rien de semblable, même chez les païens; c'est pourquoi le concile défend à quiconque porte le nom de chrétien de commettre à l'avenir de telles impiétés, ou les couvrir par son silence. Si un empereur ou un grand le vouloit faire, qu'il soit repris et privé des sacrements par le patriarche et les évêques, puis mis en pénitence ou anathématisé, s'il ne s'y soumet promptement. Que si le patriarche de Constantinople et ses suffragants négligent leur devoir en cette occasion, qu'ils soient déposés. Quant à ceux qui ont servi à ces sacrilèges, nous leur donnons pour pénitence d'être trois ans séparés de la communion; un an pleurant hors de l'Eglise, un an debout avec les catéchumènes, la troisième avec les fidèles. On voit bien dans ce canon ce qui regarde Photius.

XLVI. Fin du concile.

Après les canons, on publia la définition du concile (2): deux métropolitains, Métrophane de Smyrne et Cyprien de Claudopolis, en firent la lecture en même temps, l'un au haut, l'autre au bas de l'assemblée. C'est un long discours qui contient premièrement une ample confession de foi, avec anathème contre les hérétiques, particulièrement les monothélites, entre lesquels le pape Honorius n'est pas oublié, et contre les iconoclastes. On approuve les sept conciles généraux, auxquels on joint celui-ci comme le huitième, et on confirme la condamnation prononcée contre Photius par le pape Nicolas et par le pape Adrien. Ensuite, l'empereur Basile demanda si tous les évêques étoient d'accord de cette définition. Le concile témoigna son consentement par plusieurs acclamations, ajoutant les louanges de l'empereur, des deux papes et des patriarches, avec des anathèmes contre Photius, Grégoire et Eu-

(1) C. 16.

(2) P. 1145.

lampius. Enfin, on lut un discours de l'empereur, où il rend grâce aux évêques de la peine qu'ils ont prise, et ajoute (1): Quiconque a quelque chose à dire contre ce saint concile, ses canons, ou sa définition, qu'il se présente et qu'il le dise, soit évêque, soit clerc ou laïque: quoique ces derniers n'aient pas droit de parler des affaires ecclésiastiques, nous le permettons pour fermer la bouche à tout le monde. Vous savez que nous n'avons pas eu peu de peine à assembler les légats de Rome et des sièges d'Orient; ce que plusieurs avoient tenté inutilement. Si quelqu'un donc a quelque chose à dire, qu'il le dise pendant que le concile est assemblé: quand il sera séparé, il ne sera plus temps, et nous ne pardonnerons plus à personne, de quelque rang qu'il soit, s'il refuse de s'y soumettre. Quant à vous, évêques, amis de Dieu, instruisez chacun votre troupeau, leur annonçant tous les dimanches la doctrine céleste et ramenant les égarés. Car, sachez que si l'on apprend que quelque hérésie se cache dans quelque diocèse, l'évêque sera condamné par son patriarche. Gardez la paix entre vous, et conservez l'union que vous avez établie dans ce concile. J'en dis autant à tout le clergé. Quant à vous autres laïques, soit constitués en dignités, soit particuliers, il ne vous est point permis de disputer des matières ecclésiastiques, c'est aux évêques. Quelque science et quelque vertu qu'ait un laïque, il n'est que brebis; quelque peu de mérite qu'ait un évêque, il est toujours pasteur, tant qu'il enseigne la vérité. Gardez-vous donc de juger vos juges, et vivez dans la soumission.

Tout étant fini, les légats du pape invitèrent les empereurs à souscrire les premiers, mais Basile dit (2): Je voudrais souscrire après tous les évêques, à l'exemple de mes prédécesseurs Constantin le grand, Théodose, Marcien et les autres; mais, puisque vous le voulez, je souscrirai après tous les légats. Alors Donat, évêque d'Ostie, souscrivit en cinq exemplaires, pour les cinq patriarches, puis les deux autres légats du pape, et tous trois insérèrent cette clause à leur souscription, jusqu'à la volonté du pape, c'est-à-dire sous son bon plaisir et à la charge de la ratification. Le patriarche Ignace souscrivit ensuite, puis Joseph, légat d'Alexandrie, Thomas représentant le siège d'Antioche, et Elie, légat de Jérusalem; alors les empereurs souscrivirent en cette manière: Basile fit seulement une croix sur chacun des cinq exemplaires; Constantin fit aussi la croix pour lui et pour son frère Léon, et écrivit les noms des trois empereurs; le reste de la souscription fut écrit par Christoffe, premier secrétaire. Ensuite, Basile, archevêque d'Ephèse, et tous les autres évêques souscrivirent, au nombre de cent deux. C'étoit peu, vu la quantité d'évêques qui dépendoient encore de l'empire de Constantinople, mais Photius avoit

(1) P. 1153.

(2) P. 1155.



déposé la plupart de ceux que ses prédécesseurs avoient ordonnés, et en avoit mis d'autres à la place, dont aucun ne fut reconnu pour évêque en ce concile. Il ne se trouva que ces cent qui eussent été sacrés par les patriarches précédents (1).

Nicetas, auteur du temps, dans la vie du patriarche Ignace, parlant de ces souscriptions, dit (2) : Ils souscrivirent, non avec de l'encre simple, mais ce qui me fait trembler, comme je l'ai ouï assurer à ceux qui le savoient, trempant le roseau dont ils écrivoient dans le sang du sauveur. Les actes n'en disent rien, mais la chose n'étoit pas sans exemple; l'historien Théophane dit du pape Théodore qu'il mêla du sang de Jésus-Christ à l'encre dont il écrivoit la déposition de Pyrrhus (3).

Avant que de souscrire, les légats du pape, craignant quelque surprise de la part des Grecs, donnèrent à examiner les actes du concile à Anastase, bibliothécaire, qui savoit très-bien les deux langues grecque et latine. Il trouva que dans une des lettres du pape Adrien on avoit retranché tout ce qui étoit à la louange de l'empereur Louis; les légats s'en plainquirent hautement, et les Grecs répondirent que dans un concile on ne devoit mettre les louanges que de Dieu seul, et toutefois en celui-ci tout retentissoit des louanges de l'empereur Basile. Enfin, l'on convint que les légats souscriront avec la clause que j'ai marquée, sous le bon plaisir du pape.

On écrivit au nom du concile deux lettres synodiques, la première circulaire, où l'on rapporte tout ce qui s'est passé en cette affaire, et l'on ordonne à tous les enfants de l'Eglise, de quelque dignité ou condition qu'ils soient, de se conformer et se soumettre au jugement du concile. La seconde lettre est adressée au pape Adrien, et contient les louanges de ses légats et du pape Nicolas, dont ils ont suivi le jugement (4). Elle exhorte Adrien à recevoir et confirmer le concile, le publier et le faire recevoir dans toutes les églises. On envoya la même lettre à tous les patriarches. Il y a aussi une lettre circulaire, au nom de l'empereur Basile et de ses deux fils, pour donner part à tous les évêques de la conclusion du concile : elle est datée de la troisième indiction, qui est cette année huit cent soixante-dix.

#### XLVII. Abjurations soustraites et rendues.

Cependant quelques-uns des Grecs s'adressèrent secrètement au patriarche Ignace et à l'empereur Basile, se plaignant que, par le moyen des libelles que les légats avoient fait souscrire, suivant la formule apportée de Rome, on avoit mis l'église de Constantinople

sous la puissance des Romains, et soutenant qu'ils ne pouvoient recouvrer leur liberté si on ne leur rendoit ces libelles (1). Ils ajoutoient, que la clause insérée à la souscription des légats étoit un prétexte pour revenir contre le jugement du concile, et remettre les choses dans la confusion précédente. L'empereur, touché de ces remontrances, ordonna aux officiers, qu'il avoit chargés de prendre soin des légats, d'observer quand ils iroient avec leurs gens à quelque église pour entrer dans leur logis et emporter secrètement ces libelles. Les légats étant donc allés conférer avec le patriarche, ces officiers emportèrent en cachette une partie de ce grand nombre de libelles; mais ils ne purent tout prendre, parce que les légats, se défiant de ce qui arriva, avoient bien caché ceux des principaux évêques.

A leur retour, s'étant aperçus de cette supercherie, ils en furent extrêmement affligés, et allèrent trouver l'empereur Basile, avec les ambassadeurs de l'empereur Louis, Suppon et Anasase. Les légats dirent à l'empereur : Nous n'oserions retourner à Rome après avoir perdu ces abjurations, et vous ne tirerez aucun fruit de ce que vous avez commencé pour le bien de l'Eglise. Les ambassadeurs de Louis ajoutèrent : Il n'est pas digne d'un empereur de détruire ce qu'il a fait; puisque ces libelles ont été donnés de votre consentement, si vous vous en repentez, déclarez-le ouvertement; mais si vous avez bien fait, comment souffrez-vous la soustraction de ces libelles? Si vous dites qu'on l'a fait à votre insu, on le croira quand vous les ferez rendre par les gens que vous avez donnés aux légats pour leur sûreté, et qui, par conséquent, sont responsables de ce qu'ils ont perdu. Après bien des sollicitations, les légats obtinrent enfin à grande peine la restitution des libelles; mais elle fut entière, et il n'en manquoit pas un seul. Ils les remirent aux ambassadeurs de l'empereur Louis, pour les apporter plus sûrement en Italie.

#### XLVIII. Conférence touchant les Bulgares.

Le concile étant fini on traita l'affaire des Bulgares dans une conférence particulière. Les évêques Formose et Paul, que le pape Nicolas avoit envoyés en Bulgarie, étant revenus à Rome, rapportèrent que cette nouvelle église étoit entièrement soumise à l'église romaine, et présentèrent au pape Pierre, envoyé du roi des Bulgares (2). Il lui rendit des présents et des lettres du roi, par lesquelles il le prioit instamment de sacrer archevêque le diacre Marin, dont il connoissoit le mérite, et le lui renvoyer, ou quelqu'un des cardinaux de son église, digne de la même place, afin

(1) Vita Hadr. Nota A-nast. p. 990.

(2) Vita Hadr. sub fin Sup. L. n. 54.

(1) Nota Anast. p. 1157. Hadr. p. 891, C.  
(2) P. 1231, D. (4) P. 1162. Gr. 1380, p. 1167.  
(3) Theoph. p. 275, D. Sup. l. xxxviii, n. 46. Vita

que, quand les Bulgares l'auroient approuvé et élu, il retournaît pour être ordonné par le pape.

Marin ayant été envoyé légat à Constantinople, le pape envoya aux Bulgares un nommé Sylvestre pour être élu archevêque; mais ils le renvoyèrent promptement avec Léopard, évêque d'Ancône, et Dominique de Trévise, demandant qu'on leur envoyât un archevêque, ou Formose, évêque de Porto. Le pape répondit qu'il leur donneroit pour archevêque celui que le roi demanderoit. Mais ce prince, ennuyé de ces délais, envoya à Constantinople à l'occasion d'une autre affaire, le même Pierre, qu'il avoit envoyé à Rome, et le chargea de demander à quel siège l'église des Bulgares devoit être soumise, et ce fut le sujet de la conférence.

Donc, trois jours après que les actes du concile eurent été mis au net et déposés à Sainte-Sophie, l'empereur fit assembler les légats du pape avec ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, et le patriarche Ignace, pour entendre les ambassadeurs du roi des Bulgares (1). Pierre, chef de l'ambassade, parla ainsi : Michel, prince des Bulgares, sachant que vous êtes assemblés pour l'utilité de l'Eglise, en a bien de la joie, et vous rend grâce, à vous légats du saint-siège, de ce qu'en passant vous l'avez visité par lettres. Les légats du pape répondirent : Comme nous savons que vous êtes enfants de l'église romaine, nous n'avons pas dû manquer à vous saluer. Les Bulgares riprirent : Ayant nouvellement reçu la grâce du christianisme, nous craignons de nous tromper; c'est pourquoi nous vous demandons, à vous qui représentez les patriarches, à quelle église nous devons être soumis. Les légats du pape répondirent : C'est à l'église romaine, à laquelle votre maître s'est soumis, par votre bouche, avec tout son peuple. Il a reçu du pape Nicolas des règles de conduite, des évêques et des prêtres, que vous gardez encore avec le respect convenable. Nous confessons, dirent les Bulgares, que nous avons demandé des prêtres à l'église romaine, et que nous les avons encore, prétendant leur obéir en tout; mais nous vous prions de décider avec ces légats des patriarches, lequel est le plus raisonnable, que nous soyons soumis à l'église romaine ou à celle de Constantinople. Les légats du pape répondirent : Nous avons fini les affaires que le saint-siège nous avoit chargés de régler avec les Orientaux; et nous n'avons dans nos pouvoirs rien qui vous regarde: nous n'en pouvons rien décider au préjudice de l'église romaine; au contraire, puisque votre pays est plein de nos prêtres, nous décidons, autant qu'il est en nous, que vous ne devez appartenir qu'à l'église romaine.

Les légats d'Orient dirent aux Bulgares : Quand vous avez conquis ce pays, à qui étoit-

(1) Vita Had. p. 892.

il soumis; avoit-il des prêtres latins ou des grecs? Les Bulgares répondirent : Nous l'avons conquis sur les Grecs, et nous y avons trouvé des prêtres grecs et non pas des latins. Il est donc manifeste, dirent les légats d'Orient, que ce pays étoit de la juridiction de Constantinople. Les légats du pape dirent : La diversité des langues ne confond pas l'ordre de l'Eglise; le saint-siège, qui est latin, établit en plusieurs lieux des évêques grecs, suivant le pays. Du moins, dirent les légats d'Orient, vous ne pouvez nier que ce pays n'appartint à l'empire des Grecs. Les légats du pape répondirent : Nous ne le nions pas; mais il s'agit ici du droit des sièges et non de la division des empires.

Les légats d'Orient dirent : Nous voudrions savoir comment vous dites que la Bulgarie vous appartient. Les légats du pape répondirent : Vous pourrez apprendre par les décrétales des papes que le saint-siège a gouverné entièrement l'Epire vieille et nouvelle, toute la Thessalie et la Dardanie, qui est le pays qu'on nomme aujourd'hui Bulgarie. Ainsi elle n'a pas été ce gouvernement à l'église de Constantinople, comme on le suppose; mais, l'ayant perdu par l'irruption des Bulgares païens, elle l'a reçu d'eux maintenant qu'ils sont chrétiens (1). Secondement, les Bulgares, qui ont conquis ce pays et le gardent depuis tant d'années, se sont soumis volontairement à la protection et au gouvernement du saint-siège. Enfin, le pape Nicolas y a envoyé quelques-uns de nous, qui sommes ici, et les évêques Paul, Dominique, Léopard, Formose et Grimoald, qui y est encore avec plusieurs de nos prêtres, comme les Bulgares viennent d'avouer devant nous. Nous y avons consacré des églises, ordonné des prêtres, instruit plusieurs fidèles avec de grands travaux : ainsi l'église romaine en étant en possession depuis plus de trois ans, elle n'en doit pas être dépouillée à l'insu du pape.

Les légats d'Orient dirent : Duquel de ces droits voulez-vous maintenant user? Les légats du pape répondirent : Le saint-siège ne vous a point choisis pour juges de sa cause, vous qui êtes ses inférieurs, lui seul a droit de juger toute l'Eglise; c'est pourquoi nous réservons à son jugement cette affaire, dont il ne nous a point chargés. Quant à votre avis, il le méprise aussi facilement que vous le donnez légèrement. Les légats d'Orient dirent : Il n'est pas convenable que vous, qui avez quitté l'empire des Grecs pour faire alliance avec les Francs, conserviez quelque juridiction dans l'empire de notre prince. C'est pourquoi nous jugeons que le pays des Bulgares, qui a été autrefois sous la puissance des Grecs et a eu des prêtres grecs, doit revenir maintenant par le christianisme à l'église de Constantinople, dont il s'étoit soustrait par le paganisme.

(1) Sup. liv. xxiv, n. 31; l. xxvi, n. 93.



Les légats du pape se récrièrent et dirent : Nous cassons absolument et déclarons nulle, jusqu'au jugement du saint-siège, cette sentence que vous avez prononcée avec précipitation, sans être choisis ni reconnus pour juges, par présomption, par faveur, ou par quelque autre motif que ce soit. Et nous vous conjurons, vous, Ignace, conformément à cette lettre du pape Adrien, que nous vous présentons, de ne vous point mêler de la conduite des Bulgares, et de n'y envoyer personne des vôtres, afin que vous ne fassiez pas perdre les droits au saint-siège qui vous a rendu les vôtres; et que, si vous croyez avoir quelque juste sujet de plainte, vous le représentiez dans les formes à l'église romaine, votre protectrice. Le patriarche Ignace reçut la lettre du pape, mais il remit à la lire une autre fois, malgré les instances des légats du pape, et répondit : Dieu me garde de m'engager dans ces prétentions contre l'honneur du saint-siège; je ne suis ni assez jeune pour me laisser surprendre, ni assez vieux pour radoter, et faire ce que je dois reprendre dans les autres. Ainsi finit cette conférence.

L'empereur Basile y assista, et on n'y laissa entrer que ceux que lui et le patriarche Ignace voulurent (1). Les légats d'Orient, ni les ambassadeurs bulgares, n'entendoient point ce que disoient les Romains, et les Romains ni les Bulgares n'entendoient point ce que disoient les Orientaux. Il n'y avoit qu'un seul interprète de l'empereur qui n'osoit rapporter les discours des Orientaux ou des Romains, autrement que son maître lui commandoit, pour persuader ce qu'il vouloit aux Bulgares; et on leur donna un écrit en grec, contenant que les légats d'Orient, comme arbitres entre les légats du pape et le patriarche Ignace, avoient jugé que la Bulgarie devoit être soumise à la juridiction de Constantinople.

#### XLIX. Retour des légats du pape.

La résistance des légats du pape à cette prétention augmenta la colère de l'empereur Basile, déjà irrité de ce qu'ils l'avoient obligé à rendre les libelles d'abjuration (2). Il dissimula toutefois, invita les légats à diner, et leur fit de grands présents; puis il les renvoya avec l'écuyer Théodose, qui les conduisit jusqu'à Dyrrachium, mais il donna si peu d'ordre à leur sûreté, que, s'étant embarqués quelques jours après, ils tombèrent entre les mains des Slaves, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils avoient, entre autres l'original des actes du concile, où étoient les souscriptions. Ils leur eussent même ôté la vie s'ils n'avoient craint quelques-uns d'entre eux qui leur avoient échappé. Enfin, le pape et l'empereur

ayant écrit pour eux, ils obtinrent leur liberté, et arrivèrent à Rome le vingt-deuxième de décembre, la même année huit cent soixante-dix, indiction quatrième. Les libelles d'abjuration, que dès Constantinople ils avoient remis à Suppon et à Anastase, ambassadeurs de l'empereur Louis, arrivèrent heureusement à Rome, avec une copie des actes du concile, que Anastase avoit eu la précaution d'emporter.

#### L. Version du concile par Anastase.

Le pape la reçut avec grand plaisir, et chargea Anastase de la traduire en latin. Il la traduisit mot à mot autant que, le permettoit la diversité des deux langues, et quelquefois au-delà, conservant trop les phrases grecques. Il ajouta des notes aux marges pour expliquer quelques usages des Grecs et d'autres faits, qu'il avoit appris à Rome ou à Constantinople. A la tête de sa version, il mit une préface en forme de lettre, adressée au pape Adrien, où il raconte l'histoire du schisme de Photius, la tenue du concile et l'occasion de sa version, puis il ajoute (1) : De peur que dans la suite des temps il ne se trouve quelque chose d'ajouté ou de changé dans les exemplaires grecs de ce concile, on doit savoir qu'il n'y a rien été défini, que ce qui se trouve dans l'exemplaire grec, qui est aux archives de l'église romaine, et qui a été fidèlement traduit en latin.

Pour rendre raison de cet avis, il rapporte l'histoire de la conversion des Bulgares et la conférence tenue à leur sujet; et dit, qu'il est à craindre que les Grecs n'ajoutent quelque chose aux actes du concile, pour faire croire qu'il a décidé que les Bulgares devoient être soumis au siège de Constantinople. Car, dit-il, ces entreprises leur sont ordinaires. C'est ainsi que dans le second concile ils ont donné des privilèges au siège de Constantinople contre les canons de Nicée. Ils attribuent au troisième concile quelques canons qui ne se trouvent point dans les plus anciens exemplaires latins : ils en ont ajouté un au quatrième concile, touchant les privilèges de Constantinople, que jamais le pape saint Léon n'a voulu recevoir (2). Ils montrent aussi un grand nombre de canons, la plupart contraires à l'ancienne tradition, qu'ils attribuent fausement au sixième concile. Enfin, dans le septième concile, ils retranchent de la lettre du pape Adrien ce qui regarde l'ordination de Taraise, et en général des néophytes.

Nous n'avons les actes entiers du huitième concile que dans cette version latine d'Anastase : les actes grecs qui sont imprimés n'en sont qu'un abrégé, fait, à la vérité, assez ju-

(1) To. 8, Conc. p. 961. 59. Can. 18, Calch. Sup. I.  
(2) Can. 3, C. P. Sup. xxviii, n. 30, 33. Sup. xl, l. xix, n. 7. Sup. l. xxv, n. 49.

(1) Anast. Præf. 8, Conc. (2) Vija Hadr. 804, E. p. 971, D.

dicieusement, mais où l'on a beaucoup retranché de l'original.

#### LI. Lettre de Photius contre le concile.

Cependant Photius, loin de s'humilier, témoignait son mépris contre le concile, par les lettres qu'il écrivoit à ses amis. Voici comme il parle à un moine, nommé Théodose (1) : Pourquoi vous étonnez-vous que les profanes président aux assemblées des plus illustres prélats? que les condamnés prétendent juger; que les innocents leur soient présentés, environnés d'épées, afin qu'ils n'osent même ouvrir la bouche? Vous en avez plusieurs exemples anciens et nouveaux. Anne, Caïphe et Pilate jugeoient; et Jésus, mon maître et mon Dieu, et notre juge à tous, étoit présent et interrogé. Il ajoute les exemples de saint Etienne, de saint Jacques, évêque de Jérusalem, et de saint Paul; et continue : Toute la cruauté des persécuteurs contre les martyrs nous fournit de tels exemples. Ceux qui avoient plusieurs fois mérité la mort étoient assis gravement, revêtus du nom de juges; ceux dont le monde n'étoit pas digne, comparoient devant eux pour être jugés à mort. Ne vous étonnez donc point de ce que l'on ose faire, et ne croyez pas que la patience de Dieu soit une preuve qu'il abandonne les choses humaines : il dispose tout pour notre bien, par les secrets impénétrables de sa providence.

Photius écrit encore au même (2) : Quoique jusqu'à présent il soit sans exemple de transformer en évêques les députés et les esclaves des impies ismaélites, de leur donner les privilèges des patriarches, et les mettre à la tête d'un conciliabule, ne le trouvez pas étrange, c'est une suite de leurs autres entreprises. Ils savoiient que la grâce du sacerdoce leur convenoit également aux uns et aux autres : une telle assemblée méritoit d'avoir pour présidents les envoyés des ennemis de Jésus-Christ. Et qui auroit pu s'assembler avec eux pour exercer leur fureur contre tant de prêtres de Dieu, sinon les ministres et les élèves des ennemis de Dieu? Leur concile est un brigandage de barbares. On n'a produit ni témoins, ni accusateurs, ni formé aucune plainte particulière. Les martyrs, c'est-à-dire lui et ses complices, étoient environnés d'une armée de soldats, l'épée à la main, qui les menaçoient de mort; en sorte qu'ils n'osoient ouvrir la bouche. On les faisoit tenir debout des six heures et des neuf heures entières, parce qu'on ne se lassoit point de les insulter. C'étoit comme une représentation de théâtre, où l'on faisoit paroître divers prodiges, et on lisoit l'une après l'autre des lettres barbares, remplies de blasphèmes : il veut dire les let-

tres latines. Enfin, le spectacle finissoit sans aucune apparence d'action ni de discours raisonnable, mais par les clameurs insensées comme en des bachanales. On crioit : Nous ne sommes pas venus pour vous juger, nous vous avons déjà condamnés : il faut vous soumettre à la condamnation. Quoiqu'un attentat si impie, si imprudent, si inoui, passe tous ceux des juifs, que le soleil a vus et que la lune a cachés, l'insolence des païens, la fureur et la stupidité des barbares, vous ne devez point vous en étonner ni admettre la moindre pensée de murmure contre les jugements de Dieu.

Il écrit encore ainsi à un diacre, nommé Grégoire (1) : Il y a long-temps que le concile des iconoclastes nous a anathématisés, non-seulement nous, mais notre père et notre oncle, c'est Taraise, les confesseurs de Jésus-Christ et la gloire des évêques. Mais en nous anathématisant, ils nous ont mis, quoique malgré nous, sur la chaire épiscopale. Soyons donc aussi maintenant anathématisés par ceux qui méprisent, comme eux, les commandements du Seigneur, et qui ouvrent la porte à toute sorte d'iniquité, afin que, malgré notre négligence, ils nous enlèvent de la terre dans le royaume des cieux.

Et à Ignace, métropolitain de Claudiopolis (2) : L'anathème étoit autrefois à éviter et à craindre quand il étoit lancé contre les impies par ceux qui prêchoient la vraie religion. Mais depuis que l'impudence insensée des scélérats jette son anathème contre les défenseurs de la vraie foi, au mépris de toute loi divine et humaine et de toute raison, et veut faire passer pour loi ecclésiastique une fureur barbare, cette peine si terrible et la dernière de toutes, se tourne en fable et en jeu d'enfant; elle est plutôt désirable aux gens de bien. Car ce n'est pas l'audace des ennemis de la vérité qui rend terribles les peines, principalement celles de l'Eglise, mais la conscience de ceux qui les souffrent. En sorte que l'innocence se moque de leurs punitions, et attire des couronnes et une gloire immortelle à ceux qu'ils veulent punir. C'est pourquoi tous les gens de bien aiment mieux mille fois être outragés et anathématisés par ceux qui sont séparés de Jésus-Christ, que de participer à leurs actions impies en recevant les plus grands applaudissements. Telle étoit la fierté de Photius; mais quel est le schismatique qui ne puisse en dire autant?

#### LII. Théodore Aboucara.

Entre les évêques qui assistèrent au huitième concile, un des plus remarquables est Théodore, métropolitain de Cari, qui, ayant suivi le parti de Photius, se réunit de bonne

(1) Epist. 117.

(2) Epist. 118.

(1) Epist. 113.

(2) Epist. 115.



foi à Ignace et à l'église catholique (1). Il nous reste de lui quelques écrits sous le nom de Théodore Aboucara, c'est-à-dire, en arabe, père de Carie : ce sont la plupart des dialogues de controverse avec des infidèles et des hérétiques, particulièrement des nestoriens et des eutyquiens. Ce qui m'y paroît de plus singulier, sont les disputes avec les musulmans, dont voici des exemples.

C'est, dit-il, la coutume des Sarrasins, s'ils rencontrent un chrétien, de ne le point saluer, mais de lui dire aussitôt (2) : Chrétien, rends témoignage qu'il n'y a qu'un Dieu sans égal, et que Mahomet est son serviteur et son envoyé. Un d'eux ayant donc fait cette proposition à Aboucara, il répondit : N'êtes-vous pas content de porter faux témoignage sans y exciter les autres ? Le musulman répondit : Je ne suis point faux témoin. Ne dites donc point, reprit Aboucara, que Dieu a envoyé Mahomet. Le musulman reprit : Je rends le même témoignage qu'a rendu mon père. De cette manière, dit Aboucara, les Samaritains, les juifs, les Scythes, les chrétiens, les païens, seront tous dans la bonne créance, car ils suivent tous la tradition de leurs pères. Ne la suivez-vous pas aussi ? dit le musulman. Il est vrai, dit le chrétien ; mais mon père m'a enseigné de reconnaître un envoyé de Dieu, qui a été prédit auparavant, et s'est rendu digne de foi par des miracles. Votre Mahomet n'a ni l'un ni l'autre. Mais, dit le musulman, Jésus-Christ a dit dans l'Evangile : Je vous envoie un prophète, nommé Mahomet. Le chrétien répond : L'Evangile n'en fait point mention. Il y étoit, dit le musulman, mais vous l'avez effacé. Le chrétien répond : Celui qui demande en justice une dette sans en avoir en main la promesse, qu'obtiendra-t-il du juge ? Rien, dit le musulman ; mais quand je n'aurois point de preuves par l'Evangile, je montre que notre prophète est digne de la foi par ses miracles. Et quel miracle a-t-il fait ? Là-dessus le musulman se jeta sur les fables, et fut enfin réduit à se taire.

Un des plus savants musulmans étant entré en conférence avec Théodore, celui-ci lui demanda (3) : De trois sortes d'hommes que l'on peut distinguer, sages, idiots et médiocrement raisonnables, y en a-t-il quelqu'une qui puisse recevoir un dieu crucifié ? Non. Les chrétiens ne sont donc pas des hommes selon vous : toutefois ils sont bien au moins la quatrième partie du genre humain. Mais comment dites-vous que ces trois genres d'hommes ont reçu un dieu crucifié ? Supposez, dit le chrétien, que vous êtes dix chefs d'autant de nations idolâtres, Grecs, Romains, Francs, et ainsi du reste, et qu'il vient tout d'un coup un étranger pauvre et mal fait, qui vous dit avec une grande hardiesse : Pourquoi vous

égarez-vous en préférant l'impunité à la vraie religion ? Et quelle est, direz-vous, cette vraie religion ? C'est, dit-il, d'adorer un dieu crucifié. A ces mots, grinçant les dents, vous vous jetez sur lui pour le tuer ; et vous ne pouvez. Vous recommencez à l'interroger, et lui dites : Dis-nous clairement cette doctrine si étrange. Il reprend ainsi : Dieu est descendu du ciel, s'est incarné au sein d'une femme et s'est fait homme, il a été nourri comme un enfant ; étant poursuivi par ses ennemis, il a fui en Egypte : à son retour il est pris, on lui donne des soufflets, on crache sur lui, on le couronne d'épines, on le met en croix, il expire, on l'ensevelit, le troisième jour il ressuscite, pour montrer qu'il n'avoit pas trompé ses disciples dans les grandes choses qu'il avoit dites. Après l'avoir ouï parler, vous direz : Mon ami, il n'y a pas un plus grand fou que toi. Mais encore, celui qui a tant souffert, qu'a-t-il ordonné à ceux qui croiroient en lui ? Il répond : De mener une vie dure, de s'abstenir du plaisir, de renoncer à la pluralité des femmes ; si on nous frappe sur une joue, présenter l'autre ; si on nous ôte le manteau, donner encore la tunique : aimer nos ennemis, bénir ceux qui nous maudissent, et prier pour eux. Vous demandez : Quelle récompense promet-il ? Il répond : Rien en ce monde ; mais quand vous serez ressuscité au dernier jour, vous jouirez d'une abondance infinie de biens éternels. Vous répondez : Mon ami, la faiblesse de celui que tu prêches est évidente, aussi bien que la difficulté d'observer ses préceptes ; mais la récompense est bien éloignée et bien douteuse : qui voudra embrasser cette religion ? Il répond : Dites moi, la créature obéit-elle à un autre qu'au créateur ? Non, amenez-moi un aveugle. Je te dis, au nom de Jésus-Christ Nazaréen, né de Marie à Bethléem, pris par les juifs, crucifié, enseveli, ressuscité, ouvre les yeux. Aussitôt l'aveugle recouvre la vue ; et par la même invocation il guérit des lépreux, et fait toutes sortes de miracles. Tous ceux qui le voient, sages, idiots et entre deux, reconnaissent clairement que le Nazaréen est Dieu et fils de Dieu, et qu'il a souffert tout cela volontairement, pour une cause qui nous est cachée. C'est ainsi que Théodore prouvoit la religion par les bassesses apparentes de Jésus-Christ, montrant en cette parabole la manière dont elle s'est effectivement établie.

Une autre fois, un musulman lui dit (1) : Evêque, pourquoi croyez-vous plus permis d'avoir une femme que d'en avoir plusieurs ? Ce qui est mauvais en général est aussi mauvais en ses parties. Théodore répondit : Cette partie n'est pas comprise sous le général comme un tel homme sous la nature humaine, mais opposée comme le modéré à l'excès, le juste à l'injuste. Montrez-le-moi, non par Isaïe ou Matthieu, à qui je ne crois pas, mais

par des conséquences nécessaires de principes accordés. Comme il vous plaira. On se marie ou pour le plaisir, ou pour avoir des enfants. Depuis Adam jusqu'à présent, connoissez-vous quelqu'un à qui Dieu ait donné plus de délices qu'à lui ? Non. Et combien forma-t-il pour lui de femmes ? Une seule. Donc le plaisir que donne une femme est plus parfait que celui qu'en donnent plusieurs. La conséquence est bonne ; mais il semble qu'on doit avoir plus d'enfants de plusieurs femmes. Théodore, y a-t-il eu un temps où la multitude des enfants fut plus nécessaire qu'en celui-là ? Non. C'est donc contre l'ordre de Dieu et par l'amour de la chair que l'on a permis la polygamie après la multiplication du genre humain, puisque, dans le temps où les hommes étoient si rares, le créateur a ordonné de se contenter d'une femme. Le musulman demanda une autre preuve, et l'évêque dit : Supposons deux esclaves d'un même maître qui les envoie voyager ensemble. Il permet à l'un de s'habiller autant qu'il voudra, et défend à l'autre de mettre plus d'une tunique, à la charge que celui des deux qui aura froid recevra quatre-vingts coups de fouet. Ce maître vous paroît-il juste, principalement si c'est au plus faible qu'il défend de porter plus d'une tunique ? Le musulman répondit : Il est injuste. Et l'évêque reprit : Vous accusez donc Dieu d'injustice en disant qu'il a ordonné à la femme, qui est plus fragile, de se contenter du quart d'un homme ; et permis à l'homme, qui est plus fort, d'avoir quatre femmes, sans les troupes de concubines, sous peine de quatre-vingts coups de fouet pour chaque faute ? L'évêque avoit raison d'employer la comparaison des habits, car c'est celle dont Mahomet se sert lui-même, disant souvent dans l'Alcoran : Vos femmes vous sont nécessaires comme vos vêtements.

Autre preuve : Dieu aime-t-il la paix ou la guerre ? La paix. Croyez-vous qu'un homme qui a plusieurs femmes soit plus en paix que s'il n'en avoit qu'une ? Peuvent-elles jamais s'aimer entre elles ? Non. N'emploient-elles pas souvent le poison contre leur mari et contre leurs rivales ? et ne causent-elles pas des inimitiés irréconciliables entre leurs familles ? Au lieu que le mariage de deux personnes réunit les parents de l'un et de l'autre. Donc la monogamie est plus honnête et plus légitime que la polygamie.

Une autre fois un musulman lui dit (1) : Pourquoi vous moquez-vous des chrétiens, vous autres prêtres ? De la même farine vous faites deux pains, vous en laissez un pour la nourriture ordinaire, vous distribuez l'autre au peuple en petits morceaux, que vous nommez le corps de Jésus-Christ, et vous assurez qu'il peut donner la rémission des péchés. Vous trompez-vous vous-même, ou trompez-

vous les autres ? Ni l'un ni l'autre. Montrez-le-moi, non par vos écritures, mais par des raisons de sens commun. L'évêque reprit : Votre mère vous a-t-elle mis au monde aussi grand que vous êtes ? Non, j'étois petit. Qui vous a fait croître ? La nourriture avec la volonté de Dieu. Le pain est donc devenu votre corps ? Je l'accorde. Comment l'est-il devenu ? Je n'en sais pas la manière. La nourriture étant avalée descend dans l'estomac, et par la chaleur du foie qui l'environne s'y change en chyle, qui se mêle avec le sang, et par les veines se distribue à toutes les parties du corps. Imaginez-vous que notre mystère s'accomplit de même. Le prêtre met sur la sainte table le pain et le vin. Il prie, et par cette invocation, le Saint-Esprit descend sur l'offrande, et par le feu de sa divinité change le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. N'accordez-vous pas que le Saint-Esprit puisse faire ce que fait votre foie ? Je l'accorde, dit le musulman en soupirant, et il se tut. Quoi qu'il en soit de la justesse de ce raisonnement, on voit clairement ce que Théodore croyoit de l'eucharistie.

Entre les œuvres de Théodore Aboucara, on rapporte une grande lettre dogmatique, envoyée par Thomas, patriarche de Jérusalem, aux hérétiques d'Arménie. Théodore la dicta en arabe, et Michel, prêtre et syncelle, qui en fut chargé, la traduisit en grec. Elle contient la doctrine catholique sur l'incarnation, et la défense du concile de Chalcédoine. Si elle est du même Théodore, qui a assisté au huitième concile, il doit avoir vécu long-temps, car Thomas, patriarche de Jérusalem, mourut près de cinquante ans avant le huitième concile (1).

#### LIII. Normands en Angleterre.

Cependant les Normands ou Danois faisoient de terribles ravages en Angleterre (2). Ils avoient commencé dès le temps du roi Ethelulfe, mais sous les règnes faibles de ses trois fils, Ethelbalde, Ethelbert et Ethelred, ils trouvèrent moins de résistance. En huit cent soixante-sept, ils abordèrent en Estangle, d'où ils entrèrent en Northumbrie, prirent la ville d'York et ravagèrent toute la province. Ils détruisirent entre autres le monastère de Bardene, et tuèrent tous les moines dans l'église. En huit cent soixante-dix, ils vinrent encore en plus grand nombre, sous la conduite de plusieurs chefs, dont les plus fameux étoient Unguard et Hubba. Le bruit de leur cruauté s'étant répandu partout, Ebba, abbesse de Coltingham, assembla ses religieuses en chapitre, et leur dit : Si vous voulez me croire, je sais un moyen pour nous mettre à couvert de l'insolence de ces barbares. Elles promirent de lui obéir ; et l'abbesse, prenant un rasoir, se coupa

(1) Bibl. P. P. to. 1, G, L. p. 396. (2) C. 19. (3) C. 21.

(1) C. 24.

(1) C. 22.

(1) C. 4. Sup. liv. XLV, n. 56. (2) Will. Malmesb. p. 42. Ingulf. p. 865. Mat. Wuest. an. 870.



le nez et la lèvre d'en haut jusqu'aux dents. Toutes les religieuses en firent autant, et les Normands qui vinrent le lendemain, voyant ces filles si hideuses, en eurent horreur, et se retirèrent promptement; mais ils brûlèrent le monastère et les religieuses dedans.

En cette même irruption, les Normands détruisirent les autres monastères fameux de cette côte. Celui de Lindisfarne, où étoit un siège épiscopal, comme il a été dit; celui de Thynemouth, ceux de Jarow et de Viremouth, que Bède a rendus si célèbres; celui de Stre-neshal de filles, et celui d'Eli, dont ils tuèrent toutes les religieuses. Enfin Edmon, roi d'Est-angle, ayant été pris par les barbares, fut attaché à un arbre, percé de flèches, et décapité le vingtième de novembre, jour auquel l'Eglise l'honore comme martyr (1).

#### LIV. Désolation du monastère de Croyland.

L'abbé Théodore gouvernoit depuis soixante-deux ans le monastère de Croyland, dans le royaume des Merciens (2). Ayant appris la défaite des troupes qui s'étoient assemblées pour défendre le pays contre les Normands, il retint avec lui les moines les plus vieux et les enfants qu'on élevoit dans le monastère, croyant que les barbares en auroient pitié; et ordonna aux plus vigoureux d'emporter avec eux les reliques, savoir, le corps de saint Guthlac, sa discipline et son psautier, avec les principaux joyaux et les titres du monastère, et se cacher dans les marais voisins, attendant l'événement de la guerre. Ils furent trente, dont dix étoient prêtres, qui se retirèrent ainsi, ayant chargé sur un bateau ce qui vient d'être dit. Quant aux vases sacrés, ils les jetèrent dans la fontaine du monastère, avec la table du grand autel, revêtue de lames d'or que le roi Vitlaf leur avoit donnée. Les trente, étant partis, se retirèrent dans un bois voisin, où ils demeurèrent quatre jours.

Cependant l'abbé Théodore et ceux qui étoient demeurés avec lui se revêtirent des habits sacrés, vinrent au chœur, chantèrent les heures, puis tout le psautier. L'abbé célébra la grande messe; lorsque lui et ceux qui le servoient à l'autel eurent communie, les barbares se jetèrent dans l'église. Un de leurs rois, nommé Osketul, tua de sa main l'abbé sur l'autel, d'autres coupèrent la tête à ses ministres: les enfants et les vieillards qui fuyoient hors du chœur furent pris et tourmentés cruellement pour leur faire découvrir le trésor de l'église. Tugar, âgé de dix ans, voyant tuer le sous-prieur devant ses yeux dans le réfectoire, prioit instamment qu'on le fit mourir avec lui. Mais un comte normand, nommé Sidroc, eut pitié de cet enfant, qui

(1) Sup. I. XXXIII, n. 19. Martyr. R. 20 nov.  
Abbo. ap. Sur. 20 nov. (2) Ingulf. p. 866.

étoit très-bien fait, et, lui ayant ôté sa cuculle, lui donna un manteau danois, et lui dit de le suivre sans le quitter; ainsi il fut seul conservé de ce massacre. Les Normands, ayant tué tous les moines sans trouver les trésors qu'ils cherchoient, brisèrent tous les tombeaux des saints, qui étoient des deux côtés de celui de saint Guthlac, faits de marbre, et n'y trouvant point de richesses; de dépit ils mirent en un monceau tous les corps des saints et les brûlèrent, avec les livres sacrés, l'église, et tous les bâtiments du monastère, le troisième jour de leur arrivée, qui étoit le vingt-sixième d'août huit cent soixante-dix.

Le lendemain ils marchèrent vers le monastère de Médeshamsted, dont ils trouvèrent les portes fermées et des gens pour le défendre. Ils l'attaquèrent, et au second assaut le frère du comte Hubba ayant été dangereusement blessé, celui-ci en fut si outré, qu'après la prise du monastère il tua de sa main tous ceux qui portoient l'habit monastique, au nombre de quatre-vingt-quatre. Tous les autels furent renversés, les sépulcres brisés, la bibliothèque, qui étoit nombreuse, brûlée, les titres déchirés, les reliques foulées aux pieds, l'église brûlée avec tous les lieux réguliers, et le feu y dura quinze jours.

Le jeune Tugar, s'étant sauvé, revint à Croyland, où il trouva que les trente moines étoient revenus et occupés à éteindre le feu, qui duroit encore dans les ruines du monastère. Il leur compta comment l'abbé et les autres avoient été tués, et toutes les circonstances de ce désastre. Après avoir répandu beaucoup de larmes, ils continuèrent leur travail, et, au bout de huit jours, trouvèrent près de l'autel le corps de l'abbé Théodore sans tête, dépouillé de tous ses habits, à demi-brûlé, écrasé par la chute des poutres et enfoncé en terre. Ils trouvèrent ainsi les autres en divers temps, et plusieurs loin des lieux où ils avoient été tués: deux, qui avoient vécu plus de cent ans, furent trouvés dans le parloir; c'étoit un lieu joignant le cloître, où l'on pouvoit parler dans les temps permis par la règle. On peut juger, par cet exemple, ce qui se passa dans les autres monastères ruinés par les Normands.

#### LV. Saint Néot, abbé.

Dans une autre partie d'Angleterre moins exposée à ces barbares, c'est-à-dire dans le royaume de Wessex, vivoit alors l'abbé Néot, célèbre par sa vertu. Il étoit d'une naissance illustre, et proche parent des rois (1). Il fut instruit dans les lettres et la piété, et y fit un tel progrès, que, lorsqu'il fut en âge de porter les armes, il quitta le monde et embrassa la vie monastique à Glastembury. Il y passa plusieurs années sans connoître personne du de-

(1) Acta SS. Ben. to. 6, p. 324.

hors, et, pour mieux cacher à ses confrères même ses exercices de piété, souvent il se déguisoit pour aller la nuit à l'église et l'y passer en oraison, et au retour reprenoit son habit ordinaire. L'évêque, ayant ouï parler de son mérite, le fit venir et l'ordonna diacre: il fut ensuite ordonné prêtre à la prière des moines et des clercs, malgré sa résistance; et, comme il étoit de très-petite taille, il montoit pour dire la messe sur un escabeau de fer, que l'on garda depuis comme une relique. Il donnoit à plusieurs personnes des avis spirituels, et faisoit des miracles; mais, voyant croître sa réputation, il sortit de Glastembury avec un seul compagnon, Barri, son fidèle disciple, qui depuis le suivit partout.

Saint Néot passa ainsi en Cornouaille, et, après avoir erré quelque temps par les bois et par les montagnes, il s'arrêta au lieu nommé

depuis, à cause de lui, Néotestou. Là il commença à servir Dieu avec une nouvelle ferveur; mais, après y avoir demeuré sept ans, il alla à Rome, et reçut la bénédiction du pape avec ordre de prêcher. A son retour, il résolut, pour être utile à plusieurs, de n'être plus solitaire, et commença de bâtir un monastère au lieu de sa retraite. Ce fut un renouvellement de la vie monastique dans un pays où elle étoit déchuë. La réputation du saint s'étendit de tous côtés et lui attira grand nombre de disciples: plusieurs nobles vinrent se soumettre à sa conduite, plusieurs lui offrirent leurs enfants. Il ne relâchoit rien cependant de ses austérités, et souvent il se mettoit dans une fontaine pendant le froid, et y récitait tout le psautier. On raconte de lui plusieurs miracles, et on met sa mort en huit cent soixante dix-sept, le trente-unième de juillet.



## LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

## I. Lettres d'Adrien contre le roi Charles.

QUAND le pape Adrien eut appris que le roi Charles, sans s'arrêter à ses défenses, s'étoit mis en possession du royaume de Lothaire, il le trouva fort mauvais, et lui renvoya de nouveaux légats, chargés de six lettres de même date, du cinquième des calendes de juillet, indiction treizième, c'est-à-dire du vingt-septième de juin huit cent soixante-dix. La première est à Charles même, à qui il reproche d'avoir méprisé ses légats sans les recevoir, comme les rois avoient accoutumé : c'étoient Paul et Léon, envoyés l'année précédente (1). Il lui reproche encore d'avoir violé les serments par lesquels il avoit promis de ne point usurper les royaumes de ses frères ; et par conséquent tous les états de l'empereur Lothaire, dont ceux du jeune Lothaire faisoient partie. Enfin, de l'avoir fait au préjudice de l'empereur Louis, héritier légitime de son frère, tandis qu'il est occupé à combattre les Sarrasins, ennemis du nom chrétien. Il conclut en disant : Nous vous enjoignons paternellement, qu'après cette troisième monition vous cessiez d'envahir le royaume de ce prince, autrement nous irons nous-même sur les lieux, et ferons ce qui est de notre ministère. Enfin, il lui recommande ses légats, savoir, Jean et Pierre, évêques, et Pierre, cardinal, chargés de lui dire de bouche ce qu'il ne vouloit pas écrire (2). Il y avoit deux autres évêques, Vibode et Jean, envoyés par l'empereur Louis. Le pape écrivit les mêmes choses aux évêques du royaume de Charles, et en particulier à Hincmar, comme le premier en dignité. Il se plaint que ce prélat n'a point répondu à ses lettres envoyées par les légats précédents ; ce qu'il dit être sans exemple. Il dit qu'Hincmar, n'ayant pas détourné le roi de cette usurpation, s'en est non-seulement rendu complice, mais auteur ; et lui ordonne, à lui et aux autres évêques, qu'en cas que le roi Charles persiste dans sa désobéissance, ils se séparent de sa communion et n'aient aucun commerce avec lui, s'ils veulent demeurer dans la communion du pape. Il adressa aussi une lettre aux sei-

(1) Sup. liv. LI, n. 35. (2) Epist. 27. Hadr. Epist. 23.

gneurs du royaume de Charles, qui n'étoit qu'une copie de lettre aux évêques (1).

Enfin, il écrivit à Louis, roi de Germanie, et aux évêques de son royaume (2). Il loue le roi de ce qu'il a toujours conservé la paix et l'union avec l'empereur Louis, sans prétendre au royaume de Lothaire ; ce qui montre qu'il étoit mal instruit des intentions du roi Louis, comme nous allons voir. Mais il se plaint que ce roi eût permis d'ordonner un évêque de Cologne sans la participation du saint-siège. Car, dit-il, Gonthier ayant été déposé par notre jugement, on n'a pas dû lui donner un successeur sans nous consulter. C'est pourquoi nous ne confirmons point cette ordination, jusqu'à ce que celui qui a été ordonné se présente devant nous, pour être jugé dans un concile.

## II. Archevêques de Trèves et de Cologne.

Les églises de Trèves et de Cologne étoient vacantes depuis six ans, c'est-à-dire depuis que le pape Nicolas avoit déposé Theutgaud et Gonthier, en huit cent soixante-quatre. Theutgaud, archevêque de Trèves, étoit mort à Rome, où l'évêque Arsène, homme rusé et intéressé, l'avoit fait venir avec Gonthier, dès l'an huit cent soixante-sept, leur faisant espérer leur rétablissement pour en tirer des présents. Le roi Charles, s'étant emparé du royaume de Lothaire, donna, de l'avis des seigneurs, l'archevêché de Trèves à Bertulfe, neveu d'Adventius, évêque de Metz ; et voulut mettre à Cologne l'abbé Hilduin, frère de Gonthier, que le jeune Lothaire avoit voulu faire évêque de Cambrai (3). Pour cet effet il le fit ordonner prêtre à Aix-la-Chapelle, par Francon, évêque de Tongres, qui lui donna le titre de Saint-Pierre de Cologne.

Louis, roi de Germanie, étoit malade en Bavière, tandis que son frère Charles prenoit possession de la Lorraine : je nomme ainsi le royaume de Lothaire, dont la province, qui porte aujourd'hui ce nom, n'est qu'une petite partie. Louis le trouva fort mauvais, et en-

(1) Epist. 24, 25, 26. (2) Epist. 27, 28.

(3) Sup. liv. L, n. 30. Ann. Met. 869. Sup. liv. I, n. 27.

voya prier son frère d'attendre qu'il eût recouvré sa santé pour régler ensemble à qui appartiendrait ce royaume. Cependant il envoya secrètement à Cologne Liutbert, archevêque de Mayence, avec ordre de prévenir, à quelque prix que ce fût, l'ordination d'Hilduin, et d'y sacrer un évêque tiré du clergé de la même ville, par l'élection des citoyens. Liutbert, ayant pris avec lui d'autres évêques, alla droit à Diuze, aujourd'hui Duyt, vis-à-vis de Cologne delà le Rhin, n'osant passer ce fleuve, de peur des partisans du roi Charles. Là il fit venir les principaux du clergé et du peuple de Cologne, et leur expliqua les intentions du roi Louis. Ils répondirent que l'archevêché étoit donné à Hilduin, qu'il étoit déjà ordonné prêtre de cette église, que presque tous étoient soumis à lui, et qu'il leur étoit impossible d'en élire un autre. Liutbert leur dit : Si vous ne voulez pas user de l'élection que le roi vous accorde, il est en son pouvoir de vous donner tel évêque qu'il lui plaira. Ce qu'ayant ouï, ils élurent tout d'une voix Guillebert, homme vénérable, qui fit tous ses efforts pour refuser ; mais l'archevêque Liutbert ne laissa pas de l'ordonner, ayant passé le Rhin avec les autres évêques, le clergé et le peuple, et l'installa solennellement dans le siège de Cologne, puis il se retira promptement.

Le roi Charles, qui étoit à Aix-la-Chapelle, ayant appris cette ordination, en fut fort irrité, et vint aussitôt à Cologne ; mais Guillebert et tous ceux qui avoient eu part à son ordination, se mirent à couvert de sa colère en passant le Rhin. Ainsi, ne trouvant plus sur qui se venger, il fut obligé de s'en retourner. Telle étoit donc l'ordination de l'archevêque de Cologne, dont le pape se plaignoit. Mais il fut aussi peu obéi sur ce point que sur la restitution de la Lorraine. Guillebert demeura en possession de son siège, et tint un concile à Cologne, le vingt-sixième de septembre huit cent soixante-dix, où il présida avec les deux autres métropolitains, Liutbert de Mayence et Bertulfe de Trèves : les évêques de Saxe y assistèrent, et on y fit la dédicace du dôme, c'est-à-dire de la cathédrale de Cologne, dédiée à saint Pierre. Cologne et Trèves échurent au roi Louis (1) dans le partage du royaume de Lothaire, qu'il fit avec le roi Charles, son frère, le vingt-huitième de juillet, la même année huit cent soixante-dix.

## III. Carloman condamné à Attigny.

Au mois de mai précédent, Charles avoit assemblé à Attigny un concile des évêques de dix provinces, au nombre d'environ trente, ayant à leur tête six archevêques : Hincmar de Reims, Rémy de Lyon, Harduic de Besançon, Vulfade de Bourges, Frotaire de Bordeaux et

Bertulfe de Trèves. Il y avoit dix évêques de la seule province de Reims. En ce concile, le roi Charles fit juger Carloman, son fils, à qui, dès son bas âge, il avoit fait donner la tonsure cléricale, puis l'avoit fait ordonner diacre malgré lui en sa présence, par Hildegare, évêque de Meaux (1). Il en avoit fait la fonction en lisant l'Evangile et servant l'évêque à la messe, et le roi, son père, lui avoit donné plusieurs abbayes. Mais il renonça à la profession qu'il avoit embrassée par force, et, s'étant mis en campagne avec des troupes, il pillait et faisoit des maux inouis. Le roi, son père, l'ayant souvent averti, le fit enfin arrêter, et juger en ce concile comme clerc. Il fut même trouvé coupable d'infidélité et de conjuration contre le roi, qui lui ôta ses abbayes et le mit en prison à Senlis.

## IV. Soumissions d'Hincmar de Laon.

En ce même concile d'Attigny, Hincmar, évêque de Laon, fut accusé de nouveau de désobéissance envers le roi et envers son archevêque Hincmar de Reims (2). L'évêque de Laon lui avoit envoyé deux écrits l'un après l'autre, contenant des collections de canons, pour justifier son appellation à Rome et toute sa conduite, et blâmer celle de l'archevêque. Celui-ci y répondit par un long écrit divisé en cinquante-cinq chapitres, qu'il fit lire dans le concile d'Attigny (3). Enfin, le roi voulut bien que l'évêque de Laon ne fût pas jugé dans les formes, et se contenta qu'il donnât une souscription, par laquelle il promettoit obéissance au roi et à son archevêque.

Il en faisoit difficulté, mais Frotaire, archevêque de Bordeaux, vint à lui comme il s'en retournoit après la séance du concile, et lui demanda pourquoi il ne vouloit pas souscrire, puisqu'il n'y avoit aucun péril. Hincmar de Laon répondit : Je n'en ferai rien, si mon oncle ne me promet par écrit de garder les droits de mon église. Frotaire reprit : Il ne vous la refusera pas. Puis il s'approcha d'Hincmar de Reims, qui étoit encore dans le lieu de la séance, s'entretenant près d'une fenêtre avec Odon, évêque de Beauvais. Frotaire vint à eux avec Enée de Paris, et dit à Hincmar de Reims (4) : Notre frère Hincmar veut souscrire le libelle, et vous serez ensemble en paix, comme doivent être un père et un fils, un archevêque et son suffragant. Hincmar de Reims en témoigna de la joie, et on lui amena son neveu, qui étoit près d'une autre fenêtre avec d'autres évêques. Il demanda à parler à son oncle en particulier, et lui dit : Ce n'est pas que je me défie de vous, mais de votre

(1) Ibid. et to. 8, Conc. p. 1537, 1841. An. Met. 870. Hincm. Opusc. 32. (2) Sup. I. LI, 26, 22. Conc. Duz. 2, c. 13. (3) Narrat. 10, 8, Conc. pag. 1837. Hincm. Ep. 35, to. 2, p. 603. (4) Conc. Duziac. c. 33.

(1) An. Bert. 870.



successeur. L'oncle lui dit de dicter le libelle comme il voudroit, et le neveu le pria de le dicter lui-même.

Ils revinrent à la fenêtre, où étoit Enée et Odon, et Hincmar de Reims dit à Odon de prendre ses tablettes et d'écrire le libelle qu'Hincmar de Laon devoit souscrire. Odon écrivit, et les deux Hincmar y changèrent ce qu'ils voulurent. Ensuite Hincmar de Reims dit à Odon d'apporter le lendemain ce libelle écrit au net, afin qu'Hincmar de Laon y souscrivit dans le concile. Mais Hincmar de Laon dit qu'il avoit la fièvre, et qu'il vouloit se délivrer de cette affaire sur-le-champ pour se faire saigner. Hincmar de Reims dit à Odon d'aller au chancelier du roi lui demander du parchemin et une écriture, et de l'écrire aussitôt. Cependant il dit à Enée, en qui Hincmar de Laon avoit confiance, qu'il valoit mieux attendre au lendemain, et Enée le lui persuada.

Le lendemain, qui étoit le vendredi seizième de juin huit cent soixante-dix, Hincmar de Laon vint au concile, et fit sa déclaration conforme au libelle, qui contenoit ces mots : Moi, Hincmar, évêque de Laon, je serai désormais fidèle et obéissant au roi Charles, mon seigneur, suivant mon ministère, comme un vassal doit être à son seigneur, et un évêque à son roi. Je promets aussi d'obéir au privilège d'Hincmar, métropolitain de Reims, selon les canons et les décrets du saint-siège approuvés par les canons. Odon lui présenta la plume, il souscrivit devant tout le monde, et présenta de sa main le libelle au roi, puis à son oncle, qui lui donnèrent tous deux le baiser de paix. Le lendemain, dix-septième de juin, avant qu'Hincmar de Reims entrât au concile, Harduic, archevêque de Besançon, lui dit : qu'Hincmar de Laon lui envoyoit un petit écrit qu'il prioit de souscrire, et le lui donna secrètement. Hincmar le prit et le serra pour le lire après la séance ; mais on ne lui en parla point depuis, et il ne crut point raisonnable de donner une souscription à son suffragant (1).

Hincmar de Laon, ayant ainsi satisfait au roi et à son oncle, restoit à contenter Normand et les autres particuliers qui se plaignoient de lui. Il convint d'en passer par l'avis de trois évêques désignés par son oncle, Actard de Térouanne, Ragénelme de Tournay, et Jean de Cambrai (2). Ils avoient déjà jugé quelques articles paisiblement en présence du roi, entre autres, que la terre de Pouilli seroit rendue à Normand : quand Hincmar de Laon, ne trouvant pas son compte à cet arbitrage avant l'échéance des délais accordés pour les autres articles, se retira secrètement d'Attigny pendant la nuit, sans que l'affaire fût terminée. Le second jour de juillet, il envoya par un de ses diacres un écrit à son oncle, où il disoit (3) :

(1) Ep. 35, p. 601.  
(2) Ibid. p. 604.

(3) Tom. 2, p. 351, 604.

Vous savez que j'ai déjà été appelé deux fois par le pape Adrien, et que, dès l'année passée, à Verberie, j'ai demandé la permission d'aller à Rome, comme je viens encore de la demander à Attigny. C'est pourquoi je vous conjure de m'obtenir du roi cette permission d'accomplir mon vœu et d'obéir au pape : autrement sachez que je ne puis vous obéir contre ses ordres.

Hincmar de Reims ne lui fit point de réponse, mais le roi lui manda de revenir ; et il lui écrivit, s'excusant sur qu'ayant la fièvre il n'osoit s'exposer au soleil, et persistant à demander permission d'aller à Rome (1). Le roi lui manda, en présence des évêques, qu'il étoit étonnant qu'il pût aller à Rome et ne pût le venir trouver. Ainsi finit le concile d'Attigny ; et Hincmar de Laon vit le roi au mois de septembre suivant, et plusieurs fois ensuite, sans lui plus parler de son voyage de Rome. Mais il écrivit au pape des plaintes contre le roi Charles et contre l'archevêque, son oncle, se joignant au prince Carloman, qui envoya implorer le secours du pape contre son père.

#### V. Droits des archevêques.

Dans l'écrit de cinquante-cinq chapitres d'Hincmar de Reims, il y a quelques articles remarquables. Voici comme il représente les droits d'un archevêque (2) : J'ai droit de vous appeler au concile et de vous juger, si vous manquez à y venir sans excuse légitime exprimée dans une lettre, que vous devez m'envoyer par un de vos confrères. C'est à moi à choisir dans toute ma province le lieu du concile. Si on veut vous accuser, c'est à moi que votre accusateur doit s'adresser. C'est à moi à vous donner des juges ou à approuver ceux que vous aurez choisis. Si on ordonne un évêque dans la province de Reims sans mon consentement, il ne sera point évêque ; et si vous, ou deux autres avec vous, vous opposez à l'avis commun des autres évêques, mon avis, soutenu du plus grand nombre, l'emportera ; et c'est à moi, dans la province, à donner l'autorité aux ordinations et aux autres affaires ecclésiastiques.

Si un évêque meurt, c'est à moi de marquer un visiteur pour l'église vacante, et d'ordonner l'élection : si les voix sont partagées, c'est à moi de choisir le plus digne sujet, et de l'examiner avant l'ordination. Vous l'ordonnerez avec moi comme les autres, et vous souscrirez après moi, en votre rang, aux lettres qu'il doit recevoir de ses ordinateurs. Vous devez souscrire à mon décret ou ma relation, quand je vous l'ordonnerai, sauf en matière de foi, et ne rien souscrire sans moi, hors ce qui regarde votre diocèse. Vous devez me consulter touchant l'aliénation des biens de votre église. On peut appeler à moi de vos jugements ; et si

(1) P. 605. Conc. Duz. (2) Cap. 6, p. 407. part. 1, c. 5.

vous avez excommunié quelqu'un, nous pouvons, en concile, réformer votre sentence malgré vous. Je suis chargé du soin de toute la province. Tous ceux qui y ont des affaires ecclésiastiques doivent s'adresser à moi. Si vous avez un différent avec un autre évêque, vous ne pouvez demander un juge d'une autre province ; mais, s'il y a partage dans la mienne, je puis appeler des juges d'une autre. Si vous plaidez avec un évêque d'une autre province, et que la cause doive être jugée dans la mienne, c'est à moi à donner des juges : c'est à moi, avec mes suffragants, à décider les questions difficiles sur lesquelles nous n'avons point de règles certaines ; et vous devez me consulter sur ces questions, sans vous adresser à d'autres, pas même au pape : ce sera à moi de le consulter, s'il est besoin, pour résoudre votre cas. Si vous êtes obligé d'aller loin pour vos propres affaires, vous devez m'en demander permission : vous ne pouvez sortir de la province sans mes lettres, ni envoyer un clerc à la cour sans mon congé. En ce qui est expressément porté par les canons, je puis vous corriger aussitôt sans attendre un concile.

#### VI. Septième concile peu connu en France.

Dans le même ouvrage, Hincmar, faisant le dénombrement des conciles généraux, n'en compte que six, et parle ainsi du septième (1) : Le faux concile universel, que les Grecs nomment septième, est touchant les images, que les uns vouloient qu'on brisât, les autres qu'on les adorât, ne prenant ni les uns ni les autres le bon parti. Il a été tenu à Constantinople peu avant notre temps, sans l'autorité du saint-siège, et envoyé à Rome, puis en France, par le pape. C'est pourquoi du temps du grand empereur Charles on tint en France, par ordre du pape, un concile général, où ce faux concile des Grecs fut rejeté et réfuté par l'Écriture et la tradition. On fit un gros volume de cette réfutation, que l'empereur envoya à Rome par des évêques, et que j'ai lu dans le palais étant fort jeune. On voit bien que ce sont les livres Carolins, et qu'Hincmar ne connoissoit le septième concile que par cet ouvrage ; mais il est assez étonnant qu'en huit cent soixante-dix ce concile, tenu en sept cent quatre-vingt-sept, fût encore si peu connu du plus savant évêque de France (2).

#### VII. Légats d'Adrien en France.

Les légats du pape Adrien et de l'empereur Louis allèrent d'abord en Germanie trouver le roi Louis, son oncle, qui les reçut à Aix-la-Chapelle. De la part du pape, il y avoit deux évêques cardinaux, Jean et Pierre, et un prêtre de l'église romaine : de la part de l'empereur,

(1) C. 20, p. 456.

(2) Sup. liv. XLIV, n. 47.

leur, Vibod, évêque, et Bernard, comte (1). Ils venoient dénoncer au roi Louis, de la part du pape, de ne point toucher au royaume de Lothaire ; mais la chose étoit déjà faite, et il étoit en possession de sa part. C'est pourquoi, sans avoir égard à leurs remontrances ni aux lettres du pape, il les congédia promptement, et les envoya au roi Charles.

Ils le trouvèrent à Saint-Denis en France, où il les reçut le jour de la fête du saint, neuvième d'octobre, pendant la messe. Quand il eut vu les lettres du pape à lui et aux évêques de son royaume, et les terribles menaces sous lesquelles il lui défendoit de prendre le royaume de Lothaire, il en fut mal satisfait. Il ne laissa pas, à la prière des légats et de quelques-uns de ses serviteurs, de tirer son fils Carloman de la prison où il étoit à Senlis, et le faire venir auprès de lui. Ensuite il envoya les légats à Reims, où il les suivit, et y tint une assemblée de seigneurs, après laquelle il les renvoya. Puis il envoya lui-même à Rome deux ambassadeurs, Auségisile, prêtre et abbé de Saint-Michel, et un laïque, nommé Lothaire, chargés de lettres pour le pape, et de présents pour saint Pierre, savoir, un tapis d'autel, composé de ses habits royaux de drap d'or, et deux couronnes d'or ornées de pierreries.

#### VIII. Lettre vigoureuse d'Hincmar.

Ce fut vraisemblablement par ces ambassadeurs qu'Hincmar de Reims envoya au pape une grande lettre pour réponse à celle que le pape lui avoit écrite le vingt-septième de juin (2). Hincmar dit qu'il a exécuté les ordres du pape autant qu'il lui étoit possible, et rapporte une protestation qu'il dit avoir donnée aux deux rois et aux évêques des trois royaumes, après le traité de partage, portant en substance : Le pape Adrien par ses lettres, que j'ai en main, défend à qui que ce soit, sous peine d'anathème, d'envahir le royaume de Lothaire, comme appartenant par droit héréditaire à l'empereur Louis ; et, si quelqu'un de nous autres évêques y consent, il ne sera plus tenu pour pasteur, mais pour mercenaire. Il m'ordonne à moi, en particulier, de détourner les rois et les autres de cette entreprise. Toutefois, j'apprends que les rois ont fait un traité pour s'obliger à partager ce royaume, dont ils se disent héritiers ; que sans ce traité il y auroit déjà une grande division entre leurs sujets ; et que, s'il ne s'exécute, il s'élèvera entre eux des guerres aussi cruelles qu'il y en eut après la mort de l'empereur Louis. D'ailleurs, on soutient que les évêques et les seigneurs, attaqués par les païens, ne peuvent demeurer sans roi, et ont la liberté, en ce besoin, de s'en choisir un qui soit en état de les

(1) An. Fuld. 870. Sup. (2) Opusc. 41, tom. 2, p. 689. Sup. n. 1.



défendre. Entre le péril de désobéir au pape, et celui de nous exposer à tant de maux, je n'ose rien résoudre sans l'avis des autres évêques, et je réserve au pape la décision.

Hincmar dit ensuite dans sa lettre au pape : Quant à ce que vous dites qu'entre les évêques du royaume de Charles je suis le premier en dignité, je ne vois point que je sois au-dessus des autres métropolitains ; puisque, suivant les canons, chaque province doit être contenue du sien. Vous dites que si le roi Charles demeure obstiné, je dois me retirer de sa communion si je veux demeurer dans la vôtre ; sur quoi je vous dirai, avec une sensible douleur, ce que me disent les ecclésiastiques et les séculiers, à qui cet ordre n'a pu être caché. Jamais aucun ordre semblable n'a été envoyé à aucun de mes prédécesseurs, quoique de leur temps il y ait eu des guerres civiles entre les frères, et entre le père et les enfants ; et maintenant vous n'ordonnez rien de semblable aux évêques, mes frères, dont quelques-uns, à ce qu'on dit, ont appelé notre roi pour leurs intérêts dans le royaume de Lothaire. On dit au roi Charles que jamais votre prédécesseur n'a rien ordonné de semblable contre Lothaire, quoique engagé dans un adultère public ; et que jamais les papes ni les plus saints évêques n'ont évité de paraître devant les tyrans ou les princes hérétiques et schismatiques, et de leur parler, quand il étoit besoin : comme à Constantius, arien, à Julien l'apostat, et au tyran Maxime. Enfin, on dit que si je me sépare seul de la communion de notre roi, les autres évêques, qui communiquent avec lui, se retireront de la mienne. Vu, principalement, que le roi ne convient point des crimes de parjure et d'usurpation dont on l'accuse, et n'en est point convaincu juridiquement, comme devroit être le moindre particulier avant que d'être condamné.

Ils nous font lire dans les histoires comment Pépin, son bisaïeul, fut sacré roi par le pape Etienne, venu en France implorer son secours, et soumit le roi Astolfe, non par l'excommunication du pape, mais par la force de ses armes ; ce que fit Charles du temps du pape Adrien et du roi Didier ; comment il reçut la dignité de patrice, et du temps du pape Léon le nom d'empereur (1) ; comment le pape Etienne couronna à Reims l'empereur, son père ; et comment le pape Grégoire, surpris par Lothaire, vint en France malgré son père, et retourna sans y avoir été honoré comme il devoit. Ils font le dénombrement des désordres que notre roi a déjà corrigés dans le royaume de Lothaire, et disent que la conquête des royaumes de ce monde se fait par la guerre et par les victoires, et non par les excommunications du pape et des évêques.

Quand nous les exhortons à recourir à Dieu par la prière, et leur représentons la puissance

que Jésus-Christ a donnée aux papes et aux évêques, ils nous répondent : Défendez donc le royaume par vos seules prières contre les Normands et les autres ennemis, sans chercher notre secours ; mais si vous le voulez avoir, comme nous ne refusons pas celui de vos prières, ne cherchez pas notre perte, et priez le pape de considérer qu'il ne peut être tout ensemble roi et évêque ; que ses prédécesseurs ont réglé l'Eglise qui les regarde, et non pas l'état qui appartient aux rois, et que, par conséquent, il ne doit pas nous ordonner de reconnoître un roi trop éloigné pour nous secourir contre les attaques subites et fréquentes des païens, ni prétendre nous asservir, nous qui sommes Francs. Car ses prédécesseurs n'ont point imposé ce joug aux nôtres, nous ne le pouvons porter, et nous avons appris qu'il est dit dans l'Ecriture : Que nous devons combattre jusqu'à la mort pour notre liberté et notre héritage. Si un évêque excommunie un chrétien contre la règle, il abuse de sa puissance, mais il ne peut ôter à personne la vie éternelle si ses péchés ne la lui ôtent. Il ne convient point à un évêque de dire, qu'il doive priver du nom de chrétien et mettre avec le diable celui qui n'est point incorrigible, et le faire, non pour ses crimes, mais pour ôter ou donner à quelqu'un un royaume temporel. Donc, si le pape veut procurer la paix, qu'il le fasse sans exciter des querelles ; car il ne nous persuadera pas que nous ne puissions arriver au royaume du ciel, qu'en recevant le roi qu'il nous veut donner sur la terre.

Hincmar, ayant ainsi mis dans la bouche des autres ce qui lui sembloit trop dur dans la sienne continuée de cette sorte. Je ne vois pas comment je puis, sans péril de mon âme et de mon église, éviter la compagnie et la présence du roi, dans le royaume duquel est situé mon diocèse et ma province. Il apporte des passages de saint Augustin, pour montrer qu'il ne faut se séparer des pécheurs que quand l'Eglise les a jugés, puis il ajoute (1) : Je ne dois pas être séparé de votre communion pour le fait des autres, auquel je ne prends point de part. Vos légats sont témoins qu'en exécution de vos ordres j'ai résisté au roi et aux seigneurs, jusqu'à me faire dire par lui, que si je demeurais dans mon sentiment, je pourrais bien chanter devant l'autel de mon église, mais que je n'aurais aucun pouvoir sur les biens ni sur les hommes qui en dépendent. On nous a fait encore d'autres menaces, qu'on ne manquera pas d'exécuter, si Dieu le permet, et je vois par expérience, que ni ma défense ni le discours d'aucun homme n'empêchera notre roi et les seigneurs de son royaume d'exécuter leur entreprise.

Je ne sais comment je pourrais éviter la présence et la communion du roi et de sa suite, qui viennent souvent, non-seulement dans mon

diocèse, mais dans ma ville, et y demeurent tant qu'il lui plaît et en grand nombre, comme vos légats ont vu. Je ne puis quitter mon église et mon peuple pour m'enfuir comme un mercenaire ; et je n'ai pas où m'enfuir hors de son royaume ; mais je le recois et le defraie lui et sa suite, aux dépens de l'Eglise, car il dit que ses prédécesseurs ont joui de ce droit, et ne prétend point s'en relâcher. C'est pourquoi, saint père, ne nous ordonnez point des choses qui pourroient causer une telle division entre l'Eglise et l'état, qu'il seroit difficile de l'apaiser, et qui mettroient en danger les biens temporels de l'Eglise.

Il répond ensuite à la lettre que le pape lui avoit écrite l'année précédente, huit cent soixante-neuf, en faveur d'Hincmar de Laon, où il lui ordonnoit d'excommunier Normand. Il lui montre qu'on l'a mal informé du fait ; et poursuit : Quand on vous fera de tels rapports, ajoutez à vos ordres : S'il est ainsi que l'on nous a dit. Et ensuite : Quant à ce que vous m'avez écrit, d'envoyer à Rome pour un concile le même Hincmar et trois autres évêques, députés au nom de tous ceux du royaume de Charles, vous devez savoir que je n'ai aucun pouvoir d'envoyer un évêque, même de ma province, à Rome ou autre part, sans ordre du roi, ni de sortir moi-même du royaume sans sa permission.

#### IX. Excommunication contre Carloman.

Après que le roi Charles eut congédié à Reims les légats du pape, il alla à Lyon, où son fils Carloman le quitta, s'enfuit de nuit, revint dans la Belgique ; et, y ayant assemblé des troupes, commença à piller et commettre des cruautés et des ravages incroyables (1). Les évêques, dont les diocèses étoient ainsi desolés, publièrent des censures contre ces rebelles, et nous avons la lettre qu'Hincmar de Reims écrivit sur ce sujet à Remy de Lyon et à ses suffragants. Il dit qu'il a parlé lui-même à Carloman et à ses complices jusqu'à trois fois, pour les exhorter à se reconnoître, et qu'il les a fait avertir une quatrième fois (2). Enfin, il déclare ses complices excommuniés après l'onzième de mars de l'année courante huit cent soixante-onze, qui étoit le second dimanche de carême, s'ils ne se corrigent auparavant. Il n'excommunie pas Carloman lui-même, parce que le roi, son père, le reservoit au jugement des évêques de la province de Sens, dont il étoit clerc.

Mais le pape, qui ne savoit point ce qui se passoit en France, ayant reçu des députés et des lettres de Carloman, qui appelloit au saint-siège, écrivit au roi Charles en ces termes (3) : Entre les autres excès que vous avez commis en usurpant les états d'autrui, on vous

reproche encore de surpasser la férocité des bêtes, en traitant cruellement vos propres entrailles, c'est-à-dire votre fils Carloman, ne le privant pas seulement de vos bonnes grâces et de vos bienfaits, mais le chassant de votre royaume, et poursuivant son excommunication. Rétablissez-le donc dans ses biens et ses honneurs, jusqu'à ce que nos légats arrivent près de vous, et que l'on règle ce qui sera convenable. Il écrivit en même temps aux seigneurs pour leur défendre de prendre les armes contre Carloman, sous peine d'excommunication, d'anathème et de damnation éternelle ; et aux évêques, pour leur défendre de l'excommunier, jusqu'à ce qu'il prenne connoissance de l'affaire. Il ajoute que Dieu permet cette division entre le père et le fils, pour punir le père de l'usurpation du bien d'autrui. Ces trois lettres sont du treizième de juillet huit cent soixante-onze.

#### X. Concile de Douzi.

Hincmar de Laon fut sommé jusqu'à six fois par son oncle de souscrire à l'excommunication des complices de Carloman, comme les autres évêques de la province de Reims, mais il le refusa toujours sous divers prétextes. De quoi le roi, irrité contre lui, outre ce qui s'étoit passé l'année précédente, convoqua pour le mois d'août un concile à Douzi, près de Mouson, dans le diocèse de Reims, pour y juger Hincmar de Laon selon les canons (1). L'archevêque de Reims, son oncle, l'y appela comme les autres évêques de la province, par une lettre du quatorzième de mai, où il disoit : Sachez que ceux qui, l'année passée, m'ont fait les plaintes sur lesquelles vous fûtes accusé au concile d'Atigny, me les ont reiterées. C'est pourquoi je vous avertis de venir si bien préparé pour y répondre, que vous sauviez l'honneur du sacerdoce. Hincmar de Laon répondit par un grand mémoire plein de reproches contre son oncle, qu'il accusoit de l'avoir trahi et fait arrêter ; et de ne lui en vouloir que parce qu'il s'étoit opposé à lui dans l'affaire de Rothade. Hincmar de Reims lui répondit ainsi : Le pape Adrien m'a écrit une lettre touchant les affaires de notre province, qui doit être lue en concile. C'est pourquoi je vous avertis, au nom du pape, de venir au concile prochain, qui se tiendra à Douzi, le cinquième d'août. En effet, Hincmar de Reims avoit reçu depuis peu une lettre du pape, par laquelle il disoit avoir appris qu'il souffroit plusieurs désordres dans sa province, et l'excitoit à tenir un concile pour les corriger.

Le concile s'assembla donc à Douzi dans le temps marqué. Vingt-un évêques y assistèrent, en comptant huit archevêques, dont

(1) Sup. liv. XLIII, n. 14, 18. Sup. liv. XLV, n. 21.

(1) P. 696. Sup. liv. XX, n. 46, p. 697.

(1) Ann. Bert. 870. 353 et tom. 8, Conc. p. 1575.  
(2) Opusc. 32, to. 2, p. (3) Epist. 29, 30, 31.

(1) Conc. Duz. p. 2, c. Conc. Duz. 2. Præf. 20, 21. Ann. Bert. 871.



Hincmar de Reims étoit le premier. On y voit Vulfade de Bourges, dont il reste une lettre pastorale au clergé et au peuple de son diocèse contenant de beaux préceptes pour la vie chrétienne. Il y recommande la communion trois fois l'année, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Entre les évêques étoit Vautier d'Orléans, dont nous avons des articles de discipline semblables à ceux d'Hincmar de Reims et aux autres du même temps. Ingilvin, évêque de Paris, est nommé le dernier, aussi ne pouvoit-il avoir succédé à Enée que depuis un an. Le roi Charles se trouva en personne au concile de Douzi et y présenta un mémoire contenant ses plaintes contre l'évêque de Laon, qui n'étoit pas encore arrivé (1).

Le roi l'accusoit d'avoir manqué aux serments qu'il lui avoit prêtés, d'avoir excité des révoltes contre lui, de s'être emparé par voies de fait des biens qu'il prétendoit appartenir à son église, de l'avoir calomnié auprès du pape, de lui avoir désobéi, jusqu'à lui résister à main armée (2). Il disoit entre autres choses contre sa prétendue appellation à Rome : Depuis que l'évêque de Laon s'est enfui du concile d'Attigny, il m'est venu trouver jusqu'à trois fois, en divers temps, sans m'avoir témoigné qu'il voulût aller à Rome, ni parlé de cette appellation. Cependant, de jour en jour il la renouvelle quand il lui plaît; il dit que le pape l'a mandé, et qu'il ne peut obtenir ma permission. Les évêques demandèrent du temps pour répondre à la plainte du roi.

#### XI. Plainte d'Hincmar de Reims.

Hincmar de Reims présenta la sienne ensuite, qui étoit très-longue, à son ordinaire, mais on la peut réduire à ce qui suit : Hincmar de Laon a reçu sans ma permission un emploi à la cour, et je lui ai défendu en présence du roi de l'exercer. Toutefois, il s'y est maintenu par la puissance séculière, et de plus il a obtenu une abbaye dans une autre province sans mon consentement, et a gardé l'une et l'autre jusqu'à ce que le roi lui ait ôté pour sa désobéissance. Il est allé à cette abbaye, sans ma permission, toutes les fois qu'il a voulu, et y a demeuré tant qu'il lui a plu. Etant appelé canoniquement pour l'ordination de Jean, évêque de Cambrai, il n'y est point venu, et n'a envoyé ni député, ni lettres de consentement, ce qui a fait différer l'ordination; enfin, l'ayant appelé deux fois, il a fallu passer outre sans lui (3).

L'archevêque rapporte ensuite le différent arrivé entre le roi Charles et l'évêque Hincmar, au sujet des fiefs que l'évêque avoit ôtés à quelques vassaux, et insiste sur la première excommunication qu'il prononça contre ceux qui venoient de la part du roi, mais encore

(1) Anlect. to. 4, p. 602; 8, Conc. p. 647. Part. 4, c. 8.

(2) Part. 3, c. 2.  
(3) C. 1, 2, 3.

plus sur la seconde, par laquelle il mit en interdit tout le diocèse de Laon, défendant d'y célébrer la messe, baptiser les enfants, donner la pénitence et le viatique aux mourants, ni la sépulture aux morts (4). Quand je l'appris, dit l'archevêque, j'en eus horreur, je l'avertis par lettre une et deux fois de lever une si pernicieuse censure; mais je ne pus le faire obéir, quoiqu'à son ordination il m'eût promis publiquement obéissance, même par écrit, suivant l'usage de l'église de Reims. La manière dont Hincmar de Reims parle de cette excommunication en plusieurs de ses écrits fait bien voir qu'on ne connoissoit point encore les interdicts généraux, si usités depuis, quoique l'on pratiquât quelquefois des interdicts particuliers, comme j'ai marqué en son lieu. Hincmar continue ainsi en parlant de son neveu (2): Il a fait serment de fidélité au roi, et l'a souscrit à la persuasion de deux évêques d'autres provinces, Vénilon de Rouen et Enée de Paris, sans ma participation, ni de ses comprouvinciaux, sans laquelle les canons lui défendent de rien souscrire.

Ensuite, cherchant à se soustraire de la dépendance de son métropolitain, il fit un recueil d'autorités des pères, avant les canons de Nicée, qu'il souscrivit sans notre permission, et y fit souscrire par son clergé. En ce recueil il met des propositions absurdes, savoir, que les évêques ne peuvent être condamnés par les hommes, et que Dieu s'en est réservé le jugement, et qu'on doit couper la langue ou la tête aux calomnieux, quoique dans le même recueil il détruise ces propositions par des autorités opposées, montrant que les évêques doivent être jugés par leurs confrères, et que l'Eglise ne répand point de sang. Dans ce recueil, il a altéré plusieurs passages des pères. Il m'envoya ensuite à Gondouville un autre recueil semblable par l'archevêque Vénilon. J'y répondis dès lors par un écrit, et encore plus amplement par les cinquante-cinq chapitres que je présentai au concile d'Attigny. Hincmar de Reims ne reproche point à son neveu d'avoir rempli ce recueil de fausses décrétales, parce qu'il ne les savoit pas distinguer des vraies, et les citoit souvent lui-même. Il rapporte ensuite le reste de ce qui se passa au concile d'Attigny et la fuite d'Hincmar de Laon, dont il réfute les mauvais prétextes, entre autres son appel au pape, sur lequel il dit: Quand on le reprend de ses excès, il appelle au saint-siège, et demande permission d'aller à Rome; mais, quand le roi et les évêques lui sont favorables, il n'en parle plus. Il relève ensuite les contraventions à la souscription d'Attigny par des souscriptions contraires.

Hincmar de Laon, voulant soutenir son excommunication, envoya à son oncle, le dix-huitième de juillet huit cent soixante-dix, un

(1) Sup. l. XLV, n. 22.  
(2) Sup. liv. XXXIV, n. 53.  
(3) C. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.  
(4) C. 11, 12, 13, 14, 17.

extrait du concile de Douzi, tenu dix ans auparavant, dont le premier canon ordonne que les usurpateurs du bien d'église seront excommuniés et privés du viatique à la mort et de la sépulture ecclésiastique (1). Hincmar de Reims se récria dès lors contre cet extrait, et soutint qu'encore qu'il eût assisté à ce concile, aussi bien que son neveu, il n'avoit jamais oui parler de ce décret contraire aux anciens canons. Hincmar de Laon répliqua qu'il l'avoit reçu d'Arduic, archevêque de Besançon; et, comme son oncle prétendoit avoir un autre exemplaire du concile de Douzi, l'évêque de Laon explique ainsi la chose: J'ai par devers moi la lettre que vous aviez composée, et que vous fîtes lire dans le concile, et je me souviens qu'à cause de sa longueur nous souscrivîmes à cet autre décret plus court. Nous avons encore ce décret du concile de Douzi, tel qu'il est cité par Hincmar de Laon, avec les souscriptions des évêques, et la lettre synodale dressée par son oncle séparément (2). Toutefois, au concile de Douzi, Hincmar de Reims persista à s'inscrire en faux contre ce décret, et on auroit sujet de le soupçonner de mauvaise foi, n'étoit qu'aucun des évêques présents ne le contredit, quoique plusieurs eussent été à ce premier concile.

Hincmar de Reims continue ainsi ses plaintes contre son neveu (3): Environ deux mois après qu'il se fut enfui d'Attigny, il obtint par ses artifices un ordre du prince pour faire juger par des séculiers les mêmes affaires pour lesquelles il avoit choisi des juges ecclésiastiques, qui en avoient déjà jugé une partie, quoique les canons défendent d'appeler des juges que l'on a choisis, ni de s'adresser à des juges séculiers, au mépris des ecclésiastiques, ni de suivre la juridiction du laïque, s'il consent de subir le jugement de l'Eglise.

Il se plaint ensuite qu'Hincmar de Laon, tant de fois averti, n'a point voulu souscrire à l'excommunication des complices de Carloman, comme les autres évêques de la province de Reims (4). Puis il répond aux plaintes qu'Hincmar de Laon formoit contre lui, de l'avoir trahi et été cause de sa détention à Sylvac, et de mépriser l'excommunication du pape. Sur ce dernier chef, il répond que c'est une pure calomnie; il défie l'évêque de Laon de la prouver, et déclare sa créance sur l'autorité du pape, qu'il a le privilège de la primauté sur toutes les églises du monde, et qu'encore que tous les apôtres, et par eux tous les évêques et tous les prêtres, aient reçu le pouvoir de lier et délier, il a toutefois été accordé d'une manière spéciale à saint Pierre et à ses successeurs.

(1) Sup. liv. I, n. 8, to. 8, Conc. p. 703. Ép. 34, to. 2, p. 595, 616.

(2) Tom. 8, Conc. p. 702, 707; p. 2, to. 18.  
(3) C. 19. Sup. l. LI, n. 22.  
(4) C. 20, 21, 22.

Il dit encore de son neveu (1): Il m'a demandé par l'archevêque Vénilon que, si je voulois avoir la paix avec lui, il falloit que je brûlasse ce que j'avois écrit de l'excommunication qu'il a apportée contre son diocèse; en quoi il veut m'obliger à brûler l'Ecriture et les canons, dont j'ai rempli ces écrits. Il soutient que la souscription qu'il a faite à Attigny lui a été extorquée par force, et par conséquent qu'elle ne l'oblige point. Pour réfuter cette objection, Hincmar de Reims rapporte en détail les circonstances de la souscription d'Attigny, et soutient qu'on ne lui a point fait de violence. Enfin, il dit qu'ayant été appelé trois fois, il est tombé dans la contumace, et doit être condamné sans espérance d'appel, suivant les canons. Telles sont les plaintes d'Hincmar de Reims, qu'il conclut, en protestant, qu'il ne cherche point la vengeance de ses injures particulières, mais seulement la défense de sa dignité et des droits de sa métropole.

#### XII. Suite du concile de Douzi.

Les évêques, ayant pris du temps pour délibérer sur la plainte du roi, rapportèrent leur réponse (2), qui n'est qu'un recueil de canons, de lois et d'autres autorités, pour montrer quelle peine mériteroit l'évêque s'il étoit convaincu des crimes portés par plaintes, parjure, sédition, usurpation violente, aliénation des biens d'église, calomnie, désobéissance au roi, résistance à main armée, intelligence avec les rebelles. En cet écrit, ces paroles me paroissent remarquables: Notre frère Hincmar, ne pouvant obtenir par lui-même justice du roi, devoit le poursuivre premièrement dans le concile de sa province, n'ayant point de tribunal séculier où il pût le faire appeler; que si, les parties étant présentes, nous ne pouvions terminer l'affaire par notre jugement, nous lui aurions donné nos lettres, pour en porter la connoissance au saint-siège. Il faut se souvenir que cet écrit se lisoit devant le roi.

Cependant Hincmar de Laon, étant arrivé à Douzi, fut cité juridiquement par trois fois pour se présenter au concile, ouïr les ordres du pape et répondre aux plaintes formées contre lui (3). Hincmar de Laon présenta un grand mémoire pour le concile, et dit qu'il appeloit au saint-siège. Mais les députés lui dirent: Venez vous défendre, ensuite vous poursuivrez votre appel, s'il est nécessaire. Au reste, ne craignez point, il ne vous sera fait aucun préjudice, par la considération d'aucune personne. Chacune de ces citations se faisoit par un évêque, un prêtre et un diacre de la province de Reims.

On cita aussi un curé de campagne, nommé Haimeraide, que l'évêque de Laon avoit avec

(1) C. 30, 31, 32, 33.  
(2) Part. 3, p. 1617.

(3) Part. 4, p. 1632.



lui, et au nom duquel il avoit présenté un mémoire au concile d'Attigny. Ce prêtre ne se présenta point à Douzi; mais Hincmar de Laon obéit à la troisième citation, et comparut au concile. Quand il y fut, le roi Charles présenta encore sa plainte, qui, ayant été lue en sa présence, lui fut donnée par Odon de Beauvais pour l'examiner, et on lui accorda du temps pour y répondre. Odon lut aussi devant lui une lettre du pape Adrien, par laquelle il lui faisoit des reproches de n'être pas venu à Rome suivant sa promesse, et lui ordonnoit d'être soumis à son métropolitain.

### XIII. Réponse d'Hincmar de Laon.

Le lendemain, Hincmar de Laon fut cité de nouveau pour répondre à la plainte du roi et proposer ses défenses le samedi suivant; et, ce terme étant échu, on le cita encore une fois, lui déclarant qu'on ne recevrait pas ses mémoires, jusqu'à ce qu'il se fût défendu lui-même (1). Le quatorzième d'août, Hincmar de Laon étant venu au concile pour la seconde fois, Hincmar de Reims lui ordonna de répondre à la plainte du roi. L'évêque de Laon proposa une exception en disant : Je suis dépouillé de tous mes biens, c'est pourquoi je ne répondrai point en ce concile. Et il tira de son sein des cahiers, où il commença à lire des passages touchant les appellations des évêques. Le concile lui dit : Répondez à ce qu'on vous objecte; et ensuite vous pourrez, s'il est besoin, appeler au saint-siège, ou aller à Rome volontairement avec la permission du roi. Hincmar de Laon répondit : Je suis dépouillé de tous mes biens, je ne répondrai rien à ce qu'on m'objecte. Le concile lui ordonna de dire les personnes qui l'avoient dépouillé; et il répondit : Ces clercs le savent, montrant des prêtres et des diacres de Laon, qui l'accompagnoient. Le concile dit : Vous pouvez le dire vous-même, vous avez l'âge et la permission de répondre. Il répondit : Que mes clercs le disent. Le prêtre Fagenulle, étant pris à serment, dit : Il est vrai qu'il ne peut disposer de rien. Le roi lui dit : Nommez les personnes qui l'ont dépouillé, et j'en ferai justice selon la loi. Fagenulle dit : C'est vous qui l'avez dépouillé.

Alors le roi se leva, et dit au concile : Ce frère ne dit pas vrai. J'ai appelé l'évêque de Laon à ce concile par mes lettres, suivant l'usage de mes prédécesseurs : ensuite j'ai été bien informé, que des hommes libres de mon royaume qui lui appartenoient m'étoient infidèles. J'ai ordonné au comte et à mes commissaires de me les envoyer; l'évêque a fait armer des hommes libres et des serfs pour résister à mes commissaires. D'ailleurs j'ai appris qu'il venoit au concile avec tous ces gens à main

(1) C. 3, 4.

armée, quoique j'eusse ordonné, tant à lui qu'aux autres évêques, d'y venir avec peu de monde, afin que le reste de leurs vassaux fût prêt à défendre le pays contre les Normands. J'avois donc ordonné qu'Hincmar n'amenât au concile que dix ou douze hommes, outre les clercs et les valets. J'ai appris ensuite qu'il avoit fait évader ces hommes, dont la fidélité m'est suspecte, avec les biens de l'Eglise, et qu'il vouloit s'enfuir avec eux pour ne pas venir au concile. Pour l'en empêcher, je lui ai envoyé des gardes, mais à la charge que, s'il vouloit venir, ils lui en laissassent toute la liberté, se contentant de l'observer de loin tout à l'entour, de peur qu'il ne suivit les fugitifs. Hincmar, étant arrivé ici, n'a point voulu d'abord aller au logis que ses gens lui avoient préparé. Je lui en ai offert un près de l'Eglise, qu'il a accepté, et j'ai donné ordre qu'on lui gardât ses coffres. Mais ensuite il est allé à son logis, où ses coffres ont été portés sains et entiers; et quand il a voulu aller à l'Eglise lui ou les siens, personne de mes gens ne les ont empêchés. Voilà des clercs et des laïques nobles par qui je le puis prouver.

Les témoins produits par le roi furent ouïs : Fagenulle et les autres clercs de Laon reconnurent la vérité de leurs dépositions; mais l'évêque Hincmar varia dans ses réponses. Il fut donc prouvé que le jour même il avoit dit à Irminon, son prêtre, de prendre en cachette un calice d'onyx, garni d'or et de pierreries, avec sa patène, que le roi avoit donné à Notre-Dame de Laon, de peur qu'on ne le trouvât dans ses coffres; qu'il emportoit avec lui des reliques, que Pardulus, son prédécesseur, avoit données à l'Eglise, entre autres une croix d'or ornée de pierreries, donnée par la reine Irmentrude; de plus, les titres et les papiers de l'Eglise.

Hincmar de Laon, pressé de rendre la croix qu'il portoit sur lui, dit qu'il la rendroit si son métropolitain le lui ordonnoit. Hincmar de Reims, voyant qu'il vouloit aussi l'accuser de le dépouiller, tira le livre des canons, et dit : Je ne vous l'ordonne que suivant ces règles. Il fit lire un canon du concile d'Antioche, marquant la distinction des biens de l'Eglise et des biens de l'évêque. Après quoi, le roi dit : Hincmar de Laon est du nombre des évêques pauvres : quand il fut sacré, il est évident qu'il n'avoit pas un denier; c'étoit son oncle qui le nourrissoit et l'entretenoit aux dépens de l'Eglise de Reims. Hincmar de Laon soutint qu'il avoit des terres et des serfs; mais son oncle montra que son père et son aïeul jouissoient de tout. Enfin l'évêque de Laon tira la croix de son sein, et la rendit au trésorier de son Eglise.

Ensuite Hincmar de Reims lui ordonna de répondre aux accusations. Il dit : Je ne recevrai point votre jugement : j'ai contre vous des sujets de récusation, c'est pourquoi j'appelle au saint-siège. Hincmar de Reims

répondit : Vous ne pouvez m'accuser ni moi ni personne que vous ne vous soyez vous-même justifié. Quand vous aurez été jugé, vous pourrez appeler, si bon vous semble. On fit relire les lettres du pape Adrien aux deux Hincmar; mais l'évêque de Laon revint à dire : Je ne répondrai à aucune accusation dans ce concile, et je ne reconnaitrai point mon métropolitain pour juge, parce qu'il m'a fait mettre en prison par le roi.

Alors Hincmar de Reims se leva, et dit au roi : Seigneur, je vous prie de vouloir bien dire en présence de ce concile si c'est par mon conseil ou de mon consentement que vous avez fait mettre Hincmar en prison. Le roi, prenant Dieu à témoin, protesta que non, et ajouta : Si ce n'étoit pour la considération de son oncle, il y a deux ans que je l'aurois envoyé loin de Laon dans une étroite prison, car je ne pouvois plus souffrir ses insolences. Et, si je ne l'avois tiré des mains de plusieurs de mes serviteurs, ils avoient résolu de l'arracher de mon palais pour le mutiler ou le battre jusqu'à la mort. Hincmar de Reims conjura encore Odon de Beauvais et Hildebalde de Soissons de dire ce qu'ils en savoyent; et ils témoignèrent devant le concile qu'il n'avoit point eu de part à l'emprisonnement d'Hincmar de Laon. Deux prêtres et deux comtes, qui étoient avec le roi quand cet évêque fut arrêté, rendirent le même témoignage, et déclarèrent qu'il avoit été mis en prison pour n'avoir pas voulu promettre de venir au prochain concile, et parce que le bruit couroit qu'il vouloit abandonner son Eglise et passer au service du roi Lothaire. Après quoi le concile jugea Hincmar de Reims justifié de ce reproche, et Hincmar de Laon convaincu de calomnie, et non recevable à récuser son métropolitain.

### XIV. Condamnation d'Hincmar de Laon.

Ensuite Hincmar de Reims, par ordre du concile, dit à Hincmar de Laon de prendre la plainte du roi qu'il avoit, et d'y répondre article par article (1). Comme il le refusa, l'archevêque en fit lire une autre copie, et sur le premier article il lui demanda : S'il avoit fait au roi le serment qui y étoit exprimé. L'évêque de Laon dit que quand il jura il n'y avoit point là d'évangiles; ajoutant qu'il avoit gardé la fidélité qu'il avoit jurée, et d'autres réponses frivoles, revenant toujours à son appel. Il fut ensuite convaincu par plusieurs témoins d'avoir fait ce serment, et ainsi de tous les autres articles de la plainte du roi et de celle de l'archevêque. Comme il faisoit du bruit et crioit dans le concile, l'archevêque le somma encore une seconde et une troisième fois de répondre aux accusations; et,

(1) C. 7, 8.

comme il persista dans sa contumace, l'archevêque, par ordre du concile, demanda les avis.

Harduic, archevêque de Besançon, opina le premier et dit (1) : Notre frère Hincmar, évêque de Laon, étant convaincu par ses paroles et ses écrits, et par des témoins dignes de foi, d'avoir allumé des séditions, est jugé par les canons digne de déposition, sauf en tout le jugement du saint-siège. Frottaire de Bordeaux insista sur le parjure et la désobéissance au roi; Vulfade de Bourges, sur les calomnies contre le roi portées à Rome; et ainsi chacun des évêques appuya sur quelque crime en particulier, et tous conclurent à la déposition. Hincmar de Reims, comme président au concile, opina le dernier, et prononça la sentence, la lisant sur un écrit. Elle fut souscrite par les vingt-un évêques présents, puis par les députés de huit évêques absents, et par huit autres ecclésiastiques.

Le concile écrivit au pape Adrien une lettre synodale, en lui envoyant les actes, dont il demande la confirmation, ou que du moins, si le pape veut que la cause soit encore jugée, elle soit renvoyée sur les lieux, et qu'Hincmar de Laon demeure cependant excommunié (2), protestant que si le pape casse leur jugement, ils ne se mêleront plus de la conduite de cet évêque. A la fin ils recommandent au pape Actard de Nantes, élu archevêque de Tours, qu'ils lui envoient porter les actes du concile. La lettre est datée du sixième de septembre huit cent soixante-onze.

### XV. Translation d'Actard de Nantes.

Hincmar de Reims écrivit aussi sa lettre particulière (3), où il commence par l'affaire d'Actard, et dit au pape : J'en ai pris soin, comme vous me l'aviez ordonné; et parce qu'il étoit chassé de son siège par les Normands et les Bretons, je lui ai permis, du consentement de mes suffragants et du roi, de faire les fonctions épiscopales dans une Eglise vacante de ma province. C'étoit celle de Têrouane. Mais il ne pouvoit en être évêque titulaire, parce que ce qui reste des biens de l'Eglise de Nantes est trop éloigné de notre province, et qu'il ne pouvoit pas régulièrement appartenir à deux provinces. Maintenant qu'il est demandé par le clergé et le peuple de l'Eglise métropolitaine de Tours, en laquelle il a été baptisé, tonsuré et élevé par tous les degrés, jusqu'à l'épiscopat : nous vous l'envoyons pour l'ordonner archevêque titulaire de cette Eglise; à condition qu'après sa mort, son successeur sera ordonné, suivant les règles, par les évêques de la province, sur l'élection du clergé et du peuple.

Il vient ensuite à Hincmar de Laon; et après

(1) C. 9.  
(2) P. 1654.

(3) P. 1658.



avoir relevé sa mauvaise conduite et les efforts inutiles qu'il a faits pour le corriger, il déclare qu'il ne veut plus s'en mêler ni le regarder comme son suffragant. J'aimerais mieux, dit-il, perdre un œil, un pied ou une main que de disputer davantage avec lui sans aucune utilité. Il est temps que je cherche le repos, et que je songe à finir ma vie en paix. Enfin, il rend compte au pape de l'affaire d'un curé de son diocèse, nommé Trisinge, qui, étant ivre, avoit blessé un homme à dessein de le tuer (1). Hincmar de Reims l'avoit déposé, et le coupable avoit été se plaindre au pape.

Nonobstant ce qu'Hincmar dit ici en faveur d'Actard, une lettre qu'il écrivit depuis montre qu'il n'approuvoit pas sa translation (2). Un évêque l'avoit consulté sur ce sujet, et il lui répond que les évêques étant établis, non pour jouir des honneurs et des revenus attachés à leur dignité, mais pour travailler au salut des âmes, aucun motif d'ambition ni d'intérêt ne doit les faire passer d'une ville à l'autre. Venant au fait particulier, il dit qu'Actard ne devoit quitter Nantes s'il pouvoit y demeurer, ni être élu pour le siège de Tours si on pouvoit trouver un autre sujet aussi digne de le remplir; mais qu'il est absolument contre les canons de garder ensemble l'une et l'autre église.

Pour montrer qu'il peut demeurer à Nantes, il dit que c'est une ville où réside un comte, habitée par des clercs et des laïques nobles et non nobles, et que dans le diocèse il y a des laboureurs et même des juifs (3). Or, ajoute-t-il, un évêque qui n'a ni femme ni enfants peut bien vivre dans une ville où demeure un comte, homme séculier et marié, quoiqu'il y demeure entre les païens. D'autant plus, que cet évêque a d'autres terres et des abbayes par la libéralité du roi. Ainsi, quand il dit qu'à Nantes il y a des ecclésiastiques suffisants, pour assister le peuple, mais qu'il n'a pas de quoi y soutenir sa dignité, ce n'est que la cupidité qui le fait parler. Et que sait-il si entre ces païens, qui y demeurent, il n'y a point plusieurs prédestinés qui pourroient être convertis par ses instructions? Il devoit au moins demeurer, en payant tribut aux fidèles, comme le patriarche de Jérusalem, et comme les chrétiens de Cordoue et des autres villes d'Espagne. Cette lettre fait juger que, quand Hincmar écrivoit en faveur d'Actard, ce n'étoit pas de son mouvement, mais par ordre du roi.

#### XVI. Lettres de Constantinople au pape.

Cependant l'empereur Basile et le patriarche Ignace écrivirent au pape Adrien, par l'abbé Théognoste, qui retournoit à Rome (4). Le patriarche consultoit le pape sur les lectures ordonnées par Photius, qui étoient en très-grand

nombre dans tous les lieux de la dépendance de Constantinople pour savoir s'ils pouvoient être promus aux ordres supérieurs. Il demandoit encore dispense pour Paul, garde-chartes de l'église de Constantinople, que Photius avoit ordonné archevêque, et à qui le pape avoit permis de conférer toute autre dignité, hors le sacerdoce. Ignace demandoit qu'il fût rétabli dans l'épiscopat. Enfin, il demandoit grâce pour Théodore, métropolitain de Carie. C'est moi, disoit Ignace, qui l'ai ordonné, et il a beaucoup souffert pour moi. Il est vrai qu'il a cédé enfin à la persécution de Photius, mais il s'en est repenti, et a demandé pardon. Vos légats l'ont interdit des fonctions du sacerdoce, parce qu'il avoit souscrit à la déposition du pape Nicolas. Nous vous prions d'user, s'il est possible, de dispense sur ces trois articles.

L'empereur demandoit au pape la même grâce, et témoignoit être en peine des légats, qui avoient présidé au concile, n'ayant point eu de nouvelles de leur retour. Ces deux lettres étoient accompagnées de présents. Ceux de l'empereur sont des étoffes, dont les noms nous sont inconnus : ceux du patriarche un Evangile grec-latin, très-exactement corrigé, une étole ornée d'or, une belle chasuble et de la thériaque très-éprouvée.

Le pape répondit à l'empereur : Nos légats sont enfin revenus, quoique tard, et après beaucoup de périls. On les a pillés, on a tué leurs gens; ils sont arrivés dépouillés de tout, et sans aucun secours humain. Tout le monde en gémit, et on s'étonne qu'ils aient souffert ce qui n'est arrivé à aucun légat du saint-siège sous aucun empereur, et que vous ayez si mal pourvu à leur sûreté. Après les avoir demandés avec tant d'empressement, vous deviez au moins suivre l'exemple de Michel, votre prédécesseur, qui renvoya avec une bonne escorte ceux qui lui furent envoyés. Il y a encore un autre point, sur lequel vous avez effacé toutes les marques de bonté que aviez données au saint-siège. C'est que, sous votre protection, notre frère Ignace a bien osé consacrer un évêque chez les Bulgares. Nous vous supplions de l'obliger, du moins à présent, à s'abstenir du gouvernement de ce pays; autrement il n'évitera pas la peine canonique, et ceux qui s'attribuent en ce pays-là le titre d'évêque, ou quelqu'autre que ce soit, seront déposés, outre l'excommunication qu'ils ont déjà encourue.

Quant aux trois articles dont vous nous avez priés à la sollicitation d'Ignace, nous ne pouvons rien changer à ce qui a été réglé, principalement en ce qui regarde les ordinations de Photius. Si ce n'est que les parties intéressées se présentent contradictoirement devant nous, et nous instruisent de quelques faits que nous ignorons, Car il n'y a point en nous de oui et de non, et nous ne pouvons en aucune manière nous écarter de ce que le pape Nicolas ou nous avons ordonné, et de ce qui vient d'être décidé par le concile universel. Ce

n'est pas notre coutume d'abuser selon notre fantaisie des ordonnances de nos pères, comme font chez vous quelques prélats, qui allèguent les canons des conciles ou les décrets du saint-siège, quand ils veulent nuire à quelqu'un ou favoriser leurs prétentions, et les passent sous silence quand ils seroient contre eux ou pour les autres. Au reste, l'abbé Théognoste n'a rien épargné pour obtenir ce que vous désiriez. La lettre est du dixième de novembre, indiction cinquième, qui est l'an huit cent soixante-onze. Il faut bien remarquer cette fermeté des papes à refuser les dispenses, et s'attacher inviolablement aux règles.

Nous n'avons pas la réponse au patriarche Ignace, mais seulement un fragment d'une autre lettre, où le pape lui dit : Vous m'avez écrit que nos prêtres et nos évêques soient chassés honteusement de Bulgarie, quoiqu'il n'y ait eu encore sur ce point aucun jugement devant vous; car nous n'avons jamais été appelés en justice pour ce sujet. Si vous dites que nous avons commencé à défendre aux prêtres de la dépendance de Constantinople de faire leurs fonctions en ce pays-là, nous ne le nions pas. C'étoient des gens de la communion de Photius que nous avons interdits, non-seulement en Bulgarie, mais par toute l'Eglise, comme nous faisons encore. Vous, qui le saviez, ne deviez pas les souffrir en Bulgarie. Nous avons appris que vous faites plusieurs autres choses contre les canons; et en particulier que vous aviez ordonné de laïques tout d'un coup diacres nonobstant les décrets du dernier concile. Vous savez que la chute de Photius a commencé par-là.

Le fondement de cette plainte du pape étoit, qu'après la conférence de Constantinople au sujet des Bulgares, les légats d'Orient et les Grecs leur persuadèrent de chasser les prêtres latins, et de recevoir des grecs (1). Ils renvoyèrent à Rome l'évêque Grimoalde, qui se retira chargé de richesses, sans congé du pape, et apporta une grande lettre du roi des Bulgares, où ce prince prétendoit justifier sa conduite par le jugement des légats, qui avoient présidé au concile. Grimoalde disoit que les Bulgares l'avoient chassé, quoique la lettre n'en dit rien; et les prêtres qui l'accompagnoient disoient qu'ils n'avoient été chassés ni par les Grecs ni par les Bulgares, mais trompés par Grimoalde lui-même. Ce qui donna grand sujet de le soupçonner d'avoir trahi son ministère.

#### XVII. Bulgares soumis à l'église de Constantinople.

Ce fut donc alors que les Bulgares, gagnés par les exhortations et les libéralités de l'empereur Basile, reçurent un archevêque grec, et lui laissèrent ordonner dans leur pays grand nombre d'évêques (2). On y envoya aussi quan-

tité de moines pour travailler à leur instruction. Ainsi la religion chrétienne s'y affermit, mais avec le rite grec et la dépendance du siège de Constantinople, qu'ils reconnurent toujours depuis. C'est sans doute à ce premier archevêque de Bulgarie que Pierre de Sicile dédia son histoire des manichéens.

#### XVIII. Histoire des manichéens, par Pierre de Sicile.

Ce Pierre fut envoyé par l'empereur Basile à Tibrique ou Téphrique capitale, des manichéens d'Arménie, pour traiter de l'échange des captifs. C'étoit la seconde année que Basile régnoit avec ses deux fils, Constantin et Léon; c'est-à-dire en huit cent soixante-onze, et du temps que Chrysochérès commandoit à Tibrique (1). Pierre y demeura neuf mois, pendant lesquels il s'instruisit exactement de tout ce qui regardoit la secte des manichéens ou pauliciens, par les fréquents entretiens qu'il eut, tant avec eux-mêmes qu'avec plusieurs catholiques qui demeuroient chez eux. Il apprit qu'ils devoient envoyer en Bulgarie, pour séduire ces nouveaux chrétiens, croyant qu'il seroit plus facile dans ces commencements d'y répandre leurs erreurs. Car, dit-il, ils ont accoutumé d'en user ainsi, et ils s'exposent volontiers à de grands travaux et de grands périls pour la propagation de leur doctrine. C'est pourquoi, après son retour, il écrivit leur histoire, et l'adressa à l'archevêque de Bulgarie, pour le précautionner contre leurs émissaires. Sa crainte n'étoit que trop bien fondée : l'hérésie des manichéens s'insinua et s'établit en Bulgarie, et y jeta de profondes racines, et de là s'étendit dans le reste de l'Europe, comme nous verrons en son temps.

L'auteur dit d'abord que le plus sûr pour les simples, est de ne point entrer en dispute avec ces hérétiques, et de ne point répondre à leurs questions, mais de garder le silence et les fuir; et pour cet effet il est utile de les connoître (2). Il est difficile, ajoute-t-il, de ne s'y pas laisser séduire, car ils ont toujours à la bouche des passages de l'Evangile et de saint Paul, et il faut être bien versé dans l'Ecriture pour découvrir leurs artifices. Quand ils commencent à parler à quelqu'un, ils font profession d'une morale pure et d'une créance conforme à celle des catholiques. Ils reconnoissent la sainte trinité, et anathématisent ceux qui ne la reconnoissent pas : ils disent que Notre Seigneur s'est incarné dans une vierge, et anathématisent ceux qui ne confessent pas toutes les propriétés de l'incarnation, mais ils ne le disent que de bouche, et ont une autre créance dans le cœur. Ils anathématisent volontiers Manès et ses disciples, parce qu'ils ont d'autres maîtres beaucoup pires. Enfin, ils changent comme le caméléon, selon les temps,

(1) P. 163.

(2) Opus. 4, 5, to. 2, p. 741, 749.

(3) P. 769, 750.

(4) Tom. 8, Conc. p. 1170. Sup. liv. XXI, n. 30.

(1) Sup. liv. LI, n. 47. Vita Haur. in fin.

(2) Const. in Basil. n. 95, p. 210.

(1) Petr. p. 1, 72. Sup. l. XLVIII, n. 25.

(2) P. 6.



les lieux et les personnes, pour séduire plus facilement. Quand ils voient que l'on écoute leurs rêveries, ils commencent à découvrir un peu leurs mystères, et ils ne les communiquent pas à tous ceux de leur secte, mais à un petit nombre qui leur paroissent les plus parfaits.

L'auteur propose ensuite leur doctrine, qu'il réduit à six articles. 1. Ils mettent deux principes, un dieu bon et un mauvais. Ce dernier est l'auteur et le maître de ce monde, l'autre du siècle futur. Quand ils parlent un peu librement, ils disent que c'est ce qui les sépare des Romains; car c'est ainsi qu'ils nous appellent, se nommant seuls chrétiens. C'est, disent-ils, que vous croyez à l'auteur du monde, et nous croyons à celui dont le Seigneur dit dans l'Evangile: Vous n'avez jamais ouï sa voix ni vu sa figure. 2. Ils haïssent la Sainte-Vierge, ne la mettant pas même au simple rang des personnes vertueuses, et disent que Notre Seigneur n'a pas été formé d'elle, mais qu'il a apporté son corps du ciel, et qu'après l'avoir mis au monde elle a eu d'autres enfants de Joseph. 3. Ils rejettent la communion des mystères terribles du corps et du sang de Notre Seigneur, et disent que ce ne fut pas du pain et du vin qu'il donna à ses disciples à la cène, mais qu'il leur donna ses paroles d'une manière symbolique, comme du pain et du vin. 4. Ils ne reçoivent point la figure de la croix, et lui font mille outrages. 5. Ils ne reçoivent aucun des livres de l'ancien Testament, traitant les prophètes d'imposteurs et de voleurs. Mais ils reçoivent les quatre évangiles, les quatorze épîtres de saint Paul, celle de saint Jacques, les trois de saint Jean, celle de saint Jude, et les actes des apôtres, mot pour mot, comme nous les avons. Ils ont aussi des lettres de leur docteur Sergius; mais ils rejettent les deux de saint Pierre, le haïssent et le chargent d'injures. 6. Ils rejettent les prêtres de l'Eglise, s'arrêtant au seul nom, parce qu'il est dit dans l'Evangile que les anciens, *presbyteroi*, s'assemblèrent contre le Seigneur.

Pierre de Sicile fait ensuite l'histoire des manichéens, commençant par le récit de saint Cyrille de Jérusalem, que j'ai rapporté en son lieu. Il met ensuite ce qu'en disent l'historien Socrate et saint Epiphane; puis il vient à son histoire particulière, qu'il reprend depuis le règne de Constantin, ou plutôt Constant, petit-fils d'Héraclius, et continue jusqu'à son temps (1). J'ai rapporté en divers endroits de mon histoire tout ce qui m'a paru important dans celle de Pierre de Sicile, et il est l'unique qui nous apprenne la liaison des anciens et des nouveaux manichéens dont nous verrons l'importance.

Chrysocheris, chef des manichéens d'Arménie, étoit en grande réputation de valeur et de

prudence, et incommodoit fort les Romains, par les courses qu'il faisoit sur leurs terres et les captifs qu'il prenoit. C'est pourquoi l'empereur Basile lui fit la guerre dès le commencement de son règne, et l'obligea à se renfermer dans Téphrique, sa capitale; mais le siège tirant en longueur, l'empereur fut contraint de se retirer, faute de vivres. En une autre campagne, il brûla Argouth et quelques autres places des manichéens; et, étant de retour à Constantinople, il pria Dieu, par l'intercession de saint Michel et de saint Elie, de ne le point retirer du monde qu'il n'eût enfoncé trois flèches dans la tête de Chrysocheris. En effet, l'année suivante, une partie de ses troupes attaqua les manichéens, en criant: La croix a vaincu. Ils furent défaits, et Chrysocheris tué en fuyant. On envoya sa tête à l'empereur, qui acquitta facilement son vœu, en tirant trois flèches dedans. Les manichéens demeurèrent affaiblis par cette victoire, mais non pas ruinés (1).

#### XIX Conversion des Russes.

Vers le même temps, c'est-à-dire sous l'empereur Basile, et le patriarche Ignace, arriva la conversion des Russes (2), cette nation si farouche et si impie, qui avoit commencé à paroître sous le règne précédent. Basile les attira par des présents d'or, d'argent et d'étoffes de soie, pour traiter avec eux, faire la paix, et leur permit de se faire baptiser, et recevoir un archevêque ordonné par le patriarche Ignace. Quand il fut arrivé chez eux, on dit qu'il s'acquiesça de l'autorité par ce miracle. Le prince des Russes ayant assemblé la nation, et étant assis avec les vieillards qui composoient son conseil, et qui étoient les plus attachés à leur ancienne superstition, ils délibéroient s'ils devoient la quitter pour la religion chrétienne. Ils firent venir l'archevêque, et lui demandèrent ce qu'il venoit leur enseigner. Il leur montra le livre de l'Evangile, et leur raconta quelques-uns des miracles de Jésus-Christ, et quelques-uns aussi de l'ancien Testament. Les Russes dirent: Si nous ne voyons quelque merveille semblable, et principalement comme celle que tu nous as dite des trois enfants dans la fournaise, nous ne l'écouterons pas volontiers. L'archevêque répondit: Quoiqu'il ne soit pas permis de tenter Dieu, toutefois, si vous êtes entièrement résolus de vous approcher de lui, demandez ce que vous voudrez, et assurément il se fera, en considération de votre foi, quoique nous en soyons indignes. Ils demandèrent que ce livre même qu'il tenoit fût jeté dans un feu qu'ils auroient allumé, et promirent que, s'il n'étoit point brûlé, ils croiroient. L'archevêque leva les yeux et les mains au ciel, et dit: Seigneur Jé-

(1) Constant. in Basil. n. 37, 40, 41, 42, 43. (2) Constant. in Basil. n. 96. Sup. l. I, n. 12.

sus, glorifiez votre saint nom en présence de tout ce peuple. On jeta dans une fournaise ardente le livre de l'Evangile, et, après qu'il y eut demeuré plusieurs heures, on éteignit le feu, et on trouva le livre en son entier, sans que les bords mêmes ni les fermoirs fussent gâtés. Les barbares étonnés commencèrent, sans hésiter, à demander le baptême.

#### XX. Lettres plaintives de Photius.

Cependant Photius, exilé et enfermé, écrivit ainsi à Basile (1): Ecoutez, très-clément empereur, je n'allègue pas maintenant notre ancienne amitié, ni les serments terribles et les promesses, ni l'onction sacrée et le couronnement, ni les saints mystères que vous avez reçus de mes mains, ni l'adoption spirituelle de votre fils: je ne dis rien de tout cela, je ne vous propose que les droits communs de l'humanité: tous les hommes grecs et barbares ôtent la vie à ceux qu'ils condamnent à mort; mais ceux qu'ils veulent laisser vivre ils ne les forcent pas à mourir par la faim et par mille autres maux. Pour moi, je mène une vie plus cruelle que la mort. Je suis captif, privé de tout, parents, amis, serviteurs, en un mot, de tout secours humain: et, toutefois, quand on m'enchaîne le divin Paul, on n'empêche pas ses amis de le servir, et bien qu'on le conduise à la mort, il trouvoit de l'humanité dans les païens, ennemis de Jésus-Christ. Ce qui est de plus nouveau, c'est que l'on nous a ôté jusqu'aux livres. Est-ce de peur que nous n'entendions la parole de Dieu? Si nous faisons mal, il falloit nous donner plus de livres et même des maîtres pour nous instruire: si nous ne faisons point de mal, pourquoi nous en fait-on? Jamais aucun catholique n'a été ainsi traité par les hérétiques. Il rapporte l'exemple de saint Athanase, de saint Jean Chrysostôme et de plusieurs autres, jusqu'à saint Nicéphore, persécuté par Léon l'Arménien. Il se plaint ensuite que l'on a ruiné les églises et les hôpitaux qu'il avoit bâtis, comme si on vouloit nuire à son âme, lui ôtant d'un côté les livres qui pourroient l'instruire, et de l'autre les moyens de racheter ses péchés. On ne nous laisse de vie, ajoute-t-il, que ce qu'il en faut pour sentir nos maux: ainsi nous souffrons ce que la mort a de plus douloureux, sans recevoir la seule consolation qu'elle donne, qui est de finir les souffrances. Faites-y réflexion, seigneur, et si votre conscience ne vous reproche rien, ajoutez à nos peines; si elle vous condamne, n'attendez pas ce jugement, où le repentir est inutile. Souvenez-vous que vous êtes homme, quoique empereur, que vous portez la même chair que les particuliers, que nous avons le même maître, le même créateur, le même juge. Je

ne vous demande ni des dignités, ni de la gloire, ni de la prospérité, mais ce que les barbares ne refusent pas à leurs esclaves, de mener une vie qui ne soit pas pire que la mort, ou d'être promptement délivré de ce corps.

Il écrivit aussi au patrice Bahanes en ces termes (1): Autrefois les Romains et les Grecs, pour ne pas dire les chrétiens, mettoient des bornes au mal qu'ils faisoient à leurs plus grands ennemis: les barbares gardent des règles dans les punitions, et on dit qu'il y a même des bêtes qui épargnent les malheureux. Cependant l'état où vous m'avez mis, vous qui êtes si humain, m'a rendu malade; il y a un mois que je le suis, j'ai besoin d'un médecin, on vous a souvent prié de permettre qu'il me visite; et toutefois, où est l'humanité et le christianisme? Vous ne l'avez pas accordé. Je ne puis encore me résoudre à vous traiter de barbare ni de bête féroce; c'est à vous à considérer, après avoir inventé contre nous des supplices si étranges et si nouveaux sous le soleil, quel nom vous trouverez convenable à vos actions, au lieu de ceux de chrétiens, de Romains, de Grecs, de barbares, de bêtes farouches. Pour moi, si je cède à la maladie, sachez que je remporterai contre vous une plus illustre victoire, laissant ma mort violente pour un monument éternel de votre inhumanité. Telle étoit la douceur et la patience de ce prétendu confesseur.

On voit les mêmes hyperboles et la même amertume en plusieurs autres lettres, particulièrement dans une très-longue aux évêques de son parti (2). C'est une apologie contre les reproches de quelqu'un, qu'il ne nomme point, parce, dit-il, que l'on profite plus aisément des avis qui sont donnés ainsi sans désigner personne. Il se plaint que ce calomniateur prétend deviner même ses pensées pour l'accuser d'avoir perdu la raison, jusqu'à mépriser les lois de Dieu, et trahir toute l'Eglise, c'est-à-dire qu'on publioit qu'il avoit dessein de faire sa paix avec le pape et avec Ignace. Ce n'est pas, dit-il, que les maux dont je suis accablé ne soient capables de faire perdre l'esprit; et là-dessus il décrit pathétiquement ses souffrances; mais il dit que l'ami qui l'accuse de trahir l'Eglise, est plus cruel que tous ses persécuteurs. Il emploie tout l'artifice de son éloquence pour le charger de confusion et le faire rentrer en lui-même. Je ne m'étonne pas, dit-il, qu'on m'abandonne en l'état où je suis, quoique sous mon nom ce soit abandonner la vérité; ce qui est insupportable, c'est de vouloir m'attribuer la cause de cet abandon. Il rapporte ensuite, comme une preuve de la bonté de sa cause et un miracle évident, que personne ne s'est séparé de lui dans une si grande tempête, ni grand, ni petit, ni évêque,

(1) Sup. liv. VIII, n. 10. Pet. p. 34, 40. Sup. liv. XI, n. 5, 51, 55.

(1) Epist. 91.

(1) Epist. 114.

(2) Epist. 174, p. 240, 255, 257.



d'une ville obscure ou d'une ville célèbre; les ignorants, les savants, les éloquents, les vertueux, pas un seul n'a cédé au temps et ne s'est laissé emporter au torrent. Et il est vrai qu'il n'y eut que les cent évêques, qui avoient été ordonnés par Méthodius et par Ignace, qui souscrivirent au huitième concile; Photius sut retenir dans son parti tous ceux qu'il avoit ordonnés, qui étoient plus de trois cent. Il revient enfin à la douceur, et emploie toutes les expressions les plus tendres de la charité pour ramener celui qui l'avoit offensé. Puis il s'adresse aux évêques, qu'il exhorte à demeurer fermes, et finit en leur recommandant de prier pour l'empereur.

## XXI. Lettre du pape pour la France.

Actard, élu archevêque de Tours, ayant porté à Rome les actes et les lettres du concile de Douzi avec celles du roi Charles, le pape Adrien confirma son élection, mais il n'approuva point la condamnation d'Hincmar de Laon, comme il paroît par ses lettres, l'une aux évêques du concile, l'autre au roi (1). Il dit aux évêques que, suivant leur désir, il a établi l'évêque Actard, métropolitain, cardinal de l'église de Tours, alléguant, pour autoriser les translations, la fausse décrétale du pape Antérus. Il ajoute qu'Actard conserva son droit sur ce qui reste à l'église de Nantes; que de son vivant il n'y aura point d'autre évêque dans l'une et l'autre, qu'après sa mort l'archevêque de Tours sera élu à l'ordinaire, et ordonné par ses suffragants; et que si l'église de Nantes revient à son premier état, cette union temporelle, faite par nécessité, ne lui nuira point, et n'empêchera point qu'elle ait un évêque particulier.

Quant à Hincmar de Laon, le pape dit: Puisqu'il crioit dans le concile qu'il vouloit venir se défendre devant le saint-siège, il ne falloit pas prononcer de condamnation contre lui; mais, comme vous ne l'avez jugé que sauf le jugement du saint-siège, nous voulons qu'il vienne à Rome avec un accusateur légitime, pour être examiné en notre présence dans un concile; car nous ne pouvons juger sans connoissance de cause, et vous ne devez pas trouver mauvais que sa cause soit revue devant nous, parce que la vérité éclate d'autant plus, qu'elle est plus souvent examinée. Cependant, nous défendons d'ordonner un autre évêque dans l'église de Laon. Cette lettre est du septième des calendes de janvier, indiction cinquième, c'est-à-dire du vingt-sixième de décembre huit cent soixante-onze.

La lettre au roi Charles commence par des plaintes, de ce qu'il ne reçoit pas avec assez de soumission les corrections paternelles du pape (2). Touchant Hincmar de Laon, il ré-

pète mot pour mot ce qu'il avoit écrit aux évêques, et veut que le roi l'envoie à Rome avec escorte. Il répète aussi ce qu'il avoit dit d'Actard de Tours, et prie le roi de prendre la protection de cette église si vénérable, puis il ajoute: Vous savez que tout le monastère doit être, suivant les canons, en la puissance de l'évêque; et le mépris de cette règle a causé la ruine de plusieurs monastères, comme celui de Saint-Médard de Tours, où sont ses premiers évêques, saint Lidoire et saint Gatien, comme Marmoutier et plusieurs autres dans la même cité. Saint-Médard est un prieuré au faubourg de la Riche.

## XXII. Lettre du roi Charles au pape.

Actard ayant apporté cette lettre au roi, il en fut extrêmement choqué, et y répondit par une lettre très-ferme, qui se trouve entre les œuvres d'Hincmar de Reims, et qui est bien de son style (1). Il répond pied à pied à toute la lettre, et se plaint d'abord de ce que le pape l'accuse de murmurer contre ses corrections. Dans vos lettres précédentes, dit-il, vous m'avez appelé parjure, tyran, perfide et dissipateur des biens ecclésiastiques, sans que j'en sois convaincu: dans celle-ci vous m'accusez de murmure, qui est encore un grand crime, suivant l'Ecriture; et vous voulez que je reçoive agréablement vos corrections. Ce seroit tacitement me reconnoître coupable de ces crimes et me rendre indigne, non-seulement des fonctions de roi, mais de la communion de l'Eglise. Ecrivez-nous ce qui convient à votre ministère et au nôtre, comme ont fait vos prédécesseurs, et nous le recevrons avec joie et reconnaissance (2).

Vos lettres portent: Nous voulons et nous ordonnons par l'autorité apostolique, qu'Hincmar de Laon vienne à Rome et devant nous, appuyé de votre puissance. Nous admirons où l'auteur de cette lettre a trouvé qu'un roi, obligé à corriger les méchants et à venger les crimes, doive envoyer à Rome un coupable condamné selon les règles, vu principalement qu'avant sa déposition il a été convaincu, en trois conciles, d'entreprise contre le repos public, et qu'après sa déposition il persévère dans sa désobéissance. Nous sommes obligés de vous écrire encore que nous autres, rois de France, nés de race royale, n'avons point passé jusqu'à présent pour les lieutenants des évêques, mais pour les seigneurs de la terre; et comme dit saint Léon et le concile romain, les rois et les empereurs, que Dieu a établis pour commander sur la terre, ont permis aux évêques de régler les affaires suivant leurs ordonnances, mais ils n'ont pas été les économes des évêques. Et si vous feuilletez les registres de vos prédécesseurs, vous ne trouverez point qu'ils aient écrit aux nôtres comme vous

(1) T. 2, p. 1.

(2) P. 702, 705.

venez de nous écrire. Il rapporte ensuite deux lettres de saint Grégoire, pour montrer avec quelle modestie il écrivoit, non-seulement aux rois de France, mais aux exarques d'Italie. Il insiste sur la dignité royale établie de Dieu; il rapporte le passage du pape Gélase, sur la distinction des deux puissances spirituelle et temporelle, que j'ai rapportée en son lieu (1).

Ne nous faites donc plus écrire, ajoute-t-il, des commandements et des menaces d'excommunication, contraires à l'Ecriture et aux canons. Car, comme dit saint Léon, le privilège de saint Pierre subsiste, quand on juge selon son équité: d'où il s'ensuit que, quand on ne suit pas cette équité, le privilège ne subsiste plus. Quant à l'accusateur, que vous ordonnez qui vienne avec Hincmar, quoique ce soit contre toutes les règles, je vous déclare que, si l'empereur, mon neveu, m'accorde la liberté des chemins, et que j'aie la paix dans mon royaume contre les païens, j'irai moi-même à Rome me porter pour accusateur, et avec tant de témoins irréprochables qu'il paroitra que j'ai eu raison de l'accuser. Enfin, je vous prie de ne me plus envoyer, à moi ni aux évêques de mon royaume, de telles lettres que vous nous avez envoyées jusqu'ici, afin que nous puissions toujours rendre, comme nous désirons, à vos lettres et à vos légats l'honneur et le respect qui leur convient. Cette réponse étoit dans un cahier scellé, accompagné d'une petite lettre d'envoi (2).

Les évêques du concile de Douzi répondirent au pape à peu près sur le même ton (3). Nous avons trouvé, disent-ils, dans vos lettres des choses que nous avons fait relire plusieurs fois, doutant si nous les avions bien entendues; et, par le récit de notre confrère Actard, nous avons compris que la grandeur de vos occupations ne vous a pas permis de lire tout au long les actes de notre concile, ni même de donner l'attention nécessaire à notre lettre. Nous prenons donc la liberté de vous représenter qu'avant que de condamner Hincmar nous avons fait lire dans notre concile le canon de Sardique, touchant les appellations au saint-siège. La lettre des évêques est imparfaite en cet endroit; seulement il paroît qu'ils vouloient prouver que l'appel d'Hincmar ne devoit pas être jugé à Rome, mais en France, par des juges délégués, suivant le concile de Sardique.

## XXIII. Réponse douce du pape.

L'archevêque Actard retourna à Rome porter ces réponses, et en rapporta une lettre du pape au roi Charles, bien différente des précédentes (4), dont il excuse la dureté, et s'étend sur les louanges du roi. Nous avons appris,

(1) P. 707. Sup. I. xxx, (3) Tom. 8, Conc. p. 37, p. 701. 1539.

(2) P. 706.

(4) Ep. 34.

dit-il, de plusieurs personnes vertueuses, et principalement de notre confrère Actard, que vous êtes le plus grand amateur et protecteur des églises qui soit au monde; en sorte qu'il n'y a dans votre royaume ni évêque ni monastère que vous n'avez enrichi de vos biens, et que vous souhaiteriez ardemment d'honorer le siège de saint Pierre, de répandre vos libéralités sur son vicaire et son clergé, et de les défendre de tous leurs ennemis. Et ensuite: Tenez secrète cette lettre, et n'en faites part qu'à vos plus fidèles serviteurs; nous vous assurons et vous promettons que, si vous survivez à notre empereur et nous aussi, quand on nous donneroit plusieurs boisseaux d'or, nous ne reconnoîtrons jamais d'autre empereur romain que vous; et dès à présent, ce cas arrivant, le clergé, le peuple et la noblesse de Rome vous désirent pour chef, roi, patrice, empereur et défenseur de l'Eglise. Quant à Hincmar de Laon, le pape déclare qu'il ne veut prendre connoissance de son appel que suivant les canons, et promet, après qu'il sera venu à Rome, d'en renvoyer le jugement sur les lieux. C'est la dernière lettre que nous ayons du pape Adrien, qui mourut vers la fin de cette année huit cent soixante-douze.

## XXIV. Saint Athanase, évêque de Naples.

La même année mourut aussi saint Athanase, évêque de Naples (1). Cette ville étoit dès lors une des plus considérables d'Italie par la piété de ses habitants et la multitude des églises et des monastères; on y célébroit l'office divin en grec et en latin, et il y avoit quelquefois deux évêques pour les deux nations. Athanase étoit frère de Grégoire, gouverneur de la ville, et en fut ordonné évêque en huit cent cinquante, n'étant âgé que de dix-huit ans, tant les canons étoient alors mal observés. Grégoire, étant mort, eut pour successeur son fils Sergius, homme léger et intéressé, et tout-à-fait différent du père. L'évêque son oncle le reprenoit souvent, et lui donnoit des avis salutaires, que la femme de Sergius ne pouvoit souffrir, et lui disoit que, s'il vouloit être le maître dans Naples, non-seulement il devoit ne point déferer aux remontrances de l'évêque, mais l'éloigner de la ville, ou même le faire périr.

Sergius, persuadé par sa femme, fit cacher chez lui des gens armés, et, ayant mandé l'évêque Athanase sous prétexte de tenir un conseil, le fit arrêter, dépouiller de ses habits sacerdotaux, et mettre dans une étroite prison. Toute la ville en fut émue, et vint le rédemander à Sergius. Les Grecs et les Latins, les prêtres et les moines vinrent au palais, et Antoine, abbé, vénérable par son âge et par l'austérité de sa vie, se mit à la tête du clergé, se

(1) Vita Auct. Petro. Cass.



faisant soutenir à cause de sa faiblesse. Il fit de grands reproches à Sergius, et le menaça de sa perte et de celle de toute la ville s'il ne lui rendait son pasteur. Sergius demanda du temps pour délibérer, et les renvoya jusqu'à trois fois. Enfin, voyant que le clergé menaçait de dépouiller tous les autels, et de le frapper lui-même d'un anathème perpétuel, il rendit l'évêque au bout de huit jours, et feignit de lui demander pardon; mais il retint ses frères qu'il avait aussi arrêtés.

Ensuite, voyant la joie du peuple pour la liberté de l'évêque, il se repentit de l'avoir délivré, et le fit observer par des espions, qui ne permettoient à personne d'en approcher. Athanase, ayant en vain prié son neveu de le traiter autrement, scella de son sceau le trésor de l'église, et y mit une inscription en ces mots : Anathème à qui fera ouvrir cette porte en mon absence ou sans mon ordre, et se retira dans l'île du Sauveur, distante de Naples de demi-lieue, ou douze stades. Sergius lui fit dire : S'il veut vivre en repos, qu'il prenne l'habit monastique, qu'il me laisse disposer de l'église, et renvoie les clercs qu'il a emmenés. Athanase répondit : Je ne quitterai point volontairement l'épouse que Dieu m'a donnée, et n'abandonnerai point ceux qui m'ont suivi par charité. Tout ce que je demande à Sergius, c'est qu'il me laisse en lieu sûr, jusqu'à ce que Dieu lui touche le cœur.

Sergius, ayant reçu cette réponse, rassembla des troupes de Napolitains et de Sarrasins, et assiégea pendant neuf jours l'île où étoit Athanase. Ce que l'empereur Louis ayant appris, il y envoya Marin, gouverneur d'Amalfi, avec vingt barques, qui mirent en fuite les troupes de Sergius, et on amena l'évêque Athanase à Bénévent, où étoit l'empereur, qui le traita avec grand honneur. Sergius, au désespoir qu'il lui eût échappé, força le trésor de l'église et en dissipa toutes les richesses; il fit fustiger des prêtres et les trainer nus par les rues, et il donna des églises à des laïques, qui en achetoient la garde à prix d'argent. La ville de Naples étoit dans une extrême consternation.

Le pape Adrien, en étant averti, écrivit une lettre à Sergius, et une autre au clergé et au peuple de Naples, leur ordonnant sous peine d'anathème de recevoir leur évêque. Ils n'en tinrent compte; c'est pourquoi Anastase, bibliothécaire, et l'abbé Césaire vinrent à Naples de la part du pape et de l'empereur, et prononcèrent l'anathème. Cependant, le saint évêque alloit de côté et d'autre errant et affligé, et la femme de Sergius, qui ne cessait de persécuter ce prélat, envoya des gens pour l'empoisonner à Rome. Dieu le garantit de ce péril, et il se retira à Surrente. Un jour, comme il y étoit avec l'évêque Etienne, son frère, il commença à pleurer amèrement, Etienne lui en ayant demandé le sujet, il répondit : Voilà la malheureuse ville de Naples frappée d'ana-

thème de la part du pape et de la mienne; si nous mourrions l'un et l'autre, comme il peut arriver, que deviendrait-elle? J'irai à Rome, et je prierai le pape de la délivrer de cette excommunication; il le fit, et le pape Adrien envoya un évêque, nommé Dominique, lever la censure. Ensuite, comme Athanase alloit avec l'empereur Louis pour être rétabli dans son siège, il mourut dans l'oratoire de Saint-Quirice, à six milles du mont Cassin, le quinzième de juillet, indiction cinquième, qui est l'an huit cent soixante-douze. Il fut vingt-deux ans évêque, et la persécution qu'il souffrit dura vingt-un mois. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

#### XXV. Mort d'Adrien II. Jean VIII, pape.

Cependant l'empereur Louis poursuivait à main armée Adalgise, duc de Bénévent. Dès l'année huit cent soixante-onze, ce duc avait appelé contre lui des Grecs et fait révolter la partie méridionale d'Italie (2). Louis soumit les rebelles et revint victorieux à Bénévent, dont le duc feignoit de lui être fidèle. Mais, comme il avait congédié ses troupes, ce traître voulut le surprendre dans son palais, lorsqu'il dormoit sur le midi. L'empereur se sauva dans une tour et s'y défendit trois jours; enfin, l'évêque de Bénévent obtint qu'on le laisseroit sortir en faisant un serment. On apporta les reliques, l'empereur jura avec l'impératrice, la princesse sa fille, et tous les siens, que jamais il ne poursuivrait la vengeance de cet attentat, et ne viendrait en armes sur les terres de Bénévent. Etant ainsi sorti, il prit le chemin de Ravenne, et manda au pape Adrien de venir à sa rencontre pour l'absoudre de ce serment, lui et les siens. L'année suivante, huit cent soixante-douze, l'empereur vint à Rome à la Pentecôte, et y fut couronné par le pape Adrien, apparemment pour le royaume de Lothaire. Il se plaça en pleine assemblée de la trahison d'Adalgise, qui fut déclaré par le sénat ennemi de l'état. L'empereur marcha ensuite à Bénévent; mais Adalgise, soutenu par les Grecs, ne fut pas facile à réduire, et la guerre dura jusqu'en huit cent soixante-treize.

Avant qu'elle fût finie, le pape Adrien mourut au mois de novembre huit cent soixante-douze, après avoir tenu le saint-siège près de cinq ans; et le dimanche, quatorzième de décembre, on lui donna pour successeur Jean VIII du nom, alors archidiaque de l'église romaine, qui tint le saint-siège dix ans (3). Comme il avait tenu sur les fonts un des enfants d'Adalgise, l'empereur Louis, qui craignoit de ne pas finir à son avantage la guerre contre ce duc, envoya prier le pape Jean de le venir trouver à Capoue et de les

(1) Martyr. R. 15 juil. tens. 872.

(2) An. Bert. 871. Me- (3) An. Bert. 872, 873.

réconcilier, afin qu'il parût n'avoir pardonné au duc qu'à la prière du roi.

#### XXVI. Carloman aveugle.

En France, le roi Charles, sachant que les mécontents de son royaume mettoient toujours leurs espérances dans son fils Carloman, fit assembler en huit cent soixante-treize un concile à Sens, où il faisoit garder ce prince. Charles y présenta sa plainte adressée à Ansegise, archevêque de Sens, et à Hildegare, évêque de Meaux, parce que ce dernier avait ordonné diaque Carloman, et qu'Ansegise étoit son métropolitain (1). La plainte s'adressoit aussi aux évêques de la province de Reims, parce que Sens en dépend; tous dirent leurs avis, et par le jugement du concile, Carloman fut déposé du diaconat et de tout degré ecclésiastique, et réduit à la communion laïque; mais ce jugement, loin de décourager les mécontents, releva leurs espérances. Ils dirent que ce prince n'étant plus ecclésiastique, rien ne l'empêchoit de régner, et résolurent de le mettre en liberté à la première occasion. Ce que le roi Charles ayant appris, il le fit juger de nouveau pour les crimes dont les évêques n'avoient pu prendre connoissance, et il fut condamné à mort. Mais, pour lui donner le temps de faire pénitence et lui ôter le moyen d'exécuter ses mauvais desseins, il fut résolu tout d'une voix de lui faire crever les yeux, et telle fut la triste fin de son ordination forcée (2).

#### XXVII. Second concile de Douzi. Dude, religieuse.

L'année suivante, huit cent soixante-quatorze, le treizième de juin, le roi Charles fit assembler un second concile à Douzi, composé d'évêques de plusieurs provinces. Ce concile écrivit une grande lettre aux évêques d'Aquitaine, contre deux abus fréquents en ce temps-là, les mariages incestueux et l'usurpation des biens d'église. Pour autoriser les mariages entre parents, on vouloit se prévaloir de l'indulgence dont avait usé saint Grégoire avec les Anglois au commencement de leur conversion; mais il ajoutoit que, quand ils seroient affermis dans la foi, ils observeroient la parenté jusqu'à la septième génération (3).

Ce même concile fit un décret au sujet d'une religieuse, nommée Dude, qui, pour devenir abbesse, avait fait un complot avec un prêtre, nommé Humbert, auquel elle s'étoit abandonnée (4). Elle l'avait engagé à écrire des lettres à diverses personnes pour faire déposer son abbesse, et se faire mettre à sa place. Humbert porta ses lettres jusqu'aux commissaires du roi, devant lesquels il fut convaincu

de mensonge, de parjure, d'infidélité et de calomnie contre l'abbesse, à laquelle il avait fait serment, et contre son supérieur. Dude, étant devenue grosse, déclara que c'étoit du prêtre Humbert; mais il le nioit, et demandoit d'être reçu à s'en purger par serment, et faire jurer d'autres prêtres de son innocence, suivant l'usage du temps. Deux religieuses, Berte et Erprede, étoient complices du crime de Dude, comme elles avoient confessé.

Le concile déclare le prêtre Humbert non recevable à se purger par serment du crime commis avec Dude, comme ayant été déjà convaincu de parjure et de calomnie; et parce que, suivant les lois et les canons, les crimes doivent être examinés et jugés sur les lieux; il est dit que des députés du concile se transporteront au monastère avec des commissaires du roi. Ils interrogeront séparément les religieuses pour voir si elles persisteront dans leurs dépositions (1). Dude sera interrogée du temps et du lieu où elle a commis le crime; et on lui en représentera l'énormité, soit de celui dont elle s'accuse, soit de la calomnie. On interrogera séparément les deux religieuses complices, pour voir si elles persistent. On interrogera aussi le prêtre Humbert; s'il confesse, on le fera venir devant la communauté avec Dude et leurs complices, pour y réitérer leur confession. Si Humbert dénie, il viendra devant les députés du concile, les commissaires du roi, les prêtres et les clercs du monastère, l'abbesse et sa communauté; Dude et ses complices y viendront aussi et le convaincront, en rapportant les circonstances du temps et du lieu dont chacune aura connoissance. S'il confesse, sa pénitence sera plus douce, mais s'il persiste à nier on fera jurer Dude et ses complices de dire vérité; puis elles porteront leur témoignage contre Humbert, qui, se trouvant ainsi convaincu par trois témoins, sera déposé au nom du concile par les députés, et envoyé en exil perpétuel en pays éloigné par les commissaires du roi. On l'enfermera dans un monastère pour faire pénitence, ne lui laissant que la communion laïque.

Quant à Dude, après lui avoir lu les autorités des pères et la règle de saint Benoît pour lui montrer l'énormité de son péché, on la mettra en pénitence. Et, premièrement, elle sera fouettée de verges sur le dos nu en présence de l'abbesse et des sœurs, mais sans qu'il y ait aucun homme; elle demeurera trois ans séparée de la communauté sans entrer dans l'oratoire, suivant le vingt-cinquième chapitre de la règle; les trois années suivantes elle priera avec les sœurs, non dans le chœur, mais derrière la porte, au lieu qui lui sera marqué, en sorte qu'elle soit vue de tout le monde. La septième année elle ira à l'offrande, mais la dernière de toutes, et après les sept ans, elle recevra la communion du corps et

(1) An. Bert. 873; to. 9, Conc. p. 258.

(2) An. Fuld. 873.

(3) Sup. l. XXXVI, v. 38. Greg. vii. Ep. 31, Inter. 7.

(4) P. 265.

(1) N. 3, 4.



du sang de Notre Seigneur si elle a dignement accompli sa pénitence. Tout le reste de sa vie elle s'exercera à l'humilité et à la mortification; mais l'abbesse prendra garde, suivant la règle, de ne la pas traiter avec une rigueur indiscrète (1).

Les deux complices, Berte et Erprède, ont dû découvrir le crime dont elles avoient connaissance, n'étant pas obligées au secret comme les confesseurs (2); elles seront donc châtiées de verges modérément, et feront pénitence à proportion comme Dude, mais pendant trois ans seulement. Ce décret, aussi bien que la lettre synodale, sont apparemment l'ouvrage d'Hincmar, comme on peut juger par la longueur du style et la multitude des citations.

#### XXVIII. Statuts synodaux d'Hincmar.

La même année, il tint un synode au mois de juillet, où il donna à ses curés les cinq articles suivants : On dit que des prêtres de notre diocèse négligent leurs paroisses et reçoivent la prébende dans le monastère de Montfaucon, et que des chanoines du même monastère prennent des paroisses à la campagne (3). On appeloit prébende la livrée ou distribution en espèces que chaque chanoine recevoit pour sa subsistance; d'où vient qu'on a pris ensuite ce mot pour une place de chanoine. Hincmar rapporte ensuite les canons qui défendent aux clercs de passer d'une église à l'autre, et encore plus d'en tenir deux ensemble. Ceux-ci veulent, dit-il, avoir en même temps la sûreté des monastères et le profit de la dime; mais ils ne peuvent s'acquitter ensemble des devoirs de curé et de chanoine. Si la nuit il faut baptiser un enfant en péril ou porter le viatique à un malade, le chanoine ne sortira pas du cloître pour aller au village; c'est pourquoi si un prêtre, pour infirmité corporelle ou pour quelque péché secret, veut se retirer dans un monastère, qu'il renonce par écrit au titre de sa cure, autrement qu'il y demeure. Les monastères de chanoines étoient encore fermés comme ceux des moines, et c'étoient des lieux de sûreté au milieu des hostilités qui régnoient alors. Hincmar continue : Je vous ai souvent avertis, touchant les matriculiers, comment vous les devez recevoir et leur distribuer une partie de la dime; c'étoient les pauvres inscrits dans la matricule de l'Eglise, comme il a été dit sur la règle de saint Chrodegang. Je vous ai défendu, continue-t-il, de prendre, pour la place de la matricule, ni présent, ni service dans la maison ou ailleurs; je vous le défends encore, puisque c'est vendre l'aumône; et je vous déclare que le prêtre qui le fera sera déposé, et n'aura pas même, comme pauvre, la part de la dime que reçoivent les matriculiers (4).

(1) C. 64.

(2) N. 8.

(3) Hincm. to. 1, p. 732; 39.

to. 8, Conc. p. 587, c. 1.

(4) C. 2. Sup. l. XLII, n.

Il renouvelle la défense de la fréquentation des femmes, et dit (1) : Je ne m'informerai pas si vous avez péché avec elles, mais si vous leur avez rendu des visites hors de saison; vous devez choisir auquel vous voulez renoncer, à cette fréquentation ou à votre ministère. J'apprends que quelques-uns d'entre vous négligent leurs églises et achètent des aleus, c'est-à-dire des terres en propriété, qu'ils cultivent et y bâtissent des maisons où des femmes demeurent; et ils ne laissent pas ces fonds à l'Eglise, selon les canons, mais à leurs parents ou à d'autres. Sachez que je punirai, suivant la sévérité des règles, ceux que je trouverai coupables de cet abus. C'est que les prêtres faisoient ces acquisitions des épargnes de leurs revenus ecclésiastiques aux dépens de l'aumône et de l'hospitalité; enfin, il leur défend de donner des présents aux patrons pour obtenir des cures vacantes et y mettre leurs disciples. Vous savez, dit-il, qu'il n'y a point de fidèle dans notre diocèse qui veuille que son église demeure sans prêtre, et il n'en peut avoir que par l'ordination de l'évêque; or, je n'ordonnerai point le clerc qu'il me présentera si je n'en suis content; ainsi, vous êtes cause que les patrons ne cherchent pas de bons clercs. On voit ici que Hincmar n'ordonnoit les prêtres que pour remplir un titre vacant.

#### XXIX. Concile de Ravenne.

La même année, huit cent soixante-quatorze, le pape Jean VIII vint à Ravenne, et y tint un concile de soixante-dix évêques, où il termina un différent entre Ursus, duc de Venise, et Pierre, patriarche de Grado (2). Sénateur, évêque de Torcelle, étant mort, on élut à sa place Dominique, abbé du monastère d'Altino; mais le patriarche Pierre refusa de l'ordonner, parce qu'il s'étoit lui-même fait eunuque. Le duc de Venise, qui vouloit que Dominique fût évêque, intimida tellement le patriarche par ses menaces, qu'il alla à Rome, et pria le pape d'examiner l'affaire et la décider; il revint à Ravenne avec le pape; Hendelmar, patriarche d'Aquilée, s'y rendit aussi, et les autres évêques de la province. Enfin, on accorda à Dominique les revenus de l'église de Torcelle.

#### XXX. Mort de Louis II. Charles le chauve, empereur.

L'empereur Louis II mourut l'année suivante, le dernier jour d'août, après avoir régné près de vingt ans depuis la mort de son père, et fut enterré à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise (3). Aussitôt que le roi Charles, son oncle, en eut appris la nouvelle, il partit de Douzi en Ardenne, et marcha en Italie

(1) C. 3, 4.

(2) Rub. lib. 5, p. 243, 875. Metens. 878.

to. 9, Conc. p. 1235.

(3) An Bertin. Fuld. p.

avec tant de diligence, qu'il arriva à Rome le dix-septième de décembre, y étant invité par le pape, qui le reçut avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Pierre; et le jour de Noël il le couronna empereur. Charles offrit de grands présents à Saint-Pierre, et on disoit qu'il en avoit aussi fait beaucoup au pape Jean, au sénat et au peuple romain.

Cependant Louis, roi de Germanie, autre oncle du défunt empereur, qui, comme l'ainé, prétendoit avoir plus de droit à lui succéder, entra en France à main armée pour obliger Charles à quitter l'Italie, et vint jusqu'à Attigny, où il passa la fête de Noël. Sur le bruit de sa marche, et avant qu'il fût en France, les évêques de la province de Reims consultèrent Hincmar, leur archevêque, comment ils devoient se conduire en cette occasion, car les seigneurs qui vouloient se donner à Louis disoient que Charles les avoit abandonnés. Hincmar écrivit une grande lettre remplie d'autorités des pères, où il conseilla ses suffragants de demeurer fidèles à Charles, sans toutefois se séparer de la communion de Louis, mais en l'avertissant de son devoir touchant la foi des traités faits avec son frère (1).

Le roi Louis retourna dans son royaume, au delà du Rhin, dès le mois de janvier de l'année suivante, huit cent soixante-seize, et l'empereur Charles, étant parti de Rome le cinquième du même mois, vint à Pavie, où il tint un parlement, et déclara Boson, frère de Richilde, sa femme, duc de Lombardie, lui donnant la couronne ducale et la qualité de commissaire impérial (2). Ce parlement de Pavie est compté entre les conciles, et nous en avons un acte dressé au nom des évêques et des autres seigneurs du royaume d'Italie, qui disent à Charles : Puisque la bonté divine, par l'intercession de saint Pierre et saint Paul, et par le ministère du pape Jean, leur vicaire, vous a appelé pour l'utilité de l'Eglise et de nous tous, et vous a élevé à la dignité impériale, nous vous élisons unanimement pour notre protecteur et notre seigneur, auquel nous nous soumettons avec joie, et promettons d'observer tout ce que vous ordonnerez pour l'utilité de l'Eglise et notre salut. Cet acte est souscrit par dix-sept évêques de Toscane et de Lombardie, dont le premier est Anspert, archevêque de Milan; ensuite sont les souscriptions d'un abbé, du duc Boson et de dix comtes. Le même concile fit quinze canons ou articles de discipline, qui regardent principalement le respect dû aux ecclésiastiques, la conservation du temporel des églises et l'union entre les évêques et les comtes. Il est ordonné aux laïques d'assister les jours de fêtes aux offices publics à la ville ou à la campagne, et défendu de célébrer la messe dans les maisons sans la

permission de l'évêque (1). Les évêques doivent demeurer dans les cloîtres avec leur clergé; et les défenses de chasser ou porter les armes sont renouvelées par tous les clercs.

#### XXXI. Condamnation de Formose.

Dès le mois de février de cette année, huit cent soixante-seize, le pape se plaignit à l'empereur Charles de Grégoire, nomenclateur de l'église romaine, et de George, son gendre (2). Le nomenclateur étoit un officier qui appeloit ceux que le pape invitoit à manger, et écouloit ceux qui lui demandoient audience. Celui-ci étoit fils de Théophylacte, qui avoit possédé la même charge. Le pape, étant donc informé que Grégoire et son gendre avoient conspiré contre lui et contre l'empereur, lui en porta sa plainte, puis les fit citer le dernier jour de mars, pour se venir défendre à un certain jour. Ils répondirent honnêtement, et promirent de satisfaire le pape; mais ils différèrent de jour en jour, sous prétexte de maladie, espérant cependant faire mourir le pape avec ceux qui lui étoient affectionnés, ou faire entrer dans Rome les Sarrasins. Mais, voyant que le pape étoit sur ses gardes et que le jour de leur jugement approchoit, ils se joignirent à Formose, évêque de Porto, Etienne, secondicier, Sergius maître de la milice de Constantin, fils du nomenclateur, qui n'avoient point encore été cités par le pape, mais qui avoient toujours été ennemis de l'empereur, et s'étoient toujours opposés à son élection.

Ils sortirent tous de Rome pendant la nuit, par la porte de Saint-Pancrace, dont ils avoient de fausses clefs, et qu'ils laissèrent ouverte, quoique les Sarrasins courussent partout aux environs; et ils emportèrent avec eux tous les trésors de l'église. Le pape envoya chez eux deux évêques, à qui leurs gens dirent qu'ils ne savioient où ils étoient allés. On remit leur jugement à un autre jour; et, après les avoir encore fait chercher juridiquement, le pape assembla son concile dans l'église de Notre-Dame-des-Martyrs, aujourd'hui la Rotonde, où, après la procédure régulière, il prononça cette sentence contre Formose (3) :

Formose, évêque de Porto, ayant été envoyé en Bulgarie par notre prédécesseur Nicolas, d'heureuse mémoire, sut tellement gagner, par ses artifices, l'esprit du roi nouveau baptisé, qu'il l'engagea, sous de terribles serments, à ne jamais demander au saint-siège d'autre évêque, lui vivant; et de son côté il promet, par des serments semblables, de retourner au plus tôt trouver ce roi, et obtint de nous la permission, les lettres et les secours nécessaires pour ce voyage. Depuis longtemps il s'est efforcé par brigade de passer d'un

(1) Met. Fuld. Opus. 9, tom. 2, p. 157; n. 37, p. 176; n. 42, 36.

(2) Ann. Fuld. Bertin. to. 9, Conc. p. 283.

(1) C. 7, 8.

(2) Joan. Epist. 319.

(3) Sup. l. II, n. 54.



moindre siège à un plus grand, c'est-à-dire au siège de Rome; et maintenant il a abandonné son diocèse sans notre permission, est sorti de Rome, et a conspiré avec ses fauteurs contre le salut de l'état et de notre cher fils Charles, que nous avons élu et ordonné empereur. C'est pourquoi, si dans dix jours, c'est-à-dire le vingt-neuvième d'avril de cette indiction neuvième, il ne se représente pour nous satisfaire, nous ordonnons qu'il sera privé de toute communion ecclésiastique. L'ordonnez-vous aussi? Tous répondirent: Nous l'ordonnons. Et si dans quinze jours, c'est-à-dire le quatrième de mai prochain, il ne se présente pour nous satisfaire, nous le jugeons dépouillé de tout ministère sacerdotal. Le jugez-vous aussi? Tous répondirent: Nous le jugeons. Et s'il ne se représente dans vingt jours, c'est-à-dire le neuvième de mai, ou s'il cause du trouble dans l'église, et prétend revenir contre notre présente sentence, qu'il soit anathématisé, sans espérance d'absolution.

Le lecteur prudent doit suspendre son jugement sur les crimes dont Formose est chargé dans ce jugement prononcé par défaut: la suite fera voir qu'il passait pour un évêque de grande vertu, et on peut croire que son plus grand crime étoit de ne pas approuver l'élection de Charles le chauve pour l'empire.

Le pape prononça une pareille sentence contre Grégoire, nomenclateur, comme ayant déshonoré l'Eglise pendant près de huit ans par ses parjures, ses fraudes, son avarice, ses rapines: ayant brigué le souverain pontificat, s'étant rendu coupable, tant contre l'empereur Charles que contre le pape, de plusieurs chefs qui furent lus publiquement: ayant promis de se représenter et de restituer ce qu'il avoit pris aux églises et à d'autres: et s'étant enfui de Rome en fraude pour éviter le jugement, et conspirer contre l'état et l'empereur. La même sentence comprenoit Etienne, secondicier, frère de Grégoire, comme coupable d'avoir pillé et dépouillé plusieurs églises: George, gendre de Grégoire, accusé d'adultère, d'homicide, et particulièrement d'avoir pillé le trésor du palais de Latran: Sergius, maître de la milice, et Constantine, fille de Grégoire, accusés aussi de divers crimes qui font voir la corruption qui régnoit à Rome, même dans les familles des papes: car George avoit épousé la nièce du pape Benoît, qu'on l'accusoit d'avoir tuée; Sergius avoit épousé la nièce du pape Nicolas, et l'une et l'autre avoit enrichi son mari. Tous ces accusés étoient excommuniés après les dix jours, et après les quinze anathématisés à jamais.

## XXXII. Concile de Pontion.

L'empereur Charles, étant de retour en France, fit tenir un concile à Pontion, au mois de juin, indiction neuvième, qui est la

même année huit cent soixante-seize (1). Il y avoit deux légats du pape, Jean, évêque de Toscanelle, et Jean, évêque d'Arezzo, avec cinquante évêques de France, à la tête desquels étoient sept archevêques: Hincmar de Reims, Ansegise de Sens, Aurélien de Lyon, Frotaire de Bordeaux, Otram de Vienne, Jean de Rouen, Bermond d'Embrun, Rémy, archevêque de Lyon, étoit mort au plus tôt en huit cent soixante-quatorze, etc. Aurélien lui avoit succédé. Il étoit né dans la même province, de parents nobles: étant entré jeune dans le clergé, il fut archidiaque d'Autun, et on lui donna l'abbaye d'Aisnay en bénéfice, qui étoit à peu près comme aujourd'hui en commande. Ce monastère étoit abandonné et désert, mais Aurélien entreprit de le rétablir suivant son ancien état; et pour cet effet il fit venir des moines de Bonneval au diocèse de Chartres. Il fonda ensuite un nouveau monastère dans le Bugey, au lieu nommé alors Saxiac, aujourd'hui Sessieu, et tel étoit l'archevêque Aurélien. Otram, archevêque de Vienne, avoit succédé à saint Adon, mort l'année précédente, huit cent soixante-quinze, à l'âge de soixante-seize ans, après avoir rempli seize ans ce siège. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort, seizième de décembre. Outre son martyrologe, il a laissé une chronique qui commence à la création du monde, et finit au règne de l'empereur Lothaire et de ses fils; mais quelqu'autre l'a continuée jusqu'à l'an huit cent soixante-dix-neuf (1).

A la première session du concile de Pontion, qui fut le vingt-unième de juin, les évêques et tout le clergé étant en habits ecclésiastiques, l'église tapissée, le livre des Evangiles posé sur un pupitre au milieu du concile, devant le siège impérial: l'empereur entra vêtu à la française, d'un habit orné d'or. On sait quel étoit l'habit français dans ce temps-là par la description qu'en fait Eginhard, et encore mieux par une ancienne bible manuscrite, tirée de l'église de Metz, où Charles le chauve est représenté dans son trône, accompagné de deux comtes, et devant lui plusieurs ecclésiastiques (3). En cette mignature, qui est du temps même, l'empereur Charles est vêtu de long à la romaine, mais les deux comtes sont en habits français, et les ecclésiastiques en chasubles, comme pour aller à l'autel. L'empereur entra dans le concile accompagné des deux légats du saint-siège, et, après que les chantes eurent entonné l'antienne *Exaudi nos, Domine*, que l'on chante encore en commençant les synodes, Jean, évêque de Toscanelle, prononça l'oraison et l'empereur s'assit.

(1) Tom. 9, p. 281. Mabill. Act. SS. Ben. tom. 6, p. 490. Mabill. Eod. t. 6, p. 271.

(2) Mart. R. 16 dec. (3) An. Bert. 376. Vita Car. M. c. 7, n. 28; to. 2, c. p. 1276.

## XXXIII. Primatie de l'archevêque de Sens.

Alors le même Jean, premier des légats, lut les lettres du pape, entre autres une du second de janvier de cette année huit cent soixante-seize (1), par laquelle il établissait Ansegise, archevêque de Sens, primat des Gaules et de Germanie, comme vicaire du pape en ces provinces, soit pour la convocation des conciles, soit pour les autres affaires ecclésiastiques, ordonnant qu'il notifieroit aux évêques les décrets du saint-siège, lui feroit le rapport de ce qui auroit été fait en exécution, et le consuleroit sur les causes majeures. Les évêques du concile demandèrent la permission de lire eux-mêmes la lettre qui leur étoit adressée; mais l'empereur n'y consentit pas, voulant toutefois les obliger à y répondre. Ils dirent qu'ils obéiroient aux ordres du pape, sans préjudice des métropolitains, et suivant les canons et les décrets du saint-siège conformes aux canons. L'empereur et les légats pressèrent les archevêques de répondre absolument touchant la primauté d'Ansegise, mais ils n'en purent tirer d'autre réponse. Il n'y eut que l'archevêque Frotaire qui parla conformément à l'intention de l'empereur: ce que les autres regardèrent comme une flatterie pour faire autoriser sa translation; car Frotaire avoit passé de Bordeaux à Poitiers, et prétendoit encore passer à Bourges (2).

L'empereur, irrité, dit que le pape lui avoit donné commission de le représenter en ce concile, et qu'il vouloit exécuter ses ordres. Il prit donc la lettre du pape fermée comme elle étoit, et avec les deux légats la donna à Ansegise. Il fit mettre un siège pliant avant tous les évêques de son royaume d'au-delà des Alpes, près de Jean de Toscanelle, qui étoit assis à sa droite, et ordonna à Ansegise de passer devant tous les évêques plus anciens que lui d'ordination, et s'asseoir sur ce siège. Hincmar de Reims s'y opposa, et protesta devant tout le concile, que cette entreprise étoit contraire aux saints canons; mais l'empereur demeura ferme dans sa résolution, et n'accorda pas même aux évêques de prendre copie de cette lettre du pape. Nous avons un traité d'Hincmar adressé aux évêques, où il déduit au long les causes de son opposition à la primauté d'Ansegise. Il met pour fondement les canons de Nicée, savoir, le sixième, qui confirme les anciens privilèges de toutes les églises, et le quatrième, qui dit, que ce qui se fait en chaque province doit être autorisé par le métropolitain. Il relève la force des canons de Nicée, par les témoignages de saint Léon et de plusieurs autres papes. Il est vrai, dit-il, que le pape ayant sa juridiction particulière certaines provinces assignées de lui, il y a établi des vicaires au-dessus des métropolitains. Il

entend la Macédoine et le reste de l'Illyrie occidentale. Encore, ajoute-t-il, les droits des métropolitains y étoient conservés. Il est encore vrai que les papes ont quelquefois établi des vicaires dans les Gaules, mais pour des causes passagères, comme pour empêcher la simonie et les ordinations prématurées, ou pour le rétablissement de la discipline et la conversion des infidèles, comme fut la commission de saint Boniface, et les églises sont ensuite rentrées dans leur ancien droit (1). Hincmar fait ici beaucoup valoir le privilège qu'il avoit obtenu du pape Benoît après la condamnation d'Ebbon, et ne manque pas de remarquer que le vicariat accordé à Dragon, évêque de Metz, par le pape Sergius, du temps du roi Lothaire, demeura sans effet. Il conclut que, quand deux ou trois flatteurs consentiroient au privilège dont il s'agit, l'opposition du grand nombre doit l'emporter, et que l'empereur n'a pas le pouvoir de régler les affaires ecclésiastiques (2).

## XXXIV. Suite du concile de Pontion.

La seconde session du concile de Pontion fut le vingt-deux de juin huit cent soixante-seize. On y lut l'acte du concile de Pavie pour la confirmation de l'élection de l'empereur, et les articles dressés à Pavie. Le tout fut confirmé, suivant l'ordre de l'empereur, par les évêques et les seigneurs de France, de Bourgogne, d'Aquitaine, de Septimanie, de Neustrie et de Provence (3).

La troisième session fut le troisième juillet, mais l'empereur n'y assista pas. On y disputa touchant les prêtres de divers diocèses qui réclamoient les légats du saint-siège. Le lendemain, fut tenue la quatrième session, l'empereur y étant. Il donna audience aux ambassadeurs du roi Louis, son frère, savoir, Guillebert, archevêque de Cologne et deux comtes, qui demandèrent au nom de leur maître sa part du royaume de l'empereur Louis, suivant son droit de succession, et les serments faits entre les frères. Ensuite Jean, évêque de Toscanelle, lut une lettre du pape Jean, adressée aux évêques du royaume de Louis, et en donna copie à l'archevêque Guillebert pour la leur rendre. En cette lettre, Louis est fortement blâmé d'être entré à main armée dans les états de l'empereur Charles, son frère, pendant son absence, quoique le pape se fût offert pour être entre eux le médiateur de la paix (4). Mais il blâme encore plus les évêques de ne lui avoir pas résisté, et applique à ce sujet ce que dit saint Paul, que nous n'avons pas à combattre la chair et le sang (5); mais les princes et les puissances, et plusieurs autres passages

(1) N. 20, 22, 30, 31. (2) Tom. 9, Conc. p. 284. (3) Sup. liv. XLVIII, n. 21, 33, 34. (4) Epist. 313. (5) Ephes VI, 12.

(1) Joan. Ep. 343.

(2) An. Bertin.



de l'Ecriture aussi bien entendus. Il conclut, que les évêques doivent par leurs exhortations détourner le roi Louis de cette injuste entreprise, s'ils ne veulent être déposés, excommuniés et anathématisés, sans espérance d'absolution. Car, ajoute-t-il, quiconque refusera de se trouver avec nos légats au lieu qu'ils auront marqué, pour examiner les affaires survenues cette année entre ces deux princes, qu'il sache, de quelque condition qu'il soit, qu'il n'y aura point de pardon pour lui.

On lut une lettre aux comtes du royaume de Louis, contenant les mêmes reproches contre lui, et les mêmes menaces contre eux, s'ils ne se trouvoient à la conférence indiquée par les légats. On lut aussi une lettre aux évêques et aux comtes du royaume de l'empereur Charles, qui lui étoient demeurés fidèles pendant l'invasion du roi Louis; et une à ceux qui avoient pris le parti de celui-ci: louant les uns, blâmant les autres, et leur ordonnant à tous d'obéir aux légats (1).

Le dixième de juillet on tint la cinquième session du concile, où vinrent deux nouveaux légats du pape, Jean, son neveu et son apocrisiaire, évêque de Gabii, et Pierre, évêque de Fossembrune, apportant des lettres à l'empereur et à l'impératrice, et des compliments aux évêques. Le lendemain, on tint la sixième session, où on lut une lettre du pape, adressée à tous les évêques de Gaule et de Germanie (2), contenant la sentence prononcée contre l'évêque Formose, le nomenclateur Grégoire et leurs complices, et exhortant les évêques à la faire publier et exécuter par tous les diocèses. Dans cette même session, on donna à l'empereur les présents du pape, dont les principaux étoient un sceptre et un bâton d'or, et à l'impératrice des étoffes précieuses et des bracelets ornés de pierreries.

La septième session fut le quatorzième de juillet. L'empereur y envoya les légats du pape, reprocher durement aux évêques de n'être pas venus le jour précédent, suivant son ordre, mais ils en rendirent des raisons si canoniques, que les légats s'apaisèrent. Jean de Toscanelle lut encore, par l'ordre de l'empereur, la lettre touchant la primatie d'Ansegise, et demanda la réponse. Les archevêques répondirent l'un après l'autre qu'ils prétendoient obéir aux décrets du pape selon les règles, comme leurs prédécesseurs avoient obéi aux siens; et parce que l'empereur étoit absent, leur réponse fut mieux reçue qu'à la première session. Il y eut encore plusieurs contestations touchant les prêtres qui s'adressoient aux légats du pape; enfin, on lut une requête de Frotaire, archevêque de Bordeaux, tendante à ce qu'il lui fût permis de remplir le siège de Bourges, attendu que les incursions des païens, c'est-à-dire des Normands, l'empêchoient de demeurer dans sa ville. Les évêques

rejetèrent sa demande tout d'une voix; mais Frotaire ne laissa pas d'obtenir ensuite le siège de Bourges.

Les évêques s'assemblèrent pour la huitième et dernière fois, le matin du seize juillet, par l'ordre des légats. L'empereur vint au concile à l'heure de none, paré et couronné à la grecque, c'est-à-dire comme on voit les empereurs de Constantinople dans les médailles et les manuscrits. L'annaliste de Fulde dit que Charles, à son retour d'Italie, portoit une dalmatique longue et une ceinture qui lui pendoit jusqu'aux pieds, un voile de soie sur la tête et une couronne par dessus; qu'il venoit ainsi à l'église les dimanches et les fêtes, et que, méprisant les coutumes des rois françois, il estimoit les vanités grecques (1). Charles vint donc au concile en cet habit, conduit par les légats, habillés à la romaine, les évêques étant en habit ecclésiastique. L'évêque Léon prononça l'oraison, et Jean, évêque d'Arezzo, autre légat, lut un écrit destitué de raison et d'autorité, comme disent les annales de saint Bertin, écrites par Hincmar ou par son ordre. Ensuite, ajoutent-elles, Odon, évêque de Beauvais, lut certains articles, que les légats Ansegise et Odon lui-même avoient dictés sans la participation du concile, qui se contredisoient, n'étoient d'aucune utilité, et n'avoient ni autorité ni raison. C'est pourquoi ils ne sont pas insérés ici. On renouvela la question de la primatie d'Ansegise; et, après plusieurs plaintes de l'empereur et des légats contre les évêques, Ansegise n'obtint rien de plus à ce dernier jour du concile qu'au premier. Les choses sont demeurées au même état; l'archevêque de Sens, depuis ce temps-là, prend le titre de primat des Gaules et de Germanie, mais ce n'est qu'un titre sans aucune juridiction. Ensuite Pierre, évêque de Fossembrune, et Jean de Toscanelle, allèrent à la chambre de l'empereur, et amenèrent dans le concile l'impératrice Richilde, couronnée. Elle se tint debout près de l'empereur, tous se levèrent; Léon de Gabii et Jean de Toscanelle commencèrent les acclamations de louanges pour le pape, pour l'empereur, pour l'impératrice et pour les autres, suivant la coutume; le légat Léon prononça l'oraison, et ainsi finit le concile.

#### XXXV. Articles rejetés.

Les articles dont l'annaliste de saint Bertin parle avec tant de mépris, sont comme l'on croit les neuf suivants, qui se trouvent en d'autres exemplaires, avec la date de la dernière session, seizième de juillet huit cent soixante-seize (2). Ces articles portent : L'empereur Louis étant mort, le pape Jean a invité le roi Charles, par Gaderic, évêque de Vélitè,

(1) V. Cang. Famil. 876. Bizant. p. 139. Annal. Eul. (2) Tom. 9, p. 200.

(1) Epist. 316, 317, 318. (2) Epist. 319, p. 202, n. 8.

Formose de Porto et Jean d'Arezzo, de venir à Rome; l'a choisi pour défenseur de l'église de Saint-Pierre, et l'a couronné empereur romain. Nous donc, obéissant comme nous devons à ses ordres, confirmons tout ce qu'il a fait. Le concile étant assemblé à Rome avant l'arrivée de l'empereur, le pape, du consentement de tous, a envoyé des lettres au roi Louis et à ses enfants, aux archevêques, aux évêques, aux abbés et aux autres seigneurs de son royaume; les admonestant, par l'autorité apostolique, de garder la paix et ne faire aucune irruption dans le royaume de l'empereur, jusqu'à ce qu'ils vinssent à une conférence, et que le pape réglât entre eux le droit de leurs royaumes, suivant le ministère que Dieu lui a confié. Odon, évêque de Beauvais, a été chargé de ces lettres, et les a présentées deux fois; mais elles ont été absolument refusées. Au contraire, le roi Louis est entré à main armée dans le royaume de son frère, qu'il a ravagé, et y a fait commettre des homicides, des sacrilèges et une infinité de crimes.

Le pape, affligé de ces maux, s'est pressé d'envoyer les évêques Jean de Toscanelle et Jean d'Arezzo, ses légats, avec d'autres lettres, pour admonester le roi Louis de faire pénitence et se retirer du royaume de son frère; mais il n'a pas voulu recevoir ces légats et cette seconde monition. Le pape a ensuite envoyé Léon, évêque de Gabii, et Pierre de Fossembrune, pour faire les mêmes monitions; et il est encore incertain si elles seront reçues (1). Mais parce que quelques affaires ecclésiastiques empêchent ces deux légats, Léon et Pierre, de demeurer ici plus long-temps, et qu'il n'est pas juste de retenir les évêques qui sont venus de loin, il a été résolu que les autres légats, Jean de Toscanelle et Jean d'Arezzo, avec quelques évêques choisis, achèveront ce qui reste à faire, soit pour convoquer un concile, soit pour punir les désobéissants; et le pape, avec toute l'église romaine, approuvera tout ce qu'ils auront ordonné.

Comme le pape Jean, du consentement de l'empereur Charles, a ordonné qu'Ansegise, archevêque de Sens, seroit son vicaire, et lui a donné la primatie de Gaule et de Germanie, pour convoquer les conciles, décider canoniquement les affaires occurrentes et renvoyer les plus importantes au pape, nous l'approuvons tout d'une voix, et nous ordonnons qu'il soit primat de Gaule et de Germanie (2). Nous consentons par notre jugement au concile tenu depuis peu par le pape Jean, pour la déposition de Formose, évêque de Porto, de Grégoire, nomenclateur, Etienne, seconciier, Grégoire, vestiaire, et leurs complices; et nous obéissons comme nous devons à tous les décrets du pape. Nous confirmons aussi la condamnation qu'il a prononcée contre les excès commis par le roi Louis et ses complices; s'ils ne viennent à

(1) 4, 5.

(2) 7, 8.

répiscence, et ne rendent au saint-siège l'obéissance qui lui est due. Ce sont sans doute ces trois derniers articles qui furent les plus mal reçus par les évêques de France au concile de Pontion.

En ce même concile, l'empereur Charles se fit prêter un nouveau serment par tous ses vassaux, et entre autres par l'archevêque Hincmar, qui lui étoit suspect d'avoir favorisé l'invasion du roi Louis, son frère. Hincmar le trouva fort mauvais, comme il parolt par un écrit adressé à l'empereur, où il chicane sur chaque parole de ce serment d'une manière qui ne sert qu'à montrer son chagrin. Voici ce qu'il y dit de plus solide: Votre père, d'heureuse mémoire, ne demanda aux évêques, qui avoient consenti à sa déposition, et à Ebbon même, leur chef, que des déclarations, que j'ai en main; on ne devoit pas aussi me demander maintenant d'autre serment que ma déclaration si long-temps observée jusqu'à la vieillesse (1). Mais il n'est pas étonnant que des ministres envieux vous excitent à me demander ce que votre père ne m'a demandé de sa vie, quoique pendant environ huit ans il m'ait confié ses secrets, et ce que vous-même ne m'avez point encore demandé pendant trente-six ans.

#### XXXVI. Appellations à Rome.

En deux endroits du concile de Pontion, il est parlé des contestations touchant les prêtres de divers diocèses, qui s'adressoient aux légats du pape, et ce fut apparemment l'occasion d'une lettre qu'Hincmar écrivit au pape sous le nom de l'empereur, contre les appellations à Rome déjà trop fréquentes (2). Il se plaint que, depuis les différents qu'il a eus avec son neveu l'empereur Louis, les prêtres de deçà les Alpes, condamnés canoniquement par leurs évêques, ont commencé à aller à Rome sans le congé de leurs évêques ni de leurs métropolitains, et ont obtenu par surprise des rescrits contre les règles. Il remonte à l'origine des appellations au pape, c'est-à-dire au concile de Sardique, qui ne les accorde qu'aux évêques, et veut qu'elles soient jugées sur les lieux. Quant aux prêtres et aux clercs inférieurs, les canons ne permettent de les accuser que par-devant leurs évêques, qui doivent les juger avec leur clergé; et, s'ils veulent se plaindre de leurs jugements, ils doivent s'adresser aux évêques voisins, suivant les conciles de Nicée et de Sardique, c'est-à-dire au concile provincial où préside le métropolitain. Et, suivant le concile de Carthage, le jugement doit toujours être rendu sur les lieux, afin qu'il ne soit pas difficile de produire les témoins. C'est pourquoi les canons d'Afrique

(1) Tom. 9, Conc. p. 203. Ibid. Sirm. Opusc. 61, to. 2, p. 768, n. 11, 13. to. 2, p. 834, p. 837.

(2) Sess. 3, 7. Opusc. 47,



défendoient les jugements d'outre mer, auxquels, dit la lettre, nous pouvons comparer ceux de delà les monts. Car, comme les évêques de deçà ne peuvent envoyer à Rome pour chaque prêtre qu'ils ont condamné, des députés avec des lettres, les actes du procès et les témoins nécessaires, chacun de ces coupables pourra hardiment se dire innocent, n'ayant personne pour le convaincre. Ce qui montre avec quelle sagesse les auteurs des canons ont ordonné de finir toutes les affaires sur les lieux, et combien il est irrégulier de vouloir obliger les évêques d'aller à Rome soutenir leurs jugements.

## XXXVII. Absolution par lettre.

Hildebold, évêque de Soissons, qui assista à ce concile de Pontion, se trouvant dangereusement malade, envoya sa confession par écrit à Hincmar, son métropolitain, qui se contenta d'abord d'ordonner pour lui des prières partout le diocèse de Reims; mais Hildebold lui renvoya sa confession par un prêtre, lui demandant des lettres d'absolution (1). Cette dévotion fut très-agréable à Hincmar, et il écrivit une lettre à l'évêque de Soissons, où, après avoir relevé la puissance sacerdotale de remettre les péchés, il lui donne une absolution générale en forme de prière, et ajoute : Parce que, étant malade moi-même, je ne puis vous aller trouver, j'y vais en esprit, et je prie nos frères les prêtres de faire sur vous ce que je ferois en personne, vous envoyant par ce prêtre l'huile que j'ai bénie de ma main. Depuis, je vous avertis par précaution, ne doutant pas que vous ne l'ayez déjà fait, qu'outre cette confession générale, vous ayez soin de confesser en détail à Dieu et à un prêtre tout ce que vous reconnoissez avoir commis depuis le commencement de votre vie jusqu'à présent. Et il suffit d'avoir fait une fois au prêtre cette confession de tous les péchés en particulier, pourvu qu'on n'y soit point retombé; que si on retombe il faut recourir à la pénitence, et se souvenir qu'il ne sert de rien d'avoir regret de ses péchés si on ne les quitte. Quant aux péchés ordinaires et légers, il faut les confesser tous les jours à nos frères pour les effacer par leurs prières et par les bonnes œuvres. On voit bien que cette absolution qu'Hincmar envoie par écrit n'est qu'une espèce d'indulgence et de bénédiction, et non une absolution sacramentelle, puisqu'il suppose d'ailleurs que l'on doit se confesser au prêtre en détail; et ce qu'il appelle ici confession générale, est celle où l'on ne spécifie aucun péché, comme le *Confiteor* et les autres prières semblables (2).

## XXXVIII. Mort de Louis le germanique.

Sitôt que le concile de Pontion fut fini, l'em-

(1) Hincm. Opus. 40, p. 686. (2) V. Morin Poenit. I. VIII, c. 55. n. 44.

pereur Charles renvoya les deux légats, Léon et Pierre, chargés de présents, et avec eux Ansegise de Sens, et Adalard ou Adelgaire d'Autun, comme le pape avoit désiré (1). Un mois après, suivant la résolution du concile, l'empereur envoya les deux premiers légats du pape, Jean de Toscanelle et Jean d'Arezzo, avec Odon, évêque de Beauvais, et d'autres ambassadeurs de sa part au roi Louis, son frère, et à ses enfants, aux évêques et aux seigneurs de son royaume. Ils partirent le vingt-huitième d'août, et le même jour le roi Louis mourut à son palais de Francfort, ayant régné trente-six ans depuis la mort de son père. Il fut enterré au monastère de Laurisheim, dédié à saint Nazaire, et est connu dans nos histoires sous le nom de Louis le germanique. Il est loué pour sa piété et sa justice dans la distribution des dignités ecclésiastiques et séculières. Ses trois fils, Carloman, Louis et Charles, partagèrent ses états.

Mais l'empereur Charles, son frère, voulut profiter de l'occasion pour rentrer dans ce qui lui avoit été cédé du royaume de Lothaire, et étendre sa domination jusqu'au Rhin. Le jeune roi Louis, qui avoit succédé à cette partie du royaume de son père, ayant en vain essayé les voies de douceur pour arrêter l'empereur, son oncle, s'avança à la tête d'une armée, et fit avec ses comtes des jeunes et des prières pour implorer la miséricorde de Dieu (2). Les gens de l'empereur s'en moquoient; mais Louis, voulant montrer d'autant plus la justice de sa cause, fit faire l'épreuve de l'eau chaude par dix hommes, celle du fer chaud par dix autres, et celle de l'eau froide par dix autres. Les annales portent que tous furent conservés sans aucun mal, et il est certain que, les armées étant venues aux mains, Louis remporta la victoire.

L'empereur Charles se mettoit par cette entreprise hors d'état d'envoyer au pape le secours qu'il lui avoit promis contre les Sarrasins, et que le pape attendoit incessamment, comme il paroît par une lettre au comte Boson, beau-frère de l'empereur, où il dit (3) : Nous avons appris que l'empereur doit nous envoyer du secours dans l'extrême besoin de ce pays que les Sarrasins ont presque tout ravagé. C'est pourquoi nous vous prions instamment que vous ne permettiez point à ces troupes qui viennent, et fussent-elles déjà venues, de faire aucun séjour inutile en vos quartiers, mais que vous les pressiez vivement. Car si elles ne viennent très-prompement, nous craignons de plus grands maux. Cette lettre est du premier de septembre huit cent soixante-seize, l'indiction dixième commençant, et c'est la première de celles que nous avons du pape Jean VIII. Une autre de même date est adres-

(1) An. Bertin. 876. Jo. Epist. 20. An. Fuld. 870. Metens. 876. (2) Ann. Bertin. (3) Jo. Epist. 2.

sée au roi Louis le germanique, dont le pape ne pouvoit encore savoir la mort. Ce prince se plaignoit de l'empereur, son frère, mais le pape répond que l'empereur s'est plaint le premier, et qu'il ne peut rien décider sans avoir ouï les parties. Il exhorte Louis à la paix, et on voit bien qu'il craignoit de choquer l'empereur, dont il attendoit du secours.

## XXXIX. Translation de Frotaire à Bourges.

Cependant le pape, apprenant que ses légats, Léon et Pierre, étoient arrivés à Pavie, les pressoit de revenir, et, après qu'ils furent arrivés, il apprit d'eux, entre autres choses, comme la province de Bordeaux étoit désolée par les incursions des Normands, en sorte que l'archevêque Frotaire n'y pouvoit plus faire aucun fruit. C'est pourquoi le pape, voulant lui donner lieu d'exercer ses talents et à la prière de l'empereur, le transféra au siège de Bourges, vacant par la mort de Vulfrade, sans tirer à conséquence, attendu que cette translation se faisoit contre les règles, et par des raisons singulières. C'est ce qui paroît par des lettres que le pape en écrivit à l'empereur Charles, au clergé et au peuple de Bourges, qui demandoient Frotaire aux évêques de la province, et à Frotaire lui-même. Ces lettres sont du vingt-huitième d'octobre huit cent soixante-seize (1). On y voit les formalités nécessaires pour les translations, l'information sur l'état de l'église que l'évêque quitte, et la demande de celle où on le transfère.

## XL. Le pape demande secours à l'empereur.

En renvoyant les deux évêques Ansegise et Adalgaire que l'empereur avoit envoyés à Rome, le pape les chargea de plusieurs lettres (2). La première du quatorzième de novembre, où il le remercie de les avoir envoyés. Mais, ajoute-t-il, ils n'ont pu exécuter ce qu'ils auroient voulu touchant les ennemis de l'église romaine; car ils se sont cachés par la protection que leur donnent quelques marquis qui ne vous sont pas fidèles, et que vos ambassadeurs vous feront connoître. On appeloit alors marquis *marchiones*, seulement les gouverneurs des marches, c'est-à-dire des frontières. Donc, continue le pape, nous vous conjurons de faire soigneusement rechercher ces sacrilèges qui pillent l'église, pour les envoyer en exil pleurer leurs péchés. Car, s'ils demeurent impunis, ils en infecteront plusieurs autres, et corrompront tout votre empire.

Dans une autre lettre, le pape demande à l'empereur son secours contre les Sarrasins. Autant, dit-il, que nous avons de joie de celui que vous nous aviez promis, autant avons-

nous été affligés d'apprendre qu'il est retourné sans rien faire. On répand le sang des chrétiens, celui qui évite le feu ou le glaive est emmené en captivité perpétuelle, les villes, les bourgades, les villages périssent, étant abandonnés de leurs habitants, les évêques sont dispersés, et n'ont plus pour refuge que Rome; leurs maisons épiscopales sont les retraites des bêtes sauvages, ils sont eux-mêmes vagabonds, et réduits à mendier, au lieu de prêcher. L'année passée, nous semâmes et ne recueillîmes rien; cette année, n'ayant point semé, nous n'avons pas même l'espérance de recueillir. Pourquoi parler des païens? les chrétiens ne font pas mieux; je veux dire quelques-uns de nos voisins, de ceux que vous appelez marquis. Ils pillent les biens de saint Pierre à la ville et à la campagne, ils nous font mourir, non par le fer, mais par la faim; ils n'emmenent pas en captivité, mais ils réduisent en servitude. Leur oppression est cause que nous ne trouvons personne pour combattre les ennemis; vous êtes seul, après Dieu, notre refuge et notre consolation. C'est pourquoi nous vous supplions de tout notre cœur, avec les évêques, les prêtres, les nobles et le reste de notre peuple, tendez la main à cette ville accablée et à l'église, votre mère, de qui vous tenez non-seulement le royaume, mais la foi, et qui, en dernier lieu, vous a élevé à l'empire, par préférence à votre frère, qui étoit un si grand prince. Le pape écrivit aussi à l'impératrice Richilde, afin qu'elle pressât ce secours (1).

Il y a une lettre à l'empereur, dont sans doute l'évêque Adalgaire étoit chargé en particulier. Le pape lui donna le pallium, comme saint Grégoire l'avoit donné à Syagrius, son prédécesseur, dans le siège d'Autun, et témoigne avoir en lui une entière confiance. Mais il se plaint d'Ansegise, archevêque de Sens, comme étant d'intelligence avec les ennemis du saint-siège, particulièrement avec Lambert, duc de Spolette (2).

## XLI. Concile de Rome.

Le concile tenu à Ravenne en huit cent soixante-quatorze n'avoit pas si bien terminé l'affaire de l'église de Torcelle, que Pierre, évêque de Grade et métropolitain de la Vénétie, ne fût encore inquiet par ses suffragants; ce qui l'obligea de revenir à Rome implorer le secours du pape (3). Le pape résolut donc de tenir un concile, comme on voit par ses lettres à divers évêques. Il écrivit ainsi à Dominique, dont l'élection étoit contestée: Comme on disoit que vous vous étiez intrus dans l'église de Torcelle, nous vous avons déjà cité deux fois à Rome pour examiner la chose en présence de Pierre de Grade, votre métropolitain, et

(1) Ep. 20. (2) Epist. 24. Sup. I. (3) Sup. n. 20. Ep. 25. xxvii, n. 10.

(1) Epist. 6, 7, 8, 13, 14, 37. (2) Epist. 23.



des évêques de sa dépendance, et nous vous aurions condamné sans les prières du duc Ursus. C'est pourquoi nous vous appelons pour la troisième fois, et vous ordonnons de vous trouver à Rome, à notre concile, le treizième de février. Le pape reproche à deux autres évêques, Félix et Pierre, de n'avoir pas accompagné leur métropolitain quand il est venu à Rome, et d'avoir pris le parti de ses ennemis; il ordonne à Dominique d'Olivole à Venise et à Léon de Capri de demeurer sur les lieux, afin, dit-il, que, si les autres viennent au concile, vous puissiez suppléer à leur absence pour tout ce qui regarde le ministère épiscopal (1).

En même temps, le pape écrit à Ursus, duc de Venise (2): Vous aviez promis d'envoyer à Rome Dominique, prétendu évêque, accompagné de votre fils, pour terminer l'affaire de Pierre, évêque de Grade; mais vous n'avez pas tenu parole. Cependant l'évêque Pierre est venu, sans être accompagné d'aucun de ses suffragants. C'est pourquoi nous ordonnons à Dominique de se trouver à Rome, du moins au premier de février, pour se purger de la brigue dont il est accusé; et, afin qu'il ne dise pas qu'il ne peut venir sans les évêques, nous en avons mandé deux, Félix et Pierre, pour terminer l'affaire avec ceux qui en ont connaissance. Nous avons aussi mandé à l'archidiacre de Torcelle, l'abbé d'Altino et les autres personnes nécessaires. C'est pourquoi nous vous le faisons savoir, afin que, suivant l'usage des princes chrétiens, vous les aidiez en ce voyage de vos libéralités. Ces quatre lettres sont du premier de décembre huit cent soixante-seize (3). Le pape les adressa à un évêque nommé Deltus, en qui il avait une confiance particulière, le chargeant de les rendre à ceux à qui elles étoient écrites, et les faire lire à Torcelle en présence du clergé et du peuple, d'en procurer l'exécution autant qu'il lui seroit possible, et en rendre compte au pape.

Le concile de Rome se tint en effet l'an huit cent soixante-dix-sept; mais les évêques de Vénétie n'y vinrent point, et tout ce qui nous reste de ce concile est la confirmation de l'élection de l'empereur Charles, apparemment à cause de l'opposition de Carloman, son neveu, roi de Bavière, qui prétendoit se rendre maître de l'Italie. Charles avait envoyé à Rome, au mois de février de cette année, Adalgaire, évêque d'Autun, pour procurer la tenue de ce concile (4). Les actes que nous en avons commentent par un grand discours du pape à la louange de l'empereur Charles, qui ne s'accorde guère, ni avec ce que les papes Nicolas et Adrien avaient écrit contre ce prince, ni même avec la vérité de l'histoire. Le pape Jean y dit entre autres choses: Et parce que

(1) Ep. 16.

(2) Ep. 17.

(3) Epist. 25.

(4) An. Fuld. 876, 877.

Bert. 877.

nous savons que la même pensée avait été révélée au pape Nicolas par inspiration céleste, nous l'avons choisi, de l'avis de nos frères, les évêques, des autres ministres de l'église romaine, du sénat et de tout le peuple romain; et, selon l'ancienne coutume, nous l'avons élevé solennellement à la dignité impériale, avec l'onction extérieure, signe de l'onction intérieure du Saint-Esprit. Il ne s'est point ingéré de lui-même à cette dignité, et ne se l'est procurée par aucun mauvais artifice: c'est nous qui l'avons désiré et demandé. C'est pourquoi je vous prie, mes frères, que nous réitérions ici et confirmions cette élection. Les évêques répondirent qu'ils le désiroient, et le pape prononça le décret de confirmation de l'élection faite l'année précédente pendant l'indiction neuvième; puis il ajouta: Si quelqu'un veut s'opposer à cette élection, qui vient sans doute de Dieu, qu'il soit frappé d'anathème comme ennemi de Dieu et de son église, que les auteurs ou les exécuteurs d'un si pernicieux conseil soient regardés comme perturbateurs du repos public, ministres du diable et ennemis de l'Eglise et de l'état; s'ils sont ecclésiastiques qu'ils soient déposés, anathématisés s'ils sont laïques. C'est ainsi qu'on appliquoit ce que la religion a de plus saint et de plus terrible à une affaire temporelle. Adalgaire apporta à l'empereur Charles une copie de ce concile, comme un grand présent du pape (1); mais ces menaces n'empêchèrent point le roi Carloman de venir la même année en Italie avec une puissante armée.

## XLII. Sarrasins près de Rome.

Cependant le pape ne cessoit de presser le secours de l'empereur Charles contre les Sarrasins, et pour cet effet il lui envoya encore deux évêques, Pierre de Fossembrune, qui avait été en France l'année précédente, et Pierre de Sinigaille. La lettre à l'empereur, dont ils étoient chargés, est du second jour de février huit cent soixante-dix-sept, et le pape y parle ainsi: Ce qui reste du peuple dans Rome est accablé d'une extrême pauvreté, et au dehors tout est ravagé et réduit en solitude. La campagne est entièrement ruinée par ces ennemis de Dieu; ils passent déjà à la dérobée le fleuve qui vient de Tibur à Rome, et pillent la Sabine et les lieux voisins. Ils ont détruit les églises et les autels; ils ont emmené captifs, ou tué par divers genres de mort les prêtres et les religieuses, et fait périr tout le peuple d'alentour. Souvenez-vous donc des travaux et des combats que nous avons soutenus pour vous procurer l'empire, de peur que, si vous nous mettez au désespoir, nous ne prenions peut-être un autre conseil. Car, outre les ravages des Sarrasins, nous sommes encore attaqués par les mauvais chrétiens, qui

(1) An. Bert. 877.

achèvent de nous ruiner; envoyez-nous avec vos troupes des personnes fidèles, qui puissent réprimer ces désordres. Il y avoit une lettre à l'impératrice Richilde, tendant à même fin; et le pape écrivit ensuite aux évêques du royaume de Charles, afin de presser ce secours, comme une affaire capitale à la religion (1).

Il parle de même du traité que les Napolitains et quelques autres peuples d'Italie avoient fait avec les Sarrasins, par le moyen duquel ils alloient par mer faire des descentes jusqu'aux portes de Rome. Le pape fit tous ses efforts pour les obliger à rompre cette alliance, comme il paroît par plusieurs lettres des mois de mars et d'avril de cette année huit cent soixante-dix-sept. Il envoya pour cet effet les deux premiers évêques ses suffragants, Valbert de Porto et Pierre d'Ostie, à la prière de Docibilis et de Jean, ministre de l'empereur de Constantinople; il leur en écrivit, aussi bien qu'à Pulcar, préfet d'Amalfi, et à Sergius, duc de Naples, le principal auteur de ce traité, qui trompa plusieurs fois le pape en promettant de le rompre, sans jamais venir à l'exécution. Le pape lui en fit des reproches et à son frère, l'évêque Athanase, soutenant que, s'il ne pouvoit corriger son peuple, il devoit l'abandonner. Enfin le pape alla lui-même à Traietto, près de Gaïette, pour terminer cette affaire. Dans ces lettres, il dit que, par une telle alliance, les chrétiens abandonnent leur créateur pour porter le joug avec les infidèles, et renoncer à l'alliance qu'ils ont faite avec Jésus-Christ dans le baptême, comme si on ne pouvoit faire de traité avec des musulmans ou d'autres infidèles sans embrasser leur religion (2).

Les légats que le pape avait envoyés en France trouvèrent l'empereur Charles à Compiègne, où il avait passé le carême et la fête de Pâques, qui, cette année huit cent soixante-dix-sept, fut le septième d'avril (3). Ils appuyèrent si fortement par leurs discours les lettres pressantes du pape, que l'empereur prit la résolution d'aller au secours de Rome. Mais, avant que de partir, il assembla à Compiègne, le premier jour de mai, les évêques de la province de Reims et de quelques autres, et fit dédier avec grande solennité, en sa présence et celle des légats, l'église qu'il y avait fait bâtir pour mettre les reliques de saint Corneille et de saint Cyprien, accompagnée du monastère qui subsiste encore. Les reliques de saint Cyprien avoient été apportées en France du temps de Charlemagne, il y avoit soixante-dix ans, et on prétendoit avoir aussi celles du pape saint Corneille (4). Ensuite l'empereur, ayant donné ordre à l'état du royaume pendant son absence, marcha vers l'Italie; et,

(1) Ep. 31, 35.

(2) Leo. Chr. Cass. cap.

(3) An. Bert. 877.

(4) Sup. l. XLV, n. 53. V.

Tilm. S. Corn. art. 17, to.

40, 41, 50, 51, 52, 59.

(1) Ep. 57, 53, 56, 55,

(2) C. 12. Conc. Tr. c.

60; tom. 9, Conc. p. 300,

80. Sup. liv. IX, n. 52. Can.

15, 16, 17.

can. 1.

ayant passé le mont Jura, il rencontra à Orbe Adalgaire, évêque d'Autun, qui lui apportoit le concile de Rome, contenant la confirmation de son élection, et l'avertit que le pape venoit au devant de lui jusqu'à Pavie.

## XLIII. Concile de Ravenne.

En même temps, le pape convoquoit un concile à Ravenne de tous les évêques du royaume d'Italie, c'est-à-dire de Lombardie, pour remédier aux désordres de l'Eglise et de l'état. Il en écrivit aux archevêques de Ravenne et de Milan, à Antoine, évêque de Bresse, à Pierre et Léon, évêque de Vénétie, et à Ursus, duc de Venise, pour y régler l'affaire de l'archevêque de Grade, qui duroit depuis si longtemps. Ce concile se tint le vingt-deuxième de juillet huit cent soixante-dix-sept. Il s'y trouva cinquante évêques, en comptant le pape Jean, Ansper, archevêque de Milan, Jean, archevêque de Ravenne, et Pierre, patriarche de Grade. Ils firent dix-neuf canons, dont voici les plus remarquables (1): Le métropolitain enverra à Rome, dans les trois mois de sa consécration, pour exposer sa foi et demander le pallium, et jusque-là il n'exercera aucune fonction. L'évêque élu sera consacré dans trois mois, sous peine d'excommunication; après cinq mois il ne pourra plus être consacré, ni pour la même église, ni pour une autre. On excommunique les ravisseurs, les pillards et ceux qui communiquent avec les excommuniés; et, afin qu'on les connaisse, les évêques en enverront les noms aux évêques voisins et à leurs diocésains, et les feront afficher à la porte de l'église. Et comme plusieurs, craignant d'être ainsi dénoncés, évitoient de venir aux paroisses, on déclare excommuniés ceux qui s'en absenteront trois dimanches. Nous avons déjà vu une défense pareille dans le concile de Trulle. Au reste, il est tant parlé d'excommunications dans ce concile, qu'on voit bien qu'elles étoient fort méprisées. Défense de demander en bénéfice, c'est-à-dire en fief ou autrement, les patrimoines de l'église romaine, sous peine de nullité, de restitution des fruits, et d'anathème contre ceux qui donneront ou recevront ces patrimoines, ou leurs dépendances (2).

## XLIV. Mort de Charles le chauve. Louis le bégue roi.

L'empereur Charles, ayant appris que le pape venoit à Pavie, envoya, pour lui préparer ce qui lui étoit nécessaire, un de ses secrétaires et un comte, et deux autres personnes considérables. Il alla lui-même au devant avec tant de diligence, qu'il rencontra le pape à



Vercell (1). Il le recut avec grand honneur, et ils allèrent ensemble jusqu'à Pavie, où ils apprirent que le roi Carloman venoit fondre sur eux avec une grande armée. Cet avis les obligea de se retirer à Tortone, où le pape couronna Richilde impératrice; et aussitôt elle prit la fuite vers la Morienne avec le trésor de l'empereur. Pour lui, il demeura quelque temps avec le pape, attendant les seigneurs de son royaume; mais, sachant qu'ils ne viendroient point et que Carloman approchoit, il suivit son épouse, et le pape marcha vers Rome en diligence, avec un crucifix d'or, orné de pierreries, que l'empereur donnoit à saint Pierre. Carloman s'enfuit de son côté sur une fausse nouvelle, que l'empereur et le pape venoient sur lui avec quantité de troupes. Mais l'empereur fut en chemin saisi de la fièvre, et, ayant pris une poudre empoisonnée que lui donna le juif Sédéchias, son médecin, en qui il avoit une entière confiance, il mourut dans une cabane au lieu nommé Brios, au delà du mont Cénis, le sixième jour d'octobre huit cent soixante-dix-sept, ayant régné trente-sept ans depuis la mort de son père, et près de deux ans comme empereur, et vécu cinquante-quatre ans. Quoique l'on eût embaumé son corps, l'odeur insupportable obligea de l'enterrer d'abord au monastère de Nantua, au diocèse de Lyon, d'où ses os furent, quelques années après, transportés à Saint-Denis en France. Il est loué, entre autres choses, d'avoir procuré par son autorité et par ses bienfaits le rétablissement des lettres, que Charlemagne, son aïeul, avoit commencé, attirant des savants de tous côtés, entre autres d'Irlande, et entretenant une école dans son palais (2).

De sa première femme, Ermentrude, il laissa Louis, âgé de près de trente-quatre ans, qui lui succéda au royaume de France, et est connu sous le nom de Louis le bègue. Il fut sacré à Compiègne le huitième de décembre, la même année huit cent soixante-dix-sept, par les mains de l'archevêque Hincmar, et nous avons encore les prières qu'il prononça en cette cérémonie, avec les promesses réciproques que firent, le roi d'une part, les évêques et les seigneurs de l'autre. Ensuite le roi manda à l'archevêque Hincmar, comme au plus vieux et plus habile de son royaume, de le venir trouver, et lui donner ses conseils pour le bien de l'Eglise et de l'état; mais Hincmar s'excusa sur son grand âge et ses infirmités, disant qu'il iroit inutilement avant l'assemblée générale des seigneurs, et cependant il lui envoya son avis par écrit (3).

Hugues, fils du roi Lothaire et de Valdrade, avoit assemblé des troupes et faisoit de grands ravages, prétendant de recouvrer le royaume

de son père. Hincmar écrivit à ce prince par ordre de Louis le bègue, et lui dit en substance (1) : J'ai eu l'amitié du roi votre père et de l'empereur votre aïeul, et celle que je vous porte m'oblige à vous représenter que les pillages et les autres crimes qui se commettent sous votre aveu retombent sur vous, et vous exposent aux peines éternelles. On s'en est plaint à un concile tenu en Neustrie, et ce concile m'a ordonné de vous en écrire, et de vous avertir d'éloigner de vous ces méchants et de vous désister de vos prétentions sur ce royaume. Si vous n'y avez égard, j'assemblerai les évêques de ma province et des provinces voisines, et nous vous excommunierons, vous et vos complices; puis nous dénoncerons l'excommunication au pape et à tous les évêques et les princes des royaumes circonvoisins. Faites donc réflexion, mon fils, en quel péril vous êtes; ne croyez point ceux qui vous flattent de l'espérance de régner; considérez de quoi a servi à vos oncles d'avoir méprisé la loi de Dieu pour conquérir des royaumes, et que votre père, après bien des travaux, a perdu et le royaume et la vie. Le roi m'a promis de vous combler d'honneurs et de biens si vous n'y mettez obstacle. J'attends de vous une réponse certaine et sincère.

#### XLV. Vision de Bernold.

Quelque temps après la mort de l'empereur Charles, un homme, du diocèse de Reims, nommé Bernold, étant tombé malade, se confessa, reçut l'absolution, l'extrême onction et le viatique; ensuite il fut réduit à l'extrémité, et demeura quatre jours sans parler ni prendre autre nourriture que de l'eau (2). Le quatrième jour, on n'y sentoit presque plus de respiration. Vers le minuit il ouvrit les yeux, et d'une voix ferme dit à sa femme et aux assistants de lui faire venir promptement son confesseur. Le prêtre étant entré, et ayant fait les prières accoutumées, Bernold le fit asseoir, et lui dit : Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire, et, après beaucoup de larmes et de sanglots, il dit : J'ai été mené à l'autre monde, et je suis venu en un lieu, où j'ai trouvé quarante-un évêques, entre lesquels j'ai reconnu Ebbon, Léopardel et Enée; on croit que Léopardel est Pardule de Laon : ils étoient en haillons crasseux et noirs, comme s'ils avoient été brûlés, tantôt tremblant de froid, et tantôt brûlant de chaud.

Ebbon m'a appelé par mon nom, et m'a dit : Parce que tu auras permission de retourner à ton corps, nous te prions, mes confrères et moi, de nous aider. J'ai répondu : Comment puis-je vous aider? Il m'a dit : Va trouver nos vassaux clercs et laïques, à qui nous avons fait

du bien, et leur demande pour nous des aumônes, des prières et des messes. J'ai répondu que je ne savois où étoient leurs vassaux; ils m'ont donné un guide, qui m'a mené à un grand palais, où étoient quantité de vassaux de ces évêques, qui parloient d'eux. Je me suis acquitté de ma commission, puis je suis revenu avec mon guide au lieu où étoient les évêques, et je les ai trouvés le visage gai, comme rasés et baignés de nouveau, revêtus d'aubes et d'étoles, mais sans chasubles. Et Ebbon m'a dit : Tu vois combien ton message nous a servi. Nous avons eu jusqu'ici un gardien très-rude comme tu as vu; maintenant nous sommes sous la garde de saint Ambroise.

Delà je suis venu dans un lieu ténébreux, d'où on en voyoit un autre très-éclairé, fleuri et parfumé. Dans ces ténèbres étoit couché le roi Charles, dans la boue que produisoit la pourriture de son corps, les vers le mangeoient, et il ne lui restoit que les os et les nerfs. Il m'a appelé par mon nom, et m'a dit : Pourquoi ne m'aides-tu pas? Va trouver l'évêque Hincmar, et lui dis que je souffre ce que tu vois, pour n'avoir pas suivi ses bons conseils et ceux de mes autres fidèles serviteurs; dis-lui, comme j'ai toujours compté sur lui, qu'il m'aide, et prie de ma part tous mes serviteurs d'en faire autant; car s'ils font quelque effort je serai bientôt délivré de cette peine. Je lui ai demandé quel étoit celui d'où venoit une si grande lumière et une si agréable odeur. C'est, m'a-t-il dit, le séjour des bienheureux. Je m'en suis approché, continuait Bernold, et j'y ai vu des beautés et des délices que le langage humain ne peut exprimer. J'y ai vu une grande multitude de personnes vêtues de blanc, qui se réjouissoient, et des sièges lumineux dont une partie étoit préparée pour d'autres, qui n'y étoient pas encore. Sur ce chemin j'ai vu une église, où, étant entré, j'ai trouvé Hincmar avec son clergé, préparé et revêtu pour chanter la messe. Je lui ai dit ce que le roi Charles m'avoit ordonné; et aussitôt je suis revenu au lieu où étoit le roi que j'ai trouvé dans la lumière, en parfaite santé, et revêtu de ses habits royaux, et il m'a dit : Tu vois combien ton message m'a servi.

Bernold vit encore l'évêque Jessé, et un comte, nommé Othaire, qui souffroient, et qu'il soulagea comme les autres, et on lui promit à lui-même quatorze ans de vie. Ayant raconté sa vision à son confesseur, il demanda la communion qu'il reçut, puis témoigna avoir appétit, on lui donna à manger, et dès lors il se porta bien. Hincmar, ayant appris cette histoire, fit venir le prêtre qui avoit confessé Bernold, et qui étoit homme sensé et vertueux, et, lui ayant fait tout raconter, il le crut véritable, ayant lu des merveilles semblables dans les dialogues de saint Grégoire, dans l'histoire de Bède, et les écrits de saint Boniface de Mayence, et enfin dans le récit de la vision de Vétin. Il écrivit donc une lettre à tous les fidèles,

où, après avoir raconté cette histoire (1), il les exhorte à être toujours en crainte pendant cette vie, touchant la demeure qu'ils devoient avoir après la mort, et à ne pas négliger les remèdes que Dieu nous a préparés, surtout à prier pour le roi Charles et pour les autres défunts.

#### XLVI. Capitulaires d'Hincmar.

Hincmar avoit donné depuis peu, c'est-à-dire l'onzième de juillet huit cent soixante-dix-sept, une instruction à deux prêtres qu'il établisoit archidiaques. Elle tend presque toute à les détourner des actions sordides qui apparemment étoient pratiquées par d'autres (2). Quand vous visiterez, dit-il, les paroisses de la campagne, vous suivrez mon exemple, et ne serez point à charge aux curés. Vous ne mènerez point avec vous de gens inutiles, et ne ferez point de longs séjours chez eux; vous ne visiterez point les paroisses pour vivre aux dépens d'autrui, mais pour instruire les prêtres et le peuple, et vous informer de leur conduite. Vous ne demanderez rien aux curés, en argent ou en espèces, comme des cochons de lait, du poisson, des fromages, pour en donner des repas à votre retour; vous ne prendrez rien pour votre visite, ou quand ils viendront querir le saint-chrême, s'ils ne l'offrent volontairement.

Vous ne réunirez ni ne diviserez les paroisses à la prière de personne, et ne soumettez point à d'autres églises celles qui de tout temps ont eu des prêtres. Vous m'enverrez, chacun pour votre détroit, un état de toutes les églises et les chapelles; vous ne permettrez à personne d'avoir de chapelle domestique sans ma permission; et vous m'enverrez un état de toutes celles qui ont été établies depuis le temps d'Ebbon. Vous ne recevrez point de présents des prêtres pour dissimuler leur mauvaise réputation, ni pour différer la réconciliation des pénitents, ou les négliger après leur réconciliation. Si quelqu'un retombe, donnez-m'en avis, afin que vous sachiez ce que vous et les curés en devez faire. Informez-vous exactement de la vie et de la science des clercs que vous amènerez à l'ordination; et ne vous laissez pas gagner par présents pour en amener d'indignes. S'il faut établir un nouveau doyen, réservez-m'en l'élection si je suis proche, et si je suis loin établissez-en un par provision. On voit ici l'antiquité des doyens ruraux (3).

#### XLVII. Affaires d'Italie.

La mort de l'empereur Charles releva fort les espérances de son neveu Carloman, roi de Bavière, et, croyant aisément parvenir au royaume d'Italie et à la dignité impériale, il écrivit au pape des lettres, où il lui pro-

(1) An. Bert. 877. (2) An. Bert. 877. Hinc. to. 1, p. 747, to. 2, p. 271, Met. 877. Heric. Autiss. 179. Præf. in Vit. S. Germ.

(1) Flod. III, Hist. c. 19, e. 2, 0, p. 539. (2) Hinc. Opus. 50, to. 2, p. 805.

(1) Sup. I. XLVI, n. 54. to. 8, Conc. p. 521. (2) Hincm. to. 1, p. 38, (3) 3, 9, 10, 13.



mettoit de relever l'église romaine plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Le pape lui répondit : Vous en recevrez la récompense de celui qui promet d'honorer ceux qui l'honorent. Quand vous serez revenu de votre conférence avec vos frères, nous vous enverrons les articles de ce que vous devez accorder à l'église romaine, et ensuite une légation plus solennelle, pour vous amener à Rome avec la décence convenable, et traiter ensemble du bien de l'état et du salut du peuple chrétien (1). Alors je vous prie de ne donner aucun accès auprès de vous à ceux qui nous sont infidèles, et qui en veulent à notre vie, de quelque manière que vous puissiez les connoître. J'envoie suivant la coutume le pallium que vous avez demandé pour l'archevêque Théotmar ; et je vous prie de le charger de nous faire tenir tous les ans à Rome les revenus des patrimoines de saint Pierre, situés en Bavière. C'étoit l'archevêque de Juvave ou Saltzbourg, à qui le pape écrit aussi en particulier : et ces deux lettres sont du mois de novembre huit cent soixante-dix-sept. Le pape résolut ensuite d'aller lui-même trouver Carloman.

Sergius, duc de Naples, s'opiniâtroit toujours à soutenir l'alliance qu'il avoit faite avec les Sarrasins, nonobstant l'excommunication du pape. Enfin, son propre frère, l'évêque Athanase, le prit, lui fit crever les yeux, l'envoya à Rome, et se fit reconnoître à sa place duc de Naples. Le pape approuva extérieurement ce procédé, comme on voit par les lettres qu'il en écrivit à l'évêque et aux Napolitains. Il loue l'évêque d'avoir aimé Dieu plus que son frère, et arraché son œil qui le scandalisoit, selon le précepte de l'Evangile, et d'avoir fait cesser dans Naples la domination des séculiers, qui y commettoient beaucoup de crimes, pour y établir un homme de la maison du Seigneur, qui gouverne avec justice et sainteté. Il loue les Napolitains d'avoir puni Sergius, et choisi leur évêque pour juge et pour gouverneur, ce qu'il attribue à l'inspiration divine, et leur promet dans Pâques quatorze cents marcs d'argent. La suite fera voir par quel esprit agissoit l'évêque Athanase (2).

Cependant, le pape n'ayant point eu de secours de l'empereur Charles contre les Sarrasins, et n'en espérant guère de Carloman ni des autres princes qui régnoient alors, fut enfin obligé de traiter avec les infidèles, et de leur payer par an vingt-cinq mille marcs d'argent. Il songea à s'appuyer de l'empereur Basile, et l'on voit, par deux lettres du dix-septième d'avril huit cent soixante-dix-sept, qu'il en espéroit du secours. L'une est écrite à Ayon, évêque de Bénévent, qu'il pria d'envoyer la lettre jointe au premier des Grecs qui viendra en ces quartiers, et le prier d'en-

voyer incessamment au secours de Rome au moins dix bâtimens légers. L'autre lettre est adressée à Grégoire, que l'empereur Basile avoit envoyé en Italie avec une armée (1). Le pape le félicite d'être arrivé à Bénévent, et le prie d'envoyer ces dix bâtimens aux côtes voisines de Rome, pour les délivrer des corsaires arabes, ne doutant point que l'empereur ne le trouve bon.

#### XLVIII. Paul et Eugène envoyés à Constantinople.

Un an après, l'empereur Basile ayant déjà écrit deux fois au pape, et lui ayant demandé des légats, le pape lui répondit (2) : Vos deux lettres témoignent le désir que vous avez de rétablir la paix dans l'église de Constantinople, et nous sommes sensiblement affligés, qu'après toutes les peines que nous avons pour cet effet, il y ait encore de la division ; que plusieurs personnes consacrées à Dieu soient dispersées en divers lieux, et souffrent encore la persécution, dont nous les croyions délivrées. C'est que le parti de Photius étoit toujours très-puissant. Le pape continue : Pour rétablir l'union, nous vous envoyons deux légats, Paul et Eugène, évêques, nos conseillers, dont la science et la fidélité nous sont connues, à qui nous avons donné pour cet effet une instruction par écrit. Nous les avons aussi chargés de voir le roi de Bulgarie : c'est pourquoi nous vous prions de les y faire conduire et ramener en sûreté. Paul étoit évêque d'Ancône, et Eugène d'Ostie (3).

Avec cette lettre, il y en avoit une pour le patriarche Ignace, où le pape lui représente qu'il l'a déjà averti deux fois de se désister de sa prétention sur la Bulgarie (4). C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous vous faisons cette troisième monition canonique, par nos légats et nos lettres, par laquelle nous vous enjoignons d'envoyer sans délai en Bulgarie des hommes diligents qui parcourent tout le pays, et ramènent tous ceux qu'ils y trouveront ordonnés par vous ou par ceux de votre dépendance ; en sorte que dans un mois il n'y reste ni évêques ni clercs de votre ordination. Car nous ne pouvons souffrir qu'ils infestent de leur erreur cette nouvelle église, que nous avons formée. Que si vous ne les retirez dans ce temps et ne renoncez à toute juridiction sur la Bulgarie, vous demeurerez privé du corps et du sang de Notre Seigneur, jusqu'à ce que vous obéissiez, à commencer deux mois après la réception de cette lettre. Et si vous demeurez opiniâtre, vous serez privé de la dignité patriarcale, que vous avez recouvrée par notre faveur. Il semble que cette rigueur contre un si saint évêque n'étoit guère de saison.

La lettre aux évêques grecs et aux autres

(1) Ep. 63. 1 Reg. II, 30. C. 37. Ep. 67. V. Cang.  
(2) Ep. 66, Matth. V, 20. Gloss. Mancuf.

(1) Epist. 46.  
(2) Ep. 80.

(3) Epist. 203.  
(4) Epist. 78.

clercs qui étoient en Bulgarie, est sur le même ton, et plus dure encore (1). Il les déclare excommuniés, et les menace de déposition s'ils ne sortent du pays dans un mois : au contraire, s'ils obéissent, il promet de les rétablir dans l'évêché qu'ils ont eu en Grèce, ou de leur en donner un vacant. Le pape écrivit pour ce sujet à Michel, roi de Bulgarie, l'exhortant à se séparer des Grecs, de peur d'être entraîné dans les hérésies où ils tombent souvent, par l'autorité de leurs patriarches ou de leurs empereurs : enfin, il écrivit au comte Pierre, qui avoit été envoyé à Rome par le même roi du temps du pape Nicolas. Ces lettres sont du seizième d'avril, indiction onzième, qui est l'an huit cent soixante-dix-huit, et furent toutes données aux légats Paul et Eugène. Le pape y en ajouta une à l'empereur Basile, portant créance pour ces mêmes légats, qui lui devoient expliquer de vive voix la persécution qu'il souffroit, et ce qui venoit d'arriver à Rome, afin d'attirer son secours (2).

#### XLIX. Violences de Lambert à Rome.

Le pape parloit sans doute de la violence exercée par Lambert, duc de Spolette. Ce seigneur avoit été envoyé en Italie par l'empereur Charles, pour mener du secours à Rome contre les Sarrasins ; et le pape le regardoit comme entièrement uni à lui (3). Mais dès le mois d'octobre de l'année précédente huit cent soixante-dix-sept, Lambert ayant demandé des seigneurs romains en otage de la part de l'empereur, et le pape l'ayant déclaré en pleine assemblée, la proposition fut rejetée avec indignation. Le pape écrivit donc à Lambert : Il n'est point à propos que vous veniez à Rome jusqu'à ce que ce trouble soit apaisé. Et dans une autre lettre : La persécution que nous souffrons depuis deux ans de la part des païens et de plusieurs autres, nous oblige à aller en France trouver le roi Carloman. On nommoit France tout l'empire françois, tant en Germanie qu'en Gaule. C'est pourquoi, ajoute le pape, je vous avertis de n'exercer cependant aucun acte d'hostilité dans tout le territoire de saint Pierre, sous peine d'être séparé de la communion du saint-siège. Et encore : Nous avons appris que vous voulez donner du secours à nos ennemis (c'étoient l'évêque Formose et Grégoire, maître de la milice), et que vous les voulez ramener à Rome et rétablir dans leurs biens. C'est pourquoi nous vous prions, comme ami, et par la confiance que nous avons en vous, de ne point venir à présent à Rome, où nous ne pouvons vous recevoir avec l'honneur convenable. Les évêques Gauderic et Zacharie, que nous vous envoyons, vous en diront davantage. Quant au marquis Adalbert, soyez assuré que s'il

vient à nous, nous ne le recevrons point : c'est notre ennemi déclaré. Enfin, Lambert ayant écrit au pape une lettre où, au lieu de dire votre sainteté, il disoit votre noblesse, comme à un séculier, et trouvoit mauvais qu'il envoyât des légations sans sa permission ; le pape lui en fit des reproches, et lui déclara qu'il renonçoit à son amitié (1).

Nonobstant tous ces avis, Lambert vint à Rome avec Adalbert et une armée, qui ravagea les environs. Le pape le reçut à Saint-Pierre, comme ami ; mais Lambert se saisit des portes de Rome, et se rendit maître de la ville (2). Il retint le pape à Saint-Pierre, qui étoit encore dehors, sans permettre, ni aux grands, ni aux évêques ou aux prêtres, ni à ses domestiques, de l'aller trouver, qu'après s'en être fait beaucoup prier. Il empêchoit même qu'on ne lui portât des vivres. Des évêques, des prêtres et des moines, venant à Saint-Pierre en procession pour y offrir le sacrifice, furent chassés à coups de bâton. Pendant un mois, l'autel demeura nu et l'église sans lumineuse, sans aucun office, ni jour ni nuit ; les ennemis du pape, c'est-à-dire Formose et ceux qu'il avoit condamnés avec lui, furent ramenés dans Rome (3).

Lambert disoit qu'il agissoit ainsi par ordre du roi Carloman ; et en effet il fit prêter serment à ce prince par les grands de Rome, mais on disoit qu'il se vouloit faire empereur lui-même. Après qu'il se fut retiré, le pape fit porter au palais de Latran le trésor de Saint-Pierre, dont il couvrit l'autel d'un silice, fit fermer toutes les portes de l'église, cesser l'office ; et, ce qui parut de plus horrible, renvoyer les pèlerins, qui y venoient de tous les pays du monde. Le pape excommunia Lambert et ses complices, et résolut d'aller trouver Carloman et les autres rois des François, pour se plaindre de cette violence ; mais comme Lambert lui fermoit les chemins par terre, il s'embarqua sur la mer de Toscane. Avant que de partir il écrivit à Anspert, archevêque de Milan, qu'il vouloit tenir en France un concile universel pour remédier aux maux de l'Eglise, ne pouvant le tenir en Italie ; et lui ordonna de s'y trouver avec tous ses suffragants. Il écrivit aussi à Jean, archevêque de Ravenne, lui donnant part de tout ce qui s'étoit passé, afin d'en instruire ses suffragants, et que personne n'entrât dans le parti de Lambert.

#### L. Le pape Jean en France.

Etant arrivé à Gênes, il écrivit aux quatre rois, Louis le bègue et les trois fils de Louis le germanique (4), et chargea de ces lettres Anspert, archevêque de Milan, qui s'étoit rendu auprès

(1) Epist. 79. 14. liv. LI, n. 54. Ep. 81.  
(2) Ep. 76. Sup. I. L, n. (3) Chr. Cass.

(1) Ep. 73, 84. (4) Ep. 85, 88. Ann.  
(2) An. Fuld. 878. Fuld. Ep. 84. An. Bert.  
(3) Ep. 90. 878. Ep. 82, 84.



de lui (1). Dans la première, le pape nomme Lambert membre de l'antechrist, et l'accuse d'avoir envoyé à Tarente pour traiter avec les Sarrasins et en recevoir des troupes. Il prie Louis le bègue d'envoyer les trois autres lettres aux rois ses cousins, et lui déclare qu'il le fait son conseiller, comme étoit l'empereur son père, lui donnant pouvoir d'assembler des conciles. Il le renvoie à un écrit ou manifeste, dans lequel il avait expliqué plus au long toutes ses plaintes. Le pape arriva à Arles le jour de la Pentecôte, onzième de mai huit cent soixante-dix-huit, et il y fut reçu avec beaucoup d'amitié par le prince Boson et Hermengarde, son épouse, fille de l'empereur Louis. Le pape en témoigna sa reconnaissance à l'impératrice Angelberge, mère de cette princesse, ajoutant qu'il désiroit élever son gendre Boson à de plus grands honneurs, c'est-à-dire le couronner roi, comme il le fut l'année suivante. A la prière de ce prince, à qui il ne pouvait rien refuser, il accorda à Rostaing, archevêque d'Arles, non seulement le pallium, mais la qualité de vicaire apostolique dans les Gaules; en sorte que les évêques ne pourroient s'éloigner sans sa permission; qu'il assembleroit les conciles et décideroit au moins avec douze évêques les questions de foi ou autres importantes, et renverroit au pape les plus difficiles; qu'il empêcheroit les métropolitains de faire des ordinations avant que d'avoir reçu de Rome le pallium (2).

Le comte Boson conduisit le pape jusqu'à Lyon, d'où le pape envoya prier le roi Louis le bègue, qui étoit à Tours, de le venir trouver au lieu qui lui seroit le plus commode. Le roi lui envoya des évêques pour le prier d'aller jusqu'à Troyes, où se devoit tenir le concile, et le fit défrayer par les évêques de son royaume. Le pape étant à Châlons-sur-Saône, on lui déroba la nuit des chevaux, et dans le monastère de Flavigni, les gens d'un prêtre qui le servoit dérobèrent une écuelle d'argent (3). Il publia une excommunication contre les auteurs de ces sacrilèges et leurs complices. Pendant le chemin, il écrivit à douze archevêques, pour amener leurs suffragants au concile, savoir : Rostaing d'Arles, Ostram de Vienne, Aurélien de Lyon, Robert d'Aix, Teutram de Tarantaise, Sigibod de Narbonne, Aribert d'Embrun, Hincmar de Reims, Ansegise de Sens, Frotaire de Bourges, Jean de Rouen, et Actard de Tours. Il écrivit en particulier à Hincmar, comme étant bien informé de son mérite, et désirant ardemment de le voir. Il appela aussi au concile trois archevêques d'Allemagne, avec leurs suffragants, savoir : Luitbert de Mayence, Guillebert de Cologne et Bertulfe de Trèves, les priant

(1) Ep. 89. 94, 95.  
(2) Ep. 87, 88, 89, 90. (3) Ep. 97, 98, 99.  
Ann. Bertin. Ep. 92, 93,

d'exhorter le roi Louis de Germanie et les rois ses frères à s'y trouver. C'étoit apparemment ce qui avoit fait choisir la ville de Troyes, afin que les princes et les prélats d'au delà du Rhin pussent y venir plus aisément.

#### LI. Concile de Troyes.

Ils n'y vinrent pas toutefois, non plus que leurs rois, que le pape en avoit pressés instamment; et en ce concile, convoqué avec tant d'appareil, nous ne voyons en tout que trente évêques, savoir : le pape Jean et trois évêques italiens, qui l'avoient accompagné, Valbert de Porto, Pierre de Fossembrune, et Pascase d'Amerie (1). Puis huit archevêques, de Reims, de Sens, de Lyon, de Narbonne, d'Arles, de Tours, de Besançon, de Vienne; enfin dix-huit évêques, dont les plus connus sont : Isaac de Langres, Agilmar de Clermont, Ottulf de Troyes, Guillebert de Chartres, Ingelvin de Paris, Hédenule de Laon. La première session du concile se tint dans l'église de Saint-Pierre, cathédrale de Troyes, le onzième jour d'août huit cent soixante-dix-huit, avant que tous les évêques fussent arrivés. Le pape y fit lire un discours préparé pour une plus grande assemblée, car il s'adresse à tous les princes et à tous les prélats de la terre (2). Il les exhorte à prendre part à sa douleur, et compatir à l'injure que l'église romaine a soufferte de Lambert et de ses complices. Nous les avons excommuniés, dit-il, dans l'église de Saint-Pierre, avec nos confrères les évêques d'Italie; et nous en avons fait afficher le décret dans la même église, pour être lu de tous ceux qui y entrent ou qui en sortent. Excommuniez-les donc aussi, mes frères, et les anathématisiez avec moi. Les évêques demandèrent terme jusqu'à l'arrivée de leurs confrères.

A la seconde session, le pape dit aux évêques nouveaux venu : Nos autres confrères ont déjà entendu les besoins de l'église romaine, je veux que vous les entendiez aussi. Et comme on lisoit les violences que Lambert avoit exercées à Rome, le concile interrompit, en disant : Selon la loi du monde il doit mourir, et il doit être frappé d'un anathème perpétuel. Ensuite le concile demanda du temps pour répondre par écrit à la proposition du pape. Cependant le pape ordonna que son excommunication seroit envoyée par tous les métropolitains à leurs suffragants, pour être publiée dans toutes les églises. L'archevêque Hincmar dit : Suivant les saints canons, je condamne ceux que condamne le saint-siège, je reçois ceux qu'il reçoit, et je tiens ce qu'il tient, conformément à l'Ecriture et aux canons. Aurélien, archevêque de Lyon, et les autres évêques en dirent autant (3).

(1) Ep. 117, 118; to. 9, (2) P. 307, 309.  
Conc. p. 313. (3) Pag. 308.

Ensuite Rostaing, archevêque d'Arles, se leva et présenta au concile une plainte contre les évêques et les prêtres qui passoient d'une église à l'autre, et les maris qui abandonnoient leurs femmes pour en épouser d'autres de leur vivant. Valbert, évêque de Porto, demanda l'avis du concile sur cette plainte, et l'archevêque Hincmar, répondant au nom de tous, demanda du temps pour apporter les autorités des canons. Théodoric, archevêque de Besançon, présenta une plainte contre une femme nommée Versinde, qui, après avoir pris le voile, avoit contracté un mariage illégitime.

A la troisième session, tous les évêques du concile présentèrent au pape l'acte par lequel ils témoignaient leur consentement, contenant en substance : Seigneur et très-saint père, nous, évêques de la Gaule et de la Belgique vos serviteurs et vos disciples, compatissons aux maux que des ministres du diable ont commis contre notre sainte mère, la maîtresse de toutes les églises; et nous suivons unanimement le jugement que vous avez porté contre eux selon les canons, en les faisant mourir par le glaive de l'esprit. Nous tenons pour excommuniés ceux que vous avez excommuniés, pour anathématisés ceux que vous avez anathématisés; et nous recevrons ceux que vous recevrez, après qu'ils auront satisfait selon les règles. Mais nous avons tous dans nos églises de semblables maux à déplorer. C'est pourquoi nous vous supplions en toute humilité de nous secourir et de nous prescrire comment nous devons agir contre ceux qui pillent nos églises : afin qu'appuyés de votre autorité, nous et nos successeurs soyons plus forts pour leur résister et les punir.

Le pape reçut cet acte agréablement et de ses propres mains, et de sa part en donna un aux évêques, portant excommunication contre les usurpateurs de biens ecclésiastiques en général, s'ils ne les restituoient dans le premier jour de novembre, s'ils demeuroident opiniâtres, ils seroient anathématisés; et s'ils mouroient dans leur péché, privés de la sépulture ecclésiastique. Ensuite on présenta au pape et au concile deux plaintes, l'une contre l'archevêque Hincmar, l'autre contre Ratfred, évêque d'Avignon, à qui Valfred, évêque d'Uzès, présent au concile, disputoit la juridiction d'une paroisse. Comme l'évêque d'Avignon étoit absent, on ne passa pas outre à son égard; mais le pape renvoya l'affaire aux archevêques d'Arles et de Narbonne, leurs métropolitains, pour la juger sur les lieux, avec un nombre compétent d'évêques (1).

#### LII. Plainte d'Hincmar de Laon.

Ce fut Hincmar de Laon qui présenta la plainte contre son oncle; et il y parloit ainsi,

(1) Pag. 308, 310, n. 3; pag. 308. Joan. Ep. 122.

s'adressant au pape : L'archevêque de Reims m'a appelé au concile de Douzi pour répondre sur certains chefs (1). Comme j'y allois en diligence, je fus à mi-chemin séparé de mes ouailles par des gens armés, dépouillé de tous mes biens, et conduit ainsi jusqu'à Douzi. Le roi Charles y étoit déjà, tenant à sa main un écrit, où il m'accusoit de parjure, parce que j'avois envoyé à Rome sans sa permission, et prétendoit que je l'y avois accusé. L'archevêque m'ordonna d'y répondre : je dis que j'étois prêt à répondre sur les chefs pour lesquels il m'avoit mandé; et, comme il me pressoit de répondre à l'accusation du roi, je remontrai que, suivant les canons, un homme dépouillé et retenu à main armée n'est point obligé de répondre. J'ajoutai qu'il m'étoit suspect, et même mon ennemi déclaré, c'est pourquoi j'appellois au saint-siège, tant de l'accusation du roi que de la vexation de l'archevêque. Je lus des autorités du pape Jules et du pape Félix, touchant les appellations des évêques, et je me prosternois pour en demander l'exécution. J'avois même des lettres du pape que je venois de recevoir, où il m'ordonnoit de venir incessamment; mais tout cela ne me servit de rien, et l'archevêque prononça contre moi une sentence de déposition. Les autres évêques pleuroient et gémissaient, car je ne m'étois attiré l'aversion d'aucun. Ils lisoient à regret la sentence que l'archevêque leur avoit mise entre les mains, et ajoutèrent à la fin : Sauf en tout le jugement du saint-siège. Ensuite on m'a envoyé en exil, où on m'a gardé et quelquefois mis aux fers. Au bout d'environ deux ans, on m'a ôté la vue; aussitôt que j'ai été libre, je suis venu me présenter devant vous, vous suppliant de me juger suivant les canons. On donna un délai à l'archevêque de Reims pour répondre à cette plainte.

#### LIII. Suite du concile de Troyes.

Dans la quatrième session du concile de Troyes, ce qu'on fit de plus considérable, fut de lire les canons que le pape avoit dressés, et qui furent reçus et confirmés par le concile. Ils sont au nombre de sept, et ne regardent guère que le temporel de l'Eglise (2).

Les évêques seront traités avec toute sorte de respect par les puissances séculières; et personne ne sera assez hardi pour s'asseoir devant eux s'ils ne l'ordonnent. Les laïques ne toucheront point aux biens ecclésiastiques sans leur consentement. On ne demandera ni au pape ni aux autres évêques les monastères, les patrimoines, les maisons, les terres appartenantes aux églises, sinon ceux à qui les canons le permettent. C'est la confirmation des canons faits à Ravenne l'année précédente sur ce sujet. Les évêques ne mépriseront point les

(1) Pag. 315. Sup. n. 10. (2) P. 308, 312. Can. 1.



vexations que souffrent leurs confrères ; mais ils combattront ensemble pour la défense de l'Eglise, armés de l'autorité pastorale. Les laïques ou les clercs excommuniés par leurs évêques ne seront point reçus par d'autres, afin qu'ils soient réduits à faire pénitence. Personne ne recevra le vassal d'un autre que dans les cas portés par les lois séculières. On n'accusera point les évêques en secret, mais publiquement, suivant les canons. Tous ces canons seront observés, sous peine de déposition, pour les clercs, et pour les laïques de privation de toute dignité. Cette dernière clause excède le pouvoir de l'Eglise ; mais la présence du roi, qui assista à ce concile, la pouvoit autoriser (1).

Après ces canons, on lut dans le concile, au nom du pape, la condamnation réitérée contre Formose, évêque de Porto, et Grégoire, maître de la milice de Rome. Elle portoit anathème sans espérance d'absolution, parce qu'ils ne cessoient point d'importuner les rois et les princes, et de prendre part aux pillages des églises. Tous leurs fauteurs ou adhérents, évêques, laïques, grands ou petits, sont frappés de pareil anathème (2).

Dans la cinquième session, Otulfe, évêque de Troyes, proposa une plainte contre Isaac de Langres, touchant un village qu'il prétendoit être de son diocèse. Théodoric, archevêque de Besançon, présenta une plainte contre quelques-uns de ses suffragants, qui, ayant été appelés en concile, n'avoient point encore comparu. On lut les canons, qui défendent aux évêques de passer d'une moindre église à une plus grande. Cette plainte regardoit particulièrement Frotaire, archevêque de Bourges. Il se plaignoit de son côté de la violence du comte Bernard, qui lui fermoit le chemin et l'empêchoit d'entrer à Bourges. Le pape les avoit tous deux mandés au concile ; et, comme Frotaire tardoit trop, le pape lui enjoignit une troisième fois d'y venir, et d'apporter les lettres des papes, par lesquelles il prétendoit autoriser sa translation. On lut donc à ce sujet les canons du concile de Sardique, le décret du pape Léon, touchant les évêques qui changent de siège ; et les canons d'Afrique, qui défendent les translations d'évêques, comme les rebaptisations et les réordinations (3). Enfin, le concile fit un décret qui défend aux laïques de quitter leurs femmes, pour en épouser d'autres, elles vivantes, leur ordonnant de retourner avec la première ; et de même défend aux évêques de quitter un moindre siège pour un plus grand, et leur ordonne de retourner incessamment au premier.

Frottaire vint au concile, et justifia si bien sa conduite, qu'il obtint une seconde citation contre le comte Bernard, qui l'accusoit d'avoir voulu livrer la ville de Bourges aux ennemis

du roi Louis. Frottaire prétendoit s'en justifier devant le concile et devant le roi, qui y étoit arrivé. C'est pourquoi le comte Bernard y fut encore cité, avec son vicomte Girard et trois autres, pour être jugé suivant les canons et suivant les lois ; et comme il ne comparut point, il fut excommunié par le concile, comme il l'avoit déjà été par Frottaire (1).

#### LIV. Couronnement du roi Louis.

Ensuite le pape couronna le roi Louis le bègue le septième de septembre huit cent soixante-dix-huit, outre le couronnement qui avoit été fait par Hincmar l'année précédente. Après la cérémonie, le roi invita le pape à venir chez lui hors la ville, où il lui fit un grand repas et lui donna beaucoup de présents, lui et la reine, son épouse, et le renvoya à Troyes. Ensuite il envoya prier le pape de couronner aussi son épouse ; mais il ne le put obtenir, apparemment parce que le pape n'approuvoit pas leur mariage. Car ce roi avoit d'abord épousé Ansgarde, fille noble, dont il eut deux fils ; mais parce qu'il l'avoit prise sans le consentement du roi, son père, il l'obligea de la quitter, et lui fit épouser Adelaïde, qui est celle que le pape refusa de couronner (2). Or, Ansgarde vivoit encore.

Les évêques Frotaire de Bourges et Adalgaire d'Autun apportèrent dans le concile au pape Jean les lettres de l'empereur Charles, par lesquelles il avoit donné le royaume à son fils Louis peu avant sa mort, avec l'épée de saint Pierre, pour marque de l'investiture. Ce qui montre qu'il s'agissoit du royaume d'Italie et de la dignité impériale, puisque le pape venoit de couronner Louis comme roi de France (3). Les deux évêques demandoient de la part du roi que le pape confirmât par ses lettres la donation de l'empereur son père, mais le pape montra de son côté une donation de l'abbaye de Saint-Denis, qu'il prétendoit avoir été faite par l'empereur Charles, au profit de l'église romaine, et en demanda la confirmation par le roi Louis, s'il vouloit avoir de sa part celle de l'empire. On crut que cette donation de l'abbaye de Saint-Denis étoit faite de concert avec le roi, pour l'ôter à Gozlin, son chancelier et abbé de Saint-Germain-des-Prés, à qui il l'avoit donnée, et la garder pour lui-même : ainsi l'une et l'autre donation demeura sans effet.

#### LV. Fin du concile de Troyes.

Le dixième de septembre, le roi alla trouver le pape, et, après s'être entretenus familièrement, ils vinrent ensemble au concile. On y publia une excommunication contre le prince

Hugues, fils de Lothaire, et ses complices, entre autres Emmon, frère du comte Bernard, qui continuoient leurs ravages, nonobstant le serment que Hugues avoit prêté au roi Louis. Ensuite, à la poursuite de quelques évêques et du consentement du roi, le pape ordonna qu'Hédénulfe demeureroit évêque de Laon à la place d'Hincmar (1). Or, voici comme il avoit été ordonné. L'empereur Charles, sortant de Rome après son couronnement, obtint du pape une lettre datée du même jour, cinquième de janvier huit cent soixante-seize, adressée à Hincmar de Reims, par laquelle il confirmoit le jugement du concile de Douzi contre Hincmar de Laon, et enjoignoit à l'archevêque de faire élire incessamment un évêque à sa place, à la charge qu'un député de l'empereur assisteroit à l'élection pour empêcher le tumulte. En exécution de cet ordre, Hédénulfe fut élu canoniquement par le clergé et le peuple, du consentement du roi, comme il paroît par le décret d'élection du vingt-huitième de mars huit cent soixante-seize, et il fut sacré par l'autorité du pape (2). Le pape Jean ordonna donc qu'Hédénulfe garderoit le siège de Laon ; et qu'Hincmar l'aveugle pourroit, s'il vouloit, chanter la messe, et auroit pour sa subsistance une partie des revenus de l'évêché : à quoi le roi consentit. Hédénulfe demandoit au pape la permission de quitter ce siège, disant qu'il étoit infirme, et vouloit entrer dans un monastère, mais il ne put l'obtenir. Au contraire, le pape, du consentement du roi et des évêques même qui favorisoient Hincmar, lui ordonna de garder son siège et de faire les fonctions d'évêque. Mais ces amis d'Hincmar l'aveugle, profitant de la permission que le pape venoit de lui donner, le revêtirent des habits sacerdotaux, l'amènèrent devant le pape, sans qu'il l'eût ordonné, et au grand étonnement des autres évêques ; puis ils le menèrent à l'église en chantant, et lui firent donner la bénédiction au peuple.

A la fin du concile, le pape parla ainsi aux évêques : Je désire, mes frères, que vous vous unissiez avec moi pour la défense de l'église romaine, avec tous vos vassaux armés en guerre, jusqu'à ce que je retourne à Rome ; et je vous prie de me donner sur ce point une réponse certaine, sans différer (3). Puis il dit au roi : Je vous prie, mon cher fils, de venir sans délai défendre et délivrer la sainte église romaine, comme vos prédécesseurs l'ont fait et vous ont recommandé de le faire. Car vous êtes le ministre de Dieu contre les méchants, et ne portez pas le glaive sans sujet. Autrement craignez d'attirer sur vous et sur votre royaume, la peine de quelques anciens rois, qui épargnèrent les ennemis de Dieu. Si vous

n'êtes pas de cet avis, je vous conjure, au nom de Dieu et de saint Pierre, de me répondre ici présentement sans différer. On ne voit aucune réponse, ni du roi, ni des évêques. Ils ne croyoient pas que le pape pût prescrire au roi comment il devoit employer ses forces et user du droit de glaive ; ni qu'il eût rien à commander aux évêques, en tant que seigneurs temporels et vassaux du roi. Leurs troupes leur étoient nécessaires pour servir le roi, et se défendre eux-mêmes contre les Normands et contre les mauvais chrétiens. Il est vrai que le roi commanda aux évêques d'aller au secours du pape ; mais il n'y eut que le seul Agilmar de Clermont qui le suivit en Italie, où Boson le reconduisit en sûreté. Le pape, en renvoyant cet évêque, prie le roi d'obliger les autres à venir incessamment à Rome avec leurs troupes (1). Ainsi ce concile de Troyes, pour lequel le pape Jean s'étoit tant donné de mouvement, fut de peu d'utilité pour ses intérêts temporels, et encore moins pour la religion.

Pendant la tenue de ce concile, le pape Jean accorda quelques privilèges à diverses églises de France, savoir, à celle de Tours, à celle de Poitiers et au monastère de Fleury-sur-Loire, mais le plus considérable est celui qu'il donna le sixième de septembre à Vala, évêque de Metz, lui accordant le pallium (2) : ce qu'il donna, non à son église, mais à sa personne seulement. Bertulfe, archevêque de Trèves, métropolitain de Metz, ayant appris l'année suivante que Vala avoit porté le pallium le jour de Pâques, le fit venir à Trèves, et lui demanda qui lui en avoit donné la permission. Vala fit lire publiquement le privilège du pape, et représenta que quatre de ses prédécesseurs, Urbicius, Chrodegang, Angelram et Drogon avoient déjà eu le pallium. Bertulfe fit lire un canon portant qu'un suffragant ne doit s'attribuer, sans le consentement de son métropolitain, aucun droit dont n'aient joui tous ses prédécesseurs, et lui défendit de plus porter le pallium. Delà vint un grand différend entre eux ; et Vala ayant consulté l'archevêque Hincmar sur ce sujet, il lui conseilla de se soumettre à son métropolitain, et il les réconcilia. Vala avoit succédé à Aventius en huit cent soixante-seize (3).

Après le concile, Hincmar de Reims fut accusé auprès du pape, comme ne recevant pas les décrétales des papes, et sur quelques autres articles. Ce qui l'obligea d'écrire une apologie, que nous n'avons plus, où il déclaroit (4) qu'il recevoit les décrétales approuvées par les conciles, et rendoit compte de ce qui s'étoit passé dans l'affaire de son neveu l'évêque de Laon, et d'Hédénulfe,

(1) C. 2. Sup. n. 42, c. 4, 5, 6, 7, p. 311, n. 4.  
(2) Jo. Ep. 34. Sup. n. 34.  
(3) P. 308. Sup. n. 30. Ep. 104. Conc. Tricass. n. 10, 5, p. 311.

(1) Jo. Ep. 115, 120. Met. 878.  
(2) Conc. n. 14, ex Ann. (3) Ann. Bert. 878. Ibid. Bertin. Sup. n. 44. Ann. an. 875.

(1) Jo. Epist. II. p. 280.  
(2) Ep. 314, to. 9, Conc. (3) Concil. Trica. n. 12.

(1) Jo. Epist. 125.  
(2) Conc. Tricass. n. 11, 491.  
(3) Flod. I. III, c. 23, p. 8, 13 ; to. 9, Conc. p. 239.  
(4) Flod. III, c. 21. p. 417, c. 29, in fin.



son successeur, et de ce qui regardait Carloman.

Le pape Jean, à son retour, se plaignit à Anspert, archevêque de Milan, de ce qu'il ne l'avoit pas aidé pour les affaires de l'Eglise; et lui manda de se trouver à Pavie avec tous ses suffragants, le second jour de décembre, pour y tenir un concile. Il chargea Jean, évêque de Pavie, d'y appeler les suffragants de l'église de Ravenne, alors vacante, après la mort de l'archevêque Jean, entre autres les évêques de Parme, de Plaisance, de Rége et de Modène. Le pape prétend que l'évêque de

Pavie ne dépend que de lui seul; et lui donne pouvoir, à lui et à ses successeurs, d'assembler en concile les évêques dépendants de Milan et de Ravenne, à qui il ordonne de lui obéir. Le siège de Ravenne fut rempli par le diacre Romain, que le pape félicita de son élection. Mais on ne voit point s'il tint le concile qu'il avoit indiqué à Pavie; et il paroît, par des lettres aux comtes Béranger et Suppon, que cette assemblée devoit être autant politique qu'ecclésiastique (1).

(1) Ep 126, 127, 141, 142, 139, 154, 128, 130, 131.

## LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

### I. Rappel de Photius.

DEPUIS huit ans que Photius étoit déposé et exilé, il n'avoit point cessé de tenter à se rétablir, et d'employer toutes les inventions de son esprit contre le patriarche Ignace (1). Mais, comme le saint prélat ne lui donnoit aucune prise, il chercha les moyens de s'attirer les bonnes grâces de l'empereur Basile, et n'en trouva point de meilleur que de flatter sa vanité par une fausse généalogie. Il le faisoit descendre du fameux Tiridate, roi d'Arménie, inventant des noms et une histoire telle qu'il lui plut, jusqu'au père de Basile, qu'il nomma Béclas, nom composé des premières lettres de ceux de Basile même, de sa femme Eudoxie et de ses quatre fils, Constantin, Léon, Alexandre, Stéphane ou Etienne. Il ajouta à cette fable une prophétie, suivant laquelle le règne de Basile devoit être plus heureux et plus long que ceux de tous les princes passés, et mille flatteries semblables, qu'il savoit être de son goût.

Il écrivit ce bel ouvrage sur de très-ancien papier, en lettres alexandrines, imitant le mieux qu'il put l'écriture antique; puis il ôta la couverture d'un livre très-vieux, dont il le revêtit, et le fit mettre dans la grande bibliothèque du palais par Théophane, alors clerc de l'empereur, dont il étoit estimé pour sa doctrine, et depuis évêque de Césarée en Cappadoce. Il agissoit de concert avec Photius, et prit son temps pour montrer ce livre à l'empereur, comme le plus merveilleux et le plus curieux de toute sa bibliothèque, feignant en même temps que ni lui ni aucun autre ne pouvoit l'entendre, excepté Photius. On envoya aussitôt à lui: il dit qu'il ne peut découvrir ce secret qu'à l'empereur lui-même, de qui parle cet écrit. Basile se laissa séduire à cet artifice; et, cédant à la curiosité et à la vanité, il fit revenir Photius et le remit dans ses bonnes grâces. Il étoit continuellement au palais, et gagna entièrement le prince par ses flatteries et ses discours artificieux.

Il s'appuya d'un autre imposteur, Théodore, surnommé Santabaren, du nom de son père, qui, étant manichéen et magicien de profes-

sion, et se voyant découvert, se sauva chez les Bulgares encore païens, et apos'asia (1). Théodore, fils d'un tel père, étant demeuré à Constantinople encore jeune, fut mis par le César Bardas dans le monastère de Studius, et y embrassa la profession monastique. Ensuite il s'attacha à Photius, qui, pendant sa première intrusion dans le siège patriarcal, le fit évêque; et après qu'il fut chassé, Théodore lui conseilla de gagner quelqu'officier du palais, et on disoit qu'ils avoient corrompu par présents un chambellan, nommé Nicéas, et pour faire prendre à l'empereur des breuvages et des viandes préparées par les enchantements de Théodore, qui avoient changé en amitié sa haine contre Photius. Quoi qu'il en soit, Photius recommanda à l'empereur l'abbé Théodore, comme un homme d'une science et d'une sainteté merveilleuse, et qui même avoit le don de prophétie (2), en sorte que l'empereur l'avoit toujours avec lui.

Photius s'efforça par son moyen de faire encore chasser le patriarche Ignace et remonter sur son siège; mais, voyant que l'entreprise étoit trop difficile, il tenta au moins de se faire reconnoître comme évêque par le patriarche. Ignace ne céda point à ses importunités, et demeura toujours attaché à l'observation des canons, qui ne permettent pas de rétablir celui qu'un concile a déposé sans l'autorité d'un plus grand concile, outre qu'il se fût mis en péril d'être déposé lui-même en contrevenant au jugement qu'il avoit rendu. Photius, qui ne s'embarrassoit pas des canons, reprit de lui-même les fonctions épiscopales, et, demeurant dans le palais nommé Magnaure, il établissoit des exarques de moines, et faisoit des ordinations, abusant de la complaisance de l'empereur.

### II. Mort de saint Ignace.

Cependant le patriarche Ignace, âgé de près de quatre-vingts ans, tomba malade, et vint à l'extrémité (3). Au milieu de la nuit, comme on disoit l'office près de lui, le lecteur lui demanda sa bénédiction suivant la coutume.

(1) Nicet. Vita. Ign. p. 1250, E.

(1) Ep. Stylian. to. 8, Conc. p. 1402, C.

(2) Nicet. p. 1253.  
(3) Id. p. 1243.



Ignace fit le signe de la croix sur sa bouche, et dit d'une voix faible : De quel saint fait-on aujourd'hui la mémoire ? On lui répondit : De saint Jacques, frère du Seigneur, votre ami. Il répondit avec un grand sentiment d'humilité : C'est mon maître. Puis il dit adieu aux assistants, prononça la bénédiction, et expira aussitôt. C'était le vingt-troisième d'octobre, jour auquel les Grecs font la fête de cet apôtre (1). On revêtit le corps de saint Ignace de son habit pontifical, et par-dessus on mit l'épomide ou pallium de saint Jacques, qu'on lui avait envoyée de Jérusalem quelques années auparavant, et qu'il chérissait tellement qu'il avait ordonné qu'on l'enterrât avec lui. Il fut mis ainsi dans un cercueil de bois et porté à Sainte-Sophie, pour faire sur lui les prières accoutumées. Les tréteaux sur lesquels il avait été exposé, et le drap qui le couvrit furent mis en pièces par le peuple, pour les garder comme des reliques. On transféra le corps à l'église de Saint-Ménas, où il fut quelque temps en dépôt, et deux femmes possédées y furent délivrées. Puis on le mit dans une barque, on le passa à l'église de Saint-Michel, qu'il avait bâtie, et on l'enterra dans un tombeau de marbre, où il se fit plusieurs miracles. C'était l'an huit cent soixante-dix-huit, et il avait tenu le siège de Constantinople plus de trente ans, compris le temps de l'usurpation de Photius. L'église, tant grecque que latine, l'honore comme saint le jour de sa mort (2).

### III. Photius rétabli patriarche.

Le troisième jour n'était pas encore passé quand Photius reprit le siège patriarcal de Constantinople, et dès lors il recommença à persécuter les amis et les serviteurs du défunt, par le fouet, la prison, l'exil et toutes sortes de peines. Il attaqua en diverses manières ceux qui s'opposaient à son retour comme illégitime. Il gagna les uns par des présents, par des dignités, par des translations d'un évêché à un autre, pour les attirer à sa communion. Il chargea les autres de calomnie, les accusant d'impuretés abominables ; mais tout s'évanouissait sitôt qu'on embrassait sa communion ; et celui qui était hier un sacrilège, un voleur, un débauché, se trouvait aujourd'hui son confrère et un prélat vénérable : non-seulement il les rétablissait, mais les faisait passer à un plus grand siège. Il y en eut qu'il déposa ainsi et rétablit plusieurs fois. Plusieurs demeurèrent attachés au concile général qui l'avait condamné, et refusèrent constamment sa communion. Il essaya de les intimider, et ceux qui ne se rendirent pas, il les livra à son beau-frère, Léon Catacale, qu'il avait fait capitaine des gardes. C'était le plus cruel de tous les

(1) Menol. 23 oct.

(2) Sup. I. XLVIII, n. 38  
Menol. et Martyr. 23 oct.

hommes. Il en fit mourir plusieurs qui demeurèrent fermes jusqu'à la fin, et plusieurs cédèrent à la violence des tourments. Ce que Photius affectait le plus c'était de déposer les évêques qu'Ignace avait ordonnés, et de rétablir ceux qu'il avait déposés. Mais, comme l'empereur ne l'approuvait pas, il voulut ordonner de nouveau ceux qu'Ignace avait ordonnés ; et, voyant que cette proposition faisait horreur, il acheta des palliums, des étoles et les autres marques du sacerdoce, qu'il leur donnoit, et faisait secrètement sur eux les prières de l'ordination. Ce qu'il accordait comme une grâce ; et, pour toutes celles qu'il faisait, il exigeait des serments et des promesses par écrit d'être toujours attachés à lui.

Il ôta par force à Euphémien le siège d'Euchaïte en Natolie, pour le donner à Théodore Santabaren, qui le trouva à sa bienséance (1). Il ôta même aux métropoles voisines tous les évêchés que Théodore voulut, pour les lui donner, et le nomma protothroné, c'est-à-dire évêque du premier siège dépendant de Constantinople, le faisant asseoir auprès de lui. Il força Nicéphore, métropolitain de Nicée, à renoncer à son siège, et se contenter de gouverner un hôpital, et mit à Nicée Amphiloque de Cyzique, qui, étant mort peu après, il mit à sa place Grégoire de Syracuse. Celui-ci mourut aussi bientôt, et Photius lui fit une oraison funèbre, où il le comparait aux pères de l'Eglise les plus illustres.

Peu de temps après le rétablissement de Photius, et la même année huit cent soixante-dix-neuf, l'empereur Basile perdit Constantin, son fils aîné, qu'il avait fait couronner empereur dès la première année de son règne. Ce prince fut emporté en peu de jours par une fièvre violente, n'étant qu'à la fleur de son âge ; et Photius, pour apaiser la douleur extrême de l'empereur, osa bien mettre Constantin au nombre des saints, et consacrer en son honneur des églises et des monastères. On dit même que Santabaren avait fait paraître à l'empereur, comme il marchait dans un bois, un fantôme à cheval et revêtu d'or, qu'il prit pour son fils Constantin, et l'embrassa, après quoi il disparut (2). Mais les catholiques regardèrent cette mort comme une punition divine du rappel de Photius : aussi bien que la perte de la grande ville de Syracuse, capitale de Sicile, qui fut prise par les musulmans d'Afrique, le peuple emmené captif, les églises brûlées, la ville entièrement ruinée, de sorte qu'elle ne s'est jamais bien relevée depuis.

Ceux qui ne voulaient point reconnaître Photius alléguoient, entre autres raisons, que le pape n'avait point consenti à son rétablissement (3). Pour répondre à ce reproche et tromper les plus simples, il gagna les deux légats, que le pape Jean avait envoyés à Con-

(1) Vita. Ign. p. 1258,  
B. Ep. Styl. p. 1406, A.

(2) Simeon. Mag. n. 17  
(3) Ep. Styli. p. 2403

### V. Concile de Rome.

stantinople pour l'affaire de Bulgarie, Paul, évêque d'Ancône, et Eugène, évêque d'Ostie ; ils trouvèrent Ignace mort quand ils arrivèrent ; et d'abord ils refusèrent de communiquer avec Photius (1) ; mais ensuite il fit si bien par ses présents, et par les menaces de l'empereur, qu'ils dirent, en présence des évêques, du clergé et du peuple, que le pape Jean les avait envoyés contre Ignace pour l'anathématiser, et déclarer Photius patriarche : ce qui trompa même plusieurs évêques.

### IV. Photius envoyé à Rome.

Alors Photius envoya à Rome Théodore, qu'il avait ordonné, pendant son exil, métropolitain de Patras ; mais on le nommoit par raillerie l'évêque d'Aphantopolis, c'est-à-dire de la ville invisible. Il l'envoya donc à Rome en qualité d'apocrisiaire, avec une lettre pour le pape Jean, où il disoit qu'on lui avait fait grande violence pour l'obliger à rentrer dans le siège patriarcal ; et, afin de donner plus de créance à sa lettre, il y fit souscrire les métropolitains, sous prétexte de souscrire à un contrat d'acquisition, qui devoit être secret ; et il fit dérober leurs sceaux par le secrétaire Pierre, que, pour récompense, il fit depuis métropolitain de Sardis.

Photius envoya aussi à Rome une fausse lettre, sous le nom du patriarche Ignace et des autres évêques, pour prier le pape de recevoir Photius ; et, avec ces lettres, il y en avait de l'empereur Basile en sa faveur. Les ambassadeurs, qui en étoient chargés, arrivèrent en Italie vers le commencement d'avril huit cent soixante-dix-huit. Le pape en fut averti par Grégoire, baïle ou lieutenant de l'empereur Basile, résidant en Italie, qui lui envoya un exprès ; et le pape, apprenant par sa lettre que les ambassadeurs grecs devoient passer par Capoue, recommanda au comte Pandenulle qui en étoit gouverneur, de les faire conduire en sûreté jusqu'à Rome. Il écrivit en même temps au baïle même, témoignant le désir qu'il avoit de pacifier l'église de Constantinople, et promettant de recevoir les ambassadeurs avec l'honneur convenable. Quelque temps après, il lui écrivit qu'il avoit tout disposé pour la sûreté de leur voyage, le priant de les envoyer par Bénévent et par Capoue. Cette lettre est du sixième de mai huit cent soixante-dix-neuf. Quelques jours auparavant, le pape avait congédié trois moines envoyés par Théodose, patriarche de Jérusalem ; et, dans la lettre dont il les chargea, il s'excusait de les avoir retenus si long-temps, sur ce qu'ils étoient arrivés pendant son voyage en France ; et il s'excusait de la modicité de l'aumône qu'il leur avait donnée, sur l'oppression des païens (2).

(1) Sup. I. LII, n. 49.  
Joan. Epist. 21.

(2) Ep. 168, 169, 178,  
170.

Dès le cinquième mars de la même année huit cent soixante-dix-neuf, le pape avait appelé à Rome le nouvel archevêque de Ravenne, Romain, avec tous ses suffragants, pour se trouver au concile qu'ils devoient célébrer le vingt-quatrième d'avril, voulant, dit-il, observer les canons, qui ordonnent de tenir des conciles deux fois l'année (1). Ensuite il remit ce concile au premier jour de mai, et ordonna aussi à Anspert, archevêque de Milan, de s'y trouver avec tous ses suffragants ; marquant qu'outre les affaires ecclésiastiques on y traiteroit aussi de l'élection d'un empereur, attendu que Carloman, roi de Bavière, qui pouvoit y prétendre, étoit incapable d'agir par sa mauvaise santé. Le pape reproche à Anspert d'avoir négligé de se trouver à un concile, quoiqu'il y eût été appelé trois fois. C'est le concile indiqué à Pavie, sur la fin de l'année précédente. Anspert ne vint pas plus au concile de Rome, qui se tint en effet le premier jour de mai huit cent soixante-dix-neuf, et le pape lui fit de grands reproches, de n'avoir pas au moins envoyé un député chargé de ses lettres d'excuse, lui déclarant que dans ce dernier concile il l'avoit privé de la communion ecclésiastique, et lui enjoignant de se trouver sans faute à celui qu'il devoit tenir à Rome le douzième d'octobre de la même année.

### VI. Lettre du pape aux Slaves.

Cependant le pape reçut des lettres d'un seigneur slave, nommé Branimir ou Barnimer ; le même, comme l'on croit, que Prédémir, prince de Serbie et de Dalmatie, qui témoignait vouloir revenir avec tous ses sujets à l'obéissance du saint-siège, dont apparemment ils étoient détournés par les Grecs. Le pape les reçut à bras ouverts, comme il témoigne par ses lettres, tant à ce prince qu'aux évêques, et au peuple de son obéissance ; l'une et l'autre datées du septième de juin huit cent soixante-dix-neuf. Le prêtre Jean, envoyé de ce prince, en fut chargé, et d'une pour le roi des Bulgares, à qui le pape prie Branimir de l'envoyer. Elle contient des exhortations à revenir sous l'obéissance de l'église romaine, avec offre de lui envoyer un légat (2). Le même prêtre Jean portoit une lettre au clergé de Salone, le siège vacant, et aux évêques de Dalmatie, par laquelle le pape leur ordonnoit, sous peine d'excommunication, de lui envoyer celui qu'ils auroient élu archevêque, pour recevoir de lui la consécration et le pallium, suivant la coutume, sans s'arrêter à l'opinion des Grecs ou des Slaves.

Le prêtre Jean avait aussi apporté une

(1) Ep. 153, 155, 181,  
182.

(2) Cang. Famil. p. 273.  
Epist. 184, 185, 189, 190.



lettre de Tuentar, prince de Moravie, qui témoignait au pape avoir quelques doutes sur la foi qu'il devait suivre. Le pape répond qu'il doit suivre la foi de l'église romaine, puis il ajoute : Et parce que nous avons appris que Méthodius, votre archevêque, ordonné et envoyé chez vous par le pape Adrien, enseigne autrement que ne porte la confession de foi qu'il a faite devant le saint-siège, nous lui enjoignons de venir pour savoir de sa bouche ce qui en est (1). Il y a une lettre particulière pour Méthodius, où le pape dit de plus : Nous avons encore appris que vous chantez la messe en langue esclavonne; et nous vous l'avons déjà défendu, par nos lettres envoyées par Paul, évêque d'Ancône, voulant que vous célébriez la messe en latin ou en grec, comme l'église en use dans tous les pays du monde; mais vous pouvez prêcher le peuple en sa langue. Apparemment le pape Jean ne savait pas que, de tout temps, les Syriens, les Egyptiens et les Arméniens avaient fait l'office en leur langue.

#### VII. Lettre du pape pour Constantinople.

Ce ne fut qu'au mois d'août de cette année huit cent soixante-dix-neuf que le pape Jean renvoya les ambassadeurs de Constantinople, avec des lettres favorables à Photius, qu'il se résolut de reconnaître pour patriarche légitime, contre toutes les règles de la discipline de l'Eglise et les exemples de ses prédécesseurs; tant il désiroit gagner l'empereur Basile à secourir l'Italie, et principalement Rome contre les Sarrasins. Dans la lettre à l'empereur, le pape dit qu'à sa prière, et attendu la mort du patriarche Ignace, et la circonstance du temps, il use d'indulgence envers Photius, quo qu'il ait repris, sans avoir consulté le saint-siège, les fonctions qui lui avaient été interdites (2). Le pape prétend autoriser cette conduite par le second canon du concile de Nicée, qui porte qu'il s'est fait bien des choses contre la règle par nécessité, ou en cédant à l'importunité (3). Mais le concile le rapporte comme un abus, et défend de rien faire de semblable à l'avenir. Le pape Jean rapporte encore quelques autorités, pour montrer que la nécessité excuse les dispenses; puis il ajoute : Maintenant donc que les autres patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, tous les archevêques, les métropolitains et les évêques, les prêtres, et tout le clergé de Constantinople, qui sont de l'ordination de Méthodius et d'Ignace, consentent unanimement au retour de Photius, nous le recevons aussi pour évêque, pour confrère et pour collègue, à la charge qu'il demandera pardon en plein concile, suivant la coutume.

(1) Ep. 194. Sup. I. II, n. 54. Ep. 195. (2) Ep. 199, to. 8, Conc. p. 1451.

(3) Sup. liv. XI, n. 16.

Et afin qu'il ne reste plus de dispute dans l'Eglise, nous l'absolvons de toute censure ecclésiastique, lui et tous les évêques, les prêtres et les autres clercs et les laïques qui en avaient été frappés; nous appuyant sur la puissance que toute l'Eglise croit nous avoir été donnée par Jésus-Christ en la personne du prince des apôtres, et qui s'étend à tout sans exception. D'autant plus que les légats du pape Adrien, notre prédécesseur, ne souscrivirent au concile de Constantinople que sous son bon plaisir (1); et que plusieurs patriarches, comme Athanase et Cyrille d'Alexandrie, Flavien et Jean de Constantinople, et Polychrone de Jérusalem, ont été absous par le saint-siège, après avoir été condamnés par des conciles. Ce qui est dit ici de Polychrone de Jérusalem est fondé sur les actes d'un prétendu concile tenu à Rome sous le pape Sixte III, l'an quatre cent trente-trois, qui est une pure fable; et on ne trouve point qu'il en soit parlé avant une lettre du pape Nicolas I<sup>er</sup> à l'empereur Michel (2).

Le pape Jean, continue : A condition toutefois qu'après la mort de ce patriarche, on n'élira point un la que pour remplir sa place, mais un des prêtres ou des diacres cardinaux de l'Eglise de Constantinople, selon les canons. A condition aussi que le patriarche ne prétendra désormais aucun droit sur la province de Bulgarie, que notre prédécesseur Nicolas, d'heureuse mémoire, a instruite à la prière du roi Michel, et y a fait donner le baptême par ses évêques. Au reste, nous vous exhortons, pour effacer les troubles passés, d'honorer le patriarche de Constantinople comme votre père spirituel, et le médiateur entre Dieu et vous, et ne plus écouter aucune calomnie contre lui. Nous vous enjoignons encore de rappeler à l'unité de l'Eglise, et de recevoir à bras ouverts tous les évêques et les clercs de la consécration d'Ignace, et de leur rendre leurs sièges, afin que l'union soit entière; mais s'il y en a quelques-uns qui refusent de communiquer avec le patriarche, après trois monitions, nous les déclarons excommuniés par ces présentes, nous et notre concile, jusqu'à ce qu'ils se réunissent. Cette lettre est du seizième d'août huit cent soixante-dix-neuf.

Dans la lettre à Photius, le pape dit (3) : Quant à ce que vous dites que l'Eglise de Constantinople est d'accord à votre sujet, et que vous avez repris le siège qui étoit vacant, mais que nos légats ne célèbrent point la messe avec vous, nous ne leur avons donné aucun ordre sur ce sujet, parce que nous ne savions rien de certain touchant l'état du siège de Constantinople. Ces légats étoient Paul et Eugène, envoyés l'année précédente. Ensuite le pape exhorte Photius à ramener par sa douceur tous ceux qui sont divisés, et obtenir le rappel des exiles.

(1) Sup. liv. LI, n. 40. Baron. Ann. 835, in fin. (2) Tom. 3, Conc. p. 183. Ep. 8. Nicol. p. 305. (3) Ep. 201, tom. 8, p. 1478. Sup. liv. LII, n. 48.

Le pape fit aussi réponse aux évêques dépendants du siège de Constantinople, adressant en même temps sa lettre aux trois autres églises patriarcales. Il accorde à leurs instantes prières le rétablissement de Photius, en tant qu'il se pouvoit faire sans un trop grand scandale, et à la charge qu'à l'avenir on observera les canons touchant l'ordination des néophytes, que l'on rendra au saint-siège la juridiction sur la Bulgarie, et que Photius demandera pardon devant un concile. En quoi le pape prétend suivre l'exemple de son prédécesseur, Innocent premier, qui reconnut Photin pour évêque à la prière des évêques de Macédoine (1). Enfin le pape Jean écrit aux trois patrices, Jean, Léon et Paul; aux trois métropolitains, Stylien, Jean et Métrophane, et à tout le clergé et le peuple de Constantinople, les exhortant à se réunir à Photius, sous peine d'excommunication, sans s'excuser sur les souscriptions qu'ils avaient données, puisque l'Eglise a le pouvoir d'absoudre de tout.

#### VIII. Instruction aux légats.

Ces lettres sont toutes du mois d'août, indication douzième, et furent envoyées par Pierre, prêtre cardinal. Car le pape l'associa dans cette commission aux évêques Paul et Eugène, qu'il avoit envoyés devant à Constantinople, et leur en écrivit en ces termes : Quoique vous ayez agi contre notre volonté, et qu'étant arrivés à Constantinople, vous dussiez vous informer de ce qui regarde la paix et l'union de l'Eglise, et revenir à Rome pour nous en faire un rapport fidèle; toutefois, nous vous joignons au prêtre cardinal Pierre, pour travailler avec lui à cette union, suivant nos lettres et suivant l'instruction dressée par articles, que nous vous donnons, afin que, vous acquittant plus fidèlement de cette commission que de la première, vous puissiez rentrer dans nos bonnes grâces (2). Nous avons l'instruction dont il est parlé, et le commencement semble copié de celle que le pape Hormisdas donna à ses légats en cinq cent quinze, et que j'ai rapportée en son lieu. Celle du pape Jean est divisée en onze articles, et après avoir dit comment les légats doivent parler à l'empereur, on ajoute : Le lendemain vous irez visiter le très-saint Photius, et lui rendrez la lettre en disant : Le pape Jean, notre maître, vous salue, et veut vous avoir pour frère et pour collègue, suivant la prière de l'empereur et pour la paix de l'Eglise; et vous ajouterez (3) : Le pape ordonne que tous ceux qui sont exilés en divers lieux, évêques, prêtres ou autres, et n'ont point voulu jusqu'ici com-

(1) Ep. 200, Gr. to. 8, p. 474. Innoc. Ep. 22, c. 7. Sup. liv. XXIII, n. 33. Ep. 202.

(2) Ep. 203, to. 9, Conc. p. 32, et ap. Allat. de 8,

p. Syn. 221. Sup. liv. XXXVI, n. 22, to. 4, Conc. p. 1426. Art. 3, 4. (3) Art. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

muniquer avec vous, soient réunis à l'Eglise, et à vous par vos soins. S'ils viennent, recevez-les comme un père reçoit ses enfants, et les exhortez à se conformer aux sentiments du pape. L'instruction des légats continue : Vous assisterez au concile qui sera tenu avec le patriarche, les légats d'Orient et les autres évêques. On y lira premièrement les lettres envoyées à l'empereur, et on demandera au concile s'il les reçoit; s'il en convient, vous direz : Le pape nous a envoyés pour procurer entre vous la paix et l'union. Et ceux qui ne voudront pas se réunir, vous les déclarerez excommuniés et déchus de tout rang ecclésiastique. Nous voulons, suivant les canons, qu'après la mort du patriarche Photius, personne ne soit tiré des dignités séculières pour monter sur le siège de Constantinople. Nous voulons que vous priiez Photius devant le concile, de ne point envoyer de pallium en Bulgarie, et n'ordonner personne de cette province. Nous voulons aussi que les conciles tenus contre Photius, sous le pape Adrien, tant celui de Rome, que celui de Constantinople, soient dès à présent déclarés nuls, et ne soient point comptés avec les autres conciles. Prenez garde de ne vous laisser corrompre, ni par présents, ni par flatteries, ni par menaces, mais de marcher droit comme étant à notre place, et ayant notre autorité pour la paix de l'Eglise. Cette instruction fut souscrite par ceux qui assistoient au concile de Rome, où elle fut dressée, savoir : dix-sept évêques, dont les plus remarquables sont, Zacharie, évêque d'Anagnia et bibliothécaire du saint-siège, Gauderic, évêque de Vélètri, Pierre de Fossembrune et Valpert, évêque de Porto, à la place de Formose, déposé. Il y avoit aussi cinq prêtres et deux diacres cardinaux. On soupçonne l'exemplaire que nous avons de cette instruction d'avoir été altéré par Photius.

#### IX. Autre concile de Rome.

Angelberge, veuve de l'empereur Louis, qui avoit grand crédit auprès du pape, le pressoit de lever l'excommunication d'Anspert, archevêque de Milan. Il répond qu'il le feroit à la considération de l'anniversaire de l'empereur Louis, qui étoit proche, mais que, cette censure ayant été portée dans un concile, il n'en peut absoudre que du consentement des évêques qui y ont eu part (1). Toutefois, ajoute-t-il, nous devons célébrer un autre concile le douzième d'octobre : qu'il y vienne, ou qu'il y envoie des évêques de sa part, et, quand il aura satisfait au concile, nous ne manquerons pas de l'absoudre et de le traiter comme notre frère. Cette déférence du pape pour le concile est remarquable. Au reste, l'anniversaire de l'empereur Louis étoit le trente-unième jour d'août.

(1) Ep. 204.



Le pape ordonna à Romain, archevêque de Ravenne, de se trouver avec ses suffragants à ce concile, par une lettre du vingt-unième de septembre, et par une précédente, où il se plaint que ce prélat ait quitté sa résidence, et ne se soit pas adressé à lui pour avoir raison de ceux qui le maltraitoient (1). Le concile, convoqué à Rome, se tint en effet le quinzième d'octobre; et comme l'archevêque Anspert n'y comparut ni par lui ni par autre, il y fut déposé, et le pape écrivit au clergé de Milan et aux évêques de la province de procéder à l'élection d'un autre archevêque. Après quoi, ajoute le pape, vous nous enverrez le décret d'élection, afin que nous consacrons l'archevêque, suivant la coutume et la concession des rois. Nous envoyons Jean, évêque de Pavie, et Velton de Rimini, pour faire cette élection avec vous. Quoi que dise ici le pape Jean, la coutume, du temps de saint Grégoire, étoit que l'archevêque de Milan fût sacré par un des suffragants (2).

Anspert, ne comptant pour rien l'excommunication prononcée contre lui au concile du premier de mai, avoit continué de faire ses fonctions, et, l'église de Verceil étant venue à vaquer, il y avoit ordonné un évêque, nommé Joseph. Le pape déclara nulle cette ordination dans le concile du quinzième d'octobre, et ordonna lui-même pour évêque de Verceil Consper, à qui Carloman, comme roi d'Italie, avoit donné cet évêché, suivant l'usage des rois ses prédécesseurs. Et, comme la maladie de Carloman l'empêchoit d'agir, le pape en écrivit au roi Charles, son frère, à qui il destinoit déjà la couronne impériale, le priant de maintenir Consper par sa puissance (3). Il écrivit aussi au clergé et au peuple de Verceil de le reconnoître, prétendant qu'ils devoient s'estimer heureux d'avoir un évêque consacré par le pape, et menaçant d'excommunication ceux qui refuseroient de le recevoir.

On croit que la résistance d'Anspert et l'indignation du pape étoient fondées sur ce qu'ils n'étoient pas d'accord touchant le choix de celui qui devoit être roi et empereur. Car nous avons vu qu'il en étoit question dans ces conciles, que le pape convoquoit si fréquemment, et l'archevêque de Milan étoit en possession de couronner le roi de Lombardie (4). On croit aussi que le pape vouloit déclarer empereur Boson, qu'il avoit déjà adopté pour son fils; mais ce prince trouva moyen de se faire donner une autre couronne.

#### X. Boson couronné roi.

Sa femme Ermingarde disoit qu'étant fille d'un empereur d'Italie, et ayant été fiancée à un empereur de Grèce, elle ne pouvoit vivre

si elle ne faisoit son mari roi (1). Louis le bègue étoit mort à Compiègne le vendredi saint, dixième d'avril huit cent soixante-dix-neuf, n'ayant régné que dix-huit mois et vécu que trente-cinq ans. Il laissa deux fils, Louis et Carloman, d'Ansgarde, que l'empereur Charles, son père, lui fit quitter, comme j'ai dit, pour lui faire épouser Adélaïde, et celle-ci se trouva enceinte à la mort de Louis le bègue. Toutefois, Louis et Carloman furent reconnus rois, et couronnés dans l'abbaye de Ferrières par Ansegise, archevêque de Sens (2). Donc Boson, profitant de l'occasion et du peu d'autorité de ces jeunes princes, obligea les évêques de Provence et de pays voisins, jusqu'à la Bourgogne, à le couronner roi, partie par menaces, partie par promesses d'abbayes et de terres, qu'il leur donna depuis.

La cérémonie s'en fit à Mantale ou Mante (3), près de Vienne, le quinzième d'octobre huit cent soixante-dix-neuf, où s'assemblèrent vingt-trois évêques, dont les diocèses font voir l'étendue de ce royaume. Entre eux il y avoit six archevêques: Otram de Vienne, Aurélien de Lyon, Teutrande Tarentaise, Robert d'Aix, Rostain d'Arles, Théodoric de Besançon; les autres étoient leurs suffragants. Il reste trois actes de ce concile, le décret d'élection, la lettre au roi et sa réponse. Le décret porte que depuis la mort du roi, c'est-à-dire de Louis le bègue, le peuple manquant de protecteur, les évêques et les nobles ont jeté les yeux sur le prince Boson, comme le plus capable de les défendre par l'autorité qu'il a eue sous l'empereur Charles et le roi Louis, et l'affection du pape Jean, qui le traite comme son fils; c'est pourquoi ils l'ont élu et consacré roi, malgré sa résistance. La lettre est pour lui demander son consentement et lui en marquer les conditions, c'est-à-dire les devoirs d'un bon roi; et la réponse est l'acceptation de Boson, quoiqu'il se connoisse indigne, pour ne pas, dit-il, résister à la volonté de Dieu. On voit, par ce qui vient d'être dit, la sincérité de ces actes.

#### XI. Affaire d'Italie.

Le pape s'efforçoit toujours de faire rompre les traites des seigneurs d'Italie avec les Sarrasins (4). Il en écrivit à Pulcar, gouverneur d'Amalfi, lui reprochant d'avoir reçu dix mille marcs d'argent pour défendre les terres de saint Pierre, et lui en demander la restitution. Mais voyant qu'après plusieurs monitions les Amalfitains ne vouloient point rompre l'alliance avec les infidèles, il les déclara excommuniés, jusqu'à ce qu'ils obéissent, par une lettre du vingt-quatrième d'octobre huit cent soixante-dix-neuf. Mais, par une autre, il leur donne terme jusqu'au premier de décembre, et

(1) Ep. 218, 309. (3) Ep. 222, 261, 223.  
(2) 11, Indict. II, Ep. 29. (4) Ep. 120.  
Sup. I, XXXV, n. 32.

(1) An. Bert. 879. (3) To. 9, Conc. p. 331.  
(2) An. Met. 878. Sup. (4) Ep. 109, 125, 127.  
liv. LII, n. 54.

cette lettre fut aussi envoyée à Athanase, évêque de Naples, et à l'évêque de Gaëtte, qui avoient traité comme eux avec les Sarrasins.

Vers le même temps, les habitants de Capoue chassèrent leur évêque, Landulfe, qui depuis peu avoit été canoniquement élu, et son élection approuvée par le pape; mais il y avoit un puissant parti contre lui (1). Ils élurent à sa place Landenulfe, homme laïque et marié, frère de Pandenulfe, leur gouverneur, et sollicitèrent le pape pour le faire sacrer. Léon, évêque de Téane, et Berthier, abbé du mont Cassin, allèrent à Rome pour s'y opposer et prier le pape de n'y point consentir, lui représentant que cette ordination irrégulière causeroit de grands troubles à Capoue, et que ce feu, une fois allumé, s'étendrait jusqu'à Rome. Le pape, quoique frappé de ces remontrances, se laissa gagner au mauvais parti, et Landenulfe, tout néophyte qu'il étoit, fut sacré évêque. Les Sarrasins, profitant de cette division, revinrent piller le pays, et le pape, reconnoissant sa faute et ayant pris conseil, fit revenir Landulfe et le sacra évêque de la vieille Capoue, sous le titre de Surique, paroisse de cette ville, mettant Landenulfe dans la nouvelle, et divisa le diocèse entre eux également (2). Ensuite Pandenulfe, gouverneur de Capoue, vassal du pape, le pria de lui soumettre Gaëtte, qui n'obéissoit alors qu'au pape, ce que Jean lui accorda. Mais Pandenulfe traita si mal les habitants de Gaëtte, que Docibilis, qui les gouvernoit, envoya demander secours aux Sarrasins logés à Agropoli. Ils vinrent par mer, remontèrent le Gariglian jusqu'à Fondi; puis, sortant de leurs barques et ravageant tous les environs, ils vinrent à Gaëtte, et se logèrent sur les collines auprès de Formie. Alors le pape se repentit d'avoir donné Gaëtte à Pandenulfe, et fit tant, par ses exhortations et par ses lettres, que Docibilis rompit son traité avec les Sarrasins et leur fit la guerre, où plusieurs des habitants de Gaëtte furent tués, et plusieurs pris. Mais les Sarrasins ayant redemandé à traiter, en rendant les captifs, Docibilis leur accorda une habitation sur le Gariglian, où ils demeurèrent quarante ans et firent des maux innombrables.

#### XII. Concile de Constantinople faux huitième.

Cependant le légat Pierre, prêtre cardinal, arriva à Constantinople, où Photius fit assembler un concile nombreux au mois de novembre huit cent soixante-dix-neuf (3). Les actes entiers n'en sont point encore imprimés; mais le docte et curieux M. Baluze en a fait venir de Rome une copie fidèle, qu'il garde dans sa

riche bibliothèque, et dont il a bien voulu me permettre de tirer un extrait pour l'utilité publique. La première session est sans date, et commence ainsi: Photius, président dans la grande salle secrète, assisté d'Elie, prêtre, légat de Jérusalem, et des métropolitains, savoir: Procope de Césarée en Cappadoce, Grégoire d'Ephèse, Jean d'Héraclée, autre Jean d'Héraclée, (c'est qu'il y avoit deux métropoles de ce nom, l'une en Thrace, l'autre dans le Pont), Grégoire de Cyzique, Grégoire de Nicée, Daniel d'Ancyre, Théophylacte de Sardis, George de Nicomédie, Marc de Side, Zacharie de Chalcédoine. Ensuite sont les noms des autres évêques, faisant en tout le nombre de trois cent quatre-vingt-trois.

Quand on eut fait silence, Pierre, diacre et pronotaire de l'église de Constantinople, dit: Pierre, prêtre cardinal, et légat du très-saint pape Jean, et ceux qui sont avec lui; savoir, Paul et Eugène, sont ici; et le cardinal Pierre, nouvellement arrivé, apporte des lettres du pape. Photius dit: Loué soit Dieu qui nous l'a conservé en santé; qu'ils entrent. Après qu'ils furent entrés, Photius fit encore une prière d'action de grâces, à laquelle le concile répondit: Amen. Puis il embrassa Pierre et les deux autres légats, et dit (1): Que le Seigneur ait agréable la peine que vous avez prise, qu'il bénisse et sanctifie vos âmes et vos corps; qu'il ait agréables les soins de notre très-saint frère collègue et père spirituel le bienheureux pape Jean. Et, après que les légats eurent fait à Photius les compliments du pape, il ajouta: Nous saluons d'une affection cordiale le très-saint pape œcuménique Jean; et nous prions Dieu de nous accorder ses saintes prières et sa précieuse charité; Jésus-Christ, notre commun maître et notre vrai Dieu, lui donne la récompense de sa charité sincère!

Après ces civilités, le légat Pierre dit (2): Le pape a envoyé une lettre à votre sainteté, afin que tout le monde connoisse le soin qu'il prend de votre église, l'amitié qu'il vous porte, et la confiance qu'il a en vous. Photius répondit: Dès devant les lettres, nous en sommes bien informés, par les choses mêmes. Il nous a envoyé, non une, mais deux fois des évêques et les prêtres, premièrement Paul et Eugène, puis vous, pour visiter ceux qui sont rebelles à la vérité, leur donner les avis convenables, et rappeler les schismatiques. C'est ainsi que Photius prend avantage de la légation de Paul et d'Eugène, qui n'avoient pas été envoyés à lui, mais à saint Ignace (3). Pierre fit ensuite les compliments du pape au concile, qui lui répondit de même; puis Zacharie, évêque de Chalcédoine, prit par la parole, et dit en substance: La paix a été troublée parmi nous; et j'en dirai la cause incroyable, mais vraie.

(1) Chr. Cass. IV, c. 41. (2) Ep. 248. Chr. Cass.  
Epist. 205, 206, 207, 208. c. 42.  
(3) Ep. 150.

(1) Pand. Canon. Eccl. (2) MS.  
Gr. Bevereg. to. 2, p. 253, (3) Sup. liv. LII, n. 48.  
c. p. 274.



C'est la science d'un homme divin, parfaitement instruit et des saintes Écritures, et de toute l'encyclopédie des sciences humaines. C'est la beauté de son esprit, sa compréhension, sa pénétration, presque au-dessus de l'humanité. D'un autre côté, sa douceur et sa modération, son empire sur toutes les passions; la charité pour les pauvres, l'humilité dont vous voyez les effets, la facilité à pardonner, le désintéressement, le zèle par lequel il a converti à la foi des hérétiques, des infidèles, des nations entières; en un mot, toutes les vertus humaines. C'est ce qui a attiré l'envie à notre saint patriarche, comme à Jésus-Christ quand il étoit sur la terre. On a chassé ce grand homme de son trône; il a souffert ce qui vaut mieux taire que d'en parler. Mais la vertu de l'empereur a surmonté tous les obstacles. Il reste quelque peu d'opiniâtres, sous prétexte de l'autorité de Rome. C'est pour ce sujet que l'empereur nous a assemblés, et que vous êtes venus. Car, s'il faut dire la vérité, c'est pour vous que se tient ce concile, et pour l'église romaine: c'est pour vous justifier des calomnies de ce reste de schismatiques. Quant à nous, grâce à Dieu, nous n'avons point besoin de concile, étant parfaitement unis. Ecoutez ce qu'en dit le concile.

Alors le concile dit: Nous sommes tous unis à notre patriarche; les uns l'ont été dès le commencement, jusqu'à être prêts à répandre leur sang pour lui: les autres, qui en ont été séparés, se sont réunis. Zacharie ajouta: Les schismatiques veulent s'élever au-dessus de l'église romaine, et l'affermir à leurs volontés. Ils reçoivent les décrets du pape Nicolas et du pape Adrien, et refusent de recevoir ceux du pape Jean. Après qu'il eut ainsi parlé, plusieurs des évêques du concile, entre autres Elie, légat de Jérusalem, rendirent grâces à Dieu de l'union des Eglises. Le cardinal Pierre dit: Que le pape Jean voulait tenir Photius pour son frère, et comme son âme. Puis il se leva, et lui donna les présents que le pape lui envoyait, savoir, des habits pontificaux, entre autres le pallium et les sandales (1). Le concile demanda à les voir; et les trois légats du pape les déplièrent devant tout le monde. Alors Photius dit: Que Jésus-Christ, notre Dieu, qui couvre le ciel de nuées, et qui s'est revêtu de notre nature pour la réparer et la purifier, daigne couvrir en cette vie de sa protection notre confrère et notre père spirituel, et dans le siècle futur le revêtir de la robe nuptiale, pour le rendre digne d'être admis dans la chambre de l'époux.

Le cardinal Pierre dit (2): Nous avons apporté une lettre pour le patriarche Photius, une pour vous, parlant aux évêques, une pour les schismatiques. Nous n'avons pas ici la vôtre, donnez-nous jour pour l'apporter. On convint du jour; et Photius dit qu'il étoit temps de fi-

nir la session, parce que les légats étoient fatigués. Mais le cardinal Pierre dit encore: S'il y a ici quelque schismatique, qu'il se déclare. Le concile dit: Nous sommes tous d'accord, les schismatiques sont en très-petit nombre. La session finit par des acclamations de louanges: Aux grands empereurs Basile, Léon et Alexandre, longues années (1)! A la très-pieuse impératrice Eudocie, longues années! A Etienne Porphyrogénète et syncelle! C'étoit le dernier fils de l'empereur destiné à l'état ecclésiastique. A Photius et Jean, très-saints patriarches, longues années! Il faut remarquer qu'ils nomment Photius devant le pape.

### XIII. Seconde session. Lettres du pape altérées.

La seconde session fut tenue le mardi dix-septième de novembre, indiction treizième, qui est l'an huit cent soixante-dix-neuf (2). C'étoit dans la grande église de Constantinople, au côté droit des galeries hautes, nommées catécuménies. L'évangile étoit au milieu de l'assemblée, et Photius y présidoit; les trois légats de Rome, Paul, Eugène et Pierre étant assis avec lui, aussi bien qu'Elie, légat de Jérusalem, Côme, prêtre et apocrisiaire d'Alexandrie, Procope, métropolitain de Césarée, Grégoire d'Ephèse, et les autres, comme en la première session. Photius fit la prière, et les Romains chantèrent entre eux en latin. Le cardinal Pierre ouvrit la session; et comme il parloit latin, Léon, protospataire et secrétaire de l'empereur, lui servit d'interprète. Il dit donc: Les empereurs ont envoyé à Rome, par deux fois, les patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, y ont aussi envoyé, priant le pape Jean d'affermir la paix dans votre église. Nous apportons des lettres, pour cet effet, et nous désirons, avant toutes choses, faire lire celle du pape à l'empereur. Elle étoit traduite en grec; le même secrétaire Léon en fit la lecture, et elle fut insérée dans les actes. Mais elle y est bien différente de l'original latin, dont j'ai rapporté la substance, qui se trouve dans le recueil des lettres du pape Jean VIII, et les Grecs mêmes reconnoissent la différence. En celle-ci, on ne parle point de la mort du patriarche Ignace; et on ne dit point que Photius avoit repris les fonctions épiscopales, sans consulter le saint-siège (3). Au contraire, on fait dire au pape, parlant à l'empereur: Votre piété nous a prévenu, en faisant violence à Photius, et le rétablissant avant l'arrivée de nos légats. Toutefois, nous y suppléons, non par notre autorité, quoique nous puissions le faire, mais par les constitutions apostoliques. Sur quoi il cite le concile de Nicée, et le reste comme dans la vraie lettre. Dans la suite de celle-ci on supprime l'or-

(1) Bevereg. pag. 275, c.

(2) MS.

(3) Ep. 199. Sup. n. 7. Bevereg. p. 17. A. to. 8, Conc. p. 1461, to. 9, p. 135.

dre du pape, afin que Photius demandât pardon en plein concile, et l'absolution qu'il lui donnoit; et on ajoute plusieurs discours à sa louange. Enfin, cette lettre n'est pas tant traduite que refaite au gré de Photius, mais apparemment de concert avec les légats, qui en entendirent la lecture sans s'en plaindre.

Après qu'elle eut été lue (1), Procope de Césarée témoigna qu'il en étoit content; Elie, légat de Jérusalem, en dit de même; et Procope reprit: Le peu de schismatiques qui restent ne sont retenus que par les souscriptions qu'ils ont données. Le cardinal Pierre dit, s'adressant à tout le concile: Recevez-vous la lettre du pape? Le concile dit: Nous recevons tout ce qui regarde l'union avec Photius, et l'intérêt de l'Eglise, mais non pas ce qui regarde l'empereur et ses provinces. C'est-à-dire, comme la suite fait voir, qu'ils rejettent la prétention du pape sur la Bulgarie.

Ensuite Pierre, diacre et protonotaire de Constantinople, lut la lettre du pape à Photius, traduite en grec, et altérée comme la précédente (2). On y supprime ce que le pape disoit, que Photius devoit le consulter avant que de rentrer dans le siège de Constantinople, quoique vacant, et la condition qu'il lui imposoit de demander pardon en plein concile. On fait seulement dire au pape, dans cette lettre, qu'il casse et rejette le concile tenu contre Photius, comme n'ayant point été souscrit par le pape Adrien; et on retranche ce qui regarde la restitution de la Bulgarie.

Cette lettre ayant été lue, le cardinal Pierre demanda à Photius s'il en étoit content (3). Il répondit qu'oui; puis il ajouta, au sujet des exilés, dont le pape l'exhortoit à demander le rappel: L'empereur n'en a exilé que deux, encore n'est-ce pas pour des causes ecclésiastiques; toutefois, nous le prions de les rappeler. Le cardinal Pierre dit: Notre instruction porte de demander la juridiction sur la Bulgarie. Photius répondit: Nous avons toujours aimé la paix. Nous n'avons point envoyé de pallium en Bulgarie, et n'y avons point fait d'ordination depuis notre rétablissement, dont voici la troisième année. Apparemment il se comptoit pour rétabli, même avant la mort d'Ignace, depuis que l'empereur l'avoit rappelé de son exil. Il ajouta des discours généraux qui n'étoient que des compliments, et ne l'engageoient à rien. Procope de Césarée dit: Nous espérons que Dieu soumettra à l'empereur toutes les nations du monde: alors il réglera, comme il lui plaira, les limites des métropoles. Le concile répéta le même discours.

Le cardinal Pierre dit: Le pape demande comment le patriarche Photius est rentré dans son trône, car il ne croyait pas qu'il dût le faire avant notre arrivée. Elie, légat de Jérusalem, dit: Il a toujours été reconnu pour

patriarche par les trois patriarches d'Orient, et presque par tous les évêques et le clergé de Constantinople; qui l'empêchoit donc de remonter sur son trône? Le concile dit: Il est rentré du consentement des trois patriarches, à la prière de l'empereur, ou plutôt en cédant à la violence qu'il lui a faite, et à la supplication de toute l'église de Constantinople. Quoi, dit le cardinal Pierre, n'y a-t-il point eu de violence de la part de Photius? N'en a-t-il point usé tyranniquement? Au contraire, dit le concile, tout s'est passé avec douceur et tranquillité. Dieu soit béni! reprit le cardinal Pierre.

### XIV. Apologie de Photius.

Alors Photius dit: Je vous le dis, devant Dieu, je n'ai jamais désiré ce siège; la plupart de ceux qui sont ici le savent bien. La première fois, j'y montai malgré moi, répandant beaucoup de larmes, après m'en être longtemps défendu, et par une violence inévitable de l'empereur, qui régnoit alors, mais du consentement des évêques et du clergé, qui avoient donné leurs souscriptions à mon insu. On me donna des gardes. Ici le concile l'interrompt pour dire: Nous le savons tous, ou par nous-mêmes, ou pour l'avoir appris de ceux qui en furent témoins. Photius continua: Dieu a permis que je fusse chassé. Je ne me suis point efforcé de rentrer, je n'ai point excité de séditions. Je suis demeuré en repos, remerciant Dieu, et soumis à ses jugements, sans importuner les oreilles de l'empereur, sans désir ni espérance d'être rétabli. Dieu, qui opère les miracles, a touché le cœur de l'empereur, non à cause de moi, mais à cause de son peuple; il m'a rappelé de mon exil. Mais tant qu'Ignace, d'heureuse mémoire, a vécu, je n'ai pu me résoudre à reprendre mon siège, nonobstant les exhortations et les violences que plusieurs me faisoient pour ce sujet, et, ce qui me touchoit le plus, nonobstant l'exil et la persécution que souffroient nos confrères. Le concile dit: C'est la vérité. Photius continua: Au contraire, j'ai voulu affermir la paix avec Ignace en toutes manières; nous nous vîmes dans le palais, nous nous jetâmes aux pieds l'un de l'autre, et nous nous pardonnâmes mutuellement. Étant tombé malade, il m'appela; je le visitai plusieurs fois, et lui donnai toutes les consolations dont je fus capable. Il me recommanda les personnes qui lui étoient le plus chères, et j'en ai pris soin. Après sa mort, l'empereur me sonda premièrement en secret, puis me communiqua son dessein publiquement par ses patrices, me représentant le désir du clergé, et le consentement des évêques, que je n'aurois plus de prétexte de m'y opposer. Enfin, il me fit l'honneur de me venir trouver lui-même. J'ai cédé à un changement si miraculeux, pour ne pas résister à Dieu. Le concile dit: Il est ainsi.

(1) MS.

(2) To. 8, Conc. to. 9, p. 144.

(3) MS.

(1) Bever. pag. 274, C. (2) MS.



Le cardinal Pierre dit (1) : Vous savez que l'Eglise romaine a rétabli Flavien de Constantinople, Jean Chrysostôme, Cyrille de Jérusalem et Polychronius, chassés de leurs sièges; et saint Grégoire le dialogue, après avoir persécuté l'évêque de Dalmatie sur une calomnie, le remit dans son siège. Pierre veut parler apparemment de l'affaire de saint Grégoire avec Maxime de Salone. Il continue : Le pape Nicolas ayant déposé Zacharie, le pape Adrien lui rendit son siège, et le pape d'aujourd'hui l'a fait bibliothécaire. Il n'est donc pas inférieur au pape Adrien ou au pape Nicolas, pour user de dispense, quand elle est utile à l'Eglise. Il ajouta plusieurs protestations publiques de l'amitié du pape envers Photius; et le concile y joignit ses acclamations (2).

#### XV. Lettres des Orientaux.

Les légats du pape demandèrent la lecture des lettres des patriarches d'Orient, le concile l'accorda, et on lut premièrement celle de Michel, patriarche d'Alexandrie, à l'empereur, apportée par le prêtre Côme. Elle contient de grandes louanges de l'empereur, et fait aussi l'éloge de Côme, que l'empereur avoit envoyé à Alexandrie, et que le patriarche Michel lui avoit renvoyé. Au contraire, cette lettre porte de terribles malédictions contre Joseph, qui avoit assisté au concile de l'an huit cent soixante-dix, et elle en parle ainsi : Il s'est dit fausement archidiacre de Michel, patriarche d'Alexandrie, qui l'a anathématisé. C'étoit le prédécesseur de celui qui écrivit cette lettre; car il y en eut deux de suite, de même nom. La lettre ajoute : Il en est de même de l'impie Elie, qui s'est dit syncelle de Sergius, patriarche de Jérusalem, et qui, étant retourné, est mort lépreux (3). Le patriarche Michel donne ensuite de grandes louanges à Photius, et dit : Quiconque ne communique pas avec lui, et ne le reçoit pas pour patriarche très-légitime, son partage soit avec les déicides. Enfin, il prie l'empereur, s'il lui envoie quelque bénédiction, c'est-à-dire quelque aumône, de l'envoyer par le prêtre Côme. Après cette lecture, le concile dit : Nous savions bien que les sièges d'Orient n'avoient jamais été séparés de la communion de Photius, et le concile déclara qu'il recevoit la lettre.

On lut ensuite celle du même patriarche d'Alexandrie à Photius. Il s'étendoit sur ses louanges et sur celles de l'empereur, et disoit à Photius : Ayant appris de Michel, notre prédécesseur, quel étoit votre mérite, nous vous recevons et vous reconnaissons publiquement et à haute voix patriarche légitime de Constantinople, avec nos métropolitains les plus voisins, assemblés en concile, autant que l'a permis notre misérable état, savoir : Zacharie

de Tamianthie ou Thamiat, Jacques de Babylone, Etienne de Thèbes, Théophile de Baré, qui peut être Barca, avec plusieurs autres évêques. Nous embrassons votre communion, et disons anathème à quiconque ne l'embrasse pas; et nous avons mis votre nom pour toujours dans les sacrés diptyques. Quant à Elie et Joseph, qui ont fait éclater leur rage contre vous, ils sont morts dans leur péché, sans en avoir demandé pardon; Thomas, évêque de Beryte, qui étoit le troisième, a reconnu sa faute, comme vous verrez par sa rétractation. Aussi lui avons-nous pardonné, et nous vous prions d'en user de même. Nous avons reçu vos présents, et si vous nous envoyez quelque bénédiction, ce sera, si vous plaît, par le prêtre Côme. En cette lettre étoit insérée la rétractation de Thomas de Beryte, où il demandoit pardon d'avoir agi contre Photius au concile, l'an huit cent soixante-neuf, et disoit avoir été séduit par Elie et Joseph. Cette lettre du patriarche d'Alexandrie fut approuvée du concile comme la précédente. Quant à la rétractation de Thomas, les légats du pape s'en rapportèrent au concile, qui renvoya l'affaire à Photius, comme étant la partie intéressée, et Photius lui pardonna.

Ensuite, on lut la lettre de Théodose, patriarche de Jérusalem, à Photius, qui étoit aussi synodale, et avoit été apportée par André, prêtre et moine, et Elie, prêtre et stylite, frères. Elle contenoit en substance les mêmes choses que celle du patriarche d'Alexandrie, tendant à reconnaître Photius pour patriarche légitime de Constantinople. On lut une lettre semblable, adressée à Photius, par le patriarche d'Antioche, nommé Théodose, comme celui de Jérusalem. Il dit avoir reçu, par l'abbé Côme, la bonne nouvelle du rétablissement de Photius, et ajoute : Nous avons souffert une grande vexation de la part d'Ebintaéloum, et il nous en a coûté beaucoup. Le métropolitain Thomas étoit venu de Tyr nous en consoler. Il nous a demandé pardon, aussi bien qu'à Michel, patriarche d'Alexandrie, et nous vous prions aussi de lui pardonner. C'est que Thomas avoit été transféré de l'évêché de Beryte à l'archevêché de Tyr. Celui qui est ici nommé Ebintaéloum, doit être Ahmed, fils de Touloun, qui commandoit alors en Egypte et en Syrie. On lut encore une lettre d'Abraham, métropolitain d'Amide et de Samosate en Arménie, à Photius (1). Il le félicitoit sur son rétablissement, et ajoutoit : J'ai reçu, par l'abbé Côme, des lettres de notre père Théodose, patriarche d'Antioche, et de l'abbé Michel, pape d'Alexandrie. Elles parloient de Thomas, archevêque de Tyr, d'Elie et de Joseph. Ce dernier s'est attribué un rang qu'il n'avoit pas; mais Dieu lui a rendu ce qu'il méritoit, aussi bien qu'à Elie. Quant à l'archevêque de Tyr, il a confessé sa

(1) Bevereg. p. 79, D. (2) MS.  
Sup. l. xxvi, n. 8. (3) Sup. l. xxi, n. 4.

(1) Sup. liv. Li, n. 3.

faute devant les patriarches. Abraham déclare ensuite qu'il reçoit Photius, et prononce de grandes malédictions contre quiconque ne le reçoit pas. Il lui donne avis que le patriarche de Jérusalem est mort, et que l'abbé Elie de Damas lui a succédé. Le mort étoit Théodose, dont la lettre venoit d'être lue; et ce fut apparemment ce qui donna à Abraham occasion d'écrire. Après cette lecture, le concile rendit grâces à Dieu, et finit la session par les acclamations ordinaires.

#### XVI. Troisième session.

La troisième fut tenue deux jours après, savoir, le jeudi dix-neuvième de novembre, Photius présidant, et tout le reste comme à la seconde session. Le cardinal Pierre fit lire la lettre du pape aux évêques dépendants de Constantinople et aux autres patriarches, et elle fut lue par le diacre et pronotaire Pierre; mais elle étoit altérée comme les autres, surtout à l'endroit où il étoit dit que Photius devoit demander miséricorde devant le concile; car on y disoit seulement qu'il ne devoit pas dédaigner de reconnaître devant le concile la bonté et la miséricorde dont l'Eglise romaine avoit usé en le recevant (1). Après que cette lettre eut été lue, le concile déclara qu'il la recevoit, excepté ce qui regardoit l'empereur, c'est-à-dire la juridiction sur la Bulgarie. Procope de Césarée releva ce qui touchoit l'ordination des laïques à l'épiscopat, appuyant sur l'autorité du concile de Sardique. Zacharie de Chalcédoine parla sur le même sujet, et dit entre autres choses : La coutume combat souvent la règle, pour élever des laïques au sacerdoce (2); et j'en ai la preuve dans le second concile œcuménique, non par ses discours, mais par sa conduite, puisqu'il déclara patriarche de Constantinople Nectaire, qui venoit d'être baptisé. Vous avez les exemples du grand Ambroise, d'Ephrem d'Antioche, d'Eusèbe de Césarée, et tant d'autres qu'on ne les peut compter. Il rapporte un passage d'une lettre de saint Basile à Amphiloque; et pour montrer que Photius n'est pas proprement dans le cas du canon, il soutient qu'il n'a jamais été homme d'affaires, mais homme de lettres; que son père et sa mère ont souffert pour la religion, et que lui-même a converti en Arménie et en Mésopotamie, quantité de personnes qui étoient dans l'erreur, des nations entières et des barbares.

On lut ensuite la lettre synodique à l'empereur du défunt patriarche de Jérusalem, Théodose. Il y exposoit ses misères comme les autres, mais en termes généraux, et demandoit du secours. Il recevoit Photius, et ajoutoit : Nous avons ordonné synodalement, et nous déclarons à tout le monde comme un

canon irrévocable, que si quelqu'un ne reçoit pas de bon cœur notre saint et illustre confrère Photius, patriarche de la ville impériale, et ne célèbre pas avec lui, il soit anathème et déposé par l'autorité des trônes apostoliques (1). Après la lecture, le concile dit : Nous recevons ce qui a été ordonné synodalement, par le très-saint patriarche Théodose, et nous disons anathème à ceux qui ne sont pas de même avis. Les légats du pape demandèrent quand cette lettre étoit venue (2). Elie, légat de Jérusalem, dit : Le patriarche Théodore l'a faite synodalement en ma présence; et ensuite quand il en a eu l'occasion? Il l'a envoyée par le moine André, mon frère, non-seulement en son nom, mais du patriarche d'Antioche, qui en est d'accord.

Le cardinal Pierre dit : Tous les patriarches conviennent avec le pape, mais nous examinons ces légats à cause des précédents, qui étoient envoyés par les Sarrasins pour racheter des captifs, et se disoient légats des patriarches. Paul et Eugène, légats du pape, ajoutèrent : Nous connoissons André pour avoir passé plusieurs jours avec lui; nous l'avons examiné sur la foi, et il nous en a donné sa profession par écrit. Photius dit : Il faut oublier le passé. Je m'offrois seul à la persécution, pour en délivrer tous les autres, et ne point donner ce spectacle aux infidèles; mais on ne m'a pas écouté. Il faut tout oublier. Le légat Elie dit : Dieu sait que je n'avois jamais vu le patriarche Photius, que je ne lui avois jamais parlé, ni reçu de ses lettres; mais je suis venu pour l'intérêt de l'Eglise, à cause de son mérite, de l'injuste persécution qu'il a soufferte, et de ces impies, ces faux légats.

Les légats Paul et Eugène dirent : Nous n'agissons ni par prévention, ni par intérêt; et le cardinal Pierre dit à Photius : Vous accomplissez cette parole de l'Evangile : Je ne cherche point ma gloire, un autre la cherche et juge, et le temps a éclairci la vérité sur tout cela (3). Mais, s'il plaît au concile, qu'on lise l'instruction qui nous a été donnée par le pape Jean, et qui nous a été souscrite par tous nos évêques. Le concile dit : Qu'on la lise. Le cardinal Pierre se leva et la fit lire en grec par l'interprète Léon, telle que je l'ai rapportée. Après la lecture du dixième article, qui portoit abrogation des conciles contre Photius, le concile dit (4) : Nous avons déjà abrogé, rejeté et anathématisé par les effets, ce prétendu concile, en nous réunissant au très-saint patriarche Photius. Ils entendent le concile de Constantinople en huit cent soixante-neuf, et nous disons anathème à ceux qui ne le rejettent pas. Elie, métropolitain de Martyropolis, et Elie, légat de Jérusalem, dirent : Et comment peut-on appeler concile, ce qui a rempli l'E-

(1) Epist. 200, tom. 8. (3) Bevereg. 281, B.  
Conc. p. 1486.

(2) MS. 8 Syn. Phot. p. 221. Joann.  
(3) Ap. Leon. Allat. de VIII, 50.  
(4) Sup. n. 8.



glise de tant de schismes? où les députés des Sarrasins ont été assis comme juges; qui a osé faire le contraire de tous les conciles; qui a condamné les innocents sans examiner, et renversé toutes les lois ecclésiastiques et civiles? C'est pour cela que les saints sièges d'Orient en ont cassé et anathématisé les actes.

Après que l'on eut achevé de lire l'instruction, le concile dit : Nous voyons que vous avez suivi en tout l'instruction du pape; un si grand pontife devoit avoir de tels légats. Nicetas, métropolitain de Smyrne, dit : Dieu vous a fait trouver les choses en tel état, que si quelqu'un vouloit aller contre l'ordre de Dieu et l'instruction du pape, il n'en auroit pas de prétexte. Les légats du pape dirent : Le prophète dit : Tu iras partout où je t'enverrai. Nous ne sommes venus que pour accomplir la volonté de Dieu et du pape (1). Le concile dit : Nous voyons clairement que vous l'accomplissez. Photius dit : C'est la volonté de Dieu, qui est descendu du ciel, et a pris notre nature, pour réconcilier à son père le genre humain. Vous voyez que tout court à la volonté du pape, et que rien n'y résiste. Les légats dirent : C'est notre devoir de nous réunir à votre église par nos combats et nos travaux. C'est pour cela que nous avons souffert tant de fatigues dans le voyage; mais c'est par leurs travaux que les saints ont plu à Jésus-Christ. Photius dit : Aussi Dieu vous a réservé de grandes récompenses dans son royaume. Le cardinal Pierre dit : Voici les souscriptions des évêques, pour montrer comme ils ont été d'accord de recevoir le très-saint patriarche Photius avec toute l'église romaine. On lut les souscriptions qui étoient au bas de l'instruction des légats, puis le cardinal Pierre demanda si le concile en étoit content. Le concile dit que oui, et principalement des souscriptions; et on finit la session par les acclamations ordinaires.

## XVII. Quatrième session.

La quatrième fut tenue le jeudi vingt-quatrième de décembre, veille de Noël, dans la grande salle secrète, où avoit été tenue la première session. Pierre, diacre et protonotaire, dit : Le métropolitain de Martyropolis vient d'arriver de la part du patriarche d'Antioche, dont il est légat; il apporte aussi des lettres du patriarche de Jérusalem, et il est à la porte. On le fit entrer. Il se nommoit Basile (2), et dit qu'il apportoit des lettres de Théodose, patriarche d'Antioche, et d'Elie, nouveau patriarche de Jérusalem, ajoutant que ni l'un ni l'autre n'avoit jamais eu part à ce qui s'étoit fait contre Photius. On lut la lettre du patriarche d'Antioche à Photius, qui contenoit en substance les mêmes choses que les précédentes, entre autres la condamnation de Tho-

(1) Jerem. 1, 7.

(2) Bevereg. p. 282, F; 293. MS.

mas de Béryste et d'Elie, qui sont traités de faux légats. Après que le concile eut donné son approbation à cette lettre, on lut celle du nouveau patriarche de Jérusalem à Photius, dont la substance étoit encore la même, et elle fut de même approuvée par le concile, qui ajouta : Nous savions bien que les sièges d'Orient avoient toujours reconnu Photius. Elie, légat de Jérusalem, dit : Ce consentement vient du ciel. Les Sarrasins mêmes ont envoyé à Photius, les uns pour demander l'instruction, les autres pour demander le baptême, et se soumettre à l'empereur.

Le cardinal Pierre dit : Deux patrices, qui s'étoient séparés de Photius, sont revenus aujourd'hui, demandant pardon, et disant qu'ils attendoient notre retour, et vouloient suivre l'autorité de l'église romaine. Le concile dit : Nous les connoissons et nous les avons reçus (1). Ils n'alléguoient autre raison, comme nous l'avons appris d'eux-mêmes, sinon qu'ils avoient donné leurs souscriptions, étant séduits par les faux légats et par quelques autres personnes. Pour toute autre cause, disoient-ils, nous nous serions contentés de l'absolution du patriarche; mais la souscription étant contre lui-même, nous attendions l'absolution d'un autre siège. Nous ne sommes coupables d'autre chose. Puis donc que vous nous avez donné l'absolution, nous la recevons avec toute la joie possible, et nous rejetons ceux qui ne la reçoivent pas. C'est pourquoi, ajoute le concile, nous les avons reçus comme nos enfants et nos propres membres.

## XVIII. Articles de la réunion.

Les légats du pape demandèrent ensuite si le concile étoit d'accord de tous les articles contenus dans la lettre du pape à l'empereur, et ils en marquent cinq. Le premier touchant la Bulgarie. Sur quoi le concile répondit (2) : Nous vous avons déjà dit, et nous le répétons, il ne s'agit point ici de régler des limites; cette question demande un temps convenable. Toutefois, nous nous joindrons à vous pour en prier l'empereur; et suivant que Dieu le conduira et qu'il agira lui-même, sans préjudice des canons, nous en serons contents et l'approuverons. Le second article étoit sur l'ordination des laïques (3). Sur quoi Basile, métropolitain de Martyropolis et légat d'Antioche, Elie, légat de Jérusalem, et Côme, légat d'Alexandrie, dirent : Cela n'est point contraire aux lois de l'Eglise. A Alexandrie, à Antioche et à Jérusalem, en quelque rang, soit du peuple, soit du clergé, que l'on trouve un homme distingué par sa vertu, on ne fait point de difficulté de l'élever à l'épiscopat. Car ce n'est pas seulement pour les clercs que Jésus-Christ est descendu en terre, et ils ne sont pas les

(1) Bevereg. p. 283, B. (2) P. 239. (3) MS. Allat. p. 238

seuls à qui il a préparé les récompenses de la vertu : c'est à tous les chrétiens. Si cette règle étoit approuvée et reçue, ce seroit la désolation et la perte de toutes les chaires épiscopales. Car la plupart des évêques, qui ont brillé parmi nous, ont été tirés d'entre les laïques. Nous ne pouvons consentir à ce règlement, pour ne pas condamner nos prélats. Le concile dit : Chaque siège a ses anciennes coutumes, et il ne faut point en disputer les uns contre les autres. L'église romaine garde ses coutumes, et elle a raison; mais l'église de Constantinople garde aussi quelques anciens usages, qui lui sont propres; de même les sièges d'Orient. Si donc l'église romaine n'a jamais admis de laïques à l'épiscopat, qu'elle continue de l'observer; car il est raisonnable de ne pas outre-passer les bornes des pères. Mais puisque ni les Orientaux ni l'église de Constantinople ne l'ont point observé, encore que nous souhaitions de trouver toujours dans le clergé des hommes dignes de l'épiscopat; toutefois, s'il ne s'y en trouve point, et qu'il s'en trouve entre les laïques, on ne doit pas laisser les plus dignes pour choisir ceux qui le sont moins.

Le troisième article étoit, de ne point tirer d'une autre église le patriarche de Constantinople (1), mais de le prendre entre les prêtres et les diacres cardinaux de la même église. Sur quoi le concile dit : Cet article est compris dans le précédent; et plutôt à Dieu que l'église de Constantinople fût assez heureuse pour avoir toujours les prêtres et les diacres les plus accomplis de tout l'empire romain, afin qu'on ne tirât que d'entre eux celui qui doit monter sur le premier siège; mais si le temps n'en fournit pas de tel, il faut le choisir dans toute l'Eglise.

Le quatrième article étoit la condamnation des conciles tenus contre Photius, sous le pape Adrien, à Rome et à Constantinople. Sur quoi Basile, légat d'Antioche, dit (2) : Il y a longtemps que le très-saint pape Michel d'Alexandrie, avec ses évêques, a condamné et anathématisé tout ce qui a été fait contre le très-saint patriarche Photius, et ceux qui reçoivent ces actes. Mon patriarche Théodose en a fait autant. Côme, légat d'Alexandrie, dit : Le pape d'Alexandrie a déclaré nettement son sentiment dans ses lettres, et comme il charge de toutes sortes de malédictions ces actes, et ceux qui les reçoivent. Elie, légat de Jérusalem, dit : J'anathématise ceux qui ne reçoivent pas Photius pour patriarche légitime, comme a fait autrefois le saint patriarche Théodose de Jérusalem, et comme fait à présent son successeur Elie, rejetant pareillement tout ce qui a été ci-devant fait contre lui, principalement les actes où les députés des Sarrasins ont pris séance comme juges. Le concile s'écria : Nous sommes tous de cet avis; nous

(1) Allat. p. 242.

(2) Allat. p. 117.

le déclarons tous, nous y applaudissons. C'est cet article de la lettre du pape Jean, qui nous fait le plus de plaisir. Dès devant qu'il l'eût ordonné, nous avons condamné tout ce qui a été dit ou écrit contre le patriarche Photius, étant parfaitement unis à lui. Le cinquième article étoit l'excommunication des schismatiques, c'est-à-dire de ceux qui ne vouloient pas reconnoître Photius; et elle ne manqua pas d'être confirmée dans ce concile (1).

A la fin de la session, le cardinal Pierre dit (2) : Puisque par la grâce de Dieu tous les scandales sont ôtés, que la vérité examinée est devenue plus éclatante, et que la paix et la concorde est rendue à l'Eglise; maintenant que l'heure de l'office divin est venue, si vous le jugez à propos, nous irons tous le célébrer avec le patriarche Photius. Le concile dit : Cette proposition est bonne et agréable à Dieu. Soit fait selon votre parole! Dieu conserve notre saint maître, et prolonge ses jours pour le salut de son Eglise!

## XIX. Cinquième session.

La cinquième session fut tenue l'année suivante huit cent quatre-vingt, le mardi vingt-sixième de janvier, au côté droit des galeries hautes de la grande église, Photius présidant avec les trois légats du pape, et les trois des sièges orientaux (3). Ce fut lui qui ouvrit l'action, en disant : Le second concile œcuménique de Nicée, tenu sous le pape Adrien et le patriarche Taraise, est reconnu par notre église pour le septième concile, et remis au rang des six autres. L'église romaine et les sièges d'Orient reçoivent comme nous les décrets de ce concile; mais peut-être quelques-uns doutent encore s'il doit être mis au rang des conciles œcuméniques. Car on le dit ainsi, et jusqu'à présent nous n'en avons point su la vérité. Maintenant donc, mes frères, ordonnons tous ensemble, si vous le jugez à propos, que ce concile sera compté le septième œcuménique, et reconnu égal aux six autres.

Le cardinal Pierre dit : Nous voulons vous avertir que la sainte église romaine étant d'accord avec toutes les autres, a reçu de tout temps les décrets de ce concile, tenu sous le pape Adrien et le patriarche Taraise, touchant les saintes images; et le nomme encore à présent le septième concile, le mettant au rang des six autres. Quiconque ne fait pas ainsi, soit anathème. Le concile dit (4) : Après notre réunion avec l'église romaine, dont notre patriarche Photius a été le médiateur, il nous convient d'être aussi d'accord sur ce sujet. Ainsi, quiconque ne reconnoît pas le second concile de Nicée pour le septième œcuménique, soit anathème. Le même anathème fut répété par Eugène, le premier des légats du pape, par

(1) MS. Bevereg. pag. 283. D. (2) Ibid. (3) P. 295. (4) Id. p. 294, A.



Basile, légat d'Antioche, et par Elie, légat de Jérusalem.

Les légats du pape dirent : Nous vous prions qu'on aille trouver Métrophane, et qu'on lui dise : Le concile vous appelle, de la part des légats, pour apprendre votre intention, touchant l'union de l'Eglise (1). C'étoit le métropolitain de Smyrne, un des principaux adversaires de Photius, et un des trois à qui le pape avoit écrit. Le concile députa vers lui Basile, évêque de Crète, Nicétas, métropolitain de Smyrne, mis par Photius à la place de Métrophane, et Grégoire, archevêque de Perge. Etant arrivés, ils dirent : Les légats de Rome et le concile vous mandent par nous, de leur déclarer votre sentiment, et pour quelle raison vous vous séparez de l'Eglise. Métrophane dit : Je suis malade, c'est pourquoi je ne puis guère parler. Je vous dirai néanmoins succinctement, pourquoi je suis séparé de vous. J'aurois été volontiers me défendre, comme il est juste; mais en ma conscience, je suis fort mal, et je ne puis ni marcher, ni me tenir debout devant vous. C'est pourquoi je vous prie, s'il est possible, laissez-moi jusqu'à ce que je reprenne mes forces; alors je me défendrai.

Les députés rapportèrent au concile la réponse de Métrophane, et les légats de Rome dirent : Suivant l'ordre que nous avons reçu du pape, nous l'avons exhorté non pas une, mais deux et plusieurs fois à quitter l'erreur, et se réunir à l'Eglise. Mais il prend de vains prétextes, alléguant sa maladie, qui ne l'empêche pas de parler long-temps, pour ne rien dire, et l'empêche de dire un seul mot qui seroit salutaire, savoir : Je me réunis à l'Eglise suivant l'ordre du pape. C'est pourquoi, conformément aux canons, nous le séparons de toute communion ecclésiastique, jusqu'à ce qu'il revienne à son pasteur. Car vous devez savoir que le pape Jean a donné au patriarche Photius la même puissance, de lier et de délier, qu'il a reçue de saint Pierre, en vertu de laquelle Photius peut en notre absence condamner Métrophane (2). Photius dit aux légats : Nous vous tenons pour nos pères, comme légats du pape, notre père spirituel. Les légats ajoutèrent : Le pape nous a ordonné, comme nous l'avons déjà déclaré, que Photius tienne pour déposés tous ceux qui l'ont été par le pape Jean; et que le pape Jean tiendra pour déposés tous ceux qui l'ont été par Photius; et si vous le jugez à propos, on en fera un canon.

#### XX. Canons.

Le concile dit : Qu'on le fasse. Et après qu'il eut été dressé, Pierre, diacre et protonotaire, le lut en ces termes : Premier canon. Le

(1) V. tom. 8, Conc. p. 1386. Ep. 202. (2) P. 296, 284, 296.

saint concile œcuménique a ordonné que les laïques, les clercs ou les évêques d'Italie, demeurant en Asie, en Europe ou en Afrique, qui ont été déposés, excommuniés ou anathématisés par le pape Jean, soient aussi traités par le patriarche Photius comme soumis à la même censure; et que ceux que le patriarche Photius aura excommuniés, déposés ou anathématisés, en quelque diocèse que ce soit, le pape Jean, et l'Eglise romaine les regarde comme frappés de la même censure, sans préjudice des privilèges du saint-siège de Rome. Les légats demandèrent si l'on approuvoit ce canon; et le concile répondit qu'il l'approuvoit. Elie, légat d'Orient, donna encore son approbation en particulier; puis Basile, légat d'Antioche dit : Nos évêques, étant unis inséparablement à Photius depuis qu'il est évêque, nous ont envoyés pour lui donner plein pouvoir de faire ce qu'il lui plaira de ceux qui se séparent de l'Eglise, comme ayant l'autorité des sièges d'Orient et de Rome. Les légats du pape dirent : Béni soit Dieu, qui a uni tous les patriarches!

Le concile ajouta : Si ceux qui se sont séparés de l'Eglise, demandent à se réunir après la fin du concile, qu'en ordonnez-vous? Les légats du pape dirent (1) : Nous avons déjà dit que le pape Jean a accordé au patriarche Photius la faculté de recevoir ceux qui reviendront, et d'excommunier les impénitents. Mais il faut envoyer des députés à Métrophane, lui signifier notre réponse, et la censure dont nous l'avons frappé. On députa Jean, métropolitain d'Héraclée, Daniel d'Ancyre, et George de Nicomédie; et Métrophane s'excusa sur sa maladie, comme la première fois, ajoutant que si les députés voulaient venir tous trois le trouver en particulier, il s'expliqueroit à eux. Cette réponse ayant été rapportée et lue dans le concile, les légats du pape dirent : Sa maladie ne l'empêchoit point de dire, en un mot, au lieu de tant de paroles : Je me réunis à l'Eglise. C'est pourquoi ces fruits ne lui serviront de rien, pour se décharger de la censure. Ils ajoutèrent que Photius avoit tout pouvoir de la part du pape pour condamner Métrophane, même en leur absence.

Photius dit : Que vous semble de ceux qui ont quitté l'épiscopat pour embrasser la vie monastique? peuvent-ils revenir à l'épiscopat? Les légats dirent : Cela ne se pratique point chez nous. Si un évêque se réduit au rang des moines, c'est-à-dire des pénitents, il ne peut plus reprendre la dignité épiscopale. Les légats d'Orient, Basile et Elie, dirent : On ne l'a jamais vu non plus chez nous; des moines sont quelquefois promus à l'épiscopat, mais les évêques devenus moines ne peuvent demeurer évêques. Le concile dit : Il faut en faire aussi un canon; car il y a souvent parmi

(1) P. 297.

nous des difficultés sur ce sujet. Les légats y consentirent.

Le concile dit : Nous vous prions de faire aussi un canon contre les laïques qui vont jusqu'à ce point d'insolence et de fureur, que de frapper ou mettre en prison des évêques ou des prêtres. Car encore que le cas soit arrivé rarement, nous savons toutefois qu'il n'y a pas beaucoup d'années qu'il est arrivé. La tentation en est plus grande quand il n'y a point de peine marquée (1). Les légats d'Orient y consentirent; on dressa sur-le-champ ces deux canons, et Photius les fit lire en ces termes : Second canon. Bion que jusqu'ici on ait toléré quelques évêques, qui, après être descendus à l'état monastique, ont remonté à la dignité épiscopale, le concile a corrigé cet abus, et déclaré que si un évêque embrasse la vie monastique, il ne pourra plus reprendre l'épiscopat. Car les moines font profession de se soumettre et d'apprendre, non pas d'instruire et de gouverner. Troisième canon. Si un laïque, au mépris des lois impériales et des canons de l'Eglise, est assez hardi pour frapper ou emprisonner un évêque, soit sans sujet, soit sous quelque prétexte, qu'il soit anathème. Le concile répéta l'anathème.

#### XXI. Souscriptions.

Photius demanda s'il restoit quelque chose à faire dans le concile; et les légats du pape dirent : Souvenez-vous que par notre instruction, qui vous a été lue, il paroît que les évêques qui ont assisté au concile de Rome, pour la réception de Photius, et la cassation des actes faits contre lui, ont tous souscrit (2). Nous vous prions d'en faire autant; et s'il y a encore des schismatiques cachés, Photius peut les recevoir à pénitence, ou les punir s'ils demeurent obstinés.

Photius, et les légats d'Orient ensuite, répondirent à cette proposition par des compliments. Alors les légats du pape, prenant le parchemin où étoient écrits les actes du concile, y souscrivirent. Puis on lut publiquement les souscriptions, qui portoient : Paul, évêque d'Ancône, légat du saint-siège et du pape Jean dans ce concile œcuménique, suivant l'ordre du pape, le consentement de l'Eglise de Constantinople, des légats d'Orient et du concile : je reçois le révérendissime Photius comme patriarche légitime et je communique avec lui. Je rejette et anathématise le concile assemblé contre lui à Constantinople, et tout ce qui a été fait contre lui du temps du pape Adrien. Et si quelques schismatiques s'éloignent encore de Photius, leur pasteur, ils seront excommuniés, jusqu'à ce qu'ils reviennent à sa communion. De plus, je reçois le second concile de Nicée touchant les saintes images, je le nomme le

(1) P. 298.

(2) P. 299.

septième concile œcuménique, et je le mets au rang des six autres.

Eugène, évêque d'Ostie, et le cardinal Pierre, firent la même souscription; et après qu'elle eut été lue, le concile dit : Béni soit Dieu, qui a réuni son Eglise par la coopération du pape Jean. Puis les légats d'Orient souscrivirent dans le même sens, ajoutant que leurs patriarches avoient reconnu Photius avant le concile. Après eux souscrivirent, les métropolitains Procope de Césarée, en Cappadoce (1), Grégoire d'Ephèse, Jean d'Héraclée, Daniel d'Ancyre, Théophylacte de Sardis, George de Nicomédie, et les autres évêques, au nombre de trois cent quatre-vingt. Ainsi finit la cinquième session, après les acclamations ordinaires.

#### XXII. Sixième session. L'empereur présent.

La sixième se tint le mardi, huitième jour de mars, non pas dans l'église, comme les précédentes, mais au palais dans la chambre dorée; parce que l'empereur Basile y assistoit ou plutôt y présidoit, comme portent les actes, avec ses deux fils Léon et Alexandre, qu'il avoit fait reconnoître empereurs. Tous les évêques étant assis, l'empereur Basile dit (2) : Nous devons peut-être assister au concile, et procurer avec vous la paix et l'union des églises, mais des gens mal intentionnés auroient pu tourner notre présence au désavantage du concile, comme si l'union s'étoit faite par crainte, ou par complaisance pour nous. C'est pourquoi nous avons jugé plus à propos de vous laisser premièrement tout régler ensemble de vous-mêmes, avec une entière liberté, et venir ensuite le recevoir et l'autoriser par notre souscription. Je crois seulement, si vous le jugez à propos, qu'il est bon de publier une profession de foi, non pas une nouvelle, mais celle du concile de Nicée, approuvée par tous les autres conciles.

Basile, légat d'Antioche, dit : Après que les schismes et les scandales ont été levés par vos soins, empereur chéri de Dieu, et par les prières de notre père spirituel le patriarche Photius, il est juste qu'il n'y ait qu'une confession de foi par toute l'Eglise. Tous les autres évêques témoignèrent leur consentement, même les légats du pape, qui le donnèrent les derniers. Or, c'étoit contre l'Eglise romaine que cette proposition se faisoit, afin de condamner l'addition *filioque*, sous prétexte d'autoriser le symbole de Nicée.

Photius le fit donc lire avec une préface, qui portoit : Nous conservons la divine doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres, et les decrets des sept conciles œcuméniques : nous rejetons ceux qu'ils ont condamnés, et recevons ceux qu'ils ont approuvés. C'est pourquoi nous embrassons la définition de foi, que nous avons

(1) P. 300.

(2) P. 301.



reçue de nos pères, sans en rien ôter, n'y rien ajouter, changer ou altérer, pour ne pas condamner nos pères, et leur faire une injure inexcusable. Suivait le symbole de Nicée, comme il fut réformé à Constantinople; puis on ajoutait, pour conclusion: Nous croyons tous ainsi, c'est en cette foi que nous avons été baptisés; nous recevons pour nos frères et nos pères ceux qui croient ainsi (1). Mais si quelqu'un est assez hardi pour composer une autre confession de foi, et la proposer aux fidèles ou aux hérétiques convertis: ou pour altérer celle-ci par des paroles étrangères, des additions, ou des soustractions; nous le déposons s'il est clerc, et nous l'anathématisons s'il est laïque, suivant les décrets du concile (2).

Après la lecture de cet écrit, le concile s'écria: Nous croyons tous ainsi; c'est dans cette foi que nous avons été baptisés et ordonnés; nous anathématisons tous ceux qui croient autrement. Elie, légat de Jérusalem, et Côme, légat d'Alexandrie, dirent: Anathème à ceux qui ne confessent pas le symbole commun de la foi.

Photius demanda ensuite si le concile étoit d'avis que l'empereur souscrivit à ses actes, comme il l'avoit offert. Les métropolitains dirent: Non-seulement nous en sommes d'avis, mais nous l'en supplions. L'empereur souscrivit donc de sa main: le concile fit de grandes acclamations, et le pria de faire souscrire ses trois fils, les deux empereurs et le troisième destiné à l'Eglise. Ils le firent, et le diacre Théophane lut les quatre souscriptions. Celle de l'empereur Basile porte: Que conformément au présent concile, il autorise le septième concile œcuménique, reconnoît Photius pour patriarche de Constantinople, et rejette tout ce qui a été dit ou écrit contre lui. Celles des trois princes sont semblables, et Etienne y prend la qualité de sous-diacre (3). Ensuite Daniel, métropolitain d'Ancyre, et les autres évêques firent des prières pour l'empereur et des acclamations à l'ordinaire; dont la dernière est: Aux saints patriarches Photius et Jean, longues années! mettant Photius le premier.

## XXIII. Sixième et dernière session.

Sa septième et dernière session fut tenue dans la grande église le dimanche treizième jour de mars. Photius dit (4): Il est à propos, ce me semble, de lire, en présence de tout le concile, la définition de foi qui fut hier publiée, en faveur de ceux qui n'y étoient pas présents. C'est-à-dire, qu'il n'y avoit eu qu'une partie des évêques à la session tenue dans le palais, quoique, selon les actes, tous les trois cent quatre-vingts y eussent assisté. Le concile approuva cette proposition; le diacre Pierre lut l'exposition de foi, qui fut confirmée; et on

(1) Sup. liv. XXVIII, n. 6. (3) P. 303.  
(2) P. 305. (4) P. 305.

répéta l'anathème contre quiconque oseroit en rien ôter ou y ajouter. Ensuite Procope de Césarée fit un discours, où il releva l'affection et la confiance de l'empereur pour Photius, dont il fit le panégyrique, osant même le comparer à Jésus-Christ et lui appliquer ces paroles de saint Paul (1): Nous avons un pontife qui a pénétré le ciel. Puis les légats du pape dirent: Si quelqu'un ne reconnoît pas Photius pour patriarche, et ne communique pas avec lui, que son partage soit avec Judas, et qu'on ne le reconnoisse pas pour chrétien (2)! Le concile y applaudit et finit par des acclamations, dont la dernière fut encore: Aux patriarches Photius et Jean longues années!

## XXIV. Lettre du pape sur le filioque.

Tels sont les actes du concile de Photius, si l'on peut y ajouter foi, sachant combien il étoit habile et faussaire. A la fin de ces actes on trouve une lettre du pape Jean à Photius, qui porte en substance: Nous savons les mauvais rapports que l'on vous a faits de notre église et de nous, et qui ne sont pas sans apparence: mais j'ai voulu vous éclaircir avant même que vous m'en écriviez (3). Vous saviez que votre envoyé nous ayant consultés depuis peu sur le symbole, a trouvé que nous le gardions tel que nous l'avons reçu d'abord, sans y avoir rien ajouté ni en avoir rien ôté, sachant bien quelle peine mériteroient ceux qui l'oseroient faire. C'est pourquoi nous vous déclarons encore, pour vous assurer touchant cet article, qui a causé du scandale dans les églises, que non-seulement nous ne parlons pas ainsi; mais que ceux qui ont eu l'insolence de le faire les premiers, nous les tenons pour des transgresseurs de la parole de Dieu, et des corrupteurs de la doctrine de Jésus-Christ, des apôtres et des pères qui nous ont donné le symbole, et nous les rangeons avec Judas, comme déchirant les membres de Jésus-Christ. Mais je crois que vous n'ignorez pas, étant aussi sage que vous êtes, qu'il n'y a pas peu de difficulté d'amener le reste de nos évêques à ce sentiment; et de changer promptement un usage de cette importance, affermi depuis tant d'années. C'est pourquoi nous croyons qu'on ne doit contraindre personne à quitter cette addition faite au symbole, mais user de douceur et d'économie, exhortant peu à peu les autres à renoncer à ce blasphème. Ceux donc qui nous accusent, comme étant dans ces sentiments, ne disent pas la vérité; mais ceux-là ne s'en éloignent pas, qui disent, qu'il y a encore des gens parmi nous qui osent parler ainsi. C'est à vous à travailler avec nous, pour ramener avec douceur ceux qui se sont écartés.

Nous avons vu par la conférence des envoyés de Charlemagne avec le pape Léon III, que

(1) P. 286, E. (3) Bever. p. 306. Joan.  
(2) Hebr. IV, 14, p. 287. Ep. 320.

l'on n'avoit point reçu à Rome l'addition *filioque* (1) au symbole de Nicée; et que le pape n'approuvoit pas cette addition qui étoit reçue en France: quoiqu'il ne doutât pas de la vérité qu'elle exprime, savoir que le Saint-Esprit procède du père et du fils. Ainsi le pape Jean VIII, sachant que les Grecs étoient scandalisés de cette addition, pouvoit avec vérité dire, que l'église romaine ne l'avoit point reçue, et blâmer ceux qui l'avoient introduite; et s'il use contre eux d'expressions trop fortes, on peut les attribuer à sa complaisance pour Photius et pour l'empereur Basile, qui lui a fait faire tant de fautes. Mais il ne touche point en cette lettre au fond de la doctrine. Ce qui n'a pas empêché depuis les Grecs schismatiques de prendre avantage de cette lettre, et de tout ce qui fut fait sur ce sujet, au concile de Photius, qu'ils tiennent pour le vrai huitième concile œcuménique, ne comptant pour rien celui de l'an huit cent soixante-neuf.

A la suite du concile de Photius, on trouve trois lettres écrites par lui à des évêques d'Italie, après le concile et la réunion des deux églises (2), savoir à Marin de Castello, à Gauderic de Vélètri, et à Zaccarie d'Anagnia. Il leur envoie des présents, et leur demande la continuation de leur amitié altérée par sa disgrâce.

## XXV. Etat de l'Orient.

Voyons maintenant l'état de l'Orient, pour mieux entendre ce qui a été dit des députés qui en vinrent à ce concile (3). Le calife Moutaz, ayant régné trois ans et demi dans la négligence et les plaisirs, comme ses prédécesseurs, fut forcé à se déposer, puis enfermé dans un cachot, où on le laissa mourir de faim. C'étoit l'an de l'hégire deux cent cinquante-cinq, de Jésus-Christ huit cent soixante-neuf. Son successeur fut Mahomet, fils du calife Vathec, que l'on nomma Mouthadi. Celui-ci avoit du mérite et voulut rétablir l'ordre. Il défendit le vin, chassa les chanteurs, les bouffons et les devins, ôta les impôts, et rendoit justice en personne deux fois la semaine, l'Alcoran à la main. Mais au bout d'onze mois, les Turcs mutinés le tuèrent, après l'avoir traité indignement. Son successeur fut Moutamid, fils du calife Moutevaquel. Il commença à régner l'an deux cent cinquante-six, huit cent soixante-dix, et s'abandonna au plaisir: ce qui causa plusieurs révoltes sous prétexte de religion; et toutefois il régna vingt-trois ans, jusqu'à l'an deux cent soixante-dix-neuf, huit cent quatre-vingt-douze. De son temps, Ahmed, fils de Toulon gouverneur d'Egypte, prit Antioche sur le calife, qu'il ne reconnoissoit plus; et comme Mouaffec, frère du calife et gouvernant à sa place, ne pouvoit réduire Ahmed par la force,

il le fit excommunier comme rebelle dans toutes les mosquées de Bagdad. Car les musulmans avoient leurs censures à l'imitation des chrétiens. Ce fut l'an deux cent soixante-cinq, huit cent soixante-dix-neuf, qu'Ahmed prit Antioche (1); et c'est lui sans doute qui, dans une lettre du patriarche Théodose, se trouve nommé Ebintaéloum; mais il faut lire Ebin Touloun, le fils de Touloun.

Ce Théodose ou Thadous patriarche Melquité d'Antioche, avoit été ordonné la première année du calife Moutamid, qui est l'an huit cent soixante-dix après Etienne, qui ne tint le siège qu'un jour: mais Théodose le remplit vingt ans (2). Le patriarche Melquité de Jérusalem se nommoit aussi Théodose, et mourut la dixième année du même calife, c'est-à-dire, l'an huit cent quatre-vingt. Il eut pour successeur Elie, dont le père Manzour avoit aidé aux musulmans à prendre Damas, et pour ce sujet avoit été excommunié par tout le monde. Elie tint ce siège vingt-neuf ans. Nous avons de lui une lettre de l'année huit cent quatre-vingt-un, indiction quatorzième, adressée aux rois, à tous les évêques et les fidèles de France, par laquelle il dit que le prince du pays s'étant fait chrétien, a permis de rétablir les églises, qui étoient prêtes à tomber (3). Mais, ajoute-t-il, n'ayant point d'argent pour faire cette dépense, et n'en trouvant point à emprunter, nous avons engagé les vignes et les plants d'oliviers appartenant à l'Eglise et jusqu'aux vases sacrés. Ce qui n'est pas encore suffisant; et cependant nous n'avons pas de quoi fournir au luminaire des églises, à la nourriture des pauvres et des moines, et à la rédemption des captifs. C'est pourquoi nous avons recours à votre charité. On ne voit point qui pouvoit être ce prince converti; mais je ne sais si ces Orientaux étoient scrupuleux de feindre ce qui pouvoit leur attirer des aumônes. Cette lettre fut envoyée par deux moines, Gispert et Rainard, dont les noms font bien voir qu'ils étoient Francs, et qu'ils s'étoient retirés à la Terre-Sainte.

Le patriarche Melquité d'Alexandrie étoit Michel, fils de Bacam, qui mourut l'an de l'hégire deux cent cinquante-six, huit cent soixante-dix de J.-C.; et deux ans après l'an deux cent cinquante-huit, on mit à sa place un autre Michel, qui tint le siège trente-quatre ans. Mais le patriarche jacobite d'Alexandrie étoit Osanius ou Sanut, qui tint le siège onze ans, jusqu'en huit cent soixante-dix-sept. Son successeur fut Michel, pendant vingt-cinq ans (4). Achmed, fils de Touloun, le fit beaucoup souffrir, et le chargea de si grandes taxes qu'il fut obligé de vendre aux juifs la quatrième partie des églises d'Alexandrie, et

(1) Sup. n. 15. Act. B. n. 8.  
(2) Eutyh. 471, to. 2. (4) Chr. Orient. III. El-  
(3) Tom. 2. Spicil. p. mac. p. 17.  
723, et Pref. I, Séc. 6.



d'imposer à chaque chrétien une capitation. Il vendit aussi les biens des moines; et encore ne put-il payer que la moitié de sa taxe, qui étoit de vingt mille dinars ou sous d'or.

C'est ce que je trouve des églises d'Orient. La servitude où ces patriarches vivoient, rend moins étonnante leur facilité à envoyer des légats, pour ou contre Photius, selon que ceux qui les demandoient étoient plus puissants, et leur donnoient plus d'aumônes. Le lecteur jugera quel fonds il doit faire sur des témoins qui se dédisoient si facilement.

L'empereur Basile envoya du secours en Italie, comme il avoit promis au pape, sous la conduite de Grégoire, spathaire, Théophylacte, turmarque, et Diogène, comte. Le pape, ayant appris qu'ils étoient arrivés à Naples, et qu'ils y avoient défait une multitude de Sarrasins, leur écrivit pour les en féliciter, et leur mander de venir à Rome avec quelques galères, pour la défendre contre les mêmes ennemis (1). En même temps, il écrivit à Athanase, archevêque de Naples, et au peuple d'Amalfi, pour les presser de rompre leur alliance avec ces infidèles.

#### XXVI. Fin de saint Méthodius des Slaves.

Méthodius, archevêque des Moraves, étoit venu à Rome, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du pape l'année précédente. Le pape, ayant eu de lui les éclaircissements qu'il désiroit sur sa foi et sur sa conduite, le renvoya avec une lettre au comte Suentopoule, prince des Slaves établis en Moravie, où, après avoir loué ce prince de sa dévotion à saint Pierre et au saint-siège, il dit (2): Nous avons interrogé votre archevêque Methodius, en présence de nos frères les évêques, s'il croyoit le symbole de la foi et le chantoit à la messe, comme le tient l'église romaine, et comme il a été reçu dans les six conciles universels. Il a déclaré qu'il le tenoit et le chantoit suivant la tradition de l'église romaine. Ainsi l'ayant trouvé orthodoxe dans sa doctrine, et capable de servir l'Eglise, nous vous le renvoyons pour gouverner celle qui lui a été confiée, et vous ordonnons de le recevoir avec l'honneur convenable. Car nous lui avons confirmé le privilège d'archevêque, en sorte que, selon les canons, c'est à lui à régler toutes les affaires ecclésiastiques.

Nous avons aussi consacré évêque de Nitrie le prêtre Vichin, que vous nous avez envoyé; nous voulons qu'il obéisse en tout à son archevêque, suivant les canons, et que dans le temps convenable vous nous envoyiez un autre prêtre ou diacre du consentement de l'archevêque, afin que nous l'ordonnions de même pour quelque autre église où vous jugerez nécessaire d'ériger un siège épiscopal, et

qu'avec ces deux évêques votre archevêque puisse en ordonner d'autres, dans les lieux où ils pourront résider avec honneur. L'évêché de Nitrie subsiste encore dans la haute Hongrie, sous l'archevêque de Gran, et peut faire juger jusqu'où s'étendoit la domination de Suentopoule. Le pape continue: Nous voulons que les prêtres, les diacres et les autres clercs, soit Slaves, soit d'autre nation, qui sont dans les terres de votre obéissance, se soumettent en tout à votre archevêque; et s'il s'en trouve de désobéissants et de schismatiques, qu'après une seconde admonition, ils soient chassés de vos terres.

Enfin, nous approuvons les lettres slavones inventées par le philosophe Constantin, et nous ordonnons de publier en la même langue les actions et les louanges de Jésus-Christ, puisque saint Paul dit que toute langue doit confesser qu'il est dans la gloire de Dieu le père (1). Car il n'est point contraire à la foi d'employer la même langue slavone pour célébrer la messe, lire l'Evangile et les autres écritures de l'ancien et du nouveau Testament bien traduites, ou chanter les autres offices des heures. Celui qui a fait les trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin, a fait aussi toutes les autres pour sa gloire. Nous voulons toutefois que, pour marquer plus de respect à l'Evangile, on le lise premièrement en latin, puis en slavon, en faveur du peuple qui n'entend pas le latin, comme il se pratique en quelques églises. Et si vous et vos officiers aimez mieux entendre la messe en latin, nous voulons qu'on vous la dise en latin. Cette lettre est du mois de juin huit cent quatre-vingt, indiction treizième, et fait voir que le pape Jean, après avoir ouï les raisons de Méthodius, changea d'avis touchant l'usage des langues vulgaires dans les divins offices. On dit encore la messe en slavon en quelques endroits de Dalmatie et de Moravie.

Méthodius retourna donc continuer ses travaux, mais ce ne fut pas sans opposition. On le voit par une lettre que le pape Jean lui écrivit l'année suivante pour le consoler et l'encourager. Il convertit à la foi Borivoï ou Vorsivoï, duc de Bohême, avec trente de ses comtes; et après les avoir instruits, et fait observer les jeûnes solennels, il les baptisa et leur donna un prêtre pour les affermir dans la foi (2). Ludmille, femme de Borivoï, se convertit aussi et souffrit le martyre; et tels furent les commencements de l'église de Bohême. Enfin Méthodius revint à Rome où il mourut, et fut enterré avec son frère Cyrille dans l'église de Saint-Clément. Ils sont tous deux honorés comme saints le même jour, qui est le neuvième de mars (3).

(1) Phil. II, 11. Boll. 9. mart. tom. 7, p. 24.  
(2) Epist. 268. Vita. ap. (3) Mart. R. 9 mart.

(1) Epist. 240, 241, 242. (2) Sup. n. 6. Ep. 194, 247.

#### XXVII. Lettres du pape à Constantinople.

La pape Jean ayant reçu quelque secours des Grecs, qui étoient arrivés en Italie, et appris ce qui s'étoit passé au concile de Constantinople, écrivit à l'empereur Basile, le treizième d'août huit cent quatre-vingt, indiction treizième. Il le loue du zèle qu'il a fait paroître pour la réunion de l'Eglise, et l'exhorte à la maintenir (1). Il le remercie d'avoir envoyé des galères pour la défense des terres de Saint-Pierre, d'avoir rendu à l'église romaine le monastère de Saint-Serge, à Constantinople, et d'avoir remis au saint-siège la juridiction sur la Bulgarie. Ce qui veut dire que l'empereur l'avoit promis, mais on n'en voit point d'exécution. Il ajoute à la fin: Nous recevons ce que le concile de Constantinople a accordé par grâce, pour la restitution du patriarche Photius; mais si nos légats ont fait quelque chose contre nos ordres, nous ne le recevons point, et ne jugeons point qu'il soit d'aucune vertu.

Il écrivit de même à Photius, se réjouissant avec lui de la réunion de l'église de Constantinople, mais se plaignant de ce que l'on n'avoit pas suivi ses ordres (2). Nous avons résolu, dit-il, que l'on vous traiteroit avec miséricorde, et vous écrivez qu'il n'y a que ceux qui ont mal fait, qui doivent la demander. N'alléguez pas une telle excuse, de peur d'être de ceux qui se justifient devant les hommes. Puisque l'on dit que vous connoissez l'humilité, ne trouvez pas mauvais que l'Eglise vous ait ordonné de demander miséricorde. Il conclut en déclarant qu'il reçoit le concile de Constantinople, mais avec la même restriction que dans la lettre à l'empereur. Ce qui montre qu'il se défioit de ses légats.

On croit que ces lettres furent envoyées par l'évêque Marin, qui, étant diacre et légat du pape Adrien II, avoit présidé au concile de Constantinople, huitième œcuménique, en huit cent soixante-dix (3). Il est certain que le pape Jean l'envoya à Constantinople depuis le concile de huit cent quatre-vingt, et que, ne voulant pas consentir à l'abrogation du concile huitième, il fut mis en prison et y demeura un mois.

#### XXVIII. Charles le gros, empereur.

Bien que la flotte envoyée en Italie par l'empereur Basile, eût remporté une victoire considérable sur les Sarrasins, Rome ne fut pas délivrée (4). C'est ainsi que le pape en écrivoit, le trentième d'octobre huit cent quatre-vingt, à Charles, l'un des rois de Germanie, et il ajoutoit: Nous ne laissons pas d'être persécutés par les Sarrasins et par nos concitoyens,

(1) Ep. 251. (3) Sup. liv. LI, n. 26.  
(2) Ep. 150. Steph. v. Ep. 1.  
(4) Ep. 255.

en sorte qu'il n'y a pas de sûreté à sortir hors des murailles de Rome, soit pour le travail nécessaire à la subsistance, soit pour les actes de religion. C'est pourquoi, si vous ne venez promptement nous secourir, vous serez coupable de la perte de ce pays. Il lui fait les mêmes instances en plusieurs autres lettres, où l'on voit que sa principale espérance étoit alors en ce prince. Dans une du dixième de septembre huit cent quatre-vingt, il dit qu'il l'attend à Rome, et lui promet d'accomplir ce qu'il a promis, c'est-à-dire de le couronner empereur (1). Le roi Carloman, son frère aîné, étoit mort dès le vingt-deuxième de mars de la même année huit cent quatre-vingt. Le roi Louis, son autre frère, étoit assez occupé contre les courses des Normands et les révoltes des Slaves. Ainsi le roi Charles, étant venu à Rome sur la fin de cette année, le pape le couronna empereur le jour de Noël (2). On le distingue par le nom de Charles le gros.

Anspert, archevêque de Milan, avoit sans doute consenti à ce couronnement, car il entra en même temps dans les bonnes grâces du pape. Au mois de novembre huit cent quatre-vingt, le pape lui avoit encore écrit une lettre assez dure, à l'occasion de deux moines qu'il avoit fait emprisonner; mais le quinzième de février huit cent quatre-vingt-un, il confirme l'ordination de Joseph, qu'Anspert avoit sacré évêque d'Ast, quoiqu'auparavant le pape Jean lui-même eût cassé l'ordination faite par Anspert du même Joseph, pour l'évêché de Verceil. En même temps, le pape ordonne à Anselme, archidiacre de Milan, de retourner sous l'obéissance de l'archevêque dont il s'étoit séparé; et à un seigneur nommé Atton de rendre des biens usurpés sur l'église de Milan, les menaçant l'un et l'autre d'excommunication. Anspert mourut l'année suivante huit cent quatre-vingt-deux, et Anselme lui succéda (3).

#### XXIX. Athanase de Naples excommunié.

Au contraire le pape excommunia Athanase, évêque de Naples, dans un concile tenu à Saint-Pierre de Rome au mois d'avril huit cent quatre-vingt-un. La sentence portoit: Nous avons souvent admonesté Athanase, évêque de Naples, de rompre le traité fait avec les Sarrasins; et lui avons donné pour cet effet de grandes sommes d'argent. Il a promis de le faire et de se séparer de leur alliance: à condition, s'il y retournoit, d'être déposé du sacerdoce et anathématisé (4). Mais il a méprisé toutes ces promesses; il s'est souvent moqué de nous, et a partagé le butin avec eux. C'est pourquoi nous l'avons privé de toute communion ecclésiastique, et anathématisé comme

(1) Ep. 246, 249, 252. (3) Ep. 256, 260, 261,  
(2) An. Ful. 880. Ann. 262.  
Bert. 880. Metens. 881. (4) Ep. 265, to. 9, Conc.  
p. 336. Ep. 270.



ennemi de la chrétienté, jusqu'à ce qu'il se sépare entièrement des Sarrasins. Le pape envoya aussi cette sentence aux évêques voisins de Gaiette, de Capoue, de Vérolé, d'Amalfi, de Bénévent et de Salerne.

Athanase demeura plus d'un an en cet état, mais enfin il envoya un de ses diacres au pape pour le prier de l'absoudre, en renonçant à l'alliance des Sarrasins (1). Le pape envoya à Naples l'évêque Marin, trésorier du saint-siège, et un autre homme considérable nommé Sicon, avec une lettre par laquelle il absout Athanase de l'excommunication et de la suspension : A condition, dit-il, qu'en présence de nos députés, vous nous enverrez le plus que vous pourrez des principaux d'entre les Sarrasins, dont nous marquons les noms, après avoir égorgé les autres. Cette condition d'absolution imposée par un pape à un évêque, n'est guère conforme à l'ancienne douceur de l'Eglise.

XXX. Concile de Fismes.

En même temps que se tenoit à Rome le concile où Athanase fut condamné, les évêques de plusieurs provinces de France en tinrent un à Fismes, au diocèse de Reims, dans l'église de sainte Macre, martyre, que l'on honore le sixième de janvier (2). Ce concile commença le second jour d'avril huit cent quatre-vingt-un, indiction quatorzième : l'archevêque Hincmar y présidoit, et on reconnoit son style dans les huit articles qui nous en restent. Ce sont plutôt de longues exhortations que des canons. Le premier marque la distinction de deux puissances, la sacerdotale et la royale, rapportant le fameux passage du pape saint Gélase. On en cite un grand de saint Grégoire contre la négligence des évêques. On ordonne que les commissaires du roi avec l'évêque diocésain s'informeront de l'état des monastères, tant de chanoines que de moines et de religieuses, du consentement de ceux qui en jouissent. Ils examineront le nombre et les mœurs des religieux, leur subsistance, les réparations des lieux réguliers, le trésor, la bibliothèque, l'hospitalité et les aumônes. Ils en dresseront des états exacts, qu'ils enverront au roi, afin qu'il puisse y pourvoir avec le conseil des évêques. C'est que les monastères, possédés souvent par des seigneurs séculiers, tomboient dans une extrême décadence. On rapporte plusieurs passages de l'Ecriture et des pères contre les pillages, qui devenoient toujours plus fréquents, et on y ajoute des extraits des capitulaires, pour montrer au roi et à ses officiers comment ils doivent les réprimer. On insiste sur la nécessité de la pénitence et de la restitution du bien mal acquis. Enfin le concile s'adresse au roi, qui étoit Louis III, en cette partie de la France, car son frère Carlo-

(1) Ep. 294.

(2) To. 9, Conc. p. 337. Martyr. R. 6 janu.

man régnoit en Bourgogne et en Aquitaine (1). On lui propose l'exemple de Charlemagne, qui avoit toujours auprès de lui trois des plus sages de son conseil, et mettoit sous le chevet de son lit des tablettes, où il marquoit toutes les pensées qui lui venoient, même la nuit, touchant le bien de l'Eglise ou de son état, pour les communiquer à son conseil. On représente au jeune prince qu'il a plusieurs compagnons dans la dignité royale, et qu'il n'est presque plus roi que de nom; et on l'exhorte à s'élever par sa sagesse au-dessus de son âge. Enfin ce concile envoya au roi une grande exhortation contre les ravisseurs, qui enlevoient des veuves, des filles malgré leurs parents, et même des religieuses : y joignant plusieurs extraits des canons (2).

Odon, évêque de Beauvais, étant mort, on présenta au concile de Fismes un décret d'élection du clergé et du peuple, en faveur d'un clerc nommé Odacre, que la cour protégeoit, mais qui fut jugé indigne par le concile; et on envoya au roi des évêques avec une lettre contenant les causes du refus, et demandant la liberté des élections. La cour s'en offensa; et l'archevêque Hincmar apprit que l'on disoit que, quand le roi permettoit de faire une élection, on devoit élire celui qu'il vouloit; que les biens ecclésiastiques étoient en sa puissance, et qu'il les donnoit à qui il lui plaisoit. Hincmar reçut ensuite une lettre du roi, où il témoignoit vouloir suivre ses conseils, tant pour les affaires de l'état que pour celles de l'Eglise, le priant d'avoir le même attachement pour lui, qu'il avoit eu pour les rois ses prédécesseurs; et ajoutoit : Je vous prie, que de votre consentement et par votre ministère je puisse donner l'évêché de Beauvais à Odacre, votre cher fils et mon fidèle serviteur. Si vous avez cette complaisance pour moi, j'honorerai en tout ceux que vous affectionnerez le plus (3).

XXXI. Lettres d'Hincmar pour la liberté des élections.

Hincmar répondit en substance : Dans la lettre de notre concile, il n'y a rien contre le respect qui vous est dû, ni contre le bien de votre état : elle ne tend qu'à conserver au métropolitain et aux évêques de la province le droit d'examiner et de confirmer les élections suivant les canons. Que vous soyez le maître des élections et des biens ecclésiastiques, ce sont des discours sortis de l'enfer et de la bouche du serpent. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à votre sacre, et que vous avez souscrite de votre main, et présentée à Dieu sur l'autel devant les évêques : faites-vous-la relire en présence de votre conseil, et ne prétendez pas introduire dans l'Eglise ce que les grands empereurs vos prédécesseurs n'ont

(1) C. 4, 2, 6, 7, 8.

(2) Ap. Hincmar. Opusc. 2, p. 188. n. 3, 4, 6, 7, 8, 9. 326, to. 2, p. 25.

(3) Hincmar. Epist. 12, to.

pas prétendu de leurs temps. J'espère vous conserver toujours la fidélité et le dévouement que je vous dois, et je n'ai pas peu travaillé pour votre élection : ne me rendez donc pas le mal pour le bien, en voulant me persuader dans ma vieillesse de m'écarter des saintes règles que j'ai suivies, grâces à Dieu, jusqu'ici pendant trente-six ans d'épiscopat. Quant aux promesses que vous me faites, je ne prétends vous rien demander, que pour votre propre salut en faveur des pauvres. Mais je vous prie de considérer que les ordinations contre les canons sont simoniaques, et que tous ceux qui en sont les médiateurs participent à ce crime. Je ne vous ai point ici parlé de mon chef, ni débité mes pensées. Je vous ai rapporté les paroles de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses saints, qui règnent avec lui dans le ciel : craignez de ne les pas écouter. Que les évêques s'assemblent donc en concile, pour procéder à une élection régulière avec le peuple de Beauvais, et de votre consentement (1).

Sur cette réponse, Hincmar reçut le treizième de juin une autre lettre plus pressante (2), où on faisoit dire au roi : Si vous ne consentez pas à l'ordination d'Odacre, je tiendrai pour certain que vous ne voulez pas me rendre le respect qui m'est dû, ni conserver mes droits, mais résister en tout à ma volonté. Contre moi égal, j'emploierois tout mon pouvoir pour maintenir ma dignité; mais je dois mépriser un sujet qui veut la déprimer. Il n'en sera point autrement de cette affaire, jusqu'à ce que j'en aie informé le roi mon frère et les rois mes cousins, pour assembler tous les évêques de nos royaumes, qui prononceront conformément à notre dignité. Enfin, s'il est nécessaire, nous ferons encore d'ailleurs ce qui sera raisonnable.

La réponse d'Hincmar fut à proportion plus vigoureuse. Sur le manque de respect et la désobéissance, il donne un démenti au secrétaire qui a écrit la lettre; sur le mépris qu'elle témoigne de lui, il relève la puissance spirituelle, et dit : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi pour gouverner l'Eglise; mais c'est moi qui, avec mes collègues et les autres fidèles, vous ai élu, pour gouverner le royaume, à condition d'observer les lois. Nous ne craignons point de rendre raison de notre conduite devant les évêques, parce que nous n'avons rien fait que suivant les canons. Mais si vous ne changez ce que vous avez mal fait, Dieu le redressera quand il lui plaira. L'empereur Louis n'a pas tant vécu que son père Charles : votre aïeul Charles n'a pas tant vécu que son père, ni votre père autant que le sien. Et quand vous êtes à Compiègne, à leur place, baissez les yeux, voyez où est votre père, et demandez où est enterré votre aïeul; et ne vous élevez pas devant celui qui est mort pour vous et ressuscité,

(1) Ep. 12, n. 2, 5, 7, 9, 10. (2) Ep. 15, p. 190, n. 5.

et ne meurt plus. Vous passerez promptement, mais l'Eglise, avec ses pasteurs sous Jésus-Christ, leur chef, subsistera éternellement, suivant sa promesse. Cette menace d'Hincmar pouvoit paroître une prophétie, quand on vit ce jeune roi Louis mourir l'année suivante.

Il continue : Quant à ce qui suit, que s'il est nécessaire, vous ferez d'ailleurs ce qui sera raisonnable; je vois bien que c'est pour m'intimider. Mais vous n'avez de puissance que celle qui vous est donnée d'en haut (1); et Dieu veuille, soit par vous, soit par qui il lui plaira, me tirer de cette prison, je veux dire, de ce corps vieux et infirme, pour m'appeler à lui, que je désire voir de tout mon cœur, non pour mes mérites, je n'ai mérité que du mal, mais par sa miséricorde et sa grâce gratuite. Que si j'ai péché en consentant à votre élection, contre la volonté et les menaces de plusieurs, je prie Dieu que vous m'en punissiez en cette vie, afin de ne l'être pas dans l'autre. Et puisque vous avez tant à cœur l'élection d'Odacre, mandez-moi le temps auquel les évêques de la province de Reims, avec ceux qui vous ont été députés par le concile de Fismes, se pourront assembler. Je m'y ferai porter, si je suis encore en vie. Faites-y venir Odacre, avec ceux qui l'ont élu, soit du palais, soit de l'église de Beauvais; venez-y si vous l'avez agréable, ou y envoyez des commissaires; et l'on verra si Odacre est entré dans la bergerie par la porte. Mais qu'il sache que s'il ne vient, nous l'irons chercher, quelque part qu'il soit dans la province de Reims; et nous le jugerons selon les canons, comme usurpateur d'une église; en sorte qu'il ne fera jamais aucune fonction ecclésiastique, en quelque lieu que ce soit de cette province; et que tous ceux qui auront eu part à son crime, seront excommuniés, jusqu'à ce qu'ils satisfassent à l'Eglise.

XXXII. Odacre excommunié

Enfin l'intrusion d'Odacre ayant déjà duré plus d'un an, Hincmar, avec les évêques de sa province, publia une sentence contre lui, où il dit (2) : Il n'a pas craint le jugement de Dieu, ni considéré qu'au jeudi-saint dernier, plusieurs que l'évêque Odon avoit mis en pénitence publique, sont demeurés sans être réconciliés, ni recevoir la communion; que plusieurs n'ont pu recevoir le baptême solennel, ni la confirmation. Qu'il est mort plusieurs curés dans les paroisses de la campagne, où plusieurs enfants ont pu mourir sans baptême, et plusieurs autres personnes sans absolution, sans extrême-onction, sans viatique, et sans prières solennelles pour le repos de leurs âmes. Au lieu que l'économe de l'église doit en conserver les revenus pen-

(1) Jo. XIX, 11.

(2) Opusc. 52, p. 811.



dant la vacance, Odacre s'est emparé, par voie de fait et par la puissance séculière, non-seulement des revenus, mais de tous les biens de l'église de Beauvais; et nous savons que, pour obtenir cette dignité, il a donné de l'argent et d'autres choses, par des personnes qui ne sont pas inconnues. C'est pourquoi, attendu qu'il n'est point clerc de la province de Reims, nous le déclarons excommunié suivant les canons; et s'il demeure dans sa contumace, incapable de faire jamais aucune fonction cléricale dans cette province, ni de recevoir la communion, qu'à la mort en viatique. L'opposition d'Hincmar eut son effet, et Odacre n'est point compté entre les évêques de Beauvais.

### XXXIII. Forme des élections d'évêques.

La liberté dans les élections des évêques rétablie par Louis le débonnaire subsistait encore; et nous en voyons la pratique en plusieurs actes du temps, recueillis par le père Sirmond, dont j'estime important de faire mention dans cette histoire (1). Premièrement, sitôt qu'un évêque étoit mort, l'église vacante envoyait des députés au métropolitain. On le voit par une lettre d'Hincmar au roi Charles le chauve, où il dit : Trois clercs et deux laïques de l'église de Senlis sont venus me trouver, pour m'avertir de la mort de notre frère Erpoin, et m'apporter une requête du clergé et du peuple, afin qu'on leur donne un pasteur selon les règles. Je leur ai demandé s'ils avoient ordre de proposer une certaine personne : ils m'ont répondu qu'ils n'avoient ordre que de me prier de leur procurer auprès de vous la liberté ordinaire de l'élection. Quoique j'eusse appris la mort d'Erpoin dès le jour précédent, je n'ai rien voulu vous en écrire, que je n'eusse reçu des députés de cette église, selon la coutume. C'est pourquoi je vous prie de me marquer par vos lettres celui qui vous plaira d'entre les évêques nos confrères, afin que je lui envoie mes lettres canoniques, pour l'établir visiteur dans cette église. Il fera faire l'élection, dont il m'apportera lui-même ou m'enverra le décret souscrit de tous; et ce sera moi qui vous en donnerai avis. Quand j'aurai reçu votre consentement, j'enverrai mon mandement aux évêques de la province de Reims, leur marquant le jour et le lieu où ils s'assembleront pour l'ordination de l'évêque élu : afin qu'ils y viennent eux-mêmes, ou y envoient, par un prêtre ou un diacre, leurs lettres de consentement.

La forme de la commission de l'évêque visiteur, se trouve dans une lettre du même Hincmar à Hédénulfe, évêque de Laon, pour

prendre soin de l'église de Cambrai, après la mort de l'évêque Jean (1). Vous vous rendrez, lui dit-il, au plus tôt à cette église, et vous exhorterez publiquement le peuple d'élire, sans passion et d'un commun consentement, celui qu'ils trouveront le plus digne, et en qui il n'y aura aucune irrégularité. Je vous envoie le formulaire de l'élection que vous ferez lire publiquement, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. L'élection ne doit pas être faite seulement par le clergé de la ville : tous les monastères du diocèse et tous les curés de la campagne doivent y envoyer des députés porteurs de leurs suffrages unanimes. Les laïques nobles et les citoyens y seront aussi présents, car tous doivent élire celui à qui tous doivent obéir. S'ils s'accordent à choisir une personne capable, faites-leur faire un décret, qui sera souscrit de chacun; et quand je leur manderai, ils m'enverront l'élu, avec le décret d'élection, et des députés en assez grand nombre, pour lui rendre témoignage au nom de tous.

En même temps, le métropolitain écrivait au clergé et au peuple de l'église vacante, comme nous voyons par deux lettres d'Hincmar : l'une en la même occasion que la précédente, après la mort de Jean de Cambrai; l'autre à l'évêque de Beauvais, après la mort de l'évêque Odon. Vous ferez, leur dit-il, des jeûnes et des processions, puis vous vous assemblerez au plus tôt pour l'élection, dont vous ne ferez le décret qu'en présence de l'évêque visiteur, que nous vous avons envoyé. Celui que vous choisirez sera un prêtre, ou un diacre tiré de votre église, soit dans la ville, soit dans les monastères (2). Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne trouvez point de sujet digne dans le diocèse, faites en sorte d'en trouver un de quelque autre église de notre province, ou même d'une autre province; mais alors il faudra obtenir la permission par écrit de l'évêque intéressé. Gardez-vous surtout que dans cette élection il n'y ait point de simonie. Il marque ensuite toutes les irrégularités spécifiées par les canons, et les qualités que doit avoir un évêque; puis il ajoute : Amenez-nous votre élu, pour l'examiner, et sachez que si c'est une personne indigne, non-seulement il ne sera point votre évêque, mais encore vous encourrez la censure des canons; et nous, avec les évêques nos confrères, après avoir rejeté votre élection irrégulière, nous choisirons un évêque qui ne soit pas complaisant à vos désirs déréglés.

L'évêque visiteur étant arrivé, et ayant assemblé le clergé et le peuple de l'église vacante, leur faisait un discours, dont nous avons un exemple à l'occasion d'une élection du temps de Louis le débonnaire (3). Nous

(1) Sup. liv. XLVI, n. 47; 8, Conc. Gener. pag. 1866, m. 2, Conc. Gall. ap. to. n. 1.

(1) N. 2.  
(2) N. 3, 4.

(3) N. 6.

vous déclarons, dit le visiteur, que nous sommes envoyés ici pour vous faire savoir la liberté que l'empereur vous accorde d'élire un évêque; et il nous a ordonné de vous expliquer de quelles bonnes qualités il doit être orné, et de quels défauts il doit être exempt. Il cite saint Paul à Tite et Timothée (1) : puis il dit : Qu'on apporte le livre et qu'on lise ces passages devant vous. Nous voulons aussi qu'on vous lise les canons, afin que personne ne puisse s'excuser sur son ignorance. Après la lecture de plusieurs canons, il s'adresse aux prêtres, et leur dit : Souvenez-vous de votre ordination, vous qui gouvernez les âmes et qui êtes les colonnes de l'Eglise; vous qui consacrez de votre bouche le corps de Jesus-Christ et qui délivrez les hommes de la captivité du démon par l'imposition de vos mains, gardez-vous de vous laisser surprendre à ses artifices, pour abuser du pouvoir d'élire.

Il s'adresse ensuite au reste du clergé, puis aux vierges et aux veuves, et enfin aux nobles et aux autres laïques mariés. Priez Dieu, dit-il, qu'il ne vous envoie pas un évêque d'une autre église, mais de cette famille. Car souvent il arrive des divisions scandaleuses entre l'évêque venu de dehors et son troupeau. Que si vous faites une mauvaise élection, nous n'y consentirons point, mais nous avertirons l'empereur, et il pourra, sans violer les canons, donner cette place à tel ecclésiastique qu'il lui plaira. Il s'adresse ensuite à tous en général, et les exhorte à jeûner trois jours, faire des aumônes et des prières, pour élire celui qu'ils connoîtront le meilleur, le plus savant et le plus vertueux (2). Ce que l'évêque visiteur dit ici que l'empereur pourra donner la place à qui il lui plaira, se doit prendre pour une menace; car nous venons de voir le contraire dans une lettre d'Hincmar.

Le décret d'élection étoit en forme de lettre, adressée au métropolitain et à ses suffragants, de la part du clergé et de l'église vacante; et nous en avons trois exemples. L'élection d'Hédénulfe pour le siège de Laon, après la déposition d'Hincmar, en date du vingt-huitième de mars huit cent soixante-seize (3). On y marque ainsi l'utilité des élections. De peur que le peuple ne méprise ou ne haïsse l'évêque qu'il n'a pas désiré, et que sa religion ne s'affaiblisse s'il ne peut avoir celui qu'il vouloit. Afin aussi que ceux qui doivent l'ordonner, lui imposent les mains plus volontiers, voyant qu'il est demandé tout d'une voix. Le second exemple est d'Enée, pour le siège de Paris, après la mort d'Ercanrad. Le décret marque qu'il est élu suivant le désir du roi, en sorte que c'est plutôt un consentement à son choix, qu'une véritable élection. Le troisième est d'Ansegise, archevêque de Sens, tiré de la province de Reims, et du diocèse de Beauvais,

où il étoit abbé de Saint-Michel (1). Le décret porte qu'il est élu par la permission des évêques de la province de Sens et du consentement du roi. La date est du vingt-septième de juin huit cent soixante-onze. Le décret d'élection devoit être écrit dans un parchemin, afin d'y pouvoir mettre les souscriptions du clergé, des députés des monastères, des principaux d'entre les curés de la campagne, et d'entre le peuple (2).

Si l'élu n'étoit que diacre, il devoit être ordonné prêtre dans le temps convenable. Et quand il étoit arrivé au lieu où se devoit faire l'ordination, la veille, qui étoit le samedi, tous les évêques de la province devoient s'assembler à l'église métropolitaine, où l'on faisoit lire publiquement le décret de l'élection. Les évêques demandoient aux députés si elle s'étoit faite unanimement, comme portoit le décret, et s'ils connoissoient dans l'élu les bonnes qualités qu'ils lui attribuoient. Après leur réponse, ils demandoient s'il y avoit là quelqu'un qui voulût dire quelque chose contre lui, ou s'opposer à son élection. Ensuite on examinoit l'élu. C'est ainsi que l'archevêque Hincmar le marque à Adventius, évêque de Metz, en lui envoyant la forme de la consécration d'un évêque. Mais on entendra mieux cet examen par l'acte de l'ordination de Guillebert, évêque de Châlons, qui commence ainsi :

### XXXIV. Examen de l'évêque élu.

L'an trois cent soixante-huit, le troisième de décembre, c'étoit un vendredi, s'assemblèrent à Quierci, dans l'église, Hincmar, archevêque de Reims, Hincmar, évêque de Laon, Odon de Beauvais, avec les députés des cinq autres évêques de la province, porteurs de leurs lettres d'excuse (3). Il y avoit aussi des évêques d'autres provinces, savoir, Vénilon de Rouen, Hérard de Tours, Egilon de Sens et Foulcric de Troies; en sorte que cette assemblée pourroit être comptée entre les conciles, et apparemment elle se tenoit à Quierci à l'occasion d'un parlement. Tous ces évêques étant donc assemblés, le clergé, les magistrats et le peuple de Châlons, c'est-à-dire leurs députés, se présentèrent avec le décret d'élection, demandant que le prêtre Guillebert fût ordonné leur évêque.

L'archevêque Hincmar leur fit des reproches de ce qu'il avoit appris par d'autres que par eux la mort de leur évêque, et leur rendit la raison pourquoi il s'étoit fait deux élections dans leur église, savoir, que la première n'avoit pas été régulière. Le décret d'élection fut lu publiquement avec les souscriptions; puis on interrogea les chanoines, les moines, les curés et les nobles laïques, s'ils consen-

(1) Tit. I, vi. Tim. I, 111.

(2) Sup. n. 31.

(3) Form. n. 7. Sup. liv. LI, 34.

(1) N. 8. Sup. liv. XLIII, n. 13. Form. n. 9.

(2) Hincmar. Opusc. 43, to. 2, p. 717.

(3) Form. Promot. n. 11.



toient à l'élection de Guillebert. Ils l'assurèrent, tant pour eux que pour les absents. Hincmar dit : Nous ne le connaissons pas, montrez-le-nous, afin que nous voyions s'il est digne de ce rang. Il se présenta, et Hincmar lui demanda d'où il étoit. Guillebert répondit : Je suis de Touraine. De quelle condition ? dit Hincmar. Il répondit : Quoique pécheur, je suis né libre. Où avez-vous étudié ? J'ai été mis à l'école de Tours pour apprendre les lettres humaines. Quel ordre avez-vous, et de qui l'avez-vous reçu ? Hérard, mon père, que voilà, m'a donné tous les ordres jusqu'au diaconat ; puis, en vertu de ses lettres, Erpoin m'a ordonné prêtre. Pourquoi êtes-vous venu dans notre province ? Mes parents m'ont mis au service du roi avec la permission d'Hérard, mon archevêque. Que faisiez-vous chez le roi ? Je tenais les registres de ses revenus.

Alors Hincmar dit : Puisque vous avez été receveur du bien d'autrui, écoutez ce qu'en dit le concile de Chalcédoine, et il fit lire le canon. Guillebert répondit : Je n'ai point été receveur ni fait d'exactions sur personne, ou exercé de contrainte ; je n'ai fait qu'écrire les revenus et en faire le rapport au roi. On demanda à ceux qui étoient à la cour, s'ils avoient connoissance que dans cette fonction il eût fait quelque chose indigne du sacerdoce. Plusieurs nobles laïques répondirent qu'il n'y avoit rien fait de contraire aux canons et à sa profession. Hincmar lui demanda encore s'il avoit eu quelque emploi ecclésiastique. Il répondit qu'il avoit été prévôt du monastère de Saint-Vaast d'Arras, par l'ordre de l'évêque Jean et du consentement des moines, et il fit lire les lettres de l'évêque Jean et des moines qui lui rendoient un témoignage avantageux. Hincmar continua : Comme vous avez eu une commission du roi, il faut savoir s'il n'a point quelque prétention sur vous. On rapporta des lettres avec le sceau du roi, portant qu'il lui avoit rendu très-bon compte de ses commissions, et qu'il ne lui demanderoit jamais rien ; mais que si on le trouvoit digne de l'épiscopat, il demandoit qu'on l'ordonnât évêque de Châlons. Tout cela ayant été prouvé par lettres et par témoins, Hincmar dit à l'archevêque de Tours : Puisqu'il est né, élevé et ordonné chez vous, et que le clergé et le peuple de Châlons le désirent pour évêque, nous demandons votre permission pour examiner avec vous s'il est digne de cette charge. Hérard l'accorda très-volontiers.

On fit asseoir Guillebert devant eux, on lui donna le pastoral de Saint-Grégoire, on lui fit lire le premier chapitre, et on lui demanda s'il l'entendoit et s'il vouloit y conformer sa vie et sa doctrine. Il dit que oui : on lui fit lire le premier canon du quatrième concile de Carthage, et il déclara qu'il l'entendoit et le vouloit observer. On lui lut l'instruction que le nouvel évêque doit recevoir de ceux qui l'ont ordonné, et qui contient les règles de sa vie et

de sa conduite ; on lui demanda s'il vouloit s'y conformer, et il le promit. Enfin, on lui dit de lire publiquement sa confession de foi, de la souscrire s'il croyoit ainsi ; s'il y trouvoit quelque difficulté, de se retirer librement. Il la lut et déclara que c'étoit ce qu'il vouloit enseigner.

La profession de foi de Guillebert n'est pas rapportée, mais nous en avons une formule générale de ce même temps, et en particulier celle d'Adalbert, lorsqu'il fut ordonné par Hincmar évêque de Thérouane. Elle commence par l'article de l'église catholique, dans laquelle seule est la rémission des péchés, et hors laquelle on ne peut être sauvé (1). Je reçois, dit-il, avec respect les six conciles généraux de Nicée contre Arius, de Constantinople contre Macédonius, d'Ephèse contre Nestorius, de Chalcédoine contre Eutychès, de Constantinople contre Théodore et les autres hérétiques, et enfin, de Constantinople touchant les deux opérations en Jésus-Christ. Il ne parle point des deux derniers conciles, mais il ajoute : Je condamne tous ceux qui ont été condamnés par ces conciles, je reçois la lettre de saint Léon à Flavien, et le symbole de saint Athanase que l'on chante si souvent dans l'église. Ainsi, je crois trois personnes en une divinité. Il explique la foi de la trinité et de l'incarnation, et ajoute : J'anathématise toutes les hérésies et les schismes que l'Eglise anathématise, et je reçois tout ce qu'elle reçoit. Je promets d'observer les canons et les ordonnances des conciles, et particulièrement les droits de la métropole de Reims.

Après que Guillebert, élu évêque de Châlons, eut été ainsi examiné et trouvé catholique, lettré et digne de l'épiscopat, on lut les canons touchant ceux qui sont tirés d'une autre province, suivant lesquels l'archevêque Hincmar avec ses suffragants, le clergé et le peuple de Châlons, le demandèrent humblement à l'archevêque Hérard et l'obtinrent. Hincmar avertit Guillebert qu'il devoit souscrire sa profession de foi qu'il venoit de lire, et il le fit aussitôt. Alors on lut les lettres des évêques, qui, pour divers empêchements, n'avoient pu se trouver à cet examen, portant leur consentement à tout ce qui se feroit canoniquement pour l'examen et l'ordination de Guillebert. Nous avons un exemple de ces lettres d'excuse en celle de Prudence, évêque de Troyes, que j'ai rapportée en son lieu, où il déclare à quelles conditions il consent à l'ordination d'Enée, évêque de Paris (2).

#### XXXV. Forme de la consécration.

Ces lettres ayant été lues, on prit jour pour l'ordination de Guillebert, savoir le cinquième

(1) Form. Prom. n. 15, (2) N. 14. Sup. l. XLIX, n. 12. n. 13.

de décembre, qui, cette année huit cent soixante-huit, étoit le second dimanche de l'Avent (1). On marqua le lieu, savoir, le monastère de Brétigny, dans le diocèse de Noyon ; et l'archevêque Hincmar avertit Guillebert de faire une confession générale devant Dieu de toute sa vie, pour mieux se préparer à une si grande action. Le jour venu, l'archevêque avec les deux évêques, ses suffragants, Hincmar de Laon, et Odon de Beauvais, et les députés des évêques absents, se rendirent au lieu marqué ; et parce que le vendredi, lors de l'examen, l'archevêque avoit suffisamment parlé de l'élu devant le peuple, et que l'heure pressoit, il ne fit point de sermon le dimanche, mais, après l'introit, le *Gloria in excelsis*, la première oraison de l'Avent, la seconde de l'ordination, et les litanies, Guillebert fut consacré évêque. Ensuite, on lut l'épître, et on acheva la messe ; puis on donna au nouvel évêque l'instruction qui lui avoit été lue le jour précédent, souscrite de l'archevêque, des deux évêques et des députés. Je remarque ici que l'on disoit, pendant l'Avent, le *Gloria in excelsis*.

On donnoit au nouvel évêque des lettres de son ordination datées du jour et de l'année, dont nous avons un exemple dans l'acte donné à Electram, évêque de Rennes, portant que le vingt-neuvième de septembre huit cent soixante-six, il fut ordonné par Hérard, archevêque de Tours, Actard, évêque de Nantes, et Robert du Mans, avec le consentement par écrit des autres évêques de la province et du roi Charles (2). Mais l'acte d'ordination d'Hédenuffe, évêque de Laon, contient de plus les instructions que le métropolitain donnoit au nouvel évêque. Cet acte est en forme de lettre de l'archevêque Hincmar au clergé, aux magistrats et au peuple de l'église de Laon, et l'instruction qu'il renferme, tirée des archives de l'église de Reims, comprend en abrégé tous les devoirs d'un évêque, avec quelques avis particuliers contre les abus de ce temps. Là on trouve une instruction semblable à la fin du pontifical romain. La lettre d'ordination d'Hédenuffe finit par une exhortation à son clergé et à son peuple de lui obéir, et est souscrite par Odon de Beauvais, et six autres évêques de la province.

On voit plus en détail la cérémonie de l'ordination des évêques dans la lettre de l'archevêque Hincmar à Adventius (3). Le dimanche, les évêques de la province, le clergé et le peuple doivent se rendre de bonne heure au lieu de l'ordination. Tout étant préparé, les évêques près de l'autel, revêtus des habits sacrés, comme tous les autres ecclésiastiques, l'élu, revêtu pontificalement, doit être amené de la sacristie par les premiers du clergé de sa

cathédrale, et mis à la dernière place après les évêques. Le consécrateur commence la messe, et après l'introit et le *Kyrie*, il dit le *Gloria in excelsis*. Puis il dit l'oraison, qui est la première dans le formulaire de la consécration. Aussitôt, et avant la lecture de l'épître, il avertit le peuple de prier pour l'élu et pour ceux qui le consacrent. Il le prend par la main ; on commence les litanies, pendant lesquelles le consécrateur, l'élu et les évêques assistants demeurent inclinés devant l'autel.

A la fin des litanies, quand on dit *Agnus Dei*, les évêques se redressent, et le consécrateur prend le livre, l'ouvre par le milieu et le met sur le cou de l'élu, toujours incliné devant l'autel, et deux évêques soutiennent le livre chacun de leur côté. Du temps que les livres étoient des rouleaux, cette cérémonie étoit facile, et le livre ouvert pendoit des deux côtés comme une étoile. Tandis que l'élu porte ainsi l'Evangile, tous les évêques, avec le consécrateur, mettent la main droite sur la tête de l'élu ; le consécrateur dit une seconde oraison, puis une préface, et enfin la prière de la consécration. Quand il en est aux endroits où il y a des croix marquées, il prend à sa main gauche le vase du saint-chrême, et du pouce de la main droite il fait autant de fois la croix avec le saint-chrême sur le haut de la tête de l'élu. La consécration faite, les évêques lui ôtent l'Evangile du cou, et le consécrateur lui met l'anneau au doigt en disant ce qu'il signifie, savoir, la fidélité pour garder le secret des mystères, n'en découvrir à ses auditeurs que ce qu'il faut et en cacher ce qu'il faut. C'est que les anciens portoient leurs cachets à leurs bagues. Ensuite le consécrateur lui donne le bâton pastoral, signe du gouvernement, puis il lui donne le baiser de paix ; le nouveau consacré le donne à tous les évêques, et on lui met un siège où il s'assied selon son rang. On lit l'épître qui est de la première à Timothée, touchant les devoirs des évêques (4). Pendant l'épître, le métropolitain consécrateur et les comprovinciaux souscrivent l'acte d'ordination, et sitôt que la messe est finie, le donnent au consacré devant l'autel et se retirent.

Alors le nouvel évêque est mené ou porté à son église cathédrale en chantant ; et y étant arrivé il s'assied dans la chaire et recommande au clergé de le servir lui et son église, chacun selon son rang. Delà il va à la sacristie, et l'introit étant commencé, il vient dire la messe solennelle selon la coutume. S'il est métropolitain, ses comprovinciaux qui l'ont consacré assistent à cette seconde messe, à la fin de laquelle ils mettent la lettre d'ordination sur l'autel, d'où ils la prennent pour la lui donner. Telles étoient les consécration d'évêques du temps d'Hincmar ; et ce qui m'y paroît de plus remarquable, sont ces deux messes séparées

(1) N. 11.  
(2) N. 17.

(3) Opusc. 43.

(4) Tim. III.



du consacrant et du consacré que l'on a depuis jointes ensemble.

Hincmar a fait aussi un traité des devoirs d'un évêque (1), où il dit entre autres choses, qu'il doit pourvoir à son clergé de tout le nécessaire, tant pour le spirituel que pour le temporel, qu'il doit prendre soin du luminaire de l'église, des ornements, de l'entretien et de la réparation des bâtiments, des pauvres et de l'hospitalité. C'est que les biens de l'Eglise n'étoient point encore partagés; et par conséquent l'évêque étoit chargé de la subsistance des clercs et de toutes ses autres dépenses. Il dit encore que l'évêque doit fournir au roi des troupes pour la défense de l'Eglise, selon son pouvoir et suivant l'ancienne coutume, pour rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. C'est le service de guerre que rendoient alors tous les seigneurs à proportion de leurs terres, et dont j'ai souvent parlé. Il s'étend ensuite sur les usurpations des biens d'église, et défend particulièrement de toucher à ceux de l'église de Beauvais, sous prétexte de l'autorité du roi, ce qui se rapporte à la vacance de ce siège après la mort d'Odon et à l'intrusion d'Odacre.

#### XXXVI. Affaire d'Italie.

A Rome, le pape Jean ayant reçu plusieurs plaintes contre Romain, archevêque de Ravenne, le cita au concile qu'il devoit tenir le vingt-quatrième de septembre huit cent quatre-vingt-un. Il trouvoit mauvais, entre autres choses, que, sans son autorité, Romain eût ordonné un évêque à Faïence. C'est pourquoi il défendit à cet évêque d'en faire aucune fonction, et donna commission à un évêque voisin de prendre soin de cette église comme vacante en qualité de visiteur. L'archevêque de Ravenne n'étant point venu au concile de Rome, y fut excommunié jusqu'à ce qu'il se présentât, et l'excommunication notifiée à son clergé et à son peuple par une lettre du quatrième d'octobre huit cent quatre-vingt-un; mais on voit par celles de l'année suivante qu'il étoit réconcilié avec le pape (2).

Le couronnement de l'empereur Charles n'avoit encore procuré aucun secours à Rome depuis près d'un an, comme font voir les plaintes du pape, entre autres dans une lettre du onzième novembre. Elles continuèrent l'année suivante huit cent quatre-vingt-deux, et le peuple s'adressa même à l'impératrice Richarde, mais le tout sans fruit (3).

Le siège de Genève étant venu à vaquer, l'empereur Charles fit élire pour le remplir un clerc nommé Optandus; mais Otram, archevêque de Vienne, qui reconnoissoit Boson

pour son roi, refusa de sacrer Optandus, comme n'ayant été ni ordonné ni baptisé dans cette église, et y ordonna un autre évêque. Cependant le pape, pour ne pas laisser cette église vacante, et à la prière de l'empereur, consacra lui-même Optandus, et ordonna au clergé et au peuple de Genève de le recevoir, déclarant toutefois que, par cette consécration extraordinaire, il n'entendoit point préjudicier aux droits du métropolitain. Il écrivit ensuite à Otram, lui reprochant de favoriser le parti de Boson, qu'il traite de tyran et d'usurpateur, et lui ordonnant, sous peine de déposition, de venir à Rome se justifier. L'archevêque n'obéit pas; au contraire, il fit prendre Optandus et le mit dans une étroite prison. Le pape l'ayant appris, lui ordonna de le délivrer dans huit jours et de venir à Rome se défendre au concile qui se devoit tenir le vingt-quatrième de septembre, indiction première, l'an huit cent quatre-vingt-deux. Le pape cita à ce même concile Adalbert, évêque de Maurienne, avec Bernaire, évêque de Grenoble, qu'Adalbert avoit enlevé à main armée de son église, où il célébroit matines, et l'avoit traité indignement (1).

Romain, archevêque de Ravenne, avoit été sans doute absous de l'excommunication, puis-que le pape n'en fait aucune mention en lui écrivant le vingt-huitième d'août de cette année huit cent quatre-vingt-deux, indiction quinziesme, en faveur de deux diacres. Dans les trois lettres suivantes, qui sont de la même date, il se plaint de Mainbert, clerc de l'église de Bologne, comme de l'auteur de la division entre l'archevêque Romain et son clergé, à qui il ordonne de le prendre et de le mettre entre les mains du duc Jean, envoyé du pape pour l'amener à Rome (2). Il enjoint à quatre autres ducs de lui prêter main-forte, sous peine de cent pièces d'or chacun d'amende, et d'abstinence de vin et des viandes cuites. L'archevêque Romain mourut peu de temps après, et le pape écrivit à son clergé et à son peuple une lettre où il témoigne en être affligé, et les exhorte à prier pour lui: ce qui marque encore mieux leur réconciliation.

#### XXXVII. Mort de Jean VIII. Marin II, pape.

Le pape Jean VIII mourut lui-même cette année huit cent quatre-vingt-deux, le quinziesme de décembre, après avoir rempli le saint-siège pendant dix ans. Il reste de lui trois cent vingt lettres, où l'on voit qu'il étoit fort occupé des affaires temporelles de l'Italie et de tout l'empire français, et qu'il prodiguoit les excommunications, en sorte qu'elles passoient presque en formule (3). Il faisoit mo-

(1) Opusc. 45, to. 2, p. 275, 274, 308, 278, 300, 304, 702.  
(2) Ep. 299, 177, 279, 293, 298.  
(3) Ep. 271, 272, 273, 293, 298.

(1) Ep. 281, 288, 292, 295, 296.  
(2) Ep. 300, 301, 302, 303, 304.  
(3) Vita. to. 9, Conc.

dérer les pénitences en faveur du voyage de l'ome. En voici un exemple:

Un nommé Léontard ayant commis un homicide, avoit été mis en pénitence par son évêque; et l'ayant accomplie, avoit reçu l'absolution. Ensuite il avoit eu ordre, avec d'autres, de poursuivre des voleurs, à la charge de ne les point tuer s'il les pouvoit prendre. En ayant pris un, ils lui arrachèrent les yeux, en sorte qu'il en mourut. Léontard demanda pénitence à son évêque, qui lui défendit de communier qu'à la mort, de boire du vin et manger de la chair, excepté les dimanches et les fêtes; de couper ses cheveux, de se marier, de converser avec les hommes, de commander à ses serfs et jouir de son bien, et prendre de fief d'un seigneur. Léontard alla à Rome, et le pape écrivit à son évêque que la pénitence lui paroissoit trop rude (1), l'exhortant à la modérer, de peur de jeter le pénitent dans le désespoir, laissant toutefois le tout à sa discrétion. On voit ici que l'on méloit quelquefois à la pénitence des peines temporelles, ce qui la rendoit odieuse. Ce pape étant consulté par les évêques de Germanie, si ceux qui étoient tués à la guerre, combattant contre les païens pour la religion et pour l'état, recevoient la rémission de leurs péchés, répondit que ceux qui mouraient ainsi avec la piété chrétienne, recevoient la vie éternelle, et qu'il leur donnoit l'absolution en tant qu'il en avoit le pouvoir. Ce fut par ordre du pape Jean VIII que Jean diacre de l'église romaine, et auparavant moine du Mont-Cassin, écrivit en quatre livres la vie de saint Grégoire le grand, qui avoit vécu trois cents ans auparavant.

Après la mort du pape Jean VIII, le saint-siège vqua huit jours, et le dimanche, vingt-troisième du même mois de décembre huit cent quatre-vingt-deux, on élut pour le remplir Marin, second du nom, qui avoit été légat à Constantinople et en Bulgarie, et qui étoit déjà évêque; mais, comme l'on croit, sans être attaché à aucun siège, et seulement pour travailler à la mission chez les Sclaves (2). Il ne tint le saint-siège que quatorze mois.

#### XXXVIII. Instruction d'Hincmar au roi Carloman.

Louis, roi de Germanie, étoit mort dès le vingtième de janvier de la même année huit cent quatre-vingt-deux, et l'empereur Charles son frère avoit réuni sous son obéissance toute la France orientale. Louis, roi de Neustrie, mourut le quatrième d'août, laissant à son frère Carloman toute la France occidentale (3). Alors les seigneurs du royaume prièrent Hincmar, comme le plus ancien évêque d'âge et d'ordination, de leur donner des instructions pour la conduite de ce jeune prince, et la ré-

formation de l'Eglise et de l'état. Il leur envoya pour cet effet deux écrits: le premier, adressé aux seigneurs, principalement tiré d'Adalard, dont il parle ainsi: J'ai vu dans ma jeunesse Adalard, sage vieillard, parent de l'empereur Charlemagne, abbé de Corbie, et le premier du conseil dont j'ai lu et copié un mémoire touchant l'ordre du palais (1). Il en rapporte ensuite la substance, contenant les noms et les fonctions des officiers du palais et tout l'ordre des parlements ou assemblées qui se tenoient deux fois l'an pour le gouvernement de l'état. Le premier des officiers du palais étoit l'apocrisiaire ou archichapelain, dont la fonction depuis le temps de Clovis étoit exercée par des évêques, qui venoient à la suite du prince, tour à tour et en certain temps. Depuis Pépin et Charlemagne, c'étoient le plus souvent des diacres et des prêtres, pour ne pas détourner les évêques de leur résidence. Ainsi, sous Pépin, ce fut le prêtre Fulrad, du consentement des évêques. Sous Charlemagne, le même Fulrad, puis les évêques Engelram et Hildebolde; sous Louis le débonnaire le prêtre Hilduin, après lui le prêtre Foulques, et enfin l'évêque Drogon. Ce grand chapelain avoit sous sa conduite tout le clergé du palais; avec lui étoit le grand chancelier, et sous lui des secrétaires habiles et fidèles, pour écrire les lettres du roi. C'est que le chancelier et les secrétaires étoient tous ecclésiastiques (2). Le grand chapelain prenoit connoissance de toutes les affaires et les personnes ecclésiastiques qui venoient à la cour; et aucun d'eux n'avoit audience du roi que par son canal, encore n'étoit-ce que pour ce qu'il n'avoit pu terminer par lui-même. Il ordonnoit dans le palais tout ce qui regardoit le service divin, l'administration des sacrements, la consolation des malades, la conversion des pécheurs, en un mot tout le spirituel.

Le second écrit d'Hincmar, adressé aux évêques, ne contient que des conseils pour la conduite du jeune roi Carloman, tirés de l'Ecriture et des pères: dans l'un et dans l'autre écrit il renvoie souvent au concile de Fismes, et il joint l'écrit contre les ravisseurs qu'il avoit envoyés au roi Louis. Ces écrits furent les derniers d'Hincmar (3).

#### XXXIX. Mort d'Hincmar.

Car les Normands étant venus jusqu'à Laon, pillèrent et brûlèrent tous les environs; mais avant que de l'assiéger, ils résolurent d'aller à Reims, puis à Soissons (4). L'archevêque Hincmar en fut bien averti, et se trouva sans défense, car la ville de Reims n'avoit point de murailles, et il avoit envoyé les vassaux de

(1) N. 12, p. 206. Sup. l. XLV, n. 49.  
(2) N. 13, 14, 15, 16, 19, 20.  
(3) Opusc. 15, p. 216. Opusc. 16.  
(4) An. Bert. 882. Flod. III, Cult.

(1) Ep. 61.  
(2) Papebr. Con. Hist. 882. Opusc. 14, to. 2, p. 201.  
(3) An. Fuld. 882. Bert.



son église au service du roi Carloman. Il fut donc obligé de sortir de nuit avec ce qu'il avoit de plus précieux, c'est-à-dire le corps de saint Rémy et le trésor de l'église, se faisant porter à bras dans une chaise, à cause de sa faiblesse. Les chanoines, les moines et les religieuses se dispersèrent de côté et d'autre; et l'archevêque se sauva deçà la Marne, à Epernay. Un parti de Normands s'étant avancé jusqu'aux portes de Reims, ils pillèrent ce qu'ils trouvèrent et brûlèrent quelques villages, mais ils n'entrèrent point dans la ville. Hincmar, ayant séjourné quelque temps à Epernay, y mourut le vingt-unième de décembre huit cent quatre-vingt-deux, et son corps fut rapporté à Reims, à l'église de Saint-Rémy, et mis dans le tombeau qu'il s'étoit préparé derrière celui du saint, avec l'épithaphe qu'il avoit composée. Il étoit fort âgé, et avoit tenu le siège de Reims plus de trente-sept ans.

C'étoit alors l'évêque le plus célèbre de France; et ses écrits, dont j'ai fait mention (1), au moins de la plupart, font connoître qu'il avoit bien lu l'Ecriture et les pères; mais il étoit moins théologien que canoniste, et sa principale étude étoit la discipline de l'Eglise, qu'il maintint avec une grande vigueur contre les entreprises des princes et des papes mêmes. Son style est diffus et embarrassé, son discours plein de parenthèses et accablé de citations, et il montre partout plus de mémoire et d'érudition que de choix et de justesse d'esprit. Après lui, l'Eglise de France tombe dans une grande obscurité; toutefois, l'école de Reims se soutint long-temps.

#### XL. Ravages des Normands.

Dès l'année précédente, huit cent quatre-vingt-un, les Normands avoient fait d'étranges ravages. En Neustrie, ils prirent le monastère de Corbie et la ville d'Amiens (2). En Lorraine, étant entrés par le Vahel, ils se logèrent à Nimègue, qu'ils brûlèrent, et revinrent au mois de novembre sur la Meuse. Ils ravagèrent le pays et brûlèrent Liège, Maëstricht, Tongres, Cambrai; et, dans une autre course, Cologne, Bonne, Zulpic, Juliers, et enfin Aix, où ils firent leur écurie de la belle chapelle de Charlemagne, et les monastères d'Inde, de Malmédi et Stavelo. Tout cela fut réduit en cendres. Les religieux et religieuses qui se purent sauver se retirèrent à Mayence, avec les corps saints et les trésors de leurs églises.

Au commencement de l'an huit cent quatre-vingt-deux, la mort de Louis, roi de Germanie, ayant fait revenir les troupes qu'il avoit envoyées contre les Normands, ils coururent les pays d'Ardenne, entrèrent le jour d'Epiphanie au monastère de Prom, et après

quelque séjour le laissèrent en feu (1). Ils achevèrent de brûler le reste jusqu'à Coblenz, attaquèrent Trèves, et ayant tué une partie des habitants et chassé le reste, s'en rendirent maîtres le cinquième jour d'avril, qui étoit le jeudi-saint. Ils y séjournèrent jusqu'au jour de Pâques; et ayant ruiné tous les environs, ils brûlèrent Trèves et marchèrent à Metz. Vala ou Valon, qui en étoit évêque, s'avança contre eux imprudemment avec peu de troupes, et fut tué dans le combat; mais les Normands, sans aller plus loin, retournèrent avec un grand butin (2). En Neustrie, ils avoient brûlé tous les monastères d'Artois et de Cambrésis, pris Mouson et une partie du diocèse de Reims. L'empereur Charles, étant venu d'Italie, marcha contre eux et les assiégea dans le camp où ils s'étoient retranchés, près du Rhin; mais il se contenta de faire avec eux un traité. Il donna la Frise et d'autres terres à Godefroi, un de leurs rois, qui se fit baptiser avec les siens, et contenta l'autre roi, nommé Sigefroy, par une grande somme d'argent, tirée du trésor de Saint-Etienne de Metz et d'autres lieux saints, laissant à Hugues, fils du roi Lothaire, la jouissance des biens de l'évêché de Metz, pendant la vacance du siège.

#### XXI. Foulques, archevêque de Reims.

Celui de Reims ayant vaqué quelque temps après la mort d'Hincmar, on fit courir le bruit que le clergé et le peuple avoient élu un archevêque, sans attendre qu'on leur eût envoyé un évêque visiteur, suivant les canons, et cette calomnie étoit venue jusqu'aux oreilles du roi. Pour s'en justifier, le clergé de Reims écrivit à Hildebolde, évêque de Soissons, et aux autres suffragants, une lettre où ils déclarent qu'ils n'ont point fait d'élection, et n'en feront point que le roi ne leur ait envoyé un visiteur. La lettre est datée du cinquième de février, et souscrite par les chanoines de Notre-Dame, qui est la cathédrale, les moines de Saint-Rémy, les chanoines de Saint-Bâle et de Saint-Thierry, les moines d'Orbais et plusieurs vassaux laïques. On élut enfin, et on ordonna archevêque de Reims Foulques, homme très-noble, qui, ayant été dès l'enfance élevé parmi les chanoines, en fut tiré par le roi Charles le chauve, et depuis étoit demeuré au service des rois. Etant archevêque, il envoya sa profession de foi au pape Marin et en reçut le pallium. Il lui écrivit aussi pour obtenir la confirmation des privilèges de l'église de Reims, et pour lui recommander le roi Carloman, faisant souvenir le pape qu'ils s'étoient vus à Rome, quand Foulques y avoit accompagné l'empereur Charles, qui doit être Charles le chauve (3).

(1) Fuld. 882. Metens. (3) Tom. 8, Conc. p. 871. 882. Flod. IV, Hist. 6, c. 1, 4.  
(2) Bertin, 882.

(1) Sup. liv. XLV, n. 28. (2) Ann. Bert. 881. Metens. 881. Fuldens. 881.

#### XLII. Capitulaires de Carloman.

Au mois de mars de l'année suivante, huit cent quatre-vingt-quatre, le jeune roi Carloman tint un parlement à Verneuil sur Oise (1), où on fit un capitulaire de quatorze articles, pour tâcher d'arrêter le cours des pillages qui alloient toujours croissant. Outre les peines temporelles, il est ordonné que le coupable fera pénitence publique; et, si c'est un serf, son maître y sera soumis pour ne l'avoir pas empêché de piller, parce que ces pillages attirent des homicides, des incendies et toutes sortes de crimes. Pour parvenir à cette pénitence, l'évêque dans le diocèse duquel le pillage aura été commis avertira le coupable par son curé, jusqu'à trois fois, s'il en est besoin. S'il ne vient se soumettre à la pénitence, l'évêque prononcera contre lui l'excommunication, qu'il notifiera au seigneur du coupable et aux évêques ses confrères. Si le pillage a été commis dans un diocèse où le coupable n'ait point de terres en propre ou en fief, l'évêque l'avertira par un de ses prêtres; et, s'il est obligé de l'excommunier, il le dénoncera à son seigneur et à son évêque, et aucun évêque ne trouvera mauvais qu'un autre excommunie son diocésain pour ces sortes de crimes. Les commissaires du roi, les comtes et tous les officiers publics prêteront la main aux évêques pour l'exécution de ce règlement. Quand les évêques seront obligés de s'absenter de leur cité, ils y laisseront des vicaires, à qui les opprimés puissent avoir recours, et, lors même qu'ils seront présents, ils en établiront dans les lieux éloignés de leur résidence. Pour ôter tout prétexte aux pillages, les prêtres, c'est-à-dire les curés, exerceront l'hospitalité envers les passants (2).

#### XLIII. Alfred le grand, roi d'Angleterre.

Pendant que la France étoit dans un tel désordre, l'Angleterre étoit tranquille sous le règne d'Alfred, le plus grand prince qui portât alors couronne. Il fut le dernier des cinq fils d'Ethelulfe, roi de Wessex, et naquit l'an huit cent quarante-neuf. Dès l'âge de cinq ans, son père le déclara roi de la province nommée Démétie, et l'envoya à Rome, où il fut sacré par le pape Léon IV. Deux ans après, savoir, l'an huit cent cinquante-cinq, Ethelulfe, allant lui-même à Rome, y mena encore le jeune Alfred, son fils, qui, après la mort de ses frères Ethelbalde, Ethelbert et Ethelred, fut reconnu roi de Wessex (3).

On remarque une preuve singulière de la piété de ce dernier roi (4). Les Danois ou Normands païens ravageoient l'Angleterre depuis

(1) Tom. 2, Cap. p. 283. XLIX, n. 29.  
(2) C. 4, 5, 6, 8, 9, 7, 12. (4) Asser. p. 7, Vill.  
(3) Vita Alfr. per Spelm. Malmesb. p. 24.  
Vita per Asser. Init. Sup. I.

long-temps; ils avoient partagé leurs troupes en deux: en l'une étoient deux de leurs rois, en l'autre tous leurs ducs. Le roi Ethelred survint avec son frère Alfred, et partagea aussi son armée en deux corps; il devoit avec l'un s'opposer aux rois, et Alfred avec l'autre combattre les ducs. Etant en présence, la nuit fit différer le combat. Le matin Alfred se trouva prêt, et, voyant que le roi son frère ne sortoit point de sa tente, il lui envoya courrier sur courrier l'avertir que les païens donnoient sur eux. Ethelred assistoit à l'office divin, et manda à son frère que jusqu'à ce qu'il fût fini, il ne sortiroit point. Alfred cependant chargea les ennemis, qui, ayant l'avantage du lieu, poussèrent les Anglois, et ils étoient prêts à fuir; mais Ethelred, faisant le signe de la croix, s'avança lorsqu'on l'attendoit le moins, et releva tellement le courage des siens, qu'il gagna la bataille, où fut tué un des rois ennemis, cinq comtes et quantité de peuple. Cette victoire fut regardée comme une récompense de sa piété.

Ce fut donc après sa mort qu'Alfred fut reconnu roi de Wessex, en huit cent soixante-douze. Mais les six premières années de son règne furent troublées par les guerres continuées des Danois, qui s'étant enfin rendus maîtres de tout le pays en huit cent soixante-dix-huit, le roi Alfred fut réduit à se cacher dans un bois environné de marais inaccessibles, et se retirer chez le pâtre de ses vaches. Il y demeura environ six mois, et en cette extrémité on dit qu'il fut consolé par cette merveille: Toutes les eaux étant glacées, il avoit envoyé ses gens au loin chercher quelque poisson ou quelque gibier pour subsister, demeurant seul au logis avec la reine sa femme (1). Il prit un livre, et lisoit quand un pauvre frappe à la porte, demandant l'aumône. Le roi s'adressa à la reine pour savoir ce qu'ils avoient à lui donner; elle répondit qu'il ne leur restoit qu'un seul pain. Dieu soit béni, dit le roi, donnez-en la moitié à ce pauvre. Celui qui a nourri cinq mille hommes de cinq pains peut bien faire que l'autre moitié nous suffise. Ayant ainsi contenté le pauvre, il reprit sa lecture et ensuite s'endormit.

Pendant le sommeil, saint Culbert, évêque de Lindisfarne, lui apparut et lui dit: Dieu m'a envoyé vous dire qu'il est enfin touché des peines que souffrent les Anglois depuis si long-temps (2). L'aumône même que vous venez de faire lui a été si agréable, qu'il a résolu de vous rétablir maintenant dans votre royaume; et, pour signe de la vérité de ma prédiction, ceux que vous avez envoyés à la pêche, nonobstant la saison contraire, apporteront une telle quantité de vivres, que vous en serez surpris. Le roi, s'étant éveillé, appela la reine et lui raconta son songe; elle lui dit que, s'étant endormie en même temps, elle en avoit eu un

(1) Ingulf. p. 869. Asser. p. 9. (2) Sup. I. XL, n. 43.



tout semblable. Alors les serviteurs arrivèrent avec un si grand nombre de poissons, qu'il y avoit de quoi nourrir une armée.

Alfred apprit peu de temps après qu'Hubba, un des chefs danois qui avoient tué saint Edmond, avoit été tué lui-même, et que l'on avoit pris le Corbeau, étendard magique, auquel les païens avoient grande confiance. Il rassembla ses troupes dispersées, surprit les Danois, les défit, assiégea le reste qui s'étoient enfermés dans un château, et les obligea à se rendre aux conditions qu'il voulut (1) : ce fut que leur roi, Guthrum, se feroit baptiser, que ceux qui voudroient l'imiter demeureroient dans le pays, et qu'on leur donneroit des terres à habiter, que les autres en sortiroient aussitôt. Les Danois acceptèrent ce parti, Guthrum reçut le baptême, Alfred fut son parrain, et le nomma Edelstan, nom de quelques rois anglois. Il le traita magnifiquement pendant douze jours, avec les autres nouveaux baptisés, et les renvoya avec de grands présents.

#### XLIV. Lois d'Alfred.

Il donna à Guthrum et aux Danois convertis les deux royaumes d'Estrangle et de Northumbre, qui étoient presque déserts et les plus exposés aux incursions des païens, et il fit des lois, conjointement avec Guthrum, pour contenir ces nouveaux chrétiens (2). On y emploie les peines temporelles pour soutenir l'autorité des évêques; mais ces peines ne sont que pécuniaires, suivant le génie des lois barbares. On défend donc la rechute dans l'idolâtrie, les incestes, les sortilèges; on ordonne le paiement des dîmes, l'observation des dimanches, des fêtes et des jeûnes. Les clercs sont compris dans ces lois, aussi bien que les laïques, sans préjudice toutefois des peines canoniques : si un prêtre combat ou commet un parjure, un larcin, un crime d'impureté; s'il dénonce à faux une fête ou un jeûne, s'il manque à aller querir le saint-chrême, ou à donner le baptême en cas de nécessité (3).

Le roi Alfred donna aussi des lois aux Anglois soumis à son obéissance, et il est regardé comme le principal législateur de la nation. Il en reste un recueil, où il dit qu'il a suivi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les lois de ses prédécesseurs, Ina, roi de Wessex, Offa, roi des Merciens, et Ethelbert, premier roi chrétien. Ce recueil commence par le Décalogue, avec un extrait des lois mosaïques, et le décret du premier concile tenu par les apôtres à Jérusalem (4). Entre ces lois, celles qui regardent la religion sont les suivantes : Le parjure est puni par quarante jours de prison, pour

(1) Sup. I. LI, n. 53. Asser. p. 10.  
(2) N. 6, tom. 9, Conc. p. 389.  
(3) Sup. I. XXXVIII, n. 16. C. 2, 6, 10, 9, 10, 11, 14, 12, 3, 4.  
(4) C. 5, to. 9, Conc. p. 379. Ast. XV.

accomplir la pénitence imposée par l'évêque. Il y a droit d'asile et de franchise dans les églises. Le larcin fait dans l'église, ou le dimanche, est puni plus sévèrement. On pourvoit à la sûreté des religieuses contre l'insolence des hommes : ce qui fait juger qu'elles n'étoient pas enfermées. Défense de tirer l'épée devant un évêque. Le dépôt fait à un moine, sans la permission de l'abbé, est nul, et la perte tombe sur le déposant (1). On marque les fêtes observées en Angleterre, entre lesquelles on compte huit jours du mois d'août avant la Notre-Dame, douze jours à Noël, et quinze à Pâques.

Dans ce temps de paix, et après ce traité avec les Danois, le roi Alfred envoya à Rome Sigelin, évêque de Schireburne, pour y porter des offrandes, avec ordre d'en porter aussi jusque dans les Indes à saint Thomas. L'évêque fit heureusement ce grand voyage, et rapporta des Indes des pierreries et des parfums; mais il rapporta de Rome un trésor plus précieux, savoir, du bois de la vraie croix que le pape Marin envoya au roi Alfred avec plusieurs autres présents; et, à la prière du roi, il affranchit de tribut l'école que les Anglois avoient à Rome (2).

#### XLV. Mort de Marin. Adrien III, pape.

Ce pape ne se crut point obligé à soutenir ce que Jean, son prédécesseur, avoit fait contre les règles de l'Eglise. Ainsi il condamna Photius, et rétablit au contraire dans son siège Formose, évêque de Porto. C'est tout ce que l'on sait du pape Marin, qui ne tint le saint-siège que quatorze mois, et mourut à la fin de février, l'an huit cent quatre-vingt-quatre. Son successeur fut Adrien III, Romain de naissance, fils de Benoît, ordonné, comme l'on croit, le dimanche premier jour de mars huit cent quatre-vingt-quatre; il ne tint le saint-siège qu'un an et quatre mois, et rejeta Photius comme avoit fait son prédécesseur.

#### XLVI. Lettre de Photius contre les Latins.

Ce fut sous l'un ou l'autre de ces papes que Photius écrivit une lettre violente contre les Latins au sujet de la procession du Saint-Esprit; elle est adressée à l'archevêque d'Aquilée, qu'il ne nomme point, et c'est une réponse à celle que ce prélat lui avoit écrite (3). Photius dit donc avoir appris, avec douleur, que quelques Occidentaux soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas seulement du père, mais encore du fils. Il combat cette doctrine, premièrement par la tradition, prétendant que le pape saint Léon a enseigné que le Saint-Es-

(1) C. 1, 2, 4, 5, 6, 7. Vest. Mon. 11, 10, 20.  
(2) Uvil. Malm. Reg. lib. Auct. Novist. Bibl. PP. p. 2, c. 4. Asser. p. 12. Matth. 527.  
(3) Ap. Bar. an. 883.

prit ne procédoit que du père, et que Léon III a déclaré la même chose en faisant graver le symbole sans addition sur deux boucliers d'argent; mais il y a bien de la différence entre dire que le Saint-Esprit procède du père, sans parler du fils, et nier expressément qu'il procède du fils (1).

Photius emploie ensuite, contre la doctrine catholique, les mêmes raisonnements à peu près de sa lettre aux Orientaux écrite sous le pape Nicolas, et s'efforce de répondre aux preuves tirées tant de l'Ecriture que des pères, avouant toutefois que quelques-uns d'eux ont dit que le Saint-Esprit procédoit du fils. Enfin, il fait valoir l'autorité des légats du pape Jean, qui, dans le concile tenu à Constantinople, avoient déclaré, et de vive voix, et par leurs souscriptions, qu'ils étoient d'accord sur ce point avec les Grecs; mais il ne parle point de la lettre du pape Jean (2). Il conclut que l'Eglise romaine, tenant sur cet article la même doctrine que les quatre autres églises patriarcales, ceux qui la rejettent sont des enfants rebelles que tout le monde doit condamner.

#### XLVII. Ravage des Sarrasins en Italie.

Les Sarrasins faisoient toujours de grands ravages en Italie (3). Dès le temps du pape Jean, appuyés de l'alliance d'Athanase, évêque et duc de Naples, ils pillèrent le territoire de Bénévent, de Rome et de Spolète et les îles voisines, principalement les églises et les monastères. C'étoit l'usage des deux monastères du mont Cassin et de Saint-Vincent du Volturne de se visiter de temps en temps charitativement pour s'entretenir de leur observance. Un jour donc que des moines du mont Cassin étoient venus à Saint-Vincent, tout d'un coup Sangdam, chef des Sarrasins, parut avec ses gens; les moines du mont Cassin, épouvantés, se retirèrent au plus vite à un château voisin dépendant de leur monastère; ceux de Saint-Vincent cachèrent tout le trésor de leur église, et, laissant les anciens pour la garder, marchèrent avec leurs serfs au-devant des infidèles.

Ils les rencontrèrent près d'un pont, sur le Volturne, dont les moines disputèrent longtemps le passage aux Sarrasins à coup de pierres et avec les armes qu'ils avoient pu trouver; mais quelques-uns de leurs serfs, fatigués du combat, se dérobèrent, allèrent trouver le chef des Sarrasins, et offrir de le mener au monastère s'il leur promettoit la vie et la liberté. Il leur promit encore de plus grandes récompenses, et ainsi ces traitres conduisirent une grande partie des troupes vers le monastère, qu'ils environnèrent, le brûlèrent, et passèrent au fil de l'épée les vieillards qui y étoient demeu-

(1) Sup. liv. XLV, n. 48.  
(2) Sup. I. L, n. 50. Sup. n. 23.  
(3) Chr. S. Vinc. Duch. to. 3, pag. 997. Sup. liv. LII, n. 47.

rés, en sorte que les murailles et le pavé de l'église furent long-temps teints de leur sang. Les autres moines, qui combattoient encore, ne s'aperçurent de la trahison qu'en voyant le monastère en feu, et, voulant s'opposer à ceux qui venoient de le brûler, ils se trouvèrent enfermés entre les deux troupes des ennemis. Ils en tuèrent beaucoup; mais enfin le nombre l'emporta, et peu de moines se sauvèrent du massacre. Après le combat, les Sarrasins, conduits par les serfs, fouillèrent aux endroits où on avoit caché le trésor de l'église, et trouvèrent tout; ils le partagèrent entre eux, et jetèrent dans le fleuve les provisions de blé et de légumes. Comme ils mangeoient dans la joie de leur victoire, Sangdam, leur chef, buvoit dans les calices, et se faisoit encenser avec les encensoirs d'or. Cette ruine du monastère de Saint-Vincent arriva le mardi dixième d'octobre l'an huit cent quatre-vingt-un. Les moines qui restèrent se retirèrent à Capoue, où, par le secours du prince et des citoyens, ils bâtirent un nouveau monastère en l'honneur de saint Vincent.

Trois ans après cette destruction, arriva celle du mont Cassin (1). Les Sarrasins établis sur le Gariglain prirent le monastère d'en haut, où saint Benoît avoit été enterré, le ruinèrent et le brûlèrent le quatrième de septembre huit cent quatre-vingt-quatre, et, le vingt-deuxième d'octobre; ils prirent de même le grand monastère d'en bas, le pillèrent et le brûlèrent. Ils y tuèrent plusieurs moines, et, entre autres, l'abbé nommé Berthaire ou Berthier, près l'autel de saint Martin; il n'y eut que l'église du Sauveur qu'ils ne purent brûler. Berthier étoit abbé depuis l'an huit cent cinquante-six; il avoit beaucoup orné l'église, et, se souvenant du péril où le monastère avoit été exposé sous Bassace, son prédécesseur, quand il pensa être pris par les Sarrasins (2), il avoit fortifié le monastère d'en haut de murs et de tours comme un château, et avoit commencé de bâtir une ville autour du monastère d'en bas; mais ces précautions furent inutiles. Les Sarrasins, chargés de dépouilles, retournèrent triomphants à leur poste sur le Gariglain, et les moines qui restèrent emportèrent ce qu'ils avoient pu sauver du trésor et des titres du monastère, et se retirèrent à Théano sous la conduite d'Angelier, leur prévôt, qu'ils élurent pour abbé, et demeurèrent dans une celle ou prieuré fondé depuis long-temps en l'honneur de saint Benoît. Angelier fut élu quelque temps après évêque de Théano; et Berthier est honoré comme martyr le vingt-deuxième d'octobre (3).

#### XLVIII. Mort d'Adrien III. Etienne V, pape.

Le pape Adrien III se déclara contre Pho-

(1) Chr. Cass. c. 44. n. 35.  
(2) Mabill. Act. t. 6, p. 464. Chr. 633. Sup. I. XLVIII.  
(3) Chr. c. 40.



tius comme son prédécesseur : ce qui lui attira des lettres injurieuses de l'empereur Basile, mais elles ne furent rendues qu'à son successeur. Car Adrien ayant tenu le saint-siège seize mois, mourut le vingtième de juillet huit cent quatre-vingt-cinq, étant en voyage pour aller trouver l'empereur Charles (1). Il fut enterré dans l'abbaye de Nonantule, où il est honoré comme saint. Il eut pour successeur Etienne V, Romain de naissance, fils d'un autre Adrien, de famille noble (2). Il fut instruit par les soins de Zacharie, son parent, évêque d'Anagnia, et bibliothécaire du saint-siège. Le pape Adrien second, voyant ses bonnes inclinations, le tira de chez son père, l'ordonna sous-diacre, et le prit auprès de lui dans le palais de Latran. Il fut aimé particulièrement du pape Marin, qui l'ordonna prêtre du titre des Quatre couronnés, et l'avoit toujours auprès de lui. Après la mort du pape Adrien III, les évêques, le clergé de Rome, le sénat et tout le peuple étant assemblés pour l'élection, s'écrièrent qu'ils vouloient tous pour évêque le prêtre Etienne, croyant que par sa vertu il les délivrerait des périls qui les menaçoient ; car ils étoient affligés de sauterelles, de sécheresse et de famine. Le pape Adrien en partant de Rome y avoit laissé Jean, évêque de Pavie, envoyé de l'empereur. Ils le prirent avec eux et allèrent tirer Etienne de sa maison, où il étoit avec son père, et rompirent les portes et l'emmenèrent à son église des Quatre-couronnés, malgré toute sa résistance. Car ils croyoient, son père et lui, qu'ils étoient indignes de l'honneur qu'on lui vouloit faire. Delà on le mena au palais de Latran, et avant qu'il y arrivât, il tomba une pluie si abondante, que Dieu parut approuver cette élection. Le dimanche suivant, qui devoit être le vingt-cinquième de juillet, il fut consacré à Saint-Pierre.

Quelques jours après, il fit la visite du palais de Latran accompagné des évêques, de l'envoyé de l'empereur et du sénat, afin d'avoir des témoins authentiques le l'état des choses. On trouva les garde-meubles pillés, en sorte qu'il n'y restoit que peu de vaisselle pour les festins solennels des papes, et rien de toutes les autres richesses. On trouva même peu de chose du trésor des églises. Pour les greniers et les celliers, ils étoient vides, et le pape avoit la douleur de ne rien trouver à donner au clergé et aux troupes, ni de quoi racheter les captifs, ou nourrir les pauvres pendant la famine, qui étoit violente. Il eut donc recours à son riche patrimoine, et le distribua libéralement. Il chercha pour ses domestiques les hommes les plus habiles et les plus vertueux. A son diner, il avoit toujours des orphelins, qu'il nourrissoit comme ses enfants. Quand il donnoit à manger aux nobles, il y joignoit la nourriture spirituelle ; car on faisoit toujours à sa table de saintes lectures. Il cé-

lébroit tous les jours la messe, et étoit jour et nuit occupé de psalmodie et d'oraison, autant que lui permettoient les besoins de son peuple, qu'il étoit obligé d'écouter et de soulager.

Les sauterelles qui avoient commencé sous le pape Adrien, continuant d'affliger tout le pays, premièrement il publia qu'il donneroit tant à quiconque lui en apporteroit un boisseau : ce qui fut exécuté. Mais comme ce moyen ne suffisoit pas, il alla à l'oratoire de saint Grégoire, où il pria long-temps avec larmes ; puis il bénit lui-même de l'eau, la donna aux mansionnaires, et leur dit : Distribuez-la à tout le peuple, pour asperger leurs blés et leurs vignes, en implorant le secours de Dieu. Partout où l'on jeta de cette eau, il ne parut plus de sauterelles ; ce qui attira tous les peuples d'alentour à Rome, pour y chercher le même secours.

#### XLIX. Lettre à l'empereur Basile.

Le pape Etienne ayant reçu les lettres de l'empereur Basile, adressées à Adrien son prédécesseur, y répondit par une lettre, où il marque d'abord la distinction des deux puissances (1). Comme vous nous êtes donné de Dieu, dit-il, pour gouverner les choses terrestres ; ainsi Dieu nous a donné par saint Pierre le gouvernement des choses spirituelles. C'est à vous à réprimer les rebelles, par votre puissance, d'envoyer des troupes par terre et par mer, de rendre justice, de faire des lois ; mais c'est à nous qu'est confié son troupeau, d'autant plus excellent, que le ciel est au-dessus de la terre. Ensuite il ajoute : Nous nous étonnons qu'un prince aussi éclairé que vous, ait pu écouter de telles calomnies contre le pape Marin. Vous dites, qu'il n'étoit pas évêque ? comment le savez-vous ? Et si vous ne le savez pas, comment jugez-vous de lui si témérairement ? Ceux qui disent que Marin avoit été évêque, et par conséquent ne pouvoit être transféré à un autre siège, doivent le prouver clairement. Et quant il l'auroit été, ce qui n'est pas, il auroit pu être transféré sans violer les canons. Pour le montrer, Etienne apporte les exemples de saint Grégoire de Nazianze, de saint Méléce d'Antioche, et de plusieurs autres, qu'il prétend avoir été transférés, mais tous en Orient. Puis il ajoute : Quelle faute a faite l'église romaine pour s'attirer de tels reproches ? Ne vous a-t-elle pas écrit pour tenir un concile à Constantinople ? Je vous demande à qui pouvoit elle écrire, au laïque Photius ? Si vous aviez un patriarche, notre église le visiteroit souvent par lettres. Mais hélas ! la glorieuse ville de Constantinople est sans pasteur ; et si l'affection que nous vous portons ne nous faisoit

(1) Ep. 1, tom. 9, Conc. p. 366, tom. 8, p. 1301.

souffrir en patience l'injure faite à notre église, nous aurions été obligés à prononcer contre le prévaricateur Photius, qui a parlé contre nous si indignement, des peines plus graves que n'ont fait nos prédécesseurs. Nous ne prétendons pas, en parlant ainsi, manquer au respect qui vous est dû ; nous parlons pour notre défense, et pour celle du pape Marin, qui n'a eu que les mêmes sentiments du pape Nicolas ; et qui, pour avoir voulu exécuter ses décrets, a été traité chez vous avec le dernier mépris ; jusqu'à être tenu un mois en prison, parce qu'il avoit refusé de révoquer ce qu'il avoit fait en plein concile, devant vous. Au reste, nous apprenons avec joie que vous avez destiné un de vos enfants au sacerdoce ; et nous vous prions d'envoyer une flotte, suffisamment armée, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de septembre, et une garnison pour défendre nos murailles contre les courses des Sarrasins. Nous n'en disons pas davantage, mais nous manquons même d'huile pour le luminaire de l'église.

#### L. Mort de l'empereur Basile.

Cette lettre n'arriva à Constantinople qu'en huit cent quatre-vingt-six, après la mort de l'empereur Basile. Depuis qu'il eut perdu Constantin, son fils aîné, son affection et ses espérances passèrent sur Léon, son second fils, qu'il avoit eu d'Eudoxie, et fait couronner dès l'an huit cent soixante-dix (1). Ce jeune prince ne pouvant souffrir le crédit de Santabaren, et l'affection que l'empereur lui portoit, en railloit souvent, et en parloit comme d'un séducteur qui abusoit de la confiance de son père. Santabaren l'ayant appris, dissimula son ressentiment, et dit à Léon, comme lui donnant un conseil d'ami : A l'âge que vous avez, quand vous suivez l'empereur votre père à la campagne, vous devriez porter de quoi le défendre au besoin contre les bêtes, ou contre quelque ennemi secret. Sans doute qu'il n'étoit pas d'usage chez eux de porter d'épée hors la guerre. Léon donna dans le piège, et suivant son père à la chasse, il portoit un couteau caché dans ses brodequins. Santabaren alla dire à l'empereur Basile : Votre fils Léon veut vous ôter la vie ; si vous en doutez, faites-lui quitter ses brodequins. Comme ils furent sortis ensemble à l'ordinaire, l'empereur feignit d'avoir besoin d'un couteau, et le demanda avec empressement. Léon, qui ne se doutoit de rien, tira le sien ; et Basile le tenant pour convaincu, le fit mettre en prison, lui ôta les brodequins rouges, qui étoient la marque de la dignité impériale ; et Santabaren l'excitoit à lui faire crever les yeux. Photius et le sénat l'en empêchèrent ; mais Léon demeura en prison, nonobstant les fréquentes sollicitations du sénat.

(1) Vita Basil. n. 97, p. 212. Sup. n. 3.

Un jour que l'empereur donnoit à quelques-uns d'entre eux un festin solennel, un perroquet qui étoit en cage dans la salle, répéta plusieurs fois, à son ordinaire : Aye, aye, seigneur Léon. Les assistants en furent si touchés, qu'ils ne pouvoient manger ; et l'empereur leur en ayant demandé la cause, ils répondirent : Cet animal sans raison nous reproche notre peu d'affection pour le prince. S'il est coupable, nous serons les premiers à le punir ; s'il est innocent, jusqu'à quand laisserez-vous prévaloir la calomnie ? L'empereur, attendri par ce discours, dit qu'il y penseroit ; et peu de temps après, écoutant les sentiments de la nature, il tira son fils de prison, le fit venir devant lui, et le rétablit dans sa dignité. L'empereur Basile ne servécut pas long-temps, et mourut le premier jour de mars huit cent quatre-vingt-six, ayant régné un an avec Michel son prédécesseur, et seul dix-huit ans et demi (1). Il eut grand soin de l'ornement des églises ; et on en compte jusqu'à quarante-deux qu'il fit bâtir ou réparer à Constantinople et aux environs ; entre lesquelles est celle qu'il fit de neuf, en l'honneur de Jésus-Christ, de l'ange Gabriel, et du prophète Elie, de la vierge, et de saint Nicolas. Le toit étoit de cinq dômes couverts de cuivre, les murailles en dedans revêtues de marbre : les tables d'autel, et les balustrades d'argent doré, le pavé de marbre de pièces de rapport. Dans la cour, devant la principale porte au couchant, étoient deux fontaines de pierres exquises et magnifiquement ornées ; à la porte du septentrion étoit une galerie couverte, dont le plafond étoit orné de peintures de martyrs ; au midi, entre l'église et le palais, étoit une grande place, où l'empereur jouoit à la paume à cheval ; derrière l'église étoit un jardin. Ainsi on gardoit encore l'ancien usage de mettre de grands espaces entre les églises et les bâtiments profanes. On peut prendre une idée des peintures de ce temps-là, par un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, que l'on garde à la bibliothèque du roi.

Je ne sais si on ne regardoit point comme des effets du zèle de Basile pour la religion, les cruautés contre les infidèles ; car l'empereur Constantin, son petit-fils, qui a écrit sa vie, ou plutôt son éloge, remarque qu'ayant pris plusieurs musulmans de l'île de Crète, il leur fit souffrir divers supplices (2). Il y en eut qu'il fit écorcher entièrement, principalement des renégats, disant qu'il ne leur ôtoit que le baptême, auquel ils avoient renoncé. A d'autres il faisoit seulement enlever des lanières de la peau, depuis la tête jusqu'aux talons. Il en faisoit élever d'autres avec des poulies, pour les plonger dans des chaudières de poix, disant que ce baptême leur convenoit. Il prétendoit par-là se rendre terrible à la nation. On a cru que l'empereur Basile Macédonien avoit le

(1) Sup. I. LI, n. 5, n. 77, 82. (2) N. 16.



premier fait recueillir le ménologe des Grecs, qui est comme le martyrologe des Latins; mais c'est l'empereur Basile Porphyrogénète, qui régnoit cent cinquante ans après (1).

### LI. Léon le philosophe chasse Photius.

Léon VI succéda à son père Basile Macédonien, et régna vingt-cinq ans. Son amour pour les lettres le fit nommer le sage ou le philosophe (2). Dès la première année de son règne, il envoya à Sainte-Sophie deux de ses principaux officiers, qui, étant montés sur l'ambon, lurent publiquement les crimes de Photius, le chassèrent du siège patriarcal, et l'emmenèrent en exil au monastère des Arméniens. On mit à sa place Etienne Syncelle, frère de l'empereur, qui fut ordonné vers la fête de Noël huit cent quatre-vingt-six, par Théophane protothroné, c'est-à-dire archevêque de Césarée en Cappadoce, qui étoit le premier siège dépendant de Constantinople. Etienne tint le siège de Constantinople six ans.

Ensuite l'empereur Léon envoya à Euchaïte, dont Théodore Santabaren étoit évêque, et le fit amener à Constantinople; car on l'assura que Photius et Théodore avoient résolu de faire empereur un des parents de Photius. On les mit tous deux en prison, mais séparément, et l'empereur envoya des commissaires pour leur faire leur procès. Ils firent venir Photius, et l'ayant fait asseoir dans un siège honorable, s'assirent, et commencèrent l'instruction du procès. André, domestique, lui demanda: Seigneur, connoissez-vous l'abbé Théodore? Photius reprit: Je ne connois point l'abbé Théodore. Il vouloit dire, qu'il étoit archevêque et non plus abbé; au lieu qu'André ne le connoissoit point pour évêque, étant ordonné par Photius. André répondit: Vous ne connoissez pas l'abbé Théodore Santabaren? Photius répondit: Je connois le moine Théodore, évêque d'Euchaïte. On le fit venir, et André lui dit: L'empereur vous demande, où est son argent et ses effets? Santabaren répondit: Ils sont où les a mis l'empereur, qui régnoit alors. Maintenant, puisque l'empereur les demande, il a le pouvoir de les reprendre. André ajouta: Dites, qui vouliez-vous faire régner, quand vous conseillâtes au père de l'empereur de lui faire perdre les yeux; étoit-ce votre parent ou celui du patriarche? Santabaren dit: Je ne sais rien de ce dont vous m'accusez. Etienne, maître des offices, qui étoit aussi des commissaires, lui dit: Comment donc avez-vous fait dire à l'empereur que vous en convaincriez le patriarche? Alors Santabaren se jeta aux pieds de Photius, et lui dit: Je vous conjure, seigneur, au nom de Dieu, de me déposer premièrement, et quand vous m'aurez dépouillé du sacerdoce, qu'on me

punisse comme un malfaiteur. Je n'ai jamais fait dire cela à l'empereur. Photius, pour montrer qu'il étoit persuadé de son innocence, dit: Par le salut de mon âme, seigneur Théodore, vous êtes archevêque, et en ce siècle et en l'autre. André dit en colère à Théodore: Quoi, abbé, vous ne m'avez pas chargé de dire à l'empereur que vous en convaincriez le patriarche? Théodore nia qu'il en sût rien. Ils firent leur rapport de cet interrogatoire à l'empereur, qui entra dans une furieuse colère, de n'avoir point de preuve suffisante contre Photius. Il fit fouetter violemment Santabaren, et l'envoya en exil à Athènes; ensuite lui fit crever les yeux, et le relégua en Natolie. Mais plusieurs années après, il le rappela à Constantinople, et lui donna une pension sur une église. Il y vécut encore long-temps, et ne mourut que sous le règne de Constantin et de sa mère Zoé, c'est-à-dire après l'an neuf cent douze.

### LII. Lettre de Stylien au pape

Cependant l'empereur Léon, ayant reçu la lettre du pape Etienne adressée à son père, appela Stylien, métropolitain de Néocésarée dans l'Euphratésie, surnommé Mapa, et tous les autres évêques, abbés et clercs, que Photius avoit persécutés, et leur dit (1): Je n'oblige plus personne, comme vous voyez, à communiquer avec Photius, puisque je l'ai chassé: au contraire je vous prie de vous réunir au patriarche mon frère, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau. Mais comme il a été ordonné diacre par Photius, si vous ne voulez pas faire cette réunion sans l'autorité des Romains, par qui Photius a été déposé; venez, envoyons à Rome, et écrivons ensemble au pape, pour lui demander dispense et absolution, en faveur de ceux que Photius a ordonnés. L'empereur écrivit donc au pape, et Stylien en même temps, au nom de tous les évêques, les clercs et les moines; et nous avons cette lettre (2). Stylien y raconte nettement et succinctement toute l'histoire du schisme de Photius, commençant à la condamnation de Grégoire de Syracuse, qu'il dit positivement avoir été confirmé par le pape Léon IV, et par Benoît son successeur; mais il en faut plutôt croire les lettres du pape Nicolas, que j'ai suivies (3): Stylien dit avoir été de ceux qui s'opposèrent dès le commencement à l'intrusion de Photius, et n'avoir jamais depuis communiqué avec lui. Il l'accuse d'avoir procuré la mort d'Ignace, par le moyen de quelques scélérats; et de s'être fait mettre en possession de l'église à main armée. Nos confrères, dit-il, célébroient les saints mystères à Sainte-Sophie mais le voyant entrer impudemment dans le sanctuaire, ils laissèrent la liturgie imparfaite et s'enfuirent.

(1) Tom. 8, Conc. p. 1398, tom. 9, p. 303.  
(2) P. 1398, tom. 9, p. 303.  
(3) Sup. liv. 1, n. 3

(1) Leo. Allat. de Libr. (2) Leon. Vita n. 2. Sim. Eccles. p. 88. Mag. n. 1. Les Gramm.

Et ensuite: Comme il vit que plusieurs ne vouloient point le recevoir sans le consentement du siège de Rome, il s'adressa à Paul et Eugène, que le pape Jean avoit envoyés au patriarche Ignace pour l'affaire de Bulgarie; et par ses présents et les menaces de l'empereur, il les obligea à dire publiquement qu'ils étoient venus pour anathématiser Ignace et déclarer Photius patriarche (1). De plus, il écrivit des lettres au nom d'Ignace et de ses confrères, par lesquelles il prioit le pape de recevoir Photius, et elles furent envoyées à Rome. C'est pourquoi, le prêtre Pierre étant venu à Constantinople, déclara avec Paul et Eugène que Photius avoit été reçu par le saint-siège. Et ensuite: Or, comme nous savons que c'est vous qui devez nous redresser et nous régler, nous vous prions d'avoir pitié d'un peuple qui n'a pas reçu sans une raison plausible l'ordination de Photius, mais sur l'autorité de vos légats; premièrement de Rodolphe et de Zacharie, et ensuite de Paul et d'Eugène. Ne permettez pas qu'une multitude innombrable périsse avec Photius. C'est la coutume de l'Eglise. Le concile de Chalcédoine déposa Dioscore, comme chef de l'hérésie et meurtrier de Flavien; mais il reçut à pénitence ceux qu'il avoit ordonnés ou séduits. Le second concile de Nicée condamna les auteurs de l'hérésie des iconoclastes, et reçut à pénitence leurs sectateurs. Vous en devez user de même, et avoir pitié d'un peuple réduit au désespoir.

Le pape Etienne ayant reçu cette lettre, répondit: Il ne faut pas s'étonner si vous avez banni de l'Eglise le malheureux Photius, qui s'est joué de la croix de Notre-Seigneur. Il veut dire, qu'il a violé ses serments et ses souscriptions accompagnées d'une croix: ce qui passoit pour une espèce de sacrilège (2). Le pape continue: Nous avons trouvé la lettre de l'empereur fort différente de la vôtre. Car elle porte que Photius a embrassé la vie solitaire et renoncé au siège par écrit: ce qui nous met en incertitude; puisqu'il y a une grande différence entre renoncer, et être chassé. Or comme nous ne pouvons rendre aucun jugement sans une information exacte, il faut que les deux parties envoient des évêques, afin que nous puissions prononcer ce que Dieu nous ordonnera. Car l'Eglise romaine est le modèle des autres églises, et ses décrets doivent demeurer éternellement. Les Orientaux ne satisfirent que trois ans après l'ordre porté par cette lettre.

### LIII. Lettres de Foulques au pape.

Cependant le pape Etienne écrivit à Foulques, archevêque de Reims (3), comme avoient fait Marin et Adrien, ses prédécesseurs, le con-

solant au milieu de ses afflictions, et le traitant de frère et d'ami. Foulques de son côté écrivit au pape une lettre pleine de remerciements, témoignant qu'il seroit allé lui-même le voir, s'il n'eût été environné de païens; mais qu'ils n'étoient qu'à dix milles de Reims, et assiégeoient Paris. Ce qui montre que cette lettre étoit au plus tôt de l'année huit cent quatre-vingt-six. Foulques ajoutoit que cette désolation du royaume duroit depuis huit ans; en sorte qu'on n'osoit s'écarter tant soit peu hors des châteaux. Il disoit avoir appris que des méchants formoient des entreprises contre le pape, et qu'il eût été à son secours s'il eût été possible, assurant que lui et toute sa famille étoient fort attachés au pape, entre autres Guy, duc de Spolette, son allié, que le pape avoit adopté pour son fils. Que l'offre faite par le pape de confirmer les droits de son Eglise, l'attachoit encore plus à lui être fidèle avec ses suffragants. Que l'Eglise de Reims avoit toujours été honorée par les peuples plus que toutes celles des Gaules, comme en ayant reçu la primatie de saint Pierre, qui lui avoit envoyésaint Sixte pour premier évêque; et que le pape Hormisdas avoit fait saint Rémy, son vicaire dans les Gaules, ajoutant la confirmation de ses privilèges accordés par Marin et par Adrien III. Enfin il prioit le pape de presser les archevêques de Sens et de Rouen, pour excommunier Ermenfroy, usurpateur d'un monastère fondé par Rampon, frère de Foulques, qui en avoit déjà écrit aux deux papes précédents.

Entre plusieurs autres lettres que s'écrivirent le pape et l'archevêque de Reims, il y en eut une du pape, tant à lui qu'à Aurélien de Lyon et aux autres évêques des Gaules, sur les plaintes de l'Eglise de Bourges, contre l'invasion de Frotaire, archevêque de Bordeaux. Car on soutenoit que le pape Jean ne lui avoit accordé le siège de Bourges que par provision, pour autant de temps que Bordeaux seroit occupé par les Barbares. Le pape Etienne ordonne donc aux archevêques d'obliger Frotaire à retourner à son siège, sous peine d'anathème, s'il n'obéit.

### LIV. Normands devant Paris.

Ce n'étoit pas sans sujet que Foulques se plaignoit des Normands. Jamais ils ne firent en France de plus grands ravages (1). Dès l'année huit cent quatre-vingt-trois, au mois d'octobre, ils entrèrent dans le Tiérache et passèrent la rivière d'Oise. Quoique le roi Carloman les eût battus, ils ne laissèrent pas d'avancer jusqu'à Vermand, et brûlèrent Saint-Quentin et Notre-Dame d'Arras. Ensuite ils se mirent sur la Saône, et ayant contraint le roi et son armée à se retirer en-deçà de l'Oise, ils établirent à Amiens leur quartier d'hiver. De là,

(1) P. 1403.  
(2) To. 8, Conc. p. 1407, tom. 9, p. 373. Sup. l. XLVI, n. 25.  
(3) Fold. l. LV, c. 1.

(1) Chr. de Norm. Gest. Duch. to. 2, p. 527.



ils faisoient des courses continuelles, renversant les églises, brûlant les villages, prenant les chrétiens captifs, tuant les autres; en sorte que les chemins étoient semés de corps morts, de clercs, de nobles, d'hommes, de femmes, d'enfants. Plusieurs chrétiens renonçoient à leur religion pour se joindre aux Normands, ou du moins se mettoient sous leur protection (1). Enfin, on traita avec eux, et on leur donna douze mille livres pesant d'argent, moyennant quoi ils se retirèrent au mois de novembre huit cent quatre-vingt-quatre; une partie alla passer la mer à Boulogne, l'autre alla prendre son quartier d'hiver à Louvain, au royaume de Lothaire. Pour leur fournir cette grosse contribution, on dépouilla les églises et leurs serfs. Mais peu de temps après, le roi Carloman fut blessé à la chasse, et mourut le sixième de décembre huit cent quatre-vingt-quatre, dans la dix-huitième année de son âge, et la sixième de son règne (2). Les Normands l'ayant appris revinrent aussitôt dans le royaume; et, comme les seigneurs se plaignirent qu'ils ne gardoient pas leur parole, ils répondirent qu'ils n'avoient traité qu'avec le roi Carloman, et que son successeur leur devoit donner une pareille somme, s'il vouloit qu'ils le laissassent en repos. Les seigneurs, épouvantés de cette réponse, envoyèrent offrir leur obéissance à l'empereur Charles, qui vint en France et y fut reconnu roi; mais il retourna aussitôt en Allemagne.

Les Normands, profitant de l'occasion, recommencèrent leurs ravages; et les François, pour les arrêter, fortifièrent quelques places sur les rivières; entre autres Pontoise, que les Normands assiégèrent en novembre huit cent quatre-vingt-cinq, et l'ayant prise par composition, la brûlèrent (3). De là, ils marchèrent à Paris, voulant remonter la Seine et passer outre. Ils avoient tant de barques que la rivière en étoit couverte plus de deux lieues durant, en sorte qu'on ne voyoit point l'eau. Leur roi Sigefroy alla trouver Gozlin, évêque de Paris, lui disant qu'ils ne demandoient que le passage (4). L'évêque répondit que l'empereur Charles leur avoit confié cette ville, et qu'ils la lui garderoient. Paris n'étoit encore que l'île qui garde le nom de cité: on y entroit par deux ponts, le grand pont, aujourd'hui le Pont-au-Change, le Petit-Pont, qui n'a point changé de nom: chaque pont étoit gardé en dehors par une tour, et à la place de ces tours ont été bâtis depuis les deux Châtelets. Les Normands voulant donc se rendre maîtres de la rivière, attaquèrent la tour du grand pont à plusieurs reprises pendant plus de deux mois; mais ils furent toujours repoussés par Odon ou Eudes, comte de Paris, et Robert, son frère, l'évêque Gozlin et son neveu,

(1) Fulco. ap. Flod. IV,

5.

(2) An. Met. 884.

(3) Chr. Norm.

(4) Abbo. de Bell. Paris.

lib. I.

l'abbé Ehole, qui combattoient en personne. Les Normands cessèrent leurs assauts le dernier jour de janvier huit cent quatre-vingt-six, tenant néanmoins toujours la ville bloquée jusqu'à l'année suivante, où l'empereur Charles, ayant deux fois envoyé au secours de Paris, y vint lui-même avec une grande armée, et fit avec les Normands une paix honteuse. L'évêque Gozlin mourut avant la fin du siège, et Aschiric lui succéda. Le détail de ce siège fut incontinent après décrit en vers latins, par Abbon, moine de Saint-Germain-des-Près, qui avoit été présent; mais la rudesse de son style le rend très-difficile à entendre. Il y attribue la délivrance de Paris aux saints ses protecteurs, entre autres sainte Geneviève et saint Germain (1).

Pendant ce siège les Normands, ne pouvant avoir le passage de la Seine (2), trouvèrent moyen de trainer leurs barques par terre plus de deux mille pas, et les ayant remises à l'eau au-dessus de Paris, ils remontèrent la rivière de Seine, entrèrent dans celle d'Yonne, et s'arrêtèrent à Sens, qu'ils assiégèrent pendant six mois, sans le pouvoir prendre. Mais ils ravagèrent et brûlèrent une grande partie de la Bourgogne. Evrard, archevêque de Sens, mourut, pendant ce siège, le premier jour de février huit cent quatre-vingt-huit. Ce prélat, célèbre par sa doctrine et par sa vertu, étoit moine et prévôt de Sainte-Colombe, quand il succéda à Ansgise, mort en huit cent quatre-vingt-deux. Il eut lui-même pour successeur Vaultier, beaucoup inférieur en mérite, neveu de Vaultier, évêque d'Orléans (3).

#### LV. Conciles de Châlons et de Cologne.

Durant ces désordres, on ne laissa pas de tenir quelques conciles dans les provinces éloignées de l'Océan (4). Il y en eut un le dix-huitième de mai huit cent quatre-vingt-six, à Châlons-sur-Saône dans l'église de Saint-Marcel, pour établir la paix et régler les autres affaires de l'Eglise; et huit évêques y assistèrent, savoir: Aurélien de Lyon, Bernoin de Vienne, Geilon ou Egilon de Langres, Adalgaire d'Autun, Etienne de Châlons, Adalbold de Bellay, Gérald de Macon, Isaac de Valence. Leboine, chorévêque de Lyon, y étoit aussi: ce qui montre qu'il y avoit encore des chorévêques.

L'année suivante, huit cent quatre-vingt-sept, le premier jour d'avril on tint un concile à Cologne dans l'église de Saint-Pierre, du consentement de l'empereur Charles (5), où se trouvèrent Guillebert, archevêque de Cologne, Francon, évêque de Tongres, Odilbald d'Utrecht, Vulfelin de Mimigarnesford, qui est

(1) Duchesne, to. 2, p.

499.

(2) Regin. an. 888. Ann.

Met. Eod.

(3) Mabill. to. 6, Act. p.

485.

(4) Tom. 9, conc. p. 399.

(5) P. 396.

Munster, et Dregon, qui y fut ordonné évêque de Minden. Liudbert, archevêque de Mayence, et saint Rambert de Hambourg, donnèrent leur consentement au concile, apparemment par députés. Francon, évêque de Tongres, s'y plaignit de ceux qui pilloient les biens de son église, et le concile, renouvelant les anciens canons, prononça des menaces et des censures contre les auteurs de ces violences.

#### LVI. Seconde translation de saint Martin.

On rapporte à cette même année, huit cent quatre-vingt-sept, la seconde translation de saint Martin, pour le rendre à son église de Tours. Il demeura trente-un ans à Auxerre, où il avoit été porté par la crainte des Normands; et pendant ce long séjour, il fit tant de miracles qu'ils attirèrent des offrandes immenses (1). Le clergé d'Auxerre voulut les partager avec les moines de Marmoutier, qui étoient demeurés à la garde des reliques de saint Martin, soutenant que les miracles devoient être autant attribués aux prières de saint Germain; et on dit que le différent fut terminé par un nouveau miracle en faveur de saint Martin. Les citoyens de Tours, ayant trouvé un intervalle favorable pour rapporter le corps de leur patron, envoyèrent à Auxerre le demander à l'évêque, qui le refusa, ne pouvant se résoudre à priver son église de ce trésor qu'il y avoit trouvé. Ils s'adressèrent au roi, qui ne voulut point décider la question; et, quand ils furent revenus à Tours, l'archevêque Adalaude assembla les évêques d'Orléans, du Mans et d'Angers; et ils résolurent de s'adresser à Ingelger, comte de Gâtinois, seigneur de Loches et d'Amboise, à qui le roi avoit donné depuis

(1) Sup. I. XLIX, n. 11. bibl. Clun. p. 114. Odo. de Revers. B. Mart.

peu le comté d'Angers, et qui avoit une maison à Auxerre et des terres aux environs. Comme ils étoient prêts à lui envoyer une députation, il vint à Saint-Martin de Tours faire ses prières; et, en sortant de l'église, il fit des reproches aux citoyens de leur négligence à ramener le corps de leur saint patron. Ils lui représentèrent les obstacles qu'ils y avoient rencontrés, et implorèrent son secours.

Ingelger assembla donc des troupes jusqu'au nombre d'environ six mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et marcha à Auxerre, tandis qu'à Tours l'archevêque ordonna un jeûne d'une semaine entière, avec des prières publiques, pour le succès de l'entreprise. Le comte Ingelger ayant demandé à l'évêque d'Auxerre la restitution du dépôt confié à son église en un temps de nécessité, l'évêque répondit qu'il ne falloit pas venir aux lieux saints à main armée, et promit de répondre le lendemain. Il consulta les évêques d'Autun et de Troyes, qui se trouvèrent présents; et ils lui dirent qu'il n'y avoit aucun prétexte de retenir ce dépôt. Il acquiesça; on célébra la messe en l'honneur de saint Martin; les évêques accompagnèrent son corps, avec un grand concours de peuple, et son escorte le ramena jusqu'à Tours, où il fut reçu par l'archevêque, ses suffragants, son clergé et son peuple, avec grande solennité. On dit qu'il se fit grand nombre de miracles à ce retour de saint Martin, depuis qu'il fut entré dans son diocèse; et on ordonna d'en célébrer la mémoire tous les ans, à pareil jour, le treizième de décembre. Heberne, abbé de Marmoutier, qui avoit suivi le corps de saint Martin jusqu'à Auxerre, y étoit toujours demeuré à le garder, et l'avoit accompagné au retour. Il succéda à Adalaude dans l'archevêché de Tours (1).

(1) Gall. Ch. to. p. 749.



## LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

## I. Mort de Charles le gros. Plusieurs rois.

L'EMPEREUR Charles tomba dans une telle foiblesse de corps et d'esprit, qu'au parlement qu'il tint à Tribur, vers la Saint-Martin, cette année huit cent quatre-vingt-sept, tous les seigneurs de Germanie l'abandonnèrent, et reconnurent pour roi Arnoul, fils de Carloman (1). Charles fut réduit à n'avoir pas de quoi vivre, sans le secours de Luitbert, archevêque de Mayence, et à demander sa subsistance à Arnoul, qui lui donna par compassion quelques terres en Allemagne, où il mourut le douzième de janvier huit cent quatre-vingt-huit, et fut enterré au monastère de Richenou. Reginon, abbé de Prom, auteur du temps, loua sa piété, son application à la prière, ses aumônes, son respect pour les lois de l'Eglise, et sa fidélité à observer les commandements de Dieu (2); et toutefois le même historien rapporte qu'il fit tuer en trahison Godefroy, duc de Frise, qui s'étoit révolté contre lui, et qu'ayant surpris de même Hugues, fils de Lothaire, auteur de cette révolte, il lui fit crever les yeux, et l'enferma dans le monastère de Saint-Gal. Hugues passa ensuite dans l'abbaye de Prom, où long-temps après il reçut la tonsure monastique, de la main de Reginon, et au bout de quelques années y mourut.

A la mort de l'empereur Charles, les royaumes qui lui avoient obéi se divisèrent. Une partie de l'Italie reconnut pour roi Béranger, fils d'Evrard, duc de Frioul; une autre partie reconnut Guy, fils de Lambert duc de Spolette, favorisé par le pape. Il y eut entre eux une rude guerre, où Guy eut enfin l'avantage, et Béranger se retira près d'Arnoul, roi de Germanie. En France, l'assemblée de la nation établit pour roi Eudes ou Odon, comte de Paris et d'Orléans, fils de Robert le fort, et comme lui vaillant défenseur du royaume contre les Normands. Il fut sacré par Vaultier, archevêque de Sens; et nous avons le serment qu'il fit en cette occasion (3). Cette élection se fit du consentement d'Arnoul; mais ce fut malgré lui que Raoul ou Rodolphe, fils de Conrad, se fit reconnaître roi de la haute Bourgogne,

c'est-à-dire du pays d'entre les Alpes et le mont Jura. Il fut élu et couronné dans une assemblée de seigneurs et d'évêques, tenue à Saint-Maurice en Valais.

## II. Concile de Mayence.

Dès la même année huit cent quatre-vingt-huit, première du règne d'Arnoul, il fit tenir un concile à Mayence, où se trouvèrent les trois archevêques, Luitbert de Mayence, Guilbert de Cologne, et Ratbot de Trèves, avec leurs suffragants (1). Luitbert mourut l'année suivante huit cent quatre-vingt-neuf, et eut pour successeur Sunzo ou Sonderolde, moine de Fulde, qui ne tint le siège de Mayence que deux ans. Dans la préface de ce concile, les évêques attribuent les calamités publiques à leurs péchés, particulièrement à l'interruption des conciles provinciaux, et ils décrivent ainsi le triste état du pays: Voyez comment ces bâtiments magnifiques qu'habitoient les serviteurs de Dieu, sont détruits, brûlés et réduits à rien, les autels renversés et foulés aux pieds, les ornements les plus précieux des églises dissipés et consumés par le feu. Les évêques, les prêtres, les autres clercs, des laïques de tout âge et de tout sexe, tués par le fer et par le feu, ou par divers autres genres de mort. Les moines et les religieuses, dispersés par la crainte de ces maux, sont errants de côté et d'autre, sans secours, sans pasteur, ne sachant où se réfugier, ni quel parti prendre, exposés à rompre leurs vœux. D'un autre côté voici une troupe de pillards et de schismatiques, qui oppriment les pauvres, sans respect de Dieu ni des hommes; et qui suffiroient, sans les païens, pour réduire le pays en solitude. Ils comptent pour rien les meurtres et rapines, et ne veulent point se soumettre à la pénitence.

Après cette préface, suivent vingt-six canons, tirés la plupart des conciles précédents, particulièrement de ceux que Charlemagne fit tenir la dernière année de son règne (2). Les premiers sont des avis généraux touchant les devoirs du roi. Arnoul, évêque de Vitré, se plaint au concile que quelques scélérats ont

(1) Regino. an. 887.  
(2) Reg. an. 885.

(3) Tom. 2, Capit. p. 291.

(1) Tom. 9, Conc. p. 401.  
Regino. an. 889.

(2) Sup. liv. XLVI, n. 2,  
etc. C. 2, 3, 8, 10, 16.

pris un vénérable prêtre, lui ont coupé le nez et rasé les cheveux, et donné tant de coups, qu'ils l'ont laissé demi-mort. Le concile les excommunit; et la pénitence de celui qui aura tué un prêtre est ainsi réglée: Il ne mangera point de chair, et ne boira point de vin pendant toute sa vie; il jeûnera tous les jours jusqu'au soir, excepté les fêtes et les dimanches; il ne portera point les armes, et ne marchera qu'à pied. Pendant cinq ans il n'entrera point dans l'église, mais durant la messe et les autres offices, il demeurera à la porte en prières; les sept années suivantes il entrera dans l'église sans communier; après douze ans, il observera le reste de sa pénitence trois fois la semaine. Telles étoient encore les pénitences des grands crimes. On défend aux prêtres de loger avec quelque femme que ce soit, parce qu'il s'en étoit trouvé qui avoient eu des enfants de leurs propres sœurs.

## III. Concile de Metz.

On rapporte au même temps un concile de Metz, qui fit des règlements semblables. Il fut tenu dans l'église de Saint-Arnould par Ratbot, archevêque de Trèves, accompagné de Robert, évêque de Metz, Dadon de Verdun et Arnold de Toul; et on y fit treize canons. Il est défendu aux seigneurs laïques de prendre aucune partie des dîmes de leurs églises, j'entends celles de leur patronage. Défense à un prêtre d'avoir deux églises, puisque c'est beaucoup s'il en peut bien gouverner une, et qu'il ne doit pas prendre la charge des âmes pour son avantage temporel. On ne doit rien prendre pour la sépulture. Les prêtres doivent montrer à l'évêque dans le synode leurs livres et leurs habits sacerdotaux. Ils ne porteront ni armes ni habits laïques (1).

Sur la plainte de Gombert, primicier de Metz, contre les juifs de la ville, il fut défendu aux chrétiens de manger avec eux (2). Deux religieuses avoient été chassées pour crime, du monastère de Saint-Pierre: le concile ordonne qu'on leur rendra le voile, et qu'elles seront mises en prison dans le monastère, où on leur donnera un peu de pain et d'eau, et beaucoup d'instruction, jusqu'à ce qu'elles aient satisfait. Un diacre convaincu de sacrilège sera interdit de ses fonctions et mis en prison, et tout le monde priera pour lui. Un prêtre, pour avoir voulu retirer du crime la dame de sa paroisse qui avoit quitté son mari, et son frère qui en étoit complice, fut mutilé honteusement. Les coupables ayant été appelés au concile, et n'y étant point venus, furent excommuniés. On excommunia aussi nommément quelques autres criminels, et on renouvela les défenses

(1) To. 9, Conc. p. 412.  
C. 2, 3, 4.

(2) C. 7, 9.

de communiquer avec les excommuniés, dont on excepte toutefois leurs serfs, leurs affranchis et leurs vassaux (1).

## IV. Statuts de Riculfe de Soissons.

Riculfe, évêque de Soissons, donna à ses curés, l'an huit cent quatre-vingt-neuf, des instructions très-conformes aux règlements de ces conciles, mais qui contiennent plusieurs autres particularités remarquables. Ayez soin, dit-il, de chanter les heures canonicales, prime, tierce, sexte, la messe, que vous célébrerez tous les jours, none, vêpres, complie et matines. Invitez vos paroissiens à venir souvent au moins à la messe, et les dimanches et fêtes de ne point manquer à vêpres, à matines et à la messe. Chacun de vous doit savoir par cœur les psaumes, le symbole *Quicumque* et le canon de la messe: chacun doit avoir un missel, un lectionnaire, un livre d'évangiles, un martyrologe, un antiphonier, un psautier et les quarante homélies de saint Grégoire, le tout corrigé sur les livres de notre cathédrale (2). Si vous ne pouvez avoir tout l'ancien Testament, ayez au moins la Génèse. C'est que les livres étoient chers.

Nous défendons expressément de se servir, dans les sacrés mystères, de l'aube qu'on porte ordinairement. C'est que les clercs portoient toujours une aube dessus leur tunique pour marque de leur état, c'est pourquoi il en falloit une particulière pour l'autel, afin qu'elle fût plus propre. De l'aube est venu le rochet en l'accourcissant, et le surplis en l'élargissant. Il recommande la propreté dans les habits et les vases sacrés, et l'encens, s'il est possible, pour l'offrir à la messe et à vêpres; de faire les scrutins pendant le carême dans les églises baptismales et de donner l'eucharistie aussitôt après le baptême, parce que Jésus-Christ a parlé de l'un et de l'autre comme nécessaire (3). Les curés auront soin des pénitents publics, et ne se laisseront pas corrompre par argent ou par amitié pour les présenter avant le temps à la réconciliation; mais ils ne la feront pas différer par animosité ou par intérêt. Ils auront deux ou trois clercs pour célébrer la messe avec eux et leur répondre, et observeront de mettre de l'eau avec le vin dans le calice, sachant qu'en ce mystère on consacre en vérité le vrai sang de Notre Seigneur (4).

Les curés s'occuperont au travail de la campagne, et au reste de leur temporel, sans préjudice de l'office divin; ils auront soin des mœurs de leurs écoliers, mais ils ne recevront pas les filles dans leur école. Ils ne demanderont rien pour les sépultures, mais ils pourront prendre ce qui leur sera offert volontairement.

(1) C. 10, 11, 12.

(2) Tom. 9, Conc. p. 54.

416, n. 3, 5, 6.

(3) N. 7, 8. Jo. III, VI,

(4) N. 9, 11.



Aux calendes, c'est-à-dire les premiers jours des mois, les curés de chaque doyenné s'assembleront, non pour faire des repas, mais pour conférer de leurs devoirs et de ce qui arrive dans leurs paroisses (1).

#### V. Louis roi de Provence.

L'année suivante huit cent quatre-vingt-dix, indiction huitième, Bernoin, archevêque de Vienne, alla à Rome, et représenta au pape le misérable état du royaume depuis la mort de l'empereur Charles (2). Les habitants n'avoient point de maître qui les retint dans le devoir, et se voyoient exposés au pillage des infidèles, d'un côté des Normands, et de l'autre des Sarrasins. Le pape Etienne en fut touché jusqu'aux larmes, et écrivit aux évêques de la Gaule Cisalpine de reconnoître pour roi Louis, fils de Boson. Ils s'assemblèrent donc à Valence, savoir : Aurélien, archevêque de Lyon, Rostaing d'Arles, Arnould d'Embrun et Bernoin de Vienne, avec plusieurs autres évêques. Ils s'accordèrent tous, suivant le conseil du pape, à élire et sacrer roi Louis, fils de Boson et d'Ermingarde, fille de l'empereur Louis II, quoiqu'il n'eût encore que dix ans. Mais on comptoit sur les bons conseils de son oncle Richard, duc de Bourgogne, frère de Boson, et de la reine Ermingarde, sa mère. Ce fut le commencement du royaume d'Arles ou de Provence.

#### VI. Commissions du pape à l'archevêque de Reims.

L'église de Langres étoit en trouble depuis près de dix ans. Après la mort de l'évêque Isaac, les uns élurent Teutbolde, diacre de la même église; les autres Egilon ou Geilon, abbé de Noirmoutier, qui, chassé de cette île par les Normands, s'étoit enfin fixé avec sa communauté au monastère de Tournus. Aurélien, archevêque de Lyon, le sacra évêque de Langres en huit cent quatre-vingt; il se maintint dans ce siège le reste de sa vie, et mourut à la fin de l'an huit cent quatre-vingt-huit. Alors le parti de Teutbolde se releva, mais d'autres élurent Argrim, dont l'élection fut approuvée par l'archevêque Aurélien. Ceux du parti de Teutbolde portèrent leurs plaintes au pape Etienne V, et le lui envoyèrent, le priant de l'ordonner lui-même pour leur évêque.

Mais le pape, voulant conserver à chaque église ses droits, renvoya Teutbolde à son métropolitain, afin que, si l'élection étoit canonique, il l'ordonnât sans délai; si elle ne l'étoit pas, qu'il l'écrivit au pape, mais qu'il se gardât bien d'ordonner un autre évêque de Langres sans sa permission (3). Le pape envoya, pour

exécuter cet ordre, Oiran, évêque de Sinigaglia, son légat. Aurélien l'envoya à Langres, promettant de le suivre promptement; mais après s'être fait attendre long-temps, il n'y vint pas, ni ne fit savoir au pape la cause de son retardement. Le parti de Teutbolde le renvoya à Rome avec le décret de son élection, priant instamment le pape de l'ordonner; mais il ne voulut point même alors entreprendre sur les droits de l'église de Lyon. C'est pourquoi il écrivit encore à Aurélien de consacrer Teutbolde, ou déclarer les causes de son refus. Aurélien, sans faire réponse, ordonna Argrim évêque de Langres, et le mit en possession. Le parti contraire retourna encore à Rome, et le pape leur accorda enfin ce qu'ils désiroient, et écrivit à l'archevêque de Reims en ces termes :

Ayant reçu en la personne de saint Pierre le soin de toutes les églises, et sachant qu'on ne compte pas pour évêque celui qui n'a été ni élu par le clergé, ni désiré par le peuple; touché des instantes prières du clergé et du peuple de Langres, nous leur avons consacré pour évêque le diacre Teutbolde. C'est pourquoi nous vous enjoignons, qu'aussitôt ces lettres reçues, vous vous transportiez à l'église de Langres, que vous en mettiez Teutbolde en possession, et que vous déclariez à tous les archevêques et les évêques que nous avons pris un soin particulier de cette église, pour punir une telle contumace et réparer une telle oppression.

Foulques, archevêque de Reims, ayant reçu cette commission du pape, lui écrivit quelque temps après qu'il l'auroit exécutée aussitôt, si le roi Eudes, dont il étoit sujet, ne lui eût conseillé de différer jusqu'à ce qu'Eudes lui-même envoyât des ambassadeurs au pape pour apprendre certainement sa volonté. Qu'au reste tous les évêques, en présence desquels les lettres du pape avoient été lues, s'étoient extrêmement réjouis de ce qu'il disoit vouloir inviolablement conserver à toutes les églises leurs droits et leurs privilèges. Enfin il prioit le pape de lui envoyer sa décision par écrit sur cette question, si les évêques ses suffragants pouvoient sacrer un roi ou faire quelque autre fonction semblable sans sa permission. Cette question semble regarder le roi Eudes, élu malgré la résistance de Foulques, qui vouloit donner Guy, son allié, pour roi à la France romaine, car on nommait ainsi les pays deçà le Rhin, et c'est peut-être pourquoi Eudes ne fut sacré ni par l'archevêque de Reims, ni par aucun évêque de la province, mais par Vaultier, archevêque de Sens (4).

Le pape écrivit encore à l'archevêque de Reims sur les différends survenus entre Herman, archevêque de Cologne, et Adalgairé,

évêque de Hambourg et de Brême (1). L'un et l'autre étoit nouveau dans son siège, puisque Guilbert, archevêque de Cologne, avoit assisté au concile de Mayence en huit cent quatre-vingt-huit, et Adalgairé avoit succédé à saint Rembert, mort la même année. Adalgairé étoit moine de la nouvelle Corbie, d'où saint Rembert le tira pour le soulager dans ses fonctions. Il le choisit pour son successeur, et fit approuver ce choix par le roi Louis le germanique, et ses fils Louis et Charles par le concile, l'abbé et les frères de la communauté. Saint Rembert, la dernière semaine avant sa mort, reçut tous les jours l'extrême-onction et le viatique, suivant l'usage de ce temps-là, et mourut le onzième juin huit cent quatre-vingt-huit, après vingt-trois ans d'épiscopat. L'église honore sa mémoire le quatrième de février (2).

Herman donc avoit envoyé des plaintes au pape; et Adalgairé, après en avoir envoyé de son côté, alla lui-même à Rome se plaindre des entreprises d'Herman sur les droits de son église (3). Le pape cita Herman pour comparoître aussi devant lui; et comme il ne vint point, il différa le jugement, de peur, que s'il se pressoit de le prononcer, la contestation ne se renouvelât dans la suite. Mais il écrivit à Foulques, archevêque de Reims, lui donnant commission de tenir en son nom un concile à Wormes avec les évêques voisins, où il avoit ordonné Herman de Cologne, et à Sundérolde de Mayence de s'y trouver avec leurs suffragants; car Adalgairé devoit s'y rendre aussi, afin que les droits de chacun fussent soigneusement examinés. Le pape prioit ensuite l'archevêque de Reims de venir le voir, s'il étoit possible, désirant conférer avec lui de cette affaire et de plusieurs autres. Cette lettre du pape Etienne devoit être de l'année huit cent quatre-vingt-dix et de la fin de son pontificat: car la réponse de Foulques fut adressée au pape Formose, son successeur.

#### VII. Mort du pape Etienne V.

Le pape Etienne abolit une mauvaise coutume introduite dans l'église de Saint-Pierre, que les prêtres qui offroient le sacrifice tous les jours payoient une certaine somme par an (4). On rapporte aussi un sermon qu'il fit à son peuple pendant la messe, contre l'immodestie et les vains discours dans l'église, et contre les maléfices et les enchantements que quelques-uns pratiquoient. Ce discours est simple et familier, mais soutenu d'autorités de l'Écriture. Ce pape étoit très-libéral envers les pauvres, les captifs, et les églises, qu'il orna magnifiquement. Voyant qu'à Saint-Pierre pendant les nocturnes on n'offroit de l'encens

qu'une fois, il établit qu'on en brûlât à toutes les leçons et tous les répons. Entre les présents qu'il fit aux églises, on marque plusieurs livres, soit quelques parties de l'Écriture sainte, soit des homélies des pères. Il mourut, suivant l'opinion la plus raisonnable, le septième jour d'août huit cent quatre-vingt-onze, après avoir tenu le saint-siège six ans, comme portoit son épitaphe (1).

#### VIII. Savants en Angleterre.

En Angleterre, le roi Alfred ayant établi par ses lois la tranquillité publique, s'appliqua à relever les études, afin de soutenir la religion et les mœurs (2). Pour cet effet, il envoya des ambassadeurs en France, et en fit venir deux moines, Grimbald et Jean, tous deux prêtres, et tous deux célèbres par leur savoir et leur vertu. Grimbald avoit été mis dès l'âge de sept ans dans le monastère de Saint-Bertin sous l'abbé Hugues, fils de Charlemagne (3); il y fut prévôt, et refusa le titre d'abbé, que Baudouin le chauve, comte de Flandres, vouloit lui donner, pour se rendre maître de la nomination de cette abbaye et empêcher l'élection. Grimbald sollicita le roi, au nom de toute la communauté, de leur donner pour abbé Foulques, archevêque de Reims, protestant qu'ils abandonneroient le monastère, plutôt que de demeurer sous la puissance d'un laïque. Ils obtinrent ce qu'ils désiroient; et ce fut l'archevêque Foulques qui, à la prière du roi Alfred, envoya Grimbald en Angleterre. C'étoit un homme vénérable, chantre excellent, et très-bien instruit de l'Écriture sainte, et de toute la science ecclésiastique. Jean étoit né en Saxe; mais il avoit été élevé en France, et, comme l'on croit, au monastère de Corbie. Il avoit l'esprit très-vif, et étoit fort instruit des bonnes lettres et de plusieurs arts.

Ils vinrent en Angleterre vers l'an huit cent quatre-vingt-quatre, accompagnés de quelques autres savants. Le roi Alfred profita beaucoup de leurs instructions, et leur donna de grands biens et de grands honneurs (4). Il appela aussi auprès de lui Asser, moine de Ménéve ou saint Davis, à l'extrémité du pays de Gales. Cette église, alors métropolitaine, étoit servie par des moines, et Asser étoit parent de l'archevêque (5). Il ne consentit à demeurer auprès du roi Alfred qu'à condition de retourner à son église de temps en temps, et y passer une partie de l'année; et il ne s'en absentoit qu'avec la permission de sa communauté, pour s'attirer la protection d'Alfred contre les violences d'Héméid, leur propre roi; car ces Gaulois, reste des anciens Bretons, étoient encore très-barbares. Asser faisoit au-

(1) N. 16, 19, 20.

(3) Flod. Hist. IV, c. 1.

(2) Tom. 9, Conc. p. 424. Mabill. to. 6, Act. p. 504.

tom. 7, p. 22.

(4) Odor. Chr. tom. 2, Duch. p. 657, C.

(1) Sup. n. 1. Flod. IV, Hist. c. 1.

(3) Flod.

(4) Vita ap. Anast.

(2) Martyr. R. 4 febr.

(1) Papebr. Conat.

(4) Id. Sæc. 4. ad. ann.

(2) Sup. LIII, n. 3. Asser. 895.

Menevr. p. 14.

(5) Sup. liv. XXXIV, n. 14.

(3) Mabill. Sæc. 5. Init.

Asser. p. 14, 15.



près de roi Alfred la fonction du lecteur, lui lisoit les bons auteurs, et en conféroit avec lui. Le roi lui donna les monastères d'Amgresbury et de Beauville; et enfin le fit évêque de Schirburn. Il appela aussi près de lui, en huit cent quatre-vingt-six, Plegmond, de la nation des Merciens, qui avoit vécu ermite plusieurs années dans l'île de Chester (1). Alfred le fit archevêque de Cantorbéry en huit cent quatre-vingt-dix.

Ce fut par le secours de ces pieux et savants hommes, que le roi Alfred releva les études, tellement tombées en Angleterre, qu'à peine y trouvoit-on quelqu'un qui entendit le latin. Il restoit toutefois une école célèbre à Oxford, dont les maîtres prétendoient que leur méthode venoit de saint Gildas, de Melquin et d'autres, remontant jusqu'à saint Germain d'Auxerre (2). En huit cent quatre-vingt-six il se forma à Oxford une grande division entre Grimbald d'un côté, avec ceux qu'il avoit amenés, et ces vieux docteurs de l'autre, qui ne vouloient point recevoir la méthode et les règles des nouveau-venus. Il y avoit trois ans qu'ils avoient peine à les souffrir, mais alors ils en vinrent à une rupture ouverte. Pour y remédier, le roi Alfred vint lui-même à Oxford, écouta les uns et les autres avec une extrême patience, leur donna des avis salutaires, et ne partit point qu'il ne les eût réconciliés. Toutefois, Grimbald, indigné de ces oppositions, se retira aussitôt à Winchester, dans un monastère que le roi venoit d'y fonder. Il en fut abbé, et mourut l'an neuf cent trois, le huitième de juillet, jour auquel il est honoré comme saint.

Jean fut abbé d'Alteney monastère nouveau, fondé par le roi Alfred dans l'île qui lui avoit servi de refuge, pendant que les Danois étoient maîtres de l'Angleterre. La discipline monastique étoit entièrement déchuë, tant par les fréquentes irrutions de ces barbares, que par la négligence des Anglois, qui, vivant dans l'abondance de toutes sortes de biens, méprisoient cette vie pauvre et laborieuse (3). De sorte que personne d'entre les nobles n'embrassoit volontairement la vie monastique; et quoi qu'il restât encore grand nombre de monastères dans le pays, ils n'étoient remplis que d'enfants, que l'on y mettoit avant l'âge de raison; et on ne pratiquoit nulle part l'observance de la règle. C'est ce qui obligea le roi Alfred de mettre dans son nouveau monastère d'Alteney de jeunes étrangers de différentes nations, particulièrement des François.

Après que l'abbé Jean l'eut gouverné quelques années, un prêtre et un diacre, Gaulois de nation, qui étoient de la communauté, conçurent une si grande haine contre lui, qu'ils résolurent sa perte. Ils gagnèrent par argent deux serfs, à qui ils donnèrent ordre de se ca-

cher de nuit dans l'église; et quand il viendrait y prier seul, tandis que les autres dormoient, le tuer, et traîner son corps devant la porte d'une femme prostituée, pour faire croire qu'il avoit été tué dans le crime. Les deux meurtriers, bien instruits et bien armés, furent enfermés dans l'église. A minuit, l'abbé Jean vint à son ordinaire, pour prier secrètement; et quand il se fut mis à genoux devant l'autel, ils fondirent sur lui l'épée à la main. Mais il ne se troubla point, et comme il avoit autrefois porté les armes, sitôt qu'il les entendit, il marcha contre eux, et se défendant, il cria de toute sa force que c'étoient des démons, comme il le pensoit en effet, ne croyant pas qu'il y eût des hommes assez hardis pour faire une telle violence. Les moines s'éveillèrent au bruit, et accoururent effrayés à ce nom de démons; mais les meurtriers s'échappèrent, après avoir mortellement blessé l'abbé, et se cachèrent dans le marais dont le monastère étoit environné. Les moines enlevèrent l'abbé demi-mort, et le portèrent dans la maison, très-affligés; et les auteurs du crime étoient ceux qui témoignent le plus de douleur. Toutefois, ils furent découverts, aussi bien que ceux qui l'avoient exécuté, et tous mis à mort par divers tourments. Telle fut la fin de l'abbé Jean, qu'il ne faut pas confondre avec Jean Scot ou Érigène, aimé de l'empereur Charles, ni avec un sophiste Jean, que l'on disoit avoir été martyrisé à Malmesbury (1).

#### IX. Ecrits du roi Alfred.

Le roi Alfred ne se contenta pas de protéger les gens de lettres, et de favoriser les études; il s'y appliqua lui-même, et travailla à l'instruction de ses sujets. Il n'avoit toutefois point étudié en sa jeunesse, ne s'occupant, selon les mœurs de sa nation, que de la chasse et des autres exercices du corps (2). Il avoit plus de douze ans quand il apprit à lire; et quoiqu'il eût toujours un grand désir d'étudier, les guerres des Danois ne lui en donnèrent pas le loisir. Depuis qu'il fut paisible, il s'appliqua sérieusement à l'étude, avec les savants qu'il avoit attirés. Il prit soin de recueillir les anciens vers saxons, qui contenoient l'histoire de la nation; et composa lui-même des cantiques pleins d'instructions pour les mœurs. En faveur de ceux qui n'entendoient pas le latin (3), et qui étoient en si grand nombre, il traduisit, avec le secours des hommes doctes, les livres qu'il crut les plus utiles, entre autres le pastoral de saint Grégoire, l'histoire de Paul Orose, et celle de Bède. Il parle ainsi dans la préface du pastoral, adressée à l'évêque de Londres:

J'ai souvent pensé combien la nation angloise a autrefois eu de grands hommes, tant

(1) Mabill. Séc. 5, p. 58.  
(2) Asser. p. 10.

(3) Asser. p. 18. Sup. I. LIII, n. 43.

(1) Sup. I. XLVIII, n. 58.  
(2) Asser. p. 5.  
(3) Sup. I. XLV, n. 29.

ecclésiastiques que séculiers (1), si curieux de s'instruire et d'instruire les autres, que des étrangers venoient chez nous apprendre les sciences; au lieu que de notre temps il se trouvoit très-peu d'Anglois, au-delà de l'Humbre, qui entendissent leurs prières les plus communes, ou qui pussent traduire quelque écrit de latin en anglois. Je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul au midi de la Tamise, quand je commençai à régner. Grâce à Dieu, il y a maintenant des gens en place capables d'enseigner. C'est pourquoi je vous exhorte à n'être pas moins libéral de la science que Dieu vous a donnée, que vous l'êtes, des biens temporels. Songez quelle punition nous devons attendre, si nous n'aimons la sagesse et ne la laissons aux autres. Nous aimons à porter le nom de chrétiens, mais peu en remplissent les devoirs. Je pense encore combien, avant ces derniers ravages, j'ai vu par toute l'Angleterre d'églises bien fournies d'ornements et de livres; mais les ecclésiastiques n'en tiroient guère d'utilité, parce qu'ils ne les entendoient pas; et nos ancêtres ne s'étoient pas avisés de les traduire en langue vulgaire, parce qu'ils ne s'imaginoient pas que jamais on tombât dans une telle négligence.

J'estime donc très-à-propos que nous traduisions en notre langue les livres dont nous croirons que l'intelligence est plus nécessaire à tout le monde, et que nous fassions en sorte que toute la jeunesse angloise, principalement ceux qui sont nés libres et ont de quoi subsister, apprennent à lire avant toute autre instruction, pour profiter de ce qui est écrit en anglois. Ensuite, on enseignera le latin à ceux que l'on voudra pousser plus loin dans les études. C'est dans cette vue qu'au milieu de toutes les affaires de ce royaume j'ai entrepris de traduire en anglois le pastoral, rendant quelquefois les mots, quelquefois le sens, selon que je l'aurois appris de mon archevêque Plegmon, d'Asser, mon évêque, de Grimbald et de Jean, mes chapelains. J'en ai envoyé un exemplaire en chaque siège épiscopal du royaume, avec une écriture de cinquante marcs. Et je défends, au nom de Dieu, que personne n'ôte l'écritoire d'avec le livre, ni le livre de l'église; parce que nous ne savons pas combien de temps il y aura des évêques aussi instruits qu'il y en a maintenant partout. C'est pourquoi je veux que ces livres demeurent toujours à leur place. Si ce n'est que l'évêque veuille les avoir, ou les prêter à quelqu'un pour les transcrire.

#### X. Piété du roi Alfred.

Ce sage roi fit tenir grand nombre de conciles, car on peut mettre en ce rang les assemblées générales de la nation, qu'il ordonna de faire au moins deux fois l'an, qui n'étoient composées que des évêques et des seigneurs,

et où les évêques avoient toujours la principale autorité (1). On remarque, entre autres, un concile tenu en huit cent quatre-vingt-six, à Londres, que ce roi avoit repeuplée après avoir été long-temps déserte, et qui commença à devenir la capitale de l'Angleterre. Il envoya à Rome de temps en temps des aumônes, comme en huit cent quatre-vingt-sept et les trois années suivantes (2).

Il partageoit en deux tout son revenu, et employoit en œuvres pies une moitié, qu'il subdivisoit en quatre parties: la première pour toutes sortes de pauvres; la seconde, pour l'entretien des deux monastères qu'il avoit fondés, Alteney pour des hommes, et Schafsbury pour des femmes, dont la première abbesse fut sa fille Athelgève. La troisième partie de cette subdivision étoit pour les écoles qu'il avoit établies; et la quatrième pour tous les monastères, non seulement d'Angleterre, mais de deçà la mer. Il partageoit aussi son temps en deux, donnant la moitié de la journée aux exercices de religion, l'autre aux affaires et aux besoins du corps. Il entendoit tous les jours la messe, célébroit l'office divin à toutes les heures, et alloit même la nuit à l'église secrètement (3). Il donnoit du temps à la lecture et à la méditation; et pour cet effet, il portoit toujours sur lui le psautier et les heures, et un cahier de papier blanc, où il écrivoit tous les jours les sentences de l'Écriture dont il étoit le plus touché; puis, les ayant recueillies, il en fit un manuel, qu'il relisoit continuellement avec un plaisir singulier. Pour mesurer son temps, n'ayant point encore d'horloges, il fit faire six cierges d'un certain poids, qui duroient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissoient tour-à-tour quand il y en avoit un de brûlé (4). Pour les garantir du vent, il les mit dans des lanternes de cornes, qu'il inventa; car, quoiqu'elles fussent en usage ailleurs plusieurs siècles avant Jésus-Christ, on ne les connoissoit pas encore en Angleterre.

#### XI. Lettres de Foulques en Angleterre.

Foulques, archevêque de Reims, étoit en commerce de lettres avec le roi Alfred; et ayant appris qu'il avoit procuré l'archevêché de Cantorbéry à Plegmond, il lui écrivit pour le remercier d'avoir mis à cette place un homme si vertueux, si pieux et si bien instruit des règles de l'Eglise (5). Car Foulques avoit appris que Plegmond travailloit à déraciner par ses instructions une erreur pernicieuse qui restoit encore en Angleterre, et qui tiroit son origine du paganisme, savoir, que les évêques et les prêtres pouvoient avoir des femmes auprès d'eux, et que chacun pouvoit

(1) Vit. per Spelm. lib. II, in fin. Asser. p. 15.  
(2) Asser. p. 10, 20, 13.  
(3) P. 17, 20.  
(4) Plaut. Amphil. Act. 1, vers. 185.  
(5) Flod. Hist. l. IV, c. 5.

(1) Post. Aster. p. 25.



épouser ses parentes, ou des religieuses, et avec sa femme avoir une concubine. Il montrait, par les autorités des pères, combien ces opinions étoient contraires à la sainte doctrine. Foulques écrivit aussi à Plegmond, le congratulant de son zèle à extirper ces abus, et lui fournissant des autorités pour les combattre, afin de participer à ses pieux travaux. En ces lettres, le roi est nommé Albrad, et l'archevêque Pléonic, tant la prononciation françoise étoit différente de l'angloise.

Vers le même temps, l'archevêque Foulques écrivit au pape Formose, qui avoit succédé à Étienne V, lui rendant compte de la commission qu'Étienne lui avoit donnée, de présider en son nom au concile de Wormes, touchant le différent entre Herman de Cologne et Adalgaire de Brême, et lui demandant ses ordres sur ce sujet (1).

#### XII. Formose, pape.

Formose, fils de Léon, étoit déjà évêque de Porto quand le pape Nicolas l'envoya en Bulgarie. Nous avons vu comme il fut déposé par Jean VIII et rétabli par Marin, sous lequel il fut à Rome en grande autorité, aussi bien que sous Adrien et Étienne, ses successeurs. Formose fut élu pape pour sa religion sincère, sa connoissance des saintes Ecritures et des sciences; et comme il étoit déjà évêque, il ne fut point ordonné, et ne reçut point de nouvelle imposition de mains: il fut seulement intronisé. Ce qui arriva, comme l'on croit, le dimanche dix-neuvième de septembre huit cent quatre-vingt-onze. C'est le premier exemple d'un évêque transféré d'un autre siège à celui de Rome, que Formose remplit quatre ans et demi (2).

#### XIII. Réponse du pape à Stylien.

Il reçut une députation de Constantinople, adressée au pape Étienne, pour l'informer de part et d'autre, touchant l'affaire de Photius, comme il avoit ordonné (3). De la part de Photius, il y avoit un métropolitain et un officier de l'empereur; et les députés de l'autre part étoient chargés d'une lettre de Stylien, évêque de Néocésarée, où il disoit au pape: Vous dites que vous avez trouvé de la différence entre la lettre de l'empereur et la nôtre; en voici la cause: ceux qui ont écrit que Photius avoit renoncé, sont ceux qui l'ont reconnu pour évêque; mais nous, qui n'avons jamais avoué qu'il y eût en lui la moindre trace de sacerdoce, suivant le jugement des papes Nicolas et Adrien, et du concile œcuménique de Constantinople, comment pouvions-nous écrire

(1) Sup. n. 6. Flod. l. IV, 44. Luitpr. l. I, c. 8. Auxil. c. 26. Papebr. Conc. (3) Sup. liv. I, n. 40; iv. LIII, n. 31; l. LIII, n. 1411; tom. 9, p. 428.

qu'il avoit renoncé? Mais nous nous sommes étonnés comment, après avoir dit au commencement de la lettre qu'il est rejeté par la pierre solide, qui est Jésus-Christ, vous ne laissez pas de dire à la fin qu'il doit être jugé comme si c'étoit un évêque légitime. Et ensuite, nous continuons de vous prier pour ceux qui ont reçu Photius par force; et nous demandons que vous envoyiez des lettres circulaires aux patriarches d'Orient, afin qu'ils usent de la même indulgence que nous. C'est la règle; et le grand Athanase écrivit à Rufinien que dans les conciles on ne rejette que les auteurs des hérésies et des schismes, et l'on reçoit les autres par indulgence (1).

Le pape Formose, ayant donc reçu cette lettre, répondit: Vous demandez miséricorde et vous n'ajoutez point pour qui, si c'est pour les laïques ou pour les prêtres (2). Si c'est pour un laïque, il mérite grâce; si c'est pour un prêtre, vous ne songez pas que Photius, étant laïque, n'a pu rien donner que sa condamnation. Votre église devoit donc être purifiée par une très-sévère pénitence, mais nous écoutons la douceur et l'humanité. C'est pourquoi nous vous envoyons nos légats, les évêques Landulfe de Capoue et Romain, avec lesquels nous vous prions de vous assembler, et Théophilacte, métropolitain d'Ancyre, et Pierre en qui nous avons confiance; en sorte qu'avant toutes choses la condamnation de Photius demeure perpétuelle et irrévocable. Quant à ceux qu'il a ordonnés, nous leur accordons grâce, qu'en présentant un libelle où ils reconnaîtront leur faute et en demanderont pardon, avec promesse de n'y plus retomber, ils soient reçus à la communion des fidèles comme laïques, suivant l'instruction que nous envoyons, et que vous suivrez exactement.

#### XIV. Fin de Photius. Sa bibliothèque.

C'est la dernière pièce touchant le schisme de Photius, qui duroit depuis plus de trente ans; et Photius ne paroît plus depuis: ce qui fait croire qu'il ne survécut pas long-temps. Ses ouvrages les plus fameux sont la bibliothèque et le nomocanon. Il rapporte ainsi lui-même l'occasion qui lui fit écrire la bibliothèque, dans la lettre qui est en tête, adressée à son frère Taraise: Depuis que j'ai été choisi par l'empereur et par le sénat, pour aller en ambassade en Assyrie, vous m'avez prié de vous écrire les sujets des livres, à la lecture desquels vous n'avez pas assisté; tant pour vous consoler de notre séparation, que pour avoir au moins une idée sommaire et générale de ces livres, qui sont presque au nombre de trois cent. Je vous envoie donc cet extrait, de ce que la mémoire m'en a pu

(1) Sup. l. xv, n. 26, 28. (2) Tom. 8, Conc. p. 1411; tom. 9, p. 428.

fournir, dans l'ordre où elle me les a présentés. On peut croire que le commencement de l'ouvrage a été fait ainsi de mémoire, car les extraits y sont assez courts; mais ensuite ils deviennent très-longs, et paroissent faits sur les livres mêmes. Il y en a deux cent quatre-vingt, dont une grande partie sont d'ouvrages qui ne se trouvent plus; et par ceux qui nous restent, on voit que les extraits sont fidèles et judicieux.

Je ne parlerai que des auteurs ecclésiastiques perdus, qui sont au nombre d'environ quarante, tant théologiens qu'historiens, sans compter les ouvrages perdus d'auteurs, dont nous avons les autres, comme les Hypotyposes de saint Clément Alexandrin, sans compter aussi quelques conciles et plusieurs ouvrages d'hérétiques. Photius marque d'ordinaire son jugement sur chaque auteur, particulièrement sur la qualité du style. Voici le premier article de sa bibliothèque: On a lu le traité du prêtre Théodore, que le livre de saint Denis est véritablement de lui (1). On y résout quatre objections. La première. Si ce livre étoit véritable, comment quelques-uns des pères qui l'ont suivi, n'en auroient-ils point cité des passages? La seconde. Eusèbe de Pamphile n'en fait aucune mention, dans le dénombrement des écrits des pères. La troisième. Comment ce livre peut-il décrire dans un si grand détail les traditions, qui peu à peu se sont augmentées dans l'Eglise par un long temps? Car saint Denis étoit du temps des apôtres, comme il paroît par les actes (2); et il est incroyable, ou plutôt mal inventé, que saint Denis se soit avisé d'écrire, ce qui ne s'est introduit dans l'Eglise que long-temps après sa mort. La quatrième objection. Comment peut-il parler de l'épître de saint Ignace? Car saint Denis a vécu du temps des apôtres, et saint Ignace a souffert le martyre sous Trajan, peu de temps après avoir écrit cette lettre. L'auteur s'efforce donc de résoudre ces quatre objections, et de prouver que le livre du grand saint Denis est véritablement de lui.

Photius n'en dit pas davantage; mais il montre assez le peu de cas qu'il faisoit de ces réponses, puisqu'il ne daigne les rapporter; et par conséquent quel est son jugement sur les prétendus écrits de saint Denis l'aréopagiste. Mais apparemment il ne vouloit pas s'en expliquer plus clairement, pour ne pas choquer les préjugés de son siècle. Entre les historiens ecclésiastiques dont il parle, on peut remarquer Philostorge, arien passionné; Jean d'Egée, dont l'histoire commençoit à l'hérésie de Nestorius, et finissoit à la déposition de Pierre le foulon: il étoit eutyché, et ennemi du concile de Chalcedoine; Basile de Cilicie, depuis la mort du pape Simplicien, jusqu'à celle de l'empereur Anastase: il avoit inséré

(1) Sup. l. xxvii, n. 33. (2) Act. xvii, 43.

dans son histoire grand nombre de lettres d'évêques; Sergius, confesseur pour la cause des images, sous Michel le bégue; et un certain Leucius Charinus, qui avoit fait une histoire apocryphe et absurde sous le nom de Voyage des apôtres (1).

Entre les théologiens, on peut remarquer Apollinaire, évêque d'Hiérapolis en Asie, sous l'empereur Vêrus, qui avoit écrit pour la défense de la religion contre les païens. Méthodius, évêque et martyr, pour la résurrection contre Origène (2). Théognoste Alexandrin, cité par saint Athanase, dont toutefois les sentiments ne sont pas corrects. Piérius, prêtre et docteur de l'église d'Alexandrie et martyr. Son disciple le prêtre Pamphile, aussi martyr. Hippolite disciple de saint Irénée. Saint Hippolyte, martyr, sur Daniel. Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste (3). Jean de Scytopolis, contre les eutychéens. Eusèbe, évêque de Thessalonique, contre ceux d'entre eux qu'on nommoit incorruptibles. Modeste, évêque, ou plutôt vicaire de Jérusalem. Saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, qui avoit beaucoup écrit contre les novatiens et les eutychéens, mais dont il ne nous reste que ces extraits, comme je l'ai dit en son lieu. Photius enfin donne l'extrait d'un grand ouvrage du moine Jobius sur l'incarnation, divisé en neuf livres et en quarante-cinq chapitres. Et c'est ce que j'avois à dire de sa bibliothèque (4).

#### XV. Nomocanon de Photius.

Son nomocanon est un recueil de canons distribué en quatorze titres, et chaque titre en plusieurs chapitres, suivant la diversité des matières (5). Ce recueil comprend tous les canons reçus dans l'église grecque, depuis ceux des apôtres jusqu'au septième concile œcuménique, auxquels Photius n'a pas manqué de joindre ses conciles. Savoir celui qui fut tenu dans l'église des Apôtres en huit cent soixante-un, et que l'on nomma premier et second, et celui qui le rétablit patriarche en huit cent soixante-dix-neuf (6). Il joint aux canons les lois civiles, qui y sont conformes, les rapportant sous chaque chapitre, et renvoyant aux endroits du code et du digeste où elles se trouvent. En tout cet ouvrage, il ne fait qu'indiquer les canons et les lois, sans rapporter aucun texte. Par exemple, sous le premier chapitre du premier titre, qui est: De la religion et de la foi catholique. Canons

(1) Cod. 40, p. 26; 41, p. 27; 42; 67, p. 90; 114, p. 201. (2) C. 14, p. 11; 224, p. 337; 100, p. 277. (3) C. 116, p. 290; 118, p. 295; 121, p. 302; 202, p. 526. (4) C. 202, p. 275, c. 6; 38, 117, etc. c. 95; p. 250, c. 262. Sup. l. xxxvi, n. 28; 206, 1920; 182, p. 411; 208, p. 527, etc. 222, p. 578. Sup. l. xxxii, n. 31. (5) Bibl. Justel. p. 789, tom. 2. (6) Sup. l. I, n. 13.



des apôtres quarante-neuf et cinquante; canons un et cinq de Constantinople; canon sept du concile d'Ephèse; canon deux du concile de Carthage, canons un, soixante-treize et quatre-vingt-un du sixième concile; livre un du code, titre un, constitutions un, cinq, six, sept, huit et neuf. Photius composa cet ouvrage l'an du monde six mille trois cent quatre-vingt-onze, c'est-à-dire, huit cent quatre-vingt-trois de J.-C., et il a été depuis fort estimé dans l'église grecque. Nous avons aussi plusieurs lettres de Photius, et un grand ouvrage nommé *Amphilochia*, du nom de celui auquel il est adressé, contenant la résolution de plusieurs difficultés sur l'écriture sainte, mais il n'est pas encore imprimé.

#### XVI. Eglise de Constantinople.

Etienne, successeur de Photius dans le siège de Constantinople, le remplit six ans, et mourut en huit cent quatre-vingt-treize. L'église grecque l'honore entre les saints, le dix-septième de mai, comme ayant parfaitement rempli tous les devoirs d'un bon pasteur (1). C'est à lui que sont adressées toutes les nouvelles de l'empereur Léon, son frère, touchant les matières ecclésiastiques, ce qui montre qu'elles ont été faites pendant les six premières années de son règne. Ces nouvelles tendent, la plupart, à abroger les nouveautés introduites par Justinien.

Mais l'empereur Léon fit un bien plus grand ouvrage sur le droit romain (2). Car, trouvant imparfaite la compilation de Justinien, en ce qu'elle étoit encore divisée en plusieurs corps, le digeste, le code et les institutes, sans compter les nouvelles venues depuis; il fit refondre, pour ainsi dire, et rédiger en un seul corps toutes les lois contenues dans ces livres, et distribua ce nouveau recueil en six parties et en soixante livres. On les nomma les *Basiliques*, soit du nom de l'empereur Basile, père de Léon, qui l'avoit commencé, soit pour dire les constitutions impériales. On prétendit en retrancher toutes les lois contraires ou abrogées par l'usage, et c'est ce droit que les Grecs ont toujours suivi depuis. Il fut composé en grec, au lieu que les livres de Justinien étoient en latin; mais comme dès son temps on ne le parloit plus à Constantinople, ils avoient été presque aussitôt traduits en grec.

Le successeur d'Etienne, dans le siège de Constantinople, fut Antoine, surnommé *Caulée*, qui est aussi compté entre les saints (3). Il étoit de famille noble, et avoit embrassé la vie monastique dès sa première jeunesse, dans une communauté, dont il fut depuis abbé. On l'en tira pour le mettre sur le siège de Constantinople, qu'il ne remplit que deux ans.

(1) Boll. 17 mai, tom. 15, et Testi. aut. t. 1, ed. 1647, p. 36.  
(2) Pref. Basilic. not. 1, n. 8.  
(3) Post. Theop. p. 220, n. 8.

#### XVII. Affaires de France.

Le pape Formose envoya en France deux légats, Pascal et Jean, tous deux évêques, qui présidèrent à un concile tenu par son ordre à Vienne, l'an huit cent quatre-vingt-douze, indiction dixième. Plusieurs évêques y souscrivirent, entre autres Bernouin, archevêque de Vienne, et Aurélien de Lyon; Isaac, évêque de Valence, et Isaac de Grenoble. On y fit quatre ou cinq canons contre les usurpations des biens d'église, les meurtres, les mutilations et autres outrages faits aux clercs; les fraudes contre les legs pieux des évêques et des prêtres; la disposition des églises que des séculiers donnoient sans le consentement des évêques, et les droits d'entrée qu'ils exigeoient des prêtres.

Foulques, archevêque de Reims, écrivit au pape Formose pour lui témoigner sa joie de le voir sur la chaire de saint Pierre, ce qu'il regarda comme une marque de la protection de Dieu sur son Eglise (1). Ayant reçu de la part du pape des lettres de consolation, où le pape témoignait le désir de le voir et conférer avec lui, il lui en rendit grâces, et en même temps lui représenta que quelques évêques de Gaule demandoient le pallium sans aucun droit, et au mépris de leurs métropolitains: ce qui pourroit altérer la charité, et produire une grande confusion. C'est pourquoi il le prie, au nom de toute l'Eglise, de ne pas accorder ces sortes de grâces sans un consentement général et par écrit.

Le pape, dans sa réponse, l'exhortoit, lui et les autres évêques de France, à compatir à l'église romaine et à la secourir, parce qu'elle étoit menacée de sa ruine (2). Il ajoutoit que depuis long-temps l'Orient étoit troublé par des hérésies pernicieuses, et l'église de Constantinople, par des schismes. Qu'il s'en étoit aussi élevé un depuis long-temps entre les évêques d'Afrique, sur lequel leurs députés le pressaient de rendre réponse, aussi bien que ceux de plusieurs autres pays. C'est pourquoi, disoit-il, nous avons résolu de tenir un concile général qui commencera le premier mars de la onzième indiction, c'est-à-dire l'an huit cent quatre-vingt-treize, et nous vous avertissons de vous y rendre sans délai, afin que nous puissions nous entretenir à loisir et rendre des réponses plus amples sur toutes ces matières.

#### XVIII. Gui et Lambert, empereurs. Charles le simple, roi.

Le pape Formose mandoit aussi à Foulques qu'il avoit couronné Guy empereur la même année, indiction dixième, c'est-à-dire en huit cent quatre-vingt-douze (3). C'étoit Guy duc de Spolette, fils de ce Lambert qui avoit tant

(1) Flod. vers. to. 4, Act. Ben. p. 604. Flod. IV, Hist. c. 1.  
(2) Ibid. c. 2.  
(3) Sup. l. LII, n. 49; to. 9, Conc. p. 434.

fait de peine au pape Jean VIII, et dont Foulques étoit parent. L'année suivante, huit cent quatre-vingt-treize, Formose couronna encore Lambert, fils de Guy. Cependant l'archevêque Foulques tint un concile à Reims, où, de l'avis des évêques et des seigneurs qui s'y trouvèrent, il fit reconnoître roi le jeune Charles, fils de Louis le bègue et Adélaïde, âgé d'environ quatorze ans. Il est connu sous le nom de Charles le simple, et fut couronné le vingt-huitième de janvier huit cent quatre-vingt-treize. Eudes ne laissoit pas de régner dans la plus grande partie de la France, et Charles ne fut d'abord reconnu que par les seigneurs mécontents de son gouvernement.

#### XIX. Baudouin, comte de Flandre, excommunié.

En ce même concile de Reims, on menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandres, pour divers crimes (1). Il avoit fait fouetter un prêtre. Il avoit ôté aux églises des prêtres qui y étoient ordonnés, et y en avoit mis d'autres sans la participation de leur évêque. Il avoit usurpé une terre donnée par le roi à l'église de Noyon, et le monastère de Saint-Vaast d'Arras. Enfin, il s'étoit révolté contre le roi au mépris de son serment. Sur tout cela il avoit été depuis long-temps admonesté par les évêques sans en avoir profité. Ceux du concile de Reims jugèrent donc qu'il méritoit d'être excommunié: mais, attendu qu'il pouvoit servir utilement l'Eglise et l'état, ils suspendirent la censure, et lui donnèrent encore du temps pour se corriger.

Ils déclarèrent à Baudouin ce jugement par leur lettre synodale, et en écrivirent une autre à son évêque diocésain, qui étoit Dodilon de Cambrai (2). Il avoit été appelé au concile, mais il s'en étoit excusé sur les Normands qui ôtoient la sûreté des chemins, et les évêques le prioient d'exhorter fortement le comte Baudouin à se reconnoître, de lui lire leur lettre, s'il étoit présent, et, s'il étoit absent, la lui envoyer par son archidiacre, qui la lui fit bien entendre. Que, s'il ne pouvoit approcher de Baudouin, il fit lire en sa présence les lettres dans un lieu où il eût insulté à la religion; et qu'ensuite, s'il ne se corrigeoit, personne, ni moine, ni chanoine, ni aucun chrétien, n'eût plus de commerce avec lui, sous peine d'anathème. Si Hétilon, évêque de Noyon, venoit à Arras, Dodilon devoit l'aller trouver pour faire sur ce sujet ce qui seroit à propos suivant les canons, et en donner avis par lettres à leurs archevêques.

#### XX. Lettres de Formose en France.

Foulques ne manqua pas de donner avis au pape du couronnement du roi Charles, lui de-

(1) Flod. l. IV, c. 7.

(2) Ibid. c. 6, p. 121.

mandant son conseil et son secours, et le pape écrivit plusieurs lettres sur ce sujet (1). Au roi Eudes pour l'exhorter à se corriger des excès dont on l'accusoit, à ne point attaquer le roi Charles en sa personne ni en ses biens, et lui accorder une trêve, jusqu'à ce que l'archevêque Foulques pût aller à Rome. Aux évêques de Gaule, pour les exhorter à faire les mêmes instances auprès du roi Eudes, et à procurer cette trêve. Au roi Charles, répondant à la lettre qu'il avoit reçue de sa part, lui donnant les avis convenables, et lui envoyant un pain béni qu'il lui avoit demandé.

Arnoul, roi de Germanie, trouva fort mauvais que l'on eût couronné le roi Charles sans sa permission; car il prétendoit avoir droit lui seul à tout l'empire françois. L'archevêque de Reims fit son possible pour se justifier auprès de lui, et lui fit écrire par le pape, pour lui défendre de troubler le royaume de Charles, et l'exhorter au contraire à l'aider comme son parent (2). Ensuite il se plaignit au pape que ni Arnoul n'avoit voulu secourir Charles, ni Eudes cesser de ravager son royaume; qu'au contraire l'un et l'autre avoient usurpé les terres de l'église de Reims, qu'Eudes avoit même assiégé la ville, et que ces guerres étoient un obstacle invincible à son voyage de Rome. Au reste il prioit le pape, qui regardoit comme son fils le jeune empereur Lambert, de l'unir d'amitié avec le roi Charles, et d'écrire à Eudes et aux seigneurs de France, pour les obliger à la paix et à laisser à Charles au moins une partie du royaume de ses pères. Le pape, dans sa réponse, louoit fort l'archevêque de l'affection qu'il témoignait pour l'empereur Lambert, l'exhortant à lui être toujours fidèle, comme son parent, et protestant de sa part qu'il ne s'en sépareroit jamais.

Touchant quelques autres affaires dont Foulques lui avoit écrit, il déclaroit avoir excommunié et anathématisé Richard, Manassés et Rampon, pour avoir arraché les yeux à Teutbold, évêque de Langres, et avoir chassé de son siège et mis en prison Vaultier, archevêque de Sens. Il ordonnoit donc à Foulques d'assembler ses suffragants, et de confirmer avec eux ce jugement. Le pape lui faisoit aussi des reproches de n'avoir pas voulu sacrer évêque de Châlons, le prêtre Berthier, élu par le clergé et le peuple, du consentement du roi Eudes. Au contraire, ajoutoit-il, on dit qu'à la mort de l'évêque vous avez donné cette église, comme en fief, à Hériland, évêque de Térouanne, et qu'ensuite vous prétendez avoir ordonné évêque de Châlons un certain Mancion, prévenu de crimes. Que Berthier ayant voulu venir à Rome, il a été pris par un nommé Conrad, votre vassal, tiré de l'église et tenu en exil pendant un mois. C'est pourquoi le pape ordonnoit à Foulques de se rendre à Rome dans un temps marqué avec

(1) Ibid. c. 2, 3.

(2) C. 5, 3.



Mancion, Conrad et quelques-uns des évêques ses suffragants.

Foulques, de son côté, écrivit au pape, que l'évêché de Têrouanne ayant été ruiné par les Normands, l'évêque Hériland avait eu recours à lui; qu'il l'avait établi visiteur d'une église vacante, c'était celle de Châlons, pour en tirer sa subsistance, jusqu'à ce qu'on y ordonnât un évêque. Et parce que les habitants du diocèse de Têrouanne étoient des barbares farouches, et qui parloient une autre langue, il consultoit le pape s'il pouvoit transférer Hériland à l'église vacante, et donner au peuple de Têrouanne un évêque de la même nation. Il écrivit aussi à un évêque romain, nommé Pierre, pour solliciter auprès du pape la translation d'Hériland, de Têrouanne à Châlons, alléguant l'exemple d'Actard de Nantes (1). Au reste, il est aisé de juger que Berthier, approuvé par le roi Eudes, pour l'évêché de Châlons, ne pouvoit être agréable à l'archevêque Foulques. C'est pourquoi, ne pouvant transférer Hériland, il résolut de mettre Mancion à Châlons, et convoqua ses suffragants, pour le venir ordonner; mais il trouva de la résistance, et Honoré, évêque de Beauvais, non-seulement refusa d'y aller, mais encore blâma l'entreprise de son archevêque (2). Toutefois, Mancion demeura évêque de Châlons, et nous avons de lui une lettre à l'archevêque Foulques, qui est remarquable.

Un prêtre, dit-il, nommé Angelric, du village de Vasnau, de l'église de Saint-Loup, est venu devant nous à Châlons, comme nous tenions notre synode, et a été convaincu, même par sa propre confession, d'avoir épousé en présence de ses paroissiens, et du consentement de ses parents, une femme nommée Grima (3). Mais comme il vouloit l'emmener, des hommes pieux et fidèles se sont opposés à cette criminelle entreprise. Nous en avons tous été sensiblement affligés; et avant que de rien décider sur ce cas, nous avons résolu de vous écrire par ce même prêtre, pour vous prier de nous instruire de ce que nous devons faire; et cependant nous l'avons séparé de notre communion. C'est le premier exemple que je sache d'un tel mariage.

#### XXI. Règles de Reclus.

Le pape Formose, dans une de ses lettres, recommandoit à l'archevêque Foulques un prêtre nommé Grimlaic, qu'il chérissoit, pour le promouvoir à l'épiscopat, si l'occasion s'en présentoit (4). On croit que c'est le Grimlaic auteur de la règle des solitaires, ou le prêtre de même nom à la prière duquel il l'écrivit.

(1) C. 6, p. 625.

(2) P. 629.

(3) Analect. tom. 3, p. Cod. Reg. to. 2, p. 464.

438.

(4) Ap. Flod. iv, c. 3.

Les solitaires pour qui elle est faite étoient des reclus, qui s'enfermoient dans une cellule, et faisoient vœu de n'en sortir jamais. Aucun n'y étoit admis qu'après des épreuves suffisantes, et par la permission de l'évêque, ou de l'abbé du monastère où il s'enfermoit; car les cellules des reclus devoient toujours être jointes à quelque monastère (1). Après la permission du prélat, on les éprouvoit un an dans le monastère, dont pendant ce temps ils ne sortoient point; puis ils faisoient leur vœu de stabilité dans l'église devant l'évêque, et après que le reclus étoit entré dans sa cellule, l'évêque faisoit mettre son sceau sur la porte.

La cellule devoit être petite et exactement fermée (2). Le reclus devoit avoir dedans tout ce qui lui étoit nécessaire, même, s'il étoit prêtre, un oratoire consacré par l'évêque, avec une fenêtre donnant sur l'église, par où il pût donner ses offrandes pour la messe, entendre le chant, chanter lui-même avec la communauté, et répondre à ceux qui lui parleroient. Cette fenêtre devoit avoir des rideaux dehors et dedans, afin que le reclus ne pût voir ni être vu. Il pouvoit avoir au dedans de sa réclusion un petit jardin pour prendre l'air, et planter des herbes. Au dehors, mais tenant à sa cellule, étoit celle de ses disciples, avec une fenêtre par où ils le servoient et recevoient ses instructions. On jugeoit à propos qu'il y eût deux ou trois reclus ensemble, et alors leurs cellules se touchoient avec des fenêtres de communication. Si des femmes vouloient les consulter ou se confesser à eux, ce devoit être dans l'église, et en présence de tout le monde (3).

On recommandoit aux reclus l'étude de la sainte Ecriture et des auteurs ecclésiastiques, pour se conduire eux-mêmes et pour résister aux tentations, et pour instruire ceux qui les venoient consulter. S'ils étoient deux, ils ne devoient se parler qu'en conférence spirituelle, et dire leurs coupes l'un à l'autre. Celui qui étoit seul se la disoit à lui-même, faisant soigneusement l'examen de sa conscience. L'auteur déplore amèrement la corruption générale des mœurs de son temps, l'oubli des maximes de l'Evangile, et la tiédeur des solitaires mêmes, dont le premier soin, quand ils embrassoient cette profession, étoit de s'informer si dans le monastère ils jouiroient d'un grand repos, et ne manqueroient de rien pour les besoins de la vie. Il recommande particulièrement l'oraison mentale, et approuve de communier et de célébrer la messe tous les jours, pourvu qu'on y apporte les dispositions requises (4).

Il ordonne le travail des mains, pour remplir les intervalles de la prière et la lecture.

(1) C. 15.

(2) C. 16.

(3) C. 10, 17.

(4) C. 20, 24, 27, 28, 31, 36.

Après avoir apporté l'autorité de saint Paul (1), il ajoute : Si ce saint apôtre, prêchant l'Evangile, ne laissoit pas de gagner sa vie par un pénible travail; de quel front oserons-nous manger notre pain gratuitement, avec des mains oisives, nous qui ne sommes point chargés de la prédication, mais seulement du soin de notre âme? Or, saint Paul n'usoit pas toujours du droit de vivre de l'Evangile, afin d'avoir plus de liberté de corriger les pécheurs; car on ne peut reprendre hardiment ceux dont on reçoit. Quand le solitaire auroit d'ailleurs de quoi vivre, il doit travailler de ses mains pour mortifier son corps, purifier son cœur, fixer ses pensées, et se plaire dans sa cellule. Le temps du travail doit être depuis tierce jusqu'à none, qui sont six heures entières, ou plus si la pauvreté le demande. Il est permis toutefois au solitaire de prendre ce qui lui est offert volontairement, soit pour ses besoins, soit pour le donner aux pauvres (2).

Si le reclus étoit malade, on ouvroit sa porte pour l'assister; mais il ne lui étoit pas permis de sortir, sous quelque prétexte que ce fût. Ils pouvoient avoir une baignoire dans leur cellule, et s'ils étoient prêtres, s'y baigner quand ils jugeoient à propos. Car on jugeoit que cette propreté extérieure étoit convenable pour approcher des saints mystères. Au reste, cette règle est presque tirée de celle de saint Benoît, et composée de divers passages des pères, respirant partout une tendre et solide piété (3).

#### XXII. Saint Gerauld d'Aurillac.

Vers le même temps, saint Gerauld, comte d'Aurillac en Auvergne, donna cette terre pour y fonder un monastère; mais après l'avoir bâti, il étoit en peine où il trouveroit des moines d'une observance régulière (4). Pour cet effet, il envoya de jeunes gens nobles au monastère de Vabres, où ils apprirent la règle; mais étant revenus sans avoir de maîtres pour les conduire, ils se relâchèrent bientôt; même celui d'entre eux que Gerauld leur avoit donné pour supérieur. Le monastère de Vabres, aujourd'hui évêché, avoit été fondé dès l'an huit cent soixante-deux par Raymond, comte de Toulouse, en faveur d'un saint abbé nommé Adalgase, qui, ayant été chassé par les barbares de Palmar en Périgord, avec les dix moines qu'il gouvernoit, s'étoit retiré auprès du comte Raymond.

Saint Gerauld étoit d'une famille très-noble, fils d'un autre Gerauld, aussi seigneur d'Aurillac, comte très-riche et très-vertueux. Il naquit l'an huit cent cinquante-cinq, fut élevé dans la piété, et suivant sa naissance dressé

(1) C. 39. 2 Thess. III, 7.

(2) C. 40, 41.

(3) C. 48, 51, 37. Ult.

(4) Acta SS. Ben. Séc.

5, p. 7, 9.

aux exercices de la chasse et des armes; mais une longue indisposition l'obligea à les interrompre, et porta ses parents à l'appliquer plus long-temps aux lettres (1). Il y prit tant de goût, qu'après avoir recouvré sa santé, quoiqu'il réussit fort bien aux exercices du corps, il continua d'étudier, et savoit presque toute la suite des saintes Ecritures. A la mort de ses parents, il se trouva maître de plusieurs grandes terres, et d'un grand nombre de serfs, dont elles étoient peuplées, et s'appliqua à les gouverner avec beaucoup de justice et de prudence. Ayant arrêté ses regards sur la fille d'un de ses serfs, qui étoit très-belle, il succomba à la tentation, jusqu'à faire venir chez lui le père et la fille; mais il ne passa pas outre, et étant revenu à soi, il sortit, quoique de nuit et par un grand froid, renvoya celle qui l'avoit tenté, et prit soin de la marier. Il perdit ensuite la vue pendant plus d'un an, ce qu'il regarda comme un châtement de sa faute. Dès lors il ne souffrit plus de filles chez lui, et s'appliqua à mortifier son corps; il renonça au mariage, et refusa la sœur de Guillaume, duc d'Aquitaine, et plusieurs autres grands partis (2). Comme on lui représentoit qu'il devoit des successeurs à son illustre famille, il disoit qu'il valoit mieux mourir sans enfants que d'en laisser de mauvais.

Il étoit le protecteur des foibles et des opprimés, et ne portoit les armes que pour ce sujet. Car comme le malheur des temps et la foiblesse du gouvernement ne permettoient pas toujours le cours de la justice réglée, les seigneurs étoient réduits à se faire justice à main armée, comme des souverains; et Gerauld comme les autres, quelque répugnance qu'il y eût, se résolut, par le conseil des personnes les plus sages, à repousser la force par la force (3). En quoi il usa de toute la modération possible, épargnant le sang, et traitant généreusement les prisonniers. Aussi, dans ces petites guerres, il eut ordinairement l'avantage; et l'on regarda comme des miracles plusieurs marques qu'il y reçut de la protection divine.

Ses aumônes n'avoient point de bornes; il ne renvoyoit aucun pauvre; quelquefois il leur faisoit dresser des tables, et il se trouvoit aux distributions, pour s'assurer de la nourriture qu'on leur donnoit, jusqu'à en faire lui-même l'essai. Ses officiers lui tenoient toujours prêts quelques mets à leur servir. Outre les serviteurs, il en nourrissoit régulièrement un certain nombre. Cependant il vivoit lui-même très-frugalement. Il ne soupoit jamais, se contentant le soir d'une légère collation; à dîner sa table étoit bien servie, et il convioit des personnes doctes ou pieuses, avec qui il s'entretenoit de la lecture qu'on faisoit toujours pendant

(1) Ibid. p. 6. Vita per Odor. lib. I, c. 4, 5.

(2) C. 6, 9, 10, 11.

(3) C. 77, 8.



le repas (1). Le reste de la journée s'employait à régler ses affaires, terminer des différends, instruire ses domestiques, visiter des hôpitaux, lire l'Ecriture sainte. Il jeûnoit trois fois la semaine; et s'il arrivoit une fête le jour de son jeûne, il le transféroit à un autre, et anticipoit le samedi celui du dimanche, ce qui depuis a été universellement reçu (2). Il ne portoit point de soie ni d'étoffes précieuses; en quelque occasion que ce fût, ses habits étoient toujours simples et modestes.

Il fit au moins sept fois le pèlerinage de Rome, tant il avoit de dévotion à saint Pierre, à qui aussi il fit dédier son monastère d'Aurillac; et il s'y seroit consacré lui-même par la profession monastique, s'il n'en eût été détourné par saint Gausbert, évêque de Cahors, son directeur, qui lui représenta qu'il seroit plus utile au prochain dans son état (3). Mais depuis ce temps, il augmenta ses austérités. Il mourut vers l'an neuf cent neuf, le treizième d'octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (4).

#### XXIII. Concile de Châlons.

Adalgaire, évêque d'Autun, étant mort, Gersfroy, diacre et moine de Flavigny, fut accusé par la voix publique de l'avoir empoisonné; et toute l'Eglise gallicane fut frappée de ce scandale (5). Gersfroy en fut d'autant plus affligé, qu'il avoit reçu de grands bienfaits du défunt prélat. Il demanda conseil à l'évêque Galon, son successeur, qui l'exhorta, s'il se sentoit coupable, à le confesser sincèrement. Gersfroy, protestant toujours qu'il étoit innocent, Galon n'osa décider seul une affaire de cette importance, et la porta au concile de la province, qui se tint le premier jour de mai huit cent quatre-vingt-quatorze, indiction douzième. Aurélien, archevêque de Lyon, y présidoit; et dans l'acte qui nous en reste, il est qualifié primat de toute la Gaule.

Il étoit accompagné de ses suffragants, Galon d'Autun, Ardrard de Châlons, Gerould de Mâcon, que l'on compte entre les saints, et les députés de Teutbold de Langres (6). Le concile se tint dans l'église de Saint-Jean-Baptiste aux faubourgs de Châlons; le moine Gersfroy y étoit présent, et sa cause y fut soigneusement examinée selon les canons. Mais il ne se trouva aucune preuve contre lui, et après trois proclamations, il ne se présenta point d'accusateur. C'est pourquoi, il fut ordonné que, pour faire cesser le scandale, il se purgeroit de ce crime au premier synode diocésain que Galon tiendrait, en recevant la sainte communion, pour témoignage de son innocence.

(1) C. 4, 15.

(2) C. 16.

(3) Lib. II, c. 17; lib. II, c. 2.

(4) Martyr. R. 13 octob.

(5) Tom. 7, Conc. p. 437.

(6) Gall. Chr.

En exécution de ce décret, l'évêque Galon alla exprès tenir son synode dans le monastère de Flavigny, où, disant la messe publiquement dans l'église de Saint-Pierre, il fit avertir le moine Gersfroy de s'approcher de la communion, ou de s'en retirer suivant le témoignage de sa conscience. Il s'approcha sans hésiter, et prenant Dieu à témoin et le sacrement qu'il alloit recevoir, il communia en présence de tout le monde. Pour mettre à l'avenir sa réputation à couvert, l'évêque Galon lui en donna un acte authentique, qu'il souscrivit avec les évêques de Châlons et de Mâcon. Aurélien, archevêque de Lyon, mourut peu de temps après ce concile, c'est-à-dire, comme l'on croit, l'année suivante huit cent quatre-vingt-quinze, et son église l'honore comme saint. Il avoit rempli vingt ans le siège de Lyon, et eut Alvalon pour successeur (1).

#### XXIV. Concile de Tribur.

Au mois de mai de la même année huit cent quatre-vingt-quinze, indiction treizième, le roi Arnoul étant à son palais de Tribur, près de Mayence, y fit tenir un concile général des pays de son obéissance, où assistèrent vingt-deux évêques, dont les trois premiers étoient les archevêques Hatton de Mayence, Herman de Cologne et Ratbod de Trèves. Hatton ou Otton, qui présidoit à ce concile, avoit été abbé de Richenou, et succéda l'an huit cent quatre-vingt-onze, à Sunzo ou Sundérholde; tué près de Clèves en combattant contre les Normands. Rodolphe évêque de Vitzbourg, avoit succédé à Arne, tué l'an huit cent quatre-vingt-douze, en combattant contre le Slaves, et tenu depuis pour martyr. Rodolphe étoit très-noble, mais sans conduite ni capacité (2). Outre les évêques il y avoit en ce concile plusieurs abbés, et le roi étoit accompagné de tous les grands du royaume.

Après un jeûne de trois jours, avec des processions et des prières, le roi se retira dans son palais, où il s'assit sur son trône et revêtu d'habits magnifiques, il traita avec les seigneurs du bien de l'état et du repos de l'Eglise. Cependant les évêques s'assemblèrent dans l'église du même lieu, et envoyèrent au roi des députés, pour savoir s'il vouloit employer sa puissance à protéger l'Eglise et en augmenter l'autorité. Le roi envoya des seigneurs leur dire de sa part, qu'ils ne songeassent qu'à s'acquiescer fidèlement de leur ministère, et qu'ils le trouvoient toujours prêt à combattre ceux qui leur résisteroient. Alors les évêques se levèrent de leurs sièges, et s'écrièrent: Exaucez-nous, Seigneur. Vive le grand roi Arnoul! On sonna les cloches et on chanta le *Te Deum*. Ensuite ils s'inclinèrent devant les députés du

(1) Elog. Mabill. to. 6, 9, Conc. p. 439. Reg. an. 891. Id. 893. Dñm. lib. I. p. 504.

(2) Regino. an. 895, to. Bref. Conc.

roi, et les chargèrent de lui témoigner leur reconnaissance. Ils commencèrent à traiter des affaires de l'Eglise. Le roi entra dans le concile, et les évêques furent admis au conseil du roi. Ce qui précéda ce concile et ce qui le suivit, fait soupçonner que la politique y avoit part. L'année précédente, le roi Arnoul avoit tenu un parlement à Wormes, où il avoit voulu donner le royaume de Lothaire à son fils Zuentibold, qu'il avoit eu d'une concubine; mais les seigneurs n'y voulurent point consentir (1). Après l'assemblée de Tribur, et la même année huit cent quatre-vingt-quinze, il en tint une autre à Wormes, où il déclara Zuentibold roi de Lorraine, du consentement de tous les seigneurs.

Ce concile de Tribur fit cinquante-huit canons, tendant principalement à réprimer les violences et l'impunité des crimes (2). Un prêtre se présenta, qui avoit été aveuglé pour un crime dont il étoit innocent, au témoignage de son évêque. Cet évêque avoit cité à son synode le laïque qui avoit rendu le prêtre aveugle, mais il en avoit appelé au concile. Les évêques, touchés de cette violence, envoyèrent des députés au roi Arnoul, lui demander ce qu'il lui plaisoit ordonner de ce laïque, et des autres pécheurs incorrigibles et excommuniés qui ne venoient point à pénitence, lui envoyant en même temps l'extrait des canons, qui défendent la communication avec les excommuniés. Le roi répondit: Nous ordonnons à tous les comtes de notre royaume de prendre les excommuniés qui ne se soumettent point à la pénitence, et nous les amener; que s'ils font rebellion quand on les voudra prendre, et y perdent la vie; les évêques n'imposent aucune pénitence à ceux qui les auront tués; et de notre part, nous ne permettons point qu'on leur fasse payer la composition des lois, et leurs parents prêteront serment de n'en point poursuivre la vengeance.

On règle ensuite la composition que devoit payer, suivant les lois barbares, celui qui avoit blessé ou maltraité un prêtre; mais s'il l'avoit tué, il devoit faire la pénitence qui suit. Pendant cinq ans abstinence de chair et de vin, et jeûner tous les jours jusqu'au soir, hors les dimanches et les fêtes; ne point porter d'armes, ne marcher qu'à pied, ne point entrer dans l'église, mais prier à la porte (3). Après ces cinq années, l'évêque le fera entrer dans l'église, mais il demeurera entre les auditeurs, sans communier; après dix ans il pourra communier et monter à cheval, mais il continuera d'observer les autres pratiques de pénitence trois fois la semaine.

La pénitence de tout homicide volontaire est réduite à sept ans (4). D'abord quarante jours exclus de l'église, jeûnant au pain et à l'eau, marchant nu-pieds, sans porter de

linge que des caleçons, sans porter d'armes, ni user d'aucune voiture; s'abstenant de sa femme, sans aucun commerce avec les autres chrétiens. S'il tombe malade ou s'il a des ennemis qui ne le laissent pas en repos, on différera sa pénitence. Après ces quarante jours, il sera encore un an exclus de l'église, s'abstiendra de chair, de fromage, de vin et de toute boisson emmiellée. En cas de maladie ou de voyage, il pourra bien racheter le mardi, le jeudi et le samedi, par un denier, ou par la nourriture de trois pauvres. Après cette année, il entrera dans l'église; et pendant deux années continuera la même pénitence, avec pouvoir de racheter toujours les trois de la semaine. Chacune des quatre années suivantes, il jeûnera trois carêmes, un avant Pâques, un avant la Saint-Jean, un avant Noël. Pendant ces quatre années, il ne jeûnera que le mercredi et le vendredi; encore pourra-t-il racheter le mercredi. Après ces sept ans, il sera réconcilié et recevra la communion. Celui qui a tué par poison doit faire la pénitence double. On voit par ces canons, qu'on n'observoit pas encore l'abstinence du samedi, mais que les pénitences solennelles étoient en vigueur, avec les différents degrés marqués dans les canons des premiers siècles, comme dans le concile d'Ancyre et les lettres de saint Basile à Amphiloque (1).

On condamne les clercs et les moines apostats, les religieuses qui se marient au mépris de leurs vœux, et plusieurs espèces de conjonctions illicites, particulièrement le mariage contre les adultères qui ont conspiré la mort du premier mari. Une esclave ne peut être que la concubine d'un homme libre; mais, s'il l'épouse après qu'elle est affranchie, elle est sa femme légitime. La diversité de nation et de lois n'empêche point le mariage; ainsi, un Franc peut épouser une Bavaroise ou une Saxonne, en suppléant ce qui manque à la forme du contrat civil (2).

Celui qui méprise le ban de l'évêque, c'est-à-dire sa citation, jeûnera quarante jours au pain et à l'eau. Si le jour que l'évêque, dans sa visite, a marqué pour tenir son audience, se rencontre avec celui que le comte a indiqué pour tenir la sienne, le peuple doit obéir à l'évêque plutôt qu'au comte, qui doit lui-même se trouver à l'audience de l'évêque. Mais, dans le lieu de la résidence de l'évêque, si le comte a indiqué son audience le premier, elle sera préférée. Défense aux comtes de citer à leur audience les pénitents, pour ne les pas détourner de leurs exercices spirituels; défense de tenir leur audience pendant le carême, ou les autres jours de jeûnes, les dimanches et les fêtes (3). Si un clerc est accusé d'avoir apporté de fausses lettres du pape pour troubler la dis-

(1) C. 57, 58, 59, 58.

(2) Sup. I. x, n. 16; liv. XVII, n. 14. Can. 26, 27, 23.

24, 25, 43, 44, etc. C. 4;

38, 3.

(3) C. 3, 9, 35, 30.

(1) Regin. an. 894, 895.

(2) Can. 2, 3.

(3) C. 4, 5.

(4) C. 54, 55, 56.



cipline de l'Eglise, l'évêque pourra le tenir en prison jusqu'à ce qu'il ait réponse du pape comment ce faussaire doit être puni suivant la loi romaine.

On réitère les défenses de rien exiger pour les sépultures et d'enterrer dans les églises, de consacrer les saints mystères dans des calices ou des patènes de bois, de consacrer le vin sans eau; mais on ordonne de mettre dans les calices deux tiers de vin et un tiers d'eau; on ne croyait donc pas alors que la moindre goutte d'eau fût suffisante. Défense d'ordonner un serf qu'il n'ait acquis une pleine liberté. Si les co-héritiers à qui appartient le patronage d'une église ne conviennent pas du prêtre qu'ils y doivent nommer, l'évêque en ôtera les reliques, en fermera les portes, et y mettra son sceau, afin qu'on n'y fasse aucun office jusqu'à ce que les patrons s'accordent (1). Ce sont les canons du concile de Tribur qui m'ont paru les plus remarquables. On y traita aussi du différent entre Herman, archevêque de Cologne, et Adalgaire de Brême; on cassa les privilèges des papes et des rois pour l'érection de Hambourg en métropole, et pour son union avec Brême, qui fut réduit à un simple évêché soumis à Cologne (2). Aussi, dans les souscriptions du concile, Adalgaire n'est compté que le quatorzième, et comme évêque de Brême. Tout cela fut autorisé par le pape Formose et le roi Arnoul.

XXV. Arnoul, empereur. Mort de Formose. Etienne VI.

Après cette assemblée et celle de Wormes, le roi Arnoul passa en Italie, où il étoit invité par Béranger, plus foible que Guy, et par le pape Formose. Guy s'enfuit, et Arnoul assiégea Rome et la prit d'assaut l'an huit cent soixante-neuf; Formose le reçut avec grand honneur, et le couronna empereur devant la confession de saint Pierre (3). Arnoul, de son côté, pour venger le pape, fit décapiter plusieurs des premiers de Rome qui étoient venus au-devant de lui à son entrée. Le peuple romain prêta serment de fidélité à l'empereur Arnoul, sauf la foi due au pape Formose; et l'empereur, après avoir demeuré quelque temps en Italie à poursuivre Guy et sa femme, retourna en Bavière au mois de mai.

Cependant le pape Formose mourut le jour de Pâques, quatrième d'avril de la même année huit cent quatre-vingt-seize, après avoir tenu le saint-siège quatre ans et demi. On ordonna à sa place Boniface, Romain, fils d'Adrien, qui avoit été déposé du sousdiaconat et ensuite de la prêtrise (4), et il fut élu par une faction populaire; mais il mourut de la goutte au bout de quinze jours. Il eut pour successeur

Etienne VI, Romain, fils d'un prêtre nommé Jean, qui tint le saint-siège quinze mois.

XXVI. Lettres de Foulques au pape et au roi.

Foulques, archevêque de Reims, lui écrivit, comme à ses prédécesseurs, pour lui témoigner sa dévotion envers le saint-siège, et son désir d'aller à Rome si divers obstacles ne l'en avoient empêché, lui marquant qu'il avoit enfin procuré la paix entre les rois Eudes et Charles (1); mais le pape témoigna n'être pas content de son excuse touchant le voyage de Rome, parce que d'autres le faisoient. J'ai résolu, ajoutait-il, de tenir un concile au mois de septembre de la prochaine indiction quinziesme; c'est la même année huit cent quatre-vingt-seize, et, si vous manquez de vous y trouver, je ne manquerai pas de porter contre vous une censure canonique. L'archevêque répliqua: Il ne m'a pas été possible d'aller maintenant à Rome en personne; j'envoie, pour vous en dire les raisons, un évêque et des clercs de mon église. Je ne vous en écris pas davantage, à cause de la dureté de votre réprimande, qui ne m'a pas peu surpris; car, jusqu'ici, je n'ai reçu que de la douleur de vos prédécesseurs; mais je ne m'en prends qu'à mes péchés, et je vous prie de ne pas prêter l'oreille aux discours de gens peu charitables. Au reste, j'ai été élevé, dès l'enfance, dans la discipline canonique, jusqu'à ce que le roi Charles, fils de l'empereur Louis, m'a pris à son service dans son palais, où j'ai demeuré jusqu'au temps du roi Carloman, quand les évêques de la province de Reims m'ont ordonné sur l'élection du clergé et du peuple. D'autres vous pourront dire comment j'ai trouvé cette église, travaillée par les incursions des païens, et quelles peines je me suis données pour lui procurer la paix. Vous pouvez donc juger, par la vie que j'ai menée avant l'épiscopat, qu'il a été pour moi plutôt un fardeau qu'un avantage. J'irai toutefois quelque jour me présenter aux pieds de votre sainteté, si je puis obtenir la permission du roi Eudes, et si les chemins deviennent libres. Maintenant ils sont fermés par Zuentibold, fils du roi Arnoul, qui attaque même l'église de Reims, dont il donne les biens à ses vassaux; et je vous prie de réprimer sa tyrannie par votre autorité apostolique. C'est que Zuentibold faisoit la guerre pour se maintenir dans le royaume de Lorraine, et il fut tué l'an neuf cent (2).

L'archevêque de Reims étant averti que le roi Charles vouloit faire alliance avec les Normands pour établir sa puissance par leur secours, lui en écrivit en ces termes (3): Qui de vos fidèles serviteurs ne seroit effrayé de vous voir rechercher l'amitié des ennemis de Dieu? Il n'y a point de différence entre se joindre aux

païens et renoncer à Dieu pour adorer les idoles; on ne peut s'empêcher d'imiter ce qu'on voit continuellement, et peu à peu on s'y accoutume. Les rois, vos ancêtres, ont quitté le paganisme et ont toujours recherché le secours de Dieu, c'est pourquoi ils ont heureusement régné et transmis leur puissance à leurs descendants; vous, au contraire, abandonnez Dieu, et, au lieu de mettre des bornes aux misères passées, aux pillages et aux oppressions des pauvres, et en faire pénitence, vous attirez de nouveau sa colère, en vous joignant à ceux qui ne le connoissent pas. Croyez-moi, ce n'est pas le moyen d'établir votre puissance. J'avois mieux espéré de vous; mais je vois que vous courez à votre perte, avec ceux qui vous donnent ces conseils. Je vous conjure au nom de Dieu d'abandonner ce dessein, et ne me pas donner cette douleur éternelle, à moi et à vos autres bons serviteurs. Il vaudroit mieux que vous ne fussiez pas né, que de régner par le secours du diable. Sachez enfin que si vous le faites, je ne vous serai jamais fidèle, je détournerai de votre service tous ceux que je pourrai, et me joignant avec tous les évêques mes confrères, je vous excommunierai, et vous condamnerai à un anathème éternel. Je vous écris ceci en gémissant, parce que je vous suis fidèle; et que je désire que vous établissiez votre règne, non par le secours de Satan, mais par celui de Jésus-Christ.

XXVII. Mort d'Etienne VI. Romain, Théodore II, Jean IX, papes.

Le pape Etienne VI tint en effet un concile, où il condamna Formose, son prédécesseur. Il fit déterrer son corps, on l'apporta au milieu de l'assemblée: on le mit dans le siège pontifical revêtu de ses ornements, et on lui donna un avocat pour répondre en son nom (1). Alors Etienne, parlant à ce cadavre comme s'il eût été vivant: Pourquoi, lui dit-il, évêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siège de Rome? L'ayant condamné, on le dépouilla des habits sacrés, on lui coupa trois doigts, et enfin la tête; puis on le jeta dans le Tibre. Le pape Etienne déposa tous ceux que Formose avoit ordonnés, et les ordonna de nouveau. Mais il reçut bientôt la peine de ces violences. On le prit, on le chassa lui-même du saint-siège, on le mit dans une obscure prison chargé de fers, et on l'étrangla.

Son successeur fut Romain Gallésin, fils de Constantin, qui mourut avant les quatre mois accomplis, et on élut à sa place Théodore, né à Rome, et fils d'un nommé Photius. Il étoit sobre, chaste, libéral envers les pauvres, chéri du clergé, et ami de la paix; mais il ne vécut que vingt jours depuis son ordination. Dans

ce peu de temps, il ne laissa pas de travailler autant qu'il put à la réunion de l'Eglise; il rappela les évêques chassés de leurs sièges, et rétablit les clercs ordonnés par Formose et déposés par Etienne; leur rendant les ornements sacrés et l'exercice de leurs fonctions (1). Il fit reporter solennellement dans la sépulture des papes le corps de Formose, qui avoit été trouvé par des pêcheurs; et lorsqu'on le transporta, plusieurs personnes pieuses assurèrent que les images des saints l'avoient salué en passant.

Après la mort de Théodore, les Romains furent partagés; les uns élurent le prêtre Sergius; les autres, Jean, natif de Tibur, fils de Rampalpe, dont le parti prévalut (2). Sergius, chassé de Rome, se retira en Toscane, sous la protection du marquis Adalbert, et y demeura sept ans. Jean IX tint le siège deux ans, pendant lesquels il célébra trois conciles, et nous avons les canons de deux, l'un tenu à Rome, l'autre à Ravenne.

XXVIII. Concile de Rome.

L'empereur Arnoul s'étoit retiré d'Italie dès l'an huit cent quatre-vingt-seize, et Guy étant mort la même année, Béranger, duc de Frioul, reprit le dessus, et se fit couronner empereur, apparemment par le pape Etienne VI. Mais il fut bientôt chassé par Lambert, fils de Guy, couronné par Formose, dès l'an huit cent quatre-vingt-treize. Ce fut de son autorité que le pape Jean IX tint un concile à Rome, où on lut premièrement un mémoire, pour examiner l'état de l'Eglise, et les moyens d'affermir la paix. Jean, évêque d'Arezzo, dit: Nous souhaitons aussi qu'on l'examine (3). Pierre, évêque d'Albane, dit: Le pape veut-il qu'on lise le concile tenu sous le pape Théodore? Il fut lu, et Amolon, évêque de Turin, dit: Il est selon les canons de rétablir celui qui a été injustement condamné, et d'observer la règle touchant ceux qui ont été spoliés. On lut le concile du pape Jean, c'est-à-dire celui où Jean VIII avoit condamné Formose (4). Ensuite Amolon proposa de lire le concile fait sous Etienne VI, contre Formose: ce qui fut fait. Comme on en vint à l'endroit où Pascal, Pierre et Sylvestre accusèrent Formose de parjure et d'avoir été réduit à la communion laïque, on leur demanda si ce qu'on lisoit étoit vrai. Ils dirent que non, et Pascal ajouta qu'il n'avoit point assisté à ce concile. Après qu'on eut achevé la lecture, Jean d'Arezzo dit: Qu'ils disent s'ils y ont assisté. Pierre d'Albane dit: J'y ai assisté, mais je n'y ai pas souscrit. Ils demandèrent du temps; on leur en donna, puis ils se levèrent tous trois, Pierre, Sylvestre et Pascal; et, étant interrogés, ils dirent qu'ils

(1) C. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 32, 9. (3) Reg. 895, 896. Luitpr. l. 1, c. 8.

(2) Adam. Brem. liv. 1, c. 41. (4) Ann. Fuld. Flod. Vers. 10, 4. Act. B. p. 605.

(1) Flod. IV, c. 4.

(2) Reg. an. 900.

(3) Flod. IV, c. 5.

(1) Luitpr. l. 1, § 8. Flod. Vers. p. 600.

(1) Auxil. lib. 2, c. 4, in fin. Luitpr. c. 8. (3) Musæ Italic. Mabill. tom. 1, p. 85.

(2) Flod. Vers.

(4) Sup. l. III, n. 31.



n'y avaient point assisté. Amolon dit : Que Benoît, protonotaire, vienne, et qu'il dise ce qu'il a écrit. Quand il fut venu, Jean d'Arezzo lui dit : Benoît, avez-vous écrit ce concile ? Il dit : Ce n'étoit pas à moi à l'écrire, mais à un sous-diacre de la bibliothèque. On interrogea soigneusement ces mêmes évêques, et Pierre dit qu'il y avait assisté. Etienne, évêque d'Orti, l'un d'entre eux, dit en colère : Vous vous élevez tous contre le pape, c'est-à-dire contre Etienne VI. Antoine de Bresse dit, au nom d'eux tous : Puisque vous dites que nous sommes séparés du sein de l'église romaine, remettez à nous examiner demain ; ce qui leur fut accordé.

Le lendemain, quand ils furent assis, Amolon dit : Après le délai qui fut hier accordé, il faut, s'il vous plaît, nous donner maintenant réponse. Jean d'Arezzo dit : On doit commencer où on en demeura hier. Pierre d'Albane se leva, et Jean d'Arezzo dit : Ou dites que les actes de ce concile sont vrais, ou qu'ils sont faux. Pierre d'Albane dit : Que les autres qui y ont assisté viennent ; le siège apostolique y étoit. Voulant dire qu'ils n'avaient agi que par l'autorité du pape. Jean d'Arezzo répondit : Nous ne jugeons pas le siège apostolique. Et, ayant montré que le concile contre Formose n'étoit pas un jugement apostolique, puisqu'il détruisoit d'un côté ce qu'il établisoit de l'autre, il ajouta : Il faut que le mal qui a été commis dans l'Eglise, soit entièrement déraciné. Le concile s'écria : Nous le demandons aussi, et nous le souhaitons tous. Ensuite, le pape ordonna que l'on rendit réponse. Pierre d'Albane dit : J'y ai assisté, savoir au concile contre Formose, mais contraint. Sylvestre de Porto, interrogé par Amolon, avoua aussi qu'il y avait assisté. Ildeger de Lodi, dit : Vous vous rendites hier coupable devant tout le monde. C'est qu'il avoit nié ce qu'il avouoit alors. Amolon interrogea Sylvestre, s'il avoit assisté à l'élection de Formose. J'y ai assisté, dit-il, et nous l'avons tous intronisé. On lui demanda encore s'il avoit assisté à cet horrible concile de Rome. Il répondit : J'y ai assisté par force. Jean de Véletri, étant interrogé de même, répondit : J'y ai assisté par force et malgré moi. Jean de Gales ou Cales répondit : J'y ai assisté par force. Etienne d'Orti : Je me suis trouvé à la fin, et j'y ai souscrit par force. Jean de Toscanella répondit qu'il n'y avait pas assisté, mais qu'il avoit ensuite souscrit par force. Bonose de Narni répondit : Qu'il n'y avait ni assisté, ni souscrit ni consenti.

On demanda à Jean, prétendu évêque de Modène, s'il avoit quelque plainte à faire contre Gaménulle, qui étoit en possession de cet évêché, ou s'il le redemandoit. Il répondit que non, mais qu'il demandoit miséricorde prosterné par terre. Les évêques qui avoient assisté au concile d'Etienne contre Formose, se prosternèrent aussi et demandèrent miséricorde. Alors tout le concile demanda en grâce

au pape que l'on déracinât absolument cet abus ; que les évêques ne fussent plus contrainsts de rien faire par force contre les canons, et qu'on ne les mit en prison en aucune manière : ce que le pape accorda volontiers. Pierre, prêtre du titre d'Eudoxe, et Benoît du titre de Damase, interrogés s'ils avoient assisté à ce concile, répondirent qu'ils y avoient assisté par force, et demandèrent miséricorde.

Ensuite on publia le décret du concile en douze articles, qui portent : Nous rejetons absolument le concile tenu sous le pape Etienne VI, où le vénérable corps du pape Formose fut tiré de son sépulcre, profané et trainé par terre, à un prétendu jugement, où il fut condamné : ce qu'on n'a jamais oui-dire avoir été fait sous aucun de nos prédécesseurs ; et nous défendons, par l'autorité du Saint-Esprit, de jamais rien faire de semblable. Car on n'appelle personne en jugement que pour se défendre, ou pour être convaincu, ce qui ne peut convenir à un cadavre. Les évêques, les prêtres et le reste du clergé qui assista à ce concile, nous ayant demandé pardon, et protesté que la seule crainte les avoit forcés à s'y trouver ; nous leur avons pardonné à la prière du concile ; défendant à l'avenir à qui que ce soit d'empêcher la liberté des conciles, et de faire aucune violence aux évêques, leur ôter leurs biens ou les mettre en prison, sans connoissance de cause (1).

Comme Formose a été transféré de l'église de Porto au saint-siège apostolique, par nécessité et pour son mérite, nous défendons à qui que ce soit de le prendre pour exemple, vu principalement que les canons le défendent, jusqu'à refuser aux contrevenants la communion laïque, même à la fin. Nous défendons aussi que celui qui a été déposé par un concile, et n'a point été canoniquement rétabli, soit promu à un degré plus élevé ; comme la faction du peuple a osé faire à l'égard de Boniface, déposé premièrement du sous-diaconat, et ensuite de la prêtrise. Si quelqu'un ose l'entreprendre, outre l'anathème du saint-siège, il encourra l'indignation de l'empereur. Ce Boniface est celui qui fut intrus immédiatement après Formose. Nous rétablissons dans leur rang les évêques, les prêtres et les autres clercs de l'église romaine, ordonnés canoniquement par Formose, et chassés par la témérité de quelques personnes. Suivant le concile d'Afrique, nous condamnons les réordinations et les rébaptisations, défendant d'ôter les évêques régulièrement ordonnés pour en mettre d'autres à leur place, et introduire des schismes dans l'Eglise (2).

Nous confirmons l'onction du saint-chrême donné à notre fils spirituel, l'empereur Lambert ; mais nous rejetons absolument celle que Bérenger a extorquée. Nous ordonnons de jeter au feu les actes du concile, dont nous avons parlé, comme on a brûlé ceux du concile de

(1) C. 7, 8.

(2) C. 4, 5.

Rimini, du second d'Ephèse, de ce que les hérétiques ont fait contre le pape Léon, et de ce qui fut fait à Constantinople contre le pape Nicolas, et brûlé à Rome sous Adrien. Si quelqu'un tient pour ecclésiastiques Sergius, Benoît et Marin, ci-devant prêtres de l'église romaine, ou Léon, Pascal et Jean, ci-devant diacres, condamnés canoniquement et chassés du sein de l'Eglise ; ou s'il prétend les rétablir dans leur rang, sans notre consentement, il sera anathème, comme violateur des canons. Nous déclarons aussi séparés de l'Eglise ceux qui ont violé la sépulture sacrée du pape Formose, pour en tirer le trésor, et qui ont osé trainer son corps dans le Tibre, s'ils ne viennent à pénitence (1).

La sainte église romaine souffre de grandes violences à la mort du pape ; ce qui vient de ce qu'on le consacre à l'insu de l'empereur, sans attendre, suivant les canons et la coutume, la présence de ses commissaires, qui empêcheraient le désordre. C'est pourquoi nous voulons que désormais le pape soit élu dans l'assemblée des évêques et de tout le clergé, sur la demande du sénat et du peuple, et ensuite consacré solennellement en présence des commissaires de l'empereur ; et que personne ne soit assez hardi pour exiger de lui des serments nouvellement inventés : le tout afin que l'Eglise ne soit point scandalisée, ni la dignité de l'empereur diminuée. Il s'est aussi introduit une détestable coutume, qu'à la mort du pape on pille le palais patriarcal, et le pillage s'étend par toute la ville de Rome et ses faubourgs. On traite de même toutes les maisons épiscopales à la mort de l'évêque. C'est pourquoi nous le défendons à l'avenir, sous peine non-seulement des censures ecclésiastiques, mais encore de l'indignation de l'empereur. Nous condamnons encore la pernicieuse coutume par laquelle les juges séculiers ou leurs officiers vendent des commissions pour la recherche des crimes ; et s'ils trouvent, par exemple, des femmes débauchées dans une maison appartenant à l'église ou à un clerc, ils la prennent avec scandale et la maltraitent jusqu'à ce qu'elle soit rachetée bien cher par son maître ou par ses parents ; après quoi elle ne craint plus de se prostituer, prétendant que l'évêque ne peut en prendre connoissance (2). Nous voulons donc que les évêques aient la liberté dans leurs diocèses de rechercher et de punir selon les canons les adultères et les autres crimes ; et qu'au besoin ils puissent tenir des audiences publiques, pour réprimer les rebelles.

## XXIX. Concile de Ravenne.

Après ce concile de Rome, on en tint un à Ravenne, en présence de l'empereur Lambert, où les dix articles suivants furent lus et approuvés. Si quelqu'un méprise les canons et les

capitulaires des empereurs Charlemagne, Louis, Lothaire et son fils Louis, touchant les décimes, tant celui qui les donne, que celui qui les reçoit, sera excommunié. L'empereur ajouta : Si quelque Romain, clerc ou laïque, de quelque rang qu'il soit, veut venir à nous, ou implorer notre protection, personne ne s'y opposera, ou ne l'offensera en sa personne ou en ses biens, ni dans le voyage ni dans le séjour, sous peine de notre indignation. Nous promettons de conserver inviolablement le privilège de la sainte église romaine (1).

Le pape de son côté dit à l'empereur : Que le concile tenu de votre temps dans l'église de Saint-Pierre, principalement pour la cause du pape Formose, soit appuyé de votre consentement, et de celui des évêques et des seigneurs. Que vous fassiez informer exactement de tant de crimes, qui nous ont obligé de venir à vous, des pillages, des incendies et des autres violences dans nos terres, qui nous ont affligé jusqu'à souhaiter la mort plutôt que d'en être témoin et que vous ne laissiez pas ces crimes impunis (2). Que vous confirmiez le traité fait par votre père Guy, d'heureuse mémoire, et que vous révoquiez toutes les donations de patrimoines et d'autres biens, faites au contraire. Que vous défendiez les assemblées illicites de Romains, de Lombards et de Francs, dans les terres de saint Pierre, comme contraires à notre autorité et à la vôtre. Ce qui nous afflige le plus, c'est qu'à notre avènement au pontificat, voyant l'église du Sauveur détruite, nous avons envoyé couper du bois pour la rétablir en quelque sorte ; mais nos gens en ont été empêchés par des méchants. Voyez combien il est indécemment que l'église romaine soit ainsi traitée. Vous devez aussi savoir qu'elle est réduite à une telle pauvreté, qu'elle n'a plus ni de quoi faire les aumônes ordinaires pour la prospérité de votre règne, ni de quoi payer les gages de ses clercs et de ses serviteurs (3).

## XXX. Argrim rétabli.

Après la lecture de ces articles, le pape s'adressa aux évêques, les exhorta à faire leur devoir pour la conduite de leur troupeau, et ajouta : Quand vous serez arrivés chez vous, ordonnez un jeûne, et faites une procession, pour demander à Dieu l'extinction des schismes et des discordes, et la conservation de l'empereur Lambert, pour la protection de l'Eglise. La ruine de l'église de Latran, dont il est ici parlé, étoit arrivée sous Etienne VI, et elle tomba toute entière depuis l'autel jusqu'à la porte.

Ce concile peut avoir été tenu plus tard que l'an huit cent quatre-dix-neuf, auquel l'empereur Lambert fut tué à la chasse, avant le mois

(1) Tom. 9, p. 507, cap. 1, 2, 3. (2) C. 7, 8, 9, 40. MS. ap. Papeh. in Steph.

(2) C. 4, 5, 6.

(1) C. 6, 7, 8, 9.

(2) C. 10, 11, 12.



de septembre. La même année et peut-être dans le même concile, le pape Jean rétablit Argrim, évêque de Langres. C'est celui qu'Aurélien, archevêque de Lyon, avait ordonné (1), après la mort de Geilon, sous le pape Etienne V, et à qui Teutbold avait été alors préféré. Le clergé et le peuple de Langres, c'est-à-dire le parti d'Argrim, avait envoyé jusqu'à trois fois à Rome, pour obtenir son rétablissement; et le roi Béranger avait écrit en sa faveur. On ne disoit plus, comme autrefois, que ce fût un inconnu, ordonné en cachette par Aurélien; au contraire, on exposoit que le clergé et le peuple l'avaient élu tout d'une voix, et qu'il ne leur avait été ôté qu'à leur grand regret, et par l'artifice de quelques personnes puissantes. Sur cet exposé le pape Jean écrit au clergé et au peuple de Langres que, du conseil des évêques ses frères, il leur rend leur évêque Argrim, non pour reprendre leur jugement du pape Etienne, son prédécesseur, mais pour le changer en mieux, à cause de la nécessité, comme ont fait plusieurs autres papes. Il écrit de même au roi Charles, le priant d'appuyer de son autorité le rétablissement de cet évêque. Ces deux lettres sont du mois de mai, indication onzième, qui est l'an huit cent quatre-vingt-dix-neuf. Charles le simple étoit alors seul roi de France, au moins en Neustrie; car le roi Eudes, son compétiteur, étoit mort l'année précédente, huit cent quatre-vingt-dix-huit, dès le treizième de janvier, et avoit été enterré solennellement à Saint-Denis (2).

### XXXI. Mort d'Arnoul. Louis, roi de Germanie.

Cette année huit cent quatre-vingt-dix-neuf, le vingt-neuvième de novembre, mourut l'empereur Arnoul, après avoir langui plus d'un an d'une paralysie, dans laquelle il étoit tombé à son retour d'Italie (3). Il avoit une dévotion particulière à saint Emmeran de Ratisbonne, et donna, entre autres présents, à son église, un ciboire ou tabernacle, dont le dessus et les colonnes étoient d'or et le faite orné de pierreries (4). Au commencement de l'année suivante neuf cent, les seigneurs de son royaume s'assemblèrent à Forcheim, et reconnurent pour roi Louis, son fils légitime, âgé seulement de sept ans. Les évêques du royaume en donnèrent avis au pape, par une lettre écrite au nom de Hatton, archevêque de Mayence, et de tous ses suffragants, où, après avoir dit que l'empereur Arnoul étoit mort, ils ajoutent : Nous avons douté un peu de temps quel roi nous élirions; et il étoit fort à craindre que le royaume ne se divisât en plusieurs parties; mais il est arrivé, par un mouvement de Dieu,

(1) Sup. n. 6. I, c. 21. Reg. an. 996. 997.  
(2) Ep. 3, tom. 9, Conc. (4) Arnolf. lib. 1, mir. S.  
p. 495. Epist. 4, ibid. Reg. Em. c. 5. Regin. an. 900.  
an. 898. An. Fuld. 900; tom. 9,  
(3) Papebr. p. 151. Luitpr. Conc. 496.

comme nous croyons, que nous avons élu tout d'une voix le fils de notre seigneur, quoique très-jeune, et nous avons voulu conserver l'ancienne coutume, suivant laquelle les rois des François sont toujours venus de la même race. Au reste, si nous l'avons fait sans votre permission, nous croyons que vous n'en ignorez pas la cause; c'est que les païens, qui sont entre vous et nous, nous coupent le chemin. Maintenant que nous avons trouvé une occasion de vous écrire, nous vous prions de confirmer ce que nous avons fait, par votre bénédiction. Ces païens qui coupoient le chemin d'Allemagne en Italie, étoient les Hongrois.

Les évêques ajoutent : Nos frères, les évêques de Bavière, se sont plaints à nous, que les Moraves, peuples révoltés contre les François, se vantent d'avoir reçu de vous un métropolitain, quoiqu'ils aient toujours été joints à la province de Bavière. Ils se plaignent aussi qu'on les accuse auprès de vous, d'avoir fait alliance avec les païens, et d'être d'intelligence avec eux. Nous vous prions donc de les consoler, et de réprimer l'insolence des Moraves, qui pourroit causer une grande effusion de sang. Car il faudra, soit qu'ils le veuillent ou non, qu'ils se soumettent à la puissance des François.

### XXXII. Lettre des évêques de Bavière au pape.

Les évêques de Bavière écrivirent aussi au pape Jean une lettre, qui porte en tête les noms de Théotmar, archevêque de Juvave Saltzbourg, Valdo de Frisingue, Archambauld d'Eystat ou Aichstat, Zacharie de Sébone, évêché depuis transféré à Brixen, Tutto de Ratisbonne et Riquier de Passau (1). Nous ne pouvons croire, disent-ils, que du saint-siège il émane rien contre les règles, quoique tous les jours nous l'entendions dire malgré nous. Mais trois évêques qui se sont dits envoyés de votre part, savoir, Jean, archevêque, Benoît et Daniel, évêques, sont venus dans le pays des Slaves, qu'on nomme Moraves, qui nous ont toujours été soumis, tant au spirituel qu'au temporel, parce que c'est de nous qu'ils ont reçu le christianisme. C'est pourquoi l'évêque de Passau, dans le diocèse duquel ils sont, y est toujours entré quand il a voulu, depuis le commencement de leur conversion; il y a tenu son synode et exercé son autorité sans résistance. Nos comtes même y ont tenu leurs audiences, exercé leur juridiction et levé les tributs sans opposition, jusqu'à ce que les Moraves ont commencé à s'éloigner du christianisme, et de toute justice; et à nous faire la guerre, ôtant la liberté des chemins à l'évêque et aux prédicateurs, et sont demeurés indépendants.

Maintenant ils se vantent d'avoir obtenu de vous, à force d'argent, de leur envoyer ces

(1) To. 9, Conc. p. 244, et 498.

évêques, afin de diviser en cinq l'évêché de Passau. Car étant entrés en votre nom, à ce qu'ils ont dit, ils y ont ordonné un archevêque et trois évêques ses suffragants, à l'insu du véritable archevêque, et sans le consentement de l'évêque diocésain; quoique les canons défendent d'ériger de nouveaux évêchés, sinon du consentement de l'évêque et de l'autorité du concile de la province. Votre prédécesseur du temps du duc Zuentibold consacra évêque Viching, et ne l'envoya pas dans l'évêché de Passau, mais à un peuple nouveau, que ce duc avoit soumis par les armes et fait devenir chrétien. Or les Slaves, ayant l'accès entièrement libre auprès de vos légats, nous ont chargés de calomnies, parce que nous n'avions personne pour y répondre. Ils ont dit que nous étions en différent avec les François et les Allemands, au lieu que nous sommes amis; ils ont dit que nous étions en guerre avec eux-mêmes, de quoi nous demeurons d'accord, mais c'est par leur insolence et non par notre faute. Depuis qu'ils ont commencé à négliger les devoirs du christianisme, ils ont refusé le tribut de nos rois et pris les armes contre eux; mais, bon gré malgré, ils leur seront toujours soumis; c'est pourquoi vous devez bien prendre garde de ne pas appuyer le mauvais parti. Notre jeune roi ne cède en rien à ses prédécesseurs, et prétend être comme eux le protecteur de l'église romaine.

Quant au reproche que nous font les Slaves d'avoir traité avec les Hongrois au préjudice de la religion, d'avoir juré la paix avec eux par un chien et un loup, et d'autres cérémonies abominables, et de leur avoir donné de l'argent pour passer en Italie; si nous étions en votre présence, nous nous en justifierions devant Dieu, qui sait tout, et devant vous qui tenez sa place. Il est vrai que, comme les Hongrois menaçoient continuellement des chrétiens, nos sujets éloignés de nous, et leur faisoient une rude persécution, nous leur avons donné, non pas de l'argent, mais seulement du linge pour les adoucir et nous délivrer de leur vexation. Ce sont les Slaves eux-mêmes qui ont fait long-temps ce qu'ils nous reprochent. Ils ont pris auprès d'eux une grande multitude de Hongrois, ont fait raser la tête comme eux à plusieurs des leurs, pour envoyer contre nous les uns et les autres. Ils ont emmené, captifs, plusieurs de nos chrétiens, tué les autres, fait périr les autres de faim et de soif dans les prisons, réduit en servitude des hommes et des femmes nobles, ruiné des bâtiments et brûlé les églises, en sorte qu'on n'en voit pas une seule dans toute notre Pannonie, qui est une si grande province. Les évêques que vous avez envoyés, s'ils veulent reconnoître la vérité, vous peuvent dire pendant combien de journées ils ont vu tout le pays désert. Quand nous avons su que les Hongrois étoient en Italie, Dieu nous est témoin combien nous avons désiré de faire la paix avec les Slaves, promettant de leur pardonner tout le passé, et leur

rendre ce que nous avions à eux, pourvu qu'ils nous donnassent le temps d'aller défendre les biens de saint Pierre et le peuple chrétien; mais nous n'avons pu l'obtenir. C'est pourquoi nous vous prions de ne point ajouter foi aux soupçons que l'on voudroit vous donner contre nous, jusqu'à ce qu'un légat, envoyé de votre part ou de la nôtre, vous en rende compte. Moi, Théotmar, archevêque, qui prends soin des patrimoines de saint Pierre, je n'ai pu vous porter ni vous envoyer l'argent qui vous est dû, à cause de la fureur des païens; mais, puisque par la grâce de Dieu l'Italie en est délivrée, je vous l'envverrai le plus tôt que je pourrai. Il a été souvent parlé de ces terres que l'église romaine avoit en Bavière.

### XXXIII. Hongrois en Italie.

Les Hongrois étoient de nouveaux barbares venus du fond de la Scythie, qui avoient commencé à paroître dans l'empire françois depuis environ dix ans, c'est-à-dire en huit cent quatre-vingt-neuf (1). Ils entrèrent d'abord dans la Pannonie et le pays des Avars, vivant de chasse et de pêche; puis ils firent des courses fréquentes en Carinthie, en Moravie et en Bulgarie. Ils ne tuoient guère qu'à coups de flèches, qu'ils tiroient avec une adresse merveilleuse. Ils ne savoient ni faire des sièges, ni combattre de pied ferme; mais ils chargeoient leurs ennemis et se dispersoient aussitôt. Ils étoient toujours à cheval, en marchant, en s'arrêtant, en tenant conseil. Ils se rasoient la tête, mangeoient de la chair crue, buvoient du sang, coupoient en pièces les cœurs des hommes qu'ils avoient pris, et les mangeoient comme un remède. Ils étoient sans pitié, tant les femmes que les hommes, taciturnes et plus prompts à faire qu'à dire. Ce fut le roi Arnoul qui le premier fit venir à son secours ces barbares païens, pour soumettre Zuentibold, duc de Moravie, qui s'étoit révolté contre lui; ainsi la plainte des Moraves n'étoit pas sans fondement (2).

Les Hongrois passèrent bientôt en Bavière, et de là en Italie, où ils arrivèrent au mois d'août huit cent quatre-vingt-neuf. Le vingt-quatrième de septembre, les chrétiens leur donnèrent bataille près la Brenta, rivière qui passe auprès de Padoue. Il y eut plusieurs milliers de chrétiens tués et noyés, entre lesquels étoient plusieurs comtes et plusieurs évêques. Luitard, évêque de Verceil, qui avoit été favori de l'empereur Charles le gros, s'enfuyant avec son trésor, tomba entre les mains des Hongrois, qui le tuèrent et pillèrent ses richesses immenses (3). Etant venus à Nonantule dans le Modenois, ils tuèrent une partie des moines, brûlèrent le monastère avec plu-

(1) Reg. an. 889.  
(2) Luitpr. l. 1, c. 5.

(3) Ch. Nonantap. Mab. Sac. 5, p. 114. Mar. Chr. 899. Luitpr. lib. II, c. 4, 5.



sieurs livres qui y étoient, et pillèrent tout. L'abbé nommé Léopard s'enfuit avec le reste des moines, et ils demeurèrent quelque temps cachés; mais ensuite ils se rassemblèrent, et rebâtirent le monastère et l'église.

## XXXIV. Eglise de Constantinople.

Le pape Jean IX écrivit à Stylien, évêque de Néocésarée, louant la fermeté avec laquelle il avoit toujours résisté au schisme de Photius, et l'exhortant à travailler à la réunion des schismatiques (1). Nous voulons, dit-il, que les décrets de nos prédécesseurs demeurent inviolables; c'est pourquoi nous mettons Ignace et Photius, Etienne et Antoine au même rang qu'ils les ont mis, et nous accordons la communion à ceux qui observeront cette règle. Il compte environ quarante ans depuis le commencement du schisme, c'est-à-dire depuis l'an huit cent cinquante-huit (2).

Antoine, patriarche de Constantinople, dont le pape fait ici mention, étoit mort la dixième année de l'empereur Léon, qui est l'an huit cent quatre-vingt-quinze. Il est compté entre les saints, et l'Eglise l'honore le douzième de février. A sa place, on ordonna Nicolas, qui étoit mystique de l'empereur, c'est-à-dire secrétaire, et le nom lui en demeura. Il tint le siège de Constantinople près de douze ans. Trois ans après son ordination, c'est-à-dire la treizième année de Léon, ce prince fit bâtir à Constantinople une église et un monastère d'eunuques, et y fit apporter le corps de saint Lazare et celui de sainte Madeleine, sa sœur: ce sont les termes de l'ancien auteur de son histoire (3).

## XXXV. Mort de Foulques. Hervé, archevêque de Reims.

En France, Foulques, archevêque de Reims, s'étoit attiré la haine de Baudouin, comte de Flandres. Ce prince étant maître d'Arras, s'étoit aussi mis en possession de l'abbaye de Saint-Vaast, que le roi Charles lui ôta pour son infidélité et la donna à l'archevêque (4). Mais Foulques, trouvant plus à sa bienséance l'abbaye de Saint-Médard, que possédoit un autre comte nommé Altmar, échangea avec lui celle de Saint-Vaast, après avoir assiégé et pris Arras sur le comte Baudouin. Le dépit qu'il en eut passa à toute sa cour, et ses vassaux cherchant à le venger, ils feignirent de vouloir se reconcilier avec le prélat; et ayant épié l'occasion, un jour qu'il alloit trouver le roi, avec une très-petite escorte, ils l'abordèrent dans le chemin, ayant à leur tête un nommé Vinemar. Ils lui parlèrent d'abord de la réconciliation avec le comte Baudouin; puis, lorsqu'il s'y attendoit le moins, ils le chargèrent à coups de lances, le firent

(1) Epist. 2, tom. 9. Leon. n. 7. Martyr. R. 12 Conc. p. 494.  
(2) Sup. liv. I, n. 3. 224, n. 18.  
(3) Simeon. Mag. in (4) Flod. 1.

tomber et le tuèrent. Quelques-uns des siens, les plus affectionnés, se firent tuer sur son corps: les autres retournèrent à son logis porter cette triste nouvelle; et ceux qui y étoient restés sortirent en armes pour chercher les meurtriers. Mais ne les ayant point trouvés, ils jetèrent de grands cris, levèrent le corps, le rapportèrent à Reims, où il fut enterré avec l'honneur convenable.

Ainsi mourut l'archevêque Foulques, le dix-septième de juin l'an neuf cent, après avoir tenu le siège de Reims dix-sept ans trois mois et dix jours, comme porte son épitaphe. Il augmenta considérablement les biens temporels de son église, par les libéralités des rois et de plusieurs autres personnes. Il rebâtit les murailles de la ville de Reims, et quelques nouveaux châteaux, comme Amont et Epernay. Il fit rapporter le corps de saint Rémy à Reims du monastère d'Orbais, et donna retraite à quantité de prêtres et de moines, que les ravages des Normands obligeoient à fuir. Il les traitoit comme ses enfants; et reçut ainsi les moines de Saint-Denis en France, avec son corps et plusieurs autres reliques (1). Il rétablit les deux écoles de Reims presque tombées en ruine, l'une pour les chanoines, l'autre pour les clercs de la campagne; il fit venir deux maîtres célèbres, Remy, moine de Saint-Germain d'Auxerre, et Hucbald, moine de Saint-Amand; et il ne dédaignoit pas d'étudier lui-même avec les plus jeunes clercs.

Le siège de Reims ne vauqua que dix-huit jours, et le sixième de juillet neuf cent on y ordonna archevêque Hervé, tiré de la cour comme son prédécesseur et noble comme lui, mais encore jeune. A son ordination, se trourent: Viton ou Guy, archevêque de Rouen; Riculfe, évêque de Soissons, Héthilon de Noyon, Dodilon de Cambrai, Hérinand de Théroutane, Oger d'Amiens, Honoré de Beauvais, Mançion de Châlons, Raould de Laon, Otfred de Senlis, Angeran de Meaux (2). Ce même jour et en présence de ces douze prélats, on lut dans l'église de Notre-Dame de Reims un acte d'excommunication contre les meurtriers de l'archevêque Foulques. On y en nomme trois, Vinemar, Evrard et Rotfel, vassaux du comte Baudouin, et leurs complices en général; on les déclare séparés de l'Eglise, et chargés d'un perpétuel anathème, avec toutes les malédictions exprimées dans l'Ecriture et les canons. Défense à aucun chrétien de les saluer, à aucun prêtre de dire la messe en leur présence; et s'ils tombent malades, de recevoir leur confession, ni leur donner la communion même à la fin, s'ils ne viennent à résipiscence. Défense de leur donner sépulture. En prononçant ces malédictions, les évêques jetèrent des lampes de leurs mains, et les éteignirent; et c'est le premier exemple que je sache d'une telle excommunication.

(1) C. 8, 9.

(2) C. 41, to. 9, Conc. p. 484.

## XXXVI. Oviedo métropole.

En Espagne Alphonse III régnoit sur les chrétiens depuis trente-huit ans, ayant succédé à son père Ordogno dès l'an huit cent soixante-deux (1). Il fortifia Oviedo, et y fit transférer les reliques des autres villes, pour être en sûreté contre les courses des Normands: comme on voyoit par une inscription et une grande croix d'or, où étoit marquée la dix-septième année de son règne et l'ère neuf cent seize qui est l'an de J.-C. huit cent soixante-dix-huit (2). Il abattit l'église qu'Alphonse le chaste avoit fait faire à Compostelle sur le corps de saint Jacques, la trouvant trop petite et trop pauvre. Il la rebâtit magnifiquement de grandes pierres avec des colonnes de marbre, et l'orna de vases précieux. Il bâtit plusieurs autres églises et repeupla plusieurs villes, entre autres Porto, alors nommé Portugal, Brague, Viseu et Tuy, et y établit des évêques.

L'église de Saint-Jacques étant achevée, le roi Alphonse envoya à Rome deux prêtres nommés Sévère et Sindérède, et un laïque nommé Rainald, qui lui rapportèrent deux lettres du pape Jean (3). Par la première, il érige en métropole l'église d'Oviedo, à la prière du roi; par la seconde, il permet la consécration de l'église de Saint-Jacques et la tenue d'un concile, puis il ajoute: Nous sommes comme vous affligés par les païens, et nous combattons jour et nuit avec eux; c'est pourquoi nous vous prions de nous envoyer de bons chevaux arabes, avec des armes. Le roi ayant reçu ces lettres indiqua le jour du concile de Compostelle pour la dédicace, où se trouvèrent dix-sept évêques, entre autres Vincent de Léon, Gomer d'Astorga, Herménégilde d'Oviedo et Lulcidius de Salamanque (4). Alphonse y assista avec la reine son épouse, ses fils, treize comtes et un peuple innombrable. On fit solennellement la dédicace de la nouvelle église de Saint-Jacques, et on y consacra trois autels: un en l'honneur de Notre Seigneur, l'autre de saint Pierre et saint Paul, le troisième de saint Jean l'évangéliste; mais les évêques n'osèrent consacrer le quatrième, qui étoit sur le corps de saint Jacques, parce que l'on croyoit qu'il avoit été consacré par ses sept disciples, dont on rapportoit les noms. Ce concile fut tenu le sixième de mai, ère neuf cent trente-huit, qui est l'an neuf cent de J. C. (5).

Le vingt-neuvième de novembre suivant, on tint dans la même église de Saint-Jacques un concile de huit évêques, où Césaire, abbé, fut élu et sacré archevêque de Tarragone (6). Mais l'archevêque de Narbonne s'y opposa, avec les évêques d'Espagne qui le reconnois-

soient pour métropolitain; et Césaire en appela au pape.

Onze mois après le concile de la dédicace, c'est-à-dire au mois d'avril neuf cent un, on tint un à Oviedo, où se trouva le roi accompagné de même, et les mêmes dix-sept évêques (1). Il y avoit aussi un évêque nommé Théodulfe; envoyé par le grand prince Charles, ce qui semble signifier le roi de France. En ce concile l'église d'Oviedo fut érigée en métropole, et Herménégilde, qui la gouvernoit, reconnu chef des autres évêques, pour travailler avec eux à rétablir la discipline troublée par la domination des infidèles. Il fut ordonné que l'on choisiroit des archidiaques, qui visiteroient deux fois l'année les monastères et les paroisses; que l'archevêque d'Oviedo établîroit des évêques tels qu'il lui plairoit, dans les lieux qui en avoient eu auparavant; et que tous ses suffragants auroient des églises et des terres dans la province d'Asturie, comme la plus forte et la plus sûre de toutes: pour se retirer en ces lieux en cas de besoin, et en tirer leur subsistance quand ils viendroient aux conciles. Le roi marqua les bornes de la province ecclésiastique d'Oviedo, et attribua plusieurs terres à ce siège; après quoi le concile fut terminé le dix-huitième de juillet. Alphonse III, surnommé le grand, régna quarante-huit ans, et mourut l'an neuf cent dix, ère neuf cent quarante-huit, laissant son fils Garcia pour successeur.

## XXXVII. Mort de Jean IX. Benoît IV, pape.

Le pape Jean IX mourut l'an neuf cent, et eut pour successeur Benoît IV, Romain, fils de Mummole, de race noble, qui tint le saint-siège quatre ans et demi (2). Ce fut un grand pape: on loue son amour pour le public, et sa libéralité envers les pauvres. Au commencement de son pontificat il reçut une députation d'Argim, évêque de Langres, qui n'étoit pas encore rétabli, et qui lui fit exposer qu'après la mort de Geilon il avoit été élu unanimement par le clergé et le peuple (3), et consacré par son métropolitain Aurélius, archevêque de Lyon, avec ses suffragants, et Bernouin, archevêque de Vienne, et mis en possession de l'église de Langres, qu'il avoit gouvernée deux ans et trois mois. Qu'il en avoit ensuite été chassé par faction du temps de l'empereur Guy, et avoit eu recours au pape Jean, lui représentant le triste état de son église, où depuis long-temps on n'avoit point consacré le saint-chrême, confirmé les enfants, ni fait aucune fonction épiscopale: sur quoi le pape Jean avoit ordonné qu'il rentreroit dans son siège (4).

Le pape Benoît, ne voulant rien décider en

(1) Sup. liv. XLVIII, n. 40. Sampir. Astur. p. 36.  
(2) Ambr. Mor. lib. xv, c. 9.  
(3) Tom. 9, Conc. p. 219.  
(4) Tom. 9, Conc. p. 347, et 502.  
(5) Ambr. Mor. lib. xv, c. 20.  
(6) Tom. 9, Conc. p. 482.

(1) Sampir. ibid.  
(2) Papebr. Conat. Flod. vers. p. 606.  
(3) Sup. n. 6.  
(4) Sup. n. 40.



cette affaire sans le conseil des évêques, assembla un concile dans le palais de Latran, et jugea qu'Argrim devait être maintenu dans le siège de Langres. De quoi il fit expédier deux lettres, l'une aux évêques des Gaules, aux rois, aux seigneurs et à tous les fidèles, dans laquelle il confirme à Argrim le pallium qu'il avait déjà reçu du pape Formose (1). La seconde lettre est adressée au clergé et au peuple de Langres, et elles sont datées du second des calendes de septembre, indiction troisième, c'est-à-dire du vingt-neuvième d'août, l'an neuf cent, la première année du pape Benoît, et la seconde après la mort de l'empereur Lambert. C'est que ce pape, ne reconnaissant pas Béranger, tenait l'empire pour vacant. Mais peu de temps après, et la même année neuf cent, Louis, fils de Boson, roi de Provence, fut appelé en Italie, et se fit reconnaître et couronner empereur. Argrim, après tant de traverses, gouverna paisiblement l'évêché de Langres jusqu'à l'an neuf cent onze, qu'il le quitta pour se faire moine à Saint-Bénigne de Dijon, où il mourut dix ans après (2).

## XXXVIII. Fin du roi Alfred.

En Angleterre le roi Alfred mourut, laissant son royaume dans un état florissant (3). La piété qui se fit remarquer en lui dès l'enfance continua toute sa vie. Dans sa première jeunesse, se sentant violemment tourmenté des ardeurs de la concupiscence, il se levait la nuit secrètement, et s'alloit prosterner dans l'église pour demander à Dieu de le délivrer de cette tentation, ou du moins de lui envoyer quelque maladie qui en fût le contre-poids, sans le défigurer ni le rendre incapable des devoirs de la vie. Il fut exaucé, et peu de temps après les hémorroïdes, dont il avait été attaqué dès l'enfance, devinrent si douloureuses que, pendant quelques années, il en étoit souvent presque à la mort. Il obtint par ses prières d'être délivré de ce mal à l'âge de vingt ans; mais aussitôt il commença à se sentir d'une colique qui lui dura vingt-cinq ans, et quelquefois si violente que les médecins croyoient qu'il y avait de l'opération du démon.

Les guerres dont sa jeunesse fut agitée n'altérèrent point sa piété. Il n'y avait point de crimes qu'il ne pardonnât aux infidèles quand ils promettoient de se faire chrétiens. Il profitoit de tous les intervalles où les affaires lui permettoient de respirer, pour lire, interroger quelqu'un, ou s'entretenir de ce qui pouvoit l'avancer dans la vertu ou y faire avancer ceux à qui il parloit. Il laissa grand nombre d'écrits, dont il y en avait six de sa composition, entre autres un recueil de lois de diffé-

rents peuples, les lois des Saxons occidentaux, un traité contre les mauvais juges, des sentences des sages, des paraboles, les différentes fortunes des rois (1). On compte neuf ouvrages qu'il avait traduits, dont les principaux sont l'histoire d'Orose, le pastoral de saint Grégoire et ses dialogues, que toutefois il fit plutôt traduire par Véréfride, évêque de Worchester, l'histoire de Bède, la consolation de Boèce, qui étoit son livre favori, les psaumes de David, qui fut son dernier ouvrage, et dont il avait traduit près de la moitié quand il mourut.

Ce fut le mercredi vingt-huitième d'octobre neuf cent un, indiction quatrième. Il avait vécu cinquante-deux ans, et en avait régné vingt-neuf. Edouard, son fils aîné, lui succéda, et est connu sous le nom d'Edouard le vieux. Il fut sacré par l'archevêque Plegmond, et dans les premières années de son règne il fit tenir un concile, où le même archevêque présida et où on lut des lettres du pape, contenant de grands reproches contre le roi Edouard de ce que tout le pays des Gevises ou de Wessex étoit depuis sept ans sans évêques (2). Le roi et le concile résolurent d'établir des évêques dans chaque province de ce pays, et de diviser en cinq deux évêchés. L'archevêque porta à Rome ce décret, qui fut approuvé du pape, et à son retour il ordonna à Cantorbéry sept évêques pour autant d'églises, savoir, Winchester, Cornouaille, Shireborn, Wels, Cridie en Devonshire, Mer et Dorchester.

## XXXIX. Mort de Benoît IV. Léon V, puis Christoffe, papes.

L'empereur Louis, fils de Boson, demeura quatre ans en possession de l'Italie; mais enfin, ne se tenant pas assez sur ses gardes, il fut surpris dans Vérone par Béranger, qui lui fit crever les yeux (3). C'étoit l'an neuf cent quatre, au mois d'août. Cependant le pape Benoît IV mourut, et on ordonna à sa place Léon V, d'Ardée, qui ne tint pas le siège deux mois, et fut chassé et mis en prison par Christoffe, Romain de naissance, fils d'un autre Léon, qui tint le siège six mois et un peu plus. On a une lettre de lui, datée du mois de décembre, indiction septième, sous le règne de Louis, qui est l'an neuf cent trois.

La même année mourut Francon, évêque de Liège, qui, ayant souvent combattu contre les Normands, quoique avec succès, ne crut pas qu'il lui fût permis de toucher les choses saintes avec des mains qui avoient répandu du sang (4). C'est pourquoi il envoya à Rome Béricon, clerc de l'église de Liège, et Teutric, moine de Lobes, priant le pape de les ordon-

(1) Spelm. I. III, n. 88, p. 166. Sup. n. 9.

(2) Ap. Spelm. pag. 204. Tom. 9, Conc. p. 429, ex

Vuil. Malmesb.

(3) Reg. an. 901. Luitpr. lib. II, c. 10, 11. Flod. vers.

p. 606; tom. 9, Conc. p. 516.

(4) Sig. Chr. Lobien. 17, to. 6. Spicil.

ner évêques pour servir à sa place, ce qu'il obtint. Il leur donna donc son diocèse à gouverner, et acheva ses jours en paix après plus de cinquante ans d'épiscopat. Son successeur fut Etienne, homme pieux et savant.

## XL. Quatrième nocces de l'empereur Léon.

En Orient, l'empereur Léon n'avait point de fils pour lui succéder, quoiqu'il eût eu trois femmes. La première fut Théophano, qu'il avait épousée du vivant de l'empereur son père, et qui, ayant vécu douze ans avec lui, mourut la septième année de son règne, huit cent quatre-vingt-douze (1). C'étoit une très-vertueuse princesse, qui passait sa vie à prier et faire des aumônes; on dit même qu'elle fit des miracles: l'église grecque l'honore comme sainte le seizième de décembre, et l'empereur son époux fit bâtir une église en son nom. La vertu de cette princesse parut principalement à souffrir les infidélités de Léon; car il n'a pas été nommé le sage et le philosophe à cause de ses mœurs, mais seulement en considération de sa doctrine, suivant le style du temps. Dès le commencement de son règne, il devint amoureux de Zoé, fille de Stylien et veuve de Théodore, qui avait été empoisonné (2). Stylien étoit zaoutza, c'est-à-dire chaoux, car les Grecs avoient dès lors emprunté des Turcs cette dignité, et l'empereur, en considération de sa fille, lui donna un nouveau titre qu'il inventa exprès, savoir, *basileopator*, c'est-à-dire père de l'empereur. Il le fit aussi maître des offices, et en cette qualité il lui adressa la plupart de ses nouvelles. Léon entretenoit Zoé publiquement du vivant de Théophano, et après sa mort il l'épousa et la couronna impératrice. Un clerc de son palais, nommé Sinape, leur donna la bénédiction nuptiale et fut déposé pour ce sujet; mais Zoé mourut au bout de vingt mois. On mit son corps dans une bière, qui se rencontra par hasard et où ces paroles du psaume étoient gravées (3): Malheureuse fille de Babylone.

Léon épousa donc une troisième femme l'an huit cent quatre-vingt-seize, onzième de son règne. Elle se nommoit Eudoxie; il la fit couronner, la déclara impératrice, et en eut un fils; mais elle mourut de cette couche et l'enfant aussi. C'est ce qui fit résoudre Léon à se marier une quatrième fois l'an neuf cent deux, dix-septième de son règne. Il prit une autre Zoé, surnommée Carbounopsine, mais il n'osa la faire couronner, ni recevoir avec elle la bénédiction nuptiale, parce que chez les Grecs les quatrième nocces étoient défendues. Les secondes et les troisièmes étoient sujettes à pénitence, comme n'étant pas exemptes de fautes;

et, pour les quatrième, on les comprenoit sous le nom infâme de polygamie. Je l'ai marqué en parlant des lettres de saint Basile à Amphiloque, et de celle de saint Théodore Studite à Nauvace (1). L'empereur Léon lui-même avait fait une constitution, pour ordonner que la peine portée par les canons seroit exécutée contre ceux qui contracteroient de troisième nocces.

Toutefois, l'an neuf cent cinq, vingtième de son règne, Zoé étant accouchée d'un fils, il voulut la faire déclarer son épouse légitime. Et premièrement il fut question de baptiser l'enfant avec la solennité ordinaire, comme fils d'empereur, ce que le patriarche Nicolas et les autres évêques refusèrent de souffrir, à moins que l'empereur ne promît de congédier la mère. Il en fit serment, et l'enfant fut baptisé solennellement le jour de l'Epiphanie par le patriarche, et nommé Constantin (2). Mais, trois jours après, Zoé fut introduite dans le palais avec pompe, comme une impératrice, et les nocces célébrées, quoique sans ministère de prêtre. Tous les évêques et tout le clergé regardèrent cette entreprise comme un renversement de la religion, et toute la ville en fut scandalisée. Le patriarche Nicolas vint trouver l'empereur, se jeta à ses pieds, et le pria de respecter la dignité impériale, qui est comme le visage, où la moindre tache ne se peut cacher, de songer qu'il y avoit au ciel un empereur plus puissant que lui, qui ne manqueroit pas de punir un tel crime; que les princes ne sont pas au-dessus des lois, pour se donner la liberté de tout faire. Enfin il lui demandoit, les larmes aux yeux, de s'abstenir quelque temps de cette femme, jusqu'à ce que l'on fit venir des légats de Rome et des autres chaires patriarcales pour examiner avec les évêques, ses sujets, ce qu'il y avoit à faire (3).

L'empereur Léon écrivit en effet au pape Sergius, à Michel, patriarche d'Alexandrie, à Elie, patriarche de Jérusalem, et à Siméon, patriarche d'Antioche, les priant de venir pour examiner la validité de son mariage. Ils se contentèrent d'y envoyer des légats. Cependant, l'an neuf cent six, l'empereur se fit donner avec Zoé la bénédiction nuptiale par un prêtre, nommé Thomas, et la déclara impératrice. Le patriarche Nicolas déposa le prêtre, et défendit à l'empereur l'entrée de l'église, de sorte qu'il ne venoit plus que dans la sacristie. Les légats de Rome étant arrivés à Constantinople, le bruit courut que l'empereur ne les avait fait venir que pour confirmer son mariage. C'est pourquoi le patriarche Nicolas ne les voulut point voir en public; mais il proposa à l'empereur de leur faire tenir ensemble une conférence secrète dans le palais:

(1) Tom. 9, Conc. p. 511, Dissert. 19. Chr. S. Benig. p. 424.

(2) Papebr. Conc. p. 153,

(3) Asser. p. 12.

(1) Post. Theop. p. 222, n. 18. Ibid. n. 7. Cang. n. 12. Sim.

(2) Post. Theop. p. 221, Gloss. Gr. in Tsaousios.

(3) Ps. CXXXVI, 8.

(1) Sup. liv. XVII, n. 15; Baron. tom. II, p. 373, et liv. XLV, n. 46, t. Ep. 50. tom. 9, Conc. p. 1264.

(2) Eutich. an. p. 484,

(3) Nicol. Epist. ap. to. 2.



ce que l'empereur refusa (1). Il gagna par présents et par promesses une partie des prélats de son obéissance, puis il manda au palais le patriarche, sous prétexte du festin solennel qu'il faisoit tous les ans à la fête de saint Triphon, le premier de février. C'étoit l'an neuf cent sept, vingt-deuxième de son règne.

Le patriarche Nicolas étant donc à ce festin, l'empereur et Samonas, qu'il avoit fait patrice et accubiteur, parce qu'il étoit complice de ses crimes, le pressèrent instamment d'approuver le mariage de Zoé; et comme il demeura ferme à le refuser, il fut aussitôt enlevé et embarqué, obligé à marcher à pied dans la neige, et envoyé en exil, sans lui laisser ni ami, ni valet, ni même un livre pour sa consolation, et on le garda étroitement. On traita de même les autres évêques qui étoient dans ses sentiments: ils furent relégués, emprisonnés, mis aux fers. Cependant on tint un concile à Constantinople où les légats présidèrent, et où le mariage de l'empereur fut autorisé par dispense, le patriarche Nicolas déposé, et Eutymius mis à sa place. Il étoit syncelle, pieux, vertueux, et de bonne mine. On disoit qu'il n'avoit accepté cette dignité que par révélation, sachant que l'empereur avoit résolu de faire une loi pour permettre d'avoir trois ou quatre femmes, et que plusieurs savants hommes favorisoient ce dessein.

#### XLI. Etat d'Orient.

Le patriarche Michel d'Alexandrie, à qui l'empereur Léon écrivit sur l'affaire de son mariage, avoit commencé à tenir le siège l'an deux cent cinquante-huit de l'hégire, huit cent soixante-douze de J.-C., et le tint trente-quatre ans, c'est-à-dire jusqu'en neuf cent sept (2). Son successeur fut Christodule, natif d'Alep, ordonné à Jérusalem par le patriarche Elie, fils de Manzour, le samedi saint, septième jour du mois égyptien barmouda; mais quand il fut venu à Alexandrie, les habitants ne voulurent point le reconnaître que l'on n'eût recommencé sur lui les prières de l'ordination, ce qui fut fait le quatrième du mois arabe ramadan, l'an de l'hégire deux cent quatre-vingt-quatorze, qui est la même année neuf cent sept. Il tint le siège vingt-six ans. Le patriarche Jacobite d'Alexandrie, nommé aussi Michel, étoit mort en neuf cent deux, et le siège demeura vacant quatorze ans. A Antioche, le patriarche melquite Théodose étant mort, Siméon, fils de Zarnac, lui succéda la première année du calife Motadid, qui est l'an huit cent quatre-vingt-douze, et tint le siège douze ans (3). Son successeur fut Elie, qui commença l'an neuf cent quatre, troisième du calife Moutafi, et tint le siège vingt-huit ans. Quant aux califes de Bagdad, Moutamid

étant mort l'an de l'hégire deux cent soixante-dix-neuf de J.-C., huit cent quatre-vingt-douze, son neveu Ahmed lui succéda, et prit le titre de Moutadid. Il épousa la fille de Hamarouya, fils d'Achmed, souverain d'Egypte, et mourut d'excès avec les femmes, la dixième année de son règne, deux cent quatre-vingt-neuf, neuf cent deux, âgé de quarante-six ans. Son fils Ali lui succéda sous le nom de Moutafi, et se rendit maître de l'Egypte après la mort d'Aaron, fils de Hamarouya; ainsi cette famille, qui venoit du Turc Toulon, n'y régna que quarante ans. Le calife Moutafi régna six ans et demi, et mourut en deux cent quatre-vingt-quinze, neuf cent huit, âgé de trente-un ans. C'étoit l'état de l'Orient (1).

#### XLII. Sergius III, pape.

Le pape Sergius III, à qui l'empereur Léon s'adressa, étoit Romain, fils de Benoit, et étant prêtre avoit été élu pape une première fois en huit cent quatre-vingt-dix-huit, après la mort de Théodore. Ayant été sept ans en exil, il fut rappelé pour être mis à la place de Christofle, et ordonné pape en neuf cent cinq (2). Il tint le siège sept ans, et regardant comme des usurpateurs Jean IX, qui lui avoit été préféré, et les trois papes suivants, il se déclara contre Formose, et approuva la procédure faite par Etienne VI, dont il fit transférer le corps dix ans après sa mort, et lui mit une épitaphe honorable. Il fit rétablir de fond en comble l'église de Latran, ruinée du temps d'Etienne, et y choisit sa sépulture. Théodora, femme habile, mais impudique, gouvernoit alors absolument la ville de Rome. Elle avoit deux filles, Marozie et Théodora, encore plus déréglées qu'elle: Marozie eut de ce pape Sergius un fils nommé Jean, qui fut aussi pape en son temps, et du marquis Albert son mari, elle eut Albéric, qui devint maître de Rome. Sergius est le premier pape que je trouve chargé d'un tel reproche.

#### XLIII. Ecrits d'Auxilius pour Formose.

Ce fut apparemment de son temps que le prêtre Auxilius publia ses écrits, pour la défense des ordinations faites par le pape Formose. Il y en a trois: le premier est un recueil d'autorités pour montrer, premièrement, que les translations sont quelquefois permises; sur quoi il rapporte d'abord la fausse décrétale d'Antérus, puis plusieurs exemples, mais tous de l'église grecque. Il cite le quinzième canon de Nicée contre les translations, puis les deux premiers de Sardique; et comme il les trouve trop sévères, il soutient, mal à propos, que c'est le sentiment particulier d'Osius, dont le

(1) Epist. Nicol.  
(2) Sim. Mag. n. 19.

(3) Eutych. to. 2, p. 461,  
488. Chr. Orient. p. 111,  
488; Eutych.

(1) Etnac. liv. III, c. 17, Sup. n. 27. Flod. vers. p.  
p. 170, c. 18. 687. Ap. Bar. an. 906.  
(2) Papebr. ex Epitaph. Luispr. lib. II, c. 13.

nom est à la tête. Il montre ensuite qu'il n'est pas plus permis de réitérer l'ordination que le baptême, et que les ordinations faites par un évêque condamné ne laissent pas d'être valables (1).

Il marque ainsi l'inconvénient de révoquer en doute la validité des ordinations de Formose. Il s'ensuivra que depuis environ vingt ans la religion chrétienne aura manqué en Italie (2). Que les évêques ordonnés par Formose n'aient rien fait en dédiant des églises, en consacrant des autels, et bénissant le saint-chrême; que ni eux ni les prêtres n'aient point sanctifié les fonts pour le baptême, ni célébré valablement aucune messe, ni fait d'oblation utile aux vivants ou aux morts. Les prières des matines, des vêpres et des autres heures n'auront point été exaucées; les diacres et lessous-diacres auront en vain exercé leurs fonctions; l'Eglise entière sera coupable d'avoir approuvé ces ordinations dans un concile. Si Formose a été mal ordonné, à qui doit-on l'imputer, sinon au peuple romain qui l'a choisi, au clergé et aux grands qui, tant qu'il a vécu, ont reçu de lui l'hostie du corps et du sang de Notre Seigneur, et assisté avec lui aux stations et aux autres solennités? Mais que peut-on reprocher à ceux qui sont venus de loin recevoir l'ordination de saint Pierre par les mains de son vicaire? Il répond ensuite à ceux qui alléguoient pour excuse l'autorité du supérieur, à laquelle ils n'avoient pu résister, et soutient qu'il ne faut point obéir aux supérieurs qui commandent des crimes, ni craindre les excommunications injustes, mais distinguer le siège qu'on doit toujours respecter, d'avec le pontife qu'on ne doit pas suivre s'il s'égare. Il conclut que lui et les autres, ordonnés par Formose, doivent garder leur rang en attendant le jugement d'un concile universel (3).

Le second écrit d'Auxilius est adressé à Léon, évêque de Nole, qui, ayant été ordonné par Formose, étoit violemment pressé de reconnaître son ordination nulle. Il avoit consulté, sur ce sujet, les plus habiles des François et des habitants de Bénévent, qui lui avoient répondu par écrit qu'il se gardât bien de commettre cette faute. Il fit prier Auxilius de répondre aux objections qu'on lui faisoit, et Auxilius, après lui avoir envoyé son premier écrit, en composa un second pour le satisfaire. Il met en tête une question générale: si l'ordination reçue par force est valable, et répond que oui, par l'exemple du baptême donné par force à un adulte qu'il soutient être bon; mais il se trompe en l'un et en l'autre (4).

Ce second écrit est en forme de dialogue, et commence ainsi. L'agresseur: Formose ayant quitté son épouse en a enlevé une autre, c'est-

à-dire qu'ayant quitté son évêché, il a ôté le saint-siège à celui qui devoit y être légitimement ordonné. Le défenseur: Je ne me mets point en peine de ce qu'a été Formose; il me suffit que l'ordination qu'il a faite est légitime. L'agresseur: Formose n'a point été pape, donc l'ordination qu'il a faite doit être comptée pour rien. Le défenseur: Formose a été reconnu pour pape pendant plusieurs années, non-seulement dans l'empire romain, mais chez les nations barbares, et il est venu des clercs à Rome des pays les plus éloignés, pour recevoir de lui l'ordination suivant la coutume. Ces paroles d'Auxilius sont remarquables. Il rapporte ensuite les mêmes preuves que dans le premier écrit, sur la validité des ordinations d'un évêque condamné même pour hérésie. Quant à l'exemple du pape Constantin, dont les ordinations furent déclarées nulles (1), il dit que l'on fit bien de déposer Constantin, mais que l'on fit mal de lui crever les yeux, et de réordonner ceux qu'il avoit ordonnés, ou leur faire jurer de ne jamais recevoir les ordres. Il soutient que ceux qui ont reçu une seconde ordination ne doivent faire aucune fonction de leur ordre, et qu'on ne doit point obéir au pape quand il appelle quelqu'un à un concile, dont le sujet est manifestement mauvais (2).

Il dit que Formose ne peut plus être jugé après avoir été présenté au jugement de Dieu. Mais, dit l'agresseur, après sa déposition il n'a pas pu être évêque, et encore moins pape. Le défenseur répond: Comme il a été déposé par l'autorité du saint-siège, il a été réconcilié par la même autorité. L'agresseur: Quand il a été déposé, il a juré sur les saints évangiles de ne jamais rentrer dans Rome, et ne jamais reprendre son évêché; il n'a donc pu être réconcilié. Le défenseur: Un tel serment seroit jugé détestable par les païens mêmes: jurer de ne venir jamais aux tombeaux des apôtres demander sa réconciliation, quelle cruauté? L'agresseur: Le pape a-t-il dû réconcilier un homme qui s'est condamné de sa propre bouche? Le défenseur: Il ne l'a fait que par crainte; mais il suffit qu'ensuite il a été réconcilié par l'autorité du saint-siège. L'agresseur: Soit, Formose a été réconcilié, mais ensuite le désir de la gloire lui a fait quitter son évêché. Le défenseur: Il est incertain si c'est l'ambition qui l'a fait monter sur le saint-siège, c'est pourquoi il faut le laisser au jugement de Dieu. Cependant toute la ville de Rome et les pays circonvoisins, disent qu'il a été d'une grande sainteté, hors un très-petit nombre qui le décrie (3).

L'agresseur: Mais voici une objection sans réplique (4). Quand Formose est venu pour être ordonné pape, il s'est fait imposer les mains comme s'il n'eût point été évêque, et

(1) Ap. Morin. de ord. Sup. I. XI, n. 19; liv. XII, n. 37, c. 17, 18, 20, etc.  
(2) C. 28.

(3) C. 29, 32, 33, 34, 35, 40.  
(4) C. Majores §. Item. quar. extra de bapt.

(1) Sup. I. XLIII, n. 53,  
57, c. 10.  
(2) C. 12.

(3) C. 20, 22.  
(4) C. 26.



par là, non-seulement il n'a pas acquis la dignité papale, mais il a perdu l'épiscopale. Le défenseur : J'ai interrogé ceux qui étoient présents quand Formose fut intronisé, et ils m'ont dit qu'il étoit très-faux que dans cette translation il ait reçu l'imposition des mains ; mais comme des voyageurs font des prières en marchant, ain-i, disent-ils, en priant nous le conduisimes au siège apostolique, et l'intronisâmes avec l'oraison convenable. L'agresseur (1) : Il y a encore plusieurs personnes dignes de foi, qui témoignent que Formose se fit réitérer l'imposition des mains. Le défenseur : Et moi, je sais certainement, comme plusieurs autres, qu'il n'y a que les ennemis de Formose qui le disent. Or, les lois divines et humaines rejettent le témoignage des ennemis.

L'agresseur (2) : Au concile de Ravenne, on a déclaré valable l'ordination de Formose ; mais nous comptons pour rien ce décret, qui n'a été fait qu'à force d'argent. Le défenseur : Vous ne le sauriez prouver ; mais il est plus clair que le jour que presque tous les évêques d'Italie ont assisté à ce concile. C'est pourquoi, s'il plaît à Dieu, que l'empereur assemble un concile universel, que jugera-t-on de vous, qui rejetez les décrets de tant d'évêques ? L'agresseur : Etienne, qui a été le troisième pape après Formose, l'a tellement jugé coupable, qu'il a fait tirer son cadavre du tombeau, et traîner dans un concile où, après l'avoir dépouillé de ses habits, on le couvrit d'un habit laïque, on lui coupa deux doigts de la main droite, on l'enterra dans une sépulture d'étrangers, et peu de temps après on le jeta dans le Tibre. Le défenseur : Ils ont agi comme des bêtes féroces, sans humanité ; où l'ont-ils appris, ces misérables ? Quand cette translation d'un siège à un autre auroit été illicite, il falloit la tolérer avec la douceur ecclésiastique, sans l'exagérer par des cruautés inouïes, puis défendre dans un concile général que jamais à Rome on fit rien de semblable. Il soutient ensuite qu'on doit observer le serment prêté par force, pourvu qu'il n'engage à aucun péché (3).

Dans le troisième écrit, l'accusateur insiste sur ce que l'ordination de Formose étoit illicite, après le serment qu'il avoit fait de ne jamais monter sur le saint-siège, et l'acteur, c'est-à-dire le défenseur en convient ; mais il soutient que cette ordination n'a pas laissé d'être valable, à cause de l'utilité de l'Eglise qui doit être préférée au serment d'un particulier (4). Or, l'utilité publique y étoit, en ce qu'il ne se trouvoit personne si digne de remplir le saint-siège. Il fait ainsi l'éloge de Formose. Il a donné pendant toute sa vie un tel exemple de gravité, qu'il n'a jamais bu de vin ni mangé de chair, et qu'il a gardé la virginité (5), ayant vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

(1) C. 27.  
(2) C. 29, 30.  
(3) C. 32.

(4) Anal. to. 4, p. 610.  
(5) Ps. 615.

Il a converti les Bulgares, soutenant sa prédication par la sainteté de sa vie. C'est ce qui m'a paru de remarquable dans les écrits d'Auxilius.

#### XLIV. Concile de Trosse.

En France, Hervé, archevêque de Reims, fut consulté par Viton, archevêque de Rouen, comment il en devoit user avec les païens convertis, qui, après le baptême, étoient retournés à leurs superstitions, et avec ceux qui n'avoient pas encore été baptisés. C'étoient des Normands, qui, pour s'établir en France, commençoient à se faire chrétiens. Hervé envoya pour réponse un recueil de plusieurs autorités de saint Grégoire, d'autres pères et de quelques histoires peu authentiques, divisé en vingt-trois articles (1).

Hervé tint plusieurs conciles avec les évêques de sa province, mais nous n'avons les décrets que de celui qu'il tint à Troslé, près de Soissons, le vingt-sixième de juin neuf cent neuf, indiction douzième (2). Ses suffragants y assistèrent, et on y voit les souscriptions de douze prélats : Hervé, archevêque de Reims, Viton ou Guy de Rouen, Raoul, évêque de Laon, Erluin de Beauvais, Robert de Noyon, Letolpe de Châlons, Abbon de Soissons, Etienne de Cambrai, Hubert de Meaux, Otfrid de Senlis, Etienne de Térouane et Oger d'Amiens. Les décrets de ce concile sont distribués en quinze chapitres, qui sont plutôt de longues exhortations que des canons, et qui font voir le triste état de l'Eglise.

Dès la préface on en parle ainsi : Les villes sont dépeuplées, les monastères ruinés ou brûlés, les campagnes réduites en solitude. Ensuite, comme les premiers hommes vivoient sans loi et sans crainte, abandonnés à leurs passions ; ainsi, maintenant chacun fait ce qu'il lui plaît, méprisant les lois divines et humaines et les ordonnances des évêques ; les puissants oppriment les foibles ; tout est plein de violence contre les pauvres, et de pillages de biens ecclésiastiques (3). Et afin qu'on ne croie pas que nous nous épargnons, nous qui devons corriger les autres, nous portons le nom d'évêques, mais nous n'en remplissons pas les devoirs. Nous négligeons la prédication ; nous voyons ceux dont nous sommes chargés, abandonner Dieu et croupir dans le vice sans leur parler et sans leur tendre la main ; et si nous les voulons reprendre, ils disent comme dans l'Evangile (4), que nous les chargeons de fardeaux insupportables, et n'y touchons pas du bout du doigt. Ainsi, le troupeau du Seigneur périt par notre silence. Songeons quel pécheur s'est jamais converti par nos discours, qui a renoncé à la débauche, à l'avarice, à l'orgueil. Cependant nous rendrons compte

(1) Flod. 4, Hist. c. 14, tom. 9, Conc. p. 484.  
(2) Tom. 6, Conc. p. 520.

(3) P. 522. A. p. 523.  
(4) Mat. XXIII, 4.

incessamment de cette négociation qui nous a été confiée pour en apporter du profit.

Dans la suite on décrit ainsi la décadence des monastères (1). Les uns ont été ruinés ou brûlés par les païens, les autres dépouillés de leurs biens et presque réduits à rien ; ceux dont il reste quelques vestiges ne gardent plus aucune forme de vie régulière. Les moines, les chanoines, les religieuses, n'ont plus de supérieurs légitimes, par l'abus qui s'est introduit de les soumettre à des étrangers ; c'est pourquoi ils tombent dans le dérèglement des mœurs, partie par pauvreté, partie par mauvaise volonté. Ils oublient la sainteté de leur profession pour s'appliquer à des affaires temporelles. Quelques-uns, pressés par la nécessité, quittent les monastères, et bon gré malgré, se mêlant avec les séculiers, vivent comme eux, ils n'ont aucun mérite qui les distingue du peuple, et la bassesse de leurs occupations les rend méprisables. Nous voyons dans les monastères consacrés à Dieu des abbés laïques avec leurs femmes, leurs enfants, leurs soldats et leurs chiens. Comment de tels abbés feront-ils observer la règle qu'ils ne savent pas même lire ? cependant ils prétendent juger de la conduite des prêtres et des moines.

Nous ordonnons donc que l'observance soit gardée dans les monastères suivant la règle et les canons, que les abbés soient des religieux instruits de la discipline régulière, et que les moines et les religieuses vivent dans la sobriété, la piété et la simplicité, priant pour les rois, pour la paix du royaume et la tranquillité de l'Eglise, sans en troubler la juridiction ni affecter les pompes du siècle. Car on dit que quelques-uns portent des ornements qui seroient indecents à des bons laïques ; que, non contents des biens communs, ils veulent en avoir en propre et faire des gains sordides. Or, afin de leur retrancher tout prétexte d'aller dehors, et de commettre de tels abus, les abbés auront soin de leur fournir, selon la règle, tout le nécessaire pour la nourriture et le vêtement.

Le concile s'étend ensuite sur le respect dû aux personnes ecclésiastiques, les mépris et les outrages auxquels ils étoient exposés, et le pillage des biens consacrés à Dieu (2) ; puis il ajoute : Il y en a qui, sur ces biens sacrés, demandent aux prêtres mêmes, des cens et d'autres exactions, des présents, des repas, de leur fournir des chevaux ou d'en engraisser, quoiqu'ils ne doivent exiger pour ces biens que le service spirituel. C'étoient sans doute les patrons, qui, en nommant des curés, leur imposoient ces charges. Le concile déclare que les biens des églises, c'est-à-dire les dîmes, les prémices et les oblations, sont exempts de tous droits fiscaux et seigneuriaux, pour être administrés par les prêtres, sous les ordres des évêques. Nous ne préten-

(1) C. 3.

(2) C. 4, 5, 6.

dons pas toutefois, ajoute-t-il, que les évêques soient maîtres absolus de ces biens, au préjudice des seigneurs : ils n'en ont que le gouvernement ; et nous ordonnons à nos prêtres de rendre à ceux de la seigneurie desquels sont les églises, le respect convenable, sans arrogance ni contention. Ils doivent, sans préjudice du ministère, se rendre agréables à leurs seigneurs et à leurs paroissiens, dont les oblations les font vivre, et leur rendre avec l'humilité convenable les services spirituels, qu'ils devroient rendre gratuitement quand même ils n'en recevraient aucun secours temporel. On montre ensuite que la dime doit être payée de tous les biens, même du trafic et de l'industrie.

Le concile condamne en général les rapines et les pillages alors si fréquents ; puis le rapt et les mariages clandestins ; la débauche non-seulement dans les ecclésiastiques, à qui il défend la fréquentation des femmes, mais encore dans tous les chrétiens. Il condamne les parjures et les vains jugements, presque aussi fréquents que les autres paroles ; les inimitiés, sources des meurtres, qui s'étendoient jusque sur les évêques. Là on renouvelle l'excommunication contre les meurtriers de l'oint du Seigneur, c'est-à-dire de l'archevêque Foulques (1). Le concile ajoute : Cette mauvaise coutume s'est introduite chez nous, qu'aussitôt qu'un évêque est mort, les plus puissants s'emparent des biens de l'église, comme s'ils avoient appartenu en propre à l'évêque, quoique, même en ce cas, ce fût contre toute raison. C'est pourquoi nous défendons à l'avenir ce sacrilège, par l'autorité de Dieu et des saints qui règnent avec lui.

Et ensuite le saint-siège nous a fait savoir qu'en Orient règnent encore les erreurs et les blasphèmes d'un certain Photius, qui dit que le Saint-Esprit ne procède pas du fils, mais seulement du père. C'est pourquoi nous vous exhortons à étudier dans les pères et dans l'Ecriture de quoi détruire cette erreur qui veut renaitre (2).

Ces décrets finissent par une exhortation générale, où les évêques disent : Il est arrivé par notre négligence, notre ignorance et celle de nos confrères, qu'il se trouve dans l'Eglise une multitude innombrable de personnes de tout sexe et de toutes conditions qui arrivent à la vieillesse sans être instruites de la foi, jusqu'à ignorer les paroles du symbole et de l'oraison dominicale. Quand il paroîtroit quelque chose de bon dans leur vie, comment peuvent-ils faire de bonnes œuvres, sans le fondement de la foi ? Le reste est un abrégé de la foi, et une exhortation à fuir le vice et à pratiquer la vertu. En général, on voit dans les décrets de ce concile beaucoup de science ecclésiastique et de piété.

(1) C. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.  
(2) C. 15.



## XLV. Fondation de Clugny.

On travailloit dès-lors à relever la discipline monastique, si déchue, et le commencement le plus sensible de ce grand ouvrage, fut la fondation du fameux monastère de Clugny. Le fondateur fut le comte Guillaume nommé aussi duc d'Aquitaine et de Berry, fils de Bernard, comte d'Auvergne, et petit-fils d'un autre Bernard, comte de Poitiers (1). Guillaume avoit épousé Ingelberge, fille de Boson, roi de Provence, et sœur de l'empereur Louis, alors dépourvu et aveugle, et en avoit eu un fils mort en bas âge. Il explique lui-même les motifs de cette fondation, dans la charte qui reste encore, où il parle ainsi :

Voulant employer utilement pour mon âme les biens que Dieu m'a donnés, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'attirer l'amitié de ses pauvres; et, afin que cette œuvre soit perpétuelle, entretenir à mes dépens une communauté de moines (2). Je donne donc, pour l'amour de Dieu et de notre sauveur Jésus-Christ, aux saints apôtres saint Pierre et saint Paul, de mon propre domaine, la terre de Clugny, sise sur la rivière de Graune, avec la chapelle qui y est en l'honneur de la Sainte-Vierge et de saint Pierre, et ses dépendances; le tout situé dans le comté de Mâcon ou aux environs. Je le donne pour l'âme de monseigneur le roi Eudes, et de mes parents et serviteurs, à condition qu'à Clugny on bâtira un monastère en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, pour y assembler des moines, vivant selon la règle de saint Benoît, et que ce soit à jamais un refuge pour ceux qui, sortant pauvres du siècle, n'apporteront avec eux que la bonne volonté.

Ces moines et tous ces biens seront sous la puissance de l'abbé Bernon, tant qu'il vivra; mais après son décès, ils auront le pouvoir d'élire pour abbé, selon la règle de saint Benoît, celui qu'il leur plaira de la même observance, sans que nous ou aucune autre puissance empêche l'élection régulière. Tous les cinq ans, ils payeront dix sols d'or à saint Pierre de Rome, pour le luminaire, et auront les saints apôtres pour protecteurs et le pape pour défenseur. Ils exerceront tous les jours les œuvres de miséricorde, selon leur pouvoir, envers les pauvres, les étrangers et les pèlerins. De ce jour, ils ne seront soumis ni à nous, ni à nos parents, ni au roi, ni à aucune puissance de la terre. Aucun prince séculier, aucun comte, aucun évêque, ni le pape même, je les en conjure au nom de Dieu et de ses saints, et du jour du jugement, ne s'emparera des biens de ces serviteurs de Dieu, ne les vendra, échangera, diminuera ou donnera en fief à personne, et ne leur imposera point de supérieur contre leur volonté. Il prononce de grandes

malédiction contre ceux qui voudroient empêcher l'effet de cette donation, y ajoutant pour le temporel une amende de cent livres d'or. On voit bien que la plupart de ces clauses sont des précautions contre les désordres du temps, et le comte Guillaume étoit assez puissant pour les faire exécuter tant qu'il vécut. La donation fut passée à Bourges publiquement et souscrite par le duc Guillaume, avec le sceau d'Ingelberge, son épouse, et les souscriptions de Madalbert, archevêque de Bourges, d'Adalard, évêque de Clermont, et d'un autre évêque, nommé Atton, et les sceaux de plusieurs seigneurs. La date est du onzième de septembre, la onzième année du règne de Charles, indiction treizième, qui est l'an neuf cent dix.

Bernon, premier abbé de Clugny, étoit né des plus nobles familles de la comté de Bourgogne (1). Il embrassa la profession monastique, et fonda de ses biens le monastère de Gigny, au diocèse de Lyon. Il reforma celui de la Beaume en Bourgogne, près de Lyon-le-Saunier, et les gouvernoit l'un et l'autre dès l'an huit cent quatre-vingt-quatorze. L'année suivante il alla à Rome, et obtint du pape Formose la confirmation de la fondation de Gigny, qui n'est plus qu'un prieuré dépendant de Clugny; mais la Beaume est encore une abbaye. Bernon ne mit d'abord à Clugny que douze moines, à l'exemple de saint Benoît, qui n'en mettoit pas davantage en chaque monastère.

On croit qu'il tira du monastère de Saint-Martin-d'Autun la pratique des observances régulières; du moins il est certain qu'il y prit le moine Hugues pour l'aider à la réforme de la Beaume et à la fondation de Clugny (2). Hugues étoit né en Poitou de parents nobles et riches, qui le mirent des l'âge de sept ans dans le monastère de Saint-Savin, réformé par saint Benoît d'Aniane, et fortifié dans la régularité par les moines de Glanfeuil, qui vinrent s'y retirer, étant chassés de chez eux par les Normands. Un comte, nommé Badilon, venu d'Aquitaine, voyant le monastère de Saint-Martin-d'Autun tombé en ruine, le demanda au roi pour le rétablir; et l'ayant obtenu, vint à Saint-Savin, où il savoit combien l'observance étoit réulière, et en tira dix-huit moines, entre lesquels étoient Hugues, Odon et Jean. Le comte Badilon lui-même se fit moine à Saint-Martin-d'Autun, et ce monastère devint très-célèbre. Hugues est compté entre les saints de son ordre, et l'on voit par ce qui vient d'être dit de quelle tradition venoit l'observance de Clugny.

## XLVI. Eglise d'Allemagne.

Adelger, archevêque de Hambourg, étant

(1) Mabil. tom. 5. Act. p. 77. (2) Tom. 9. Conc. p. 565. Bibl. Clu. p. 2. Act. Séc. 5. p. 78.

(1) V. Mabil. p. 80, id. p. 67. (2) Vita S. Hug. Acta Séc. 5, p. 90.

arrivé à une grande vieillesse, et ne pouvant plus agir, fit venir Hoger de la nouvelle Corbie, pour se soulager (1). Cependant le pape Sergius, touché des plaintes d'Adalger, renouvela les privilèges de l'église de Brême, que Formose lui avoit ôtés, et confirma tout ce que les papes Grégoire et Nicolas avoient accordé à Saint-Anseaire et à Saint-Rembert. Sergius donna aussi à Adalger cinq évêques voisins pour l'aider dans ses fonctions épiscopales, faire ses visites, prêcher et consacrer des évêques. Il avoit même le pouvoir d'en établir de nouveaux. Il mourut le neuvième de mai neuf cent neuf, après vingt ans d'épiscopat. Hoger lui succéda, et tint le siège sept ans. Herman, archevêque de Cologne, l'ordonna après quelque résistance; il reçut le pallium du pape Sergius, et la ferule ou bâton pastoral du roi Louis. Il étoit fort sévère à faire observer la discipline ecclésiastique, et visitoit souvent les monastères de ses deux diocèses. De son temps, celui de Hambourg fut désolé par les Sclaves, et celui de Brême par les Hongrois. Hoger mourut l'an neuf cent quinze, le vingtième de décembre.

Hatton, archevêque de Mayence, mourut vers le même temps, c'est-à-dire l'an neuf cent douze (2). On dit qu'il gouvernoit jusqu'à douze abbayes; on l'appeloit le cœur du roi, à cause de l'affection que lui portoit le roi Arnoul. Ce prelat transféra la ville de Mayence et la bâtit plus près du Rhin. Son successeur fut Hériger, auparavant abbé de Fulde.

Dans ce même temps, le monastère de Saint-Gal avoit plusieurs doctes et saints moines, dont le plus fameux est Notquer le bégue (3). Il étoit né de parents nobles; il fut offert à ce monastère dans son enfance, vers l'an huit cent quarante, et eut pour maîtres Ison et Marcel. Ison étoit du pays. Marcel étoit Ecossois, c'est-à-dire Hibernois, et son premier nom étoit Moengal. Il vint se retirer à Saint-Gal, avec l'évêque Marc, son oncle, qui y demeura quelque temps. Notquer étoit un petit homme d'un grand esprit, doux et patient, et toutefois exact à faire observer la discipline régulière, toujours occupé à prier, à lire, à composer des écrits, ou à enseigner, car il gouvernoit les écoles inférieures. Il mourut en l'an neuf cent douze, le sixième d'avril. Il composa plusieurs hymnes et séquences, ou proses pour la messe; mais son plus fameux ouvrage est le martyrologe. Il traduisit le psautier en allemand.

La même année neuf cent douze, le vingtième de janvier, mourut le jeune Louis, roi de Germanie, sans laisser d'enfants; et en lui finit, au-delà du Rhin, la postérité de Charlemagne. Suivant l'ordre de la succession, observe jusqu'alors, Charles le simple devoit

être reconnu roi des François orientaux, aussi bien que des occidentaux; mais, soit pour le mépris qu'il s'attiroit par sa faiblesse, soit pour l'ancienne aversion des Austrasiens contre les Neustriens, ils voulurent avoir un roi chez eux. D'abord ils s'adressèrent à Otton, duc de Saxe; mais il s'excusa sur son grand âge, et leur conseilla de prendre Conrad, duc de Franconie, quoique son ennemi personnel, le jugeant plus capable que lui de gouverner la nation (1). Conrad fut donc élu d'un commun consentement roi des François orientaux, et régna sept ans.

## XLVII. Mort de Léon. Alexandre et Constantin, empereurs.

En Orient, Léon le philosophe, affligé depuis long temps d'un cours de ventre, se trouva si foible au commencement du carême de l'an neuf cent onze, qu'il eut bien de la peine à haranguer le peuple, comme les empereurs avoient accoutumé de faire ce jour-là; et après avoir déclaré empereur son frère Alexandre, il lui recommanda son fils Constantin, âgé de six ans, qu'il avoit fait couronner l'année précédente, le jour de la Pentecôte (2). L'empereur Léon mourut ensuite, le onzième jour de mai neuf cent onze, ayant régné, depuis la mort de son père, vingt-cinq ans et trois mois.

Il reste de ce prince plusieurs écrits, entre autres, des sermons pour différents fêtes, entre lesquels on en marque trois pour le premier jour du carême. Ces discours ne sont que des déclamations de sophiste, qui montrent plus de vanité que de piété: aussi avons nous vu quelles étoient les mœurs de ce prince (3). On lui attribue une lettre de controverse à Omar, roi des Sarrasins, qui lui avoit écrit; mais si elle est d'un empereur, c'est plutôt de Léon Isaurien, qui régnoit en même temps que le calife Omar, en sept cent dix-sept. Enfin, on attribue à Léon le philosophe de prétendus oracles accompagnés de figures extravagantes, pour marquer, à ce que l'on dit, les empereurs ses successeurs; et il est vrai qu'il croyoit, comme les autres Grecs de son temps, aux prédictions des devins et des astrologues. Il a fait un traité de tactique, c'est-à-dire des ordres de bataille, où l'on voit que tous les jours, soir et matin, toute l'armée chantoit le trisagion, et que la veille du combat un prêtre jetoit de l'eau bénite sur toutes les troupes (4).

Alexandre, dès le commencement de son règne, chassa Euthymius de la maison patriarcale, et remit dans son siège Nicolas le mystique, que l'empereur Léon avoit rappelé de son vivant (5). Ensuite Alexandre tint dans le

(1) Dittm. lib. 1. Sup. Regin. 911. Horm. Contr. 17, p. 22, 44. (3) Bbl. PP. Lugd. tom. 4. C. 13.

(2) Post. Theoph. p. 232, n. 32. Sim. Mag. n. 26. (4) C. 13. (5) Post. Theoph. p. 233.

(1) Adam. Hist. c. 42. (2) Mabil. Séc. 5. Act. p. 11, etc.



palais de Magnaure une assemblée où il présida avec le patriarche Nicolas. On fit amener Euthymius du monastère d'Agatus, où il étoit enfermé, et il fut déposé dans cette assemblée. Aussitôt on le chassa par les épaules, lui arrachant la barbe, et l'appelant usurpateur et adultère, ce qu'il souffrit patiemment sans rien répondre, et on le renvoya dans le monastère d'Agatus, où il mourut.

L'empereur Alexandre ne régna guère qu'un an, entièrement livré à ses plaisirs, la chasse, la bonne chère, les femmes, croyant aux devins et aux impostures (1). Il fit faire une course de chevaux, pour laquelle il employa les tapisseries et les chandeliers des églises à orner l'hippodrome rempli d'idoles : on dit même qu'il fit sacrifier à ces idoles de l'hippodrome, et qu'il dit un jour : Hélas ! quand les Romains adoroient ces dieux, ils étoient invincibles. Enfin, dans les chaleurs de la canicule, ayant bu avec excès à son dîner, il alla jouer à la paume, et fut frappé d'un mal qui lui fit jeter beaucoup de sang par le nez et par l'urètre, et mourut deux jours après, le dimanche septième de juin neuf cent douze. Le jeune Constantin, âgé de sept ans, fut donc reconnu seul empereur (2). On le nomme Porphyrogénète, à cause d'un appartement du palais de Constantinople où les impératrices faisoient leurs couches, et qui étoit en dedans tout revêtu de porphyre. Constantin régna sept ans sous la conduite de Zoé, sa mère, et de sept tuteurs que son oncle Alexandre lui avoit donnés, et dont le premier étoit le patriarche Nicolas.

#### XLVIII. Lettre de Nicolas le mystique.

Ce prélat écrivit au pape une lettre, où il raconte le quatrième mariage de l'empereur Léon, et la persécution qu'il souffrit en cette occasion ; puis il se plaint de la dureté des légats du pape Sergius (3). Ils sembloient, dit-il, n'être venus de Rome que pour nous déclarer la guerre ; mais puisqu'ils s'attribuoient la primauté dans l'Eglise, ils devoient s'informer soigneusement de toute l'affaire, et en faire leur rapport au pape, au lieu de consentir à la condamnation de ceux qui n'avoient encouru l'indignation du prince qu'en détestant l'incontinence. Encore n'est-il pas si merveilleux que deux ou trois hommes se soient laissés surprendre ; mais qui peut souffrir que les prélats d'Occident aient confirmé cette injuste condamnation par leur suffrage, sans connoissance de cause ? On se sert, à ce que j'apprends, du prétexte de dispense, comme si par dispense on pouvoit violer les canons et autoriser la débauche. La dispense, si je ne me

trompe, se propose d'imiter la miséricorde de Dieu, et tend la main au pécheur pour le relever ; mais elle ne lui permet pas de demeurer dans le péché où il est tombé. Peut-être, dira-t-on encore, qu'il s'agit d'un mariage et non d'un concubinage. Appelle-t-on mariage la conjonction impure avec une quatrième femme ? pourquoi donc les canons chassent-ils de l'Eglise ceux qui tombent dans cette faute ? pourquoi la traitent-ils d'incontinence brutale et qui excède les bornes de l'humanité ? Mais c'est l'usage des Romains ; car on le dit, je ne sais si c'est pour vous louer ou pour vous blâmer. On dit que chez vous on permet de prendre une quatrième, une cinquième, une sixième femme, et ainsi à l'infini jusqu'au tombeau ; et que vous alléguez cette parole de l'apôtre (1) : Il vaut mieux se marier que brûler ; mais il ne permet pas expressément les secondes noces qu'aux femmes, à cause de la faiblesse du sexe. Nicolas apporte un passage du pape Clément, qui condamne les quatrièmes noces, mais il est tiré d'un ouvrage apocryphe.

Il montre ensuite que les princes n'ont point de privilège au-dessus des particuliers, en matière de péché ; puis il ajoute : Je ne dis pas ceci pour vous obliger à condamner la mémoire de l'empereur, ou de votre prédécesseur Sergius. Ils sont tous deux sortis de ce monde, pour être présentés au tribunal du souverain juge. L'empereur toutefois, avant que de mourir, reconnut sa faute avec larmes ; il demanda pardon à Dieu, et je fus des premiers à l'y exhorter et à prier avec lui. Car je m'y trouvais présent ; il m'avoit rappelé d'exil, et rendu le gouvernement de mon église. C'est ceux qui restent, saint père, qu'il faut punir ; ceux qui par leur calomnie ont excité contre moi de si grands troubles. C'est votre devoir ; c'est ce que demandent de vous votre dignité et l'honneur du siège de Rome. L'empereur qui règne à présent vous en prie par le maître de son palais, qu'il vous envoie, et nous vous en conjurons tous.

#### XLIX. Suite de papes. Jean X pape.

On voit par cette lettre que le pape Sergius III étoit mort ; et elle étoit apparemment adressée à son successeur Anastase III, Romain, fils de Lucien. Il est loué pour la douceur de son gouvernement, qui ne dura que deux ans et environ deux mois. Son successeur fut Landon, qui ne dura que six mois et deux jours ; et à sa place Jean X fut élu, par le crédit de Théodora la jeune, sœur de Marozie. Ce Jean étoit un clerc de Ravenne, que Pierre, archevêque de cette ville, envoyoit souvent à Rome vers le pape (2). Il étoit bien fait ; Théodora en devint amoureuse, et l'engagea à un

commerce criminel. Cependant l'évêque de Bologne étant mort, Jean fut élu pour lui succéder ; mais avant qu'il fût sacré, Pierre, archevêque de Ravenne, mourut aussi. Alors Jean, à la persuasion de Théodora, quitta Bologne et se fit ordonner archevêque de Ravenne par le pape Landon. Mais celui-ci étant mort peu de temps après, Théodora, qui craignoit de voir trop rarement son favori, s'il demeurait à Ravenne, qui est à deux cents milles de Rome, lui persuada de quitter encore ce siège, et le fit élire et ordonner pape (1). Il occupa le saint-siège un peu plus de quatorze ans.

Dès le commencement de son pontificat, il fut invité par les deux frères de Landulfe et Alténulfe, princes de Capoue, à se joindre avec eux pour chasser les Sarrasins du poste qu'ils occupoient sur le Garigliano (2). Le pape y marcha avec des troupes conduites par le marquis Albéric, fils de Marozie, et un secours de Grecs envoyés de Constantinople. Les Sarrasins furent défaits et entièrement chassés de ces quartiers-là, au mois d'août neuf cent quinze, indiction troisième. On croit que Bérenger aida à cette victoire ; et en effet, il fut de nouveau couronné empereur par le pape Jean X, au mois de septembre de l'année neuf cent seize, quoiqu'il l'eût déjà été par Etienne VI ; mais ce premier couronnement avoit été déclaré nul par Jean IX.

#### L. Jean, abbé du Mont-Cassin.

Les moines du Mont-Cassin étoient encore hors de leur monastère, sans toutefois l'abandonner entièrement. Après saint Berthier, avec lequel ils se réfugièrent à Téano, ils eurent pour abbé Ragemprande ; puis Léon, qui commença à réparer les bâtiments du Mont-Cassin brûlés par les Sarrasins, et Jean, son successeur, les acheva. Celui-ci étoit d'une famille noble de Capoue, et parent des princes ; il avoit la dignité d'archidiacre de Capoue, et se distinguoit par sa piété et ses mœurs exemplaires (3). Après que la communauté de Téano eut été quelque temps sans supérieur, parce qu'il ne se trouvoit personne entre eux qui en fût capable, les princes de Capoue Landulfe et Alténulfe allèrent trouver l'archidiacre Jean, et l'exhortèrent à prendre la conduite de ces moines. Il y consentit enfin, et prit l'habit monastique. Car c'étoit l'usage que quand on prenoit un séculier pour abbé, il commençoit par se faire moine. Il fut élu par la communauté, et béni solennellement par le pape Jean X. Alors il exhorta les frères à quitter la petite ville de Téano, et passer à Capoue, qui étoit la capitale du pays et la résidence des princes. Ils y vinrent en effet, et

l'abbé Jean, par le secours de ses parents et de ses amis, y bâtit de fond en comble un monastère en l'honneur de saint Benoît, avec une grande et belle église, et tous les lieux réguliers, et y assembla plus de cinquante moines.

#### LI. Conversion des Normands.

Hervé, archevêque de Reims, consulta le pape Jean sur divers cas de pénitence, à l'occasion de la conversion des Normands. Car, après avoir ravagé la France environ soixante-dix ans, ils s'y établirent enfin, et embrassèrent le christianisme. Le roi Charles le simple, voyant que, loin de les chasser, il ne pouvoit même leur résister, résolut, par le conseil des seigneurs, de traiter avec eux. Pour cet effet, il envoya querir Francon, archevêque de Rouen, car ils étoient en possession de cette ville, et du pays d'alentour, et le chargea de demander à Rollon, leur chef, une trêve de trois mois, qu'il accorda (1). Mais quand elle fut expirée, les François, excités par Richa duc de Bourgogne, et par Elbes, comte de Poitiers, recommencèrent la guerre. De quoi Rollon, irrité, recommença aussi ses ravages, et courut jusqu'en Bourgogne ; toutefois il respecta le monastère de Saint-Benoît sur Loire. Au retour il assiégea Chartres, dont l'évêque Antelme, secouru par les François et les Bourguignons, sortit au milieu des escadrons armés, revêtu comme pour dire la messe, et portant à ses mains la croix et la tunique, ou chemise de la Sainte-Vierge. Les Normands furent repoussés, et on l'attribua à la vertu de cette relique (2).

Enfin les François, ennuyés de voir leur pays ruiné, obligèrent le roi Charles d'envoyer encore à Rollon l'archevêque Francon, qui lui dit : Grand prince, voulez-vous toute votre vie faire la guerre ? ne songez-vous point que vous êtes mortel, et qu'il y a un Dieu qui vous jugera après la mort ? Si vous voulez vous faire chrétien, vous pouvez avoir la paix ; le roi Charles vous cédera toute cette côte de mer que Hasting et vous avez désolée, et pour affermir l'amitié, il vous donnera sa fille Gisle en mariage. Rollon consulta les premiers d'entre les Normands, qui furent d'avis d'accepter les conditions, et on convint d'une seconde trêve de trois mois, pendant laquelle le roi et lui se verroient pour conclure le traité.

L'entrevue se fit à Saint-Clair, sur la rivière d'Epte ; et Robert, duc des François, qui s'étoit offert pour être parrain de Rollon, s'y trouva avec le roi. Le traité fut conclu : le roi céda à Rollon tout le pays nommé depuis Normandie, en plein-fief de la couronne, et la Bretagne en arrière-fief ; lui donna sa fille en mariage, et Rollon promit de se faire chrétien et de vivre en paix avec les François. En

(1) Post. Theoph. p. 233. (2) Cang. C. P. I. II, p. Aretas. Erchempert. Ap. 120.  
Bar. 912, n. 4. (3) Tom. 9, Conc. p. 1264.  
Ap. Bar. tom. II, Append.

(1) 1 Cor. VII, 9.

(2) Flod. Vers. p. 607.  
Luitpr. II, c. 13.

(1) Vers. Flod. p. 607. Luitpr. II, 14.  
(2) Chr. Cass. c. 52. (3) Chr. Cass. c. 53.

(1) Dudo. lib. II, p. 79. (2) Vill. Gemmet. I. II, c. 15.



effet, l'archevêque Francon l'ayant instruit, le baptisa l'an neuf cent douze; le duc Robert le leva des fonts, lui donna son nom, et lui fit de grands présents. Robert de Normandie, car c'est ainsi que Rollon fut nommé depuis son baptême, fit aussi instruire et baptiser ses comtes, ses chevaliers et toute son armée. Ensuite il demanda à l'archevêque Francon quelles églises étoient les plus respectées dans son nouveau pays, et quels saints on estimait les plus puissants protecteurs. Il répondit : Les églises de Rouen, de Bayeux et d'Evreux, sont dédiées à la Sainte-Vierge. Il y a une église de Saint-Michel sur une montagne dans la mer. Au faubourg de cette ville de Rouen est le monastère de Saint-Pierre, où repose le corps de saint Ouen, mais on l'a porté en France par la crainte de votre arrivée. Jumièges est encore une église de Saint-Pierre. Voilà les principales de votre état. Et, dans le voisinage, dit Robert, quel est le saint estimé le plus puissant? Saint Denis, répondit Francon. Robert reprit : Avant que de partager la terre à mes vassaux, j'en veux donner une partie à Dieu, à sainte Marie et à ces autres saints, afin d'attirer leur protection. Donc, pendant la première semaine de son baptême, portant encore l'habit blanc, il donna chaque jour une terre à chacune de ces sept églises, dans l'ordre où elles viennent d'être nommées.

Le huitième jour, ayant quitté les habits baptismaux, il commença à partager les terres à ses comtes et à ses autres vassaux; puis il épousa avec grand appareil la princesse Gisle, fille du roi; mais il n'en eut point d'enfants; et, comme il étoit déjà fort âgé, il ne survécut que cinq ans. Il les employa à rétablir les pays, y donnant de bonnes lois, et faisant observer exactement la justice. Surtout il étoit très-sévère contre les vols et les larcins. Il rebâtit plusieurs églises, et la religion commença à refleurir dans toute la Normandie.

Mais la conversion de ce peuple ayant été si prompte, et la politique y ayant eu tant de part, il étoit difficile qu'elle fût assez solide dans tous les particuliers. Ce fut le sujet de la consultation d'Hervé, archevêque de Reims, et de la réponse que lui fit le pape Jean. Car il ne faut pas croire que les Normands fussent tous renfermés dans la Normandie, et qu'il n'en restât plusieurs dans les autres provinces, où ils s'étoient répandus, particulièrement dans celle de Reims qui confine à celle de Rouen, et il est certain qu'Hervé travailla beaucoup à leur conversion. Le pape dit donc dans cette lettre, qu'il se réjouit de ce que la nation des Normands s'est convertie à la foi (1). Quant à ce que vous nous demandez, ajoute-t-il, comment il en faut user à l'égard de ceux qui ont été baptisés et rebaptisés, et qui, après le baptême, ont vécu en païens, et tué comme

(1) Tom. 9, Conc. p. 483. Flod. IV, c. 14.

eux les chrétiens et les prêtres, sacrifiés aux idoles, et mangés des viandes immolées; voici ce que nous pensons. Si c'étoient d'anciens chrétiens, on les jugeroit selon les canons; mais comme ils sont encore novices dans la foi, nous nous en remettons à votre jugement, vous qui avez cette nation dans votre voisinage, et qui pouvez mieux en connaître les inclinations et les mœurs. Car vous voyez bien qu'il ne faut pas les traiter suivant la rigueur des règles, de peur que ce fardeau, auquel ils ne sont pas accoutumés, ne leur paraisse insupportable, et qu'ils ne retournent à leur première façon de vivre. Véritablement s'il s'en trouve entre eux qui veulent se soumettre à la pénitence canonique, vous ne devez pas les en dispenser, et vous ne devez en tout avoir pour but que le salut des âmes, pour mériter avec saint Rémy la joie éternelle. Nous avons reçu votre présent avec la même affection que vous nous l'avez envoyé.

#### LII. Questions sur les Hongrois.

Les ravages des Hongrois et leur barbarie extrême avoient répandu cette opinion dans le peuple, que c'étoit le Gog et Magog prédit dans le prophète Ezéchiel et dans l'Apocalypse. Viefrid, évêque de Verdun, consulta, sur ce sujet, un abbé d'un monastère de Saint-Germain, situé dans un autre pays, qui lui répondit ainsi : Cette opinion est frivole et n'a rien de vrai (1). On dit que la fin du monde est proche, et par conséquent que Gog et Magog, qui doivent venir du côté d'aquilon à la fin des années, sont les Hongrois, dont on n'avoit jamais ouï parler auparavant, et qui viennent de paroître. Mais il faut considérer attentivement les nations qui doivent venir avec celle-là (2), savoir : Mosoch et Tubal, les Perses, les Libyens, Gomer et Thogorma. Si les Hongrois sont Gog et Magog, où sont ces nations qui doivent venir avec eux? Car Mosoch sont les Cappadociens, selon Joseph; Tubal les Ibériens ou Espagnols, ou, selon les Hébreux, les Italiens; Les Perses et Libyens ou Ethiopiens, sont des nations très-connues; Gomer sont les Galates ou Gallogrecs; Thogorma les Phrygiens. Voit-on avec les Hongrois ces peuples, dont on ne sait pas même le nom ni le pays? quant à ce qu'on dit, qu'ils portent des arcs et des flèches, presque toutes les nations de l'Orient et du Midi se servent de telles armes.

Les juifs et quelques chrétiens judaisants disent que Gog et Magog sont des peuples de Scythie, cruels et innombrables, qui s'étendent au-delà du mont Caucase et du palus Méotide, près la mer Caspienne, jusque dans l'Inde, et qu'au bout de mille ans le diable les excitera

(1) Tom. 12, Spicil. p. 327. XXXVIII, 8. (2) Ezec. XXXVIII, 2, 5.

pour venir dans la terre d'Israël, et former un royaume contre les saints, avec plusieurs autres nations. A quoi ils appliquent ce passage de l'Apocalypse : Au bout de mille ans, Satan sera tiré de sa prison; il sortira et séduira les peuples qui sont sur les quatre coins de la terre, Gog et Magog et le reste (1). Mais puisque ce livre porte le titre d'Apocalypse, qui veut dire révélation, qui doute que toute cette prophétie ne soit mystique, et n'ait besoin d'être expliquée? Il ne faut donc pas entendre par Gog et Magog des nations corporelles; mais ces noms marquent la cruelle persécution des hérétiques, qui, à l'instigation du démon, se sont élevés contre la cité de Dieu, c'est-à-dire l'Eglise, sortant de leurs coins et de leurs cavernes. Gog signifie le toit, c'est-à-dire les hérésiarques superbes, et Magog ce qui vient du toit, c'est-à-dire leurs sectateurs. Revenant aux Hongrois, nous n'avons lu dans aucune histoire le nom de cette monstrueuse nation, quoiqu'il n'y ait point eu de pays inaccessibles à la puissance romaine, soit terre ferme, soit île. Si ce n'est que l'on dise que ce peuple ait changé de nom avec le temps comme plusieurs autres.

Avec cette lettre, on en trouve une que l'on croit être du même auteur, sur cette question : Pourquoi maintenant, c'est-à-dire de son temps, on ne dédie point d'églises en l'honneur des saints de l'ancien Testament, comme du nouveau (2). C'est, dit-il, qu'il est difficile ou même impossible de trouver de leurs reliques, sans lesquelles on n'a pas accoutumé de bâtir ou de consacrer des églises; outre que nous ne savons pas les jours de leur mort ou de leur martyre.

#### LIII. Eglise d'Allemagne.

C'étoit la Germanie qui étoit la plus exposée aux ravages des Hongrois. L'an neuf cent douze, ils pillèrent sans résistance la Franconie et la Thuringe; l'année suivante ils ravagèrent l'Allemagne, c'est-à-dire le haut Rhin, et il y en eut grand nombre de tués sur la rivière d'In, par les Allemands et les Bavares (3). En neuf cent quinze, ils désolèrent toute l'Allemagne par le fer et par le feu, coururent la Thuringe et la Saxe, et vinrent en neuf cent seize, au monastère de Fulde. L'année suivante par l'Allemagne, et l'Alsace, ils pénétrèrent jusqu'en Lorraine.

A Brême, ils brûlèrent les églises, massacrèrent les prêtres au pied des autels, tuèrent ou emmenèrent en captivité le clergé pélemêle avec le peuple (4). Ils brisoient les croix, et s'en moquoient; mais tout d'un coup il s'éleva une tempête qui, enlevant des éclats de bois des toits des églises demi-brûlées, les

lançoient au visage des barbares, en sorte qu'ils se précipitoient dans le fleuve, ou tombaient entre les mains des citoyens : ce qui fut regardé comme un miracle. Renouard avoit succédé à Hoger dans le siège de Brême, qu'il ne tint pas un an; et étant mort en six cent dix-neuf, eut pour successeur Unni, qui gouverna cette église dix-huit ans. On dit qu'à la mort de Renouard le peuple et le clergé avoient élu pour évêque Leidrade, prévôt de l'église de Brême, qui, allant à la cour faire confirmer son élection, mena avec lui Unni comme son chapelain (1). Mais le roi Conrad, méprisant la bonne mine de Leidrade, donna le bâton pastoral au petit Unni, qui étoit derrière.

Il reçut le pallium du pape Jean X; sa vertu eut fait aimer et respecter du roi Conrad, et de Henri, son successeur. L'église de Danemark souffrit alors une violente persécution de la part du roi Gourm, homme très-cruel, qui entreprit d'abolir le christianisme, chassa les prêtres de ses états, et en fit mourir plusieurs par les tourments.

Vers le même temps, mourut saint Ratbod, évêque d'Utrecht, un des ornements de l'église de Germanie (2). Sa mère lui donna ce nom, à cause de Ratbod, duc de Frise, dont elle étoit arrière-petite-fille, et le donna à élever à son frère Gonthier, archevêque de Cologne; mais les disgrâces qui arrivèrent à ce prélat, obligèrent le jeune Ratbod à le quitter et de s'attacher à la cour de Charles le chauve, et ensuite de Louis le bègue; non pour faire fortune, mais pour profiter des bonnes études qui se faisoient à cette cour, sous la conduite du philosophe Manno, qui ensuite, comme l'on croit, se retira au monastère de Saint-Claude. Entre ses disciples on remarque Etienne, depuis évêque de Tongres, Mancion de Châlons, et notre Ratbod, plus jeune qu'eux, qui fut élu évêque d'Utrecht en huit cent quatre-vingt-dix-neuf, par le clergé et le peuple, avec l'approbation du roi Arnoul; mais il résista long-temps et fut ordonné malgré lui. Aussitôt il prit l'habit et la vie monastiques, à l'exemple de saint Villebrod et de saint Boniface, ses prédécesseurs, qu'il se proposoit d'imiter en tout; et non-seulement il s'abstenoit de chair, mais il faisoit des jeûnes de deux ou trois jours.

Les Danois ou Normands ayant ruiné la ville d'Utrecht, il demeuroit souvent à Deventer. Comme il visitoit la Frise pour y arracher les restes d'idolâtrie, ces barbares vinrent s'y opposer. Après les avoir exhortés à se convertir, comme ils demeuroient endurcis et le menaçoient de mort, il prononça anathème contre eux, et aussi ils furent frappés de peste, dont ils périrent presque tous. On lui attribue plusieurs miracles et le don de prophétie. Etant invité par le roi à lui

(1) Apoc. xx, 7. (2) P. 359.

(3) Supl. Regin. Herm. Chr. (4) Adam. c. 46.

(1) C. 47.

(2) Act. Sac. 5, Ben. p. 25. Sup. I. XII, n. 35.



rendre quelque service, il répondit qu'un évêque ne doit point s'occuper d'affaires temporelles, mais de prier pour le roi et le peuple, et de gagner les âmes, et jamais il ne put être ébranlé de cette résolution. Exemple rare en ce temps-là. Il mourut saintement vers l'an neuf cent dix-huit, le vingt-neuvième de novembre.

L'année suivante, le roi Conrad, se voyant près de sa fin, appela son frère Eberard et les premiers seigneurs du royaume, et leur recommanda de choisir pour roi Henri, fils d'Otton, duc de Saxe, nonobstant les inimitiés qui avoient été entre eux, comme le plus capable de les gouverner (1). Il imita ainsi la générosité dont Otton avoit usé envers lui. Ensuite il mourut le dix-neuvième d'octobre neuf cent dix-neuf, la huitième année de son règne, et fut enterré dans l'abbaye de Fulde. Henri fut reconnu roi d'un commun consentement; Heriger, archevêque de Mayence, vouloit le consacrer avec l'onction, comme ses prédécesseurs l'avoient été, mais il le refusa, s'en disant indigne. Il régna dix-huit ans, et est connu sous le nom d'Henri l'oiseleur.

Avant que d'être reconnu roi, et du vivant de son père, il avoit épousé une veuve nommée Natheburge, belle et riche, mais qui avoit pris le voile de religion (2). Il en fut repris par Sigismond, évêque d'Alberstat, dans le diocèse duquel il étoit, qui lui envoya défendre de plus avoir aucun commerce avec cette femme, et les cita l'un et l'autre à un concile. Henri fit suspendre ce jugement par l'autorité de l'empereur qui régnoit alors; mais depuis qu'il fut devenu roi, il reconnut l'invalidité de ce mariage, et épousa Mathilde, de la race du grand Vitiquind. L'évêque Sigismond étoit le plus estimé de son temps, pour son grand esprit, sa connoissance des sciences divines et humaines, sa piété et son zèle. Il mourut l'an neuf cent vingt-trois, cinquième du règne de Henri et trentième de son épiscopat.

#### LIV. Eglise d'Espagne.

En Espagne le roi Garcia, qui avoit succédé en neuf cent dix à Alphonse le grand, ne régna guère que trois ans; et étant mort en neuf cent quatorze (3), il eut pour successeur son frère Ordogne second, qui régnoit déjà en Galice, et qui établit son siège à Léon, ancienne colonie romaine, et ville épiscopale, dont la cathédrale étoit dédiée à saint Pierre et saint Paul; mais pour la rendre plus auguste, le roi Ordogne donna trois maisons, qui du temps des payens avoient été des thermes, et sous les chrétiens étoient devenues le palais des rois. Il ordonna donc à l'évêque Fronimius d'y transférer son siège, et la dédicace s'en fit so-

lennellement avec les autres évêques de la province. Le roi donna de son trésor des ornements d'or et d'argent pour l'autel, et de son domaine il donna plusieurs églises et plusieurs terres à cette cathédrale. Depuis ce temps, les rois de cette partie d'Espagne prirent le titre de roi de Léon.

Pendant ce règne, le pape Jean X envoya à Compostelle un légat, pour faire ses dévotions au corps de saint Jacques, avec des lettres à l'évêque Sisenand, afin qu'il fit continuellement des prières pour lui auprès du saint apôtre (1). A cette occasion, l'évêque envoya un prêtre à Rome, que le roi Ordogne chargea aussi de ses lettres et de riches présents pour le pape. Ce député fut bien reçu et traité avec honneur. Il y demeura un an, pendant lequel il eut quelque dispute avec les Romains, touchant le rite mosarabique usité en Espagne. Il rapporta de Rome plusieurs livres, et rendit compte à l'évêque Sisenand de ce qu'il avoit vu et appris. La chose étant examinée en concile par les évêques d'Espagne, ils trouvèrent que leur rite n'avoit rien de contraire à la foi catholique, et résolurent seulement de se conformer au rite romain, pour les paroles de la consécration. L'évêque Sisenand mourut peu de temps après, consumé de vieillesse, l'an neuf cent vingt, et est compté entre les saints.

Vers le même temps, mourut aussi saint Gennade, évêque d'Astorga. Il fut ordonné abbé de Vierzo, autrement Saint-Pierre-des-Montagnes, l'an huit cent quatre-vingt-neuf, par Ranulfe, évêque d'Astorga (2). C'est le monastère que saint Fructueux de Brague avoit fondé dans son patrimoine, vers le milieu du septième siècle. Il avoit été tellement négligé, que le lieu étoit devenu tout sauvage. Gennade avec ses moines le défricha, le rebâtit, y planta des vignes et des arbres fruitiers, et le rendit habitable. Il succéda à Ranulfe dans le siège d'Astorga dès le temps du roi Alphonse le grand, et l'an neuf cent quinze, ère neuf cent cinquante-trois, il fit un testament, par lequel on apprend qu'il avoit rétabli plusieurs monastères ruinés par les Sarrasins, les mettant tous sous la règle de saint Benoît; et que plusieurs monastères se servoient des mêmes livres, qui leur étoient communs, et qu'ils se prêtoient les uns aux autres, mais à la charge qu'ils reviendroient au monastère auquel ils étoient donnés. Les livres nommés dans cet acte sont : le psautier, le comes, ou *liber comitis*, l'antiphonier, le manuel des oraisons et des passions, c'est-à-dire des actes des martyrs. Ceux-là se trouvoient en chaque église; ceux que l'on prêtoit, sont : la bibliothèque, c'est-à-dire la Bible entière, les morales sur Job, le Pentateuque avec Ruth en un volume, les vies des pères, les morales sur Ezéchiel,

(1) Ambr. Mor. lib. xv, c. 47. (2) Boll. 25-mai, to. 17, p. 94. Mabill. Sæc. 35. Act. p. 32. Sup. l. xxxiii, n. 32.

(1) Ditmar. lib. i. Reg. upl. 919. (2) Ditm. lib. i. (3) Sampir. p. 63, 64.

Prosper, les offices, peut-être de saint Ambroise, les livres de la trinité, apparemment de saint Augustin, les lettres de saint Jérôme, des éthymologies des gloses, le livre des règles, qui semble être le recueil de saint Benoît d'Aniane. Voilà les livres qui étoient alors si rares en Espagne. Gennade renonça à l'épiscopat avant l'an neuf cent vingt, se retira à un monastère nommé le Mont-du-Silence, et laissa son siège au moine Fortis, son disciple.

Vers la fin du règne d'Ordogne II, il y eut un combat contre les Sarrasins, où deux évêques furent pris, savoir : Dulcidius de Salamanque, et Ermogius de Tui. On les mena à Cordoue, et Ermogius donna à sa place son neveu Pelage, qui fut mis en prison, et depuis souffrit le martyre sous le roi Abdérame l'an neuf cent vingt-cinq, ère neuf cent soixante-trois. On dit qu'il n'avoit que treize ans, et que le roi le fit couper par pièces, pour avoir résisté courageusement à sa passion brutale. L'Eglise honore sa mémoire le vingt-sixième de juin, jour de son martyre. Ordogne régna neuf ans et demi, et mourut la même année, neuf cent vingt-cinq, ère neuf cent soixante-trois. Son successeur fut Froila II, son frère, qui ne régna que quatorze mois (1). On regarde la brièveté de son règne comme une punition de ses crimes, qui le firent nommer le cruel. Il fit mourir entre autres les frères de Fronimius, évêque de Léon, et l'envoya lui-même en exil sans qu'il l'eût mérité. Froila mourut lépreux et eut pour successeur Alphonse IV, son neveu, fils d'Ordogne II, l'an neuf cent vingt-six, ère neuf cent soixante-cinq.

#### LIV. Réunion à Constantinople.

En Orient, le jeune empereur Constantin Porphyrogénète, étant comme un enfant attaché à sa mère Zoé, qu'Alexandre, son oncle, avoit chassée du palais, la rappela et lui laissa la principale autorité (2); et cette princesse éloigna bientôt de la cour le patriarche Nicolas, qui s'étoit tant opposé à son mariage, disant avec colère qu'il se mêlât des affaires de son Eglise. Mais après qu'elle eut gouverné six ans, Romain Lecapène prit le dessus, fit épouser sa fille Hélène à Constantin, le mardi de Pâques, quinzième d'avril neuf cent dix-neuf, fit chasser de la cour Zoé, qui avoit voulu l'empoisonner, et la fit raser et enfermer dans un monastère. Au mois de décembre de la même année, il fut déclaré empereur par Constantin, et couronné par le patriarche Nicolas; et le jour de l'Epiphanie, l'an du monde six mil quatre cent vingt-huit, selon les Grecs, indiction huitième, c'est-à-dire l'an neuf cent vingt, il fit couronner impératrice sa femme

(1) Sampir. p. 64, 69. c. 3. Raguel. ap. Baron. an. 925. (2) Post. Theoph. p. 236, Martyr. R. 26 juin. Sampir. p. 65. Mariana viii, n. 6.

Théodora. Le jour de la Pentecôte il fit couronner empereur son fils Christoffe, et quelque temps après il prit le premier rang, mettant Constantin au second contre son serment (1).

Au mois de juillet de la même année neuf cent vingt, Romain procura la réunion de l'église de Constantinople, c'est-à-dire des métropolitains et des clercs divisés au sujet des patriarches Nicolas et Euthymius; et comme ce dernier étoit mort en exil, son corps fut apporté solennellement à Constantinople. La source du schisme avoit été le quatrième mariage de l'empereur Léon, c'est pourquoi le décret d'union finissoit ainsi : Nous défendons à l'avenir que, depuis cette année six cent quarante-huit, indiction huitième, personne soit assez hardi pour contracter de quatrièmes noces, mais qu'elles soient absolument rejetées (2). Si quelqu'un le fait, il sera privé de toute communion ecclésiastique, et même de l'entrée au lieu saint, tant qu'il demeurera dans cette conjonction. Car c'est ainsi que nos pères en ont ordonné.

Quant aux troisièmes noces, les pères à la vérité les ont permises, mais comme une faiblesse honteuse; c'est pourquoi nous ordonnons que si quelqu'un n'ayant point d'enfant à l'âge de quarante ans, se marie pour la troisième fois, il sera privé de la communion pendant cinq ans, et ne pourra ensuite la recevoir qu'à Pâques seulement, comme étant purifié par l'abstinence du carême. Mais on ne pardonnera point les troisièmes noces à l'homme de quarante ans qui a des enfants. Si un homme de trente ans, ayant des enfants, épouse une troisième femme, il sera privé de la communion pendant quatre ans, ensuite il ne communiera que trois fois l'année, à Pâques, à l'Assomption de Notre-Dame et à Noël, à cause des jeûnes qui précèdent ces trois fêtes. Si n'a point d'enfants, il sera seulement sujet à la pénitence observée jusqu'à présent pour les troisièmes noces. Quant aux secondes, ou même aux premières noces, elles ne doivent avoir aucune mauvaise cause, comme de rapt ou débauche précédente; autrement les contractants ne seront reçus à la communion qu'après avoir accompli la pénitence de la fornication, qui est de sept ans, si ce n'est à l'article de la mort. Ce décret d'union se lisoit depuis tous les ans au mois de juillet sur l'ambon de la grande église à Constantinople.

L'empereur envoya à Rome pour faire approuver ce décret, comme nous voyons par une lettre du patriarche Nicolas au pape Jean X, où il dit : Vous savez les afflictions que nous avons souffertes depuis environ quinze ans; mais lorsque nous l'espérons le moins, Jésus-Christ a apaisé la tempête, et nous sommes tous heureusement réunis (3). C'est pour-

(1) P. 241, n. 11, 15, 16; Th. Bal. Sam. p. 633. p. 426, 248, n. 7. (3) Tom. 9, Conc. p. (2) Arel. ap. Lip. Ap. 1267.



quoi nous vous écrivons pour renouer le commerce interrompu par la difficulté des temps, afin qu'envoyant des légats de part et d'autre, nous convenions tous que ce quatrième mariage, qui a tant causé de scandale, n'a pas été permis à cause de la chose, mais de la personne, et par indulgence pour le prince, de peur que sa colère n'attirât de plus grands maux. Ainsi on recommencera à Constantinople à lire votre nom avec le nôtre dans les sacrés diptyques, comme on avoit accoutumé, et nous jouirons d'une paix parfaite. L'empereur vous en prie instamment par Basile, protospataire, qu'il vous envoie, à qui nous avons joint le prêtre Euloge. Vous nous enverrez aussi des légats pour régler avec nous ce qui pourroit avoir besoin de correction.

#### LVI. Richer, évêque de Tongres.

Cependant le pape reçut des plaintes du clergé de Tongres, contre Herman, archevêque de Cologne; car Etienne, évêque de Tongres ou de Liège, étant mort en neuf cent vingt, le roi Charles le simple consentit d'abord à l'élection de Hilduin, clerc de la même église; mais celui-ci ayant quitté son parti pour s'attacher à Guilbert, qui se prétendoit souverain de Lorraine, le roi donna l'évêché de Liège à Richer, abbé de Prom, élu par une autre partie du clergé (1). Mais comme Guilbert étoit le plus fort dans le pays, Herman, archevêque de Cologne, ordonna évêque Hilduin qu'il favorisoit, et qui avoit même la nomination du roi Henri. Ainsi il se mit en possession de l'évêché de Liège.

Le roi Charles écrivit sur ce sujet à tous les évêques de son royaume une lettre, où il dit: Hilduin publiant les serments qu'il nous avoit faits, a été trouver nos ennemis au-delà du Rhin, et a demandé à Henri l'évêché de Tongres. Quelques méchants s'étant aussi écartés de la fidélité qu'ils nous devoient, nous avons assemblé seize évêques de notre royaume avec quelques seigneurs, et ces rebelles ont été excommuniés (2). Mais Hilduin communiquant avec eux, a donné de grandes sommes d'argent à Henri et aux seigneurs de sa cour, aux dépens de l'église de Tongres, dont il a pillé les trésors, et a tellement fait menacer et intimider Herman, archevêque de Cologne, qu'il l'a consacré évêque. Car l'archevêque nous a depuis rapporté, en présence de plusieurs témoins, que s'il ne l'eût fait, on lui eût fait perdre la vie et les biens, et à toute sa famille. Enfin Hilduin ayant été cité trois fois par Herman, pour se venir défendre devant un concile sur toutes ces accusations, n'a tenu compte d'y satisfaire. Tous les clercs et les laïques de l'église de Tongres se sont venus plaindre à

nous, qu'Hilduin a pillé tous leurs biens avec ses partisans, en sorte qu'il ne leur reste pas de quoi vivre. nous priant de faire au plus tôt cesser ce désordre par votre conseil, et de leur donner pour évêque Richer, qu'ils ont unanimement élu. Le roi sur tout cela demande aux évêques leurs secours.

Le parti de Richer porta aussi sa plainte au pape, qui écrivit à l'archevêque de Cologne, le blâmant d'avoir ordonné Hilduin sans l'ordre du roi, sans lequel, dit-on, on ne doit ordonner d'évêque dans aucun diocèse (1). Il lui demanda de venir à Rome avec Hilduin et Richer à la mi octobre, ou au plus tard au premier d'avril, pour être jugés en ce concile suivant les canons. Le pape écrivit en même temps au roi Charles sur cette affaire. L'archevêque Herman envoya la lettre qu'il avoit reçue du pape à l'abbé Richer, l'invitant à se rendre à Rome. Pour y satisfaire, Hilduin et Richer y allèrent, Herman fut retenu par une maladie; mais Hilduin évita le jugement du pape, qui l'excommunia. Ainsi Richer gagna sa cause, et fut ordonné évêque par le pape même, qui lui donna le pallium, quoiqu'aucun de ses prédécesseurs ne l'eût eu (2). Il revint donc prendre possession de l'évêché de Tongres, où il dissipa le parti contraire, et se fit aimer de tout le monde. Il fut magnifique à orner et à bâtir les terres dépendantes de l'Eglise: mais il négligea la discipline monastique, et rendit vénales toutes les charges ou obédiences de l'abbaye de Lobes, dont les évêques de Tongres étoient depuis long-temps en possession. Ce qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'il avoit été nourri dès l'enfance dans la discipline monastique. Il remplit le siège de Tongres pendant vingt-deux ans. Les études fleurissoient alors dans l'abbaye de Lobes, où les savants les plus renommés étoient: Scamin, Théoduin et Rathier, le plus estimé de tous, mais attaché au parti d'Hilduin, avec lequel il se retira en Italie.

#### LVII. Conciles de Coblentz et de Reims.

Cette affaire fut terminée en neuf cent vingt-deux, et la même année on tint un concile à Coblentz, où assistèrent huit évêques, savoir: Herman, archevêque de Cologne, et Hériger de Mayence, et les évêques de Vitzbourg, de Mindin, d'Osnabruc, de Wormes, de Strasbourg et de Paderborn (3). Ce concile fut assemblé par l'ordre des deux rois, Charles de France et Henri de Germanie, et il nous en reste cinq canons. Les mariages sont défendus au-delà du sixième degré de parenté. Les laïques ne prendront point les dîmes des chapelles qui leur appartiennent pour en nourrir leurs chiens et leurs concubines, et ne les

transporteront point à d'autres; mais les prêtres, c'est-à-dire les curés, les recevront pour l'entretien des églises et du luminaire, de l'hospitalité et de l'aumône. Les moines, avec les églises qui leur appartiennent, seront en tout soumis aux évêques diocésains (1). Celui qui séduit un chrétien pour le vendre, est regardé comme homicide.

La même année neuf cent vingt-deux, le second jour de juillet, mourut Hervé, archevêque de Reims, après vingt-deux ans d'épiscopat (2). L'année précédente, il avoit tenu un concile où, à la prière du roi Charles, il donna l'absolution à un seigneur nommé Erlebaud, mort dans l'excommunication: ce qui paroît singulier. Son successeur fut Seulfé, archidiaque de la même église, instruit des sciences ecclésiastiques et séculières, et qui avoit appris les arts libéraux sous Remy d'Auxerre. Trois jours avant la mort de Hervé, c'est-à-dire le dimanche trentième de juin neuf cent vingt-deux, Robert, fils de Robert le fort, et frère du roi Eudes, avoit été sacré roi de France à Reims, par un parti plus puissant que celui de Charles le simple, qui, devenu méprisable et odieux, s'étoit retiré delà la Meuse. Ce fut donc du consentement de Robert que Seulfé fut ordonné archevêque de Reims par Abbon, évêque de Soissons et ses comprouvinciaux. Hébert, comte de Vermandois, étoit le chef du parti contraire au roi Charles, et par son moyen Seulfé fit mettre en prison le frère et le neveu de Hervé, son prédécesseur, qui ne lui étoient pas fidèles. On disoit qu'en récompense de son service Seulfé avoit dès lors promis à Hébert de faire élire son fils archevêque de Reims. Cependant, Seulfé envoya à Rome demander au pape Jean d'approuver son ordination et de lui envoyer le pallium, ce qu'il lui accorda, et il le reçut l'année neuf cent vingt-trois.

Robert, n'ayant pas régné un an entier, fut tué la même année neuf cent vingt-trois, le dimanche quinzième de juin, près de Soissons, en une bataille que son parti ne laissa pas de gagner; et Charles fut obligé de se retirer encore (3). En suite de ce combat, la même année, qui étoit la seconde du pontificat de Seulfé, il tint un concile où se trouvèrent Abbon, évêque de Soissons, Adélme de Laon, Étienne de Cambrai, Adélme de Senlis, Airad, qui y fut ordonné évêque de Noyon, et les députés des autres évêques de la province de Reims. En ce concile on ordonna à ceux qui s'étoient trouvés à la bataille de Soissons, entre Robert et Charles, de faire pénitence pendant trois carêmes, trois ans durant. Le premier carême, dit le concile, ils demeureront hors de l'église, et seront réconciliés le jeudi-saint: chacun de ces trois carêmes, ils jeûne-

ront au pain et à l'eau le lundi, le mercredi et le vendredi, ou ils la racheteront. Ils observeront de même, quinze jours avant la Saint-Jean et quinze jours avant Noël, et tous les vendredis de l'année; s'ils ne la rachètent, ou s'il n'arrive ce jour-là une fête solennelle, s'ils ne sont malades ou occupés au service de guerre. C'étoit par des aumônes que l'on rachetoit les jeûnes. Cette pénitence a grand rapport à ce qui fut ordonné en huit cent quarante-un, après la bataille de Fontenay, donnée, comme celle-ci, entre les François de part et d'autre (1).

La mort de Robert ne servit de rien à Charles le simple; et les seigneurs du parti opposé, c'est-à-dire la plupart des François, firent venir de Bourgogne Rodolphe ou Raoul, gendre de Robert, et fils du duc Richard le justicier, le reconnurent pour roi, et le firent sacrer à Saint-Médard-de-Soissons par Vaultier, archevêque de Sens, le dimanche treizième de juillet neuf cent vingt-trois. L'archevêque Vaultier mourut la même année, le dix-neuvième de novembre, et eut pour successeur un autre Vaultier, son neveu (2).

#### LVIII. Ravages des Hongrois.

Cependant un autre Rodolphe, roi de la haute Bourgogne, fut appelé en Italie contre l'empereur Béranger, par Lambert, archevêque de Milan, et d'autres seigneurs mécontents. Béranger fut réduit à la seule ville de Vérone, et tué en trahison; mais les Hongrois, qu'il avoit fait venir à son secours, ravagèrent la Lombardie, et entre autres Pavie, où ils brûlèrent quarante-trois églises, avec l'évêque de la ville et celui de Verceil. Son peuple innombrable fut réduit à deux cents personnes qui, dans les ruines de cet incendie, ayant ramassé huit boisseaux d'argent, le donnèrent aux Hongrois, pour racheter le peu qui restoit dans leurs murailles. La désolation de cette grande ville, capitale de Lombardie, arriva le vendredi douzième de mars l'an neuf cent vingt-quatre, indiction douzième. Les Hongrois passèrent les Alpes pour venir en France, mais ils furent repoussés (3).

La même année, à la fin de juin, entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre, une recluse nommée Viborade, qui vivoit dans la haute Allemagne près l'abbaye de Saint-Gal, apprit par révélation que, le premier jour de mai de l'année suivante, les Hongrois, après avoir fait de grands ravages, arriveroient à Saint-Gal, et qu'elle recevrait par leurs mains la gloire du martyre (4). Elle garda le silence pen-

(1) Flod. Chr. an. 920. (2) To. 9, Conc. p. 571. Chr. Lob. c. 19.

(1) To. 9, Conc. p. 574. 19. Chr. Flod. 922. (2) Ep. 8. Chr. Lob. c. (3) Tom. 9, p. 579.

(1) C. 1, 5, 8, 6. p. 579, C. (2) Flod. Chr. 922. Hist. (3) Flod. Chr. tom. 9, c. 17, 18; tom. 9, Conc. Conc. p. 581.

(1) Sup. l. XLVIII, n. 9. Luitpr. III, c. 1. (2) Chr. S. P. Viv. to. (4) Vita S. Vibor. Sac. 2, Spicil. p. 721. 5. Act. Ben. p. 53, n. 24. (3) Luitpr. l. II, c. 15, Boll. 2 mai, tom. 12, p. 16, etc. Flod. Chr. 924. 282.



dant quelques jours ; puis, craignant d'offenser Dieu si elle ne faisoit connaître ce qu'il lui avoit découvert, elle appela secrètement Valdran, moine de Saint-Gal, à qui elle déclara sa révélation, le priant de garder pour lui seul ce qu'elle savoit de son martyre, mais de publier dans l'église, et partout aux environs, ce qui regarde l'incursion des barbares, afin que le peuple eût le loisir d'adoucir la colère de Dieu par les prières, les jeûnes et les aumônes.

On ne crut point cette prophétie, jusqu'à ce qu'on en vit l'accomplissement, par le bruit qui courut à l'approche du mois de mai neuf cent vingt-cinq, que les Hongrois étoient répandus dans toute la Bavière (1). On les vit bientôt autour du lac de Constance, et les villages en feu de tous côtés. Engilbert, abbé de Saint-Gal, ayant eu la prévoyance de fortifier un château près du monastère, envoya à Viborade onze des principaux moines pour l'exhorter à sortir de sa réclusion. Nous savons bien, dirent-ils, que vous ne craignez point la mort, mais il faut vous conserver pour notre maison, qui a besoin de vos prières. Elle les remercia, et les pria qu'elle pût le lendemain parler à l'abbé. Il y vint tout hors d'haleine et la conjura avec larmes de se conserver. Elle lui répondit : Mon père, pourquoi voulez-vous employer l'autorité que vous avez sur moi à me faire perdre le fruit de mes travaux passés ? Je ne quitterai point, tant que je vivrai, cette demeure que Dieu m'a accordée par sa grâce. L'abbé comprenant qu'elle avoit quelque révélation de sa fin, lui demanda pardon de l'avoir pressée, et la pria de lui donner conseil sur ce qu'il devoit faire lui-même. Mon père, dit-elle, sauvez-vous incessamment, vous et ceux que Dieu vous a confiés ; achevez de faire porter aujourd'hui et cette nuit, au château, le trésor de Saint-Gal, et tout ce qui vous est nécessaire, car demain sans faute cette vallée sera toute remplie de Barbares. L'abbé ne différa point, et fit porter au château tout ce qui restoit de livres, d'or, d'argent, d'habits et de provisions nécessaires.

Les parents d'une fille nommée Rachilde, qui étoit recluse avec Viborade, vinrent lui demander leur fille pour la mettre en lieu de sûreté. Mais elle leur dit (2) : N'en soyez point en peine, Dieu la conservera longtemps pour votre consolation. Le moine Hitton, frère de Viborade, demouroit à l'église de Saint-Magne, dont il avoit la garde, et à laquelle étoit jointe la cellule de sa sœur : elle l'obligea de se sauver aussi dans un bois voisin. Enfin les Hongrois étant arrivés, quelques-uns vinrent brûler l'église de Saint-Magne ; mais ne pouvant en faire autant de la cellule de Viborade, ils cherchèrent à y en-

trer. La trouvant fermée de tous côtés, deux montèrent sur le toit, le rompirent, et étant descendus, trouvèrent la sainte devant un petit autel, où elle se recommandoit à Dieu et à tous ses saints. Ils la dépouillèrent de tous ses habits, hors de son cilice, lui déchargèrent sur la tête trois coups de hache, et se retirèrent la laissant demi-morte, nageant dans son sang. C'étoit le second jour de mai neuf cent vingt-cinq.

#### LIX. Sainte Viborade.

Sainte Viborade étoit née en Souabe, de parents nobles et pieux ; et dès l'enfance elle témoigna une grande affection pour la retraite, la prière et le travail. Son frère Hitton étant déjà clerc, et étudiant à Saint-Gal, elle lui envoyoit à certains jours des linges pour envelopper les livres saints du monastère, qui étoient encore en rouleaux (1). Quand son frère fut prêtre, elle apprit de lui les psaumes, et chantoit même quelquefois la messe avec lui. Elle retiroit les pauvres malades, et les servoit elle-même avec une affection merveilleuse. Ayant fait avec son frère le voyage de Rome, elle lui persuada de se faire moine à Saint-Gal ; et toutefois elle demeura encore six ans dans le monde, mais s'abstenant de viande et de vin, couchant à terre sur un cilice, quoiqu'elle eût un lit de parade, et passant presque les nuits en prières. Salomon, évêque de Constance, en ayant ouï parler, l'invita à venir avec lui à Saint-Gal. Elle le suivit avec deux filles qui la servoient : ayant fait bâtir une cellule dans les montagnes, près l'église de Saint-Georges, elle y demeura près de quatre ans, pratiquant une abstinence incroyable. Sa réputation lui attiroit des offrandes de tout le voisinage, pour ses besoins, et elle les distribuoit aux pauvres. Enfin, l'évêque revenu à Saint-Gal, l'enferma, comme elle desiroit depuis long-temps, dans une cellule préparée, attenante l'église de Saint-Magne, pour y vivre suivant la règle des reclus, dont j'ai parlé. C'étoit l'an neuf cent quinze. Cinq ans après, Rachilde s'enferma avec elle. Cette fille étoit très-noble ; et ayant voué à Dieu sa virginité, elle fut tourmentée long-temps d'une fièvre quarte (2). Ses parents vouloient la mener à Rome pour recouvrer sa santé, mais sainte Viborade lui manda de venir à elle si elle vouloit être guérie. Après qu'elles se furent baisées, Viborade dit : Béni soit Dieu qui vous a envoyée ici pour son service et pour ma consolation, comme je le desirois depuis long-temps. Peu de jours après, elle fut guérie de sa fièvre ; mais il lui vint depuis d'autres infirmités : elle

(1) Vita ap. Boll. etc. Mabillon.

(2) N. 13, 14, 15. Sup. n. 21. Herem. Chr. Vita p. 65.

(1) N. 5.

(2) N. 17.

fut couverte d'ulcères, et souffrit tout le reste de sa vie avec une extrême patience. Car les barbares ne lui firent aucun mal, et elle ne mourut qu'en neuf cent quarante-six.

Trois jours après la mort de sainte Viborade, Hitton, son frère, revint secrètement à l'église de Saint-Magne, avec quelques moines et quelques laïques ; et ayant trouvé le corps de la sainte dans la cellule, ils firent pour elle la prière accoutumée, et prirent soin de sa sépulture, où il se fit plusieurs miracles. Ce qui persuada à l'abbé Engilbert qu'elle

devoit être honorée comme sainte ; et le jour de l'anniversaire étant venu, après en avoir délibéré avec Hitton et plusieurs autres frères de la communauté, il lui ordonna d'en faire l'office cette nuit, d'en dire la messe le jour suivant, comme d'une vierge, suivant l'usage de l'Eglise. C'est ainsi que l'on canonisoit alors les saints dans les églises particulières, mais avec l'autorité de l'évêque (1).

(1) Vita n. 31, 3. V. Mabill. Præf. Sæc. 5, n. 91.



## LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

## I. Hugues enfant, archevêque de Reims.

Seulfe, archevêque de Reims, mourut l'an neuf cent vingt-cinq, après trois ans et cinq jours d'épiscopat; et le bruit courut qu'il avoit été empoisonné par les gens d'Hébert, comte de Vermandois (1). En eff t il vint aussitôt à Reims, et y fit venir Abbon, évêque de Soissons, et Bovon de Châlons, avec lesquels il traita de l'élection d'un archevêque, et rangea le clergé et le peuple à sa volonté, leur faisant craindre que les biens de l'archevêché ne fussent divisés et donnés à des étrangers. Hébert eut assez d'autorité pour faire élire archevêque de Reims son cinquième fils, nommé Hugues, quoiqu'il n'eût pas encore cinq ans; puis, ils allèrent en diligence trouver le roi Raoul pour avoir son agrément. Le roi, par le conseil des deux évêques, approuva l'élection de cet enfant, et donna au comte Hébert, son père, l'administration de l'archevêché. Le comte Hébert envoya à Rome des députés de l'église de Reims, avec Abbon, évêque de Soissons, pour demander la confirmation de cette élection dont ils portoient le décret. Ils obtinrent, du pape Jean X, ce qu'ils désiroient; et il commit l'évêque Abbon pour exercer les fonctions épiscopales dans l'archevêché de Reims.

## II. Mort de Jean X. Léon VI et Etienne VII, papes.

Tandis qu'ils étoient à Rome, ils furent témoins de la révolution qui y arriva. Car les Italiens ayant chassé Rodolfe, roi de Bourgogne, après qu'il eut régné deux ans en Italie, appelèrent en neuf cent vingt-six Hugues, comte d'Arles, fils du comte Thibaut, et de Berthe, fille du roi Lothaire et de Valdrade (2). Hugues vint par mer en Italie, et arriva à Pise, où se trouvèrent des députés du pape Jean et de la plupart des seigneurs, qui l'invitèrent à accepter le gouvernement du pays; et il fut reconnu roi à Pavie d'un commun consentement; puis le pape le vint trouver à Mantoue, où il fit alliance avec lui. Hugues régna vingt ans en Italie; il étoit brave, rusé, libé-

ral, protégeant les lettres et la religion, mais adonné aux femmes.

Son royaume ne s'étendoit guère hors la Lombardie, et il n'étoit point maître de Rome. C'étoit Guy, son frère utérin, qui y commandoit. Car Berthe, sa mère, épousa en secondes nocces Adalbert, marquis de Toscane, et en eut ce fils, qui lui succéda. Il étoit donc maître de Rome avec Marozie, qu'il avoit épousée, quoique de son père Adalbert elle eût un fils nommé Adalbéric. Guy et Marozie résolurent de se défaire du pape Jean, étant jaloux du pouvoir qu'il donnoit à Pierre, son frère. Un jour donc que le pape étoit avec lui et quelque peu d'autres, dans le palais de Latran, des soldats de Guy et de Marozie entrèrent, qui tuèrent Pierre aux yeux du pape, le prirent lui-même, et le mirent en prison, où il mourut quelque temps après en neuf cent vingt-neuf, ayant tenu le saint-siège un peu plus de quatorze ans. On dit qu'on l'étouffa en lui mettant un oreiller sur le visage. Son successeur fut Léon VI, qui mourut après sept mois et cinq jours de pontificat: puis Etienne VII tint le saint-siège deux ans (1).

## III. Bernon, évêque de Metz.

Cependant Vigeric, évêque de Metz, étant mort en neuf cent vingt-sept, le roi Henri, sans s'arrêter à l'élection des citoyens, donna l'évêché à un ermite, nommé Bernon, qui vivoit en grande réputation de sainteté sur le mont Ecceel, près de Zurich (2). Il avoit succédé dans ce désert à Saint-Meinard ou Meginrad, tué par des voleurs en huit cent soixante-un. Bernon quitta l'église de Strasbourg, dont il étoit chanoine, pour passer à cette solitude, et y demeura près de vingt ans, pendant lesquels il défricha le lieu, et en fit un monastère. Mais comme il avoit été pourvu de l'évêché de Metz, par l'autorité du roi, malgré les habitants, des l'année suivante neuf cent vingt-huit, des méchants le surprirent secrètement, lui arrachèrent les yeux et d'autres parties, et le mirent hors d'état d'exercer ses fonctions. On tint un concile à Duisbourg sur le Rhin pour ce sujet,

(1) Frod. Chr. an. 925, et IV. Hist. c. 19. Sup. liv. LIV, n. 57.  
(2) Frod. Chron. 910. Sup. liv. LIV, n. 53. Luthpr. III, c. 4.

(1) Luthpr. III, c. 12. Frod. Chr. an. 928. Id. Vers. p. 607.  
(2) Acta SS. Ben. Sæc. 5, p. 112. Frod. Chr. 927, 28, 29.

où tous les auteurs du crime furent excommuniés; mais Bernon souffrit avec grande patience l'injure qui lui avoit été faite; il renonça volontairement à son siège, et on lui donna une abbaye pour subsister.

Par la permission du roi, on élut canoniquement Adalberon, qui fut ordonné évêque de Metz dans le même concile (1). Il étoit de race royale, frère de Frédéric, duc de Lorraine, et eut un grand zèle pour la réformation des monastères, dont il ôta les clercs séculiers qui les occupoient pour la plupart, y mit des moines réguliers, et leur fit rendre les biens usurpés. Il prit le même soin des monastères de religieuses.

## IV. Saint Odon, abbé de Clugny.

A Clugny, l'abbé Bernon, se voyant près de sa fin, appela les évêques voisins, en présence desquels il se déposa de toute supériorité, reconnoissant, avec larmes, qu'il en avoit toujours été indigne (2). Et, pour ne pas laisser les abbayes qu'il gouvernoit vacantes et exposées à l'usurpation des seigneurs, il les partagea, du consentement des moines, à deux de ses disciples, Vidon ou Guy, son parent, et Odon ou Eudes, qu'il n'aimoit pas moins. Il les fit tous deux élire et ordonner abbés pour en faire les fonctions après sa mort. C'est ce qui paroît par son testament, où il donne à Vidon les monastères de Gigny, la Baume, Ethic et la Celle ou prieuré de Saint-Lautein. Il donne à Odon Clugny, Massay et Déols. Il les exhorte tous deux, et les frères qui leur sont soumis, à l'union entre eux, et à l'uniformité de l'observance. Vidon et Odon souscrivirent en qualité d'abbés à ce testament, qui est daté de la quatrième année du règne de Raoul, c'est-à-dire de l'an neuf cent vingt-six. Bernon mourut le treizième janvier de l'année suivante. On voit, par le partage qu'il fit de ses monastères, qu'il ne pensoit point encore à former un corps de congrégation; et c'est Odon qui a proprement commencé celle qui depuis a porté le nom de Clugny.

Il naquit au pays du Maine l'an huit cent soixante-dix-neuf; son père Abbon étoit un seigneur d'une piété singulière, qui savoit l'histoire et le droit romain, au moins les nouvelles de Justinien, car les seigneurs rendoient alors la justice en personne (3). Abbon s'en acquittoit si bien qu'on le prenoit pour arbitre de tous les différends; et il étoit chéri de tout le monde, particulièrement de Guillaume le pieux, duc d'Aquitaine, qui fut le fondateur de Clugny. Abbon faisoit toujours lire l'Evangile à sa table, et observoit exactement les vigiles des fêtes, passant ses nuits sans dormir, particulièrement celle de Noël. Ce fut en celle-ci qu'il

obtint par ses prières d'avoir ce fils, quoique sa femme fût déjà avancée en âge; et, comme il étoit au berceau, il l'offrit à saint Martin. D'abord il le donna à un prêtre de sa dépendance pour commencer à l'instruire des lettres; ensuite il le vit si bien fait qu'il changea le dessein de le consacrer à l'Eglise, et le mit au service du duc Guillaume, pour apprendre les exercices des armes. Mais le jeune Odon commença bientôt à craindre qu'il ne fût pas dans la voie où Dieu le vouloit: la chasse n'étoit pour lui qu'une fatigue, et il ne goûtoit point les divertissements de son âge. Il avoit près de seize ans, quand un jour de Noël il fut saisi d'un mal de tête si violent qu'il crut être à la mort; et ce mal lui dura trois ans. On le ramena chez son père, et pendant deux ans on lui fit inutilement toutes sortes de remèdes. Enfin son père crut que saint Martin le redemandoit: lui-même en fut persuadé, il se fit couper les cheveux, et se mit entre les chanoines de Saint-Martin de Tours, la dix-neuvième année de son âge, l'an huit cent quatre-vingt-dix-huit; sa réception fut solennelle, et il y eut un grand concours de seigneurs, entre autres Foulques, le bon comte d'Anjou, qui l'avoit nourri quelque temps, et qui lui donna aussitôt un logis auprès de l'église, et une pension sur le revenu de l'abbaye.

Odon commença alors à s'appliquer à la prière et à l'étude, priant la nuit, et lisant presque tout le jour. Après avoir étudié la longue grammaire de Priscien, il fut détourné de la lecture de Virgile par un songe où il vit un vase très-beau en dehors, mais plein de serpents; et, laissant les poètes, il se donna tout entier à l'étude des interprètes de l'Ecriture sainte. Les autres chanoines le trouvoient mauvais, demandant pourquoi il s'embarassoit de tant de lectures, et voulant qu'il se contentât de savoir les psaumes par cœur. Mais il les laissoit dire, et joignoit à l'étude la pauvreté et la mortification. Car il donna aux pauvres tout ce qu'il avoit apporté avec lui, et couchoit sur une natte tout vêtu. Entre ses lectures fut celle de la règle de saint Benoît, qu'il commença dès lors à pratiquer, autant que son état le permettoit. Il jeûnoit fréquemment, ne mangeant qu'une demi-livre de pain avec une poignée de fèves, et buvant très-peu.

Comme il y avoit un grand concours de dévotion à Saint Martin de Tours, en sorte que les rois mêmes et les princes de diverses nations y venoient avec des offrandes, plusieurs personnes s'adressoient au chanoine Odon, tout jeune qu'il étoit; et il leur donnoit à tous les avis convenables pour la correction de leurs mœurs. Ils lui offroient de grands présents, mais il les refusoit constamment; et le comte Foulques l'ayant contraint à recevoir cent sous d'or, il les distribua aussitôt aux pauvres. Il alla ensuite à Paris, où il étudia sous Rémy d'Auxerre, qui lui fit lire la dialectique de saint Augustin, et le traité des arts libéraux

(1) Act. SS. Ben. Sæc. 5, p. 79.  
(2) Sup. liv. LIV, n. 45.  
(3) Vita lib. 1, Sæc. 5. Acta SS. Ben. Sæc. 5, p. 828.  
Ben et Bibl. Clun.



de Marcien. On croit que cette prétendue dialectique de saint Augustin est le traité des dix catégories qui lui étoit attribué dès le temps d'Alcuin. Rémy, fameux docteur de ce temps-là, étoit un moine de Saint-Germain-d'Auxerre, qui avoit eu pour maître Héric, moine de la même communauté, disciple de Loup de Ferrières et de Haimon d'Halberstat, qui tous deux l'avoient été de Raban, et celui-ci d'Alcuin. Car il est important de montrer la succession de la doctrine (1).

Odon, étant revenu à Tours, s'appliqua à la lecture des morales de saint Grégoire sur Job, et y prit tant de plaisir qu'il en fit un abrégé, que nous avons. Les chanoines de Saint-Martin, réduits à cent cinquante au lieu de trois cents moines, gardoient encore beaucoup de régularité. Ils s'acquittoient fidèlement des heures séparées, auxquelles on avait restreint la psalmodie perpétuelle. Les femmes n'entroient point dans le cloître; et quelques années après, comme on s'étoit relâché de cette observance, le pape Léon VII écrivit à Hugues le grand, comte de Paris et abbé de Saint-Martin, pour la faire rétablir (2).

Par la lecture des pères, et particulièrement de la règle de saint Benoît, Odon conçut un grand désir de pratiquer la vie monastique, et il fut secondé en ce dessein par un chevalier nommé Adhégrim, qui quitta le service du comte Foulques et vint demeurer avec lui (3). Par tous les lieux de France où ils apprirent qu'il y avoit des monastères célèbres, ils y allèrent eux-mêmes ou y envoyèrent, et, n'en trouvant point où ils pussent vivre avec la régularité qu'ils cherchoient, ils revenoient tristes à leur cellule. En effet, depuis soixante ans, les guerres civiles et les ravages des Normands avoient ruiné la plupart des monastères (4). Les moines avoient été, partie tués, partie mis en fuite, emportant leurs reliques et le peu qu'ils pouvoient sauver de leurs livres et du trésor de leurs églises. Ils se retiroient aux lieux les plus sûrs, ou demeuroient errants, menant une vie vagabonde et méprisable. S'ils pouvoient respirer quelque part, ils y bâtissoient des cabanes, où ils cherchoient plutôt à subsister qu'à pratiquer leur règle. Quelques maisons abandonnées par les moines furent occupées par quelque peu de clercs, qui ne laissèrent pas de les garder quand les temps furent devenus meilleurs.

Les deux amis, ne trouvant point en France de monastères à leur gré, Adhégrim résolut d'aller à Rome (5). Mais, en passant par la Bourgogne, il arriva à la Baume, ce nouveau monastère de l'abbé Bernon. Il y fut reçu selon la règle de saint Benoît, dans la maison des

hôtes, et voulut y demeurer quelque temps pour apprendre les mœurs et les usages de ce monastère. C'étoient les institutions de l'abbé Eutycus, c'est-à-dire Benoît d'Aniane. Adhégrim, les ayant considérées, en donna avis à Odon, qui aussitôt l'alla trouver, portant ses livres, au nombre de cent volumes. Adhégrim se renferma dans une cellule par la permission de l'abbé Bernon, et y demeura trois ans. Odon, comme savant, fut chargé de l'école, c'est-à-dire de la conduite des enfants qu'on élevoit dans le monastère. Il avoit alors trente ans, ce qui montre que c'étoit l'an neuf cent neuf. Adhégrim, suivant son attrait pour la solitude, se retira avec permission en un désert, et se logea dans une petite caverne. Il vécut ainsi plus de trente ans, venant seulement les dimanches au monastère de Clugny, dont il n'étoit qu'à deux milles. Il y prenoit de la farine pour faire son pain et quelque peu de fèves, et retournoit aussitôt à son désert, souffrant les incommodités du chaud et du froid, et quelquefois des tentations violentes d'ennui et de désespoir (1).

Pour Odon, il eut beaucoup à souffrir dans le monastère de la part de quelques mauvais moines, qui, pour ébranler sa vocation, se plaignoient de la dureté de l'abbé Bernon, ou lui faisoient à lui-même des reproches et des insultes, dont il ne se défendoit que par une extrême patience (2). Il les tiroit à part, leur demandoit pardon, prosterné à leurs pieds, et ne laissoit pas ensuite de leur enseigner ce qu'ils désiroient et leur faire tous les plaisirs qu'il pouvoit. Ayant un grand zèle pour la conversion de ses parents, il obtint la permission d'aller chez son père, et l'amena au monastère où il le fit recevoir. Il fit aussi prendre le voile à sa mère. L'abbé Bernon, prévoyant qu'Odon seroit un jour un homme illustre, le fit ordonner prêtre contre son gré par Turpion, évêque de Limoges, prélat distingué par sa vertu et par sa science. Bernon, lui ayant envoyé Odon à quelque occasion, l'évêque eut avec lui un grand entretien sur la dignité du sacerdoce et sur l'état présent de l'Eglise. Odon s'étendit beaucoup à déplorer les désordres des prêtres, et Turpion fut si touché de ce discours qu'il le pria de le lui donner par écrit. Odon refusa de le faire sans l'ordre de son abbé; mais, l'évêque l'ayant facilement obtenu, il rédigea ce discours en trois livres qui portent le titre de conférences.

Bernon, se voyant, comme j'ai dit, près de sa fin, pria les frères de lui choisir un successeur, et ils lui amenèrent Odon comme par force, criant tous qu'il devoit être leur abbé (3). Comme il ne se rendoit pas encore, il céda à la menace d'excommunication des évêques qui étoient présents. Il reçut la bénédiction abbatiale étant âgé de quarante-huit ans, et, après

(1) To. 1, S. August. edit. Bened. app. p. 21. Mabill. Pref. Sæc. 5, n. 43. Item. Elog. Frod. n. 2, p. 325.

(2) Leon. Epist. 1, to. 9,

Conc. p. 594.

(3) Vita, n. 22.

(4) Mabill. Elog. n. 16.

(5) Vita n. 22. Sup. liv. LIV, n. 45.

(1) N. 28.

(2) N. 29, 34, 37.

(3) Bibl. Clun. p. 160. Vita, n. 38.

la mort de Bernon, il vint s'établir à Clugny, le principal de trois monastères dont il avoit la conduite, et en acheva les bâtiments avec des secours qu'il crut miraculeux, entre autres trois mille sous qui lui vinrent de Gothie (1). Dès lors, le monastère de Clugny commença à se distinguer de tous les autres par l'exacte observance de la règle, l'émulation de vertu entre les frères, l'étude de la religion et la charité envers les pauvres.

#### V. Mort d'Etienne VII. Jean XI, pape.

Cependant le pape Etienne VII mourut en neuf cent trente-un, ayant tenu le saint-siège deux ans, un mois et douze jours (2). Alors la praticienne varie ou Marozie se servit du pouvoir absolu qu'elle avoit à Rome avec Guy, marquis de Toscane, son époux, pour faire ordonner pape un fils, nommé Jean, qu'elle avoit eu du pape Sergius III, quoique, outre le vice de sa naissance, il ne fût âgé que d'environ vingt-cinq ans. Aussi n'eut-il aucune autorité ni aucun éclat, faisant seulement les cérémonies de la religion. Peu de temps après son ordination, Guy mourut, et Marozie, se trouvant veuve, envoya proposer à Hugues, roi de Lombardie, de l'épouser, promettant de le rendre maître de Rome. Il accepta la proposition, vint à Rome, prit possession du château Saint-Ange, et y épousa Marozie, qui y demouroit pour sa sûreté.

#### VI. Rathier, évêque de Vérone.

Avant que le roi Hugues vint à Rome, il avoit donné l'évêché de Vérone à Hilduin, qui avoit prétendu à l'évêché de Liège, et, ayant été obligé de céder à Richer, s'étoit retiré auprès de ce prince. Rathier, moine de Lobes, un des plus savants hommes de son siècle, avoit suivi Hilduin, pour lequel il s'étoit toujours déclaré; et le roi Hugues, en donnant à Hilduin l'évêché de Vérone, promit à Rathier de le lui donner quand Hilduin seroit élevé à une plus grande place (3). Il devint en effet archevêque de Milan, et Rathier fut envoyé à Rome demander le pallium, qu'il lui apporta avec des lettres du pape Jean, par lesquelles il prioit que Rathier fût ordonné évêque de Vérone. Mais le roi Hugues avoit changé de disposition à son égard, et vouloit donner cet évêché à un autre; c'est pourquoi cette prière du pape lui fut très-désagréable. Toutefois, elle l'emporta à la sollicitation de l'archevêque Hilduin et des grands du royaume, et Rathier fut ordonné évêque de Vérone; mais le roi jura qu'il ne s'en réjouiroit de sa vie, et ne cessa de le persécuter depuis. Il lui

(1) Vita, lib. II, n. 2.

(2) Flod. Vers. p. 107. Luitpr. III, c. 22. Sup. liv. LIV, n. 42.

(3) Chr. Lobien. c. 19.

Mabill. Sæc. 5, Act. p. 478.

Sup. liv. LIV, 56.

envoya un état de ce qu'il devoit prendre, comme évêque, sur les revenus de son église, voulant qu'il s'engageât par serment à n'en jamais demander davantage du vivant de Hugues et de Lambert, son fils. Rathier refusa cet engagement comme indigne, et le roi, sous quelque prétexte, le mit en prison dans une tour à Pavie, où il demeura deux ans et demi.

#### VII. Artaud, archevêque de Reims.

Le pape Jean XI envoya aussi le pallium à Artaud, nouvel archevêque de Reims. Le comte Hébert avoit joui pendant plus de six ans du temporel de cette église sous le nom du petit Hugues, son fils (1). Mais, quoiqu'il eût promis au roi Raoul, quand il obtint de lui cet archevêché, d'en bien user tant avec les clercs qu'avec les vassaux laïques, et de conserver à chacun ses droits, il disposa de tout comme il lui plut. Il dépouilla plusieurs clercs de leurs bénéfices, c'est-à-dire des fonds dont les évêques précédents leur avoient donné l'usufruit en considération de leurs services, et il donna ces terres à qui bon lui sembla. Pour faire les fonctions spirituelles, Hébert reçut en l'église de Reims Odalric, archevêque d'Aix en Provence, qui avoit quitté son siège à cause de ses incursions des Sarrasins, et il lui donna l'abbaye de Saint-Timothée avec la prébende, c'est-à-dire la portion d'un clerc. C'étoit en neuf cent vingt-huit. Cependant Hébert jouissoit de tout le temporel, logeant même dans l'évêché avec sa femme. Enfin, la septième année de cette invasion, qui étoit l'an neuf cent trente-un, il se brouilla avec le roi Raoul, qui résolut de satisfaire aux plaintes des évêques, car ils lui témoignaient leur indignation de voir si long-temps cette église sans pasteur (2). Raoul envoya donc à Reims des lettres au clergé et au peuple pour procéder à l'élection d'un archevêque; mais ils répondirent qu'ils ne le pouvoient, puisqu'ils en avoient déjà fait une qui subsistait. Sur ce refus, le roi Raoul avec Hugues, comte de Paris, plusieurs autres seigneurs et quelques évêques, vinrent assiéger Reims en l'absence du comte Hébert. La troisième semaine du siège, tous les clercs et les laïques du diocèse qui étoient hors de la ville, et une partie de ceux qui étoient dedans, s'accordèrent à élire Artaud, moine de l'abbaye de Saint-Rémy, qui avoit quitté le parti de Hébert pour s'attacher au comte Hugues. Alors les vassaux de l'église ouvrirent les portes au roi, et il fit ordonner Artaud par dix-huit évêques qu'il avoit assemblés tant de France que de Bourgogne. Il fut intronisé par les évêques de la province, et reconnu par le clergé et le peuple; puis il envoya à Rome demander le pallium, mais ses députés ne revinrent qu'un an après son ordination, c'est-à-dire en neuf cent trente-trois.

(1) Sup. n. 1. Libell. Art. to. 9, Conc. p. 627.

(2) Frod. Hist. 4, c. 20, 22. Frod. Chr. Id. 4, c. 24.



## VIII. Concile d'Erford.

En Allemagne, le roi Henri fit tenir un concile à Erford, le premier jour de juin neuf cent trente-deux, la quatrième année de son règne, indiction cinquième, par les conseils d'Hilbert, archevêque de Mayence, qui avait succédé à Heriger, mort en neuf cent vingt-cinq. Hilbert était auparavant abbé de Fulde où il avait été nourri et instruit. C'était un prelat de grande vertu et d'un grand esprit naturel, cultivé par l'étude. On lui attribuoit même le don de prophétie. Deux autres archevêques assistèrent au concile d'Erford, Rutger ou Roger de Trèves, qui mourut deux ans après, et Unni de Hambourg (1). Il y avait dix évêques, savoir : ceux de Verden, de Constance, de Paderborn, d'Halberstat, d'Augsbourg, de Strasbourg, de Vitzbourg, d'Osnabruc, de Munster et de Minden. On y fit cinq canons, qui portent que l'on célébrera les fêtes des douze apôtres, et que l'on jeûnera les vigiles observées jusqu'alors. Mais il est défendu de s'imposer un jeûne sans la permission de l'évêque, parce que c'était une superstition pour deviner. L'on ne tiendra point les audiences ou assemblées séculières les dimanches, les fêtes ou les jours de jeûne; et le roi défend aux juges de faire citer personne à leurs audiences sept jours devant Noël, depuis la quinquagésime jusqu'à l'octave de Pâque, et sept jours devant la Saint-Jean. On ne sera sujet à aucun ban ou citation de la puissance publique allant à l'église, y étant ou en revenant (2).

## IX. Saint Udalric, évêque d'Augsbourg.

L'évêque d'Augsbourg qui assista à ce concile était saint Udalric, un des ornements de son siècle. Il naquit l'an huit cent quatre-vingt-treize, d'une des plus nobles familles de la haute Allemagne, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gal, où il fit ses études (3). Les jours de fêtes il allait visiter sainte Viborade la recluse, qui, lui parlant par sa fenêtre, lui donnoit de saintes instructions, particulièrement pour conserver la pureté; et pour marque de cette vertu elle lui donna sa ceinture avec une partie de son cilice pour lui servir d'oreiller en dormant. L'affection pour cette sainte, qu'il nommoit sa nourrice, lui fit prolonger ses études; il la consulta s'il devoit se faire moine à Saint-Gal, comme il y était invité par les frères qui vouloient l'avoir pour abbé; mais elle lui dit qu'il étoit destiné à être évêque sur un fleuve plus à l'Orient, et qu'il y souffriroit de grandes peines (4).

Udalric, ayant achevé ses études à Saint-Gal, retourna chez ses parents, et ils le mirent

au service d'Adalbéron, évêque d'Augsbourg, qui remplissoit ce siège depuis l'an huit cent quatre-vingt-sept. Il étoit savant, particulièrement en musique, et le roi Louis, fils d'Arnoul, lui donnoit grande part au gouvernement de l'état. Il donna à Udalric, entre autres bienfaits, la charge de chambrier de son église, et c'étoit lui qui distribuoit les habits au clergé et aux pauvres. Dans ce temps-là, Udalric alla en pèlerinage à Rome, où le pape lui apprit la mort d'Adalbéron, son évêque, et lui prédit qu'il lui succéderoit un jour. C'étoit l'an neuf cent neuf. Hiltin fut alors ordonné évêque d'Augsbourg, et Udalric, ne le trouvant pas d'assez grande qualité pour demeurer à son service, se retira près de sa mère, devenue veuve, pour prendre soin d'elle.

L'évêque Hiltin mourut quinze ans après, c'est-à-dire l'an six cent vingt-quatre, et alors, à la sollicitation de Burchard, duc d'Allemagne, neveu d'Udalric, et d'autres de ses parents, il fut présenté au roi Henri pour être pourvu de cet évêché, que le roi lui accorda en considération de sa doctrine. On l'amena à Augsbourg, où il fut ordonné le jour des Innocents. Il s'appliqua d'abord à rebâtir son église brûlée sous son prédécesseur; ce qu'il eut bien de la peine à exécuter, parce que les païens, c'est-à-dire les Hongrois, avoient brûlé et pillé les îles voisines, tué la plus grande partie des serfs de l'église, et laissé les autres dans une extrême pauvreté. Cependant l'évêque alloit de temps en temps à la cour rendre ses services au roi.

## X. Eglise d'Espagne.

En Espagne, Alphonse IV, ayant régné quelques années, résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie monastique (1). Comme son fils Ordogne étoit en bas âge, il envoya querir son frère Ramir, lui découvrit son dessein, lui ceda le royaume et se retira au monastère de Saint-Fagon. Mais quelque temps après, ayant voulu reprendre la couronne, il fut pris par son frère, qui lui fit crever les yeux. Alphonse le moine, car le nom lui en est demeuré, régna en tout sept ans et sept mois. Ramir II, son frère, recommença à régner l'an neuf cent trente-trois, ère neuf cent soixante-onze; il consacra à Dieu sa fille Gélire ou Elvire, et bâtit pour elle dans la ville de Léon un grand monastère en l'honneur de saint Sauveur. Il bâtit encore quatre autres monastères, et à la fin de sa vie, par les instantes prières des évêques et des abbés, il reçut la confession, c'est-à-dire l'habit monastique, et mourut après avoir régné dix-huit ans et près de trois mois. Son fils Ordogne III lui succéda l'an neuf cent quarante-cinq, ère neuf cent quatre-vingt-trois (2).

(1) Samp. p. 66, 67.

(2) V. Cang. Gloss. Confess. Moral. xviii, c. 19.

(1) To. 4, Conc. p. 501.

(2) Mabill. Sac. 5. Act. p. 19.

(3) C. 1, 5, 2, 3.

(3) Vita Sac. 5, Act. B.

(4) Vita S. Viborn. 17.

## XI. Albéric, maître de Rome.

A Rome, le roi Hugues, croyant sa domination bien affermie, commença à mépriser les Romains, et particulièrement Albéric, fils de Marozie, sa nouvelle épouse, et du marquis Adalbert (1). Comme par ordre de sa mère il donnoit à laver au roi, son beau-père, celui-ci lui donna un soufflet, parce qu'il lui avoit trop versé d'eau. Albéric, outré de cet affront, assembla les Romains, les excita si violemment contre Hugues et contre sa propre mère, qu'ils choisirent Albéric même pour leur chef, et allèrent aussitôt attaquer le château Saint-Ange pour ne pas donner le temps à Hugues d'assembler ses troupes. Il fut tellement épouvanté qu'il se sauva par l'endroit où la porteresse joignoit les murs de la ville. Albéric, ainsi maître de Rome, tint enfermés dans le château Marozie, sa mère, et le pape Jean, son frère.

## XII. Théophylacte, patriarche de Constantinople.

On dit que, tandis qu'il le tenoit ainsi captif dans une chambre, il l'obligea à accorder le pallium à Théophylacte, patriarche de Constantinople, et à ses successeurs à perpétuité (2). Nicolas le mystique mourut l'an neuf cent vingt-cinq, indiction treizième, le quinzième jour de mai, après avoir tenu le siège de Constantinople quatorze ans, depuis son rétablissement arrivé en neuf cent onze. Etienne, métropolitain d'Amasée, qui étoit eunuque, fut reconnu patriarche au mois d'août de la même année neuf cent vingt-cinq; mais il ne jouit de cette dignité que deux ans et onze mois, et mourut le quinzième de juillet l'an neuf cent vingt-huit (3). Son successeur fut le moine Tryphon, qui étoit en réputation de sainteté, et toutefois il souffrit, contre les règles, de n'être ordonné que pour un temps, jusqu'à ce que Théophylacte, fils de l'empereur romain Lecapène, fût en âge de recevoir la dignité patriarcale, qui lui étoit destinée; et c'est le premier exemple illustre de cet abus, nommé depuis confidence.

Tryphon fut ordonné patriarche de Constantinople le quatorzième de décembre neuf cent vingt-huit, et, son temps étant expiré, il fut déposé au mois d'août de l'indiction quatrième, qui étoit l'an neuf cent trente-un (4). Il se retira à son monastère, où il mourut, et le siège de Constantinople demeura vacant pendant un an et cinq mois, parce que Théophylacte étoit encore trop jeune. Enfin il fut ordonné le jour de la purification, second de février l'an neuf cent trente-trois, indiction sixième; et cette ordination se fit du consentement du pape, qui avoit envoyé des légats

(1) Luitpr. III, c. 12.

(2) Luitpr. Legat. Post.

(3) Theoth. p. 254, n. 10. Sim.

Magist. n. 52.

(3) Sup. liv. LIX, n. 47.

(4) Anon. n. 32, p. 261.

avec une lettre synodique pour l'autoriser (1). Théophylacte tint le siège de Constantinople vingt-trois ans. C'est Luitprand, qui étoit à Constantinople trente-cinq ans après, qui dit que le pape lui accorda le pallium à perpétuité; mais il ne paroît pas que, jusqu'alors, les patriarches ou les autres évêques d'Orient eussent reçu du pape le pallium.

## XIII. Etat de l'Orient.

La même année neuf cent trente-trois, Christodule, patriarche melchite d'Alexandrie, mourut après vingt-six ans de pontificat, et fut entermé à Fostat, capitale d'Egypte depuis la conquête des musulmans (2). Son successeur fut Eutychius, médecin de la même ville. Il étoit âgé de soixante ans quand il fut ordonné patriarche, le huitième jour du second mois arabe, l'an de l'hégire trois cent vingt-un, de Diocletien six cent quarante-neuf, la première année du calife Alcaher (3). Le nom arabe de ce patriarche étoit Saïd, qui signifie heureux, et le nom grec d'Eutychius en est la traduction. Nous avons de lui un abrégé d'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à son temps, écrit en arabe, qui étoit sa langue naturelle; cet abrégé, bien qu'il ne soit pas exact, ne laisse pas d'être précieux, et c'est d'où j'ai tiré la suite des patriarches melchites d'Alexandrie, que je ne pourrai plus continuer. Le pontificat d'Eutychius ne fut que de sept ans, pendant lesquels il fut presque toujours en division avec son peuple, dont la plupart étoient jacobites (4). Mais Acchid, fils de Taage, qui commandoit alors en Egypte, exigna d'eux de si grosses sommes et leur fit tant d'avanies, qu'il les mit d'accord avec leur patriarche, et les réduisit à s'assembler dans la même église. Eutychius mourut l'an neuf cent quarante, trois cent vingt-huit de l'hégire.

Le patriarche jacobite d'Alexandrie étoit Gabriel, ordonné l'an neuf cent seize, après les quatorze ans de vacance (5). Il imposa un dinar d'or de tribut par an à chacun de ceux de son obéissance, tant hommes que femmes, et tint le siège vingt-un ans et demi, jusqu'en neuf cent trente-huit. Nous avons toute la suite de ces patriarches jacobites d'Alexandrie. A Antioche, le patriarche melchite Elie mourut l'an trois cent dix-sept de l'hégire, au sixième mois, c'est-à-dire l'an neuf cent vingt-neuf. Le siège vqua quatre ans, et la première année du calife Radi, trois cent vingt-trois de l'hégire, neuf cent trente-cinq de J. C., on ordonna patriarche Théodose, autrement nommé Etienne. Il étoit cateb ou écrivain, et

(1) N. 31. Sim. Mag. 43.

(2) Eutych. to. 2, p. 524.

(3) Sup. liv. LIV, n. 41.

(4) Eutych. to. 2, p. 517.

(5) Bibl. Or. p. 736.

(4) Elmac. lib. 3, c. 1,

p. 208.

(5) Chr. Or. p. 111. Eu-

tych. p. 523, 528.



avait été à Bagdad avec l'eunuque Mounès, trésorier du calife. Le patriarche de Jérusalem étoit Christoffe, qui avoit deux fils et deux filles. De son temps, les musulmans, ayant excité du tumulte dans l'église de Constantin, en brûlèrent les portes vers la fête de Pâques, l'an trois cent vingt-cinq, neuf cent trente-sept, et pillèrent l'église du Saint-Sépulchre (1).

Quant aux califes, après Moctafi, qui mourut l'an deux cent quatre-vingt-quinze, neuf cent huit, succéda son frère, Jafar Aboulfadel, sous le nom d'Almouctadir-Billa. Il n'avoit que treize ans et en régna vingt-cinq, ce qui n'étoit encore arrivé à aucun calife. De son temps, commença la secte, ou plutôt le parti des fatimites (2). En deux cent quatre-vingt-dix-huit, neuf cent dix, Mahomet, autrement Obéidalla, Arabe, sortit de la province d'Irac, prétendant être de la race d'Ali et de Fatima, fille du prophète, vint en Afrique à Ségelmessé, et se fit reconnoître émir almouménin, c'est-à-dire prince des fidèles, se donnant le titre de Méhédi, respecté parmi eux. Il se rendit maître de tout ce que les musulmans avoient en Afrique et de la Sicile, ne reconnoissant point le calife de Bagdad; et cette puissance passa à sa postérité. En Arabie, Aboutaher, carmatien, secte qui s'étoit élevée sous le calife précédent, défit en trois cent douze, neuf cent vingt-quatre, la caravane de la Mecque, en sorte que le pèlerinage cessa pendant douze ans. Il prit la même ville de la Mecque et enleva la pierre noire, objet de la dévotion des musulmans, qui fut rachetée une somme immense. En trois cent quinze, neuf cent vingt-sept, commença en Perse un nouveau royaume, nommé Dilem. Ainsi se divisoit l'empire des musulmans. Le calife Mouctadir fut tué en trois cent vingt, neuf cent trente-deux, âgé de trente-huit ans, et on mit à sa place Mahomet Aboulmansor sous le nom d'Alcaher-Billa; mais il se gouverna si mal, qu'après dix-huit mois il fut déposé par les soldats qui pillèrent Bagdad. Il vécut encore onze ans, réduit à demander l'aumône dans la mosquée.

Son successeur fut son neveu Ahmed Aboulabas, fils du calife Mouctadir. On nomma celui-ci Arradi-Billa, et il régna près de sept ans depuis trois cent vingt-deux, neuf cent trente-quatre, jusqu'en trois cent vingt-neuf, neuf cent quarante. De son temps la puissance des califes tomba entièrement, et tout ce grand empire se divisa entre plusieurs seigneurs, qui faisoient porter à leur trésor l'argent des tributs, prenoient les armes et les quittoient quand il leur plaisoit, et ne laissoient au calife que le nom de souverain. Car ils le reconnoissoient toujours pour chef de la religion et de l'empire; ils le nommoient à la prière publique, et mettoient son nom sur la mon-

noie; enfin ils recevoient de lui l'investiture, dont le signe étoit un étendart, mais il ne la refusoit jamais à celui qui se trouvoit le plus fort. L'Egypte donc et la Syrie avoient un maître, le Diarbècre ou Mésopotamie un autre, l'Arabie un autre, la Perse un autre, et ainsi du reste. Bagdad même, où le calife résidoit, avoit un autre seigneur sous le titre d'émir des émirs. Il y avoit long-temps que les musulmans d'Espagne étoient indépendants, et ceux d'Afrique commençoient aussi à l'être sous le fils de Méhédi, qui prit le nom de Caïambiarilla, c'est-à-dire établi par l'ordre de Dieu. Je ne nommerai donc plus ces fantômes de califes qui résidoient à Bagdad, et qui durèrent encore plusieurs siècles; et, si je suis obligé de parler de quelques-uns de ces princes musulmans, je nommerai celui qui avoit l'autorité effective. Radi fut le dernier calife de Bagdad, qui fit dans la mosquée la prière sur la tribune le vendredi, qui disposa des armées et des finances, qui eut des officiers pour sa bouche et pour les autres services domestiques comme ses prédécesseurs, et il mourut, comme plusieurs d'entre eux, de débauches avec les femmes.

#### XIV. Mort de Jean XI. Léon VII, pape.

Jean XI ne porta le nom de pape qu'environ deux ans. Soit qu'il ne fût plus rega dé comme tel depuis sa prison, soit qu'il fût mort dès l'an six cent trente-trois, auquel cas il y auroit eu trois ans de vacance, car Léon VII, son successeur, ne fut ordonné qu'en neuf cent trente-six (1). C'étoit un serviteur de Dieu, qui, bien loin de rechercher cette dignité, fit ce qu'il put pour l'éviter, et y fut élevé malgré lui. Il continua sa manière de vivre, appliqué à la prière et à la méditation des choses célestes, affable, sage et agréable dans ses discours. Frodoard, qui le décrit ainsi, l'avoit vu, avoit mangé et conversé avec lui. Léon tint le saint-siège trois ans et demi, Albéric étant toujours maître de Rome, nonobstant les vains efforts de Hugues pour la reprendre.

#### XV. Saint Odon à Rome.

Le pape, voulant les accorder, fit venir à Rome, la même année neuf cent trente-six, Odon, abbé de Clugny, dont le crédit étoit grand auprès du roi Hugues (2). Odon visita en passant le solitaire Adhegrim, son ancien ami, qui lui dit qu'à une telle heure d'un tel jour saint Martin lui avoit apparu et lui avoit dit qu'il venoit de Rome, et alloit en France assister au sacre du roi Louis, qui se devoit faire le même jour. Odon marqua le jour et l'heure, et trouva depuis que la révélation

(1) P. 531. 187. Bibl. Or. Fathomiah.  
(2) Elm. lib. c. 16. Id. p. 342. Mahadi, p. 531.

(1) Frod. Vers. p. 607. (2) Vita Od. lib. I, n. 27. Id. Chr. 936.

étoit véritable. Le roi Charles le simple étoit mort dès l'an neuf cent vingt-neuf, le septième d'octobre, à Péronne, où le comte Herbert le tenoit en prison, mais sa mort n'apporta aucun changement aux affaires, du vivant de Raoul, qui étoit reconnu pour roi. Celui-ci mourut le quinzième de janvier neuf cent trente-six, et alors les seigneurs rappelèrent en France Louis, fils de Charles le simple, que sa mère, Ogive, avoit emmené en Angleterre près du roi Edelstan, son frère. Il fut sacré à Laon par Artaud, archevêque de Reims, en présence des seigneurs et de plus de vingt évêques, le dimanche dix-neuvième de juin neuf cent trente-six. Son séjour en Angleterre l'a fait depuis nommer Louis d'outremer (1).

L'abbé Odon étant arrivé à Rome, procura la paix entre le roi Hugues et Albéric, à qui le roi donna sa fille en mariage. Le prince Albéric conçut tant de respect pour Odon, qu'il vouloit faire couper les mains à un paysan qui avoit pensé le frapper, mais le saint abbé l'en empêcha. Le pape et tout le clergé de Rome l'obligèrent à rétablir le monastère de Saint-Paul comme il avoit été autrefois, et il y faisoit ordinairement sa demeure tant qu'il fut à Rome (2). En ce voyage Odon fit paroître sa patience et sa charité, répandant partout des aumônes abondantes. Passant à Sienne, où la famine étoit, il vit dans la rue trois hommes qui paroisoient de qualité, et pour leur épargner la honte de recevoir l'aumône, il fit semblant d'avoir envie des grains de laurier qu'il trouva à leur porte, et les acheta bien cher.

#### XVI. Sarrasins en Italie.

Depuis environ cinquante ans les Sarrasins s'étoient établis en Lombardie à Frassinét ou Frainet, part dans le golfe de Grimaud, entre Toulon et Fréjus (3). Ils ne furent d'abord que vingt, qui, venant d'Espagne dans une barque, furent poussés en Italie malgré eux par le vent contraire. Ayant trouvé le lieu avantageux, ils firent venir cent autres des leurs, et, profitant de la division des habitants du pays, ils s'y maintinrent et s'y accrurent, de sorte qu'occupant les passages des Alpes, ils rendoient le chemin fort dangereux aux pèlerins qui alloient à Rome. Cette année s'étant avancés jusqu'à Aquis, à cinquante milles de Pavie, ils furent battus, mais d'autres, venant d'Afrique avec une grande flotte, surprirent Gènes, tuèrent tout excepté les femmes et les enfants, et emportèrent sur leurs vaisseaux tous les trésors des églises et les richesses de la ville (4). Cette même année neuf cent trente-six, ils tuèrent plusieurs pèlerins en revenant

d'une course qu'ils avoient faite pour piller la haute Allemagne. En neuf cent quarante, une troupe d'Anglois et de Gaulois qui alloient à Rome furent obligés de s'en revenir, quelques-uns d'entre eux ayant été tués par les Sarrasins, qui avoient pris Agaune et brûlé le fameux monastère de Saint-Maurice. Enfin ils s'accordèrent à laisser passer les pèlerins en payant tribut.

Manassès, archevêque d'Arles, voulant profiter de la puissance du roi Hugues, dont il étoit parent, abandonna son église et vint en Italie, où le roi, pour affermir lui-même sa domination, lui donna les évêchés de Vérone, de Mantoue et de Trente, avec le gouvernement du Trentin; ce qui l'engagea à devenir guerrier plutôt qu'évêque. Il prétendoit justifier cette pluralité d'évêchés, en disant que saint Pierre avoit passé d'Antioche à Rome, qui étoit alors la plus puissante ville du monde; qu'ensuite il avoit donné à saint Marc, son disciple, le gouvernement de l'église d'Antioche, sans préjudice de celle d'Aquilée que le même saint Marc fonda, et de celle d'Alexandrie où il passa bientôt. Tant Manassès étoit savant dans l'histoire ecclésiastique!

#### XVII. Lettre du pape pour la Bavière.

Gérard, archevêque de Lorc, dont le siège fut depuis transféré à Juvave ou Saltzbourg, étant venu à Rome, consulta le pape sur plusieurs abus qui régnoient en Bavière et dans les pays voisins, et rapporta une lettre adressée aux rois, aux ducs, aux évêques de Juvave, de Ratisbonne, de Frisingue et de Sébone ou Siben, dont le siège fut depuis transféré à Brixen (1). Le pape Léon dans cette lettre répond ainsi aux consultations de l'archevêque Gérard: On demande si on doit mettre en pénitence ceux qui ont fait mourir des devins, des enchanteresses ou des sorciers. Réponse: Quoique l'ancienne loi les condamne à mort, le jugement ecclésiastique leur sauve la vie pour faire pénitence; mais s'ils ne s'y soumettent pas, ils sont sujets aux lois humaines, dont la rigueur sera innocemment exercée contre eux.

L'évêque doit-il dire *Pax vobis*, ou *Dominus vobiscum*? vous devez suivre l'usage de l'église romaine, où nous disons *Pax vobis* les dimanches et les fêtes, mais non aux jours de jeûne. Il défend de dire l'oraison dominicale à la bénédiction de la table, comme devant être réservée au sacrifice; mais l'usage contraire l'a emporté. L'archevêque Gerard nous a rapporté, continue le pape, un désordre déplorable, que les prêtres se marient publiquement, et a demandé si leurs enfants peuvent être promus aux ordres. On voit combien ces mariages sont criminels par le concile de

(1) Chr. Frod. 986, et Hist. 4, c. 26. (3) Luitpr. I, c. 1.  
(2) Luit. iv, c. 1. Vita L. II, Id. iv, c. 21. Frod. Chr. 936, 940, 951.  
n. 9; lib. I, n. 27; lib. II, n. 7.

(1) Epist. 3, to. 9, Conc. p. 596.



Nicée, qui défend aux prêtres de loger même avec des femmes, et le concile de Néocésarée ordonne de déposer un prêtre qui se marie, ce que nous voulons qui soit exécuté; mais les enfants ne doivent point porter l'iniquité de leurs pères suivant le prophète (1). Les chorévêques, il y en avoit donc encore, ne doivent ni consacrer les églises, ni ordonner des prêtres, ni donner la confirmation. Il est défendu d'épouser sa marraine ou sa filleule. Ceux qui, étant parents au troisième ou au quatrième degré, se sont mariés sans le savoir, doivent être soumis à pénitence. A la fin de la lettre, le pape ordonne aux évêques d'obéir à l'archevêque Gérard comme son vicaire, et il enjoint à Eberard, duc de Bavière, de lui prêter secours.

#### XVIII. Mort de Henri l'oiseleur.

La Germanie venoit de changer de maître par le décès de Henri l'oiseleur, qui, après avoir régné dix-sept ans, mourut le samedi, second jour de juillet neuf cent trente-six (2). Deux ans auparavant, il avoit remporté sur les Hongrois une insigne victoire que l'on attribue à sa piété. Car avant que de leur déclarer la guerre, pour s'affranchir du tribut qu'il leur payoit, il assembla son peuple et dit : Je vous ai dépouillés jusqu'ici vous et vos enfants, pour remplir les trésors des Hongrois. Maintenant je suis obligé de dépouiller les églises et leurs ministres. Que me conseillez-vous? Prendrai-je l'argent destiné au service de Dieu pour le donner à ses ennemis, et nous racheter de leurs mains, ou n'attendrons-nous d'être rachetés que de Dieu? Le peuple s'écria qu'il n'attendoit son salut que de Dieu, et, levant les mains au ciel, il promit de servir en cette guerre. On refusa le tribut aux Hongrois; ils attaquèrent la Saxe et la Thuringe, ils furent défaits partout, et le roi Henri appliqua au service de Dieu et au soulagement des pauvres le tribut qu'on leur payoit.

Le grand étendard du roi Henri, qu'il faisoit porter devant lui dans les combats, avoit le nom et l'image d'un ange (3), et ce prince avoit grande confiance en une lance que l'on disoit avoir été celle du grand Constantin, ornée en forme de croix des cloux de Notre Seigneur. Cette lance étoit en la possession de Rodolfe II, roi de Bourgogne, à qui le roi Henri la fit demander, offrant une grande récompense (4). Rodolfe répondit qu'il ne s'en déferoit jamais; mais, Henri l'ayant menacé de désoler tout son royaume par le fer et le feu, il se rendit; et le roi Henri, ravi d'avoir enfin ce trésor, donna au roi Rodolfe de grands présents en or et en argent, et une bonne partie de la Souabe.

(1) Ezech. XVIII, 20. (3) Vita S. Gor.  
(2) Reg'n Contin. 934. (4) Baron. Act. B. Sac.  
Herm. Marian. etc. Vitiq. 5, p. 264. Luitpr. lib. IV, lib. I. c. 12.

#### XIX. Eglises du Nord.

Le roi Henri travailla aussi à la conversion des infidèles, et fit baptiser un roi des Abodrites et un roi des Danois ou Normands. Il réprima leur roi Gourm, ce grand ennemi des chrétiens, et le réduisit à demander la paix; puis il mit à Slesvic une colonie de Saxons et un marquis ou gouverneur de frontière (1). Alors Unni, archevêque de Brême, voyant la porte ouverte à l'Evangile, entreprit de rétablir l'église de Hambourg, négligée depuis si long-temps. Il résolut de faire par lui-même la visite de son vaste diocèse, et le peuple de Brême le suivit, ne pouvant souffrir son absence, et prêt à s'exposer à tout avec lui. Unni étant arrivé chez les Danois, ne put rien gagner sur leur roi Gourm; mais il convertit son fils Harold, en sorte qu'il permit la profession publique du christianisme, quoiqu'il ne fût pas encore baptisé.

L'archevêque, ayant donc ordonné des prêtres dans chaque église de Danemark, recommanda les fidèles au roi Harold (2), et, avec son secours et un ambassadeur de sa part, il parcourut les îles des Danois, prêchant l'Evangile aux infidèles, et affermissant dans la foi les chrétiens qu'il trouvoit captifs. Puis, suivant les traces de saint Anscatre, son prédécesseur, il passa la mer Baltique et vint au port de Birca. Car, pendant soixante-dix ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de saint Anscatre, aucun missionnaire n'avoit osé passer en Suède, que le seul prêtre Rimbert (3). L'archevêque Unni, y étant donc arrivé, trouva que la religion chrétienne y avoit été entièrement oubliée pendant les règnes courts et sanglants de plusieurs rois; ainsi il eut bien de la peine à se faire écouter. Il avoit achevé sa mission, et se préparoit au retour quand il fut attaqué de maladie, et mourut vers la mi-septembre l'an neuf cent trente-six, indiction neuvième. Ses disciples enterrèrent son corps à Birca, où il étoit mort, et emportèrent son chef à Brême, où ils l'enterrèrent à Saint-Pierre devant l'autel. Il avoit tenu ce siège dix-huit ans. Son successeur fut Adaldague, qui le tint cinquante-quatre ans. Il étoit de famille noble, parent et disciple d'Adaluard, évêque de Verden, qui prêchoit chez les Sclaves dans le temps que l'archevêque Unni prêchoit chez les Suédois. Adaluard étoit connu à la cour d'Allemagne, et y fit connoître le jeune Adaldague, qui étoit bien fait de sa personne, mais plus aimable par ses mœurs. On le tira du chœur de l'église d'Hildesheim; et une rencontre singulière contribua à sa promotion. La reine Mathilde, voyant le roi Henri, son époux, à l'extrémité, alla se mettre en prières dans l'é-

(1) Regin. Conc. an 931. c. 44.  
Herim. Mar. Siegb. 940. (2) C. 50.  
Adam. Brem. c. 48. Helm. (3) Sup. liv. XLV, III, n.  
Chr. Sl. I, c. 8. Adam. 31. Sup. liv. I, n. 38, c. 31.

glise; et les cris du peuple lui ayant appris qu'il étoit mort, elle demanda s'il y avoit quelque prêtre encore à jeun qui pût célébrer la messe pour lui (1). Adaldague s'y offrit; la reine lui donna sur-le-champ des bracelets d'or qu'elle portoit; elle lui sut gré toute sa vie d'avoir dit la première messe pour l'âme du roi, son époux, et, l'archevêque Unni étant mort deux mois après, elle obtint pour lui, du roi Otton, son fils, l'archevêché de Brême. Elle fit porter le corps du roi Henri à Quedlinbourg, près d'Halberstat, où elle avoit résolu avec lui de fonder un monastère de filles, ce qu'elle exécuta incontinent. C'étoient toutes personnes nobles, et Mathilde se retira avec elles pour y achever ses jours.

Elle avoit été élevée dans son enfance au monastère d'Erford, près de son aïeule, qui en étoit abbesse, pour y apprendre la religion et les ouvrages convenables à son sexe (2). Elle en fut tirée pour épouser Henri, vers l'an neuf cent treize. Depuis son mariage elle avança toujours en vertu, ornée au dehors de soie et de pierreries, mais pleine de compassion et d'humilité. Pour prier la nuit elle se levait d'auprès du roi son époux, qui faisoit semblant de l'ignorer. Ils gardoient la continence les jours marqués par l'Eglise, suivant l'usage observé encore alors religieusement. Toutefois, un jeudi-saint, le roi Henri ayant pris plus de vin qu'à l'ordinaire, obligea la reine malgré elle à violer cette règle; ce que les historiens ont remarqué comme une tache en la vie de ce prince; et de là vint leur fils Henri, duc de Bavière, pour qui Mathilde eut une prédilection singulière, mais ce fut la source de grands malheurs (3).

#### XX. Otton, roi de Germanie.

Car après la mort du roi Henri, la reine souhaitoit de faire reconnoître ce fils pour son successeur; et il y avoit un prétexte de le préférer à Otton, son aîné, en ce que celui-ci étoit né avant que le père fût roi. Otton, déjà désigné par le père, l'emporta suivant le suffrage des François orientaux et des Saxons; mais Henri garda toujours des prétentions, et se révolta plusieurs fois. Ils avoient un troisième frère nommé Brunon, qui dès l'enfance fut appliqué à l'étude, et destiné au service de l'Eglise.

Le lieu du couronnement d'Otton fut marqué à Aix-la-Chapelle, où premièrement les seigneurs lui prêtèrent serment de fidélité hors de l'église, dans laquelle Hildebert, archevêque de Mayence, l'attendoit avec tout le clergé. L'archevêque de Trèves, à cause de l'antiquité de son siège, et celui de Cologne, comme diocésain, prétendoit faire cette cé-

rémonie, mais ils cédèrent au mérite de l'archevêque de Mayence (1). Celui de Cologne étoit Vicfred, qui avoit succédé à Herman, mort en neuf cent vingt-cinq. L'archevêque de Trèves étoit Robert, oncle d'Otton, et frère de la reine Mathilde, sa mère, qui avoit succédé à Roger, mort en neuf cent trente-quatre. Quand Otton entra dans l'église, l'archevêque de Mayence s'avança et lui toucha la main droite; puis, se tournant vers le peuple qui remplissoit les galeries hautes et basses, il dit : Voici Otton que je vous amène; Dieu l'a choisi, le roi Henri l'a désigné depuis long-temps, tous les seigneurs viennent de le faire roi. Si cette élection vous est agréable, témoignez-le en levant les mains au ciel. Tout le peuple leva la main avec de grands cris, pour souhaiter au nouveau prince toute sorte de prospérité.

Alors l'archevêque s'avança avec le roi, qui étoit revêtu d'une tunique étroite à la françoise, et le mena derrière l'autel sur lequel étoient les ornements royaux, savoir : l'épée avec le ceinturon, le manteau avec les bracelets, le bâton avec le sceptre et le diadème. L'archevêque prit l'épée, et, se tournant vers le roi, lui dit : Recevez cette épée pour repousser tous les ennemis de Jésus-Christ, barbares et mauvais chrétiens, puisque Dieu vous donne la puissance de tout l'empire françois pour affermir la paix des chrétiens. Il prononça des prières semblables en lui donnant les autres ornements. Il lui fit l'onction de l'huile sainte, et enfin lui et l'archevêque de Trèves le couronnèrent. Ils le menèrent au trône élevé entre deux colonnes de marbre, afin qu'il fût vu de tout le peuple; et la messe ayant été célébrée, le roi descendit au palais, et s'assit à la table de marbre avec les évêques pour le festin solennel, étant suivi par les ducs. C'étoit en neuf cent trente-six, et Otton régna trente-six ans. Mais Hildebert, archevêque de Mayence, ne survécut pas long-temps à cette cérémonie : il mourut l'an neuf cent trente-sept, le dernier de mai, et son successeur fut Frédéric, aussi moine de Fulde.

Ce fut par le conseil de ce prélat, d'Adaldague, archevêque de Brême, et de plusieurs autres évêques, que le roi Otton, voulant établir la religion chrétienne chez les Sclaves voisins de l'Elbe, qu'il avoit vaincus, fortifia la ville de Magdebourg, et y fonda un monastère; à quoi il fut excité et aidé par la pieuse reine Editha, son épouse (2). Il y fit apporter les reliques de saint Innocent, martyr, apparemment celui de la légion thébéenne, qui lui furent envoyées par Rodolphe, roi de Bourgogne. Le monastère fut établi le vingt-troisième de septembre neuf cent trente-sept, la seconde année du règne d'Otton, et dédié à saint Pierre, saint Maurice et saint Inno-

(1) Vita B. Math. c. 2. (2) Acta Sac. 5. Ben. p.  
n. 9. Bol. 14 mart. to. 7. 347.  
p. 613. (3) Vita c. 2, n. 7.

(1) Vitiq. lib. II.

(2) Mabill. Act. Sac. 6, p. 573.



cent, et mis sous la protection du saint-siège. Magdebourg fut aussi nommé Parthénopolis, c'est-à-dire, la ville de la vierge. Le premier abbé du nouveau monastère fut Annon, depuis évêque de Wormes.

## XXI. Saint Venceslas.

Le roi Otton, dès le commencement de son règne, fit la guerre à Boleslas, duc des Slaves de Bohême, qui avoit fait mourir son frère, le duc Venceslas. Ils étoient fils de Vratislas, et petits-fils de Borivoï, premier chrétien entre les ducs de Bohême (1). Drahomire, leur mère, étoit païenne, et avoit élevé Boleslas; Venceslas avoit été élevé par Ludmille, son aïeule, chrétienne et très-pieuse. Le duc Vratislas, ayant laissé ses enfants en bas âge, Drahomire s'empara du gouvernement, abolit l'exercice de la religion chrétienne, et excita une violente persécution. Ludmille, pour en arrêter le progrès, fit déclarer duc Venceslas, et on fit un partage des états de Bohême entre lui et son frère. Venceslas étoit non-seulement chrétien, mais très-pieux, et la religion étoit florissante dans son partage. Ce que Drahomire ne pouvant souffrir, elle fit assassiner Ludmille, sa belle-mère, qui est comptée pour sainte et martyre. Enfin Boleslas, voulant secouer le joug du roi Otton, à qui son frère Venceslas étoit fidèle, se laissa emporter à l'envie, à l'ambition et à la haine du christianisme, jusqu'à entreprendre sur la vie de son frère Venceslas; et on dit même qu'il le tua de sa main (2). Ensuite, craignant un prince voisin, il lui déclara la guerre. Celui-ci envoya en Saxe demander du secours; le roi Otton lui en envoya, et commença ainsi une guerre contre Boleslas, qui dura jusqu'à la quatorzième année du règne d'Otton, c'est-à-dire, l'an neuf cent cinquante. Saint Venceslas est honoré le vingt-huitième de septembre, et a été canonisé de nos jours par Clément X, en mil six cent soixante-dix.

## XXII. Hongrois en France, etc.

Les Hongrois s'efforcèrent d'entrer dans la partie occidentale de la Saxe, d'où le roi Otton les repoussa vigoureusement. Mais ils firent de grands ravages dans la Franconie, la haute Allemagne, la Gaule, jusqu'à l'Océan et la Bourgogne (3). L'an neuf cent trente-sept, ils entrèrent en France par la Champagne, ravagèrent le plat pays, brûlèrent plusieurs maisons et plusieurs églises, et emmenèrent un grand nombre de captifs. Il y eut toutefois quelques églises qu'ils ne purent brûler, comme celle de Sainte-Macre à Fismes, et celle de

(1) Ditmar. lib. II. Sigeb. Chr. an. 938. Vita ap. Sur. 28 sept. Sup. liv. LIII, n. 26.  
(2) Martyr. R. 28 sept.  
(3) Viticq. lib. II. Herm. Chr. 937. Id. in fine. Flod. an 937.

Saint-Basle; et un moine d'Orbais, qu'ils avoient pris, ne put jamais être blessé de leurs flèches ni de leurs épées: ce que Frodoard rapporte comme des miracles. De Bourgogne, les Hongrois passèrent en Italie, et vinrent jusqu'à Capoue, à Bénévent et à Nole (1). Ils enlevèrent plusieurs serfs de l'abbaye du Mont-Cassin; et pour les racheter on donna quantité de vases d'argent et d'ornements d'étoffes précieuses, dont le prix marqué montoit à plus de cent cinquante besans d'or. Mais étant entrés chez les Marse, dans l'Abruzze d'aujourd'hui, et y faisant les mêmes ravages, ces peuples, avec les Péligniens, en tuèrent la plus grande partie et en retirèrent un grand butin.

## XXIII. Artaud chassé de Reims.

Après qu'Artaud eut gouverné l'église de Reims huit ans et sept mois, Hugues, comte de Paris, et Hébert, comte de Vermandois, indignés de son attachement au roi Louis, qu'il avoit sacré, vinrent assiéger Reims avec Guillaume, duc de Normandie, et quelques évêques de France et de Bourgogne (2). Le siège ne dura que six jours, et Artaud, abandonné de presque tous ses vassaux, fut obligé de se rendre. Le comte Hébert étant entré dans la ville, le fit venir à Saint-Rémy, devant les seigneurs et les évêques, où, partie par persuasion, partie par crainte, on le fit renoncer à l'administration de l'archevêché de Reims, se contenter des abbayes de Saint-Basle et d'Avenai, et demeurer à Saint-Basle. C'étoit l'an neuf cent quarante. Quelque temps après, Artaud se retira auprès du roi Louis, avec quelques-uns de ses parents, à qui Hébert avoit ôté les bénéfices ou fiefs qu'ils tenoient de l'église.

L'année suivante neuf cent quarante-un, les comtes Hugues et Hébert assemblèrent les évêques de la province de Reims, et firent tenir un concile à Soissons dans l'église de Saint-Crépin, pour régler le gouvernement de l'archevêché. Ils envoyèrent Hildegare, évêque de Beauvais, qu'Artaud lui-même avoit ordonné en neuf cent trente-trois, avec quelques autres députés, vers Artaud, qui étoit à Laon à la cour du roi Louis, lui ordonnant de se rendre au concile (3). Il répondit qu'il ne pouvoit aller où ses ennemis étoient assemblés; et ils convinrent d'un autre lieu pour conférer ensemble. Là il se jeta à leurs pieds, les priant pour l'amour de Dieu de lui donner un conseil convenable à eux et à lui. Ils le pressèrent de consentir à l'ordination de Hugues, promettant d'obtenir pour lui quelque partie des biens de l'archevêché. Artaud, après avoir long-temps différé de répondre, les voyant fermes dans leur résolution, se leva, et leur déclara tout

(1) Chr. Cassin. c. 55. toldi. 9. Conc. p. 628, C.  
(2) Flod. Chr. an. 540. (3) Libell. Artold. Hist. IV, c. 28. Libell. Ar-

haut qu'il leur défendoit, sous peine d'excommunication, d'ordonner un archevêque de Reims de son vivant; s'ils le faisoient, il appelloit au saint-siège. Cette protestation les ayant irrités, pour se retirer de leurs mains et pouvoir retourner à Laon, il adoucit sa réponse, et les pria d'envoyer avec lui quelqu'un qui pût leur rapporter la résolution qu'il prendroit avec la reine et son conseil; car le roi n'y étoit pas. Ils envoyèrent Dérolde, évêque d'Amiens; mais quand Artaud se vit à Laon en sûreté devant la reine et les seigneurs de sa cour, il réitéra la menace d'excommunication et d'appellation au pape, excommuniant Dérolde lui-même, en cas qu'il ne fit pas un rapport fidèle de ce qu'il venoit d'entendre.

Le concile de Soissons ne laissa pas de passer outre. On prétendit qu'Artaud, ayant une fois renoncé avec serment à l'administration de son église, ne pouvoit plus y revenir. On fit valoir les plaintes du clergé et de la noblesse sur la vacance de ce siège; enfin l'on jugea qu'on devoit ordonner archevêque Hugues, fils du comte Hébert, qui avoit été destiné depuis long-temps, et qui étoit demandé par le clergé et par le peuple, c'est-à-dire par une partie. Il n'avoit qu'environ vingt ans, et pendant les quinze années qui s'étoient passées depuis son élection, il avoit demeuré à Auxerre, et y avoit fait ses études auprès de l'évêque Guy, qui l'avoit ordonné diacre; et Guy, évêque de Soissons, l'ordonna prêtre trois mois après son retour à Reims; ce dernier Guy étoit fils de Foulques, comte d'Anjou; et, après avoir été chanoine de Saint-Martin de Tours, il fut ordonné évêque en neuf cent trente-sept. Suivant la résolution du concile de Soissons, les évêques se transportèrent à Reims, et en ordonnèrent Hugues archevêque dans l'église de Saint-Rémy (1).

Il envoya à Rome des députés pour demander le pallium, et ils s'adressèrent au pape Étienne VIII, car Léon VII étoit mort en neuf cent trente-neuf, ayant tenu le saint-siège trois ans et demi (2). Comme Étienne étoit Allemand de naissance, les Romains le prirent en telle aversion, qu'ils lui coupèrent le visage, et le défigurèrent de sorte qu'il n'oisoit plus paroître en public. Il tint toutefois le saint-siège trois ans et quatre mois. Il accorda le pallium à Hugues pour l'archevêché de Reims; et ses députés vinrent en neuf cent quarante-deux avec un évêque nommé Damase, que le pape envoya légat en France. Il portoit des lettres aux seigneurs et à tous les habitants de France et de Bourgogne, pour reconnoître le roi Louis, et envoyer des députés à Rome, avec menace d'excommunication s'ils ne satisfaisoient avant Noël, et s'ils continuoient de lui faire la guerre. Sur quoi les évêques de la province de Reims, ayant conféré

(1) Sup. n. 1. Frod. Chr. (2) Baron. an. 940. Pa-pebr. Conat.

avec le comte Hébert, le prièrent d'intercéder auprès du comte Hugues, pour lui faire reconnoître le roi, car c'étoit son plus puissant adversaire.

## XXIV. Fin de saint Odon.

La même année neuf cent quarante-deux, le pape Étienne fit venir à Rome pour la troisième fois saint Odon, abbé de Clugny, afin de procurer la paix entre Hugues, roi d'Italie, et le patrice Albéric, car la guerre continuoit toujours entre eux. Pendant que saint Odon fut à Rome, Albéric lui donna le monastère de Saint-Elie à Supponton près de Népi, pour y établir la réforme (1). Il y mit pour abbé un de ses disciples nommé Théodard, qui, voyant ces anciens moines fort attachés à manger de la chair, leur faisoit apporter à grands frais du poisson des lieux d'alentour. Mais un torrent qui passoit près du monastère forma un étang qui les exempta de cette peine. Ce qui fut regardé comme un miracle, et attribué aux prières de saint Odon.

Etant à Rome il fut attaqué d'une fièvre violente et continue, qui le réduisit à l'extrémité; mais comme il souhaitoit ardemment de finir ses jours au tombeau de saint Martin, où il avoit commencé de goûter la piété (2), il vit en songe un personnage vénérable, qui lui dit que sa mort étoit proche, et que toutefois saint Martin lui avoit obtenu un délai pour retourner en son pays. En effet il se porta mieux, et eut assez de force pour venir jusqu'à Tours, où il arriva près le temps de la fête du saint. Il la célébra avec une dévotion extraordinaire; le quatrième jour la fièvre le reprit, et il mourut le jour de l'octave, dix-huitième de novembre neuf cent quarante-deux, âgé de soixante-quatre ans, la quinzième année depuis qu'il fut abbé de Clugny. L'église honore sa mémoire le jour de sa mort. Il fut enterré dans l'église de Saint-Julien de Tours, par l'archevêque Théotilon, qui par son secours avoit rétabli ce monastère, fondé par saint Grégoire son prédécesseur, et ruiné par les Normands (3). Théotilon mourut trois ans après en revenant de Laon, pour procurer la paix entre le roi et les princes, et fut enterré dans la même église de Saint-Julien.

Entre les monastères réformés par saint Odon, les plus connus sont les suivants: Aurillac en Auvergne, fondé depuis peu par saint Gérald; Fleury-sur-Loire, réformé à la sollicitation du comte Elisiard, qui obtint cette abbaye de Raoul, roi de France, pour la donner à saint Odon, et alla avec deux autres comtes et deux évêques l'en mettre en possession, notwithstanding la résistance des anciens moines, qui

(1) Elog. Odon. n. 38. Sæc. 5. Act. B. p. 141. Vita  
(2) N. 12.  
(3) Martyr. R. 18 nov. per Io. lib. III, n. 7. Frod. Chr. 945.



se défendirent à main armée (1). Saint Odon reforma aussi le monastère de Sarlat en Périgord, et celui de Tulle en Limousin, depuis érigés en évêchés; Saint-Pierre-le-Vif à Sens, Saint-Julien à Tours, Romans-Moustier au diocèse de Lausanne, Charlieu au diocèse de Mâcon. On le reconnoissoit pour abbé de toutes ces maisons; mais il mettoit en chacune un abbé particulier, qui étoit comme son vicaire. En Italie il reforma le monastère de Saint-Paul à Rome, ceux de Souppenton, de Salerne, de Saint-Augustin à Pavie; établissant partout le même ordre, c'est-à-dire la même observance qui se pratiquoit à Clugny. Il ne négligeoit pas le temporel, dont le soin est une suite ordinaire de la régularité. De son temps le monastère de Clugny reçut des donations si considérables, qu'il en reste jusqu'à cent quatre-vingt-huit chartes.

Il reste aussi de lui plusieurs écrits qui montrent sa science et sa piété. L'abrégé des morales de saint Grégoire sur Job; des hymnes et des antennes en l'honneur de saint Martin; les trois livres du sacerdoce, depuis nommés ses occupations, et à présent ses conférences. Etant abbé, il écrivit en quatre livres la vie de saint Géraud, comte d'Aurillac. L'histoire du retour des reliques de saint Martin, rapportées de Bourgogne, qu'il composa à la prière de Foulques le bon comte d'Anjou, et plusieurs discours à la louange de ce saint. Un entre autres sur l'incendie de son église arrivé de ce temps-là, pour montrer qu'elle ne doit scandaliser personne, ni diminuer la dévotion des fidèles envers saint Martin. On attribue encore à saint Odon la vie de saint Grégoire de Tours (2).

En plusieurs endroits de ses ouvrages, mais principalement dans ses conférences, il déplore les mœurs corrompues des chrétiens; entre autres, l'impureté, la violence et le mépris manifeste de la justice. Il se plaint en particulier de l'abus de la sainte eucharistie par les communions indignes. Ce mystère, dit-il (3), n'étoit pas célébré si fréquemment dans les commencements de l'Eglise; mais plus il étoit rare, plus on y apportoit de religion. Il dit que les reliques de sainte Valburge, ayant été mises sur l'autel, les miracles cessèrent, et qu'elle apparut à un malade et lui dit: Vous ne guérissez pas, parce que mes reliques sont sur l'autel, qui ne doit servir que pour les divins mystères. On ôta les reliques, et les miracles recommencèrent. Parlant des moines, il traite d'apostasie le mépris de la nourriture et de l'habit prescrit par la règle et la propriété, sous prétexte de laisser pour l'ornement de l'Eglise.

Le successeur de saint Odon, et le troisième abbé de Clugny, fut Aimard, qu'il avoit fait

élire dès l'année neuf cent quarante-un, avant son dernier voyage de Rome (1). Aimard étoit de basse naissance, mais d'une grande vertu. Il fut très zélé pour l'observance, et augmenta considérablement le temporel, comme on voit dans les archives de Clugny, par deux cent soixante-dix-huit chartes de son temps, qui ne fut que de six ans.

#### XXV. Saint Gérard de Brogne.

Du temps même de saint Odon, la discipline monastique fut rétablie dans la Gaule-belgique par saint Gérard de Brogne, né sur la fin du neuvième siècle, d'une famille noble, près de Namur (2). Son père descendoit du comte Haganon, favori de Charles le simple, et sa mère étoit sœur d'Etienne, évêque de Tongres. Gérard fut d'abord au service de Bérenger, comte de Lomagne; et dès ce temps il rebâtit l'église de Brogne dans une terre à lui, voulant y fonder un monastère; et en attendant il y établit des clercs, pour faire l'office. C'étoit l'an neuf cent dix-huit. Le comte Bérenger l'ayant envoyé à Robert, comte de Paris et depuis roi, il logea à l'abbaye de Saint-Denis, où il fut touché du désir de quitter le monde. Etant de retour, il obtint la permission du comte Bérenger et de l'évêque Etienne, son oncle et son pasteur, qui lui donna l'absolution de ses péchés. Il revint donc à Saint-Denis, prit l'habit monastique, et demanda la permission de commencer ses études, c'est-à-dire d'apprendre à lire: ce qu'il fit avec l'humilité d'un enfant, quoiqu'il fût déjà en âge d'homme. En peu de jours il eut appris le psautier, et s'avança dans la connoissance de l'Ecriture sainte, faisant en même temps un grand progrès dans l'obéissance et les autres vertus. La seconde année de sa conversion, il fut ordonné acolyte par Théodulphe, évêque de Paris; la troisième année, sous-diacre; la quatrième, diacre par Fulrad, son successeur; et la neuvième année prêtre, par Adelhème, successeur de Fulrad.

Après dix ans de séjour à Saint-Denis, il en sortit l'an neuf cent vingt-huit pour venir établir son monastère de Brogne, apportant des reliques de saint Eugène, martyr (3). Le clergé de Tongres et l'évêque même s'opposèrent d'abord au culte de ce saint, qu'ils ne connoissoient point; mais l'évêque le permit enfin, et sa translation se célébra encore à Brogne. Gérard chassa les clercs qu'il y avoit mis, et y mit des moines, qu'il gouverna quelque temps; mais, ne pouvant souffrir le concours du peuple, il s'enferma dans une cellule près de l'église, pour vaquer à la prière avec plus de liberté.

Quelque temps après, l'évêque de Cambrai

(1) Mabill. Elog. p. 133. Sup. n. 4. Sup. liv. LIII, Sup. liv. LIV, n. 22.  
(2) Mabill. Elog. n. 46. (3) II, Col. c. 28.

(1) Elog. Séc. 5. Act. p. 218. Ben. p. 316.  
(2) Vita Séc. 5. Act. B. 18 Aug.  
(3) Molan. ad. Usuard.

l'obligea de prendre soin du monastère de Saint-Guislain en Hainault, à la sollicitation de Gilbert, duc de Lorraine, un des plus puissants seigneurs de ce temps-là, gendre du roi Henri l'oiseleur. Le monastère de Saint-Guislain n'étoit alors occupé que par quelques clercs déreglés et intéressés, à la place desquels Gérard établit une communauté de moines, dont il fut abbé, sans cesser de l'être de Brogne. Arnould, le vieux comte de Flandres, croyant avoir été guéri de la pierre par ses prières, lui offrit de grands présents, et l'obligea enfin de recevoir la dime de ses biens, pour la distribuer aux monastères et aux pauvres, et de se charger du gouvernement de toutes les abbayes qu'il avoit sous sa puissance.

Gérard reforma entre autres le monastère de Blandinberg, ou Saint-Pierre de Gand, fondé par saint Amand, et occupé depuis plus de cent ans par des clercs séculiers, que Gérard en chassa pour leur dérèglement, sans avoir égard à la noblesse dont ils se vantoient, et mit à leur place des moines très-réguliers. Les clercs, furieux, attentèrent à sa vie, et vinrent l'attaquer jusque dans l'église, comme il étoit à l'autel; mais il les étonna par sa constance, et leur pardonna. Il fit cette réforme l'an neuf cent quarante-un, et la communauté devint nombreuse en peu de temps. Trois ans après, il fit apporier à Saint-Pierre de Gand les reliques de saint Vandrille, de saint Ansbert et de saint Vulfran, qui avoient été transportées à Bologne, sur la mer, en huit cent cinquante-huit, pendant les ravages des Normands (1). Vicfrid, évêque de Terouanne, voulut s'opposer à cette translation, et conserver ce trésor dans son diocèse; mais il fut obligé de céder à la volonté du comte Arnould. On nomme jusqu'à dix-huit monastères que Gérard reforma, et dont les plus connus sont: Saint-Pierre et Saint-Bavon de Gand, Saint-Martin de Tournai, Marchienne, Saint-Vaast d'Arras, Saint-Riquier, Saint-Bertin, Saint-Omer et Saint-Amand (2). D'ailleurs, il est certain que Gérard gouverna les monastères de Saint-Remy à Reims et de Mouson. Sur la fin de sa vie, il mit des abbés ou d'autres supérieurs dans tous ces monastères, et se retira à Brogne, pour en prendre un soin particulier. Enfin il y mourut en neuf cent cinquante-neuf, le troisième d'octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (3).

#### XXVI. Saint Jean de Gorze.

Un autre moine illustre du même temps étoit Jean, depuis abbé de Gorze. Il naquit à Vendières, entre Metz et Toul, et étudia fort bien

(1) Hist. transl. Séc. 5. (2) Mabill. Abs. n. 6, p. 250.  
Bened. p. 200. (3) Martyr. R. 3 oct.

la grammaire, l'Ecriture sainte, les canons et les lois civiles (1). S'étant donné à Dieu, il fit une confession générale, et reçut la pénitence que lui imposa Humbert, reclus à Verdun, renommé par sa vertu et sa science; et depuis ce temps Jean ne mangea point de viande, et pratiqua des jeûnes très-rigoureux. Ayant ouï parler d'un solitaire, nommé Lambert, qui vivoit dans la forêt d'Argonne, il alla le trouver, desirant ardemment de mener la vie d'ermite. Mais Lambert étoit un homme rustique et ignorant, dont la piété consistoit à s'accabler de travail, quelquefois hors de raison, vivant d'une façon si extraordinaire, qu'il étoit difficile de le voir sans rire. Il ne se mettoit point en peine de couvrir son corps, même pour satisfaire à la pudeur. Pour sa nourriture, il faisoit souvent un pain qui lui duroit deux mois, et dont il rompoit tous les jours, à coups de cognée, un morceau qu'il prenoit au poids. Il mangeoit quand il n'en pouvoit plus, après deux ou trois jours de jeûne, de jour ou de nuit, sans aucune heure réglée. Quand la fantaisie lui prenoit, il alloit dans les villes et les villages, puis tout d'un coup il se renfermoit dans sa cellule. Il commençoit quelquefois la messe à minuit, quelquefois le soir ou à la pointe du jour.

Jean de Vendières ne laissa pas de vivre quelque temps avec ce solitaire, s'étant enfermé dans une cellule, où plusieurs personnes de Verdun le venoient voir pour s'édifier par ses discours. Ils lui conseillèrent de quitter cet extravagant; et, de l'avis de Humbert, il fit le voyage de Rome, alla jusqu'au Mont-Gargan, et visita en passant le mont Cassin et les monastères voisins de Naples. A son retour, il demeura chez lui, ne trouva point de lieu où il pût vivre à son gré en communauté, et pratiqua en son particulier la vie monastique, veillant, priant et jeûnant rigoureusement. Humbert le fit connoître à Einolde ou Egilnolde, qui menoit à peu près la même vie de son côté. Il avoit été primicier de l'église de Toul, puis archidiacre; et, ayant donné tout son bien aux pauvres, il passa quelque temps dans une caverne. Enfin, ils se joignirent sept et résolurent de passer en Italie, pour y pratiquer la perfection de la vie monastique, vivant du travail de leurs mains, dans les pays fertiles mais abandonnés, que Jean avoit remarqués aux environs de Bénévent. Mais Adalbéron, évêque de Metz, en ayant eu connoissance, leur donna l'abbaye de Gorze, qui avoit été ruinée par les Normands. Ils y entrèrent l'an neuf cent trente-trois, et élurent pour abbé Einolde, et Jean pour cellier.

Il étoit très-propre à cette charge, entendant parfaitement le ménage de la campagne et l'administration du temporel (2). Aussi dès le commencement, voyant l'abbé Einolde embarrassé de ses soins extérieurs, il offrit de l'en sou-

(1) Vita. n. 9, p. 368. (2) Vita Jo. Gorz. n. 72.



lager, l'exhortant à s'appliquer uniquement à la vie intérieure, suivant son attrait. Jean, quoique très-ferme en ses résolutions, obéissait ponctuellement au moindre mot de l'abbé, qui l'éprouva plusieurs fois, en lui faisant changer exprès d'obédience. Il le fit prévôt du monastère, puis l'obligea à s'en démettre; ensuite il le fit doyen, puis cellérier. Il lui donna la charge du vestiaire, de l'hospitalité, de l'infirmerie, et le trouva prêt à tout. Il lui rendoit un compte exact de toute la dépense, jusqu'à une obole, quoique l'abbé voulût s'en rapporter à lui.

Outre les études qu'il avoit faites avant sa conversion, il fit encore beaucoup de lectures dans le monastère. Premièrement des morales de saint Grégoire, qu'il lut plusieurs fois de suite, en sorte que presque tous ses discours en étoient tirés (1). Il lut aussi ce qu'il lui tomba entre les mains de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme et des autres pères; mais les livres étoient alors difficiles à trouver par le refroidissement des études. Il lut tout au long les traités de saint Augustin sur saint Jean, sur les psaumes et de la cité de Dieu. Enfin il travailla beaucoup sur les livres de la trinité; et, à l'occasion de ce qui est dit des relations des personnes divines, il se mit à étudier les catégories, l'introduction de Porphyre et toute la dialectique. Il s'y appliqua long-temps et fortement; mais l'abbé Einolde, qui savoit par expérience la difficulté et le peu de fruit de cette étude, trancha court, en lui défendant de s'y appliquer davantage, et lui ordonnant d'étudier plutôt l'écriture sainte. Il s'y mit tout entier, et étudia beaucoup saint Grégoire sur Ezéchiel, car il aimoit singulièrement ce saint docteur. Il lisoit les vies des pères pour les imiter, et savoit presque par cœur celle de saint Jean l'aumônier, sans que toutes ses études le détournassent de ses occupations extérieures.

Comme sa charge de cellérier l'obligeoit à converser avec les séculiers, il se plaignoit que, pour peu qu'il fût avec eux, il se relâchoit de son observance ordinaire, et que les repas que la bienséance obligeoit de leur donner étoient toujours de grande dépense à la maison; car il en ménageoit les biens avec tant de soin qu'on l'accusoit d'avarice, quoiqu'il n'employât jamais aucune mauvaise voie pour les augmenter. Il jeûna long-temps au pain et à l'eau tous les jours, excepté les fêtes. Ensuite l'abbé, voyant qu'il altéroit sa santé, le réduisit à ne jeûner ainsi que les deux carêmes avant Pâques et avant Noël; mais il commençoit ce dernier au treizième de septembre (2). Outre l'abbaye de Gorze, l'évêque Adalbéron reforma les monastères de Saint-Clément et de Saint-Arnould de Metz.

(1) N. 8.

(2) N. 86, 92.

## XXVII. Eglise de Normandie.

Les Normands n'étoient pas si bien convertis, qu'il ne se trouvât encore chez eux des païens. Leur duc, Guillaume Longue-épée, ayant été tué en trahison par Arnould, comte de Flandres, en neuf cent quarante-trois (1), Hugues le grand, duc de France, combattit souvent avec les Normands païens, qui étoient entrés dans le pays, ou qui retournoient au paganisme, et ils tuèrent grand nombre de son infanterie chrétienne. Toutefois, il prit Evreux malgré eux, à la faveur des Normands chrétiens qui étoient dedans. Le roi de France, Louis d'outremer, marcha vers Rouen, et combattit contre Tourmond, Normand apostat, qui vouloit ramener les autres à l'idolâtrie, même le jeune duc Richard, fils de Guillaume, et conspiroit contre le roi avec un roi païen, nommé Sétic; mais ils furent vaincus et Tourmond tué. L'archevêque de Rouen n'aidoit pas au progrès du christianisme. C'étoit Hugues, moine de Saint-Denis, que le duc Guillaume avoit mis sur ce grand siège en neuf cent quarante-deux (2). Il étoit d'illustre naissance, mais il oublia tellement la sainteté de sa profession, qu'il s'abandonna à la débauche, et eut grand nombre d'enfants. Il dissipa les biens de l'église et donna à Raoul, son frère, seigneur très-puissant, une terre considérable du domaine de l'archevêché. Hugues tint le siège de Rouen quarante-sept ans, et ne mourut qu'en neuf cent quatre-vingt-neuf.

## XXVIII. Saint Odon de Cantorbéry.

En Angleterre, Plegmond, archevêque de Cantorbéry, mourut vers l'an neuf cent vingt-deux, ayant tenu ce siège trente-quatre ans. Son successeur fut Athelme pendant trois ans, à qui succéda Vulfelme en neuf cent vingt-cinq, et à celui-ci saint Odon en neuf cent quarante-deux (3). Il étoit fils d'un seigneur danois, païen, établi en Angleterre, qui, lui voyant de l'inclination pour la religion chrétienne, l'en détournait autant qu'il pouvoit, ne voulant même pas souffrir qu'il nommât Jésus-Christ. Le jeune Odon ne laissoit pas de continuer à fréquenter les églises, et de rapporter au logis les bonnes instructions qu'il y entendoit; de quoi son père, outré de colère, le déshéritait, et le jeune homme, ravi de perdre pour Dieu tout ce qu'il pouvoit espérer sur la terre, quitta ses parents et se mit au service d'Athelme, un des principaux seigneurs et des plus pieux de la cour du roi Alfred. Celui-ci, voyant la bonne inclination d'Odon, le reçut avec une affection de père, lui donna tous les secours nécessaires et le fit bien étudier. Etant baptisé, il reçut la tonsure

(1) Frod. Chr. 943.

(3) Sup. liv. LIV, n. 8.

(2) Order. lib. 5, 43. Acta SS. Ben. Sæc. 5, p. 40. Vita ibid. p. 288. Analect. p. 437.

cléricale et les ordres jusqu'au sous-diaconat, où il demeura quelques années à cause de sa jeunesse; mais, depuis qu'il fut ordonné prêtre, il fut en grande vénération au duc Athelme et aux autres seigneurs, qui se confessoient à lui et recevoient ses conseils.

Odon fit avec ce duc le voyage de Rome, pendant lequel il le guérit par ses prières, lui faisant boire du vin sur lequel il avoit fait le signe de la croix. Après la mort du duc Athelme et du roi Alfred, il fut en grande estime auprès du roi Edouard, son fils, et du roi Edelstan, fils d'Edouard, qui le fit évêque de Shireburne, malgré sa résistance, par le choix du clergé et du peuple; et Vulfelme, alors archevêque de Cantorbéry, le consacra avec joie. Edelstan crut devoir à ses prières une grande victoire qu'il remporta sur les païens l'an neuf cent trente-huit, quatorzième de son règne. Ce prince mourut trois ans après, en neuf cent quarante-un. Son frère Edmond lui succéda, et l'évêque Odon ne lui fut pas moins cher. Vulfelme, archevêque de Cantorbéry, étant mort peu de temps après, le roi pressa Odon de prendre sa place; mais il s'en défendit par l'autorité des canons, qui condamnent les translations. Le roi lui représenta que saint Pierre avoit été transféré d'Antioche à Rome, et plusieurs autres rapportés dans l'histoire, sans toutefois les nommer; enfin, qu'en Angleterre même saint Mellit avoit passé de Londres à Cantorbéry, et saint Just de Rochester. Odon se rendit à ces exemples, mais il opposa une autre difficulté. Tous ceux, dit-il, qui ont rempli le siège de Cantorbéry, depuis la conversion des Anglois, ont été moines; je ne veux pas violer une si sainte et si ancienne coutume, aussi bien désiré-je depuis long-temps d'embrasser la profession monastique. Le roi loua son humilité et sa piété, et on l'envoya en diligence au monastère de Fleury-sur-Loire, qui étoit alors en très-grande réputation pour la régularité de l'observance, au lieu qu'elle étoit fort tombée en Angleterre. L'abbé de Fleury vint lui-même apporter à Odon l'habit monastique, et, après l'avoir reçu, il prit possession du siège de Cantorbéry vers l'an neuf cent quarante-deux.

Quelque temps après, il fit des constitutions pour la consolation du roi Edmond et l'instruction de son peuple, comprises en dix articles. Il y recommande l'immunité des églises, défendant de les charger d'aucun tribut; il marque les devoirs du roi et des seigneurs, particulièrement l'obéissance aux évêques; les devoirs des évêques, surtout la visite du diocèse tous les ans; les devoirs des prêtres, des clercs et des moines, recommandant à ceux-ci la stabilité et le travail des mains. Le reste regarde tout le peuple. On trouve aussi une lettre synodale à ses suffragants, qui semble être du même temps (1).

(1) To. 9, Conc. p. 609. C. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Le roi Edmond, de son côté, fit des lois dont plusieurs regardent la religion. Il y recommande la continence aux clercs, sous peine de perdre leurs biens temporels et la sépulture après leur mort. Il charge les évêques des réparations des églises, et promet sûreté à ceux qui s'y réfugient. C'est que les meurtres et les violences n'étoient pas moins fréquents en Angleterre qu'en France, comme il paroît par ces mêmes lois (1).

## XXIX. Commencement de saint Dunstan.

Ce roi, connoissant le mérite de l'abbé Dunstan, le fit venir auprès de lui pour l'aider de ses conseils; mais quelque temps après, sur de faux rapports, il le chassa de sa cour. Au bout de trois jours, étant à la chasse, il pensa tomber dans un précipice, et, croyant que c'étoit une punition de sa faute, il promit à Dieu de rappeler Dunstan, et fut aussitôt délivré de ce péril (2). Il l'envoya querir, lui promit une amitié perpétuelle, et lui donna la terre de Gleston ou Glastembury, au pays de Wessex, aujourd'hui dans le comté de Somerset. C'étoit un très-ancien monastère, près duquel Dunstan étoit né la première année du règne d'Edelstan, qui fut l'an neuf cent vingt-quatre. Ses parents étoient de la première noblesse, et dès l'enfance ils le firent élever dans cette maison de Glastembury, où demeuroient quelques Hibernois qui instruisoient la jeunesse. Mais il n'y avoit plus de moines, et les rois s'en étoient appropriés les domaines. Dunstan, y ayant commencé ses études et reçu les ordres mineurs, passa à Cantorbéry auprès de l'archevêque Ethelme, son oncle paternel, qui le recommanda au roi Edelstan et le mit à son service. Comme il réussissoit parfaitement en tout, son mérite lui attira des envieux, qui l'accusèrent auprès du roi d'être magicien et d'avoir commerce avec les démons. On dit que le fondement de ce reproche fut qu'en une certaine occasion Dunstan, ayant pendu sa harpe contre une muraille, elle joua toute seule et chanta une antienne.

Il quitta la cour de lui-même, sans attendre d'être congédié, et se retira près d'Elfège, évêque de Winchester, son parent, qui l'exhorta à embrasser la vie monastique; mais le jeune homme y résista quelque temps, croyant devoir se marier. Une maladie, qui le réduisit à l'extrémité, le détermina, et, en étant revenu, il reçut l'habit monastique de la main de l'évêque, qui ensuite l'ordonna prêtre après les interstices canoniques, lui donnant pour titre l'église de Notre-Dame de Glastembury; car les moines, non plus que les autres, n'étoient point ordonnés sans titre. Après avoir

(1) Ibid. p. 612. C. 1, 5, Monast. Angl. to. 1, p. 1. p. 616. Vita 3, p. 660, et ap. Bol.

(2) Vita Dunst. n. 18. 19. Maj. to. 7, p. 344. Act. Ben. Sæc. 5, p. 669.



reçu quelque temps les instructions de l'évêque Elfège, pour se fortifier contre les tentations, il retourna à Glastembury servir l'église de son titre, près de laquelle il se fit une cellule, ou plutôt une cave si étroite qu'elle ressembloit à un sépulcre (1). Elle n'avoit que cinq pieds de long, deux et demi de large, et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. La porte faisoit un des côtés, et avoit de petites fenêtres par où il recevoit du jour pour travailler. Il jeûnoit et prioit assidûment, et cette manière de vie lui attira bientôt des visites de toutes sortes de personnes, qui publioient ses vertus.

Son père et sa mère étant morts, il se trouva leur seul héritier; car en Angleterre comme ailleurs, les moines n'étoient point exclus des successions. Dunstan donna à l'église de Glastembury les terres les plus proches qui se trouvèrent être à lui, et du reste de son patrimoine il fonda en divers lieux cinq monastères, où se formèrent depuis par ses soins de grandes communautés. Le roi Edels-tan lui ayant donné tout ce qui étoit de son domaine à Glastembury, il commença peu de jours après à y jeter les fondements d'une église plus magnifique, et à y bâtir des lieux réguliers. Quand tout fut achevé, il assembla une grande communauté de moines, dont il fut le premier abbé, et les conduisit à une grande perfection. La doctrine et la piété re-luisoient tellement dans ce monastère, que l'on en tira dans la suite un grand nombre d'évêques et d'abbés; en sorte que saint Dunstan fut le principal réparateur de la religion par toute l'Angleterre.

#### XXX. Image miraculeuse d'Edesse.

En Orient, l'empereur romain Lecapène fit venir d'Edesse l'image miraculeuse de Jésus-Christ que l'on y gardoit, et il la fit apporter à Constantinople. Or, nous voyons ce que l'on croyoit de cette image, par un discours de l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui en raconte ainsi l'histoire (2): Abgar, seigneur d'Edesse, avoit un serviteur, nommé Ananias, qui, passant par la Palestine pour aller en Egypte, vit Jésus-Christ, et fut touché de ses discours et de ses miracles. A son retour il s'en informa plus exactement, espérant qu'il guériroit son maître, affligé de la goutte et de la lèpre noire. Sur son rapport, Abgar écrivit une lettre à Jésus-Christ, où il le prioit de venir chez lui, lui offrant sa ville pour retraite contre la mauvaise volonté des juifs. Ananias fut chargé de la lettre, et comme il savoit peindre, Abgar lui ordonna que, s'il ne pouvoit amener Jésus-Christ, il

apportât au moins son portrait. Ananias étant arrivé en Judée, trouva Jésus-Christ environné d'une si grande foule, qu'il ne put en approcher. C'est pourquoi il s'assit sur une pierre élevée, et commença à faire son portrait sur un papier. Jésus connoissant en esprit ce qui passoit, le fit appeler par saint Thomas; et quand il fut devant lui, avant que d'avoir vu la lettre, il lui dit le sujet de son voyage. Puis il fit réponse à Abgar par une lettre, où il promettoit de lui envoyer un de ses disciples pour le guérir.

Jésus ayant donné sa lettre à Ananias, vit qu'il étoit en peine d'accomplir l'autre commandement de son maître touchant le portrait. C'est pourquoi, s'étant lavé le visage avec de l'eau, il l'essuya d'un linge où son image se trouva aussitôt imprimée, et il le donna à Ananias. En retournant il arriva à Hiérapolis, où il logea hors de la ville, et cacha le linge dans un monceau de briques neuves, mais à miuit il y parut un grand feu qui sembloit menacer toute la ville. Les habitants alarmés ayant trouvé Ananias, l'obligèrent à dire ce qu'il portoit, et on trouva sur une brique qui avoit touché le linge un portrait semblable qu'ils retinrent, et que l'on gardoit encore à Hiérapolis. Ananias continua son chemin, et apporta à Edesse la lettre et l'image. On contoit encore la chose d'une autre manière. On disoit que lorsque Jésus suait du sang avant sa passion, un de ses disciples lui donna ce linge dont il s'essuya, et y imprima son image, et le donna à garder à saint Thomas, de qui saint Thadée le reçut, et le porta à Edesse. Car on assuroit que Jésus, après son ascension, avoit envoyé saint Thadée à Edesse avec cette image; et qu'Abgar avoit été bientôt averti de son arrivée par le bruit de ses miracles. Quand l'apôtre vint devant lui, il portoit l'image miraculeuse attachée à son front, et il en sortoit une lumière que les yeux ne pouvoient souffrir. Abgar, étonné, se leva de son lit et courut au-devant, ne se sentant plus de son mal. Il prit la sainte image, la mit sur sa tête, sur ses lèvres, sur ses yeux, sur tout son corps, et se trouva parfaitement guéri, excepté un peu de lèpre qui lui resta sur le front; mais elle s'effaça quand il reçut le baptême. Il y avoit à la porte d'Edesse une idole, que tous ceux qui y entroient étoient obligés d'adorer. Abgar la fit ôter, et mit à la place la sainte image collée sur une planche et ornée d'or, et elle y fut honorée pendant tout son règne et celui de son fils. Mais son petit-fils étant retourné à l'idolâtrie, voulut ôter la sainte image et rétablir l'idole. L'évêque, pour conserver la sainte image, fit continuer la muraille devant la niche où elle étoit, après avoir mis dedans une lampe allumée et une tuile dessous; ainsi elle demeura plusieurs siècles cachée et inconnue.

Environ cinq cents ans après le temps d'Ab-

gar, Cosroès, roi de Perse, assiégea Edesse (1). Il falloit prendre quand l'évêque nommé Eulalius apprit, par révélation, qu'il y avoit une image miraculeuse, et le lieu où elle étoit. Il trouva la lampe encore allumée, et, sur la tuile qui couvroit l'image, une autre image toute pareille. L'huile de cette lampe brûla les mineurs et les machines des Perses, et la présence de l'image tourna contre eux le feu qu'ils avoient allumé contre la ville; enfin Cosroès fut contraint de lever le siège. Quelque temps après, sa fille étant possédée, le démon dit qu'il ne sortiroit point si on ne faisoit venir l'image d'Edesse. Cosroès en ayant écrit au gouverneur et à l'évêque, ils craignirent quelque surprise, et firent faire une copie fidèle de l'image, qu'ils envoyèrent, gardant l'original. A peine fut-elle entrée en Perse, que le démon promit de sortir, pourvu qu'elle retournât: ainsi Cosroès la renvoya avec des présents. L'historien Evagre qui vivoit du temps de Cosroès, attribue aussi à l'image miraculeuse la levée du siège d'Edesse; et c'est le premier qui parle de cette image (2). L'empereur Constantin, ayant ainsi raconté l'origine et la découverte de cette image, vient à ce qui s'étoit passé de son temps, quatre cents ans après l'ancien Cosroès, et le raconte ainsi:

L'empereur romain Lecapène desiroit passionnément de faire venir la sainte image à Constantinople, où étoient déjà tant de précieuses reliques. Il avoit plusieurs fois envoyé à Edesse, demander l'image et la lettre de Notre Seigneur, offrant en échange deux cents Sarrasins captifs, et douze mille pièces d'argent. Enfin l'an du monde six mille quatre cent cinquante-deux, qui est de J.-C. neuf cent quarante-quatre, l'émir d'Edesse envoya dire qu'il acceptoit ces conditions, demandant de plus une bulle d'or, par laquelle l'empereur promit que jamais les Romains n'attaqueroient les quatre villes de Roha, Charres, Saroze et Samosate, et ne pilleroient leur territoire. L'empereur envoya Abraham, évêque de Samosate, pour recevoir la sainte image et la lettre; et de peur de surprise, il emporta l'image miraculeuse et ses deux copies: celle qui avoit été faite pour envoyer en Perse, et une autre que l'on honoroit dans l'église des nestoriens; mais on les renvoya depuis, ne gardant que l'original. Les chrétiens d'Edesse firent beaucoup de bruit, ne pouvant se résoudre à perdre ce trésor, qu'ils regardoient comme la sauve-garde de leur ville; mais l'émir des Sarrasins les obligea, partie de gré, partie de force, à tenir le traité.

L'histoire orientale parle aussi de cette translation, et dit que, sur la proposition des Romains, les habitants de Rouha, c'est ainsi qu'ils nomment Edesse, écrivirent au calife Moctafi qui régnoit alors, et qu'il or-

onna au visir d'assembler tous les cadis et les grands pour délibérer sur cette affaire (1). Quelques-uns dirent qu'il étoit honteux aux musulmans de donner cette image aux Romains; d'autres soutinrent qu'il étoit louable de racheter à ce prix des musulmans captifs; et cet avis l'emporta.

L'empereur Constantin raconte ensuite comment la sainte image fut apportée à Constantinople. Elle y arriva le quinzième d'août neuf cent quarante-quatre, et fut d'abord déposée dans l'église Notre-Dame de Blaquernes, où l'empereur célébroit la fête de l'Assomption. Le lendemain on la porta solennellement à Sainte-Sophie, et enfin elle fut mise dans l'église du Phare, la principale des chapelles du palais (2). Il raconte un grand nombre de miracles arrivés à cette occasion, tant pendant tout le voyage qu'à Constantinople, et c'est le contenu de ce discours attribué à l'empereur Constantin Porphyrogénète. L'église grecque célèbre la fête de cette translation le même jour, seizième d'août.

#### XXXI. Siméon Métaphraste.

C'est le temps de Siméon Métaphraste, si fameux par son recueil de vies des saints. Il naquit à Constantinople d'une famille illustre, et ayant été élevé avec grand soin, fit beaucoup de progrès dans l'étude des belles-lettres. Dans la suite il parvint aux grandes charges: il fut maître des offices et logothète ou grand-trésorier, et employé à diverses négociations importantes. Etant encore jeune, il alla dans l'île de Crète, à la suite d'Hirmérius, grand capitaine, sous le règne de Léon le philosophe, et vers l'an neuf cent, et ce fut dans ce voyage qu'il apprit la vie de saint Théoctiste de Lesbos, assez semblable à celle de sainte Marie Egyptienne (3). Il l'apprit d'un saint moine nommé aussi Siméon, qui lui recommanda de l'écrire, et lui prédit plusieurs choses qui lui arrivèrent ensuite. Ce fut donc par-là qu'il commença à écrire les vies des saints.

Ensuite il entreprit d'en recueillir autant qu'il pourroit, et y fut exhorté par l'empereur même, apparemment Constantin Porphyrogénète. Siméon avoit toutes les commodités nécessaires pour un si grand dessein, entre autres de grands biens, pour ne manquer ni de livres ni de copistes. Mais il ne se contenta pas de rassembler les vies originales: il en changea le style, et les refit pour la plupart, les trouvant trop simples et trop éloignées du goût de son siècle, qui n'étoit pas celui du vrai et du naturel, mais du bril-

(1) Mabill. hic. p. 666. n. 48. Gr. Ap. Combef.  
(2) Post. Theoph. p. 268. Sur. 16 Aug.

(1) E. mac. lib. III, 2, c. 213.  
(2) Cang. C. P. lib. IV, c. n. 37.  
(3) Boll. Pref. gen. to. 1, c. 1, 6, 3. Psell. ap. Allat. de Siméon. Item ap. Sur. 27 novemb. Ap. Sur. 10 novemb.

(1) Sup. l. XXXII, n. 8. (2) Evag. IV, Hist. c. 27.



recu quelque temps les instructions de l'évêque Elfège, pour se fortifier contre les tentations, il retourna à Glastembury servir l'église de son titre, près de laquelle il se fit une cellule, ou plutôt une cave si étroite qu'elle ressembloit à un sépulcre (1). Elle n'avoit que cinq pieds de long, deux et demi de large, et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. La porte faisoit un des côtés, et avoit de petites fenêtres par où il recevoit du jour pour travailler. Il jeûnoit et prioit assidûment, et cette manière de vie lui attira bientôt des visites de toutes sortes de personnes, qui publioient ses vertus.

Son père et sa mère étant morts, il se trouva leur seul héritier; car en Angleterre comme ailleurs, les moines n'étoient point exclus des successions. Dunstan donna à l'église de Glastembury les terres les plus proches qui se trouvèrent être à lui, et du reste de son patrimoine il fonda en divers lieux cinq monastères, où se formèrent depuis par ses soins de grandes communautés. Le roi Edels-tan lui ayant donné tout ce qui étoit de son domaine à Glastembury, il commença peu de jours après à y jeter les fondements d'une église plus magnifique, et à y bâtir des lieux réguliers. Quand tout fut achevé, il assembla une grande communauté de moines, dont il fut le premier abbé, et les conduisit à une grande perfection. La doctrine et la piété re-luisoient tellement dans ce monastère, que l'on en tira dans la suite un grand nombre d'évêques et d'abbés; en sorte que saint Dunstan fut le principal réparateur de la religion par toute l'Angleterre.

#### XXX. Image miraculeuse d'Edesse.

En Orient, l'empereur romain Lecapène fit venir d'Edesse l'image miraculeuse de Jésus-Christ que l'on y gardoit, et il la fit apporter à Constantinople. Or, nous voyons ce que l'on croyoit de cette image, par un discours de l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui en raconte ainsi l'histoire (2): Abgar, seigneur d'Edesse, avoit un serviteur, nommé Ananias, qui, passant par la Palestine pour aller en Egypte, vit Jésus-Christ, et fut touché de ses discours et de ses miracles. A son retour il s'en informa plus exactement, espérant qu'il guériroit son maître, affligé de la goutte et de la lèpre noire. Sur son rapport, Abgar écrivit une lettre à Jésus-Christ, où il le prioit de venir chez lui, lui offrant sa ville pour retraite contre la mauvaise volonté des juifs. Ananias fut chargé de la lettre, et comme il savoit peindre, Abgar lui ordonna que, s'il ne pouvoit amener Jésus-Christ, il

apportât au moins son portrait. Ananias étant arrivé en Judée, trouva Jésus-Christ environné d'une si grande foule, qu'il ne put en approcher. C'est pourquoi il s'assit sur une pierre élevée, et commença à faire son portrait sur un papier. Jésus connoissant en esprit ce qui passoit, le fit appeler par saint Thomas; et quand il fut devant lui, avant que d'avoir vu la lettre, il lui dit le sujet de son voyage. Puis il fit réponse à Abgar par une lettre, où il promettoit de lui envoyer un de ses disciples pour le guérir.

Jésus ayant donné sa lettre à Ananias, vit qu'il étoit en peine d'accomplir l'autre commandement de son maître touchant le portrait. C'est pourquoi, s'étant lavé le visage avec de l'eau, il l'essuya d'un linge où son image se trouva aussitôt imprimée, et il le donna à Ananias. En retournant il arriva à Hierapolis, où il logea hors de la ville, et cacha le linge dans un monceau de briques neuves, mais à miuit il y parut un grand feu qui sembloit menacer toute la ville. Les habitants alarmés ayant trouvé Ananias, l'obligèrent à dire ce qu'il portoit, et on trouva sur une brique qui avoit touché le linge un portrait semblable qu'ils retinrent, et que l'on gardoit encore à Hierapolis. Ananias continua son chemin, et apporta à Edesse la lettre et l'image. On contoit encore la chose d'une autre manière. On disoit que lorsque Jésus sut du sang avant sa passion, un de ses disciples lui donna ce linge dont il s'essuya, et y imprima son image, et le donna à garder à saint Thomas, de qui saint Thadée le reçut, et le porta à Edesse. Car on assuroit que Jésus, après son ascension, avoit envoyé saint Thadée à Edesse avec cette image; et qu'Abgar avoit été bientôt averti de son arrivée par le bruit de ses miracles. Quand l'apôtre vint devant lui, il portoit l'image miraculeuse attachée à son front, et il en sortoit une lumière que les yeux ne pouvoient souffrir. Abgar, étonné, se leva de son lit et courut au-devant, ne se sentant plus de son mal. Il prit la sainte image, la mit sur sa tête, sur ses lèvres, sur ses yeux, sur tout son corps, et se trouva parfaitement guéri, excepté un peu de lèpre qui lui resta sur le front; mais elle s'effaça quand il reçut le baptême. Il y avoit à la porte d'Edesse une idole, que tous ceux qui y entroient étoient obligés d'adorer. Abgar la fit ôter, et mit à la place la sainte image collée sur une planche et ornée d'or, et elle y fut honorée pendant tout son règne et celui de son fils. Mais son petit-fils étant retourné à l'idolâtrie, voulut ôter la sainte image et rétablir l'idole. L'évêque, pour conserver la sainte image, fit continuer la muraille devant la niche où elle étoit, après avoir mis dedans une lampe allumée et une tuile dessous; ainsi elle demeura plusieurs siècles cachée et inconnue.

Environ cinq cents ans après le temps d'Ab-

gar, Cosroès, roi de Perse, assiégea Edesse (1). Il alloit prendre quand l'évêque nommé Eulalius apprit, par révélation, qu'il y avoit une image miraculeuse, et le lieu où elle étoit. Il trouva la lampe encore allumée, et, sur la tuile qui couvroit l'image, une autre image toute pareille. L'huile de cette lampe brûla les mineurs et les machines des Perses, et la présence de l'image tourna contre eux le feu qu'ils avoient allumé contre la ville; enfin Cosroès fut contraint de lever le siège. Quelque temps après, sa fille étant possédée, le démon dit qu'il ne sortiroit point si on ne faisoit venir l'image d'Edesse. Cosroès en ayant écrit au gouverneur et à l'évêque, ils craignirent quelque surprise, et firent faire une copie fidèle de l'image, qu'ils envoyèrent, gardant l'original. A peine fut-elle entrée en Perse, que le démon promit de sortir, pourvu qu'elle retournât: ainsi Cosroès la renvoya avec des présents. L'historien Evagre qui vivoit du temps de Cosroès, attribue aussi à l'image miraculeuse la levée du siège d'Edesse; et c'est le premier qui parle de cette image (2). L'empereur Constantin, ayant ainsi raconté l'origine et la découverte de cette image, vient à ce qui s'étoit passé de son temps, quatre cents ans après l'ancien Cosroès, et le raconte ainsi:

L'empereur romain Lecapène désiroit passionnément de faire venir la sainte image à Constantinople, où étoient déjà tant de précieuses reliques. Il avoit plusieurs fois envoyé à Edesse, demander l'image et la lettre de Notre Seigneur, offrant en échange deux cents Sarrasins captifs, et douze mille pièces d'argent. Enfin l'an du monde six mille quatre cent cinquante-deux, qui est de J.-C. neuf cent quarante-quatre, l'emir d'Edesse envoya dire qu'il acceptoit ces conditions, demandant de plus une bulle d'or, par laquelle l'empereur promit que jamais les Romains n'attaqueroient les quatre villes de Roha, Charres, Saroze et Samosate, et ne pilleroient leur territoire. L'empereur envoya Abraham, évêque de Samosate, pour recevoir la sainte image et la lettre; et de peur de surprise, il emporta l'image miraculeuse et ses deux copies: celle qui avoit été faite pour envoyer en Perse, et une autre que l'on honoroit dans l'église des nestoriens; mais on les renvoya depuis, ne gardant que l'original. Les chrétiens d'Edesse firent beaucoup de bruit, ne pouvant se résoudre à perdre ce trésor, qu'ils regardoient comme la sauve-garde de leur ville; mais l'emir des Sarrasins les obligea, partie de gré, partie de force, à tenir le traité.

L'histoire orientale parle aussi de cette translation, et dit que, sur la proposition des Romains, les habitants de Rouha, c'est ainsi qu'ils nomment Edesse, écrivirent au calife Moctafi qui régnoit alors, et qu'il or-

onna au visir d'assembler tous les cadis et les grands pour délibérer sur cette affaire (1). Quelques-uns dirent qu'il étoit honteux aux musulmans de donner cette image aux Romains; d'autres soutinrent qu'il étoit louable de racheter à ce prix des musulmans captifs; et cet avis l'emporta.

L'empereur Constantin raconte ensuite comment la sainte image fut apportée à Constantinople. Elle y arriva le quinzième d'août neuf cent quarante-quatre, et fut d'abord déposée dans l'église Notre-Dame de Blaquernes, où l'empereur célébroit la fête de l'Assomption. Le lendemain on la porta solennellement à Sainte-Sophie, et enfin elle fut mise dans l'église du Phare, la principale des chapelles du palais (2). Il raconte un grand nombre de miracles arrivés à cette occasion, tant pendant tout le voyage qu'à Constantinople, et c'est le contenu de ce discours attribué à l'empereur Constantin Porphyrogénète. L'église grecque célèbre la fête de cette translation le même jour, seizième d'août.

#### XXXI. Siméon Métaphraste.

C'est le temps de Siméon Métaphraste, si fameux par son recueil de vies des saints. Il naquit à Constantinople d'une famille illustre, et ayant été élevé avec grand soin, fit beaucoup de progrès dans l'étude des belles-lettres. Dans la suite il parvint aux grandes charges: il fut maître des offices et logothète ou grand-trésorier, et employé à diverses négociations importantes. Etant encore jeune, il alla dans l'île de Crète, à la suite d'Hirmérius, grand capitaine, sous le règne de Léon le philosophe, et vers l'an neuf cent, et ce fut dans ce voyage qu'il apprit la vie de saint Théoctiste de Lesbos, assez semblable à celle de sainte Marie Egyptienne (3). Il l'apprit d'un saint moine nommé aussi Siméon, qui lui recommanda de l'écrire, et lui prédit plusieurs choses qui lui arrivèrent ensuite. Ce fut donc par-là qu'il commença à écrire les vies des saints.

Ensuite il entreprit d'en recueillir autant qu'il pourroit, et y fut exhorté par l'empereur même, apparemment Constantin Porphyrogénète. Siméon avoit toutes les commodités nécessaires pour un si grand dessein, entre autres de grands biens, pour ne manquer ni de livres ni de copistes. Mais il ne se contenta pas de rassembler les vies originales: il en changea le style, et les refit pour la plupart, les trouvant trop simples et trop éloignées du goût de son siècle, qui n'étoit pas celui du vrai et du naturel, mais du bril-

(1) Mabill. hic. p. 666. n. 48. Gr. Ap. Combef.  
(2) Post. Theoph. p. 268. Sur. 16 Aug.

(1) Eimac. lib. III, 2, c. 21.  
(2) Cang. C. P. lib. IV, c. 37.  
(3) Boll. Pref. gen. to. 1, c. 1, 6, 3. Psell. ap. Allat. de Simeon. Item ap. Sur. 27 novemb. Ap. Sur. 10 novemb.

(1) Sup. I. XXXIII, n. 8. (2) Evag. IV, Hist. c. 27.



lant et du merveilleux. Ainsi, rapportant les actes des martyrs, il ne les donne pas dans leur première simplicité; mais il les abrège ou les amplifie. Il fait dire aux saints, non pas ce qu'ils ont dit en effet, mais ce qu'il juge qu'ils devoient dire, et retranche souvent des paroles importantes. On en peut voir la différence en plusieurs actes, dont les originaux ont été trouvés de nos jours comme ceux des martyrs Tharaque, Probus et Andronic (1).

Siméon ne s'est pas contenté de changer le style des actes, il y a souvent ajouté des miracles et d'autres faits qu'il a crus édifiants, soit qu'il les ait inventés ou pris d'ailleurs. Nous en avons un exemple dans l'histoire de saint Démétrius de Thessalonique, en la comparant avec celle qu'Anastase le bibliothécaire et Photius en avaient donnée dans le siècle précédent. Ainsi comme il est difficile de démêler ce que Métaphraste a ajouté du sien aux vies qui ont passé par ses mains, elles sont toutes suspectes aux habiles critiques; et on ne peut s'y fier qu'autant qu'elles sont appuyées par d'autres monuments plus certains (2). Or il a recueilli un très-grand nombre de vies; et comme il étoit devenu très-célèbre par cet ouvrage, on lui a encore attribué plusieurs autres vies auxquelles il n'avoit point travaillé. C'est de cet ouvrage que lui est venu le nom de Métaphraste, qui signifie traducteur, mais avec plus d'étendue, et comprend aussi la glose et la paraphrase.

#### XXXII. Fin de Romain Lecapène.

Romain Lecapène, qui avoit pris tant de soin de faire apporter cette image, ne la vit pas long-temps à Constantinople (3), car la même année neuf cent quarante-quatre, l'indiction troisième étant commencée, le vingtième de décembre, l'empereur Etienne, son fils, ne pouvant souffrir sa sévérité, le fit enlever du palais et emmener dans l'île Proté, où on lui coupa les cheveux, et on l'obligea à prendre la vie monastique, tout vieux et infirme qu'il étoit. Il avoit régné vingt-six ans. On loue sa charité pour les pauvres, dont on rapporte des exemples remarquables: il avoit grande confiance aux moines, et fonda des monastères. Mais ces bonnes œuvres sont obscurcies par son ingratitude envers l'empereur Constantin, son gendre, et l'intrusion irrégulière de son fils Théophylacte sur le siège de Constantinople. Outre qu'on l'accusoit de mauvais commerce avec l'impératrice Zoé, mère de Constantin, et qu'il laissa un bâtard, nommé Basile d'une concubine Bulgare (4).

Romain fut vengé peu de temps après de ses deux fils Etienne et Constantin. Car l'em-

peur Constantin Porphyrogénète, averti qu'ils avoient aussi conspiré contre lui, et jugeant bien qu'ils l'épargneroient moins qu'ils n'avoient épargné leur père, les fit arrêter le vingt-septième de janvier, suivant l'an neuf cent quarante-cinq, comme ils étoient à table avec lui. Ils furent emmenés en exil dans les îles voisines, et on leur fit couper les cheveux comme à des clercs. Peu de temps après, ayant obtenu permission d'aller voir leur père, ils vinrent à l'île Proté, et le voyant revêtu de l'habit monastique, ils furent sensiblement touchés (1). Le vieillard pleura, et dit ces paroles de l'Écriture: J'ai engendré et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé. Il fut consolé dans son exil par deux moines de grand mérite, Sergius et Polyeucte. Celui-ci fut depuis patriarche; Sergius étoit neveu du fameux Photius, mais plus illustre par sa vertu que par sa naissance, et sa science n'étoit pas moindre que sa vertu. Il avoit un grand discernement, une grande fermeté, beaucoup d'agrément dans ses manières et dans ses discours, et une grande humilité. Romain étant encore empereur, l'avoit toujours auprès de lui, et l'honorait comme son père spirituel.

Constantin, son fils, ayant voulu se révolter dans son exil, tua celui qui commandoit ses gardes, et fut tué lui-même (2). Ce que Romain ayant vu en songe le même jour, il envoya à tous les monastères et à toutes les laures, jusqu'à Jérusalem et à Rome; et ayant assemblé trois cents moines au lieu où il étoit le jeudi-saint, il se présenta dans l'église sans tunique et sans manteau, lorsque le prêtre alloit faire l'élévation du pain sacré. Il tenoit un papier où étoient écrits tous ses péchés, et les déclara devant tout le monde. Les moines crièrent *Kyrie eleison*, en versant des larmes; et Romain leur demanda l'absolution, s'inclinant à chacun d'eux. Ils la lui donnèrent, il communia; et comme ils alloient se mettre à table, il donna à un petit garçon une corde et un fouet, dont il lui frappoit les pieds en disant: Entre, mauvais vieillard; et il s'assit après tous les autres, pleurant et gémissant. Il envoya sa confession cachetée aux autres caloyers ou moines, particulièrement à Dermocaïte, abbé du Mont-Olympe, avec deux cents livres d'or. Celui-ci fit jeûner tous ses moines pendant deux semaines, après lesquelles on prétend qu'il eut révélation que les péchés de Romain étoient effacés, et qu'ouvrant sa confession il ne trouva qu'un papier blanc. Il le montra à tous les moines, qui envoyèrent à Romain une absolution par écrit, et elle fut enterrée avec lui.

Nonobstant cette pénitence, Romain ne laissa pas de consentir à une conjuration, que forma le patriarche Théophylacte, son fils, avec quelques autres, pour le rétablir dans le palais.

(1) Ap. Sur. 12 octob. Phot. Bibl. c. 255. V. Till. Ruinart. Acta fine. Sup. 1. to. 5, p. 149.  
(2) Ap. Sur. 8 octob. Ma. bill. to. 1. Analect. p. 65.  
(3) Anon. post Theoph. p. 270, 271. Luitpr. IV, c. 9.  
(4) Cang. Famil. Byz.

(1) Isn. 1, 2. Anon. in Rom. n. 50, 51, p. 269.  
(2) N. 3, p. 271, n. 4.

Mais la conjuration fut découverte et les coupables punis. Enfin le vieux Romain mourut le quinzième de juin, indiction sixième, qui est l'an neuf cent quarante-huit, dans l'île Proté, lieu de son exil. Constantin Porphyrogénète régnoit seul depuis trois ans, c'est-à-dire depuis qu'il eut fait arrêter Etienne et Constantin; et il régna encore onze ans.

#### XXXIII. Turcs convertis.

Vers ce temps-là, un capitaine turc, nommé Boulosoudes ou plutôt Boulogoudes, vint à Constantinople, et feignant d'embrasser la foi chrétienne, fut baptisé et levé des fonts par l'empereur Constantin, qui lui donna la dignité de patrice et de grands biens: après quoi il retourna chez lui (1). Peu de temps après, un autre capitaine turc, nommé Gylas, vint à Constantinople, se fit baptiser, et reçut les mêmes honneurs et les mêmes bienfaits. Il emmena avec lui un moine nommé Hiérophée, qui étoit en réputation de piété, et que le patriarche Théophylacte avoit ordonné évêque pour la Turquie, où étant arrivé il convertit plusieurs infidèles. Gylas persévéra dans la foi; il ne fit plus de courses sur les Romains, il prenoit soin des chrétiens captifs, il les rachetoit et les mettoit en liberté. Mais Boulogoudes apostasia, attaqua souvent les Romains et les Francs, qui le prirent, et le roi Otton le fit pendre.

L'émir de Tarse marchant contre les Romains, envoya des troupes fourrager à une bourgade, où un prêtre nommé Themel célébroit le saint sacrifice. Voyant approcher les Sarrasins, il quitta l'autel, et, revêtu comme il étoit prit à ses mains le marteau qui sert aux Grecs de cloche et s'en servit si bien, qu'il blessa plusieurs des ennemis, en tua quelques-uns, et mit les autres en fuite. Il fut interdit par son évêque, et ne pouvant obtenir l'absolution de cette censure, il passa chez les Sarrasins, abjura le christianisme, et fit avec eux des courses en Cappadoce et dans les provinces voisines, jusqu'à celle d'Asie proprement dite, et commit des maux incroyables.

#### XXXIV. Saint Luc le jeune.

C'est le temps de saint Luc le jeune, solitaire fameux en Grèce. Ses parents, originaires de l'île d'Egine, passèrent dans la terre ferme pour se garantir des incursions des Arabes, et il naquit en Thessalie vers l'an huit cent quatre-vingt-dix. Dès l'enfance, il pratiqua l'abstinence et le jeûne, ne mangeant ni chair, ni œufs, ni fromage, vivant ordinairement de pain d'orge et de légumes, et ne buvant que de l'eau (2). Son père l'occupant à garder un

troupeau, il donnoit aux pauvres sa nourriture et ses habits, en sorte qu'il revenoit quelquefois au logis tout nu. Il entra d'abord dans un monastère à Athènes, et y prit le petit habit; mais sa mère l'en retira, et lui permit ensuite de vivre en solitude près d'elle sur le mont de Saint-Joannice, et il s'y établit à l'âge de dix-huit ans. Ce fut là qu'il reçut le grand habit monastique de deux moines vénérables, qui alloient à Rome en députation, et qu'il logea en passant; car il exerçoit volontiers l'hospitalité. Il augmenta ensuite ses jeûnes et ses autres exercices de piété, et reçut le don des miracles et de prophétie; en sorte qu'il prédit l'incursion des Bulgares, qui ravagèrent quelque temps après tout le pays.

Il dit un jour à ceux qui étoient avec lui: Il nous vient un homme qui porte un pesant fardeau et qui souffre beaucoup; puis il se retira sur la montagne. Incontinent après vint un homme seul qui ne portoit rien et demandoit Luc, disant avoir besoin de son secours. Il attendit sept jours, après lesquels le saint homme parut, et le regardant de travers, lui dit d'un ton rude: Qu'as-tu affaire en ce désert? Pourquoi laisses-tu les pasteurs de l'Eglise pour venir chercher des hommes rustiques et ignorants? Comment oses-tu paroître étant chargé de si grands crimes? Déclare publiquement le meurtre que tu as commis, afin que Dieu te pardonne. Le pécheur effrayé dit: Homme de Dieu, pourquoi me demandez-vous ce que vous savez déjà, quoique je l'aie fait en secret? mais pour vous obéir je vous dirai tout. Alors il déclara toutes les circonstances de son crime, et se jeta aux pieds du saint, le priant de ne le pas dédaigner. Luc le releva, lui donna les avis et les règles qu'il crut convenables, lui ordonnant, entre autres choses, d'aller à la sépulture du mort, y répandre beaucoup de larmes, lui faire célébrer honorablement le service du troisième, du neuvième et du quarantième jour; y faire, s'il pouvoit, au moins trois mille génuflexions, surtout de pleurer son péché tout le reste de sa vie, et l'avoir toujours devant les yeux. Nous avons vu dans le huitième concile que les pécheurs s'adressoient à des moines pour leur demander le remède de leurs péchés; mais ces pénitences imposées par des laïques n'étoient que des préparations à l'absolution sacramentelle (1). Aussi Luc marque-t-il d'abord à ce meurtrier qu'il devoit s'adresser aux prêtres.

Après qu'il eut passé sept ans au désert de Saint-Joannice, il fut obligé de quitter le pays avec tous les autres habitants, par la crainte des Bulgares, qui, sous leur roi Siméon, vinrent le ravager vers l'an neuf cent quinze. Luc se retira dans une île, où les Barbares étant encore passés, il s'en sauva à la nage, et vint à Corinthe. Là le désir de lire l'Écriture sainte le fit aller à l'école avec les enfants, quoiqu'il

(1) Cedr. to. 2, p. 636. 81. Combes. Auct. to. 2, p. 965.  
(2) Boll. 7 febr. to. 4, p.

(1) Sess. 9. Sup. liv. L, n. 42.



eût de la barbe et fût âgé d'environ vingt-cinq ans ; mais les mauvaises mœurs des écoliers le dégoûtèrent bientôt de l'étude, et il se mit auprès d'un stylite qu'il servit dix ans, pêchant pour lui, portant du bois, et lui faisant sa cuisine. La paix étant rétablie sous Pierre, rois Bulgares, Luc revint au mont Saint-Joannice. Ayant appris que l'archevêque de Corinthe passait par-là, il alla le trouver, et lui porta des herbes de son jardin. L'archevêque s'étant informé qui il étoit, voulut voir sa cellule, et, fort édifé de sa manière de vivre, il lui fit donner une certaine quantité d'or. Le saint homme le refusa disant : Seigneur, je n'ai point besoin d'or, mais seulement de prières et d'instructions. Toutefois, voyant le prélat affligé de son refus, il prit une pièce d'or. Puis il lui dit avec une grande humilité : Seigneur, nous autres que nos péchés ont réduits à demeurer dans les déserts et les montagnes, comment pouvons-nous participer aux mystères terribles sans avoir de prêtres ? L'archevêque répondit : Il faut avoir un prêtre autant qu'il se peut. S'il est absolument impossible, il faut mettre le vase des présanctifiés sur la sainte table si c'est dans un oratoire ; si c'est dans une cellule, sur un banc très-propre. Ensuite, ayant déplié le voile, vous mettez dessus les saintes particules. Vous ferez brûler de l'encens, puis vous chanterez les psaumes des typiques ou le trisagion avec le symbole de la foi. Après avoir fait trois genuflexions, vous joindrez les mains, et vous prendrez avec la bouche le corps de Jésus-Christ, en disant *Amen*. Au lieu du précieux sang, vous boirez du vin dans une coupe qui ne servira à aucun autre usage. Vous renfermerez avec le voile les autres particules dans le vase, et vous prendrez bien garde qu'il n'en tombe pas le moindre fragment qui puisse être foulé aux pieds.

Luc fut encore obligé de changer quelquefois de demeure ; mais enfin il se fixa dans l'Attique, en un lieu nommé Sotérion, c'est-à-dire salutaire, et par abrégé Stérion, où il y avoit une fontaine et du bois qu'il défricha, et en fit un jardin agréable ; mais il en éloigna sa cellule, afin d'être plus caché. Ce fut là qu'il mourut saintement vers l'an neuf cent quarante-six, et y fut enterré : on changea sa cellule en oratoire, et il s'y fit quantité de miracles, comme il en avoit fait plusieurs de son vivant. L'église grecque l'honore le septième de février, et le nomme saint Luc le jeune, non par rapport à l'évangéliste, mais pour le distinguer d'un autre Luc, abbé en Sicile près le mont Etna, plus ancien au moins d'un siècle.

XXXV. Artaud rétabli à Reims.

En France l'archevêché de Reims étoit toujours disputé par Hugues et Artaud ; et l'un ou l'autre prenait le dessus selon que le prince qui

le soutenoit étoit plus puissant. Car cette affaire regardoit autant l'Etat que l'Eglise, à cause des grands biens de cet archevêché et de sa situation aux frontières de France et de Lorraine. Le comte Hébert, père de l'archevêque Hugues, mourut l'an neuf cent quarante-trois, et le roi Louis reçut en ses bonnes grâces les enfants de ce comte, à la prière de Hugues, comte de Paris, leur oncle maternel (1). Le premier qui se réconcilia avec le roi fut l'archevêque Hugues, et le roi consentit qu'il gardât le siège de Reims, à condition de rendre à Artaud les abbayes qu'il avoit laissées et de lui procurer un autre évêché. On devoit aussi rendre à ses frères les fiefs qu'ils tenoient de l'église de Reims. Ainsi l'archevêque Hugues demeura pour lors en possession.

Mais l'année suivante neuf cent quarante-quatre, les enfants de Hébert, se brouillèrent de nouveau avec le roi Louis, qui fit piller par ses vassaux les terres de l'église de Reims. En neuf cent quarante-cinq, il vint assiéger la ville, amenant l'archevêque Artaud. Enfin, par la médiation du comte de Paris, le roi convint de lever le siège, à condition que l'archevêque Hugues se présenteroit à un parlement pour rendre compte au roi de tout ce qu'il lui demandoit. Le roi Louis fut ensuite pris par les Normands, qui le tinrent près d'un an prisonnier, de concert avec le comte de Paris. Etant délivré en neuf cent quarante-six, il fit venir à son secours Othon, roi de Germanie, dont il avoit épousé la sœur Gerberge ; et ils assiégèrent ensemble la ville de Reims. L'archevêque Hugues vit bien qu'il ne pouvoit résister, et ses amis lui représentèrent que s'il laissoit forcer la ville, on ne pourroit empêcher les rois de lui faire arracher les yeux. Il se rendit donc après trois jours de siège, à condition de sortir sain et sauf, avec ceux qui le voudroient suivre (2). Alors les rois entrèrent dans Reims, et Artaud fut remis dans son siège par deux archevêques, Robert de Trèves et Frédéric de Mayence, qui le tenoient par les deux mains.

L'archevêque Hugues se retira à Mouson, et tenta inutilement l'année suivante de reprendre Reims avec le secours du comte de Paris. Mais Dérolde, évêque d'Amiens, étant mort, il ordonna à sa place un clerc de Soissons, nommé Tetbault. La même année neuf cent quarante-sept, les deux rois Louis et Othon, tinrent un parlement où l'affaire des archevêques de Reims, fut examinée par les évêques. Hugues y produisit de prétendues lettres d'Artaud au pape, portant qu'il renonçoit à l'archevêché ; mais Artaud protesta qu'il ne les avoit jamais dictées ni souscrites (3). On ne put terminer l'affaire en cette assemblée, parce que ce n'étoit pas un concile, et on en indiqua un pour la mi-novembre. Cependant

(1) Frod. Chr. 943, et Hist. iv, c. 30. (2) C. 31, 32, 33. (3) Libell. Artol. p. 650, B.

on ordonna qu'Artaud demeureroit en possession du siège de Reims, et on permit à Hugues de demeurer à Mouson. Le concile se tint à Verdun ; Robert, archevêque de Trèves, y présida avec Artaud et Odolric, archevêque d'Aix, réfugié à Reims ; les évêques étoient : Adalbéron de Metz, Gosselin de Toul, Hildebalde de Munster, et Israël, évêque dans la grande Bretagne ; c'étoit sept en tout (1). Brunon, abbé, frère du roi Othon, et deux autres abbés, y assistèrent. L'archevêque Hugues, cité à ce concile par deux évêques, n'y ayant pas voulu venir, on confirma à Artaud la possession du siège de Reims, et on indiqua un autre concile pour le treizième de janvier.

Il se tint à Saint-Pierre près de Mouson, par Robert, archevêque de Trèves, avec les évêques de sa province et quelques-uns de celle de Reims. L'archevêque Hugues vint lui parler sans vouloir entrer dans le concile ; mais il envoya aux évêques de prétendues lettres du pape Agapit, par un de ses clercs qui les avoit apportées de Rome. Elles contenoient seulement un ordre de rendre à Hugues le siège de Reims, et ne parurent point conformes aux canons. Les évêques ayant pris le conseil des abbés et des autres habiles gens qui étoient au concile, répondirent qu'ils avoient un autre ordre du pape apporté par Frédéric, archevêque de Mayence, et reçu par Robert de Trèves, en présence des rois et des évêques de Gaule et de Germanie ; qu'ils l'avoient déjà en partie exécuté. Il n'est donc pas raisonnable, ajoutèrent-ils, d'avoir plus d'égard à des lettres surprises par l'adversaire d'Artaud ; et il faut achever la procédure canonique que nous avons commencée. On fit lire le canon dix-neuvième du concile de Carthage, touchant l'accusateur et l'accusé ; et en conséquence on jugea qu'Artaud devoit conserver la communion ecclésiastique et la possession du siège de Reims ; mais que Hugues, qui étoit appelé à deux conciles, avoit refusé d'y venir, devoit être privé de la communion et du gouvernement de l'église de Reims, jusqu'à ce qu'il vint se justifier devant un concile général, qui étoit indiqué au premier jour d'août. Les évêques firent écrire en leur présence le canon du concile de Carthage, y ajoutant leur décret, et l'envoyèrent à Hugues. Il renvoya le lendemain ce papier à Robert, lui mandant seulement de bouche qu'il n'obéiroit point à leur jugement. L'archevêque Artaud envoya aussi ses plaintes à Rome par des ambassadeurs du roi Othon. Ils trouvèrent Agapit II sur le saint-siège. Car Etienne VIII mourut en neuf cent quarante-trois, après l'avoir tenu trois ans et quatre mois ; et Marin II lui succéda. Pendant trois ans et demi que dura son pontificat, il ne s'appliqua qu'aux devoirs de la religion, à réparer les églises et à assister les pauvres. Il mourut en neuf

cent quarante-six, et eut pour successeur Agapit, qui tint le saint-siège neuf ans et sept mois (1).

XXXVI. Concile d'Ingelheim.

Ce pape envoya au roi Othon, pour légat, Marin, évêque de Polymarthe ou Bomarzes en Toscane, afin d'assembler un concile général ; et il y appela par ses lettres quelques évêques de Gaule et de Germanie. Le concile se tint à Ingelheim dans l'église de Saint-Rémy le septième de juin neuf cent quarante-huit, indiction sixième, en présence des deux rois Othon et Louis (2). Le légat Marie y présidoit, et il y avoit trente-deux évêques lui compris, savoir : cinq archevêques, Vicfred de Cologne, Fridéric de Mayence, Robert de Trèves, Artaud de Reims, Adalague de Hambourg ; et vingt-six évêques, dont les plus connus sont saint Udalric d'Augsbourg et Adalbéron de Metz ; la plupart étoient d'au-delà du Rhin. Il y avoit bon nombre d'abbés, de chanoines et de moines. Le légat lut la lettre de sa commission, où le pape lui donnoit toute son autorité, à laquelle les rois, les évêques et tous les assistants déclarèrent qu'ils étoient prêts d'obéir.

Ensuite le roi Louis se leva d'auprès du roi Othon, et, de son consentement, proposa sa plainte au concile contre Hugues, comte de Paris, disant : J'ai été appelé d'Angleterre par les députés de Hugues et des autres seigneurs de France pour prendre possession du royaume qui m'étoit échu par la mort de mon père. J'ai été reconnu et sacré roi par les suffrages et les acclamations de tous les seigneurs et de toute la noblesse de France. Hugues toutefois m'a chassé, m'a pris frauduleusement, et m'a retenu prisonnier un an entier ; et je n'ai pu obtenir ma liberté, qu'en lui laissant la ville de Laon, qui restoit seule à la reine Gerberge, pour y tenir sa cour avec mes serviteurs. Si on prétend que j'aye commis quelque crime qui méritât un tel traitement, je suis prêt à m'en purger au jugement du concile, et suivant l'ordre du roi Othon, ou par le combat singulier.

Après que le roi Louis eut fait sa plainte, l'archevêque Artaud se leva et fit lire la sienne en forme de lettre, adressée au légat Marin et à tout le concile. Il y déduit tout au long ce qui s'étoit passé touchant l'archevêché de Reims depuis la mort d'Hervé et l'ordination de Seulfe (3) ; l'intrusion de Hugues, son ordination, son expulsion, la persécution qu'Artaud avoit soufferte jusqu'à être réduit à vivre vagabond et se cacher dans les bois, parce qu'il ne vouloit pas renoncer à son siège et rendre son pallium. Enfin il rapportoit ce qui s'étoit fait aux deux conciles de Verdun et

(1) Libell. Art. p. 631. c. 35. Papebr. Conat. Frod. Chr. (2) P. 627. Sup. liv. LIV, (3) To. 9, p. 623. Frod. c. 57, p. 631.

(1) Frod. c. 34 ; to. 9, Conc. p. 622.



de Mouson. Après que ce libelle eut été lu et expliqué en langue tudesque en faveur des rois, Sigebalde, diacre de l'archevêque Hugues, entra dans le concile avec des lettres qu'il avait apportées de Rome, et déjà présentées au concile de Mouson, disant qu'il les avait reçues à Rome du légat Marin qui étoit présent. Marin montra les lettres que Sigebalde avait portées de Rome, et les fit lire devant le concile. Elles contenoient que Guy, évêque de Soissons, Hildegaire de Beauvais, Raoul de Laon et les autres évêques de la province de Reims, les avaient envoyées pour demander au pape le rétablissement de Hugues et l'expulsion d'Artaud. Mais Raoul de Laon, qui étoit nommé dans cette lettre, et Fulbert de Cambrai soutinrent que jusque-là ils ne l'avaient jamais vue, ni consenti à l'envoyer à Rome. Sigebalde ne put leur répondre rien de solide, quoiqu'il criât beaucoup et les chargeât de calomnies. Sur quoi le légat Marin demanda qu'il fût jugé canoniquement. Après qu'il eut été convaincu d'avoir avancé des faussetés, on lut les canons contre les calomnieux, et le concile jugea qu'il devoit être déposé du diaconat et envoyé en exil. Au contraire, Artaud, qui s'étoit présenté à tous les conciles sans jamais fuir le jugement, fut maintenu dans la possession de l'archevêché de Reims.

Le second jour du concile, Robert, archevêque de Trèves, demanda qu'on jugeât l'usurpateur du siège de Reims, et le légat Marin l'ordonna. On lut les canons et les décrets des papes, en vertu desquels Hugues fut excommunié. On traita pendant les jours suivants plusieurs articles de discipline, et on dressa dix canons.

Il est défendu, suivant le concile de Tolède, d'attaquer la puissance royale à force ouverte ou en trahison. C'est pourquoi Hugues, c'est le comte de Paris, sera excommunié pour avoir attaqué les états du roi Louis, s'il ne se soumet au jugement d'un concile. Artaud, archevêque de Reims, a été canoniquement rétabli dans son siège dont il avait été chassé; Hugues qui l'avait usurpé a été excommunié et ceux qui l'ont ordonné ou qu'il a ordonnés seront ainsi excommuniés, s'ils ne viennent faire satisfaction au concile, qui se tiendra à Trèves le sixième de septembre. Le comte Hugues est encore menacé d'excommunication pour avoir chassé de son siège Raoul, évêque de Laon, parce qu'il étoit fidèle au roi Louis (1).

On renouvelle les défenses aux laïques, c'est-à-dire aux patrons, de mettre des prêtres dans les églises, ou de les en ôter, sans la permission de l'évêque (2). Souvent il y avait de la simonie, et cet abus régnoit principalement au-delà du Rhin. Défense aux laïques de ne se rien attribuer des oblations des fidèles ni des dîmes; et la connoissance n'en appar-

tient pas aux juges séculiers, mais au concile. On fêta la semaine entière à Pâques et à la Pentecôte le lundi, le mardi et le mercredi. On jeûnera la grande litanie, c'est-à-dire le jour de Saint-Marc comme les Rogations. On les jeûnoit donc encore.

## XXXVII. Concile de Trèves.

L'archevêque Artaud se rendit à Trèves pour le concile avec Guy, évêque de Soissons, Raoul de Laon et Viefred de Têrouanne. Ils trouvèrent le légat Marin qui les y attendoit avec Robert, archevêque de Trèves; mais point d'évêques de Lorraine ni de Germanie (1). Quand ils furent assemblés, le légat demanda aux évêques de France comment, depuis le concile d'Ingelheim, le comte de Paris s'étoit conduit à leur égard et à l'égard du roi Louis. Ils répondirent qu'il leur avait encore fait beaucoup de maux et à leurs églises. Le légat demanda si on avait rendu au comte ses lettres de citation. Artaud répondit qu'encre qu'il y en eût eu d'interceptées, il avait été suffisamment appelé tant par lettres que de vive voix. On demanda s'il y avait quelque député de sa part; et comme il ne s'en trouva point, on ordonna d'attendre jusqu'au lendemain.

Le lendemain, il ne se trouva personne pour lui, et tous, tant les clercs que les seigneurs laïques, criaient qu'il le falloit excommunier; mais les évêques donnèrent encore un délai de trois jours. On parla des évêques qui, étant appelés, n'étoient pas encore venus, et de ceux qui avaient eu part à l'ordination de l'archevêque Hugues. Guy de Soissons se prosterna devant le légat Marin et l'archevêque Artaud, se déclarant coupable; mais les deux archevêques Robert et Artaud intercédèrent pour lui auprès du légat, et il fut absous. On trouva que Viefred de Têrouanne n'avait point eu de part à cette ordination. Un prêtre député de Transmar, évêque de Noyon déclara qu'il n'avait pu venir à ce concile, parce qu'il étoit grièvement malade; et les évêques de France qui étoient présents, en rendirent témoignage.

Enfin, le troisième jour, sur les pressantes instances de Ludolfe, chapelain et député du roi Othon, Hugues, comte de Paris, fut excommunié (2), mais seulement jusqu'à ce qu'il vint à résipiscence et qu'il fit satisfaction en présence du légat ou des évêques qu'il avait offensés; sinon il devoit aller à Rome demander son absolution. On excommunia aussi deux prétendus évêques ordonnés par l'archevêque Hugues, savoir, Tetbaud d'Amiens et Yves de Senlis. On excommunia un clerc de Laon accusé par son évêque d'avoir fait entrer dans l'église Tetbaud, excommunié. Le légat Marin fit expédier des

(1) *Frod. Chr. et Hist.* 682. iv, c. 36. Tom. 9, Conc. p. (2) *Fr. c.* 37.

(1) C. 1, 2, 3.

(2) C. 4, 8, 9.

lettres pour citer Hildegaire, évêque de Beauvais, à comparoitre devant lui, ou aller à Rome rendre compte de l'ordination de ces deux prétendus évêques, à laquelle il avait assisté. On cita aussi Hébert, frère de l'archevêque Hugues, pour venir à satisfaction des maux qu'il faisoit aux évêques. C'est ce qui fut fait au concile de Trèves. Les évêques s'en retournèrent chez eux, et le chapelain Ludolfe mena le légat au roi Othon son maître. Il consacra l'église de Fulde rebâtie de neuf après avoir été brûlée l'an neuf cent trente-sept, et quand l'hiver fut passé, il retourna à Rome (1). A son retour, l'an neuf cent quarante-neuf, le pape Agapit tint un concile à Saint-Pierre où il confirma la condamnation de l'archevêque Hugues prononcée au concile d'Ingelheim, et excommunia le prince Hugues son oncle, jusqu'à ce qu'il satisfît au roi Louis.

## XXXVIII. Saint Mayeul, abbé de Clugny.

Cependant Aimard, abbé de Clugny, ayant perdu la vue, prit pour coadjuteur Mayeul, né à Avignon vers l'an neuf cent six. Poucher, son père, étoit de la première noblesse, et si riche qu'il donna au monastère de Clugny vingt terres avec les églises qui en dépendoient, situées dans les diocèses de Riès, d'Apt, d'Aix et de Sisteron. Mayeul étoit encore jeune quand il perdit son père et sa mère; et ses terres ayant été ravagées par les Barbares, il fut obligé de quitter son pays et d'aller en Bourgogne, où il se retira à Mâcon (2). Ces Barbares étoient les Sarrasins et les Hongrois; mais principalement les Sarrasins qui, de leur forteresse de Frassinnet, faisoient des courses dans tous les pays voisins. Le jeune Mayeul fut reçu à Mâcon par un seigneur de ses parents; et, après quelque séjour, l'évêque nommé Bernon, connoissant son beau naturel, le mit entre ses chanoines, et lui recommandoit en secret de se conserver dans la pureté, comme il fit. Ayant appris qu'il y avoit à Lyon un docteur fameux, Antoine, abbé de l'île-Barbe, il alla étudier sous lui, et y profita beaucoup pour les mœurs aussi bien que pour la doctrine. Car Lyon étoit alors l'école la plus célèbre du pays, et on y étudioit sérieusement les arts libéraux et la philosophie.

Mayeul en étant revenu, fut promu par tous les degrés, jusqu'au diaconat, par l'évêque de Mâcon, qui le fit même archidiacre. Dans cette dignité, il fit paroître principalement sa charité envers les pauvres, s'appliquant aussi à instruire les clercs qui venoient le trouver de divers lieux. Sa réputation devint telle, que l'archevêché de Besançon venant à vaquer, il fut élu, par un commun consentement du

(1) *Regin. Cont. Herm.* (2) *Elog. Sæc. 5. Acta B.* *Frod. Chr.* 943. p. 322, 762. *Boll.* 11 mai, t. 13, p. 657. *Sup.* n. 6.

prince, du clergé et du peuple; mais il refusa constamment, et conçut même dès lors la pensée de quitter le monde. Comme le monastère de Clugny est dans le voisinage de Mâcon, Mayeul y faisoit de fréquentes visites du temps de l'abbé Aimard, et y avoit souvent des entretiens spirituels avec les moines, qui, de leur côté, le souhaitoient pour confrère, comme un homme capable de les gouverner un jour. Celui qui contribua le plus à l'y attirer, fut Hildebrand, prévôt du monastère, qui refusa deux fois d'en être abbé. Enfin, vers l'an neuf cent quarante-trois, Mayeul embrassa la vie monastique dans cette sainte communauté.

Il ne s'y distingua que par ses vertus, surtout l'obéissance et l'humilité. L'abbé le fit bibliothécaire et apocrisiaire; la première charge lui donnoit l'intendance des études, et il s'en servoit pour détourner les moines de la lecture des poètes profanes, même de Virgile. La fonction d'apocrisiaire comprenoit la garde du trésor de l'église et des offrandes, et le soin des affaires du dehors. Mayeul fut envoyé à Rome en cette qualité; et pendant ce voyage, étant à Yvrée, il guérit par l'onction de l'huile sainte le moine Heldric, qui l'accompagnait. Il avait été des premiers de la cour du roi d'Italie; mais, attiré par la réputation de Mayeul, il quitta sa femme, ses biens, qui étoient grands, et sa charge, et vint se rendre moine à Clugny.

La sixième année depuis que Mayeul y fut entré, c'est-à-dire l'an neuf cent quarante-huit, l'abbé Aimard, se sentant vieux et aveugle, et craignant que ses infirmités ne fussent cause de quelque relâchement dans l'observance, le déclara abbé du consentement de toute la communauté. Et afin que Mayeul ne pût s'en excuser, il prit le conseil de quelques évêques et de quelques abbés. Nous avons l'acte authentique qu'il en fit dresser, où il déclare qu'il lui donne le gouvernement du monastère de Clugny, avec toutes les abbayes et les autres lieux qui en dépendent. Cet acte fut souscrit par Mainbolde, évêque de Mâcon, et par deux autres évêques, par deux abbés et par cent trente moines, soit de Clugny, soit des monastères voisins. Letolde, comte de Mâcon et avoué ou protecteur de l'abbaye de Clugny, donna ses lettres d'approbation. Par cet acte, Aimard prenoit plutôt Mayeul pour coadjuteur que pour successeur; car on trouve Aimard nommé comme abbé dans plusieurs chartes des années suivantes, jusqu'en neuf cent soixante-quatre.

## XXXIX. Turquetul, abbé de Croiland.

La même année neuf cent quarante-huit, se tint un concile à Londres, où Turquetul fut fait abbé de Croiland, pour rétablir ce monastère. Il étoit neveu du roi Edouard le vieux, fils d'Etelvard, son frère, et naquit l'an huit



cent quatre-vingt-sept (1). Le roi son oncle lui proposa plusieurs mariages avec des filles de ducs et de comtes, qu'il refusa toutes par l'amour de la continence; c'est pourquoi le roi, jugeant qu'il servirait utilement l'Eglise, le vouloit préférer à tous les autres pour remplir les principaux sièges d'Angleterre. Il lui offrit l'évêché de Winchester, mais Turquetul, s'en déclarant indigne, le fit donner à Fridestan, son frère de lait. Le roi lui offrit encore l'évêché de Dorchester, par le conseil de l'archevêque Plegmond; mais il le refusa avec la même fermeté, et le fit donner à Cœolulf, son chapelain.

Le roi voyant donc que, content de son patrimoine, il étoit sans ambition et sans intérêt, le fit son chancelier, comme très-capable, par sa sagesse et sa fidélité, de régler toutes les affaires temporelles et spirituelles du royaume; et ce fut par son conseil qu'en un même jour il donna à sept églises des évêques qui furent sacrés ensemble par l'archevêque Plegmond. Après la mort d'Edouard, Turquetul continua de servir le roi Edelstan, son fils, et même à la guerre, où il montra une valeur singulière; et toutefois il fut assez heureux pour ne tuer personne (2). Il servit de même le roi Edmond; et ce fut par son conseil qu'il rappela saint Dunstan, car ce saint prêtre étoit l'ami intime et le confesseur du chancelier.

Le roi Edmond fut tué le vingt-sixième de mai neuf cent quarante-six, après avoir régné six ans et demi, et eut pour successeur son frère Edred, troisième fils du roi Edouard. La seconde année de son règne, il envoya le chancelier Turquetul à York, pour maintenir dans son service le Northumber, où il craignoit une révolte. Le chancelier logea en passant au monastère de Croiland, ruiné par les Normands plus de soixante-quinze ans auparavant (3). Toutefois, il restoit encore cinq des anciens moines, dont deux s'étoient retirés en d'autres communautés; les trois qui étoient demeurés à Croiland espéroient toujours que Dieu leur enverroit quelqu'un pour rétablir leur maison. Ils allèrent donc au-devant du chancelier; et, comme le jour finissoit, ils le prièrent d'entrer chez eux. Ils le menèrent d'abord faire sa prière au petit oratoire qu'ils avoient dressé en un coin de leur église ruinée, lui montrèrent les reliques de saint Gutlac, et lui contèrent l'histoire de leur désolation, dont il fut sensiblement touché. Puis, le menant à leur hospice, ils employèrent toutes leurs provisions à le traiter, lui et toute sa suite, le mieux qu'il leur fut possible, le priant d'intercéder auprès du roi pour rétablir cette maison, suivant la volonté du roi Edelstan, son frère. Le chancelier le promit, et d'y donner même du sien. Depuis ce jour, il leur fut uni d'une

(1) Vita Sæc. 5. Act. B. p. 507. ex Ing. (2) Sup. liv. LIV, n. 38. (3) Sup. n. 28. Sup. liv. LI, n. 54.

affection fort tendre, et publioit partout leur charité.

Au retour d'York, il y logea encore, et leur donna vingt livres d'argent; puis, ayant rendu compte au roi du succès de son voyage, il l'entretint aussi de ce monastère, et lui fit promettre de le rétablir. Alors il déclara devant tout le monde qu'il vouloit s'y rendre moine lui-même; de quoi le roi fut surpris, lui représenta qu'étant déjà avancé en âge, en ayant jusque-là vécu délicatement, il auroit de la peine à pratiquer une vie si austère; de plus, qu'il lui étoit nécessaire pour les affaires de son royaume. Le chancelier répondit : Seigneur, j'ai servi les rois vos frères et vous, avec la fidélité que je devois selon mon pouvoir; permettez que je serve Dieu du moins en ma vieillesse; tant que je vivrai, mes conseils ne vous manqueront jamais, mais certainement je ne porterai plus les armes. Sa retraite étant résolue, il fit crier par les rues de Londres que ceux à qui il devoit se trouvaient tel jour, en tel lieu, pour être payés, et que s'il avoit fait tort à quelqu'un, il le répareroit au triple. Après avoir satisfait tout le monde, il donna au roi soixante terres dont il étoit seigneur, à la réserve de six, voisines de Croiland, qu'il donna au monastère pour offrir à Dieu la dime de ses biens.

Il vint à Croiland avec le roi la veille de l'Assomption, quatorzième d'août neuf cent quarante-huit. Il fit avertir les deux anciens moines qui s'étoient retirés ailleurs, et qui étoient recommandables par leur science et leur vertu. Ils revinrent avec joie; et le jour de Saint-Barthélemy, le chancelier Turquetul quitta l'habit séculier et se revêtit du monastère au milieu des cinq anciens. Aussitôt le roi lui donna le bâton pastoral, et Cédulfe, évêque de Dorchester, qui étoit le diocésain, lui donna la bénédiction abbatiale. Le même jour, le nouvel abbé et les cinq anciens qui faisoient toute la communauté, remirent le monastère entre les mains du roi, qui donna les ordres nécessaires pour rebâtir l'église et les lieux réguliers.

Ensuite le roi, l'abbé Turquetul et deux de ses moines, allèrent à Londres, où l'on tint un concile le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, et là le roi donna solennellement au nouvel abbé le monastère de Croiland, afin de lui en assurer la possession à l'avenir (1). L'acte de cette donation est de l'an neuf cent quarante-huit, souscrit par les deux archevêques Vulstan d'York et Odon de Cantorbéry, et par quatre évêques et deux abbés, dont l'un est saint Dunstan. Turquetul ne voulut point rétablir l'ancien droit d'immunité ou d'asile de ce monastère, pour ne point participer aux crimes de ceux qui viendroient y chercher l'impunité. Plusieurs hommes lettrés le suivirent dans sa retraite, et dix prirent l'habit

(1) To. 9, Conc. p. 634.

monastique : les autres, craignant l'austérité de la règle, gardèrent leur habit séculier, demeurant toutefois dans le monastère. Car ils ne pouvoient se résoudre à quitter le saint abbé. Dans la suite, il leur donna un logement séparé avec une chapelle, où ils faisoient l'office du jour et de la nuit aux mêmes heures que les moines. Leur habit étoit uniforme et noir, mais ils n'observoient de la règle que la continence et l'obéissance. La plupart finirent leurs jours dans cette communauté.

#### XL. Saint Adaldague, archevêque de Brême.

En Saxe, Adaldague ayant été choisi pour l'archevêché de Brême dès l'an neuf cent trente-six, reçut le bâton pastoral du roi Othon, et le pallium du pape Léon VII; mais il fut ordonné, comme ses prédécesseurs, par l'archevêque de Mayence, parce que son siège n'avoit point encore de suffragants. Il commença par obtenir du roi la liberté et l'immunité de la ville de Brême contre l'oppression des seigneurs; ensuite il s'appliqua à la mission qu'il avoit reçue du saint-siège, comme ses prédécesseurs, pour la conversion des infidèles (1). Son zèle fut appuyé par celui du roi Othon, auprès duquel il avoit un grand crédit, en sorte qu'il le quittoit rarement, sans préjudice toutefois du service de son diocèse et de sa mission.

Les Danois s'étant révoltés contre Othon, ce prince leur fit la guerre avec avantage, et réduisit leur roi Harold à demander la paix, à condition de relever de lui son royaume, et de recevoir la religion chrétienne en Danemark. Harold se fit aussitôt baptiser avec sa femme et son fils, encore enfant, dont le roi Othon fut parrain. On rapporte aussi un miracle qui contribua à la conversion du roi Harold. Dans un festin où il étoit, il y eut contestation sur le culte des dieux (2). Les Danois disaient que Jésus-Christ, à la vérité, étoit un Dieu, mais qu'il y en avoit de plus grands, parce qu'ils montraient aux hommes de plus grands prodiges. Un prêtre, nommé Poppon, qui fut depuis évêque, soutint que Jésus-Christ étoit le seul Dieu, avec le père et le Saint-Esprit. Le roi Harold lui demanda s'il vouloit donner en sa personne la preuve de cette créance. Il le promit, et le roi le fit garder. Le lendemain matin, il fit rougir un fer très-pesant, et commanda à Poppon de le porter en témoignage de la foi chrétienne. Il le prit sans hésiter, après l'avoir béni, le porta autant que le roi voulut, puis montra à tout le monde sa main saine et entière. Le roi Harold ordonna qu'on rejetteroit les idoles, et qu'on n'adoreroit que Jésus-Christ.

Alors le Jutland ou Danemark de deçà la

(1) Sup. Adam, lib. II, c. 12. (2) Vitiq. lib. III, p. 35. Ditmar. lib. 2, p. 18.

mer fut divisé en trois évêchés, soumis à l'archevêché de Hambourg; mais le roi Othon les donnoit comme souverain du roi de Danemark. Le pape Agapit confirma à l'église de Hambourg tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs, et donna le pouvoir à l'archevêque Adaldague d'ordonner des évêques tant pour le Danemark que pour le reste du nord. L'archevêque ordonna donc les premiers évêques pour les trois églises de Slesvic, de Rippen et d'Arthus, et il leur recommanda les églises qui étoient au-delà de la mer Baltique en Finlande, en Zélande, en Schonen et en Suède. C'étoit la douzième année de son épiscopat, c'est-à-dire l'an neuf cent quarante-huit; et, depuis cet établissement, la religion chrétienne fit de grands progrès dans le nord.

#### XLI. Conversion des Slaves.

Vers le même temps, c'est-à-dire l'an neuf cent cinquante, le roi Othon soumit Boleslas, duc de Bohême, après une guerre de quatorze ans (1): ce qui produisit la conversion de la plupart des Slaves, qui promirent de payer tribut et de se faire chrétiens; et on bâtit chez eux plusieurs nouvelles églises et plusieurs monastères d'hommes et de femmes. Le pays fut divisé en dix-huit cantons, qui embrassèrent tous la foi chrétienne, à la réserve de trois.

Hadumar, abbé de Fulde, étant allé à Rome en pèlerinage, le pape Agapit apprit de lui le différent qui étoit entre Hérold, archevêque de Saltzbourg, et Gérard, archevêque de Lorc ou Lauréac, dont chacun se prétendoit métropolitain de toute la Pannonie. Pour terminer cette querelle, le pape écrivit une lettre à Gérard (2), où il déclare que son église de Lauréac a toujours été métropolitaine, et seulement pour les deux Pannonies, jusqu'aux incursions des Huns, qui ruinèrent cette ville, et obligèrent l'archevêque à transférer son siège; que, depuis, Arnon fut établi premier archevêque de Saltzbourg, mais que la tranquillité étant rétablie dans le pays, l'un et l'autre doit garder sa dignité, en sorte que l'archevêque de Saltzbourg ait juridiction sur la Pannonie occidentale, et celui de Lorc sur l'orientale, avec le pays des Avars, des Moraves et des Slaves convertis ou à convertir, sous peine, à l'archevêque de Saltzbourg, de perdre sa juridiction, s'il ne se soumet à ce jugement.

Cet abbé de Fulde-Hadumar étoit fort considéré du roi Othon, et, par son ordre, il retint en prison, dans son monastère, Frédéric, archevêque de Mayence, coupable de conjuration (3). On crut que ce fut par ressentiment que lui et quelques autres évêques émurent,

(1) Regin. Contin. 950. (2) To. 6, Conc. p. 618. Sigeb. 950. Adam. 11, c. 3. (3) Mabill. Act. Sæc. 5, Chr. Mess. ap. Mabill. Sæc. p. 120. Vitiq. lib. II, p. 24. 5, p. 574.



en neuf cent quarante-six, une forte persécution contre les moines, soutenant qu'il valait mieux en avoir peu d'excellents, qu'un grand nombre de négligents. Ils attaquèrent d'abord les petits monastères, et vinrent ensuite aux grands. Plusieurs moines sentant leur propre faiblesse, quittèrent l'habit et leurs maisons; mais cette entreprise n'eut pas de suite.

XLII. Concile d'Augsbourg.

Le même Frédéric, archevêque de Mayence, présida à un concile que le roi Othon fit tenir à Augsbourg l'an neuf cent cinquante-deux, seizième de son règne, indiction dixième, le septième jour d'août. Vingt-quatre évêques y assistèrent, tant de Germanie que de Lombardie, dont Othon venoit de se rendre maître. Dès l'année neuf cent quarante-cinq, le roi Hugues, abandonné des Italiens, avoit cédé le royaume à son fils Lothaire, et s'étoit retiré, avec ses trésors, en Provence, où il mourut (1). Quatre ans après, c'est-à-dire l'an neuf cent cinquante, Lothaire fut empoisonné, et Béranger, son compétiteur, demeura maître de l'Italie; mais Adélaïde, veuve de Lothaire, appela le roi Othon, qui étoit aussi veuf, promettant de l'épouser. Il vint, il chassa Béranger, et son fils Adalbert épousa Adélaïde, et joignit à ses états la Lombardie vers la fin de l'an neuf cent cinquante-un, et c'est ainsi que les Allemands commencèrent à régner en Italie.

A la tête du concile d'Augsbourg, on voit quatre archevêques : Frédéric de Mayence, Hérold de Juvave, ou Saltzbourg, Manassès de Milan, qui avoit tant d'évêchés, et Pierre de Ravenne. Entre les évêques, le plus illustre est saint Udalric, de la ville même d'Augsbourg. Le roi fut prié d'assister au concile, et y fut reçu avec l'honneur convenable. L'archevêque de Mayence se leva de son siège, et proposa ce qui avoit été résolu, priant le roi de l'appuyer de son autorité, et il le promit avec un grand zèle. On fit en ce concile onze canons, portant premièrement défense à tous les clercs, depuis l'évêque jusqu'au sous-diacre, de se marier ou d'user de leurs femmes, sous peine de déposition, et à tous les clercs d'avoir chez eux des femmes sous-introduites; autrement permis à l'évêque de faire fustiger et tondre la femme suspecte. Enfin ce concile veut que tous les clercs étant venus en âge de maturité soient contrainsts, même malgré eux, à garder la continence. Défense aux évêques et aux clercs d'avoir des chiens ou des oiseaux pour la chasse, ou de jouer aux jeux de hasard. Les moines ne se mêleront point d'affaires, et ne sortiront point du cloître sans congé de l'abbé; et tous les monastères seront sous la conduite de l'évêque diocésain; mais les évê-

ques n'empêcheront point les clercs d'embrasser la vie monastique (1). En ce concile, on cite souvent les anciens canons.

C'étoit aussi un parlement où assistoient les seigneurs de tous les états du roi Othon (2). Béranger s'y trouva avec son fils, se reconnut vassal du roi et fut renvoyé pour gouverner l'Italie, mais il continua d'y maltraiter les évêques et les seigneurs comme auparavant.

XLIII. Saint Burnon, archevêque de Cologne.

L'année suivante, neuf cent cinquante-trois, Brunon, frère du roi Othon, fut élu archevêque de Cologne, et devint un des grands ornements de l'église d'Allemagne. Dès l'âge de quatre ans, il fut envoyé à Utrecht pour étudier sous la conduite de l'évêque Baudri (3). Après qu'il eut appris les premiers éléments de la grammaire, on lui fit lire le poète Prudence, qu'il goûta merveilleusement; ensuite il parcourut tous les auteurs de la littérature grecque et latine. Ni les richesses ni la foule de ceux qui l'environnoient ne le détournèrent point de l'étude, et il aimoit tellement ses livres, qu'il ne souffroit point qu'on les gâtât ou qu'on les maniât négligemment. Othon, son frère, étant devenu roi, le fit venir à sa cour, où il fut un modèle de doctrine et de vertu. Il renouvela l'étude des sept arts libéraux, il étudia les historiens, les orateurs, les poètes et les philosophes avec les hommes les plus savants, grecs et latins, leur servant quelquefois d'interprète; et le roi, son frère, étoit souvent témoin de leurs doctes entretiens. Israël, évêque écossais, qui étoit un de ses maîtres, en parloit comme d'un saint; les Grecs qu'il faisoit venir pour l'instruire l'admiroient, et rapportoient chez eux les merveilles de sa conduite.

Il étoit fort occupé à secourir les malheureux qui sans cesse recouroient à lui, sans toutefois le détourner de ses études. Il composoit, il dictoit, il cultivait l'élégance de la langue latine, et l'inspiroit aux autres, mais sans faste et avec une gravité polie. Il s'appliquoit, même après le repas, à la lecture et à la méditation, et ménageoit très-soigneusement les matinées. Il lisoit sérieusement jusqu'aux comédies, ne s'attachant qu'au style et comptant pour rien la matière. Comme la cour du roi son frère étoit ambulante, il faisoit porter avec lui sa bibliothèque, et gardoit sa tranquillité au milieu de cette agitation, s'occupant même dans les marches. Il étoit très-attentif aux divins offices (4); et voyant son frère Henri s'entretenir pendant la messe avec Conrad, duc de Lorraine, il prédit que leur amitié produiroit

(1) Sup. n. 10, c. 1, 11, 4, 2, 3, 5, 6. (3) Vita ap. Sur. 11 oct. p. 785. Mabill. Sæc. 5, p. 334. Vita c. 4. (2) Contin. Regin. ann. 952. (4) C. 8.

de grands maux. Tout ce qu'il y avoit en ce temps-là d'évêques ou d'hommes pieux qui avoient quelque grand dessein pour la religion, regardoient Brunon comme leur appui, et ne croyoient pas leur autorité suffisante pour faire le bien sans le secours de la sienne.

Son premier gouvernement ecclésiastique fut la conduite de quelques monastères qu'il reçut étant encore fort jeune (1). Il s'en servit pour les réduire à l'observance régulière, partie de gré, partie de force, et pour les rétablir dans leurs anciens privilèges par l'autorité du roi son frère, ne se réservant rien du revenu pour lui ou pour les siens que ce que les supérieurs lui offrirent volontairement. Entre ces monastères étoit celui de Loresheim, que le roi Henri avoit refusé à un seigneur qui le demandoit à contre-temps; car, dans la guerre que lui fit au commencement de son règne Gisebert, duc de Lorraine, soutenu par le roi de France, un comte très-puissant, et qui lui avoit amené de grandes troupes de ses vassaux, voyant le roi abandonné de plusieurs des siens, crut qu'en une telle occasion il ne lui pourroit rien refuser (2); il lui envoya donc demander l'abbaye de Loresheim, dont les grands revenus lui aideroient à entretenir ses troupes. Le roi dit qu'il lui feroit réponse de bouche; le comte accourut croyant avoir obtenu ce qu'il demandoit. Le roi lui dit, en présence de tout le monde: Les biens des monastères ne sont pas destinés à entretenir des gens de guerre, et d'ailleurs votre demande est plutôt une menace qu'une prière, c'est pourquoi je ne vous accorderai jamais ni cette grâce ni aucune autre. Si vous voulez vous retirer avec ceux qui manquent à la fidélité qu'ils me doivent, retirez-vous au plus tôt. Le comte, chargé de confusion, se jeta aux pieds du roi, reconnoissant la grandeur de sa faute.

Vicfrid, archevêque de Cologne, étant mort en neuf cent cinquante-trois, le clergé, les nobles et tout le peuple s'accordèrent à désirer que Brunon lui succédât (3). Sa jeunesse étoit balancée par la maturité des mœurs, l'éclat de sa naissance par l'humilité et la douceur, sa science par la sagesse et la modestie, ses richesses par sa libéralité. Il fut donc élu tout d'une voix; mais on craignoit que cette place ne parût au-dessous d'un si grand prince. L'élection se fit selon la coutume avant que le prédécesseur fût enterré, et on envoya au roi Othon quatre députés du clergé de la cathédrale et quatre laïques pour lui demander son consentement, qu'il accorda, et envoya aussitôt Brunon, son frère, à Cologne. Il y fut reçu avec une joie extrême, ordonné évêque et intronisé dans son siège. Le roi lui donna en même temps le gouvernement du royaume de Lothaire (4). Les premiers soins de l'archevê-

que Brunon furent d'établir l'union entre toutes les communautés qui dépendoient de son siège, retrancher la superfluité des habits et la diversité des usages, et faire célébrer l'office divin avec toute la décence possible.

XLIV. Rathier, évêque de Liège.

Cependant l'évêché de Liège vint à vaquer, et l'archevêque Brunon le donna à Rathier, chassé de Vérone, dont il faut reprendre l'histoire. Hugues, roi d'Italie, son persécuteur, ayant été chassé en neuf cent quarante-cinq, il fut délivré de prison, puis arrêté de nouveau par Béranger, alors maître de l'Italie, à la poursuite de Manassès, archevêque de Milan (1). On le tint trois mois et demi en prison, puis on le mena à Vérone, où Milon, qui y avoit été intrus à sa place et ordonné évêque, le reçut par artifice, pour exclure Manassès, craignant qu'il ne rappellât le roi Hugues. Milon feignoit de reconnoître Rathier pour légitime évêque de Vérone; mais, en effet, il lui donnoit tous les chagrins qu'il pouvoit, protégeant contre lui les clercs, les vassaux et les serfs de l'église, en sorte que Rathier ne pouvoit ni tenir de synode, ni assister au chapitre, ni rien ordonner, ni seulement parler de rien corriger, et étoit si méprisé, qu'un jour, comme il faisoit une ordination, l'archidiaque et tout le clergé le laissèrent seul, et s'en allèrent dans une autre église. Enfin, l'archevêque Manassès ordonna évêque de Vérone un clerc de son diocèse d'Arles. Milon, qui étoit l'auteur de tous ces mauvais traitements, feignoit cependant si bien d'être le protecteur de Rathier que, dans le royaume de Lombardie, la plupart le regardoient comme son meilleur ami.

Rathier souffrit deux ans cette persécution, qui lui sembloit plus rude que celle du roi Hugues; mais il craignoit d'abandonner son troupeau comme un pasteur mercenaire. Enfin le roi Lothaire lui envoya dire qu'il sortit de la ville pour céder la place à Manassès, qui vouloit envahir le siège de Vérone, outre tant d'autres qu'il avoit déjà. Le roi ajoutoit: Je vous avertis en ami de vous retirer, plutôt que de vous exposer à être mutilé ou tué par la trahison de Milon, ou tout au moins arrêté et emmené où vous ne voudriez pas. Rathier quitta donc Vérone et se retira en Provence, chez un seigneur, nommé Rostaing, dont il instruisit le fils, et composa pour lui une grammaire qu'il intitula *Servadorsum*: voulant dire qu'elle garantiroit les écoliers du fouet. Pour récompense de ce service, on donna à Rathier un évêché en Provence; mais il le quitta pour retourner à l'abbaye de Lobes, vers l'an neuf cent quarante-un (2).

(1) To. 9, Conc. p. 635. 13, etc. Chr. Cass. lib. 1, Frod. Chr. Luitpr. V. c. c. 61.

(1) C. 9. (3) Chr. Frod. Vitac. 11. (2) Luitpr. IV, Hist. c. 15. (4) C. 12, 19.

(1) Folcuin. c. 1. Sup. n. Rath. Epist. ad Jo. pap. 6. Mabill. Sæc. 5, p. 479. (2) Folcuin. c. 20, 22.



Richer, qui étoit alors évêque de Liège, le reçut favorablement; et quelque temps après le roi Othon l'appela pour servir à l'instruction de Brunon, son frère (1). Il fut regardé comme le premier des savants de cette cour, et Brunon crut lui avoir tant d'obligation de ses instructions, qu'après la mort de Farabert il lui procura l'évêché de Liège en neuf cent cinquante-trois, vers le même temps qu'il fut lui-même ordonné archevêque de Cologne (2). Il crut que Rathier, par sa doctrine et son éloquence, seroit utile, non-seulement à l'église de Liège, mais encore à plusieurs autres des environs. Outre qu'en ces quartiers-là il y avoit des évêques qui, s'appuyant trop sur la puissance temporelle, scandalisoient le peuple par leurs divisions. Il sembloit donc que Rathier seroit inviolablement attaché au prince par un tel bienfait, et que d'ailleurs sa vie irréprochable fermeroit la bouche à la médisance. Mais Rathier n'avoit pas le talent de se faire aimer. Son peuple le prit en aversion, et ne cessa de le persécuter. Enfin, comme il célébroit magnifiquement la fête de Noël dans l'abbaye de Lobes, il s'éleva à Liège contre lui une conspiration si violente, que Brunon, bien qu'il eût toute l'autorité temporelle dans le pays, fut obligé de céder à la nécessité des affaires et d'ôter Rathier de Liège, pour y mettre Baudri, issu de la noblesse du pays. C'étoit l'an six cent cinquante-neuf.

XLV. Augsbourg défendu par saint Udalric.

Dès l'année neuf cent cinquante-trois, Liutolf, fils du premier lit du roi Othon, s'étoit révolté contre lui, et avoit excité une guerre civile en Allemagne. Le plus grand effort fut en Bavière : Augsbourg fut pris et pillé, mais saint Udalric, qui en étoit évêque, quoique beaucoup plus foible que les rebelles, fut toujours fidèle au roi Othon; et comme l'armée de ce prince et celle de son fils étoient en présence et près d'en venir aux mains, ce prélat, prenant avec lui Harbert, évêque de Coire, négocia la paix entre eux si heureusement, qu'il les mit d'accord l'an neuf cent cinquante-quatre (3).

L'année suivante, les Hongrois inondèrent l'Allemagne avec une armée innombrable, et ravagèrent tout le pays depuis le Danube jusqu'à la Forêt-Noire. Ils assiégèrent Augsbourg, qui n'avoit que des murailles basses sans tours; mais le saint évêque avoit dedans un grand nombre de très-bonnes troupes de ses vassaux. Ils combattirent avec avantage devant une des portes de la ville, ayant avec eux l'évêque, qui, sans autres armes que son étole, ne lais-

(1) C. 22. (2) Regin. Contin. Herman. etc. Vita S. Udalr. c. 10. Sæc. 5. Act. Ben. p. 436, c. 12.

soit pas de s'exposer aux coups de pierres et de traits, dont toutefois il ne fut point blessé. Le combat fini, après avoir donné les ordres pour la défense de la ville, il passa la nuit en prières et excita les femmes pieuses à se partager en deux troupes, dont l'une feroit le tour de la ville en dedans portant des croix et priant Dieu à haute voix; l'autre, prosternée sur le pavé de l'église, imploreroit le secours de la Sainte-Vierge. Il fit aussi apporter tous les enfants à la mamelle, et les fit étendre à terre autour de lui devant les autels, afin que par leurs cris ils priassent à leur manière.

Après avoir pris un peu de repos, il célébra la messe au point du jour, donna la communion à tous les assistants, et les exhorta à ne mettre leur espérance qu'en Dieu. Le jour venu, comme les Hongrois étoient prêts à donner l'assaut, leur roi apprit que le roi Othon approchoit : ce qui l'obligea de quitter la ville, pour aller à lui, espérant la prendre sans résistance après l'avoir défait. L'évêque Udalric, le comte Tietbalde, son frère, et plusieurs autres sortirent la nuit et s'allèrent joindre au roi Othon, qui, pour se préparer au combat, se prosterna devant Dieu, se reconnoissant le plus coupable de tous, et fit vœu de fonder un évêché à Mersbourg; si Dieu lui donnoit la victoire. S'étant relevé, il ouït la messe et communia de la main du saint évêque son confesseur; puis il prit le bouclier et la sainte lance, marcha contre les ennemis, et les défit par la victoire la plus signalée qui eût encore été remportée sur eux. C'étoit le jour de saint Laurent, dixième d'août neuf cent cinquante-cinq (1).

XLVI. Règle de vie de saint Udalric.

Depuis la mort d'Henri l'oiseleur, saint Udalric s'étoit dispensé d'aller à la cour, et de mener ses troupes en personne au service du roi, s'étant déchargé de ce devoir sur Adalbéron, son neveu. Il se donnoit donc tout entier à ses fonctions spirituelles; et voici le règlement de sa vie (2) : il disoit tous les jours l'office avec le clergé de la cathédrale, et de plus l'office de la vierge, celui de la croix, et un troisième de tous les saints, outre plusieurs autres psaumes et le psautier qu'il récitait entier tous les jours, autant qu'il pouvoit. Il disoit tous les jours une, deux ou trois messes, selon qu'il en avoit le temps.

Il gardoit toujours les observances monastiques, couchant sur une natte, ne portant point de linge et ne mangeant point de chair, quoiqu'il en fit servir abondamment à ceux qui mangeoient avec lui. Le premier service

(1) Ditmar. lib. 2, p. 17. (2) Vita c. 3, n. 13. Frido. Chr. an. 955.

de sa table étoit, pour la plus grande partie, distribué aux pauvres, outre les invalides de toutes sortes qu'il faisoit nourrir tous les jours en sa présence. Il exerçoit l'hospitalité avec joie envers tout le monde, principalement les clercs, les moines et les religieuses, et prenoit grand soin de l'éducation et de l'instruction de son clergé. Il écoutoit avec bonté les plaintes des serfs de sa dépendance, soit contre les seigneurs ses vassaux, soit contre les autres serfs, et leur faisoit rendre justice avec fermeté. Il n'étoit jamais oisif, mais toujours occupé ou à régler ses chanoines et son école, ou à pourvoir à l'entretien de sa famille, ou à réparer et orner son église, ou à fortifier sa ville contre les insultes continuelles des Hongrois.

L'auteur de sa vie, qui rapporte ce qu'il avoit vu de ses yeux (1), décrit au long sa manière de passer le carême, et voici ce que j'y trouve de plus remarquable. Tous les jours de carême, après vêpres et avant dîner, il lavait les pieds de douze pauvres. Les trois premiers jours de la semaine-sainte, il tenoit son premier synode, au lieu de le tenir après la troisième semaine de Pâques. Car la règle étoit d'en tenir deux par an, ce premier, et un second le quinzième d'octobre. Tout le peuple communioit le jeudi, le vendredi et le samedi-saint; et on gardoit le corps de Notre-Seigneur dans un linge avec une pierre dessus, dans une autre église, d'où le jour de Pâques on les rapportoit solennellement à la cathédrale. Le vendredi-saint on ne dressoit point de table pour l'évêque, seulement il prenoit le soir dans sa chambre du pain et de la bière, et en faisoit donner à ceux qui étoient avec lui (2). Il ne se baignoit que trois fois pendant le carême, le premier samedi, à la mi-carême et le samedi-saint. Ce jour-là, après la bénédiction des fonts, il baptisoit trois enfants, et après la messe solennelle il mangeoit en grande compagnie. Le jour de Pâques après la bénédiction de la table, il distribuoit aux assistants de l'agneau et du lard qui avoient été bénits à la messe, suivant une formule que l'on voit dans les anciens sacramentaires. Après le dîner, on chantoit trois répons, pendant lesquels on donnoit à boire, ce qui s'appeloit donner la charité (3).

Il faisoit régulièrement la visite de son diocèse dans un chariot traîné par des bœufs, non pas tant qu'il eût peine d'aller à cheval, que pour être seul avec un chapelain, et chanter les psaumes en liberté. Car il avoit toujours une grande suite de prêtres et d'autres clercs, de laïques d'entre ses vassaux, des serfs choisis de sa famille et des pauvres, et il les défrayait tous largement. Dans la visite, il prêchoit, il écoutait les plaintes, il examinoit

(1) C. 4. (2) N. 23, 24. (3) V. Cang. Gloss.

les prêtres des lieux, il donnoit la confirmation, et continuoit quelquefois la nuit aux flambeaux, pour ne pas renvoyer le peuple. Telle étoit la vie ordinaire de saint Udalric.

XLVII. Eglise d'Espagne.

En Espagne, Ordogne III, roi de Léon, mourut l'an neuf cent cinquante-cinq, après avoir régné cinq ans et sept mois. Il quitta sa femme Urraque, et épousa Elvire, dont il laissa un fils nommé Bermond; mais, comme il étoit encore en bas âge, son oncle Sanche le gros, frère d'Ordogne, fut reconnu roi et régna douze ans. Il envoya à Cordoue Vélasco, évêque de Léon, avec d'autres ambassadeurs, pour traiter de la paix et demander le corps de saint Pélage, martyrisé en neuf cent vingt-quatre (1).

Du temps de ces rois, vivoit Dulquite, abbé d'Albélada, monastère fondé en neuf cent vingt-quatre par Sanche, roi de Navarre, près la ville de Logrogne. Il avoit plusieurs monastères sous sa conduite, et gouvernoit plus de deux cents moines. Godescalc, évêque du Puy en Velai, allant en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, passa par le monastère de Hilde, un de ceux qui dépendoient de Dulquite, et obtint de lui une copie du livre de saint Hildefonse de Tolède sur la virginité de Marie (2). Cette copie fut écrite par un prêtre, nommé Gomesan, et l'évêque Godescalc l'emporta au mois de janvier, ère neuf cent quatre-vingt-neuf, qui est l'an neuf cent cinquante-un.

Le successeur de Dulquite fut Salvus ou Salvius, abbé d'Albélada, homme savant et éloquent, qui dressa une règle pour les religieuses, par où l'on voit qu'il en avoit aussi sous sa conduite. Il composa des hymnes, des oraisons et des messes, dont le style inspiroit beaucoup de dévotion. Il étoit de petite taille et d'une foible complexion, mais d'un esprit fervent, d'une conversation fort agréable, plus distingué encore par ses bonnes œuvres que par sa science. Il mourut du temps de Garsias I, roi d'Arragon, et de Théodemir, évêque de Najare, le dixième de février, ère mille, qui est l'an neuf cent soixante-deux. Entre ses disciples, on remarque un évêque nommé Vélasco et un moine nommé Vigila, qui, en neuf cent soixante-seize, écrivit un volume contenant soixante-un conciles, cent une décrétales et quelques autres ouvrages.

XLVIII. Ambassade de Jean de Gorze.

Le prince des musulmans d'Espagne étoit

(1) Sup. n. 10. Sampir. p. 68, 69. Sup. liv. LIV, p. 54. (2) Mabill. Sæc. 5. Act. p. 297. To. 3, Act. B. p. 477. Sup. l. XXXIX, n. 4.



Abdérème, surnommé Almounacer-Lédinilla, qui régna cinquante ans, depuis l'an trois cent de l'hégire, neuf cent douze de J.-C., jusqu'à trois cent cinquante, neuf cent soixante-deux. Il passa les vingt premières années en guerres continuelles, et les trente autres en paix. En neuf cent cinquante-cinq, il envoya à Othon, roi de Germanie, une ambassade dont le chef étoit un évêque, qui fut reçu avec grand honneur et retenu long-temps à la cour d'Othon, où il mourut (1). On délibéra qui on enverroit à sa place pour porter en Espagne la réponse à la lettre d'Abdérème. Car encore qu'il y demandât à Othon son amitié, il y avoit mis quelques termes injurieux à la religion chrétienne : ce qui fit résoudre d'envoyer vers lui des hommes savants, pour ajouter de vive voix aux lettres d'Othon ce qu'ils jugeroient à propos, et convertir même le prince infidèle, si Dieu leur en ouvroit le chemin.

Adalbéron, évêque de Metz, se trouvoit alors à la cour, et l'archevêque Brunon, frère du roi, qui avoit part à tous les conseils, crut que personne ne pouvoit mieux que cet évêque donner des gens propres pour l'ambassade d'Espagne (2). Il s'adressa à l'abbé de Gorze, qui lui donna deux de ses moines; mais l'un ayant manqué, Jean de Vendières s'offrit généreusement pour remplir sa place, et fut agréé du roi. Etant arrivé à Barcelonne avec ceux qui l'accompagnoient, ils attendirent quinze jours, pour envoyer à Tortose, qui étoit la première ville de l'obéissance des musulmans. Aussitôt le gouverneur leur manda de venir en diligence; les ayant reçus, il leur fournit abondamment toutes les choses nécessaires, et les retint un mois, jusqu'à ce que le prince eût donné ses ordres pour les bien recevoir partout où ils devoient passer. Quand ils furent à Cordoue, qui étoit sa capitale, on les logea à une maison éloignée de deux milles du palais, où on les traita magnifiquement, mais on les fit encore attendre quelques jours.

Comme ils demandèrent à ceux qui prenoient soin d'eux, la raison de ce retardement, on leur répondit que les ambassadeurs d'Abdérème avoient été retenus trois ans par Othon; c'est pourquoi ils devoient être trois fois autant sans voir Abdérème, c'est-à-dire neuf ans. Cependant il venoit des gens du palais pour les voir et s'informer du sujet de leur voyage; mais quelque artifice qu'ils employassent, ils n'en purent tirer autre chose, sinon qu'ils diroient leur charge au roi en personne, et qu'il ne leur étoit pas permis de la dire à d'autres. Les Arabes disoient : Nous savons déjà tout : vous apportez au roi des lettres contraires à nos lois; et

vous êtes menacés du dernier péril, car ces lettres sont venues à la connoissance du roi. Ils disoient vrai. Car un prêtre qui avoit accompagné l'évêque espagnol envoyé par Abdérème, étant revenu avec les François, avoit fait en sorte de prendre copie des lettres d'Othon, et étant arrivé devant à Cordoue, les avoit fait connoître à la cour.

Les François apprirent que chez les musulmans le roi étoit soumis aux lois comme le peuple, et que la première étoit la défense de parler contre leur religion. Si un étranger le faisoit, il étoit puni de mort sans remission. Si le roi, l'ayant ouï, différoit la punition au lendemain, il étoit lui-même puni de mort. Donc Abdérème, craignant pour lui le bruit de ces lettres, qu'il savoit être véritable, envoya aux ambassadeurs françois un juif, nommé Hasdeu, qui s'adressa à Jean, parce qu'il étoit reconnu pour le porteur des ordres du roi son maître. Il commença par le rassurer, en lui disant qu'ils ne souffriroient aucun mal, et qu'on les renverroit avec honneur dans leur pays. Il leur donna plusieurs avis touchant les mœurs de la nation, et la manière de se conduire avec eux. Qu'ils empêchassent les jeunes gens de leur suite de faire ou dire aucune insolence, parce que tout seroit aussitôt rapporté au roi; et qu'ils s'observassent surtout à l'égard des femmes; qu'ils n'excédassent en rien ce qui leur seroit prescrit. L'ambassadeur Jean le remercia de ses bons avis, et, après plusieurs discours, insensiblement le juif entra en matière, et demanda le sujet de l'ambassade. Jean le lui découvrit enfin, et lui dit la substance de la lettre. Il est dangereux, dit le juif, de la présenter au roi; prenez garde même à ce que vous direz à ceux qui viendront de sa part. Je crois que vous savez la sévérité de la loi des musulmans.

Quelques mois après, on leur envoya un évêque, nommé Jean, qui leur proposa de la part du roi de venir à son audience avec les présents seulement. Que deviendront donc les lettres de notre maître? dit l'ambassadeur Jean. N'est-ce pas principalement pour les apporter que je suis venu, et pour réfuter les blasphèmes contenus dans celle de votre roi? L'évêque répondit : Il faut s'accommoder au temps et à la condition où nous sommes réduits pour nos péchés. L'apôtre nous défend de résister aux puissances, et nous devons d'autant moins le faire ici, qu'on nous permet de vivre selon nos lois. Les Arabes estiment même ceux d'entre nous qu'ils voient fidèles à observer notre religion, et mangent volontiers avec eux, au lieu qu'ils s'éloignent des juifs avec horreur. Nous tenons donc pour maxime d'avoir de la complaisance pour eux en tout ce qui ne nuit point à la religion. C'est pourquoi vous devez plutôt supprimer cette lettre, que de vous attirer de mauvais traitements sans nécessité. L'ambassadeur ré-

pondit avec quelque émotion : Ce discours conviendrait mieux à un autre qu'à vous, qui paraissez évêque, et qui en cette qualité devez enseigner et défendre la foi. Un chrétien doit plutôt souffrir la faim, que de manger avec les infidèles au scandale des autres. J'apprends d'ailleurs, que vous vous circoncisez comme eux, et que vous vous absteniez par complaisance des mêmes viandes qu'eux contre les défenses expresses de l'apôtre (1). L'évêque répondit : La nécessité nous y contraint, parce qu'autrement nous n'aurions pas la liberté de demeurer avec eux; et nous tenons cet usage de nos ancêtres. Je n'approuverai jamais, reprit l'ambassadeur, que par crainte ou par respect humain on viole les ordonnances des apôtres. Et puisque vous avouez que je ne suis point dans cette nécessité, je suis résolu de ne me point écarter des ordres que j'ai reçus du roi mon maître. Je n'irai donc à l'audience de votre roi, qu'avec la lettre du mien, sans en ôter un seul trait; et s'il dit quelque chose contre la foi catholique, je lui résisterai en face, quand il m'en devroit coûter la vie.

#### XLIX. Suite de l'ambassade.

Tout cela fut rapporté en secret à Abdérème; et comme c'étoit le plus rusé de tous les hommes, il employa toutes sortes d'artifices pour ébranler l'ambassadeur. On ne lui permettoit d'aller à l'église que les dimanches et les principales fêtes; et on le menoit à la plus proche dédiée à saint Martin, environné de douze gardes. Un dimanche donc, comme il y alloit, on lui apporta une lettre du roi contenant quantité de menaces, et enfin celle-ci : Si tu m'obliges à te faire mourir, je ne laisserai pas un chrétien en vie dans toute l'Espagne : pense de combien de vies tu répondras devant Dieu, s'ils périssent par ton obstination. Jean répondit par une lettre qu'il exécuteroit fidèlement les ordres de son maître. Quand vous devriez, disoit-il, me faire démembrer peu à peu, me couper aujourd'hui un doigt, demain un autre, puis un bras, un pied, une jambe, et ainsi du reste de jour en jour, vous ne m'ébranleriez pas. Que si vous faites mourir à cause de moi les autres chrétiens, ce ne sera point à moi que Dieu l'imputera, mais à votre cruauté, qui nous procurera par ce moyen une meilleure vie.

Cette lettre, loin d'irriter le roi, l'apaisa. Car il étoit bien informé de la puissance d'Othon, et ne vouloit pas s'attirer un tel ennemi. Il fit donc dire à Jean qu'il dit lui-même ce qu'il jugeoit à propos de faire. Jean répondit : A la fin vous avez pris le bon parti; si vous aviez fait d'abord cette proposition, vous nous auriez épargné et à vous aussi bien du temps

et du chagrin. L'expédient est facile; que votre roi envoie au nôtre demander ce que je dois faire, j'obéirai ponctuellement.

La proposition fut acceptée, mais on avoit peine à trouver quelqu'un qui voulût entreprendre ce voyage, quoique Abdérème promit une grande récompense. Il y avoit à sa cour un chrétien nommé Récomond, savant dans les deux langues, le latin et l'arabe, du nombre de ceux qui écrivoient les plaintes ou les demandes de particuliers au roi et ses réponses; car à cette cour tout se traitoit par écrit. Il s'offrit pour aller vers le roi Othon, et étant agréé, il vint trouver Jean, et s'informa des mœurs de ce prince et de la nation. Jean l'assura qu'il seroit très-bien reçu, et lui promit des lettres pour son abbé. En ce temps, il vaquoit un évêché en Espagne; Récomond le demanda pour récompense et l'obtint facilement, ainsi de laïque il devint tout d'un coup évêque.

En deux mois et demi, il arriva à l'abbaye de Gorze, où il fut reçu avec joie; puis il alla à Metz et fut bien traité par l'évêque Adalbéron, jusqu'à ce qu'il fût temps de le présenter au roi Othon, ce qui se fit à Francfort. On loua la fermeté de l'ambassadeur Jean, et on lui renvoya des lettres plus douces avec ordre de supprimer les premières, de conclure à quelque prix que ce fût un traité de paix et d'amitié avec Abdérème, pour arrêter les courses des Sarrasins, et de revenir au plus tôt. Récomond étant arrivé à Cordoue avec un nouvel envoyé d'Othon nommé Dudon, ils demandèrent audience; mais Abdérème dit qu'il vouloit auparavant la donner aux premiers ambassadeurs, et voir ce moine si opiniâtre. Ainsi, au bout d'environ trois ans, il fut résolu que Jean auroit audience.

On vouloit qu'il prit des habits magnifiques pour paroître devant le roi, suivant la coutume de la nation; et comme il s'en défendoit, le roi, croyant que c'étoit par pauvreté, lui fit donner dix livres de monnaie. Jean les reçut avec action de grâces, à dessein de les donner aux pauvres; mais il dit qu'il ne quitteroit point son habit monastique. Je reconnois en tout sa fermeté, dit le roi; qu'il vienne s'il veut revêtu d'un sac, je ne l'en aimerai que mieux. Le jour de l'audience étant venu, les François furent conduits et reçus au palais avec grand appareil. Le roi, qui étoit seul dans sa chambre, assis sur un tapis précieux, donna à Jean sa main à baiser en dedans, qui étoit le plus grand honneur, puis il lui fit signe de s'asseoir sur un siège qui lui étoit préparé. Après quelque éclaircissement sur le long retardement de l'audience, Jean donna les présents de son maître, et demanda aussitôt son congé. Abdérème en fut surpris, et dit qu'après une si longue attente il ne falloit pas se séparer si promptement. A une seconde audience, il lui parla beaucoup sur la puissance et les actions du roi Othon : témoignant une

(1) Roderic. Hist. Arab. n. 115, Sæc. 5, Ben. p. 404. c. 30. Vitiq. Vita S. Jo. Gorz. (2) Sup. n. 26.

(1) Gal. V. 2, 1 Tim. IV, 3.



grande estime pour lui, mais désapprouvant l'autorité qu'il laissoit aux seigneurs. Là finit l'unique exemplaire qui est resté de la vie de saint Jean de Gorze, écrite dans le temps même par Jean, abbé de Saint Arnoul de Metz, son disciple, homme sensé et judicieux. On sait d'ailleurs que Jean, au retour de cette ambassade, fut abbé de Gorze vers l'an neuf cent soixante, et mourut l'an neuf cent soixante-treize, qui étoit le quarantième de sa profession monastique (1).

L. Mort d'Agapit II. Jean XII, pape.

Le pape Agapit II mourut l'an neuf cent cinquante-six, après avoir tenu le saint-siège près de dix ans. Le patriarche Albéric étoit mort dès l'an neuf cent cinquante quatre, et son fils Octavien, quoique clerc, lui avoit succédé en sa dignité et son autorité dans Rome. Après la mort d'Agapit, les Romains l'excitèrent à se faire élire pape, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-huit ans au plus. Il prit le nom de Jean XII (2), et c'est le premier pape qui ait changé de nom; comme il avoit joint cette dignité à la puissance temporelle dès l'année suivante neuf cent cinquante-sept, il assembla une armée, tant de ses troupes que des secours qu'il tira du duché de Spolète, et marcha contre Pandolfe, prince de Capoue, qui, secouru par Gisulfe, prince de Salerne, résista au pape Jean, et l'obligea à retourner chez lui. Le pape envoya ensuite demander la paix au prince de Capoue, qui l'accepta, et ils firent alliance.

LI. Mort de Théophylacte. Polyecte, patriarche de Constantinople.

A Constantinople, le patriarche Théophylacte mourut le vingt-septième de février, indiction quatorzième, l'an du monde six mille quatre cent soixante-quatre, de J.-C. neuf cent cinquante-six, ayant tenu le siège vingt-trois ans, et vécu environ quarante (3). Car il fut mis en possession de cette dignité dès l'âge de seize ans. Tant qu'il demeura sous la conduite d'autrui, il parut sage et modéré: mais dès qu'il fut en âge d'agir par lui-même, il s'abandonna aux actions les plus criminelles et les plus honteuses. Il mettoit en vente tous les ordres de l'église et les promotions des évêques. Il étoit passionné jusqu'à la folie pour la chasse et pour les chevaux, dont il avoit plus de deux mille, et ne les nourrissoit pas de foin et d'orge, mais de pignons, de noisettes, de pistaches, de dattes, de raisins secs et de figues trempées dans d'excellent vin, avec les parfums les plus exquis. Un jour de jeudi-saint, comme il célébroit la

messe, celui qui avoit soin de son écurie vint lui apporter la nouvelle qu'une telle cavale, celle qu'il estimoit le plus, venoit de mettre bas. Il en fut si ravi, qu'ayant achevé la liturgie le plus vite qu'il put, il alla tout courant à l'écurie voir le nouveau poulain, et revint à la grande église achever le reste de l'office. Il introduisit la mauvaise coutume de danser dans les églises aux grandes fêtes avec des contorsions indécentes, des éclats de rire, et des chansons triviales. Enfin, courant à cheval, il se froissa contre une muraille et cracha du sang. Après avoir été à la mort, il se porta mieux, mais il ne se corrigea pas, et continua de vendre les évêchés, d'aimer ses chevaux, et mener une vie molle et indigne de son rang (4). Il traîna ainsi deux ans, et son mal se tourna en hydropisie, dont il mourut.

Son successeur fut Polyecte, eunuque né et élevé à Constantinople. Il embrassa dès l'enfance la vie monastique et la pratiqua longtemps avec réputation; aussi les motifs qui portèrent l'empereur Constantin à le choisir pour patriarche, furent sa science non commune, sa vertu et son amour pour la pauvreté. Il fut ordonné le troisième jour d'avril, la même année neuf cent cinquante-six, par Basile, archevêque de Césarée en Cappadoce; car l'empereur, irrité pour quelque sujet contre Nicéphore, archevêque d'Héraclée, ne lui permit pas de faire cette ordination. On en blâma fort l'empereur, l'archevêque de Césarée et même le patriarche Polyecte, comme n'ayant pas dû souffrir d'être ordonné contre les règles. Car Byzance n'étoit originairement qu'un évêché suffragant d'Héraclée; c'est pourquoi, quand il fut devenu siège patriarcal, l'archevêque d'Héraclée conserva son droit d'ordination. Mais en cas que le siège d'Héraclée fût vacant, l'ordination du patriarche de Constantinople appartenoit au métropolitain de Césarée comme prototrône, c'est-à-dire, évêque du premier siège. Car ceux qui étoient exarques, avant l'érection du patriarcat de Constantinople ne furent depuis que prototrônes.

Le patriarche Polyecte parla avec beaucoup de liberté contre l'avarice des parents du vieil empereur romain; et le samedi-saint, comme l'empereur Constantin vint à l'église, il l'exhorta à en faire justice: ce qui ne lui plut pas comme étant gendre de Romain (2). Basile, premier chambellan de l'empereur, qui étoit fils de Romain et d'une esclave, agit si fortement par le moyen de sa sœur l'impératrice Hélène, que Constantin se repentit d'avoir fait Polyecte patriarche, et chercha quelque prétexte de le déposer, y étant d'ailleurs puissamment excité par Théodore, archevêque de Cyzique. La première année de

son pontificat, Polyecte mit dans les dyptiques le nom d'Euthymius, son prédécesseur, qui avoit reçu à la communion l'empereur Léon le philosophe, après son quatrième mariage (4). Quelques évêques le trouvèrent mauvais, et peu s'en fallut qu'ils ne renoncassent à la communion de Polyecte; mais ils se soumièrent si promptement à la volonté de l'empereur, qu'ils se firent moquer d'eux. Vers le même temps, on apporta d'Antioche à Constantinople une main de saint Jean-Baptiste, dérobée par un diacre, nommé Job. Quand elle fut arrivée à Chalcedoine, l'empereur envoya la galère impériale avec les plus considérables du sénat, le patriarche Polyecte alla aussi au-devant avec tout le clergé, on porta le luminaire et l'encens, et on mit la relique dans le palais.

LII. Saint Paul de Latre.

La même année neuf cent cinquante-six, mourut saint Paul de Latre, anachorète fameux et très-estimé de l'empereur Constantin. Il étoit né en Asie, à Elée près de Pergame; son père, Antiochus, officier sur la flotte, ayant été tué à la guerre contre les musulmans, sa mère Eudoxie se retira en Bithynie, près de Marycate, d'où étoit saint Joannice (2). Elle avoit deux fils, Basile et Paul, dont nous parlerons. Elle maria Basile, mais sur le point des noces il s'enfuit au Mont-Olympe, et se fit moine dans la laure de saint Elie; puis, se trouvant importuné des visites de ses parents et de ses amis, il se retira plus avant, à Brachiane, près du mont de Latre (3). De là il envoya chercher son frère, qui depuis la mort de leur mère étoit tombé dans une telle pauvreté, qu'il étoit réduit à garder les pourceaux. Il le mena au mont de Latre, et le mit entre les mains du monastère nombreux de Carie, que lui-même avoit fondé. Cet abbé, voyant les excellentes dispositions du jeune Paul, le retint pour le service de sa personne. Basile retourna au Mont-Olympe, et mourut abbé de la laure de saint Elie.

Paul s'exerçoit à mater son corps, et particulièrement à vaincre le sommeil. On ne le vit jamais couché pour dormir; il s'appuyoit seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Etant appliqué à la cuisine, le souvenir du feu de l'enfer lui faisoit verser des larmes. L'abbé Pierre lui refusa toujours, à cause de sa jeunesse, la permission de se retirer dans le désert, qu'il lui demandoit instamment; mais, après la mort de l'abbé, Paul communiqua son dessein à Démétrius, son ami, et ils se retirèrent ensemble à la cime du mont

de Latre, près la laure des Cellibares. Paul s'arrêta à une grotte nommée de la Mère-de-Dieu. Démétrius vouloit se mettre plus près de la laure, pour trouver de quoi subsister. Non, dit Paul, il faut demeurer ici. Et de quoi vivrons-nous? dit Démétrius. Du fruit de ces arbres, reprit Paul, montrant des chênes chargés de glands. Des pourceaux n'en mangeroient pas, répondit-il, à présent qu'ils ne sont pas mûrs. Vous parlez, dit Paul, suivant la prudence de la chair. Après avoir été huit jours sans manger, ils essayèrent de manger de ces glands, qui les firent vomir jusqu'au sang. Hé bien! mon père, dit Démétrius, ne vous l'avois-je pas bien dit? Paul répondit: Ils nous ont délivrés de nos mauvaises humeurs, nous ne serons plus malades.

Démétrius, n'y pouvant tenir, se rapprocha de la laure, et se joignit à un vieil anachorète, nommé Mathieu, homme d'une grande sainteté. Il lui conta ce qui lui étoit arrivé avec Paul, et comme il étoit demeuré sans aucun secours humain. Mathieu lui dit: Demeurez ici, mon fils, et portez-lui dans le temps qu'il voudra quelque partie de la nourriture que Dieu nous donne. Démétrius ayant rapporté ce discours à Paul, il dit, pleurant de joie: Vous voyez, mon frère, que Dieu ne délaisse point ceux qui s'abandonnent à lui; Paul demeura donc huit mois dans cette caverne, pratiquant des veilles et des jeûnes extraordinaires, faisant des genuflexions sans nombre et souffrant des tentations violentes du démon.

Ensuite Paul et Démétrius revinrent à leur monastère de Carie par ordre de l'abbé; mais, peu de jours après, il permit à Paul d'en sortir encore. Il retourna au mont de Latre, où il trouva Athanase, qui, après avoir gouverné un monastère, vivoit en retraite près la laure du Sauveur. Paul le pria de lui faire bâtir une colonne près de la laure, et Athanase lui indiqua une colonne naturelle, c'est-à-dire une roche très-élevée, au haut de laquelle étoit une grotte. Un autre Athanase, du temps des iconoclastes, ayant quitté Constantinople pour éviter la persécution, avoit passé vingt-deux ans dans cette caverne. Paul y entra sans aucune provision; mais un laboureur, cherchant deux de ses chèvres, trouva Paul, et prit soin de lui porter à manger avec les petits meubles nécessaires, une lampe, une pierre à fusil, un peu d'huile. Ce laboureur s'étant retiré pour la récolte de ses fruits, Paul demeura plusieurs jours sans manger; enfin, respirant à peine, il ramassa ses forces et but l'huile et l'eau de sa lampe, ce qui le remit un peu. Ensuite Athanase se souvint de lui, et lui apporta la nourriture nécessaire, car il n'en vouloit pas davantage; et Démétrius, ayant appris comme il vivoit, prit aussi soin de lui. Paul demeura douze ans dans cette caverne, où il souffrit encore de grandes tentations des démons pendant trois ans. Comme il avoit un grand désir d'y faire célébrer le saint sacrifice, Athanase

(1) Mab. Sæc. 5, Be. p. 364. MS. an. 957.

(2) Frod. Chr. 954. V. (3) Ced. p. 638. C. Sup. Baron. an 955. Baron. ex n. 12.

(1) Post. Theop. p. 276. (2) Cedr. p. 640. n. 11.

(1) Sup. I. LIV, n. 40. 2450, fol. 204.

(2) Ma. Bibl. Reg. n. (3) Sup. liv. XLVIII, n. 23.



prépara une échelle, et un prêtre y monta avec quelques autres. Après l'élévation, tous cédèrent à Paul l'honneur de communier le premier; et il arriva un tremblement de terre et un mouvement des roches qui effraya les assistants; mais ceux qui étoient demeurés en bas ne s'en aperçurent point. Paul, ayant besoin d'eau, fit sortir près de sa caverne une fontaine qui coula toujours depuis.

Dès lors il devint célèbre; plusieurs venoient recevoir ses instructions, et il se forma une lauré près de sa caverne. Les uns y bâtirent des cabanes, les autres se logèrent dans des cavernes voisines; puis on bâtit un petit oratoire sous le nom de Saint-Michel. Paul, si peu soigneux de sa subsistance, pourvut abondamment à celle de ses disciples pour leur ôter tout prétexte de relâchement. Il distingua ceux qui devoient demeurer seuls ou vivre en communauté. Ils n'avoient rien de caché pour lui, n'alloient nulle part sans son congé, n'osoient cuire leur pain ou faire la moindre chose sans sa bénédiction, et ne possédoient rien en propre.

Paul, ayant demeuré douze ans dans cette caverne, et importuné des visites de ses disciples et des autres, en sortit secrètement et se retira sur le plus désert de la montagne. Là, n'ayant pour compagnie que les bêtes, il souffroit le chaud, le froid et toutes sortes d'incommodités. Il venoit de temps en temps à la lauré encourager les frères, les avertissant surtout de ne se point confier en eux-mêmes. Celui qui le servoit lui portoit de temps en temps quelque nourriture. Démétrius se plaignoit un jour à lui qu'on ne voyoit plus de ces grands hommes et de ces grâces merveilleuses des derniers siècles. Paul lui répondit en souriant: Il semble que vous ne croyez pas que Dieu soit toujours le même; puis il lui conta plusieurs merveilles qui lui étoient arrivées. Un autre de ses disciples, nommé Siméon, lui demandoit pourquoi il paroisoit tantôt gai et tantôt triste. Il répondit: Quand rien ne me détourne de la contemplation, je me vois environné d'une lumière si agréable que j'oublie la nourriture et toutes les choses terrestres; mais on m'afflige lorsqu'on m'interrompt et qu'on m'oblige à parler. Aussi, quand il marchoit avec ses disciples, il s'avançoit seul assez loin pour chanter les louanges de Dieu et penser continuellement à lui, outre qu'il voyoit toujours son bon ange.

Le désir d'une plus grande retraite lui fit prendre le dessein de passer à l'île de Samos. Etant prêt à embarquer, il vit dix soldats prisonniers pour désertion, et dit d'un ton ferme à l'officier qui les conduisoit de les laisser en liberté. Celui-ci, voyant un petit homme mal vêtu, le prit d'abord pour un paysan; mais il fut touché de sa hardiesse et de la sagesse qui paroisoit sur son visage. Le saint homme lui dit: Dites au gouverneur que le moine Paul vous les a enlevés de force. Il déli-

vra ainsi ces malheureux. Etant arrivé à Samos, il se retira au mont Cercès, dans une caverne où on disoit qu'avoit vécu le philosophe Pythagore. Comme il fut bientôt connu, on venoit de tous côtés recevoir ses instructions, et par ses exhortations on rétablit les trois laures de cette île que les Sarrasins avoient ruinées. Cependant les moines de Latre cherchoient Paul de tous côtés; et enfin, ayant appris qu'il étoit à Samos, ils lui écrivirent par un des leurs, qui le ramena aussitôt, car il ne tenoit à rien. Depuis ce retour, il avança encore dans la perfection.

Sa réputation s'étendoit de tous côtés, et jusqu'à Rome. Le pape envoya exprès un moine avancé en âge pour le voir, examiner sa manière de vivre et lui en faire le rapport. Pierre, roi des Bulgares, lui écrivoit souvent pour se recommander à ses prières. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivit plusieurs lettres, que l'on garda long-temps depuis dans la lauré. Ce prince, voulant envoyer en Crète une armée navale contre les Sarrasins, consulta le saint, qui lui fit réponse que cette entreprise n'étoit pas agréable à Dieu; mais l'empereur, ne voulant pas perdre la dépense de cet armement, suivit son dessein et s'en repentait: ce qui lui arriva plus d'une fois. L'empereur lui envoya un jour le patrice Photius, un de ses principaux ministres, avec ordre de bien observer son visage et tout son extérieur; mais, quand le patrice vouloit regarder le saint homme, il ne pouvoit soutenir l'éclat de son visage; ce qui arriva encore à d'autres. Toutefois, cette lumière n'étoit visible qu'à ceux que Dieu vouloit en favoriser. Paul pria ce patrice d'appliquer sur la sainte image d'Edesse un linge de même grandeur, et le lui envoyer. Quand on l'eut apporté et déplié, le saint homme y vit clairement l'image semblable à l'original; mais les autres n'y virent rien. Il employa son crédit auprès de l'empereur pour faire bannir loin de Cibyrréote et de Milet les plus considérables et les plus dangereux des manichéens.

Paul avoit accoutumé de faire un festin le dimanche de l'octave de Pâques, et d'y convier beaucoup de monde. L'économe de la lauré se trouva une année fort embarrassé, n'ayant ni farine, ni vin, ni légumes. Il en avertit le saint, qui lui reprocha son peu de foi; et dès le matin vinrent des mulets chargés de pain blanc, de vin, de fromage, d'œufs et de quantité d'autres provisions envoyées par les voisins, entre autres par l'évêque d'Amazonte et son clergé. On voit par-là quels étoient les mets délicieux de ces festins. Une des fêtes que Paul célébroit avec plus de solennité étoit celle de sainte Accatérine, martyre, que l'on croit être la même que Catherine; et c'est la preuve la plus ancienne que l'on trouve de son culte. Il avoit une telle affection pour l'aumône, qu'il donnoit tout, jusqu'à sa nourriture et à ses habits; et enfin il voulut une fois

se faire vendre comme esclave en pays inconnu, pour donner le prix aux pauvres.

Sentant approcher sa fin, il appela son disciple et lui dicta des règles pour les moines de la lauré; puis il retourna à la montagne jusqu'au jour de Saint-Nicolas, sixième décembre, qu'il revint à la lauré et fit célébrer la messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Puis il se coucha sur un lit contre sa coutume, et la fièvre le prit; mais il ne cessa point de prier Dieu et d'exhorter ses moines sans vouloir nommer son successeur, qu'il laissa à leur choix. Il mourut l'an du monde six mil quatre cent soixante-quatre, indiction quatorzième, qui est l'an de la grâce neuf cent cinquante-six, le quinzième de décembre, jour auquel l'église grecque honore sa mémoire. Il étoit de petite taille, chauve, la barbe courte, le visage pâle, mais très-agréable.

Un des moines ayant été délivré à son tombeau du démon qui le possédoit, Siméon, indigné du tumulte qu'il avoit causé dans l'église, s'approcha du tombeau du saint et lui dit, comme s'il eût été vivant: Est-ce là donc votre aversion pour la gloire humaine, votre amour pour la solitude et pour la tranquillité? Vous allez nous jeter dans des troubles infinis. Ce lieu sera bientôt rempli d'hommes, de femmes et d'enfants: et quelle liberté après cela, quel repos aurons-nous? Si vous prétendez nous troubler ainsi par vos miracles, faites-le-nous savoir promptement; nous vous descendrons de la montagne et vous laisserons en bas faire ce qu'il vous plaira. Depuis cette remontrance le saint ne guérit en public aucun possédé, quoiqu'il fit plusieurs miracles sur les autres qui l'invoquoient, comme il en avoit fait grand nombre durant sa vie.

#### LIII. Fin de Constantin Porphyrogénète.

Constantin régna encore quinze ans depuis qu'il fut demeuré seul empereur délivré de Romain et de ses enfants; mais il ne remplit pas l'attente qu'on avoit conçue de lui (1). Il étoit sujet au vin, fuyant le travail, difficile à apaiser dans sa colère, et punissant sans miséricorde. Sa paresse faisoit donner sans choix les charges et les emplois: de quoi l'impératrice Hélène et son frère, le chambellan Basile, profitoient pour les vendre. Ce que Constantin eut de meilleur, fut l'amour des sciences et des arts tombés en décadence par la négligence de ses prédécesseurs. Il s'appliqua donc à le rétablir, chercha ceux qui y excelloient, et les chargea de les enseigner. Il donna l'intendance de l'école de philosophie à Constantin, protospataire et mystique; celle de rhétorique à Alexandre, métropolitain de Nicée; celle de géométrie au patrice Nicéphore; celle d'astronomie au secrétaire Grégoire (2). Il prenoit

(1) Cedr. p. 635.

(2) Post. Theoph. p. 278, n. 14.

grand soin des étudiants, s'entretenoit souvent avec eux, leur donnoit de l'argent, les faisoit même manger à sa table: ainsi les études firent en peu de temps un grand progrès. L'empereur ne négligeoit pas les arts: il avoit une telle connoissance de la peinture sans l'avoir apprise, qu'il corrigeoit les maîtres mêmes; et ainsi les orfèvres, les forgerons, les tailleurs de pierres, descendant jusqu'aux arts mécaniques. Il avoit beaucoup de religion, au moins extérieure, et jamais n'alloit à l'église aux jours solennels sans donner de magnifiques offrandes, des vases d'or ornés de pierreries et des ornements d'étoffes précieuses (1).

Dès l'année neuf cent quarante-neuf, il avoit fait couronner empereur romain son fils, qui, dix ans après, en ayant déjà vingt et s'ennuyant d'attendre, fit donner à son père du poison dans une médecine; mais, n'en ayant pris qu'une petite partie, il en fut seulement malade (2). Au mois de septembre de l'an du monde six mil quatre cent soixante-huit, de J.-C. neuf cent cinquante-neuf, l'indiction troisième étant commencée, l'empereur Constantin alla au mont Olympe en Natolie, sous prétexte de se recommander aux prières des solitaires, avant que de marcher en Syrie contre les musulmans; mais en effet pour prendre des mesures avec Théodore de Cyzique, touchant la déposition du patriarche Polyeucte. Là il retomba malade; et, sentant de grandes douleurs, il se fit reporter à Constantinople, où il mourut le neuvième d'octobre, âgé de cinquante-quatre ans, dont il avoit régné quarante-huit depuis la mort de son oncle Alexandre. Son fils, Romain, lui succéda, et on le nomme Romain le jeune, pour le distinguer de son aïeul maternel.

#### LIV. Lettres d'Atton de Verceil.

En Italie, Bérenger et son fils Adalbert se rendoient de jour en jour plus odieux par leur gouvernement tyrannique; et, prévoyant une révolte, ils voulurent obliger les évêques à leur donner des otages, pour s'assurer de leur fidélité (3). Atton, évêque de Verceil, écrivit sur ce sujet à ses confrères, pour les prier de lui écrire leurs avis, parce qu'ils ne pouvoient conférer ensemble librement. Je demande, disoit-il, si nous devons donner ces otages, s'ils doivent savoir à quoi ils s'obligent et y consentir; quelles sûretés nous devons prendre, et si cette convention doit se faire par écrit ou verbalement. Si on doit y mettre un terme et si le prince a été prévenu contre nous par de faux rapports, comment nous pouvons nous justifier. Je vous avoue mon ignorance; jusqu'ici je n'ai trouvé dans les docteurs ecclésiastiques ni autorité ni exemple sur ce point,

(1) P. 180, n. 32. Cedr.

(2) P. 635, 641.

(3) Att. Epist. II, to. 8, Spicil. p. 132.



et si quelqu'un m'en peut montrer, je la suivrai inviolablement.

Je tiens que nous devons garder en tout la fidélité aux rois nos maîtres, et que si nous y manquons, nous nous rendons coupables devant Dieu. Mais nous devons les servir, comme ont fait nos prédécesseurs, sans rien ajouter de nouveau, si ce n'est pour quelque grande utilité par l'autorité du pape et le conseil des plus sages évêques. Or l'Écriture nous apprend que chacun doit porter la peine de son péché, et que le fils ne doit pas souffrir de l'iniquité du père (1). Comment donc exposons-nous des otages à périr pour notre faute? Celui qui les aura reçus dira : Tout ce que je ferai à cet homme est sur le compte de celui qui me l'a donné. Il est vrai ; mais vous n'en êtes pas déchargé pour cela : vous êtes tous deux coupables, lui de l'avoir mal donné, vous de l'avoir mal reçu. Mais qu'a fait ce pauvre otage, pour être mis à mort? S'il est offert par charité pour la liberté d'un autre, il est digne de louange; s'il s'est exposé au péril par l'intérêt, ils sont tous trois coupables. Je crains d'ailleurs que nous ne promettons plus que nous ne pouvons tenir; et que, par faiblesse ou autrement, nous ne changions d'avis, après avoir engagé des innocents. Si on peut demander de telles sûretés, c'est à ceux qui n'ont point la crainte de Dieu : un homme sage et chrétien ne fera pas pour des otages, ce qu'il ne fera pas pour la crainte de Dieu et le salut de son âme. Je crois donc que tous les chrétiens doivent l'éviter; mais principalement des évêques qui sont obligés à s'exposer eux-mêmes pour les autres. Enfin, si les assurances que nos prédécesseurs avoient données aux princes ne sont plus jugées suffisantes, on dira que les princes ou les évêques sont devenus plus mauvais. Il conclut de prier pour la conservation des princes et la tranquillité publique.

Atton écrivit vers le même temps à Valdon, que le roi Bérenger avoit fait évêque de Côme, et qui fut des premiers à se révolter contre lui (2). Atton l'exhorte à se réconcilier avec ce prince, par les passages de l'Écriture qui ordonnent d'être soumis même aux mauvais princes. Il y joint l'autorité de saint Grégoire et des conciles de Tolède. Il fait souvenir Valdon de son serment de fidélité, et l'exhorte à retenir ses vassaux dans le devoir, sous peine de se rendre responsable de leur perte devant Dieu.

#### LV. Lettres de discipline.

Nous avons quelques autres lettres d'Atton de Verceil sur divers sujets de discipline. Il défend à ses diocésains de croire aux augures, aux signes du ciel et aux prédictions de quel-

ques imposteurs, qu'ils nommoient prophètes. Il défend de fêter le vendredi, superstition qui pouvoit venir du commerce avec les musulmans. Il soutient que le filleul ne peut épouser la fille de son parrain; et applique à cette adoption spirituelle, ce que les lois disent de l'adoption civile. Sur quoi il cite les institutes, le code et les nouvelles. Ambroise, prêtre de Milan, l'ayant consulté sur les noms de prêtresses et de diaconesses, qui se trouvent dans quelques canons; il répond que, dans les premiers temps, le ministère des femmes étoit nécessaire pour instruire plus familièrement les autres femmes et les désabuser des erreurs du paganisme et de la philosophie (1). Qu'elles servoient aussi à leur administrer le baptême avec la bienséance convenable. Ce qui n'est plus nécessaire depuis que l'on ne baptise que des enfants. Il ajoute que l'on a nommé prêtresses et diaconesses les femmes que les prêtres et les diaques avoient épousées avant leur ordination.

Il y a deux lettres pour réprimer l'incontinence de son clergé. Quelques-uns, dit-il, sont tellement esclaves de ce vice, qu'ils ont chez eux des concubines, avec lesquelles ils mangent et demeurent publiquement (2). Elles gouvernent leurs maisons, et après leur mort héritent de ce qu'ils ont amassé des biens de l'Eglise et des aumônes des fidèles. La pauvreté leur fait feindre d'abord de garder la continence; puis, quand ils sont reçus au service de l'Eglise, ils entretiennent ces malheureuses aux dépens des pauvres. C'est une occasion aux officiers de justice d'entrer dans la maison des clercs, sous prétexte d'en enlever ces femmes et leurs enfants; et les clercs tremblants leur promettent tout ce qu'ils veulent (3). C'est que les canons condamnoient ces concubines à la servitude. Ainsi, continue Atton, le nom du Seigneur est blasphémé. Car quand ces femmes ou leurs bâtards prennent querelle avec quelqu'un du voisinage, les clercs viennent au secours, déclarant ainsi leur infamie. De plus, pour enrichir ces honteuses familles, ils deviennent intéressés, avarés, pillards, usuriers et trompeurs. Ce qui refroidit la dévotion du peuple à payer les dîmes ou apporter des offrandes, au préjudice de leurs âmes; et les clercs viennent à une telle pauvreté, qu'à peine peuvent-ils subsister.

Quand les évêques les reprennent de ce désordre, ils se révoltent contre eux au mépris de leur serment, cherchent la protection des puissances séculières, et souvent prennent le parti des ennemis de l'Eglise. Quelques-uns disent pour excuse que sans le secours de ces femmes ils ne pourroient subsister. Ce qui n'est qu'un vain prétexte, puisqu'elles-mêmes ont besoin du secours des hommes, et sont une

(1) Ezech. 18. vi, c. 6. Att. Epist. 1.  
(2) Luitpr. 5, Hist. c. 43.

(1) Epist. 2, 3, 4, 5, 8. (3) Conc. Hispal. c. 3.  
(2) Epist. 9, 10. Sup. l. XXXV, n. 11.

charge et un embarras. Mais quand on en pourroit tirer quelque utilité, il faut préférer la sainteté de notre ministère et les règles de l'Eglise. Evitez donc, mes chers frères, non-seulement le crime, mais tout ce qui vous y peut mener, c'est-à-dire toute attention à la beauté des femmes, à leur parure, à la douceur de leur entretien; en un mot tout commerce avec elles.

Atton fit aussi un capitulaire ou instruction générale à son clergé et à son peuple, distribuée en cent articles, et tirée principalement du capitulaire de Théodulfe et des conciles. Il ordonne à tous les prêtres, les diaques et les sous-diaques, de savoir par cœur la foi catholique, c'est-à-dire, suivant le style du temps, le symbole attribué à saint Athanase. Il recommande les calendes, c'est-à-dire les conférences des curés et des clercs au commencement de chaque mois, pour s'instruire de leurs devoirs: ce qui semble n'avoir commencé qu'au siècle précédent, comme on voit par les statuts synodaux de Riculfe de Soissons (1). Les prêtres doivent proportionner les pénitences à la qualité des personnes et des péchés. S'il s'est commis un péché public, le curé doit s'en informer avec soin, et mettre le fait par écrit. Il avertira le coupable de se soumettre à la pénitence, et de venir pour cet effet devant l'évêque. Le curé ne manquera pas d'y venir le mercredi des cendres avec sa relation par écrit. Si le pénitent s'y trouve, le curé écrira la pénitence qui lui sera imposée, et aura soin de lui, pour observer les marques qu'il donne de conversion. S'il lui voit accomplir sa pénitence avec grande ferveur, ou s'il le trouve en péril, il aura recours à l'évêque, et en son absence aux cardinaux, c'est-à-dire aux prêtres de la cathédrale, pour obtenir son absolution. Régulièrement il viendra le jeudi-saint avec les pénitents, pour apprendre et écrire ce qui leur sera ordonné à leur absolution. Le dernier article de ce capitulaire est le décret du pape Gélase, touchant les livres approuvés et apocryphes (2).

#### LVI. Autres écrits d'Atton.

Nous avons encore un traité d'Atton de Verceil, touchant les souffrances de l'Eglise, divisé en trois parties (3). La première est des jugements des évêques, où il prétend qu'ils ne doivent avoir pour accusateurs ou pour témoins que des personnes irréprochables, ni pour juges que ceux qu'ils auront eux-mêmes choisis; et qu'ils ne peuvent être condamnés que par le pape, quoique l'instruction de leur procès puisse être faite par le concile de la province. Mais il n'établit ces maximes que sur les fausses décrétales. Ensuite il se plaint de

deux abus, c'est-à-dire de deux sortes de justifications que l'on exigeoit des évêques au défaut des preuves, le serment et le duel. On les obligeoit non-seulement à jurer contre la défense de l'Evangile et la tradition de l'antiquité, mais à faire jurer avec eux un grand nombre de leurs confrères. Comme si un homme étoit coupable faute de trouver quelqu'un qui jure de son innocence, ou comme s'il ne suffisoit pas pour absoudre un accusé qu'il n'y ait point contre lui de preuve. Quant au duel, quoiqu'on n'oblige pas les évêques à se battre en personne, mais seulement à donner un champion, cette voie de se justifier ne laisse pas d'être injuste. C'est tenter Dieu, qui n'est pas obligé de faire des miracles pour donner toujours la victoire à la bonne cause; c'est rendre les évêques coupables du sang qu'ils font répandre contre les canons, qui leur défendent de prendre part à la mort des hommes, et leur faire commettre un vrai crime pour se décharger d'une fausse accusation. Les ecclésiastiques seront-ils donc impunis? non; mais il faut les corriger selon les règles et par le ministère des évêques, auxquels seuls il appartient de les juger, et les laïques ne doivent s'en mêler qu'à leur prière. Mais à présent la puissance séculière opprime souvent l'autorité de l'Eglise, et il arrive, par la faute des mauvais juges, que le crime ne fait point perdre la dignité épiscopale, et que cette dignité ne met point à couvert de l'accusation.

La seconde partie de ce traité est des ordinations des évêques. Celles qui se font selon les canons doivent être comptées comme venant de Dieu même; mais les princes peu religieux, méprisant ces règles, veulent que leur seule volonté l'emporte, et trouvent très-mauvais qu'un évêque soit élu par d'autres que par eux, quelque mérite qu'il ait, ou que l'on rejette celui qu'ils ont choisi, quelque indigne qu'il soit. Ils n'y considèrent que les richesses, la parenté ou les services : l'une de ces qualités leur suffit. S'ils ne vendent pas les évêchés pour de l'argent, ils les donnent à leurs parents ou à ceux qui leur font la cour (1). D'autres sont tellement aveuglés, qu'ils élèvent des enfants à l'épiscopat, et font juges et docteurs ceux qui ont encore besoin des premières instructions. On ne les loue que de leur chasteté, qui est encore sans mérite. On oblige le peuple de rendre témoignage à un enfant, dont l'indignité est connue de tout le monde. La plupart rient, les uns de joie pour l'honneur qu'ils reçoivent, les autres en se moquant d'une illusion si manifeste. On interroge le pauvre enfant sur quelques articles, qu'il a appris par cœur ou qu'il lit en tremblant dans un papier, plus par la crainte d'avoir le fouet que de perdre l'épiscopat. Ceux qui l'interrogent savent bien qu'il n'entend pas ce qu'il dit, et ne

(1) To. 8, Spicil. p. 1, c. 4, 20, 90. Sup. liv. LIV, n. 4.  
(2) Sup. l. XXX, n. 35.  
(3) P. 44.

(1) P. 65, 73.



le font pas pour l'examiner, mais pour garder la forme canonique, et assurer la fraude par l'apparence de la vérité (1). Ces évêques, ordonnés contre les règles, sont aussi accusés sans respect, opprimés injustement, chassés avec perfidie, et quelquefois cruellement mis à mort.

La troisième partie est touchant les biens des églises. Nous ne pouvons passer sous silence, dit l'auteur, qu'après la mort ou l'expulsion d'un évêque, les biens de l'église sont donnés au pillage à des séculiers. Car, qu'importe

(1) P. 86, 90.

qu'on les pille de son vivant ou après sa mort? Et à quoi sert de garder le trésor de l'église, si on pille les granges, les celliers et tout le reste? On dissipe tout ce qui se trouve en nature, on vend les fruits à recueillir sous le nom de l'évêque futur, on diffère son ordination jusqu'à ce que l'on ait tout consumé; et enfin on donne l'évêché à celui qui en offre le plus (1). En sorte qu'il n'y a point de terres si souvent pillées et vendues que celles de l'Eglise. C'est ce qui m'a paru de plus remarquable dans les écrits d'Atton, évêque de Verceil.

(1) P. 93.

## LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

## I. Othon, empereur d'Occident.

Le pape Jean XII, ne pouvant plus souffrir la tyrannie de Bérenger et d'Adalbert son fils, envoya en Allemagne deux légats, l'an neuf cent soixante : Jean, cardinal-diacre, et Azon, scriniaire, de l'église romaine, prier le roi Othon de leur délivrer de leur oppression (1). Valbert, archevêque de Milan, y vint incontinent après, se plaignant qu'ils avoient donné son église, contre toute sorte de droit, à Manassès, archevêque d'Arles. Valdon, évêque de Côme, le suivit, faisant une plainte pareille; il y vint aussi des laïques, et il n'y eut presque aucun évêque ni aucun comte en Italie qui n'envoyât à Othon des lettres ou des députés. Il résolut donc de passer en Italie, et on rapporte un serment qu'il fit avant de partir, où il promet au pape Jean de lui conserver la vie et les membres et sa dignité, de ne prendre à Rome aucune résolution qui regarde le pape ou les Romains sans sa participation, et de lui rendre tout ce qu'il aura conquis des terres de saint Pierre (2). Il assembla un parlement à Wormes, en neuf cent soixante-un, où il fit élire roi Othon, son fils du second lit, qui n'avoit encore que sept ans. De son premier mariage, il avoit eu deux fils, Luitolfe, qui mourut en neuf cent cinquante-sept, et Guillaume, qu'Othon fit ordonner archevêque de Mayence en neuf cent soixante-quatre, après la mort de Fridéric. Ayant donc fait reconnaître roi le jeune Othon, il le laissa sous la conduite des archevêques de Cologne et de Mayence, son oncle et son frère, et entra en Italie, où il fut reçu sans résistance (3). Il passa l'hiver à Pavie, et envoya cependant à Rome Atton, abbé de Fulde, lui préparer les logis.

Le roi y marcha l'année suivante, neuf cent soixante-deux, et y fut reçu avec un grand appareil, aux acclamations du clergé et du peuple. Le pape Jean le couronna empereur, avec l'onction sacrée, et lui fit serment sur le corps de saint Pierre, avec tous les citoyens et les grands, de ne jamais renoncer à son obéissance, et ne donner aucun secours à Bé-

renger ni à Adalbert (1). Othon, de son côté, rendit à l'église romaine ce qui lui avoit été ôté dans toute l'Italie, et fit au pape en particulier de grands présents d'or et de pierres. Il confirma, par un acte authentique, les donations de Pépin et de Charlemagne, comprenant la ville de Rome, son duché et ses dépendances (2); plusieurs villes de Toscane, l'exarcate de Ravenne, la Pentapole, plusieurs autres places de Lombardie, plusieurs de Campanie, le duché de Spolète et celui de Bénévent; l'île de Corse, le patrimoine de Sicile, si Dieu le met entre nos mains, dit l'empereur; car elle étoit au pouvoir des Sarrazins. Cette donation est copiée presque mot à mot de celle de Louis le débonnaire, mais Othon y ajoute, de son royaume de Lombardie, Riéti, Amiterne et cinq autres villes (3). A la fin, est la clause importante : sauf en tout notre puissance et celle de notre fils et de nos descendants.

On règle ensuite l'élection du pape. Tout le clergé et la noblesse de Rome s'obligera par serment à la faire canoniquement, et le pape élu ne sera point sacré qu'il n'ait promis publiquement, en présence des commissaires de l'empereur, de conserver les droits de tous. Personne ne troublera la liberté de l'élection, sous peine d'exil. Enfin, il est dit qu'il y aura toujours des commissaires du pape et de l'empereur, qui lui rapporteront tous les ans comment les ducs et les juges rendent la justice. Ils porteront premièrement au pape les plaintes qu'ils recevront, et il choisira, ou d'y faire remédier aussitôt, ou de souffrir qu'il y soit remédié par les commissaires de l'empereur. Cette clause montre bien que l'empereur se réservoir toujours la souveraineté et la juridiction en dernier ressort sur Rome et sur tout le contenu en cette donation, et la suite de l'histoire le fera voir. En cet acte, l'empereur Othon parle tant en son nom que du roi son fils. Après sa souscription, sont celles de dix évêques, savoir : Adaldae, archevêque de Hambourg, et sept évêques d'Allemagne, puis trois de Lombardie, At-

(1) Sup. Reg. Herm. etc. (3) Mer. Scot. Chr. an. Luitpr. vi, Hist. c. 6. 954.  
(2) Dist. 63, c. 33.

(1) Frod. Chr. Sup. Reg. an. 962. Luitpr. vi, c. 6.  
(3) Liv. XLV, n. 26, l. 7.  
(2) Sup. l. LXIII, n. 18; Apud Bar. an. 962.  
liv. XLIV, n. 5, 42.



ton, abbé de Fulde, et un autre abbé allemand : cinq comtes et quelques autres seigneurs. La date est du treizième de février l'an neuf cent soixante-deux, indiction cinquième, la vingt-septième année du règne d'Othon. L'original, écrit en lettres d'or, est gardé à Rome au châtea Saint-Ange (1).

## II. Magdebourg, métropole.

Dans le même temps, l'empereur obtint du pape l'érection de Magdebourg en métropole. Il y avait fondé un monastère, comme nous avons vu, dès l'an neuf cent trente-sept, et l'an neuf cent soixante-un il y fit apporter le corps de saint Maurice et ceux de quelques-uns de ses compagnons. Dans la bulle d'érection, le pape Jean XII dit en substance (2) : L'empereur Othon nous a représenté qu'après avoir vaincu les Slaves, il les a amenés à la foi chrétienne, nous priant de ne les pas exposer à retomber, faute de pasteur, sous la puissance du démon ; c'est pourquoi nous ordonnons que le monastère de Magdebourg, bâti en Saxe sur l'Elbe, comme étant le plus proche de ces nations, soit érigé en siège archiepiscopal, qui puisse gouverner tout ce troupeau par ses suffragants. Nous voulons aussi qu'en exécution du vœu fait par l'empereur pour avoir défait les Hongrois (3), le monastère de Mersbourg soit érigé en siège épiscopal, soumis à celui de Magdebourg, parce qu'un seul pasteur ne peut suffire pour tant de nations. Nous voulons que les cens et la dime de tous les peuples que l'empereur a fait baptiser, ou qui le seront par les soins de ses successeurs, puissent être distribués aux sièges de Magdebourg, de Mersbourg, et à tel autre qu'ils voudront. Nous ordonnons aux archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Saltzbourg et de Hambourg, de favoriser de tout leur pouvoir ces deux érections. Et quand Dieu, par le ministère de l'empereur et de ses successeurs, aura amené au christianisme les Slaves voisins, nous voulons qu'ils établissent des évêchés aux lieux convenables, dont les évêques soient consacrés par l'archevêque de Magdebourg, et deviennent ses suffragants. Cette bulle est du douzième de février, indiction cinquième, la septième année du pontificat de Jean, la première de l'empereur Othon, qui est l'an neuf cent soixante-deux ; mais elle ne fut exécutée que six ans après.

## III. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry.

Vers le même temps, saint Dunstan vint à Rome demander le pallium en qualité d'archevêque de Cantorbéry. Après la mort du roi

Edmond, qui fut assassiné l'an neuf cent quarante-six, Edred, son frère et son successeur, qui était un prince très-pieux, mit en l'abbé Dunstan sa principale confiance, lui donna la garde de ses trésors et de ses chartes, et gouverna le royaume par ses conseils (1). Il voulut lui donner l'évêché de Winchester après la mort d'Elfège, et il l'en fit presser instamment par la reine sa mère ; mais Dunstan demeura ferme à le refuser. Le roi Edred, étant mort, eut pour successeur, en neuf cent cinquante-cinq, son neveu Edui, prince jeune et sans conduite, qui ne suivait que ses passions et les conseils des jeunes gens. Il proscrivait les riches pour les dépouiller de leurs biens, surtout s'ils étaient vertueux ; il pillait les églises, méprisait la religion, chargeait les villes d'exactions. Il maltraitait ses parents, même la reine son aïeule, et s'abandonnait aux femmes avec excès. Dunstan ayant essayé de le corriger, et voyant ses avis méprisés, se retira à son monastère de Glastebury (2).

Il assista toutefois au sacre du jeune roi, qui, le jour même, quitta brusquement les prélats et les seigneurs avec lesquels il avait diné, pour s'enfermer avec une femme qu'il entretenait. Ils en furent honteux et affligés, et Odon, archevêque de Cantorbéry, proposa d'envoyer quelques-uns d'entre eux pour ramener le roi (3). On choisit l'abbé Dunstan, avec un évêque, son parent. Il alla trouver le roi, le tira par force d'entre les bras de cette malheureuse, et lui ayant remis la couronne sur la tête, l'amena devant l'archevêque Odon. La femme ne lui pardonna pas, et ne laissa point le roi en repos qu'il ne l'eût envoyé en exil. Il fit donc premièrement un édit pour ôter les biens à tous les monastères ; ensuite on vint à Glastebury, et, après avoir fait l'inventaire de tout ce qui appartenait à cette maison, on enleva Dunstan au milieu des plaintes des moines, de ses amis et des pauvres. Il s'embarqua et passa en Flandre, où le comte le reçut favorablement, et il se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, le plus estimé de tous pour la piété et les études (4).

L'archevêque Odon, voyant que le jeune roi n'écoutait point ses remontrances, envoya des gens de guerre retirer par force de sa cour cette concubine, qu'il aimait le plus ; et après qu'on l'eût défigurée au visage et marqué d'un fer chaud, il l'envoya en exil en Irlande. Elle en sortit quelque temps après, et vint à Glocester ; mais les gens de l'archevêque la prirent, lui coupèrent les jarrets, et, peu de jours après, la firent mourir misérablement. Telle était la puissance et la sévérité du prélat.

Le roi Edui lui-même, devenu insupportable pour sa mauvaise conduite, fut chassé, et l'on reconnut pour roi son frère Edgar, en

(1) Baron. an. 962. Mabill. Sæc. 5, p. 575.  
(2) Sup. liv. IV, n. 20. (3) Sup. l. LV, n. 43.  
Ditmar. l. 2, p. 19. Ap.

(1) Sup. l. LV, n. 20. (3) N. 27. Vita Od. n. 12.  
Vica n. 21, 22, 25, 29. (4) Vit. Odon. n. 13.  
(2) N. 25, 26.

## IV. Odalric, archevêque de Reims.

Le pape fut consulté vers le même temps, touchant la cause du siège de Reims. L'archevêque Artaud étant mort le dernier jour de septembre neuf cent soixante-un (1), Hugues, fils de Hébert de Vermandois, soutenu par ses frères, prétendit rentrer dans ce siège, et mit le roi Lothaire dans ses intérêts. Car le roi Louis d'Outremer était mort en neuf cent cinquante-quatre le quinzième d'octobre, après avoir régné dix-huit ans, et en avoir vécu trente-cinq, et son fils Lothaire, âgé de treize ans, lui avait succédé. Sa mère Gerberge eut, au commencement de l'an neuf cent soixante-deux, une conférence avec Brunon, archevêque de Cologne, dont elle était sœur ; et il lui recommanda d'empêcher que Hugues ne rentrât dans l'archevêché de Reims (2). On tint pour ce sujet un concile dans le diocèse de Meaux, où se trouvèrent treize évêques des deux provinces de Reims et de Sens, dont l'archevêque y présida. Hugues avait quelques évêques pour lui ; mais les plus opposés à son rétablissement étaient Roricon de Laon et Guibuin de Châlons, qui soutenaient qu'un homme excommunié par tant d'évêques, ne pouvoit être absous par un moindre nombre. On convint de consulter le pape, qui la même année déclara que Hugues avait été excommunié, tant par lui que par tout le concile de Rome, et par un autre concile tenu à Pavie. Brunon, archevêque de Cologne, ayant fait savoir au clergé de Reims cette réponse du pape, on élut pour archevêque Odalric, fils du comte nommé Hugues, et cette élection fut approuvée et soutenue par le roi Lothaire, la reine sa mère, et l'archevêque Brunon, son oncle. Odalric fut donc ordonné à Reims par Guy, évêque de Soissons, Roricon de Laon, Guibuin de Châlons, Hadulfe de Noyon et Vicfred de Verdun (3). Celui-ci avait été ordonné au concile de Meaux, quoique Béranger, évêque de Verdun, fût encore vivant et en possession, et cela sans la participation de l'archevêque de Trèves, son métropolitain, parce que ces évêques regardoient Béranger comme leur ennemi, qui ne vouloit point assister à leurs conciles.

L'archevêque Odon mourut l'an neuf cent soixante-un, le quatrième de juillet, après avoir tenu vingt ans le siège de Cantorbéry ; et il est compté entre les saints (2). Le roi pria Dunstan de prendre sa place, et ne put lui persuader. A son refus, Elfin, évêque de Winchester, ayant gagné par argent les seigneurs les plus puissants de la cour du roi Edgar, se fit donner cette dignité, qu'il désiroit depuis long-temps ; mais comme il alloit à Rome querir son pallium, il mourut de froid en passant les Alpes. Le roi pria encore Dunstan d'accepter le siège de Cantorbéry, et il le refusa encore. On choisit donc pour le remplir Berthelin ou Bithelm, évêque de Dorset ; bonhomme, mais si peu capable, qu'au bout de quelques jours le roi le renvoya à son évêché, et revint pour la troisième fois à Dunstan. Tous les évêques se joignant au roi, ils lui persuadèrent enfin de passer au siège de Cantorbéry. Aussitôt il partit pour aller à Rome, où le pape Jean lui donna le pallium avec la lettre ordinaire, contenant les devoirs d'un évêque. Il lui donna la lettre de sa main, mais il lui fit prendre le pallium sur l'autel de Saint-Pierre (3).

## V. Jean XII se révolte contre l'empereur.

Le pape Jean XII, oubliant bientôt le serment qu'il avait fait à l'empereur Othon, envoya à Adalbert, qui s'étoit retiré à Frassinét chez les Sarrasins, et lui promit avec serment de l'aider contre l'empereur. L'empereur qui étoit à Pavie, extrêmement surpris de cette réconciliation du pape avec un homme qu'il haïssoit si fort auparavant, envoya à Rome pour en savoir la vérité (4). Les citoyens ro-

(1) Vita Dunst. n. 18. (3) Sæc. 5, Act. Ben. p. 658, to. 9, Conc. p. 641.  
(2) Vita Od. n. 15. Vita Dunst. n. 32.

(1) Frod. Chr. 961. (3) Chr. Hug. Flavin. p. 134.  
(2) Id. 954, 952, to. 9, Conc. 647. (4) Luitpr. VI, c. 6. Supl. Begin. an. 963.



maines dirent tous d'une voix à ses envoyés : Le pape Jean hait l'empereur, qui l'a délivré d'Adalbert, par la même raison que le diable hait son créateur. L'empereur ne cherche qu'à plaire à Dieu, et à procurer le bien de son église et de l'Etat; le pape Jean fait tout le contraire. Témoin la veuve de Raignier, son vassal, à qui, par la passion aveugle qu'il a pour elle, il a donné le gouvernement de plusieurs villes, et de plus des croix et des calices d'or de l'église de Saint-Pierre. Témoin Etienne, qui vient de mourir, en se délivrant de l'enfant qu'elle avoit eu de lui. Le palais de Latran, autrefois l'habitation des saints, est devenu un lieu infâme, où il loge sa concubine, sœur de celle de son père. Il n'y a plus de femmes étrangères qui osent venir visiter l'église des apôtres, sachant que depuis quelques jours il a abusé par force de quelques-unes, mariées, veuves et vierges. Tout lui est bon, belles ou non, riches ou pauvres. Les églises des apôtres tombent en ruine, il pleut sur les autels, et ceux qui y entrent ne sont pas en sûreté de leur vie. Voilà pourquoi Adalbert convient mieux au pape que l'empereur.

Othon, ayant appris cette réponse des Romains, dit en parlant du pape : Il est jeune, il pourra se corriger par les exemples et les avis de gens de bien. L'empereur alla ensuite assiéger Montefeltro, où Adalbert s'étoit enfermé. Le pape lui envoya Léon, protoscriniaire de l'église romaine, et Démétrius, le premier des grands de Rome, promettant de se corriger de ce qu'il avoit fait par emportement de jeunesse; et se plaignant que l'empereur avoit reçu un évêque nommé Léon, et un diacre cardinal, nommé Jean, qui étoient infidèles au pape. Il se plaignoit encore que l'empereur manquoit à sa promesse, en se faisant prêter serment à lui-même, et non au pape, dans les lieux qu'il réduisoit à son obéissance.

L'empereur répondit aux envoyés du pape : J'ai promis de rendre à l'Eglise toutes les terres de saint Pierre qui viendroient sous ma puissance; et c'est à cette fin que je veux chasser Bérenger de cette forteresse. Quant à l'évêque Léon et au cardinal Jean, que le pape m'accuse d'avoir reçus, j'ai appris qu'on les a arrêtés à Capoue, comme ils alloient à Constantinople, où le pape les envoyoit à mon préjudice. On prit avec eux un Bulgare, nommé Salec, élevé chez les Hongrois, ami très-familier du pape, et Zachée, méchant homme et ignorant, que le pape a depuis peu consacré évêque, et l'a envoyé chez les Hongrois, pour les exciter à nous attaquer. Je ne l'aurois pas cru, si je n'avois pas vu les lettres du pape scellées en plomb avec son nom.

Après cette réponse l'empereur envoya Landobard, évêque de Munster, et Luitprand, évêque de Crémone, à Rome, avec les envoyés du pape, pour justifier auprès de lui la conduite de l'empereur, avec ordre aux vassaux de ces évêques qui les accompagnoient, de

prouver son innocence par le duel si le pape ne recevoit pas ses excuses. Les deux évêques envoyés par l'empereur étant arrivés à Rome, virent bien, à la réception que leur fit le pape, combien il étoit aliéné de leur maître. Il ne voulut point recevoir sa justification, ni par le serment ni par le duel; et huit jours après il renvoya avec eux Jean, évêque de Narni, et Benoît, cardinal diacre, pour amuser encore l'empereur, pendant qu'il invitoit Adalbert à revenir. Celui-ci partit donc de Frassineto, et vint à Centumelles, et de là à Rome, où le pape le reçut avec honneur.

L'empereur ayant passé tout l'été au siège de Montefeltro, vint à Rome, où la plupart des seigneurs l'appeloient: s'étant saisis du château de Saint-Paul, et lui avoient même donné des otages. Le pape et Adalbert, craignant sa venue, s'enfuirent, emportant une grande partie du trésor de Saint-Pierre; et Rome se trouva divisée, car quelques-uns tenoient le parti du pape, mais ils dissimulèrent à tous, reçurent l'empereur avec l'honneur convenable, et se soumièrent à lui. Il entra à Rome avec les siens: les citoyens lui promirent fidélité, et jurèrent de ne jamais élire ou faire ordonner de pape sans son consentement, ou celui du roi son fils.

#### VI. Concile de Rome.

Trois jours après, à la prière des évêques romains et du peuple, on tint un grand concile dans l'église de Saint-Pierre. L'empereur y assista avec environ quarante évêques. Angelfrid, patriarche d'Aquilée, étant tombé malade à Rome, où il mourut quelque temps après, un diacre tenoit sa place (1). Valbert, archevêque de Milan, y étoit en personne, avec Pierre de Ravenne et Adaldague de Brème, qui avoit suivi l'empereur. Après ces trois archevêques étoient trois évêques allemands; les autres étoient des diverses parties d'Italie. Il y avoit treize cardinaux prêtres, trois cardinaux diacres, plusieurs autres clercs officiers de l'église romaine; et quelques laïques des plus nobles, avec toute la milice des Romains. Quand on eut fait silence, l'empereur dit : Il seroit bien séant au pape Jean d'assister à un si vénérable concile: dites-nous donc pourquoi il l'a évité (2). Le concile répondit : Nous sommes surpris que vous nous demandiez ce que personne n'ignore pas, même aux Indes. Ses crimes sont si publics qu'il n'use d'aucun détour pour les cacher. L'empereur dit : Il faut proposer les accusations en particulier.

Alors Pierre, cardinal-prêtre, se leva, et dit qu'il l'avoit vu célébrer la messe sans communier. Jean, évêque de Narni, et Jean, cardinal-diacre, dirent qu'ils l'avoient vu ordonner un diacre dans une écurie et hors des temps solennels. Benoît, cardinal-diacre, lut une ac-

(1) To. 9, Conc. p. 648.

(2) Luitpr. VI, c. 7.

cusation au nom de tous les prêtres et les diacres, portant que le pape Jean faisoit les ordinations des évêques pour de l'argent, et qu'il avoit ordonné pour évêque, à Todi, un enfant de dix ans. Ils dirent savoir certainement qu'il avoit abusé de la veuve de Rainier, d'Etienne, concubine de son père, d'une autre veuve, nommée Anne, et de sa nièce; qu'il avoit fait du sacré palais un lieu de débauche; qu'il avoit été publiquement à la chasse; qu'il avoit fait crever les yeux à Benoît, son père spirituel, qui étoit mort aussitôt; qu'il avoit fait mourir Jean, cardinal-sous-diacre, après l'avoir fait eunuque; qu'il avoit fait faire des incendies, et avoit paru l'épée au côté, portant le casque et la cuirasse. Tous, tant clercs que laïques, déclarèrent qu'il avoit bu du vin pour l'amour du diable; qu'en jouant aux dés il avoit invoqué le secours de Jupiter, de Vénus et des autres faux dieux; qu'il n'avoit dit ni matines ni les heures canoniales, et n'avoit point fait sur lui le signe de la croix.

Comme les Romains n'entendoient pas la langue saxonne que parloit l'empereur, il fit dire à l'assemblée, par Luitprand, évêque de Crémone: Il arrive souvent, et nous le savons par expérience, que ceux qui sont constitués en dignité sont calomniés par leurs envieux; ce qui me rend suspecte cette accusation qui vient d'être lue par le diacre Benoît (1). C'est pourquoi je vous conjure, au nom de Dieu qu'on ne peut tromper, et de sa sainte mère, et par le corps de saint Pierre dans l'église duquel nous sommes, que l'on n'avance rien contre le pape qu'il n'ait effectivement commis, qui n'ait été vu par des hommes très-dignes de foi. Les évêques, le clergé et le peuple de Rome dirent tous d'une voix: Si le pape Jean n'a pas commis ce que le diacre Benoît vient de lire, et encore plusieurs autres crimes et plus honteux, que saint Pierre ne nous délivre point de nos péchés, que nous soyons chargés d'anathème et mis à la gauche au dernier jour. Si vous ne nous croyez pas, croyez au moins votre armée, qui l'a vu il y a cinq jours l'épée au côté, portant le bouclier, le casque et la cuirasse. Il n'y avoit que le Tibre entre deux qui empêchât qu'il ne fût pris en cet équipage. L'empereur dit: Il y en a autant de témoins que de soldats dans mon armée.

On envoya au pape une lettre, au nom de l'empereur, en ces termes (2): Etant venus à Rome pour le service de Dieu, comme nous demandions aux évêques et aux cardinaux la cause de votre absence, ils ont avancé contre vous des choses si honteuses qu'elles seroient indignes de gens de théâtre. Tous, tant clercs que laïques, vous ont accusé d'homicide, de parjure, de sacrilège, d'inceste avec vos parentes et avec deux sœurs, d'avoir bu du vin pour l'amour du diable, et d'avoir invoqué dans le jeu Jupiter, Vénus et les autres démons.

(1) C. 8.

(2) C. 9.

Nous vous prions donc instamment de venir vous justifier sur tous ces chefs. Si vous craignez l'insolence du peuple, nous vous promettons avec serment qu'il ne se fera rien que selon les canons. La date étoit du sixième de novembre. Le pape ayant lu cette lettre, répondit par écrit, s'adressant aux évêques (1): Nous avons oui dire que vous voulez faire un autre pape: si vous le faites, je vous excommunie de la part du Dieu tout-puissant, en sorte que vous n'ayez le pouvoir d'ordonner personne, ni de célébrer la messe.

Cette réponse fut lue dans la seconde session du concile, tenue plus de quinze jours après la précédente, savoir le vingt-deuxième de novembre, où se trouvèrent Henri, archevêque de Trèves, et les évêques de Modène, de Tortone et de Plaisance qui n'avoient pas été à la première session. De leur avis on écrivit une seconde lettre au pape, portant en substance: Vous n'avez rien répondu de solide à notre première lettre, ni envoyé des députés, comme vous deviez pour dire vos raisons. Si vous venez au concile pour vous justifier, nous déférerons à votre autorité; mais si vous refusez d'y venir sans avoir d'empêchement ni d'excuse légitime, nous mépriserons votre excommunication, et la retournerons contre vous-même. Judas avoit reçu avec les autres apôtres le pouvoir de lier et de délier, mais après son crime il ne put lier que lui-même. Si les évêques vouloient dire que le pape eût perdu par ses crimes le pouvoir des clefs, c'est une erreur manifeste. Adrien, cardinal-prêtre, et Benoît, cardinal-diacre, furent chargés de cette seconde citation, et étant arrivés au Tibre ils ne trouvèrent plus le pape Jean, qui s'en étoit allé dans la plaine, portant un carquois, et personne ne put leur dire où il étoit.

#### VII. Jean déposé. Léon VIII, pape.

Ils rapportèrent donc la lettre au concile assemblé pour la troisième fois. On devoit, selon les règles, envoyer une troisième citation; mais peut-être la regarda-t-on comme une formalité inutile, ne sachant où l'adresser. Quoi qu'il en soit, l'empereur parla ainsi: Nous l'avons attendu pour proposer nos plaintes contre lui en sa présence. Mais comme nous savons certainement qu'il ne viendra point, nous vous prions de considérer sa perfidie. Etant opprimé par Bérenger et Adalbert, révoltés contre nous, il nous a envoyé des députés en Saxe, nous priant, pour l'amour de Dieu, de venir en Italie, et de le délivrer de leurs mains. Vous voyez ce que j'ai fait avec l'aide de Dieu. Cependant, oubliant la fidélité qu'il m'avoit jurée sur le corps de saint Pierre, il a fait venir à Rome le même Adalbert, il l'a soutenu contre moi, a fait des séditions, et

(1) C. 10.



à la vue de mes troupes il est devenu chef de guerre, et s'est revêtu d'une cuirasse et d'un casque. Que le concile déclare ce qu'il ordonne.

Le concile dit : Il faut un remède extraordinaire pour un tel mal. Si, par ses mœurs corrompues, il ne nuisoit qu'à lui-même, on devroit le tolérer ; mais combien son exemple en a-t-il perverti d'autres ? Nous vous prions donc que ce monstre soit chassé de la sainte église romaine, et qu'on mette à sa place un homme qui nous donne bon exemple. Nous le voulons, dit l'empereur, et rien ne nous sera plus agréable que de pouvoir trouver un digne sujet pour mettre sur le saint-siège. Ils dirent tous d'une voix, et par trois fois : Nous choisissons pour pasteur le vénérable Léon, protoscriniaire de l'église romaine, homme d'un mérite éprouvé. L'empereur y consentit ; ils menèrent Léon au palais de Latran avec les cardinaux, selon la coutume ; il fut ordonné pape au mois de décembre, en un jour convenable dans l'église de Saint-Pierre, et ils lui jurèrent fidélité. C'est Léon VIII, qui tint le saint-siège un an et quatre mois (1). Il étoit Romain, fils de Jean, protoscriniaire comme lui. Il fit une ordination dans le même mois de décembre neuf cent soixante-trois, où il ordonna sept prêtres et deux diacres. Au reste, nous n'avons pas les actes du concile où il fut élu, mais seulement le récit qui s'en trouve à la fin de l'histoire de Luitprand.

#### VIII. Mort de Romain. Nicéphore. Phocas, empereur.

En Orient, l'empereur Romain le jeune mourut le quinzième de mars, la même année neuf cent soixante-trois, du monde six mille quatre cent soixante-onze, indiction sixième, ayant régné trois ans et quatre mois, pendant lesquels il ne songea qu'à son plaisir, et se laissa gouverner. Il reprit à son service un clerc eunuque, nommé Jean, que l'empereur Constantin, son père, avait chassé pour quelques actions honteuses, et qui avait pris l'habit monastique ; mais Romain lui fit reprendre l'habit clérical (2). Le patriarche Polyeucte le trouva mauvais, et pressa l'empereur de le chasser de son service comme un moine apostat ; mais il soutint qu'il avait seulement feint d'embrasser la vie monastique par la crainte de l'empereur Constantin, sans avoir reçu la bénédiction d'aucun prêtre. Il trompa ainsi le patriarche, et vécut en séculier jusqu'à la mort de Romain, après laquelle il reprit l'habit monastique sans changer de mœurs.

Romain, à la suggestion de sa femme, chassa du palais l'impératrice Hélène, sa mère et ses sœurs, qu'il sépara d'elle, et les fit raser comme religieuses. Hélène en mourut de déplaisir : mais sitôt que Romain fut mort, ses sœurs

quittèrent l'habit monastique et mangèrent de la chair, comme n'étant point religieuses. Il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, ou du poison, ou pour s'être épuisé par les plaisirs infâmes ; et laissa deux fils, Basile et Constantin, qui ne régnèrent pas sitôt, à cause de leur bas âge. On reconnut empereur Nicéphore Phocas, grand capitaine, qui avait remporté des avantages considérables sur les Sarrasins. Il fut couronné dans la grande église de Constantinople par le patriarche Polyeucte, le dimanche seizième d'août de la même année neuf cent soixante-trois, indiction sixième (1). Le vingtième de septembre suivant il épousa Théophanie, veuve de Romain, qu'il avait feint d'éloigner ; et recommença à manger de la chair dont il s'étoit abstenu depuis la mort de Bardas, son fils du premier lit, qu'il avait perdu par un accident funeste. La célébration de son second mariage se fit dans l'église neuve du palais ; mais comme il vouloit entrer dans le sanctuaire, le patriarche Polyeucte le prit par la main, et le retint près du balustre, disant qu'il ne lui permettoit point de passer outre qu'il n'eût reçu la pénitence des secondes noces. Cette opposition fit de la peine à Nicéphore, et il en voulut du mal au patriarche toute sa vie. D'ailleurs on publia que Nicéphore avait levé des fonds un des enfants de Théophanie ; et, sur ce bruit, Polyeucte voulut l'obliger à quitter sa femme, ou à ne point entrer dans l'église. Nicéphore prit ce dernier parti, tant il étoit attaché à Théophanie. Il assembla les évêques qui se trouvaient à Constantinople, et des sénateurs choisis pour examiner l'affaire. Ils dirent tous que c'étoit une loi de Copronyme qu'il ne falloit point observer, et donnèrent à Nicéphore des lettres d'absolution. Comme Polyeucte faisoit encore difficulté de communiquer avec l'empereur, le César Bardas, père de l'empereur, assura qu'il n'avoit été parrain d'aucun des enfants de l'impératrice, et Stylien, protopape du palais, c'est-à-dire premier prêtre, que l'on disoit avoir été l'auteur de ce bruit, jura qu'il n'avoit ni vu ni ouï dire que Bardas ou Nicéphore eussent été parrains. Alors Polyeucte, quoiqu'il sût bien que Stylien avoit fait un faux serment, n'insista plus sur cette affinité spirituelle. On ne voit point pourquoi ces évêques attribuoient à une loi de Copronyme, ce qui étoit de l'ancienne discipline de l'Eglise.

#### IX. Jean XII dépose Léon.

L'empereur Othon célébra à Rome la fête de Noël neuf cent soixante-trois, et comme il avait envoyé la plus grande partie de ses troupes pour n'être pas à charge aux Romains, ils conjurèrent de nouveau contre lui, à la suscitation du pape Jean, et voulurent même le faire

mourir (1). Mais ayant découvert leur dessein, il les prévint, et en fit tuer un grand nombre, le troisième de janvier neuf cent soixante-quatre. Ils lui jurèrent encore fidélité ; mais huit jours après, il sortit pour aller à Spolète, et leur rendit leurs otages à la prière du pape Léon. Alors ils firent rentrer le pape Jean : Léon se sauva à peine auprès de l'empereur, et Jean fit couper la main droite à Jean cardinal-diacre, la langue, le nez et deux doigts à Azon, protoscriniaire.

Incontinent après son retour, et le vingtième de février neuf cent soixante-quatre, indiction septième, il tint un concile dans l'église de Saint-Pierre avec seize évêques, tous d'Italie et des terres de l'Eglise, et douze prêtres-cardinaux (2). Les uns et les autres avoient assisté pour la plupart au concile où il fut déposé trois mois auparavant. En celui-ci le pape ouvrit la première session, en disant : Vous savez, mes chers frères, que j'ai été chassé de mon siège pendant deux mois, par la violence de l'empereur. C'est pourquoi je vous demande si, selon les règles, on peut appeler concile celui qui a été tenu dans mon église en mon absence, le quatrième décembre, par l'empereur Othon, avec ses archevêques et ses évêques ? Le concile répondit : C'est une prostitution en faveur de Léon l'adultère et l'usurpateur. Nous devons donc les condamner, dit le pape. Nous le devons, dit le concile, par l'autorité des pères. Le pape le condamna, puis il dit : Les évêques ordonnés par nous ont-ils pu faire une ordination dans notre palais patriarcal ? Non, répondit le concile. Le pape reprit : Que jugez-vous de Sicon, que nous avons sacré évêque il y a long-temps, et qui dans notre palais a ordonné Léon, officier de cour, néophyte et parjure envers nous, le faisant portier, lecteur, acolyte, sous-diacre et diacre, tout d'un coup prêtre ; enfin il a osé le consacrer dans notre siège apostolique, sans aucune épreuve, contre toutes les ordonnances des pères. Le concile dit : Il faut déposer et l'ordinateur et celui qu'il a ordonné. Le pape dit : On ne sait où il est caché. Qu'on le cherche soigneusement, dit le concile, jusqu'à la troisième séance ; si on ne le trouve pas, qu'il soit condamné selon les canons.

Le pape ajouta : Que jugez-vous donc de ces deux évêques que nous avons ordonnés, Benoît de Porto et Grégoire d'Albane, qui ont prononcé les oraisons sur l'usurpateur ? Le concile répondit : Qu'ils soient punis de même ; cependant nous les laissons à votre discrétion, jusqu'à la troisième séance. Qu'ordonnez-vous donc, dit le pape, touchant l'usurpateur de notre siège ? Le concile dit : Qu'il soit absolument condamné, afin que désormais aucun des officiers de cour, des néophytes, des juges ou des pénitents publics, ne soit assez hardi

pour aspirer au degré suprême de l'Eglise. Alors le pape Jean prononça la sentence contre Léon, le déclarant déposé de tout honneur sacerdotal et de toute fonction clérical, avec menace d'anathème perpétuel, s'il continuoit d'en faire aucune, ou s'efforçoit de rentrer dans le saint-siège, et pareille menace contre ceux qui lui donneroient aide ou conseil. Le pape ajouta : Que jugez-vous de ceux qu'il a ordonnés ? Le concile répondit : Qu'ils soient déposés. Alors le pape ordonna qu'ils entrassent dans le concile, revêtus de chasubles et d'étoles, et fit écrire par chacun d'eux dans un papier : Mon père n'avoit rien à lui, et ne m'a rien donné. Ainsi il les remit au rang qu'ils tenoient auparavant.

A la seconde session du concile tenue le lendemain, le pape dit que l'on avoit cherché avec soin l'évêque Sicon sans le trouver, et le concile ordonna que sa condamnation seroit différée jusqu'à la troisième session. Alors le pape appela deux évêques qui avoient ordonné Léon, savoir, Benoît de Porto et Grégoire d'Albane, et leur fit lire à chacun dans un papier : Moi, tel du vivant de mon père, j'ai consacré à sa place Léon, officier de cour, néophyte et parjure contre les ordonnances des pères. Puis leur jugement fut remis à la troisième session. Le pape ajouta : Que jugez-vous de ceux qui ont prêté de l'argent au néophyte, pour acheter la grâce de Dieu, qui ne se peut vendre ? Le concile dit : Si c'est un évêque, un prêtre ou un diacre, qu'il perde son rang ; si c'est un moine ou un laïque, qu'il soit anathématisé. Quant aux abbés dépendants du pape, qui avoient assisté au concile précédent, on les laissa à son jugement. Puis il dit : Ordonnez que jamais l'inférieur n'ôte le rang à son supérieur, sous peine d'excommunication ; et que les moines, sous la même peine, demeurent dans les lieux où ils ont renoncé au siècle. Le concile l'ordonna.

A la troisième session, le pape prononça par contumace sentence de déposition contre Sicon, évêque d'Ostie, un des ordonnateurs de Léon, sans espérance de restitution, et remit en leur premier rang ceux que Léon avoit ordonnés, comme n'ayant rien reçu de lui, alléguant l'exemple du pape Etienne III, contre ceux qui avoient été ordonnés par Constantin. Enfin on défendit à aucun laïque de se tenir, pendant la messe, autour de l'autel ou dans le sanctuaire. Tel est le concile, dont la procédure semble encore moins régulière que celle du précédent (1), puisque Léon absent y est condamné dès la première session, sans avoir été cité une seule fois, sans qu'il paroisse contre lui d'accusateurs ni de témoins. Il est toutefois remarquable que ce concile, comme tous les autres, allégué souvent les canons et l'autorité des pères.

(1) Vita Joan. XII, ap. Papebr. (2) Cedr. p. 645, 642, 642.

(1) P. 645, 648, D.

(1) Supl. Regim. Luitpr. (2) To. 9, Conc. p. 653. VI, c. 11.

(1) Sup. I, XLIII, n. 58.



X. Mort de Jean XII. Benoît V, pape.

Le pape Jean XII ne survécut pas trois mois à ce concile (1); car, comme il étoit une nuit hors de Rome, abandonné à son plaisir avec une femme mariée, il fut frappé dans les tempes si rudement, qu'il mourut au bout de huit jours, sans recevoir le viatique. C'étoit le quatorzième de mai, et il avoit tenu le saint-siège en tout huit ans et près de deux mois (2). Alors les Romains, craignant l'empereur Othon et oubliant les serments qu'ils lui avoient faits, à lui et au pape Léon, élurent et firent ordonner pape Benoît, cardinal-diacre de l'église romaine, lui promettant avec serment de ne le jamais abandonner, et de le défendre contre l'empereur. On le nomme Benoît V.

A ces nouvelles, Othon assembla ses troupes et vint assiéger Rome, n'en laissant sortir personne sans le mutiler de quelque membre. Le pape Benoît animoit les Romains à la défense, et monta lui-même sur la muraille, pour menacer d'excommunication l'empereur et ses serviteurs. Mais l'empereur pressa si vivement le siège, que la famine contraignit les Romains de lui ouvrir les portes, la veille de Saint-Jean, vingt-troisième de juin neuf cent soixante-quatre. Ils lui abandonnèrent Benoît, et reçurent pape Léon VIII, que Jean avoit déposé.

Alors on tint un concile dans l'église de Latran, où présida le pape Léon; l'empereur Othon y assistoit avec les évêques romains, italiens, lorrains, saxons, le clergé et le peuple de Rome (3). Le pape Benoît, revêtu d'ornements pontificaux, fut amené par les mains de ceux qui l'avoient élu, et Benoît, cardinal-archidiacre, lui dit : De quelle autorité, de quel droit, ô usurpateur, t'es-tu attribué ces ornements pontificaux pendant la vie du vénérable pape Léon, que nous voyons ici, et que tu as choisi avec nous, après avoir rejeté Jean? Peux-tu nier que tu n'aies promis par serment, à l'empereur ici présent, que jamais toi ni les autres Romains n'éliriez ou n'ordonneriez de pape sans son consentement, ou du roi Othon, son fils? Benoît répondit : Si j'ai failli, ayez pitié de moi. L'empereur, fondant en larmes, pria le concile qu'on ne portât aucun préjugé contre Benoît, et qu'il répondit, s'il pouvoit, aux questions qu'on lui avoit faites, et s'il se reconnoissoit coupable, qu'on lui fit grâce pour la crainte de Dieu. Benoît se jeta aux pieds du pape Léon et de l'empereur, criant qu'il avoit péché, et qu'il étoit usurpateur du saint-siège. Ensuite il ôta son pallium, et le rendit à Léon, avec la fêrule ou bâton pastoral qu'il avoit à la main. Le pape Léon rompit la fêrule en plusieurs pièces, qu'il montra au peuple. Il fit asseoir à terre Benoît,

lui ôta la chasuble et l'étole, et dit aux évêques : Nous privons de tout honneur du pontificat et de la prêtrise Benoît, usurpateur du saint-siège; mais en considération de l'empereur, qui nous y a rétabli, nous lui permettons de garder l'ordre de diacre, à la charge qu'il ne demeurera plus à Rome, mais qu'il ira en exil.

On trouve un décret de ce concile, par lequel le pape Léon, avec tout le clergé et le peuple de Rome, accorde et confirme à Othon et à ses successeurs la faculté de se choisir un successeur pour le royaume d'Italie; d'établir le pape, et de donner l'investiture aux évêques, en sorte qu'on ne pourra élire ni patrice, ni pape, ni évêques, sans son consentement (1). Le tout sous peine d'excommunication, d'exil perpétuel et de mort. C'est qu'en ce concile la puissance temporelle étoit jointe à la spirituelle, puisque le peuple romain y assistoit aussi bien que le clergé. Le décret porte que c'est à l'exemple du pape Adrien, qui accorda à Charlemagne avec la dignité du patrice l'ordination du saint-siège et l'investiture des évêques; mais il n'en est point fait mention dans les auteurs de ce temps-là, quoiqu'il soit certain que depuis Charlemagne, comme devant, le consentement des empereurs étoit nécessaire pour l'ordination du pape (2).

Après que l'empereur Othon eut passé à Rome la fête de Saint-Jean et celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, il en sortit, et demeura le reste de l'année en Italie, où son armée fut attaquée d'une peste violente. Elle emporta plusieurs seigneurs, entre autres Henri, archevêque de Trèves, dont le successeur fut Thierry, diacre de la même église (3). L'empereur ayant célébré à Pavie la fête de Noël, repassa en Allemagne, demeura en Franconie pendant tout le carême de l'an neuf cent soixante-cinq, et célébra la pâque à Ingelheim. Ensuite il retourna en Saxe, emmenant avec lui le pape Benoît, qui venoit d'être déposé et qu'il mit à la garde d'Adaldae, archevêque de Brême et de Hambourg. Ce prélat avoit suivi l'empereur en Italie, et apporta de Rome plusieurs reliques qu'il distribua dans son diocèse. Il fit garder le pape Benoît à Hambourg, le traitant avec grand honneur, car Benoît étoit savant et vertueux, et digne d'être pape, si son élection eût été plus régulière. Il édifia les Saxons par son bon exemple et ses instructions, et l'empereur étoit prêt à le rendre aux Romains qui le demandoient, quand il mourut à Hambourg le cinquième de juillet neuf cent soixante-cinq (4). On y voit encore son tombeau dans la cathédrale, mais fait plusieurs siècles après.

(1) Ivo. Pann. lib. VIII, c. 130. Grat. dist. 63, c. 23. (3) Sup. Regin. an. 964. Ibid. an. 965, 22.  
(2) V. Marca, VIII, Conc. (4) Adam. lib. II, c. 6. Ditmar. lib. II, p. 22. Apud Papebr. Canal.

(1) Luitpr. VI, Hist. c. 11. (3) To. 9, Conc. p. 659  
(2) Sup. Regin. an. 964. Ex Luitpr.

XI. Jean XIII, pape.

Le pape Léon VIII étoit mort dès le commencement du mois d'avril, après un an et quatre mois de pontificat (1). Alors les Romains envoyèrent à l'empereur Othon Azon, proto-scriniaire, et Marin, évêque de Sutri, qui le vinrent trouver en Saxe, pour ordonner pape celui qu'il voudroit. L'empereur les reçut honorablement, et renvoya avec eux Oger, évêque de Spire, et Linzon, évêque de Crémone, qui, étant arrivés à Rome, on élut d'un commun consentement Jean, évêque de Narni, et on l'intronisa dans le saint-siège, qu'il tint près de sept ans, sous le nom de Jean XIII. Il étoit Romain et fils d'un évêque nommé aussi Jean; mais dès le commencement de son pontificat, il traita les premiers de Rome avec tant de hauteur, qu'il s'attira leur inimitié. Rofrède, comte de Campanie, et le préfet Pierre, aidés des chefs du peuple, l'arrêtèrent et l'enfermèrent au château Saint-Ange; puis ils l'envoyèrent en Campanie, où il demeura onze mois (2).

XII. Fin de saint Brunon, archevêque de Cologne.

Quand le roi Othon passa en Italie, il laissa, comme j'ai dit, l'Allemagne et le jeune Othon, son fils, sous la conduite de son frère Brunon, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, c'est-à-dire, gouverneur du royaume de Lothaire (3). Mais les occupations temporelles n'empêchèrent jamais Brunon de s'appliquer aux exercices de religion, et à la lecture qu'il aimoit passionnément, et y excitoit tous ceux qui étoient auprès de lui; en sorte qu'il avoit moins de confiance en ceux qui n'avoient point d'affection pour l'étude. Il haïssoit le luxe et les divertissements dont les grands s'occupent, et s'il y donnoit quelque peu par complaisance, il lui en coûtoit ensuite beaucoup de larmes. Dégouté de la vie présente et de tout ce qu'elle a de plus flatteur, il n'aspiroit qu'au bonheur de la vie future, pour laquelle on l'entendoit souvent soupiner dans son lit. Souvent il ne mangeoit point dans les repas, où il paroisoit plus gai que les autres. Au milieu de ses officiers et de ses vassaux ornés de pourpre et d'or, il portoit un habit simple et des fourrures communes, et il se baignoit rarement, quoique accoutumé dès le berceau à la propreté et à la délicatesse convenable à sa naissance.

Il eut grand soin de chercher des reliques pour en enrichir son diocèse; il bâtit ou répara grand nombre d'églises et de monastères; il eut un soin particulier des reclus pour les attacher à certaines églises, et pourvoir à leur subsistance; il prêchoit la parole

de Dieu, et expliquoit les Ecritures avec beaucoup d'étendue et de subtilité. Dans la partie occidentale du royaume de Lorraine, le clergé étoit tombé dans un grand désordre, envieux, indocile et incapable de conduire les peuples. Brunon s'appliqua à y établir des évêques habiles et vertueux. Il pacifia le royaume de Lorraine, et y adoucit les esprits; il soutint le roi de France Lothaire, son neveu, contre les entreprises des seigneurs (1).

L'empereur Othon, après son retour d'Italie, la trentième année de son règne, c'est-à-dire l'an neuf cent soixante-cinq, célébra la fête de la Pentecôte à Cologne avec l'archevêque son frère; et ce fut la plus grande assemblée et la plus solennelle qu'on eût vue depuis long-temps. En se séparant, ils s'embrassèrent avec beaucoup de larmes; et l'archevêque vint à Compiègne, pour remettre la paix entre ses neveux, le roi Lothaire et les enfants de Hugues le grand. Tandis qu'il y travailloit il tomba malade et se fit porter à Reims, s'occupant de la lecture pendant tout le chemin. Odalric, archevêque de Reims, le reçut avec grand honneur, et lui donna tous les soulagements possibles (2). Brunon appela deux évêques qui l'avoient suivi, Théodoric de Metz, son neveu, qui avoit succédé à Adalbéron, mort l'année précédente, et Vicfrid de Verdun. Il les prit pour témoins de son testament, par lequel il disposa de tous ses biens, marquant dans un état séparé ce qu'il laissoit pour les bâtiments des églises. Ensuite il se confessa aux mêmes évêques; et ayant fait apporter le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, il se prosterna de tout le corps pour le recevoir. Il consola les évêques, les seigneurs et les autres qui se lamentoient autour de lui, dit vèpres avec les assistants; et quand la nuit fut bien avancée, il dit complies. Enfin il mourut universellement regretté, le onzième d'octobre, âgé seulement de quarante ans, le douzième de son pontificat. Son corps fut porté à Cologne, et enterré suivant son ordre au monastère de Saint-Pantaléon, qu'il avoit fondé. Son successeur fut Folcmar, diacre et économe de la même église, qui fit écrire sa vie lorsque la mémoire en étoit encore récente (3).

XIII. Conversion des Polonois.

On rapporte à cette année neuf cent soixante-cinq la conversion de Miséco ou Micislas, duc de Pologne. Il avoit épousé la sœur de l'ancien Boléas, duc de Bohême, car ces deux peuples, Bohémiens et Polonois, étoient Slaves (4). Cette princesse, nommée Dubrave, c'est-à-dire bonne, étoit chrétienne; et voyant le duc, son époux, encore païen, elle songea comment

(1) C. 26, 27, etc. 32, 37, 38, 39. (3) Sigeb. Chr. an. 964 et 965, c. 43, 44, 45, 46, Prolog.  
(2) C. 41, 42. (4) Ditmar. I. 4, 45.

(1) Sup. Regin. (3) Sup. n. 1, Vita Brun.  
(2) MS. ap. Papebr. c. 40, n. 25.



elle pourroit le convertir. Le premier carême qui suivit son mariage, elle céda à ses prières et mangea de la viande, et le gagna si bien par sa complaisance et par ses exhortations continuelles, qu'il recut le baptême. Plusieurs de ses sujets se convertirent, et leur premier évêque, nommé Jourdain, travailla beaucoup avec le duc et la duchesse pour l'établissement de la religion. Ils eurent un fils, nommé Boleslas, qui succéda à son père. Mais ce prince, après la mort de Dubrave, épousa une religieuse allemande, nommée Oda, fille du marquis Thierry. Cette action déplut fort à tous les évêques, et principalement à Hillibert d'Halberstadt, dans le diocèse duquel elle étoit religieuse; mais il n'en fit point d'éclat, de peur de rompre la paix et nuire au pays. Oda répara en quelque façon sa faute, en procurant l'accroissement de la religion, et délivrant quantité de captifs. Elle eut trois fils du duc, son mari, qui mourut l'an neuf cent quatre-vingt-douze.

## XIV. Frodoard et ses écrits.

En France, Flodoard ou Frodoard mourut l'an neuf cent soixante-six, et l'église gallicane perdit en lui son plus grand ornement pour ce siècle. Il naquit vers l'an huit cent quatre-vingt-quatorze, à Epernay sur Marne, fut instruit dans l'école de Reims par les disciples de Rémy et d'Hubaud, dont j'ai parlé en leur lieu, et fut chanoine de Reims et curé de Cormicy (1). Il alla à Rome vers l'an neuf cent trente-six, et le pape Léon VII lui donna des marques particulières d'estime. Comme Flodoard n'approuvoit pas l'intrusion du jeune Hugues dans le siège de Reims, il fut maltraité, et même retenu quelque temps comme prisonnier chez les chanoines de Reims par le comte Hébert. Au contraire, il fut toujours attaché à l'archevêque Artaud, assista avec lui au concile de Verdun en neuf cent quarante-sept, et eut part à l'élection d'Odalric en neuf cent soixant-deux.

Il avoit été élu lui-même évêque de Noyon, mais il fut obligé de céder à Foucher, doyen de Saint-Médard, comme il paroit par une lettre d'Adaldague, archevêque de Brême. Frodoard vécut soixante-treize ans, et mourut l'an neuf cent soixante-six, le vingt-huit de mars, aussi estimé pour sa pureté et ses autres vertus que pour sa doctrine.

Ses écrits imprimés sont son histoire et sa chronique; l'histoire de l'église de Reims, divisée en quatre livres, en comprend toute la suite depuis la fondation jusqu'au temps de l'auteur, qui l'a tirée de ses archives dont il étoit gardien, des actes des martyrs et des autres saints, des actes des conciles, des lettres des papes et des autres pièces originales; elle

est dédiée à un évêque que l'on croit être Raoul de Laon. La chronique comprend tout ce qui s'est passé de plus mémorable de son temps en France et dans les pays voisins, rangé par années; elle commençoit à l'an neuf cent dix-sept, et finissoit en neuf cent soixante-cinq; mais nous ne l'avons que depuis neuf cent dix-neuf, avec une continuation jusqu'en neuf cent soixante-dix-huit. Frodoard avoit écrit en vers des histoires des saints, qui se trouvent manuscrites, et dont on a donné, il y a quelques années, ce qui regarde les papes depuis Grégoire II jusqu'à Léon VII (1).

## XV. Jean XIII rétabli.

L'empereur Othon vint en Italie pendant l'automne de l'année neuf cent soixante-six, et envoya prisonniers, en Allemagne, Sigolfe, évêque de Plaisance, et quelques comtes italiens qui, l'année précédente, s'étoient déclarés contre lui pour Adalbert (2). Alors les Romains craignant l'arrivée de l'empereur, rappelèrent le pape Jean XIII, demandant pardon du passé à l'empereur qui célébra la fête de Noël à Rome, et fit pendre douze des premiers de la ville qui avoient été les auteurs de l'expulsion du pape. Quant à leur chef, Pierre, préfet de Rome, il l'abandonna au pape, qui lui fit couper la barbe et le fit pendre par les cheveux au cheval de Constantin pour l'exposer en spectacle. Ensuite, on le dépouilla et on le mit à rebours sur un âne qui avoit une clochette au cou, le patient portant une outre sur sa tête et deux à ses cuisses. On le promena ainsi par toute la ville de Rome, le fouettant et s'en jouant; on le mit en prison, où il demeura long-temps; enfin on l'envoya de-là les monts. L'empereur fit déterrer les os du comte Rofrède, qui avoit fait arrêter le pape, et d'Etienne Vestiaire.

## XVI. Concile de Ravenne.

Ensuite, l'empereur alla à Ravenne, où il célébra, avec le pape, la fête de Pâque de l'an neuf cent soixante-sept, qui étoit le trente-unième de mars (3). Il y fit tenir un concile dans l'église de Saint-Sévère, où se trouvèrent plusieurs évêques d'Italie, de Germanie et de Gaule, et on y régla plusieurs choses pour l'utilité de l'Eglise. L'empereur y rendit au pape la ville et le territoire de Ravenne, qui lui avoient été ôtés ou plutôt en confirma la restitution. Il reste deux actes de ce concile de Ravenne: le premier est de la déposition d'Hérolde, archevêque de Saltzbourg. On lui avoit fait perdre la vue, en punition de ses crimes, pour avoir dépouillé les églises et donné leurs trésors aux

(1) Tom. 4, Act. SS. (2) Supl. Regin. 966. Ben. p. 509. MS. ap. Baron. et Papebr. (3) To. 0, Conc. p. 074.

(1) Elog. Sæc. 5, Bened. p. 325. Sup. l. LV, n. 4, n. 14.

païens, avoir conspiré avec eux pour tuer et piller les chrétiens, et s'être révolté contre l'empereur. Les papes précédents l'avoient déposé, et fait ordonner à sa place Fridéric, sur le choix de tous les nobles de Bavière, clercs et laïques. Cependant Hérolde, aveugle et déposé, continuoit de célébrer la messe et de porter le pallium. C'est pourquoi le pape Jean, en ce concile, confirma sa déposition et l'ordination de Fridéric, excommuniant tous les adhérents de Hérolde. Cet acte est daté du vingt-cinquième d'avril, indiction dixième, qui est l'an neuf cent soixante-sept, et est souscrit par cinquante-sept évêques, le pape compris. L'empereur souscrivit après le pape, puis Rodoalde, patriarche d'Aquilée, Pierre, archevêque de Ravenne, Valpert de Milan, Landuard, évêque de Minden, Otker de Spire; les autres sont d'Italie. L'autre acte de ce concile est l'érection de la métropole de Magdebourg, ou plutôt la confirmation de ce qui avoit été fait à Rome pour cet effet en neuf cent soixante-deux, et qui fut alors exécuté (1).

## XVII. Saint Adalbert, archevêque de Magdebourg.

Les premiers qui travaillèrent à la conversion des Slaves furent des moines de la nouvelle Corbie, qui, ayant parcouru plusieurs de leurs provinces, passèrent jusqu'à l'île de Rugen, qu'ils convertirent tout entière, et y fondèrent une église en l'honneur de saint Vitus, leur patron. C'étoit du temps de l'empereur Louis le germanique. Mais le plus fameux apôtre des Slaves fut saint Adalbert, premier archevêque de Magdebourg, qui prêcha aussi aux Russes (2). Olga, reine de cette nation, étant allée à Constantinople du temps de l'empereur Constantin Porphyrogénète, y recut le baptême et le nom d'Hélène. Elle envoya des ambassadeurs en neuf cent cinquante-neuf, au roi Othon, pour lui demander un évêque et des prêtres; ce qu'il accorda avec plaisir, et choisit pour leur évêque Libutius, moine de Saint-Alban de Mayence, qui, l'année suivante neuf cent soixante, fut sacré par Adaldague, archevêque de Brême, pour être évêque des Rugiens ou Russiens, car on leur donne l'un et l'autre nom. Le voyage de Libutius fut retardé jusqu'à l'année suivante, et il mourut sans être parti le quinzième de février neuf cent soixante-un.

On choisit à sa place Adalbert, moine de Saint-Maximin de Trèves, car ce monastère, ayant été rétabli sous le roi Henri l'oiseleur, fut, pendant long-temps, une école célèbre pour les lettres et pour la piété, et il en sortit en ce siècle plusieurs grands évêques (3). Adalbert en fut tiré par le conseil de Guillaume,

archevêque de Trèves, qui vouloit l'éloigner, étant peut-être jaloux de son mérite. Le roi Othon lui donna libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage; il fut ordonné évêque des Rugiens, et partit pour exécuter sa mission. Mais voyant qu'elle étoit sans aucun fruit et qu'il se fatiguoit inutilement, il revint dès l'an neuf cent soixante-deux. Il y eut de ses gens tués au retour, il échappa lui-même à grande peine; et il parut ainsi que les Russes n'avoient pas demandé sincèrement une mission. Adalbert à son retour fut reçu avec beaucoup d'amitié par le roi Othon et par l'archevêque Guillaume, son fils, qui le traita comme un frère, pour réparer le mal qu'il lui avoit fait en lui attirant ce fâcheux voyage.

Trois ans après, c'est-à-dire en neuf cent soixante-six, mourut Ercambert, abbé de Vicembourg, au diocèse de Spire, et, par le choix des moines, Othon leur donna pour abbé l'évêque Adalbert; mais il ne gouverna ce monastère que deux ans. Car l'empereur, voulant exécuter l'érection de la métropole de Magdebourg, choisit pour ce siège Adalbert, et l'envoya à Rome demander le pallium. Le pape Jean XIII le lui accorda aussitôt l'an neuf cent soixante-huit, le jour de Saint-Luc, dix-huitième d'octobre, indiction douzième, lui permettant de garder son abbaye de Vicembourg.

Il accorda en même temps plusieurs privilèges au nouvel archevêque de Magdebourg, le déclarant le premier des archevêques de Germanie, et l'égalant à ceux des Gaules, c'est-à-dire de Cologne, de Mayence et de Trèves. Il lui donna rang entre les évêques-cardinaux de Rome, et pouvoir d'ordonner douze prêtres, sept diacres et vingt-quatre cardinaux, suivant l'usage de l'église romaine. Il l'établit métropolitain de toute la nation des Slaves, au-delà des fleuves Elbe et Sala, et ordonna que l'on fonderoit des évêchés dans les villes où la superstition des Barbares avoit été le plus en vigueur, savoir: Cizi, Misni, Mersebourg, Brandebourg, Havelberg, Poznam, dont les évêques seroient suffragants du nouvel archevêque. Tout cela fut ordonné par le pape en concile. Ensuite, il renvoya l'archevêque Adalbert accompagné de deux légats, Guy, évêque de Sainte-Rufine et bibliothécaire de l'église romaine, et Benoît, cardinal, pour l'introniser avec Hildivard, évêque d'Halberstadt. L'empereur Othon les reçut avec grande joie, et les envoya avec ses lettres de recommandation à Magdebourg, où tous les évêques, les marquis et les seigneurs de Saxe s'assemblèrent par ordre de l'empereur. Ils élurent de nouveau l'archevêque par leurs acclamations, et, en élevant les mains, il y eut un grand concours de peuple, et la joie fut générale. Les évêques et les seigneurs y célébrèrent la fête de Noël avec l'archevêque Adalbert, qui, en leur présence, ordonna trois nouveaux évêques, Boson à Mersbourg, Burchard à Mine ou Messein, et Hugues à Cize ou Ceits,

(1) Sup. liv. LV, n. 48. (2) Mabill. Sæc. 5, Ben. 576. Sup. liv. XLVII, n. 51. (3) Mabill. Act. Sæc. 5, p. 342.



dont le siège fut depuis transféré à Naumbourg. De plus, deux anciens évêques, Dudon de Halvelberg, et Dudelin de Brandebourg, auparavant suffragant de l'archevêque de Mayence, passèrent, de son consentement et à la prière de l'empereur, sous la dépendance de l'archevêque de Magdebourg, qui eut ainsi cinq suffragants. Quelques-uns y ajoutent Jourdain, évêque de Poznanie, qui feroit le sixième. Les moines de Magdebourg furent transférés près d'une église de Saint-Jean hors la ville.

Boson, premier évêque de Mersbourg, avoit été moine à Saint-Emmeran de Ratisbonne (1), d'où il fut appelé au service du roi. Pour récompense le roi lui donna l'église de Cize, près de laquelle il fonda un monastère; et comme, par ses prédications continuelles à l'orient de la Saxe, il avoit converti et baptisé grand nombre d'infidèles, l'empereur lui donna le choix de trois nouveaux évêchés, dont il choisit celui de Mersbourg; mais il ne le gouverna qu'un an, et mourut le premier de novembre neuf cent soixante-dix. Son successeur fut Gisiler, nommé par l'empereur, à la recommandation d'Annon, évêque de Wormes.

#### XVIII. Evêché de Prague.

L'évêché de Prague fut érigé vers le même temps. Boleslas le cruel, duc de Bohême, qui avoit tué son frère saint Vincelas, mourut en neuf cent soixante-sept, laissant pour successeur son fils, nommé aussi Boleslas, que sa vertu fit surnommer le bon (2). Il étoit sincèrement chrétien, d'une foi pure et d'une grande charité, protecteur des veuves et des orphelins, des clercs et des étrangers: il fonda jusqu'à vingt églises, et leur donna tout ce qui leur étoit nécessaire. Il avoit une sœur nommée Mlada, vierge consacrée à Dieu, et savante, qui alla en pèlerinage à Rome, et fut favorablement reçue par le pape Jean XIII. Elle y apprit la discipline monastique; puis le pape, en faveur de la nouvelle église de Bohême, du conseil des cardinaux, lui donna la bénédiction d'abbesse, changeant son nom en celui de Marie, et lui mettant en main la règle de saint Benoît et le bâton pastoral. Il lui donna aussi une lettre pour le duc Boleslas, son frère, où il dit: Votre sœur nous a demandé, entre autres choses, de votre part, notre consentement pour l'érection d'un évêché dans votre principauté. Nous en avons rendu grâce à Dieu, qui étend et glorifie son Eglise chez toutes les nations. C'est pourquoi nous accordons et autorisons qu'à l'église des martyrs saint Vitus et saint Venceslas, on fasse un siège épiscopal, et à l'église de saint George un monastère de religieuses sous la règle de saint Benoît, et la conduite de notre fille Marie, votre sœur. Toutefois, vous ne

(1) Sec. 5, Act. Ben. p. 112. (2) Chr. Sax. ap. Mabill. Séc. 5, p. 833.

suivrez pas le rit des Bulgares ou des Russes, et n'userez pas de la langue slavone; mais vous prendrez pour évêque un clerc bien instruit des lettres latines, et capable de cultiver ce nouveau champ de l'Eglise. C'est que le pape ne vouloit pas que les Bohémiens suivissent le rit grec, comme les Bulgares et les Russes, mais le rit latin qu'ils ont en effet suivi.

En exécution de cette bulle, on choisit pour premier évêque de Prague un moine de Saxe, nommé Dittmar, qui étoit prêtre, savant et éloquent, et qui, étant venu à Prague par dévotion, avoit gagné l'amitié du duc; et on le choisit principalement parce qu'il savoit en perfection la langue slavone. Le duc Boleslas envoya des députés pour l'amener; puis, ayant assemblé le clergé et les grands du pays, il fit en sorte par ses prières et ses exhortations qu'ils élurent pour évêque. Alors il envoya à l'empereur Othon avec des lettres par lesquelles il le prioit de le faire ordonner: ce que l'empereur accorda en faveur de la nouvelle église, par le conseil des seigneurs et des évêques. Dittmar fut donc consacré par l'archevêque de Mayence, et ensuite reçu à Prague avec les acclamations du peuple. Il dédia plusieurs églises bâties en divers lieux par les fidèles, et baptisa un grand nombre de païens.

#### XIX. Sainte Mathilde, reine.

La même année neuf cent soixante-huit mourut la reine Mathilde, mère de l'empereur Othon. Après la mort du roi Henri l'oiseleur, son époux, elle se retira au monastère de Quedlimbourg, qu'elle avoit fondé (1). Là elle observoit toute la discipline, et, conservant une dignité merveilleuse dans ses actions et ses discours, elle ne laissoit pas de montrer une modestie et une pudeur qui l'auroient fait passer pour une vierge, si on n'avoit vu les princes, ses enfants. La nuit, outre l'office où elle assistoit, elle prioit long-temps devant et après. Jamais elle n'approcha de l'autel les mains vides, soit du vivant du roi, son époux, soit après sa mort. Tous les jours elle présentait au prêtre son offrande de pain et de vin pour le salut de toute l'Eglise; mais, depuis qu'elle fut veuve, elle ne cessa point de faire offrir le saint sacrifice pour les péchés du roi, son époux, en quoi elle surpassa toutes les femmes de son temps (2). Elle observa toute sa vie le huitième jour de la mort de ce prince, le trentième et l'anniversaire.

Vers l'an neuf cent quarante-six elle soutint une rude persécution de la part des princes ses enfants. Comme elle faisoit de grandes aumônes, on leur rapporta qu'elle avoit consumé des choses immenses des revenus de l'état;

(1) Sup. liv. LV, n. 18. 7, p. 362. Mabill. Séc. 5, Vita, n. 14, ap. Act. p. 348. Luitpr. IV, (2) Boll. 14 mart. tom Hist. c. 7.

et la chose alla si loin, que le roi Othon envoyoit des espions pour arrêter ceux par qui la reine, sa mère, envoyoit ses libéralités, les leur ôter, et les maltraiter. On vouloit qu'elle abandonnât les terres qu'elle avoit reçues en douaire, et qu'elle prit le voile de religieuse. Pour comble d'affliction, le prince Henri, qu'elle aimoit uniquement, s'accordoit avec le roi Othon contre elle. Comme elle vit augmenter de jour en jour leurs mauvais traitements, elle laissa tout ce que le roi Henri lui avoit donné pour son douaire, et se retira dans l'Angrie, qui faisoit partie de la Westphalie d'aujourd'hui. Mais, quelque temps après, le roi Henri, ayant eu de mauvais succès à la guerre, céda aux exhortations de la reine Edithe, son épouse, des évêques et des seigneurs, rappela la reine, sa mère, lui demanda pardon, et lui rendit les terres qu'il lui avoit ôtées. Le prince Henri se réconcilia aussi avec elle, et elle ne l'aima pas moins que devant.

La reine Mathilde, étant établie dans sa première autorité, s'appliqua plus qu'auparavant aux aumônes et à toutes sortes de bonnes œuvres; et, avec le secours du roi, son fils, elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Palide ou Polden, dans le duché de Brunswik, où elle assembla trois mille moines. Le roi Othon confirma cette donation par ses lettres de l'an neuf cent cinquante-cinq.

La même année, arriva la mort de Henri, duc de Bavière, dont la reine Mathilde, sa mère, fut si affligée qu'elle quitta le peu d'ornements qu'elle avoit gardés pendant sa viduité, et ne parut plus qu'en habit de deuil. Elle ne voulut plus entendre aucune chanson profane, ni voir aucun jeu; elle n'écoutoit que des cantiques tirés de l'Ecriture sainte, ou des vies des saints. Elle faisoit donner à manger aux pauvres deux fois par jour, et leur en distribuoit encore pendant son repas. Dans ses voyages, elle faisoit porter des cierges pour distribuer aux églises, et de la nourriture pour les pauvres, et avoit chargé une religieuse qui la servoit, nommée Richburge, de n'en laisser passer aucun sans aumône. En toutes les villes où elle séjournoit l'hiver, elle faisoit allumer un grand feu pour les pauvres, qui duroit toute la nuit. Elle redoubloit ses charités le samedi, parce que c'étoit le jour de la mort du roi son époux; le matin elle faisoit préparer un bain pour les pauvres et les passants, et quelquefois elle les servoit de ses propres mains; puis elle les faisoit entrer dans une chambre où elle leur donnoit de la nourriture ou des habits, selon leur besoin. Elle observoit exactement de faire tous les jours quelque ouvrage de ses mains.

En neuf cent soixante-sept, le vingt-deuxième de décembre, la reine Mathilde partit de Northause en Thuringe, où elle avoit fondé un monastère, pour aller à celui de Quedlimbourg. Y étant arrivée, elle tomba malade, et

voyant que sa mort étoit proche, elle fit appeler Richburge, alors abbesse de Northause, afin qu'elle l'assistât jusqu'à la fin. Quantité de personnes vinrent la visiter pendant cette maladie, entre autres Guillaume, archevêque de Mayence, son petit-fils, qu'elle reçut avec une grande joie et lui dit: Je ne doute pas que Dieu ne vous envoie ici, puisque personne n'est plus propre que vous à m'assister à la mort, après la perte de mon fils Brunon; maintenant, commencez par entendre ma confession et me donner l'absolution, puis vous irez à l'église dire la messe pour mes péchés, pour l'âme du roi Henri, mon seigneur, et pour tous les fidèles.

Après que l'archevêque eut dit la messe, il revint la trouver, lui donna une seconde absolution, puis l'onction de l'huile sainte et le viatique. Il demeura encore trois jours auprès d'elle; et voyant qu'elle n'étoit pas si près de sa fin, il lui demanda la permission de s'en retourner. Comme elle avoit tout donné, elle ne trouva point d'autre présent à lui faire qu'un drap mortuaire, de ceux qu'elle avoit conservés pour sa propre sépulture, disant qu'il en avoit plus besoin qu'elle, parce qu'il entreprenoit un voyage difficile. En effet, l'archevêque Guillaume étant en chemin, mourut subitement.

La reine Mathilde lui survécut douze jours; et le samedi de la première semaine de carême, dès le point du jour, elle fit appeler les prêtres et les religieuses; et comme une grande multitude de l'un et de l'autre sexe étoit accourue pour la voir, elle ordonna de laisser entrer tout le monde; elle leur donna plusieurs avis salutaires, et particulièrement à Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, fille de l'empereur, son fils. Ensuite, elle fit approcher les prêtres et les religieuses pour ouïr sa confession, et demander à Dieu la rémission de ses péchés. Elle ordonna que l'on célébrât la messe, et qu'on lui apportât le corps de Notre Seigneur. Elle se fit coucher à terre sur un cilice, se mit de la cendre sur la tête de ses propres mains, et mourut ainsi ce même jour quatorzième de mars neuf cent soixante-huit, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Elle fut enterrée au monastère de Quedlimbourg dans l'église de Saint-Servais (1).

#### XX. Ambassade de Luitprand à Constantinople.

Cependant l'empereur Othon étoit en Italie, où il avoit fait venir le jeune Othon, son fils, que le pape Jean XIII avoit couronné empereur à Rome, le jour de Noël neuf cent soixante-sept. L'année suivante, il envoya Luitprand, évêque de Crémone, à Constantinople, demander à l'empereur Nicéphore Phocas, pour le jeune Othon, Anne, fille de l'empereur

(1) Martyr. R. 14 mart.



Romain le jeune, et de l'impératrice Théophanie, que Nicéphore avait épousée. Luitprand écrivit la relation de son ambassade, où l'on voit plusieurs particularités curieuses.

Il arriva à Constantinople le quatrième de juin neuf cent soixante-huit, et on l'enferma dans un palais comme en prison, sans communication avec personne. Le septième du mois, qui fut le jour de la Pentecôte, il eut sa première audience de l'empereur Nicéphore, et voici le portrait qu'il en fait : Il étoit de très-petite taille, la tête grosse, les yeux petits, le teint fort brun, la barbe large, les cheveux longs, le ventre gros, les jambes courtes. A sa gauche, mais plus bas, étoient assis les deux jeunes princes, Basile et Constantin, ses beaux-fils. L'empereur Nicéphore dit à Luitprand : J'aurais voulu vous recevoir dignement, mais le mauvais procédé de votre maître ne l'a pas permis. Il a pris Rome comme une ville ennemie, fait mourir, contre toute justice, Bérenger et Adalbert, fait périr plusieurs Romains par le fer ou par la corde, ôté les yeux aux uns, banni les autres ; il s'est efforcé de se soumettre par force plusieurs villes de mon empire, et, n'y ayant pu réussir, il vous envoie nous épier sous prétexte de paix.

L'évêque Luitprand répondit : Mon maître n'a point usurpé la ville de Rome par violence ; au contraire il l'a délivrée du joug des tyrans. N'étoit-elle pas sous la puissance des hommes efféminés et des femmes prostituées ? Je pense que vos prédécesseurs étoient alors endormis, eux qui portoient le nom d'empereurs romains sans l'être en effet. Les papes n'ont-ils pas été, les uns relégués, les autres maltraités, en sorte qu'ils manquoient du nécessaire, et qu'on ne leur donnoit pas même par aumône ? Adalbert n'a-t-il pas envoyé des lettres injurieuses à Romain et à Constantin, vos prédécesseurs ? N'a-t-il pas pillé les églises des saints apôtres ? Qui de vous autres, empereurs, a été poussé de zèle pour venger cet attentat, et remettre l'Eglise en son premier lustre ? Vous l'avez négligée, mais mon maître n'en a pas usé de même. Il est venu des extrémités de la terre délivrer Rome des méchants, et rendre tout l'honneur et toute la puissance aux successeurs des apôtres. Ensuite, quand il s'est élevé des rebelles contre lui et contre le pape, il les a punis comme des parjures et des sacrilèges, suivant les lois de Justinien, de Valentinien, de Théodose et des autres empereurs. S'il ne l'avoit fait, il seroit lui-même un tyran injuste et cruel. Il est clair que Bérenger et Albert étoient devenus ses vassaux, et qu'ils avoient reçu de lui le royaume d'Italie avec un sceptre d'or en présence de vos serviteurs. Nicéphore se plaignit ensuite de ce qu'Othon avait attaqué les terres de son empire en Italie, c'est-à-dire les dépendances de Bénévent et de Capoue ; à quoi Luitprand répondit, et fit la proposition du mariage entre le jeune empereur Othon et la princesse Anne. Mais Nicéphore différa

d'y répondre, et dit que la seconde heure étoit passée, qu'il étoit temps d'aller à la procession.

Elle se fit ainsi : Depuis le palais jusqu'à l'église de Sainte-Sophie une grande multitude de marchands et de gens du petit peuple étoient rangés en haie des deux côtés, armés de dards et de petits boucliers, et nu-pieds pour la plupart. Les grands qui accompagnoient l'empereur en cette procession avoient des habits de cérémonie, mais si vieux et si usés qu'ils auroient été mieux, au gré de Luitprand, en leurs habits ordinaires. Il n'y avoit que l'empereur qui portât de l'or et des pierreries ; mais les ornements impériaux dont il étoit chargé lui séyoient mal, ayant été faits pour des hommes de grande taille. Quand il passa, des chantes, placés à un lieu élevé, commencèrent à chanter : Voici venir l'étoile du matin, l'aurore se lève, la mort des Sarrasins, le prince Nicéphore ! longues années à Nicéphore ! Peuples, adorez-le, servez-le, soumettez-vous à sa puissance. Ce jour-là l'empereur fit manger l'ambassadeur avec lui ; et entre autres discours il lui dit : Vous n'êtes pas des Romains, vous n'êtes que des Lombards. Luitprand répondit : Nous autres Lombards, Saxons et Francs, n'avons pas de plus grande injure à dire à un homme que de l'appeler Romain. Ce nom signifie parmi nous tout ce qu'on peut imaginer de bassesse, de lâcheté, d'avarice, d'impureté et de fourberie.

L'ambassadeur eut ensuite une conférence avec Léon Curopalate, frère de l'empereur, et quelques autres officiers, qui lui dirent que pour parvenir à l'alliance qu'il proposoit, il falloit qu'Othon remit à Nicéphore Ravenne, Rome et tout le reste de l'Italie vers la Grèce ; ou que s'il vouloit avoir son amitié sans faire de mariage, il laissât Rome en liberté et abandonnât les princes de Capoue et de Bénévent. Luitprand répondit : Qui tient Rome en servitude ? A qui paie-t-elle tribut ? L'empereur Constantin, fondateur de cette ville, a donné à l'église romaine quantité de biens, non-seulement en Italie, mais dans tout l'Occident et l'Orient : en Grèce, en Judée, en Perse, en Mésopotamie, en Chaldée, en Egypte et en Libye, comme témoignent ses lettres que nous avons. Pour ce qui est en Italie, en Saxe, en Bavière, dans tous les royaumes de mon maître, appartenant à l'église romaine, il a tout remis au pape ; et s'il en retient aucune ville ou village, ou vassaux, ou serfs, je ne suis pas chrétien. Pourquoi l'empereur votre maître n'en use-t-il pas de même, en remettant à l'église romaine les biens qui sont dans ses états, pour la rendre plus libre et plus riche ? Basile, un des commissaires grecs, répondit : Il le fera quand il disposera à sa volonté de Rome et de l'église romaine.

Une autre fois, Luitprand mangeant encore à la table de l'empereur avec plusieurs évêques

et le patriarche, l'empereur lui proposa diverses questions de l'Ecriture, puis il lui dit : Quels conciles recevez-vous ? Luitprand répondit : Ceux de Nicée, de Chalcédoine, d'Éphèse, d'Antioche, de Carthage, d'Ancyre, de Constantinople. L'empereur reprit en riant : Vous avez oublié de nommer celui de Saxe ; mais il est si nouveau que nous ne l'avons pas encore dans nos livres. Luitprand répondit : Comme on applique le remède sur la partie malade, il a fallu tenir ici les conciles, parce que les hérésies y ont pris naissance. Il est vrai que la foi est nouvelle en Saxe, aussi y est-elle vigoureuse et soutenue par les œuvres : ici il semble que la vieillesse l'ait affaiblie et rendue méprisable. Dans un autre repas, où étoit Luitprand, l'empereur Nicéphore fit lire une homélie de saint Jean Chrysostôme sur les actes.

#### XXI. Nonces du pape maltraités à Constantinople.

Le vingtième de juillet, les Grecs célébrèrent la fête du prophète Elie, c'est-à-dire son enlèvement au ciel, et la célébrèrent, dit Luitprand, par des jeux de théâtre (1). Il dit que ce jour étoit un lundi : ce qui marque l'an neuf cent soixante-huit. A la fête de l'assomption de la Sainte-Vierge, arrivèrent à Constantinople des nonces du pape Jean, avec des lettres par lesquelles il prioit l'empereur Nicéphore de faire avec l'empereur Othon le traité d'alliance et le mariage proposés. Les Grecs furent extrêmement irrités de ce que le pape dans ses lettres donnoit à Othon le titre d'empereur des Romains, et ne qualifioit Nicéphore qu'empereur des Grecs. Quelle insolence, disoient-ils, à un misérable Barbare ! Comment la mer a-t-elle souffert un tel baptême sans abîmer le vaisseau qui le portoit ? Mais que ferons-nous à ces malheureux nonces ! Ce sont des gueux couverts de haillons, des esclaves rustiques : nous nous déshonorierions de tremper nos mains dans un sang si abject. On les mit donc en prison jusqu'au retour de l'empereur, qui étoit absent.

On retenoit toujours Luitprand, quoiqu'il eût eu son congé dès la fin de juillet ; et à peine put-il obtenir d'aller adorer la vraie croix le jour de l'exaltation. Enfin, le dix-septième de septembre il eut audience du patrice Christofle, eunuque, qui lui dit : Vous ne devez pas trouver mauvais si nous vous retenons. Le pape de Rome, si on doit nommer pape un homme qui a communiqué avec le fils d'Albéric, tout apostat, adultère et sacrilège qu'il étoit ; le pape, dis-je, a écrit des lettres à l'empereur, où il le traite d'empereur des Grecs ; et il n'y a pas de doute qu'il l'a fait par le conseil de votre maître. Mais le pape est si impertinent qu'il ne sait pas que quand Constantin transféra ici

(1) Menol. 20 jul.

l'empire, il y amena tout le sénat et la noblesse romaine, et ne laissa à Rome que de vils esclaves, des pécheurs, des cuisiniers et une semblable populace. Luitprand répondit : Le pape, loin d'offenser l'empereur, a cru lui faire plaisir. Comme vous avez changé la langue, les mœurs et l'habit des Romains, il a cru que le nom de romain vous déplaisoit aussi ; mais il changera à l'avenir la suscription de ses lettres. Luitprand apaisa les Grecs par cette réponse ; et ils lui donnèrent deux lettres, une de l'empereur Nicéphore à l'empereur Othon, une autre du frère de l'empereur scellée d'argent, en disant : Nous ne jugeons pas votre pape digne de recevoir des lettres de l'empereur ; le curopalate lui écrit une lettre qui lui convient, et l'envoie, non par ses pauvres nonces, mais par vous. S'il ne se corrige, il doit savoir qu'il est perdu sans ressource.

#### XXII. Retour de Luitprand.

En racontant son retour en Italie, Luitprand se plaint du peu de secours qu'il reçut dans cette route des évêques grecs. Je n'ai point trouvé, dit-il, chez eux d'hospitalité. Ils sont eunuques pour la plupart, riches par l'argent qu'ils gardent dans leurs coffres, et pauvres par leur manière de vivre. Ils mangent seuls à une petite table nue. Leur repas est un biscuit de mer avec quelques laitues et de l'eau chaude dans de petits verres. Eux-mêmes vendent et achètent, ouvrent et ferment leurs portes. Ils sont eux-mêmes leurs maîtres-d'hôtel et leurs palefreniers. Je crois qu'ils vivent ainsi parce que leurs églises sont tributaires. L'évêque de Leucate me jura que la sienne payoit tous les ans à l'empereur Nicéphore cent sous d'or, et les autres à proportion.

Luitprand, qui fit cette ambassade pour l'empereur Othon, étoit, avant son épiscopat, diacre de l'église de Pavie ; et il ne prend que cette qualité dans l'histoire, qu'il écrivit à la prière de Raymond, évêque d'Elibérus en Espagne. Il y raconte les événements qui s'étoient passés de son temps et à ses yeux, principalement en Italie, commençant à la prise de Frassinét, par les Sarrasins, en huit cent quatre-vingt-onze, et finissant au concile de Rome, où le pape Jean XII fut déposé en neuf cent soixante-trois. Le style de Luitprand témoigne plus d'esprit et d'érudition que de jugement (1). Il affecte, d'une manière puérile, de montrer qu'il savoit le grec. Il mêle souvent des vers à sa parole : il est partout extrêmement passionné, chargeant les uns d'injures, les autres de louanges et de flatteries. Il fait quelquefois le plaisant et le bouffon aux dépens même de la pudeur ; comme quand il rapporte les plaintes d'une femme grecque contre Thibaud, marquis de Spolète, et la prise de Guille, femme

(1) Sup. liv. LV, n. 16, 7 ; lib. IV, Hist. c. 4 et 5.



de Boson. Cependant c'est un diacre qui parle dans une histoire qu'il dédie à un évêque. La relation de l'ambassade est du même style que l'histoire, et nous n'avons que ces deux ouvrages qui soient véritablement de Luitprand.

### XXIII. Conquêtes de Nicéphore Phocas.

L'empereur Nicéphore ne survécut à cette ambassade qu'environ dix-huit mois. Il étoit homme de guerre, et remporta des avantages considérables sur les musulmans, par lui-même et par ses capitaines. Avant que d'être empereur, et sous le règne de Romain le jeune, il reprit l'île de Crète et la ville de Candie, que les infidèles en avoient fait la capitale. La seconde année de son règne, au mois de juillet, indiction septième, qui est l'an neuf cent soixante-quatre, il passa en Cilicie et prit Anazarbe, Rosse et Adane, puis Mopsueste et Tarse, et apporta à Constantinople les portes de l'une et de l'autre (1). Il rapporta aussi de Tarse des croix, autrefois prises sur les Romains, et les mit à Sainte-Sophie. La même année, neuf cent soixante-quatre, les Romains reprirent l'île de Chypre, et en chassèrent les Sarrasins sous la conduite du patrice Nicétas. L'année suivante, neuf cent soixante-cinq, troisième de son règne, l'empereur Nicéphore passa en personne en Syrie. Il eût pu prendre Antioche; mais il ne voulut pas, à cause d'une opinion répandue dans le peuple, que sitôt qu'elle seroit prise l'empereur mourroit. Car tous ces Grecs étoient étrangement frappés des prédictions. Il ne laissa pas de faire de grands progrès en Syrie et en Phénicie; il alla jusqu'au mont Liban, prit Laodicée et Alep, et mit Tripoli et Damas à contribution. Il laissa une garnison au mont Taurus, commandée par le patrice Michel Bourtze, avec ordre de tenir Antioche bloquée, sans l'attaquer. Mais le patrice ne put se résoudre à perdre une si belle occasion, et se rendit maître d'Antioche. Les Sarrasins furent tellement irrités de ces conquêtes, qu'ils firent mourir Christofle, patriarche d'Antioche, et brûlèrent Jean, patriarche de Jérusalem, croyant que Nicéphore avoit marché contre eux à sa persuasion. Ils brûlèrent aussi la belle église du Saint-Sépulchre.

L'empereur Nicéphore, au lieu de savoir gré au patriarche Michel de la conquête d'Antioche, le chargea d'injures, lui ôta sa charge, et lui ordonna de demeurer chez lui. Cette injustice mit le comble à la haine que l'on avoit déjà conçue pour diverses causes contre l'empereur. Voici celles qui sont de mon sujet (2): Il retrancha entièrement les pensions que les empereurs avoient données aux églises et aux maisons de piété, et fit une loi pour défendre

aux églises d'accroître leurs immeubles, disant que les évêques employoient mal le bien des pauvres, et que l'on manquoit de fonds pour les troupes. Ce qui parut de pire, fut une loi à laquelle souscrivirent quelques évêques flatteurs: qu'aucun évêque ne seroit élu ni ordonné sans ordre de l'empereur. Quand un évêque étoit mort il envoyoit un homme pour régler les frais funéraires, et il appliquoit le reste à son profit. Il vouloit faire une loi pour déclarer martyrs les soldats morts à la guerre, et pressa le patriarche et les évêques d'y consentir. Mais quelques-uns d'entre eux y résistèrent courageusement, et lui représentèrent le canon de saint Basile, qui conseille à ceux qui ont tué des ennemis à la guerre, de s'abstenir de la communion pendant trois ans (1).

### XXIV. Mort de Nicéphore. Jean Zimisquès, empereur.

Enfin, l'impératrice Théophanie, ne pouvant plus souffrir Nicéphore, son époux, appela Jean Zimisquès, grand capitaine qui, en qualité de domestique, avoit remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins. Mais Nicéphore, sur quelque soupçon, lui avoit ôté cette dignité, avec ordre de demeurer chez lui sans en sortir. L'impératrice obtint une lettre pour le rappeler; et quoique Nicéphore eût ordonné qu'il demeurât à Chalcédoine, elle le fit venir à Constantinople la nuit du onzième de décembre, indiction treizième, l'an du monde six mil quatre cent soixante-dix-huit, de J.-C. neuf cent soixante-neuf. Il aborda, lui sixième, au port qui étoit sous le palais, et on les y monta dans une corbeille. Ils trouvèrent Nicéphore endormi, le tuèrent, lui coupèrent la tête, et la montrèrent par une fenêtre à ceux qui venoient à son secours. Ainsi mourut l'empereur Nicéphore Phocas, après avoir régné six ans trois mois et vingt-six jours.

Jean Zimisquès fut aussitôt reconnu empereur avec les deux jeunes princes Basile et Constantin, fils de Romain le jeune, encore enfants. Zimisquès rappela ceux que Nicéphore avoit exilés, et premièrement les évêques qui n'avoient pas voulu souscrire à la loi qu'il avoit faite au mépris de l'Eglise. La même nuit que Nicéphore eut été tué, Jean Zimisquès alla avec peu de suite à la grande église, voulant recevoir le diadème des mains du patriarche Polyeucte. Mais le patriarche dit qu'il étoit indigne d'entrer dans le temple de Dieu ayant les mains encore dégoûtantes du sang tout fumant de son parent; qu'il fit pénitence, et qu'ensuite il pourroit être reçu dans la maison du Seigneur. Zimisquès reçut modestement la réprimande, et promit de faire avec soumission tout ce qui lui seroit ordonné. Mais il représenta qu'il n'avoit point mis la main sur Nicéphore, et que tels et tels l'avoient tué

par ordre de l'impératrice. Le patriarche ordonna qu'elle fût chassée du palais et reléguée dans une île; que les meurtriers de Nicéphore fussent bannis, et la loi qu'il avoit dressée au préjudice de l'Eglise, cassée. Tout cela fut exécuté, et Zimisquès promit encore de donner aux pauvres, pour l'expiation de ses péchés, tous les biens qu'il avoit comme particulier. Ainsi il fut couronné le jour de Noël.

Le patriarche Polyeucte ne survécut que trente-cinq jours, et eut pour successeur Basile Scamandrin, moine, qui étoit en réputation d'une vertu parfaite. Pour remplir le siège d'Antioche, qui étoit aussi vacant, l'empereur Zimisquès nomma un moine de grande vertu, nommé Théodore, qui lui avoit prêté l'empire, et l'avoit prié de transporter en Occident les manichéens qui infectoient tout l'Orient, répandant leur détestable superstition, et de les mettre dans des lieux déserts. Ce que l'empereur exécuta depuis, et les mit en Thrace de Philippopolis, au grand malheur de l'Occident.

### XXV. Commencements de saint Nicon d'Arménie.

La conquête de l'île de Crète sur les Sarrasins donna lieu d'y rétablir la religion chrétienne, et ce fut principalement par les travaux de saint Nicon, surnommé *Metanoïte*, parce qu'il avoit toujours à la bouche ce mot, qui signifie en grec: Faites pénitence. Il étoit né dans le Pont, de parents considérables; mais dès qu'il fut un peu grand, il s'enfuit à leur insu au monastère de la Pierre-d'or, dans les confins du Pont et de la Paphlagonie (1). L'observance y étoit exacte, et Nicon y demeura douze ans, pratiquant parfaitement la vie monastique. Ensuite son abbé ayant eu révélation qu'il étoit appelé à la conversion de plusieurs peuples, le fit sortir du monastère, et l'envoya en Orient, où il fit de grands fruits, particulièrement chez les Arméniens, qu'il délivra de plusieurs erreurs.

Depuis il fut inspiré de passer en l'île de Crète, qui, bien que délivrée de la domination des Sarrasins, étoit encore pleine de leurs superstitions, qui avoient pris racine pendant les cent trente ans qu'ils en avoient été les maîtres (2). Saint Nicon commença par y crier à son ordinaire: Faites pénitence; mais les insulaires, étonnés et choqués de cette nouvelle manière de prêcher, s'irritèrent furieusement contre lui, et étoient prêts à le maltraiter. Il changea donc de méthode, et, prenant en particulier les plus sensés et les plus dociles, il les apaisa premièrement par des paroles douces, puis il les toucha en leur découvrant leurs péchés et leurs actions les plus secrètes. Alors leur colère se tourna en vénération, ils le regardèrent comme un apôtre envoyé de Dieu, sa réputation se répandit par toute l'île; on venoit

à lui de tous côtés. Ils embrassèrent la foi qu'il leur proposoit, et reçurent tous le baptême. On rebâtit partout des églises; on établit des prêtres, des diacres et des portiers, et on régla les saintes cérémonies. Après plus de deux ans de séjour, saint Nicon s'embarqua et passa à Epidaure.

### XXVI. Nouveaux archevêchés en Italie.

L'empereur Nicéphore, par jalousie contre les latins, ordonna au patriarche Polyeucte d'ériger Otrante en archevêché, et de ne plus permettre que l'on célébrât en latin les divins mystères dans la Pouille et la Calabre, mais seulement en grec, disant que les papes de ce temps-là n'étoient que des marchands et des simoniaques (1). Polyeucte envoya donc à l'évêque d'Otrante des lettres, par lesquelles il le faisoit archevêque, et lui donnoit pouvoir de consacrer des évêques à Acirentola, Turcico, Gravina, Macéria et Tricario.

Le pape Jean XIII, de son côté, érigea deux nouveaux archevêchés dans cette partie méridionale de l'Italie qui jusque-là n'avoit point eu d'autre métropole que Rome. Car ce pape étant chassé de Rome, se retira à Capoue, et ensuite, à la prière de Pandolfe, qui en étoit prince, il érigea ce siège en archevêché, et en consacra premier archevêque Jean, frère du même prince. L'an neuf cent soixante-huit. L'année suivante, dans un concile tenu à Rome en présence de l'empereur Othon, le même pape, Jean XIII, érigea aussi en archevêché le siège de Bénévent, à la prière du même Pandolfe, qui en étoit seigneur, et en considération du corps de saint Barthélemy, qui y reposoit (2). Le pape accorda donc à Landolfe, déjà évêque de Bénévent, le pallium et le droit de consacrer ses suffragants, au nombre de dix, savoir: les évêques de Sainte-Agathe, Avellino, Quintodecimum, autrement Eclane, Ariano, Ascoli, Bovino, Volturara, Larina, Télèse et Alifa; à la charge toutefois que l'évêque de Bénévent viendrait à Rome recevoir la consécration et la pallium. La bulle est souscrite par le pape, l'empereur et vingt-trois évêques, et datée du vingt-sixième de mai neuf cent soixante-neuf, indiction douzième, la quatrième année du pontificat de Jean XIII.

Dans le même temps, un seigneur chéri de l'empereur Othon fut saisi du démon en présence de tout le monde, en sorte qu'il se déchiroit lui-même à belles dents (3). L'empereur le fit mener au pape pour lui mettre autour du cou la chaîne de saint Pierre; mais des clercs le trompèrent, et lui mirent jusqu'à deux fois une autre chaîne qui ne fit aucun effet. Enfin on apporta la véritable; et

(1) Post Theoph. p. 30. (2) Cedr. p. 661, D; p. Cedr. p. 643. 656.

(1) Basil. ad Amphil. c. 23. Sup. lly. xvii, n. 14.

(1) Vita ap. Baron. an. 961. (2) Sup. liv. XLVII, n. 16.

(1) Luitpr. Legat. Ital. Sac. tom. 8, p. 92. (2) Chr. Cass. lib. II, c. 9, tom. 9, Conc. p. 238. (3) Chr. Saxo. an. 968. Sigeb. an. 969.



quand on l'eut mise au cou du furieux, il fut délivré du démon, écumant et jetant de grands cris. Thierry, évêque de Metz, qui étoit présent, se saisit de la chaîne, et dit qu'il ne la quitteroit point, si on ne lui coupoit la main. Enfin l'empereur termina le différent, et obtint du pape, que l'on sépareroit un chaton pour le donner à Thierry. Cet évêque, parent de l'empereur, et chéri de lui plus que tous les autres, l'accompagna trois ans, le servant à sa guerre d'Italie; et à son retour, il emporta de divers lieux plusieurs corps saints et d'autres reliques dont il enrichit son église, et les mit à l'abbaye de Saint-Vincent, qu'il avoit fondée.

## XXVII. Fermeté de Saint Dunstan.

En Angleterre, depuis que saint Dunstan fut placé sur le siège de Cantorbéry, il visitoit toutes les villes du royaume et de ses dépendances, pour prêcher la foi à ceux qui ne la connoissoient pas, s'il en trouvoit encore quelques-uns, et instruire les fidèles de la pratique des bonnes œuvres (1). Il n'étoit pas aisé de lui résister, tant il y avoit dans ses discours de sagesse et d'éloquence. Quand il avoit quelque repos, il le donnoit à la prière et à la lecture de l'Ecriture, dont il corrigeoit les exemplaires; enfin il étoit continuellement occupé de ses devoirs. Tantôt il jugeoit des différends, tantôt il apaisoit les hommes emportés; il réfutoit les erreurs des hérétiques, il séparoit les mariages illégitimes, il réparoit les anciens bâtiments ou en faisoit de nouveaux; il employoit les revenus de l'église à assister les veuves, les orphelins et les étrangers (2). Un comte très-puissant avoit épousé sa parente, et ne vouloit point s'en séparer, quoique Dunstan l'en eût averti jusqu'à trois fois. Il lui défendit l'entrée de l'église, et le comte alla trouver le roi, implorant sa protection contre la sévérité excessive de l'archevêque. Le roi lui manda de laisser le comte en paix, et de lever la censure. Dunstan, étonné qu'un roi si pieux se fût ainsi laissé séduire, s'efforça de faire entendre au comte et de l'exciter à pénitence, lui représentant qu'il avoit ajouté à son premier crime une calomnie auprès du prince; mais voyant qu'il ne faisoit que s'emporter davantage, il prononça contre lui l'excommunication jusqu'à ce qu'il se corrigeât. Le comte, outré de colère, envoya à Rome, et par ses largesses ayant gagné quelques Romains, il obtint des lettres du pape, par lesquelles il étoit enjoint à l'archevêque de réconcilier ce comte à l'Eglise. Saint Dunstan répondit: Quand je le verrai se repentir, j'obéirai au pape; mais à Dieu ne plaise que, demeurant dans son péché,

(1) Sup. n. 2. Vita n. 34. Sæc. 5, Ben. p. 679.

(2) Alia Vita n. 31, p. 702.

il s'exempte de la censure de l'Eglise, et nous insulte encore, ou qu'aucun homme mortel n'empêche d'observer la loi de Dieu!

Le comte, voyant Dunstan inflexible touché de la honte de l'excommunication, et du péril qu'elle attiroit quelquefois, se rendit enfin, renonça à son mariage illicite, et reçut la pénitence; et comme saint Dunstan tenoit un concile général de tout le royaume, le comte vint au milieu de l'assemblée nu-pieds, ne portant que des habits de laine et tenant des verges à la main. Il se jeta aux pieds de l'archevêque en gémissant. Tous les assistants en furent attendris, et Dunstan plus que les autres; mais il le dissimula quelque temps, et montra un visage sévère jusqu'à ce que, cédant aux prières de tout le concile, il laissa couler ses larmes, pardonna au comte pénitent, et leva l'excommunication, au grand contentement de tous.

Le roi Edgar avoit une entière confiance en l'archevêque Dunstan, et recevoit ses paroles comme des oracles célestes. Par son conseil il chassa de son royaume tous les larrons, les sacrilèges, les parjures, les empoisonneurs, ceux qui avoient conspiré contre l'Etat, les parricides, les femmes qui avoient fait mourir leurs maris, en un mot, tous ceux qui pouvoient attirer la colère de Dieu. Par son conseil il punit sévèrement tous les ministres de l'église qui, au mépris de leur profession, s'adonnaient à la chasse ou à des emplois lucratifs, ou vivoient dans l'incontinence; et s'ils ne se corrigeoient, il les chassoit de leurs églises. Cette exactitude dans la discipline releva tellement en Angleterre l'état ecclésiastique, que plusieurs des plus nobles l'embrassoient; et chacun s'étudioit à l'envi d'avancer dans la vertu, comme le seul moyen d'arriver aux dignités.

## XXVIII. Pénitence du roi Edgar.

L'autorité de l'archevêque sur le roi parut sensiblement en cette occasion. Ce prince étant allé au monastère de filles situé à Vilton, fut épris de la beauté d'une personne noble qui y étoit élevée entre les religieuses, sans avoir reçu le voile (1). Il voulut l'entretenir en particulier; et comme on la lui amenoit, elle, qui craignoit ce qui arriva, prit le voile d'une religieuse et le mit sur sa tête, espérant que ce lui seroit une sauve-garde. Le roi la voyant ainsi voilée, lui dit: Vous êtes bientôt devenue religieuse. Il lui arracha le voile malgré sa résistance, et enfin il abusa d'elle. Le scandale fut grand, et d'autant plus, dit l'historien, que le roi étoit marié. Saint Dunstan l'ayant appris, en sentit une douleur amère, et vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur son trône. L'archevêque retira sa

(1) Alia Vita n. 38.

main, et regardant le roi d'un œil terrible, lui dit: Vous osez toucher la main qui immole le fils de la vierge avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui étoit destinée. Vous avez corrompu l'épouse du Créateur, et vous croyez apaiser par une civilité l'ami de l'époux. Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ.

Le roi, qui ne croyoit pas que Dunstan eût connoissance de son péché, fut frappé de ce reproche comme d'un coup de foudre. Il se jeta aux pieds du prélat, avouant son crime avec larmes, et lui demandant humblement pardon. Dunstan, étonné de sa soumission, le releva fondant en larmes comme lui. Il adoucit son visage, entretint familièrement le roi du salut de son âme, lui exagéra la grandeur de son péché; et l'ayant disposé à toute sorte de satisfaction, il lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porteroit point la couronne, il jeûneroit deux jours de la semaine, et feroit de très-grandes aumônes. De plus il lui ordonna de fonder un monastère de filles, pour rendre à Dieu plusieurs vierges au lieu d'une, de chasser des églises les clercs mal vivants, et mettre des moines à leur place; de faire des lois justes et agréables à Dieu, qui seroient observées par tout son royaume. Le roi accomplit exactement tout ce qui lui étoit prescrit; et la septième année sa pénitence étant finie, il assembla tous les seigneurs, les évêques et les abbés de ses états, et, en leur présence et de tout le peuple, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête avec une allégresse publique. C'étoit l'an neuf cent soixante-treize (1).

## XXIX. Lois du roi Edgar.

Nous avons plusieurs lois du roi Edgar touchant les matières ecclésiastiques, qui semblent être celles qu'il fit en cette occasion. Elles contiennent entre autres des canons ou règles de conduite pour les pasteurs, au nombre de soixante-sept, où je remarque ce qui suit: Il est ordonné de baptiser les enfans dans les trente-sept nuits après leur naissance; d'abolir avec grand soin les restes d'idolâtrie, comme la nécromancie, les divinations, les enchantemens, les honneurs divins rendus à des hommes; défendu à tout prêtre de dire plusieurs messes par jour, sinon trois tout au plus; défense à tous chrétiens de manger du sang; ordonné aux prêtres de chanter des psaumes en distribuant aux pauvres les aumônes du peuple. Suivent les règles touchant la confession, tant pour les confesseurs que pour les pénitents; un formulaire de confession générale et des canons pénitentiaux. Pour l'homicide volontaire et pour l'adultère, on ordonne sept années de jeûne, trois ans au

(1) Roger, p. 426.

pain et à l'eau, les quatre autres à la discrétion du confesseur, puis on ajoute: Après ces sept ans il doit encore pleurer son péché autant qu'il lui sera possible, puisqu'il est inconnu aux hommes de quelle valeur sa pénitence a été devant Dieu. Pour la volonté de tuer, sans exécution, trois années de pénitence, dont une au pain et à l'eau (1). On appelle profonde pénitence celle d'un laïque qui quitte les armes, va en pèlerinage au loin marchant nu-pieds, sans coucher deux fois en un même lieu, sans couper ses cheveux ni ses ongles, sans entrer dans un bain chaud ni dans un lit mollet, sans goûter de chair ni d'aucune boisson qui puisse enivrer, allant à tous les lieux de dévotion, sans entrer dans les églises: le tout accompagné de prières ferventes et de contrition.

On remarque aussi comment un malade pouvoit racheter le jeûne qui lui étoit prescrit (2). Un jour de jeûne est estimé un denier: c'étoit apparemment de quoi nourrir un pauvre, selon la monnaie du temps. On peut aussi racheter un jour de jeûne par deux cent vingt psaumes, ou soixante genuflexions et soixante paters. Une messe vaut douze jours de jeûne. Ainsi l'on commençoit à commuer et à racheter la pénitence. Un homme puissant pouvoit se faire aider en sa pénitence, faisant jeûner pour lui autant d'hommes qu'il en falloit pour accomplir en trois jours les jeûnes de sept ans; mais on lui prescrivait d'ailleurs plusieurs œuvres pénibles et de grandes aumônes.

## XXX. Concile d'Angleterre.

En neuf cent soixante-neuf, l'archevêque Dunstan convoqua, par l'autorité du pape, un concile général de tout le royaume. Le roi Edgar y assista, et fit ce discours aux évêques touchant le dérèglement du clergé: Jene parle point de la tonsure qu'ils ne portent point assez grande, mais leurs habits dissolus, leur geste indécant, leurs paroles sales montrent que le dedans n'est pas réglé (3). Quelle est leur négligence pour les divins offices! A peine daignent-ils assister aux vigiles, et ils semblent venir à la messe pour badiner et pour rire plutôt que pour chanter. Je dirai ce qui fait pleurer les bons et rire les méchants. Ils s'abandonnent aux débauches de la table et du lit, en sorte que l'on regarde les maisons des clercs comme des lieux infâmes et des rendez-vous de farceurs. C'est là que l'on chante et que l'on veille jusqu'à minuit avec un bruit scandaleux.

Voilà comment on emploie les patrimoines des rois et des particuliers, qui se sont épuisés pour donner de quoi soulager les pauvres.

Pour exciter le zèle des évêques contre ces

(1) To. 9, Conc. p. 510, n. 15, 16, 37, 53, 56, 6, 20, 10, 11, p. 687, 694.

(2) N. 17. (3) Reg. Hoved. p. 426; to. 9, Conc. p. 626.



abus, il ajoute : J'ai en main le glaive de Constantin, et vous celui de Pierre. Joignons-les ensemble, pour purger le sanctuaire. Il s'adresse en particulier à Dunstan, et finit en lui disant : Vous avez ici Ethelvolde évêque de Winchester, et Osuald, évêque de Worchester; je vous donne à tous trois cette commission; afin que, joignant ensemble l'autorité épiscopale et la royale, vous chassiez des églises les prêtres qui la déshonorent par leur vie honteuse, pour en mettre à la place de bien réglés (1). En ce concile donc, saint Dunstan ordonna, par un décret solennel, que tous les chanoines, les prêtres, les diacres et les sous-diacres gardassent la continence ou quittassent leurs églises, et en donna l'exécution aux deux évêques que le roi lui avoit marqués, et qui furent avec lui les restaurateurs de la discipline monastique en Angleterre.

## XXXI. Saint Ethelvolde de Winchester.

Ethelvolde étoit né à Winchester de parents chrétiens et vertueux, du temps du roi Edouard le vieux (2). Il fut élevé à la cour du roi Edelstan, qui le donna à saint Elfège, évêque de Winchester; et ce prélat quelques années après l'ordonna prêtre en même temps que saint Dunstan, et leur prédit à l'un et à l'autre qu'ils seroient évêques et de quels sièges. Saint Ethelvolde se retira à Glastembury sous la conduite de saint Dunstan, et reçut de lui l'habit monastique. Là il étudia la grammaire et ensuite l'écriture sainte et les pères, et pratiqua la règle avec une telle ferveur, que l'abbé Dunstan l'établit doyen.

Du temps du roi Edred, saint Ethelvolde voulut passer la mer, c'est-à-dire venir en France, pour se perfectionner dans la science des Écritures et l'observance monastique : mais la reine Eduige, mère du roi, lui conseilla de ne pas laisser sortir de son royaume un homme d'un si grand mérite, et de lui donner pour le retenir un lieu nommé Abbendon, où il y avoit un petit monastère ancien, mais pauvre et négligé. Ethelvolde en fut donc établi abbé du consentement de Dunstan, vers l'an neuf cent quarante-quatre, et fit venir de Corbie en France des hommes parfaitement instruits de la discipline monastique (3). Ensuite il envoya le moine Osgar, qui l'avoit suivi de Glastembury, pour apprendre dans l'abbaye de Fleury-sur-Loire l'observance régulière, et l'apporter à Abbendon. Enfin le siège de Winchester étant venu à vaquer, le roi Edgar choisit pour le remplir l'abbé Ethelvolde, qui fut sacré par l'archevêque Dunstan le premier dimanche de l'aveil, vingt-huitième de novembre neuf cent soixante-trois.

(1) Vita S. Osual. n. 7. (2) Vita Sæc. 5, SS. Be. Sæc. 5, Act. SS. Ben. p. p. 60, 67. Sup. liv. LV, n. 28. 730.

(3) N. 11, viden.

Il trouva une grande corruption dans les chanoines de la cathédrale, qui étoient glorieux, insolents et débauchés, en sorte que non-seulement ils prenoient des femmes contre les lois de l'Eglise, mais ils les quittoient pour en prendre d'autres, s'adonnant sans cesse au vin et à la bonne chère. Le saint évêque commença par eux à exécuter le décret du concile et l'ordre du roi; car, après les avoir avertis plusieurs fois de se corriger, voyant qu'ils promettoient toujours sans effet, il fit venir des moines d'Abbendon pour mettre à leur place. Comme ils étoient à la porte de l'église, prêts à entrer, la messe finissoit, et l'on chantoit, pour la communion, ces paroles du second psaume : Servez le Seigneur en crainte, et ce qui suit : car c'étoit le samedi avant le premier dimanche de carême, où nous chantons encore cette communion. Les moines d'Abbendon la prirent pour un bon augure, principalement à cause de ces mots : Recevez la discipline, de peur que vous ne périssez de la voie juste. Ils crurent que Dieu même les exhortoit à entrer. Le roi avoit envoyé avec l'évêque un de ses officiers, qui ordonna aux chanoines de choisir l'un des deux, ou de quitter la place aux moines, ou de prendre l'habit monastique. Cette proposition les effraya, et refusant avec horreur de se faire moines, ils se retirèrent aussitôt. Mais, trois revinrent et embrassèrent la vie régulière. Il n'y avoit alors en Angleterre de régularité parfaite qu'aux deux monastères de Glastembury et d'Abbendon.

Le monastère de la cathédrale de Winchester s'augmenta considérablement de ceux que le bon exemple des moines y attiroit. Ce que les clercs qui en avoient été chassés ne pouvant souffrir, ils firent donner du poison à l'évêque Ethelvolde, comme il mangeoit avec les hôtes. Il se leva et se jeta sur son lit, se croyant frappé à mort. Puis il dit en lui-même : Où est ta foi ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de ceux qui croiroient en lui : S'ils boivent un poison mortel, il ne leur nuira point ; dès lors il ne se sentit plus de mal, il se trouva guéri, et pardonna à celui qui l'avoit empoisonné.

## XXXII. Saint Osuald de Worchester.

Saint Osuald étoit très-noble, fils du frère de saint Odon, archevêque de Cantorbéry, à qui ses parents le donnèrent à instruire dans les lettres et la piété (1). Il le fit chanoine de Winchester, et, peu de temps après, il en fut doyen ; mais, voyant qu'il travailloit inutilement à corriger les mœurs déréglées des chanoines, il renonça à sa dignité, et résolut de quitter le monde, passa en France, et vint à Fleury-sur-Loire, chargé de lettres et de présents de l'archevêque son oncle, qui y étoit

(1) Vita Sæc. 5, Act. SS. Ben. p. 72, 8.

fort connu. C'étoit alors la coutume des Anglois qui vouloient suivre l'observance la plus exacte, de la chercher en ce monastère, qu'ils regardoient comme une source (1). Osuald y prit donc l'habit monastique, et fit un grand progrès dans la vertu et dans la pratique de l'oraison mentale. Saint Odon, son oncle, l'ayant appris, en rendit à Dieu de grandes actions de grâces, et envoya beaucoup de présents à l'abbé et aux moines de Fleury pour les en remercier. Il déclara aussi à son neveu qu'il désiroit ardemment de le revoir, tant parce que son âge avancé lui faisoit connoître que sa mort étoit proche, que parce qu'il se proposoit de se servir de lui pour instruire les Anglois de la discipline monastique. Les moines de Fleury renvoyèrent Osuald à regret ; lui-même écrivit plusieurs fois à son oncle, s'excusant sur le peu de temps qu'il avoit passé dans l'observance monastique, et il n'y eut que la nouvelle de la maladie de son oncle qui le détermina à partir. Il apprit sa mort à Douvres, et s'en seroit retourné aussitôt à Fleury, si ceux qui l'accompagnoient ne lui eussent représenté qu'il devoit son secours à sa famille. Il revint donc en Angleterre l'an neuf cent soixante-un.

Après avoir rendu les derniers devoirs à saint Odon, il se retira auprès d'Osquetil, évêque de Dorchester, dont il étoit aussi parent, et qui, charmé de ses vertus, le retint avec lui plusieurs années ; mais Osquetil ayant été transféré à l'archevêché d'York, saint Dunstan fit connoître le mérite de saint Osuald au roi Edgar, qui le prit en amitié et lui donna l'évêché de Vigorne, c'est-à-dire de Worchester. Osuald, étant évêque, établit premièrement un monastère de douze moines à Westbury, où il se retiroit souvent lui-même, ensuite un autre plus considérable à Ramsey, dont l'église fut dédiée l'an neuf cent soixante-quatorze. Tel étoit donc saint Osuald, qui, en exécution du concile où présidoit saint Dunstan, établit dans son diocèse sept monastères, mettant des moines à la place des clercs mal vivants. Il réforma de même hors de son diocèse l'église de Saint-Alban et celle d'Eli, et visitoit souvent toutes ces communautés. Enfin, il mourut le vingt-neuvième de février neuf cent quatre-vingt-douze, la trentième année de son épiscopat.

## XXXIII. Démission de saint Udalric.

Cependant, saint Udalric, évêque d'Augsbourg, fit son dernier voyage de Rome, quoiqu'il sentit ses forces diminuer de jour en jour, en sorte qu'après avoir fait un peu de chemin en chariot à son ordinaire, il fallut le mettre sur une espèce de litière où il étoit couché (2).

(1) Sup. I. LV, n. 27.

(2) Vita Sæc. 5, Ben. n. 21, p. 447. Sup. I. LV, n. 44.

Ayant fait ses prières à Rome, reçu des indulgences et pris congé du pape, il passa à Ravenne ; et, sachant que l'empereur Othon y étoit, il envoya l'avertir de son arrivée ; et, sans attendre la réponse, il vint à la porte de la chambre. L'empereur courut le recevoir, n'ayant qu'un pied chaussé, et fit appeler l'impératrice Adélaïde. Ils s'entretenirent quelque temps familièrement ; et l'évêque, profitant de cette occasion, pria l'empereur de donner à son neveu Adalbéron l'administration du temporel de son évêché d'Augsbourg pendant ce qui lui restait de vie, afin qu'il eût plus de liberté de s'appliquer à la prière et à ses fonctions spirituelles, le priant de donner à ce neveu, après sa mort, le titre même et la chaire épiscopale. L'empereur lui accorda ce qu'il demandoit, lui donna plusieurs livres d'or, et pourvut à la commodité de son voyage jusqu'à la frontière de la province. Adalbéron accompagnoit l'évêque son oncle, et quand ils furent arrivés à Augsbourg, il assembla tous les vassaux et les serfs de l'évêque, et se fit prêter serment de fidélité en sa présence (1). Saint Udalric commença dès-lors à porter un habit semblable à celui des moines, dont il pratiquoit déjà la règle ; mais Adalbéron portoit publiquement la fêrule ou bâton pastoral, pour ôter toute espérance à ceux qui prétendoient à cet évêché.

L'empereur Othon étant revenu d'Italie, on tint un concile à Ingelheim, l'an neuf cent soixante-douze, où saint Udalric fut appelé avec son neveu Adalbéron (2). Les évêques furent indignés de savoir qu'il portoit publiquement le bâton pastoral, et disoient que, s'étant attribué contre les canons les honneurs de l'épiscopat du vivant de l'évêque, il s'étoit rendu indigne de l'être jamais. Adalbéron, l'ayant appris, n'entra point dans le concile le premier jour ; et Udalric y étant, on examina son affaire. Comme il avoit la voix trop foible pour se faire entendre, on fit venir un de ses clercs, nommé Gérard, à qui on demanda ce que désiroit son maître. Il répondit en latin, car on ne parloit point autrement dans le concile, quoique composé d'Allemands, et parla ainsi : Le désir de mon maître est d'attendre la mort en menant la vie contemplative et pratiquant la règle de saint Benoît, comme vous pouvez connoître par son habit. Il ajouta d'autres discours pour expliquer les intentions de saint Udalric, et enfin se prosterna aux pieds de l'empereur et des évêques, les priant de ne le pas refuser. Quelques évêques prenoient le parti d'Adalbéron, et toutefois, après de longues disputes, ils convinrent tous qu'il seroit exclus de l'épiscopat, s'il ne juroit qu'il n'avoit point su que c'étoit une hérésie d'en usurper la puissance en prenant le bâton. Ils appeloient hérésie le mépris formel des canons.

(1) C. 22.

(2) C. 23.



Le lendemain, Adalbéron vint au concile avec son oncle, et fit le serment qu'on lui demandoit. Gérard demanda réponse au nom de son maître sur la demande de faire ordonner évêque son neveu, et d'embrasser la vie monastique. Quoique cette proposition ne plût pas aux évêques, ils ne voulurent pas la rejeter ouvertement dans le concile. Mais, par un commun avis, les plus habiles d'entr'eux prirent Udalric en particulier, et lui dirent : Vous qui savez si bien les canons et qui avez toujours vécu sans reproche, vous ne devez pas donner occasion à un tel abus, que, du vivant d'un évêque, on en ordonne un autre à sa place; autrement, plusieurs bons évêques seront exposés à de grands inconvénients de la part de leurs neveux et de leurs clercs. Il vaut mieux que vous demeuriez en place. A l'égard d'Adalbéron, nous vous promettons qu'après votre décès nous n'ordonnerons point d'autre évêque d'Augsbourg. Udalric se rendit à leurs avis, et, du consentement de tous les évêques, l'empereur chargea Adalbéron de prendre soin de son oncle, et de gouverner sous lui l'évêché.

Ce concile fut tenu en automne, et l'année suivante neuf cent soixante-treize (1), après la fête de Pâques, qui fut le vingt-troisième de mars, lesaint évêque, accompagné d'Adalbéron, alla passer quelques jours à Dilingue chez le comte Rivin, son neveu. Là, Adalbéron s'étant fait saigner, et ayant ensuite soupé avec l'évêque, mourut subitement la même nuit. Il fut regretté non-seulement de son oncle, mais de tout le diocèse, pour ses bonnes qualités. Car il étoit instruit, appliqué au service de Dieu, libéral et bienfaisant.

XXXIV. Mort d'Othon I<sup>er</sup>, Othon II, empereur.

Peu de temps après, saint Udalric apprit la mort de l'empereur Othon, arrivée le mercredi d'avant la Pentecôte, septième jour de mai neuf cent soixante-treize. Il avait assisté à matines et à la messe, et fait ses aumônes à l'ordinaire (2). Etant à vêpres, après le *Magnificat*, il se trouva mal : les seigneurs qui étoient présents le firent asseoir sur un banc. Il pencha la tête comme s'il fût déjà passé; on le fit revenir, on lui donna le corps et le sang de Notre-Seigneur, et, après l'avoir reçu, il expira tranquillement. Il avoit régné trente-six ans comme roi de Germanie, et onze ans comme empereur, et est connu sous le nom d'Othon le grand. Le lendemain matin, son fils Othon II, déjà couronné empereur par le pape, fut de nouveau élu par tout le peuple, qui lui fit serment de fidélité, puis il fit porter le corps de son père à Magdebourg, où il fut enterré

(1) C. 24.

(2) Vitis lib. 3, in fin.

Pendant deux mois que saint Udalric lui survécut, il fit beaucoup d'aumônes et de prières pour ce prince, et continua de dire la messe tous les jours, tant que ses forces lui permirent de se tenir debout; quand il ne put plus dire la messe, il se faisoit mener tous les jours à l'église pour l'entendre. Puis, étant assis dans sa chambre, après avoir achevé l'office et tout le psautier, il se faisoit lire les vies des pères et les dialogues de saint Grégoire, par Gérard, prévôt de son église (1), et s'en entretenoit avec lui. Un jour il dit, comme s'éveillant d'un profond sommeil : Hélas! hélas! je voudrais n'avoir jamais vu mon neveu Adalbéron; parce que j'ai consenti à son désir, ils ne veulent pas me recevoir en leur compagnie, que je n'en aie été puni.

Le jour de la Saint-Jean, il se fit habiller dès le matin et revêtit des ornements, et alla à l'église, où il célébra deux messes de suite, ce qu'il regarda comme un miracle. La veille de Saint-Pierre, qui étoit un dimanche, avant que l'on commençât vêpres, s'étant baigné et revêtu des habits qu'il avoit préparés pour ses funérailles, il attendoit la mort; mais elle n'arriva que le vendredi suivant. La sentant approcher, il fit étendre de la cendre en croix et jeter dessus de l'eau bénite, puis y demeura couché jusqu'à ce qu'il expirât. C'étoit le quatrième de juillet neuf cent soixante-treize; il avoit quatre-vingt-trois ans, et cinquante ans d'épiscopat. Il fut enterré à Sainte-Afre, et saint Volfange, évêque de Ratisbonne, officia à ses funérailles. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Il est connu sous le nom de saint Ulric (2).

## XXXVI. Mort de Jean XIII. Benoît VI, Benoît VII, papes.

Le pape Jean XIII étoit mort l'année précédente neuf cent soixante-douze, le sixième de septembre, après avoir tenu le saint-siège près de sept ans. Son successeur fut Benoît VI, Romain de naissance, fils d'Hildebrand (3). On croit qu'il fut ordonné le dimanche vingt-deuxième de septembre neuf cent soixante-douze, et il tint le saint-siège dix-huit mois. Ce pape, étant devenu odieux aux Romains, fut pris par Centius ou Crescentius, fils de la fameuse Théodore et du pape Jean X; on enferma Benoît au château Saint-Ange, et on ordonna pape de son vivant Francon, fils de Ferrutius, et diacre de l'église romaine; mais quelque temps après Benoît VI fut étranglé dans sa prison. Après sa mort, on chassa Francon, qui avoit pris le nom de Boniface VII, et

(1) Vita c. 263.

(3) Epitaph. ap. B. ron.

(2) C. 26. Sup. liv. LV, Papebr. in Bened. 6. n. 9. Martyr. R. 4 jul.

il s'enfuit à Constantinople. Alors on élut Donus II, que quelques-uns mettent devant Benoît, et que d'autres ne comptent point entre les papes, car son pontificat est très-obscur. Enfin, le vingt-huit de décembre neuf cent soixante-quinze, on mit dans le saint-siège Benoît, évêque de Sutri, parent d'Albéric, seigneur de Rome, et il tint le saint-siège huit ans et demi.

## XXXVII. Fin d'Aimard, abbé de Clugny.

On rapporte à ce temps de troubles dans l'église romaine, le refus que fit saint Mayeul, abbé de Clugny, de la dignité de pape, que l'empereur Othon II et l'impératrice Adélaïde, sa mère, le pressèrent d'accepter. Nous avons vu que, dès l'an neufcentquarante-huit (1), Aimard, troisième abbé de Clugny, étant devenu aveugle, prit Mayeul pour coadjuteur, et le fit reconnaître abbé, sans cesser de l'être lui-même. Il arriva quelque temps après qu'Aimard, étant logé à l'infirmerie comme un simple moine, envoya celui qui le servoit demander du fromage. Le cellierier, occupé à plusieurs choses, le refusa durement, se plaignant qu'il ne pouvoit souffrir tant d'abbés et tant de maîtres. Aimard sentit vivement ce mépris, et le lendemain matin il se fit mener au chapitre, et dit à Mayeul : Mon frère, je ne vous ai pas mis au-dessus de moi pour me maltraiter, mais pour compatir à mes infirmités, comme un fils. Etes-vous pas mon moine? Oui, répondit Mayeul, je le suis autant que je l'ai jamais été. Si vous l'êtes, reprit Aimard, quittez votre chaire, et reprenez la place que vous aviez auparavant. Mayeul obéit aussitôt, et reprit son ancienne place de simple moine. Alors Aimard se mit dans la chaire abbatiale, et proclama le cellierier, qui s'étant prosterné, il lui fit une forte réprimande, et lui imposa la pénitence qu'il voulut. Puis il quitta le siège, et ordonna à Mayeul de le reprendre; à quoi il obéit aussitôt. On voit en cet exemple la vigueur d'Aimard, qui passoit pour homme simple, et l'humilité de Mayeul.

## XXXVIII. Saint Mayeul, abbé.

Aimard mourut, comme l'on croit, l'an neuf cent soixante-cinq, et Mayeul gouverna seul l'abbaye de Clugny pendant près de trente ans (2). La lecture des livres saints faisoit ses délices; en voyage même et à cheval il avoit le plus souvent un livre à la main. Il ne méprisoit pas toutefois les philosophes et les auteurs profanes, pour en tirer ce qu'il y trouvoit d'utile. Il ne cédoit à personne dans la connoissance de la discipline monastique, des canons et des lois. Il joignoit à la doctrine une grande facilité de parler; et on l'écouloit avec

(1) Sup. I. LV, n. 38. (2) Vita per Syr. I. 3, Séc. 5, Ben. p. 324. c. 3.

plaisir quand il faisoit quelque discours de morale. Comme il avoit gardé la virginité, il avoit grand soin de conserver la pureté de ses moines. Il reprenoit les fautes avec zèle, mais ensuite il adoucissoit la correction par tous les moyens possibles. Plusieurs hommes riches et puissants, touchés de ses exhortations, embrassèrent la vie monastique et augmentèrent considérablement la communauté de Clugny, sans que l'union y fût altérée par la diversité des nations. L'abbé Mayeul cherchoit toujours la retraite, même dans les voyages, et prioit avec une telle componction, que le plus souvent on trouvoit la terre trempée de ses larmes. Il déplorait ses moindres fautes comme des crimes.

Il avoit aussi le don des miracles. Etant allé par dévotion au Puy en Vélai visiter l'église de Notre-Dame, entre plusieurs pauvres qui lui demandoient l'aumône, il vint un aveugle qui dit avoir eu révélation de saint Pierre qu'il recouvreroit la vue, en lavant ses yeux de l'eau dont l'abbé Mayeul auroit lavé ses mains. L'abbé le renvoya avec une forte réprimande; et sachant qu'il avoit demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit avec menaces de lui en donner. L'aveugle ne se rebuta point; mais après avoir été refusé plusieurs fois, il attendit l'abbé sur le chemin, prit son cheval par la bride, et jura qu'il ne quitteroit point qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandoit. Et afin qu'il n'y eût point d'excuse, il portoit de l'eau dans un vaisseau pendu à son cou. Le saint en eut pitié: il descendit de cheval, bénit l'eau selon l'usage de l'Eglise, en fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, puis avec les assistants se mit à genoux, et pria la Sainte-Vierge avec larmes. Avant qu'il se fût relevé, l'aveugle recouvra la vue. Sirus, auteur de la vie du saint, dit avoir appris ce miracle de ceux qui en furent témoins. Dans une terre de l'abbaye de Clugny, un paysan s'étant fait donner secrètement de l'eau dont l'abbé avoit lavé ses mains, en lava les yeux de son fils aveugle, qui recouvra la vue aussitôt. Le saint homme l'ayant su, faisoit depuis répandre en sa présence l'eau dont il s'étoit lavé; mais on ne laissoit pas de lui en dérober qui guérissoit les malades. On raconte de lui plusieurs autres miracles.

Il augmenta considérablement les biens temporels de Clugny, et en étendit l'observance à plusieurs monastères, qu'on le chargea de réformer en France et ailleurs (1). L'empereur Othon le grand, connoissant son mérite par le rapport de plusieurs personnes, désiroit ardemment de le voir. Car les soins de l'Etat ne l'empêchoient pas d'avoir une affection pour les monastères; et il gémissoit souvent de voir les moines mener une vie séculière (2). Hel-

(1) Elog. Maj. Séc. 5. (2) Vita per Syr. lib. 2, Ben. n. 21, etc. p. 769. c. 20. Sup. liv. LV, n. 38.



dric, qui, comme j'ai dit, après avoir été un seigneur considérable en Italie, avait tout quitté pour se rendre moine à Clugny, procura à l'empereur la connoissance particulière de l'abbé Mayeul. Ce prince le fit donc venir près de lui, et le prit tellement en affection, qu'il voulut lui donner le gouvernement de tous les monastères qui dépendoient de lui en Italie et en Germanie. L'impératrice auroit voulu le servir comme la moindre femme; il étoit respecté et aimé de tous les seigneurs: c'étoit le confident de l'empereur, et tous ceux qui avoient des affaires auprès du prince recherchoient sa médiation. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an neuf cent soixante-six, il réforma l'abbaye de Classe, près de Ravenne, dédiée à saint Apollinaire, et y mit un abbé; et, à la prière de l'impératrice, il rétablit le monastère de Saint-Sauveur près de Pavie, nommé du Ciel-d'or, fondé par le roi Luitprand, et fameux par les reliques de saint Augustin (1).

#### XXXIX. Saint Mayeul pris par les Sarrasins.

Saint Mayeul fit un autre voyage à Rome en neuf cent soixante-treize, et à son retour il prédia aux frères qui l'accompagnoient que l'empereur Othon le grand mourroit cette même année (2). Au passage des Alpes il fut pris par les Sarrasins de Frassinét, avec une grande troupe de gens de divers pays, qui se croyoient en sûreté à la suite d'un si saint homme. Les Sarrasins mirent aux fers tous ceux qu'ils prirent, et le saint abbé, en voyant un qui du haut d'une roche lançoit un dard sur un de ses serviteurs, mit la main au-devant, reçut le coup, et en porta la cicatrice toute sa vie. Il ne craignoit point la mort, mais il étoit sensiblement affligé de ne pouvoir secourir tant de captifs arrêtés à son occasion. Toutefois, il obtint par ses prières envers Dieu qu'ils n'en fissent mourir aucun. Comme ils le menaient à leur logement, les principaux d'entre eux lui rendoient honneur, d'autres s'en moquoient et parloient avec mépris de la religion chrétienne.

Alors le saint abbé commença à leur montrer par de fortes raisons l'excellence de notre religion et la fausseté de la leur: ce qui les irrita à tel point qu'ils lui mirent les fers aux pieds, et l'enfermèrent dans une grotte affreuse. Là il demandoit à Dieu la grâce du martyre, mais il eut un songe qui lui fit croire qu'il seroit délivré: et il trouva sur lui le traité de l'assomption de la Sainte-Vierge, attribué dès lors à saint Jérôme, que les Sarrasins lui avoient laissé par mégarde, en lui ôtant les autres livres. Il compta combien il restoit de jours jusqu'à l'Assomption, et il trouva qu'il

y en avoit vingt-quatre, c'est-à-dire, que c'étoit le vingt-troisième de juillet. Alors il pria la Sainte-Vierge d'intercéder auprès de son fils, afin qu'il célébrât cette fête avec les chrétiens; après quoi il s'endormit, et à son réveil il se trouva libre de ses fers. Les infidèles, étonnés de ce miracle, n'osèrent l'attaquer davantage, et commencèrent à le respecter. Ils lui demandèrent s'il étoit assez riche dans son pays, pour se racheter lui et les siens. Il répondit qu'il ne possédoit rien en ce monde qui lui fût propre, mais qu'il commandoit des gens qui avoient de grandes terres et beaucoup d'argent. Alors ils l'exhortèrent eux-mêmes à envoyer un des siens pour apporter sa rançon, et la taxèrent à mille livres pesants d'argent, afin que chacun d'eux en eût une livre. L'abbé Mayeul envoya donc un de ses moines avec une lettre de sa main, qui ne contenoit que ces mots: A mes seigneurs et mes frères de Clugny, frère Mayeul, malheureux captif. Les torrents de Béliar m'ont environné, les filets de la mort m'ont prévenu (1). Maintenant donc, envoyez, s'il vous plaît, la rançon pour moi et pour ceux qui sont avec moi. Cette lettre ayant été apportée à Clugny, y causa une extrême affliction et dans tout le pays. On vendit tout ce qui servoit à l'ornement du monastère; plusieurs gens de bien contribuèrent de leurs libéralités, et on amassa promptement la somme promise.

Cependant le saint abbé s'attiroit de plus en plus la vénération des Barbares. L'heure du repas étant venue, ils lui offrirent de ce qu'ils mangeoient, c'est-à-dire de la chair et du pain très-rude. Il répondit: Si j'ai faim, c'est au Seigneur à me nourrir; ce que vous m'offrez n'est pas à mon usage. Alors un d'eux en eut compassion: il releva ses manches, lava ses mains et un bouclier, sur lequel il pétrit un pain assez proprement en présence de l'abbé, le fit promptement cuire et le lui apporta. L'abbé le reçut, fit sa prière, et le mangea avec action de grâce. Un autre Sarrasin voulant polir un bâton, mit le pied sur une bible que Mayeul portoit toujours avec lui. Le saint homme en gémit, et les autres reprirent leur camarade, disant qu'il ne falloit pas traiter ainsi les paroles des grands prophètes. Le même jour ce Sarrasin ayant pris querelle avec d'autres, ils lui coupèrent le pied dont il avoit foulé la bible. Enfin la rançon étant venue, saint Mayeul fut délivré, et tous ceux qui avoient été pris avec lui, et il célébra la fête de l'Assomption chez les chrétiens, comme il l'avoit demandé. Les Sarrasins ne demeurèrent pas long-temps sans être entièrement chassés de leur poste de Frassinét, par les troupes de Guillaume, duc d'Arles: ce qui fut regardé comme une punition divine de la prise du saint abbé. On lui renvoya ses livres, qui furent trouvés dans leur bagage.

(1) Sup. liv. XLII, n. 40

(2) Syr. lib. III, c. 10. Ibid. c. 1.

(1) Ps. XVII, 5, 6.

#### XL. Saint Mayeul refuse d'être pape.

Quelque temps après le retour de saint Mayeul à Clugny, l'empereur Othon II et l'impératrice Adélaïde, sa mère, l'ayant fait venir, le prièrent instamment d'accepter le saint-siège de Rome, qui étoit vacant (1). On croit que c'étoit après la mort de Benoît VI et de Donus, pour empêcher la faction de Francon de le rétablir. L'abbé Mayeul refusa constamment cette dignité, disant qu'il vouloit vivre pauvre et ne quitter jamais son petit troupeau. Comme l'empereur et l'impératrice le pressoient fortement, il demanda du temps pour y penser. Il se mit en prière, et se trouva ensuite fortifié dans sa résolution. Il dit donc aux seigneurs et aux évêques, qui vouloient lui persuader de se rendre au désir de l'empereur: Je sais que je manque des qualités nécessaires à une si haute dignité; et les Romains et moi nous sommes autant éloignés de mœurs que de pays. Enfin il demeura ferme dans son refus; et ce n'est peut-être pas le moindre de ses miracles.

#### XLI. Sainte Adélaïde, impératrice.

On vit un exemple illustre de son autorité dans la réconciliation du roi Othon II avec l'impératrice Adélaïde sa mère, que sa vertu fait compter entre les saintes de ce siècle. Elle étoit fille de Raoul II, roi de Bourgogne, et sœur du roi Conrad, le pacifique et de Bouchard, évêque de Lausanne, depuis archevêque de Lyon (2). Dès l'âge de seize ans elle épousa Lothaire, fils de Hugues, roi d'Italie, et en eut Emme, qui épousa Lothaire, roi de France. Adélaïde demeura veuve après trois ans de mariage, et fut cruellement persécutée par Béranger, nouveau roi d'Italie, et Guille, sa femme. On lui coupa les cheveux; elle fut souvent battue à coups de pied et de poing, et enfermée dans une obscure prison, avec une seule servante. S'en étant sauvée de nuit comme par miracle, elle fut conduite au roi Othon I<sup>er</sup>, qui, étant veuf de son côté, l'épousa, et elle ne lui servit pas peu à conquérir le royaume d'Italie. Depuis elle remercioit Dieu souvent de lui avoir envoyé ces persécutions, pour la préserver des tentations que son état de veuve eût pu lui attirer dans une si grande jeunesse.

Après la mort d'Othon le grand, elle gouverna avec beaucoup de sagesse et de bonheur pendant le bas âge de son fils Othon II. Mais lorsqu'il fut devenu grand, des gens mal intentionnés lui donnèrent de la jalousie de l'impératrice sa mère, qu'ils lui représentèrent comme une princesse ambitieuse qui se vouloit attribuer toute l'autorité, et ne savoit pas en user. Elle crut devoir céder à l'envie, et se

(1) Vita per. Syr. lib. 3, c. 8.

(2) Vita per Odil. Bibl. Clun. p. 354. Elog. Sæc. 5, Ben. p. 38.

retira en Bourgogne chez le roi Conrad, son frère, qui faisoit sa résidence à Vienne. Tous les gens de bien étoient affligés de sa disgrâce; et enfin le roi Othon son fils, se repentit de l'avoir ainsi traitée, et envoya au roi Conrad, son oncle, et à l'abbé Mayeul, le prier de le réconcilier avec sa mère, et de l'amener à Pavie pour cet effet. Elle y vint par leur conseil; le saint abbé l'accompagna, et représenta au roi Othon le devoir d'honorer ses parents, par l'exemple de Jésus-Christ même. Le jeune prince en fut si touché, qu'il se jeta aux pieds de sa mère; elle se prosterna de son côté, ils répandirent beaucoup de larmes, et demeurèrent toujours unis.

#### XLII. Saint Volfang, évêque de Ratisbonne.

La seconde année du règne d'Othon II, c'est-à-dire l'an neuf cent soixante-quatorze, saint Volfang, une des lumières de ce siècle, fut ordonné évêque de Ratisbonne. Il naquit en Souabe de parents médiocres, et fut nommé au baptême Volfang, qu'il traduisoit en latin *Lupambulus*, c'est-à-dire pas-de-loup (1). Après avoir commencé ses études au monastère de Richenou, il passa à Wirtzburg avec Henri, frère de Poppon, qui en étoit évêque, et qui avoit fait venir d'Italie un très-habile maître nommé Etienne. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an neuf cent cinquante-six, le roi Othon I<sup>er</sup> donna l'archevêché de Trèves à Henri, qui étoit son parent, et le nouveau prélat emmena avec lui son ami Volfang. Il voulut le combler de biens et d'honneurs, et lui donner après lui la plus grande autorité dans le diocèse, mais Volfang ne voulut point d'autre emploi que d'instruire la jeunesse; encore le faisoit-il gratuitement, refusant même ce qu'on lui offroit, et nourrissant à ses dépens les écoliers pauvres. Il n'avoit pas moins soin des mœurs de ses disciples, que de leur instruction; et lui-même s'absteinoit de la chair, jeûnoit, veilloit et prioit beaucoup, et ne portoit point d'habits précieux. Il refusa des abbayes, dont l'archevêque Henri voulut lui donner la conduite, et accepta seulement d'être doyen de quelques chanoines, qu'il réduisit à la vie commune et à l'étude.

L'archevêque Henri étant mort en neuf cent soixante-quatre, Volfang avoit résolu de se retirer en son pays, pour quitter le monde entièrement, comme il désiroit depuis long-temps. Mais Brunon, frère de l'empereur et archevêque de Cologne, le fit venir auprès de lui, et lui offrit toutes sortes d'avantages. Volfang les refusa constamment; toutefois, il demeura quelque temps auprès de ce prince, et témoigna souvent depuis qu'il n'avoit guère vu de vertu pareille à la sienne. Enfin Brunon lui permit de suivre son inclination: il

(1) Vita Sæc. 5, Bened. p. 128.



retourna en Souabe; il fut reçu avec une très-grande joie par ses parents, qui le regardoient comme le soutien de la famille, et lui offroient toutes les commodités temporelles; mais il les quitta, pour aller se cacher dans le monastère d'Einsidlen au fond d'une obscure forêt; et y embrassa la vie monastique, sous la conduite de l'abbé Grégoire, Anglois de naissance, qui avoit tout quitté pour y venir servir Dieu (1).

La réputation de Volfang lui attira bientôt plusieurs disciples qui venoient, des monastères voisins, recevoir ses instructions; et saint Udalric, étant venu visiter à son ordinaire les moines d'Einsidlen, goûta tellement le mérite de Volfang, qu'il le prit en affection singulière, et quelque temps après l'ordonna prêtre malgré sa résistance. Un jour, comme Volfang étoit en prière, saint Otmar, à qui il se recommandoit souvent, lui apparut, et lui dit: Vous sortirez pauvre de cette province; et dans une autre, où vous serez exilé pour la cause de Dieu, vous serez pourvu d'un assez riche évêché. Si vous y faites votre devoir, vous entrez dans la vie éternelle au bout de vingt-deux ans, et vous sortirez de cette vie dans un lieu où on honore ma mémoire.

Encouragé par cette vision et poussé du zèle de la conversion des infidèles, il sortit du monastère avec la permission de l'abbé, et passa dans la Pannonie, pour prêcher les Hongrois, en neuf cent soixante-douze. Mais Pilgrim, évêque de Passau, voyant qu'il n'y faisoit point de fruit, le retira de cette entreprise, et le retint quelques jours auprès de lui. Pendant ce séjour, il reconnut si bien le mérite de Volfang, qu'il disoit à ses confidents: O qu'heureuse sera l'église qui aura un tel évêque! Je veux demander pour lui l'évêché de Ratisbonne. On lui répondit: Comment cet homme pauvre et inconnu pourra-t-il obtenir cette dignité préférablement à tant de personnes illustres et connues de l'empereur? Les jugements de Dieu, reprit l'évêque, sont bien différents de ceux des hommes. Je m'adresserai au marquis, en qui l'empereur a grande confiance, et je le prierai de faire en sorte que, sans avoir égard aux brigues et en vue de la récompense éternelle, on mette en cette place cet homme si digne, de quelque condition qu'il soit. La chose fut ainsi exécutée. L'empereur Othon II, par le conseil du marquis, envoya ordre d'élire Volfang pour évêque de Ratisbonne, et ensuite le lui amener bon gré malgré à Francfort, où il devoit passer la fête de Noël.

Les envoyés de l'empereur trouvèrent encore Volfang auprès de l'évêque de Passau, mais il ne songeoit qu'à partir pour retourner en son pays. Ayant appris l'ordre du roi, il vit bien que cette affaire étoit l'ouvrage de l'évêque. Il se rendit à Ratisbonne avec les envoyés, où le clergé et le peuple, d'un con-

sentement unanime, l'élirent canoniquement et l'envoyèrent à la cour avec une députation de leur part. Etant en présence de l'empereur, il se prosterna à ses pieds, protestant de son indignité; mais le prince, malgré sa répugnance, l'investit de l'évêché par le bâton pastoral. Volfang retourna à Ratisbonne, où il fut intronisé par le clergé et le peuple, et sacré par son métropolitain Frédéric, archevêque de Saltzbourg, accompagné de ses suffragants. Saint Volfang garda l'habit et la vie monastique dans l'épiscopat.

#### XLIII. Plaintes de Rathier contre son clergé.

Rathier, évêque de Vérone tant de fois chassé et rétabli, mourut enfin en cette année neuf cent soixante-quatorze. Ayant été obligé de quitter Liège en neuf cent cinquante-six, il demeura deux ans en repos, et en neuf cent cinquante-huit il retourna en Italie, où quelque temps après l'archevêque Brunon, par l'autorité de l'empereur Othon I<sup>er</sup>, son frère, lui procura son rétablissement dans le siège de Vérone. Rathier écrivit en ce temps-là un traité qu'il intitula Phrénésie, parce qu'il s'y emportoit furieusement contre Baudri, son successeur dans la chaire de Liège. Car Rathier ne feignoit pas de se traiter lui-même d'insensé, et de se dire des injures. Nous n'avons plus de ce traité, mais nous en avons deux autres de Rathier écrits dans le même temps, l'un du mépris des canons, adressé à Hubert, évêque de Parme; l'autre est la conclusion prise à Liège, c'est-à-dire une protestation contre son expulsion de cette église, où il rapporte ses raisons de n'y pas renoncer volontairement (1). Le premier traité est divisé en deux parties. Dans la première Rathier se plaint que le clergé de Vérone l'a autrefois chassé, le voulant réduire pour toute fonction à la consécration et l'application du saint-chrême. Il rapporte plusieurs canons pour montrer que l'évêque doit gouverner le temporel de l'Eglise aussi bien que le spirituel, et soutient qu'il doit pourvoir à la subsistance de son clergé, pour en être le vrai pasteur, et avoir moyen de s'en faire craindre ou aimer (2). Ce sont, dit-il, les clercs qui partagent entre eux les revenus de l'église, mais à leur gré, selon qu'ils sont les plus puissants. Il n'y a que les prêtres et les diacres qui ont part, pour avoir de quoi s'enrichir et se révolter contre l'évêque, pour se rendre maîtres des autres, et les obliger à se ranger de leur parti, sous peine de les chasser de l'Eglise. Cependant les sous-diacres, les acolytes et les autres moindres clercs n'ont pas de quoi vivre, de quoi servir et garder l'église, de quoi étudier; et ils s'en consolent, en ne faisant point leurs fonctions, et espérant à leur tour traiter de

même les autres, quand ils seront devenus diacres ou prêtres. On voit ici comment les fonctions des moindres ordres ont commencé à s'anéantir faute de rétribution, parce que le clergé supérieur s'est attribué tout le revenu des églises.

Rathier s'objecte: Est-ce donc le ministère d'un évêque de mesurer du blé et du vin, et de distribuer de l'argent à des clercs? il répond qu'il n'est pas nécessaire qu'il le fasse par lui-même, et qu'il doit le faire par des prêtres ou des diacres, suivant l'ancienne institution. Il chercha ensuite d'où vient ce mépris si général des canons depuis le moindre laïque jusqu'à l'évêque, et en trouva la cause dans le refroidissement de la charité et la corruption des mœurs, qui font regarder comme impossible l'observation des règles. Il rapporte plusieurs exemples de la corruption du clergé. Quand je fus, dit-il (1), transféré à Liège, un évêque m'objectoit les canons contre les translations, et lui-même étoit adonné au vin et au jeu, avoit des chiens et des oiseaux pour la chasse, et n'observoit point la résidence. J'en ai vu deux se reprocher mutuellement que l'un portoit les armes et l'autre avoit une concubine, que l'un avoit commis un adultère avant son ordination, et que l'autre après l'ordination s'étoit marié. Et ensuite: Supposez qu'un homme bigame avant la cléricature, après le sacerdoce abandonné à plusieurs femmes, guerrier, parjure, chasseur, ivrogne, soit mis sur le siège apostolique de Rome, comme Dieu le peut permettre: si je vais me plaindre à lui de quelque injustice, et qu'il écrive pour ma défense à celui qui m'a fait tort, celui-ci ne dira-t-il pas qu'il voit une paille dans l'œil de son frère, et ne voit pas une poutre dans le sien (2)? Mais un tel pape ne le fera pas, il n'osera condamner celui dont les sentiments sont conformes aux siens. Voilà d'où vient ce mépris si général des canons et de l'Evangile même. On croit inutile d'observer les moindres préceptes, quand on se sent coupable d'avoir violé les plus grands (3). Que gagnera-t-on à n'avoir point de chiens de chasse, si on a plusieurs concubines, si on s'abstient de donner des coups de poing ou de bâton, et que l'on tue les âmes par des absolutions injustes, ou par le scandale?

Il relève ensuite le malheur de ceux qui non-seulement négligent le ministère de la prédication, mais se l'interdisent eux-mêmes par leurs crimes suivant le reproche de l'Ecriture (4). Ensuite il ajoute: Faut-il après cela nous étonner que les séculiers ne soient point frappés des menaces que nous tirons de l'Ecriture et des canons, quand ils voient que nous rions en les lisant, et que nous nous obstinons à les mépriser? C'est aussi pourquoi ils font peu de cas de nos excommunications et

de nos absolutions, parce qu'ils voient que nous sommes nous-mêmes excommuniés par les canons.

Dans la seconde partie de ce traité (1), Rathier insiste sur l'incontinence du clergé, comme sur la principale cause du mépris des canons. Car, à peine, dit-il, trouve-t-on quelqu'un digne d'être élu évêque, ou d'imposer les mains à celui qui est élu. Ne voulant pas quitter ce vice d'incontinence, ils comptent le reste pour rien; et de là vient que de toutes les nations baptisées, ce sont les Italiens qui méprisent le plus les canons, parce qu'ils sont les plus impudiques, et fomentent ce vice par l'usage des ragoûts et l'excès du vin; en sorte que les clercs n'y sont distingués des laïques qu'en ce qu'ils se rasent la barbe et le haut de la tête, et font à l'église quelque service, pour plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu.

Rathier, étant rétabli à Vérone, n'y demeura pas en repos. Il ne pouvoit s'empêcher de reprendre, suivant le devoir de sa charge, son clergé, qui ne vouloit pas se corriger, car il n'y en avoit aucun qui ne fût concubinaire public, ou encore pis. Ils étoient choqués de son premier traité, adressé à l'évêque de Parme; et, comme Rathier les pressoit de quitter leurs femmes, suivant les canons et l'ordre de l'empereur, la plupart alleguoient leur pauvreté, qui leur rendoit ce secours nécessaire, parce que l'église ne leur donnoit point de gages (2). Pour y remédier, Rathier prit connoissance des biens de l'église de Vérone; et il trouva qu'ils étoient suffisants s'ils eussent été bien partagés. Mais ceux qui rendoient le moins de service à l'Eglise en avoient de reste, tandis que ceux qui servoient le plus en recevoient peu ou rien. Et si quelqu'un vouloit s'en plaindre, ils lui disoient: J'ai attendu la mort de mes prédécesseurs pour jouir de ce que j'ai maintenant, attendez aussi la mienne. Il avoit beau leur citer les canons, ils opposoient leur coutume.

#### XLIV. Synode de Rathier.

C'est ce qui l'embarrassoit, quand il voulut tenir un synode. Car, dit-il, parlant à son clergé, on tient les synodes pour corriger ce qui s'est fait contre les canons; et, quand je les regardois, je trouvais que vous n'en observiez aucun (3). Je voyois parmi vous des bigames, des concubinaires, des conspirateurs, des parjures, des ivrognes, des usuriers. Les enfants mêmes étoient irréguliers comme bâtarde. En un mot, la cause de la perte de tout mon peuple est le clergé. Car, comment oserois-je, dans mon synode, reprendre un laïque d'adultère, de parjure, ou de quelque autre crime, le souffrant dans mes ecclésiastiques? Vous savez que j'avois convoqué un synode, où,

(1) V. Mabill. Sec. 5, Act. p. 241 et 242.

(1) Spicil. tom. 2, p. 161 et 164. (2) P. 163.

(1) P. 170.

(2) Matth. VII, 3.

(3) P. 177.

(4) Ps. XL, LX, 16, p. 185.

(1) P. 187..  
(2) P. 222.

(3) Itiner. p. 270.



pendant deux jours, l'archiprêtre et l'archidiaque devoient examiner en mon absence ceux qui viendroient, et le troisième jour me rapporter tout ce qu'il y auroit à corriger. Je trouvai qu'on ne les avoit examinés que sur les psaumes, et qu'on avoit trouvé qu'ils ne les savoient pas mal, et la plupart mieux que moi. Voilà le fruit du synode.

Je les interrogeai sur leur créance, et je trouvai que plusieurs ne savoient pas même le symbole des apôtres. C'est ce qui m'obligea d'écrire la lettre synodique à tous les prêtres, où je leur ordonne d'apprendre les trois symboles, celui des apôtres, celui que l'on chante à la messe et celui de saint Athanase. Nous avons cette lettre synodique de Rathier, où il recommande l'observation du dimanche, et montre la signification morale de la parascève et du sabbat, c'est-à-dire du vendredi et du samedi (1). Il dit dans cette lettre : Je veux savoir de chaque prêtre s'il est né libre ou de condition servile. S'il est né ou ordonné dans mon diocèse, et pour quel titre. S'il a été serf, qu'il montre sa lettre d'affranchissement : s'il est d'un autre diocèse, qu'il montre son dimissoire. Chacun de vous aura, s'il se peut, une explication du symbole et de l'oraison dominicale, suivant la tradition des pères, pour en instruire le peuple ; c'est ce que nous appelons un catéchisme. Ensuite, entre les formules de l'administration des sacrements, comprise aujourd'hui dans le rituel, il marque l'ordre de la réconciliation des pénitents, suivant la mesure réservée aux prêtres par les canons, ce qui montre qu'il y avoit des cas réservés à l'évêque ; et il dit ensuite expressément que les prêtres peuvent donner la pénitence pour les péchés secrets ; mais quant aux péchés publics, ils doivent en faire leur rapport à l'évêque. Sachez, ajoute-t-il, que nous n'ordonnons personne qui n'ait passé quelque temps dans un monastère ou auprès d'un homme savant, et ne soit un peu instruit.

#### XLV. Autres écrits de Rathier.

Une autre plainte du clergé de Vérone, contre Rathier, c'est qu'il avoit employé la part des revenus ecclésiastiques destinée aux pauvres, à rebâtir les églises brûlées par les païens ou tombées en ruine par la négligence des mauvais évêques. C'est à quoi il répond dans le livre intitulé Apologétique, et il soutient que les pauvres pouvant alors se passer de ce secours, il a dû employer les biens de l'Eglise à un besoin plus pressant. Cette division avec son clergé arriva après la mort de Jean XII, par l'ordre duquel il avoit été rétabli, par conséquent l'an neuf cent soixante-quatorze. Et c'est en ce temps qu'il écrivit l'itinéraire, où il déclare à son clergé qu'il veut

(1) P. 156 ; to. 9, Conc. in fin. p. 263.

aller à Rome pour se trouver au concile qui s'y doit assembler, et le consulter touchant la conduite qu'il doit tenir avec eux. Car, dit-il, où pourrais-je m'instruire mieux qu'à Rome ? Que fait-on ailleurs touchant les dogmes ecclésiastiques qui soit ignoré à Rome ? C'est là que les souverains docteurs de tout le monde et les princes de l'Eglise universelle ont brillé. Là sont les décrétales des papes ; là on examine les canons, on approuve les uns et on rejette les autres : ce qui est cassé ne subsiste nulle part, et l'on ne casse nulle part ce qui subsiste. Ajoutez que Dieu nous a donné un empereur très-juste et très-sage, qui a institué à Rome le pape Jean, très-digne de cette place : c'est Jean XIII. Je crois, ajoute-t-il, qu'ils assembleront cet automne un concile universel. Il témoigne la peine où il se trouve pour son clergé, qui, étant coupable tout entier, devroit tout entier faire pénitence publique, après laquelle il ne lui seroit plus permis de faire aucune fonction ; ainsi, le peuple demeureroit sans sacrements (1). Puis il ajoute : Que ferai-je donc de vous, mes frères ? Si vous ne confessez pas vos péchés, je crains que vous ne soyez pas sauvés ; si vous les confessez, il ne vous sera plus permis d'offrir le saint sacrifice.

Une petite abbaye, nommée Magozian, ayant été brûlée par les Hongrois, il n'y étoit resté que l'abbé qui, loin de pratiquer la règle, ne vouloit pas même quitter sa femme, et avoit offert de l'argent à Rathier pour se maintenir en possession (2). Rathier donna cette abbaye à des prêtres séculiers, ordonnant qu'il y en eût au moins trois, afin que l'on y célébrât tous les jours la messe ; qu'il y eût un diacre, un sous-diacre et quelques petits clercs. Pour leur subsistance, il leur assigne non pas des terres, mais certaine quantité de blé, de vin et de légumes, et ordonne qu'ils chanteront tout l'office divin aux heures réglées (3). Un des clercs de Vérone avoit marié son fils en carême, et le mariage s'étoit fait la nuit du dimanche, en violant doublement les canons. L'évêque Rathier leur impose, et à tous ceux qui avoient commis des fautes semblables, une pénitence de quarante jours, déclarant qu'il l'accomplira avec eux, pour ne les avoir pas repris plus tôt. Il exhorte ses clercs, puisqu'il ne peut les résoudre à quitter leurs femmes, à ne pas engager leurs fils dans la cléricature, et marier leurs filles à des laïques, afin de ne pas perpétuer le désordre dans l'Eglise.

Nous avons quelques sermons de Rathier, dont le premier et le plus grand est sur le carême (4). Il y blâme ceux qui, alternativement, passaient un jour sans manger et un sans jeûner, ou qui, jeûnant tous les jours jusqu'au soir, se donnoient la liberté de manger

(1) P. 265, 267, 277.

(2) P. 256.

(3) P. 238.

(4) P. 281, id. Ep. Syn. p. 264, n. 6, 9, 10.

la nuit avec excès, ou qui mangeoient avant none, qui étoit l'heure prescrite, croyoient jeûner pourvu qu'ils ne fissent qu'un repas. Il défend le samedi-saint de donner le baptême solennel avant la dixième heure, c'est-à-dire quatre heures du soir. Il reprend l'erreur de ceux qui disoient que tous les baptisés seroient sauvés, et réfute amplement et solidement ceux qui s'imaginoient Dieu corporel, renouvelant l'hérésie des anthropomorphites. Vous fabriquez, dit-il (1), des idoles dans votre cœur, et, oubliant l'immensité de Dieu, vous vous le figurez comme un grand roi assis sur un trône d'or, et les anges comme des hommes ailés et vêtus de blanc, tels que vous les voyez peints contre les murailles. Ensuite il réfute ceux qui croyoient que saint Michel célébroit la messe devant Dieu le lundi, et par cette raison alloient à son église ce jour-là plutôt qu'un autre de la semaine.

#### XLVI. Fin de Rathier.

Enfin Rathier ne pouvant vivre en repos à Vérone, et ne s'y trouvant pas en sûreté, la quitta pour la dernière fois, et revint à l'abbaye de Lobes, près de Liège, où il avoit passé ses premières années (2). Baudri, évêque de Liège, étoit mort dès l'an neuf cent cinquante-neuf, et Brunon, archevêque de Cologne, avoit mis à sa place Euracre, doyen de Bonne. L'abbé de Lobes étoit Folcuin, qui nous en a laissé la chronique. Rathier lui envoya un écrit contenant les raisons qui le faisoient douter s'il retourneroit à Lobes ; mais en même temps il demandoit des chevaux et des gens pour l'y conduire. On lui en envoya, il vint ; et quelque temps après il obtint du roi de France, Lothaire, l'abbaye de Saint-Amand, où, ayant à peine demeuré une nuit, il revint à une terre que l'évêque lui avoit donnée. Ensuite il obtint l'abbaye de Haumont, et y donna ce qu'il avoit d'ornements et de meubles précieux. Il se brouilla avec l'abbé Folcuin, qui, dans son histoire, l'accuse de légèreté et même de simonie, et la chose vint à tel point que Rathier, étant soutenu par l'évêque de Liège, Folcuin fut obligé de quitter la place. Mais l'évêque étant mort en neuf cent soixante-onze, Notquer, son successeur, rétablit l'abbé Folcuin, et Rathier se réconcilia avec lui. Enfin, étant à Namur avec le comte, en neuf cent soixante-quatorze, il y mourut, et fut enterré à Lobes solennellement en évêque (3).

Dans les derniers temps de sa vie, il fit son portrait dans un écrit qu'il appelle Conjecture (4). C'est une ironie perpétuelle, où il se loue en effet, rapportant et feignant d'approuver les reproches que lui faisoient ses ennemis. On y peut remarquer ce qui suit : Il étoit fils d'un

(1) Sup. l. XXI, n. 1. Rath. Spicil. Sup. liv. LX, n. 42. n. 32, 33.

(2) Chr. Laub. tom. 6,

(3) Sigib. Chr. 974.

(4) Spic. t. 2, p. 199.

charpentier, c'est pourquoi il aimoit tant à bâtir ou à réparer des églises. Il étoit trop pauvre pour avoir ni chapelain ni valet. Il étoit malpropre en ses habits et en sa chaussure. Il couchoit le plus souvent à terre ou sur un banc. Il faisoit manger avec lui toutes sortes de gens, et jeûnoit souvent jusqu'à none, afin de faire pénitence pour les autres. Il ne souffroit point qu'on lui baisât les pieds. Il ne se mettoit point en peine des médisances, et donna une fois douze sols d'argent à un homme qui lui avoit dit des injures. Il étoit tout occupé de la lecture, fuyoit la multitude, aimoit la solitude et ne dédaignoit pas les travaux serviles. Il n'alloit point voir le roi ou les grands, ne leur demandoit rien, et refusoit même leurs présents. Il reprenoit tout le monde, et mettoit par écrit les défauts, principalement du clergé. Ce sont les principaux traits du tableau de Rathier, fait par lui-même. Il dit qu'il y a environ quarante ans qu'il a commencé à rechercher la puissance, c'est-à-dire l'épiscopat, et fait l'éloge de l'empereur Othon, ce qui convient à l'an neuf cent soixante-douze.

Nous avons une lettre importante de Rathier à un nommé Patrice, au sujet de l'eucharistie (1). Vous demandez, dit-il, si j'ai dit la messe pendant une telle semaine : je laisse à l'apôtre à juger qui de nous deux s'expose à un plus grand danger en recevant indignement l'eucharistie, moi très-rarement, vous tous les jours. On m'a dit aussi que vous êtes scandalisé de ce que j'ai pris le bain la veille de la circoncision, comme si on ne devoit pas se purifier autant qu'il est possible pour toucher les choses saintes ; mais, ce qui m'afflige, c'est que vous connoissiez si peu un sacrement que vous célébrez si souvent, et que vous le prenez pour une simple figure. Croyez-moi, mon frère, comme à Cana de Galilée l'eau fut changée en vin véritable et non figuratif ; ainsi ce vin devient de vrai sang, et ce pain de vraie chair. Que si le goût et la couleur qui demeurent vous persuadent autre chose, ne croyez-vous pas à l'autorité de l'Ecriture, qui dit que l'homme fut formé du limon de la terre (2) ? L'homme, toutefois, n'a point la figure de la terre et du limon, il n'en a que la substance. Croyez ici que c'est le contraire, et qu'encore que la couleur et la saveur demeurent, ce que vous prenez est vraie chair et de vrai sang. Mais vous demandez de quel corps est cette substance, d'où elle est tirée, et si le pain est ôté invisiblement ou changé en chair, car voilà ce qui frappe la curiosité humaine. Interrogeons l'Evangile. Il rapporte les paroles de l'institution de l'eucharistie (3), et conclut : Voilà de quel corps est cette chair et ce sang, d'autant plus certainement que nous l'apprenons par la bouche de la vérité même. Ne vous mettez point en peine, du reste, puisqu'on

(1) Spic. t. 12, p. 37.

(2) Gen. III, 19.

(3) Math. XXVI, 26. 1. Cor. XI, 24.



vous dit que c'est un mystère, et un mystère de foi. Si c'est un mystère, on ne peut le comprendre; s'il est de foi, on doit le croire et non pas l'examiner.

## XLVII. Eglise d'Espagne.

En Espagne, le roi Sanche le gros mourut, après douze ans de règne, en neuf cent soixante-sept, et Ramir III, son fils, lui succéda; mais, comme il n'avait que cinq ans, sa tante Elvire, princesse pieuse et prudente, qui s'étoit consacrée à Dieu, gouverna pour lui (1). Il eut paix avec les Sarrasins, et retira d'eux le corps du martyr saint Pélage que leur père leur avait demandé, et l'enterra à Léon avec les évêques. Les comtes de Galice, de Léon et de Castille, ennuyés du gouvernement foible de Ramir, reconnurent pour roi Bermond ou Véremond, son cousin, fils d'Ordogne III, ce qui causa une guerre civile; mais Ramir mourut la quinzième année de son règne, et Bermond II demeura seul roi en neuf cent quatre-vingt-deux. Ce roi donna à l'église de Compostelle les biens d'un martyr tué par les Sarrasins; car les infidèles, ayant pris Simanca dans le royaume de Léon, passèrent au fil de l'épée la plupart des habitants, et emmenèrent captif le peu qui restoit, les chargèrent de chaînes, et les tinrent en prison deux ans et demi, pendant lesquels ils louoient Dieu, et, demeurant fermes dans la foi, ils furent enfin mis à mort par ordre du roi et souffrirent le martyre (2). Un d'eux, nommé Sarrasin, et au baptême Dominique, avait quelques héritages à Zamora, et, comme il n'avait point d'héritiers, le roi de Ramir s'en empara. Mais le roi Bermond les donna à l'église de Compostelle par une charte datée du mois de février, ère mille treize, l'an neuf cent soixante-quinze, et cinq évêques souscrivirent.

## XLVIII. Saint Rudesinde.

Du temps de ces rois, vivoit saint Rudesinde ou Rosende, évêque de Dume. Il étoit de la plus haute noblesse, fils de Gutière Mendès et petit-fils d'Ermenégilde, parent du roi Alphonse le grand. La mère de Rudesinde étoit Ilduara ou Aldara, illustre par sa piété comme par sa naissance (3). Dans son épitaphe, son fils la nomme confesse, c'est-à-dire religieuse, suivant le style du temps, où l'on nommoit aussi les moines confesseurs. Rudesinde naquit l'an neuf cent sept, et fut instruit dans les lettres et la piété par Savaric, évêque de Dume, qui mourut vers l'an neuf cent vingt. Après Rodrigue, son successeur, Rudesinde fut ordonné évêque du même siège, quoiqu'il n'eût

(1) Sampr. p. 70. Sup. Ambr. Mor.  
L. LV, n. 46. (2) Boll. 1, Mart. t. 6.  
(3) Baron. an. 975. Ex Act. SS. Ben. Séc. 5, p. 522.

encore, dit-on, que dix-huit ans. Il fonda, l'an neuf cent trente-cinq, le monastère de Celleneuve, en Galice, et y mit pour abbé Franquilan, qui avoit déjà gouverné un autre monastère. Rudesinde fit, depuis ce temps, sa résidence à celui de Celleneuve, dont on croit que les moines étoient son clergé, et le soulageoient dans ses fonctions.

Sisenand, parent de Rudesinde, étoit alors évêque d'Iria, dont le siège fut depuis transféré à Compostelle. Comme il négligeoit ses fonctions, ne s'adonnant qu'aux jeux et aux vanités du siècle, ses désordres le rendirent odieux, non-seulement à son clergé et à son peuple, mais aux grands et au roi Sanche le gros, qui, après l'avoir averti plusieurs fois, le mit enfin en prison, et, du consentement du clergé et du peuple, lui substitua Rudesinde, c'est-à-dire qu'il l'obligea à prendre soin de cette église, et à suppléer à l'absence de son pasteur; mais Rudesinde n'en fut jamais pasteur titulaire, et dans tous les actes qui restent de lui il ne se nomme qu'évêque de Dume. La Galice étant alors attaquée par les Normands, et le Portugal par les Arabes, Rudesinde, en l'absence du roi, assembla des troupes, marcha contre les ennemis, chassa les Normands de Galice, et repoussa les Arabes dans leurs frontières; après quoi il rentra victorieux à Compostelle aux acclamations du peuple.

Le roi Sanche étant mort, l'évêque Sisenand rompit ses fers, sortit de sa prison, et la nuit de Noël vint trouver Rudesinde comme il dormoit, le menaçant, l'épée à la main, de le tuer s'il ne quittoit la ville et ne lui cédoit la place. Rudesinde le reprit avec beaucoup de gravité, et lui prédit qu'il mourroit bientôt de mort violente; pour lui, il sortit sur-le-champ de Compostelle, et se retira au monastère de Saint-Jean de Cabrière, qu'il avoit fondé. Cependant, la cinquième année du règne de Ramir III, c'est-à-dire l'an neuf cent soixante-onze, cent bâtiments normands, sous la conduite de leur roi Gondred, abordèrent en Galice, y firent de grands ravages autour de Compostelle, et tuèrent l'évêque Sisenand. Rudesinde eut soin de lui donner un successeur (1).

Il continua de vivre dans son monastère de Celleneuve, où l'on dit même qu'il renonça à sa dignité, prit l'habit monastique, et se soumit à l'obéissance de l'abbé Franquilan, après la mort duquel il fut lui-même élu abbé de ce monastère (2). Il en gouverna plusieurs autres en Galice et en Portugal; et ayant établi Mamillan pour son successeur à Celleneuve, il mourut âgé de soixante-dix ans le jeudi premier jour de mars neuf cent soixante-dix-sept. On raconte un grand nombre de miracles faits à son tombeau.

Segnorine, sa parente, étoit abbesse de Baste

(1) Sampr. p. 70. (2) Vita n. 6.

au diocèse de Brague (1). Elle avoit été élevée à Vicira par Godine, sa tante, qui en étoit abbesse, et se consacra à Dieu, refusant la recherche d'un comte qui la vouloit épouser. Etant abbesse, elle transféra le monastère à Baste, et vécut en grande liaison avec saint Rudesinde, dont on dit même qu'elle apprit la mort aussitôt par révélation. Elle mourut à cinquante-huit ans, le vingt-deux d'avril neuf cent quatre-vingt-deux.

## XLIX. Fin de Zimisquès, Basile et Constantin, empereurs.

En Orient, l'empereur Jean Zimisquès ayant remporté de grandes victoires sur les Bulgares et les Russes, revint à Constantinople (2), où le patriarche avec le concile, j'entends les évêques qui se trouvoient présents, vinrent au-devant de lui, et toutes les personnes constituées en dignité, chantant des cantiques de joie. Ils lui présentoient des couronnes, et le prioient de monter sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, qu'ils avoient préparé pour son triomphe. Mais il se contenta de recevoir les couronnes, et de monter sur un cheval blanc, pour faire son entrée, faisant marcher devant lui le char de triomphe, où on avoit mis par son ordre les habits des rois des Bulgares, et au-dessus une image de la Sainte Vierge, comme patronne de Constantinople. Ensuite il suspendit dans la grande église la couronne qu'il avoit ôtée au roi des Bulgares. Zimisquès fut le premier qui fit mettre l'image du Sauveur sur la monnaie, avec cette inscription: Jésus-Christ, roi des rois; et il reste encore de ces monnoies.

Enfin au retour d'une campagne en Syrie, passant dans la Cilicie, et voyant quantité de belles terres, il demanda à qui elles appartenoient; et ayant appris que c'étoit à l'eunuque Basile, accubiteur ou premier chambellan, il jeta un profond soupir, et dit: Il est triste de voir le trésor épuisé, les armées romaines souffrir, l'empereur obligé à faire de grands voyages, et que le fruit de tant de travaux soit d'enrichir un seul eunuque. Basile ayant appris ce discours, ne le pardonna pas à l'empereur. Mais ayant gagné l'officier qui lui servoit à boire, il le fit empoisonner. Ainsi étant de retour à Constantinople, il mourut après avoir régné six ans et demi, laissant pour successeurs Basile et Constantin, fils de Romain le jeune, qui commencèrent à régner au mois de décembre, l'an du monde six mil quatre cent quatre-vingt-quatre, indiction quatrième, c'est-à-dire, l'an de J.-C. neuf cent soixante-quinze. Basile étoit âgé de vingt ans, et Constantin de dix-sept; et ils régnèrent ensemble cinquante ans. Mais dans ces commencements, c'étoit l'accu-

(1) Boll. 22 Apr. t. 11. (2) Cedren. p. 633  
Act. SS. Ben. Séc. p. 584.

biteur Basile qui gouvernoit avec l'impératrice Théophile, leur mère, qu'il fit revenir de son exil.

## L. Eglise de Constantinople.

Quelque temps auparavant, le patriarche Basile ayant été accusé de quelque crime, fut déposé dans un concile, et Antoine Studite ordonné à sa place patriarche de Constantinople; mais il renonça à sa dignité pendant la révolte de Bardas, surnommé Sclérus, c'est-à-dire Dur, grand capitaine maltraité par l'eunuque Basile; et le siège de Constantinople demeura quatre ans sans pasteur. Enfin après la mort d'Antoine, et vers l'an neuf cent quatre-vingt, on ordonna patriarche Nicolas Chrysoberge, c'est-à-dire Verge d'or, qui tint le siège de Constantinople pendant douze ans et demi. La même révolte de Sclérus fut cause qu'Agapius, évêque d'Alep, ayant réduit Antioche à l'obéissance de l'empereur, en devint patriarche. Mais Sergius, métropolitain de Damas, en étant chassé, se retira à Rome, où trouvant l'église de Saint-Boniface et Saint-Alexis presque abandonnée, il la demanda au pape Benoît VII, pour y établir un monastère; et l'ayant obtenue, il y mit des moines vivants selon la règle de saint Benoît. Il s'y retira avec eux, y vécut quatre ans, et mourut le onzième de novembre neuf cent quatre-vingt-un, âgé de soixante-quatorze ans (1).

## LI. Eglises d'Angleterre.

En Angleterre, le roi Edgar étant mort en neuf cent soixante-quinze, son fils Edouard lui succéda, malgré la résistance de la reine sa belle-mère et de quelques seigneurs, qui vouloient faire régner Ethelred, fils de cette princesse. Mais saint Dunstan, faisant porter à l'ordinaire sa croix devant lui, vint au milieu de l'assemblée, leur présenta Edouard, le fit élire, le sacra, et lui tint lieu de père, tant que ce jeune prince régna, qui ne fut que deux ans et demi (2). Alors les clercs qui avoient été chassés des églises cathédrales pour leur vie scandaleuse, renouvelèrent leurs plaintes, disant qu'il étoit bien rude de se voir chassés de leurs anciennes demeures par de nouveau-venus, et que chacun avoit sujet d'en craindre autant. Ils étoient appuyés de plusieurs seigneurs, entre autres d'Alfier, très-puissant dans le pays des Merciens, qui renversa presque tous les monastères qu'avoit établis saint Ethelvolde, évêque de Winchester. On attaquoit principalement saint Dunstan comme l'auteur de cette réforme.

Pour apaiser ce trouble, on assembla un

(1) Cedr. p. 683, 694. Epitaph. ap. Baron. an. 977  
Elmac. lib. 3, c. 5, p. 244. (2) Sup. n. 8. Vita Mal-  
Petr. Dam. Opus. 19, p. 192. mest. 2. Reg. c. 9.



concile à Winchester, et saint Dunstan y présida (1). Les clercs y perdirent leur cause; et ne pouvant soutenir de prétention par aucun droit, ils en vinrent aux prières, et, faisant intercéder pour eux le jeune roi et les seigneurs, ils supplièrent saint Dunstan de les rétablir. Le saint homme demeura quelque temps en suspens sans leur répondre, mais il fut déterminé par un miracle. Il y avait un crucifix attaché contre la muraille, au fond du réfectoire où se tenoit le concile. On dit que ce crucifix parla, et dit distinctement : Il n'en sera rien, il n'en sera rien. Le roi et les seigneurs, saisis de frayeur, jetèrent de grands cris, et commencèrent à louer Dieu; les clercs furent confondus.

#### LII. Fin de l'abbé Turquetul.

La même année neuf cent soixante-quinze mourut Turquetul, abbé de Croiland. Neuf ans auparavant, c'est-à-dire en neuf cent soixante-six, il fit un dernier voyage à Londres, où il fut reçu avec une joie incroyable par saint Dunstan, son élève et son ancien ami, et par Osquetul, son parent, archevêque d'York (2). En ce voyage il obtint deux privilèges pour la liberté et la sûreté de son monastère, l'un du roi Edgar pour le temporel, l'autre des deux archevêques pour le spirituel. Osquetul, archevêque d'York, mourut six ans après en neuf cent soixante-douze, et eut pour successeur saint Osuald, évêque de Worchester (3). Le roi Edgar et l'archevêque Dunstan l'obligèrent à prendre cette dignité; et ce saint voulut qu'il gardât son évêché, afin que les moines qu'il avait mis dans la cathédrale persévérassent dans leur profession : outre que les Danois avaient ravagé le Northumbre.

Depuis ce voyage de Londres, l'abbé Turquetul ne sortit plus de Croiland; mais il s'entretenoit tous les jours avec les cinq anciens touchant le premier état de cette maison; et sur leur rapport il en fit écrire l'histoire, que nous avons recueillie et continuée, par Ingulfe. Il établit dans son monastère un règlement digne de servir de modèle à d'autres. Il divisa toute la communauté en trois ordres : les jeunes depuis l'entrée jusqu'à la vingt-quatrième année de profession, les autres jusqu'à la quarantième année, les anciens jusqu'à la cinquantième. Les jeunes portoient tout le travail du chœur, du réfectoire et des autres offices, s'appliquant en tout à gagner les bonnes grâces des supérieurs; que s'il s'en trouvoit quelqu'un de rebelle ou de contentieux, il étoit séparé et sévèrement puni. Ceux du second ordre étoient dispensés de la plupart des offices, et appliqués

principalement aux affaires et au gouvernement de la maison. Les anciens étoient déchargés des fonctions du chœur, excepté les messes, et dispensés d'aller au cloître ou au réfectoire, et de toutes les obédiences extérieures, comme de proviseur, de procureur, de cellerier; mais pour ceux qui avoient cinquante ans de profession, et que l'on nommoit sempectes, on leur donnoit à chacun une chambre dans l'infirmerie avec un garçon pour les servir, et un jeune frère, qui mangeoit avec le père, tant pour son instruction que pour la consolation du vieillard; et celui-ci alloit au chœur, au réfectoire et par toute la maison, quand et comme il lui plaisoit. On ne lui parloit d'aucune affaire fâcheuse, et on lui laissoit attendre en paix la fin de sa vie.

Tels étoient les cinq qui avoient vu la ruine du premier monastère de Croiland, et qui vécurent plus de cent ans; le premier même, nommé Clérembault, alla jusqu'à cent quarante-huit; et tous eurent la consolation de mourir entre les bras de l'abbé Turquetul. Il les suivit de près, et sur la fin il n'étoit plus occupé que de prières et d'œuvres de charité. Toutefois il visitoit tous les jours les jeunes enfants nobles, que l'on élevoit chez les clercs dépendants du monastère; et pour encourager ces enfants, il faisoit porter des figues, des raisins secs et d'autres fruits, dont il leur donnoit de petites récompenses. Enfin il mourut le onzième de juillet neuf cent soixante-quinze, laissant sa communauté de quarante-sept moines et quatre frères convers.

#### LIII. Saint Edouard, martyr.

Le jeune roi Edouard, étant un jour à la chasse, s'écarta de ses gens, et se trouva seul près d'un château, où la reine Elfrith, sa belle-mère, faisoit alors sa résidence avec son fils Ethelred (1). Edouard, ayant grande soif, s'approcha de la maison pour demander à boire : Elfrith vint au-devant de lui, et lui en présenta avec de grandes caresses, mais tandis qu'il buvoit, elle le fit frapper d'un couteau dans le ventre. Se sentant blessé, il piqua son cheval pour s'éloigner, et tomba mort peu de temps après. Elfrith le fit d'abord enterrer dans un lieu caché; mais on prétend qu'il fut découvert par une lumière céleste, et qu'il y arriva plusieurs miracles. Ce qui le fit transporter à une sépulture plus honorable et compter entre les martyrs. L'Eglise en fait mémoire le jour de sa mort, dix-huitième de mars. C'étoit l'an neuf cent soixante-dix-huit; Edouard avoit quinze ans, et en avoit régné deux et demi (2). La passion de faire régner Ethelred porta Elfrith à ce crime; mais elle en fit une rude pénitence, portant le cilice

(1) Vita S. Dunst. n. 26; Ben. Joa. 5, p. 511.  
to. 9, Conc. p. 721. (2) Vita Os. n. 12. Vita  
(2) Sup. l. LV, n. 37. Turq. n. 19.  
Vita Turq. n. 17. Acta SS.

(1) Vita ap. Boll. 18. (2) Martyr. R. 18 Mart.  
Mart. tom. 7, p. 638.

pendant plusieurs années, couchant sur la terre et pratiquant d'autres austérités; et de plus elle fonda deux monastères de filles.

Le roi Edouard avoit une sœur, qui est aussi honorée comme sainte, savoir, Edite ou Edgite, fille du roi Edgar et de Wilfrède, dont il abusa, quoiqu'elle eût pris le voile pour s'en garantir, comme il a été dit. Sitôt qu'elle eut fait ses couches, elle se retira dans le monastère de Vilton, où elle reçut l'habit de la main de saint Ethelwold, et fut depuis abbesse (1). Elle prit soin de l'éducation de sa fille Edite, et, du consentement du roi, lui donna l'habit monastique. Edite ne se distingua dans le monastère que par ses vertus; elle refusa trois abbayes que le roi son père lui voulut donner, et mourut à l'âge de vingt-trois ans, le seizième de septembre neuf cent quatre-vingt-quatre. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort, et on compte pour saintes trois autres princesses du même nom, qui vécurent en Angleterre dans le même siècle (2).

Après la mort de saint Edouard, son frère Ethelred fut reconnu roi. Saint Dunstan répugnoit fort à cette élection, tant à cause du crime qui y avoit donné lieu, qu'à cause de la jeunesse de ce prince; toutefois, il ne vouloit pas s'y opposer, parce que c'étoit le plus proche héritier, mais le jour du sacre, lui mettant la couronne sur la tête, on dit qu'il lui fit cette prédiction : Parce que vous avez aspiré au royaume par le meurtre de votre frère, le glaive ne cessera point de frapper dans votre maison, et de détruire votre race, jusqu'à ce que votre royaume passe à des étrangers, dont vos sujets ne connoissent ni les mœurs ni la langue. Ce furent les Danois, comme on verra dans la suite.

Sous ce règne, qui fut de plus de trente-sept ans, les enfants des clercs qui avoient été chassés des églises d'Angleterre, renouvelèrent la prétention de leurs pères qui étoient morts. Ils avoient à leur tête un évêque écossais, hardi et grand parleur, avec lequel ils vinrent trouver saint Dunstan. Le saint archevêque, affaibli par l'âge et par les grands travaux qu'il avoit soufferts pour l'Eglise, ne s'appliquoit plus qu'à la prière. Il leur dit : Puisque vous renouvez cette querelle après un si long temps, et venez m'attaquer lorsque je ne cherche que le repos et le silence, je ne veux point disputer contre vous; je laisse à Dieu à juger la cause de son Eglise. Aussitôt la maison croula, le plancher de la chambre manqua sous leurs pieds, ces séditeux tombèrent, plusieurs furent écrasés par les poutres; mais l'endroit où Dunstan étoit avec les siens ne fut point endommagé.

#### LIV. Saint Harold, martyr.

En Danemark, le roi Harold avoit soutenu

(1) Act. S. Ben. Sæc. 5, (2) Martyr. R. 16 sept.  
p. 636. Sup. n. 26.

et étendu la religion chrétienne (1); mais son fils Suen, qui étoit demeuré païen, le voyant vieux et affaibli par l'âge, chercha les moyens de le priver du royaume, et prit conseil de ceux que son père avoit contraints à embrasser le christianisme. La conjuration éclata tout d'un coup, et les Danois, renonçant à la religion chrétienne, reconnurent Suen pour leur roi, et déclarèrent la guerre à Harold. Quelque répugnance qu'il eût à prendre les armes contre ses sujets et contre son fils, il résolut de se défendre, mettant sa confiance en Dieu, comme il avoit toujours fait. Toutefois, il fut vaincu et blessé dans le combat; et s'étant embarqué, il se sauva à une ville des Sclaves, qui, bien que païens, le reçurent, contre son espérance; et quelques jours après, il mourut de sa blessure, toujours fidèle dans la foi de Jésus-Christ. Il avoit régné cinquante ans; il fut le premier qui établit le christianisme chez les Danois, et remplit le Septentrion d'églises et de prédicateurs de l'Evangile. Sa mort arriva le jour de la Toussaint neuf cent quatre-vingt; son corps fut reporté dans son royaume à Roschild, et enterré dans l'église de la Sainte-Trinité, qu'il avoit bâtie : la cause de sa mort le fit regarder comme martyr (2).

#### LV. Mort de saint Adalbert, archevêque de Magdebourg

L'année suivante, neuf cent quatre-vingt-un, mourut saint Adalbert, premier archevêque de Magdebourg; c'étoit la treizième année de son pontificat, et il avoit obtenu de l'empereur Othon II un privilège, par lequel les moines qui composoient le chapitre de Magdebourg avoient la permission d'élire l'archevêque (3). Après la mort de saint Adalbert, le clergé et le peuple élurent tout d'une voix pour archevêque le moine Ochtric, fameux pour son savoir, qui étoit au service de l'empereur, quoique saint Adalbert eût déclaré publiquement qu'il ne seroit point son successeur; car il ne s'accommodoit point de ses manières; ce qui fit que plusieurs se retirèrent de la communauté, parce que Ochtric étoit maître de l'école. Les députés du chapitre de Magdebourg allèrent en Italie trouver l'empereur Othon II, et s'adressèrent à Gisiler, évêque de Mersbourg, qui avoit grand crédit auprès de ce prince; ils lui dirent le secret de leur députation, et il leur promit ses bons offices. Mais, ayant dit à l'empereur la nouvelle de la mort de saint Adalbert, il se jeta à ses pieds, et lui demanda pour lui-même l'archevêché de Magdebourg, comme la récompense qu'il attendoit depuis si long-temps pour ses services. L'empereur le lui accorda aussitôt.

Quand il fut sorti, Ochtric et les autres députés lui demandèrent ce qu'il avoit fait dans

(1) Adam. Brem. l. 2, 18. (2) Sup. n. 16. Act. Ben.  
(2) Epitaph. ap. Baron. Sæc. 5, p. 581.



L'affaire qu'ils lui avoient confiée. Il leur répondit qu'il avoit bien de la peine à faire les siennes propres, tant la cour étoit corrompue par l'intérêt, et principalement les Romains. Enfin il leur dit la chose en secret. Ensuite il poursuivit publiquement sa prétention devant le pape Benoît VII, pour faire autoriser sa translation. Le pape assembla un concile, et demanda si Gisiler pouvoit passer à l'archevêché de Magdebourg, attendu qu'il n'avoit point de siège, et que celui de Mersbourg lui avoit été ôté par l'évêque Hildevard. Les juges, qui étoient gagnés, prononcèrent qu'il le pouvoit; ainsi il eut l'archevêché, et l'évêché de Mersbourg fut supprimé et réuni à celui d'Halberstat. Ochtric, étant ensuite allé à Bénévent, y tomba malade et y mourut, avec un grand regret d'avoir quitté son monastère pour satisfaire à son ambition.

#### LVII. Saint Adalbert.

Le plus illustre disciple de saint Adalbert de Magdebourg fut saint Adalbert de Prague. Il naquit en Bohême, et son père, nommé Slaving, étoit comte et seigneur de plusieurs grandes terres. Le fils fut nommé au baptême Voitech, nom qui signifioit en esclavon la consolation de l'armée. Ses parents l'ayant voué à Dieu dans une maladie qui lui survint en son enfance, son père l'envoya à Magdebourg pour être instruit par les soins de l'archevêque Adalbert, et il eut pour maître le moine Ochtric, qui avoit quantité de disciples. C'étoit environ l'an neuf cent soixante-treize, et il fut neuf ans dans cette école. L'archevêque lui changea le nom à la confirmation, et le nomma Adalbert comme lui. Pendant ses études, il se déroboit la nuit pour visiter les pauvres et leur faisoit de grandes aumônes, et donnoit à la prière le temps des récréations. Il se rendit fort savant dans la philosophie humaine.

Après la mort du saint archevêque, il retourna en Bohême, rapportant beaucoup de livres, et entra dans le clergé de Prague sous l'évêque Dithmar, qui mourut peu de temps après, savoir, l'an neuf cent quatre-vingt-trois, le second jour de janvier (1). Le jeune Adalbert, qui n'étoit encore que sous-diacre, servoit avec les autres aux funérailles de l'évêque. On s'assembla pour l'élection du successeur près de la ville de Prague, et le duc de Bohême, Boleslas le pieux, y assistoit avec les seigneurs du pays; tous convinrent qu'ils ne pouvoient choisir d'évêque plus digne qu'Adalbert, leur compatriote; et, malgré sa résistance, ils l'élurent le dix-neuvième de février, la même année neuf cent quatre-vingt-trois. Ils envoyèrent des députés à l'empereur, qui étoit à Vérone, au retour de la guerre contre les Sarrasins, pour lui demander la confirma-

tion de cette élection. Adalbert étoit avec eux, et ils portoient la demande du clergé et du peuple, avec les ordres du duc. L'empereur leur accorda ce qu'ils demandoient, et donna à Adalbert l'anneau et le bâton pastoral; puis il le fit sacrer par Villegise, archevêque de Mayence, dont il étoit suffragant, et qui se trouva présent. Etant de retour, il entra à Prague nu-pieds, et fut intronisé avec une grande joie de tout le peuple.

#### LVIII. Mort d'Othon II. Othon III, empereur.

La suppression de l'évêché de Mersbourg fut regardée par quelques-uns comme la cause des malheurs qui arrivèrent cette année à l'empereur Othon; on prétendoit que saint Laurent, patron de cette église, en vengeoit le déshonneur, et qu'il s'en étoit expliqué à un saint personnage, à qui il avoit apparu (1). Ce qui est certain, c'est que l'empereur, ayant livré bataille en Calabre aux Grecs et aux Sarrasins venus à leur secours, fut défait et eut grande peine à se sauver.

En ce combat périt Henri, évêque d'Augsbourg, fils du comte Bouchard, qui, après la mort de saint Udalric, lui procura cet évêché par de mauvaises voies (2). Il n'y fut jamais paisible, étant continuellement attaqué par les seigneurs voisins, qui usurpoient le temporel de son église. Enfin, pour s'attirer la protection de l'empereur, il s'attacha à son service jusqu'à le suivre dans ses voyages de guerre. Il fit donc avec lui cette campagne; mais il ne parut plus après le combat, et on ne put savoir s'il avoit été tué ou pris par les Sarrasins. L'empereur, après cette défaite, revint en Lombardie, et tint une assemblée à Vérone, où il fit élire empereur son fils Othon III, qui étoit en Allemagne, et qui fut couronné à Aix-la-Chapelle le jour de Noël, la même année, par Villegise, archevêque de Mayence, et Jean, archevêque de Ravenne.

Cependant l'empereur Othon II retourna à Rome, où il tomba malade; et se sentant à l'extrémité, il partagea en quatre tout son argent. Il en donna un quart aux églises, un aux pauvres, un à sa chère sœur Mathilde, et le quatrième à ses serviteurs. Ensuite il fit sa confession en latin, devant le pape et les prêtres; et ayant reçu d'eux l'absolution, il mourut le vendredi septième de décembre, ayant régné dix ans et sept mois, depuis la mort de son père. Il fut enterré dans le parvis de l'église de Saint-Pierre, et devant son sépulcre, qui est de porphyre, on peignit en mosaïque un Christ debout, qui donnoit sa bénédiction à ceux qui entroient dans l'église. Ce prince étoit fort inférieur en mérite à l'empereur Othon I<sup>er</sup>, son père.

(1) Chr. Mag. Sæc. 5, Act. Ben. p. 834.

(2) Ditmar. lib. 3. 84. Sæc. 5, Act. Ben. p. Vita S. Udal. n. 78, 450, etc.

#### LVIII. Bernouard, précepteur d'Othon III.

Othon III n'avoit que quatre ans quand il fut couronné roi de Germanie; et, quelque temps après, l'impératrice Théophanie, sa mère, lui donna pour précepteur le prêtre Bernouard (1). Il étoit de la première noblesse de Saxe, neveu de Folcmar, qui fut évêque d'Utrecht en neuf cent soixante-dix-sept, et tint ce siège douze ans. Cet oncle donna le jeune Bernouard à Osdag, évêque d'Hildesheim, qui le mit sous la conduite de Tangmar, chef de son école; celui-ci cultiva avec grand soin le beau naturel du jeune homme, en qui il trouva une merveilleuse ouverture pour les sciences et pour toutes sortes d'arts. Car il écrivoit bien, il peignoit, il entendoit les bâtiments, il étoit propre aux affaires: c'étoit un génie universel. Villegise, archevêque de Mayence, le tint quelque temps auprès de lui, et lui donna les ordres, même la prêtrise. Après quoi Bernouard retourna auprès d'Adalbéron, comte palatin, son aïeul maternel, qui, bien qu'il eût beaucoup d'enfants, avoit pour lui une affection particulière. Bernouard étoit jour et nuit auprès de ce vieillard, lui rendant tous les services que deman-

(1) Vita Sæc. 6, Act. Ben. p. 202.

doient ses infirmités et son grand âge, et l'assista ainsi jusqu'à la fin.

Après sa mort, il vint à la cour du roi Othon, qui avoit alors sept ans, et gagna tellement les bonnes grâces de l'impératrice Théophanie, que du consentement de tous les grands elle mit sous sa conduite le jeune prince. Bernouard s'en acquitta si bien, que le roi fit en peu de temps de grands progrès. Tous les autres le flattoient et l'excitoient aux divertissements, auxquels il n'étoit que trop porté par son âge; l'impératrice elle-même, craignant de perdre l'affection de son fils, avoit une complaisance excessive pour toutes ses inclinations. Bernouard étoit le seul qui s'y opposoit, et retenoit son disciple par la crainte, mais avec tant d'art, qu'il ne perdoit rien de son amitié, et qu'après la mort de l'impératrice Théophanie le jeune Othon la lui donna toute entière, comme à celui qui lui tenoit lieu de père et de mère. Bernouard lui faisoit examiner les conseils que lui donnoient ses flatteurs, l'accoutumant de bonne honne à découvrir les artifices de la dissimulation. Aussi le prince avoit en lui sa principale confiance, et lui faisoit rendre par tous les autres le respect que méritoit sa vertu.

FIN DU TOME TROISIÈME.



# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

## LIVRE QUARANTIÈME.

CHAP. I. L'empereur prépare la paix de l'Eglise. — II. Mort de Donus. Agathon, pape. — III. Eglise d'Angleterre. — IV. Saint Vilfrid en Frise. — V. Concile de Rome pour saint Vilfrid. — VI. Concile pour députer à Constantinople. — VII. Lettre à l'empereur. — VIII. Voyage de saint Benoît Biscop. — IX. Retour de saint Vilfrid. — X. Arrivée des légats à Constantinople. — XI. Sixième concile général. Première session. — XII. Seconde session. — XIII. Troisième session. — XIV. Quatrième, cinquième et sixième. — XV. Septième session. — XVI. Huitième session. — XVII. Macaire condamné. — XVIII. Neuvième session. — XIX. Dixième. — XX. Onzième. — XXI. Douzième. — XXII. Treizième condamnation d'Honorius. — XXIII. Lettre du patriarche de Constantinople. — XXIV. Quatorzième session. Vérification des écritures. — XXV. Quinzième session. Polychrone. — XXVI. Seizième session. — XXVII. Fin du concile. — XXVIII. Mort d'Agathon. Léon II, pape. — XXIX. Douzième concile de Tolède. — XXX. Treizième concile de Tolède. — XXXI. Lettres du pape Léon, en Espagne. — XXXII. Mort de Léon II. Benoît II, pape. — XXXIII. Quatorzième concile de Tolède. — XXXIV. Mort de Constantin. Justinien II, empereur. — XXXV. Saint Ansbert, archevêque de Rouen. — XXXVI. Jean V, pape. — XXXVII. Conon, pape. — XXXVIII. Saint Killien de Vitzbourg. — XXXIX. Mort de Conon. Sergius, pape. — XL. Quinzième concile de Tolède. — XLI. Saint Julien de Tolède. — XLII. Travaux de saint Vilfrid. — XLIII. Saint Cuthbert, évêque. — XLIV. Saint Vilfrid rétabli. — Cedula et Ina, rois de Wessex. — XLV. Fin de saint Théodore de Cantorbéry. — XLVII. Saint Suidbert de Frise. — XLVIII. Troisième concile de Sarragosse. — XLIX. Concile in Trullo. — L. Mariage des clercs. — LI. Autres canons pour le clergé. — LII. Sacrements et cérémonies. — LIII. Moines, etc. — LIV. Le pape rejette ce concile. — LV. Justinien chassé. — Léonce, empereur. — LVI. Seizième concile de Tolède. — LVII. Dernier concile de Tolède. — LVIII. Léonce chassé. Tibère Apsimar, empereur.

## LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

CHAP. I. Saint Villebrod en Frise. — II. Saint Vulfran. — III. Fin de saint Ansbert de Rouen. — IV. Concile d'Angleterre. — V. Mort de Sergius. Jean VI, pape. — VI. Monastères de Farfe et de Saint Vincent. — VII. Vitiza, roi d'Espagne. — VIII. Concile de Nesterfeld. — IX. Saint Vilfrid justifié à Rome. — X. Saint Adamnan, abbé. — XI. L'empereur Justinien rétabli. — XII. Mort d'Abdelméléc. Oualid, calife. — XIII. Mort de Jean VI. Jean VII, pape. — XIV. Saint Bonet de Clermont. — XV. Saint Tétrique d'Auxerre. — XVI. Mort de saint Lambert. — XVII. Constantin, pape. — XVIII. Saint Vilfrid rétabli. — XIX. Sa mort. — XX. Saint Adelme, évêque. — XXI. Pictes

quittent le schisme. — XXII. Le pape à Constantinople. — XXIII. Mort de Justinien. Philippique, empereur. — XXIV. Philippique déposé. Anastase II, empereur. — XXV. Musulmans en Espagne. — XXVI. Mort de Constantin. Grégoire II, pape. — XXVII. Anastase déposé. Théodose, puis Léon, empereurs. — XXVIII. Clercs portant les armes. — XXIX. Saint Rigobert, archevêque de Reims. — XXX. Capitulaire du pape pour la Bavière. — XXXI. Saint Rupert de Salzbourg. — XXXII. Saint Corbinien de Frisingue. — XXXIII. Mont-Cassin rétabli. — XXXIV. Fin de saint Cœlfrid. — XXXV. Commencements de saint Boniface de Mayence. — XXXVI. Commencements de saint Grégoire d'Utrecht. — XXXVII. Saint Boniface, évêque. — XXXVIII. Translation de saint Lambert. — XXXIX. Concile de Rome. — XL. Translation de saint Augustin. — XLI. Pélage, roi d'Asturie. — XLII. Persécution sous les musulmans. — XLIII. Commencements de Léon Isaurien. — XLIV. Progrès de saint Boniface en Germanie. — XLV. Instruction de l'évêque Daniel. — XLVI. Suite des progrès de saint Boniface. — XLVII. Lettre du pape à lui. — XLVIII. Lettre de saint Boniface à Daniel.

## LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

CHAP. I. L'empereur Léon attaque les images. — II. Lettres de saint Germain de Constantinople. — III. Lettre du pape à saint Germain. — IV. Saint Germain chassé. — Anastase, patriarche. — V. Violences à Constantinople. — VI. Révolte en Italie. — VII. Mort de Grégoire II. Grégoire III, pape. — VIII. Première lettre du pape à l'empereur. — IX. Seconde lettre. — X. Saint Boniface, archevêque. — XI. Eglise d'Angleterre. — XII. Bède le vénérable. — XIII. Sarrasins en France. — XIV. Martyrs par les Sarrasins. — XV. Autres saints de France. — XVI. Concile de Rome pour les images. — XVII. Persécution à leur sujet. — XVIII. Saint Jean Damascène écrit pour les images. — XIX. Second et troisième discours. — XX. Lettre de saint Boniface. — XXI. Son troisième voyage à Rome. — XXII. Saint Villebalde et saint Vunnebalde. — XXIII. Evêchés en Bavière. — XXIV. Le pape a recours à Charles-Martel. — XXV. Mort de Charles. — XXVI. Mort de Grégoire III. — XXVII. Mort de Léon. Constantin Copronyme, empereur. — XXVIII. Patriarches d'Antioche et d'Alexandrie. — XXIX. Martyrs en Orient. — XXX. Alphonse le catholique. — XXXI. Zacharie, pape. — XXXII. Nouveaux évêchés en Allemagne. — XXXIII. Lettres du pape. — XXXIV. Concile en Allemagne. — XXXV. Lettres de saint Boniface à Cuthbert. — XXXVI. Concile de Liptines. — XXXVII. Concile de Soissons. — XXXVIII. Le pape secourt l'exarque. — XXXIX. Concile de Rome. — XL. Mort du roi Luitprand. — XLI. L'empereur Constantin rétabli. — XLII. Eglise d'Orient. — XLIII. Ecrits de saint Jean Damascène. — XLIV. Commencements de saint Sturme. — XLV. Fon

## DES CHAPITRES.

dation du monastère de Fulde. — XLVI. Sainte Liobe. — XLVII. Baptême *In nomine Patris*, etc. — XLVIII. Geviliébe, évêque déposé. — XLIX. Lettres au roi des Merciens. — L. Adalbert et Clément, imposteurs. — LI. Concile de Rome contre eux. — LII. Lettre du pape à saint Boniface. — LIII. Concile de Cloveshow. — LIV. Retraite de Carloman. — LV. Retraite de Rachis. — LVI. Lettres de Zacharie en France. — LVII. Réponse à saint Boniface.

## LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

CHAP. I. Pépin, roi de France. — II. Concile de Verberie. — III. Mort du pape Zacharie. — IV. Etienne II, pape. — V. Monastère de Nonantule. — VI. Califes Abassides. — VII. Concile des Iconoclastes. — VIII. Condamnation des images. — IX. Le pape appelle les François. — X. Il passe en Lombardie. — XI. En France. — XII. Assemblée de Quiercy. — XIII. Maladie du pape. — XIV. Second sacre de Pépin. — XV. Guerre de Lombardie. — XVI. Siège de Rome. — XVII. Lettre au nom de saint Pierre. — XVIII. Donation de Pépin. — XIX. Eglise d'Utrecht. — XX. Saint Lulle, archevêque de Mayence. — XXI. Martyre de saint Boniface. — XXII. Ses écrits et ses disciples. — XXIII. Concile de Vernon. — XXIV. Saint Othmar, calomnié. — XXV. Didier, roi des Lombards. — XXVI. Constantin persécute les catholiques. — XXVII. Persécution par les Arabes. — XXVIII. Mort d'Etienne II. Paul, pape. — XXIX. Concile de Compiègne. — XXX. Bâtiments du pape Paul. — XXXI. Ses lettres à Pépin. — XXXII. Persécution. Saint Etienne d'Auxence. — XXXIII. Anne calomniée. — XXXIV. George, faux moine. — XXXV. Evêques envoyés à saint Etienne. — XXXVI. Son exil à Proconèse. — XXXVII. Règle de saint Chrodegang. — XXXVIII. Nourriture, vêtement, etc. — XXXIX. Pénitences. — XL. Miracles de saint Etienne d'Auxence. — XLI. Sa confession devant l'empereur. — XLII. Persécution continuée. — XLIII. Concile de Gentilly. — XLIV. Mort du pape Paul. Constantin intrus. — XLV. Prison de saint Etienne d'Auxence. — XLVI. Autres martyrs. — XLVII. Suite de la prison de saint Etienne. — XLVIII. Son martyre. — XLIX. Constantin, patriarche de Constantinople, dégradé et tué. — L. Persécution continuée. — LI. Lettres du faux pape Constantin. — LII. Il est chassé. — LIII. Etienne III, pape. — LIV. Mort de Pépin. Charles et Carloman, rois. — LV. Eglise d'Espagne. — LVI. Premier capitulaire de Charles. — LVII. Concile de Rome. — LVIII. Michel, intrus à Ravenne. — LIX. Le pape écrit contre les Lombards. — LX. Didier fait périr Christophe et Sergius.

## LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

CHAP. I. Adrien, pape. — II. Mort de Paul Asiarie. — III. Saint Virgile de Salzbourg. — IV. Infidélité du roi Didier. — V. Charles à Rome. — VI. Saint Ambroise Autpert. — VII. Persécution en Orient. — VIII. Mort de Constantin. Léon, empereur. — IX. Mort d'Almansor. Mahadi, calife. — X. Fin de saint Grégoire d'Utrecht. — XI. Saint Lebvín. — XII. Conversion des Saxons. — XIII. Capitulaire de l'an sept cent soixante-dix-neuf. — XIV. Fin de saint Sturme. — XV. Commencements de saint Villehad. — XVI. Mort de Léon. Constantin et Irène, empereurs. — XVII. Second voyage de Charles à Rome. — XVIII. Retraite de saint Villehad. — XIX. Commencements de saint Ludger. — XX. Conversion de Vitiquind. — XXI. Evêques des monastères. — XXII. Fausses décrétales. — XXIII. Capitulaire de Théodulfe. — XXIV. Mort de Paul Taraise, patriarche de Constantinople. — XXV. Préparatifs du concile. — XXVI. Députation d'Orient. — XXVII. Mort de Mahadi. Monça et Aaron, califes. — XXVIII. Concile commencé à Constantinople. — XXIX. Second concile de Nicée, septième général. — XXX. Evêques pénitents reçus. — XXXI. Règles sur la réception des hérétiques. — XXXII. Seconde session. Lettres du pape, etc. — XXXIII. Troisième session. Lettres d'Orient. — XXXIV. Quatrième session. Autorités des pères. — XXXV. Cinquième session. Comparaison des hérétiques. — XXXVI. Sixième session. Réfutation du faux concile. — XXXVII. Objection de l'e-

charistie. — XXXVIII. Septième session. Définition de foi. — XXXIX. Dernière session devant Constantin et Irène. — XL. Canons du septième concile. — XLI. Concile de Calcut en Angleterre. — XLII. Troisième voyage de Charles à Rome. — XLIII. Paul, diacre. — XLIV. Fin de saint Villehad. — XLV. Capitulaire pour la Saxe. — XLVI. Capitulaire d'Aix-la-Chapelle. — XLVII. Livres Carolins. — XLVIII. Constantin épouse Marie. — XLIX. Il règne seul. — L. Hérésie de Félix et d'Elipand. — LI. Beat et Ethérius lui résistent. — LII. Concile de Narbonne. — LIII. Concile de Frioul. — LIV. Alcuin en France. — LV. Il écrit contre Félix. — LVI. Autres écrits contre Félix et Elipand. — LVII. Concile de Francfort. — LVIII. Canon touchant les images. — LIX. Réponse d'Adrien aux livres Carolins. — LX. Suite des canons de Francfort. — LXI. Capitulaire d'Italie.

## LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.

CHAP. I. Constantin épouse Théodote. — II. Commencements de saint Platon. — III. Saint Théodore Studite. — IV. Mort du pape Adrien. — V. Léon III, pape. — VI. Eglise d'Angleterre. — VII. Mort de Constantin. Irène seule. — VIII. Alphonse le chaste. — IX. Félix d'Urgel condamné à mort. — X. Violence contre le pape Léon. — XI. Il va trouver le roi Charles. — XII. Eglise de Paderborn. — XIII. Rétractation de Félix d'Urgel. — XIV. Information contre Pascal et Campule. — XV. Arnou, archevêque de Salzbourg. — XVI. Traité d'Alcuin contre Elipand. — XVII. Vertus d'Alcuin. — XVIII. Ecoles de France. — XIX. Ecrits d'Alcuin. — XX. Le pape se justifie. — XXI. Charles, couronné empereur. — XXII. Ambassadeurs d'Orient vers Charles. — XXIII. Nicéphore, empereur. Mort d'Irène. — XXIV. Affaires de Frioul. — XXV. Suppression des chorévêques. — XXVI. Evêques dispensés de la guerre. — XXVII. Second voyage du pape vers Charles. — XXVIII. Eglise de Saxe. — XXIX. Saint Ludger de Munster. — XXX. Ses miracles. — XXXI. Ses vertus et sa mort. — XXXII. Concile de Cliffe. — XXXIII. Mort de Taraise. Nicéphore, patriarche. — XXXIV. Affaires de France. — XXXV. Translation de saint Cyprien. — XXXVI. Leidrade, archevêque de Lyon. — XXXVII. Saint Benoît d'Aniane. — XXXVIII. Réforme des monastères. — XXXIX. Saint Guillem du désert. — XL. Monastères d'Aquitaine. — XLI. Schisme à Constantinople. — XLII. Lettres de saint Théodore Studite. — XLIII. Concile contre Platon et Théodore. — XLIV. Règle sur la dispense. — XLV. Violence contre Platon, etc. — XLVI. Secondes noces. — XLVII. Lettres de Théodore au pape. — XLVIII. Conférence avec le pape sur le *filioque*. — XLIX. Smaragde et Adalard. — L. Testament de l'empereur Charles. — LI. Capitulaire d'interrogation. — LII. Mort de Nicéphore. Michel Curopalate, empereur. — LIII. Le patriarche Nicéphore écrit au pape. — LIV. Manichéens en Orient. — LV. Suite des pauliciens. — LVI. Etat des chrétiens d'Orient. — LVII. Questions des Bulgares transfuges. — LVIII. Mort de saint Platon. — LIX. Michel déposé. Léon Arménien, empereur. — LX. Commencements de saint Théophane.

## LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

CHAP. I. Traité sur le baptême. — II. Concile d'Arles. — III. De Reims. — IV. De Mayence. — V. De Châlons. — VI. De Tours. — VII. Louis, couronné empereur. — VIII. Piété de Charles. — IX. Sa mort. — X. Adalard et Vala, exilés. — XI. Léon l'Arménien iconoclaste. — XII. Le patriarche Nicéphore lui résiste. — XIII. Remontrances des évêques. — XIV. Dissimulation de Léon. — XV. Le patriarche Nicéphore, chassé. — XVI. Théodote, patriarche. — XVII. Concile des iconoclastes. — XVIII. Saints évêques persécutés. — XIX. Saints abbés. — XX. Mort du Pape Léon III. — XXI. Etienne IV, pape. — XXII. Ebbon, archevêque de Reims. — XXIII. Règle des chanoines. — XXIV. Règle des chanoinesses. — XXV. Concile de Chelchit. — XXVI. Mort d'Etienne. Pascal I, pape. — XXVII. Lothaire associé à l'empire. — XXVIII. Réforme des moines. — XXIX. Redevances des monastères. — XXX. Chute des abbés d'Orient. — XXXI.



Fermeté de saint Théodore Studite. — XXXII. Il écrit au pape. — XXXIII. Et aux patriarches. — XXXIV. Le pape soutient les catholiques. — XXXV. Révolte de Bernard, roi d'Italie. — XXXVI. Saint Egiil abbé de Fulde. — XXXVII. Travaux de saint Théodore Studite. — XXXVIII. Règles de pénitence. — XXXIX. Autres souffrances de Théodore. — XL. Mort de Léon. Michel empereur. — XLI. Invention de sainte Cécile. — XLII. Mort de saint Benoît d'Aniane. — XLIII. Michel rappelle les exilés. — XLIV. Ses mœurs. — XLV. Il persécute les catholiques. — XLVI. Pénitence de l'empereur Louis. — XLVII. Election des évêques. — XLVIII. Autres règlements. — XLIX. Commencements de Raban. — L. Fondation de la nouvelle Corbie. — LI. Le pape Pascal accusé. — LII. Sa mort. Eugène II, pape. — LIII. Lothaire rend justice à Rome. — LIV. Vision de Vettin. — LV. Capitulaire d'Heiton. — LVI. Concile d'Angleterre.

### LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

CHAP. I. Conférence proposée par l'empereur Michel. — II. Sa lettre à l'empereur Louis. — III. Capitulaire d'Aix-la-Chapelle. — IV. Assemblée de Paris. — V. Jérémie et Jonas envoyés à Rome. — VI. Conversion d'Herold, roi de Danemark. — VII. Saint Anscaire envoyé avec lui. — VIII. Mort de saint Théodore Studite. — IX. Son testament. — X. Ses autres écrits. — XI. Concile de Rome. — XII. Mort d'Eugène. Valentin, pape. — XIII. Translation des reliques en France. — XIV. Anselme, abbé de Fontenelle. — XV. Grégoire IV, pape. — XVI. Musulmans en Crète. — XVII. En Sicile. — XVIII. Jugement pour l'abbé de Farfe. — XIX. Mort de saint Nicéphore de Constantinople. — XX. Claude de Turin, iconoclaste. — XXI. Dungal le réfute. — XXII. L'empereur Louis ordonne quatre conciles. — XXIII. Sixième concile de Paris. — XXIV. Canons sur les sacrements. — XXV. Sur le clergé. — XXVI. Suite du concile. — XXVII. Institution des laïques de Jonas. — XXVIII. Traités d'Altgar sur la pénitence. — XXIX. Traités d'Agobard contre les juifs. — XXX. Epreuves superstitieuses. — XXXI. Mission de saint Anscaire en Suède. — XXXII. Théophile persécute les catholiques. — XXXIII. Révolte contre l'empereur Louis. — XXXIV. Commencement de Pascale Rathbert. — XXXV. Son traité de l'eucharistie. — XXXVI. Traités d'Amalarius des offices ecclésiastiques. — XXXVII. Ecrits d'Agobard pour Lothaire. — XXXVIII. Le pape Grégoire en France. — XXXIX. L'empereur Louis abandonné. — XL. Sa pénitence forcée. — XLI. Etudes des musulmans. — XLII. Patriarches d'Orient. — XLIII. Souffrances de saint Théodore et de saint Théophane. — XLIV. Jean Leconomante, patriarche de Constantinople. — XLV. Souffrance de saint Méthodius. — XLVI. Suite de la mission de saint Anscaire. — XLVII. Rétablissement de l'empereur Louis. — XLVIII. Déposition d'Ebbon. — XLIX. Autres affaires de France. — L. Aréopagites d'Hilduin. — LI. Translation de saint Vitus en Saxe. — LII. Et de saint Liboire. — LIII. Saint Aldric du Mans. — LIV. Second concile d'Aix-la-Chapelle. — LV. Parlement de Thionville et de Crémieu. — LVI. Louis protège l'église romaine. — LVII. Il est touché d'une comète. — LVIII. Sa mort. — LIX. Son portrait. — LX. Mort d'Agobard.

### LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

CHAP. I. Amorion pris par les musulmans. — II. Captifs confesseurs. — III. Patriarches d'Orient. — IV. Mort de Théophile. Michel, empereur. — V. Fin des iconoclastes. — VI. Méthodius, patriarche de Constantinople. — VII. Fin de Jonas d'Orléans. — VIII. Ebbon rétabli à Reims. — IX. Bataille de Fontenay. — X. Saint Aldric chassé et rétabli. — XI. Partage entre les frères. — XII. Mort de Bernard, archevêque de Vienne. — XIII. Normands en France. — XIV. Sarrasins en Italie. — XV. Mort de Grégoire IV. Sergius II, pape. — XVI. Le jeune Louis à Rome. — XVII. Loup, abbé de Ferrières. — XVIII. Capitulaire de Toulouse. — XIX. Concile de Thionville. — XX. Concile de Verneuil. — XXI. Faux

miracles à Dijon. — XXII. Eglise de Constantinople. — XXIII. Saint Joannice. — XXIV. Alliance avec les Bulgares. — XXV. Révoltes des pauliciens. — XXVI. Fin des martyrs d'Amorion. — XXVII. Normands à Paris. — XXVIII. Hincmar, archevêque de Reims. — XXIX. Conciles de Beauvais. — XXX. Concile de Meaux. — XXXI. Normands à Hambourg. — XXXII. Capitulaires de Benoît, diacre. — XXXIII. Concile de Paris. — XXXIV. Pascale, abbé de Corbie. — XXXV. Capitulaire d'Épernay. — XXXVI. Sarrasins à Rome. — XXXVII. Mort de Sergius II. Léon IV, pape. — XXXVIII. Saint Ignace, patriarche de Constantinople. — XXXIX. Raban archevêque de Mayence. — XL. Concile de Mayence. — XLI. Commencements de Gothescalc. — XLII. Valafrid Strabon. — XLIII. Saint Convoyn, abbé de Redon. — XLIV. Nouveaux évêques en Bretagne. — XLV. Le pape fortifie Rome. — XLVI. Etat de l'Espagne. — XLVII. Martyrs à Cordoue. saint Parfait. — XLVIII. Ravages des Normands. — XLIX. Gothescalc fustigé et enfermé. — L. Ecrits pour et contre lui. — LI. Lettre synodale à Nomenoy. — LII. Avis de Loup de Ferrières au roi Charles. — LIII. Concile de Pavie. — LIV. Martyrs de Cordoue. Isaac. — LV. Sanche, Pierre, Valabonse. — LVI. Flore et Marie. — LVII. Commencements de saint Euloge. — LVIII. Autres écrits sur la prédestination. — LIX. Lettre d'Amolon Gothescalc. — LX. Cité Léonine.

### LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

CHAP. I. Martyrs de Cordoue, Aurélius, Félix, etc. — II. George, moine et martyr. — III. Autres martyrs. — IV. Concile de Cordoue. — V. Suite de l'affaire de Gothescalc. — VI. Translation de saint Rémy. — VII. Capitules d'Hincmar. — VIII. Concile de Soissons. — IX. Suite. — X. Mort de saint Aldric du Mans. — XI. Ravages des Normands. — XII. Articles de Quercy. — XIII. Enée, évêque de Paris. — XIV. Martyrs à Cordoue. — XV. Concile de Rome. — XVI. Fondations de Léopolis. — XVII. Impiétés de l'empereur Michel. — XVIII. Saint Anscaire, évêque de Brême. — XIX. Eglise de Suède. — XX. Commencements de l'église de Danemark. — XXXI. Troisième concile de Valence. — XXXII. Affaires d'Italie. — XXXV. Mort de Léon IV. — XXXVI. Benoît III, pape. — XXXVII. Mort de l'empereur Lothaire. — XXXVIII. Mort de Raban. — XXXIX. Ethelulph, roi d'Angleterre. — XXX. Ravages des Normands. — XXXI. Capitulaire de Quiercy. — XXXII. Lettres de Loup de Ferrières. — XXXIII. Traité d'Hincmar sur la prédestination. — XXXIV. Instructions à ses prêtres. — XXXV. Martyrs de Cordoue. — XXXVI. Leur défense par saint Euloge. — XXXVII. Autres martyrs. — XXXVIII. Mort de Benoît III. Nicolas I, pape. — XXXIX. Union de Brême à Hambourg. — XL. Lettres des évêques de France au roi Louis. — XLI. Reliques de Cordoue à Paris. — XLII. Martyre de saint Euloge. — XLIII. Lettre d'Hincmar contre les pillages. — XLIV. Députation au roi Louis. — XLV. Concile de Savonnières. — XLVI. Requête du roi Charles contre Venilon. — XLVII. Lettre aux Bretons. — XLVIII. Concile de Langres. — XLIX. Statuts d'Hérard et d'Isaac. — L. Second traité d'Hincmar sur la prédestination. — LI. Ecrit de Pascale Rathbert. — LII. Traité de Ratram sur l'eucharistie. — LIII. Ecrit anonyme contre Pascale. — LIV. Ravages des Normands.

### LIVRE CINQUANTIÈME.

CHAP. I. Bardas rétablit les études à Constantinople. — II. Saint Ignace chassé. — III. Photius, patriarche. — IV. Il envoie à Rome. — V. Assemblée de Coblentz. — VI. Lothaire quitte Thietberge. — VII. Saint Adon de Vienne. — VIII. Concile de Douzy. — IX. Affaires d'Etienne et de Raymond. — X. Affaire d'Ingeltrude. — XI. Le pape envoie à Constantinople. — XII. Concile contre Ignace. — XIII. Canons. — XIV. Ignace persécuté. — XV. Lettre de Photius au pape. — XVI. Le pape désavoue ses légats. — XVII. Soumission de Jean, archevêque de Ravenne. — XVIII. Lettre du pape à Michel et à Photius. — XIX. Articles de Photius. — XX. Concile de Pistes. — XXI. Affaire de Rothade. — XXII. Traité d'Hincmar sur le divorce de Lothaire. — XXIII. Lothaire

épouse Valdrade. — XXIV. Assemblée de Sablonnières. — XXV. Le pape envoie des légats en France. — XXVI. Il condamne Photius. — XXVII. Suite de l'affaire de Rothade. — XXVIII. Concile de Metz pour Lothaire. — XXIX. Hilduin intrus à Cambrai. — XXX. Concile de Verberie. — XXXI. Pénitence du jeune Pépin. — XXXII. Concile de Metz condamné. — XXXIII. Rébellion de Gonther contre le pape. — XXXIV. Soumission d'Adventius. — XXXV. Rodoalde condamné. — XXXVI. Rothade absous à Rome. — XXXVII. Lettres du pape pour la France. — XXXVIII. Fin de saint Anscaire. — XXXIX. Saint Rembert, archevêque de Brême. — XL. Arsène, légat en France. — XLI. Lettre du pape à l'empereur Michel. — XLII. Mort de Bardas. — XLIII. Le pape excommunique Valdrade. — XLIV. Lettre du pape pour Vulfade. — XLV. Egilon, archevêque de Sens. — XLVI. Troisième concile de Soissons. — XLVII. Egilon envoyé à Rome. — XLVIII. Fin de Gothescalc. — XLIX. Conversion des Bulgares. — L. Réponses à leurs consultations. — LI. Suite de la réponse. — LII. Lettres du pape pour Constantinople. — LIII. Légats en Bulgarie. — LIV. Constantin et Méthodius, apôtres des Slaves. — LV. Photius dépose le pape. — LVI. Il écrit contre les Latins. — LVII. Lettres du pape pour Vulfade. — LVIII. Lettre au roi Salomon. — LIX. Lettre pour la reine Thietberge. — LX. Vulfade et les autres rétablis.

### LIVRE CINQUANTE-UNIÈME.

CHAP. I. Mort de Michel. Basile, empereur. — II. Ignace rétabli à Constantinople. — III. Etat de l'Orient. — IV. Saint Nicolas Studite. — V. Concile de Troyes. — VI. Lettres du pape sur les reproches des Grecs. — VII. Lettres sur l'affaire de Lothaire. — VIII. Mort du pape Nicolas. — IX. Adrien II, pape. — X. Il se justifie au sujet de Nicolas. — XI. Il permet à Lothaire de venir à Rome. — XII. Il écrit en faveur d'Actard. — XIII. Translation de saint Maur. — XIV. Traité d'Enée de Paris contre les Grecs. — XV. Traité de Ratram. Procession du Saint-Esprit. — XVI. Articles de discipline. — XVII. Conciles de Wormes. — XVIII. Lettres de Basile et d'Ignace au pape. — XIX. Concile de Rome. — XX. Anastase, bibliothécaire, excommunié. — XXI. Saint Cyrille et saint Méthodius à Rome. — XXII. Commencement de l'affaire d'Hincmar de Laon. — XXIII. Lothaire en Italie. — XXIV. Sa mort. — XXV. Charles, couronné roi de Lorraine. — XXVI. Légats du pape à Constantinople. — XXVII. Huitième concile général, première session. — XXVIII. Suite de la première session. — XXIX. Seconde session. Pénitents reçus. — XXX. Troisième session. Impénitents cités. — XXXI. Quatrième session. Légats de Photius à Rome. — XXXII. Chotius rejette par les patriarches. — XXXIII. Cinquième session. Photius au concile. — XXXIV. Sixième session. L'empereur au concile. — XXXV. Objections pour Photius. — XXXVI. Réponses. — XXXVII. Septième session. Photius et Grégoire présents. — XXXVIII. Autres schismatiques ouïs. — XXXIX. Huitième session, promesses brisées, etc. — XL. Iconoclastes. — XLI. Neuvième session. Légat d'Alexandrie. — XLII. Faux témoins contre Ignace. — XLIII. Dérisions des saintes cérémonies. — XLIV. Faux légat d'Orient. — XLV. Dixième session. Canons. — XLVI. Fin du concile. — XLVII. Abjurations soustraites et rendues. — XLVIII. Conférence touchant les Bulgares. — XLIX. Retour des légats du pape. — L. Version du concile par Anastase. — LI. Lettre de Photius contre le concile. — LII. Théodore Aboucara. — LIII. Normands en Angleterre. — LIV. Désolation du monastère de Croiland. — LV. Saint Néot, abbé.

### LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

CHAP. I. Lettres d'Adrien contre le roi Charles. — II. Archevêques de Trèves et de Cologne. — III. Carloman condamné à Attigny. — IV. Soumission d'Hincmar de Laon. — V. Droits des archevêques. — VI. Septième concile peu connu en France. — VII. Légats d'Adrien en France. — VIII. Lettre rigoureuse d'Hincmar. — IX. Excommunication contre Carloman. — X. Concile de Douzi. — XI. Plaintes d'Hincmar de Reims. — XII. Suite du concile de Douzi. — XIII. Réponses d'Hincmar de Laon. — XIV. Sa condamnation. — XV. Translation d'Actard

de Nantes. — XVI. Lettres de Constantinople au pape. — XVII. Bulgares soumis à l'église de Constantinople. — XVIII. Histoire des manichéens par Pierre de Sicile. — XIX. Conversions des Russes. — XX. Lettres plaintives de Photius. — XXI. Lettres du pape pour la France. — XXII. Lettre forte du roi Charles au pape. — XXIII. Réponse douce du pape. — XXIV. Saint Athanase, évêque de Naples. — XXV. Mort d'Adrien II. Jean VIII, pape. — XXVI. Carloman aveuglé. — XXVII. Second concile de Douzi. Dede, religieuse. — XXVIII. Statuts synodaux d'Hincmar. — XXIX. Concile de Ravenne. — XXX. Mort de Louis II. Charles le chauve, empereur. — XXXI. Condamnation de Formose. — XXXII. Concile de Pontion. — XXXIII. Primatie de Sens. — XXXIV. Suite du concile de Pontion. — XXXV. Articles rejetés. — XXXVI. Appellation à Rome. — XXXVII. Absolution par lettre. — XXXVIII. Mort de Louis le germanique. — XXXIX. Translation de Frotaire à Bourges. — XL. Le pape demande secours à l'empereur. — XLI. Concile de Rome. — XLII. Sarrasins près de Rome. — XLIII. Concile de Ravenne. — XLIV. Mort de Charles le chauve. — XLV. Vision de Bernold. — XLVI. Capitulaires d'Hincmar. — XLVII. Affaires d'Italie. — XLVIII. Paul et Eugène envoyés à Constantinople. — XLIX. Violences de Lambert à Rome. — L. Le pape Jean en France. — LI. Concile de Troyes. — LII. Plaintes d'Hincmar de Laon. — LIII. Suite du concile. — LIV. Couronnement de Louis. — LV. Fin du concile de Troyes.

### LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.

CHAP. I. Rappel de Photius. — II. Mort de saint Ignace. — III. Photius rétabli. — IV. Il envoie à Rome. — V. Concile de Rome. — VI. Lettres du pape aux Slaves. — VII. Lettres pour Constantinople. — VIII. Instructions aux légats. — IX. Autre concile de Rome. — X. Boson, roi. — XI. Affaire d'Italie. — XII. Concile de Constantinople, faux, huitième. — XIII. Seconde session. Lettres du pape altérées. — XIV. Apologie de Photius. — XV. Lettres des Orientaux. — XVI. Troisième session. — XVII. Quatrième session. — XVIII. Articles de la réunion. — XIX. Cinquième session. — XX. Canons. — XXI. Souscriptions. — XXII. Sixième session, l'empereur présent. — XXIII. Septième et dernière session. — XXIV. Lettre du pape sur le filioque. — XXV. Etat de l'Orient. — XXVI. Fin de saint Méthodius des Slaves. — XXVII. Lettres du pape pour Constantinople. — XXVIII. Charles le gros, empereur. — XXIX. Athanase de Naples excommunié. — XXX. Concile de Fismes. — XXXI. Lettre d'Hincmar pour les élections. — XXXII. Odoacre excommunié. — XXXIII. Forme des élections d'évêques. — XXXIV. Examen de l'élu. — XXXV. Consécration. — XXXVI. Affaire d'Italie. — XXXVII. Mort de Jean VIII, Marin II, pape. — XXXVIII. Instructions d'Hincmar au roi Carloman. — XXXIX. Mort d'Hincmar. — XL. Ravages des Normands. — XLI. Foulques, archevêque de Reims. — XLII. Capitulaire de Carloman. — XLIII. Alfred le grand, roi d'Angleterre. — XLIV. Ses lois. — XLV. Mort de Marin II. Adrien III, pape. — XLVI. Lettre de Photius contre les Latins. — XLVII. Sarrasins en Italie. — XLVIII. Mort d'Adrien III. Etienne V, pape. — XLIX. Lettre à l'empereur Basile. — L. Mort de Basile. — LI. Léon le philosophe chasse Photius. — LII. Lettre de Stylien au pape. — LIII. Lettres de Foulques au pape. — LIV. Normands devant Paris. — LV. Conciles de Châlons et de Cologne. — LVI. Seconde Translation de saint Marthin.

### LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

CHAP. I. Mort de Charles le gros. Plusieurs rois. — II. Concile de Mayence. — III. Concile de Metz. — IV. Statuts de Riculf de Soissons. — V. Louis, roi de Provence. — VI. Commissions du pape à l'archevêque de Reims. — VII. Mort d'Etienne V. — VIII. Savants en Angleterre. — IX. Ecri du roi Alfred. — X. Sa piété. — XI. Lettres de Foulques en Angleterre. — XII. Formose, pape. — XIII. Sa réponse à Stylien. — XIV. Fin de Photius, sa bibliothèque. — XV. Son nomocanon. — XVI. Eglise de Constantinople. — XVII. Affaires de France. — XVIII. Guy et Lambert, empereurs. Charles le simple, roi. — XIX. Baudouin, comte de Flandres,



excommunié. — XX. Lettre de Formose en France. — XXI. Règle des reclus. — XXII. Saint Géraud d'Aurillac. — XXIII. Concile de Châlons. — XXIV. Concile de Tibur. — XXV. Arnould, empereur. Mort de Formose. Etienne VI. — XXVI. Lettres de Foulques au pape et au roi. — XXVII. Romain, Théodore II, Jean IX, papes. — XXVIII. Concile de Rome. — XXIX. Concile de Ravenne. — XXX. Agrim rétabli. — XXXI. Mort d'Arnould. Louis, roi de Germanie. — XXXII. Lettre des évêques de Bavière au pape. — XXXIII. Hongrois en Italie. — XXXIV. Eglise de Constantinople. — XXXV. Mort de Foulques. Hervé, archevêque de Reims. — XXXVI. Oviédo, métropole. — XXXVII. Mort de Jean IX. Benoît IV, pape. — XXXVIII. Fin du roi Alfred. — XXXIX. Mort de Benoît IV, pape. Léon V, Christophe, papes. — XL. Quatrième nocces de l'empereur Léon. — XLI. Etat de l'Orient. — XLII. Sergius III, pape. — XLIII. Ecrits d'Auxilius pour Formose. — XLIV. Concile de Trofè. — XLV. Fondation de Clugny. — XLVI. Eglise d'Allemagne. — XLVII. Mort de Léon. Alexandre et Constantin, empereurs. — XLVIII. Lettre de Nicolas Mystique. — XLIX. Suite des papes. Jean X. — L. Jean, abbé du Mont-Cassin. — LI. Conversion des Normands. — LII. Question sur les Hongrois. — LIII. Eglise d'Allemagne. — LIV. Eglise d'Espagne. — LV. Réunion à Constantinople. — LVI. Richer, évêque de Liège. — LVII. Concile de Coblenz et de Reims. — LVIII. Ravages des Hongrois. — LIX. Sainte Viborade.

#### LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

CHAP. I. Hugues enfant, archevêque de Reims. — II. Mort de Jean X, Léon VI, et Etienne VII, papes. — III. Bennon, évêque de Metz. — IV. Saint Odon, abbé de Clugny. — V. Mort d'Etienne VII. Jean IX, pape. — VI. Rathier, évêque de Vérone. — VII. Artaud, archevêque de Reims. — VIII. Concile d'Erford. — IX. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg. — X. Eglise d'Espagne. — XI. Albéric maître de Rome. — XII. Théophylacte part de Constantinople. — XIII. Etat de l'Orient. — XIV. Mort de Jean XI. Léon VII, pape. — XV. Saint Odon à Rome. — XVI. Sarrasins en Italie. — XVII. Lettre du pape pour la Bavière. — XVIII. Mort d'Henri l'oiseleur. — XIX. Eglise du Nord. — XX. Othon, roi de Germanie. — XXI. Saint Venceslas. — XXII. Hongrois en France. — XXIII. Artaud chassé de Reims. — XXIV. Fin de saint Odon de Clugny. — XXV. Saint Gérard de Brogne. — XXVI. Saint Jean de Gorze. — XXVII. Eglise de Normandie. — XXVIII. Saint Odon de Cantorbéry. — XXIX. Commencement de saint Dunstan. — XXX. Image miraculeuse d'Edesse. — XXXI. Siméon Métaphraste. — XXXII. Fin de Romain Lecapène. — XXXIII. Turcs convertis. — XXXIV. Saint Luc le jeune. — XXXV. Artaud rétabli à Reims. — XXXVI. Concile d'Ingelheim. — XXXVII. Concile de Trèves. — XXXVIII. Saint Mayeul, abbé de Clu-

gny. — XXXIX. Turquetul, abbé de Croiland. — XL. Saint Adalgaue, archevêque de Brême. — XLI. Conversion des Sclaves. — XLII. Concile d'Augsbourg. — XLIII. Saint Brunon, archevêque de Cologne. — XLIV. Rathier, évêque de Liège. — XLV. Augsbourg défendu par saint Ulric. — XLVI. Sa règle de vie. — XLVII. Eglise d'Espagne. — XLVIII. Ambassade de Jean de Gorze. — XLIX. Suite de l'ambassade. — L. Mort d'Agapit II. Jean XII, pape. — LI. Mort de Théophraste. Polyecte, patriarche de Constantinople. — LII. Saint Paul de Latre. — LIII. Fin de Constantin Porphyrogénète. — LIV. Lettres d'Atton de Verceil. — LV. Lettres de discipline. — LVI. Autres écrits.

#### LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.

CHAP. I. Othon, empereur d'Occident. — II. Magdebourg, métropole. — III. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. — IV. Odalric, archevêque de Reims. — V. Jean XII se révolte contre l'empereur. — VI. Concile de Rome. — VII. Jean déposé. Léon VIII, pape. — VIII. Mort de Romain. Nicéphore Phocas, empereur. — IX. Jean XII, dépose Léon. — X. Mort de Jean XII. Benoît V, pape. — XI. Jean XIII, pape. — XII. Fin de saint Brunon de Cologne. — XIII. Conversion des Polonais. — XIV. Frodoard et ses écrits. — XV. Jean XIII rétabli. — XVI. Concile de Ravenne. — XVII. Saint Adalbert, archevêque de Magdebourg. — XVIII. Evêché de Prague. — XIX. Sainte Mathilde, reine. — XX. Ambassade de Luitprand à Constantinople. — XXI. Nonces du pape maltraités. — XXII. Retour de Luitprand. — XXIII. Conquête de Nicéphore Phocas. — XXIV. Sa mort. Jean Zimisqués, empereur. — XXV. Commencements de saint Nicon d'Arménie. — XXVI. Nouveaux archevêchés en Italie. — XXVII. Fermeté de saint Dunstan. — XXVIII. Pénitence du roi Edgar. — XXIX. Ses lois. — XXX. Concile en Angleterre. — XXXI. Saint Ethelvode de Winchester. — XXXII. Saint Osualde de Vorchester. — XXXIII. Démission de saint Ulric. — XXXIV. Mort d'Othon. Othon II, empereur. — XXXV. Mort de saint Ulric. — XXXVI. Mort de Jean XIII. Benoît VI, Benoît VII, papes. — XXXVII. Fin d'Aimard, abbé de Clugny. — XXXVIII. Saint Mayeul, abbé. — XXXIX. Il est pris par les Sarrasins. — XL. Il refuse d'être pape. — XLI. Sainte Adélaïde, impératrice. — XLII. Saint Volfang, évêque de Ratisbonne. — XLIII. Plaintes de Rathier contre son clergé. — XLIV. Son synode. — XLV. Autres écrits. — XLVI. Sa fin. — XLVII. Eglise d'Espagne. — XLVIII. Saint Rudosind. — XLIX. Fin de Zimisqués. Basile et Constantin, empereurs. — L. Eglise de Constantinople. — LI. Eglise d'Angleterre. LII. — Fin de l'abbé Turquetul. — XLIII. Saint Edouard, martyr. — LIV. Saint Harold, martyr. — LV. Mort de saint Adalbert de Magdebourg. — LVI. Saint Adalbert de Prague. — LVII. Mort d'Othon II, empereur. — LVIII. Bernouard, précepteur d'Othon III.







931

Fleury

Histoire ecclésiastique

*Reynolds*

F63  
Q3

06182208

931.  
F63 V3 C1

FLEURY-HIST ECCLES

COLUMBIA UNIVERSITY



0026060353

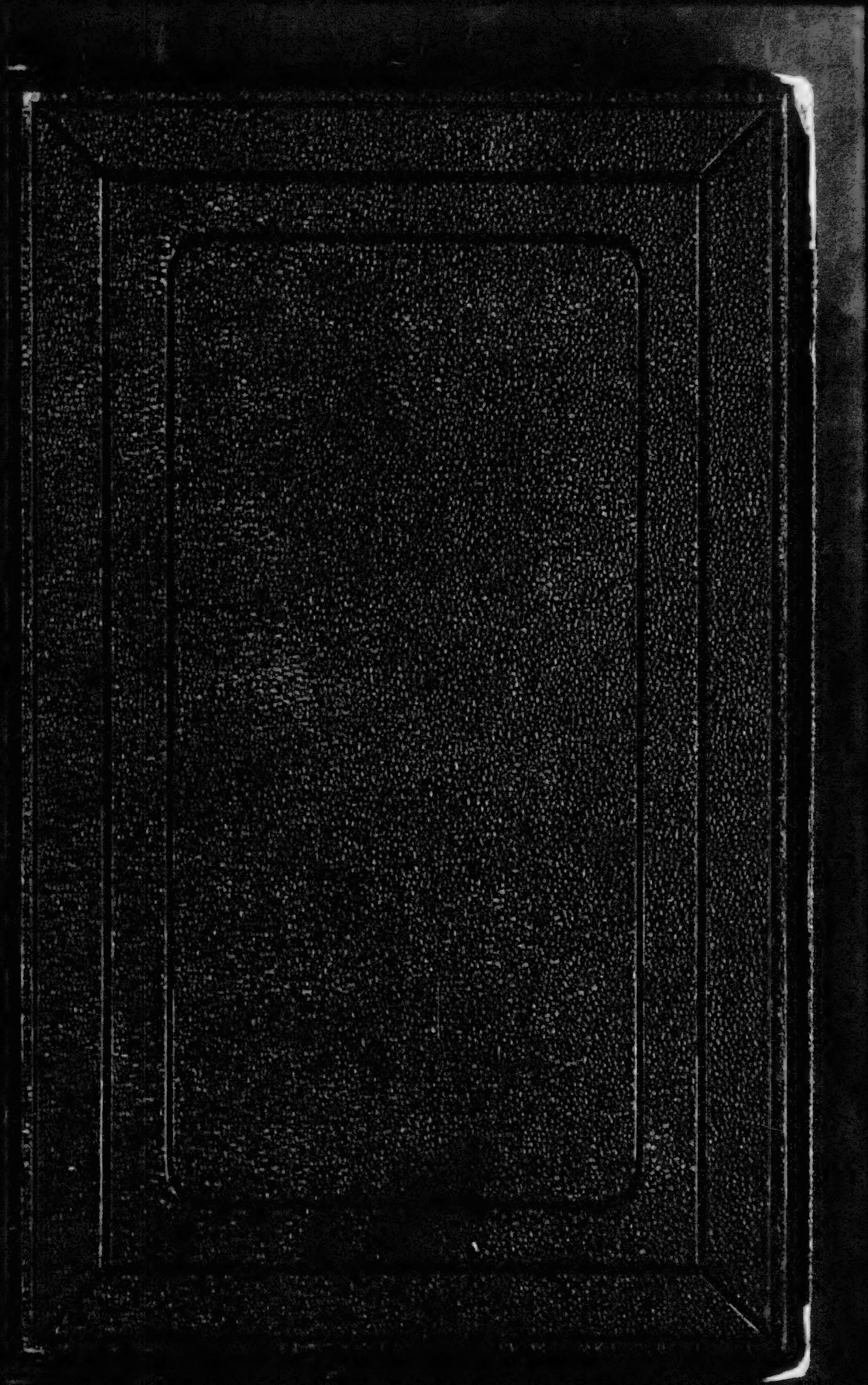




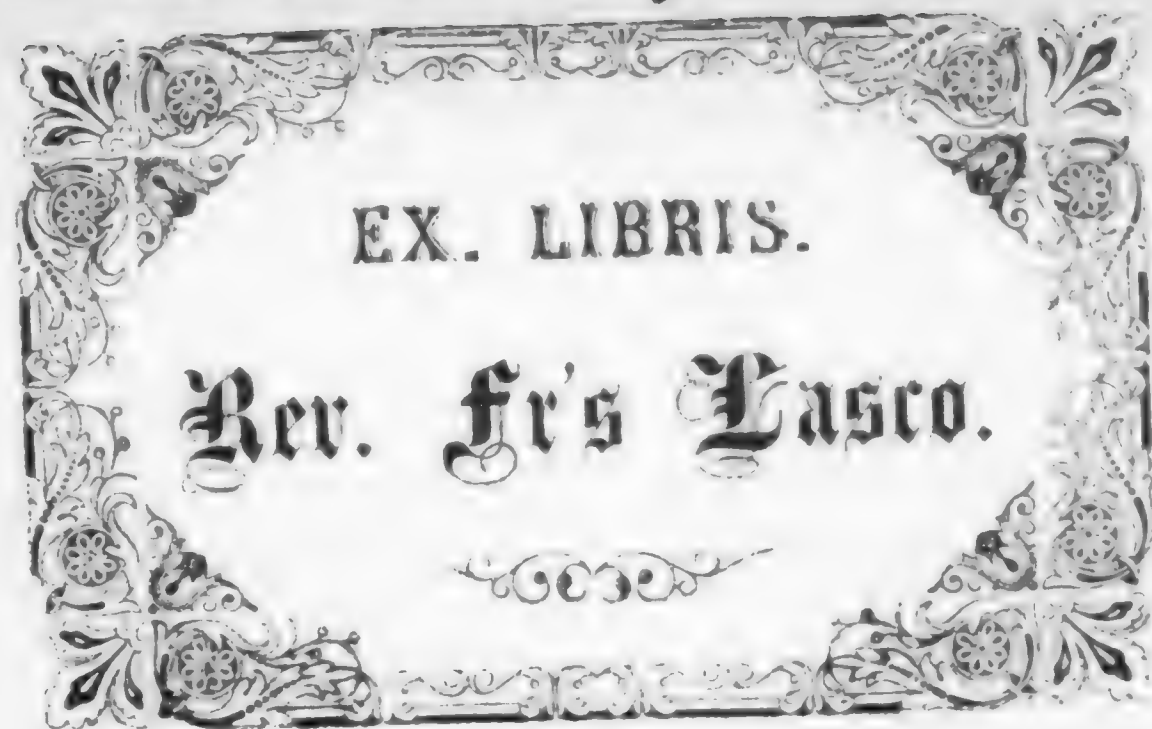


# VOLUME 4









931

F63

Q 4

Columbia University  
in the City of New York  
Library



GIVEN BY

G. H. Baker







HISTOIRE  
ECCLÉSIASTIQUE



TOME QUATRIÈME.



COLUMBIA  
UNIVERSITY  
LIBRARY

# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

PAR

L'ABBÉ FLEURY,

PRÊTRE, PRIEUR D'ARGENTEUIL, CONFESSEUR DU ROI LOUIS XV, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AUGMENTÉE DE QUATRE LIVRES

(LES LIVRES CI, CII, CIII ET CIV)

COMPRENANT L'HISTOIRE DU QUINZIÈME SIÈCLE

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'après un manuscrit de Fleury appartenant à la Bibliothèque impériale,

AVEC

UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

AU BUREAU DE L'ANCIENNE SOCIÉTÉ DE SAINT-NICOLAS,  
RUE DE SÈVRES, 19.

1858



ADAMULLIO  
VT280VNU  
V9A9611

HISTOIRE

DU

# CHRISTIANISME.

## LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

### 1. Commencements de saint Romuald.

Cependant s'élevoient en Italie deux grands solitaires, Romuald, en Lombardie, et Nil, en Calabre. Romuald naquit à Ravenne, de l'illustre famille des ducs; et, dans sa première jeunesse, cédant au penchant de l'âge et abusant de la commodité des richesses, il s'abandonna à l'impureté (1). Toutefois, ayant la crainte de Dieu, il s'efforçoit souvent de se relever, et se proposoit de faire quelque chose de grand. Quand il étoit à la chasse, s'il trouvoit dans le bois un lieu agréable, il disoit en lui-même: Que des ermites seroient bien ici! qu'ils seroient en repos et à couvert des agitations du siècle! Son père, nommé Sergius, étoit homme d'un monde et fort attaché à ses intérêts. Il avoit pris querelle avec un de ses parents pour un pré qu'ils se disputoient; et voyant que son fils Romuald mollissoit dans cette affaire, et avoit une extrême horreur de faire mourir ce parent, il le menaça de le déshériter. Enfin, on en vint aux mains, et le parent fut tué de la main de Sergius. Quoique Romuald n'eût eu autre part au meurtre que d'y avoir été présent, il en voulut faire pénitence pendant quarante jours, et se retira pour cet effet au monastère de Saint-Apollinaire de Classe.

Là, touché par les exhortations d'un frère convers, il résolut de se donner entièrement à Dieu, et demanda l'habit monastique; mais les moines, craignant la dureté de son père, n'osoient le lui accorder. Romuald s'adressa donc à Honestus, archevêque de Ravenne, qui avoit été abbé de Classe. Ce prélat l'exhorta à

suivre son saint désir, et recommanda aux moines de le recevoir sans hésiter; ce qu'ils firent, appuyés d'une telle autorité. Romuald avoit alors vingt ans, et Honestus étoit entré dans le siège de Ravenne l'an neuf cent soixante-onze, d'où il s'ensuit que Romuald ne pouvoit être né plus tôt que vers l'an neuf cent cinquante-deux (1). Il demeura environ trois ans au monastère de Classe; mais, voyant que l'observance y étoit relâchée, il commença à reprendre sévèrement les moines, leur mettant la règle devant les yeux. Indignés de la hardiesse de ce jeune homme, ils résolurent sa mort; et comme il se levait la nuit avant les autres pour prier, ils vouloient le précipiter d'une terrasse. Mais, étant averti par un des complices, il évita le péril.

Comme il avançoit de plus en plus dans le désir de la perfection, il apprit qu'il y avoit près de Venise un ermite, nommé Marin, d'une haute spiritualité. Ayant donc demandé le consentement de l'abbé et des moines de Classe, qui lui fut facilement accordé, il s'embarqua pour l'aller trouver, et se mit sous sa conduite. Marin étoit un homme d'une grande simplicité et d'une grande pureté, mais qui n'avoit point eu de maître dans la vie solitaire. Il récitait tous les jours le psautier, et comme Romuald ne savoit rien quand il quitta le monde, à peine pouvoit-il encore lire en ce temps-là. Marin lui donnoit des coups de baguette sur la tête, du côté gauche, pour le corriger, et Romuald, après l'avoir long-temps souffert, lui dit enfin: Mon maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit; car je n'entends presque plus de l'oreille gauche. Marin admira sa patience, et le traita plus doucement.

(1) Vita per Patr. Dam. Boll. 7 febr. t. 4, p. 101.  
Act. Ben. Sec. 6, p. 281.

(1) Vita Num. 101. Rub. Hist. Rav. p. 262. Vita, n. 7.



## II. Conversion de Pierre Urséole.

Pierre Urséole, alors duc de Venise, étoit monté à cette dignité par le crime. Vital Candide, son prédécesseur, étant devenu suspect aux Vénitiens, ils conspirèrent contre lui et résolurent de l'attaquer dans son palais, et le tuer avec toute sa famille. Mais, comme il se tenoit sur ses gardes, ils s'avisèrent de brûler la maison de Pierre Urséole, contiguë au palais, et l'y firent consentir, en lui promettant de le faire duc, ce qui fut exécuté. Pierre, ayant ainsi satisfait à son ambition, fut touché du remords de son crime, et demanda conseil à un abbé, nommé Guérin, qui étoit venu de Catalogne, allant en divers lieux faire des pèlerinages de dévotion. Il consulta aussi Marin et Romuald; et tous trois convinrent que Pierre devoit renoncer non-seulement à sa dignité mal acquise, mais au monde, et embrasser la vie monastique. Il se déroba donc secrètement à sa femme et à sa famille, avec un de ses amis nommé Jean Gradénic; ils allèrent joindre les trois autres, et s'étant embarqués tous cinq, ils arrivèrent en Catalogne, au monastère de Saint-Michel de Cusan, que Guérin gouvernoit dès l'an neuf cent soixante-treize. Pierre Urséole et Jean Gradénic s'y rendirent moines; mais Marin et Romuald demeurèrent près du monastère, continuant à mener la vie érémitique à laquelle ils étoient accoutumés, et, au bout d'un an, les deux autres se joignirent à eux (1).

## III. Saint Romuald en Catalogne.

Romuald se distingua tellement par son zèle, qu'il devint bientôt leur maître, et Marin lui-même se soumit à sa conduite. Pendant un an, Romuald ne prit pour nourriture par jour qu'une poignée de pois-chiches cuits, et pendant trois ans, lui et Jean Gradénic vécurent du blé qu'ils recueilloient en labourant à la main, redoublant ainsi par leur travail la rigueur du jeûne. Romuald ayant lu dans la vie des pères que quelques uns jeûnoient toute la semaine, hors le samedi et le dimanche, entreprit de les imiter, et vécut ainsi plus de quinze ans. Ensuite, il remit au jeudi le soulagement qu'il prenoit le samedi, tant pour se conformer à l'usage de l'église romaine, que pour rendre le jeûne plus supportable, n'étant que de deux ou trois jours de suite. Il fit depuis la règle des ermites de jeûner tous les jours, hors le jeudi et le dimanche, auxquels ils pouvoient manger des herbes et user de toute sorte de boisson; mais pendant les deux carêmes de l'année ils jeûnoient toute la semaine. Il défendoit aux autres de passer un jour entier sans manger, quoiqu'il le fit souvent lui-même; et disoit que quiconque aspire à la perfection,

(1) Acta SS. Ben. Sæc. 5, p. 877; Sæc. p. 312.

doit manger tous les jours, en sorte qu'il ait tous les jours faim (1).

Le comte Oliban, à qui le monastère de Cusan avoit appartenu, étoit un seigneur de Catalogne chargé de grands péchés. Il vint un jour voir saint Romuald, et lui raconta toute sa vie comme en confession, après quoi le saint homme lui dit qu'il ne pouvoit se sauver qu'en embrassant la vie monastique. Le comte en fut surpris, et dit que les hommes spirituels à qui il s'étoit déjà confessé, ne lui avoient jamais conseillé une si rude pénitence. Il fit venir des évêques et des abbés qui l'avoient accompagné, et après avoir délibéré tous ensemble, ils vinrent à l'avis de Romuald, avouant que la crainte les avoit empêchés jusque-là de donner au comte ce conseil. Alors Oliban convint avec Romuald d'aller au mont Cassin sous prétexte de pèlerinage, et d'y embrasser la vie monastique.

Cependant Sergius, père de Romuald, se fit moine au monastère de Saint-Sévère près de Ravenne, mais quelque temps après il s'en repentit et voulut retourner au monde. Les moines en donnèrent aussitôt avis à Romuald, qui résolut d'aller au secours de son père, et chargea l'abbé Guérin et Jean Gradénic de conduire le comte Oliban au mont Cassin. Les Catalans, apprenant que Romuald songeoit à quitter leur pays, en furent extrêmement affligés; et après avoir cherché un moyen de prévenir cette perte, ils n'en trouvèrent point de plus sûr, que d'envoyer des gens le tuer, afin d'avoir au moins ses reliques pour la protection du pays. Romuald en étant averti, se rasa entièrement la tête, et comme les meurtriers approchoient de sa cellule, il se mit à manger dès le grand matin. Ils crurent qu'il avoit perdu l'esprit, et se retirèrent sans lui faire aucun mal.

S'étant ainsi sauvé de leur dévotion brutale, il partit nu-pieds, un bâton à la main, et arriva à Ravenne, où, trouvant son père résolu au retour au siècle, il lui mit les pieds dans des entraves, le chargea de fers, et le frappa rudement jusqu'à ce qu'en maltraitant son corps il eût guéri son âme et l'eût fait revenir à sa première résolution. Il y persévéra, et mourut saintement quelque temps après.

## IV. Conversion du comte Oliban.

Pour le comte Oliban, ayant laissé ses terres à son fils, il partit pour l'Italie avec l'abbé Guérin, Jean Gradénic et Marin, car Pierre Urséole étoit déjà mort. Oliban menoit avec lui quinze mulets chargés de son trésor; mais étant arrivé au mont Cassin, il renvoya ses gens fort surpris et fort affligés (2). Marin s'en alla peu de temps après en Pouille, et y demeura dans la solitude, où il fut enfin tué par

(1) N. 13. Vita Rom. (2) Chron. Cass. lib. II, n. 18. c. 19.

des coureurs arabes. L'abbé Guérin, accoutumé aux pèlerinages, résolut d'aller à Jérusalem, et Jean Gradénic avec lui; mais Oliban, l'ayant appris, les pria avec larmes de ne le pas abandonner, puisque Romuald le leur avoit recommandé. Ils partirent toutefois; mais à peine entroient-ils dans la plaine, quand le cheval de Guérin rompit la jambe à Gradénic, qui fut ainsi obligé de revenir au mont Cassin et, s'étant fait bâtir une cellule près du monastère, y vécut près de trente ans, et y finit saintement. Oliban fut dans la suite abbé de Cusan, puis évêque d'Alzone, qui n'est plus qu'un village entre Carcassonne et Saint-Paul (1).

## V. Commencements de saint Nil de Calabre.

Saint Nil revint aussi au mont Cassin vers l'an neuf cent quatre-vingt. Il étoit né à Rossane, capitale de la Calabre, la seule ville que les Grecs y avoient conservée, le reste du pays étant désolé par les courses des Sarrasins. Son beau naturel fut cultivé par l'étude; il lisoit continuellement l'Ecriture sainte, et prenoit un plaisir singulier aux vies des pères (2). Ce qui lui inspira une grande aversion du vice et des mauvaises curiosités, comme des caractères et des paroles superstitieuses contre divers accidents. Ayant perdu ses parents, il demeura sous la conduite d'une sœur aînée, qui étoit aussi très-pieuse; mais étant arrivé à la fleur de la jeunesse, il attira les desirs de toutes les filles par sa beauté et l'agrément de sa voix; et de son côté il fut épris de la plus belle d'entre elles, quoiqu'elle fût de basse naissance; et le premier fruit de leur union fut une fille. Toutefois, la pensée de la mort et des supplices éternels commença à le relever de cette chute, et ces sentiments devinrent bien plus vifs dans une fièvre violente dont il fut attaqué.

Un jour donc, sans avoir rien dit à personne, il alla chez des gens qui lui devoient de l'argent, et leur dit qu'il avoit trouvé une très-belle vigne, et qu'il vouloit l'acheter. Il prit d'eux ce qu'ils avoient, et nonobstant sa fièvre il partit accompagné d'un moine, nommé Grégoire, qui le conduisoit à son monastère. En passant une rivière, il fut tout d'un coup délivré de sa maladie; ce qu'il prit pour une marque assurée que ce voyage étoit agréable à Dieu. Il arriva donc au monastère de Mercure, et entre autres grands personnages il y trouva Jean, Fantin et Zacharie. Il fut surpris de leur extérieur et de la pauvreté de leurs habits, et son zèle pour la perfection en fut plus ardent. Eux de leur côté, voyant la sagesse de ce jeune homme, la douceur de sa voix dans la lecture, et la pénétration de son esprit jugèrent dès-lors que non-seulement il feroit

un grand progrès dans la vertu, mais qu'il seroit utile au salut de plusieurs autres.

Mais peu de temps après, il vint des lettres menaçantes de la part du gouverneur de la province, portant que si quelqu'un étoit assez hardi pour imposer les mains à ce jeune homme, il auroit le poing coupé et le monastère seroit confisqué. Les supérieurs résolurent donc de l'envoyer sous une autre domination pour recevoir le saint habit, et il se détermina à entrer dans le monastère de Saint-Nazaire. En chemin, il rencontra un Sarrasin, qui lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, et où il alloit. Nil lui dit simplement la vérité, et le Sarrasin fut surpris de lui voir prendre une telle résolution étant si jeune; car il n'avoit pas trente ans, et il portoit encore son habit séculier, qui étoit très-riche (1). Tu devois attendre, dit-il, à la vieillesse, pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu. Non, répondit-il, Dieu ne veut pas que nous soyons bons par nécessité; un vieillard n'a plus la force de le servir, non plus que de porter les armes pour son prince. Je veux servir Dieu dans ma jeunesse, afin qu'il honore ma vieillesse. Le Sarrasin, touché de ce discours, lui montra le chemin, et le quitta en lui donnant des bénédictions, et l'encourageant à suivre son dessein. Nil fut saisi de crainte songeant au péril qu'il avoit évité; et sa peur augmenta quand il entendit le Sarrasin revenir en courant, et criant qu'il l'attendait. Celui-ci l'ayant joint, lui donna des pains fort blancs qu'il avoit apportés, voyant qu'il n'avoit aucune provision, et lui fit excuse de n'avoir rien de meilleur à lui donner; mais en même temps il blâma sa crainte et la mauvaise opinion qu'il avoit de lui.

Étant près du monastère, il rencontra un cavalier qui voulut le détourner d'y entrer, disant mille maux des moines, les traitant d'avares, de glorieux, de gourmands (2). Je tiendrois, dit-il, tout entier avec mon cheval dans une des chaudières de leur cuisine. Nil vouloit lui répondre; mais il s'enfuit sans l'écouter, et Nil entra enfin dans le monastère de Saint-Nazaire. L'abbé et les moines le reçurent avec grande charité; et le voyant fatigué du chemin, ils lui donnèrent du poisson et du vin, mais il se contenta de pain et d'eau. Il pria qu'on lui donnât l'habit monastique, à condition toutefois qu'au bout de quarante jours il retourneroit au monastère, où il avoit d'abord été reçu. L'abbé vouloit, aussitôt qu'on l'eût fait moine, lui donner le gouvernement d'un autre monastère; mais Nil trouva cette proposition si étrange que dès-lors il fit serment de n'accepter jamais aucune dignité.

## VI. Vie érémitique de saint Nil.

Le temps étant accompli, il retourna au

(1) Act. Sanct. Ben. Sæc. 6, p. 313. (2) Vita interp. Carioph. p. 3.

(1) P. 10.

(2) P. 13.



monastère de Mercure, où les pères le reçurent avec une grande joie : particulièrement Fantin, avec lequel il lia une amitié très-étroite. On en parla quelque temps après à Jean, supérieur de tous ces monastères, qui, ayant éprouvé son obéissance en plusieurs manières, en demeura très-satisfait, et le retint quelques temps auprès de lui. Ensuite, du consentement des pères, il se retira près du monastère, dans une caverne où étoit un autel dédié à saint Michel. Là, il s'imposa cette manière de vie. Depuis le matin jusqu'à tierce, il s'appliquoit à écrire, car il écrivoit bien et vite (1). Depuis tierce jusqu'à sexte, il se tenoit devant la croix, récitant le psautier et faisant mille génuflexions. Depuis sexte jusqu'à none, il demouroit assis, lisant et étudiant l'Ecriture sainte et les pères. Après avoir dit none et vêpres, il sortoit de sa cellule pour se promener et se relâcher, sans toutefois se détourner de Dieu, qu'il considéroit dans ses créations, méditant quelques passages des pères. Après le soleil couché, il se mettoit à table et mangeoit ou du pain sec, ou sans pain des herbes cuites, ou du fruit selon la saison. Sa table étoit une grosse pierre, et son plat un morceau de pot de terre; il ne buvoit que de l'eau et par mesure. Il essayoit d'imiter toutes les manières de vivre qu'il lisoit dans les anciens. Ainsi, il passa jusqu'à vingt jours sans manger que deux fois, et fit trois fois cette expérience. Pendant un an, il ne but qu'une fois le mois, quoiqu'il ne mangeât que du pain sec; mais il quitta cette pratique, pour ne se pas dessécher le poumon : car la soif ne l'incommodoit que les premiers huit jours. Toutefois, il passoit souvent le carême sans boire et sans manger, ne prenant que la sainte communion. La nuit, il donnoit une heure au sommeil pour la digestion; ensuite il récitoit le psautier, faisant cinq cents génuflexions, puis il disoit les prières des nocturnes et des matines. Car il étoit persuadé qu'un ermite doit faire beaucoup plus d'exercices de piété que celui qui vit en communauté. Son habit étoit un sac de poil de chèvre, qu'il portoit un an; et sa ceinture étoit une corde qu'il n'ôtoit qu'une fois l'année, souffrant patiemment la vermine qui le rongeoit. Il n'avoit ni lit, ni siège, ni coffre, ni sac : son encier étoit de la cire appliquée sur du bois. Tel étoit son amour pour la pauvreté.

Un des frères le pria de trouver bon qu'il demeurât avec lui, et, l'ayant obtenu à grande peine, il lui dit : Mon père, j'ai trois pièces d'argent, que voulez-vous que j'en fasse? Nil lui dit : Donnez-les aux pauvres, et ne gardez que votre psautier. Il le fit : mais, après avoir demeuré quelque temps avec le saint homme, il s'ennuya de cette vie si austère, et commença à chercher querelle pour le mettre en colère. Nil lui dit doucement : Mon frère, le Seigneur

nous a appelés en paix (1). Si vous ne pouvez plus me souffrir, allez, à la bonne heure, où il vous plaira, car je vois que vous ne pouvez vous défaire de l'ambition et du désir du sacerdoce. L'autre lui dit tout en colère : Rendez-moi mes trois pièces d'argent, et je m'en irai. Qu'avois-je affaire de les donner aux pauvres? Nil, lui répondit : Mon frère, écrivez sur un morceau de papier que j'en recevrai la récompense dans le ciel, et le mettez sur l'autel, et je vous les rendrai aussitôt. L'autre voulut voir comment Nil, qui n'avoit pas une obole, accompliroit sa promesse, et fit ce qu'il désiroit. Nil ayant reçu son écrit, descendit au monastère de Castel, et y emprunta trois pièces d'argent qu'il lui donna. Le mauvais moine se retira, suivit ses desirs, et mourut quelque temps après. Mais Nil étant rentré dans sa caverne, écrivit en douze jours trois psautiers, et acquitta sa dette.

Quelques années après, le bienheureux Fantin tomba dans une espèce d'égarement d'esprit qui parut surnaturel à ceux qui connoissoient sa vertu (2). Car il sortit de son monastère, et alloit de côté et d'autre, faisant des lamentations continuelles sur les églises, les monastères et les livres. Il disoit que les églises étoient pleines d'ânes et de mulets, qui les profanoient par leurs ordures; les monastères brûlés et perdus, les livres mouillés et devenus inutiles, en sorte qu'on n'auroit plus de quoi lire. Quand il rencontroit un des frères de son monastère, il le pleuroit comme mort, et disoit : C'est moi qui t'ai tué, mon enfant. En parlant ainsi, il ne vouloit ni loger sous un toit, ni prendre de nourriture ordinaire, mais errant par les déserts, il vivoit d'herbes sauvages. On crut que c'étoit une prédiction de l'incursion des Sarrasins, qui désolèrent le pays peu de temps après, ou plutôt de la décadence des monastères et du relâchement de la discipline. Nil, sensiblement affligé de voir l'abbé Fantin en cet état, le suivoit et s'efforçoit de lui persuader de rentrer dans le monastère; mais Fantin l'assura qu'il n'y retourneroit point, et qu'il mourroit bientôt, comme il arriva en effet.

Nil étant revenu à sa caverne, les pères du monastère de Fantin vinrent le prier de vouloir bien venir et leur choisir un abbé. Car ils le connoissoient assez pour n'oser lui proposer de l'être lui-même. Il entra dans le monastère, et assembla la communauté dans l'église; mais, après la prière, Luc, frère du défunt abbé Fantin, prit Nil par les pieds, le conjurant, au nom de la sainte Trinité et de tout ce qu'il y a de plus saint, d'être leur abbé. Nil retourna contre Luc ses propres conjurations, et le fit élire abbé; car, quoiqu'il ne fût pas fort savant dans les saintes Ecritures, il avoit le talent de gouverner et une grande vertu. C'est ainsi que Nil évita cette tentation.

(1) P. 18, 25, 28.

(1) P. 37. 1 Cor. VIII, 15.

(2) P. 45.

## VII. Premiers disciples de saint Nil.

Pendant qu'il étoit encore dans sa caverne, il lui vint un disciple nommé Etienne, homme d'une grande simplicité, mais d'une patience et d'une obéissance merveilleuses (1). Les Sarrasins ayant couru pendant un an toute la Calabre, le bruit se répandit qu'ils viendroient aussi au canton de Mercure, et qu'ils n'épargneroient ni monastères ni moines. Tous se réfugièrent dans les châteaux les plus proches; et Etienne, se trouvant au monastère de saint Fantin, suivit les moines, n'ayant pas le temps de retourner à la caverne. Nil lui-même, voyant déjà la poussière qui marquoit la marche des ennemis, ne voulut pas tenter Dieu, et se cacha dans un lieu détourné; puis il revint le jour suivant à sa caverne, d'où ils avoient emporté le cilice qu'il avoit pour changer. Etant descendu au monastère, il trouva qu'ils y avoient tout ravagé; et, croyant qu'ils avoient enlevé Etienne, il résolut de se rendre esclave avec lui. Mais il apprit qu'il s'étoit sauvé avec les moines; et, après que les Sarrasins furent passés, Nil et Etienne retournèrent à leur caverne, et reprirent leur première façon de vivre.

Quelque temps après, Nil ayant envoyé Etienne à Rossane pour acheter du parchemin, il en revint accompagné d'un vieillard, nommé George, des principaux de la ville, qui croyoit être appelé de Dieu à mener la vie solitaire, et s'offrit à Nil pour faire ce qu'il lui plairoit. Nil lui répondit : Mon frère, ce n'est pas pour notre vertu que nous demeurons dans ce désert; mais parce que nous ne pouvons porter la règle de la vie commune, nous nous sommes séparés des hommes comme des lépreux (2). Vous faites bien de chercher votre salut; allez donc à quelque communauté, où vous trouverez le repos de l'âme et du corps. Mais George demeura ferme, et ne voulut point quitter le saint, qui conçut pour lui une affection filiale.

Enfin, comme les Sarrasins revenoient de temps en temps en ces quartiers-là, et que la caverne étoit sur leur passage, Nil et ses disciples jugèrent qu'ils ne pouvoient y demeurer (3). Il vint donc s'établir auprès de Rossane en un lieu qui étoit à lui, où il y avoit un oratoire de saint Adrien. Là il lui vint encore quelques disciples, et par la suite du temps ils se trouvèrent jusqu'à douze et plus; en sorte que ce lieu devint un monastère. Il y avoit deux frères dans le voisinage, qui, touchés d'envie, commencèrent à médire de saint Nil, et le traiter d'hypocrite et d'imposteur; mais il ne s'en défendit qu'en leur donnant des bénédictions et des louanges; et un jour qu'ils l'avoient extrêmement maltraité, il vint les trouver comme ils mangeoient, se mit à genoux, et demanda pardon. Enfin il les gagna tellement,

que l'aîné en mourant lui donna tout son bien, et lui recommanda son frère. Il ne vouloit point que son monastère eût rien au-delà du nécessaire, disant que ce surplus n'étoit qu'avarice. Trois de ces moines ayant un jour mangé hors de sa maison, il leur dit : Etes-vous mes esclaves pour vous cacher ainsi de moi? Vous êtes mes frères, notre pain est votre travail; et personne ne vous contraint à rien faire contre votre volonté. Sa communauté croissant, il ne voulut jamais prendre le titre d'abbé ou d'hégumène, pour mieux observer le précepte de l'Evangile de ne point se nommer maître (1); mais il donna le titre d'hégumène à d'autres, dont le premier fut Proclus, homme très-savant dans les auteurs sacrés et profanes, et qui laissa lui-même plusieurs écrits.

Un grand tremblement de terre, qui arriva dans la Campanie et la Calabre, ayant presque renversé la ville de Rossane, saint Nil voulut aller voir ce désastre de sa patrie (2). Mais pour se déguiser, il mit autour de sa tête une peau de renard, qu'il avoit trouvée en chemin, et portoit sur l'épaule son manteau pendu à son bâton. Les enfants lui jetoient des pierres, et crioient après lui : Au caloyer Bulgare! d'autres l'appeloient Franc ou Arménien. Le soir, s'étant remis à son état ordinaire, il entra dans la grande église, pour prier la Sainte-Vierge sa patronne, et fut reconnu de quelques prêtres, qui se jetèrent à ses pieds, fort surpris de son arrivée. Après les avoir consolés par des discours de piété, il demeura avec un nommé Caniscas, dont il avoit été disciple, l'exhortant à quitter le monde, car il avoit toujours mené une vie fort pure. Mais il ne put le persuader, à cause de l'avarice qui le dominoit; et il mourut quelque temps après, avec un repeatir inutile de ne l'avoir pas écouté.

Il faisoit souvent réflexion sur la douceur de la solitude, et le dégagement de la par faite pauvreté, sans soins comme sans biens; et il trouvoit qu'en vivant avec les autres, loin d'avancer dans la vertu, on recule; leur conversation même lui étoit à charge, parce qu'elle détournait de la contemplation et de l'occupation intérieure. A ces pensées il opposoit ce précepte de l'apôtre (3) : Que personne ne cherche son avantage, mais celui des autres pour leur salut. Il résolut donc d'éprouver ses disciples par quelque commandement déraisonnable; et s'ils y obéissoient sans examen, prendre le parti de demeurer avec eux. Un jour, après l'office du matin, il leur dit : Mes pères, nous avons planté trop de vignes, et ce n'est qu'avarice d'avoir plus que le nécessaire; venez-en couper une partie. Ils y consentirent, et ayant pris la cognée sur son épaule, il les

(1) P. 69, 71. Matth. XXIII, 8.

(2) P. 72. V. Chr. Cass. I. II, c. 11.

(3) P. 78. 1 Cor. X, 24.

(1) P. 49, 54.

(2) P. 58, 60.

(3) P. 63.



mena à la plus belle de leurs vignes et du plus grand rapport. Ils le suivirent tous, et se mirent à couper depuis le matin jusqu'à tierce. Alors, voyant leur obéissance, il promit à Dieu de ne les quitter de sa vie. Mais le bruit de cette action s'étant répandu d'un côté jusqu'au mont Athos, et de l'autre jusqu'en Sicile, personne n'y pouvoit rien comprendre, et on l'interprétoit diversement.

#### VIII. Il est visité par Théophylacte et Léon.

Un jour, comme il étoit à Rossane un peu indisposé, Théophylacte, métropolitain de Calabre et le domestique Léon, tous deux gens d'esprit et savants, vinrent le voir avec des magistrats, des prêtres et une grande partie du peuple, à dessein de lui faire des questions sur l'Ecriture, plutôt pour l'éprouver que pour s'instruire (1). Après qu'ils se furent salués et assis, Nil donna au domestique un livre qu'il avoit à la main, et lui fit lire cette sentence, que de dix mille âmes à peine s'en trouve-t-il une dans le temps présent qui sorte entre les mains des anges. Ils commencèrent à dire tout d'une voix : A Dieu ne plaise, cela n'est pas vrai : celui qui l'a dit est hérétique. C'est donc en vain que nous avons été baptisés, que nous adorons la croix, que nous communions et portons le nom de chrétiens. Nil voyant que le métropolitain et le domestique ne disoient rien à ceux qui parloient ainsi, répondit doucement : Que direz-vous si je vous montre que saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ephrem, saint Théodore Studite, saint Paul même et l'Evangile disent la même chose ? Dieu ne vous a point d'obligation de ce que vous venez de dire. Vous n'oseriez faire profession d'aucune hérésie, le peuple vous lapideroit. Mais sachez, que si vous n'êtes vertueux et très-vertueux, vous n'éviterez point la peine éternelle. Ils furent touchés de ce discours, et commencèrent tous à soupirer et à dire : Malheur à nous pécheurs que nous sommes !

Nicolas, protospataire, lui dit : Mon père, pourquoi l'Evangile dit-il (2) : Celui qui donnera à un de ses moindres un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense ? Il répondit : Cela est dit pour ceux qui n'ont rien, afin que personne ne s'excuse sur ce qu'il n'a pas de bois pour faire chauffer l'eau. Un autre lui dit : Mon père, je voudrais savoir si Salomon est sauvé ou damné. Nil, sachant que c'étoit un débauché, lui dit : Et moi je voudrais savoir si vous serez sauvé ou damné. Que nous importe à vous et à moi que Salomon le soit ? C'est pour nous qu'il est écrit (3) : Quiconque regarde une femme pour la désirer, a déjà commis l'adultère. Quant à Salomon, nous ne trouvons nulle part dans l'Ecriture qu'il se soit repenti comme nous le trouvons de Manassés.

(1) P. 82.

(2) Matth. x, 42.

(3) Matth. v, 28.

Un prêtre se leva ensuite, et dit : Mon père, de quel arbre Adam mangea-t-il dans le paradis ? Il répondit : D'un pommier sauvage. Tous se prirent à rire, et Nil leur dit : N'en riez pas, la réponse est conforme à la demande. Comment vous dirions-nous ce que l'Ecriture ne nous a point découvert ? Au lieu de penser comment vous avez été formés, comment vous avez été mis dans le paradis, les préceptes que vous avez reçus et que vous n'avez pas gardés, qui vous a fait chasser du paradis, et comment vous pourrez y rentrer : au lieu de tout cela vous me demandez le nom d'un arbre ; et quand vous l'auriez appris, vous demanderiez ensuite quelle en étoit la racine ou les feuilles ou l'écorce, et s'il étoit grand ou petit. Après quelques autres entretiens ils se retirèrent, et le métropolitain lui-même dit que ce caloyer étoit un grand personnage.

#### IX. Conversion d'Eupraxius.

Eupraxius, gouverneur de Calabre, avoit fondé à Rossane un monastère de filles, qui, étant tombé en décadence lorsqu'Eupraxius fut retourné à Constantinople, saint Nil avoit pris soin de le rétablir (1). Toutefois des gens mal intentionnés dirent à Eupraxius que Nil avoit pillé ce monastère : ce qui lui fit écrire des lettres menaçantes contre le saint. Il revint en Calabre comme gouverneur, et tous les abbés de la province vinrent avec des présents le complimenter et lui demander sa protection. Il n'y eut que Nil qui n'y alla point, et demeura en paix dans son monastère, priant Dieu pour le salut du gouverneur. Ce qui augmenta beaucoup son indignation ; et il cherchoit les moyens de la satisfaire. Mais il lui vint un ulcère qui le tourmenta pendant trois ans, et lui consuma les parties, que l'on ne nomme point, avec une infection insupportable. Il reconnut que c'étoit la punition de ses débauches, se repentit de ses emportements contre le saint abbé, et l'envoya prier de le venir voir et lui donner sa bénédiction. Le saint homme se fit prier long-temps pour l'humilier à son tour, et n'y alla qu'au bout des trois ans, lorsqu'il sut que le mal attaquoit déjà les parties nobles.

Le gouverneur lui embrassa les pieds, fondant en larmes, et Nil l'ayant relevé, il lui fit la confession de tous ses péchés, et le conjura de lui donner l'habit monastique, disant qu'il avoit fait vœu d'être moine. Le saint lui répondit (2) : Tous ceux qui ont péché après le baptême sont obligés sans aucun vœu à embrasser la pénitence ; mais quant à vous donner l'habit, je ne suis qu'un simple moine sans aucun ordre ecclésiastique. Voici un métropolitain, c'étoit celui de Sainte-Sévérine, voici des évêques et des archimandrites ; c'est

(1) P. 80, 92.

(2) P. 95.

à eux d'accomplir votre souhait. Toutefois, Eupraxius le pria tant, qu'il lui coupa les cheveux de sa main, et le revêtit de l'habit monastique en présence des évêques et des abbés. Alors, le gouverneur les pria à manger, et les servit à table lui-même, tant il se trouva de force. Puis il distribua de sa main aux pauvres tout ce qu'il avoit, ou le légua aux églises ; il affranchit tous ses esclaves, et mourut trois jours après plein de componction et d'espérance. Il avoit fait Nil exécuter de son testament ; mais le saint homme ne voulut point s'embarrasser dans tant d'affaires, et s'en déchargea sur le métropolitain.

#### X. Autres actions de saint Nil.

Il délivra plusieurs possédés, en leur faisant faire l'onction de l'huile par les prêtres, ou les envoyant à Rome aux tombeaux des apôtres ; mais il ne vouloit pas leur faire le moindre signe de croix de sa main. Quelque répugnance qu'il eût à venir dans le monde et en voir le tumulte, il ne laissoit pas dans l'occasion d'intercéder pour le peuple auprès des magistrats, afin de sauver les malheureux opprimés, et quelquefois les coupables. Et il ne craignoit point de souffrir pour cet effet la fatigue de marcher à pied et les incommodités des saisons. Plusieurs des officiers qui venoient en Italie, lui offroient de grandes sommes d'argent pour la subsistance de sa communauté ou pour les pauvres ; mais il leur disoit : Mes frères seront heureux, suivant le psaume (1), s'ils vivent du travail de leurs mains, et les pauvres crieront contre vous, comme retenant leur bien, et m'admireront comme possédant tout sans rien avoir.

Un eunuque de la chambre de l'empereur l'ayant prié de le venir voir, lui dit : Je n'ai point de parents, et j'ai de grands biens ; j'ai résolu de les donner à Dieu, et de fonder un monastère (2). Venez avec moi à Constantinople, je prendrai le saint habit de votre main, et je vous ferai converser familièrement avec les empereurs, comme vous êtes ici avec moi. Nil fit selon sa coutume le signe de la croix sur sa poitrine, et répondit à l'eunuque : Votre dessein est beau et agréable à Dieu, mais il ne me convient pas de quitter mon désert et les pauvres qui souffrent avec moi, pour me promener dans les villes et me charger d'affaires. Manque-t-on à Constantinople de moines et d'abbés, pour donner l'habit à ceux qui veulent quitter le monde ? Que si vous voulez absolument que je vous le donne, venez marcher dans la voie étroite avec nous. L'eunuque insistoit à accomplir son dessein, et le saint abbé l'ayant quitté, remercioit Dieu de l'avoir délivré de ce piège de l'ennemi.

L'archevêque de Rossane étant mort, tous

(1) P. 101, 107, 109. (2) P. 122. Psalm. 127.

s'accordèrent qu'il falloit surprendre l'abbé Nil, et le forcer à remplir cette place (1). Les magistrats et les principaux du clergé marchoient déjà pour exécuter leur dessein ; mais quelqu'un les prévint, croyant porter au père une agréable nouvelle. Il le remercia, et lui fit même donner un présent ; mais il se retira au fond d'une montagne avec des moines, et se cacha si bien qu'on ne put jamais le trouver. Les prêtres et les magistrats qui étoient venus au monastère, après avoir bien cherché et longtemps attendu, s'en retournèrent fort affligés, et furent contraints d'élire un autre archevêque.

Quelque temps après, les Sarrasins ayant fait une incursion dans la Calabre, saint Nil se retira dans la forteresse avec ses moines, excepté trois, qui, étant demeurés dans le monastère, furent pris et emmenés en Sicile (2). Saint Nil songea à les retirer, et, ayant amassé cent tarins d'or des revenus du monastère, il les envoya à Palerme par un frère fidèle, avec un mulet qu'on lui avoit donné, et une lettre adressée à l'écrivain de l'émir, qui étoit chrétien et pieux. Il lut la lettre à l'émir, son maître, qui admira la sagesse et la vertu du saint abbé ; et, ayant fait venir les moines, il les traita avec honneur, et retint seulement le mulet pour se souvenir d'eux ; mais il les renvoya avec l'argent et plusieurs peaux de cerfs, les chargeant d'une lettre où il disoit : C'est ta faute de ce que tes moines ont été maltraités ; si tu t'étois fait connaître à moi, je t'aurais envoyé une sauve-garde, avec laquelle tu n'aurais pas eu besoin de sortir de ton monastère ; et si tu voulois bien venir chez moi, tu pourrais t'établir dans tout le pays, et je te traiterais avec toutes sortes d'honneur et de respect.

#### XI. Saint Nil se retire au Mont-Cassin.

Le saint homme, prévoyant que toute la Calabre alloit être ravagée par les Sarrasins, résolut d'en sortir ; mais il ne voulut pas aller en Orient, craignant la grande opinion que l'on avoit de lui : car sa réputation étoit venue jusqu'aux empereurs (3). Il aimait donc mieux demeurer chez les Latins, où il croyoit être inconnu ; mais il étoit partout regardé comme un apôtre. Car étant venu à Capoue, il fut reçu avec très-grand honneur par le prince Pandolfe et les premiers de la ville, jusqu'à qu'ils vouloient le faire leur évêque, et l'eussent fait, si le prince ne fût mort. Mais ils appelèrent Aligerne, abbé du mont Cassin, et lui enjoignirent de donner au saint abbé un des monastères de la dépendance du sien, tel qu'il voudroit.

Saint Nil étant donc allé voir le fameux monastère du mont Cassin, toute la communauté vint au-devant de lui jusqu'au pied de la montagne, les prêtres et les diacres

(1) P. 115. (2) P. 120.

(3) P. 123.



revêtus de leurs ornements comme un jour de fête, portant des cierges et des encensoirs. Il guérit toutes les maladies corporelles et spirituelles, et admira le bel ordre et la régularité de cette maison, qu'il trouva au-dessus de celle des Grecs. Ensuite, l'abbé Aligerne et les principaux d'entre les moines le conduisirent au monastère qui lui étoit destiné, savoir, Saint-Michelen Valdenuce, où il demeura quinze ans. L'abbé et les moines le prièrent de venir avec toute sa communauté au grand monastère, et d'y célébrer l'office en grec. D'abord il s'en excusait par humilité, mais enfin il l'accorda. Il composa un hymne en l'honneur de saint Benoît, comprenant tous ses miracles; et prenant toute sa communauté, qui étoit de plus de soixante moines, il monta au mont Cassin, et y célébra les vigiles d'un chant fort harmonieux, car il y en avoit plusieurs qu'il avoit instruits à lire et à chanter parfaitement.

Après l'office, tous les moines latins vinrent le trouver avec la permission de leur abbé, et lui firent diverses questions sur les devoirs des moines et sur des passages de l'Ecriture; et il leur répondit en latin. Un lui demanda: Si une fois l'année je mange de la viande par condescendance pour mon corps, quel mal y aura-t-il? Saint Nil répondit: Si vous vous portez bien toute l'année, et qu'une seule fois vous tombiez et vous rompiez une jambe, quel mal y auroit-il? Ils l'interrogèrent aussi touchant le jeûne du samedi. Il répondit (1): Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne condamne point celui qui mange. Si vous nous reprenez de ce que nous ne jeûnons pas le samedi, prenez garde de ne pas combattre les colonnes de l'Eglise, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostôme et les conciles mêmes. Nous faisons bien de ne pas jeûner le samedi, pour nous opposer aux manichéens, qui s'affligent ce jour-là en haine de l'ancien Testament; mais nous ne nous abstenons pas du travail, pour ne nous pas conformer aux juifs. Vous avez aussi raison de jeûner ce jour-là, pour vous préparer au dimanche.

Aligerne, abbé du mont Cassin, avoit succédé à Majelpot en neuf cent quarante-neuf, et gouverna pendant trente-sept ans. Il étoit de Naples, et avoit été moine à Saint-Paul de Rome, sous l'abbé Baudouin. Il s'appliqua à rétablir le monastère, qui ne s'étoit pas encore relevé de la désolation arrivée sous l'abbé Berthier. Aligerne fit revenir plusieurs terres usurpées par des seigneurs voisins, ce qui lui attira de mauvais traitements: mais il fut protégé par Landolfe, prince de Capoue (2). Il repeupla les terres désertes, rebâtit l'église et les lieux réguliers, en sorte que le mont

(1) P. 131. Rom. xiv, 3. 5, p. 645. Sup. liv. LIII, n. 47.  
(2) Act. SS. Ben. Sæc. n. 47.

Cassin fut comme renouvelé de son temps. Il mourut l'an neuf cent quatre-vingt-six.

#### XII. Mort de Benoît VII. Jean XIV, Jean XV, papes.

A Rome, le pape Benoît VII mourut le dixième de juillet neuf cent quatre-vingt-quatre, indiction douzième, après huit ans et demi de pontificat, et fut enterré à Sainte-Croix de Jérusalem. Son successeur fut Pierre, évêque de Pavie, qui avoit été chancelier de l'empereur Othon II. Il changea de nom par respect, comme l'on croit, pour saint Pierre, et prit le nom de Jean XIV. Il ne tint le siège que huit mois; car Francon, qui s'étoit fait ordonner pape dix ans auparavant sous le nom de Boniface VII, revint de Constantinople sur la nouvelle de la mort de Benoît VII. Sa faction étant la plus puissante, Jean XIV fut arrêté et mis au château Saint-Ange, puis déposé; et au bout de quatre mois il mourut de faim et de misère dans cette prison, le vingtième d'août neuf cent quatre-vingt-cinq (1). Ainsi Boniface fut reconnu pape et tint le siège onze mois, au bout desquels il mourut subitement. Les siens mêmes le haïssoient tellement, qu'après sa mort ils le percèrent à coups de lances, le traînèrent par les pieds, le laissèrent tout nu dans la place devant le cheval de Constantin (2). Mais, le lendemain matin, quelques clercs ramassèrent ce cadavre déchiré, et l'ensevelirent. On élut ensuite Jean, Romain de naissance, fils de Robert, qui tint le saint-siège quatre mois sans être sacré; c'est pourquoi il n'est point compté entre les papes. Enfin on élut Jean XV, aussi Romain, fils de Léon, prêtre, qui fut sacré le vingt-cinquième d'avril neuf cent quatre-vingt-six, et tint le saint-siège dix ans.

#### XIII. Fin de saint Dunstan.

De son temps, mourut saint Dunstan, la lumière de l'Angleterre. Quatre ans auparavant saint Ethelvold de Winchester étant venu à Cantorbéry avec l'évêque de Rochester, Dunstan les reçut avec grande joie, parce que c'étoit par ses soins qu'ils avoient été nourris, instruits et élevés aux premiers honneurs de l'Eglise. Après avoir passé plusieurs jours ensemble en douces conversations, l'archevêque les conduisit hors la ville; et quand il fallut se séparer, il commença à fondre en larmes, en sorte qu'elles lui coupoient la parole. Les deux évêques étonnés lui en demandèrent la cause. C'est ce que je sais, dit-il, que vous devez mourir bientôt. En effet, l'évêque de Rochester, étant à peine rentré dans sa ville, fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta en peu de jours; et l'évêque de Win-

(1) Baron. an. 984. Pa- LVI, n. 36.  
pebr. Cona. 167. Sup. liv. (2) Ms. ap. Papebr.

chester tomba malade avant même que d'arriver chez lui. Il mourut le premier d'août l'an neuf cent quatre-vingt-quatre, la vingt-deuxième année de son épiscopat. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort; et on lui attribuoit plusieurs écrits que nous n'avons plus (1).

Après la mort de saint Ethelvold, il y eut une grande division pour l'élection du successeur, entre les clercs qui avoient été chassés de l'église de Winchester pour leurs dérèglements, et les moines qui avoient été mis à leur place (2); car chaque parti en vouloit un de son corps. Saint Dunstan s'étant mis en prière pour demander à Dieu de lui faire connoître celui qui étoit digne de remplir ce siège, saint André lui apparut, et lui ordonna de prendre Elfège, abbé de Bath, et le sacrer évêque de Winchester. C'étoit un grand personnage, et il fut depuis archevêque de Cantorbéry.

Le jour de l'Ascension, dix-sept de mai neuf cent quatre-vingt-huit, après la lecture de l'Evangile, saint Dunstan prêcha à son ordinaire, puis il continua la messe et donna la bénédiction solennelle avant la communion (3). Il exhorta encore son peuple à se détacher des choses de la terre; et, après avoir donné le baiser de paix, il ne put se contenir davantage, et leur dit de se souvenir de lui, et que le jour étoit proche où Dieu l'appellerait; alors il s'éleva de grands cris, on vit couler des torrents de larmes, et un prêtre, nommé Elgar, docte et vertueux, qui fut depuis évêque, déclara que, le matin même, il avoit vu des anges dire à Dunstan qu'il se tint prêt pour partir le samedi.

Après le diner, l'archevêque revint à l'église et marqua le lieu de sa sépulture. Comme il remontoit pour aller se reposer, ainsi qu'il avoit accoutumé pendant l'été, ceux qui le suivoient en grand nombre le virent élevé de terre et monter en l'air. Ils en furent effrayés; et, étant revenu à bas, il leur dit: Vous voyez où Dieu m'appelle, et personne ne doit désespérer de venir au ciel en suivant mes traces. Cherchez en tout à pratiquer la volonté de Dieu; ne vous mettez pas en peine de paroître bons, mais de l'être, ni de ne paroître pas méchants, mais de ne l'être pas. Je vous prédis que la nation angloise souffrira beaucoup et long-temps de la part des étrangers, mais à la fin la miséricorde de Dieu se répandra sur elle. En parlant ainsi, le saint prélat sentit que les forces de son corps diminuoient peu à peu. Néanmoins, il continua tout ce jour-là et le vendredi suivant à instruire et consoler tous ceux qui venoient se recommander à lui et lui demander sa bénédiction.

(1) Vita Dunst. n. 38. Sæc. 5, Ben. p. 682. Sæc. 5, Bened. 607, 622. Martyr. R. 1 Aug.  
(2) Vita S. Elfegi n. 3. Sæc. 5 Ben. p. 116. Sup. liv. LVI, n. 5.  
(3) Vita n. 42.

Le samedi, dix-neuvième de mai, il fit célébrer devant lui les saints mystères, et ayant reçu le viatique, il fit une fervente prière d'actions de grâces, après laquelle il expira. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur, sa cathédrale, au lieu qu'il avoit marqué devant les degrés de l'autel. Les regrets de son peuple furent extrêmes, et il se fit depuis, à son tombeau, un grand nombre de miracles, dont nous avons une histoire fidèle, par le moine Osberne, qui vivoit dans le siècle suivant, et qui écrivit le premier la vie du saint. Saint Dunstan rétablit les lettres en Angleterre, aussi bien que la discipline monastique. On lui attribue plusieurs écrits, dont il reste peu qui soient certainement de lui. L'église honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

#### XIV. Saint Adalbert quitte Prague.

L'année suivante, neuf cent quatre-vingt-neuf, saint Adalbert de Prague vint à Rome consulter le pape comment il se devoit conduire, attendu l'indocilité de son peuple (2). Depuis qu'il étoit évêque, il avoit mené une vie exemplaire, et s'étoit parfaitement acquitté de tous ses devoirs. Il partagea en quatre les revenus de l'église, selon les canons: la première, pour les réparations et les ornements de l'église; la seconde, pour les chanoines, la troisième, pour les pauvres; et la quatrième, pour lui. Il distribuoit de grandes aumônes à toutes les fêtes, et nourrissoit tous les jours douze pauvres. Il avoit un lit de parade, mais il couchoit sur la terre, et tout au plus sur un cilice, dormant peu, et passant la plupart de la nuit en prières. Il observoit, comme les moines, le silence depuis complies jusqu'à prime. Après prime, il donnoit audience, puis il travailloit de ses mains, ou lisoit l'Ecriture sainte avec ses chapelains. Il visitoit soigneusement les prisonniers et les malades. Il prêchoit assidûment, et méloit dans sa conduite la sévérité et la douceur.

Mais son peuple profitoit peu de ses instructions; la plupart sembloient affecter de commettre les désordres dont il vouloit les retirer, et s'obstiner à leur perte. Voyant donc que, loin de leur être utile, il se nuisoit à lui-même, il résolut de les quitter, principalement pour trois sortes de péchés, la pluralité des femmes, les mariages des clercs, la vente des esclaves chrétiens aux Juifs. Dans le même temps qu'Adalbert étoit prêt à partir pour Rome, il se rencontra que le moine Straquaz vint à Prague. Il étoit fils de Boleslas le cruel et frère de Boleslas le pieux, qui régnoit alors en Bohême. Le père, pour expier la mort de saint Vincelas, donna ce fils à saint Emmeran de Ratisbonne, où il embrassa la vie

(1) Sæc. 5, p. 989. Martyr. R. 19 mai.  
(2) Sup. liv. LVI, n. 56. Vita n. 11. Sæc. 5. Act. Ben. p. 853.



monastique (1). Il étoit donc venu, après plusieurs années, par la permission de son abbé, voir son pays, ses parents et le duc son frère. L'évêque Adalbert, l'ayant pris en particulier, lui fit de grandes plaintes de la malice de son peuple, des mariages incestueux et des divorces, de la désobéissance et de la négligence du clergé, de l'arrogance et de la puissance intolérable des seigneurs. Enfin, il lui découvrit son dessein d'aller à Rome consulter le pape, et ne jamais revenir à ce peuple indocile.

Il se rencontre heureusement, ajouta-t-il, que vous êtes frère du duc; ils vous obéiront plutôt qu'à moi, vous pourrez les réduire par l'autorité de votre frère; votre noblesse, votre science et la sainteté de votre profession vous rendent digne de l'épiscopat; je vous le cède volontiers, et je solliciterai le pape de vous l'accorder de mon vivant. En parlant ainsi il lui mit entre les bras le bâton pastoral qu'il tenoit. Mais Straquaz le jeta par terre avec indignation, et dit: Je ne suis ni digne ni capable de l'épiscopat, je suis moine, et mort au monde. L'évêque lui répondit: Sachez, mon frère, sachez que ce que vous ne voulez pas faire maintenant à propos, vous le ferez ensuite, et ce sera à votre perte.

#### XV. Saint Adalbert à Rome.

Adalbert vint à Rome en neuf cent quatre-vingt-neuf, et le pape Jean XV lui conseilla de quitter son peuple rebelle plutôt que de se perdre avec lui. Ayant donc résolu de passer le reste de sa vie en pays étranger, il commença par distribuer tout son argent aux pauvres. L'impératrice Théophanie, mère d'Othon II, qui régnoit alors, se trouva dans le même temps à Rome; et sachant que l'évêque Adalbert vouloit aller en pèlerinage à Jérusalem, elle le fit venir secrètement, et lui donna tant d'argent, que le jeune Gaudence, frère d'Adalbert, le pouvoit à peine lever de terre. Elle l'obligeoit à le prendre pour la dépense de son voyage; mais le saint évêque le distribua tout aux pauvres la nuit suivante.

Ayant renvoyé ses gens en Bohême, il changea d'habit, acheta un âne pour porter le bagage, et se mit en chemin, avec trois personnes seulement, pour aller à Jérusalem. Il passa au mont Cassin, et y fut reçu avec honneur, sans être connu. Quelques jours après, comme il en vouloit partir, l'abbé Manson, successeur d'Aligerne, le vint trouver, avec les principaux du monastère, et lui dit: Vous entreprenez un long voyage, et plein de grandes distractions; il est bon de quitter le monde, mais il n'est pas avantageux de changer de place tous les jours (2); il vaut mieux se fixer

(1) N. 141. Chr. Magd. (2) Chr. Cass. I, II, c. 17. ap. Mabill. p. 869.

en un lieu, suivant les maximes de nos pères. Adalbert reçut ce conseil comme venu du ciel, et résolut de s'arrêter au mont Cassin pour y passer le reste de sa vie.

Mais un des principaux du monastère lui dit un jour avec plus d'affection que de discrétion: Mon père, vous ferez très-bien de prendre ici l'habit monastique, et demeurer avec nous; car comme vous êtes évêque, vous consacrez nos églises, et ordonnez nos clercs. Adalbert voyant qu'il étoit découvert, fut aussitôt sensiblement affligé de ce discours; et il alla à Valdeluce consulter saint Nil sur ce qu'il avoit à faire. Saint Nil connut d'abord par quel mouvement il agissoit, et dit depuis qu'il n'avoit jamais vu personne plus fervent dans l'amour de Dieu que ce jeune homme. Mais il lui dit: Je vous recevrais, mon fils, dans ma communauté, si ce n'étoit lui nuire sans vous servir. Vous voyez à ma barbe et à mon habit que je suis Grec et étranger; et le lieu que nous habitons appartient à ceux que vous quittez: si je vous reçois, ils me chasseront, et vous serez encore plus incertain du lieu de votre retraite. Je vous conseille de retourner à Rome et d'aller trouver de ma part l'abbé Léon, avec une lettre par laquelle je le prierai de vous garder chez lui, ou du moins de vous recommander à l'abbé de Saint-Sabbas.

Adalbert, étant revenu à Rome, s'informa du monastère de l'abbé Léon, et apprit que c'étoit celui de Saint-Alexis. Léon, voulant l'éprouver, le rebuta d'abord, et lui parla durement; mais le voyant ferme, il le mena au pape pour ne rien faire que de son consentement et de l'avis des cardinaux. Enfin il lui donna l'habit le jeudi-saint l'an neuf cent quatre-vingt-dix, sans savoir qui il étoit. Deux de ceux qui avoient suivi Adalbert l'abandonnèrent, voyant qu'il vouloit se faire moine: il n'y eut que son frère Gaudence qui lui demeura fidèle, et embrassa la même profession (1). Adalbert s'exerçoit à l'obéissance et à l'humilité, servant aux travaux les plus bas dans le monastère.

#### XVI. Libentius, archevêque de Brême.

Adaldague, archevêque de Brême, étoit mort dès l'an neuf cent quatre-vingt-huit, indiction première, le vingt-huitième d'avril, après cinquante-trois ans d'épiscopat; et Libentius lui avoit succédé. Ce prélat, très-savant et très-vertueux, étoit venu d'Italie avec l'évêque Adaldague, et le pape Benoît V, lorsqu'il fut relégué en Saxe; et Adaldague ne trouva que Libentius à qui il pût confier le gouvernement du diocèse de Hambourg. Il reçut le pallium du pape Jean XV, et le bâton pastoral de l'empereur Othon III, et fut le premier archevêque de Brême consacré par ses suffragants.

(1) Chr. Magdeb. MS. ap. Mabill.

Car jusque-là cet archevêque étoit sacré par celui de Mayence; mais Adaldague ayant obtenu du pape Agapet le pouvoir d'ordonner des évêques en Danemark et dans les autres pays septentrionaux, ses successeurs furent ordonnés par les évêques de leur dépendance (1).

Libentius se trouve aussi nommé Liévizo, par une corruption de son nom, venue apparemment de la prononciation des barbares (2). Sa pureté étoit telle, qu'il ne se laissoit voir aux femmes que rarement; ses jeûnes le rendoient toujours pâle, son humilité le faisoit paroître dans le cloître comme un simple moine; car c'étoient des moines qui servoient l'église de Brême, comme les autres qu'ils avoient fondées. Il se contentoit des biens de son église, et n'alloit guère à la cour pour les augmenter. Il demeuroit en repos chez lui, tout occupé à gouverner son diocèse et à gagner des âmes; et tenoit dans une exacte discipline toutes les communautés de sa dépendance. Il prenoit soin par lui-même des hôtes et des malades, et les servoit en personne, quoiqu'il eût chargé son neveu Libentius du gouvernement de l'hôpital. Tant que le pays des Slaves fut en paix, il visita souvent les peuples de de-là l'Elbe, et s'acquitta fidèlement de sa mission chez les payens.

Cependant comme Suen, roi de Danemark, persécutoit violemment les chrétiens; l'archevêque Libentius lui envoyoit souvent des députés avec des présents pour l'apaiser: mais il demeura inexorable. Quelque temps après, faisant la guerre aux Slaves, il fut pris par deux fois et emmené chez eux; et les Danois le rachetèrent par deux fois. Ensuite Héric, roi de Suède, entra en Danemark avec une armée innombrable, et Suen lui ayant livré un combat naval, fut vaincu, dépouillé de son royaume, et réduit à s'enfuir. Tous ces malheurs furent regardés comme une punition divine de son parricide, et de la persécution qu'il avoit faite aux chrétiens (3). Héric étant ainsi maître des deux royaumes de Danemark et de Suède, Poppon, évêque de Slesvic, alla vers lui en ambassade de la part de l'empereur et de l'archevêque de Hambourg, pour traiter de la paix. C'étoit un saint homme; et comme les barbares lui demandoient un miracle à leur ordinaire, on dit que sans hésiter il prit un fer chaud avec la main et n'en fut point brûlé. Pour les persuader encore mieux, il se revêtit d'une chemise cirée, et, se tenant au milieu du peuple, il y fit mettre le feu. Ensuite levant les yeux et les mains au ciel, il la laissa brûler entièrement, et d'un visage gai assura qu'il n'en avoit pas même senti la fumée. Plusieurs milliers de payens se convertirent à ce miracle, et le nom de Poppon demeura célèbre chez les Danois.

(1) Act. SS. Ben. Sæc. (2) Mabill. p. 128. 6, ex Ada. lib. II, c. 15. (3) Sup. liv. XVI, n. 54. Adam, c. 50, 51.

Un autre missionnaire illustre de Danemark fut Odincar l'ancien, qui prêcha en Finlande, en Zélande, en Schonen et en Suède, et convertit plusieurs infidèles. Odincar le jeune, son neveu et son disciple, étoit de la race des rois de Danemark, et si riche en fonds de terre, que de son patrimoine il fonda l'évêché de Ripen en Jutland. Comme il étudioit à Brême, l'archevêque Adaldague le baptisa de sa main; et son successeur Libentius l'ayant ordonné évêque pour la conversion des gentils, il mit son siège à Ripen. La sainteté de sa vie le rendoit agréable à Dieu et aux hommes, et il soutint courageusement la religion en Danemark. D'autres saints personnages allèrent jusqu'en Norvège, et y firent plusieurs chrétiens.

#### XVII. Conversion des Russes.

On rapporte à ce temps-là, c'est-à-dire à l'an neuf cent quatre-vingt-neuf, la conversion de Vladimer ou Vlodimir, prince des Russes, premier chrétien. Il épousa Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin, que Didmar nomme Hélène, et il ajoute que Vlodimir embrassa la foi chrétienne par les exhortations de cette princesse, mais que ses mœurs ne répondirent pas à sa créance, et qu'il ne laissa pas d'être fort adonné aux femmes et fort cruel (1). Il eut trois fils, dont un épousa la fille de Boleslas, duc de Pologne, et avec elle ce duc envoya en Russie un saint homme nommé Reinbern, évêque de Colbert en Poméranie, qui n'avoit pas moins de doctrine que de vertu. Il brûla les temples des idoles, et, pour abolir la superstition d'une mer consacrée aux démons, il y jeta de l'eau bénite et quatre pierres, sur lesquelles il avoit fait l'onction du saint-chrême. Il pratiquoit une grande abstinence et beaucoup de veilles, et gardoit un grand silence. Mais Vlodimir ayant avis que son fils vouloit se révolter, poussé par le duc de Pologne, son beau-père, le fit arrêter avec la princesse sa femme, et l'évêque Reinbern, qui mourut dans sa prison continuellement appliqué à la prière.

Le roi Vlodimir fit de grandes aumônes pour racheter ses péchés, et après être arrivé à une extrême vieillesse, il mourut et fut enterré dans la grande ville de Kiovie, en l'église de Saint-Clément, près de la reine son épouse, et leurs tombeaux étoient élevés au milieu de l'église. Les Moscovites, qui sont les Russes, comptent ce prince entre leurs saints, et honorent sa mémoire le quinzième de juillet, le regardant comme l'apôtre de leur nation. Car, encore que la religion chrétienne fût entrée chez les Russes dès le siècle précédent, sous Ignace, patriarche de Constantinople, on trouve

(1) Voy. d'Olear. p. 136. lib. VII, p. 104. Cedr. 99, C. 717, A. Dittm.



que, vers l'an neuf cent quarante, ils exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens, particulièrement les prêtres, à qui ils perçoient la tête avec des clous (1). Aussi on ne compte l'établissement solide du christianisme, et la conversion entière de la nation, que depuis le règne de Vlodimir et la fin du dixième siècle. Ils ont toujours gardé le rit grec dans les cérémonies de la religion.

#### XVIII. Hugues Capet, roi de France.

En France, il étoit arrivé, depuis peu d'années, une grande révolution. Le roi Lothaire mourut le second jour de mars neuf cent quatre-vingt-six, à l'âge de quarante-cinq ans, après en avoir régné trente-un, depuis la mort de son père. Il laissa pour successeur Louis, son fils, âgé d'environ dix-huit ans, qui mourut après quinze mois de règne, le vingt-deuxième de juin neuf cent quatre-vingt-sept, sans laisser d'enfants. Il est connu sous le nom de Louis le fainéant, parce qu'il ne fit rien de mémorable. Il laissa un oncle nommé Charles, fils de Louis d'outre-mer, que la couronne regardoit selon le droit de la succession; mais il étoit odieux aux seigneurs, parce qu'il avoit quitté la France pour s'attacher à l'empereur Othon. C'est pourquoi ils aimèrent mieux reconnaître pour roi Hugues-Capet, comte de Paris, fils de Hugues le grand, petit-fils de Robert, qui avoit régné du temps de Charles le-simple, et arrière-petit-fils de Robert le fort (2). Ainsi la seconde race des rois et la postérité de Charlemagne cessa de régner en France; et on vit commencer la troisième race, qui règne encore aujourd'hui. Hugues-Capet avoit environ quarante-sept ans quand il fut élu roi à Noyon, et sacré à Reims le troisième de juillet neuf cent quatre-vingt-sept, par l'archevêque Adalbéron, et il régna dix ans. Le premier de janvier de l'année suivante neuf cent quatre-vingt-huit, il fit aussi couronner son fils Robert, âgé de dix-huit ans, pour lui assurer la succession.

#### XIX. Arnoul, archevêque de Reims.

Le roi Lothaire avoit laissé un fils naturel, nommé Arnoul, qui étoit clerc de l'église de Laon. Ce prince, indigné de l'élection de Hugues-Capet, rappela en France Charles, son oncle, et lui livra la ville de Laon, et Adalbéron qui en étoit évêque (3). Arnoul fut condamné, pour ce sujet, dans un concile des évêques de Gaule; mais l'évêque de Laon, s'étant sauvé de prison, vint trouver Hugues, et réconcilia Arnoul avec lui; en sorte que le roi,

pour le gagner, lui donna l'archevêché de Reims, qui vint à vaquer par le décès de l'archevêque Adalbéron. L'élection d'Arnoul se fit dans les formes, par les évêques de la province assemblés avec le clergé et le peuple de la métropole, et du consentement des rois Hugues et Robert, auxquels il prêta serment de fidélité par écrit (1).

Mais peu de temps après, le prince Charles, son oncle, surprit la ville de Reims, par la trahison d'un prêtre, nommé Adalger, et emmena prisonnier Arnoul lui-même, qui fut soupçonné d'être d'intelligence, et s'être fait prendre exprès. Pour se justifier, il publia une excommunication accompagnée de malédictions terribles contre ceux qui avoient pillé l'église et la ville de Reims, jusqu'à ce qu'ils fissent restitution (2). Les évêques de la province de Reims suivirent son exemple, et, s'étant assemblés à Senlis, en neuf cent quatre-vingt-dix, ils publièrent un décret par lequel ils mirent en interdit les églises cathédrales de Reims et de Laon, car celle-ci avoit aussi été pillée, et l'évêque maltraité. Ils prononcèrent anathème nommément contre le prêtre Adalger, les auteurs et les complices de sa trahison, jusqu'à ce qu'ils vinssent à pénitence; et ils envoyèrent ce décret aux évêques des autres provinces.

Mais Adalbéron, évêque de Laon, livra à son tour cette ville au roi Hugues, avec le duc Charles et l'archevêque Arnoul, qui s'y étoient renfermés. Alors Hugues entreprit de faire juger canoniquement Arnoul par les évêques de la province; et sachant que Hébert III, comte de Vermandois, avoit envoyé à Rome en faveur d'Arnoul, il y envoya aussi au mois d'août de l'année neuf cent quatre-vingt-dix (3). Hébert s'intéressoit en cette affaire, parce que sa cousine Agnès avoit épousé le duc Charles. Le roi Hugues écrivit donc au pape, se plaignant de la perfidie d'Arnoul, qui, au préjudice du serment qu'il m'a prêté, dit-il, et fait prêter par tous les nobles et les citoyens, a ouvert lui-même les portes aux ennemis, comme il est prouvé par des témoins très-véritables, et a livré le clergé et le peuple qui lui étoient confiés à la captivité et au pillage. Que s'il prétend avoir été pris lui-même, pourquoi oblige-t-il ses diocésains à fausser leur serment? pourquoi prend-il les armes contre nous, et fortifie-t-il la ville et les châteaux? S'il est prisonnier, qu'il permette qu'on le délivre; s'il est en liberté, qu'il revienne à ma cour où je l'appelle. Les évêques, ses confrères, l'invitent à venir avec eux, et il dit qu'il ne leur doit rien. Vous donc qui tenez la place des apôtres, ordonnez ce que l'on doit faire de ce nouveau Judas, de peur que votre silence et notre juste douleur ne nous obligent à ruiner

(1) Ephemer. ap. Boll. to. 12. Sup. liv. I, n. 56. (2) Chr. Alberic. 86, 987. Chr. Virdun. p. 137. Sup. liv. LV. (3) Chr. Vird. p. 137.

(1) Tom. 9. Conc. p. 734. (2) Conc. Rom. c. 27, t. Gerb. Ep. I bis. 9, Conc. p. 77. (3) To. 9, p. 735.

la ville, et mettre en feu toute la province.

Les évêques de la province de Reims écrivirent aussi au pape, apparemment par ordre du roi (1). Ils s'excusent sur leur éloignement et sur la multitude des tyrans qui les oppriment, de n'avoir pas consulté plus tôt l'église romaine touchant la décadence de l'épiscopat. Venant à l'archevêque Arnoul, ils disent: Quoiqu'il soit fils de l'église de Laon, il en a surpris l'évêque par fraude, et envahi son église. Puis il a rendu captive sa propre église de Reims avec son clergé et son peuple. Il méprise nos invitations et celles des archevêques ses confrères, il ne tient compte de ses serments. Par sa faute, plusieurs églises demeurent sans pasteur, et un nombre infini de peuple périclite sans recevoir la confirmation ni la bénédiction épiscopale. Condamnez donc, saint-père, celui que toute l'Eglise a déjà condamné; appuyez de votre autorité la déposition de cet apostat, et l'ordination d'un nouvel archevêque. On voit, par cette lettre, qu'ils ne prétendoient pas que le pape dût juger cette cause à Rome, où les parties n'étoient pas, mais seulement qu'il la laissât juger sur les lieux, suivant les canons.

#### XX. Commencements de Gerbert.

Un grand acteur, dans toutes ces affaires, étoit l'abbé Gerbert, qui prétendoit avoir été désigné par Adalbéron pour lui succéder dans l'archevêché de Reims. Il étoit de basse condition, né en Aquitaine, c'est-à-dire en Auvergne, et avoit été élevé à Aurillac dans le monastère de Saint-Gérauld, où il avoit eu pour maître Raymond, qui en fut depuis abbé (2). Après qu'il eut appris la grammaire, Gérauld de Saint-Serein, cinquième abbé d'Aurillac, l'envoya à Borel, comte de Barcelone, qui le mit auprès d'un évêque, nommé Haiton, pour étudier les mathématiques, où il se rendit très-savant. Il suivit l'évêque et le comte Borel dans un voyage qu'ils firent à Rome, et le comte le fit connoître à l'empereur Othon. L'archevêque Adalbéron, qui se trouva en Italie, l'emmena avec lui à Reims, et l'année suivante il le ramena pour aller à Rome. Ils trouvèrent à Pavie l'empereur, accompagné d'Otric, fameux alors pour sa science chez les Saxons. Gerbert et lui eurent une grande conférence de science, en présence de l'empereur et par son ordre, avec plusieurs autres savants (3).

L'empereur Othon II donna à Gerbert la célèbre abbaye de Bobio, fondée par saint Colomban (4); et cette donation fut approuvée par le clergé et le peuple, et autorisée par les évêques et par le pape, duquel il reçut la bénédiction abbatiale. Mais il trouva les grands

biens de cette abbaye dissipés par des concessions libellatiques, ou par les usurpations des seigneurs voisins; en sorte que les moines étoient réduits à la mendicité. Il se plaint entre autres de Pierre, évêque de Pavie, qui pilloir les biens de l'abbaye, en même temps qu'il disoit du bien de l'abbé à l'empereur, dont il étoit chancelier. Toutefois, cet évêque, étant devenu pape sous le nom de Jean XIV, il lui porta aussi ses plaintes (1).

Après la mort d'Othon III, voyant que l'Italie étoit sans maître, et qu'il falloit, ou se soumettre à une honteuse servitude sous plusieurs petits tyrans, ou lever des troupes, fortifier des places et faire la guerre; il quitta le pays sans renoncer à son abbaye, où il laissa la plupart de ses meubles, et vint en France se retirer à Reims près l'archevêque Adalbéron. Il étoit toujours attaché à l'empereur Othon III, à sa mère Théophanie et son aïeule Adélaïde, et il aidait l'archevêque à soutenir les intérêts du jeune empereur contre les entreprises de Henri, duc de Bavière, et de Lothaire, roi de France, comme l'on voit par les lettres qu'il écrivoit, partie en son nom, partie au nom d'Adalbéron, à Norger, évêque de Liège, à Thierry, évêque de Metz, à Egbert, archevêque de Trèves, à Villise, archevêque de Mayence, et à d'autres (2).

Au milieu de tant d'affaires, il ne laissoit pas de cultiver les sciences. Il gouvernoit l'école de Reims, et le jeune Robert, depuis roi, fils de Hugues-Capet, y fut envoyé par sa mère pour étudier sous un si grand maître (3). Il amassoit des livres de tous côtés, et travailloit depuis long-temps à faire une bibliothèque. A Rome et dans le reste de l'Italie, dans la Germanie et dans la Belgique, où il se trouvoit alors, il employoit beaucoup d'argent à payer des écrivains, et à acheter des exemplaires des bons auteurs avec l'aide de ses amis. Les auteurs qu'il nomme en diverses lettres sont Plin, Eugraphius, Jules-César, Suétone, Q. Aurelius, Cicéron, Victorin le rhéteur, Stace, Claudien, la dialectique et l'astrologie de Boèce, Manilius, un Espagnol nommé Joseph, qui avoit écrit de l'arithmétique, un médecin nommé Démosthène, touchant les maladies des yeux. Il avoit lui-même composé un livre de rhétorique, et faisoit des sphères de sa main, ce qu'il marque comme un grand ouvrage. Il entendoit aussi la médecine (4).

Entre les lettres de Gerbert, on en trouve une écrite au nom de l'archevêque Adalbéron à l'impératrice, où il lui demande un évêché pour Gerbert, comme serviteur très-fidèle de cette princesse. Cette lettre fait juger que Gerbert n'étoit pas sans prétention; et dans une autre il dit expressément qu'Adalbéron l'avoit

(1) P. 738. (2) Analact. 241. (3) Sup. I. LVI, n. 5. (4) Ep. 24, 44, 72, 7, 4, 8, 17, 25, 40, 90, 113, 130, 148, 92, 124, 17.

(1) Epist. 1, 2, 3, 4, 5, 14, 23. (2) Ep. 9 bis, 35, 20, 33, 52, etc. (3) Helgald vita Rob. init. (4) Ep. 24, 44, 72, 7, 4, 8, 17, 25, 40, 90, 113, 130, 148, 92, 124, 17.



désigné son successeur du consentement de tout le clergé, de tous les évêques et de quelques-uns des vassaux. Il ne laissa pas de s'attacher d'abord à l'archevêque Arnoul, au nom duquel on a quelques lettres de lui. Il parut prendre l'intérêt du duc Charles, son oncle, jusqu'à dire qu'il étoit l'héritier légitime du roi Lothaire, et se plaindre qu'il fut chassé du royaume. Il fut même d'intelligence avec l'archevêque Arnoul, pour livrer à Charles la ville de Reims (1); mais il s'en repentit, et renonça solennellement à l'amitié d'Arnoul par une lettre où il déclare qu'il passe sous l'obéissance d'un autre prince, c'est-à-dire du roi Hugues, et qu'il prétend se réserver les maisons qu'il avoit fait bâtir à Reims avec leurs meubles. Aussi trouve-t-on plusieurs lettres de lui écrites au nom du roi Hugues. Tel étoit l'abbé Gerbert, que nous verrons monter aux premières dignités de l'Eglise (2).

## XXI. Concile de Reims.

C'est lui qui a écrit l'histoire du concile tenu près de Reims pour juger l'archevêque Arnoul, l'an neuf cent quatre-vingt-onze, indication quatrième, la cinquième année du règne de Hugues et de Robert (3). Il s'y trouva six évêques de la province de Reims, savoir : Guy de Soissons, Adalbéron de Laon, Hervé de Beauvais, Gotesman d'Amiens, Ratbod de Noyon, Odon de Senlis; de la province de Bourges, l'archevêque Dabert; de la province de Lyon, Gauthier, évêque d'Autun, Brunon de Langres, Milon de Mâcon; de la province de Sens, l'archevêque Seguin, Arnoul, évêque d'Orléans; et Hébert d'Auxerre : c'étoit en tout treize évêques.

Daibert ou Dabert étoit archevêque de Bourges depuis l'an neuf cent quatre-vingt-sept, et tint ce siège vingt-cinq ans. Il est loué pour sa science et pour sa vertu (4). De son temps plusieurs églises, qui étoient d'anciens monastères usurpés par les seigneurs et ruinés, furent rétablies et converties en chapitres de chanoines séculiers, comme Saint-Ursin, Saint-Ambroise, Saint-Pierre le Puellier et Notre-Dame de Sales.

Brunon, évêque de Langres, étoit fils de Renaud, comte de Roucy, et d'Albrade, sœur de Lothaire, roi de France. Il étoit clerc de l'église de Reims quand le roi, son oncle, lui donna l'évêché de Langres, et il fut sacré par Bouchard, archevêque de Lyon, l'an neuf cent quatre-vingt-un, n'ayant encore que vingt-quatre ans (5). Il s'acquitta de tous les devoirs d'un bon pasteur, et entre autre choses il prit grand soin du rétablissement des monastères. Il gouverna cette église trente-cinq ans.

(1) Ep. 117, Ep. altæ 2, (4) Patriarc. Bitur. 6. 56.  
6, 10, 13, 12, c. 4. (5) Chr. S. Ben. t. 1,  
(2) Epist. 117, 111. Spicil. p. 4, 20. Elog. t. 1,  
(3) Edit. Francof. 1000. bibl. Lab. p. 657.

Hébert, évêque d'Auxerre, étoit frère du roi Hugues, fils naturel du duc Hugues le grand, et d'une concubine, nommée Raingarde (1). Il vivoit en grand seigneur, adonné à la chasse et aux autres plaisirs, et fit dans les terres de son église deux forteresses, qui firent depuis beaucoup de mal au pays. Toutefois, il traita bien le clergé et encore mieux les moines. Il tint le siège d'Auxerre vingt-cinq ans.

Au concile de Reims assistèrent aussi plusieurs abbés (2). La présidence fut donnée à Seguin, archevêque de Sens, comme le plus ancien; et Arnoul, évêque d'Orléans, comme le plus savant et le plus éloquent évêque des Gaules, fut chargé de conduire la procédure du concile et de faire des propositions, c'est-à-dire qu'il en fut le promoteur. Le lieu de la séance fut l'église du monastère de Saint-Bale, à quatre lieues de Reims, et le premier jour fut le dix-septième de juin. Après que l'on eut ouï les excuses des évêques qui n'avoient pu se trouver au concile, l'évêque Arnoul exhorta les assistants à agir sans passion, mais avec toute liberté. Puis il proposa ainsi le sujet du concile : Lorsque je travaillois à procurer la paix de mon église, je fus surpris d'une étrange nouvelle : que la célèbre ville de Reims avoit été prise par trahison et pillée, sans épargner les choses saintes. On disoit que l'archevêque Arnoul avoit été l'auteur de ces maux, lui qui devoit les empêcher, et on en prenoit occasion d'insulter à tous les évêques. Maintenant, puisque nous sommes assemblés par le zèle du sérénissime roi Hugues, notre maître, nous devons voir si notre confrère Arnoul peut se purger des crimes dont on le charge, particulièrement de celui de lèse-majesté. Car la honte de cette trahison retombe sur nous tous. Si les évêques, dit-on, se gouvernent par de justes lois, et s'ils sont fidèles à leur prince, que ne punissent-ils, selon leurs lois, un homme si coupable? On voit bien qu'ils veulent s'attribuer l'impunité. Dieu nous garde, mes frères, de tels sentiments, et de vouloir défendre ou condamner personne contre les lois. Écoutons ceux qui savent comment la chose s'est passée, ou qui ont quelque plainte à faire; puis, ayant ouï les parties, nous jugerons selon les canons.

Alors Seguin, archevêque de Sens, dit : Je ne souffrirai point que l'on examine la cause d'un évêque accusé de lèse-majesté, si on ne promet de l'exempter du supplice en cas qu'il soit convaincu. Sur quoi il lut lire le trente et unième canon du quatrième concile de Tolède (3), qui défend aux évêques, sous peine de déposition, de prendre connoissance du crime de lèse-majesté, par ordre du prince, s'il ne promet de faire grâce du supplice, c'est-

(1) Hist. Epist. Autif. c. (3) C. 3. Sup. l. xxxvii,  
47; ibid. p. 446. n. 49.  
(2) Conc. Rem. c. 11.

à-dire de la vie. Dabert, archevêque de Bourges, appuya cet avis. Mais, dit Hervé, évêque de Beauvais, prenez garde de donner occasion aux séculiers de ne pas attendre les jugements ecclésiastiques, et de nous traîner à leurs tribunaux. Car ils ne souffriront pas que les crimes demeurent impunis.

## XXII. Plaintes contre l'archevêque Arnoul.

Brunon, évêque de Langres, dit : Personne n'est plus intéressé que moi en cette affaire. C'est moi qui en recois plus de reproches. On dit que j'ai précipité Arnoul dans ces malheurs, parce que, contre l'avis de tous les gens de bien, jeme suis rendu sa caution, tant j'avois d'obligations au roi Lothaire, tant j'étois touché de la parenté. Et quoique je susse qu'Arnoul avoit surpris Laon, et étoit l'auteur de toute la faction, j'essayai de le ramener à son devoir en lui procurant cette dignité, c'est-à-dire l'archevêché de Reims. Mais voyez comme il m'a rendu le mal pour le bien. Par sa prison feinte, il a fait véritablement prisonniers le comte Gilbert, mon frère unique, le comte Guy, mon cousin, et les autres dont l'amitié me faisoit honneur; il m'a laissé en péril de mort, et a encore l'impudence de nier ce qu'on ne peut cacher. Il est certain qu'il s'est obligé par serment, en présence des évêques, du clergé et du peuple, de servir les rois selon son pouvoir contre Charles; de ne donner aucun secours à leurs ennemis, et de ne violer ce serment pour aucun serment précédent. Charles n'étoit-il pas ennemi, lui qui s'efforçoit d'enlever le royaume? Roger et Manassés n'étoient-ils pas ennemis, eux qui avoient pris à main armée son clergé et son peuple dans son église? Il en a fait ses confidentes et les premiers de ses amis : il les a enrichis des biens de ceux qui l'avoient élu et fait archevêque.

Godesman, évêque d'Amiens, pria Brunon de s'expliquer sur ce qui avoit été dit du péril desé rendre coupable du sang d'Arnoul, si on le condamnoit (1). Brunon répondit : J'ai encore une raison particulière de l'épargner, que vous taisez par discrétion, c'est qu'il est fils du roi Lothaire, mon oncle. Il conclut qu'il falloit examiner le procès, et qu'il seroit aisé d'obtenir grâce des princes pour éviter l'effusion du sang. Qu'on fasse donc entrer, ajouta-t-il, le prêtre qui a ouvert les portes de Reims, et qu'il dise comment la chose s'est passée.

## XXIII. Preuves contre Arnoul.

Ratbod, évêque de Noyon, demanda qu'on examinât d'abord le serment de fidélité d'Arnoul, parce que plusieurs disoient qu'il suffisoit pour sa condamnation, et que, d'ailleurs, les Lorrains le révoquoient en doute. Il fut donc

(1) C. 6.

lu dans le concile (1). Ensuite le prêtre Adalger étant entré, dit : C'est Dudon, vassal de Charles, qui m'a engagé dans cette trahison. Je lui demandai pourquoi entre tant d'autres on choisissoit un prêtre comme moi pour trahir mon seigneur et mon évêque, à cause de Charles, avec lequel je n'avois aucune liaison. Il me dit que je connoissois la foiblesse et la sottise de la plupart des hommes, me flattant d'avoir de l'esprit et du courage. Enfin, que c'étoit mon maître, c'est-à-dire l'archevêque Arnoul, qui le vouloit et qui le lui avoit ordonné. Je voulus m'en éclaircir par moi-même et l'apprendre de la bouche de l'archevêque; et c'est son commandement et mon affection pour lui qui m'ont précipité dans ce malheur. Pour donner un prétexte honnête à ma conduite, je fis serment à Charles, mais ce fut par ordre de l'archevêque que je pris les clefs de la ville et que j'en ouvris les portes. Si quelqu'un de vous ne m'en veut pas croire, qu'on fasse l'épreuve par le feu, l'eau bouillante ou le fer chaud.

Alors, sur la réquisition d'Odon, évêque de Senlis, on lut dans le concile l'acte d'excommunication prononcé par l'archevêque Arnoul contre ceux qui avoient pillé la ville et l'église de Reims (2). Guy, évêque de Soissons, dit ensuite : Nous nous étions assemblés à Senlis, nous tous qui sommes suffragants de Reims, pour nous plaindre de la désolation de l'église notre mère. On disoit que notre métropolitain étoit en la puissance des ennemis avec son clergé et son peuple; toutefois, on parloit beaucoup de la trahison dont on l'accusoit. Ainsi, d'un commun accord, nous pronçâmes anathème contre les coupables. On lut encore cet acte dans le concile de Reims, puis Seguin, archevêque de Sens, dit : Cet écrit est-il venu à la connoissance d'Arnoul (3)? On répondit qu'oui, et Seguin ajouta : S'est-il abstenu de la communion de ceux qu'il savoit être si justement condamnés? Au contraire, dit-on, il les a admis à tout ce qui est de la communion des fidèles.

Seguin reprit : Je ne puis assez admirer son audace. Il a lui-même excommunié ceux qui l'avoient pillé, jusqu'à ce qu'ils fissent restitution et s'humiliassent devant l'église de Reims. Cependant quelques-uns de nos frères m'ont dit qu'on n'a point fait, ou très-peu de restitution, et qu'on n'a fait aucune pénitence publique. Or, on ne la peut faire secrète pour un péché public. Ensuite il cita le chapitre dixième du douzième concile de Tolède, contre ceux qui violent la franchise des églises. Il dit encore : Soit, Arnoul les a absous; comment l'a-t-il pu faire sans son clergé, qui étoit présent quand il les excommunia? Car il est écrit dans le concile de Carthage, chapitre vingt-troisième : Que l'évêque n'examine au-

(1) C. 7, 8, 11.  
(2) C. 12, 14.

(3) Sup. n. 10, c. 15.



cune affaire qu'en présence de son clergé, autrement sa sentence sera nulle (1). Arnoul donc, coupable de tant de crimes, a bien osé célébrer les saints mystères dans l'église que nos confrères avoient interdite. On lira, s'il vous plaît, les canons sur ce sujet, afin qu'on voie que ce n'est pas nous, mais les pères, qui le condamnent.

On lut le quatrième canon du concile d'Antioche, et deux d'un autre concile de Carthage (2), contre ceux qui font leurs fonctions étant interdits, ou qui méprisent l'excommunication, et contre les évêques, qui contreviennent à leurs promesses solennelles.

## XXIV. Défenses d'Arnoul.

Ensuite Arnoul, évêque d'Orléans, dit que si quelqu'un vouloit défendre l'archevêque Arnoul, il étoit raisonnable de l'entendre; et Seguin, archevêque de Sens, ordonna au nom de tout le concile de parler pour lui en toute liberté. Cette proposition ayant été approuvée de tous les évêques, étonna plusieurs des assistants, qui croyoient que le concile étoit déterminé à condamner Arnoul, et quelques-uns concurent une grande espérance de le sauver. Trois hommes, distingués par leur science et leur éloquence, se déclarèrent pour lui : Jean, scholastique d'Auxerre, Ranulfe ou Romulfe, abbé de Sens, et Abbon de Fleury. Les défenseurs d'Arnoul produisirent la fausse lettre des évêques d'Afrique au pape Damase avec sa réponse, pour montrer que toutes les grandes affaires de l'Eglise doivent être réservées au pape, principalement les jugements des évêques (3). Ils lurent ensuite des extraits de plusieurs autres fausses décrétales, touchant les mêmes jugements; et ils réduisirent la défense d'Arnoul à quatre propositions. Qu'étaient spolié il devoit avant toutes choses être rétabli; qu'il devoit être appelé juridiquement; que sa cause devoit être signifiée au pape; que les accusateurs, les témoins et les juges devoient être examinés en un grand concile (4). On répondoit de l'autre part que l'accusateur, c'est-à-dire le prêtre Adalger, n'étoit point auparavant ennemi d'Arnoul, et n'avoit pu être porté à l'accuser ni par crainte ni par intérêt, mais seulement par zèle de religion. Qu'Arnoul avoit été appelé au concile par lettres canoniques et par députés depuis plus d'un an. Qu'après ce terme, il ne devoit plus être écouté, suivant le titre douzième du concile d'Afrique; et par conséquent qu'il seroit inutile de le rétablir. Pour justifier son emprisonnement, ils rapportoient l'exemple d'Hildeman, évêque de Beauvais, qui fut gardé dans le monastère de Saint-Vaast en attendant le concile, sous Louis le débon-

naire; et d'Ebbon, archevêque de Reims, qui fut mis dans l'abbaye de Fulde. Et pour montrer que les évêques rebelles pouvoient être contraints par la puissance séculière, ils alléguèrent le recueil des conciles d'Afrique, titre trente-huit et quarante-trois (1).

Pour montrer que la cause avoit été portée au pape, on lut la lettre du roi Hugues à Jean XV, et celles des évêques que j'ai rapportées (2). Les défenseurs d'Arnoul demandèrent le temps de l'envoi de ces lettres et le rapport des députés. On répondit qu'il y avoit onze mois qu'elles avoient été envoyées; et que les députés, les ayant rendus au pape, avoient été d'abord reçus honnêtement. Mais, ajoutaient-ils, après que les députés du comte Hébert eurent présenté au pape un beau cheval blanc avec d'autres présents, on nous tint trois jours à la porte du palais, sans nous laisser entrer, en sorte que, fatigués de ce traitement, nous sommes revenus sans rien faire. Les clercs de Brunon, évêque de Langres, ajoutaient qu'ils avoient été se plaindre au pape de son emprisonnement, et demander une excommunication contre les coupables, mais que ses officiers leur avoient demandé dix sous d'or. Nous nous moquâmes d'eux, continuoient-ils, et leur dîmes que si notre évêque pouvoit être délivré par de l'argent, il ne tiendrait pas à mille marcs; et enfin le pape lui-même nous répondit que celui pour qui il avoit été pris y donnât ordre. On concluoit que la considération du pape ne devoit pas empêcher de passer outre au jugement de l'archevêque Arnoul, et on alléguoit l'exemple des évêques d'Afrique dans un concile de deux cent dix-sept évêques, entre lesquels étoit saint Augustin, qui s'étoient opposés au faste de Rome (3). C'étoit dans l'affaire du prêtre Apiarius.

## XXV. Discours d'Arnoul d'Orléans.

Arnoul, évêque d'Orléans, parla beaucoup sur ce sujet, tant à tout le concile qu'en particulier à ceux qui étoient proches de lui; mais tout se réduisit à ce qui suit (4) : Nous croyons qu'il faut toujours honorer l'Eglise romaine en mémoire de saint Pierre, et nous ne prétendons point nous opposer aux décrets des papes, sauf toutefois l'autorité du concile de Nicée et des autres canons, qui doivent être éternellement en vigueur. Car nous devons prendre garde que ni le silence du pape, ni ses nouveaux décrets ne préjudicient aux anciens canons. Dérigeons-nous donc au privilège du pape? Point du tout. S'il est recommandable par sa science et par sa vertu, nous n'avons rien à craindre de sa part, et nous le devons encore moins craindre s'il s'égare par

(1) To. 9, Conc. p. 1234. (3) C. 17, 18, 19, 20, 21; Conc. Carth. 1, tom. 2. tom. 2, Conc. p. 869, 870. Conc. p. 1202, c. 16. (4) C. 23.

(2) To. 2, Conc. p. 576.

(1) Frod. II, Hist. c. 20. (3) Conc. Carth. VI, an. Sup. liv. XLVII, n. 47, c. 24. 419. Sup. liv. XXIV, n. 11. (2) C. 25, 26. Sup. n. 19, et 35. (4) C. 28.

ignorance ou par passion, ou s'il est opprimé par la tyrannie qui règne dans Rome, comme nous avons vu de notre temps.

Mais que Rome est à plaindre! qui, après avoir produit tant de grandes lumières de l'Eglise, vient de répandre des ténèbres monstrueuses, dont on parlera dans les siècles à venir. Nous avons eu autrefois des Léon et des Grégoire, un pape Gélase, un pape Innocent, dont la sagesse et l'éloquence étoient au-dessus de toute la philosophie humaine. Et toutefois, dans ces temps heureux, les évêques d'Afrique s'opposoient aux prétentions de Rome, plutôt, comme je crois, par la crainte des maux que nous souffrons aujourd'hui, qu'en vue du faste de ceux qui présidoient alors. Car, que n'avons-nous point vu de notre temps? Nous avons vu Jean, surnommé Octavien, c'est-à-dire Jean XII, plongé dans les sales voluptés, conjurer même contre Othon qu'il avoit fait empereur; et, après l'avoir chassé, on fait pape Léon, néophyte (1). C'est Léon VIII. Mais l'empereur Othon étant sorti de Rome, Octavien y rentre, chasse Léon, fait couper le nez, les doigts de la main droite et la langue au diacre Jean, fait mourir plusieurs des premiers de Rome, et meurt peu de temps après. Les Romains mettent à sa place le diacre Benoît, surnommé le grammairien, c'est Benoît V; mais le néophyte Léon avec son empereur l'attaque peu de temps après, l'assiège, le prend, le dépose, et l'envoie en exil perpétuel en Germanie.

A l'empereur Othon succède un autre Othon, c'est Othon II, et à Rome succède dans le pontificat Boniface, monstre terrible, le plus méchant de tous les hommes, souillé même du sang de son prédécesseur. C'est Francon, autrement Boniface VII. Il fut aussi chassé et condamné dans un concile; mais, après la mort de l'empereur Othon, il revient à Rome, dépose sur la foi de ses serments, ce grand pape Pierre, auparavant évêque de Pavie, c'est Jean XIV, et le fait périr en prison (2). Est-il donc ordonné que tant d'évêques distingués par leur science et par leur vertu, qui se trouvent dans le monde, seront soumis à de tels monstres, pleins d'infamie devant les hommes, et vides de la science des choses divines et humaines? A qui nous en devons-nous prendre de ce que le chef des églises, autrefois si élevé et couronné d'honneur et de gloire, est maintenant tellement abaissé et chargé de honte et d'ignominie? C'est notre faute, oui, la nôtre; c'est que nous ne cherchons que nos intérêts, et non ceux de Jésus-Christ.

Car si, dans tous ceux que l'on choisit pour l'épiscopat, on examine la gravité des mœurs, la vertu et la science, que ne doit-on pas chercher en celui qui veut paroître le docteur de tous les évêques? Pourquoi donc met-on

dans le premier siège celui qui ne méritoit pas la dernière place dans le clergé? Qui pensez-vous que soit cet homme assis sur un trône élevé, éclatant par l'or et la pourpre, dont il est revêtu? S'il est destitué de charité, et seulement enflé par la science, c'est un antechrist assis dans le temple de Dieu, et se montrant comme s'il étoit Dieu. Que s'il n'a ni charité ni science, il est dans le temple de Dieu comme une idole, et le consulter, c'est consulter le marbre (1). Attendons tant que nous pourrions la conversion de nos supérieurs, et cependant voyons où nous pourrions trouver la nourriture de la parole divine. Quelques-uns de cette sainte assemblée sont témoins que dans la Belgique et la Germanie, provinces si proches de nous, on trouve des évêques excellents dans la religion. C'est pourquoi, si la division entre les rois ne nous empêche, ce seroit plutôt là qu'il faudroit chercher le jugement des évêques, qu'à Rome, où tout est vénal, et où les jugements se rendent au poids de l'or. Si quelqu'un dit, suivant Gélase, que l'Eglise romaine juge de toute l'Eglise, et que personne ne la juge elle-même, qu'il nous mette à Rome un pape dont le jugement ne puisse être réformé. Encore les évêques d'Afrique l'ont-ils jugé impossible, quand ils ont dit : Peut-on croire que Dieu inspire la justice à quelqu'un d'entre nous, et qu'il la refuse à une infinité d'évêques assemblés en concile? Mais à présent qu'à Rome il n'y a, dit-on, presque personne qui étudie, de quel front oseroient-ils enseigner ce qu'ils n'ont pas appris? Quand même on pourroit en quelque façon tolérer l'ignorance dans les autres évêques, elle est intolérable dans un pape, qui doit juger de la foi, des mœurs, de la conduite des évêques, en un mot, de l'Eglise universelle. Saint Grégoire dit : Si quelque évêque se trouve en faute, je n'en sais point qui ne soit soumis au saint-siège; mais quand ils font leur devoir, l'humilité demande qu'ils soient tous égaux (2).

Mais supposons qu'il y ait maintenant à Rome un Damase (3), qu'a-t-on fait contre son décret? Il parle de la prétendue lettre de ce pape aux évêques d'Afrique, et continue ainsi : Son premier article, si je m'en souviens bien, étoit que les causes des évêques et toutes les grandes affaires de l'Eglise doivent être portées au pape. Celle-ci lui a été portée non-seulement par les évêques, mais par notre prince, et on a donné au pape toute la liberté de s'instruire de la vérité, et d'en rendre son jugement pendant un très-long espace de temps. Nous n'avons entrepris de juger la cause que quand nous n'avons plus espéré qu'il la jugeât, pressés de l'obligation de satisfaire aux besoins du peuple par l'ordination d'un ar-

(1) 1 Thess. 11, 4. (2) Sup. I. LVI, n. 5, 7, 9, 10. (3) C. 20.

Sup. I. XXXVI, n. 15. (2) Epist. Conc. Afr. to. 2, p. 1075, D. 7, Epist. 64. (3) C. 20.



chevêque. Il est vrai que Damase ne laisse aux métropolitains que l'examen des causes majeures, et s'en réserve la décision; mais saint Grégoire, ayant appris la déposition de Paul, évêque de Tiète, ne se plaint point qu'on l'ait déposé sans sa participation. Arnoul apporte encore d'autres autorités semblables de saint Grégoire pour montrer qu'il approuvoit que les évêques coupables fussent jugés sur les lieux, sans avoir recours au saint-siège. En effet, le lecteur a pu voir, dans toute cette histoire, que c'étoit l'ancien droit, et qu'il n'avoit été troublé que par les fausses décrétales. Mais Arnoul ne les savoit pas distinguer des vraies; et de là venoit son embarras.

Il continue : Ne parlons point des cas où personne ne se plaint (1). Que ferons-nous si les seigneurs, qui ont les armes à la main, découvrent que l'on corrompe leurs femmes? Si les rois irrités convainquent un évêque du crime de lèse-majesté, et qu'ils voient que par collusion nous employons de longues procédures et des chicanes embarrassées pour les jouer? Emploieront-ils de l'argent pour se faire rendre justice à Rome; et le coupable manquera-t-il d'offrir aux Romains des montagnes d'or, s'il espère par là se tirer d'affaire? Il apporte ensuite les exemples de Gilles, archevêque de Reims, sous le roi Childébert, et d'Ebbon, sous Louis le débonnaire, déposés sans la participation du pape, et il conclut que les causes évidentes, et où il n'y a point d'appel au saint-siège, doivent être terminées par le concile de la province. Sur ce que la prétendue lettre de Damase dit qu'il n'est pas permis de tenir un concile sans l'autorité du saint-siège, il dit : Quoi donc! si les armes des barbares ôtent la liberté d'aller à Rome, ou si Rome, sujette à quelque barbare, suit la passion de son maître, pour être aliénée de quelque royaume, il ne se tiendra point de conciles, ou tous les évêques du monde attendront, au préjudice de leurs princes, les ordres de leurs ennemis (2)? Le concile de Nicée, si respecté même par l'église romaine, ordonne de tenir les conciles deux fois l'année, sans faire mention de l'autorité du pape.

Mais pour ne point disputer, honorons l'église romaine plus que ne faisoient les évêques d'Afrique, et la consultons si l'état des royaumes le permet, comme on a fait en cette cause d'Arnoul. Si son jugement est juste, nous les recevrons en paix; s'il ne l'est pas, nous suivrons ce que l'apôtre ordonne, de ne pas écouter un ange même contre l'Evangile. Que si Rome se tait, comme elle fait à présent, nous consulterons les lois (3). Car où nous adresserions-nous, puisque Rome semble abandonnée de tout secours divin et humain, et s'abandonner elle-même? depuis la chute de

l'empire elle a perdu l'église d'Alexandrie et celle d'Antioche, et pour ne rien dire de l'Afrique et de l'Asie, l'Europe même commence à la quitter, l'église de Constantinople s'est soustraite, le dedans de l'Espagne ne connoît point ses jugements. C'est donc cette révolte dont parle l'apôtre non-seulement des nations, mais des églises (4). Car on voit les approches de l'antechrist, dont les ministres ont déjà envahi les Gaules, et nous accablent de toutes leurs forces. Il finit en disant qu'on doit consulter les canons, pour voir combien il faut d'évêques pour en juger un; et comment on doit juger celui qui ne veut pas se défendre.

## XXVI. Réflexions sur ce discours.

Ce discours d'Arnoul d'Orléans, pris à la rigueur, contient sans doute quelques propositions excessives, et qui semblent tendre au mépris du saint-siège. Mais nous ne trouvons guère en ce temps-là d'écrivains parfaitement exacts dans leurs expressions, ni même dans leurs pensées; et il est juste d'expliquer favorablement les paroles d'un évêque vénérable par son âge et son savoir, qui étoit comme l'âme de ce concile. Au fond, loin de conseiller le schisme, il commence par déclarer qu'il faut respecter l'église romaine, et obéir aux décrets du pape; et ailleurs il dit expressément qu'il appartient au pape de juger de toute l'Eglise. Tous les gens de bien ne pouvoient manquer d'être indignés des affreux désordres qui régnoient à Rome depuis un siècle, et cette indignation diminueoit le respect pour la personne des papes et pour leurs constitutions (2). Car encore que l'autorité ne dépende point absolument des qualités personnelles, elles ne sont pas indifférentes, et on obéit plus volontiers à un prélat, plus on le croit vertueux et éclairé. Quant au titre odieux d'antechrist, ce n'est qu'une comparaison; et Arnoul dit seulement qu'un prélat sans charité est un antechrist, comme un prélat ignorant ressemble à une idole. Du moins il est clair qu'il ne veut pas dire, que quelqu'un des papes ait été antechrist, puisqu'il en marque un autre à la fin de son discours, dont il dit qu'on voit les approches, en ce que ses ministres ont déjà envahi les Gaules (3). Car il parle sans doute de quelques Barbares, soit les Hongrois, soit d'autres, que l'on regardoit comme les précurseurs de l'antechrist. Que si l'on veut attribuer ce discours à Gerbert qui le rapporte, il sera encore plus fort, puisque Gerbert est devenu pape, sans qu'il paroisse s'être retracté.

## XXVII. Arnoul de Reims au concile.

Après qu'Arnoul d'Orléans eut parlé, on

(1) 2 Thess. 3.  
(2) P. 63.

(3) P. 74.

lut quelques canons d'Afrique touchant les jugements des évêques; puis les défenseurs d'Arnoul de Reims firent des excuses au concile, et tous convinrent qu'il pouvoit y être jugé (1). On le fit donc venir et asseoir entre les évêques. Arnoul d'Orléans lui représenta doucement les bienfaits qu'il avoit reçus du roi, et le mal qu'il lui avoit fait. Arnoul de Reims dit que, loin d'avoir rien fait contre le service du roi, c'étoit pour lui avoir été fidèle qu'il avoit été pris par les ennemis dans sa propre ville, sans que le roi l'eût secouru. Arnoul d'Orléans lui répondit que le prêtre qui avoit ouvert les portes par son ordre étoit présent. Arnoul de Reims prétendit que c'étoit un témoin faux et suborné. Mais le prêtre Adalger dit : Personne ne m'a poussé à vous accuser, j'aurois pu m'enfuir, je vous ai toujours été très-fidèle; et je ne vous ai accusé que pour me justifier de la trahison, parce que je n'ai fait que vous obéir.

Arnoul de Reims dit qu'il étoit entre les mains de ses ennemis, qu'il n'avoit jamais vu un évêque ainsi traité, et qu'il ne pouvoit répondre. Guy de Soissons lui demanda pourquoi il avoit refusé de répondre ayant été tant de fois appelé par le roi et par les évêques. Moi-même, ajouta-t-il, je vous ai offert une escorte suffisante et sur ce que vous me dites que vous étiez prisonnier de Charles, et que vous lui aviez fait serment, je vous fis voir la collusion de votre emprisonnement, et que vous étiez plus obligé aux serments que vous aviez prêtés volontairement à Hugues, votre roi, qu'à ceux que vous prétendiez avoir faits par force à Charles votre ennemi.

On fit venir ensuite Rainier, qui avoit été son confident, et qui lui dit : Ne savez-vous pas ce que vous me dites près la rivière d'Aisne, avant la prise de la ville : que personne ne vous étoit plus cher que Louis, fils de Charles, et que si je voulois vous faire plaisir, je songeasse à le sauver. Allez donc confesser vos crimes aux évêques, pour sauver au moins votre âme. Sinon je les publierai devant les évêques et devant tout ce peuple qui est à la porte. Et afin qu'on me croie, j'en ferai serment, et je donnerai un homme qui marchera sur des fers rouges. Quelques abbés dirent qu'il falloit permettre à l'archevêque Arnoul de se retirer, et de consulter qui il lui plairoit : ce qui lui fut accordé. Il se leva donc, et prenant avec lui Seguin, archevêque de Sens, Arnoul, évêque d'Orléans, Brunon de Langres et Gotesman d'Amiens, ils allèrent au fond de la chapelle souterraine, dont on ferma bien les portes.

## XXVIII. Confession d'Arnoul et sa renonciation.

En leur absence on produisit dans le concile plusieurs canons du concile de Tolède contre

(1) C. 10, 30.

les évêques infidèles à leur prince (1). Enfin les évêques qui s'étoient enfermés avec l'archevêque Arnoul, appelèrent les autres, et leur dirent qu'il s'étoit jeté à leurs pieds, et avec larmes leur avoit déclaré ses crimes en confession, disant qu'il vouloit renoncer à l'épiscopat, pour avoir exercé indignement. Les évêques que l'on venoit d'appeler voulurent ouïr cette déclaration de sa bouche, et le conjurèrent, au nom de Dieu, que la crainte ne lui fit rien dire de faux contre lui-même. Puis ils firent venir environ trente des plus savants et des plus pieux d'entre les abbés et les clercs, pour résoudre avec eux ce qu'il falloit faire. On convint premièrement qu'il n'y avoit plus lieu de se plaindre que l'on eût méprisé le saint-siège, puisqu'Arnoul de Reims avoit choisi des juges, et par conséquent ne pouvoit plus se pourvoir devant aucun autre tribunal. On demanda ensuite quelle forme on devoit suivre dans sa déposition, celle des canons ou de la coutume (2). Celle des canons ne consistoit que dans la prononciation de la sentence, qui déclaroit le coupable privé du sacerdoce : la coutume y avoit ajouté la cérémonie d'ôter les ornements sacerdotaux, ce que depuis on appela dégradation. On déclara donc qu'Arnoul devoit rendre l'anneau, le bâton pastoral et le pallium, sans lui déchirer ses habits, comme il se pratiquoit à Rome; et que de plus il donneroit un libelle pour approuver lui-même sa déposition (3). Ainsi finit la première séance du concile de Reims.

Le lendemain, les évêques s'assemblèrent encore dans l'église de Saint-Bâle; et ne regardant plus Arnoul de Reims que comme condamné, les uns avoient pitié de sa noblesse, les autres de sa jeunesse; et tous étoient touchés de l'opprobre de leur confrère. Alors les deux rois Hugues et Robert entrèrent dans le concile avec les principaux de leur cour, et remercièrent les évêques de la fidélité qu'ils leur avoient témoignée en cette occasion. Puis ils demandèrent qu'on leur fit un rapport sommaire de ce qui s'étoit passé dans le concile. Arnoul d'Orléans dit que l'archevêque de Reims avoit d'abord voulu nier son crime, mais que se voyant convaincu il avoit pris conseil, et enfin tout avoué (4).

On le fit venir, et en même temps on laissa entrer tout le peuple; et, après qu'on eut fait silence, Arnoul d'Orléans exhorta Arnoul de Reims à parler (5). Comme il parloit confusément et peu intelligiblement, Arnoul d'Orléans lui demanda s'il étoit encore de même avis que le soir précédent, et s'il vouloit renoncer à l'épiscopat. Arnoul de Reims en convint, et qu'il avoit manqué de fidélité au roi; mais il pria Arnoul d'Orléans d'expliquer sa cause. Le comte Bouchard vouloit qu'Arnoul de Reims

(1) C. 31, 32, 33, etc. 40.

(2) C. 41, 42, 43.

(3) C. 44, 45, 47.

(4) C. 50, 51.

(5) C. 52.

(1) P. 69.  
(2) P. 72.

(3) Gall. 1, 8.



avouât publiquement sa trahison ; mais Arnoul d'Orléans soutint que c'étoit assez qu'il se fût confessé aux évêques en secret, et qu'en public il se déclarât indigne du sacerdoce. Puis il exhorte Arnoul de Reims à se prosterner devant les rois et leur demander la vie (1). Il le fit, et, se prosternant en forme de croix, avec de grands gémissements, il tira les larmes de tous les assistants. Dabert, archevêque de Bourges, se jeta aux genoux des rois pour leur demander la grâce d'Arnoul. Ils l'accordèrent et promirent qu'il ne perdrait point la vie, s'il ne retomboit dans un crime digne de mort. Quand il fut relevé, on lui demanda s'il vouloit faire sa renonciation solennellement selon les canons ; ce qu'il laissa au choix des évêques. Il rendit donc au roi ce qu'il avoit reçu de lui, c'est-à-dire, comme je crois, l'anneau et le bâton pastoral, et il rendit aux évêques les autres marques de sa dignité, pour les garder au futur successeur. Puis il lut au milieu de l'assemblée l'acte de la renonciation, dressée sur le modèle de celle d'Ebbon (2), et portant en substance que, pour les péchés qu'il avoit confessés secrètement aux évêques, il se reconnoissoit indigne de l'épiscopat, y renonçoit, et consentoit qu'un autre fût ordonné à sa place, promettant de ne jamais réclamer contre cet acte. Les évêques présents y souscrivirent ; et Arnoul de Reims déchargea le clergé et le peuple du serment qu'ils lui avoient fait.

## XXIX. Adalger déposé.

Ensuite le prêtre Adalger se prosterna aux pieds des rois, se plaignant qu'il demeurait excommunié pour avoir obéi à son archevêque, à qui il ne pouvoit résister (3). Mais comme il avouoit d'avoir ouvert les portes de Reims, et d'être entré hostilement dans l'église, les évêques ne jugèrent pas que sa condition dût être meilleure que celle de son évêque, et lui donnèrent le choix ou de souffrir un perpétuel anathème, ou de consentir à sa déposition. Après avoir long-temps délibéré, il choisit la déposition ; et les évêques l'ayant revêtu des habits sacerdotaux, les lui ôtèrent l'un après l'autre, le déposant de tous les ordres, jusqu'au sous-diaconat ; puis, l'ayant réconcilié, ils lui accordèrent la communion laïque, et le mirent en pénitence. Enfin, ils renouvelèrent l'anathème contre ceux qui avoient livré la ville de Reims, et n'étoient point venus à satisfaction. Ainsi finit ce concile, suivant le récit que nous en a laissé Gerbert.

## XXX. Gerbert, archevêque de Reims.

Deux autres historiens, proches du temps, en parlent autrement. L'un dit que l'on donna

(1) C. 5.  
(2) C. 54.

(3) C. 55.

le choix à l'archevêque Arnoul de se confesser parjure, ou d'avoir les yeux crevés. L'autre dit que le roi Hugues, voulant exterminer la race du roi Lothaire, fit dégrader Arnoul, sous prétexte qu'il étoit né d'une concubine, et le fit ensuite mettre en prison à Orléans, où il gardoit déjà le prince Charles, son neveu (1). Cependant Seguin ne vouloit consentir ni à la dégradation d'Arnoul, ni à l'ordination de Gerbert. Au contraire il en reprit fortement le roi, dont il s'attira l'indignation. Les autres évêques donnèrent leur consentement malgré eux, et par la crainte du roi. Ce récit est tiré d'une chronique de Hugues, moine de Fleury-sur-Loire, dont l'abbé étoit alors Abbon, l'un des défenseurs d'Arnoul de Reims. Mais la suite fera voir que la renonciation de ce prélat étoit forcée, ou qu'il s'en repentit bientôt.

Gerbert, qui n'étoit encore que diacre, fut donc élu et sacré archevêque de Reims (2). Nous avons l'acte de l'élection, suivi de sa profession de foi, où il ne fait mention que de quatre conciles généraux. Il tint quelque temps après un concile avec les évêques de sa province, dont il ne nous reste qu'une monition contre ceux qui pilloient les biens des églises. Il y a une lettre de Gerbert sur ce même sujet à Foulques, évêque d'Amiens, un de ses suffragants, jeune homme emporté, qui, dans son propre diocèse, sous prétexte de poursuivre ses droits, avoit pillé des biens ecclésiastiques, et étoit entré dans une église à main armée (3). L'archevêque Gerbert lui en fit une sévère réprimande. Il étoit déjà vieux quand il fut mis en cette place, comme il le dit dans une lettre à l'abbé et aux moines de Saint-Gérauld d'Aurillac, où il gémit des embarras et des chagrins que lui attire sa dignité (4).

## XXXI. Commencements d'Abbon de Fleury.

Abbon de Fleury, défenseur d'Arnoul de Reims, étoit un des grands personnages du temps. Il naquit dans le territoire d'Orléans, de parents, non pas nobles, mais libres de race et craignant Dieu (5). Ils le lui offrirent, suivant la règle de saint Benoît, dès l'enfance, dans l'abbaye de Fleury, où sa mère avoit deux parents, et dont l'abbé étoit Vulfade, depuis évêque de Chartres. Il donna l'habit au jeune Abbon, et le mit aux écoles, où il fit de grands progrès dans les lettres et la piété, cherchant autant qu'il pouvoit la compagnie des anciens. Il devint si savant qu'on lui donna la charge d'instruire les autres, et il l'exerça pendant quelques années. Etant suffisamment instruit dans la grammaire, l'arithmétique et

(1) Chr. Virg. p. 17. Ep. 40 bis. Ibid. et Gerb. Frag. Chr. to. 4. Duchesne, p. 142. Aimoin. v. c. 4. Ep. 47 bis.  
(2) Tom. 9, Conc. p. 79. (4) Epist. 35 bis.  
(3) Ibid. p. 740. Gerbert. (5) Vita Sæc. 6, Ben. p. 38.

la dialectique, et, voulant y joindre les autres arts libéraux, il alla aux écoles fameuses de Paris et de Reims, écouter ceux qui professent la philosophie, et il apprit sous eux de l'astronomie, mais non pas tant qu'il désiroit. Il revint à Orléans, où il apprit la musique pour beaucoup d'argent en cachette à cause des envieux. Ainsi, se trouvant instruit de cinq des sept arts libéraux, il voulut apprendre les deux autres ; pour la rhétorique, il lut Victorin, et il prit quelque teinture de géométrie. Il composa alors quelques écrits sur la forme des syllogismes, sur le compas et les calculs astronomiques, et sur le cours des planètes.

Cependant, n'étant encore que diacre, il fut appelé en Angleterre par saint Osuald, évêque de Worchester, et il arriva au monastère de Ramsey, fondé par ce saint prélat, dont l'abbé, nommé Germain, avoit été tiré de Fleury-sur-Loire (1). Abbon y demeura près de deux ans, et instruisit plusieurs moines. Il salua le roi, dont il reçut des paroles d'honnêteté, et le duc Helwin, fondateur du monastère de Ramsey, qui lui fit de grands présents. Il gagna l'amitié, non-seulement de saint Osuald, alors archevêque d'York, mais encore de saint Dunstan, qui eurent ensemble une dispute charitable à qui le retiendrait.

Mais l'abbé de Fleury lui ayant écrit une lettre pleine de tendresse, par laquelle il le prioit de revenir, il prit congé des deux prélats, qui le chargèrent de présents. Dunstan lui donna de l'argenterie magnifique pour offrir à saint Benoît. Osuald l'ordonna prêtre, et lui donna tout ce qui étoit nécessaire pour exercer les fonctions, entre autres un calice d'or, et de plus beaucoup d'argent. Oibold, abbé de Fleury, mourut peu de temps après le retour d'Abbon, que la plupart de la communauté élut pour lui succéder. Il y eut toutefois de l'opposition de la part de quelques moines, qui élurent un mauvais sujet, et eurent assez de crédit pour le mettre en possession. On le voit par plusieurs lettres de Gerbert, écrites vers l'an neuf cent quatre-vingt-sept au nom des abbés du diocèse de Reims, de l'archevêque Adalbéron et au sien, tant aux moines de Fleury qu'à saint Majole, abbé de Clugny, et à Egbert ou Evrard, abbé de Saint-Julien de Tours. Toutes ces lettres tendent à faire rejeter l'usurpateur ; mais heureusement il mourut peu de temps après (2). Ainsi la plus grande et la plus saine partie de la communauté l'emporta pour Abbon ; son élection fut confirmée par le consentement du roi Hugues, et il commença à gouverner l'abbaye de Fleury l'an neuf cent quatre-vingt-huit.

Il recommandoit l'étude à ses moines, comme utile à la piété, après l'oraison et le jeûne ; et lui-même ne cessait point de lire, d'écrire ou de dicter. Après la dialectique et l'astronomie,

(1) Sup. l. lvi, n. 32. 777. Gerb. Epist. 70, 81 et  
(2) Mabill. Sæc. 5, p. 776, 87, 88, 89. Vita Abb. n. 7.

il s'appliqua à l'étude de l'écriture sainte et des pères, et en tira plusieurs sentences, dont il fit un recueil, pour avoir toujours en main de quoi se défendre contre les prétentions d'Arnoul, évêque d'Orléans. Ce prélat soutenoit que l'abbé de Fleury, outre la juridiction spirituelle, devoit encore lui faire serment de fidélité, comme son vassal : ce qu'Abbon refusa toute sa vie, prétendant que son monastère, pour le temporel, ne dépendoit que du roi. Ce fut une querelle générale, qui s'émut alors entre les évêques et les abbés, et qui n'avoit pas commencé plus tôt parce que les monastères étoient entre les mains des seigneurs laïques ou d'autres évêques, qui auroient bien su se défendre d'une telle prétention. Elle semble être venue du serment que les évêques exigeoient des prêtres à leur ordination, et qui fut défendu au second concile de Châlons en huit cent treize (1). Car c'étoit à la cérémonie de la bénédiction des abbés que les évêques leur faisoient prêter ce serment de fidélité (2).

## XXXII. Canonisation de saint Udalric.

Le pape Jean XV tint vers le même temps un concile, où saint Udalric fut mis au nombre des saints vingt ans après sa mort. Ce concile se tint à Rome, au palais de Latran, le dernier jour de janvier neuf cent quatre-vingt-treize, indiction sixième. Liutolf, évêque d'Augsbourg, se leva au milieu de l'assemblée, et dit : On lira, s'il vous plaît, devant vous, l'écrit que j'ai entre les mains, de la vie et des miracles d'Udalric, jadis évêque d'Augsbourg, afin que vous ordonniez ce qu'il vous plaira. On croit que ce sont les deux livres, que nous avons encore, composés par le prêtre Gérard, disciple du saint (3). Après qu'ils eurent été lus dans le concile, il ordonna que la mémoire de saint Udalric seroit honorée, déclarant que l'honneur que l'on rend aux saints et à leurs reliques retourne au Seigneur, qui a dit (4) : Qui vous reçoit me reçoit ; et que cet honneur a pour but que nous soyons aidés par leurs prières et leurs mérites. La bulle qui en fut expédiée est souscrite du pape Jean, de cinq autres évêques des environs de Rome, de neuf prêtres cardinaux et de trois diacres. C'est le premier acte authentique qui reste de canonisation faite par le pape, quoiqu'on ne se servit pas encore de ce nom (5).

## XXXIII. Lettres de Gerbert contre Arnoul.

Ce fut peut-être en ce même concile de Rome que le pape Jean XV cassa la déposition d'Ar-

(1) Mabill. Præf. Sæc. 6, p. 471. Ibid. p. 415.  
c. 5. Conc. Cabill. c. 13. (4) Matth. x, 40.  
(2) Sup. liv. xl, 1, n. 5. (5) Mabill. Præf. Sæc. 5,  
(3) Tom. 9, Conc. p. n. 99.  
741. Acta SS. Ben. Sæc. 5,



noul, archevêque de Reims, et l'ordination de Gerbert; car il est certain que, l'ayant appris, il trouva l'un et l'autre fort mauvais, et interdit tous les évêques qui y avoient eu part (1). Mais Gerbert ne crut pas devoir obéir à ce décret, et en écrivit aussi à Seguin, archevêque de Sens. Nos adversaires disent que, pour la déposition d'Arnoul, il falloit attendre le jugement de l'évêque de Rome. Pourront-ils montrer que son jugement soit plus grand que celui de Dieu? C'est qu'il suppose que le jugement canonique des évêques est le jugement de Dieu; mais la question étoit, si celui-ci devoit passer pour canonique. Il continue: Je dis hardiment que, si l'évêque de Rome lui-même pèche contre son frère, et, étant averti plusieurs fois, n'obéit pas à l'Eglise, cet évêque de Rome, suivant le commandement de Dieu, doit être regardé comme un païen et un publicain. Plus le rang est élevé, plus la chute est dangereuse.

Que, s'il nous croit indignes de sa communion, parce qu'aucun de nous ne veut juger contre l'Evangile, il ne pourra pas pour cela nous séparer de la communion de Jésus-Christ, ni nous ôter la vie éternelle. On ne doit pas appliquer aux évêques ce que dit saint Grégoire, que le troupeau doit craindre la sentence du pasteur, soit qu'elle soit juste ou injuste; car les évêques ne sont pas le troupeau, c'est le peuple. Vous n'avez donc pas dû être suspendu de la communion pour un crime que vous n'avez point confessé, et dont vous n'êtes point convaincu; et on n'a pu vous traiter de rebelle, puisque vous n'avez jamais évité les conciles. Il ne faut pas donner occasion à nos ennemis de dire que le sacerdoce, qui est un par toute l'Eglise, soit tellement soumis à un seul que, s'il se laisse corrompre par argent, par faveur, par crainte ou par ignorance, personne ne puisse être évêque sans se soutenir auprès de lui par de tels moyens. La loi commune de l'Eglise est l'Ecriture, les canons et les décrets du saint-siège qui y sont conformes. Quiconque se sera écarté de ces lois par mépris soit jugé suivant ces lois; qui les observe soit toujours en paix. Gardez-vous donc de vous abstenir des saints mystères: ce seroit vous rendre coupable.

Gerbert écrivit plus amplement sur ce sujet à Vilderode, évêque de Strasbourg, qui l'avoit prié de l'instruire de son affaire. Il la raconte ainsi: Arnoul, qu'on dit être fils du roi Lothaire, après avoir circonvenu son évêque et l'avoir livré avec sa ville, c'est l'évêque de Laon, après beaucoup de sang répandu, des pillages et des incendies, a été condamné dans un concile des évêques de toute la Gaule. Ensuite, après la mort de l'évêque Adalbéron, ayant été réconcilié par le seul évêque de Laon, il a obtenu le siège de Reims, en vue de la

paix, en faisant aux rois serment de fidélité, avec des paroles terribles (1). Mais à peine y avoit-il six mois depuis son ordination, quand il livra la ville à l'ennemi, qui profana et pillait le sanctuaire, et réduisit le clergé et le peuple en captivité. Arnoul prononça anathème contre ces pillards, et en fit prononcer autant par les évêques; mais il ôta les terres de l'Eglise à ses vassaux, qui lui en avoient porté la foi, pour les donner aux ennemis, et fit marcher des troupes contre son roi, sous les enseignes de Charles. Cependant on avertit le pape, par des députés et par des lettres synodiques, de remédier aux troubles de l'Eglise; mais il n'y donna aucun ordre. Ainsi, par délibération des évêques, Arnoul est averti de se purger canoniquement, sans le vouloir faire pendant dix-huit mois. Enfin, se sentant abandonné par ses plus grands protecteurs, il vint trouver le roi, et, lui ayant fait de nouveaux serments, il fut admis à sa table. Alors il se crut justifié, et faussa de nouveau ses serments. Ceux qui y avoient intérêt, ne pouvant souffrir d'être trompés tant de fois, prennent la forteresse de Laon. Arnoul, pris entre les ennemis du roi, est présenté à un concile, et pressé de rendre compte de tant de crimes. Après avoir long-temps consulté en lui-même et avec ses amis, il confesse volontairement ses péchés et renonce à sa dignité.

Gerbert, ayant ainsi posé le fait, continue: On convient assez entre les parties de ces crimes d'Arnoul, mais ses défenseurs se partagent en deux. Les uns disent que le roi lui a pardonné, et que depuis il n'a rien fait que de pardonnable. Les autres soutiennent que l'on a fait injure au pape en déposant Arnoul sans son autorité. Pour y répondre, Gerbert distingue entre la loi et la coutume. Ce qui fait loi en matière ecclésiastique, c'est l'Ecriture sainte, les canons des conciles et les écrits des pères. Si tous les évêques, ajoute-t-il, gardoient inviolablement les canons, la paix et la concorde régneraient par toutes les églises; il n'y auroit point de différends, ni sur les biens, ni sur les ordinations, ni sur les privilèges. Il traite ensuite de la différence des crimes et de l'ordre judiciaire, et soutient que, les péchés d'Arnoul étant manifestes, les évêques n'ont fait qu'exécuter contre lui les lois établies, et que la contumace d'une année auroit suffi pour le condamner sans l'entendre (2).

Quant au pape, continue-t-il, on ne lui a point fait injure, puisque, étant invité pendant dix-huit mois par lettres et par députés, il n'a point voulu répondre. Son silence ou ses nouvelles constitutions ne doivent pas préjudicier aux lois déjà établies. Vous, qui voulez garder à vos rois la foi que vous leur avez promise, qui, loin de trahir votre peuple et votre clergé, avez horreur de ses crimes,

(1) Frag. Chr. Duch. to. Post. Conc. Rem. p. 140. 4. tom. 9, Conc. p. 744.

(1) Post. Conc. Rem. p. 113. Sup. n. 18. (2) P. 121, 132.

soyez favorable à ceux qui obéissent à Dieu plutôt qu'aux hommes. On dit qu'Arnoul, étant évêque, n'a dû être jugé que par le pape; mais, après sa confession, les évêques ont dû le déposer, suivant le concile de Nicée, et cela quand même sa confession seroit fautive, puisqu'il seroit au moins coupable de faux témoignage contre lui-même (1).

Quant à ceux qui alléguoient le pardon du roi pour la défense d'Arnoul, Gerbert leur répond que le pouvoir des rois ne s'étend pas sur les âmes, mais celui des évêques, auxquels il appartient de lier et délier; c'est-à-dire, d'imposer les peines spirituelles, comme la déposition et l'excommunication. Ainsi la grâce des rois ne donnoit pas à Arnoul la rémission de ses péchés, et il ne s'étoit rendu que trop coupable depuis par ses parjures et ses sacrilèges. Gerbert finit en priant Vilderode de ne pas ajouter foi aux calomnies dont on le charge, d'avoir usurpé le siège de Reims, et fait prendre Arnoul (2). Au contraire, il le prie de le justifier auprès des évêques et auprès de son roi, c'est-à-dire, Rodolphe III, roi de la Haute-Bourgogne.

Le roi Hugues écrivit au pape sur le même sujet en ces termes: Nous vous avons écrit, mes évêques et moi, par l'archidiacre de Reims, pour vous expliquer l'affaire d'Arnoul (3). Nous ajoutons ceci, pour vous prier de me faire justice à moi et aux miens; et ne pas recevoir pour certain ce qui ne l'est pas. Nous n'avons rien fait contre votre sainteté. Si vous voulez vous en éclaircir en présence, vous pouvez venir à Grenoble, qui est aux confins de l'Italie et de la Gaule, et où les papes ont accoutumé de venir trotter les rois de France. Mais, si vous voulez venir chez nous, nous vous recevrons avec grand honneur, et vous traiterons de même pendant le séjour et le retour.

#### XXXIV. Fin de saint Mayeul de Clugny.

Vers le même temps, le roi Hugues pria saint Mayeul, abbé de Clugny, pour lequel il avoit une vénération singulière, de venir réformer l'abbaye de Saint-Denis. Il y avoit au moins trois mois que le saint abbé s'étoit donné un coadjuteur. Car, se sentant chargé d'années et d'infirmités, il eut le même soin que ses prédécesseurs, de prévenir la vacance de l'abbaye, en faisant élire son successeur de son vivant. Il choisit Odilon, né en Auvergne, de la famille des seigneurs de Mercœur (4). Dès son enfance, il fut mis dans le clergé de Saint-Julien de Brioude; mais, étant arrivé à un âge plus mûr, il fut touché d'un grand désir de quitter le monde; et, saint Mayeul étant venu en Auvergne, on lui amena ce

jeune homme, dont il conçut de grandes espérances. Dès-lors ils se lièrent d'une telle affection, que, peu de temps après, Odilon quitta Brioude, et vint à Clugny prendre l'habit monastique. Il fit si promptement de si grands progrès dans la perfection, que saint Mayeul le jugea digne de lui succéder. Ce fut vers l'an neuf cent quatre-vingt-onze, comme il paroît par plusieurs chartes des années suivantes, où il est nommé comme abbé. L'acte de son élection est semblable à celui de saint Mayeul, et marque la résistance que l'on craignoit de la part d'Odilon (1). Cet acte est souscrit par saint Mayeul, puis par Rodolphe, roi de Bourgogne; par Bouchard, archevêque de Lyon; Hugues, évêque de Genève; Henri de Lausanne, Hugues de Maçon, Vaultier d'Aulun, et quelques autres prélats ou seigneurs, et cent soixante et dix-sept moines; tant étoit nombreuse la communauté de Clugny. Cet usage de faire assister aux élections des abbés, tant de personnes constituées en dignité, avoit quelque fondement dans la règle de saint Benoît, et servoit à rendre ces actes plus authentiques. Saint Mayeul ne laissa pas d'être regardé comme abbé jusqu'à sa mort; ce qui paroît par plusieurs chartes.

Loin de se relâcher dans sa vieillesse, il s'efforçoit à servir Dieu avec une nouvelle ferveur (2). Deux ans avant sa mort, sentant diminuer ses forces, il ne vouloit plus paroître en public, et se tenoit enfermé dans le monastère, ou dans quelqu'une des maisons qui en dépendoient. Là, il ne laissoit pas de donner aux frères des avis salutaires; mais il s'occupoit principalement à la prière ou à la lecture; souvent il pleuroit quand il pensoit aux hommes spirituels qu'il avoit connus, qui faisoient fleurir la religion, et combattoient vigoureusement pour la défense de l'Eglise. Par ce souvenir, il se trouvoit destitué de toute consolation en ce monde, et desiroit plus ardemment d'être avec Jésus-Christ. Il étoit en cet état, quand le roi Hugues le pressa de venir à Saint-Denis; et, quoiqu'il sentît sa fin très-proche, il ne laissa pas de se mettre en chemin, croyant ne pouvoir mieux achever sa course que dans une si bonne œuvre. Mais étant en Auvergne à un monastère de son ordre, nommé alors Silviniac; aujourd'hui Souvigny, à deux lieues de Moulins, et du diocèse de Clermont, il fut attaqué d'une maladie qu'il jugea mortelle, et mourut tranquillement le vendredi, lendemain de l'Ascension, onzième de mai, l'an neuf cent quatre-vingt-quatorze, après avoir gouverné l'abbaye de Clugny quarante-un ans. Il y fut enterré dans l'église de Saint-Pierre (3). Le roi Hugues assista à ses funérailles; et fit de grands présents à son tombeau, où il se fit quantité de miracles; depuis, on y dressa un

(1) P. 139.

(2) P. 143.

(3) To. 6, Conc. p. 743, post. Conc. Rem. in fin. (4) Mabill. Sæc. 5. Ben. p. 780, c. 8. Mabill. Elog. S. Odil. Sæc. 6, p. 633. Vita ibid. p. 681.

(1) To. 6, Spicil. p. 425.

(2) Vita c. 19.

(3) Sup. liv. LV, n. 36.



autel, et on leva le corps. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

#### XXXV. Monastères réformés par saint Mayeul.

Saint Mayeul servit utilement l'Eglise, par le grand nombre de ses disciples et des monastères où il rétablit l'observance; et ce fut pour cet effet qu'il profita de l'amitié des princes et des seigneurs. Car il fut chéri particulièrement de l'empereur Othon, de l'impératrice Adélaïde, et d'Othon II, leur fils; de Conrad, roi de Bourgogne, frère de cette impératrice, et de Mathilde, sa femme; de Henri, duc de Bourgogne; de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de Richard, duc de Normandie; des princes d'Italie, de Guillaume, duc de Provence, et d'Archambaud, seigneur de Bourbon, bienfaiteur de Souvigny (2). L'empereur Othon le grand mit sous la disposition de saint Mayeul les monastères qui lui étoient soumis comme royaux, tant en Italie qu'en Germanie. En Italie, il réforma le monastère de Saint-Apollinaire, près de Ravenne, celui du Ciel-d'or, près de Pavie, et de Saint-Paul à Rome. En France, il rétablit l'observance à Marmoutier, à Saint-Germain d'Auxerre, à Saint-Bénigne de Dijon, à Fescam, à Saint-Maur-des-Fossés. Ses quatre principaux disciples furent Odilon, son successeur, Guillaume de Dijon, Teuton de Saint-Maur, et Heldric d'Auxerre. Cedernier, ayant vécu à la cour du grand Othon en Italie, quitta sa femme et ses grands biens, pour se rendre moine à Clugny; ensuite Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, donna à saint Mayeul l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, qui depuis longtemps étoit sans abbé, gouvernée par des prévôts. L'ayant réformée, il y mit Heldric pour abbé, l'an neuf cent quatre-vingt-neuf: sa vertu le fit aimer chèrement du duc Henri et de Hébert, évêque d'Auxerre, son frère, fils naturel de Hugues le grand.

Ce fut aussi Bouchard, comte de Paris, qui procura la réforme du monastère de Saint-Maur. Mainard, qui en étoit alors abbé, étoit un homme de qualité qui menoit une vie très-séculière. Il étoit fort adonné à la chasse, et quand il sortoit, il quittoit l'habit monastique pour prendre des fourrures de grand prix, et un riche habillement de tête (3). Ses moines suivoient son exemple. Un d'eux toutefois, nommé Adic, touché de ce scandale, alla secrètement trouver le comte Bouchard, et le pria d'y remédier; le comte s'adressa au roi Hugues, et lui demanda cette abbaye, qui étoit royale, seulement pour la réformer. L'ayant obtenue, il alla à Clugny, et pria instamment saint Mayeul de venir rétablir ce monastère. Le saint abbé lui répondit: Vous avez dans

vos royaume tant de monastères; que n'y cherchez-vous le secours que vous désirez, plutôt que de venir chercher si loin des inconnus comme nous? C'est que Clugny étoit dans le royaume de Bourgogne, et que la différence des dominations rendoit le commerce difficile.

Saint Mayeul toutefois se laissa vaincre aux instances du comte, qui se jeta plusieurs fois à ses pieds, et enfin il le suivit avec les plus parfaits de ses moines. Quand ils furent arrivés sur la Marne, près de Saint-Maur, le comte ordonna à toute la communauté de le venir trouver au delà de la rivière; ils obéirent sans se douter de rien, et il leur dit que ceux qui vouloient demeurer avec l'abbé Mayeul, et se soumettre à lui, pouvoient retourner au monastère; mais que ceux qui le refuseroient s'en allassent où ils voudroient sans rien emporter que leurs habits. Ils aimèrent mieux quitter, et Mainard fut fait abbé de Clugny, alors dépendant de Saint-Maur, où saint Mayeul laissa pour abbé Teuton, qu'il avoit amené avec lui.

L'abbé Guillaume, disciple de saint Mayeul, étoit né en Italie, et ayant été voué à Dieu par ses parents, qui étoient nobles et riches, il fut élevé dans le monastère de Saint-Janvier de Locédia, près de Verceil (1). Sa mère étant morte, il persuada à son père d'entrer dans la même communauté, où il mourut saintement. L'évêque de Verceil voulant ordonner diacre Guillaume, il refusa de lui prêter serment, soutenant que c'étoit un abus et une espèce de simonie. Sur ce qu'il avoit appris de la régularité qui s'observoit à Clugny, il avoit déjà un grand désir d'y aller quand saint Mayeul vint à Locédia. Guillaume se découvrit à lui secrètement, et le saint abbé lui promit de le prendre à son retour de Rome. Ainsi Guillaume, quittant son pays, sa famille et le voisinage de leurs grandes terres, suivit saint Mayeul à Clugny, où il fit un tel progrès, qu'au bout d'un an le saint abbé voulut le faire ordonner prêtre; mais il s'en jugea indigne.

Saint Mayeul l'envoya ensuite réformer le monastère de Saint-Saturnin sur le Rhône, aujourd'hui Saint-Saurin. Mais dix-huit mois après il le rappela pour l'envoyer à Dijon. Car Brunon, évêque de Langres, voulant réformer le monastère de Saint-Bénigne, alla trouver saint Mayeul, qui lui envoya douze des principaux de ses moines, et Guillaume à leur tête. Henri, duc de Bourgogne, lui donna ensuite le monastère de Versi et celui de Bèze, pour y mettre la réforme.

#### XXXVI. Fin de saint Volfang de Ratisbonne.

La même année que mourut saint Mayeul, mourut aussi saint Volfang, évêque de Ratis-

(1) Martyr. R. 11 mai. 9, 785.

(2) Elog. c. 6, p. 773, c. (3) Vita Burch. com.

(1) Acta SS. Ben. Sæc. 6, p. 322.

bonne, après vingt ans d'épiscopat. Il rétablit dans son diocèse l'observance régulière chez les chanoines, les moines et les religieuses (1). Voyant à Ratisbonne même le relâchement des moines de Saint-Emmeran, il disoit souvent: Si nous avions des moines, le reste ne nous manqueroit pas. Et comme on lui disoit qu'il n'y avoit partout que trop de moines, il répondit avec larmes: A quoi sert la sainteté de l'habit sans les œuvres? Les moines réglés ressemblent aux bons anges, les relâchés aux mauvais. Le désordre venoit de ce que depuis long-temps les évêques de Ratisbonne étoient aussi abbés de Saint-Emmeran, et s'approprioient les revenus de ce monastère, réduisant les moines à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Pour y remédier, saint Volfang fit venir de Saint-Maximin de Trèves un saint moine, nommé Ramould, qui avoit été avec lui chapelain de l'archevêque Henri, et le fit abbé de Saint-Emmeran (2).

Quelques-uns du conseil de l'évêque trouvoient mauvais qu'il ôtât à ses successeurs un revenu dont ses prédécesseurs avoient joui; mais il leur répondit: Je ne veux pas me charger au-delà de mes forces, c'est bien assez d'être évêque, sans vouloir encore faire les fonctions d'abbé; loin de dissiper les biens de Saint-Emmeran, je veux les employer aux usages pour lesquels ils ont été donnés. Ainsi l'abbé Ramould rétablit la régularité dans ce monastère, ayant de quoi fournir abondamment, non-seulement à la subsistance des moines, mais à l'hospitalité et aux aumônes. Saint Volfang rétablit de même la régularité chez les religieuses et chez les chanoines (3).

Il prêchoit souvent son peuple, qui venoit l'écouter avec un grand empressement. Son discours étoit simple et intelligible, mais fort et touchant; il pénétrait au fond des cœurs, et faisoit couler des ruisseaux de larmes. Quand il visitoit son diocèse, il avertissoit soigneusement les curés de leurs devoirs, entre autres de conserver la pureté de vie, et de ne pas s'imaginer, comme quelques-uns, que la sainte communion les purifiait de leurs péchés sans pénitence précédente. Ayant appris qu'il y en avoit qui, faute de vin, célébroient la messe avec de l'eau pure, ou avec quelque autre boisson, il les en reprit sévèrement, et pour leur ôter tout prétexte, leur fit fournir du vin de son cellier pour cet usage (4).

L'empereur Othon II, pour affermir la foi dans la Bohême, voulut établir un évêché dans un lieu de cette province qui dépendoit du diocèse de Ratisbonne; et pour cet effet, il envoya des députés à saint Volfang le prier de prendre des terres en Bohême, en récompense de cette diminution de son diocèse. Saint Volfang assembla son conseil, qui s'opposoit

à la demande de l'empereur; mais le saint homme ne fut pas du même avis, et ne voulut pas perdre une occasion si précieuse d'affermir une église naissante (1). Non-seulement il accorda l'échange, mais il en dressa lui-même les lettres. On ne dit pas quel étoit cet évêché, mais ce n'étoit pas celui de Prague, érigé dès l'an neuf cent soixante-neuf, six ans avant que saint Volfang fût évêque.

Enfin, comme il étoit en chemin pour aller dans la Bavière orientale, la fièvre le prit; et étant arrivé à un lieu nommé Puppung, le long du Danube, il fut obligé de s'y arrêter, et se fit porter dans un oratoire de Saint-Otmar (2). Là, s'étant trouvé un peu mieux, il se confessa, puis reçut le viatique et demeura étendu par terre. Les officiers de l'église et ceux de sa chambre vouloient faire sortir tout le monde, excepté sa famille; mais il leur dit: Ouvrez les portes et laissez entrer ceux qui voudront: nous ne devons rougir à la mort que de nos mauvaises œuvres. Jésus-Christ qui ne devoit rien à la mort, n'a pas eu honte de mourir nu sur la croix. Que chacun voie en ma mort ce qu'il doit craindre et éviter dans la sienne. Dieu veuille avoir pitié de moi, misérable pécheur, qui vais souffrir la mort, et quiconque la regardera avec crainte et humilité. Ayant ainsi parlé il ferma les yeux, et mourut en paix le dernier jour d'octobre l'an neuf cent quatre-vingt-quatorze. Il fut transporté à Ratisbonne, et enterré à Saint-Emmeran par Hartuic, archevêque de Saltzbourg, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau, comme il en avoit fait plusieurs de son vivant. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (3).

#### XXXVII. Concile de Mouson.

Le pape Jean XV, voulant terminer l'affaire de l'archevêque de Reims, envoya, pour légat en France, Léon, abbé de Saint-Alexis et Saint-Boniface à Rome, qui indiqua de sa part un concile dans le diocèse de Reims (4). Il s'assembla à Mouson, dans l'église de Notre-Dame, le second jour de juin, indiction huitième, et il ne s'y trouva que Liutolfe, archevêque de Trèves, et trois évêques, Aymon de Verdun, Notger de Liège, et Sigefroy de Munster, tous du royaume de Germanie. Le légat Léon prit séance au milieu d'eux, et l'archevêque Gerbert vis-à-vis, comme devant rendre compte de son ordination. Il y avoit plusieurs abbés, et Godefroy, duc de Lorraine, y assistoit avec quelques autres laïques. Quand on eut fait silence, Aymon, évêque de Verdun, se leva et parla en gaulois, c'est-à-dire, comme je crois, en roman ou latin vulgaire, d'où notre langue est venue. Il dit que le pape Jean, ayant inutilement invité les

(1) Vita Sæc. 5, Ben. c. p. 3.

15, p. 819. (3) C. 17, 18.

(2) Vita S. Ram. Sæc. 6, (4) C. 19, 23, 24

(1) C. 29. Sup. liv. LVI, n. 17.

(3) Martyr. R. 31 octob. (4) To. 9, Conc. p. 747.

(2) C. 38.



évêques des Gaules à tenir un concile à Aix-la-Chapelle, puis venir à Rome, avait enfin indiqué le concile dans la province de Reims, voulant apprendre par son légat ce que l'on disoit de part et d'autre touchant la déposition d'Arnoul et la promotion de Gerbert; puis il tira une bulle scellée en plomb, qu'il ouvrit devant tout le monde, et en fit la lecture.

Ensuite Gerbert se leva, et dit : J'ai toujours eu ce jour devant les yeux, et je l'ai toujours désiré depuis, qu'au péril de ma vie, j'ai reçu le sacerdoce par le conseil de mes frères, tant j'étois touché du salut d'un peuple qui périssoit, et de l'autorité par laquelle je me trouvois en sûreté. Je me souvenois avec plaisir des témoignages de votre bienveillance, que j'avois tant de fois éprouvée, quand j'appris avec une grande surprise que vous étiez mal content de moi, et votre indignation me fut plus terrible que ne l'avoit été le fer de mes ennemis. Maintenant, puisque Dieu m'a fait la grâce de me trouver devant ceux à qui j'ai toujours confié le soin de mon salut, je dirai, en peu de mots, ce qui montre mon innocence.

Après la mort de l'empereur Othon, je résolus de ne point quitter le service de mon père Adalbéron, qui, à mon insu, me choisit pour le sacerdoce, et, en mourant, me désigna pour son successeur en présence de personnes illustres. Mais la simonie fit qu'Arnoul me fut préféré, et je ne laissai pas de le servir fidèlement plus qu'il n'étoit à propos, jusqu'à ce que, connoissant clairement sa révolte, je renonçai par écrit à son amitié (1), et je l'abandonnai avec ses complices, sans autre espérance ni autre intérêt que de ne point participer à ses crimes. Après qu'il eut été longtemps poursuivi et contumacé suivant les lois de l'Eglise, comme il ne restoit que de le punir par les lois du prince, et le chasser de son siège comme rebelle, mes confrères et les grands me pressèrent encore de prendre soin d'un troupeau dispersé et déchiré; je diffèrai long-temps, et ne cédai qu'avec peine, sachant bien les maux qui me menaçoient. Voilà devant Dieu quelle a été la simplicité de ma conduite.

On m'accuse d'avoir trahi mon maître, de l'avoir mis en prison et usurpé son siège. Etoit-il mon maître, lui à qui je n'ai jamais prêté aucun serment? Si je l'ai servi pour un temps, je l'ai fait par ordre de mon père Adalbéron, qui me dit de demeurer dans l'église de Reims jusqu'à ce que je visse la conduite de celui qui en seroit l'évêque. Pendant que je l'observois, je devins la proie des ennemis, et je perdis tout ce que je tenois de votre libéralité et de celle des seigneurs; encore les ennemis m'ayant dépouillé, eurent regret que je leur eusse échappé en vie. Depuis que j'ai quitté ce re-

(1) Epist. 24 bis.

belle, je n'ai eu aucun commerce avec lui, et n'avois garde de le livrer puisque je ne savois où il étoit. Quant à la prison, j'ai depuis peu prié le roi mon maître, en présence de témoins dignes de foi, de ne le pas garder un moment en prison à mon sujet; car, si votre jugement dépendoit de moi, Arnoul seroit réduit en état de ne me pas nuire. Si vous jugiez contre moi, ce qu'à Dieu ne plaise, que m'importeroit qu'Arnoul ou un autre fût archevêque de Reims?

Gerbert répond foiblement au reproche d'usurpation, disant qu'Arnoul ne doit pas être appelé l'époux d'une église qu'il a pillée d'abord pour satisfaire à ses passions simoniaques. Il demande comment un étranger, sans crédit comme lui, a pu se rendre maître d'une ville si grande et si peuplée. Il s'objecte ensuite qu'une affaire de cette importance ne devoit pas être jugée sans consulter le saint-siège. A quoi il répond que le pape a été instruit de tout, et que l'on a attendu ses ordres pendant dix-huit mois; qu'ensuite les évêques de Gaule ont encore eu ce respect pour le saint-siège, de ne juger Arnoul que sur sa propre confession, après laquelle il n'étoit pas possible de le tenir pour innocent. Il revient à dire que les évêques de Gaule l'ont chargé malgré lui de l'archevêché de Reims, et que si toutes les règles n'ont pas été observées en cette affaire, il faut s'en prendre au malheur du temps et aux hostilités publiques, dont les évêques mêmes n'étoient pas à couvert.

Ce discours de Gerbert étoit plus éloquent que sincère, comme on peut juger par ce que j'ai rapporté, surtout de ses lettres. Après qu'il l'eut prononcé, il le donna par écrit au légat, de qui il reçut la lettre du pape. Alors les évêques sortirent du concile, et tinrent conseil avec le duc Godefroy; puis ils appelèrent Gerbert, et le prièrent de faire conduire avec honneur aux rois de France Jean, moine de l'abbé Léon. Gerbert le promit, et ils dénoncèrent un concile que l'on devoit tenir à Reims le premier de juillet. Celui de Mouson sembloit fini, quand des évêques vinrent dire à Gerbert, de la part du légat Léon, qu'il eût à s'abstenir de l'office divin jusqu'au concile de Reims. Comme il s'en défendoit, ils vinrent trouver le légat, et Gerbert lui représenta qu'aucun évêque ou patriarche, ni le pape même, n'avoit le pouvoir d'excommunier personne s'il n'étoit convaincu par sa propre confession ou autrement, ou s'il refusoit de comparaître; qu'on ne pouvoit rien lui reprocher de semblable, et qu'il étoit même le seul des évêques de Gaule qui fût venu au concile. Enfin, que, ne se sentant point coupable, il ne pouvoit se résoudre à se condamner lui-même.

Nonobstant ces raisons, Gerbert céda aux remontrances de Liudolfe, archevêque de Trèves, dont il connoissoit la probité et la modestie. Ce prélat l'exhorta fraternellement à ne point donner à ses ennemis occasion de scan-

XXXIX. Saint Bernouard, évêque d'Hildesheim.

En Saxe, Gerdag, évêque d'Hildesheim, étant mort, Bernouard, précepteur du roi Othon III, fut élu d'un commun consentement pour lui succéder, et préféré à plusieurs autres nobles qui servoient dans le clergé du palais (1). Il fut sacré par Villegise, archevêque de Mayence, son métropolitain, le quinzième de janvier de l'année neuf cent quatre-vingt-treize, indiction sixième. Quoiqu'il fût encore jeune, il passoit les vieillards en gravité, donnoit à la prière la plus grande partie des nuits, et assistoit assidûment aux offices divins. Après la messe solennelle, il donnoit audience, puis son aumônier venoit, et il faisoit distribuer à plus de cent pauvres de la nourriture et quelquefois de l'argent. Il visitoit les ouvriers, qu'il faisoit travailler sur différentes matières; à none, il se mettoit à table avec beaucoup de clercs et de laïques, mais en silence pour écouter la lecture, et gardant une exacte frugalité.

Comme il avoit grand talent pour les arts, il les cultiva avec soin lorsqu'il fut évêque. Il faisoit écrire des livres non-seulement dans le monastère de sa cathédrale, mais en plusieurs autres lieux; en sorte qu'il assembla une nombreuse bibliothèque, tant de livres ecclésiastiques que de philosophiques. Il cherchoit à perfectionner la peinture, la mosaïque, la serrurerie, l'orfèvrerie, recueillant avec soin ce que les étrangers envoyaient au roi d'ouvrages les plus curieux, et faisant élever des jeunes gens de beau naturel pour les former à ces arts. Quoique très-appliqué à ses fonctions ecclésiastiques, il ne laissoit pas de servir si bien le roi et l'état, qu'il attiroit l'envie des autres seigneurs. La Saxe étoit depuis long-temps exposée aux courses des pirates et des barbares. Il les avoit souvent repoussés, tantôt par ses seules troupes, tantôt avec le secours des autres; mais ils étoient maîtres des deux côtés de l'Elbe et de la navigation de cette rivière; en sorte qu'ils se répandoient par toute la Saxe, et venoient presque jusqu'à Hildesheim. Pour les arrêter, il fit bâtir deux forteresses en deux divers endroits de son diocèse, et y ayant mis garnison, il procura la sûreté du pays.

Nonobstant ces dépenses, il enrichit son église par l'acquisition de plusieurs terres, cultiva les anciennes, et les orna de beaux bâtiments. Quant à son église cathédrale, il décora de peintures exquises les murailles et les lambris, il donna quantité d'argenterie pour le service, entre autres un calice d'or du poids de vingt livres; il enferma le cloître de murailles et de tours. Enfin, il bâtit une chapelle magnifique, pour y garder un morceau de la vraie croix, que le roi Othon III lui avoit donné, et que l'on crut avoir fait plusieurs miracles. Bernouard fit la dédicace de cette

dale, comme s'il vouloit résister aux ordres du pape, lui conseillant de s'abstenir, par obéissance, de la célébration de la messe, jusqu'au premier de juillet, où l'on devoit tenir l'autre concile. Gerbert y consentit, et on se sépara ainsi après le concile de Mouson; mais celui de Reims ne se tint pas sitôt, et, tant que le roi Hugues vécut, Gerbert demeura archevêque de Reims, et Arnoul prisonnier à Orléans.

XXXVIII. Adalbéron II, évêque de Metz.

L'évêque de Metz étoit alors Adalbéron II, fils de Frédéric, duc de Lorraine, et de Béatrix, sœur du roi Hugues-Capet. Il fit ses études à l'abbaye de Gorze, et, après la mort de l'évêque Thierry, sa mère Béatrix obtint pour lui l'évêché de Metz de l'impératrice Adélaïde, pendant le bas âge d'Othon III (1). Il fut élu le seizième d'octobre neuf cent quatre-vingt-quatre, et sacré le dimanche vingt-huitième de décembre, jour des Innocents, par Ecbert, archevêque de Trèves. Il se fit aimer de tout le monde, même des juifs; et aima tellement les moines, que les séculiers se plaignoient qu'il leur donnoit tous ses soins. Il rétablit le monastère de Saint-Symphorien et quelques autres, et l'hôpital de Metz, où il mit des religieuses.

Il fit le voyage de Rome sous le pontificat de Jean XV, qui le reçut avec grand honneur. Jamais il ne célébroit la messe et n'administrait les sacrements sans porter un cilice sous ses ornements. Aux vigiles des grandes fêtes, il ne prenoit aucune nourriture, et passoit le carême avec des moines, ordinairement dans l'abbaye de Gorze, attiré par la régularité de l'observance et la tranquillité du lieu. La maladie des ardents, qui régnoit en Bourgogne, lui donna occasion d'exercer sa charité, en assistant ceux qui en étoient affligés, et quelquefois il en lavait et pansoit de ses mains jusqu'à cent par jour.

En un concile tenu au commencement du règne de saint Henri, il dénonça hardiment Conrad, duc d'Austrasie, son parent, pour avoir épousé sa proche parente, s'exposant à un grand péril, par le ressentiment de ce seigneur. Il poursuivit vigoureusement ceux qui pilloient les biens des églises et des pauvres; et, quand ils méprisoient les censures ecclésiastiques, il employoit les armes matérielles, faisant ravager leurs terres et abattre leurs châteaux. Il ne faisoit point de difficulté de promouvoir aux ordres les enfants des prêtres, quand il les en jugeoit dignes, et ordonna plus de mille prêtres sans les clercs inférieurs. Après avoir ainsi gouverné pendant vingt ans l'église de Metz, il mourut le quinzième de décembre mil cinq, et fut enterré à Saint-Symphorien.

(1) Vita Bibl. Labbe. 4. 1, p. 670. Mabill. Sac. 6, Ben. p. 29.

(1) Vita n. 6, Act. Ben. Sac. 6, p. 204. Sup. liv. LVI, n. 58.



chapelle l'an neuf cent quatre-vingt-seize, quatrième de son ordination, le dixième de septembre.

#### XL. Saint Adalbert rappelé en Bohême.

En Bohême, le duc Boleslas, voyant le désordre où cette église étoit tombée depuis l'absence de saint Adalbert, tint conseil avec son clergé, et envoya dire à Villegise, archevêque de Mayence : Ou renvoyez-nous Adalbert, notre pasteur, ce que nous aimons mieux, ou nous en ordonnons un autre. L'archevêque, craignant que ce peuple nouvellement converti ne retombât dans ses anciennes erreurs, envoya à Rome deux députés, savoir, Radla, disciple du saint, et Zraquas, moine, tous deux frères du duc, avec des lettres par lesquelles il prioit le pape de renvoyer Adalbert (1). Le pape Jean XV tint un concile à Rome pour ce sujet l'an neuf cent quatre-vingt-quatorze. Il y eut grande contestation entre les députés, qui redemandoient leur évêque, et les Romains qui le vouloient retenir. Enfin les députés l'emportèrent, et le pape dit : nous vous le rendons, à condition que son peuple le conservera, profitant de ses instructions ; mais s'ils meurent dans leurs péchés, il pourra les quitter en sûreté.

Les députés ramenèrent donc Adalbert, après qu'il eut mené cinq ans la vie monastique ; et, quand il arriva à Prague, tout le peuple vint au-devant de lui et le reçut avec une extrême joie, promettant de suivre en tout ses avis. Mais ils retombèrent bientôt dans leur première négligence et dans tous leurs vices. La femme d'un homme noble étant accusée d'adultère avec un clerc, les parents du mari vouloient la décapiter suivant la coutume. Elle s'enfuit à l'évêque, qui, pour lui sauver la vie, l'enferma dans un monastère de religieuses dédié à saint George, et donna à un homme fidèle la clef de l'église où elle étoit. Ceux qui poursuivoient la femme, vinrent à la maison de l'évêque pendant la nuit, se plaignant qu'il vouloit empêcher l'exécution des lois, et demandant la coupable avec menaces. Il embrassa les frères qui étoient avec lui, se recommandant à leurs prières, et se jeta au milieu de ces furieux, en disant : Si c'est moi que vous cherchez, me voici. Un d'entre eux lui dit : Tu te flattes en vain de la gloire du martyr ; mais, si on ne nous rend promptement cette malheureuse, nous avons tes frères, et nous nous vengerons sur leurs femmes, sur leurs enfants et leurs terres. Cependant, un traître leur ayant découvert celui à qui l'évêque avoit confié la garde du lieu où étoit la femme, ils l'intimidèrent tellement qu'il leur en donna l'entrée ; ils arrachèrent la femme de l'autel, et lui firent couper la tête.

(1) Act. SS. Ben. Sæc. 5, 11, p. 183. Sud. Vita n. 25, p. 870. Boll. 23 Apr. tom. p. 858.

Depuis son retour, saint Adalbert commença à travailler à la conversion des Hongrois, voisins de la Bohême ; il y envoya des missionnaires et y alla lui-même, et y établit un foible commencement de christianisme (1). Leur duc étoit alors Geisa, dont il baptisa le fils Etienne, depuis illustre par sa sainteté.

Le saint évêque, affligé de l'indocilité de son peuple, le quitta une seconde fois et retourna à Rome, dans son monastère de Saint-Alexis et de Saint-Boniface, sous la conduite de l'abbé Léon, le même qui fut légat en France. En ce monastère, il y avoit des Grecs qui suivoient la règle de saint Basile, et des Latins qui suivoient celle de saint Benoît ; et de chacune des deux nations, on en remarque quatre de distingués par leur mérite. Les quatre Grecs étoient : l'abbé Grégoire, le père Nil, j'entends saint Nil de Rossane ; Jean, infirme ; Stratus, homme d'une simplicité angélique. Les quatre Latins étoient : Jean, remarquable par sa sagesse ; Théodore, par son silence ; Jean, par son innocence ; Léon, simple, mais toujours prêt à prêcher (2). Ce dernier avoit été abbé de Nonantule, en Lombardie, et après avoir gouverné ce monastère deux ans, l'avoit remis à l'empereur Othon, lui rendant son bâton pastoral. Il étoit venu à Rome se rendre simple moine à Saint-Boniface, où il finit ses jours ; et il est compté entre les saints. Il ne faut pas le confondre avec Léon, abbé du même monastère.

#### XLI. Manson, abbé du mont Cassin.

Aligern, abbé du mont Cassin, étant mort en neuf cent quatre-vingt-six, Manson lui succéda et gouverna ce monastère pendant dix ans (3). Il étoit abbé de Saint-Magne, près de Fondi, et fut élu abbé du mont Cassin, plutôt par le crédit de Pandolfe, prince de Capoue, son cousin, que par le consentement des moines ; en sorte que quelques-uns des principaux aimèrent mieux sortir que de demeurer sous sa conduite. De ceux-là, deux furent depuis abbés du mont Cassin, trois allèrent à Jérusalem, cinq en Lombardie, où ils fondèrent cinq monastères de leur observance. L'abbé Manson prit grand soin du temporel de l'abbaye, et en augmenta les biens par plusieurs donations faites de son temps ; mais il vivoit plutôt en seigneur qu'en moine. Il avoit plusieurs cavaliers à son service, et plusieurs domestiques vêtus de soie, et alloit souvent à la cour de l'empereur.

Un jour, saint Nil l'étant venu voir, le trouva au monastère de Saint-Germain, qui étoit au bas de la montagne dans une situation agréable, et environné de belles eaux (4). Là, Manson, après s'être baigné, dînoit avec les principaux du grand monastère ; et, comme

(1) Alla Vita n. 10, p. 867. (3) Sup. n. 11. Chr. Cass. liv. II, c. 12. Mabill. Sæc. 5, p. 652. (4) Vita Nili, p. 145.

saint Nil l'attendoit dans l'église, il ouït jouer de la harpe dans la salle du festin, et dit à ses compagnons : Souvenez-vous de ce que je vous dis, mes frères : la colère de Dieu ne tardera pas à venir sur ces gens-ci. Allons, sortons de ce lieu. L'année n'étoit pas encore passée, quand on vit l'accomplissement de sa prédiction.

Car l'abbé Manson se rendit si odieux aux habitants de Capoue, principalement à cause d'une forteresse qu'il avoit fait bâtir, qu'ils résolurent sa perte, prétendant qu'il vouloit s'attribuer la principauté (1). Ils furent appuyés dans ce dessein par Adalbéric, évêque des Mares, qui, ayant donné son évêché à un fils bâtard qu'il avoit, vouloit avoir pour lui-même l'abbaye du mont Cassin. Il traita donc avec quelques méchants moines et avec quelques citoyens de Capoue, et leur promit cent livres d'argent, monnaie de Pavie, s'ils le rendoient maître de l'abbaye du mont Cassin, après avoir fait perdre la vue à Manson. Il devoit leur payer comptant la moitié de la somme, et l'autre moitié quand ils lui mettroient dans la main les yeux de l'abbé.

Pour exécuter cette convention, ils allèrent trouver Manson, et le prièrent de venir à Capoue, pour terminer, par les voies de la justice, les différends qu'il pouvoit avoir avec eux. Comme il refusoit d'y aller, se défiant d'eux, ils lui jurèrent sur les Evangiles qu'ils le mèneraient à Capoue, et le ramèneraient sain et sauf à Saint-Benoît. On nommoit d'ordinaire ainsi le monastère du mont Cassin ; mais ils entendoient une église de saint Benoît dans Capoue. Trompé par cette équivoque, il les suivit ; mais quand ils l'eurent mené à cette église, ils lui arrachèrent les yeux, et, les ayant enveloppés soigneusement dans un linge, ils les envoyèrent aux gens de l'évêque Albéric, qui se mirent en chemin pour les porter à leur maître. Mais, comme ils s'étoient arrêtés pour manger et se reposer, un passant, à qui ils demandèrent s'il y avoit quelque nouvelle, leur dit : L'évêque de ce pays est mort. Ils s'en moquèrent d'abord, et n'en voulurent rien croire ; mais il leur dit la chose si affirmativement, et leur marqua si précisément le jour et l'heure, que n'en pouvant plus douter, ils enterrèrent sur le lieu les yeux qu'ils portoient, et, montant à cheval, ils arrivèrent en diligence à la maison de l'évêque, qui n'étoit pas loin, et trouvèrent qu'il étoit mort à la même heure que l'on arrachait les yeux à l'abbé. Il mourut environ trois mois après qu'il eut perdu la vue, savoir, le huitième de mars neuf cent quatre-vingt-seize.

#### XLII. Eglise de Constantinople.

A Constantinople, le patriarche Nicolas Chrysoberge mourut après douze ans et huit

(1) Chr. c. 16.

mois de pontificat. (1). Plusieurs prêtres et plusieurs moines, nonobstant la réunion faite en neuf cent vingt, s'étoient encore séparés des autres, à cause des quatrième nocces de l'empereur Léon le philosophe ; mais ils se réunirent sous ce patriarche, dans un concile, dont il ne reste que des acclamations. En voici les principales. Longues années aux empereurs orthodoxes, Basile et Constantin. Longues années à Nicolas, très-saint patriarche écuménique (2). Ensuite, on souhaite une mémoire éternelle aux défunts empereurs et aux défunts patriarches, au nombre desquels on nomme Photius entre Ignace et Etienne. On anathématise tout ce qui a été fait contre la tradition des pères, et ceux qui calomnioient l'Eglise, comme ayant approuvé les quatrième nocces et souillé la pureté de la discipline, à cause de la dispense accordée à l'empereur Léon, et de la réunion précédente. Après la mort de Nicolas, Sisinnius, maître des offices, fut ordonné patriarche de Constantinople, l'an du monde six mil cinq cent trois, de J.-C. neuf cent quatre-vingt-quinze, indiction huitième. Il étoit savant et excellent médecin, et tint le siège trois ans. Son successeur fut Sergius, abbé du monastère de Manuel, de la famille de Photius, qui tint le siège vingt ans (3).

#### XLIII. Fin de saint Nicon d'Arménie.

Les premières années de son pontificat furent les dernières de saint Nicon d'Arménie. Depuis qu'il eut quitté l'île de Crète pour passer en Epire, il se retira à Lacédémone. Là, il s'acquît une telle réputation, que, vers l'an neuf cent quatre-vingt-un, Basile Apocaucque, gouverneur de la province, le pria de venir le trouver à Corinthe, pour le consoler dans la maladie dont il étoit affligé, et dans l'alarme où il étoit, à cause des Bulgares, qui, ayant ravagé l'Epire, menaçoient le Péloponèse (4). Saint Nicon vint à Corinthe, et guérit le gouverneur, non-seulement de sa maladie, mais de sa crainte, l'assurant que les Bulgares avoient tourné leur marche d'un autre côté.

Peu de temps après, le saint homme s'étant retiré à Amyclès, autre ville du Péloponèse (5), plusieurs des principaux de Lacédémone l'allèrent trouver, le priant instamment de venir secourir leur ville affligée de la peste. Nicon y consentit, mais à condition qu'ils chasseroient les juifs de leur ville, et il leur promit, même à ce prix, de passer chez eux le reste de sa vie. La chose fut exécutée, et on voyoit tous les jours les malades venir en troupes de tout le Péloponèse, chercher le saint homme,

(1) Cedr. tom. 2, p. 702. (3) Cedr. ibid. p. 717. C. Sup. liv. LIV, n. 55. (4) Sup. liv. LVI, n. 15. (2) Jus. Græc. Rom. lib. Vita ap. Baron. an. 981. 2, p. 108. (5) Ibid. an. 982.



qui, en les guérissant, les exhortait à pénitence. Un nommé Jean Aratus étoit le seul qui se plaignoit de l'expulsion des juifs, et il murmuroit hautement contre Nikon. Il osa même en faire entrer un dans la ville, sous prétexte de quelque ouvrage; mais Nikon s'y opposa vigoureusement; et ayant pris un bâton qu'il rencontra, il en maltraita le juif, et le mit dehors; car il ne pouvoit souffrir cette nation. Aratus, furieusement irrité de cette action, commença à charger Nikon d'injures, mais il lui dit sans s'émouvoir: Reviens à toi, pleure tes péchés, tu sentiras bientôt quel est le fruit de l'arrogance. La nuit suivante, Aratus eut un songe terrible, où il se vit fouetté et mis en prison, pour avoir injurié le serviteur de Dieu. A son réveil, la fièvre le prit, il demanda pardon à Nikon, et mourut le troisième jour. Cet exemple répandit une grande crainte à Lacédémone, et accrut beaucoup l'autorité de saint Nikon.

Un dimanche, pendant les vêpres, le gouverneur, nommé Grégoire, jouoit à la paume autour de l'église, en sorte que les cris des joueurs et des spectateurs troublaient le service (1). Nikon sortit, et les reprit avec beaucoup de liberté. Grégoire, qui aimoit le jeu et perdoit, le chargea d'injures, et le fit chasser de la ville. Mais, sitôt qu'il voulut lever la main pour recevoir la balle, il fut frappé de paralysie par tout le corps avec de cruelles douleurs. N'y trouvant point de remède, il appela saint Nikon, par le conseil de l'évêque, et lui demanda pardon. Le saint homme, sans lui faire aucun reproche, lui pardonna, et le guérit; et, depuis ce temps, Grégoire fut un de ses meilleurs amis. Saint Nikon mourut vers l'an neuf cent quatre-vingt-dix-huit, le vingt-sixième de novembre, jour auquel l'Eglise, tant grecque que latine, honore sa mémoire. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau dans son monastère de Lacédémone, et l'on y gardoit son portrait fait par miracle, à ce que l'on croyoit, et sur lequel l'auteur de sa vie le décrit ainsi. Il étoit grand de taille, le poil noir, les cheveux négligés, vêtu d'un habit d'ermite fort usé, tenant à la main un bâton terminé en haut par une croix (2). Cette vie fut écrite environ cent cinquante ans après la mort du saint, par un abbé du même monastère.

#### XLIV. Apologie d'Abbon.

En France, le différent entre Arnoul, évêque d'Orléans, et l'abbé de Fleury Abbon, pour le serment que l'évêque lui demandoit, s'échauffoit de plus en plus. Comme Abbon alloit à Tours pour la fête de Saint-Martin, des gens de l'évêque l'attaquèrent de nuit, et lui firent insulte, jusqu'à blesser à mort des gens de sa suite (3). L'évêque, voulant faire satisfaction à

l'abbé, lui amena quelques-uns des coupables pour être battus de verges en sa présence; mais l'abbé ne voulut pas prendre vengeance de cette injure.

Vers le même temps, on tint un concile de plusieurs évêques à Saint-Denis, en France, où on parla d'ôter les dîmes aux laïques et aux moines qui les possédoient, et les rendre aux évêques; Abbon y résista fortement, et excita, contre les évêques, les moines de Saint-Denis et leurs serfs (1). La sédition fut telle, que les évêques furent contraints de se sauver sans avoir rien fait. Seguin, archevêque de Sens, vénérable par son âge et sa dignité, fuyant comme les autres, reçut un coup de cognée entre les épaules, et eut peine à se sauver tout couvert de boue. Comme tout le monde rejetait sur Abbon la cause de cette violence, il écrivit pour s'en justifier une apologie adressée aux deux rois Hugues et Robert.

Il se plaint que, parce qu'il s'efforce de soutenir les intérêts de l'ordre monastique, on en veut même à sa vie, et déclare qu'il se soumet suivant les canons au jugement des évêques (2). Il distingue trois ordres entre les chrétiens: les laïques, les clercs et les moines; mais il ne compte pour clercs que les diacres, les prêtres et les évêques, et prétend que ceux des ordres inférieurs ayant la liberté de se marier, ne sont nommés clercs qu'abusivement. Enfin, il soutient que l'état des moines est le plus parfait, parce qu'ils ne sont occupés qu'à vaquer, comme Marie, à l'unique nécessaire (3). Il dit que l'Eglise n'étant qu'à Dieu, personne ne doit dire qu'une église lui appartient, par où il veut sans doute combattre la prétention des évêques, et conclure qu'il n'importe que les églises soient servies par des clercs ou par des moines. De là il prend occasion de parler contre la simonie, et de réfuter la mauvaise dé faite de ceux qui disoient qu'ils n'achetoient pas la grâce de l'ordination, mais les biens temporels de l'Eglise. C'est, dit-il, comme qui voudroit avoir le feu sans la matière qui le nourrit.

Venant ensuite aux plaintes formées contre lui, il dit (4): On m'accuse d'avoir eu des sentiments contraires aux canons, d'avoir excité les moines contre les évêques, d'avoir fait perdre vos bonnes grâces à mon propre évêque, et d'avoir communiqué avec des excommuniés. Mais à quel canon ai-je contredit dans ce concile où à peine ai-je vu ouvrir un livre? Il parle du concile de Saint-Denis. Qu'avoient fait les évêques contre moi en particulier pour me donner seulement la pensée de leur nuire? vu que celui qui a été le plus en péril m'étoit affectionné, et celui à qui j'avois le plus d'obligation, c'est Seguin, archevêque de Sens.]

Il vient à Arnoul d'Orléans, et dit: Par

(1) C. 6, tom. 9, Conc. Pithæi. p. 396.  
(2) Post. Cod. canon  
(3) Luc. X, 42.  
(4) P. 400.

(1) Ibid. an. 987. 26 nov. Ap. Baron. an. 998.  
(2) Martyr. R. et Menol. (3) Vita Abb. c. 8.

quels discours vous ai-je séduits, pour ôter vos bonnes grâces à ceux qui les méritent? suis-je Dieu, qui change les cœurs? C'est vous-mêmes qu'il accuse d'ingratitude, c'est vous-mêmes qu'il a offensés en usurpant nos biens, dont vous êtes les protecteurs et les maîtres. Quant à ce qu'il dit, que j'ai communiqué avec des excommuniés, il m'en a donné l'exemple, puisqu'il a reçu les méchants qui m'avoient attaqué de nuit après qu'ils furent anathématisés par Seguin, son archevêque, par Eudes, évêque de Chartres, et par d'autres personnages de grande vertu. Abbon s'étend ensuite sur les règles de l'excommunication, se plaignant de l'abus que l'on en faisoit, et exhortant les rois à y apporter remède. Car, dit-il, à peine se trouve-t-il quelqu'un dans votre royaume qui ne soit excommunié pour avoir mangé avec un excommunié, ou lui avoir donné le baiser de paix.

Il les avertit encore de quelques autres abus. Premièrement, dit-il, dans le symbole de saint Athanase, au lieu de dire que le Saint-Esprit n'est ni fait, ni créé, ni engendré, quelques-uns disent seulement qu'il n'est ni fait ni créé, sous prétexte que dans la lettre synodique de saint Grégoire il est dit que le Saint-Esprit n'est ni engendré ni non-engendré. Secondement, touchant la fin du monde, en ma première jeunesse j'ai ouï prêcher, devant le peuple dans l'église de Paris, qu'aussitôt que les mille ans seront finis, l'antéchrist viendra, et peu de temps après le jugement universel. Je me suis opposé de toute ma force à cette opinion, par les évangiles, l'apocalypse et le livre de Daniel; et l'abbé Richard, d'heureuse mémoire, ayant reçu des lettres de Lorraine sur ce sujet, m'ordonna d'y répondre; car le bruit s'étoit répandu presque partout que, quand l'Annonciation arriveroit le vendredi-saint, le monde finiroit infailliblement. Richard étoit abbé de Fleury dès l'an neuf cent soixante-deux, et cette rencontre de l'Annonciation avec le vendredi-saint arriva l'an neuf cent quatre-vingt-douze, Pâques étant le vingt-septième de mars. Abbon remarque, pour troisième abus, qu'encore que l'avent ne doive avoir que quatre semaines, quelques-uns le commençoient avant le vingt-septième de novembre.

#### XLV. Recueil de canons d'Abbon.

Après cette apologie, Abbon dédia aux rois Hugues et Robert, un recueil de canons, contenant les devoirs des rois et ceux des sujets, pour affermir la nouvelle domination de ces princes, et les droits de l'ordre monastique dont ils étoient les défenseurs. Il est certain que le roi Hugues eut toujours grande dévotion à saint Benoît et grande affection pour les moines (1). Il leur rendit plusieurs monastères

occupés par des chanoines séculiers, et les rétablit dans la liberté d'élire leurs abbés. Le recueil des canons est divisé en cinquante-deux articles, où je remarque ce qui suit.

Les avoués de l'Eglise, en latin *advocati*, étoient des gentilshommes à qui les évêques ou les abbés avoient donné en fief des terres de leurs églises, à la charge de les protéger et les défendre contre ceux qui les attaquoient. Abbon en rapporte l'origine, tirée des conciles d'Afrique, qui avoient ordonné de demander aux empereurs des scholastiques, c'est-à-dire des avocats, pour soutenir les intérêts de l'église devant les tribunaux séculiers, et on les nommoit défenseurs des églises (1); mais, depuis la chute de l'empire françois et les hostilités universelles, ces défenseurs ou avoués ne défendoient plus l'église que par les armes, et Abbon se plaint qu'au lieu de la défendre ils la pilloient. Ils laissent, dit-il, ses biens en proie aux ennemis, sans leur résister même de paroles; et après que les ennemis se sont retirés, ils achèvent de consumer le reste, agissant non en protecteurs, mais en maîtres, réduisant en pauvreté ceux qui cultivoient ces terres, et maltraitant les clercs et les moines. De là vient que nous voyons tant d'églises détruites et de monastères ruinés, parce que plusieurs se présentent pour être leurs avoués, et prendre, sous ce prétexte, la plus grande partie de leurs revenus.

Pour montrer la fidélité que les sujets doivent à leur souverain, il rapporte l'autorité du quatrième concile de Tolède, et il marque les devoirs de tous ceux qui portent les armes (2). Il soutient que la nécessité dispense des lois, et en apporte pour exemple les translations d'évêques, qui commençoient à devenir fréquentes. Il ne manque pas de rapporter des canons contre les entreprises des évêques sur la liberté des monastères et sur les droits des autres évêques. Il met aussi des autorités pour la continence des clercs. Il en rapporte de saint Grégoire et d'autres touchant la fréquente célébration du saint-sacrifice, la fréquente communion et les dispositions nécessaires à ce sacrement; en quelques-uns des passages il est dit que l'on ne diffère point la communion aux moines comme aux autres pénitents. Il cite quelquefois le livre des lois, c'est-à-dire les nouvelles de Justinien.

#### XLVI. Mort de Jean XV. Grégoire V, pape.

Abbon fit le voyage de Rome avec un équipage convenable à sa dignité, pour faire renouveler et confirmer les privilèges de son monastère. C'étoit sous le pape Jean XV, qu'il ne trouva pas tel qu'il devoit être, mais intéressé

(1) Art. 2. Sup. liv. XXII, IV, c. ult. Sup. I. XXXVII, n. 14.  
(2) Art. 4, 10. Conc. Tol. 28, 39, 40, 43, 49.

(1) To. 2, Analect. p. 148. Ibid. p. 341.



et prêt à tout vendre (1). Il en eut horreur; et, ayant visité les lieux saints, il acheta des étoffes de soie pour faire des ornements d'église, et revint chez lui. Le pape Jean XV mourut d'une fièvre violente l'an neuf cent quatre-vingt-seize, vers la fin d'avril, après dix ans de pontificat. Le roi Othon III étoit alors en Italie; et, après avoir célébré à Pavie la fête de Pâques, qui fut le douzième d'avril, il étoit logé près de Ravenne. Là il reçut des députés du sénat et des premiers de Rome, qui témoignaient le désir qu'ils avoient de l'y voir, car il n'y avoit point encore été depuis la mort de son père; et ils demandoient ses ordres touchant le pape qu'ils devoient élire. Le roi Othon avoit dans le clergé de sa chapelle son neveu Brunon, fils de sa sœur Judith, et d'Othon, marquis de Vérone (2). Il étoit d'un beau naturel, bien instruit des lettres humaines, et parloit les trois langues: l'allemand, le latin littéral et le vulgaire; mais il n'avoit guère que vingt-quatre ans. Le roi résolut de le faire pape; et, l'ayant fait élire par le clergé et le peuple, il le fit conduire à Rome par Villegise, archevêque de Mayence, et un autre évêque nommé Adelbalde. Il y fut reçu avec honneur et ordonné pape sous le nom de Grégoire V. C'est le premier Allemand qui ait été élevé sur le saint-siège; mais tout jeune qu'il étoit, il ne le tint que deux ans et neuf mois. Le roi Othon vint ensuite à Rome, et y fut couronné empereur par le nouveau pape le jour de l'Ascension, vingt-cinquième de mai, la même année neuf cent quatre-vingt-seize. Puis ayant tenu conseil avec les Romains, il résolut d'exiler le sénateur Crescence, qui avoit souvent maltraité le pape précédent; mais, à la prière du pape Grégoire, il lui pardonna.

Herlouin, élu évêque de Cambray, n'avoit pu se faire sacrer par l'archevêque de Reims, son métropolitain, à cause de la division entre Arnoul et Gerbert, qui se disputoient ce siège. Il vint à Rome, où il fut ordonné évêque par le pape Grégoire V; et s'étant plaint, dans un concile, des seigneurs qui pilloient les biens de son église, il obtint du pape une lettre menaçante contre eux, datée du mois de mai de cette année neuf cent quatre-vingt-seize (3).

#### XLVII. Saint Adalbert renvoyé en Bohême.

Pendant ce séjour de Rome, l'empereur voyoit souvent saint Adalbert de Prague, qui étoit toujours au monastère de Saint-Boniface. L'empereur le tenoit auprès de lui familièrement et l'écoutoit volontiers; mais l'archevêque de Mayence renouveloit son ancienne plainte de ce qu'Adalbert, son suffragant, avoit quitté l'église de Prague, et le pressoit instam-

ment d'y retourner. Même dans un concile que tint le pape, il alléguait les canons pour autoriser sa plainte, et soutint publiquement qu'il n'étoit pas juste que cette église fût la seule privée de son pasteur. Etant parti pour retourner en Allemagne, il ne cessa pendant ce voyage d'écrire sur ce sujet jusqu'à ce que le pape lui eût accordé ce qu'il désiroit. Saint Adalbert étoit fort affligé de quitter son monastère, sachant bien qu'il n'y avoit rien à gagner sur son peuple de Bohême; mais il se consolait dans l'espérance qu'il avoit d'accomplir sa mission pour les infidèles étrangers.

Ayant donc quitté son cher monastère, non sans beaucoup de larmes, il passa les Alpes avec Notcher, évêque de Liège, homme fort sage; et, après environ deux mois, ils arrivèrent à Mayence, où l'empereur s'étoit arrêté au retour d'Italie. Saint Adalbert y demeura assez long-temps, vivant avec ce prince dans une grande familiarité, et attaché à lui jour et nuit comme les officiers de sa chambre. Il lui disoit avec une sainte liberté: Ne songez pas que vous êtes un grand empereur, mais que vous êtes un homme qui mourrez, et que ce beau corps sera réduit en poussière et en corruption. Car l'empereur Othon III étoit très-bien fait de sa personne. Sur ce fondement, saint Adalbert l'exhortoit à mépriser cette vie, aspirer aux biens éternels, et pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. Cependant, pour s'exercer lui-même à l'humilité, il rendoit tous les services possibles à ceux qui logeoient dans le palais, jusqu'à nettoyer la nuit, pendant qu'ils dormoient, leurs bottines et leurs souliers.

Durant ce temps-là, il passa en France pour visiter les lieux de dévotion. Il vint à Paris prier sur le tombeau de saint Denis, à Tours sur celui de saint Martin, et à Fleury sur celui de saint Benoît. Puis il retourna trouver l'empereur, et, l'ayant embrassé pour la dernière fois, il prit le chemin de son diocèse. Mais avant que d'y arriver, il apprit que les Bohémiens, en haine de lui, avoient massacré ses frères. Il en avoit six, dont le plus jeune, nommé Gaudence, l'accompagnait; l'aîné étoit à la guerre au service de l'empereur, avec le duc de Pologne: les quatre autres étoient demeurés dans le pays, et les Bohémiens leur avoient juré sûreté. Mais comme ils étoient à la messe dans une ville nommée Lubic, où ils célébroient la fête de Saint-Venceslas, ces perfides entrèrent dans l'église et tuèrent tout, indifféremment, hommes et femmes, entre autres les quatre frères d'Adalbert, qu'ils décollèrent devant l'autel; puis ayant mis le feu à la ville, ils s'en retournèrent chargés de butin (1).

Le saint évêque, ayant appris ce désastre, alla trouver Boleslas, duc de Pologne, auprès du-

(1) Chr. Magd. 995.

quel étoit son frère aîné, et le pria de faire sonder les Bohémiens s'ils voudroient le recevoir. Ils répondirent aux envoyés du duc: Nous sommes des pécheurs endurcis, c'est un saint et un ami de Dieu, nous ne pouvons compatir ensemble. Mais encore pourquoi revient-il nous chercher après nous avoir quittés tant de fois? Nous voyons bien ce qu'il prétend sous cette apparence de charité: il veut venger ses frères, et nous ne voulons point le recevoir. Saint Adalbert, ayant reçu cette réponse, se regarda comme déchargé du soin de son église, et tourna toutes ses pensées à la conversion des infidèles. S'étant déterminé à aller en Prusse comme à un pays plus voisin et plus connu du duc de Pologne, il s'embarqua dans un bâtiment que le duc lui donna avec trente soldats d'escorte, et arriva premièrement à Dantzick. Là il baptisa un grand nombre de personnes, et, ayant célébré la messe et communiqué les nouveaux baptisés, il garda ce qui restoit de la sainte eucharistie pour servir de viatique.

#### XLVIII. Martyre de saint Adalbert.

Le lendemain, ayant pris congé d'eux, il s'embarqua sur mer; et après quelques jours de navigation il mit pied à terre, renvoya le vaisseau et l'escorte, et demeura avec deux moines, dont l'un, nommé Benoît, étoit prêtre, l'autre étoit son jeune frère Gaudence. Ils entrèrent dans une petite île que formoit une rivière, et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ avec une grande confiance; mais les maîtres du lieu survinrent et les chassèrent à coups de poings. L'un d'eux, ayant pris un aviron d'une barque, s'approcha de saint Adalbert comme il chantoit des psaumes, et lui donna un grand coup entre les épaules. Le livre lui échappa des mains, et il tomba étendu par terre. Je vous rends grâces, dit-il, Seigneur, de ce que j'aurai du moins souffert un coup pour celui qui a été crucifié pour moi. Il passa de l'autre côté de la rivière et s'arrêta le samedi; le soir le maître du village l'y amena. Le peuple s'assembla de toutes parts; ils jetoient des cris furieux, et attendoient ce que l'on feroit de lui, ouvrant la bouche comme pour le dévorer. On lui demanda qui il étoit, et pourquoi il étoit venu. Il répondit: Je suis Esclave de nation, nommé Adalbert, moine de profession, autrefois évêque, maintenant votre apôtre. La cause de mon voyage est votre salut, afin que vous laissiez vos idoles sourdes et muettes, et que vous reconnoissiez votre créateur, qui est le seul Dieu; et que, croyant en son nom, vous ayez la vie, et receviez pour récompense une joie éternelle dans le ciel. Les barbares, s'étant retenus avec peine, s'écrièrent en lui disant des injures et le menaçant de mort. Ils frappoient la terre avec des bâtons, puis les approchoient de sa tête, grinçant les dents et lui disant: Tu es bien heureux d'être demeuré impuni jusqu'à

présent; retourne promptement si tu veux sauver ta vie. Tout ce royaume, dont nous sommes l'entrée, n'a qu'une loi et une manière de vivre; pour vous qui avez une autre loi inconnue, si vous ne vous retirez cette nuit, demain vous perdrez la tête. On les embarqua la nuit même, et on les fit retourner jusqu'à un certain bourg, où ils demeurèrent cinq jours. Alors saint Adalbert dit à ses deux compagnons: Notre habit ecclésiastique choque ces païens. Laissons-nous croître les cheveux et la barbe, et nous habillons comme eux. On ne nous connoitra point, nous converserons familièrement avec eux, et nous vivrons du travail de nos mains. Il avoit même résolu de passer chez les Lutiziens, où il vouloit aller d'abord, dont il savoit la langue et où il n'étoit point encore connu. Le lendemain ils partirent, chantant des psaumes le long du chemin, et après avoir traversé des bois ils vinrent dans une plaine sur le midi. Là, Gaudence célébra la messe; ils communierent, puis ils mangèrent; et ayant encore un peu marché ils se sentirent fatigués, s'arrêtèrent pour se reposer et s'endormirent.

Cependant les païens survinrent, et, s'étant jetés sur eux, ils les lièrent. Saint Adalbert exhortoit ses compagnons à souffrir courageusement pour Jésus-Christ, quand Siggo, chef de la troupe et sacrificateur des idoles, s'avança en furie, et lança de toute sa force un dard dont il lui perça le cœur. D'autres le frappèrent à son exemple, et il reçut dans son corps jusqu'à sept dards. Son sang couloit à grands flots; il levoit les yeux au ciel, et, quand on l'eut délié, il étendit les mains en croix, et prioit à haute voix pour son salut et pour celui de ses persécuteurs. Après qu'il fut mort, les barbares accoururent, lui coupèrent la tête, la plantèrent sur un pieu, et s'en retournèrent avec de grands cris de joie. Saint Adalbert souffrit ainsi le martyre le vendredi vingt-troisième d'avril neuf cent quatre-vingt-dix-sept, et l'Eglise honore sa mémoire le même jour. Boleslas, duc de Pologne, racheta sa tête et son corps, que les païens avoient jetés dans un lac; et l'empereur, ayant appris sa mort à Rome, rendit grâces à Dieu d'avoir couronné ce martyr durant son règne.

#### XLIX. Jean XVI, antipape.

L'empereur étoit retourné à Rome pour châtier la révolte de Crescence; car, sitôt qu'il fut repassé en Allemagne, Crescence chassa de Rome le pape Grégoire V, qui s'enfuit, dépouillé de tout, premièrement en Toscane, puis en Lombardie. A sa place, Crescence fit élire pape un Grec, nommé Philagathe, qui prit le nom de Jean XVI. Il étoit né à Rossane en Calabre de basse condition, et avoit embrassé la vie monastique. Il s'insinua dans les bonnes grâces de l'empereur Othon II par

(1) Vita c. 11.

(2) Chr. Hil. to. 3. Duchesne, p. 516. Chr. Saxo.

Vita S. Adalb. Prag. n. 30.

Epitaph. apud Bar. an. 989.

(3) T. 3, Conc. p. 1245.



l'entremise de l'impératrice Théophanie, son épouse, qui étoit Grecque (1). D'abord on le nourrissoit par charité; peu à peu il eut l'adresse de se mettre au rang des premiers courtisans, et il s'y maintint jusqu'à la mort d'Othon II. Il eut encore plus de crédit pendant le bas âge d'Othon III, en sorte que, l'évêque de Plaisance étant mort, il fit chasser un bon sujet que l'on avoit élu pour remplir ce siège, et se le fit donner avec le titre d'archevêché, le tirant injustement de la dépendance de l'église de Ravenne (2). L'empereur Othon III l'avoit envoyé à Constantinople, avec un évêque, pour demander en mariage la fille de l'empereur grec; car Philagathe avoit grand crédit en l'une et l'autre cour. Il revint à Rome en neuf cent quatre-vingt-dix-sept. Crescence le reçut avec grand honneur; et gagné par ses présents, car il apportoit de Constantinople de grandes richesses, il le fit élire pape.

Le pape Grégoire V tint cette même année neuf cent quatre-vingt-dix-sept un grand concile à Pavie, où il excommunia Crescence; et, quand on eut appris l'élection de Jean XVI (3), il fut excommunié par tous les évêques d'Italie, de Germanie, de France et de Gaule. L'empereur Othon, voulant donc remédier aux désordres de Rome, partit pour l'Italie, et laissa le gouvernement de son royaume de Germanie à sa tante Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, qui s'en acquitta avec une prudence au-dessus de son sexe (4). L'empereur rencontra à Pavie le pape Grégoire; ils marchèrent ensemble à Rome, d'où l'antipape Jean s'enfuit, et Crescence s'enferma au château Saint-Ange; mais quelques serviteurs de l'empereur poursuivirent l'antipape et le prirent; puis, craignant que, s'ils le menoient à l'empereur, il ne le laissât impuni, ils lui coupèrent la langue et le nez, et lui arrachèrent les yeux; et on le mit en prison en cet état.

#### L. Saint Nil à Rome.

Saint Nil, en ayant appris la nouvelle, vint au secours de ce malheureux, qui étoit son compatriote (5). Dès qu'il sut qu'il avoit envahi le saint-siège, il lui écrivit pour l'exhorter à quitter la gloire de ce monde, dont il devoit être rassasié, puisqu'il étoit parvenu au comble des grandeurs, et de retourner au repos de la vie monastique. Philagathe disoit toujours qu'il s'y préparoit, jusqu'à ce qu'il fût pris et traité comme il vient d'être dit. Alors saint Nil, ayant le cœur saisi de douleur, se crut obligé d'aller à Rome, nonobstant son grand âge, sa maladie et la circonstance du temps, car c'étoit en carême. L'empereur

(1) Chr. Saxo. Petr. Dam. 1, Ep. ult. ad Cadal.  
(2) Greg. v, Ep. 1.

(3) Chr. Hildes. (4) Chr. Saxo.  
(5) Vita S. Nil, p. 151.

Othon et le pape Grégoire, ayant appris son arrivée, allèrent au-devant de lui, et, le prenant chacun par une main, le menèrent au palais patriarcal et le firent asseoir au milieu d'eux, lui baisant les mains chacun de leur côté. Le saint homme gémissoit de ce traitement, et le souffroit toutefois dans l'espérance d'obtenir ce qu'il désiroit. Il leur dit donc: Epargnez-moi pour Dieu, je suis le plus grand pécheur de tous les hommes, un vieillard demi-mort et indigne de ces honneurs: c'est plutôt à moi à me prosterner à vos pieds, et à honorer vos dignités supérieures. Ce n'est pas le désir de la gloire ou des biens qui m'a fait venir à vous; c'est pour celui qui nous a tant servi et que vous avez si maltraité, qui vous a levés l'un et l'autre des fonts de baptême, et à qui vous avez fait arracher les yeux. Je vous supplie de me le donner, afin qu'il se retire avec moi, et que nous pleurions ensemble nos péchés.

A ce discours, l'empereur répandit quelques larmes, car il n'approuvoit pas tout ce qui s'étoit passé, et il répondit à saint Nil: Nous sommes prêts d'accomplir tout ce que vous désirez, si de votre côté vous avez égard à notre prière, et si vous voulez bien prendre dans cette ville un monastère tel qu'il vous plaira, et demeurer toujours avec nous. Comme le saint vieillard refusoit de demeurer dans la ville, l'empereur lui proposa le monastère de Saint-Anastase, comme hors de tout tumulte et de tout temps affecté aux Grecs. Saint Nil l'avoit accepté par le désir d'obtenir ce qu'il demandoit; mais le pape, non content de ce que Philagathe avoit souffert, le fit promener par toute la ville de Rome, revêtu d'un habit sacerdotal, que l'on avoit déchiré sur lui, et monté à rebours sur un âne dont il tenoit la queue entre ses mains (1).

Saint Nil en fut si affligé qu'il ne demanda plus Philagathe à l'empereur. Ce prince lui envoya un archevêque de sa suite, qui étoit un beau parleur, et le saint vieillard lui dit: Allez dire à l'empereur et au pape: Voici ce que dit ce vieux radoteur, Vous m'avez accordé cet aveugle, non par la crainte que vous aviez de moi, ni à cause de ma grande puissance, mais pour le seul amour de Dieu; ainsi ce que vous lui avez fait souffrir de plus, ce n'est pas à lui, c'est à moi que vous l'avez fait, ou plutôt, c'est Dieu même à qui vous avez fait injure. Sachez donc que, comme vous n'avez point eu pitié de celui que Dieu avoit livré entre vos mains, votre père céleste n'aura point pitié de vos péchés. Comme l'archevêque ne cessoit point de parler pour excuser l'empereur et le pape, le saint vieillard baissoit la tête, feignant de s'endormir, et le prélat, voyant qu'il ne l'écoutoit point, se retira. Saint Nil monta aussitôt à cheval avec les frères qui l'a-

(1) Petr. Dam. lib. 1. Epist. ultim. ad Cadal.

voient suivi, et, marchant toute la nuit, il retourna à son monastère.

#### LI. Monastère de Saint-Nil, près Gaète.

Ce n'étoit plus Valdeluce auprès du mont Cassin, il l'avoit quitté après y avoir demeuré environ quinze ans. Ce monastère étant devenu nombreux, opulent et renommé, le saint abbé voyoit les moines se relâcher de leur première observance, à quoi contribuait la mauvaise conduite de Manson, abbé du mont Cassin, homme intéressé et ennemi de la piété (1). Saint Nil sortit donc de Valdeluce, et chercha un lieu où les moines ne pussent subsister que par le travail, et où la disette les retint dans le devoir. C'est ce qui lui fit refuser les offres de plusieurs villes des environs, qui vouloient lui donner de leurs biens, et même des monastères tout préparés; mais il n'y trouvoit point ce qu'il cherchoit, la solitude, le repos et l'éloignement des hommes. Car, disoit-il, la vie commode et sans aucun soin ne convient pas aux moines de ce temps: ils n'emploient pas leur loisir à la prière, la méditation et la lecture de l'Écriture, mais à de vains discours, de mauvaises pensées et des curiosités inutiles. La distraction que cause le travail détourne ces pensées et une infinité de maux, et rien n'est tel que de manger son pain à la sueur de son visage. Quelques-uns des moines, ne pouvant goûter cette sévérité du saint abbé, demeurèrent à Valdeluce; mais ils tombèrent dans la division, l'indépendance et le désordre; et enfin on les en chassa entièrement.

Cependant saint Nil, avec Etienne et les autres qui le suivirent, trouva près de Gaète un lieu désert, aride et étroit, dont il fut charmé, et s'y logea. D'abord ils y manquoient de tout; mais bientôt plusieurs frères se joignirent à eux, et ils furent dans l'abondance par leur travail assidu, accompagné de psalmodie continue, de fréquentes genuflexions, d'une abstinence volontaire et d'une obéissance sans contrainte. Le saint vieillard croissoit en ferveur à mesure que ses forces corporelles diminuoient, et ne relâchoit rien de ses austérités, ni pour ses infirmités, ni pour son grand âge, car il vécut jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Jamais il ne but ni ne mangea avant l'heure réglée, jamais il ne mangea de chair ni ne se baigna. Son abstinence étoit tellement tournée en habitude, qu'il n'auroit pu la rompre quand il auroit voulu. Souvent il avoit des abstractions d'esprit, qui l'empêchoient de voir ceux qui étoient présents, et cependant il récitait quelques psaumes ou quelques paroles de la liturgie, comme le *Sanctus*. Quand il étoit revenu, et qu'on lui demandoit ce qui lui étoit arrivé, il répondoit: Je suis vieux, mon enfant, je radote, je suis obsédé du démon, et je ne sais ce que je fais.

(1) Sup. n. 11. Vita p. 146.

La princesse de Gaète pria son mari qu'ils allassent ensemble voir le saint abbé. Faisons-lui savoir auparavant, dit le prince, de peur qu'il ne le trouve mauvais, qu'il ne s'enfuit et que nous ne le perdions. Car on savoit qu'il évitoit avec grand soin la rencontre des femmes, et que jamais aucune n'entroît dans son monastère. Il répondit à celui qui vint de la part du prince: Pour Dieu, ayez compassion de moi; quand j'étois dans le monde j'ai été agité du démon, j'ai été guéri depuis que je suis moine; mais, si je vois une femme, le démon revient aussitôt me tourmenter. Cette réponse ne fit qu'enflammer davantage le désir de la princesse, et elle fit tant qu'il permit de le venir voir, mais à condition qu'elle ne seroit suivie d'aucune autre femme. Le saint homme, après l'avoir un peu entretenue de la pureté, de l'aumône et de la crainte de Dieu, la renvoya avec joie. La rencontre des grands de la terre lui étoit fort à charge; il l'évitoit soigneusement comme une source de vanité, et il n'avoit de commerce avec eux, même par lettres, que pour les secourir dans leurs besoins et dans leurs mauvaises affaires.

#### LII. Saint Romuald près l'empereur.

L'empereur Othon célébra à Rome la fête de Pâques, qui, cette année neuf cent quatre-vingt-dix-huit, fut le dix-septième d'avril; et après l'octave il fit attaquer avec des machines et des échelles la forteresse où Crescence s'étoit enfermé, c'est-à-dire le château Saint-Ange, qui passoit pour imprenable (1). L'empereur craignant de la manquer, employa un Allemand, nommé Thammé, qu'il chérissoit jusqu'à le faire manger à son plat et le vêtir de ses habits. Celui-là, par ordre de l'empereur et de concert avec le pape, promit sûreté à Crescence avec serment; mais quand il fut sorti de la forteresse, l'empereur lui fit couper la tête, et après l'avoir jeté du haut de la tour, on le pendit par les pieds. Toutefois, l'empereur prit ensuite sa femme pour concubine.

Les Tiburtins s'étoient aussi révoltés contre l'empereur et avoient tué Mazolin, leur duc; mais saint Romuald fit leur paix, étant venu trouver l'empereur à l'occasion que je vais dire (2). Ce prince, voulant réformer l'abbaye de Classe, donna le choix aux moines d'un tel abbé qu'ils voudroient: ils choisirent tout d'une voix Romuald; et l'empereur, craignant que le saint homme ne voulût pas venir à la cour, alla le trouver lui-même, coucha sur son lit, et le lendemain l'amena à son palais, où il le pressa d'accepter cette abbaye. Comme il refusoit absolument, l'empereur le menaça de le faire excommunier par tous les évêques, et l'obligea enfin à accepter. Il s'appliqua à

(1) Chr. Sax. an. 908. (2) Vita S. Rom. n. 31. Vita S. Rom. n. 35.



rétablir en ce monastère l'observance exacte de la règle, sans donner aucune dispense en faveur de la noblesse ou de la doctrine. Cette sévérité fit repentir les moines de l'avoir choisi; ils commencèrent à murmurer fortement contre lui, en sorte que, voyant qu'il ne pouvoit les convertir et se sentoit déchoir de la perfection, il vint trouver l'empereur devant Tibur, et, en sa présence et de l'archevêque de Ravenne, jeta le bâton pastoral et renonça à l'abbaye.

Il sembloit que la providence l'eût envoyé pour sauver les habitants de Tibur (1). Car il les fit convenir de se rendre à l'empereur, faisant abattre une partie de leurs murailles et lui donnant des otages, et de livrer le meurtrier du duc à sa mère, qu'il obligea à lui pardonner. Ce fut aussi à Tibur qu'il convertit Thamme, qui avoit trompé Crescence. Il lui représenta si fortement l'énormité de sa supercherie et de son parjure, qu'il lui persuada de quitter le monde; et l'empereur qui aimoit l'ordre monastique lui en accorda volontiers la permission.

L'empereur lui-même, s'étant confessé de ce crime à saint Romuald, fit par pénitence, nu-pieds, le pèlerinage de Rome à Saint-Michel du mont Gargan. Il demeura dans le monastère de Classe pendant tout le carême suivant de l'an neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, jeûnant et psalmodiant autant qu'il le pouvoit, portant un cilice sur la chair, quoique pardessus il fût vêtu d'or et de pourpre, et ayant un lit de parade, il couchoit sur une natte de jonc. Enfin il promit à saint Romuald de quitter l'empire et de prendre l'habit monastique; mais il n'accomplit pas cette promesse.

#### LIII. L'empereur visite saint Nil.

En revenant du mont Gargan, l'empereur passa au monastère de Saint-Nil. Quand il en fut proche, voyant de la hauteur les cabanes des moines dressées autour de l'oratoire, il dit (2): Voilà les tabernacles d'Israël dans le désert; voilà les citoyens du royaume des cieux; ils ne demeurent point ici comme habitants, mais comme passagers. Saint Nil, faisant brûler de l'encens, s'avança au-devant de lui avec toute sa communauté, et le salua avec toute sorte d'humilité et de respect. L'empereur, soutenant de sa main le saint vieillard, entra avec lui dans l'oratoire, et après la prière il lui dit: Avant que d'aller au ciel, ayez soin de vos enfants, de peur qu'après vous l'incommodité de ce lieu ne les oblige à se séparer. Je leur donnerai un monastère et des revenus en tel lieu de mon empire que vous ordonnerez. Le saint répondit: S'ils sont de vrais moines, celui qui a pris soin d'eux avec moi jusqu'à présent,

en aura encore plus de soin sans moi. Après plusieurs autres discours, l'empereur se leva pour s'en aller, et se tournant vers le saint, il lui dit: Demandez-moi comme à votre fils tout ce qu'il vous plaira. Saint Nil portant la main sur la poitrine de l'empereur, répondit: Je ne demande autre chose à votre majesté que le salut de son âme. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez comme un autre homme, et vous rendrez compte de toutes vos actions. A ces mots, l'empereur répandit des larmes, et, mettant sa couronne entre les mains du saint, il reçut sa bénédiction avec ceux de sa suite et poursuivit son chemin. Les moines murmuroient contre le saint vieillard, de ce qu'il n'avoit pas reçu la grâce que le prince leur vouloit faire de leur donner un monastère; mais saint Nil leur dit: J'ai parlé comme un insensé, je l'avoue, mais vous verrez dans peu de temps si vous avez raison. Quand ils apprirent ensuite la mort de l'empereur Othon, ils admirèrent la discrétion du saint.

#### LIV. Francon et Bouchard, évêques de Wormes.

En ce second voyage d'Italie, l'empereur Othon avoit amené avec lui Francon, à qui il avoit donné depuis peu l'évêché de Wormes après la mort d'Hildebalde (1). Francon étoit jeune, mais de grand mérite; l'empereur avoit en lui une confiance particulière, et ne prenoit guère de résolution sans le consulter. Pendant le séjour qu'il fit à Rome, il s'enferma secrètement avec cet évêque dans une grotte de l'église de Saint-Clément; et ils y passèrent quatorze jours nu-pieds et revêtus du cilice, dans les jeûnes, les veilles et les prières.

L'évêque y eut révélation de sa mort, qui étoit proche, et il le dit à l'empereur, qui le pressa avec beaucoup de larmes de lui nommer celui qu'il désireroit pour son successeur. Francon lui nomma son frère Bouchard, et l'empereur promit avec serment de lui donner l'évêché de Wormes; et pour s'en souvenir, il s'en fit donner une requête par Francon, et la mit dans le sac des mémoires destinés pour son testament.

Francon mourut en effet comme il l'avoit prédit, et fut enterré à Rome, n'ayant tenu le siège de Wormes guère plus d'un an, qu'il avoit passé en Italie près de l'empereur. Après sa mort, l'empereur oublia sa promesse; et, cédant aux importunités de ceux qui lui demandèrent cet évêché, le donna de suite à deux autres, dont l'un vécut seulement trois jours après sa nomination, et l'autre quatorze. L'empereur, étant de retour en Saxe, raconta cet événement à Villegise, archevêque de Mayence, qui l'étoit venu voir, accompagné

de Bouchard, son élève. L'empereur connoissoit aussi Bouchard, et l'avoit souvent fait venir près de lui, et chargé de présents. L'ayant donc vu à la suite de l'archevêque, il l'appela, lui dit ce qu'il avoit promis à son frère, et le pressa d'accepter l'évêché de Wormes; mais Bouchard ne put se résoudre qu'après avoir consulté l'archevêque, qui le sacra quelques jours après: c'étoit environ l'an mil.

Bouchard étoit né dans la province de Hesse, de parents nobles, qui le mirent premièrement à Coblentz pour le faire instruire; de là il passa en divers lieux pour continuer ses études, entre autres à l'abbaye de Lobbes et à Liège, où l'on dit qu'il fut chanoine. Enfin il s'attacha à Villegise, archevêque de Mayence, qui l'éleva dans les ordres sacrés jusqu'au diaconat, et lui donna le gouvernement d'une église très-pauvre, que Bouchard rétablit magnifiquement et pour le temporel et pour le spirituel; enfin l'archevêque le fit maître de sa chambre et le premier de la ville de Mayence.

#### LV. Abbon de Fleury à Rome.

Abbon de Fleury fit un second voyage à Rome sous le pape Grégoire V, qui menaçoit de jeter un anathème sur tout le royaume de France, si l'on ne rétablissoit Arnoul dans le siège de Reims, prétendant qu'il en avoit été privé sans jugement légitime. Le roi Hugues étoit mort dès l'an neuf cent quatre-vingt-seize, le vingt-quatrième d'octobre, après avoir régné neuf ans et près de cinq mois, et le roi Robert, son fils, avoit épousé Berthe, veuve d'Eudes I<sup>er</sup>, comte de Blois et de Chartres. Elle étoit fille de Conrad, roi de Bourgogne, et de Mathilde, sœur de Lothaire, roi de France, dont la mère Gelberge étoit sœur d'Advige, aïeule de Robert: ainsi ils étoient cousins issus de germain. Le roi Robert, dans l'espérance de faire confirmer ce mariage, avoit promis à Léon, abbé de Saint-Boniface de Rome, de rétablir Arnoul dans l'archevêché de Reims (1). Ce fut donc principalement pour ce sujet que le roi Robert pria Abbon d'aller à Rome.

Quand il y fut arrivé, il n'y trouva pas le pape, et il alla le chercher vers Spolète. Il le salua de la part du roi, et le pape lui témoigna que, sur sa réputation, il désiroit de le voir depuis long-temps. Dans leurs entretiens, le pape lui demanda comment le corps de saint Benoît avoit été transféré en France, et quelle histoire on en avoit par-deçà, le priant de la lui envoyer; ce qu'Abbon exécuta à son retour. Le pape le tint environ huit jours avec lui, le faisant souvent manger à sa table, et le renvoya après lui avoir accordé tout ce qu'il demandoit. Loin de lui demander de l'argent, comme son prédécesseur, il lui donna

de l'encens et une chasuble pour s'en servir à la messe. Il lui accorda un privilège pour l'abbaye de Fleury, portant, entre autres choses, que l'évêque d'Orléans n'y viendrait point sans être invité, et qu'aucun évêque ne pourroit la mettre en interdit, quand même on y mettroit toute la Gaule.

#### LVI. Gerbert, archevêque de Ravenne.

Quand il fut de retour en France, il rétablit Arnoul, que le roi avoit délivré de prison, et lui donna le pallium qu'il avoit reçu pour lui de la main du pape (1). Il rendit compte au pape, par une lettre, de la fidélité avec laquelle il avoit exécuté ses ordres, et de la soumission du roi Robert, le priant d'exhorter Arnoul à réunir son clergé, et faire rendre à son église les biens qu'elle avoit perdus à l'occasion de son différend avec Gerbert. Abbon se dit en cette lettre ami de l'un et de l'autre.

Gerbert, ainsi dépouillé de l'archevêché de Reims, se retira auprès de l'empereur Othon; et étant avec lui à Magdebourg, il y fit une horloge dont il régla la position sur l'étoile polaire. Ensuite l'empereur le fit archevêque de Ravenne, et, en cette qualité, le pape Grégoire V lui envoya le pallium avec une lettre par laquelle il faisoit de grandes donations à cette église, et lui confirmoit tous ses anciens privilèges. Cette lettre est datée du mois d'avril, indiction onzième, qui est l'an neuf cent quatre-vingt-dix-huit (2). L'année précédente, le même pape avoit rendu à Jean, archevêque de Ravenne, prédécesseur de Gerbert, l'église de Plaisance, que le pape Jean XV lui avoit ôtée injustement, pour en faire un archevêché en faveur de Philagathe. Grégoire V lui soumit aussi l'évêché de Montefeltro. Le premier jour de mai de la même année neuf cent quatre-vingt-dix-huit, indiction onzième, l'archevêque Gerbert tint un concile à Ravenne, où assistèrent avec lui neuf évêques, tous ses suffragants. On y fit trois canons, dont le premier condamne la mauvaise coutume introduite à la consécration des évêques, qu'un sous-diacre leur vendoit le corps de Notre Seigneur, c'est-à-dire l'hostie qu'ils recevoient en cette cérémonie (3). On défend aussi de vendre le saint-chrême aux archiprêtres. On recommande l'observation des canons, touchant les irrégularités qui doivent empêcher l'ordination. On défend de rien exiger pour les sépultures.

#### LVII. Concile de Rome.

On rapporte à la même année neuf cent

(1) N. 54

(2) Vita S. Nil. p. 155.

(1) Vita Burch. Worm. Dittm. lib. 4. p. 47.

(1) Vita Abb. c. 11. Ma- Gerb. Ep. 159. Mabill. ibid. bill. Præf. Sæc. 6, § 6. § 7.

(1) Abbo. Ep. 1. Ep. 1.  
(2) Greg. V. Ep. 2; to. (3) To. 9, Conc. p. 776, 9, Conc. p. 753. Greg. V, c. 3.



quatre-vingt-dix-huit un concile que le pape Grégoire V tint à Rome en présence de l'empereur Othon III. Vingt-huit évêques y assistèrent, presque tous d'Italie, dont les deux premiers sont le pape et Gerbert, comme archevêque de Ravenne (1). On y fit huit canons, dont le premier porte que le roi Robert quittera Berthe, sa parente, qu'il a épousée contre les lois, et qu'il fera sept ans de pénitence, suivant les degrés prescrits par l'Eglise, le tout sous peine d'anathème; et le même est ordonné à l'égard de Berthe. Archembault, archevêque de Tours, qui leur a donné la bénédiction nuptiale, et tous les évêques qui y ont assisté, sont suspendus de la communion jusqu'à ce qu'ils viennent faire satisfaction au saint-siège.

Etienne, évêque du Puy en Velay, est déposé pour avoir été élu par Guy, son oncle et son prédécesseur (2), sans le consentement du clergé et du peuple, et ordonné après sa mort par deux évêques seulement, et qui n'étaient pas de même province. C'était Daibert, archevêque de Bourges, et Rodène, évêque de Nevers, qui sont suspendus de la communion jusqu'à ce qu'ils viennent faire, pour ce sujet, satisfaction au saint-siège. Le peuple et le clergé de Velay ont le pouvoir d'élire un autre évêque, et il sera consacré par le pape. Le roi Robert ne donnera aucune protection à l'évêque Etienne déposé; au contraire, il favorisera l'élection du clergé et du peuple, sans préjudice de l'obéissance qui lui est due (3). Ainsi on ne croyait pas que la pénitence imposée au prince, ni l'anathème dont il étoit menacé, donnassent aucune atteinte à sa souveraineté.

Dans le même concile, on ordonna le rétablissement de l'évêché de Mersbourg, érigé dans un concile par le pape et par l'empereur Othon I<sup>er</sup>, et supprimé sans concile par l'empereur Othon II (4). Et comme Gisilier avoit quitté le siège de Mersbourg pour passer à celui de Magdebourg, qui en étoit la métropole, il fut dit que, s'il pouvoit prouver canoniquement qu'il eût été transféré à l'instance du clergé et du peuple, il demeurerait dans la métropole; s'il l'avoit fait sans y être invité par eux, et toutefois sans ambition et sans avarice, il retourneroit à Mersbourg; mais s'il ne peut se justifier d'ambition et d'avarice, il perdra l'un et l'autre siège.

Le roi Robert n'obéit pas sitôt à l'ordonnance de ce concile, et garda Berthe encore deux ou trois ans. Il demeura donc excommunié, et la censure ecclésiastique fut si exactement observée, que personne ne vouloit avoir aucun commerce avec lui, excepté deux serviteurs pour les choses nécessaires à la vie; encore jetoient-ils au feu tous les vases dont il s'étoit servi pour boire et manger. C'est ainsi

que le raconte Pierre Damien, qui écrivoit environ soixante ans après. Il dit aussi que de ce mariage vint un monstre, qui avoit la tête et le cou d'une oie (1).

La même année de ce concile, c'est-à-dire le vingtième de septembre, indiction douzième, et la troisième année du pontificat de Grégoire V, qui est neuf cent quatre-vingt-dix-huit, l'empereur étant à Pavie, fit une constitution par laquelle il réprime l'abus des emphytéoses, des contrats libellatiques et autres semblables, qui servoient de prétexte aux ecclésiastiques pour ne point faire de réparations, et ne point rendre au prince le service qu'ils lui devoient à cause de leurs fiefs (2). Il ordonne donc que ces contrats n'aient effet que pendant la vie de celui qui aura fait la concession, et n'obligeront point son successeur.

#### LVIII. Eglise d'Espagne.

En Espagne, Bermond II gouvernoit le royaume de Léon depuis l'an neuf cent quatre-vingt-deux (3). Il fit arrêter sans sujet Goudeste, évêque d'Oviédo, et le tint en prison trois ans; mais on attribua à cette injustice une grande sécheresse qui survint, et qui attira la famine; le roi en étant touché délivra l'évêque, et la pluie vint aussitôt. Bermond écouta aussi les rapports de trois serfs de l'église de Compostelle, qui accusèrent leur évêque Athaulfe d'un crime abominable. Le roi le fit exposer à un taureau furieux, mais on dit qu'il laissa ses cornes entre les mains de l'évêque. Ce roi quitta sa femme légitime pour en épouser une autre, et, de plus, entretenoit deux concubines qui étoient sœurs.

On regarda comme la punition de tous ces péchés l'irruption des Arabes dans ses états, sous la conduite de Mahomet Almansor, premier ministre d'Issem, prince fainéant qui régnoit à Cordoue. Almansor étoit accompagné de quelques comtes, que le roi Bermond avoit exilés. Sur la nouvelle de sa marche, on enleva les reliques de Léon et d'Astorga, et même les corps des rois qui y étoient enterrés, pour les mettre en sûreté. Almansor assiégea Léon près d'un an, la prit et en abattit les portes et les tours. Il prit aussi Astorga et plusieurs autres villes, enleva tous les trésors des églises, et pilla entre autres celle de Saint-Jacques. Enfin pendant douze ans qu'il fit la guerre aux chrétiens, il les mit plus bas qu'ils n'avoient été depuis le temps du roi Rodrigue et l'entrée des Arabes. Toutefois, à la fin Bermond, roi de Léon, secouru par Garcia le trembleur, roi de Navarre, et Garcia Fernandès, comte de Castille, gagna contre les Arabes une grande victoire, dont Almansor mourut de regret l'an de l'hégire trois cent quatre-

(1) To. 9, Conc. p. 772, c. 2. (2) C. 5. (3) C. 6, 7, 8. (4) C. 3, 4.

(1) Epist. 5, ad Lesid. Cass. (2) To. 9, Conc. p. 774. (3) Sup. liv. LVI, n. 43. Pelag. Ovet. p. 71. Roder. liv. V, pag. 4.

vingt-treize, de J.-C. mille trois. Le roi Bermond II mourut de la goutte après l'an mil, laissant pour successeur son fils Alphonse V, âgé de cinq ans, qui en régna vingt-neuf (1).

Du temps de Bermond II, l'évêque de Léon étoit Froilan, illustre par sa sainteté (2). Il naquit à Lugo en Galice, où sa mère Froila est honorée comme sainte. Dès l'âge de dix-huit ans, il embrassa la vie monastique, et quelques années après il se retira dans un désert; mais plusieurs disciples s'étant attachés à lui, il fonda un monastère, où saint Attilan fut prieur sous lui. Celui-ci, né à Taragone, de parents nobles, vers l'an neuf cent trente-neuf, les quitta dès l'âge de quinze ans, pour entrer dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après attiré par la réputation de saint Froilan. Le roi Ramir III fit venir Froilan à Léon, et lui donna beaucoup d'argent, avec permission de choisir tel lieu qu'il lui plairoit de son royaume, pour y bâtir un monastère, où l'on priât Dieu pour la tranquillité de l'état, qui n'étoit pas moins troublé au dedans par les chrétiens rebelles, que par les infidèles au dehors. Froilan fonda donc le monastère de Tabare, puis celui de Morcuéle, où il assembla au moins deux cents moines et en rétablit plusieurs autres.

L'évêque de Léon étant mort, le roi Bermond II lui donna Froilan pour successeur malgré sa résistance; il gouverna ce siège environ seize ans, et mourut l'an mil six, le troisième d'octobre, jour auquel l'Espagne l'honore comme saint. En ce même temps où saint Froilan fut fait évêque de Léon, saint Attilan, son disciple, le fut de Zamora, et on dit qu'ils furent sacrés ensemble le jour de la Pentecôte. Attilan quitta son siège au bout de dix ans, et alla en pèlerinage par esprit de pénitence; deux ans après il revint, gouverna son église encore huit ans, et mourut le cinquième d'octobre mil neuf, âgé de soixante dix ans. Il est honoré comme saint par toute l'Eglise (3).

#### LIX. Mort de Grégoire V. Sylvestre II, pape.

Le pape Grégoire V, tout jeune qu'il étoit, ne tint le siège que deux ans et neuf mois, et mourut le dix-huitième de février neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Il fut enterré à Saint-Pierre, près saint Grégoire le grand. L'empereur Othon fit élire pape à sa place son maître Gerbert, après qu'il eut tenu le siège de Ravenne environ un an. Il prit le nom de Sylvestre II, et comme il étoit fort âgé, il ne garda guère que quatre ans le siège de Rome (4). Peu de temps après qu'il y fut placé, l'empereur Othon, à sa prière, donna à l'église de Ver-

ceil, la ville même de Verceil, son comté et le comté de Sainte-Agathe avec toute la puissance publique, défendant à qui que ce soit de troubler l'évêque en cette possession, sous peine de mille livres d'or. La donation est du septième de mai neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, indiction douzième, à Rome; et c'est la première où j'ai remarqué la puissance publique donnée si expressément à une église.

Quoiqu'Arnoul, archevêque de Reims, eût été rétabli par l'autorité de Grégoire V, nous avons une lettre de Sylvestre II, par laquelle il lui permet de faire ses fonctions, de porter le pallium, de sacrer les rois de Fiance et les évêques ses suffragants, et d'exercer toute l'autorité dont jouissoient ses prédécesseurs; avec défense à qui que ce soit de lui reprocher le crime pour lequel il avoit été déposé. Peut-être Arnoul fut-il bien aise d'être confirmé dans le siège de Reims, par celui même qui le lui avoit disputé; et peut-être Gerbert, pour effacer le reproche d'avoir usurpé le siège de Reims, voulut laisser un témoignage authentique que la condamnation d'Arnoul n'avoit pas été révoquée comme injuste en soi, mais faute d'avoir été autorisée par le pape, comme il le dit expressément en cette lettre.

#### LX. Fin de sainte Adélaïde.

La même année de la mort du pape Grégoire, l'empereur Othon III, déjà fort affligé de cette perte, en fit encore deux autres qui lui furent plus sensibles (1). La première fut de sa tante Mathilde, sœur d'Othon II, abbesse de Quedlimbourg, qui, en l'absence de l'empereur, son neveu, avoit eu grande part au gouvernement du royaume de Germanie. L'autre perte fut de l'impératrice Adélaïde, aïeule de l'un et de l'autre.

Après la mort de son fils unique, l'empereur Othon II, elle eut beaucoup à souffrir de la part de sa bru, l'impératrice Théophanie, Grecque et emportée, mais qui mourut devant elle (2). Adélaïde signala sa piété par la fondation d'un grand nombre de monastères; car elle en bâtit autant qu'elle posséda de royaumes avec les trois empereurs son époux, son fils et son petit-fils. En Saxe, elle donna de grands biens aux monastères de filles, par les conseils de l'abbesse Mathilde, sa fille unique; et environ douze ans avant sa mort, elle fonda la ville et le monastère de Salse ou Schelen, dans le diocèse de Strasbourg; et elle y mit pour abbé Eccemagne, qu'elle avoit continuellement auprès d'elle, pour lui enseigner les saintes lettres. Elle fit de grandes libéralités à quantité d'autres communautés de chanoines et de moines; et au lieu d'employer l'or et les pierreries à se parer, elle en ornoit des croix et des évangiles, ou en faisoit des aumônes.

(1) Roder. Hist. Arab. c. 31. (2) Martyr. R. 5 octob. (3) Papebr. Conat. Epitaph. Greg. Ap. Baron. an. 999, in fin. (4) Acta SS. Ben. Sæc. 6, p. 58 et 82.

(1) Chr Saxo. ann. 999. (2) Vita bibl. Clun. p. 356



La dernière année de sa vie, elle alla dans le royaume de Bourgogne, pour mettre la paix entre les vassaux du roi Raoul, son neveu. Etant à Saint-Maurice en Valais, elle apprit que Francon, évêque de Wormes, étoit mort à Rome; et elle le regretta pour sa vertu, craignant même pour l'empereur, son petit-fils, auprès duquel il étoit (1). De là elle alla à Genève, puis à Lausanne, et enfin à Orbe, d'où elle envoya des présents à quantité d'églises, à Saint-Benoît-sur-Loire, à Clugny, à Saint-Martin de Tours, pour rétablir l'église brûlée depuis peu. Elle se recommanda aux prières d'Odilon, abbé de Clugny, dont elle baisa l'habit, et lui déclara qu'elle ne le verroit plus; ensuite elle retourna à Salse; et y étant atteinte de la fièvre, elle mourut après avoir reçu l'extrême-onction et le viatique le seizième de décembre neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, âgée d'environ cinquante-huit ans. Elle fut enterrée au même lieu, et sa vie fut écrite par l'abbé Odilon, avec un livre séparé de ses miracles.

#### LXI. Archevêché de Gnesne.

L'empereur Othon reçut encore en Italie cette triste nouvelle, et à son retour ayant appris les miracles qui se faisoient au tombeau de saint Adalbert de Prague, il résolut d'y aller faire ses prières (2). Ce saint martyr étoit enterré à Gnesne, alors la capitale de Pologne, dont le duc Boleslas avoit racheté ses reliques. Il vint au-devant de l'empereur, et le reçut avec tout l'honneur possible. L'empereur voyant de loin la ville de Gnesne, se mit nus pieds pour y arriver, et fut reçu par l'évêque Ungar, qui le mena dans l'église, où il implora l'intercession du saint martyr, avec beaucoup de larmes. Pour l'honorer davantage il érigea à Gnesne un archevêché, au lieu qu'elle n'étoit pas même ville épiscopale, mais du diocèse de Posnanie.

L'empereur y mit pour premier archevêque Gaudence, frère de saint Adalbert, et lui donna trois suffragants, savoir : les évêques de Sals-Colberch, de Cracovie et de Vrotisla, ou Breslau, en Silésie. Mais comme Ungar, évêque de Posnanie, ne consentit point à cette érection, il le laissa sous la dépendance de l'archevêque de Magdebourg, dont il étoit suffragant. Cette

(1) Sup. n. 54.

(2) Dittm. lib. 4, p. 43.

Fragm. Sæc. 5, Act. Ben. p. 871.

érection est marquée par les auteurs du temps comme irrégulière, étant faite sans le consentement de l'évêque diocésain et du métropolitain.

Quant à l'évêché de Prague, dès l'année neuf cent quatre-vingt-dix-sept, incontinent après la mort de saint Adalbert (1), Boleslas, duc de Bohême, envoya prier l'empereur, de donner un évêque à cette église désolée, de peur qu'elle ne retombât dans le paganisme dont elle venoit de sortir, déclarant qu'il n'y avoit personne en toute la Bohême digne de remplir cette place. L'empereur et toute sa cour jetèrent les yeux sur un de ses chapelains nommé Thietdag, qui, bien que Saxon de naissance, savoit parfaitement la langue slave. L'empereur l'envoya donc à l'archevêque de Mayence, lui ordonnant de le sacrer évêque de Prague, ce qui fut fait le septième de juillet neuf cent quatre-vingt-dix-huit; son clergé et son peuple le reçurent avec joie, et il fut intronisé au coin de l'autel de Saint-Vitus, patron de la cathédrale.

Auretour de Pologne, l'empereur Othon, vint à Magdebourg, où il célébra le dimanche des Rameaux l'an mil de Notre Seigneur. Le lendemain lundi, il tint un concile avec les évêques, où il pressa Gisilier de renoncer à l'archevêché de Magdebourg et se contenter de Mersbourg, son premier siège (2). Ce prélat employa l'argent au défaut des raisons, et fit mettre l'affaire à l'assemblée plus nombreuse, qui se devoit tenir à Quedlimbourg pour la fête de Pâques. Mais la maladie l'empêchant de s'y trouver, il envoya s'excuser par un des clercs, nommé Rotman, et par Valtard prévôt de l'église de Magdebourg; et il fit encore remettre l'affaire au concile qui se tiendrait à Aix-la-Chapelle en présence de l'empereur. Gisilier y vint en effet avec ceux qui le favorisoient, et le légat du pape, archidiacre de l'église romaine, le pressa encore jusqu'à trois fois de faire juger sa cause; mais il eut l'adresse de la faire remettre à un concile général qui devoit se tenir à Rome; car l'empereur se préparoit d'y aller.

Tandis que ce prince étoit à Aix-la-Chapelle, il eut la curiosité de faire ouvrir le tombeau de Charlemagne, d'où il tira la croix d'or qui pendoit à son cou, une partie des vêtements qui se trouvèrent encore en entier, et remit le reste avec beaucoup de respect (3).

(1) Act. Ben. p. 870.

(2) Chr. Saxo. 1000. Dittm. lib. 4, p. 43.

(3) Chr. Ademari, p. 160.

Dittm. p. 44.

## LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

### I. Dernier voyage d'Othon III en Italie.

L'empereur Othon III passa les Alpes l'an mil, et fit quelque séjour à Pavie. Alors, par le conseil de saint Romuald, il fonda près de Ravenne un monastère en l'honneur de saint Adalbert; et comme saint Romuald le pressoit d'embrasser la vie monastique, suivant la promesse qu'il lui en avoit faite à l'autre voyage, l'empereur lui assura qu'il le feroit après qu'il auroit soumis Rome révoltée contre lui, et qu'il seroit revenu victorieux à Ravenne (1). Mais saint Romuald lui dit : Si vous allez à Rome, vous ne verrez plus Ravenne. Il lui déclara nettement que sa mort étoit proche, et ne pouvant le détourner de son entreprise, il se retira.

L'empereur Othon, étant arrivé à Rome, y célébra la fête de Noël, et fit bâtir, dans l'île du Tibre, une église en l'honneur de saint Adalbert de Prague, dont il avoit apporté les mains ornées d'or et de pierreries; et voulant enrichir cette église de plusieurs autres reliques, il en fit chercher partout (2). On lui dit qu'il y avoit plusieurs corps de martyrs dans l'église des Saint-Abundius et Abundantius, près du mont Soracte : il y envoya des évêques, des clercs et des moines, et les fit apporter avec grande solennité à l'église de Saint-Adalbert.

On dit qu'il y voulut aussi mettre le corps de l'apôtre saint Barthélemy, et que l'ayant demandé aux citoyens de Bénévent, comme ils n'osoient le lui refuser ouvertement, ils le trompèrent, et lui donnèrent à la place le corps de saint Paulin de Nole (3). Quoi qu'il en soit, on croit à Rome avoir l'un et l'autre dans cette même église, qui depuis long-temps a pris le nom de Saint-Barthélemy, aussi bien que l'île où elle est bâtie.

Othon fit aussi rapporter de Hambourg à Rome les os du pape Benoît IV, suivant sa prédiction (4). Car on dit que pendant son exil il avoit dit : Je dois mourir en ce pays : ensuite il sera désolé par les armes des païens, et deviendra l'habitation des bêtes sauvages.

(1) Vita Rom. n. 53. Sup. Sæc. 5, Act. Ben. p. 872.

liv. LVII, n. 52.

(2) Chr. Hildesh. Fragg.

(3) Chr. Cass. lib. II, 14.

(4) Dittm. liv. IV, p. 47.

Il n'aura point de paix solide avant ma translation; mais quand je serai retourné chez moi, j'espère que, par l'intercession des saints apôtres, les païens demeureront en repos. L'événement fut conforme à cette prédiction, car les Slaves ravagèrent long temps les églises de Saxe. Celui qui prit soin de la translation de Benoît, par ordre de l'empereur, fut Racon de Brême, un des chapelains de ce prince, qu'il voulut faire évêque, et lui donna le bâton pastoral, comme il étoit au lit grièvement malade; mais il mourut avant que d'être sacré.

### II. Saint Bernouard d'Hildesheim à Rome.

Comme l'empereur Othon III étoit à Rome, Bernouard, évêque d'Hildesheim, y arriva le quatrième de janvier l'an mil un. L'empereur, ravi de la venue de ce prélat, qui avoit été son précepteur, alla au-devant de lui jusqu'à Saint-Pierre, à deux milles de son palais. L'ayant embrassé tendrement il l'entretint long-temps, et pendant les six semaines qu'il demeura auprès de lui, il le fit défrayer libéralement (1). Le sujet du voyage de l'évêque étoit un différent avec l'archevêque de Mayence, son métropolitain, pour un monastère de filles, nommé Gandesem, où l'évêque d'Hildesheim avoit toujours été reconnu pour diocésain, jusqu'à ce que Sophie, fille de l'empereur Othon II, étant prête à s'y consacrer à Dieu, dédaigna de prendre le voile de la main d'un prélat, qui ne portoit pas le pallium; et désira que ce fût Villigise, archevêque de Mayence. L'évêque s'y opposa autant qu'il lui fut possible; mais enfin, à la prière de l'impératrice Théophanie, mère de la religieuse, il consentit que l'archevêque et lui fissent la cérémonie en commun; en sorte que l'on vit, ce qui parut très-nouveau, deux évêques revêtus pontificalement assis des deux côtés d'un même autel. L'évêque ne laissa pas de demander au roi Othon III, qui étoit présent, s'il consentoit à l'engagement de sa sœur; puis il lui demanda à elle-même si elle lui promettoit obéissance à lui et à ses successeurs, et protesta publiquement que l'archevêque n'avoit aucun droit dans cette église. Les choses demeurèrent

(1) Vita Bern. n. 21. Sæc. 6. Act. Ben. p. 213, n. 13, 14, etc.



en cet état sous cet évêque et son successeur, et les sept premières années de Bernouard. Mais Sophie se regardant plus comme princesse que comme religieuse, sortit du monastère malgré l'abbesse, pour aller à la cour, où elle demeura un an ou deux aux dépens de sa réputation. Bernouard l'avertit doucement de rentrer dans son devoir, et comme elle continuait, elle évita sa rencontre, et chercha l'appui de l'archevêque de Mayence, disant que c'étoit de lui qu'elle avoit reçu le voile, que le monastère étoit dans son diocèse, et qu'elle ne dépendoit en rien de l'évêque d'Hildesheim. Etant de retour à Gandesem, elle sema ces discours parmi les religieuses, et réussit si bien à les aliéner de l'évêque, que quand il y vint, il y fut reçu avec indifférence comme un évêque étranger, et ses remontrances ne furent pas écoutées. Enfin, pour faire la dédicace de l'église du monastère, les religieuses appelèrent l'archevêque Villigise, et l'évêque Bernouard fut seulement averti d'y assister.

Il y envoya Ecquehard, évêque de Slesvic, qui, étant chassé de son siège par les guerres, s'étoit retiré auprès de lui, et le servoit dans ses fonctions. Il déclara que Bernouard étoit retenu par le service de l'empereur, et pria l'archevêque de ne point entreprendre de faire cette dédicace à son préjudice. Villigise vouloit passer outre, étant jaloux de son côté de la faveur de Bernouard auprès de l'empereur; mais les protestations répétées de celui-ci l'arrêtèrent. Bernouard fut conseillé de porter sa plainte au pape et à l'empereur; et telle fut la cause de son voyage à Rome. Henri, duc de Bavière, et proche parent de l'empereur, auprès duquel il se trouvoit alors, prenoit aussi les intérêts de l'évêque et pressoit le jugement de ce différent, pour rétablir la paix dans l'Eglise (1).

### III. Concile en faveur de saint Bernouard.

Le pape Sylvestre assembla donc un concile de vingt évêques, dix-sept d'Italie, et trois d'Allemagne. L'empereur et le duc Henri y assistèrent, avec tout ce qu'il y avoit à Rome de personnes constituées en dignité. Après qu'on eut lu l'Evangile et quelques canons, le pape donna la bénédiction, on s'assit, on fit silence; puis l'évêque Bernouard expliqua son affaire, se plaignant principalement que depuis son départ l'archevêque de Mayence avoit tenu un synode dans son diocèse, c'est-à-dire dans le monastère de Gandesem, malgré ses protestations. Le pape demanda au concile si l'on devoit tenir pour synode une assemblée que cet archevêque avoit tenue avec ceux qu'il avoit amenés dans une église que les évêques d'Hildesheim avoient toujours possédée; vu principalement que l'évêque étoit absent, et s'étoit venu plaindre au saint-siège pour le même sujet. Le concile demanda permission

de délibérer en particulier; et le pape l'ayant accordée, les évêques romains sortirent seuls. Puis le concile déclara que ce synode étoit un acte schismatique, et qu'on devoit rejeter, selon les canons, ce qui avoit été fait.

Alors le pape prononça ainsi: Par l'autorité des apôtres et des pères, nous cassons ce qui, en l'absence de notre confrère Bernouard, a été fait à Gandesem, dans son diocèse, par l'archevêque Villigise et ses complices. Puis il ajouta: Notre frère Bernouard demande-t-il qu'on lui rende l'investiture que l'archevêque lui a ôtée? Le concile répondit: Il n'est point nécessaire; mais puisqu'il le demande instamment, rendez-lui, s'il plaît à l'empereur. Le pape donna donc à l'évêque sa fêrule ou bâton pastoral, disant: Je vous rends et vous confirme la possession du monastère de Gandesem, avec ses dépendances; et je défends à qui que ce soit de vous y troubler, sinon en tant que les canons le permettent.

Enfin on résolut d'écrire à l'archevêque de Mayence, pour le blâmer d'une telle entreprise, et l'exhorter à se désister de sa prétention. On convint aussi d'indiquer un concile des évêques de Saxe, et d'envoyer un légat du pape pour y présider. Le lieu fut marqué à Polden, près de Brandebourg, et le jour vingt-unième de juin: on nomma pour légat Frédéric, prêtre cardinal de l'église romaine, et depuis archevêque de Ravenne, Saxon de naissance et jeune, mais d'une grande probité. Avant que de partir pour retourner en Saxe, l'évêque Bernouard avec le pape réduisit à l'obéissance de l'empereur la ville de Tibur, qui s'étoit encore révoltée. Y étant entrés, ils persuadèrent aux habitants de se rendre à discrétion, et à l'empereur de leur pardonner. Mais les Romains, indignés de ce que les Tiburtins avoient fait leur paix, se révoltèrent à leur tour, poussés par un nommé Grégoire, que l'empereur chérissoit, et qui le voulut prendre en trahison. On ferma donc les portes de Rome, on ne laissoit entrer ni sortir personne, et il y eut même quelques-uns des amis de l'empereur de tués. L'évêque Bernouard fit confesser les gens du palais, et leur donna le viatique à la messe; puis les ayant exhortés, il marcha à la tête, portant la sainte lance, que les empereurs allemands regardoient comme leur sauvegarde (1). Mais les rebelles jetèrent les armes et demandèrent la paix; l'empereur leur fit une harangue, où il leur reprocha leur ingratitude, et la sédition fut apaisée. L'empereur et le pape ne laissèrent pas de sortir de Rome le dimanche de la Sexagésime, que cette année cent on étoit le seizième de février, et campèrent assez proche. L'évêque Bernouard prit congé de l'empereur avec beaucoup de larmes de part et d'autre; et il s'en retourna chez lui chargé de présents et de reliques.

(1) Ditmar. lib. 4, p. 44. Sup. liv. LV, n. 18.

### IV. Autres conciles en Allemagne.

Le cardinal Frédéric arriva aussi en Allemagne, revêtu des ornements du pape, avec les chevaux enharnachés d'écarlate, pour montrer qu'il le représentoit (1). On tint le concile à Polden le vingt-deuxième de juillet; mais l'archevêque de Mayence et ceux de son parti, qui n'y étoient qu'à regret, y firent beaucoup de bruit. Le légat, assis entre Lievezon, archevêque de Hambourg, et l'évêque Bernouard, exhorta d'abord doucement les évêques à la paix; et, ayant ainsi obtenu du silence, il fit lire la lettre du pape à l'archevêque de Mayence, qui demanda conseil aux évêques, ses confrères, et principalement à l'archevêque de Hambourg. Celui-ci lui conseilla de satisfaire l'évêque d'Hildesheim, au jugement du concile. Là-dessus on ouvrit les portes de l'église, plusieurs laïques entrèrent, faisant grand bruit, criant aux armes et menaçant terriblement le légat et l'évêque Bernouard. Ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre, et quoiqu'ils eussent des troupes plus nombreuses, s'ils eussent voulu en venir aux armes, ils se contentèrent d'apaiser doucement le tumulte, et les autres évêques furent d'avis de remettre l'affaire au lendemain, se rendant caution pour l'archevêque de Mayence, qu'il y viendrait et exécuterait ce qui seroit juste. Mais il se retira secrètement dès le grand matin, et le légat l'ayant demandé en plein concile, le suspendit de toute fonction épiscopale, jusqu'à ce qu'il se représentât devant le pape au concile qui se devoit tenir à Rome à Noël, et qu'il dénonça à tous les évêques.

Le cardinal, étant retourné en Italie, rendit compte de sa légation au pape et à l'empereur, qui, fort indignés de ce qui s'étoit passé, ordonnèrent à tous les évêques d'Allemagne de se rendre auprès d'eux vers Noël, non-seulement pour le concile, mais pour servir l'empereur à la guerre, avec tous leurs vassaux. Peu de temps après, le cardinal Frédéric obtint l'archevêché de Ravenne, vacant par la démission de Léon ou Néon, qui avoit succédé à Gerbert, et qui, peu après, étoit tombé en paralysie (2). Frédéric lui assigna de grandes terres pour sa subsistance.

En Allemagne, l'archevêque de Mayence ayant insulté de nouveau l'évêque d'Hildesheim (3), on tint un concile à Francfort, après l'Assomption de la Sainte-Vierge, où se trouvèrent les trois archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quatre évêques. Mais dans ce concile on ne jugea rien définitivement, à cause de l'absence de Bernouard, qu'une indisposition avoit empêché de s'y trouver. On convint seulement que ni lui ni Villigise n'exerceroient aucun droit sur l'abbaye de Gandesem, jusqu'à l'octave de la Pen-

(1) N. 28.

(2) Pet. Dam. Opus. XVII,

c. ult.

(3) Vita S. Ber. n. 30.

tecôte, où les évêques s'assembleroient à Frislar.

Cependant l'évêque Bernouard désiroit ardemment de retourner en Italie, tant pour satisfaire à l'ordre du pape que pour voir l'empereur qu'il aimoit tendrement. Ne pouvant y aller, il y renvoya le prêtre Tangmar, doyen de son monastère, qui l'y avoit accompagné l'année précédente, et qui, depuis sa jeunesse, avoit été occupé à instruire les enfants, et avoit été maître de l'évêque même. Il trouva l'empereur vers Spolète, et eut ordre d'attendre le concile qui se tint dans la ville de Todi, le jour de la Saint-Jean l'évangéliste, indication quinziesme, la même année mil un, et fut composé d'environ trente évêques, ayant à leur tête le pape et l'empereur.

Le prêtre Tangmar y fut introduit par un sous-diacre oblationnaire, et le pape lui ayant demandé ce qu'il désiroit, il se prosterna aux pieds du pape et de l'empereur, et, s'étant relevé, raconta ce qui s'étoit passé au concile de Francfort, se rapportant du surplus à l'archevêque de Ravenne, qui étoit présent. L'archevêque fit le récit de sa légation, et le procédé de l'archevêque de Mayence fut désapprouvé par tous les évêques romains. Toutefois, on résolut d'attendre l'archevêque de Cologne et les autres évêques qui devoient arriver incessamment; mais comme ils tardaient, le prêtre Tangmar demanda son congé, et partit le onzième de janvier, chargé de présents de l'empereur pour son maître, entre autres de médicaments et d'épiceries.

### V. Saint Héribert de Cologne.

Héribert, archevêque de Cologne, arriva enfin, et fut reçu avec grande joie par l'empereur, dont il étoit un des principaux confidents (1). Il étoit né à Wormes, de parents nobles, et avoit été élevé dans l'abbaye de Gorze: le roi Othon III le prit auprès de lui, pour être son chancelier, et on voit par diverses lettres qu'il exerçoit cette charge, tantôt pour Villigise, archevêque de Mayence, archichancelier de Germanie; tantôt pour Pierre, évêque de Côme, archichancelier d'Italie, selon les lieux où l'empereur se trouvoit. L'évêché de Virtzbourg étant venu à vaquer en neuf cent quatre-vingt-cinq, ce prince voulut obliger Héribert à le prendre; mais il le fit donner à Henri, son frère cadet, et demeura attaché à l'empereur qu'il accompagnoit en ses voyages. L'archevêque de Cologne étant mort le quatorzième de juillet neuf cent quatre-vingt-huit, le clergé et le peuple demeurèrent assez long-temps divisés au sujet de l'élection; enfin un des élus renonça à son droit, et proposa d'élire le chancelier Héribert. Tous en convinrent; on envoya une députation en

(1) Vita ap. Boll. 10 mart. to. 7, p. 407.

(1) N. 28.



Italie pour le demander à l'empereur, qui l'accorda avec joie, et lui en écrivit de sa main, car il l'avoit laissé à Ravenne pour apaiser une sédition. Il obéit avec peine, et, ayant reçu du pape le pallium, il se rendit à Cologne, où il fut sacré la veille de Noël, l'an neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Tel étoit donc Héribert, archevêque de Cologne.

L'empereur, consolé de son arrivée et de celle de ses autres serviteurs qui lui amenoient du secours, témoignait de la joie à l'extérieur (1), mais il gémissait en secret pensant à ses péchés, et dans le silence de la nuit il veilloit en prière et répandoit beaucoup de larmes; souvent il jeûnoit toute la semaine, excepté le jeudi; et il faisoit de grandes aumônes (2). En marchant avec l'archevêque, ils s'entretenoient de ce qu'ils pourroient faire pour le salut de leur âme; ils convinrent que celui des deux qui retourneroit sain et sauf en Allemagne, fonderoit un monastère en l'honneur de la Sainte-Vierge; et l'empereur donna, pour cet effet, plusieurs terres à l'archevêque, qui depuis exécuta ce dessein par la fondation de la célèbre abbaye de Duit, près de Cologne.

#### VI. Mort d'Othon III. Saint Henri, roi de Germanie.

L'empereur Othon III étoit malade depuis quelque temps, et, comme l'on croit, du poison que lui avoit donné la veuve de Crescence, qu'il avoit prise pour concubine. Enfin il mourut le vingt-huitième de janvier l'an mil deux, âgé d'environ vingt-trois ans, dont il avoit régné dix-neuf comme roi, et cinq comme empereur. Il mourut à Paterno, petite ville d'Italie dans la campagne de Rome, et l'archevêque de Cologne prit soin de transporter son corps à Aix-la-Chapelle. On laissa ses entrailles à Augsbourg, où elles furent inhumées dans l'oratoire de Saint-Udalric; et le corps arriva à Cologne la semaine-sainte. On le porta, les trois premiers jours, à différentes églises, et le jeudi-saint à Saint-Pierre, qui est la cathédrale, où, après que les pénitents eurent été introduits selon la coutume, et eurent reçu l'absolution, l'archevêque la donna aussi à l'âme du défunt empereur, en présence de son corps, et recommanda aux prêtres d'en faire mémoire (3). Le vendredi matin, on partit pour porter le corps à Aix-la-Chapelle, où le jour de Pâques, cinquième d'avril, il fut enterré dans l'église de Notre-Dame, au milieu du chœur.

Henri, duc de Bavière, fut élu roi de Germanie le sixième de juin suivant. Il étoit petit-fils de Henri, frère d'Othon I<sup>er</sup>, et par conséquent le plus proche parent d'Othon III, qui étoit mort sans enfants: on le nomme

Henri II, par rapport à Henri l'oiseleur; on le nomme aussi le boiteux; mais il est plus connu par le titre de saint qu'il reçut après sa mort. La dignité royale lui avoit été prédite par saint Volfang, évêque de Ratisbonne. Car le duc Henri, père de celui-ci, lui ayant amené ses enfants pour recevoir sa bénédiction, le saint évêque nomma Henri roi; Brunon, son frère, évêque; Gisèle, sa sœur aînée, reine; et il nomma abbesse la cadette qu'il avoit baptisée. La prédiction fut accomplie de point en point. Brunon fut évêque d'Augsbourg, et Gisèle reine de Hongrie (1). Après la mort de saint Volfang, le jeune duc Henri étant venu prier à son tombeau, le saint lui apparut en songe et lui dit: Regardez attentivement ce qui est écrit sur la muraille. Henri n'y put lire que ces deux mots: Après six. Étant éveillé, il crut que c'étoit à dire qu'il mourroit six jours après, et donna beaucoup aux pauvres. Au bout de six jours, voyant qu'il se portoit bien, il crut que c'étoit six mois; et au bout de six mois il crut devoir mourir après six ans: mais la septième année il fut élu roi, et connut le sens de la prédiction. Il fut couronné à Mayence par l'archevêque Villigise<sup>1</sup>, le huitième dimanche après la Pentecôte, dix-neuvième jour de juillet, et on lui donna la sainte lance comme la marque de son pouvoir (2). Le dixième d'août, jour de Saint-Laurent, Cunégonde, épouse du roi Henri, fut couronnée reine à Paderborn par le même archevêque de Mayence; elle a été mise aussi au nombre des saintes. Le roi Henri vécut avec elle en continence parfaite, comme si elle eût été sa sœur; et Dieu permit que pour rendre public cet exemple si rare de vertu, Cunégonde fut exposée à une rude épreuve (3). Sa réputation fut attaquée, et Henri lui-même entra en soupçon de sa fidélité. Elle offrit de se justifier par le fer chaud, suivant les lois du pays; et marcha nu-pieds sur des coutres de char-rue rougis au feu, sans en sentir aucun mal.

#### VII. Conversion des Hongrois.

Gisèle, sœur du roi Henri, fut aussi épouse d'un saint, savoir, d'Etienne, roi de Hongrie. Il étoit fils de Geisa, quatrième duc des Hongrois depuis leur entrée en Pannonie, prince sévère envers les siens jusqu'à la cruauté, mais humain et libéral à l'égard des autres, particulièrement des chrétiens (4). Il leur permit même, par un édit public, d'entrer dans ses états, ordonnant d'exercer envers eux l'hospitalité; il trouvoit bon que les clercs et les moines vinssent devant lui, et les écoutoit volontiers. Enfin il se convertit lui-même avec sa

(1) Ditm. l. 5, p. 54. Vita S. Volf. c. 30, 42. (2) Vita S. Bern. p. 34, 35. Chr. Sax. (3) Vita S. Cuneg. Sæc. 6. Act. B. p. 456. Boll. 3 Mart. (4) Glab. III, c. 1. Vita per. Chort. ap. Sur. 20. Aug.

famille; il reçut le baptême, et promit de faire embrasser le christianisme à tous ses sujets.

Comme il étoit en peine de ce qu'il devoit faire pour abolir le paganisme et affermir la vraie religion par de nouveaux évêchés, il vit la nuit, en songe, un jeune homme d'une beauté merveilleuse, qui lui dit: Ce que tu penses ne s'exécutera pas par toi, tes mains sont souillées de sang humain; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein, il sera du nombre des élus de Dieu; et, après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement. Cependant, reçois avec honneur un homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle, et profite de ses instructions. Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après, et, par son conseil, le duc Geisa assembla partout ses sujets; le saint évêque les prêcha, un grand nombre furent baptisés, on bâtit des églises en plusieurs lieux (1).

La duchesse eut aussi une vision. Car, étant devenue grosse et prête d'accoucher, elle vit saint Etienne le premier martyr, qui lui dit qu'elle auroit un fils qui seroit le premier roi de sa nation, et lui ordonna de le nommer comme lui. L'enfant étant né, saint Adalbert le baptisa et le nomma Etienne. Il naquit à Strigonie, y apprit la grammaire, et fut élevé avec soin. Quand il fut hors de l'enfance, le duc son père assembla les grands et les autres ordres de son royaume; et de leur consentement le déclara son successeur, et lui fit prêter serment. Le duc Geisa, déjà avancé en âge, mourut ensuite l'an neuf cent quatre-vingt-dix-sept.

#### VIII. Saint Etienne, roi de Hongrie.

Le jeune duc Etienne, songeant aux moyens d'achever la conversion de son peuple, commença par établir la paix avec tous ses voisins; mais ses sujets payens, avec les seigneurs à leur tête, se révoltèrent, pilloient ses villes et ses terres, tuoient ses officiers et lui insultoient à lui-même. Le duc assembla des troupes, et portant à ses enseignes saint Martin et saint Georges, il marcha contre les rebelles qui assiégeoient Vesprim. Les ayant vaincus, il consacra à Dieu leurs terres, et en fonda un monastère en l'honneur de saint Martin de Tours, que la Pannonie, où il naquit, a toujours honoré. Le duc fonda ce monastère en un lieu nommé le Mont-Sacré, où l'on tenoit que saint Martin, étant dans le pays, alloit faire ses prières.

Après cette victoire, le duc Etienne ne songeoit qu'à la propagation de l'Evangile; et, pour attirer le secours de Dieu, il faisoit de grandes aumônes, et prioit souvent avec lar-

mes, prosterné sur le pavé de l'église. Il envoyoit de tous côtés pour appeler des ouvriers évangéliques: ce qui lui attira des prêtres et des clercs zélés, des abbés et des moines qui renoncèrent volontiers à leurs pays pour une si bonne œuvre. Le plus célèbre fut Astric, autrement nommé Anastase. C'étoit un des six moines que saint Adalbert de Prague amena du monastère de Saint-Boniface de Rome, quand il revint la dernière fois en Bohême; et il le fit abbé du monastère de Breunove que fonda le duc Boleslas le pieux (1). Mais la révolte des Bohémiens ayant obligé saint Adalbert à quitter le pays, Astric passa en Hongrie avec ses moines; et le duc Etienne les ayant très-bien reçus, leur bâtit un monastère en l'honneur de saint Benoît, et prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec eux. Ils lui furent d'un grand secours pour la conversion de ses sujets; et il fit si bien, tant par persuasion que par crainte, qu'il bannit entièrement l'idolâtrie de ses états. Il vint aussi de Pologne deux saints personnages, l'un nommé Zoérard ou Suirard, et surnommé André, l'autre nommé Benoît, qui embrassèrent la vie érémitique. Benoît ayant été tué par des voleurs, fut tenu pour martyr; André fit plusieurs miracles.

Cependant le duc Etienne, voyant bien que cette église naissante ne pouvoit subsister sans pasteurs, divisa tout le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole (2); et il y mit pour archevêque Sébastien, moine de grande vertu, du monastère de Saint-Martin. Quant à l'abbé Astric, il le fit élire évêque de Colocza, et lui donna le nom d'Anastase. Puis, la quatrième année, après la mort de son père, c'est-à-dire l'an mil, il le renvoya à Rome pour demander au pape la confirmation de ces évêchés et la couronne royale pour le duc, afin que cette dignité lui donnât une autorité plus grande pour l'exécution de ses bons desseins. Anastase, étant arrivé à Rome, raconta au pape tout ce que le duc Etienne avoit fait dans ses états pour la religion; et le pape lui accorda volontiers la couronne, y ajoutant une croix pour porter devant le nouveau roi comme un signe de son apostolat. Car, dit-il, je suis l'apostolique; mais il mérite le nom d'apôtre, puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. Depuis plusieurs siècles l'on donnoit au pape le titre d'apostolique.

L'évêque Anastase ayant apporté en Hongrie les lettres du pape avec la couronne et la croix, les prélats, les seigneurs, le clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Etienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement. Ensuite il fit un édit pour empêcher les violences et les oppressions, et pour établir la paix et les bonnes mœurs dans son royaume. Il fit aussi couronner reine Gisèle, son épouse,

(1) Ditmar. lib. 4, p. 44. n. 11.

(2) Vita Herib. c. 2, (3) Ditm. lib. 4, p. 54.

(1) Sup. liv. LVII, n. 44. p. 75. Elog. Anast. Sæc. 6, Bened. (2) Chart. c. 7. p. 72. Elog. Sæc. 6, Act. B.

(1) Sup. liv. LVII, n. 45.



sœur de l'empereur Henri, princesse très-pieuse, qui, de son côté, fit de grands biens aux églises et aux monastères, et entre au res à l'église de Vesprim, qu'elle bâtit de fond en comble, et l'enrichit d'ornements et de vases sacrés. Le roi donna de grands revenus à la métropole et aux autres cathédrales qu'il avoit établies, leur assignant de grands diocèses, et leur donnant de dignes prélats. Il donna aussi aux abbayes des terres et des familles de serfs avec une magnificence royale, augmentant ses libéralités pendant toute sa vie, afin qu'aucun besoin temporel ne détournât les moines du service de Dieu. Cependant il s'informoit avec soin, tantôt par lui-même, tantôt par d'autres, de leur vie et de leur conduite, reprenant les négligents, et donnant aux plus fervents des marques d'amitié. Quant aux chanoines, il les recommandoit à la conduite des évêques.

Sébastien, archevêque de Strigomie, étant devenu aveugle, le roi, du consentement du pape, lui donna, pour successeur, Anastase, évêque de Colocza; mais, au bout de trois ans, Sébastien recouvra la vue; et Anastase, lui cédant la place, retourna à son église, gardant toutefois le pallium avec l'approbation du pape. Le roi Etienne, par un vœu particulier, mit sa personne et son royaume sous la protection de la Sainte-Vierge, et fit bâtir, en son honneur, une église magnifique à Albe-Royale. Les murailles du chœur étoient ornées de sculptures, le pavé étoit de marbre: il y avoit plusieurs tables d'autel d'or pur, enrichies de pierreries; et, sur l'autel, un ciboire ou tabernacle pour l'eucharistie, d'un ouvrage merveilleux. Le trésor étoit plein de vases d'or et d'argent, de cristal et d'onix, et de riches parurements. Le roi voulut que cette église ne dépendît que de lui seul, sans être soumise à aucun évêque. Aux jours auxquels il faudroit y donner l'absolution aux pénitents, ou y faire le saint-chrême, le roi devoit choisir un évêque pour faire ces fonctions, aussi bien que pour y célébrer la messe en sa présence. En l'absence du roi, aucun évêque ne pouvoit y exercer aucune fonction, sans la permission du prévôt et des moines, qui prenoient aussi les dîmes sur le peuple, dépendant de cette église, sans qu'aucun évêque le pût prétendre. Je n'ai point encore observé jusqu'à ce temps d'exemption semblable, et je doute que ce saint roi l'eût établie, s'il eût été suffisamment instruit de la discipline ecclésiastique.

Son zèle ne se renfermoit pas dans son royaume. A Jérusalem, il fonda un monastère, et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes; à Rome, il fonda une collégiale de douze chanoines, et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui alloient en pèlerinage à Saint-Pierre; enfin, il bâtit une très-belle église à Constantinople. La réputation de sa piété fit que la plupart des pèlerins d'Italie et de Gaule qui alloient à Jérusalem, quittèrent le chemin ordinaire, qui étoit par

mer, et passèrent par la Hongrie (1). Le roi Etienne les recevoit comme ses frères, et leur faisoit de grands présents: ce qui attira une grande multitude, tant des nobles que du peuple, à faire ce pèlerinage.

#### IX. Fin de saint Nil.

En Italie, saint Nil perdit Etienne, son cher disciple, qui lui servoit de modèle ou d'instrument, si l'on peut parler ainsi, pour corriger les autres (2). Car si quelqu'un s'endormoit dans l'église pendant qu'il parloit, c'est sans doute Etienne qui ronfle, disoit-il, et il le mettoit dehors; souvent il le faisoit lever de table comme mangeant indécemment; enfin, il se prenoit à lui de tout ce que faisoient les autres, afin de les instruire en exerçant la vertu d'Etienne. Il fut sensiblement touché de sa mort, et lui fit faire un sépulcre double des autres, pour y être enterré avec lui quand il mourroit. Mais le prince de Gaète, qui étoit fort pieux, et avoit une grande foi au mérite de saint Nil, ayant appris la raison de ce double sépulcre, dit à ceux qui étoient présents: Pensez-vous quand ce père mourra que je le laisse là, et que je ne l'apporte pas dans ma ville, pour lui servir de sauve-garde? Saint Nil ayant appris ce discours, en fut fort affligé, et résolut de changer de demeure pour aller en un lieu où il ne fût connu de personne; car il eût mieux aimé mourir misérablement que d'être estimé saint par qui que ce fût. Au contraire, il affectoit de paroître colère et emporté, jusqu'à scandaliser en effet plusieurs ignorants. Voulant donc quitter le monastère de Serperis, où il avoit demeuré environ dix ans, il monta à grande peine sur un cheval, tant il étoit affaibli de vieillesse, et s'en alla vers Rome. Comme les frères s'affligeoient de son départ, il leur dit: Je vais préparer un monastère où je rassemblerai tous mes enfants dispersés.

Il arriva à Tusculum à douze milles de Rome, qui font quatre lieues, près d'un petit monastère de Grecs, nommé de Sainte-Agathe. Il choisit ce lieu pour sa dernière demeure, et il ne fut plus possible de l'en arracher, quelques efforts que fissent les frères qui l'accompagnoient, et les grands de Rome qui le venoient voir, et le conjuroient d'y venir du moins à cause des apôtres. Il répondoit: Je ne suis pas digne de nommer les saints apôtres; mais, quand on a tant soit peu de foi, on peut aussi bien les honorer ici. Je n'y suis venu que pour mourir. Grégoire, comte de Tusculum, fameux par sa tyrannie et ses injustices, mais homme d'esprit et de sens, vint trouver saint Nil, se jeta à ses pieds, et lui dit: Mes grands péchés me rendent indigne de recevoir sous mon toit un serviteur de Dieu

(1) Glab. lib. III, c. 1.

(2) Vita p. 150.

comme vous: toutefois, puisqu'à l'exemple de votre maître vous m'avez préféré aux justes, tout pécheur que je suis, voilà ma maison, et ma ville et tout son territoire devant vous, ordonnez-en comme il vous plaira. Saint Nil lui demanda un lieu pour prier en repos, et Grégoire le lui accorda volontiers. C'étoit un petit reste de la maison de campagne de Cicéron, nommée la Grotte-Ferrée (1).

Mais les frères, qui étoient demeurés au monastère de Serperis, ayant appris, au bout de deux mois, que le père Nil ne reviendrait plus chez eux, prirent leurs manteaux, leurs peaux de mouton, et le reste de leurs petits meubles, et vinrent au lieu destiné pour le nouveau monastère, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée, Saint Nil l'ayant appris s'en réjouit en esprit, et leur manda: C'est assez, mes frères, que vous ayez pris la peine de venir jusque-là pour l'amour de moi, demeurez-y jusqu'à ce que j'aie vous trouver. Il se disposoit en effet à y aller à pied de Sainte-Agathe, qui en étoit à trois milles, quand il se sentit près de sa fin. Il appela donc les frères qui l'avoient suivi, et Paul, destiné depuis long-temps à être leur supérieur; il leur distribua ses haillons, qui étoient tout son bien, et les pria de lui faire recevoir les saints mystères; puis il leur dit: Je vous prie, si je meurs, de ne point tarder à couvrir mon corps de terre: ne m'enterrez pas dans une église, et ne faites sur moi ni voûte ni aucune décoration. Il leur donna sa bénédiction, puis s'étendit sur son lit, et demeura deux jours sans parler ni ouvrir les yeux; seulement il paroisoit prier, car on lui voyoit remuer les lèvres, et faire de la main droite le signe de la croix.

Le comte Grégoire, ayant appris qu'il étoit à l'extrémité, accourut, lui amenant Michel, excellent médecin. Grégoire se jeta sur le saint fondant en larmes, et disant: Mon père, mon père, pourquoi m'abandonnez-vous si tôt? C'est que vous avez horreur de mes péchés. Et lui baisant les mains, il ajoutoit: Vous ne m'empêchez plus de vous baiser les mains, comme vous faisiez auparavant, en disant: Je ne suis ni évêque, ni prêtre, ni diacre, je ne suis qu'un pauvre petit caloyer. Grégoire parlant ainsi, répandoit tant de larmes, qu'il en tiroit des yeux de tous les assistants. Le médecin, tâtant le pouls du saint vieillard, assuroit qu'il n'avoit ni fièvre ni aucun signe de mort.

Après qu'ils se furent retirés, et que l'heure des vêpres fut venue, les frères résolurent de porter le saint homme dans l'église. Car c'étoit la fête de saint Jean l'évangéliste, que les Grecs célèbrent le vingt-sixième de septembre, et ils savoient quelle dévotion il avoit pour les fêtes des saints, et qu'il disoit toujours qu'un moine doit mourir dans l'église. Ils le firent donc, et l'office des vêpres étant fini et le soleil couché, le saint expira. Ils passèrent toute la nuit

à chanter les psaumes et les prières des funérailles, et le matin ils prirent le lit où étoit le corps, et l'emportèrent avec les cierges et l'encens, jusqu'au lieu où les autres frères l'attendoient, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. La rencontre des deux troupes de moines renouvela leur douleur; et le comte Grégoire, avec les gens du pays qui étoient accourus en foule, suivoient le convoi en pleurant. Toute la communauté avec l'abbé Paul demeura auprès du tombeau de saint Nil, travaillant de leurs mains et gagnant leur pain avec peine, à cause de la pauvreté du lieu, mais il devint bientôt un célèbre monastère (1). L'église honore la mémoire de saint Nil le jour de sa mort, et sa vie a été fidèlement écrite en grec par un de ses disciples.

#### X. Concile de Rome.

Sur la fin de l'an mil deux, c'est-à-dire le troisième de décembre, indiction première, le pape Sylvestre II tint un concile à Rome dans le palais de Latran, où Pierre, scribaire, dit (2): Seigneur, votre abbé de Saint-Pierre près de Pérouse, qui est ici présent, se plaint que l'évêque Conon l'a fait tirer à main armée dessous l'autel de votre monastère, et mettre hors de l'église et de la maison; que tout ce qui y étoit pour l'utilité des moines a été abandonné au pillage, et que l'évêque y a part. L'évêque Conon répondit: Je suis prêt à montrer que cette violence ne s'est faite ni par mon ordre ni de mon consentement; mais vous m'avez confié l'église de Pérouse, et fait jurer que je n'en diminuerois point les droits: or, ce monastère appartient à mon église, et si on l'examine juridiquement, votre sainteté n'y a aucun droit particulier. Le pape soutint qu'il avoit trouvé ce monastère dans le domaine de son église, et fit lire, pour le prouver, les privilèges des papes. L'évêque de Pérouse prétendit que le premier avoit été fait sans le consentement de son prédécesseur; mais tout le clergé de l'église romaine déclara qu'il avoit vu la lettre du prédécesseur, par laquelle non-seulement il consentoit à la chose, mais la demandoit instamment. Après quoi l'évêque, suivant le jugement du concile, renonça au monastère de Saint-Pierre en faveur du pape, et donna à l'abbé le baiser de paix.

Cet abbé de Saint-Pierre de Pérouse, nommé aussi Pierre, étoit le premier qui avoit établi ce monastère du consentement de l'évêque Honestus (3), dans l'église qui étoit l'ancienne cathédrale. Il mourut l'an mil sept, le dixième de juillet, et est compté entre les saints.

#### XI. Mort de Sylvestre II. Jean XVII, pape.

Le pape Sylvestre II mourut l'année suivante

(1) P. 168. Martyr. R. (2) Tom. 9, Conc. p. 1240. 26 sep. (3) Mabil. Sæc. 6, p. 70.

(1) V. Kircheri Lat. pag. 57.



mil trois, le douzième de mai, après avoir tenu le saint-siège plus de quatre ans. Il fut enterré à Saint-Jean-de-Latran, et comme on rebâtissait cette église en mil six cent quarante-huit, on le trouva dans un cercueil de marbre, revêtu d'habits pontificaux, la mitre en tête, les bras en croix, et il en sortit une odeur agréable (1). Mais sitôt qu'il eut pris l'air, tout fut réduit en cendres, et il ne resta qu'une croix d'argent et l'anneau pastoral. Outre les lettres dont j'ai parlé, on a de lui un discours fait aux évêques depuis qu'il fut pape, où il leur représente leurs devoirs, et parle fortement contre la simonie. Il y fait dire à un nouvel évêque : J'ai été ordonné par l'archevêque, à qui j'ai donné pour cet effet cent sous d'or; mais si je suis assez heureux pour vivre, j'espère bien les regagner en ordonnant pour de l'argent des prêtres, des diacres et d'autres ministres de l'autel; j'en userai de même pour la bénédiction des abbés et des églises. Il marque que le peuple croit à l'ordination d'un évêque : Il est digne et juste. Le successeur de Sylvestre fut Jean XVII, autrement nommé Sicco, qui ne tint le saint-siège qu'environ cinq mois, et mourut le dernier d'octobre mil trois; il fut enterré au monastère de Saint-Sabbas. Le saint-siège vqua ensuite quatre mois et demi, et le dix-neuvième de mars mil quatre, fut ordonné pape Jean XVIII, autrement nommé Fasan, Romain de naissance comme le précédent, et il tint le siège cinq ans. On trouve dans un auteur du même siècle qu'il y avoit dans Rome vingt monastères de religieuses, quarante de moines, soixante de chanoines (2), sans ceux qui étoient hors de la ville.

#### XII. Saint Henri, roi d'Italie.

Depuis la mort d'Othon III, Henri n'étoit point encore reconnu pour roi en Italie. Au contraire, un seigneur lombard, nommé Ardouin ou Harduic, avoit été couronné roi à Pavie dès le dimanche quinzième de février mil deux, trois semaines après la mort d'Othon. C'est ce qui obligea le roi Henri à passer les monts au printemps de l'an mil quatre. Il campa dans la plaine de Vérone, et y célébra la fête de Pâques, qui, cette année, étoit le dix-septième d'avril; puis il passa la Brenta pour attaquer Ardouin, campé de l'autre côté, qui s'enfuit sans oser l'attendre (3). A Bresse, Henri fut reçu par l'archevêque de Ravenne et ses suffragants; à Bergame, il recut le serment de l'archevêque de Milan, qui, l'ayant suivi à Pavie, le conduisit à l'église de Saint-Michel, où les grands du pays, ayant à leur tête le même archevêque, élurent Henri pour roi et

(1) Epitaph. ap. Baron. Antiq. lect. Canis. p. 114. Raspon. p. 75. Mabill. Anal. (3) Muratori. Anecd. to. 2, p. 16, 230. 2, p. 204. Dittm. lib. 6, p. 61. Chr. Saxo. 1004.

le couronnèrent à la mi-mai, après qu'Ardouin eut régné deux ans et deux mois. Mais son parti n'étant pas encore éteint, excita une violente sédition, où la plus grande partie de Pavie fut brûlée; et le roi Henri ayant soumis les rebelles, revint si promptement en Allemagne, qu'il célébra la Saint-Jean à Strasbourg.

#### XIII. Mort de saint Abbon de Fleury.

En France, Abbon de Fleury fit un second voyage en Gascogne, pour réformer le monastère nommé en latin *Regula*, en langue vulgaire la Réole (1). Il fut reçu avec honneur par les abbés et les seigneurs qui se trouvaient sur le chemin, et arriva sur le lieu vers la Saint-Martin. Ses gens ayant pris querelle avec les Gascons pour la nourriture des chevaux, il les reprit fortement de leur imprudence, dans un lieu où ils n'étoient pas les plus forts, et les exhorta à attendre le comte de Bordeaux et le vicomte, qui étoit l'avoué de ce monastère. Car ils devoient arriver incessamment et lui prêter main-forte pour l'établissement de la réforme. Ensuite, il visita les lieux, et voyant la situation avantageuse de ce monastère, il dit en riant : Je suis maintenant plus puissant que le roi de France notre maître, ayant une telle maison en un lieu où personne ne craint son pouvoir.

Le lendemain lundi, treizième de novembre mil quatre, l'abbé fit une réprimande à un des moines gascons d'avoir mangé sans son congé hors du monastère. Il ne répondit rien à l'abbé; mais il témoigna son dépit à ceux qui étoient présents, et il s'éleva un cri de femmes comme pour exciter sédition. Cependant, les Gascons et les François se disoient des injures; et un des François, impatient, donna à un Gascon un tel coup de bâton qu'il l'abattit à terre. Ils commencèrent à se jeter des pierres de part et d'autre; l'abbé sortit du monastère pour les apaiser, mais un des Gascons lui porta un tel coup de lance au côté gauche qu'il traversa les côtes. Il ne cria point, et dit sans s'émouvoir : Celui-ci y va tout de bon. Le moine Aymon, qui le suivait et qui a écrit sa vie, voyant le sang couler en abondance de sa plaie, devint pâle et tremblant; mais l'abbé lui dit d'un visage serein : Que feriez-vous donc si vous étiez blessé vous-même ? Il mourut le même jour, et il y en eut encore quelques-uns des siens de tués et de blessés. Il fut enterré dans l'église du même lieu, et honoré comme martyr; on rapporte même quelques miracles faits à son tombeau (2). Bernard, duc de Gascogne, fit punir les coupables de ce meurtre, dont les uns furent pendus, les autres brûlés, et adjugea au monastère de Fleury celui de Réole, qui lui appartenoit de droit, mais dont la possession étoit disputée.

(1) Vita c. 16, 17, etc. (2) Ademar. Chr. Glab. 3, c. 3.

#### XIV. Concile de Poitiers et autres.

Vers le même temps, mais on ne sait pas l'année, il se tint un concile à Poitiers le treizième de janvier. Il fut convoqué par Guillaume V, surnommé le grand, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, prince illustre par sa piété (1). Cinq évêques y assistèrent, savoir : Seguin de Bordeaux, Gilbert de Poitiers, Hilduin de Limoges, Grimoard d'Angoulême, Illo de Saintes, et douze abbés. On y fit trois canons, dont le premier touchant la paix fut reçu par le duc et les seigneurs, qui promirent de l'observer sous peine d'excommunication, et en donnèrent des otages.

Il porte que pour toutes les choses qui ont été usurpées depuis cinq ans, ou qui le seront à l'avenir, on viendra demander justice au prince ou au seigneur particulier. Celui qui ne voudra pas s'y soumettre, le prince ou le seigneur en fera justice ou perdra son otage. Que s'il ne peut en faire justice il assemblera les seigneurs et les évêques qui ont assisté au concile : ils marcheront contre le rebelle et feront le dégât chez lui jusqu'à ce qu'il se soumette à la raison. Les otages furent donnés, et l'excommunication prononcée conformément aux trois canons du concile de Charroux, tenu dans la même province en neuf cent quatre-vingt-neuf (2). Ils portoient anathème contre ceux qui briseroient les églises, pilleroient les pauvres ou frapperoient les clercs désarmés; et, par ces deux conciles, on voit clairement jusqu'où s'étendoient les pillages et les hostilités, contre lesquelles il falloit de tels remèdes. Les deux autres canons du concile de Poitiers défendent aux évêques de rien prendre pour la pénitence ou pour la confirmation, et aux prêtres ou diacres d'avoir des femmes chez eux.

On tint, vers le même temps, plusieurs autres conciles en Italie et en Gaule. On défendit aux évêques d'ordonner des jeûnes entre l'Ascension et la Pentecôte; mais on permit les jeûnes de dévotion. On se plaignit que les moines chantoient le *Te Deum* pendant l'avent et le carême, contre l'usage de l'église romaine; mais ils répondirent qu'ils le faisoient suivant la règle de saint Benoît, approuvée par saint Grégoire, et les évêques les laissèrent dans leur usage. On mit aussi en question si la fête de l'Annonciation, que l'on célébroit dès-lors le vingt-cinquième de mars, ne devoit pas être plutôt célébrée hors du carême, et quelques-uns proposoient de la mettre au dix-huitième de décembre, à l'exemple des Espagnols; mais l'ancienne coutume l'emporta.

Dans ce commencement du onzième siècle, on rebâtit les églises, principalement en Italie et en Gaule, quoique la plupart n'en eussent pas besoin; mais les peuples, à l'envi, se pi-

quoient d'en avoir de plus belles (1). On renouvela donc presque toutes les cathédrales, les monastères, et jusqu'aux moindres oratoires des villages. Entre les autres, l'église de Saint-Martin de Tours fut abattue et rebâtie par les soins d'Hervé, son trésorier.

#### XV. Hervé, trésorier de Tours.

Il étoit des plus nobles d'entre les François, et, ayant commencé d'étudier les arts libéraux, le désir d'assurer son salut le fit entrer secrètement dans un monastère (2); mais les moines, à cause de sa noblesse, craignant le ressentiment de ses parents, n'osèrent le recevoir, et lui promirent seulement de le faire s'ils n'en étoient empêchés par violence. Son père, ayant appris où il étoit, vint, tout furieux, l'arracher du monastère, et, après lui avoir fait de grands reproches, le mena par force à la cour du roi Robert, qu'il pria de le détourner de ce dessein par les promesses de ses bienfaits. Mais le pieux roi l'exhorta, au contraire, à persévérer dans sa bonne résolution, et le fit trésorier de Saint-Martin de Tours, se proposant de le faire ensuite évêque, ce qu'il tenta plusieurs fois; mais Hervé refusa toujours l'épiscopat.

Il eut même de la peine à accepter la trésorerie de Saint-Martin, et, quoiqu'il portât l'habit blanc de chanoine, il pratiquoit autant qu'il pouvoit la vie monastique. Il avoit un cilice sur la chair, jeûnoit continuellement, veilloit et prioit avec assiduité, et faisoit de grandes aumônes. Enfin il forma le dessein de rebâtir l'église de Saint-Martin plus grande et plus magnifique, et, l'ayant commencée dès les fondements, il l'acheva. Il invita plusieurs évêques à venir en faire la dédicace, et, quelques jours auparavant, on dit qu'il pria Dieu de faire quelque miracle, tel qu'il en avoit fait autrefois en pareille occasion. Comme il étoit prosterné, faisant sa prière, saint Martin lui apparut et lui dit : Vous pourriez, mon fils, obtenir de Dieu de plus grandes choses; mais les miracles des siècles passés doivent suffire pour ce temps-ci, où la fin du monde approche. Il ne faut demander que le salut des âmes, et c'est à quoi je ne manque pas, priant particulièrement pour ceux qui servent cette église. La dédicace se fit le jour de la translation de saint Martin, quatrième de juillet, et ce bâtiment subsiste encore aujourd'hui.

Hervé se retira ensuite dans une cellule, près de l'église, redoublant ses austérités et ses prières. Quatre ans après, il sut que sa mort étoit proche, et tomba malade. Plusieurs personnes le venoient voir, s'attendant qu'à sa mort il se feroit quelque miracle; mais il leur dit qu'ils n'en verroient point, et qu'ils ne songeassent qu'à prier Dieu pour lui : ainsi il mourut saintement l'an mil vingt-quatre.

(1) To. 9, Conc. p. 780. (2) To. 9, Conc. p. 73.

(1) Glab. III, c. 4. (2) Glab. ibid.



## XVI. Eglise de Loches.

Foulques, comte d'Anjou, touché de la crainte de l'enfer pour avoir répandu beaucoup de sang en divers combats, fit le pèlerinage de Jérusalem, et au retour résolut de bâtir un monastère dans une de ses terres, où les moines priaient jour et nuit pour le salut de son âme (1). Il fonda donc le monastère de Beaulieu, à mille pas de Loches; et l'église, qui étoit très-belle, ayant été promptement achevée, il envoya prier Hugues, archevêque de Tours, dans le diocèse duquel elle étoit, de venir en faire la dédicace. L'archevêque répondit : Je ne puis offrir à Dieu les vœux d'un homme qui a pris à mon église plusieurs terres et plusieurs serfs; qu'il commence par rendre aux autres ce qu'il leur a ôté injustement.

Le comte, fort indigné de cette réponse, fit de grandes menaces contre l'archevêque, et, prenant quantité d'or et d'argent, il s'en alla à Rome; et, ayant exposé l'affaire au pape Jean, il lui fit de grands présents, et le pria de faire dédier son église. Le pape envoya avec lui un cardinal, nommé Pierre, avec ordre de faire hardiment ce que le comte désiroit. Les évêques des Gaules blâmèrent cet attentat, et trouvèrent fort indécent que le pape donnât l'exemple de violer les canons, qui défendent à un évêque de rien entreprendre dans le diocèse d'un autre sans son consentement. Le jour de la dédicace fut marqué dans le mois de mai; il s'y trouva un peuple innombrable, mais il n'y eut d'évêques que ceux de la domination du comte, et malgré eux. La cérémonie étant faite, le jour même, vers l'heure de none, le temps, qui étoit fort beau, changea tout-à-coup, et il vint un orage si furieux, qu'après avoir long-temps secoué la nouvelle église, il en emporta le toit avec toute la charpente. Cet accident fut regardé de tout le monde comme une punition de l'attentat contre la discipline de l'Eglise. Car, encore que la dignité du siège apostolique rende le pape le plus respectable de tous les évêques du monde, il ne lui est permis en rien de violer les canons; et, comme chaque évêque est l'époux de son église, dans laquelle il représente le sauveur, il ne convient à aucun évêque, sans exception, de rien entreprendre dans le diocèse d'un autre. Ce sont les paroles de Raoul Glabert, historien du temps, qui toutefois, étant moine de Clugny, ne reconnoissoit pour supérieurs que son abbé et le pape.

## XVII. Réforme de Fécamp.

Richard I<sup>er</sup>, duc de Normandie, entreprit de rétablir l'abbaye de Fécamp, fondée pour des religieuses dans le septième siècle, puis ruinée par les Normands païens, et alors occupée par des chanoines déréglés (2). Le duc

(1) Glab. liv. II, c. 4. Vita Guil. Act. SS. Ben.  
(2) Sup. I. XXXIX, n. 30. Séc. 6, p. 341, 351.

Richard envoya donc à Clugny prier saint Mayeul, qui en étoit alors abbé, de venir rétablir ce monastère. Le saint abbé répondit qu'il entreprendroit ce voyage à condition que le duc aboliroyt par tout son duché le droit de pànage, qui se prend pour mener les porcs pâtre dans les forêts, et qu'il ne permettroit à aucun des seigneurs ses vassaux de l'exiger. Le duc ne jugea pas à propos d'accepter cette condition, et l'affaire demeura pour lors.

Après la mort de saint Mayeul, le duc Richard, ayant ouï parler du mérite de Guillaume, son disciple, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, lui envoya des députés pour lui faire la même prière de venir à Fécamp établir un monastère selon la règle de saint Benoît. L'abbé Guillaume répondit : Mes enfants, nous avons ouï-dire que les ducs des Normands sont des hommes barbares et féroces, qui, loin de bâtir des églises et des monastères, les abattent et dispersent les moines. Retournez donc à votre duc, et lui dites que nous n'avons aucun préparatif pour une telle entreprise, et que nous manquons de chevaux pour nous monter, nous et nos frères, et pour porter notre bagage.

Sur cette réponse, le duc, craignant de manquer son dessein, envoya quantité de chevaux, et l'abbé, considérant sa persévérance, partit avec un grand nombre de ses moines pour l'aller trouver. Le duc le reçut comme s'il eût reçu Jésus-Christ même, et le servit de ses propres mains. Il chassa de Fécamp les chanoines séculiers, et donna ce monastère, dédié à la sainte trinité, à l'abbé Guillaume et à ses moines. C'étoit l'an mil un; le duc Richard le vieux mourut l'année suivante, et fut enterré dans l'église de ce monastère. Son fils Richard II lui succéda, et n'eut pas moins d'affection pour l'abbé Guillaume et pour la maison de Fécamp. Souvent il servoit à table les moines, et s'asseyoit ensuite auprès d'eux à la dernière place (1). Pour les mettre plus en liberté de maintenir leur observance, il assembla à Fécamp les évêques et les seigneurs de toute la Normandie, et fit déclarer ce monastère exempt de toute sujétion aux évêques. La chartre de cette exemption fut souscrite par Robert, archevêque de Rouen, dans le diocèse duquel est Fécamp, et par tous les autres évêques et les seigneurs. Cette exemption fut depuis confirmée par le roi Robert et par le pape Benoît VIII.

## XVIII. Robert, archevêque de Rouen.

Robert, archevêque de Rouen, donna la même exemption à douze autres églises, en considération de la mémoire du duc son père, et suivant la volonté du duc son frère (2); car

(1) Dudo, p. 198. Order. Vit. I. v, c. 44.  
(2) Sup. liv. LV, n. 27. Mabill. Anal. tom. 2, p. 488.

## XX. Autre fanatique.

il étoit fils de Richard I<sup>er</sup>, qui, en neuf cent quatre-vingt-neuf, après la mort de Hugues, lui donna cet archevêché avec le comté d'Evreux : aussi vivoit-il en prince, et non en évêque, étant tout occupé de ses affaires temporelles et de ses plaisirs, et continuant le scandale qu'avoit donné son prédécesseur. Il épousa une femme, nommée Herlève, avec laquelle il vivoit publiquement, et en eut trois fils, Richard, Raoul et Guillaume, auxquels il distribua le comté d'Evreux et d'autres grandes dignités. Robert est toutefois loué pour sa libéralité envers les églises, principalement sa cathédrale, qu'il commença à rebâtir dès les fondements, et en fit une grande partie : il tint l'archevêché de Rouen quarante-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an mil trente-sept, et fit pénitence à la fin de ses jours.

## XIX. Leutard fanatique.

Vers la fin de l'an mil, un homme du peuple, nommé Leutard, du bourg des Vertus, au diocèse de Châlons, s'érigea en prophète et séduisit plusieurs personnes (1). Il étoit un jour dans les champs à travailler; s'étant endormi de lassitude, il s'imagina sentir un grand essaim d'abeilles lui entrer dans le corps par en bas, et sortir par sa bouche avec un grand bruit; puis ces abeilles le piquoient et l'agitoient, et, après l'avoir tourmenté long-temps, lui parloient et lui commandoient de faire plusieurs choses impossibles aux hommes. Fatigué de cette vision, il vint chez lui et quitta sa femme, prétendant suivre un précepte de l'Evangile. Il sortit comme pour aller faire sa prière, et, étant entré dans l'église, il prit la croix et la brisa avec l'image du crucifix. Ceux qui le virent furent effrayés, et le crurent insensé; mais, comme c'étoient des paysans simples et crédules, il leur persuada qu'il faisoit tout cela en vertu d'une merveilleuse révélation qu'il avoit reçue de Dieu.

Il parloit beaucoup, et vouloit paroître un grand docteur; mais ses discours avoient aussi peu de solidité que de vérité. Il disoit qu'il ne falloit croire qu'une partie de ce qu'avoient dit les prophètes, et que le reste étoit inutile. Il disoit aussi qu'il étoit superflu de donner des dîmes. Il s'acquit la réputation d'un saint homme et s'attira en peu de temps une grande partie du peuple. Gébouin, alors évêque de Châlons, vieillard très-savant, le fit venir, et l'interroga sur tout ce qu'il avoit ouï-dire de ses discours et de ses actions. Leutard voulut cacher ses erreurs et employer des autorités de l'Ecriture, qu'il n'avoit pas étudiée, mais l'évêque le convainquit de contradiction et d'extravagance, et désabusa le peuple qu'il avoit séduit. Le malheureux Leutard, se voyant confondu et abandonné, se précipita dans un puits.

(1) Glab. lib. II, c. 11.

Vers le même temps de Leutard, il parut à Ravenne un autre fanatique, nommé Vilgard, grammairien de profession, suivant l'usage des Italiens, qui préféroient alors cette étude à toutes les autres (1). Une nuit, il crut voir en songe les trois poètes Virgile, Horace et Juvénal, qui lui rendoient grâces de l'affection qu'il avoit pour leurs écrits, et du succès avec lequel il publioit leurs louanges, lui promettant qu'il auroit part à leur gloire. Enflé de cette vision, il commença à débiter plusieurs dogmes contraires à la foi, et à soutenir qu'il falloit croire en tout ce qu'avoient dit les poètes. Enfin, étant convaincu d'hérésie, il fut condamné par l'archevêque de Ravenne. On en trouva plusieurs autres en Italie infectés de cette erreur, qui périrent par le fer ou par le feu. Vers le même temps, sortirent des hérétiques de l'île de Sardaigne, fertile en semblables maux, qui corrompirent une partie des chrétiens d'Espagne, et furent aussi exterminés par les catholiques. Ce débordement d'erreurs parut être l'accomplissement de la prophétie de saint Jean, qui a dit que Satan seroit lâché après mille ans (2).

## XXI. Mort de Gisilier. Tagmon, archevêque de Magdebourg.

En Allemagne, le roi Henri s'appliquoit à régler les affaires que la jeunesse de l'empereur Othon et sa mort précipitée l'avoient empêché de terminer. Une des principales étoit le rétablissement de l'évêché de Mersbourg, supprimé par Othon (3). Le roi Henri, ayant donc célébré à Polden la fête de Noël, la seconde année de son règne, vint à Dornbourg, d'où il envoya à Magdebourg Villigise, archevêque de Mayence, avec d'autres hommes sages, vers Gisilier, archevêque de Magdebourg, dangereusement malade depuis long-temps. Le roi lui mandoit de rentrer en lui-même, de reconnoître la main de Dieu, qui le châtoit si visiblement, de quitter le siège de Magdebourg, qu'il avoit usurpé, de reprendre celui de Mersbourg qui lui appartenait légitimement, et de réparer tout le mal qu'il avoit fait en le détruisant. Il étoit si éloigné de le faire, qu'il avoit peine même à en écouter la proposition : toutefois, il répondit en peu de mots que dans trois jours il iroit rendre au roi une réponse certaine. Il se fit donc monter sur un chariot, la seule voiture dont il usoit depuis long-temps, et se fit mener à la maison de Tribur, où, consumé de maladie, il mourut au bout de deux jours, le vingt-cinquième de janvier, l'an mil quatre.

Le roi Henri l'ayant appris, s'y rendit pour accompagner le corps jusqu'à Magdebourg, et y envoya devant Vipert, son chapelain, avec ordre de faire élire Tagmon pour archevêque.

(1) Glab. II, c. 12.  
(2) Apoc. XX, 7.

(3) Chr. Sax. 1004. Ditm. lib. 5, p. 57.



Cependant Valthard, prévôt de l'église de Magdebourg, assembla le clergé, pour leur déclarer que l'archevêque étoit mort, et que le roi venoit les visiter, leur demandant en même temps leur avis sur l'élection d'un successeur. Ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils l'élevoient lui-même, quoiqu'il le refusât humblement. Le corps de l'archevêque Gisilier étant arrivé à Magdebourg, et le roi ensuite, il envoya le lendemain Arnoul, évêque d'Halberstad, pour persuader au clergé et aux vassaux de l'église vacante, d'élire Tagmon. Le prévôt Valthard répondit qu'il renonçoit volontiers à l'élection faite en sa faveur, mais qu'il prioit le roi, au nom de tous, de leur laisser la liberté d'une élection canonique, et de ne pas souffrir que la dignité de leur église fût avilie de leur temps. Sur cette réponse, le roi fit venir le prévôt et les principaux de l'église de Magdebourg séparément, et fit si bien par prières et par promesses, qu'ils élurent Tagmon, à qui aussitôt il donna le bâton pastoral de l'évêque Arnoul, pour signe de l'investiture de cette église, et l'installa dans la chaire pontificale avec les acclamations ordinaires. Ensuite on célébra les funérailles de Gisilier.

Tagmon étoit disciple de saint Volfang, évêque de Ratisbonne, qui l'avoit élevé dès l'enfance comme son fils; et quand il fut plus avancé, lui donna l'intendance de tous ses biens (1). Il le mit si bien dans l'esprit de l'empereur et du duc de Bavière, qu'il ne doutoit point qu'il ne fût un jour son successeur. Mais, étant près de mourir, il le fit venir et lui dit : Mettez votre bouche sur la mienne, et recevez du Seigneur le souffle de mon esprit, pour tempérer en vous l'ardeur de la jeunesse par celle de la charité. Si vous êtes maintenant privé de ma dignité, sachez que dans dix ans vous en recevrez une plus grande. Saint Volfang mourut en neuf cent quatre-vingt-quatorze; et Tagmon, étant élu tout d'une voix pour lui succéder au siège de Ratisbonne, vint trouver l'empereur; mais il n'obtint pas son consentement, et ce prince donna l'évêché de Ratisbonne à Gebehard, son chapelain. Celui-ci traita honnêtement Tagmon, que l'empereur lui avoit recommandé; mais la diversité de leurs mœurs ne permit pas qu'ils demeurassent long-temps ensemble, et Tagmon s'attacha à Henri, alors duc de Bavière, qui l'aima particulièrement à cause de la pureté de sa vie, et qui, étant devenu empereur, le fit archevêque de Magdebourg, au bout de dix ans, suivant la prédiction de saint Volfang. Il fit de grands présents au roi et à la reine, et à ceux qui le servoient avec lui, pour témoigner sa reconnaissance.

XXII. Vigbert, évêque de Mersbourg.

Le roi Henri passa ensuite à Mersbourg,

(1) Ditm. lib. v, p. 58. Sup. liv. LVI, n. 42; LVII, 36.

pour consoler cette église veuve, depuis si long-temps, et la rétablir dans sa première dignité. Ce fut là que Tagmon fut sacré archevêque de Magdebourg, le jour de la purification, second février, l'an mil quatre. Il fut sacré par Villigise, archevêque de Mayence, du consentement des suffragants de l'un et de l'autre, qui se trouvèrent présents, et du légat du pape, qui y assista. Il auroit dû être ordonné par le pape lui-même, mais l'état de ses affaires ne lui permettoit pas d'aller à Rome. En même temps, le roi donna l'évêché de Mersbourg à Vigbert, son chapelain, lui rendant tout ce que Gisilier avoit injustement ôté à cette église; et, pour signe d'investiture, il lui mit en main publiquement le bâton pastoral de l'archevêque Tagmon, qui sacra le nouvel évêque ce jour-là même, assisté de quatre de ses suffragants. Pour récompenser l'église de Magdebourg de cette distraction, le roi lui donna une terre de son domaine, et une partie considérable des reliques de saint Maurice, qu'il tira de sa chapelle. On les transféra solennellement du mont Saint-Jean dans la ville, et, quoique l'hiver fût très-rude et la terre couverte de neige, le roi porta lui-même cette relique nu-pieds.

Vigbert, évêque de Mersbourg, naquit dans la Thuringe, et fut instruit par Otric dans l'école de Magdebourg (1). Son beau naturel étant cultivé par une bonne éducation, l'archevêque Gisilier le prit à son service, le tint long-temps auprès de lui dans une intime confiance, et le fit archiprêtre. Enfin ayant écouté de mauvais rapports contre lui, il aliéna tellement Vigbert, qu'il quitta tous les avantages qu'il avoit auprès de lui, et s'attacha au roi Henri, dont il gagna les bonnes grâces. Vigbert étoit bien fait et de belle taille, la voix très-belle, de bon conseil, éloquent, agréable en conversation, d'une libéralité sans bornes. Il enrichit son église de plusieurs terres, de quantité de livres et d'autres meubles nécessaires au service divin.

Quant à l'archevêque Tagmon, il étoit d'une vie très-pure, plein de justice et de charité, doux, mais ferme et prudent; sous l'habit de chanoine il menoit la vie d'un moine. Aucun évêque de son temps n'étoit plus familier avec son clergé, il les aimoit et les louoit devant le peuple. Il disoit tous les jours la messe et le psautier, s'il n'en étoit empêché par maladie; et ne pouvant jeûner, il y suppléoit par de grandes aumônes. Ses veilles étoient grandes. Il étoit très-sérieux avant la messe, et plus gai ensuite; il aimoit les nobles sans mépriser ceux qui ne l'étoient pas. Il acquit à son église trois villes, et une terre et des ornements épiscopaux magnifiques.

XXIII. Bamberg, évêché.

Le roi Henri désiroit depuis long-temps,

(1) Ditm. lib. 6, p. 68.

d'ériger un évêché à Babenberg ou Bamberg, en Franconie. Il aimoit, dès l'enfance, cette ville qui étoit de son patrimoine, et, quand il fut roi, il commença à y bâtir une église, et y amasser peu à peu tout ce qui étoit nécessaire pour le service divin. Comme Bamberg étoit du diocèse de Vitzbourg, le roi pria l'évêque de la lui céder, avec son territoire, lui offrant d'autres terres en échange. L'évêque y consentit, à condition qu'il deviendrait archevêque, et que le nouvel évêque de Bamberg lui seroit soumis. Le roi donc, célébrant la Pentecôte à Mayence, le vingt-cinquième de mai, la sixième année de son règne, qui étoit l'an mil sept, déclara son dessein touchant l'érection de cet évêché (1). N'espérant point d'enfants, puisqu'il gardoit la continence avec la reine, il vouloit faire Dieu même héritier de son patrimoine, et contribuer à la destruction du paganisme chez les Slaves, dont Bamberg se trouvoit proche. Pour lui faire un diocèse, il reçut de Henri, évêque de Vitzbourg, un comté, et partie d'un autre territoire, lui donnant, en échange, cent cinquante manses ou familles. Ce traité se fit du consentement des évêques qui assistèrent à l'assemblée de Mayence, savoir : l'archevêque Villigise, Bouchard de Wormes, quatre autres de ses suffragants; Liudolfe de Trèves et ses suffragants; Théodoric de Metz, et les évêques de Toul et de Verdun; Héribert, archevêque de Cologne, et Notquer, évêque de Liège, son suffragant, et Erluin de Cambrai; Tagmon, archevêque de Magdebourg, et Hidolfe, évêque de Mantoue.

Ensuite le roi Henri envoya à Rome deux de ses chapelains, Albéric et Louis, chargés de ses lettres et de celles de l'évêque de Vitzbourg, pour obtenir du pape la confirmation de cette érection. Le pape Jean XVIII l'accorda dans un concile, et en écrivit à tous les évêques de Gaule et de Germanie. Dans ses lettres, il marque que la nouvelle église dédiée à saint Pierre sera sous la protection particulière de l'église romaine, et toujours soumise à l'archevêque de Mayence, son métropolitain. La date est du mois de juin, indiction cinquième, qui est la même année mil sept.

Les chapelains du roi étant revenus en Allemagne, il tint un grand concile à Francfort, le premier de novembre de la même année (2). L'évêque de Vitzbourg y fut appelé; mais, sachant qu'il n'avoit pas obtenu le titre d'archevêque, il refusa d'y venir et d'accomplir sa promesse. Les évêques étant assemblés, le roi se prosterna devant eux jusqu'à terre; mais il fut relevé par Villigise, archevêque de Mayence, dans le diocèse duquel le concile se tenoit. Le roi expliqua son intention touchant le nouvel évêché, ajoutant qu'il avoit le consentement de la reine son épouse, à qui il avoit

donné Bamberg pour son douaire, et de son frère, son héritier présomptif. Il pria que l'absence de l'évêque de Vitzbourg ne lui nuisît pas, offrant, quand il se présenteroit, d'en passer par l'avis du concile.

Alors Berniger, chapelain de l'évêque de Vitzbourg et son député, dit que la crainte du roi avoit empêché son maître de venir au concile, qu'il n'avoit jamais consenti au dommage de l'église qui lui étoit confiée, et qu'il conjuroit les assistants de ne pas permettre qu'elle en souffrit en son absence. Puis on fit lire à haute voix les privilèges de cette église. Les évêques s'étant mis à délibérer, le roi se prosternoit toutes les fois qu'il voyoit balancer leurs avis. Enfin l'archevêque de Mayence demandant ce qu'il falloit décider, Tagmon, archevêque de Magdebourg, répondit le premier que l'on pouvoit légitimement accorder ce que le roi désiroit; tous les autres s'y accordèrent et souscrivirent la lettre de confirmation donnée par le pape. On y voit les noms de trente-cinq évêques : premièrement de Villigise, archevêque de Mayence avec ses suffragants; de Liudolfe, archevêque de Trèves, Hartung de Juvave ou Saltzburg, Héribert de Cologne, Tagmon de Magdebourg, Bouchard de Lyon, Badolfe de Tarantaise, et Anastase, archevêque des Hongrois, c'est-à-dire de Strigonie : ces trois derniers sans suffragants. Le roi Henri donna le nouvel évêché de Bamberg à Eberard, son chancelier, qui fut sacré le même jour par l'archevêque de Mayence; et, dans la suite, Héribert, archevêque de Cologne, remit l'évêque de Vitzbourg dans les bonnes grâces du roi. Outre l'église cathédrale dédiée à saint Pierre et à saint George, le roi bâtit à Bamberg un monastère de chanoines du côté du midi en l'honneur de saint Etienne, et au septentrion un monastère de moines en l'honneur de saint Michel et de saint Benoît.

XXIV. Saint Aufrid, évêque d'Utrecht.

Entre les évêques suffragants de Cologne, qui assistèrent au concile de Francfort, on trouve Ansfrid, évêque d'Utrecht, que d'autres nomment Aufrid. Il étoit très-noble, et fut élevé par son oncle paternel Robert, archevêque de Trèves. Ensuite ayant embrassé la profession des armes, selon sa naissance, il servit Brunon, archevêque de Cologne, et l'empereur Othon le grand, qui avoit en lui une confiance particulière (1). Comme il étoit fort instruit des lois divines et humaines, il avoit une grande autorité, soit dans les jugements, soit dans les diètes ou assemblées; mais les ignorants voyant qu'il employoit à la lecture ses heures de loisir, disoient qu'il menoit la vie d'un moine. Il fut comte de Louvain, et employoit les armes pour réprimer les pillages fréquents en Brabant comme ailleurs.

(1) Ibid. p. 60; tom. 9. (2) To. 9, Conc. p. 784. Conc. p. 785. Ditm. p. 67.

(1) Mabill. Sæc. 6. Ben-p. 86. Boll. 3 mai, to. 12, p. 428.



Il fonda avec Hilsuinde, son épouse, le monastère de Thoren, dont leur fille Bénédicta fut la première abbesse, et la mère s'y retira et y mourut saintement. Alors le comte Aufrid se trouvant libre, avoit résolu d'embrasser la vie monastique; mais Baudri, évêque d'Utrecht, étant mort l'an neuf cent quatre-vingt-quinze, l'empereur Othon III lui donna cet évêché. Il s'en défendoit sur ce qu'il étoit avancé en âge et avoit passé sa vie dans l'exercice des armes; mais enfin ne pouvant résister aux instances de l'empereur, il prit son épée et la mit sur l'autel de la vierge, c'étoit à Aix-la-Chapelle, et dit : Jusqu'ici j'ai employé ma puissance temporelle contre les ennemis des pauvres, désormais je recommande à la Sainte-Vierge et ma nouvelle dignité et mon salut. Sur la fin de sa vie il devint aveugle, et se retira dans un monastère qu'il avoit fondé; mais, quoiqu'il eût pris l'habit, il ne laissoit pas d'assister aux conciles et aux diètes. Il mourut l'an mil dix, le troisième jour de mai, et est compté entre les saints, aussi bien qu'Hilsuinde, son épouse.

## XXV. Religion du roi Robert.

En France, le roi Robert, touché des censures ecclésiastiques et des exhortations d'Abbon de Fleury, renvoya la reine Berthe dès l'an mil un, puis il délibéra long-temps sur le choix d'une autre épouse, et enfin vers l'an mil six il prit Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles (1). Ce roi fit tenir un concile à Chelles, en son palais, l'an mil huit, le dix-septième de mai, où assistèrent treize évêques. Les plus connus sont Leuthéric, archevêque de Sens, et Hugues de Tours, Fulbert, évêque de Chartres depuis l'année précédente mil sept, et Adalbéron de Laon, qui devoit être fort âgé. Il ne reste de ce concile qu'une charte en faveur de l'abbaye Saint-Denis, où le roi dit que depuis le règne de l'empereur Charles III, c'est Charles le gros, ce monastère avoit été tellement négligé, que les moines en étoient venus à la pompe séculière, ce qui avoit causé la dissipation de leurs biens et la diminution de leurs privilèges. C'est pourquoi le roi Hugues y avoit établi un abbé capable, nommé Vivien, à qui le roi Robert accorda quelques nouveaux droits.

Leuthéric, archevêque de Sens, étoit dans l'erreur touchant le corps de Notre Seigneur, et s'en servoit quelquefois pour éprouver les coupables, suivant un abus qui avoit cours en ce temps-là (2). Le roi Robert lui en écrivit en ces termes : Puisque le corps de Notre Seigneur doit être le salut de l'âme et du corps de celui qui le reçoit, suivant les paroles que prononce le prêtre en les donnant, comment avez-vous

(1) Mabill. Præf. 1, Sæc. (2) Helgald. tom. 4. Du-  
s 7; to. 9, Conc. p. 787. chesne, p. 64.

la témérité de dire : Reçois-le si tu en es digne, puisque personne n'en est digne? Pourquoi attribuez-vous à la divinité les souffrances corporelles? Je jure par la foi que je dois à Dieu que, si vous ne vous corrigez, vous serez privé de l'honneur du sacerdoce. L'archevêque profita de cette réprimande, et cessa d'enseigner sa mauvaise doctrine, qui commençoit à s'étendre dans le monde. Nous ne voyons point clairement quelle étoit cette erreur; mais nous voyons par la lettre du roi que l'on usoit de paroles différentes des nôtres en administrant l'eucharistie, et qu'au lieu que nous disons : Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ conserve ton âme pour la vie éternelle, on disoit : Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ soit pour toi le salut de l'âme et du corps.

## XXVI. Saint Boniface, martyr chez les Russes.

Cependant Brunon, autrement nommé Boniface, alla prêcher chez les Russes. Il étoit de la première noblesse de Saxe et parent des rois. Sa mère l'envoya à Magdebourg étudier sous Giddon le philosophe; et après saint Adalbert de Prague, il gouverna cette école. L'empereur Othon III l'ayant fait venir auprès de lui, il servit quelque temps à sa chapelle, et l'empereur l'aimoit si tendrement qu'il l'appeloit son âme. Mais Brunon quitta bientôt la cour, et embrassa la vie monastique vers l'an neuf cent quatre-vingt-dix-sept (1). Il vivoit du travail de ses mains, et souvent ne mangeoit que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; il alloit toujours nu-pieds, et quelquefois se rouloit dans les orties ou des épines, témoignant une grande ardeur pour le martyre.

En quittant l'empereur Othon, il s'attacha à saint Romuald, qu'il suivit d'abord au mont Cassin, puis à Pérée, près de Ravenne; et, après avoir long-temps mené la vie érémitique, voulant prêcher aux infidèles, il alla à Rome en demander la permission au pape. Il fit ce voyage, non-seulement à pied, mais nu-pieds, marchant loin devant les autres, et chantant continuellement des psaumes. Il mangeoit tous les jours, pour soutenir le travail du voyage, mais seulement un demi-pain, y ajoutant, les jours de fête, des fruits ou des racines, et ne buvoit que de l'eau. Le pape lui accorda la permission, non-seulement de prêcher, mais de se faire consacrer archevêque, lui donnant par avance le pallium. En retournant en Allemagne, il alloit à cheval, mais toujours nu-pieds, même par les plus grands froids; en sorte qu'il falloit quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied collé à l'étrier.

(1) Acta SS. Ben. 6, p. S. Romualdi, n. 30, 40.  
79. Dittm. lib. 6, p. 82. Vita

Il vint à Mersbourg trouver le roi Henri; et par sa permission Tagmon, archevêque de Magdebourg, le sacra et lui donna le pallium, que lui-même avoit apporté (1). Depuis sa consécration, il recevoit tous les jours l'office monastique et l'office canonique, et continuoit de mortifier son corps par les jeûnes et les veilles, nonobstant ses grands voyages. Boleslas, duc de Pologne, et les autres seigneurs, lui firent de grands présents; mais il donna tout aux églises, à ses amis et aux pauvres, sans rien réserver.

Enfin, la douzième année de sa conversion, il alla prêcher en Prusse, mais sans effet. Il s'avança sur les confins de la Russie, et commença à y annoncer l'Evangile, sans s'arrêter à la défense des habitants, qui l'en vouloient empêcher. Enfin, comme il continuoit toujours, ils le prirent et lui coupèrent la tête avec dix-huit des siens, le quatorzième de février l'an mil neuf. Les corps de ces martyrs demeurèrent sans sépulture, jusqu'à ce que Boleslas les achetât, pour être la protection de sa maison. L'Eglise honore ce saint martyr sous le nom de Brunon, le quinzième jour d'octobre (2).

## XXVII. Mort de Jean XVIII. Sergius IV, pape.

La même année mil neuf, le dix-huitième de juillet, mourut le pape Jean XVIII, après avoir tenu le saint-siège cinq ans et quatre mois. De son temps l'église de Constantinople étoit unie à l'église romaine, et l'on y recevoit à la messe le nom du pape, avec ceux des autres patriarches. Le saint-siège vauqua environ trois mois; puis on élut Pierre, évêque d'Albane, Romain de naissance, qui prit le nom de Sergius IV, et fut couronné le dimanche, second jour d'octobre mil neuf (3). C'est le premier pape romain de naissance, que je trouve avoir changé de nom, soit par respect pour saint Pierre, soit parce qu'il se nommoit aussi Bouche de porc, comme Dittmar le témoigne. Il avoit été cinq ans évêque d'Albane, et fut pape deux ans et neuf mois.

La même année mil neuf, mourut saint Ardouin, évêque de Rimini. Après la mort de son père, il s'attacha au prêtre Vénérius, recteur de l'église de Saint-Grégoire, homme de vie exemplaire, avec lequel il s'appliqua à la prière, et à tous les exercices de piété. Pour y vaquer plus librement, ils se retirèrent hors de la ville à Saint-Apollinaire, où ils joignoient le travail à la prière. Ardouin ayant été ordonné prêtre, plusieurs venoient lui demander ses instructions et ses conseils; et il reprenoit hardiment les pécheurs, même Rodolphe, comte de Rimini. On lui faisoit beaucoup de

(1) Dittm. p. 82. Cotel. p. 148, C. Epitaph.  
(2) Martyr. R. 15 oct. ap. Bar. 1012. Dittm. lib. 6,  
(3) Papebr. Conat. Epist. p. 84.  
Pet. Antio. to. 2. Monum.

présents, mais il donnoit tout aux pauvres (1). L'évêque Jean ayant donné à Vénérius l'abbaye de Saint-Gaudence, Ardouin s'y retira avec lui, et y finit saintement ses jours le quinzième d'août mil neuf, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles..

## XXVIII. Eglise du Saint-Sépulchre abattue.

On apprit, peu de temps après, que le prince de Babylone avoit fait abattre l'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem; et il passa pour constant en France que c'étoit à la poursuite des juifs. Voici comme le moine Glabert le raconte. Les juifs étoient indignés de voir une multitude innombrable de chrétiens aller en pèlerinage au saint sépulchre (2). Il y avoit grand nombre de juifs à Orléans, où le roi Robert faisoit souvent son séjour, et c'étoient les plus fiers et les plus hardis de tous. Ils gagnèrent donc par argent un nommé Robert, serf fugitif du monastère de Melleray, qui couroit le monde en habit de pèlerin, et l'envoyèrent avec des lettres écrites en caractères hébraïques, et enfermées dans un bâton, adressées au prince de Babylone, qui portoient que s'il ne faisoit promptement détruire cette maison, si vénérable aux chrétiens, ils le dépouilleroient bientôt de son royaume. Le prince alarmé envoya des gens à Jérusalem, qui renversèrent l'église de fond en comble. Ils s'efforcèrent même de rompre avec des masses de fer la grotte du saint sépulchre, mais ils ne purent. C'est la seconde fois que cette église fut ruinée : la première fut au mois de juin six cent treize, quand elle fut brûlée par les Perses.

On sut ensuite par tout le monde que ce désastre étoit arrivé par la malice des juifs; et les chrétiens résolurent d'un commun consentement de les bannir de toutes leurs terres (3). Ainsi la haine publique éclatant contre eux, on les chassa des villes; plusieurs furent noyés ou tués par le fer, et par d'autres genres de mort, et quelques-uns se tuèrent eux-mêmes, en sorte qu'il en paroisoit peu dans la chrétienté. Les évêques firent défense à tous les chrétiens d'avoir avec eux aucun commerce d'affaires, ordonnant toutefois de recevoir ceux qui voudroient se convertir. Ainsi plusieurs se firent baptiser, par la crainte de la mort, et revinrent peu après à leur ancienne façon de vivre.

Le porteur de la lettre, qui avoit causé tant de mal, revint à Orléans, et fut reconnu par un pèlerin, qui avoit voyagé avec lui au Levant, et qui le trouva encore en grande liaison avec les juifs, dont il avoit reçu de grandes récompenses. Il fut pris et fouetté si rudement, qu'il confessa son crime; et aussitôt les

(1) Mabill. Sæc. 6, p. 81. (3) Sup. liv. XI, n. 54;  
Pet. Dam. Opusc. vi, c. 26. liv. XXXVIII, n. 10. Chr.  
(2) Glab. III, Hist. c. 7. Pasc. p. 385.  
V. Chr. Ademari, p. 175.



officiers du roi le condamnèrent au feu, et il fut brûlé hors la ville, à la vue de tout le peuple. Cinq ans après la ruine de cette église, les juifs qui s'étoient cachés en divers lieux, recommencèrent à paroître, et se rétablirent comme auparavant. La même année, la mère du prince de Babylone, qui étoit chrétienne et se nommoit Marie, commença à rebâtir l'église du Saint-Sépulcre; et une multitude incroyable de gens de tout pays allèrent à Jérusalem, et donnèrent de grandes sommes pour contribuer à ce bâtiment. Tel est le récit de Glabert. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an mil douze, le roi Henri fit aussi chasser les juifs de Mayence (1).

Les Grecs comptent la chose ainsi : L'an du monde six mil cinq cent dix-huit, indiction huitième, c'est l'an de J.-C. mil dix, Aziz, qui commandoit en Egypte, ayant rompu les traités avec les Romains, pour un très-petit sujet, renversa le temple magnifique du Saint-Sépulcre à Jérusalem, ruina les monastères, et en chassa les moines, qui s'enfuirent de toutes parts.

## XXIX. Califes fatimites.

Mais les histoires orientales nous apprennent que ce destructeur du Saint-Sépulcre fut le troisième des califes fatimites Haquem-biamrilla, et non pas son père Aziz : ce qu'il faut reprendre de plus haut. J'ai marqué le commencement de la puissance des fatimites en Afrique, et les premiers princes de cette race, Mahomet le Mèhédi et son fils Caïm. Il eut pour successeur son fils Almansor, et celui-ci son fils Moëzlidinilla, qui conquiert l'Egypte en trois cent cinquante-huit, de l'hégire neuf cent soixante-neuf de J.-C., et y fut reconnu calife, faisant cesser la prière, qui se faisoit au nom du calife Abbaside, résidant à Bagdad; ce qui produisit un schisme entre les musulmans (2). Car une partie reconnoissoit toujours le calife Abbaside, et l'autre le calife fatimite; et ce schisme dura environ deux cents ans. En trois cent soixante-deux, neuf cent soixante-onze, Moëz fit bâtir une nouvelle ville, qui devint sa capitale, et qui fut nommée Alcaïra, c'est-à-dire la victorieuse, parce qu'elle fut fondée sous l'ascendant de la planète de Mars; c'est le Grand-Caire. Moëz mourut en trois cent soixante-cinq, neuf cent soixante-quinze, et eut pour successeur son fils Aziz-billa.

Celui-ci avoit épousé une chrétienne, dont il eut une fille, et en sa considération il fit patriarches ses deux frères Jérémie de Jérusalem, et Arsène d'Alexandrie, tous deux melquites. Arsène obtint du calife l'église de Notre-Dame, occupée jusque-là par les jacobites, et elle devint l'église patriarcale des

melquites. Aziz mourut en trois cent quatre-vingt-six, neuf cent quatre-vingt-seize, et eut pour successeur son fils Haquem-biamrilla, âgé de onze ans, qui en régna vingt-cinq (1).

Il fut méchant, impie, extravagant, inconstant en ses résolutions, et cruel, jusqu'à faire brûler une grande partie du Caire, et massacrer grand nombre des habitants (2). Il persécuta les chrétiens et les juifs, et ruina leurs églises et leurs synagogues, ce qui en fit apostasier plusieurs, pour se rendre musulmans; mais ensuite il leur permit de retourner à leur religion, et de rebâtir leurs oratoires. Enfin il vouloit se faire adorer, et avoit une liste de ceux qui le reconnoissoient pour Dieu, où il en comptoit jusqu'à seize mille. Il fut aidé dans ce dessein par un imposteur persan, nommé Mahomet, fils d'Ismaël, et surnommé Darari, qui vint en Egypte l'an quatre cent huit, mil dix-sept (3). Il se mit au service de Haquem, gagna ses bonnes grâces, et s'attira ses bienfaits en publiant que ce prince étoit Dieu le créateur de l'univers. Le peuple en fut tellement irrité, qu'il résolut la perte de Darari, et un Turc le tua dans le chariot même du calife; puis sa maison fut pillée: on ferma les portes du Caire, et dans le tumulte qui dura trois jours, il y eut quelques Darariens de tués, car cet imposteur avoit fait des sectateurs.

Il eut même un successeur, Persan comme lui, nommé Hamza, fils d'Ahmed, et surnommé Alhadi, c'est-à-dire le directeur. Il eut grand nombre de disciples, et établit des docteurs dans l'Egypte et la Syrie. Car elle étoit comprise dans la domination des califes fatimites, qui s'étendoit même bien avant dans l'Arabie. Hamza prêchoit le libertinage, permettant aux siens d'épouser leurs sœurs, leurs filles et leurs mères, dispensant de tous les exercices de religion, du jeûne, de la prière, du pèlerinage. Ses sectateurs étoient en grand nombre; le calife Haquem le protégeoit ouvertement, et suivoit lui-même ses maximes, négligeant ses fonctions de calife et de chef de la religion, qui étoient de faire la prière et prêcher dans la mosquée le vendredi. Il ne jeûnoit point le ramadan, ne célébroit point les deux fêtes des musulmans, et fit même cesser le pèlerinage de la Mecque pendant quelques années.

## XXX. Eglises d'Orient.

Ce tyran persécuta cruellement Zacharie, patriarche Jacobite d'Alexandrie; mais il faut reprendre la suite de ces patriarches: Gabriel qui mourut l'an neuf cent trente-huit, eut pour successeur Côme, qui tint le siège douze ans, puis Macaire pendant vingt ans, puis Théophane élu l'an trois cent quarante-cinq

(1) Chr. Saxo. 1012. Cedr. Elm. lib. III, p. 227. Bibl. p. 706.  
(2) Sup. liv. LV, n. 23.

(1) Elm. p. 247, 248. berrilla. p. 411.  
(2) Elm. p. 259. Abulfar. (3) Elm. p. 264. Bibl. p. 221. Bibl. Or. Hakem- Orient. Dararioun. p. 287.

de l'hégire, neuf cent cinquante-six de J.-C. (1). Il se fit renégat; c'est pourquoi les évêques de sa communion s'élevèrent contre lui, et l'ayant mis dans une barque, le tuèrent et jetèrent son corps dans la mer. Il avoit tenu le siège quatre ans et demi, et on le compte pour le soixantième patriarche. Son successeur fut Menas, ordonné l'an trois cent cinquante, neuf cent soixante-un; puis Ephrem, Syrien, fut ordonné l'an trois cent soixante-sept, neuf cent soixante-dix-sept; et après trois ans et demi de pontificat, il fut empoisonné par un écrivain chrétien, à qui il ne vouloit pas souffrir d'entretenir une concubine. Ce patriarche donna tout son bien aux pauvres, et abolit l'usage simoniaque de prendre de l'argent pour les ordinations. Sa vertu le fit aimer du calife Moëz, qui le faisoit souvent venir à son palais, et lui rendoit beaucoup d'honneur.

Du temps de ce patriarche, vivoit Sévère, fils d'Elmocfah, évêque d'Asmonin, un des plus célèbres docteurs entre les jacobites (2). Ils le regardoient comme un grand théologien; il étoit très-savant dans la langue coptique ou égyptienne, et très-éloquent en arabe. Par cette raison, le patriarche Ephrem le choisit pour disputer contre un juif africain qui avoit demandé au calife fatimite Moëz la permission d'avoir en sa présence une conférence avec les chrétiens, où il se vanteroit de les confondre; mais Sévère le confondit lui-même publiquement. Il fut aussi en grande liaison avec Vaza, fils de Réja, qui, ayant été converti par un miracle attribué à saint Mercure, embrassa la vie monastique dans le monastère de Saint-Macaire, écrivit plusieurs ouvrages, entre autres sa vie, et souffrit enfin le martyre.

Sévère d'Asmonin est principalement connu par ses ouvrages, qui se trouvent manuscrits dans les bibliothèques, particulièrement dans celle du roi. Un des principaux est l'histoire des patriarches d'Alexandrie, depuis saint Marc jusqu'à Dioscore, et depuis Dioscore jusqu'à son temps; mais dans cette seconde partie, il ne fait mention que des jacobites. Il dit que pour cet ouvrage il s'étoit servi des anciens livres grecs, coptes et arabes, qui étoient dans le monastère de Saint-Macaire. C'est dans cette histoire qu'il rapporte l'apparition d'un enfant dans l'eucharistie, que Vaza, fils de Réja, rapporte aussi dans sa vie, disant l'avoir apprise de Sévère (3).

Les autres ouvrages de Sévère sont partie de théologie, partie de morale. Une exposition abrégée de la foi selon les jacobites. Une réponse au traité du patriarche melquite Eutyquius contre les jacobites sur le mystère de l'incarnation. Un traité de l'unité de Dieu con-

(1) Chr. Orient. p. 132. Sup. liv. LV, n. 13. Elmas. p. 220, 230, 246.  
(2) Elm. p. 246.  
(3) Perpétuité, to. 3.

tre les juifs et les motazales ou épicuriens mahométans. Réfutation d'un ouvrage d'Ebn-Obeid, métropolitain nestorien de Damas, sur le symbole. Des réponses canoniques, et quelques autres traités de discipline. Ces ouvrages sont cités avec éloge par la plupart des auteurs qui ont écrit depuis, même par les melquites, quoique orthodoxes. Car ils se servent quelquefois des écrits de Sévère sur l'eucharistie et les autres matières qui ne sont point controversées avec les jacobites, et peuvent être utiles à tous les chrétiens. Mais alors ils citent ces écrits sans nommer l'auteur.

Après Ephrem, Philothée fut mis sur le siège d'Alexandrie, l'an trois cent soixante-onze, neuf cent quatre-vingt-un, et le tint vingt-quatre ans. Il aimoit l'argent et la bonne chère, et étoit toujours dans le bain. Il rétablit la simonie dans les ordinations, et mourut de frayeur d'une vision qu'il eut en célébrant la messe dans l'église de Saint-Marc. De son temps, Arsène fut patriarche des melquites, comme j'ai dit, et c'est le seul que je trouve depuis Eutyquius.

Le successeur de Philothée fut Zacharie, ordonné patriarche des jacobites, l'an trois cent quatre-vingt-treize, mil trois, qui étoit la septième année du calife Haquem, et il tint le siège vingt-huit ans (1). Ce tyran le fit exposer à des lions affamés, qui toutefois ne lui firent aucun mal, mais il se tint caché pendant neuf ans. Les églises demeurèrent longtemps fermées, sans que personne osât célébrer la messe, que dans l'église de Saint-Maurice, et le calife obligea les chrétiens à porter une croix pendue au cou, et les juifs la tête d'un veau. Enfin ce tyran fut tué par l'ordre de sa sœur, qu'il vouloit faire mourir, l'an quatre cent onze de l'hégire, mil vingt de Jésus-Christ.

## XXXI. Concile de Léon.

En Espagne, le roi Alphonse V vint à Léon, capitale de son royaume, avec la reine Elvire, son épouse, et y assembla tous les évêques, les abbés et les seigneurs, le jour de Saint-Jacques, vingt-cinquième de juillet, ère mil cinquante, qui est l'an mil douze, et de ce concile il nous reste sept canons (2). Le premier porte qu'à l'avenir dans tous les conciles on commencera par juger les causes de l'Eglise. C'est que ces conciles étoient aussi des assemblées politiques, où on traitoit des affaires temporelles. Après la cause de l'Eglise, ajoute le concile, on traitera celle du roi, puis celle des peuples. Les abbés et les moines demeureront sous la juridiction de leurs évêques, et les uns ne recevront point ceux des autres (3). Le reste de ces canons regarde la conservation du temporel des églises, et l'on y voit qu'on les pilloît en Espagne

(1) Elm. p. 263. Chr. Or. tom. 9. Conc. p. 817.  
(2) Pelag. Ovet. p. 64; (3) C. 6, 3.



comme ailleurs. Le roi Alphonse repeupla la ville de Léon, qu'Almansor et son fils Abdelméléc avoient détruite. Il rétablit les lois gothiques, et y en ajouta d'autres. Après avoir régné vingt-neuf ans, il fut tué d'un coup de flèche près Visu en Portugal, et enterré à Léon l'an mil vingt-huit. Son fils Vérémond III lui succéda.

## XXXII. Saint Elfège de Cantorbéry.

En Angleterre, saint Elfège, quatrième archevêque de Cantorbéry depuis saint Dunstan, s'efforçoit de rétablir la discipline de l'Eglise, déchue après la mort de ce grand homme. Elfège étoit né vers l'an neuf cent cinquante-cinq, de très-noble race; mais dès sa jeunesse il quitta le monde, pour embrasser la vie monastique; et après avoir passé quelques années sous l'obéissance, il fonda le monastère de Bath, et en fut abbé. Après la mort de saint Ethelvod, arrivée en neuf cent quatre-vingt-quatre, il fut ordonné évêque de Winchester par saint Dunstan, de la manière que j'ai rapportée, et se rendit recommandable par toutes sortes de vertus (1). L'hiver, par le plus grand froid, il se levait la nuit nus-pieds, en chemise, et sortoit dehors pour prier; quelquefois il se mettoit dans la rivière jusqu'à la ceinture, pendant sa prière. Il ne mangeoit jamais de chair, s'il n'étoit malade. Il avoit un si grand soin des pauvres, qu'il ne souffroit point qu'aucun de son diocèse mendiât publiquement, ni qu'aucun pauvre étranger en sortit les mains vides; et quand les autres fonds lui manquoient, il leur faisoit distribuer le trésor de l'église.

Saint Dunstan, se voyant près de sa fin, pria Dieu instamment de lui donner Elfège pour successeur, et il l'obtint, car, après saint Dunstan, Ethelgar fut archevêque de Cantorbéry pendant un an; puis en neuf cent quatre-vingt-neuf Siric, auparavant évêque de Vinton, et en neuf cent quatre-vingt-seize, Alfric qui lui avoit succédé en ce siège, lui succéda aussi en celui de Cantorbéry. Il le tint dix ans, et est loué non-seulement pour sa vertu, mais pour sa doctrine. Il composa une grammaire et un dictionnaire, et traduisit en saxon, c'est-à-dire en anglois, les premiers livres de l'Ecriture et quelques autres ouvrages. Il en composa aussi plusieurs en cette langue, entre autres une histoire de son église, et cent quatre-vingts sermons. Nous avons entre les conciles, une lettre d'Alfric à un évêque nommé Vulfin, avec un modèle d'instruction pour son clergé, comme pour des gens peu instruits, même des premiers devoirs de leur profession (2). Il insiste principalement sur

(1) Vita Sæc. 6. Bened. pag. 115. Boll. 10 Apr. to. 10, pag. 630. Sup. I. LVII, n. 13. (2) Wilhelm. de Gest. Pontif. p. 203. Mabill. Sæc. 6, Ben. p. 61; tom. 9, Conc. p. 1003.

l'obligation de la continence. Alfric mourut l'an mil six, après avoir tenu dix ans le siège de Cantorbéry, et est compté entre les saints.

Ce fut donc après sa mort qu'Elfège, ayant gouverné vingt-deux ans l'église de Winchester, fut transféré à Cantorbéry, à l'âge de cinquante-deux ans. Il alla à Rome recevoir du pape le pallium; et y apprit par révélation la mort de Quénulfe, son successeur dans le siège de Winchester, qui avoit acheté cette dignité. A son retour, le roi Ethelred, par son conseil et par celui d'Oulstan, archevêque d'York, convoqua un concile en un lieu nommé Enham (1), où tous les évêques et les seigneurs anglois furent appelés, et on y fit trente-deux canons, pour la réformation des mœurs et de la discipline, particulièrement des moines et des religieuses. Les prêtres méprisoient tellement les canons, que quelques-uns avoient deux femmes ou plus, et cet abus avoit passé en coutume; le concile leur ordonna de les quitter, promettant que ceux qui garderaient fidèlement la continence, seront traités comme les nobles. On ordonna d'abolir les superstitions païennes, et de chasser du pays les devins, les enchanteurs et les sorciers. Défense de vendre un chrétien pour l'envoyer hors du pays, principalement chez les infidèles. Défense de se marier dans le sixième degré de parenté, ou du vivant de la première femme. On recommande de payer toutes les redevances dues à l'Eglise, particulièrement le denier de saint Pierre, d'observer les fêtes et le jeûne du vendredi, de se confesser souvent, et communier au moins trois fois l'année. Les amendes des crimes commis contre Dieu, quoique décernées par le juge séculier, sont appliquées à l'Eglise (2).

## XXXIII. Martyre de saint Elfège.

Cependant les pirates danois attaquoient l'Angleterre, qui n'étoit pas en état de leur résister. Elfège s'efforçoit de les arrêter par ses exhortations, et même de les convertir; il rachetoit les captifs, et nourrissoit le peuple réduit à la famine, qui le chargeoit de bénédictions, tandis que les infidèles s'en moquoient. Enfin l'an mil onze, les Danois assiégèrent Cantorbéry et la prirent de force; tout passa par le fer et le feu, sans épargner les femmes ni les enfants (3). Saint Elfège, s'échappant des mains de ses moines qui le retenoient dans l'église, accourut au milieu des corps morts, et se présentant aux ennemis, s'écria: Epargnez ces innocents, il n'y a point de gloire à les massacrer. Tournez plutôt votre colère contre moi, qui vous ai souvent reproché vos crimes, qui ai nourri, revêtu et racheté ceux que vous teniez captifs. Ils le

(1) To. 9, Conc. p. 789. (3) Vita n. 6. Roger. Hoved. p. 431. (2) C. 3, 4, 6, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 20, 31.

prirent aussitôt, lui serrèrent la gorge, pour l'empêcher d'en dire davantage, lui lièrent les mains, lui déchirèrent le visage de leurs ongles, lui donnèrent dans les côtés des coups de poing et de pied. Ils brûlèrent l'église, et passèrent le peuple et le clergé au fil de l'épée, ne réservant que le dixième; en sorte qu'il ne resta que quatre moines et quatre-vingts hommes séculiers. Ils laissèrent aller Elmer, abbé de Saint-Augustin, mais ils prirent Godwin, évêque de Rochester, et Léofrune, abbesse de Sainte-Mildrith.

Ils tinrent saint Elfège sept mois dans une étroite prison; mais la maladie se mit dans leurs troupes, et en peu de temps il en mourut deux mille, avec de grandes douleurs d'entrailles. Excités par les chrétiens qui regardoient ce mal comme une punition divine, ils vinrent demander pardon à l'archevêque, et le tirèrent de prison. Il leur dit: Quoique vous ne méritiez point de grâce, nous devons imiter l'exemple du sauveur, qui lava les pieds, même au disciple qui l'alloit trahir, releva ceux qui venoient le prendre après les avoir terrassés, et pria pour ceux qui l'avoient crucifié. Ayant ainsi parlé, il bénit du pain, dont il leur donna à manger à tous, et ils furent délivrés de cette calamité. Alors ils lui envoyèrent quatre de leurs chefs, qui le remercièrent de la grâce qu'il leur avoit faite; mais ils ajoutèrent que s'il vouloit jouir de la vie et de la liberté, il leur payât trois mille marcs d'or. Comme il le refusa, ils le lièrent de nouveau, et lui donnèrent la question avec des tourments inouis, le propre jour de Pâques, treizième d'avril mil douze, puis le remirent en prison.

Le samedi suivant, ils l'en tirèrent, et l'ayant mis sur un cheval, le menèrent avec une troupe de gens armés pour le juger. Ils lui dirent: Paie-nous l'or que nous demandons, si tu ne veux être aujourd'hui donné au monde en spectacle. Il répondit (1): Je vous propose l'or de la sagesse, qui est de quitter votre superstition, et vous convertir au vrai Dieu. Si vous vous obstinez à mépriser mon conseil, vous périrez plus malheureusement que Sodome, et ne prendrez pas racine en ce pays. Alors ils se jetèrent sur lui, l'abattirent à terre, le frappant du dos de leurs haches, le chargeant de pierres, d'os et de têtes de bœufs. Il se mit à genoux, et pria pour eux; puis étant tombé il se releva, et recommanda son église au bon pasteur. Enfin, un Danois qu'il avoit confirmé la veille, par une compassion barbare, pour l'empêcher de languir davantage, lui donna sur la tête un coup de hache dont il mourut. C'étoit le samedi de la semaine de Pâques, dix-neuvième d'avril l'an mil douze. Il avoit été six ans archevêque de Cantorbéry, et en avoit vécu cinquante-huit. Les chefs des Danois vouloient faire jeter son corps

(1) Vita n. 13.

dans la rivière; mais ceux qu'il avoit convertis et qui étoient en grand nombre, vinrent à main armée le revendiquer, et il fit plusieurs miracles. Les habitants de Londres l'ayant appris, le rachetèrent pour une grosse somme d'argent, et l'enterrèrent chez eux; mais dix ans après il fut transféré à Cantorbéry. L'église l'honore comme martyr le jour de sa mort (1).

## XXXIV. Géron, archevêque de Magdebourg.

La même année mil douze, l'église cathédrale de Bamberg étant achevée, le roi Henri la fit dédier solennellement le jour de sa naissance, sixième de mai (2). Il s'y trouva plus de trente-six évêques avec Jean, patriarche d'Aquilée, qui fit la cérémonie. Les deux abesses Sophie et Adélaïde, sœur de l'empereur Othon III, y assistèrent; et en cette joie publique le roi accorda le pardon à plusieurs coupables, et le promit à plusieurs autres. Il célébra la Pentecôte de la même année à Mersbourg, où Tagmon, archevêque de Magdebourg, devoit chanter la messe le jour de la fête; mais il tomba malade, et Dittmar, évêque de Mersbourg, eut ordre de faire cette fonction. Tagmon mourut le huitième de juin, après huit ans et quatre mois de pontificat; et le roi en ayant été averti, envoya Henri, évêque de Virtrbourg, pour apprendre l'intention du chapitre et des vassaux, touchant le choix du successeur, sans qu'ils fissent d'élection en forme. Ils témoignèrent tout d'une voix souhaiter pour archevêque le prévôt Valtherd, que le roi manda, le fit entrer seul dans sa chambre, et l'entretint long-temps. En sortant Valtherd montra à ceux qui l'avoient accompagné, l'anneau qu'il portoit à la main, disant: Voilà le gage de la grâce que le roi m'a faite. Ensuite ils vinrent tous devant le roi, qui s'étendit sur les louanges de Valtherd; ils l'élurent en forme, et aussitôt le roi lui donna le bâton pastoral. Après lui avoir prêté serment il fut mené à l'église, et les assistants chantèrent les louanges de Dieu.

C'est Dittmar qui rapporte ces circonstances, auxquelles il fut présent, et on y voit tout ce qui s'observoit en Allemagne sous le saint roi Henri pour remplir les évêchés. Sitôt qu'un évêque étoit mort, on en donnoit avis au roi, on attendoit son agrément pour procéder à l'élection, il la confirmoit en donnant à l'élu l'anneau et le bâton pastoral, et il recevoit son serment avant qu'il prit possession. Nous verrons sous les règnes suivants l'importance de ces faits.

Le samedi suivant, Arnoul, évêque d'Halberstad, intronisa Valtherd par ordre du roi, et le dimanche vingt-deuxième de juin il fut sacré par ses cinq suffragants. Mais il ne rem-

(1) Martyr. R. 19 Apr. (2) Dittm. lib. 6, p. 74 Chr. Saxo. an. 1012.



plit le siège de Magdebourg que sept semaines, et mourut le douzième d'août la même année mil douze. Il étoit sévère en apparence, mais doux en effet, juste et ferme dans ses résolutions, et courageux à défendre les droits de l'Eglise. Quand on le vit prêt à rendre l'âme, on le tira de son lit, on le mit sur un cilice avec de la cendre dans les mains, une croix sur sa poitrine et des cierges allumés. Il avoit amassé quantité de livres qui furent pillés à sa mort avec le reste des meubles. Thierry, neveu de l'évêque Ditmar, avoit été élu archevêque de Magdebourg; mais le roi fit élire Geron, son chapelain, et prit Thierry à sa place. Geron fut ordonné le jour de Saint-Maurice, vingt-deuxième de septembre mil douze (1).

Après la Saint-Martin, le roi Henri vint à Coblenz, et y tint un grand concile pour la condamnation de Thierry, évêque de Metz, et des autres rebelles de Lorraine. Thierry étoit frère de la reine Cunégonde, et dès l'an mil dix il s'étoit révolté contre le roi, son beau-frère, parce qu'il avoit donné à l'église de Bamberg les terres du douaire de sa sœur. Le roi avoit fait des plaintes contre lui au concile de la dédicace de Bamberg; et en celui de Coblenz, il fut suspendu de la célébration de la messe, jusqu'à ce qu'il se fût justifié (2).

#### XXXV. Mort de Sergius IV. Benoît VIII, pape.

Le roi Henri célébra à Polden, en Saxe, la fête de Noël mil douze (3). Là, vint le nouveau pape Benoît VIII avec tout l'appareil de sa dignité, et raconta devant tout le monde, d'une façon lamentable, comment il avoit été chassé. Le pape Sergius IV étoit mort la même année mil douze, le treizième de juillet, après avoir tenu le saint-siège deux ans et neuf mois. Il fut enterré à Saint-Jean-de-Latran, et, après sa mort, les Romains se partagèrent : les uns élurent un nommé Grégoire, les autres Jean, évêque de Porto, fils de Grégoire, comte de Tusculum (4). Celui-ci l'emporta, et étant reconnu pape il prit le nom de Benoît VIII, et tint le saint-siège près de douze ans. Toutefois, la faction de Grégoire s'étant relevée, Benoît fut obligé de sortir de Rome, et d'aller implorer le secours du roi Henri.

#### XXXVI. Mort de saint Libentius. Unvan, archevêque de Brême.

Au commencement de l'année suivante mil treize, mourut saint Libentius ou Liévize, archevêque de Brême et de Hambourg, après une longue maladie. La nuit de devant sa mort,

il dit à ceux qui étoient auprès de lui : Mes enfants, apprenez par mon exemple à ne vous jamais défier de la bonté divine. J'ai suivi le pape Benoît exilé en ces quartiers, quoi que l'on fit pour m'en détourner (1). Je l'ai servi tant qu'il a vécu, et après sa mort j'ai rendu toutes sortes de services à mon seigneur Adal-dague. Il me donna le soin de ses pauvres, puis il me fit son camérier : je lui ai succédé tout indigne que je suis, par votre choix et par la grâce du roi. Remettons-nous de bon cœur toutes les fautes que nous avons faites les uns contre les autres. Je vous conseille d'élire, pour gouverner notre église, Othon, votre confrère, et de prier Dieu que le roi l'ait agréable. Ils promirent tous de suivre ce conseil.

Le saint prélat mourut le lendemain dimanche, quatrième de janvier, après vingt-cinq ans de pontificat. Le roi Henri en ayant appris la nouvelle, le regretta et témoigna une grande confiance en ses prières; mais quand Othon vint se présenter à lui avec les députés de l'église vacante, il refusa de confirmer son élection, donna l'archevêché de Hambourg à Unvan, son chapelain, et y fit consentir les députés, quoiqu'avec répugnance. Puis, prenant Othon par la main, il promit de lui faire quelque autre grâce. Il donna donc à Unvan le bâton pastoral, et le fit sacrer en sa présence par Geron, archevêque de Magdebourg, assisté de deux évêques. Unvan reçut ensuite le pallium du pape Benoît VIII, et tint le siège de Brême et Hambourg pendant seize ans. Il étoit d'une grande noblesse, riche et libéral, particulièrement envers son clergé, et se faisoit aimer de tout le monde (2).

#### XXXVII. Eglise de Saxe affligée.

Pendant les dernières années de l'archevêque Libentius, la basse Saxe souffrit beaucoup de la part des Slaves. Car, après la mort de l'empereur Othon III, ces peuples prenant avantage de la division qui fut entre les Saxons, pour la succession du royaume, secoururent le joug, et prirent les armes pour recouvrer leur liberté. Ils y furent encore poussés par la dureté des gouverneurs chrétiens. Car Bennon, duc de Saxe, homme distingué par sa vertu et protecteur des églises, étant mort, son fils Bernard mit le pays en trouble par sa révolte contre le roi Henri, et attaqua toutes les églises, particulièrement celles qui n'avoient pas voulu suivre son parti (3). D'ailleurs, oubliant la prudence avec laquelle son père et son aïeul avoient ménagé les Slaves, il les opprima par avarice, et les traita si cruellement, qu'il les mit au désespoir : tandis que le

marquis Théodoric ne les traitoit pas mieux dans la Saxe orientale.

Ces peuples donc, encore barbares et foibles dans la foi, renoncèrent en même temps au christianisme et à l'obéissance des Saxons. Ils ravagèrent, premièrement, par le fer et par le feu, le pays qui est au nord de l'Elbe. Ils brûlèrent toutes les églises, et les ruinèrent jusqu'aux fondements : ils firent mourir, par divers supplices, les prêtres et les autres ministres des autels; enfin, ils ne laissèrent au-delà de l'Elbe aucune trace de christianisme. A Hambourg, ils emmenèrent plusieurs captifs, tant du clergé que des habitants, et en tuèrent encore plus en haine de la religion. A Aldinbourg, qui étoit la ville la plus peuplée de chrétiens, après avoir tué le reste comme des bêtes, ils gardèrent soixante prêtres pour s'en jouer cruellement; et, après leur avoir coupé en croix la peau de la tête, ils leur ouvrirent l'os, en sorte que la cervelle paroisoit; puis, ils les promenèrent par toutes les villes des Slaves, les mains liées derrière le dos, les frappant et les tourmentant jusqu'à la mort. On eût fait un livre entier des martyrs qui souffrirent en cette occasion. C'est ainsi que tous les Slaves d'entre l'Elbe et l'Eider renoncèrent au christianisme, après l'avoir conservé plus de soixante-dix ans, c'est-à-dire durant tout le temps des Othons.

#### XXXVIII. Saint Henri, couronné empereur.

Cependant le roi Henri passa en Italie, et célébra à Pavie la fête de Noël de l'an mil treize. Le pape Benoît VIII étoit déjà de retour à Rome, et le roi y étant aussi arrivé y fut couronné empereur le vingt-deuxième de février mil quatorze, jour de la chaire de saint Pierre, ce qui se passa ainsi (1). Henri étoit accompagné de la reine Cunégonde, son épouse, et entouré de douze sénateurs, dont six avoient la barbe rase à la romaine, six de longues moustaches à la françoise, et des bâtons à la main. Il arriva ainsi à l'église de Saint-Pierre, où le pape l'attendoit, et avant qu'il y entrât il lui demanda s'il vouloit être le protecteur et le défenseur de l'Eglise, et fidèle en tout à lui et à ses successeurs. Le roi le promit, et alors le pape le sacra et le couronna empereur avec la reine son épouse, et fit suspendre devant l'autel de Saint-Pierre la couronne que Henri portoit auparavant. Le même jour le pape donna un grand souper à l'empereur et à l'impératrice dans le palais de Latran. C'est ainsi que le raconte l'évêque Ditmar.

Le moine Glabert ajoute que le pape avoit fait faire une pomme d'or ornée de deux cercles de pierreries croisés, avec une croix d'or plantée dessus (2). La pomme représentoit le

monde, la croix figuroit la religion dont l'empereur doit être le protecteur, et les pierreries les vertus dont il doit être orné. La pomme, pour figurer le monde, n'étoit pas une invention nouvelle : on en voit à la main des empereurs dans les médailles antiques. Le pape donna cette pomme en présence de tout le peuple à l'empereur Henri, qui la reçut avec plaisir, et dit au pape : Vous voulez, saint-père, m'apprendre par là comment je dois gouverner. Puis, en regardant la pomme, il ajouta : Ce présent ne peut mieux convenir à personne, qu'à ceux qui ont foulé aux pieds les pompes du monde pour suivre plus librement la croix; et il l'envoya au monastère de Clugny, estimé alors le plus régulier de tous, et auquel il avoit déjà fait de riches présents. Glabert dit au même endroit : Il paroît très-raisonnable et très-bien établi, afin de maintenir la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur, sinon celui que le pape aura choisi pour son mérite, et à qui il aura donné la marque de cette dignité. C'est un témoignage de l'opinion du temps; car cette histoire est adressée à saint Odilon, mort en mil quarante-neuf.

Pendant que l'empereur Henri étoit à Rome, il demanda aux prêtres pourquoi, après l'Evangile, ils ne chantoient pas le symbole, comme on faisoit dans les autres églises (1). Ils répondirent que l'église romaine, n'ayant jamais été infectée d'aucune hérésie, n'avoit pas besoin de déclarer sa foi par le symbole. Toutefois, l'empereur persuada au pape Benoît de le faire chanter à la messe solennelle. C'est ce que témoigne Bernon, abbé de Richenou, qui étoit présent.

#### XXXIX. Concile de Ravenne.

L'empereur avoit déjà donné l'archevêché de Ravenne à son frère Arnoul; mais comme la possession lui en étoit disputée, il le fit alors introniser de nouveau, et consacrer sur le lieu par le pape. Il vouloit aussi faire dégrader Adalbert, usurpateur de ce siège; mais, à la prière des gens de bien, il lui donna l'évêché d'Archie (2). Le pape déposa quatre évêques ordonnés par l'archevêque Léon, depuis qu'il avoit perdu la parole.

Le nouvel archevêque Arnoul tint un concile la même année mil quatorze, le dernier jour d'avril, dans l'église de la Résurrection, à Ravenne, où assistèrent Sigefroy, évêque de Plaisance et plusieurs autres, des provinces d'Emilie, de Flaminie et de Pentapole (3). On rapporta à ce concile que pendant la vacance du siège de Ravenne, qui avoit duré onze ans depuis la mort de Frédéric, arrivée en mil trois, il s'étoit commis plusieurs désordres dans la province, entre autres des ordinations illécites, et des dédicaces irrégulières d'églises.

(1) Ditm. p. 77, 78, 79.  
(2) Chr. Saxo. 1012. Id.  
1010. Ditm. lib. vi, p. 54,  
p. 80.

(3) Chr. Saxo. 1013. Ditm.  
p. 84.  
(4) Papebr. Conat. Chr.  
Cass. l. II, c. 29.

(1) Sup. liv. LVII, n. 16.  
Mabill. Sac. 6, p. 129. Ditm.  
lib. 6, p. 80. Sup. liv. LVI,  
n. 11.

(2) Chr. Sax. 1013. Adam.  
lib. II, c. 33.  
(3) Ibid. c. 30. Helmod.  
lib. I, c. 16.

(1) Chr. Saxo. Ditm. lib. 2, p. 304.  
7, init. Muratori Anecd. to. (2) Lib. I, Hist. c. ult.

(1) Bern. Aug. de Missa, c. 3.  
(2) Ditm. p. 85. Sup. n. 3.  
(3) To. 9, Conc. p. 833.



C'est pourquoi, à la première session du concile, il fut dit que tous ceux qui avoient ainsi été ordonnés demeureroient suspens, jusqu'à une discussion plus exacte. Le lendemain, le concile ordonna que toutes les églises et les oratoires, consacrés par Adalbert, seroient interdits, et la bénédiction déclarée nulle. Le troisième jour, défenses furent faites, sous peine d'anathème, à tous les évêques de la province, de vendre le saint-chrême, les recommandations des âmes, les sépultures des morts, et tout ce qui avoit été défendu par les archevêques Gerbert et Frédéric; défense aux archiprêtres de donner au peuple la bénédiction ou la confirmation par le saint-chrême, fonctions réservées aux seuls évêques.

#### XL. Religion de saint Henri.

Tandis que l'empereur Henri étoit en Italie, il fonda un évêché à Bobio, par le conseil des évêques de la province, qui le jugèrent nécessaire (1). C'est le lieu où mourut saint Colomban, et où reposent ses reliques. L'empereur ayant célébré à Pavie la fête de Pâques, qui, cette année mil quatorze, étoit le vingt-cinquième d'avril, repassa les Alpes, et visita avec peu de suite divers lieux de piété. Cependant Ardouin, qui se prétendoit toujours roi de Lombardie, ravi du départ d'Henri, s'empara de Verceil, dont l'évêque Léon eut de la peine à se sauver. Mais Ardouin fut enfin obligé de se soumettre; et abandonnant le monde, il se retira dans le monastère de Frutare, où il mourut l'an mil dix-huit, le second jour de mars; quelques-uns le comptent entre les saints.

L'empereur Henri, retournant en Allemagne, vint à Clugny voir l'abbé saint Odilon, pour lequel il avoit une telle affection (2), qu'il le visitoit souvent, et le menoit quelquefois à sa cour. A cette visite, il donna au monastère sa couronne, son sceptre, sa pomme, son habit impérial, et un crucifix, le tout d'or, du poids de cent livres. Après avoir obtenu d'être associé à cette sainte communauté, il se recommanda à leurs prières, et leur donna des terres considérables en Alsace. Saint Meinverc, évêque de Paderborn, qui accompagnait l'empereur, profita de cette occasion pour demander à saint Odilon des moines, afin de fonder un monastère près de sa ville. Il emporta aussi le poids du pain, la mesure du vin, le livre de la règle, celui des hymnes, et un antiphonier; et quand il fut de retour, il fonda près de Paderborn une chapelle en l'honneur de saint Benoît, qui devint depuis un monastère fameux.

L'empereur célébra à Bamberg la Pente-

(1) Dittm. p. 85. Mabill. 26. Bol. 5 jun. to. 49, p. 521. Chr. Ademari, p. 171.  
(2) Vita S. Meinverc. n.

côte, puis il vint au monastère de Corbie en Saxe, où la vie relâchée des moines lui déplut tellement, qu'il entreprit de les réformer, et en fit emprisonner seize des plus rebelles. Comme ce monastère étoit du diocèse de Paderborn, saint Meinverc en ayant été chassé honteusement, l'empereur, sur sa remontrance, fit déposer l'abbé, et mit en sa place Drutmar, moine de Loreshheim, l'an mil quinze, ce qui affligea tellement les moines, qu'ils se retirèrent tous excepté neuf. Plusieurs toutefois revinrent ensuite, et se soumirent à la règle (1).

Le zèle de l'empereur Henri pour la vie monastique le porta jusqu'à vouloir en faire profession lui-même (2). Il aimoit particulièrement Richard, abbé de Saint-Vanes de Verdun et lui avoit souvent fait de riches présents en or, en argent, et en ornements. Un jour il vint voir les nouveaux bâtiments des lieux réguliers, que l'abbé avoit rétablis; et en entrant dans le cloître, soutenu d'un côté par l'évêque Heimon, et de l'autre par l'abbé Richard, il dit ces paroles du psaume (3): C'est ici mon repos pour toujours, c'est l'habitation que j'ai choisie. L'évêque remarqua cette parole de l'empereur, et dit à l'abbé en particulier: Si vous retenez ce prince, et le faites moine comme il le désire, vous perdrez tout l'empire. L'abbé y fit une sérieuse réflexion, et trouva un expédient pour contenter l'empereur sans nuire à l'état.

Il le fit venir au milieu de la communauté, et l'interrogea sur son dessein. L'empereur répondit avec larmes qu'il avoit résolu de quitter l'habit séculier, et servir Dieu en ce lieu même avec les moines. Voulez-vous, dit l'abbé, suivant la règle et suivant l'exemple de Jésus-Christ, être obéissant jusqu'à la mort? Il dit qu'oui, et de tout son cœur. Et moi, dit l'abbé, je vous reçois pour moine, et dès ce jour je me charge du soin de votre âme. C'est pourquoi je veux que vous fassiez, avec la crainte de Dieu, tout ce que je vous ordonnerai. Henri le promit, et l'abbé Richard continua: Je veux donc, et je vous ordonne, que vous retourniez gouverner l'empire que Dieu vous a confié; et que, par votre fermeté à rendre justice, vous procuriez, selon votre pouvoir, le salut de tout l'état. L'empereur obéit, bien qu'à regret, et reprit le gouvernement de l'empire; mais il visitoit souvent l'abbé Richard, qui régloit par son conseil les affaires les plus importantes de l'état.

#### XLI. Saint Meinverc, évêque de Paderborn.

Saint Meinverc de Paderborn fut tiré du clergé d'Halberstat, pour venir à la cour de l'empereur Othon III, dont il étoit parent, et

(1) Chr. Saxo. Vita c. 10, n. 70. Dittm. p. 88.  
(2) Mirac. B. Rich. c. 8. Sac. 6. Bened. p. 533.  
(3) Ps. CXXXI, 14.

qui le fit son chapelain (1). L'évêque de Paderborn étant mort en mil neuf, le roi Henri fit appeler Meinverc, et en souriant il lui donna un gant, et lui dit: Prenez. Que prendrai-je? répondit Meinverc. L'évêché de Paderborn, reprit le roi. Le chapelain répondit: Que me doit cet évêché? j'ai assez de bien pour en fonder un meilleur. C'est ce que je considère, dit le roi, et je désire que vous subveniez à la pauvreté de cette église. Il répondit gaiement: Je l'accepte à cette condition; et fut sacré par Villigise, archevêque de Mayence, son métropolitain, assisté des évêques qui se trouvèrent présents. Sitôt qu'il eut pris possession, il commença à rebâtir magnifiquement des les fondements sa cathédrale, que les Barbares avoient ruinée; et pour réparer la pauvreté de son église, il obtint du roi Henri plusieurs bienfaits, tant en terres qu'autrement. Il fit aussi donner à son église, par plusieurs seigneurs, par des ecclésiastiques, et par divers particuliers, un si grand nombre de fonds de terres, qu'il y a de quoi s'étonner de la dévotion du peuple, et de l'industrie de l'évêque. Elle n'étoit pas moindre pour conserver que pour acquérir; il avoit soin que les serfs qui cultivoient ces terres ne manquaient de rien, châtiât les paresseux, et récompensât ceux qu'il trouvoit laborieux et fideles. Il visitoit son diocèse avec tant de soin, que quelquefois il alloit seul par les villages, déguisé en marchand, pour connoître mieux l'état des peuples. Il eut grand soin des études et de l'instruction de la jeunesse: en sorte que sous Imade, son neveu et son successeur, l'école de Paderborn fut très-florissante (2). On y apprenoit les sept arts libéraux, on y étudioit les poètes et les historiens, on s'appliquoit à bien écrire et à peindre. De cette école sortirent Annon, archevêque de Cologne, Frédéric de Mayence, Altman de Passau, et plusieurs autres. Saint Meinverc gouverna vingt-sept ans l'église de Paderborn, et mourut l'an mil trente-six, le samedi de la Pentecôte, cinquième de juin.

#### XLII. Le pape repousse les Sarrasins.

L'année mil seize, les Sarrasins, venant par mer en Italie, prirent Lune en Toscane, chassèrent l'évêque, et se rendirent maîtres du pays (3). Le pape Benoît l'ayant appris, rassembla tous les évêques et les défenseurs des églises, et leur ordonna de venir avec lui attaquer les ennemis, espérant, avec l'aide de Dieu, les mettre à mort. En même temps, il envoya secrètement une grande multitude de barques pour leur couper le chemin à leur retour. Le roi des Sarrasins s'en étant aperçu,

(1) Vita. c. 1, n. 4, c. 3, n. 12.  
(2) C. 6, 7, 8, 10, n. 72, etc. n. 78.  
(3) Dittm. lib. 7, p. 96.

se sauva avec peu de suite; ses troupes s'assemblèrent, et d'abord eurent grand avantage sur les chrétiens trois jours durant. Enfin ils prirent la fuite, et furent tous tués, jusqu'au dernier, en sorte que les chrétiens ne pouvoient compter le nombre des morts, ni la quantité du butin. Leur reine fut prise, et, pour punir son audace, eut la tête coupée. Le pape prit pour lui l'ornement d'or et de pierreries qu'elle portoit sur sa tête, et envoya à l'empereur sa part du butin, estimé mille livres. Après le partage du butin, les chrétiens, victorieux, s'en retournèrent chacun chez eux rendre grâces à Dieu. Le roi des Sarrasins, irrité de la mort de sa femme et de la perte de ses troupes, envoya au pape un sac plein de châtaignes, et lui fit dire par le porteur que, l'été suivant, il lui amèneroit autant de soldats. Le pape lui envoya un petit sac plein de millet, en disant que s'il n'étoit pas content du tort qu'il avoit fait au patrimoine de Saint-Pierre, il vint une seconde fois, et qu'il trouveroit autant ou plus de gens armés.

Vers le même temps, il y eut à Rome un tremblement de terre qui commença le vendredi-saint, après l'adoration de la croix (1). Un juif de la synagogue grecque donna avis au pape qu'à la même heure les juifs traitoient avec dérision l'image du crucifix. Le pape s'en étant informé exactement, et ayant trouvé qu'il étoit ainsi, condamna les coupables à perdre la vie; et après qu'ils eurent été décapités, la fureur des vents cessa.

#### XLIII. Normands en Italie.

Cependant il vint à Rome un seigneur normand, nommé Raoul, qui, s'étant attiré l'indignation du duc Richard, étoit sorti du pays avec tout ce qu'il avoit pu emporter (2). Il expliqua son aventure au pape Benoît, qui, le jugeant brave guerrier, lui exposa les entreprises des Grecs sur l'empire d'Occident; car l'empereur Basile avoit ordonné au catapan, c'est-à-dire au gouverneur de ce qui lui restoit en Italie, d'exiger le tribut qu'il prétendoit lui être dû; et, en exécution de cet ordre, le catapan avoit subjugué une partie de la province de Bénévent. Le pape se plaignit donc à Raoul qu'il ne trouvoit personne dans le pays capable de repousser les Grecs. Il s'y offrit; le pape l'envoya à Bénévent, et il conduisit si bien les Italiens, qu'il leur fit remporter des avantages considérables.

Les Normands étoient déjà connus en Italie; car, seize ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an mil, quarante Normands, revenant du pèlerinage de Jérusalem, arrivèrent à Salerne, qu'ils trouvèrent assiégée par les Sarrasins (3). Les Italiens admirèrent la grande taille de ces

(1) Chron. Ademari. p. 177.  
(2) Glob. III, c. 1.  
(3) Chr. Cass. lib. II, c. 37.



étrangers, leur bonne mine et leur adresse à manier les armes. Gaimar, prince de Salerne, leur donna des armes et des chevaux, et ils firent une sortie sur les infidèles, si imprévue et si vigoureuse, qu'ils les forcèrent à se retirer. Le prince de Salerne les combla de louanges, leur offrit de grands présents, et les pressa instamment de demeurer avec lui; mais ils répondirent qu'en ce qu'ils avoient fait, ils n'avoient eu autre motif que l'amour de Dieu et de la religion, refusèrent les présents, et retournèrent en leur pays. Le prince de Salerne envoya avec eux des députés en Normandie, avec des citrons, des amandes et d'autres fruits d'Italie, des étoffes précieuses et des harnois dorés pour les chevaux, afin d'exciter d'autres Normands à venir dans un pays qui produisoit ces richesses.

Le bruit des victoires de Raoul s'étant répandu de tous côtés, une multitude innombrable de Normands sortirent de leur pays avec leurs femmes et leurs enfants, non seulement par la permission du duc Richard, mais par ses ordres pressants (1). Après plusieurs victoires sur les Grecs, Raoul, voyant que ses troupes diminuoient, et que les Italiens étoient peu propres à la guerre, passa les monts avec peu de suite, et alla trouver l'empereur Henri pour lui exposer l'état des choses. L'empereur, qui, sur sa réputation, désiroit de le voir, le reçut très-bien, et lui fit divers présents. Nous verrons les grandes suites de cette entrée des Normands en Italie.

#### XLIV. Eglise d'Allemagne.

Entre les évêques chéris de l'empereur saint Henri, on compte saint Volbodon de Liège, qui, étant né en Flandre d'une famille illustre, fut élevé dans le chapitre d'Utrecht, en gouverna l'école, et en fut prévôt (2). Après la mort de Baudri, successeur de Notger, l'empereur donna à Volbodon l'évêché de Liège en mil dix-sept. Il fut sacré par saint Hérilbert de Cologne, et il contribua ensuite à le réconcilier avec l'empereur. Il ne tint le siège que quatre ans, et mourut le vingtième d'avril mil vingt-un. Son successeur fut Durand, né serf, mais tellement distingué par sa science et sa vertu, que saint Volbodon l'avoit recommandé à l'empereur, qui l'éleva à cette dignité, et le mit ainsi au-dessus de ses anciens maîtres.

En Saxe, Eid, évêque de Meissen, revenant de Pologne, mourut à Leipsik le vingtième de décembre mil quinze (3). Ayant été élevé dans la communauté de Magdebourg, il n'accepta la dignité épiscopale que pour gagner des âmes à Dieu; et quoiqu'il fût noble et riche en fonds de terres, il donna un illustre exemple de pau-

(1) Glab. ibid. 174. Boll. 20. Apr. to. 10.  
(2) Vita Sac. 6. Ben. p. (3) Ditm. lib. vii. p. 91.

vreté évangélique. Il ne portoit point de linge, et peu d'habits; quelquefois il étoit si transi de froid, qu'à peine pouvoit-on le réchauffer dans un poêle. Il jeûnoit rigoureusement, et marchoit plus à pieds nus qu'à cheval. Quand la nourriture lui manquoit dans ses voyages, on qu'il se trouvoit en quelque autre embarras, il remercioit Dieu, et ordonnoit à ceux qui l'accompagnoient d'en faire de même. Il étoit continuellement occupé à prêcher, à baptiser, à confirmer, non-seulement dans son diocèse, mais en plusieurs autres. Il consacra plusieurs églises, et souvent sans dire la messe, car il la disoit rarement, faisoit rarement le saint-chrême, et ordonnoit peu de clercs. Ses larmes continuelles lui avoient affoibli la vue. De ce qu'il épargnoit sur la dépense de sa maison, il acquit à son église près de deux cents manses ou maisons de serfs. Il pratiqua pendant vingt-trois ans cette manière de vie si laborieuse, qui n'étoit pas approuvée des autres évêques, comme, de son côté, il n'approuvoit pas la leur.

Sa mort fut suivie de près de celle de Maingaud, archevêque de Trèves; et l'empereur donna ce siège à Poppon, fils du marquis Léopold et prévôt de l'église de Bamberg. Il le fit sacrer par Archambaud, archevêque de Mayence, nonobstant les remontrances de Thierry, évêque de Metz, qui prétendoit que c'étoit à lui, comme premier suffragant, à ordonner son métropolitain.

Ditmar, évêque de Mersbourg, qui nous a conservé la mémoire de ces faits, mourut lui-même quatre ans après, savoir, le premier jour de décembre mil dix-neuf (1). Il étoit de la première noblesse de Saxe: ses ancêtres paternels et maternels avoient commandé des armées, et rempli les premiers emplois depuis le règne de Henri l'oiseleur. Son père Sigefroy fut un des plus fidèles serviteurs de l'impératrice Adélaïde pendant le bas âge d'Othon III, et eut ensuite grande part à la confiance de ce prince. Ditmar fut premièrement élevé à Quedlimbourg, près d'une tante, puis à Magdebourg, où il embrassa la vie monastique, sans toutefois renoncer à la possession de plusieurs grandes terres; et ce ne fut qu'à condition d'en donner une bonne partie à l'église de Mersbourg que le roi Henri lui donna cet évêché, en mil neuf, après la mort de Vighbert. Il avoit trente-trois ans quand il entra dans ce siège, et le tint dix ans et sept mois. Il eut grand soin de faire rendre à son église les terres qui lui avoient été ôtées. quand l'empereur Othon la réunit à Magdebourg, et de lui en acquérir encore de nouvelles. Mais ce qui l'a rendu plus recommandable à la postérité, c'est l'histoire qu'il nous a laissée. Elle commence au règne de Henri l'oiseleur, et finit l'an mil dix-huit, marquant exactement les dates dans les dernières années. Ditmar y fait son portrait avec

(1) Vita per Reinecc. et antiqua. p. 120. Ditm. lib. vi. p. 60.

beaucoup d'humilité, se dépeignant de petite taille et de mauvaise mine, et avouant ingénieusement ses fautes. Entre un grand détail de faits peu importants, il en rapporte plusieurs considérables, principalement touchant les vertus des évêques qu'il avoit connus. Il se plaint souvent des vexations des seigneurs, qui, en Allemagne comme en France et en Italie, pilloient les biens des églises et insultoient les évêques, respectant peu l'autorité du souverain.

#### XLV. Eglise de Pologne.

Il raconte à la fin de son histoire les avantages de Boleslas, duc de Pologne, sur le prince des Russes, dont il prit la capitale, nommée Kiovie, et en enleva de grands trésors (1). Cette ville avoit un archevêque et plus de quatre cents églises. Après cette victoire, Boleslas enrichit considérablement les églises de Pologne, fondées par son père Micislas; il leur donna des terres et des villes entières, des vases d'or et d'argent, et tout ce qui étoit nécessaire pour le service. Il ordonna que les dîmes fussent exactement payées, et fonda plusieurs paroisses nouvelles.

Mais l'exaction des dîmes pensa peu de temps après renverser la religion en Pologne (2); car quelques seigneurs en prirent prétexte de dire que le christianisme étoit insupportable. Ils vouloient ne plus aller aux églises, en chasser les prêtres et les clercs, et retourner à leurs anciennes superstitions. Boleslas, ayant été averti de cette conjuration, la prévint en faisant arrêter les chefs, dont quelques-uns furent même punis de mort.

#### XLVI. Le pape en Allemagne.

Le pape Benoît VIII vint lui-même en Allemagne, apparemment pour presser le secours contre les Grecs, et célébra à Bamberg, avec l'empereur Henri (3), le jeudi-saint et la fête de Pâques de l'an mil vingt, qui étoit le dix-septième d'avril. Le dimanche suivant, le pape consacra l'église de Saint-Etienne, et l'empereur donna la ville de Bamberg et l'évêché à l'église romaine, avec une redevance annuelle d'un cheval blanc enharnaché et de cent marcs d'argent (4).

Ce fut vraisemblablement en cette occasion que l'empereur Henri renouvela et confirma les donations que ses prédécesseurs avoient faites à l'église romaine de la ville de Rome, de l'exarcat de Ravenne, et de tant d'autres domaines en Italie (5). La donation de Henri

(1) Lib. 7, p. 113. p. 272.  
(2) Longin. an. 1022. (5) Chr. Cass. lib. II, c.  
(3) Chr. Saxo. 46. Ap. Bar. an. 1014, to.  
(4) Vita S. Meinverc. n. 9, Conc. p. 813. Sup. I.  
(5) Vita S. Henri. Vita S. LVI, n. 1.  
Cuneg. 3 mart. Boll. to. 6,

semble copiée sur celle d'Othon I<sup>er</sup>, et on y voit, comme dans les précédentes, la réserve de la souveraineté de l'empereur. Cette dernière est souscrite par l'empereur Henri, puis par douze évêques, tous d'Allemagne, dont les premiers sont Archambaud de Mayence, Hérilbert de Cologne, Poppon de Trèves, Thierry de Metz, Eberard de Bamberg, puis trois abbés et plusieurs seigneurs. Le pape s'en retourna à Rome chargé de présents.

#### XLVII. Concile de Pavie.

On peut croire aussi que le pape fit confirmer en cette occasion un concile tenu à Pavie le premier jour d'août, où il avoit présidé (1). Les actes qui nous en restent commencent par un grand discours, où il se plaint que la vie licencieuse du clergé déshonore l'Eglise, et qu'ils dissipent les grands biens qu'elle a reçus de la libéralité des princes, les employant à entretenir publiquement des femmes et à enrichir leurs enfants. Il montre ensuite que les clercs sont obligés à la continence par le canon de Nicée, qui leur défend de loger avec des femmes, et par les décrétales de saint Sirice et de saint Léon, dont le dernier défend le mariage, même aux sous-diacres. Après avoir ainsi établi, en général, que tous les enfants des clercs nés depuis leur engagement sont illégitimes, il vient à ceux qu'un clerc, né serf de l'église, avoit eus d'une femme libre. On prétendoit que ces enfants étoient libres, suivant la règle de droit, que hors le mariage légitime l'enfant suit la condition de la mère; mais le pape soutient que cette règle ne doit s'appliquer qu'aux enfants des laïques: premièrement, parce que les laïques qui ont fait cette loi n'ont aucun pouvoir de régler les droits de l'Eglise; ensuite parce qu'ils n'ont pu, en la faisant, avoir en vue les enfants des clercs, puisque les clercs ne doivent point avoir d'enfants. Les clercs concubinaires objectoient ce passage de saint Paul (2): Que chacun ait sa femme pour éviter la fornication; mais le pape répond que l'apôtre ne parle que des laïques, et que c'est l'hérésie de Jovinien de l'appliquer indifféremment à tout le monde. Il allègue une loi de Justinien, qui, en certains cas, déclaroit serfs les enfants des serfs, quoique nés de femmes libres, et se plaint hautement des juges, qui jugeoient suivant la maxime ordinaire.

Après cette préface, est le décret du pape divisé en sept articles (3). Il renouvelle la défense d'avoir ni femme ni concubine, et semble l'étendre à tous les clercs, sans exception. Il déclare que les enfants des clercs sont serfs de l'église en laquelle servent leurs pères, quoiqu'ils leurs mères soient libres, et prononce ana-

(1) To. 9, Conc. p. 819 (2) 1 Cor. vii, 2.  
Sup. liv. xviii, n. 35; xxvi, (3) C. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.  
n. 53.



thème contre le juge qui les déclarera libres. Aucun serf de l'église, ou clerc laïque, ne pourra faire aucune acquisition sous le nom d'un homme libre, sous peine de fouet et de prison, jusqu'à ce que l'église ait retiré tous les titres de l'acquisition. L'homme libre, qui a prêté son nom, donnera à l'église ses sûretés, sous peine d'être traité comme sacrilège, et le juge ou le tabellion, qui aura reçu le contrat, sera frappé d'anathème. Ce décret est souscrit par sept évêques, dont les premiers sont le pape Benoît, Aribert, archevêque de Milan, et Raynald, évêque de Pavie.

L'empereur Henri, à la prière du pape, confirma ce décret, comme il étoit nécessaire, puisqu'il regardoit le temporel, et fit une ordonnance de sept articles conformes à ceux du décret. Elle porte confiscation de biens et exil contre les juges qui déclareront libres les enfants des clercs; et contre les mères, la peine du fouet et de l'exil, pour ôter l'occasion du mal. Enfin, sur chaque article, elle joint les peines temporelles aux spirituelles (1).

#### XLVIII. L'empereur se réconcilie avec saint Héribert.

L'empereur Henri étoit irrité depuis longtemps contre Héribert, archevêque de Cologne, qui n'avoit pas assisté à son élection, étant occupé aux funérailles de l'empereur Othon, et avoit tardé à lui apporter les ornements impériaux, et l'on avoit persuadé à Henri que l'archevêque vouloit un autre empereur (2). Au commencement de l'an mil vingt-un, l'empereur assiégea le comte Othon dans son château d'Hamerstein, près de Coblenz, parce qu'il pilloït les terres de l'église de Mayence, en haine de l'archevêque, qui l'avoit excommunié dans un concile pour un mariage illicite. L'empereur, étant donc à ce siège, manda à l'archevêque de Cologne de venir le trouver avec ses troupes. Héribert, étant malade d'une grosse fièvre, ne put y venir, et l'empereur, croyant que c'étoit un prétexte, dit en colère : Eh bien ! puisqu'il est malade, j'irai le visiter. En effet, sitôt qu'il eut soumis le comte, il marcha vers Cologne, et les ennemis de l'archevêque ne manquoient pas de l'échauffer encore contre lui.

Quand il y fut entré l'archevêque le reçut avec l'honneur convenable, et la nuit suivante l'empereur vit en songe un homme vénérable, revêtu d'ornements pontificaux, qui lui dit : Prends garde, empereur, de rien faire contre mon confrère Héribert ; sache que c'est un homme agréable à Dieu, et que, si tu l'offenses, tu en porteras infailliblement la peine. Le matin, l'empereur envoya querir l'archevêque, qui se présenta les yeux baignés de

larmes, voulant se plaindre de ce qu'il étoit irrité contre lui sans sujet ; mais l'empereur, se levant de son siège, courut l'embrasser, et, pour le remettre de son étonnement, il lui dit : J'avoue, mon père, que, depuis que je suis venu à la couronne, je me suis prévenu d'aversion contre vous, et ne vous ai pas fait justice ; mais le ciel se déclare pour vous, et Dieu m'a fait connoître que vous êtes au nombre de ses élus. Ayant ainsi parlé, il l'embrassa encore jusqu'à trois fois, et le fit asseoir auprès de lui ; mais, non content de cette satisfaction, la nuit suivante, après matines, il prit un clerc avec lui, et alla à la chambre du prélat. Il ne l'y trouva pas ; il étoit en prières, suivant sa coutume, dans un oratoire de Saint-Jean, la proche. L'empereur ôta son manteau et se prosterna à ses pieds, le priant de lui remettre par sa puissance sacerdotale tous les péchés qu'il avoit commis contre lui. L'archevêque releva l'empereur, et lui donna l'absolution qu'il demandoit ; puis il lui dit en secret : Sachez qu'après votre départ nous ne nous verrons plus en ce monde. L'empereur, attendri de cette prédiction, l'embrassa de nouveau en pleurant, et lui baisa les yeux et les mains. Saint Meinver, évêque de Paderborn, étoit à Cologne avec l'empereur lors de cette réconciliation, et il exhorta le prince à réparer par quelque aumône l'injure qu'il avoit faite au saint archevêque ; c'est pourquoi l'empereur donna une terre en Westphalie au nouveau monastère de Paderborn. Saint Héribert mourut en effet le seizième de mars, la même année mil vingt-un, et fut assisté à la mort par Elie, abbé de Saint-Martin de Cologne, Ecossois de nation, et compté aussi entre les saints. Saint Héribert fut enterré au monastère de Duit, qu'il avoit fondé. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Il avoit rempli le siège de Cologne vingt-deux ans, et eut pour successeur Pilegrim, chapelain de l'empereur, qui le tint quinze ans (1).

#### XLIX. Victoires de l'empereur en Italie.

Il suivit l'empereur Henri en Italie l'année suivante mil vingt-deux ; car ce prince y passa sur les instantes prières des Normands, des Italiens et du pape, pour s'opposer aux Grecs qui menaçoient Rome même (2). Il marcha le long de la mer Adriatique avec le corps de son armée, qui étoit immense, et envoya par le pays des Marses Poppon, archevêque de Trèves, avec un détachement de onze mille hommes, et Pilegrim, archevêque de Cologne, à Rome, avec vingt mille hommes, pour prendre le prince de Capoue et l'abbé du mont Cassin, qui étoient d'intelligence avec les Grecs. L'abbé, nommé Athénulfe, s'enfuit, résolu de passer

à Constantinople, et s'embarqua à Otrante ; mais il périt en mer. Pandulfe, son frère, prince de Capoue, se rendit à l'archevêque Pilegrim, qui lui sauva la vie, quoiqu'avec peine, parce qu'il l'avoit pris sous sa foi, car les seigneurs l'avoient condamné à mort.

Du temps de l'abbé Athénulfe, quelques moines, venant de Jérusalem (1), apportèrent au mont Cassin une petite partie du linge dont Notre Seigneur essuya les pieds de ses apôtres. Comme plusieurs ne vouloient point croire que cette relique fût véritable, ceux qui l'avoient apportée la mirent sur le feu de l'encensoir, où d'abord elle prit la couleur du feu ; mais, quand on eut retiré les charbons, elle revint à son état naturel. On la mit donc dans un reliquaire précieux, et on l'exposoit tous les ans, le jeudi-saint, pendant le lavement des pieds. Cette épreuve des reliques par le feu est remarquable, et nous en trouvons un autre exemple du même temps dans la vie de saint Meinverc (2) ; car, ayant reçu du patriarche d'Aquilée le corps d'un saint Félix pour le nouveau monastère qu'il avoit fondé près de Paderborn, il fit allumer un grand bûcher au milieu du cloître, et y mit le corps jusqu'à ce que le feu fût éteint et réduit en cendres : ce qu'il réitéra jusqu'à trois fois, et le corps saint soutint cette épreuve.

L'empereur Henri prit Bénévent et toutes les places que les Grecs lui avoient enlevées ; mais il trouva grande résistance à Troyes en Pouille, qui attendoit du secours de l'empereur Basile (3). Après trois mois de siège, les habitants résolurent de se rendre, et, ayant appelé un solitaire, comme il y en avoit un grand nombre en Italie, ils lui firent prendre une croix, et envoyèrent avec lui tous les enfants de la ville, criant : *Kyrie eleison* ! Ils vinrent jusqu'à la tente de l'empereur, qui demanda ce que c'étoit, et on lui dit qu'ils demandoient miséricorde pour la ville. Il répondit : Celui qui connoît les cœurs sait que ce sont les pères de ces enfants qui les font périr, et non pas moi. Il répandit des larmes et les fit reconduire en sûreté. Ils revinrent le lendemain matin, criant de même, et il dit en les voyant cette parole de Notre Seigneur, J'ai pitié de ce peuple, et reçut la ville à composition ; car il avoit menacé, s'il la prenoit, de la brûler et de faire pendre tous les hommes.

#### L. L'empereur au mont Cassin.

L'empereur Henri, ayant réglé toutes ses affaires, alla visiter le mont Cassin avec le pape Benoît, et ils assistèrent à l'élection que firent les moines, selon la règle, d'un abbé à la place d'Athénulfe (4). Quelques-uns donnoient leurs

suffrages à l'abbé Jean, qui avoit renoncé en neuf cent quatre-vingt-dix-sept, pour se retirer dans la solitude, et se trouvoit présent à cette assemblée ; mais les plus sages représentèrent que son âge décrépit ne lui permettoit plus de porter une telle charge ; et tous enfin s'accordèrent à choisir Thibaud, prévôt de Saint-Libérateur, qui reçut la bénédiction abbatiale le jour de Saint-Pierre vingt-neuvième de juin.

Il sortit du monastère, comme plusieurs autres, sous l'abbé Manson, et fit le voyage de Jérusalem : à son retour l'abbé Jean II (1) le fit prévôt du mont Cassin, et quelques années après il lui donna la prévôté de Saint-Libérateur dans le comté de Théate ou Chiéti, sa patrie. Pendant quinze ans qu'il gouverna ce monastère, il en rétablit magnifiquement l'église et les autres bâtiments, et lui acquit plusieurs terres ; mais il ne fit pas moins de bien au mont Cassin durant les treize ans qu'il en fut abbé.

Pendant que l'empereur Henri étoit en ce monastère, il fut guéri d'une colique, et vida trois petites pierres, ce qu'il attribua à l'intercession de saint Benoît, qu'il avoit vu en songe lui prédire sa guérison, et l'assurer que ses reliques étoient au mont Cassin (2) ; car l'empereur croyoit, comme tous les autres jusqu'alors, qu'elles étoient en France à Fleury sur Loire, où elles avoient été apportées vers l'an cinq cent cinquante-trois. L'empereur Henri fit donc à cette occasion de riches offrandes à l'église du mont Cassin : savoir, un livre d'évangiles couvert d'or, un calice d'or orné de pierreries, et de plusieurs ornements précieux ; et confirma les privilèges et les donations faites au profit du monastère. Le pape et l'archevêque de Cologne firent aussi leurs offrandes, en action de grâces de la guérison de l'empereur. Dès-lors ce prince demeura si persuadé que les reliques de saint Benoît étoient au mont Cassin, qu'il fit brûler l'histoire de sa translation en France, partout où il la trouva. Ce qui n'a pas empêché les François, et la plupart des autres savants, de soutenir la vérité de cette translation et de continuer à en célébrer la fête le onzième de juillet (3). Il n'y a guère que les Italiens qui persistent, sur le fondement de cette révélation et de quelques autres semblables, à soutenir que le corps de saint Benoît est toujours demeuré au mont Cassin, ou qu'il y a été rapporté.

#### LI. Concile de Selingstald.

La mortalité qui se mit dans l'armée de l'empereur l'obligea à repasser les Alpes en diligence, et il tint un concile à Selingstald près de Mayence, le onzième d'août de la même année mil vingt-deux, indiction cin-

(1) N. 4. 7. Vita S. Meinv. n. 83.  
(2) Vita S. Herib. 10. Boll. to. 19, p. 539.  
mart. c. 4, n. 23. Boll. to.

(1) Elog. Sæc. 6, Ben. p. 468. Martyr. R. 16 mart.  
(2) Chr. Saxo. Cassin. lib. II, c. 30, 40.

(1) Chr. Cassin. II, c. 33.  
(2) Vita S. Meinv. n. III. Boll. to. 19, p. 549.  
(3) Glab. lib. III, c. 1.  
(4) Chr. Cass. c. 42. Mabill. Sæc. 6, p. 101.

(1) Sup. liv. LVII, n. 30.  
(2) C. 43. Sup. XXXVIII, sert. Sæc. 2. Act. SS. Ben. n. 60.  
(3) C. 44. V. Mabill. Dis. 337.



quième (1). Aribon, qui présida ce concile, avoit depuis peu succédé à Erkembold ou Archambaud dans le siège de Mayence, et il le tint environ dix ans. En ce concile il fut assisté des cinq évêques, de Wormes, de Strasbourg, d'Augsbourg, de Bamberg et de Wirtzburg, tous suffragants de Mayence.

Ce concile fit vingt canons. On ordonne l'abstinence de la chair quatorze jours avant la Saint-Jean, autant avant Noël, et jeûne en plusieurs vigiles, qui sont marquées, entre autres, la veille de l'épiphanie. Défense à un prêtre de dire plus de trois messes par jour. Défense de jeter un corporal dans le feu pour éteindre un incendie. Défense de porter une épée dans l'église, excepté celle du roi. Défense de faire dire par superstition et pour deviner, des messes de la Trinité ou de saint Michel. Ordonné d'abattre les bâtiments appartenant aux églises, et défense à d'autres qu'aux prêtres de loger dans le parvis. Qui n'observera pas le jeûne dénoncé par l'évêque, nourrira un pauvre le même jour. Le pénitent, pendant le cours de sa pénitence, demeurera dans le lieu où il l'a reçue, afin que son propre prêtre puisse rendre témoignage de sa conduite; et le prêtre ne pourra lui partager sa pénitence, ni le faire rentrer dans l'église sans ordre de l'évêque. Et parce que plusieurs chargés de grands crimes refusaient de recevoir la pénitence de leurs pasteurs, et s'en alloient à Rome, croyant que le pape leur remettoit tous leurs péchés: le concile déclare qu'une telle absolution ne leur servira de rien, mais qu'ils doivent premièrement accomplir la pénitence qui leur sera imposée par leurs pasteurs, après quoi, s'ils veulent aller à Rome, ils prendront des lettres de leur évêque au pape. En général, il est défendu d'aller à Rome sans la permission de l'évêque ou de son vicaire (2). En suite de ces canons on trouve la forme de tenir un concile. On voit ici que le pape étoit regardé comme un évêque étranger, quant à l'administration de la pénitence; comme dans le capitulaire d'Héiton, évêque de Basle, deux cents ans auparavant (3).

### LII. Bouchard de Wormes. Son décret.

C'est Bouchard, évêque de Wormes, qui, ayant assisté à ce concile, nous en a conservé les décrets, à la fin de son recueil de canons; et c'est par cet ouvrage qu'il est devenu fameux. Il fut aidé par Vautier, évêque de Spire, par Brunehon, prévôt de son église de Wormes, et principalement par Olbert, moine de Lobes, et depuis abbé de Gemblous (4). Car comme Bouchard, encore jeune, avoit une

(1) Chr. Saxon. to. 9, Conc. p. 844. Serrar. Mongont. p. 729.

(2) C. 5, 6, 8, 10, 12, 15, 19, 16, 17, 20, 18.

(3) Sup. liv. XLVI, n. 55, to. 7, Conc. p. 1522.

(4) Vita Burch. cum Decr. edit. Colon. Vita Olberti, n. 3. Sæc. 6. Ben. p. 600.

grande ardeur pour l'étude, il pria Baudri, évêque de Liège, avec lequel il avoit lié à la cour une amitié particulière, de lui envoyer un homme de lettres, pour l'aider dans l'étude des Ecritures. Baudri ne trouva personne plus capable de cet emploi que le moine Olbert, qui avoit étudié premièrement sous Hériger, abbé de Lobes, puis à Saint-Germain de Paris, à Troyes et à Chartres sous l'évêque Fulbert. Etant abbé, il amassa à Gemblous plus de cent volumes d'auteurs ecclésiastiques, et cinquante d'auteurs profanes, ce qui passoit pour une grande bibliothèque. Bouchard profita si bien de ses instructions, qu'il devint le plus savant prélat de son temps, et composa avec lui le grand recueil de canons que j'ai marqué.

Bouchard en explique lui-même le dessein dans la préface adressée au prévôt de son église. C'étoit pour l'instruction des prêtres chargés de la conduite des âmes, et principalement pour le rétablissement des pénitences canoniques, ignorées ou négligées pour la plupart. L'ouvrage est divisé en vingt livres, et commence par l'autorité du pape, l'ordination des évêques, leurs devoirs, et la manière de les juger; puis il parle du reste du clergé, des églises et de leurs biens temporels; et enfin des sacrements (1). Au sixième livre il commence à parler des crimes et de leurs pénitences: et c'est ce qui compose la plus grande partie de l'ouvrage. Il explique dans un grand détail la manière d'imposer et de pratiquer la pénitence; mais il explique aussi les moyens de la racheter, afin de ne pas mettre au désespoir ceux qui ne la pouvoient accomplir.

Par exemple, celui qui ne peut jeûner pour un jour de jeûne au pain et à l'eau, chantera cinquante psaumes à genoux dans l'église, et nourrira un pauvre ce jour-là, moyennant quoi il prendra telle nourriture qu'il lui plaira, excepté le vin, la chair et la graisse. Cent genuflexions tiendront lieu de cinquante psaumes; et les riches pourront se racheter pour de l'argent. Mais il faut bien remarquer que ce rachat de pénitence n'étoit que pour ceux à qui il étoit impossible de l'accomplir à la lettre, et que cette impossibilité n'étoit pas une cause pour en dispenser absolument, mais seulement pour la commuer, afin que le pécheur se punît de la manière qu'il le pouvoit (2).

Ce recueil de Bouchard, comme les autres du temps, est rempli de fausses décrétales, dont l'autorité s'établissoit de plus en plus; et les pièces dont il est composé ne sont pas tirées des livres originaux, mais des recueils précédents, particulièrement de celui de Régino, dont Bouchard a souvent copié les fautes, et y en a ajouté de nouvelles (3). Bouchard remplis-

(1) Lib. 1, 2, 3, 6, 7, 8, etc. lib. 19.

(2) C. 12, 14, 15, 22.

(3) Baluz. Præf. in Reg. n. 12.

soit d'ailleurs tous les devoirs d'un digne évêque, suivant l'état où l'église étoit de son temps. Ayant trouvé la ville de Wormes presque déserte, et devenue une retraite de voleurs et de bêtes sauvages, il en rebâtit les murailles, rappela les habitants dispersés à la campagne, et la rétablit en cinq ans malgré l'opposition du duc Othon qui, ayant une forteresse dans la ville, y donnoit retraite aux pillards. Mais ensuite, par l'autorité du roi Henri, Othon céda à l'évêque cette forteresse en échange d'une terre; et Bouchard, l'ayant fait abattre, en employa les matériaux à bâtir un monastère de chanoines. Il se fit aussi une maison dans une forêt, à deux milles de Wormes, pour se retirer du tumulte des affaires, et ce fut là qu'il composa son décret ou recueil de canons (1). Il donna des lois à la famille de saint Pierre, c'est-à-dire aux habitants des terres de sa cathédrale, pour régler leurs affaires, tant civiles que criminelles. Il fonda plusieurs monastères, et par ses exhortations plusieurs personnes illustres quittèrent le monde pour embrasser la vie monastique. Toutefois, voyant que cette ferveur alloit trop loin, il appela un jour les frères de toutes les communautés, et leur représenta l'importance de suivre chacun sa vocation de chanoine, de moine ou de laïque, et de demeurer ferme dans l'état qu'on a embrassé.

L'évêque Bouchard ne vivoit ordinairement que de pain, de légumes et de fruits, et ne buvoit que de l'eau. Souvent il passoit une partie de la nuit à visiter les pauvres par tous les quartiers de la ville, et leur distribuer des aumônes abondantes. Il s'enfermoit tous les matins avant le jour pour prier jusqu'à prime, et célébroit tous les jours la messe pour les vivants et pour les morts. Il ne survécut que quatre ans au concile de Sélingstat, et se voyant près de sa fin, il donna l'absolution à tous ceux qu'il avoit excommuniés; puis il se baigna, se fit raser la barbe et la couronne, et se revêtit d'habits propres. Il fit entrer ses vassaux et les autres qui s'y trouvèrent, et leur fit une exhortation touchante sur la vanité des grandeurs et des richesses par son propre exemple. Il mourut ainsi l'an mil vingt-six, et on ne lui trouva d'argent que trois deniers dans son gant, mais on trouva dans un coffret un cilice très-rude, et une chaîne de fer usée d'un côté à force de l'avoir portée.

### LIII. Manichéens en France.

Vers le temps du concile de Sélingstat, on découvrit en France une dangereuse hérésie, et on la condamna dans un concile tenu à Orléans, cette même année mil vingt-deux. Il y avoit un seigneur normand, nommé Aréaste, homme de probité, de bon conseil et éloquent,

qui, par cette raison, avoit été souvent employé dans des négociations auprès du roi de France et des autres seigneurs. Il avoit chez lui un clerc nommé Herbert, qui alla étudier à Orléans, et se rendit disciple de deux clercs, qui y étoient en très-grande réputation de doctrine et de sainteté, et faisoient de grandes aumônes; leurs noms étoient Etienne et Lisoye. On les estimoit à la cour; le roi Robert les aimoit, et Etienne fut quelque temps confesseur de la reine Constance, et étoit chef de l'école de Saint-Pierre-Puellier; Lisoye étoit chanoine de Sainte-Croix, qui est la cathédrale. Mais ils s'étoient laissés séduire, comme plusieurs autres, par une femme venue d'Italie, qui leur avoit communiqué une hérésie dont le fond étoit la doctrine des manichéens (1).

Ils traitoient de rêveries tout ce qu'on lit dans l'ancien et le nouveau Testament, touchant la trinité et la création du monde, disant que le ciel et la terre avoient toujours été comme nous les voyons, sans avoir ni auteur ni commencement. Ils nioient que Jésus-Christ fût né de la vierge Marie, qu'il eût souffert pour les hommes et qu'il eût véritablement été mis dans le sépulcre, ni qu'il fût ressuscité. Ils disoient encore que la baptême ne lavait pas les péchés, et que le corps et le sang de Jésus-Christ ne se faisoient point par la consécration du prêtre; qu'il étoit inutile de prier les saints, soit martyrs, soit confesseurs. Enfin que les œuvres de piété étoient un travail inutile, dont il n'y avoit aucune récompense à espérer, ni aucune peine à craindre pour les voluptés les plus criminelles. Ils condamnoient le mariage, et défendoient de manger de la chair (2). Herbert, ayant appris cette doctrine, se croyoit au comble de la sagesse, et quand il fut retourné en Normandie chez Aréaste, son maître, il s'efforça, par l'affection qu'il avoit pour lui, de l'attirer à ses sentiments, disant qu'il n'y avoit point de ville comparable à Orléans pour la science et la piété. Aréaste, ayant aperçu son erreur, en avertit Richard, duc de Normandie, et le pria d'écrire au roi Robert pour lui découvrir le mal qui étoit caché dans son royaume, avant qu'il y fit plus de progrès, et l'exhorter à donner à Aréaste lui-même le secours nécessaire pour y remédier. Le roi, surpris d'une si étrange nouvelle, manda qu'Aréaste se rendit à Orléans en diligence, avec Herbert, son clerc, lui promettant toute sorte d'assistance.

Aréaste se mit en chemin suivant l'ordre du roi; et, passant à Chartres, il vouloit consulter sur cette affaire l'évêque Fulbert, célèbre alors pour sa doctrine; mais il apprit qu'il étoit allé à Rome par dévotion. Il s'adressa au trésorier de l'église de Chartres, nommé

(1) To. 2. Spicileg. p. 670; to. 9, Conc. p. 838. Labbe Mesl. Cur. p. 562. Ademar. Chr. pag. 180.

Glab. lib. II, c. 8.

(2) Frag. ap. Baron. n. 1017.

(1) In edit. Colon.



Ebrard, homme sage; et lui ayant découvert le sujet de son voyage, il lui demanda son conseil sur les moyens de combattre ces hérétiques, et de se garantir de leurs artifices. Ebrard lui conseilla d'aller tous les matins à l'église faire sa prière, pour implorer le secours de Dieu, et se fortifier par la sainte communion; puis, qu'ayant fait le signe de la croix, il allât trouver ces hérétiques, qu'il les écoutât sans les contredire en rien, et fit semblant d'être leur disciple.

Quand Aréaste fut arrivé à Orléans, il pratiqua de point en point tout ce qu'Ebrard lui avait conseillé; et, dans la maison de ces nouveaux maîtres, il se tenait assis le dernier comme le moindre de leurs disciples. D'abord ils lui donnoient des exemples et des comparaisons tirées de l'Écriture, et l'exhortoient à rejeter la mauvaise doctrine qu'il avait crue jusqu'alors, pour recevoir la leur, comme venant du Saint-Esprit. Et, voyant qu'il rendait grâce à Dieu de tout ce qu'ils lui disaient, ils crurent l'avoir gagné, et commencèrent à lui découvrir leur doctrine sans l'envelopper comme auparavant d'expressions de l'Écriture. Il leur demanda en quoi il devait mettre son espérance, puisqu'ils lui défendoient de croire la passion de Jésus-Christ, et l'efficacité des sacrements de baptême et d'eucharistie; et ils lui répondirent: Vous avez été jusqu'ici dans l'abîme de l'erreur avec les ignorants; et vous venez d'ouvrir les yeux de l'esprit à la lumière de la vérité. Nous vous ouvrirons la porte du salut; et, quand vous y serez entré, vous serez purifié de tous vos péchés par l'imposition de nos mains, et vous serez rempli du don du Saint-Esprit, qui vous fera pénétrer la profondeur des Écritures. Ensuite, étant nourri d'une viande céleste, vous verrez souvent avec nous les anges, et, par le secours de ces visions, vous pourrez, en un moment, vous transporter où il vous plaira, et vous ne manquerez jamais de rien, parce que Dieu sera toujours avec vous.

Ce qu'ils appeloient la viande céleste se faisoit en cette manière (1). Ils s'assembloient certaines nuits dans une maison marquée, chacun une lampe à la main, et récitait les noms des démons en forme de litanie, jusqu'à ce qu'ils vissent un démon descendre tout d'un coup entre eux, sous la forme d'une petite bête. Aussitôt ils éteignoient toutes les lumières, et chacun prenoit la femme qu'il trouvoit sous sa main, pour en abuser. Un enfant né d'une telle conjonction étoit apporté au milieu d'eux, huit jours après sa naissance, mis dans un grand feu et réduit en cendre. Ils recueilloient cette cendre et la gardoient avec autant de vénération que les chrétiens gardent le corps de Jésus-Christ pour le viatique des malades. Cette cendre avoit une telle vertu, qu'il étoit pres-

que impossible de convertir quiconque en avoit avalé pour peu que ce fût.

Ce récit a tant de rapport avec les calomnies dont on chargeoit les premiers chrétiens, qu'il semble en être imité; mais la chose est rapportée ainsi par un auteur du temps (1). Un autre dit seulement que ces hérétiques portoient avec eux de la poudre d'enfants morts, et que s'ils pouvoient en faire prendre à quelqu'un, ils le rendoient aussitôt manichéen comme eux.

#### LIV. Concile d'Orléans.

Sur les avis d'Aréaste, le roi Robert et la reine Constance se rendirent à Orléans, avec plusieurs évêques, entre autres Léotéric, archevêque de Sens; et le lendemain on tira tous ces hérétiques de la maison où ils étoient assemblés, et on les mena dans l'église de Sainte-Croix devant le roi, les évêques et tout le clergé (2). Aréaste fut amené avec eux comme prisonnier; et, prenant le premier la parole, il dit au roi: Seigneur, je suis vassal du duc de Normandie, qui est le vôtre, et c'est sans sujet qu'on me tient enchaîné devant vous. Le roi lui répondit: Dites-nous pourquoi vous êtes venu ici, afin que nous voyions s'il faut vous garder ou vous renvoyer comme innocent. Aréaste répondit: Ayant ouï parler de la science et de la piété de ceux que vous voyez ici avec moi dans les fers, je suis venu dans cette ville pour profiter de leurs instructions. C'est aux évêques qui sont assis avec vous à voir si en cela je suis coupable.

Les évêques dirent: Si vous nous expliquez ce que vous avez appris de ces gens-ci, touchant la religion, nous en jugerons facilement. Aréaste répondit: Commandez-leur, le roi et vous, de dire eux-mêmes en votre présence ce qu'ils m'ont enseigné. Le roi et les évêques le leur ordonnèrent, mais les hérétiques ne vouloient point s'expliquer. Ils disoient autre chose que ce qu'on leur demandoit; ils n'entroient point dans le fond de leur doctrine, et plus on les pressoit, plus ils employoient d'artifice pour s'échapper. Alors Aréaste, voyant qu'ils ne cherchoient qu'à gagner temps et à couvrir leurs erreurs de belles paroles, leur dit: J'ai cru avoir des maîtres qui m'enseignoient la vérité et non pas l'erreur, vu l'assurance avec laquelle vous me proposiez cette doctrine, que vous nommiez salutaire, soutenant que vous n'y renoncerez jamais par la crainte des tourments ni de la mort même; et je vois maintenant que vous n'osez l'avouer, et ne vous mettez pas en peine du péril où vous me laissez. Il faut obéir aux rois et aux évêques, afin que je sache ce que je dois suivre et ce que je dois rejeter. Vous m'avez enseigné que par le baptême on ne pouvoit obtenir la rémission des

(1) Sup. liv. III, n. 21. (2) Chr. S. Pet. to. 2, Ademar. Chr. p. 180. Spicil. p. 740.

(1) Anon. to. 2, Spicil.

péchés; que Jésus-Christ n'étoit point né de la vierge, n'avoit ni souffert pour les hommes, ni été enseveli, ressuscité; et que le pain et le vin qui, étant mis sur l'autel par les mains des prêtres, devient le sacrement, par l'opération du Saint-Esprit, ne pouvoit être changé au corps et au sang de Jésus-Christ.

Après qu'Aréaste eut ainsi parlé, Guérin, évêque de Beauvais, s'adressa à Etienne et à Lisoye, comme aux docteurs des autres, et leur demanda si c'étoit là leur créance. Ils déclarèrent hardiment qu'ils croyoient ainsi depuis long-temps. Et nous nous attendons, ajoutèrent-ils, que vous et tous les autres embrasserez cette doctrine, qui est la pure vérité. L'évêque leur dit: Jésus-Christ a voulu naître de la vierge, parce qu'il l'a pu; et il a voulu souffrir en son humanité pour notre salut, afin de ressusciter par la vertu de sa divinité, et nous montrer que nous ressusciterons aussi.

Ils répondirent: Nous n'y étions pas présents, et nous ne pouvons croire que cela soit vrai. L'évêque de Beauvais leur dit: Croyez-vous avoir eu un père et une mère? Ils en convinrent, et il reprit: Si vous croyez être nés de vos parents, lorsque vous n'étiez pas, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le Dieu engendré de Dieu sans mère avant tous les siècles, soit né d'une vierge, à la fin des temps, par l'opération du Saint-Esprit? Ils répondirent: Ce qui répugne à la nature ne s'accorde point avec la création. L'évêque reprit: Avant que rien se fit par la nature, ne croyez-vous pas que Dieu le père a tout fait de rien par son fils? Ils répondirent: Vous pouvez dire ces contes à ceux qui ont des pensées terrestres et qui croient les inventions des hommes charnels, écrites sur la peau des animaux; pour nous, qui avons une loi écrite par le Saint-Esprit, dans l'homme intérieur, et qui n'avons d'autres sentiments que ce que nous avons appris de Dieu même, c'est en vain que vous nous parlez ainsi; finissez et faites de nous ce que vous voudrez. Nous voyons déjà notre roi, régnant dans le ciel, qui nous appelle de la main à des triomphes immortels.

#### LIV. Manichéens brûlés.

On disputa contre eux depuis la première heure du jour jusqu'à none, c'est-à-dire jusqu'à trois heures après midi; et on fit tous les efforts possibles pour les tirer de leur erreur. Comme on les vit endurcis, on leur déclara que, s'ils ne changeoient, ils seroient aussitôt brûlés par ordre du roi, et du consentement de tout le peuple. Ils dirent qu'ils ne craignoient rien, et qu'ils sortiroient du feu sans aucun mal; ils se moquoient même de ceux qui les vouloient convertir. Alors on les fit revêtir chacun des ornements de son ordre, et aussitôt les évêques les déposèrent; la reine, par ordre du roi, se tint à la porte de l'église, de peur

que le peuple ne se jetât dedans pour les tuer: mais comme on les en faisoit sortir, la reine, d'une baguette qu'elle tenoit à la main, creva un œil à Etienne, qui avoit été son confesseur. On les mena hors de la ville, sous une cabane, où on avoit allumé un grand feu. Ils y alloient gaiement, disant tout haut qu'ils ne désiroient autre chose. De treize qu'ils étoient, il n'y eut qu'un clerc et une religieuse qui se convertirent; les autres furent brûlés avec la poudre abominable dont il a été parlé. Toutefois, quand ils commencèrent à sentir le feu, ils se mirent à crier qu'ils avoient été trompés, et qu'ils avoient eu de mauvais sentiments de Dieu, seigneur de l'univers. Quelques-uns des assistants, touchés de leurs cris, voulurent les retirer du feu, mais il n'étoit plus temps; et ils furent tellement réduits en cendres, qu'on ne trouva pas même leurs os (1). On découvrit que le chantre de l'église d'Orléans, nommé Théodat, et mort trois ans auparavant, étoit dans la même hérésie, suivant le témoignage des catholiques et des hérétiques mêmes; c'est pourquoi l'évêque Odalric le fit ôter du cimetière et jeter à la voirie.

On brûla de même ceux de cette secte qui furent trouvés ailleurs, particulièrement à Toulouse, comme témoigne Ademar, moine d'Angoulême, auteur du temps. Il ajoute que ces émissaires de l'antéchrist étoient répandus en diverses parties de l'Occident, et se cachent avec soin, séduisant tous ceux qu'ils pouvoient, hommes et femmes. Il les nomme expressément manichéens, et dit qu'ils commettoient en secret des abominations qu'il n'est pas même permis de dire, et toutefois, à l'extérieur, ils feignoient d'être vrais chrétiens. On voit encore qu'étoient des manichéens par les raisons qu'emploie le moine Glabert pour réfuter leur doctrine (2). Il montre premièrement la nécessité de croire un Dieu souverain auteur de toutes les substances corporelles et incorporelles. Il marque la source du mal, en ce que la créature s'est écartée de l'ordre prescrit par le Créateur. Il dit que l'homme étant placé au milieu, entre la créature purement spirituelle et celle qui n'est que corporelle, s'est abaissé au-dessous de lui; que Dieu, pour le relever, a fait de temps en temps des miracles, et lui a donné les saintes Écritures, dont il est l'auteur; que quiconque blasphème contre l'ouvrage de Dieu, ne connoît point Dieu; que par les saintes Écritures nous connoissons la sainte trinité, particulièrement le fils de Dieu, de qui, par qui et en qui est tout ce qui est véritablement. Il vint ensuite à l'incarnation, dont le dessein est de rétablir en l'homme l'image de Dieu effacée par le péché; et enfin il montre que le mérite des saints n'est que de s'être attachés à Jésus-Christ par la foi et la charité.

(1) Ademar.

(2) Cod. c. 8.



LVI. Gauslin, archevêque de Bourges.

Vers le même temps, il arriva un prodige en Aquitaine, près la côte de la mer. Trois jours avant la Saint-Jean, il tomba du ciel une pluie de sang, qu'on ne pouvoit laver quand elle tomboit sur la chair d'un homme, sur de l'étoffe ou sur de la pierre; mais si elle tomboit sur du bois on la lavait bien. Guillaume, duc d'Aquitaine, en manda la nouvelle au roi Robert, le priant par la même lettre de consulter les savants de son royaume sur la signification de ce prodige. Le roi en écrivit à Gauslin, son frère naturel, archevêque de Bourges, le priant de lui écrire promptement si l'on trouvoit dans les histoires qu'il fût jamais arrivé quelque prodige semblable, et ce qui s'en étoit ensuivi (1).

L'archevêque Gauslin répondit au roi, en rapportant plusieurs exemples de prodiges semblables, tirés des anciennes histoires, et donnant à celui-ci des significations mystérieuses. Fulbert, évêque de Chartres, que le roi avoit aussi consulté, ne lui rapporte qu'un grand passage de Grégoire de Tours, avec une explication semblable, qui montre qu'on ne mettoit pas alors en question que ces prodiges ne signifiasent quelque chose (2).

Gauslin, archevêque de Bourges, étoit fils naturel du roi Hugues Capet. Il fut élevé dès l'enfance à Saint-Benoît-sur-Loire, et disciple du savant Abbon; après la mort duquel le roi Robert son frère lui donna cette abbaye, nonobstant la résistance des moines, qui ne vouloient point le recevoir à cause de sa naissance. Après la mort de Dabert, archevêque de Bourges, le roi l'éleva encore à cette dignité l'an mil treize (3). Mais le peuple de Bourges refusa cinq ans durant de le recevoir, criant tout d'une voix que le fils d'une prostituée ne devoit pas gouverner l'église. Enfin, par l'entremise de saint Odilon, évêque de Clugny, la volonté du roi prévalut; Gauslin fut reçu dans le siège de Bourges, et le remplit jusqu'à sa mort, qui arriva l'an mil trente.

LVII. Fulbert, évêque de Chartres.

Fulbert, évêque de Chartres, n'étoit recommandable, comme il l'avoue lui-même, ni par sa naissance ni par ses biens. Il semble marquer qu'il étoit Romain; il eut de bons maîtres dès l'enfance, et il en profita si bien qu'il devint un des plus fameux docteurs de son siècle. Il enseigna long-temps à Chartres, et fut chancelier de cette église (4). On voit, par quelques-unes de ses lettres, qu'il savoit la médecine, et donnoit des médicaments; mais il n'en composoit plus depuis qu'il fut évêque. Comme il étoit

(1) Frag. Duch. to. 4, p. 86, A. Ap. Fulb. 95.  
(2) Ep. 96, 95, p. 90.  
(3) Adem. Chr. p. 172.  
(4) Carm. p. 179. Ep. p. 2, fol. 12 et 15. Ep. 10, 46, 113. V. Mabill. Sac. 6, p. 254, n. 3. Ep. 41, 73.

estimé des rois, des évêques et des peuples, son mérite le fit élire évêque de Chartres, après la mort de Rodolphe, quoiqu'il fût encore jeune: c'étoit l'an mil sept. Foulques étoit encore évêque d'Orléans, et Fulbert lui écrivit pour le consoler de la foiblesse du roi Robert, qui se laissoit surprendre par des méchants, et ne soutenoit pas la justice avec la vigueur nécessaire. Il l'exhorte à se faire rendre, par l'abbé de Fleury, la soumission qui lui étoit due, selon les canons, et y exhorte aussi l'abbé, qui étoit Gauslin, depuis archevêque de Bourges.

Après la mort de Foulques, Thierry ayant été évêque d'Orléans, Fulbert refusa d'assister à son ordination au jour marqué, parce que Thierry étoit accusé d'homicide, et que le pape en étant averti avoit défendu de l'ordonner. De plus, on se plaignoit que son élection avoit été extorquée par l'autorité du prince, contre la liberté du clergé et du peuple. Toutefois, Fulbert, ayant reconnu son innocence, concourut à son ordination et cultiva depuis son amitié. Aussi Thierry d'Orléans est-il compté entre les saints, et honoré le vingt-septième de janvier (1). Il étoit fils du seigneur de Château-Thierry-sur-Marne, et petit-fils de celui qui bâtit cette forteresse, dont elle a gardé le nom.

Fulbert témoigne lui-même la crainte qu'il avoit de n'avoir pas été bien appelé à l'épiscopat, par des vers dont les sentiments sont plus estimables que le style. Mon Créateur, dit-il, ma vie, mon unique confiance, donnez-moi votre conseil, et la force de le suivre dans l'incertitude où je suis (2). Je crains qu'étant entré témérairement dans l'épiscopat, je ne sois plus nuisible qu'utile au troupeau; c'est pourquoi je crois devoir céder à ceux qui en sont plus dignes. Mais, quand je pense que, sans appui de richesses ou de naissance, je suis monté sur cette chaire, comme le pauvre élevé de son fumier (3), je crois que c'est l'effet ordinaire de votre providence, et je n'ose changer de place sans votre ordre, quoique j'en sois sollicité par le reproche de ma conscience. Vous savez, Seigneur, ce qui vous est le plus agréable et le plus utile pour moi: inspirez-le-moi, je vous supplie, et m'aidez à l'exécuter.

Il fut rassuré dans ses craintes par saint Odilon de Clugny avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié, et qu'il estimoit jusqu'au point de le nommer l'archange des moines. Odilon lui conseilla de demeurer évêque; après quoi Fulbert prétendoit qu'il étoit obligé à lui donner son conseil et son secours en toutes ses peines (4).

Le roi Robert lui ayant fait demander son consentement pour l'élection de Francon à l'évêché de Paris, il répondit qu'il y consentoit,

(1) Ep. 61. V. Mabill. Sac. 6, p. 192. Ep. 62, 63. Boll. to. 2, p. 788.  
(2) Carm. p. 179.  
(3) Ps. cxii, 7.  
(4) Ep. 66, 68.

en cas que ce fût un homme de beaucoup de lettres, et qui prêchât facilement. A quoi, dit-il, tous les évêques ne sont pas moins obligés qu'à l'action. Il suppose encore que l'élection ait été jugée canonique par l'archevêque de Sens et par les évêques de la province (1). Depuis que Francon fut ordonné évêque, Fulbert l'aïda de ses conseils en diverses affaires, le consolant dans les persécutions que l'Eglise souffroit de la part des seigneurs; et l'exhortant à ne pas céder à son ressentiment, jusqu'à prendre les armes: de peur, ajoute-t-il, que si vous employez un glaive étranger, vous ne fassiez qu'on ne craigne plus le vôtre. Il l'exhorte encore à retirer en faveur des pauvres l'usufruit des autels, que des prédécesseurs avoient accordé à des laïques.

Après la mort d'un sous-doyen de l'église de Chartres, Robert, évêque de Senlis, demanda cette place, pour lui ou pour Guy, son frère. Fulbert répondit (2): Qu'elle ne convenoit ni à Robert, parce qu'il étoit évêque, ni à Guy, parce qu'il étoit trop jeune, et la donna à un de ses prêtres, nommé Evrard, savant et vertueux. L'évêque de Senlis et sa mère en furent si irrités, qu'ils firent de terribles menaces contre Evrard, en présence de plusieurs témoins. En effet, quelques-uns de leurs domestiques vinrent à Chartres, où, s'étant tenus cachés pendant le jour, ils attaquèrent de nuit le prêtre Evrard, comme il alloit à matines, et le tuèrent à coups de lances et d'épées, dans le parvis de la grande église. Ses clercs, qui vinrent un peu plus tard, le trouvèrent, qui en expirant prioit pour ses meurtriers, à l'exemple de saint Etienne. Quelque soin qu'ils eussent pris de se cacher, le crime fut découvert par des indices, qui, joints aux menaces précédentes, faisoient une entière conviction. Fulbert en écrivit à Adalbéron, évêque de Laon, comme au plus ancien de la province de Reims, dont apparemment le siège étoit vaquant, l'exhortant à faire justice d'un tel crime, et à excommunier les coupables. Pour lui, il les excommunia, et refusa ce qu'ils offroient pour se faire absoudre, nonobstant les conseils et les instances de l'archevêque de Sens. Quant à l'évêque de Senlis, il ne vouloit faire aucune satisfaction pour ce meurtre, ni avouer qu'il en fût coupable (3).

Le siège de Reims ayant vaqué quelque temps après la mort de l'archevêque Arnoul, Ebles, encore laïque, fut élu pour lui succéder par le clergé et le peuple de la ville, du consentement du roi et de la plupart des évêques de la province (4); mais Gérard de Cambrai s'y opposa, insistant sur ce qu'Ebles étoit néophyte, et prétendant qu'il n'étoit point instruit de la discipline, et ne savoit qu'un peu de dialectique, pour imposer aux ignorants.

(1) Ep. 88, 11, 20.  
(2) Ep. 45.  
(3) Ep. 29, 60, 48, 49.  
(4) Chr. Albert. 1023. Marlot. lib. 1, c. 20. Ep. 38, 53.

Guy, nouvel évêque de Senlis, faisoit difficulté de prendre part à son ordination; mais Fulbert le rassura, lui apportant les exemples de saint Ambroise et de saint Germain d'Auxerre, et lui représentant le besoin de relever l'église de Reims, notablement déchue. Ebles fut en effet sacré archevêque, l'an mil vingt-quatre, et remplit dignement ce siège pendant neuf ans. Fulbert le consola dans les traverses qu'il souffroit de la part d'Eudes, comte de Champagne, et le reprit de ce qu'il vouloit abandonner son troupeau, disant que ce ne seroit pas agir en pasteur.

Guillaume V, duc d'Aquitaine, connoissant le mérite de Fulbert de Chartres (1), le fit venir auprès de lui, le retint quelque temps, et lui donna la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers; mais Fulbert le pria enfin de l'en décharger, ne pouvant y aller souvent, à cause de l'éloignement des lieux, et protestant qu'il n'en seroit pas moins attaché à son service (2). Dans une de ses lettres, il lui explique ce que renferme le serment de fidélité, et les devoirs réciproques du vassal et du seigneur.

LVIII. Guillaume, duc d'Aquitaine.

Ce duc Guillaume, que quelques-uns nomment le grand, étoit un des plus puissants princes de ce temps-là, et des plus religieux (3). C'étoit le défenseur des pauvres, le père des moines, le protecteur des églises. Dès sa jeunesse, il prit la coutume d'aller à Rome tous les ans, et, s'il y manquoit une année, il alloit à Saint-Jacques en Galice; soit qu'il marchât, soit qu'il tint sa cour, il paroisoit un roi plutôt qu'un duc: aussi étoit-il absolu dans toute l'Aquitaine, et lié d'amitié avec le roi Robert, et avec les princes étrangers, Alphonse, roi de Léon, Sanche de Navarre, Canut de Danemark et d'Angleterre, et l'empereur Henri; ils se faisoient réciproquement des présents. S'il trouvoit un clerc recommandable par sa science, il en prenoit un soin particulier; ainsi, il donna l'abbaye de Saint-Maixent au moine Raynald, surnommé Platon. Le duc avoit été bien instruit dans sa jeunesse, il avoit quantité de livres dans son palais, lisoit lui-même; et, à l'imitation de Charlemagne, y employoit ses heures de loisir, et principalement dans les longues nuits de l'hiver (4). Il n'étoit guère sans quelques évêques auprès de lui. Il donna des terres à plusieurs monastères, entre autres à Saint-Martial de Limoges, à Saint-Michel en l'Erme et à Clugny. Car il honoroit singulièrement les moines réguliers et les abbés, et se servoit de leurs conseils dans le gouvernement de son état. Il chérissoit surtout saint Odilon, abbé

(1) Chr. Adem. p. 173.  
(2) V. Ep. 16, 18, 103.  
(3) Chr. Adem. p. 172.  
(4) P. 177, 173.



de Clugny, qu'il s'attacha par de grandes libéralités, le considérant comme un temple du Saint-Esprit, et lui donna à réformer quelques monastères de son obéissance.

Il fonda de nouveau, l'an mil dix, celui de Maillezais en Poitou, qui fut érigé en évêché trois cents ans après. Il fonda l'abbaye de Bourgueil en Anjou dans une terre de son propre. De son temps et la même année mil dix, on trouva au monastère d'Angéli en Saintonge le chef de saint Jean, que l'on prétendoit y avoir été apporté dès le temps de Pépin, roi d'Aquitaine, fils de Louis le débonnaire, fondateur de ce monastère. Nous avons encore l'histoire de cette translation, mais si grossièrement fabriquée, que l'on en voyoit la fausseté dès le onzième siècle (1). Toutefois, la découverte de ce chef, que l'on croyoit être celui de saint Jean-Baptiste, réveilla merveilleusement la dévotion des fidèles. On y accourut de toutes les provinces de Gaule, d'Italie et d'Espagne. Le roi Robert y vint avec la reine, et y offrit une conque d'or du poids de trente livres, avec des ornements précieux. Sanche, roi de Navarre, y vint aussi, le duc de Gascogne, le comte de Champagne, et tous les autres seigneurs, les évêques et les abbés, tous avec de riches offrandes. On y apportoit en procession les reliques les plus fameuses, même celle de saint Martial tenu pour l'apôtre d'Aquitaine. L'effet le plus solide de cette découverte fut le rétablissement de l'observance régulière au monastère de Saint-Jean-d'Angéli. Le duc Guillaume fit venir saint Odilon, qui y mit un abbé nommé Reynald, et après la mort de celui-ci un autre nommé Aimeric. Le duc Guillaume mourut à Maillezais, revêtu de l'habit monastique et âgé de soixante et onze ans, le dernier jour de janvier mil trente (2).

#### LIX. Piété du roi Robert.

Le roi Robert eut toujours une affection particulière pour la ville d'Orléans, parce qu'il y étoit né, y avoit été baptisé et couronné roi (3). Il rendit à l'église cathédrale de Sainte-Croix des terres que l'évêque Foulques avoit données à Hugues de Beauvais, pour en avoir du secours, et donna à la même église des vases sacrés et des ornements précieux. Il en donna aussi à l'abbaye de Fleury, dont il confirma les privilèges. Car il regardoit saint Benoît comme un de ses principaux protecteurs : avec la Sainte-Vierge, saint Martin, saint Aignan, saint Corneille, saint Cyprien, saint Denis et sainte Geneviève. Il fit bâtir à Orléans un nouveau monastère en l'honneur de saint Aignan ; deux églises de Notre-Dame, et

un monastère de Saint-Vincent. Un de Saint-Paul à Chanteuge en Auvergne, de Saint-Médard à Vitry, de Saint-Léger dans la forêt Iveline, de Notre-Dame à Melun, de Saint-Pierre et Saint-Rieul à Senlis (1). A Etampes, le monastère de Notre-Dame et une autre église dans le palais. A Paris, dans la cité, Saint-Nicolas qui étoit la chapelle du palais, le monastère de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'église de Saint-Michel dans la forêt de Bièvre, qui est celle de Fontainebleau, le monastère de Saint-Germain de Paris avec l'église de Saint-Vincent dans la forêt de Laye. A Comé, une église de Saint-Aignan, une autre église de Saint-Aignan à Fay, le monastère de Notre-Dame à Poissy, celui de Cassien à Autun. Ce sont quatorze monastères et sept autres églises.

Sa dévotion pour le saint-sacrement de l'eucharistie étoit telle (2), qu'il lui sembloit y voir Dieu dans sa gloire, plutôt que sous une forme étrangère ; et c'est ce qui le rendoit si soigneux de fournir des vases et des ornements pour célébrer dignement le saint-sacrifice. Il se plaisoit aussi à orner richement les reliques des saints ; et on en découvrit un grand nombre sous son règne, qui avoient été long-temps cachées, particulièrement vers l'an mil huit, et dans la ville de Sens, sous l'archevêque Léotéric (3). Il y eut un grand concours, non-seulement des Gaulois, mais d'Italie et d'Outremer ; et plusieurs malades y furent guéris, en sorte que la ville de Sens en fut enrichie. Mais la découverte des reliques la plus célèbre fut celle des martyrs saint Savinien et saint Potentien, apôtres de Sens. Ils étoient demeurés cachés dans des cavernes, de peur des païens, depuis le temps de l'archevêque Guillaume, qui vivoit l'an neuf cent quarante. Mais l'archevêque Léotéric les ayant trouvés vers l'an mil quinze, les fit enfermer soigneusement dans des coffres de plomb. Enfin le roi Robert et la reine Constance firent mettre le corps de saint Savinien dans une chasse d'or et d'argent ornée de pierreries, que le roi rapporta lui-même sur ses épaules avec le prince Robert, son fils. Cette dernière translation se fit le vingt-cinquième d'août vers l'an mil vingt-cinq, et un aveugle, nommé Mainard, du village de Fontaines en Gâtinois, y recouvra la vue, qu'il avoit perdue depuis trois ans.

Le roi étoit très-assidu aux offices de l'église, faisoit des prières et des genuflexions sans nombre, lisoit tous les jours le psautier, enseignoit aux autres les leçons et les hymnes. Il passoit sans dormir les nuits entières de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Depuis la septuagésime jusqu'à Pâques il couchoit sur la terre, et passoit le carême en pèlerinages. Les aumônes ordinaires du roi Robert à Paris, à Orléans, et aux autres villes où il séjournait, étoient de nourrir trois cents pauvres, et quel-

(1) Chr. Malleac. p. 206. 14. Post. Op. Cypr. Adem. V. Mabill. Sæc. 6, Act. p. 178. (2) Chr. Malleac. p. 207. 133. Bibl. P. Labbe, to. 2, p. 222. Chr. ap. Besly. Annal. Bened. lib. xxx, n. (3) Helg. p. 68.

(1) P. 72, 77. (2) P. 61, c.

(3) Glab. lib. III, c. 6, Acta SS. Ben. Sæc. 6, p. 254.

quefois jusqu'à mille, leur faisant donner du pain et du vin en abondance (1). En carême, quelque part qu'il fût, on donnoit tous les jours à cent ou deux cents pauvres du pain, du vin et du poisson. Le jeudi-saint il en servoit au moins trois cents le genou en terre, donnant à un chacun du pain, des légumes, du poisson et un denier ; et cela à tierce. Il en faisoit autant à sexte, puis il servoit cent pauvres clercs, donnant à chacun douze deniers et chantant toujours des psaumes. Enfin après son repas, revêtu seulement d'un cilice, il lavoit les pieds à cent soixante ou plus, et donnoit deux sous à chacun. Ces sous et ces deniers étoient d'argent. En l'honneur des douze apôtres il menoit partout avec lui douze pauvres, qui marchaient devant montés sur des ânes et louant Dieu.

Ce bon roi portoit la compassion pour les pauvres et la patience, jusqu'à laisser prendre en sa présence l'argenterie de sa chapelle, et souffrir que l'on coupât les ornements d'or ou de fourrures qu'il portoit sur lui. Helgaud, moine de Fleury, qui a écrit sa vie, en rapporte plusieurs exemples, comme ses plus belles actions. Il dit aussi qu'à Compiègne le bon prince fit arrêter le jeudi-saint douze hommes, qui avoient conjuré contre sa vie ; qu'il les fit garder dans la maison de Charles le chauve, nourrir splendidement, et le jour de Pâques leur fit donner la communion (2). Le lundi ils furent jugés et condamnés tout d'une voix ; mais le roi leur fit grâce, en considération de la nourriture céleste qu'ils avoient reçue, et les renvoya, se contentant de leur défendre de rien faire de semblable. Pour prévenir de faux serments alors si fréquents, il avoit fait faire un reliquaire de cristal orné d'or, mais sans reliques, sur lequel il faisoit jurer les seigneurs ; et un autre d'argent renfermant un œuf de griffon, où il faisoit jurer les gens du commun, comme si la validité du serment n'eût dépendu que des reliques.

Mais ce prince faisoit mieux paroître son zèle dans le choix des évêques (3). Car, dit Glaber, quand un siège étoit vacant, il ne songeoit qu'à le remplir d'un digne sujet, fût-il de la plus basse naissance. Ce qui lui attira l'indignation et la désobéissance des seigneurs de son royaume, qui ne choisissent pour ces places que des nobles comme eux ; car la plupart, à l'imitation des rois, se rendoient maîtres des élections. Le roi Robert trouvoit donc souvent de la résistance de la part des seigneurs ses vassaux ; mais il étoit en paix avec les princes souverains ses voisins, savoir : l'empereur Henri, Ethelred, roi d'Angleterre, Raoul, roi de Bourgogne, et Sanche, roi de Navarre.

Son amitié avec l'empereur parut principalement dans leur entrevue de l'an mil vingt-

trois, près de la Meuse, qui séparoit leurs états (1). Plusieurs de leur suite disoient qu'il n'étoit pas de leur dignité de passer l'un du côté de l'autre, et qu'ils devoient se voir sur des barques au milieu de la rivière ; mais l'humilité et l'amitié sincère l'emportèrent. L'empereur Henri se leva du grand matin, et passa avec peu de suite du côté du roi Robert : ils s'embrassèrent tendrement, entendirent la messe célébrée par les évêques, et dînèrent ensemble. Le roi offrit à l'empereur de grands présents en or, en argent et en pierreries, avec cent chevaux richement enharnachés, et sur chacun l'armure du cavalier ; mais l'empereur ne prit qu'un livre d'Évangiles et un reliquaire contenant une dent de saint Vincent. L'impératrice prit une paire de gondoles d'or. Le lendemain le roi, avec ses évêques, passa aux tentes de l'empereur, qui lui offrit de son côté cent livres d'or, mais le roi ne prit non plus que deux gondoles. Ils renouvelèrent leur traité d'alliance, s'entretinrent des intérêts de l'Eglise et de l'état, et convinrent de se trouver à Pavie avec le pape, pour lui faire confirmer ce qu'ils avoient résolu.

#### LX. Richard, abbé de Verdun.

Richard, abbé de Verdun, chéri de ces deux princes, travailla utilement à leur union. Etant né dans le diocèse de Reims de parents très-nobles, il fit ses études à la cathédrale, qui étoit alors l'école la plus célèbre de toutes les églises de la Gaule Belgique, tant pour la doctrine que pour les mœurs (2). Richard fut pourvu de la dignité de chantre de cette église, puis de celle de doyen, dont il s'acquitta avec tant de prudence et de capacité, qu'il se fit estimer et respecter de tout le monde. Il étoit assidu à l'oraison, et récitait le psautier tous les jours, partie prosterné, partie debout. Se sentant fortement appelé à la perfection, il redoubla ses aumônes, et distribua tous ses biens aux pauvres ; mais il doutoit s'il demeureroit entre les siens, pour leur donner bon exemple, ou s'il quitteroit son pays, pour se délivrer des tentations qu'attire l'amour des parents.

Il délibéroit encore, quand il reçut chez lui Frédéric, comte de Verdun, qui sous l'habit séculier servoit Dieu depuis long-temps avec un grand zèle. Son frère Adalbéron II, évêque de Verdun, étant mort, il donna le comté à cette église, s'en réservant toutefois la jouissance sa vie durant (3). Le motif de cette donation fut de réparer les torts que les ancêtres de Frédéric avoient faits à cette église. Il la fit l'an neuf cent quatre-vingt-dix-sept,

(1) Sigeb. an. 1029. Glab. Virdun. p. 160. Bibl. Lab. ibid. (3) Elog. Sæc. 6, Act. Ben. p. 185. (2) Vita Sæc. 6, Act. Ben. p. 519. Hugo. Flav. Chr.

(1) Helg. p. 73. (2) P. 64, 66.

(3) Glab. lib. III, c. 2.



et la même année il alla en pèlerinage à Jérusalem.

Ce fut au retour de ce voyage qu'il vint à Reims, et logea chez le doyen Richard, qui le reçut avec beaucoup de charité. Frédéric voulut profiter de l'occasion, pour consulter un si habile homme sur le dessein qu'il avoit de quitter le monde. Richard s'ouvrit à lui de son côté, et ils convinrent ensemble de se retirer à Saint-Vannes de Verdun. Ce monastère subsistait dès le milieu du huitième siècle, mais il avoit été ruiné par les Normands : on avoit commencé à le rétablir faiblement, et il n'étoit alors habité que de sept Ecossois, sous la conduite d'un saint homme de la même nation, nommé Fingen, abbé de Saint-Félix de Metz. Les deux amis y ayant été reçus, n'y trouvèrent pas la régularité qu'ils croyoient, et s'en allèrent à Clugny consulter saint Odilon, sur le parti qu'ils devoient prendre (1). Ayant reconnu leur mérite et leur zèle, il n'écouta point l'amour-propre, qui lui auroit conseillé de les retenir chez lui; mais il les renvoya au monastère de Saint-Vannes, persuadé que Dieu les destinoit à y rétablir l'observance régulière.

A leur retour, l'abbé Fingen fit difficulté de les recevoir, craignant que des personnes élevées dans l'opulence eussent peine à s'accommoder de la pauvreté de ce monastère. Il céda toutefois à leurs instances; mais il mourut environ trois mois après les avoir reçus. Alors Heimon, évêque de Verdun, mit à sa place Richard, et le fit abbé de Saint-Vannes, malgré la résistance des moines écossois. C'étoit l'an mil quatre, et il gouverna cette abbaye quarante-deux ans. Frédéric ne le regarda plus que comme son maître, montrant aux autres l'exemple d'une obéissance et d'une humilité parfaites.

La réputation de l'abbé Richard s'étendit bientôt, non-seulement dans la France dont il étoit sorti, mais dans tout le royaume de Lorraine; en sorte que l'empereur Henri en ayant ouï parler, le fit venir auprès de lui, l'entretint avec plaisir, et le renvoya chargé de présents. Il en usa ainsi plusieurs fois, et s'étant informé de l'origine et de l'état de ce monastère, il lui donna de quoi le rétablir et le rebâtir magnifiquement. Dans un de ses voyages, l'abbé mena avec lui le moine Frédéric, qui, étant connu de toute la cour, et parent de l'empereur, étoit toujours traité avec grand honneur. Un jour, l'empereur étant avec les évêques et les seigneurs, Frédéric, que l'on avoit placé avec eux, vit son abbé assis beaucoup plus bas. Il se leva d'auprès de l'empereur, portant son marche-pied, sur lequel il s'assit aux pieds de l'abbé. Cette action fut admirée et louée de tout le monde; et fut cause que l'empereur fit asseoir auprès

de soi l'abbé Richard et le moine Frédéric ensuite.

Tandis qu'on rebâtissoit le monastère de Saint-Vannes, Frédéric, voyant des moines, ses confrères, qui avoient honte de remuer la terre et enlever les décombres, leur en montra l'exemple le premier, aussi bien que de prendre l'oiseau sur ses épaules et porter le mortier. Le duc Godefroy, son frère, le trouva un jour dans la cuisine lavant les écuelles, et dit en sortant que cette occupation ne convenoit guère à un comte; mais Frédéric lui dit qu'il se tenoit fort honoré de rendre de tels services à saint Pierre et saint Vannes, patrons du monastère. Un des moines voulant un jour le déchausser par charité, il lui dit avec une sainte indignation : Que me sert, mon frère, d'avoir quitté les honneurs du siècle, si je reçois de mes frères sans nécessité les services que l'on m'eût rendus dans le siècle? Je ne suis venu ici que pour servir les autres. Son exemple excita plusieurs seigneurs de ses parents, non-seulement à donner de grands biens à cette maison, mais à embrasser eux-mêmes la vie monastique. L'abbé Richard, ayant été chargé du monastère de Saint-Vaast d'Arras, lui en donna la conduite en qualité de prévôt, et il y mourut l'an mil vingt-deux.

L'abbé Richard devint un des trois restaurateurs de la discipline monastique dans l'empire françois; les deux autres étoient Odilon de Clugny et Guillaume de Dijon : on nommoit le premier Odilon le pieux ou le débonnaire, à cause de sa bonté; on nommoit le second Guillaume par-dessus la règle, à cause de sa ferveur austère; et Richard étoit surnommé la grâce de Dieu, à cause de sa douceur. Baudri, évêque de Liège, lui donna l'abbaye de Lobes, qui étoit très-riche, pour y rétablir l'observance, et ensuite celle de Saint-Laurent de Liège. Roger, évêque de Châlons, lui donna de même l'abbaye de Saint-Pierre; le roi Robert lui donna celle de Corbie; Baudouin, comte de Flandres, lui en donna plusieurs, Saint-Pierre de Gand, Saint-Amand, Saint-Riquier, Saint-Josse. Enfin, on comptoit jusqu'à vingt-un monastères dont il avoit pris la conduite, tant à la prière des évêques que des princes. Après les avoir réformés, il y mit des abbés qu'il choisit entre ses disciples, mais il en gouverna trois lui-même outre Saint-Vannes. En mil onze il alla à Rome, et gagna les bonnes grâces du pape Benoît VIII. Les princes avoient un tel respect pour lui, que souvent il accommodoit leurs différends. Il pardonna à un moine qui avoit voulu le tuer, et le voyant sincèrement converti, en fit un de ses plus fidèles disciples.

LXI. Enguerrand, abbé de saint Riquier.

Un autre abbé chéri du roi Robert, fut

(1) Acta SS. Ben. Sæc. 6, p. 25.

Enguerrand de Saint-Riquier (1). Il n'étoit pas de grande naissance, mais dès l'enfance il fit paroître une grande inclination pour les lettres. Il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Centule, qui, ayant été fondée par saint Riquier, vers l'an sept cent vingt-cinq, et ruinée par les Normands dans le siècle suivant, venoit d'être rétablie par l'abbé Ingelrad, auparavant moine de Corbie. Cet abbé permit au jeune Enguerrand d'aller étudier à Chartres sous l'évêque Fulbert, où il apprit la grammaire, la musique et la dialectique. Cependant le roi Robert, voulant faire par dévotion le voyage de Rome, faisoit chercher des ecclésiastiques instruits pour l'accompagner, et sur la réputation d'Enguerrand, il le mena avec lui, et fut très-content de sa doctrine et de ses mœurs. Ce voyage fut environ l'an mil vingt, et le roi résolut dès-lors de placer Enguerrand en quelque dignité ecclésiastique.

Etant retourné à son monastère, il y ramena les études, en sorte que l'on s'appliqua à chercher des livres, à en transcrire de nouveaux, et à instruire la jeunesse. Cependant l'abbé Ingelrad mourut, et toute la commu-

(1) Vita Sæc. 6, Ben. p. 494.

nauté élut Enguerrand pour lui succéder, excepté quelques-uns qui s'y opposoient, parce qu'ils étoient enflés de leur noblesse. Le roi, ravi de trouver cette occasion de placer Enguerrand, vint aussitôt à Saint-Riquier, mais celui-ci l'ayant appris par avance, se cacha dans les bois. Le roi étant arrivé, le fit si bien chercher, qu'on le trouva, et quand on le lui eut amené, il entra dans l'église, et, en présence de tous ceux qui s'y trouvèrent, il le mit en possession, en lui faisant toucher les cordes des cloches. Car les investitures se faisoient toujours par quelque signe sensible.

Le nouvel abbé eut grand soin de réparer les bâtiments du monastère, d'orner l'église, et retirer les biens usurpés; d'empêcher par sa fermeté les usurpations nouvelles, et d'augmenter au contraire le temporel par diverses donations qu'il reçut. Il écrivit, par le conseil de l'évêque Fulbert son maître, la vie, les miracles et la translation de saint Riquier en quatre livres, et composa quelques ouvrages en vers. Il vécut jusqu'à l'an mil quarante-cinq. Guy, alors archidiacre, et depuis évêque d'Amiens, fit son épitaphe. Il avoit été son disciple, et fut un poète fameux en son temps.



## LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

## I. Eglise d'Allemagne.

L'ARCHEVÊQUE Aribon invita l'empereur saint Henri à venir célébrer à Mayence la fête de la Pentecôte l'an mil vingt-trois, et ce prince y assembla un concile national d'Allemagne, où, par le conseil des évêques, il corrigea plusieurs désordres (1). Il voulut entre autres séparer Othon, comte de Hamerstein, d'avec Irmengarde, qui n'étoit point sa femme légitime; le comte le promit, partie par la crainte de l'empereur, partie sur les remontrances des évêques; mais la femme méprisa ouvertement leurs défenses.

Godehard, nouvel évêque d'Hildesheim, vint au concile. Car Bernouard étoit mort l'année précédente mil vingt-deux, le vingtième de novembre, après trente ans d'épiscopat (2). Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, aussi fut-il depuis canonisé par Célestin III en onze cent quatre-vingt-quatorze. L'empereur, ayant appris la nouvelle de sa mort, prit en particulier Godehard, abbé d'Althah, et lui déclara qu'il vouloit lui donner cet évêché. L'abbé le refusa absolument, et ne se rendit point aux instances des évêques que l'empereur lui fit parler. Il dit seulement que si on le jugeoit digne de l'épiscopat, il attendroit que Ratisbonne ou Passau vinsent à vaquer, afin de pouvoir être utile aux siens, car il étoit né dans le diocèse de Passau. Toutefois, un songe qu'il eut huit jours après, et qu'il crut venir du ciel, le déterminait à accepter le siège d'Hildesheim; et il fut sacré le jour de Saint-André, vendredi trentième de novembre mil vingt-deux, par Aribon, archevêque de Mayence, son métropolitain. Godehard avoit été offert à Dieu dès l'enfance, dans le monastère d'Althah ou Altach, dont l'empereur Henri, n'étant encore que duc de Bavière, le fit abbé, et lui donna ensuite plusieurs autres monastères à réformer. Il étoit déjà vieux, et ne songeoit qu'à se préparer à la mort, quand l'empereur l'obligea à se charger de l'épiscopat; toutefois, il

vécût encore quinze ans, jusqu'au quatrième de mai mil trente-huit, qu'il mourut. Il fut canonisé dans le siècle suivant, ayant fait plusieurs miracles devant et après sa mort.

La même année, mil vingt-trois, le vingt-deuxième d'octobre, mourut Géron, archevêque de Magdebourg, après avoir fait beaucoup de bien à son église, comme avoit fait à la sienne Arnoul, évêque d'Halberstat, qui mourut la même année, et qui étoit en réputation pour sa science et son éloquence (1). L'empereur passa cette année la fête de Noël à Bamberg, où le peuple de ces églises vacantes vint apprendre quels pasteurs il leur donneroit. Ayant donc délibéré avec ceux qui passaient pour les plus sages, il donna l'archevêché de Magdebourg à Hunfroy, tiré du clergé de Wirtzburg, et l'évêché d'Halberstat à Brandag, abbé de Fulde. La même année mil vingt-trois mourut saint Hartuic, archevêque de Saltzbourg, après trente-deux ans d'épiscopat (2).

On peut juger du soin qu'apportoit l'empereur Henri au choix des évêques par le grand nombre de saints personnages qui remplirent de son temps les sièges d'Allemagne (3). On remarque entre autres, à Trèves, Meinhard et Poppon; à Cologne, Héribert et Pilegrim; à Mayence, Villigise, Archambaud et Aribon; à Wormes, Burchard; à Utrecht, Ansfrit et Athalbalde; à Munster, Thierry et Sigefroy; à Osnabruc, Thietmar; à Hildesheim, Bernouard et Godehard; à Minden, Sibert et Brunon; à Strasbourg, Verinhaire; à Wirtzburg, Géron et Hunfroy; à Brême, Unvan; à Paderborn, Meinverc: car, encore que quelques-uns fussent en place avant le règne de Henri, il est à croire qu'ils lui aidèrent par leurs conseils à choisir les autres.

## II. Mort de saint Henri. Conrad, roi.

L'empereur Henri, affligé de diverses incommodités, demeura long-temps à Bamberg, où il avoit passé la fête de Noël en mil vingt-

(1) Vita S. Godeb. n. 24, Sæc. 6. Ben. p. 410. Sup. liv. LVIII, n. 50.

(2) Vita n. 48, eod. Sæc. 6, p. 229, 771. Vita S. Cod. n. 18. Arnold. Lubec. IV, c. 29.

(1) Chr. Saxa.

(2) Vita ap. Canif. to. 2, p. 315.

(3) Vita S. Meinver. n.

trois; puis, ayant repris ses forces, il se mit en chemin pour aller à Magdebourg; mais il fut obligé de s'arrêter en chemin, et n'y arriva que le samedi-saint, accompagné de tous les grands et de l'impératrice Cunégonde, et y célébra la fête de Pâques, qui étoit le cinquième d'avril en mil vingt-quatre. Delà il passa à Halberstat, puis à Goslard, et enfin à Grone, où la maladie, se renforçant, l'obligea de s'arrêter.

Se sentant près de la mort, il appela les parents de l'impératrice son épouse, et leur dit: Je vous la rends vierge, comme vous me l'avez donnée; puis il mourut le quatorzième de juillet mil vingt-quatre, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné vingt-deux comme roi et dix comme empereur. Son corps fut porté à Bamberg, et enterré dans la cathédrale, dédiée à saint Pierre, comme il l'avoit ordonné. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau; il fut canonisé dans le siècle suivant, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

Après sept semaines d'interrègne, les seigneurs élurent pour roi Conrad, qui fut couronné à Mayence par l'archevêque Aribon, le huitième de septembre mil vingt-quatre. Il étoit fils d'Henri, fils d'Othon, fils de Ludolf, fils aîné d'Othon le grand (2). Il fut élevé à Wormes, sous la conduite de l'évêque Bouchard, qui, le voyant méprisé de ses parents, à cause de son humeur douce et de l'innocence de sa vie, le prit auprès de lui et le nourrit comme son fils, l'instruisant dans la crainte de Dieu, et l'aimant particulièrement pour la fermeté de son courage. On dit que saint Henri l'avoit lui-même désigné pour son successeur. Il est connu sous le nom de Conrad le salique, et il régna quinze ans.

## III. Mort de Benoît VIII. Jean XIX, pape.

Le pape Benoît VIII étoit mort la même année mil vingt-quatre, le dixième de juillet, après avoir tenu le saint-siège près de douze ans, et fut enterré à Saint-Pierre. Son successeur fut Jean, son frère, fils de Grégoire, comte de Tusculum (3). C'étoit un pur laïque, qui fut élu pape à force d'argent; on le nomme Jean XIX, et il tint le saint-siège neuf ans. Le patriarche de Constantinople, de concert avec l'empereur Basile et avec quelques autres Grecs, essaya d'obtenir le consentement de ce pape pour se donner le titre d'évêque universel dans l'Eglise orientale, comme le pape le prenoit par toute l'Eglise. Le patriarche envoya donc à Rome des députés, chargés de grands présents, tant pour le pape que pour les autres qu'ils trouveroient favorables à sa

(1) Vita Hen. n. 27. ap. Sur. 14 jul. Sifrid. Epit. p. 789. Vita S. Meinverc. n. 101. Martyr. R. 14 jul.

(2) Vita Burch. (3) Papebr. Conat. Chr. Cass. 2, c. 57. Glab. IV, c. 1.

prétention; et comme l'avarice dominoit alors à Rome plus qu'en lieu du monde, les Grecs furent écoutés, et les Romains cherchèrent les moyens de leur accorder secrètement ce qu'ils désiroient; mais le bruit s'en étant répandu par toute l'Italie, cette nouveauté excita un grand tumulte; on en murmura jusqu'en France; et l'abbé Guillaume de Dijon écrivit au pape, sur ce sujet, une lettre très-forte, quoique très-respectueuse. Enfin les Grecs furent obligés de retourner à Constantinople, sans avoir rien fait, et de se désister pour lors de cette prétention.

## IV. Eglise de Constantinople.

Le patriarche qui fit cette tentative étoit Eustache, successeur de Sergius. Car, celui-ci ayant tenu vingt-cinq ans entiers le siège de Constantinople, mourut au mois de juillet, indiction seconde, l'an du monde six mil cinq cent vingt-sept, de J.-C. mil dix-neuf, et ordonna patriarche Eustache, qui étoit le premier des prêtres de l'Eglise du palais. Il tint le siège six ans et cinq mois, et mourut au mois de décembre six mil cinq cent trente-quatre, mil vingt-cinq, indiction neuvième (1). Peu de jours après, l'empereur Basile tomba subitement malade, et le moine Alexis, abbé du monastère de Stude, l'étant venu visiter avec le chef de saint Jean-Baptiste, il le déclara patriarche, et l'envoya introniser sur-le-champ par le protonotaire Jean, son ministre d'état. L'empereur Basile mourut le soir même, ayant vécu soixante-dix ans et régné cinquante, et fut enterré, comme il avoit désiré, dans l'Eglise de Saint-Jean à l'Hebdome. Ce prince est fameux par ses victoires contre les Bulgares. Son frère Constantin, qui régnoit avec lui depuis cinquante ans, en régna seul encore trois; et le patriarche Alexis tint le siège de Constantinople dix-sept ans.

## V. Synode d'Arras.

En France l'hérésie qui avoit été découverte, et réprimée à Orléans deux ans auparavant, n'étoit pas éteinte, et l'on en trouva des sectateurs à Arras, en mil vingt-cinq (2). Gérard, qui en étoit évêque, aussi bien que de Cambrai, avoit été instruit dans l'école de Reims sous l'archevêque Adalbéron, dont il étoit parent. Cet évêque, ayant passé à Cambrai la fête de Noël et celle de l'Epiphanie, vint faire quelque séjour à Arras, où, s'entretenant des devoirs de son ministère, il apprit qu'il y étoit venu d'Italie des hommes qui introduisoient une hérésie nouvelle, faisant profession d'une certaine justice par laquelle seule ils prétendoient qu'on étoit purifié, et

(1) Cedr. p. 717, 719.

(2) Syn. Atreb. to. 13, Spicil. init.



ne reconnoissoient dans l'Eglise aucun autre sacrement utile au salut. L'évêque Gérard ordonna de chercher ces hérétiques et de les amener en sa présence. Eux, sachant pour-quoi on les cherchoit, se disposoient à s'en-fuir secrètement; mais ils furent prévenus et amenés à l'évêque. Comme il étoit alors fort occupé d'autres affaires, il se contenta de leur faire quelques questions sur leur créance; et voyant qu'ils étoient dans l'erreur, ils les fit mettre en prison jusqu'au troisième jour. Le lendemain il ordonna un jeûne aux clercs et aux moines pour la conversion de ces hérétiques.

Le troisième jour, qui étoit un dimanche, l'évêque vint à Notre-Dame, revêtu de ses ornements, accompagné de ses archidiacres aussi revêtus, avec les croix et les évangiles, et environnés de toute la multitude du clergé et du peuple. On chanta le psaume *Exurgat Deus* (1); puis l'évêque, s'étant assis avec les abbés et les autres selon leur rang, il fit amener les prisonniers, et fit au peuple un sermon sur leur sujet en général. Ensuite, s'adressant aux prisonniers, il leur demanda quelle étoit leur doctrine et leur culte, et quel en étoit l'auteur. Ils répondirent qu'ils étoient disciples d'un nommé Gandulfe d'Italie, et qu'il leur avoit appris à ne recevoir point d'autre écriture que les Evangiles et les écrits des apôtres; mais il étoit venu à la connoissance de l'évêque qu'ils rejetoient le baptême, l'eucharistie, la pénitence, le mariage, et qu'ils méprisoient les églises, et ne reconnoissoient point pour saints les confesseurs, mais seulement les apôtres et les martyrs. C'est pourquoi il les interrogea sur ces articles; et, commençant par le baptême, il leur dit: Puisque vous prétendez recevoir la doctrine évangélique, vous devez aussi recevoir ce sacrement, car l'Evangile rapporte que Jésus-Christ dit à Nicodème (2): Quiconque ne naîtra point de l'eau et de l'esprit n'entrera point dans le royaume des cieux.

Ils répondirent: La doctrine que nous avons apprise de notre maître est conforme à l'Evangile, car elle consiste à quitter le monde, réprimer les désirs de la chair, vivre du travail de ses mains, ne faire tort à personne, et exercer la charité envers tous ceux qui ont du zèle pour notre institut. Nous croyons qu'en gardant cette justice, on n'a point besoin de baptême, et que si on la viole, le baptême ne sert de rien pour le salut. Or, le baptême est inutile pour trois raisons. La première est la mauvaise vie des ministres, qui ne peuvent procurer le salut; la seconde est la rechute dans les vices, auxquels on a renoncé dans le baptême; la troisième, qu'il ne semble pas qu'un enfant qui ne désire et ne connoît pas même son salut, puisse profiter de la volonté et de la foi d'autrui.

(1) Ps. 67.

(2) Jo. III, 5.

A cela l'évêque répondit par un discours dont voici la substance: Jésus-Christ, qui est juste par lui-même et source de toute justice, n'a pas laissé de recevoir le baptême pour accomplir toute justice (1), c'est-à-dire pour nous en donner l'exemple; il a voulu que, par ce signe sensible de l'ablution du corps, nous connoissions la purification invisible de l'âme; et saint Pierre ne laissa pas de baptiser Corneille avec l'eau, quoiqu'il eût reçu le Saint-Esprit par avance (2). L'indignité du ministre ne nuit point au sacrement, parce que c'est le Saint-Esprit qui opère, et Judas baptisoit comme les autres apôtres (3). Les enfants peuvent profiter de la foi d'autrui, comme le paralytique de l'Evangile et la fille de la Cananée (4). Enfin, vous qui ne voulez dans l'Eglise aucune cérémonie sensible, pourquoi observez-vous si religieusement de vous laver les pieds les uns les autres? Venant au sacrement de l'eucharistie, il dit: Quand nous offrons ce sacrifice, le pain et le vin mêlé d'eau, sanctifiés sur l'autel par la croix et les paroles de Jésus-Christ, deviennent son vrai et propre corps, et son vrai et propre sang, quoiqu'ils paroissent être autre chose. L'évêque répondit ensuite à quelques objections, et rapporta quelques histoires miraculeuses, pour montrer la vérité du changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

A ce discours, tous les fidèles qui étoient présents fondoient en larmes, et louoient la puissance et la miséricorde de Dieu (5). L'évêque, se tournant vers les hérétiques, leur demanda s'ils avoient quelque chose à répondre. Ils dirent, avec de grands soupirs, que ce qu'ils venoient d'entendre leur fermoit la bouche, et ils avouèrent leur faute, se frappant la poitrine et se prosternant par terre. Ils admiroient la bonté de Dieu, qui les avoit soufferts si long-temps à la honte du nom chrétien, et ils craignoient qu'il n'y eût plus de pardon pour eux, après en avoir séduit plusieurs autres. L'évêque leur dit: Vous auriez raison de craindre, vous qui défendiez aux pécheurs d'espérer aucun fruit de la pénitence; mais si vous rejetez de bonne foi vos erreurs pour recevoir la doctrine catholique, je vous promets avec confiance le pardon de la part de Dieu.

Il continua donc de les instruire, premièrement touchant les églises matérielles, qu'ils méprisoient comme n'étant que des amas de pierres, touchant l'autel, l'encens et les cloches (6). Il leur expliqua tous les ordres, depuis le portier jusqu'à l'évêque; car ces hérétiques ne vouloient aucun culte extérieur, et tenoient pour indifférent quels fussent les ministres de leur religion, et en quels lieux ils en fissent l'exercice, dans des bois, dans des

(1) Matth. III, 15.

(2) Act. X, 47.

(3) P. 7, 12.

(4) Matth. IX, 2, c. 2.

(5) P. 21.

(6) C. 3, 4, 5, 6.

carrefours, dans des cloaques. Ils ne se mettoient point en peine non plus en quel lieu on les enterrât, disant que les cérémonies des funérailles n'étoient qu'une invention de l'avarice des prêtres. L'évêque les instruisit ensuite sur la pénitence, montrant qu'elle est utile même aux morts, pour lesquels on fait des prières, des aumônes, ou d'autres œuvres pénales (1); car, dit-il, un ami peut suppléer à la pénitence que son ami n'a pu accomplir, étant prévenu par la mort.

Il passe au mariage, et dit qu'il ne faut ni le défendre généralement, ni le permettre indifféremment à tous, parce qu'il n'est plus permis à ceux qui se sont une fois engagés au service de l'Eglise. Il montre que l'on doit honorer les saints confesseurs, aussi bien que les martyrs. Il justifie la psalmodie, la vénération de la croix et des images, l'ordre des dignités ecclésiastiques. Enfin il établit la nécessité de la grâce contre la fausse justice de ces hérétiques. Sur tous ces points il rapporte, autant qu'il est possible, des preuves tirées du nouveau Testament par les discours et les exemples de Jésus-Christ et des apôtres, mais il en allègue aussi plusieurs de l'ancien Testament (2).

Cette instruction de l'évêque dura jusqu'à la fin du jour, et comme il vit que les hérétiques paroissent convaincus, il leur ordonna de condamner leurs erreurs, et lui-même en prononça ainsi la condamnation avec tous les abbés, les archidiacres et le clergé (3): Nous condamnons et anathématisons cette hérésie, qui dit que le baptême ne sert de rien pour effacer le péché originel et les péchés actuels; que les péchés ne peuvent être remis par la pénitence; que l'Eglise, l'autel, le sacrement du corps et du sang de Notre Seigneur ne sont autre chose que ce que l'on voit des yeux du corps, regardant ce sacrement comme une chose vile, et qui rejette les mariages légitimes. Nous condamnons cette hérésie et tous ceux qui la soutiennent. Ils ajoutèrent une profession de foi contraire à ces erreurs, où ils disent, en parlant de l'eucharistie: Nous déclarons que c'est la même chair qui est née de la vierge, qui a souffert sur la croix, qui, étant sortie du sépulcre, a été élevée au-dessus des cieux, et est assise à la droite du père.

Cette condamnation fut prononcée en latin; mais, parce que ceux qui avoient professé l'hérésie ne l'entendoient pas bien, on la leur fit expliquer en langue vulgaire par un interprète, et ils déclarèrent qu'ils acquiesçoient à la condamnation et à la profession de foi. On la leur fit souscrire, comme ils pouvoient, en faisant une croix, et tous les assistants, rendant grâces à Dieu, se retirèrent avec la bénédiction de l'évêque. Il envoya la relation de ce synode à un évêque voisin, que l'on croit être Renauld de Liège, pour le précautionner contre ces hérétiques,

(1) C. 7, 8, 9.

(2) C. 10, 11, 12, 13, 14.

15, 16.

(3) C. 17.

qui avoient su se déguiser si bien dans son diocèse qu'il les avoit laissés aller impunis. Gérard ajoute: Ceux qu'ils avoient envoyés chez nous pour en séduire d'autres, ayant été pris, résistoient avec une grande dissimulation, et on ne pouvoit tirer leur confession par aucun tourment, jusqu'à ce que, étant convaincus par ceux qu'ils avoient presque infectés de leur erreur, ils nous en expliquèrent une partie.

## VI. Retraite de sainte Cunégonde.

En Allemagne, l'impératrice Cunégonde, se trouvant libre par le décès de saint Henri, son époux, se retira au monastère de Caufunge en Hesse, près de Cassel, qu'elle avoit fondé, et dont elle fit dédier l'église le jour de l'anniversaire de saint Henri, quinzième de juillet mil vingt-cinq. Pendant la messe, elle se présenta devant l'autel, revêtue de tous les ornements impériaux, et offrit premièrement une particule de la vraie croix. Après l'évangile, elle se dépouilla de la pourpre, et se revêtit d'une tunique brune, qu'elle avoit faite de ses mains et que les évêques avoient bénie; elle se fit couper les cheveux, qui furent gardés en son honneur dans le monastère, et reçut des évêques le voile et l'an-neau, chantant les prières marquées pour la consécration solennelle des vierges (1). Ayant ainsi fait profession, elle passa dans ce monastère les quinze ans qu'elle vécut encore, mais en simple religieuse, soumise à toutes ses sœurs et humble sans ostentation. Comme elle excelloit dans les ouvrages de broderie, elle travailloit de ses mains, sachant, dit l'auteur de sa vie, qu'il est écrit (2) que qui ne travaille point ne doit point manger. Elle avoit toujours l'esprit occupé de prières ou de lectures, qu'elle faisoit elle-même ou qu'elle écoutoit; elle visitoit les sœurs malades et prenoit grand soin des pauvres. Enfin, consumée de veilles et d'austérités, elle mourut le troisième de mars mil quarante, et fut enterrée à Bamberg près de l'empereur, son époux; mais elle défendit qu'on lui fit de pompe funèbre. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et elle fut canonisée en douze cent par le pape Innocent III (3).

## VII. Concile d'Anse.

La même année mil vingt-cinq, on tint un concile à Anse, près de Lyon, où assistèrent douze évêques (4), savoir: Bouchard, archevêque de Lyon, l'archevêque de Vienne, nommé aussi Bouchard, l'archevêque de Tarantaise, les évêques d'Autun, de Mâcon, de Châlons, d'Auxerre, de Valence, de Grenoble, d'Uzès, d'Aouste et de Maurienne. Comme ils traitoient de plusieurs sujets touchant les af-

(1) Vita n. 7. Sæc. 6. Ben. p. 458, et apud Boll. 3 Mart. to. 6, p. 265. Pontif. Rom. de Consecr. Virg.

(2) 2 Thess. III, 10.

(3) Martyr. R. 3 mart.

(4) To. 9, p. 589.



faïres ecclésiastiques et l'utilité du peuple, Gauslin, évêque de Mâcon, se leva au milieu de l'assemblée, et forma sa plainte contre Bouchard, archevêque de Vienne, qui, sans sa permission et son consentement, avait, contre les canons, ordonné des moines dans le diocèse de Mâcon, c'est-à-dire dans le monastère de Clugny. L'archevêque de Vienne nomma l'abbé Odilon, qui étoit présent, pour auteur et pour garant de ces ordinations. Odilon se leva avec ses moines, et montra un privilège, qu'ils avoient reçu de l'église romaine, pour n'être sujets ni à l'évêque dans le territoire duquel ils demeuroient, ni à aucun autre, mais avoir la liberté d'amener tel évêque, et de tel pays qu'ils voudroient, pour faire les ordinations et les consécration dans le monastère. Par les consécration, j'entends les dédicaces d'églises.

Alors on lut les canons du concile de Chalcedoine et de plusieurs autres, qui ordonnent qu'en chaque pays les abbés et les moines soient soumis à leur propre évêque, et défendent à aucun évêque de faire dans le diocèse d'un autre ni ordination, ni consécration, sans sa permission. En conséquence de ces canons, les évêques déclarèrent nul le privilège, qui, non-seulement ne s'y accordoit pas, mais y contrevenoit formellement, et décidèrent que l'abbé de Clugny n'étoit pas un garant suffisant du procédé de l'archevêque de Vienne. L'archevêque, convaincu par ces raisons, demanda pardon à l'évêque de Mâcon, et, par manière de satisfaction, lui promit, sous telle caution qu'il voulut, de lui fournir tous les ans, tant qu'ils vivoient l'un et l'autre, pendant le carême, la quantité nécessaire d'huile d'olive pour faire le saint-chrême. Cet exemple et celui de la dédicace du monastère de Loches montrèrent que les évêques de ce temps-là ne croyoient pas le pape au-dessus des canons (1).

#### VIII. Suite de la vie de saint Romuald.

Il est temps de reprendre la suite de la vie de saint Romuald, et de voir sa bienheureuse fin. Après qu'il eut quitté l'empereur Othon III, et lui eut prédit sa mort, il se retira à Parenzo, ville située dans une péninsule de l'Istrie, et y demeura trois ans, pendant le premier desquels il fonda un monastère, et y établit un abbé; les deux autres années il demeura reclus (2). Là, Dieu l'éleva à une si haute perfection qu'il connoissoit l'avenir, et pénétoit plusieurs mystères de l'ancien et du nouveau Testament. Il y reçut tout d'un coup le don des larmes, auxquelles auparavant il s'excitoit inutilement, et il lui dura tout le reste de sa vie. Souvent dans la contemplation il s'écrioit, transporté de l'amour divin : Mon cher Jésus,

mon doux Jésus, mon désir ineffable, douceur des saints, suavité des anges, et d'autres paroles au-dessus du langage humain. Il ne vouloit plus célébrer la messe devant beaucoup de monde, parce qu'il ne pouvoit retenir l'abondance de ses larmes, et, comme si ses disciples avoient reçu le même don, il leur disoit : Prenez garde de ne pas répandre trop de larmes, elles affoiblissent la vue et nuisent à la tête.

Il sortit de cette retraite, cédant à l'instance prière des frères de ses autres monastères (1); mais l'évêque de Parenzo, l'ayant appris, en fut si affligé qu'il fit publier que quiconque donneroit une barque à Romuald pour repasser en Italie ne rentreroit plus à Parenzo. Il arriva deux barques de dehors, dont les marins le reçurent avec joie, s'estimant heureux de porter un si grand trésor; mais, dans le passage, il survint une si violente tempête que tous se crurent prêts à périr : les uns se dépouilloient pour nager, les autres s'attachoient à une planche; Romuald, ayant abaissé son capuce et mis sa tête entre ses genoux, pria quelque temps en silence; puis il dit à l'abbé Anson, qui étoit près de lui, de déclarer aux marins qu'ils n'avoient rien à craindre; et, peu de temps après, ils arrivèrent heureusement à Caorle.

Romuald vint à son monastère de Bifolco, dont il trouva les cellules trop magnifiques, et ne voulut loger que dans une, qui n'avoit guère que quatre coudées (2). N'ayant pu persuader à ses moines de se soumettre à la conduite d'un abbé, il les quitta, et envoya demander une retraite aux comtes de Camérin. Ils lui offrirent avec grande joie toutes les terres de leur état, désertes ou cultivées, et il choisit un lieu, nommé Val de Castro, qui est une plaine fertile et bien arrosée, entourée de montagnes et de bois. Il y avoit déjà une petite église et une communauté de pénitentes, qui lui cédèrent la place. Romuald commença donc à y bâtir des cellules, et à y habiter avec ses disciples, et y fit des fruits incroyables. On venoit à lui de tous côtés chercher la pénitence : les uns donnoient leurs biens aux pauvres, les autres quittoient le monde entièrement et embrassoient la vie monastique. Le saint homme étoit comme un séraphin, tellement embrasé de l'amour de Dieu qu'il l'allumoit dans les cœurs de tous ceux qui l'écoutoient. Souvent, lorsqu'il prêchoit, les larmes lui coupoient la parole tout d'un coup, et il s'enfuyoit comme un insensé; quand il étoit à cheval avec les frères, il marchoit loin après les autres, chantant toujours des psaumes, et répandant continuellement des larmes.

Ceux qu'il reprenoit avec plus de sévérité, c'étoient les clers séculiers ordonnés parsimonie, leur déclarant qu'ils étoient perdus, s'ils ne renonçoient volontairement aux fonctions de

leurs ordres (1). Ce discours leur parut si nouveau, qu'ils le voulurent tuer; car la simonie étoit tellement établie en tout ce pays, que, jusqu'au temps de Romuald, à peine y avoit-il quelqu'un qui sût que c'étoit un péché. Il leur dit : Apportez-moi les livres des canons, et voyez si je vous dis la vérité. Les ayant examinés, ils reconnoissoient leur crime et le déplorent. Le saint homme persuada à plusieurs chanoines et à d'autres clercs, qui vivoient comme des laïques, d'obéir à des supérieurs et de vivre en commun : ce qui semble être le commencement des chanoines réguliers, que nous verrons dans la suite. Quelques évêques, qui étoient entrés dans leurs sièges par simonie, vinrent le consulter; et, s'étant mis sous sa conduite, promirent de quitter l'épiscopat et d'embrasser la vie monastique. C'est saint Pierre Damien qui raconte tout ceci dans la vie de saint Romuald, et il ajoute : Je ne sais toutefois si le saint homme en put convertir un seul en toute sa vie. Car cette venimeuse hérésie est très-dure et très-difficile à guérir, principalement dans les évêques; on promet toujours, et on diffère de jour en jour, en sorte qu'un juif est plus facile à convertir.

Saint Romuald quitta Val de Castro, y laissant quelques-uns de ses disciples, et passa au pays d'Orviette (2), où il bâtit un monastère, par le secours principalement du comte Farulfe. Car, ne pouvant contenter son zèle, il formoit toujours de nouveaux desseins; il sembloit qu'il voulût changer tout le monde en désert, et engager tout les hommes à la vie monastique.

Ayant appris le martyre de saint Boniface, son disciple, tué par les Russes l'an mil neuf, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, qu'il résolut aussitôt d'aller en Hongrie; mais depuis qu'il eut conçu ce dessein, il bâtit en peu de temps trois monastères : celui de Val de Castro dont je viens de parler, un autre près de la rivière d'Esino, et le troisième près la ville d'Ascoli (3). Ensuite ayant obtenu la permission du saint-siège, il partit avec vingt-quatre disciples, dont deux avoient été sacrés archevêques pour cette mission. Car ils avoient tous un si grand zèle pour le salut du prochain, qu'il lui étoit difficile d'en mener moins. Mais lorsqu'ils furent entrés dans la Pannonie, qui est la Hongrie, Romuald fut attaqué d'une maladie qui l'empêcha de passer outre. Elle fut longue, et sitôt qu'il avoit résolu de retourner, il se portoit mieux; mais quand il vouloit aller plus avant, son visage s'enflait, et son estomac ne gardoit plus de nourriture. Il assembla donc ses disciples, et leur dit : Je vois que Dieu ne veut pas que je passe outre; mais parce que je n'ignore pas votre désir, je n'oblige personne à retourner, je vous laisse une entière liberté; mais je sais

qu'aucun de ceux qui demeureront ne souffrira le martyre. En effet, de quinze qui s'avancèrent en Hongrie, quelques-uns furent fustigés, plusieurs vendus et réduits en servitude; mais ils n'arrivèrent point au martyre.

Romuald revint à son monastère d'Orviette, dont il trouva que l'abbé ne suivoit pas ses maximes. Car il vouloit qu'un abbé, comme étant véritablement moine, aimât l'extrême abjection, n'eût point d'affection pour le temporel, et employât les biens du monastère pour l'utilité des frères, sans faire aucune dépense par vanité. N'étant pas écouté, il quitta ce monastère, et s'alla loger avec ses disciples, près du château de Raynier, qui fut depuis marquis de Toscane. Ce seigneur, ayant quitté sa femme sous prétexte de parenté, avoit épousé la veuve d'un de ses parents. C'est pourquoi Romuald ne voulut point demeurer gratuitement dans ses terres, afin de ne paroître pas approuver sa conduite; mais il lui payoit une pièce d'or pour l'eau, et une autre pour le bois; et il le contraignit à les recevoir, en le menaçant de se retirer. Raynier disoit : Il n'y a ni empereur ni homme vivant qui me donne tant de crainte, que le visage de Romuald. Je ne sais que dire devant lui, et je ne trouve point d'excuses pour me défendre. En effet, le saint homme avoit ce don de Dieu, que tous les pécheurs, principalement les grands du siècle, trembloient devant lui comme en présence de la majesté divine.

#### IX. Divers monastères de saint Romuald.

Il changea encore plusieurs fois de demeure, faisant du fruit partout, et convertissant plusieurs pécheurs. Ce qui l'obligeoit à changer si fréquemment, c'est que partout où il demouroit une foule innombrable le venoit chercher. Ainsi, quand il avoit rempli un monastère, il y mettoit un supérieur, et se pressoit d'en aller remplir un nouveau (1). Entre autres monastères, il alla habiter la montagne de Sitrie dans l'Ombrie, où il souffrit une calomnie atroce de la part d'un de ses moines, nommé Romain. Car, voulant le corriger de ses impuretés, non-seulement par des réprimandes, mais par de rudes disciplines, celui-ci l'accusa d'un crime du même genre; et quoique son âge décrépît et son corps atténué l'en rendissent incapable, la calomnie trouva créance, et les disciples du saint homme le mirent en pénitence, et lui défendirent de célébrer les saints mystères. Il s'y soumit, et fut environ six mois sans approcher de l'autel. Enfin Dieu lui commanda, sous peine de perdre sa grâce, de quitter cette simplicité indiscrete, et de célébrer hardiment la messe (2). Il le fit le lendemain, et pendant la messe, il fut long-temps ravi en extase, et reçut ordre de donner une exposition des psaumes,

(1) Sup. liv. LVIII, n. 16. Vita n. 53, Séc. 6. Act.  
(2) Sup. liv. LVII, n. 59. Ben. p. 290.

(1) N. 55.

(2) N. 58.

(1) N. 60.  
(2) N. 62.

(3) N. 63. Sup. I. LVII,  
n. 26.

(1) N. 75.

(2) N. 78.



que l'on garde encore à Camaldule écrite de sa main.

Etant à Sitrie, il demeura sept ans enfermé, gardant continuellement le silence; et toutefois il ne fit jamais plus de conversions et ne renferma plus de pénitents. Il ne relâcha rien dans la vieillesse de l'austérité de sa vie (1). Pendant un carême il ne vécut que de bouillon fait d'un peu de farine, avec quelques herbes, et il faisoit ainsi diverses expériences, pour éprouver ses forces. Pendant l'été, de deux semaines il en passoit une jeûnant au pain et à l'eau, l'autre il ajoutoit quelque chose de cuit le jeudi. S'il étoit tenté de manger quelque viande plus de son goût, il la faisoit préparer; et après en avoir senti l'odeur, il se reprochoit sa sensualité, et la renvoyoit sans y toucher. Il avoit deux ou trois cilices, pour en changer tous les mois, et se coupoit lui-même la barbe et les cheveux, mais fort rarement. Pendant le carême, il ne sortoit point sans une nécessité indispensable. Mais ces austérités n'empêchoient pas qu'il ne montrât un visage serein et une gaieté continuelle. On raconte plusieurs guérisons miraculeuses qu'il fit, mais évitant autant qu'il étoit possible qu'on les lui attribuât (2). Quand il envoyoit quelque part ses disciples, il leur donnoit un pain, un fruit ou quelque autre chose qu'il avoit bénite; et ses disciples guérirent plusieurs malades, en leur en faisant manger.

Les moines de Sitrie vivoient dans une grande perfection (3). Tous marchaient nus-pieds, pâles, négligés, et toutefois contents dans leur extrême pauvreté. Quelques-uns demeuroient enfermés dans leurs cellules comme en des sépulcres. Personne n'y goûtoit jamais de vin. Non-seulement les moines, mais leurs serviteurs et ceux qui gardoient les bestiaux, jeûnoient, observoient le silence, se donnoient la discipline l'un à l'autre, et demandoient pénitence pour les moindres paroles oiseuses. Quand Romuald y vit un si grand nombre de moines, qu'à peine pouvoient-ils demeurer ensemble, il leur donna un abbé, et se retira à Bifolco, gardant étroitement le silence.

Cependant l'empereur saint Henri étant venu en Italie, envoya prier saint Romuald de le venir trouver, promettant de faire tout ce qu'il lui ordonnerait (4). Le saint homme refusoit absolument d'y aller et de rompre son silence, mais ses disciples lui dirent: Considérez que nous sommes tant ici, que nous ne pouvons plus y loger commodément; demandez, s'il vous plaît, à l'empereur, quelque grand monastère. Le saint homme leur écrivit: Sachez que l'empereur vous donnera le monastère du mont Amiat, voyez seulement quel abbé vous y mettrez. Il vint donc trouver l'empereur, qui se leva aussitôt, et dit avec un grand senti-

ment: Plût à Dieu que mon âme fût dans votre corps! Il le pria de lui parler, mais il ne put ce jour-là lui faire rompre son silence. Le lendemain, quand Romuald vint au palais, les Allemands vinrent en foule le saluer en baissant la tête, et s'empressoient à arracher les poils de sa fourrure, pour les emporter en leurs pays comme des reliques; de quoi le saint homme fut si affligé, que sans ses disciples il seroit aussitôt retourné à sa cellule. Etant entré chez l'empereur, il lui parla beaucoup de la restitution des droits des églises, de la violence des puissants et de l'oppression des pauvres. Enfin il demanda un monastère pour ses disciples, et l'empereur lui donna le mont Amiat, dont il chassa un abbé coupable de plusieurs crimes. Ce monastère situé en Toscane dans le territoire de Clusium, avoit été fondé l'an sept cent quarante-trois, par Rachis, roi des Lombards (1).

Une des dernières fondations de saint Romuald, mais qui par la suite est devenue la plus célèbre de toutes, fut celle de Camaldule (2). Ce lieu, nommé alors Campo-Malduli, est situé au milieu des plus rudes montagnes de l'Apennin dans le diocèse d'Arèze; mais c'est une plaine agréable arrosée de sept fontaines. Saint Romuald le choisit comme propre à ses disciples, et y bâtit une église de Saint-Sauveur, et cinq cellules séparées pour autant d'ermites, à qui il donna pour supérieur le vénérable Pierre. Cet établissement se fit du consentement de Théodalde, évêque d'Arèze, qui entra dans ce siège l'an mil vingt-trois.

#### X. Fin de saint Romuald.

Saint Romuald, sentant approcher sa fin, revint à son monastère de Val de Castro; et, se tenant assuré qu'il mourroit bientôt, il se fit bâtir une cellule avec un oratoire, pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à la mort (3). Vingt ans auparavant, il avoit prédit à ses disciples qu'il mourroit en ce monastère, sans que personne fût présent à sa mort. Sa cellule de réclusion étant faite, il sentit augmenter ses infirmités, principalement une fluxion sur la poitrine, qui le pressoit depuis six mois; toutefois, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni relâcher la rigueur de son jeûne. Un jour, comme il s'affoiblissoit peu à peu, le soleil étant vers son coucher, il ordonna à deux moines, qui étoient près de lui, de sortir et de fermer après eux la porte de la cellule, et de revenir au point du jour, pour dire auprès de lui matines, c'est-à-dire laudes. Comme ils sortoient à regret, au lieu de s'aller coucher, ils demeurèrent près de la cellule; et quelque temps après écoutant attentivement, comme ils n'entendirent ni mou-

vement ni voix, ils se doutèrent de ce qui en étoit; ils poussèrent promptement la porte, et, ayant pris de la lumière, ils le trouvèrent mort couché sur le dos. Il vécut six-vingts ans, dont il en passa vingt dans le monde, trois dans le monastère, quatre-vingt-treize dans la vie érémitique. C'est ce que nous lisons dans sa vie, écrite quinze ans après par saint Pierre Damien; toutefois, on croit qu'il y a du mécompte, soit par la faute des copistes ou autrement, et que saint Romuald ne peut avoir vécu plus de quatre-vingt-dix ans. Il mourut l'an mil vingt-sept, le dix-neuvième de juin, et l'Eglise honore sa mémoire le même jour; mais, à Rome, sa fête a été fixée au septième de février, jour de sa seconde translation. Incontinent après sa mort, il se fit quantité de miracles à son tombeau: ce qui fut cause que, cinq ans après, les moines obtinrent du saint-siège la permission d'élever un autel sur son corps; c'étoit alors une manière de canoniser les saints (1).

#### XI. Gui d'Arèze, musicien.

Dans le même temps, sous le pape Jean XIX et Théodalde, évêque d'Arèze, vivoit le fameux musicien Gui, moine de la même ville, qui inventa la gamme et les six notes *ut, re, mi, fa, sol, la*, par le moyen desquelles un enfant apprend, en peu de mois, ce qu'un homme apprenoit à peine en plusieurs années. Il prit ces syllabes des trois premiers vers de l'hymne de saint Jean: *Ut queant laxis*; et écrivit sur sa nouvelle méthode à Michel, moine de Pomposie, monastère alors célèbre près de Ferrare, qui l'avoit aidé dans cette entreprise. J'espère, dit-il, que ceux qui viendront après nous, prieront pour la rémission de nos péchés, puisqu'au lieu qu'en dix ans à peine pouvoit-on acquérir une science imparfaite du chant, nous faisons un chantre en un an ou tout au plus en deux (2). Et ensuite.

Le pape Jean, qui gouverne à présent l'église romaine, ayant ouï parler de notre école, et comment, par le moyen de nos antiphoniers, les enfants apprennent les chants qui leur étoient inconnus, en fut fort surpris, et m'envoya trois messages pour me faire venir. J'allai donc à Rome avec Grégoire, abbé de Milan, et Pierre, prévôt des chanoines de l'église d'Arèze, homme très-savant pour notre temps. Le pape, m'ayant témoigné beaucoup de joie de mon arrivée, m'entretint long-temps, me fit plusieurs questions, et feuilleta souvent mon antiphonier, qu'il regardoit comme un prodige. Il en médita les règles, et ne se leva point du lieu où il étoit assis, qu'il n'eût appris un verset qu'il n'avoit jamais ouï chanter, et

n'éprouvât ainsi en lui-même ce qu'il avoit peine à croire des autres. Ma mauvaise santé ne me permit pas de demeurer à Rome, parce que la chaleur de l'été m'étoit mortelle, en des lieux maritimes et marécageux. Je promis de revenir à l'entrée de l'hiver, pour expliquer cet ouvrage au pape et à son clergé. Peu de jours après, j'allai visiter votre père Gui, abbé de Pomposie, homme chéri de Dieu et des hommes pour sa vertu et sa sagesse, que je desirois voir comme le père de mon âme. Cet homme si éclairé approuva mon antiphonier sitôt qu'il l'eut vu, se repentit d'avoir suivi le sentiment de mes envieux, m'en demanda pardon, et me conseilla, étant moine, de préférer aux villes épiscopales, les monastères, dont Pomposie est, à présent par ses soins, le premier en Italie. C'est donc pour lui obéir que je veux illustrer votre monastère par cet ouvrage, vu principalement que les évêques étant maintenant presque tous condamnés pour simonie, je crains de communiquer avec eux. Le moine Gui intitula Micrologue son livre de la musique, et le dédia à Théodalde, évêque d'Arèze, son diocésain, qui l'avoit pris auprès de lui pour lui aider à l'instruction de son clergé et de son peuple.

#### XII. Brunon, évêque de Toul.

Le roi Conrad étoit entré en Italie dès l'an mil vingt-cinq, ayant à sa suite Brunon, son parent, clerc de l'église de Toul. Il étoit né en Alsace, et, dès l'âge de cinq ans, ses parents le donnèrent à Berthold, évêque de Toul, pour le faire instruire (1). Etant devenu grand, ils l'envoyèrent à la cour du roi Conrad, dont il se fit singulièrement aimer; et dès-lors, prévoyant qu'il seroit appelé à l'épiscopat, il résolut de préférer une église pauvre à toute autre. Il étoit âgé de vingt-trois ans, et diacre, quand il suivit le roi en ce voyage de Lombardie, étant chargé de la conduite des troupes de l'évêque de Toul, qui n'y pouvoit aller en personne. Brunon s'acquitta mieux de cet emploi que ne promettoit son peu d'expérience, et prit grand soin des campements et de la subsistance des troupes.

Herman, évêque de Toul, étant mort l'année suivante mil vingt-six, pendant le carême, le clergé et le peuple élurent tout d'une voix Brunon, qui étoit encore avec le roi en Italie, et en écrivit à l'un et à l'autre, représentant que l'évêque, suivant les canons, doit être pris du clergé de la même église, et que l'on ne doit jamais donner à aucune un évêque qui ne lui soit pas agréable. Le roi Conrad avoit grande répugnance à cette élection, tant à cause de la pauvreté de l'église de Toul que pour sa situation dans l'extrémité de son

(1) N. 79, 80.  
(2) N. 81, etc. 88.

(3) N. 97.  
(4) N. 94.

(1) Ital. Sæc. tom. 3, p. vit. p. 278. Id. Iter. Ital. 667. p. 180.  
(2) Mabill. Observ. ad (3) Vita n. 100.

(1) Mabill. p. 279. Boll. 7 febr. t. 4, p. 103. Martyr. R. 19 jun. et 7 febr. Vita n. 102, 105. Mabill. Præfat. ad Sæc. 5, n. 98.  
(2) Ap. Baron. an. 1022, et Sæc. 6, Ben. p. 50.

(1) Vita Leon. ix. Sæc. 10 Apr. to. 10, p. 648. 6, Ben. par. 2, p. 53. Boll.



royaume, où il ne passait presque jamais. Au contraire, c'étoit la pauvreté de cette église qui déterminoit Brunon à l'accepter; ainsi il fit tant d'instance auprès du roi, qu'il la lui accorda. Il se mit donc en chemin pour revenir d'Italie; et ayant évité les embûches des Lombards révoltés contre le roi, il arriva à Toul le jour de l'Ascension, et fut mis en possession par son cousin Thierry, évêque de Metz.

Le roi Conrad vouloit que Brunon différât son sacre jusqu'à Pâques de l'année suivante mil vingt-sept, où il devoit être couronné empereur, afin de le faire sacrer en même temps par le pape: mais Brunon ne voulut point contrevenir aux droits de l'archevêque de Trèves, son métropolitain. Toutefois, il se trouva une difficulté; car l'archevêque prétendoit que ses suffragants, avant que de recevoir l'ordination, devoient prêter serment de ne jamais rien faire, sans exception, que par son ordre ou son conseil: ce que Brunon croyoit impraticable, et ne vouloit rien jurer qu'il ne pût tenir. Enfin le roi Conrad les accommoda, réduisant les prétentions de l'archevêque aux affaires ecclésiastiques, suivant l'ancien droit des métropolitains. Brunon fut donc sacré évêque de Toul, le neuvième de septembre mil vingt-six (1).

#### XIII. Conrad, empereur.

Le roi Conrad vint à Rome l'année suivante, et y fut couronné empereur le jour de Pâques, vingt-sixième de mars, par le pape Jean XIX; la reine Gisèle, son épouse, fut aussi couronnée impératrice (2). Deux rois assistèrent à cette cérémonie, savoir: Rodolfe, roi de Bourgogne, oncle de Gisèle, et Canut, roi d'Angleterre et de Danemark, qui étoit venu à Rome pour accomplir un vœu. Il se plaignit au pape, à l'empereur et aux autres seigneurs qui se trouvèrent présents, des vexations que souffroient ses sujets, tant anglois que danois, lorsqu'ils alloient à Rome en pèlerinage ou en marchandise, et on lui promit exemption des impositions, et liberté des chemins, particulièrement le roi Rodolfe, qui étoit maître de la plupart des passages des Alpes. Canut se plaignit aussi au pape des sommes immenses que l'on exigeoit de ses archevêques, quand ils alloient demander le pallium; et il fut résolu qu'on ne le feroit plus à l'avenir. C'est ce qui paroît par la lettre qu'il en écrivit aux prélats, aux seigneurs et au peuple d'Angleterre, à qui il recommanda de payer exactement à Rome le denier de saint Pierre, et les autres redevances aux églises.

L'empereur Conrad, étant de retour en Allemagne, assista la même année mil vingt-sept à un concile assemblé à Francfort par Aribon,

archevêque de Mayence, où se trouvèrent vingt-trois évêques (1). A l'orient devant l'autel, étoient assis l'archevêque de Mayence avec ses suffragants; à l'occident l'empereur, ayant à sa droite Pélegrim, archevêque de Cologne et ses suffragants, et à sa gauche Hunfroy, archevêque de Magdebourg avec les siens; au midi d'autres évêques, et au septentrion plusieurs abbés. En ce concile l'archevêque Aribon renouvela sa prétention contre saint Godehard de Hildesheim, touchant le monastère de Gandesheim; mais Godehard, qui étoit présent, prouva son droit par le témoignage de sept évêques, qui avoient assisté au traité de Gandesheim. Néanmoins, l'archevêque l'inquiéta encore pour ce sujet en deux conciles, tenus les deux années suivantes. Enfin en mil trente il se désista, reconnut qu'il avoit failli, et se réconcilia avec le saint évêque.

#### XIV. Canut, roi de Danemark et d'Angleterre.

Canut ou Cnuto, fils et successeur de Suein ou Suénon, roi de Danemark, passa comme lui en Angleterre pour venger sa nation des cruautés du roi Ethelred, à qui il fit longtemps la guerre, et à son fils Edmond côté de fer. Enfin, après la mort de ce dernier, il demeura seul maître de l'Angleterre, l'an mil dix-sept, et y régna près de vingt ans. Il étoit chrétien, et d'usurpateur il devint un roi très-bon et très-sage; en sorte qu'il mérita le surnom de grand. Ce fut par les conseils de saint Elnoth ou Egelnoth, archevêque de Cantorbéry. Ce prélat, ayant été moine de Glastembury, succéda, l'an mil vingt, à l'archevêque Living, successeur de saint Elfège; et deux ans après il alla à Rome, et reçut le pallium du pape Benoît VIII (2). A son retour, passant à Pavie, il acheta un bras de saint Augustin cent mares d'argent et un marc d'or, et enrichit de cette relique l'église d'Angleterre.

Ce fut donc par ses exhortations que le roi Canut fit vœu d'aller à Rome pour l'expiation de ses péchés, et l'accomplit comme nous venons de voir. Ce fut par ses conseils qu'il renouvela les lois tant ecclésiastiques que civiles, comme il paroît par le recueil qui en reste, contenant plusieurs réglemens importants sur les matières de la religion, conformes à ceux des rois précédents. Ce fut encore par le conseil de l'archevêque que le roi Canut étendit ses libéralités sur les églises étrangères, comme on voit par celle de Chartres, où il envoya une somme considérable, du temps de l'évêque Fulbert, qui l'en remercia par une lettre, et employa cet argent à rebâtir son église, qui avoit été brûlée (3).

(1) To. 9, Conc. p. 861, p. 447. Sup. I. LVIII, n. 31.  
ex Wil. Malmesb. (3) To. 9, Conc. p. 914.  
(2) Elog. Sac. 6. Bened. Fulb. Ep. 97.

(1) Sup. I. LII, n. 5. (2) Vip. Vita Chunr. p. 493.

L'archevêque Egelnoth mourut l'an mil trente-huit, et est compté entre les saints.

Le roi Canut emmena en Danemark plusieurs évêques d'Angleterre, dont il mit Bernard en Sconie ou Schonen, Gerbrand en Zélande, Reinher en Finlande (1). Unvan, archevêque de Brème, reçut bien l'évêque Gerbrand, mais il l'obligea à le reconnoître pour son supérieur, et à lui promettre fidélité. L'ayant pris en amitié, il se servit de lui pour envoyer au roi Canut des députés avec des présents, le congratulant des victoires qu'il avoit remportées en Angleterre, mais le reprenant de ce qu'il avoit osé en enlever ces évêques. Le roi Canut prit en bonne part la réprimande, et vécut si bien depuis avec l'archevêque, qu'il ne faisoit rien que par son avis, jusque-là qu'il fut médiateur de la paix entre ce prince et le roi Conrad le salique.

#### XV. Saint Olaf, roi de Norwège.

Le roi Canut fut continuellement en guerre avec Olaf, roi de Norwège, prince juste toutefois, et zélé pour la religion chrétienne (2). Il s'appliqua particulièrement à purger la Norwège des devins, des magiciens et des enchanteurs, dont elle étoit pleine; et il avoit auprès de lui des évêques et des prêtres venus d'Angleterre, qui l'aideroient par leur doctrine et leurs conseils. Les plus distingués pour la science et pour la vertu étoient Sigefroy, Grimquil, Rodulfe et Bernard, qui, par l'ordre du roi Olaf, allèrent prêcher l'Evangile en Suède, en Gothie, et aux îles qui sont au-delà de la Norwège. Ce prince envoya aussi des députés à l'archevêque Unvan avec des présents, le suppliant de recevoir favorablement ces évêques, et de lui en envoyer de sa part pour affermir la religion en Norwège.

En même temps, régnoit en Suède un autre Olaf, nouveau chrétien, dont le roi de Norwège avoit épousé la fille, et qui n'étoit guère moins zélé que son gendre pour la religion chrétienne (3). Il fit de grands efforts pour faire abattre le temple d'idoles qui étoit à Upsal, au milieu de son royaume; et les païens, craignant qu'il n'en vint à bout, convinrent avec lui que puisqu'il vouloit être chrétien, il choisit le meilleur pays de la Suède pour y établir une église, et l'exercice de sa religion, sans faire violence à personne, pour quitter le service des dieux. Le roi, fort content de ce traité, fonda une église et un siège épiscopal dans la Gothie occidentale, proche du Danemark et de la Norwège. Ce fut à Scaren, ville alors très-grande, à présent peu considérable, où, à la prière du roi de Suède, Turgot fut ordonné premier évêque par l'arche-

vêque Unvan, et il s'acquitta si bien de son ministère, qu'il convertit à la foi deux peuples célèbres des Goths. Le roi Olaf de Suède fit baptiser sa femme et ses deux fils Emond et Anond, et il fit donner à ce dernier le nom de Jacques au baptême; ce prince, tout jeune qu'il étoit, surpassa en sagesse et en piété tous ses prédécesseurs, et aucun roi ne fut si agréable aux Suédois que fut Anond.

Cependant Olaf, roi de Norwège, fut chassé de son royaume par la faction des seigneurs, dont il avoit fait mourir les femmes à cause de leurs maléfices (1). Le roi Canut, qui lui faisoit toujours la guerre, se prévalut de cette révolte, et fut reconnu roi de Norwège, ce qui n'étoit encore arrivé à aucun des rois de Danemark. Olaf, mettant toute son espérance en Dieu, entreprit de se rétablir, pour réprimer l'idolâtrie; et par le secours du roi de Suède, son beau-père, et des insulaires, il assembla une grande armée, et reconquit son royaume. Alors il crut que Dieu l'avoit rétabli, afin de ne plus pardonner à personne qui voulût demeurer magicien, ou qui refusât de se faire chrétien. Il y réussit pour une grande partie, mais quelque peu de magiciens qui restoient le firent mourir secrètement, tant pour venger les autres que pour faire plaisir au roi Canut. Ainsi mourut le roi Olaf de Norwège, et il fut regardé comme martyr. On l'enterra avec honneur à Drontheim, capitale du royaume; il se fit à son tombeau grand nombre de miracles, et il fut depuis en grande vénération à tous les peuples voisins. Il mourut l'an mil vingt-huit, le vingt-neuvième de juillet, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

Vers le même temps, un Anglois, nommé Volfred, étant entré en Suède, commença à prêcher l'Evangile avec une grande confiance, et convertit plusieurs païens (3). Il osa même dans leur assemblée maudire leur idole, nommée Torstan, et ayant pris une cognée, il la mit en pièces. Aussitôt les barbares le percèrent de mille coups, et après avoir déchiré son corps et s'en être joué long-temps, ils le jetèrent dans un marais.

L'archevêque Unvan, profitant de la paix solide entre les Slaves et les Saxons d'outre l'Elbe, rétablit la métropole de Hambourg, ruinée par les Normands en huit cent quarante-cinq, et y rassembla une grande multitude d'habitants et de clercs (4). Il y demeuroit souvent, jusqu'à y passer la moitié de l'année, et y donnoit rendez-vous au roi Canut et aux princes des Slaves. Enfin, après avoir gouverné son église pendant seize ans, et s'être dignement acquitté de sa mission chez les infidèles, il mourut le vingt-septième de janvier mil vingt-neuf, et eut pour successeur Libentius II, neveu du premier, grand-prévôt

(1) Adam. Brem. II, c. 38, n. 39. (2) C. 40. (3) C. 41.

(1) C. 43. (4) Sup. lib. XLVIII, n. 31, c. 42, 44, 45.  
(2) Martyr. R. 29 jul. (3) Adam. c. 44.



de la cathédrale. Il fut élu par la faveur de l'impératrice Gisèle, reçut le bâton pastoral de l'empereur Conrad, et le pallium du pape Jean XIX; mais il ne tint le siège de Brême et de Hambourg que quatre ans.

#### XVII. Constitution du patriarche Alexis.

A Constantinople, le patriarche Alexis fit une constitution avec le concile des évêques qui se trouvoient à la cour, nommé *synodos endemousa*, par laquelle ils réglèrent divers points de discipline. Premièrement, plusieurs évêques faisoient retomber sur les métropolitains les charges de leurs diocèses, et pour en éviter le paiement, détournoient leurs revenus et s'absentoient eux-mêmes (1). Je crois qu'il s'agit des contributions que l'empereur prenoit sur les évêques, comme nous avons vu, et que l'on rendoit les métropolitains responsables des non-valeurs de leur province. Pour remédier à ce désordre, il est ordonné que les métropolitains établiront des économes dans les diocèses dont leur est venue la perte, jusqu'à ce qu'ils en soient indemnisés; et que dans les diocèses dont ils craignent pareil dommage, par la négligence ou la malice des évêques, ils établiront des commissaires pour prendre connoissance avec les évêques du revenu des églises, en faire rendre compte tous les ans, et employer le revenant bon à l'indemnité du métropolitain, ou le conserver à l'église.

On se plaint encore des évêques qui dissipoient les biens de leurs églises, qui prenoient des terres à ferme, et se méloient indignement d'affaires temporelles; et on les menace de déposition, s'ils ne se corrigent. On se plaint de ceux qui se dispensoient d'assister aux conciles provinciaux, sans excuse légitime; et de ceux qui entreprenoient sur les droits de leurs confrères, en ordonnant des clercs étrangers. On défend aux clercs de passer d'une province à l'autre, sans permission par écrit de leur évêque. Ce qui regardoit principalement Constantinople, où venoient de tous les côtés des clercs coupables ou innocents, ordonnés ou non, et y faisoient impunément leurs fonctions.

On recommande d'observer les bornes de la juridiction ecclésiastique, savoir, que les différents des clercs ou des moines entre eux soient jugés par l'évêque, ceux des évêques par le métropolitain, ou, en cas de récusation, par le patriarche et son concile, avec défense expresse à tous clercs ou moines de s'adresser à des juges séculiers, suivant les ordonnances des empereurs mêmes, et nonobstant le privilège prétendu par les monastères impériaux.

La séance des évêques est réglée suivant le rang de leurs métropolitains. Enfin on con-

(1) Jus Græco-Rom. lib. 786, v. Sup. xxviii, n. 19. 4, p. 250. Post. Zonar. p. Sup. liv. lvi, n. 22.

damne l'abus des oratoires domestiques, où les personnes puissantes affectoient de faire sonner, d'assembler le peuple, de célébrer l'office et même des baptêmes, sous prétexte qu'on y avoit planté une croix par l'autorité du patriarche ou de l'évêque. On défend aux évêques de donner de telles permissions, et aux prêtres, sous peine de déposition, de célébrer en ces oratoires autre office que la messe, et encore aux jours de fêtes, menaçant d'anathème les laïques qui refuseront de s'y soumettre. Cette constitution porte les noms de vingt-deux métropolitains et de neuf archevêques, par lesquels elle fut acceptée. Elle étoit scellée en plomb à l'ordinaire, et datée du mois de janvier de l'an six mil cinq cent trente-six, qui est l'an mil vingt-sept.

#### XVI. Monastères en commande.

Cette constitution parle aussi des monastères donnés à des étrangers. On rapportoit le commencement de cet abus aux iconoclastes, particulièrement à Constantin Copronyme, ce mortel ennemi des moines (1). Après l'extinction de cette hérésie, leurs biens leur furent rendus; toutefois, les empereurs et les patriarches s'accoutumèrent à donner des monastères et des hôpitaux à des personnes puissantes et charitables, non pour en profiter, mais pour les rétablir quand ils tomboient en ruine, pour en être les bienfaiteurs et les protecteurs. Ce fut un prétexte pour donner ensuite ces maisons absolument; premièrement les moindres, puis toutes généralement, soit à des évêques, soit à des laïques, à des hommes mariés, à des femmes, à des païens mêmes. Ces donations se donnoient à vie, et quelquefois pour deux personnes de suite. On donnoit à des hommes des monastères de femmes, et à des femmes des monastères d'hommes; et une même personne en avoit quelquefois plusieurs. Ces donataires, que l'on nommoit charistaires, jouissoient de tous les revenus, sans en rendre compte, et souvent négligeoient les réparations des églises et des bâtiments, l'entretien du service divin, les aumônes accoutumées, et même la subsistance des moines, qui, faute du nécessaire, tomboient dans le relâchement. Ils étoient les maîtres des abbés, et les obligeoient à recevoir tels moines qu'il leur plaisoit, ou à loger dans le monastère des séculiers, presque en aussi grand nombre que les moines.

Les évêques donc qui se trouvèrent au concile de Constantinople du mois de janvier mil vingt-sept, se plaignirent que ces charistaires, tournant à leur profit les revenus des monastères, les réduisoient à une ruine totale, et les changeoient en habitations séculières, parce que la pauvreté obligeoit les moines à les abandonner. C'est pourquoi le

(1) Jo. Antioch. to. 1. Monum. Gr. Cotel. p. 170.

concile permit aux moines de se pourvoir contre les charistaires, pour les obliger à réparer le tort qu'ils avoient fait au monastère, ou pour leur en ôter entièrement la jouissance, ordonnant toutefois de ne s'adresser pour ce sujet qu'au concile du patriarche, et non aux juges séculiers.

Dans une autre constitution du mois de novembre, indiction onzième, qui est la même année mil vingt-sept, le patriarche Alexis défend aux charistaires de faire passer leurs monastères à d'autres. Car il y en avoit qui les vendoient comme des biens profanes. Il défend à toute personne, de quelque condition qu'elle soit, de posséder un monastère de l'autre sexe. Il défend aussi les aliénations des fonds dépendants des monastères, sinon par l'autorité du patriarche ou du métropolitain. Enfin, les évêques qui ont reçu des monastères de la libéralité des métropolitains, seront obligés de les leur rendre, quand les métropoles se trouveront réduites à l'indigence par les contributions nécessaires pour les besoins de l'Etat. Cette constitution fut lue en présence de seize métropolitains et de cinq archevêques; la date est du mois de novembre, indiction onzième, la même année mil vingt-sept.

#### XVIII. Mort de Constantin. Romain Argyre, empereur.

L'année suivante, l'empereur Constantin mourut, après avoir régné cinquante ans avec son frère, et trois ans seul, ne songeant qu'à son plaisir. Il étoit tout occupé de courses de chevaux, entouré de bouffons et de plaisants, et donnoit les gouvernements et les emplois à des eunuques ivrognes et à d'autres personnes indignes (1). Il tomba subitement malade le neuvième de novembre, l'an du monde cinq mil cinq cent trente-sept, de J.-C. mil vingt-huit; et se voyant abandonné des médecins, il songea à se choisir un successeur. Il fit venir le patrice Romain Argyre, et lui dit : Choisissez de quitter votre femme, et d'épouser une de mes filles, ou d'avoir les yeux crevés. Romain étoit fort embarrassé; mais sa femme, pour le tirer de ce péril, se fit couper les cheveux et entra en religion. L'empereur Constantin avoit trois filles, dont l'aînée, nommée Eudoxie, se fit religieuse; Théodora, qui étoit la troisième, refusa d'épouser Romain Argyre, soit à cause de la parenté, soit parce que sa femme vivoit encore. Mais la seconde, nommée Zoé, accepta volontiers ce mariage. La question de la parenté fut agitée et décidée par le patriarche Alexis avec son clergé. Romain et Zoé reçurent la bénédiction nuptiale; il fut déclaré empereur, et Constantin mourut trois jours après âgé de soixante-dix ans.

Romain Argyre en régna cinq et demi (2).

(1) Cedr. p. 719, 721.

(2) Cang. Famil. p. 154.

Il étoit d'une famille ancienne et illustrée par plusieurs grandes dignités, et il fit beaucoup de bien pendant son règne. Sachant que la grande église de Constantinople, dont il avoit été économe, n'avoit pas assez de revenu, il lui assigna quatre-vingts livres d'or par an sur le trésor impérial. Il éleva trois syncelles à la dignité de métropolitains, mettant à Ephèse Cyriaque, frère du patriarche, à Cyzique Démétrius, avec lequel, avant que d'être empereur, il étoit lié d'une amitié particulière, et Michel, parent de Démétrius, à Euchaïte. Il soulagea dans leurs besoins plusieurs personnes tombées dans la pauvreté, particulièrement des ministres de l'Eglise; il fit de grandes aumônes pour le repos de l'âme de l'empereur, son beau-père, et donna des biens ou des honneurs à ceux que ce prince avoit maltraités.

#### XIX. Fin de Fulbert de Chartres.

L'an mil vingt-neuf, l'église de France perdit une de ses plus grandes lumières, Fulbert, évêque de Chartres. Il s'étoit attiré la colère de la reine Constance, en s'opposant au désir qu'elle avoit de faire couronner roi Robert, son dernier fils, au préjudice de Henri, qui étoit l'ainé, et que le roi son père vouloit faire reconnoître roi. Pour exclure Henri, on l'accusoit d'être dissimulé, paresseux, mou, capable de négliger ses droits comme son père; et on prétendoit que son frère avoit toutes les bonnes qualités contraires. Fulbert étoit pour Henri, suivant l'intention du roi; quoiqu'il fût bien averti que plusieurs évêques l'en blâmoient en secret, et que plusieurs, en prenant un tiers parti, étoient d'avis de ne couronner ni l'un ni l'autre du vivant du père. Enfin, la volonté du roi prévalut, et Henri fut couronné à Reims, le jour de la Pentecôte, quatorzième de mai, l'an mil vingt-sept; mais Fulbert, s'excusa de se trouver à son sacre, pour ne pas s'exposer inutilement à la colère de la reine (1).

Fulbert mourut l'an mil vingt-neuf, le dixième d'avril, laissant plusieurs disciples et quelques écrits, entre autres des lettres au nombre de plus de cent, mais courtes pour la plupart, à cause, comme il le dit souvent, de la multitude de ses occupations. Outre celles dont j'ai parlé, en voici qui me paroissent remarquables. La première, qui est une lettre dogmatique, où, en expliquant les principaux points de la religion chrétienne, il dit que l'eucharistie n'est pas le symbole d'un vain mystère, mais, par l'opération du Saint-Esprit, le vrai corps de Jésus-Christ. Et ensuite, il n'est pas permis de douter, que celui qui a tout fait de rien, ne change par la même puissance la matière terrestre en la substance de Jésus-Christ (2).

(1) Glab. lib. III, c. 9. Ep. 59.

ap. Fulb. Ep. 106, al. 50. (2) Ep. 1, p. 8, 10.



Dans la seconde lettre, Fulbert répond à une consultation touchant l'usage qui s'observait alors en plusieurs églises, que le prêtre, à son ordination, recevoit de l'évêque une hostie consacrée, qu'il devoit consumer peu à peu, en prenant tous les jours une particule, quarante jours durant (1). Je croyois, dit-il, que cet usage fut établi dans toutes les églises, en sorte que personne ne dût en être surpris; car les évêques de notre province l'observent tous. Il parle du pays de sa naissance. Puis il raconte un fait qui lui avoit donné occasion de chercher la raison de cette coutume. Un prêtre ayant reçu à son ordination l'hostie de la main de l'évêque, l'enveloppa dans un parchemin destiné à cet usage, qu'il ouvroit tous les jours en célébrant la messe, et en prenoit une petite partie proportionnée au nombre des jours. Il arriva une fois, qu'ayant dit la messe, en pliant les ornements et le corporal, il oubliât le parchemin où étoit l'hostie; et le lendemain l'heure de la messe étant venue, il ne la trouva plus, quelque mouvement qu'il se donnât pour la chercher. L'évêque l'ayant appris, ordonna à tous les frères de faire pénitence pour lui, et lui en imposa à lui-même une sévère.

Je pris cette occasion de demander à l'évêque, s'il ne jugeroit pas à propos, sans préjudice de la religion, de consumer l'hostie toute entière le premier ou le second jour, voyant qu'on ne pouvoit sans péril la prendre peu à peu pendant si long-temps, et qu'il y avoit peu de prêtres capables d'en prendre un si grand soin. Il répondit que cette cérémonie représentoit les apparitions de Jésus-Christ à ses disciples, pendant quarante jours après sa résurrection. Car pour aider leur foi encore foible, il ne se contenta pas de se montrer une fois à eux; mais avant que de les envoyer dans le monde, il les fortifia pendant quarante jours de la vue de son corps, comme d'une nourriture céleste. Ainsi l'évêque qui tient la place de Jésus-Christ, étant prêt à envoyer les prêtres au peuple qui lui est soumis, leur donne l'eucharistie pour quarante jours, afin de les faire souvenir de cette conduite du Sauveur. C'est ce que rapporte Fulbert, et on trouve encore la même observance marquée dans un pontifical de l'église de Soissons, écrit avant six cents ans, où on lit ces paroles après la cérémonie de l'ordination : Les prêtres doivent recevoir de l'évêque des particules du corps de Notre Seigneur, pour en communier pendant quarante jours, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui conversa quarante jours avec ses disciples après sa résurrection. On trouve toutefois, dans un ancien ordre romain, que les nouveaux prêtres ne communioient que pendant sept jours de l'hostie qu'ils avoient reçue de l'évêque. Ce qui suffisoit pour montrer l'unité du sacrifice de l'évê-

(1) Ep. 2.

que et du prêtre, qui est encore une raison rapportée par Fulbert (1).

Dans une autre lettre, il répond ainsi à un prêtre qui l'avoit consulté (2) : Je vous conseille, pour le plus sûr, de vous abstenir de célébrer la messe, plutôt que de la dire sans avoir au moins deux ou trois assistants. Quant à l'offrande, on peut dire que ceux pour qui nous sacrifions, offrent à Dieu par nos mains le sacrifice de louange. Il répond à une autre consultation sur un prêtre, convaincu d'avoir célébré la messe sans communier, qu'il en faut exactement rechercher la cause. Si c'est par erreur contre la foi, ou pour quelque autre crime absolument mortel, il faut le déposer; si c'est pour ivresse ou impureté, comme ce sont aussi des péchés mortels, quoique plusieurs prêtres l'ignorent ou feignent de l'ignorer, il faut l'interdire et le châtier par l'abstinence, jusqu'à ce qu'il soit corrigé. Si c'est par dégoût à cause de la fréquente célébration, il faut le priver de la communion pendant un an entier, suivant le concile de Tolède. Si c'est une crainte excessive pour une faute légère, il faut le corriger avec charité suivant le capitulaire. Si c'est une maladie d'estomac ou de cerveau, il doit s'abstenir du ministère, jusqu'à ce qu'il recouvre sa santé. Dans une autre lettre, il dit : Quant au divers nombre de psaumes, que quelques-uns ajoutent dans le temps du jeûne, à la fin de chacune des heures canoniales, je n'en trouve point de règle; et j'estimerois ces psaumes superflus, s'ils n'étoient autorisés par la dévotion de ceux qui les disent. Outre les lettres de Fulbert, nous avons de lui quelques sermons, particulièrement contre les juifs, et sur la nativité de la Sainte-Vierge, dont il institua la fête dans son diocèse. Entre ses sermons on trouve quelques règles de pénitences canoniques pour les plus grands crimes (3).

Après la mort de Fulbert, le roi Robert fit élire évêque de Chartres Thierry, qui fut ordonné par Léothéric, archevêque de Sens : nonobstant l'opposition des chanoines de Chartres, qui avoient élu leur doyen, et lui en avoient notifié l'élection à lui et au roi. Ils en écrivirent à cet archevêque pour se plaindre de son procédé et de la contravention aux canons. Ils en écrivirent aussi à Guérin, évêque de Beauvais, à Odolric d'Orléans, et Arnoul, archevêque de Tours, se plaignant de leur archevêque et du roi, qui vouloient leur donner pour évêque, malgré eux, un homme indigne et ignorant. Sachez, ajoutent-ils, que le comte Eudes ne le recevra jamais dans sa ville que vous n'ayez examiné s'il doit être reçu, et ne craignez point de manquer à la fidélité que vous devez au roi; vous ne la lui pouvez mieux témoigner qu'en l'obligeant à corriger les désordres de son royaume. Enfin, ils écrivirent à saint Odilon de Clugny, craignant qu'il ne

(1) Marten. de Antiq. (2) Ep. 52.  
Rit. to. 2, p. 322, 396, p. 14. (3) Ep. 63, 79, p. 107.

persuadât au comte de Chartres de s'accommoder avec Thierry; mais tous leurs efforts furent inutiles, et Thierry demeura évêque de Chartres (1).

## XX. Dédicace de Saint-Agnan d'Orléans.

Il assista en cette qualité à la dédicace de l'église de Saint-Agnan d'Orléans, que le roi Robert fit faire cette année mil vingt-neuf avec grande solennité (2). Cette église avoit quarante-deux toises de long, douze de large, dix de haut, cent vingt-trois fenêtres. Il y avoit dix-neuf autels, dont le principal fut dédié à saint Pierre; la chaise de saint Agnan étoit d'argent, ornée par devant d'or et de pierres. A cette dédicace se trouvèrent par l'ordre du roi trois archevêques : Gauslin de Bourges, Léothéric de Sens et Arnoul de Tours, avec cinq évêques, Odolric d'Orléans, Thierry de Chartres, Bernier de Meaux, Guérin de Beauvais et Raoul de Senlis; saint Odilon de Clugny y assista aussi, et plusieurs autres hommes de mérite, avec lesquels le roi aimoit à s'entretenir. Le roi porta sur ses épaules la chaise de saint Agnan, et après la cérémonie il se mit à genoux devant le grand autel, se dépouilla de sa pourpre, et fit publiquement une prière d'actions de grâces.

Entre autres offrandes qu'il fit à cette église de Saint-Agnan, il lui laissa après sa mort sa chapelle, qui consistoit en ce qui suit : dix-huit belles chapes, deux livres d'évangiles garnis d'or, deux d'argent, deux autres petits avec un missel d'outremer, garni d'ivoire et d'argent, douze reliquaires d'or, un autel orné d'or et d'argent avec un onyx au milieu, trois croix d'or, la plus grande du poids de sept livres, cinq cloches, dont l'une pesoit deux mille six cent, qu'il avoit fait baptiser solennellement et nommer Robert. Ce sont les paroles du moine Helgaud, qui montrent que dès-lors on nommoit baptême la bénédiction des cloches, et il remarque qu'on y employoit l'huile et le chrême.

Les deux fils de ce bon prince, irrités par les mauvais traitements de leur mère, s'accordèrent à prendre les armes contre lui et à piller ses terres (3). Le jeune roi Henri se saisit de Dreux, et Robert, son frère, d'Avalon et de Baune. Le roi marcha contre lui en Bourgogne avec des troupes, et consulta l'abbé Guillaume à Dijon sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, se recommandant lui et ses enfants à ses prières. Le saint abbé lui répondit : Vous devez, seigneur, vous souvenir des chagrins que vous avez donnés en votre jeunesse à votre père et à votre mère, et considérer que Dieu permet que vos enfants vous traitent de même. Le roi souffrit patiemment cette remontrance,

(1) Ap. Fulb. Ep. 131, (2) Helg. pag. 73.  
132, 133. (3) Glab. III, Hist. c. 9.

## XXI. Fin de l'abbé Guillaume de Dijon.

C'étoit en mil trente, et la même année l'abbé Guillaume, au retour d'Italie, visita le monastère de Gorze, qu'il avoit autrefois réformé comme plusieurs autres. Puis il vint à Fécamp, où il tomba malade; et vers la fête de Noël, sentant que sa fin étoit proche, il assembla les frères, et régla avec eux ce qu'il y avoit à faire dans tous les monastères dont il avoit la conduite. Il demanda le viatique, puis demeura toute l'octave sans parler, levant seulement les yeux au ciel. Enfin il mourut le vendredi, jour de la circoncision, premier de janvier l'an mil trente-un, indiction quatorzième, âgé de soixante-dix ans, quarante ans depuis son arrivée d'Italie en France. Il gouvernoit environ quarante monastères, dans lesquels il y avoit plus de douze cents moines, qui étoient fermement persuadés que, tant qu'ils suivroient ses instructions, ils n'avoient rien à craindre en ce monde, et ne manqueroient de rien. Entre ces monastères, il ne faut pas oublier celui de Frutare, au diocèse d'Ivrée, que ses frères et lui fondèrent de leur patrimoine, et dont il fit confirmer les privilèges par le pape Benoît VIII dans un concile de plus de quarante évêques, tenu à Rome le troisième de janvier mil quinze. L'abbé Guillaume forma grand nombre de disciples : plusieurs abbés et plusieurs évêques italiens quittèrent leurs sièges pour vivre sous sa conduite, et plusieurs moines qu'il avoit élevés devinrent ensuite abbés ou évêques (1).

## XXII. Mort de Robert. Henri, roi.

La même année mil trente-un, le roi Robert, à son retour de Bourgogne, passa le carême en pèlerinage à Saint-Etienne de Bourges, à Saint-Mayeul, à Saint-Julien de Brioude, à Saint-Antonin, à Saint-Géraud d'Aurillac (2), et à d'autres lieux de piété; puis il revint à Bourges pour le dimanche des Rameaux, et de là à Orléans célébrer la fête de Pâques. En ce voyage il fit quantité d'offrandes aux lieux saints, et répandit de grandes aumônes. On dit même qu'il guérit plusieurs malades, en faisant sur eux le signe de la croix. Enfin, il mourut à Melun le mardi vingtième de juillet, âgé de soixante ans, dont il avoit régné trente-trois depuis la mort de son père. Il fut porté à Paris, enterré à Saint-Denis, mais sans épitaphe ni aucun ornement à son tombeau; l'image de pierre qui s'y voit aujourd'hui

(1) Vita n. 29, Sæc. 6, 834, Sæc. 6, B. 340.  
Act. Ben. p. 344. Vita n. (2) Helgald. p. 70.  
24, p. 340, to. 9, Conc. p.



n'ayant été faite que plusieurs siècles après. Son fils Henri, déjà sacré quatre ans auparavant, en régna encore vingt-neuf.

#### XXIII. Concile de Bourges.

Gauslin, archevêque de Bourges, étoit mort l'année précédente mil trente, après avoir tenu le siège dix-sept ans, et Aimon, de la maison des seigneurs de Bourbon, lui avoit succédé. Il tint un concile le premier jour de novembre mil trente-un, où assistèrent avec lui Etienne, évêque du Puy, Rençon de Clermont, Raymond de Mende, Emile d'Alby, et Deus-Dedit de Cahors. Il nous reste de ce concile vingt-cinq canons, dont le premier porte que, dans toutes les églises soumises à ces évêques, le nom de saint Martial, docteur de l'Aquitaine, ne sera plus proposé entre les confesseurs, mais entre les apôtres, comme le saint-siège de Rome et plusieurs anciens pères l'ont défini. En effet, le pape Jean XIX avoit envoyé une lettre sur ce sujet, adressée à tous les évêques, les abbés et les autres fidèles de toute la Gaule, et elle fut lue en ce concile (1). Deux ans devant, c'est-à-dire l'an mil vingt-neuf, on avoit décidé de même en faveur de l'apostolat de saint Martial, dans un concile de Limoges; et Jourdain, qui en étoit évêque, avoit défendu, sous peine d'anathème, de plus agiter cette question dans son diocèse.

On ordonna encore au concile de Bourges que les enfants légitimes, principalement des prêtres et des autres clercs, ne seroient point admis dans le clergé, et que ceux qui y étoient déjà ne seroient point promus aux ordres supérieurs; que les serfs ou les affranchis n'entreroient point dans le clergé qu'ils n'eussent reçu de leurs seigneurs une entière liberté. Défense de faire des voitures le dimanche, soit par charroi, soit par bêtes de somme, sinon en grande nécessité. Défense aux séculiers de prendre droit de fief sur les prêtres, pour les biens ecclésiastiques que l'on appeloit fiefs presbytéraux (2). On traita aussi dans ce concile de la paix que l'on vouloit établir pour arrêter le cours des guerres particulières.

#### XXIV. Concile de Limoges. Saint Martial.

Le jeudi, dix-huitième du même mois de novembre mil trente-un, on tint un concile à Limoges, où l'archevêque Aimon présida, et neuf évêques y assistèrent, savoir: les cinq qui avoient été au concile de Bourges, et de plus Jourdain de Limoges, Isambert de Poitiers, Arnaud de Périgueux, Rohon d'Angoulême (3). L'évêque Jourdain fit l'ouverture de la première session, en se plaignant des vio-

(1) To. 9, pag. 864; to. 2. C. 8, 9, 15, 21. Conc. p. 687, E.

lences que les seigneurs de son diocèse commettoient contre l'Eglise et contre les pauvres, sans vouloir écouter les propositions de paix. Tous les évêques dirent que ceux qui troubloient ainsi l'Eglise étoient dignes d'anathème. Alors Odolric, abbé de Saint-Martial de Limoges, qui étoit assis auprès de l'évêque et revêtu des ornements sacerdotaux, se leva au milieu des évêques, et, quand on eut fait silence, il dit: Je vous prie, vénérable évêque, qu'avant que l'on traite d'aucune affaire on termine la question de l'apostolat de saint Martial, pour laquelle principalement nous avons procuré, vous et moi, la convocation de ce concile. Jourdain, évêque de Limoges, dit: Comme cette vérité a été autorisée, premièrement par le pape, ensuite par le concile de Bourges, tenu le premier jour de ce mois de novembre, où je n'étois pas présent, je veux aussi que la question soit ici maintenant décidée en ma présence, pour finir la dispute par ce troisième jugement.

Engelric, chanoine du Puy, estimé fort docte, se leva, et dit: Une infinité d'ignorants disent qu'il n'est point apôtre, parce qu'il n'est point du nombre des douze; mais saint Jérôme dit, que tous ceux qui avoient vu le Seigneur en sa chair, et qui prêchèrent ensuite son Evangile, furent nommés apôtres; et ceux que les apôtres avoient ordonnés, comme Epaphrodite, Silas et Judas. On apporta dans le concile le commentaire de saint Jérôme, sur l'épître aux Galates, et on vérifia le passage.

Azenaire, abbé de Massiac et de Fleury, qui étoit venu avec l'archevêque de Bourges, dit qu'à la cour et dans tous les monastères de France, il avoit toujours vu nommer saint Martial entre les apôtres; mais que le roi Robert lui ayant donné cette abbaye en Berri, il y avoit trouvé un autre usage, et l'avoit corrigé. Car, ajouta-t-il, allant à Jérusalem, et me trouvant à Constantinople le samedi de la Pentecôte, j'entendis que les Grecs dans leurs litanies nommoient saint Martial entre les apôtres. Odolric, abbé de saint Martial de Limoges, dit encore: Autrefois lorsque j'étudiois à Saint-Benoît en France, sous le savant Abbon, je trouvai que la coutume y étoit de nommer saint Martial entre les apôtres, et de même sous Gauslin son successeur. Mais du temps du roi Robert, Hugues, mon prédécesseur, étant à sa cour à Paris, il s'émut sur ce sujet une dispute entre les François et les Limousins, à laquelle je fus présent. Les Limousins disoient: Vous ne faites pas bien de nommer saint Martial le dernier des apôtres; nous faisons mieux de le nommer le premier des confesseurs. L'archevêque Gauslin soutint l'opinion des François, disant que saint Martial devoit être reconnu apôtre, puisqu'il étoit né de la race d'Abraham, parent de saint Pierre et de saint Etienne, disciple du Seigneur, baptisé par son ordre et de la main de saint Pierre, ordonné évêque par Jésus-Christ même le jour

de son ascension, et envoyé par lui dans les Gaules, après avoir reçu le Saint-Esprit avec les apôtres, le jour de la Pentecôte (1). Ce discours de l'archevêque fut approuvé du roi et de tous les assistants.

On voit ici le fondement de cette opinion, touchant l'apostolat de saint Martial. C'étoit une histoire de sa vie composée sous le nom d'Aurélien, son disciple, où se trouvent tous ces faits, mais qui étoit inconnue avant le dixième siècle, et que tous les savants reconnoissent aujourd'hui pour apocryphe. Ce que nous savons de plus certain touchant saint Martial, est le peu qu'en dit Grégoire de Tours: savoir, qu'il fut envoyé en Gaule par le pape avec saint Denis et les autres premiers évêques, vers l'an deux cent cinquante, qu'il fut évêque de Limoges, et y prêcha l'Evangile avec grand succès; enfin qu'il étoit honoré comme confesseur (2).

Gérauld, abbé de Solignac, se leva ensuite dans le concile de Limoges, et dit: Nous avons chez nous de très-anciens livres, où saint Martial est nommé apôtre; mais la négligence des ecclésiastiques l'a fait mettre depuis entre les confesseurs, croyant lui faire plus d'honneur en le mettant le premier entre ceux-ci, que le dernier entre les apôtres. Un savant clerc d'Angoulême dit entre autres choses: Il y a plusieurs années qu'il vint chez nous deux moines du mont Sinai, savants et vertueux, l'un nommé Siméon, l'autre Côme. Je leur demandai si les Orientaux connoissoient saint Martial, et ils répondirent tout d'une voix qu'ils le connoissoient pour apôtre et pour un des soixante-douze disciples. Plusieurs autres parlèrent encore dans le concile, alléguant en général d'anciens livres et une ancienne tradition, mais sans spécifier aucun temps précis, et se fondant toujours sur les prétendus actes de saint Martial, dont personne ne contestoit l'autorité. Après de longs raisonnements sur ce sujet, Aimon, archevêque de Bourges, dit: Nous fîmes lire, il y a quinze jours, dans le concile de Bourges, la lettre du pape Jean, envoyée à tous les évêques des Gaules; et tous les doctes qui y étoient approuvèrent ce qu'elle contient, et que vous avez institué. Ensuite Jourdain, évêque de Limoges, raconta ce qui s'étoit passé au concile tenu en mil vingt-neuf, et tous se trouvant du même avis, les évêques se levèrent pour aller célébrer la messe dans l'église de Saint-Sauveur; car on tenoit le concile dans la cathédrale dédiée à saint Etienne. L'archevêque de Bourges officia à la prière de l'évêque de Limoges; et après la première oraison, il en ajouta une de saint Martial comme apôtre (3).

#### XXV. Paix ordonnée.

Après l'Evangile, l'évêque Jourdain prêcha

(1) P. 873. liv. vi, n. 49. Tilm. to. 4.  
(2) Greg. 1, Hist. Fr. c. p. 475. Conc. p. 874.  
(3) Glor. Conf. c. 27. Sup. (3) P. 878, 887, 890.

contre les pillages et les violences, exhortant tous les seigneurs à se trouver au concile le lendemain, et le troisième jour, pour y traiter de la paix, et de la garder en venant au concile, pendant le séjour et après le retour, sept jours durant, sans s'attaquer l'un l'autre pendant tout ce temps, sous quelque prétexte que ce fût. Ensuite le diacre qui avoit chanté l'Evangile lut, par ordre des évêques et en leur nom, une excommunication contre les chevaliers du diocèse de Limoges qui refusoient ou avoient refusé de promettre à leur évêque par serment la paix et la justice comme il l'exigeoit. Cette excommunication étoit accompagnée de malédictions terribles; et en même temps les évêques jetèrent à terre les cierges allumés qu'ils tenoient et les éteignirent. Le peuple en frémit d'horreur, et tous s'écrièrent: Ainsi Dieu éteigne la joie de ceux qui ne veulent pas recevoir la paix et la justice. L'évêque Jourdain dit au peuple: Cette même malédiction vient d'être prononcée au concile de Bourges, et nous souhaitons que la paix s'établisse en Limousin comme elle s'est établie en Berri. Tous les évêques l'un après l'autre, et l'archevêque le dernier, appuyèrent ce discours, déclarant qu'ils entendoient lier ceux que l'évêque de Limoges auroit liés, et bénir ceux qu'il auroit bénis. Enfin, lorsque l'archevêque, en continuant la messe, fut venu à la fraction de l'hostie, il donna, selon la coutume, la bénédiction solennelle, où il ne manqua pas d'insérer le nom de l'apôtre saint Martial.

Le lendemain vendredi, dix-neuvième de novembre, on tint la seconde session du concile, où l'archevêque confirma ce qui avoit été déclaré touchant saint Martial, et prétendit montrer qu'il étoit apôtre à bien meilleur titre que les évêques des Gaules, saint Denis, saint Saturnin, saint Austrémoine, saint Front de Périgueux, saint Julien du Mans, en ce qu'il avoit reçu de Jésus-Christ même son ordination et sa mission. L'archevêque vouloit prononcer dès-lors l'excommunication contre ceux qui le contesteroient encore, mais l'évêque de Limoges obtint un délai.

Ensuite l'archevêque fit lire les canons du concile de Bourges, qui furent acceptés par l'évêque de Limoges, hors le second qui ordonnoit de renouveler l'eucharistie tous les dimanches (1). Il dit qu'il suffisoit de la renouveler douze fois l'année, aux principales fêtes, qui se rencontrent à peu près de mois en mois. Quant aux monastères réguliers, ajouta-t-il, nous nous en rapportons à leurs abbés, parce qu'on y observe avec plus de soin et de propreté tout ce qui regarde le service de l'autel, comme je l'ai vu de mes yeux.

On se plaignit au concile que le monastère de Beaulieu, du diocèse de Limoges, avoit pour abbé un clerc séculier qui avoit succédé à son oncle par l'autorité des seigneurs du pays. Les

(1) P. 897.



moines de Beaulieu demandèrent qu'on leur donnât un abbé régulier; l'abbé séculier fut appelé, il se mit à genoux devant les évêques, et les pria lui-même de réformer cet abus; et l'évêque de Limoges fut chargé d'y mettre, avant Noël, un abbé selon la règle.

On demanda si des moines pouvoient quitter un monastère relâché pour passer à un plus régulier, et il fut décidé que oui, puisque l'abbé même peut quitter des moines indociles (1). L'évêque de Limoges rendit témoignage que dans son diocèse il y avoit plusieurs monastères bien réglés, savoir : Saint-Martial, Saint-Martin et Saint-Augustin de Limoges, Chambon, Solignac et Uzerche. Il se plaignit toutefois de l'abbé de ce dernier monastère, que l'on accusoit d'y avoir enterré le vicomte d'Aubusson, excommunié et tué en pillant. L'abbé d'Uzerche, interrogé sur ce fait, dit à l'évêque de Limoges : Seigneur, on ne vous a pas rapporté la vérité (2). Dieu me garde de recevoir un excommunié sans votre permission; plus notre état est élevé, plus nous devons être soumis aux évêques. Je prouve par témoins dignes de foi que ce vicomte a été porté dans notre monastère par ses vassaux à mon insu. Nous n'avons ni reçu ni enterré son corps, nous l'avons fait reporter de-là l'eau sans aucun service divin, et sans qu'il y ait eu aucun clerc présent quand ses vassaux l'y ont enterré.

Alors l'évêque de Cahors dit : Dernièrement, après le concile de Bourges, un chevalier excommunié fut tué dans mon diocèse; quelque prière que me fissent ses amis et ses parents, je ne voulus jamais l'absoudre pour donner de la crainte aux autres. Ses gens l'enterrèrent dans une église sans mon ordre et sans assistance de prêtre. Le matin on trouva son corps jeté nu sur la terre, assez près du cimetière, quoique le tombeau fût en son entier; et, ses gens l'ayant ouvert n'y trouvèrent que les draps dont il étoit enveloppé. Ils y remirent le corps, et par-dessus quantité de terre et de pierres. Mais le lendemain, ils trouvèrent encore le corps jeté et le sépulcre entier; ce qui arriva jusqu'à cinq fois. Enfin ils enterrèrent ce corps loin du cimetière, et les seigneurs épouvantés jurèrent la paix comme nous souhaitions.

Odolric, abbé de Saint-Martial, dit aux évêques : Si les seigneurs de Limousin s'opposent à votre dessein d'établir la paix, que ferez-vous? Les évêques le prièrent de leur donner conseil, et il ajouta : Jetez sur tout le Limousin une excommunication générale, en sorte qu'on ne donne la sépulture à personne, sinon aux clercs, aux pauvres mendiants, aux passants, aux enfants de deux ans et au-dessous. Que l'office divin se fasse en cachette dans toutes les églises; mais qu'on donne le baptême à ceux qui le demanderont. Vers l'heure de tierce, on sonnera les cloches dans toutes les églises, et tous prosterneront sur le visage, prie-

ront pour la paix. On dépouillera les autels dans toutes les églises, comme le vendredi-saint, et on couvrira les croix et les ornements. On ne revêtira les autels que pour les messes, et elles se diront à huis-clos. Pendant cette excommunication, personne ne se mariera, personne ne se saluera par le baiser, personne ne mangera de chair ni d'autres viandes que celles dont on use en carême, personne ne se coupera le poil. Tout cela jusqu'à ce que les seigneurs obéissent au concile.

On demanda si on recevroit l'obéissance d'un ou de deux seigneurs sans les autres; et il fut décidé que oui, parce qu'on doit toujours recevoir les pécheurs à pénitence. La terre de ce particulier, ajouta-t-on, sera donc en liberté tandis que les autres seront interdits? Que si tous les seigneurs consentent à la paix, en sorte qu'il n'y ait que quelques gentilshommes désobéissants, ils seront en particulier séparés de la communion du corps et du sang de notre Seigneur, n'entreront point dans l'église, ne mangeront, ne boiront, ni ne marcheront avec les chrétiens, ne porteront point de linge, ne mangeront point de chair, et ne boiront point de vin, ne se couperont point leur poil, ne seront visités par aucun clerc dans leurs maladies, et, s'ils meurent, ils seront laissés à la même place, sans les couvrir de bois ni de pierres; personne ne recevra de leurs biens en aumônes, pour le repos de leurs âmes. Si un évêque se laisse fléchir, pour ne pas observer les réglemens du concile, il demeurera interdit tant que les autres évêques jugeront à propos.

On se plaignit au concile que l'on baptisoit dans le monastère de Saint-Martial à Pâques et à la Pentecôte, et que l'on y affranchissoit des serfs; ce que les clercs de la cathédrale soutenoient ne se devoir faire que chez eux. Mais on représenta que c'étoit un ancien privilège de Saint-Martial et de quelques autres monastères, à la charge que ceux qui auroient été baptisés seroient présentés le même jour devant l'évêque dans la cathédrale, pour la confirmation (1). Quant aux affranchissemens, on montra qu'on pouvoit les faire en toutes les églises.

On décida que l'on pouvoit prêcher, non-seulement à la cathédrale, mais dans toutes les églises, pourvu que le prédicateur clerc ou moine eût au moins l'ordre de lecteur, et que l'évêque devoit non-seulement ordonner de faire cette fonction si nécessaire, mais en prier tous ceux qu'il en verroit capables, parce que les ouvriers n'étoient que trop rares dans la moisson du Seigneur (2). On décida qu'un homme, après avoir commis un homicide volontaire, étant devenu moine, ne pouvoit être promu aux ordres. Sur quoi on rapporta l'exemple d'un particulier qui, ayant tué Etienne, évêque de Clermont, s'étoit rendu moine à Clugny, pour faire pénitence. L'abbé

(1) P. 905.

(2) P. 907, C.

(1) P. 900.

(2) P. 920.

Odilon, le trouvant capable, vouloit le faire ordonner, et consulta le pape, qui répondit : Il est impossible qu'un tel homme soit promu à aucun ordre, puisqu'il ne doit même ni offrir entre les mains du prêtre, ni communier, sinon à la mort en viatique.

## XXVI. Absolution du pape.

On se plaignit de ce que les excommuniés obtenoient du pape la pénitence et l'absolution à l'insu de leurs évêques, et que ces absolutions injustes ruineroient la paix et les décrets du concile (1). Sur quoi Engelric, chanoine du Puy, parla ainsi (1) : Il y a quelques années qu'Etienne, évêque de Clermont, excommunia Ponce, comte d'Auvergne, pour avoir quitté sa femme légitime et en avoir épousé une autre. Comme il ne vouloit point l'absoudre qu'il ne se fût corrigé, le comte obtint à Rome son absolution du pape, qui ne savoit pas qu'il fût excommunié. L'évêque s'en plaignit au pape par lettres, et le pape lui répondit : Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre de ne m'avoir pas averti par vos lettres avant que ce coupable vint à Rome; je l'aurois absolument rejeté, et j'aurois confirmé votre excommunication; car je déclare à tous mes confrères les évêques que, loin de les contredire, je prétends les aider et les consoler. Dieu me garde de faire schisme avec eux. Ainsi je casse et annule cette absolution obtenue par surprise, et le coupable n'en doit espérer que malédiction, jusqu'à ce que vous l'absolviez justement, après la satisfaction convenable.

Les évêques louèrent cette conduite du pape, et ajoutèrent (2) : Nous avons appris des papes et des autres pères que, si un évêque a mis en pénitence son diocésain, et l'envoie au pape pour juger si la pénitence est proportionnée à la faute, le pape peut par son autorité la confirmer, la diminuer, ou y ajouter. De même, si un évêque envoie son diocésain au pape avec des témoins ou des lettres pour recevoir pénitence, comme on fait souvent pour les grands crimes, il est permis à ce pécheur de la recevoir du pape. Mais il n'est loisible à personne de recevoir du pape la pénitence et l'absolution sans le congé de son évêque. Nous n'avons pas la fin des actes de ce concile de Limoges.

## XXVII. Saint Siméon de Trèves.

Le moine Siméon, qui y fut cité comme témoin de la créance des Orientaux sur l'apostolat de saint Martial, étoit un des grands saints de ce siècle. Il naquit à Syracuse en Sicile, de parents grecs et très-nobles, qui l'élevèrent chrétiennement (3). Il n'avoit que sept

(1) P. 908.  
(2) P. 909.(3) Sup. n. 14. Vita Sac.  
6 Ben. p. 372. Boll. 1 jun.  
to. 19, p. 87.

ans quand son père le mena à Constantinople, où il le fit instruire par les plus savants maîtres. Etant devenu plus grand, l'exemple des Occidentaux qu'il voyoit aller à Jérusalem lui donna le désir de faire le même voyage. Après avoir visité les saints lieux, il demeura en Palestine, et passa sept ans à conduire les pèlerins avec un saint homme nommé Hilaire; puis il s'attacha à un reclus qui demouroit dans une tour, sur le bord du Jourdain. Un jour, comme le jeune Siméon regardoit avec trop de curiosité par une fenêtre des femmes qui venoient abreuver des chameaux, le reclus qui étoit en haut l'appela, lui reprocha sans l'avoir vu ce qu'il avoit fait, et même ce qu'il avoit pensé; puis il ajouta : De quoi vous sert, mon fils, d'avoir quitté les biens de votre père, si vous gardez dans votre cœur les desirs du monde, et si vous êtes sensible aux appas de la chair? Comme il vit que Siméon rougissoit, il continua : Ne craignez point, mon enfant, j'ai une bonne espérance de vous par la grâce de Dieu. C'est à vous de combattre l'ennemi, et à Dieu de vous donner son secours pour le vaincre. Je le prie de vous récompenser du service que vous m'avez rendu pendant ces années; mais je ne puis plus souffrir le concours du peuple, il faut que je me retire. En effet, il se déroba de Siméon, et s'enfuit ailleurs.

Siméon avoit un grand désir d'être ermite; mais, ayant appris, par la lecture de vies des pères, qu'il falloit commencer par pratiquer l'obéissance dans une communauté, il alla à Bethléem, et se rendit moine au monastère de Sainte-Marie, où il demeura deux ans, et exerça les fonctions de diacre. Ensuite il alla au monastère, qui étoit au pied du mont Sinaï, et, après y avoir demeuré quelques années, il se retira par permission de l'abbé dans une petite caverne, sur le bord de la mer Rouge, et y vécut seul près de deux ans. Mais, commençant à y être visité par ceux qui naviguoient sur cette mer, il revint au monastère, d'où il fut envoyé pour rétablir celui du haut de la montagne, qui étoit demeuré désert, à cause des courses des Arabes.

Cependant quelques-uns des frères avoient été envoyés en Occident pour les nécessités du monastère, c'est-à-dire pour recevoir l'argent que leur envoyoit Richard II, duc de Normandie (1); car ce prince faisoit de grandes offrandes aux églises presque par tout le monde. Il envoya cent livres d'or au saint-sépulcre de Jérusalem, et faisoit des présents à tous ceux qui vouloient y aller en pèlerinage. Enfin, il venoit tous les ans à Rouen des moines du mont Sinaï recevoir les libéralités du duc, et ils en rapportoient quantité d'or et d'argent. Ceux donc qui avoient été envoyés pour recevoir cette rente étant morts, le duc garda l'argent, et manda qu'on envoyât un moine fi-

(1) Glab. lib. I, c. 5.



dèle pour l'emporter. Siméon fut choisi par un commun accord pour ce voyage, et, quoique avec répugnance, il obéit. Entre autres raisons qui purent le faire choisir, c'est qu'il savoit cinq langues, l'égyptien, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin.

Il passa en Egypte, et s'embarqua sur le Nil dans un vaisseau marchand de Venise. Mais ils furent rencontrés par des pirates, et tous massacrés, excepté Siméon, qui se sauva à la nage et arriva à grande peine par terre à Antioche, où les chrétiens le reçurent charitablement, et il fut bientôt connu des principaux et du patriarche même. Il y rencontra Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun, qui revenoit de Jérusalem, avec lequel il lia amitié, et s'attacha à lui comme à son père (1). Siméon amena d'Antioche un moine nommé Côme, avec lequel il arriva en France, et fut bien reçu par un comte, nommé Guillaume, que l'on croit être le duc d'Aquitaine. Il demeura chez lui quelque temps, pendant lequel le moine Côme mourut. Siméon vint donc seul à Rouen, où il trouva que le duc Richard étoit mort, et ne put apprendre aucune nouvelle de la rente ou aumône annuelle, qui étoit due au monastère de Sinai. A Rouen, Siméon fut logé par un seigneur, nommé Gosselin, qui, par son conseil, bâtit un monastère sur la montagne la plus proche de Rouen, en l'honneur de la sainte trinité, et Siméon y laissa des reliques de sainte Catherine qu'il portoit avec lui. Cette église en garda le nom, et ce fut alors, si je ne me trompe, que sainte Catherine commença à être connue en France. Richard II, duc de Normandie, mourut en mil vingt-huit, et Robert II, son frère, lui succéda (2).

Siméon, se voyant ainsi frustré (3) de ce qui étoit le sujet de son voyage, alla trouver l'abbé Richard à Verdun, et demeura long-temps auprès de lui. Cependant Poppon, archevêque de Trèves, ayant la dévotion d'aller à Jérusalem, le prit pour compagnon de son voyage, et, à son retour, lui offrit tel lieu qu'il lui plairoit pour demeurer dans son diocèse. Siméon choisit une petite loge dans une tour, près une porte de la ville de Trèves, où l'archevêque l'enferma solennellement, en présence du clergé et du peuple, le jour de Saint-André mil vingt-huit. Siméon acheva saintement ses jours en cette réclusion, où il vécut près de sept ans.

#### XXVIII. Tentatives pour la paix.

Dans les deux conciles de Bourges et de Limoges, tenus l'an mil trente-un, il est souvent parlé de la paix que les évêques vouloient établir en France. Pour en entendre le sujet, il faut se souvenir que, depuis près de deux

cents ans, c'est-à-dire depuis le règne foible de Louis le débonnaire, l'autorité souveraine étoit peu respectée par tout l'empire françois, en France, en Allemagne, en Italie : chaque seigneur prétendoit avoir droit de se faire justice à main armée; et, comme les seigneurs se multiplioient à l'infini, ce n'étoient que pillages et violences; elles avoient passé en coutume, et n'étoient plus regardées comme des crimes. Ceux qui s'y trouvoient les plus exposés étoient les marchands, les artisans, les laboureurs et le reste du menu peuple, encore serf pour la plupart, mais surtout les moines et les clercs, à qui leur profession défendoit l'usage des armes.

On cherchoit depuis long-temps le remède à un mal si contraire, non-seulement à la religion chrétienne, mais à la société civile, dont il sapoit les fondements; et nous avons vu, dès le règne de Charles le chauve, un grand nombre de décrets des conciles et d'ordonnances des princes contre les rapines, les oppressions des pauvres, et l'usurpation des biens consacrés à Dieu. Mais ces lois s'observoient mal, et ce fut du temps du roi Robert que l'on commença, principalement en Aquitaine, à employer un remède plus efficace. J'en trouve le premier règlement dans un synode tenu au diocèse d'Elne en Roussillon, l'an mil vingt-sept, le seizième de mai (1).

Oliba, évêque d'Ausone, aujourd'hui Vic en Catalogne, présida à ce synode, au lieu de Béranger, évêque d'Elne, absent outre-mer; l'archiprêtre, l'archidiacre et les autres chanoines y assistèrent, et le peuple y étoit présent (2). On confirma les statuts que ces deux évêques avoient déjà faits et qui étoient mal observés, et on ordonna que, dans tout le comté de Roussillon, personne n'attaqueroit son ennemi depuis l'heure de none de samedi jusqu'au lundi, à l'heure de prime, pour rendre au dimanche l'honneur convenable; que personne n'attaqueroit, en quelque manière que ce fût, un moine ou un clerc marchant sans armes, ni un homme allant à l'église ou en revenant, ou marchant avec des femmes; que personne n'attaqueroit une église ou les maisons d'alentour à trente pas; le tout sous peine d'excommunication, qui, au bout de trois mois, sera convertie en anathème; mais pendant les trois mois on fera des prières publiques pour la conversion des excommuniés.

Le moine Glabert, qui vivoit dans le même temps, rapporte que, vers l'an mil trente, le dérèglement des saisons causa une famine affreuse; jusque-là que plusieurs en France furent brûlés publiquement pour avoir mangé de la chair humaine (3). Comme on ne pouvoit suffire à enterrer les corps, des personnes charitables bâtirent en quelques lieux des charniers, où

(1) To. 9, p. 1249.

(2) Marca Concord. IV, Glab. IV, Hist. c. 4.

c. 14, p. 435.

(3) To. 9, Conc. p. 910.

(1) Sup. liv. LVII, n. 57. Boll. p. 94, n. Mab. p. 370.  
(2) Chron. Virdun. p. 182. (3) Vita n. 10.

on les jetoit en confusion. Pour subvenir à la misère publique, on vendit les ornements des églises, et on vida leurs trésors, suivant les décrets des pères. Cette calamité dura trois ans; mais, loin de servir à la conversion des hommes, elle ne fit que les endurcir pour la plupart et les rendre insensibles.

La stérilité fut suivie d'une grande abondance; et alors les évêques et les abbés commencèrent en Aquitaine à assembler des conciles (1). On ordonna ensuite d'en tenir dans la province d'Arles, dans celle de Lyon, par tout le royaume de Bourgogne, et jusqu'aux extrémités de la France. Les seigneurs étoient invités à s'y trouver avec les évêques, et le peuple s'y rendit avec joie. Tous, grands et petits, étoient disposés à recevoir l'ordre des évêques, comme s'il venoit du ciel, tant ils craignoient de retomber dans la misère passée. On dressa donc des articles, tant des crimes que l'on devoit éviter, que des bonnes œuvres que l'on devoit promettre à Dieu. Le principal article étoit de la paix que les hommes de l'une et de l'autre condition, j'entends libres ou serfs, devoient inviolablement garder, marchant sans armes et sans crainte, quelque différent qu'ils eussent auparavant.

Glabert ajoute que ceux qui pilleroient ou usurperoient le bien d'autrui, devoient être punis, suivant les lois, de peines pécuniaires ou corporelles. Que les églises devoient être des lieux de sûreté pour tous ceux qui s'y réfugioient, quelque crime dont ils fussent prévenus, excepté d'avoir violé cette paix; car ceux-là devoient être pris même à l'autel. Les clercs, les moines et les religieuses devoient être en sûreté avec ceux qui les accompagnoient par pays. On ordonna de plus que toutes les semaines on s'abstiendrait de vin le vendredi et de chair le samedi, sinon en cas de griève maladie ou de fête solennelle qui se rencontrât ces jours-là. Celui qui en étoit dispensé pour sa maladie, devoit nourrir trois pauvres; enfin on ordonna que l'on s'assembleroit tous les cinq ans pour renouveler la promesse de cette paix.

Baudri, évêque de Noyon, qui mourut au commencement du siècle suivant, ajoute, qu'un évêque de France disoit avoir reçu des lettres du ciel, qui avertissoient de renouveler la paix sur la terre (2). Il le manda aux autres, et leur donna ces préceptes pour les imposer aux peuples. Que personne ne portât les armes, soit pour répéter ce qui lui avoit été pris, soit pour venger le sang de son parent; mais qu'il fût obligé de pardonner aux meurtriers. Que l'on jeûnât tous les vendredis au pain et à l'eau, et que l'on s'abstînt de chair le samedi, disant que ce jeûne suffiroit pour la rémission de tous les péchés, sans y ajouter aucune autre pénitence. Tout cela devoit être promis par

(1) C. 5.

(2) Balder. Chr. Camer. lib. III, c. 52. Segeb. Chronogr. an. 1031.

serment, et qui refuseroit de le faire seroit excommunié : en sorte que personne ne le visiteroit à la mort, ni ne le mettroit en sépulture. Ils ordonnèrent, ajoute l'auteur, plusieurs autres choses insupportables, qui font même peine à raconter.

#### XXIX. Remontrances de Gérard de Cambrai.

Plusieurs les embrassoient volontiers, par l'amour de la nouveauté; mais Gérard, évêque de Cambrai, qui seul du royaume de Lorraine dépendoit de la France, comme suffragant de Reims, ne put jamais être persuadé de recevoir ces règlements. Il disoit que le genre humain a été dès le commencement divisé en trois : ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui cultivent la terre; donc, chacun a besoin des deux autres, et les deux du troisième. On doit donc, ajoutoit-il, porter les armes et faire rendre ce qui a été pris par force; on ne doit pas irriter celui qui poursuit la vengeance d'un meurtre, le contraignant à l'abandonner sans recevoir la satisfaction convenable, mais le réconcilier avec le meurtrier, suivant l'Evangile. Il ne faut pas imposer à tout le monde le jeûne du vendredi ou du samedi, parce que tous n'ont pas la même force; ni prétendre que ce seul jeûne suffise à tous, parce que tous ne doivent pas faire la même pénitence. Il n'est pas à propos de promettre par serment toutes ces pratiques, et s'exposer au péril d'un parjure. Enfin il est détestable d'excommunier ceux qui refusent de s'y soumettre, et de refuser la visite aux malades et la sépulture aux morts. Il faut nous contenter des décrets authentiques des pères et des pénitences qu'ils ont réglées pour les avoir méprisées. Telles étoient les remontrances de l'évêque de Cambrai.

Quelque temps auparavant, deux évêques de la même province, Bérold de Soissons et Guérin de Beauvais, voyant que par la faiblesse du roi Robert le royaume se ruinoit, les coutumes du pays étoient méprisées et la justice abandonnée, crurent rendre service à l'état en établissant cette paix suivant la résolution des évêques de Bourgogne (1). Ils voulurent y faire consentir Gérard de Cambrai; mais, examinant la chose plus à fond, il le refusa. Il disoit que c'étoit troubler l'Eglise, en entreprenant sur l'autorité royale. Car, ajoutoit-il, c'est aux rois qu'il appartient de réprimer les séditions par la force, de terminer les guerres et faire la paix; le devoir des évêques est d'avertir les rois qu'ils doivent combattre vaillamment pour le salut de la patrie, et de prier Dieu qu'il leur donne la victoire. Les autres évêques murmuroient donc en secret contre Gérard, disant qu'il n'étoit pas ami de la paix. Enfin, il fut tant pressé par les siens, entre

(1) Balder. lib. III, c. 27.



autres par Ledevin, abbé de Saint-Vaast d'Arras, et par un autre abbé nommé Rotric, qu'il y consentit bien qu'à regret. Mais l'événement fit voir combien il avoit raison de s'opposer à faire jurer cette paix, car presque tous ceux qui l'avoient jurée faussèrent leur serment.

XXX. Saint Bardon, archevêque de Mayence.

En Allemagne, Aribon, archevêque de Mayence, étant mort, saint Bardon lui succéda. Il étoit noble, et ayant fait ses études dans l'abbaye de Fulde, sous l'abbé Archambaud, depuis archevêque de Mayence, il y embrassa la vie monastique (1). Comme il lisoit continuellement le pastoral de saint Grégoire, ses confrères lui en demandèrent la raison et il répondit en riant : Peut-être viendra-t-il quelque jour un roi qui, ne trouvant personne qui veuille être évêque, sera assez simple pour me donner un évêché. Richard, abbé de Fulde, qui célébroit la messe, et qui étoit parent de la reine, son épouse. Il l'embrassa et promit de l'élever en dignité à la première occasion. En effet, il manda peu de temps après à l'abbé Richard de le lui envoyer, et lui donna l'abbaye de Vertigne, près de Cologne, quelque temps après celle d'Herfeld, près de Fulde, et Bardon fut abbé des deux ensemble.

Aribon, archevêque de Mayence, se trouva avec l'empereur à Paderborn, à la fête de Noël mil trente, et lui demanda congé d'aller à Rome (2). Il partit l'année suivante après la chandeleur, et au retour il mourut le treizième d'avril mil trente-un, après avoir tenu le siège dix ans. On porta son bâton pastoral à l'empereur Conrad, qui tint conseil sur le choix du successeur. Après que l'on eut nommé plusieurs sujets, quelqu'un dit que, suivant les privilèges de l'abbaye de Fulde, on devoit en tirer alternativement l'archevêque de Mayence. L'empereur fut d'avis de différer l'élection ; et il se trouva en effet que les privilèges le portoient et que les rois précédents les avoient suivis. Sur ce fondement, Richard, abbé de Fulde, crut que cette dignité le regardoit ; et ayant donné ordre aux affaires de la maison, il prit le chemin de la cour. Mais un matin, il dit aux moines qui l'accompagnoient : Ne vous affligez point, mes frères, je ne vous serai point ôté. J'ai vu cette nuit notre frère Bardon sur une haute montagne, où je ne pouvois monter. Il avoit une houlette à la main, ses brebis païssoient autour de lui, et une fontaine très-claire sortoit de dessous ses

pieds. C'est lui qui est choisi, cédonz à la volonté souveraine.

L'assemblée pour l'élection se tint au mois de juin la veille de Saint-Pierre ; le roi dit, sans nommer personne, qu'il connoissoit un sujet très-digne ; puis il appela Bardon, et déclara qu'il lui donnoit le siège de Mayence, suivant le privilège de Fulde. Il fut donc sacré le lendemain vingt-neuvième de juin mil trente-un, étant environ dans sa cinquantième année. L'empereur célébra cette année la fête de Noël à Goslar : Bardon s'y trouva ; et, suivant la prérogative de sa dignité, il officia le jour de la fête. Il prêcha en peu de mots après l'Evangile ; et plusieurs, mal satisfaits de son sermon, murmuroient de ce qu'on avoit choisi un moine pour remplir une si grande place. L'empereur même se repentait de l'y avoir mis. Le lendemain, jour de Saint-Etienne, Thierry, évêque de Metz, célébra la messe, et fit un sermon qui fut loué de tout le monde. C'est là, disoit-on, un évêque. Le jour de Saint-Jean on envoya demander à l'archevêque Bardon qui célébreroit la messe. Il répondit que ce seroit lui. Ses amis l'en détournèrent, sous prétexte de la fatigue d'officier si souvent ; mais il fit un sermon qui fut admiré et fit fondre en larmes tout l'auditoire. L'auteur de sa vie a eu soin de le conserver. Quand il vint se mettre à table avec l'empereur, suivant la coutume, l'empereur dit : C'est aujourd'hui Noël pour moi ; nos envieux sont confondus, et il le fit laver le premier. Mais l'archevêque ne fut pas plus touché des louanges de ce jour que du mépris du jour précédent. Il retourna à son diocèse et le gouverna vingt ans.

A Hambourg, l'archevêque Libentius II mourut le vingt-cinquième d'août mil trente-deux, extrêmement regretté, et son successeur fut Herman, prévôt du chapitre d'Halberstadt (1). Il reçut le bâton pastoral de l'empereur Conrad, et le pallium du pape Benoît IX ; il tint le siège de Hambourg environ trois ans. Il avoit plus de simplicité que de prudence ; et suivant les mauvais conseils de ses domestiques, il visita peu son diocèse. La seule fois qu'il vint à Hambourg, il y amena une si grande suite et si mal disciplinée, qu'il sembloit qu'une armée ennemie y eût passé. Entre ses chapelains étoit Suidger, depuis pape sous le nom de Clément II.

XXXI. Mort de Jean XIX. Benoît IX, pape.

Il y eut une grande éclipse de soleil, le vendredi vingt-neuvième de juin, fête de saint Pierre, l'an mil trente-trois, et le même jour quelques-uns des principaux d'entre les Romains conspirèrent contre le pape Jean XIX, le voulant tuer, ce qu'ils ne purent exécuter, et ils le chassèrent

(1) Vita Sæc. 6, Ben. 2, p. 6. (2) Chr. Saxo. 1003.

(1) Adam. lib. II, c. 50.

seulement de son siège. Mais l'empereur Conrad étant venu à Rome avec une armée, le rétablit et soumit tous les rebelles. Le pape Jean mourut la même année, le huitième novembre, après avoir tenu le saint-siège neuf ans et trois mois. On ordonna à sa place Théophylacte, son neveu, fils d'Albéric, comte de Tusculum, quoiqu'il n'eût qu'environ douze ans ; mais il fut élu à force d'argent. On le nomma Benoît IX, et il occupa le saint-siège onze ans et près de cinq mois, le déshonorant par sa vie infâme. La simonie régna ainsi à Rome pendant vingt-cinq ans (1).

XXXII. Fin de saint Siméon de Trèves.

Poppon, archevêque de Trèves, écrivit à ce pape en ces termes : Pendant que j'étois allé à Jérusalem, par la permission de Jean, votre prédécesseur, des méchants commencèrent dans notre pays à exercer des pillages, dont ils ne peuvent encore s'abstenir (2). J'ai souvent prié le roi, mon maître, d'y remédier, et je me suis adressé au même pape, mais sans effet. C'est pourquoi je vous prie de m'envoyer un homme des plus considérables et des plus habiles qui soient auprès de vous pour m'aider contre ces violences, et me conseiller sur un autre sujet que je ne crois pas que vous ignoriez. Il est mort chez nous, ces jours-ci, un homme d'une vie très-sainte, dont nous devons croire qu'il est avec les bienheureux, si nous avons égard aux miracles que Dieu opère par lui. C'est pourquoi notre clergé et notre peuple nous ont prié instamment de vous envoyer sa vie et ses miracles, afin que, si vous le jugez à propos, vous nous donniez votre décret pour permettre d'écrire son nom entre ceux des saints, et lui rendre les autres honneurs qui leur conviennent.

Ce saint homme qui venoit de mourir à Trèves, étoit le reclus Siméon. Depuis sa réclusion, il souffrit de grandes tentations, tant des démons que des hommes (3). Etant arrivé un grand débordement d'eau, le peuple alla se figurer que ce reclus en étoit cause, et que ses crimes avoient attiré cette calamité. Ils demandèrent tous les jours à l'archevêque, avec de grands cris, de le chasser, et vinrent enfin à sa cellule en foule, jetant des pierres dont une fenêtre fut brisée, et le voulant lapider ; mais Siméon demeuroit immobile, rendant grâces à Dieu et priant pour eux. Quand il sut que sa mort étoit proche, pendant les derniers huit jours il ne voulut parler à personne, pas même à celui qui le servoit, et mourut ainsi seul avec Dieu, le premier jour de juin, l'an mil trente-cinq. Il se fit à son tombeau grand nombre de miracles, dont l'auteur de sa vie marque plusieurs en particulier. Cet auteur est

Everuin ou Ebroïn, abbé d'un monastère de Trèves, qui avoit connu le saint particulièrement, et avoit eu grande part à sa confiance.

Il écrivit sa vie par ordre de l'archevêque Poppon, et ce fut apparemment celle que l'on envoya à Rome. Le pape ne répondit pas sitôt à la lettre de l'archevêque, mais enfin il lui envoya un légat comme il desiroit, avec des lettres pour la canonisation de saint Siméon, qui fut célébrée à Trèves le mercredi dix-septième de novembre mil quarante-deux, indication dixième ; et toutefois l'Eglise l'honore le jour de sa mort (1). L'archevêque fonda en son honneur une église collégiale, au lieu de sa réclusion et de sa sépulture ; et cette église subsiste encore. A Cologne, l'archevêque Pilegrim mourut l'an mil trente-six, après avoir rempli dignement ce siège pendant quinze ans. Son successeur fut Herman.

XXXIII. Saint Poppon, abbé de Stavelo.

En ce temps étoit célèbre saint Poppon, abbé de Stavelo, au diocèse de Liège. Il naquit en Flandre vers l'an neuf cent soixante-dix-huit, et suivit d'abord la profession des armes, ne laissant pas dès lors de vivre dans une grande piété (2). Il alla en pèlerinage à Jérusalem et ensuite à Rome. Le comte de Flandre, Baudouin le barbu, et les principaux seigneurs le chérissent ; un d'entre eux voulut même lui donner sa fille, mais il la refusa, et, ayant résolu de quitter le monde, il embrassa la vie monastique à Saint-Thierry près de Reims, où l'abbé Richard de Verdun l'ayant vu, le prit tellement en affection qu'il obtint de l'abbé de Saint-Thierry de le lui envoyer, et le retint auprès de lui à Saint-Vannes. Poppon y attira ensuite sa mère, d'Adelouive, veuve depuis long-temps ; non-seulement elle prit le voile, mais elle se fit recluse, et elle est comptée entre les saintes.

L'abbé Richard ayant reçu du comte de Flandre le monastère de Saint-Vaast, y envoya Poppon, pour le gouverner en qualité de prévôt ; ce qu'il fit avec grande utilité pour le monastère. De là, il alla trouver l'empereur saint Henri, pour les affaires de la maison, et gagna l'affection de ce prince, dont il obtint facilement ce qu'il demandoit. Il le détournait même d'un spectacle auquel il se divertissoit, qui étoit d'exposer à des ours un homme nu frotté de miel. Poppon représenta si bien à l'empereur et aux seigneurs l'inhumanité de ce divertissement, qu'il en fit abolir l'usage. L'empereur Henri lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Stavelo, du consentement de l'abbé Richard, qui l'avoit rappelé à Verdun ; et, deux ans après, il lui donna encore l'abbaye de Saint-Maximien de Trèves, où les

(1) Glab. IV, c. 3. Papebr. Conat. Glab. IV, c. 5, et V, c. 5. (2) Mabill. Sæc. 6, Ben. p. 369. Sup. n. 27. (3) Sup. n. 27. Vita n. 3.

(1) Martyr. R. 1 jun. Chr. Saxo. 1036. Sup. liv. LVIII, n. 47. (2) Vita ap. Boll. 25 janu. to. 2, p. 638, Sæc. 6, Ben. p. 569.



moines qu'il vouloit réformer lui donnèrent du poison, mais sans effet.

Après la mort de l'empereur saint Henri, il s'employa avec succès à réunir les princes de l'empire, divisés entre eux, et ensuite à faire la paix entre Conrad, roi d'Allemagne, et Henri, roi de France. L'évêché de Strasbourg étant venu à vaquer après la mort, comme l'on croit, de Verner, en mil vingt-neuf, l'empereur Conrad le voulut donner à Poppon; mais il s'en excusa, disant qu'il étoit fils d'un clerc, ce qui l'empêchoit d'être évêque selon les canons. L'empereur, ayant depuis appris la vérité, lui fit des reproches de cette fiction; et Poppon répondit qu'il se sentoit incapable même de la charge d'abbé qu'il exerçoit. L'empereur, charmé de son humilité, résolut de lui donner le gouvernement de toutes les abbayes qui vaqueroient dans son royaume. Ce qui lui donna occasion d'en réformer plusieurs, où il mit pour abbés des personnes de mérite. On compte jusqu'à quatorze monastères établis par ses soins. Enfin il mourut le vingt-cinquième de janvier mil quarante-huit.

XXXIV. Mort de Romain. Michel Paphlagonien, empereur.

Romain Argyre, empereur de Constantinople, avoit eu à son service un eunuque, nommé Jean, qui devint très-puissant sous son règne. Ce Jean avoit quatre frères dont l'un, nommé Michel, changeur de son métier, et faux-monnayeur, étoit parfaitement bien fait (1). L'impératrice Zoé en devint amoureuse, et s'étant abandonnée à lui secrètement, elle fit empoisonner l'empereur, son mari, par l'eunuque Jean, mais d'un poison lent, qui lui causa une longue maladie. La barbe et les cheveux lui tombèrent; il sentoit de grandes douleurs qui le tenoient au lit, et lui faisoient désirer ardemment la mort. Enfin le jeudi-saint, onzième d'avril, indiction seconde, l'an six mil cinq cent quarante-deux, autrement mil trente-quatre, Michel le fit étouffer dans le bain. Il avoit régné cinq ans et demi, et fait beaucoup de bien pendant son règne. Il contribua au rétablissement de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, qui fut achevée par son successeur (2).

La même nuit de sa mort, comme on chantoit la passion, on envoya dire au patriarche Alexis, de la part de l'empereur, de venir promptement au palais, mais il fut bien surpris de trouver que Romain étoit mort (3). On avoit paré la chambre dorée, et Zoé, assise sur le trône, présenta Michel au patriarche, le pressant de leur donner la bénédiction nuptiale. Le patriarche demeura tout interdit, mais Zoé et l'eunuque Jean lui donnèrent cinquante livres d'or, et autant au clergé, et

persuadèrent ainsi au prélat de faire ce mariage. Michel fut donc déclaré empereur; on le distingue par le surnom de Paphlagonien, et il régna sept ans. Zoé croyoit régner sous son nom, mais l'eunuque Jean se rendit le maître absolu. Michel tomba peu de temps après en démence, ce que l'on appela possession du démon; et on l'attribua à la vengeance divine, aussi bien qu'une grêle épouvantable, et d'autres prodiges qui arrivèrent en même temps, car les Grecs les observoient curieusement. Il y eut une grande sécheresse, pour laquelle les frères de l'empereur firent une procession. Jean portoit la sainte image d'Edesse, le grand domestique portoit la lettre à Abgar; le protovestiaire, les langes sacrés. Ils marchèrent ainsi à pied depuis le palais jusqu'à Notre-Dame de Blaquerne. Le patriarche fit une procession avec son clergé; mais au lieu de pluie il vint une grêle qui brisa les arbres et les tuiles des maisons.

L'eunuque Jean poussa son ambition jusqu'à vouloir être patriarche de Constantinople, et plusieurs métropolitains entreprirent de faire réussir son dessein; les principaux étoient Démétrius de Cyzique, et Antoine de Nicomédie, eunuque, qui avoit été élevé sur ce siège, sans autre mérite que d'être parent de l'empereur (1). Le patriarche Alexis avec son clergé leur envoya un écrit qui portoit: Puisque vous prétendez que mon entrée dans ce siège n'a pas été canonique, et que je n'y ai pas été placé par le choix des évêques, mais par l'ordre de l'empereur Basile; il faut déposer les métropolitains que j'ai ordonnés pendant onze ans et demi de pontificat, et anathématiser les trois empereurs que j'ai couronnés; alors je céderai le siège à qui le voudra. Démétrius et les autres ayant reçu cette déclaration, furent remplis de honte et de crainte, car Alexis les avoit ordonnés pour la plupart; ils gardèrent le silence, et l'eunuque Jean se désista de sa prétention.

L'an six mil cinq cent quarante-six, ou mil cinquante-huit, l'empereur étant à Thessalonique, reçut des plaintes du clergé contre le métropolitain Théophane, qui ne leur payoit pas leurs pensions. L'empereur l'exhorta premièrement avec douceur à les satisfaire, mais il s'emporta et refusa d'obéir. L'empereur crut qu'il falloit user d'adresse, et lui envoya demander par un de ses officiers cent livres d'or à emprunter jusqu'à ce qu'il lui en vint de Constantinople. L'archevêque protesta avec serment qu'il n'en avoit pas plus de trente livres; mais l'empereur envoya ouvrir son trésor, et on y trouva trente-trois centenaires d'or, c'est-à-dire trois mille trois cents livres. Il prit sur cette somme tout ce qui étoit dû au clergé depuis la première année du pontificat de Théophane, et les fit payer jusqu'au courant; il distribua le reste aux pauvres, chassa

(1) Cedr. p. 733.  
(2) P. 731, C.

(3) P. 733, D.

(1) P. 740. Sup. liv. LVIII, n. 60.

l'archevêque de son siège, le relégua à une maison de campagne, et mit à sa place Prométhée, qu'il chargea de lui faire une pension. On voit par-là que l'empereur Michel avoit de bons intervalles.

XXXV. L'empereur Conrad en Italie.

L'empereur Conrad fit épouser au roi Henri, son fils, en mil trente-six, Chunelinde, fille de Canut, roi d'Angleterre, et elle fut couronnée reine. La même année, l'empereur passa en Italie pour apaiser une révolte générale des vassaux contre leurs seigneurs. Car ils disoient que si l'empereur ne vouloit pas leur rendre justice, ils se la rendroient eux-mêmes. Il vint donc avec une armée, et passa à Vérone la fête de Noël, où commençoit l'an mil trente-sept, suivant la manière de compter de ce temps-là (1). Ensuite il vint à Milan, où il fut reçu magnifiquement par l'archevêque Héribert dans l'église de Saint-Ambroise. Le même jour, le peuple de Milan vint en tumulte demander à l'empereur s'il vouloit favoriser leur conjuration. Il en fut indigné, et leur ordonna de se trouver au parlement qui se tiendrait à Pavie.

Là, il fit justice à tous ceux qui lui portèrent des plaintes. Un comte nommé, Hugues, et plusieurs autres Italiens exposèrent les injustices que leur avoit faites l'archevêque de Milan; l'empereur l'ayant appelé, lui ordonna de les satisfaire tous; il se retira d'abord, puis il revint, et dit insolemment: Ce que j'ai trouvé dans le domaine de saint Ambroise, ou que j'ai acquis de quelque manière que ce soit, je le garderai sûrement toute ma vie, et je n'en quitterai pas la moindre chose par l'ordre ou la prière de qui que ce soit. Les seigneurs l'exhortoient à excepter au moins la personne de l'empereur, mais il répéta le même discours. Alors l'empereur comprit qu'il étoit l'auteur de toute cette conjuration d'Italie; et, de l'avis des seigneurs, il le fit arrêter, et le mit à la garde de Poppon, patriarche d'Aquilée, et de Conrad, duc de Carinthie. Ils le menèrent jusqu'à Plaisance avec un moine, que par compassion on lui permit d'avoir auprès de lui. Mais une nuit le moine se coucha dans le lit de l'archevêque, qui s'enfuit trompant les gardes, et vint à Milan où il se fortifia, et tint toute l'année contre l'empereur.

Ensuite l'archevêque et les trois évêques de Verceil, de Crémone et de Plaisance, conjurèrent secrètement avec Othon, comte de la Haute-Bourgogne, pour le faire empereur, après avoir fait mourir Conrad. Mais la conjuration ayant été découverte, l'empereur fit arrêter les trois évêques, et les envoya en prison au-delà des Alpes. Quoiqu'il l'eût fait du conseil

(1) Vippon. pag. 440. Chr. Saxo. 1037.

des seigneurs, plusieurs trouvèrent mauvais que des évêques eussent été condamnés sans être jugés canoniquement; et le jeune roi Henri désapprouvoit secrètement la conduite de son père, à l'égard de l'archevêque et de ces trois évêques. C'étoit avec raison, car comme après la sentence de déposition contre un évêque, on ne lui doit plus rendre aucun honneur, ainsi avant le jugement on lui doit un grand respect. Ce sont les paroles de Vippon dans la vie de l'empereur Conrad, dont il étoit chapelain, dédiée à l'empereur Henri, son fils.

L'archevêque de Milan ne voulant écouter aucune des propositions d'accommodement qui lui étoient offertes par le pape et par les autres évêques, le pape, du consentement de tous les évêques, le frappa d'anathème, et l'empereur donna l'archevêché de Milan à un homme noble, chanoine de la même église, nommé Ambroise. Mais il ne put le mettre en possession; Héribert s'y maintint jusqu'à la mort, et les Milanois ruinèrent toutes les terres qu'Ambroise avoit aux environs. Le pape vint à Crémone trouver l'empereur, qui le reçut avec honneur, après quoi il retourna à Rome; et l'empereur, ayant passé le Pô, vint à Parme célébrer la fête de Noël. Le jour même de la fête, les habitants ayant pris querelle avec les Allemands, il s'émut une sédition, où il se fit un grand massacre, et la ville fut pillée et en partie brûlée.

L'empereur passa en Pouille, et l'impératrice alla à Rome faire ses prières; puis elle rejoignit l'empereur, et ils allèrent ensemble au mont Cassin (1). L'empereur, après sa prière, entra dans le chapitre pour parler à la communauté. Tous les moines se prosternèrent devant lui, et, s'étant relevés, ils dirent: Nous attendions votre arrivée, comme les âmes des justes attendoient dans les enfers la venue du Rédempteur. L'empereur ne put retenir ses larmes, et les moines, après s'être prosternés une seconde fois, lui racontèrent les maux que Pandolfe, prince de Capoue, leur avoit faits depuis douze ans, le conjurant au nom de Dieu et de saint Benoît de les en délivrer. L'empereur saint Henri, à son dernier voyage d'Italie, avoit emmené Pandolfe en Allemagne pour le punir de ses violences; mais, après sa mort, l'empereur Conrad lui permit de retourner à Capoue, et il recommença à persécuter les moines du mont Cassin (2). Il retint à Capoue l'abbé Théobalde, s'empara de tous les biens du monastère, et le fit gouverner par ses valets, le réduisant à une telle disette que, le jour de l'assomption de Notre-Dame, on manqua de vin pour le service de l'autel.

Les moines avoient déjà porté leurs plaintes à l'empereur Conrad en Allemagne, et cette année même à Milan. Ils les renouvelèrent donc au mont Cassin, et l'empereur leur as-

(1) Chr. Cassin. lib. II, c. 65. Mabill. Sup. 6, p. 102. (2) Sup. liv. LVIII, n. 49. Chr. Cass. c. 58, 59.



sura avec serment qu'il n'étoit venu en ces quartiers-là que pour ce seul sujet, et qu'il protégeroit ce saint lieu toute sa vie. Ensuite, ayant demandé leur bénédiction, il mit sur l'autel de saint Benoit un tapis de pourpre brodé d'une broderie d'or, fit élire Richer abbé, car Théobalde étoit mort, et confirma tous les biens du monastère. Richer le gouverna très-sagement jusqu'à l'an milcinquante-cinq qu'il mourut. On remarque entre les moines du mont Cassin plusieurs saints personnages, qui vécurent depuis le commencement de ce onzième siècle jusqu'au milieu, et on en compte jusqu'à douze (1).

XXXVI. Mort de Conrad. Henri III, roi.

L'empereur Conrad vint ensuite en Allemagne; mais la peste, causée à l'ordinaire par les chaleurs d'Italie, emporta une grande partie de son armée, et la jeune reine Chuneline, épouse du roi, son fils. L'empereur lui-même, étant à Utrecht à la Pentecôte de l'année suivante mil trente-neuf, mourut subitement le lendemain lundi, quatrième de juin, après avoir régné près de quinze ans. Son fils Henri III, surnommé le noir, lui succéda et régna dix-sept ans (2).

XXXVII. Fin de saint Etienne, roi de Hongrie.

Saint Etienne, roi de Hongrie, étoit mort l'année précédente. Dieu l'éprouva par de grandes afflictions; il perdit plusieurs enfants en bas âge, mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnoit le seul qui lui restoit, nommé Emeric (3). Il le fit élever avec grand soin, et composa pour son instruction un traité ou décret, divisé en deux livres, dont le premier contient des préceptes généraux pour la religion et les mœurs; le second sont des lois à peu près semblables aux autres lois barbares (4). Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avoit reçue, qu'il parvint à une haute piété; et, étant une nuit en prières, il promit à Dieu de garder la virginité, mais il tint cette résolution très-scrupuleusement. Ainsi le roi son père, voulant assurer la succession du royaume, lui proposa un mariage convenable avec une belle princesse. Emeric s'en défendit d'abord, puis il céda à la volonté de son père et se maria, mais sans préjudice de son vœu; et il ne toucha point à son épouse, comme elle en rendit témoignage après la mort du prince, qui suivit de près son mariage. Il fut enterré à Albe-Royale, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau: aussi l'Eglise l'honore-t-elle entre les saints le quatrième de novembre (5).

(1) Mabill. Sæc. 6. Ben. c. 19. pag. 102. (2) Vita Sæc. 6. Ben. p. 442. (3) Vita ap. Sur. 4 nov. (4) Vita ap. Sur. 20. Aug. (5) Martyr. R. 4 nov.

Le roi eut besoin de toute sa vertu pour se consoler de cette perte; et, afin d'attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il augmenta ses aumônes, déjà très-grandes, surtout envers les étrangers. Il fit donc à l'occasion de cette mort de grandes largesses, premièrement aux moines et aux clercs, puis aux autres pauvres, et envoya même des aumônes aux monastères des pays étrangers. Il avoit une confiance particulière en un saint ermite, nommé Gunther, retiré en Bohême; et, quand ce saint homme le venoit voir, il le laissait maître de son trésor. Enfin le saint roi Etienne, ayant été longtemps malade et sentant approcher sa fin, appela les évêques et les seigneurs de sa cour, qui étoient chrétiens, et leur recommanda surtout de conserver la religion nouvellement établie en Hongrie. Il mourut le quinzième d'août mil trente-huit, jour de l'assomption de la Sainte-Vierge, et fut enterré dans l'église qu'il lui avoit fait bâtir à Albe-Royale; mais, s'y étant fait plusieurs miracles, son corps fut élevé quarante-cinq ans après, et sa sainteté reconnue par un culte public (1). L'Eglise l'honore le vingtième d'août, jour de sa translation.

XXXVIII. Saint Gunther, ermite.

L'ermite Gunther ou Gonthier, dont il vient d'être parlé, étoit un seigneur de Thuringe, illustre par sa naissance et sa dignité, qui, touché du repentir des péchés de sa jeunesse, alla trouver saint Godehard, depuis peu abbé d'Hersfeld, et ensuite évêque d'Hildesheim (2). Gunther lui découvrit le fond de sa conscience, et l'abbé lui persuada d'embrasser la vie monastique. Il renonça à ses biens, qui étoient grands, et les donna au monastère d'Hersfeld, du consentement de ses héritiers, se réservant toutefois pour sa subsistance le monastère de Guelingue, dont il jouissoit étant séculier, suivant l'abus de ce temps-là: ce qui fut cause que l'abbé différa quelque temps sa profession. Après l'avoir faite dans le monastère d'Altaha, soumis au même abbé, il alla par sa permission demeurer à celui de Guelingue, qu'il s'étoit réservé. Mais, comme il n'étoit accoutumé ni à la pauvreté ni au travail, il trouvoit de grandes difficultés dans le gouvernement de cette maison, et venoit souvent demander conseil à l'abbé Godehard, qui lui dit enfin, d'un ton ferme et sévère, qu'il se soumit à l'obéissance et à la stabilité qu'il avoit promise à Dieu, ou qu'il quittât l'habit et retournât dans le siècle. Il en parla même à l'empereur saint Henri, qui fit venir Gunther et lui représenta fortement qu'il ne pouvoit servir deux maîtres. Ainsi il abandonna Guelingue, et revint à Altaha se ranger à la vie commune.

Il s'y distingua bientôt par sa ferveur et son

(1) Martyr. R. 20 aug. (2) Vita Sæc. 6. Ben. p. 475. Sup. liv. LVIII, n. 58.

austérité, en sorte que saint Etienne, roi de Hongrie, son parent, en entendit parler, et désira ardemment de le voir. Il envoya deux fois inutilement l'en prier: enfin Gunther se rendit à la troisième, et avec la permission de son abbé il alla avec les envoyés du roi, qui le reçut avec une extrême joie. Il le fit manger à sa table, mais il ne put jamais lui persuader de manger de la viande.

Ensuite le saint homme se retira par la permission de son abbé, avec quelques moines d'Altaha, dans un désert des forêts de Bohême, où il fonda un ermitage ou nouveau monastère l'an mil huit, et y demeura trente-sept ans. Lui et ses disciples vivoient dans une extrême pauvreté; leur nourriture étoit grossière, ils ne buvoient que de l'eau, et encore par mesure. Gunther, qui les gouvernoit, étoit un homme sans lettres, qui n'avoit rien appris que quelques psaumes; mais il avoit été si attentif aux lectures de la sainte Ecriture et aux discours des autres, que souvent il en expliquoit les sens les plus mystérieux, tantôt en souriant, tantôt plus sérieusement, en sorte qu'il se faisoit admirer. L'auteur de sa vie dit avoir oui de lui un discours sur saint Jean-Baptiste, qui tira les larmes de tous les assistants. Il mourut le neuvième d'octobre mil quarante-cinq, et est compté entre les saints.

XXXIX. Casimir moine, roi de Pologne.

Cependant Micislas, roi de Pologne, étant mort l'an mil trente-quatre, et son fils Casimir étant encore trop jeune pour gouverner, il y eut sept ans d'interrègne, ou plutôt d'anarchie. Rixa, veuve du dernier roi, devenue odieuse, se retira en Saxe sous la protection de l'empereur Conrad, et son fils Casimir la quitta quelque temps après pour venir en France, et se rendit moine à Clugny sous le nom de Charles. En Pologne, comme il n'y avoit point de maître, le désordre étoit extrême; la religion, encore nouvelle, se trouvoit en grand péril, les évêques réduits à se cacher, les églises exposées au pillage. Bretislas, duc de Bohême, ennemi des Polonois, profitant de l'occasion, entra dans le pays, prit les meilleures villes, entre autres Gnesne, qui étoit la capitale, d'où, par le conseil de Sévère, évêque de Prague, qui l'accompagnait, il voulut enlever le corps du martyr saint Adalbert, leur évêque; mais les Polonois prétendent que les clercs de l'église de Gnesne trompèrent les Bohémiens, et leur donnèrent à la place le corps de saint Gaudence, frère de saint Adalbert (1). Les richesses de cette église, qui étoient grandes, furent pillées, entre autres un crucifix d'or du poids de trois cents livres, et trois tables d'or enrichies de pierreries, dont

(1) Dubrav. lib. 7, pag. 52. Sup. I. LVII, n. 45.

le grand autel étoit orné. Ce pillage de l'église de Gnesne arriva l'an mil trente-huit.

L'année suivante, Etienne, qui en étoit archevêque, de l'avis des autres évêques de Pologne, envoya une députation à Rome pour se plaindre de ce sacrilège. Le pape Benoît IX ayant délibéré sur cette affaire, on conclut que le duc Bretislas et l'évêque Sévère seroient excommuniés jusqu'à l'entière restitution des choses saintes. Toutefois, pour ne pas les condamner sans les ouïr, ils furent cités à Rome, et y envoyèrent des députés, qui les excusèrent sur la dévotion pour de si précieuses reliques et sur le droit de la guerre. Ils promirent que ce qui avoit été pris seroit rendu; mais depuis, ayant gagné par présents les cardinaux, ils obtinrent l'absolution de leur prince sans faire aucune restitution.

D'un autre côté, les Polonois, ennuyés de l'anarchie, résolurent de rappeler Casimir, fils de leur dernier roi; mais ne sachant ce qu'il étoit devenu, ils envoyèrent en Allemagne vers la reine Rixa, sa mère, qui leur dit qu'il vivoit encore, mais qu'il étoit moine à Clugny, où, par la permission de l'abbé saint Odilon, ils parlèrent à Casimir. Nous venons, lui dirent-ils, de la part des seigneurs et de toute la noblesse de Pologne, vous prier d'avoir pitié de ce royaume, d'en venir apaiser les divisions, et le délivrer de ses ennemis. Casimir répondit qu'il n'étoit pas à lui, puisqu'il n'avoit pu même leur parler sans l'ordre de son abbé. Ils vinrent donc à saint Odilon, qui, après avoir pris conseil, leur répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de renvoyer un moine profès et ordonné diacre, et qu'ils devoient s'adresser au pape, qui seul avoit dans l'Eglise la puissance souveraine.

Les députés de Pologne allèrent à Rome, et ayant eu audience du pape Benoît IX, ils lui représentèrent le triste état de leur pays, et le besoin qu'ils avoient du prince Casimir, pour la conservation du royaume et de la religion. Le cas étoit nouveau et la demande extraordinaire; toutefois, après avoir bien consulté, le pape crut devoir l'accorder. Il dispensa donc Casimir de ses vœux, lui permettant non-seulement de sortir du monastère et de rentrer dans le monde, mais de se marier, à condition que les nobles de Pologne payeroient tous les ans au saint-siège chacun un denier de redevance. Ainsi Casimir retourna en Pologne, où il fut reconnu roi, et épousa Marie, sœur du prince des Russes, dont il eut plusieurs enfants. Il commença à régner l'an mil quarante-un. Ce qui est surprenant, c'est que ni dans la vie de saint Odilon, ni dans les autres anciens monuments de Clugny, il ne se trouve rien d'une histoire si singulière (1). Nous ne l'apprenons que par les historiens de Pologne qui ont écrit longtemps après.

(1) Mabill. Elog. S. Odil. n. 120, Sæc. 6.



XL. Alebrand, archevêque de Hambourg.

A Hambourg, après la mort de Herman, on élut pour archevêque Bézelin, surnommé Alebrand, tiré du clergé de Cologne. L'empereur Conrad lui donna le bâton pastoral, et Benoît IX lui envoya le pallium (1). Il fut ordonné à Hambourg avec grande magnificence par ses suffragants avec les sept autres évêques de Saxe, et tint le siège dix ans. Ce fut un très-digne prélat, et qui fit de très-grands biens à ses deux églises de Brême et de Hambourg, tant pour le spirituel que pour le temporel. Il eut un soin particulier de son clergé; et pour y faire observer la continence, suivant le dessein de Libentius, son prédécesseur, il rebâtit le cloître de Brême, et rétablit la vie commune entre les chanoines. Il continua les murs de la ville commencés par Herman, et renouvela celle de Hambourg, ruinée par les Slaves. Il y bâtit de pierre de taille l'église et la maison épiscopale qui n'étoient que de bois; et cette maison étoit comme une forteresse. Il profitoit de la paix qui étoit avec les Slaves d'au-delà de l'Elbe, pour y avancer la religion; mais les gouverneurs y mettoient obstacle, par leur dureté à exiger les tributs. Il ordonna trois évêques pour l'aider en sa mission chez les infidèles, à Slesvic, à Ripen, et un troisième chez les Slaves sans siège fixe. Enfin, l'archevêque Alebrand mourut l'an mil quarante-trois, vers le quinze d'avril, et fut enterré à Brême. Son successeur fut Adalbert, prévôt d'Halberstat, homme très-noble, bien fait de sa personne et orné de grands talents (2); il reçut le bâton pastoral de l'empereur Conrad, et le pallium du pape Benoît IX, et fut ordonné à Aix-la-Chapelle, en présence de l'empereur et des seigneurs, et de douze évêques, qui lui imposèrent les mains. Il tint le siège vingt-neuf ans.

XLI. Trêve de Dieu.

En France, après les tentatives que l'on avoit faites dix ans auparavant, pour établir la paix, comme on en vit la difficulté, on se réduisit à une trêve pour certains jours, c'est-à-dire que depuis le mercredi matin jusqu'au lundi matin, personne ne prendroit rien par force, ne tireroit vengeance d'aucune injure, et n'exigeroit point de gages d'une caution (3). Quiconque y contreviendrait, payeroit la composition des lois, comme ayant mérité la mort, ou seroit excommunié et banni du pays. On nomma cette convention la trêve de Dieu, et l'on crut qu'il l'avoit approuvée par un grand nombre de punitions exemplaires sur ceux qui l'avoient violée. Il est aisé de voir que l'on y avoit consacré ces jours de la semaine plutôt que les autres, en vue des

mystères qui y furent accomplis : la cène de Notre Seigneur, sa passion, sa sépulture, et sa résurrection.

Cette trêve fut établie par les évêques en plusieurs conciles, et deux saints abbés y travaillèrent puissamment, savoir, Odilon de Clugny et Richard de Verdun (1). Ce dernier fut chargé de la faire recevoir en Neustrie, comme elle l'avoit été premièrement en Aquitaine, puis en Austrasie : les Neustriens, ne voulant pas s'y soumettre suivant ses exhortations, furent frappés de la maladie des ardents, c'est-à-dire d'un feu qui leur dévorait les entrailles. Mais plusieurs, venant trouver Richard, furent guéris par ses prières; et son monastère étoit plein de troupes de ces malades. Il leur donnoit à boire du vin où avoient trempé des reliques, entre autres de la poussière râclée de la pierre du sépulcre de Notre Seigneur, et leur faisoit jurer la trêve. On ne faisoit cette ablution des reliques qu'après la messe; mais il y avoit un vaisseau plein de ce breuvage, pour satisfaire à la dévotion des malades, qui arrivoient à tous moments.

XLII. Saint Odilon refuse l'archevêché de Lyon.

Saint Odilon venoit de refuser l'archevêché de Lyon. Après la mort de l'archevêque Bouchard, ce grand siège fut disputé par plusieurs contendants, qui n'avoient autre mérite que leur ambition (2). Le premier fut Bouchard, neveu du défunt, évêque d'Aouste, qui quitta son siège, et s'empara insolemment de celui de Lyon; mais après avoir fait beaucoup de maux, il fut pris par les vassaux de l'empereur, et condamné à un exil perpétuel. Ensuite, un comte, nommé Girard, y mit de sa seule autorité son fils encore enfant, qui peu de temps après fut réduit à s'enfuir et se cacher. Le pape, informé de ces désordres, fut conseillé par des gens de bien d'employer son autorité pour faire en sorte que l'abbé Odilon fût sacré archevêque de Lyon, suivant le désir de tout le clergé et de tout le peuple. Aussitôt le pape lui envoya le pallium et l'anneau, avec ordre d'accepter cette dignité. Mais le saint homme, considérant la profession humble qu'il avoit embrassée, refusa absolument l'archevêché, et garda le pallium et l'anneau pour le futur archevêque.

Le pape, c'étoit Jean XIX, écrivit sur ce sujet à l'abbé Odilon en ces termes (3) : Saint Grégoire nous enseigne que plusieurs choses paroissent bonnes, qui ne le sont pas : et qu'y a-t-il de meilleur en un moine que l'obéissance? Vous savez combien saint Benoît la relève. Nous avons appris l'injure que vous avez faite à l'église de Lyon, qui vous deman-

doit pour époux, et dont vous refusez le gouvernement par attachement à votre repos. Je ne dis point que vous avez méprisé l'autorité de tant de prélats, qui vous prioient d'accepter la dignité épiscopale; mais nous ne pouvons laisser impunie votre désobéissance à l'égard de l'église romaine et de nous, si vous ne la réparez par la soumission. Autrement vous vous rendrez coupable de la perte de tant d'âmes, à qui vous pourriez être utile par votre exemple et votre doctrine. Je laisse le reste à dire à l'évêque Geoffroy, qui vous expliquera ma volonté, à vous et à vos confrères. Nonobstant cette lettre si pressante, Odilon persista dans son refus; et le pallium avec l'anneau demeurèrent à Clugny. Cependant Henri, roi d'Allemagne et d'Austrasie, qui comprenoit la Bourgogne, affligé de voir l'église de Lyon ainsi abandonnée, voulut en donner la conduite à Halinard, abbé de Saint-Bénigne de Dijon (1). Mais il représenta qu'un moine comme lui étoit incapable d'une si grande charge, et qu'il valoit bien mieux la donner à Odalric, archidiacre de Langres, qui avoit l'âge, la vertu et la science, et qui se trouvoit alors à Besançon où étoit le roi, mais il n'en étoit pas assez connu. Le roi admirant ce désintéressement, et voyant qu'Odalric étoit souhaité par les évêques et par le peuple pour l'archevêché de Lyon, le lui donna; et il le gouverna dignement pendant cinq ans.

XLIII. Fin de Richard, abbé de Verdun.

L'abbé Richard avoit aussi refusé l'évêché de Verdun; mais il faut reprendre la suite de sa vie. Il s'opposa fortement à Heimon, son évêque, qui, employant ses richesses à rebâtir les murs de la ville, vouloit y comprendre le monastère de Saint-Vannes (2). L'abbé Richard lui représenta qu'il ne convient pas aux moines d'être renfermés dans les villes, de peur que leur repos ou leurs prières nocturnes ne soient troublées par le bruit et les cris du peuple. L'évêque qui, comme grand seigneur, ne souffroit pas aisément de contradiction, demeura ferme dans son dessein; et l'abbé eut recours à l'empereur Henri, qui envoya ordre à l'évêque de ne point passer outre. Il en eut du dépit, et l'abbé cédant à son indignation, se retira à Remiremont, où il passa cinq ans en retraite. Pendant ce temps il fit deux miracles : un lépreux fut guéri, pour être entré dans le bain après lui, et un aveugle recouvra la vue, ayant lavé ses yeux de l'eau dont le saint abbé avoit lavé ses mains. L'évêque en ayant oui parler, fut touché de repentir, et l'envoya prier de revenir à son monastère; à quoi il obéit.

L'abbé Richard entreprit ensuite le pèlerinage de Jérusalem, qu'il désiroit ardemment

depuis long-temps; et le duc de Normandie, qui l'aimoit tendrement, fit les frais du voyage, qui furent grands; car l'abbé mena avec lui jusqu'à sept cents pèlerins, et les défraya tous (1). Etant arrivé à Constantinople, il y séjourna quelque temps, pour visiter les lieux de dévotion, et sa réputation vint bientôt aux oreilles du patriarche et de l'empereur. Ils voulurent l'entretenir l'un et l'autre : l'empereur lui fit de riches présents, et le patriarche lui donna plusieurs reliques, entre autres de la vraie croix. Quand il fut sur les terres des infidèles, il continua, comme il avoit accoutumé tous les jours, de dire l'office pendant le chemin, et même de célébrer la messe : ce qu'il faisoit hors des villes, mais quelquefois tout proche de la muraille, sans se mettre en peine des insultes des infidèles, qui lui jetoient quantité de pierres; en sorte que ceux de sa suite étoient obligés de se retirer hors la portée de leurs coups. Pour lui il demeurait ferme jusqu'à ce qu'il eût achevé le saint sacrifice, sans que jamais il fût atteint d'aucune pierre. Les infidèles eux-mêmes en étoient surpris, et venoient l'accompagner avec honneur quand il partoît.

Etant arrivé à Jérusalem, il visita tous les saints lieux avec une extrême tendresse de dévotion. Il y passa la semaine-sainte, et le samedi assista à la cérémonie du feu nouveau, que l'on croyoit dès-lors descendre par miracle au saint-sépulcre. Il se baigna dans le Jourdain, et visita toute la terre-sainte. Le patriarche de Jérusalem, qui l'avoit reçu avec grand honneur, le renvoya chargé de quantité de reliques. Passant à Antioche à son retour, il prit avec lui le saint moine Siméon, comme il a été dit; et enfin, après un si long voyage, il arriva à Verdun, où il fut reçu avec une joie incroyable (2).

Heimon, évêque de Verdun, étant mort l'an mil vingt-quatre, son successeur fut Rambert, qui tint le siège quatorze ans; et ce fut après sa mort que le roi Henri le noir, la première année de son règne, c'est-à-dire l'an mil trente-neuf, donna l'évêché de Verdun à l'abbé Richard, son filleul, fils du comte Hildrade. Le saint abbé, qui étoit déjà fort âgé, survécut encore sept ans, et mourut le quatorzième de juin mil quarante-six. On enterra avec lui les reliques qu'il portoit sur sa poitrine.

XLIV. Michel Calafate, empereur, puis Constantin monomaque.

L'empereur Michel Paphlagonien, se sentant pressé de sa maladie, et désespérant d'en guérir, se fit couper les cheveux, et reçut l'habit monastique des mains du moine Côme, qui étoit toujours avec lui et l'assistait de ses conseils (3). Enfin il mourut, témoignant de

(1) Adam. lib. II, c. 51. Cossart. to. 9, Conc. p. 913.  
(2) Lib. III, c. 1. Glab. v, c. 1, p. 55. V.  
(3) Sup. n. 18. V. not. Marc. concord. IV, c. 14.

(1) Chr. Hug. Flav. p. 858, et to. 2, Spicileg.  
(2) Glab. v, c. 4. p. 387.  
(3) Jo. Ep. 2, to. 9, Conc.

(1) Glab. v, c. 1.

(2) Vita Sæc. 6, Act. Ben. p. 526.

(1) P. 550.

(2) Sup. n. 27.

(3) Cedr. p. 749.



grands sentiments de pénitence des crimes qu'il avoit commis contre son prédécesseur ; car du reste il avoit assez bien vécu. Il mourut le dixième décembre l'an du monde six mil cinq cent cinquante, de J.-C. mil quarante-un, indiction dixième, ayant régné sept ans et huit mois. Zoé se trouva ainsi délivrée de l'eunuque Jean, qui gouvernoit sous le nom de Michel, son frère. Elle eut bien voulu régner seule ; mais voyant qu'il ne lui étoit pas possible, elle adopta pour son fils un autre Michel, neveu du défunt empereur, surnommé Calafate, parce que le patrice Etienne son père avoit été calfateur de navires ; mais elle lui fit promettre, sous les plus terribles serments, que toute sa vie il la tiendrait pour sa maîtresse et sa mère, et ne feroit qu'exécuter ses ordres.

Toutefois, au bout de quatre mois le nouvel empereur se laissa persuader d'entrer en défiance de l'impératrice Zoé, et de craindre qu'elle ne le fit périr comme ses deux prédécesseurs ; car on prétendoit qu'elle les avoit empoisonnés. Il résolut de la prévenir ; et croyant s'être assuré l'affection du peuple, il envoya de nuit Zoé dans l'île du Prince, fit arrêter le patriarche Alexis, et le lendemain lundi, d'après l'octave de Pâques, il fit lire au peuple une déclaration pour justifier sa conduite. Mais le peuple s'écria : Nous ne voulons point pour empereur le parjure Calafate, mais l'héritière de l'empire notre mère Zoé. On rappela Théodora, sœur de Zoé, du monastère où elle avoit été enfermée malgré elle ; et Michel, après avoir essayé de se soutenir par la force, fut réduit à s'enfermer dans le monastère de Stude, et y prendre l'habit monastique, le mercredi de la même semaine, vingt-unième d'avril mil quarante-deux. Mais le peuple l'en tira de force, lui creva les yeux, et le relégua dans un autre monastère.

Zoé vouloit encore régner seule, mais le peuple l'obligea d'associer à l'empire sa sœur Théodora, et elles régnèrent environ trois mois ensemble (1). Ce fut la première fois qu'on vit l'empire soumis à deux femmes ; et néanmoins tout trembloit devant elles, tant on avoit de respect pour le sang de Basile le Macédonien. Zoé, quoique plus vive dans ses sentiments, étoit plus retenue à parler, mais elle étoit libérale jusqu'à la prodigalité ; Théodora, plus tranquille, parloit plus et donnoit moins ; mais ni l'une ni l'autre n'étoit capable de gouverner. Elles méloient aux affaires les plus sérieuses des amusements de femmes, et leur principale occupation étoit de composer des parfums. C'étoit l'unique plaisir de Zoé : son appartement étoit un laboratoire où on voyoit un grand amas de drogues aromatiques, et des fourneaux allumés, même dans la plus grande chaleur de l'été. Elle ne laissoit pas d'avoir de la piété, au moins extérieure, et honoroit particulièrement la fameuse image de Jésus-

(1) Psellus MS. to. 6.

Christ nommée antiphonètes, qu'elle avoit ornée avec grand soin. Elle se prosternoit souvent devant cette image, se frappant la poitrine, et répandant beaucoup de larmes : elle lui parloit comme à une personne vivante ; et, selon que l'image lui paroissoit avoir plus ou moins d'éclat, elle en tiroit des présages pour l'avenir (1).

Enfin au bout de trois mois, Zoé vit elle-même la nécessité de faire un empereur : et après avoir éloigné de sa cour sa sœur Théodora, elle rappela Constantin monomaque, exilé par l'eunuque Jean. Bien qu'elle fût âgée de plus de soixante ans, elle ne laissa pas de l'épouser en troisièmes noces : ils furent mariés le onzième de juin, la même année six mil cinq cent cinquante, mil quarante-deux ; le lendemain il fut couronné par le patriarche Alexis, et régna douze ans. L'année suivante mil quarante-trois, indiction onzième, le vingtième de février, mourut le patriarche Alexis, après avoir tenu le siège de Constantinople dix-sept ans. On trouva dans sa maison vingt-cinq centaines, c'est-à-dire deux mille cinq cents livres d'or, qu'il avoit amassées, et que l'empereur fit enlever. Son successeur fut Michel Cérularius, c'est-à-dire le cirier, qui s'étoit fait moine depuis que l'eunuque Jean l'avoit exilé pour crime d'état (2). Il fut intronisé le jour de l'annonciation, vingt-cinquième de mars ; et le second de mai l'eunuque Jean eut les yeux crevés, et mourut quelques jours après.

#### XLV. Révolution en Hongrie.

En Hongrie, après la mort de saint Etienne, Pierre, fils de sa sœur, fut reconnu roi ; mais comme il étoit de race allemande, il voulut donner à des Allemands les gouvernements et les charges ; de quoi les Hongrois irrités choisirent pour roi Ouon ou Aba, beau-frère de saint Etienne ; et Pierre, obligé de s'enfuir la troisième année de son règne, se retira en Allemagne près le roi Henri le noir (3). Cependant Ouon répandit beaucoup de sang, et fit mourir cruellement les personnes les plus considérables du conseil, durant le carême apparemment de l'an mil quarante-un. Ensuite il vint pour célébrer la Pâque à Chonad, capitale de la province Morissène, dont Gérard étoit évêque. Ce prélat étant invité, de la part des évêques et des seigneurs, à venir couronner le nouveau roi, le refusa ; mais les autres évêques lui mirent la couronne. Car c'étoit l'usage de ce temps-là, que les rois recevoient des évêques la couronne à toutes les grandes fêtes.

Le roi Ouon entra donc dans l'église cou-

(1) Sup. XLII, n. 5. c. 35, 36. Vita S. Gerardi.  
(2) Cedr. p. 758. Sup. Sur. 24 sept. et Act. Ben. liv. LVIII, n. 61. Sæc. 6. p. 630.  
(3) Chr. Jo. de Thuroez.

ronné, avec une grande suite du clergé et de peuple ; mais l'évêque Gérard monta à la tribune, et parla ainsi au roi par interprète, car il ne parloit pas hongrois : Le carême est institué pour procurer le pardon aux pécheurs et la récompense aux justes. Tu l'as profané par des meurtres, et en me privant de mes enfants, tu m'as ôté le nom de père. C'est pourquoi tu ne mérites point aujourd'hui de pardon ; et comme je suis prêt à mourir pour Jésus-Christ, je te dirai ce qui te doit arriver. La troisième année de ton règne, le glaive vengeur s'élèvera contre toi, et tu perdras avec la vie le royaume que tu as acquis par la fraude et la violence. Les amis du roi, qui entendoient le latin, surpris de ce discours, faisoient signe à l'interprète de se taire, voulant garantir l'évêque de la colère du roi. Mais l'évêque voyant que la crainte faisoit taire l'interprète, lui dit : Crains Dieu, honore le roi, déclare les paroles de ton père. Enfin il l'obligea à parler ; et l'événement fit voir que l'évêque avoit l'esprit de prophétie. Il prédit encore qu'il s'élèveroit dans la nation une violente sédition dans laquelle il mourroit lui-même.

#### XLVI. Saint Gérard de Hongrie.

Gérard étoit Vénitien, et dès l'enfance avoit reçu l'habit monastique. Ayant entrepris d'aller en pèlerinage à Jérusalem, il passa en Hongrie, où le roi saint Etienne goûta tellement sa doctrine et sa vertu, qu'il le retint malgré lui, jusqu'à lui donner des gardes. Gérard se retira dans le monastère de Béal, que le saint roi avoit bâti à la prière de l'ermite Gunther, et y passa sept ans, s'exerçant au jeûne et à la prière, et n'ayant pour toute compagnie que le moine Maur, qui fut depuis évêque des Cinq-Eglises. Le roi saint Etienne ayant établi la tranquillité dans son royaume, tira Gérard de sa solitude, le fit ordonner évêque, et l'envoya prêcher à son peuple : dont il se fit tellement aimer, que tous le regardoient comme leur père. Le nombre des fidèles croissant, le saint roi fonda des églises dans les principales villes, et mit l'évêque Gérard dans celle de Chonad, dédiée à saint George. Là il y avoit un autel de la vierge, devant lequel étoit un encensoir d'argent, où deux vieillards faisoient brûler continuellement des parfums, et tous les samedis on y disoit l'office de la vierge à neuf leçons. Car le roi Etienne et toute la Hongrie avoient une dévotion particulière à la Sainte-Vierge.

L'évêque Gérard avoit grand soin de tout ce qui regarde le service divin, disant que la foi doit être aidée par ce qui est agréable aux sens. C'est pourquoi il gardoit le meilleur vin pour le saint sacrifice ; et l'été il le faisoit mettre à la glace. Pour se mortifier il se levait la nuit, prenoit une cognée, et alloit seul à la forêt couper du bois. Dans ses voyages il ne

montoit pas à cheval, mais dans un chariot pour s'occuper de saintes lectures. Il trouva moyen d'accorder la vie solitaire avec l'épiscopat, bâtissant des cellules près des villes où il alloit prêcher, dans les lieux des forêts les plus écartés, pour y passer la nuit. Tel étoit ce saint évêque.

Ouon, pour se venger du roi d'Allemagne (1), qui avoit reçu chez lui le roi Pierre, entra en Bavière l'an mil quarante-deux, et y fit de grands ravages. Cette guerre dura deux ans ; mais enfin l'an mil quarante-quatre le roi Henri mit en possession Pierre, qui peu de temps après prit Ouon, et lui fit couper la tête. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard.

La même année mil quarante-quatre, le roi Henri assista à un concile tenu à Constance, où il remit premièrement tout ce qui lui étoit dû ; puis il réconcilia tous les seigneurs de Souabe et tous les autres qui avoient des inimitiés ; enfin il établit une paix inouïe jusqu'alors, et la confirma par édit, non-seulement dans cette province, mais dans toutes les autres de son royaume (2). Ensuite Henri, qui étoit veuf, épousa Agnès, fille de Guillaume V, duc d'Aquitaine, et la fit couronner à Mayence.

#### XLVII. Sylvestre III, puis Grégoire VI, papes.

Cependant le pape Benoît IX se rendoit de jour en jour plus odieux par sa vie infâme, et par les rapines et les meurtres qu'il exerçoit contre le peuple romain, qui, ne pouvant plus le souffrir, le chassa de Rome vers la fête de Noël, l'an mil quarante-quatre, douzième de son pontificat. On mit à sa place Jean, évêque de Sabine, sous le nom de Sylvestre III, mais il n'entra pas gratuitement dans le saint-siège, et ne le tint que trois mois (3). Car Benoît, qui étoit de la famille des comtes de Tusculum, insultoit Rome avec le secours de ses parents, et fit si bien qu'il y rentra. Mais comme il continuoît toujours sa vie scandaleuse, et se voyoit méprisé du clergé et du peuple, il convint de se retirer, pour s'abandonner plus librement à ses plaisirs ; et moyennant une somme de quinze cents livres de deniers, il céda le pontificat à l'archiprêtre Jean Gratien, qui étoit le plus estimé pour sa vertu de tout le clergé de Rome. Benoît se retira donc dans ses terres hors de la ville, et Jean Gratien fut ordonné pape le dimanche vingt-huitième d'avril mil quarante-cinq. Il prit le nom de Grégoire VI, et tint le saint-siège environ vingt mois. Le moine Glaber, auteur du temps, finit son histoire par ces mots, après avoir parlé de l'expulsion du pape Benoît :

(1) Herm. Chr. 1042. (3) Papebr. Conat. Desid.  
(2) Herm. 1043. Marian. Lassin. lib. 3. Dialog. Sæc.  
1044. 4. Op. Ben. tom. 2, p. 451.



On mit à sa place un homme très-pieux et d'une sainteté connue, Grégoire, Romain de naissance, dont la bonne réputation répara tout le scandale qu'avait causé son prédécesseur.

Pierre Damien, abbé de Font-Avellane, personnage dès lors distingué par son mérite, écrivit au pape Grégoire VI, sur sa promotion, pour lui en témoigner sa joie et celle de toute l'Eglise, par l'espérance de voir sous son pontificat abolir la simonie (1). Mais, ajoute-t-il, on jugera de ce que l'on en doit espérer par l'Eglise de Pesaro; car si elle n'est ôtée des mains de cet adultère, cet incestueux, ce parjure, ce voleur, l'espérance des peuples sera entièrement frustrée; s'il est rétabli, on n'attendra plus du saint-siège rien de bon. Il écrivit encore au même pape une seconde lettre, où il dit : Sachez que pour nos péchés on ne trouve point de clercs en nos quartiers qui soient dignes de l'épiscopat. Ils le désirent assez, mais ils ne cherchent pas à le mériter. Toutefois, selon la qualité du temps et la disette des sujets, il me semble que cet archiprêtre peut être promu à l'évêché de Fossembrune, quoiqu'il l'ait ardemment désiré; puisqu'il est un peu meilleur que les autres, et qu'il a l'élection du clergé et du peuple. Qu'il fasse pénitence de son ambition, et qu'il soit sacré selon ce que Dieu vous inspirera. Je vous prie seulement, si vous ne le sacrez pas, de ne point remplir ce siège sans m'avoir parlé.

#### XLVIII. Commencements de saint Pierre Damien.

Pierre Damien naquit à Ravenne l'an mil sept. Comme il étoit le dernier d'un grand nombre d'enfants, un des aînés fit des reproches à sa mère, de ce qu'elle leur donnoit tant de cohéritiers; et elle en fut si touchée, que, tordant les mains, elle se mit à crier qu'elle étoit une misérable qui ne méritoit pas de vivre (2). Elle cessa de nourrir ce pauvre enfant, qui devint bientôt livide de faim et de froid, et n'avoit presque plus de voix, quand une femme, qui étoit comme domestique dans cette maison, survint et dit à la mère : Est-ce agir en mère chrétienne, madame, que de faire pis que les tigresses et les lionnes, qui n'abandonnent pas leurs petits? cet enfant ne sera peut-être pas le moindre de la famille. Elle s'assit auprès du feu, et ayant frotté l'enfant de quantité de graisse, lui fit revenir la chaleur et la couleur; la mère rentra en elle-même, le reprit et acheva de le nourrir.

Il étoit encore en bas âge quand il perdit son père et sa mère. Un des frères qui étoit marié se chargea de son éducation; mais lui et sa femme étoient avarés et durs, et traitèrent cet enfant comme un esclave. Ils ne le

(1) Petr. Dam. Ep. 2.

(2) Vita Sæc. 6, Ben. part. 2, p. 247.

regardoient que de travers, lui donnoient la nourriture la plus grossière, le laissoient nus pieds et mal vêtu, le chargeoient de coups; enfin, quand il fut un peu plus grand, ils l'envoyèrent garder les pourceaux. En cet état il trouva un jour une pièce d'argent, et se croyant riche, il étoit en peine de ce qu'il en achèteroit qui lui fit le plus de plaisir. Enfin il dit en lui-même : Ce plaisir passeroit bien vite, il vaut mieux donner cet argent à un prêtre, afin qu'il offre le saint-sacrifice pour mon père; et il le fit.

Un autre de ses frères, nommé Damien, le tira de la misère, le prit chez lui, et le traita avec une douceur et une tendresse paternelles. Ce Damien fut archiprêtre de Ravenne et ensuite moine; on croit que ce fut de lui que Pierre prit le surnom qui le distingue (1). Par les soins de ce frère il étudia premièrement à Fayence, puis à Parme, où il eut Ives pour maître : et il fit un si grand progrès dans les lettres humaines, qu'il fut bientôt en état de les enseigner, et sa réputation lui attiroit de tous côtés un grand nombre de disciples. Se voyant ainsi riche et honoré dans la vigueur de la jeunesse, il ne succomba pas aux tentations de vanité et de plaisir, mais il fit ces réflexions salutaires : M'attacherai-je à ces biens qui doivent périr? et si je dois y renoncer pour de plus grands, ne sera-t-il pas plus agréable à Dieu de le faire dès à présent? Il commença dès-lors à porter un cilice sous des habits de fines étoffes, à s'appliquer aux jeûnes, aux veilles et aux prières. La nuit, s'il sentoit des mouvements excessifs de sensualité, il se levait et se plongeait dans la rivière; puis il visitait les églises et disoit le psautier avant l'office. Il faisoit de grandes aumônes, nourrissoit souvent les pauvres, et les servoit de ses mains.

Il résolut enfin de quitter entièrement le monde, et d'embrasser la vie monastique, mais hors de son pays, de peur d'en être détourné par ses parents et ses amis. Comme il étoit dans cette pensée, il rencontra deux ermites du désert de Font-Avellane, dont il avoit ouï parler; s'étant ouvert à eux, ils le fortifièrent dans son dessein, et comme il témoigna vouloir se retirer avec eux, ils lui promirent que leur abbé le recevrait. Il leur offrit un vase d'argent pour porter à leur abbé, mais ils dirent qu'il étoit trop grand, et qu'il les embarrasserait dans le chemin; et il demeura fort édifié de leur désintéressement. Pour s'éprouver, il passa quarante jours dans une cellule semblable à celles des ermites; puis, ayant pris son temps, il se déroba des siens et se rendit à Font-Avellane, où, suivant l'usage, on le mit entre les mains d'un des frères pour l'instruire. Celui-ci l'ayant mené à sa cellule, lui fit ôter son linge, le revêtit d'un cilice et le ramena à l'abbé, qui

(1) Opusc. 45, c. 6.

le fit aussitôt revêtir d'une cuculle. Pierre s'étonnoit qu'on lui donnât l'habit tout d'abord sans l'avoir éprouvé, et sans le lui faire demander; mais il se soumit à la volonté du supérieur, quoiqu'alors la prise d'habit ne fût point séparée de la profession.

Le désert de Font-Avellane, dédié à sainte Croix, étoit en Ombrie, dans le diocèse d'Eugubio, et saint Romuald y avoit passé quelque temps. Les ermites qui l'habitoient demeuroient deux à deux en des cellules séparées, occupés continuellement à la psalmodie, à l'oraison et à la lecture. Ils vivoient de pain et d'eau quatre jours de la semaine : le mardi et le jeudi ils mangeoient un peu de légume, qu'ils faisoient cuire eux-mêmes dans leurs cellules. Les jours de jeûne, ils prenoient le pain par mesure; ils n'avoient du vin que pour le saint-sacrifice ou pour les malades. Ils marchaient toujours nu-pieds, prenoient la discipline, faisoient des genuflexions, se frapportoient la poitrine, demeuroient les bras étendus, chacun selon ses forces et sa dévotion. Après l'office de la nuit ils disoient tout le psautier avant le jour. Pierre veilloit long-temps avant que l'on sonnât matines, et ne laissoit pas de veiller encore après, comme les autres, persuadé que les dévotions particulières se devoient pratiquer sans préjudice de l'observance générale.

Ces veilles excessives lui causèrent une insomnie dont il eut peine à guérir, mais depuis il se conduisit avec plus de discrétion, et, donnant un temps considérable à l'étude, il devint aussi savant dans les saintes Ecritures qu'il l'avoit été dans les livres profanes. Il commença donc par ordre de son supérieur à faire des exhortations à ses confrères; et sa réputation venant à s'étendre, le saint abbé Gui de Pomposie, près de Ferrare, pria l'abbé de Font-Avellane de le lui envoyer, pour instruire quelque temps sa communauté, qui étoit de cent moines. Pierre Damien y demeura deux ans, prêchant avec un grand fruit; et son abbé l'ayant rappelé l'envoya quelque temps après faire la même fonction au monastère de Saint-Vincent, près Pierrepertuse, qui étoit aussi très-nombreux. Enfin l'abbé d'Avellane le déclara son successeur du consentement des frères, mais malgré lui; et après la mort de cet abbé, non-seulement il gouverna et augmenta cette communauté, mais en fonda cinq autres semblables. Gui, abbé de Pomposie, mourut le trente-unième mars mil quarante-six, après avoir gouverné ce monastère quarante-huit ans, tant par lui que par d'autres abbés qu'il mettoit à sa place pour vivre en solitude, et il est compté entre les saints (1).

#### XLIX. Grégoire VI cède. Clément II, pape.

Le pape Grégoire VI trouva le temporel de l'Eglise romaine tellement diminué, qu'excepté

(1) Sup. n. Acta SS. Ben. Sæc. 6, p. 508. Boll. 31 mart.

quelque peu de villes proches de Rome, et les oblations des fidèles, il ne lui restoit presque rien pour sa subsistance, tous les patrimoines éloignés ayant été occupés par des usurpateurs (1). Dans toute l'Italie, les grands chemins étoient si remplis de voleurs que les pèlerins ne pouvoient marcher en sûreté s'ils ne s'assembloient en assez grandes troupes pour être les plus forts; aussi peu de gens entreprennent-ils ce voyage. A Rome même, tout étoit plein d'assassins et de voleurs : on tiroit l'épée jusque sur les autels et sur les tombeaux des apôtres, pour enlever les offrandes sitôt qu'elles y étoient mises, et les employer en festins et à l'entretien des femmes perdues.

Grégoire commença par les exhortations, en représentant l'horreur de ces crimes, et promettant de pourvoir aux besoins de ceux qui y étoient poussés par la pauvreté. Il écrivit aux usurpateurs des patrimoines de l'Eglise de les rendre, ou de prouver juridiquement le droit qu'ils avoient de les retenir. Comme les exhortations faisoient peu d'effet, le pape employa l'excommunication; mais elle ne fit qu'irriter les coupables. Ils vinrent en armes autour de Rome, avec de grandes menaces et pensèrent même tuer le pape. Ainsi, il fut réduit à employer la force de son côté, à amasser des armes et des chevaux, et à lever des troupes. Il commença par se saisir de Saint-Pierre, et tuer ou chasser ceux qui voloient les offrandes; puis il retira plusieurs terres de l'Eglise, et rétablit la sûreté des chemins. Les pèlerins s'en réjouissoient; mais les Romains, accoutumés au pillage, disoient que le pape étoit un homme sanguinaire et indigne d'offrir à Dieu le saint-sacrifice, étant complice de tant de meurtres : les cardinaux mêmes approuvoient les discours du peuple.

Ce furent apparemment ces plaintes qui obligèrent le roi d'Allemagne, Henri le noir, de passer en Italie, et travailler à la réunion de l'Eglise. Car Benoit IX et Sylvestre III prenoient toujours le titre de papes; et comme il étoit certain que Benoit avoit reçu de l'argent pour céder à Grégoire, on prétendoit que celui-ci étoit entré dans le saint-siège par simonie. Le roi passa à Aix-la-Chapelle la fête de la Pentecôte, l'an mil quarante-six, et fit venir près de lui Vidger, qui, ayant été élu archevêque de Ravenne, occupoit ce siège depuis deux ans, se gouvernant déraisonnablement et cruellement; c'est pourquoi il lui ôta l'archevêché (2). Il entra en Italie sur la fin de la même année et fit tenir un concile à Pavie; puis, étant venu à Plaisance, il y reçut honorablement le pape Grégoire VI, qui vint l'y trouver.

Vers la fête de Noël, il fit tenir un concile à Sutri, près de Rome, où Grégoire fut invité et s'y trouva, espérant d'être reconnu seul pape

(1) Vill. Malmesb. Reg. (2) Herm. Chr. 1046. lib. II, c. 13.



légitime. Mais l'affaire ayant été examinée, il fut convaincu, comme disent la plupart des auteurs, d'être entré irrégulièrement dans le saint-siège. D'autres croient qu'il céda volontairement pour le bien de la paix, et qu'il pouvoit se justifier, puisque l'on avoit pu, sans simonie, donner de l'argent à Benoît pour en délivrer l'Eglise (1). Ce qui est certain, c'est que Grégoire renonça au pontificat, sortit du siège, se dépouilla des ornements et remit le bâton pastoral, après avoir été pape environ vingt mois. Le saint-siège étant ainsi déclaré vacant, le roi Henri vint à Rome avec les évêques qui avoient tenu le concile de Sutri; et, d'un commun consentement, tant des Romains que des Allemands, il fit élire pape Suidger, Saxon de naissance, évêque de Bamberg, parce qu'il ne se trouvoit personne dans l'Eglise romaine digne d'en remplir la première place. Adalbert, archevêque de Hambourg, qui accompagnait le roi Henri, pensa être élu pape en cette occasion, mais il aima mieux faire tomber le choix sur son collègue Suidger (2). Le nouveau pape prit le nom de Clément II, fut sacré le jour de Noël, et le jour même, on couronna empereur le roi Henri et la reine Agnès impératrice.

#### L. Halinard, archevêque de Lyon.

Henri fut suivi en ce voyage par Halinard, nouvel archevêque de Lyon. Il étoit né en Bourgogne, et, de chanoine de Langres, il se rendit moine à Saint-Bénigne de Dijon, sous l'abbé Guillaume, qui le fit prieur, et après la mort duquel il fut élu abbé. Robert et Henri, rois de France, l'aimèrent, aussi bien que les empereurs Conrad et Henri; et nous avons vu comme celui-ci le voulut faire archevêque de Lyon après le refus de saint Odilon (3). Odolric, à qui Halinard avoit cédé cette dignité, ne la remplit que cinq ans, après lesquels il fut empoisonné par des envieux. Alors tout le clergé et le peuple de Lyon envoya au roi une députation, demandant instamment Halinard pour archevêque. Le roi l'accorda avec joie; mais Halinard refusoit toujours, jusqu'à ce que le pape Grégoire VI lui commandât absolument d'accepter.

Quand il vint pour recevoir l'investiture, le roi voulut à l'ordinaire lui faire prêter serment; il répondit (4) : L'Evangile et la règle de saint Benoît me défendent de jurer; si je ne les observe pas, comment le roi pourra-t-il s'assurer que je garderai plus fidèlement ce serment? Il vaut mieux que je ne sois point évêque. Les évêques allemands, principalement celui de Spire, où étoit la cour, vouloient qu'on l'obligeât à jurer comme eux; mais

(1) Desid. Cass. Dialog. 3. Baron. an. 1046. Papebr. Conat.  
(2) Adam. lib. III, c. 8.  
(3) Vita Sac. 6, Ben. par. 2, p. 34. Sup. n. 42.  
(4) Matth. v, 34. Reg. c. 4.

Thierry de Metz, Brunon de Toul, et Richard, abbé de Verdun, amis d'Halinard, qui connoissoient sa fermeté, conseillèrent au roi de ne le pas presser. Le roi dit : Qu'il se présente au moins, afin qu'il paroisse avoir observé la coutume. Mais Halinard dit : Le feindre, c'est comme si je le faisois; Dieu m'en garde. Il fallut donc que le roi se contentât de sa simple promesse. Il assista à son sacre, et donna tout ce qui fut nécessaire pour cette cérémonie. Halinard fut ainsi ordonné archevêque de Lyon l'an mil quarante-six, par Hugues, archevêque de Besançon, et suivit le roi à Rome la même année. Il se fit extrêmement aimer des Romains pour son affabilité et son éloquence. Car il prenoit l'accent de toutes les nations qui usaient de la langue latine, comme s'il eût été né dans le pays même : c'est-à-dire, comme je crois, qu'il parloit bien l'italien, le françois et les autres langues vulgaires, qui commençoient dès-lors à se former de la corruption du latin.

#### LI. Concile de Rome.

Incontinent après l'ordination de Clément II, c'est-à-dire au commencement de janvier mil quarante-sept, il tint un concile à Rome, où fut réglée la contestation pour la préséance qui duroit depuis long-temps entre l'archevêque de Ravenne et celui de Milan (1); car chacun d'eux prétendoit être assis auprès du pape au côté droit. L'archevêque de Ravenne, élu et non encore sacré, étoit Humfroy, chancelier de l'empereur en Italie, à qui il venoit de donner cet archevêché. Le premier jour du concile, l'archevêque de Milan n'étant pas encore venu, le patriarche d'Aquilée s'assit à la droite du pape, laissant toutefois le siège de l'empereur Henri, que l'on croyoit prêt à venir. L'archevêque de Ravenne étoit assis à la gauche. Alors survint l'archevêque de Milan, qui voulut se mettre à la droite; mais l'archevêque de Ravenne se récria que c'étoit sa place, et le patriarche d'Aquilée en dit autant.

On produisit un catalogue des archevêques qui avoient assisté au concile du pape Symmaque, où l'archevêque de Milan étoit le premier; mais on rapporta au contraire un décret du pape Jean, successeur de Symmaque, portant que l'archevêque de Ravenne avoit cédé la préséance pour cette seule fois, sans tirer à conséquence; et qu'il devoit toujours avoir la droite, à moins que l'empereur ne fût présent, auquel cas il passeroit à la gauche. Le patriarche d'Aquilée avoit aussi un privilège du pape Jean XIX qui lui donnoit la séance à la droite. Ensuite on demanda les avis, premièrement aux évêques romains et au clergé de Rome, qui avoit plus d'autorité et

(1) To. 9, Conc. p. 1251. Chr. 1047. Herm. Conc. p. 1251. Herm.

de connoissance de l'affaire, puis aux Allemands venus avec l'empereur. Jean, évêque de Porto, et Pierre, diacre et chancelier de l'Eglise romaine, opinèrent en faveur de l'Eglise de Ravenne; Poppon, évêque de Brixen, fut du même avis, et tout le concile les suivit.

Ce fut apparemment en ce même concile que, pour commencer à extirper la simonie qui régnoit impunément dans tout l'Occident, l'on résolut entre autres choses que, qui auroit été ordonné par un simoniaque, sachant qu'il l'étoit, ne laisseroit pas de faire les fonctions de son ordre, après quarante jours de pénitence. L'empereur Henri, ayant fait peu de séjour à Rome, passa outre vers la Pouille, emmenant avec lui le pape Clément, qu'il obligea d'excommunier les citoyens de Bénévent, parce qu'ils ne l'avoient pas voulu recevoir (1). Le pape, étant à Salerne, accorda à la prière du prince Gaimar la translation de Jean, évêque de Pestane, à l'archevêché de Salerne, avec pouvoir d'ordonner sept évêques du voisinage, sans que le pape pût les ordonner à l'avenir. La bulle est du vingt-un de mars mil quarante-sept.

Tandis que l'empereur étoit en Italie, il manda Pierre Damien pour venir aider le pape de ses conseils; mais Pierre s'en excusa, écrivant au pape en ces termes (2) : L'empereur m'a ordonné plusieurs fois, et si je l'ose dire, m'a fait l'honneur de me prier de vous aller trouver, et vous dire ce qui se passe dans les églises de nos quartiers et ce que je crois que vous devez faire; et comme je m'en excusais, il me l'a commandé absolument. Il m'a même envoyé une lettre pour vous, que je vous prie de voir, et de m'ordonner si je dois me rendre près de vous. Car je ne veux pas perdre mon temps à courir de côté et d'autre; et toutefois je suis percé de douleur, voyant les églises de nos quartiers dans une entière confusion par la faute des mauvais évêques et des mauvais abbés. Et à quoi nous sert de dire que le saint-siège est revenu des ténèbres à la lumière, si nous demeurons encore dans les mêmes ténèbres? Que sert d'avoir des vivres sous la clef si l'on meurt de faim, ou d'avoir au côté une bonne épée si on ne la tire jamais? Quand nous voyons le voleur de Fano qui avoit été excommunié, même par les faux papes, celui d'Ossimo chargé de crimes inouïs, et d'autres aussi coupables, revenir triomphants d'auprès de vous, notre espérance se tourne en tristesse. Or nous espérons que vous seriez le rédempteur d'Israël (3). Travaillez donc, saint-père, à relever la justice, et employez la vigueur de la discipline, en sorte que les méchants soient humiliés, et les humbles encouragés.

L'empereur, s'acheminant vers l'Allemagne,

(1) Glab. lib. v, c. ult. p. 945.  
Petr. Dam. Opusc. vi. Grattiss. c. 27, 35. Chr. Cassin.  
Herman. Chr. to. 9, Conc.

célébra à Mantoue la fête de Pâques qui, cette année mil quarante-sept, fut le dix-neuf d'avril (1). Il enleva de Parme le corps de saint Gui, abbé de Pomposie, mort l'année précédente, et déjà célèbre par plusieurs miracles, pour le transférer à Spire. Il arriva à Augsbourg aux Rogations, et l'évêque Gebhard étant mort à son arrivée, il mit à sa place Henri, son chapelain. Il célébra la Pentecôte à Spire, et donna l'évêché de Metz à Adalbéron, après la mort de Thierry; et après la mort de Poppon, archevêque de Trèves, il mit à sa place Eberard, prévôt de Wormes. Peu de temps auparavant, il avoit donné l'évêché de Constance à Thierry, son archichapelain et prévôt d'Aix-la-Chapelle; celui de Strasbourg à Herrand, prévôt de Spire, et celui de Verdun à Thierry, prévôt de Bâle.

Le pape Clément II, qui avoit suivi l'empereur en Allemagne, mourut cette même année, le neuvième d'octobre, après neuf mois et demi de pontificat, et fut enterré à Bamberg, dont il avoit été évêque, et où l'on voit encore son tombeau (2). Après sa mort, les Romains demandèrent pour pape Halinard, archevêque de Lyon; car l'empereur avoit exigé d'eux, moyennant une grande somme d'argent, de ne point élire de pape sans sa permission. Mais Halinard évita d'aller à la cour jusqu'à ce qu'on eût élu un autre pape.

#### LII. Martyre de saint Gérard de Hongrie.

Cependant, les Hongrois, toujours mécontents du roi Pierre, rappelèrent trois seigneurs fugitifs, Endré, Bela et Leventé, frères, de la famille de saint Etienne (3). Mais quand ils furent arrivés, ils leur demandèrent opiniâtrément la permission de vivre en païens, suivant leurs anciennes coutumes, de tuer les évêques et les clercs, d'abattre les églises, de renoncer au christianisme et d'adorer les idoles. Endré et Leventé, car Bela n'étoit pas encore revenu, furent obligés de céder à la volonté du peuple, qui ne promettoit de combattre contre le roi Pierre qu'à ces conditions. Un nommé Vatha fut le premier qui professa le paganisme, se rasant la tête, à la réserve de trois flocons de cheveux qu'il laissoit pendre. Par ses exhortations, tout le peuple commença à sacrifier aux démons, et à manger de la chair de cheval. Ils tuoient les chrétiens, tant clercs que laïques, et brûlèrent plusieurs églises. Enfin ils se révoltèrent ouvertement contre le roi Pierre; ils firent mourir honteusement tous les Allemands et les Latins qu'il avoit répandus dans la Hongrie pour divers emplois, et envoyèrent dénoncer à Pierre que l'on feroit mourir les évêques avec leur clergé, et ceux qui levoient les dimes; que l'on rétablirait le paganisme,

(1) Herman. Chr. 1047. (3) Jo. de Thurocz. c. 30.  
(2) Papebr. Conat.



et que la mémoire de Pierre périssoit à jamais.

Ensuite Endré et Leventé s'avancèrent avec leurs troupes jusqu'à Pesth sur le Danube; quatre évêques, Gérard, Beztrit, Buldi et Bénétha, l'ayant appris, sortirent d'Albe pour aller au-devant d'eux, et les recevoir avec honneur. Etant arrivés à un lieu nommé Giod, ils entendirent la messe que Gérard célébra; mais auparavant il leur dit: Sachez, mes frères, que nous souffrirons aujourd'hui le martyre, excepté l'évêque Bénétha (1). Il communia tous les assistants, puis ils se rendirent à Pesth, où Vatha et plusieurs païens avec lui les environnèrent, jetant sur eux quantité de pierres. L'évêque Gérard, qui étoit sur son chariot, n'en fut point blessé, et ne se défendoit qu'en leur donnant sa bénédiction, et faisant continuellement sur eux le signe de la croix. Les païens renversèrent le chariot, et continuoient de lapider l'évêque tombé par terre. Il s'écria à haute voix: Seigneur Jésus-Christ, ne leur imputez pas ce péché, ils ne savent ce qu'ils font. Enfin on lui perça le corps d'un coup de lance, dont il mourut. On tua aussi les deux évêques Beztrit et Buldi, avec un grand nombre de chrétiens. Mais le duc Endré, étant survenu, délivra de la mort l'évêque Bénétha; ainsi fut accomplie la prophétie de Gérard, que l'Eglise honore comme martyr le jour de sa mort, le vingt-quatrième de septembre (2).

Le roi Pierre fut pris et aveuglé, et mourut de douleur peu de jours après; et le duc Endré ou André fut couronné roi à Albe-Royale la même année mil quarante-sept, par trois évêques qui restoient après ce massacre des chrétiens. Alors il ordonna à tous les Hongrois, sous peine de la vie, de quitter le paganisme, de revenir à la religion chrétienne, et vivre en tout suivant la loi que leur avoit donnée le roi saint Etienne. Heureusement Leventé mourut dans le même temps; car s'il avoit vécu davantage, et fût devenu roi, on ne doute pas qu'il n'eût soutenu le paganisme. Le roi André fit bâtir un monastère en l'honneur de saint Agnan, en un lieu nommé Tyhon; et depuis son règne la Hongrie demeura chrétienne.

#### LIII. Saint Barthélemy de Tusculum.

A Rome cependant, Benoît IX rentra pour la troisième fois dans le saint-siège le jour des quatre couronnés, qui étoit le dimanche huitième de novembre mil quarante-sept, et s'y maintint huit mois et dix jours, jusqu'au jour de Saint-Alexis, dix-septième de juillet mil quarante-huit. Enfin touché de repentir, il appela Barthélemy, abbé de la Grotte-ferrée, lui découvrit ses péchés, et lui en de-

manda le remède (1). Le saint abbé, sans le flatter, lui déclara qu'il ne lui étoit pas permis d'exercer les fonctions du sacerdoce, et qu'il ne devoit penser qu'à se réconcilier à Dieu par la pénitence. Benoît suivit son conseil, et renonça aussitôt à sa dignité.

L'abbé Barthélemy étoit né à Rossane en Calabre, de parents pieux, originaires de Constantinople. Ils le firent bien étudier, et le mirent très-jeune dans un monastère voisin, où dès lors il se distingua par sa vertu. Ayant ouï parler de la vie admirable de saint Nil, son compatriote, il quitta secrètement son pays, et l'alla trouver en Campanie, où le saint abbé avoit déjà soixante moines sous sa conduite; mais il trouva tant de mérite au jeune Barthélemy, qu'il le préféroit à tous les autres. Celui-ci suivit saint Nil à la Grotte-ferrée près de Tusculum, et après sa mort on le voulut faire abbé, mais il s'en excusa sur sa jeunesse. Toutefois, après deux autres il ne put l'éviter, et fut ainsi le troisième successeur de saint Nil.

Etant abbé, il continuoit de travailler à transcrire des livres; car il avoit la main très-bonne. Il composa plusieurs chants ecclésiastiques à la louange de la vierge, de saint Nil et d'autres saints; il bâtit de fond en comble l'église du monastère dédiée à la vierge, et accrut notablement la communauté. Il avoit un grand talent pour la conversion des pécheurs; et s'étoit acquis une telle autorité, que le prince de Salerne ayant fait prisonnier celui de Gaëte, il lui persuada non-seulement de le délivrer, mais de lui donner encore une autre principauté.

#### LIV. Damase II, pape, puis Léon IX.

Le même jour que le pape Benoît se retira, c'est-à-dire le dix-septième de juillet mil quarante-huit, on couronna pape Poppon, évêque de Brixen, que l'empereur avoit choisi en Allemagne, et envoyé à Rome, où il fut reçu avec honneur (2). Il prit le nom de Damase II; mais il ne vécut sur le saint-siège que vingt-trois jours, et mourut à Preneste le huitième d'août mil quarante-huit. Il fut enterré à Saint-Laurent, hors de Rome, et le saint-siège vqua six mois. Cependant, en une diète ou assemblée des prélats et des seigneurs que l'empereur tint à Wormes l'automne suivant, on élut pour pape tout d'une voix Brunon, évêque de Toul, qui étoit présent, mais qui ne pensoit à rien moins (3). Il étoit âgé de quarante-six ans, et en avoit vingt-deux d'épiscopat, qu'il avoit dignement employés. D'abord il s'appliqua à réformer les

(1) Mis. ap. Papebr. Chr. Cass. lib. II, c. 81. Vita Barth. in Thesaur. Ascet. Poss. p. 429. (2) Herm. Chr. 1048. (3) Vita Leon. IX, Sæc. 6, Ben. part. 2, p. 68. Boll. 10 Apr. to. 10, p. 696.

(1) Vita S. Ger. Sæc. 6. Ben p. 630. (2) Martyr. R. 24 sept.

monastères par le moyen de Guidric, abbé de Saint-Apre, disciple de saint Guillaume de Dijon. Brunon fut employé avec succès pour traiter la paix entre Rodolphe, roi de Bourgogne, et Robert, roi de France. Sa vertu, soutenue de sa bonne mine et de ses manières agréables, le faisoit aimer de tout le monde. Il aimoit la musique, et en savoit même la composition. Il avoit une telle dévotion à saint Pierre, qu'il alloit tous les ans à Rome, et quelquefois avec une suite de cinq cents hommes. Tel étoit Brunon quand il fut élu pour être pape.

Il refusa très-long-temps cette dignité; et, comme on le pressa de plus en plus, il demanda trois jours pour délibérer, pendant lesquels il demeura absolument sans boire ni manger, occupé uniquement de prières. Puis il fit une confession publique de ses péchés, croyant par-là faire connoître son indignité. Les larmes qu'il répandit en cette action en tirèrent de tous les assistants, sans leur faire changer leur résolution. Brunon fut donc contraint d'accepter le pontificat, mais il déclara, en présence des députés de Rome, qu'il ne l'acceptoit qu'à condition d'avoir le consentement du clergé et du peuple romain. Il retourna à Toul, où il célébra la fête de Noël, accompagné de quatre évêques, Hugues, Italien, député des Romains, Eberhard, archevêque de Trèves, Adalbéron, évêque de Metz, et Thierry de Verdun.

Brunon partit de Toul en habit de pèlerin pour aller à Rome, s'occupant continuellement de prières pour le salut de tant d'âmes dont il étoit chargé. A Augsbourg, étant en oraison, il entendit une voix qui disoit (1): Le Seigneur dit: Je pense des pensées de paix; et le reste de cet introit tiré de Jérémie, que l'on chante aux derniers dimanches d'après la Pentecôte. Encouragé par cette révélation, et accompagné d'une infinité de personnes qui accouroient de toutes parts, il arriva à Rome. Toute la ville vint au-devant de lui avec des cantiques de joie, mais il descendit de cheval, et marcha long-temps nu-pieds. Après avoir fait sa prière, il parla au clergé et au peuple, leur exposa le choix que l'empereur avoit fait de sa personne, les priant de déclarer franchement leur volonté quelle qu'elle fût, et ajouta que, suivant les canons, l'élection du clergé et du peuple doit précéder tout autre suffrage; et que, comme il n'étoit venu que malgré lui, il s'en retourneroit volontiers, à moins que son élection ne fût approuvée d'un consentement unanime. On ne répondit à ce discours que par des acclamations de joie; et il reprit la parole pour exhorter les Romains à la correction des mœurs, et demander leurs prières. Il fut donc intronisé le douzième de février mil quarante-neuf, qui étoit le premier dimanche

de carême; il prit le nom de Léon IX, et tint le saint-siège cinq ans.

Quand il arriva à Rome, il ne trouva rien dans les coffres de la chambre apostolique, et tout ce qu'il avoit apporté avec lui étoit consumé tant aux frais du voyage qu'en aumônes, il ne restoit rien non plus à ceux de sa suite: mais le jour qu'ils étoient prêts à l'abandonner pour se retirer secrètement, arrivèrent les députés des nobles de la province de Bénévent, avec des présents magnifiques pour le pape, dont ils demandoient la bénédiction et la protection. Il fit des reproches aux siens de leur peu de foi, leur apprenant par cet exemple à ne se délier jamais de la Providence. Dans la suite, comme sa réputation attira à Rome un nombre extraordinaire de pèlerins, qui mettoient quantité d'offrandes à ses pieds, il n'en prenoit rien pour lui ni pour les siens, tout étoit pour les pauvres.

#### LV. Concile de Rome.

La seconde semaine d'après Pâques, qui cette année mil quarante-neuf fut le vingt-sixième de mars, le pape Léon IX tint un concile à Rome, où il appella non-seulement les évêques d'Italie, mais ceux de Gaule; et on y déclara nulles toutes les ordinations des simoniaques: ce qui causa un grand tumulte (1). Les prêtres et même les évêques disoient que les fonctions ecclésiastiques, et principalement les messes, alloient cesser presque en toutes les églises, ce qui mettoit tous les fidèles au désespoir, et tendoit au renversement de la religion. Après de longues disputes, on représenta au pape le décret de Clément II, savoir, que ceux qui étoient ordonnés par les simoniaques pourroient exercer leurs fonctions après quarante jours de pénitence. Ce qui fut suivi par Léon IX. En ce même concile il ordonna que tous les clercs, qui quitteroient les hérétiques pour se réunir à l'Eglise catholique, demeureroient dans leur rang, mais sans pouvoir être promus aux ordres supérieurs.

En ce même concile, le pape approuva la translation de Jean, évêque de Toscanelle, au siège de Porto, comme utile et même nécessaire, confirmant à lui et à ses successeurs tous les biens de l'église de Porto, entre autres l'île de Saint-Barthélemy à Rome, qui lui étoit disputée par l'évêque de Sainte-Sabine. Le pape lui confirma aussi le droit de faire toutes les fonctions épiscopales au-delà du Tibre; ce qui marque que le diocèse de Rome étoit borné à la ville seule. C'est ce qui paroît par la bulle datée du vingt-deuxième d'avril mil quarante-neuf, indiction seconde, et souscrite par quinze évêques, dont les deux premiers sont Eberhard, archevêque de Trèves, et Halinard de Lyon.

(1) Jerem. XXIX, 11, 12, 14.

(1) To. 9, Conc. p. 1049. Herman. Chr. 1049.



Après ce concile, le pape en tint un à Pavie la semaine de la Pentecôte, qui cette année étoit le quatorzième de mai ; puis il passa le Montjou, vint deçà les Alpes, suivi de plusieurs Romains (1). Il alloit en Allemagne trouver l'empereur, avec lequel il célébra à Cologne la fête de Saint-Pierre. En ce voyage, il confirma l'exemption de l'abbaye de Clugny, par une bulle datée de l'onzième juin, et adressée à l'abbé Hugues ; car il y avoit six mois que saint Odilon étoit mort.

#### LVI. Fin de saint Odilon.

Il fut affligé de maladies très-douloureuses pendant les cinq dernières années de sa vie ; et, sentant sa mort prochaine, il fit encore le voyage de Rome dans l'espérance d'y mourir sous la protection des apôtres, comme il l'avoit toujours souhaité (2). Il y demeura quatre mois très-malade, du temps du pape Clément II, qui le voyoit et l'entretenoit souvent. Il y étoit aussi visité par quantité de moines et de clercs, entre autres par Laurent, évêque d'Amalfi, auparavant moine bénédictin, homme très-savant dans les livres des Grecs et des Latins. Odilon, étant guéri contre son espérance, revint à Clugny, et presque toute une année s'appliqua aux jeûnes, aux prières et aux veilles, autant que son peu de santé lui permettoit. Il avoit résolu de visiter les monastères pour instruire et encourager les frères, et attendre la mort au lieu où il se rencontreroit. Ayant commencé cette visite, il vint à Souvigny, où saint Mayeul, son prédécesseur, étoit mort. Là il eut une nouvelle attaque des douleurs de colique qui le tourmentoient depuis long-temps, et désespéra de sa vie. On lui donna l'extrême-onction et la communion, et on mit devant lui un crucifix, dont la vue l'excitoit à des sentiments d'une tendre piété. La fête de Noël approchoit : il parla la veille à la communauté, aussi bien qu'il eût fait de sa vie, consolant les frères de sa perte. Le jour de la fête, il se fit porter à l'église, tout mourant qu'il étoit, et là il commençoit les psaumes et les antien-nes, donnoit les bénédictions, et faisoit toutes les fonctions qu'il pouvoit, avec une gaieté merveilleuse, espérant fermement de mourir à la fête de la Circoncision, comme son cher ami l'abbé Guillaume de Dijon. Pendant tout ce temps Odilon ne prenoit presque point d'autre nourriture que la sainte eucharistie. Quand on le vit à l'extrémité, on le mit à terre sur un cilice couvert de cendres, où il expira doucement, les yeux arrêtés sur la croix, la nuit du dimanche, premier jour de janvier mil quarante-neuf, dans la quatre-vingt-septième année de son âge, et la cinquante-sixième de

sa prélature. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

#### LVII. Commémoration des trépassés.

L'action de sa vie, qui l'a rendu le plus célèbre, est l'institution de la commémoration générale des trépassés (2). On raconte diversément sa révélation, que l'on dit y avoir donné occasion ; mais voici ce qui m'en paroît le plus vraisemblable. Un pieux chevalier revenoit du pèlerinage de Jérusalem ; s'étant égaré de son chemin, il rencontra un ermite, qui, apprenant qu'il étoit de Gaule, lui demanda s'il connoissoit le monastère de Clugny et l'abbé Odilon (3). Le pèlerin ayant dit qu'il le connoissoit, l'ermite lui dit : Dieu m'a fait connoître qu'il a le crédit de délivrer les âmes des peines qu'elles souffrent en l'autre vie. Quand donc vous serez de retour, exhortez Odilon et ceux de sa communauté à continuer leurs prières et leurs aumônes pour les morts.

Quoi qu'il en soit de cette révélation, nous avons le décret fait à Clugny pour l'institution de cette solennité, en ces termes : Il a été ordonné par notre bienheureux père don Odilon, du consentement et à la prière de tous les frères de Clugny, que comme dans toutes les églises on célèbre la fête de tous les saints le premier jour de novembre, de même chez nous on célébrera solennellement la commémoration de tous les fidèles trépassés, qui ont été depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, en cette manière. Ce jour après le chapitre, le doyen et les celleriers feront l'aumône de pain et de vin à tous venants, et l'aumônier recevra tous les restes du diner des frères. Le même jour après vêpres, on sonnera toutes les cloches et on chantera les vêpres des morts. Le lendemain après-matines, on sonnera encore toutes les cloches, et on fera l'office des morts. La messe sera solennelle : deux frères chanteront le trait, tous offriront en particulier, et on nourrira douze pauvres. Nous voulons que ce décret s'observe à perpétuité, tant en ce lieu que dans tous ceux qui en dépendent ; et si quelqu'un suit l'exemple de cette institution, il participera à nos bonnes intentions. Tel est le décret de Clugny : cette pratique passa bientôt à d'autres églises, et devint enfin commune à toute l'Eglise catholique.

Saint Odilon favorisa et excita les études dans ses monastères. Ce fut par son ordre que Raoul Glaber écrivit l'histoire du temps ; et Odilon lui-même composa plusieurs écrits, dont il nous reste la vie de saint Mayeul, son prédécesseur, celle de sainte Adélaïde, impératrice, quelques lettres et quelques sermons

(1) Martyr. R. 1 janu. n. 112.  
(2) Vita Sæc. 6, Ben. (3) Glab. lib. 5, c. 1.  
part. 1, c. 13. Elog. ibid.

(1) Herm. Chr.

(2) Vita c. 14, Sæc. 6.  
Ben. p. 688.

sur les principales fêtes. Il forma plusieurs disciples, et fut consulté par les plus grands personnages de son temps. Peu avant sa mort, étant interrogé sur son successeur, il répondit : Je le laisse à la disposition de Dieu et au choix des frères (1). Craignant peut-être que s'il marquoit son successeur, comme avoient fait les quatre abbés, ses prédécesseurs, l'usage ne s'en établit à Clugny, au préjudice de l'élection, ordonnée par la règle de saint Benoît. Après sa mort Hugues fut élu tout d'une voix.

#### LVIII. Saint Hugues, abbé de Clugny.

Il naquit dans le diocèse d'Autun l'an mil vingt-quatre ; son père Dalmace, comte de Sémur, vouloit l'élever pour les armes ; mais sa mère, croyant qu'il étoit destiné au sacerdoce, vouloit l'élever pour l'Eglise. Son inclination suivit celle de sa mère ; il ne se plaisoit point aux exercices des chevaux et des armes, et avoit horreur des pillages, alors si fréquents (2). Il obtint enfin avec peine d'aller faire ses études auprès de Hugues, son grand oncle, évêque d'Auxerre et comte de Châlons. Ayant commencé d'apprendre la grammaire, il renonça au monde, et entra à Clugny dès l'âge de quinze ans. Quelques années après, saint Odilon, voyant son mérite extraordinaire, le fit prieur, tout jeune qu'il étoit, et l'envoya en Allemagne, où il remit dans les bonnes grâces de l'empereur Henri les moines de Paternac au diocèse de Lausane. Il y apprit la mort de saint Odilon, et revint à Clugny chargé de présents, que l'empereur y envoyoit. On procéda à l'élection d'un abbé : Adalman, le plus ancien de la communauté, nomma le prieur Hugues, tous suivirent son avis ; ainsi, malgré sa résistance, il fut élu, et reçut la bénédiction abbatiale de Hugues, archevêque de Besançon, le jour de la chaire de saint Pierre, mil quarante-neuf, n'étant âgé que de vingt-cinq ans, et il fut soixante ans abbé de Clugny.

#### LIX. Le pape Léon en France.

Il assista en cette qualité au concile de Reims, que le pape Léon IX tint la même année (3). Il avoit promis à Hérimar, abbé de Saint-Rémy, d'aller faire la dédicace de la nouvelle église que cet abbé avoit bâtie ; et comme Henri, roi de France, étoit à Laon à la Pentecôte de la même année mil quarante-neuf, l'abbé l'y alla trouver, et le pria d'honorer cette dédicace de sa présence, et d'y faire assister les évêques de son royaume. Le roi le promit, et l'abbé envoya des lettres par la France et les provinces voisines, invitant les fidèles de se trouver à

cette solennité. Le pape, étant parti de Cologne, vint à Toul à l'exaltation de la sainte croix ; et de là il envoya ses mandements aux évêques et aux abbés, pour se rendre à Reims le premier jour d'octobre, où il prétendoit tenir un concile après la dédicace.

Alors quelques seigneurs laïques qui se sentoient coupables de mariages incestueux et d'autres crimes contre la discipline de l'Eglise ; des évêques et des abbés, qui craignoient qu'on n'examinât leur entrée dans ces dignités, et la conduite qu'ils y avoient tenue, représentèrent au roi de France que la gloire de son royaume seroit avilie s'il permettoit au pape d'y exercer son autorité, et s'il assistoit lui-même à ce concile : qu'on ne trouvoit point qu'aucun de ses ancêtres eût permis à un pape l'entrée dans les villes de France pour un tel sujet. Ils ne connoissoient pas, sans doute, le concile de Troyes, tenu par Jean VIII. Enfin, ils ajoutoient que la tenue des conciles demandoit des temps paisibles et tranquilles ; et qu'alors il y avoit de grands troubles par le peu de soumission de plusieurs seigneurs, qui usurpoient les terres et les châteaux du roi même. C'est pourquoi il devoit plutôt s'appliquer à pourvoir au bien de son état qu'à tenir des conciles ; qu'il devoit faire marcher contre les rebelles les seigneurs de son royaume, même les évêques et les abbés, qui y possédoient de si grandes terres. Et surtout l'abbé de Saint-Rémy, qui, enlê de ses richesses, avoit eu la vanité de faire venir le pape pour dédier son église. Gébuin, évêque de Laon, et Hugues, comte de Braine, étoient à la tête de ceux qui s'opposoient à ce concile. Le roi, persuadé de leurs raisons, manda au pape, par l'évêque de Senlis, que lui, ses évêques et ses abbés, étoient obligés à réprimer des rebelles ; qu'ils ne pouvoient se rendre au terme préfix pour le concile, et qu'ainsi le pape différerait sa venue en France à un autre temps, où le roi, délivré de ses affaires, pût le recevoir avec l'honneur convenable. Le pape répondit qu'il ne pouvoit manquer à la promesse qu'il avoit faite à saint Rémy ; qu'il iroit faire la dédicace, et tiendrait le concile avec ceux qui s'y trouveroient. Le roi, ayant reçu cette réponse, ne laissa pas de marcher contre le rebelles avec une grande armée, où les évêques et les abbés le suivoient malgré eux, excepté ceux qui craignoient de rendre compte au pape de leurs actions. Car ceux-là marchaient volontiers à la guerre. On amenoit avec eux l'abbé de Saint-Rémy bien affligé ; mais après un jour de marche on lui permit de retourner chez lui.

Le pape, étant parti de Toul, arriva à Reims le jour de Saint-Michel, accompagné des trois archevêques, de Trèves, de Lyon et de Besançon, de Jean, évêque de Porto, et de Pierre, diacre et préfet de Rome. Trois évêques de France qui se trouvoient à Reims, savoir, ceux de Senlis, d'Angers et de Nevers, al-

(1) Bibl. Clun. pag. 349. p. 628.  
Vita c. 14. (3) Hist. Dedic. n. 7. Sæc.  
(2) Vita Bibl. Clun. pag. 6, Ben. p. 715.  
414. Boll. 22 apr. to. 11,



lèrent au-devant de lui en procession, suivis du clergé, des abbés et des moines, et le reçurent à Saint-Rémy, qui étoit alors hors des murailles. A l'entrée de la ville, il fut reçu par l'archevêque de Reims et son clergé, et conduit à l'église métropolitaine. Il s'assit dans le siège de l'archevêque, qui se mit à sa droite, et l'archevêque de Trèves à sa gauche. Le pape célébra la messe, puis l'archevêque de Reims lui donna à dîner dans le grand palais près de l'église.

#### LX. Dédicace de l'église de Saint-Rémy.

Le lendemain, dernier jour de septembre, le pape, craignant la foule du peuple, sortit la nuit pendant matines, accompagné seulement de deux chapelains, et retourna à Saint-Rémy, où il se baigna et se fit raser, pour se préparer à la cérémonie du lendemain; puis il s'enferma dans une maison joignant à l'église, et y fit dire la messe devant lui, car la foule étoit si grande, que les moines mêmes ne pouvoient faire l'office dans l'église; c'est qu'il étoit venu non-seulement du voisinage, mais des pays éloignés, une multitude innombrable de l'un et de l'autre sexe, et de toutes conditions, des villes et de la campagne; tous s'empressoient à baiser le tombeau de saint Rémy et à y mettre leurs offrandes, et ceux qui ne pouvoient en approcher les jetoient de loin, en sorte qu'il en étoit comblé. Quand ils étoient trop fatigués de la foule, ils venoient tour à tour respirer dans le parvis, et là le pape se montrait à eux, du plus haut étage de la maison où il s'étoit enfermé, leur donnoit sa bénédiction, et leur faisoit une exhortation morale, ce qu'il fit par trois fois en cette journée.

Le soir, par ordre du pape, on fit sortir tout le monde de l'église de Saint-Rémy pour y célébrer l'office de la nuit, mais le peuple demeura dehors en foule avec quantité de lumières. Le lendemain matin, le pape reçut dans l'église le corps de saint Corneille, que le clergé de Compiègne avoit apporté, à cause des violences que l'on faisoit à leur église. A tierce, le pape, revêtu pontificalement, alla au tombeau de saint Rémy avec les encensoirs et les croix, accompagné des quatre archevêques et de plusieurs abbés. On tira la chaise du saint, que le pape porta d'abord lui-même sur ses épaules; et, l'ayant donnée à d'autres, il se retira dans une chapelle. On ouvrit les portes de l'église, le peuple entra en foule, en sorte qu'il y en eut d'étouffés et d'écrasés. On porta le corps saint dans la ville, fendant la presse avec beaucoup de peine, et on le déposa dans l'église métropolitaine de Notre-Dame. Le lendemain, second jour d'octobre, on le porta autour de la ville; et cependant le pape, avec les évêques, faisoit la dédicace de l'église du monastère, où le corps saint fut rapporté et descendu par une fenêtre, à cause de la foule. Le pape ne le fit pas encore mettre à sa place; mais

sur le grand autel, pour y demeurer exposé pendant le concile, et tenir en plus grand respect les assistants. Il ordonna que personne ne célébreroit la messe sur cet autel que l'archevêque de Reims et l'abbé de Saint-Rémy, et, deux fois l'année, sept prêtres choisis de l'église de Reims. Enfin il donna une absolution solennelle au peuple, qui s'étoit trouvé à cette fête, et ordonna aux évêques et aux abbés de revenir le lendemain pour le concile.

#### LXI. Concile de Reims. Première session.

La première session se tint donc le troisième d'octobre, dans l'église de Saint-Rémy. Il y avoit vingt évêques, près de cinquante abbés, et plusieurs autres ecclésiastiques (1). Alors se renouvela l'ancienne dispute entre le clergé de Reims et celui de Trèves. Ceux de Reims disoient que leur archevêque étoit primat dans la Gaule, et que, par conséquent, il devoit avoir la première place. Ceux de Trèves attribuoient au leur la même dignité et le même rang. Le pape, ne croyant pas le temps convenable pour terminer ce différent, ordonna que les sièges des évêques fussent mis en rond et le sien au milieu, et que l'archevêque de Reims réglât les places. L'ordre de la séance fut tel: le pape au milieu du chœur, tourné vers l'orient, et, vis-à-vis de lui, l'archevêque de Reims à la droite, et celui de Trèves à la gauche. Après l'archevêque de Reims, quatre évêques, Bérold de Soissons, Drogon de Térouanne, Frolland de Senlis, et Adalbéron de Metz. Au midi, Halinard, archevêque de Lyon, Hugues, évêque de Langres, Joffroi de Coutances, Yves de Sées, Hébert de Lisieux, Hugues de Bayeux, Hugues d'Avranches, Thierry de Verdun. Au septentrion, Hugues, archevêque de Besançon, Hugues, évêque de Nevers, Eusèbe d'Angers, Pudique de Nantes, Duduc, évêque de Veli en Angleterre, et Jean, évêque de Porto. Derrière les évêques étoient assis aussi en rond les abbés, dont les premiers étoient Hérimar de Saint-Rémy, Hugues de Clugny, Sigefroy de Gorze, Foulques de Corbie, Robert de Prum, Raynold de Saint-Médard, Giruin de Saint-Riquier, et Godefroy de Vézelay (2). Il y avoit aussi deux abbés anglais, envoyés avec l'évêque de Veli par le roi Edouard.

Après qu'on eut fait silence, Pierre, diacre et chancelier de l'église romaine, proposa, par ordre du pape, le sujet du concile, savoir, les abus qui se pratiquoient dans les Gaules contre les canons, c'est-à-dire la simonie, les fonctions ecclésiastiques et les églises usurpées par les laïques, les exactions que l'on levoit sur les églises, les mariages incestueux ou adultérins, l'apostasie des moines et des clercs qui renoncoient à leur habit et à leur profession, le port

(1) Sup. liv. LI, n. 25. (2) 3 octob.

d'armes par les clercs, les pillages et les détentions injustes des pauvres, la sodomie, et quelques hérésies qui s'élevoient en ces quartiers. Après cette proposition, il exhorta tous les assistants à donner aide et conseil au pape pour l'extirpation de ces abus, et, s'adressant aux évêques, il les avertit que, sous peine d'anathème, ils eussent à déclarer publiquement si quelqu'un d'eux avoit reçu ou donné les ordres sacrés par simonie.

L'archevêque de Trèves se leva le premier et dit qu'il n'avoit rien donné ni promis pour obtenir l'épiscopat, ni vendu les saints ordres à personne: l'archevêque de Lyon et celui de Besançon protestèrent de même de leur innocence sur ce point. Alors le diacre se tourna vers l'archevêque de Reims et lui demanda ce qu'il en disoit. L'archevêque demanda délai jusqu'au lendemain, disant qu'il vouloit parler au pape en particulier, ce qui lui fut accordé. Tous les autres évêques se levant de suite, se purgèrent de même du soupçon de simonie, à la réserve de quatre, savoir: ceux de Langres, de Nevers, de Coutances et de Nantes, dont la cause fut remise à examiner; et le diacre s'adressa aux abbés, et leur fit la même admonition. L'abbé de Saint-Rémy se leva le premier et se purgea de ce reproche, puis l'abbé de Clugny et plusieurs autres; mais il s'en trouva qui n'osèrent rien répondre.

Alors l'évêque de Langres forma de grandes plaintes contre l'abbé de Poutières, son diocésain, disant qu'il vivoit dans l'incontinence, et qu'ayant été excommunié faute de payer le cens annuel qu'il devoit à l'église romaine, il n'avoit pas laissé de célébrer la messe et de venir au concile. L'abbé qui étoit présent fut examiné, et, n'ayant pu se justifier, il fut déposé de sa dignité. Ensuite on dénonça, sous peine d'anathème, que si quelqu'un soutenoit qu'un autre que le pape fût chef de l'Eglise universelle, il eût à le déclarer. Tous se turent, et on lut les autorités des pères sur la primauté du pape. Enfin, le pape défendit sous peine d'excommunication que personne se retirât sans permission avant la fin du troisième jour du concile; et comme la nuit approchoit il congédia l'assemblée.

#### LXII. Seconde session.

Le lendemain, quatrième jour d'octobre, les évêques, les abbés et le reste du clergé s'étant rendus dans la même église de Saint-Rémy, le pape se retira avec quelques prélats dans la chapelle de la sainte trinité, où l'archevêque de Reims lui fit sa confession en particulier, et on parla long-temps des affaires de l'Eglise; puis le pape en sortit, et on commença la seconde session du concile par les prières et la lecture de l'Evangile. Quand les prélats eurent pris leurs places, le diacre Pierre somma l'archevêque de Reims de se défendre sur l'ac-

cusation de simonie, pour laquelle il avoit obtenu délai, l'accusant encore de plusieurs autres crimes, qu'il disoit avoir appris par la commune renommée. L'archevêque demanda permission de prendre conseil, et, l'ayant obtenu, il assembla les évêques de Besançon, de Soissons, d'Angers, de Nevers, de Senlis et de Térouanne, et consulta secrètement avec eux; puis, étant revenu, il obtint du pape que l'évêque de Senlis parlât pour lui. Cet évêque déclara que l'archevêque n'étoit point coupable de simonie, après quoi le pape ordonna à l'archevêque de l'affirmer par serment, et fit lire la sentence de saint Grégoire, touchant la justification de Maxime de Salone (1). L'archevêque de Reims demanda encore un délai, qui lui fut accordé, avec ordre de se trouver à Rome au concile qui s'y devoit célébrer à la mi-avril. On sursit aussi à l'examen des autres reproches avancés contre lui, parce qu'il ne paroisoit point d'accusateur légitime. Le pape se plaignit ensuite que l'on avoit soustrait à l'église de Toul l'abbaye de Moutier-en-Der, qu'il prétendoit lui appartenir, et fit faire lecture de ses titres. L'archevêque de Reims soutint qu'il en avoit de plus anciens en sa faveur; sur quoi le pape ordonna qu'ils seroient cherchés dans les archives de l'église de Reims, et rapportés le lendemain. Alors le clergé de Tours, par la bouche de l'archevêque de Lyon, se plaignit de l'évêque de Dol en Bretagne, qui s'étoit soustrait à l'archevêque de Tours avec sept suffragants, et s'étoit attribué indûment le nom d'archevêque. Pour l'examen de cette affaire, l'évêque de Dol fut cité au concile qui se devoit tenir à Rome à la mi-avril (2).

Ensuite le diacre Pierre, promoteur du concile, attaqua l'évêque de Langres, l'accusant d'avoir obtenu son évêché par simonie, vendu les ordres sacrés, porté les armes, commis des homicides, des adultères et des impuretés encore pires, et traité tyranniquement son clergé. Ces crimes étoient prouvés par plusieurs délateurs présents, entre lesquels étoit un clerc, qui assura que lorsqu'il étoit encore laïque l'évêque lui avoit enlevé sa femme de force, et après en avoir abusé l'avoit fait religieuse. Il se trouva aussi un prêtre qui se plaignoit que l'évêque l'avoit pris et livré à ses satellites, qui l'avoient tourmenté d'une manière honteuse et cruelle, en sorte qu'ils avoient extorqué de lui dix livres de deniers.

Sur ces plaintes, l'évêque de Langres demanda permission de prendre conseil: et, l'ayant obtenue, il appela les archevêques de Besançon et de Lyon, conféra secrètement avec eux, et les pria d'être ses avocats; mais l'archevêque de Besançon, voulant entreprendre sa défense, perdit tout d'un coup la parole: ce qui fut regardé comme une punition divine de l'évêque de Langres, qui, la veille, avoit accusé et fait condamner l'abbé de Poutières, moins coupa-

(1) Sup. liv. XXXVI, n. 8. (2) Sup. liv. XLVIII, n. 44



ble que lui. L'archevêque de Besançon, ne pouvant parler, fit signe à celui de Lyon de le faire à sa place. Il dit que l'évêque de Langres avouoit qu'il avoit vendu les saints ordres et extorqué à ce prêtre la somme marquée, mais non pas qu'il l'eût fait tourmenter de la manière qu'il disoit; et qu'il nioit absolument tout le reste. Le pape, voyant que la discussion de cette affaire ne pouvoit être achevée ce jour-là parce que la nuit approchoit, fit seulement lire les canons touchant ceux qui vendent les saints ordres, particulièrement le second canon du concile de Chalcédoine, et congédia l'assemblée.

LXIII. Troisième session.

Le lendemain, cinquième jour d'octobre, on tint la troisième session, où le diacre Pierre dit qu'il falloit commencer par où avoit fini la précédente. L'évêque de Langres ne se trouva point; le promoteur du concile l'appela trois fois de la part du pape; on envoya même à son logis les évêques de Senlis et d'Angers pour le ramener au concile s'ils le trouvoient. En attendant leur retour, le promoteur s'adressa à ceux qui ne s'étoient pas encore purgés du soupçon de simonie. L'évêque de Nevers confessa que ses parents avoient donné beaucoup d'argent pour cet évêché, mais à son insu; que depuis qu'il en étoit pourvu il avoit commis plusieurs fautes contre les règles de l'Eglise, qui lui faisoient craindre la vengeance divine. C'est pourquoi il déclara que si le pape et le concile le trouvoient bon, il aimoit mieux renoncer à sa dignité que de la garder au préjudice de son âme. Ayant ainsi parlé, il jeta sa crosse aux pieds du pape, qui, touché de son repentir, et avec l'approbation du concile, le fit jurer que cet argent avoit été donné sans son consentement, et lui rendit les fonctions épiscopales avec une autre crosse.

Cependant on apporta un titre, par la lecture duquel il parut que l'abbaye de Moûtier-en-Der appartenoit à l'archevêque de Reims.

Ceux qui avoient été envoyés chercher l'évêque de Langres, dirent que la crainte de l'examen de ses crimes lui avoit fait prendre la fuite; alors le pape fit lire les autorités des pères, et par le jugement de tout le concile l'évêque fut excommunié. Sur quoi l'archevêque de Besançon déclara comme il avoit perdu la parole lorsqu'il avoit entrepris sa défense, demandant pardon au concile d'avoir cédé ce miracle jusqu'alors. Le pape fut attendri jusqu'aux larmes, et dit: Saint Rémy vit encore. Alors, par son ordre, tous se levèrent et allèrent avec lui chanter l'antienne de saint Rémy prosternés devant son sépulchre.

L'évêque de Coutances confessa qu'à son insu un de ses frères lui avoit acheté l'évêché; et ajouta que l'ayant su il avoit voulu s'enfuir, pour n'être pas ordonné contre les règles, mais que son frère l'ayant pris de force l'avoit fait ordonner évêque malgré lui. On lui

ordonna de l'affirmer par serment, ce qu'il ne refusa pas: et on jugea qu'il n'étoit point coupable de simonie. L'évêque de Nantes déclara que son père, étant évêque de la même ville, lui avoit donné l'évêché de son vivant, et qu'après sa mort il lui avoit succédé moyennant de l'argent. C'est pourquoi, par le jugement du concile, il fut privé des fonctions épiscopales, en lui ôtant l'anneau et la crosse; et on lui laissa seulement les fonctions de prêtre, à la prière des évêques.

Enfin, le pape exhorta les archevêques présents à déclarer publiquement s'ils connoissoient quelqu'un de leurs suffragants coupables de simonie. Ils dirent qu'ils n'en avoient aucune connoissance; et on parla des évêques qui, étant invités au concile, n'y avoient pas voulu venir, et n'avoient point envoyé d'excuse par écrit. C'est pourquoi, après avoir fait lire les autorités des pères, on les excommunia avec tous ceux qui, craignant la venue du pape, avoient suivi le roi à la guerre; et nommément l'archevêque de Sens et les évêques de Beauvais et d'Amiens. On excommunia encore l'abbé de Saint-Médard, qui s'étoit retiré du concile sans congé, et l'archevêque de Saint-Jacques en Galice, qui s'attribuoit le titre d'apostolique, réservé au pape.

Ensuite, on fit douze canons pour renouveler les décrets des pères méprisés depuis longtemps, et on condamna, sous peine d'anathème, plusieurs abus qui avoient cours dans l'Eglise gallicane. C'étoient ceux dont le promoteur s'étoit plaint dès l'entrée du concile, entre autres les promotions d'évêques sans élection du clergé et du peuple. On y ajouta la défense de ne rien exiger pour la sépulture, le baptême, l'eucharistie ou la visite des malades et de prendre des usures. Et parce qu'il s'élevait de nouveaux hérétiques dans les Gaules, le concile les excommunia avec ceux qui recevoient d'eux quelque service, ou qui leur donnoient protection (1). Il excommunia quelques seigneurs laïques en particulier, savoir, les comtes Engelray et Eustache, pour inceste, et Hugues de Braine, qui, ayant quitté sa femme légitime, en avoit épousé une autre. Il défendit à Baudouin, comte de Flandre, de donner sa fille en mariage à Guillaume, duc de Normandie, et à ce duc de la recevoir. Il cita le comte Thibaud, parce qu'il avoit quitté sa femme. Il cita Geoffroy, comte d'Anjou, au concile qui se tiendrait à Mayence, pour y être excommunié, s'il ne relâchoit Gervais, évêque du Mans, qu'il tenoit en prison. Enfin il excommunia ceux dont le clergé de Compiègne avoit fait sa plainte, et quiconque apporteroit quelque empêchement à ceux qui retournoient du concile, que le pape congédia en donnant sa bénédiction.

Le lendemain, sixième jour d'octobre, il vint au chapitre des moines de Saint-Rémy, et

(1) C. 1, 5, 7.

leur demanda la société de leurs prières en leur accordant la sienne: ils se prosternèrent, il leur donna l'absolution et les embrassa tous l'un après l'autre. Ensuite il assembla ce qui restoit de prélats du concile, entra à l'église et fit célébrer la messe; puis il alla prendre le corps de saint Rémy sur l'autel, et, le portant sur ses épaules, le remit à sa place; ainsi il prit congé et se mit en chemin pour retourner. En conséquence de cette quatrième translation de saint Rémy, il ordonna, par une bulle adressée à tous les fidèles du royaume de France, de célébrer la fête de ce saint le premier jour d'octobre, comme nous faisons encore.

LXIV. Concile de Mayence.

Le pape repassa en Allemagne, et, cette même année mil quarante-neuf, célébra à Mayence le concile qu'il y avoit indiqué. Il s'y trouva environ quarante évêques, à la tête desquels étoient cinq archevêques: Bardon de Mayence, Eberard de Trèves, Herman de Cologne, Adalbert de Hambourg, et Engelhard de Magdebourg. L'empereur Henri y étoit présent avec les seigneurs du royaume. Sibicon, évêque de Spire, y fut accusé d'adultère, et s'en purgea par l'examen du saint-sacrifice, mais il se parjura; et depuis la bouche lui demeura tournée par paralysie, ce qui fut regardé comme la punition de son parjure (1). En ce même concile, on défendit la simonie et le mariage des prêtres; et Adalbert, archevêque de Hambourg, étant de retour chez lui, pour faire mieux observer ce règlement, excommunia les concubines des prêtres, et les chassa de la ville; voulant ôter même le scandale que leur vue pouvoit donner.

Adalbert étoit un des plus estimés entre les prélats de son temps, chéri du pape et de l'empereur, et on ne traitoit aucune affaire publique sans son conseil. Jusque-là que l'empereur grec Constantin Monomaque, et le roi de France Henri, envoyant des ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne, écrivirent aussi à l'archevêque Adalbert, pour lui faire compliment sur les grandes choses que l'empereur, son maître, avoit faites par ses conseils. Ce prélat, enflé de ce bon succès, et principalement de la faveur du pape et de l'empereur, conçut le dessein d'établir un patriarcat à Hambourg. La pensée lui en vint, premièrement de ce que le roi de Danemarck souhaita d'avoir un archevêché dans son royaume; et il l'obtint du pape, pourvu que l'archevêque de Hambourg y consentit. Adalbert y avoit répugnance, toutefois il le promit, à condition que le pape accorderoit à son église l'honneur du patriarcat. Il se proposoit de soumettre à sa métropole douze évêchés, et les avoit déjà désignés; mais la mort du pape Léon, et celle de l'em-

pereur Henri, qui la suivit de près, arrivèrent avant que l'on eût pu convenir des conditions; ainsi, ces grands desseins demeurèrent sans exécution.

LXV. Hérésie de Bérenger.

Le pape Léon IX ne manqua pas de tenir à Rome, vers la mi-avril de l'année mil cinquante, le concile qu'il avoit indiqué l'année précédente, et dont il est fait mention dans celui de Reims, et ce fut dans ce concile de Rome qu'il condamna pour la première fois la nouvelle hérésie de Bérenger (1). Bérenger étoit né à Tours vers le commencement de ce siècle, et y fit ses premières études à l'école de Saint-Martin, où Vautier, son oncle, étoit chantre. Il alla les continuer à Chartres, sous Fulbert, qui lui recommanda de suivre toujours les traces des pères, sans jamais donner dans aucune nouveauté. Bérenger, étant revenu à Tours, fut reçu dans le chapitre de Saint-Martin, du vivant du roi Robert; et, quelque temps après, y fut maître-école, car on y nomme ainsi cette dignité. Il étoit archidiacre d'Angers dès l'an mil quarante, mais il ne cessa pas pour cela d'enseigner à Tours, et il y eut pour disciple, Eusèbe, autrement Brunon, qui fut évêque d'Angers en mil quarante-sept.

Cependant Lanfranc, moine du Bec en Normandie, commença à enseigner dans ce monastère avec un tel succès, qu'on y venoit de toute la Gaule. Bérenger, chagrin de se voir abandonné, se mit à publier des opinions singulières de théologie, auxquelles il n'avoit pas fait tant d'attention dans sa jeunesse, et dont il avoit été jusqu'alors détourné par d'autres études. Il chercha les dogmes qui pouvoient, par leur nouveauté, le faire admirer et lui attirer des disciples. Ainsi il combattit les mariages légitimes et le baptême des enfants, mais il attaqua principalement la doctrine commune de l'Eglise touchant l'eucharistie, relevant Jean Scot, et rejetant Pascase, auteurs du neuvième siècle dont j'ai parlé en leur temps (2).

Lanfranc, l'ayant appris, témoigna publiquement qu'il condamnoit l'erreur de Bérenger; sur quoi Bérenger lui écrivit en ces termes: J'ai appris, mon frère Lanfranc, une chose qu'Enguerrand de Chartres a osé dire, et dont je n'ai pas dû manquer de vous avertir. C'est que vous désapprouvez et que vous tenez même pour hérétiques les sentiments de Jean Scot sur le sacrement de l'autel, qui ne s'accordent pas avec ceux de votre favori Pascase. S'il est ainsi, mon frère, en portant ce jugement précipité, vous n'avez pas bien usé de l'esprit que Dieu vous a donné, et qui n'est pas méprisable; car vous n'avez pas encore assez étudié l'Ecriture sainte avec ceux que

(1) Mabill. Præf. Sæc. 6, (2) Sup. liv. XLVII, n. 35 par. 2. Vita S. Leon. 19. XLIX, n. 51. April. Boll. to. 10, p. 645.

(1) To. 6, Conc. p. 1049. Adam. lib. II, c. 31.



vous estimez les plus habiles. Et maintenant, quelque peu instruit que je sois, je voudrais vous entendre sur ce sujet, si j'en avais la commodité, en présence de tels juges convenables ou de tels auditeurs que vous voudriez. En attendant, ne regardez pas avec mépris ce que je vous dis. Si vous tenez pour hérétique Jean, dont nous approuvons les sentiments sur l'eucharistie, vous devez tenir pour hérétiques saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, pour ne point parler des autres. Avant cette lettre, Bérenger en avait écrit une autre à Lanfranc, dès lors prieur du Bec, qui, ne lui ayant point été rendue, fut lue de plusieurs personnes, et leur donna occasion de soupçonner Lanfranc d'être dans les sentiments de Bérenger : ce qui montre que ce n'étoit pas la lettre que je viens de rapporter.

Le premier qui écrivit contre Bérenger fut Hugues, évêque de Langres, qui le traite de très-révérend prêtre, parce que l'Eglise n'avoit encore rien prononcé contre lui (1). Il rapporte ainsi l'opinion de Bérenger. Vous dites que le corps de Jésus-Christ est de telle sorte en ce sacrement, que la nature et l'essence du pain et du vin n'est point changée; et vous rendez intellectuel ce corps que vous aviez nommé crucifié; en quoi vous le déclarez manifestement incorporel, et vous scandalisez toute l'Eglise. Car si la nature du pain et du vin demeure réellement après la consécration, on ne peut comprendre qu'il y ait rien de changé; et si ce qu'il y a de plus se fait par la seule puissance de l'entendement, on ne comprend pas comment il subsiste, puisque l'entendement examine seulement les choses et ne les produit pas. Il finit en l'exhortant à n'avoir point de sentiments singuliers; et ajoute : Vous dites que vous voyez ce sacrement avec d'autres yeux que le commun. J'en parle par expérience, je vous ai ouï, sans quoi je ne le croirois pas. Hugues de Langres avait composé cet écrit avant le concile de Reims de l'an mil quarante-neuf, où il fut déposé pour simonie (2).

## LXVI. Concile de Rome.

Le concile de Rome fut tenu après Pâques, qui cette année mil cinquante étoit le quinzième d'avril. Il s'y trouva grand nombre d'évêques, d'abbés et d'autres personnes pieuses de divers pays, entre lesquels étoit Lanfranc (3). Le pape Léon, à qui l'hérésie de Bérenger avait été déferée, fit lire devant tout le concile sa première lettre à Lanfranc, touchant l'eucharistie, qui avait été apportée à Rome par un clerc de Reims. Car l'envoyé de Bérenger, qui en étoit porteur, n'ayant point trouvé Lanfranc en Normandie, donna cette lettre à quelques clercs, qui, l'ayant lue et

(1) Post. Lanfr. p. 68. (3) Herm. contr. ann.  
(2) Sup. n. 62. Lanfr. de Corp. D. c. 4.

l'ayant trouvée contraire à la foi commune de l'Eglise, la firent lire à d'autres, et en expliquèrent le sens fort au long. De là vint que Lanfranc fut soupçonné d'approuver les sentiments d'un ami qui lui écrivoit de la sorte.

Par la lecture de cette lettre, le concile vit que Bérenger relevoit Jean Scot, condamnoit Pascale, et avoit des sentiments contraires à la foi touchant l'eucharistie. C'est pourquoi on prononça une sentence de condamnation, par laquelle il fut privé de la communion de l'Eglise. Ensuite le pape ordonna à Lanfranc de se lever, et, pour dissiper les mauvais bruits répandus contre lui, d'expliquer sa foi et la prouver par des autorités plutôt que par des raisonnements. Il se leva, expliqua ses sentiments, et les prouva si bien, qu'ils furent approuvés de tous, sans que personne y trouvât rien à redire. Après quoi le pape indiqua le concile qu'il devoit tenir à Vercell le premier de septembre prochain.

A ce concile de Rome, se présentèrent les députés de l'archevêque de Tours, pour confirmer la plainte qu'il avoit formée au concile de Reims l'année précédente, contre le prétendu archevêque de Dol et les évêques de Bretagne, que l'on accusoit même d'être simoniaques. Le pape leur avoit ordonné de venir au concile de Rome; mais il n'y vint que les députés de Tours, les Bretons n'y comparurent point. C'est pourquoi le pape écrivit au duc de Bretagne et aux seigneurs du pays une lettre où il dit : Nous avons trouvé dans les écrits des anciens que tous les évêques de votre pays doivent être soumis à l'archevêque de Tours; comme il est porté entre autres par les lettres du pape Nicolas à Salomon, roi de Bretagne. Ensuite il déclare excommuniés les évêques de Bretagne, avec défense de célébrer l'office divin et de donner la bénédiction (1). Il recommande au duc de se soustraire de leur communion, et leur enjoint de se trouver au concile de Vercell, s'ils veulent répondre aux plaintes de l'archevêque de Tours et se purger de l'accusation de simonie.

## LXVII. Conférence de Brione.

Cependant Bérenger vint en Normandie, et arriva à l'abbaye de Préaux, au diocèse de Lisieux, rétablie dès devant l'an mil trente-cinq. Il s'expliqua avec l'abbé, nommé Ansfray, qui l'avoit reçu avec beaucoup d'honnêteté, mais qui fut scandalisé de ses blasphèmes (2). Cet abbé, qui étoit savant, l'ayant examiné soigneusement sur plusieurs points, le reconnut infecté de plusieurs erreurs. Au sortir de là, Bérenger alla promptement trouver le duc de Normandie, Guillaume le bâtard, et tâcha adroitement de l'engager dans son erreur. Le

(1) Epist. 12. Sup. liv. L. (2) Durand Troarn. p.  
n. 58. 106, par. 9.

## LXIX. Concile de Vercell.

duc, tout jeune qu'il étoit, suspendit son jugement avec beaucoup de prudence, et retint Bérenger auprès de lui, jusqu'à ce qu'il alla à Brione, petite ville sur la rivière de Risle, près l'abbaye de Bec, où il assembla les plus habiles gens de toute la Normandie. Le lendemain que le duc y fut arrivé, on ouvrit la conférence avec Bérenger et avec un clerc qu'il avoit amené, et sur l'éloquence duquel il comptoit beaucoup. Mais ils furent si fortement réfutés, qu'on les réduisit premièrement au silence, et ensuite à la confession, quoique forcée, de la foi catholique.

Bérenger, étant sorti si honteusement de la conférence de Brione, s'en alla à Chartres, où plusieurs l'interrogèrent sur cette question de l'eucharistie; car le bruit de ce qui s'étoit passé étoit déjà répandu bien loin. Mais il ne voulut rien répondre aux clercs de Chartres; il promit seulement de le faire quand on lui en donneroit la commodité. Cependant il leur écrivit une lettre contenant plusieurs absurdités et plusieurs erreurs contre la foi catholique. Il eut même la témérité d'y traiter d'hérétique l'Eglise romaine, sans en excepter le pape Léon, dont la foi et le mérite étoient si connus. Car il disoit qu'il ne différoit de répondre que jusqu'à ce qu'il eût convaincu le pape et les Romains dans le concile indiqué à Vercell, dont le jour étoit proche.

## LXVIII. Mauger, archevêque de Rouen.

L'archevêque de Rouen étoit alors Mauger, fils de Richard II, duc de Normandie, et successeur de son oncle Robert, dont il imita la vie scandaleuse, ne songeant qu'à son plaisir; mais il fit encore pis en dissipant les biens de son église (1). Il ne laissa pas, vers cette année mil cinquante, de tenir un concile avec deux de ses suffragants, Hugues d'Evreux et Robert de Coutances, où d'abord il se plaint des mauvais princes, parce qu'il étoit mal avec le duc Guillaume, son neveu. On y fit dix-neuf canons, où l'on blâme ceux qui briguent l'épiscopat en faisant des présents au prince et à ceux qui ont accès auprès de lui; on défend les translations et le mauvais prétexte, tiré de ce que l'Evangile ordonne aux apôtres de passer d'une ville à l'autre pour éviter la persécution (2). On défend diverses sortes de simonie et les entreprises des évêques et des clercs les uns sur les autres. Le dernier canon porte que les nouveaux baptisés se présenteront huit jours durant en leurs habits blancs, avec des cierges allumés dans l'église où ils ont reçu le baptême, et dont ils sont paroissiens. C'est qu'il y avoit encore des Normands païens qui se convertissoient tous les jours; quoiqu'on puisse aussi l'entendre des enfants.

(1) Gesta Guill. duc. p. 194, 195. Hist. Norm. Ord. Vital. lib. v, c. 45. (2) Tom. 9, p. 1047, c. 2, 3.

Le concile de Vercell fut tenu, comme il avoit été dit, au mois de septembre de la même année mil cinquante. Le pape Léon y présida, et il y vint des évêques de divers pays. Bérenger n'y vint point, quoiqu'il y eût été appelé; mais Lanfranc s'y trouva, ayant été retenu par le pape depuis le concile de Rome. En celui de Vercell on lut publiquement le livre de Jean Scot, touchant l'eucharistie, qui fut condamné et brûlé; on expliqua aussi l'opinion de Bérenger, et elle fut condamnée. Deux clercs, qui se disoient envoyés de sa part, voulant le défendre, furent d'abord confondus et arrêtés (1). En ce même concile, le pape suspendit de ses fonctions Hunfroy, archevêque de Ravenne, pour quelque différent qu'il avoit avec l'Eglise romaine; mais il accorda le pallium à Dominique, patriarche de Grade, avec le droit de faire porter la croix devant lui, et écrivit aux évêques de Vénétie et d'Istrie de lui obéir comme à leur primate.

Après ce concile, le pape Léon passa les Alpes et vint à Toul, où il accorda un privilège au monastère de Saint-Mansuil, en date du vingt-deuxième d'octobre mil cinquante. Il transféra aussi solennellement les reliques de saint Gérard, évêque de Toul, qu'il avoit canonisé au concile de Rome (2). Enfin il demeura en Lorraine et en Allemagne jusqu'au mois de février de l'année suivante.

## LXX. Lettres à Bérenger.

En France, on parloit beaucoup de l'hérésie de Bérenger, qui commençoit à s'étendre secrètement, et les gens de bien en étoient alarmés (3). Le roi Henri, en ayant ouï parler, de l'avis des évêques et des seigneurs de son royaume, indiqua un concile à Paris pour le seizième d'octobre, et ordonna à Bérenger de s'y trouver. Cependant Bérenger écrivit en ces termes à Ascelin, moine du Bec, qui avoit assisté à la conférence de Brione :

Il auroit fallu vous écrire bien autrement si la puissance divine m'en avoit laissé la liberté; mais, puisque cela n'est pas, j'ai cru vous devoir écrire comme je puis (4). J'avois donc résolu, en passant chez vous, de ne traiter de l'eucharistie avec qui que ce fût avant que de satisfaire, selon l'Evangile et l'apôtre, aux évêques que j'allois trouver. De là vient que je ne vous ai presque rien opposé ni accordé dans cette conférence, où vous étiez venu si indignement, pour ne pas dire le reste, comme vous verrez bien, si vous y faites réflexion. C'est la conférence de Brione. Il continue : De là vient aussi que je n'ai rien dit sur

(1) Lanfr. c. 4. Herm. Chr. 1189. Vita lib. II, c. 6. 1050. Dandul. ap. Baron. (3) Durand. an. 1050. (4) Apud Lanfr. p. 24, (2) Ital. Sac. to. 5. p. to. 9, Conc. p. 1056.



cette proposition sacrilège de Guillaume, que toute personne doit s'approcher à Pâques de la sainte table. Ce Guillaume étoit un autre moine du Bec, depuis abbé de Corneilles. Béranger continue :

Pour venir donc au fait, j'ai appris que Guillaume m'accuse à présent de n'avoir pu nier que Jean Scot ne soit hérétique; vous m'êtes témoin que cela est faux, si vous vous souvenez bien de mes paroles, quoique vous-même teniez Jean Scot pour hérétique. Je prie Dieu de ne vous pas permettre d'ignorer plus longtemps combien ce sentiment est inconsidéré, impie et indigne de votre sacerdoce; car vous démentez toutes les raisons de la nature, la doctrine de l'Evangile et de l'apôtre, si vous croyez avec Pascase ce qu'il s'imagine lui seul, que, dans le sacrement du corps du Seigneur, la substance du pain se retire absolument. Or, voici ce que j'ai dit de Jean, que je n'avois pas vu entièrement tout ce qu'il a écrit, comme il est vrai encore à présent, et que ce que j'en avois vu sur ce sujet, je pouvois le montrer dans les écrits de ceux que l'on devoit tenir pour hérétiques si Jean l'étoit, comme j'avois marqué dans ma lettre à Lanfranc, c'est-à-dire saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin.

Il continue : Je disois, au reste, que, si je trouvois dans Jean Scot quelque chose qui ne fût pas assez exact, je le désapprouverois facilement. En parlant ainsi je disois vrai, et j'évitois d'entrer en passant dans aucune discussion, pour la raison que j'ai dite. Ce brave homme, c'est Guillaume, avança seulement deux propositions qu'il avoit oui-dire que je soutenois : que les paroles mêmes de la consécration prouvoient que la matière du pain ne se retire pas du sacrement, et que la verge épiscopale n'est pas le soin des âmes. Quant à la première proposition, je l'ai soutenue, comme vous pouvez vous en souvenir, et elle est si claire qu'un jeune écolier peut la prouver, pourvu qu'il sache passablement la force de la construction des paroles. Quant à la seconde proposition, j'ai dit au contraire, et je le soutiens encore, que la verge épiscopale est le soin des âmes. Et maintenant ce que je devois dire devant les évêques, je voudrois, s'il y avoit sûreté, le dire au moins devant vous en présence de qui on voudroit. Mais, tant que je ne le puis, je vous conjure au nom du Seigneur de ne vous pas rendre faux témoin, en disant que j'ai condamné Jean Scot, et je vous avertis de craindre la malédiction de l'Evangile contre ceux qui, ayant la clef de la science, n'y entrent pas, et empêchent les autres d'y entrer, et le reproche du prophète contre ceux qui disent aux voyants de ne pas voir (1). Comme Arnoul me dit en votre présence de vous permettre de croire ce qu'on vous avoit

(1) Luc. XI, 52. Isai. XXX, 10.

appris, quoique toute mon application soit d'empêcher que l'on ne passe les bornes des pères, de l'évangéliste, de l'apôtre, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme. Si j'ai la liberté d'en parler avec vous, je m'assure de votre pénétration, que vous le verrez plus clair que le jour. Je vous ai écrit comme j'ai pu, attendant du Seigneur la commodité de conférer avec vous. Adieu. Telle est la lettre de Béranger, où l'on croit que les évêques dont il parle sont ceux qui doivent s'assembler au concile de Paris.

Ascelin lui répondit : J'ai reçu votre lettre avec joie, espérant voir bientôt votre correction; mais, l'ayant lue, ma joie s'est tournée en tristesse. O Dieu, où est cette vivacité, cette subtilité, ce bon sens dont vous étiez si bien pourvu? puisque vous avez même oublié, si vous ne le feignez pas, ce qui s'est passé dans notre conférence, je veux dire cette proposition de Guillaume, que tout homme doit à Pâques s'approcher de la table du Seigneur; car nous sommes témoins qu'il a dit seulement qu'on devoit s'en approcher, à moins que l'on eût commis quelque crime qui obligeât à s'en éloigner; ce qui ne se devoit faire que par l'ordre du confesseur, autrement c'est rendre inutiles les clefs de l'Eglise.

Quant à moi, j'ai soutenu ce que, moyennant la grâce de Dieu, je croirai toute ma vie comme certain et indubitable, savoir, que le pain et le vin sur l'autel, par la vertu du Saint-Esprit et le ministère du prêtre, deviennent le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Et je ne juge point inconsidérément de Jean Scot, puisque je vois qu'il ne tend qu'à me persuader que ce que l'on consacre sur l'autel n'est ni le vrai corps ni le vrai sang de Notre Seigneur. Ensuite vous dites que vous n'aviez pas lu son livre jusqu'à la fin; en quoi je ne puis assez admirer qu'un homme aussi sensé que vous loue si fort ce qu'il ne connoit pas. Au reste, je crois avec Pascase et les autres catholiques que les fidèles reçoivent à l'autel le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, et je ne combats point en cela les raisons de la nature, car je n'appelle nature que la volonté de Dieu, qui est toute puissante. Il lui soutient ensuite qu'il a été obligé d'abandonner Jean Scot sur un mauvais sens qu'il donnoit à une oraison de saint Grégoire. Il lui reproche d'être d'un autre sentiment que l'Eglise universelle, et soutient que le chantré Arnoul a eu raison de lui dire : Laissez-nous croire comme nous avons été instruits. Il vouloit, dit-il, vous détourner de changer ce chemin droit et battu que nous ont montré nos maîtres si saints, si sages et si catholiques. Il finit en l'exhortant à abandonner ce livre, qui avoit été condamné au concile de Verceil, qu'il nomme concile plénier, et à revenir à la tradition catholique.

Théoduin ou Déoduin, évêque de Liège, ayant appris que l'on devoit tenir un concile à Paris sur l'affaire de Béranger, écrivit ainsi à

Henri, roi de France (1) : Le bruit s'est répandu au-delà des Gaules et dans toute la Germanie que Brunon, évêque d'Angers, et Béranger de Tours, renouvelant les anciennes hérésies, soutiennent que le corps du Seigneur n'est pas tant son corps que l'ombre et la figure de son corps, détruisent les mariages légitimes, et renversent, autant qu'il est en eux, le baptême des enfants. On dit que, par le zèle que vous avez pour l'Eglise, vous avez convoqué un concile pour les convaincre publiquement, et délivrer de cet opprobre votre illustre royaume. Mais nous n'espérons pas qu'on le puisse faire, puisque Brunon est évêque, et qu'un évêque ne peut être condamné que par le pape. C'est ce qui nous afflige sensiblement, tous tant que nous sommes d'enfants de l'Eglise; car nous craignons que, si ces malheureux sont ouïs dans un concile où ils ne peuvent être punis, leur impunité ne produise un grand scandale.

C'est pourquoi nous prions tous votre majesté de ne les point écouter, jusqu'à ce que vous ayez reçu du saint-siège le pouvoir de les condamner. Encore ne faudroit-il point les entendre : il ne faut songer qu'à les punir. On a dû écouter les hérétiques, lorsque les questions n'avoient pas encore été bien examinées : maintenant tout est si bien éclairci par les conciles et par les écrits des pères, qu'il ne reste rien de douteux. Déoduin rapporte ensuite plusieurs passages des pères contre les erreurs de Béranger, et conclut ainsi : Nous croirons donc que Brunon et Béranger sont déjà anathématisés, et, par conséquent, vous n'avez qu'à délibérer avec vos évêques et les nôtres, avec l'empereur votre ami, et avec le pape même, de la punition qu'ils méritent.

On rapporte au même temps la lettre écrite à Béranger par Adelman, alors scolastique ou écolâtre de Liège, et depuis évêque de Bresse, qui commence ainsi : Je vous nomme mon frère de lait, à cause de la douce société où nous avons si agréablement vécu à l'école de Chartres, vous plus jeune, moi un peu plus grand, sous notre vénérable Socrate, il veut dire l'évêque Fulbert. Ensuite, il fait souvenir Béranger des entretiens que ce saint évêque avoit le soir avec eux en particulier dans un petit jardin près de la chapelle, où, leur parlant avec tant de tendresse, que souvent les larmes lui coupoient la parole; il les exhortoit à suivre le grand chemin, et à marcher soigneusement sur les traces des pères, sans jamais s'en écarter. Il ajoute : Dieu vous garde, mon saint frère, de donner dans les sentiers détournés; qu'il montre au contraire la fausseté des bruits qui se répandent de tous côtés contre vous, même en Allemagne, où je suis depuis long-temps comme étranger.

On prétend que vous vous êtes séparé de l'unité de l'Eglise, en disant que ce que l'on

immole tous les jours sur l'autel par toute la terre n'est pas le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, mais une figure et une ressemblance. L'ayant oui-dire il y a deux ans, je résolu de vous écrire, et d'en apprendre de vous-même la vérité. Mais, sachant que votre ami Paulin, primicier de Metz, étoit un peu plus proche de vous, je le priai de s'en charger, et il le promit. Il l'a négligé jusques ici, mais Dieu m'a fait trouver une autre occasion de vous écrire. Je vous conjure donc, par la miséricorde de Dieu et par la mémoire si chère de Fulbert, de ne point troubler la paix de l'Eglise catholique, pour laquelle tant de milliers de martyrs, et tant de saints docteurs, ont combattu, et qu'ils ont si bien défendue, que tous les hérétiques sont demeurés confondus. Il établit ensuite la créance commune de l'eucharistie sur les paroles de l'Ecriture, et montre que c'est toujours Jésus-Christ qui consacre, comme c'est toujours lui qui baptise.

LXXI. Concile de Paris.

Le concile de Paris se tint au jour nommé, seizième d'octobre mil cinquante. Il s'y trouva grand nombre d'évêques, de clercs, de nobles laïques, et le roi même y assista; mais Béranger n'y vint point, quoiqu'il en eût reçu ordre, et demeura avec son évêque Brunon, qu'il avoit engagé dans ses erreurs (1). Cependant Isembert, évêque d'Orléans, produisit publiquement dans le concile une assez grande lettre, et dit : Ordonnez, je vous prie, qu'on lise cette lettre de Béranger. Je ne l'ai pas reçue de lui, mais je l'ai interceptée, comme il l'envoyoit par un courrier à un de ses amis, nommé Paul. On croit que c'est Paulin, primicier de Metz. Cette lettre fut lue et écoutée avec une extrême attention; mais le concile en fut si scandalisé, qu'il en interrompit plusieurs fois la lecture pour témoigner son indignation. On condamna donc tout d'une voix Béranger avec ses complices; on condamna aussi le livre de Jean Scot, d'où les erreurs que l'on condamnoit étoient tirées; et on déclara que, si Béranger ne se rétractoit avec ses sectateurs, toute l'armée de France, ayant le clergé à la tête en habit ecclésiastique, iroit les chercher quelque part qu'ils fussent, et les assiéger jusqu'à ce qu'ils se soumissent à la foi catholique, ou qu'ils fussent pris pour être punis de mort. Telle fut la conclusion du concile de Paris.

Comme le roi étoit abbé de Saint-Martin de Tours, il donna ordre d'ôter à Béranger le revenu qu'il tiroit en qualité de chanoine de cette église; de quoi Béranger se plaignit par lettre à un abbé, nommé Richard, qui avoit accès auprès du roi (2). Il le prie d'exciter ce prince à réparer par quelque libéralité la perte qu'il lui fait souffrir sans sujet. Ensuite il offre de

(1) Durand. Troarn.

(2) To. 2, Spicil. p. 510; to. 9, Conc. p. 1062.

(1) To. 9, Conc. p. 1061, to. 4, Analect. p. 396.



montrer au roi et à qui il lui plaira, que c'est très-injustement qu'au concile de Verceil on a condamné Jean Scot et approuvé Pascase. Le roi doit savoir, ajoute-t-il, que Jean Scot n'a écrit qu'à la prière du grand Charles, son prédécesseur, si zélé pour la religion. De peur que l'erreur des hommes grossiers et ignorants de ce temps-là ne prévalût, il chargea ce savant homme de recueillir dans les Ecritures de quoi les désabuser. C'est Charles le chauve dont il parle.

## LXXII. Commencement de Lanfranc.

Lanfranc, cet illustre adversaire de Bérenger, étoit Italien, né à Pavie, d'une famille de sénateurs, et son père étoit du nombre des conservateurs des lois de la ville (1). Lanfranc le perdit en bas âge; et, comme il devoit lui succéder dans sa dignité, il quitta Pavie pour aller faire ses études; et, après y avoir donné beaucoup de temps, il revint parfaitement instruit de toutes les lettres humaines. Ensuite il sortit de son pays, passa les Alpes, et vint en France du temps du roi Henri et de Guillaume, duc de Normandie. Il arriva en cette province suivi de plusieurs écoliers de grande réputation, et s'arrêta à Avranches, où il enseigna quelque temps. Mais, considérant combien il est vain de chercher l'estime des créatures, il résolut de chercher uniquement de plaire à Dieu, et voulut même éviter les lieux où il y avoit des gens de lettres qui pourroient lui rendre honneur.

Cependant, comme il alloit à Rouen, sur la fin du jour, passant par une forêt au delà de la rivière de Risle, il rencontra des voleurs, qui, lui ayant ôté tout ce qu'il avoit, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux du capuce de sa chape. L'éloignèrent du chemin et le laissèrent dans des broussailles épaisses. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il plaignoit son infortune. Quand la nuit fut venue, étant rentré en lui-même, il voulut chanter les louanges de Dieu, et ne put, parce qu'il ne l'avoit point appris. Alors il dit : Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude, j'y ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi de ce péril; et, avec votre secours, je réglerai ma vie de telle sorte, que je puisse vous servir. Au point du jour, il ouït des voyageurs qui passaient, et se mit à crier pour leur demander du secours. D'abord ils eurent peur, puis, remarquant que c'étoit la voix d'un homme, ils s'approchèrent, et, ayant appris qui il étoit, ils le délivrèrent et le ramenèrent dans le chemin. Il les pria de lui montrer le plus pauvre monastère qu'ils conussent dans le pays. Ils lui répondirent :

(1) Vita Sæc. 5, Ben. to. 17, p. 834. part. 2, p. 635. Boll. 28 mai,

Nous n'en connoissons point de plus pauvre que celui qu'un certain homme de Dieu bâtit ici proche; et, lui en ayant montré le chemin, ils se retirèrent.

C'étoit l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin. Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce bon abbé occupé à bâtir un four où il travailloit de ses mains. Après s'être salués, l'abbé lui demanda s'il étoit Lombard, le reconnoissant apparemment à son langage. Oui, répondit Lanfranc, je le suis. Que désirez-vous? dit Hellouin. Je veux être moine, répondit-il. Alors l'abbé commanda à un moine, nommé Roger, qui travailloit de son côté, de lui donner le livre de la règle, comme saint Benoît ordonne de la faire lire aux postulants (1). Lanfranc, l'ayant lue tout entière, dit qu'avec l'aide de Dieu il observeroit volontiers tout ce qu'elle contenoit; après quoi l'abbé, sachant qui il étoit et d'où il venoit, lui accorda sa demande. Il se prosterna sur le visage, et baisa les pieds de l'abbé, dont il admiroit dès lors l'humilité et la gravité.

## LXXIII. Hellouin, abbé du Bec.

Hellouin, ou, comme on disoit alors, Herluin, étoit un gentilhomme du pays. Son père, Ansgot, descendoit des premiers Normands qui vinrent de Danemark; sa mère, Héloïse, étoit parente des comtes de Flandre (2). Hellouin fut élevé par Gislebert, comte de Brionne, petit-fils du duc Richard I<sup>er</sup>, et, de tous les seigneurs de sa cour; c'étoit lui qu'il chérissoit le plus, car il passoit pour un des plus braves et des plus adroits aux armes de toute la Normandie; son mérite étoit connu du duc Robert et des princes étrangers. Il avoit déjà trente-sept ans, et vivoit dans l'état le plus agréable, selon le monde, quand il commença à s'en dégoûter et à rentrer en lui-même. Il alloit plus souvent à l'église, où il prioit avec larmes, et y passoit quelquefois les nuits. Il venoit plus rarement à la cour du comte de Brionne: ce n'étoit plus la même application aux armes, la même propreté en ses habits; tout son extérieur étoit négligé. Souvent il jeûnoit tout le jour, et, mangeant à la table du comte, il ne prenoit que du pain et de l'eau; il en vint jusqu'à ne vouloir plus monter à cheval, et à ne marcher que sur un âne. On s'en moquoit, et on le traitoit d'insensé; mais il demeurait ferme en sa sainte résolution, et passa trois ans en cet état.

Ce qui le retenoit à la cour étoit le désir de conserver les terres qu'il tenoit du comte, pour les consacrer à Dieu. Outre qu'il ne savoit quel genre de vie embrasser, et à qui s'adresser pour sa conduite, tant la Normandie étoit alors dépourvue de bons guides pour la

(1) Reg. c. 58.

(2) Vita Sæc. 6, Ben. part. 2, p. 343.

vie spirituelle. Les prêtres et les évêques mêmes étoient mariés publiquement, et portoient les armes contre les laïques; tous gardoient encore les mœurs des anciens Danois. Enfin il découvrit au comte le dessein qu'il avoit de se retirer dans un monastère, et obtint de lui pour récompense de ses services la disposition de ses biens et de tous ceux de sa famille. Aussitôt il commença à bâtir un monastère dans une de ses terres, nommée Borneville, et, non content de conduire l'ouvrage, il y travailloit de ses mains. Il creusoit la terre, portoit sur ses épaules les pierres, le sable et la chaux, maçonnoit lui-même, et en l'absence des autres il amassoit ce qui étoit nécessaire pour leur travail. Il jeûnoit tous les jours, et ne mangeoit qu'à la fin de la journée, après avoir fini son ouvrage (1). C'étoit l'an mil trente-quatre, et Hellouin, qui avoit alors quarante ans, ne savoit pas lire, suivant les mœurs de la noblesse de ce temps-là, qui méprisoit entièrement les lettres. A cet âge, il commença à apprendre le psautier, et y employoit presque toute la nuit pour ne rien perdre du travail de la journée. Il ne laissa pas depuis d'entendre si bien le sens des saintes Ecritures, qu'il étonnoit les gens de lettres.

Voulant apprendre la vie monastique, il alla à un certain monastère; et, après avoir fait sa prière, il s'approcha avec grand respect de la porte de la maison, comme si c'eût été la porte du paradis. Mais, voyant des moines bien éloignés de la gravité de leur profession, il en fut troublé, et ne savoit plus quel genre de vie il devoit embrasser. Alors le portier le voyant entrer plus avant, et le prenant pour un voleur, le saisit par le cou de toute sa force, et le tira hors de la porte, le tenant aux cheveux. Hellouin souffrit cet affront sans dire une parole. A Noël, il alla à un autre monastère de plus grande réputation. Mais il y vit les moines, pendant la procession, saluer en riant les séculiers d'une manière indécente, montrer avec complaisance leurs beaux ornements, et s'empresse à qui entre-roit le premier, jusque-là que l'un d'eux donna à celui qui le pressoit un tel coup de poing, qu'il le fit tomber à la renverse, tant les mœurs des Normands étoient encore barbares. Toutefois, la nuit suivante, étant demeuré pour prier en un coin de l'église, il vit avec grande consolation un moine, qui, sans le voir, se vint mettre auprès de lui, et demeura en prières jusqu'au jour, tantôt prosterné, tantôt à genoux.

Ne trouvant donc point de monastère à son gré, il revint à celui qu'il bâtissoit, et en fit consacrer l'église par Herbert, évêque de Lisieux, qui en même temps lui donna l'habit monastique; et trois ans après, comme il avoit déjà rassemblé plusieurs disciples, il

(1) Chr. Becc.

l'ordonna prêtre et abbé (1). Hellouin continua à montrer l'exemple du travail. Après que l'office étoit achevé à l'église, il marchoit le premier aux champs, soit pour labourer, soit pour semer, soit pour porter du fumier ou le répandre, soit pour arracher des épines, tous travailloient et revenoient à l'église à toutes les heures de l'office. Leur nourriture étoit du pain de seigle, et des herbes cuites au sel et à l'eau: encore n'avoient-ils que de l'eau bourbeuse. Le mère de l'abbé se donna aussi à Dieu, et se retira près de lui, pour laver les habits des moines, et leur rendre toutes sortes de services.

Quelque temps après, Hellouin quitta Borneville pour transférer son monastère à un lieu plus commode, nommé le Bec, du nom d'un petit ruisseau qui y passe; et en peu d'années il y bâtit une église et des lieux réguliers. Mais, comme les besoins du monastère l'obligeoient d'agir au dehors, il lui falloit un homme capable de contenir les moines au dedans, et il étoit fort en peine de le trouver, quand Dieu lui envoya Lanfranc, l'an mil quarante-un, de la manière que j'ai dit. Hellouin crut alors que ses prières étoient exaucées; et ils se respectoient mutuellement. L'abbé admiroit l'humilité d'un si savant homme, qui lui obéissoit en tout avec une soumission parfaite. Lanfranc admiroit la science spirituelle de ce laïque converti et élevé au sacerdoce depuis si peu de temps; et il reconnoissoit que l'esprit souffle où il veut (2). Hellouin étoit d'ailleurs très-habile pour les affaires du dehors, pour les bâtiments, pour le soin de la subsistance, sans que cette application portât préjudice à son intérieur. Comme il savoit très-bien les lois du pays, il soutenoit parfaitement ses droits, et étoit l'arbitre des différents entre les autres.

Lanfranc passa trois ans dans une entière solitude, s'instruisant des devoirs de la vie monastique, et particulièrement des divins offices, suivant la promesse qu'il avoit faite à Dieu quand il fut pris par les voleurs. Il parloit à peu de personnes, et étoit peu connu même dans le monastère. Mais ensuite le bruit de sa retraite se répandit, et la réputation qu'il avoit déjà acquise rendit fameux le monastère du Bec et l'abbé Hellouin. Les clercs y accouroient, les grands y envoyoient leurs enfants, les maîtres des écoles les plus fameuses venoient l'écouter; et en sa considération plusieurs seigneurs donnèrent des biens à l'abbaye. Il n'en étoit pas moins humble; et un jour, comme il lisoit au réfectoire, le supérieur le reprit sur un mot qu'il avoit bien prononcé, et il le prononça mal par obéissance. Il songea même à se retirer, voyant l'indocilité et la grossièreté des moines du Bec, dont quelques-uns, envieux de son mérite, craignoient de l'avoir pour supérieur.

(1) Orderic. lib. v.

(2) Vita Lanfr. n. 3. Jo. III, 8.



Il se proposoit donc de vivre en ermite; mais l'abbé Hellouin en fut averti par révélation, et le conjura tendrement de ne le pas abandonner. Lanfranc, se voyant découvert, lui demanda pardon, promit de ne le quitter jamais, et de lui obéir en tout. Hellouin le fit prieur, lui donnant toute l'intendance du monastère; et depuis ils vécurent toujours dans une parfaite union.

## LXXIV. Eglise d'Espagne.

En Espagne, Alphonse V étant mort l'an mil vingt-huit, son fils, Véremond III, lui succéda et régna dix ans; mais il mourut jeune et sans enfants, et laissa le royaume de Léon à Ferdinand I<sup>er</sup>, qui avoit épousé sa sœur. Il étoit fils de Sanche le grand, roi de Navarre, et, ayant aussi le comté de Castille, il en prit le nom, et est compté pour premier roi de Castille. Il commença à régner l'an mil trente-huit, et régna vingt-neuf ans; on lui donne, comme à son père, le surnom de grand. Il fit tenir un concile à Coyac, dans le diocèse d'Oviédo, l'an mil cinquante (1), ère mil quatre-vingt-huit, où assistèrent neuf évêques, savoir: ceux d'Oviédo, de Léon, d'Astorga, de Palencia, de Viséu, de Calahorra, de Pampelune, de Lugo, et d'Iria ou Compostelle; il y avoit aussi plusieurs abbés, et tous les grands du royaume. La reine Sancha est nommée en tête de ce concile avec le roi, son époux, parce que c'étoit elle qui étoit proprement reine de Léon.

On y fit treize canons, entre lesquels il y a quelques réglemens pour le temporel, aussi étoit-ce une assemblée mixte. On y ordonne la résidence aux évêques et aux clercs; on leur défend de porter des armes ou des habits indécents, ou de loger avec des femmes; de sacrifier dans des calices de bois ou de terre, ce qui montre la pauvreté du pays. On recommande, aux archidiacres et aux prêtres, d'inviter à la pénitence les adultères, les homicides et les autres pécheurs, et, s'ils ne la font, de les séparer de l'Eglise. On recommande d'observer le dimanche, en commençant aux vêpres du samedi, et assistant le dimanche à la messe et à toutes les heures. Défense aux chrétiens de loger ou manger avec les juifs; ordonné de jeûner le samedi. Tous les moines et les religieuses suivront la règle de saint Benoît, et seront soumis aux évêques (2).

## LXXV. Actions de Léon IX.

Au commencement de l'année suivante, mil cinquante-un, le pape Léon IX étoit encore en Allemagne, et il célébra la purification à Augsbourg avec l'empereur Henri et un grand

nombre d'évêques et de seigneurs (1). L'archevêque de Ravenne, Hunfroy, s'y trouva par ordre de l'empereur; et, ayant rendu au pape tout ce qu'il avoit usurpé sur l'Eglise romaine, il lui demanda l'absolution de l'excommunication prononcée contre lui au concile de Vercell l'année précédente. Comme il étoit prosterné aux pieds du pape, et que tous les évêques présents intercédèrent pour lui, le pape dit: Dieu lui donne l'absolution de tous ses péchés selon sa dévotion. L'archevêque se leva avec un rire moqueur; et le pape, fondant en larmes, dit tout bas à ceux qui étoient proche: Hélas! ce misérable est mort. L'archevêque de Ravenne fut à peine arrivé chez lui qu'il mourut subitement, et, à ce que l'on disoit, de poison.

Ensuite le pape retourna à Rome, et, après Pâques, y tint un concile, où il excommunia Grégoire, évêque de Vercell, pour adultère commis avec une veuve fiancée à son oncle. Cette censure avoit été prononcée en l'absence et à l'insu de l'évêque; mais il vint peu après à Rome, et, ayant promis satisfaction, il fut rétabli dans ses fonctions. On rapporte à ce concile un décret du pape Léon, portant que les femmes qui, dans l'enceinte des murs de Rome, se seroient prostituées à des prêtres, seroient, à l'avenir, adjugées aux palais de Latran comme esclaves; ce qui fut depuis étendu aux autres églises (2).

Le même pape donna, à l'Eglise de Saint-Pierre de Rome, la dime des oblations que l'on y offroit sur l'autel, et en marqua l'emploi pour les réparations, la décoration et le luminaire de la même église; ce qui peut faire juger combien ces offrandes étoient abondantes (3). Ce pape, par une lettre adressée au clergé et au peuple d'Ossimo, condamna la mauvaise coutume de quelques lieux, où, après la mort de l'évêque, le peuple entroit à main armée dans sa maison, pillait tous ses biens, brûlait les maisons de campagne, coupoit les vignes et les arbres. Quand l'évêque auroit offensé quelqu'un pendant sa vie, dit le pape, quel mal a fait Jésus-Christ, à qui cette église est demeurée en garde? et faut-il que la subsistance des pauvres périsse? Il défend donc ce sacrilège sous peine d'anathème. Pierre Damien se plaignoit, quelques années auparavant au pape Clément II, de ce que les crimes de l'évêque d'Ossimo demeureroient impunis; et ce fut apparemment la mort de ce scélérat qui donna occasion à la lettre de Léon IX. Ce fut aussi à Rome et vers ce même temps, qu'il se choisit un successeur pour le siège de Toul, savoir, Udon, primicier, qu'il avoit déjà fait bibliothécaire et chancelier de l'Eglise romaine, et qu'il aimoit comme son fils pour son zèle et ses autres bonnes qualités. Il envoya un exprès à

(1) Herm. an. 1051. Vita Leon. lib. II, c. 7. Opusc. 18, c. 7. (2) To. 9, Conc. p. 985. (3) Herman. Petr. Dam. Ep. 10.

(1) Sup. liv. LVIII, n. 31; to. 9, p. 1063. (2) C. 7, 8, 10, 13, 1, 3, 4, 6, 11, 2.

l'empereur pour avoir son agrément, et Udon tint le siège de Toul jusqu'en mil soixante-dix. L'empereur célébra à Goslar la fête de Noël en mil cinquante-un, et y trouva des manichéens, qu'il fit pendre, de l'avis de toute l'assemblée, de peur que cette hérésie ne s'étendît plus loin (1).

## LXXVI. Ecrit de Pierre Damien contre les clercs impudiques.

On peut rapporter à ces temps-là, c'est-à-dire aux premières années de Léon IX, l'écrit que Pierre Damien lui adressa pour avoir sa décision, touchant les clercs infectés de péchés abominables. Il y en a, dit-il, qui veulent bien recevoir la pénitence, quelque rude qu'elle soit, mais ils ne peuvent se résoudre à perdre leur rang dans l'Eglise; quelques évêques, peut-être trop indulgents, ne jugent dignes d'être déposés que ceux qui sont tombés dans le dernier degré de corruption. Pour nous, il nous semble que quiconque est dans ces habitudes criminelles, doit être exclu des ordres, ou en déchoir s'il est déjà promu. On objecte la nécessité de trouver des ministres pour le service de l'Eglise; mais, par cette raison, on mettra des coupables même dans les premières places (2). Et ne peut-on pas dire que ceux-là sont tombés dans le sens réprouvé, qui, après de telles chutes, veulent encore demeurer dans le ministère ecclésiastique? L'apôtre juge digne de mort non-seulement ceux qui commettent ces crimes, mais encore ceux qui y consentent; toutefois, il ne parle que des gentils (3). Qu'auroit-il dit s'il avoit vu cette plaie dans le corps même de l'Eglise et jusque dans le clergé? L'abus est venu dans un tel excès, que les pères spirituels pèchent avec leurs propres enfants, et que les coupables se confessent à leurs complices, qui, ne leur imposant point de pénitences convenables, ne leur donnent point les moyens de se relever de leurs chutes. Ils s'appuient sur de fausses règles que l'on trouve mêlées avec les canons, et dont je mettrai ici quelques-unes, pour montrer que toutes les autres semblables, quelque part qu'on les rencontre, sont fausses et apocryphes (4). Si un prêtre qui n'est pas moine, a péché avec une fille, il fera deux ans de pénitence, et pendant les trois carêmes il jeûnera au pain et à l'eau, le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi: si c'est avec une religieuse et par habitude, la pénitence sera de cinq ans. Un simple clerc, qui aura péché avec une fille, fera pénitence six mois, un chanoine de même; si c'est fréquemment, deux ans.

L'auteur rapporte quelques autres exemples de ces faux canons sur des cas plus infâmes,

(1) Petr. Dam. 1. Ep. 3. Vita Leon. lib. II, c. 8. Herman. 1052. (2) Petr. Dam. Opusc. VII, c. 2, 3, 4, 5. (3) Rom. I, 32. (4) C. 6, 7, 10.

et continue: Quiconque a tant soit peu de connaissance des canons sait que la pénitence d'un prêtre tombé en fornication est de dix ans; pour ne point parler des plus sévères, et pour les laïques de trois ans. Ainsi les clercs, suivant ces prétendus canons, qui ne leur imposent que six mois, seront traités plus doucement que les laïques. Mais qui a fabriqué ces canons (1)? Il est certain que tous les canons authentiques ont été publiés par les conciles ou par les papes, et il n'est permis à aucun particulier d'en faire. Que si on demande l'auteur de ceux-ci, on les trouvera différemment marqués en différents exemplaires. Quelques-uns les attribuent à Théodore, d'autres au pénitentiel romain, d'autres les appellent canons des apôtres. C'est qu'en effet on n'en connoît point les auteurs. Ce Théodore doit être l'archevêque de Cantorbéry, à qui l'on a faussement attribué plusieurs canons pénitentiels, outre les siens (2).

Pierre Damien rapporte ensuite les canons du concile d'Ancyre, qui, pour les péchés dont il s'agit en ce traité, ordonnent même aux laïques des pénitences de vingt-cinq ans (3). Il ajoute l'autorité de saint Basile, touchant les moindres approches de ces crimes, et celle du pape Sirice, qui déclare tout laïque mis en pénitence indigne de la cléricature. Il conclut en priant le pape de décider, après avoir consulté les canons et les hommes spirituels. Le pape lui fit réponse, louant son ouvrage, et avouant que, selon la sévérité des canons, les degrés de péchés qu'il a marqués méritent tous quatre la privation de tous les ordres; toutefois, usant de clémence, il ne prononce la peine de déposition que contre les clercs les plus criminels. Ce qui donne lieu de croire que le nombre des coupables étoit trop grand pour les traiter à la rigueur (4). Le pape Léon IX, ayant écouté trop facilement des calomnies contre Pierre Damien, ce saint homme lui écrivit avec beaucoup d'humilité et de fermeté, le priant de ne point le condamner sans examen, et ne désirant ses bonnes grâces qu'autant qu'elles lui étoient utiles pour son salut.

## LXXVII. Livre Gratissimus.

Pendant le carême de l'an mil cinquante-deux, l'empereur Henri donna l'archevêché de Ravenne à Henri, à qui Pierre Damien adressa peu de temps après un écrit, qui commence ainsi: J'ai cru ne vous pouvoir offrir de présent plus convenable au commencement de votre épiscopat, que celui que j'ai composé sur le sacerdoce (5). Je crois que vous n'ignorez pas combien depuis trois ans on a disputé en trois conciles de Rome, touchant ceux que

(1) C. 11, 12. (2) Sup. liv. XL, n. 46. (3) C. 13. Sup. liv. X, n. 16. Conc. Ancyre. c. 13, 15, 16. (4) Leo. Epist. 17. Leo. I, Epist. 4. (5) Herm. Chr. 1052. Opus. VI.



les simoniaques ont ordonnés gratuitement, et combien on en dispute encore tous les jours en ces quartiers; jusque-là que quelques évêques ont réordonné les clercs que ces simoniaques avoient ordonnés. C'est pourquoi la plupart de nos frères me pressent d'en dire mon avis; et je m'en suis défendu jusqu'à présent, espérant en recevoir la permission du pape; car on disoit qu'il passeroit bientôt par ici. Mais, me souvenant que dans le dernier concile il a prié tous les évêques de demander à Dieu de les éclairer sur ce point, j'ai cru que j'obéissois à son ordre, en m'efforçant de résoudre cette question.

Entrant en matière, il montre que Jésus-Christ étant la source de toutes les grâces qui se répandent dans son église, c'est lui qui confère tous les sacrements par ses ministres; et que, comme c'est lui qui baptise, c'est lui aussi qui donne l'ordination. Par conséquent il n'est pas plus permis de réordonner que de rebaptiser, parce que la validité du sacrement ne dépend point de la vertu du ministre. De là vient que toutes les ordinations faites par le pape Libère, hérétique et séditionnaire, ont été reconnues bonnes, quoiqu'il ait vécu six ans après son apostasie. De même, quoique le pape Vigile fût un scélérat et un impie, aucun de ses successeurs n'a pensé à casser ce qu'il avoit fait (1). L'auteur rapporte ensuite les exemples de plusieurs pécheurs publics de son temps qui passoient pour avoir fait des miracles, savoir: Raimbauld, évêque de Fiesole, simoniaque et concubinaire; Marin, prêtre concubinaire, et deux autres prêtres qu'il ne nomme point, dont la vie étoit toute séculière (2). Au contraire, il rapporte plusieurs exemples de saints personnages, qui, bien qu'ordonnés par des simoniaques, avoient offert le saint sacrifice toute leur vie, savoir: Ronald de Camérino, Amique de Ramibone, Guy de Pomposie, Firman de Fermo, et plusieurs autres. Sur les corps desquels, ajoute-t-il, par l'autorité du concile, on a dressé des autels où il se fait des miracles. Hubert, évêque de Rimini, avoit acheté ce siège neuf cents livres monnoie de Pavie; et toutefois c'est lui qui avoit ordonné prêtre le bienheureux Ardouin, par qui Dieu fait tant de miracles, et qui a offert le saint sacrifice jusqu'à la fin de sa vie.

Il montre l'inconvénient de l'opinion contraire, suivant laquelle depuis plus d'un siècle il n'y avoit plus de christianisme en Italie, mais seulement une vaine apparence de religion; et les peuples seroient obligés de quitter leurs évêques pour s'adresser à ceux qui seroient validement ordonnés; ce qui confondroit tout l'ordre de la hiérarchie. Il exhorte les évêques à s'opposer à cette erreur, et à conseiller au pape de ne pas envelopper les innocents dans la même condamnation avec les

coupables. Il rapporte ce que le pape Léon avoit déjà ordonné sur ce sujet, et loue l'empereur Henri d'avoir employé son autorité pour exterminer la simonie (1). Cet ouvrage fut nommé *Gratissimus*, c'est-à-dire très-agréable, à cause du plaisir qu'il fit à ceux dont les ordinations étoient révoquées en doute.

## LXXVIII. Eglises de France.

En France, Jourdain, évêque de Limoges, étant mort (2), plusieurs du clergé et de la noblesse allèrent trouver Guillaume, duc d'Aquitaine. Le priant de leur donner un évêque. Il prit le conseil des seigneurs de toute l'Aquitaine, des clercs et des vassaux de l'église vacante; et, après une mûre délibération, Itier fut élu du consentement du duc et du vicomte Adémar, par les suffrages de tout le clergé et le peuple, le quatrième de janvier l'an mil cinquante-deux, la vingt-deuxième année du roi Henri. Il fut ordonné par les évêques qui étoient présents, savoir, Aimond, archevêque de Bourges, Rencon, évêque de Clermont, et Gérard de Périgueux, du consentement des évêques de Rhodès, d'Alby et de Cahors. Il est remarquable que dans cet acte le roi n'est nommé que pour la date.

La même année, le pape et le roi autorisèrent la fondation de l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne (3). Le fondateur fut Robert, né dans le même pays, et fils d'un Géraud, que l'on croyoit être de la famille de saint Géraud d'Aurillac. Robert fut mis dès sa jeunesse entre les chanoines de Saint-Julien de Brioude, et reçut avec le temps tous les ordres, même la prêtrise, avançant toujours en vertu. Il avoit un grand zèle pour la conversion des pécheurs, et une telle affection pour les pauvres, qu'il fonda un hôpital près de Brioude. L'amour de la retraite lui fit prendre le chemin de Clugny; mais, ayant été découvert, on le ramena malgré lui, tant il étoit aimé de tous, particulièrement des pauvres. Il conserva toutefois le dessein de se retirer dans un désert, avec deux ou trois personnes, et d'y bâtir un monastère.

Un gentilhomme, nommé Etienne, qui, se sentant chargé de péchés, étoit touché d'un grand désir de pénitence, s'adressa à Robert, qui lui conseilla de quitter le monde, offrant de se retirer avec lui; mais il l'exhorta à chercher un troisième compagnon, et quelque petite église abandonnée dans un désert, où ils pussent vivre de leur travail, et des racines qu'ils trouveroient. Il vouloit même que ce fût une paroisse, afin de ne donner sujet à personne de se plaindre, qu'il faisoit un nouvel établissement. Un autre gentilhomme, nommé Dalmace, ami d'Etienne, s'offrit pour se join-

(1) C. 1, 2, 3, 9, 10, etc. Sup. liv. xxxii, n. 57. c. 18. 10. Sup. liv. xiii, n. 46. (2) C. 29.

(1) C. 34, 35, 36. part. 2, p. 188. Sup. liv. (2) To. 9, Conc. p. 1068. liv, n. 22. (3) Vita Sæc. 6, Ben.

## LXXIX. Fin d'Halinard, archevêque de Lyon.

dre à eux, et Robert les ayant trouvés fermes dans leur résolution, ils allèrent s'établir à une église abandonnée, qu'Etienne avoit remarquée allant au Puy en Velay, et qu'ils obtinrent facilement, avec le désert d'alentour, de deux chanoines du Puy à qui elle appartenait. Ils eurent beaucoup à souffrir, non-seulement de la stérilité du lieu, mais de la dureté des voisins, qui les chargeoient d'injures et de menaces, les traitant d'insensés de venir, sans rien avoir, s'établir dans un lieu où ils n'auroient pu subsister même avec des provisions.

Robert encourageoit ses deux disciples, et tandis qu'ils travailloient de leurs mains, il s'appliquoit à la lecture et à la prière, pour avoir de quoi les instruire. Enfin, par leur travail et leur patience, ils surmontèrent toutes les difficultés, et adoucirent si bien les esprits farouches de leurs voisins, que plusieurs se joignirent à eux, tant des nobles que des clercs. Les miracles que faisoit Robert contribuèrent beaucoup à lui attirer des disciples; mais il les attribuoit aux martyrs saint Vital et saint Agricole, à qu'on église étoit dédiée. Enfin la multitude de ceux qui vouloient vivre sous sa conduite l'obligea d'accepter les terres et l'argent qu'on lui offroit pour la fondation d'un monastère; et il commença à le bâtir au même lieu par le conseil de Rencon, évêque de Clermont, dans le diocèse duquel il étoit. Robert s'étoit retiré en mil quarante-trois; il commença son nouveau monastère environ trois ans après, et il l'acheva en mil cinquante-deux, comme il paroît par une bulle du pape Léon IX, datée du second jour de mai, et par des lettres-patentes du roi de France Henri, datées du vingtième de septembre, et souscrites de plusieurs évêques et de plusieurs seigneurs, savoir, Aymon, archevêque de Bourges, Arnould de Tours, Agobert, évêque d'Orléans, Helmuin d'Autun, Mainard, archevêque de Sens, Enzelin, évêque de Paris, Gui de Châlons-sur-Saône (1). Les principaux seigneurs sont: Odon, frère du roi, Robert, duc de Bourgogne, aussi son frère, Guillaume, duc d'Aquitaine, Guillaume, duc de Normandie. On nommoit dès-lors cette abbaye la Chaise-Dieu, en latin *Casa Dei*, c'est-à-dire la maison de Dieu. Robert en fut le premier abbé, et y gouverna jusqu'à trois cents moines. Il répara environ cinquante églises abandonnées depuis long-temps, et la Chaise-Dieu devint dans la suite le chef d'un ordre ou grande congrégation de plusieurs monastères sous la règle de saint Benoît, dont sortirent plusieurs personnages illustres. Robert mourut l'an mil soixante-sept, le dix-septième d'avril, et il est honoré entre les saints.

Halinard, archevêque de Lyon, avoit presque toujours suivi Léon IX depuis qu'il fut pape. Il le fit venir, avec les autres évêques de Gaule, au concile qu'il tint à Rome dès l'année mil quarante-neuf, première de son pontificat. Halinard l'accompagna au concile de Reims de la même année, et ensuite à un autre concile de Rome, après lequel il revint avec lui en France (1). Etant à Langres, il en ordonna évêque Ardouin, en présence du pape, à la place de Hugues, déposé au concile de Reims. L'année suivante, il retourna à Rome, et suivit le pape à Bénévent, à Capoue, au mont Cassin et au mont Gargan (2). Car, comme il étoit puissant en paroles et avoit un grand talent de persuader, il servoit au pape de médiateur pour traiter la paix avec les Normands.

Le pape étant revenu de ce voyage, et se disposant à aller trouver l'empereur sur la frontière de Hongrie, ordonna à Halinard de demeurer à Rome jusqu'à son retour. Alors Hugues, ancien évêque de Langres, qui étoit à la suite de l'archevêque, pria le pape de lui imposer une pénitence pour obtenir l'absolution de ses péchés; mais le pape, le voyant touché d'un véritable repentir, dit que ce qu'il avoit souffert suffisoit, et lui donna aussitôt l'absolution. Même à son départ il lui fit de grands présents, et lui permit de rentrer dans son évêché; mais il mourut en revenant. Halinard, étant donc à Rome, prêt à se séparer de Hugues et des autres qui retournoient en France, fit un repas avec eux, où on lui servit un poisson empoisonné. Tous ceux qui en mangèrent en moururent, les uns dans les huit jours, les autres après une longue maladie. L'archevêque Halinard en mourut le vingt-neuvième de juillet mil cinquante-deux, après avoir tenu sept ans le siège de Lyon. Les nobles romains le firent enterrer à Saint-Paul avec grand honneur. Il laissa ses ornements et son argenterie à Saint-Bénigne de Dijon, dont il étoit abbé depuis vingt ans; il y donna beaucoup de livres; et, entre les sciences où il s'appliquoit, il étudioit particulièrement la géométrie et la physique (3). Son successeur dans l'archevêché de Lyon, fut Philippe premier du nom.

## LXXX. Le pape en Allemagne.

Le pape Léon IX fit donc cette année, mil cinquante-deux, un troisième voyage en Allemagne, pour empêcher la guerre entre l'empereur et André, roi de Hongrie (4). Ce prince refusoit de continuer le tribut que ses prédécesseurs payoient à l'empereur; et le pape

(1) Mabill. Observ. ad Ferr. edit. Baluz. p. 524. Vit. n. 8. Append. ad Lup.

(1) Vita Halin. n. 8. Sæc. 6, Ben. par. 2, p. 39. 1031. (2) Sup. n. 62. (3) Vita ibid.



avait envoyé plusieurs nonces pour persuader aux Hongrois de continuer cette marque de sujétion. Ils l'avoient promis, pourvu qu'on leur pardonnât le passé; et c'est pour y faire consentir l'empereur que le pape entreprit ce voyage. Il avait encore un autre motif, et plus pressant, qui étoit de demander à l'empereur du secours contre les Normands établis en Italie, où ils faisoient de grands désordres, particulièrement contre les églises. Le pape, étant arrivé en Allemagne, trouva l'empereur disposé à accorder la paix aux Hongrois; mais le roi André, qui l'avoit engagé à ce voyage, ne la voulut plus; et le pape, indigné de se voir ainsi moqué, le menaça d'excommunication. Il revint avec l'empereur, car ils avoient été jusqu'en Hongrie, et passa le reste de l'année en Allemagne.

Comme il étoit à Ratisbonne, les moines de Saint-Emmeran lui firent voir des reliques, qu'ils disoient être de saint Denis, aréopagite et premier évêque de Paris, prétendant qu'elles leur avoient été données par l'empereur Arnoul. On trouve même une bulle sous le nom de Léon IX, adressée au roi de France et à ses sujets, qui porte qu'en la présence et à la prière de ses ambassadeurs, ces reliques ont été examinées et vérifiées être de saint Denis (1). Mais outre que jamais auparavant on n'avoit parlé de cette translation à Ratisbonne, cette bulle, datée du septième d'octobre mil cinquante-deux, est tenue pour fautive par les savants; et nous avons une relation portant que le neuvième de juin de l'année suivante, Odon, frère du roi Henri, se transporta par son ordre au monastère de Saint-Denis, avec plusieurs seigneurs de sa cour, pour assister à la vérification des reliques du saint, que Dagobert avoit fait mettre avec celles de ses deux compagnons en deux coffres d'argent, fermés avec grand artifice, et placés derrière l'autel dans une grotte profonde (2). Cette reconnaissance des reliques de saint Denis se fit en présence de deux archevêques, Guy de Reims et Robert de Cantorbéry, de cinq évêques, dont le premier étoit Imbert de Paris, de six abbés et de plusieurs seigneurs.

Le pape et l'empereur célébrèrent à Wormes la fête de Noël de l'an mil cinquante-deux. Le pape dit la messe solennelle le jour de la fête, et le lendemain fit officier Liupold, archevêque de Mayence, parce que c'étoit dans sa province. Saint Bardonn étoit mort l'année précédente mil cinquante-un, le dixième de juin, après avoir tenu le siège plus de vingt ans, et Liupold, prévôt de l'église de Bamberg, lui avoit succédé (3). Comme donc il officioit à Wormes, après la première oraison de la messe, un de ses diacres chanta une

leçon; car c'étoit l'usage de quelques églises d'en chanter plusieurs aux fêtes solennelles; mais comme cet usage étoit contraire à celui de Rome, quelques-uns des Romains qui étoient auprès du pape lui persuadèrent d'envoyer défendre au diacre de chanter. Le diacre, qui étoit un jeune homme fier, refusa d'obéir, et quoique le pape lui eût défendu une seconde fois, il n'en chanta pas moins haut la leçon. Le pape le fit appeler et le dégrada sur-le-champ. L'archevêque de Mayence lui envoya redemander son diacre, le pape le refusa, et l'archevêque prit patience pour lors; mais après l'Evangile et l'offertoire, quand ce vint au sacrifice, l'archevêque s'assit dans son siège, et protesta que ni lui ni autre n'achèveroit cet office, si on ne lui rendoit son diacre; le pape céda et le lui renvoya aussitôt revêtu de ses ornements, et l'archevêque continua l'office. En quoi, dit l'auteur original, on doit considérer la fermeté de l'archevêque à soutenir sa dignité et l'humilité du pape, qui voyoit qu'il falloit céder au métropolitain dans sa province.

En cette même occasion, comme le pape et l'empereur étoient à Wormes, le pape renouvela les instances qu'il avoit faites auprès de l'empereur, pour retirer l'abbaye de Fulde et plusieurs autres terres et monastères d'Allemagne, qui appartenoient à l'église romaine, sur quoi ils convinrent d'un échange; et l'empereur gardant ces terres, en céda au pape plusieurs au delà des monts, entre autres Bénévent pour Bamberg (1).

Le pape se plaignit aussi à l'empereur des violences des Normands, qui s'étoient emparés des terres de saint Pierre, et l'empereur lui accorda des troupes pour leur faire la guerre (2). Plusieurs Allemands volontaires s'y joignirent dans l'espérance du butin, et plusieurs scélérats bannis pour leurs crimes; et le pape les reçut tous avec bonté par le besoin qu'il en avoit pour cette guerre.

#### LXXXI. Concile en Italie.

En retournant en Italie, il célébra à Augsbourg la purification de l'an mil cinquante-trois, et la quinquagésime à Mantoue. Là il voulut tenir un concile, mais il fut troublé par la faction de quelques évêques qui craignoient sa juste sévérité (3). Car leurs domestiques vinrent insulter ceux du pape qui se croyoient en sûreté, étant devant l'église où on tenoit le concile; en sorte que le pape fut obligé de se lever et de sortir devant la porte pour faire cesser le bruit. Mais, sans respecter sa présence, ils s'opiniâtroient de plus en plus à poursuivre à main armée ses gens désarmés, et les retirer de la porte de l'église, où ils

(1) To. 49, Conc. p. 989 et 1071. V. Mabill. Sæc. 5, Ben. p. 113.  
(2) Duchesne, to. 4, p. 157.  
(3) Herm. Chr. V. Mabill. Sæc. 6, part. 2, p. 3. Chr. Saxo. Abb. Ursperg.

(1) Herm. Chr. Cass. 11, c.  
(2) Herm. Vita 11, c. 8.  
(3) Vita 11, c. 8.

vouloient se sauver; en sorte que les flèches et les pierres voloient autour de la tête du pape, et quelques-uns furent blessés, voulant se cacher sous son manteau. On eut tant de peine à apaiser ce tumulte, qu'il fallut abandonner le concile; et le lendemain, comme on devoit examiner les auteurs de la sédition pour les juger sévèrement, le pape leur pardonna, de peur qu'il ne parût agir par vengeance.

Il arriva à Rome pendant le carême, et tint un concile après Pâques, comme les années précédentes, dont il ne nous reste qu'une lettre aux évêques de Vénétie et d'Istrie, en faveur de Dominique, patriarche de Grade, autrement la nouvelle Aquilée, portant qu'elle sera reconnue métropole de ces deux provinces, suivant les privilèges des papes, et que l'évêque de Frioul sera renfermé dans la Lombardie, suivant les constitutions de Grégoire II et Grégoire III (1). Ainsi fut terminée cette ancienne contestation.

#### LXXXII. Le pape pris par les Normands.

Après ce concile, le pape marcha contre les Normands avec ses troupes (2). Ils demandèrent la paix, offrant de se rendre ses vassaux, et de tenir de lui ce qu'ils avoient usurpé des terres de l'Eglise; mais le pape refusa ces propositions, voulant qu'ils rendissent absolument ce qu'ils avoient pris de force, et leur ordonnant de s'en retirer. Les Normands, qui étoient en bien plus grand nombre que les troupes du pape, rejetèrent sa proposition comme impossible, et dirent qu'ils défendroient par les armes le pays qu'ils avoient conquis par les armes, ou qu'ils y mourroient. Ainsi on en vint à une bataille, qui fut donnée le dix-huitième de juin. Les Allemands, qui

(1) Leon. Ep. 2. Sup. liv. XLII, n. 7.  
(2) Herm. Chr.

chargèrent les premiers, battirent les Normands, et ils furent presque défaits; mais leur corps de réserve ayant surpris et environné les troupes du pape, les Italiens lâchèrent le pied aussitôt; la plupart des Allemands furent tués en se défendant vaillamment. Ainsi les Normands remportèrent une pleine victoire, mais très-sanglante; soit, dit Herman, auteur du temps, parce qu'il convenoit mieux au pape de combattre par les armes spirituelles que par les matérielles, pour des biens de ce monde; soit parce qu'il menoit avec lui grand nombre de méchants, attirés par l'impunité de leurs crimes, ou par l'espérance de contenter leur avarice; soit que la justice de Dieu punit les nôtres pour quelque autre cause que lui seul connoît.

Le pape attendoit l'événement du combat dans une petite ville voisine, où les Normands l'assiégèrent; et, ne pouvant s'y défendre, il fut obligé de les absoudre de l'excommunication prononcée contre eux, et de se rendre lui-même. Ils le menèrent avec honneur à Bénévent, mais ils l'y retinrent la plus grande partie de l'année, c'est-à-dire depuis le vingt-troisième de juin mil cinquante-trois, jusqu'au douzième de mars mil cinquante quatre. Il prit grand soin de la sépulture de ceux qui avoient été tués en ce combat, et les fit mettre dans une église ruinée qui se trouva proche; mais les Normands eux-mêmes la rebâtirent et y fondèrent un monastère. Pendant ce séjour à Bénévent, le pape menoit une vie très-austère (1). Il couchoit à terre sur un tapis, étant revêtu d'un cilice sur la chair, avec une pierre pour chevet. Il dormoit peu et récitoit toutes les nuits le psautier avec des génuflexions innombrables. Il disoit encore le psautier pendant le jour, outre la messe et quantité d'autres prières. Il faisoit aussi des aumônes immenses à tous les pauvres qui se présentoient.

(1) Chr. Cass. lib. II, c. 87. Vita c. 12.



## DISCOURS

SUR

## L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE,

DEPUIS L'AN 600 JUSQU'A L'AN 1100.

## I. Inondations des barbares.

Les beaux jours de l'Eglise sont passés, mais Dieu n'a pas rejeté son peuple ni oublié ses promesses. Regardons avec crainte les tentations dont il a permis que son Eglise fût attaquée pendant les cinq siècles qui ont suivi les six premiers; et considérons avec actions de grâce les moyens qu'il a employés pour la soutenir. Ce sont des objets dignes de notre attention.

Rome, idolâtre, souillée de tant de crimes et enivrée du sang de tant de martyrs, devoit être punie, et la vengeance divine devoit éclater sur elle à la face de toutes les nations. Saint Jean, l'ayant appris de Jésus-Christ même, avoit dépeint dans son Apocalypse, par des images affreuses, la chute de cette nouvelle Babylone. L'exécution suivit en son temps : Rome cessa d'être la capitale de l'empire depuis que Constantin en eut transféré le siège à Byzance; et depuis que l'empire fut partagé, les empereurs d'Occident résidèrent à Ravenne, à Milan et partout ailleurs qu'à Rome. Ainsi, elle perdit peu à peu son éclat, ses richesses, son peuple. Nous avons vu la triste peinture qu'en faisoit saint Grégoire. Cependant elle fut prise et pillée plusieurs fois par les barbares, qui ravagèrent et mirent en pièces tout l'empire d'Occident. Or, je compte cette inondation des barbares pour la première tentation extérieure de l'Eglise depuis les persécutions des empereurs païens (1).

Car ces barbares, dans les commencements de leurs courses, remplissoient tout de sang et de carnage, brûloient les villes entières, massacraient les habitants ou les emmenaient

esclaves, jetoient partout la terreur et la désolation. Les persécutions les plus cruelles sous l'empire romain n'étoient ni continuelles ni universelles, et il restoit un peuple de païens, de même langue et de même nation que les chrétiens. Ils les écoutoient souvent et se convertissoient de jour en jour. Mais où il ne reste plus d'hommes il n'y a plus d'églises. Et comment convertir des brutaux toujours armés, toujours courant au pillage, et dont on n'entend pas la langue?

De plus, ces barbares, qui ruinèrent l'empire romain, étoient ou païens ou hérétiques, en sorte que, même après les premières fureurs, quand ils furent assez apprivoisés avec les Romains pour s'entendre l'un l'autre et se parler de sang froid, les Romains leur étoient toujours odieux par la diversité de religion. Vous avez vu la cruelle persécution des Vandales en Afrique (1).

Ces barbares, il est vrai, se convertirent, les uns plus tôt, les autres plus tard; et, dans leur conversion, Dieu ne fit pas moins éclater sa miséricorde que dans la punition des Romains il avoit signalé sa justice. Mais les barbares, en devenant chrétiens, ne quittèrent pas entièrement leurs anciennes mœurs : ils demeurèrent la plupart légers, changeants, emportés, agissant plus par passion que par raison (2). Vous avez vu quels chrétiens c'étoient que Clovis et ses enfants. Ces peuples continuoient dans leur mépris pour les lettres et pour les arts, ne s'occupant que de la chasse et de la guerre. De là vint l'ignorance, même chez les Romains leurs sujets. Car les mœurs de la nation dominante prévalurent toujours, et les études languissent si l'honneur et l'intérêt ne les soutiennent.

(1) Mœurs des chrét. c. Hist. liv. XXXV, n. 40. Hom. 56. Apocal. XVII, XVIII. 18, in Ezech.

(1) Hist. liv. XXX, n. 9, 10, etc. (2) Mœurs chrét. c. 5.

## II. Chute des études.

Nous voyons la décadence des études dans les Gaules dès la fin du sixième siècle, c'est-à-dire environ cent ans après l'établissement des Francs. Nous en avons un exemple sensible dans Grégoire de Tours. Il reconnoit lui-même qu'il avoit peu étudié la grammaire et les lettres humaines; et quand il ne l'avoueroit pas on le verroit assez. Mais le moindre défaut de ses écrits est le style : on n'y trouve ni choix de matière ni arrangement. C'est confusément l'histoire ecclésiastique et la temporelle; ce sont la plupart de petits faits de nulle importance, et il en relève souvent des circonstances basses et indignes d'une histoire sérieuse. Il paroît crédule jusqu'à l'excès sur les miracles.

J'attribue ces défauts à la mauvaise éducation plutôt qu'au naturel, autrement il faudroit dire que pendant plusieurs siècles il ne seroit presque pas né d'homme qui eût un sens droit et un jugement exact. Mais les meilleurs esprits suivent aisément les préjugés de l'enfance et les opinions vulgaires, quand ils ne sont pas exercés à raisonner, et ne se proposent pas de bons modèles. Les études ne tombèrent donc pas entièrement avec l'empire romain, la religion les conserva; mais il n'y eut plus que les ecclésiastiques qui étudièrent, et leurs études furent grossières et imparfaites (1). Je parle des sciences humaines, car pour les dogmes de la religion ils suivoient l'autorité certaine de l'Ecriture et de la tradition des pères. Le pape Agathon le témoigne dans la lettre dont il chargea ses légats pour le sixième concile. Nous ne les envoyons pas, dit-il, par la confiance que nous avons en leur savoir, car comment pourroit-on trouver la science parfaite des Ecritures chez des gens qui vivent au milieu des nations barbares, et gagnent à grande peine leur subsistance chaque jour par leur travail corporel? Seulement nous gardons avec simplicité de cœur la foi que nos pères nous ont laissée.

Dans les siècles suivants, les hommes les plus éclairés, comme Bède, Alcuin, Hincmar, Gerbert, se sentoient du malheur des temps : voulant embrasser toutes les sciences, ils n'en approfondissoient aucune et ne savoient rien exactement. Ce qui leur manquoit le plus étoit la critique pour distinguer les pièces fausses des véritables. Car il y avoit dès lors quantité d'écrits fabriqués sous des noms illustres, non-seulement par des hérétiques, mais par des catholiques, et même à bonne intention. J'ai marqué que Vigile de Thaspe avoue lui-même avoir emprunté le nom de saint Athanase pour se faire écouter des Vandales ariens (2). Ainsi, quand on n'avoit pas les actes d'un martyr pour lire au jour de sa fête, on en composoit les plus vraisemblables ou les plus merveilleux

que l'on pouvoit, et par-là l'on croyoit entretenir la piété des peuples. Ces fausses légendes furent principalement fabriquées à l'occasion des translations de reliques, si fréquentes dans le neuvième siècle.

On faisoit aussi des titres, soit à la place des véritables que l'on avoit perdus, soit absolument supposés, comme la fameuse donation de Constantin, dont on ne doutoit pas en France au neuvième siècle (1). Mais, de toutes ces pièces fausses, les plus pernicieuses furent les décrétales attribuées aux papes des quatre premiers siècles, qui ont fait une plaie irréparable à la discipline de l'Eglise, par les maximes nouvelles qu'elles ont introduites touchant les jugements des évêques et l'autorité du pape. Hincmar, tout grand canoniste qu'il étoit, ne put jamais démêler cette fausseté : il savoit bien que ces décrétales étoient inconnues aux siècles précédents, et c'est lui qui nous apprend quand elles commencèrent à paroître; mais il ne savoit pas assez de critique pour y voir les preuves de supposition, toutes sensibles qu'elles sont : et lui-même allègue ces décrétales quand elles lui sont favorables (2).

Un autre effet de l'ignorance est de rendre les hommes crédules et superstitieux, faute d'avoir des principes certains de créance et une connoissance exacte des devoirs de la religion. Dieu est tout-puissant, et les saints ont un grand crédit auprès de lui : ce sont des vérités qu'aucun catholique ne conteste; donc je dois croire tous les miracles qui ont été attribués à l'intercession des saints, la conséquence n'est pas bonne. Il faut en examiner les preuves, et d'autant plus exactement, que ces faits sont plus incroyables et plus importants. Car, assurer un faux miracle, ce n'est rien moins, selon saint Paul, que porter faux témoignage contre Dieu, comme remarque très-judicieusement saint Pierre Damien. Ainsi, loin que la piété engage à les croire légèrement, elle oblige à en examiner les preuves à la rigueur (3). Il en est de même des révélations, des apparitions d'esprits, des opérations du démon, soit par le ministère des sorciers ou autrement; en un mot, de tous les faits surnaturels, quiconque a du bon sens et de la religion doit être très-réservé à les croire.

C'est par cette raison que j'ai rapporté très-peu de ce nombre infini de miracles, que racontent les auteurs de ces siècles moins éclairés. Il m'a paru que chez eux le goût du merveilleux l'emportoit sur celui du vrai, et je ne voudrois pas répondre qu'en quelques-uns il n'y eût des motifs d'intérêt, soit d'attirer des offrandes par l'opinion des guérisons miraculeuses, soit de conserver les biens des églises par la crainte des punitions divines. Car c'est à quoi tendent la plupart des histoires rapportées

(1) Hist. l. LI, n. 14. Dam. Vita S. Domin. Loric  
(2) Hist. l. XLIV, n. 22. n. 1.  
(3) 1 Cor. XV, 15. Petr.

(1) Hist. l. XL, n. 7, 10. (2) Hist. l. XXX, n. 8.  
0, Conc. p. 681.



dans ces recueils de miracles de saint Martin, de saint Benoît et des autres saints les plus fameux. Comme si ceux qui sont saints pour avoir méprisé les richesses sur la terre, étoient devenus intéressés dans le ciel, et employoient leur crédit auprès de Dieu pour se venger de ceux qui pilloient les trésors de leurs églises.

### III. Menaces et promesses temporelles.

Je vois bien le principal motif qui engageoit à relever avec tant de soin ces prétendus miracles. On vouloit retenir, au moins par la crainte des peines temporelles, ceux qui étoient peu touchés des éternelles, mais on ne s'apercevoit pas que c'étoit introduire une erreur dangereuse, en raisonnant sur ce faux principe, que Dieu punit ordinairement les méchants en cette vie. C'étoit ramener les chrétiens à l'état de l'ancien Testament, où les promesses et les menaces étoient temporelles. C'étoit exposer au mépris l'autorité de la religion, dont on prétendoit appuyer ces menaces, puisqu'elles étoient souvent démenties par l'expérience, et que l'on voyoit tous les jours les usurpateurs des biens de l'Eglise demeurer impunis, et vivre dans une santé et une prospérité parfaite.

Aussi n'étoit-ce pas la doctrine de l'antiquité éclairée, et saint Augustin a prouvé solidement le contraire. Il a plu, dit-il (1), à la divine Providence de préparer à l'avenir des biens pour les justes, dont les injustes ne jouiront point; et pour les impies des maux dont les bons ne seront point tourmentés. Mais quant à ces biens et ces maux temporels, il a voulu qu'ils fussent communs aux uns et aux autres, afin que l'on ne désire pas trop ardemment des biens que l'on voit aussi entre les mains des méchants, et que l'on ne fasse rien de honteux pour éviter des maux que les bons même souffrent le plus souvent. Et encore, si tout péché étoit maintenant puni d'une peine manifeste, on croiroit que rien ne seroit réservé au dernier jugement; et si Dieu ne punissoit maintenant aucun péché évidemment, on croiroit qu'il n'y auroit point de Providence. De même, pour les biens de cette vie, si Dieu ne les donnoit à quelques-uns de ceux qui les demandent, il sembleroit que ces biens ne dépendroient pas de lui: et, s'ils les donnoit à tous ceux qui les demandent, nous croirions ne le devoir servir que pour ces récompenses, et au lieu d'être pieux nous serions avarés.

Il montre ensuite que les plus gens de bien ne laissent pas de commettre des péchés, pour lesquels ils méritent des peines temporelles; et qu'il y a une autre raison pour les faire souffrir en cette vie comme Job, afin qu'ils connoissent le fond de leur cœur, et qu'ils ap-

(1) 1, Civit. c. 8.

prennent par expérience s'ils aiment Dieu par une piété sincère et désintéressée. Il enseigne aussi que Dieu récompense en cette vie les vertus purement humaines, comme celles des anciens Romains, parce qu'il ne leur réserve point d'autre récompense. Enfin, il ajoute: Nous apprenons maintenant à souffrir patiemment les maux que souffrent même les bons, et à ne pas beaucoup estimer les biens que les méchants mêmes obtiennent. Ainsi, Dieu nous donne une instruction salutaire en nous cachant sa justice (1). Car nous ne savons par quel jugement de Dieu cet homme de bien est pauvre et ce méchant riche, pourquoi l'innocent est condamné et le criminel absous. Que si cette absurdité, pour ainsi dire, avoit toujours lieu en cette vie, on y pourroit trouver quelque raison de justice; mais il arrive souvent du mal aux méchants et du bien aux bons; ce qui rend les jugements de Dieu plus impénétrables.

Il semble qu'on eût oublié cette doctrine, quand les évêques et les papes mêmes employoient si hardiment les promesses temporelles pour engager les princes à les protéger; comme entre autres le pape Etienne II, dans la lettre écrite aux François au nom de saint Pierre (2). Ces promesses et ces menaces peuvent imposer quelque temps à des ignorants; mais quand ils voient qu'elles sont sans effet, comme il arrive le plus souvent, elles ne sont propres qu'à les scandaliser et à ébranler leur foi, les faisant douter de la solidité des promesses et des menaces qui regardent l'autre vie. Cependant on a continué jusque dans les derniers siècles à suivre cette vieille prévention; et je ne puis assez m'étonner qu'un homme aussi éclairé que le cardinal Baronius, relève avec tant de soin les mauvais succès arrivés aux ennemis de l'Eglise, particulièrement du saint-siège, comme autant de punitions divines, et les avantages des princes pieux, comme des preuves qu'ils soutenoient la bonne cause. Toutefois, la vérité de l'histoire l'oblige souvent à recourir à la profondeur des jugements de Dieu pour sauver les disgrâces arrivées aux plus zélés catholiques; et il ne s'aperçoit pas qu'une preuve, qui n'est pas toujours concluante, ne l'est jamais.

### IV. Reliques.

Je reviens aux effets de l'ignorance et de la crédulité mal réglée. Il faut y compter la facilité à recevoir des reliques, dont l'examen demande à proportion du jugement et de la précaution, comme celui des miracles. Il est certain en général que les reliques des saints méritent d'être honorées; et vous en avez vu la pratique dès les premiers siècles de l'Eglise,

(1) C. 9. 1 Civit. c. 13. (2) Steph. Epist. 5. Hist. liv. XLIII, n. 17.

dans les actes des martyrs les plus authentiques et dans les écrits des pères (1). Souvenez-vous entre autres de ce que dit saint Augustin des reliques de saint Etienne et des miracles qui s'y faisoient. Mais il témoigne que dès son temps on débitoit de fausses reliques; et il n'est pas toujours aisé de les distinguer des vraies. On ne s'y seroit jamais trompé si l'on avoit toujours gardé la sage précaution de ne point toucher aux sépulcres des saints, et de laisser leurs corps entiers bien avant dans la terre, comme sont encore à Rome ceux des saints apôtres; et vous avez vu avec quelle fermeté saint Grégoire refusa à l'impératrice même le chef de saint Paul. On se contentoit alors d'envoyer pour reliques, ou des linges qui avoient touché les sépulcres des saints ou des tapis qui les avoient couverts, ou qui avoient couvert leurs autels (2).

Ce fut en Orient que l'on commença à transférer et à diviser les reliques, et ce fut l'occasion des impostures. Car, pour assurer des reliques, il eût fallu les suivre exactement depuis leur origine, et connoître toutes les mains par lesquelles elles avoient passé: ce qui n'étoit pas si difficile dans les commencements. Mais après plusieurs siècles il fut bien plus aisé d'imposer, non-seulement au peuple, mais aux évêques devenus moins éclairés et moins attentifs; et depuis que l'on eut établi la règle de ne point consacrer d'églises ni d'autels sans reliques, la nécessité d'en avoir fut une grande tentation de ne les pas examiner de si près. L'intérêt d'attirer des offrandes et des pèlerinages, qui enrichissoient les villes, fut encore dans la suite une tentation plus grossière.

Je ne prétends pas par ces réflexions générales rendre suspecte aucune relique en particulier; je sais qu'il y en a plusieurs de très-certaines, savoir, celles des saints patrons de chaque ville, qui y sont morts et qui y ont toujours été honorés depuis: comme à Paris, saint Denis, saint Marcel, sainte Geneviève. Car, encore qu'elles aient été transférées du temps des Normands, on ne les a jamais perdues de vue. Pour les autres, j'en laisse l'examen à la prudence de chaque évêque; et je dis seulement que cet examen doit être plus rigoureux à l'égard de celles qui, après avoir été cachées pendant plusieurs siècles, n'ont paru que dans des temps d'ignorance: ou que l'on prétend avoir été apportées de fort loin, sans que l'on sache ni comment elles en sont venues, ni comment elles avoient été conservées. Je crois toutefois que Dieu qui connoît le fond des cœurs ne laisse pas d'avoir agréable la dévotion des peuples, qui n'ayant intention que de l'honorer en ses saints, rêveront de bonne foi les reliques exposées depuis plusieurs siècles à la vénération publique.

Il faut donc distinguer ce qui est de la foi

(1) Mœurs chrét. c. 22. (2) III, Epist. 30.

catholique, savoir, l'utilité de l'intercession des saints et de la vénération de leurs reliques, d'avec les abus que l'ignorance et les passions humaines y ont joints; non-seulement en se trompant dans le fait, et honorant comme reliques ce qui ne l'étoit pas, mais s'appuyant trop sur les vraies reliques; et les regardant comme des moyens infaillibles d'attirer sur les particuliers et sur les villes entières toutes sortes de bénédictions temporelles et spirituelles. Quand nous aurions les saints même vivant et conversant avec nous, leur présence ne nous seroit pas plus avantageuse que celle de Jésus-Christ. Or, il dit expressément dans l'Evangile (1): Vous direz au père de famille, nous avons bu et mangé avec vous, et vous avez enseigné dans nos places. Et il vous dira, je ne sais qui vous êtes. L'utilité des reliques est donc de nous faire souvenir des saints, et nous exciter à l'imitation de leurs vertus: autrement la présence des reliques ni des lieux saints ne nous sauvera pas, non plus que les Juifs, à qui le prophète reprochoit qu'ils se confioient en des paroles de mensonges, en disant (2): Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, sans corriger leurs mœurs.

### V. Pèlerinages.

Les pèlerinages furent une suite de la vénération des lieux saints et des reliques, principalement avant l'usage de les transférer (3). Ils étoient plus faciles sous l'empire romain par le commerce continuel des provinces; mais ils ne laissèrent pas d'être très-fréquents sous la domination des barbares, depuis que les nouveaux royaumes eurent pris leurs consistances. Je crois même que les mœurs de ces peuples y contribuèrent; car, ne s'occupant que de la chasse et de la guerre, ils étoient dans un continuel mouvement. Ainsi les pèlerinages devinrent une dévotion universelle des peuples et des rois, du clergé, des évêques et des moines. J'ose dire que c'étoit préférer un petit accessoire à l'essentiel de la religion, quand un évêque quittoit son diocèse pendant des années entières pour aller de l'extrémité de la France ou de l'Angleterre à Rome, ou même à Jérusalem; quand des abbés ou des moines sortoient de leur retraite; quand des femmes ou même des religieuses s'exposaient à tous les périls de ces grands voyages (4). Vous avez vu par les plaintes de saint Boniface les accidents déplorables qui en arrivoient. Il y avoit sans doute plus à perdre qu'à gagner; et je regarde ces pèlerinages indiscrets, comme une des sources de relâchement de la discipline: aussi s'en plaignoit-on dès le commencement du neuvième siècle (5). Mais ce fut principale-

(1) Luc. XIII, 26.

(2) Jerem. VII, 4.

(3) Mœurs chrét. n. 44.

(4) Bonif. Ep. 105. Hist.

I. XLII, n. 35.

(5) Conc. Cabill. 813, c.

40. Hist. liv. XLVI, n. 5. V.

Morin. Penit. V, c. 15.

Hist. I. XXX, n. 42.



ment la pénitence qui en souffrit. Auparavant on enfermoit les pénitents dans les diaconies, ou d'autres lieux près de l'église, pour y vivre recueillis et éloignés des occasions de rechute. Vous l'avez vu dans le sacramentaire attribué à saint Gélase, et dans une lettre du pape Grégoire III; mais depuis le huitième siècle on introduisit tout le contraire pour pénitence, en ordonnant aux plus grands pécheurs de se bannir de leur pays et passer quelque temps à mener une vie errante, à l'exemple de Caïn (1). On vit bientôt l'abus de cette pénitence vagabonde; et dès le temps de Charlemagne on défendit de souffrir davantage ces hommes affreux, qui sous ce prétexte couroient par tout le monde nus et chargés de fers; mais on établit l'usage d'imposer pour pénitence quelque pèlerinage fameux: et ce fut le fondement des croisades.

#### VI. Superstitions.

L'abus dans la vénération des reliques dégénéra en superstition, mais l'ignorance du moyen âge en attira de plus manifestes. Comme cette divination, nommée le sort des saints, dont Grégoire de Tours rapporte tant d'exemples, et avec un sérieux à persuader qu'il y croyoit. Comme ces épreuves nommées, le jugement de Dieu, soit par l'eau, soit par le feu, soit par le combat singulier qu'Agobard condamnoit si fortement, mais qu'Hincmar soutenoit, et qui furent en usage si long-temps. Comme l'astrologie à laquelle on voit qu'ils croyoient principalement aux effets des éclipses et des comètes (2). Ces superstitions dans le fond étoient des restes du paganisme, comme d'autres plus manifestement criminelles condamnées dans les conciles du même temps. En général, le plus mauvais effet des mauvaises études est de croire savoir ce que l'on ne sait point. C'est pis que la pure ignorance, puisque c'est y ajouter l'erreur et souvent la présomption.

#### VII. Etat de l'Orient.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'Occident: mais l'église orientale eut aussi ses tentations. L'empire grec ne fut pas entièrement détruit, mais il fut réduit à des bornes bien étroites, d'un côté par les conquêtes des Arabes musulmans; de l'autre par celles de divers Scythes, entre autres des Bulgares et des Russes. Ces deux derniers peuples se firent chrétiens, et leur domination produisit à peu près les mêmes effets que celles des autres barbares septentrio-

(1) Greg. Ep. 2, ad Leon. Hist. liv. XLII, n. 9. Morin. jib. VII, c. 15. Capit. Aquis. an. 789, c. 77. Sup. liv. XLIV, n. 46.

(2) Hist. I. XXX, n. 1. Greg. v. Hist. c. 14. Hist. liv. XXXIV, n. 31. Hist. liv. XLVI, n. 48; liv. L, n. 22.

naux; mais les musulmans prétendoient convertir les autres, et prenoient pour prétexte de leurs conquêtes le zèle d'établir leur religion par toute la terre. Ils souffroient à la vérité les chrétiens; mais ils employoient pour les pervertir tous les moyens possibles, excepté la persécution ouverte, en cela même plus dangereux que les païens. D'ailleurs leur religion a quelque chose de spécieux. Ils ne prêchent que l'unité de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie; et ils ont imité plusieurs pratiques du christianisme, la prière à certaines heures réglées, le jeûne d'un mois, les pèlerinages. Enfin leur indulgence pour la pluralité des femmes et des concubines attire les hommes sensuels. Ils employèrent entre autres un artifice extrêmement pernicieux au christianisme. La Syrie étoit pleine de nestoriens, l'Egypte d'eutychéens, les uns et les autres ennemis des patriarches de Constantinople et des empereurs qu'ils regardoient comme leurs persécuteurs. Les musulmans profitèrent de cette division, protégeant les hérétiques, et abaissant les catholiques qui étoient suspects, par leur attachement à l'empereur de Constantinople, d'où leur vint le nom de melquites, c'est-à-dire en arabe, royaux ou impériaux. C'est par-là que ces hérésies si anciennes subsistent encore, et que les chrétiens d'Orient ont des évêques et des patriarches de ces différentes sectes, melquites, nestoriens, jacobites, qui sont les eutychéens.

Par ces divers moyens, les musulmans, sans exterminer absolument le christianisme, diminuèrent extrêmement le nombre des vrais chrétiens, et les réduisirent à une grande ignorance, par la servitude, qui leur ôtoit le courage et les commodités d'étudier. Le changement de langues y contribuoit. L'arabe, étant la langue des maîtres, devint celle de tout l'Orient, comme elle est encore: le grec ne fut conservé que par la religion, et chez les melquites seulement, car les nestoriens faisoient leur service en syriaque, et les jacobites en copte ou en ancien égyptien. Ainsi, comme tous les livres ecclésiastiques ou profanes étoient en grec, il fallut les traduire ou apprendre cette langue, ce qui rendit les études bien plus difficiles. De là vient qu'incontinent après la conquête des musulmans, nous perdons de vue ces anciennes églises d'Egypte, de Palestine, de Syrie, autrefois si florissantes; et que, faute d'écrivains, je n'ai pu vous en marquer la suite comme dans les siècles précédents. L'histoire d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie est une preuve de ce que j'avance. Il l'a écrite en arabe, quoiqu'il fût melquite; et on y voit tant de fables et si peu d'exactitude, même dans les faits de son temps, qu'elle marque assez l'imperfection des études de ces pauvres chrétiens. Elles s'affoiblirent notablement même chez les Grecs, soit par le commerce avec les barbares leurs voisins, soit par la domination des empereurs ignorants et brutaux, comme les peuples dont ils étoient sortis:

Léon Isaurien, son fils Copronyme, Léon l'Arménien. L'hérésie des iconoclastes que ces princes soutinrent avec tant de fureur, venoit dans le fond d'une ignorance grossière, qui leur faisoit prendre pour idolâtre le culte des saintes images, et céder aux reproches des juifs et des musulmans (1). Ils ne considéroient pas que ce culte étoit reçu dans l'Eglise par une tradition immémoriale, et que l'Eglise ne peut errer, qui est la grande preuve des pères du septième concile.

Mais les actes de ce même concile sont une preuve de la décadence des études par le grand nombre d'histoires douteuses, pour ne pas dire fabuleuses, et d'écrits suspects qui y sont cités, et qui montrent que les Grecs n'étoient pas meilleurs critiques que les Latins, ce qui toutefois ne fait rien pour le fond de la question, puisqu'ils rapportent assez de preuves authentiques du culte des images, et fondent leur décision sur l'infailibilité de l'Eglise. Un autre exemple illustre de la mauvaise critique des Grecs est la facilité avec laquelle ils recurent les écrits attribués à saint Denis l'aréopagite. On les rejetoit du temps de Justinien, et, cent ans après, on ne les contesloit point aux monothélites, qui faisoient un si grand fond sur l'opération théandrique mentionnée dans cet auteur (2).

La persécution des iconoclastes avoit presque éteint les études dans l'empire grec; mais elles se réveillèrent sous Basile Macédonien, par les soins du savant Photius, et continuèrent sous Léon le philosophe et ses successeurs. Toutefois, les écrivains de ce temps-là sont bien au-dessous de ceux de l'ancienne Grèce. Leur langage est assez pur, mais leur style est façonné et affecté; ce ne sont que lieux communs, vaines déclamations, ostentation de leur savoir, réflexions inutiles. Le plus illustre exemple de ce mauvais style, et le plus de mon sujet, est celui de Métaphraste, qui nous a tant gâté de vies de saints, prétendant les rendre plus agréables, suivant le témoignage de Pselus, son admirateur (3).

On voit chez les Grecs, pour le moins autant que chez les Latins, l'amour des fables et la superstition, l'un et l'autre enfants de l'ignorance. Pour les fables, je me contenterai de citer l'image miraculeuse d'Edesse, dont l'empereur Constantin Porphyrogénète a fait une si longue histoire, que j'ai rapportée exprès. Pour les superstitions, l'histoire byzantine en fournit des exemples à chaque page; il n'y a point d'empereur qui monte sur le trône ou qui en descende sans présage ou prédictions (4). Il y a toujours quelque caloyer dans une ile, fameux par l'austérité de sa vie, qui promet l'empire à un grand capitaine, et le nouvel

(1) Hist. liv. XLII, n. 28; XLVI, n. 1. Epist. liv. XLIV, n. 36.

(2) Hist. liv. XXXII, v. 32; liv. XXXVIII, n. 50.

(3) Hist. I. LV, n. 31.

(4) Hist. I. LV, n. 30.

empereur le fait évêque d'un grand siège. Mais ces prétendus prophètes étoient souvent des imposteurs. Je reviens maintenant à l'Occident.

#### VIII. Clercs chasseurs et guerriers.

Un autre effet de la domination des barbares, c'est que les évêques et les clercs devinrent chasseurs et guerriers comme les laïques: ce qui toutefois n'arriva pas sitôt, car, dans les commencements, les barbares, quoique chrétiens, n'étoient pas admis dans le clergé. Outre l'ignorance, leur férocité et leur légèreté naturelle empêchoient de leur confier l'administration des sacrements et de la conduite des âmes. Ce ne fut guère qu'au septième siècle qu'ils entrèrent indifféremment dans les ordres, autant que je puis juger par les noms des évêques et des clercs qui, jusque-là, sont presque tous Romains: aussi ne voyons-nous que depuis ce temps des défenses aux clercs de porter les armes, de chasser et de nourrir des chiens et des oiseaux pour le plaisir (1). Or, l'exercice violent de la chasse, l'attirail et la dépense qui en sont les suites, ne s'accordent pas avec la modestie cléricale, avec l'étude, la prière, le soin des pauvres, l'instruction des peuples, une vie réglée et mortifiée.

L'exercice des armes est encore plus éloigné; cependant il devint en quelque façon nécessaire aux évêques, à cause des biens ecclésiastiques, car ce fut en ce temps-là que s'établit le droit des fiefs. Sous les deux premières races de nos rois, et bien avant dans la troisième, la guerre ne se faisoit point par des troupes enrôlées et soudoyées, mais par ceux à qui les princes et les seigneurs avoient donné des terres, à la charge du service. Chacun savoit ce qu'il devoit fournir d'hommes, de chevaux et d'armes, et il devoit les mener lorsqu'il étoit commandé. Or, comme les églises possédoient dès lors de grandes terres, les évêques se trouvèrent engagés à servir l'état comme les autres seigneurs. Je dis les évêques, car tous les biens ecclésiastiques de chaque diocèse étoient encore administrés en commun sous leur autorité; on n'en avoit distrait que les biens des monastères: ces portions attribuées à chaque clerc, que nous appelons bénéfices, n'étoient pas encore distinguées, et ce que l'on appeloit alors bénéfices étoient ou des fiefs donnés à des laïques, ou l'usufruit de quelques fonds de l'Eglise accordé à un clerc pour récompense ou autrement, à la charge de revenir, après sa mort, à la masse commune (2).

Les évêques avoient leurs vassaux obligés à servir à leur ordre pour les fiefs qu'ils tenoient d'eux; et quand l'évêque lui-même étoit mandé par le roi, il devoit marcher à la tête de ses troupes. Charlemagne, trouvant ce droit établi, voulut bien s'en relâcher à la prière de son

(1) Concil. Epaon. c. 4, Cabilon. II, c. 9.

(2) Liv. XXX, n. 54; XXXI, I. LXXXII, n. 59.



peuple, et il dispensa les évêques de servir en personne, pourvu qu'ils envoyassent leurs vassaux (1). Mais ce règlement fut mal observé, et nous voyons, après comme devant, des évêques armés, combattants, pris et tués à la guerre.

#### IX. Seigneuries temporelles des églises.

Indépendamment de la guerre, les seigneuries temporelles devinrent aux évêques une grande source de distraction. Les seigneurs avoient beaucoup de part aux affaires d'état, qui se traitoient ou dans les assemblées générales, ou dans les conseils particuliers des princes; et les évêques, comme lettrés, y étoient plus utiles que les autres seigneurs. Il falloit donc être presque toujours en voyage, car ni la cour du prince ni les assemblées ou parlements n'avoient point de lieu fixe. Charlemagne, par exemple, étoit tantôt deçà, tantôt delà le Rhin, tantôt en Italie, tantôt en Saxe, aujourd'hui à Rome, dans trois mois à Aix-la-Chapelle. Il menoit toujours avec lui grand nombre d'évêques, suivis de leurs vassaux et de leurs domestiques. Quelle perte de temps! quelle distraction! Quand trouvoient-ils du loisir pour visiter leurs diocèses, pour prêcher, pour étudier? Les parlements ou assemblées générales étoient aussi des conciles; mais ce n'étoient plus ces conciles établis si sagement par les canons en chaque province entre les évêques voisins; c'étoient des conciles nationaux de tout l'empire françois, où l'on voyoit ensemble l'archevêque de Cologne avec ceux de Tours, de Narbonne et de Milan, les évêques d'Italie, de Saxe et d'Aquitaine. Les règlements en étoient plus uniformes, mais le peu de résidence des évêques nuisoit à l'exécution.

Ces assemblées étoient essentiellement parlements, et conciles par occasion, pour profiter de la rencontre de tant d'évêques ensemble. Le principal objet étoit donc le temporel et les affaires d'état; et les évêques ne pouvoient se dispenser d'y prendre part, étant convoqués pour cet effet comme les autres seigneurs. De là vient ce mélange du temporel et du spirituel si pernicieux à la religion. J'ai rapporté en leur temps les maximes des anciens sur la distinction des deux puissances ecclésiastiques et séculières: entre autres la lettre de Synésius, et le fameux passage du pape Gélase, tant de fois relevé dans la suite (2). Vous avez vu que ces saints docteurs étoient persuadés, qu'encore que les deux puissances eussent été jointes quelquefois avant la venue de Jésus-Christ, Dieu, connoissant la faiblesse humaine, les a depuis entièrement séparées, et que comme les princes souverains, bien qu'établis par l'ordre de Dieu, n'ont aucune part au sacerdoce de la

loi nouvelle: ainsi les évêques n'ont reçu de Jésus-Christ aucun pouvoir sur les choses temporelles. En sorte qu'ils sont entièrement soumis aux princes à cet égard, comme pour le spirituel les princes sont entièrement soumis aux évêques. Voilà les maximes de la sainte antiquité, que nous voyons en leur entier au huitième siècle dans la seconde lettre du pape Grégoire III à Léon Isaurien. Le pape Nicolas les alléguoit encore au siècle suivant, écrivant à l'empereur de Constantinople. Avant Jésus-Christ, dit-il, il y avoit des rois qui étoient aussi prêtres, comme Melchisédec. Le diable l'a imité en la personne des empereurs païens, qui étoient souverains pontifes; mais, après la venue de celui qui est véritablement roi et pontife, l'empereur ne s'est plus attribué les droits du pontife, ni le pontife les droits de l'empereur (1). Jésus-Christ a séparé les deux puissances; en sorte que les empereurs chrétiens eussent besoin des pontifes pour la vie éternelle, et que les pontifes se servissent des lois des empereurs pour la vie et les affaires temporelles. Ainsi parloit le pape Nicolas, que personne n'accuse d'avoir négligé les droits de son siège.

#### X. Confusion des deux puissances.

Mais depuis que les évêques se virent seigneurs et admis en part du gouvernement des états, ils crurent avoir, comme évêques, ce qu'ils n'avoient que comme seigneurs: ils prétendirent juger les rois, non-seulement dans le tribunal de la pénitence, mais dans les conciles; et les rois, peu instruits de leurs droits, n'en disvenoient pas, comme je l'ai rapporté, entre autres, de Charles le chauve et de Louis d'outremer. La cérémonie du sacre, introduite depuis le milieu du huitième siècle, servit encore de prétexte: les évêques, en imposant la couronne, sembloient donner le royaume de la part de Dieu (2).

Dès auparavant, je trouve un attentat notable sur la dignité royale, que je compte pour le premier (3). C'est la déposition de Vamba, roi des Visigoths en Espagne, au douzième concile de Tolède, l'an six cent quatre-vingt-un, sous prétexte qu'on l'avoit mis en pénitence et revêtu de l'habit monastique, quoiqu'à son insu, parce qu'une maladie lui avoit fait perdre connoissance. Le second exemple célèbre est la pénitence de Louis le débonnaire, après laquelle les évêques qui la lui imposèrent prétendoient qu'il ne lui étoit plus permis de reprendre la dignité royale (4). Saint Ambroise ne tira pas de telles conséquences de la pénitence de Théodose. Dira-t-on que ce grand saint manquât de courage pour faire valoir

(1) Hist. liv. XLII, n. 9. (2) Hist. liv. XLIX, n. 46;  
Nic. Ep. 8, t. 8. Conc. p. LIV, n. 36.  
324, B. Hist. I, n. 41. (3) Liv. XI, n. 29.  
(4) Liv. XLVII, n. 40.

(1) Hist. I. XLV, n. 20.

(2) Hist. liv. XII, n. 45;  
liv. XXX, n. 31.

l'autorité de l'Eglise, ou qu'il fût moins éclairé que les évêques goths du septième siècle, et les François du neuvième?

Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, poussé à bout par les ennemis qu'il avoit à la cour, prit les armes pour sa sûreté, et consulta saint Augustin, son ami (1). Ce saint docteur lui donne des avis salutaires pour le règlement de ses mœurs et le bon usage de sa puissance; mais quant à la guerre qu'il avoit entreprise, il lui déclare nettement qu'il n'a point de conseil à lui donner, et qu'il ne veut point toucher cette matière. C'est qu'il savoit parfaitement les bornes de ses devoirs, et ne vouloit pas faire un pas au delà. Nos évêques, bien plus hardis, se déclarèrent contre Louis le débonnaire pour ses enfants, et les animèrent à cette guerre civile, qui ruina l'empire françois. Les prétextes spécieux ne leur manquoient pas: Louis étoit un prince foible, gouverné par sa seconde femme, tout l'empire étoit en désordre; mais il falloit prévoir les conséquences, et ne pas prétendre mettre en pénitence un souverain comme un simple moine.

Les papes, croyant avec raison avoir autant et même plus d'autorité que les évêques, entreprirent bientôt de régler les différends entre les souverains, non par voie de médiation et d'intercession seulement, mais par autorité: ce qui en effet étoit disposer des couronnes. C'est ainsi qu'Adrien II défendit à Charles le chauve de s'emparer du royaume de Lothaire, son neveu, et trouva fort mauvais qu'il n'eût pas laissé de s'en mettre en possession (2). Mais vous avez vu avec quelle vigueur Hincmar répondit aux reproches de ce pape, lorsqu'il lui disoit, sous le nom des seigneurs françois, que la conquête des royaumes de ce monde se fait par la guerre et par les victoires, et non par les excommunications du pape et des évêques. Et ensuite: Priez le pape de considérer qu'il ne peut être tout ensemble roi et évêque; que ses prédécesseurs ont réglé l'Eglise et non pas l'état. Et encore: Il ne convient point à un évêque d'excommunier, pour ôter ou donner à quelqu'un un royaume temporel, et le pape ne nous persuadera pas que nous ne puissions arriver au royaume du ciel qu'en recevant le roi qu'il nous voudra donner sur la terre.

Voilà jusqu'où sont allés les inconvénients de cette alliance de l'épiscopat avec la seigneurie temporelle. On a cru dans ces temps moins éclairés, qu'être évêque et seigneur, valoit mieux qu'être évêque simplement; mais on n'a pas considéré que le seigneur nuit à l'évêque, comme nous ne voyons que trop encore à présent en Allemagne et en Pologne.

(1) Liv. XXIX, n. 51, 52.  
Aug. Ep. 220.

(2) Hist. liv. LI, n. 24;  
LI, n. 1; LIV, n. 8. Hincm.  
Opusc. 41.

C'est en ces rencontres qu'a lieu la sage maxime d'Hésiode, que la moitié vaut mieux que le tout. Mais à quoi bon citer Hésiode, quand nous avons l'autorité de Jésus-Christ même, qui nous enseigne que la vertu toute seule vaud mieux que la vertu avec les richesses?

Dans cette confusion des deux puissances, les séculiers empiétèrent aussi de leur côté. Souvent les seigneurs, sans la participation des évêques, mettoient des prêtres dans les églises qui dépendoient de leurs terres; et les rois, dès la première race, prétendoient disposer des évêchés, quoiqu'en même temps, dans les conciles tenus avec leur permission, on recommandât la liberté des élections, dont la forme s'observoit toujours (1). Le docte Florus, diacre de l'église de Lyon, remarque fort bien que, sous l'empire romain, ni les empereurs ni les magistrats ne se mêloient ordinairement de l'élection des évêques, non plus que de l'ordination des prêtres: c'est que les évêques n'avoient point de puissance temporelle, comme ils n'ont jamais eu dans l'empire grec. Mais, dans les royaumes formés du débris de l'empire d'Occident, les évêques étoient si puissants, qu'il étoit de l'intérêt des rois de s'en assurer: c'est pourquoi, dans les élections les plus canoniques, le consentement du prince étoit nécessaire. Il ne faut pas en cette matière prétendre établir le droit sur les faits souvent abusifs, mais sur les canons, les lois et les actes authentiques. Ce que j'ai dit des évêques doit s'entendre aussi des abbés à proportion (2). Quoiqu'ils fussent titulaires, et par conséquent moines, ils se trouvèrent seigneurs, à cause des terres que possédoient les monastères: ils eurent des vassaux et des troupes qu'ils menaient à la guerre: ils étoient souvent à la cour, et étoient appelés aux conseils des rois et aux parlements. On peut juger dans cette vie dissipée combien il étoit difficile à ces abbés d'observer leur règle; et non-seulement à eux, mais aux moines dont ils menaient toujours quelques-uns à leur suite. Combien leur absence causoit de relâchement aux monastères, et leur retour de distraction. Ces abbés seigneurs, ayant besoin d'être riches pour fournir à tant de voyages et d'autres dépenses, se servoient de leur crédit pour se faire donner plusieurs abbayes, et les gardoient sans scrupule.

L'abus alla plus loin: on donna des monastères à des évêques et à des clercs, quoique n'étant point moines, ils fussent incapables d'être abbés; car les commandes n'ont été introduites que dans les derniers siècles. Enfin, les rois donnèrent des abbayes à des purs laïques, ou les prirent pour eux-mêmes, et cet abus dura publiquement depuis le huitième siècle

(1) Hist. I. XXXII, n. 44, 535, c. 1. Conc. Auril. III, n. 69.  
(2) Conc. Clarom. an. 254. Hist. liv. XLVI, n. 47.



jusqu'au dixième. Des seigneurs, sans autre formalité que la concession du prince, alloient se loger dans les monastères avec leurs femmes et leurs enfants, leurs vassaux et leurs domestiques, leurs chevaux et leurs chiens, consommant la plus grande partie du revenu, et laissant le reste à quelque peu de moines qu'ils y souffroient pour la forme, et qui se relâchoient de plus en plus.

Le même abus régnoit en Orient; mais l'origine en avoit été plus canonique (1). Les iconoclastes, ennemis déclarés de la profession monastique, avoient ruiné la plupart des monastères. Pour les rétablir, les empereurs et les patriarches de Constantinople chargèrent des évêques ou des laïques puissants d'en prendre soin, de conserver les revenus, retirer les biens aliénés, réparer les bâtiments, rassembler les moines. On appela ces administrateurs de charitables. Mais de protecteurs charitables ils devinrent bientôt des maîtres intéressés, qui traitoient les moines en esclaves, s'attribuant presque tous les revenus, et transportant même à d'autres le droit qu'ils avoient sur les monastères.

#### XI. Richesses des églises.

Voilà l'effet de la richesse des églises. C'est dans tous les temps une tentation continuelle pour l'ambition des clercs et l'avarice des laïques : principalement quand le clergé ne s'attire pas par sa conduite l'amour et le respect du peuple, quand il paroît lui être à charge, et ne lui pas rendre de service proportionné aux revenus dont il jouit. Il est nécessaire qu'il y ait des fonds destinés aux dépenses communes de la religion chrétienne, comme de toute autre société : à la subsistance des clercs occupés à la servir, à la construction et l'entretien des bâtiments, à la fourniture des ornements, et surtout au soulagement des pauvres. Dès les premiers siècles, sous les empereurs païens, l'Eglise possédoit des immeubles, outre les contributions volontaires, qui avoient été son premier fonds. Mais il eût été à souhaiter que les évêques eussent toujours compté ces biens pour un embarras, comme saint Chrysostôme, et eussent été aussi réservés que saint Augustin à en acquérir de nouveaux (2).

Nos évêques du neuvième siècle n'étoient pas si désintéressés, comme nous voyons par les plaintes que l'on faisoit du temps de Charlemagne, qu'ils persuadoient aux personnes simples de renoncer au monde, afin que l'Eglise profitât de leurs biens au préjudice des héritiers légitimes. Sans même employer de mauvais moyens, je vois des évêques reconnus

pour saints, trop occupés, ce me semble, d'augmenter le temporel. La vie de saint Meinwère de Paderborn, sous l'empereur saint Henri, est principalement remplie du dénombrement des terres qu'il acquit à son église (1).

Le trésor des églises, je veux dire l'argenterie, les reliquaires et les autres meubles précieux, étoient les appâts qui attiroient les infidèles à les piller comme les Normands en France, et les Sarrasins en Italie : les terres et les seigneuries excitoient la cupidité des mauvais chrétiens, soit pour les envahir à force ouverte, depuis la chute de l'autorité royale, soit pour les usurper sous prétexte de servir l'Eglise. De là vint la brigue et la simonie, pour tenir lieu de vocation aux dignités ecclésiastiques. Mais c'est aussi ce qui doit nous rassurer contre les scandales que nous voyons pendant le dixième siècle, principalement à Rome. Le fils de Dieu, promettant d'assister son église jusqu'à la fin du monde, n'a point promis d'en défendre l'entrée aux méchants : au contraire, il a prédit qu'elle en seroit toujours mêlée jusqu'à la dernière séparation. Il n'a pas promis la sainteté à tous les ministres et à tous les pasteurs de son église, non pas même à leur chef, il a seulement promis des pouvoirs surnaturels à tous ceux qui entreroient dans le ministère sacré, suivant les formes qu'il a prescrites. Ainsi, comme de tout temps il s'est trouvé des méchants, qui sans la conversion du cœur et les autres dispositions nécessaires ont reçu le baptême et l'eucharistie, il s'en est trouvé qui ont reçu sans vocation l'imposition des mains, et n'en ont pas moins été prêtres ou évêques, bien qu'ils l'aient été pour leur perte et souvent pour celle de leur troupeau. En un mot, Dieu ne s'est point engagé à arrêter par des miracles les sacrilèges, non plus que les autres crimes. Il ne faut donc point faire difficulté de reconnoître pour papes légitimes ni Sergius III ni Jean X, et les autres, dont la vie scandaleuse a déshonoré le saint-siège, pourvu qu'ils aient été ordonnés dans les formes par des évêques ; mais il faut convenir qu'il eût été plus avantageux à l'Eglise d'être toujours pauvre que d'être exposée à de tels scandales (2).

#### XII. Corruption des mœurs.

Ils furent aussi en partie causés par l'ignorance, depuis qu'elle eut jeté de trop profondes racines. Après la chute des études, les bonnes mœurs et les pratiques de vertus subsistèrent encore quelque temps par la force de l'exemple et de l'éducation. On vivoit ainsi à Rome sous le pape Agathon, vers la fin du septième siècle. Mais, l'ignorance croissant toujours, on se relâcha de ces saintes pratiques, dont on ne

(1) Capit. 2, ann. 811, n. 5. Boll. 5 jun. to. 19.  
Conc. Cabill. an. 813, n. 5. (2) Hist. liv. LIX, n. 42, 49.  
Hist. liv. XLV, n. 51, XLVI,

(1) Hist. liv. LIX, n. 16. Possid. Vit. 6, 24. Hist. liv.  
(2) Chrys. Hom. 85. in XXII, n. 25; XXIV, n. 30, 40.  
Matth. Aug. Ser. 355, 356.

connoissoit plus les raisons, et la corruption vint au point où vous l'avez vue vers la fin du neuvième siècle, après Nicolas I<sup>er</sup> et Adrien II; en sorte que, pour relever l'église romaine, il fallut, vers le milieu du onzième siècle, y appeler des Allemands mieux instruits, comme Grégoire X et Léon IX. L'ignorance n'est bonne à rien, et je ne sais où se trouve cette prétendue simplicité qui conserve la vertu. Ce que je sais, c'est que, dans les siècles les plus ténébreux et chez les nations les plus grossières, on voyoit régner les vices les plus abominables. J'en ai donné quelques preuves à l'occasion; mais je n'ai osé les rapporter toutes, et je n'ose même les marquer plus précisément. C'est que la concupiscence est en tous les hommes, et ne manque point de produire ses funestes effets, si elle n'est retenue par la raison aidée de la grâce.

Il y a un genre de crime dont je ne trouve en ces siècles des exemples que dans l'Orient. C'est l'impie et le mépris manifeste de la religion. Vous avez vu sans doute avec horreur les jeux sacrilèges du jeune empereur Michel, fils de Théodora, qui se promenoit par les rues de Constantinople avec les compagnons de ses débauches, revêtus des habits sacrés, contre-faisant les processions et les autres cérémonies de l'Eglise, même le redoutable sacrifice. Photius, alors patriarche, le voyoit et le souffroit, comme il lui fut reproché au huitième concile : ce qui montre qu'il étoit encore plus impie que l'empereur (1), car ce prince étoit un jeune fou, souvent ivre, et toujours emporté par ses passions; mais Photius agissoit de sang-froid et par de profondes réflexions; c'étoit le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle : c'étoit un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. Il paroît l'auteur d'une autre espèce d'impie, c'est d'avoir poussé la flatterie jusqu'à canoniser des princes qui n'avoient rien fait pour le mériter, leur bâtir des églises, leur consacrer des fêtes, comme il fit à Constantin, fils aîné de l'empereur Basile Macédonien, pour le consoler de sa mort, imitant en ce point les auteurs de l'idolâtrie. Constantin Monomaque en voulut faire autant à Zoé, à qui il devoit l'empire (2).

#### XIII. Incontinence du clergé.

Les trois vices qui ravagèrent le plus l'église d'Occident dans ces malheureux temps furent l'incontinence des clercs, les pillages et les violences des laïques, et la simonie des uns et des autres, tous effets de l'ignorance. Les clercs avoient oublié la dignité de leur profession et les puissantes raisons de cette discipline de la continence. Ils ne savoyent pas que, dès l'origine du christianisme, cette vertu angé-

lique en a fait la gloire, et qu'on la montrait aux païens comme une des preuves des plus sensibles de son excellence. L'Eglise ayant donc toujours un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe qui se consacroient à Dieu par la continence parfaite, rien n'étoit plus raisonnable que de choisir ses principaux ministres dans cette partie la plus pure du troupeau. L'Eglise en étoit mieux servie par des hommes qui, dégagés des soins d'une famille, n'étoient point partagés et ne pensoient, comme dit saint Paul, qu'à plaire à Dieu, s'appliquant entièrement à la prière, à l'étude, à l'instruction, aux œuvres de charité (1). Aussi avez-vous vu que cette sainte discipline du célibat des clercs supérieurs s'est toujours observée dans l'Eglise, quoiqu'avec plus ou moins d'exactitude, selon les temps et les lieux.

Mais nos clercs ignorants du neuvième et du dixième siècle regardoient cette loi comme un joug intolérable. Leurs fonctions étoient presque réduites à chanter des psaumes qu'ils n'entendoient pas, et pratiquer des cérémonies extérieures. Vivant au reste comme le peuple, ils se persuadèrent aisément qu'ils devoient aussi avoir des femmes; et la multitude des mauvais exemples leur fit regarder le célibat comme impossible, et par conséquent la loi qui l'imposoit comme une tyrannie insupportable. Les Grecs furent les premiers qui, dès la fin du septième siècle, secouèrent ce joug salutaire par le canon du concile de Trulle, où ils permirent aux prêtres de garder leurs femmes, comme ils font encore, et ils prirent pour prétexte un canon de Carthage mal entendu et les scandales déjà trop fréquents chez les Latins. Mais le premier exemple formel en Occident est celui de ce curé du diocèse de Châlons, qui voulut se marier publiquement, et contre lequel les gens de bien s'élevèrent, comme on feroit aujourd'hui, tant on avoit d'horreur d'un mariage si nouveau (2).

#### XIV. Hostilités universelles.

Les pillages et les violences étoient un reste de la barbarie des peuples du Nord. J'en ai marqué l'origine dans le foible gouvernement de Louis le débonnaire et le progrès sous ses successeurs; et certainement il est étrange que des chrétiens ignorassent à un tel point les premiers éléments de la religion et de la politique, qu'ils se crussent permis de se faire justice eux-mêmes, et de prendre les armes contre leurs compatriotes comme contre des étrangers (3). Le fondement de la société civile est de renoncer à la force pour se soumettre à des lois et à des juges qui les fassent exécuter; et

(1) Justin. Apol. p. 61, VII, 32, 33.  
B. Apol. Athan. p. 36, C. (2) Hist. liv. XL, n. 49.  
Aug. Ver. Rel. c. 3, n. 5. Hist. l. LIV, n. 20.  
Hist. l. III, n. 38. 1 Cor. (3) Hist. l. LIX, n. 38.

(1) Hist. liv. XLIX, n. 17; liv. LI, n. 43.  
(2) Hist. liv. LIII, n. 3. Sup. XIV, 15, liv. LX, n. 13.



l'essence du christianisme est la charité, qui oblige, non-seulement à ne faire aucun mal au prochain, mais à lui faire tout le bien possible. Qu'étoit-ce donc que des chrétiens toujours prêts à se venger de leurs frères par les meurtres et les incendies, et ne cherchant la justice qu'à la pointe de leur épée?

Vous avez vu les plaintes et les remontrances inutiles que l'on faisoit contre ces désordres dans les assemblées des évêques et des seigneurs. Autre preuve de l'ignorance, car il falloit être bien simple pour s'imaginer que des exhortations par écrit et des passages de l'Ecriture et des pères feroient tomber les armes des mains à des gens accoutumés au sang et au pillage. Le remède eût été d'établir des lois tout de nouveau, telles qu'en avoient eu les Grecs, les Romains, et les autres nations policées; mais où trouver alors des législateurs assez sages pour dresser de telles lois, et assez éloquents pour en persuader l'exécution?

Cependant la discipline de l'Eglise périclitoit, et les mœurs se corrompoient de plus en plus.

Les nobles, cantonnés chacun dans son château, ne venoient plus aux églises publiques recevoir les instructions des évêques. Ils assistoient aux offices des monastères voisins, ou se contentoient des messes de leurs chapelains et des curés de leurs serfs; encore prétendoient-ils les établir et les destituer comme il leur plaisoit; et souvent ils s'attribuoient les dîmes et les autres revenus des églises. Les évêques ne pouvoient ni corriger ces prêtres, protégés par les seigneurs, beaucoup moins les seigneurs eux-mêmes, ni visiter leurs diocèses, ni s'assembler pour tenir des conciles; et quelquefois ils étoient réduits à prendre les armes pour défendre contre les seigneurs les terres de leurs églises.

#### XV. Simonie.

Je regarde encore la simonie comme un effet de l'ignorance. Un homme éclairé et persuadé de la religion chrétienne ne s'aviserait jamais d'en faire un moyen de s'enrichir. Il comprendra qu'elle est d'un ordre plus élevé et nous propose d'autres biens. Simon lui-même n'offroit de l'argent à saint Pierre (1) que parce qu'il n'entendoit rien à cette céleste doctrine, et ne demandoit qu'à pouvoir communiquer aux autres le don des miracles, pour se faire admirer et amasser des trésors. Plus les hommes sont grossiers et ignorants, plus ils sont touchés des biens temporels et capables d'y tout rapporter. Les biens spirituels et invisibles leur paroissent de belles chimères; ils s'en moquent, et ne comptent pour les biens solides que ce qu'ils tiennent entre leurs mains. Aussi ne vois-je point de temps où la simonie ait régné dans l'Eglise si ouvertement que dans le dixième et le onzième siècle. Les princes, qui depuis long-temps s'étoient rendus maîtres

(1) Act. viii, 18, etc.

des élections, vendoient au plus offrant les évêchés et les abbayes; et les évêques se récompensent en détail de ce qu'ils avoient une fois donné, ordonnant des prêtres pour de l'argent, et se faisant payer les consécrations d'églises et les autres fonctions. Voyez le discours du pape Sylvestre II aux évêques (1). A des gens peu touchés des vérités de la foi, il semble que c'est faire de rien quelque chose que d'amasser des richesses en prononçant des paroles et faisant des cérémonies; ils se croient plus fins que ceux qui le font gratuitement.

Or, la simonie a été dans tous les temps la ruine de la discipline et de la morale chrétienne, dont le premier pas est le mépris des richesses et le renoncement, du moins d'affection, aux biens mêmes que l'on possède. Car qui enseignera cette morale si sublime, quand ceux qui devroient l'enseigner l'ignorent eux-mêmes, quand le sel de la terre est corrompu? Qui ne cherche, au contraire, à s'enrichir, quand il voit que ni la science ni la vertu n'élèvent personne aux premières places, et qu'il n'y a que l'argent et la faveur? Ainsi, par un malheureux cercle, l'ignorance et la corruption du cœur produisent la simonie, et la simonie augmente l'ignorance et le mépris de la vertu.

#### XVI. Pénitences.

Ce furent aussi principalement ces trois désordres, la simonie, les violences des seigneurs, et l'incontinence des clercs, que les saints du onzième siècle combattirent avec plus de zèle; mais l'ignorance de l'ancienne discipline fit que l'on se méprit dans l'application des remèdes. Ils étoient de deux sortes: les pénitences et les censures contre ceux qui ne se soumettoient pas à la pénitence. Les pénitences canoniques étoient encore en vigueur à la fin du onzième siècle; j'en ai rapporté des exemples: loin de se plaindre qu'elles fussent excessives, on se plaignoit de certains nouveaux canons sans autorité, qui les avoient notablement diminuées (2). Mais on s'étoit imaginé, je ne sais sur quel fondement, que chaque péché de même espèce méritoit sa pénitence; que si un homicide, par exemple, devoit être expié par une pénitence de dix ans, il falloit cent ans pour dix homicides: ce qui rendoit les pénitences impossibles et les canons ridicules. Aussi n'étoit-ce pas ainsi que l'entendoient les anciens. Je crois bien que le nombre des péchés de même espèce ajoutoit à la rigueur de la pénitence, qui étoit toujours soumise à la discrétion des évêques; mais enfin elle se mesuroit à proportion de la vie des hommes, et on n'obligeoit à faire pénitence jusqu'à la mort que pour certains crimes les plus énormes.

(1) Hist. liv. LVIII, n. 11. (2) Alex. II, Ep. 20, Mabill. Annal. tom. 2, p. 30, etc. Petr. Dam. Opusc. 230. VII, c. 10, 11.

Depuis que l'on eut rendu les pénitences impossibles, à force de les multiplier, il fallut venir à des compensations et des estimations, telles qu'on les voit dans le décret de Burchard et dans les écrits de Pierre Damien (1). C'étoient des psaumes, des genuflexions, des coups de discipline, des aumônes, des pèlerinages, toutes actions que l'on peut faire sans se convertir. Ainsi celui qui, en récitant des psaumes ou se flagellant, rachetoit en peu de jours plusieurs années de pénitence, n'en retiroit pas le fruit qu'elle eût produit, savoir, d'exciter et de fortifier les sentiments de componction par de longues et fréquentes réflexions, et de détruire les mauvaises habitudes, en demeurant long-temps éloigné des occasions et pratiquant long-temps les vertus contraires. C'est ce que ne faisoient pas des genuflexions ou des prières vocales. Les pénitences acquittées par autrui le faisoient beaucoup moins, et les disciplines qu'un saint moine se donnoit pour un pécheur n'étoient point pour ce pécheur des pénitences médicinales; car le péché n'est pas comme une dette pécuniaire, que tout autre peut payer à la décharge du débiteur et en quelque manière que ce soit: c'est une maladie qu'il faut guérir en la personne du malade. Aussi un concile national d'Angleterre, tenu l'an sept cent quarante-sept, condamnoit ces pénitences acquittées par autrui, et en apportoit cette raison remarquable, que, par ce moyen, les riches se sautoient plus aisément que les pauvres, contre la parole expresse de l'Evangile (2).

Un autre abus furent les pénitences forcées. J'en trouve en Espagne dès le septième siècle. Ensuite les évêques, voyant plusieurs pécheurs qui ne venoient point se soumettre à la pénitence, s'en plaignirent dans les parlements, et prièrent les princes de les y contraindre par leur puissance temporelle (3). C'étoit bien ignorer la nature de la pénitence, qui consiste dans le repentir et dans la conversion du cœur; c'étoit mettre le pécheur, qui, pour prévenir la justice divine, se punit volontairement lui-même, au rang du criminel, que la justice humaine punit malgré lui. Je compte entre les pénitences forcées, les défenses que les évêques faisoient à des coupables non pénitents, de manger de la chair, de porter du linge, de monter à cheval, et d'autres semblables (4). Si les coupables les observoient, j'admire leur docilité; s'ils ne les observoient pas, j'admire la simplicité des évêques.

#### XVII. Censures.

L'autre remède contre les désordres du

dixième siècle furent les excommunications et les autres censures ecclésiastiques. Le remède étoit bon en soi, mais à force de le pousser on le rendit inutile. Les censures ne sont des peines que pour ceux qui les craignent; car que serviroit de défendre à un juif ou à un mahométan l'entrée de l'église ou l'usage des sacrements? Donc quand un chrétien est assez méchant pour mépriser les censures, ou assez fort pour les violer impunément, elles ne font que l'irriter sans le corriger, parce qu'elles ne sont fondées que sur la foi et sur le respect de la puissance de l'Eglise. Il n'en est pas de même des peines temporelles: tout homme craint naturellement la perte de ses biens, de sa liberté, de sa vie.

C'est sur ces principes que les anciens avoient si sagement réglé l'usage des peines spirituelles. La discipline ne fut jamais plus sévère que du temps des persécutions. Comme tous ceux qui se faisoient chrétiens le faisoient de bonne foi, et après de longues épreuves ils étoient dociles et soumis à leurs supérieurs. Si quelqu'un ne vouloit pas obéir il avoit toute liberté de se retirer et de retourner au paganisme, sans être retenu par aucun respect humain, et l'Eglise en étoit délivrée. Mais en ces temps-là même on évitoit, tant qu'il étoit possible, d'en venir à cette extrémité; et l'Eglise souffroit dans son sein jusqu'à de mauvais pasteurs, plutôt que de s'exposer au péril de rompre l'unité (1).

Depuis que les chrétiens furent devenus le plus grand nombre, l'Eglise fut encore plus réservée à user de son autorité; et saint Augustin nous apprend, non comme une discipline nouvelle, mais comme l'ancienne tradition, qu'elle toléroit les péchés de la multitude (2), et n'employoit les peines que contre les particuliers: lorsqu'un méchant se trouvant seul au milieu d'un grand nombre de bons, il étoit vraisemblable qu'il se soumettoit, ou que tous s'élèveroient contre lui. Mais, ajoute-t-il, quand le méchant est assez fort pour entraîner la multitude, ou quand c'est la multitude qui est coupable, il ne reste que de gémir devant Dieu, et d'exhorter en général, profitant des occasions où le peuple est mieux disposé à s'humilier, comme dans les calamités publiques.

Suivant ces sages maximes, le pape Jules prit la défense de saint Athanase persécuté, et écrivit en sa faveur; et le pape Innocent en usa de même à l'égard de saint Chrysostôme (3); mais ils se gardèrent bien de prononcer ni déposition ni excommunication contre les évêques qui avoient condamné injustement ces grands saints, sachant bien qu'ils n'eussent pas été obéis, et que c'eût été commettre inutilement leur autorité. On étoit encore bien plus éloigné d'excommunier les empereurs, fussent-ils hé-

(1) Hist. liv. LVIII, n. 52. (3) Conc. Tolet. 6. Hist. Burch. liv. vi, c. 12, 14. liv. LIV, n. 23, 24. Conc. Petr. Dam. Vita. SS. Rom. Tribur. an. 895, c. 2. et Domin. c. 8, 10. (4) Hist. liv. LI, n. 8. Nic. I, Ep. 60.

(1) Cyp. Sermon. de Laps. Aug. III, cont. Par. c. 2, n. 8. (2) Ibid. n. 13, 14, etc. (3) Hist. liv. XII, n. 4, 24; liv. XXII, n. 49, 50.



rétiqes et persécuteurs de l'Eglise, comme Constantius et Valens; au contraire, saint Basile reçut à l'autel l'offrande de ce dernier. C'est qu'on voyoit clairement qu'une autre conduite n'eût fait que les irriter davantage (1). Il est vrai que saint Ambroise défendit à Théodose l'entrée de l'Eglise, parce qu'il connoissoit les pieuses dispositions de ce prince, et savoit qu'il l'amèneroit par cette rigueur à une pénitence salutaire.

Mais je ne comprends pas ce que prétendoit obtenir le pape Nicolas I<sup>er</sup>, par les lettres dures qu'il écrivoit à l'empereur Michel, protecteur de Photius, et surtout par la menace de faire brûler publiquement à Rome la lettre de ce prince (2). Ne savoit-il pas que c'étoit un jeune extravagant et un impie, comme je viens de le remarquer? A quoi bon user de censures contre Photius, dont il connoissoit l'audace et la puissance? Dès lors donc, c'est-à-dire vers le milieu du neuvième siècle, on avoit oublié la discrétion de la sage antiquité. Il sembloit qu'il ne fût question que de parler et d'écrire, sans en prévoir les conséquences : les formules ordinaires d'excommunication étant usées, comme trop fréquentes, on en ajouta de nouvelles, pour les rendre plus terribles : on employa les noms de Coré, Dathan et Abiron, et de Judas, avec toutes les malédictions du psaume cent huitième, accompagnées de l'extinction des chandelles et du son des cloches. Je m'imagine voir un foible vieillard, qui se sentant méprisé de ses enfants et ne pouvant plus sortir de son lit pour les châtier comme auparavant, leur jette ce qu'il rencontre sous sa main, pour satisfaire sa colère impuissante; et, forçant le ton de sa voix, les charge de toutes les imprécations dont il se peut aviser. On s'éloigna de plus en plus de l'ancienne modération pendant le dixième et le onzième siècle. Les évêques ne considéroient point l'effet des censures, mais seulement leur pouvoir et la rigueur du droit, comme s'ils eussent été forcés par une nécessité fatale à prononcer les peines canoniques contre tous ceux qui les auroient méritées. Ils ne voyoient pas que ces foudres spirituels portent à faux contre ceux qui ne veulent pas en avoir peur. Que loin de les corriger on ne fait que les endurcir, et leur donner occasion de commettre de nouveaux crimes; que les censures au lieu d'être utiles à l'Eglise lui deviennent pernicieuses, attirant le plus grand de tous les maux, qui est le schisme, et la désarmant à force de prodiguer ses armes. Enfin, que vouloir retrancher de l'Eglise tous les pécheurs, c'est faire comme un prince insensé, qui, trouvant la plupart de ses sujets coupables, les feroit passer au fil de l'épée, au hasard de dépeupler son état. Vous ne verrez que trop dans la suite de l'histoire les effets de cette conduite.

(1) Liv. XVI, n. 48.

(2) Nic. I. Epist. 8, 9. Hist. liv. I, n. 41, 52.

Les papes, il faut l'avouer, suivirent les préjugés de leur temps, et poussèrent encore plus loin que les autres l'usage des censures, à cause de l'autorité de leur siège, très-grande en elle-même et étendue au delà des anciennes bornes par les fausses décrétales. Les plus grands papes et les plus zélés, pour rétablir la discipline de l'Eglise et l'honneur du saint-siège après les désordres du dixième siècle, s'éloignèrent le plus de l'ancienne modération qu'ils ne connoissoient plus, ou qu'ils ne croyoient pas convenable à leur temps; et enfin Grégoire VII poussa la rigueur des censures au delà de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Ce pape, né avec un grand courage et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, avoit un zèle ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyoit infectée, particulièrement de la simonie et de l'incontinence du clergé; mais, dans un siècle si peu éclairé, il n'avoit pas toutes les lumières nécessaires pour régler son zèle; et, prenant quelquefois de fausses lueurs pour des vérités solides, il en tiroit sans hésiter les plus dangereuses conséquences. Son grand principe étoit qu'un supérieur est obligé à punir tous les crimes qui viennent à sa connoissance, sous peine de s'en rendre complice; et il répète sans cesse dans ses lettres cette parole du prophète (1) : Maudit soit celui qui n'ensanglante pas son épée, c'est-à-dire qui n'exécute pas l'ordre de Dieu pour punir ses ennemis. Sur ce fondement, sitôt qu'un évêque lui étoit déféré comme coupable de simonie ou de quelque autre crime, il le citoit à Rome; et, s'il manquoit d'y comparoître, pour la première fois il le suspendoit de ses fonctions, pour la seconde il l'excommunioit : si l'évêque persistoit dans sa contumace, le pape le déposoit, défendoit à son clergé et à son peuple de lui obéir, sous peine d'excommunication, leur ordonnoit d'élire un autre évêque, et s'ils y manquoient, il leur en donnoit un lui-même : c'est ainsi qu'il procéda contre Guibert, archevêque de Ravenne, qui lui rendit bien la pareille, en se faisant élire pape par le parti du roi Henri. Je suis effrayé quand je vois dans les lettres de Grégoire VII les censures pleuvoir pour ainsi dire de tous côtés, tant d'évêques déposés partout, en Lombardie, en Allemagne, en France.

## XVIII. Déposition des rois.

Le plus grand mal, c'est qu'il voulut soutenir les peines spirituelles par les temporelles, qui n'étoient pas de sa compétence. D'autres l'avoient déjà tenté; j'ai marqué que les évêques imploroient le secours du bras séculier pour forcer les pécheurs à la pénitence; et que les papes avoient commencé plus de deux cents ans auparavant à vouloir régler par autorité les droits

(1) Jerem. XLVIII, 10.

des couronnes. Grégoire VII suivit ces nouvelles maximes, et les poussa encore plus loin, prétendant ouvertement que, comme pape, il étoit en droit de déposer les souverains rebelles à l'Eglise. Il fonda cette prétention principalement sur l'excommunication. On doit éviter les excommuniés, n'avoir aucun commerce avec eux, ne pas leur parler, ne pas même leur dire bonjour, suivant l'apôtre (1). Donc un prince excommunié doit être abandonné de tout le monde : il n'est plus permis de lui obéir, de recevoir ses ordres, de l'approcher; il est exclus de toute société avec les chrétiens. Il est vrai que Grégoire VII n'a jamais fait aucune décision sur ce point, Dieu ne l'a pas permis. Il n'a prononcé formellement dans aucun concile, ni par aucune décrétale, que le pape a droit de déposer les rois; mais il l'a supposé pour constant, comme d'autres maximes aussi peu fondées, qu'il croyoit certaines. Il a commencé par les faits et par l'exécution.

Et il faut avouer qu'on étoit alors tellement prévenu de ces maximes, que les défenseurs du roi Henri se retranchoient à dire qu'un souverain ne pouvoit être excommunié (2). Mais il étoit facile à Grégoire VII de montrer que la puissance de lier et de délier a été donnée aux apôtres généralement, sans exception de personnes, et comprend les princes comme les autres. Le mal est qu'il ajoutoit des propositions excessives : que l'Eglise ayant droit de juger des choses spirituelles, elle avoit droit à plus forte raison de juger des temporelles; que le moindre exorciste est au-dessus des empereurs, puisqu'il commande aux démons; que la royauté est l'ouvrage du démon, fondée sur l'orgueil humain, au lieu que le sacerdoce est l'ouvrage de Dieu; enfin, que le moindre chrétien vertueux est plus véritablement roi qu'un roi criminel, parce que ce prince n'est plus un roi, mais un tyran; maxime que Nicolas I<sup>er</sup> avoit avancée avant Grégoire VII, et qui semble avoir été tirée du livre apocryphe des constitutions apostoliques, où elle se trouve expressément (3). On peut lui donner un bon sens, la prenant pour une expression hyperbolique, comme quand on dit qu'un méchant homme n'est pas un homme; mais de telles hyperboles ne doivent pas être réduites en pratique. C'est toutefois sur ces fondements que Grégoire VII prétendoit en général que, suivant le bon ordre, c'étoit l'Eglise qui devoit distribuer les couronnes et juger les souverains; et en particulier il prétendoit que tous les princes chrétiens étoient vassaux de l'Eglise romaine, lui devoient prêter serment de fidélité, et payer tribut. J'ai rapporté les preuves de ses prétentions sur l'empire, et sur la plupart des royaumes de l'Europe (4).

(1) 2. J. 10.

(2) Greg. IV, Epist. 2, Hist. liv. LXII, n. 36.

(3) Hist. I, n. 34. Nic.

1, Epist. ad Advent. tom. 8, Conc. p. 487, E. Const. Apost. liv. VIII, c. 2.

(4) Hist. I, LXIII, n. 11.

Voyons maintenant les conséquences de ces principes. Il se trouve un prince indigne et chargé de crimes, comme Henri IV, roi d'Allemagne, car je ne prétends point le justifier. Il est cité à Rome pour rendre compte de sa conduite, il ne comparoit point. Après plusieurs citations, le pape l'excommunie; il méprise la censure. Le pape le déclare déchu de la royauté, absout ses sujets du serment de fidélité, leur défend de lui obéir, leur permet, ou même leur ordonne d'élire un autre roi. Qu'en arrivera-t-il? des séditions et des guerres civiles dans l'état, des schismes dans l'Eglise. Ce roi déposé ne sera pas si misérable qu'il ne lui reste un parti, des troupes, des places; il fera la guerre à son compétiteur, comme Henri fit à Rodolphe. Chaque roi aura des évêques de son côté, et ceux du parti opposé au pape ne manqueront pas de prétextes pour l'accuser d'être indigne de sa place. Ils le déposeront bien ou mal, et feront un anti-pape comme Guibert, que le roi, son protecteur, mettra en possession à main armée.

Allons plus loin. Un roi déposé n'est plus un roi; donc, s'il continue à se porter pour roi, c'est un tyran, c'est-à-dire un ennemi public, à qui tout homme doit courir sus. Qu'il se trouve un fanatique, qui, ayant lu dans Plutarque la vie de Timoléon ou de Brutus, se persuade que rien n'est plus glorieux que de délivrer sa patrie; ou qui, prenant de travers les exemples de l'Ecriture, se croit suscité comme Aod, ou comme Judith, pour affranchir le peuple de Dieu : voilà la vie de ce prétendu tyran, exposée au caprice de ce visionnaire, qui croira faire une action héroïque et gagner la couronne du martyre. Il n'y en a par malheur que trop d'exemples dans l'histoire des derniers siècles, et Dieu a permis ces suites affreuses des opinions outrées sur l'excommunication, pour en désabuser au moins par l'expérience.

Revenons donc aux maximes de la sage antiquité. Un souverain peut être excommunié comme un particulier, je le veux; mais la prudence ne permet presque jamais d'user de ce droit. Supposez le cas très-rare, ce seroit à l'évêque aussi bien qu'au pape, et les effets n'en seroient que spirituels. C'est-à-dire qu'il ne seroit plus permis au prince excommunié de participer aux sacrements, d'entrer dans l'Eglise, de prier avec les fidèles, ni aux fidèles d'exercer avec lui aucun acte de religion; mais ses sujets ne seroient pas moins obligés de lui obéir en tout ce qui ne seroit point contraire à la loi de Dieu. On n'a jamais prétendu, au moins dans les siècles de l'Eglise les plus éclairés, qu'un particulier excommunié perdît la propriété de ses biens ou de ses esclaves, ou la puissance paternelle sur ses enfants. Jésus-Christ, en établissant son Evangile, n'a rien fait par force, mais tout par persuasion, suivant la remarque de saint Augustin. Il a dit que son royaume n'étoit pas



de ce monde, et n'a pas voulu se donner seulement l'autorité d'arbitre entre deux frères. Il a ordonné de rendre à César ce qui étoit à César, quoique ce César fût Tibère, non-seulement païen, mais le plus méchant de tous les hommes (1). En un mot, il est venu réformer le monde en convertissant les cœurs, sans rien changer dans l'ordre extérieur des choses humaines. Ses apôtres et leurs successeurs ont suivi le même plan, et ont toujours prêché aux particuliers d'obéir aux magistrats et aux princes; et aux esclaves d'être soumis à leurs maîtres, bons ou mauvais, chrétiens ou infidèles. Ce n'est qu'après plus de mille ans, vous l'avez vu, qu'on s'est avisé de former un nouveau système, et d'ériger le chef de l'Eglise en monarque souverain, supérieur à tous les souverains, même quant au temporel (2); car s'il a le pouvoir de les établir et de les déposer, en quelque cas et avec quelque formalité que ce soit, par puissance directe ou indirecte; s'il a, dis-je, ce pouvoir, il faut dire sans détour, il est seul véritablement souverain; et, pendant mille ans, l'Eglise a ignoré ou négligé ses droits.

Grégoire VII se laissa encore entraîner à la prévention déjà reçue, que Dieu devoit faire éclater sa justice en cette vie. Delà vient que, dans ses lettres, il promet, à ceux qui seront fidèles à saint Pierre, la prospérité temporelle, en attendant la vie éternelle; et menace les rebelles de la perte de l'une et de l'autre. Jusque-là que, dans la seconde sentence d'excommunication contre le roi Henri, adressant la parole à saint Pierre, il le prie d'ôter à ce prince la force des armes et la victoire (3). Afin, ajoute-t-il, de faire voir à tout le monde que vous avez tout pouvoir au ciel et sur la terre. Il croyoit sans doute que Dieu, qui connoissoit la bonté de sa cause et la droiture de ses intentions, exaucera sa prière; mais Dieu ne fait pas des miracles au gré des hommes, et il semble qu'il voulut confondre la témérité de cette prophétie. Car, quelques mois après, il se donna une sanglante bataille, où le roi Rodolphe fut tué, quoique le pape lui eût promis la victoire; et le roi Henri, tout maudit qu'il étoit, demeura victorieux. Ainsi la maxime que Grégoire supposoit se tournoit contre lui-même; et, à juger par les événements, on avoit lieu de croire que sa conduite n'étoit pas agréable à Dieu. Loin de corriger le roi Henri, il ne fait que lui donner occasion de commettre de nouveaux crimes: il excite des guerres cruelles qui mettent en feu l'Allemagne et l'Italie; il attire un schisme dans l'Eglise, on l'assiège lui-même dans Rome, il est obligé d'en sortir, et d'aller enfin mourir en exil à Salerne.

Ne pouvoit-on pas lui dire: Si vous disposez

des prospérités temporelles, que ne les prenez-vous pour vous-même? Si vous n'en disposez pas, pourquoi les promettez-vous aux autres? Choisissez entre le personnage d'apôtre ou de conquérant: le premier n'a de grandeur et de puissance qu'intérieure et spirituelle; au dehors, ce n'est que foiblesse et que souffrance; le second a besoin de tout ce qui frappe les sens, des royaumes, des armées, des trésors pour les entretenir. Vous ne pouvez allier deux états si opposés, ni vous faire honneur des souffrances que vous attirent des entreprises mal concertées. Jusqu'ici j'ai principalement considéré le relâchement de l'ancienne discipline, et les autres tentations dont Dieu a permis que son Eglise fût attaquée depuis le sixième siècle jusqu'au douzième. Voyons maintenant les moyens par lesquels il l'a conservée pour accomplir sa promesse d'être toujours avec elle, et de ne jamais permettre qu'elle succombât aux puissances de l'enfer.

#### XIX. Succession d'évêques.

Premièrement, la succession des évêques a continué sans interruption dans la plupart des églises depuis leur première fondation. Nous avons la suite des évêques de chaque siège dans les recueils intitulés la Gaule chrétienne, l'Italie sacrée et les autres semblables: plusieurs églises ont leurs histoires particulières; et, quant aux autres, on trouve de temps en temps les noms de leurs évêques dans les conciles, dans les histoires générales, ou dans d'autres actes authentiques. C'est la preuve de la tradition. Car, dans tous ces lieux où nous voyons un évêque, il est certain qu'il y avoit une église, un clergé, l'exercice de la religion, une école chrétienne; et on est en droit de supposer qu'on y enseignoit la même doctrine que dans les autres églises catholiques, tant que l'on trouvoit cette église particulière en communion avec elle. L'indignité des pasteurs n'a point interrompu cette tradition. Qu'un évêque ait été simoniaque, avare, débauché, ignorant, pourvu qu'il n'ait été ni hérétique ni schismatique, la foi et les règles de la discipline n'auront pas laissé de se conserver dans le corps de son église, quoique son mauvais exemple ait pu nuire à quelques particuliers.

C'est ce qui est arrivé principalement à Rome. Dieu a permis que, pendant le dixième siècle, ce premier siège fût rempli de sujets indignes, par l'infamie de leur naissance ou par leurs vices personnels; mais il n'a pas permis qu'il s'y soit glissé aucune erreur contre la saine doctrine, ni que l'indignité des personnes nuisît à l'autorité du siège. Ces temps, d'ailleurs si malheureux, n'ont point eu de schisme; et ces papes, si méprisables en eux-mêmes, ont été reconnus pour chefs de toute l'Eglise, en Orient comme en Occident, et dans

les provinces du Nord les plus reculées. Les archevêques leur demandoient le pallium, et on s'adressoit à eux comme à leurs prédécesseurs pour les translations d'évêques, les érections des nouvelles églises, les concessions des privilèges. Sous ces indignes papes, Rome ne laissoit pas d'être le centre de l'unité catholique.

#### XX. Conciles.

Pendant les cinq siècles que nous repassons, on a continué de tenir des conciles, et même trois généraux, le sixième, le septième et le huitième. Il est vrai que les conciles provinciaux n'ont plus été si fréquents que dans les six premiers siècles, principalement en Occident, où la constitution de l'état temporel n'y étoit pas favorable, tant par les incursions des barbares que par les guerres civiles ou particulières entre les seigneurs; mais on se souvenoit toujours qu'on les devoit tenir, et on rappeloit souvent l'ordonnance du concile de Nicée de les tenir deux fois l'an. Les papes en monstroient l'exemple, et en tenoient ordinairement un en carême, et l'autre au mois de novembre, comme nous voyons sous Léon IX, Alexandre II et Grégoire VII, et ce dernier, tout jaloux qu'il étoit de son autorité, ne faisoit rien sans concile.

J'ai marqué les inconvénients des conciles nationaux, soit d'Espagne, sous les rois goths, soit de France, sous la seconde race de nos rois; mais c'étoient toujours des conciles. Les évêques s'y trouvoient ensemble, ils s'entretenoient de leurs devoirs, ils s'instruisoient; on y examinoit les affaires ecclésiastiques, on y jugeoit les évêques mêmes. L'Ecriture et les canons étoient les règles de ces jugements, et on les lisoit avant que d'opiner sur chaque article; vous en avez vu une infinité d'exemples.

#### XXI. Ecoles et successions des docteurs.

Quoique les savants fussent rares et les études imparfaites, elles avoient cet avantage que l'objet en étoit bon; on étudioit les dogmes de la religion dans l'Ecriture et dans les pères, et la discipline dans les canons. Il y avoit peu de curiosité et d'invention, mais une haute estime des anciens; on se bornoit à les étudier, les copier, les compiler, les abrégier. C'est ce que l'on voit dans les écrits de Bède, de Raban et des autres théologiens du moyen âge; ce ne sont que des recueils des pères des six premiers siècles, et c'étoit le moyen le plus sûr pour conserver la tradition.

La manière d'enseigner étoit encore la même des premiers temps. Les écoles étoient dans les églises cathédrales ou dans les monastères; c'étoit l'évêque même qui enseignoit, ou, sous ses ordres, quelque clerc ou quelque moine distingué par sa doctrine; et les disciples, en apprenant la science ecclésiastique, se for-

moient en même temps sous les yeux de l'évêque aux bonnes mœurs et aux fonctions de leur ministère. Les principales écoles étoient d'ordinaire dans les métropoles, mais il se trouvoit souvent de plus habiles maîtres dans les églises particulières, et alors il étoit permis de les suivre. Or, j'estime important, pour la preuve de la tradition, de marquer comment les études ont passé successivement d'un pays à l'autre, et quelles ont été en chaque temps les écoles les plus célèbres en Occident. Jusqu'au temps de saint Grégoire, je n'en vois point de plus illustre que celle de Rome, mais elle tomba dès le même siècle, comme nous avons vu par l'aveu sincère du pape Agathon. Cependant le moine saint Augustin, et les autres que saint Grégoire avoit envoyés planter la foi en Angleterre, y formèrent une école, qui conserva les études, tandis qu'elles s'affoiblissoient dans le reste de l'Europe, en Italie par les ravages des Lombards, en Espagne par l'invasion des Sarrasins, en France par les guerres civiles. De cette école d'Angleterre sortit saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, fondateur de l'école de Mayence et de l'abbaye de Fulde, qui étoit le séminaire de cette église. L'Angleterre donna ensuite à la France le savant Alcuin, qui, dans son école de Tours, forma ces illustres disciples, dont j'ai marqué dans l'histoire les noms, les écrits et les successeurs (1). De là vint l'école du palais de Charlemagne, très-célèbre encore sous Charles le chauve, celles de Saint-Germain de Paris, de Saint-Germain d'Auxerre, de Corbie; celle de Reims sous Hincmar et ses successeurs, celle de Lyon dans le même temps. Les Normands désolèrent ensuite toutes les provinces maritimes de France, et les études se conservèrent dans les églises et les monastères les plus reculés vers la Meuse, le Rhin, le Danube et au delà, dans la Saxe et le fond de l'Allemagne, où les études fleurirent sous le règne des Othon. En France, l'école de Reims se soutenoit, comme on voit, par Frodoard et Gerbert, et j'espère en montrer un jour la suite jusqu'aux commencements de l'université de Paris.

#### XXII. Monastères.

La plupart des écoles étoient dans les monastères, et les cathédrales mêmes étoient servies par des moines en certains pays, comme en Angleterre et en Allemagne (2). Les chanoines, dont l'institution commença au milieu du huitième siècle par la règle de saint Chrodegang, menoient presque la vie monastique, et leurs maisons s'appeloient aussi monastères; or, je compte les monastères entre les principaux moyens dont la Providence s'est servie pour conserver la religion dans les temps les plus misérables. C'étoient des asiles pour la doc-

(1) De Vera Relig. c. 10, Jo. XVIII, 36. Luc. XII, 14.  
(2) 1 Pet. 11, 13, 18. Rom. XIII, 1, 2, etc.  
(3) Hist. liv. XLIII, n. 1.

(1) Hist. I. XLV, n. 18. Hist. liv. LII, n. 44.  
(2) Hist. liv. XLIII, n. 37.



trine et la piété, tandis que l'ignorance, le vice, la barbarie, inondoient le reste du monde. On y suivait l'ancienne tradition, soit pour la célébration des divins offices, soit pour la pratique des vertus chrétiennes, dont les jeunes voyaient des exemples vivants dans les anciens. On y gardait des livres de plusieurs siècles, et on en écrivait de nouveaux exemplaires, c'était une des occupations des moines, et il ne nous restait guère de livres sans les bibliothèques des monastères.

Le lecteur sensé ne peut être trop sur ses gardes contre les préventions des protestants et des catholiques libertins, au sujet de la profession monastique. Il semble chez ces sortes de gens que le nom de moine soit un titre pour mépriser ceux qui le portent, et un reproche suffisant contre leurs bonnes qualités. Ainsi chez les anciens païens le nom de chrétien décriait toutes les vertus (1). C'est un honnête homme, disait-on; c'est dommage qu'il est chrétien. On se fait une idée générale d'un moine comme d'un homme ignorant, crédule, superstitieux, intéressé, hypocrite; et sur cette fausse idée on juge hardiment de plus grands hommes; on dédaigne de lire leurs vies et leurs écrits, on interprète malignement leurs plus belles actions. Saint Grégoire était un grand pape, mais c'était un moine. Les premiers qu'il envoyait prêcher la foi aux Anglois étaient des hommes apostoliques; c'est dommage qu'ils fussent moines. Vous qui avez vu dans cette histoire leur conduite et leur doctrine, jugez par vous-mêmes de l'opinion que vous en devez avoir; souvenez-vous de ce que j'ai rapporté de saint Antoine et des autres moines d'Egypte; souvenez-vous que saint Basile et saint Jean Chrysostome ont loué et pratiqué la vie monastique, et voyez si c'étaient des esprits faibles.

Je sais que dans tous les temps il y a eu de mauvais moines comme de mauvais chrétiens; c'est le défaut de l'humanité, et non de la profession; aussi de temps en temps Dieu a suscité de grands hommes pour relever l'état monastique, comme dans le neuvième siècle saint Benoît d'Aniane, et dans le dixième les premiers abbés de Clugny (2). C'est de cette sainte congrégation que sont sorties les plus grandes lumières de l'Eglise pendant deux cents ans: c'étaient là que fleurissaient la piété et les études; que si elles n'étaient pas telles que cinq cents ans auparavant; si ces bons moines ne parlaient pas latin comme saint Cyprien et saint Jérôme; si ils ne raisonnaient pas aussi juste que saint Augustin, ce n'est pas parce qu'ils étaient moines, c'est parce qu'ils vivaient au dixième siècle. Mais trouvez d'autres hommes plus habiles du même temps. J'avoue toutefois que les moines les plus parfaits de ces derniers temps l'étaient moins que les premiers moines d'Egypte et

de Palestine, et j'en trouve deux causes: la richesse et les études. Les premiers n'étaient pas seulement pauvres en particulier, mais en commun; ils habitaient, non pas des forêts que l'on peut défricher, mais des déserts de sables arides où ils bâtissaient eux-mêmes de pauvres cabanes et vivaient du travail de leurs mains, c'est-à-dire des nattes et des paniers qu'ils portaient vendre aux prochaines habitations. Voyez ce que j'en ai dit en son lieu sur le rapport de Cassien et des autres. Ainsi ils avaient trouvé le secret d'éviter les inconvénients de la richesse et de la mendicité, de ne dépendre de personne, et ne demander rien à personne (1).

Nos moines de Clugny étaient pauvres en particulier, mais riches en commun; ils avaient comme tous les moines, depuis plusieurs siècles, non-seulement des terres et des bestiaux, mais des vassaux et des serfs. Le prétexte du bien de la communauté est une des plus subtiles illusions de l'amour-propre. Si saint Odon et saint Mayeul eussent refusé une partie des grands biens qu'on leur offrait, l'Eglise en eût été plus édifiée, et leurs successeurs eussent gardé plus long-temps la régularité. Saint Nil de Calabre est de tous ceux de ce temps-là celui qui me semble avoir mieux compris l'importance de la pauvreté monastique (2). En effet, les grands revenus engagent à de grands soins, et attirent des différents avec les voisins, qui obligent à solliciter des juges, et à chercher la protection des puissances, souvent jusqu'à user de complaisance et de flatterie. Les supérieurs et les procureurs qui travaillent sous leurs ordres sont plus chargés d'affaires que de simples pères de famille, on doit faire part à la communauté des affaires au moins les plus importantes: ainsi plusieurs retombent dans les embarras du siècle, auxquels ils avaient renoncé: surtout les supérieurs, qui devaient être les plus intérieurs et les plus spirituels de tous.

D'ailleurs, les grandes richesses attirent la tentation des grandes dépenses. Il faut bâtir une église magnifique, l'orner et la meubler richement; Dieu en sera plus honoré; il faut bâtir les lieux réguliers, donner aux moines toutes les commodités pour l'exactitude de l'observance, et ces bâtiments doivent être spacieux et solides pour une communauté nombreuse et perpétuelle. Cependant l'humilité en souffre; il est naturel que tout cet extérieur grossisse l'idée que chaque moine se forme de soi-même; et un jeune homme qui se voit tout d'un coup superbement logé, qui sait qu'il a part à un revenu immense, et qui voit au-dessous de lui plusieurs autres hommes, est bien tenté de se voir plus grand que quand il était dans le monde simple particulier, et peut-être de basse naissance. Quand je me repré-

sente l'abbé Didier occupé pendant cinq ans à bâtir somptueusement l'église du mont Cassin, faisant venir pour l'orner des colonnes et des marbres de Rome, et des ouvriers de Constantinople; et que d'un autre côté je me représente saint Pacôme sous ses cabanes de roseaux, tout occupé de prier et de former l'intérieur de ses moines, il me semble que ce dernier alloit plus droit au but, et que Dieu était plus honoré chez lui (1).

Les études firent encore une grande différence entre ces anciens moines et les modernes. Les anciens n'étudiaient uniquement que la morale chrétienne, par la méditation continuelle de l'Ecriture et la pratique de toutes les vertus. Du reste c'étaient de simples laïques, dont plusieurs ne savaient pas lire. Nos moines d'Occident étaient clercs pour la plupart dès le septième siècle, et par conséquent lettrés, et l'ignorance des laïques obligeait les clercs à embrasser toutes sortes d'études. Les premiers abbés de Clugny furent des plus savants hommes de leur temps, et leur savoir les faisait rechercher par les évêques et les papes, et même par les princes; tout le monde les consultait, et ils ne pouvaient se dispenser de prendre part aux plus grandes affaires de l'Eglise et de l'état. L'ordre en profitait, les biens augmentaient, les monastères se multipliaient; mais la régularité en souffrait, et des abbés si occupés au dehors ne pouvaient avoir la même application pour le dedans que saint Antoine et saint Pacôme, qui n'avaient point d'autres affaires, et ne quittaient jamais leurs solitudes.

D'ailleurs, l'étude nuisait au travail des mains, pour lequel on ne trouvait plus de temps, principalement depuis que les moines eurent ajouté au grand office ceux de la vierge et des morts, et un grand nombre de psaumes au delà. Or, le travail est plus propre que l'étude à conserver l'humilité; et quand on retranche la plus grande partie des sept heures de travail ordonnée par la règle de saint Benoît, ce n'est plus proprement la pratiquer: c'est peut-être une bonne observance, mais non pas la même (2).

### XXIII. Cérémonies.

Ce fut aussi dans les monastères que l'on conserva le plus fidèlement les cérémonies de la religion, qui sont un des principaux moyens dont Dieu s'est servi pour la perpétuer dans tous les temps, parce que ce sont des preuves sensibles de la créance, comme il est marqué expressément dans l'Ecriture sainte. La célébration des fêtes de Noël et de Pâques avertira toujours les hommes les plus grossiers que Jésus-Christ est né pour notre salut, qu'il est mort et ressus-

cité (1). Tant que l'on baptisera au nom du père, et du fils et du Saint-Esprit, on professera la foi de la trinité; tant que l'on célébrera la messe, on déclarera que l'on croit le mystère de l'eucharistie. Les formules des prières sont autant de professions de foi sur la matière de la grâce, comme saint Augustin l'a si bien montré. La psalmodie et les lectures dont l'office de l'Eglise est composé, engagent nécessairement à conserver les saintes Ecritures, et à apprendre la langue dans laquelle on les lit publiquement, depuis qu'elle a cessé d'être vulgaire. Aussi est-il bien certain que c'est la religion qui a conservé la connaissance des langues mortes. On le voit par l'Afrique, où le latin est absolument inconnu, quoique du temps de saint Augustin on l'y parlât comme dans l'Italie. C'est donc par un effet de la Providence que le respect de la religion a fait conserver les langues antiques, autrement nous aurions perdu les originaux de l'Ecriture sainte et de tous les anciens auteurs, et nous ne pourrions plus connaître si les versions sont fidèles.

Les cérémonies servent encore à empêcher les nouveautés, contre lesquelles elles sont des protestations publiques, qui du moins arrêtent la prescription, et nous avertissent des saintes pratiques de l'antiquité. Ainsi l'office de la septuagésime nous montre comment nous devrions nous préparer au carême; la cérémonie des cendres nous représente l'imposition de la pénitence; l'office entier du carême nous instruit du soin avec lequel on disposait les catéchumènes au baptême, et les pénitents à l'absolution. Les vêpres que l'on avance nous font souvenir que l'on a avancé le repas, et que l'on devrait jeûner jusqu'au soir. Enfin, l'office du samedi-saint porte encore les marques d'un office destiné à occuper saintement la nuit de la résurrection. Si on avait aboli ces formules, nous ignorerions la ferveur des anciens chrétiens, capables de nous causer une salutaire confusion. Et qui sait si dans un temps plus heureux l'Eglise n'établirait point ces saintes pratiques.

Les premiers auteurs qui ont écrit sur les cérémonies de la religion ont vécu dans les siècles que je parcours, mais ils en parlent tous comme les reconnoissant pour très-anciennes; et si de leur temps il s'en était introduit quelque nouvelle, ils ne manquent pas de l'observer. Ils donnent aux cérémonies des significations mystiques dont chacun peut juger comme il lui plaît, mais du moins ils nous assurent les faits; et nous ne pouvons douter que l'on pratiquât de leur temps ce dont ils prétendent nous rendre raison. C'est à mon avis le plus grand usage de ces auteurs. Au reste, vous avez vu dans les six premiers siècles des preuves de nos cérémonies, au moins des plus essentielles.

(1) Tertul. Apolog. c. 3.

(2) Hist. I. XLV, n. 37.

(1) Hist. I. XX, n. 8.

(2) Hist. I. LVII, n. 51.

(1) Ch. C. I. III, c. 28, 29. c. 2, 3, 30. Reg. c. 48. Hist. (2) Consuet. Clun. lib. I, liv. XXXII, n. 15.

(1) Deuter. VI, 20.



## XXIV. Propagation de la foi.

Enfin ces siècles moyens ont eu leurs apôtres, qui ont fondé de nouvelles églises chez les infidèles aux dépens de leur sang; et ces apôtres ont été des moines. Je compte pour les premiers saint Augustin d'Angleterre et ses compagnons, envoyés par saint Grégoire, qui, bien qu'ils n'aient pas souffert le martyre, en ont eu le mérite par le courage avec lequel ils s'y sont exposés au milieu d'une nation encore barbare (1). Rien n'est plus édifiant que l'histoire de cette église naissante, que Bède nous a conservée, et où l'on voit des vertus et des miracles dignes des premiers siècles. Aussi peut-on dire que chaque temps a eu sa primitive église. Celle d'Angleterre fut la source féconde de celle du Nord. Les Anglois-Saxons, devenus chrétiens eurent compassion de leurs frères les anciens Saxons demeurés en Germanie, et encore idolâtres; et ils entreprirent avec un grand zèle de porter en ce vaste pays la lumière de l'Evangile. De là vint la mission de saint Willibrod en Frise, et celle de saint Boniface en Allemagne.

Il est étonnant que pendant sept cents ans, tant de saints évêques, de Cologne, de Trèves, de Mayence et des autres villes des Gaules, voisins de la Germanie, n'aient point entrepris de convertir les peuples d'au delà du Rhin. Ils y voyaient sans doute des difficultés insurmontables, soit par la différence de la langue, soit par la férocité de ces peuples, trop éloignés de la douceur du christianisme, comme j'ai tâché de montrer ailleurs (2). Mais, sans vouloir pénétrer les desseins de Dieu, il est certain qu'il ne lui a plu de se faire connoître à ces nations germaniques que vers le milieu du huitième siècle, et qu'en cela même il leur fait bien plus de grâce qu'aux Indiens et aux autres, qu'il a laissées jusqu'ici dans les ténèbres de l'idolâtrie. Or, je trouve des circonstances remarquables dans la fondation de ces églises. Premièrement, ceux qui entreprenoient d'y travailler prenoient toujours la mission du pape, au lieu que dans les premiers temps chaque évêque se croyait en droit de prêcher aux infidèles de son voisinage. Mais il faut croire que la mission du pape étoit alors nécessaire pour lever divers obstacles, comme en effet je vois que saint Boniface eut à combattre des prêtres acéphales et déréglés, répandus dans l'Allemagne, qui ne reconnoissoient l'autorité d'aucun évêque (3). Je trouve aussi que ce saint martyr ne négligea pas la protection temporelle de Charles-Martel et de Pépin, pour empêcher que cette Eglise naissante ne fût étouffée dès le berceau. Je vois dans la suite que les missions semblables continuèrent

(1) Hist. liv. XXXVI, n. 1, n. 40. (2) Mœurs chrét. n. 57. (3) Hist. liv. XLI, n. 46, 47, 48.

d'être appuyées par les princes, comme celles de Saxe par Charlemagne; celle de saint Anscaire en Danemarck, et en Suède par Louis le débonnaire et par les rois du pays, et ainsi des autres à proportion (1). Ce secours étoit sans doute nécessaire chez de telles nations, mais les conversions des premiers siècles, faites par pure persuasion, étoient plus solides. Comme on ne concevoit pas qu'une église pût subsister sans évêques, le pape en donnoit toujours la dignité à celui qu'il faisoit chef d'une telle mission, soit qu'il le sacrât lui-même, soit qu'il lui permit de se faire sacrer par d'autres. Mais il le faisoit évêque d'une telle nation en général, comme des Saxons ou des Slaves, laissant à son choix de fixer son siège au lieu qu'il jugeroit le plus commode, car on n'avoit pas encore inventé la formalité des titres *in partibus*. Le pape donnoit à ce premier évêque le pallium avec le titre et les pouvoirs de métropolitain, afin que, quand le nombre des fidèles seroit augmenté, il pût sacrer des évêques pour être ses suffragants, qui lui donnassent des successeurs sans recourir à Rome: vous en avez vu plusieurs exemples dans cette histoire (2).

Pour affermir ces nouvelles églises, on y fonda dès le commencement des monastères, comme Fulde près de Mayence, Corbie en Saxe, Magdebourg qui devint métropole. C'étoient les séminaires où on élevait des enfants du pays, pour les instruire de la religion et des lettres, les forcer à la vertu, et les rendre capables des fonctions ecclésiastiques. Ainsi, en peu de temps, ces églises furent en état de se soutenir elles-mêmes, sans avoir besoin de secours étrangers. Les moines furent utiles à l'Allemagne, même pour le temporel; par le travail de leurs mains ils commencèrent à défricher les vastes forêts qui couvroient tout le pays; et par leur industrie et leur sage économie, les terres ont été cultivées, les serfs qui les habitoient se sont multipliés; les monastères ont produit de grosses villes, et leurs dépendances sont devenues des provinces.

Il est vrai que ce soin du temporel n'a pas été avantageux au spirituel dans ces églises naissantes; on s'est trop pressé de les enrichir, particulièrement par l'exaction des dîmes (3). Vous avez vu la révolte de Thuringe, pour ce sujet, contre l'archevêque de Mayence, celle de Pologne, celle de Danemarck, qui fut cause du martyre du roi saint Canut. On devoit, ce me semble, avoir plus d'égard à la foiblesse de ces nouveaux chrétiens, et craindre de leur rendre la religion odieuse. Je m'étonne encore qu'on n'ait pas eu la condescendance de leur permettre l'usage de leur langue vulgaire dans les prières et dans les lectures publiques,

(1) Hist. liv. XLVII, n. 2, 17. (2) Lamb. Schaf. ann. 1073. Hist. liv. LXI, n. 57; n. 36; XLII, n. 52; LXI, n. LXII, n. 37.

comme on faisoit dans les premiers siècles. Car vous avez vu que l'on se servoit dans les offices de l'Eglise de la langue la plus usitée dans chaque pays (1); c'est-à-dire du latin dans tout l'Occident, du grec dans tout l'Orient, excepté les provinces les plus reculées, comme la Thébaïde où l'on parloit égyptien, la Haute-Syrie où l'on parloit syriaque, en sorte que les évêques même n'entendoient point le grec, comme on voit au concile de Chalcedoine dans les procédures faites contre Ibas, et dans les réponses de l'abbé Barsumas, qui ne parloit que syriaque. Voyez aussi les souscriptions du concile tenu à Constantinople sous Mennas. Les Arméniens sont en possession de tout temps de faire l'office divin en leur langue. Si les nations étoient mêlées, il y avoit dans l'Eglise des interprètes pour expliquer les lectures (2). Saint Procope, martyr, au rapport d'Eusèbe, faisoit cette fonction à Scythopolis en Palestine. Dans le même pays, sur la fin du cinquième siècle, saint Sabbas et saint Théodose avoient en leurs monastères plusieurs églises, où les moines de diverses nations faisoient l'office en leur langue (3).

Quant aux nations germaniques, Valafrid Strabon, qui écrivoit au milieu du neuvième siècle, témoigne que les Goths, dès le commencement de leur conversion, avoient traduit en langue tudesque les livres sacrés, et que de son temps il s'en trouvoit des exemplaires. Ce devoit être la version d'Ulfilas, dont on a encore les évangiles. Valafrid ajoute que chez les Scythes de Thomi on célébroit les divins offices en la même langue (4). Depuis que les Goths, les Francs et les autres peuples germaniques se furent répandus dans les provinces romaines, ils se trouvèrent en si petit nombre en comparaison des habitants, qu'il ne parut pas nécessaire de changer pour eux le langage de l'Eglise; mais quand on porta la foi dans les pays où leur langue étoit dominante, ou plutôt unique, il semble qu'on devoit leur accorder tout ce qui pouvoit servir à les instruire et à les affermir dans la religion.

Toutefois, je ne puis penser que saint Augustin d'Angleterre et saint Boniface de Mayence aient manqué de prudence ou de charité. Ils voyaient les choses de près, et craignoient peut-être que ces peuples ne demeurassent trop séparés du reste des chrétiens, si la langue latine ne les unissoit avec eux, principalement avec Rome, centre de l'unité ecclésiastique. Peut-être craignoient-ils la difficulté de traduire, non-seulement l'Ecriture, où il est si dangereux de se méprendre, mais les autres livres nécessaires pour l'instruction

(1) V. Mœurs chrét. 39. (2) Act. 10, p. 637, 608. (3) Eus. de Mar. c. 6. (4) Hist. liv. XXX, n. 24, Hist. liv. XXVII, n. 21, 22, 25. De div. Off. c. 7. Hist. 40; XXVIII, n. 18, t. 5, Conc. liv. XLVIII, n. 42. Hist. liv. XVII, n. 36.

des fidèles. Nous voyons bien dès le septième siècle en Angleterre, et dès le huitième en Allemagne, des versions de l'Evangile; mais c'étoit plutôt pour la consolation des particuliers que pour l'usage public de l'Eglise. Je trouve encore qu'aux conciles de Tours et de Reims, tenus l'an huit cent treize (1), on ordonne que chaque évêque aura pour l'instruction de son troupeau des homélies traduites en langue romaine rustique et en langue tudesque, afin que tout le monde les puisse entendre. La langue slavonne a été plus favorisée; saint Cyrille et saint Méthodius, apôtres des Slaves, leur donnèrent en leur langue l'Ecriture sainte et la liturgie (2). Il est vrai que le pape Jean VIII le trouva mauvais, mais, étant mieux informé, il l'approuva; et quoique Grégoire VII l'eût encore défendu, l'usage en est resté en quelques lieux. Au reste, je ne suis point touché de la raison qu'allèguent plusieurs modernes, de conserver le respect pour la religion. Ce respect aveugle ne convient qu'aux fausses religions, fondées sur des fables et des superstitions frivoles; la vraie religion sera toujours d'autant plus respectée qu'elle sera mieux connue. Au contraire, depuis que le peuple s'est accoutumé à ne point entendre ce qui se dit dans l'Eglise, il a perdu le désir de s'en instruire; et son ignorance a été jusqu'à ne pas penser qu'il eût besoin d'instruction. Pour les gens d'esprit ignorants, ils sont tentés d'avoir mauvaise opinion de ce qu'on leur cache avec tant de soin.

## XXV. Apologie de ces cinq siècles.

De tout ce discours il résulte, ce me semble, que les siècles, que l'on compte ordinairement pour les plus obscurs et les plus malheureux, ne l'ont pas été autant que l'on croit ordinairement, et n'ont été dépourvus ni de science ni de vertu. Mais c'est qu'il faut chercher la religion où elle étoit en chaque temps, et ne pas s'effrayer de voir le vice et l'ignorance, même dans les plus grands sièges.

Dans le septième et huitième siècle, la religion s'affoiblit en France et en Italie, mais elle se fortifie en Angleterre; dans le neuvième, elle refléurit en France; dans le dixième en Allemagne. Tandis qu'elle fait de si grandes pertes sous la domination des musulmans en Orient, en Afrique, en Espagne, elle fait en récompense de nouvelles conquêtes en Saxe, en Danemarck, en Suède, en Hongrie, en Pologne. On y voit renouveler les merveilles des premiers siècles, ces peuples ont leurs docteurs et leurs martyrs; et les églises affligées d'Espagne et d'Orient ont aussi les leurs. Il ne reste qu'à admirer la conduite de la Providence, qui sait faire tout servir à

(1) Conc. Rem. an. 15. (2) Hist. liv. LIII, n. Tur. c. 17, t. 7, Conc. 6, 26.



ses desseins, et tirer des plus grands maux les plus grands biens. Malgré les incursions redoublées des barbares, le renversement des empires, l'agitation de toute la terre, l'Eglise, fondée solidement sur la pierre, a subsisté toujours ferme et toujours visible, comme la cité bâtie sur une montagne; la suite de ses pasteurs n'a point été interrompue, elle a toujours eu des docteurs, des vierges, des pauvres volontaires et des saints d'une vertu éclatante.

Je sais ce qui a décrié les siècles dont je parle en ce discours, c'est la prévention des humanistes du quinzième siècle : un Laurent-Valle, un Platine, un Ange Politien. Ces prétendus savants, ayant plus de littérature que de religion et bon sens, ne s'arrêtoient qu'à l'écorce, et ne pouvoient rien goûter que les écrivains de l'ancienne Rome et de l'ancienne Grèce. Ainsi ils avoient un souverain mépris pour les écrits du moyen âge, et comptoient que l'on avoit tout perdu en perdant la pure latinité et la politesse des anciens. Ce préjugé passa aux protestants, qui regardoient le renouvellement des études comme la source de leur réformation. Ils prétendirent que la ruine et la désolation de l'Eglise étoit l'effet de l'ignorance; que le règne de l'antechrist et le mystère d'iniquité s'étoit mis en train, à la faveur des ténèbres (1). Je n'ai rien dissimulé dans ce discours de l'état de ces siècles obscurs, ni des causes et des effets de cette ignorance; mais y avez-vous rien vu qui donnât atteinte à l'essentiel de la religion? A-t-on jamais cessé de lire et d'étudier l'Ecriture sainte et les anciens docteurs? de croire et d'ensei-

(1) Hist. de Bèze.

igner la trinité, l'incarnation, la nécessité de la grâce, l'immortalité de l'âme et la vie future? A-t-on jamais cessé d'offrir le sacrifice de l'eucharistie et d'administrer tous les sacrements? A-t-on enseigné impunément une morale contraire à celle de l'Evangile? On ne peut tirer à conséquence les dérèglements des particuliers, et les abus toujours condamnés comme abus.

Qu'importe, après tout, que l'on parle et que l'on écrive mal, pourvu que l'on croie bien et que l'on vive bien? Dieu ne regarde que le cœur; la grossièreté du langage et la rusticité des mœurs n'est rien à son égard. Il n'y a en Jésus-Christ, ni Grec, ni barbare, ni Scythe, ni libre, ni esclave. Voyez comment ceux qui ont trouvé grâce devant Dieu sont loués dans l'Ecriture; Noé fut un homme juste, Job étoit un homme simple et droit, Moïse étoit le plus doux de tous les hommes, il y avoit bien de quoi louer son esprit (1). Au contraire, les railleurs sont blâmés et détestés en cent endroits de l'Ecriture; quoique d'ordinaire ce soit ceux qui cultivent le plus l'élégance du langage et la politesse des mœurs. En effet, qui n'aimera mieux avoir affaire à un homme d'une vertu solide sous un extérieur grossier, qu'à l'homme le plus agréable, mais sur lequel il ne peut compter? On pardonne aux enfants de se laisser éblouir par ce qui brille au dehors; un homme sensé aime la vertu, sous quelque apparence qu'il la découvre. Jusqu'ici, donc, vous avez vu comment Jésus-Christ a accompli sa promesse, en conservant son église, malgré la foiblesse de la nature humaine et les efforts de l'enfer.

(1) Coloss. III, II. Gen. IV, 8, 9. Job. I. Num. XII, 3.

## LIVRE SOIXANTIÈME.

## I. Lettre du pape au patriarche d'Antioche.

Pendant que le pape Léon IX étoit prisonnier des Normands, il reçut une lettre de Pierre, nouveau patriarche d'Antioche, qui lui donnoit part de sa promotion, et lui envoyoit sa profession de foi, demandant sa communion. Le patriarche avoit envoyé cette lettre par un pèlerin de Jérusalem à Argyre, duc d'Italie, pour la faire tenir au pape (1). Le pape fit réponse, louant le patriarche de reconnoître la primauté de l'église romaine, et l'exhortant à soutenir la dignité du siège d'Antioche, qui est le troisième du monde : ce qu'il dit à cause du patriarche de Constantinople, qui, s'étant attribué le second rang, rejetoit le patriarche d'Antioche au quatrième. Le pape approuve la promotion de Pierre, pourvu qu'elle soit canonique, et déclare catholique sa profession de foi : puis il met la sienne selon l'ancienne coutume; mais il n'y compte que sept conciles généraux, apparemment parce que le huitième n'avoit décidé aucun point de doctrine.

## II. Lettre à Michel Cérularius.

Vers le même temps, Humbert, cardinal évêque de Sainte-Rufine, étant à Trani dans la Pouille, vit une lettre écrite par Michel Cérularius, patriarche de Constantinople, et par Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, adressée à Jean, évêque de Trani. Cette lettre commençoit ainsi (2) : La charité nous a engagé à vous écrire, et par vous à tous les évêques et les prêtres des Francs, aux moines, aux peuples et au pape même; et à vous parler des azymes et du sabbat, que vous observez communiquant avec les juifs. Ensuite Michel et Léon prétendent montrer que Jésus-Christ, après avoir célébré l'ancienne pâque avec les azymes, institua la nouvelle avec du pain levé, qu'ils soutiennent être le seul vrai pain. En second lieu, ils reprochent aux Latins d'observer le sabbat en carême, parce qu'ils jeûnoient le samedi : au lieu que les Grecs ne jeûnoient ni

le samedi ni le dimanche. Le troisième reproche est de manger des animaux suffoqués et par conséquent du sang. Le quatrième de ne point chanter *Alléluia* en carême. Michel et Léon finissent cette lettre en exhortant l'évêque de Trani à désabuser les autres sur ces points, comme il l'étoit déjà lui-même, et promettant, s'il le fait, de lui envoyer un écrit contenant des vérités plus importantes.

Le cardinal Humbert, ayant lu cette lettre écrite en grec, la traduisit en latin et la porta au pape, qui y répondit par une lettre très-longue. Elle commence par un grand lieu commun sur la paix, et une véhémence de clamation contre ceux qui l'ont violée; puis le pape, s'adressant au patriarche de Constantinople et à l'évêque d'Acride, leur parle ainsi (1) : On dit que, par une entreprise nouvelle et une audace incroyable, vous avez condamné ouvertement l'église latine sans l'avoir entendue, principalement parce qu'elle célèbre l'eucharistie avec des azymes. L'église romaine commencera donc après environ mille vingt ans depuis la passion de Notre Seigneur, à apprendre comment elle doit en faire la mémoire : comme s'il ne lui servoit de rien d'avoir été instruite par saint Pierre même. On comptoit que Jésus-Christ étoit mort à trente-trois ans, ainsi les mille vingt ans marquent l'an mil cinquante-trois de l'incarnation.

La lettre continue en relevant les hérésies et les erreurs des Grecs, et particulièrement des évêques de Constantinople, et soutenant que personne n'a droit de juger le siège de Rome. L'auteur de la lettre ajoute que l'empereur Constantin, ne trouvant pas raisonnable que celui à qui Dieu a donné l'empire du ciel fût sujet à l'empire de la terre, accorda à saint Sylvestre et à ses successeurs, non-seulement la puissance et la dignité impériale, mais les ornements et les officiers convenables. Et ensuite : Mais de peur que vous ne soupçonniez encore la domination terrestre du saint-siège de s'appuyer sur des fables, nous rapporterons quelque chose du privilège de Constantin pour établir la vérité et confondre le mensonge (2). Il met en-

(1) Petri Ep. ad Domin. Cotel. Mon. to. 2, p. 135. 1054. Leo. Epist. 5.

(2) Apud Baron. ann.

(1) Leo. Epist. 5, c. 5.

(2) C. 8, 10, 12, 13.



suite la meilleure partie de cette fameuse donation, qui est aujourd'hui reconnue pour fautive par tous les savants, mais qui n'étoit pas alors révoquée en doute.

Il reproche aux Grecs l'usage d'ordonner des eunuques même pour l'épiscopat, ce qui a donné occasion, ajoute-t-il, à ce que l'on dit publiquement, qu'une femme a été placée sur le siège de Constantinople; mais ce crime seroit si abominable, que nous ne le pouvons croire. Ce reproche montre bien que l'on n'avoit pas encore inventé la fable de la papesse Jeanne, car on la place entre Léon IV et Benoît III, environ deux cents ans avant Léon IX. Il reproche au patriarche Michel son ingratitude contre l'église romaine, sa mère, qui a ordonné en quelques conciles que l'évêque de Constantinople seroit honoré comme évêque de la ville impériale, sans préjudice toutefois des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. Cependant, continue-t-il, on dit que vous avez fermé chez vous toutes les églises des Latins, et que vous avez ôté les monastères aux moines et aux abbés, jusqu'à ce qu'ils vivent selon vos maximes (1). Combien l'église romaine est-elle plus modérée? puisqu'au dedans et au dehors de Rome, il y a plusieurs monastères et plusieurs églises des Grecs, sans qu'on les empêche de suivre les traditions de leurs pères. Au contraire on les y exhorte; parce que nous savons que la différence des coutumes selon les lieux et les temps ne nuit point au salut, pourvu que l'on soit unis par la foi et la charité. Il dit enfin, qu'ayant vu leur écrit contre les azymes, adressé aux évêques de Pouille, il envoie quelques passages des pères pour réfuter leurs calomnies, en attendant qu'il y réponde plus amplement.

L'empereur Constantin Monomaque, voulant s'attirer le secours des Allemands et des Italiens contre les Normands, et sachant le crédit qu'avoit le pape sur l'empereur Henri, écrivit une lettre au pape, où il témoignoit un grand désir de rétablir l'union, altérée depuis long-temps entre l'église grecque et la latine; et obligea le patriarche Michel Cérularius d'écrire au pape à même fin. Ces lettres furent envoyées par un officier de la garde-robe de l'empereur, qui les rendit à Argyre, duc d'Italie, et celui-ci les fit tenir au pape vers la fin de l'an mil cinquante-trois (2).

### III. Lettres aux évêques d'Afrique.

Cependant le pape reçut des lettres de trois évêques des cinq qui restoient en Afrique sous la domination des musulmans. Ces trois se plaignoient des entreprises de l'évêque de Gomme, et demandoient quel métropolitain ils

devoient reconnoître. C'est que Carthage, ayant cessé d'être la capitale, étoit tombée en ruine depuis long-temps. Le pape leur écrivit deux lettres: la première à Thomas, que l'on croit avoir été l'évêque de Carthage, et à qui d'abord il témoigne la compassion qu'il a de l'église d'Afrique réduite à si peu d'évêques, au lieu de deux cent cinquante que l'on voit dans les anciens conciles (1). Ensuite il déclare que l'évêque de Carthage est le métropolitain de toute l'Afrique, sans le consentement duquel l'évêque de Gomme n'a aucun droit de consacrer ou de déposer des évêques, ou de convoquer le concile provincial, mais seulement de régler son diocèse particulier. Au reste, ajoute-t-il, sachez que sans l'ordre du pape on ne peut tenir de concile général ni prononcer de jugement définitif contre un évêque, ce que vous trouverez dans les canons, c'est-à-dire dans les fausses décrétales. Cette lettre est datée du dix-septième de décembre, la cinquième année du pontificat de Léon, indiction septième, qui est l'an mil cinquante-trois. La seconde lettre, adressée aux deux autres évêques nommés Pierre et Jean, contient la même décision, et ajoute l'établissement des métropoles, comme il est rapporté dans les fausses décrétales qui y sont citées.

### IV. Légation à Constantinople.

En même temps, le pape destinoit trois légats pour envoyer à Constantinople: Humbert, Pierre et Frédéric. Humbert avoit été premièrement moine à Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, d'où il fut amené à Rome par Brunon, son évêque, lorsqu'il devint pape; et il le fit cardinal et évêque de Blanche-Selve ou Sainte-Rufine. Pierre étoit archevêque d'Amalfi (2). Frédéric étoit frère de Godefroy, duc de Lorraine et de Toscane, et parent du pape et de l'empereur Henri: il étoit alors diacre et chancelier de l'église romaine, et fut depuis pape sous le nom d'Etienne IX. Ces légats furent chargés de deux lettres, l'une à l'empereur Constantin Monomaque, l'autre au patriarche Michel Cérularius, pour réponse à celles que le pape avoit reçues d'eux.

Dans la lettre à l'empereur, le pape le loue d'avoir fait le premier des propositions de paix et de concorde après une si longue et si pernicieuse division (3). Ensuite il rapporte ainsi ce qui s'étoit passé entre lui et les Normands: Voyant une nation étrangère et sans discipline s'élever partout contre les églises de Dieu, avec une fureur incroyable et une impiété plus que païenne, tuer les chrétiens, et faire souffrir à quelques-uns des tourments horribles, sans épargner les enfants, les femmes ni les vieillards, sans faire aucune différence entre les choses saintes et les profanes; dépouiller

(1) To. 1, Conc. p. 1536, c. 233, 27, 29. (2) Leo. Ep. 6, 7. Mich. Ep. ad P. An.

(1) Leo. Epist. 3. 6, Bened. n. 9, et ibi Mabill. (2) Vita Leon. IX, Sæc. (3) Leo. Ep. 7.

les églises, les brûler et les abattre entièrement: voyant, dis-je, ces maux, j'ai souvent repris cette nation de ses crimes, j'ai employé les instructions, les prières, les menaces de la vengeance divine et humaine. Mais ce peuple est demeuré si endurci, qu'il faisoit de jour en jour pis que devant.

J'ai donc cru devoir attirer de tous côtés des secours humains pour réprimer son audace; et, étant accompagné selon que le peu de temps et le besoin pressant l'a permis, j'ai voulu conférer avec le duc Argyre, votre fidèle serviteur, et prendre son conseil, non pour procurer la mort aux Normands, ou à quelque homme que ce soit, mais pour ramener au moins par la crainte des hommes, ceux qui ne craignent point les jugements de Dieu. Cependant comme nous essayions de les réduire par des exhortations salutaires, et qu'ils nous promettoient par feinte toute sorte de soumission, ils attaquèrent tout d'un coup les gens de notre suite. Mais leur victoire leur donne encore à présent plus de tristesse que de joie; car, suivant ce que vous avez bien voulu nous écrire pour notre consolation, ils ont à craindre une plus grande perte que celle qu'ils avoient déjà faite. Aussi ne nous désisterons-nous point de cette entreprise pour délivrer la chrétienté, avec le secours que nous espérons incessamment de notre cher fils l'empereur Henri, et de vous.

Et parce que le saint-siège de Rome a été trop long-temps occupé par des mercenaires au lieu de pasteurs, qui, ne cherchant que leurs intérêts, ont misérablement ravagé cette église: la divine Providence a voulu que j'en prisse la charge; et, quoique je sente ma faiblesse, je n'ai pas peu d'espérance avec de si puissants secours. Il demande ensuite à l'empereur Constantin la restitution des patrimoines de l'Eglise situés dans les pays de son obéissance; il se plaint de la persécution que l'archevêque Michel fait à l'église latine, anathématisant tous ceux qui reçoivent le sacrement fait avec des azymes, et de l'entreprise par laquelle il prétend se soumettre les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche: il déclare que si Michel ne s'en désiste il ne peut avoir avec lui de paix; enfin il recommande ses légats.

Dans la lettre à Michel Cérularius, le pape ne le qualifie qu'archevêque de Constantinople, et dit avoir ouï depuis long-temps des bruits fâcheux contre lui (4). On dit, ajoute-t-il, que vous êtes néophyte, et que vous n'êtes point monté à l'épiscopat par les degrés, et que vous voulez priver les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche de leurs anciens privilèges, pour les soumettre à votre domination. Vous prenez par une usurpation sacrilège le titre de patriarche universel, quoique saint Pierre même ni aucun de ses successeurs n'ait consenti à recevoir ce titre monstrueux. Et ensuite: Qui ne s'étonnera qu'après tant de saints et de

pères orthodoxes pendant mille vingt ans depuis la passion du sauveur, vous ayez commencé à calomnier l'église latine, anathématisant et persécutant publiquement tous ceux qui participent aux sacrements faits avec des azymes? Nous avons connu cette entreprise et par le bruit commun et par la lettre écrite sous votre nom aux évêques de la Pouille, où vous prétendez prouver que Notre Seigneur institua avec du pain levé le sacrement de son corps. Après avoir dit quelque chose pour réfuter cette erreur, il renvoie à un écrit plus ample dont ses légats sont chargés. Cette lettre est datée du mois de janvier, indiction septième, qui est l'an mil cinquante-quatre. Ainsi l'on peut juger que les légats chargés de ces deux lettres partirent peu de temps après.

### V. Mort de Léon IX.

Le pape étoit toujours à Bénévent entre les mains des Normands, s'occupant aux exercices de piété que j'ai marqués; et de plus, on rapporte que, bien qu'il eût plus de cinquante ans, il étudioit l'Ecriture sainte en grec, peut-être à cause du commerce qu'il étoit obligé d'avoir avec les Grecs (1). Il fut toujours dans l'affliction depuis le jour que ses troupes furent défaites par les Normands; enfin il tomba malade, et l'étoit déjà au jour de l'anniversaire de son élévation dans le saint-siège, qui étoit le douzième de février, mais il ne laissa pas de célébrer une messe solennelle pour la dernière fois. Ensuite il fit souvenir le comte Humfroy, l'un des chefs des Normands, de la promesse qu'il lui avoit faite de le conduire jusqu'à Capoue toutes les fois qu'il voudroit y aller. Le comte l'y conduisit lui-même avec une escorte considérable de Normands: le pape partit de Bénévent le douzième de mars, se faisant porter en litière; et étant arrivé à Capoue y demeura douze jours, et fit venir Richer, abbé du mont Cassin, qui l'accompagna jusqu'à Rome. Il demeura quelques jours au palais de Latran, puis il se fit porter à Saint-Pierre, où il se fit donner l'extrême-onction en présence de plusieurs évêques, abbés et autres qui l'étoient venus visiter; puis il reçut le corps et le sang de Notre Seigneur, et fit à Dieu une prière en allemand, qui étoit sa langue naturelle, demandant d'être promptement délivré de sa maladie, soit par la guérison, soit par la mort. Enfin, il mourut le dix-neuvième d'avril mil cinquante-quatre, et fut enterré avec grande solennité près l'autel de Saint-Grégoire, devant la porte de l'église. Il avoit vécu cinquante ans; c'étoit la vingt-sixième année depuis qu'il fut ordonné évêque de Toul, la sixième de son entrée dans le saint-siège, qu'il tint cinq ans deux mois neuf jours, et il vqua ensuite près d'un an (2). L'Eglise honore sa mémoire le jour

(1) Sup. liv. LIX, n. 82. II, c. 87. Vita c. 12, 14. Chr. Cass. (2) Martyr. R. 19 apr.

(1) Epist. 6.



de sa mort, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau, outre ceux qu'il avoit faits de son vivant. Il est fait mention de ses miracles dans la chronique de Herman, qui mourut la même année mil cinquante-quatre. Il étoit fils du comte Volferad, et fut surnommé en latin *Contractus*, parce que dès l'enfance il eut tous les membres retirés; mais il se distingua entre tous les hommes de son temps par sa science et sa vertu (1).

#### VI. Réponse à Michel Cérularius, par Humbert.

Cependant les légats arrivèrent heureusement à Constantinople, et furent reçus avec honneur par l'empereur Constantin Monomaque. Pendant leur séjour, le cardinal Humbert, le premier des légats, composa une ample réponse à la lettre de Michel Cérularius et de Léon d'Acride contre les Latins, où il rapporte le texte de cette lettre divisée en plusieurs articles, avec sa réponse sur chacun; ainsi, c'est comme un dialogue entre le Constantinopolitain qui objecte et le Romain qui répond; en voici la substance (2):

Vous dites que c'est la charité et la compassion qui vous engagent à reprendre les Francs et le pape même de judaïser en observant les azymes et le sabbat, pourquoi donc négligez-vous ceux dont vous êtes chargés, souffrant chez vous des jacobites et d'autres hérétiques, leur parlant, mangeant avec eux? Ensuite il rapporte l'institution des azymes, citant les chapitres douze et treizième de l'exode et le vingt-troisième du lévitique: ce qui montre que la division des chapitres que nous suivons étoit dès lors établie. Après avoir rapporté ces textes, il ajoute: Pendant ces sept jours de la pâque nous mangeons du pain levé comme à l'ordinaire, et ne les distinguons point à cet égard du reste des jours de l'année. Il est vrai que nous les fêtons, mais vous les fêtez aussi.

Quant au sabbat, nous travaillons le samedi comme les cinq jours précédents, et nous jeûnons comme le vendredi. C'est plutôt vous qui judaïsez, faisant bonne chère les samedis et ne jeûnant point ceux du carême, hors un seul. Que s'il ne faut jeûner qu'un seul samedi de l'année en mémoire de la sépulture de Jésus-Christ, il faut donc aussi ne jeûner qu'un vendredi, en mémoire de sa passion, et ne célébrer qu'un dimanche en mémoire de sa résurrection. De tous temps les Latins jeûnoient les samedis de carême et des quatre-temps; le reste de l'année, ils se contentoient les samedis de s'abstenir de la chair (3). Encore cette abstinence n'avoit-elle commencé que l'an mil trente-trois, selon Glabert. Humbert continue:

(1) Herm. Chr. 1054. (2) Chr. Cass. II, c. 18. Ap. Baron. to. 11, p. 683.

(3) Mabill. Præf. Sæc. 5, n. 116.

Vous dites que Jésus-Christ à la cène prit du pain nommé en grec *artos*, et vous insistez sur l'étymologie de ce nom, que vous tirez de ce que le pain est élevé et enflé par la fermentation, d'où vous concluez que l'azyme ou pain sans levain n'est pas proprement du pain (1). Nous répondons que ce raisonnement est puéril et cette étymologie arbitraire; et nous rapportons plusieurs passages de l'Ecriture, même selon l'édition grecque, où le pain sans levain est nommé *artos*, comme le pain levé; entre autres le pain que l'ange apporta à Elie (2), et les pains de proposition, puisque toute offrande devoit être sans levain. Ainsi, *artos* engrec, comme *lehem* en hébreu, signifie toute sorte de pain. Humbert prouve ensuite que Jésus-Christ a institué l'eucharistie avec du pain sans levain, parce que les jours de la pâque étant commencés, il ne pouvoit, selon la loi, en avoir d'autres (3). Car il soutient avec la plupart des interprètes que Jésus-Christ célébra la pâque légale.

En répondant au mépris que les Grecs témoignaient des azymes, il dit: Nous ne mettons sur la table de Jésus-Christ que du pain tiré de la sacristie, dans laquelle les diacres avec les sous-diacres ou les prêtres même, revêtus d'habits sacrés, l'ont pétri et préparé dans un fer, en chantant des psaumes (4). Au contraire, vous achetez votre pain levé du premier venu, souvent dans les boutiques, après qu'il a été manié par des mains sales. Et quelle raison pouvez-vous donner de ce que vous prenez avec une cuillère le pain sacré mis en miettes dans le calice? Jésus-Christ n'en usa pas ainsi; il bénit un pain entier, et l'ayant rompu le distribua par morceaux à ses disciples, comme l'église romaine l'observe encore.

L'église de Jérusalem, la première de toutes, a gardé cette sainte institution. On n'y offre que des hosties entières, que l'on met sur les patènes, sans avoir, comme les Grecs, une lance de fer pour couper l'hostie, qui est mince et de fleur de farine; et s'il reste quelque chose de la sainte eucharistie on ne le brûle point et on ne le jette point dans une fosse, mais on le serre dans une boîte bien nette, et on en communie le peuple le lendemain. Car on y communie tous les jours à cause du grand concours de pèlerins de toutes les provinces chrétiennes. Tel est l'usage de Jérusalem et des églises qui en dépendent; quant aux Grecs qui y demeurent, les uns suivent l'usage du pays, les autres le leur. Mais d'enterrer l'eucharistie, comme on dit que font quelques-uns, ou la mettre dans une bouteille et la répandre, c'est une grande négligence, c'est n'avoir point la crainte de Dieu. L'église romaine en use comme celle de Jérusalem: nous mettons sur l'autel des hosties minces faites de fleur de farine,

(1) Glab. lib. IV, c. 5. (2) 3 Reg. XIX, 6. (3) Levit. 11. (4) P. 691, 693.

saines et entières, et, les ayant rompues après la consécration, nous en communions avec le peuple, ensuite nous prenons le sang tout pur dans le calice.

Comme les Grecs insistoient sur ce que les azymes appartiennent à l'ancienne loi, Humbert montre fort au long qu'elle étoit sainte, bien qu'imparfaite; puis il remarque qu'elle ordonnoit aussi des offrandes de pain levé, d'où il s'ensuit que l'on devoit aussi rejeter ce pain comme appartenant à la loi mosaïque. Il conclut qu'il n'y a que la loi cérémonielle d'abolie (1).

Sur le reproche de manger du sang et des viandes suffoquées, Humbert demande aux Grecs pourquoi sur ce point ils veulent observer l'ancienne loi qu'ils méprisent tant sur les azymes. Ensuite il ajoute (2): Ce n'est pas que nous voulions soutenir contre vous l'usage du sang et des viandes suffoquées: nous les avons aussi en horreur, suivant la tradition de nos pères; et nous imposons une rude pénitence à quiconque en mange hors un péril extrême de mourir de faim; car nous tenons pour lois apostoliques toutes les anciennes coutumes qui ne sont point contre la foi. Quant à l'*Alleluia*, ce n'est point seulement à Pâques que nous le chantons, mais tous les jours de l'année, excepté neuf semaines, où nous nous appliquons particulièrement à effacer les fautes du reste de l'année.

Il finit en reprochant aux Grecs plusieurs abus: de rebaptiser les Latins, d'enterrer les restes de l'eucharistie, de permettre aux prêtres l'usage du mariage, de refuser la communion ou le baptême aux femmes en péril pendant leurs couches, ou leurs incommodités ordinaires, de ne point baptiser les enfants avant huit jours, au hasard de les envoyer au feu éternel, de condamner les moines qui portent des caleçons ou qui mangent de la chair étant malades. Le cardinal Humbert composa en latin cette réponse, qui fut traduite en grec et publiée par ordre de l'empereur Constantin.

#### VII. Réponse à Nicéas Pectorat.

Humbert répondit aussi à un écrit composé contre les Latins (3), par un moine de Stude, qui étoit en grande réputation chez les Grecs, nommé Nicéas et surnommé Stéthatos, que les Latins avoient traduit par pectorat. Cet écrit contenoit les mêmes reproches que celui de Michel Cérularius et sur les mêmes preuves; mais Nicéas ajoutoit que les Latins rompoient le jeûne en célébrant la messe tous les jours de carême, parce que, la disant à l'heure de tierce, suivant la règle, ils ne jeûnoient pas jusqu'à none; au lieu que les Grecs, les jours de jeûne, ne célébroient que la messe des pré-

(1) P. 690. Levit. VII, 13; XXIII, 17. (2) P. 701. (3) P. 706.

sanctifiés sans consacrer, et à l'heure de none, comme ils font encore. Nicéas soutient ensuite les mariages des prêtres, attribuant le canon qui les autorise au sixième concile, où il dit que présidoit le pape Agathon, et il se fonde partout sur des pièces apocryphes, comme les canons et les constitutions attribuées aux apôtres (1). Ce fut à Constantinople que le cardinal Humbert lui répondit, et d'un style encore plus aigre que celui de Nicéas. Il le reprend de ce qu'il cite des écrits apocryphes, mais il en cite aussi lui-même. Au reste, il relève fort bien sur le pape Agathon, qui ne présida pas au sixième concile en personne, mais seulement par ses légats; toutefois, il ajoute ce que nous ne trouvons point dans les actes de ce concile, que l'empereur Constantin Pogonat interrogea les légats de la manière dont l'église romaine offroit le saint sacrifice, et qu'ils répondirent (2): Dans le calice on ne doit pas offrir du vin pur, mais mêlé d'eau; l'hostie, au contraire, ne doit avoir aucun mélange de levain, et le saint sacrifice ne doit pas être célébré sur de la soie ou sur une étoffe teinte, mais sur un linge blanc qui représente le linceul de la sépulture, comme nous lisons que saint Sylvestre l'a ordonné. Humbert rejette ensuite l'autorité des canons de Trulle, attribués par les Grecs au sixième concile, et soutient qu'ils n'ont jamais été reçus par l'église romaine (3), ajoutant que si le pape Agathon avoit voulu changer les traditions de ses prédécesseurs, les Romains ne l'auroient pas écouté.

Il dit ensuite: Nous jeûnons exactement tous les jours de carême, jusqu'à faire quelquefois jeûner avec nous des enfants de dix ans. Nous n'en exceptons que le dimanche, suivant l'autorité des pères, particulièrement du concile de Gangres, qui ne défendent de jeûner que ce saint jour, et non pas le samedi. Il traite ensuite Nicéas de stercoraniste, nom que l'on donnoit à ceux qui croyoient que l'eucharistie comme les autres viandes étoit sujette à la digestion et à toutes ses suites: ce qu'il ne paroît pas que Nicéas ait jamais dit; mais Humbert tire cette conséquence de ce qu'il dit que la communion rompt le jeûne.

Or, dit-il, qui reçoit le corps de Jésus-Christ reçoit la vie éternelle et non pas une viande corruptible. Nous le prenons, ajoute-t-il, en très-petite quantité, pour n'en pas dégoûter les hommes charnels, et il ne faut pas douter que dans la moindre particule on ne reçoive la vie tout entière, c'est-à-dire Jésus-Christ. Mais soit que nous disions la messe à tierce, à none ou à quelqu'autre heure, nous la célébrons parfaite, et nous ne réservons point une partie de l'oblation pour célébrer cinq jours durant une messe imparfaite, parce que nous ne lisons point que les apôtres en aient usé de la sorte. Notre Seigneur lui-même, après avoir

(1) P. 712. n. 11. (2) P. 715. Sup. liv. XI, (3) Sup. liv. XI, n. 54.



béni le pain ne le réserva pas pour le lendemain : il le rompit et le distribua aussitôt. Nous n'ignorons pas que nos pères ont établi l'usage de célébrer la messe à l'heure de tierce le dimanche et les fêtes solennelles, à cause de la descente du Saint-Esprit. Mais on ne pèche pas pour cela en célébrant les jours de jeûne à l'heure de none ou de vêpres, puisque Notre Seigneur lui-même a institué ce grand sacrement le soir, et a accompli son sacrifice en expirant à l'heure de none. C'est pourquoi, bien que ces heures de tierce et de none soient plus convenables, toutefois à quelque heure qu'on dise la messe à cause d'un voyage, ou par quelque autre nécessité, on ne rompt point le jeûne, comme on ne le rompt point en célébrant la messe la nuit de Noël.

Au reste, nous ne nous soucions pas d'apprendre le rit de votre messe, parce que nous y trouvons une grande négligence. Quand vous rompez le pain sacré, vous ne vous mettez pas en peine des miettes qui tombent de côté et d'autre : ce qui arrive encore quand vous esuyez les patènes avec des feuilles de palmes ou des broches de soie de porc. Quelques-uns d'entre vous serrent le corps de Jésus-Christ avec si peu de révérence, qu'ils en comblent les boîtes et les pressent avec la main de peur qu'il n'en tombe. Ils consomment les restes comme du pain commun jusqu'à s'en dégoûter ; et, s'ils ne peuvent tout prendre, ils l'enterrent ou le jettent dans un puits.

Comme Nicétas avait relevé l'abstinence des Grecs pendant le carême, Humbert lui reproche que plusieurs d'entre eux jeûnoient peu ou point du tout, et que quelques-uns apportoient des légumes ou d'autres viandes pour manger dans l'église. Quant à nous, continue-t-il, nous tâchons d'observer exactement ce jeûne de quarante jours ; et nous ne souffrons que personne le rompe en quoi que ce soit, sinon en cas de griève maladie. Et il n'est pas permis chez nous, comme chez vous, après l'unique repas, de prendre des fruits ou des herbes les jours de jeûne. Dans ces paroles de Humbert, nous voyons l'origine des collations. Il finit cette réponse par l'article du mariage des prêtres, sur lequel il accuse les Grecs de l'hérésie des nicolaïtes, et prononce enfin anathème à Nicétas s'il ne se rétracte.

#### VIII. Rétractation de Nicétas.

Il se rétracte en effet : ce qui se passa ainsi (1). Le jour de la Saint-Jean, vingt-quatrième de juin, la même année mil cinquante-quatre, les trois légats du pape vinrent au monastère de Stude à Constantinople, et là, en présence de l'empereur, le moine Nicétas Pectorat, à l'instance des légats, anathématisa l'écrit publié sous son nom contre le saint-

(1) Narrat. ap. Baron. an. 1054. to 9, Conc. p. 991.

siège et toute l'église latine, intitulé : De l'azyme, du sabbat et du mariage des prêtres ; de plus il anathématisa tous ceux qui nieroient que l'église romaine fût la première de toutes les églises, ou qui oseroient reprendre en quelque point sa foi toujours orthodoxe. Aussitôt, à la poursuite des légats, l'empereur fit brûler en présence de tout le monde le livre de Nicétas ; et on se retira. Le lendemain Nicétas alla trouver de son bon gré les légats hors de la ville au palais de Pige, où il demeurait ; et, ayant reçu d'eux la solution parfaite de ses difficultés, il anathématisa encore volontairement tout ce qu'il avait dit ou fait ou entrepris contre le saint-siège. Ainsi ils le reçurent en leur communion, et il devint leur ami particulier.

#### IX. Excommunication de Michel Cérularius.

Au reste, tout ce que les légats avaient écrit contre les diverses calomnies des Grecs, principalement contre les écrits de Michel de Constantinople, de Léon d'Acride, et du moine Nicétas, tout cela fut traduit en grec par ordre de l'empereur et gardé à Constantinople. Cependant, comme le patriarche Michel ne voulait ni parler aux légats ni même les voir, ils allèrent à Sainte-Sophie le samedi, seizième de juillet, à l'heure de tierce, comme le clergé étoit préparé pour la messe ; et, après s'être plaints de l'obstination de Michel, ils mirent sur le grand autel un acte d'excommunication en présence du clergé et du peuple. Et, étant sortis aussitôt, ils secouèrent la poussière de leurs pieds, suivant l'Evangile, pour leur servir de témoignage, en criant : Que Dieu le voie et qu'il juge (1). Ensuite, ayant réglé les églises des Latins, qui étoient à Constantinople, et prononcé anathème contre tous ceux qui désormais communieroient de la main d'un Grec blâmant le sacrifice des Latins, ils prirent congé de l'empereur avec le baiser de paix, et reçurent ses présents tant pour Saint-Pierre que pour eux ; puis ils partirent contents le dix-huitième de juillet, pour retourner à Rome.

Deux jours après, comme ils étoient à Sélin-brie, ils reçurent une lettre de l'empereur, qui les appeloit à Constantinople, à l'instance prière de Michel Cérularius, qui promettoit enfin de conférer avec eux. Ils revinrent donc le même jour en diligence au palais de Pige. Michel, ayant appris leur retour, voulut les obliger à se trouver le lendemain à Sainte-Sophie, pour tenir un concile, prétendant les y faire assommer par le peuple, à qui il montreroit leur acte d'excommunication, qu'il avait falsifié en le traduisant. Mais l'empereur, prévoyant sagement ce péril, ne voulut point qu'on tint de concile qu'il n'y fût présent ; et comme Michel s'y opposoit absolu-

(1) Matth. x, 14. Ex. iv, 21.

ment, l'empereur fit aussitôt partir les légats. Michel, irrité d'avoir manqué son coup, excita contre l'empereur même une grande sédition, sous prétexte qu'il avait été d'intelligence avec les légats. En sorte que l'empereur fut contraint de faire fouetter et emprisonner Paul et son fils Smaragde, interprètes des Latins, et de les livrer à Michel : ainsi le tumulte fut apaisé. Mais l'empereur envoya après les légats, qui, étant déjà chez les Russes, lui envoyèrent un exemplaire fidèle de l'excommunication. Ainsi Michel fut convaincu de l'avoir falsifiée : de quoi l'empereur, fortement irrité contre lui, ôta les charges à ses amis et à ses parents, et les chassa du palais.

L'excommunication dont il s'agit portoit en tête le nom des légats, et contenoit en substance : Nous avons été envoyés par le saint-siège de Rome en cette ville impériale, pour connoître la vérité des rapports qu'on lui en avait faits, et nous y avons trouvé beaucoup de bien et beaucoup de mal. Car, quant aux colonnes de l'empire, les personnes constituées en dignité et les sages citoyens, elle est très-chrétienne et très-orthodoxe ; mais quant à Michel, nommé abusivement patriarche, et ses fauteurs, on y sème tous les jours beaucoup d'hérésies. Car ils vendent le don de Dieu comme les simoniaques, ils rendent eunuques leurs hôtes comme les valésiens, et ensuite les élèvent, non-seulement à la cléricature, mais à l'épiscopat, imitant les ariens, ils rebaptisent des gens baptisés au nom de la sainte trinité, principalement les Latins (1) ; comme les donatistes, ils disent que hors l'église grecque il n'y a plus dans le monde ni église de Jésus-Christ, ni vrai sacrifice, ni vrai baptême ; comme les nicolaïtes, ils permettent le mariage aux ministres de l'autel ; comme les sévériens, ils disent que la loi de Moïse est maudite ; comme les macédoniens, ils ont retranché du symbole, que le Saint-Esprit procède du fils ; comme les manichéens, ils disent entre autres choses que tout ce qui a du levain est animé ; comme les nazaréens, ils gardent les purifications judaïques, ils refusent le baptême aux enfants qui meurent avant le huitième jour, et la communion aux femmes en couches, et ne reçoivent point à leur communion ceux qui se coupent les cheveux et la barbe, suivant l'usage de l'église romaine.

Michel, admonesté par les lettres du pape Léon à cause de ces erreurs et de plusieurs autres excès qu'il a commis, n'en a tenu compte, et de plus, comme nous voulions réprimer ces maux par des voies raisonnables, il a refusé de nous voir et de nous parler, ni de nous donner des églises pour célébrer la messe. Comme dès auparavant il avait fermé les églises des Latins, les nommant azymites, les persécutant partout et en leur personne, anathématisant le saint-siège, au mépris duquel

(1) Sup. liv. xi, n. 16. Epiph. Hæres. 58.

il prend le titre de patriarche œcuménique. C'est pourquoi, par l'autorité de la sainte trinité, du saint-siège apostolique, des sept conciles et de toute l'Eglise catholique, nous souscrivons à l'anathème que le pape a prononcé, et nous disons : Michel, patriarche abusif néophyte, revêtu de l'habit monastique par la seule crainte des hommes, et diffamé pour plusieurs crimes ; et avec lui Léon, dit évêque d'Acride, et Constantin, sacellaire de Michel, qui a foulé de ses pieds profanes le sacrifice des Latins : eux et tous leurs sectateurs soient anathèmes avec les simoniaques, les hérétiques qui ont été nommés et tous les autres, et avec le diable et ses anges, s'ils ne se convertissent : Amen, amen, amen. Les légats prononcèrent de vive voix une autre excommunication en présence de l'empereur et des grands, en ces termes : Quiconque blâmera opiniâtrément la foi du saint-siège de Rome et son sacrifice, soit anathème, et ne soit point tenu pour catholique, mais pour hérétique prozomite, c'est-à-dire défenseur du levain. Ces hérésies, imputées aux Grecs, n'étoient la plupart que des conséquences tirées de leur doctrine ou de leur conduite, mais ils ne les avouoient pas.

#### X. Décret de Michel Cérularius.

Michel Cérularius fit de son côté un décret contre cette excommunication, à la tête duquel sont nommés après lui douze métropolitains, puis deux archevêques, faisant quinze prélats en tout (1). Ce décret porte en substance : Des hommes impies, sortis des ténèbres de l'Occident, sont venus en cette pieuse ville, d'où les sources de la foi orthodoxe se sont répandues partout le monde, et ont entrepris de corrompre la saine doctrine par la diversité de leurs dogmes, jusqu'à mettre sur la sainte table un écrit portant anathème contre nous et contre ceux qui ne se laissent pas entraîner à leurs erreurs, nous reprochant entre autres choses de ne nous pas raser la barbe comme eux, de communiquer avec les prêtres mariés, de ne pas corrompre le symbole par des paroles étrangères. Il rapporte les autorités que les Grecs employoient pour soutenir ces trois articles ; puis il ajoute, parlant des légats :

Ils ont supposé qu'ils venoient de Rome, et qu'ils étoient envoyés par le pape ; mais en effet ils sont venus d'eux-mêmes par les artifices d'Argyre, et ont fabriqué des lettres au nom du pape, comme on a reconnu entre autres preuves par la fausseté des sceaux (2). L'écrit donc qu'ils ont dressé contre nous, ayant été mis par eux sur l'autel en présence des sous-diacres de la seconde semaine, ces sous-diacres ont voulu les obliger à le repren-

(1) Ap. Allat. de Libr. (2) P. 165. Eccles. p. 191.



béni le pain ne le réserva pas pour le lendemain : il le rompit et le distribua aussitôt. Nous n'ignorons pas que nos pères ont établi l'usage de célébrer la messe à l'heure de tierce le dimanche et les fêtes solennelles, à cause de la descente du Saint-Esprit. Mais on ne pêche pas pour cela en célébrant les jours de jeûne à l'heure de none ou de vêpres, puisque Notre Seigneur lui-même a institué ce grand sacrement le soir, et a accompli son sacrifice en expirant à l'heure de none. C'est pourquoi, bien que ces heures de tierce et de none soient plus convenables, toutefois à quelque heure qu'on dise la messe à cause d'un voyage, ou par quelque autre nécessité, on ne rompt point le jeûne, comme on ne le rompt point en célébrant la messe la nuit de Noël.

Au reste, nous ne nous soucions pas d'apprendre le rit de votre messe, parce que nous y trouvons une grande négligence. Quand vous rompez le pain sacré, vous ne vous mettez pas en peine des miettes qui tombent de côté et d'autre : ce qui arrive encore quand vous essuyez les patènes avec des feuilles de palmes ou des brosses de soie de porc. Quelques-uns d'entre vous serrent le corps de Jésus-Christ avec si peu de révérence, qu'ils en comblent les boîtes et les pressent avec la main de peur qu'il n'en tombe. Ils consomment les restes comme du pain commun jusqu'à s'en dégoûter ; et, s'ils ne peuvent tout prendre, ils l'enterrent ou le jettent dans un puits.

Comme Nicéas avait relevé l'abstinence des Grecs pendant le carême, Humbert lui reproche que plusieurs d'entre eux jeûnoient peu ou point du tout, et que quelques-uns apportoient des légumes ou d'autres viandes pour manger dans l'église. Quant à nous, continue-t-il, nous tâchons d'observer exactement ce jeûne de quarante jours ; et nous ne souffrons que personne le rompe en quoi que ce soit, sinon en cas de griève maladie. Et il n'est pas permis chez nous, comme chez vous, après l'unique repas, de prendre des fruits ou des herbes les jours de jeûne. Dans ces paroles de Humbert, nous voyons l'origine des collations. Il finit cette réponse par l'article du mariage des prêtres, sur lequel il accuse les Grecs de l'hérésie des nicolaïtes, et prononce enfin anathème à Nicéas s'il ne se rétracte.

#### VIII. Rétractation de Nicéas.

Il se rétracte en effet : ce qui se passa ainsi (1). Le jour de la Saint-Jean, vingt-quatrième de juin, la même année mil cinquante-quatre, les trois légats du pape vinrent au monastère de Stude à Constantinople, et là, en présence de l'empereur, le moine Nicéas Pectorat, à l'instance des légats, anathématisa l'écrit publié sous son nom contre le saint-

(1) Narrat. ap. Baron, an. 1054. to 9, Conc. p. 991.

siège et toute l'église latine, intitulé : De l'azyme, du sabbat et du mariage des prêtres ; de plus il anathématisa tous ceux qui nieroient que l'église romaine fût la première de toutes les églises, ou qui oseroient reprendre en quelque point sa foi toujours orthodoxe. Aussitôt, à la poursuite des légats, l'empereur fit brûler en présence de tout le monde le livre de Nicéas ; et on se retira. Le lendemain Nicéas alla trouver de son bon gré les légats hors de la ville au palais de Pige, où il demouroient ; et, ayant reçu d'eux la solution parfaite de ses difficultés, il anathématisa encore volontairement tout ce qu'il avoit dit ou fait ou entrepris contre le saint-siège. Ainsi ils le reçurent en leur communion, et il devint leur ami particulier.

#### IX. Excommunication de Michel Cérularius.

Au reste, tout ce que les légats avoient écrit contre les diverses calomnies des Grecs, principalement contre les écrits de Michel de Constantinople, de Léon d'Acride, et du moine Nicéas, tout cela fut traduit en grec par ordre de l'empereur et gardé à Constantinople. Cependant, comme le patriarche Michel ne vouloit ni parler aux légats ni même les voir, ils allèrent à Sainte-Sophie le samedi, seizième de juillet, à l'heure de tierce, comme le clergé étoit préparé pour la messe ; et, après s'être plaints de l'obstination de Michel, ils mirent sur le grand autel un acte d'excommunication en présence du clergé et du peuple. Et, étant sortis aussitôt, ils secouèrent la poussière de leurs pieds, suivant l'Evangile, pour leur servir de témoignage, en criant : Que Dieu le voie et qu'il juge (1). Ensuite, ayant réglé les églises des Latins, qui étoient à Constantinople, et prononcé anathème contre tous ceux qui désormais communieroient de la main d'un Grec blâmant le sacrifice des Latins, ils prirent congé de l'empereur avec le baiser de paix, et reçurent ses présents tant pour Saint-Pierre que pour eux ; puis ils partirent contents le dix-huitième de juillet, pour retourner à Rome.

Deux jours après, comme ils étoient à Sélinbrie, ils reçurent une lettre de l'empereur, qui les appeloit à Constantinople, à l'instance prière de Michel Cérularius, qui promettoit enfin de conférer avec eux. Ils revinrent donc le même jour en diligence au palais de Pige. Michel, ayant appris leur retour, voulut les obliger à se trouver le lendemain à Sainte-Sophie, pour tenir un concile, prétendant les y faire assommer par le peuple, à qui il montreroit leur acte d'excommunication, qu'il avoit falsifié en le traduisant. Mais l'empereur, prévoyant sagement ce péril, ne voulut point qu'on tint de concile qu'il n'y fût présent ; et comme Michel s'y opposoit absolu-

(1) Matth. x, 14. Ex. iv, 21.

ment, l'empereur fit aussitôt partir les légats. Michel, irrité d'avoir manqué son coup, excita contre l'empereur même une grande sédition, sous prétexte qu'il avoit été d'intelligence avec les légats. En sorte que l'empereur fut contraint de faire fouetter et emprisonner Paul et son fils Smaragde, interprètes des Latins, et de les livrer à Michel : ainsi le tumulte fut apaisé. Mais l'empereur envoya après les légats, qui, étant déjà chez les Russes, lui envoyèrent un exemplaire fidèle de l'excommunication. Ainsi Michel fut convaincu de l'avoir falsifiée : de quoi l'empereur, fortement irrité contre lui, ôta les charges à ses amis et à ses parents, et les chassa du palais.

L'excommunication dont il s'agit portoit en tête le nom des légats, et contenoit en substance : Nous avons été envoyés par le saint-siège de Rome en cette ville impériale, pour connoître la vérité des rapports qu'on lui en avoit faits, et nous y avons trouvé beaucoup de bien et beaucoup de mal. Car, quant aux colonnes de l'empire, les personnes constituées en dignité et les sages citoyens, elle est très-chrétienne et très-orthodoxe ; mais quant à Michel, nommé abusivement patriarche, et ses fauteurs, on y sème tous les jours beaucoup d'hérésies. Car ils vendent le don de Dieu comme les simoniaques, ils rendent eunuques leurs hôtes comme les valésiens, et ensuite les élèvent, non-seulement à la cléricature, mais à l'épiscopat, imitant les ariens, ils rebaptisent des gens baptisés au nom de la sainte trinité, principalement les Latins (1) ; comme les donatistes, ils disent que hors l'église grecque il n'y a plus dans le monde ni église de Jésus-Christ, ni vrai sacrifice, ni vrai baptême ; comme les nicolaïtes, ils permettent le mariage aux ministres de l'autel ; comme les sévériens, ils disent que la loi de Moïse est maudite ; comme les macédoniens, ils ont retranché du symbole, que le Saint-Esprit procède du fils ; comme les manichéens, ils disent entre autres choses que tout ce qui a du levain est animé ; comme les nazaréens, ils gardent les purifications judaïques, ils refusent le baptême aux enfants qui meurent avant le huitième jour, et la communion aux femmes en couches, et ne reçoivent point à leur communion ceux qui se coupent les cheveux et la barbe, suivant l'usage de l'église romaine.

Michel, admonesté par les lettres du pape Léon à cause de ces erreurs et de plusieurs autres excès qu'il a commis, n'en a tenu compte, et de plus, comme nous voulions réprimer ces maux par des voies raisonnables, il a refusé de nous voir et de nous parler, ni de nous donner des églises pour célébrer la messe. Comme dès auparavant il avoit fermé les églises des Latins, les nommant azymites, les persécutant partout et en leur personne, anathématisant le saint-siège, au mépris duquel

(1) Sup. liv. xi, n. 10. Epiph. Hæres. 58.

il prend le titre de patriarche œcuménique. C'est pourquoi, par l'autorité de la sainte trinité, du saint-siège apostolique, des sept conciles et de toute l'Eglise catholique, nous souscrivons à l'anathème que le pape a prononcé, et nous disons : Michel, patriarche abusif néophyte, revêtu de l'habit monastique par la seule crainte des hommes, et diffamé pour plusieurs crimes ; et avec lui Léon, dit évêque d'Acride, et Constantin, sacellaire de Michel, qui a foulé de ses pieds profanes le sacrifice des Latins : eux et tous leurs sectateurs soient anathèmes avec les simoniaques, les hérétiques qui ont été nommés et tous les autres, et avec le diable et ses anges, s'ils ne se convertissent : Amen, amen, amen. Les légats prononcèrent de vive voix une autre excommunication en présence de l'empereur et des grands, en ces termes : Quiconque blâmera opiniâtrément la foi du saint-siège de Rome et son sacrifice, soit anathème, et ne soit point tenu pour catholique, mais pour hérétique prozomite, c'est-à-dire défenseur du levain. Ces hérésies, imputées aux Grecs, n'étoient la plupart que des conséquences tirées de leur doctrine ou de leur conduite, mais ils ne les avouoient pas.

#### X. Décret de Michel Cérularius.

Michel Cérularius fit de son côté un décret contre cette excommunication, à la tête duquel sont nommés après lui douze métropolitains, puis deux archevêques, faisant quinze prélats en tout (1). Ce décret porte en substance : Des hommes impies, sortis des ténèbres de l'Occident, sont venus en cette pieuse ville, d'où les sources de la foi orthodoxe se sont répandues partout le monde, et ont entrepris de corrompre la saine doctrine par la diversité de leurs dogmes, jusqu'à mettre sur la sainte table un écrit portant anathème contre nous et contre ceux qui ne se laissent pas entraîner à leurs erreurs, nous reprochant entre autres choses de ne nous pas raser la barbe comme eux, de communiquer avec les prêtres mariés, de ne pas corrompre le symbole par des paroles étrangères. Il rapporte les autorités que les Grecs employoient pour soutenir ces trois articles ; puis il ajoute, parlant des légats :

Ils ont supposé qu'ils venoient de Rome, et qu'ils étoient envoyés par le pape ; mais en effet ils sont venus d'eux-mêmes par les artifices d'Argyre, et ont fabriqué des lettres au nom du pape, comme on a reconnu entre autres preuves par la fausseté des sceaux (2). L'écrit donc qu'ils ont dressé contre nous, ayant été mis par eux sur l'autel en présence des sous-diacres de la seconde semaine, ces sous-diacres ont voulu les obliger à le repren-

(1) Ap. Allat. de Libr. (2) P. 165. Eccles. p. 191.



dre, et il a été jeté par terre; mais nous l'avons pris, afin que les blasphèmes qu'il contient ne soient pas rendus publics. Puis nous l'avons fait traduire de latin en grec, par le protospataire Côme, Romain le roux, et le moine Jean, Espagnol; et il contient ce qui suit. Il rapporte l'acte d'excommunication fidèlement traduit; puis il continue :

Ne voulant pas laisser impunie une telle insolence, nous en parlâmes à l'empereur; et, comme il y avait un jour qu'ils étoient partis, il envoya les rappeler en cette ville (1). Mais ils ne voulurent ni nous venir trouver, ni paraître dans le grand concile, ni donner aucune réponse sur les impiétés qu'ils avoient proférées. Voulant soutenir leur écrit et même y ajouter : ce que l'empereur nous fit dire de leur part à nous et au concile. Cependant l'empereur ne voulant pas les contraindre à se présenter, parce qu'ils paroissent revêtus du titre de légats, ni laisser une telle audace impunie, il nous envoya une lettre, qui portoit : Ayant examiné ce qui s'est passé, j'ai trouvé que la source du mal vient des interprètes et de la part d'Argyre : quant à ces étrangers apostés par d'autres, je n'ai rien à faire contre eux; mais je vous envoie les coupables, après les avoir fait fouetter pour servir d'exemple à d'autres. Pour l'écrit, il sera brûlé publiquement, après que l'on aura anathématisé ceux qui l'ont conseillé, publié, écrit, ou qui en ont été complices. J'ai aussi fait mettre en prison le Vestarque, gendre d'Argyre, et son fils, pour les punir de cette supposition. Donné au mois de juillet, indiction septième.

Suivant cet ordre de l'empereur, l'écrit impie, avec ceux qui l'ont fait ou publié, et leurs complices, ont été anathématisés dans la grande salle du conseil, en présence de ceux que l'empereur avoit envoyés; et il a été ordonné que le vingt-quatrième du présent mois de juillet, auquel jour on a accoutumé de lire publiquement le décret du cinquième concile, on publiera le même anathème. L'original de l'écrit impie n'a point été brûlé, mais on l'a déposé au cabinet du cartophylace, pour la perpétuelle condamnation de ceux qui ont proféré de tels blasphèmes (2). Or, il faut savoir que le vingtième jour de ce mois, quand ils furent anathématisés, tous les métropolitains et les archevêques qui se trouvoient en cette ville y furent présents : savoir, outre ceux qui sont assemblés aujourd'hui, Léon d'Athènes, et six autres qui y sont nommés.

#### XI. Lettre de Pierre d'Antioche à Dominique de Grade.

On voit encore comment Michel Cérularius racontait ce qui s'étoit passé entre lui et les légats du pape, par les lettres qu'il écrivit cette même année à Pierre, patriarche d'An-

tioclie, et dont voici l'occasion. Dominique, patriarche de Grade, écrivit au même Pierre, disant que sur sa réputation il desiroit d'être connu de lui, et d'obtenir son amitié, comme étant patriarche en Italie, et assis à la droite du pape dans les conciles (1). Mais, ajoutoit-il, je ne puis vous dissimuler ce que j'ai appris des reproches que le clergé de Constantinople fait à l'église romaine. Ils blâment les azymes dont nous usons pour consacrer le corps de Jésus-Christ, et nous croient pour ce sujet séparés de l'Eglise : au lieu que c'est principalement en vue de l'unité que nous conservons cet usage, comme une tradition des apôtres et de Jésus-Christ même. Toutefois, nous approuvons aussi la coutume des églises orientales d'user de pain levé, et donnons à l'un et à l'autre des significations mystiques. Vous devez donc réprimer ceux qui combattent si imprudemment les ordonnances des apôtres, et qui, pensant édifier, détruisent et renversent même les fondements. Car en vain saint Pierre et saint Paul ont prêché en Italie, si toute l'église d'Occident est privée de la vie éternelle, n'ayant point au saint sacrifice le corps de Jésus-Christ. Nous désirons d'être instruits par votre réponse.

Le patriarche Pierre lui répondit par une lettre, où, après quelques discours de civilité, il dit (2) : J'ai été nourri dans les saintes lettres depuis mon enfance jusqu'à la vieillesse, mais je n'ai point encore ouï-dire que l'évêque d'Aquilée de la Vénétie fût nommé patriarche. Car il n'y a que cinq patriarches dans le monde par la disposition divine, savoir : ceux de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Encore n'y a-t-il que celui d'Antioche qui s'appelle proprement patriarche, ceux de Rome et d'Alexandrie s'appellent papes, ceux de Constantinople et de Jérusalem archevêques. Et ensuite : Il y a dans le monde plusieurs provinces plus grandes que la vôtre, qui ne sont gouvernées que par des métropolitains et des archevêques, comme la Bulgarie, la province de Babylone, la Corosane et les autres d'Orient, où nous envoyons des archevêques et des catholiques, qui ont sous eux des métropolitains. On nommoit en Orient catholiques, c'est-à-dire généraux, certains évêques plus distingués.

Quant aux azymes, Pierre d'Antioche dit (3) : Le patriarche de Constantinople n'attaque pas si violemment que vous dites votre réputation, et ne vous retranche pas de l'Eglise. Il sait bien que vous êtes orthodoxes et que vous croyez, comme nous, la trinité et l'incarnation; mais il est affligé de ce que vous manquez en ce seul point, n'offrant pas le sacrifice comme le reste de l'Eglise, et comme les quatre patriarches. Pierre d'Antioche s'étend ensuite à combattre les azymes,

(1) Monum. Gr. Cotel. (2) Ibid. p. 112.  
to. 2, p. 108. (3) C. 7, p. 117.

(1) P. 169.

(2) Menolog.

insistant principalement sur l'exemple de Jésus-Christ, et soutenant qu'il institua l'eucharistie avec du pain levé, et qu'il prévint la pâque des juifs : puisque saint Jean dit qu'il fit la cène avant la fête de Pâques (1), et que les juifs ne voulurent point entrer dans le prétoire pour pouvoir manger la pâque. Il ajoute que, si saint Pierre et saint Paul ont établi l'usage des azymes, ils l'ont fait par cette condescendance qui leur faisoit tolérer dans les commencements quelques observances judaïques.

Il dit ensuite (2) : Au commencement de mon pontificat, j'écrivis au pape de Rome une lettre de recommandation que j'envoyai par un de ceux qui viennent accomplir leur vœu à Jérusalem, et je l'adressai à Argyre, duc d'Italie, pour la faire tenir à sa sainteté; mais il s'est passé deux ans depuis sans que j'en aie pu rien apprendre. Je vous en envoie une copie, afin que vous la fassiez tenir à sa béatitude, et que vous m'en envoyiez la réponse; et si vous voulez bien lui envoyer aussi celle-ci après l'avoir lue, vous me ferez un grand plaisir. Peut-être sera-t-il content de ce qui y est écrit, et se conformera-t-il à nous, pour nous réunir tous dans les mêmes sentiments, et offrir à Dieu le même sacrifice.

#### XII. Lettre de Michel Cérularius à Pierre d'Antioche.

Michel Cérularius ayant vu cette lettre, et de son côté en ayant reçu une de Pierre d'Antioche sur une affaire particulière, lui écrivit une lettre, où, après avoir répondu sur cette affaire, il ajoute (3) : Il y a quelque temps qu'ayant appris de ceux qui viennent ici de l'ancienne Rome, la vertu, la noblesse et la science du pape qui vient de mourir, je lui écrivis assez amplement et avec beaucoup d'humilité touchant la concorde et la réunion sur les sujets de scandale contre la foi qu'on leur attribue, comme vous pourrez voir vous-même par la lettre. Mon intention étoit tant de gagner le pape lui-même, que de nous attirer par son moyen du secours contre les Francs, c'est-à-dire contre les Normands d'Italie, contre lesquels les Grecs savoient que le pape étoit irrité, et qu'il avoit grand crédit auprès de l'empereur Henri.

Michel continue : Je donnai cette lettre au vestiarite, qui étoit chargé de celle de l'empereur au pape, espérant qu'il les lui rendroit l'une et l'autre, et nous en rapporteroit la réponse. Mais cet officier, étant arrivé auprès d'Argyre, duc d'Italie, se laissa surprendre et lui remit les lettres, sous prétexte de les envoyer au pape plus promptement. Cependant Argyre, comme nous en sommes très-bien informés, étant toujours mal intentionné pour

l'empire, prit l'argent que l'empereur envoyoit et le tourna à son profit, et quant aux lettres il usa de cet artifice. Il se fit venir des gens en qui il avoit une confiance particulière, dont l'un avoit été évêque d'Amalfi, et depuis chassé de cette église pour de bonnes raisons, en sorte qu'il est demeuré fugitif depuis cinq ans, l'autre a seulement le nom d'archevêque, et on ne peut dire où est son évêché. C'est le cardinal Humbert, dont l'évêché de Sainte-Russie étoit dès lors peu de chose. Il donna au troisième le titre de chancelier de l'église romaine pour s'en servir à ses desseins comme d'une forteresse imprenable. Ensuite, ayant ouvert ma lettre, il en composa une pour moi sous le nom du pape, et, en ayant chargé ces misérables, voyez la malice et la fourberie, il leur persuada de me les apporter à Constantinople.

Quand ils y furent arrivés, ils se présentèrent premièrement à l'empereur, avec un air, un habit, une démarche d'une extrême arrogance. Mais quand ils vinrent me trouver, qui pourroit exprimer leur insolence, leur vanité, leur effronterie? Ils ne me dirent pas une parole, ils ne firent pas la moindre inclination de tête, et ne voulurent pas me rendre le salut accoutumé, ni s'asseoir derrière les métropolitains qui étoient avec moi dans la salle. Ils le prenoient à injure. Pourquoi ne dis-je pas ce qui est encore plus insensé? Ils ne s'humilièrent pas même devant l'empereur; ils entrèrent dans le palais avec la croix et des bâtons à la main. Ils se contentèrent donc de me donner une lettre scellée, et se retirèrent aussitôt; mais, l'ayant considérée attentivement pour l'ouvrir, je trouvai le sceau falsifié et la lettre pleine d'artifice et de fourberie. Car elle contenoit nettement ce qu'Argyre m'avoit dit souvent étant à Constantinople, principalement touchant les azymes, ce qui m'a obligé de l'excommunier jusqu'à quatre fois. Je vous envoie la copie de ma lettre au pape et la traduction grecque de celle du pape, que m'ont apportée ces scélérats, afin que vous connaissiez mieux la vérité. Cette fourberie a été encore mieux découverte par l'archevêque de Trani, qui est venu ici et nous a tout déclaré comme je l'ai dit à l'empereur.

Au reste, il m'est revenu que vous, le patriarche d'Alexandrie et celui de Jérusalem, avez mis ce pape dans les sacrés diptyques. Mais vous êtes trop instruit pour ne pas savoir que depuis le sixième concile le pape a été ôté des diptyques dans nos églises, à cause que Vigile, qui l'étoit alors, ne voulut pas venir à ce concile et anathématiser les écrits de Théodoret, de Cyrille et d'Ibas. On dit aussi que ces deux prélats reçoivent ceux qui mangent des azymes, et qu'eux-mêmes emploient quelquefois des azymes au saint sacrifice. Mais comme je n'ai personne en main pour m'en informer, et que je ne m'en fierois pas à d'autres, je vous prie de vous

(1) Jo. xiii, 1; xviii, 28. (2) C. 6.  
c. 24. (3) Ibid. p. 135, n. 3, 13.



en enquérir exactement, et de me le faire savoir.

Or, le duc d'Antioche, Scélérus, m'a mis entre les mains une copie de la lettre (1) que vous avez écrite à l'évêque de Grade ou d'Aquilée; et, l'ayant parcourue, j'ai trouvé que vous y parlez au long des azymes, sans rien dire des autres erreurs des Romains, qui sont bien plus considérables. Peut-être cet évêque vous a-t-il écrit ainsi, parce que je lui en ai écrit, mais il n'en a jamais rien fait savoir au pape ni à aucun autre de ses évêques, hors la lettre dont je vous envoie copie; et l'on voit par leurs écrits et leurs actions que ce ne sont que des menteurs et des fourbes. Sachez donc qu'outre cette erreur touchant les azymes, connue de tout le monde, les Romains en ont plusieurs qui obligent à s'éloigner d'eux.

Ils judaïsent en plusieurs autres manières. En mangeant des viandes suffoquées, en se rasant, en gardant le sabbat, en mangeant des viandes immondes, en ce que leurs moines mangent de la chair et du lard (2). La première semaine de carême, ils ne quittent la chair qu'avec les laitages. Ils mangent de la chair le mercredi, le vendredi ils mangent du fromage et des œufs, et jeûnent le samedi tout le jour. Il est étonnant que Michel traite ces observances de cérémonies judaïques. Il continue, parlant toujours des Latins : Ils ont fait cette addition au symbole et au Saint-Esprit, seigneur et vivifiant, qui procède du père et du fils. Et à la messe ils chantent : Un saint, un seigneur Jésus-Christ pour la gloire du père par le Saint-Esprit. De plus, ils défendent le mariage aux prêtres, c'est-à-dire qu'ils ne veulent point que ceux qui ont des femmes reçoivent l'ordination; deux frères épousent les deux sœurs. A la messe, au temps de la communion, un des officiants embrasse les autres. Leurs évêques portent des anneaux aux mains pour marque, disent-ils, que leurs églises sont leurs épouses; ils vont à la guerre, souillent leurs mains de sang, et sont tués après avoir tué leurs âmes. On nous a assuré qu'ils donnent le baptême par une seule immersion, et qu'ils emplissent de sel la bouche de ceux qu'ils baptisent. Au lieu de lire dans l'apôtre (3) : Un peu de levain lève toute la pâte, ils lisent qu'il la corrompt, en haine du levain. Ils n'honorent point les reliques des saints, et quelques-uns n'honorent pas même les images. Ils ne comptent pas entre les saints, saint Grégoire le théologien, saint Basile et saint Chrysostôme, et font encore d'autres choses qu'il seroit difficile de rapporter par le menu. Et ensuite (4) : Ce qui est de plus insupportable, c'est qu'ils disent qu'ils ne sont pas venus ici pour être instruits, mais pour nous instruire et nous faire embrasser leurs opinions.

(1) N. 11.  
(2) N. 12.

(3) 1 Cor. v, 6. Gal. v, 9.  
(4) N. 15.

### XIII. Réponse de Pierre d'Antioche.

Pierre d'Antioche, répondant à cette lettre, commence par l'article des diptyques, et dit : J'en suis honteux, et je ne sais comment vous le dire, et encore plus si vous avez écrit de même aux autres patriarches, que vous ayez ainsi cru sur un vain rapport ce qui n'est pas sans l'avoir examiné (1). Car comment aurois-je mis le pape dans les diptyques où votre sainte Eglise ne l'a point mis? moi qui suis élève de votre Eglise et jaloux autant que personne de ses privilèges. Mais ce que votre lettre rapporte de Vigile témoigne une étrange inapplication de votre cartophylace, qui fait plus de rhétorique que d'histoire ecclésiastique. C'est ainsi que Pierre d'Antioche détourne sur le secrétaire l'ignorance grossière de Michel Cérularius (2). Il explique ensuite comment le pape Vigile étoit du temps du cinquième concile, et cent vingt-neuf ans avant le sixième tenu sous le pape Agathon.

Il ajoute : Je suis témoin irréprochable, et plusieurs autres ecclésiastiques considérables avec moi, que, du temps de Jean, d'heureuse mémoire, patriarche d'Antioche, le pape de Rome, nommé aussi Jean, étoit dans les sacrés diptyques; et, étant allé à Constantinople, il y a quarante ans, sous le patriarche Sergius, je trouvai que le même pape étoit nommé à la messe avec les autres patriarches. Ces quarante-cinq ans remontent à l'an mil neuf et au pontificat de Jean XVIII. Pierre d'Antioche continue : Mais comment le nom du pape en a été ôté ou pour quelle cause, je n'en sais rien, et je ne crois pas que vous deviez vous mettre plus en peine sur cet article.

J'ai parcouru les autres abus des Romains dont vous faites le dénombrement, et il m'a paru que l'on en doit éviter quelques-uns, que l'on peut remédier à d'autres, et qu'il y en a qu'on doit dissimuler. Car, que nous importe que leurs évêques rasant leurs barbes, et portent des anneaux pour marque qu'ils ont épousé l'Eglise? Nous nous faisons aussi une couronne sur la tête en l'honneur de saint Pierre, et nous portons de l'or à nos ornements. Quant à ce qu'ils mangent des viandes immondes, et que leurs moines mangent de la chair et du lard, vous trouverez, si vous l'examinez bien, que les nôtres en usent de même; car on ne doit rejeter aucune créature de Dieu quand on la prend avec action de grâce. Il ajoute que les pères ont permis de mettre un peu de lard aux légumes quand on mange de bonne huile, et cite des passages de saint Basile, pour ne pas user de viandes recherchées sous prétexte d'abstinence : il rapporte aussi l'exemple de saint Pacôme, qui nourrissoit des porcs pour les faire manger aux hôtes, et en donnoit les pieds et les entrailles aux moines infirmes.

(1) Ibid. p. 145, c. 3.

(2) Sup. liv. XXXIII, n. 43.

Mais le plus grand mal, ajoute-t-il (1), c'est l'addition au symbole; et il s'étend sur cet article, qu'il juge digne d'anathème. Il croit que l'on peut excuser l'autre addition : Un saint, un seigneur Jésus-Christ, et le reste, que l'on attribuoit aux Latins, et qui semble marquer la fin du *Gloria in excelsis*. Puis il continue : Nous devons regarder la bonne intention, et, quand la foi n'est point en péril, incliner plutôt à la paix et à la charité fraternelle. Ceux-ci sont aussi nos frères, quoiqu'il leur arrive souvent de manquer par rusticité ou par ignorance. Et il ne faut pas chercher la même exactitude chez des nations barbares que chez nous, qui sommes nourris dans l'étude. C'est beaucoup qu'ils conservent la saine doctrine sur la trinité et l'incarnation.

Toutefois, nous n'approuvons pas qu'ils défendent aux prêtres qui ont des femmes légitimes de toucher aux choses saintes, ni qu'ils quittent en même temps la chair et les laitages au commencement du carême. Quant à la question des azymes, je l'ai suffisamment traitée dans ma lettre à l'évêque de la Vénétie, et cette pratique ne peut se soutenir que par l'ancienne coutume. Pour l'usage des viandes suffoquées et les mariages des deux frères avec les deux sœurs, je ne crois pas que le pape ni les autres évêques le permettent. Ce sont des excès commis par les particuliers, comme il s'en commet à notre insu dans l'empire. Vous trouverez bien des gens à Constantinople même qui mangent du sang de porc, et l'on y voit du boudin exposé sur les boutiques. Nous négligeons quantité d'abus qui se commettent chez nous, tandis que nous recherchons si curieusement ceux des autres.

Vous ferez bien d'insister sur l'addition au symbole et le mariage des prêtres; mais on peut mépriser le reste, dont peut-être la plus grande partie est fautive; car nous ne devons pas croire aisément de vaines calomnies. Il faut donc que vous écriviez au pape quand il y en aura un d'élu; peut-être reconnaitra-t-il la vérité, et peut-être dira-t-il pour sa défense que ces reproches sont faux. Car comment peut-on croire qu'ils n'honorent pas les reliques, eux qui se glorifient tant d'avoir celles de saint Pierre et de saint Paul? et comment peut-on dire qu'ils n'honorent pas les images, après que le pape a présidé au septième concile et anathématisé les iconoclastes? Vous avez à Constantinople tant d'images apportées de Rome, parfaitement semblables aux originaux, et nous voyons ici les pèlerins francs entrer dans nos églises et rendre toutes sortes d'honneurs aux saintes images.

Je vous conjure donc, me jetant en esprit à vos pieds, de vous relâcher et d'user de condescendance, de peur qu'en voulant redresser ce qui est tombé vous ne rendiez la chute plus grande. Considérez que, de cette longue divi-

(1) C. 13.

sion entre notre église et ce grand siège apostolique, sont venus toutes sortes de malheurs; les royaumes sont en troubles, les villes et les provinces désolées, nos armées ne prospèrent nulle part. Pour dire mon sentiment, s'ils se corrigeoient de l'addition au symbole, je ne demanderois rien de plus, et je laisserois même la question des azymes comme indifférente. Je vous prie de vous rendre à cet avis, de peur qu'en demandant tout nous ne perdions tout. Et ensuite, vos lettres aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem leur ont été envoyées. Je vous ai envoyé la copie de la lettre que le défunt pape m'a écrite. Elle est en latin, parce que je n'ai pu trouver personne pour la bien traduire en grec. C'est pourquoi je l'ai fait copier au Franc qui me l'a apportée, et qui sait écrire en latin : vous pourrez la faire traduire fidèlement. Je prie le dieu de paix de vous inspirer la condescendance.

### XIV. Réplique de Michel.

Michel Cérularius répliqua par une seconde lettre à Pierre d'Antioche, où, après avoir répété que les légats du pape étoient des imposteurs envoyés par Argyre avec des lettres fausses, il ajoute : Ils se vantoient d'être venus pour nous corriger et non pour pervertir les leurs (1). Pour moi, j'ai évité de leur parler et de les voir, sachant qu'ils sont incorrigibles dans leur impiété, et jugeant qu'il étoit indigne et contraire à la coutume établie de traiter de telles affaires avec les légats du pape, sans vous et les autres patriarches. Mais, poussant plus loin leur audace, ils ont jeté sur l'autel de la grande église un écrit portant anathème contre toute l'église orthodoxe, parce qu'elle ne reconnoît pas que le Saint-Esprit procède du père et du fils, et toutes leurs autres erreurs.

Le meilleur étoit de brûler cet écrit impie; mais on ne l'a pas fait, parce qu'il avoit été mis sur l'autel publiquement. Nous n'avons pas cru non plus devoir tirer vengeance de ceux qui nous insultoient de la sorte, pour ne pas donner aux Romains occasion de scandale, d'autant plus que celui qui paroisoit le chef de la légation, se disoit chancelier de l'église romaine et cousin du roi et du pape. Cependant nous avons anathématisé cet écrit impie dans la grande salle du conseil par ordre de l'empereur, après avoir exhorté fortement ces légats à venir devant nous renoncer à leurs erreurs. Mais ils ont menacé de se tuer eux-mêmes si on continuoît de les presser. Nous vous écrivons ceci, afin que vous sachiez ce qui s'est passé, et que, si on vous en écrit de Rome, vous répondiez avec la circonspection qui vous convient. Je vous envoie ces lettres pour les autres patriarches, entièrement conformes à celle-ci, parce que je n'ai trouvé per-

(1) Ap. Coteler. to. 2, p. 162, c. 3.



sonne pour les envoyer sûrement. Vous les leur ferez tenir, et vous y joindrez les vôtres pour les encourager à soutenir la foi orthodoxe, et les instruire de ce qu'ils ont à répondre en cas qu'on leur parle de ce qui s'est passé à Rome.

XV. Mort de Constantin Monomaque. Théodora, impératrice.

La même année mil cinquante-quatre, l'empereur Constantin Monomaque mourut de la goutte, qui l'avoit affligé pendant presque tout son règne. Il étoit naturellement gai et jovial, et depuis qu'il fut devenu empereur, il ne songea qu'au repos et au plaisir, en sorte que sa nonchalance affaiblit notablement l'empire (1). Il aima Sclérène, femme d'une grande famille, jusqu'à la faire paroître à côté de lui avec l'impératrice Zoé, lui au milieu. Zoé, à qui il devoit l'empire, mourut avant lui, âgée de soixante-douze ans, et, nonobstant ses défauts et ses crimes, il voulut la faire reconnoître pour sainte. Après sa mort, il prit une concubine barbare, de la nation des Alains, à laquelle il donna le titre de scbaste, c'est-à-dire auguste, n'osant la déclarer impératrice. Cependant il faisoit bâtir un monastère magnifique en l'honneur de saint George, au lieu nommé Mangane; mais, pour fournir à cette dépense, il chargea le peuple d'impositions odieuses. Ayant appris qu'à la grande église de Constantinople on n'offroit le saint sacrifice qu'aux principales fêtes, aux dimanches et aux samedis, faute de revenus, il donna de quoi le célébrer tous les jours, et fit à cette église de grands présents de vases précieux et d'autres ornements. Enfin il mourut le trentième de novembre mil cinquante-quatre, indiction huitième, après avoir régné douze ans et près de six mois, et fut enterré à son monastère de Mangane. Théodora, sœur de Zoé, fut reconnue seule impératrice, et régna un an et neuf mois. Du temps de Constantin, deux chefs des Patzinaques, espèce de Scythes, se convertirent avec plusieurs de la nation pour avoir du secours contre leur prince, qui les maltraitoit; en sorte que ces conversions semblent un peu intéressées (2).

XVI. Concile de Narbonne.

En France, la même année mil cinquante-quatre, indiction septième, le vingt-cinquième d'août, on tint à Narbonne un concile de dix évêques (3), savoir, Guifroy, archevêque de Narbonne, président, Bernard de Béziers, Gonthier d'Agde, Rostaing de Lodève, Arnaud de Magnelone, Frotier de Nîmes, Guifroy de

(1) Mich. Psal. 1. M. S. Cedr. p. 790, 791. Zonar. l. xvii, c. 27, 28.  
(2) Cedr. p. 775. To. 9, Conc. p. 1072.

Carcassonne, Béranger de Gironne, Guifroy de Barcelone, et Guillaume d'Alby. L'archevêque procura la tenue de ce concile par la protection du comte Pierre Raymond et du vicomte Béranger; il y assista grand nombre d'abbés et de clercs, de nobles et d'autres laïques: le principal but étoit de confirmer la trêve de Dieu, et on y fit vingt-neuf canons (4). On renouvela donc la défense aux chrétiens de se faire aucun mal depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, et d'ailleurs depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Epiphanie, depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à l'octave de Pâques, et pendant les autres jours de fêtes et de jeûnes qui sont spécifiés: le tout sous peine d'anathème et d'exil perpétuel. Quiconque voudra bâtir une forteresse vers le temps de la trêve sera obligé de commencer quinze jours avant (2). Autrement tous auroient choisi pour se fortifier ces temps où on ne pouvoit les attaquer.

Des débiteurs qui refusent de payer seront excommuniés, et leurs églises interdites jusqu'à ce qu'ils satisfassent. Défense de couper les oliviers, parce qu'ils fournissent la matière du saint-chrême et du luminaire des églises. Les brebis et leurs pasteurs seront en sûreté en vertu de la trêve en tout temps et en tous lieux. Quant aux églises, on observera une entière paix, et il ne sera permis d'y exercer aucune violence, ni à trente pas à l'entour, ni de rien usurper des biens et des revenus de l'Eglise. Les clercs et les moines, les religieuses et ceux qui les accompagnent sans armes seront aussi en sûreté avec tous les biens des personnes consacrées à Dieu. Défense de piller les marchands et les pèlerins. On joint en ces canons les peines temporelles aux spirituelles, parce que les deux puissances concouroient en ce concile. Environ deux ans après, vingt-deux évêques de la même province et des provinces voisines, avec les archevêques d'Arles et de Vienne, tinrent un concile à Saint-Gilles, où ils firent trois canons pour la confirmation de la paix (3).

XVII. Victor II, pape.

Les légats du pape étant arrivés en Italie à leur retour de Constantinople, chargés des présents de l'empereur Constantin, tant pour eux que pour saint Pierre (4), Trasimond, comte de Tiète, les arrêta comme ils passaient par ses terres, les garda quelque temps, et les relâcha enfin après leur avoir ôté tout ce qu'ils apportèrent. Cependant les Romains, après la mort du pape Léon, avoient envoyé à l'empereur Henri Hildebrand, sous-diacre de l'église romaine, avec charge d'élire en Allemagne, au nom du clergé et du peuple de Rome, celui qu'il jugeroit digne de remplir le

(1) Sup. liv. LIX, p. 28, n. 41, c. 2, 3.  
(2) C. 8, 9, 10, 11, 12, etc. 15, 24, to. 9, p. 1082.  
(3) C. 4, 5, 7. (4) Chr. Cass. II, c. 88.

saint-siège, parce qu'il ne s'en trouvoit point dans l'église romaine. Cette élection se fit dans une assemblée tenue à Mayence, où Hildebrand fut élu, par les évêques, Gébéhard, évêque d'Eichstet, proche parent de l'empereur, suivant l'intention des Romains (1). L'empereur en fut fort affligé, car il aimoit tendrement cet évêque. Il disoit qu'il lui étoit absolument nécessaire, et en proposoit d'autres qu'il jugeoit plus propres à cette dignité, mais il ne put jamais persuader à Hildebrand de changer. Gébéhard lui-même ne vouloit point être pape, car, outre sa grande capacité dans les affaires, il étoit, après l'empereur, le plus puissant et le plus riche du royaume. Hildebrand l'emmena donc à Rome malgré l'empereur et malgré lui, et l'on prétendit depuis que c'étoit la cause pourquoi ce pape n'aimoit point les moines, car Hildebrand l'étoit. Il fut reçu à Rome avec grand honneur, reconnu pape d'un commun consentement, et intronisé le jeudi-saint, treizième d'avril mil cinquante-cinq. On le nomma Victor II, et il tint le saint-siège deux ans et trois mois, gardant en même temps l'évêché d'Eichstet (2). Un sous-diacre, voulant le faire périr, mit du poison dans le calice, et le pape, ne le pouvant lever après la consécration, se prosterna avec le peuple pour demander à Dieu de lui en découvrir la cause. Aussitôt l'empoisonneur fut saisi du démon; et le pape, connoissant son crime, fit enfermer le calice dans un autel, avec le sang de Notre Seigneur, pour le garder à perpétuité avec les reliques; puis il se prosterna de nouveau en prière avec le peuple, jusqu'à ce que le sous-diacre fût délivré. C'est Lambert, auteur grave et du temps, qui raconte cette merveille (3).

XVIII. Hildebrand, légat en France.

L'empereur vint en Italie la même année, et ayant célébré la pâque à Mantoue, il fit la Pentecôte à Florence, où le pape tint un grand concile en sa présence. On y corrigea plusieurs abus, et l'on y renouvela entre autres les défenses d'aliéner les biens des églises. Le pape envoya en France le sous-diacre Hildebrand pour réprimer la simonie qui ravageoit principalement l'Italie et la Bourgogne. Il tint un concile à Lyon, où, le premier jour, on accusa un évêque d'être entré par simonie dans son siège; mais la discussion de l'affaire n'ayant pu être achevée ce jour-là, on la remit au lendemain (4). L'évêque accusé, craignant la sévérité inflexible du juge, corrompit par argent, pendant la nuit, les accusateurs et les témoins. Le lendemain il se présenta au concile, demandant fièrement où étoient ses accusateurs; tous gardoient le silence; mais le légat

(1) C. 39. Contin. Herm. an. 1054.  
(2) Contin. Herm. Dam. lib. IV, Epist. 12. Vita Greg. VII, n. 17; to. 9, Conc. p. 1080.  
(3) Contin. Herm. Petr. Dam. lib. IV, Epist. 12. Vita Greg. VII, n. 17; to. 9, Conc. p. 1080.

Hildebrand, jetant un profond soupir, dit à l'évêque coupable: Croyez-vous que le Saint-Esprit soit de même substance que le père et le fils? Je le crois, répondit-il. Hildebrand continua: Dites *Gloria Patri*. L'évêque commença, mais il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, quoiqu'il essayât jusqu'à trois fois; alors, se jetant aux pieds du légat, il confessa son crime, et fut déposé de l'épiscopat, et aussitôt il prononça sans peine le *Gloria Patri* entièrement. On cite pour témoins de ce fait le pape Castille II, qui tenoit le saint-siège en onze cent vingt, et saint Hugues, abbé de Clugny; et Pierre Damien dit l'avoir appris de Hildebrand même. Il ajoute qu'il y eut six évêques déposés en ce concile pour divers crimes.

Le même Hildebrand et un cardinal nommé Gérard, aussi légat du saint-siège, tinrent la même année un concile à Tours, où Béranger se trouva, et Lanfranc aussi (1). On donna à Béranger la liberté de défendre son opinion; mais, ne l'osant faire, il confessa publiquement la foi commune de l'Eglise, et jura que, dès lors, il croiroit ainsi. Il souscrivit de sa main cette abjuration, et les légats, le croyant converti, le reçurent à la communion.

XIX. Maurille, archevêque de Rouen.

La même année, on tint un concile à Rouen, où l'archevêque Maurille présida, et où l'on traita de la continence des clercs et de l'observation des canons. On croit que c'est le même concile où l'on dressa une profession de foi portant que le pain mis sur l'autel n'est que du pain avant la consécration, mais qu'alors il est changé en la substance du corps de Jésus-Christ; et de même le vin en son sang, avec anathème contre quiconque attaque cette créance (2). Maurille avoit succédé la même année à Mauger, qui déshonorait le siège de Rouen par sa vie scandaleuse, et en dissipoit les biens par ses prodigalités: il y avoit été mis jeune, et l'occupoit depuis dix-huit ans sous les papes Clément II, Damase II et Léon IX, dont aucun ne voulut lui envoyer le pallium; et, ayant été plusieurs fois appelé à Rome pour assister à des conciles, il ne tint compte d'y obéir. Le duc Guillaume, son neveu, l'avoit plusieurs fois averti de se corriger; enfin il fit tenir à Lisieux, cette année mil cinquante-cinq, un concile où présida Hermenfroy, évêque de Sion en Valais, légat du pape Léon IX, avec tous les évêques de la province de Rouen, et Mauger y fut déposé. Le duc lui donna une île près du Cotentin, où il vécut plusieurs années d'une manière indigne de son caractère, et se noya enfin dans la mer, laissant un fils nommé Michel, qui fut un brave chevalier (3).

(1) Opusc. XIX, c. 6; to. 9, Conc. p. 1081. Mabill. Pref. 2, Sac. 6, n. 23.  
(2) 2, Analect. p. 461. Gesta Guill. p. 194, 195.  
(3) Acta. Arch. Rothom. to. 2, Analect. p. 439. Chr. Cadom. Hist. Norm. p. 1017.



Maurille, qui fut mis à la place de Mauger, étoit né d'une famille noble au diocèse de Reims, et fut élevé dans l'église de la même ville, d'où il passa à Liège, et y apprit tous les arts libéraux; et ensuite il fut écolâtre de l'église d'Halberstat en Saxe, et y vécut honorablement pendant plusieurs années (1). Puis, touché du désir du ciel et dégoûté du monde, il vint se rendre moine à Fécamp, apparemment sous l'abbé Guillaume; et y demeura long-temps, donnant un grand exemple de vertu. Mais l'amour de la perfection l'en fit sortir par la permission de l'abbé. Il passa en Italie avec Gerbert, son ami, saint et savant moine, depuis abbé de Saint-Vandrille, et ils menèrent quelque temps la vie érémitique, travaillant de leurs mains.

L'abbé de Sainte-Marie à Florence étant venu à mourir, le marquis Boniface, seigneur du pays, donna cette abbaye à Maurille, qui malgré sa répugnance fut obligé de l'accepter par le conseil des gens de bien, et y demeura long-temps, faisant observer la règle de saint Benoît, autant qu'il lui étoit possible. Mais les moines, accoutumés à la licence sous son prédécesseur, s'efforcèrent de l'empoisonner. Ainsi, voyant qu'il exposoit sa vie sans aucun fruit, il les quitta et revint à Fécamp, où il croyoit passer en repos le reste de ses jours, quand il en fut tiré pour être ordonné archevêque de Rouen en mil cinquante-cinq, et la même année il célébra dans sa cathédrale le concile dont j'ai parlé avec tous ses suffragants, en présence du duc Guillaume, pour réparer la discipline si déchuée sous ses trois prédécesseurs Hugues, Robert et Mauger. Maurille tint le siège de Rouen douze ans.

#### XX. Thierry, abbé de Saint-Evroul.

L'année suivante mil cinquante-six, il alla à l'abbaye de Saint-Evroul, pour y mettre la paix entre l'abbé Thierry et le prieur Robert (2). Ce monastère, après avoir été ruiné et long-temps abandonné, venoit d'être rétabli par deux gentilshommes du pays, Hugues de Grentemaisnil et Robert, son frère, qui y mirent pour premier abbé Thierry, moine de Jumièges, natif du pays de Caux. Hugues, évêque de Lisieux, lui donna la bénédiction abbatiale l'an mil cinquante, et dès qu'il y fut établi, il s'appliqua à réparer les bâtiments, et faire garder au dedans une observance exacte, en sorte que ce monastère devint une école célèbre pour les mœurs et pour la doctrine. L'abbé Thierry s'occupoit pour travail des mains à transcrire des livres, et y occupoit ses moines, et il enrichit sa maison d'une bibliothèque considérable pour le temps.

(1) Elog. Sæc. 6, Ben. par. 2, p. 22. (2) Elog. Sæc. 6, Act. Ben. par. 2, p. 127, ex Ordéric. Eb. III, etc.

Cette application à l'intérieur faisoit murmurer quelques-uns de ses moines. De quoi vivront, disoient-ils, ceux qui prient, si personne ne travaille au dehors? Un homme ne mérite pas d'être abbé quand il ne songe qu'à lire ou à écrire dans le cloître, au lieu de procurer aux frères de quoi vivre. Celui qui s'éleva le plus contre lui fut le prieur du monastère, Robert, un des fondateurs, frère de Hugues de Grentemaisnil. C'étoit un jeune homme, d'ailleurs de bonnes mœurs, mais fier de sa noblesse et des biens qu'il avoit donnés au monastère, vif et prompt, facile à mettre en colère, plus disposé à commander qu'à obéir, toujours prêt à recevoir et à donner.

L'abbé Thierry, après avoir long-temps souffert ses murmures et ses reproches, voyant qu'il ne gaignoit rien par la patience, et que le scandale augmentoit au préjudice de la communauté, alla trouver Guillaume, duc de Normandie, et lui voulut remettre sa crosse pour marque qu'il renonçoit à l'abbaye. Mais leduc, usant d'un sage conseil, renvoya le jugement de cette affaire à l'archevêque Maurille, qui se rendit à Saint-Evroul avec le savant Fulbert, son conseiller, Hugues, évêque de Lisieux, diocésain de l'abbaye; Ansfrid, abbé de Præaux, Lanfranc, prieur du Bec, et plusieurs autres hommes de grande capacité. Ils y célébrèrent la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul en mil cinquante-six; puis, ayant soigneusement examiné les causes de la division, ils ordonnèrent à l'abbé Thierry de continuer à gouverner le monastère comme il avoit fait jusqu'alors, et exhortèrent le prieur Robert à lui être entièrement soumis.

Le monastère de Saint-Evroul demeura quelque temps en paix; mais, comme Robert étoit d'un esprit inquiet, il recommença à le troubler, en sorte que l'abbé Thierry résolut absolument de quitter. Il assembla donc en chapitre les moines de Saint-Evroul, leur déclara qu'il alloit en pèlerinage à Jérusalem, et leur donna sa bénédiction. Puis il alla à Lisieux trouver Hugues, son évêque, à qui il remit le soin de leurs âmes, et partit laissant tous ses amis très-affligés. Mais il n'alla que jusqu'en l'île de Chypre, où, étant entré dans une église et y ayant fait sa prière, il se trouva mal étant accablé de vieillesse et de fatigue, et mourut subitement le premier jour d'août mil cinquante-huit. Il fut enterré dans la même église avec grand honneur, et est honoré comme saint.

#### XXI. Concile de Toulouse.

Le pape Victor II fit tenir un concile à Toulouse par ses légats Raimbault, archevêque d'Arles, et Ponce, archevêque d'Aix (1). Guifroy, archevêque de Narbonne, y assista avec Arnaud, évêque de Toulouse, et quatorze au-

(1) To. 9, Conc. p. 1084.

tres prélats, dix-huit en tout. Ce concile s'assembla le treizième de septembre mil cinquante-six, et fit treize canons, la plupart contre la simonie, pour être observés dans les provinces de Gaule et d'Espagne, où s'étendoit le pouvoir de ces évêques. On y ordonne entre autres choses que si un clerc se fait moine dans un monastère à l'intention d'en devenir abbé, il y demeurera moine sans pouvoir être abbé, sous peine d'excommunication. On renouvelle la loi de la continence des clercs, sous peine de déposition (1).

En ce concile, Béranger, vicomte de Narbonne, proposa une plainte contre l'archevêque Guifroy, où il disoit en substance (2): Du temps de l'archevêque Ermengaud, mon oncle, l'archevêché de Narbonne étoit le meilleur qu'il y eût de Rome jusqu'en Espagne. Il étoit riche en terres et en châteaux, l'église pleine de livres et d'argenterie, les chanoines y faisoient l'office régulièrement aux heures. Cet archevêque étant mort, Guifroy, comte de Cerdagne, dont j'avois déjà épousé la sœur, vint à Narbonne, et proposa à mon père, à ma mère et à moi de faire avoir cet archevêché à son fils, qui n'avoit encore que dix ans, promettant une somme de cent mille sous à partager entre mon père et le comte de Rhodés. Mon père et ma mère ne le vouloient point, mais je me séparai d'eux sur ce sujet, touché de l'alliance si proche et de la feinte amitié, jusqu'à menacer de les tuer s'ils ne se rendoient à mon avis. Mon père me voyant si passionné acquiesça; Guifroy paya les cent millesous, nous donnâmes l'archevêché à son fils, et il nous fit serment, prenant Dieu à témoin que s'il étoit notre archevêque, comme il l'est, ni nous, ni les nôtres, ni l'archevêché n'en souffririons aucun dommage.

Mais quand il a été établi dans le siège, et plus avancé en âge, loin d'être mon protecteur comme j'espérois, il s'est élevé contre moi comme un démon; il m'a donné des sujets d'indignation, bâtissant des châteaux, venant contre moi avec une grande armée, et m'a fait une cruelle guerre, où environ mille hommes ont été tués de part et d'autre. Alors il a ôté à Dieu et à ses serviteurs les châteaux et les terres de l'église et celles des chanoines, pour les donner au démon et à ceux qui portoient les armes pour lui; en sorte que les laïques qui possèdent ces biens les tiennent comme leur patrimoine. Cependant, Eribal, évêque d'Urgel, étant venu à mourir, notre archevêque a acquis cet évêché pour Guillaume, son frère, moyennant cent millesous, de quoi j'aurois été fort content si je n'en avois point souffert. Mais, pour payer cette somme, l'archevêque a épuisé le trésor de son église; il a pris les croix, les châsses des reliques, les patènes d'or et d'argent, et les a envoyés en

Espagne à des orfèvres juifs. Il a enlevé les livres, les chappes, les dalmatiques et les autres ornements, et dissipé le clergé, en sorte qu'il n'y reste que des misérables réduits à la mendicité. Enfin, ce qui est plus honteux, il s'est mis sous la protection de la comtesse d'Urgel, prêtant serment entre ses mains; ce qui l'a rendu très-odieux, non-seulement à moi, mais à tous les nobles du pays.

Béranger continue sa plainte, accusant l'archevêque d'avoir violé la trêve de Dieu, après l'avoir jurée, et d'avoir transféré son siège dans un village, au préjudice de la ville métropolitaine, où toutefois il étoit revenu depuis. Il l'accuse encore de retenir les droits de sa femme, sœur de l'archevêque; puis il continue: J'ai voulu m'en rapporter au jugement des évêques de sa province, et de l'archevêque d'Arles, ce qu'il a refusé. J'ai proposé le jugement du légat apostolique et de ce concile; il l'a encore méprisé. Enfin j'ai appelé à Saint-Pierre et au pape, promettant d'aller soutenir mon droit devant lui. Il n'en a tenu compte, mais il m'a excommunié avec ma femme, mes enfants et toute notre terre, si cruellement, qu'il a défendu d'y donner le baptême, la communion et la sépulture. Si ce n'étoit la crainte de Dieu, nous ferions peu de cas de l'excommunication d'un homme que nous connoissons chargé de tant de crimes et anathématisé par le pape Victor, avec six-vingts évêques. On croit que c'étoit dans le concile de Florence, tenu l'année précédente. Béranger continue: Nous savons que c'est un simoniaque, qui a vendu tous les ordres qu'il a conférés, particulièrement les consécration d'évêques, qu'il a fait payer jusqu'à la dernière obole. Si vous ne le croyez pas, demandez à l'évêque de Lodève et à l'évêque d'Elne, et il n'a pas voulu consacrer les églises de ma terre qu'il n'en eût reçu le salaire; c'est pourquoi je fais cette plainte à vous et à Dieu, et vous demande justice. Si je ne l'obtiens je ne tiendrai compte de son excommunication, et je ne garderai point de trêve dans ma terre. Je prie le pape, au nom de Dieu et de saint Pierre, de m'absoudre de cette excommunication et de me faire justice de mon évêque; je ne refuse point d'aller jusqu'à Rome, pour lui il n'ira jamais que lié. On ne sait point l'effet de cette plainte du vicomte de Narbonne.

#### XXII. Mort de l'empereur Henri III. Henri IV, roi d'Allemagne.

L'empereur Henri avoit invité le pape à le venir trouver en Saxe, et le reçut à Goslar, où il célébra la fête de la nativité de la vierge, le huitième de septembre mil cinquante-six, et la plupart des seigneurs de son royaume s'y trouvèrent (1). L'empereur passa ensuite à

(1) C. 5, 7.

(2) To. 9, p. 1254.

(1) Contin. Herm. Lamb. Schaf. Marian. Scot.



Bothfeld, où il tomba malade d'affliction des calamités publiques. Il demanda pardon à ceux qu'il avoit offensés, pardonna à ceux qui avoient mérité son indignation, rendit les terres qu'il avoit usurpées, et fit confirmer par le pape, par les évêques et les seigneurs présents à l'élection de son fils Henri, reconnu roi, et couronné à Aix-la-Chapelle, le vingt-unième de juin mil cinquante-quatre. Enfin il mourut après sept jours de maladie, le cinquième d'octobre, âgé de trente-huit ans, dont il avoit régné dix-sept comme roi, et quatorze comme empereur. Il sembloit avoir appelé ce qu'il y avoit de plus grand dans l'empire pour assister à sa mort; car, outre le pape, le patriarche d'Aquilée y étoit présent, l'évêque de Ratisbonne, oncle de l'empereur, et une infinité d'autres seigneurs ecclésiastiques et laïques. Son corps fut porté à Spire, et enterré près de son père et de sa mère dans l'église de Notre-Dame qu'il avoit bâtie, mais qui n'étoit pas achevée. On raconte de cet empereur que jamais il ne prenoit les ornements impériaux, comme c'étoit l'usage aux grandes fêtes, que par la permission d'un évêque, après s'être confessé et avoir reçu la discipline (1). Il eut pour successeur son fils Henri IV, qui n'avoit pas encore cinq ans, étant né le onzième de novembre mil cinquante-un, aussi régna-t-il cinquante ans. L'impératrice Agnès, sa mère, prit d'abord le gouvernement de l'état (2); et, dans une grande assemblée qui se tint à Cologne, le pape Victor la réconcilia avec le jeune roi Baudouin, comte de Flandre, et Godefroy, duc de Lorraine, et pacifia le royaume autant qu'il lui fut possible.

#### XXIII. Mort de Victor II. Etienne IX, pape.

Il célébra à Ratisbonne la fête de Noël avec le roi, puis il retourna en Italie, et mourut en Toscane le vingt-huitième de juillet mil cinquante-sept, ayant tenu le saint-siège deux ans trois mois et demi. La nouvelle de sa mort ayant été promptement apportée à Rome par Boniface, évêque d'Albane, plusieurs Romains, tant du clergé que des citoyens, vinrent trouver le cardinal Frédéric, abbé du mont Cassin, qui se trouvoit à Rome, et le consultèrent sur le choix qu'ils devoient faire d'un pape (3). Ils passèrent en ces délibérations le reste du jour, la nuit entière et le jour suivant; et enfin Frédéric leur nomma cinq sujets, qu'il connoissoit les plus dignes, entre ceux qui étoient en ces quartiers-là.

C'étoient Humbert, évêque de Sainte-Rufine, Jean, évêque de Vélètri, l'évêque de Pérouse, l'évêque de Tusculum et le sous-diacre Hildebrand. Les Romains déclarèrent qu'aucun de ceux-là ne leur paroisoit con-

venable, et qu'ils le vouloient élire lui-même, à quoi il leur répondit qu'il n'en feroit que ce qu'il plairoit à Dieu. Quelques-uns vouloient attendre le retour d'Hildebrand, qui étoit demeuré en Toscane, où il avoit suivi le pape Victor; mais les autres jugèrent qu'il ne falloit point différer, et vinrent, dès le grand matin, trouver l'abbé Frédéric à Saint-André de Pallare, où il logeoit. Ils l'en tirèrent par force et le menèrent à l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, où ils l'élurent pape et le nommèrent Etienne, parce que c'étoit la fête de saint Etienne, pape, le second jour d'août. Ensuite ils le menèrent au palais patriarcal de Latran, suivi de toute la ville avec des acclamations de joie. Le lendemain, qui étoit un dimanche, tous les cardinaux, le clergé et le peuple vinrent, dès le grand matin, le prendre pour le mener à Saint-Pierre, où il fut sacré avec une allégresse publique.

Frédéric étoit frère de Godefroy, duc de Lorraine, un des plus grands princes de ce temps. Il fut d'abord archidiacre de Liège, d'où le pape Léon IX le tira pour l'emmener en Italie, et le fit chancelier de l'église romaine. Ce fut un des trois légats qu'il envoya à Constantinople en mil cinquante-quatre, mais Frédéric, à son retour, trouva le pape mort, et l'empereur Henri, irrité contre lui à cause du duc Godefroy, son frère, qu'il regardoit comme son plus grand ennemi, principalement depuis qu'il eut épousé Béatrix, veuve de Boniface, marquis de Toscane (1). Pour éviter son indignation, Frédéric se retira au mont Cassin, où il fut reçu par l'abbé Richer, et embrassa la vie monastique. Richer étant mort l'an mil cinquante-cinq, Pierre, doyen du monastère, vieillard vénérable, fut élu par les moines; mais le pape Victor II, mal satisfait que cette élection eût été faite sans sa permission, envoya le cardinal Humbert au mont Cassin pour s'en informer. Les anciens protestèrent que, suivant la règle et la concession du saint-siège, l'élection de leur abbé n'appartenoit à homme vivant qu'aux moines; que Pierre avoit été élu canoniquement et malgré lui, et qu'ils n'en recevraient point d'autres par ordre de qui que ce fût. Humbert n'eut rien à répondre et se retira. Mais ensuite, quelques moines ayant excité du tumulte, Pierre céda volontairement; et Humbert ayant fait assembler le chapitre, le moine Frédéric fut élu d'un consentement unanime, le vendredi d'après la Pentecôte, vingt-troisième de mai mil cinquante-sept. Il alla aussitôt en Toscane trouver le pape, qui, de cardinal-diacre, le fit prêtre du titre de saint Chrysogone, qui lui donna la bénédiction abbatiale, que, suivant l'ancienne coutume, l'abbé du mont Cassin ne devoit recevoir que du pape. Frédéric, ayant ensuite pris congé du pape, revint à Rome prendre possession de son titre

(1) Vita S. Ann. Colon. (2) Lamb. an. 1051. 4, cap. Sur. 4. déc. (3) Chr. Cass. lib. II, c. 97.

(1) Mabill. Sæc. 6, par. 2, p. 584. Sup. n. 4. Ibid. p. 585.

de saint Chrysogone; mais il n'y avoit pas séjourné un mois quand il fut ordonné pape, sous le nom d'Etienne IX.

Il demeura quatre mois à Rome, où il tint plusieurs conciles, pour empêcher principalement les mariages des prêtres et des clercs, et les mariages incestueux entre parents. Il chassa tous ceux du clergé qui avoient été incontinents depuis la défense du pape Léon IX (1). Quoiqu'ils eussent quitté leurs femmes et embrassé la pénitence, il voulut qu'ils sortissent du sanctuaire pour un temps, et n'eussent plus d'espérance de pouvoir célébrer la messe. Le pape retourna au mont Cassin à la Saint-André, et y passa deux mois et plus, jusqu'à la fête de Sainte-Scholastique, dixième de février. Là, il s'appliqua particulièrement à bannir le vice de propriété, qui, depuis plusieurs années, s'étoit insensiblement glissé dans ce monastère. Il avoit gardé le titre d'abbé; mais, étant tombé dangereusement malade vers Noël, et croyant mourir, il fit élire, pour son successeur, le moine Didier, qui fut aussi pape.

#### XXIV. Pierre Damien, évêque.

Etienne IX, connoissant le mérite de Pierre Damien, le tira de sa solitude, et le fit évêque d'Ostie et premier des cardinaux, comme très-digne de l'épiscopat et très-nécessaire aux affaires de l'Eglise (2). Le pape, les évêques et tous ceux qui aimoient l'Eglise en jugeoient ainsi; mais Pierre ne pouvoit se résoudre à quitter sa retraite, et résistoit de tout son pouvoir. Il fallut en venir à le menacer d'excommunication s'il s'obstinoit davantage; et le pape, lui prenant la main, lui donna l'anneau et le bâton pastoral pour marque qu'il épousoit l'Eglise d'Ostie; mais il se plaignoit toujours de la violence qu'on lui avoit faite, ne cherchant qu'à se décharger de l'épiscopat.

On peut rapporter à ce temps de sa promotion la lettre qu'il écrivit aux évêques, ses confrères, c'est-à-dire aux sept évêques cardinaux, qu'il appelle évêques de l'église de Latran, parce que c'étoient ceux qui avoient droit d'y officier au lieu du pape. On les nommoit aussi collatéraux, comme étant ordinairement à ses côtés; hebdomadiers, comme servant tour à tour par semaine. Cette lettre commence par une lamentation sur les maux de l'Eglise (3). Sa discipline, dit-il, est presque partout négligée; on ne rend point aux évêques le respect qui leur est dû; on foule aux pieds les canons, et on ne travaille qu'à satisfaire la cupidité. Ceux qui portent le nom de chrétiens vivent judaïquement. Il montre ensuite que l'épiscopat ne consiste pas dans la pompe extérieure, la magnificence des habits, l'or et les

(1) Pet. Dam. ad Episc. (3) Cod. Vat. ap. Baron. Taur. Opus. XVIII, c. 7. an. 1057; lib. II, Ep. 1. (2) Vita Pet. c. 14.

fourures précieuses dont on usoit alors, les chevaux fringants, la nombreuse suite des cavaliers armés, mais dans la pureté de la vie et l'exercice de toutes les vertus.

Il insiste sur cette parole de l'apôtre, que l'évêque doit être irrépréhensible, et ajoute (1): Malheur à ceux qui, menant une vie blâmable, se rendent encore plus criminels en désirant une place où on doit vivre sans reproche. Tels sont ceux qui, oubliant leur patrie, suivent les armées des rois dans des pays barbares et inconnus; l'amour des dignités périssables a plus de pouvoir sur eux que la promesse des récompenses célestes; et, pour obtenir à la fin le pouvoir de commander, ils se soumettent à une dure sujétion. Il leur en coûteroit moins s'ils donnoient une fois de l'argent pour acheter ces dignités. Car, comme il y a trois sortes de présents, il y a trois sortes de simonies: celle de la main en donnant de l'argent, celle des services, celle de la langue par les flatte-ries. Or, ceux qui suivent ainsi les princes dans leurs voyages commettent toutes les trois.

Le pape Etienne IX avoit résolu de garder toute sa vie l'abbaye du mont Cassin (2): c'est pourquoi, ayant approuvé l'élection du moine Didier, il ne changea pas le dessein qu'il avoit pris de l'envoyer son légat près de l'empereur de Constantinople; mais il ordonna que, si Didier revenoit de ce voyage, lui vivant, il lui donneroit le gouvernement de l'abbaye; si le pape mourait avant le retour de Didier, celui-ci seroit reconnu pour abbé sans difficulté. Le pape envoya avec lui Etienne, cardinal, et Mainard, depuis évêque de Sainte-Rufine, les chargea de lettres pour l'empereur de Constantinople, et leur recommanda de revenir au plus tôt, après avoir accompli leur légation. C'étoit au commencement de l'année mil cinquante-huit.

#### XXV. Mort de Théodora. Isaac Comnène, empereur.

L'empereur de Constantinople étoit alors Isaac Comnène. La vieille Théodora, étant demeurée seule impératrice après la mort de Constantin Monomaque, c'est-à-dire au commencement de décembre mil cinquante-quatre, ne déclara point d'empereur par le conseil de ses eunuques, qui sous son autorité dispoient de tout, s'étant fait donner les plus grandes charges (3). Nonobstant son grand âge, elle se flattoit d'un long règne, fondé sur son corps robuste et sur les promesses de quelques moines, suivant lesquelles elle devoit vivre des siècles: toutefois elle ne régna qu'un an et neuf mois. Léon d'Acride, archevêque des Bulgares, étant mort, elle mit à sa place le moine Théodule, natif d'Icône, et abbé du monastère de Saint-

(1) Tim. III, 2. (3) Cedr. p. 791. Zonar. (2) Chr. Cass. lib. III, c. 9. lib. XVII, c. 29. Scylitz.



Mocius, ignorant des sciences profanes, mais très-savant dans la théologie et très-vertueux. Théodora régna donc pendant toute l'année mil cinquante-cinq, et jusqu'au vingt-deuxième d'août mil cinquante-six, l'an du monde six mil cinq cent soixante-quatre, indiction neuvième, qu'elle mourut sans avoir été mariée, et en elle finit la race de Basile Macédonien.

Comme elle étoit à l'extrémité, ses eunuques l'engagèrent à déclarer empereur le patrice Michel Strationique, qui étoit très-vieux et ne savoit que la guerre, étant au reste incapable du gouvernement. Aussi s'éleva-t-il bientôt des révoltes contre lui, et enfin le dixième de juin de l'an mil cinquante-sept, six mil cinq cent soixante-cinq, indiction dixième, Isaac Comnène fut déclaré empereur. Michel voulut quelque temps soutenir la guerre contre lui; mais il fut obligé de céder l'empire avant deux mois. Comme on vit Isaac proche de Constantinople, plusieurs patrices allèrent à Sainte-Sophie, suivis de quantité d'autres personnes, le dernier jour d'août, dès le grand matin, criant au patriarche qu'il descendit, parce qu'ils avoient à le consulter sur une affaire importante: c'étoit toujours Michel Cérularius. Il s'étoit enfermé, et, refusant de descendre, il leur envoya ses neveux pour lui rapporter ce qu'ils désiroient. Les séditeux les menacèrent de les étrangler si le patriarche ne descendoit aussitôt. Il descendit revêtu des ornements pontificaux, témoignant une grande indignation de la violence qu'on lui faisoit. Ils le portèrent dans l'église près de l'autel, et d'abord ils le prièrent de tirer de l'empereur Michel le serment qu'ils lui avoient fait par écrit; mais incontinent après ils proclamèrent Comnène empereur, déclarant ennemis de l'état tous ceux qui n'y consentiroient pas. Le patriarche Michel fut le premier à témoigner qu'il l'approuvoit, aussi bien que Théodore, patriarche d'Antioche, qui étoit présent, et qui dit qu'il falloit abattre les maisons des grands qui ne l'approuveroient pas.

Le patriarche de Constantinople envoya dire à Comnène de venir incessamment, et de lui tenir compte du service qu'il lui avoit rendu; mais, pour Michel Strationique, il lui fit dire de sortir du palais, où il n'avoit plus que faire. Ainsi on vit clairement que Michel Cérularius avoit joué la comédie, et qu'il étoit non-seulement complice, mais auteur de la révolte. Michel Strationique demanda aux métropolitains qui vinrent lui proposer de quitter l'empire, quelle récompense le patriarche lui promettoit. Le royaume du ciel, répondirent-ils. Aussitôt il quitta la pourpre et les autres marques de la dignité impériale, et descendit du palais, comme s'il y eût eu un grand mérite à céder l'empire quand il ne pouvoit plus le garder. Il avoit régné un an et dix jours. Le lendemain, premier de septembre, Comnène arriva à Constantinople, et fut couronné solennellement dans la grande église par le patriarche.

Isaac Comnène étoit d'une ancienne famille que l'on croit originaire d'Italie. Son père, Manuel, eut le gouvernement de tout l'Orient sous l'empereur Basile Bulgaroctone, et mourut avant ce prince, à qui en mourant il recommanda ses enfants (1). Il avoit deux fils, Isaac et Jean, que son frère étant devenu empereur fit curopalate, puis grand domestique, et dont la postérité donna plusieurs empereurs. Isaac étoit homme de guerre, et s'appliqua à réparer la foiblesse des règnes précédents et l'épuisement des finances. Pour cet effet, il retrancha les revenus de quelques monastères; et, après avoir fait calculer ce qui leur suffisoit pour vivre suivant la pauvreté qu'ils avoient vouée, il leur ôta le surplus et l'appliqua au profit de l'état. Les uns traitoient cette conduite d'impiété et de sacrilège, les autres disoient que c'étoit bien fait d'ôter aux moines l'occasion de vivre dans les délices et d'inquiéter leurs voisins.

L'empereur Isaac rendit à la grande Eglise de Constantinople (2) la liberté de gouverner par elle-même ses affaires, sans que l'empereur s'en mêlât; et au lieu que c'étoit lui auparavant qui établissoit des économes pour les revenus, et des gardiens du trésor de l'église, il laissa le tout au patriarche, tant pour le choix des personnes que pour la disposition des choses. Il réduisit aussi à l'ancienne coutume les droits des évêques, soit pour les ordinations, soit pour les redevances des paroisses: savoir, pour l'ordination d'un simple clerc ou d'un lecteur une pièce d'or, trois pour un diacre, trois pour un prêtre, faisant sept en tout (3). Pour une paroisse de trente feux une pièce d'or, deux d'argent, un mouton, et le reste qui est spécifié: les autres paroisses à proportion. On voit ici que chez les Grecs les ordinations n'étoient pas gratuites.

XXVI. Mort de Michel Cérularius. Constantin Lichudes, patriarche de Constantinople.

Le patriarche Michel Cérularius, se fiant à l'amitié de l'empereur, qu'il croyoit sans bornes, lui demandoit continuellement et d'une manière odieuse, jusqu'à user de menaces quand il étoit refusé, et dire, qu'il sauroit bien abattre l'édifice qu'il avoit élevé (4). Il entreprit même de porter la chaussure d'écarlate, qui étoit une marque impériale, soutenant qu'il y avoit peu ou point de différence entre l'empire et le sacerdoce. L'empereur, ayant appris qu'il tenoit sourdement de tels discours, résolut de le prévenir, et prit l'occasion de la fête des Archanges, qui obligeoit le patriarche à sortir de Constantinople pour l'aller célébrer en leur église; j'entends la fête de Saint-Michel,

(1) Cang. Famil. Biz. 28.  
Curopal, p. 808.  
(2) P. 807.

(3) Jus. Græco-Rom. lib.  
2, p. 121. V. Cang. Gloss.  
Gr. p. 578.  
(4) Curopal, p. 808.

que les Grecs font le sixième de septembre. L'empereur envoya des Barangues, c'est-à-dire des Anglois de sa garde, qui enlevèrent honteusement le patriarche de son trône, le mirent sur un mulet et le menèrent avec ses neveux jusqu'au bord de la mer, l'embarquèrent et le conduisirent à Proconèse, lieu de son exil. Ensuite l'empereur, ayant examiné avec quelques métropolitains la manière de le déposer, lui envoya dire qu'il prévint par sa renonciation l'affront d'être déposé dans un concile. Le patriarche répondit avec tant de fermeté, que l'empereur désespéroit de le faire déposer; mais, comme il étoit en cet embarras, le patriarche mourut. Alors l'empereur se repentit de l'avoir maltraité, et le fit enterrer honorablement dans son monastère. Il fut même touché d'un miracle, que l'on prétendoit être arrivé à la main du patriarche, dont les doigts étoient demeurés croisés, comme pour donner la bénédiction.

On élut à sa place patriarche de Constantinople, Constantin Lichudes, protovestiaire ou maître de la garde-robe, qui avoit déjà eu le suffrage des métropolitains, du clergé et du peuple. C'étoit un homme qui avoit beaucoup brillé dans les affaires de la cour et de l'état, depuis le règne de Constantin Monomaque, et y avoit acquis beaucoup de gloire. Comme son élection étoit contestée, l'empereur voulut profiter de l'occasion pour se rendre maître des élections; et, après que Constantin fut ordonné prêtre, il fit différer son sacre jusqu'à ce qu'il se fût justifié dans un concile. Mais Constantin, voyant l'intention de l'empereur, donna les éclaircissements que l'on désiroit; en sorte qu'il n'y eut plus de prétexte pour différer son ordination. Il fut fort libéral et étendit ses soins non-seulement sur les ecclésiastiques, mais encore sur tout le peuple.

XXVII. Mort d'Etienne IX.

Le pape Etienne IX, retournant du mont Cassin à Rome le dixième de février mil cinquante-huit (1), emmena avec lui le moine Alfane, élu archevêque de Salerne, qu'il ordonna prêtre aux quatre-temps du mois de mars, et archevêque le dimanche suivant (2). Peu de temps après, il manda au prévôt du mont Cassin de lui apporter le plus promptement et le plus secrètement qu'il pourroit tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent au trésor du monastère, promettant d'en renvoyer bientôt beaucoup davantage. Car il se préparoit à aller en Toscane conférer avec le duc Godefroy son frère, à qui l'on disoit qu'il destinoit la couronne impériale; puis il devoit revenir avec lui chasser d'Italie les Normands, qu'il haïssoit extrêmement. Les moines du mont Cassin, ayant reçu cet ordre du pape, en furent fort

consternés, et ne laissèrent pas de l'exécuter dès le lendemain. Le pape ayant vu le trésor qu'on lui avoit apporté, fut saisi de frayeur, et touché de l'affliction des frères et d'une vision qu'avoit eue un d'entre eux, il se repentit, versa des larmes et renvoya le trésor, prenant seulement une image grecque qu'il avoit apportée de Constantinople. Au contraire, il fit, soit devant, soit après, plusieurs riches présents au mont Cassin (3).

Ensuite ayant assemblé dans l'église les évêques, le clergé et le peuple romain (4), il ordonna très-expressément que, s'il venoit à mourir pendant l'absence du sous-diacre Hildebrand, que l'on envoyoit à l'impératrice pour des affaires d'état, on ne fit point d'élection, mais qu'on laissât vaquer le saint-siège jusqu'au retour d'Hildebrand, pour en disposer par son conseil. Le pape Etienne partit alors pour la Toscane; mais peu de temps après il tomba subitement malade, et mourut à Florence le vingt-neuvième de mars mil cinquante-huit (5). Il fut assisté à la mort par saint Hugues, abbé de Clugny, qui se trouva présent, et enterré avec honneur dans la cathédrale. On dit même qu'il se fit des miracles à son tombeau.

XXVIII. Benoît, antipape.

Cependant à Rome Grégoire, fils d'Albéric, comte de Tusculum, et Girard de Galère, ayant appris la mort du pape, s'assemblèrent de nuit avec quelques-uns des plus puissants de la ville, suivis d'une troupe de gens armés, et élurent pour pape Jean, évêque de Vélétri, qu'ils nommèrent Benoît (4). Pierre Damien, voulant observer le décret du pape Etienne, s'opposa à cette élection avec les autres cardinaux, prononçant anathème contre ceux qui l'avoient faite. Mais, comme ils étoient les plus forts, Pierre et les autres opposants furent obligés à s'enfuir et se cacher en divers lieux. C'étoit à Pierre Damien, en qualité d'évêque d'Ostie, à sacrer le pape, mais en son absence Grégoire et ceux de son parti prirent son archi-prêtre, l'emmenant de force, et le contraignirent de couronner Benoît, le dimanche de la Passion, cinquième d'avril mil cinquante-huit. Il tint le saint-siège près de dix mois. Il donna le pallium à Stigand, archevêque de Cantorbéry, qui n'avoit pu l'obtenir des papes légitimes (5). Ce prélat, qui avoit déjà quitté un moindre évêché pour passer à celui de Winchester, abusa de la simplicité du bon roi Edouard, pour se faire donner l'archevêché sans quitter l'évêché, outre plusieurs abbayes. Il étoit habile pour les affaires temporelles, mais sans lettres, comme étoient alors presque tous les évêques d'Angleterre; ainsi il traitoit

(1) C. 102.  
(2) C. 100.  
(3) Vita S. Hug.

(4) Chr. Cass. c. 101.  
(5) Malmesbur. pontif.  
lib. 1, p. 204.

(1) Chr. Cass. lib. II, c. 98. (2) C. 99.



les affaires de l'Eglise comme celles de l'état, et ne songeoit qu'à satisfaire son ambition et son avarice, trafiquant publiquement des évêchés et des abbayes. Il tint dix-sept ans le siège de Cantorbéry; et, n'ayant pu obtenir le pallium, quoique l'argent eût beaucoup de pouvoir à Rome, il s'avisait de reconnoître pour pape ce Benoît, dont les autres archevêques se moquoient; et Benoît lui en sut tant de gré, qu'il lui envoya le pallium. Les Romains donnèrent par mépris à Benoît le nom de Mincio ou plutôt Minchione, qui en italien signifie un stupide (1).

L'abbé Didier et les deux autres légats du pape Etienne IX attendoient à Bary le vent favorable pour passer à Constantinople, quand, vers le soir du dimanche des Rameaux, arrivèrent des moines du mont Cassin, qui lui apprirent la mort du pape, le priant, au nom de toute la communauté, de revenir incessamment au monastère pour en prendre le gouvernement (2). Il partit dès le lendemain, et craignoit d'être arrêté par les Normands; mais, au contraire, Robert Guiscard, leur chef, lui donna un saufconduit et des chevaux. Il arriva au mont Cassin le jour de Pâques, de grand matin, et le jour même il fut mis en possession de l'abbaye par le cardinal Humbert, qui s'y étoit retiré, n'osant demeurer à Rome à cause des schismatiques.

XXIX. Nicolas II, pape.

Quand Hildebrand fut revenu de son ambassade auprès de l'impératrice, et qu'il eut appris l'élection que l'on avoit faite à Rome, contre la défense expresse du pape Etienne, il s'arrêta à Florence, écrivit aux Romains les mieux intentionnés, et, ayant reçu leur consentement sans restriction, il élut pape Gérard, évêque de Florence, né dans le royaume de Bourgogne. Cette élection se fit paisiblement à Sienné, avec le secours de Godefroy, duc de Lorraine et de Toscane; et Gérard fut nommé Nicolas II (3). Les seigneurs romains envoyèrent cependant en Allemagne pour assurer le roi qu'ils lui garderoient la foi qu'ils avoient promise à son père; et que c'étoit dans cette intention qu'ils avoient laissé le saint-siège vacant jusqu'alors; le priant d'envoyer qui il voudroit, parce que l'intrusion faite contre les règles n'empêchoit point une élection légitime. Le roi, de l'avis des seigneurs, approuva l'élection de Gérard, agréable aux Romains et aux Allemands, et ordonna au duc Godefroy de le mener à Rome.

Pierre Damien fut consulté sur le sujet de ces deux élections par un archevêque, à qui il répondit ainsi (4) : Celui qui tient à présent le saint-siège, il parle de l'anti-pape Benoît,

(1) Petr. Dam. 9, Opusc. (3) C. 13. Lambert. an. XX, c. 3. 1059.

(2) Chr. Cass. lib. III, c. 9, 10. (4) III, Epist. 4.

est simoniacque, à mon avis, sans qu'on puisse l'excuser, puisque, nonobstant nos oppositions, c'est-à-dire de tous les évêques cardinaux, et sans avoir égard à nos anathèmes, il a été intronisé de nuit et en tumulte, avec des troupes de gens armés. Ensuite on eut recours aux largesses, on distribua de l'argent au peuple par les quartiers et les rues; on entendait par toute la ville forger de la monnaie, et on employoit pour les disciples de Simon le trésor de saint Pierre. Quant à ce qu'il allègue pour sa défense, qu'il a été contraint; bien que je n'en sois pas bien éclairci, je ne veux pas tout-à-fait en disconvenir; car cet homme est si stupide, que l'on peut croire qu'il n'a pas su ce que l'on machinoit pour lui; mais il est coupable de demeurer volontairement dans le borbier où on l'a jeté malgré lui.

Or, pour ne pas m'étendre sur sa promotion, tandis que nous autres évêques cherchions à nous cacher en divers lieux, un prêtre de l'église d'Ostie, qui ne sait pas lire une page, même en épelant, fut enlevé de force par ces satellites de Satan, pour mettre sur le saint-siège celui qu'ils avoient élu. Vous voyez bien, vous qui savez les canons, que ce seul article suffit pour le condamner. Car s'il faut déposer le prêtre qui a fait la fonction d'évêque, que deviendra celui qu'il a ordonné? On pouvoit répondre que Jean étant déjà évêque de Vélétri, il ne s'agissoit que de l'introniser, ce qu'un prêtre pouvoit faire.

Pierre Damien rapporte ensuite la défense que le pape Etienne avoit faite de procéder à l'élection avant le retour d'Hildebrand; puis il ajoute, parlant de Gérard : Quant au pape élu, voici ce qui m'en semble : il est suffisamment lettré, d'un esprit vif, de mœurs pures au-dessus du soupçon, fort aumônier. Je n'en dis pas davantage pour ne paroître pas aimer le particulier plus que le public. Au contraire, si l'autre peut bien expliquer une ligne, je ne dirai pas d'un psaume, mais d'une homélie, je ne résiste plus, et je lui baise les pieds.

Quant à ce que vous m'avez mandé de vous écrire secrètement pour ne me pas exposer, à Dieu ne plaise que dans une telle affaire je craigne de souffrir les plus rudes traitements. Au contraire, je vous prie de rendre publique cette lettre, afin que tout le monde sache ce que l'on doit penser de ce péril commun.

Après que le pape Nicolas II eut été élu, il tint conseil avec Hildebrand et avec les cardinaux, de ce qu'il y avoit à faire au sujet de l'anti-pape, et il fut résolu de tenir un concile à Sutri, ville du patrimoine, où l'on appelleroit, non-seulement les évêques de Toscane et de Lombardie, mais le duc de Godefroy et le chancelier Guibert, ce qui fut exécuté sans délai (1). L'anti-pape l'ayant appris, fut touché de remords, quitta le saint-siège, et retourna en sa maison; et quand le pape Ni-

(1) Gesta Rom. pont. ap. Baron. an. 1059.

colas en fut bien informé, il tint conseil avec les cardinaux, et alla à Rome avec eux et avec le duc Godefroy, mais paisiblement et sans trouble : c'étoit au mois de janvier mil cinquante-neuf. Le pape Nicolas fut reçu à Rome par le clergé et le peuple avec l'honneur convenable, et mis dans le saint-siège par les cardinaux, suivant la coutume. Quelques jours après, l'anti-pape Jean, par l'entremise de quelques personnes, vint se présenter au pape; et se jetant à ses pieds, il protesta qu'on lui avoit fait violence, ne niant pas toutefois qu'il étoit un usurpateur et un parjure. Le pape leva l'excommunication prononcée contre lui, mais à condition qu'il demeureroit à Sainte-Marie-Majeure, déposé de l'épiscopat et de la prêtrise. Le schisme fut ainsi terminé; mais il restoit au pape une grande peine, que les capitaines établis par les papes retenoient par force la seigneurie de Rome, et les droits de l'Eglise, qu'ils avoient usurpés.

XXX. L'abbé Didier, cardinal.

Ensuite le pape envoya au mont Cassin dire à l'abbé Didier de venir au plus tôt à sa rencontre, comme il alloit dans la Marche (1). L'abbé le rencontra au monastère de Farfe, et en fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. De là il le suivit à Ossimo, où le sixième de mars, qui étoit le second samedi de carême, le pape l'ordonna prêtre-cardinal du titre de sainte Cécile, et le lendemain dimanche il lui donna la bénédiction abbatiale avec une ample confirmation des privilèges du monastère. De plus il le fit son vicaire pour la réformation de tous les monastères dans la Campanie, la Principauté, la Pouille et la Calabre.

L'abbé Didier, qui fut un des plus grands personnages de ce siècle, étoit de l'illustre famille des princes de Bénévent (2). Dès l'enfance il fréquentoit les églises, écoutoit volontiers les saintes lectures, et s'en entretenoit avec des personnes pieuses; mais son père, qui n'avoit que lui, vouloit l'engager dans le monde, et sitôt qu'il fut en âge, il le fiança avec une fille noble, contre son inclination. Peu de temps après, le père ayant été tué par les Normands, le jeune Daufier, car c'étoit le premier nom de Didier, âgé d'environ vingt ans résolut de se retirer secrètement, et par le secours d'un moine nommé Jaquint, il se déroba de ses parents, et reçut l'habit monastique de la main d'un saint ermite nommé Santari. Mais ses parents, l'ayant découvert, lui arrachèrent le saint habit, et le ramenèrent par force à Bénévent, où il demeura près d'un an étroitement gardé dans la maison de sa mère. Il s'échappa toutefois, et vint à Salerne trouver le prince Gaimar son parent, et lui dit : Puisque je ne puis

être moine en mon pays, souffrez que je le sois ici sous votre protection. Gaimar, admirant la résolution de ce jeune homme, lui promit ce qu'il désiroit, surtout de ne le point rendre à ses parents malgré lui. Ainsi Daufier demeura quelque temps au monastère de la Trinité de Cave, près de Salerne. Enfin, Landulfe, prince de Bénévent, cédant aux importunités de la mère, vint lui-même à Salerne, et le ramena, à condition qu'il auroit la liberté de vivre au monastère de Sainte-Sophie, près de Bénévent. Il y fut reçu avec plaisir par l'abbé Grégoire, qui lui changea son nom en celui de Désidérius, ou Didier.

Ayant vécu quelques années dans ce monastère avec grande édification, il passa à celui de Trémite dans une île de la mer Adriatique, dite autrefois de Diomède; mais voyant que l'abbé le vouloit mettre à sa place, il s'en retira, et demeura trois mois avec des ermites. Enfin, par ordre du pape, il revint à Sainte-Sophie. C'étoit Léon IX, qui peu de temps après, étant venu à Bénévent, connut le mérite de Didier par le cardinal Humbert et le chancelier Frédéric, et le prit tellement en amitié que souvent il le faisoit servir à l'autel, et chanter l'évangile à sa messe. Ensuite Didier alla à Salerne pour se faire traiter d'une grande maladie causée par ses abstinences et ses veilles. Il y fit amitié avec Alfane, clerc très-noble et très-sage, lui persuada d'embrasser la vie monastique, et l'emmena à Sainte-Sophie de Bénévent.

Victor II ayant succédé à Léon IX, Alfane craignit son indignation, parce que ses frères étoient accusés de la mort de Gaimar, prince de Salerne, et voulut essayer de gagner ses bonnes grâces, espérant d'y réussir par le moyen du chant, qu'il savoit en perfection, et de la médecine, dont il avoit aussi une grande connoissance, et dont il avoit apporté quelques livres de Salerne. Ayant donc composé et préparé autant qu'il put de médicaments, il alla, à la suite de l'archevêque de Bénévent, trouver le pape à Florence, et y amena Didier. Les deux amis acquirent bientôt une grande familiarité auprès du pape; mais Didier, considérant que le séjour en cette cour ne convenoit point à sa profession, persuada à Alfane de s'en retirer. Ils vinrent se prosterner aux pieds du pape, lui demandant leur congé, et la permission de passer au mont Cassin pour y vivre plus régulièrement; et l'ayant obtenue, ils s'acheminèrent à ce monastère avec deux moines que l'abbé Pierre avoit envoyés au pape, pour lui faire savoir son élection. Didier et Alfane y demeurèrent quelque temps, se faisant aimer de tous les frères; puis Gifulfe, prince de Salerne, demanda Alfane pour être abbé de Saint-Benoît, près la même ville, et enfin pour en être archevêque comme j'ai dit (1). Il est célèbre

(1) Chr. Cass. III, c. 13. 1, 2, etc. Acta SS. Ben. (2) Chr. Cass. lib. III, c. Sæc. 6, p. 586.

(1) Sup. n. 20.



entre les auteurs ecclésiastiques de ce siècle, pour plusieurs ouvrages qu'il composa. Didier fut envoyé au monastère de Saint-Benoît de Capoue, pour le gouverner comme prévôt et en renouvela l'église; ensuite l'abbé Fridéric étant devenu pape sous le nom d'Etienne IX, le fit venir à Rome, et peu de temps après il fut lui-même élu abbé, et destiné à la légation de Constantinople. Il renouvela tous les bâtiments du mont Cassin, et en fut compté pour le quatrième restaurateur après saint Benoît, Pétronax et Aligerne.

## XXXI. Concile de Rome.

Au mois d'avril de la même année, mil cinquante-neuf, indiction douzième, le pape Nicolas II tint à Rome un concile où se trouvèrent cent treize évêques, avec des abbés, des prêtres et des diacres (1). C'étoit au palais de Latran, dans la basilique de Constantin; les saints Evangiles étoient proposés. Quand on fut assis, le pape dit : Vous savez, mes frères, comme, après la mort d'Etienne, mon prédécesseur, le saint-siège a été exposé aux insultes des simoniaques, en sorte que l'Eglise même sembloit être en péril. Afin donc de prévenir de tels accidents, nous ordonnons, suivant l'autorité des pères, que le pape, venant à mourir, les évêques cardinaux traitent ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appellent ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et le peuple y donne son consentement. Nous devons surtout nous souvenir de cette sentence du bienheureux Léon, notre prédécesseur : Il n'y a point de raison de compter entre les évêques ceux qui ne sont ni élus par le clergé, ni demandés par le peuple, ni consacrés par les évêques de la province avec le jugement du métropolitain; et comme le pape n'a point de métropolitain, les évêques-cardinaux en tiennent la place.

On choisira dans le sein de l'Eglise même s'il s'y trouve un sujet capable, sinon dans une autre, sauf l'honneur dû à notre cher fils Henri, qui est maintenant roi, et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur, comme nous lui avons déjà accordé; et on rendra le même honneur à ses successeurs, à qui le saint-siège aura personnellement accordé le même droit. Que si le pouvoir des méchants prévaut jusqu'à empêcher qu'on ne puisse faire dans Rome une élection pure et gratuite, les cardinaux-évêques, avec le reste du clergé, et les laïques catholiques, quoique en petit nombre, auront droit d'élire le pape dans le lieu qu'ils jugeront le plus convenable. Que si, après l'élection, la guerre ou quelque autre obstacle, venant de la malice des hommes, empêche que l'élu ne soit intronisé dans le saint-siège suivant la coutume, il ne laissera pas, comme vrai

(1) To. 9, Conc. p. 11, 5. Grat. dist. 23, c. 1.

pape, d'avoir l'autorité de gouverner l'Eglise romaine, et de disposer de tous ses biens, comme nous savons que saint Grégoire l'a fait avant sa consécration.

Si quelqu'un est élu, ordonné ou intronisé au mépris de ce décret, qu'il soit anathématisé et déposé avec tous ses complices, comme antechrist, usurpateur et destructeur de la chrétienté; et que toute audience lui soit déniée sur ce point. On ajoute quantité de malédictions contre les infracteurs de ce décret, qui fut souscrit par le pape, par Boniface, évêque d'Albane, Humbert de Sainte-Rufine, Pierre d'Ostie, qui est Pierre Damien, et d'autres évêques au nombre de soixante-seize, avec les prêtres et les diacres. On fait ici passer pour un privilège personnel le droit de l'empereur, pour approuver l'élection du pape, quoique dans la suite de cette histoire nous ayons vu ce droit établi depuis plusieurs siècles. Il semble que la cour de Rome vouloit se prévaloir de la minorité du roi Henri.

En ce même concile de Rome, on fit treize canons, dont le premier n'est que l'abrégé de ce décret touchant l'élection du pape. Ensuite on défend d'entendre la messe d'un prêtre que l'on sait certainement avoir une concubine. Tout prêtre, diacre ou sous-diacre, qui, depuis la constitution du pape Léon, aura pris ou gardé une concubine, on lui défend de célébrer la messe, y lire l'Evangile ou l'épître, demeurer dans le sanctuaire pendant l'office, ou recevoir sa part des revenus de l'Eglise. Ceux qui ont gardé la continence, suivant la même constitution, mangeront et dormiront ensemble près des églises pour lesquelles ils sont ordonnés, et mettront en commun tout ce qui leur vient de l'Eglise, s'étudiant à pratiquer la vie commune et apostolique. C'est l'origine des chanoines réguliers (1). Défense à un prêtre de tenir ensemble deux églises; défense de prendre l'habit monastique dans l'espérance d'être abbé.

On fit aussi dans ce concile un décret particulier contre les simoniaques, portant qu'ils seroient déposés sans miséricorde (2). Quant à ceux, ajoute le pape, qui ont été ordonnés gratuitement par des simoniaques, nous décidons la question agitée depuis long-temps, en leur permettant par indulgence de demeurer dans les ordres qu'ils ont reçus. Car la multitude de ceux qui ont été ainsi ordonnés est si grande, que nous ne pouvons observer à leur égard la rigueur des canons. Toutefois, nous défendons très-expressément à nos successeurs de prendre pour règle cette indulgence, que la nécessité du temps nous a extorquée. Mais à l'avenir si quelqu'un se laisse ordonner par celui qu'il sait être simoniaque, l'un et l'autre sera déposé.

En conséquence de ces décrets du concile de Rome, le pape écrivit une lettre aux évêques, aux clercs et à tous les fidèles de Gaule, par-

(1) T. 9, Conc. p. 1099, c. 3, 4, 7, 8. (2) P. 1100.

ticulièrement d'Aquitaine et de Gascogne, où il marque une partie de ce qui y avoit été ordonné (1) : apparemment ce qui étoit le plus nécessaire pour ces provinces, savoir, le décret contre les clercs mariés, qu'il traite de nicolaïtes, avec l'ordonnance pour la vie commune des clercs continents. Les clercs et les moines apostats qui quittent la tonsure et renoncent à leur profession seront excommuniés. Excommunication contre ceux qui pillent les pèlerins, les clercs, les moines, les femmes et les pauvres sans armes; et contre ceux qui violent la franchise des églises à soixante pas à l'entour, et des chapelles à trente pas.

## XXXII. Rétractation de Bérenger.

Bérenger étoit venu à Rome sous ce pontificat, se fiant à la protection de ceux qu'il avoit gagnés par ses bienfaits. Toutefois, il n'osa défendre ses sentiments, et pria le pape Nicolas et ce concile de cent treize évêques, de lui donner par écrit la foi qu'il falloit tenir (2). La commission en fut donnée au cardinal Humbert, qui dressa la confession de foi en ces termes : Moi Bérenger, indigne diacre de l'Eglise de Saint-Maurice d'Angers, connoissant la vraie foi apostolique, j'anathématisé toutes les hérésies, principalement celle dont j'ai été accusé jusqu'ici, qui prétend soutenir que le pain et le vin qui sont mis sur l'autel ne sont après la consécration, que le sacrement et non pas le vrai corps et le vrai sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, et que ce n'est qu'en sacrement qu'il peut être sensiblement touché ou rompu par les mains des prêtres, ou froissé par les dents des fidèles. Je suis d'accord avec la sainte Eglise romaine et le siège apostolique, et je proteste de cœur et de bouche que je tiens la même foi touchant le sacrement de la table du Seigneur, que le pape Nicolas et ce saint concile m'a prescrite, suivant l'autorité des Evangiles et de l'apôtre. C'est à savoir que le pain et le vin qui sont mis sur l'autel sont, après la consécration, non-seulement le sacrement, mais encore le vrai corps et le vrai sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, et sont touchés et rompus par les mains des prêtres, et froissés par les dents des fidèles sensiblement, non-seulement en sacrement, mais en vérité. Je le jure par la sainte trinité et par ces saints Evangiles; et je déclare dignes d'un anathème éternel ceux qui contreviendront à cette foi, avec leurs dogmes et leurs sectateurs. Que si jamais j'ose moi-même penser ou prêcher rien au contraire, je serai soumis à la sévérité des canons. L'ayant lu et relu, je l'ai souscrit volontairement.

Le cardinal Humbert ayant dressé cette formule, elle fut approuvée de tout le concile, et Humbert la donna à Bérenger, qui, l'ayant lue,

(1) P. 1090, Ep. 8.

(2) Lanf. de Corp. c. 1, 2.

déclara que c'étoit sa créance, le confirma par serment, et enfin y souscrivit de sa main. Même il alluma un feu au milieu du concile, et y jeta les livres qui contenoient cette erreur. Le pape Nicolas, se réjouissant de sa conversion, envoya sa profession de foi à toutes les villes d'Italie, de Gaule et de Germanie; et en tous lieux où on pouvoit avoir ouï parler de son erreur, pour réparer le scandale qu'elle avoit causé en tant d'églises; mais, sitôt que Bérenger fut hors du concile, il écrivit contre cette profession de foi, chargeant d'injures le cardinal Humbert qui l'avoit dressée.

## XXXIII. Guy, archevêque de Milan.

Héribert ou Aribert, archevêque de Milan, étant mort le seizième de janvier mil quarante-six, après vingt-six ans d'épiscopat, Guy Vavasseur de Vélate lui succéda la même année (1). Le peuple avoit proposé quatre prêtres de la métropolitaine pour en élire un, et Guy étoit proposé par une partie de la noblesse; mais il termina le différent, en donnant de l'argent à l'empereur Henri, qui le mit en possession de l'archevêché. Il parut clairement combien il étoit odieux dès la première messe pontificale qu'il célébra dans la grande Eglise, car tout le clergé et le peuple le laissa seul à l'autel. Toutefois, il demeura dans le siège de Milan, et le tint pendant vingt-deux ans. Au commencement de l'année suivante, mil quarante-sept, il assista au concile de Rome, tenu par le pape Clément II, et y disputa le premier rang à Humfroy, archevêque de Ravenne, qui l'emporta sur lui (2). Il fut cité comme simoniaque devant le pape Léon IX. Il y comparut, et s'y défendit si bien, que le pape le déclara archevêque légitime; et, étant revenu triomphant à son siège, il assista au concile de Verceil en mil cinquante.

## XXXIV. Pierre Damien, légat à Milan.

Mais Nicolas II étant monté sur le saint-siège, l'Eglise de Milan lui envoya une députation pour le supplier d'avoir compassion de ses maux; c'étoient principalement la simonie et l'incontinence des clercs (3). Le pape y envoya Pierre Damien, cardinal évêque, d'Ostie et Anselme, évêque de Luques, en qualité de légats, qui trouvèrent une grande division entre le clergé et le peuple de Milan, au sujet de ces deux vices. On les reçut toutefois avec le respect dû à des légats du saint-siège (4), et ils déclarèrent le sujet qui les avoit amenés; mais un jour après il s'éleva tout d'un coup par la faction des clercs un murmure parmi le peuple,

(1) Sup. liv. LIX, n. 35. (3) Gesta Pontific. ap. Ital. Sec. to. 4, p. 141, 145. Baron. an. 1059. (2) Sup. liv. LIX, n. 51. (4) Petr. Dam. Op. 5.



qui disoit que l'église de Milan ne devoit point être soumise aux lois de Rome, et que le pape n'avoit aucun droit de juger ou de régler cette église. Il nous seroit honteux, disoient-ils, de la laisser assujettir à un autre, puisqu'elle a toujours été libre sous nos ancêtres. Avec ces cris ils accouroient de tous côtés au palais épiscopal; on sonna les cloches, et une grande trompe qui se faisoit entendre par toute la ville.

On menaçoit les légats, et Pierre Damien fut averti que l'on en vouloit à sa vie. Ce qui le rendoit plus odieux, c'est que tout le clergé du diocèse de Milan étant assemblé comme en synode, il y avoit présidé, ayant à sa droite l'autre légat, Anselme de Lucques, et à sa gauche l'archevêque de Milan. Pour apaiser ce tumulte, il monta au jubé, et, ayant avec peine obtenu silence, il parla ainsi : Sachez, mes frères, que je ne suis pas venu ici pour chercher la gloire de l'église romaine, mais la vôtre et votre salut. Comment auroit-elle besoin des louanges d'un homme méprisable, après l'éloge qu'elle a reçu de la bouche du sauveur ? et quelle province sur la terre est exempte de son pouvoir, qui s'étend jusqu'à lier et délier le ciel même ? Ce sont les rois, les empereurs, et enfin de purs hommes qui ont établi les bornes des patriarchats, des métropoles, des diocèses de chaque évêque, et leur ont accordé des privilèges; mais c'est Jésus-Christ même qui a fondé l'église romaine, en donnant à saint Pierre les clefs de la vie éternelle au ciel et sur la terre. Ainsi ce n'est qu'une injustice de priver de ses droits quelque autre église que ce soit; mais de disputer à l'église romaine sa prérogative, c'est une hérésie.

Ensuite, pour établir la supériorité de l'église romaine sur celle de Milan en particulier, Pierre Damien dit que saint Lin, par ordre de saint Pierre, avoit baptisé saint Nazaire, qui, avec saint Celse, fut martyrisé à Milan, et que saint Gervais et saint Protas étoient disciples de saint Paul, par conséquent, que l'église de Milan est fille de l'église romaine; ce qui est de remarquable, c'est qu'il ne dit rien de saint Barnabé, que l'on prétend avoir été le premier évêque de Milan. Le peuple, apaisé par ce discours, promit d'exécuter tout ce que Pierre proposeroit (1). Dans le clergé très-nombreux de Milan, à peine s'en trouvoit-il un seul qui eût été ordonné gratis; car c'étoit une règle inviolable dans cette église que, pour tous les ordres, même pour l'épiscopat, il falloit, avant que de les recevoir, payer la somme prescrite. Pierre Damien se trouva fort embarrassé : d'interdire toutes les églises d'une ville si considérable et d'une province si étendue, il sembloit que c'étoit y détruire la religion. Il étoit odieux et même injuste de pardonner à quelques-uns préférablement aux autres, puisque

(1) V. Tillem. to. 1, p. 687.

presque tous étoient coupables, et la moindre division dans ce peuple auroit causé une grande effusion de sang.

En cet embarras, Pierre Damien se souvint de cette règle rapportée par le pape Innocent, que les péchés de la multitude demeurent impunis, c'est-à-dire que l'on ne doit pas exercer, contre une multitude entière, la sévérité des canons. Il considéra l'indulgence dont les pères avoient usé envers les donatistes, les novatiens et les hérétiques semblables; et, ne pouvant remédier aux maux de l'église de Milan suivant la pureté des canons, il résolut de chercher au moins à mettre fin aux abus, et établir, pour l'avenir, que les ordinations fussent gratuites.

#### XXXV. Serments de l'archevêque et du clergé.

Il obligea donc l'archevêque et le clergé de Milan à le promettre par écrit et avec serment. La promesse de l'archevêque Guy, adressée à son clergé et à son peuple, portoit en substance : Vous n'ignorez pas la détestable coutume qui s'étoit anciennement établie en cette église, que, pour recevoir le sous-diaconat, on donnoit douze deniers, pour le diaconat dix-huit, pour la prêtrise vingt-quatre, comme une taxe réglée. Maintenant, en présence de Dieu et des saints, de Pierre, évêque d'Ostie, légat du pape, d'Anselme de Lucques et de vous tous, je condamne et déteste cette perverse coutume et toute simonie. De plus, je m'oblige, moi et mon clergé et tous nos successeurs, à ne rien prendre pour la promotion aux ordres; si quelqu'un y contrevient, soit en donnant, soit en recevant, qu'il soit, avec Simon, frappé d'un anathème perpétuel. Nous condamnons aussi l'hérésie des nicolaïtes, et promettons d'éloigner, autant qu'il nous sera possible, les prêtres, les diacres et les sous-diacres de la compagnie de leurs femmes et de leurs concubines. Nous promettons de même que nous ne prendrons rien, ni nous, ni nos domestiques, pour la provision des abbayes ou des chapelles, pour l'investiture des églises, la promotion des évêques, le saint-chrême et la consécration des églises.

Cette promesse fut souscrite par l'archevêque Guy, trois prêtres, quatre diacres et cinq sous-diacres; puis l'archevêque, s'approchant de l'autel, la confirma par serment entre les mains de Pierre Damien. Le vidame de l'église de Milan, le chancelier et tous les autres clercs qui étoient présents en firent de même. Arnoul, clerc et neveu de l'archevêque, fit encore serment pour son oncle, y ajoutant qu'il n'ordonneroit aucun clerc qu'il n'eût fait serment de n'avoir rien donné ni promis; ensuite l'archevêque se prosterna sur le pavé, et demanda pénitence pour n'avoir pas extirpé, comme il devoit, cet usage simoniaque. Pierre Damien lui imposa cent ans de pénitence, dont

il lui taxa le rachat par une somme d'argent qu'il devoit payer chaque année. Ils entrèrent ensuite dans la grande église et monterent au jubé, et là, en présence d'un grand peuple et du clergé, Pierre fit jurer, sur les Evangiles, le clerc de l'archevêque, j'entends son neveu, que l'archevêque, pendant sa vie, feroit tous ses efforts pour extirper ces deux hérésies des nicolaïtes et des simoniaques. Une très-grande partie du peuple, non-seulement de la ville, mais de la campagne, avoit déjà fait le même serment. Ensuite on jugea à propos que tous les clercs, après avoir reçu une pénitence, fussent réconciliés pendant la messe, recevant leurs ornements de l'évêque; et, premièrement, ils prêtèrent ce serment : Je déclare que je tiens la foi que les sept conciles ont confirmée par leur autorité et que les papes ont enseignée. J'anathématise généralement toutes les hérésies, et en particulier les deux dont l'Eglise est la plus affligée en ce temps, des simoniaques et des nicolaïtes, prononçant un éternel anathème contre tous ceux qui les suivent. La pénitence des clercs fut telle. Ceux qui ont seulement payé la taxe accoutumée pour les ordinations, ce que quelques-uns savoient à peine être un péché, ceux-là feront cinq ans de pénitence, pendant lesquels ils jeûneront deux jours la semaine au pain et à l'eau, et trois jours la semaine pendant l'avent et le carême. Ceux qui ont donné plus que la taxe feront sept années de pénitence comme la précédente, et ensuite jeûneront les vendredis toute leur vie. Celui qui ne peut jeûner aisément peut racheter un de ces jours de la semaine en récitant un psautier, ou la moitié avec cinquante genuflexions, ou il nourrira un pauvre, et, après lui avoir lavé les pieds, lui donnera un denier. De plus, l'archevêque promit de les envoyer tous en pèlerinage lointain, soit à Rome, soit à Tours, et l'archevêque promit d'aller lui-même à Saint-Jacques en Espagne.

Après avoir ainsi réconcilié le clergé de Milan, on résolut de ne pas rendre aussitôt à tous indifféremment l'exercice de leurs fonctions, mais seulement à ceux que l'on trouveroit lettrés, chastes et de mœurs graves; les autres se contenteroient d'être réconciliés à l'Eglise, dont ils avoient été justement retranchés. Avant que Pierre Damien eût appris si le pape approuvoit ce qu'il avoit fait à Milan, il envoya la relation à son ami Hildebrand, alors archidiacre de l'église romaine, qui l'avoit souvent prié de composer un recueil abrégé de ce qu'il trouveroit de particulier dans les décrets et les histoires des papes, touchant l'autorité du saint-siège, à quoi Pierre crut satisfait par cette relation (1).

En ce voyage de Milan, Pierre Damien étoit accompagné d'un clerc, nommé Landulfe, distingué par sa littérature et par sa naissance, car il étoit d'une famille de sénateurs (2). Dans

le fort de la sédition, comme le peuple les menaçoit de mort l'un et l'autre, Landulfe fit vœu de se consacrer à Dieu par l'état monastique. Pierre l'avertit de ne pas s'engager par la crainte de la mort, s'il n'étoit résolu d'accomplir son vœu réellement; et Landulfe se soumit au jugement de Dieu, si jamais il manquoit à cette promesse. Pierre attendit quelque temps, et, voyant que son ami demeurait toujours engagé dans le monde, il lui écrivit sur ce sujet, pour le presser d'accomplir son vœu, étant persuadé qu'il n'en étoit pas moins valide pour avoir été causé par la crainte.

#### XXXVI. Désintéressement de Pierre Damien.

Pendant qu'il étoit à Milan, l'abbé de Saint-Simplicien lui fit présent d'un petit vase d'argent. Sa première pensée fut de le refuser; et il examina la conduite de l'abbé, pour voir s'il n'avoit point quelque affaire, ou s'il n'avoit point acquis sa dignité par simonie (1). Car c'étoit la pratique des ministres du saint-siège les plus désintéressés de ne rien prendre de ceux qui avoient encore des affaires indécises, mais de ne pas refuser ce que donnoient volontairement ceux qui n'avoient aucune affaire. Pierre Damien, ayant donc trouvé que cet abbé lui avoit fait ce présent, sans autre intérêt que de gagner son amitié, ne laissa pas de le prier de le reprendre, l'assurant que son amitié n'étoit pas vénale. Toutefois, il n'étoit pas fâché qu'il le pressât de garder son présent. La nuit, en récitant ses psaumes, il en eut du scrupule; et le matin il alla le prier de reprendre son vase d'argent. L'abbé n'en voulut rien faire, et, après quelque contestation, ils convinrent qu'il l'enverroit à un des deux monastères, que Pierre venoit de fonder. Mais, étant retourné à son désert, il eut encore du scrupule d'avoir reçu ce présent de quelque manière que ce fût, et n'eut point de repos qu'il ne l'eût renvoyé, tant il étoit délicat sur cette matière.

#### XXXVII. Pierre Damien renonce à l'épiscopat.

Il ne se regardoit plus que comme un simple moine, et prétendoit avoir renoncé à l'épiscopat, comme il paroît par deux lettres au pape Nicolas II. Dans la première, il se plaint indirectement (2) qu'on lui a ôté les revenus de son évêché, disant que c'est une marque que l'on doit bientôt lui ôter la dignité épiscopale; et il finit en déclarant qu'il y renonce pour toute sa vie. Dans l'autre lettre, qui est plutôt un livre, il parle plus sérieusement, et dit d'abord (3) : Vous savez que si le besoin du saint-siège et notre ancienne amitié ne m'avoient retenu, aussitôt après la mort du pape Etienne,

(1) Opusc. v.

(2) Opusc. XLII.

(1) Opusc. LIII, c. 4.

(2) Lib. I, Epist. 8.

(3) Opusc. 19.



j'aurais renoncé à l'évêché, dont il m'avoit chargé malgré moi contre les canons. Car vous savez combien je vous en ai fait de plaintes, combien il m'en a coûté de gémissements et de larmes. Je ne pus alors obtenir mon congé, parce que l'intérêt de l'église romaine, qui sembloit menacer ruine, ne le permettoit pas; maintenant que le calme est revenu, et que vous gouvernez en paix la barque de saint Pierre, ne refusez pas, je vous prie, ce repos à ma vieillesse. Je vous déclare donc que, pour la rémission de mes péchés, je me démetts du droit de l'épiscopat, et par cet anneau j'y renonce sans espérance d'y jamais revenir. Je vous rends aussi l'un et l'autre monastères. Il rapporte ensuite plusieurs exemples, pour montrer qu'il est permis de renoncer à l'épiscopat. Toutefois, il n'obtint pas sous ce pape le congé qu'il demandoit.

XXXVIII. Pierre Damien écrit pour le célibat des prêtres.

Il adressa au même pape un autre écrit touchant le célibat des prêtres, et il le commence ainsi: Dernièrement, dans une conférence que j'eus par votre ordre avec quelques évêques, je voulus leur persuader la nécessité de la continence pour les ecclésiastiques; mais je ne pus tirer d'eux sur ce point de promesse positive (1). Premièrement, parce qu'ils désespèrent de pouvoir atteindre à la perfection de cette vertu; ensuite, parce qu'ils ne craignent pas d'être punis pour l'incontinence, par le jugement d'un concile. L'église romaine est accoutumée en notre temps à dissimuler ces sortes de péchés, à cause des reproches des séculiers. Cette conduite seroit supportable si c'étoit un mal caché; mais il est tellement public, que tout le peuple connoît les lieux de débauche, les noms des concubines et de leurs parents; on voit passer les messages et les présents, on entend les éclats de rire, on sait les entretiens secrets; enfin il est impossible de cacher les grossesses des femmes et les cris des enfants. Ainsi on ne peut excuser ceux qui devroient punir des pécheurs si décriés. Il conclut en exhortant le pape à arrêter le cours de ces désordres.

XXXIX. Le pape cède la Pouille aux Normands.

Après le concile de Rome, le pape Nicolas II fit un voyage en Pouille à la prière des Normands, qui lui envoyèrent des députés, pour lui persuader de venir recevoir leurs soumissions et les réconcilier à l'Eglise (2). Le pape, après en avoir délibéré en concile, partit de Rome et vint dans la Pouille, où il tint un concile dans la ville de Melfe. Les Normands se présentèrent devant lui, et remirent en sa

libre disposition toutes les terres de saint Pierre dont ils s'étoient emparés; le pape de son côté leur donna l'absolution de l'excommunication qu'ils avoient encourue, et les reçut aux bonnes grâces du saint-siège. Et parce qu'ils étoient les plus puissants dans cette partie d'Italie, et les plus capables de secourir le pape contre ceux qui avoient usurpé les biens de l'église romaine, le pape Nicolas leur céda, à la réserve de Bénévent, toute la Pouille et la Calabre, dont ils lui firent serment de fidélité.

On nomme en cet accord deux chefs des Normands: Richard, à qui le pape confirma la principauté de Capoue, dont il s'étoit emparé sur les Lombards; et Robert Guiscard, à qui il confirma le duché de Pouille et de Calabre, dont il étoit aussi en possession; et ses prétentions sur la Sicile, qu'il avoit commencé de conquérir sur les Sarrasins. En cette première concession, Robert promit au pape une redevance annuelle de douze deniers monnaie de Pavie, pour chaque paire de bœufs, payable à perpétuité à la fête de Pâques, et de plus se rendit vassal du saint-siège, comme il paroît par ses serments; et telle fut l'origine du royaume de Naples (1).

Ensuite le pape Nicolas, ayant réglé tout ce qui concernoit le patrimoine de Bénévent, où il tint un concile au mois d'août, revint à Rome, et les Normands, ayant assemblé des troupes, le suivirent conformément à l'ordre qu'il leur en avoit donné (2). Ils ravagèrent les terres de Préneste, de Tusculum et de Nomento, dont les habitants étoient rebelles au pape, leur seigneur; et, ayant passé le Tibre, ils ruinèrent Galère et tous les châteaux du comte Gérard, insigne voleur. Ainsi les Normands commencèrent à délivrer Rome des petits seigneurs qui la tyrannisoient depuis si long-temps.

XL. Constantin Ducas, empereur.

Cependant l'empereur Isaac Comnène, étant à la chasse, fut frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval, écumant et sans connoissance (3). Etant revenu à lui, il crut que cette maladie étoit une punition de ses péchés, et, pour apaiser la colère de Dieu, il renonça à l'empire qu'il avoit usurpé, et prit l'habit monastique. Ce qui fit connoître la sincérité de sa pénitence, c'est qu'il ne choisit pour successeur ni Jean, son frère, ni son neveu Théodore, ni celui qu'il pouvoit faire son gendre, ni aucun autre de sa famille, mais Constantin Ducas, qu'il crut le mieux instruit des affaires et le plus capable de les rétablir. Isaac ayant délibéré quelque temps, et voyant que sa maladie étoit incurable, c'étoit apparemment le mal caduc, il entra dans le monastère de Studius, encouragé dans cette résolution par l'impéra-

(1) Opus. XVII. Baron. an. 1059. Chr. Cass. lib. III, c. 13, 16.

(1) Ap. Baron. Conc. p. 1105.  
(2) Gesta Pontif. to. 9, (3) Europ. p. 811.

trice Catherine, son épouse. C'étoit en mil cinquante-neuf. Isaac avoit régné deux ans et trois mois, et en vécut moins dans le monastère, rendant à l'abbé toute sorte d'obéissance, jusqu'à devenir portier et exercer avec humilité toutes les autres fonctions. On le loue, entre autres vertus, d'avoir été fort chaste pendant toute sa vie. L'impératrice, sa femme, et Marie, sa fille, embrassèrent aussi la vie monastique. Constantin Ducas fut couronné empereur le vingt-cinquième de décembre mil cinquante-neuf, et régna sept ans et demi (1).

XLII. Couronnement de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France.

Le pape Nicolas avoit envoyé deux légats en France, qui la même année assistèrent au couronnement de Philippe, fils aîné du roi Henri. Ce prince n'avoit encore que sept ans, mais le roi son père eut soin de le faire reconnoître roi de son vivant, comme avoient fait son père et son aïeul; et c'est le premier sacre des rois de la troisième race dont nous ayons l'acte authentique. Il se fit à Reims le jour de la Pentecôte, vingt-troisième de mai mil cinquante-neuf, par les mains de l'archevêque Gervais (2). Les légats du pape qui y assistèrent étoient Hugues, archevêque de Besançon, et Ermenfroy, évêque de Sion en Valais; les prélats françois étoient: Maynard, archevêque de Sens, et Barthélemy de Tours, Heidon, évêque de Soissons, Roger de Châlons, Elinand de Laon, Baudouin de Noyon, Frolland de Senlis, Isambert d'Orléans, Imbert de Paris, et plusieurs autres, au nombre de vingt-quatre en tout, tant de France que de Bourgogne et d'Aquitaine. Il y avoit vingt-neuf abbés, entre autres ceux de Saint-Rémy de Reims, de Saint-Benoît sur Loire, de Saint-Denis en France et de Saint-Germain. La messe étant commencée, avant la lecture de l'épître l'archevêque Gervais se tourna vers le jeune prince, et lui expliqua la foi catholique, lui demandant s'il la croyoit et s'il la vouloit défendre. Il dit qu'oui; et on apporta la formule de son serment, qu'il prit, la lut et y souscrivit. Elle portoit qu'il conserveroit aux évêques et à leurs églises leurs droits selon les canons, et les défendrait eux et leurs églises, comme il est du devoir d'un roi; qu'il rendroit aussi justice au peuple selon les lois.

Ayant lu ce serment, il le remit entre les mains de l'archevêque de Reims, qui, prenant le bâton pastoral de saint Rémy, représenta comment l'élection et la consécration du roi lui appartenoient, depuis que saint Rémy baptisa et sacra Clovis, que, par ce bâton, le pape Hormisdas donna ce pouvoir à saint Rémy avec la primauté de toute la Gaule, et que le pape Victor lui avoit donné le même pouvoir et à

son église (1). C'est que Gervais avoit reçu le pallium de Victor II. Ensuite, par la permission du roi Henri, il élut pour roi le prince son fils. Après lui, les légats du pape donnèrent leur suffrage, ce qui leur fut accordé par honneur, car le consentement du pape n'y étoit point nécessaire, comme porte expressément l'acte de ce couronnement. Ensuite les archevêques, les évêques, les abbés et tout le clergé donnèrent leurs voix; puis les seigneurs, dont les premiers étoient Guy, duc d'Aquitaine, Hugues, fils et député du duc de Bourgogne, les députés de Baudouin, comte de Flandre, et ceux de Geoffroy, comte d'Anjou, Hébert de Vermandois, Guy de Ponthieu, Guillaume d'Auvergne, Fouques d'Angoulême et plusieurs autres; enfin, les simples chevaliers et tout le peuple, en criant trois fois: Nous l'approuvons, nous le voulons. Le nouveau roi Philippe donna des lettres pour la confirmation des droits de l'église de Reims, et l'archevêque de Reims y souscrivit comme grand chancelier, car le roi lui donna alors cette dignité, qu'il prétendoit avoir appartenu à ses prédécesseurs. La précaution du roi Henri, en faisant couronner son fils, ne fut pas vaine, car il mourut l'année suivante mil soixante, le quatrième d'août, âgé de cinquante-cinq ans, dont il avoit régné vingt-neuf. Le roi Philippe en régna quarante-neuf.

XLII. Gervais, archevêque de Reims.

Gervais, archevêque de Reims, étoit fils d'Aimond, seigneur du château du Loir, et d'Hildegunde de Bellême, sœur d'Avesgaud, évêque du Mans (2). Son neveu Gervais lui succéda en mil trente-cinq; mais, quelques années après, Geoffroy, comte d'Anjou, le mit en prison, où il le tint sept ans, et, nonobstant les menaces du pape Léon IX et du concile de Reims, il ne le délivra qu'en lui faisant abandonner son château du Loir (3). Gervais se retira en Normandie près du duc Guillaume; et enfin le roi Henri, voulant l'attacher à ses intérêts, lui donna l'archevêché de Reims vaquant par le décès de Guy, et il y fut transféré du consentement du clergé et du peuple le onzième d'octobre mil cinquante-cinq.

Nous avons quatre lettres du pape Nicolas à l'archevêque Gervais. Dans la première, le pape témoigne que l'on avoit rendu l'archevêque suspect de favoriser l'anti-pape Benoit. Il l'exhorte à soutenir le roi par ses avis salutaires contre les mauvais conseils de ceux qui cherchoient l'impunité de leurs crimes dans la division de l'église romaine (4). Dans une autre lettre, il ordonne à l'archevêque d'interdire l'évêque de Beauvais, que l'on disoit avoir été ordonné par simonie, jusqu'à ce qu'il vienne

(1) P. 812. Cang. famil. 20, p. 161.  
(2) Duchesne, to. 4, p. 161; to. 9, Conc. p. 1107.

(1) Sup. liv. XXX, n. 45. to. 9, Conc. p. 1042.  
(2) Marlot. to. 2, c. 34. (4) To. 9, Conc. p. 1091.  
(3) Sup. liv. LIX, n. 63; Epist. 2.



à Rome se justifier au concile que l'on y devoit tenir. Dans une autre, enfin, il lui recommanda de faire justice à l'église de Verdun pour quelque dommage qu'elle a souffert, attendu qu'elle est sous la protection particulière du saint-siège (1).

## XLIII. Concile de Gaule.

La même année mil soixante, le pape Nicolas fit tenir deux conciles dans les Gaules par son légat Etienne, prêtre cardinal, le premier à Vienne, le lundi, dernier jour de janvier; le second à Tours, le mercredi, premier de mars. Ce qui nous reste de ces conciles est mot pour mot la même chose, excepté la date et le nom de la ville et de l'église. Ce qui fait juger que les canons qui leur sont attribués n'étoient pas formés par délibération des évêques, mais que le légat les apportoit de Rome tout dressés (2). Il est dit qu'ils sont faits pour affermir l'état des églises ébranlées et presque ruinées par tout le monde, particulièrement dans les Gaules.

Ces canons sont au nombre de dix, dont il ne reste que les trois premiers, sous le titre du concile de Vienne. Ils regardent principalement la simonie et l'incontinence des clercs, et ne font que renouveler ce qui avoit été tant de fois ordonné sur ce sujet et sur quelques autres points de discipline. Si un évêque confère par simonie quelque ministère ecclésiastique, ou la prébende, c'est-à-dire la pension qui y est attachée, il est permis au clergé de s'y opposer et d'avoir recours aux évêques voisins, même, s'il est besoin, au saint-siège (3). Défense aux évêques d'aliéner les biens d'église à titre de bénéfice, c'est-à-dire de fief. A la fin du concile de Tours il est marqué que dix prélats, tant archevêques qu'évêques, y assistèrent, mais il ne paroît pas que Johon, prétendu archevêque de Dol, s'y soit trouvé, quoique le légat Etienne l'y eût cité nommément.

## XLIV. Concile d'Yacca.

En Espagne, on tint un concile la même année mil soixante, ère mil quatre-vingt-dix-huit, à Yacca en Aragon. Neuf évêques y assistèrent, tant deçà que de delà les Pyrénées, entre autres Paternes, archevêque de Saragosse; et le roi Ramir, fils de Sanche le grand, s'y trouva avec ses enfants et les grands du royaume (4). On y fit plusieurs règlements pour rétablir les mœurs et la discipline, altérés par les guerres continuelles. On ordonna de suivre le rit romain dans les prières ecclésiastiques, au lieu du rit gothique, et l'on établit à Yacca le siège épiscopal du diocèse, qui

étoit auparavant à Huesca, parce que celle-ci étoit au pouvoir des infidèles, à condition toutefois que, si elle en étoit délivrée, le siège d'Yacca lui seroit soumis. On nomma dès lors évêques d'Yacca ceux que l'on nommoit auparavant évêques d'Aragon.

## XLV. Aldred, archevêque d'York.

En Angleterre, Quinsin, archevêque d'York, étant mort le vingt-deuxième de décembre mil soixante, Aldred, évêque de Worchester, se fit élire par argent pour lui succéder. Il avoit été moine à Winchester, puis abbé de Taves-town. En mil quarante-six il succéda à Living, évêque de Worchester, et dix ans après il se fit donner l'évêché d'Herford. Il est vrai qu'il le quitta pour être archevêque d'York, mais il garda Worchester; et, abusant de la simplicité du roi Edouard (1), il lui persuada qu'il le pouvoit, alléguant la coutume de ses prédécesseurs. Ensuite, de concert avec le roi, il alla à Rome, accompagné de deux évêques, Gison de Véli et Gaultier d'Herford, et de Tostin, comte de Northumberland, fils de Goduin et beau-frère du roi Edouard (2). Quand ils furent arrivés à Rome, le pape Nicolas reçut le comte favorablement, et le fit asseoir auprès de lui dans un concile qu'il tenoit contre les simoniaques. Il accorda aux deux évêques ce qu'ils demandoient, c'est-à-dire, comme je crois, la confirmation de leur dignité, parce qu'ils n'étoient pas entièrement dépourvus de science et n'étoient point notés de simonie: mais Aldred étant trouvé par ses propres réponses simoniaque et ignorant, le pape le dépouilla de toute dignité, d'autant plus qu'il ne vouloit pas renoncer à l'évêché de Worchester.

Comme ils s'en retournoient, ils furent attaqués par des voleurs, dont le chef étoit Gérard, comte de Galère, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils avoient, hors leurs habits (3). Ils retournèrent à Rome, où l'état auquel on les avoit mis fit pitié à tout le monde, et le comte Tostin fit de grands reproches au pape, disant que les nations éloignées ne devoient guère craindre ses excommunications, puisque les voleurs qui étoient si proches s'en moquoient. Qu'il ne lui faisoit rendre ce qu'ils lui avoient pris, il le croiroit d'intelligence avec eux; et que le roi d'Angleterre en étant informé ne payeroit plus le tribut à Saint-Pierre. Les Romains, épouvantés de cette menace, persuadèrent au pape d'accorder à Aldred l'archevêché et le pallium, disant qu'il étoit cruel de le renvoyer dépouillé d'honneur et de biens. Le pape l'accorda, mais à condition qu'il quitteroit l'évêché de Worchester, et qu'on y or-

(1) Epist. 3. (2) To. 9, Conc. 1108. (3) C. 2. (4) To. 9, Conc. 1111. Marten. Coll. n. 224.

(1) Malmesb. Pontif. lib. Ben. par. 2, p. 847. Roger. Annal. p. 445. (2) Vita S. Vulst. Sac. 6. (3) Sup. n. 39.

donneroit un évêque. Il renvoya ainsi les Anglois ainsi chargés de présents pour les consoler de leur perte; et après eux il envoya des légats pour l'exécution de ses ordres.

## XLVI. Mort de Nicolas II. Alexandre II, pape.

Le pape Nicolas II mourut à Florence vers la fin du mois de juin l'an mil soixante-un, et y fut enterré dans l'église de Sainte-Raparate; car il garda le siège de Florence avec celui de Rome pendant tout son pontificat, qui fut de deux ans et près de cinq mois. Pierre Damien rapporte, sur le témoignage de Mainard, évêque de Sainte-Rufine, que ce pape ne passoit pas un seul jour sans laver les pieds à douze pauvres, et que s'il n'avoit pu le faire pendant le jour il le faisoit la nuit.

Il y eut une très-grande division entre les Romains pour l'élection du successeur, et ils envoyèrent en Allemagne, au jeune roi Henri et à l'impératrice Agnès, sa mère, Etienne, prêtre-cardinal, avec des lettres au nom du saint-siège; mais on ne voulut pas lui donner audience, et il fut obligé de s'en revenir sans avoir rien fait, rapportant ses lettres fermées (1). Enfin, après environ trois mois de vacance, l'archidiacre Hildebrand, ayant tenu conseil avec les cardinaux et les nobles romains, résolut de ne plus attendre la réponse de la cour, de peur que la division ne se fortifiât, et fit élire pape Anselme, fils d'Anselme, Milanois, évêque de Lucques, qui fut nommé Alexandre II. Ils espéroient qu'il seroit agréable à la cour, parce qu'il y étoit fort connu. Le cardinal Didier, abbé du mont Cassin, étoit venu à Rome avec Robert Guichard, prince de la Pouille, et ils appuyèrent l'élection, comme Robert y étoit obligé par son serment. Alexandre fut couronné le dimanche trentième de septembre mil soixante-un, et tint le saint-siège onze ans et demi.

## XLVII. Cadaloüs, antipape.

Le royaume d'Italie étoit gouverné par Guibert de Parme, homme noble, que l'impératrice en avoit fait chancelier (2). Il excita les évêques de Lombardie, la plupart simoniaques et concubinaires, qui s'assemblèrent avec une grande multitude de clercs, infectés des mêmes vices, et conclurent à ne point recevoir de pape d'ailleurs que du paradis d'Italie, c'est ainsi qu'ils nommoient la Lombardie, et qu'il falloit un homme qui eût de la condescendance pour leurs foiblesses. Cette résolution étant prise, quelques-uns d'entre eux passèrent les monts, portant une couronne pour le jeune roi, et représentèrent à l'impé-

ratrice, sa mère, qu'il devoit avoir la dignité de patrice aussi bien que l'empereur son père. Ils la prièrent en même temps de faire élire un pape, assurant que Nicolas II avoit ordonné que désormais on ne reconnoitroit pour pape que celui qui avoit été élu par les cardinaux, et dont l'élection avoit été confirmée par le consentement du roi.

Ces députés étant arrivés à la cour, on tint une assemblée ou diète générale à Bâle, en laquelle se trouvèrent les évêques d'Italie, c'est-à-dire de Lombardie, et le roi y fut couronné de nouveau et nommé patrice des Romains. Mais quand on eut appris qu'Anselme de Lucques avoit été élu pape et couronné sans attendre le consentement de l'empereur, l'impératrice et son conseil le prirent à injure: et, regardant cette élection comme nulle, ils firent élire Cadalus ou Cadaloüs, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II. Cette élection se fit le jour de Saint-Simon et Saint-Jude, vingt-huitième d'octobre, par les deux évêques de Verceil et de Plaisance, concubinaires publics.

Cadaloüs étoit lui-même concubinaire et simoniaque, comme lui reproche Pierre Damien, dans une lettre qu'il lui écrivit quelque temps après (1). Il dit d'abord que l'église romaine lui a souvent pardonné, quoiqu'il ait été condamné en trois conciles, de Pavie, de Mantoue et de Florence. Comment donc, continue-t-il, avez-vous souffert d'être élu évêque de Rome à l'insu de l'église romaine, pour ne rien dire du sénat, du clergé inférieur et du peuple? Et que vous semble des évêques cardinaux, qui sont les principaux électeurs du pape, et ont d'autres prérogatives qui les mettent au-dessus, non-seulement des évêques, mais des patriarches et des primats? Il marque ensuite la mitre et la chappe rouge comme les marques de la dignité du pape. Il dit qu'il doit être élu principalement par les évêques-cardinaux; en second lieu, le clergé doit donner son consentement, ensuite le peuple; puis on doit tenir l'affaire en suspens, jusqu'à ce que l'on consulte le roi: si ce n'est, comme il vient d'arriver, qu'il y ait quelque danger qui oblige à presser la chose.

Venant ensuite aux crimes de Cadaloüs, il dit: Jusqu'ici on ne parloit que dans une petite ville du trafic criminel que vous faisiez des prébendes et des églises, et d'autres actions bien plus infâmes que j'ai honte de dire, maintenant tout le monde en parle dans toute l'étendue du royaume. Si je vous les reprochois, comme vous ne pourriez nier ce que vous avez commis à la face du ciel et de la terre, vous ne manqueriez pas de promettre de vous en corriger, comme font tous ceux qui désirent des dignités et sentent des remords pour leur vie passée. Mais l'élévation les expose à de plus grands périls de pécher. Pierre

(1) Chr. Cass. lib. III, c. 21. Contin. Herman. an. 1061. Discept. Synod. Petr. (2) Gesta Pontif. ap. Baron. an. 1061, 1062.

(1) Lib. 1, Ep. 20.



Damien conclut cette déclamation par une menace en vers latins, dont le dernier peut être ainsi rendu : Je ne te trompe point, tu mourras dans l'année. Mais l'événement ne confirma pas cette prophétie.

Cependant, Cadaloüs, ayant amassé beaucoup d'argent et de troupes, vint se présenter devant Rome à l'improviste le quatorzième d'avril l'an mil soixante-deux (1). Il y avait gagné beaucoup de gens par ses largesses, entre autres les capitaines de la ville. Il campa dans les prés de Néron, près le Vatican, et eut de l'avantage au premier combat, où quantité de Romains furent tués; mais Godefroy, duc de Toscane, étant arrivé peu de temps après, Cadaloüs se trouva tellement pressé, qu'il ne put sauver même sa personne qu'à force de prières et de présents. Il retourna donc à Parme, sans toutefois abandonner son entreprise. Alors Pierre Damien lui écrivit une seconde lettre, où il lui reproche qu'il ruine son église pour en usurper une étrangère, qu'il met sa confiance en ses trésors, et qu'il fait périr par le fer les Romains dont il prétend être le père (2).

XLVIII. Saint Annon, archevêque de Cologne.

En Allemagne, le roi Henri célébra la fête de Pâques à Utrecht avec l'impératrice, sa mère; mais il fut séparé d'elle quelque temps après (3). Les seigneurs étoient jaloux de l'autorité qu'elle donnoit à Henri, évêque d'Ausbourg, son principal ministre, et parloient mal de la familiarité qu'elle avoit avec ce prélat. Ainsi Annon, archevêque de Cologne, de concert avec quelques autres, enleva le jeune roi, âgé alors de dix ans, avec la sainte lance et les ornements impériaux, et l'emmena à Cologne (4).

Annon, qui en étoit archevêque depuis six ans, naquit dans la haute Allemagne, d'une famille médiocre, mais honnête (5). Son oncle, chanoine de Bamberg, l'y emmena, et l'y fit étudier avec tant de succès qu'il gouverna l'école de cette église. Sa réputation s'étant étendue jusqu'à l'empereur Henri le noir, il le fit venir auprès de lui, lui donna le premier rang dans ses bonnes grâces entre tout le clergé de sa cour, et le fit prévôt de Goslard, qui étoit une place de faveur. Annon s'attira l'amitié du prince et de tous les gens de bien par son pur mérite, sa doctrine, son amour pour la justice et sa liberté à la soutenir. Il avoit aussi les avantages du dehors, la belle taille, la bonne mine, la facilité à parler: il savoit se passer au besoin de nourriture et de sommeil, et avoit toutes les dispositions naturelles à la vertu.

(1) Gesta Pontif. ap. Baron. (4) Lambert, an. 1062.

(2) Lib. I, Ep. 21.

(3) Contin. Herm.

(5) Vita S. Ann. ap. Sur.

4 dec. Lamb. an. 1075, p.

229, etc.

Herman II, archevêque de Cologne, étant mort, l'empereur choisit Annon pour lui succéder, et lui donna la verge et l'anneau pastoral; mais il ne fut pas reçu à Cologne sans contradiction, et quelques-uns ne le trouvoient pas d'une naissance assez relevée pour remplir un siège qu'avoit occupé Brunon, frère de l'empereur Othon. Toutefois, la volonté de l'empereur l'emporta, et Annon fut sacré solennellement le dimanche troisième de mars mil cinquante-six (1). Sa conduite justifia le choix de l'empereur, et bientôt il se distingua entre tous les seigneurs du royaume, par sa vertu autant que par sa dignité. Il s'acquittait également bien de ses devoirs dans l'église et dans l'état, et porta pour le moins aussi loin que ses prédécesseurs la dignité extérieure du siège de Cologne. Cependant il n'en avoit pas moins d'application aux exercices spirituels. Il jeûnoit fréquemment, il passait en prière la plupart des nuits, et visitait les églises nu-pieds, suivi d'un seul domestique. Il faisoit quantité d'aumônes et de grandes libéralités aux clercs, aux moines et aux pèlerins. Il ne laissa aucune communauté dans son diocèse qu'il n'eût gratifiée de terres et de pensions ou de bâtiments; et il passa pour constant que depuis la fondation de l'église de Cologne jamais évêque n'en avoit tant augmenté les biens et la dignité.

Il rendoit la justice à ses sujets avec une droiture parfaite. Il prêchoit avec tant de force, qu'il tiroit des larmes de ceux dont les cœurs étoient les plus durs; et à tous ses sermons l'église retentissoit des gémissements du peuple. Il fonda à Cologne deux monastères de chanoines, et en divers lieux trois de moines, dont le plus fameux fut celui de Sigebert. Mais, voyant que la discipline étoit extrêmement relâchée par toute l'Allemagne, il craignoit que les grandes dépenses qu'il faisoit pour ces fondations ne fussent mal employées. Allant à Rome pour des affaires d'état, il passa au monastère de Fruttre en Lombardie, où il admira la régularité des moines, et en amena quelques-uns qu'il mit à Sigebert (2). A son exemple, les autres évêques d'Allemagne reformèrent la plupart des monastères, par des moines qu'ils tirèrent de Gorse, de Clugny, de Sigebert et d'autres lieux. Pour lui, il respectoit tellement ses moines de Sigebert, qu'il leur obéissoit comme à ses maîtres, les servoit de ses propres mains, et, quand il étoit avec eux, gardoit exactement le silence et leurs autres observances. Tel étoit Annon, archevêque de Cologne. Ayant pris le gouvernement du jeune roi Henri du consentement des seigneurs, il ôta aussitôt à Guibert de Parme la charge de chancelier d'Italie, qu'il donna à Grégoire, évêque de Verceil; et fit tenir un concile à Osbor en Saxe, où Cadaloüs fut déposé. Pierre Damien, ayant avis que l'on alloit tenir ce

(1) Herm. et Lamb.

(2) Sup. I. LIX, n. 21.

concile, composa pour la défense du pape Alexandre II un écrit en forme de dialogue, entre l'avocat du roi Henri et le défenseur de l'église romaine, comme s'il parloit dans le concile, où il est probable que cet écrit fut envoyé. En voici la substance (1).

XLIX. Dispute synodale de Pierre Damien.

L'avocat : Vous avez intronisé le pape sans le consentement du roi, au mépris de la majesté royale. Or, selon les canons, l'évêque doit être élu par ceux qui lui doivent obéir, et le roi, comme chef du peuple romain, doit obéir au pape; son consentement est donc nécessaire pour l'élection du pape. Le défenseur : Saint Etienne, saint Corneille, saint Clément, saint Pierre même, n'étoient donc pas papes, puisqu'ils n'ont pas été élus par les empereurs de leurs temps? L'avocat : Ces empereurs étoient païens; mais les empereurs chrétiens ont toujours élu les papes. Le défenseur : Parcourez avec moi le catalogue des papes, vous en trouverez très-peu qui aient été élus du consentement des princes. Il nomme la plupart des papes depuis saint Damase jusqu'à saint Grégoire, et les empereurs chrétiens du même temps, dont il soutient que le consentement n'a point été requis pour leur élection; puis il ajoute : Quant à ce que nous lisons, que l'empereur Maurice a donné son consentement pour l'élection de saint Grégoire, et quelques autres princes en petit nombre pour l'élection de quelques papes, le malheur des temps, troublés par les guerres, en a été cause (2). Il allègue ensuite la donation de Constantin, qui n'étoit pas contestée.

L'avocat : Vous ne pouvez nier au moins que l'empereur, père du roi mon maître, a été fait patrice des Romains, et a reçu d'eux le premier rang dans l'élection du pape. Et ce qui est plus fort, c'est que le pape Nicolas a accordé au roi ce privilège, qu'il tenoit déjà de son père, et l'a confirmé par un décret synodal (3). Comment donc le roi, mon maître, a-t-il perdu ce droit? Le défenseur : Nous soutenons aussi que notre roi a ce privilège, et nous souhaitons qu'il en jouisse toujours; mais l'église romaine, dans l'occasion présente, a agi en qualité de sa mère et sa tutrice, et a suppléé à son bas âge qui le rendoit incapable d'élire un évêque : d'ailleurs les circonstances du temps obligent quelquefois à changer de conduite. Quand le pape a été élu, les citoyens romains étoient si animés l'un contre l'autre, et le peuple si divisé, que nous ne pouvions attendre la réponse du roi d'un pays si éloigné sans nous exposer à une guerre civile.

L'avocat : Vous dites que vous n'avez pas

(1) Gesta Pontif. Opusc. IV; to. 9, Conc. p. 1156.

(2) Sup. I. XXXV, n. 1.

(3) Sup. n. 30.

eu le temps d'attendre le consentement du roi; cependant il est certain qu'il s'est passé environ trois mois depuis la mort du pape Nicolas, jusqu'au premier d'octobre où celui-ci a succédé. Le défenseur : Vous me contraignez à dire publiquement ce que j'avois résolu de passer sous silence, par respect pour la cour. Car vous, qui la gouverniez, avez assemblé un concile avec quelques évêques d'Allemagne, où vous avez condamné le pape et cassé tout ce qu'il avoit ordonné, et par conséquent le privilège qu'il avoit accordé au roi. Mais Dieu nous garde de nous prévaloir de la témérité de qui que ce soit, pour faire perdre son droit au roi qui en étoit innocent, et que nous espérons voir élevé à la dignité impériale. Mais, afin de parcourir toute l'histoire de nos malheurs, Etienne, prêtre-cardinal, dont le mérite est si connu, étant envoyé à la cour avec des lettres apostoliques, ceux qui gouvernoient lui refusèrent audience, et il demeura à la porte pendant près de cinq jours, au grand mépris du saint-siège. Il le souffrit paisiblement comme étant un homme grave et patient, mais il ne put accomplir sa légation, et rapporta les lettres dont il étoit chargé toutes scellées, parce que les courtisans ne lui avoient pas permis de voir le roi. Nous n'en accusons ni le roi ni l'impératrice, sa mère; elle est excusable par la faiblesse de son sexe et lui par son âge. Mais enfin, pourquoi avez-vous osé élire un pape à l'insu de Rome?

L'avocat : Il y avoit long-temps que le comte Gérard et d'autres Romains, comme l'abbé du mont Scaurus, nous pressoient de faire cette élection, nous ne l'avons donc pas faite comme vous dites à l'insu de Rome. Le défenseur : Vous faites pour moi en déclarant avoir communiqué avec Gérard. Car, pour ne point parler encore de l'abbé et des autres, Gérard étoit excommunié presque par tous les papes qui ont été de son temps. Enfin, il le fut un peu avant sa mort, à cause d'un comte et d'un archevêque, tous deux Anglois, qu'il insulta et dépouilla comme ils revenoient de Rome, et leur ôta jusqu'à mille livres d'argent, monnoie de Pavie (1). Pour ce sujet, il fut excommunié dans un concile plénier, où présidoit le pape Nicolas, et condamné à un anathème perpétuel, avec extinction de lumière. Un tel homme devoit-il donner un chef à l'église romaine, dont il étoit l'ennemi déclaré, et qu'il a toujours cruellement persécutée? Ne faut-il pas plutôt reconnoître celui que les cardinaux-évêques ont élu tout d'une voix, suivant le désir du clergé et du peuple, qui n'a pas été tiré de l'extrémité de la terre, mais de Rome même? Il est vrai que l'Eglise, ayant plusieurs bons sujets dans son clergé, leur a préféré celui-ci, pour témoigner son affection envers le roi, dont il étoit comme domestique.

(1) Sup. n. 44.



A ce discours, l'avocat du roi Henri témoigne être satisfait; mais il faut se souvenir que c'est Pierre Damien qui le fait parler. Il conclut par exhorter les ministres de la cour et ceux du saint-siège à conspirer ensemble pour l'union du sacerdoce et de l'empire, afin que le genre humain, gouverné par ces deux souveraines puissances, ne soit jamais divisé, et qu'elles se soutiennent l'une l'autre; en sorte que le pape, quand il sera besoin, réprime les criminels par la loi du prince, et que le roi ordonne avec ses évêques ce qui concerne le salut des âmes suivant les canons. Que le pape, comme le père, ait la prééminence; que le roi, comme un fils unique et bien aimé, repose toujours dans son sein, et qu'ils concourent ensemble à faire reflourir la religion.

Nous ne savons de quel usage fut cet écrit de Pierre Damien (1); mais nous savons par lui-même que Cadaloüs, dans l'année de son élection, et la veille de Saint-Simon et Saint-Jude, c'est-à-dire le ving-septième d'octobre mil soixante-deux, fut condamné et déposé par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie en présence du roi. Par-là Pierre prétendit sauver la prédiction qu'il avoit faite si hardiment, que Cadaloüs mourroit dans l'an, disant qu'il étoit mort à sa dignité et à son honneur.

#### L. Autres écrits de Pierre Damien.

Pierre Damien se tenoit pour déchargé de l'épiscopat, depuis la renonciation qu'il avoit faite sous Nicolas II, et réitérée sous Alexandre; et dès lors il ne prit plus dans ses lettres que la qualité de moine. Dans ses premiers temps, après sa retraite, il écrivit une grande lettre aux évêques-cardinaux, où, les regardant comme juges et conseillers du pape dans les conciles, il les exhorte à fuir l'avarice (2), et non-seulement ne pas rechercher de présents, mais ne pas même recevoir ceux qu'on leur offriroit volontairement, parce qu'ils ne laissent pas de rendre les juges plus favorables à ceux dont ils les reçoivent. Il s'étend sur la malignité de l'avarice, qui ruine toutes les vertus, et rend inutiles toutes les bonnes œuvres. Que l'avare, dit-il (3), bâtisse des églises, qu'il s'applique à la prédication, qu'il accorde les différents, qu'il affermisce ceux qui sont chancelants dans la foi, qu'il offre des sacrifices tous les jours, qu'il soit éloigné des affaires séculières, tant que l'avarice le domine elle corrompt toutes ses vertus.

Et ensuite : On commet la simonie, non-seulement en vendant ou achetant les saints ordres, mais en vendant le jugement d'un concile, quoique je ne condamne pas celui qui donne de l'argent pour se faire rendre justice. J'ai vu, ajoute-t-il, (4), un de nos confrères

(1) Opusc. XVIII, n. 8.  
(2) Opusc. XXXI.

(3) C. 3.  
(4) C. 4, 5.

qui se réjouissoit quand le temps du concile venoit, comme à l'approche de la moisson ou de la vendange, et il avoit des émissaires pour lui attirer de l'argent de côté et d'autre. Et ensuite : Qui a reçu des présents n'ose plus parler contre son bienfaiteur; et, quand il ne les auroit reçus qu'après le jugement, il s'engage pour les affaires suivantes.

Et encore : Ce n'est point pour subvenir aux besoins de la nature que les hommes cherchent les richesses, mais afin que les bassins comblés de viandes sentent les épiceries des Indes, et que le vin emmiellé brille dans des vases de cristal (1). Afin que partout où ils arrivent on revête aussitôt les murailles et les plafonds de leurs chambres de tapisseries magnifiques, et leurs sièges de riches tapis. Leurs serviteurs sont partagés : les uns demeurent en respect devant eux, attentifs à leurs moindres signes : les autres courent de tous côtés avec empressement pour leurs services. Leurs lits sont plus richement parés que des autels. La pourpre paroît trop simple, on y emploie des étoffes de diverses couleurs. On méprise la dépouille des agneaux, et on fait venir de bien loin les fourrures de martes et d'hermines. Je ne parle point des chappes ornées d'or et de pierreries, des crosses entièrement revêtues d'or, et des anneaux chargés de pierres énormes.

Pierre Damien se plaint encore du luxe des évêques, et des défauts de la cour de Rome, dans un des écrits qu'il fit pour justifier sa renonciation à l'épiscopat. Le temps n'est plus, dit-il (2), où l'on puisse garder la modestie, la mortification, la sévérité sacerdotale. Moi-même, quand je viens vous trouver (il parle au pape et à Hildebrand), vous voyez aussitôt sortir en foule les railleries, les plaisanteries, les bons mots, les questions sans nombre et les paroles inutiles, la dissipation, qui éteint la dévotion et ruine le bon exemple. Si nous ne nous laissons aller à ces excès, on nous accuse de dureté et d'inhumanité. J'ai honte de parler des désordres plus honteux, la chasse, la fauconnerie, la fureur des jeux de hasard ou des échecs, qui font un bouffon d'un évêque. Un jour, comme j'étois en voyage avec l'évêque de Florence, on vint me dire qu'il jouoit aux échecs. Ce discours me perça le cœur. Je pris mon temps pour lui montrer l'indécence de cet amusement, en un homme dont la main offre le corps de Notre Seigneur, et dont la langue le rend médiateur entre Dieu et les hommes, vu principalement que les canons défendent le jeu aux évêques. L'évêque prétendit qu'ils ne défendoient que les jeux de hasard; mais je soutins qu'ils devoient s'entendre en général de tous les jeux. Il se rendit, et me pria de lui imposer une pénitence. Je lui ordonnai de réciter trois fois le psautier, laver les pieds à douze pauvres, et leur

(1) C. 6.

(2) Opusc. XX, c. 7.

donner chacun un denier, afin de réparer le péché qu'il avoit commis par la langue et par les mains.

Dans un autre écrit, Pierre Damien se plaint de la manière dont plusieurs parvenaient à l'épiscopat, qui étoit en s'attachant à la cour des princes (1). Ils quittent l'Eglise, dit-il, parce qu'ils veulent dominer dans l'Eglise, et deviennent laïques afin d'être évêques. Or, je soutiens qu'ils sont coupables de toutes les espèces de simonie (2). Ils donnent de l'argent pour acquérir les dignités ecclésiastiques, par les dépenses qu'ils font en voyages et en habits précieux. Supposons deux clercs, qui ayant chacun cent livres de deniers, dont l'un aille à la cour d'un roi et y dépense petit à petit ce qu'il avoit amassé, l'autre demeure chez lui et garde son argent. Qu'on leur donne ensuite en même jour chacun un évêché, l'un donne pour l'acheter tout son argent à la fois, l'autre ne donne rien de nouveau, parce qu'il a long-temps servi à la cour. Lequel des deux, je vous prie, a le plus chèrement acheté son évêché? n'est-ce pas celui à qui, outre son argent, il a tant coûté de travail, plutôt que celui qui est demeuré en repos, et n'a donné que son argent?

Quant aux deux autres espèces de simonie de la langue et des services, il est évident que les clercs courtisans en sont coupables (3). Ils ne font continuellement que flatter le prince, étudier ses inclinations, obéir à ses moindres signes, applaudir à toutes ses discours, lui complaire en tout. Ils lui sont soumis avec la dernière bassesse; et comme ils se ruinent dans la vue de devenir riches, l'envie de dominer les rend esclaves. Or, c'est acheter chèrement les dignités, que de les acquérir par une longue servitude et faire le métier de parasite et de bouffon pour devenir évêque. Ceux qui sont ainsi parvenus à l'épiscopat, prodiguent ensuite les biens de l'Eglise pour se faire des amis et gagner ceux qui auroient dû les élire. Ce qui les rend coupables de simonie, quand ils ne l'auroient pas été auparavant, puisqu'ils donnent en vue de posséder paisiblement l'évêché; et il importe peu que l'on donne devant ou après le sacre.

#### LI. Saint Dominique le cuirassé.

En mil soixante-deux, Pierre Damien perdit un illustre ami, dont il nous a conservé l'histoire toute merveilleuse. C'est Dominique, surnommé en latin *Loricatus*, à cause d'une cuirasse de fer qu'il portoit continuellement par pénitence (4). Comme il étoit déjà clerc, ses parents donnèrent à l'évêque une peau de bouc pour le faire ordonner prêtre; mais cette

(1) Opusc. XXII.  
(2) C. 1.  
(3) C. 1.

(4) Vita Domin. Sæc. 6, Ben. p. 243.

faute fut cause de sa conversion. Car il en fut tellement effrayé, qu'il quitta le monde et se fit moine, puis ermite, avec Pierre Damien, en un lieu nommé Lucéole en Ombrie, sous la conduite d'un saint homme, nommé Jean de Montefeltro; et, parce qu'il avoit été ordonné par simonie, il s'abstint toute sa vie du service de l'autel. Il garda la virginité, et eut un attrait particulier pour les austérités corporelles.

Les ermites de Lucéole habitoient en dix-huit cellules, et leur règle étoit de ne boire point de vin, n'user d'aucune graisse pour assaisonner leur nourriture, ne manger rien de cuit que le dimanche et le jeudi, jeûner au pain et à l'eau les cinq autres jours, et s'occuper continuellement de la prière et du travail des mains. Tout leur bien consistoit en un cheval ou un âne pour apporter leur subsistance. Ils gardoient le silence toute la semaine, et ne parloient que le dimanche entre vèpres et complies. Dans leurs cellules ils étoient nus pieds et nu-jambes. Dominique se soumit, du consentement de son prieur, à la direction de Pierre Damien, et demeuroit dans une cellule proche de la sienne, en sorte qu'il n'y avoit que l'église entre deux. Il porta sur sa chair, pendant un grand nombre d'années, une chemise de mailles de fer, qu'il ne dépouilloit que pour se donner la discipline; mais il ne se passoit guère de jour qu'il ne chantât deux psautiers en se frappant à deux mains avec des poignées de verges; encore étoit-ce dans le temps où il se relâchoit le plus; car pendant le carême, ou lorsqu'il acquittoit une pénitence pour quelqu'un, il disoit au moins trois psautiers par jour, en se fustigeant ainsi. Souvent il disoit deux psautiers de suite, se donnant continuellement la discipline, et demeurant toujours debout, sans s'asseoir ni cesser un moment de se frapper.

Pierre Damien, lui ayant un jour demandé s'il pouvoit faire quelque génuflexion avec sa cuirasse, il répondit : Quand je me porte bien je fais cent génuflexions à tous les quinze psaumes, c'est-à-dire mille pendant un psautier. Un soir il le vint trouver, ayant le visage tout livide de coups de verges, et lui dit : Mon maître, j'ai fait aujourd'hui ce que je ne me souviens point d'avoir encore fait; j'ai dit huit psautiers en un jour et une nuit. Il est vrai qu', pour dire plus vite le psautier, il avouoit lui-même qu'il ne prononçoit pas les psaumes entièrement, et se contentoit d'en repasser les paroles dans son esprit; mais il disoit que, pour réciter vite, il falloit être fort attentif. Il vécut quelque temps éloigné de son directeur, qui, s'étant ensuite informé de sa manière de vivre, il lui répondit qu'il vivoit en homme charnel, et que les dimanches et les jeudis il relâchoit son abstinence. Quoi, dit Pierre Damien, mangez-vous des œufs ou du fromage? Non, dit-il. Mangez-vous du poisson ou du fruit? Je les laisse aux



malades. Enfin il se trouva que ce relâchement consistait à manger du fenouil avec son pain, comme il est d'usage en Italie.

Ayant su que Pierre Damien avait écrit de lui qu'il avait récité un jour neuf psautiers avec la discipline, il en fut lui-même étonné, et voulut encore en faire l'expérience. Il se dépouilla donc un mercredi, et, ayant pris des verges à ses deux mains, il ne cessa toute la nuit de réciter en se frappant : en sorte que le lendemain il avait dit douze psautiers, et le treizième jusqu'à *Beati quorum*. A son exemple, l'usage de la discipline s'établit tellement dans le pays, que non-seulement les hommes, mais les femmes nobles, s'empressoient à se la donner. Dominique trouva un jour un écrit, portant, que si on disoit quatre-vingts fois douze psaumes qui y étoient marqués, en tenant les bras élevés en croix, on rachèteroit un an de pénitence. Aussitôt il le mit en pratique, et récitait tous les jours ces douze psaumes les bras en croix quatre-vingts fois de suites sans intervalle. En disant le psautier, il ne se contentoit pas des cent cinquante psaumes, il y ajoutoit les cantiques, les hymnes, le symbole de saint Athanase et les litanies, que l'on trouve encore à la fin des anciens psautiers.

Quelques années avant sa mort, ayant trouvé que les lanières de cuir étoient plus rudes que les verges, il s'accoutuma à s'en servir, et quand il sortoit il portoit ce fouet sur lui pour se donner la discipline partout où il couchait. Quand il n'étoit pas en lieu où il pût se dépouiller entièrement, il se frappoit au moins sur les jambes, les cuisses, la tête et le cou ; car, quoiqu'il allât nu-pieds, son habit ne lui venoit qu'à mi-jambe, au lieu que ceux des autres ermites alloient jusqu'à terre, pour les garantir du froid. Le jeûne et le poids de sa cotte de maille lui avoient rendu la peau noire comme celle d'un nègre. Il portoit de plus quatre cercles de fer, deux aux cuisses et deux aux jambes ; et ensuite il y en ajouta quatre autres. Cette affreuse pénitence ne l'empêcha pas d'arriver à une grande vieillesse ; et à sa mort on trouva qu'outre la chemise de maille qu'il portoit ordinairement, il en avoit une autre étendue sous lui, comme pour lui servir de drap. Il mourut en mil soixante-deux, le quatorzième d'octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. On l'enterra d'abord dans sa cellule, de peur que les moines du voisinage ne l'enlevassent ; mais Pierre Damien le fit ensuite transférer honorablement dans le chapitre, et le corps se trouva tout entier, quoique ce fût le neuvième jour après sa mort (1).

#### LII. Compensations de pénitences.

Ce n'étoit pas seulement pour lui-même que Dominique se mortifioit ainsi, c'étoit encore

(1) Martyr. Rom. 14 octob.

pour acquitter les pénitences des autres. Car on étoit alors persuadé que pour chaque péché on étoit obligé d'accomplir la pénitence marquée par les canons ; en sorte que, s'il y avoit dix ans pour l'homicide, celui qui en avoit commis vingt devoit deux cents ans de pénitence. Et, comme il étoit impossible de l'acquitter, on avoit trouvé des moyens pour la racheter. Or, Pierre Damien dit avoir appris de Dominique que l'on accomplissoit cent ans de pénitence par vingt psautiers, accompagnés de discipline (1). Car trois mille coups de discipline valoient un an de pénitence, et mille coups se donnoient pendant dix psaumes ; par conséquent les cent cinquante psaumes valoient cinq ans de pénitence, et les vingt psautiers en valoient cent. Dominique accomplissoit facilement en six jours cette pénitence de cent ans, et en acquittoit ainsi les pécheurs. Une fois même, au commencement d'un carême, il pria Pierre Damien de lui imposer mille ans de pénitence, et peu s'en fallut qu'il ne l'achevât avant la fin du carême (2).

Dans un autre ouvrage, intitulé la Perfection des moines, Pierre Damien soutient que les moines, qui ont commis de grands péchés lorsqu'ils vivoient dans le monde, n'en sont pas quittes par la commune observance de la règle, et qu'ils doivent y ajouter des pénitences proportionnées à leurs péchés (3). Un moine, dit-il, me vint trouver, et me confessa les péchés qu'il avoit commis étant laïque. Il devoit faire, s'il m'en souvient bien, soixante-dix ans de pénitence, selon les canons ; et il y avoit environ sept ans qu'il portoit l'habit de religion. Je lui demandai combien il avoit déjà fait de pénitence pour ses péchés, il répondit qu'il les avoit tous confessés à l'abbé ; mais qu'il ne lui avoit imposé aucune pénitence contre l'observance commune du monastère ; assurant que la seule conversion, c'est-à-dire la pratique de la règle, suffisoit pour la rémission de tous ses péchés. J'en eus horreur, et je m'écriai que ce pauvre homme avoit été trompé, puisqu'il n'avoit pas commencé sa pénitence, au lieu qu'il pouvoit l'avoir achevée par diverses austerités. Pierre Damien ne rapporte à mon avis aucune preuve solide de cette opinion, qui n'étoit fondée que sur ces supputations de tant d'années de pénitences inconnues à l'antiquité.

Il dit ailleurs, parlant à un évêque : Vous n'ignorez pas que quand nous recevons des pénitents quelque fond de terre, nous leur relâchons de la quantité de leur pénitence à proportion de leur présent (4). Ce qui venoit encore du même principe d'estimer et commuer les pénitences ; et c'étoit un moyen facile d'enrichir les églises.

Quelques-uns, toutefois, blâmoient les flagellations, et en général les compensations de pé-

(1) Opusc. LI, c. 8.

(2) C. 9.

(3) P. 22. Opusc. XIII, c. 6.

(4) Lib IV, Ep. 21.

nitence, comme il paroît par les écrits même de Pierre Damien (1). Car, dans une lettre au clergé de Florence, il se plaint de ce que l'on a rendu public ce qu'il a écrit sur le sujet des disciplines, quoiqu'il ne l'ait écrit ni pour les laïques ni pour les clercs, mais seulement pour les moines ; et qu'il n'ait représenté que ce qu'ils pratiquent tous les jours. Puis, faisant parler ceux qui blâmoient cet usage, il ajoute : Voilà, disent-ils, une pénitence nouvelle et inouïe jusqu'à présent pendant tant de siècles ; si on l'admet une fois, on détruit tous les canons, et on anéantit la tradition. Ils vouloient dire que par ces compensations on aboliroit les pénitences canoniques, en quoi ils ne se trompoient pas, comme l'événement a fait voir.

#### LIII. Flagellations.

Mais, répond Pierre Damien, notre sauveur n'a-t-il pas été flagellé ? Saint Paul n'a-t-il pas reçu cinq fois les trente-neuf coups de fouet (2) ? Tous les apôtres n'ont-ils pas été fouettés ? Combien de martyrs ont souffert le même supplice ! On rapporte que saint Jérôme et d'autres ont été fouettés par ordre de Dieu. On dira que tous ces saints ont été fouettés par d'autres et non par eux-mêmes. Je réponds qu'il ne faut donc plus aussi porter notre croix, puisqu'il n'y a plus de persécuteurs pour nous crucifier, et que comme on n'accuse point de témérité celui qui jeûne volontairement sans qu'un prêtre le lui ait ordonné, on ne doit pas non plus condamner celui qui se donne la discipline de ses propres mains. C'est une très-bonne pénitence de châtier la chair pour réparer la perte que l'on a faite en cherchant les plaisirs de la chair.

Que si cette discipline à coups de verges paroît nouvelle, et par conséquent répréhensible à ceux qui ne la pratiquent pas, faut-il aussi reprendre le vénérable Bède, qui ordonne, après les anciens canons, de mettre aux fers certains pénitents ? L'auteur ajoute quelques exemples d'austerités singulières, tirés de la vie des pères ; mais il n'en rapporte aucun de flagellations ; ainsi il convient tacitement de leur nouveauté. Tout ce qu'il conclut, c'est qu'il est permis de pratiquer des pénitences qui ne sont pas spécifiées dans les canons. Aussi ne trouvai-je point d'exemples de flagellations volontaires avant cet onzième siècle, et les premiers que l'on rapporte sont de saint Guy, abbé de Pomposie, mort en mil quarante-six, et de saint Poppon, abbé de Stavels, mort en mil quarante-huit (3).

Pierre Damien continue : Quand les évêques prescrivent à quelques pécheurs une pénitence de plusieurs années, ne leur taxent-ils pas quelquefois une somme d'argent pour en ra-

cheter le temps et pour les dispenser des jeûnes qui leur font trop de peine ? Condamnera-t-on ce rachat de pénitence à prix d'argent, parce qu'il ne se trouve point dans les anciens canons ? Que si on permet aux laïques de racheter leurs péchés par des aumônes, que doit-on ordonner à un moine, à qui il reste une longue pénitence à acquitter, et qui a autrefois abandonné tout son bien ? Ne pourrat-il pas racheter ses péchés en mortifiant sa chair ?

Il traite encore cette matière dans une lettre à un moine, nommé Pierre Testu, qui avoit écrit aigrement contre ces disciplines, dont toutefois il ne blâmoit que l'excès et la longueur (1). Mais, dit Pierre Damien, s'il est permis de donner cinquante coups de discipline, pourquoi n'en donnera-t-on pas soixante, ou même cent ? Si on en peut donner cent, pourquoi non cinq cents ou mille ? Ce qui est bon ne peut être poussé trop loin. Si le jeûne d'un jour est bon, celui de deux ou de trois jours est le meilleur. Suivant ce principe, la perfection seroit de se laisser mourir de faim, ou d'expirer sous les coups de discipline. Mais ce n'est pas dans les écrits de Pierre Damien qu'il faut chercher la justesse du raisonnement.

Les moines du mont Cassin avoient embrassé cette pratique de la discipline avec le jeûne du vendredi, à la persuasion de Pierre Damien ; et, à leur exemple, cette dévotion s'étoit étendue, non-seulement aux monastères de leur observance, mais encore aux villes et aux villages (2). Toutefois, quelques-uns au mont Cassin s'élevèrent contre la pratique des flagellations, disant qu'il étoit malhonnête de paroître nu en présence d'une grande communauté, car la discipline se donnoit ordinairement en plein chapitre. Celui qui s'y opposa le plus fut le cardinal Etienne, qui avoit été moine du mont Cassin ; et il défendit d'y pratiquer davantage cette pénitence. Pierre Damien écrivit sur ce sujet à la communauté (3), soutenant qu'il est honnête et salutaire de souffrir par pénitence la confusion de la nudité. Et comme le cardinal Etienne étoit mort assez subitement peu de temps après qu'il eut blâmé cette pratique, il dit que ce peut bien être en punition de cet attentat, quoique d'ailleurs il avoue que ce cardinal avoit de la vertu.

#### LIV. Dévotions à la Sainte-Vierge.

Pierre Damien parle encore de quelques autres dévotions nouvelles, mais déjà établies de son temps, savoir, le petit office de la vierge ; le samedi consacré en son honneur, le vendredi à la croix, et le lundi aux anges. Voici ce qu'il en dit en écrivant au cardinal Didier,

(1) Lib. V, Ep. 8.

(2) 2 Cor. XI, 24. Act. V,

40. Hier. Epist. 22.

(3) Mabill. Præf. Sæc. 6.

n. 33. Sup. lib. LIX, n.

33, 48.

(1) Lib. VI, Ep. 27.

(2) Chr. Cass. lib. III,

Chron.

(3) Opusc. XLIII.



abbé du mont Cassin (1) : Il s'est établi en quelques églises une belle coutume, que l'on célèbre tous les samedis une messe particulière de la Sainte-Vierge, s'il ne se rencontre une fête ou une fête de carême. Nous avons aussi dans nos ermitages et nos monastères trois jours de la semaine assignés à des saints, en l'honneur desquels nous célébrons des messes. Or, selon la pieuse opinion des hommes illustres, les âmes des défunts ne souffrent point le dimanche, et retournent le lundi au lieu de leurs supplices. C'est pourquoi on dit la messe ce jour-là en l'honneur des anges, pour attirer leur protection aux morts, et à ceux qui doivent mourir. On attribue aussi avec raison le vendredi à la croix, et ce jour nos frères se donnent l'un à l'autre la discipline en chapitre avec les verges, et jeûnent au pain et à l'eau. Et ensuite : Ce même jour ils célèbrent la messe de la croix pour obtenir sa protection. Quant au samedi, qui est le jour où il est écrit que Dieu se reposa, il est très-convenable de le dédier à la Sainte-Vierge, où la sagesse s'est reposée par le mystère de l'incarnation. Et il ne faut point douter que ceux qui lui rendent ces honneurs ne s'attirent son secours.

Le petit office de la vierge étoit en usage dès le siècle précédent, puisqu'il est marqué que saint Udalric d'Augsbourg le disoit tous les jours. Pierre Damien exhorte un moine, nommé Etienne, à ne pas manquer à cette pratique, et rapporte sur ce sujet l'exemple d'un clerc de Nevers, qui, étant malade à l'extrémité, fut visité par la Sainte-Vierge, et elle lui fit couler de son lait dans la bouche, et le guérit à l'instant, parce qu'il avoit été fidèle à dire son office tous les jours. Il rapporte ailleurs l'exemple d'un autre clerc, qui, bien que chargé de grands péchés et même d'impureté, se trouvant à l'article de la mort, fut assuré par la Sainte-Vierge, que ses péchés lui étoient remis, par la même raison d'avoir récité son office à toutes les heures (2). Les écrits de Pierre Damien sont remplis de semblables histoires, et ce sont ses preuves les plus ordinaires. Au reste, on ne peut nier que ces dévotions ne fussent bonnes en elles-mêmes ; mais la suite des temps a fait voir qu'il eût mieux valu s'en tenir aux sages institutions des anciens. Car, en accablant les clercs et les moines de tant d'offices, on a diminué le temps de l'étude et du travail ; et les offices mêmes étant si longs, ont été acquittés plus négligemment.

LV. Saint Vulfan, évêque de Worchester.

Le pape Nicolas avoit envoyé deux légats en Angleterre, dont l'un étoit Hermenfroy, évêque de Sion (3). Aldred, archevêque d'York, qui

(1) Opusc. xxxiii, n. 3. (2) Vita n. 44. Sup. lib. c. 10, Sac. 6, Ben. part. LV, n. 46; lib. vi, Epist. 29. Opusc. x, c. 17.

les avoit amenés, les présenta au roi Edouard ; et ce prince les ayant reçus avec un très-grand honneur, suivant sa piété ordinaire, les renvoya chez l'archevêque, avec lequel ils avoient fait connoissance pendant le voyage, en attendant le parlement de Pâques, où ils reviendroient à sa cour et auroient audience. L'archevêque Aldred, ayant suivi l'ordre du pape et parcouru avec les légats presque toute l'Angleterre, vint à Worchester, aux approches du carême de l'année mil soixante-deux, et delà, étant allé dans ses terres, il laissa les légats dans le monastère de la cathédrale, dont Vulstan étoit prévôt.

Il les traita avec toute l'humanité et la libéralité possible, sans toutefois rien relâcher de sa régularité et de son austerité. Il passoit les nuits à chanter des psaumes avec de fréquentes genuflexions : trois jours de la semaine il ne prenoit aucune nourriture, et gardoit le silence ; les trois autres jours il mangeoit des choux ou des poireaux avec son pain, le dimanche du poisson, et buvoit du vin. Tous les jours, il nourrissoit trois pauvres, et leur lavait les pieds. Les légats admirèrent cette manière de vie, et les instructions que Vulstan soutenoit d'un tel exemple. Etant donc retournés à la cour, comme il fut question de choisir un évêque de Worchester, ils proposèrent Vulstan, et, faisant connoître son mérite, ils obtinrent aisément l'agrément du bon roi Edouard. Les deux archevêques Stigand de Cantorbéry et Aldred d'York, y consentirent, et ce qui déterminait ce dernier, c'est qu'il regardoit Vulstan comme un homme simple, qui souffriroit les usurpations sur l'église de Worchester, dont il prétendoit retenir les revenus.

On manda Vulstan en diligence ; mais, quand il fut arrivé à la cour, la difficulté fut de lui faire accepter l'évêché. Il fallut que les légats y employassent toute l'autorité du pape. Un reclus, nommé Vulfin, qui vivoit en solitude depuis plus de quarante ans, aida à le déterminer, lui reprochant vivement son obstination et sa désobéissance (1). Le roi lui donna donc l'investiture de l'évêché de Worchester ; et il fut sacré à York par l'archevêque Aldred, le dimanche huitième de septembre mil soixante-deux. Il auroit dû être sacré par l'archevêque de Cantorbéry, dont il étoit suffragant ; mais Stigand, qui remplissoit alors ce siège, avoit été interdit par le pape, pour l'avoir usurpé du vivant de Robert, son prédécesseur. Toutefois, ce fut à lui que Vulstan promit obéissance ; et Aldred déclara qu'il ne prétendoit point que cette ordination lui donnât aucun droit sur le nouvel évêque.

Vulstan étoit alors âgé d'environ cinquante ans, né dans le comté de Warwick, de parents très-pieux, qui sur la fin de leurs jours embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique.

(1) Vita ap. Bol. 19 jan. to. 2, p. 229.

Après leur mort, ils s'attacha à Brithège, évêque de Worchester, qui, touché de son mérite, l'ordonna prêtre encore jeune, et lui offrit une cure d'un bon revenu, près de la ville ; mais Vulstan la refusa, et peu de temps après il embrassa la vie monastique dans la cathédrale de la même ville. Il passa par les charges du monastère, fut maître des enfants, chantre et sacristain. Tous les jours, il disoit les sept psaumes, avec une genuflection à chaque verset, et toutes les nuits il disoit de même le grand psaume cent dix-huitième, et se prosternoit sept fois le jour devant chacun des dix-huit autels de l'église.

On le fit enfin prévôt du monastère vers l'an mil quarante-six, et en cette place il prenoit soin non-seulement des moines, mais du peuple. Dès le matin, il se présentait à la porte de l'église pour secourir les opprimés, ou baptiser les enfants des pauvres, car les prêtres avoient déjà introduit la mauvaise coutume de ne point baptiser gratis. Cette charité de Vulstan attira un grand concours de peuple des villes et de la campagne, des riches comme des pauvres ; et il sembloit qu'il n'y eût point d'enfant bien baptisé s'il ne l'étoit de sa main, tant étoit grande l'opinion de sa sainteté. Voyant aussi la corruption des mœurs que causoit le défaut d'instruction, il se mit à prêcher dans l'église tous les dimanches et les jours solennels. Un moine savant et éloquent lui en fit des reproches, comme d'une entreprise sur les fonctions épiscopales, mais il fut réduit à lui demander pardon. Tel étoit le prévôt Vulstan quand il fut ordonné évêque de Worchester, dont il remplit le siège trente-quatre ans.

LVI. Saint Edouard, roi d'Angleterre.

Saint Edouard, qui régnoit en Angleterre depuis vingt ans, étoit fils du roi Ethelred et d'Emme, sœur de Richard duc de Normandie (1). L'an mil treize, peu de temps après sa naissance, le roi, son père, l'envoya avec sa mère en Normandie, pour éviter la violence des Danois ; et il y demeura pendant le règne de Canut le grand, et de ses deux fils, Harold et Canut II. Après leur mort, il fut rappelé en mil quarante-deux, par Godouin comte de Kent, qui avoit épousé la fille de Canut I<sup>er</sup>, et qui donna sa sœur à Edouard ; mais il garda toute l'autorité. Car Edouard étoit un homme très-simple, et qui avoit plus de piété que de capacité pour le gouvernement ; mais on vit une protection particulière de Dieu sur lui, en ce que l'Angleterre fut tranquille pendant plus de vingt-trois ans qu'il régna, tant il étoit respecté des siens et craint des étrangers.

Dès la première année de son règne, il se

laissa tellement prévenir par Godouin contre la reine, sa mère, qu'il lui ôta tous ses biens, l'enferma dans un monastère, et l'obligea de se purger par le fer chaud du mauvais commerce dont on l'accusoit avec l'évêque de Winchester. La reine Emme soutint l'épreuve, et marcha nu-pieds sur neuf coutres de charrue ardents, sans se brûler. Le roi lui demanda pardon, reçut la discipline de la main des deux accusés, c'est-à-dire de l'évêque et de sa mère, et leur rendit ce qu'il leur avoit ôté. Il rédigea les lois qu'avoit publiées le roi Edgar, son aïeul, et que la domination des Danois avoit abolies. Elles comprenoient en substance ce que les rois plus anciens avoient ordonné, et contenoient plusieurs règlements sur les matières ecclésiastiques (1). Ces lois du roi Edouard furent fameuses et respectées dans toute la suite des temps.

Ce saint roi, voulant reconnoître la grâce que Dieu leur avoit faite de l'avoir rétabli sur le trône de ses pères, fit vœu d'aller à Rome en pèlerinage, et prépara les frais du voyage et les offrandes qu'il devoit faire aux saints apôtres (2). Mais les seigneurs anglois, se souvenant des troubles passés, et craignant que son absence n'en causât de nouveaux, vu principalement qu'il n'avoit point d'enfants, le prièrent instamment d'abandonner ce dessein, offrant de satisfaire à Dieu pour son vœu, par des messes, des prières et des aumônes. Comme le roi ne se rendoit point, on convint enfin d'envoyer de part et d'autre deux députés à Rome, savoir : Elred, évêque de Worchester, et depuis archevêque de Cantorbéry, et Herman, évêque de Shireburne, avec deux abbés. Ces quatre députés devoient exposer au pape le vœu du roi et l'opposition des seigneurs ; et le roi promit de s'en tenir à la décision du pape.

C'étoit Léon IX, et quand les députés arrivèrent à Rome, ils trouvèrent qu'il tenoit un concile avec deux cent cinquante évêques, devant lesquels ils exposèrent le sujet de leur voyage ; et le pape, de l'avis du concile, écrivit au roi Edouard une lettre portant en substance : Puisqu'il est certain que Dieu est proche de tous ceux qui l'invoquent sincèrement en quelque lieu que ce soit, et que l'Angleterre seroit en péril par votre absence, nous vous absolvons, par l'autorité de Dieu et du concile, du péché que vous craignez d'encourir à cause de votre vœu ; et nous vous ordonnons pour pénitence de donner aux pauvres ce que vous aviez préparé pour la dépense de ce voyage, et de fonder un monastère en l'honneur de saint Pierre, soit que vous en bâtissiez un nouveau, soit que vous en répariez un ancien. Nous confirmons dès à présent toutes les donations et les privilèges que vous lui accorderez ; et nous voulons

(1) Vita ap. Boll. 5 jan. t.1, p. 230. Sup. liv. LIX, n. 14.

(1) To. 9, Conc. p. 1010. (2) Chartal. Eduardi, to. 9, Conc. p. 1189.



qu'il ne soit soumis à aucune puissance laïque que la royale.

En exécution de cette bulle et de l'ordre que le reclus Vulfin prétendit en avoir reçu de saint Pierre par révélation, le roi Edouard résolut de rétablir l'ancien monastère de Saint-Pierre, près de Londres, fondé dès le commencement de la conversion des Anglois, mais alors presque détruit. On le nommoit Westminster, à cause de sa situation, c'est-à-dire monastère d'Occident. Pour cette œuvre, le roi mit à part la dîme de tout ce qu'il avoit en or, en argent, en bétail, et de tous ses autres biens; et, ayant fait abattre l'ancienne église, il en fit bâtir une nouvelle.

Cependant le pape Léon IX étant mort, le roi Edouard envoya au pape Nicolas II Aldred, archevêque d'York, et deux évêques élus pour être ordonnés par le pape. Ils étoient chargés d'une lettre, par laquelle le roi demandoit qu'il confirmât la fondation de ce monastère, et confirmoit de son côté les revenus que le saint-siège avoit en Angleterre, et en envoyoit ce qui étoit échu avec des présents de sa part. Le pape Nicolas, de l'avis d'un concile où les députés du roi furent ouïs, confirma l'absolution qu'il avoit obtenue et la fondation du monastère, le déclarant exempt de toute juridiction épiscopale, et en donnant au roi la protection, comme de toutes les églises d'Angleterre. Ce fut donc au retour de ce voyage que l'archevêque Aldred amena les légats du pape.

#### LVII. Eglises du Nord.

Cependant Harold, roi de Norwège, y exerçoit une cruelle tyrannie. Il abattit plusieurs églises, et fit mourir plusieurs chrétiens par les supplices (1). Il étoit même adonné aux maléfices, que le saint roi Olaf, son frère, avoit travaillé à exterminer du pays avec tant de zèle, qu'il lui en avoit coûté la vie. Harold, loin d'être touché des miracles qui se faisoient à son tombeau, en enlevait les offrandes et les distribuait à ses soldats. Adalbert, archevêque de Brême, affligé de ces désordres, envoya des députés à Harold avec des lettres, où il lui en faisoit des reproches, l'avertissant particulièrement qu'il ne devoit pas tourner au profit des laïques les oblations, ni faire venir des évêques d'Angleterre et de France au mépris de sa juridiction, puisque c'étoit à lui de les ordonner comme légat du saint-siège.

Harold, irrité de ces remontrances, renvoya avec mépris les députés d'Adalbert, disant qu'il ne reconnoissoit en Norwège ni archevêque, ni autre personne puissante que lui-même. L'archevêque Adalbert s'en plaignit au pape Alexandre II, qui écrivit au roi Harold, en ces termes (2) : Comme vous êtes encore peu instruit dans la foi et la discipline canonique,

nous devrions, nous qui avons la charge de toute l'Eglise, vous donner de fréquents avertissements; mais la longueur du chemin nous empêchant de le faire par nous-même, sachez que nous en avons donné la commission à Adalbert, archevêque de Brême, notre légat. Or, il s'est plaint à nous, par ses lettres, que les évêques de votre province ne sont point sacrés, ou se font sacrer pour de l'argent en Angleterre ou en France. C'est pourquoi nous vous admonestons, vous et vos évêques, de lui rendre la même obéissance que vous devez au saint-siège (1). L'archevêque Adalbert avoit aussi irrité Suin ou Suénon, roi de Danemarck, en lui faisant de terribles reproches de ce qu'il avoit épousé sa parente; il l'avoit même menacé d'excommunication; et enfin le roi, touché des lettres du pape, répudia sa parente, mais il prit plusieurs autres femmes et plusieurs concubines. L'archevêque songea depuis à rentrer dans les bonnes grâces de ce prince, espérant qu'il lui faciliteroit l'exécution de ses desseins. Il vint donc à Slesvic, où, s'étant fait aimer par ses libéralités, il gagna le roi même par des présents et par des festins, disputant de magnificence avec eux. Ils se donnèrent, suivant la coutume des barbares, des repas tour à tour pendant huit jours, où l'on traita plusieurs affaires ecclésiastiques, et on prit des mesures pour la paix des chrétiens et la conversion des païens. L'archevêque revint chez lui plein de joie, et persuada à l'empereur de faire venir en Saxe le roi de Danemarck, et traiter avec lui une alliance perpétuelle, à la faveur de laquelle l'église de Brême recut de grands avantages, et la mission chez les peuples du Nord prit de grands accroissements. Cette réconciliation arriva du vivant de l'empereur Henri III, et on voit, par une lettre du pape Alexandre II à ce roi Suénon, que les rois de Suède payoient un cens annuel au saint-siège (2).

#### LVIII. Saint Gothescalc, prince des Slaves.

La religion chrétienne prospéroit aussi chez les Slaves au delà de l'Elbe. Gothescalc, gendre du roi de Danemarck, s'étoit rendu puissant comme un roi, et c'étoit un prince très-religieux et grand ami de l'archevêque Adalbert. Il étoit fils d'Uton, un des princes des Slaves, dont les frères étoient païens et lui mauvais chrétien; aussi fut-il tué pour sa cruauté par un Saxon transfuge (3). Son fils Gothescalc étoit dans le monastère de Lumbourg, où il faisoit ses études; mais, ayant appris la mort de son père, il entra en telle fureur, qu'il renonça aux études et à la religion chrétienne, passa l'Elbe, et se jeta chez les Vinules païens, avec le secours desquels il fit la guerre aux chrétiens, et tua plusieurs milliers de Saxons pour

venger son père. Bernard, duc de Saxe, le prit comme un chef de voleurs, et le mit en prison; mais, voyant que c'étoit un brave homme, il fit alliance avec lui et le renvoya. Gothescalc alla trouver le roi Canut, passa avec lui en Angleterre, et y demeura long-temps. Il étoit rentré dans le sein de l'Eglise, et le roi Canut lui donna sa fille en mariage.

Etant retourné d'Angleterre, il étoit irrité contre les Slaves, qui l'avoient dépouillé des biens de son père, et obligé à se retirer en pays étranger; ainsi il leur faisoit la guerre et étoit la terreur des païens (1). Mais après qu'il fut rentré dans ses biens, il voulut faire des conquêtes pour Dieu, et ramener sa nation au christianisme, qu'elle avoit autrefois reçu et oublié depuis. Il venoit souvent à Hambourg accomplir des vœux. Son zèle étoit grand pour la propagation de la foi; il avoit résolu de contraindre tous les païens à l'embrasser, et il avoit déjà converti le tiers de ceux qui, sous son aïeul Mistivoï, étoient retombés dans le paganisme. Sous son règne tous les peuples des Slaves, appartenant à la province de Hambourg, étoient chrétiens, et on en comptoit jusqu'à sept, entre lesquels étoient les Obodrites. Les provinces étoient pleines d'églises, et les églises de prêtres, qui exerçoient librement leurs fonctions. Le prince Gothescalc, oubliant sa dignité, parloit souvent lui-même dans l'église pour expliquer au peuple plus clairement en slavon ce que disoient les évêques et les prêtres.

Le nombre étoit infini de ceux qui se convertissoient tous les jours : on fonda dans toutes les villes des couvents de chanoines, de moines et de religieuses; et il y en avoit trois à Meckembourg, capitale des Obodrites. L'ar-

chevêque Adalbert, ravi de cet accroissement de l'Eglise, envoya au prince des évêques et des prêtres, pour fortifier dans la foi ces nouveaux chrétiens. Il ordonna évêque à Aldinbourg le moine Eizon, à Meckembourg Jean, Ecossois, à Ratzebourg Ariston, venu de Jérusalem, et d'autres ailleurs. De plus, il invita Gothescalc à venir à Hambourg, où il l'exhorta fortement à conduire jusqu'à la fin ses travaux pour Jésus-Christ, lui promettant que la victoire l'accompagneroit partout; et que quand même il souffriroit quelque adversité pour une si bonne cause, il n'en seroit pas moins heureux. L'archevêque exhortoit de même le roi de Danemarck, qui venoit souvent le trouver sur la rivière d'Eider. Ce prince l'écoutoit avec attention et avec profit, excepté sur l'article des excès de bouche et des femmes, dont il ne se corrigea point. Enfin, on auroit pu dès lors convertir tous les Slaves, sans l'avarice des seigneurs saxons, gouverneurs de la frontière, qui ne songeoient qu'à en tirer des tributs (1).

L'archevêque Adalbert eut toujours grand soin de ses missions du Nord, même depuis qu'il se relâcha de l'application à ses autres devoirs, par l'accablement des affaires temporelles auxquelles il se livra jusqu'à l'excès (2). Il étoit si affable et si libéral envers les étrangers, qu'ils accouroient à Brême de toutes parts; et cette ville, quoique petite, étoit comme la Rome du Nord. Il y venoit des députés d'Islande, de Grounlandes, des Orcades, demander à l'archevêque des missionnaires, et il leur en envoyoit. L'évêque des Danois étant mort, le roi Sucin divisa son diocèse en quatre, et l'archevêque mit un évêque en chacun. Il envoya aussi des ouvriers en Suède, en Norwège et aux îles.

(1) Heim. I. 1, c. 20.

(1) C. 25.

(2) C. 26.

(1) Adam, lib. III, c. 18, p. 43. Sup. I. LIX, n. 13.

(3) Alex. Epist. 2, to. 9, Conc. p. 116.

(1) Adam, c. 13, 20, Epist. 4.

(3) C. 21. Boll. 7 jun. to. 20, p. 40. Adam. lib. II, c. 48.



## LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

## I. Schisme à Florence.

En Italie il y avait une grande division entre l'évêque de Florence et les moines (1). L'évêque, nommé Pierre, étoit de Pavie, fils de Theuzon Mézabarba, homme noble, mais fort simple. Comme il vint voir l'évêque, son fils, les Florentins lui demandèrent artificieusement : Seigneur Theuzon, avez-vous donné beaucoup au roi pour acquérir à votre fils cette dignité ? Par le corps de saint Syr, répondit-il, on n'obtiendrait pas un moulin chez le roi sans qu'il en coûte cher. Par saint Syr, j'ai donné pour cet évêché trois mille livres comme un sou. Saint Syr est compté pour le premier évêque de Pavie, et l'Eglise l'honore le neuvième de décembre. Les moines opposés à l'évêque Pierre avoient à leur tête saint Jean Gualbert, fondateur de la nouvelle congrégation de Vallombreuse, et son autorité entraînait une grande partie du peuple et du clergé. Il soutenait que l'évêque étant simoniaque, et par conséquent hérétique, il n'étoit pas permis de recevoir les sacrements de sa main, ni de ceux qu'il avoit ordonnés. Pierre Damien étant à Florence, tenta inutilement d'apaiser ce différend. Il n'approuvait pas le sentiment des moines, et soutenait qu'on ne devoit pas se séparer de l'évêque tant qu'il n'étoit pas juridiquement condamné.

Comme les Florentins interprétoient mal ses sentiments, et l'accusaient de favoriser la simonie, il leur écrivit une grande lettre pour s'en justifier (2). D'abord il proteste qu'il anathématise la simonie comme la première de toutes les hérésies; mais, ajoute-t-il, nous croyons fermement que toute la plénitude de la grâce appartient à l'Eglise, en sorte que les méchants qui sont dans son sein peuvent conférer les sacrements. Il renvoie à ce qu'il en a écrit dans le livre à Gratissimus; puis il continue (3) : Quant à votre évêque, quelques-uns croient qu'il a acheté sa dignité, d'autres assurent qu'il y est entré gratuitement. Et qui suis-je pour me jeter au milieu des deux partis si échauffés l'un contre l'autre, et pour charger

(1) And. Jan. t. 3. Ital. Sac. p. 94. (2) Opusc. vi. Sup. 1. LIX, c. 77. (3) Opusc. xxx.

un homme d'un tel crime avant qu'il en soit convaincu ? Le concile que l'on tient tous les ans à Rome est proche, c'est là que doit s'adresser quiconque croit avoir un juste sujet de plainte contre son évêque.

Je m'adresse maintenant à mes frères les moines, que je n'ignore pas être les auteurs de cette querelle. Ils disent que de tels évêques ne peuvent ni consacrer le saint-chrême, ni dédier des églises, ni ordonner des clercs, ni célébrer la messe; et ils le soutiennent avec une telle impudence, qu'en trois paroisses ils ont obligé à baptiser les catéchumènes sans onction du saint-chrême. Cependant aucune hérésie, que je sache, n'a jamais eu la hardiesse de séparer le chrême du baptême. Que si on emprunte le chrême d'une autre église, comme fait un prêtre de leur parti, c'est un sacrilège et un adultère spirituel. Et ensuite, parlant toujours des mêmes moines (1) : On dit que plus de mille personnes, trompées par leurs vains discours, sont mortes sans recevoir le corps et le sang de Notre Seigneur. Il y a plusieurs églises dans lesquelles ils ne veulent pas entrer, ni même les saluer, les croyant consacrées par des évêques indignes.

Celui qui avoit le plus d'autorité sur ces moines et sur Jean Gualbert lui-même, étoit un reclus, nommé Theuzon, qui passa cinquante ans enfermé près le monastère de Sainte-Marie à Florence, d'où il donnoit des conseils salutaires à ceux qui le venoient trouver (2). Il avoit un grand zèle contre la simonie, et ce fut par son conseil que Jean Gualbert alla crier, en place publique, que l'évêque étoit manifestement simoniaque, ne craignant point d'exposer sa vie pour l'utilité de l'Eglise. L'évêque Pierre, voyant une grande partie de son clergé et de son peuple animée contre lui, crut les intimider en faisant tuer les moines qui étoient les auteurs de la sédition. Pour cet effet il envoya de nuit une multitude de gens à pied et à cheval, avec ordre de brûler le monastère de Saint-Salvi, et faire main basse sur les moines. Ce monastère, situé près de Florence, étoit sous la conduite de Jean Gualbert, et l'évêque croyoit qu'on l'y trouveroit, mais il en étoit sorti la veille.

(1) C. 9.

(2) Vita Jo. Gualb. c. 9.

Les gens de l'évêque étant entrés dans l'église où les moines célébroient les nocturnes, se jetèrent sur eux l'épée à la main. L'un reçut un coup au front, qui entroit jusqu'au cerveau; un autre eut le nez abattu avec la mâchoire supérieure qui lui tomba sur la barbe; d'autres reçurent des coups dans le corps. Ces meurtriers renversèrent les autels, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, et mirent le feu aux logements. Enfin, trouvant le reste des moines qui étoient encore dans l'église sans se défendre, ni rompre autrement le silence qu'en chantant les sept psaumes avec les litanies, ils se contentèrent de les dépouiller. Mais cette violence ne fit que rendre l'évêque plus odieux, et grossir beaucoup le parti des moines. Dès le lendemain, quantité de Florentins de l'un et de l'autre sexe vinrent à Saint-Salvi apporter chacun selon son pouvoir ce qui étoit nécessaire aux moines. Ils s'estimoient heureux d'en voir quelqu'un, ou de recueillir de leur sang et le garder pour relique. Jean Gualbert, qui étoit alors à Vallombreuse, ayant appris cette nouvelle, revint promptement à Saint-Salvi, par le désir du martyre. Il félicita l'abbé et les moines de ce qu'ils avoient souffert, et ils allèrent hardiment à Rome accuser l'évêque dans le concile qui s'y tint en mil soixante-trois.

## II. Saint Rodolphe d'Eugubio.

En arrivant à Florence, Pierre Damien apprit la mort de Rodolphe, évêque d'Eugubio, dont il fut sensiblement affligé; et, comme le pape Alexandre lui avoit ordonné de ne lui écrire que des lettres édifiantes et dignes d'être gardées, il lui écrivit la vie de ce saint prélat, qui avoit été son disciple (1). Il y a environ sept ans, dit-il, qu'ayant mis ses serfs en liberté, il me donna, du consentement de sa mère et de ses frères, son château, qui étoit imprenable, avec toutes ses terres, et vint à notre désert, c'est-à-dire à Fontavellane, où il prit l'habit monastique. Pierre, son frère aîné, embrassa aussi la vie érémitique, et ils la pratiquèrent avec tant de régularité et d'austérité, qu'ils étoient admirés de ceux qui vivoient avec eux, ou qui en entendoient parler.

Un jour, comme nous étions en chapitre, faisant une conférence, il échappa une parole inconsidérée à Pierre, qui étoit encore novice. Je lui en fis une sévère réprimande, et lui ordonnai de s'abstenir de vin pendant quarante jours, bien résolu de modérer cette pénitence que je ne lui avois imposée que pour le détourner de tels discours. Mais, l'ayant oublié, je demandai au bout du terme comment il en avoit usé, et j'appris de nos frères qu'il avoit accompli sa pénitence. J'en eus regret, mais j'admire sa soumission.

(1) Vita S. Rod. Sac. 6. Petr. Dam. p. 209. Ben. part. 2, p. 152, et ap.

Rodolphe, étant devenu évêque, continua de mener la vie monastique, sans rien relâcher de ses austérités. Il portoit les mêmes cilices et les mêmes habits très-pauvres, dans le plus grand froid il couchoit nu en chemise sur une planche; il ne mangeoit d'ordinaire que du pain d'orge et en petite quantité. Il disoit tous les jours au moins un psautier, en se donnant la discipline à deux mains, et se chargeoit souvent de cent années de pénitence, qu'il accomplissoit en vingt jours. Il regardoit son évêché d'Eugubio comme un hospice, où il logeoit en passant, et sa cellule du désert comme son habitation. Car il avoit affaire à un peuple indocile et intéressé, qui n'attendoit de lui que des grâces temporelles. Aussi ne désiroit-il que de quitter son siège; mais Pierre Damien l'obligeoit à le garder. Il prêchoit assidûment, et donnoit aux pauvres tout ce qu'il pouvoit épargner. Il tenoit tous les ans un synode; mais il ne permettoit pas que l'on exigeât ce que les clercs avoient accoutumé d'y donner, ni que l'on prit rien des pénitents. Il n'avoit guère que trente ans quand il mourut, le vingt-sixième de juin, et, comme l'on croit, l'an mil soixante-trois; et il est compté entre les saints.

Pierre Damien, ayant écrit la lettre qui contenoit cette vie, attendoit une occasion pour l'envoyer au pape, quand il s'avisait d'y joindre celle de Dominique le cuirassé, mort un an auparavant. Je crains, ajoute-t-il, que sa vie ne paroisse incroyable à quelques-uns de nos frères, mais Dieu me garde d'écrire un mensonge. Je n'ignore pas ce que dit l'apôtre (1) : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, nous portons faux témoignage contre Dieu. Par où il nous apprend, que quiconque attribue un faux miracle à Dieu ou à ses serviteurs est coupable de faux témoignage contre celui qu'il a voulu louer. On voit par-là que Pierre Damien étoit au moins de bonne foi, quoiqu'il soit difficile de le justifier de crédulité excessive à l'égard de plusieurs histoires peu vraisemblables, qu'il écrit sur le rapport d'autrui.

Il raconte ensuite la vie de Dominique telle que je l'ai rapportée, et ajoute (2) : Quelqu'un peut-être seroit plus curieux de savoir quels miracles ce saint homme a faits, que sa manière de vivre. Je lui réponds qu'on ne lit point que la Sainte-Vierge ni saint Jean-Baptiste aient fait des miracles. J'ajoute que la vie des saints, étant imitable, est plus utile que les miracles, qui ne sont qu'un sujet d'admiration. Enfin, la vie si extraordinaire de ce saint homme n'a-t-elle pas été un miracle continu ?

## III. Commencements de saint Jean Gualbert.

L'abbé Jean, fondateur de Vallombreuse, étoit Florentin. Son père, Gualbert, dont le

(1) 1 Cor. xv, 15.

(2) Sup. lib. LX, n. 50. Vita n. 14.



nom lui demeura, étoit noble et homme de guerre : il eut deux fils, Hugues et Jean, dont nous parlons (1). Un de leurs proches ayant été tué, le meurtrier évitoit la rencontre de toute la famille, qui, suivant les lois babares, avoit droit de venger cette mort. Jean, allant un jour à Florence avec ses écuyers, rencontra ce meurtrier dans un chemin si étroit, qu'il étoit impossible de se détourner l'un de l'autre. Le coupable, le voyant venir de loin, désespéra de sa vie; et, descendant aussitôt de cheval, il se jeta par terre sur le visage, les mains étendues en croix, et attendoit ainsi la mort. Jean en fut touché, et, par respect pour la croix qu'il représentoit par sa posture, il résolut de lui pardonner. Il lui dit donc de se lever sans rien craindre, et l'assura que désormais il pouvoit aller librement où il voudroit. Jean vint ensuite à l'église de Saint-Miniat, et, y étant entré pour prier, il vit le haut de la croix s'incliner vers lui, comme pour le remercier de ce qu'à sa considération il avoit pardonné à son ennemi. On garda cette croix dans le monastère de Saint-Miniat, et on la montre encore à Florence.

Jean, touché de ce miracle, commença à penser sérieusement à quitter le monde, et se donner tout à Dieu; et, quand il fut arrivé près de Florence, il y envoya ses gens préparer le logis, et retourna sur ses pas à Saint-Miniat, où, étant descendu de cheval, il demanda l'abbé, et le pria de l'aider dans son dessein, lui déclarant le miracle de la croix. L'abbé lui conseilla de quitter le monde; mais, pour l'éprouver, il lui représenta les rigueurs de la vie monastique, et combien il étoit difficile d'en souffrir la pauvreté dans la fleur et la force de la jeunesse. Cependant, un de ses gens, voyant qu'il ne venoit point à Florence, retourna à la maison, et dit au père ce qui s'étoit passé. Celui-ci, fort alarmé, vint à Florence, cherchant partout son fils; il alla aussi à Saint-Miniat, et, sachant qu'il y étoit et qu'il vouloit prendre l'habit monastique, il pria l'abbé de le lui amener. Jean ne vouloit point paroître devant son père, sachant bien qu'il ne le demandoit que pour le tirer du monastère; et, tandis que Gualbert crioit et menaçoit si on ne lui rendoit son fils, le jeune homme dit en lui-même : De qui puis-je plus dignement recevoir le saint habit que de l'autel, où on offre le sang de Jésus-Christ? Alors, trouvant à l'écart la cuculle d'un des moines, il la porta promptement à l'église, la mit sur l'autel avec respect, et, après s'être coupé les cheveux, il s'en revêtit avec joie. Tous les moines admirèrent sa foi; et l'abbé étant entré, et le voyant assis avec les autres, fit aussi entrer son père. D'abord qu'il vit son fils en cet état, il cria, déchira ses habits, se frappa la poitrine, s'égratigna le visage, et paroisoit

hors de son bon sens. Enfin, l'abbé, les moines et son fils même lui parlèrent si efficacement, qu'il revint à lui, donna sa bénédiction à son fils, et l'exhorta à s'avancer dans la vertu.

Il fit un tel progrès, que, quelque temps après l'abbé étant mort, tous les moines unanimement l'élurent pour lui succéder, mais il le refusa; et ensuite, l'amour de la solitude et le désir d'une plus grande perfection, le fit sortir de Saint-Miniat avec un autre moine. Ayant passé en divers lieux, ils vinrent à Camaldoli, et y demeurèrent assez long-temps. Le prieur voulut engager Jean Gualbert à prendre les ordres et promettre la stabilité en ce lieu-là, mais il le refusa, parce que son attrait étoit pour la vie cénobitique, selon la règle de saint Benoît, et les Camaldules mènent la vie érémitique.

#### IV. Fondation de Vallombreuse.

De là il revint avec son compagnon à Vallombreuse, lieu ainsi nommé (1), parce que c'est une vallée ombragée par les forêts de sapins qui couvrent les montagnes voisines. Ce lieu, situé dans l'Apennin, à demi-journée de Florence, plut à Jean Gualbert; il s'y arrêta, et sa réputation s'étendant peu à peu, il lui vint de divers endroits plusieurs disciples, tant laïques que clercs, même plusieurs moines du monastère de Saint-Miniat qu'il avoit quitté. Jean leur faisoit observer exactement la règle de saint Benoît, particulièrement pour l'épreuve des novices; il avoit une grâce particulière pour connoître à la première vue ceux qui se présentoient avec un désir sincère de se convertir, et recevoit plus volontiers des pauvres que des riches. Ita, abbesse de Saint-Hilaire, à qui appartenoit le lieu où ils s'étoient établis, leur envoya quelque secours de vivres et de livres; et enfin leur donna le lieu même, nommé Belle-Eau, et d'autres terres plus éloignées. Quelque temps après, l'empereur Conrad étant à Florence, et ayant ouï parler de ce monastère, envoya Rodolphe, évêque de Paderborn, pour en dédier l'église; car le siège de Fiésole, dans le diocèse duquel étoit Vallombreuse, se trouvoit vacant. C'est ce qui paroît par l'acte de la donation de l'abbesse, daté de l'an mil trente-neuf.

Le monastère de Vallombreuse étant ainsi formé, Jean en fut élu abbé, malgré sa résistance, qui fut extrême. Il s'appliqua à faire observer la règle à la rigueur, principalement quant à la clôture des moines, et les fit habiller d'une étoffe brune et grossière, faite de la laine blanche et noire de leurs brebis, mêlée ensemble. Outre les moines il reçut des laïques, ou frères convers, qui menaient la même vie, et ne différoient que par l'habit et le silence, qu'ils ne pouvoient garder si exacte-

(1) Vita Sæc. 6, Bened. part. 2, p. 268.

(1) Mabill. Inter. Ital. 10, p. 183.

ment, étant occupés aux travaux du dehors. C'est le premier exemple que l'on trouve des frères laïcs ou convers, distingués par état des moines du chœur, qui dès lors étoient clercs pour la plupart, ou propres à le devenir (1). L'abbé Jean avoit un tel respect pour les saints ordres, qu'il ne permettoit à aucun de ses moines d'en faire les fonctions, si avant sa conversion il avoit été simoniaque, concubinaire, ou coupable de quelque autre crime. Pour lui, il n'osoit même ouvrir les portes de l'église si un clerc ne les ouvroit le premier.

Plusieurs personnes nobles lui offroient des places pour bâtir de nouveaux monastères; plusieurs le prioient d'en réformer d'anciens. Ainsi il fonda de nouveau Saint-Salvi, près de Florence, et réforma Passignan, près de Sienne, où il reçut en passant le pape Léon IX avec sa suite. Un jour, ses moines manquant de vivres, il fit tuer un mouton pour leur distribuer avec trois pains qui restoient, mais ils ne voulurent point toucher à la viande, se contentant chacun d'un petit morceau de pain; et le lendemain on leur amena des ânes chargés de blé et de farine, suivant la prédiction de l'abbé. Une autre fois, il fit tuer un bœuf en pareille occasion, aimant mieux donner de la chair à ses moines que les laisser mourir de faim; mais ils n'y touchèrent point, et Dieu pourvut encore à leur besoin. L'exemple de Jean Gualbert et ses exhortations convertirent plusieurs clercs, qui, laissant leurs femmes et leurs concubines, commencèrent à s'assembler près des églises et à vivre en commun. Il fit aussi bâtir plusieurs hôpitaux et réparer plusieurs anciennes églises.

Étant un jour allé visiter Muscetan, un de ses monastères, il en trouva les bâtiments trop grands et, trop beaux; et ayant appelé Rodolphe qui en étoit abbé, il lui dit d'un visage très-serein : Vous avez ici bâti des palais à votre gré, et y avez employé des sommes qui auroient servi à soulager un grand nombre de pauvres. Puis, se tournant vers un petit ruisseau qui couloit auprès, il dit : Dieu tout-puissant, vengez-moi promptement par ce ruisseau de cet énorme édifice. Il s'en alla, et aussitôt le ruisseau commença à s'enfler, et, tombant de la montagne avec impétuosité, il entraîna des roches et des arbres qui ruinèrent le bâtiment de fond en comble. L'abbé épouvanté vouloit changer le monastère de place; mais le saint homme l'en empêcha, et l'assura que ce ruisseau ne leur feroit plus de mal, ce qui arriva. Une autre fois, ayant appris que dans un de ses monastères on avoit reçu un homme qui y avoit donné tout son bien au préjudice de ses héritiers, il y alla aussitôt, et demanda à l'abbé l'acte de la donation. L'abbé l'ayant pris, il le mit en pièces, et dit avec beaucoup d'émotion : Dieu tout-puissant, et

vous, saint Pierre, prince des apôtres, vengez-moi de ce monastère. Aussitôt il se retira en colère. Il n'étoit pas loin quand le feu prit au monastère, et en brûla la plus grande partie; mais le saint homme ne daigna pas même se retourner pour le regarder. On raconte de lui plusieurs autres miracles; mais ceux-ci m'ont paru les plus édifiants. Un clerc qui étoit fort riche vendit tout son bien, et apporta au saint abbé une grande partie de l'argent, mais il lui dit (1) : Tant que vous en garderez un denier vous ne pouvez être de mes amis. Le clerc distribua tout aux pauvres, et revint trouver l'abbé qui le reçut.

Comme il étoit à Vallombreuse, le pape Etienne IX, passant là auprès, l'envoya prier de le venir trouver (2). Jean qui étoit considérablement malade s'en excusa, et le pape renvoya lui dire que, s'il ne pouvoit venir autrement, il se fit apporter sur son lit. Le saint homme entra dans l'église, et pria Dieu de lui donner quelque expédient pour éviter sans scandale d'aller trouver le pape. Comme il se faisoit porter sur son lit, il vint un grand orage de vent et de pluie. Ce que voyant les envoyés du pape, ils le firent retourner au monastère; et le pape, l'ayant appris, dit : C'est un saint, je ne veux plus qu'il vienne, qu'il demeure dans son monastère, et qu'il prie Dieu pour moi et pour l'Eglise. L'archidiacre Hildebrand, voulant un jour lui faire des reproches, oublia ce qu'il avoit préparé pour lui dire; et depuis ce jour ils furent amis intimes. Tel étoit saint Jean Gualbert, fondateur de la congrégation de Vallombreuse, qui subsiste encore en Italie.

#### V. Concile de Rome.

Ses disciples allèrent donc à Rome accuser Pierre, évêque de Florence, dans le concile qui s'y tint en mil soixante-trois, par le pape Alexandre II et plus de cent évêques (3). Les moines y dénoncèrent publiquement l'évêque comme simoniaque et hérétique, déclarant qu'ils étoient prêts à entrer dans un feu pour le prouver; mais le pape ne voulut ni déposer l'évêque ni accorder aux moines l'épreuve du feu. Car la plus grande partie des évêques favorisoit celui de Florence; mais l'archidiacre Hildebrand prenoit le parti des moines.

Ce fut peut-être à cette occasion que le pape Alexandre fit une constitution adressée au clergé et au peuple de Florence, où il dit : Suivant le concile de Chalcédoine (4), nous ordonnons aux moines, quelque vertueux qu'ils soient, de demeurer dans leur cloître conformément à la règle de saint Benoît; nous leur défendons d'aller par les villages, les châteaux et les villes, et si quelqu'un veut prendre leur

(1) C. 56.

(2) C. 42.

(3) To. 9, Conc. p. 1175.

Vita Jo. Gualb. c. 62.

(4) To. 9, Conc. p. 1153,

16, q. 1, c. Juxta.

(1) Mabill. Pref. 2, Sæc. 6, n. 90.



habit pour le salut de son âme, il pourra les consulter, mais dans leurs cloîtres.

Ce concile de Rome fit douze canons, que le pape adressa à tous les évêques, le clergé et le peuple, leur en ordonnant l'exécution. Ils regardent principalement la simonie, et sont les mêmes presque mot pour mot du concile tenu à Rome en mil cinquante-neuf par le pape Nicolas II (1). Le plus remarquable est le quatrième, que l'on croit être le fondement de l'institution des chanoines réguliers. Il est conçu en ces termes : Nous ordonnons que les prêtres et les diacres qui, obéissant à nos prédécesseurs, garderont la continence, mangent et dorment ensemble près des églises pour lesquelles ils sont ordonnés, comme doivent faire des clercs religieux, et qu'ils aient en commun tout ce qui leur vient de l'Eglise. Et nous les exhortons à faire tout leur possible pour parvenir à la vie commune apostolique.

#### VI. Chanoines réguliers.

Un écrit de Pierre Damien, adressé au pape Alexandre II, l'excita sans doute à faire cette ordonnance. Le but de cet écrit est de montrer que les chanoines ne doivent rien avoir en propre, et il le prouve principalement par l'autorité de saint Augustin, dans les sermons de la vie commune, qui ont servi de fondement à la règle des chanoines (2). Car ce saint docteur y dit expressément qu'il ne veut garder dans la communauté des clercs qui vivent avec lui que ceux qui n'auront rien en propre. Les chanoines se défendoient par leur règle, qui étoit celle d'Aix-la-Chapelle, dressée et approuvée en huit cent seize à la poursuite de l'empereur Louis le débonnaire. Car cette règle leur permet d'avoir des biens en propre, soit de leur patrimoine, soit des oblations, ou des autres revenus de l'Eglise (3). Mais Pierre Damien dit qu'il n'approuve cette règle qu'en tant qu'elle s'accorde avec les saints docteurs de l'Eglise, et que dans le reste il la rejette avec mépris. Il l'approuve en ce qu'elle dit que les clercs doivent se contenter de la nourriture et du vêtement; mais il la traite d'absurde, en ce qu'elle leur accorde de plus leur part des oblations, et prétend qu'elle se contredit en leur donnant du superflu, après les avoir réduits au nécessaire.

Il remonte ensuite à l'origine de la vie commune, qui est l'exemple des chrétiens de Jérusalem, rapporté dans les Actes des Apôtres, et ajoute (4) qu'un clerc qui garde son bien ne suit pas le conseil de la perfection évangélique; et que si après l'avoir quitté il veut profiter du bien de l'Eglise, ce n'est pas

mépriser les richesses, mais les chercher. Il remarque les inconvénients de la propriété, qui rend les clercs désobéissants à leur évêque, soumis aux séculiers et moins propres au ministère de la parole. Il conclut en exhortant le pape à réprimer cet abus.

Dès la fin du dixième siècle, plusieurs chapitres de cathédrales et plusieurs abbayes de chanoines avoient repris la vie commune par les soins de leurs évêques, comme l'église du Puy, celle de Troyes et celle d'Apt, vers neuf cent quatre-vingt-dix; Mâcon en mil dix (1); Angoulême en mil vingt-sept; Auch en mil quarante; Maguelone en mil cinquante-quatre; l'abbaye de Dorat en neuf cent quatre-vingt-sept; Saint-Ambroise de Bourges en mil douze; Sancère en mil vingt-cinq; Epernay en mil trente-deux; Saint-Sauveur de Melun en mil quarante-sept. Mais ces réformes n'étoient que suivant la règle d'Aix-la-Chapelle. Depuis le concile de Rome, de l'an mil soixante-trois, on poussa la réforme des chanoines jusqu'à l'exclusion de toute propriété, les rendant en ce point conformes aux moines. Ceux qui embrassèrent cette réforme furent nommés chanoines religieux ou chanoines réguliers, et ce dernier nom leur est demeuré.

#### VII. Concile de Châlons.

Hugues, abbé de Clugny, vint à ce concile de Rome, et se plaignit de la violence de Drogon, évêque de Mâcon, qui, à la persuasion de ses domestiques, principalement de ses clercs, prétendoit établir sa juridiction sur le monastère de Clugny (2). Il y vint donc cette année mil soixante-trois, accompagné de gens armés, pour prêcher dans l'église de Saint-Mayeul, se disant autorisé par le jugement d'un concile. C'étoit apparemment celui d'Anse, tenu en mil vingt-cinq, qui avoit adjugé à Goslin, évêque de Mâcon, le droit d'ordonner les moines de Clugny. L'évêque Drogon prétendoit donc maintenir sa juridiction sur ce monastère, non comme un droit nouveau, mais comme une ancienne possession; toutefois il trouva une telle résistance, qu'il ne put entrer dans l'église.

Cette entreprise fut le sujet de la plainte que l'abbé Hugues forma devant le concile de Rome. Plusieurs en furent touchés, et témoignèrent s'intéresser pour la liberté d'un monastère si célèbre, et Pierre Damien, entre les autres, alla jusqu'à s'offrir à faire pour ce sujet le voyage de Clugny, dans un âge fort avancé. Ce n'est pas qu'il n'eût grande répugnance à quitter sa chère solitude de Fontavellane; mais l'abbé Hugues lui promit qu'il seroit de retour

(1) Sup. lib. XI, n. 30.  
(2) Opusc. XXIV. Sup. I.  
XXIV, n. 40, 41. Aug. Sermon.  
355, 356.

(3) Sup. lib. XLVI, n. 23.  
Conc. Aquisgr. c. 115, 120;  
to. 7, Conc. p. 1389.  
(4) C. 4. Act. IV, 31, 32.  
Luc. XII, 33.

(1) Moulinet. Refl. 1, tom. 9, Conc. p. 1177; to.  
p. 24. 9, p. 850. Sup. lib. LIX,  
(2) Bibl. Cluniac. p. 509; n. 7.

au premier d'août; et toutefois il ne put être en Italie qu'à la fin d'octobre. Il vint donc en France en qualité de légat du saint-siège, et assembla un concile à Châlons-sur-Saône, où il corrigea plusieurs abus par l'autorité des canons, et jugea la cause du monastère de Clugny, qui étoit le principal sujet de son voyage.

On lut en présence de tout le concile la charte de la fondation du monastère, faite par Guillaume, duc d'Aquitaine, en neuf cent dix, qui ne laisse aucun droit sur cette maison à aucun homme ni à aucune église, excepté au pape seul (1). On lut aussi les privilèges des papes pour la protection et la liberté perpétuelle de ce monastère. On demanda à tous les évêques s'ils consentoient à l'exécution de ces privilèges, et ils déclarèrent qu'ils l'ordonnoient, non-seulement par une acclamation commune, mais chacun par un suffrage particulier, même l'évêque de Mâcon comme les autres. Il avoit excommunié les moines de Clugny, mais sous condition, en cette forme: S'il y a dans ce monastère des personnes de ma juridiction qu'il me soit permis d'excommunier, je les excommunie. On prétendit toutefois qu'il avoit contrevenu aux privilèges des papes, qui défendoient, sous peine d'anathème, à quelque évêque que ce fût, de porter une sentence d'excommunication contre les moines de Clugny. Et quoique l'évêque de Mâcon soutint qu'il n'avoit point eu de connoissance de ces privilèges, le concile ne laissa pas de l'obliger à faire un serment sur les Evangiles, par lequel il disoit: Quand je vins à Clugny avec émotion, je ne le fis pas au mépris du saint-siège, ni du pape Alexandre, et je n'avois pas une entière connoissance des privilèges qui viennent d'être lus. Après lui quatre clercs de son église firent le même serment; mais le légat en dispensa deux autres, qui devoient aussi le faire. Aussitôt l'évêque de Mâcon se prosterna sur le pavé, demanda pardon, confessant qu'il avoit péché, et reçut une pénitence de sept jours, pendant lesquels il devoit jeûner au pain et à l'eau.

Le lendemain, à l'instante poursuite de ses clercs, il demanda qu'on lut aussi dans le concile le privilège accordé autrefois à son église par le pape Agapit. Mais on n'y trouva rien outre le droit commun de toutes les églises; et tous les évêques du concile jugèrent qu'il n'y avoit point eu de raison de le lire, parce qu'il ne dérogeoit en rien aux privilèges du monastère, lus le jour précédent. Ainsi la liberté de Clugny fut confirmée, et le différent entre l'évêque de Mâcon et l'abbé entièrement terminé.

#### VIII. Lettres d'Alexandre II.

La légation de Pierre Damien s'étendoit par toute la France, comme il paroît par la lettre

(1) Sup. lib. LIV, n. 45.

du pape Alexandre, adressée aux cinq archevêques Gervais de Reims, Richer de Sens, Barthélemy de Tours, Aymon de Bourges et Gosselin de Bordeaux (1). Le pape leur ordonne de recevoir Pierre comme lui-même, et d'obéir à ses jugements, sous peine d'encourir la disgrâce du saint-siège. Par une autre lettre à l'archevêque de Reims en particulier, il paroît que Hadéric, évêque d'Orléans, avoit été accusé de simonie au concile de Châlons, et pour couvrir son crime avoit trompé Pierre Damien par un faux serment. Ensuite il refusa d'obéir aux lettres par lesquelles le pape l'appeloit pour en rendre compte. C'est pourquoi le pape ordonna à l'archevêque de Sens de l'excommunier, et exhorta l'archevêque de Reims à l'aider dans cette affaire. Il le remercia en même temps d'avoir concouru à chasser du siège de Chartres un usurpateur intrus par simonie, et d'avoir conseillé au roi Philippe de mettre à sa place un digne sujet. Dans une autre lettre, il lui ordonne d'anathématiser Renauld (2), qui avoit envahi par simonie l'abbaye de Saint-Médard, et avoit été condamné en concile par Pierre Damien et par lui; ce qui montre, ou que Gervais assista au concile de Mâcon, ou que Pierre Damien en tint plusieurs pendant cette légation en France.

Vers le temps du concile de Rome, le pape Alexandre réunit les deux églises de Dioclée et d'Antibari en Epire. Dioclée étoit métropole depuis environ deux cents ans; mais ayant été ruinée, les archevêques s'étoient retirés à Antibari, ville forte, dans la même province (3). Pierre remplissoit alors ce siège, et ce fut à sa prière que le pape fit cette réunion. Il donne à l'archevêque autorité sur tous les monastères de Latins, de Grecs et de Slaves, car la province étoit mêlée de ces trois nations. Il lui accorde le pallium et le droit de faire porter la croix devant lui par toute la Dalmatie et l'Esclavonie. La bulle est datée du dix-huitième de mars, la seconde année du pontificat d'Alexandre, qui est l'an mil soixante-trois.

#### IX. Combat dans l'église à Goslar.

La même année, il arriva un grand scandale à Goslar, en Saxe, résidence ordinaire du roi. C'étoit une coutume établie depuis longtemps que, dans les assemblées d'évêques, l'abbé de Fulde étoit assis le plus proche de l'archevêque de Mayence; mais Hécilon, évêque d'Hildesheim, prétendoit que dans son diocèse, où étoit Goslar, personne ne devoit le précéder que l'archevêque (4). Il étoit animé, tant par ses richesses, plus grandes que

(1) Ep. 21, t. 9. Conc.  
p. 1131.

(2) Ep. 22.

(3) Ep. 4.

(4) Lamb. an. 1063.



celles de ses prédécesseurs, que par le basage du roi, pendant lequel on faisait tout impunément. La querelle commença dès le jour de Noël mil soixante-deux, comme on plaçoit les sièges des évêques pour les vêpres. Les valets de chambre des évêques d'Hildesheim et ceux de Vidérad, abbé de Fulde, en vinrent des injures aux coups de poing, et auroient tiré les épées si Othon, duc de Bavière, oncle du roi et protecteur de l'abbé, n'eût interposé son autorité.

Mais à la Pentecôte de l'année suivante, mil soixante-trois, au même lieu de Goslar, et à la même occasion de placer les sièges pour vêpres, la querelle se renouvela, non plus par hasard comme la première fois, mais de dessein prémédité; car l'évêque d'Hildesheim, piqué de l'affront qu'il avoit reçu, avoit caché derrière l'autel le comte Egbert avec des gentilshommes bien armés, qui, au bruit que firent les valets de chambre, accoururent aussitôt, poussèrent à coups de poing et de bâton les gens de l'abbé de Fulde, et, dans la première surprise, les chassèrent aisément du sanctuaire. Ceux-ci crièrent aux armes, et leurs camarades en ayant pris, vinrent en troupe se jeter dans l'église au milieu du chœur et du clergé qui chantoit, et frappèrent à grands coups d'épée.

Alors commença un combat furieux; l'église ne retentit plus que de cris menaçants ou de voix plaintives; on voyoit couler des ruisseaux de sang et massacrer des hommes jusque sur l'autel. L'évêque d'Hildesheim, s'étant saisi d'un lieu élevé, encourageoit les siens au combat, les exhortant à n'être point retenus par respect du lieu, puisqu'ils agissaient par son ordre. Le jeune roi, qui étoit présent, criait de son côté pour retenir le peuple, mais on ne l'écoutait pas. Enfin ses serviteurs lui conseillèrent de songer lui-même à la sûreté de sa personne, et à grand-peine put-il percer la foule pour se retirer dans son palais. Les gens de l'évêque, qui étoient venus préparés au combat, eurent l'avantage, et ceux de l'abbé qui avoient été surpris furent chassés de l'église, dont on ferma aussitôt les portes. Les gens de l'abbé de Fulde, s'étant rassurés et rassemblés, se rangèrent en bataille dans le parvis pour attaquer leurs ennemis au sortir de l'église, mais la nuit termina le combat.

Le lendemain, l'affaire fut examinée avec beaucoup de sévérité; mais le comte Egbert se justifia facilement par son crédit auprès du roi, dont il étoit cousin germain: tout le poids de l'accusation tomba sur l'abbé de Fulde. On soutenoit qu'il étoit la seule cause du désordre, qu'il étoit venu à dessein de troubler la cour, puisqu'il avoit amené une si grande suite, et des gens si bien armés. Sa profession même et le nom de moine, odieux en cette cour, lui nuisoit, et il eût été privé de son abbaye s'il ne se fût sauvé à force d'argent, aux dépens du

monastère, dont il épuisa les trésors en cette occasion. Cependant l'évêque d'Hildesheim excommunia tous ceux qui s'étoient déclarés contre lui, tant morts que vivants. L'abbé de Fulde, retourné chez lui, eut à soutenir une violente rébellion de ses moines, irrités depuis long-temps: elle alla si loin, que plusieurs sortirent en procession pour aller porter leurs plaintes au roi, et l'abbé ne les soumit que par la force du bras séculier.

#### X. Eglises d'Allemagne.

L'éducation du jeune roi Henri et le gouvernement de l'état étoient entre les mains des évêques, dont les plus distingués étoient Sigefroy, archevêque de Mayence, et Annon de Cologne (1). Ils joignirent à eux Adalbert de Brême, tant pour sa naissance et son âge que pour la dignité de son siège; mais, en peu de temps, il gagna tellement l'esprit du roi par son assiduité à lui parler, ses complaisances et ses flatteries, qu'il prit le dessus sur tous les autres prélats, et gouvernoit presque absolument le royaume. Il étoit secondé par le comte Vernher, jeune homme emporté. Eux deux dispoient de tout; c'étoit d'eux que l'on achetoit les évêchés, les abbayes et toutes les dignités ecclésiastiques et séculières: le mérite étoit inutile, si on ne leur faisoit de riches présents.

Ils étoient un peu plus retenus à l'égard des évêques et des ducs; mais, comme ils ne craignoient point les abbés, ils ne les épargnoient point, prétendant que le roi n'avoit pas moins de pouvoir sur eux que sur ses fermiers et ses receveurs. Ils commencèrent par distribuer à leurs partisans plusieurs terres des monastères mêmes, se les faisant donner par le roi, qui ne leur pouvoit rien refuser. L'archevêque de Brême en prit deux pour sa part, Loreisheim et Corbie en Saxe; et, pour détourner l'envie, il en fit donner deux à l'archevêque de Cologne, un à celui de Mayence, savoir, Selingstat, Altaha à Othon, duc de Bavière, et Kempten à Rodolphe, duc de Souabe.

#### XI. Concile de Mantoue.

L'antipape Cadaloüs se soutenoit toujours, et il avoit même attiré à son parti Godefroy, duc de Lorraine et de Toscane, qui d'abord lui avoit résisté vigoureusement, et l'avoit chassé de devant Rome. Pierre Damien, l'ayant appris, lui en écrivit une lettre très-forte, le pressant de reconnoître sa faute et de revenir à l'obéissance du pape Alexandre (2). Il écrivit aussi sur ce sujet au jeune roi Henri, se plaignant de ses ministres, qui sembloient tantôt reconnoître le vrai pape, tantôt prendre le

(1) Lamb.

(2) Sup. l. LX, n. 46; lib. vii, Ep. 10. Ibid. Ep. 3.

parti de l'antipape. En cette lettre, il parle ainsi des deux puissances, la royale et la sacerdotale: Comme elles sont unies en Jésus-Christ, elles ont aussi une alliance mutuelle dans le peuple chrétien; chacune a besoin de l'autre; le sacerdoce est protégé par la royauté, et la royauté appuyée sur la sainteté du sacerdoce. Le roi porte l'épée pour s'opposer aux ennemis de l'Eglise, le pontife veille et prie pour rendre Dieu propice au roi et au peuple. L'un doit terminer par la justice les affaires terrestres, l'autre doit nourrir les peuples affamés de la doctrine céleste; l'un est établi pour réprimer les méchants par l'autorité des lois, l'autre a reçu les clefs pour user ou de la sévérité des canons, ou de l'indulgence de l'Eglise. Pierre Damien écrivit aussi sur ce sujet à Annon, archevêque de Cologne, dont il connoissoit le crédit auprès du roi, le priant de procurer au plus tôt la tenue d'un concile universel pour réprimer l'insolence de Cadaloüs et finir le schisme (1).

On savoit, à la cour de Saxe, que les Romains étoient toujours mal contents de ce que le roi avoit voulu faire Cadaloüs pape sans les consulter, et ils sembloient disposés à se révolter pour ce sujet. C'est pourquoi la cour jugea à propos d'envoyer à Rome Annon, archevêque de Cologne. Il quitta donc les affaires d'Allemagne, entra en Lombardie, et, traversant la Toscane, se rendit promptement à Rome (2). Le pape le reçut humainement, et l'archevêque lui dit, avec douceur et modestie: Mon frère Alexandre, comment avez-vous reçu le pontificat sans l'ordre et le consentement du roi mon maître? car les rois sont depuis long-temps en possession incontestable de ce droit; et, commençant par les patrices et les empereurs, il nomma ceux par l'ordre et le consentement desquels plusieurs papes étoient entrés dans le saint-siège; mais l'archidiacre Hildebrand, et les évêques cardinaux dirent à l'archevêque de Cologne: Soyez fermement persuadé que, selon les canons, les rois n'ont aucun droit à l'élection des papes, et ils rapportèrent plusieurs décrets des pères, entre autres celui de Nicolas II, souscrit de cent treize évêques (3). Enfin, après plusieurs contestations, l'archevêque de Cologne demeura si bien convaincu, disent les Romains, qu'il n'avoit rien de raisonnable à leur opposer; mais il pria le pape de vouloir bien célébrer un concile en Lombardie pour y montrer la justice de son élection. Le pape prétendoit que cette proposition étoit nouvelle et contraire à sa dignité: toutefois, considérant le malheur du temps, il convoqua le concile de Mantoue.

Il voulut que Pierre Damien y assistât (4), et, pour cet effet, il lui ordonna de venir à Rome; mais Pierre, déjà vieux, et attaché à

son désert de Fontavellane, s'en excusa, et promit seulement d'aller à Mantoue. Le temps marqué étant venu, le pape Alexandre s'y rendit avec les évêques et les cardinaux: tous les évêques de Lombardie s'y trouvèrent, hors Cadaloüs, quoique l'archevêque de Cologne lui eût ordonné d'y venir. En ce concile, le pape Alexandre se purga par serment de la simonie dont il étoit accusé, et prouva, par de si bonnes raisons, la validité de son élection, qu'il se réconcilia les évêques de Lombardie, qui lui avoient été opposés (1): au contraire, Cadaloüs fut condamné tout d'une voix comme simoniaque.

Il ne se rendit pas néanmoins; mais, après que l'archevêque de Cologne fut parti, il vint à Rome une seconde fois en cachette, et, ayant gagné les capitaines et distribué de l'argent aux soldats, il entra de nuit dans la cité Léonine, et s'empara de l'église de Saint-Pierre (2). Le matin, le bruit s'en étant répandu dans Rome, le peuple accourut en foule à Saint-Pierre: ce qui épouvanta tellement les soldats qui étoient venus avec Cadaloüs, qu'ils l'abandonnèrent tous et se cachèrent dans des caves et d'autres lieux. Alors Cencius, fils du préfet, méchant homme, vint au secours de Cadaloüs, le reçut dans le château Saint-Ange, et lui promit par serment de le défendre. Il y demeura deux ans assiégé par les serviteurs du pape Alexandre, et n'en sortit qu'en se rachetant de Cencius moyennant trois cents livres d'argent. Il se retira, lui troisième, en cachette, parmi les pèlerins, pauvre et dépouillé de tout, et arriva au mont Bardone, puis au bourg de Barete. Durant le peu de temps qu'il survécut, il continua toujours de se porter pour pape légitime sous le nom d'Honorius II, et de traiter Alexandre d'antipape, faisant des ordinations et envoyant ses décrets et ses lettres aux églises (3).

Hugues le blanc, qui avoit été fait cardinal par Léon IX, homme séditionnaire et double, s'étoit attaché à Cadaloüs, et avoit souffert beaucoup de maux sous lui; enfin il demanda pardon au pape Alexandre et l'obtint après une satisfaction convenable. Mais Henri, archevêque de Ravenne, persista au moins quelque temps dans le schisme; et étant excommunié, loin de demander l'absolution, il excommunia les autres (4).

#### XII. Pèlerinage à Jérusalem.

Pendant l'automne de l'année mil soixante-quatre, une grande troupe de pèlerins partis d'Allemagne pour aller à Jérusalem, ayant à leur tête Sigefroy, archevêque de Mayence, Gunther, évêque de Bamberg, Othon de Ratisbonne, Guillaume d'Utrecht et plusieurs autres

(1) Lib. III, Ep. 6.

(2) Lamb. an. 1064. Gesta Pontif. ap. Baron. an. 1064.

(3) Sup. liv. LX, n. 30.

(4) Petr. l. I, Ep. 16.

(1) Gesta Pontif. Sigib. an. 1067.

(2) Lamb. Gesta Pontif.

(3) Lamb.

(4) Gesta Pontif. 24, q. 1, Audiv.



personnages considérables; toute la troupe étoit d'environ sept mille hommes. Etant arrivés à Constantinople, ils saluèrent l'empereur Constantin Ducas, qui régnoit depuis quatre ans : ils virent Sainte-Sophie et baisèrent une infinité de reliquaires. Mais, ayant passé la Lycie, et étant entrés sur les terres des musulmans, ils furent attaqués par des voleurs arabes (1). Leurs richesses, qu'ils affectoient de montrer dans leurs habits et dans leurs équipages, leur attirèrent ce malheur. Car les habitants, tant des villes que de la campagne, s'amassoient à grandes troupes pour voir ces étrangers, et de l'admiration ils passaient au désir de profiter de leurs dépouilles.

Celui qui s'attiroit le plus de spectateurs étoit Gunther, évêque de Bamberg. Il étoit dans la fleur de son âge, de si belle taille et de si bonne mine, qu'on s'estimoit heureux de l'avoir vu. Quelquefois, dans les logements, la foule du peuple étoit si grande, que les autres évêques l'obligeoient à se montrer au dehors pour les délivrer de cette importunité. Il étoit très-riche, ayant un très-grand patrimoine, outre le revenu de son évêché. Mais il avoit des qualités bien plus estimables, des mœurs très-pures, beaucoup de modestie et d'humilité; il étoit éloquent, de bon conseil et bien instruit des sciences divines et humaines.

Les pèlerins furent donc attaqués le vendredi-saint, vingt-cinquième de mars de l'année mil soixante-cinq, par des Arabes, qui, avertis de leur venue, s'étoient assemblés de toutes parts en armes pour les piller. Les pèlerins, qui avoient aussi des armes, voulurent d'abord se défendre; mais au premier choc ils furent renversés, chargés de blessures et dépouillés de tout ce qu'ils avoient. Guillaume, évêque d'Utrecht, demeura demi-mort, nu et estropié d'un bras. Les autres chrétiens se défendoient à coups de pierres, que le lieu fournissoit abondamment, songeant moins à se sauver qu'à différer leur mort. Toutefois, ils se retiroient peu à peu à un village qu'ils gagnèrent enfin; et les évêques occupèrent une maison entourée d'une muraille très-basse et très-foible. Les pèlerins se défendirent si bien dans ce village, qu'ils arrachèrent aux ennemis leurs boucliers et leurs épées, et faisoient même des sorties sur eux : ce qui fit prendre aux Arabes la résolution de les assiéger en forme, et de les prendre par famine, les harcelant toutefois continuellement, ce qui leur étoit facile, étant environ douze mille.

Les chrétiens soutinrent leurs attaques le vendredi et le samedi-saint, et le jour de Pâques jusqu'à neuf heures du matin, sans avoir un moment de relâche pour prendre du repos, car pour la nourriture ils n'y pensoient pas, ayant la mort devant les yeux, outre qu'ils

manquoient de vivres. Comme leurs forces étoient épuisées, un des prêtres qui étoient entre eux s'écria qu'ils avoient tort de tenter Dieu et de se confier en leurs armes; que, puisqu'il avoit permis qu'ils fussent réduits à cette extrémité, il falloit se rendre, d'autant plus que les Arabes n'en vouloient pas à leur vie, mais à leur argent. Ce conseil fut approuvé, et aussitôt ils demandèrent par interprète à capituler.

Le chef des Arabes s'avança avec dix-sept des principaux, et entra dans l'enclos qui servoit de camp aux chrétiens, laissant à la porte son fils pour empêcher les autres d'y entrer. Quand il fut monté à la chambre où l'archevêque de Mayence et l'évêque de Bamberg étoient enfermés, l'évêque le pria de prendre tout ce qu'ils avoient et les laisser aller. Le barbare, fier de sa victoire et irrité de leur résistance, dit que ce n'étoit pas à eux à lui faire la loi, et qu'après leur avoir tout ôté il prétendait encore manger leur chair et boire leur sang; et aussitôt, dénouant son turban, il le mit autour du cou de l'évêque. Le prélat, qui étoit grave, quoique jeune et vigoureux, ne put souffrir cette indignité, et lui donna un si grand coup de poing dans le visage, qu'il le jeta sur le carreau, criant qu'il falloit commencer par le punir de son impiété d'avoir mis sa main profane sur un prêtre de Jésus-Christ. Les autres chrétiens vinrent au secours, prirent ce chef et ceux qui l'avoient accompagné, et leur lièrent les mains derrière le dos si serrées que le sang sortoit par les ongles. Le combat recommença avec plus de violence que devant; mais les chrétiens, pour arrêter l'effort des Arabes, leur présentèrent leurs chefs liés, avec un homme l'épée à la main, prêt à leur couper la tête.

En cette extrémité, les chrétiens apprirent qu'il leur venoit du secours; car quelques-uns d'entre eux s'étoient sauvés à Ramla après le premier combat du vendredi, et, sur leur avis, le gouverneur de la place vint avec des troupes nombreuses pour délivrer les chrétiens. Ils furent extrêmement surpris que des infidèles les secourussent contre d'autres infidèles; mais c'étoient apparemment des Turcs qui, depuis peu, s'étoient rendus maîtres du pays. Sitôt que les Arabes apprirent qu'ils marchaient contre eux, ils quittèrent les chrétiens, et ne songèrent qu'à se sauver eux-mêmes en fuyant chacun de leur côté. Le gouverneur de Ramla arriva, et, s'étant fait représenter les Arabes prisonniers, il fit aux chrétiens de grands remerciements d'avoir si bien combattu contre ces voleurs qui ravageoient impunément le pays depuis plusieurs années, et les fit garder pour les mener au roi, son maître; ensuite, ayant reçu des chrétiens l'argent dont ils étoient convenus, il les mena chez lui, et leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à Jérusalem.

Ils y furent reçus par le patriarche Sophro-

ne, qui étoit un vieillard vénérable (1), et conduits en procession à l'église du Saint-Sépulchre, au bruit des cymbales et avec un grand luminaire, accompagnés des Syriens et des Latins. On les mena à tous les autres lieux saints de la ville; ils virent avec douleur les églises que le calife Fatimite Haquem avoit ruinées, et ils donnèrent des sommes considérables pour les établir (2). Ils auroient bien voulu voir le reste de la terre sainte et se baigner dans le Jourdain, mais les voleurs arabes tenoient tous les chemins, et ne permettoient pas de s'éloigner de Jérusalem. Les pèlerins s'embarquèrent donc sur une flotte de vaisseaux génois qui étoient arrivés au printemps, et qui, après avoir débité leurs marchandises dans les villes maritimes, avoient aussi visité les saints lieux. Ils abordèrent à Brindes, s'arrêtèrent à Rome pour visiter les églises, puis retournèrent chacun chez eux.

Quelques-uns passèrent par la Hongrie, entre autres Gunther, évêque de Bamberg, qui y mourut la même année mil soixante-cinq, et Altman, chapelain de l'empereur, qui y reçut la nouvelle de son élection à l'évêché de Passau. Altman étoit né en Saxe, de parents nobles, et, après avoir étudié les arts libéraux, la philosophie et la théologie, il fut chanoine de l'église de Paderborn, et choisi pour en gouverner les écoles, comme il fit pendant plusieurs années. Sa réputation l'ayant fait connoître à la cour, il fut prévôt du chapitre d'Aix-la-Chapelle, et servit dans le palais près de l'empereur Henri le noir; après la mort de ce prince, il ne servit pas moins utilement l'impératrice Agnès, sa veuve, dans les troubles qui agitèrent l'Allemagne (3). Depuis qu'il fut parti pour le pèlerinage de la terre sainte, Egelbert, évêque de Passau, mourut, et l'impératrice Agnès, du consentement des grands, nomma Altman pour lui succéder: le clergé et le peuple y applaudirent, et ce choix fut généralement approuvé. On envoya donc au devant de lui, jusqu'en Hongrie, des personnes considérables lui porter l'anneau et le bâton pastoral, et, peu de temps après, il fut sacré par Gébehard, archevêque de Saltzbourg, son ancien ami.

#### XIII. Commencement des Turcs Seljoukides.

Les Turcs qui s'étoient rendus puissants en Orient depuis quelques années étoient les Seljoukides, ainsi nommés de Seljouc, fils de Decac, le premier de cette famille qui se fit musulman. Michel, fils de Seljouc, laissa quatre fils, dont le plus fameux fut Togrulbec, nommé par les Grecs Tagrolipes: son nom musulman étoit Mahomet Aboulalib. Celui-ci conqui-

tout le Corosan, et fut appelé à Bagdad par le quarante-septième calife, nommé Cain Biamrilla, pour le délivrer d'un autre Turc, nommé Basasiri, qui, après avoir été esclave du prince persan qui commandoit dans le pays, s'y étoit rendu le plus puissant (1). Togrulbec vint donc à Bagdad l'an quatre cent quarante-sept de l'hégire, mil cinquante-cinq de J.-C., et s'en rendit le maître du consentement du calife qui épousa sa sœur, et lui donna le titre et les ornements de sultan avec le surnom de Rocnaddin, c'est-à-dire colonne de la loi; car, depuis plus de cent ans, comme je l'ai dit en son lieu (2), ces califes de Bagdad n'étoient que de vains fantômes, reconnus pour chefs de la religion dans leur obéissance, mais sans aucun pouvoir sur le temporel. Je dis dans leur obéissance, car le schisme continuoît toujours entre les musulmans, dont une grande partie reconnoissoit le calife Fatimite résidant au Caire, et celui qui y régnoit alors se nommoit Almonstanser-Billa.

Togrulbec mourut l'an quatre cent cinquante-cinq de l'hégire, mil soixante-trois de J.-C.; c'étoit un grand prince, et qui s'étoit rendu terrible même aux rois. Il eut pour successeur son neveu, Mahomet, surnommé Olub-Arselan, fils de son frère Jaferberg. Il régna neuf ans, et étendit ses conquêtes en Syrie. Cette famille continua de prospérer, et forma le plus grand empire que l'on eût vu depuis l'origine des musulmans.

#### XIV. Hérésie des incestueux.

En Italie, il s'éleva une dispute dont Pierre Damien raconte ainsi l'origine, écrivant à Jean, évêque de Césène, et à l'archidiacre de Ravenne: J'ai été, dit-il, à Ravenne depuis peu, comme vous savez, et j'ai trouvé troublée par une erreur dangereuse. Il y avoit une grande dispute sur les degrés de parenté, et les savants de la ville, étant assemblés, avoient répondu, aux Florentins qui les consultoient, que la septième génération marquée par les canons devoit s'entendre ainsi; qu'après avoir compté quatre degrés d'un côté et trois d'un autre, on pouvoit contracter un mariage légitime. Pour établir cette mauvaise proposition, ils alléguoient ce passage des instituts de Justinien (3): On ne peut épouser la petite-fille de son frère ou de sa sœur, quoiqu'elle soit au quatrième degré; sur quoi ils raisonnaient ainsi: Si la petite-fille de mon frère est à mon égard au quatrième degré, il s'ensuit que mon fils est pour elle au cinquième, mon petit-fils au sixième, et mon arrière-petit-fils au septième. Je leur répondis sur-le-champ comme je pus, et j'écrasai, pour ainsi dire,

(1) Lamb. ann. 1064. LX, n. 39. Lambert. an. Sigeb. an. 1065. Sup. lib. 1065.

(1) Ingulf. p. 904.

(2) Sup. lib. LVIII, n. 28.

(3) Vita ap. Tennagel. p.

36. Lamb. an. 1063, p. 174. Berthold. 1064.

(1) Elmac. lib. III, c. 7, p. 267. Bibl. Orient. p. 800, p. 1027. Ced. p. 769, A. Elmac. p. 271.

(2) Sup. I. LV, n. 13.

(3) Inst. lib. I, tit. 10, de Nupt. § 3.



cette nouvelle hérésie par l'autorité des canons; mais, puisque vous voulez que je rédige par écrit ce que je dis alors, afin qu'il soit utile à tous ceux qui sont dans cette erreur, je vous obéirai en ceci comme en tout le reste.

Pierre Damien, entrant en preuve, met d'abord pour principe, que l'on appelle parents ceux que les lois séculières reconnoissent pour tels et admettent aux successions, et allègue sur ce point une fausse décrétale du pape Caliste. D'où il conclut que, puisque l'on admet à la succession ceux qui sont au septième degré, on ne doit pas leur permettre de se marier ensemble. Il allègue l'arbre généalogique que l'on inséroit dans les canons, et où l'on mettoit six degrés de chaque côté; ce qui seroit inutile, si pour faire sept degrés il suffisoit d'en compter quatre d'un côté et trois de l'autre. Il cite un concile de Meaux, qui ne se trouve que dans les citations de Burchard et des autres compilateurs, et qui porte expressément que l'on doit observer la parenté jusqu'à la septième génération (1).

Quant à l'objection des jurisconsultes, Pierre Damien soutient que la manière de compter les degrés de parenté selon les lois civiles est différente de celle des canons, qui mettent en même degré tous ceux qui sont également distants de la souche commune, en quelque nombre qu'ils soient; au lieu que les lois comptent autant de degrés qu'il y a de personnes engendrées, remontant toujours à la souche commune. Il prétend établir la supputation canonique sur la manière de compter les générations dans l'Écriture; mais il montre fort bien la différence de l'une et de l'autre par l'autorité de saint Grégoire, qui lui étoit objectée. Car saint Grégoire déclare nuls les mariages des cousins germains (2); et toutefois il permet aux Anglois les mariages au quatrième degré: il ne s'accorde donc pas avec les lois civiles, qui mettent au quatrième degré les cousins germains. Quand les personnes qui veulent se marier sont en degrés inégaux, comme l'une au sixième, l'autre au septième, Pierre Damien croit que le degré le plus proche doit l'emporter, et empêcher le mariage (3). Ce qu'il remet toutefois à la décision du saint-siège.

Le pape Alexandre II fut bientôt informé de cette dispute, et fit examiner la question dans un concile tenu à Rome au palais de Latran, auquel, outre les évêques et les clercs, il appela des juges de diverses provinces (4). Après avoir long temps examiné les lois et les canons, on trouva que leur différence étoit de compter les degrés de parenté venoit de leurs différents objets. Les lois n'ont fait mention de ces degrés qu'à cause des successions, les canons à cause des mariages. Ainsi, parce que la succession passe d'une

personne à une autre, l'empereur a manqué un degré en chaque personne; mais parce qu'il faut deux personnes pour contracter mariage, les canons ont mis deux personnes en un degré (1). Justinien n'a point déterminé jusqu'où s'étend la parenté, marquant que l'on peut compter plus de degrés que les six qu'il a spécifiés; mais les canons ne comptent plus de parenté après la septième génération. L'une et l'autre supputation revient au même, parce que deux degrés des lois font un degré des canons: en sorte que les frères, qui selon les lois sont au second degré, selon les canons sont au premier: les cousins germains selon les lois au quatrième, selon les canons au second, et ainsi du reste.

Tout ceci est rapporté dans la décrétale que le pape écrivit sur ce sujet, adressée aux évêques, aux clercs et aux juges d'Italie; où, pour confirmer la différente manière de compter les degrés selon les lois et selon les canons, il rapporte l'autorité de saint Grégoire dans sa lettre à saint Augustin d'Angleterre (2). Et comme quelques-uns vouloient se prévaloir de cette lettre pour dire que saint Grégoire avoit permis les mariages au troisième ou au quatrième degré, le pape Alexandre cite la lettre à Félix et Messine, où il est marqué que c'est une indulgence pour les Anglois nouveaux chrétiens; mais cette lettre est faussement attribuée à saint Grégoire. Au reste, le pape Alexandre, tant dans cette lettre que dans une autre écrite sur ce sujet au clergé de Naples en particulier, emploie les mêmes preuves que Pierre Damien avoit employées dans son traité; en sorte, qu'il paroît avoir été principalement consulté sur cette question (3). La décision du concile de Rome et la conclusion de la décrétale est, que l'on doit compter les degrés de parenté suivant l'ancienne coutume de l'Église, avec défense, sous peine d'anathème, de les compter autrement dans la célébration des mariages.

On nomma cette erreur, touchant les mariages, l'hérésie des incestueux; et pour la condamner le pape tint deux conciles la même année, que l'on croit être mil soixante-cinq. C'est Pierre Damien qui marque ces deux conciles, et le peu d'effet qui suivit (4). A-t-on vu, dit-il, un seul homme, de tant de milliers, qui ait rompu cette conjonction abominable, ou qui ait cessé d'entrer dans l'Église pour ne se pas rendre plus criminel? Quelqu'un s'est-il retiré de leur familiarité? Tous sont donc compris sous l'excommunication du saint-siège. En effet, quiconque épouse une femme noble, belle ou riche, principalement s'il en a des enfants, aime mieux renoncer à Dieu qu'à un mariage si avantageux. Au contraire, celui à qui sa femme est à charge fait une fausse généalogie, dont il cite pour témoins des morts, et fait casser son mariage sous prétexte de parenté.

(1) C. 1, 4. Burch. vii, c. 16. Yvo. part. ix, c. 51, art. 85, q. 2, c. 1, 6.  
(2) C. 7, lib. xii, Epist. 31.  
(3) Sup. lib. xxxvi, n. 38, c. 9.  
(4) N. 35, q. 5, c. 2, to. 9, Conc. p. 1140 et 1181.

(1) Instit. lib. iv, tit. 6, de Grad. cogn. § 7.  
(2) Epist. 38. Greg. lib. xii, Epist. 31. Interr. 5, 6.  
(3) Lib. xii, Epist. 33, 27.  
(4) Opusc. xii, c. 29.

## XV. Abus des excommunications.

Ce mépris des excommunications venoit de ce qu'elles étoient trop fréquentes; et c'est de quoi Pierre Damien se plaignoit ainsi dans une lettre au pape Alexandre (1): Presque dans toutes les décrétales on prononce la peine d'anathème contre ceux qui y désobéissent; ce qui cause une perte infinie pour les âmes, en donnant une occasion très-facile de tomber dans la mort éternelle, avant que l'on se soit aperçu d'avoir commis même une faute légère. Ainsi, c'est tendre des pièges à ceux qui croient marcher en sûreté. Ce n'est pas comme dans les tribunaux séculiers, l'on y prive les coupables de la liberté, on confisque leurs biens, ou on impose une amende: ici pour la moindre faute on est séparé de Dieu même. C'est traiter tous les péchés d'égaux, comme les stoïciens Saint Grégoire et les anciens papes n'en ont pas usé ainsi; et ils n'ont guère prononcé d'anathème qu'en matière de foi. C'est pourquoi faites ôter, s'il vous plaît, cette clause des décrétales, et mettez-y une amende pécuniaire, ou quelque autre peine contre les transgresseurs. Il est remarquable que Pierre Damien crut que le pape avoit droit d'imposer des peines pécuniaires.

## XVI. Impunité des évêques.

Dans la même lettre, il se plaint d'un autre abus; c'est que les évêques prétendoient qu'il n'étoit point permis à leurs inférieurs de les accuser. Quelle est dit-il, cette arrogance et ce faste, qu'un évêque puisse vivre bien ou mal à sa fantaisie, et qu'il ne puisse souffrir que ses inférieurs lui reprochent ses excès? vu principalement qu'ils ne s'adressent pas aux tribunaux séculiers, où ces maux pourroient tourner en dérision, mais aux tribunaux ecclésiastiques, où on y remédie avec la gravité épiscopale. Il est raisonnable que l'évêque attaqué rende raison de son innocence, ou s'avoue humblement coupable. Saint Pierre ne trouva point mauvais qu'on lui demandât pourquoi il étoit entré chez le centenier Corneille, et rendit humblement compte de sa conduite (2). Il souffrit de même la réprimande que saint Paul lui fit en face. Que si l'évêque qui pèche dans l'Église ne veut pas y être jugé, qui voudra désormais se soumettre aux lois de l'Église? S'il n'est pas permis aux enfants de votre Église d'ouvrir la bouche contre vous, ira-t-on chercher des témoins au dehors, qui n'ayant point vécu avec vous ne savent point vos actions? Qu'on bannisse donc de l'Église cette pernicieuse coutume; qu'on donne accès aux justes plaintes, qu'une Église opprimée par son évêque porte plainte à son supérieur, afin que l'arrogance des prélats soit réprimée par la crainte du jugement des conciles.

(1) Lib. i, Epist. 12.

(2) Act. xi, 3. Gal.

## XVII. Martyrs chez les Slaves.

Le christianisme avoit fait de grands progrès chez les Slaves, qui habitoient au delà de l'Elbe, dans la partie septentrionale de la Saxe; leur prince, Gothescalc, en avoit converti une grande partie; mais l'an mil soixante-cinq il fut tué par les païens qu'il vouloit encore convertir (1). Il souffrit le martyre le septième de juin, dans la ville nommée alors Léontia, et depuis Lenzin ou Lentz. Avec lui souffrit le prêtre Ippon, qui fut tué sur l'autel; et plusieurs autres, tant laïques que clercs, souffrirent divers supplices pour Jésus-Christ. Le moine Ansuer et plusieurs autres furent lapidés à Racisbourg le quinzième de juillet. Et, comme Ansuer craignoit que le courage ne manquât à ses compagnons, il pria les païens de les lapider avant lui, et, s'étant mis à genoux, pria pour ses persécuteurs.

On gardoit cependant à Méclembourg Jean, évêque écossois, qui étoit venu en Saxe huit ans auparavant, en mil cinquante-sept, et y avoit été reçu humainement par l'archevêque Adalbert (2). Ce prélat l'envoya peu après chez les Slaves, près le prince Gothescalc; et, dans le séjour qu'il y fit, il baptisa plusieurs milliers de païens. L'évêque Jean, qui étoit un vénérable vieillard, fut premièrement frappé à coups de bâton, puis mené par dérision dans toutes les villes des Slaves; et, comme il demuroit ferme à confesser Jésus-Christ, on lui coupa les pieds et les mains, et enfin la tête. On jeta son corps dans la rue, les païens portèrent sa tête au bout d'une pique en signe de victoire, et l'immolèrent à leur dieu Rédigast. Cela se passa le dixième de novembre à Rêthre, métropole des Slaves.

La veuve du prince Gothescalc, fille du roi de Danemarck, ayant été trouvée à Méclembourg avec d'autres femmes, fut long-temps battue toute nue. Les païens ravagèrent par le fer et par le feu toute la province de Hambourg, ruinèrent la ville de fond en comble, et tronquèrent les croix en dérision du sauveur. Ils détruisirent de même Slesvic, ville très-riche et très-peuplée. On disoit que l'auteur de cette persécution étoit Plusson, qui avoit épousé la sœur de Gothescalc, et qui, étant retourné chez lui, fut aussi tué. Enfin les Slaves, par une conspiration générale, retournèrent au paganisme, et tuèrent tous ceux qui demeurèrent chrétiens. C'est la troisième apostasie de cette nation, car elle fut convertie à la foi, premièrement par Charlemagne, ensuite par Othon, la troisième fois par Gothescalc.

## XVIII. Fin de saint Edouard.

En Angleterre, le bâtiment de l'église

(1) Adam. lib. iv, c. 11, etc. Sup. lib. lx, n. 57. Boll. 7 jun. to. 20, p. 40.  
(2) Chr. MS. ap. Mabill. Sæc. 6, p. 155.



de Westminster étant achevé en mil soixante-cinq, le roi Edouard en remit la dédicace au jour des Innocents, pour la faire plus solennellement, à l'occasion de la cour plénière qu'il devait tenir, selon la coutume, aux fêtes de Noël. Il étoit persuadé que sa mort approchoit, suivant la révélation que lui avoient rapportée deux pèlerins de la part de saint Jean l'évangéliste, auquel il avoit une singulière dévotion. La nuit même de Noël, la fièvre le prit, mais il le dissimula, et ne laissa pas de se mettre à table au festin solennel avec les évêques et les seigneurs. Le jour des Innocents étant venu, il fit faire la dédicace avec toute la magnificence possible, mettant en cette église quantité de reliques qui lui venoient du roi Alfred et de Charlemagne (1). Il fit aussi lire en cette solennité une charte, où, en conséquence des bulles des papes Léon et Nicolas, il confirme les biens et les privilèges de ce monastère, même l'exemption de la juridiction épiscopale; et cela du consentement des évêques et des seigneurs, y ajoutant le droit d'asile. Cette charte fut souscrite par le roi, la reine son épouse, Stigand, archevêque de Cantorbéry; Eldred, archevêque d'York, et dix autres évêques, par cinq abbés et plusieurs seigneurs, dont le premier est le duc Harold, successeur d'Edouard. La date est de ce jour vingt-huitième de décembre mil soixante-six, mais c'est en commençant l'année à Noël, comme on faisoit aussi en Allemagne.

La maladie du roi augmentant toujours, il déclara qu'il avoit vécu avec la reine comme s'il eût été son frère, et la recommanda au duc Harold, dont elle étoit sœur. Il prit soin aussi de ceux qui l'avoient suivi de Normandie, et ordonna sa sépulture dans la nouvelle église de Westminster, défendant de céler sa mort, afin de ne pas retarder les prières pour son âme. Enfin il mourut le quatrième de janvier mil soixante-six, indiction quatrième, après avoir régné vingt-trois ans six mois et vingt-sept jours. En lui finit la race des rois anglois, six cent vingt ans après l'entrée de la nation en la Grande-Bretagne, qui fut l'an quatre cent quarante-six. On raconte plusieurs miracles du roi Edouard pendant la vie et après sa mort; et il fut canonisé environ soixante ans après. L'Eglise honore sa mémoire le cinquième de janvier, sous le nom de saint Edouard le confesseur, pour le distinguer du martyr (2).

#### XIX. Guillaume de Normandie, roi d'Angleterre.

Aussitôt après sa mort, le duc Harold, son beau-frère, se fit couronner roi d'Angleterre par Stigand, archevêque de Cantorbéry, et il

(1) Vita c. 9, ap. Boll. Cad. in Angl. Script. to. p. 398. Charta 1, to. 9, Conc. p. 1289, c. 3. (2) Sup. liv. XXXIV, n. 14; XXXVI, n. 1. Martyr. R. 5 janu.

réigna neuf mois; mais saint Edouard avoit institué héritier Guillaume, duc de Normandie, son cousin germain, en reconnaissance des bons traitements qu'il avoit reçus de son père et de lui pendant son exil; et Harold lui avoit juré fidélité (1). Ce prince donc, résolu de soutenir son droit, envoya à Rome pour se rendre favorable le pape Alexandre, de qui il reçut un étendard comme une marque de la protection de saint Pierre. Ensuite il passa en Angleterre, gagna contre Harold la bataille de Hastings, le quatorzième d'octobre mil soixante-six; et, le jour de Noël suivant, il fut couronné à Westminster, par Aldred, archevêque d'York; car il ne voulut pas l'être par Stigand de Cantorbéry, qui avoit été déposé et excommunié par le pape (2).

Pour rendre grâce à Dieu de cette victoire, et en éterniser le souvenir, le roi Guillaume fonda un monastère au lieu même où il avoit gagné la bataille contre Harold. Il fut dédié en l'honneur de saint Martin et nommé Saint-Martin le bel, en latin *de Bello*. Le roi y donna de grands biens, et y mit des moines, tirés de Marmoutier, près de Tours. Car ce monastère étoit un des mieux réglés et des plus fameux de France, depuis que saint Mayeul de Clugny y avoit rétabli l'observance régulière. L'abbé de Marmoutier étoit alors Barthélemy, qui gouverna ce monastère pendant vingt ans, depuis mil soixante-quatre jusqu'en mil quatre-vingt-quatre, et mourut en odeur de sainteté (3). Il eut beaucoup à souffrir de Geoffroy le barbu, comte d'Anjou et de Touraine, qui vouloit l'obliger à prendre de lui l'investiture de l'abbaye. On lui demanda de ses moines pour réformer plusieurs monastères, tant en France qu'en Angleterre.

Le roi Guillaume étoit fils bâtard de Robert II, duc de Normandie, à qui il succéda; mais ses vertus couvrirent le vice de sa naissance. Sa postérité a toujours régné depuis en Angleterre, où il porta les mœurs et la langue françoise. Car les Normands, depuis leur établissement en France, c'est-à-dire pendant cent cinquante ans, étoient devenus tous François. Ce règne, qui dura vingt-un an, fut un renouvellement pour l'Angleterre, dont l'histoire est beaucoup mieux connue depuis, et dont les rois, pendant le siècle suivant, furent les plus puissants de la chrétienté. Les lettres y furent cultivées et la religion y prit un nouveau lustre (4).

Entre les hommes distingués par leur savoir et leur piété, Guillaume, n'étant encore que duc de Normandie, avoit pris en affection le moine Lanfranc, dont j'ai déjà parlé; il l'avoit admis à sa familiarité intime, et lui communi-

(1) Gesta Guill. p. 196. Sup. I. LVII, n. 35. Acta SS. (2) Sup. I. LX, n. 54. Ben. Sæc. 6, par. 2, p. 384. (3) Odeur. I. IV, init. Monast. Angl. t. 1, p. 310. (4) Gesta, p. 194.

quoit ses plus secrètes pensées. Enfin il le tira de l'abbaye du Bec pour le faire abbé du nouveau monastère de Saint-Etienne, qu'il venoit de fonder à Caen (1). La cause de cette fondation fut que le duc Guillaume avoit épousé Mathilde, fille du comte de Flandres, quoiqu'elle fût sa parente. Lanfranc en reprenoit le duc, et le pape mit pour ce sujet toute la Normandie en interdit. Lanfranc alla à Rome, et fit entendre au pape Nicolas II l'inconvénient de cette censure, parce que le duc ne pourroit se résoudre à quitter la princesse qu'il avoit épousée, tant par l'affection qu'il lui portoit, que par la crainte de s'attirer une guerre de la part du comte de Flandres. Le pape, touché de ces raisons, accorda dispense pour la validité de ce mariage, à condition que le duc et la duchesse fonderoient chacun un monastère.

Ce fut donc en exécution de cet ordre du pape que le duc Guillaume fonda deux monastères à Caen, l'un d'hommes pour lui en l'honneur de saint Etienne, l'autre de femmes pour la duchesse, son épouse, en l'honneur de la sainte trinité. L'un et l'autre subsistent encore. Celui de Saint-Etienne fut fondé en mil soixante-quatre, et Lanfranc, à la prière du duc et des seigneurs, en fut le premier abbé. Il y attira un grand nombre de bons sujets, et y établit une observance très-exacte. Mais le plus célèbre de ses disciples fut Guillaume, fils de Rabord, évêque de Sées, qui fut le second abbé de Saint-Etienne de Caen, et depuis archevêque de Rouen.

#### XX. Ecrit de Lanfranc contre Bérenger.

Pendant que Lanfranc étoit abbé de Saint-Etienne, il écrivit son livre de l'eucharistie contre Bérenger, adressé à lui-même, en forme de lettres, qui commence ainsi (2): Si Dieu vous inspiroit de vouloir bien conférer avec moi en quelque lieu convenable, ce seroit un grand bien peut-être pour vous, et certainement pour ceux que vous séduisez. Car il en arriveroit, ou que vous céderiez à l'autorité de toute l'Eglise, ou que si vous demeuriez dans votre opiniâtreté, ils se rendroient aux vérités qu'on leur feroit entendre, et que l'Eglise n'eût point d'enseigner. Mais vous avez pris le parti de soutenir en cachette votre erreur devant les ignorants, et de confesser la foi orthodoxe dans les conciles, non par l'amour de la vérité, mais par la crainte de la mort. C'est pourquoi vous me fuyez, et vous fuyez les personnes pieuses qui peuvent juger de vos discours et des miens, principalement des passages favorables à vos opinions, que vous inventez par une témérité criminelle, et

(1) Sup. I. LIX, n. 72. Vita Lanfr. n. 8, Sæc. 6, Bened. (2) Mabill. Præf. 2, Sæc. 6, n. 57.

que vous attribuez aux saints docteurs par malice ou par ignorance, en citant tel ou tel ouvrage de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Jérôme ou de quelqu'un de ceux dont l'autorité est la plus respectée dans l'Eglise. Car toutes les chicanes seroient à bout quand on apporteroit les livres, et que l'on montreroit plus clair que le jour que les passages que vous en citez sont faux ou corrompus.

Ensuite il lui reproche sa condamnation au concile de Rome, sous Nicolas II, et l'abjuration qu'il y avoit faite (1). Au préjudice de laquelle, continue-t-il, vous avez depuis composé un écrit, auquel j'ai entrepris de répondre en cet ouvrage; et afin que l'on voie plus clairement ce que vous dites et ce que je réponds, je mettrai tour à tour, en tête de chaque article, votre nom et le mien, sans toutefois répondre à tout, mais abrégant autant qu'il me sera possible.

Bérenger rapportoit une partie de son abjuration, faite sous Nicolas II, disant que c'étoit un écrit du cardinal Humbert, contraire à la vérité catholique, et que ce cardinal, qu'il traite de Bourguignon impertinent, l'avoit voulu obliger à professer son erreur (2). Lanfranc répond: Tous ceux qui ont connu Humbert, par eux-mêmes ou par les autres, savent que c'étoit un homme pieux, qui a persévéré dans la foi chrétienne et dans les bonnes œuvres, et très-instruit des sciences ecclésiastiques et séculières. Le saint pape Léon l'amena à Rome, non de Bourgogne, mais de Lorraine, et l'ordonna archevêque pour prêcher en Sicile; ensuite l'église romaine le fit cardinal: et il a vécu de telle manière dans cette place, qu'il n'y a jamais eu le moindre soupçon contre sa doctrine. Il présidoit à tous les conciles et à tous les conseils du saint-siège, comme toute l'église latine en est témoin. Quand il auroit été Bourguignon, ce seroit une impertinence de lui reprocher sa patrie; et, en soutenant qu'il a écrit contre la vérité catholique, ce n'est pas lui seul que vous accusez, ce sont les papes, l'église romaine et plusieurs pères; et vous tombez dans le cas de ce qu'ils ont dit d'un commun consentement, que l'hérétique est celui qui s'écarte de la doctrine de l'église romaine et de l'église universelle.

Lanfranc reproche ensuite à Bérenger d'avoir exprès retranché le commencement de son abjuration, pour faire croire aux lecteurs que ce qu'il traitoit d'hérésie étoient les paroles du cardinal Humbert et non pas les siennes. Lanfranc rapporte l'abjuration entière; telle que Bérenger l'avoit lue et souscrite dans le concile de Rome; puis il ajoute: Pourquoi donc attribuer cet écrit à l'évêque Humbert plutôt qu'à vous, qu'au pape Nicolas, qu'à son concile, enfin qu'à toutes les églises qui l'ont reçu avec respect et ont rendu grâce à

(1) Sup. I. LX, n. 31.

(2) C. 2.



Dieu de votre conversion? Si ce n'est pas que vous persuadez plus aisément aux ignorants qu'un seul homme a pu se tromper que tant de personnes et tant d'églises, et qu'en vous l'attribuant vous vous convaincriez de parjure puisque vous vous efforcez de le détruire.

Béranger disoit : Le Bourguignon étoit dans l'opinion, ou plutôt la sottise du vulgaire, de Pascal et de Lanfranc, que la substance du pain et du vin ne reste plus sur l'autel après la consécration (1). Lanfranc répond : Je veux que vous sachiez, vous et mes amis et toute l'église, que quand je n'aurois ni autorité ni raison pour prouver ma créance, j'aime-rais mieux être avec le vulgaire un catholique rustique et ignorant, que d'être avec vous un hérétique poli et agréable. Et comme Béranger accusoit Humbert de contradiction, Lanfranc ajoute : Misérable que vous êtes, pourquoi juriez-vous que vous croyiez ce que vous trouviez si contradictoire? Si vous pensiez avoir la vraie foi, ne valoit-il pas mieux finir votre vie par une mort glorieuse que de commettre un parjure?

Pour montrer cette prétendue contradiction, Béranger disoit (2) : Quiconque dit que le pain et le vin de l'autel sont seulement des sacrements, ou que le pain et le vin sont seulement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, celui-là certainement soutient que le pain et le vin demeurent. Lanfranc répond : Le concile de Rome n'a rien décidé de semblable, et l'évêque Humbert ne vous a point proposé de le confesser. La première opinion que le pain et le vin ne sont que des sacrements est la vôtre et celle de vos sectateurs ; la seconde, que le pain et le vin sont seulement le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, n'est l'opinion de personne. Car vous niez la vérité de la chair et du sang ; et l'Eglise, en croyant que le pain est changé en chair et le vin en sang, croit aussi que c'est un signe de l'incarnation, de la passion de Notre Seigneur, de la concorde et de l'unité des fidèles. Lanfranc conclut de là qu'il n'y avoit aucune contradiction dans l'écrit que l'on fit souscrire à Béranger, puisque pour y en trouver et s'excuser de parjure il y ajoutoit ce qui n'y étoit pas.

Quant à ce que Béranger avançoit, qu'en disant que le pain et le vin sont le corps et le sang de Jésus-Christ, on reconnoît que le pain et le vin demeurent. Lanfranc répond : On donne souvent aux choses le nom de ce dont elles sont faites, comme quand Dieu dit à Adam (3) : Tu es terre, et tu retourneras en terre. Ainsi, l'Ecriture nomme pain le corps de Notre Seigneur, soit parce qu'il est fait de pain et qu'il en retient quelques qualités, soit parce qu'il est la nourriture de l'âme et le pain des anges.

Il reproche ensuite à Béranger qu'au défaut

(1) C. 4.  
(2) C. 5.

(3) C. 6. Gen. III, 19.

de l'autorité il avoit recours à la dialectique, et il ajoute : Dieu m'est témoin que, quand il s'agit des saintes lettres, je ne voudrois ni proposer ni résoudre de ces sortes de questions ; et, si quelquefois le sujet de la dispute est tel qu'il soit plus facile à expliquer par les règles de cet art, je le cache autant que je puis sous des expressions équivalentes. Il le réfute ensuite par les règles les plus solides de la dialectique, et il ajoute : Quand vous affectez dans une question de cette importance les mots d'affirmation, sujet, attribut et les autres termes de l'art, il paroît que vous ne le faites que pour montrer aux ignorants combien vous êtes habile dans la dispute, puisque vous pourriez soutenir de même votre opinion sans user de ces termes (1).

#### XXI. Réponse aux passages des pères.

Béranger. Par la consécration le pain et le vin deviennent le sacrement de la religion, non pour cesser d'être ce qu'ils étoient, mais pour être ce qu'ils étoient et être changés en autre chose, comme dit saint Ambroise au livre des sacrements. Lanfranc se récrie sur cette citation, et rapporte un autre passage de saint Ambroise, où il dit nettement que l'eucharistie n'est plus ce que la nature avoit formé, mais ce que la bénédiction a consacré (2). Puis, revenant au passage cité par Béranger, il le rapporte tout entier, et montre que saint Ambroise compare le miracle de l'eucharistie avec la création, et dit : Si donc la parole du seigneur Jésus est assez puissante pour faire que ce qui n'étoit point ait commencé d'être, combien plus peut-elle faire que ce qui étoit subsiste, et soit changé en autre chose? A quoi il ajoute : Saint Ambroise témoigne que ce qui étoit subsiste, selon l'apparence visible, mais que, selon l'essence intérieure, il est changé dans la nature de ce qu'il n'étoit pas auparavant. Et il remarque qu'en d'autres exemplaires on lisoit ainsi la fin de ce passage : Que ce qui étoit soit changé en autre chose.

Béranger. Le sacrement de l'Eglise est composé de deux parties, l'une visible et l'autre invisible, le signe et la chose. La chose est le corps de Jésus-Christ, qui seroit visible s'il étoit devant les yeux ; mais il est élevé au ciel et assis à la droite du père ; et jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, comme dit saint Pierre, on ne pourra l'en faire descendre. Lanfranc (3). C'est aussi ce que nous soutenons, que le sacrifice de l'Eglise est composé de deux parties, de l'apparence visible des éléments et de la chair et du sang de Jésus-Christ, qui sont invisibles, du signe et de la chose signifiée, c'est-à-dire du corps de Jé-

(1) V. c. 20, 7, 8.

(2) De Myst. c. 9, n. 50.  
Sup. I. XVIII, n. 54. De Sa-

cram. lib. IV, c. 4, n. 15.  
Edit. Benedictin. V. notas.  
(3) Act. III, 21.

sus-Christ, qui est mangé sur la terre, quoiqu'il demeure au ciel. Si vous demandez comment cela se peut faire, je réponds que c'est un mystère de foi, et qu'il est salutaire de le croire, et non pas utile de l'examiner.

Il répond ensuite à quelques passages de saint Augustin, et dit par occasion que le sang est versé du calice dans la bouche des fidèles : ce qui semble montrer que l'on communioit encore ordinairement sous les deux espèces (1). Quant au passage tiré de l'épître à l'évêque Boniface, où saint Augustin dit que le sacrement du corps de Jésus-Christ est en quelque manière le corps de Jésus-Christ, Lanfranc répond que le corps de Jésus-Christ, invisible et couvert de la forme du pain, est le sacrement et le signe de ce même corps visible et palpable, tel qu'il fut immolé sur la croix, et que la célébration du sacrement est la représentation de ce premier sacrifice. Et pour montrer qu'il n'y a point d'inconvénient que la chair et le sang de Jésus-Christ, pris à un certain égard, soient les signes d'eux-mêmes pris selon un autre égard, il apporte l'exemple de Jésus-Christ, qui, lorsqu'il apparut aux disciples allant à Emmaüs et feignit d'aller plus loin, étoit, selon saint Augustin, la figure de lui-même montant au ciel (2).

Béranger. Saint Augustin, dans la même lettre à Boniface, dit que Jésus-Christ a été immolé une fois en lui-même, et que néanmoins il est immolé tous les jours en sacrement. Lanfranc. C'est-à-dire, que Jésus-Christ n'a été immolé qu'une fois, montrant son corps à découvert sur la croix, lorsqu'il s'offrit à son père, étant passible et mortel. Mais, dans le sacrement que l'Eglise célèbre en mémoire de cette action, sa chair est tous les jours immolée, partagée, mangée, et son sang passe du calice dans la bouche des fidèles ; l'un et l'autre véritable, l'un et l'autre tiré de la vierge.

Béranger disoit que l'Eglise romaine étoit l'assemblée des méchants, et que le siège apostolique étoit le siège de Satan (3). Lanfranc répond que jamais aucun hérétique, schismatique ou mauvais chrétien, n'a encore parlé de la sorte, et qu'ils ont tous respecté le siège de saint Pierre.

Béranger (4). Qui peut comprendre par la raison, ou convenir qu'il se puisse faire par miracle, que le pain soit rompu dans le corps de Jésus-Christ, qui, depuis sa résurrection, est absolument incorruptible et demeure au ciel jusqu'à la fin du monde? Lanfranc. Le juste, qui vit de la foi, n'examine point et ne cherche point à concevoir par la raison comment le pain devient chair et le vin sang, changeant l'un et l'autre essentiellement de nature. Il aime mieux croire les mystères célestes, pour

(1) C. 13, 15, 14. Epist. Aug. Conc. Mend. c. 13. n. 98, al. 23, n. 9. V. Perron. 23, c. 15.  
pass. c. 3. (3) C. 16.  
(3) Luc. XXIV, 13, 28. (4) C. 17.

obtenir un jour la récompense de la foi, que de travailler en vain pour comprendre ce qui est incompréhensible. Mais c'est le propre des hérétiques de se moquer de la foi des simples, et vouloir tout comprendre par la raison. Au reste, quand nous croyons que Jésus-Christ est mangé sur la terre véritablement et utilement pour ceux qui le reçoivent dignement, nous ne laissons pas de croire très-certainement qu'il est entier et incorruptible dans le ciel (1). Il apporte ensuite l'autorité du concile d'Ephèse et de saint Cyrille d'Alexandrie.

#### XXII. Doctrine catholique.

Après avoir réfuté les calomnies de Béranger contre le cardinal Humbert et l'Eglise romaine, il vient aux preuves de la doctrine catholique (2). Nous croyons, dit-il, que les substances terrestres, qui sont sanctifiées sur la table du Seigneur par le ministère des prêtres, sont, par la puissance suprême, changées d'une manière ineffable et incompréhensible en l'essence du corps du Seigneur, à la réserve des espèces et de quelques autres qualités de ces mêmes choses, de peur qu'on n'eût horreur de prendre la chair crue et du sang, et afin que la foi ait plus de mérite. En sorte, toutefois, que le même corps du Seigneur demeure au ciel, à la droite du père immortel, sain et entier, et que l'on puisse dire que nous prenons le même corps qui est né de la vierge, et non pas le même. C'est le même quant à l'essence, la propriété de la vraie nature et la vertu : ce n'est pas le même si l'on regarde les apparences du pain et du vin. Telle est la foi qu'a tenue dès les premiers temps, et que tient encore à présent l'Eglise, qui, étant répandue par toute la terre, porte le nom de catholique. Il prouve cette doctrine par les paroles de l'institution de l'eucharistie, par saint Ambroise au livre des mystères et au livre des sacrements, par saint Augustin sur les psaumes et sur saint Jean, par saint Léon et saint Grégoire, et par plusieurs miracles dont il soutient que la vérité ne peut être révoquée en doute (3).

Lanfranc répond ensuite à quelques objections. Béranger disoit (4) : Ce que vous prétendez être le vrai corps de Jésus-Christ est nommé dans les auteurs ecclésiastiques espèce, ressemblance, figure, signe, mystère, sacrement. Or, ces mots sont relatifs, et par conséquent ne peuvent signifier la chose à laquelle ils se rapportent, c'est-à-dire le corps de Jésus-Christ. Lanfranc répond : L'eucharistie s'appelle espèce ou ressemblance par rapport aux choses qu'elle étoit auparavant, savoir, le pain et le vin. Ce qui n'empêche pas que ce ne

(1) Sup. I. XXV, n. 22; de myst. c. 9, de Sac. IV, lib. XXVII, n. 1.  
(2) C. 18.  
(3) C. 18, 19. Ambros. 65, 98.  
(4) C. 20, 22.



soit la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ, quant à l'essence, même pour ceux qui le reçoivent indignement, quoiqu'ils n'en reçoivent pas l'efficacité salutaire.

Et ensuite : Vous croyez que le pain et le vin de la sainte table demeurent ce qu'ils étoient, quant à la subsistance, et qu'on les nomme la chair et le sang de Jésus-Christ, parce qu'on les emploie pour célébrer la mémoire de sa chair crucifiée et de son sang répandu. Si cela est vrai, les sacrements des juifs ont été plus excellents que ceux des chrétiens; car la manne envoyée du ciel et les animaux que l'on immoloit valaient mieux qu'une bouchée de pain et un peu de vin; et il est plus divin d'annoncer l'avenir que de raconter le passé.

Lanfranc conclut par l'autorité de l'Eglise, en disant à Béranger : Si ce que vous soutenez touchant le corps de Jésus est véritable, ce que l'Eglise universelle en croit est faux; car tous ceux qui se disent chrétiens se glorifient de recevoir en ce sacrement la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ. Interrogez tous ceux qui ont connoissance de la langue latine et de nos livres. Interrogez les Grecs, les Arméniens, les chrétiens de quelque nation que ce soit, ils disent tous d'une voix que c'est leur créance. Or, si la foi de l'Eglise universelle est fautive, ou il n'y a jamais eu d'Eglise, ou elle a péri; mais aucun catholique ne conviendra de l'un ni de l'autre. Il apporte les passages de l'Ecriture, qui prouvent l'universalité de l'Eglise, et ajoute : Vous dites que l'Eglise a été formée et a fructifié chez toutes les nations, mais que, par l'ignorance de ceux qui ont mal entendu sa doctrine, elle a erré, elle a péri, et est demeurée en vous seuls sur la terre (1). A quoi il oppose la promesse de Jésus-Christ et les preuves de saint Augustin, qui montrent que l'Eglise ne peut périr. Tel est l'écrit de Lanfranc contre Béranger.

#### XXIII. Eglise d'Allemagne.

En Allemagne, Adalbert, archevêque de Brême, s'étoit attiré la principale autorité, et pour la conserver retenoit en Saxe le roi Henri (2), sans le laisser aller dans les autres provinces, de peur qu'il ne fût plus maître absolu des affaires, si ce jeune prince en communiquoit avec les autres seigneurs. Sigefroy, archevêque de Mayence, et Annon de Cologne, cherchoient avec plusieurs autres seigneurs les moyens de s'affranchir de la tyrannie d'Adalbert. Enfin ils indiquèrent une diète ou assemblée générale à Tribur, près de Mayence, et résolurent de déclarer au roi qu'il devoit choisir de renoncer au royaume ou à l'amitié de l'archevêque de Brême. C'étoit vers le commencement de l'année mil soixante-six. Le roi s'étant rendu à Tribur, on lui fit cette

proposition. Comme il reculoit et ne savoit quel parti prendre, l'archevêque de Brême lui conseilla de s'enfuir la nuit suivante, et d'emporter son trésor pour se retirer à Goslar ou en quelque autre lieu de sûreté. Mais les seigneurs, en ayant avis, prirent les armes et firent garde toute la nuit autour du logis du roi. Le matin ils étoient si animés contre Adalbert, qu'à peine le roi put les empêcher de porter la main sur lui. Enfin, il fut chassé honteusement de la cour avec tous ceux de son parti, et le roi lui donna une escorte pour le conduire chez lui. Ainsi le gouvernement revint aux évêques pour donner tour à tour leurs conseils au roi.

Il célébra à Utrecht la fête de Pâques, qui, cette année mil soixante-six, étoit le seizième d'avril (1). Le samedi-saint, l'archevêque Ebérard de Trèves, ayant officié, mourut dans la sacristie encore revêtu des ornements. Annon, archevêque de Cologne, fit donner ce siège à son neveu Cuno ou Conrad, prévôt de son église; mais le clergé et le peuple de Trèves furent extrêmement irrités de n'avoir point eu de part à ce choix, et s'exhortoient l'un l'autre à effacer cet affront par quelque exemple mémorable. Le comte Diétric, alors majordome de l'église de Trèves, étoit un jeune homme féroce, et par son tempérament et par la chaleur de l'âge. Le jour que le nouvel archevêque devoit entrer dans la ville, il alla au devant avec des troupes nombreuses; et, comme le prélat sortoit de son logis, il se jeta sur lui, tua le peu de ses gens qui voulurent résister, mit en fuite les autres, pillà les richesses qu'il avoit apportées, qui étoient grandes, et le prit lui-même. Après l'avoir gardé long-temps en prison, il le livra à quatre chevaliers pour le faire mourir. Ils le jetèrent par trois fois du haut d'une roche dans un précipice, mais il ne se rompit qu'un bras. Un d'eux lui demanda pardon; un autre, lui voulant couper la tête, lui abattit seulement la mâchoire; enfin il mourut entre leurs mains le premier jour de juin mil soixante-six. On le regarda comme un martyr, et on prétendit qu'il se faisoit des miracles à son tombeau (2). Uton lui succéda dans le siège de Trèves par l'élection unanime du clergé et du peuple. Il étoit de la haute Allemagne, fils du comte Ebérard et d'Ide, fondateurs du monastère de Schafhouse, dont la ville de ce nom a tiré son origine. Ebérard et Ide embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique, et moururent en réputation de sainteté.

La même année, Reinher, évêque de Meissen, étant mort, Craft, prévôt de Goslar, lui succéda (3). Ayant reçu cette dignité, il revint à Goslar, et après-diné s'enferma dans sa chambre, comme voulant reposer. Là étoit son trésor, qu'il aimoit passionnément, et qu'il

(1) Herm. Contin. Lamb. Hist. Trevir. t. XII. Spicil. p. 223. (2) Mabill. Séc. 6, Act. par. 2, p. 337. (3) Lamb.

(1) Mat xxviii, 20.

(2) Lamb. an. 1066.

y avoit enterré, sans que personne en sût rien. Ses valets de chambre, ayant attendu jusqu'au soir et s'étonnant qu'il dormit si long-temps contre sa coutume, frappèrent à sa porte, et enfin, voyant qu'il ne répondoit point, l'enfoncèrent. Ils le trouvèrent mort, la tête cassée et le visage noir, couché sur son trésor.

#### XXIV. Saint Thibaut de Provins.

Cette année même, mourut, près de Vicence en Lombardie, saint Thibaut, fameux solitaire. Il étoit François, né à Provins, au diocèse de Sens, de parents très-nobles et très-riches, de la famille des comtes de Champagne, entre lesquels Thibaut III, qui régnoit alors, le tint sur les fonts (1). Le jeune homme eut toujours grande inclination pour la vie érémitique, et alla trouver secrètement un ermite, nommé Bouchard, qui demouroit dans une île de la Seine. Par son conseil, il partit avec un de ses chevaliers, nommé Gautier, et chacun un écuyer. Ils allèrent à Reims, où ils se dérobèrent à leurs gens, passèrent à pied au delà; et, ayant changé leurs habits avec de pauvres pèlerins, ils entrèrent en Allemagne. Ils y vécurent long-temps dans une extrême pauvreté, subsistant du travail de leurs mains, sans dédaigner les travaux les plus vils, comme de faucher les foins, porter des pierres, curer des étables, et surtout de faire du charbon. Un jour entre autres, s'étant loués tous deux pour arracher les herbes dans des vignes, Thibaut, que sa délicatesse empêchoit d'avancer autant que les autres, fut cruellement maltraité par l'inspecteur de l'ouvrage; et Gautier ne put lui faire entendre raison, parce qu'ils ne savoient pas la langue l'un de l'autre.

Ayant amassé quelque peu d'argent par leur travail, ils allèrent nu-pieds en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, et revinrent en Allemagne. Cependant Thibaut pria son compagnon de chercher quelque pauvre clerc qui lui apprît à lire, parce que c'étoit un moyen de mieux savoir et mieux pratiquer les commandements de Dieu. Gautier trouva un maître qui lui enseigna les sept psaumes de la pénitence; mais Thibaut n'avoit point de psautier, ni de quoi en acheter. Gautier persuada au maître d'aller à Provins trouver Arnould, père de Thibaut, et lui demander un psautier pour son fils. Le maître partit chargé d'un pain, que Thibaut envoyoit à ses parents, n'ayant point d'autre présent à leur faire, encore le lui avoit-on donné par charité. Arnould et Guille, sa femme, apprenant la sainte vie de leur fils, en rendirent grâce à Dieu, reçurent le pain comme un grand présent, et en firent manger à plusieurs malades de diverses fièvres, qui furent tous guéris.

Arnould, qui désiroit ardemment de voir ce

cher fils, suivit le maître, qui le mena à Trèves, et le fit attendre hors de la ville, sous un arbre, où Thibaut avoit accoutumé de venir lire. Il l'y mena lui-même, sous prétexte de voir le profit qu'il avoit fait dans la lecture en son absence; mais, quand il vit son père, il dit : Vous m'avez trahi, et retourna promptement. Arnould le suivit fondant en larmes, et disant : Pourquoi me fuyez-vous, mon cher fils? je ne veux pas vous détourner de votre bon dessein; je ne veux que vous voir et vous parler une fois, et porter de vos nouvelles à votre mère affligée. Thibaut répondit : Seigneur (car depuis qu'il l'eut quitté il ne le nomma plus son père), ne troublez point mon repos; allez en paix, et me permettez d'avoir la paix en Jésus-Christ. Son père lui dit : Mon fils, vous manquez de tout, nous avons de grands biens, recevez quelque chose au moins pour vous souvenir de nous. Il répondit : Je ne puis rien prendre après avoir tout quitté pour Dieu, et se retira. Gautier dit au père que son fils n'avoit besoin que d'un psautier, et il le donna avec joie.

Pour éviter à l'avenir de pareilles visites, Thibaut s'en alla à Rome, dans le dessein de faire encore un plus long voyage. En effet, au retour de Rome, il prit le chemin de Venise, voulant aller à Jérusalem. Mais Gautier ne pouvant plus à cause de son âge supporter tant de fatigues, ils s'arrêtèrent près de Vicence, en un lieu nommé Salanique, par la permission des propriétaires; et, y ayant bâti une petite cabane, ils y finirent leurs jours. Ils avoient voyagé trois ans depuis leur retraite, et Gautier en vécut encore deux dans cette solitude; mais Thibaut lui survécut de sept ans. Il ne se nourrit pendant long-temps que de pain d'orge et d'eau, et en vint enfin à ne vivre que de fruits, d'herbes et de racines, sans boire. Il portoit toujours un cilice : il se donnoit souvent la discipline avec un fouet de plusieurs lanières de cuir, et ne dormoit qu'assis. L'évêque de Vicence, touché de son mérite, l'ordonna prêtre après l'avoir fait passer par tous les degrés ecclésiastiques, et la dernière année de sa vie il reçut l'habit monastique.

Arnould, apprenant la réputation de sainteté où étoit son fils, résolut d'aller à Rome en pèlerinage pour le voir en passant, comme il fit; et à son retour il raconta à Guille, sa femme, ce qu'il avoit vu (1). Elle voulut aussi voir son fils : Arnould retourna avec elle accompagné de beaucoup de noblesse, mais Guille, étant arrivée près de soncher fils, ne voulut point le quitter, et se consacra avec lui au service de Dieu dans la solitude. Enfin, douze ans après que Thibaut eut quitté son pays, et neuf ans depuis qu'il se fut retiré à Salanique, il mourut saintement le premier

(1) Vita Séc. 6, Bened. part. 2, p. 158.

(1) N. 18.



jour de juillet mil soixante-six, et fut enterré à Vicence. Il avoit fait plusieurs miracles pendant sa vie, il s'en fit encore plusieurs à son tombeau, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort.

## XXV. Saint Arialde, martyr.

La même année, et cinq jours auparavant, fut martyrisé saint Arialde, diacre de l'église de Milan. Il étoit d'une noblesse distinguée, frère d'un marquis, dignité rare en ces temps-là, et né entre Milan et Côme. Dès l'année mil cinquante-six, il vint à Milan, et y combattit dix ans contre les simoniaques et les clercs incontinents, particulièrement contre l'archevêque Guy. Au commencement du pontificat d'Alexandre II, il alla à Rome, et Herlembaud, son ami, l'y suivit (1). C'étoit un seigneur d'une grande piété, et zèle comme lui contre la simonie et l'incontinence des clercs. Il étoit depuis peu revenu de Jérusalem, et vouloit embrasser la vie monastique; mais Arialde lui promit une plus grande récompense de la part de Dieu s'il différoit d'entrer dans un monastère pour s'opposer avec lui aux ennemis de Jésus-Christ. Herlembaud, voulant éprouver le conseil d'Arialde, prit des chemins détournés pour aller à Rome, et consulta tous les serviteurs de Dieu, ermites ou moines qu'il trouva sur sa route. Tous lui donnèrent le même conseil; et quand il fut arrivé à Rome, le pape Alexandre et les cardinaux lui commandèrent absolument de retourner à Milan, et de résister avec Arialde aux ennemis de Jésus-Christ jusqu'à l'effusion de son sang. Ils lui donnèrent même de la part de saint Pierre un étendard qu'il devoit prendre en main pour réprimer la fureur des hérétiques quand il seroit besoin : ce qu'il fit constamment pendant dix-huit ans. Le même Herlembaud avoit une dévotion singulière à laver les pieds des pauvres; et, pour s'humilier davantage après les avoir lavés, il se prosternoit et les mettoit sur sa tête. Arialde disoit de lui en soupirant : Hélas ! hors Herlembaud et le clerc Nazaire, je ne trouve presque personne qui, par une fausse discrétion, ne me conseille de me taire, et de laisser les simoniaques et les impudiques exercer en liberté les œuvres du démon.

Il y avoit donc dix ans qu'Arialde combattoit contre eux, lorsque Guy, archevêque de Milan, le fit prendre en trahison, et mener en des déserts inaccessibles, au delà du lac Majeur. C'est le même archevêque qui avoit témoigné se convertir, quand Pierre Damien fut envoyé légat à Milan, en mil cinquante-neuf; mais, oubliant le serment qu'il fit alors, il étoit retombé dans les mêmes crimes, et ne pouvoit souffrir les reproches qu'Arialde lui en faisoit (2). Ce saint homme ayant donc été

arrêté, la nièce de l'archevêque craignit que ceux mêmes qui l'avoient pris ne le cachassent et ne lui sauvassent la vie. C'est pourquoi elle envoya deux clercs pour le tuer. Sitôt qu'ils furent débarqués de sur le lac, ils demandèrent où étoit Arialde. Ceux qui l'avoient amené répondirent qu'il étoit mort. Les clercs répliquèrent : La nièce de l'archevêque nous a commandé de le voir vif ou mort; et, regardant plus loin, ils le virent lié et assis sur une pierre.

Ils se jetèrent sur lui l'épée à la main, et le prirent chacun par une oreille, en disant : Dis, pendard, notre maître est-il véritablement archevêque? Arialde répondit : Il ne l'est ni ne l'a jamais été, puisqu'il n'en a jamais fait les œuvres. Alors ils lui coupèrent les deux oreilles. Il leva les yeux au ciel, et dit : Je vous rends grâce, Jésus, de m'avoir fait aujourd'hui l'honneur de me mettre au nombre de vos martyrs. Ils lui demandèrent encore si Guy étoit véritablement archevêque? et il répondit encore que non. C'est pourquoi ils lui coupèrent le nez avec la lèvre d'en haut, puis ils lui arrachèrent les deux yeux. Ensuite ils lui coupèrent la main droite, en disant : C'est cette main qui écrivoit les lettres qu'on envoyoit à Rome. Ils le mutilèrent encore d'une manière plus honteuse par une cruelle dérision de la chasteté. Enfin, ils lui arrachèrent la langue par dessous le menton, en disant : Faisons taire cette langue qui a troublé le clergé. Il mourut ainsi entre leurs mains, le vingt-septième de juin mil soixante-six. Son corps, ayant été plusieurs fois découvert, fut jeté au fond du lac, et, au bout de dix mois, fut trouvé au bord sans corruption. Herlembaud le tira à main armée et le transféra à Milan; et la sainteté d'Arialde fut attestée par plusieurs miracles.

## XXVI. Légation à Milan.

Pour faire cesser ces troubles à Milan, le pape Alexandre y envoya l'année suivante deux légats, Mainard, cardinal, évêque de Sainte-Rufine, successeur d'Humbert; et Jean, prêtre cardinal, qui, y étant arrivés (1), y publièrent des constitutions dont voici la substance : Nous défendons, suivant les anciennes règles, que, dans tout ce diocèse, aucun abbé reçoive un moine pour un prix dont il soit convenu, et qu'un chanoine soit reçu autrement que gratis; que dans aucune ordination des personnes ecclésiastiques, dans les consécrations des églises ou la distribution du saint-chrême, il intervienne aucune récompense convenue.

Le prêtre, le diacre ou le sous-diacre, qui retient publiquement une femme pour être sa concubine, tant qu'il demeurera en faute, ne

fera aucune fonction et n'aura aucun bénéfice ecclésiastique. Mais celui qui, sans la tenir chez lui, sera tombé par fragilité humaine, en étant convaincu, sera seulement suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. Nous défendons de plus qu'aucun de ces clercs ne soit condamné sur un soupçon, ni privé de ses fonctions ou de son bénéfice, s'il n'est convaincu par sa confession ou par des témoins suffisants. Et, de peur qu'on ne prenne occasion de les calomnier à cause des femmes qu'ils ont quittées, nous leur défendons de demeurer en même maison, de boire ou manger avec elles, et de leur parler qu'en présence de deux ou trois témoins irréprochables. S'ils l'observent, on n'aura rien à leur imputer pour ce sujet. Qu'on les oblige, s'il se peut, à demeurer près des églises. Or, nous réglons la manière de les punir canoniquement pour conserver la dignité des ministres de l'autel, et empêcher qu'à l'avenir aucun clerc soit soumis au jugement des laïques; ce que nous défendons absolument.

Si un laïque a de ces clercs en sa seigneurie, sitôt qu'il saura certainement que quelqu'un d'eux retient une femme, ou a péché avec elle, il en avertira l'archevêque et les chanoines de cette église qui en seront chargés. S'ils lui interdisent ses fonctions, le laïque fera exécuter leur jugement; si l'archevêque ou ses chanoines négligent l'avis, le laïque empêchera que, dans sa seigneurie, le clerc coupable fasse aucune fonction ou tienne aucun bénéfice. Mais le laïque ne disposera pas du bénéfice, il sera réservé à la disposition de l'Eglise. Nous défendons aussi à tout laïque de faire aucune violence à un clerc, quoique coupable, soit dans ses héritages, s'il en a, soit dans son bénéfice séculier, c'est-à-dire son fief ou ses autres biens, hors le bénéfice ecclésiastique, comme il a été dit. Défense aussi à tout laïque de rien exiger d'un clerc pour le faire promouvoir à quelque ordre que ce soit. L'archevêque ira une fois ou deux, s'il le peut, par toutes les paroisses, pour confirmer et faire sa visite selon les canons, sans qu'aucun laïque ou clerc lui résiste; au contraire, ils lui obéiront et le serviront en ce qui regarde la religion. Il aura aussi une entière puissance de juger et punir selon les canons tout son clergé, tant dans la ville que dehors.

Quant aux clercs et aux laïques qui ont juré, contre les simoniaques et les clercs incontinents, de s'employer de bonne foi à réprimer ces désordres, et sous ce prétexte ont brûlé, pillé, répandu du sang et commis plusieurs violences, nous leur défendons absolument d'en user de même à l'avenir. Mais qu'ils se contentent de bien vivre et de dénoncer les coupables à l'archevêque, aux chanoines de cette église et aux évêques suffragants. Qu'il n'y ait aucune poursuite pour les dommages ou les injures reçues à cette occasion, et qu'on n'en

garde aucun ressentiment; mais que la paix de Jésus-Christ règne dans vos cœurs. Et, parce que quelques-uns sont plus touchés des peines temporelles que des éternelles, nous condamnons ceux qui n'observeront pas ces constitutions, savoir : l'archevêque à cent livres de deniers, et jusqu'au paiement il demeurera interdit; les capitaines à vingt livres, les vassaux à dix, c'étoient de moindres gentilshommes; les négociants à cinq, les autres à proportion, le tout au profit de l'église métropolitaine. Ce décret est daté du premier jour d'août l'an mil soixante-sept, sixième du pape Alexandre II, indiction cinquième. On y voit jusqu'où étoit allé le zèle indiscret contre les simoniaques et les clercs scandaleux.

On trouve un décret du même pape, adressé aux évêques et au roi de Dalmatie, portant que si un évêque, un prêtre ou un diacre prend une femme ou garde celle qu'il avoit déjà, il sera interdit jusqu'à ce qu'il ait satisfait, n'assistera point au chœur, et n'aura aucune part aux biens de l'Eglise (1). Ce décret fait voir que la Dalmatie suivoit l'usage de l'église latine et non de la grecque.

## XXVII. Suite du schisme de Florence.

A Florence, l'évêque Pierre, n'ayant point été condamné au concile de Rome, persécutoit violemment ceux de son clergé qui continuoient avec les moines à se séparer de lui comme simoniaque; en sorte que l'archiprêtre et plusieurs autres furent obligés à sortir de la ville et se réfugier au monastère de Septime (2). Il étoit de la congrégation de Val-lombreuse, et ainsi nommé parce qu'il étoit à sept milles de la ville. L'abbé Jean Gualbert les reçut avec charité et leur donna tout le secours qui lui fut possible; mais le parti de l'évêque étoit protégé par Godefroy, duc de Toscane, qui menaçoit de mort les moines et les clercs qui lui étoient opposés, ce qui leur attira une grande persécution.

Le pape vint alors à Florence, et vit le bois préparé pour le feu où les moines vouloient entrer, afin de prouver que l'évêque étoit simoniaque. Mais le pape ne voulut pas alors recevoir cet examen et se retira, laissant le clergé et le peuple dans la même division. Il arriva ensuite que tout le clergé et le peuple de Florence, étant assemblé, commença à se plaindre à l'évêque Pierre de ce qu'il en avoit chassé plusieurs, entre autres l'archiprêtre, leur chef, dont ils avoient ainsi perdu le conseil et le secours, et de ce qu'une bonne partie des citoyens, le voyant aller vers l'évêque, leur disoit : Allez, hérétiques, allez trouver votre hérétique (3). C'est vous qui ferez abîmer cette ville; c'est vous qui en avez chassé

(1) Vita ap. Baron. an. 1066. (2) Sup. lib. LX, n. 34. 1036 Id. an. 1061.

(1) Ap. Baron. an. 1067, to. 9, Conc. p. 111

(1) Dist. 81. c. 16. c. 63. (2) Vita S. Joan. G. (3) C. 64.



Jésus-Christ et saint Pierre, et y avez fait entrer Simon le magicien pour l'adorer. Les clercs conclurent en priant l'évêque de les délivrer de ce reproche, et ajoutèrent : Si vous vous sentez innocent, et si vous l'ordonnez, nous voilà prêts à subir pour vous le jugement de Dieu, ou si vous voulez recevoir l'épreuve que les moines ont voulu faire ici et à Rome, nous allons les en prier instamment.

L'évêque refusa l'un et l'autre; au contraire, il obtint un ordre de mener prisonnier au gouverneur quiconque ne le reconnoitroit pas pour évêque et ne lui obéiroit pas; que si quelqu'un s'enfuyoit de la ville ses biens seroient confisqués; et que les clercs qui s'étoient réfugiés à l'église de Saint-Pierre se réconcilieroient avec l'évêque, ou seroient chassés de la ville sans espérance d'être écoutés. En exécution de cet ordre, le soir du samedi après les cendres, vraisemblablement la même année mil soixante-sept, comme ces clercs répétoient les leçons et les répons du dimanche suivant, on les tira hors de la franchise de l'église de Saint-Pierre. Alors il se fit un grand concours de peuple, et principalement de femmes, qui jetoient les voiles de leurs têtes, et marchaient les cheveux épars, se frappant la poitrine et jetant des cris pitoyables. Elles se prosternoient dans les rues pleines de boue, et disoient : Hélas! hélas! Jésus, on vous chasse d'ici, on ne vous permet pas de demeurer avec nous! Vous le voudriez bien, mais Simon le magicien ne vous le permet pas. O saint Pierre! comment ne défendez-vous pas ceux qui se réfugient chez vous? Etes-vous vaincu par Simon? Nous croyions qu'il étoit enchaîné en enfer, et nous le voyons lâché à votre honte. Les hommes se disoient l'un à l'autre : Vous voyez clairement que Jésus-Christ se retire d'ici, parce que, suivant sa doctrine, on ne résiste point à celui qui le chasse. Et nous aussi, mes frères, brûlons cette ville, afin que le parti hérétique n'en jouisse pas, et nous en allons avec nos femmes et nos enfants partout où Jésus-Christ ira. Suivons-le si nous sommes chrétiens.

Ces discours touchèrent les clercs qui tenoient le parti de l'évêque Pierre; ils fermèrent les églises et n'osèrent plus sonner les cloches, ni chanter publiquement l'office ou la messe. Ils s'assemblèrent, et, par délibération du conseil, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux aux moines de Saint-Sauveur de Septime, les priant de leur faire connoître la vérité, et promettant de la suivre. Ils prirent jour au mercredi suivant, qui étoit celui de la première semaine de carême. Le lundi et le mardi, ils firent des prières particulières pour ce sujet. Le mercredi matin un de ces clercs alla trouver Pierre de Pavie, c'est ainsi qu'ils nommoient l'évêque, et lui dit : Au nom de Dieu, si ce que les moines disent de vous est vrai, avouez-le franchement, sans tenter Dieu et fatiguer inutilement le clergé et le peuple.

Si vous vous sentez innocent, venez avec nous. L'évêque Pierre dit : Je n'irai point, et vous n'irez point non plus, si vous m'aimez. Le clerc répondit : Assurément, j'irai voir le jugement de Dieu, puisque tout le monde y va, et je m'y conformerai; en sorte qu'aujourd'hui, ou je vous honorerai plus que jamais, ou je vous mépriserai entièrement.

Sans attendre ce député, tout le clergé et le peuple accourut au monastère de Saint-Sauveur. Les femmes ne furent point effrayées par la longueur et l'incommodité du chemin rempli d'eaux bourbeuses. Les enfants ne furent point retenus par le jeûne, car ils l'observoient alors. Il se trouva environ trois mille personnes à la porte du monastère. Les moines leur demandèrent pourquoi ils étoient venus. Ils répondirent : Pour être éclairés et connoître la vérité. Comment voulez-vous être éclairés? dirent les moines. Les clercs répondirent : Que l'on prouve par un grand feu ce que vous dites de Pierre de Pavie. Les moines reprirent : Quel fruit en retirerez-vous, et quel honneur en rendrez-vous à Dieu? Tous répondirent : Nous détesterons avec vous la simonie, et rendrons à Dieu des grâces immortelles.

#### XXVIII. Epreuve du feu.

Aussitôt le peuple dressa deux bûchers l'un à côté de l'autre, chacun long de dix pieds, large de cinq, haut de quatre et demi; entre les deux étoit un chemin large d'une brasse, semé de bois sec. Cependant on chantoit des psaumes et des litanies. On choisit un moine, nommé Pierre, pour entrer dans le feu, et, par ordre de l'abbé, il alla à l'autel pour célébrer la messe, qui fut chantée avec grande dévotion et avec quantité de larmes, tant de la part des moines que des clercs. Quand on vint à l'*Agnus Dei*, quatre moines s'avancèrent pour allumer les bûchers; l'un portoit un crucifix, l'autre l'eau bénite, le troisième douze cierges bénis et allumés, le quatrième l'encensoir plein d'encens. Quand on les vit, il s'éleva un grand cri, on chanta *Kyrie eleison* d'un ton lamentable. On pria Jésus-Christ de venir défendre sa cause, on demanda les prières de la Sainte-Vierge, de saint Pierre, de saint Grégoire.

Alors le moine Pierre, ayant communiqué et achevé la messe, ôta sa chasuble, gardant les autres ornements; et, portant une croix, il chantoit les litanies avec les abbés et les moines, et s'approcha ainsi des bûchers déjà embrasés. Le peuple redoubla ses prières avec une ardeur incroyable; enfin, on fit faire silence pour entendre les conditions auxquelles se faisoit l'épreuve. On choisit un abbé qui avoit la voix forte pour lire distinctement au peuple une oraison contenant ce que l'on demandoit à Dieu : tous l'approuvèrent, et un autre abbé, ayant fait faire silence, éleva sa voix et dit : Mes frères et mes sœurs, Dieu

nous est témoin que nous faisons ceci pour le salut de vos âmes, afin que désormais vous évitiez la simonie, dont presque tout le monde est infecté, car vous devez savoir qu'elle est si abominable, que les autres crimes ne sont presque rien en comparaison.

Les deux bûchers étoient déjà réduits en charbon pour la plus grande partie, et le chemin d'entre deux en étoit couvert, en sorte qu'en y marchant on en auroit eu jusqu'aux talons, comme on vit depuis par expérience. Alors le moine Pierre, par ordre de l'abbé, prononça à haute voix cette oraison, qui tira les larmes de tous les assistants : Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie que si Pierre de Pavie a usurpé par simonie le siège de Florence, vous me secouriez en ce terrible jugement, et me préserviez de toute atteinte de feu, comme vous avez autrefois conservé les trois enfants dans la fournaise. Après que tous les assistants eurent dit *Amen*, il donna le baiser de paix à ses frères, et l'on demanda au peuple : Combien voulez-vous qu'il demeure dans le feu? Le peuple répondit : C'est assez qu'il passe gravement au milieu.

Le moine Pierre, faisant le signe de la croix, et portant une croix sur laquelle il arrêtoit sa vue sans regarder le feu, y entra gravement nu-pieds avec un visage gai. On le perdit de vue tant qu'il fut entre les deux bûchers; mais on le vit bientôt paroître de l'autre côté sain et sauf, sans que le feu eût fait la moindre impression sur lui (1). Le vent de la flamme agitoit ses cheveux, soulevoit son aube, et faisoit flotter son étole et son manipule, mais rien ne brûla, pas même le poil de ses pieds. Il raconta depuis que, comme il étoit prêt à sortir du feu, il s'aperçut que son manipule lui étoit tombé de la main, et retourna le prendre au milieu des flammes. Quand il fut sorti du feu, il voulut y rentrer, mais le peuple l'arrêta, lui baisant les pieds, et chacun s'estimoit heureux de baiser la moindre partie de ses habits. Le peuple s'empressoit tellement autour de lui, que les clercs eurent bien de la peine à l'en tirer; tous chantoient à Dieu des louanges, répandant des larmes de joie; on exaltoit saint Pierre, et on détestoit Simon le magicien.

Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence en écrivit aussitôt au pape Alexandre, le suppliant de les délivrer des simoniaques (2). Le pape y eut égard, et déposa de l'épiscopat Pierre de Pavie, qui se soumit à ce jugement, et se convertit si bien qu'il se réconcilia avec les moines, et se rendit moine dans le même monastère de Septime. Il eut pour successeur un autre Pierre, que l'on nomme le catholique, pour le distinguer du simoniaque.

Quant au moine Pierre, qui s'exposa au feu avec tant de foi, il étoit Florentin, de la famille des Aldobrandins. S'étant rendu moine à Vallombreuse, il y garda les vaches et les ânes par ordre de Jean Gualbert; puis il fut prévôt de Passignan, monastère de la même congrégation. Après le miracle du feu, le comte Bulgare pria Jean Gualbert de le faire abbé de Ficicle, et l'obtint. Il fut ensuite cardinal et évêque d'Albane, et le nom de Pierre Ignée, en latin *Igneus*, lui demeura, comme on diroit Pierre du feu.

#### XXIX. Hugues le blanc, légat en Espagne.

Hugues le blanc, prêtre, cardinal légat du pape Alexandre, assista à un concile que Sanche Ramirès, roi d'Aragon, fit tenir au monastère de Leire le dix-huitième d'avril, la sixième année de son règne, qui étoit l'an mil soixante-huit. On traita dans ce concile de la confirmation des privilèges de ce monastère, pour laquelle Sanche, évêque de Pampelune et abbé de Leire, fut envoyé à Rome. On croit qu'il y fut aussi traité de l'introduction du rite romain au lieu de gothique ou mosarabique; ce qui ne put encore être exécuté. Le même légat Hugues tint un concile à Gironne, avec les évêques, les abbés et les seigneurs de Catalogne, où il confirma, par l'autorité du pape, la trêve de Dieu, sous peine d'excommunication contre les infracteurs (1).

En Navarre, régnoit un autre Sanche, fils de Garcia, et, en Castille, Sanche Fernandez. Ces trois rois Sanche étoient cousins germains, enfants de trois fils de Sanche le grand, qui avoit réuni en sa personne tous les royaumes d'Espagne. Ferdinand, roi de Castille, surnommé aussi le grand à cause de ses conquêtes sur les Maures, mourut en mil soixante-cinq, après avoir régné vingt-neuf ans. On trouve une lettre du pape Alexandre II, adressée à tous les évêques de Gaule, qui porte : Nous avons appris avec plaisir que vous avez protégé les juifs qui demeurent parmi vous, pour empêcher qu'ils ne fussent tués par ceux qui alloient contre les Sarrasins en Espagne. C'est ainsi que saint Grégoire a déclaré que c'étoit une impiété de les vouloir exterminer, puisque Dieu les a conservés, par sa miséricorde, pour vivre dispersés par toute la terre, après avoir perdu leur patrie et leur liberté, en punition du crime de leurs pères (2). Leur condition est bien différente de celle des Sarrasins, contre lesquels la guerre est juste, puisqu'ils persécutent les chrétiens et les chassent de leurs villes et de leurs demeures, au lieu que les juifs se soumettent partout à la servitude.

(1) Sandoval. Pampel. n. 269 p. 1141.  
fol. 4. V. Cossar. tom. 9. (2) Pelag. Ouet. p. 74.  
Conc. p. 1197, 1181. Marca  
Epist. 34. V. Sup. lib. XXXV,  
Ilisp. l. 4, p. 457. Append. n. 21.

(1) Desid. Cassin. Dialog.  
lib. III.

(2) Ital. Sæc. tom. 9,  
p. 95.



## XXX Conciles d'Auch et de Toulouse.

D'Espagne, le cardinal Hugues le blanc vint en Aquitaine, où il tint deux conciles la même année mil soixante-huit, l'un à Auch, l'autre à Toulouse. A celui d'Auch assista l'archevêque Austind avec tous les évêques ses suffragants, les abbés et les seigneurs de toute la Gascogne. Entre les règlements qui furent faits, on ordonna que toutes les églises du pays payeroient à la cathédrale le quart de leurs dîmes; mais Raymond, abbé de Saint-Orens, s'y opposa, soutenant que les églises dépendantes de ce monastère en avoient toujours été exemptes. Le légat, du consentement de tout le concile, confirma l'exemption en l'honneur de ce saint, un des plus illustres évêques d'Auch et patron de la ville, qui vivoit vers l'an quatre cent-cinquante, et que l'Eglise honore le premier jour de mai: on accorda la même exemption à plusieurs autres églises (1).

Au concile de Toulouse, que le cardinal Hugues tint la même année par ordre du pape, on traita de toutes les affaires des églises; et par les jugements qui furent rendus sur diverses accusations, on y extirpa la simonie. On y rétablit entre autres choses l'église de Leitoure, changée mal à propos en monastère: on la rendit à Raymond son évêque, et on y remit des clercs à la place des moines. A ce concile assistèrent onze évêques savoir: Guillaume, archevêque d'Auch, successeur d'Austind, qui est compté entre les saints, et honoré le vingt-cinquième de septembre, sous le nom de saint Ostent. Aymon, archevêque de Bourges, étoit aussi à ce concile avec Durand, évêque de Toulouse; Gérald, de Cahors; Godemar, de Saintes, Grégoire de Lescar, Pierre d'Aix; Guillaume, de Comminge, Raymond de Leitoure; Bernard, de Conserans, et Bernard d'Acs; il y avoit aussi plusieurs abbés, entre autres Hugues, de Clugny, Ademar de Saint-Martial de Limoges; ceux de Condom, de Saint-Papoul et de Saint-Pons.

## XXXI. Mœurs du roi Henri.

Le roi d'Allemagne, Henri, à l'âge de dix-huit ans, étoit déjà un des plus méchants de tous les hommes. Il avoit deux ou trois concubines à la fois; et de plus, quand il entendoit parler de la beauté de quelque fille ou de quelque jeune femme, si on ne pouvoit la séduire, il se la faisoit amener par violence (2). Quelquefois il alloit lui-même les chercher la nuit, et il exposa sa vie en de telles occasions. Dès l'année mil soixante-six, il avoit épousé Berthe, fille d'Othon, marquis d'Italie, étant à peine âgée de quinze

(1) To. 9, Conc. p. 1195. (2) Hist. belli. Saxon. p. Bell. to. 12, p. 60. Martyr. 102, et Chr. Magdeb. MS. R. 1 mai. an. 1008.

ans; mais comme il l'avoit épousée par les conseils des seigneurs, et non par son choix, il ne l'aima jamais, et chercha toujours à s'en séparer. Pour en avoir un prétexte, il la fit tenter par un de ses confidents; et la reine, feignant d'y consentir, prit le roi lui-même, et le maltraita de sorte qu'il en fut un mois au lit. Après avoir abusé des femmes nobles, il les faisoit épouser à ses valets.

Ces crimes l'engagèrent à plusieurs homicides, pour se défaire des maris dont les femmes lui plaisoient. Il devint cruel, même à ses plus confidents; les complices de ces crimes lui devenoient suspects, et il suffisoit pour les perdre, qu'ils témoignassent d'une parole ou d'un geste désapprouver ses desseins. Aussi personne n'osoit-il lui donner de conseil qui ne lui fût agréable; il savoit cacher sa colère, faire périr les gens lorsqu'ils s'en défioient le moins, et feindre d'être affligé de leur mort jusqu'à répandre des larmes.

Il donnoit des évêchés à ceux qui lui donnoient le plus d'argent, ou qui savoient le mieux flatter ses vices; et après avoir ainsi vendu un évêché, si un autre lui en donnoit plus ou louoit plus ses crimes, il faisoit déposer le premier comme simoniaque, et ordonner l'autre à sa place; d'où il arrivoit que plusieurs villes avoient deux évêques à la fois, tous deux indignes. Tel étoit le roi Henri, et la suite de l'histoire le fera encore mieux connoître.

## XXXII. Le roi Henri veut quitter sa femme.

En mil soixante-neuf il tint une diète à Wormes, après la Pentecôte, où il découvrit en secret à Sigefroy, archevêque de Mayence, le dessein qu'il avoit de quitter la reine son épouse, le priant instamment de lui aider, et lui promettant, s'il le faisoit réussir, de lui être entièrement soumis, et d'obliger les Thuringiens, même par les armes s'il en étoit besoin, à lui payer les dîmes, choses que le prélat avoit fort à cœur (1). Après donc qu'il eut consenti à la proposition du roi, et qu'ils se furent donné parole de part et d'autre, le roi déclara publiquement qu'il ne pouvoit plus tromper le monde comme il faisoit depuis long-temps. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que j'aie aucun crime à lui reprocher, mais je ne sais par quelle fatalité ou quel jugement de Dieu je n'ai pu consommer mon mariage avec elle. C'est pourquoi je vous prie au nom de Dieu de me délivrer de ce malheureux engagement, et de nous rendre la liberté de nous pourvoir ailleurs; car afin qu'on ne la croie pas déshonorée, je suis prêt de jurer que je l'ai gardée aussi pure que je l'ai reçue.

La proposition parut honteuse à tous les assistants, et indigne de la majesté royale;

(1) Id. 1009.

personne toutefois n'osoit rejeter une affaire pour laquelle le roi avoit tant d'ardeur, et l'archevêque de Mayence prenoit le parti de ce prince autant qu'il le pouvoit honnêtement. Ainsi, du consentement de tous, il indiqua un concile à Mayence pour la première semaine après la Saint-Michel. On envoya cependant la reine à Loresheim, et le roi, peu de temps après, assembla des troupes pour marcher contre Dedi, marquis de Saxe, et les Thuringiens ligués avec lui. L'archevêque de Mayence prit cette occasion de sommer le roi de sa parole touchant les dîmes; mais les Thuringiens envoyèrent au roi des députés pour lui déclarer qu'ils ne prétendoient point favoriser la révolte, mais seulement maintenir leur ancienne liberté touchant les dîmes; et que si l'archevêque entreprenoit de les lever de force, ils se défendroient. En effet, sans agir contre le roi, ils insultèrent en toute occasion les troupes de l'archevêque, et le roi se contenta de leur ordonner, pour la forme, de payer les dîmes, sans se mettre beaucoup en peine de l'exécution.

Cependant l'archevêque de Mayence écrivit au pape une lettre, portant en substance (1): Notre roi Henri a voulu depuis quelques jours quitter la reine, qu'il a épousée légitimement et fait solennellement couronner, sans alléguer d'abord aucune cause de divorce. Surpris de cette nouveauté comme d'un prodige, nous lui avons résisté en face, de l'avis de tous les seigneurs qui se sont trouvés à la cour, et nous lui avons déclaré que, s'il ne nous exposoit la cause de son divorce, nous le retrancherions de la communion de l'Eglise, supposé premièrement que vous le jugeassiez à propos. Il nous a dit, pour cause de séparation, qu'il ne pouvoit consommer avec elle son mariage, et elle en est demeurée d'accord. Comme ce cas est rare dans les affaires ecclésiastiques, et presque inoui quant aux personnes royales, nous vous consultons comme l'oracle divin, et nous prions votre sainteté de décider cette importante question. Nos frères qui se sont trouvés présents ont indiqué pour ce sujet un concile dans notre ville, où le roi et la reine doivent venir pour subir le jugement. Mais nous avons résolu de ne le point faire sans votre autorité, et nous vous prions, si vous approuvez que nous terminions cette affaire dans un concile, d'envoyer de votre part des personnes capables, avec vos lettres, pour assister à l'examen et au jugement.

## XXXIII. Concile de Mayence.

Le pape envoya en effet Pierre Damien comme son légat, qui se rendit à Mayence avant le jour marqué. Le roi apprit en chemin que le légat l'y attendoit, et qu'il devoit lui

(1) To. 9, Conc. p. 1200.

défendre de faire divorce, et menacer l'archevêque de Mayence de la part du pape, pour avoir promis d'autoriser une séparation si criminelle (1). Il faut croire que le pape ou le légat avoient appris d'ailleurs que la conduite de l'archevêque n'étoit pas conforme à sa lettre. Le roi, consterné de se voir enlever des mains ce qu'il désiroit depuis si long-temps, vouloit retourner en Saxe; et à peine ses confidents purent-ils lui persuader de ne pas frustrer l'attente des seigneurs qu'il avoit assemblés à Mayence en très-grand nombre; il s'en alla à Francfort, et y manda l'assemblée.

Pierre Damien exposa les ordres du pape dont il étoit chargé, et dit que l'entreprise de Henri étoit très-mauvaise, et indigne non-seulement d'un roi, mais d'un chrétien; que s'il n'étoit pas touché des lois et des canons, il épargnât au moins sa réputation, et le scandale qu'il causeroit, en donnant au peuple un si pernicieux exemple d'un crime que lui-même devoit punir; enfin, que s'il n'écoutoit point les conseils, le pape seroit obligé d'employer contre lui la sévérité des canons, et que jamais il ne couronneroit empereur un prince qui auroit si honteusement trahi la religion.

Tous les seigneurs s'élevèrent alors contre le roi, disant que le pape avoit raison, et le priant au nom de Dieu de ne pas ternir sa gloire par une action si honteuse, et ne pas donner aux parents de la reine, qui étoient puissants, un tel sujet de révolte. Le roi, accablé plutôt que touché de ces raisons, dit: Si vous l'avez résolu si opiniâtrément, je me ferai violence, et je porterai comme je pourrai ce fardeau, dont je ne puis me décharger. Ainsi, plus aigri contre la reine par l'effort que l'on avoit fait pour les réunir, il consentit qu'on la rappelât; mais, pour éviter même sa vue, il s'en retourna promptement en Saxe, ayant au plus vingt chevaliers à sa suite. La reine le suivit à petites journées avec le reste de la cour et les ornements impériaux. Quand elle fut arrivée à Goslar, à peine put-on persuader au roi d'aller au-devant d'elle; il la reçut assez honnêtement, mais il revint bientôt à sa froideur; et, ne se pouvant défaire de la reine, il résolut de la garder comme si elle n'eût point été sa femme.

L'année suivante, mil soixante-dix, Sigefroy, archevêque de Mayence, Annon, archevêque de Cologne, et Herman, évêque de Bamberg, allèrent à Rome, où le pape Alexandre les avoit appelés. L'évêque de Bamberg étoit accusé d'avoir usurpé ce siège par simonie; mais, par les riches présents qu'il fit au pape, il l'adoucit de telle sorte, que non-seulement il n'eut point d'égard à l'accusation, mais il lui donna le pallium et d'autres honneurs archiepiscopaux. L'archevêque de Mayence vouloit

(1) Lamb.



renoncer à sa dignité, mais le pape et ceux qui étoient présents l'en détournèrent, quoiqu'avec bien de la peine. Tous les trois évêques allemands furent sévèrement réprimandés de ce qu'ils vendoient les ordres sacrés, communiquoient sans scrupule avec ceux qui les achetoient et leur imposoient les mains. Enfin, après leur avoir fait faire serment de n'en plus user de même à l'avenir, on les renvoya en paix. Annon de Cologne rapporta de Rome un privilège du pape pour l'abbaye de Sigebert, qu'il avoit fondée, et le bras de saint Césaire, martyr (1).

#### XXXIV. Nouveaux évêques en Angleterre.

En Angleterre, le nouveau roi Guillaume, ayant bien affermi sa puissance, s'appliqua à rétablir toutes choses, et pour le temporel et pour le spirituel. Il adoucit les mœurs des Anglois, encore demi-barbares, introduisant les mœurs françoises beaucoup plus polies; il les tira de la nonchalance, l'ignorance et la débauche, renouvelant l'industrie, l'application aux armes et aux lettres. En un mot, depuis ce règne, l'Angleterre prit une face nouvelle (2). Dès la cinquième année de son règne, qui fut l'an mil soixante-neuf, le roi Guillaume confirma solennellement les anciennes lois du pays, telles qu'elles avoient été en usage sous saint Edouard, son prédécesseur, commençant par celles qui regardoient l'Eglise, et qui furent rédigées en latin en vingt-deux articles. On en fit un abrégé en romain ou françois du temps. On y établit premièrement la paix, c'est-à-dire la sûreté pour quiconque va aux églises, puis la manière de se justifier des crimes non approuvés, et enfin la taxe du denier Saint-Pierre. Aussi le pape Alexandre ne manqua pas d'écrire au roi Guillaume pour la continuation de cette redevance, dont une partie étoit employée à l'entretien d'une église de Rome, nommée l'école des Anglois (3).

Guillaume, incontinent après sa conquête, envoya de riches présents aux églises de France, d'Aquitaine, de Bourgogne, d'Auvergne et d'autres pays. Surtout il envoya au pape Alexandre quantité d'or et d'argent pour le denier Saint-Pierre, avec des ornements très-précieux; et, en reconnaissance de l'étendard qu'il avoit reçu du pape, il lui envoya celui du roi Héralde, où étoit représenté un homme armé en broderie d'or. A la prière du roi, le pape Alexandre envoya trois légats en Angleterre, Ermenfroy évêque de Sion, Jean et Pierre, prêtres de l'Eglise romaine, qui le couronnèrent de nouveau le jour de Pâques, quatrième d'avril mil soixante-dix, pour confirmer son autorité (4).

(1) Vita SS. Ann. c. 26, 1020.  
34, ap. Sur. 4 déc. (3) P. 1025, Epist. 8.  
(2) Guil. Malmesb. l. III, Gesta Guill. p. 106.  
p. 102; tom. 9, Conc. p. (4) Vita Lanfr. n. 12.

A l'octave de Pâques, ces légats présidèrent à un concile tenu à Winchester par ordre du roi et en sa présence, où Stigand, archevêque de Cantorbéry, fut déposé pour trois raisons (1), la première, d'avoir gardé l'évêché de Winchester avec l'archevêché; la seconde, d'avoir usurpé le siège de Cantorbéry du vivant de l'archevêque Robert, et s'être servi de son pallium; la troisième, d'avoir reçu le pallium de la part de l'antipape Benoît, excommunié par l'Eglise romaine, pour avoir envahi le saint-siège par simonie. Stigand étoit encore chargé de parjures et d'homicides. On déposa aussi quelques-uns de ses suffragants comme indignes, pour leur vie criminelle et l'ignorance de leurs devoirs; entre autres Angelmar, son frère, évêque d'Estangle, et quelques abbés (2). Car le roi étoit autant qu'il pouvoit les grandes places aux Anglois qui lui étoient suspects, afin d'y mettre des Normands. C'est ainsi qu'en parlent les historiens anglois; mais, selon les Normands, il ne fit point déposer de prélats qui ne l'eussent mérité.

En ce concile, comme les autres évêques trembloient de peur de perdre leur dignité, saint Vulstan, évêque de Worcester, redemanda hardiment plusieurs terres de son église, que l'archevêque Aldred avoit retenues en sa puissance, quand il fut transféré du siège de Worcester à celui d'York, et qui, après sa mort étoient tombées au pouvoir du roi. Mais comme le siège d'York étoit vacant, on remit la décision de cette affaire jusqu'à ce qu'il y eût un archevêque qui pût défendre les droits de son église. Depuis que Stigand fut déposé de l'archevêché de Cantorbéry, le roi le tint en prison à Winchester le reste de ses jours (3). Il y vivoit chétivement du peu qu'on lui donnoit aux dépens du roi, et, comme ses amis l'exhortoient à se mieux traiter, il juroit qu'il n'avoit pas un denier; mais après sa mort on lui trouva de grands trésors enterrés, dont il portoit la clef à son cou.

A la Pentecôte, le roi étant à Windsor, donna l'archevêché d'York à Thomas, chanoine d'Evreux, et l'évêché de Winchester à Vauquelin, son chapelain. Le lendemain, il fit tenir un concile où présida le légat Ermenfroy, car les cardinaux Jean et Pierre étoient partis pour retourner à Rome (4). En ce concile, Algeric, évêque de Sussex, fut déposé, puis mis en prison. On déposa aussi plusieurs abbés, puis le roi donna à Arefaste l'évêché d'Estangle, et à Stigand celui de Sussex. Ils étoient l'un et l'autre ses chapelains; et il donna des abbayes à quelques moines normands.

#### XXXV. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry.

Mais, pour remplir le siège de Cantorbéry,

(1) Roger. Houed. p. (3) Malmesb. Pontif. I.  
453; tom. 9, Conc. p. 1202. I, p. 205.  
(2) Sup. l. LX, n. 27. (4) Roger

la première place de l'Eglise d'Angleterre, il choisit Lanfranc, qu'il avoit fait abbé de Saint-Etienne de Caen (1). Après la mort de Maurille, archevêque de Rouen, arrivée en mil soixante-sept, le clergé et le peuple assemblés avoient voulu élire Lanfranc pour lui succéder; mais il fit tant de résistance qu'il l'évita, ne se trouvant que trop chargé de l'abbaye qu'il auroit quittée s'il avoit pu le faire en conscience. Le roi fit donc passer à l'archevêché de Rouen Jean, qu'il avoit déjà fait évêque d'Avranches; mais, pour obtenir du pape cette translation, il envoya à Rome l'abbé Lanfranc, qui rapporta le pallium à l'archevêque Jean, et celui-ci tint le siège de Rouen douze ans.

Ce roi Guillaume étant résolu, par le conseil des seigneurs, à mettre Lanfranc sur le siège de Cantorbéry, envoya en Normandie les légats Ermenfroy, évêque de Sion, et Hubert, sous-diacre cardinal, qui assemblèrent un concile des évêques et des abbés de la province, où ils déclarèrent à Lanfranc la volonté du roi, qui étoit aussi la leur, et des autres prélats. Lanfranc en fut tellement affligé et troublé, qu'ils crurent qu'il refuseroit absolument. Il représentoit sa foiblesse et son indignité, qu'il n'entendoit point la langue du pays, qu'il auroit affaire à des nations barbares; mais ces raisons ne furent point écoutées. Toutefois, comme il agissoit toujours avec discrétion, il demanda du temps pour délibérer. Mais le roi avoit si bien pris ses mesures, que tout le monde lui conseilla et le pressa d'accepter, même Hellouin, abbé du Bec, qu'il regardoit toujours comme son père. Ce n'est pas que ce saint homme n'eût grand regret à perdre un ami si cher, et qui lui avoit été si utile pour l'établissement de son monastère; mais il n'osoit s'opposer à la volonté de Dieu et à une vocation si manifeste.

Lanfranc, bien affligé, résolut donc de passer en Angleterre pour dire au roi ses excuses, ne croyant pas qu'on le pût forcer à recevoir cette dignité. Le roi le reçut avec une grande joie et un grand respect, et vainquit enfin sa résistance. Il appela les premiers de l'Eglise de Cantorbéry et grand nombre de prélats et de seigneurs du royaume, et déclara Lanfranc archevêque de Cantorbéry le jour de l'assomption de Notre-Dame. Il fut sacré dans son église métropolitaine, le dimanche vingt-neuvième du même mois d'août mil soixante-dix, jour de la décollation de saint Jean (2). Il fut sacré, dis-je, par ses suffragants, Guillaume, évêque de Londres, Sivard de Rochester, Vauquelin de Winchester, Rémy de Lincoln, Herfaste de Tetford, Stigand de Selsei, Herman de Shireburn, et Gison de Véli. Les autres, qui étoient absents, envoyèrent leurs excuses par députés.

La même année Thomas, élu archevêque d'York, vint se présenter à Lanfranc pour être

(1) Vita c. 5, n. 11. mesc. p. 205. Vita Lanfr.  
(2) Roger, p. 455, Mal- n. 22.

sacré de sa main, suivant l'ancienne coutume (1). Lanfranc lui demanda une protestation de son obéissance par écrit et avec serment, comme ses prédécesseurs l'avoient donnée; mais Thomas répondit qu'il ne le feroit point si on ne lui prouvoit, par écrit et par témoins, qu'il le devoit faire, et qu'il le pouvoit sans porter préjudice à son église. Ce refus venoit d'ignorance plutôt que de présomption; car ce prélat, qui étoit nouveau en Angleterre et en ignoroit absolument les usages, ajoutoit trop de foi aux discours des flatteurs, particulièrement d'Odon, évêque de Bayeux, frère utérin du roi, qui étoit comme son lieutenant en Angleterre. Lanfranc montra la justice de sa prétention en présence de quelques évêques qui étoient venus pour le sacre de Thomas; mais celui-ci ne voulut rien écouter, et retourna sans être sacré.

Le roi, prévenu par son frère, en fut irrité contre Lanfranc, croyant qu'il se prévaloit de sa capacité pour appuyer une prétention injuste. Mais, peu de jours après, Lanfranc vint à la cour, demanda audience au roi, et, lui ayant rendu raison de sa conduite, l'apaisa, et mit de son côté les Anglois qui se trouvèrent présents. Car, étant instruits de l'usage du pays, ils rendoient témoignage à la justice de sa cause. Ainsi le roi, du consentement de tous, ordonna que pour lors Thomas viendrait à Cantorbéry, et donneroit à Lanfranc sa protestation solennelle d'obéissance en tout ce qui regardoit la religion, mais que ses successeurs ne la donneroient qu'après qu'il auroit été prouvé dans un concile que les archevêques d'York avoient toujours rendu cette soumission à ceux de Cantorbéry. Thomas fut sacré à ces conditions; et peu de temps après, Lanfranc demanda et reçut la protestation d'obéissance de tous les évêques du royaume d'Angleterre, qui avoient été sacrés du temps de Stigand par d'autres archevêques ou par le pape.

#### XXXVI. Lanfranc à Rome.

L'année suivante, mil soixante-onze, les deux archevêques Lanfranc et Thomas allèrent à Rome demander le pallium (2). Le pape Alexandre reçut Lanfranc avec grand honneur, jusqu'à se lever devant lui, et dit: Je ne l'ai pas fait, parce qu'il est archevêque de Cantorbéry, mais parce que j'ai été son disciple au Bec. Lanfranc avoit aussi instruit en cette école des parents du pape; ce qui montre combien elle étoit célèbre. Le pape lui donna deux palliums pour lui seul: l'un que Lanfranc prit sur l'autel, suivant l'usage de Rome, l'autre que le pape lui présenta de sa main en signe d'amitié; et on ne trouve que deux autres exemples de ces deux palliums, l'un pour Hincmar de Reims, l'autre pour

(1) Vita n. 23. (2) Vita c. 11, n. 24.



Brunon de Cologne (1). Thomas étoit accusé d'avoir reçu du roi Guillaume l'archevêché d'York pour récompense du service de guerre qu'il lui avoit rendu dans la conquête de l'Angleterre; et Rémy, évêque de Lincoln, qui étoit venu à Rome avec les deux archevêques, avoit été aussi jugé indigne de l'épiscopat, parce qu'il étoit fils d'un prêtre; et on leur avoit ôté à l'un et à l'autre l'anneau et le bâton pastoral. Mais le pape, à la prière de Lanfranc, les rétablit tous deux, lui laissant le jugement de leur cause; et ils reçurent de la main de Lanfranc l'anneau et le bâton (2). Toutefois, l'archevêque Thomas renouvela, en présence du pape, sa prétention contre la primatie de Cantorbéry, soutenant que l'église d'York lui étoit égale, et que, suivant la constitution de saint Grégoire, l'une ne devoit point être soumise à l'autre, seulement que celui des deux archevêques qui étoit le plus ancien d'ordination devoit avoir la préséance. Il prétendoit de plus avoir juridiction sur les trois évêques de Dorchester ou Lincoln, de Worchester et de Licifeld, depuis Chester. Lanfranc, quoiqu'indigné de ce procédé, répondit modestement que la proposition de Thomas n'étoit pas véritable, et que la constitution de saint Grégoire ne regardoit pas l'église de Cantorbéry, par rapport à celle d'York, mais à l'égard de celle de Londres. Le pape Alexandre décida que ce différent entre les deux archevêques devoit être examiné et jugé en Angleterre par tous les évêques et les abbés du royaume; et, bien que Lanfranc fût assuré pour son temps de la soumission de Thomas par la promesse qu'il lui en avoit faite, il aima mieux travailler pour ses successeurs que leur laisser ce différent à terminer.

Le pape chargea Lanfranc d'une lettre pour le roi d'Angleterre, où, après avoir loué son zèle pour la religion, il l'exhorta à suivre les conseils de Lanfranc pour l'exécution de ses bons desseins, déclarant qu'il avoit regret de ne le pouvoir retenir à Rome (3). Mais, ajoute-t-il, nous nous consolons de son absence par l'utilité qu'en reçoit votre royaume. Il ajoute qu'il a donné à Lanfranc toute l'autorité du saint-siège pour l'examen et le jugement de toutes les affaires, c'est-à-dire qu'il l'a établi légat dans le royaume d'Angleterre.

#### XXXVII. Monastères en Sardaigne.

La même année, mil soixante-onze, le pape Alexandre II fit la dédicace de la nouvelle église du mont Cassin. Depuis que le cardinal Didier fut abbé de ce monastère, il le renouvela entièrement. Il lui attira de grands bienfaits de la part de Richard, prince de Ca-

poue, et de Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, dont il avoit gagné l'amitié, et commença par donner à son église quantité de riches ornements (1). De son temps, un roi de Sardaigne, nommé Bareson, envoya des députés au mont Cassin, demandant des moines pour établir dans son royaume un monastère, suivant leur observance, qui y étoit encore inconnue. L'abbé Didier choisit douze des meilleurs sujets de sa communauté, à qui il donna des livres de l'Écriture sainte, des reliques, des vases sacrés, des ornements, et tout ce qui leur étoit nécessaire pour cette mission, avec un abbé pour les gouverner, et les envoya en Sardaigne dans un vaisseau de Gaète. Ils arrivèrent à une petite île, nommée le Lis, et attendoient le temps propre pour passer outre, quand les Pisans, poussés d'envie contre les Sardiots, vinrent sur eux à l'improviste avec des bâtiments armés, les pillèrent et les maltraitèrent sans distinction de personnes; et alloient prendre le chef de la députation s'il n'eût pris l'habit d'un moine pour se sauver. Ils brûlèrent le vaisseau de Gaète et s'en retournèrent chargés de butin. Les douze moines du mont Cassin, dépouillés de tout, hors de leurs habits, se dispersèrent en divers lieux: il en mourut quatre, et les huit autres revinrent au monastère dans l'année.

Cependant le roi Bareson, ayant tiré satisfaction des Pisans pour cette insulte, renvoya au mont Cassin (2), disant qu'il persistoit encore plus ardemment dans le même désir, et que cet accident ne devoit point les rebuter. On lui envoya deux moines après environ deux ans, il les reçut avec joie, et leur donna une église de Sainte-Marie, puis une de Saint-Elie, avec la montagne où elle étoit située, et de grandes terres. Un autre roi de Sardaigne, nommé Torchytor, par émulation du premier, envoya aussi au mont Cassin une donation de six églises avec leurs dépendances pour fonder un monastère. D'ailleurs, le pape Alexandre envoya un légat à Pise, avec un moine du mont Cassin, pour ordonner, sous peine d'anathème, de rendre incessamment tout ce qui avoit été pris à ce monastère. Ce qui fut exécuté; et les Pisans, ayant reconnu leur faute, se réconcilièrent avec l'abbé Didier (3). Le même pape tira du mont Cassin plusieurs bons sujets, soit pour les appeler auprès de lui au service de l'église romaine, soit pour en faire des évêques et des abbés.

#### XXXVIII. Dédicace du mont Cassin.

L'abbé Didier, trouvant les affaires du monastère dans une grande prospérité et une grande paix, jouissant d'un grand revenu, honoré de tous ses voisins, entreprit de renouveler l'Eglise

l'an mil soixante-six (1). Il commença par abattre l'ancienne comme trop petite, et en bâtit dès les fondements une plus grande et plus magnifique. Il acheta à Rome à grands frais des colonnes, des bases, des chapiteaux et des marbres de diverses couleurs, qu'il fit apporter par mer jusqu'à la tour du Garioliang. L'église avoit cent cinq coudées de long, quarante-trois de large et vingt-huit de haut; les quatre coudées font une toise; il y avoit dix colonnes de chaque côté. Devant l'église étoit un parvis de soixante-dix-sept coudées de long, et de cinquante-sept de large, environné de colonnes. Pour orner le dedans de l'église, l'abbé Didier envoya des députés à Constantinople, qui en firent venir des ouvriers de mosaïque et des marbriers (2); car ces arts étoient tombés en Italie depuis plus de cinq cents ans; et, pour les y rétablir, il eut soin de les faire apprendre à plusieurs des serfs du monastère, aussi bien que les autres arts utiles aux bâtiments.

L'église du mont Cassin étant achevée au bout de cinq ans, l'abbé Didier la voulut faire dédier avec toute la solennité possible, et pria le pape Alexandre d'en faire lui-même la cérémonie (3). Le jour fut marqué au samedi premier d'octobre mil soixante-onze, et il y vint des prélats presque de toute l'Italie; le pape, dix archevêques, quarante-trois évêques, une infinité d'abbés, de moines, de clercs et de laïques, entre autres Richard, prince de Capoue, Jourdain, son fils, et son frère Rainulfe, Gisulfe, prince de Salerne, avec ses frères, Lendulfe, prince de Bénévent, Sergius, duc de Naples, Sergius, duc de Surrente. Le duc Robert Guiscard étoit occupé au siège de Palerme, qu'il prit la même année sur les Sarrasins, et rendit à l'archevêque grec l'église cathédrale de Notre-Dame, dont ils avoient fait leur mosquée. Ce prélat faisoit le service dans l'église de Saint-Cyriaque en de continues alarmes (4).

Le pape avoit promis indulgence de tous les péchés confessés à tous ceux qui assisteroient à cette dédicace, ou qui viendroient à la nouvelle église pendant l'octave; ce qui y attira une telle affluence de peuple, qu'il sembloit que personne n'en fût sorti depuis le premier jour, tant la foule y étoit grande jour et nuit (5). Non-seulement le monastère et la ville, mais la campagne des environs étoit remplie d'une multitude innombrable, et tous furent nourris par l'abbé, de pain, de vin, de chair et de poisson, pendant les trois jours qui précédèrent la dédicace, et les trois jours qui la suivirent. Cette solennité augmenta tellement la réputation du monastère et de l'abbé Didier, que tous les princes y envoyèrent des présents, entre autres l'impératrice Agnès, et

qu'en deux ans le nombre des moines augmenta jusqu'à près de deux cents.

#### XXXIX. Charles nommé à l'évêché de Constance.

En Allemagne, Rumold, évêque de Constance, étant mort dès la fin de l'an mil soixante-neuf, le roi Henri lui donna pour successeur Charles, chanoine de Magdebourg, qui d'abord fut bien reçu par le clergé de Constance; mais dans la suite, comme avant même que d'être sacré, il gouvernoit par caprice plutôt que par raison, son clergé irrité se sépara de sa communion, sur ce que l'on disoit qu'il avoit obtenu l'évêché par simonie; et détourné furtivement la plus grande partie des trésors de l'Eglise. Ces accusations ayant été portées à Rome, où Sigefroy, archevêque de Mayence, étoit alors, le pape lui défendit de vive voix de sacrer Charles évêque de Constance, jusqu'à ce qu'il fût justifié (1). Et comme Charles faisoit de grandes instances auprès du pape pour être sacré, et que le clergé de Constance continuoit de s'y opposer vivement, le pape réitéra par écrit la défense à l'archevêque de passer outre, et lui ordonna d'assembler un concile, où il invitait l'archevêque de Cologne pour examiner et terminer cette affaire. L'archevêque de Mayence obéit, et s'attira par-là l'indignation du roi, qui vouloit soutenir l'évêque Charles, qu'il avoit choisi. Il envoya souvent à l'archevêque des ordres de le sacrer, il empêcha la tenue du concile, par le commandement qu'il fit aux évêques de le suivre à la guerre, et il voulut envoyer Charles à Rome, pour le faire sacrer par le pape. L'archevêque de Mayence écrivit au pape de n'en rien faire, pour ne pas donner au roi sujet de croire qu'il n'avoit refusé de le sacrer que par animosité. Mais, ajoutoit-il, si vous le trouvez innocent, renvoyez-le-moi pour le sacrer selon les canons.

En effet, l'archevêque tint pour cette affaire un concile à Mayence le quinzième d'août mil soixante-onze, qui étoit la douzième année de son pontificat (2). Avec lui assistèrent deux archevêques, Gébehard de Juvave ou Saltzbourg, et Udon de Trèves, et neuf autres évêques, savoir: ceux de Wirtzbourg, d'Eicstet, d'Augsbourg, de Bamberg, de Strasbourg, de Spire, d'Osnabruc, de Sion et de Modène: c'étoient douze évêques en tout. Il y avoit des députés chargés des excuses des suffragants de Mayence, qui étoient absents. Le premier jour du concile fut la fête de la dormition de la Sainte-Vierge, comme portent les actes, où, à cause de la solennité du jour, on ne fit qu'entamer la matière avant la célébration de l'office. Le lendemain, chaque évêque proposa les difficultés qu'il trouvoit dans son diocèse, et

(1) Mabill. hic. 205.  
(2) Malmesc. Pontif. p. (3) Alex. Ep. 10.

(1) Sup. LX, n. 29. Ch. Cass. 111, c. 10, 17, etc. 2. (2) C. 24. (3) C. 26.

(1) C. 28. (4) Gaufr. de Malater. lib. II, c. 45.  
(2) C. 29. (5) Chr. Cass. c. 30, 31.  
(3) C. 30.

(1) Lambert. 1060. Epist. Lamb. 1701.  
Sigefr. to. 9, Conc. p. 1205. (2) To. 9, p. 1300.



on termina plusieurs affaires particulières. On commença aussi à examiner celle de l'évêque de Constance, mais le roi la fit remettre au lendemain; car il étoit à Mayence, et envoyoit des messages aux évêques pour les intimider et empêcher le jugement de cette affaire. C'est ce qui fit que les deux premières séances se passèrent sans rien conclure. Le troisième jour, les évêques allèrent trouver le roi, et lui représentèrent avec zèle l'intérêt qu'il avoit lui-même de faire observer les canons pour le salut de son âme et pour la paix de l'Eglise et de l'état. Il les écouta plus tranquillement que ne promettoit son naturel violent et son âge, car il n'avoit que vingt ans. Il soutint qu'il avoit donné gratuitement à Charles l'évêché de Constance, et n'avoit fait avec lui aucune convention. Mais, ajouta-t-il, si quelqu'un de mes domestiques a fait avec lui quelque traité pour le servir en cette rencontre, ce n'est pas à moi de l'en accuser ou de l'en justifier: c'est son affaire. Après avoir ainsi parlé aux évêques, il vint avec eux au concile, et on y fit entrer Charles et les clercs de Constance. Leur chef présenta un libelle contenant les causes d'opposition au sacre de Charles, savoir la simonie et la déprédation des biens de l'Eglise; ils présentèrent aussi les noms et les qualités des témoins, par lesquels ils offroient de prouver chacun des chefs d'accusation.

Charles proposoit contre eux divers reproches, et protestoit de son innocence; le roi prenoit son parti et s'efforçoit de le justifier, ou du moins d'affaiblir l'accusation par des discours artificieux. Et quand les accusateurs vouloient insister et s'élever avec force, il employoit l'autorité pour les retenir. On disputa si long-temps sur le nombre et la qualité des accusateurs et des témoins, et sur les reproches de l'accusé, que la séance dura bien avant dans la nuit, et on fut obligé de la terminer sans rien conclure.

Mais le lendemain Charles, qui pendant la nuit avoit fait de sérieuses réflexions, remit l'anneau et le bâton pastoral entre les mains du roi, disant que, selon les décrets du pape Célestin, il ne vouloit point être évêque de ceux qui ne vouloient point de lui. Les pères du concile rendirent grâce à Dieu de les avoir tirés de cet embarras d'une manière si peu attendue, ils ordonnèrent que les actes de ce concile seroient gardés dans les archives de l'Eglise de Mayence, et que l'on en rendroit compte au pape pour lui en demander la confirmation. Charles étant retourné dans le diocèse de Magdebourg, d'où il avoit été tiré, y mourut quatre mois après (1).

XL. Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople.

Cependant le pape Alexandre envoya un légat à Constantinople, vers le nouvel empe-

(1) Lamb.

reur, Michel Parapinace. Constantin Lucas étoit mort dès l'an mil soixante-sept, au mois de mai, après avoir régné sept ans et demi, et en avoir vécu un peu plus de soixante (1). Il aimoit tellement les lettres, qu'il eût souhaité qu'elles eussent rendu son nom célèbre, plutôt que la dignité impériale. De sa femme Eudoxie il laissa trois fils, Michel, Andronic et Constantin; et se voyant près de la mort, il fit dresser un acte où tous les grands souscrivirent, portant qu'ils ne reconnoitroient point d'autre empereur que ses enfants; l'impératrice Eudoxie promit aussi de ne se point remarier, et cette promesse fut mise en dépôt entre les mains du patriarche; c'étoit Jean Xiphilin, natif de Trébisonde, qui étoit en grande réputation pour sa doctrine, sa capacité dans les affaires et sa vertu. Dès sa jeunesse, il embrassa la profession monastique, mena assez long-temps la vie d'anachorète sur le mont Olympe; et ce fut malgré lui qu'après la mort de Constantin Lichoudès, il fut mis sur le siège patriarcal en mil soixante-six, comme en étant le plus digne. Xiphilin est fameux par son abrégé de l'histoire de Dion Cassius.

L'impératrice Eudoxie régna donc avec ses trois fils le reste de l'année mil soixante-sept, pendant laquelle les Turcs Seljouquides firent de grands progrès, profitant de la faiblesse des troupes romaines, qui manquoient de paye et de vivres. Les Turcs, commandés alors par Olub-Arselan, s'avancèrent dans la Mésopotamie, l'Arménie, et jusqu'à Césarée de Cappadoce, pillant et brûlant tout; ils pillèrent, entre autres, l'Eglise de Saint-Basile, qu'ils profanèrent, et en ôtèrent tous les ornements; mais ils ne purent toucher à ses reliques, parce que son tombeau étoit environné d'une très-forte maçonnerie (2); seulement ils emportèrent les petites portes des ouvertures qui y étoient, parce que ces portes étoient ornées d'or, de perles et de pierreries.

Pour arrêter leurs progrès, on vit bien à la cour de Constantinople qu'il falloit un empereur capable de commander en personne les armées. L'impératrice choisit Romain, fils de Diogène, qui étoit vestarque, c'est-à-dire maître de la garde-robe. Elle le fit venir à Constantinople, et le jour de Noël la même année mil soixante-dix-sept, elle le déclara maître des offices et général des armées. Elle vouloit aussi l'épouser et le faire empereur, mais elle craignoit le sénat et le patriarche, qui gardoit sa promesse de ne se point remarier. Il fallut donc user d'industrie. L'impératrice envoya au patriarche un eunuque, son confident, qui lui dit en secret, qu'elle vouloit épouser Bardas; c'étoit le frère du patriarche, qui étoit un débauché, ne songeant qu'à son plaisir. L'eunuque dit donc au patriarche qu'il ne tenoit qu'à lui de faire son frère empereur, en

(1) Curopal. p. 817, D. (2) P. 819.

supprimant cette promesse injuste et contraire aux lois; et, comme il vit qu'il donnoit dans le piège, il lui conseilla de prendre l'avis des sénateurs. Le patriarche les fit venir l'un après l'autre, et leur exagéra l'injustice de cette promesse, et la nécessité d'avoir un homme de mérite pour empereur; enfin, il les gagna tous, soit par persuasion, soit par présents. Mais quand tout fut bien disposé, Romain Diogène entra de nuit bien armé dans le palais, et épousa l'impératrice; puis il fut déclaré empereur le premier jour de janvier, indiction sixième, l'an du monde six mil cinq cent soixante-seize, de J.-C. mil soixante-huit. Cette action du patriarche Xiphilin montre ce que l'on doit croire des louanges générales de vertu que lui donne l'historien Jean Scylitzes, curopalate.

XLII. Romain Diogène pris par les Turcs.

Romain Diogène fit la guerre aux infidèles avec quelque avantage, les deux premières années de son règne. Mais en six mil cinq cent soixante-dix-huit, indiction huitième, qui est l'an mil soixante-dix, les Turcs poussèrent leurs conquêtes en Natolie, et prirent entr'autres Chones, autrefois Colosses en Phrygie, où ils profanèrent l'Eglise fameuse de Saint-Michel, la remplirent de sang et de carnage, et en firent une écurie. L'année suivante, mil soixante-onze, Diogène, après avoir refusé la paix que le sultan Olub-Arselan lui offroit, fut pris dans un combat où son armée fut mise en déroute (1). Le sultan se l'étant fait amener, se leva et le foula aux pieds selon la coutume. Puis, l'ayant fait relever, il l'embrassa, et le traita très-humainement, et le retint huit jours, le faisant manger avec lui. Il lui demanda un jour: Si tu m'avois pris, comment m'aurois-tu traité? Diogène lui répondit franchement: Je l'aurois fait mourir sous les coups. Le sultan répondit: Et moi je n'imiterais pas ta dureté. Car j'apprends que votre Christ vous a commandé la paix et l'oubli des injures. En effet, il fit avec Diogène un traité honnête, et le renvoya.

Mais la nouvelle de sa défaite étant venue à Constantinople, le César Jean Ducas, frère du défunt empereur, et les sénateurs de son parti, firent raser l'impératrice Eudoxie, et l'envoyèrent en exil dans un monastère qu'elle avoit fondé, déclarèrent seul empereur Michel Ducas, son fils aîné, et écrivirent partout que Romain Diogène ne fût plus reconnu pour empereur (2). Il fut pris à son retour, et, quoique trois archevêques eussent été envoyés pour promettre qu'on ne lui feroit point de mal, on lui arracha les yeux si cruellement, que sa tête enfla, les vers s'y mirent, et il mourut en peu de jours, bénissant Dieu et

(1) Curop. p. 834, 841. (2) P. 843.

souffrant ses maux avec une grande patience. Le jeune Michel, surnommé Parapinace, régna six ans et demi.

Ce fut à lui que le pape Alexandre envoya pour légat Pierre, évêque d'Anagnia, célèbre par sa vertu et par sa doctrine, qui demeura un an à Constantinople, c'est-à-dire tout le reste du pontificat d'Alexandre (1). Pierre naquit à Salerne, de la famille des princes, et y embrassa dès son enfance la vie monastique. Le cardinal Hildebrand, étant venu légat à Salerne, le demanda à son abbé, et l'emmena à Rome, où le pape Alexandre l'employa aux affaires ecclésiastiques, et le fit ensuite évêque d'Anagnia malgré sa résistance. Il gouverna cette Eglise quarante-trois ans, et mourut le troisième d'août, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire, en exécution de la bulle de canonisation donnée par le pape Pascal II, le quatrième de juin mil cent neuf (2).

XLIII. Fin de saint Pierre Damien.

Henri, archevêque de Ravenne, excommunié par le même pape, n'avoit pas laissé d'exercer ses fonctions; et son peuple lui demeurant attaché (3), avoit aussi encouru l'excommunication. Saint Pierre Damien en avoit écrit au pape, le priant d'exécuter la résolution qu'il avoit prise d'absoudre ce prélat, et lui représentant qu'il n'étoit pas raisonnable de laisser périr, pour la faute d'un seul, une si grande multitude de personnes rachetées par le sang de Jésus-Christ (4). Toutefois, l'archevêque mourut le premier jour de janvier mil soixante-dix, sans avoir été absous; et quelque temps après, le pape Alexandre envoya Pierre Damien à Ravenne, avec pouvoir de lever l'excommunication dont le peuple étoit encore chargé, jugeant que personne n'étoit plus propre à cette fonction que Pierre, tant pour l'autorité qu'il avoit par lui-même, que parce qu'il étoit enfant de cette Eglise. Bien qu'il fût accablé de vieillesse, il accepta volontiers cette commission; il fut reçu à Ravenne avec grande joie, et, tous ayant humblement accepté la pénitence que leur faute méritoit, il leur donna l'absolution.

Retournant à Rome la première journée, il logea à Fayence, au monastère de Notre-Dame hors de la porte, où la fièvre le prit. Elle se fortifia de jour en jour; et, vers la minuit du huitième, il fit réciter autour de son lit, par les moines qui l'accompagnoient, les nocturnes et les matines de la chaire Saint-Pierre, qui se rencontroit ce jour-là. Peu de temps après qu'ils eurent achevé, il rendit l'esprit le vingt-deuxième de février mil soixante-douze. Il fut enterré avec un grand concours de peuple dans

(1) Vita per Brun. Ast. t. 2, p. 153. (3) Vita c. 9, ap. Boll. 23 febr. to. 5, p. 426.  
(2) Martyr. R. 3 aug. (4) Item. Sac. 3. Bened n. 48, p. 254; lib. 1, Ep. 143



l'église du même monastère, qui depuis a passé à l'ordre de Cîteaux; et il est honoré comme saint dans l'église de Fayence.

Il pratiquait le premier l'austérité qu'il recommandait aux autres, et ne s'en relâcha point dans sa vieillesse (1). Quand il revenait à son désert, il s'enfermait dans sa cellule comme en une prison, et jeûnait tous les jours, hors les fêtes, vivant de pain, de son et d'eau gardée du jour précédent. Son corps était serré de tous côtés de plusieurs liens de fer, et il ne laissait pas de se donner souvent la discipline. En chapitre, après avoir fait l'exhortation, il se levait de son siège, disait ses coupes, et se faisait donner la discipline, des deux côtés suivant la coutume. Jean, son disciple, qui a écrit sa vie, dit qu'il l'a vu pendant quarante jours n'avoir pris aucune nourriture qui eût passé par le feu, mais seulement des fruits et des herbes crues, sans boire. Il dit avoir ouï dire aux autres qu'il avait une autre fois passé quarante jours sans autre nourriture qu'un peu de légumes trempés. Toutefois, quand il se sentait trop affaibli, il usait de quelque relâchement pour se rétablir, et conseillait aux autres de faire de même. Au commencement des deux carêmes, devant Pâques et devant Noël, il passait trois jours sans prendre aucune nourriture. Il couchait sur une natte de jonc, et ne s'appuyait jamais pendant l'office divin. Il travaillait des mains, et faisait de petits présents de cuillères de bois de sa façon (2).

#### XLIII. Ecrits de saint Pierre Damien.

Il nous reste de lui grand nombre d'écrits, savoir, cent cinquante-huit lettres distribuées en huit livres, selon la qualité des personnes à qui elles sont adressées; soixante-quinze sermons, cinq vies des saints, savoir, de saint Odilon de Clugny, de saint Maur, évêque de Césène, de saint Romuald, de saint Rodolphe d'Eugubio, et de saint Dominique le cuirassé, en un même discours; de sainte Lucille et de sainte Flore, vierges et martyres, dont on ne sait rien de certain (3).

Nous avons aussi soixante opuscules de Pierre Damien, qui sont les plus considérables de ses écrits; et enfin quelques prières, quelques hymnes et d'autres poésies. Ces écrits, en général, respirent un grand zèle pour la perfection des mœurs et la pureté de la discipline, et montrent une érudition fort étendue pour le temps. Mais il y a peu de justesse dans les raisonnements: les preuves les plus ordinaires sont des sens allégoriques de l'Ecriture, souvent forcés, ou des apparitions des morts, et d'autres histoires plus merveilleuses que vraisemblables. Son style a de la force, quoique long et embarrassé (4).

(1) Vita n. 40.

(2) Carm. 183, 184, 185.

(3) Baron. in Martyr. V. Opusc. 33, 34, 35, 42.

20 juill.

(4) Tillem. tom. 45, p.

14. V. Opusc. 32, 44, 60.

V. Opusc. 33, 34, 35, 42.

#### XLIV. Cérémonies.

Outre les opuscules dont j'ai parlé, voici ceux qui me paroissent les plus remarquables. Le traité des heures canoniques, adressé à un seigneur laïque, à qui il prescrit de les dire tous les jours, comme étant un devoir de tous les chrétiens. Il compte sept heures pour le jour, matine ou laudes, car c'est la même, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies; et pour la nuit les vigiles ou nocturnes auxquels il marque que le peuple n'assistait point; ou selon une autre division, quatre heures pour la nuit, savoir, vêpres, complies, les nocturnes et les matines; et les quatre autres pour le jour. Il marque la différence de l'office des moines et de celui des clercs, telle que nous la voyons; et l'introduction nouvelle du symbole de saint Athanase à prime. Il recommande au seigneur, à qui il écrit, de ne jamais manquer à ce devoir, même en marchant à cheval, ou en quelque occupation que ce soit, ce qui marque bien qu'il comptait que l'on devait dire les prières à leurs heures (1). Il ajoute: Si vous ne savez pas lire, vous pourrez accomplir votre désir par la seule oraison dominicale, entendant sans doute qu'on le répète un grand nombre de fois; il exhorte à dire aussi tous les jours les heures de la vierge.

Quelques ermites doutaient si, disant l'office seuls, ils devaient demander la bénédiction pour les leçons, et dire avant les oraisons *Domine vobiscum*. Car, disaient-ils, à qui adressons-nous ces paroles? est-ce aux pierres ou aux planches de notre cellule? Les autres craignaient de manquer à aucune observance de la tradition ecclésiastique. Saint Pierre Damien fit sur cette question un traité particulier adressé à un reclus, nommé Léon, qu'il regardait comme son maître dans la vie spirituelle. Là, il décide que, récitant l'office en particulier, on doit tout dire, comme si on le récitait en commun, parce, dit-il, que celui qui dit l'office canonical parle au nom de toute l'Eglise, et la représente. Autrement il faudrait retrancher tout ce qui se dit en pluriel, comme l'invitoire: *Venite exultemus*, et jusqu'à l'*Oremus*; et les docteurs de l'Eglise n'ont point fait pour les particuliers un autre office que pour le public (2).

Il se plaint à l'archevêque de Besançon de l'abus qu'il avait vu dans son église, où les clercs étaient assis pour la plupart pendant l'office, et même pendant la messe. Il soutient, que non-seulement les clercs, mais les laïques et les femmes mêmes, doivent assister debout à l'office, et ne s'asseoir que pendant les leçons des nocturnes, s'ils n'y sont obligés par leur mauvaise santé, et il dit en avoir vu plusieurs, même des laïques, qui demeuraient toujours debout sans aucun appui (3).

(1) Opusc. x, Præf. et (2) Opusc. xi, c. 5, 6, 7.

cap. 7, 2, 6, 4, 5, 3, 7. (3) Opusc. xxxix, c. 2, 4.

#### XLV. Discipline monastique.

Dans un ouvrage adressé à ses ermites, il soutient le jeûne du samedi, qui, de l'église romaine où il avait toujours été pratiqué, commençait à s'étendre à tout l'Occident. Il dit en ce traité ces paroles remarquables: Nous devons prendre garde, mes chers frères, que cette vie si sainte (il parle de leur observance) ne se relâche de notre temps, et, diminuant peu à peu, ne s'abolisse entièrement. Nous savons que d'une observance autrefois très-rigoureuse, à peine en voyons-nous aujourd'hui de faibles restes; et, comme nous ne rétablissons point ce que nos prédécesseurs ont omis, ainsi nos successeurs ne répareront point les brèches de notre négligence, et nous serons coupables de la leur. Ils diront qu'ils ne sont pas meilleurs que leurs pères, et qu'ils s'en sont tenus à ce qu'ils ont trouvé établi. Délivrons notre temps de ce reproche, et transmettons fidèlement à nos enfants l'exemple de vertu que nous avons reçu de nos pères. Il écrit encore à ses ermites, pour conserver les jeûnes de quelques vigiles que l'on négligeait (1). La veille de Noël, où, bien que l'on ne mangeât que le soir, quelques-uns buvaient du vin et mangeaient plusieurs mets cuits et préparés avec soin. Des ecclésiastiques mêmes en usaient ainsi, sous prétexte d'avoir plus de force pour chanter l'office. Il soutient que l'on doit jeûner la veille de l'Epiphanie, et ne dire la messe qu'à none, quoique l'usage fût déjà contraire. Parlant du samedi-saint, il dit qu'on le jeûnait plus rigoureusement que les autres samedis; mais qu'en quelques lieux on se relâchait de cette observance en faveur des infirmes ou de ceux qui venaient de loin recevoir le baptême. Il ajoute que le samedi-saint il est défendu de dire la messe le jour, et ordonne de la dire la nuit, afin que le baptême général soit célébré entre la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Il recommande le jeûne des grandes et des petites litanies, c'est-à-dire de saint Marc et des rogations, nonobstant le temps pascal, et toutes les vigiles des apôtres sans distinction.

La défense de célébrer les noces en carême commençait alors dès la Septuagésime, et s'étendait aussi outre l'avent au carême de la Saint-Jean, qui était de trois semaines (2). Or, quelques-uns prétendaient que l'on pouvait se marier pendant ce temps, pourvu que l'on remît la consommation du mariage au temps où il était libre de le contracter. Pierre Damien s'élève contre cette erreur, et soutient que ces mariages sont nuls, parce que l'union des corps n'est pas essentielle au mariage, qui consiste principalement dans le consentement solennel. Il remarque que les canons ordonnaient quarante jours de pénitence aux personnes mariées qui ne gardaient pas la continence pendant le carême (3).

(1) Opusc. liv. Sup. lib.

LIX, n. 28, n. 74, c. 4.

Opusc. LV.

(2) Opusc. xli, c. 1.

(3) C. 4.

Dans un autre ouvrage, il se plaint que la corruption des mœurs n'a pas seulement infecté les séculiers, mais les moines mêmes. Nous, dit-il (1), qui nous glorifions d'avoir renoncé au monde, pourquoi retournons-nous aux biens que nous avons méprisés pour l'amour de Dieu; pourquoi recherchons-nous contre toutes les lois divines et humaines ce qu'elles nous permettoient de posséder quand nous l'avons quitté? Mais, dira quelqu'un de ces moines propriétaires, je garde très-peu d'argent et seulement pour la nécessité; je ne reçois rien des biens du monastère, si je me défais du peu que j'ai, comment vivrai-je? Pierre Damien répond: Le monastère vous doit fournir vos besoins en espèce, non pas en argent; un habit, par exemple, pour les vêtir aussitôt. Que n'en usez-vous de même à l'égard de ce que vous recevez du dehors? que ne l'employez-vous à vos besoins au lieu de le garder en argent?

Après le vice de propriété, il attaque l'inquiétude des moines et leurs fréquents voyages. Quelques-uns, dit-il, quittent le monde pour en éviter l'agitation et trouver du repos dans un monastère; mais, quand ils y sont, l'inquiétude les prend, et ils s'imaginent être en prison. Les séculiers en sont scandalisés et détournés d'embrasser la vie monastique. Car, disent-ils, qui était plus fervent qu'un tel lorsqu'il est entré dans le monastère? il a déjà oublié ce qu'il a promis, et ne respire que l'esprit du siècle; il est plus du monde que moi sous un autre habit. Cette inquiétude attire toute sorte de relâchements. Un moine en voyage ne peut jeûner, les honnêtetés pressantes de ses hôtes ne le permettent pas; souvent même il ne garde pas la mesure de la sobriété, de peur de passer pour incivil ou pour hypocrite (2). Les discours de ceux qui l'accompagnent l'empêchent de psalmodier avec attention. Il ne peut chanter la nuit, parce qu'il n'est pas seul; ni faire des genuflexions, parce qu'il est fatigué; ni garder le silence, parce qu'il se trouve souvent en nécessité de le rompre. Il est trop dissipé pour s'appliquer à la lecture ou à l'oraison; il voit souvent des objets dangereux pour la chasteté, du moins de l'esprit; les contre-temps fréquents l'exposent à des mouvements d'impatience, et à des paroles qu'il faut ensuite expier par des larmes. S'il prêche ceux au milieu desquels il se trouve, la vaine gloire l'attaque; s'il garde le silence, il s'accuse d'être inutile au prochain. Mais, quand il rentre dans sa cellule, tout ce qu'il a vu et tout ce qu'il a ouï se présente en foule à son imagination, principalement quand il veut s'appliquer à la prière; et plus il fait d'efforts pour chasser ces images importunes, plus il en est inquiété. Enfin, le moine qui

(1) Opusc. xii, c. 2.

(2) C. 9, 10.



sort ne peut guère éviter de communiquer avec des pécheurs excommuniés ou dignes de l'être; ce qui est presque le même (1). Car l'auteur tenoit pour excommuniés tous ceux qui avoient encouru l'excommunication portée par les décrets des conciles anciens ou modernes.

Le moine qui sort ne peut entièrement éviter le vice de propriété, sous prétexte des nécessités du voyage. Il veut aussi être plus proprement vêtu pour paroître en public, et ne s'aperçoit pas qu'il se rend par-là plus méprisable aux séculiers. D'autres, au contraire, affectent de porter des habits extraordinairement pauvres et difformes, pour attirer les yeux du peuple et se faire montrer au doigt comme des prodiges de mortification. Les vrais parfaits n'affectent rien, et ne refusent pas des habits précieux si l'occasion le demande (2).

Le relâchement le plus déplorable est celui des ermites, dont quelques-uns ne demeurent dans leurs cellules qu'en carême, et se promènent tout le reste de l'année. L'habitude de garder sa cellule la fait trouver agréable, les courses la rendent horrible. La vie érémitique est douce si elle est continuelle, mais si elle est interrompue, c'est un tourment (3). L'autorité d'un moine absent est grande; mais elle s'évanouit par sa présence. Le monde écouloit autrefois les prédications des moines, aujourd'hui personne n'en est touché. C'est inutilement qu'on donne des avis aux princes et aux papes; les évêques trouvent mauvais que nous parlions dans les conciles contre leurs désordres, je le sais par expérience. Il ne reste aux moines de bon parti que de conserver le repos de leur solitude (4).

Pierre Damien blâme un ermite qui, étant sorti du monastère peu après sa conversion et avant que d'être suffisamment éprouvé, avoit choisi sa demeure dans une grande ville, et lui dit (5) : Ceux qui cherchent la solitude dans des villes, comme si on manquoit de forêts, donnent lieu de croire qu'ils ne désirent pas la perfection de la vie solitaire, mais la gloire qui en revient. Là, entouré du peuple qui vous estime, vous ne dites rien qui ne soit reçu comme un oracle; et vous ne vous mesurez pas sur le témoignage de votre conscience, mais sur l'opinion de cette multitude qui vous flatte. Elle se paye de la pâleur de votre visage, et s'étonne du seul nom de jeûne. Car c'est un prodige dans une ville de s'abstenir de vin, et dans le désert c'est une honte d'en boire. L'huile est comptée dans le désert pour de grandes délices, le peuple regarde comme une grande abstinence de ne point manger de graisse. Aller nus-pieds est la règle du désert, dans la ville c'est une austérité excessive. La

rareté rend ici merveilleux ce qui n'est ailleurs que la vie ordinaire des ermites.

Dans un autre opuscule, Pierre Damien combat l'opinion d'un évêque (1) qui soutenoit que ceux qui avoient pris l'habit monastique, étant malades à l'extrémité, pouvoient le quitter s'ils revenoient en santé, et reprendre la vie séculière. J'ai rapporté plusieurs exemples de cet usage depuis la fin du septième siècle. C'étoit une des manières de professer à l'article de la mort la pénitence publique, et de s'engager dans l'état monastique sans probation précédente. Car anciennement la prise d'habit et la profession n'étoient point séparées, suivant la règle de saint Benoît, et on n'y étoit reçu régulièrement qu'après l'année de probation. C'est sur quoi se fonde cet évêque, que Pierre Damien combat, et il soutenoit que ceux qui avoient pris l'habit monastique sans noviciat précédent, n'étoient point engagés (2).

Pierre Damien en avertit le pape, qui écrivit à Gisler, évêque d'Ossimo, de réprimer cette erreur, et de frapper d'anathème ceux qui la soutiendront opiniâtement. C'est à cet évêque Gisler à qui Pierre adresse son traité pour la réfuter. Il soutient que la probation n'a été ordonnée que comme une précaution contre la légèreté ou la dissimulation de ceux qui se présentent pour embrasser la vie monastique, non comme une condition nécessaire, et que le supérieur peut en dispenser quand il est suffisamment persuadé de la fermeté du postulant et de la sincérité de la conversion. Enfin, que la profession est irrévocable, de quelque manière qu'elle se fasse, pourvu que ce soit avec une pleine volonté. Il apporte l'exemple du baptême, qui n'est pas moins valable quand il est donné d'abord, qu'après de longues épreuves, et des enfants offerts au monastère par leurs parents, suivant la règle de saint Benoît (3). Nous avons toutefois une lettre du pape Alexandre II, où il déclare qu'un prêtre qui, étant malade, a promis verbalement de se faire moine, sans s'être livré à un monastère ou à un abbé, n'a point perdu son bénéfice. Parce, dit le pape, que saint Benoît et saint Grégoire ont défendu qu'on se fit moine avant une année de probation (4).

Dans un autre ouvrage, Pierre Damien se plaint de l'ignorance des prêtres, qui étoit telle, qu'il s'en trouvoit qui savoient à peine lire deux syllabes de suite. Comment peuvent-ils, dit-il, prier pour le peuple, et offrir à Dieu, selon l'apôtre, un service raisonnable, puisqu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent! Ainsi le peuple, demeurant sans instruction, s'abandonne à toutes sortes de vices. Les prêtres mêmes vivent comme le peuple, ils plaident et se

(1) C. 13, 14.  
(2) C. 15, 17, 19.  
(3) C. 24, 25, 26.

(4) C. 29, 32.  
(5) Opusc. LI, c. 3.

(1) Opusc. XVI.  
(2) Sup. lib. XL, n. 3, n. 29. Mabill. Præf. Sæc. 1. Actor. n. 105. Idem Præf.  
(3) Sæc. 4, n. 191. Opusc. XVI, c. 1, 8.  
(4) C. 9, 8, 5.  
(5) Alex. Ep. 20.

querellent comme les autres, et vont offrir le saint sacrifice pleins de leurs passions (1). Leur négligence pour le service du saint autel est si grande, que leurs calices sont d'étain ou d'autre vil métal, crasseux et enrouillés, ils enveloppent le corps de Notre Seigneur dans un linge sale; les nappes sont usées et déchirées, les ornements et les livres à proportion. Les hommes légers s'en moquent, les sages en gémissent. L'auteur rejette tous ces maux sur la négligence des évêques. C'est ce qui m'a paru de plus remarquable dans les écrits de saint Pierre Damien.

#### XLVI. Fin d'Adalbert, archevêque de Brême.

Adalbert, archevêque de Brême, avoit repris le premier rang à la cour du roi Henri; et, triomphant de ses concurrents qui l'avoient chassé quelques années auparavant, il possédoit seul ce jeune prince, et régnoit presque avec lui, tant il avoit su le gagner adroitement (2). Se sentant épuisé de vieillesse et de maladie, il employa tout l'art des médecins à combattre long-temps la mort, et mourut enfin vers la mi-carême, le vendredi seizième de mars mil soixante-douze (3). Il avoit de grandes qualités, beaucoup de zèle pour l'accroissement de la religion, une libéralité sans bornes, une dévotion tendre, jusqu'à fondre en larmes en offrant le saint sacrifice; on tenoit qu'il avoit gardé la virginité. Mais ces vertus étoient obscurcies par son ambition, sa passion de gouverner sous prétexte du bien de l'Eglise et de l'état, sa dureté envers ses sujets, sa vanité et la créance qu'il donnoit à ses flatteurs, car ces défauts déshonorèrent principalement la fin de sa vie. Il mourut à Goslar, où étoit la cour, et fut rapporté à son église de Brême.

Il eut toujours un grand soin de sa mission du Nord, comme j'ai déjà marqué, et, y voyant un nombre suffisant d'évêques, il résolut de tenir pour la première fois un concile en Danemarck, parce qu'il en trouva la commodité, et qu'il y avoit plusieurs abus à corriger dans ces nouvelles églises. Les évêques vendoient l'ordination, les peuples ne vouloient point donner les dîmes, et s'abandonnoient aux excès de bouche et aux femmes. Il convoqua donc ce concile à Slesvic, par l'autorité du pape, dont il étoit légat, et avec le secours du roi de Danemarck; mais les évêques d'outre-mer se firent long-temps attendre. On voit sur ce sujet une lettre du pape Alexandre II à tous les évêques de Danemarck (4).

Adalbert ordonna en ce royaume neuf évêques, à Slesvic, à Ripen, à Arthus, à Vi-

borg, à Vendila ou Venzuzel, à Fari, à Finnen, en Zéland et en Schonen (1). En Suède, il en ordonna six, et deux en Norwège; on rapporte les noms de ces huit, sans marquer leurs sièges, apparemment parce qu'ils n'en avoient point encore de fixes. Il en ordonna vingt en tout, dont il y en eut trois qui demeurèrent inutiles, ne cherchant que leurs intérêts. L'archevêque en avoit toujours quelques-uns auprès de lui, quelquefois jusqu'à sept, et au moins trois de ses suffragants ou d'autres; car il ne pouvoit être sans évêques. Il traitoit avec grand honneur les légats du pape, et disoit qu'il ne reconnoissoit que deux maîtres, le pape et le roi. Le pape lui avoit accordé le privilège d'être son vicaire en ces quartiers-là, lui et ses successeurs, d'établir des évêchés partout le Nord, même malgré les rois, dans tous les lieux où il jugeroit à propos, et de choisir de sa chapelle ceux qu'il voudroit pour les ordonner évêques.

Le successeur d'Adalbert fut Liemar, jeune homme de grande espérance, et très-bien instruit de tous les arts libéraux (2). Il étoit Bavaïois, et venu d'officiers du roi Henri, qui lui donna l'archevêché de Brême à la Pentecôte de la même année mil soixante-douze. Il fut ordonné par ses suffragants, reçut le pallium du pape Alexandre, et tint le siège trente ans.

#### XLVII. Adam de Brême, historien.

C'est à lui qu'Adam, chanoine de Brême, dédia son histoire ecclésiastique, qui comprend les origines des églises du Nord, et la suite des évêques de Brême et de Hambourg, depuis l'entrée de saint Villehade en Saxe, jusqu'à la mort de l'archevêque Adalbert, pendant près de trois cents ans (3). Adam vint à Brême la vingtième année de ce prélat, qui étoit l'an mil soixante-sept, et rechercha curieusement ces antiquités dans ce qu'il trouva de mémoires écrits, dans les lettres des princes et des papes, et dans la tradition vivante des anciens. Celui qui l'instruisit le plus de vive voix fut Suein ou Suénon, roi de Danemarck (4). Il étoit zélé pour la propagation de la foi, et envoya de ses clercs prêcher en Suède, en Normandie, c'est-à-dire en Norwège, et dans les îles. Il étoit homme de lettres, et libéral envers les étrangers. Adam étant venu à Brême et ayant ouï parler du mérite de ce prince, l'alla trouver, et en fut très-bien reçu; et ce fut de ses discours qu'il recueillit toute la partie de son histoire qui regarde les barbares. Ce roi lui nomma quelques saints qui avoient été martyrisés de son temps en Suède et en Norwège. Un étranger, nommé

(1) Opusc. 26. Rom. XII, c. 1.  
(2) Lamb. an. 1072. Sup. B. 23.  
(3) Adam. lib. IV, c. 33, 36, p. 59.  
(4) Sup. I. LX, n. 57. Adam. lib. IV, c. 42. Ep. 7.

(1) Adam. c. 44.  
(2) Lambert. an. 1072. Hist. Arch. Brem. p. 99.  
(3) Sup. lib. XLIV, n. 15, n. 44. Adam. lib. III, c. 5, p. 40.  
(4) Lib. IV, c. 16, p. 54.



Héric, qui, prêchant chez les Suédois les plus reculés, eut la tête tranchée. Un autre, nommé Alfard, qui, après avoir mené long-temps une sainte vie en Norwège, fut tué par ses propres amis. Il se faisoit beaucoup de miracles à leur tombeau. Cette histoire d'Adam de Brème paroît d'une grande sincérité.

## XLVIII. Etat du Nord.

Il la termine par une description curieuse du Danemarck, de la Suède, de la Norwège et des îles qui en dépendent, où il décrit ainsi l'idolâtrie des Suédois. Leur temple le plus fameux est à Upsal. Il est tout revêtu d'or, et on y révère les statues de trois dieux : au milieu est le trône du plus puissant, qu'ils nomment Thor, des deux côtés sont les deux autres, Votan et Friccon. Ils disent que Thor gouverne l'air, le tonnerre, la foudre, les vents, les pluies, les saisons, les fruits. Ils lui donnent un sceptre, et c'est comme le Jupiter des anciens Romains. Votan est le dieu de la guerre, armé comme Mars. Friccon donne la paix et les plaisirs, et est représenté sous la figure infâme de Priape. Ils adorent aussi des hommes, qu'ils croient être devenus dieux par leurs belles actions. Ils célèbrent tous les neuf ans une fête solennelle, où tous sont obligés d'envoyer leurs offrandes à Upsal : personne n'en est exempt ; les chrétiens même sont contraints de se racheter de cette superstition. En cette fête on immole neuf animaux mâles de toute espèce, et on en pend les corps dans un bois proche du temple, dont tous les arbres passent pour sacrés. Un chrétien m'a dit y avoir vu jusqu'à soixante corps humains mêlés avec ceux des bêtes.

Adaluard, que l'archevêque Adalbert avoit fait évêque de Sictone, ayant en peu de temps converti tous les habitants de cette ville et des environs, entreprit avec Eginon, évêque de Seone en Danemarck, d'aller à Upsal, et s'exposer à toutes sortes de tourments, pour faire abattre ou plutôt brûler ce temple, qui est comme la capitale de l'idolâtrie du pays, espérant que sa ruine seroit suivie de la conversion de toute la nation. Le roi de Suède, Stenquil, qui étoit très-pieux, ayant appris ce dessein des deux évêques, les en détourna prudemment, les assurant qu'ils seroient aussitôt condamnés à mort, qu'on le chasseroit lui-même du royaume, comme y ayant introduit des malfaiteurs ; et que ceux qui étoient alors chrétiens retourneroient au paganisme, comme il venoit d'arriver chez les Slaves. Les deux évêques se rendirent à la remontrance du roi ; mais ils parcoururent toutes les villes de Gothie, brisant les idoles et convertissant plusieurs milliers de païens.

## XLIX. Suénon, roi de Danemarck.

Le roi de Danemarck, dont Adam avoit

appris tant de faits importants (1), étoit Suénon, surnommé d'Estrilthe, à cause de sa mère, sœur de Canut le grand. Il commença à régner vers l'an mil quarante-huit, et, peu de temps après le siège de Roschild ayant vaqué, on y mit Guillaume, Anglois de naissance, qui avoit été secrétaire et chapelain du même Canut, et qui avoit la capacité et la vertu nécessaire pour l'épiscopat (2). Le pays de Schoenen, qui jusque-là avoit été du diocèse de Roschild, commença du temps de ce prélat à avoir des évêchés, et on en établit deux en deux villes fort proches, Lundon et Dalbi. Mais Henri, évêque de Dalbi, étant mort à force de boire, Egin, évêque de Lundon, réunit en lui toute l'autorité, et la mort honteuse du prélat causa la suppression du siège.

Sous ce règne, furent aussi érigés deux évêchés dans le Nord-Jutland, savoir, Wibourg et Burglave, depuis transféré à Albor (3). Suénon affermit beaucoup la religion dans son royaume, par sa libéralité à orner et à bâtir les églises, et son affection pour les ecclésiastiques savants et vertueux, mais il déshonora ses vertus par son incontinence. On compte jusqu'à onze fils et une fille qu'il eut de diverses concubines, et pas un enfant légitime. Car, ayant voulu enfin se marier, il épousa Guthe, sa parente, fille du roi de Suède. Les deux évêques, Egin et Guillaume, l'en reprirent avec fermeté, et firent tous leurs efforts pour l'obliger à rompre ce mariage ; mais, voyant qu'ils n'y gagnaient rien, ils portèrent leurs plaintes à l'archevêque de Brème, qui pressa le roi de se séparer de la princesse. Le roi irrité menaça l'archevêque de lui faire la guerre, en sorte que le prélat, ne se croyant pas en sûreté à Hambourg, se retira à Brème. Enfin l'évêque Guillaume fit comprendre au roi l'injustice de son ressentiment, et lui persuada d'obéir aux lois de l'Eglise. Il renvoya donc Guthe, qui, étant retournée chez son père, prit l'habit de veuve, et passa le reste de sa vie dans la continence, s'occupant à faire des ornements pour les églises.

L'autorité de l'évêque Guillaume sur le roi parut principalement en cette occasion (4). Dans un festin que le roi donna aux grands, il découvrit que quelques-uns d'entre eux avoient mal parlé de lui en secret, et en fut tellement irrité, qu'il les fit tuer le lendemain matin, jour de la Circoncision, dans l'église cathédrale, dédiée à la trinité. L'évêque Guillaume ne témoigna à personne la douleur qu'il sentoit de ce sacrilège, et se prépara à officier pontificalement. Mais, quand on l'avertit que le roi venoit à l'église, il n'alla point le recevoir ; et, quand il voulut entrer, il l'arrêta avec sa crosse, dont il lui appuya la pointe contre l'estomac, le traitant de bourreau, qui venoit de répandre du sang humain. Enfin il le déclara excommunié.

(1) Saxo. Gram. liv. xi. (3) Pontan. p. 193.  
(2) Pontan. lib. v, p. 180. (4) Saxo. lib. xi, p. 180.

## LI. Concile d'Angleterre.

Les gardes du roi environnèrent le prélat l'épée à la main, le voulant tuer ; mais le roi les en empêcha, et, reconnoissant sa faute, retourna à son palais, où il ôta ses ornements royaux et prit un habit de pénitent. Cependant l'évêque fit commencer la messe, et, comme il alloit chanter *Gloria in excelsis*, on lui dit que le roi étoit à la porte en posture de suppliant. Il fit cesser le chant, et, s'étant avancé, il demanda au roi pourquoi il s'étoit mis en cet état. Le roi, prosterné, confessa son crime et en demanda pardon, promettant de réparer le scandale qu'il avoit donné, et l'évêque leva aussitôt l'excommunication, releva le roi en l'embrassant, essuya ses larmes, et lui ordonna d'aller reprendre son habit royal. Après lui avoir imposé la pénitence, il fit avancer le clergé pour le recevoir en chantant, et l'amena jusqu'à l'autel, où il continua la messe. Le peuple témoigna sa joie par de grands applaudissements.

Le troisième jour après, le roi vint encore à l'église en habit royal, et pendant la messe il monta à la tribune, et, ayant fait faire silence par un héraut, il confessa publiquement la grandeur de sa faute et du scandale qu'il avoit donné. Il loua l'indulgence de l'évêque, et déclara que, pour réparation du crime commis par son ordre, il donnoit à l'église moitié de la province de Steffen. Depuis ce temps le roi honora et aima l'évêque de plus en plus, et ils vécurent toujours dans une parfaite union.

## L. Saint Annon rentre en faveur.

Après la mort d'Adalbert, archevêque de Brème, saint Annon, archevêque de Cologne, reprit en Allemagne la principale autorité (1) ; car le roi Henri, étant venu à Utrecht célébrer la pâque, qui étoit le huitième d'avril en mil soixante-douze, y reçut de grandes plaintes des injustices qui se commettoient par tout son royaume, de l'oppression des innocents et des foibles, et du pillage des églises et des monastères. Touché de ces désordres, ou fatigué des clameurs du peuple, il pria l'archevêque de Cologne de prendre sous lui le soin de l'état. Tous les seigneurs joignirent leurs instances à celles du roi ; mais l'archevêque résista longtemps. Il se souvenoit des mauvais traitements qu'il avoit reçus ; et d'ailleurs, étant tout occupé de Dieu, il avoit peine à s'embarasser d'affaires temporelles : il céda toutefois au bien public et au désir unanime du roi et des seigneurs. On s'aperçut bientôt de ce changement : la violence fut réprimée, la justice reprit le dessus, et le saint archevêque parut n'être pas moins digne de la royauté que du sacerdoce.

(1) Lambert.

Le pape Alexandre avoit renvoyé au concile d'Angleterre la connoissance du différent entre les deux archevêques de Cantorbéry et d'York, ce qui fut ainsi exécuté (1). A Pâques de cette année mil soixante-douze, le roi Guillaume tint sa cour à Winchester, où se trouvèrent quinze évêques, plusieurs abbés et plusieurs seigneurs, avec Hubert, lecteur de l'église romaine et légat du pape. Ils s'assemblèrent en concile dans la chapelle du roi, qui étoit présent, et qui les conjura, par la foi qu'ils lui avoient jurée, d'écouter cette affaire avec une grande application, et de la juger sans favoriser les parties. Ils promirent l'un et l'autre. On apporta l'histoire ecclésiastique de Bède, et on en lut des passages, par lesquels il parut que depuis saint Augustin, premier évêque de Cantorbéry, jusqu'à la fin de la vie de Bède, qui est un espace d'environ cent quarante ans, les archevêques de Cantorbéry avoient eu la primatie sur toute la Grande-Bretagne et l'Irlande (2) ; qu'ils avoient souvent célébré des ordinations d'évêques et des conciles dans la ville même d'York et dans les lieux voisins, où il leur avoit plu ; qu'ils avoient appelé les archevêques d'York à ces conciles, et, quand il avoit été besoin, les avoient obligés à rendre compte de leurs actions. Quant aux évêques de Dunelme et de Licefeld, que l'archevêque d'York prétendoit n'être point soumis à celui de Cantorbéry, il fut prouvé que, pendant ces cent quarante ans, ils avoient été sacrés et appelés aux conciles par les archevêques de Cantorbéry, qui en avoient même déposé quelques-uns par l'autorité du saint-siège.

On lut plusieurs conciles célébrés en divers temps par les archevêques de Cantorbéry, qui tous contenoient des preuves de leur primatie. On lut les élections et les ordinations des évêques dont il étoit question, contenant les protestations par écrit de leur obéissance à l'église de Cantorbéry. Tous les assistants rendirent témoignage qu'ils avoient vu et ouï-dire de leur temps les mêmes choses que contenoient ces écrits. On lut dans l'histoire que, lorsque l'Angleterre étoit divisée en plusieurs petits royaumes, un roi de Northumber, où est située la ville d'York, en ayant vendu l'évêché, fut cité au concile pour cette simonie par l'archevêque de Cantorbéry ; que, n'y voulant point comparoitre, il fut excommunié, et que toutes les églises de ces quartiers s'abstinrent de sa communion jusqu'à ce qu'il se fût présenté au concile, qu'il eût avoué et réparé sa faute. Enfin on lut les privilèges et les autres lettres des papes saint Grégoire, Boniface, Honorius, Vitalien, Sergius, Grégoire, Léon IX, écrites en divers temps aux archevêques de Cantorbéry et aux rois d'Angleterre ; car les

(1) Sup. n. 36. Lanfr. (2) Sup. l. xxxvi, n. 40 ;  
Epist. 3, et to. 9, Conc. p. l. xlii, n. 11.  
1211, 1213.



lettres des autres papes avaient péri dans un incendie de l'église de Cantorbéry, arrivé quatre ans auparavant ce concile.

Thomas, archevêque d'York, alléguait pour lui la lettre de saint Grégoire, où il déclare que l'église de Londres et celle d'York sont égales, et que l'une ne doit point être soumise à l'autre (1). Mais tout le concile reconnut que cette lettre ne faisait rien au sujet, parce que Lanfranc n'était point évêque de Londres, et qu'il n'était point question de cette église. Thomas fit quelques autres objections que Lanfranc détruisait facilement; en sorte que le roi fit à Thomas des reproches, mais doux et paternels, de ce qu'il était venu, avec de si faibles raisons, attaquer des preuves si fortes et si nombreuses. Il répondit qu'il ne savait pas que la prétention de l'église de Cantorbéry fût si bien appuyée, et il supplia le roi de prier Lanfranc qu'il oubliât son ressentiment, qu'ils vécussent en paix, et qu'il lui relâchât même, en vue de la charité, quelque partie de ses droits. Ce que Lanfranc lui accorda volontiers et avec actions de grâces.

Cette affaire, qui avait été commencée à Winchester à Pâques, fut terminée à la Pentecôte à Windsor, et l'on forma le décret du concile (2), portant que, la cause des deux archevêques ayant été examinée par l'ordre du pape et du consentement du roi, il avait été prouvé que l'église d'York devait être soumise à celle de Cantorbéry, et obéir à son archevêque, comme primat de toute la Grande-Bretagne, en ce qui regarde la religion. Mais, ajoute le décret, l'archevêque de Cantorbéry a accordé à l'archevêque d'York et à ses successeurs, à perpétuité, la juridiction sur l'évêque de Dunelm, c'est-à-dire de Lindisfarne, et de tous les pays depuis les confins de l'évêché de Lichfeld et du grand fleuve d'Humber, jusqu'à l'extrémité de l'Ecosse, et tout ce qui appartient de droit au diocèse d'York, de ce côté-là du fleuve. Enfin l'archevêque de Cantorbéry peut assembler un concile partout où il lui plaira, et l'archevêque d'York sera tenu de s'y trouver avec tous les évêques qui lui sont soumis, et d'obéir à ses ordonnances canoniques.

Lanfranc a prouvé par l'ancienne coutume que l'archevêque d'York doit faire sa soumission avec serment à l'archevêque de Cantorbéry; mais, pour l'amour du roi, il a remis le serment à l'archevêque Thomas, et s'est contenté de recevoir sa soumission par écrit, sans porter préjudice à ses successeurs, s'ils veulent exiger le serment des successeurs de Thomas. Si l'archevêque de Cantorbéry vient à mourir, l'archevêque d'York viendra à Cantorbéry, et avec les autres évêques de cette église il sacrera comme son primat celui qui sera élu. Mais, si l'archevêque d'York décède, celui

qui sera élu pour lui succéder, ayant reçu du roi le don de l'archevêché, viendra à Cantorbéry, ou en tel lieu qu'il plaira à l'archevêque, et recevra de lui l'ordination canonique. Ce décret fut souscrit par le roi Guillaume, la reine Mathilde, son épouse, Hubert, légat du pape, l'archevêque Lanfranc, Guillaume, évêque de Londres, saint Vulstan de Rochester, neuf autres d'Angleterre, et deux de Normandie, qui avaient suivi le roi, savoir, Odon de Bayeux, son frère utérin, comte de Kent, et Geoffroy de Coutance, en qualité de seigneur en Angleterre. C'étaient quinze évêques en tout. Ensuite souscrivirent onze abbés. L'archevêque Thomas donna sa déclaration séparément, conforme au décret du concile. On envoya des copies de ce décret aux principales églises d'Angleterre, et Lanfranc en envoya une au pape, avec une lettre contenant la relation de ce qui s'était passé au concile, le priant de lui envoyer un privilège, c'est-à-dire une bulle, pour la confirmation de son droit. Il envoya en même temps son écrit contre Bérenger, que le pape lui avait demandé.

Lanfranc écrivit aussi à l'archidiacre Hildebrand, qui avait à Rome la plus grande autorité après le pape, le priant de lire la lettre qu'il envoyait au pape, afin de voir ce que le pape lui devait accorder (1). Hildebrand lui répondit : Nous avons été affligé de ne pouvoir satisfaire vos députés, en vous envoyant, quoiqu'absent, un privilège comme ils le demandaient, et vous ne le devez pas trouver mauvais; car si nous avions vu que de notre temps on l'eût accordé à quelque archevêque absent, nous vous aurions volontiers rendu cet honneur sans vous fatiguer. C'est pourquoi il nous parait nécessaire que vous veniez à Rome, tant pour ce sujet que pour délibérer avec nous plus efficacement sur tout le reste.

#### LII. Lettre de Lanfranc au pape.

Nous avons deux autres lettres de Lanfranc au pape Alexandre. Dans la première, il lui représente la manière dont il a été élevé malgré lui sur le siège de Cantorbéry; puis il ajoute (2) : J'y souffre tous les jours en moi-même tant de peines, d'ennuis et de déchet du bien de mon âme; je vois, j'entends, je sens continuellement dans les autres tant de troubles, d'afflictions, de pertes, d'endurcissement, de passion, d'impureté, une telle décadence de l'Eglise, que la vie m'est à charge, et je gémis d'être venu jusqu'à ce temps. Car ce que l'on voit à présent est mauvais, mais on en prévoit des suites bien plus mauvaises pour l'avenir. Je vous conjure donc, au nom de Dieu, que, comme vous m'avez imposé ce fardeau par votre autorité, à laquelle il ne m'a pas été

(1) Vita Lanfr. n. 28, 29. (2) Epist. 1. Sup. n. 35. Lanfr. Epist. 5, 6.

(1) XII, Ep. 15. Sup. lib. (2) To. 9, p. 1211. XXXVI, n. 37.

permis de résister, vous m'en déchargiez par la même autorité, et me permettiez de retourner à la vie monastique, que j'aime sur toutes choses. Vous ne devez pas refuser une demande si juste et si nécessaire. Et ensuite : Si vous croyez la devoir refuser pour l'utilité des autres, vous devez craindre qu'en pensant mériter devant Dieu, vous ne vous rendiez coupable. Car je ne fais en ce pays aucun profit aux âmes, ou il est si petit qu'il n'est pas comparable à la perte que je souffre. Il conclut en priant le pape de prier pour la longue vie du roi d'Angleterre. Car, ajoute-t-il, de son vivant nous avons quelque sorte de paix; mais, après sa mort, nous n'espérons ni paix ni aucun bien. Lanfranc n'obtint pas la liberté qu'il désiroit, et il demeura archevêque toute sa vie.

Dans l'autre, il consulte le pape au sujet de deux évêques d'Angleterre (1). Herman de Winchester avait déjà quitté autrefois l'épiscopat pour embrasser la vie monastique, et le vouloit quitter encore, parce qu'étant accablé de vieillesse et de maladie, il ne cherchoit qu'à se préparer à la mort; ce que Lanfranc jugeoit raisonnable. L'autre étoit l'évêque de Lichfeld, qu'il ne nomme pas, qui, étant accusé devant les légats du pape de concubinage public et d'autres crimes, ne vint point au concile où il étoit appelé, et fut excommunié. Ensuite il vint trouver le roi, tenant sa cour à la fête de Pâques, et, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs, lui remit l'évêché, et se retira dans un monastère, où il avait été élevé dès l'enfance. Lanfranc déclare qu'étant peu instruit des affaires d'Angleterre, il n'ose sacrer un évêque à la place de celui-ci, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre du pape.

#### LIII. Moines aux cathédrales d'Angleterre.

Enfin, Lanfranc obtint du pape Alexandre II la conservation des moines dans les cathédrales d'Angleterre. Ils y étoient, comme nous avons vu, dès la fondation de ces églises; mais les clercs séculiers en étoient jaloux, et ils voulurent profiter du changement de domination, pour entrer en leur place, par l'autorité du nouveau roi. Car il avait tiré d'entre le clergé presque tous les évêques qu'il avait mis en Angleterre. Les clercs se tenoient si assurés de réussir, que Vauquelme, évêque de Winchester, avait déjà rassemblé près de quarante clercs qu'il tenoit tout prêts avec la tonsure et l'habit de chanoines. Il ne restoit qu'à obtenir le consentement de Lanfranc, qu'il croyoit facile; mais il y fut bien trompé. Car Lanfranc, ayant appris le dessein de l'évêque, en eut horreur, et déclara que de son vivant on ne l'exécuteroit jamais. On fit de plus grands efforts pour chasser les moines de Saint-Sauveur de Cantorbéry, qui étoit l'église primatiale, car on

alléguoit la dignité de cette église, qui avoit l'inspection sur toutes les autres, et plusieurs fonctions plus convenables à des clercs qu'à des moines. Lanfranc s'y opposa vigoureusement, nonobstant l'autorité du roi et le consentement des seigneurs; et, craignant qu'après sa mort on ne fit ce changement, qu'il espéroit bien empêcher pendant sa vie, il fit confirmer l'ancienne possession des moines par l'autorité du pape.

Nous avons la constitution du pape Alexandre sur ce sujet; elle est adressée à Lanfranc; mais le pape ne marque point qu'elle soit donnée à sa prière (1). Il dit seulement avoir appris que quelques clercs, avec le secours de la puissance séculière, veulent chasser les moines de Saint-Sauveur de Cantorbéry pour y mettre des clercs, et faire le même changement dans toutes les cathédrales d'Angleterre. Il rapporte ensuite l'extrait de la lettre de saint Grégoire, par laquelle il ordonne à saint Augustin d'établir des moines en sa cathédrale, et de la lettre de Boniface V, qui confirmoit cette constitution (2). Le pape Alexandre la confirme aussi sous peine d'anathème, et les moines sont demeurés dans les cathédrales d'Angleterre jusqu'au schisme de Henri VIII.

#### LIV. Concile de Rouen.

La même année du concile d'Angleterre, c'est-à-dire en mil soixante-douze, Jean, archevêque de Rouen, tint un concile dans son église métropolitaine de Notre-Dame, avec ses suffragants, Odon de Bayeux, Hugues de Lisieux, Robert de Sées, Michel d'Avranches, et Gillebert d'Evreux. On y fit vingt-quatre canons, où je remarque ce qui suit : La consécration des saintes huiles et des fonts baptismaux se fera à l'heure compétente, c'est-à-dire après none. On condamne l'abus de quelques archidiacres, qui, n'ayant point d'évêque, recevoient d'un autre évêque quelque peu des saintes huiles, et le méloient avec de l'huile commune, au lieu qu'elles doivent être entièrement consacrées. Le prêtre doit baptiser à jeun, revêtu d'aube et d'étole, hors le cas de nécessité. Le baptême général ne se fera que le samedi de Pâques et celui de la Pentecôte; on ne baptisera personne la veille ou le jour de l'Epiphanie s'il n'est malade (3). Mais on donnera le baptême aux enfants quand ils le demanderont, en quelque jour que ce soit. Cette distinction fait croire que l'on baptisoit encore beaucoup d'adultes en Normandie.

Celui qui donne la confirmation et ceux qui la reçoivent seront à jeun, et on ne la donnera point sans feu, apparemment pour signifier le Saint-Esprit. On ne gardera point le viatique

(1) Alex. Epist. 39. Ap. Sup. I. xxxvi, n. 38. Lanfr. 4. (2) To. 9, p. 1225, c. 1, 2, 3, 4. (3) XI, Ep. 31. Inter. 1.

(1) Epist. 2.



ou l'eau bénite plus de huit jours, et il est très-expressément défendu de consacrer de nouveau une hostie déjà consacrée, comme quelques-uns faisoient faute d'hosties. Saint Pierre Damien marquoit aussi comme un abus de garder l'eucharistie plus de huit jours. Le concile de Rouen continue : On donnera les ordres au commencement de la nuit du samedi au dimanche, ou le dimanche matin, pourvu que l'on ait continué le jeûne du samedi, pendant lequel, en cette occasion, on ne mangeoit point. Les ordinants se présenteront à l'évêque le jeudi précédent. Les prêtres, les diacres et les sous-diacres qui ont des femmes ne pourront gouverner des églises par eux ni par d'autres, ni rien recevoir des bénéfices. Les clercs tombés dans un crime public ne seront pas rétablis trop promptement dans les ordres sacrés, mais seulement après une longue pénitence, sinon en cas d'extrême nécessité. Pour remplir le nombre d'évêques nécessaire à la déposition d'un clerc, il suffira que les absents envoient leurs vicaires (1).

Les moines vagabonds, ou chassés de leurs monastères pour leurs crimes, seront contraints par l'autorité des évêques, de retourner à leurs monastères. Si les abbés ne veulent pas les recevoir, ils leur donneront par aumône de quoi vivre; et de plus ces moines travailleront de leurs mains, jusqu'à ce qu'on voie en leur vie de l'amendement. Il en est de même des religieuses (2). Les mariages ne se feront ni en secret ni après dîner, mais l'époux et l'épouse étant à jeûn recevront à l'église la bénédiction du prêtre aussi à jeûn. Celui dont la femme a pris le voile ne pourra se marier elle vivante. On ne dinera point en carême avant que l'heure de none soit passée et que celle de vêpres commencée; autrement ce n'est pas jeûner. Le samedi-saint on ne commencera point l'office avant none, car il regarde la nuit de la résurrection; et en ces deux jours, le vendredi et le samedi, on ne célèbre point le saint sacrifice (3). Ces règlements font croire que l'on commençoit à avancer le repas les jours de jeûne, et par conséquent l'office.

En effet, le même archevêque Jean dans son livre des offices ecclésiastiques, dit que le samedi-saint, après dîner, on revenoit à l'église dire complies, au lieu que dans les premiers siècles on passoit ce saint jour entier sans manger. Jean composa cet ouvrage étant encore évêque d'Avanches, et le dédia à Maurille, son prédécesseur dans le siège de Rouen. Il est assez conforme au traité de Pierre Damien, des heures canonicales; mais il est beaucoup plus ample, et contient en détail les offices pendant tout le cours de l'année. On y voit plusieurs antiquités remarquables. Nous avons cinq lettres de Lanfranc à l'archevêque Jean, qui montrent la grande union qui régnoit entre

eux, et le soin que prenoit Lanfranc de la conserver, malgré les artifices de quelques mauvais esprits, qui s'efforçoient de les diviser par de faux rapports (1). Dans une de ces lettres, Lanfranc propose ses difficultés, sur ce que Jean avoit écrit touchant quelques cérémonies ecclésiastiques.

#### LV. Retraite de l'impératrice Agnès.

Du même temps, vivoit Jean, abbé de Fescam, dont il nous reste quelques écrits (2). Il étoit Italien né à Ravenne, et fut disciple de Guillaume, abbé de Dijon, son compatriote, par l'ordre duquel il apprit la médecine, et fut le plus fidèle imitateur de toutes ses vertus. La petitesse de sa taille le fit nommer Jeannelin. Il fut chéri de l'empereur Henri le noir, qui lui donna l'abbaye d'Erbrestein en Saxe; car il en gouvernoit plusieurs, outre Fescam. À la prière de l'impératrice Agnès, veuve de cet empereur, Jean de Fescam composa un recueil des prières tirées de l'Écriture, des pères de l'Église, qui depuis, par la négligence ou l'erreur des copistes, ont été attribuées à saint Ambroise, à saint Anselme et à d'autres auteurs (3).

L'impératrice Agnès, voyant qu'on lui avoit ôté la conduite du roi son fils, se retira chez elle dès l'année mil soixante-deux, résolue de passer le reste de ses jours en personne privée; et quelque temps après, elle renonça au monde, et vint à Rome, où elle se mit sous la conduite de Pierre Damien, comme il paroît par plusieurs lettres de ce saint évêque, entre autres par un de ses opuscules (4). Il y raconte qu'étant venue à Saint-Pierre, elle le fit asseoir devant l'autel et lui fit sa confession générale depuis l'âge de cinq ans, s'accusant exactement de tous les mouvements de sensualité, de toutes les pensées et les paroles superflues dont elle put se souvenir, et accompagnant sa confession de gémissements et de larmes. A quoi il ajoute qu'il ne lui imposa autre pénitence que de continuer sa vie humble, austère et mortifiée qu'elle avoit embrassée, et qui édifioit toute l'Église. En effet, ses jeûnes et ses veilles sembloient excéder les forces ordinaires de la nature : ses habits étoient très-pauvres, ses aumônes immenses, ses prières continuelles.

Après avoir passé plus de six ans en Italie, elle revint en Allemagne dix ans après sa retraite, c'est-à-dire en mil soixante-douze, et le roi, son fils, venant au devant d'elle, se trouva à Wormes à la fête de Saint-Jacques, vingt-cinquième de juillet. Le sujet du voyage de l'impératrice étoit de réconcilier Rodolphe, duc de Souabe, avec le roi, son fils, et de prévenir par ce moyen une guerre civile. Elle vint

(1) C. 64. Opusc. x. Sup. n. 44. Epist. 13, 14, etc.  
(2) Mabill. to. 1, an. p. 167.

(3) Sup. lib. LVII, n. 35; l. LX, n. 21. Anal. 1, p. 133.  
(4) Lamb. 1062. Sigeb. eod. an. lib. VII, Ep. 6, 7, 8. Opusc. LVI, c. 5.

(1) Opusc. XXVI, c. 3, 8, 6, 11, 15, 19, 20.  
(2) C. 12, 14.  
(3) C. 71, 21, 22.

donc à Wormes, accompagnée d'un grand nombre d'abbés et de moines; et ayant heureusement terminé l'affaire de Rodolphe, elle s'en retourna aussitôt, pour montrer que la charité avoit été l'unique motif de son voyage. Elle vécut encore cinq ans, et mourut à Rome le quatorzième de décembre mil soixante-dix-sept, ayant passé vingt-deux ans en viduité, et sans avoir jamais consenti au schisme du roi, son fils (1).

#### LVI. Robert, abbé de Richenou, déposé.

Hugues, abbé de Clugny, qui avoit suivi l'impératrice, rendit à Robert, abbé de Richenou, des lettres du pape, par lesquelles il étoit déposé et excommunié. Robert étoit auparavant abbé à Bamberg, où, dès qu'il étoit simple moine, il avoit amassé des sommes immenses, par des usures et d'autres gains sordides; en sorte qu'on le nommoit l'Argentier (2). Il soupiroit après la mort des évêques et des abbés; et, comme il n'en mouroit point assez tôt à son gré, outre les présents qu'il faisoit secrètement aux favoris, il promit au roi cent livres d'or pour avoir l'abbaye de Fulde, en faisant chasser l'abbé Viderad. Mais quelques gens de bien résistèrent en face au roi, et empêchèrent cette injustice. Ce fut cet abbé Robert qui par son exemple décria le plus alors la profession monastique, et qui introduisit l'abus de mettre publiquement à la cour les abbayes à l'enchère; mais on ne pouvoit les mettre si haut qu'il ne se trouvât des moines qui en donnoient davantage.

L'abbaye de Richenou ayant donc vagué en mil soixante-onze, Robert l'obtint en comptant au trésor du roi mille livres pesant d'argent pur. Mais, quand il voulut prendre possession, l'avoué de Richenou lui envoya dénoncer qu'il ne fût pas assez hardi pour entrer dans les terres du monastère, autrement qu'il iroit au devant à main armée. Robert, consterné pour la perte de son argent et de sa dignité (car l'abbaye de Bamberg étoit donnée à un autre), vouloit tenter le sort des armes, et ajouter des homicides à la simonie. Mais ceux qui l'accompagnoient l'ayant assuré que l'entreprise étoit au-dessus de ses forces, il se retira confus dans les terres de son frère pour attendre l'événement. Cependant il fut accusé à Rome et cité jusqu'à trois fois pour venir se défendre en concile, mais il ne comparut point; et c'est pourquoi le pape prononça contre lui la condamnation dont l'abbé Hugues fut le porteur (3). Elle contenoit excommunication, interdiction de tout office divin, hors la psalmodie, exclusion perpétuelle de l'abbaye de Richenou et de toute autre dignité ecclésiastique. Robert fut donc contraint par le roi de ren-

dre le bâton pastoral, ce qui lui fut très-amer.

Sigefroy, archevêque de Mayence, étant parti à la Nativité de Notre-Dame mil soixante-douze, sous prétexte d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, s'arrêta à Clugny, où il renvoya toute sa suite, et quitta tous ses biens, résolu d'y embrasser la profession monastique, et y passer le reste de ses jours. Mais il ne persista pas; il céda aux prières du clergé et du peuple de Mayence, et y revint à la Saint-André de la même année.

#### LVII. Retraite de saint Annon de Cologne.

Le roi Henri passa la fête de Noël à Bamberg, où Annon, archevêque de Cologne, ne pouvant plus souffrir les injustices qui se commettoient à la cour, pria le roi de le décharger des affaires d'état, alléguant son âge déjà avancé. Le roi n'eut pas de peine à y consentir, voyant depuis long-temps le prélat extrêmement choqué de ses passions déréglées et des folies de sa jeunesse, et qu'il s'y opposoit autant que le respect le permettoit. L'archevêque, ayant obtenu son congé, se retira au monastère de Sigebert qu'il avoit fondé, et y passa les trois années qu'il survécut en veilles, en jeûnes et en prières, accompagnées d'aumônes, n'en sortant que par quelque nécessité inévitable (1).

Mais le roi, comme délivré d'un fâcheux gouverneur, s'abandonna aussitôt sans retenue à toutes sortes de crimes. Il commença à bâtir des forteresses sur toutes les montagnes et les collines de Saxe et de Thuringe, et y mit des garnisons. Pour les faire subsister, il leur permit de piller le plat pays, et de faire travailler les habitants par corvées aux fortifications de ces châteaux. Et, afin de donner un prétexte à ces violences il excita l'archevêque de Mayence à exiger les dîmes de Thuringe, comme il avoit commencé depuis plusieurs années, promettant de lui prêter main-forte pour contraindre ceux qui les refuseroient, mais à condition qu'il partageroit ces dîmes avec l'archevêque. Le prélat se laissa séduire par cette espérance, et indiqua un concile à Erford pour le dixième de mars mil soixante-treize.

#### LVIII. Concile d'Erford.

Au jour marqué, le roi et l'archevêque s'y trouvèrent, accompagnés l'un et l'autre d'une grande troupe de savants (2), qu'ils avoient affecté de faire venir de divers lieux pour expliquer les canons, suivant l'intention du prélat, et appuyer sa cause par des subtilités au défaut de la vérité. A ce concile étoient quatre évê-

(1) Lamb. 1072. Bertold. 1077. Epitaph. ap. Baron.  
(2) Id. an. 1071, p. 184.  
(3) P. 189.

(1) Lamb. ann. 1075, p. 231.  
(2) Lamb. an. 1073, to. 9, Conc. p. 1230.



ques, Herman de Bamberg, Hécél d'Hildesheim, Eppon de Ceitz et Bennon d'Osnabruc, qui étoient venus déterminés à appuyer les intentions du roi et de l'archevêque, quoique la plupart les désapprouvassent; mais la crainte du roi et l'amitié qu'ils avoient pour l'archevêque ne leur laissoient pas la liberté de déclarer leurs sentiments. Le roi avoit autour de lui un nombre considérable de troupes pour arrêter par la force ceux qui voudroient troubler l'exécution de son dessein.

La principale espérance des Thuringiens étoit aux deux abbés de Fulde et d'Herfeld, parce qu'ils avoient quantité d'égliseslevant dîmes, et une infinité de terres dans la Thuringe. Ces abbés, étant publiquement interpellés de payer les dîmes, commencèrent par prier l'archevêque, au nom de Dieu, de ne point donner d'atteinte aux anciens droits de leurs monastères, que les papes avoient souvent confirmés par leurs bulles, et que les archevêques, ses prédécesseurs jusqu'à Luitpold, n'avoient jamais attaqués. L'archevêque répondit que ses prédécesseurs avoient gouverné l'Eglise en leur temps comme il leur avoit plu; que, comme leurs diocésains étoient encore presque néophytes et foibles dans la religion, ils leur avoient souffert, par un sage ménagement, bien des choses qu'ils prétendoient que leurs successeurs retrancheroient avec le temps. Pour moi, ajouta-t-il, à présent que cette église est suffisamment affermie, je prétends y faire exécuter les lois ecclésiastiques, et par conséquent, ou vous vous y soumettez de bonne grâce, ou vous vous séparerez de l'unité de l'Eglise. Les abbés recommencèrent à le conjurer au nom de Dieu que, s'il n'avoit point d'égard à l'autorité du pape, aux privilèges de Charlemagne et des autres empereurs, et à l'indulgence de ses prédécesseurs, il laissât au moins partager les dîmes suivant les canons et la pratique universelle des autres églises, et qu'il se contentât d'en prendre le quart. L'archevêque répondit qu'il n'avoit pas pris tant de peine, remué cette affaire depuis environ dix ans pour rien céder de son droit. Les deux premiers jours du concile se passèrent en cette contestation, sans que l'on vit encore lequel des deux partis l'emporteroit; et les Thuringiens étoient prêts à récuser le concile pour appeler au saint-siège. Mais le roi, prenant Dieu à témoin, protesta que si quelqu'un étoit assez hardi pour le faire il le puniroit de mort, et feroit dans ses terres une telle destruction, que l'on s'en souviendrait pendant plusieurs siècles. L'abbé d'Herfeld, épouvanté du péril de ses sujets, ne trouva point d'autre parti à prendre que de s'en rapporter au roi, et le prier de terminer, comme il lui plairoit, le différend entre l'archevêque et lui. Après que l'on eut long-temps délibéré, ils convinrent que dans dix paroisses, où l'abbé prenoit les dîmes, il en auroit les deux tiers et l'archevêque le tiers, que dans les autres ils partageroient

par moitié : que dans celles qui appartenoient à l'archevêque il auroit toute la dime, et que tous ses domaines, en quelques diocèses qu'ils fussent, en seroient exempts.

L'abbé d'Herfeld, étant ainsi subjugué, les Thuringiens, qui se fioient principalement à son éloquence et à son habileté, perdirent toute espérance, et promirent aussitôt de donner les dîmes. L'abbé de Fulde résista pendant quelques jours, mais enfin la crainte du roi le fit convenir que, dans toutes les églises décimales, l'archevêque partageroit avec lui les dîmes par moitié, mais que ses domaines en seroient exempts comme ceux de l'archevêque. Alors le roi, sachant bien que ce qui s'étoit passé en ce concile ne seroit pas agréable au pape, défendit aux deux abbés, sous peine de perdre ses bonnes grâces, de se pourvoir à Rome pour s'en plaindre, en quelque manière que ce fût. Ayant ainsi obtenu tout ce qu'il vouloit, il marcha en diligence à Ratisbonne, où il célébra la pâque, qui, cette année mil soixante-treize, étoit le dernier jour de mars.

#### LIX. Fin d'Alexandre II.

Le pape Alexandre II mourut peu de temps après, savoir, le vingtième jour d'avril mil soixante-treize, et fut enterré à Saint-Pierre. Il avoit tenu le saint-siège onze ans six mois et vingt-deux jours (1). On raconte deux miracles qu'il fit vers la fin de sa vie : l'un d'un démoniaque délivré au mont Cassin, l'autre d'une femme boiteuse à Aquin, à qui il fit donner de l'eau, dont il avoit lavé ses mains après la messe, et fut guérie aussitôt après l'avoir bue. Il nous reste quarante-cinq lettres de lui, de la plupart desquelles j'ai parlé; dans les autres je remarque ce qui suit.

Un mari ne peut embrasser la vie monastique si sa femme n'y consent librement, et ne fait de son côté profession de continence. Celui qui par négligence a omis de recevoir le sous-diaconat avant le diaconat et la prêtrise, doit être interdit des fonctions de prêtre jusqu'à ce qu'il ait été ordonné sous-diacre (2). Le prêtre attaqué du mal caduc doit être interdit de dire la messe jusqu'à ce qu'il soit guéri, si les accès sont fréquents.

On voit aussi dans ces lettres plusieurs exemples de pénitences canoniques. Un prêtre, ayant tué un autre prêtre, devoit faire vingt-huit ans de pénitence; mais le pape la réduisit à la moitié, marquant que les trois premières années il n'entrera point dans l'église, qu'il est interdit de ses fonctions pour toute sa vie, et qu'il doit entrer dans un monastère pour y accomplir sa pénitence, sous la direction de l'abbé. Un laïque, qui a tué un prêtre par lequel il étoit attaqué à main armée, fera dix

(1) Papebr. Conat. Chr. (2) Epist. 17, 32, 36.  
Cass. III, c. 36.

#### LX. Mort de saint Jean Gualbert.

ans de pénitence, dont il sera sept ans sans entrer dans l'église. Un frère, qui sans le vouloir, avoit été cause de la mort de son frère, et un père qui avoit de même tué son fils contre son intention, ne laissent pas d'être condamnés à sept années de pénitence, et privés de la sainte communion pendant les trois premières. Dans tous ces cas, on marque les jeûnes et les autres austérités que le pénitent doit pratiquer, et on permet à l'évêque de lui en remettre quelque partie (1).

(1) Ep. 20, 30, 33, 37.

La même année mil soixante-treize, le douzième de juillet, mourut saint Jean Gualbert, fondateur de la congrégation de Vallombreuse, en son monastère de Passignan, près de Florence, où l'on garde encore ses reliques. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau; il fut canonisé dans le siècle suivant par le pape Célestin III, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1).

(1) Vita n. 69, etc. Martyr. Rom. 12 jul.



## LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

## I. Grégoire VII, pape.

Le successeur d'Alexandre II fut l'archidiaque Hildebrand, qui depuis long-temps avoit la principale autorité dans l'église romaine (1). Il naquit en Toscane, et son père, nommé Bonison, étoit, dit-on, un charpentier, sa mère étoit sœur de l'abbé de Notre-Dame, au mont Aventin à Rome, sous la conduite duquel il fut mis dès l'enfance, pour être instruit aux lettres et à la piété. Etant plus grand, il vint en France continuer ses études à Clugny, comme l'on croit; et il est certain que dès sa jeunesse il embrassa la profession monastique. Quelques années après, revenant à Rome, il fit quelque séjour à la cour de l'empereur Henri le noir, qui disoit n'avoir jamais ouï personne prêcher la parole de Dieu avec tant d'assurance. Les meilleurs évêques admiraient ses discours.

Etant revenu à Rome, le zèle avec lequel il pousoit ses parents à la perfection lui attira leur haine; pour y céder il résolut de repasser en Allemagne et en France. Mais saint Pierre lui apparut trois fois en songe avant qu'il fût sorti d'Italie, et l'obligea à retourner. Le pape Léon IX, qui monta vers ce temps-là sur le saint-siège, avoit une haute estime d'Hildebrand, et suivoit en tous ses conseils. Il l'ordonna sous-diaque, et lui donna à gouverner le monastère de Saint-Paul, qui étoit tombé en décadence; jusque-là que les bestiaux entroient dans l'église, une des patriarcales, et que le peu de moines qui y restoient se faisoient servir par des femmes dans le réfectoire. Hildebrand fit revenir les biens de ce monastère pillés par les seigneurs de Campanie, et y rétablit une communauté nombreuse, gardant l'observance régulière. Ensuite il fut renvoyé légat en France, où il présida, comme j'ai dit (2), en mil cinquante-cinq, aux conciles de Lyon et de Tours, puis Nicolas II le fit archidiaque de l'église romaine. Enfin, le jour de la sépulture d'Alexandre II, qui étoit le lundi vingt-deuxième d'avril, indiction onzième, l'an mil soixante-treize, les cardinaux et le reste du clergé de l'église romaine, étant assemblés à Saint-Pierre-aux-Liens, avec les évêques, l'ar-

(1) Vita per Paul. Bern. 2, p. 407.  
ap. Boll. 25 mai, to. 17, p. 113 et Sæc. 6, Bened. par.

(2) Sup. lib. LX, n. 18.

chidiaque Hildebrand fut élu pape du consentement des abbés, des moines et du peuple, qui le témoigna par de fréquentes acclamations; comme porte le décret d'élection rapporté dans sa vie, et à la tête de ses lettres. Il prit le nom de Grégoire VII, pour honorer la mémoire de Grégoire VI, qui l'avoit élevé dans sa jeunesse. Il ne fut sacré que le trentième de juin, et tint le saint-siège onze ans dix mois et vingt-six jours (1).

## II. Premières lettres de Grégoire VII.

Dès le lendemain de son élection, il en donna part à Didier, abbé du mont Cassin, en ces termes: Le pape Alexandre est mort, et sa mort est retombée sur moi et m'a mis dans un trouble extrême; car en cette occasion le peuple romain est demeuré si paisible, contre sa coutume, et s'est tellement remis à notre conduite, que c'étoit un effet manifeste de la miséricorde de Dieu (2). Nous avons donc ordonné par délibération, qu'après un jeûne de trois jours, après des processions, des prières et des aumônes, nous déciderions ce qui nous paroitroit le meilleur touchant l'élection du pape. Mais comme on enterroit le pape Alexandre dans l'église du Sauveur, il s'est élevé tout d'un coup un grand tumulte du peuple; et ils se sont jetés sur moi comme des insensés, en sorte que je puis dire avec le prophète: Je suis venu en haute mer et abîmé dans la tempête. Mais, comme je suis au lit si fatigué que je ne puis dicter long-temps, je ne vous parlerai pas davantage de mes peines, seulement je vous conjure de me procurer les prières de vos frères, afin qu'elles me conservent dans le péril qu'elles devoient me faire éviter. Ne manquez pas de venir au plus tôt nous trouver, puisque vous savez combien l'église romaine a besoin de vous, et la confiance qu'elle a en votre prudence. Saluez de notre part l'impératrice Agnès et le vénérable Raynald, évêque de Côme, et les priez de montrer à présent l'affection qu'ils nous portent. L'impératrice Agnès passa six mois après au mont Cassin, où elle fit de magnifiques offrandes, et l'évêque Raynald étoit dans son intime confiance (3).

(1) Baron. an. 1073. Pa-  
pebr. Conat.  
(2) Epist. 1.

(3) Chr. Cass. lib. III, c.  
32. Petr. Dam. Opusc. LV,  
c. 5.

Grégoire écrivit de même sur son élection à Guibert, archevêque de Ravenne, ajoutant que, sans lui laisser la liberté de parler ni de délibérer, on l'avoit enlevé violemment pour le mettre sur le saint-siège. Il demanda à Guibert la continuation de son affection pour l'église romaine et pour lui en particulier. Car, dit-il, comme je vous aime d'une charité sincère, j'en exige de vous une pareille avec tous ces effets. Faites que nous ayons souvent des nouvelles l'un de l'autre pour notre consolation mutuelle. Ou verra dans la suite comme Guibert répondit mal à ces avances du pape, qui témoigne encore dans une autre lettre l'estime qu'il avoit pour lui (1).

Le lendemain de l'élection, Grégoire envoya des députés au roi Henri, qui étoit en Bavière (2); car il célébra la pâque à Ratisbonne, et à Augsbourg la Pentecôte, qui fut le dixième de mai. Par ces députés, Grégoire donnoit avis à l'empereur de son élection, et le prioit instamment de n'y pas consentir, lui déclarant que, s'il demeurait pape, il étoit résolu de ne point laisser impuni les crimes manifestes dont ce prince étoit chargé.

Les évêques allemands et lombards, qui savent combien Hildebrand étoit zélé pour la discipline, commencèrent à craindre qu'il ne recherchât leurs fautes avec trop de sévérité. C'est pourquoi, par délibération commune, ils conseillèrent au roi de casser cette élection, qui avoit été faite sans son ordre, l'assurant que, s'il ne prévenoit de bonne heure l'entreprise d'Hildebrand, personne n'en souffriroit plus que lui. Le principal auteur de ce conseil étoit Grégoire, évêque de Verceil, chancelier du roi en Italie, comme il paroît par une lettre que Guillaume, abbé de Saint-Arnould de Metz, écrivit au pape pour le féliciter sur son élection (3). Aussitôt le roi envoya le comte Eberard, pour demander aux seigneurs romains pourquoi, contre la coutume, ils avoient fait un pape sans le consulter? et pour obliger même le pape à renoncer à sa dignité s'il ne rendoit pas bonne raison de sa conduite. Le comte, étant arrivé à Rome, fut très-bien reçu par le pape élu, qui, ayant ouï les ordres du roi, répondit: Je n'ai jamais recherché cette dignité, Dieu m'en est témoin. Les Romains m'ont élu malgré moi et m'ont fait violence; mais ils n'ont jamais pu m'obliger à me laisser ordonner, jusqu'à ce que je fusse assuré, par une députation expresse, que le roi et les seigneurs du royaume teutonique consentissent à mon élection. C'est ce qui m'a fait différer mon ordination jusqu'à présent, et je la différerai sans doute jusqu'à ce que quelqu'un vienne de la part du roi m'assurer de sa volonté.

Le roi ayant reçu cette réponse en fut satis-

(1) Epist. 10.  
(2) Acta ap. Boll. p. 148. lect. to. 1, 247.  
Lamb. an. 1073.

(3) Lamb. n. 1083. Ana-

fait, et envoya aussitôt à Rome Grégoire de Verceil pour confirmer l'élection par l'autorité du roi, et assister au sacre du pape; ce qui fut exécuté sans délai. Grégoire fut ordonné prêtre dans l'octave de la Pentecôte, et sacré évêque à la fête de Saint-Pierre, c'est-à-dire le lendemain dimanche, trentième de juin, comme il paroît par les dates de ses lettres. On voit bien, par ce délai de deux mois, que l'on attendit la réponse du roi pour le sacrer pape, quand même il n'y auroit pas d'autre preuve.

Pendant cet intervalle, Grégoire ne laissa pas de donner plusieurs ordres importants. Ebles, comte de Rouci en Champagne, ayant dessein de passer en Espagne pour faire la guerre aux infidèles, avoit traité avec le pape Alexandre, pour jouir de ses conquêtes au nom de saint Pierre, moyennant certaines conditions dont ils étoient convenus par écrit, et l'archidiaque Hildebrand étoit intervenu en ce traité. Car on supposoit à Rome, comme un fait certain, que le royaume d'Espagne avoit anciennement appartenu en propre à saint Pierre, c'est-à-dire à l'église romaine, quoiqu'il ne s'en trouve pas le moindre vestige dans aucun auteur avant les lettres de Grégoire VII. Il donna donc au comte de Rouci une lettre adressée à tous les seigneurs qui se voudroient joindre à lui pour ce voyage d'Espagne, où il les exhorte à conserver les droits de saint Pierre (1). Puis il ajoute: Si quelques-uns d'entre vous veulent entrer dans le même pays séparément avec leurs troupes particulières, ils doivent se proposer la cause de guerre la plus juste, prenant dès à présent une ferme résolution de ne pas faire après leurs conquêtes le même tort à saint Pierre que lui font à présent les infidèles. Car, nous voulons que vous sachiez que si vous n'êtes résolus de payer équitablement en ce royaume les droits de saint Pierre, nous vous défendrons d'y entrer plutôt que de souffrir que l'église soit traitée par ses enfants comme par ses ennemis. Nous y avons envoyé le cardinal Hugues, qui vous expliquera plus amplement nos intentions.

C'étoit Hugues le blanc, que le pape envoyoit en France et de là en Espagne, avec le comte de Rouci, pour tenir la main à l'exécution du traité, et corriger les erreurs des chrétiens du pays. C'est ce qui paroît par la lettre à Giraud, évêque d'Ostie, et Raimbaud, sous-diaque de l'église romaine, légats en France (2). Le pape les prie de réconcilier le cardinal Hugues avec Hugues, abbé de Clugny, et de prier l'abbé de lui donner de ses moines pour l'accompagner en sa légation d'Espagne.

Godefroy le bossu, duc de Lorraine, avoit écrit au pape pour se conjurer de son élection.

(1) Lib. 1, Ep. 7, lib. VI, (2) Ep. 6.  
Ep. ult. ap. 7.



Le pape lui répond que c'est pour lui la cause d'une douleur amère, et qu'il y succomberoit s'il n'étoit aidé par les prières des personnes spirituelles (1). Car, ajoute-t-il, tous, et principalement les prélats, travaillent plutôt à troubler l'Eglise qu'à la défendre; et, ne songeant qu'à satisfaire leur avarice et leur ambition, ils s'opposent, comme des ennemis, à tout ce qui regarde la religion et la justice de Dieu, et ensuite: Quant au roi, c'est Henri, roi d'Allemagne, vous pouvez compter que personne ne lui désire plus que nous la gloire temporelle et l'éternelle. Car nous avons résolu, sitôt que nous en aurons la commodité, de lui envoyer des nonces pour l'avertir paternellement de ce qui regarde l'utilité de l'Eglise et l'honneur de sa couronne. S'il nous écoute, nous aurons autant de joie de son salut que du nôtre; s'il nous rend la haine pour l'amitié, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne voulons pas nous attirer cette menace (2): Maudit celui qui n'ensanglante pas son épée, car il ne nous est pas libre de préférer à la loi de Dieu la faveur de qui que ce soit. Il parle de même au sujet du roi Henri, dans une lettre écrite quelques jours après à Béatrix, comtesse de Toscane, belle-mère du duc Godefroy, déclarant qu'il est résolu de répandre son sang, s'il est besoin, pour la défense de la vérité (3).

### III. Schisme à Milan.

L'Eglise de Milan étoit alors en trouble à l'occasion de Godefroy de Castillon, qui, du vivant de l'archevêque Guy, et par son crédit, avoit acheté du roi cet archevêché, et avoit été sacré par les évêques de Lombardie. La nouvelle en étant venue à Rome, Godefroy y fut excommunié en plein concile; et, cette année même, mil soixante-treize, il fut obligé à s'enfuir de Milan, et s'enfermer dans son château de Castillon, où il fut assiégé par un chevalier de Milan, nommé Herlambaud Cotta, qui se déclara chef du parti catholique contre les simoniaques: c'est ce qui paroît par les lettres du pape Grégoire (4). Il écrivit à tous les fidèles de Saint-Pierre demeurant en Lombardie, c'est-à-dire à tous ceux en qui il avoit confiance, de ne favoriser en aucune manière l'usurpateur Godefroy, mais de lui résister de tout leur pouvoir. Il écrit à Guillaume de Pavie, comme le plus distingué des évêques de la province, de s'opposer à Godefroy et aux évêques excommuniés à son sujet, et de secourir ceux qui combattent contre lui. Il écrit pour le même sujet à Béatrix, comtesse de Toscane, et à sa fille Mathilde; enfin à Herlambaud, pour l'encourager dans la guerre qu'il faisoit à l'usurpateur (5).

(1) Ep. 9.

(2) Jerem. XLVIII, 10.

(3) Ep. 21.

(4) Ital. Sacra. to. 4, p.

156. Ep. 15.

(5) Epist. 12, 28, 11, 25, 26.

### IV. Saint Anselme, évêque de Luques.

Le pape Alexandre II avoit gardé jusqu'à la fin de sa vie l'évêché de Lucques en Toscane. Après sa mort on élut, pour remplir ce siège, un autre Anselme, qu'Alexandre lui-même avoit jugé digne de l'épiscopat, et l'avoit envoyé au roi Henri pour recevoir l'investiture (1), ce qui montre que le pape Alexandre ne condamnoit pas cet usage. Mais Anselme, persuadé que les puissances séculières ne doivent point donner les dignités ecclésiastiques, fit si bien, qu'il revint sans avoir reçu l'investiture. Après qu'il eut été élu évêque de Lucques, le pape Grégoire en écrivit à la comtesse Béatrix, comme d'un homme qui avoit une grande science ecclésiastique et un grand discernement, et ensuite il écrivit à Anselme lui-même de se bien garder de recevoir de la main du roi l'investiture de son évêché, jusqu'à ce que ce prince fût réconcilié avec le pape, à quoi travailloient l'impératrice Agnès, la comtesse Béatrix, avec Mathilde, et Rodolphe, duc de Souabe (2).

Anselme se présenta, pour être ordonné par le pape, au mois de décembre de cette année mil soixante-treize; mais il vint à Rome des envoyés du roi Henri, priant le pape de ne sacrer ni Anselme ni Hugues, évêque de Die, qui attendoit avec lui, puisqu'ils n'avoient pas reçu l'investiture. Le pape acquiesça à l'égard d'Anselme, mais non pas à l'égard de Hugues. Anselme fut donc sacré, après avoir reçu l'investiture par l'anneau et le bâton pastoral. Mais il en eut depuis un si grand scrupule, que, sous prétexte d'un pèlerinage, il alla se rendre moine à Clugny, et n'en sortit que malgré lui, par ordre du pape Grégoire. Il remit entre ses mains l'anneau et le bâton qu'il avoit reçus du roi, et le pape le rétablit dans ses fonctions épiscopales, lui permettant toutefois de garder l'habit monastique (3).

### V. Hugues, évêque de Die.

L'élection de Hugues, évêque de Die, eut des circonstances singulières. Le pape Alexandre II avoit envoyé Giraud, évêque d'Ostie, en qualité de son légat en France et en Bourgogne (4). Il tint un concile à Châlons-sur-Saône, dont l'évêque étoit Roelen, très-savant, principalement dans les saintes lettres. Giraud, retournant à Rome après ce concile, logea à Die, dont il apprit que l'évêque Lancelin étoit un simoniaque. Il le cita pour comparoitre devant lui, mais Lancelin se tenoit enfermé dans la maison épiscopale, et s'y défendoit à main armée. Le légat assembla les chanoines et les

(1) Vita Ansel. Sac. 6. Bent. par. 2, p. 471.

(2) Ep. 11, p. 21. Chr. Hugo. Flavim. an. 1, 74, p. 194.

(3) Vita n. 3, 4.

(4) To. 10, Conc. p. 308 et 811. ex Chr. Hug. Flav. p. 194.

premiers du peuple pour examiner ce qu'il y avoit à faire. Hugues, chambrier de Lyon, allant à Rome en pèlerinage, entra pour faire sa prière dans l'église où ils étoient assemblés. Comme ils cherchoient un sujet digne d'être leur évêque, quelqu'un parla de Hugues; il s'éleva de grands cris en sa faveur, on le prit tout botté et éperonné, comme il étoit, et on l'emmena au légat. Hugues se récrioit, disant qu'il ne pouvoit être élu du vivant de l'évêque légitime, et qu'il ne vouloit point faire un schisme; mais le peuple insista si fortement, que le légat crut que la volonté de Dieu se déclaroit en faveur de Hugues, et le contraignit, par l'autorité du saint-siège, à acquiescer. Ainsi il fut élu évêque de Die le dix-neuvième d'octobre mil soixante-treize.

Lancelin, l'ayant appris, fut consterné, et, craignant que dans la joie et le mouvement de cette élection, le peuple ne vint l'attaquer en foule, il abandonna la maison épiscopale, et se retira pressé du trouble de sa conscience. Hugues fut donc intronisé sans opposition et avec une joie universelle; mais il trouva son église dans un désordre extrême, et les biens de l'église tellement dissipés, qu'il n'y avoit pas de quoi faire subsister sa maison un seul jour. Il publia un décret, portant défense à aucun laïque de garder une église, ou de prendre quelque partie des revenus ecclésiastiques. Tous lui obéirent avec plaisir, et il rétablit ainsi le temporel de son église avant même que d'être sacré. Le légat Giraud, étant de retour à Rome, rendit compte au pape Grégoire de l'élection de Hugues, qui arriva lui-même peu de temps après. Il n'avoit encore que la tonsure, car il n'avoit point voulu se faire ordonner par des évêques simoniaques; mais le pape, au mois de décembre, lui donna tous les ordres, jusqu'à la prêtrise: le reste fut ensuite différé, comme j'ai dit, à cause de l'opposition du roi Henri; et, la première semaine du carême suivant, mil soixante-quatorze, il fut ordonné prêtre le samedi, et, le lendemain dimanche, sacré évêque: par où l'on voit que, dès lors, on disoit deux messes, l'une le samedi des quatre-temps, l'autre le second dimanche de carême. Le pape envoya Hugues, avec une lettre (1) adressée à Guillaume, comte de Die, où il lui ordonna de réparer le tort qu'il avoit fait à cette église en l'absence de l'évêque.

### VI. Landry, évêque de Mâcon.

Philippe, roi de France, étoit extrêmement décrié sur la simonie, et on avoit rapporté au pape Grégoire qu'il n'y avoit point de prince qui poussât plus loin l'abus de vendre les églises. Toutefois, un chevalier, nommé Albéric, chambellan du roi, étant venu à Rome cette année mil soixante-treize, avoit promis

(1) 1, Ep. 69.

au pape, de la part de son maître, qu'il se corrigeroit, et qu'il disposeroit à l'avenir des églises, suivant le conseil du pape. L'église de Mâcon ayant vaqué long-temps après la mort de Drogon, arrivée l'année précédente, Landry, archidiacre d'Autun, fut élu d'un consentement unanime du clergé et du peuple. Le roi même y avoit consenti, mais il ne vouloit pas lui accorder gratuitement l'investiture. Le pape écrivit pour ce sujet à Roelen, évêque de Châlons, dont il connoissoit la prudence et la familiarité qu'il avoit avec le roi. Il le chargea donc de faire tous ses efforts pour persuader au roi de laisser pourvoir selon les canons à l'église de Mâcon et aux autres (1). En cette lettre, ces paroles sont remarquables: Ou le roi renoncera à la simonie, ou les François, frappés d'un anathème général, refuseront de lui obéir, s'ils n'aiment mieux renoncer au christianisme. Nous n'avons point encore vu, que je sache, de telles menaces contre un souverain. Le pape écrivit en même temps à Humbert, archevêque de Lyon, de sacrer Landry pour l'évêché de Mâcon, quand même le roi persisteroit à s'y opposer, et que Landry lui-même le refuseroit; autrement que, s'il vient à Rome, le pape l'ordonnera. Ces deux lettres sont du quatrième de décembre mil soixante-treize. Enfin Landry fut sacré évêque de Mâcon par le pape (2).

### VII. Saint Etienne de Tiers.

Dès cette première année de son pontificat, le pape Grégoire accorda la permission de fonder un monastère à Etienne, auteur d'une célèbre congrégation, connue depuis sous le nom d'ordre de Grammont. Etienne, fils du vicomte de Tiers en Auvergne, naquit l'an mil quarante-six (3). Il n'avoit que douze ans quand son père, allant en pèlerinage en Italie, le mena avec lui. A Bénévent, l'enfant tomba malade, et son père le recommanda à l'archevêque, nommé Milon, et natif d'Auvergne, où ils s'étoient connus dès la jeunesse. Le vicomte de Tiers revint chez lui, et le jeune Etienne, étant guéri, demeura auprès de l'archevêque de Bénévent, qui le fit étudier, et le tenoit à ses pieds lorsqu'il jugeoit les affaires de son diocèse. Au bout de douze ans, l'archevêque mourut; et il est compté entre les saints le vingt-troisième février. Etienne, alors âgé de vingt-quatre ans, alla à Rome, et demeura quatre ans avec un cardinal, où il entendoit parler de la conduite de divers religieux et du gouvernement de toute l'Eglise.

Il y avoit en Calabre une communauté de moines bénédictins, d'une observance très-régulière, dont Etienne avoit souvent ouï parler

(1) Greg. Ep. 35, 36. Gall. Chr. tom. 3, p. 680. Ep. 35.

(2) Ep. 36, 6, 7.

(3) Vita ap. Boll. 8 fébr. tom. 4, p. 205.



avec grande estime à l'archevêque Milon, et qu'il avoit fréquenté lui-même. Il résolut de les imiter, et pour cet effet demanda au pape un privilège. C'étoit Grégoire VII qui le connoissoit dès le temps qu'il étoit archidiacre de l'église romaine, et qui différa quelque temps de lui accorder ce qu'il désiroit, se défiant de la délicatesse de son tempérament (1). Enfin, pressé par ses continuelles instances, il lui promit d'établir un ordre monastique, suivant la règle de saint Benoît, qu'il avoit déjà longtemps pratiquée avec les moines de Calabre : défendant à toute personne laïque ou ecclésiastique de le troubler lui et ses compagnons dans le lieu qu'il choisiroit pour faire pénitence, comme étant immédiatement soumis au saint-siège. La bulle fut donnée à Rome en présence de l'impératrice Agnès et de six cardinaux, le premier jour de mai, la première année du pontificat de Grégoire, c'est-à-dire l'an mil soixante-treize.

Avec ce privilège, Etienne revint chez lui à Tiers en Auvergne; mais il y demeura peu, et quittant ses parents, qui étoient ravis de son retour, il se retira seul et secrètement sur la montagne de Muret en Limousin, où, ayant fait une cabane de branches au milieu du bois, il fit vœu de virginité, se consacra à Dieu, étant âgé de trente ans, en mil soixante-seize, et vécut cinquante ans dans ce désert, appliqué au jeûne et à la prière. Pendant ce temps, il lui vint plusieurs disciples; et telle fut l'origine de l'ordre de Grammont.

#### VIII. Le pape travaille à pacifier l'Allemagne.

Le pape Grégoire témoignoit toujours une grande affection pour Henri, roi d'Allemagne, et un grand désir de le voir revenu de ses désordres, et bien uni avec l'église romaine. On le voit par ses lettres à Rodolphe, duc de Souabe, à Raynald, évêque de Côme, directeur de l'impératrice Agnès, et à Brunon, évêque de Vérone. Enfin, ayant appris que toute la Saxe étoit révoltée contre le roi, il écrivit à Voce-lin ou Vêzel, archevêque de Magdebourg, à Bourchard ou Bucco, évêque d'Halberstat, au marquis Dedi et aux autres seigneurs de Saxe, pour les exhorter à une suspension d'armes, comme il y avoit exhorté le roi, jusqu'à ce qu'il envoyât des nonces en Allemagne pour prendre connoissance des causes de cette division et y rétablir la paix (2). Le pape promet dans cette lettre de faire justice à ceux qui se trouveront lésés, sans crainte ni égard pour personne.

Mais, avant que d'envoyer en Allemagne, il résolut de tenir un concile à Rome la première semaine de carême; et il y invita les évêques et les abbés de Lombardie par deux lettres, l'une

à Sicard, archevêque d'Aquilée, l'autre aux suffragants de l'église de Milan : car il ne pouvoit écrire à l'archevêque Godefroy, qui étoit excommunié (1). Il marque dans cette seconde lettre, que depuis long-temps il étoit établi dans l'église romaine d'y tenir un concile tous les ans.

#### IX. Concile de Rome.

Le concile se tint en effet la première semaine de carême, comme il paroît par trois lettres du quatorze de mars mil soixante-quatorze. Il fut ordonné que ceux qui seroient entrés dans les ordres sacrés par simonie seroient à l'avenir privés de toute fonction; que ceux qui avoient donné de l'argent pour obtenir des églises les perdroient; que ceux qui vivoient dans le concubinage ne pourroient célébrer la messe ou servir à l'autel pour les fonctions inférieures, autrement, que le peuple n'assisteroit point à leurs offices. C'est ainsi que le pape lui-même marque le précis de ce qui fut réglé en ce concile dans une lettre à Othon, évêque de Constance (2).

En ce même concile, le pape Grégoire excommunia Robert Guichard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, avec tous ses adhérents, parce que ce prince étoit entré dans la Campagne, et avoit pris quelques terres de l'église (3), ce qui avoit obligé le pape d'y aller l'été précédent et faire du séjour à Capoue, pour diviser les princes normands et s'opposer à leur progrès.

On régla aussi en ce concile plusieurs affaires particulières de France (4). On y lut entre autres des lettres de Guillaume, évêque de Beauvais, par lesquelles il prioit le pape d'absoudre son clergé et son peuple de l'excommunication qu'ils avoient encourue pour les mauvais traitements qu'ils lui avoient faits : ce qui lui fut accordé. Il s'y trouva des évêques d'Espagne, qui, suivant l'ordonnance du concile, promirent par écrit de recevoir l'office romain au lieu de celui de Tolède, c'est-à-dire du mosarabique. On confirma aussi l'excommunication prononcée l'année précédente par les légats Giraud, évêque d'Ostie, et Raimbaud, contre Munion, simoniaque, qui avoit usurpé le siège d'Huesca sur Siméon, évêque légitime; comme il paroît par la lettre du pape à Alphonse, roi de Castille, et à Sanche, roi d'Aragon, en date du dixième de mars mil soixante-quatorze. On reçut en ce concile des lettres de Geisa, duc de Hongrie, à qui le pape promit son amitié et sa protection, lui indiquant le marquis Azon comme celui qu'il chérissoit le plus entre les princes d'Italie, afin que Geisa s'adressât à lui quand il auroit quelque affaire à poursuivre devant le saint-siège (5).

(1) Ep. 41, 43.

(2) Ep. 51, 525; tom. 10, 52, 53, 54, 55, 56, 74.

(3) P. 315.

(4) Lib. 1, Ep. 25, 26.

(5) 1, Ep. 64, 58.

(1) Ap. Mabill. Præf. 2, Séc. 6, n. 84.

(2) Ep. 19, 20, 24, 30. V. Lamb. an. 1073.

#### X. Evêché d'Olmütz rétabli.

On trouve aussi quelques lettres du pape, écrites en ce même temps, touchant l'évêché d'Olmütz en Moravie, et cette affaire mérite d'être expliquée (1). Sévère, évêque de Prague, à la prière de Vratislas, depuis duc de Bohême, consentit à la distraction de l'évêché d'Olmütz, qui, depuis quatre-vingt-dix ans, étoit uni à celui de Prague, et on y mit un évêque particulier, nommé Jean. Vratislas devint duc de Bohême, et l'évêque Sévère mourut. Le duc avoit trois frères, Conrad, Othon et Jaromir. Conrad et Othon, ayant appris la mort de l'évêque, firent venir en diligence Jaromir, qui étoit en Pologne et pur laïque. Sitôt qu'il fut arrivé, ils lui firent raser la barbe et faire la tonsure; et l'ayant revêtu d'un habit clérical le présentèrent au duc, leur frère, le priant de lui donner l'évêché de Prague. Le duc Vratislas, qui connoissoit l'incapacité de son frère Jaromir et de son éloignement de la vie ecclésiastique, ne pouvoit consentir à le voir évêque, surtout à la place d'un prélat comme Sévère, qui avoit été très-instruit et très-zélé pour la discipline de l'église. Ainsi, il nomma pour évêque de Prague, Lanes, noble Saxon, qui avoit été son chapelain, et qu'il avoit fait prévôt de Litomerie en Bohême, pour sa doctrine et ses bonnes mœurs. Mais les seigneurs de Bohême, excités par les deux frères Conrad et Othon, s'y opposèrent, principalement en haine des Allemands, et le duc fut contraint de consentir à l'élection de Jaromir. Il falloit aussi qu'elle fût confirmée par Henri, roi d'Allemagne; et pour cet effet Jaromir vint le trouver à Mayence, où il fut ordonné par l'archevêque, son métropolitain, qui lui changea son nom, lui donnant celui de Gérard (2). Car les noms slaves paroissent barbares aux Allemands.

Jaromir, se voyant en possession de l'évêché de Prague, ne put souffrir qu'on en eût diminué le revenu par la désunion de celui d'Olmütz, et prétendit que Sévère n'avoit pas eu le pouvoir de faire ce préjudice à ses successeurs. Le duc Vratislas, qui avoit procuré cette désunion, la vouloit soutenir, et prenoit le parti de Jean, évêque d'Olmütz. Jaromir en vint à la violence, et fit maltraiter de coups l'évêque Jean, qui, appuyé du duc, envoya à Rome un prêtre porter ses plaintes au pape, Alexandre II. Mais Jaromir fit prendre en chemin ce député; on lui ôta ses lettres et son argent, et on le chargea de coups. Le duc Vratislas envoya d'autres députés mieux accompagnés qui, étant arrivés à Rome, le pape Alexandre, informé de ce qui s'étoit passé, envoya à Prague le cardinal Rodolphe pour prendre connoissance de l'affaire.

Le cardinal cita l'évêque Jamir, qui,

n'ayant point comparu après trois citations, il l'interdit de ses fonctions. Les prêtres qui étoient du parti de Jaromir firent fermer les églises et cesser les messes, déclarant qu'ils ne lèveroient point cet interdit que la censure portée contre lui ne fût levée. Le cardinal irrité les excommunia tous, et fit enfin promettre à Jaromir de venir à Rome se présenter au pape. Mais il y fut condamné et confiné dans un monastère. Toutefois, il fut depuis rétabli à la prière de la comtesse Mathilde, dont il étoit parent, à la charge que l'évêché d'Olmütz demeureroit séparé. C'est ce que disent les historiens de Bohême et de Pologne; mais voici ce qui paroît par les lettres de Grégoire VII.

Dès le commencement de son pontificat, il envoya deux légats en Bohême, Bernard et Grégoire, qui furent très-bien reçus par le duc Vratislas; mais l'évêque Jaromir ne voulut point se soumettre à eux, et ils prononcèrent une suspense contre lui (1). Le pape menaça de la confirmer dans sa lettre au duc, datée du huitième de juillet mil soixante-treize; et par une autre du mois de décembre suivant, il promet de juger l'affaire que ses légats n'avoient pu terminer sur les lieux, confirmant par provision ce qu'ils avoient ordonné. Dans la même lettre, il dit que le pape Alexandre avoit envoyé au duc Vratislas la mitre qu'il lui avoit demandée, ce qu'on n'avoit pas accoutumé d'accorder à un laïque.

Toutefois, à la fin de janvier mil soixante-quatorze, le pape se relâcha, et rendit à Jaromir tout ce que ses légats lui avoient interdit, hormis les fonctions épiscopales, c'est-à-dire la jouissance des dîmes et des autres revenus de l'évêché de Prague, afin qu'il n'eût plus de prétexte pour différer son voyage de Rome. Le pape lui ordonna de s'y rendre au dimanche des Rameaux, lui défendant de toucher aux biens de l'évêché d'Olmütz, et ordonnant à l'évêque Jean de se trouver à Rome en même temps. Cependant Sigefroy, archevêque de Mayence, prétendit, comme métropolitain, prendre connoissance du différent entre les deux évêques de Prague et d'Olmütz (2). Mais le pape le lui défendit, attendu qu'il ne s'étoit point mis en peine d'abord de faire justice au dernier, qui avoit été si maltraité, et que la cause étoit dévolue au saint-siège par plusieurs plaintes de cet évêque. Le pape lui défend même de penser que lui ou aucun autre en puisse connoître, ni de s'élever contre l'église romaine, sans la grâce de laquelle, ajoutait-il, vous ne pourriez pas même garder votre place.

Jaromir, évêque de Prague, vint enfin à Rome, et se purgea en partie des reproches faits contre lui, car il nia qu'il eût frappé lui-même l'évêque d'Olmütz (3), et qu'il eût fait

(1) Ep. 59, 60, 61. Du-brav. lib. III, p. 50. Long.

an. Polon.

(2) P. 62.

(1) Epist. 17, 38, (2) Ep. 44, 45, 60,

(3) Epist. 78.



raser la barbe et les cheveux à ses serviteurs ; ainsi, le pape le rétablit dans ses fonctions et dans tous ses droits, remettant le jugement définitif de l'affaire au prochain concile, à cause de l'absence de l'évêque d'Olmütz, à qui cependant il donna la provision des terres contestées entre eux. C'est ce qui paroît par une lettre du seizième d'avril mil soixante-quatorze. Mais, par trois autres du vingt-deuxième de septembre suivant, le pape se plaint que l'évêque de Prague lui avoit manqué de parole sur ce sujet, et qu'il ne gardoit pas la paix avec le duc son frère. Il remercie ce prince de cent marcs d'argent qu'il avoit envoyés à Rome à titre de cens pour saint-Pierre (1).

#### XI. Légation en Allemagne.

En Allemagne, le roi Henri célébra à Bamberg la fête de Pâques, qui, cette année mil soixante-quatorze, étoit le vingtième d'avril. Ensuite il alla à Nuremberg, au-devant des légats du pape, qui venoient avec l'impératrice Agnès, sa mère. C'étoient les évêques d'Ostie, de Palestine, de Coire et de Côme, envoyés pour apaiser les troubles du royaume et réconcilier le roi à l'église (2). Car il avoit été accusé à Rome et excommunié pour avoir vendu les dignités ecclésiastiques ; c'est pourquoi les légats ne voulurent point lui parler qu'on les en eût priés plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il se fût soumis à la pénitence, suivant les lois de l'Eglise, et qu'il eût reçu d'eux l'absolution.

Les légats demandèrent, de la part du pape, la liberté de tenir un concile en Allemagne ; mais tous les évêques s'y opposèrent fortement, prétendant que c'étoit une chose sans exemple et contraire à leurs droits ; et ils déclarèrent qu'ils n'accorderoient jamais la prérogative de se laisser présider en concile qu'au pape en personne. En effet, le droit commun étoit que dans les conciles provinciaux les évêques ne fussent présidés que par leurs métropolitains ; et la présence des légats du pape en ces conciles étoit une nouveauté qui commençoit à s'introduire. Mais ce qui animoit en cette occasion les prélats allemands, c'est que plusieurs se sentoient coupables de simonie, et ils savoiient que l'intention du pape étoit de faire le procès à tous les évêques et les abbés qui avoient acheté leurs dignités. Il avoit déjà suspendu de toute fonction l'évêque de Bamberg et quelques autres, jusqu'à ce qu'ils vinsent devant lui se purger de l'accusation de simonie. Le roi souhaitoit passionnément la tenue d'un concile, en haine de l'évêque de Wormes et de quelques autres, qui l'avoient offensé dans la guerre de Saxe ; car il se tenoit assuré de les faire déposer comme simoniaques. Mais, comme on désespéra de venir à bout de cette affaire par les

légats, elle fut renvoyée à la connaissance du pape.

Entre les évêques allemands, celui qui s'opposa le plus au concile fut Liemar, archevêque de Brême, soutenant que l'archevêque de Mayence et lui étoient légats du saint-siège, suivant les privilèges accordés à leurs prédécesseurs par les papes (1). A quoi les légats répondirent que ces privilèges ne s'étendoient point au-delà de la vie du pape qui les avoit donnés. Et comme l'archevêque de Brême persistoit dans son opposition, les légats le suspendirent des fonctions épiscopales, et le citèrent pour comparoître à Rome, au concile qui se devoit tenir à la Saint-André. Enfin les légats, voyant qu'ils ne pouvoient tenir de concile en Allemagne, se retirèrent avec les bonnes grâces du roi, qui les chargea de présents et d'une réponse favorable pour le pape.

C'étoit apparemment la lettre que nous avons, et où il témoigne une entière soumission et un sensible repentir de ses fautes (2). Il avoue qu'il n'a pas employé sa puissance comme il devoit contre les coupables, qu'il a usurpé les biens ecclésiastiques et vendu les églises, c'est-à-dire les prélatures, à des personnes indignes. Pour réparer ces désordres, il demande au pape son conseil et son secours, particulièrement pour apaiser le trouble de l'église de Milan, dont il se reconnoît la cause. Mais ce que l'on connoît d'ailleurs du roi Henri fait juger qu'il ne pesoit pas assez les conséquences de ce qu'on lui faisoit dire en cette lettre.

#### XII. Rébellion des clercs concubinaires.

Le pape, ayant fait publier par toute l'Italie les décrets du concile qu'il avoit tenu à Rome pendant le carême contre la simonie et l'incontinence des clercs, écrivit plusieurs lettres aux évêques d'Allemagne, pour recevoir aussi ces décrets dans leurs églises, leur enjoignant de séparer absolument toutes les femmes de la compagnie des prêtres, sous peine d'anathème perpétuel (3). Aussitôt tout le clergé murmura violemment contre ce décret, disant que c'étoit une hérésie manifeste et une doctrine insensée de vouloir contraindre les hommes à vivre comme des anges, quoique Notre Seigneur, parlant de la continence, ait dit : Tous ne comprennent pas cette parole (4), et qui la peut comprendre, la comprenne. Et saint Paul : Qui ne peut se contenir qu'il se marie, parce qu'il vaut mieux se marier que brûler. Que le pape, voulant arrêter le cours ordinaire de la nature, lâchoit la bride à la débauche et à l'impureté. Que s'il continuoît à presser l'exé-

(1) Act. Greg. ap. Bar. (3) Lambert, p. 212, to. et Boll. Greg. II, Ep. 28. 10, Conc. p. 313.  
(2) Lib. I, Ep. Greg. (4) Math. XIX.  
Epist. 29.

(1) Lib. II, Ep. 6, 7, 8. 210. Acta Greg. VII, ap.  
(2) Lamb. an. 1074, p. Boll. t. 17, p. 148.

cution de ce décret, ils aimoient mieux quitter le sacerdoce que le mariage, et qu'alors il verroit où il pourroit trouver des anges pour gouverner les églises à la place des hommes qu'il dédaignoit.

Mais le pape ne se relâchoit point et ne cessoit d'envoyer des légations pour accuser les évêques de foiblesse et de négligence, et les menacer de censure s'ils n'exécutoient promptement ses ordres. Sigefroy, archevêque de Mayence, savoit que ce n'étoit pas une petite entreprise de déraciner une coutume si invétérée et de ramener le monde si corrompu à la pureté de la primitive Eglise. C'est pourquoi il agissoit plus modérément avec le clergé, et leur donna d'abord six mois pour délibérer, les exhortant à faire volontairement ce dont ils ne pouvoient se dispenser, et ne les pas réduire, le pape et lui, à la nécessité de décréter contre eux des choses fâcheuses.

Enfin il assembla un concile à Erford au mois d'octobre de cette année mil soixante-quatorze, où il les pressa plus fortement de ne plus user de remise, et de renoncer sur-le-champ au mariage ou au service de l'autel. Ils lui alléguoient plusieurs raisons pour éluder ses instances et anéantir ce décret s'il étoit possible ; mais il leur opposoit l'autorité du saint-siège, qui le contraignoit à exiger d'eux malgré lui ce qu'il leur demandoit. Voyant donc qu'ils ne gagnoient rien, ni par leurs raisons ni par leurs prières, ils sortirent comme pour délibérer, et résolurent de ne plus rentrer dans le concile, mais de se retirer sans congé chacun chez eux. Quelques-uns même crièrent en tumulte qu'il valoit mieux rentrer dans le concile ; et, avant que l'archevêque prononçât contre eux cette détestable sentence, l'arracher de sa chaire et le mettre à mort, comme il méritoit, pour donner à la postérité un exemple fameux, et empêcher qu'aucun de ses successeurs ne s'avisât d'intenter contre le clergé une pareille accusation. L'archevêque, étant averti de ce complot, les envoya prier de s'apaiser et de rentrer dans le concile, promettant d'envoyer à Rome sitôt qu'il en auroit la commodité, et de faire son possible pour fléchir le pape.

Le lendemain, l'archevêque de Mayence fit entrer en son auditoire les laïques aussi bien que les clercs, et recommença ses vieilles plaintes touchant les décimes de Thuringe, nonobstant le traité fait à Gersting peu de temps auparavant. Les Thuringiens, qui croyoient ne plus entendre parler de cette prétention, en furent extrêmement indignés ; et, voyant que l'archevêque n'écoutoit point leurs remontrances paisibles, ils sortirent en furie, crièrent aux armes, et, ayant amassé en un moment une grande multitude, ils entrèrent dans le concile, et auroient assommé l'archevêque dans son siège si ses vassaux ne les eussent retenus par leurs raisons et leurs carresses, car ils n'étoient pas les plus forts. Les

évêques et tous les clercs, saisis de frayeur, se cachèrent par tous les coins de l'église ; ainsi se sépara le concile. L'archevêque se retira d'Erford à Hélingstat, où il passa le reste de l'année, et tous les jours de fête à la messe il faisoit publier un ban pour appeler à la pénitence ceux qui avoient troublé le concile.

Altman, évêque de Passau, ayant aussi reçu le décret du pape Grégoire pour la continence des clercs, assembla son clergé, et fit lire les lettres qui lui étoient adressées, les appuyant des meilleures raisons qu'il lui fut possible (1). Mais le clergé se défendoit par l'ancienne coutume, et par l'autorité des évêques précédents, dont aucun n'avoit usé envers eux d'une telle sévérité. Altman répondit que lui-même ne les inquiéteroit pas s'il n'étoit pressé par l'ordre du pape, mais qu'il craignoit de se rendre coupable en consentant à ce désordre. Voyant donc qu'il ne gagnoit rien, il congédia l'assemblée. Ensuite, ayant pris conseil de personnes sages et leur ayant recommandé le secret, il attendit le jour de Saint-Etienne, patron de son église, où plusieurs seigneurs se trouvèrent à cause de la fête. Alors il monta au jubé, et publia hardiment le décret du pape en présence du clergé et du peuple, menaçant d'user d'autorité contre ceux qui n'obéiroient pas. Aussitôt s'élevèrent de tous côtés des cris furieux, et peut-être le prélat auroit-il été mis en pièces sur-le-champ si les seigneurs qui étoient présents n'eussent arrêté l'emportement de la multitude.

#### XIII. Lettre du pape pour l'Allemagne.

Le pape, ayant appris le peu de succès de sa légation en Allemagne, écrivit à l'archevêque de Mayence en ces termes : Nous croyons que vous vous souvenez combien vous nous avez aimé sincèrement avant que nous fussions chargé de cette administration, et avec quelle confiance vous preniez notre conseil sur vos affaires les plus secrètes ; nous avions encore plus d'espérance en votre piété depuis que vous avez voulu vous retirer à Clugny (2). Mais nous avons appris que vous n'avez pas rempli nos espérances, et nous manquerions à l'amitié si nous négligions de vous en avertir. C'est pourquoi nous vous admonestons de venir si vous pouvez au concile que nous célébrerons, Dieu aidant, la première semaine de carême, et d'y venir avec vos suffragants, savoir : Othon de Constance, Garnier de Strasbourg, Henri de Spire, Herman de Bamberg, Imbric d'Augsbourg, Adalbert de Wirtzbourg. Que si vous ne pouvez venir, vous nous enverrez des députés suffisants. Au reste, ne cédez ni aux prières ni à la faveur, pour ne pas vous informer très-exactement de l'entrée des évêques dans l'é-

(1) Vita ap. Tegnag. (2) Lib. II, Ep. 29. Sup.  
p. 46. liv. LXI, n. 56.



piscopat et de leur conduite, et nous en instruire par vos députés. Et ne vous étonnez pas que nous en punissions un plus grand nombre de votre province que des autres, elle est plus grande, et il y a quelques évêques dont la réputation n'est pas louable.

Il écrivit plus fortement à Liemar, archevêque de Brême. Il l'accusa d'ingratitude, et d'avoir trompé la confiance qu'il avoit en lui, comme devant être un ferme défenseur de l'église romaine (1). Au contraire, dit-il, vous vous êtes opposé à nos légats, Albert de Préneste et Giraud d'Ostie; vous avez empêché que l'on ne tint un concile, et n'êtes point venu à Rome au jour où ils vous avoient cité, c'est-à-dire à la Saint-André. Nous vous ordonnons donc de venir au prochain concile, et cependant nous vous suspendons de toute fonction épiscopale. Ces deux lettres sont du quatrième de décembre mil soixante-quatorze.

Le pape écrivit du même style à Othon, évêque de Constance. Après avoir fait, dit-il, un décret contre la simonie et contre l'incontinence des clercs, nous l'avons envoyé à l'archevêque de Mayence, qui a un grand nombre de suffragants, et fort dispersés, afin qu'il le proposât pour être inviolablement observé (2). Par la même raison de la grande étendue de votre diocèse, nous vous avons adressé ce décret par des lettres particulières. Le pape prouve ensuite que les clercs sont obligés à la continence, insistant principalement sur l'autorité de saint Léon et de saint Grégoire qui défendent le mariage même aux sous-diacres. Puis il ajoute : Nous avons appris que contre ce décret vous avez permis aux clercs qui sont dans les ordres sacrés de garder leurs concubines ou d'en prendre, s'ils n'en ont pas encore (3). C'est pourquoi nous vous ordonnons de vous présenter au concile que nous tiendrons la première semaine de carême. Il écrivit en même temps au clergé et au peuple de Constance pour leur défendre de ne plus rendre aucune obéissance à leur évêque, s'il persistait dans son opiniâtreté et sa désobéissance au saint-siège.

Il écrivit de même en général à tous les clercs et les laïques d'Allemagne, de ne plus reconnaître les évêques qui permettoient à leur clergé d'avoir des concubines, et en particulier à Rodolphe, duc de Souabe, et à Berthold, duc de Carinthie. Etant persuadé du zèle de ces deux seigneurs pour l'Eglise, il leur représente que les évêques ne cherchent que la gloire et les plaisirs du siècle, et entraînent le peuple dans le péché par leur mauvais exemple (4). Et ils ne pèchent pas, ajoute-t-il, par ignorance, mais par obstination. Ils

savent que ceux qui sont entrés dans les ordres par simonie n'en doivent exercer aucune fonction, et que ceux qui vivent dans l'incontinence ne doivent ni célébrer la messe ni servir à l'autel. Et bien que depuis le temps du pape Léon, c'est Léon IX, l'église romaine les ait souvent avertis dans les conciles par ses légats et par ses lettres, d'observer ces anciennes règles, ils demeurent encore désobéissants, excepté un très-petit nombre, sans se mettre en peine d'arrêter ni de punir cette détestable coutume.

Puis donc qu'ils méprisent les ordres du saint-siège, nous sommes obligé d'employer contre eux toutes sortes d'autres moyens; car il nous paraît beaucoup meilleur de ramener la justice de Dieu, même par de nouvelles voies, que de laisser périr les âmes avec les lois. C'est pourquoi nous nous adressons maintenant à vous et à tous ceux en qui nous avons confiance, comme nous étant fidèles et dévoués, vous priant et vous admonestant par l'autorité apostolique que, quoi que puissent dire les évêques, vous ne receviez point l'office de ceux que vous saurez avoir été promus par simonie ou vivre dans l'incontinence, et que vous les empêchiez, autant qu'il vous sera possible, de servir aux saints mystères, tant à la cour que dans les diètes du royaume et dans les autres lieux, usant pour cet effet de persuasion et même de force, s'il est besoin. Que si quelques-uns en murmurent, comme si vous excédiez votre pouvoir, répondez-leur que c'est par notre ordre, et les renvoyez en dispute avec nous. Cette lettre est du onzième de janvier mil soixante-quinze, et, ce qu'elle a de plus remarquable, c'est que le pape reconnaît la nouveauté de ce moyen, de faire observer les canons par la force du bras séculier; mais il le croyait nécessaire en ces temps malheureux.

Dès le septième de décembre mil soixante-quatorze, il avoit écrit deux lettres au roi Henri. Dans la première, il le loue du bon accueil qu'il a fait à ses légats, et de la ferme résolution qu'il a témoignée d'extirper de son royaume la simonie et l'incontinence des clercs (1). Nous avons senti une grande joie, ajoute-t-il, de ce que la comtesse Béatrix et sa fille Mathilde nous ont écrit de votre sincère amitié, et c'est par leur conseil et par la persuasion de l'impératrice, votre mère, que nous vous écrivons cette lettre. C'est pourquoi nous faisons mémoire de vous à la messe sur le corps des apôtres, priant Dieu de vous affermir dans ces bonnes résolutions. Il l'exhorte ensuite à prendre conseil des personnes désintéressées, et qui ne cherchent que son salut. Enfin il le prie de faire venir au concile de Rome les évêques de la province de Mayence qu'il y avoit appelés.

(1) Ep. 32.

(1) Ep. 28.  
(2) Vita Greg. c. 4, et Chr. Verdun, p. 210.  
(3) Leo Ep. 2, al. 92.  
Ad Rustic. Ep. 12, al. 84.  
Anast. Sup. l. xxxvi, n. 53.  
Greg. liv. I, Ep. 42, III, Ep. 42.  
Sup. l. xxxvi, n. 38.  
(4) Lib. II, Ep. 45.

## XIV. Projet de la croisade.

L'autre lettre du même jour, septième de décembre, est sur un sujet différent, et semble écrite pour être rendue publique (1). Le pape y témoigne une grande affection pour l'empereur, et le prie de ne point écouter ceux qui veulent semer de la division entre eux. Puis il ajoute : Je vous donne avis que les chrétiens d'outre-mer, persécutés par les païens et pressés de la misère qui les accable, ont envoyé me prier humblement de les secourir de la manière que je pourrais, et d'empêcher que, de notre temps, la religion chrétienne ne périsse chez eux entièrement. J'en suis pénétré de douleur, jusqu'à désirer la mort et exposer ma vie pour eux plutôt que de commander à toute la terre, en négligeant de les secourir. C'est pourquoi j'ai travaillé à y exciter tous les chrétiens, et à leur persuader de donner leur vie pour leurs frères, en défendant la loi de Jésus-Christ, et montrer par cette preuve éclatante la noblesse des enfants de Dieu.

Les Italiens et les Ultramontains, inspirés de Dieu, je n'en doute point, ont reçu de bon cœur cette exhortation, et il y en a déjà plus de cinquante mille qui se préparent à cette expédition s'ils peuvent m'y avoir pour chef, résolus de marcher à main armée contre les ennemis de Dieu, et d'aller jusqu'au sépulcre de Notre Seigneur. Ce qui m'excite encore puissamment à cette entreprise, c'est que l'église de Constantinople, divisée d'avec nous au sujet du Saint-Esprit, demande à se réunir au saint-siège. Presque tous les Arméniens sont écartés de la foi catholique, et presque tous les Orientaux attendent que la foi de saint Pierre décide entre leurs diverses opinions. Et parce que nos pères, dont nous désirons suivre les traces, ont souvent passé en ces pays-là pour confirmer la foi, nous sommes aussi obligés d'y passer, si Dieu nous en ouvre le chemin. Mais, comme un si grand dessein a besoin d'un sage conseil et d'un puissant secours, je vous demande l'un et l'autre; car, si je fais ce voyage, je vous laisse après Dieu l'église romaine, pour la défendre comme votre sainte mère. Faites-moi savoir au plus tôt votre résolution sur ce sujet. Voilà le projet de la croisade, qui ne s'exécuta que vingt ans après.

Dès l'année précédente, le pape Grégoire, au commencement de son pontificat, avoit reçu une lettre de l'empereur Michel par deux moines, nommés Thomas et Nicolas, portant créance sur ce qu'ils diroient au pape de vive voix (2). C'étoient de grandes choses, et apparemment la proposition de la guerre contre les infidèles. C'est pourquoi le pape, croyant ne devoir confier sa réponse qu'à une personne plus considérable, envoya à Constantinople Dominique, patriarche de Venise, qu'il dit être

(1) Epist. 21.

(2) Lib. I, Episc. 18.

très-fidèle à l'empereur grec, pour s'informer plus sûrement de ses intentions, et lui déclarer celles du pape. C'est ce qui paroît par la lettre de Grégoire, du neuvième de juillet mil soixante-treize (1).

Par une autre du quatrième de février de l'année suivante, le pape prie Guillaume, comte de Bourgogne, de lui envoyer des troupes pour secourir l'église romaine contre les Normands. Car nous espérons, ajoute-t-il, qu'après avoir fait la paix avec eux nous passerons à Constantinople pour donner aux chrétiens le secours qu'ils nous demandent instamment contre les fréquentes insultes des Sarrasins. Le pape écrivit vers le même temps une lettre générale à tous ceux qui voudroient défendre la foi chrétienne, où il dit : Le porteur de cette lettre, revenant d'outre-mer, s'est présenté devant nous, et nous avons appris de lui, comme de plusieurs autres, que les païens ont prévalu contre l'empire des chrétiens, qu'ils ont tout ravagé presque jusqu'aux murs de Constantinople, et tué comme des bêtes plusieurs milliers de chrétiens. C'est pourquoi, si nous aimons Dieu et si nous sommes chrétiens, nous devons être très-sensiblement affligés du triste état de ce grand empire, et donner notre vie pour nos frères, à l'exemple du sauveur. Sachez donc que, leur préparant du secours par tous les moyens possibles, nous vous exhortons, par la foi qui vous rend enfants de Dieu et par l'autorité de saint Pierre, d'y concourir de votre pouvoir et de nous faire savoir incessamment votre résolution. La lettre est du premier de mars mil soixante-quatorze. Il en écrivit encore une semblable le seizième décembre de la même année, adressée à tous les fidèles de saint Pierre, principalement aux Ultramontains (2); ce qu'il faut toujours entendre par rapport à l'Italie, et il les exhorte à envoyer quelques-uns d'entre eux, avec lesquels il puisse préparer l'exécution du voyage d'outre-mer.

## XV. Eglise de Venise.

A la fin de la même année, le pape Grégoire écrivit au duc et au peuple de Venise une lettre, où il dit : Vous savez que la divine Providence a honoré votre pays d'un patriarche, dignité si rare qu'il ne s'en trouve que quatre dans tout le monde (3). Cependant cette dignité est tellement avilie chez vous par le défaut des biens temporels et la diminution de sa puissance, que cette pauvreté ne conviendrait pas même à un simple évêché. Nous nous souvenons que le patriarche Dominique, prédécesseur de celui-ci, a voulu quitter la place à cause de son indigence excessive, et celui-ci dit que la sienne n'est pas moindre. C'est

(1) I, Ep. 46.

(2) I, Ep. 49; II, Ep. 37.

(3) II, Epist. 30.



pourquoi nous vous exhortons à ne pas négliger plus long-temps votre gloire et la grâce que vous avez reçue du saint-siège, mais à vous assembler pour délibérer en commun des moyens de relever chez vous la dignité patriarcale, et nous en donner avis. La lettre est du trentième de décembre mil soixante-quatorze.

XVI. Lettre contre Philippe, roi de France.

Cependant le pape Grégoire, de plus en plus mal satisfait de Philippe, roi de France, écrivit une lettre fulminante aux évêques de son royaume (1). Elle est adressée en particulier aux trois archevêques, Manasses de Reims, Richer de Sens et Richard de Bourges, et à Aldrade, évêque de Chartres. Le pape y déplore la décadence du royaume de France, autrefois si puissant et si glorieux, et la confusion où il est plongé par le mépris des lois et de la justice. Tous les crimes, dit-il, y sont impunis; les parjures, les sacrilèges, les incestes, les trahisons, sont comptés pour rien; les citoyens et les frères se pillent et se prennent l'un l'autre; on prend les pèlerins qui vont à Rome ou qui en reviennent, on les emprisonne et on les tourmente plus cruellement que ne feroient des païens, pour en exiger des rançons au-dessus de leurs forces.

C'est votre roi qui est la cause de ces maux; lui qui ne mérite pas le nom de roi, mais de tyran, qui passe sa vie dans le crime et l'infamie, qui, portant inutilement le sceptre dont il s'est chargé, non-seulement donne occasion aux crimes de ses sujets par la faiblesse de son gouvernement, mais les y excite par son exemple. Non content d'avoir mérité la colère de Dieu par les pillages des églises, les rapines, les adultères, les parjures, les fraudes, dont nous l'avons souvent repris, il vient encore d'extorquer une somme immense aux marchands qui étoient venus de divers pays à une foire de France: ce qu'on ne racontait point même dans les fables qu'aucun roi ait jamais fait. Vous, mes frères, vous êtes aussi en faute, puisque c'est fomenteur ses crimes que de n'y pas résister avec la vigueur épiscopale. Car vous vous trompez fort si vous croyez, en l'empêchant de mal faire, manquer au respect et à la fidélité que vous lui devez. C'est lui être bien plus fidèle de le retirer même du naufrage où son âme périroit. Vous n'avez d'ailleurs rien à craindre; si vous vous unissez pour la défense de la justice, vous aurez une force capable de le réprimer sans aucun péril pour vous; et, quand même il faudroit exposer votre vie, vous ne devriez pas manquer à faire votre devoir avec une liberté épiscopale.

C'est pourquoi nous vous prions et vous admonestons, par l'autorité apostolique, de

(1) II, Ep. 5.

vous assembler et de parler au roi par délibération commune, pour l'avertir du désordre et du péril de son royaume, lui montrer en face combien ses actions sont criminelles, et vous efforcer de le fléchir par vos exhortations, afin qu'il répare le tort qui a été fait aux marchands; autrement, comme vous savez vous-mêmes, ce sera la source de grandes inimitiés. Exhorte-le, au reste, à se corriger, à quitter les habitudes de sa jeunesse, à rétablir la justice et relever la gloire de son royaume, enfin à se réformer le premier pour réformer les autres.

Qu'il demeure endurci sans vouloir vous écouter; s'il n'est touché ni de la crainte de Dieu, ni de sa propre gloire, ni du salut de son peuple, déclarez-lui de notre part qu'il ne peut éviter plus long-temps la rigueur des censures apostoliques. Imitiez aussi l'église romaine, votre mère; séparez-vous entièrement du service et de la communion de ce prince, et interdisez par toute la France la célébration publique de l'office divin. Que si cette censure ne l'oblige pas à se reconnoître, nous voulons que personne n'ignore qu'avec l'aide de Dieu nous ferons tous nos efforts pour délivrer le royaume de France de son oppression. Et si nous voyons que vous agissiez foiblement en cette occasion si nécessaire, nous ne doutons plus que vous ne le rendiez incorrigible par la confiance qu'il a en vous, et nous vous priverons de toute fonction épiscopale, comme complices de ses crimes. Car Dieu nous est témoin que personne ne nous a fait prendre cette résolution, ni par prières ni par présents; nous n'y sommes portés que par la vive douleur de voir périr, par la faute d'un malheureux homme, un si noble royaume et un peuple si nombreux. Cette lettre est du dixième de septembre mil soixante-quatorze.

Le pape écrivit du même style, deux mois après, à Guillaume, comte de Poitiers. Il se plaint encore de la violence exercée par le roi contre ces marchands italiens; et il exhorte le comte à se joindre avec les évêques et les seigneurs de France, pour presser le roi de se corriger et d'épargner les pèlerins qui alloient à Rome: car on voit bien que les deux articles qu'il avoit le plus à cœur étoient ces pèlerins et ces marchands. Puis il ajoute: S'il persévère dans sa mauvaise conduite, nous le séparerons de la communion de l'Eglise dans le concile de Rome, lui et quiconque lui rendra l'honneur et l'obéissance comme à un roi; et cette excommunication sera confirmée tous les jours sur l'autel de Saint-Pierre. Car il y a long-temps que nous dissimulons ses crimes; mais il s'est rendu maintenant si odieux, que quand il auroit la puissance que les empereurs païens exerçoient contre les martyrs, aucune crainte ne pourroit nous obliger à laisser ses iniquités impunies. Grégoire fait encore les mêmes menaces contre le roi Philippe, écrivant à Manasses, archevêque de Reims, au mois

de décembre suivant; mais nous ne voyons en France aucun effet de ces lettres (1).

XVII. Concile de Rouen.

Cette même année, mil soixante-quatorze (2), Jean, archevêque de Rouen, tint un concile à l'occasion du tumulte arrivé l'année précédente dans l'église de Saint-Ouen, le jour de la fête du saint, vingt-quatrième d'août. Le roi d'Angleterre, Guillaume, étoit au Mans, et avec lui l'archevêque et l'abbé de Saint-Ouen, comme plusieurs autres seigneurs. Le jour de la fête, l'archevêque devoit, selon la coutume, célébrer la messe dans l'église du monastère. Il partit du Mans, et envoya devant à Rouen avertir de son arrivée, mais, comme il tardoit à venir, on commença la messe; et quand il arriva on avoit déjà chanté le *Gloria in excelsis*. Il en fut extrêmement indigné; il excommunia les moines, et leur fit cesser l'office, chassa de l'autel Richard, abbé de Sées, qui avoit commencé la messe; et, tandis qu'il se préparoit pour la célébrer, il fit continuer par son clergé ce que l'on avoit commencé.

Les moines obéirent à l'interdit, quittèrent les ornements et sortirent de l'église, mais en tumulte et en murmurant. Un d'entre eux courut à la tour et sonna la grosse cloche, puis il sortit et cria par les rues que l'archevêque vouloit emporter le corps de saint Ouen à la cathédrale. Le peuple sortit des maisons, l'un prit une épée, l'autre une hache, l'autre ce qu'il trouva sous sa main. L'archevêque, voyant venir contre lui ces furieux et craignant principalement ceux qui étoient aux galeries hautes, quitta l'autel et se retira à la porte de l'église, où il se fit un rempart de sièges et de formes; quelques-uns des siens, armés de chandeliers, de cierges, de perches, se jetèrent sur les moines, qui les reçurent vigoureusement. Le vicomte de Rouen ayant appris le péril où se trouvoit l'archevêque, et craignant que s'il lui arrivoit du mal on ne s'en prit à lui-même, assembla ses gens en armes, et criant de par le roi que l'on s'arrêtât, vint au secours du prélat, qui ne pouvoit plus résister, et le délivra.

Le lendemain, les moines envoyèrent au Mans quelques-uns des leurs pour raconter à leur abbé ce qui s'étoit passé, afin qu'il en instruisit le roi; mais le courrier de l'archevêque le prévint, et on donna tout le tort aux moines. Le roi toutefois ordonna à l'archevêque de réconcilier l'église de Saint-Ouen, et, comme il le refusa, le roi la fit réconcilier par Michel, évêque d'Avranches. On ordonna la tenue d'un concile pour juger cette affaire; et il fut tenu l'année suivante, mil soixante-quatorze à Notre-Dame de Rouen (3). Le roi

Guillaume y assista, et l'archevêque Jean y présida, assisté de cinq de ses suffragants, savoir: Odon de Bayeux, Hugues de Lisieux, Michel d'Avranches, Gislebert d'Evreux, et Robert de Sées. Il y avoit aussi plusieurs abbés. On y condamna la rébellion des moines de Saint-Ouen contre l'archevêque, et quatre des plus mutins furent mis en prison en divers monastères.

En ce même concile, on traita de la foi de la sainte trinité, qui fut confirmée suivant les quatre premiers conciles généraux; puis on fit quatorze canons de discipline, dont voici ceux qui me semblent les plus remarquables. On n'ordonnera point d'abbé qui n'ait long-temps pratiqué la vie monastique; et le moine qui sera tombé publiquement dans un crime d'impureté ne pourra être abbé. Il en sera de même des religieuses. Les moines et les religieuses garderont exactement la règle de saint Benoît. On ne donnera point tous les ordres en même jour (4). Les clercs déposés ne porteront point les armes, comme s'ils étoient redevenus laïques. Celui qui pour se faire déposer dira qu'il n'a pas reçu tous les ordres, sera tenu de le prouver juridiquement. De même celui qui pour rompre son mariage s'accusera d'avoir auparavant péché avec la parente de sa femme, n'en sera pas cru sur sa parole (5).

XVIII. Ecrits de Guimond contre Béranger.

Au commencement de l'année suivante, mil soixante-quinze, c'est-à-dire le treizième janvier, Gérald, cardinal, évêque d'Ostie, légat du pape, tint un concile à Poitiers, où l'on agita la matière de l'eucharistie avec tant de chaleur, que Béranger, qui étoit présent, pensa y être tué. C'est à peu près le temps où Guimond écrivit contre lui. Guimond étoit moine de la croix Saint-Leufroy, dans le diocèse d'Evreux, et disciple de Lanfranc. Le roi Guillaume le fit passer en Angleterre, et lui voulut donner un évêché, qu'il refusa constamment, et revint en Normandie dans son monastère, mais, long-temps après, le pape Urbain II le fit archevêque d'Averse en Italie. Ce fut donc pendant qu'il étoit dans son monastère qu'il écrivit contre Béranger à la prière d'un moine, nommé Roger, qu'il fait parler avec lui en forme de dialogue (6).

Il commence par le portrait de Béranger, qu'il fait ainsi. Etant encore jeune dans les écoles, à ce que disent ceux qui l'ont connu en ce temps-là, il faisoit peu de cas des sentiments de son maître, comptoit pour rien ceux de ses compagnons, et méprisoit les livres des arts libéraux, qui véritablement étoient alors peu connus en France. Béranger, ne pouvant

(1) C. 2, 6, 7, 4.  
(2) C. 12, 11, 10.

(3) Mabill. Praef. n. Sac. 6, n. 38. Bi. PP. Paris. to. 6, p. 325.

(4) II, Ep. 18; II, Ep. 32. Ep. 14, p. 354.  
(5) Ap. Lanfr. in not. ad (3) Tom. x, Conc. p. 310.



donc atteindre par lui-même à ce que la philosophie a de plus profond, car il n'étoit pas fort pénétrant, cherchoit à se donner la réputation de savant, par de nouvelles définitions de mots, qu'il affecte encore par une démarche pompeuse, par une chaire plus élevée que les autres, feignant de méditer long-temps, et tenant la tête enfoncée dans son capuce, d'où sortoient enfin des paroles lentes d'un ton plaintif. C'est ainsi qu'il passoit chez les ignorants pour un grand docteur dans les arts, quoiqu'il en eût peu de connoissance.

Mais, ayant été confondu par Lanfranc sur une assez petite question de dialectique, et se voyant abandonné de ses disciples après que ce savant homme eût fait revivre les arts libéraux, il se mit à expliquer les saintes Ecritures, qu'il avoit jusque-là peu étudiées; et, cherchant les dogmes qui le pouvoient faire admirer par leur nouveauté, il combattit les mariages légitimes, soutenant que l'on pouvoit user de toutes sortes de femmes; et le baptême des enfants comme nul. En même temps, il attaqua la vérité du corps de Notre Seigneur dans l'eucharistie, afin que ceux qui veulent pécher ne fussent point retenus par le respect de la sainte communion. Et, voyant que les deux autres erreurs étoient insoutenables, même devant les méchants, il s'appliqua tout entier à soutenir celle-ci, qui paroisoit en quelque façon appuyée sur le témoignage des sens, et qui n'avoit pas été si amplement réfutée par les pères, parce qu'il n'en avoit pas été besoin de leur temps.

Guimond remarque ensuite la diversité de sentiments qui se trouvoit entre les bérengariens (1). Tous, dit-il, s'accordent à dire que le pain et le vin ne sont pas changés essentiellement; mais ils diffèrent en ce que les uns disent qu'il n'y a rien absolument du corps et du sang de Notre Seigneur dans le sacrement, et que ce n'est qu'une ombre et une figure. D'autres, cédant aux raisons de l'Eglise sans quitter leur erreur, disent que le corps et le sang de Notre Seigneur y sont en effet contenus, mais cachés par une espèce d'impanation, afin que nous les puissions prendre; et ils disent que c'est l'opinion la plus subtile de Bérenger même. D'autres, opposés à Bérenger, mais touchés de ses raisons, disoient que le pain et le vin sont changés en partie. D'autres croyoient que le pain et le vin sont entièrement changés, mais que, quand des indignes viennent pour communier, la chair et le sang de Notre Seigneur redeviennent pain et vin.

Ensuite Guimond commence à réfuter les opinions des vrais bérengariens, c'est-à-dire de ceux qui ne croyoient pas que le pain et le vin fussent changés essentiellement. La nature, disoient-ils, ne souffre pas un tel changement. C'est, répond Guimond, nier la toute-puissance de Dieu; car il n'est pas tout-puissant,

c'est-à-dire qu'il n'est pas Dieu, s'il ne fait pas tout ce qu'il veut; et il a fait la nature telle qu'il lui a plu. Il faut donc seulement chercher s'il a voulu faire ce changement. Non, disoient-ils, parce qu'il est indigne de Jésus-Christ d'être froissé par les dents. Mais il peut aussi bien être touché par les dents que par les mains, comme il le fut de saint Thomas; que, s'ils craignent de le blesser et le mettre en pièces, ils ne considèrent pas qu'il est immortel et impassible: nous croyons aussi que le corps de Jésus-Christ ne peut plus être divisé en lui-même, quoique, dans le sacrement, il semble être divisé et distribué par parties, pour s'unir à chacun des fidèles en particulier. Nous pouvons encore dire qu'il y en a autant dans la moindre particule que dans l'hostie tout entière, en sorte que chaque particule séparée est tout le corps de Jésus-Christ. Il se donne tout entier à chacun des fidèles, un et plusieurs le reçoivent également; et, quand on célébreroit mille messes à la fois, c'est un seul corps de Jésus-Christ indivisible. Ce n'est que par les sens qu'une particule paroît moindre que l'hostie entière; mais les sens nous trompent souvent. Au reste, il n'est pas merveilleux que nous ne puissions comprendre l'état du corps glorieux de Jésus-Christ, puisque nous ne pouvons comprendre l'état du corps glorieux du moindre des hommes (1).

On prétend encore montrer l'impossibilité de ce changement, en ce que ce qui est changé substantiellement est changé en quelque chose qui n'existoit pas auparavant; or, le corps de Jésus-Christ existoit avant que le pain fût changé. Nous ne nions pas, répond Guimond, que nous n'ayons peine en cette vie à entendre ce changement, mais nous n'avons pas peine à le croire. Nous croyons la Providence et le libre arbitre, quoique notre raison ait peine à les accorder; et quantité d'autres vérités également certaines et incompréhensibles. Il n'est question que de savoir si Dieu a voulu faire ce changement.

Bérenger disoit: La chair de Jésus-Christ est incorruptible, et le sacrement de l'autel se peut corrompre si on le garde long-temps (2). Ici Guimond semble nier le fait, et dire que le corps de Jésus-Christ ne paroît se corrompre que pour punir les péchés des hommes, comme leur incrédulité ou leur négligence. Et, en effet, ce n'est point son corps qui se corrompt, mais les apparences sensibles, comme il dit ensuite expressément. Bérenger. Quand le corps de Jésus-Christ seroit aussi grand que la plus haute montagne, il seroit consumé depuis qu'on le mange. Guimond (3). Cela seroit bon si nous concevions qu'il fût mis en pièces et mangé par parties; mais nous avons montré que c'est comme la voix d'un seul homme, que chacun des auditeurs entend tout entière.

(1) P. 330, 334.  
(2) Lib. II.

(3) P. 341, D.

Bérenger. Saint Augustin, dans le livre de la doctrine chrétienne, dit que le sacrement de l'autel est un signe qu'il faut révéler, non par une servitude charnelle, mais avec une liberté spirituelle. Et ensuite, que quand l'Ecriture semble commander un crime, c'est une locution figurée. Comme en ces paroles: Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme (1). Guimond. Saint Augustin dit en cet endroit, que la célébration du corps de Notre Seigneur est un signe, parce qu'en cette action nous ne le faisons pas mourir de nouveau, nous faisons seulement la mémoire de sa mort, et ce qu'il dit de la servitude charnelle regarde les juifs et les signes de l'ancienne loi. Quant au crime que Jésus-Christ semble ordonner, en commandant de manger sa chair, saint Augustin s'explique nettement ailleurs, en montrant que ce crime n'étoit que dans l'imagination grossière des capharnaïtes, qui croyoient qu'il faudroit mettre son corps en pièces pour le manger, comme la chair des animaux; et c'est en ce sens qu'il est dit que la chair ne profite de rien. Au reste, nous ne craignons point de dire que l'eucharistie est un signe et une figure (2). Jésus-Christ lui-même est nommé signe dans l'Ecriture, et la figure n'exclut pas la réalité. Les autres réponses aux objections de Bérenger sont à peu près les mêmes que celles de Lanfranc, que j'ai rapportées (3).

Il emploie aussi les mêmes preuves pour montrer que nous recevons le vrai corps de Jésus-Christ en sa substance. Premièrement l'autorité de l'Eglise catholique, puis en particulier celle de saint Augustin, qui sur le psaume trente-troisième dit, que Jésus-Christ se portoit en ses mains. Celle de saint Ambroise, de saint Léon, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Grégoire, de saint Hilaire. Il rapporte quelques miracles à l'occasion desquels il remarque que Bérenger nioit, contre la foi de l'Evangile, que Jésus-Christ fût entré chez ses disciples les portes fermées (4).

Guimond combat ensuite ceux qui soutenoient l'impanation, c'est-à-dire que le pain et le vin demeuroient dans l'eucharistie avec le corps de Jésus-Christ (5). Il les réfute par l'autorité des pères, principalement de saint Ambroise; par les paroles de Jésus-Christ même, qui n'a pas dit: Mon corps est ici caché; mais: Ceci est mon corps. Enfin, par le canon de la messe, où nous demandons à Dieu que notre oblation devienne le corps et le sang de son fils, non pas qu'il vienne s'y cacher.

Il remarque le petit nombre des bérengariens qui n'occupoient pas la moindre ville ni le moindre village, d'où il conclut qu'ils ne sont pas l'Eglise de Dieu (6). Elle a condamné,

(1) P. 344. E. Doct. Chr. 111, c. 9. Ibid. c. 16. Jo. VI.  
(2) Aug. in Ps. 98, et in Jo. tracta 27, p. 347.  
(3) Sup. liv. LXI, n. 21.  
(4) Greg. Hom. 22. in Evang. Hilar. 8, Trinit. p. 369, C.  
(5) P. 366.  
(6) P. 367, D.

ajoute-t-il, par le pape Léon ces inventions de Bérenger dès leur naissance; ensuite le pape Grégoire, qui gouverne à présent l'Eglise romaine et qui en étoit alors archidiaire, en montra la fausseté dans le concile de Tours, et reçut avec clémence Bérenger, qui paroisoit corrigé. Il marque sa condamnation sous le pape Nicolas, et insiste fortement sur l'autorité de l'Eglise universelle. Puis il ajoute: Si ceux-ci sont l'Eglise, ou elle n'a pas commencé par Jésus-Christ, ou elle a cessé d'être quelque temps après; car il est très-manifeste qu'en ce temps-ci ces folies n'étoient point avant que Bérenger les eût avancées. Or, il est certain, par l'Ecriture, que l'Eglise ne peut cesser d'être. Il montre l'utilité de la créance de l'Eglise catholique, pour nous exciter à recevoir l'eucharistie avec un souverain respect et une ardente dévotion; et il exhorte les hérétiques à se rendre à la vérité, puisqu'il ne s'agit pas ici de l'honneur de la victoire, comme dans les écoles, ou de quelque intérêt temporel, comme dans les tribunaux séculiers. En cette dispute, il n'y va pas moins que de la vie éternelle.

Enfin, il réfute l'opinion de ceux qui disoient que le corps de Jésus-Christ cesse d'être dans l'eucharistie à l'égard des indignes (1). Il montre qu'elle est sans fondement, et il ajoute: Ce seroit donc au hasard que le peuple répondroit Amen à la communion, puisqu'il ne sauroit si ceux qui s'en approchent seroient dignes, et quand un prêtre indigne célèbre la messe et communie seul, comme il arrive souvent, il ne se feroit point de changement, les paroles de Jésus-Christ seroient sans effets, et la foi de l'Eglise seroit vaine.

Après Guimond, Durand, abbé de Troarn, dans la même province de Normandie, écrivit aussi contre Bérenger un assez long traité, divisé en neuf parties, mais d'un style diffus, avec peu d'ordre et de justesse dans ses raisonnements (2). Je n'y vois rien de considérable qui n'ait été dit par Lanfranc et par Guimond. Il marque que quelques-uns ne communioient qu'une fois en neuf ans, et s'élève contre cet abus (3).

#### XIX. Fin de Suénon, roi de Danemarck.

Dans les premiers mois de l'année mil soixante-quinze, le pape écrivit deux lettres à Suénon, roi de Danemarck, la première du vingt-cinquième de janvier, où il dit (4): Quand nous étions encore dans l'ordre de diacre, nous recevions souvent de votre part des lettres pleines d'affection; mais il semble qu'elle soit refroidie, puisque nous n'en avons point reçu depuis que nous sommes en une place plus élevée. Et comme à présent le soin de toute l'Eglise nous regarde, nous vous écrivons

(1) P. 371.  
(2) Post. Lanfr. p. 72.  
(3) P. 4 à 9.  
(4) II, Epist.



d'autant plus volontiers, que nous savons combien vous êtes distingué entre les princes par la connoissance des lettres et l'amour des instructions ecclésiastiques. Et ensuite : Nous vous avons envoyé des légats pour traiter avec vous sur ce que vous avez demandé au saint-siège du temps du pape Alexandre, tant pour l'établissement d'une métropole que pour les autres avantages de votre royaume ; mais les troubles de l'Allemagne, rendant le passage dangereux, ont obligé nos légats à revenir. C'est pourquoi, si vous désirez quelque chose de nous, faites-le-nous savoir par des envoyés fidèles, et ce que l'église romaine peut espérer de vous si elle a besoin de vos troupes contre les ennemis de Dieu. Au reste, il y a près de nous une province très-riche, occupée par de lâches hérétiques, où nous désirerions qu'un de vos fils vint s'établir, pour en être le prince et le défenseur de la religion ; s'il est vrai, comme nous a dit un évêque de votre pays, que vous avez dessein de l'envoyer avec quelques troupes choisies au service de la cour apostolique.

L'autre lettre, au roi Suénon, est du dix-septième d'avril, et contient en termes généraux les mêmes offres de la part du pape, qui apparemment ne savoit pas encore la mort de ce roi, arrivée l'année précédente, mil soixante-quatorze, après un règne de vingt-six ans. Il fut enterré à Roschild, dans l'église cathédrale, et l'évêque Guillaume, allant au devant du corps, fit porter deux cercueils, un pour le roi, un pour lui-même ; aussi mourut-il dans le temps des funérailles, et fut enterré avec lui. Après la mort de Suénon, il y eut quelque temps d'inter règne, parce que les uns vouloient reconnoître pour roi Harald, son fils aîné, les autres Canut, qui avoit beaucoup plus de mérite (1). Harald l'emporta, et Canut se retira en Suède.

## XX. Concile de Rome.

Le pape avoit indiqué un concile à Rome pour la première semaine de carême de l'année mil soixante-quinze, et il y avoit appelé plusieurs évêques en particulier. De Lombardie, Guibert de Ravenne, Cunibert de Turin, Guillaume de Pavie. De France, les évêques de Bretagne, Isembert, évêque de Poitiers, qui avoit dissipé à main armée un concile où présidoient les légats du pape, et où l'on devoit examiner la validité du mariage du comte de Poitiers. L'évêque Isembert avoit été cité à Rome pour la Saint-André mil soixante-quatorze, et n'y avoit point comparu ; c'est pourquoi il fut suspendu de ses fonctions, et cité au concile du carême suivant. Le pape y appela aussi plusieurs évêques d'Allemagne, savoir : Liemar, archevêque de Brême, et Sigefroy, archevêque de Mayence, avec ses suffragants,

(1) II, Epist. 7. Eric. v, p. 191. Saxo. lib. XI, 192. Hist. p. 299. Fontan. lib.

comme j'ai dit ; Bennon, évêque d'Osnabruc, et l'abbé de Corbie en Saxe, si l'archevêque de Cologne ne les accorderoit auparavant (1). Enfin il y appela Hugues, évêque de Die, avec quelques-uns de ses diocésains, qu'il avoit excommuniés pour avoir usurpé les biens de son église.

Le concile de Rome se tint en effet depuis le vingt-quatrième de février mil soixante-quinze, qui étoit le mardi de la première semaine de carême, jusqu'au dernier du même mois (2). Il y assista grand nombre d'archevêques, d'évêques, d'abbés, de clercs et de laïques. Entre autres décrets qui y furent faits, le pape excommunia cinq domestiques du roi d'Allemagne, par le conseil desquels il vendoit les églises, à moins qu'ils ne vinssent à Rome se justifier dans le premier jour de juin. Le roi de France, Philippe, fut aussi menacé d'excommunication s'il ne donnoit assurance de sa correction aux nonces du pape qui devoient aller en France. Liemar, archevêque de Brême, fut suspendu de ses fonctions pour sa désobéissance, et interdit de la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur. Garnier, évêque de Strasbourg, et Henri de Spire, furent suspendus ; et Herman de Bamberg, s'il ne venoit se justifier avant Pâques, qui, cette année, fut le cinquième d'avril. En Lombardie, Guillaume, évêque de Pavie, et Cunibert de Turin, furent suspendus, et Denis de Plaisance déposé. On confirma l'excommunication déjà prononcée contre Robert Guiscard, duc de Pouille (3).

A ce concile, se trouvèrent Jaromir, autrement Géboard, ou plutôt Gérard, évêque de Prague, et Jean, évêque d'Olmütz ; et on y examina leur différent touchant quelques dîmes et quelques terres (4). L'affaire se trouva si embrouillée, qu'il ne fut pas possible de la terminer par un jugement définitif, mais, pour établir la paix entre eux, on ordonna par provision un partage, en vertu duquel chacun jouiroit de la moitié, en attendant que les droits fussent mieux éclaircis ; ce qu'ils pourroient faire dans le terme de dix ans. C'est ce qui paroît par la lettre du second jour de mars mil soixante-quinze. On peut remarquer dans le décret de ce concile que le pape ne menace d'excommunication que les ministres du roi Henri, comme coupables de simonie. Mais le pape le ménageoit encore, espérant le ramener par la douceur ; car ce prince témoignoit lui être fort soumis, et vouloir sincèrement bannir de son royaume la simonie et l'incontinence des clercs. C'est ce que l'on voit par quelques lettres, où le pape le loue de ses bonnes dispositions. Le roi parut les conserver, tant qu'il craignit les Saxons révoltés contre lui ; mais

(1) II, Epist. 42, 33, 35. Ep. 1, 24, 25 ; II, Ep. 28, 29, 25, 43. (2) To. 10, p. 344. (3) II, Epist. 54. (4) II, Epist. 55. Sup. n. 6.

quand il les eut vaincus il oublia tout ce qu'il avoit promis au pape (1).

## XXI. Herman de Bamberg déposé.

L'affaire d'Herman, évêque de Bamberg, mérite d'être rapportée plus au long. Il fit bâtir à ses dépens une église à l'honneur de saint Jacques, où il mit vingt-cinq chanoines de bonnes mœurs, et leur donna abondamment de quoi vivre (2). Mais ensuite il les chassa sans avoir aucun sujet de plainte contre eux, et donna cette maison à des moines. Car il avoit une telle affection pour les moines, que s'il eût pu il les eût mis à la place des clercs partout son diocèse. Les chanoines chassés se joignirent à ceux de la cathédrale, pour représenter à l'évêque que son diocèse avoit plus besoin de clercs que de moines ; et que la nouvelle église, n'étant qu'à trente pas de la cathédrale, ne convenoit pas à ceux-ci, dont l'institut ne demande que la solitude. Mais l'évêque demeurant inexorable, les clercs allèrent à Rome, et portèrent leurs plaintes au pape. Ils soutenoient que leur évêque étoit entré dans le siège par simonie, et, qu'en ayant été accusé devant le pape Nicolas, il ne s'en étoit sauvé que par un parjure ; qu'il étoit entièrement ignorant, et qu'avant son ordination il avoit scandalisé la ville de Mayence, où il avoit été nourri, en s'abandonnant à toutes sortes de crimes ; que, s'étant exercé dès sa jeunesse à amasser de l'argent et prêter à usure, il s'y étoit encore plus appliqué depuis son épiscopat, vendant les abbayes et les églises de son diocèse, et réduisant à une extrême pauvreté les serfs de l'église de Bamberg, riche auparavant. Par toutes ces raisons, ils demandoient au pape la déposition de leur évêque.

Le pape l'avoit déjà suspendu, et sur cette relation il l'excommunia ; parce qu'ayant été accusé et appelé plusieurs fois à Rome pendant deux ans, il n'avoit tenu compte d'y venir. Il lui ordonna de rendre l'église de Saint-Jacques aux chanoines qu'il en avoit chassés injustement, et manda au clergé de Bamberg de s'abstenir de la communion de l'évêque, déclarant que jamais il ne le rétablirait. Le pape envoya, pour l'exécution de ses ordres, des légats avec les députés du clergé de Bamberg ; et, quand ils furent arrivés, le clergé envoya dire à l'évêque de se retirer incessamment. En même temps, un jeune clerc insolent lui présenta un verset d'un psaume, et lui dit : Si vous pouvez expliquer ce verset, non pas dans le sens mystique ou allégorique, mais mot à mot, je vous déclarerai innocent et digne de l'épiscopat. L'évêque surpris demanda en colère à ses clercs d'où leur venoit cette nouvelle présomption, quand les légats du pape se pré-

(1) Lib. III, Ep. 3, 5, 7, 10. (2) Lamb. an. 1075, Ep. 213.

sentèrent, et, outre les lettres qu'ils avoient en main, lui dénoncèrent de vive voix la suspense et l'excommunication.

Comme ses clercs le pressèrent de se retirer, et protestoient qu'ils ne feroient aucun service dans l'église tant qu'il y demeurerait ; ne sachant à quoi se résoudre, il envoya à l'archevêque de Mayence son plus fidèle ami, qu'il avoit gagné par plusieurs bienfaits, et qui avoit eu part à son entrée dans l'épiscopat, et à la manière dont il s'y étoit conduit. L'archevêque, n'ayant pu rien gagner auprès du clergé de Bamberg, résolut d'aller à Rome pour essayer d'apaiser le pape. Mais il pensa être déposé lui-même pour avoir ordonné l'évêque de Bamberg par simonie, et il reçut ordre de publier l'excommunication prononcée contre cet évêque, et d'en ordonner un autre à sa place.

Herman, voyant alors qu'il n'avoit plus rien à espérer que dans la clémence du pape, alla à Rome avec des gens qu'il payoit bien pour plaider sa cause. Mais le pape étoit à l'épreuve des beaux discours, aussi bien que des présents ; et tout ce que Herman put obtenir fut d'être absous de l'excommunication, à la charge de passer le reste de ses jours dans un monastère. Etant de retour en Allemagne, il rapporta cet ordre du pape à ses vassaux, dont il avoit gagné l'affection par ses largesses ; mais ils protestèrent qu'ils étoient résolus de s'exposer à tout plutôt que de souffrir que leur église fût ainsi déshonorée. Herman revint donc à Bamberg, et, pendant un mois ou cinq semaines qu'il y demeura, il exerça tous les droits épiscopaux, hors les fonctions de l'autel ; mais son clergé ne fit aucun office public dans toute la ville, et ni le roi ni aucun évêque ne communiqua avec lui. C'est ainsi que l'historien Lambert raconte l'affaire.

Il paroît, par les lettres du pape Grégoire, qu'Herman ne se présenta point au concile de Rome de cette année mil soixante-quinze, quoiqu'il y eût été appelé, mais qu'étant venu près de Rome, il s'arrêta en chemin, et envoya devant ses députés avec de grands présents, pour corrompre le pape et les évêques. Frustré de cette espérance, et, sachant qu'il avoit été condamné, il s'en retourna promptement, et promit aux clercs qui l'accompagnoient qu'il renonceroit à l'épiscopat et embrasseroit la vie monastique, ce qu'il n'exécuta pas ; au contraire, il dépouilla de leurs biens quelques clercs de son église qui lui résistoient. Cependant il fut déposé dans le concile, et le pape, ayant appris ensuite comment il avoit trompé ses clercs, écrivit à l'archevêque de Mayence et au roi Henri de mettre à sa place un autre évêque à Bamberg. Ces lettres sont du vingtième de juillet mil soixante-quinze (1).

(1) Lib. II, Ep. 76 ; III, Ep. 1, 2, 3. Lamb. p. 228.



Le pape de son côté, et le clergé de Bamberg du sien, ne cessèrent point de presser le roi de remplir ce siège. Herman se tenoit cependant dans les terres de l'évêque, où ses vassaux le soutenoient; mais il n'osoit faire aucune fonction épiscopale; et, quoiqu'il eût toujours été très-fidèle au roi, ce prince, loin de prendre sa défense, résolut d'exécuter sa condamnation. Il vint donc à Bamberg, et le jour de Saint-André, mil soixante-quinze, il en fit ordonner évêque Rupert, prévôt de Goslar. C'étoit un homme d'une très-mauvaise réputation, parce qu'il étoit intime confident du roi, et passoit pour le principal auteur de tout ce qu'il avoit fait de mauvais contre l'état. Herman, perdant ainsi toute espérance de se rétablir, se retira dans le monastère de Souarz, et y prit l'habit sous l'abbé Egbert, homme de sainte vie. Incontinent après, il alla à Rome avec son abbé; et, s'étant soumis humblement au pape et fait pénitence de sa désobéissance, il fut absous de l'excommunication et rétabli dans les fonctions de prêtre, mais non pas d'évêque.

## XXII. Autres affaires d'Allemagne.

Au mois d'octobre de cette année mil soixante-quinze, l'archevêque Sigefroy tint un concile dans sa ville de Mayence, où se trouva l'évêque de Coire, légat du pape, chargé de ses lettres, par lesquelles il étoit enjoint à l'archevêque, sous peine de déposition, d'obliger tous les prêtres de sa province de renoncer sur-le-champ à leurs femmes ou au ministère de l'autel (1). Mais, quand l'archevêque voulut exécuter cet ordre du pape, tous les clercs qui assistoient au concile se levèrent, et s'emportèrent tellement contre lui par leurs discours et par les mouvements de leurs mains et de tout le corps, qu'il désespéroit de sortir en vie du concile. Il céda donc à la difficulté, et résolut de ne plus se mêler de cette réforme, qu'il avoit tant de fois proposée inutilement, mais de laisser au pape le soin de l'exécuter par lui-même, quand et comme il lui plairoit.

L'abbaye de Fulde étant vacante, le roi Henri voulut procéder à l'élection avec les seigneurs, le lendemain de la Saint-André (2). Il y eut de fortes brigues de la part des abbés et des moines qui étoient venus de divers endroits; l'un offroit de grandes sommes d'argent, l'autre de grandes terres de l'abbaye, l'autre d'augmenter le service qu'elle rendoit à l'état. Ils ne gardoient aucune mesure, ni dans les promesses, ni dans la manière de les faire, quoique la veille ils eussent vu l'évêque de Bamberg déposé pour simonie. Le roi, indigné de leur impudence et fatigué de leurs importunités, appela un moine d'Herfeld, nommé Ruzelin, qui étoit venu à la cour par

ordre de son abbé pour une affaire de son monastère. Le roi l'élut abbé de Fulde le premier, lui présentant le bâton pastoral, et pria instamment les moines et les vassaux de l'abbaye de lui donner leurs suffrages. Ruzelin, qui ne s'attendoit à rien moins, pensa tomber en défaillance, et, voyant que tous concouroient à son élection avec de grands cris de joie, il représenta son incapacité, sa mauvaise santé, l'absence de son abbé; mais les évêques présents lui firent tant d'instances, qu'il consentit enfin à son élection.

## XXIII. Fin de saint Annon, de Cologne.

La même année mourut saint Annon, archevêque de Cologne, l'une des grandes lumières de l'église d'Allemagne. Depuis sa retraite, Dieu l'éprouva par plusieurs afflictions. Son frère Vêcel, archevêque de Magdebourg, et son cousin Bucon, évêque d'Halberstat, se trouvèrent enveloppés dans la guerre de Saxe, et par conséquent exposés à l'indignation du roi. Et comme Annon, retenu par l'affection naturelle, ne donnoit pas au roi des secours assez puissants à son gré, il lui devint lui-même suspect, et ce prince l'accusa d'infidélité et de parjure, jusque-là qu'il sollicita les citoyens de Cologne pour le tuer, et deux de ses domestiques en formèrent le dessein. L'année précédente, mil soixante-quatorze, incontinent après Pâques, l'imprudence de ses gens excita contre lui à Cologne une sédition si furieuse, que sa vie fut en danger. Il avoit pour ce sujet excommunié et banni plusieurs citoyens de Cologne (1). Mais, à Pâques de l'année mil soixante-quinze, il leur rendit la communion et leurs biens, qui avoient été pillés. Enfin, il lui vint des ulcères aux pieds, qui firent tomber la chair, jusqu'à découvrir les os, puis, montant aux jambes et aux cuisses, gagnèrent le corps et les parties nobles; et ainsi, après une longue maladie, il mourut le quatrième de décembre mil soixante-quinze, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il avoit tenu le siège de Cologne vingt sans et dix mois (2). Il fut enterré au monastère de Sigebert, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau.

## XXIV. Concile de Londres.

La même année mil soixante-quinze, neuvième du roi Guillaume, on tint à Londres, dans l'église de Saint-Paul, un concile national de toute l'Angleterre (3), où présida Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, et primat de la Grande-Bretagne, accompagné de Thomas, archevêque d'York, Guillaume, évêque de

(1) Lambert, p. 229. Sup. (2) Martyr. Rom. 4 déc. lib. LXI, n. 60. Lambert, p. 207, 232. Vita ap. Sur. lib. III, c. 17. (3) To. x, p. 360.

Londres, Geoffroy de Coutances en Normandie, Vauquelin de Winchester, Herman de Shireburn, saint Vulstan de Worchester, les évêques d'Herford, de Vêli, de Lincoln, de Norwik, de Chichester, d'Oxford, de Chester! c'étoient quatorze évêques en tout. L'église de Rochester étoit vacante, l'évêque de Lindisfarn, autrement de Dunelm, avoit une excuse légitime. L'évêque de Coutances, quoiqu'étranger, assista à ce concile, parce qu'il avoit quantité de terres en Angleterre.

Comme l'usage des conciles avoit été longtemps interrompu dans ce royaume, on renouvela les anciens canons, suivant lesquels on ordonna que les évêques seroient assis selon le rang de leur ordination, excepté ceux qui avoient quelque privilège autorisé par la coutume. Sur quoi l'on consulta les anciens, et, suivant leur témoignage, on trouva que l'archevêque d'York devoit être assis à la droite de celui de Cantorbéry, et l'évêque de Londres à la gauche, puis l'évêque de Winchester près l'archevêque d'York. Comme, suivant les anciens canons, les sièges épiscopaux ne doivent point être dans des villages, on permit à trois évêques de passer dans des villes par la concession du roi et l'autorité du concile. Ces trois furent: Herman de Shireburn, qui passa à Sarisbéry, Stigand de Scolsey à Chichester, et Pierre de Licefeld à Chester. On différa la translation de quelques autres, qui demeureroient encore en des villages ou des bourgs, jusqu'à ce que l'on pût informer le roi, qui étoit alors à la guerre deçà la mer.

On défendit en ce concile plusieurs superstitions, savoir, les divinations, les sortilèges, et de suspendre en certains lieux les os des bêtes, sous prétexte de préserver les autres de contagion. Défense aux clercs de prendre part à un jugement tendant à la mort ou à la mutilation des membres. Vingt abbés souscrivirent à ce concile après les quatorze évêques.

## XXV. Hidulfe, archevêque de Cologne.

Le roi Henri célébra la fête de Noël à Goslar en Saxe, où se trouvèrent grand nombre de députés du clergé et du peuple de Cologne, pour l'élection d'un archevêque (1). Le roi leur présenta Hidulfe, chanoine de Goslar, et les pressa de l'élire; mais c'étoit un homme de petite taille, de mauvaise mine, d'une naissance obscure, et qui ne paroisoit avoir aucun des talents nécessaires dans une si grande place. Il fut donc refusé avec un tel mépris de toute la cour, que dès qu'il paroisoit en public il excitoit de grandes huées, et on lui jetoit des pierres. Mais le roi, se souvenant de la fermeté de l'archevêque Annon, vouloit lui donner un successeur dont il pût disposer absolument. Comme il vit que ses efforts pour faire élire

(1) Lambert, an. 1076, p. 233.

Hidulfe étoient inutiles, il renvoya les députés de Cologne, et leur ordonna de venir à la mi-carême mieux conseillés, leur protestant que de son vivant ils n'auroient jamais d'autre archevêque qu'Hidulfe.

A Goslar se trouvèrent aussi des légats du pape, qui dénoncèrent au roi de se trouver à Rome le lundi de la seconde semaine de carême, pour se défendre sur les accusations formées contre lui; autrement, que ce jour-là, sans autre délai, il seroit excommunié par le pape et retranché du corps de l'Eglise. Le roi, extrêmement offensé de cette dénonciation, chassa aussitôt les légats honteusement, et ordonna à tous les évêques et les abbés de son royaume de se trouver à Wormes le dimanche de la septuagésime, qui l'année suivante, mil soixante-seize, devoit être le vingt-troisième de janvier. Son dessein étoit de chercher avec eux le moyen de déposer le pape, étant persuadé que de ce point dépendoit son salut et l'affermissement de sa puissance.

## XXVI. Conjuraison à Rome contre le pape.

Cependant à Rome on conjuroit aussi contre le pape Grégoire. Après le concile de cette année mil soixante-quinze, les autres évêques retournèrent chez eux; mais Guibert, archevêque de Ravenne, demeura avec le pape. Il songeoit à se faire pape lui-même, et travailloit à gagner par présents et par promesses tous ceux qu'il trouvoit à Rome mal disposés contre Grégoire (1). Il se lia entre autres intimement avec le préfet Cencius, fils d'Etienne, aussi préfet de Rome, et en fit son principal confident. Celui-ci étoit un débauché et un scélérat, fourbe, artificieux, accoutumé aux parjures et aux meurtres. Il avoit soutenu le parti de Cadaloüs contre Alexandre II, et, ayant fait bâtir une haute tour sur le pont Saint-Pierre, il exigeoit des passants un nouveau péage; et, comme il étoit fort puissant par toute l'Italie, il exerceoit de grandes vexations dans les terres de l'église romaine. Le pape, l'en ayant plusieurs fois repris en particulier, en vint enfin à l'excommunication.

Cencius, outré de dépit, alla en Pouille trouver Robert Guiscard et les autres que le pape avoit excommuniés, pour concerter avec eux la manière de prendre le pape et le faire mourir. Il envoya son fils à Guibert, archevêque de Ravenne; et il écrivit au roi Henri, promettant de lui mener le pape. Ensuite, il attendit le temps propre à exécuter son dessein, et il ne le trouva qu'environ au bout d'un an. Ce fut à Noël mil soixante-quinze. Le pape alla, selon sa coutume, célébrer l'office de la nuit à Sainte-Marie-Majeure; mais le clergé et le peuple y vint en petit nombre, car il tomba cette nuit une pluie si excessive, qu'à peine

(1) Acta Greg. ap. Boll. t. 17, p. 148. Vita c. 5, ibid. p. 123.

(1) P. 223; t. 10, Conc. p. 345. (2) Lambert, p. 229.



osoit-on sortir de sa maison et entrer chez son voisin pour quelque nécessité de la vie. Cencius, averti par ses espions, vint à l'église avec une troupe de gens armés et revêtus de cuirasses, ayant des chevaux prêts pour s'enfuir avec ses complices en cas de besoin.

Le pape célébroit la première messe dans la chapelle de la crèche. Il avoit déjà communie et le clergé aussi, et il en étoit à la communion du peuple, quand tout d'un coup on entendit de grands cris. Les conjurés parcoururent toute l'église l'épée à la main, frappant ceux qu'ils pouvoient, et se rassemblèrent à la chapelle de la crèche, dont ils rompirent les petites portes. Là, ils prirent le pape, et un d'eux, voulant lui couper la tête, lui fit une assez grande blessure au front. Ils l'arrachèrent du saint lieu, le tirant par les cheveux et le frappant, sans qu'il leur résistât ou leur dit une parole, il levoit seulement les yeux au ciel; ils lui ôtèrent le pallium, la chasuble, la dalmatique et la tunique, lui laissant seulement l'aube et l'étole, et un d'entre eux le trainoit derrière lui.

Le bruit de cette violence s'étant répandu dans la ville, on cessa l'office par toutes les églises, et on dépouilla les autels, on sonna les cloches et les trompettes, on mit des gardes à toutes les portes pour empêcher qu'on n'enlevât le pape hors de Rome, car on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Enfin, le peuple étant assemblé au Capitole, quelques-uns rapportèrent qu'on le tenoit prisonnier dans la tour de Cencius. Sitôt que le jour parut, ils coururent en foule à sa maison; on commença à combattre, mais au premier choc les conjurés s'enfuirent et s'enfermèrent dans la tour. On l'assiégea, on amena des machines et des béliers, on alluma le feu à l'entour. Cependant un homme qui avoit suivi le pape avec une femme noble travailloit dans la tour à le réchauffer avec des fourrures et à panser sa plaie, mais la sœur de Cencius disoit des injures au pape; et un de ses serviteurs, tenant l'épée nue, disoit en blasphémant que le jour même il lui couperoit la tête. Celui-ci fut tué incontinent après d'un coup de lance dans la gorge.

Cencius, voyant que sa tour alloit être prise, se jeta aux pieds du pape et lui demanda pardon, promettant de faire telle pénitence qu'il lui prescrirait. Le pape lui ordonna de faire le voyage de Jérusalem, et il le promit. Alors le pape se mit à une fenêtre, où étendant les mains il fit signe au peuple de s'apaiser, et demanda que quelques-uns des principaux montassent à la tour. Les autres, croyant qu'il les exhortoit à achever de la prendre, l'escaladèrent et tirèrent le pape dehors. Le peuple fut extrêmement touché de le voir couvert de sang. On le ramena à Sainte-Marie-Majeure, où il acheva la messe et donna la bénédiction au peuple, puis il retourna au palais de Latran, et donna le festin solennel, selon la coutume.

Cependant Cencius s'enfuit avec sa femme, ses enfants et ses frères. Le reste des conjurés prit aussi la fuite; on pilla tous leurs biens, car le pape leur sauva la vie. Mais le lendemain de la fête, le peuple condamna Cencius à être banni de Rome pour toujours, et ruina par le fer et le feu sa tour et tout ce qu'il avoit dans la ville et dehors. Cencius aussi, de son côté, détruisit tout ce qu'il put des terres de l'Eglise. Ainsi les effets de cette sédition continuèrent quelque temps.

Ensuite l'archevêque Guibert demanda au pape la permission de retourner à Ravenne, et y étant arrivé il conspira secrètement contre le pape avec Thédalde, archevêque de Milan, et les autres évêques révoltés de Lombardie, ce qui fit manquer l'entreprise que le pape avoit formée contre les Normands. Au contraire Guibert se servit du cardinal Hugues le blanc pour exciter contre le pape Robert Guiscard et le roi Henri, qui n'y étoient déjà que trop disposés.

#### XXVII. Lettre du pape au roi Henri.

Cependant le pape, avant que d'avoir la réponse de ses légats auprès du roi, lui écrivit une lettre où il disoit en substance : On dit que vous communiquez avec ceux que le saint-siège a excommuniés (1). Si cela est vrai, vous ne pouvez recevoir notre bénédiction que vous ne les ayez séparés de vous et contraints à faire pénitence, et que vous ne l'avez faite vous-même. Adressez-vous donc à quelque pieux évêque, qui vous absolve de notre part et nous rende compte de votre satisfaction. Au reste, nous sommes fort étonné qu'après nous avoir écrit tant de lettres pleines d'amitié et de soumission, vous agissiez d'une manière si dure et si contraire aux saints décrets. Car, pour ne point parler du reste, on voit par les effets quelles étoient les promesses que vous nous aviez faites touchant l'affaire de Milan, et vous venez encore de donner l'église de Fermo et celle de Spolète à des personnes qui nous sont inconnues. Et ensuite :

Nous avons assemblé cette année un concile où ont assisté quelques-uns de vos sujets; et, pour relever la discipline de l'Eglise, nous y avons fait un décret qui ne contient rien de nouveau ni de notre invention, mais seulement les anciennes règles (c'est le décret contre les clercs concubinaires) et nous avons ordonné qu'il fût reçu et observé dans votre royaume et chez tous les autres princes chrétiens. Mais, comme ce décret paroisoit impraticable à quelques-uns à cause de la mauvaise coutume, nous vous avons mandé de nous envoyer des hommes savants et pieux de votre royaume pour nous montrer ce que nous pouvions faire en conscience afin de modérer ce décret. Ce

(1) III, Ep. 10.

que vous avez fait depuis montre combien vous avez considéré nos avis. Il finit en l'exhortant à favoriser la liberté de l'Eglise et reconnoître la grâce que Dieu lui a faite en lui donnant la victoire sur ses ennemis. Ce sont les Saxons qu'il avoit défaits l'automne précédent. Car cette lettre est du huitième de janvier mil soixante-seize.

#### XXVIII. Le pape déposé à Wormes.

Le roi ne manqua pas de se rendre à Wormes au jour nommé, qui étoit le dimanche de la septuagésime, vingt-troisième du même mois de janvier; les évêques et les abbés s'y rendirent aussi en très-grand nombre, et le cardinal Hugues s'y trouva fort à propos pour le dessein du roi (1). Il venoit d'être déposé par le pape pour ses mœurs déréglées et comme fauteur des simoniaques; et il étoit apparemment envoyé par l'archevêque de Ravenne. Il apportoit une histoire fabuleuse de la vie et de l'éducation du pape, la même, comme je crois, que nous avons sous le nom du cardinal Bennon, contenant d'où il étoit sorti, comment il s'étoit conduit depuis sa jeunesse, par quelles mauvaises voies il étoit monté sur le saint-siège, les crimes qu'il avoit commis devant et après, qui étoient incroyables. C'est ainsi qu'en parle l'historien Lambert. Le cardinal Hugues apportoit aussi des lettres au nom des cardinaux, du sénat et du peuple, portant des plaintes au roi contre le pape, dont ils demandoient la déposition et l'élection d'un autre. Il ajouta qu'Hildebrand avoit beaucoup d'ennemis : les Normands, les comtes voisins et plusieurs Romains.

Les prélats de l'assemblée de Wormes reçurent ce cardinal comme envoyé du ciel : et suivant son autorité ils déclarèrent qu'Hildebrand ne pouvoit être pape ni avoir en cette qualité aucune puissance de lier ou de délier. Tous les évêques souscrivirent à sa condamnation, quoique malgré eux pour la plupart (2). Il n'y eut qu'Adalbéron, évêque de Wirtzbourg, et Herman de Metz, qui résistèrent quelque temps, disant qu'il étoit contre les canons qu'un évêque fût condamné absent, à plus forte raison le pape, contre lequel on ne devoit pas même recevoir l'accusation d'un évêque. Mais Guillaume, évêque d'Utrecht, les pressoit de souscrire avec les autres à la condamnation du pape, ou de renoncer à la fidélité qu'ils avoient jurée au roi. Cet évêque étoit alors en grande faveur auprès du prince et comme son premier ministre. Il étoit fort instruit des lettres humaines, mais si vain, qu'à peine se pouvoit-il souffrir lui-même.

Le roi envoya des lettres dans toute la Lombardie et la Marche d'Ancône, pour faire

(1) Lamb. p. 24. Vita Greg. c. 7. (2) Bruno Bell. Sax. p. 2.

souscrire la condamnation du pape. Un Allemand, nommé Eberard, fut chargé de cette commission; et les évêques de ces provinces, déjà mal intentionnés, s'assemblèrent à Pavie, où ils jurèrent, sur les Evangiles, qu'ils ne reconnoitroient plus Grégoire pour pape, et envoyèrent des députés qui firent jurer de même les autres. Le roi Henri écrivit aussi au clergé et au peuple de Rome en ces termes : La vraie fidélité est celle qu'on garde aux absents comme aux présents. Nous savons que la vôtre est telle; nous vous prions d'y persévérer, et d'être amis de nos amis, et ennemis de nos ennemis; entre lesquels nous marquons le moine Hildebrand, parce que nous avons reconnu qu'il a envahi et opprimé l'Eglise, et conjuré contre l'état, comme vous verrez par la lettre suivante (1). Là étoit insérée une lettre à Hildebrand, où le roi lui disoit : Lorsque j'attendois de vous un traitement de père et vous obéissois en tout, au grand déplaisir de mes sujets, j'ai appris que vous agissiez comme mon plus grand ennemi. Vous m'avez privé du respect qui m'étoit dû par votre siège; vous avez tenté par de mauvais artifices d'aliéner de moi le royaume d'Italie; vous n'avez pas craint de mettre la main sur les évêques et les avez traités indignement. Comme je dissimulois ces excès, vous avez pris ma patience pour faiblesse, et avez bien osé me mander que vous mourriez ou que vous m'ôtiez la vie et le royaume. Pour réprimer une telle insolence, non par des paroles, mais par des effets, j'ai assemblé tous les seigneurs de mon royaume, comme ils m'en ont prié. Là on a découvert ce que la crainte faisoit faire auparavant, et on a prouvé, comme vous verrez par leurs lettres, que vous ne pouvez demeurer sur le saint-siège. J'ai suivi leur avis, qui m'a semblé juste. Je vous renonce pour pape, et vous commande, en qualité de patrice de Rome, d'en quitter le siège. Le roi, continuant ensuite d'adresser la parole à l'église romaine, disoit : Elevez-vous donc contre lui, et que celui qui m'est le plus fidèle soit le premier à le condamner, je ne demande pas son sang, la vie après sa déposition lui sera plus dure que la mort, je veux seulement que vous le fassiez descendre du saint-siège, pour y en mettre un autre que nous choisirons par votre conseil et par celui de tous les évêques.

Il y avoit une seconde lettre du roi au pape, qui n'ajoutoit guère à la première que des injures. Il lui reproche principalement d'avoir traité les évêques avec mépris; il soutient que ce n'est point du pape qu'il tient son royaume, mais de Dieu seul, et que, suivant la tradition des pères, un souverain n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi. D'où il s'ensuit, selon le roi Henri, ou plutôt selon les évêques

(1) Vita S. Ansel. Luc. 122. Ch. Magdab. ms. n. 13. Bruno Bell. Sax. p.



qui lui composaient cette lettre, qu'un prince qui renonce à la religion peut être légitimement déposé. Nous n'avons pas les lettres du concile de Wormes, mais elles contenoient à peu près les mêmes choses. On y dénonçoit au pape qu'il eût à céder le pontificat, qu'il avoit envahi contre les lois de l'Eglise; et qu'il sût qu'on tiendrait pour nul tout ce qu'il ordonneroit depuis ce jour. Un clerc de Parme, nommé Roland, fut chargé de ces lettres, et il prit si bien ses mesures, qu'il arriva à Rome la veille de l'ouverture du concile, que le pape avoit indiqué pour la première semaine de carême.

Le concile donc étant commencé, Roland de Parme y entra, et présenta au pape les lettres du roi et du concile de Wormes, en disant: Le roi, mon maître, et tous les évêques ultramontains et italiens, vous ordonnent de quitter présentement le saint-siège, que vous avez usurpé; et, se retournant vers le clergé de Rome, il ajouta: Vous êtes avertis, mes frères, de vous trouver à la Pentecôte en la présence du roi, pour recevoir un pape de sa main, puisque celui-ci n'est pas un pape, mais un loup ravissant. Alors Jean, évêque de Porto, se leva et s'écria: Qu'on le prenne. Le préfet de Rome, avec la milice, se jetèrent sur Roland, l'épée à la main, le voulant tuer dans l'église du Sauveur, où se tenoit le concile: mais le pape se mit au devant, et, le couvrant de son corps lui sauva la vie.

Ayant à grande peine fait faire silence, il dit: Mes enfants, ne troublez pas la paix de l'Eglise par une sédition. Voici les temps dangereux dont parle l'Ecriture (1), où il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avarés, superbes et désobéissants à leurs parents. Il faut qu'il arrive des scandales, et le Seigneur a dit qu'il nous envoyoit comme des brebis au milieu des loups. Nous devons donc avoir la douceur de la colombe avec la prudence du serpent, et, sans haïr personne, supporter les insensés qui veulent violer la loi de Dieu. Nous avons assez long-temps vécu en paix, Dieu veut recommencer à arroser sa moisson du sang des saints. Préparons-nous au martyre, s'il est besoin, pour la loi de Dieu, et que rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ.

Nous avons entre les mains un signe que Dieu nous a donné de la victoire de son église. C'étoit un œuf de poule trouvé près de l'église de Saint-Pierre, autour duquel on voyoit en relief un serpent armé d'une épée et d'un écu, qui, voulant s'élever au haut de l'œuf, étoit forcé de se replier en bas. Le pape avoit d'abord montré cet œuf dans le concile, et il en fit dans son discours une explication mystérieuse; puis il conclut ainsi: Il faut donc maintenant employer le glaive de la parole pour frapper le serpent à la tête et venger

l'Eglise: nous n'avons que trop de patience. Tout le concile approuva cette avis du pape, déclarant qu'ils étoient prêts à souffrir la mort pour une si bonne cause; et il fut conclu que Henri seroit privé de la dignité royale et anathématisé avec tous ses complices.

#### XXIX. Le roi Henri déposé à Rome.

Le lendemain donc, le pape fit lire dans le concile les lettres apportées de la part du roi, puis il prononça contre lui l'excommunication en ces termes: Saint Pierre prince des apôtres, écoutez votre serviteur, que vous avez nourri dès l'enfance et délivré jusqu'à ce jour de la main des méchants qui me haïssent, parce que je vous suis fidèle (1). Vous m'êtes témoin, vous et la sainte mère de Dieu, saint Paul, votre frère, et tous les saints, que l'église romaine m'a obligé malgré moi à la gouverner, et que j'eusse mieux aimé finir ma vie en exil que d'usurper votre place par des moyens humains. Mais, m'y trouvant par votre grâce et sans l'avoir mérité, je crois que votre intention est que le peuple chrétien obéisse, suivant le pouvoir que Dieu m'a donné à votre place, de lier et délier au ciel et sur la terre.

C'est en cette confiance que, pour l'honneur et la défense de l'Eglise de la part de Dieu tout-puissant, père et fils, et Saint-Esprit, et par votre autorité je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, qui par un orgueil inouï s'est élevé contre votre église, de gouverner le royaume teutonique et l'Italie; j'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront, et je défends à personne de le servir comme roi. Car celui qui veut donner atteinte à l'autorité de votre église mérite de perdre la dignité dont il est revêtu. Et parce qu'il a refusé d'obéir comme chrétien, et n'est point revenu au Seigneur qu'il a quitté en communiquant avec des excommuniés, méprisant les avis que je lui avois donnés pour son salut, vous le savez, et, se séparant de votre église qu'il a voulu diviser, je le charge d'anathème en votre nom, afin que les peuples sachent, même par expérience, que vous êtes Pierre, que sur cette pierre le fils du Dieu vivant a édifié son église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. C'est la première fois qu'une telle sentence a été prononcée contre un souverain. Othon, évêque de Frisingue, historien très-catholique et très-attaché aux papes, écrivant dans le siècle suivant, en parle ainsi: L'empire fut d'autant plus indigné de cette nouveauté, que jamais auparavant il n'avoit vu de pareille sentence publiée contre un empereur romain. Et ailleurs, je lis et relis les histoires des empereurs romains, et je ne trouve nulle part qu'aucun d'eux ait été excommunié par un pape ou privé du royaume (2).

(1) Vita Greg. C. to. X, (2) 2 Gest. Frid. c. 1; II, Conc. p. 356. Chr. c. 35.

(1) 2 Tim. III, 1.

#### XXX. Autres excommuniés à Rome.

Le pape prononça dans ce concile plusieurs autres excommunications. Premièrement, contre les évêques d'Allemagne, et nommément Sigefroy de Mayence, Guillaume d'Utrecht et Robert de Bamberg. Sigefroy est excommunié et déposé, comme auteur du schisme entre le royaume teutonique et l'église romaine; les autres qui y ont consenti et souscrit volontairement sont suspendus des fonctions épiscopales; quant à ceux qui y ont consenti malgré eux, on leur donne terme jusqu'à la Saint-Pierre, pour se justifier devant la pape, en personne ou par députés. Les évêques de Lombardie sont suspendus et excommuniés, pour avoir conjuré par serment contre le saint-siège. Il y avoit long-temps que le pape avoit excommunié Othon, évêque de Ratisbonne, Othon de Constance, Bouchard de Lausanne, le comte Eberard, Ulric et quelques autres, dont le roi suivoit les conseils.

En ce même concile de Rome, le pape excommunia quelques évêques de dehors les monts, savoir, Béranger, évêque d'Agde, pour avoir communiqué avec l'archevêque de Narbonne excommunié, et avoir exercé quelques fonctions pour cet archevêque. Herman, archevêque de Vienne, fut aussi excommunié, parce qu'ayant été justement déposé pour simonie, parjure, sacrilège et apostasie, il ne laissa pas d'inquiéter l'église de Vienne, et on interdit les églises de Romans et de Saint-Irénée de Lyon, tant qu'Herman les occuperait. On excommunia Didier et les clercs de l'église de Romans; l'abbé de Saint-Gilles et le comte de Saint-Gilles, à cause de sa parente; Umberto de Beaujeu, pour ses vexations contre l'église de Lyon. On excommunia Etienne, évêque du Puy, simoniaque et homicide, et Ponce, évêque de Grenoble, et on confirma ce que l'évêque de Die avoit fait et ordonné dans sa légation.

C'étoit Hugues que le pape avoit, comme j'ai dit, ordonné évêque de Die en mil soixante-treize, et fait son légat. Il tint en cette qualité plusieurs conciles: le premier à Anse, près de Lyon, le second à Clermont en Auvergne, où Etienne, évêque de Clermont, fut déposé pour avoir quitté son siège et usurpé celui du Puy en Velai. C'étoit Etienne de Polignac, surnommé Taillefer, fils du vicomte Armand; il avoit été prévôt du Puy, et trouvoit cette église plus à sa bienséance. Dans le même concile de Clermont, on déposa Guillaume, simoniaque et usurpateur du siège de Clermont, et on en ordonna évêque Durand, second abbé de la Chaise-Dieu (1). Etienne alla à Rome, et promit au pape, par serment, de quitter l'église du Puy; mais, comme il ne laissoit pas des'y maintenir par force, il fut encore excommunié par le légat Hugues, et le pape confirma

cette excommunication. C'est ce qui paroît par deux lettres du vingt-troisième de mars.

Incontinent après le concile de Rome, le pape envoya à tous les fidèles le décret contre le roi Henri, avec une lettre où il dit (1): Vous avez appris, mes frères, l'entreprise inouïe et l'audace criminelle des schismatiques, qui blasphèment le nom du Seigneur en la personne de saint Pierre; l'injure faite au saint-siège, telle que vos pères n'ont rien vu ni rien ouï-dire de semblable, et qu'aucun écrit ne nous apprend qu'il soit jamais rien venu de tel de la part des païens ou des hérétiques. C'est pourquoi, si vous croyez que saint Pierre ait reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume des cieux, pensez combien vous devez être maintenant affligés de l'injure qui lui est faite, et que vous n'êtes pas dignes de participer à sa gloire dans le ciel si vous ne prenez part ici-bas à ses souffrances. Nous vous prions donc d'implorer instamment la miséricorde de Dieu, afin qu'il tourne les cœurs de ces impies à la pénitence, ou qu'arrêtant leurs mauvais desseins il montre combien ils sont insensés de vouloir renverser la pierre fondée par Jésus-Christ; vous verrez, par ce papier inclus, comment et pour quelles causes saint Pierre a frappé le roi d'anathème.

#### XXXI. Mort de Guillaume, évêque d'Utrecht.

Le roi Henri célébra à Utrecht la fête de Pâques, qui, cette année mil soixante-seize, fut le vingt-septième de mars (2). Guillaume, évêque d'Utrecht, pour faire sa cour au prince, déclamoit furieusement contre le pape; et il n'y avoit presque point de fête où, prêchant pendant la messe, il n'en parlât indignement, l'appelant parjure, adultère et faux apôtre, et déclarant que lui et les autres évêques l'avoient excommunié plusieurs fois. Peu de temps après que les fêtes de Pâques furent passées, et que le roi se fut retiré d'Utrecht, l'évêque fut saisi tout d'un coup d'une griève maladie, et, sentant des douleurs très-aiguës, il cria d'une voix lamentable, devant tous les assistants, que, par un juste jugement de Dieu, il avoit perdu la vie présente et la vie éternelle, pour avoir secondé en tout avec empressement les mauvaises intentions du roi; et que, pour gagner ses bonnes grâces, il avoit, contre sa conscience, chargé d'opprobres le pape, quoiqu'il sût bien que c'étoit un saint homme et d'une vertu apostolique. On dit qu'il mourut de la sorte sans sacrements. Son successeur fut Conrad, camérier de l'archevêque de Mayence.

Cependant Guibert, archevêque de Ravenne, fit assembler à Pavie, après Pâques, les évêques de Lombardie; et là ils excommunièrent de nouveau le pape. Les seigneurs

(1) Sup. n. 5. To. X, Flavin. Gall. Chr. tom 2, Conc. p. 3, 9. Ex. Hug. p. 528.

(1) Greg. lib. IV, Ep. 18. (2) Lamb. p. 235. Vita c. 9, lib. III, Epist. 6.



du royaume, embarrassés s'ils devoient déférer à cette excommunication, consultèrent quelques évêques, qui leur dirent que personne ne pouvoit juger ni excommunier le pape. Ainsi les esprits furent partagés en Allemagne et en Italie entre le pape et le roi; car ceux de son parti disoient aussi qu'il ne pouvoit être excommunié. C'est le sujet d'une grande lettre du pape à Herman, évêque de Metz, qui étoit revenu à son obéissance, après avoir suivi le parti du roi (1). Il parle ainsi :

XXXII. Lettre du pape sur l'excommunication des rois.

Quant à ceux qui disent qu'un roi ne doit pas être excommunié, quoique leur impertinence mérite qu'on ne leur réponde point, nous les renvoyons aux paroles et aux exemples des pères. Qu'ils lisent ce que saint Pierre ordonna au peuple dans l'ordination de saint Clément, touchant celui que l'on sait n'être pas bien avec l'évêque. Qu'ils apprennent que l'apôtre dit : Etant prêts à punir toute désobéissance. Et de qui il dit : Il ne faut pas même manger avec eux. Qu'ils considèrent pourquoi le pape Zacharie déposa le roi de France, et déchargea tous les François du serment qu'ils lui avoient fait. Qu'ils apprennent dans le registre de saint Grégoire, qu'en des privilèges donnés à quelques églises il n'excommunie pas seulement les rois et les seigneurs qui pourroient y contrevenir, mais il les prive de leur dignité. Qu'ils n'oublient pas que saint Ambroise, non content d'excommunier Théodose, lui défendit encore de demeurer à la place des prêtres dans l'église; quoique ce prince fût non-seulement roi, mais véritablement empereur, par ses mœurs et par sa puissance. Peut-être veut-il dire que quand Dieu dit à saint Pierre : Paissez mes brebis, il en excepta les rois; mais ne voient-ils pas qu'en lui donnant le pouvoir de lier et de délier, il n'en excepta personne? Que si le saint-siège a reçu de Dieu le pouvoir de juger les choses spirituelles, pourquoi ne jugera-t-il pas aussi les temporelles? Vous n'ignorez pas de qui sont membres les rois et les princes, qui préfèrent leur honneur et leur profit temporel à l'honneur et à la justice de Dieu (2). Car comme ceux qui mettent la volonté de Dieu avant la leur, et lui obéissent plutôt qu'aux hommes, sont membres de Jésus-Christ; ainsi les autres sont membres de l'antéchrist. Si donc on juge quand il le faut les hommes spirituels, pourquoi les séculiers ne seront-ils pas encore plus obligés à rendre compte de leurs mauvaises actions?

Mais ils croient peut-être que la dignité royale est au-dessus de l'épiscopale. On en peut

voir la différence par l'origine de l'une et de l'autre. Celle-là a été inventée par l'orgueil humain, celle-ci instituée par la bonté divine; celle-là recherche incessamment la vaine gloire, celle-ci aspire toujours à la vie céleste. Aussi saint Ambroise dit dans son pastoral, que l'épiscopat est autant au-dessus de la royauté que l'or au-dessus du plomb, et l'empereur Constantin prit la dernière place entre les évêques.

Le pape dit ensuite qu'il a donné à quelques évêques le pouvoir d'absoudre les seigneurs qui ont eu le courage de s'abstenir de la communion du roi; mais, pour le roi lui-même, il s'en réserve l'absolution, en connoissance de cause. Cette lettre est du vingt-cinquième d'août mil soixante-seize. On y voit les fondements de cette doctrine inouïe jusqu'alors, que le pape eût droit de déposer les souverains. Je laisse aux savants à juger combien les fondements sont solides : j'observe seulement ce qui suit en faveur de ceux qui sont moins instruits. La première autorité est tirée d'une lettre apocryphe de saint Clément à saint Jacques, et ne parle que de l'excommunication, non plus que les deux passages de saint Paul. Or, la question n'étoit pas si les rois pouvoient être excommuniés, mais si l'excommunication les privoit de leur puissance temporelle. Quant aux exemples, le pape Zacharie ne déposa point le roi Childéric; mais il fut seulement consulté par les François, qui vouloient le déposer; et ce prince n'étoit ni excommunié ni criminel, mais seulement méprisé pour son incapacité (1). Le privilège de saint Grégoire est celui de l'hôpital d'Autun, où quelques-uns croient que cette clause de privation des dignités temporelles a été ajoutée; d'autres la regardent comme une malédiction et une menace. Quant à l'empereur Théodose, saint Ambroise ne prétendit jamais lui rien ôter de la puissance temporelle. Le reste de ce qu'avance Grégoire VII prouveroit trop s'il étoit vrai; car si ceux qui ont droit de juger le spirituel avoient droit à plus forte raison de juger le temporel, il ne faudroit plus d'autres juges ni d'autres princes que les évêques; et, si les puissances temporelles n'étoient établies que par l'orgueil humain, la religion devroit les détruire; mais l'Écriture nous apprend que toute puissance vient de Dieu, même celle des princes infidèles (2).

XXXIII. Lettre aux Allemands.

Vers le même temps, le pape écrivit une autre grande lettre à tous les évêques, les seigneurs et les fidèles du royaume teutonique; où, supposant le droit, il entreprend de justi-

(1) Acta ap. Boll. c. 2, p. 151; lib. IV, Ep. 2. (2) 2 Cor. x, 6. 1 Cor. v, 11; lib. 10, Ep. 28. Joan. XXI, 17. 11 Cor. VI, 3.

(1) Edit Cotelier. p. 540, n. 18. Sup. I. XLIII, n. 1. (2) Sup. I. XIX, n. 21. Rom. III, 1. Sup. I. XXXVI, n. 43.

fier cette excommunication, par l'exposition des faits et de la conduite qu'il a tenue à l'égard du roi (1). Lors, dit-il, que nous étions encore dans l'ordre de diacre, ayant été informés des actions honteuses du roi, et désirant sa correction, nous l'avons souvent averti par nos lettres et par ses envoyés de mener une vie digne de sa naissance et de sa dignité; mais étant arrivés au pontificat, nous avons compris que Dieu nous demanderoit compte de son âme, avec d'autant plus de sévérité, que nous avions plus d'autorité pour le reprendre. C'est pourquoi, voyant son iniquité croître avec l'âge, nous avons redoublé nos exhortations et nos instances. Il nous a souvent envoyé des lettres soumises, s'excusant sur sa jeunesse et sur les mauvais conseils de ses ministres, et promettant de suivre nos avis; mais il les a méprisées en effet, se plongeant de plus en plus dans les crimes. Alors nous avons invité à pénitence quelques-uns de ses confidants, par le conseil desquels il avoit vendu des évêchés et des abbayes à des personnes indignes; et, voyant qu'après les délais que nous leur avions donnés ils demeuroient opiniâtres dans leur malice, nous les avons excommuniés, comme il étoit juste, et averti le roi de les éloigner de sa maison et de ses conseils.

Cependant les Saxons se fortifiant, et le roi se voyant abandonné de la plus grande partie de son royaume, nous écrivit encore une lettre très-soumise, nous priant de réparer les maux qu'il avoit faits à l'Eglise, et nous promettant, pour cet effet, toutes sortes d'obéissance et de secours; et, depuis, il confirma ces promesses à nos légats Humbert, évêque de Préneste, et Géraud, évêque d'Orléans, qui le reçurent à pénitence, et entre les mains desquels il fit serment par les étoles qu'ils portoient. Mais, quand il eut remporté la victoire contre les Saxons, les actions de grâces qu'il en rendit à Dieu furent d'oublier toutes ses promesses, de recevoir en sa familiarité les excommuniés, et remettre les églises dans la première confusion. Touchés d'une vive douleur, nous lui avons encore écrit pour l'exhorter à se reconnoître, et lui avons envoyé trois hommes pieux de ses sujets pour l'avertir en secret de faire pénitence de tant de crimes, pour lesquels il méritoit non-seulement d'être excommunié, mais d'être privé de la dignité royale, selon les lois divines et humaines. Enfin, nous lui avons déclaré que, s'il n'éloignoit de lui les excommuniés, nous ne pouvions donner autre jugement, sinon qu'il demeurât, selon son choix, excommunié avec eux.

Mais ce prince, s'irritant contre la correction, n'a point cessé qu'il n'ait obligé presque tous les évêques d'Italie, et, en Allemagne, tous ceux qu'il a pu, à renoncer à l'obéissance du saint-siège. Voyant donc son impiété montée

(1) Vita Greg. c. 8, n. 65.

au comble, nous l'avons excommunié, par jugement synodal, pour avoir communiqué avec des excommuniés, pour n'avoir pas voulu faire pénitence de ses crimes, et pour avoir déchiré l'Eglise par un schisme. Le pape exhorta ensuite les Allemands à demeurer fermes dans le bon parti. Dans une autre lettre, datée du troisième de septembre mil soixante-seize, il les exhorte à élire un autre roi, si Henri ne se convertit pas, pourvu qu'ils le fassent de l'autorité du saint-siège, et avec le consentement de l'impératrice Agnès, mère du roi Henri (1).

Il y en eut en effet plusieurs qui abandonnèrent le roi, et plusieurs de ceux qu'il avoit fait souscrire à la condamnation du pape envoyèrent au pape des députés pour lui demander pénitence. Il les reçut à bras ouverts, et leur envoya des lettres de consolation. Il y eut même des évêques qui vinrent à Rome nu-pieds, et y attendirent patiemment jusqu'à ce que le pape les reçût en grâce (2). Uton, archevêque de Trèves, étant revenu de Rome, ne vouloit communiquer ni avec Sigefroy, archevêque de Mayence, ni avec le nouvel archevêque de Cologne, Hidulfe, ni avec plusieurs autres qui étoient les plus assidus auprès du roi, et dont il suivoit les conseils. Uton s'en éloignoit parce que le pape les avoit excommuniés, et disoit que toutefois il avoit obtenu du pape, à grand'peine, de pouvoir parler au roi seul, sans communiquer avec lui en aucune autre manière. A son exemple, plusieurs autres se retirèrent de la cour, sans avoir égard aux ordres du roi, qui les rappeloit. Ceux du parti du roi, irrités contre eux jusqu'à la fureur, n'épargnoient ni les injures ni les menaces (3); ils soutenoient que la sentence du pape étoit injuste et nulle, puisqu'il les avoit condamnés sans les avoir cités canoniquement au concile, ni examinés ni convaincus; que l'archevêque de Trèves et ceux de son parti avoient depuis long-temps conspiré contre le légat, et n'employoient le prétexte de la religion et de l'autorité du pape que pour ruiner celle du roi; qu'il devoit songer à maintenir sa dignité, et à tirer de bonne heure, contre ses ennemis, l'épée que, suivant l'apôtre, il avoit reçue pour la punition des méchants. Il n'étoit pas difficile d'exciter le roi, qui n'étoit de lui-même que trop violent; mais, voyant que les seigneurs l'abandonnoient peu à peu sous prétexte de religion, et que les menaces sans forces étoient inutiles, il s'accoutumoit au temps, et tâchoit de ramener les seigneurs par la douceur. Toutefois, il ne pouvoit renoncer à la haine implacable qu'il avoit conçue contre les Saxons, et cherchoit toujours à les réduire en servitude.

XXXIV. Eglise d'Afrique.

Il restoit encore en Afrique des églises sous

(1) IV, Epist. 3. Vita, n. 69. (2) Vita n. 69. Lambert, p. 237. (3) P. 238.



la domination des musulmans, comme on voit par quelques lettres de Grégoire VII. Dès la première année de son pontificat, il écrivit au clergé et au peuple de Carthage pour les reprendre de ce que quelques-uns d'entre eux avoient accusé leur archevêque Cyriaque devant les Sarrasins (1), en sorte qu'il avoit été traité comme un voleur et frappé de verges à nu. La lettre est du quinzième de septembre mil soixante-treize. Il écrivit en même temps à l'archevêque, louant sa fermeté de ce qu'étant présenté à l'audience du roi il a mieux aimé souffrir divers tourments que de violer les canons, en faisant des ordinations par l'ordre de ce prince infidèle (2). Il le console, et prie Dieu de regarder enfin l'église d'Afrique affligée depuis si long-temps.

Il lui écrivit encore trois ans après, c'est-à-dire au mois de juin mil soixante-seize (3), déplorant la misère de l'église d'Afrique, où il ne se trouvoit pas trois évêques pour en ordonner un quatrième. C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous vous conseillons, à vous et à celui à qui nous venons d'imposer les mains, de choisir une personne digne de nous l'envoyer, afin qu'après l'avoir ordonné nous vous le renvoyions, et que vous puissiez faire des ordinations selon les canons. Celui à qui le pape venoit d'imposer les mains étoit un prêtre, nommé Servand, que le pape avoit ordonné archevêque d'Hippone, ou plutôt d'Hippa, dans la Mauritanie de Sitif, qu'il ne faut pas confondre avec Hippone de Numidie, que saint Augustin a rendue si célèbre. Le pape avoit ordonné Servand à la prière du clergé et du peuple d'Hippone, qui l'avoit élu, et sur la recommandation d'Anzir, roi de Mauritanie, qui, bien que musulman, le lui avoit demandé, lui envoyant des présents, avec quelques chrétiens qui avoient été captifs chez lui. Le pape lui en fit ses remerciements par une lettre très-honnête, où il dit qu'ils croient et honorent un seul Dieu, quoiqu'en différente manière, et lui souhaite la béatitude éternelle dans le sein d'Abraham (4). Il écrivit aussi à l'église d'Hippone, recommandant leur nouvel archevêque, et les exhortant à mener une vie si édifiante, qu'ils convertissent les Sarrasins qui les environnent.

## XXXV. Samuel de Maroc.

En ces temp, vivoit Samuel de Maroc, juif converti, dont nous avons un traité de controverse contre les juifs. Il l'adresse à un autre juif, nommé Isaac, dont il loue extrêmement le savoir, et lui propose ses objections par manière de doutes et de difficultés, qui le remplissent de crainte et d'inquiétude (5). D'où vient, dit-il, que nous autres juifs sommes

(1) Lib. I, Ep. 22.  
(2) I, Ep. 23.  
(3) III, Ep. 19.

(4) III, Ep. 23, 21.  
(5) Bibl. PP. Paris tom. 4, p. 251, c. 1.

généralement frappés de Dieu dans cette captivité qui dure depuis plus de mille ans, au lieu que nos pères, qui avoient adoré les idoles, tué les prophètes et rejeté la loi de Dieu, ne furent punis que pendant soixante-dix ans dans la captivité de Babylone; toutefois, l'Ecriture marque cette punition comme le plus grand effet de la colère de Dieu, et nous ne voyons aucun terme prescrit à celle-ci, ni dans la loi ni dans les prophètes. Il faut donc que nous ayons commis depuis quelque péché plus grand que n'étoit l'idolâtrie de nos pères, car c'est sans doute cette désolation qui, suivant le prophète Daniel, doit durer jusqu'à la fin.

Je crains, ajoute-t-il, que ce péché ne soit d'avoir vendu et mis à mort ce Jésus, que les chrétiens adorent. Sur quoi il apporte plusieurs passages d'Isaïe, et des autres prophètes, touchant la passion de Jésus-Christ, et marque que ce qui en est raconté dans notre Evangile s'y accorde parfaitement. Il insiste sur la prophétie de Daniel touchant les soixante-dix semaines, après lesquelles il dit que le Christ sera tué, la ville détruite, et le sacrifice aboli (1). Je ne vois point, dit-il, d'évasion contre cette prophétie accomplie, il y a plus de mille ans, par les mains de Titus et des Romains. Il distingue les deux avènements du messie : l'un dans l'humilité, l'autre dans la gloire, et les prouve par les prophètes; il prouve aussi la réprobation des juifs et l'élection des gentils (2).

A la fin de cet écrit, Samuel emploie contre les juifs ce qui est dit de Jésus-Christ dans l'Alcoran et ses commentaires. Les Sarrasins, dit-il, reconnoissent qu'il étoit le messie prédit, et qu'il avoit reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles, de guérir toutes les maladies, chasser les démons et ressusciter les morts; qu'il savoit tout, et connoissoit le secret des cœurs; qu'il a méprisé les richesses et les plaisirs sensuels; enfin qu'il est le verbe de Dieu. Or, dit-il, quoique les chrétiens ne nous allèguent pas ce témoignage, qui n'a pas plus d'autorité chez eux que chez nous, il ne laisse pas d'être embarrassant pour nous et avantageux pour eux.

## XXXVI. Assemblée de Tribur contre Henri.

\* Rodolphe, duc de Souabe (3), Gelfe, duc de Bavière, Berthold, duc de Carinthie, Adalbéron, évêque de Wirtzburg, Adalbert, évêque de Wormes, et quelques autres seigneurs, s'assemblèrent à Ulm, et résolurent que tous ceux qui vouloient le bien de l'état s'assembleroient à Tribur, près de Mayence, le seizième d'octobre, pour remédier aux maux dont la paix de l'Eglise étoit troublée depuis tant

(1) C. 2. Dan. IX, 27, c. (2) C. 9, 10, 11, 15, 10, 27.  
7, 8. Dan. IX, 20. (3) Lamb. p. 242.

d'années, et ils le dénoncèrent aux seigneurs de Souabe, de Bavière, de Saxe, de Lorraine et de Franconie, les conjurant au nom de Dieu de quitter toutes leurs affaires particulières, afin de faire cette dernière tentative pour le bien public. Les esprits furent tellement frappés par l'attente de cette assemblée, que l'archevêque de Mayence et grand nombre d'autres qui jusque-là avoient été fort attachés au parti du roi, le quittèrent pour se joindre aux seigneurs.

Au jour nommé, les seigneurs de Souabe et de Saxe se trouvèrent à Tribur en très grand nombre, résolus absolument à déposer le roi Henri et en élire un autre; il y avoit aussi deux légats du saint-siège, Sigehard, patriarche d'Aquilée, et Altman, évêque de Passau, homme d'une vie apostolique et d'une vertu singulière. Le roi Henri l'ayant chassé de sa ville à main armée, il se retira en Saxe, sa patrie; ensuite il alla à Rome et exposa au pape Grégoire le sujet de son voyage et la manière dont il avoit été traité (1); il renonça même à l'évêché entre les mains du pape, faisant scrupule d'en avoir reçu l'investiture de la main d'un laïque. Un jour, comme le pape délibéroit avec les cardinaux sur la restitution d'Altman, qui s'y opposoit, une colombe, volant par l'église, vint s'arrêter sur la tête de l'humble évêque. Alors le pape, sans plus hésiter, ôta sa mitre et la mit sur la tête d'Altman, le déclarant en même temps évêque et légat du saint-siège, et le renvoya en Allemagne avec sa bénédiction.

A l'assemblée de Tribur, les légats étoient accompagnés de quelques laïques, qui, ayant quitté de grands biens, s'étoient réduits pour l'amour de Dieu à une vie privée et pauvre. Le pape les avoit envoyés pour déclarer à tout le monde que le roi Henri avoit été excommunié pour de justes causes, et promettre le consentement et l'autorité du pape pour l'élection d'un autre roi. Ces bons laïques ne vouloient communiquer avec personne qui eût communiqué en quelque manière que ce fût avec le roi Henri depuis son excommunication, jusqu'à ce que celui-là eût été absous par l'évêque Altman. Ils évitoient de même ceux qui avoient communiqué dans la prière avec les prêtres mariés ou les simoniaques.

On délibéra sept jours de suite sur les moyens de prévenir la ruine de l'état. On représentoit toute la vie du roi Henri, les crimes infâmes dont il s'étoit déshonoré dès sa première jeunesse, les injustices qu'il avoit faites à chacun en particulier et à tous en commun. Qu'ayant éloigné d'auprès de lui les seigneurs, il avoit élevé aux premières dignités des hommes sans naissance, avec lesquels il délibéroit jour et nuit sur les moyens d'exterminer la noblesse. Que, laissant en paix les nations barbares, il

(1) P. 345. Sup. I. LVI, n. 12. Vita ap. Tegnag. p. 68.

avoit armé contre ses propres sujets, rempli de sang et de divisions le royaume que ses pères lui avoient laissé très-florissant, ruiné les églises et les monastères, et employé la subsistance des personnes consacrées à Dieu à payer ses troupes et à bâtir des forteresses, non pour arrêter les courses des étrangers, mais pour troubler la tranquillité du pays, et réduire une nation libre à une dure servitude. Qu'il n'y avoit plus nulle part ni consolation pour les veuves et les orphelins, ni refuge contre l'oppression et la calomnie, ni respect pour les lois, ni discipline dans les mœurs, ni autorité dans l'Eglise, ni dignité dans l'état, tant l'imprudence d'un seul homme avoit apporté de confusion. Ils concluoient que l'unique remède à tant de maux étoit de mettre au plus tôt à sa place un autre roi, capable d'arrêter la licence et de raffermir l'état chancelant.

Pendant que l'on délibéroit ainsi à Tribur, le roi Henri, avec ceux de son parti, étoient à Oppenheim, en deçà du Rhin, un peu plus haut, d'où il leur envoyoit souvent des députés pour leur faire de belles promesses (1); il en vint jusqu'à leur offrir d'abandonner le gouvernement de l'état, pourvu qu'ils lui laissassent seulement les noms et les marques de la royauté. Ils répondirent qu'après les avoir tant de fois trompés par ses promesses et par ses serments, il ne pouvoit plus leur donner aucune assurance; qu'il ne leur étoit pas même permis, en conscience, de communiquer avec lui depuis qu'il étoit excommunié, et que le pape les ayant absous des serments qu'ils lui avoient faits, ils devoient profiter d'une si belle occasion pour se donner un digne chef.

Enfin, comme ils étoient prêts à passer le Rhin et aller attaquer le roi, ils lui envoyèrent dire pour la dernière fois qu'ils vouloient bien s'en rapporter au jugement du pape; qu'ils l'engageroient à venir à Augsbourg à la Purification de la vierge; que l'on y tiendrait une assemblée de tous les seigneurs du royaume, où le pape, ayant ouï les raisons des deux parties, condamneroit Henri ou le renverroit absous. Que si par sa faute il n'obtenoit pas son absolution avant l'an et jour de son excommunication, il seroit à jamais déchu du royaume, sans aucune espérance de retour. Si le roi acceptoit cette proposition, ils demandoient pour preuve de sa bonne volonté qu'il renvoyât aussitôt d'auprès de lui tous les excommuniés, qu'il retirât sa garnison de Wormes, et y rétablît l'évêque.

Le roi, trop heureux de sortir même à des conditions honteuses du péril où il se trouvoit, promit tout ce qu'on voulut, et fit aussitôt sortir de son camp l'archevêque de Cologne, les évêques de Bamberg, de Strasbourg, de Bâle, de Spire, de Lausanne, de Ceitz, d'Osnabruc et les autres excommuniés. Il rendit Wormes à

(1) Lamb. p. 246.



l'évêque, se retira à Spire et y vécut comme les seigneurs lui avoient prescrit. Les Suèves et les Saxons s'en retournèrent triomphants chez eux, et envoyèrent des députés à Rome pour instruire le pape de ce qui s'étoit passé, et le prier instamment de vouloir bien se rendre à Augsbourg au jour nommé.

## XXXVII. Henri passe en Italie.

Mais le roi comprit que son salut dépendoit d'être absous de l'excommunication avant l'an et jour, et ne crut pas sûr d'attendre que le pape vint en Allemagne, où il auroit à soutenir la présence, non-seulement de ce juge irrité, mais encore de ses accusateurs obstinés à sa perte. C'est pourquoi il jugea que le meilleur parti pour lui étoit d'aller au devant du pape jusqu'en Italie, et de faire tous ses efforts pour obtenir à quelque prix que ce fût son absolution, après laquelle tout lui deviendroit facile, puisque la religion ne seroit point un prétexte pour empêcher les seigneurs de lui parler, et ses amis de le secourir. Il partit donc de Spire peu de jours avant Noël avec la reine, sa femme, et son fils encore enfant, sans être accompagné que d'un seul noble allemand, et sans presque trouver personne qui l'aidât pour les frais d'un si grand voyage.

Il fut bien averti que les ducs Rodolphe, Guelfe et Berthold avoient mis des gardes à tous les passages des montagnes pour l'empêcher d'entrer d'Allemagne en Italie (1) : c'est pourquoi il laissa le droit chemin et vint par la Bourgogne, où il fut reçu par le comte Guillaume, oncle de sa mère, et célébra la fête de Noël à Besançon. De là il entra en Savoie, dont le comte Amédée, bien que son beau-frère, ne lui permit le passage que moyennant la cession d'une bonne province. Il trouva d'extrêmes difficultés à passer les Alpes, à cause de la rigueur de l'hiver, qui fut telle cette année, que le Rhin demeura glacé à le traverser à pied depuis la Saint-Martin presque jusqu'au mois d'avril. Le roi Henri ne fut arrêté ni par les neiges ni par les glaces, qui rendoient les chemins glissants dans les précipices, parce qu'il étoit pressé par le terme que les seigneurs lui avoient prescrit, savoir, le bout de l'an de son excommunication.

Quand le bruit se fut répandu que le roi étoit arrivé en Italie (2), tous les évêques et les comtes de Lombardie vinrent à l'envi le trouver, lui rendant l'honneur qui étoit dû à sa dignité ; et en peu de jours une armée innombrable s'assembla auprès de lui, car il n'étoit point encore venu en Italie, où dès le commencement de son règne on désiroit sa présence pour réprimer les séditions, les brigandages et les autres désordres dont ce royaume étoit affligé. D'ailleurs on disoit que le roi, ir-

rité contre le pape, venoit à dessein de le déposer, ce qui réjouissoit extrêmement les Lombards, croyant avoir trouvé l'occasion de se venger du pape qui les avoit excommuniés.

## XXXVIII. Comtesse Mathilde.

Cependant Grégoire s'étoit mis en chemin pour se rendre à Augsbourg à la Chandeleur, suivant la prière des seigneurs allemands qui lui en avoient écrit. Il sortit de Rome, malgré les seigneurs romains qui le détournèrent de ce voyage, à cause de l'incertitude de l'événement ; et il fut conduit par Mathilde, comtesse de Toscane. Cette princesse étoit fille du marquis Boniface et de la comtesse Béatrix, qui, en secondes noces, épousa Godefroy, duc de Lorraine, et Godefroy le bossu, fils de ce prince du premier lit, épousa Mathilde ; mais ils vécurent presque toujours séparés, car Mathilde ne vouloit point quitter l'Italie pour suivre son mari en Lorraine ; et il y étoit retenu par le gouvernement de son état et le service du roi Henri, auquel il fut toujours très-fidèle et très-utile : ainsi à peine venoit-il en Italie une fois en trois ou quatre ans. Ce duc, qui se trouve aussi nommé Gozelon par diminutif, fut tué à Anvers le vingt-septième de février mil soixante-seize. Ainsi Mathilde se trouva veuve à l'âge de trente ans ; car elle étoit née en mil quarante-six, et elle perdit sa mère Béatrix environ six semaines après son mari (1). La mère et la fille avoient un grand attachement pour le pape Grégoire, comme il paroît par ses lettres ; mais depuis que Mathilde fut veuve elle étoit presque toujours auprès de lui, et le servoit avec une affection merveilleuse. Et comme elle étoit maîtresse d'une grande partie de l'Italie, et plus puissante que les autres seigneurs du pays, partout où le pape avoit besoin d'elle elle y accouroit aussitôt, et lui rendoit les mêmes devoirs qu'à un père ou à un seigneur.

C'est ce qui donna un prétexte aux partisans du roi Henri, et particulièrement aux clercs dont le pape condamnoit les mariages sacrilèges, de l'accuser lui-même d'un commerce criminel avec Mathilde. Mais, ajoute l'historien Lambert, toutes les personnes sensées voyoient plus clair que le jour que c'étoit un faux bruit ; car la princesse n'auroit pu cacher sa mauvaise conduite dans une aussi grande ville que Rome, et au milieu d'une si grosse cour ; et le pape, de son côté, menoit une vie si pure et si exemplaire, qu'il ne donnoit pas lieu au moindre mauvais soupçon ; outre que les miracles qui se faisoient souvent par ses prières, joints à son zèle ardent pour la discipline de l'Eglise, le justifioient assez. C'est ainsi que parle cet historien, homme très-sensé lui-même, et qui finit son histoire cette année.

(1) P. 246.

(2) P. 247.

(1) Lamb. p. 234. Dominizo, lib. 1.

## XXXIX. Le pape à Canosse.

Le pape, étant donc en chemin pour aller en Allemagne, fut bien surpris quand on lui dit que le roi étoit déjà en Italie. Il ne savoit à quel dessein ce prince étoit venu, si c'étoit pour demander pardon ou pour se venger d'avoir été excommunié. Le pape, en attendant qu'il fût mieux informé des intentions du roi, se retira, par le conseil de Mathilde, dans une forteresse qu'elle avoit en Lombardie. C'étoit le château de Canusium ou Canosse, près de Rége, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne ville de Canosse vers Bari, à l'autre extrémité de l'Italie (1). Plusieurs évêques allemands et plusieurs laïques que le pape avoit excommuniés, et que le roi, par cette raison, avoit été obligé d'éloigner de sa personne, ayant échappé à ceux qui gardoient les passages, arrivèrent en Italie, et vinrent à Canosse nu-pieds et vêtus de laine sur la chair, pour demander au pape l'absolution. Il répondit qu'il ne falloit pas refuser le pardon à ceux qui reconnoitroient sincèrement leur péché ; mais qu'une si longue désobéissance demandoit une longue pénitence. Comme ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à souffrir tout ce qu'il leur prescrivait, il fit séparer les évêques dans des cellules chacun à part, leur défendant de parler à personne, et de prendre autre nourriture qu'un repas médiocre le soir. Il imposa aussi aux laïques des pénitences convenables, selon l'âge et les forces de chacun. Après les avoir ainsi éprouvés pendant quelques jours, il les fit venir, leur fit une douce réprimande, et leur donna l'absolution ; mais en les congédiant il leur recommanda très-expressément de ne point communiquer avec le roi Henri jusqu'à ce qu'il eût satisfait au saint-siège, leur permettant seulement de lui parler pour l'exciter à pénitence.

Cependant le roi Henri fit venir la comtesse Mathilde à une conférence, d'où il la renvoya au pape chargée de prières et de promesses, et avec elle sa belle-mère, la comtesse de Savoie, avec le comte, son fils, le marquis Azon, et quelques autres seigneurs d'Italie et Hugues, abbé de Clugny ; car il savoit que ces personnes avoient beaucoup de crédit auprès du pape. Le roi le prioit de l'absoudre de l'excommunication, et ne pas légèrement ajouter foi aux seigneurs allemands qui ne l'accusoient que par passion. Le pape répondit qu'il étoit contre les lois de l'Eglise d'examiner un accusé en l'absence de ses accusateurs, et que si le roi se confioit en son innocence il ne devoit point craindre de se présenter à Augsbourg au jour nommé, où il lui feroit justice sans se laisser prévenir par ses parties. Les députés dirent que le roi ne craignoit point de subir le jugement du pape en quelque lieu que ce fût ; mais qu'il étoit pressé par l'année de son excommu-

nication prête à expirer ; et que les seigneurs attendoient ce jour, après lequel ils ne l'écouteront plus et le déclareroient privé sans retour de la dignité royale. C'est pourquoi il prioit instamment le pape de l'absoudre seulement de l'excommunication, se soumettant pour cet effet à telle condition qu'il lui plairoit, et promettant ensuite de répondre à ses accusateurs en tel lieu et à tel jour que le pape ordonneroit, et de renoncer à la couronne s'il ne pouvoit se justifier.

Le pape résista long-temps, craignant la légèreté du roi ; mais enfin cédant à l'importunité des députés et à leurs raisons, il dit : S'il est véritablement repentant qu'il nous remette la couronne et les autres marques de la royauté, et qu'il s'en déclare désormais indigne. Les députés trouvèrent cette condition trop dure, et pressèrent le pape de ne pas pousser ce prince à l'extrémité. Il se laissa donc fléchir avec bien de la peine, et dit : Qu'il vienne, et qu'il répare par sa soumission l'injure qu'il a faite au saint-siège (1). Le roi vint en effet à Canosse ; et, laissant dehors toute sa suite, il entra dans la forteresse, qui avoit trois enceintes de murailles ; on le fit demeurer dans la seconde sans aucune marque de sa dignité ; au contraire, il étoit nu-pieds, et vêtu de laine sur la chair, et passa tout le jour sans manger jusqu'au sortir, attendant l'ordre du pape. Il passa de même le second et le troisième jour.

## XL. Absolution de Henri.

Enfin le quatrième jour, le pape permit qu'il vint en sa présence, et, après plusieurs discours de part et d'autre, il convint de lui donner l'absolution aux conditions suivantes : Que Henri se présenteroit à la diète générale des seigneurs allemands aux jour et lieu qui seroient marqués par le pape, et y répondroit aux accusations proposées contre lui, dont le pape seroit juge s'il vouloit. Que suivant son jugement il garderoit le royaume ou y renonceroit, selon qu'il paroîtroit innocent ou coupable, sans que jamais il tirât aucune vengeance de cette poursuite faite contre lui. Que jusqu'au jugement de la cause il ne porteroit aucune marque de la dignité royale, et ne prendroit aucune part au gouvernement de l'état, seulement qu'il pourroit exiger les services, c'est-à-dire les redevances nécessaires pour l'entretien de sa maison. Que ceux qui lui avoient prêté serment en demeureroient quittes devant Dieu et devant les hommes. Qu'il éloigneroit pour toujours de sa personne Robert, évêque de Bamberg, et les autres dont les conseils lui avoient été très-préjudiciables. Que, s'il se justifioit et demeureroit roi, il seroit toujours soumis et obéissant au pape ;

(1) Lamb. p. 248.

(1) P. 249.



et lui aideroit, selon son pouvoir, à corriger les abus de son royaume contraires aux lois de l'Eglise. Enfin que, s'il manquoit à quelque-une de ces conditions, l'absolution seroit nulle, il seroit tenu pour convaincu, sans jamais être reçu à se justifier; et les seigneurs auroient la liberté d'élire un autre roi.

Henri accepta toutes ces conditions: et on dressa un acte sommaire, par lequel il promettoit de se rapporter au jugement ou à l'arbitrage du pape, touchant les plaintes formées contre lui par les seigneurs allemands, et de donner entière sûreté au pape pour aller de là les monts ou ailleurs (1). Cet acte étoit daté du vingt-huitième de janvier milsoixantedix-sept, et toutefois Domnizon, auteur du temps, dit que le roi reçut absolution le vingt-cinquième de janvier, qui est le jour de la conversion de saint Paul. Le roi confirma ces promesses par les serments les plus solennels; mais le pape voulut aussi que les médiateurs du traité fussent ses cautions. Hugues, abbé de Clugny, prétendant que sa profession ne lui permettoit pas de jurer, donna sa foi en la présence de Dieu; Eppon, évêque de Ceitz en Saxe, Grégoire, évêque de Verceil, le marquis Azon et les autres seigneurs de la conférence, jurèrent, sur des reliques, que le roi observeroit inviolablement tout ce qu'il avoit promis.

Ainsi le pape, l'ayant absous de l'excommunication, célébra la messe; et après la consécration, il le fit approcher de l'autel avec les assistants, qui étoient en grand nombre; puis, tenant à sa main le corps de Notre Seigneur, il dit: J'ai reçu depuis long-temps des lettres de vous et de ceux de votre parti, où vous m'accusiez d'avoir usurpé le saint-siège par simonie, et d'avoir commis, tant avant mon épiscopat que depuis, des crimes qui, selon les canons, me fermoient l'entrée aux ordres sacrés. Et quoique je pusse me justifier par le témoignage de ceux qui savent comment j'ai vécu depuis mon enfance, et de ceux qui ont été les auteurs de ma promotion à l'épiscopat; toutefois, pour ôter toute ombre de scandale, je veux que le corps de Notre Seigneur que je vais prendresoit aujourd'hui une preuve de mon innocence, et que Dieu me fasse mourir subitement si je suis coupable. Ayant ainsi parlé, il prit une partie de l'hostie et la consuma (2).

Le peuple fit des acclamations de joie, louant Dieu et félicitant le pape de cette preuve de son innocence; et le pape, ayant fait faire silence, s'adressa au roi et lui dit: Faites, s'il vous plaît, mon fils, ce que vous m'avez vu faire. Les seigneurs allemands vous chargent de quantité de crimes, pour lesquels ils prétendent que vous devez être interdit pendant toute votre vie, non-seulement de toute fonction publique et de la communion ecclésiasti-

(1) Lib. iv, post. Epist. 12. (2) P. 250.

que, mais de tout commerce de la vie civile. Ils demandent instamment que vous soyez jugé, et vous savez l'incertitude des jugements humains. Faites donc ce que je vous conseille; et, si vous vous sentez innocent, délivrez l'Eglise de ce scandale et vous-même de cet embarras; prenez cette autre partie de l'hostie, afin que cette preuve de votre innocence ferme la bouche à tous vos ennemis, et m'engage à être votre défenseur le plus ardent pour vous réconcilier avec les seigneurs, et finir à jamais la guerre civile.

Le roi, qui ne s'attendoit à rien moins, surpris et embarrassé, commença à reculer; et, s'étant retiré à part avec ses confidents, il délibéra en tremblant sur ce qu'il devoit faire pour éviter une épreuve si terrible. Enfin, ayant un peu repris ses esprits, il dit au pape que les seigneurs qui lui étoient demeurés fidèles étoient absents pour la plupart, aussi bien que ses accusateurs, et qu'ils n'ajouteroient pas grande foi à ce qu'il auroit fait sans eux pour sa justification. C'est pourquoi il prioit le pape de réserver l'affaire en son entier à un concile général. Le pape se rendit sans peine à la prière du roi, il ne laissa pas de lui donner le corps de Notre Seigneur; et, ayant achevé la messe, il l'invita à dîner, où il le traita avec beaucoup d'honneur; et, après l'avoir instruit soigneusement de tout ce qu'il devoit observer, il le renvoya aux siens, qui étoient demeurés assez loin hors du château.

Incontinent après l'absolution du roi, le pape en donna avis aux seigneurs allemands par une lettre, où il dit: Suivant la résolution prise avec vos députés, nous sommes venu en Lombardie environ vingt jours avant le terme auquel quelqu'un des ducs devoit venir au devant de nous aux passages des montagnes. Mais, après ce terme expiré, on nous manda qu'on ne pouvoit nous envoyer d'escorte: ce qui nous mit en grande peine, parce que nous n'avions pas d'ailleurs de moyen de passer chez vous. Cependant nous apprîmes certainement que le roi venoit; et avant que d'entrer en Italie il nous offrit par des envoyés, de satisfaire en tout à Dieu et à saint Pierre, et nous promit toute obéissance pour la correction de ses mœurs, pourvu qu'il obtint son absolution. Nous consultâmes et différâmes long-temps, le reprenant fortement de ses excès par les envoyés de part et d'autre; et enfin il vint sans marques d'hostilité et peu accompagné à la ville de Canosse, où nous demeurâmes.

Il fut trois jours à la porte sans aucune marque de dignité royale, nu-pieds et vêtu de laine, demandant miséricorde avec beaucoup de larmes; en sorte que tous les assistants ne pouvoient retenir les leurs, et nous prioient instamment pour lui, admirant notre dureté; et quelques-uns criaient que ce n'étoit pas une sévérité apostolique, mais une cruauté tyrannique. Enfin, nous laissant vain-

cre, nous lui donnâmes l'absolution et le reçûmes dans le sein de l'Eglise, après avoir pris de lui les sûretés transcrites ci-dessus, qui furent aussi confirmées par l'abbé de Clugny, par les comtesses Mathilde et Adélaïde, et plusieurs autres seigneurs, évêques et laïques: ce qui s'étant ainsi passé, nous désirons passer chez vous sitôt que nous en aurons la commodité, pour travailler plus efficacement à la paix de l'Eglise et de l'état; car vous devez être persuadés que nous avons laissé toute l'affaire en suspens jusqu'à ce que nous la puissions terminer par votre conseil.

#### XLII. Indignation des Lombards.

Avant que le roi sortit de Canosse, le pape envoya Eppon, évêque de Ceitz, pour absoudre ceux qui avoient communiqué avec ce prince avant son absolution, de peur qu'il ne retomât dans l'excommunication en communiquant avec eux (1). Mais, quand l'évêque eut exposé aux Lombards le sujet de sa venue, ils s'emportèrent furieusement contre lui de paroles et de gestes, empêchant par des cris moqueurs qu'on n'écût ce qu'il disoit de la part du pape, et le chargeant des injures les plus infâmes. Ils déclarèrent qu'ils ne comptoient pour rien l'excommunication d'un homme que tous les évêques d'Italie avoient excommunié lui-même, qui avoit usurpé le saint-siège par simonie, et l'avoit déshonoré par des homicides, des adultères et d'autres crimes capitaux. Que le roi s'étoit couvert d'une honte irréparable, se soumettant à un hérétique chargé de toutes sortes de crimes, trahissant indignement l'Eglise et l'état, dont ils avoient cru qu'il seroit le protecteur, et les abandonnant honteusement, après que pour le venger ils s'étoient si hautement déclarés contre le pape. Les discours des seigneurs lombards répandus parmi le peuple excitèrent bientôt une grande haine contre le roi; et elle vint à un tel point, qu'ils résolurent unanimement de le rejeter, et de reconnoître pour leur roi son fils, encore enfant, de le mener à Rome, et d'y élire un autre pape, qui le couronneroit empereur et casserait tout ce qu'avoit fait Hildebrand.

Le roi ayant appris cette conspiration envoya tout ce qu'il avoit auprès de lui de seigneurs pour apaiser les Lombards, à quelque prix que ce fût, en leur représentant qu'ils ne devoient pas prendre à injure ce qu'il n'avoit fait que dans une extrême nécessité, ne pouvant satisfaire autrement les seigneurs allemands qu'en se faisant absoudre avant le jour désigné. Il arrêta ainsi le premier mouvement de la révolte, mais la plupart des seigneurs lombards se retirèrent de son armée sans congé; les autres le reçurent, mais avec peu de respect, témoignant ouvertement leur

(1) Lamb. p. 250.

mépris de sa légèreté, et leur indignation de ce qu'il avoit trompé leurs espérances. Il éprouvoit le même mépris des peuples dans toutes les villes où il passoit; et il crut enfin que le seul moyen d'apaiser les Lombards et de regagner leur affection, étoit de rompre le traité qu'il venoit de faire avec le pape, comme il fit au bout d'environ quinze jours. Il commença donc à rappeler auprès de lui Ulric de Cosheim et ses autres confidents, que le pape avoit excommuniés; et dans l'assemblée des seigneurs il déclamoit continuellement contre le pape, l'accusant d'être auteur de tous les troubles dans l'Eglise et dans l'état, et exhortant les Lombards à se venger sous sa conduite des injures qu'ils en avoient reçues, il les apaisa ainsi, et ses troupes augmentoient tous les jours.

#### XLIII. Assemblée de Forsheim.

En Allemagne, l'archevêque de Mayence, les évêques de Wirtzbourg et de Metz, les ducs Rodolphe, Guelfe et Berthold, avec plusieurs autres seigneurs, résolurent que les seigneurs saxons, et les autres qui s'intéressoient au bien de l'état (1), s'assembleroient le treizième de mars à Forsheim en Franconie; et ils écrivirent au pape que, puisque le roi par ses artifices l'avoit empêché de se trouver à Augsbourg à la Chandeleur, il ne manquât pas au moins de venir à Forsheim. Le pape étoit encore à Canosse et dans les forteresses voisines, résolu de ne retourner à Rome qu'après son voyage d'Allemagne. Ayant donc reçu les lettres des seigneurs allemands, quoiqu'il fût déjà bien averti du changement du roi, il ne laissa pas de lui envoyer un cardinal, nommé Grégoire, avec d'autres légats, pour lui dire qu'il étoit temps d'accomplir ses promesses, et qu'il se trouvât à Forsheim, afin que sa cause y fût jugée définitivement par le pape. Le roi, dissimulant de son côté, répondit que, comme c'étoit son premier voyage d'Italie, il y avoit trouvé tant d'affaires, qu'il ne pouvoit en sortir si promptement sans offenser les Italiens; et que d'ailleurs le terme de l'assemblée étoit trop court. Il pria même le pape de lui permettre de recevoir la couronne à Modoëce ou Monza, suivant l'usage des rois de Lombardie, par les mains de l'évêque de Pavie et de l'archevêque de Milan; ou, parce que ces deux prélats étoient excommuniés, qu'il en donnât la commission à quelque autre évêque (2). Mais le pape refusa, car il ne prétendoit lui avoir rendu que la communion de l'Eglise et non pas la royauté, ce qu'il disoit ne pouvoir faire sans le consentement des seigneurs.

Le pape envoya donc en Allemagne Bernard, abbé de Saint-Victor de Marseille, homme d'une haute vertu, et un cardinal-diacre, nommé aussi Bernard, pour se trouver à l'as-

(1) P. 252.

(2) Vita Greg. c. 9.



semblée de Forsheim, raconter aux seigneurs allemands ce qui s'étoit passé, et leur dire que l'intention du pape étoit de s'y trouver lui-même; mais que Henri lui avoit si bien fermé tous les passages, qu'il ne pouvoit ni passer en Allemagne ni retourner à Rome; ainsi, qu'il les exhortoit à donner cependant le meilleur ordre qu'ils pourroient à leurs affaires. C'est là que finit l'excellente histoire de Lambert de Schafnabourg; mais l'auteur de la vie de Grégoire VII nous apprend ce qui se passa à l'assemblée de Forsheim.

Les légats y présentèrent les lettres du pape, et dirent qu'il avoit peu de satisfaction du roi, qui contre ses promesses n'avoit fait par sa présence qu'encourager les ennemis de l'Eglise, et que toutefois il les prioit de différer jusqu'à son arrivée l'élection d'un nouveau roi (1). Après que les légats eurent parlé, les évêques et les seigneurs se levèrent l'un après l'autre pour leur faire honneur. Puis ils commencèrent à se plaindre aux légats des maux que le roi Henri leur avoit faits, et qu'ils avoient encore sujet d'en craindre, ajoutant qu'il les avoit tant de fois voulu surprendre qu'ils ne pouvoient se fier à ses serments; et que, s'ils l'avoient souffert si long-temps depuis qu'il étoit déposé, ce n'étoit pas qu'ils espérassent sa correction, mais pour ôter à leurs ennemis tout prétexte de calomnie. Ce jour-là se passa en ces plaintes.

#### XLIII. Rodolphe élu roi.

Le lendemain, ils allèrent trouver les légats à leur logis, et leur représentèrent qu'ils exposoient le royaume à une division sans remède s'ils n'élevoient un roi dans cette même assemblée. Les légats répondirent: Il nous semble que ce seroit le meilleur, si vous le pouviez sans péril, de différer l'élection jusqu'à l'arrivée du pape; mais vous avez l'autorité entre les mains, et vous connoissez mieux que nous l'intérêt de l'état. Les seigneurs donc, incertains de l'arrivée du pape et assurés du péril qu'il y avoit à différer, s'assemblèrent chez l'archevêque de Mayence, et considérèrent que le pape avoit laissé le délai à leur choix, qu'il leur avoit défendu de reconnoître Henri pour roi, et que depuis il ne lui avoit rendu que la communion et non pas la couronne. Ainsi, se trouvant entièrement libres, ils élurent pour roi Rodolphe, duc de Souabe, quoiqu'il y résistât et demandât au moins une heure pour délibérer, et ils lui firent serment de fidélité. Il ne voulut point assurer la succession à son fils, mais il déclara qu'après sa mort les seigneurs éliront celui qu'ils jugeroient le plus digne. Il fut élu à Forsheim le quinzième de mars mil soixante-dix-sept, et douze jours après, savoir, le dimanche vingt-septième du même mois, qui étoit la mi-carême, il fut sacré

à Mayence par les archevêques de Mayence et de Magdebourg, avec leurs suffragants, en présence des légats.

Le jour même du sacre, le roi Rodolphe, pour montrer sa soumission aux ordres du pape, voyant un sous-diacre qu'il savoit être simoniaque se présenter revêtu des ornements pour chanter l'épître à la messe, refusa de l'entendre; en sorte que l'archevêque Sigefroy fut obligé de le faire retirer et d'en mettre un autre à sa place (1). Cette action rendit le roi Rodolphe fort odieux aux clercs simoniaques et incontinents; et dès le jour même le clergé de Mayence excita une sédition contre l'archevêque, le roi et les seigneurs; en sorte que, quand le roi descendit du palais après le dîner pour aller à vêpres, le peuple en furie voulut se saisir de l'église et du palais, mais il fut repoussé par les chevaliers qui accompagnoient le roi, quoiqu'ils fussent sans armes, car c'étoit la coutume de n'en point porter en carême. Il est vrai qu'après vêpres les séditeux étant revenus à la charge, il y en eut plus de cent tant tués que noyés, et les légats imposèrent pour pénitence, à ceux qui les avoient tués, de jeûner quarante jours ou de nourrir quarante pauvres. Le roi Rodolphe envoya aussitôt une ambassade au pape, pour lui donner part de son élection et lui promettre obéissance.

#### XLIV. Incertitude du pape.

Ce récit est tiré des auteurs les plus attachés au pape Grégoire. Toutefois, dans une lettre adressée à tous les fidèles, il parle ainsi de cette élection, prenant Dieu à témoin de ce qu'il dit (2): Nous voulons bien vous déclarer que Rodolphe, qui a été ordonné roi par les Ultramontains, n'a pas reçu alors le royaume par notre ordre ou par notre conseil; et que nous avons même statué dans un concile que si les archevêques et les évêques qui l'avoient ordonné ne rendoient bonne raison de cette action, ils seroient déposés de leur dignité et Rodolphe du royaume.

Il paroît encore que le pape ne tenoit pas le droit de Rodolphe pour incontestable, par deux lettres écrites peu de temps après qu'il put avoir connoissance de cette élection, c'est-à-dire le dernier jour de mai mil soixante-dix-sept (3). La première est adressée au cardinal Bernard et à l'abbé Bernard, ses légats, à qui il dit: Vous savez que nous sommes sortis de Rome pour aller en Allemagne procurer la paix; mais, faute de l'escorte qui nous avoit été promise, nous sommes demeurés en Lombardie en grand péril. C'est pourquoi nous vous enjoignons d'exhorter l'un et l'autre roi, Henri et Rodolphe, à nous donner sûreté pour passer en Allemagne; car nous désirons terminer leur différent avec le conseil des clercs et des laïques du royaume, et montrer auquel

(1) Hist. bell. Sac. p. 135. (2) Lib. IX, Epist. 28. (3) Lib. IV, Epist. 23.

(1) C. 10.

des deux la couronne appartient le plus justement. Si donc l'un des deux rois refuse de nous obéir en ce point, résistez-lui en toutes manières jusqu'à la mort, s'il est besoin; empêchez qu'il ne gouverne le royaume, et l'excommuniez avec tous ses adhérents. Soutenez, au contraire, celui qui nous obéira, et le confirmez dans la dignité royale. Il parle de même dans l'autre lettre, qui est adressée aux Allemands (1). Il dit que l'un et l'autre roi demande le secours du saint-siège, il ordonne de rejeter comme membre de l'antechrist celui qui ne lui obéira pas, et de rendre toute sorte d'obéissance à celui qui se soumettra aux ordres des légats. En ces deux lettres, il relève l'autorité de saint Grégoire comme s'étant attribué le pouvoir de déposer les souverains; mais il n'en allègue que la clause suspecte du privilège accordé à l'hôpital d'Autun.

#### XLV. Plaintes des Allemands contre le pape.

Quand les Allemands du parti de Rodolphe eurent connoissance de ces lettres, ils perdirent l'espérance qu'ils avoient dans la fermeté du pape, et lui écrivirent une lettre où ils disoient (2): Vous savez, et vos lettres que nous avons en rendent témoignage, que ce n'est ni par notre conseil ni pour notre intérêt, mais pour les injures faites au saint-siège, que vous avez déposé notre roi, et nous avez défendu sous de terribles menaces de le reconnoître pour tel. Nous vous avons obéi avec un grand péril, et ce prince a exercé une telle cruauté, que plusieurs, après leurs biens, y ont encore perdu la vue et laissé leurs enfants réduits à la pauvreté. Le fruit que nous en avons reçu est que celui qui a été contraint de se jeter à vos pieds a été absous sans notre conseil et a reçu la liberté de nous nuire. Dans la lettre d'absolution, nous n'avons rien vu qui révoquât la sentence de privation du royaume, et nous ne voyons pas encore à présent qu'elle puisse être révoquée. Après donc avoir été plus d'un an sans roi, nous en avons élu un autre; et, comme il commençoit à relever nos espérances, nous avons été surpris de voir dans vos lettres que vous nommez deux rois et adressez vos légats à tous les deux.

Cette espèce de division que vous avez faite du royaume a divisé aussi les esprits, parce qu'on a vu dans vos lettres que le nom du prévaricateur est toujours le premier, et que vous lui demandez sauf-conduit comme s'il lui restoit de la puissance. Ce qui nous trouble encore, c'est que, comme vous nous exhortez à demeurer fermes dans notre entreprise, vous donnez aussi de l'espérance au parti contraire. Car les confidents du roi Henri, bien qu'excommuniés avec lui, sont reçus favorablement quand ils vont à Rome; et nous passons pour

(1) Epist. 24.

(2) Sax. belli. Hist. p. 148

ridicules quand nous voulons éviter ceux avec qui vous communiquez. Au contraire, on nous impute leurs fautes, et on attribue à notre négligence de n'envoyer pas plus souvent à Rome, quoique ce soit eux qui nous en empêchent contre leur serment. Nous croyons que votre intention est bonne, et que vous agissez par des vues subtiles; mais, comme nous sommes trop grossiers pour les pénétrer, nous nous contenterons de vous exposer les effets sensibles de ce ménagement des deux partis: savoir, les guerres civiles, les homicides innombrables, les pillages, les incendies, la dissipation des biens ecclésiastiques et du domaine des rois, en sorte qu'à l'avenir ils ne pourront vivre que de rapines; enfin, l'abolition des lois divines et humaines. Ces maux ne seroient point ou seroient moindres si vous ne vous étiez détourné ni à droite ni à gauche de votre résolution. Votre zèle vous a engagé dans une route difficile, où il est pénible d'avancer et honteux de reculer. Si vous ne croyez pas prudent de résister en face aux ennemis de l'Eglise, au moins ne détruisez pas ce que vous avez déjà fait. Car, s'il faut compter sur rien ce qui a été défini dans un concile de Rome, et depuis confirmé par un légat, nous ne savons plus ce que nous devons tenir pour authentique. C'est l'excès de notre douleur qui nous fait parler ainsi, car, nous trouvant exposés à la gueule des loups pour avoir obéi au pasteur, s'il faut nous prendre garde même du pasteur, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

#### XLVI. Hugues, évêque de Die, légat en France.

Cependant Gérard, élu évêque de Cambrai, alla à Rome et avoua franchement au pape qu'après l'élection du clergé et du peuple il avoit reçu du roi Henri le don de l'évêché, assurant qu'il ignoroit et le décret par lequel le pape avoit défendu de recevoir ces investitures et l'excommunication du roi Henri (1). Il se soumit entièrement au jugement du pape, qui fut touché de compassion, sachant d'ailleurs que l'élection de Gérard étoit canonique, et que sa vie précédente étoit louable. C'est pourquoi il écrivit à Hugues, évêque de Die, qu'il croyoit devoir consentir à sa promotion. Toutefois, ajoute-t-il, afin que d'autres n'en prennent pas avantage, nous voulons qu'il se purge par serment devant vous et devant l'archevêque de Reims, avec les autres évêques de la province, de n'avoir eu aucune connoissance ni de l'excommunication du roi, ni de notre décret contre les investitures.

C'est pourquoi nous vous enjoignons d'assembler un concile en ces quartiers-là, avec le consentement du roi de France, s'il se peut; mais, s'il ne veut pas y consentir, vous assemblerez le concile à Langres, de concert avec

(1) IV, Ep. 22.



l'évêque, en qui nous avons une grande confiance, et qui nous a promis de nous aider en tout, nous et nos légats. Le comte Thibaut nous a fait aussi la même promesse, que, si le roi ne vouloit pas recevoir nos légats, il les recevroit avec une grande affection, et leur donneroit toute sorte de commodités et de secours pour célébrer un concile et régler les affaires ecclésiastiques. Ce comte étoit sans doute Thibaut III, comte de Champagne; et quant à l'évêque de Langres, c'étoit Rainard, surnommé Hugues, frère de Milon, comte de Tonnerre et de Bar. Cet évêque avoit un bel esprit, beaucoup de science et d'éloquence, car il avoit particulièrement étudié la rhétorique, et il étoit de bon conseil (1).

Le pape continue : Voyez donc avec l'évêque de Langres où il sera plus à propos de tenir le concile; appelez-y l'archevêque de Reims, et le plus que vous pourrez d'archevêques et d'évêques de France, et y terminez premièrement la cause de l'évêque de Cambrai, puis les affaires des évêques de Châlons, de Chartres, du Puy et de Clermont, et du monastère de Saint-Denis, en sorte que nous n'en soyons plus fatigués. Nous voulons aussi que vous fassiez assister au concile notre vénérable frère Hugues, abbé de Clugny, étant assurés de sa vertu et de son intégrité. Au reste, vous aurez soin de dénoncer expressément dans ce concile qu'aucun métropolitain ni aucun évêque n'impose les mains à celui qui aura reçu le don de l'évêché d'une personne laïque, et qu'aucune personne puissante ni autre ne s'ingère à faire de pareils dons, sous peine d'encourir les censures portées par le pape Adrien dans le huitième concile. Vous ferez confirmer ce décret par tout le concile, et, si quelqu'un reçoit ensuite l'investiture, vous lui ordonnerez de nous en venir rendre raison. Cette lettre est du douzième de mai mil soixante-dix-sept.

Quant aux évêques qui y sont nommés, celui de Châlons étoit Roger III, fils de Herman de Thuringe, comte de Hainaut. Dès le premier concile que le pape Grégoire VII tint à Rome, en mil soixante-quatorze, il l'avoit cité pour répondre à la plainte que son église avoit déjà plusieurs fois répétée contre lui, et l'avoit menacé de déposition; toutefois, il tint ce siège jusqu'en l'an mil quatre-vingt-treize, qu'il mourut. L'évêque de Chartres étoit Robert, qui, étant moine, avoit envahi cette église par ambition, et, après avoir juré sur le corps de saint Pierre, au mois d'avril mil soixante-seize, qu'il la quitteroit, s'étoit parjuré en refusant de le faire, lorsqu'il en fut admonesté par le légat. C'est pourquoi le pape écrivit au clergé et au peuple de Chartres de ne le pas reconnaître pour évêque ni pour seigneur, et d'en élire un autre (2). Il en écrivit

aussi à Richer, archevêque de Sens, lui ordonnant de sacrer celui qui seroit élu canoniquement, et d'obliger par censures Robert et son frère Hugues à restituer dans trois semaines au clergé de Chartres ce qu'ils lui avoient ôté. Ces deux lettres sont du quatrième de mars mil soixante-dix-sept. J'ai parlé d'Etienne de Polignac, évêque de Clermont, qui avoit usurpé l'évêché du Puy. Enfin, l'abbé de Saint-Denis étoit Yves, contre lequel il y avoit déjà eu des plaintes portées à Rome deux ans auparavant (1).

Manassès avoit succédé à Gervais dans le siège de Reims dès l'année mil soixante-huit, et s'étoit rendu odieux par son entrée simoniacque, la dissipation du trésor de l'église, les vexations contre ses clercs, qu'il dépouilloit de leurs biens, l'usurpation des abbayes, les excommunications injustes. Il étoit noble, mais sans politesse, plein de faste, violent et emporté, affectant la compagnie de la noblesse et méprisant le clergé. Il dit un jour que l'archevêché de Reims seroit un beau bénéfice s'il n'obligeoit à chanter des messes. Dès l'année mil soixante-treize, le pape Grégoire VII l'ayant repris de ce qu'il usurpoit les biens de Saint-Remi, il la donna à Guillaume, abbé de Saint-Arnoul de Metz, homme de mérite; mais il la lui ôta ensuite, ce qui donna occasion à l'abbé Guillaume de lui dire ses vérités avec une grande liberté. En mil soixante-seize, sur les plaintes de plusieurs personnes qui se prétendoient injustement excommuniées par l'archevêque, le pape donna commission à Joffroy, évêque de Paris, d'examiner leurs causes sur les lieux, et, s'il les trouvoit justes, les absoudre par l'autorité du saint-siège (2).

#### XLVII. Concile d'Autun.

En exécution des ordres du pape, le légat Hugues, évêque de Die, assembla un concile à Autun la même année mil soixante-dix-sept, du consentement de Hugues I<sup>er</sup>, duc de Bourgogne (3). Il s'y trouva plusieurs évêques et plusieurs abbés de France et de Bourgogne, accompagnés de clercs et de moines, et on y traita de plusieurs affaires ecclésiastiques. Manassès y fut accusé par le clergé de Reims comme simoniacque et usurpateur de cette église; et il fut suspendu de ses fonctions, parce que, ayant été appelé au concile pour se justifier, il n'y comparut point. Quand les chanoines de Reims qui l'avoient accusé retournèrent du concile, il leur tendit des embûches, et enfin brisa leurs maisons, pillà leurs biens et vendit leurs prébendes. Ensuite, ayant reçu des lettres du pape pour aller se purger dans un concile avec six évêques, il prit le chemin de Rome.

(1) Chr. Virdun. p. 199.

Gall. Christ.

(2) Gall. Chr. to. x, p.

504 : lib. i, Epist. 56; to. x, Conc. p. 354; IV, Epist. 14; IV, Epist. 15.

(1) Sup. n. 28; II, Ep. 64.

(2) I, Ep. 13, 14. Guil. Ep. to. 1. Analect. p. 251.

etc. Ep. IV, 20.

(3) To. x, p. 36, ex Chr. Virdun, p. 139.

L'église de Lyon étoit vacante par la retraite de l'archevêque Humbert, qui, ayant été chassé comme simoniacque, s'étoit fait moine à Saint-Claude dans le mont Jura. C'est pourquoi, à la cinquième journée du concile d'Autun, Gébouin, archidiaque de Langres, qui accompagnoit son évêque, fut élu archevêque de Lyon, suivant le désir des clercs et des laïques de la même église qui étoient présents, et du consentement de tout le concile. C'étoit un homme de grande probité et de mœurs exemplaires; on le tira de l'autel où il s'étoit réfugié, et on le garda pour être sacré le dimanche suivant. L'évêque de Langres et ceux de son clergé qui étoient présents furent affligés de ce qu'on leur enlevait un si bon sujet; et le lendemain, sixième jour du concile, l'évêque se leva au milieu de l'assemblée et fit un discours éloquent, où il se plaignit qu'on lui avoit arraché son œil droit, suivant le style des canons, qui nomment l'archidiaque l'œil et la main de l'évêque.

Ensuite il parla du monastère de Saint-Bénigne de Dijon, dont l'abbé, Adalbéron, étoit mort la même année. Ce monastère étoit fort déchu depuis la mort de l'illustre abbé Guillaume. Il avoit perdu une grande partie de son temporel par la négligence des abbés et la violence de Robert, premier duc de Bourgogne, aïeul de Hugues, alors régnant, et la diminution du temporel avoit attiré le relâchement de l'observance (1). L'évêque de Langres représenta donc le triste état de ce monastère, d'où autrefois on avoit tiré des prélats pour plusieurs églises, et où il ne se trouvoit pas même alors un sujet capable de le gouverner. Le légat lui ayant dit de nommer celui des assistants qu'il croyoit digne de cette place, il demanda Jarenton, prieur de la Chaise-Dieu, qui étoit venu au concile se plaindre des injustices que l'on faisoit à son monastère, et l'évêque de Langres, qui l'avoit connu séculier, avoit été fort édifié de sa conversion. Après que l'évêque l'eut demandé, il s'efforça de s'enfuir secrètement à la faveur du tumulte que faisoient les moines de sa suite pour s'opposer à cette élection; mais, comme il s'échappoit, il fut pris pleurant et sensiblement affligé, et ramené dans le concile, où on le remit à l'évêque de Langres qui le sépara des siens et le fit garder soigneusement. Les moines de Saint-Bénigne donnèrent leur consentement; et le dimanche suivant, dix-septième de septembre mil soixante-dix-sept, Gébouin fut sacré archevêque de Lyon par le légat, et Jarenton fut béni comme abbé de Saint-Bénigne par l'évêque de Langres, puis le concile se sépara.

On jugea dans ce concile d'Autun plusieurs autres évêques de France, comme il paroît par une lettre du légat Hugues de Die, où il en rend compte au pape en ces termes (2) :

Nous vous prions de vouloir bien nous écrire votre sentiment touchant la disposition des églises de Reims, de Bourges et de Chartres. Sachez aussi que le prétendu évêque de Noyon, étant menacé d'un examen public, nous a confessé sa simonie en présence des évêques de Laon, de Langres et de quelques autres; c'est pourquoi il nous a promis sur les Evangiles de quitter cette église quand vous l'ordonnerez. L'évêque de Senlis, ayant reçu l'investiture de la main du roi, a été ordonné par cet hérésiarque de Reims contre votre défense. L'évêque d'Auxerre, ordonné avant l'âge, n'a pas pris l'investiture de la main du roi, quoiqu'il ait gagné ses bonnes grâces. C'étoit Robert, fils du comte de Nevers et proche parent du roi (1).

La lettre continue : Quant à l'archevêque de Sens, je crois que vous aurez déjà appris l'injure qu'il a faite à votre autorité en notre légation. L'archevêque de Bordeaux, ayant été appelé l'année passée au concile de Clermont, n'y vint point, et ne s'en excusa point canoniquement : c'est pourquoi il y fut suspendu; mais il n'a pas laissé d'exercer ses fonctions au mépris de notre censure. Etant encore appelé au concile d'Autun, nous l'avons suspendu parce qu'il ne nous a point envoyé d'excuse. Nous vous prions donc de nous écrire ce que vous voulez faire sur tous ces chefs.

Nous vous prions instamment de nous envoyer par l'évêque de Valence le pallium pour l'archevêque de Lyon, afin d'autoriser son ordination contre les hérétiques qui en murmurent et se prévalent de l'indignation du roi. Il iroit lui-même se présenter à votre sainteté, si son église, abandonnée depuis long-temps, pouvoit souffrir son absence. Ordonnez à l'évêque de Valence, et lui faites promettre de se trouver dans son église à la Saint-Jean, comme nous en sommes convenus, parce qu'il paroît très-propre à combattre l'arrogance des gens de la province. Nous vous recommandons, comme un défenseur sincère de la foi catholique, Manassès, notre ami en Jésus-Christ, qui, dans le concile de Clermont, quitta entre nos mains la prévôté de Reims qu'il avoit mal acquise, et Bruno, très-digne docteur de la même église. Ils méritent que vous les souteniez par votre autorité, parce qu'ils ont été maltraités pour le nom de Jésus-Christ : ainsi ils pourront vous donner conseil et vous aider en France pour la cause de Dieu. Ce Manassès étoit fils d'un seigneur de même nom, qui étoit vidame de Reims, et il en fut archevêque vingt ans après. Bruno, natif de Cologne, étoit recommandable dès lors par sa doctrine et sa vertu, et devint ensuite bien plus illustre par l'ordre des chartreux, dont il fut le fondateur. Ces deux étoient les principaux accusateurs de l'archevêque Manassès. A la fin de la lettre, le légat Hugues marque qu'il devoit

(1) Sup. liv. LIX, l. 22. (2) Tom. x, Concil. p. 364

(1) Hist. Episc. Autiss. c. 52.



tenir un concile à Poitiers le quinzième de janvier.

XLVIII. Donation de Mathilde.

Peu de temps après que le roi Henri eut reçu l'absolution du pape, il voulut le prendre avec la comtesse Mathilde, sous prétexte d'une conférence; mais la princesse en étant avertie se retira promptement avec le pape dans des montagnes bien fortifiées; et depuis ce temps-là le roi ne vit plus ni le pape ni Mathilde (1). Elle retint le pape pendant trois mois, et ce fut alors qu'elle fit à l'église romaine une donation par écrit de tous ses états, qui comprenoient la Toscane et une grande partie de la Lombardie, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant; mais elle employa toujours toutes ses forces à soutenir le pape Grégoire. Il la quitta au mois de mai pour retourner à Rome, ne voyant plus d'apparence de pouvoir passer en Allemagne; mais il séjourna en divers lieux à son retour, comme il paroît par les dates de ses lettres, et il n'arriva à Rome qu'au mois de septembre. Le peuple vint au devant de lui, et le reçut avec grande joie, principalement à cause de la donation de Mathilde.

XLIX. Affaires de France.

Il écrivit depuis son retour une lettre adressée à Richer, archevêque de Sens, à Richard de Bourges et à leurs suffragants, où il dit (2): Vous savez combien Rainier, évêque d'Orléans, s'est montré désobéissant contre le saint-siège, et vous n'ignorez pas les excès dont on l'accuse; car on dit qu'il a envahi cette église sans élection valable du clergé et du peuple, quoiqu'il n'eût pas l'âge légitime, et qu'il a vendu les archidiaconés et les abbayes. Nous l'avons appelé jusqu'à trois fois pour s'en justifier, sans qu'il ait seulement daigné envoyer personne pour proposer ses excuses; et, après que nous l'avons suspendu et excommunié, il n'a pas laissé de faire les fonctions épiscopales. Il a même permis à ses gens de tenir longtemps prisonnier celui qui portait nos lettres. C'est pourquoi nous vous enjoignons de vous assembler au lieu que vous jugerez le plus convenable, où vous l'appellerez pour répondre sur ces chefs. Que si dans quarante jours il n'y vient pas, ou ne se purge pas canoniquement, nous le déclarons déposé sans espérance de restitution. Vous publierez cette sentence, et mettrez à la place de Rainier Sanson, dont vous m'avez écrit. C'étoit un ecclésiastique que le clergé et le peuple d'Orléans, au moins une partie, avoit élu pour évêque. Le pape écrivit une lettre conforme à Rainier lui-même; et, par deux lettres de l'année précédente, il paroît qu'il avoit déjà été accusé devant Alexandre II. Toutefois, l'élection de Sanson n'eut pas

(1) Domniz. Chr. Cassin. (2) Lib. v, Ep. 8. lib. III, c. 49.

d'effet, et Rainier étoit encore évêque d'Orléans en mil quatre-vingt-deux (1).

Le concile de Poitiers, indiqué pour le quinzième de janvier mil soixante-dix-huit, se tint en effet, et le légat Hugues, évêque de Die, en rendit aussi compte au pape. Nous avons essuyé plusieurs périls en allant à ce concile, et plusieurs oppositions dans le concile même (2). Le roi de France m'avoit d'abord écrit des lettres par lesquelles il témoignoit un grand plaisir d'honorer et d'appuyer notre légation; mais ensuite il écrivit au comte de Poitiers, lui défendant, par la fidélité qu'il lui devoit, de souffrir que nous tinssions un concile dans ses états, et aux évêques de sa dépendance de s'y trouver, prétendant que nous voulions ternir le lustre de sa couronne et des seigneurs de son royaume. Cette conduite du roi encouragea les ennemis de la vérité à nous insulter, et détourna de nous ceux qui étoient bien disposés. Car l'archevêque de Tours, la peste et l'opprobre de l'Eglise, et l'évêque de Rennes avec lui, s'étoient presque rendus maîtres de tout le concile. Il marque ensuite les reproches qu'il y avoit contre ces deux prélats, particulièrement contre l'archevêque, accusé de simonie; puis il ajoute: Ils avoient presque attiré l'archevêque de Lyon à leur parti; et, comme il parloit pour eux, leurs serviteurs, ayant rompu à coups de haches les portes de l'église, entrèrent à main armée, et troublèrent le concile. Notre frère Teuzon pensa être tué dans ce tumulte. Nous demeurâmes en petit nombre, honteusement abandonnés, et l'archevêque de Tours se retira insolemment avec ses suffragants.

Le lendemain, le concile s'assembla dans l'église de Saint-Hilaire; et, comme l'archevêque ne nous faisoit aucune satisfaction de cette insulte, nous le suspendîmes de ses fonctions; il appela au saint-siège, et nous vous le renvoyâmes. L'abbé de Bergues en Flandre fut accusé de simonie et déposé. L'archevêque de Besançon ne se présenta ni au concile d'Autun ni à celui de Poitiers, et n'y envoya point d'excuse. Nous vous avons envoyé l'évêque de Beauvais, accusé de simonie, celui de Noyon, et l'usurpateur du siège d'Amiens avec ceux qui l'ont ordonné. A la fin de la lettre, il ajoute: Que votre sainteté ne nous expose pas plus long-temps à recevoir des affronts. Car les coupables que nous avons condamnés courent à Rome; et, au lieu d'être traités plus rigoureusement comme ils le mériteroient, on leur fait grâce, et ils en deviennent plus insolents.

On attribue à ce concile de Poitiers dix canons, dont le premier défend aux évêques et aux autres ecclésiastiques de recevoir les investitures des rois ou des autres laïques, ni aux laïques de les donner, sous peine d'excommunication et d'interdit des églises. Défense d'avoir deux prélatures, deux prébendes, et,

(1) V. Ep. 9; III, Ep. 7; p. 245. IV, Ep. 9. Gal. Chr. to. 2, (2) To. x, p. 366.

comme nous parlons aujourd'hui, deux bénéfices. Défense aux abbés et aux moines d'imposer des pénitences, sinon par commission de l'évêque. Les abbés seront prêtres aussi bien que les archiprêtres, les archidiaques seront diacres ou perdront leur dignité (1).

L. Commencements de saint Anselme.

En Normandie, le vénérable Hellouin, abbé du Bec, mourut saintement dans une heureuse vieillesse, âgé de quatre-vingt-quatre ans, le vingt-sixième d'août mil soixante-dix-huit. Son successeur fut Anselme, né en mil trente-trois, dans la ville d'Aouste, aux confins de Bourgogne et de Lombardie. Etant maltraité par son père, il quitta son pays, où il avoit commencé ses études avec succès; et, après avoir passé environ trois ans, partie en Bourgogne, partie en France, il vint en Normandie; et, attiré par la réputation de Lanfranc, il se rendit son disciple, et gagna bientôt son amitié (2). Comme il étudioit infatigablement, apprenant et instruisant les autres, abattant son corps par les veilles, la faim et le froid, il lui vint en pensée qu'il n'auroit pas plus souffert dans les austérités de la vie monastique, et ne perdroit pas le mérite de ses souffrances. Il reprit donc le dessein qu'il avoit eu dès l'âge de quinze ans, de se faire moine, et songea où il seroit mieux, à Clugny ou au Bec. Mais, disoit-il, en l'un et en l'autre le temps que j'ai employé à mes études sera perdu, je ne pourrai y être utile à personne à Clugny, à cause de la régularité de l'observance; au Bec, à cause de la grande capacité de Lanfranc, dont je serai offensé. Un reste d'amour-propre le faisoit penser ainsi. Il s'en aperçut; et dit: Est-ce donc être moine que de vouloir être estimé et préféré aux autres? Non, il faut entrer au lieu où je serai le plus méprisé, où je serai compté pour rien.

Il consulta Lanfranc, et lui dit: J'ai inclination pour trois états, d'être moine ou ermite, ou vivre de mon bien et en servir les pauvres; je vous prie de me déterminer. Son père étoit mort et tout le bien le regardoit. Lanfranc ne voulut pas décider seul, et le mena à Rouen pour consulter l'archevêque Maurille, qui décida en faveur de la vie monastique. Anselme fut donc reçu en l'abbaye du Bec, en mil soixante, à l'âge de vingt-sept ans, Lanfranc en étant prier sous l'abbé Hellouin. Trois ans après, Anselme fut établi prier à la place de Lanfranc devenu abbé de Saint-Etienne de Caen. Anselme s'appliqua alors avec plus de liberté à l'étude de la théologie, et y fit un tel progrès, qu'il résolut des questions très-obscurées, inconnues avant son temps, montrant clairement

(1) C. 2, 5, 7. Edmer. ap. Boll. 12 apr. to. 10, p. 866.  
(2) Vita Herl. Sæc. 6, B. part. 2, p. 354. Vita per

la conformité de ces décisions avec l'autorité de l'Ecriture sainte. Il n'étoit pas moins éclairé dans la morale. Il connoissoit si bien les mœurs de toutes sortes de personnes, qu'il découvroit à chacun les secrets de son cœur; il montrait les sources et les progrès des vertus et des vices, avec les moyens de les acquérir ou de les éviter. De là il puisoit en abondance de sages conseils et de ferventes exhortations.

Quand il fut fait prier, quelques-uns des frères murmuroient qu'il leur eût été préféré, étant si jeune de profession; mais il ne se défendit contre eux que par sa patience et sa charité, qui enfin les gagna, leur faisant connoître la pureté de ses intentions. Un jeune moine, nommé Osberne, avoit beaucoup d'esprit et d'industrie, mais beaucoup de malice et de haine contre Anselme. Le saint homme, y voyant dans le fond un beau naturel, avoit pour lui une grande indulgence, et souffroit ses puérilités autant qu'il le pouvoit, sans préjudice de l'observance. Ainsi peu à peu il l'adoucit et s'en fit aimer. Le jeune homme commença à l'écouter et à se corriger; et Anselme, l'ayant pris en affection, lui retrancha les petites libertés qu'il lui avoit accordées, et l'accoutuma à une vie plus sérieuse. Il faisoit de grands progrès dans la vertu, et donnoit de grandes espérances des services qu'il rendroit à l'Eglise; mais Anselme eut la douleur de le voir mourir encore jeune entre ses bras.

Fatigué de la multitude des affaires, il voulut quitter la charge de prier, et alla à Rouen consulter l'archevêque Maurille, qui lui dit: Ne cherchez pas, mon fils, à vous décharger du soin des autres. J'en ai vu plusieurs qui, ayant renoncé pour leur repos à la conduite des âmes, sont tombés dans la paresse, allant de pis en pis. C'est pourquoi je vous ordonne, par la sainte obéissance, de garder votre charge et ne la quitter que par l'ordre de votre abbé. Si vous-même vous êtes appelé quelque jour à une plus grande, ne la refusez pas, car je sais que vous ne demeurerez pas long-temps en cette place. Anselme se retira fort affligé, et continua de gouverner avec tant de douceur et d'affection, que tous l'aimoient comme leur père.

Cette application ne l'empêchoit pas de méditer les vérités de la religion, dont il écrivit quelques traités pendant ce temps qu'il étoit prier du Bec. Le premier est celui qu'il nomma depuis monologue, parce qu'il y parle seul, cherchant par la pure méditation et les forces de la raison naturelle les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, d'où il passe à la connoissance de sa nature et même des personnes divines, autant que la raison aidée par la foi y peut atteindre. Il écrivit cet ouvrage à la prière de ses moines, particulièrement de Maurice, son cher disciple, pour recueillir ce qu'il leur en avoit dit en divers entretiens. Mais, avant que de le publier, il l'envoya à l'archevêque Lanfranc pour le corri-



ger (1), et même le supprimer s'il le jugeoit à propos. Anselme écrivit encore trois traités étant prieur, savoir, de la vérité, du libre arbitre et de la chute du démon, où il traite de l'origine du mal. Il en fit un quatrième, qu'il intitula le Grammairien, parce que ce nom y sert d'exemple; mais c'est un traité de dialectique touchant la substance et la qualité.

Ensuite il lui vint en pensée d'examiner si par un seul argument suivi on pouvoit prouver ce que dans le monologue il avoit prouvé par plusieurs arguments, c'est-à-dire l'existence de Dieu et ses attributs (2). En y pensant attentivement, tantôt il croyoit l'avoir trouvé, tantôt il lui échappoit; il en étoit tellement occupé, qu'il en perdoit la nourriture et le sommeil, et n'avoit plus d'attention au service divin. Il crut donc que c'étoit une tentation, et voulut se défaire de ses pensées; mais plus il faisoit d'effort pour les chasser, plus elles le fatiguoient. Enfin, ayant trouvé ce qu'il cherchoit, il l'écrivit aussitôt sur des tables cirées, car on s'en servoit encore, puis les fit transcrire sur du parchemin. Il nomma depuis cet ouvrage prosloge, parce qu'il y parle à lui-même ou à Dieu; et le légat Hugues, archevêque de Lyon, l'obligea d'y mettre son nom. Gaunilon, moine de Marmoutier, ayant lu cet ouvrage, fut choqué de ce qui y est dit, qu'on ne peut concevoir un être souverainement parfait sans le concevoir existant, et fit un petit écrit sur ce sujet. Anselme, loin de le trouver mauvais, le remercia de sa critique; mais il lui répondit solidement, en montrant que l'existence étant une perfection, elle entre nécessairement dans l'idée de l'être souverainement parfait. Ces ouvrages, et les autres semblables qu'Anselme fit depuis, montrent que c'étoit le plus excellent métaphysicien qu'ait eu l'église latine depuis saint Augustin. Il est vrai qu'il avoit profité des lumières de ce saint docteur, dont il emploie quelquefois l'autorité pour se défendre (3).

Un abbé, qui étoit en réputation de piété, se plaignoit un jour à lui des enfants qu'on élevoit dans son monastère, et disoit (4): Nous les fouettons continuellement, et ils n'en deviennent que pires. Et quand ils sont grands, dit Anselme, comment sont-ils? Des stupides et des bêtes, répondit l'abbé. Voilà, reprit Anselme, une belle éducation, qui change les hommes en bêtes. Mais dites-moi, seigneur abbé, si, après avoir planté un arbre dans votre jardin, vous l'enfermiez de tous côtés, en sorte qu'il ne pût étendre ses branches, qu'en viendrait-il, sinon un arbre tortu, replié et inutile. En contraignant ainsi les pauvres enfants sans leur laisser aucune liberté, vous faites qu'ils nourrissent en eux-mêmes des pensées obliques, repliées, embarrassées, qui se fortifient tellement, qu'ils s'obstinent contre

toutes vos corrections. D'où il arrive que, ne trouvant de votre part ni amitié ni douceur, ils n'ont point de confiance en vous, et croient que vous n'agissez que par haine et par envie. Ces sentiments croissent en eux avec l'âge, leur âme étant comme courbée et penchée vers le vice, et n'ayant point été nourris dans la charité, ils regardent tout le monde de travers. Mais dites-moi, ne considérez-vous pas que ce sont des hommes comme vous, et voudriez-vous être ainsi traité si vous étiez à leur place? Pour faire une belle figure d'une lame d'or ou d'argent, l'ouvrier se contente-t-il de frapper dessus à grands coups de marteau? Donnez du pain à un enfant à la mamelle, vous l'étoufferez. Une âme forte se plaît dans les afflictions et les humiliations, et prie pour ses ennemis; une âme foible a besoin d'être menée par la douceur, l'invitant gaiement à la vertu, et supportant charitablement ses défauts. L'abbé, ayant ouï ce discours, se jeta aux pieds d'Anselme, reconnut qu'il avoit manqué de discrétion, et promit de se corriger.

Anselme pratiquoit ses maximes le premier, et se rendoit aimable à tout le monde. Sa réputation s'étendoit non-seulement par toute la Normandie, mais par toute la France, toute la Flandre et jusqu'en Angleterre. De tous côtés, d'habiles clercs et de braves chevaliers venoient se soumettre à sa conduite, et se donner à Dieu avec leurs biens; le monastère croissoit au dedans en vertu, et en richesse au dehors. Le vénérable Hellouin ne pouvant plus agir à cause de son grand âge, toute la charge du gouvernement retomboit sur Anselme; et le saint abbé étant mort, il fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Il fit tout ce qu'il put et par raisons et par prières pour s'en excuser; mais enfin il accepta, étant principalement déterminé par ce que lui avoit dit Maurille, archevêque de Rouen, quand il vouloit renoncer à la charge de prieur (1). Il l'avoit été quinze ans, et étoit âgé de quarante-cinq quand il fut élu abbé en mil soixante-dix-huit. Il reçut la bénédiction abbatiale de Gislebert, évêque d'Evreux, le jour de la chaire de Saint-Pierre, l'année suivante mil soixante-dix-neuf, et gouverna l'abbaye du Bec quinze ans.

Les biens que ce monastère possédoit en Angleterre, obligeoient Anselme à y passer quelquefois; il y étoit encore attiré par l'amitié de son ancien maître Lanfranc. Partout où il alloit il étoit parfaitement bien reçu, dans les monastères de moines, de chanoines, de religieuses, et aux cours des seigneurs. Lui, de son côté, se faisoit tout à tous, et s'accommodoit à leurs manières autant qu'il le pouvoit innocemment, afin d'avoir occasion de leur donner à tous des instructions convenables. Ce qu'il faisoit sans prendre, comme les autres, le ton de docteur, mais d'un style sim-

(1) IV, Ep. 102; I, Ep. 63.  
(2) Vita n. 26.

(3) I, Ep. 68, 74.  
(4) Vita n. 30.

(1) Chr. Becc. post. Lanf.

ple et familier, employant des raisons solides et des exemples sensibles, toujours prêt à donner conseil à qui le demandoit. Aussi étoit-il admiré et chéri de tout le monde. On s'estimoit heureux de lui parler, les plus grands étoient les plus empressés à le servir. Il n'y avoit en Angleterre ni comte, ni comtesse, ni personne puissante qui ne crût avoir perdu son mérite devant Dieu s'il n'avoit rendu quelque bon office à l'abbé du Bec. Le roi lui-même, Guillaume le conquérant, formidable à tout le reste des hommes, étoit si affable pour Anselme, qu'il sembloit devenir un autre homme en sa présence.

#### LI. Quatrième concile de Rome.

Le pape Grégoire ne put tenir le concile qu'il avoit indiqué pour le carême de l'année mil soixante-dix-sept. Il en fut empêché par son voyage de Lombardie; mais il en tint un cette année mil soixante-dix-huit, et on le compte pour le quatrième concile de son pontificat. Il y appela Guibert, archevêque de Ravenne, et les évêques de la Romagne et de la Lombardie, par une lettre du vingt-huitième de janvier, leur promettant toute sûreté pour le voyage; mais ni Guibert ni plusieurs autres ne vinrent (1). Le pape tint ce concile à Rome, avec environ cent évêques, la première semaine de carême. Thédald, archevêque de Milan, et Guibert de Ravenne, furent suspendus de leurs fonctions, et l'anathème déjà prononcé contre eux renouvelé. Arnoul, évêque de Crémone, déposé comme convaincu de simonie, Rolland de Trévise, déposé comme auteur du schisme entre le royaume et le sacerdoce. On confirma la déposition et l'anathème contre le cardinal Hugues le blanc, et contre Guifroy, archevêque de Narbonne, le même contre lequel le vicomte Bérenger fit tant de plaintes au concile de Toulouse de l'an mil cinquante-six (2).

Quant à l'Allemagne, il fut résolu d'y envoyer des légats pour tenir une assemblée générale de tout le royaume et y établir la paix, ou juger en connoissance de cause lequel des deux partis avoit la justice de son côté. Ainsi le pape supposoit toujours que le droit à cette couronne étoit douteux entre Henri et Rodolphe. Le décret du concile ajoute une menace d'excommunication contre toute personne, roi, évêque ou autre, qui s'opposera à cette commission des légats; et dans cette clause ces paroles sont remarquables: Nous le lions par l'autorité apostolique, non-seulement quant à l'esprit, mais quant aux corps; et lui ôtons toute la prospérité de cette vie, et la victoire à ses armes.

Le pape prononça ensuite l'excommunica-

(1) Lib. v, Epist. 13, to. X, p. 339.  
(2) Sup. liv. LX, n. 20.

tion contre tous les Normands qui attaquoient et pilloient les terres de Saint-Pierre, et déposition contre les évêques et les prêtres qui leur feroient l'office tant qu'ils demeureroient excommuniés. Il suspend les évêques qui n'étoient point venus au concile y étant appelés. Il déclare nulles les ordinations faites par les excommuniés. Il renouvelle l'excommunication déjà prononcée contre ceux qui pillent les débris des naufrages.

Mais il s'aperçut lui-même que la multitude des excommunications les rendoit impraticables à la rigueur, et qu'il y avoit plusieurs personnes qui, partie par ignorance, partie par crainte ou même par nécessité, ne pouvoient éviter d'avoir quelque communication avec les excommuniés. Enfin, que les excommunications s'étendroient à l'infini si elles étoient encourues par la seule communication avec ceux qui avoient communiqué avec les premiers excommuniés. Le pape déclare donc, qu'usant d'indulgence il excepte de l'excommunication les femmes et les enfants des excommuniés, leurs serfs et leurs autres serviteurs, ou sergents, comme on les nommoit alors, et ceux qui ne sont pas assez de la cour d'un prince pour entrer dans ses mauvais conseils. De plus, ceux qui communiquent par ignorance avec les excommuniés, ou qui ne communiquent qu'avec ceux qui ont communiqué avec les excommuniés. Les pèlerins et les voyageurs, passant dans un pays d'excommuniés, peuvent recevoir d'eux, même gratuitement, les choses nécessaires à la vie, et on peut donner aux excommuniés les choses nécessaires, pourvu que ce soit par motif d'humanité, non pas au mépris de l'excommunication. Ce décret est daté du troisième de mars mil soixante-dix-huit, qui étoit le samedi de la première semaine de carême (1).

En exécution du décret touchant la paix d'Allemagne, le pape écrivit aux évêques et aux seigneurs de ce royaume, les exhortant à tenir une assemblée où il pût envoyer ses légats pour terminer ce grand différend. Il en écrivit en particulier à Udon, archevêque de Trèves, en qui il témoigne avoir une grande confiance, quoiqu'il fût toujours attaché au roi Henri. Ces deux lettres sont du neuvième de mars mil soixante-dix-huit (2).

#### LII. Egilbert, archevêque de Trèves.

L'archevêque Udon mourut la même année, étant à la suite du roi Henri, au siège du château de Tung, dans la haute Allemagne. Son successeur fut Egilbert, grand schismatique (3). Il étoit de la noblesse de Bavière, et prévôt de la cathédrale de Passau. Un jour, comme l'évêque publioit le décret du pape

(1) V, Epist. 15.  
(2) Ep. 16.

(3) Hist. Trevir. to. 12, Spicil. p. 224.



Grégoire, portant excommunication contre le roi Henri IV et ses adhérents, Egilbert résista en face à l'évêque, disant qu'il étoit permis au roi de donner à qui il voudroit, gratis ou pour de l'argent, les biens temporels de l'Eglise relevant de lui. L'évêque de Passau, voyant Egilbert incorrigible, le déclara excommunié, jusqu'à ce qu'il allât se faire absoudre par le pape. Egilbert, après avoir longtemps hésité, résolut enfin d'aller à Rome, mais il voulut auparavant demander congé au roi, qui l'adressa à l'antipape Guibert, et le chargea de ses ordres. Comme il revenoit après s'être acquitté de sa commission, il apprit que l'archevêque Udon étoit mort, et que le roi étoit venu à Trèves pour lui donner un successeur. Il se hâta donc d'y arriver, espérant d'obtenir cette place pour récompense de ses services.

Le roi, ayant ordonné au clergé de Trèves de lui nommer celui qu'ils désiroient pour archevêque, ils lui en présentèrent de leur corps plusieurs très-dignes; mais, comme pas un ne lui avoit rien offert, il les refusa tous. Trois jours se passèrent ainsi, et le quatrième Egilbert arriva. Après qu'il eut rendu compte de sa commission, le roi dit que, puisqu'on n'avoit encore pu s'accorder pour le choix d'un archevêque de Trèves, il falloit convenir de celui-ci. Thierry, évêque de Verdun, y consentit; mais Herman de Metz, Pibon de Toul, et la plus grande partie du clergé et du peuple y répugnoient, quoiqu'ils n'osassent résister ouvertement au roi. Tout ce qu'ils purent obtenir fut de faire différer le sacre, car le roi donna sur-le-champ l'investiture à Egilbert par l'anneau et la crosse. C'étoit le sixième de janvier mil soixante-dix-huit, j'entends mil soixante-dix-neuf, avant Pâques. Egilbert demeura ainsi sans être sacré environ trois ans.

#### LIII. Plaintes de Manassès de Reims.

Le pape Grégoire écrivit aussi en France, pour déclarer ce qu'il avoit ordonné au quatrième concile de Rome, touchant les évêques de France et de Bourgogne, que le légat Hugues de Die avoit suspendus ou condamnés (1). Quant à Manassès, archevêque de Reims, nous l'avons, dit-il, rétabli dans ses fonctions, après qu'il a fait serment, sur le corps de saint Pierre, que ce n'est pas par mépris qu'il a manqué de venir au concile d'Autun. Que toutes les fois qu'il sera appelé de notre part, il se soumettra à notre jugement ou à celui de notre légat. Enfin qu'il conservera les trésors, les ornements et les terres de l'église de Reims. Le pape lève de même les suspenses prononcées contre les archevêques de Besançon, de Sens, de Bourges et de Tours, et contre Godefroy, évêque de Chartres, à la charge qu'ils se justifieront devant son légat : ce qui montre le

(1) v, Epist. 17.

sujet qu'avoit ce prélat de se plaindre de la facilité avec laquelle on levoit à Rome les censures qu'il avoit prononcées en France (1).

L'archevêque Manassès, après son retour de Rome, écrivit au pape une lettre, où, entre autres choses, il se plaint que Garmond, archevêque de Vienne, feignant d'être légat du pape, avoit dégradé et réhabilité des prêtres dans le diocèse de Reims. Il se plaint aussi que, pendant qu'il étoit à Rome, les évêques de Laon et de Soissons, ses suffragants, en avoient ordonné un pour Ataiens, quoiqu'il eût reçu l'investiture, et que le consentement du métropolitain fût nécessaire (2). Il demande la conservation de son privilège de n'être jugé que par le pape ou par des légats romains, et non de deçà les monts, soutenant que c'est à lui à convoquer les évêques de toute la Gaule.

Le pape répondit à l'archevêque de Reims : Si par les légats romains vous n'entendez que ceux qui sont nés à Rome, ou qui, après y avoir été élevés dès l'enfance, y ont quelque dignité ecclésiastique, nous sommes surpris que vous vouliez diminuer nos droits, et vous exempter seul de ce que nos prédécesseurs ont pratiqué dans toutes les occasions. Vous savez qu'Osius présida au concile de Nicée, et Cyrille au concile d'Ephèse, comme légats des papes; que saint Grégoire donna à Syagre, évêque d'Autun, suffragant de Lyon, la commission de tenir dans la Gaule un concile général; et que pour un pareil sujet il fit son légat en Afrique un moine, nommé Hilaire (3). Quant à ce que vous dites de votre privilège, nous répondons que l'on peut, suivant les circonstances des personnes, des temps et des lieux, accorder des privilèges, qu'il est permis ensuite de révoquer dans d'autres circonstances, si la nécessité ou une plus grande utilité le demande. Car les privilèges ne doivent pas ruiner la discipline établie par les pères, mais pourvoir à l'utilité de l'Eglise; de là vient que l'autorité de l'église d'Arles, qui s'étendoit sur tout le royaume de France, alors plus grand qu'aujourd'hui, a cessé au bout de quelque temps, et le saint-siège a délégué son pouvoir à d'autres, selon qu'il lui a plu (4). L'église de Reims elle-même a été quelquefois soumise à un primat après le pape. Il conclut en ordonnant à Manassès de se présenter devant l'évêque de Die et l'abbé de Clugny, ses légats, tant pour se justifier des accusations formées contre lui, que pour se faire rendre justice sur les plaintes qu'il faisoit contre l'archevêque de Vienne et les autres. Le pape en écrivit aussi aux deux légats, Hugues de Die et Hugues de Clugny, et ces deux lettres sont du vingt-deuxième d'août mil soixante-dix-huit (5).

(1) Sup. n. 40.

(2) To. 10, Conc. p. 362.

Ex Chr. Virid. p. 203.

(3) vi, Epist. 2. Sup. liv.

xi, n. 5. Sup. liv. xxv, n.

37. Sup. l. xxxvi, n. 10.

(4) Sup. l. xxi, n. 19.

(5) vi, Epist. 3.

#### LIV. Lettres à saint Hugues, de Clugny.

Le pape Grégoire avoit une confiance particulière au saint abbé de Clugny, comme l'on voit par ses lettres, et par trois entre autres, où il lui décharge son cœur, et lui communique ses peines (1). Dans l'une, qui est de la première année de son pontificat, il se plaint de ce qu'il ne lui a point encore donné la consolation de le venir voir à Rome, et l'exhorte à y venir au plus tôt. Car, ajoute-t-il, tout foible que nous sommes, et quoique nos forces d'esprit et de corps n'y suffisent pas, nous portons seul un grand poids d'affaires, non-seulement spirituelles, mais temporelles; et nous craignons tous les jours de succomber sous le faix, parce que nous ne pouvons trouver de secours dans ce malheureux siècle. C'est pourquoi nous vous prions, au nom de Dieu, d'exhorter vos frères à le prier continuellement pour nous.

L'année suivante, il lui disoit (2) : J'ai souvent prié Notre Seigneur, ou de m'ôter de cette vie, ou de me rendre utile à son église. Car je suis environné d'une douleur excessive et d'une tristesse universelle. L'église orientale abandonne la foi catholique, et les chrétiens y sont partout mis à mort. Quand je regarde l'Occident et les autres parties du monde, à peine trouvai-je des évêques dont l'entrée ait été légitime, dont la vie soit pure, et qui gouvernent leur troupeau par charité plutôt que par ambition; et entre tous les princes séculiers, je n'en connois point qui préfèrent l'honneur de Dieu au leur, et la justice à l'intérêt. Quant aux peuples entre lesquels je demeure, les Romains, les Lombards et les Normands, je leur dis souvent, je les trouve en quelque façon pires que des juifs et des païens. Quand je reviens à moi-même, je me sens si chargé du poids de mes péchés, que je n'ai d'espérance pour mon salut qu'en la seule miséricorde de Jésus-Christ. Il conclut en se recommandant aux prières des moines de Clugny.

Enfin, dans une lettre de cette même année mil soixante-dix-huit, il parle ainsi (3) : Nous sommes accablés de tant d'afflictions et fatigués de tant de travaux, que ceux qui sont avec nous ont peine même à le voir. Et, quoique l'Ecriture nous apprenne que chacun sera récompensé selon son travail, la vie nous paroît souvent ennuyeuse et la mort désirable. Quand le bon Jésus me tend la main, il me donne de la joie; mais, quand il me laisse à moi-même, je retombe dans le trouble; et, quand les forces me manquent entièrement, je lui dis en gémissant : Si vous imposiez un tel fardeau à Moïse ou à Pierre, je crois qu'ils en seroient accablés.

(1) Lib. I, Ep. 62.  
(2) Lib. II, Ep. 39.

(3) v, Epist. 21.

#### LV. Odon, évêque d'Ostie.

Vers le même temps, le pape demanda à l'abbé Hugues quelques-uns de ses moines les plus habiles pour l'aider dans le gouvernement de l'Eglise. Hugues lui envoya Odon, prieur de Clugny, et Pierre, depuis abbé de Cave, près de Salerne. Odon, Eudes ou Othon (car c'est le même), étoit fils du seigneur de Lageri, près de Châtillon-sur-Marne (1). Il naquit vers l'an mil quarante-deux, et fut élevé à Reims, où il fit ses études sous saint Bruno, alors chancelier de cette église. Odon en fut aussi chanoine; et, comme ce chapitre observoit alors une grande régularité, quelques-uns ont dit qu'il avoit été chanoine régulier. Il étoit archidiaque de Reims en mil soixante-dix. Mais, peu de temps après, il résolut de quitter le monde, apparemment par les exhortations de saint Bruno, et se retira à Clugny, où il eut pour maître le même Pierre avec lequel il fut depuis envoyé à Rome. Saint Hugues, voyant la capacité d'Odon, le fit prieur du monastère peu d'années après sa conversion, c'est-à-dire vers l'an mil soixante-seize; et, deux ans après, le pape Grégoire VII, l'ayant fait venir à Rome, lui donna l'évêché d'Ostie pour l'opposer à un schismatique, nommé Jean, à qui l'empereur Henri l'avoit donné après la mort de Gérald, fameux par ses légations. Odon devint alors le principal confident du pape, et fut quatre ans durant continuellement auprès de lui (2).

#### LVI. Affaires de Dol en Bretagne.

Le pape Grégoire avoit renvoyé à son légat, Hugues de Die, le différent entre Even ou Ivon, évêque de Dol en Bretagne, et Johonée, son prédécesseur (3). Ce dernier étoit entré dans ce siège par simonie, en donnant au comte Alain de grands présents, au vu et su de tout le monde; et, depuis son épiscopat, il s'étoit marié publiquement, et avoit plusieurs enfants. Quand ses filles étoient venues en âge d'être mariées, il leur avoit donné en dot des terres de l'Eglise. Le pape, Nicolas II, averti de ce scandale, avoit cité à Rome Johonée, mais inutilement; Grégoire VII le déposa, et l'église de Dol lui envoya, pour être ordonné à sa place, un jeune homme, nommé Geldouin, chanoine de Dol, qu'ils avoient élu (4). Il étoit de grande naissance et de bonnes mœurs; mais, comme il n'avoit pas l'âge porté par les canons ni la maturité nécessaire pour l'épiscopat, le pape Grégoire refusa de l'ordonner; et, du consentement de Geldouin même et de ceux qui l'accompagnoient, il ordonna,

(1) Orderic. lib. iv, an. 1073. Hist. S. Mart. Tornac.

to. 12, Spicil. p. 464.

(2) Berthold. an. 1077.

(3) Acta ap. Martenn. p. 59.

(4) P. 56, 58. Greg. vi,

Ep. 4. Argentré, liv. III, c. 101.



évêque de Dol Even, abbé de Saint-Melagne, qui étoit de la même députation, homme sage et vertueux. Il ne s'attendoit à rien moins, et il fallut le forcer à accepter l'épiscopat : c'est ce qui paroît par la lettre du pape au clergé et au peuple de Dol, en date du vingt-septième de septembre mil soixante-seize, et par la lettre à Guillaume, roi d'Angleterre, dont la Bretagne relevoit, étant un arrière-fief de la Normandie.

Comme l'évêque de Dol étoit en possession depuis deux cents ans du titre d'archevêque, et de la juridiction sur les évêques de Bretagne, le pape lui donna le pallium, et écrivit à tous les évêques de la province de lui rendre obéissance, sans préjudice toutefois des droits de l'archevêque de Tours, qui se prétendoit toujours métropolitain de la Bretagne. Cette précaution n'empêcha pas que Raoul, archevêque de Tours, ne se plaignît de ce que le pape avoit accordé le pallium à l'évêque de Dol, sur quoi le pape lui répondit (1) : Les seigneurs du pays, ayant envoyé nous demander un évêque pour ce siège, et déclaré qu'ils vouloient renoncer à l'ancien abus de donner l'investiture et de prendre de l'argent pour l'ordination des évêques, nous avons reçu leur offre avec joie, et avons cru leur devoir accorder ce qu'ils demandoient. Mais vous pouvez voir par nos lettres les précautions que nous avons prises pour conserver la dignité de l'église de Tours. C'est pourquoi vous devez attendre, sans murmurer, l'examen et la décision de cette affaire, qui se fera bientôt, comme nous espérons, soit sur les lieux, soit à Rome, en notre présence.

Johonée chassé de Dol, s'efforçoit toujours d'y rentrer, se plaignant d'avoir été déposé injustement, et fit écrire au pape en sa faveur par le roi d'Angleterre, à qui le pape répondit : Nous croyons cette affaire terminée; mais, pour vous montrer l'attention que nous faisons à votre prière, et de peur d'avoir été surpris, ce que nous ne croyons pas, nous avons résolu d'envoyer sur les lieux Hugues, évêque de Die, Hubert, sous-diacre de l'église romaine, et le moine Teuzon, qui a déjà pris connoissance de cette affaire, pour l'examiner encore soigneusement et vous la faire connoître, ne doutant point que vous ne vous rendiez à ce que demande la justice, car nous savons que vous êtes principalement recommandable par cette vertu. La lettre est du vingt-unième de mars mil soixante-dix-sept. L'année suivante, le pape écrivit à quelques seigneurs bretons, que l'archevêque Even s'étoit présenté à lui, mais que la cause n'avoit pu être jugée par l'absence de son compétiteur (2). C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous avons envoyé toute cette affaire à Hugues de Die, notre légat, qui doit célébrer un concile

en France, où nous vous prions de faire assister les évêques, les abbés et les autres personnes nécessaires pour faire terminer ce différend. La lettre est du vingt-deuxième de mai mil soixante-dix-huit.

#### LVII. Cinquième concile de Rome.

La même année au mois de novembre, le pape tint un concile à Rome, dans l'église du Sauveur, que l'on compte pour le cinquième de son pontificat. Béranger y étoit présent, et, étant pressé de renoncer à son erreur, il donna une courte profession de foi, et obtint délai jusqu'au prochain concile, qui se devoit tenir pendant le carême suivant (1). En celui-ci, on excommunia l'empereur de Constantinople et plusieurs autres, et il s'y trouva des députés des deux princes qui se disputoient le royaume d'Allemagne, Henri et Rodolphe, qui jurèrent chacun, pour leur maître, qu'ils n'useroient d'aucune fraude pour empêcher la conférence que les légats du saint-siège devoient tenir dans ce royaume.

On fit aussi dans ce concile quelques règlements pour l'utilité de l'Eglise. Défense à toute personne de retenir les terres ecclésiastiques qu'il a reçues d'un prince séculier, ou des évêques et des abbés malgré eux. Ce qui regardoit principalement l'Allemagne. Défense à tous, principalement aux Normands, d'usurper les terres et les autres biens du mont Cassin. Défense à tout clerc de prendre l'investiture d'un évêché ou d'une autre église de la main d'un prince ou d'un autre laïque. On déclare nulles les ordinations faites par simonie, ou sans le consentement du clergé et du peuple, en un mot contre les canons. On déclare fausses les pénitences qui ne sont pas conformes à l'autorité des pères; comme de ceux qui ne renoncent pas à une profession qu'ils ne peuvent exercer sans péché, qui ne restituent pas le bien d'autrui, ou gardent la haine dans le cœur. Défense aux laïques de posséder des dîmes, ni aux abbés d'en retenir sans l'autorité du pape, ou le consentement de l'évêque diocésain, parce que, selon les canons, elles appartiennent aux évêques. Tous les fidèles doivent faire leur offrande à la messe, s'ils veulent participer aux fruits du sacrifice. Défense aux évêques de tolérer par faveur ou par intérêt l'incontinence des prêtres ou des clercs. Tous les évêques feront enseigner les lettres dans leurs églises (2). Ce sont les principaux règlements de ce concile. Guibert, archevêque de Ravenne fut déposé, comme il paroît par la lettre que le pape en écrivit à son peuple : où il l'accuse d'avoir pillé comme un tyran cette église, autrefois si riche, et de l'avoir scandalisée par son mau-

(1) Sup. liv. XLVIII, n. 44; (2) IV, Ep. 17; V, Ep. 23. V, Epist. 5; IV, Epist. 13.

(1) Berthold. an. 1078. (2) C. 1, 2, 3, 5, 8, 8, Mahill. Præf. 2, to. 6, n. 28. 12, 13.

vais exemple, et leur défend de lui rendre à l'avenir aucune obéissance (1).

L'excommunication prononcée dans le concile de Rome, contre ceux qui pilloient le mont Cassin, vint à cette occasion. Un évêque avoit mis en dépôt dans ce monastère une grande somme d'argent. Jourdain, prince de Capoue, l'ayant appris, envoya des soldats, avec ordre de tirer cet argent du trésor de l'église : ce qu'ils exécutèrent, nonobstant la remontrance des moines, que c'étoit un dépôt. Le pape Grégoire, l'ayant appris, mit en interdit l'église, et blâma la foiblesse de l'abbé Didier et des moines, qui avoient souffert ce sacrilège, disant qu'il étoit plus tolérable d'abandonner au pillage les villages et les châteaux du monastère, que d'exposer au mépris le lieu saint respecté par tout le monde (2). Ensuite il fit dans le concile le décret que j'ai rapporté; et quelques mois après il écrivit une lettre à Jourdain, où il lui reproche cette violence et quelques autres, l'exhortant à les réparer.

#### LVIII. Michel Parapinace déposé. Nicéphore Botaniat, empereur.

L'empereur de Constantinople, qui fut excommunié en ce concile, étoit Nicéphore Botaniat, regardé en Italie comme usurpateur. Le jeune empereur Michel Parapinace régna six ans et demi, pendant lesquels les Turcs Seljouquides, profitant de sa foiblesse, firent de grands progrès en Natolie (3). Car, tandis que ce prince s'amusoit à des jeux d'enfant, ceux qui gouvernoient sous son nom rompirent le traité fait par Romain Diogène avec les Turcs, qui, en étant irrités, et du traitement indigne que les Grecs avoient fait à cet empereur, entrèrent sur leurs terres, battirent plusieurs fois leurs armées, et firent de grandes conquêtes. Cependant l'empereur faisoit des vers, et composoit des harangues suivant les instructions de Psellus, le plus grand philosophe du temps; car ce mot ne signifioit alors qu'un homme de lettres. Ce mauvais gouvernement causa deux révoltes en même temps : celle de Nicéphore Brienne en Occident, et celle de Nicéphore Botaniat en Orient. Ils furent tous deux proclamés empereurs dans leur parti, mais Botaniat l'emporta.

Il étoit Curopalate, et fut déclaré empereur le premier d'octobre mil soixante-dix-sept, indiction première; et, étant appuyé par les Turcs, il marcha vers Constantinople, où il fut proclamé le jour de l'Annonciation, vingt-cinquième mars mil soixante-dix-huit, par Emilien, patriarche d'Antioche, et le métropolitain d'Icône, du consentement du clergé et du sénat (4). Ils déposèrent l'empereur Michel, qui

(1) VI, Ep. 16. (3) Sup. liv. LIX, n. 4. (2) Chr. Cass. 11, c. 46; Curopal. p. 845. VI, Ep. 7. (4) P. 857, 861, 802.

s'en étoit fui au palais de Blanquernes avec Marie, son épouse, et leur fils Constantin Porphyrogénète; ils l'envoyèrent sur un méchant cheval au couvent de Stude, pour y mener la vie monastique. C'étoit le samedi du Lazare, selon les Grecs, c'est-à-dire la veille du dimanche des Rameaux, dernier jour de mars. Enfin Nicéphore Botaniat entra à Constantinople le mardi de la semaine sainte, et fut couronné par le patriarche Côme.

Jean Xiphilin étoit mort le second jour d'août mil soixante-dix-sept, après avoir tenu le siège de Constantinople onze ans et sept mois. La conformité du nom lui a fait attribuer l'abrégé de l'histoire romaine de Dion Cassius; mais l'auteur dit lui-même qu'il étoit neveu du patriarche. Ce qui nous reste de plus considérable de ce prélat, sont trois constitutions sur des matières ecclésiastiques. La première du vingt-sixième d'avril, l'an du monde six mil cinq cent soixante-quatorze, de J.-C. mil soixante-six, qui étoit la première année du patriarcat de Xiphilin. Il fit cette constitution dans un concile, où assistèrent vingt-huit, tant métropolitains qu'archevêques, et elle contient un règlement sur les fiançailles, savoir, qu'encore que le mariage ne s'en soit point ensuivi, les fiançailles légitimement contractées ont le même effet que le mariage, pour produire une affinité qui empêche de contracter mariage avec les parents de l'autre partie, ou pour rendre un clerc bigame, et par conséquent irrégulier. Cette constitution synodale fut ensuite confirmée en mil quatre-vingt par une bulle d'or de l'empereur Nicéphore Botaniat. La seconde constitution de Xiphilin, qui n'est qu'une confirmation de la première, fut faite l'année suivante, mil soixante-seize, dans un concile de quatorze, tant métropolitains qu'archevêques (1).

La troisième est une ordonnance du patriarche seul, en date du mardi seizième de février, indiction huitième, qui est l'an mil soixante-dix-huit; il y parle ainsi : Voyant plusieurs d'entre les ecclésiastiques et les moines soutenir les causes d'autrui, et postuler tant au tribunal séculier que dans l'ecclésiastique, et jugeant que cette conduite est illégitime et éloignée de l'usage de l'Eglise, nous ordonnons qu'à l'avenir aucun moine ou ecclésiastique ne plaide pour un autre dans aucun tribunal; car c'est manifestement une action mercenaire; et nous ne la laisserons point impunie. Si ce n'est que dans une cause ecclésiastique, on prenne par notre ordre la défense de l'une des parties. Et sera lue la présente ordonnance à tous les juges séculiers, afin qu'ils n'admettent point ces personnes à postuler devant eux.

A la place de Jean Xiphilin, l'empereur Mi-

(1) Liv. LVI, n. 54. Anna Jus Greco-Rom. p. 211, 212, 214. Comn. liv. LI, p. 75. Zonar. 212, 214. liv. XVIII, n. 18; p. 71, A.



chel Parapinace mit sur le siège de Constantinople Côme, venu de Jérusalem, qu'il honora singulièrement pour sa vertu, quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres humaines; et il tint le siège de Constantinople cinq ans et neuf mois. Emilien, patriarche d'Antioche, mourut aussi peu de temps après, et Nicéphore, surnommé le Maure, lui succéda. Théophylacte, archevêque d'Acride en Bulgarie, vivoit du même temps, c'est-à-dire depuis le règne de Romain Diogène jusqu'à celui de Nicéphore Botaniat. Il étoit de Constantinople, et regardoit comme un exil d'être obligé à passer sa vie chez des barbares (1). C'est ce qui paroît par ses lettres, où l'on voit aussi combien l'église de Bulgarie eut à souffrir dans l'irruption des Serviens ou Croates, et combien les évêques étoient maltraités, tant par les magistrats et les receveurs des impositions, que par les autres mauvais chrétiens. Théophylacte est principalement célèbre par ses commentaires sur les saintes Ecritures, qui ne sont guère que des extraits de saint Jean Chrysostôme. Il a commenté les Evangiles, les actes des apôtres, les épîtres de saint Paul, et quatre des petits prophètes. Nous avons aussi de lui une instruction pour un prince, adressée au jeune Constantin, fils de l'empereur Michel Parapinace, dont il étoit précepteur.

L'empereur Nicéphore, étant devenu veuf, épousa l'impératrice Marie, femme de Michel, son prédécesseur, quoiqu'il fût encore vivant (2). Aussi le prêtre qui leur avoit donné la bénédiction nuptiale fut déposé. Quant à l'empereur Michel, depuis qu'il eut embrassé la vie monastique, il fut ordonné métropolitain d'Ephèse, par une concile; mais il n'y alla qu'une seule fois, et revint à Constantinople dans le monastère de Manuel, où il finit ses jours.

LIX. Hugues, duc de Bourgogne, moine.

Vers la fin de la même année mil soixante-dix-huit, Hugues, duc de Bourgogne, se rendit moine à Clugny. Il étoit petit-fils de Robert, fils du roi Robert, et premier duc de Bourgogne de la maison de France. Hugues, lui ayant succédé en mil soixante-quinze, gouverna le duché environ trois ans; puis, touché du désir de son salut, il quitta le monde, et se retira à Clugny, sous la conduite de l'abbé Hugues, son parent (3). Il fut principalement excité à se retirer par l'exemple de Simon, comte de Crespi en Valois, un des plus puissants seigneurs de France, qui, deux ans auparavant, persuada à son épouse, la nuit de ses noces, de se consacrer à Dieu, et, ayant renoncé à tout, s'alla rendre moine à Saint-Claude en Bourgogne, et y mourut saintement le dernier jour de sep-

(1) Curopal. p. 860. Ep. apud Baron. an. 1071. Ibid. an. 1073. (2) Curopal. 864. (3) Mabill. l. Séc. 6, par. 2, p. 373.

tembre mil quatre-vingt-deux, après avoir fondé dix ou douze monastères. Le pape, ayant appris la retraite du duc de Bourgogne, en écrivit en ces termes à l'abbé de Clugny (1): Pourquoi, mon cher frère, ne considérez-vous pas en quel péril est l'Eglise? où sont ceux qui résistent aux impies, et qui ne craignent point de mourir pour la vérité? Les hommes qui semblent aimer Dieu abandonnent la guerre de Jésus-Christ, et, sans se mettre en peine du salut de leurs frères, ils cherchent le repos, et n'aiment qu'eux-mêmes. Les pasteurs s'enfuient, et même les chiens qui devoient défendre le troupeau; ainsi les loups et les voleurs ne trouvent plus de résistance. Vous avez enlevé ou du moins reçu ce duc dans le repos de Clugny, et vous avez laissé cent mille chrétiens sans protecteur. Que si vous avez été peu touché de nos exhortations, pourquoi ne l'avez-vous pas été des larmes des veuves et des orphelins, du murmure des moines et des prêtres, de la ruine des églises? On trouve assez de moines et de particuliers craignant Dieu, mais à peine trouve-t-on un bon prince. Cette lettre est du second jour de janvier mil soixante-dix-neuf.

Elle montre en quelle estime étoit le duc de Bourgogne, tant auprès du pape que du public; et on voit par plusieurs chartes le soin qu'il eut de restituer aux églises ce que son père et ses ancêtres leur avoient ôté. Pendant les trois ans qu'il gouverna son état, il fut par sa justice l'amour de gens de bien et la terreur des méchants; mais, depuis qu'il eut embrassé la vie monastique, il fut par son humilité l'admiration de tout le monde, s'abaissant au-dessous des personnes les plus viles, et jusqu'à graisser les souliers des frères. Il persévéra constamment pendant quinze ans, et mourut l'an mil quatre-vingt-treize. Vers le même temps, et suivant le même exemple de Simon de Crespi, Guy, comte de Mâcon, se donna aussi à Clugny avec ses enfants, en sorte que ce comté fut réuni au duché de Bourgogne, qui passa à Eudes, surnommé Borel, frère de Hugues.

LX. Sixième concile de Rome. Rétractation de Béranger.

Au mois de février de la même année mil soixante-dix-neuf, le pape tint à Rome, dans l'église du Sauveur, un concile où assistèrent cent cinquante évêques, entr'autres: Henri, patriarche d'Aquilée, Pierre Ignée, évêque d'Albane, saint Anselme de Lucques, Landulfe de Pise, Reignier de Florence, Hugues de Die et Altman de Passau. On y traita la matière de l'eucharistie en présence de Béranger (2). La plupart soutenoient que, par les paroles de la consécration et la vertu du Saint-Esprit,

(1) v, Ep. 17. (2) To. 10, p. 418. Mabill. Præfat. Séc. 6, n. 28, 29, etc. Anonym. to. IX, Conc. p. 1051.

le pain et le vin est changé substantiellement au corps de Notre Seigneur, qui est né de la vierge, et qui a été attaché à la croix, et au sang qui a coulé de son côté; et ils le prouvoient par les autorités des pères, tant grecs que latins; quelques-uns toutefois disoient que ce n'étoit qu'une figure, et que le corps substantiel est assis à la droite du père. Mais, avant la troisième journée du concile, ils furent si clairement convaincus, qu'ils cessèrent de combattre la vérité; et que Béranger lui-même, qui enseignoit cette erreur depuis si longtemps, confessa en plein concile qu'il s'étoit trompé, demanda pardon et l'obtint, en faisant la profession de foi suivante:

Moi, Béranger, je crois de cœur et confesse de bouche que le pain et le vin qu'on met sur l'autel sont changés substantiellement par le mystère de l'oraison sacrée et les paroles de notre rédempteur, en la chair vraie, propre et vivifiante, et au sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'après la consécration c'est son véritable corps qui est né de la vierge, qui a été offert sur la croix pour le salut du monde, et qui est assis à la droite du père; et le vrai sang de Jésus-Christ qui a coulé de son côté, non-seulement en signe et par la vertu du sacrement, mais en propriété de nature et vérité de substance; comme il est contenu dans cet écrit que j'ai lu et que vous avez entendu. Je crois ainsi, et je n'enseignerai plus rien de contraire à cette foi. Ainsi, Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. Alors, le pape défendit à Béranger, de la part de Dieu, de jamais plus disputer touchant le corps et le sang de Notre Seigneur, ni d'instruire personne sur ce mystère, sinon pour ramener ceux qu'il avoit induits en erreur.

Entre ceux qui disputèrent contre Béranger en ce concile, on nomme deux savants moines, Brunon, depuis évêque de Seigny, et Albéric du mont Cassin (1). Après le concile, le pape renvoya Béranger avec des lettres de sauf-conduit, par lesquelles il menaçoit d'anathème tous ceux qui lui feroient injure en sa personne ou en ses biens, ou qui l'appelleroient hérétique; et il envoya avec lui un clerc de sa maison, nommé Foulques. Il écrivit aussi à Raoul, archevêque de Tours, et à Eusèbe, évêque d'Angers, afin d'ordonner de sa part à Foulques, comte d'Anjou, de ne plus persécuter Béranger. Mais à peine fut-il arrivé en France, qu'il publia un écrit contre la dernière profession de foi qu'il venoit de faire à Rome, et cet écrit se trouve encore. Eusèbe, évêque d'Angers, avoit renoncé à l'erreur de Béranger dès l'an mil soixante-deux par une profession de foi, contenant nettement la doctrine de l'Eglise; et il ne paroît point avoir été depuis soupçonné de cette erreur.

En ce même concile, que l'on compte pour

le sixième de Rome sous le pontificat de Grégoire VII, les ambassadeurs du roi Rodolphe se plaignirent que le roi Henri détruisoit la religion en Allemagne, sans épargner les lieux ni les personnes consacrées à Dieu; qu'il traitoit comme de vils esclaves, non-seulement les prêtres, mais les évêques, les mettoit aux fers et en faisoit mourir quelques-uns (1). La plupart du concile étoient d'avis que le pape employât contre lui la rigueur des censures; mais il différa par indulgence, et les ambassadeurs du roi Henri firent le serment qui suit: Vous recevrez dans l'Ascension des ambassadeurs du roi, mon maître, qui mèneront et ramèneront en sûreté les légats du saint-siège; et le roi leur obéira en tout selon la justice. Les ambassadeurs du roi Rodolphe jurèrent ainsi de leur côté: Si l'on établit par votre ordre une conférence en Allemagne, le roi Rodolphe, notre maître, y viendra en personne ou y enverra ses évêques et ses serviteurs; il sera prêt à subir le jugement du saint-siège touchant le différent du royaume, s'emploiera à faire que vos légats puissent procurer la paix. Henri, archevêque d'Aquilée, fit aussi serment de fidélité et d'obéissance au pape; et on renouvela les excommunications contre quelques évêques de Lombardie. Ainsi, le pape continuoit à demeurer neutre entre les deux rois.

LXI. Primatie de Lyon.

Gébouin, archevêque de Lyon, alla à Rome quelque temps après son ordination, demander le pallium et la confirmation de la primatie, qu'il prétendoit appartenir à son siège sur les quatre provinces de Lyon, de Rouen, de Tours et de Sens (2). Le pape, supposant que l'église de Lyon avoit eu ce droit de toute antiquité, accorda à Gébouin ce qu'il demandoit, et ordonna aux archevêques de Rouen, de Tours et de Sens de le reconnoître pour primat. Toutefois, le lecteur attentif peut se souvenir, que jusqu'ici nous n'avons vu aucune preuve de cette primatie, ni d'autres primats dans les Gaules, que ceux à qui les papes ont quelquefois délégué leurs pouvoirs, comme les archevêques d'Arles et de Vienne (3).

Mais on voit, dans la lettre de Grégoire VII (4), aux trois archevêques, le fondement de sa prévention en faveur de l'église de Lyon, car il parle ainsi: Les provinces ont été divisées pour la plupart long-temps avant l'avènement de Jésus-Christ; et depuis cette division a été renouvelée par les apôtres et par saint Clément, notre prédécesseur. En sorte que, dans les capitales des provinces où étoient les primats de la loi du siècle, et où avoient recours ceux qui ne pouvoient aller à

(1) Mabill. Præf. 2, Séc. 6, n. 20, to. X, Conc. pag. 379. (2) vi, Epist. 35. Sup. l. XXVI, n. 45. (3) vi, Epist. 35. (4) vi, Epist. 35.

(1) Tom. X, Conc. p. 410. Ex, tom. 2, Spicil. p. 508.



la cour des princes, en ces villes les lois divines et ecclésiastiques ont ordonné d'établir des patriarches ou des primats qui ont le même pouvoir sous divers noms. Les autres villes métropolitaines qui avoient de moindres juges, quoique plus grands que les comtes, ont des évêques métropolitains soumis aux primats, et supérieurs aux simples évêques. Or, tout cet endroit de la lettre de Grégoire VII est tiré mot pour mot d'une fausse décrétale attribuée à saint Anaclet, et est conforme à une autre fausse lettre de saint Clément; mais, avant ces pièces tirées de la collection d'Isidore, sous le nom de primats, on n'entendoit que les métropolitains ou ceux qui en tenoient le rang en quelques provinces. Sur ce fondement, dont Grégoire VII (1) ordonne aux trois archevêques, de Rouen, de Tours et de Sens, de rendre à l'église de Lyon l'honneur et la révérence que les papes, ses prédécesseurs, ont prescrite à leurs églises: ce qui montre qu'il supposoit dans le fait, que ce privilège avoit déjà été accordé par d'autres papes à l'église de Lyon. Ces deux lettres touchant cette primatie sont du vingtième d'avril mil soixante-dix-neuf.

LXII. Saint Stanislas, martyr.

En Pologne, le roi Casimir le moine étant mort dès l'an mil cinquante-huit, Boleslas II, surnommé le cruel, lui avoit succédé et régnoit depuis vingt ans (2). Stanislas, évêque de Cracovie, s'attira l'indignation de ce prince en le reprenant hardiment de ses vices, particulièrement de sa cruauté et de son impudicité. Après l'avoir averti plusieurs fois en public et en particulier, enfin il l'excommunia; et le roi, devenu plus furieux le tua de sa main, comme il venoit d'achever la messe dans une chapelle de Saint-Michel, près de Cracovie, le huitième jour de mai mil soixante-dix-neuf. Il fit ensuite mettre le corps en pièces, mais elles furent rassemblées, et il se fit plusieurs miracles au tombeau du saint martyr. Les auteurs polonois, qui ont écrit sa vie fort au long quatre cents ans après, disent que le pape Grégoire VII, ayant appris ce meurtre, excommunia le roi Boleslas et tous ses complices; qu'il mit en interdit toute la province de Gnesne, qu'il priva Boleslas de la dignité royale, et dispensa ses sujets du serment de fidélité. Mais je n'en trouve rien dans les lettres de Grégoire VII, et je ne sache aucun auteur contemporain qui parle de cette histoire. Saint Stanislas fut canonisé par le pape Innocent IV, en douze cent cinquante-deux, et l'église romaine l'honore le septième jour de mai (3).

(1) Anaclet. Ep. 2, n. 4, to. 1, Conc. p. 254. Clem. Epist. 1, ibid p. 3. V. Marca dissert. n. 2, 3, 50, etc. to. x, Conc. 1, 520, etc.

(2) Boll. 7 mai, to. 13, p. 198.  
(3) Ap. Boll. 260. Mart. R. 7 mai.

LXIII. Légation en Angleterre.

Le pape Grégoire VII avoit une haute estime de Guillaume, roi d'Angleterre, comme il lui témoigna dès la première année de son pontificat, par une lettre où, après avoir marqué les devoirs d'un prince chrétien, il ajoute: Nous appuyons sur ces vérités, parce que nous croyons que de tous les rois vous êtes celui qui les aimez le plus; et dans une autre lettre il loue particulièrement son amour pour la justice. Il lui avoit envoyé pour légat Hubert sous-diacre de l'église romaine, avec un moine, nommé Teuzon, touchant l'affaire de Dol en Bretagne; et il l'avoit chargé de demander au roi qu'il prêtât serment de fidélité au pape et à ses successeurs, et qu'il fût plus soigneux d'envoyer à Rome l'argent que les rois, ses prédécesseurs, avoient accoutumé d'y envoyer. Le roi répondit au pape qu'il avoit accordé l'un et refusé l'autre. Quant au serment de fidélité, dit-il, je ne l'ai voulu ni le veux faire, parce que je ne l'ai point promis, et je ne trouve point que mes prédécesseurs l'aient fait aux vôtres (1). Quant à l'argent, la collecte s'en est faite négligemment pendant environ trois ans que j'ai été en France; maintenant que je suis de retour dans mon royaume, je vous envoie par votre légat ce qui a été recueilli, et vous enverrai le reste par les députés de l'archevêque Lanfranc.

Le pape fut irrité de ce refus, comme il paroît par sa lettre au légat Hubert, en date du vingt-troisième de septembre mil soixante-dix-neuf, où il marque qu'il estime peu l'argent sans l'honneur (2). Il se plaint ensuite de ce que le roi d'Angleterre empêchoit ses évêques d'aller à Rome. C'est, ajoute-t-il, ce que n'a jamais osé faire aucun roi, même païen; et s'il ne se modère il doit savoir qu'il attirera l'indignation de saint Pierre. Et ensuite: Ordonnez aux Anglois et aux Normands d'envoyer de chaque archevêché au moins deux évêques au concile que nous célébrerons, Dieu aidant, le carême prochain.

Six mois auparavant, le pape avoit écrit à Lanfranc une lettre pleine de reproches, de ce que la crainte du roi l'avoit empêché de le venir voir depuis qu'il étoit monté sur le saint-siège. Il l'exhorte à conseiller à ce prince d'en mieux user avec l'église romaine, et le presse de venir lui-même. Par une autre lettre plus dure, il lui ordonne absolument de venir dans quatre mois, sous peine de suspense. Lanfranc répondit, avec modestie et fermeté, que l'éloignement des lieux ne diminueroit jamais l'affection qu'il portoit au pape, ni l'obéissance qu'il lui devoit selon les canons (3). Puis il ajoute: Je me suis joint à votre légat pour persuader au roi ce que vous désirez, mais je n'y ai pas réussi, comme vous verrez par sa lettre.

(1) v, Ep. 70; iv, Ep. 17.  
(2) vi, Ep. 30, ix, Ep. 39. Lanf. Ep. 7.  
(3) vii, Ep. 1.

LXIV. Soins des églises éloignées.

On voit le soin que Grégoire VII prenoit des églises du Nord par deux lettres, l'une de l'année précédente, l'autre de la suivante (1). La première est adressée à Olaf, roi de Norwège, à qui il dit: Nous sommes d'autant plus obligés à prendre soin de vous, qu'étant à l'extrémité de la terre vous avez moins de commodité d'être instruits et fortifiés dans la religion chrétienne. C'est pourquoi nous désirerions, si nous le pouvions, vous envoyer quelques-uns de nos frères; mais, comme il nous est très-difficile tant à cause de l'éloignement que de la différence des langues, nous vous prions, comme nous avons mandé au roi de Danemarck, d'envoyer à la cour apostolique de jeunes gens de la noblesse de votre pays; afin qu'étant instruits de la loi de Dieu sous les ailes des saints apôtres, ils puissent vous reporter les ordres du saint-siège, et cultiver utilement chez vous la religion. La lettre est du quinzième de décembre mil soixante-dix-huit (2). L'autre lettre, datée du quatrième d'octobre mil quatre-vingt, est adressée au roi de Suède, que le pape exhorte à envoyer à Rome quelqu'évêque, ou quelqu'autre personne capable d'entre son clergé, afin, dit-il, qu'il puisse nous informer des qualités de votre pays et des mœurs de la nation, et s'instruire pleinement de tout pour vous porter nos ordres.

D'un autre côté, Grégoire étendoit ses soins sur l'église d'Arménie. Un prêtre, nommé Jean, se plaignit à lui, de la part de l'archevêque ar-

ménien de Synnade en Phrygie, qu'un nommé Machar, chassé du pays pour hérésie, étant venu à Rome et ayant été convaincu de la même erreur, avoit soutenu que c'étoit la doctrine des arméniens. Le prêtre Jean donna au pape une profession de foi orthodoxe; et le pape écrivit à l'archevêque de Bénévent, dans le diocèse duquel Machar s'étoit retiré, de le chercher pour le convertir ou le punir, c'est-à-dire le marquer d'un fer chaud comme hérétique, et le bannir du diocèse. Mais, pour s'assurer davantage de la foi des Arméniens, le pape écrivit à l'archevêque de Synnade en ces termes (1): Nous avons appris qu'au saint sacrifice vous ne mêlez point d'eau dans le vin; que vous faites le saint-chrême, non avec du baume, mais avec du beurre; et que vous honorez et approuvez l'hérétique Dioscore d'Alexandrie. Quoique le prêtre Jean, votre député, nous ait dit qu'il n'étoit pas ainsi, nous voulons toutefois que vous nous écriviez ce que vous en croyez, et des autres articles dont vous pouvez être en doute. Nous voulons aussi savoir si vous recevez avec toute l'Eglise les quatre conciles généraux, que saint Grégoire honoroit comme les quatre Evangiles, et le cinquième concile. Nous vous exhortons à ne plus ajouter au trisagion ces paroles: Qui avez été crucifié pour nous, afin de ne point scandaliser les autres églises (2). Au reste, continuez de célébrer le saint sacrifice avec du pain sans levain, et méprisez les vains reproches que les Grecs vous font sur ce sujet comme à nous. Cette lettre est du sixième de juin mil quatre-vingt.

(1) vi, Ep. 13.

(2) viii, Epist. II.

(1) vii, Epist. ult. viii, Epist. I. (2) Sup. liv. [xxix, n. 31.



## LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

## I. Septième concile de Rome. Rodolphe confirmé roi.

Au commencement de l'année mil quatre-vingt, le roi Henri, croyant surprendre les Saxons, les attaqua en un lieu nommé Flateheim, mais ils se défendirent si bien, ayant à leur tête le roi Rodolphe et le duc Otton, que le roi Henri fut défait et réduit à prendre la fuite. Cette troisième bataille fut donnée le lundi vingt-septième de janvier; et le roi Rodolphe envoya aussitôt à Rome un ambassadeur en porter la nouvelle au pape Grégoire, dans le concile qui s'y tint au commencement du carême. Le pape y réitéra la défense de recevoir ou donner des investitures, il renouvela les excommunications contre Tédal de Milan, Guibert de Ravenne et quelques autres évêques, et contre les Normands, qui pillotent en Italie les terres de l'Eglise (1). Il condamna les fausses pénitences, comme il avait déjà fait au cinquième concile; et il défendit de chercher des personnes sans science et sans vertu pour recevoir d'eux la pénitence. C'est qu'outre les pasteurs légitimes il y avait plusieurs abbés et plusieurs moines qui s'ingéraient de la donner. On s'en plaignait dès le temps de Léon IX, auprès duquel saint Germain, abbé de Saint-Riquier, fut obligé de se justifier de ce que, n'étant point évêque, il prêchait et confessoit sans permission du pape (2). On recommande encore en ce concile de Rome les élections légitimes des évêques, c'est-à-dire que, le siège étant vacant, l'évêque visiteur, député par le pape ou par le métropolitain, procurera que l'élection se fasse librement par le clergé et le peuple.

Mais le décret le plus fameux de ce septième concile de Rome est l'excommunication du roi Henri. Le pape y adresse la parole à saint Pierre et à saint Paul, comme dans la première; et, après avoir marqué l'absolution qu'il avait donnée à ce prince, il ajoute : Les évêques et les seigneurs ultramontains, apprenant qu'il ne tenait point ce qu'il m'avait promis, et comme désespérant à son égard, élurent sans mon conseil, vous en êtes témoins, le duc Ro-

dolphe pour leur roi, qui m'envoya un courrier en diligence, déclarer qu'il avait pris malgré lui le gouvernement du royaume, mais qu'il était prêt à m'obéir en tout; et en effet il m'a toujours depuis tenu le même langage, promettant même de m'en donner pour otages son fils et celui du duc Berthold.

Cependant Henri commença à me prier de l'aider contre Rodolphe; et je lui répondis que je le ferois volontiers, après avoir entendu les deux partis. Henri, croyant pouvoir vaincre par ses propres forces, méprisa ma réponse. Toutefois, quand il vit qu'il ne pouvait faire ce qu'il espérait, il envoya à Rome l'évêque de Verdun et celui d'Osnabruc, qui me prièrent de sa part de lui faire justice, ce que les députés de Rodolphe approuvèrent aussi. Enfin j'ordonnai dans le concile qu'on tiendrait une conférence au delà des monts. Il parle du concile de l'année précédente (1), et ajoute que Henri, empêchant la conférence, a encouru l'excommunication prononcée en ce concile. Il conclut en excommuniant de nouveau Henri et ses fauteurs, et lui ôtant le royaume d'Allemagne et d'Italie, en sorte qu'il n'ait aucune force dans les combats, et ne gagne de sa vie aucune victoire.

Quant à Rodolphe, le pape lui donne le royaume teutonique, et accorde à tous ceux qui lui sont fidèles l'absolution de tous leurs péchés, avec la bénédiction des apôtres en cette vie et en l'autre. Puis il ajoute, adressant toujours la parole à ces saints : Faites donc maintenant connaître à tout le monde que, si vous pouvez lier ou délier dans le ciel, vous pouvez aussi sur la terre ôter ou donner les empires, les royaumes et les principautés, les duchés, les marquisats, les comtés et les biens de tous les hommes, selon leurs mérites. Car vous avez souvent ôté aux indignes et donné aux bons des patriarcats, les primaties, les archevêchés et les évêchés. Que si vous jugez les choses spirituelles, que doit-on croire de votre pouvoir sur les temporelles? Et, si vous devez juger les anges qui dominent sur tous les princes superbes, que ne pouvez-vous passer leurs esclaves? Que les rois et les princes du siècle apprennent donc maintenant quelle est votre grandeur

(1) Sup. I. LXII, n. 56

(1) Bruno bell. Saxon. p. 146. Bertold. Chr. 1080, to. 10, p. 381. Sup. I. LXII, n. 53.  
(2) Vita S. Gerv. n. 22. Act. Ben. Sæc. 6, p. 2. p. 310.

et votre puissance; qu'ils craignent de mépriser les ordres de votre église; et que votre justice s'exerce si promptement sur Henri, que tous sachent qu'il ne tombera pas par hasard, mais par votre puissance. Dieu veuille les confondre pour les amener à une pénitence salutaire. Cet acte est daté du septième de mars mil quatre-vingt.

A ce concile de Rome, se trouvèrent l'archevêque de Tours et l'évêque de Dol, et leur différent y donna bien de la peine au pape sans pouvoir être terminé. L'archevêque de Tours produisoit des lettres des papes qui prouvoient clairement que la Bretagne devoit reconnaître l'église de Tours pour sa métropole; l'évêque de Dol ne produisoit point de titres, et ne disoit même rien de solide. Toutefois, parce qu'il disoit avoir laissé un titre dans son pays, le pape jugea à propos de lui donner un délai, et d'envoyer des légats sur les lieux pour entendre les parties et juger définitivement cette affaire (1). C'est ce qui paroît par la lettre du pape, adressée à tous les évêques de Bretagne et à l'église de Tours, et datée du huitième de mars mil quatre-vingt.

## II. Manassès, archevêque de Reims, condamné.

En ce même concile de Rome, le pape confirma la sentence portée au concile de Lyon contre Manassès, archevêque de Reims. Hugues, évêque de Die, avait été chargé par le pape, dès l'année précédente, de terminer un différent entre l'archevêque de Lyon et l'abbé de Clugny, et quelques autres affaires de France. Pour cet effet, Hugues indiqua un concile à Lyon, et y appela l'archevêque de Reims, pour se justifier des crimes dont il était accusé (2). Hugues, s'étant arrêté à Vienne, y reçut des députés de l'archevêque, qui le prioient instamment de se contenter qu'il se purgeât par serment avec six de ses suffragants à son choix, et pour l'obtenir ils offroient au légat trois cents livres d'or et de grands présents à ses domestiques. Ils offroient encore de plus grandes sommes si on permettoit à l'archevêque de se purger seul, et promettoient d'assurer le légat par serment, que jamais personne ne sauroit rien de ses conventions. Mais Hugues refusa généreusement toutes ses offres.

Aussi l'archevêque Manassès se garda bien d'aller au concile de Lyon, et se contenta d'envoyer au légat une apologie, où il dit : Il est notoire presque dans toutes les Gaules, en Italie même et à Rome (3), avec quelle violence et quelle injustice vous m'avez traité dans cette même province il y a deux ans. Il parle du concile d'Autun, tenu en mil soixante-dix-sept. J'en appelai au pape, et j'allai à Rome; et parce que vous étiez absent j'y demeurai par

ordre du pape, et je vous attendis près de onze semaines (1). Enfin, je me défendis si bien en présence du pape et du concile contre ceux que vous aviez envoyés, que ce qui avait été fait contre moi fut jugé nul et irrégulier. Alors je déclarai publiquement au pape que je ne voulois plus m'exposer à votre jugement; et, comme le pape me demanda de qui j'aimerois le mieux subir le jugement dans les Gaules, je choisis l'abbé de Clugny; ce qui me fut accordé. Puis le pape me fit jurer que si j'étais appelé de sa part à un concile dans les Gaules, je m'y trouverais, si je n'avais un empêchement canonique. C'est pourquoi, quand vous indiquâtes dernièrement un concile à Troyes, où l'abbé de Clugny devoit se trouver, je ne fis aucune difficulté d'y aller avec mes abbés, mes clercs et les vassaux de mon église; et, quoique vous ayez contremandé ce concile, j'ai fait de ma part ce qui dépendoit de moi, et me suis acquitté de mon serment. Mais je ne suis point allé à ce concile de Lyon, parce que j'ai plusieurs excuses canoniques.

Il explique ensuite ces prétendues excuses, qui ne sont en effet que des chicanes (2), savoir, que le concile de Lyon se tiendra dans la même province, où il a déjà été maltraité; que ce lieu est éloigné de Reims, et qu'il n'est pas facile d'y amener des témoins; que l'on ne peut y aller en sûreté à cause des guerres qui troublent le pays; que l'abbé de Clugny qui devoit être son juge n'y étoit point, c'est-à-dire qu'on ne lui avait pas signifié qu'il y seroit; qu'on lui ordonnoit d'amener dans vingt jours six évêques sans reproche pour le justifier, en cas qu'il n'y eût point d'accusateurs contre lui, ce qui lui étoit impossible. Quant à ses trois accusateurs, il dit (3) qu'il s'étoit accordé avec Manassès et tous ceux de son parti, excepté deux, dont l'un, ajoute-t-il, savoir, Brunon, n'est point notre clerc, mais chanoine de Saint-Cunibert, de Cologne dans le royaume d'Allemagne; et nous ne cherchons guère sa société, parce que nous ne connoissons point du tout sa vie et sa liberté, c'est-à-dire s'il est serf ou libre de naissance, et que, quand il a été chez nous, il en a mal usé après avoir reçu plusieurs bienfaits. L'autre, qui est Ponce, a été convaincu de faux au concile de Rome, en notre présence. C'est pourquoi nous ne devons répondre ni à l'un ni à l'autre dans un jugement ecclésiastique. Enfin, pour montrer qu'il ne veut pas fuir le jugement, il offre au légat, de la part du roi et de la sienne, la liberté de tenir un concile en France, à Reims, à Soissons, à Compiègne ou à Senlis.

L'archevêque Manassès écrivit aussi au pape pour s'excuser d'aller à ce concile de Lyon, sous prétexte de la division qui étoit en France, et toutefois il offroit d'aller à Rome. Sur quoi le pape lui répondit qu'il devoit plutôt être

(1) VII, Ep. 15.  
(2) Chr. Vird. p. 204, t. p. 1119.  
x, Conc. p. 390.

(1) Sup. I. LXII, n. 41.  
(2) P. 125.  
(3) P. 128, 127.



jugé dans le pays, où ses accusateurs et ses défenseurs se trouveroient plus aisément. La lettre est du troisième janvier mil quatre-vingt. Manassès, ne s'étant donc point présenté au concile de Lyon, y fut déposé, et le pape confirma ce jugement au septième concile de Rome, comme il le lui déclara par sa lettre du dix-septième d'avril (1), ajoutant toutefois par grâce : Nous vous permettons, jusqu'à la Saint-Michel, de vous purger avec les évêques de Soissons, de Laon, de Cambrai, de Châlons, et deux autres en qui nous ayons pareille confiance, à condition que vous rendrez tous les biens à Manassès, à Brunon et à tous les autres qui ont parlé contre vous pour la justice, et que, dans l'Ascension, vous quitterez l'église de Reims et vous vous retirerez à Clugny ou à la Chaise-Dieu, avec un clerc et deux laïques, pour y vivre régulièrement à vos dépens. Et, pour vous épargner la peine de venir jusqu'ici, vous pourrez vous purger devant l'évêque de Die et l'abbé de Clugny.

Comme Manassès n'exécuta rien de ce qui lui étoit prescrit, le pape le déclara excommunié et déposé sans espérance de restitution. Il en écrivit au clergé et au peuple de Reims, et aux évêques de la province, leur ordonnant de procéder à l'élection d'un autre archevêque du consentement de l'évêque de Die, son légat. Il en écrivit aussi à Ebles, comte de Rouci, qui avoit poursuivi la déposition de Manassès, afin qu'il favorisât cette élection, et au roi Philippe, afin qu'il ne l'empêchât pas et ne donnât aucune protection à Manassès (2). Ces quatre lettres sont du vingt-septième de décembre mil quatre-vingt. Elles eurent leur effet, car Manassès, voulant se maintenir à main armée et continuer à dissiper les trésors de l'église de Reims, fut chassé par les seigneurs, le clergé et les bourgeois; et, étant banni du pays, il se retira auprès du roi Henri, et mourut vagabond et excommunié.

### III. Guibert élu antipape.

Quand on eut appris à la cour du roi Henri la nouvelle excommunication prononcée par le pape contre lui, dix-neuf évêques de son parti s'assemblèrent à Mayence le jour de la Pentecôte (3), qui, cette année mil quatre-vingt, étoit le dernier de mai; puis, en vertu de leurs lettres, trente évêques et plusieurs seigneurs d'Italie et d'Allemagne, assemblés à Brixen dans le Tyrol, déposèrent Hildebrand et élurent pape Guibert, archevêque de Ravenne, sans qu'il y eût personne pour représenter l'église romaine que le cardinal Hugues le blanc. Le décret de cette élection étoit plein de calomnies contre Hildebrand, qu'ils accusoient,

entre autres choses, d'avoir troublé l'empire chrétien, de soutenir un roi parjure, de semer la discorde, d'exhorter aux sacrilèges, aux homicides et aux incendies. La date étoit du jeudi vingt-cinquième de juin. Le roi retourna ensuite chez lui, et Guibert marcha en Italie, revêtu des marques de la dignité papale et prenant le nom de Clément III (1).

### IV. Grégoire cherche le secours des Normands.

Cependant le pape Grégoire, pour se soutenir contre le roi Henri, cherchoit l'appui des princes normands, savoir, de Guillaume, roi d'Angleterre, et de Robert, duc de Calabre. En renvoyant ceux que le roi avoit envoyés à Rome avec le légat Hubert, il écrivit à ce prince une lettre bien différente de celles qu'il lui avoit écrites six mois auparavant. En celle-ci, il relève l'amitié qu'il a toujours eue pour le roi Guillaume, et la confiance qu'il a en son obéissance et en son secours contre les ennemis de l'église, lui promettant non-seulement la récompense éternelle, mais la victoire et la puissance en ce monde. Cette lettre est du vingt-quatrième d'avril mil quatre-vingt, et quinze jours après, en renvoyant le légat Hubert en Angleterre, le pape écrivit encore au même roi, à la reine Mathilde, son épouse, et au prince Robert, leur fils (2).

Quant à Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile, le pape entra en conférence avec lui, avec Jourdain, prince de Capoue, et les autres principaux seigneurs normands qu'il avoit si souvent excommuniés, et il les reçut en grâce, moyennant la promesse qu'ils lui firent de leurs secours. Nous avons les actes faits avec le duc Robert, par où l'on peut juger des autres (3). Le premier est le serment de fidélité à l'église romaine et au pape Grégoire, avec promesse de la défendre contre tous, et de procurer, quand le cas arriveroit, l'élection canonique des papes ses successeurs. La date est du vingt-neuvième de juin mil quatre-vingt, jour de Saint-Pierre. Ensuite est l'investiture que le pape Grégoire lui donne de la terre qui lui avoit été accordée par les papes Nicolas et Alexandre, laissant en surséance ce qui regardoit Salerne, Alafi et une partie de la Marche de Fermo, que Robert possédoit injustement, à ce que prétendait le pape. Cet article fait voir combien il étoit pressé de s'accorder avec Robert. Le troisième acte est la constitution de douze deniers de cens, que Robert promet au pape pour chaque paire de bœufs de son domaine, payables à Pâques tous les ans.

Mais, quand le pape eut appris ce qui s'étoit passé en Allemagne et l'élection de l'anti-

### V. Mort du roi Rodolphe.

pape, il envoya des légats en Pouille et en Calabre, avec une lettre aux évêques de ces provinces, où il parle ainsi de l'entreprise des schismatiques (1) : Ils se sont efforcés de renouveler leur ancienne conspiration, et d'établir sur eux pour antechrist et pour hérésiarque un homme sacrilège, parjure à l'église romaine, et noté pour ses crimes abominables par tout le monde chrétien, savoir, Guibert, qui a ravagé l'église de Ravenne. Cette assemblée de Satan a été composée de gens dont la vie est détestable et l'ordination hérétique; et ce qui les a poussés à cette fureur, c'est le désespoir d'obtenir de nous, par prières ou par promesses, le pardon de leurs crimes, sans se soumettre à un jugement ecclésiastique. Nous les méprisons d'autant plus, qu'ils croient être montés plus haut, et nous espérons voir leur ruine prochaine et la tranquillité de l'église qui les aura vaincus et confondus. La lettre est du vingt-unième de juillet mil quatre-vingt.

Peu de jours après, il écrivit aux mêmes évêques au sujet de Michel, empereur de Constantinople, déposé deux ans auparavant, que l'on disoit être arrivé en Italie. Les auteurs grecs disent que c'étoit une imposture, et que ce prétendu empereur étoit un moine nommé Rector; et l'historien des princes normands convient qu'il étoit au moins douteux si c'étoit l'empereur Michel, mais que Robert Guiscard le crut ou feignit de le croire pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur Alexis (2). Le pape exhorte donc les évêques à encourager les troupes qui doivent passer en Grèce à cette occasion, et leur donne pouvoir de les absoudre de leurs péchés.

Il espéroit d'ailleurs, avec le secours des Normands et des seigneurs de Toscane, vassaux de la princesse Mathilde, aller attaquer Guibert jusque dans Ravenne. C'est ce qui parloit par une lettre adressée à tous les fidèles de Saint-Pierre, où il dit (3) : Après le premier de septembre, quand le temps commencera à se rafraîchir, voulant délivrer l'église de Ravenne de la main des impies, nous irons, Dieu aidant, en ces quartiers-là à main armée; c'est pourquoi nous vous exhortons à mépriser, comme nous, leurs vains efforts, vous tenant assurés de leur chute, qui est proche. Je ne vois pas que le pape Grégoire ait effectivement marché en armes contre Ravenne; mais après avoir exhorté au mois d'octobre le peuple et le clergé de cette ville et les évêques voisins à élire un autre archevêque, enfin au mois de décembre, il leur envoya Richard, qu'il avoit tiré de l'église romaine pour le revêtir de cette dignité, et qui ne parloit pas en avoir pris possession (4).

Cependant le roi Henri entra en Saxe, et il y eut une sanglante bataille sur la rivière d'Elster, dans l'évêché de Naumbourg, le jeudi quinzième jour d'octobre mil quatre-vingt (1). Les Saxons eurent l'avantage, Henri s'enfuit, son armée fut défaite, et on pilla le bagage, où il se trouva de grandes richesses, particulièrement des évêques qui avoient suivi le roi, au nombre d'environ quatorze. Les Saxons chantèrent *Kyrie eleison*, comme un cantique de joie sur le champ de bataille; mais leur victoire devint inutile par la perte du roi Rodolphe, qui fut tué en cette journée d'un coup dans le bas ventre; il eut aussi la main droite coupée, ce que ses ennemis regardèrent comme une punition d'avoir violé le serment qu'il avoit fait au roi Henri. Ce prince fut extrêmement regretté, principalement des pauvres, et les Saxons firent des aumônes innombrables pour le repos de son âme. Il fut enterré magnifiquement à Mersbourg.

Quand la nouvelle en fut venue à Rome, la plupart des serviteurs du pape l'exhortèrent à se réconcilier avec le roi Henri, lui représentant que ce prince avoit pour lui presque toute l'Italie, et que, s'il y passoit, le pape n'avoit point de secours à espérer des Allemands. Le pape craignoit d'ailleurs pour la comtesse Mathilde, dont les troupes avoient été battues en Lombardie le même jour de la mort de Rodolphe, et ses propres vassaux la regardoient comme une folle de vouloir soutenir Grégoire; c'est pourquoi il appréhendoit qu'elle ne fût réduite à s'accommoder avec Henri ou à perdre son état. C'est ainsi que le pape Grégoire s'en explique dans une lettre à Altman, évêque de Passau, et à Guillaume, abbé d'Hirsauge, qu'il exhorte à retenir dans son parti Gueffe, duc de Bavière; puis il ajoute : Il faut avertir tous ceux qui aiment la liberté de l'église en vos quartiers, qu'ils ne se pressent point d'élire un roi qui n'ait les mœurs et toutes les autres qualités nécessaires. Il leur envoie la formule du serment que doit faire le nouveau roi comme vassal de saint Pierre, portant fidélité et obéissance au pape. Il ajoute : Pour les prêtres, nous sommes d'avis, à cause du trouble des peuples et de la disette de bons ouvriers, que vous les souffriez quant à présent, en modérant pour un temps la rigueur des canons. Dans une autre lettre à l'évêque Altman, qui étoit son légat en Allemagne, il l'exhorte à ramener ceux qui sont attachés au roi Henri et les recevoir comme des frères, particulièrement l'évêque d'Osnabruc, que l'on disoit se vouloir réunir au pape (2).

### VI. Office romain reçu en Espagne.

En Espagne, Sanche, premier roi d'Arra-

(1) VII, Ep. 121; VII, 20. Guibert de Vita. sua, Ep. 20.  
(2) VII, Ep. 17, 18, 19. (3) Ab. Urspr. Chr. 1080.

(1) Vita S. Anas. Luc. VII, Ep. 23; VII, Epist. 25, n. 16. Acta apud Boll. c. 3, 26, 27.  
(2) Sup. I. LXII, n. 68; Conc. p. 250.  
(3) VIII, Epist. 7, to. X.

(1) III, Epist. 5. Malat. lib. III, n. 13.  
(2) VIII, Ep. 6, Anna. (3) VIII, Epist. 7.  
Comr. I. I, p. 38. Gauf. (4) VIII, Ep. 12, 13, 14.

(1) Brunon. Bell. Saxon. Berthold. eod. p. 105. Abb. Urs. an. 1030. (2) XI, Ep. 3, XI, Ep. 10.



gon, écrivit au pape Grégoire des lettres d'obédience, où il déclarait qu'il avait reçu l'office romain dans ses états, de quoi le pape lui témoigna sa satisfaction par une lettre du vingtième de mars mil soixante-quatorze (1). Il écrivit en même temps à Alphonse, roi de Castille, pour lui persuader de faire le même, supposant que l'office romain avait d'abord été introduit en Espagne par les sept évêques que saint Pierre et saint Paul y avaient envoyés prêcher la foi, et qu'il avait été altéré depuis par les priscillianistes, les Goths Ariens, et enfin par les Sarrasins. Mais on ne trouve rien de la mission de ces sept évêques avant les martyrologes du neuvième siècle, et ce que Grégoire VII dit de l'altération de l'office romain en Espagne ne s'accorde pas avec ce que j'ai observé en son lieu, touchant la liturgie attribuée à saint Isidore. Il semble aussi que ce pape ne faisait pas d'attention à la maxime de saint Grégoire, de prendre dans les autres églises, comme dans l'église romaine, ce que l'on trouvoit de meilleur, même quant à la célébration des messes (2); car c'est le conseil qu'il donnoit à saint Augustin d'Angleterre.

Alphonse, déjà roi de Léon, devint roi de Castille par le décès du roi Sanche, son frère, qui fut tué en mil soixante-treize, après avoir régné six ans. Alphonse VI, du nom, en régna trente-six, pendant lesquels il fit de grandes conquêtes sur les Maures, et releva considérablement le christianisme en Espagne. Il avoit une vénération particulière pour Hugues, abbé de Clugny, croyant avoir été délivré par ses prières de la prison où il étoit retenu par le roi Sanche, son frère; c'est pourquoi, étant devenu roi de Castille, il fit venir en Espagne l'abbé Hugues, et lui rendit de grands honneurs. Il fonda deux monastères de l'ordre de Clugny, et rebâtit, dès les fondements, l'église de l'abbaye, ce qui lui coûta des sommes immenses (3). Il augmenta du double le cens annuel que le roi Ferdinand, son père, payoit à ce monastère, et ordonna par testament aux rois, ses successeurs, de le continuer, sous peine de privation du royaume.

C'est ce qui paroît par une lettre de ce prince à l'abbé Hugues, où il témoigne une estime et une affection singulière pour le moine Robert, que cet abbé lui avait envoyé, et qu'il le prie de lui laisser pour être auprès de lui à la vie et à la mort. Il ajoute à la fin de la lettre : Quant à l'office romain que nous avons reçu par votre ordre, sachez que notre pays en est extrêmement désolé; c'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que le pape nous envoie le cardinal Girauld, afin qu'il corrige ce qui a besoin de l'être. La reine Constance, femme

(1) I. Ep. 63, 64.

(2) V. Boll. 15 mai. Tillem. to. 1, p. 200. Sup. I. xxxviii, n. 12. Greg. xii, Ep. 31. Inter. 3. Sup. liv.

xxxvi, n. 38.

(3) Vita S. Hug. c. 2. Boll. to. xi, p. 637. Bibl. Clun. p. 452. Berthold Chr. 1093.

d'Alphonse, qui étoit née dans les Gaules, l'avoit aussi sollicité de recevoir l'office romain; et, pour cet effet, il avoit envoyé des ambassadeurs au pape Grégoire VII, qui envoya en Espagne le cardinal Richard, premierement en mil soixante-dix-huit, et une seconde fois lorsqu'il le fit abbé de Saint-Victor de Marseille, comme il paroît par ses lettres du quinzième d'octobre mil soixante-dix-neuf. Le moine Robert s'opposa au légat Richard, et fut cause que le roi ne le traita pas comme il convenoit à sa dignité; c'est pourquoi le pape s'en plaignit à l'abbé Hugues, disant que ce moine avoit ramené à leur ancienne erreur cent mille personnes, qui avoient commencé de revenir au chemin de la vérité, c'est-à-dire de recevoir l'office romain (1). Le pape ordonne à l'abbé de Clugny de rappeler ce moine et le mettre en pénitence, et d'écrire au roi qu'il avoit attiré par cette conduite l'indignation de saint Pierre, et que, s'il ne se corrigeoit, le pape l'excommunieroit et exciteroit contre lui tout ce qu'il y avoit en Espagne de fidèles de ce saint apôtre. Et, s'il ne nous obéit, ajoute le pape, nous ne craindrons pas la peine d'aller en Espagne, et lui susciter des affaires fâcheuses, comme à un ennemi de la religion chrétienne. Cette lettre est du vingt-septième de juin mil quatre-vingt, et le pape charge l'abbé Hugues d'envoyer au roi Alphonse celle qu'il lui écrivoit en même temps, où il l'exhorte à suivre les conseils de son légat Richard, et à rompre le mariage illicite qu'il avoit contracté avec une parente de sa femme. Il paroît que ce prince céda aux remontrances du pape, car il fit tenir à Burgos un concile par le légat Richard, et fit recevoir l'office romain par tout son royaume. Le pape lui en témoigna sa joie par une autre lettre, où il l'exhorte à ne pas souffrir que les juifs exercent aucune puissance sur les chrétiens.

## VII. Office en slavon défendu

Vratislas, roi de Bohême, avoit demandé au pape Grégoire la permission de faire célébrer l'office divin en langue slavone; mais le pape la refusa absolument. Car, dit-il (2), après y avoir bien pensé, il paroît que Dieu a voulu que l'Ecriture fût obscure en quelques endroits, de peur que, si elle étoit claire à tout le monde, elle ne devînt méprisable, et n'induisit en erreur, étant mal entendue par les personnes médiocres. Et il ne sert de rien pour excuser cette pratique, que quelques saints personnages ont souffert patiemment ce que le peuple demande par simplicité, puisque la primitive Eglise a dissimulé plusieurs choses qui ont été corrigées ensuite après un soigneux examen, quand la religion a été plus

(1) Spicil. to. 6, p. 445. Ep. 6, 7; VIII. Ep. 2. Pelag. Ovet. p. 76. Roderic. (2) VII, Ep. 11. I. vi, c. 25; V, Ep. 21; VII.

affermie et plus étendue. C'est pourquoi nous défendons, par l'autorité de saint Pierre, ce que vos sujets demandent imprudemment; et nous vous ordonnons de résister de toutes vos forces à cette vaine témérité. Apparemment Grégoire VII ne savoit pas ce qui s'étoit passé sous Jean VIII, deux cents ans auparavant; et que ce pape, après avoir fait la même défense touchant la langue slavone, la leva en connoissance de cause (1). Nous avons vu d'ailleurs que, dans la plus saine antiquité et les siècles les plus éclairés, on lisoit l'Ecriture, et on célébroit les divins offices dans la langue la plus usitée en chaque pays. On peut donc marquer, sous Grégoire VII, le commencement de ces sortes de défenses. Cependant les Slavons font à Rome publiquement l'office en leur langue dans leur église de Saint-Jérôme.

## VIII. Concile de Lillebonne, etc.

Guillaume, roi d'Angleterre, fit tenir un concile à Lillebonne, en Normandie, l'an mil quatre-vingt, où présida Guillaume, archevêque de Rouen, avec les évêques et les abbés; le roi y assista avec les comtes et les autres seigneurs du pays, et on y fit treize canons. Le premier est pour maintenir la trêve de Dieu par l'autorité des évêques et des seigneurs. Défense aux laïques de rien prendre des revenus des églises, ni d'exiger des prêtres des services qui les détournent de leur ministère. Défense aux évêques et à leurs ministres de rien exiger des prêtres, ou les redevances qui leur sont dues, ni de les condamner à l'amende à cause de leurs femmes. C'étoit un prétexte pour tolérer leur concubinage. Si on donne à des moines une église, ce sera sans préjudice de la subsistance du prêtre et du service de l'église, et les moines auront droit de présenter à l'évêque un prêtre capable. Il s'agit ici des cures (2). En ce concile, on explique assez au long les cas de la juridiction des évêques dès lors fort étendue, à l'occasion des personnes et des lieux consacrés à Dieu; et, en plusieurs de ces cas, les amendes appartenant aux évêques. On les maintient dans leur ancienne possession.

Vers le même temps, Hugues, évêque de Die, légat du pape en France, prononça une suspension contre tous les évêques de Normandie, excepté l'archevêque de Rouen, pour avoir manqué de se trouver à un concile. Sur quoi le pape lui écrivit ainsi : Quoiqu'en certaines choses, le roi d'Angleterre ne se conduise pas avec autant de religion que nous souhaiterions; toutefois, il s'attire plus d'estime et de considération que les autres rois, en ce qu'il ne détruit et ne vend point les églises; qu'il procure la paix et la justice entre

ses sujets; qu'il a refusé de faire alliance avec les ennemis de l'Eglise, et qu'il a obligé les prêtres à quitter leurs femmes, et les laïques à abandonner les dîmes qu'ils retenoient. C'est pourquoi il est raisonnable de traiter plus doucement ses sujets, et souffrir en partie leurs fautes. On voit, par une lettre de l'archevêque Lanfranc, combien le pape avoit intérêt de ménager le roi d'Angleterre (1). Celui à qui elle est écrite vouloit engager Lanfranc à se déclarer pour l'antipape Guibert. Lanfranc répond : Je n'approuve point que vous blâmez le pape Grégoire, et que vous le nommiez Hildebrand, ni que vous donniez tant de louanges à Clément. Je crois toutefois que l'empereur n'a point fait une telle entreprise sans grande raison, ni remporté une si grande victoire sans un grand secours de Dieu. Je ne vous conseille pas de venir en Angleterre sans la permission du roi; car notre île n'a pas encore rejeté le premier pape, ni déclaré si elle obéira à celui-ci. On pourra mieux se déterminer après avoir ouï les raisons de part et d'autre.

Le pape avoit aussi soin de ménager le duc de Calabre, Robert Guiscard, par le moyen de Didier, abbé du mont Cassin, qui étoit à portée de connoître les dispositions de ce prince. C'est ce qui paroît par une lettre écrite vers le commencement de l'année mil quatre-vingt-un, où le pape prie Didier de s'informer s'il peut compter sur le secours du duc après Pâques, et marque en passant que les Normands ne combattoient point pendant le carême. Il lui mande quelque temps après que le roi Henri est près de Ravenne, résolu de venir à Rome s'il peut vers la Pentecôte, et que l'on dit qu'il a fait un traité avec le duc Robert, par lequel le fils du roi doit épouser la fille de ce duc (2).

## IX. Huitième concile de Rome.

En effet, le roi Henri, ne craignant plus les Saxons abattus par la mort du roi Rodolphe, entra en Italie au mois de mars mil quatre-vingt-un, et célébra à Vérone la fête de Pâques, qui fut le quatrième d'avril. Il ne permettoit à personne de prendre le chemin de Rome qu'il n'eût fait serment de ne point aller trouver Grégoire. Ce pape tint cependant à Rome un huitième concile, où il excommunia de nouveau Henri et tous ceux de son parti, et confirma la sentence de déposition prononcée par ses légats contre les archevêques d'Arles et de Narbonne (3). En effet, Hugues de Die avoit tenu l'année précédente un concile à Avignon où, Archard, usurpateur du siège d'Arles fut déposé, et Gibelin élu à sa

(1) IX, Epist. 5. Lanfr. Epist. 59. (2) IX, Epist. 4; IX, Epist. 13. (3) Bruno. Bell. Sax. p. 152. Bertold. an. 1081; to. x, p. 398, 391.

(1) Sup. I. LIII, n. 6, 20.

(2) Tom. x, p. 391, c. 4, 7, 12, 10, 11, 13.



place. Lantelme y fut aussi élu archevêque d'Embrun, Hugues évêque de Grenoble, et Didier de Cavaillon, et le légat les mena à Rome, où ils furent sacrés par le pape. Quant à l'archevêché de Narbonne, Guifred, qui l'avait long-temps possédé indignement, et qui avait été tant de fois excommunié, il mourut en mil soixante-dix-neuf, et Dalmace fut élu canoniquement à sa place; mais le vicomte Béranger voulut mettre en ce siège son fils Pierre, et c'est apparemment celui dont la déposition fut confirmée au concile de Rome(1).

#### X. Autres lettres sur l'excommunication des rois.

La même année milquatre-vingt-un, Gébehard, archevêque de Saltzbourg, écrivit à Herman, évêque de Metz, une lettre qui commence ainsi : Vous m'avez déjà mandé deux fois de vous indiquer ce que l'on doit croire dans cette division de l'Eglise, afin que vous puissiez répondre à ceux qui sont d'un autre sentiment. Ensuite il met ainsi l'état de la question : Dans l'affaire présente nous tenons seulement ce que l'Eglise a toujours tenu jusqu'à ces malheureux temps, savoir, qu'il ne faut point communiquer avec les excommuniés, au lieu que nos adversaires ne s'en abstiennent point, et enseignent que l'on ne doit pas s'en abstenir. C'est la cause des divisions et des séditions. Il montre ensuite que l'excommunication subsiste jusqu'à ce qu'elle ait été cassée après un examen canonique; puis il relève l'injustice des schismatiques, qui ont déposé le pape Grégoire à Wormes, sans qu'il ait été convaincu, entendu ni appelé (2). Voilà, dit-il, les causes de la division que nous ne communiquons point comme eux avec les excommuniés, que nous n'osons renoncer au pape, ni en reconnaître un autre, lui vivant et demeurant uni à l'Eglise romaine.

Comme on reprochoit aux catholiques et au pape même d'avoir violé le serment qu'ils avaient fait au roi Henri, Gébehard fait de grands efforts pour répondre à cette objection. Il dit que le serment fait au pape par les évêques en leur ordination est préférable à celui qu'ils ont fait au roi, que la meilleure manière de garder la foi au prince est de le servir fidèlement, et que ceux-là sont infidèles qui prennent part à ses crimes, et qui par leurs conseils l'engagent à de mauvaises affaires (3); que les serments faits contre la justice ne sont point valables; enfin, qu'on voulait obliger les catholiques à renoncer au pape s'ils voulaient être fidèles au prince.

Il paroît par ces réponses que Gébehard n'entendoit pas même l'état de la question. Car, pour garder la fidélité à son roi, il n'étoit

pas nécessaire de renoncer à l'obéissance du pape, il falloit obéir au roi pour le temporel, et au pape pour le spirituel. Il falloit ne pas obéir au roi s'il commandoit des crimes, mais il ne s'ensuit pas qu'il ne fallût lui rendre aucune obéissance. Il étoit défendu de communiquer avec lui, quant à l'exercice de la religion, mais non pas quant au service de l'état. On avoit raison de tenir Henri pour excommunié, Grégoire pour pape légitime, et Guibert pour antipape, et de soutenir qu'on ne devoit point communiquer avec les excommuniés, mais on ne devoit point en conclure que Henri ne dût plus être regardé comme roi. Aussi dans toute cette lettre, qui est très-longue, Gébehard ne rapporte aucune preuve du pouvoir de l'Eglise sur le temporel des rois, et n'entreprend pas même de le prouver.

Vers le même temps, le pape Grégoire écrivit à Herman, évêque de Metz, une seconde lettre(1), pour répondre à ceux qui soutenoient, au sujet de Henri, que l'on ne pouvoit excommunier les rois ni absoudre leurs sujets du serment de fidélité. Il répète les mêmes preuves qu'il avoit employées dans la lettre de l'année mil soixante-seize, et y ajoute l'exemple de l'empereur Arcade, excommunié par le pape saint Innocent, pour avoir consenti à l'expulsion de saint Jean Chrysostôme. Mais la lettre de saint Innocent, contenant cette excommunication, est rejetée de tous les savants, et, quand elle seroit vraie, Arcade y est seulement excommunié, et non pas déposé de la dignité impériale, de quoi, toutefois, il étoit question dans l'affaire du roi Henri (2). Grégoire VII dit ensuite : On donne une plus grande puissance à un exorciste qu'à aucun seigneur laïque, car les rois et les princes qui ne vivent pas chrétiennement sont esclaves des démons. Si donc les exorcistes ont reçu l'empire sur les démons, combien plus sur les esclaves et les membres des démons, et si les exorcistes ont ce pouvoir, combien plus les évêques? Il relève ensuite le pouvoir de remettre les péchés et de conférer les sacrements, pour montrer combien les prêtres sont au-dessus des rois, et ajoute : Enfin les bons chrétiens, de quelque rang qu'ils soient, méritent bien mieux d'être estimés rois que les mauvais princes. Les uns, cherchant la gloire de Dieu, se gouvernent bien eux-mêmes; les autres, ne cherchant que leurs intérêts, oppriment tyranniquement leurs ennemis. Les uns sont les membres de Jésus-Christ, les autres du diable. La conséquence naturelle seroit de ne plus reconnaître pour princes les méchants, mais ce seroit une hérésie, et on en droit autant des évêques. Le pape ajoute, pour humilier les rois, qu'il y en a peu de reconnus pour saints,

et qu'ils font ordinairement beaucoup de péchés et peu de pénitence. Il dit que le saint-siège rend saints ceux qui le remplissent. Sur quoi il cite les décrets du pape Symmaque, c'est-à-dire, l'apologie d'Ennodius que j'ai rapportée en son lieu. Mais il est étonnant qu'on ne fût pas désabusé de ce paradoxe par la triste expérience de tant de papes indignes du dixième siècle (1).

#### XI. Préentions du pape sur tous les royaumes.

Grégoire VII n'étoit pas seulement persuadé en général que, suivant le bon ordre, la puissance temporelle devoit être soumise à la spirituelle; il croyoit encore avoir des titres particuliers pour assujettir tous les royaumes de l'Europe, comme je vais le montrer en détail par ses lettres.

Premièrement, il prétendoit avoir droit de donner l'empire d'Occident avec la couronne impériale; et c'est sans doute la raison pourquoi jamais il n'emploie les années des empereurs dans la date de ses lettres, comme faisoient les papes, ses prédécesseurs, au moins jusqu'à trente ans avant lui. Il est vrai que depuis Louis le débonnaire aucun prince n'avoit pris le titre d'empereur, qu'après avoir été couronné par le pape; et depuis les Otton, le titre d'empereur étoit attaché au royaume d'Allemagne. Nous voyons quelle étoit la prétention du pape sur ce royaume, par le serment qu'il vouloit que l'on exigeât du roi qui seroit élu à la place de Rodolphe; savoir, de lui rendre hommage comme son vassal. et lui obéir en tout ce qu'il lui commanderoit par vraie obéissance. C'étoit la formule du commandement le plus exprès. Quant à la Saxe en particulier, il prétendoit que Charlemagne, après l'avoir soumise, l'avoit donnée à saint Pierre (2).

Il en disoit autant de la France, et en écrivait ainsi à ses légats : Il faut dire à tous les François, et leur ordonner, par vraie obéissance, que chaque maison paye à saint Pierre au moins un denier par an, s'ils le reconnoissent pour père et pasteur suivant l'ancienne coutume (3). Car l'empereur Charles, comme on lit dans son livre qui est aux archives de l'Eglise de Saint-Pierre, recueilloit tous les ans en trois endroits douze cents livres pour le service du saint-siège, savoir : à Aix-la-Chapelle, au Puy en Velay et à Saint-Gilles; outre ce que chacun offroit pour sa dévotion particulière. On ne voit rien de ces collectes, ni dans les capitulaires de Charlemagne, ni dans les histoires et les autres monuments de son temps; mais on pouvoit avoir fabriqué de faux titres pendant les deux siècles suivants.

Quant à l'Angleterre, nous avons vu que le roi Guillaume envoyoit au pape le tribut en argent accordé par ses prédécesseurs, mais qu'il refusa l'hommage que le pape demandoit, et que le pape fut fort irrité de ce refus. Les deux lettres de Grégoire à Suénon, roi de Danemarck, montrent qu'il prétendoit que ce prince avoit promis de se donner à saint Pierre, lui et son royaume, et se mettre sous sa protection, mais nous ne voyons point d'effet de cette promesse. Et l'offre que le pape fait à ce roi d'une province occupée par les hérétiques, pour la donner à un de ses enfants, semble montrer qu'il croyoit avoir droit de disposer des biens des hérétiques (1).

Quant à l'Espagne, nous avons vu que dès le commencement de son pontificat, il prétendoit qu'avant l'invasion des Sarrasins elle appartenait à saint Pierre; et qu'il aimoit mieux qu'elle demeurât à ses infidèles, que d'être occupée par des chrétiens, qui n'en fissent pas hommage au saint-siège (2). Il répéta la même prétention en mil soixante-seize, envoyant pour légats en Espagne Amar, évêque d'Oléron, et l'abbé de Saint-Pons.

Dès la première année, il écrivit au juge de Sardaigne, et en particulier à Orzoc de Cagliari, de satisfaire aux droits de saint Pierre négligés par leurs ancêtres; avec menace, s'ils y manquoient, que leur pays en souffriroit (3). Quelques années après, il écrivit au même Orzoc en ces termes : Nous ne voulons pas que vous ignoriez, que plusieurs nations nous ont demandé votre terre, nous promettant de grandes redevances si nous leur permettions de s'en rendre maîtres; en sorte qu'ils nous laisseroient la jouissance de la moitié, et nous feroient hommage de l'autre. Cette proposition nous a souvent été faite, non-seulement par les Normands, les Toscans et les Lombards, mais encore par quelques Ultramontains; toutefois, nous n'avons point voulu y donner notre consentement, jusqu'à ce que nous ayons envoyé un légat pour savoir votre intention. Puis donc que vous nous avez témoigné être dévoué à saint Pierre, si vous persévérez, comme vous devez, non-seulement nous ne donnerons à personne la permission d'entrer dans votre terre, mais si quelqu'un l'entreprend, nous l'en empêcherons par les voies temporelles et spirituelles. C'est-à-dire qu'il exposera au pillage ces insulaires, s'ils ne lui payent le tribut qu'il prétend. Dans la même lettre, le pape dit : Vous ne devez pas trouver mauvais que nous ayons obligé votre archevêque Jacques à raser sa barbe, suivant la coutume de l'Eglise romaine, observée par tout l'Occident depuis le commencement du christianisme, qui est que le

(1) Supl. LX, n. 20; IV, Epist. 16. Catel. Mem. lib. p. 7, 10, n. 15, p. 71, 20. v. p. 781.

(2) Ep. ap. Tenguagel p. 7, 10, n. 15, p. 71, 20. (3) P. 24, 25, etc.

(1) VIII, Ep. 21.

(2) Supl. LXII, n. 30, p. 470, B. Tom. 2, Conc. p. 137. Hermant. vie S. Chrys. l. IX, c. 2.

(1) Supl. liv. XXX, n. 55. VI; IX, Ep. III; VIII, Ep. 23. (2) Mabill. Diplom. II, c. 25. Papebr. Conat. in Greg.

(1) Supl. liv. 62, n. 53; II, Epist. 51, 75. Supl. liv. LXII, n. 2; VI, Ep. 28. (2) I, Ep. 29, 41; VIII, Ep. 10.



clergé soit rasé. Nous vous ordonnons de faire garder cet usage par tout le clergé de votre obéissance, et de confisquer au profit de l'Eglise les biens de ceux qui refuseront de s'y soumettre.

Salomon, roi de Hongrie, ayant été chassé par Géisa, son parent, eut recours au roi Henri, dont il avoit épousé la sœur, et se rendit son vassal pour se faire rétablir. Le pape Grégoire le trouva mauvais, et écrivit ainsi à Salomon : Vous pouvez apprendre des anciens de votre pays que le royaume de Hongrie appartient à l'Eglise romaine, ayant été donné autrefois à saint Pierre par le roi, avec tout son droit et sa puissance. De plus, l'empereur Henri, d'heureuse mémoire, c'est Henri le noir, ayant conquis ce royaume, envoya au corps de saint Pierre la lance et la couronne, marques de la dignité royale. Sachez donc que vous n'aurez point les bonnes grâces de saint Pierre, et ne régnerez pas long-temps sans éprouver l'indignation du saint-siège, si vous ne reconnoissez que vous en tenez votre sceptre, et non du roi. Quelque temps après il écrivit à Géisa : Nous croyons que vous savez que le royaume de Hongrie, comme les autres royaumes les plus nobles, doit garder sa liberté sans être soumis à aucun roi étranger, mais seulement à l'Eglise romaine; et parce que votre parent l'a obtenu par usurpation du roi d'Allemagne, Dieu, comme nous croyons, l'a empêché par un juste jugement d'en demeurer maître (2). Et dans une autre lettre au même Géisa, parlant de Salomon, il dit : Quand il a méprisé la noble seigneurie de saint Pierre pour se soumettre au roi d'Allemagne, le Seigneur, voyant l'injure faite au prince des apôtres, a fait passer en votre personne, par son jugement, la puissance du royaume. En sorte que, s'il y a eu quelque droit auparavant, il s'en est privé par cette usurpation sacrilège.

Quant au royaume de Dalmatie, le pape Grégoire écrivit ainsi à un seigneur nommé Vézelin (2) : Nous sommes fort étonnés qu'ayant promis depuis long-temps d'être fidèle à saint Pierre et à nous, vous vouliez maintenant vous élever contre celui que l'autorité apostolique a établi roi en Dalmatie. C'est pourquoi nous vous défendons de la part de saint Pierre de prendre les armes contre ce roi, parce que l'entreprise que vous feriez contre lui seroit contre le saint-siège. Si vous avez quelque sujet de plainte, vous devez nous demander justice et attendre notre jugement. Autrement sachez que nous tirerons contre vous le glaive de saint Pierre, pour punir votre audace et la témérité de tous ceux qui vous favoriseront en cette entreprise.

Grégoire étendoit ses prétentions jusque sur les Russes, comme on voit par cette lettre à

leur roi, Démétrius : Votre fils, visitant les tombeaux des apôtres, est venu à nous, et nous a déclaré qu'il vouloit recevoir ce royaume de nos mains, comme un don de saint Pierre, en lui prêtant serment de fidélité, nous assurant que vous approuveriez cette demande. Et, comme elle nous a paru juste, nous la lui avons accordée, et nous lui avons donné votre royaume de la part de saint Pierre (1). Enfin le pape se prétendoit en droit de terminer les différends entre les princes pour leurs états, comme il paroît par une lettre à Béranger, évêque de Girone, où il l'exhorte à apaiser la contestation survenue entre les deux fils du comte Raimond Béranger; puis il ajoute : Vous devez leur inculper fortement que, s'ils nous désobéissent et demeurent dans l'inimitié fraternelle, nous ôterons la grâce de saint Pierre à celui qui sera cause que cette paix ne se fera point, et nous le retrancherons avec tous ses fauteurs de la société des chrétiens : en sorte qu'il ne puisse plus désormais obtenir aucune victoire à la guerre, ni aucune prospérité dans le siècle. Mais, pour celui qui consentira à la paix et rendra obéissance au saint-siège, nous lui accorderons la protection invincible de saint Pierre; nous lui procurerons toute sorte de secours pour obtenir l'héritage de son père, et nous ordonnerons à tous les chrétiens de ces quartiers-là de l'aider et favoriser en toutes choses. Ces exemples suffisent pour montrer l'idée qu'avoit Grégoire VII de l'autorité du saint-siège, et qu'il vouloit persuader à tout le monde, que toutes les puissances temporelles dépendoient de la puissance spirituelle du pape (2).

On trouve certaines maximes rapportées entre les lettres de Grégoire VII, sous le nom de *Dictatus papæ*, comme qui diroit, sentences du pape, mais dont on ne sait point l'auteur. Ce sont vingt-sept articles, dont les uns sont vrais, comme, que l'Eglise romaine n'a été fondée que par Notre Seigneur; que le légat du pape, quoiqu'il soit d'un rang inférieur, préside tous les évêques dans les conciles; que les causes majeures de toutes les Eglises lui doivent être portées; que l'Eglise romaine n'a jamais erré, et qu'on ne tient point pour catholique celui qui n'est point d'accord avec l'Eglise romaine (3). Tout catholique conviendra de ces cinq articles.

Mais il y en a de manifestement faux, savoir, que le pape élu canoniquement devient saint indubitablement, suivant le témoignage d'Ennodius, approuvé par le pape Symmaque; que le pape seul peut porter les ornements impériaux, ce qui est pris de la donation de Constantin; qu'il n'y a que lui dont on récite le nom dans les Eglises. Quelques-uns de ces articles sont tirés des fausses décrétales, et

(1) Lamb. an. 1074, p. 211; II, Ep. 13. Herman. an. 1044; II, Ep. 63; VI, Ep. 76. (2) VII, Ep. 4.

(1) II, Epist. 14; VI, Epist. 16. (2) Lib. II, post. Epist. 55. (3) 1, 4, 2, 22, 26.

contraires à l'ancienne discipline; savoir, qu'il n'y a que le pape qui puisse déposer les évêques ou les rétablir; qu'il n'y a que lui qui puisse les transférer, ériger de nouveaux évêchés, diviser les anciens ou les unir; que lui seul peut faire de nouvelles lois. Enfin, entre ces articles est la maxime nouvelle, introduite, ou plutôt supposée comme constante par Grégoire VII : que le pape peut déposer les empereurs, et absoudre les sujets du serment de fidélité fait aux princes injustes. Ces articles n'ont aucun rapport avec la lettre qui les précède, ni avec celle qui les suit, et il n'y a aucune preuve que Grégoire VII les ait dictés, ni au concile de l'an mil soixante-seize, ni ailleurs. Ainsi ils n'ont aucune autorité par eux-mêmes (1).

#### XII. Le roi Henri devant Rome.

Le roi Henri marcha vers Rome avec l'antipape Clément, et, y étant arrivé vers la Pentecôte, qui fut le vingt-troisième de mai mil quatre-vingt-un, il campa dans les prairies de Neron (2). Mais les Romains refusèrent de recevoir l'antipape, le chargeant d'injures, et se défendant à main armée; en sorte que le roi, après avoir fait le dégât dans le pays, fut obligé de retourner avec son pape en Lombardie. Ce fut la comtesse Mathilde qui résista le plus au roi en cette occasion, par le moyen des forteresses impronables qu'elle avoit en plusieurs endroits. Pendant tout le temps que dura cette guerre, elle n'épargna ni ses vassaux, ni ses richesses pour la défense de Grégoire. Elle étoit le refuge de tous les évêques, les clercs et les moines italiens ou allemands que le roi chassoit et depouilloit de leurs biens; et elle ne les laissoit manquer de rien (3). Elle employoit aussi toutes sortes de moyens pour ôter des partisans au roi Henri, les uns en leur donnant des fiefs ou d'autres présents, les autres en leur faisant la guerre et en brûlant leurs châteaux. Elle envoyoit souvent à Rome des secours d'argent au pape Grégoire. Elle suivoit principalement les conseils de saint Anselme de Lucques, que le pape lui avoit donné pour directeur.

#### XIII. Nicéphore déposé. Alexis Comnène, empereur.

Robert Guiscard, autre protecteur de Grégoire, étoit en Grèce, où il faisoit la guerre à l'empereur Alexis. Nicéphore Botaniat, étant très-vieux et mou naturellement, s'abandonna à deux esclaves dont l'insolence le rendit odieux; et l'amitié qu'il témoignoit aux deux frères Comnène, Isaac et Alexis, les rendit suspects à ces valets, qui, les voulant

perdre, les engagèrent à prétendre ouvertement à l'empire (1). Alexis fut déclaré empereur par les troupes à Andrinople, et entra à Constantinople par intelligence le jeudi-saint, premier jour d'avril mil quatre-vingt-un; la ville fut pillée pendant tout le jour, et Nicéphore se retira dans un monastère dont il étoit bienfaiteur, et y prit l'habit.

Anne Dalassène, mère des Comnène, eut un si grand crédit sous leur règne, qu'on la nommoit simplement la dame. Elle avoit grande opinion d'Eustrate, moine eunuque, surnommé Garidas, qui lui avoit prédit l'empire, et elle le vouloit faire patriarche, sous prétexte que Côme, qui remplissoit le siège de Constantinople, étoit un homme simple et peu propre aux affaires, quoiqu'Eustrate lui-même n'en eût aucune expérience ni aucune étude des lettres. Elle fit donc proposer à Côme de se retirer, comme pour son propre intérêt, mais il voulut auparavant couronner Alexis et Irène, son épouse. Alexis fut touché d'un grand remords des violences exercées à Constantinople à son entrée (2). C'est pourquoi, par le conseil de sa mère, il assembla avec le patriarche Côme des évêques et des moines choisis, et les consulta sur les moyens d'expier sa faute. Ils lui imposèrent une pénitence à lui et à ses parents, et autres auteurs de la révolte, savoir, un jeûne de quarante jours, accompagné d'autres austérités, de porter un cilice sur la chair, et de coucher à terre avec une pierre pour chevet. L'empereur accomplit exactement cette pénitence, les femmes n'en furent pas exemptes, et le palais étoit plein de gémissements et de larmes.

Le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, que les Grecs célèbrent le huitième jour de mai, le patriarche Côme, après avoir dit la messe, dit à celui qui le servoit (3) : Prends mon psautier et suis-moi, et quitta ainsi son Eglise, mal satisfait du gouvernement présent, après avoir rempli le siège de Constantinople cinq ans et neuf mois. L'empereur et son frère le prièrent instamment de revenir, mais il le refusa, et se retira dans le monastère de Caillias. La mère des Comnène fit mettre à sa place Eustrate Garidas, plus propre à garder le silence dans le coin d'un monastère qu'à être patriarche de Constantinople, et il le fut toutefois pendant trois ans.

Au mois d'août de la même année mil quatre-vingt-un, l'empereur Alexis apprit que Robert Guiscard avoit passé la mer avec une grande flotte. En effet, il prit Duras en Epire; et, quoiqu'il n'eût que quinze mille hommes, il battit et mit en fuite Alexis, qui étoit venu au devant de lui avec cent soixante-dix mille. Il remporta cette victoire le jour de Saint-Luc, dix-huitième d'octobre de la même année, la cinquante indiction étant commencée; et pas-

(1) 23, 8, 10, 19, 3, 13, 7, 12, 27. V. Baron. ann. 1076. (2) Acta. Greg. c. 3. Ap. Boil. p. 153. (3) Domizio, c. 2, 1.

(1) Zonar. liv. XVIII, n. 19, 20. (2) P. 81. (3) P. 79.



sa la nuit de devant la bataille à prier avec toute son armée dans l'église du martyr saint Théodore, où ils communierent. Robert donna part de cette victoire au pape Grégoire, qui l'exhorta à en témoigner sa reconnaissance à saint Pierre, en donnant au saint-siège le secours qu'il lui avoit promis contre le roi Henri (1).

Pour soutenir les dépenses de cette guerre, l'empereur Alexis ne crut pas devoir épargner les choses sacrées (2). Car, à son avènement à l'empire, il trouva les finances tellement épuisées par la mauvaise conduite de son prédécesseur, qu'on ne fermoit pas même les portes du trésor, et y passoit qui vouloit. En cette extrémité, Isaac Comnène, qui étoit demeuré à Constantinople, tandis que l'empereur, son frère, étoit à la guerre, assembla le concile des évêques présents et du clergé dans la grande église, et représenta que les lois et les canons permettoient de vendre les vases sacrés pour la rédemption des captifs, et que ce qui restoit de richesses dans les églises d'Asie, étoit exposé au pillage des infidèles; en sorte qu'il seroit employé plus utilement en monnaie pour payer les troupes. Il y eut quelque résistance de la part des prélats; mais l'autorité l'emporta, et l'on fondit l'argenterie des églises à Constantinople et partout l'empire.

Cette entreprise attira de grands reproches aux Comnènes; et Léon, entre autres, évêque de Chalcedoine, s'en plaignit si haut et si long-temps, qu'à la fin l'empereur le fit déposer et exiler. Pour apaiser l'indignation publique, l'empereur Alexis publia, la seconde année de son règne, une bulle d'or, où il avoue qu'il a failli en touchant aux trésors des églises, quoiqu'il l'ait fait sans mauvaise intention, contraint par la nécessité des affaires publiques (3). Craignant toutefois d'avoir attiré la colère de Dieu par ce péché, il en demande pardon publiquement, et promet de rendre tout ce qu'il a pris aux églises, quand les affaires de l'empire seront revenues en meilleur état, en faisant sa dette propre. Il s'engagea lui et ses successeurs à ne jamais en user ainsi à l'avenir, et ne point toucher aux choses sacrées, sous prétexte de quelque nécessité que ce soit, et prononce de terribles malédictions contre quiconque osera faire un pareil attentat. Cette constitution est du mois d'août, indication cinquième, l'an six mil cinq cent quatre-vingt-dix, c'est-à-dire l'an mil quatre-vingt-deux.

Le patriarche Eustrate Garidas, ayant tenu le siège de Constantinople trois ans, fut déposé par ordre de la cour, sans qu'on en sût bien le sujet. On mit en sa place un autre moine Nicolas, surnommé le grammairien, qui

avoit passé sa vie dans les exercices des piété, et n'étoit pas ignorant des lettres humaines, quoiqu'il n'y fût pas fort savant. Il entra dans le siège de Constantinople, l'an six mil cinq cent quatre-vingt-douze, indication cinquième, qui est l'an mil quatre-vingt-quatre, et le remplit pendant vingt-sept ans (4).

Cependant, les Saxons et les autres Allemands de leur parti, élurent pour roi, à la Saint-Laurent, Herman, seigneur de Luxembourg (2), qui célébra à Goslar solennellement la fête de Noël mil quatre-vingt-un, et le lendemain, jour de Saint-Etienne, il fut sacré et couronné roi par les évêques, du consentement des seigneurs.

#### XIV. Saint Arnoul, évêque de Soissons.

En France, le légat Hugues, évêque de Die, tint un concile à Meaux sous la protection de Thibaut, comte de Champagne et de Brie, pour juger Urision intrus dans le siège de Soissons après la mort de l'évêque Thibaut. Urision, ne s'étant point présenté, fut condamné; le concile donna au clergé de Soissons qui étoit présent, la liberté d'élire un évêque. La plus saine partie du clergé et les vassaux de la même église élurent, de l'avis du concile, Arnoul, auparavant abbé de Saint-Médard de Soissons, et alors reclus. Il étoit né en Brabant de parents nobles, avoit d'abord porté les armes chez plusieurs princes avec grande réputation, et refusé de grandes terres et des mariages avantageux (3). Enfin, sous prétexte d'aller à la cour du roi de France, il quitta son pays, et vint se rendre moine à Saint-Médard de Soissons. Quelque temps après, il se fit reclus par la permission de l'abbé. Il étoit à découvert jour et nuit, vivoit d'un peu de pain d'orge et d'eau, et fut trois ans et demi sans parler.

L'abbé Renald étant mort, un moine, nommé Pons, obtint du roi Philippe par simonie l'abbaye de Saint-Médard. Mais il en dissipa les biens pour entretenir les gens de guerre dont il se faisoit accompagner, et les moines furent réduits à une telle pauvreté, qu'ils cessèrent le service divin. Les plus sensés s'adressèrent à l'évêque de Soissons, et par son moyen obtinrent du roi la permission d'élire un autre abbé. Ce fut Arnoul, et l'évêque, qui étoit Thibaut de Pierrefons, alla avec plusieurs moines le trouver dans sa réclusion, et, après la prière solennelle, lui commanda de prendre la charge d'abbé. Arnoul, qui n'avoit point parlé depuis trois ans et demi, fut fort surpris, et écrivit sur une tablette, pour s'excuser et demander au moins un délai jusqu'au lendemain, pour examiner la volonté de Dieu. On le lui accor-

(1) P. 83. Chr. Cass. III, n. 49. Anna. Comn. lib. IV, p. 114.

(2) x, Epist. 17. Anna. lib. v, p. 127.

(3) P. 130. Jus. Græcor. Rom. lib. II, p. 124.

(1) Zonar. lib. XVIII, n. 21. Anna. lib. p. 273. Zonar. lib. XVIII, n. 25.

(2) Bruno. Bell. Sax. in

fine. Bertold. 1081, 1082.

(3) Vita S. Ar. lib. II, c. 1. Sæc. 6, Act. Ben. p. 2.

(2) Bruno. Bell. Sax. in 528; lib. I, c. 1.

da, mais on lui donna des gardes de peur qu'il ne s'enfuit pendant la nuit. Toutefois, les voyant endormis, il se sauva par dessus la muraille, et s'en alla près de Laon; où ayant appris qu'on le cherchoit, il suivit un loup qu'il rencontra, croyant qu'il l'éloigneroit des chemins; mais le loup le ramena à Soissons. Alors, étant découvert, il rompit son silence, et se soumit à la volonté de Dieu. C'étoit environ l'an mil soixante-dix-sept qu'il fut ordonné abbé de Saint-Médard de Soissons.

En peu de temps, il rétablit ce monastère, et pour le spirituel et pour le temporel, gardant toujours une extrême modestie. Ses amis souffroient avec peine de le voir monté sur un âne, au lieu que plusieurs abbés de France marchoient à cheval avec faste, et vivoient dans les délices. Il guérit plusieurs malades, rendit la vue à une femme aveugle, et fit plusieurs autres miracles. Un de ces moines, nommé Odon, jaloux de sa dignité dont il se croyoit plus capable, fit dire au roi Philippe que, quand il iroit quelque part à la guerre, il commandât à l'abbé de Saint-Médard de le suivre (1). Le roi le fit, et le saint abbé répondit à ses envoyés: Il est vrai que j'ai autrefois porté les armes, on sait que la crainte de Dieu me les a fait quitter pour embrasser la vie monastique; et le Seigneur dit que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. J'aimerois mieux n'avoir jamais été abbé que de servir au siècle sous prétexte de cette dignité. Le roi lui fit dire: C'est une ancienne coutume que les vassaux de l'abbaye servent le roi à la guerre, ayant l'abbé à leur tête. Ou suivez la coutume, ou quittez la place, afin qu'on fasse le service. Arnoul, profitant de l'occasion, obéit volontiers au roi, et reprit la vie de reclus. Les moines affligés lui représentèrent que Pons reviendrait les désoler, et par son conseil ils élurent Gérald, homme savant et vertueux. Mais Pons ne manqua pas de revenir avec la reine Berthe, pour chasser Gérald et se remettre en possession. Arnoul sortit alors de sa retraite pour s'opposer à cette violence; et, comme la reine ne voulut point l'écouter, il lui dit: Croyez-moi, madame, si vous chassez d'ici l'abbé Gérald, vous serez chassée du royaume, et mourrez dans l'affliction et le mépris; et l'événement confirma cette prophétie, comme nous verrons en son lieu. Gérald céda et se retira. Il étoit né à Corbie, et avoit été élevé dans le monastère du lieu (2). Il fit le voyage de Rome avec Fouques, son abbé, et ils y furent tous deux ordonnés prêtres par le pape Léon IX. Gérald, étant de retour à Corbie, alla en pèlerinage à Jérusalem, ensuite il fut fait abbé de Saint-Vincent de Laon; mais il renonça à cette prélature à cause de l'indocilité des moines; et, ayant été chassé de Saint-Médard de Soissons, il passa en Aquitaine, où, l'an mil quatre-vingt,

il fonda le monastère de Sauve-Majour, dans le diocèse de Bordeaux, et plusieurs autres ensuite. Il étoit fort estimé par le roi d'Aragon, Sanche - Ramirès. Il mourut en mil quatre-vingt-quinze, le cinquième d'avril, et fut canonisé cent ans après par le pape Célestin III.

Quant à saint Arnoul (4), depuis sa retraite il s'appliquoit aux jeûnes, aux veilles et à la prière, comme s'il n'eût fait que commencer; et sa réputation devint telle en France, que toute la noblesse s'empressoit à recevoir de lui quelque bénédiction; et toutes les personnes constituées en dignité desiroient ardemment de lui parler et le consulter, soit sur la paix de l'Eglise, soit sur leur salut. Il fit encore plusieurs miracles, et dissipa un faux bruit qui s'étoit répandu, que les Danois alloient inonder toute la France.

Lorsqu'il étoit dans le monde, il avoit eu pour ami un chevalier, nommé Géric, qui depuis s'étoit adonné aux pillages et aux violences, suivant l'abus de ce temps-là (2). Arnoul avoit souvent prié Dieu pour sa conversion, et lui avoit souvent fait donner des avis salutaires, mais sans fruit. Géric, après avoir vécu plusieurs années dans une grande prospérité, ayant nombre d'enfants, les perdit tous, et fut lui-même frappé d'une maladie qui le tint au lit trois ans et demi, en sorte qu'il n'attendoit plus que la mort. Déjà ses neveux songeoient à s'emparer de ses terres, et à chasser sa femme sans douaire. En étant alarmée, elle lui persuada de se faire porter en litère à Arnoul, son ancien ami, qui, se rejoignant de son arrivée, le fit venir devant sa fenêtre, et lui dit: Mon frère Géric, j'ai obtenu de Dieu par mes prières cette maladie; pour vous faire rentrer en vous-même, rendez-lui grâce du péril dont il a délivré votre âme. Géric répondit: Mon cher père, je suis venu vous trouver en résolution de régler désormais ma vie selon que vous l'ordonnerez: priez Dieu seulement qu'il me rende la santé. La femme de son côté le prioit avec larmes d'avoir aussi pitié d'elle. Le saint homme lui dit: Soyez assurée que vous serez récompensée d'avoir fidèlement servi votre mari dans sa maladie. Il guérira parfaitement, vous en aurez un fils qui naîtra dans un an, ce même jour, et sera nommé Lambert. Il succédera à son père, vous nourrirez dans votre vieillesse, et vous verrez ses enfants avant que de mourir. C'est pourquoi je veux, mon cher frère Géric, que vous marchiez désormais dans la voie de la justice. Honorez l'Eglise et le clergé, ne prenez rien aux pauvres; au contraire, rendez-leur ce que vous leur avez pris, et faites l'aumône continuellement et abondamment; donnez vos dîmes, mais suivant l'ordre de l'évêque. Cultivez vos terres, et vivez de votre revenu et de vos acquisitions légitimes; traitez humainement vos censiers, et remettez-leur en partie

(1) C. 16.

(2) Bell. 5 apr. tom. 9,

p. 400. Acta SS. Ben. Sæc. 6, par. 2, p. 266.

(1) Vita c. 28.

(2) C. 34.



ce qu'ils ne pourront payer. Gardez sincèrement la foi à votre prince et à vos égaux. Rendez grâce à Dieu des biens qu'il vous a fait, et soyez assidus aux divins offices. On vous a apporté malade, mais vous retournerez à cheval en pleine santé. Tout fut accompli de point en point. Géric, étant retourné chez lui, eut un fils, qui naquit au jour marqué, qui succéda à son père, et prit soin de sa mère; il fut marié, et elle vit ses enfants.

Tel étoit saint Arnoul quand il fut élu évêque de Soissons au concile de Meaux. Le décret d'élection étant écrit, le légat Hugues envoya du concile même des personnes vénérables au monastère de Saint-Médard de Soissons, avec des lettres où il ordonnoit à Arnoul, par l'autorité du saint-siège, de sortir de sa cellule, et venir promptement au concile sous peine d'excommunication (1). Arnoul, frappé de cet ordre comme d'un coup de foudre, vint au concile. L'élection fut confirmée par les évêques qui, sans écouter ses excuses, le firent asseoir avec eux; et le légat lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter l'épiscopat. Ainsi il fut contraint de se soumettre; on prit jour pour le sacre, qui se devoit faire à Die par le légat, et Arnoul retourna à Soissons préparer ce qui lui étoit nécessaire pour ce voyage. Il partit avec quatre moines et des personnes choisies du clergé; et, passant par la Champagne, il fut reçu avec grand honneur par le comte Thibaut, dans le château de Vertus. De là Arnoul envoya un de ses moines à Paris, dire à la reine Berthe qu'elle étoit grosse d'un fils qui seroit nommé Louis, et régneroit après son père. C'est que le roi Philippe et la reine son épouse, étant mariés depuis long-temps sans avoir d'enfant, avoient prié saint Arnoul de leur en obtenir par ses prières. L'enfant qu'il avoit promis naquit en effet la même année mil quatre-vingt-un; il régna depuis, et est connu sous le nom de Louis le gros (2).

Arnoul, ayant achevé son voyage, fut sacré par Hugues de Die le dimanche avant Noël, qui, cette année mil quatre-vingt-un, fut le dix-neuvième jour de décembre. Comme le siège de Vienne étoit vacant, le peuple vouloit enlever Arnoul et l'élire pour archevêque; mais il se pressa de sortir du pays. Hugues, abbé de Clugny, averti de son passage, l'envoya prier de venir à son monastère, et l'y reçut avec grand honneur, plus en considération de sa vertu que de sa dignité; car Arnoul se conduisoit depuis long-temps par les conseils de l'abbé Hugues, et on disoit même que le saint abbé avoit contribué à le faire élire évêque de Soissons. L'abbé, qui craignoit qu'il n'eût pas la doctrine nécessaire pour une telle place, lui proposa quelques questions de l'écriture, et demeura fort content de sa capacité.

(1) Lib. II, c. 1.

(2) Lib. I, c. 30; II, c. 3.

Cependant le siège de Soissons étoit toujours occupé par Ursion, que le roi protégeoit, parce qu'il étoit frère de Gervais, son sénéchal. Quand donc Arnoul voulut entrer à Soissons, Gervais vint au devant avec une troupe de gens armés, et l'avertit qu'il se gardât d'y entrer s'il vouloit conserver sa vie. Arnoul, sans s'étonner, piqua son cheval pour passer outre. Mais Gervais l'arrêta par la bride, et le saint prélat, ne voulant pas en venir aux mains, céda à la violence, et se retira au château d'Ouchi dans le diocèse, où il exerça ses fonctions sous la protection de Thibaut, comte de Champagne.

## XV. Geoffroy, évêque de Chartres.

Geoffroy, évêque de Chartres, déjà déposé pour simonie par le légat Hugues, et rétabli par le pape au quatrième concile de Rome, en mil soixante-dix-huit, fut encore déposé par le même légat deux ou trois fois après, et alla s'en plaindre à Rome avec son oncle Geoffroy, évêque de Paris. Le pape les retint jusqu'à ce qu'il eût reçu réponse de Hugues de Die; et, après l'avoir reçue, quoiqu'elle ne s'accordât pas avec l'exposé de l'évêque de Paris, le pape ne laissa pas de rétablir l'évêque de Chartres, après qu'il se fut purgé par serment sur le corps de saint Pierre. Hugues de Die s'en plaignit, et la suite fera voir que c'étoit avec raison. Gébuin, archevêque de Lyon, étant mort, Hugues, évêque de Die, fut élu pour lui succéder par le clergé et le peuple, et l'élection confirmée par le pape. Ainsi il entra dans ce grand siège en l'année mil quatre-vingt (1).

## XVI. Henri assiège Rome.

La même année, le roi Henri entra en Italie, vint à Rome par le duché de Spolète, et l'assiégea pendant tout le carême (2). Il avoit amené avec lui l'antipape Clément, et demeura presque tout l'été devant Rome, sans y pouvoir entrer. Il voulut même mettre le feu à Saint-Pierre, pour surprendre la ville pendant que les Romains seroient occupés à l'éteindre; mais le pape Grégoire y marcha le premier, et arrêta le feu qu'un traître avoit mis à quelques maisons voisines. Les chaleurs obligèrent Henri à se retirer, après avoir mis garnison à quelques châteaux pour incommoder les Romains. Il laissa l'antipape à Tibur pour commander ses troupes, et, ayant pris l'évêque de Sutri et quelques autres, il retourna en Lombardie. L'antipape continua la guerre pendant tout l'été, faisant le dégât des blés et des terres des Romains et beaucoup d'autres maux.

Le roi Herman vouloit venir au secours du

(1) V, Ep. 17. Sup. I. (2) Acta Greg. c. 3. Ap. LXII, n. 44; IX, Ep. 31. Chr. Boll. p. 153. Berthold. an. 1082.

pape Grégoire, et s'avança jusqu'en Souabe; mais les affaires l'obligèrent de retourner en Save, et l'année suivante, mil quatre-vingt-trois, le roi Henri revint en Italie, et se trouva près de Rome avant la Pentecôte. Mais voyant que Hugues, abbé de Clugny, qui étoit alors en Italie, et plusieurs autres saints personnages, le tenoient pour excommunié, il voulut se justifier auprès d'eux (1). Pour cet effet, il renvoya l'évêque d'Ostie et plusieurs autres qu'il avoit pris; il donna sûreté, même par serment, à tous ceux qui voudroient aller à Rome visiter les saints lieux, et dit publiquement qu'il vouloit recevoir la couronne impériale de la main du pape Grégoire. Le peuple romain et les personnes pieuses, ayant appris ces nouvelles, en eurent une grande joie, et, se jetant aux pieds du pape, ils le prièrent instamment et avec larmes d'avoir compassion de leur patrie presque perdue. Grégoire leur répondit: J'ai souvent éprouvé les artifices du roi; mais, s'il veut satisfaire à Dieu et à l'Eglise, je l'absoudrai volontiers, et lui donnerai la couronne impériale, autrement je ne puis vous écouter.

Comme le roi refusoit de faire cette satisfaction, et que le pape, nonobstant les instances du peuple, demeurait ferme à la demander, le roi gagna insensiblement le peuple par argent et par crainte, outre qu'ils étoient fatigués du siège qui duroit depuis trois ans. On convint donc que le pape assembleroit à la mi-novembre un concile, où la question du royaume seroit décidée, et que Henri, les Romains et tous les autres seroient tenus d'en observer les décrets (2). Henri promit par serment de donner sûreté à tous ceux qui iroient à ce concile, et le pape y appela par ses lettres tous les évêques et les abbés. Henri retourna en Lombardie, et la garnison qu'il avoit laissée au château, près de Saint-Pierre, mourut de maladie, en sorte que de quatre cents hommes à peine en resta-t-il trente: ce que les Romains regardèrent comme une punition de saint Pierre.

Henri renvoya l'antipape Guibert à Ravenne, et marcha vers Rome pour le concile, où les députés des seigneurs d'Allemagne se devoient trouver; mais Henri les fit arrêter en chemin à Forcassi en Toscane, vers la Saint-Martin, nonobstant la sûreté qu'il avoit promise. C'étoient des moines et des clercs, et avec eux fut pris Othon, évêque d'Ostie, en revenant de sa légation auprès de Henri. Plusieurs prélats françois, tant évêques qu'abbés, ne laissèrent pas de venir au concile; mais Henri en empêcha particulièrement ceux qui étoient les plus nécessaires au pape, savoir, Hugues de Lyon, Anselme de Lucques et Renald de Côme.

Le pape tint donc le concile pendant trois

jours, commençant le vingtième novembre, et on le compte pour le neuvième concile de Rome sous son pontificat. Car les troubles l'avoient empêché pendant trois années de tenir un concile le carême, suivant la coutume (1). En celui-ci, il y eut plusieurs prélats de la partie méridionale d'Italie. Le pape y parla si fortement de la foi, de la morale chrétienne et de la constance nécessaire dans la persécution présente, qu'il tira des larmes de toute l'assemblée. Il céda à peine aux prières du concile, pour ne pas renouveler l'excommunication contre Henri; mais il la prononça contre quiconque avoit empêché ceux qui venoient à Rome.

Cependant les Romains, à l'insu du pape, avoient juré à Henri, l'été précédent, d'obliger le pape à le couronner, ou d'élire un autre pape à sa place. Le terme de leur promesse étant échu, ils la déclarèrent au pape, ajoutant qu'ils n'avoient pas promis qu'il le couronnât solennellement avec l'onction, mais simplement qu'il lui donnât une couronne. Le pape y consentit pour les acquitter de leur serment: ainsi les Romains mandèrent à Henri qu'il vint prendre la couronne, ou avec justice en satisfaisant le pape, ou contre son gré, auquel cas il la lui jetteroit par une baguette du château Saint-Ange. Henri refusa l'un et l'autre, et les Romains lui déclarèrent qu'ils étoient quittes de leur serment. Lui, de son côté, s'appliqua de plus en plus à les gagner par menaces et par promesses. Depuis sept ans que duroit cette division entre le pape Grégoire et le roi Henri, il restoit dans ses états peu d'évêques fidèles au pape; encore étoient-ils la plupart chassés de leurs sièges et réduits à se cacher dans des monastères.

Alexis, empereur de Constantinople, voulant arrêter Robert Guiscard en Italie, avoit écrit au roi Henri pour l'exciter à lui faire la guerre, et lui avoit envoyé cent quarante-quatre mille sous d'or et cent pièces d'écariolate. Mais Henri se servit de cet argent pour gagner le peuple de Rome, et par son secours il entra dans le palais de Latran, avec l'antipape Guibert, le jeudi, fête de Saint-Benoît, vingt-unième de mars mil quatre-vingt-quatre. Les nobles romains demeurèrent la plupart fidèles au pape, qui se retira au château Saint-Ange (2). Le dimanche suivant, qui étoit le dimanche des Rameaux, Henri fit introniser Guibert sous le nom de Clément III, par les évêques de Bologne, de Modène et de Cervia, au lieu que, suivant l'ancienne coutume, l'ordination du pape appartenoit aux évêques d'Ostie, d'Albane et de Porto. Le jour de Pâques, dernier de mars, l'antipape donna au roi Henri la couronne impériale; ils demeuroient l'un et l'autre au palais de Latran, et ceux qui

(1) Tom. x, p. 401.

Henr. to. 12. Spicil. p. 228.

(2) Berthold. 1084. Anna Chr. Virid. p. 2287. Acta. Comm. lib. III, p. 93. Epist. Greg. ap. Boll. c. 3, n. 14.

(1) Acta c. 3, n. 15.

(2) Berthold.



tenoient encore pour Grégoire ne leur permettoient pas d'aller à Saint-Pierre; l'empereur les attaqua dans la semaine même de Pâques, mais il y perdit environ quarante hommes, et pas un ne fut tué du côté du pape Grégoire. Ensuite l'empereur commença à assiéger le château Saint-Ange. Aussitôt il donna part de son entrée à Rome et de son couronnement à Thierry, évêque de Verdun, un des plus zélés pour son parti, lui ordonnant, de la part du pape Clément et de la sienne, de sacrer incensamment Egilbert, archevêque de Trèves; ce que Thierry exécuta peu de temps après avec des évêques d'autres provinces. Mais, quand Egilbert voulut faire une ordination, on lui représenta qu'il ne le pouvoit, n'ayant pas reçu le pallium. Il l'envoya donc demander à l'antipape Clément, qui le lui accorda avec plaisir. Egilbert occupa le siège de Trèves vingt-deux ans (1).

#### XVII. L'abbé Didier devant Henri.

Dès que les seigneurs lombards de la Pouille virent le roi Henri devant Rome, ils espérèrent qu'après qu'ils l'auroient prise ils pourroient chasser les Normands (2). Ceux-ci, de leur côté, alarmés de cette conspiration et de l'absence de Robert Guiscard, résolurent de traiter avec le roi, et la confiance qu'ils avoient en Didier, abbé du mont Cassin, fit qu'ils le prièrent de venir avec eux trouver ce prince, disant qu'outre leur sûreté ils cherchoient à procurer la paix entre lui et le pape Grégoire. Le roi Henri, de son côté, manda plusieurs fois l'abbé Didier, qui refusa de l'aller trouver; mais enfin, craignant la destruction de son monastère, il y alla avec les Normands et le prince de Capoue, se gardant toutefois en ce voyage de communiquer avec les excommuniés. Ainsi, quoiqu'il rencontrât plusieurs évêques et plusieurs personnes considérables, même de ses amis, entre autres le chancelier du roi, il ne leur donna point de baiser, ne pria et ne mangea point avec eux.

Étant arrivé à Albane, il n'alla point trouver le roi, ne lui envoya personne, et souffrit pendant toute une semaine les menaces que le roi lui faisoit faire, pour l'obliger à lui jurer fidélité et recevoir de sa main l'investiture de l'abbaye. Enfin, il vit le roi avec le prince de Capoue, et, comme le roi le pressoit encore de recevoir l'investiture, il répondit: Quand je vous verrai couronné empereur, alors je la recevrai si je le juge à propos. Ce qui marque, ou que Henri n'avoit pas encore été couronné par l'antipape, ou que l'abbé Didier ne comptoit pour rien ce couronnement, car on ne sait pas le temps précis de cette entrevue. Pendant qu'elle dura, l'abbé disputoit souvent sur les

droits du saint-siège avec les évêques de la suite du roi, particulièrement avec l'évêque d'Ostie, qui toutefois étoit pour le pape. Cet évêque alléguoit en faveur du roi le décret du pape Nicolas II, fait avec cent vingt-cinq évêques et avec Hildebrand lui-même, alors archidiacre, portant qu'on ne feroit point de pape sans le consentement de l'empereur (1). Mais Didier soutenoit que ni pape, ni évêque, ni homme vivant, ne pouvoit valablement faire un tel décret, parce que le saint-siège est au-dessus de tout, et ne peut jamais être soumis à personne. Il ajoutoit: Si le pape Nicolas l'a fait, il l'a fait injustement et imprudemment: la faute d'un homme ne doit pas faire perdre à l'Eglise sa dignité, et nous ne consentirons jamais que le roi des Allemands établisse le pape des Romains. L'évêque d'Ostie répondit: Si les Ultramontains entendoient ce discours, ils se réuniroient tous contre vous. Didier répliqua: Quand tout le monde se réuniroit, il ne nous feroit pas changer d'avis sur ce point. L'empereur peut se prévaloir pour un temps, si Dieu le permet, et faire violence à l'Eglise; mais il ne nous y fera jamais consentir. Didier disputa sur ce sujet avec l'antipape Guibert, et lui reprocha son intrusion dans le saint-siège; sur quoi Guibert, se sentant pressé, lui dit qu'il l'avoit fait malgré lui, parce que, autrement, le roi Henri auroit perdu sa dignité. L'abbé Didier obtint de Henri une bulle d'or en faveur de son monastère, et s'en retourna avec son congé.

#### XVIII. Lambert, usurpateur du siège de Téroüane.

En France, Hubert, évêque de Téroüane, contraint de renoncer à son siège, se retira au monastère de Saint-Bertin; et un nommé Lambert fut élu évêque à sa place par l'autorité de Robert le Frison, comte de Flandre. Le clergé de Téroüane s'en plaignit, et Lambert fut excommunié au concile de Meaux, par Hugues, archevêque de Lyon, et Amé, évêque d'Oléron, légats du pape. C'est apparemment le concile de Meaux, tenu le dix-neuvième d'octobre mil quatre-vingt-deux, où, après la mort de Gautier, Robert, abbé de Rebais, fut ordonné évêque de Meaux. Mais, parce que le légat Hugues avoit fait cette ordination sans le consentement de Richer, archevêque de Sens et de ses suffragants, ils excommunièrent Robert, et ordonnèrent à sa place un autre Gautier, qui demeura évêque de Meaux (2).

Lambert, élu évêque de Téroüane, fut donc condamné en ce concile, pour s'en être fui de son église sans congé, et pour avoir pris prisonniers cinq clercs qui vouloient aller au concile

de Rome porter leur plainte contre lui. Mais, nonobstant l'excommunication des légats, il se fit ordonner diacre, prêtre et évêque, par des évêques suspendus de leurs fonctions. Ensuite le comte de Flandre vint avec ses troupes le mettre en possession à main armée; et, comme on avoit fermé les portes de l'église, il les fit rompre à coups de hache. On avoit mis devant les portes fermées un crucifix, tenant à sa main une protestation contre Lambert, qui, en l'arrachant, rompit la main du crucifix. A son entrée dans l'église, quelques-uns du clergé furent blessés, les autres mis en fuite, et il fit piller les maisons de tous ceux qui ne voulurent pas communiquer avec lui. Le comte de Flandre chassa de ses terres tous les clercs qui refusèrent d'obéir à Lambert, après les avoir dépouillés de tous leurs biens.

Mais lorsque Lambert se fut mis ainsi en possession, deux gentilshommes du pays employèrent les mêmes moyens pour le chasser. Ils enfoncèrent les portes de l'église, et en pillèrent l'argenterie et les ornements. Ils tirèrent Lambert de l'autel devant lequel il étoit prosterné, et lui coupèrent la langue et les doigts de la main droite. Il alla à Rome se plaindre de cette violence, et le comte écrivit au pape en sa faveur; de sorte que le pape, qui n'avoit pas encore reçu les lettres de l'archevêque de Lyon, fut touché de compassion, et donna à Lambert l'absolution de l'excommunication prononcée contre lui, après toutefois lui avoir fait jurer qu'il subiroit le jugement du saint-siège ou des légats, touchant l'évêché de Téroüane. Le pape écrivit une lettre menaçante aux deux gentilshommes qui l'avoient ainsi maltraité, leur ordonnant, sous peine d'excommunication, de faire satisfaction pour ce crime au jugement de l'archevêque de Lyon et de l'abbé de Clugny, ses légats. Il écrivit aussi à l'archevêque de Lyon d'assembler un concile pour examiner soigneusement cette affaire (1). Et comme il dit, vous êtes suspect à l'évêque Lambert, parce que vous êtes mal avec le roi de France, vous prendrez avec vous l'abbé de Clugny, et vous userez de miséricorde avec Lambert, autant que la justice le permet, tant à cause de la peine qu'il a prise de venir à Rome, qu'en considération du comte Robert.

Ensuite le pape, mieux informé, écrivit au comte pour l'obliger à abandonner Lambert; mais le comte méprisa ses lettres, et dit des paroles outrageantes à ceux qui en étoient les porteurs. Après donc lui en avoir écrit deux fois inutilement, le pape s'adressa aux évêques et aux seigneurs de son obéissance, particulièrement à Gérard de Cambrai, Ratbod de Noyon et Roricon d'Amiens, et leur ordonna d'exhorter fortement le comte à ne plus soutenir cet apostat. Enfin, un autre Gérard ayant

été élu canoniquement évêque de Téroüane en mil quatre-vingt-quatre, le pape enjoignit au comte de le recevoir, lui faisant des reproches de ce qu'il vouloit encore soutenir Lambert. Ainsi finit cette affaire; car Gérard fut maintenu, et tint le siège de Téroüane environ quinze ans (1).

#### XIX. Saint Arnoul de Soissons en Flandre.

Arnoul, archidiacre de Téroüane et prévôt de Saint-Omer, étoit à la tête de ceux qui se plaignirent au pape de l'intrusion de Lambert, et de la protection que lui donnoit le comte Robert. Or, cet archidiacre étoit d'ailleurs odieux au comte, parce qu'il étoit entré dans la conjuration de plusieurs nobles, qui vouloient chasser Robert comme usurpateur et violent, et reconnoître pour comte de Flandre Baudouin, comte de Hainaut, fils de son frère aîné, prince plus doux (2). Robert, ayant découvert ce complot, prit les conjurés, en fit mourir quelques-uns et bannit les autres, après les avoir dépouillés de leurs biens et de leurs dignités. De ce nombre fut l'archidiacre Arnoul, qui, après avoir été long-temps en exil, s'avisait d'aller à Rome et de porter ses plaintes au pape Grégoire. Le pape en fut touché, et résolut d'écrire au comte Robert pour l'exhorter à pardonner à ceux qui avoient encouru sa disgrâce, ou du moins leur donner la liberté de se justifier; mais il ne se trouvoit personne qui voulût se charger de ses lettres. Enfin le pape jeta les yeux sur Arnoul, évêque de Soissons, dont la réputation étoit venue jusqu'à lui, et il lui manda de présenter au comte les lettres et les personnes dont il étoit question.

Arnoul, ayant été empêché d'entrer à Soissons par la violence que j'ai marquée, faisoit sa résidence à Ouchi, et ne laissoit pas de s'acquitter de tous les devoirs d'un bon évêque (3). Car les curés et les anciens du clergé venoient le trouver, et le peuple y accouroit. Il prêchoit, il donnoit la confirmation, la pénitence et les autres sacrements; et on rapporte plusieurs miracles qu'il fit en ces commencements de son épiscopat. Ayant donc reçu les lettres du pape, il alla à Lille, et les présenta au comte Robert. Tandis qu'on les lisoit, quelques-uns des disgraciés qui avoient suivi l'évêque, s'étant coulés secrètement, prirent le comte par les pieds. Il en fut d'abord furieusement irrité, comme il parut à ses yeux et à tout l'air de son visage; mais Dieu le toucha, et, tant à la considération du saint évêque que pour le respect du saint-siège, il leur pardonna et leur accorda la vie et les biens.

(1) Hist. Trevir. to. 12. (2) Chr. Cass. lib. III, c. 50. Speil. p. 22, 232.

(1) Sup. liv. IX, n. 31. 34, tom. X, p. 401. Gall. (2) Gall. Christ. tom. 2, Christ. to. 3. p. 430. Greg. lib. IX, Ep.

(1) IX, Epist. 34, 1. Gall. Arn. Suess. lib. II, c. 13. Christ. to. 2, fol. 430. Sæc. 6, Ben. par. 2, p. 535. (2) IX, Epist. 34. Vita S. (3) Vita n. 7.

(1) IX, Epist. 30; IX, Epist. 3.



Toute la Flandre étoit pleine de meurtres, et ses habitants si accoutumés au sang, qu'ils estimoient honteux de passer un jour sans en répandre; les plus proches parents s'égorgeoient pour les moindres sujets, à peine les pères et les enfants s'épargnoient l'un l'autre. Plusieurs de la noblesse du pays prièrent le saint évêque d'aller dans les lieux où le mal étoit le plus grand, et de travailler à y établir la paix; il crut que Dieu le demandoit de lui, et l'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Il alla d'abord à Bruges et dans la Flandre intérieure, vers Wuttembourg et Furnes, et fit si bien par la douceur de ses prédications et par les exemples de sa vertu, qu'il apaisa ces esprits farouches, et les amena à la concorde. Ce fut avec bien de la peine, et il s'abaissa souvent jusqu'à se jeter aux pieds des plus intraitables. Ses exhortations furent soutenues de plusieurs miracles; et, pour en connoître l'effet, Erembold, gouverneur de Bruges, fit calculer, par ordre du comte, la somme à laquelle pouvoient monter les compositions des meurtres commis dans ce seul canton, dont le saint évêque avoit empêché les suites, et on trouva qu'on n'y auroit pas satisfait pour dix mille marcs d'argent. Aussi toute la Flandre le chérissait tendrement, on chercha un lieu pour sa résidence, et on lui donna l'église de Saint-Pierre à Wuttembourg, où il fonda un monastère de moines bénédictins en mil quatre-vingt-quatre, et y mit pour premier abbé Arnoul, son neveu. La même année, il revint prendre soin de son diocèse de Soissons (1).

#### XX. Robert Guiscard délivre le pape.

Le pape Grégoire étoit toujours assiégé dans le château Saint-Ange, autour duquel l'empereur Henri avoit fait élever une muraille (2); mais il y avoit quelques forteresses qui tenoient encore pour le pape, et Rustique, son neveu, se défendoit au milieu de Rome dans le septizonium de Sévère, ainsi nommé, parce que c'étoit un édifice à sept étages, dont on voit encore les restes. L'empereur alloit tous les jours dans une église, où il avoit choisi un endroit retiré pour prier avec plus d'attention (3). Un de ses ennemis, ayant observé ce lieu, mit une grosse pierre sur la poutre qui soutenoit le lambris, auquel il fit une ouverture, et prit bien ses mesures avec une corde pour faire tomber la pierre précisément sur la tête de l'empereur. S'étant donc caché la nuit sur le lambris, quand il vit l'empereur en prière il poussa la pierre; mais elle l'entraîna par son poids, il tomba, et l'empereur qui heureusement s'étoit un peu retiré, n'eut point de mal. Le bruit de cet accident s'étant bientôt ré-

pandu dans toute la ville, le peuple se saisit du coupable, et malgré l'empereur le mit en pièces, en le traînant sur des roches et des pierres.

Cependant l'empereur apprit que Robert Guiscard étoit de retour en Italie, et qu'il venoit au secours du pape; et, ne se sentant pas en état de lui résister, il quitta Rome et retourna en Lombardie. En effet, depuis deux ans le pape Grégoire ne cessoit de presser le duc Robert qui étoit en Grèce de venir le délivrer (1). Le duc avoit bien de la peine à quitter son entreprise contre l'empereur Alexis, sur lequel il faisoit de grandes conquêtes; mais, regardant le pape comme son seigneur depuis qu'il lui avoit fait serment de fidélité, il crut devoir préférer à tout autre intérêt son devoir et le service de l'Eglise; et, laissant à son fils Boémond la conduite de son armée pour continuer la guerre en Grèce, il s'embarqua peu accompagné, et vint descendre à Otrante. Il arriva à Rome au commencement de mai mil quatre-vingt-quatre, et comme les Romains révoltés contre le pape lui voulurent résister, il pilla la ville et en brûla une grande partie. Il tira le pape du château Saint-Ange, et le remit au palais de Latran; puis, étant sorti de Rome, il ramena en peu de temps plusieurs châteaux et plusieurs villes à l'obéissance du pape (2).

Grégoire, étant ainsi rentré dans Rome, tint un dixième concile, où il réitéra l'excommunication contre l'antipape Guibert. L'empereur Henri et leurs partisans; et il en fit publier la sentence deçà les monts par ses légats, en France par Pierre, évêque d'Albane, et en Allemagne, par Othon, évêque d'Ostie. Ce légat fit un assez grand séjour en Allemagne, et y ordonna plusieurs évêques dans les églises vacantes. Celle de Constance étoit depuis longtemps; et il y mit Gebhard, fils du duc Berthold, qui étoit moine, et plus illustre par sa vertu que par sa naissance. Il fut élu par le clergé et le peuple, malgré ses larmes et sa résistance; et le légat le sacra évêque de Constance le dimanche, vingt-deuxième de décembre mil quatre-vingt-quatre. Le samedi, jour de Saint-Thomas, il l'avoit ordonné prêtre, et avec lui quelques autres, entre lesquels étoit Berthold, auteur de la meilleure chronique que nous ayons de ce temps-là. Le légat, en l'ordonnant prêtre, lui donna pouvoir, par l'autorité du pape, de recevoir les pénitents, ce qui méritoit d'être observé.

Tandis que le pape étoit à Rome, il délivra l'église de Saint-Pierre de soixante mansionnaires, qui, s'en étant emparés, en occupoient tous les oratoires, à la réserve du grand autel (3), et tournoient à leur profit toutes les offrandes des pèlerins. C'étoient des citoyens romains

(1) C. 19. Mabill. Obs. (3) Vita Henr. Edit. 1585, p. 504. p. 385.  
(2) Acta ap. Boll. p. 158.

(1) Gauf. de Malater. lib. (3) Acta. ap. Boll. c. 3, III, c. 33. p. 153.  
(2) Berthold. an. 1084.

qui avoient des femmes ou des concubines; mais, ayant la barbe rase comme les clercs et portant des mitres, ils faisoient accroire aux pèlerins, et particulièrement aux paysans de Lombardie, qu'ils étoient des prêtres cardinaux; et, ayant reçu leurs offrandes, ils leur donnoient l'absolution de leurs péchés par une profanation sacrilège. La nuit, ils se levoient sous prétexte de garder l'église, et commettoient à l'entour des vols, des impuretés et des homicides. Le pape, les ayant chassés avec beaucoup de peine, donna la garde de l'église de Saint-Pierre à des clercs et des prêtres réglés; et, ayant demeuré assez long-temps à Rome, il passa au mont Cassin, où il fit quelque séjour; et delà à Salerne, où il demeura jusqu'à sa mort, sous la protection du duc Robert, étant défrayé, avec les évêques et les cardinaux qui l'avoient suivi, par l'abbé du mont Cassin (1).

#### XXI. Schismatiques abattus.

L'empereur, au sortir de Rome, vint en Lombardie, où il laissa l'antipape Guibert; et, après avoir encouragé les Lombards à soutenir son parti, il passa en Allemagne (2). Incontinent après, les évêques et les marquis de Lombardie, avec de grandes troupes, se jetèrent sur les terres de la comtesse Mathilde, dont les vassaux étant surpris, ne purent assembler que peu de monde. Mais Anselme, évêque de Lucques, les encouragea, leur envoya sa bénédiction par son pénitencier, à qui il recommanda particulièrement qu'il commençât par absoudre ceux qui auroient communiqué avec des excommuniés; puis qu'il donnât à tous sa bénédiction par l'autorité du pape, les instruisant de quelle manière ils devoient combattre, et avec quelle intention, afin que le péril où ils alloient s'exposer leur servit pour la rémission de tous leurs péchés. On donna la bataille, où les schismatiques tournèrent le dos promptement; on prit l'évêque de Parme, plusieurs nobles et d'autres sans nombre, on prit quantité de chevaux, d'armes et de bagage. On ne pouvoit compter les morts du côté des schismatiques; et de la part des catholiques il n'y en eut que trois de tués et peu de blessés.

Cette victoire abaissa considérablement le parti des schismatiques; et ceux qui revenoient à l'obéissance du pape Grégoire s'adressoient à Anselme, évêque de Lucques, que le pape avoit fait son légat dans toute la Lombardie, pour suppléer au défaut d'évêques catholiques, car il s'y en trouvoit très-peu. On venoit donc à lui de toutes parts: il donnoit l'absolution aux excommuniés convertis, il donnoit la confirmation et les saints ordres, il décidoit toutes les questions. Plusieurs s'adressoient à lui pour obtenir des grâces de la comtesse Mathilde, et

(1) Chr. Cass. III, c. 35. (2) Vita S. Ans. a. 20. Berthold. an. 1084.

lui offroient des présents; mais, quoiqu'il fût pauvre lui et tous les siens, il les rejetoit avec indignation, et disoit: Si ce qu'ils demandent est injuste, je serai complice de leur injustice; s'il est juste, je serai coupable d'avoir vendu la justice.

#### XXII. Assemblée de Bercaeh.

Othon, évêque d'Ostie, légat du pape en Allemagne, vint trouver en Saxe le roi Herman, au commencement de l'an mil quatre-vingt-cinq, après l'Epiphanie; et le vingt-unième de janvier il assista à une conférence entre les Saxons et les partisans de Henri, qui ne voulut pas y assister (1). La conférence se tint à Bercaeh en Thuringe, et on choisit deux prélats savants et éloquents pour parler au nom de tous: Gebhard de Saltzbourg pour les Saxons, Vécilon de Mayence pour l'empereur Henri. Gebhard disoit que les Saxons avoient raison d'éviter ce prince comme excommunié, parce que le pape leur avoit dénoncé par lettres l'anathème qu'il avoit prononcé contre lui au concile de Rome. Vécilon répondoit que le pape et les seigneurs avoient fait tort à Henri, parce que, tandis qu'il étoit à Canosse pour satisfaire au pape, et déjà reçu à la communion, on avoit élu Rodolphe pour roi: après quoi le pape n'avoit pu l'excommunier, parce qu'étant spolié il ne pouvoit être ni appelé en jugement ni condamné. Gebhard, au nom des Saxons, répliquoit que ce n'étoit pas à eux à examiner le jugement du saint-siège, auquel ils n'avoient pas assisté, et auquel ils ne devoient qu'obéir; que c'étoit plutôt avec le pape qu'il falloit traiter cette question. Qu'un particulier n'étoit pas dispensé des lois divines pour être dépouillé de son bien; beaucoup moins un roi, dont l'état n'est pas son patrimoine, mais appartient à Dieu, qui le donne à qui lui plaît, comme il est dit dans Daniel (2). Et qu'avant la perte de la Saxe, Henri, cité par le pape Alexandre, et ensuite par Grégoire, n'avoit tenu compte d'y satisfaire. Chaque parti applaudit à celui qui parloit pour lui, et ainsi se sépara la conférence.

#### XXIII. Concile de Quedlimbourg.

Le roi Herman célébra la fête de Pâques à Quedlimbourg, et la même semaine le légat Othon y tint un concile avec les évêques et les abbés qui reconnoissoient le pape Grégoire (3). Il s'y trouva deux archevêques, Gebhard de Saltzbourg et Hartvic de Magdebourg, avec leurs suffragants, et ceux de Mayence en Saxe. Des évêques de Wirtzbourg, de Wormes, d'Augsbourg et de Constance n'y assistèrent que par leurs députés. Le roi Herman s'y trouva avec les seigneurs de sa cour.

Quand tous furent assis selon leur rang, on

(1) Berthold. an. 1085, (3) To. x, p. 404. ex ab. Ursperg. eod. Berthold. et p. 1831.  
(2) Dan. IV, 22.



produisit les décrets des pères touchant la primauté du saint-siège, pour montrer que le jugement du pape n'est point sujet à révision, et que personne ne peut juger après lui. Ce que tout le concile approuva et confirma contre les partisans de Henri, qui, dans la conférence précédente, avaient voulu contraindre les Saxons à juger de la sentence du pape. Un clerc de Bamberg, nommé Cunibert, s'avança au milieu du concile, soutenant que les papes s'étoient eux-mêmes attribué cette primauté, c'est-à-dire ce privilège, que personne ne peut examiner juridiquement leur jugement, et de n'être soumis au jugement de personne. Mais tout le concile s'éleva contre lui, et il fut réfuté, principalement par un laïque, qui alléguait ce passage de l'Evangile : Le disciple n'est pas au-dessus du maître, et la maxime reçue dans tous les ordres ecclésiastiques que le supérieur n'est point jugé par l'inférieur.

On déclara nulles toutes les ordinations faites par les excommuniés, entre autres celles de Vécilon, archevêque de Mayence, de Sigefroy, évêque d'Augsbourg, et de Norbert de Coire (1). Vécilon étoit un clerc d'Halberstat, qui, ayant quitté son évêque, s'étoit attaché au roi Henri, et ce prince, pour récompense, lui avoit donné l'année précédente l'archevêché de Mayence après la mort de Sigefroy, qui avoit tenu ce siège vingt-cinq ans. Vécilon fut un des plus ardents schismatiques : et il fut condamné comme hérétique en ce concile, parce qu'il soutenoit que les séculiers dépouillés de leurs biens n'étoient point soumis au jugement ecclésiastique, et ne pouvoient être excommuniés pour leurs crimes, et que les excommuniés pouvoient être reçus sans absolution. On ordonna que quiconque auroit été excommunié, même injustement, par un évêque non déposé ni excommunié, ne pourroit être reçu à la communion sans absolution ecclésiastique. On renouvela l'ordonnance de la continence des clercs, et quelques autres points de discipline.

On agita la question de la parenté entre le roi Herman et la reine, son épouse. Le roi se leva au milieu du concile, et déclara qu'il observeroit en tout sa décision; mais le concile jugea que cette affaire ne pouvoit alors être examinée canoniquement, parce qu'il n'y avoit point d'accusateurs légitimes. A la fin du concile, on prononça anathème avec les chandelles ardentes, contre l'antipape Guibert, les cardinaux Hugues le blanc, évêque d'Albane, et Jean de Porto; Pierre, chancelier de l'église romaine; Liutmar, archevêque de Brême; Uton, évêque d'Hildesheim, Othon de Constance, Bouchard de Bâle, Husman de Spire; enfin, contre Vécilon de Mayence, Sigebert d'Augsbourg et Norbert de Coire, dont les ordinations avoient été déclarées nulles. Dans les souscriptions de ce concile, Herman prend le

titre de roi des Romains, et Othon se dit seulement moine de Clugny et légat du pape Grégoire, sans faire mention de son évêché d'Ostie.

#### XXIV. Concile de Mayence.

Trois semaines après ce concile, les schismatiques en rassemblèrent un à Mayence par ordre de l'empereur Henri, qui y assista avec les légats de l'antipape Clément, et obligea tous ceux qui s'y trouvèrent à le reconnaître pour pape légitime, même par écrit; mais il y en avoit qui dans le cœur ne laissoient pas d'être pour Grégoire. En ce concile présidoit Vécilon, archevêque de Mayence, avec Egilbert de Trèves, Séguin de Cologne et Liutmar de Brême : il y avoit dix-sept évêques et les députés de plusieurs autres, même de Gaule et d'Italie. On confirma la déposition de Grégoire, et on prononça excommunication contre lui et contre tous ceux qui le reconnoissoient pour pape, on déposa même les évêques, et on en mit d'autres à leur place. Ainsi Herman fut chassé de Metz, mais le peuple ne voulut pas recevoir celui que l'empereur y avoit mis. Méginhar fut fait évêque de Wirtzbourg à la place d'Adalbéron. En ce même concile, on confirma la trêve de Dieu (1).

Peu de temps après, moururent les principaux schismatiques de Lombardie, savoir : Eberard, évêque de Parme, qui avoit été pris l'année précédente, et qui avoit succédé en ce siège à l'antipape Candaloüs (2); Gandulfe, évêque de Rege, et Tédald, archevêque de Milan, qui occupoit ce siège depuis dix ans, étant toujours opposé au pape Grégoire. Il eut pour successeur Anselme III, catholique, et soumis aux papes légitimes.

#### XXV. Mort de Grégoire VII.

Cependant le pape Grégoire étoit à Salerne, où il tomba malade, et connut que sa fin étoit proche (3). Les évêques et les cardinaux qui étoient auprès de lui le prièrent de se nommer un successeur qui pût soutenir le bon parti contre l'antipape Guibert : sur quoi il leur nomma trois sujets à choisir, Didier, cardinal et abbé du mont Cassin, qui lui succéda en effet, Othon, évêque d'Ostie, qui fut aussi pape sous le nom d'Urbain II, et Hugues, archevêque de Lyon. Mais comme Othon étoit en sa légation d'Allemagne et Hugues en sa province, le pape Grégoire conseilla d'élire plutôt l'abbé Didier, qui étoit proche. Il étoit venu voir le pape dans sa maladie, à dessein de l'assister à la mort; mais le pape lui prédit qu'il n'y seroit pas; et en effet il fut obligé de quitter pour donner ordre au secours d'un

(1) To. x, p. 409, 1831. (2) Berthold. an. 1085. Dodechin. an. 1085. Sigeb. Ital. Sæc. to. 2, p. 212. eod. Ab. Urps. (3) Vita per Paul. c. 12.

(1) Berthold. an. 1085.

château du monastère attaqué par les Normands.

Cependant on demanda au pape s'il vouloit user de quelque indulgence envers ceux qu'il avoit excommuniés. Il répondit : Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape Guibert et les principales personnes qui les soutiennent par leurs conseils et leurs secours, j'absous et je bénis tous ceux qui croient que j'en ai le pouvoir. Ses dernières paroles furent : J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. Il mourut ainsi le vingt-cinquième de mai mil quatre-vingt-cinq, et fut enterré à Salerne dans l'église de Saint-Mathieu, dont le corps y avoit été trouvé environ cinq ans auparavant; et le pape en avoit félicité l'archevêque Alphonse par une lettre du dix-huitième septembre mil quatre-vingt (1). Mais on ne dit point comment ce corps avoit été apporté à Salerne, ni comment on savoit que ce fut celui de saint Matthieu.

Grégoire VII avoit tenu le saint-siège près de douze ans. Plusieurs auteurs du temps disent qu'il se fit grand nombre de miracles à son tombeau. On rapporte entre autres qu'Ubalde, évêque de Mantoue, affligé depuis long-temps de maladie de rate et ulcère par tout le corps, principalement aux jambes, après avoir beaucoup dépensé inutilement en médecins, ayant appliqué la mitre de Grégoire à l'endroit où il sentoit le plus de douleur, recouvra une parfaite santé. Grégoire ayant envoyé en mourant cette mitre à saint Anselme de Lucques, son ami et son imitateur, qui fit encore d'autres miracles. La vie du pape Grégoire fut écrite environ quarante-cinq ans après sa mort, par Paul, chanoine régulier de Bernier en Bavière, qui relève principalement les faits qu'il estime miraculeux et propres à montrer la sainteté de Grégoire. Le pape, Anastase IV, le fit peindre à Rome, dans une église, entre les saints, environ soixante ans après sa mort. En mil cinq cent soixante-dix-sept, Marc-Antoine Colonne, archevêque de Salerne, trouva ses reliques entières avec les ornements pontificaux, et lui fit une épitaphe. En mil cinq cent quatre-vingt-quatre, son nom fut inséré au martyrologe romain, corrigé par les ordres du pape Grégoire XIII. Enfin le pape Paul V, par un bref de l'an mil six cent neuf, permit à l'archevêque et au chapitre de Salerne de l'honorer comme saint par un office public (2).

#### XXVI. Ecrits du cardinal Bennon.

Nous voyons ce que les schismatiques publioient de ce pape par les écrits de Bennon, archiprêtre-cardinal, du parti de l'antipape Guibert (3). Ce sont deux lettres adressées à

(1) VIII, Ep. 8. tyr. R. 25 mai. (2) Vita Gr. c. 13. Ans. fol. 39. (3) Fascic. Rer. expetend. n. 26. Papebr. 25 mai, p. 104, et conat. p. 208. Mar-

l'église romaine, qui marquent tant de passion, qu'il est difficile d'y discerner la vérité du mensonge. Dans la première, Bennon fait d'abord le dénombrement des membres de l'église romaine qui avoient quitté Hildebrand, entre lesquels il nomme dix cardinaux, le primicier des chantres, et plusieurs autres officiers, avec les compagnies dont ils étoient chefs. Dans la seconde lettre, il compte treize cardinaux. Venant ensuite aux reproches contre Hildebrand, il accuse son élection d'irrégularité, en ce qu'elle fut faite le jour même de la mort du pape Alexandre, son prédécesseur; quoique les canons, dit-il, défendent d'élire le nouveau pape plus tôt que trois jours après la sépulture du défunt. Il a, dit-il, éloigné les cardinaux de son conseil et de sa familiarité, quoique les canons ordonnent que le pape soit toujours accompagné de trois cardinaux prêtres et de deux diacres, pour être témoins de sa conduite.

Il a excommunié l'empereur contre la volonté des cardinaux, sans observer l'ordre judiciaire, et sans que ce prince eût été accusé canoniquement dans aucun concile; et aucun cardinal n'a souscrit cette excommunication. Quand il se leva de sa chaire pour la prononcer, la chaire, qui étoit neuve et d'un bois très-fort, se fendit tout d'un coup en plusieurs morceaux par l'ordre de Dieu, pour montrer le schisme que cette excommunication devoit produire. Bennon ajoute ensuite : Le lundi de Pâques, officiant à Saint-Pierre, il monta sur l'ambon après l'évangile, et dit publiquement que le roi Henri mourroit dans la fête de Saint-Pierre ou seroit chassé du royaume, en sorte qu'il ne pourroit assembler six chevaliers, et ajouta : Ne me tenez plus pour pape si cette prédiction est sans effet. Le temps étant passé sans que le roi fût mort ni que ses forces fussent diminuées, il persuada au peuple ignorant qu'il avoit parlé de la mort de l'âme et non de celle du corps. Bennon conclut sa première lettre par cette histoire.

Un jour, venant d'Albane à Rome (il parle toujours d'Hildebrand); il oublia d'apporter un livre de nécromancie, sans lequel il ne marchoit guère. S'en étant souvenu par le chemin, à l'entrée de la porte de Latran, il appela promptement deux de ses domestiques, fidèles ministres de ses crimes, leur commanda de lui apporter incessamment ce livre, et leur défendit, sous de terribles menaces, de l'ouvrir en chemin, ni d'avoir aucune curiosité pour les secrets qu'il contenoit. La défense ne fit qu'irriter leur curiosité : ils ouvrirent le livre en revenant, et en lurent quelques pages. Aussitôt parurent des démons, dont la multitude et les figures horribles effrayèrent tellement les deux jeunes hommes, qu'ils en étoient hors d'eux-mêmes. Les démons les pressaient, en disant : Pourquoi nous avez-vous appelés ? pourquoi nous avez-vous donné la peine de



venir? Dites promptement ce que vous voulez que nous fassions, autrement nous nous jetterons sur vous si vous nous retenez davantage. L'un d'eux dit : Abattez promptement ces murailles, leur montrant de hautes murailles de Rome, que les démons abattirent en un moment. Les jeunes hommes firent le signe de la croix, si tremblants et si hors d'haleine, qu'à peine purent-ils arriver à Rome. Le lecteur sensé jugera quelle créance mérite un auteur qui rapporte sérieusement de tels contes.

La seconde lettre de Bennon commence par une répétition des mêmes plaintes contre l'excommunication du roi Henri, sur quoi il allègue ces paroles de saint Augustin dans le sermon de la pénitence (1) : L'apôtre nous fait assez voir que ce n'est pas légèrement, mais juridiquement, qu'on doit ôter les méchants de la communion de l'Eglise; afin que, si on ne peut les ôter par un jugement, on les tolère plutôt, de peur que celui qui évite mal à propos les méchants ne sorte lui-même de l'Eglise, et n'aille en enfer devant ceux qu'il veut fuir. Il reproche à Hildebrand d'avoir excepté de l'excommunication ceux qui communiqueraient aux excommuniés au troisième degré, et soutient que le baptême conféré par les excommuniés est nul, ce qui est une hérésie.

Il dit ensuite qu'Hildebrand avait appris la magie de Théophylacte, qui fut le pape Benoît IX, et de l'archiprêtre Jean, qui fut Grégoire VI, et que ceux-ci avaient été disciples de Gerbert, autrement Sylvestre II, qui avait infecté Rome de ses maléfices. Il marque toute la suite des papes depuis Sylvestre, savoir, Jean XVIII, qui fut, dit-on, empoisonné par les siens le cinquième mois; Jean XIX, qui dura à peine un an; Sergius IV, qui tint le siège trois ans; Benoît VIII (2), laïque, frère d'Alberic de Tusculum, qui mourut la onzième année; son frère Jean XX, néophyte, qui dura neuf ans. A ces deux frères succédèrent leur neveu Théophylacte, vingt-cinq ans après la mort de son frère Gerbert. Je rapporte cette chronologie parce qu'elle est d'un auteur du temps, quoiqu'elle ne paroisse pas exacte. Bennon ajoute : Théophylacte, ayant usurpé le saint-siège par violence, prit pour ses principaux confidents Laurent, compagnon de ses études, qui fut archevêque d'Amalfi, et l'archiprêtre Jean Gratien. Dans le même temps, Hildebrand, ayant quitté le monastère, s'attacha à l'archiprêtre et à l'archevêque Laurent; et, s'étant rendu leur disciple, il devint leur parfait imitateur. Quand il vouloit il secourait ses manches, et en faisoit sortir comme des étincelles de feu. Par ces merveilles, il trompoit les simples, qui les prenoient pour des signes de sainteté. Il rapporte la suite des papes depuis Grégoire VI jusqu'à Grégoire VII, et dit qu'il y en eut six d'emprisonnés en treize

ans par un ami d'Hildebrand, nommé Gérard Brazut, fils d'un juif. Ces six papes emprisonnés sont Clément II, Damase II, Léon IX, Victor II, Etienne X, Nicolas II. Il marque aussi la durée de tous ces papes. Il est remarquable que Bennon, entre tant de reproches contre Hildebrand, ne fait aucune mention de la comtesse Mathilde, et en général n'attaque point la pureté de ses mœurs.

#### XXVII. L'abbé Didier élu pape.

Après la mort de Grégoire VII, les évêques, les cardinaux et les laïques, qui lui étoient demeurés fidèles, commencèrent à consulter sur les meilleurs moyens de remplir dignement le saint-siège, pour s'opposer aux efforts des schismatiques (1). On fit venir de tous côtés les personnes sur qui pouvoit tomber un tel choix; et, parce que des trois que Grégoire avait nommés, il n'y avoit que le cardinal Didier, abbé du mont Cassin, qui se trouvât présent, les évêques et les cardinaux le prièrent instamment de se rendre à ce choix, et de subvenir au besoin pressant de l'Eglise. Il répondit qu'absolument il n'accepteroit point le pontificat, mais que d'ailleurs il rendroit à l'Eglise romaine tout le service dont il seroit capable. Le jour de la Pentecôte, huitième de juin mil quatre-vingt-cinq, l'évêque de Sabine, et Gratien venant de Rome, Didier alla au devant d'eux, et leur rapporta la conversation qu'il avoit eue avec le pape Grégoire, touchant l'ordre que l'on devoit mettre aux affaires de l'Eglise. Il alla trouver avec eux Jourdain, prince de Capoue, et Rainulfe, comte d'Averse; et, les ayant exhortés à secourir l'Eglise romaine, il les trouva disposés à tout. Ensuite il pressa les cardinaux de délibérer au plus tôt sur l'élection d'un pape, et d'écrire à la comtesse Mathilde, afin qu'elle agit de son côté pour faire venir à Rome les évêques et les autres personnes que l'on jugeroit capables de cette dignité.

Mais au lieu de le faire ils complotaient secrètement de faire pape Didier lui-même, et s'efforçaient de lui persuader, de quelque manière que ce fût, de venir à Rome, croyant qu'ils pourroient le forcer à accepter. L'abbé Didier, s'en étant aperçu, s'opposa ouvertement à eux; et, étant retourné au mont Cassin, il s'appliqua encore à attirer au service de l'Eglise romaine les Normands, les Lombards, et tous ceux qu'il put, et en trouva plusieurs bien disposés. Mais, parce que la chaleur de l'été étoit excessive, ils différèrent d'aller à Rome, jusqu'à ce que la saison des maladies fût passée. Or, le prince de Capoue s'étant mis en marche avec ses troupes, accompagné de quelques évêques et de l'abbé Didier : quand ils furent arrivés en Campanie, l'abbé, qui se

doutoit de leur dessein, refusa de passer outre, s'ils ne lui promettoient par serment de ne lui faire aucune violence sur ce sujet; et, comme ils le refusèrent, il n'y eut rien de fait pour lors.

Il s'étoit passé près d'un an dans ces incertitudes, et l'antipape Guibert se prévaloit de la vacance du saint-siège (1), quand les évêques et les cardinaux s'assemblèrent à Rome de divers lieux vers la fête de Pâques, qui, cette année mil quatre-vingt-six, étoit le cinquième d'avril. Ils mandèrent à l'abbé Didier de venir au plus tôt les trouver avec les évêques et les cardinaux qui demouroient pour lors avec lui, et Gisulfe, prince de Salerne. Didier, croyant qu'on ne songeoit plus à lui parce qu'on n'en parloit plus, vint à Rome avec tous ceux que l'on avoit mandés, et y arriva la veille de la Pentecôte, vingt-troisième de mai. Pendant tout ce jour, les catholiques, tant clercs que laïques, s'assemblèrent en grand nombre, et vinrent sur le soir tous ensemble, dans la diaconie de Sainte-Luce, prier instamment l'abbé Didier, de ne plus refuser le pontificat, et de secourir l'Eglise dans le péril présent. Ils se jetèrent plusieurs fois à ses genoux, et quelques-uns avec larmes. Didier, résolu depuis long-temps de vivre en repos, refusa fortement, et protesta qu'il n'y consentiroit jamais; et, comme ils insistoient, il leur dit : Sachez certainement que, si vous me faites quelque violence sur ce sujet, je retournerai au mont Cassin, et ne me mêlerai plus de cette affaire; mais vous vous donnerez un grand ridicule à vous et à l'Eglise romaine. Comme il étoit presque nuit, ils s'en retournèrent chacun chez soi.

Le lendemain, jour de la Pentecôte, dès le grand matin, ils revinrent tous lui faire les mêmes instances, et lui persista dans son refus. Voyant donc qu'ils n'avançoient rien, les cardinaux prêtres et évêques lui dirent qu'ils étoient prêts d'élire celui qu'il leur conseilleroit. Didier, ayant consulté avec Cencius, consul des Romains, leur conseilla d'élire Othon évêque d'Ostie. Ensuite ils lui demandèrent qu'il reçût au mont Cassin le pape qui seroit élu, et l'y entretint avec tous les siens, jusqu'à ce que la paix fût rendue à l'Eglise, comme il avoit fait à l'égard du pape Grégoire. Didier le promit très-volontiers, et leur donna pour gage de sa foi la fêrue, ou bâton pastoral, qu'il tenoit à la main comme abbé. Ils alloient donc élire l'évêque d'Ostie, quand un des cardinaux s'écria que cette election étoit contre les canons, et qu'il n'y sentiroit jamais. Apparemment à cause qu'Othon étoit déjà évêque. On représenta à ce cardinal que la nécessité du temps le demandoit, mais on ne put jamais le fléchir.

Alors les évêques, les cardinaux, le clergé et le peuple, irrités de la dureté de Didier, et

voyant qu'ils ne gagnoient rien avec lui par les prières, résolurent de finir l'affaire par la violence. Ils le prirent donc malgré lui, et le traînèrent à l'église de Sainte-Luce, où ils l'élurent pape dans les formes d'un consentement unanime, et lui donnèrent le nom de Victor III. Ils le revêtirent de la chape rouge, mais ils ne purent lui mettre l'aube à cause de sa résistance. Cependant le gouverneur de Rome, pour l'empereur Henri, se saisit du Capitole, d'où il incommodoit fort le nouveau pape, qui sortit de Rome quatre jours après son election (1); et, étant arrivé à Terracine, y quitta la croix, la chape et les autres marques du pontificat, sans que l'on pût lui persuader de les reprendre, résolu de passer le reste de sa vie en pèlerinage, plutôt que de se charger de cette dignité. On le prioit avec larmes, et on lui représentoit le péril de l'Eglise et l'indignation de Dieu qu'il s'attiroit. Il retourna ainsi au mont Cassin, et demeura inflexible pendant toute une année. Les cardinaux et les évêques qui étoient avec lui ne se rebutèrent pas pour cela; mais ils pressèrent Jourdain, prince de Capoue, de le remener à Rome pour son sacre. Il vint en effet au mont Cassin avec beaucoup de troupes; mais il fut retenu tant par les instances de Didier que par la crainte des chaleurs, et, sans vouloir passer outre, il s'en retourna.

#### XXVIII. Travaux de saint Anselme de Lucques.

Saint Anselme de Lucques ne survécut que dix mois au pape Grégoire, qu'il regardoit comme son maître et son modèle; et il mourut hors de son diocèse, chassé par son clergé. Dès le commencement de son épiscopat, il avoit voulu réduire à la vie commune les chanoines de sa cathédrale, dédiée à saint Martin, offrant de vivre dans la même communauté. Il croyoit les y devoir obliger en exécution d'un décret du pape Léon IX, et il étoit soutenu par la comtesse Mathilde, dame du pays. Il arriva même que le pape Grégoire VII vint à Lucques, apparemment en mil soixante-dix-sept, dans le séjour qu'il fit en Toscane; et, ayant été instruit de l'affaire, il exhorta les chanoines à se soumettre. Ils lui promirent tout, mais sitôt qu'il fut passé ils revinrent à leur première indocilité. Le pape leur en fit des reproches par deux lettres, leur défendant même l'entrée de l'Eglise. Enfin ils furent appelés à Rome, et convaincus d'avoir conspiré contre leur évêque. Ainsi, par le jugement du concile, ils furent livrés à la cour séculière, suivant les canons, c'est-à-dire soumis aux charges publiques : ce qui étoit une espèce de servitude. La comtesse Mathilde fit exécuter ce jugement, ce qui les revolta contre elle-même (2).

(1) Serm. 351. Olim. (2) Sup. liv. LIX, n. 31. Sup. liv. LVII, n. 11.

(1) Chr. Cass. III, c. 65.

(1) C. 66.

Sup. I. LXXII, n. 45. V. Epist. 1; VI, Ep. 11.



On tint donc encore un concile à Saint-Genès, près de Lucques, où présida, au nom du pape, Pierre Ignée, évêque d'Albane; les chanoines rebelles y furent excommuniés, et le pape écrivit au clergé et au peuple de Lucques, pour défendre de les laisser jouir de leurs prébendes, ni de leur donner aucun secours. La lettre est du premier octobre mil soixante-dix-neuf. Alors les chanoines désespérés se révoltèrent contre leur évêque, contre la comtesse et le pape, et embrassèrent le parti du roi Henri et de l'antipape Guibert, qui, étant venu en Toscane en mil quatre-vingt-un, donna l'évêché de Lucques au chanoine Pierre, chef des conjurés, homme insolent et débauché. Il s'empara de toutes les terres de l'Eglise, en sorte qu'il ne demeura qu'un seul château à l'évêque Anselme, qui se retira près de la comtesse Mathilde, avec deux chapelains et peu de domestiques. Car le pape l'avait donné pour directeur à cette princesse, qu'il soutint de ses conseils dans la guerre qu'elle eut contre l'empereur (1).

Le saint évêque travailloit en même temps à convertir les schismatiques; et le pape l'avait déclaré pour cet effet son vicaire en Lombardie, comme j'ai dit. S'ils venoient à conférer avec lui, il leur fermoit la bouche par sa doctrine et son éloquence. Car il savoit par cœur presque toute l'Ecriture sainte, et, si on l'interrogeoit sur quelque passage, il disoit aussitôt comment chacun des pères l'avait expliqué; aussi composa-t-il plusieurs ouvrages, entre autres une apologie pour Grégoire VII, une explication des lamentations de Jérémie et du psautier, qu'il entreprit à la prière de la comtesse Mathilde, et que la mort l'empêcha d'achever. Il avoit fait de plus une collection de canons en livres, qui n'est pas encore imprimée. L'apologie pour Grégoire VII semble être le second des deux discours qui nous restent seuls de saint Anselme de Lucques.

#### XXIX. Ecrits de saint Anselme contre les schismatiques

Le premier est adressé à l'antipape Guibert, et est la réplique à la réponse de Guibert sur une première lettre, par laquelle Anselme l'exhortoit à renoncer au schisme. En celle-ci, il ramasse plusieurs passages des pères contre les schismatiques, et charge Guibert d'injures, sans entrer dans le fond de la question, qui étoit de montrer les nullités de la déposition d'Hildebrand, et par conséquent de l'élection de Guibert. Il convient qu'il seroit plus parfait de ne pas employer les armes de fer, même pour la justice; mais il prétend que c'est une nécessité dans l'état présent des choses, et que l'on ne doit pas imputer à ceux qui font bien le mal qui peut suivre de leur conduite. Or, il soutient qu'on est obligé de se séparer des mé-

(1) VII, Epist. 2, p. 4.

chants, et de travailler à leur correction, sous peine de se rendre leur complice (1).

Dans le second discours, saint Anselme entreprend de répondre à ceux qui disent que l'Eglise est soumise à la puissance royale; en sorte que le roi peut, comme il lui plaît, lui donner des pasteurs et disposer de ses biens. Il rapporte premièrement le canon des apôtres, qui porte que, si un évêque a obtenu son église par le moyen des puissances séculières, il doit être déposé et excommunié, lui et tous ceux qui communiquent avec lui (2). Il ajoute qu'après les apôtres, toutes les églises du monde ont gardé inviolablement cette coutume qu'elles avoient reçue d'eux, qu'à la mort d'un évêque le clergé et le peuple de l'église vacante, par délibération commune, se donnassent un pasteur tiré du clergé de la même église ou d'une autre. Que Zénon et Anastase, empereurs eutychéens, ont été les premiers qui ont asservi l'Eglise, en chassant les évêques catholiques pour en mettre de leur secte. Il avoue que les empereurs avoient ordonné que le décret de l'élection du pape leur seroit envoyé avant que le pape fût sacré; mais il remarque qu'ils n'ont jamais changé l'élection faite à Rome; et prétend que les empereurs postérieurs ont révoqué ce décret, parce qu'il faisoit trop longtemps vaquer le saint-siège.

Il rapporte quelques autorités des papes et des conciles, pour montrer quelle doit être l'élection canonique des évêques. Il s'objecte le décret de Nicolas II au concile de Rome, en mil cinquante-neuf (3), où il est dit que l'élection du pape se fera sans préjudice de l'honneur du roi, c'est-à-dire, comme Anselme l'explique, que le pape ne sera sacré qu'après que son élection aura été notifiée au roi. Sur quoi, après quelques autres réponses plus foibles, il apporte comme une solution invincible que le pape Nicolas, n'étant qu'un des patriarches, n'a pu, avec quelque concile que ce fût, révoquer les décrets des conciles généraux, particulièrement du huitième, autorisés par les cinq patriarches, et plus de deux cent cinquante évêques, en présence des empereurs. Il est remarquable que celui qui parle ainsi est l'admirateur de Grégoire VII, et un des plus zélés défenseurs de l'autorité du saint-siège. Il ajoute que le pape Nicolas étoit homme, et que par conséquent il a pu faillir par surprise.

Quant à la longue possession qu'on alléguoit en faveur des rois, il dit qu'il faut revenir à l'origine, et que le temps ne peut jamais autoriser les abus. Puis il décrit ainsi les inconvénients du pouvoir que les princesses étoient attribuées sur l'Eglise. Qui ne voit, dit-il, que c'est la source de la simonie et de la destruction de toute la religion? Car, quand on espère obtenir du prince la dignité épiscopale, les clercs méprisent leurs évêques et abandonnent l'Eglise; les uns répandent beau-

(1) Auct. Bibl. PP. tom. 1, p. 725, 727.

(2) Can. Apost. 31, gr. 23.  
(3) Sup. l. LX, n. 21.

coup d'argent parmi les courtisans pour acheter leurs recommandations; les autres font de grandes dépenses pour servir à la cour pendant plus de dix années, souffrant avec patience le chaud, le froid, la pluie et les autres incommodités des voyages. Ils souhaitent la mort de celui dont ils briguent la place, et sont jaloux de ceux par lesquels ils craignent d'être supplantés. Quelquefois, le mauvais choix va jusqu'à donner la dignité épiscopale à des serfs et à des débauchés, parce qu'on sait bien que de telles gens, étant en place, n'oseront reprendre les péchés des grands, qui les y ont élevés, et c'est pour cela même qu'on les met. Ces faux pasteurs ne songent qu'à s'engraisser aux dépens du troupeau, dont ils négligent absolument le salut. D'autres donnent dans toutes les vanités du siècle, entretenant des chiens et des oiseaux pour la chasse, et portant des fourrures précieuses. Ils quittent leurs églises pour suivre les empereurs, quoique les canons défendent aux évêques d'aller à la cour, leur permettant seulement d'y envoyer leurs diacres s'ils y ont quelques affaires. Et au lieu que les canons défendent à un évêque de s'absenter de sa cathédrale pendant trois dimanches, quelques-uns n'y vont que trois ou quatre fois l'année, d'autres à peine une fois, donnant au clergé l'exemple d'abandonner leurs églises. On dit qu'il faut qu'il y ait des clercs à la suite de la cour pour faire le service divin aux princes; comme s'il n'étoit pas plus raisonnable que l'évêque, dans le diocèse duquel le prince se trouve, lui envoyât des clercs vertueux pour faire l'office, et leur en fit succéder d'autres, selon la longueur du séjour. C'est pour remédier à ces abus que Grégoire VII a défendu les investitures dans un concile de cinquante évêques.

Anselme prétend ensuite prouver qu'il n'y a chez les simoniaques ni vrai sacerdoce ni vrai sacrifice, ce qui, pris à la rigueur, seroit une erreur; mais il faut entendre qu'ils ne peuvent exercer licitement leurs fonctions (1). Il rapporte le canon du concile d'Antioche, qui dit que les schismatiques qui troublent l'Eglise doivent être réprimés par la puissance séculière comme séditeux; d'où il conclut que les simoniaques, qui sont encore pires que les schismatiques, s'ils ne se convertissent pas après avoir été avertis, doivent être réprimés par le bras séculier. Mais il faut remarquer que ce cinquième canon d'Antioche ne parle que d'un prêtre qui fait schisme avec son évêque, et qui passe jusqu'à exciter une sédition dans la ville; ce qui met l'Eglise dans la nécessité d'avoir recours au magistrat, d'où il ne s'ensuit pas qu'elle soit en droit d'employer l'autorité temporelle contre toutes sortes de pécheurs, beaucoup moins d'exciter des guerres et des révoltes. Ce second discours de saint Anselme est suivi d'un re-

(1) P. 775, C. Can. 5. Sup. liv. XII, n. 12.

cueil de passages, pour montrer que les biens ecclésiastiques ne sont point à la disposition des princes.

#### XXX. Mort de saint Anselme de Lucques.

Ce saint évêque vivoit dans une grande abstinence, ne buvant point de vin, et se privant, sous divers prétextes, des viandes délicates, quand il se trouvoit à quelque table bien servie. Il dormoit très-peu, et ne se mettoit presque jamais au lit. Il fondoit en larmes en disant la messe, quoiqu'il la dit tous les jours; et, de quelque affaire qu'il fût occupé, il ne perdoit point de vue les choses célestes. Dans tous les états de la comtesse Mathilde il établit la régularité chez les moines et les chanoines, disant qu'il eût mieux aimé que l'Eglise n'eût eu ni clercs ni moines que d'en avoir de déréglés. Il avoit grand soin que la psalmodie se fit avec la gravité convenable, et ne souffroit point qu'on lût dans les églises des livres apocryphes, mais seulement les écrits des pères. Se voyant près de la mort, il recommanda à ses disciples, en leur donnant sa bénédiction et pour la rémission de leurs péchés, de persévérer dans la foi et la doctrine du pape Grégoire VII. Enfin il mourut à Mantoue, le dix-huitième de mars mil quatre-vingt-six, qui étoit la treizième année de son épiscopat, et fut enterré dans la cathédrale. Il avoit fait quelques miracles de son vivant, mais il s'en fit beaucoup à son tombeau, rapportés par l'auteur de sa vie, son prêtre pénitencier, qui ne l'avait point quitté depuis plusieurs années. L'Eglise honore la mémoire de saint Anselme le jour de sa mort (1).

#### XXXI. Victor III, pape.

L'année suivante, mil quatre-vingt-sept, à la mi-carême, on tint un concile à Capoue, où l'abbé Didier se trouva avec les autres cardinaux. Cencius, consul, y assistoit avec plusieurs nobles romains; Jourdain, prince de Capoue; Roger, duc de Calabre, et presque tous les seigneurs de sa cour. Robert Guiscard étoit mort dès l'année mil quatre-vingt-cinq, le jour de Saint-Alexis, dix-septième de juillet (2). Il avoit plus de soixante ans, et en avoit régné vingt-cinq comme duc. Il fit pendant sa vie de grandes libéralités aux églises, particulièrement au mont Cassin. Roger, son second fils, lui succéda au duché, et Boémond, qui étoit l'ainé, fut obligé de se contenter du partage que lui fit son frère (3).

Le concile de Capoue étant fini tout d'un coup, lorsque Didier s'y attendoit le moins, tous les assistants, tant ecclésiastiques que laïques, le prièrent de reprendre le pontificat. Il

(1) Vita c. 5, 6, n. 31, c. 7, Martyr. R. 18 mart.

(2) Chr. Cass. lib. III, c. 68. Ibid. c. 57, 58.

(3) R. muald. Annon. Ba. tc. Gauf. Malater. lib. IV, n. 4.



demeura deux jours inflexible; enfin le duc, le prince, les évêques et tous les autres se jetèrent à ses pieds, fondant en larmes, et lui dirent tant de raisons qu'il céda et confirma l'élection faite de sa personne, en reprenant la croix et la pourpre le dimanche des Rameaux, vingt-unième de mars. Il retourna au mont Cassin, où il célébra la pâque, et, après la fête, il alla à Rome avec le prince de Capoue et le prince de Salerne, et campa près la porte Saint-Pierre, étant grièvement malade. L'antipape Guibert tenoit l'église de Saint-Pierre avec des gens armés; mais elle fut prise en moins d'un jour par les gens du prince de Capoue, et le dimanche après l'Ascension, neuvième de mai, le pape Victor III fut sacré solennellement par les évêques d'Ostie, de Tusculum, de Porto et d'Albano, en présence de plusieurs cardinaux, de grand nombre d'évêques et d'abbés, et avec un grand concours de peuple. Après avoir demeuré environ huit jours à Rome, il retourna au mont Cassin.

XXXII. Translation de saint Nicolas.

Le même jour que le pape Victor fut sacré, les reliques de saint Nicolas arrivèrent à Bari, ville maritime de la Pouille, sur la mer Adriatique. Ce saint confesseur, évêque de Myre en Lycie, étoit célèbre en Orient depuis plusieurs siècles. L'an huit cent sept, Chomeid, envoyé avec une flotte par le calife Aaron, ayant pillé l'île de Rhodes, passa à Myre à son retour, et voulut rompre le tombeau de saint Nicolas; mais il se méprit et en rompit un autre. Aussitôt il s'éleva une furieuse tempête qui lui brisa plusieurs bâtiments, ce qu'il attribua lui-même à la puissance du saint, très-renommé par ses miracles. Il étoit connu en Occident dès le même siècle, comme il paroît par les martyrologes d'Adon et d'Ufuard; mais son culte reçut un grand accroissement par cette translation, dont voici l'histoire (1).

L'an mil quatre-vingt-sept, indiction dixième, quelques marchands de Bari s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour aller trafiquer à Antioche (2). Sur la mer il leur vint en pensée d'enlever les reliques de saint Nicolas, et ils en confèrent ensemble. Quelques-uns les exhortoient à l'entreprendre, disant que ces reliques étoient dans une église déserte, sans clergé et sans peuple, et qu'ils ne trouveroient point de résistance; les autres soutenoient que l'entreprise ne pouvoit réussir. Quand ils furent arrivés à Myre, ils jetèrent l'ancre, et, ayant tenu conseil, ils envoyèrent un étranger, qu'ils menèrent avec eux, reconnaître le pays. Il rapporta qu'il y avoit beaucoup de Turcs dans la bourgade où étoit l'église du saint, parce que le gouverneur étoit mort, et qu'ils étoient venus à ses funérailles.

(1) Teoph. p. 408, 6 décemb. (2) Ap. Sur, 9 mai.

Les marchands de Bari, l'ayant appris, mirent à la voile et continuèrent leur route. Étant arrivés à Antioche, ils y trouvèrent des Vénitiens de leur connoissance, et dans la conversation ils leur parlèrent du corps de saint Nicolas. Les Vénitiens ne leur dissimulèrent pas qu'ils vouloient l'enlever, et qu'ils avoient des pinces et des marteaux préparés pour cet effet. Ceux de Bari en furent d'autant plus excités à hâter leur entreprise, craignant l'affront d'être prévenus par les Vénitiens.

Ayant donc expédié promptement les affaires de leur négoce, ils se remirent en mer; mais, quand ils furent à la côte de Myre, ils changèrent de résolution, et, craignant les difficultés, ils vouloient profiter du vent qui leur étoit favorable. Ce vent changea tout d'un coup, et ils furent contraints de s'arrêter, ce qu'ils prirent pour une marque de la volonté divine. Ils envoyèrent à la découverte, et on leur rapporta que le pays étoit désert et l'église seule gardée seulement par trois moines. Alors ils prirent les armes, et, laissant quelques hommes à la garde des vaisseaux, ils marchèrent en bon ordre, comme s'ils eussent dû rencontrer des ennemis, car le lieu où ils alloient étoit éloigné du rivage d'environ trois milles. Étant arrivés à l'église, ils quittèrent leurs armes, et firent leurs prières au saint. Puis ils demandèrent aux moines où étoit son corps. Ils répondirent : Nous avons appris de nos ancêtres qu'il est en cet endroit; et ils leur montrèrent la place. C'est que, suivant l'ancien usage, il étoit sous terre. Les moines tirèrent ensuite à l'ordinaire de la liqueur dont étoit plein le tombeau, et leur en donnèrent. Alors les voyageurs leur dirent qu'ils vouloient enlever ce saint corps, et l'emporter chez eux. Car, ajoutèrent-ils, le pape nous a envoyés exprès pour ce sujet; et, si vous y voulez consentir, nous vous donneront cent sous d'or pour chacun de nos trois vaisseaux. Les moines, effrayés de cette proposition, répondirent : Comment oserions-nous tenter ce qu'aucun homme mortel n'a jusqu'ici entrepris impunément, et quel prix pourroit-on mettre à un tel trésor? Toutefois, si vous voulez essayer, voilà la place. Ce qu'ils disoient, persuadés que ces étrangers ne pourroient l'exécuter.

Ceux-ci, voyant que le jour baissoit, résolurent de ne pas différer davantage. Ils commencèrent par se saisir des moines, puis ils mirent des sentinelles et des gens armés sur les avenues pour arrêter ceux qui pourroient survenir. Ils n'étoient que quarante-quatre sous les armes, mais ils n'en auroient pas craint quatre fois autant. Dans l'église deux prêtres qui les accompagnoient, Loup et Grimoald, commencèrent avec quelques autres les litanies, mais la frayeur les empêchoit de parler. Cependant un des voyageurs, nommé Mathieu, rompit avec une grosse masse de fer le pavé de marbre, et, ayant ôté le ciment qui étoit dessous, on découvrit le dos du cercueil,

aussi de marbre. Mathieu le cassa avec sa masse, et il en sortit une odeur très-agréable. Il mit sa main dedans et y sentit une liqueur en si grande quantité, qu'elle emplissoit presque à moitié le cercueil qui n'étoit pas petit. Il y enfonça la main, et en tira les os du saint sans ordre, selon qu'il les rencontra, mais la tête y manquoit. Pour mieux chercher il mit les pieds dans le cercueil où il entra, et l'ayant trouvée il en sortit tout trempé. Quelques-uns des assistants prirent des particules des saintes reliques, et les cachèrent. C'étoit le vingtième d'avril.

Comme ils n'avoient point de chasses pour mettre les reliques, un des prêtres ôta une casaque qu'il portoit, et les y enveloppa. Ils les emportèrent ainsi avec joie à leurs vaisseaux, où il y eut contestation, savoir dans lequel ils les mettroient, et ils convinrent que ce seroit dans celui dont étoit Mathieu; mais ses compagnons promirent par serment de ne point disposer du saint corps sans les autres. Ils l'enveloppèrent d'un linge blanc, et le mirent dans une barrique destinée à mettre de l'eau et du vin. Cependant les habitants du bourg de Myre, situé à un mille de l'église sur une petite montagne, ayant appris l'enlèvement des reliques, accoururent promptement au bord de la mer, s'arrachant la barbe et les cheveux, et jetant des cris lamentables. Mais, voyant les Italiens déjà en mer, ils se retirèrent lentement, retournant de temps en temps vers eux leurs visages, tantôt baignés de larmes, tantôt allumés de fureur.

Les Italiens eurent trois jours le vent contraire, et n'avançoient qu'à force de rames; mais, quand ceux qui avoient détourné quelques particules des reliques les eurent rendues, le vent leur devint favorable. Ils achevèrent heureusement leur voyage, et abordèrent au port de Saint-George, à cinq milles de Bari. Là ils tirèrent les reliques de la barrique, et les mirent dans une cassette de bois, qu'ils avoient préparée pendant le voyage, et la couvrirent d'un drap par-dessus. Cependant ils envoyèrent à Bari, où cette nouvelle répandit une joie extraordinaire. L'archevêque Ourson étoit à Trani, où il devoit s'embarquer le lendemain pour aller en pèlerinage à Jérusalem. On lui envoya un courrier avec des lettres, pour lui apprendre le trésor qu'avoit acquis son église. Il rompit son voyage, et revint en diligence. Cependant les voyageurs avoient remis les reliques à Elie, abbé du monastère de Saint-Benoît, situé sur le port. Il les reçut le neuvième de mai, et les y garda trois jours. L'archevêque étant arrivé les transféra solennellement à l'église de Saint-Etienne, et, pour les garder et recevoir les offrandes du peuple, on ne trouva personne plus propre que l'abbé Elie.

Dès que l'on sut que les reliques de saint Nicolas étoient arrivées à Bari, il y eut un concours prodigieux de peuple de tous les bourgs et les villages du pays. On y vint ensuite; de

toute l'Italie, puis du reste de l'Occident, et ce pèlerinage devint un des plus fameux de la chrétienté; aussi, dès le premier jour, y eut-il plus de trente personnes guéries de diverses maladies; plusieurs furent guéries étant arrivées à une croix d'où l'on commençoit à découvrir la ville, et il s'y fit un si grand nombre de miracles, qu'il étoit impossible de les compter. Ainsi le témoigne Jean, archidiacre de Bari, qui écrivit incontinent après l'histoire de cette translation par l'ordre de l'archevêque Ourson. On en fixa dès lors la fête au neuvième jour de mai, comme toute l'église latine l'observe encore (1).

XXXIII. Plaintes de Hugues de Lyon contre Victor.

Hugues, archevêque de Lyon, un des trois que Grégoire VII avoit désignés pour lui succéder, voyant la longue résistance de l'abbé Didier, conçut de grandes espérances de devenir pape, qui se tournèrent en un furieux dépit quand il vit que Didier avoit accepté. Il le témoigna dans une lettre à la comtesse Mathilde, écrite lorsque Didier alloit à Rome être sacré, et où il parle ainsi : Vous savez que l'élection de l'abbé du mont Cassin fut faite avant que je fusse arrivé à Rome, et il est vrai que mes confrères et moi y consentimes par foiblesse pour nous accommoder au temps (2); mais, quand nous fûmes avec lui au mont Cassin, nous comprîmes, par ses discours, combien nous avions offensé Dieu en le choisissant. Il l'accuse ensuite d'avoir dit qu'il avoit promis d'aider le roi Henri à obtenir la couronne impériale, et qu'il l'avoit exhorté à venir à Rome envahir les terres de saint Pierre, et d'avoir blâmé les décrets du pape Grégoire.

Maintenant, ajoute-t-il, lorsque nous pensions faire à la fin une élection libre, il a convoqué, sous ce prétexte, un concile à Capoue, comme vicaire apostolique de ces quartiers. J'y suis venu de Salerne avec l'abbé de Marseille et l'archevêque d'Aix, et, comme nous voulions traiter l'affaire, l'abbé Didier, feignant toujours de refuser, a commencé par des gestes affectés à exciter le prince de Capoue à le contraindre. Nous, connoissant son artifice, tinmes conseil avec l'évêque d'Ostie et le moine Guitmond, et, désapprouvant sa légèreté, nous déclarâmes, devant tout le monde, que nous ne consentirions point qu'il reprît les marques du pontificat, s'il n'étoit auparavant examiné canoniquement sur quelques cas contraires à sa réputation et à la dignité du saint-siège, qui étoient venus à notre connoissance depuis son élection. Il en fut indigné, et déclara publiquement qu'il ne subiroit point d'examen et n'accepteroit jamais l'élection, et s'éloigna de nous secouant les bras. Nous nous retirâmes aussi, parce que la nuit approchoit,

(1) Martyr. R. 9 mai.

(2) Chr. Virdun p. 233, to. X, Conc. p. 414.



mais le duc Roger demeura avec lui, ayant retenu l'évêque d'Ostie, les autres évêques romains et les cardinaux.

Le duc pressa long-temps l'abbé Didier de sacrer évêque de Salerne un certain Alfane; mais l'évêque d'Ostie s'y opposoit, et Didier n'osoit y consentir, parce qu'Alfane étoit convaincu de brigue manifeste. Ainsi le duc le quitta fort en colère; mais Didier, qui désespéroit de parvenir au pontificat sans le secours de ce prince, lui envoya un message bien avant dans la nuit; ils se virent, et convinrent que Didier seroit pape et Alfane évêque. Il fut en effet sacré le lendemain, dimanche des Rameaux, et le même jour, après le dîner et le sommeil de la méridienne, l'abbé, soutenu de l'autorité du duc, prit lui-même la chape sans la participation de l'évêque d'Ostie ni la nôtre. Alors cet évêque, qui jusque-là avoit marché de bon pied avec nous, voyant que l'abbé alloit à Rome se faire sacrer par le pouvoir du prince Jourdain, et craignant de perdre sa dignité si un autre faisoit le sacre, manqua de cœur dans l'occasion, et, oubliant la promesse qu'il avoit faite, il fit honteusement sa paix avec l'abbé, et lui rendit en tout le respect comme à un pape. Vous apprendrez mieux du porteur comment il se prépare pour aller à Rome. Telle est la lettre de Hugues, archevêque de Lyon, à la comtesse Mathilde.

## XXXIV. Continuation du schisme.

Cette princesse arriva à Rome peu de temps après que le pape Victor en fut parti, et envoya le prier instamment qu'elle pût avoir la consolation de le voir et l'entretenir (1). Quoique la mauvaise santé du pape l'obligeât à demeurer en place, il ne laissa pas de partir, croyant que l'utilité de l'Eglise le demandoit, et vint par mer. Etant arrivé à Rome, il fut reçu par la comtesse et son armée, et par tous les catholiques avec une grande dévotion; il demeura huit jours à Saint-Pierre, et y célébra la messe solennellement le jour de Saint-Barnabé. Le même jour, il entra dans Rome par le secours de la comtesse. Il étoit maître de toute la partie d'au delà du Tibre, nommée Trastevere, du château Saint-Ange, de la basilique de Saint Pierre, des villes d'Ostie et de Porto, et de l'île du Tibre, où il demouroit. Il avoit pour lui la plus grande partie des nobles et presque tout le peuple; mais l'antipape Guibert étoit maître du reste de Rome, c'est-à-dire presque de toute la ville, et demouroit au milieu, à la Rotonde, nommée alors Sainte-Marie-des-Tours, parce qu'elle avoit deux clochers (2).

La veille de Saint-Pierre, les Romains du parti de Guibert et de l'empereur voulurent se rendre maîtres de l'église de Saint-Pierre; mais

(1) Chr. Cass. III, C. 69. (2) Berthold. an. 1087.

les gens du pape Victor la défendirent si bien, qu'ils les empêchèrent d'y entrer; ainsi, le jour de la fête on ne célébra dans cette église aucun office de nuit ni de jour. Le lendemain, les schismatiques y entrèrent, lavèrent l'autel comme profané par les catholiques, et y dirent la messe; mais ils se retirèrent le jour suivant, et l'église de Saint-Pierre revint au pouvoir du pape Victor.

Ce pape, poussé d'un grand désir d'abattre les Sarrasins d'Afrique, assembla, par le conseil des évêques et des cardinaux, une armée de presque tous les peuples d'Italie, et, leur donnant l'étendard de saint Pierre avec promesse de la rémission de tous leurs péchés, il les envoya à cette entreprise (1). Ils attaquèrent la ville maritime de Méhédia, nommée aussi Afrique, la prirent et défirent cent mille Sarrasins, et la nouvelle en vint le même jour en Italie, ce qui passa pour un miracle.

Le pape envoya des lettres en Allemagne pour donner part de sa promotion aux seigneurs du royaume (2), et confirmer la condamnation que Grégoire VII avoit prononcée contre l'empereur Henri. Ces lettres furent lues dans une assemblée générale tenue près de Spire, le premier jour d'août mil quatre-vingt-sept, par les seigneurs qui reconnoissoient le pape Victor et ceux qui favorisoient l'empereur Henri. Ce prince y étoit présent, et les seigneurs catholiques lui promirent leur secours pour le recouvrement du royaume s'il vouloit se faire absoudre de l'excommunication. Mais il persista dans son obstination ordinaire, ne voulant pas reconnoître qu'il fût excommunié, quoiqu'on le lui prouvât en face; c'est pourquoi les catholiques résolurent de ne faire aucune paix avec lui. Ladislas, roi de Hongrie, envoya déclarer à cette assemblée qu'il demeureroit fidèle à saint Pierre, c'est-à-dire au pape Victor, et il promit de venir au secours des catholiques, s'il étoit besoin, avec vingt mille chevaux contre les schismatiques.

## XXXV. Concile de Bénévent.

Pendant le même mois d'août mil quatre-vingt-sept, le pape Victor III se rendit à Bénévent, pour y tenir un concile, avec les évêques de Pouille, de Calabre et des principautés (3). Là, après avoir représenté l'intrusion de l'antipape Guibert, et la persécution qu'il avoit faite à Grégoire VII, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'anathème; puis il ajouta: Vous savez aussi la persécution qui m'a été faite par Hugues, archevêque de Lyon, et Richard, abbé de Marseille, qui sont devenus schismatiques, quand ils ont vu qu'ils ne pouvoient réussir dans le désir secret qu'ils avoient de monter sur le saint-siège. Richard avoit fait notre élection à

(1) Chr. Cass. n. 71. (2) Berthold. ann. 1087. Berthold. an. 1088. (3) Chr. Cass. III, c. 72.

Rome, avec les évêques et les cardinaux. Hugues étoit venu peu de temps après nous baiser les pieds, et, nous reconnoissant pour pape malgré nous, il avoit demandé et obtenu la légation des Gaules. Tant qu'ils ont vu que nous résistions à l'élection qu'ils avoient approuvée, ils nous ont pressé de l'accepter; mais, quand ils ont vu que nous nous étions laissés fléchir, ils n'ont pu se retenir plus longtemps sans faire éclater leur ambition; et, voyant que nos frères s'opposaient constamment à ce scandale, ils se sont séparés de leur communion et de la nôtre. C'est pourquoi nous vous ordonnons de vous abstenir de la leur, et de n'avoir aucune communication avec eux.

Nous ordonnons aussi que, si désormais quelqu'un reçoit un évêché ou une abbaye de la main d'une personne laïque, il ne soit point compté entre les évêques ou les abbés, et n'ait aucune audience en cette qualité. Nous le privons de la grâce de saint Pierre et de l'entrée de l'Eglise, jusqu'à ce qu'il quitte la place qu'il a usurpée. Nous ordonnons la même chose touchant les dignités inférieures de l'Eglise. De même, si quelqu'empereur, roi, duc, marquis, comte ou autre personne séculière presume donner l'investiture des évêchés ou des autres dignités ecclésiastiques, il sera compris dans la même condamnation. Quand donc vous n'évitez point de tels évêques, de tels abbés, de tels clercs, quand vous entendez leurs messes ou priez avec eux, vous encourez avec eux l'excommunication. Car c'est se tromper que de croire même qu'ils soient prêtres. Ne recevez la pénitence et la communion que d'un prêtre catholique; s'il ne s'en trouve point, il vaut mieux demeurer sans communion, et la recevoir de Notre Seigneur invisiblement. Ces décrets, ayant été confirmés par l'autorité de tous les évêques qui assistoient au concile, on en fit des copies que l'on répandit en Orient et en Occident. Il ne faut pas prendre à la rigueur ce que dit ici le pape Victor, que les prêtres simoniaques ne sont pas prêtres, c'est-à-dire seulement qu'il ne leur est plus permis d'exercer leurs fonctions.

## XXXVI. Mort de Victor III.

Pendant ce concile, qui dura trois jours, le pape Victor tomba grièvement malade; et, quand il fut fini, il retourna au mont Cassin, où il étoit établi, pour abbé, Od-rife, diacre de l'église romaine et prévôt du monastère. Car le pape avoit jusque-là gardé l'abbaye. Ensuite, ayant appelé les évêques et les cardinaux, il leur recommanda d'élire pour pape Othon, évêque d'Ostie, suivant l'intention de Grégoire VII; et, comme Othon étoit présent, Victor le prit par la main, et, le présentant aux autres évêques, il dit: Recevez-le, et l'ordonnez pour l'église romaine: je vous donne en tout mon pouvoir jusqu'à ce que

vous le puissiez faire. Il fit bâtir son tombeau dans le chapitre, et mourut trois jours après, savoir, le seizième de septembre mil quatre-vingt-sept, après avoir été vingt-neuf ans abbé du mont Cassin, et pape, depuis son sacre, quatre mois et sept jours. Le saint-siège vaqua six mois. Outre les bâtiments que Didier fit au mont Cassin, il y fit transcrire beaucoup de livres, et en composa quelques-uns lui-même, dont nous avons trois livres de dialogues sur les miracles de saint Benoît et des autres moines du mont Cassin (1).

## XXXVII. Saint Canut, martyr.

On rapporte à cette année, mil quatre-vingt-sept, le martyre de saint Canut, roi de Danemarck. Après que son frère Harald eut régné deux ans, il fut reconnu roi d'un consentement unanime vers l'an mil quatre-vingt, et on croit que c'est lui qui est nommé Acon dans deux lettres de Grégoire VII (2), dans la dernière desquelles il l'exhorte à imiter les vertus de son père, et à bannir de son royaume la coutume barbare d'attribuer aux péchés des prêtres le dérèglement des saisons et les maladies, et de condamner pour le même sujet des femmes innocentes.

Le roi Canut continua la guerre qu'il avoit commencée dès le temps de son père, contre les nations barbares qui étoient au levant de la mer Baltique, plutôt pour y établir la religion que pour faire des conquêtes, et éteignit entièrement les royaumes de Curlande, de Sembrie et d'Estonie (3). Ensuite il se maria avec Ethle ou Adèle, fille de Robert le frison, comte de Flandre, et en eut un fils, nommé Charles. Le roi, son père, s'appliqua particulièrement à rétablir la justice, suivant les anciennes lois, et la splendeur de la religion. Pour attirer aux évêques la vénération de son peuple encore grossier, il leur donna le premier rang entre les seigneurs, et les égala aux ducs. Il exempta tout le clergé de la juridiction des laïques, et permit aux juges ecclésiastiques de condamner à l'amende pour les fautes contre la religion, dont il leur attribua toute la connoissance. Il voulut aussi accoutumer son peuple à payer les dimes à l'Eglise; mais il n'y réussit pas, et ce fut la cause de sa perte.

Voulant occuper son peuple à une guerre qu'il croyoit être juste, il entreprit de regagner l'Angleterre, et fit, pour cet effet, armer une flotte; mais son frère Olaf, qui feignoit d'approuver son dessein, le trahit, et fit désertir son armée. Le roi voulut profiter de ce malheur pour arriver à son but, et établir les dimes pour peine de cette désertion, au lieu de l'amende qu'ils lui devoient. Mais les Da-

(1) Chr. Cass. III, c. 73. Chr. Cass. c. 63. Acta SS. Ben. Sæc. 4, part. 2, p. 425. (2) VII. Epist. 5, 21. (3) Saxo, lib. XI, p. 104.



nois aimèrent mieux payer une fois une grosse amende que s'engager à un tribut perpétuel. Le roi donna ordre de lever l'amende avec rigueur, espérant encore les faire revenir à la dime; mais ses commissaires, excédant ses ordres, traitèrent le peuple si cruellement, qu'on en vint à une révolte ouverte. Le roi se retira à Slesvic, puis dans l'île de Fionie, d'où il vouloit encore passer en Sialande, mais il fut retenu par un nommé Blaccon qui le trahissoit, feignant d'être le plus fidèle de ses serviteurs.

Enfin le roi fut assiégé par le peuple séditionnel dans l'église de Saint-Alban, où il entendait la messe, comme il avait accoutumé de faire tous les jours. Deux de ses frères, Eric et Benoît, vinrent à son secours, avec ceux de ses soldats qui purent prévenir l'ennemi. Benoît demeura dans l'église, résolu à mourir avec le roi; Eric, se trouvant dehors engagé au milieu des ennemis, se fit un passage l'épée à la main, et se sauva. Le traître Blaccon fut le premier à enfoncer les portes de l'église, et fut tué en y entrant. Le prince Benoît fut aussi tué à la porte. Le roi, voyant que l'on rompoit les murs de tous côtés, car ils n'étoient que de bois, fit venir le prêtre, et se confessa avec de grands sentiments de pénitence; puis il se prosterna devant l'autel les bras étendus, et, en cette posture, fut percé d'une lance poussée par une fenêtre, et blessé à mort; ensuite on lança sur lui plusieurs autres traits, sans qu'il fit aucun mouvement.

Ainsi mourut le roi Canut, le samedi dixième de juillet mil quatre-vingt-sept. Les miracles qui se firent à son tombeau déclarèrent bientôt sa sainteté; et les auteurs de sa mort ne pouvant les nier, et ne voulant point avouer leur crime, disoient qu'il s'étoit sanctifié par la pénitence dans les derniers moments de sa vie. On le compte pour martyr, parce que le zèle de la religion fut la cause de sa mort; mais il ne faut pas le confondre avec le duc Canut, son neveu, aussi martyr, que l'Eglise honore le septième de janvier. La reine Adèle, veuve du roi Canut, se retira en Flandre avec son fils Charles, qui en fut depuis comte, et mis aussi au nombre des saints.

#### XXXVIII. Mort de Guillaume, roi d'Angleterre.

La même année mourut Guillaume, roi d'Angleterre, le plus grand prince qui portât alors couronne (1). Etant venu en Normandie pour faire la guerre au roi de France touchant le Vexin, il tomba malade à Rouen, et fut traité, entre autres médecins, par Gissebert, évêque de Lisieux, et Gontard, abbé de Jumièges. Il avait trois fils, Robert, Guillaume et Henri; Robert s'étoit plusieurs fois révolté contre lui, et étoit alors auprès du roi de

(1) Oderic. lib. VII, p. 655, D.

France, les deux autres étoient avec le roi leur père. Se sentant près de sa fin, il les fit venir et quelques-uns des seigneurs ses confidents, et traita avec eux de la disposition de ses états. Il laissa le duché de Normandie à Robert, son fils aîné; le royaume d'Angleterre à Guillaume le roux, son second fils; et au troisième, Henri V, mille livres d'argent. Il donna le reste de son trésor aux églises et aux pauvres, et en régla lui-même la distribution.

Il parla long-temps aux assistants; et premièrement se reconnut coupable de grands péchés, principalement du sang répandu en tant de guerres qu'il avait soutenues. Il repassa les principaux événements de sa vie, et ajouta (1): J'ai toujours honoré l'Eglise, et n'ai jamais vendu les dignités ecclésiastiques, détestant la simonie; au contraire, dans le choix des prélats, j'ai cherché les personnes les plus dignes, autant qu'il m'a été possible; comme: Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, Anselme, abbé du Bec, Gerbert de Fontenelle, Durant de Troarn, et plusieurs autres. Je les ai attirés auprès de moi, et me suis fait un plaisir de profiter de leurs sages conseils. Mes pères avaient fondé en Normandie neuf abbayes de moines et une de religieuses; et, grâce à Dieu, elles se sont augmentées de mon temps et par mes bienfaits. Depuis que je suis duc, on a bâti dix-sept monastères de moines et six de religieuses, où l'on fait tous les jours beaucoup de services et de grandes aumônes. Ce sont les véritables forteresses de la Normandie. J'ai aussi confirmé gratuitement toutes les donations que mes barons ont faites à l'Eglise, tant en Normandie qu'en Angleterre. Il exhorta ses enfants à suivre son exemple, et à prendre toujours le conseil des hommes doctes et pieux.

On le pria de relâcher ceux qu'il tenoit en prison, ce qu'il accorda, à la réserve d'Eudes, évêque de Bayeux, son frère utérin, qu'il avait fait arrêter quatre ans auparavant à cette occasion (2). Quelques sorciers romains cherchèrent qui seroit pape après la mort de Grégoire VII, et trouvèrent qu'il se nomméroit Eudes. L'évêque de Bayeux, l'ayant appris en Angleterre, où il étoit comme vice-roi, envoya à Rome, y acheta un palais qu'il meubla magnifiquement, et fit de grands présents aux sénateurs pour gagner leur amitié. Il s'assura du comte de Chester et d'un grand nombre de chevaliers, à qui il fit de grandes promesses; et ils s'engagèrent par serment à le suivre en Italie. Le roi Guillaume, averti de ces préparatifs que faisoit l'évêque, son frère, crut son dessein préjudiciable à l'état; et pour l'arrêter se pressa de passer en Angleterre. Le prélat, de son côté, venoit en Normandie avec un grand appareil; mais il fut bien surpris de rencon-

(1) P. 658, D.

(2) Ibid. p. 640, D.

trer le roi dans l'île d'Wight. Le roi assembla les seigneurs, et leur dit: Avant que de passer en Normandie, je laissai le gouvernement de l'Angleterre à l'évêque de Bayeux, mon frère, qui y a commis des vexations inouïes contre les peuples et contre les églises mêmes qu'il a dépouillées; et maintenant, sur des espérances frivoles, il a débauché mes troupes nécessaires à la garde du pays pour les mener au delà des Alpes. Que me conseillez-vous de faire en cette occasion? Comme personne n'osoit dire son avis ni prendre l'évêque, quoique le roi l'eût commandé, il le prit lui-même. Le prélat s'écria: Je suis clerc, on ne peut condamner un évêque sans jugement du pape. Je ne vous condamne pas comme évêque, dit le roi, mais comme comte, qui doit me rendre raison du gouvernement du royaume que je lui ai confié. Il le fit donc mener en Normandie, et enfermer au château de Rouen, où il demeura quatre ans.

Le roi étant à l'article de la mort, comme on le pressoit de délivrer ce prélat, il dit (1): Vous devriez considérer pour qui vous me priez; pour un homme qui méprise et déshonore la religion, pour un séditionnel qui ne sera pas plutôt en liberté qu'il troublera tout le pays, et fera périr bien du monde. Toutefois, je vois bien que, quand je vous le refuserais, il sera bientôt délivré après ma mort: ainsi je l'accorde, quoiqu'à regret. Le roi Guillaume, ayant ainsi donné tous ses ordres, mourut le jeudi neuvième de septembre mil quatre-vingt-sept, âgé de soixante-quatre ans, dont il avait régné vingt-un ans comme roi d'Angleterre, et cinquante-six comme duc de Normandie.

Son corps fut porté à Caen, pour être enterré dans l'abbaye de Saint-Etienne qu'il avait fondée. Guillaume, archevêque de Rouen, fit la cérémonie des funérailles, assisté des six évêques, ses suffragants, et de plusieurs abbés. Après la messe, et avant l'inhumation, Gilbert, évêque de Lisieux, monta en chaire, et fit l'oraison funèbre, après laquelle il exhorta le peuple à prier pour le prince défunt, et à lui pardonner s'il avait offensé quelqu'un d'entre eux. A ce discours plusieurs répandirent des larmes; mais un nommé Ascelin, fils d'Artus, se leva dans la foule, et dit à haute voix: Cette place où vous êtes étoit la cour de la maison de mon père, que celui pour qui vous priez, n'étant encore que duc de Normandie, lui ôta par violence, et sans en faire aucune justice, y bâtit cette église. Je réclame donc cette terre, et je défends de la part de Dieu que le corps de l'usurpateur soit enterré dans mon héritage. Les évêques et les seigneurs, ayant appris des voisins qu'il étoit ainsi, apaisèrent Ascelin par la douceur, et lui donnèrent sur-le-champ soixante sous pour la seule place de la sépulture, promettant de le satisfaire pour le reste, comme ils firent peu de

(1) P. 660.

temps après. En faisant l'inhumation, le cercueil se trouva trop court, en sorte qu'il fallut plier le corps pour l'y faire entrer, ce qui fit crever le ventre, car il étoit très-gros; et il répandit une odeur qui ne put être corrigée ni par l'encens, ni par les autres parfums. On se pressa de finir la cérémonie, et cet accident fit faire de tristes réflexions sur la vanité des grandeurs humaines.

#### XXXIX. Fin de saint Arnoul de Soissons.

En France, saint Arnoul, évêque de Soissons, mourut un mois avant le pape Victor. Quand il revint à son diocèse en mil quatre-vingt-quatre, comme il y étoit extrêmement désiré, il fut reçu avec une joie universelle. Mais il apprit bientôt la mauvaise conduite du roi Philippe, qui ne se mettoit point en peine de réprimer les crimes, et donnoit sans choix les évêchés et les abbayes (1). Pour surcroît d'affliction il voyoit l'église de Reims, sa métropole, après la déposition de Manassès, abandonnée à Elinand, évêque de Laon, qui, sous l'autorité du roi, la pillait plutôt qu'il ne la gouverna, pendant deux ans. On ne tenoit point de conciles, et on ne rendoit point de jugements ecclésiastiques. Saint Arnoul, voyant donc qu'il ne pouvoit faire aucun bien dans son diocèse, renonça à l'épiscopat, et retourna à son ancienne réclusion au monastère de Saint-Médard de Soissons, ne voulant plus songer qu'à se préparer à la mort.

Hilgot fut fait à sa place évêque de Soissons, et en cette qualité il assista à un concile tenu à Compiègne en mil quatre-vingt-cinq, où présida Renauld, archevêque de Reims, et où se trouvèrent neuf autres évêques, savoir: Elinand de Laon, Roger de Châlons, Ursion de Beauvais, Ursion de Senlis, Roricon d'Amiens, Ratbot de Noyon, Gérard de Cambrai, Geoffroy de Paris et Gautier de Meaux. Il y avait aussi dix-neuf abbés. En ce concile on déposa Evrard, abbé de Corbie, et on confirma les privilèges de l'église de Saint-Corneille de Compiègne, servie alors par des chanoines (2). Le nouvel archevêque Renauld étoit auparavant trésorier de l'église de Tours, homme distingué par sa vertu, par sa doctrine et sa noblesse, car il étoit de la famille du Bellay. Il commença à rétablir la discipline dans l'église de Reims, dont il tint le siège au moins dix ans.

Il n'y avait guères que deux ans que saint Arnoul étoit rentré dans sa réclusion, quand les plus nobles de la ville de Wuttembourg vinrent, avec un moine du monastère qu'il y avait fondé, le prier de retourner en Flandre apaiser les désordres qui recommençoient. Le saint homme, quoique persuadé que sa mort étoit

(1) Sup. n. 10. Vita, liv. II, c. 26. Mabill. Observ. tom. 2, lib. II, c. 4 p. 505. (2) To. x, p. 406. Marlot.



proche, ne laissa pas d'aller avec eux, et arriva à Wuttembourg le dix-huitième de juillet mil quatre-vingt-sept. Il demeura sept jours en santé, prêchant la parole de Dieu; mais le jour de Saint-Jacques, après avoir célébré la messe, il commença à se trouver mal, et, après trois semaines de maladie, le samedi, veille de l'Assomption, il se fit donner l'onction des malades avec les psaumes et les litanies, faisant sa confession devant tout le monde (1). Il défendit qu'on l'enterrât le dimanche, auquel jour il mourut, et qui étoit le quinzième d'août mil quatre-vingt-sept. L'Eglise honore sa mémoire le même jour. Sa vie fut écrite, vingt-huit ans après, par Hariulf, troisième abbé de Wuttembourg, à la prière de Lisiard, évêque de Soissons.

## XL. Fin de Bérenger.

Au commencement de l'année suivante, mourut Bérenger, si fameux par ses erreurs. Il ne persista guère dans la confession de foi qu'il avoit faite au concile de Rome en mil soixante-dix-neuf, et, sitôt qu'il fut revenu en France, il la réfuta par un écrit qui subsiste encore (2). L'année suivante, mil quatre-vingt, au mois d'octobre, on tint un concile à Bordeaux, où assistèrent deux légats du saint-siège, Amat et Hugues, avec trois archevêques, Goscelin de Bordeaux, Raoul de Tours, Guillaume d'Auch, et plusieurs autres évêques. En ce concile, Bérenger, amené apparemment par l'archevêque de Tours, rendit raison de sa foi, soit pour confirmer la profession qu'il avoit faite à Rome, soit pour rétracter son dernier écrit. Depuis ce concile, il n'est plus parlé de lui dans les auteurs du temps jusqu'à sa mort, arrivée le quinzième de janvier mil quatre-vingt-huit. Il avoit près de quatre-vingt-dix ans, et il est loué pour sa charité envers les pauvres (3). Quoiqu'on ne voie point d'acte authentique de sa dernière rétractation, il est certain qu'il mourut dans la communion de l'Eglise; et on tient pour constant qu'il passa les huit dernières années de sa vie dans la pénitence, en l'île de Saint-Côme, près de Tours. Il fut enterré dans le cloître de Saint-Martin de la même ville, et deux poètes fameux du temps lui firent des épitaphes magnifiques, Hildebert, depuis évêque du Mans, et Baudri, abbé de Bourgueil.

## XLI. Urbain II, pape.

En Italie, après la mort du pape Victor, tout le parti catholique tomba dans une grande consternation, et ils ne savoient presque plus comment s'y prendre pour conserver l'Eglise (4).

(1) Vita c. 27. Martyr. R. 15 aug. (2) Mabill. Præf. 2. Sæc. n. 31, etc., n. 63, etc. (3) Chr. Maill. 1080, p. 212. Chr. S. Mart. Tur. Chr. S. P. vivi, an. 1083. (4) Chr. Cassin. IV, c. 2.

Les évêques étant dispersés de toutes parts, il vint de fréquentes députations, tant des Romains que de ceux de deçà les monts, et de la comtesse Mathilde, pour les prier de s'assembler et donner un chef à l'Eglise prête à tomber. S'étant réunis, ils écrivirent à Rome aux clercs et aux laïques catholiques, que tous ceux qui pourroient vinssent à Terracine la première semaine de carême; et que ceux qui ne pourroient envoyassent un député avec pouvoir par écrit de consentir à leur nom. Ils écrivirent de même à tous les évêques et les abbés de Campanie, des principautés et de la Pouille. L'assemblée se tint en effet à Terracine, le mercredi de la première semaine de carême, qui étoit la huitième de mars mil quatre-vingt-huit. De la part des Romains, Jean, évêque de Porto, avoit pouvoir de tous les cardinaux et de tout le clergé catholique, et le préfet Benoit de tous les laïques; ils étoient en tout quarante, tant évêques qu'abbés.

Le lendemain, jeudi, ils s'assemblèrent dans l'église cathédrale dédiée à saint Pierre et à saint Césaire; et, quand ils furent assis, l'évêque de Tusculum se leva et rapporta ce que le pape Gregoire, et ensuite le pape Victor, avoient ordonné pour le gouvernement de l'Eglise, et quel étoit le sujet de l'assemblée. L'évêque de Porto et le préfet Benoit représentèrent leurs pouvoirs; Ordéise, abbé du mont Cassin, l'archevêque de Capoue, et tous enfin approuvèrent ce qui avoit été dit, et l'on convint de passer ces trois jours, jeudi, vendredi et samedi, en jeûnes et en prières accompagnées d'aumônes, pour demander à Dieu de faire connoître sa volonté.

Le dimanche, douzième de mars, ils s'assemblèrent tous de grand matin dans la même église, et, après qu'ils eurent délibéré quelque temps, les trois cardinaux qui étoient à la tête du concile, savoir, les évêques de Porto, de Tusculum et d'Albane se levèrent, montèrent sur l'ambon, et prononcèrent tout d'une voix qu'ils étoient d'avis d'élire pour pape l'évêque Othon. Ils demandèrent selon la coutume l'avis de l'assemblée, et tous répondirent à haute voix qu'ils approuvoient ce choix, et qu'Othon étoit digne d'être pape. L'évêque d'Albane déclara qu'on devoit le nommer Urbain, et tous se levèrent, le prirèrent, lui ôtèrent sa chape de laine, le revêtirent d'une de pourpre, et, avec des acclamations et l'invocation du Saint-Esprit, le traînèrent à l'autel de Saint-Pierre, et le mirent dans le trône de l'évêque. Il célébra la messe solennellement, et tous se retirèrent chez eux avec joie en action de grâces.

Le pape Urbain II, dès le lendemain de son élection, écrivit à tous les catholiques pour leur en donner part, et leur déclarer qu'il suivroit en tout les traces de Grégoire VII. De ces lettres, on a celle qu'il écrivit à l'archevêque de Salzbourg et aux autres évêques d'Allemagne, celle qu'il écrivit aux évêques de la

province de Vienne, et la lettre à saint Hugues de Clugny, dont il se reconnoissoit disciple. Peu de temps après, le pape vint au mont Cassin, d'où il tira le moine Jean Gaétan, qu'il fit diacre cardinal de l'Eglise romaine, et qui fut depuis pape sous le nom de Gélase II (1).

## XLII. Le pape en Sicile.

De là, à la prière du duc Roger, le pape alla sacrer l'église du monastère de Bantín en Pouille, et lui accorda de grands privilèges. Ensuite il passa en Sicile, où commandoit le comte Roger, oncle du duc de Pouille, et assiégeoit alors une place nommée Butère (2). Le pape l'envoya prier de le venir trouver à Traine ou Troine, ville épiscopale, dont le siège fut depuis transféré à Messine. Le comte avoit peine à quitter son siège, mais il ne put refuser le pape qui l'étoit venu chercher de si loin. Le sujet de leur entrevue fut que le pape avoit envoyé peu de temps auparavant Nicolas, abbé de la Grotte-Ferrée, et Roger, diacre, à l'empereur Alexis Comnène, pour l'avertir paternellement qu'il avoit tort de défendre aux Latins, qui demeuroient dans ses terres, l'usage des azymes au saint sacrifice, voulant les réduire au rite des Grecs. L'empereur Alexis avoit bien reçu la remontrance du pape, et par les mêmes nonces lui avoit écrit en lettre d'or qu'il vint à Constantinople avec des hommes savants, qu'on y assemblât un concile, qu'on y examinât la question des azymes entre les Grecs et les Latins, promettant de s'en tenir à ce qui seroit déterminé suivant les autorités des pères, et donnant au pape un an et demi de terme pour venir à Constantinople. Le comte de Sicile conseilla au pape d'y aller, pour ôter ce schisme de l'Eglise; mais le schisme plus pressant de Guibert, qui étoit maître de Rome, empêcha le pape Urbain de faire ce voyage, et le comte de Sicile le renvoya chargé de présents.

## XLIII. Bernard, archevêque de Tolède et primat.

Cependant Bernard, nouvel archevêque de Tolède, vint à Rome se plaindre de l'abbé Richard, légat en Espagne, et poursuivre le rétablissement des anciens privilèges de son église (3). Alphonse VI, roi de Léon et premier de Castille, prit Tolède par intelligence avec les Maures le vingt-cinquième de mai mil quatre-vingt-cinq, après qu'elle eût été sous leur puissance trois cent soixante-huit ans. Le dix-huitième de décembre on élut pour archevêque le moine Bernard, et le roi dota magnifiquement cette église. Bernard étoit François, né en Agenois, à la Salvetat. Il étudia d'abord

pour être clerc, puis il porta les armes; mais étant tombé malade, il embrassa la vie monastique à Saint-Orens d'Auch, d'où il fut appelé par saint Hugues à Clugny, et y vécut très-régulièrement. Ensuite le roi Alphonse, voulant rétablir le monastère de Saint-Fagon, et le distinguer autant en Espagne que Clugny l'étoit en France, envoya demander à saint Hugues un sujet digne d'en être abbé, et ce saint lui envoya Bernard, qui se fit tellement aimer, que peu après il fut élu tout d'une voix archevêque de Tolède, dans le concile que le roi y avoit assemblé pour ce sujet.

Le roi étant allé vers Léon, le nouvel archevêque, poussé par la reine Constance, se saisit à main armée de la grande mosquée, y dressa des autels et mit des cloches dans la grande tour (1). C'étoit contre la parole du roi, qui avoit promis aux Maures de leur conserver cette mosquée; c'est pourquoi, l'ayant appris, il en fut tellement irrité, qu'il revint promptement à Tolède, et menaçoit de faire brûler l'archevêque et la reine. Les Maures, l'ayant appris, vinrent au devant du roi avec leurs femmes et leurs enfants; et, comme il crut qu'ils venoient se plaindre, il leur dit: Ce n'est pas à vous que l'on fait injure, c'est à moi, qui ne pourrai plus me vanter d'être fidèle à mes promesses; c'est mon intérêt de vous satisfaire par une sévère vengeance. Les Maures lui demandèrent à genoux et avec larmes de les écouter. Ils retinrent son cheval, et ils dirent: Nous savons que l'archevêque est le chef de votre loi; si nous sommes cause de sa mort, les chrétiens nous extermineront un jour, et, si la reine périt à cause de nous, nous serons toujours odieux à ses enfants, et ils s'en vengeront après votre règne. C'est pourquoi nous vous prions de leur pardonner, et nous vous quittons de votre serment. Le roi fut ravi de conserver la mosquée sans manquer à sa parole.

Le pape Grégoire VII, à la prière du roi Alphonse (2), avoit envoyé Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, en qualité de son légat, pour rétablir la discipline dans les églises d'Espagne, où elle avoit été si long-temps interrompue par la domination des Maures; mais Richard se conduisit mal dans sa légation, et l'archevêque Bernard alla à Rome en porter ses plaintes. Il trouva sur le saint-siège Urbain II, qui le reçut très-favorablement, et lui donna le pallium avec un privilège, qui l'établissoit primat sur toute l'Espagne. Cette bulle est du quinzième d'octobre mil quatre-vingt-huit, adressée à l'archevêque Bernard, et le pape dit en substance (3): Nous rendons à Dieu de grandes actions de grâce de ce que l'église de Tolède, dont la dignité est si ancienne, et dont l'autorité a été si grande en Espagne et en Gaule, vient d'être délivrée de

(1) Berthold. ann. 1088. c. 13. Chr. Cass. IV, c. 5, 7. (2) Roderic. VI, c. 23, 24, 25. (3) Orb. Ep. I et 6, tom. x, Conc. Gaufr. Malat. IV,

(1) Maria IX, Hist. c. 27. (2) To. v, Conc. p. 1635. (3) C. 26.



L'oppression des Sarrasins après environ trois cent soixante-dix ans. C'est pourquoi, tant par le respect de cette église, qu'à la prière du roi Alphonse, nous vous donnons le pallium, c'est-à-dire la plénitude de la dignité sacerdotale; et nous vous établissons primat dans tous les royaumes des Espagnes, comme il est certain que l'ont été anciennement les évêques de Tolède. Tous les évêques des Espagnes vous regarderont comme leur primat; et, s'il s'élève entr'eux quelque question qui le mérite, ils vous en feront le rapport, sauf toutefois les privilèges de chaque métropolitain.

On voit, par les paroles de cette bulle, que le pape Urbain ne prétendait pas ériger de nouveau la primatie de Tolède, mais la rétablir, comme ayant subsisté avant l'invasion des Sarrasins: ce qu'il tenait pour certain, se fondant sans doute, comme Grégoire VII, sur la fausse décrétale d'Anaclet, qui marquait les primats comme établis par toute l'Eglise dès son origine. Mais le lecteur se peut souvenir que, dans toute la suite de l'histoire, il n'a rien vu jusqu'ici de la primatie de Tolède. Sous les Romains: l'Espagne étoit divisée en cinq provinces, Tarraconoise, Carthaginoise, Bétique, Lusitanie et Galice; dont les métropoles étoient: Tarragone, Carthagène, Séville, Mérida et Brague: Tolède n'étoit que simple évêché. Carthagène ayant été ruinée par les Suèves en quatre cent soixante-un, Tolède, devenue la capitale des rois Goths, prit aussi la dignité de métropole, comme on voit au second concile de Tolède en cinq cent trente-un: ce qui fut confirmé l'an six cent dix, en déclarant que l'évêque de Tolède étoit primat de toute la province carthaginoise; mais le titre de primat ne signifie là que métropolitain, puisqu'il ne s'étend que sur une province (1). Au douzième concile de Tolède, tenu en six cent quatre-vingt-un, on augmenta considérablement l'autorité de l'archevêque, en lui donnant le pouvoir d'ordonner tous les évêques d'Espagne. Mais il n'avoit jamais eu de juridiction sur les autres archevêques, ni par conséquent de véritable primatie; aussi le pape, pour appuyer le droit de Bernard, le fit son légat en Espagne à la place de Richard.

#### XLIV. Autres affaires d'Espagne.

Le pape Urbain écrivit en même temps au roi Alphonse une lettre, où il lui marque ce qu'il a accordé à l'archevêque Bernard, et comme il a rétabli Tolède en son ancienne dignité, l'exhortant à lui obéir comme à un père, et à protéger son église (2). Puis il ajoute: Nous avons appris avec douleur que vous avez fait arrêter l'évêque de Saint-Jac-

(1) Sup. l. LXII, n. 75. 124. Sup. l. XXXI, n. 22; Mariana, lib. IX, c. 19. XXXV, n. 5.  
Marca de prim. Lugd. n. (2) To. X, Conc. p. 458.

ques, et que pendant sa prison vous l'avez fait déposer de la dignité épiscopale, ce qui est entièrement contraire aux canons. Et ne vous excusez point sur ce que c'est le cardinal Richard qui l'a fait, puisque le pape Victor III l'avoit privé de la légation. Rétablissez donc cet évêque dans sa dignité, et nous l'envoyez avec vos députés, pour être jugé canoniquement; autrement vous nous obligerez à faire contre vous ce que nous ne voudrions pas.

Cet évêque de Saint-Jacques étoit Diègue, que le roi Sanche, prédécesseur d'Alphonse, avoit fait évêque d'Iria, dont dépendoit alors Compostelle (1). Diègue étoit homme noble, mais tellement occupé des affaires du dehors, qu'il ne s'appliquoit pas assez à son ministère. Le roi Alphonse, on ne dit pas pourquoi, le fit mettre en prison, ce qui causa des grands troubles dans cette église. Pour s'en disculper, Alphonse entreprit de mettre un autre évêque à la place de Diègue, et prit l'occasion du concile assemblé à Sainte-Marie-de-Fuselles par le légat Richard, abbé de Saint-Victor. Il envoya donc sous main dire à l'évêque Diègue, que s'il vouloit sortir de prison: il falloit qu'il se confessât coupable dans le concile, et qu'il apaiseroit le roi par cette humiliation. Diègue se laissa persuader, le roi vint au concile, et l'y fit amener; il remit son anneau et sa crosse entre les mains du légat, et se déclara devant tout le peuple indigne de l'épiscopat. Alors le légat prononça qu'il étoit déchu de la dignité épiscopale, et permit d'en mettre un autre à sa place. Aussitôt un abbé, nommé Pierre, indiqué par le roi, fut élu et ordonné évêque d'Iria, mais il n'en tint le siège que deux ans.

La même année, mil quatre-vingt-huit, Artauld, élu évêque d'Elne en Roussillon, vint à Rome pour se faire sacrer par le pape Urbain; car son métropolitain Dalmace, archevêque de Narbonne, refusoit de le sacrer, à cause d'un serment qu'Artauld avoit fait aux chanoines après son élection, pour la conservation des biens de l'Eglise (2). Dalmace prétendoit sans doute que ce serment étoit simoniaque; mais Artauld soutenoit qu'il ne l'étoit point, puisqu'il n'en avoit fait aucune convention avant que d'être élu. C'est ce qu'il affirma par serment devant le pape, qui le sacra évêque, après qu'il se fut ainsi purgé du soupçon de simonie.

#### XLV. Eglise d'Allemagne.

En Allemagne, le schisme s'affoiblissoit, Guelfe, duc de Bavière, reprit la ville d'Augsbourg; prit Sigefroy, qui en avoit usurpé le siège, et y établit Vigold, évêque catholique, qui mourut la même année (3). L'évêque schismatique de Wormes, touché de repentir, se réunit à l'Eglise, et, renonçant à l'épiscopat,

(1) Hist. Compost. M. S. Marca Hisp. 466.  
(2) S. q. 3, c. 2. Marca V. Concord. c. 41 et 4. (3) Berthold. an. 1088.

entra dans le monastère d'Hirsauge pour y faire pénitence. Les habitants de Metz chassèrent entièrement de la ville l'usurpateur Brunon, et s'engagèrent par serment à ne recevoir point d'autre évêque qu'Herman, leur légitime pasteur, alors prisonnier en Toscane, où il aimait mieux demeurer, que d'embrasser le schisme pour jouir de son évêché; Vécilon, archevêque de Mayence, et Meinard, évêque de Wirtzbourg, les plus savants des schismatiques, moururent excommuniés. Mais les catholiques firent de grandes pertes, Berthold et Bernard, savants hommes et docteurs fameux moururent. Burchard, évêque d'Halberstat, fut tué le sixième d'avril, Gébehard, archevêque de Saltzbourg, mourut le quinzième de juin; c'étoit le chef des catholiques, et il nous reste un livre de lui contre les schismatiques. Pierre Ignée, moine de Vallombreuse, et depuis cardinal évêque d'Albane, mourut le huitième de janvier de l'année suivante, mil quatre-vingt-neuf, en grande réputation de sainteté. Le roi Herman, abandonné des Saxons se retira en Lorraine, où il mourut cette année mil quatre-vingt-huit, la septième de son règne; mais les Saxons chassèrent bientôt de nouveau l'empereur Henri (1).

L'année suivante mil quatre-vingt-neuf, Herman, évêque de Metz, revint chez lui après une longue captivité, et y fut reçu agréablement de plusieurs. L'usurpateur Brunon tomba dans un mépris général, étant odieux par ses mœurs infâmes, même à l'empereur Henri, qui lui avoit vendu cet évêché. Enfin, il fut réduit à se retirer chez le comte Albert, son père, qui étoit du parti catholique. Outre Herman, il y avoit quatre évêques qui soutenoient les catholiques en Allemagne, savoir: Adalbéron de Wirtzbourg, Altman de Passau, Albert de Wormes, et Gébehard de Constance. Ce dernier étoit parfaitement connu du pape Urbain qui l'avoit lui-même ordonné évêque étant légat en Allemagne: c'est pourquoi il le fit son légat dans ce royaume, c'est-à-dire dans toute l'Allemagne, la Bavière, la Saxe et les pays voisins, par une lettre décrétale donnée en concile.

Gébehard avoit envoyé à Rome Eginon, depuis abbé de Saint-Ulric d'Augsbourg, qui, s'étant déguisé, échappa aux schismatiques. Il portoit des lettres par lesquelles Gébehard consultoit le pape sur plusieurs questions touchant les excommuniés. Sur quoi le pape lui répondit par cette décrétale (2): Nous tenons pour excommunié au premier degré l'hérésiaque de Ravenne, usurpateur de l'église romaine, avec le roi Henri. Au second rang ceux qui les aident d'argent, de conseil ou d'obéissance, principalement en recevant d'eux ou de leurs fauteurs les dignités ecclésiastiques. Au troi-

(1) Berthold. an. 1089. (2) Udescale. t. 1, Canis. Sup. liv. LXI, n. 24. Berthold. an. 1089. to. X, Conc. p. 445.

sième rang sont ceux qui communiquent avec eux. Nous ne les excommunions pas nommément, mais nous ne les recevons point en notre société sans pénitence, que nous modérons, selon qu'ils ont agi par ignorance, par crainte ou par nécessité. Car nous voulons que l'on traite avec plus de rigueur, ceux qui sont tombés volontairement ou par négligence: ce que nous laissons à votre discrétion.

Quant aux clercs ordonnés par des évêques excommuniés, nous n'en portons pas encore de jugement, parce qu'il faut un concile général; nous vous répondons toutefois, quant à présent, que vous pouvez laisser dans les ordres qu'ils ont reçus ceux qui ont été ordonnés par des évêques excommuniés mais auparavant catholiques, pourvu que ces évêques ne fussent pas simoniaques, et que les clercs dont il s'agit, n'aient pas reçu d'eux les ordres par simonie; pourvu aussi qu'ils soient recommandables par leurs mœurs et leur doctrine. A ces conditions vous pourrez les laisser dans leurs ordres, après leur avoir imposé la pénitence que vous jugerez convenable. Mais nous ne leur permettons point de monter aux ordres supérieurs, sinon pour une grande utilité de l'Eglise, et rarement. Le pape permet de même pour la nécessité présente de l'Eglise contre les schismatiques, de laisser ou rétablir dans leurs fonctions les prêtres et les autres clercs tombés dans le crime, marquant toutefois qu'il ne veut point donner atteinte à l'ancienne discipline, qui ne réhabilitoit jamais les clercs criminels, quelque pénitence qu'ils eussent faite.

Le pape donne ensuite à Gébehard la juridiction sur l'île de Richenou, sauf l'exemption des moines, auxquels il lui commande de donner un abbé catholique aussi bien qu'à Saint-Gal et aux autres monastères qui en manquent. Il lui enjoint encore de pourvoir aux évêchés d'Aouste et de Coire, et aux autres où l'évêque de Passau ne pourra venir. Car, ajoutait-il, nous lui avons donné, comme à vous, la commission de gouverner à notre place la Saxe, l'Allemagne et les autres pays voisins, afin que vous réprochiez les mauvaises ordinations, que vous confirmiez les bonnes, et que vous régliez toutes les affaires ecclésiastiques, après avoir pris conseil des hommes pieux, jusqu'à ce que vous puissiez recevoir un légat plus particulier du saint-siège. La bulle est datée de Rome, le dix-huitième d'avril.

#### XLVI. Suite du schisme.

Il n'étoit pas aisé de tenir alors le juste milieu entre la trop grande indulgence, qui eût affaibli la discipline, et la rigueur excessive, qui eût révolté les coupables. Car Guibert et ses sectateurs ne cessoient de faire des ordinations dans les lieux de l'obéissance du roi Henri, et de les vendre bien cher. Ce qui multiplioit tellement le nombre des excommuniés,



que les catholiques avoient bien de la peine à les éviter. Le pape tint cette année un concile général de cent quinze évêques, où il y a apparence que l'on confirma l'indulgence à l'égard des schismatiques (1). Car les Romains chassèrent honteusement Guibert, et lui firent promettre par serment qu'il n'usurperoit plus le saint-siège. Il conservoit toujours celui de Ravenne; et dans toutes les chartes de cette église il se nomme Guibert, archevêque, hors une seule, où il prend le nom de Clément: et ce qui est de plus singulier, celles où il se nomme Guibert sont datées du pontificat de Clément, comme si c'étoient deux hommes différents.

Les deux partis cherchoient à faire la paix: et il y eut une conférence des ducs et des comtes catholiques avec l'empereur Henri (2). Ils lui promettoient leur secours pour le rétablir dans son royaume s'il vouloit abandonner Guibert et reconnoître Urbain; et il ne s'en éloignoit pas beaucoup; mais il vouloit avoir le consentement des seigneurs de son parti. Entre ceux-ci étoient les évêques ordonnés par les schismatiques, qui, voyant qu'ils seroient infailliblement déposés avec Guibert, détournèrent absolument l'empereur de se réconcilier avec le pape.

Pour fortifier d'autant plus le parti catholique, le pape Urbain persuada à la comtesse Mathilde d'épouser Gueffe, fils de Gueffe, duc de Bavière, et petit-fils d'Azon, marquis de Ferrare. Mathilde étoit veuve depuis treize ans, et en avoit quarante-trois: aussi ne fit-elle ce mariage que par obéissance au pape, pour être mieux en état de soutenir l'église romaine contre les schismatiques; et Gueffe protesta depuis qu'il ne lui avoit jamais touché. Ce mariage affligea fort l'empereur Henri (3).

#### XLVII. Fin de Lanfranc de Cantorbéry.

L'Angleterre perdit cette année l'archevêque Lanfranc, une des grandes lumières de ce siècle, le restaurateur de l'Angleterre pour le spirituel, comme le roi Guillaume le conquérant pour le temporel (4). Ce prince avoit une telle confiance en lui, que quand il demouroit en Normandie il laissoit à Lanfranc la garde de l'Angleterre; tous les seigneurs lui obéissoient et l'aideroient à défendre le royaume et y maintenir la paix, suivant les lois du pays; Lanfranc ne laissoit pas de venir quelquefois trouver le roi en Normandie, comme il fit en mil soixante-dix-sept. Il profita de cette occasion pour revoir l'abbaye du Bec, dont il avoit été tiré; et il y fut reçu avec la joie que l'on peut imaginer par le vénérable abbé Hellouin, qui avoit déjà

été le visiter en Angleterre. Dans l'une et l'autre visite, Lanfranc, oubliant sa dignité, reconnoissoit toujours Hellouin pour son maître: à Cantorbéry, il lui rendit tous les honneurs possibles; au Bec, il voulut être traité comme les autres moines, et vécut avec eux en frère, reprenant son ancienne place de prieur, au lieu de la chaire épiscopale qu'on lui avoit préparée. Il fit la dédicace de l'église de ce monastère le vingt-troisième d'octobre mil soixante-dix-sept (1).

L'archevêque Lanfranc rebâtit de fond en comble l'église métropolitaine de Cantorbéry, brûlée quelques années auparavant, et répara les lieux réguliers pour les moines qui desservoient cette église. Il bâtit deux hôpitaux hors de la ville, et retira plusieurs terres aliénées de son église. Il s'opposa aux vexations d'Eudes, frère du roi Guillaume, évêque de Bayeux et comte de Kent, et délivra, non-seulement les sujets de l'église, mais tous les habitants de la province des exactions indues dont il les avoit chargés (2). Lanfranc permit à Thomas, archevêque d'York, de faire ordonner un évêque pour les îles Orcades par deux évêques suffragants de Cantorbéry; mais il supprima le siège épiscopal de Saint-Martin au faubourg de Cantorbéry, où toutefois il n'y avoit qu'un corévêque.

Nonobstant ses grandes occupations, il s'appliquoit à corriger les exemplaires des livres ecclésiastiques, particulièrement des saintes Ecritures, et on en trouve encore de corrigés de sa main (3). Il étoit très-libéral, et ses aumônes montoient par an jusqu'à cinq cents livres. Il mourut la dixième année de son pontificat, le vingt-huitième de mai mil quatre-vingt-neuf. Il laissa plusieurs écrits, dont les principaux sont le traité de l'eucharistie par Béranger, et diverses lettres. Sa doctrine rendit l'abbaye du Bec une école célèbre; et ce fut alors que les Normands commencèrent à cultiver les lettres, qu'ils avoient négligées depuis leur conversion, sous leurs cinq premiers ducs. Mais on venoit étudier sous Lanfranc des provinces voisines, de France, de Gascogne, de Bretagne, de Flandre. Entre ses disciples les plus fameux, furent: Anselme, de puis pape, sous le nom d'Alexandre II; Guitmond, archevêque d'Averse; Guillaume, archevêque de Rouen; Hernost et Gondulfe, évêques de Rochester; Foulques de Beauvais, Ives de Chartres et plusieurs autres évêques, surtout saint Anselme, son successeur dans le siège de Cantorbéry.

#### XLVIII. Métropole de Tarragone.

Béranger, évêque d'Ausone ou Vic en Catalogne, étoit depuis long-temps à Rome, où il poursuivoit le rétablissement de la métropole

de Tarragone (1). Cette ville, qui sous les Romains donnoit le nom au tiers de l'Espagne, avoit été tellement ruinée depuis l'invasion des Maures, que son évêché avoit été uni à celui d'Ausone, et la province soumise à la métropole de Narbonne pendant quatre cents ans. Béranger obtint du pape Urbain II une bulle adressée aux trois comtes, Béranger de Barcelone, Ermengaud d'Urgel et Bernard de Bésalu, aux évêques de la province et à tout le clergé et à la noblesse, par laquelle le pape les exhorte à faire tous leurs efforts pour rétablir la ville de Tarragone, en sorte que l'on puisse y remettre un siège épiscopal (2). Il leur donne cette bonne œuvre pour pénitence, et promet à ceux qui devoient aller à Jérusalem ou ailleurs la même indulgence que s'ils avoient accompli leur pèlerinage. Cette ville étant rétablie pour le temporel, il promet de lui rendre ses privilèges pour le spirituel, c'est-à-dire le droit de métropole; sauf toutefois le droit de l'église de Narbonne, si elle peut montrer que la province de Tarragone lui appartienne par l'autorité du saint-siège. Cette bulle est datée de Rome, du premier de juillet, la seconde année du pontificat d'Urbain II, indiction douzième, qui est l'an mil quatre-vingt-neuf. Elle fut expédiée par Jean, diacre cardinal, qui est Jean Gaétan; et l'on voit par-là que dès lors il étoit chancelier de l'église romaine. Cette affaire eut des suites, et Béranger devint, comme il prétendoit, archevêque de Tarragone.

#### XLIX. Concile de Melfe.

Le pape passa ensuite dans la Pouille, où le dixième de septembre il tint un concile à Melfe. Tous les évêques du pays y assistèrent, au nombre de soixante-dix, et douze abbés; le duc Roger s'y trouva avec tous les seigneurs, et fit hommage-lige au pape. Le second jour du concile on y publia seize canons, qui ne font que confirmer les anciens contre les investitures (3). On défend d'ordonner un sous-diacre avant quatorze ans, un diacre avant vingt-quatre, un prêtre avant trente, et de mettre dans le clergé des hommes de condition servile. On condamne les clercs acéphales ou indépendants, et les moines vagabonds. On permet aux seigneurs de réduire en servitude les concubines des clercs. Défense aux laïques de donner aux monastères les dîmes ou les églises qui leur appartiennent, sans le consentement de l'évêque ou du pape (4).

Pendant ce concile, Elie, qui venoit d'être élu archevêque de Bari, envoya à Melfe Jean, archidiacre de la même église, prier le pape

Urbain de venir à Bari le sacrer. Le duc Roger et son frère Boémond, à qui Bari appartenoit, joignirent leurs prières à celle de l'archevêque, et le pape y condescendit, quoiqu'il fût contre l'usage de l'église romaine qu'il sacrât un évêque ailleurs qu'à Rome. Mais l'église de Bari étoit devenue si célèbre depuis deux ans par la translation des reliques de saint Nicolas, que le pape ne put lui refuser cette grâce (1). Elie étoit ce même abbé de Saint-Benoit, à qui on avoit confié la garde des reliques. Il avoit été tiré du monastère de Cave près de Salerne, où le pape Urbain l'avoit connu, et avoit lié amitié avec lui au commencement de son séjour en Italie; et, l'archevêque Ourson étant mort, il fut élu pour lui succéder.

Le pape, étant donc venu à Bari, transféra les reliques de saint Nicolas dans la nouvelle église, qui avoit été bâtie en son honneur, et sacra l'archevêque Elie dans son propre siège. En même temps, il lui confirma ses droits sur les dix-huit évêchés de sa province, qui y sont nommés, entre lesquels Canosse ou Canuse étoit dès lors uni à Bari, et plusieurs ne sont plus connus. Le pape confirme à l'archevêque sa juridiction sur tous les monastères d'hommes et de femmes, de Grecs et de Latins, et lui accorda le pallium. C'est ce qui se voit par sa bulle, donnée à Bari le neuvième d'octobre mil quatre-vingt-neuf (2).

#### L. Saint Bruno, fondateur des chartreux.

En ce voyage de Pouille, saint Bruno, fondateur des chartreux, accompagnait le pape, qui l'avoit appelé auprès de lui pour se servir de ses conseils. Bruno étoit né à Cologne, où il fut chanoine de Saint-Cunibert. Il vint étudier à Reims étant encore jeune, y fut chanoine, chancelier et maître des grandes études, car il étoit un des plus fameux docteurs de son temps. J'ai marqué les différents qu'il y eut avec Manassès, alors archevêque de Reims, dont il ne pouvoit souffrir les dérégléments; et ce fut la cause de sa retraite, comme rapporte Guibert, abbé de Nogent, auteur du temps (3).

Il y avoit, dit-il, à Reims, un homme, nommé Bruno, instruit des arts libéraux et recteur des grandes études, très-renommé dans les églises de Gaule, qui, ne pouvant souffrir les mauvaises mœurs de l'archevêque Manassès, sortit de la ville avec quelques autres des plus considérables du clergé de Reims. Il résolut même de renoncer au monde, et de s'éloigner de toutes ses connoissances. Bruno dit lui-même qu'un jour étant encore à

(1) Berthold. ann. 1089. (3) Sup. liv. LXII, n. 32.  
(2) To. x, Co. p. 1819. Berthold. ann. 1089 et 1095.  
Ex Rub. Hist. Raven. lib. v, p. 311. (4) Vita Lanfr. c. 15.

1. C. 7, 8. Vita Herl. 2. Vita Lanfr. n. 20.  
Sac. 6, Ben. par. 2, p. 354. 31. Lanfr. Ep. n. 32.  
(3) N. 36.

(1) Marca Hisp. iv, p. 468. (3) To. x, Conc. p. 478, c. 4.  
(2) Append. Marca n. 303. (4) C. 11, 9, 10, 12, 5.

(1) Ital. Sac. to. 7, p. 860. Sup. n. 32. Ital. Sac. to. 7, c. p. 36.  
(3) Mabill. Praef. 2, Sac. 6, n. 85, etc. Apolog. Manass. Sup. n. 2. De vita sua, c. 11.  
(2) Ep. 15, to. x, Conc. p. 424.



Reims, comme il s'entretenoit avec Raoul le vert, prévôt de cette église (1), et un troisième, nommé Fulcius, après avoir parlé quelque temps de la vanité des plaisirs et des richesses de ce monde, et des joies de la gloire éternelle, ils firent vœu de quitter le siècle au plus tôt, et de prendre l'habit monastique : l'exécution fut différée, parce que Fulcius alla à Rome, et ils la remirent à son retour. Comme il tarda long-temps, Raoul se refroidit, et demeura à Reims, dont il fut depuis archevêque ; mais Bruno suivit constamment son dessein.

Pour cet effet, il alla trouver Hugues, évêque de Grenoble, qui, ayant été élu en mil quatre-vingt au concile d'Avignon, et sacré à Rome par le pape Grégoire VII, quitta son diocèse, et se retira à la Chaise-Dieu, mais, après y avoir passé un an dans les exercices de la vie monastique, il reprit, par ordre du même pape, la conduite de son église, et il y avoit trois ans qu'il y étoit revenu quand Bruno le vint trouver (2). Il avoit six compagnons, le docteur Landuin, né à Lucques en Toscane, Etienne de Bourg, Etienne de Die, tous deux chanoines de Saint-Ruf, près d'Avignon, qui s'étoient joints à lui par la permission de leur abbé ; Hugues, qu'ils nommoient le chapelain, parce que c'étoit le seul prêtre d'entre eux ; et deux laïques, André et Guérin. Ils cherchoient un lieu propre pour la vie érémitique, et n'en avoient point encore trouvé, et ils étoient attirés par la réputation du saint évêque de Grenoble. Il les reçut avec amitié et respect, et leur conseilla de s'établir dans la Chartreuse, lieu solitaire, entouré de montagnes affreuses et de difficile accès au voisinage de Grenoble. Il avoit vu en songes, vers le même temps, sept étoiles qui le conduisoient en ce désert, où il lui sembloit que Dieu se bâtissoit une demeure.

Bruno et ses compagnons commencèrent à habiter la Chartreuse vers la Saint-Jean, l'an mil quatre-vingt-quatre ; et par une charte du mois suivant (3), Hugues défendit aux femmes de passer par les terres des frères de la Chartreuse, et à qui que ce fût d'y pécher, d'y chasser ou d'y mener paître des bestiaux. Guibert décrit ainsi la manière dont ils vivoient. Ils ont, dit-il (4), une église, et chacun une cellule autour de l'enceinte du monastère, où ils travaillent, dorment et mangent. Le dimanche ils reçoivent du dépensier leur nourriture, savoir, du pain et des légumes, qui est leur seul mets, et chacun le fait cuire chez soi. Ils ont de l'eau pour boire et pour les autres usages, d'un ruisseau qui coule devant toutes leurs cellules, et y entre par certains trous. Ils mangent du poisson et du fromage les dimanches et les grandes fêtes ; je dis du

poisson, non pas qu'ils achètent, mais que des gens de bien leur donnent. Ils ne reçoivent de personne ni or, ni argent, ni ornements d'église, sinon un calice d'argent. Ils s'assemblent à l'église, non aux heures ordinaires comme nous, mais à certaines heures. Ils entendent la messe, si je ne me trompe, les dimanches et les fêtes solennelles. Ils ne parlent presque jamais, car, s'ils ont besoin de quelque chose, ils le demandent par signe. Si quelquefois ils boivent du vin, c'est du vin si foible, qu'il ne vaut guère mieux que de l'eau commune. Ils portent des cilices sur la chair, et le reste de leurs habits est fort pauvre. Ils sont soumis à un prieur ; l'évêque de Grenoble, homme d'une grande piété, leur tient lieu d'abbé. Quoiqu'ils cherchent en tout la pauvreté, ils amassent une très-riche bibliothèque, travaillant principalement pour la nourriture, qui ne périclite point (4). Ils cultivent peu la terre pour faire venir du blé ; mais ils nourrissent quantité de moutons, dont ils vendent les toisons pour acheter ce qui leur est nécessaire. Lorsque Guibert faisoit cette description des habitants de la Chartreuse, ils n'étoient que treize moines ; mais il y avoit au bas de la montagne plus de vingt laïques sous leur conduite.

Après que saint Bruno eut gouverné la Chartreuse environ six ans, le pape Urbain, qui avoit été son disciple à Reims, le contraignit de venir à sa cour pour l'aider des conseils dans les affaires ecclésiastiques. En quittant la Chartreuse, il la laissa à Séguin, abbé de la Chaise-Dieu, à qui le lieu appartenait originairement ; mais les disciples de saint Bruno quittèrent bientôt cette demeure, et vinrent le trouver en Italie. Il leur persuada toutefois de retourner à la Chartreuse, leur donnant pour prieur Landuin, qui les gouverna dix ans. Saint Bruno de son côté, ne pouvant souffrir le tumulte et les mœurs de la cour de Rome, se retira l'année suivante, mil quatre-vingt-dix, avec Landuin et quelques autres, au diocèse de Squillace en Calabre, où le comte Roger lui donna, à lui et à ses disciples, une forêt avec une lieue d'étendue. Le pape voulut donner à saint Bruno l'archevêché de Rège, qui vauqua la même année par la mort d'Arnoul ; mais il le refusa, et cette place fut donnée à Ranger, moine de Cave, et auparavant de Marmoutier (2). Saint Bruno vécut onze ans en son nouveau monastère de Calabre, et y finit ses jours.

#### LI. Eglise d'Allemagne.

En Bavière, le parti des catholiques prenoit le dessus ; en sorte qu'ils remplirent le siège de Saltzbourg, vacant depuis un an et demi,

(1) Ep. ad Radulf. (2) Vita Hug. c. 2, 3. Bol. Apr. to. 9.

(3) Mabill. Præf. n. 86. (4) De vita sua, c. 11.

(1) Jo. vi. 27.

(2) De Inst. Cartus. tom.

1, Bibl. Lab. p. 638. App.

ad Acta Urb. V. Ital. Sæc.

to. 9, p. 589. Ibid. p. 435.

#### LII. Lettre de Valtram et la réponse.

par le décès de l'archevêque Gébehard, arrivé le quinzième de juin mil quatre-vingt-huit. On élut à sa place l'abbé Tiémon, né en Bavière, d'une haute noblesse (1). Dès sa première jeunesse, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye d'Alta, d'où il fut tiré par l'archevêque Gébehard, pour le faire abbé d'un monastère de son diocèse ; et il y rétablit la discipline, joignant la discrétion à l'autorité et à l'austérité de la vie. Gébehard ayant été chassé par les partisans du roi Henri, et un usurpateur, nommé Berthold, mis en sa place, l'abbé Tiémon se retira à Schaffouse et à Hirsauge, monastères alors fameux par leur régularité. Après avoir demeuré quelque temps en ce dernier, il revint à Saltzbourg, où le schismatique Berthold le reçut très humainement, espérant que le désir de rentrer dans son abbaye lui feroit embrasser son parti. Mais Tiémon se retira en un désert voisin, dans une communauté pauvre, qui le reçut avec grande charité.

Après la mort de l'archevêque Gébehard, les gens de bien vouloient lui donner Tiémon pour successeur, les autres proposoient un homme qui n'étoit considérable que par sa noblesse et sa puissance. Le jour de l'élection étant venu, on s'assembla au lieu marqué ; Altman, évêque de Passau, légat du saint-siège, y étoit avec le clergé de Saltzbourg, Guelfe, duc de Bavière, les comtes et un grand peuple. Le compétiteur de Tiémon entra dans un bateau pour passer le Saltz, et fut noyé à la vue de toute l'assemblée. Alors tous se réunirent, et Tiémon fut élu d'un commun consentement. Il fut sacré solennellement le septième d'avril mil quatre-vingt-dix, par le légat Altman, assisté d'Adalbéron évêque de Wirtzbourg et de Méginvard de Frisingue. Mais Adalbéron mourut la même année le sixième d'octobre après quarante-cinq ans d'épiscopat (2). Ce saint évêque, étant chassé de Wirtzbourg par les schismatiques, dont il étoit un des plus zélés adversaires, se retira en son pays dans le monastère de Lambach, en Autriche, fondé par son père, qu'il rétablit dès l'année mil cinquante-six, et de là il ne laissoit pas de consacrer des églises, rétablir des monastères, et rendre d'autres services à la religion. Il fut enterré à Lambach, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Herman, évêque de Metz, mourut au mois de mai de la même année, aussi bien que Berthold, duc d'Allemagne, gendre du roi Rodolphe, et la reine de Hongrie, sa sœur. Egbert, marquis de Saxe, fut tué en trahison, et l'on en accusa l'abbesse de Quedlimbourg, sœur de l'empereur Henri : le parti catholique fit toutes ces pertes pendant cette année. De la part des schismatiques, Lutold, duc de Carinthie, mourut subitement, ayant depuis peu répudié sa femme légitime pour en prendre une autre avec la permission de l'antipape Guibert.

(1) Berthold. an. 1090. Id. (2) Vita Sæc. 6, Ben. p. 1088. Vita ap. Tegnap. p. 71. 71. Herman. contr. 1045.

Ces pertes des catholiques ayant relevé le courage des schismatiques, ils reprirent les armes, disant hautement que le pape Urbain alloit périr. Valtram, archevêque de Magdebourg, voulant attirer Louis II, comte de Thuringe, au parti du roi Henri, lui écrivit une lettre, où il disoit entre autres choses : L'apôtre, inspiré de Dieu, dit (1) que toute personne doit être soumise aux puissances souveraines, parce qu'il n'y a point de puissance qui vienne de Dieu, et qui lui résiste, résiste à l'ordre de Dieu. Cependant nos amis disent aux femmes et au simple peuple, qu'il ne faut pas se soumettre à la puissance royale. Veulent-ils résister à Dieu ? sont-ils plus forts que lui ? Mais que dit le prophète ? Tous ceux qui combattent contre vous, Seigneur, seront confondus, et ceux qui vous résistent périront (2). Rodolphe, Hildebrand, Egbert, et une infinité d'autres seigneurs, ont résisté à l'ordre de Dieu en la personne de l'empereur Henri, et ils ont péri : ce qui a eu une mauvaise fin devoit avoir un mauvais principe.

Le comte Louis, ayant reçu cette lettre, y fit répondre par Etienne, autrement Herrand, évêque d'Halberstat, dont la lettre portoit en substance : Nous disons que vous entendez mal le précepte de l'apôtre. Car si toute puissance vient de Dieu, comme vous l'entendez, d'où vient qu'il dit par son prophète (3) : Ils ont régné, mais ce n'est pas par moi ; ils sont devenus princes, et je ne les connois point ? Écoutons l'apôtre qui s'explique lui-même : Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. Que dit-il ensuite ? et celles qui viennent de Dieu sont ordonnées. Pourquoi avez-vous supprimé ces paroles ? donnez-nous donc une puissance ordonnée : nous ne résistons point, nous donnerons aussitôt les mains. Mais ne rougissez-vous pas de dire que le seigneur Henri soit roi, ou qu'il ait de l'ordre ? Est-ce avoir de l'ordre que d'autoriser le crime, et confondre tout droit divin et humain ? Est-ce avoir de l'ordre que pécher contre son propre corps, et abuser de sa femme d'une manière inouïe ? Est-ce avoir de l'ordre, que prostituer les veuves qui viennent demander justice ?

Pour ne point parler de ses autres crimes sans nombre, les incendies, les pillages d'églises, les homicides, les mutilations, parlons de ce qui afflige le plus l'église de Dieu. Qui-conque vend les dignités spirituelles est hérétique : or, le seigneur Henri, qu'on nomme roi, a vendu les évêchés de Constance, de Bamberg, de Mayence et plusieurs autres, pour de l'argent ; ceux de Ratisbonne, d'Augsbourg et de Strasbourg pour des meurtres ; l'abbaye de Fulde pour un adultère, l'évêché de Munster pour un crime plus détestable. Il

(1) Dodechin. an. 1090. (2) 1 Cor. x. 22. Is. xli. 11. Rom. xiii. 1. (3) Osée. viii. 4.



est donc hérétique; et étant excommunié par le saint-siège pour tous ses crimes, il ne peut plus avoir aucune puissance sur nous, qui sommes catholiques; nous ne le comptons plus entre nos frères, et nous le haïssons de cette haine parfaite dont le psalmiste haïssait les ennemis de Dieu (1). Quant à ce que vous dites, que le pape Grégoire, le roi Rodolphe et le marquis Egbert sont morts misérablement, et que vous félicitez votre maître de leur avoir survécu, vous devez aussi estimer heureux Néron d'avoir survécu à saint Pierre et à saint Paul, Hérode à saint Jacques, et Pilate à Jésus-Christ. Cette lettre est pleine d'aigreur et d'emportement, et roule principalement sur ce faux principe, qu'un roi criminel n'est point véritablement roi.

LIII. Lettre de Bernald de Constance.

Un autre zélé défenseur du parti catholique en Allemagne étoit Bernard, prêtre de Constance, dont nous avons une grande lettre à Gébehard, abbé de Schaffouse, sur la nécessité d'éviter les excommuniés (2). Il marque les différents degrés des personnes qu'il faut éviter: savoir, le coupable, le complice, et celui qui communique avec eux; et les différentes manières de communiquer, la salutation, le baiser, la prière, la table. Il rapporte ensuite les règles touchant l'absolution des censures, et les tempéraments que l'Eglise y a apportés, tant à l'égard des clercs que des laïques. Enfin, il fait le dénombrement des lois sur lesquelles l'Eglise a formé sa discipline, savoir, les canons des apôtres, les decrets des papes, les conciles généraux et particuliers, où l'on voit ceux qui étoient alors les plus connus. Entre les décrétales il compte toutes celles du recueil d'Isidore, dont la vérité n'étoit pas révoquée en doute.

Sur leur autorité il dit que les apôtres et leurs successeurs ont ordonné que les évêques ne fussent jamais accusés, ou très-difficilement; et, comme il ne trouve pas que cette discipline s'accorde avec celle du concile de Nicée et des suivants, il en rapporte des raisons, qu'il prétend convenir au temps des persécutions (3). De même il avoue que le concile de Nicée défend les translations des évêques; mais, ajoute-t-il, les saints papes Evariste, Calliste et Antéros, avant le concile de Nicée, ont enseigné que la translation des évêques étoit permise, pourvu qu'elle n'eût pas l'ambition pour cause, mais l'utilité de l'Eglise ou la nécessité. On voit ici la plaie irréparable que les fausses décrétales ont faite à la discipline de l'Eglise, en détruisant ses plus saintes règles, par des autorités que l'on estimait plus anciennes.

(1) Ps. 138. 22. (3) P. 259, 277.  
(2) Ap. Tegnagel. p. 239.

L'empereur Henri entra cette année en Lombardie, où il brûla et ravagea les terres du duc Guelfe; mais la princesse Mathilde, son épouse, l'encouragea à demeurer ferme dans le parti catholique et à résister vigoureusement à Henri. En cette guerre, Godefroy, évêque de Lucques, consulta le pape s'il falloit mettre en pénitence ceux qui avoient tué des excommuniés (1). Le pape répondit: Imposez-leur une satisfaction convenable selon leur intention, comme vous avez appris dans l'ordre de l'Eglise romaine. Car nous n'estimons pas homicides ceux qui, brûlant de zèle pour l'Eglise contre les excommuniés, en auront tué quelques-uns; toutefois, pour ne pas abandonner la discipline de l'Eglise, imposez-leur pénitence de la manière que nous avons dit, afin qu'ils puissent apaiser la justice divine, s'ils ont mêlé quelque foiblesse humaine à cette action.

LIV. Béranger, archevêque de Tarragone.

La même année mil quatre-vingt-dix, vers la Pentecôte, le pape Urbain fit tenir par ses légats un concile à Toulouse, où assistèrent les évêques de diverses provinces, et on y corrigea plusieurs abus. L'évêque de Toulouse s'y purgea canoniquement des crimes dont il étoit accusé; et, à la prière du roi de Castille, on envoya une légation à Tolède, pour y rétablir la religion. Bernard, archevêque de Tolède, retournant de Rome en Espagne, assista à ce concile avec le cardinal Rainier, nouveau légat pour l'Espagne (2).

Rainier passa en Catalogne, où il reçut au nom du pape la donation de Béranger, comte de Barcelone, qui donna à l'Eglise romaine la ville de Tarragone, reconnoissant que lui et ses successeurs ne la tiendroient désormais que comme vassaux du pape, et lui en payeroient tous les cinq ans vingt-cinq livres pesant d'argent. Ce qu'il fit par le conseil de Béranger, nouvel archevêque de Tarragone, et de l'évêque de Gironne, nommé aussi Béranger.

Cette donation facilita le rétablissement de la métropole de Tarragone, nonobstant l'opposition de Dalmace, archevêque de Narbonne (3), qui, sur la lettre que le pape avoit écrite aux seigneurs de Catalogne, étoit venu à Rome soutenir ses droits. Le pape lui demanda s'il avoit des privilèges du saint-siège pour établir la primatie qu'il prétendoit sur la province de Tarragone. Dalmace répondit que son église en avoit eu, et qu'il espéroit les trouver; sur quoi le pape écrivit à Rainier, son légat, que si ces privilèges ne se trouvoient point, il travaillât avec les seigneurs du pays à rétablir l'Eglise de Tarragone (4). Ce fut,

(1) Berthold. 23, q. 5, 9. (3) Marca Hisp. lib. iv, p. 470.  
(2) Berthold. 1090. Roderic. vi, Hist. c. 27, to. x, Conc. p. 426. (4) Ta. ix, Conc. p. 374. App. Mar. Hisp. n. 44.

LVI. Eglise d'Espagne.

comme l'on croit, à cette occasion que l'on fabriqua une lettre sous le nom du pape Etienne, qui devoit être Etienne V, où l'on suppose qu'il est venu tenir un concile à Troyes en Champagne, par ordre d'un empereur Odon, qui ne fut jamais; et dans cette lettre il est dit que, quand même l'Eglise de Tarragone seroit rétablie en son premier état, elle demeurera toujours soumise à celle de Narbonne. Quoi qu'il en soit de cette pièce, le pape Urbain II n'y eut point d'égard, et il rendit le droit de métropole à l'Eglise de Tarragone, où il transféra Béranger d'Ausone, comme ayant été par ses soins le principal auteur de ce rétablissement. Il lui accorda le pallium, et lui permit, à lui et à ses successeurs, de garder l'Eglise d'Ausone jusqu'à l'entier établissement de celle de Tarragone. C'est ce qui paroît par la bulle donnée à Capoue le premier de juillet mil quatre-vingt-onze.

LV. Concile de Bénévent.

Dès le commencement de la même année, le pape demeuroit en Campanie, quoiqu'il eût pu aisément entrer dans Rome avec une armée et soumettre les rebelles; mais il aimoit mieux soutenir ses droits avec douceur (1). Les schismatiques demeuroient donc les plus forts à Rome, où ils surprirent la tour de Crescence, c'est-à-dire le château Saint-Ange, qui jusque-là avoit tenu pour le pape; et la prise de Mantoue leur haussa le courage. Car l'empereur Henri, qui l'assiégeoit depuis un an, s'en rendit maître le vendredi-saint, onzième d'avril; après quoi les Romains permirent à l'antipape Guibert de rentrer dans Rome, d'où ils l'avoient chassé depuis deux ans.

Cependant le pape Urbain tint un concile à Bénévent, le vingt-huitième de mars, où on réitéra l'anathème contre Guibert et ses complices, et on fit quatre canons. On n'éleva point d'évêque à l'avenir qu'il ne soit dans les ordres sacrés, c'est-à-dire la prêtrise ou le diaconat, car ce sont les seuls sur lesquels l'apôtre nous donne des règles. Nous ne permettons d'élire évêques des sous-diacres que très-rarement, et par permission du pape et du métropolitain (2). Nous interdisons les prêtres qui servent dans les églises au delà du nombre prescrit, sans la permission de l'évêque, et qui ont obtenu des dîmes des laïques. Aucun laïque ne mangera de la chair depuis le jour des cendres; et ce jour-là tous, clercs, laïques, hommes et femmes, recevront des cendres sur leur tête. Défense de contracter mariage depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de la Pentecôte, et depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Epiphanie.

(1) Berthold. ann. 1091. (2) Sup. n. 46; to. x, p. 484. Can. 1, 2, 4.

En Espagne, on tint un concile à Léon, à l'occasion des funérailles de Garcias, roi de Galice, frère d'Alphonse, qui le tenoit en prison depuis vingt ans. Ce concile se tint l'an mil quatre-vingt-onze, ère onze cent vingt-neuf. Le cardinal Rainier, légat du pape, y assista avec Bernard, archevêque de Tolède, et plusieurs autres évêques. On y résolut que les offices ecclésiastiques seroient célébrés en Espagne suivant la règle de saint Isidore, c'est-à-dire la lettre à Ludfred ou Landfroy, évêque de Cordoue, où il marque succinctement les devoirs de chaque ordre et de chaque office (1). On ordonna aussi qu'à l'avenir les écrivains se serviroient de l'écriture gauloise dans tous les actes ecclésiastiques, au lieu de la gothique, qui étoit en usage à Tolède.

On avoit déjà établi l'office de l'Eglise gallicane, qui étoit le romain, à la place du mosarabe, qui étoit l'ancien office d'Espagne (2). Car, du temps du légat Richard, il y eut une grande dispute à Tolède sur ce sujet. Le roi Alphonse, à la persuasion de la reine Constance, vouloit introduire l'office gallican, et le légat l'appuyoit; le clergé, la noblesse et le peuple ne vouloient point de changement. Enfin l'on convint de décider le différent par un duel. Le champion de l'office de Tolède, qui étoit un chevalier de la maison de Matance, vainquit le champion du roi, au grand contentement de tout le peuple; mais le roi, poussé par la reine, ne se rendit pas, et soutint que le duel n'étoit pas un jugement légitime. On convint donc de tenter l'épreuve du feu, et, après un jeûne et des prières, on alluma un grand feu, où l'on mit les deux livres. Le livre de l'office gallican fut consumé, et celui de l'office de Tolède s'éleva au-dessus des flammes. Mais le roi ne voulut pas en avoir le démenti, et ordonna que l'office gallican seroit reçu partout, menaçant de mort et de perte de leurs biens ceux qui résisteroient; toutefois quelques églises conservèrent l'ancien office, et continuèrent de réciter l'ancienne version du psautier. C'est ce que rapporte Rodrigue, archevêque de Tolède, qui vivoit cent cinquante ans après.

Au concile de Léon, de l'an mil quatre-vingt-onze, on traita aussi de l'affaire de l'Eglise de Compostelle (3). Pierre, ordonné par le légat Richard en mil quatre-vingt-huit, fut déposé; mais Diègue ne fut pas rétabli, et ensuite l'on donna ce siège à un abbé, nommé Dalmace, de l'ordre de Clugny.

LVII. Eglise d'Allemagne.

L'Eglise d'Allemagne perdit, cette année mil

(1) Pelag. Ouet. p. 76. (2) Roderic. vi, c. 27.  
Roderic. vi, c. 30; to. x, Conc. p. 382. Isid. p. 413. (3) Sup. n. 44.



quatre-vingt-onze, trois grands personnages. Volfelme, abbé de Brunviller près de Cologne, qui avait écrit une lettre considérable contre l'hérésarque Béranger, mourut le vingt-deuxième d'avril, et sa vie fut écrite par Conrad, son disciple. Le cinquième de juillet mourut Guillaume, abbé d'Hirsauge depuis vingt-deux ans, le principal restaurateur de la discipline monastique dans l'Allemagne. Il fonda ou rétablit quinze monastères, et forma plusieurs disciples illustres, entre autres saint Tiémon, archevêque de Saltzbourg; Gébehard, évêque de Constance, alors légats du saint-siège; Gébehard, évêque de Spire; saint Théoger, évêque de Metz. La vie de l'abbé Guillaume fut écrite par le moine Heimon, son disciple. Altman, évêque de Passau, mourut aussi cette année, le huitième d'août, dans une heureuse vieillesse, après avoir gouverné son église vingt-six ans, soutenu la religion avec un grand zèle contre les schismatiques, essuyé plusieurs périls et souffert de grandes persécutions (1). Il fonda trois communautés de chanoines réguliers.

En ce temps-là, plusieurs laïques en Allemagne embrassèrent la vie commune, renonçant au monde, et se donnant, eux et leurs biens, au service des communautés régulières de clercs et de moines pour vivre sous leur conduite (2). Quelques envieux blâmèrent leur manière de vivre; mais le pape Urbain l'ayant appris, écrivit en ces termes aux supérieurs de ces bons laïques: Nous approuvons cette manière de vie que nous avons vue de nos yeux, la jugeant louable et digne d'être perpétuée comme une image de la primitive Eglise, et nous la confirmons par ces présentes de notre autorité apostolique. Outre une multitude innombrable d'hommes et de femmes qui se donnèrent ainsi au service des moines et des clercs, il y eut à la campagne une infinité de filles qui, renonçant au mariage et au monde, se mettoient sous la conduite de quelque prêtre; et même des femmes mariées qui vivoient ainsi sous l'obéissance dans une grande piété. Des villages entiers embrassèrent cette dévotion, et s'efforçoient de se surpasser l'un l'autre en sainteté. Ainsi l'Eglise réparoit les pertes qu'elle faisoit alors par la multitude des excommuniés.

#### LVIII. Frères convers.

Or, il ne faut pas confondre les laïques qui se donnoient ainsi aux monastères avec ceux que l'on appeloit moines laïcs, oblats ou donnés. Car ce fut en ce onzième siècle que commença dans les monastères l'institution des frères laïcs ou convers (3). Dans les premiers temps, on nommoit convers, c'est-à-dire convertis,

(1) Berthold. 1091 Act. SS. Bon. Sac. 6, p. 681. (2) Berthold. 1091. Mabill. Sac. 6, Act. p. 2, 6, § 11. (3) Mabill. Pref. 2, Sac. 720. Vita ap. Tegnag. p. 56.

ceux qui embrassoient la vie monastique en âge de raison; pour les distinguer de ceux que leurs parents y avoient engagés en les offrant à Dieu dès l'enfance, et que l'on nommoit oblats. Dans l'onzième siècle, on nomma frères laïcs ou convers ceux qui, étant sans lettres, ne pouvoient devenir clercs, et qui étoient uniquement destinés au travail corporel et aux œuvres extérieures.

Les premiers qui eurent de ces frères convers furent les moines de Vallombreuse; ensuite ceux de Hirsauge; et l'abbé Guillaume est marqué dans sa vie comme instituteur de cette espèce de religieux (1). Les chartreux en avoient aussi, comme marque Guibert de Nogent, et les nommoient frères barbus. Ils faisoient des vœux solennels, et étoient vrais religieux. Cette institution semble venue de ce que les laïques, dans ce temps-là, n'avoient la plupart aucune teinture des lettres, et n'apprenoient pas même à lire (2); de sorte que, la langue latine n'étant plus vulgaire comme elle étoit du temps de saint Benoît, il leur étoit presque impossible d'apprendre les psaumes par cœur et de profiter des lectures qui se faisoient dans l'église, joint que depuis long-temps la plupart des moines étoient clercs.

Il y avoit dans les monastères une troisième espèce d'hommes, que l'on nommoit donnés ou oblats qui, sans faire de profession, et portant un habit peu différent des séculiers, se donnoient au monastère avec leurs biens, obéissant en tout aux supérieurs, et gardant le célibat, en quoi ils différoient des serfs qui étoient mariés. Car il y avoit des hommes libres qui se devoient au service des monastères, principalement en l'honneur des saints illustres qui en étoient les patrons (3). Pour marque de cet engagement, ils mettoient autour de leur cou la corde de la cloche, ou des deniers sur leur tête, ou leur tête sur l'autel. C'étoient donc des serfs de dévotion, différents de ceux qui l'étoient par leur condition et leur naissance.

#### LIX. Saint Ulric de Clugny.

En ce temps, vivoit le saint moine Ulric, fameux par son recueil des coutumes de Clugny. Il naquit à Ratisbonne, d'une famille illustre, et son père fut chéri de l'empereur Henri le noir, à la cour duquel il mit le jeune Ulric, déjà fort avancé dans l'étude des lettres et dans la piété. Il conserva à la cour la pureté de ses mœurs; et l'impératrice Agnès, l'ayant goûté, profita de ses exemples et de ses conseils. L'évêque de Frisingue, son oncle, l'ayant fait venir auprès de lui, l'ordonna diacre, et le fit ensuite prévôt de son église. Ulric accompagna l'empereur en un voyage

(1) Vita n. 23. (2) Sup. n. 50.

(3) Cang. Glos. Oblat.

d'Italie; mais il en revint promptement pour soulager ses confrères dans un temps de famine, et engagea ses terres pour cet effet.

Ensuite il fit le pèlerinage de Jérusalem, récitant tous les jours le psautier avant que de monter à cheval. A son retour, il trouva un autre évêque à Frisingue à la place de son oncle, qui étoit mort, et un autre prévôt à la sienne; ce qu'il souffrit patiemment, et se retira à Ratisbonne. Alors il conçut le dessein de fonder un monastère; mais les circonstances du temps et le peu de piété des évêques l'ayant empêché de l'exécuter, il résolut de se donner à Dieu lui-même. Il commença par distribuer ses biens, partie aux pauvres, partie à ses parents, réservant toutefois de quoi faire une fondation. Il communiqua son dessein à Gérald, écolâtre de Ratisbonne, à qui il persuada de quitter aussi le monde; et ils résolurent d'embrasser la vie monastique à Clugny, célèbre alors par la régularité de l'observance. Mais auparavant ils firent ensemble le pèlerinage de Rome.

Ils furent reçus à Clugny par saint Hugues, qui en étoit alors abbé. Gérald y fut quelques années après grand-prieur, et, dans la suite, le pape Grégoire VII le fit élire évêque d'Ostie, et l'employa, comme nous avons vu, en diverses légations. Ulric avoit environ trente ans quand il entra à Clugny; et l'abbé Hugues, l'ayant fait ordonner prêtre, le prit pour chapelain et pour conseiller, et le donna pour confesseur à la communauté. Ensuite il le fit supérieur des religieuses de Marcigny, puis il l'envoya avec un seigneur allemand, nommé Lutold, pour fonder un monastère dans ses terres, et lui donna pour compagnon le moine Cuno. Après avoir marqué le lieu, en attendant le temps propre pour bâtir, les deux moines ne voulurent point loger chez les séculiers; mais ils se retirèrent dans une caverne, où ils passèrent le carême au pain et à l'eau. Cette manière de vie attira les gens du pays à les venir voir, d'abord par curiosité, ensuite pour écouter leurs instructions, qui en convertirent un grand nombre.

Le printemps venu, on bâtit le monastère avec le secours du peuple d'alentour; de quoi deux curés du voisinage étant jaloux, et craignant la diminution de leurs offrandes, commencèrent à déclamer contre ces nouveaux hôtes, les traitant d'hypocrites et d'intéressés. Un de ces curés, quelque temps après, surpris de la nuit, fut obligé de demander le couvert dans le monastère. Ulric alla au devant, l'embrassa et le reçut avec toute la charité possible. Ce qui gagna tellement le curé, qu'il se rétracta publiquement devant son peuple, et fut depuis le meilleur ami des moines.

Ulric retourna ensuite à Clugny, et saint Hugues l'envoya prieur à Paterni, dans le diocèse de Lausanne, dont l'évêque, Burchard, étoit schismatique et excommunié par Gre-

goire VII. Ulric s'efforça de ramener ce prélat à l'unité de l'Eglise; mais il ne fit que l'irriter, en sorte que, sachant qu'il n'étoit pas en sûreté dans le pays, il fut obligé de revenir à Clugny. Mais, quelque temps après, il retourna en Allemagne fonder un monastère dans le Brisgau, à la prière d'un chevalier de la province, nommé Hesson, qui donna ses terres à Clugny à cette condition. Le nouveau monastère fut commencé dans un lieu nommé Gruningue, mais quoiqu'il fût agréable et fertile, Ulric, le trouvant trop exposé à la fréquentation des séculiers, le quitta pour s'établir à Celle, dans la forêt Noire, où il forma ses disciples à une observance très-exacte et une grande pauvreté, conseillant aux riches qui vouloient embrasser la vie monastique d'aller à d'autres maisons plus aisées. Mais ceux qui cherchoient Dieu sincèrement ne se rebutoient pas pour cette difficulté.

Peut-être n'y avoit-il personne dans Clugny plus capable qu'Ulric de fonder de telles colonies, par le soin qu'il avoit pris de s'instruire avec la dernière exactitude de tous les usages du monastère. C'est ce qui paroît par le traité qu'il en composa à la prière de Guillaume, abbé d'Hirsauge. Car, ayant été envoyé en Allemagne par l'abbé Hugues pour quelques affaires à la cour, il passa par ce monastère, situé au diocèse de Spire, dans la forêt Noire (1). L'abbé Guillaume, qui le connoissoit dès l'enfance, le reçut avec une grande joie; et, comme ils s'entretenoient continuellement des usages de Clugny, il dit à Ulric: Votre monastère est en grande réputation parmi nous, et nous n'en connoissons point qui lui soit semblable dans la discipline régulière. C'est pourquoi nous vous serons très-obligés de nous rapporter quelque chose de vos usages, quand ce ne seroit que pour nous humilier de nous en voir si éloignés. Ulric répondit: Un étranger comme moi, qui me suis trouvé presque barbare en ce lieu-là par la diversité de la langue, et qui y suis entré tard, ne peut s'instruire aussi facilement de toutes choses qu'un naturel du pays; j'ourri dès l'enfance dans la maison. Pour moi, jusqu'à l'âge d'environ trente ans, je n'ai guère songé qu'aux choses du monde. Toutefois, je vous dirai volontiers ce que je sais.

Ulric continua son voyage, et, étant arrivé à la cour, il lui manqua quelque chose nécessaire pour le retour (2); et toutefois il ne put se résoudre à rien demander, ni au roi, ni à un prélat très-riche à qui il avoit affaire, se souvenant de cette sentence de saint Jérôme, qu'un moine ne doit jamais rien demander, et prendre rarement ce qu'on lui offre. Il repassa par Hirsauge, comme il avoit promis à l'abbé Guillaume, qui, s'étant aperçu de ce qui lui manquoit, n'attendit pas qu'il le lui demandât, et pourvut à tout abondamment. Il

(1) Proem. lib. 1, Cons. (2) Pref. lib. III, Cons.



lui rendit toutes sortes de services, jusqu'à lui faire les cheveux de sa main, et le pria de l'instruire des usages de Clugny. Ulric écrivit depuis ses conversations, et en composa son recueil.

Depuis long-temps il avoit perdu l'usage d'un œil, et, ayant perdu l'autre deux ans avant sa mort, il s'appliquoit davantage à l'oraison et à la psalmodie (1). Saint Hugues, ayant appris qu'Ulric étoit devenu aveugle, envoya Cunon pour le rappeler à Clugny, voulant lui donner en cet état toute la consolation possible, et après sa mort enrichir son église des reliques de ce saint homme. Mais Ulric ne voulut point quitter la Celle, et y acheva ses jours dans une grande vieillesse, vers l'an mil quatre-vingt-quinze. Il avoit fait quelques miracles de son vivant, et il s'en fit encore plus à son tombeau. Sa vie fut écrite peu d'années après par un moine de la Celle.

#### LX. Coutumes de Clugny.

Son recueil des coutumes de Clugny ne fut pas seulement utile à l'abbaye d'Hirsauge, pour laquelle il avoit été écrit, mais à plusieurs autres monastères de la haute Allemagne et des autres pays, qui recherchèrent cet ouvrage comme un précieux trésor. Il est divisé en trois livres, à la tête desquels est une lettre à l'abbé Guillaume, où l'auteur se plaint d'abord d'un abus qu'il dit être la principale cause de la ruine des monastères (2). C'est que les pères, qui avoient grand nombre d'enfants, cherchoient à s'en décharger, principalement s'il y en avoit quelqu'un manchot, boiteux ou autrement incommodé. Les maisons remplies de ces invalides ne peuvent, dit-il, garder aucune régularité, et l'observance n'est exacte que dans celles où le plus grand nombre est d'hommes, qui y sont entrés en âge mûr, et de leur propre mouvement.

Le premier livre des coutumes de Clugny contient la description de l'office divin, et commence par la distribution de l'Écriture sainte pour les lectures. Elle étoit à peu près telle que nous l'observons, mais les leçons étoient bien plus longues, puisque, pendant la semaine de la Septuagésime, on lisoit la Genèse entière. Il est vrai que l'on continuoit au réfectoire la lecture du chœur. Enfin, à l'entrée du carême on avoit lu l'Octateuque (3), c'est-à-dire les cinq livres de Moïse et les trois suivants. Ils avoient beaucoup ajouté à la psalmodie prescrite par saint Benoît. Premièrement, pendant tout l'hiver, c'est-à-dire depuis le premier jour de novembre jusqu'au jeudi-saint, ils disoient avant les nocturnes, tous les jours de férie, trente psaumes, savoir, depuis

le cent dix-neuf jusqu'à la fin du psautier. A l'aube et à vêpres, en tous temps, ils ajoutoient quatre psaumes et deux à complies; à prime ils en ajoutoient cinq, outre le symbole *Quicumque*, qu'ils disoient tous les jours, et ensuite de prime les sept psaumes pénitentiels avec le litanies. Je passe plusieurs additions moins considérables; mais il ne faut pas oublier l'office des morts, qu'ils disoient toute l'année et à neuf leçons. On chantoit tous les jours de férie deux grand-messes, l'une du jour, l'autre des morts. Les dimanches on en disoit trois: la messe matutinale, qui étoit du jour, la seconde de la trinité, et la messe solennelle. Après la première, on faisoit l'eau bénite, et on en faisoit l'aspersion dans tous les lieux réguliers, l'infirmierie, le dortoir, le réfectoire, la cuisine, le cellier. Pendant trois jours de la semaine un côté du chœur pouvoit communier, et l'autre côté pendant les trois autres jours, suivant leur dévotion (1). On disoit aussi plusieurs messes basses, mais hors le temps de l'office et de la grand-messe.

Ulric marque ensuite toutes les cérémonies particulières à certains jours, pendant tout le cours de l'année, commençant au jeudi-saint, qui en étoit le plus chargé; et j'en rapporterai ce qui me paroît le plus important. Cette nuit et les deux suivantes on lisoit les leçons de Jérémie sans les chanter, comme faisoient les chanoines, et sans nommer les lettres de l'alphabet hébraïque (2). Chacun de ces trois jours, on bénissoit le feu nouveau, et tous les frères communioient, sans préjudice du jour de Pâques. Le jeudi on lavait les pieds à autant de pauvres qu'il y avoit de frères dans la maison, et l'abbé y en ajoutoit pour les amis autant qu'il jugeoit à propos. Avant le repas on donnoit à chaque pauvre une obole en signe de communion.

Le vendredi-saint tous les frères s'assembloient nu-pieds dans le cloître, et récitoient tout le psautier entre prime et tierce. Leur repas n'étoit que du pain et des herbes crues, et pour collation ils goûtoient seulement un peu de vin. A ces paroles de la passion, ils ont partagé mes vêtements, deux moines tiroient, chacun de son côté, deux pièces d'étoffe de dessus l'autel; mais Ulric trouvoit ces représentations peu conformes à l'esprit de l'Evangile. Il loue l'abbé Hugues d'avoir retranché de l'office du samedi-saint ces mots: O heureuse faute, et péché d'Adam nécessaire, que toutefois nous disons. Ce jour on permettoit de dire des messes basses après l'Evangile de la grand-messe. Le jour de Pâques avoit ses premières vêpres entières et ses vigiles à trois nocturnes, comme l'ordre de Clugny l'observe encore (3).

(1) C. 1, 41, 2, 4, 6, 9. (2) V. Brev. Clun. p. 400.  
40, 6; lib. II, c. 30, p. 149; lib. I, c. 12.

(3) C. 13, 14, 15. Brev. Clun. p. 422, 423.

Le dimanche de l'octave de la Pentecôte on faisoit à Clugny l'office de la sainte trinité, qui n'étoit encore alors qu'une dévotion particulière, et qui n'a été reçu par l'église romaine que sous le pape Jean XXII, plus de deux cents ans après. A la Saint-Pierre, qui est la fête de patron, les nocturnes et les laudes étoient plus longues que la nuit; elles commençoient et finissoient de jour, en sorte qu'on ne dormoit point. A l'exaltation de la sainte croix, on faisoit l'adoration solennelle comme le vendredi-saint (1). Entre ces longues prières, je ne vois point de place pour l'oraison mentale, si ce n'est en hiver après les nocturnes; mais chacun faisoit alors ce qu'il vouloit, et souvent le sommeil les accabloit. Ulric dit bien que l'on prioit avant chacune des heures de l'office; mais il ajoute que cette prière n'étoit ordinairement que le *Pater*, et quelquefois le *Credo*. La multitude des offices laissoit peu de temps pour le travail des mains, si recommandé dans la règle. Aussi Ulric n'en parle-t-il qu'en passant, et avoue qu'il n'en a guère vu d'autre que d'écosser des fèves, arracher dans le jardin les mauvaises herbes et pétrir le pain: encore n'étoit-ce pas tous les jours. On psalmodioit en allant au travail et en revenant, et pendant le travail même (2). Dès le temps de Louis le débonnaire, on regardoit le gros travail comme indigne des moines, à cause du sacerdoce dont la plupart étoient revêtus; et c'étoit pour y suppléer que l'on avoit ajouté des psaumes à toutes les heures de l'office.

Dans le second livre, Ulric parle premièrement de l'instruction des novices. On leur donnoit l'habit en les recevant, mais ils demeuroient séparés des profès, avec lesquels ils ne se trouvoient qu'à l'église. A leur occasion, il parle du silence qui étoit très-exact à Clugny, surtout après les repas (3). On ne parloit qu'à certaines heures, savoir, entre prime et tierce, none et vêpres, et cet intervalle étoit souvent très-court. On ne parloit jamais en certains lieux, savoir, à l'église, au dortoir, au réfectoire et à la cuisine. Et, comme dans ces lieux et ces temps de silence il étoit quelquefois nécessaire de se faire entendre, on parloit avec les doigts comme les muets, usant de certains signes établis, dont l'auteur rapporte un grand nombre d'exemples. Ensuite il décrit tout ce que chaque moine devoit faire pendant la journée, depuis son lever jusqu'à son coucher; car toutes ses démarches étoient réglées, même les moindres (4).

A l'occasion du prêtre semainier, Ulric décrit fort au long les cérémonies de la messe solennelle, pour montrer le respect que l'on rendoit au corps de Notre Seigneur; mais, pour le mieux connoître, il y faut joindre ce

qu'il dit ailleurs de la manière de faire le pain qui en devoit être la matière. On ne le faisoit jamais qu'avant le dîner: on prenoit du meilleur froment, que l'on choissoit grain à grain; on le lavait soigneusement, et on le mettoit dans un sac fait exprès (1). Un serviteur d'une pureté éprouvée le portoit au moulin, dont il lavait les meules, et les couvroit dessus et dessous. Il se revêtoit d'une aube et d'un amict qui lui couvroit la tête et le visage au-dessous des yeux: il mouloit ainsi le blé et sassoit la farine. Deux prêtres et deux diacres, revêtus de même d'aubes et d'amicts, pétrissoient la pâte dans de l'eau froide, afin qu'elle fût plus blanche, et formoient les hosties. Un novice tenoit les fers gravés où l'on les devoit cuire: le feu étoit de bois sec et préparé exprès, et on chantoit des psaumes pendant ce travail.

Pour le service du grand autel il y avoit deux calices d'or: tous les frères offroient leurs hosties, entre lesquelles on en choissoit trois pour consacrer. A la communion, on trempoit le précieux corps dans le sang, contre l'usage des autres églises d'Occident (2). Les jours de férie on portoit au réfectoire les hosties offertes et non consacrées, que le prêtre distribuoit à ceux qui n'avoient pas communie. On distribuoit de même les nouveaux raisins, que l'on avoit bénis à la messe à la fin du canon, suivant l'ancien usage d'y bénir les fruits (3).

La nourriture ordinaire des moines étoient des fèves et des herbes, avec lesquelles on faisoit cuire du lard, que l'on pressoit ensuite pour en mêler le suc avec les fèves. Cette observance étoit ancienne d'assaisonner les herbes et les légumes d'un peu de graisse, pour montrer que l'on ne s'abstenoit pas de la chair par superstition, comme les manichéens. A Clugny on retranchoit cette graisse pendant l'Avent, et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. Depuis la Quinquagésime, on retranchoit encore les œufs et le fromage; et ce jour on donnoit par extraordinaire des œufs épiciés, du fruit et des oublies (4). Les dimanches et les jeudis, on servoit du poisson s'il étoit à bon marché, et on donnoit de l'extraordinaire à plusieurs fêtes. On ne permettoit jamais de manger après complies, quelque besoin qu'on en eût.

Dans le troisième livre, Ulric parle des officiers du monastère, premièrement de l'abbé, et à son occasion des pénitences qu'il avoit droit d'imposer. D'autres pouvoient punir les fautes légères, dont la pénitence étoit de se tenir prosterné ou appuyé sur les genoux ou les coudes, ou en d'autres postures pénibles, ne point aller à l'offrande, ni baiser l'Evangile, ni recevoir la paix, ni manger avec les autres (5). L'abbé seul pouvoit punir les fautes graves, et la pénitence étoit d'être fustigé

(1) Vita n. 44. Elog. S. Od. n. 17, Sæc. 5.  
(2) Vita n. 34; to. 4. (3) C. 1.  
Spicil. p. 21. V. Mabill.

(1) C. 25. V. Baillet. fest. (3) Lib. II, c. 1, 2, c.  
mob. Trin. n. 4, c. 41, 38. 32, 4.  
(2) C. 41, 18, 30. Pragm. (4) II, c. 14.  
to. 1. Analect. p. 54.

(1) C. 30, lib. III, c. 13. e. 35.  
(2) II, c. 30, p. 146, 149. (4) Sup. liv XLVI, n. 28,  
(3) Lib. I, c. 35. Dur. IV, I, c. 44, 49; LIII, c. 18, 21.  
Rat. c. 46, n. 7; lib. II, (5) II, c. 6, 18; III, c. 3.



en plein chapitre avec des verges, demeurer dans un lieu séparé, y manger et y coucher, se tenir à toutes les heures à la porte de l'église. Que, si la faute avait été commise devant le peuple, la pénitence était publique : le coupable était fustigé au milieu de la place, ou pour une moindre faute exposé le dimanche à la porte de l'église, lorsque le peuple entroit à la messe, avec un serviteur qui disoit la cause de la pénitence à ceux qui la demandoient. Si un moine se révoltoit contre la correction, les autres se jetoient sur lui, sans attendre qu'on leur dit, et le menoient dans la prison, où on descendoit par une échelle, et qui n'avoit ni porte ni fenêtre ; quelquefois même on mettoit aux fers le coupable. L'abbé Hugues disoit, au rapport d'Ulric, que les monastères n'étoient point déshonorés par les fautes des moines, mais par leur impunité.

Pour observer jusqu'aux moindres négligences et les proclamer en chapitre, il y avoit des circateurs ou surveillants, qui faisoient la ronde par toute la maison plusieurs fois le jour ; en sorte qu'il n'y avoit ni lieu ni moment où aucun des frères pût se déranger en sûreté. Mais, ce qu'il y avoit de plus singulier à Clugny, c'est l'attention continuelle sur les enfants qui y étoient élevés (1). On leur donnoit l'habit sitôt qu'ils étoient offerts à Dieu solennellement, suivant la règle, mais on différoit au moins jusqu'à quinze ans leur bénédiction, c'est-à-dire leur profession. Ces enfants n'étoient que six dans le monastère, et avoient au moins deux maîtres, afin de les garder à vue et ne les quitter jamais. Ils avoient un lieu séparé dans le dortoir, et aucun autre n'en approchoit : quelque part qu'ils allassent, même pour leurs actions les plus secrètes, ils étoient toujours accompagnés d'un maître avec un autre enfant. S'ils faisoient quelque faute à l'office, on les châtoit sur-le-champ à coups de verges, mais sur la chemise, car ils en portoient au lieu de sergettes, et étoient aussi mieux nourris que les moines. Personne n'approchoit d'eux que leurs maîtres. Enfin, dit Ulric, voyant avec quel soin on les garde jour et nuit, j'ai souvent dit en moi-même qu'il est difficile qu'un fils de roi soit élevé dans son palais avec plus de précaution que le moindre enfant à Clugny. Les jeunes profès avoient aussi, tant qu'on le jugeoit nécessaire, un custode ou gardien, qui ne les quittoit point (2).

Le chambrier de Clugny gardoit non-seulement les habits, mais l'argent, parce qu'il achetoit tout ce qui regardoit le vestiaire. Outre les habillements marqués par la règle, ils portoient des pelisses ou robes fourrées, mais de mouton seulement, des bottines de feutre pour la nuit, des sergettes et des caleçons : ce qui étoit permis par la règle d'Aix-la-Chapelle, dont les moines de Clugny avoient

conservé plusieurs usages (1). On rasoit les moines environ une fois en trois semaines, et pendant cette action on chantoit des psaumes. Ils se baignoient deux fois l'an, avant Noël et avant Pâques. Outre les aumônes ordinaires, qui étoient de la charge de l'aumônier, le chambrier faisoit celle de l'entrée du carême, qui étoit accompagnée d'une distribution de lard ou d'autre viande (2). Ulric dit que l'année qu'il écrivoit il s'y étoit trouvé dix-sept mille pauvres. Cette entrée du carême, ou, comme dit l'auteur, le carême entrant, signifie les derniers jours gras.

Ces coutumes de Clugny n'étoient pas nouvelles du temps d'Ulric ; il y a apparence que la plupart s'y observoient dès l'origine de ce monastère, et Jean, qui écrivoit la vie de saint Odon vers le milieu du dixième siècle, en rapporte quelques-unes, particulièrement touchant l'éducation des enfants et le silence (3).

#### LXI. Odon, abbé de Saint-Martin de Tournay.

En ce temps-là, fut rétabli le monastère de Saint-Martin de Tournay par les soins du docteur Odon, qui en fut le premier abbé (4). Il naquit à Orléans, et dès son enfance il s'appliqua à l'étude avec un tel succès, qu'étant encore jeune il passoit pour un des premiers docteurs de France. Il enseigna premièrement à Toul ; puis les chanoines de la cathédrale de Tournay l'y appelèrent pour gouverner leur école, comme il fit pendant cinq ans. Il y acquit une telle réputation, que les clercs venoient en troupes pour l'écouter, non-seulement de France, de Flandre, de Normandie, mais des pays éloignés, de Bourgogne, d'Italie, de Saxe. La ville de Tournay étoit pleine d'étudiants, que l'on voyoit disputer dans les rues ; et, si on approchoit de l'école, on les trouvoit tantôt se promener avec Odon, tantôt assis autour de lui ; et le soir, devant la porte de l'église, il leur montrait le ciel, et leur apprenoit à connoître les constellations.

Quoiqu'il sût fort bien tous les arts libéraux, il excelloit principalement dans la dialectique, sur laquelle il composa trois livres, et il s'y nommoit Oudart, parce qu'il étoit plus connu sous ce nom que sous celui d'Odon. Il suivoit dans la dialectique la doctrine de Boèce et des anciens, soutenant que l'objet de cet art sont les choses et non pas les paroles, comme prétendoient quelques modernes, qui se vantoient de suivre Porphyre et Aristote. De ce nombre étoit Rainbert, qui enseignoit alors la dialectique à Lille, et s'efforçoit de décrier la doctrine d'Oudart. Ces deux sectes portèrent depuis les noms de réalistes et de nominaux.

(1) C. 11, 18, p. 204. (3) Sæc. 5, Acta Ben. p. Sup. liv. XLVI, n. 28. 161.  
(2) C. 16, 17, 23, 11, (4) Narrat. to. 12, Spicil. in fin. p. 360.

(1) C. 7, 8.

(2) C. 9.

Oudart n'étoit pas moins estimé pour sa vertu que pour sa science. Il conduisoit à l'église ses disciples, au nombre d'environ deux cents, marchant le dernier, et leur faisant observer une discipline aussi exacte que dans le monastère le plus régulier. Aucun n'eût osé parler à son compagnon, rire ou regarder à droite ou à gauche ; et, quand ils étoient dans le chœur, on les eût pris pour les moines de Clugny. Il ne leur souffroit ni fréquentation avec les femmes, ni parure dans leurs habits ou leurs cheveux ; autrement il les eût chassés de son école, ou l'eût abandonné lui-même. A l'heure de ses leçons, il ne permettoit à aucun laïque d'entrer dans le cloître des chanoines, qui étoit auparavant le rendez-vous des nobles et des bourgeois pour terminer leurs affaires. Il ne craignoit pas de choquer par cette défense Everard châtelain de Tournay, car il disoit qu'il étoit honteux à un homme sage de se détourner tant soit peu du droit chemin par la considération des grands. Toute cette conduite le faisoit aimer et estimer non-seulement des chanoines et du peuple, mais de Rabod, évêque de Noyon et de Tournay ; toutefois, quelques-uns disoient que sa régularité venoit plus de philosophie que de religion.

Il gouvernoit l'école de Tournay depuis près de cinq ans, quand un clerc lui ayant apporté le livre de saint Augustin, du libre arbitre, il l'acheta seulement pour garnir sa bibliothèque, et le jeta dans un coffre avec d'autres livres, aimant mieux alors lire Platon que saint Augustin. Environ deux mois après, expliquant à ses disciples le traité de Boèce, de la consolation de la philosophie, il vint au quatrième livre, où l'auteur parle du libre arbitre. Alors, se souvenant du livre qu'il avoit acheté, il se le fit apporter, et après en avoir lu deux ou trois pages, il fut charmé de la beauté du style ; et ayant appelé ses disciples, il leur dit : J'avoue que j'ai ignoré jusqu'à présent que saint Augustin fût si éloquent et si agréable. Aussitôt il commença à leur lire cet ouvrage ce jour-là et le suivant, leur expliquant les passages difficiles.

Il vint à l'endroit du troisième livre, où saint Augustin compare l'âme pécheresse à un esclave condamné pour ses crimes à vider le cloaque, et contribuer ainsi à sa manière à l'ornement de la maison (1). A cette lecture, Oudart soupira du fond du cœur, et dit :

(1) Aug. 111, de Lib. Arb. c. 9, n. 27.

Hélas ! que cette pensée est touchante ! Elle semble n'être écrite que pour nous ; nous or-nons ce monde corrompu du peu de science que nous avons, mais après la mort nous ne serons pas dignes de la gloire celeste, parce que nous ne rendons à Dieu aucun service, et que nous abusons de notre science pour la gloire du monde et la vanité. Ayant ainsi parlé il se leva, et entra dans l'église fondant en larmes ; toute son école fut troublée, et les chanoines remplis d'admiration. Dès lors il commença insensiblement à cesser ses leçons, aller plus souvent à l'église, et distribuer aux pauvres, principalement aux pauvres clercs, l'argent qu'il avoit amassé, car ses disciples lui faisoient de grands présents. Il jeûnoit si rigoureusement, que souvent il ne mangeoit que ce qu'il pouvoit tenir de pain dans sa main fermée : de sorte qu'en peu de jours il perdit son embonpoint, et devint si maigre et si atténué, qu'à peine étoit-il connoissable.

Le bruit serépandit aussitôt dans tout le pays que le docteur Oudart alloit renoncer au monde ; quatre de ses disciples lui promirent de ne le point quitter, et lui firent promettre de ne rien faire que de concert avec eux. Les abbés de la province, tant de moines que de chanoines, vinrent à Tournay, et chacun invitoit Odon de venir à son monastère ; mais ses disciples aimoient mieux la règle des chanoines, la trouvant plus tolérable que celle des moines.

Il y avoit près la ville de Tournay une église demi-ruinée, que l'on disoit être le reste d'une ancienne abbaye détruite par les Normands ; les bourgeois de Tournay, voyant la résolution d'Odon, prièrent l'évêque Rabod de lui donner cette église avec les terres qui en dépendoient, et qui avoient été usurpées. Odon eut de la peine à l'accepter, mais enfin il acquiesça, et l'évêque l'en mit en possession lui et cinq clercs, qui le suivirent le dimanche second jour de mai mil quatre-vingt-douze ; ils y vé-curent d'abord dans une extrême pauvreté, et subsistèrent pendant un an de la quête que quelques bons laïques faisoient pour eux, portant tous les jours des sacs par la ville (1). Le nombre ne laissoit pas de s'accroître, en sorte que la seconde année ils se trouvèrent dix-huit. Mais l'année suivante, à la persuasion d'Haimeric, abbé d'Anchin, ils embras-sèrent la vie monastique, et Odon étant élu abbé tout d'une voix, reçut en cette qualité la bénédiction de l'évêque.

(1) P. 371, 394.



## LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

## I. Ives, évêque de Chartres.

Geoffroy, évêque de Chartres, deux fois déposé par le légat Hugues de Die, et deux fois rétabli par le pape Grégoire VII, fut encore accusé devant le pape Urbain II de simonie, de concubinage, d'adultère, de parjure et de trahison (1). Le pape ayant soigneusement examiné la vérité, obligea Geoffroy à renoncer entre ses mains purement et simplement à l'épiscopat, dont il se reconnut indigne. Alors le pape exhorta le clergé et le peuple de Chartres à faire une élection canonique, et à choisir Ives, prêtre et prévôt de Saint-Quentin de Beauvais, dont il connoissoit le mérite depuis long-temps. Il écrivit à Richer, archevêque de Sens, pour lui faire connoître la procédure faite contre Geoffroy, et le prier de favoriser l'élection, et sacrer celui qui seroit élu. Le clergé et le peuple de Chartres, suivant l'intention du pape, élurent Ives, et le présentèrent au roi Philippe, de qui il reçut le bâton pastoral en signe d'investiture. Ensuite ils requirèrent l'archevêque Richer de le sacrer; mais il le refusa, prétendant que la disposition de Geoffroy n'étoit pas légitime, et qu'avant que d'aller au pape on avoit dû se pourvoir devant lui comme métropolitain.

Ives écrivit au pape, se plaignant du fardeau dont il le vouloit charger (2), et déclarant qu'il n'auroit jamais consenti à son élection, si l'église de Chartres ne l'avoit assuré, que le pape le vouloit, et l'avoit ainsi ordonné. Il alla donc à Rome avec les députés de cette église, qui s'y plaignirent du refus de l'archevêque de Sens; et le pape, pour éviter le préjudice qu'un plus long retardement pouvoit faire à l'église de Chartres, sacra Ives lui-même sur la fin de novembre l'an mil quatre-vingt-onze, et le renvoya avec deux lettres: l'une au clergé et au peuple de Chartres, l'autre à l'archevêque Richer (3). Dans l'une et l'autre il défend, sous peine d'excommunication, à Geoffroy, de faire aucune tentative pour rentrer dans l'église de Chartres, et à qui que ce soit de le favoriser. Dans la lettre à l'archevêque, il dit: Nous avons sacré Ives

sans préjudice de l'obéissance qu'il doit à votre église, et nous vous prions d'étouffer tout ressentiment, de le recevoir avec la bonté convenable, et lui donner votre secours pour la conduite de son diocèse. Ces lettres sont du vingt-quatre et du vingt-cinquième de novembre. On y a joint un discours du pape à Ives, qui n'est autre chose que la formule d'instruction que le consécrateur donnoit au nouvel évêque, telle, mot pour mot, qu'elle se lit encore à la fin du pontifical romain, excepté que celle du pape Urbain est beaucoup plus courte, et n'en contient que le commencement et la fin.

Ives de Chartres ne prit possession de son église que l'année suivante, mil quatre-vingt-douze: ce qui fait que l'on ne compte ordinairement que de cette année son pontificat, qui dura vingt-trois ans (1). Il étoit né dans le Beauvoisis, de parents nobles; et après les études d'humanités et de philosophie, il alla à l'abbaye du Bec apprendre la théologie sous Lanfranc. Guy, évêque de Beauvais, qui avoit été doyen de Saint-Quentin en Vermandois, ayant fondé en mil soixante-dix-huit un monastère de chanoines réguliers près la ville de Beauvais, en l'honneur de ce saint martyr, Ives y embrassa la vie cléricale, et y donna des terres de son patrimoine. Ensuite il en fut supérieur, soit sous le nom de prévôt ou d'abbé; et pendant qu'il gouvernoit ce chapitre il enseigna la théologie, et composa son grand recueil de canons, connu sous le nom de décrêts; il en explique ainsi le dessein dans sa préface.

## II. Décret d'Ives de Chartres.

J'ai rassemblé en un corps, avec quelque travail, les extraits des règles ecclésiastiques, tant des lettres des papes que des actes de conciles, des traités des pères et des constitutions de rois catholiques. Afin que celui qui n'a pas ces écrits en mains puisse prendre ici ce qu'il trouvera utile à sa cause, nous commençons par le fondement de la religion chrétienne, c'est-à-dire par la foi, puisque nous mettons sous différents titres ce qui regarde les sacrements, la conduite des mœurs et la discussion des affaires, en sorte que chacun puisse

(1) Sup. I. LXIII, n. 15. (2) Ep. 3.  
Urb. Ep. 8, 9. Ivo. Ep. 8. (3) Urb. Ep. 8, 9.

(1) Vita Ivon.

trouver aisément ce qu'il cherche, en quoi nous avons cru devoir avertir le lecteur judicieux que s'il n'entend pas assez ce qu'il lit, ou s'il croit y voir de la contradiction, il ne se presse pas de le blâmer, mais qu'il considère attentivement ce qui est dit selon la rigueur du droit ou selon l'indulgence, parce que tout le gouvernement ecclésiastique est fondé sur la charité. L'auteur s'étend ensuite à montrer que, par ce même principe, l'Eglise, tantôt se tient à la sévérité des règles, et tantôt sans relâche par condescendance. Il prétend en particulier que l'on a eu raison de modérer l'ancienne rigueur touchant les translations des évêques. Tout l'ouvrage est divisé en dix-sept parties, dont chacune contient un grand nombre d'articles, comme de deux ou trois cents. Les fausses décrétales y sont employées comme les vraies; entre les lois des princes chrétiens, il cite le code de Justinien, le digeste, retrouvé depuis peu, et les Capitulaires de nos rois. Au reste, il transcrit pour l'ordinaire Bouchard de Wormes, comme Bouchard avoit transcrit Régino (1), conservant les mêmes fautes, surtout dans les inscriptions des articles; mais il étoit impossible alors qu'un particulier eût en main tous les livres originaux d'où sont tirés tant de passages.

## III. Concile d'Étampes.

Richer, archevêque de Sens, irrité de ce que, sur son refus, Ives étoit allé à Rome se faire sacrer par le pape, lui écrivit une lettre pleine d'amertume et de mépris (2), où il ne le traitoit ni d'évêque ni de confrère, et l'accusoit de vouloir démembre sa province en usurpant le siège de l'évêque Geoffroy, qu'il ne tenoit point pour déposé. Ives lui répondit: Si je suis un étranger à votre égard, pour-quoi m'appellez-vous en jugement, et pour-quoi prétendez-vous que je vous doive obéissance? Vous vous élevez manifestement contre le saint-siège en voulant détruire ce qu'il a édifié, et vous ne ménagez pas assez votre réputation quand vous nommez évêque et vous efforcez de rétablir un bouc émissaire dont les adultères, les impuretés, les parjures, les trahisons ont été publiés presque dans toute l'église latine, et dont le pape, vous écrivant à vous-même, a défendu sous peine d'excommunication de le favoriser pour entrer dans le siège de Chartres.

Vous traitez par dérision la bénédiction telle quelle, celle que j'ai reçue par l'imposition des mains du pape et des cardinaux; quoiqu'il appartienne au saint-siège de confirmer ou d'infirmer les consécérations, tant des métropolitains que des autres évêques, d'examiner vos constitutions et vos jugements, et ne soumettre es siens à l'examen d'aucun de ses inférieurs.

(1) Sup. I. LVIII, n. 52. (2) Ivo. Ep. 8.

Ives apporte ensuite des passages de saint Gélase et de saint Grégoire, pour montrer que les jugements du pape ne sont point sujets à révision. Il conclut qu'encore qu'il n'ait point été appelé canoniquement, il est prêt à se présenter en lieu sûr dans la province de Sens, même à Etampes, pourvu qu'il ait un sauf-conduit du comte Etienne, qui l'assure, tant de la part du roi que de l'archevêque. Etienne étoit comte de Chartres et de Champagne, et les hostilités universelles obligeoient à prendre de telles précautions pour de si petits voyages.

L'archevêque Richer tint en effet un concile à Etampes par le conseil de Geoffroy, évêque de Paris, homme de grand crédit (1). Il étoit frère d'Eustache, comte de Boulogne, et oncle de Godefroy de Bouillon depuis si fameux. Il étoit chancelier du roi Philippe, ou plutôt grand-chancelier; car on en voit plusieurs autres qui firent la fonction sous lui. L'évêque de Chartres Geoffroy étoit aussi son neveu, et c'est ce qui excitoit l'évêque de Paris à prendre cette affaire à cœur. Il assista donc au concile d'Etampes avec les évêques de Meaux et de Troyes, de la même province, et qui agissoient par le même esprit. En ce concile, l'archevêque accusa Ives de Chartres de s'être fait ordonner à Rome, prétendant que c'étoit au préjudice de l'autorité royale. Il vouloit le déposer et rétablir Geoffroy; mais Ives appela au pape, et arrêta ainsi la procédure du concile. C'est ce que nous apprenons par la lettre qu'Ives en écrivit au pape, où il ajoute: Il me semble nécessaire que vous envoyez une lettre commune à l'archevêque et à ses suffragants, afin qu'ils me laissent absolument en paix, ou qu'ils aillent avec moi en votre présence rendre compte de leur conduite. Je vous conseille aussi d'envoyer en nos quartiers un légat, homme de bonne réputation et désintéressé; car il seroit nécessaire à l'Eglise, où chacun fait ce qu'il ose, et le fait impunément.

## IV. Erreur de Roscelin de Compiègne.

Vers le même temps, Renauld, archevêque de Reims, tint un concile à Compiègne, où fut condamnée l'erreur de Roscelin, docteur fameux, mais qui savoit plus de dialectique que de théologie (2). Il disoit, que les trois personnes divines étoient trois choses séparées, comme trois anges; en sorte, toutefois, qu'elles n'avoient qu'une volonté et qu'une puissance. Autrement il auroit fallu dire, selon lui, que le père et le Saint-Esprit s'étoient incarnés. Il ajoutoit que l'on pourroit dire véritablement, que c'étoient trois dieux si l'usage le permettoit. Il disoit, pour s'autoriser, que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, avoit été de cette opinion, et que c'étoit encore celle d'Anselme, abbé du Bec.

(1) Ivo. Ep. 12. Gall. Chr. (2) To. x, Conc. p. 484.



Anselme l'ayant appris, écrivit en ces termes à Foulques, évêques de Beauvais, qui avoit été son disciple (1) : Comme je crois que vous assisterez au concile que l'archevêque de Reims doit tenir dans peu sur ce sujet, je veux que vous soyez instruit de ce que vous devez répondre pour moi, s'il est à propos. Quant à l'archevêque Lanfranc, tant de personnages vertueux et savants qui l'ont connu peuvent rendre témoignage qu'il n'a jamais rien dit de semblable, et la mort le met à couvert de toute nouvelle accusation. Pour moi, je veux que tout le monde sache, que je crois ce qui est contenu dans les trois symboles ; et quiconque en nie quelque chose, et en particulier qui soutiendra le blasphème que l'on attribue à Roscelin, qu'il soit anathème. On ne doit lui demander aucune raison de son erreur, ni lui en rendre aucune de la vérité que nous soutenons. Car ce seroit une extrême simplicité, de mettre en question notre foi si solidement établie à l'occasion de chaque particulier qui ne l'entend pas. Il faut défendre notre foi par raison contre les infidèles, mais non pas contre ceux qui portent le nom de chrétiens. Je vous prie de porter cette lettre au concile, ou, si vous n'y allez pas, de l'y envoyer par quelqu'un des vôtres, pour y être lue publiquement, s'il est besoin.

Roscelin comparut au concile de Compiègne, où il fut convaincu d'erreur, et obligé de l'abjurer. Mais il ne laissa de l'enseigner ensuite, disant qu'il n'avoit abjuré que parce qu'il craignoit d'être assommé par le peuple (2). Yves de Chartres lui fit des reproches de cette récidive, l'exhortant à se rétracter sérieusement, et à faire cesser le scandale qu'il avoit causé dans l'Eglise.

#### V. Foulques, évêque de Beauvais.

Foulques, évêque de Beauvais, né d'une famille noble du pays, embrassa la vie monastique dans l'abbaye du Bec, et y passa plusieurs années sous la conduite de Lanfranc et ensuite d'Anselme (3). Etant élu évêque, il vouloit refuser, et consulta Anselme, qui lui déclara qu'il ne le pouvoit sans péché, et l'exhorta à se soumettre, voyant qu'il étoit désiré par le roi, par le clergé de Beauvais et plusieurs autres, et que l'archevêque de Reims y consentoit. Foulques, toutefois, ne fut pas ordonné sans opposition ; l'affaire fut portée à Rome ; et, quoique le pape Urbain y trouvât quelque chose d'irrégulier, et que Foulques persistât à vouloir renoncer, il lui ordonna de garder son siège. Le pape en usa ainsi à la considération d'Anselme, qui le lui avoit recommandé, et à qui il enjoignit de veiller sur cet évêque et d'être son conseil en sorte que quand

il ne pourroit y être lui-même, il eût toujours auprès de lui quelqu'un de ses moines (1).

Nonobstant ces précautions, l'épiscopat de Foulques ne fut point paisible. Son zèle pour la justice, peut-être sans assez de prudence, lui attira de grandes persécutions. Il devint très-odieux aux chanoines et aux prêtres de son diocèse, parce qu'il vouloit abolir leurs mauvaises coutumes, principalement le concubinage, et empêcher qu'ils ne laissassent leurs prébendes comme héréditaires à leurs enfants, auxquels il ne vouloit pas même donner les ordres. Il s'attira aussi la haine des laïques, ne voulant pas favoriser leurs usurpations des biens de l'Eglise. Il employoit les armes matérielles pour appuyer les spirituelles, et ne déferoit pas assez aux ordres de l'archevêque de Lyon légat du pape, comme il paroît par les avis que lui donne Yves de Chartres (2).

Cette conduite de Foulques de Beauvais (3) donna occasion à diverses poursuites contre lui devant le concile de la province et devant le pape, où il fut accusé de plusieurs violences. Enfin la chose vint à tel point, qu'Anselme crut être obligé d'écrire au pape en ces termes (4) : Il ne fait aucun fruit dans son évêché, et ne peut veiller sur lui-même ; et pour l'avenir, ni moi, ni aucun de ceux qui le connoissent n'en attendons rien que de pis. Non qu'il ait aucune mauvaise volonté, mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir de si rudes attaques, et de se garantir de tant de pièges. Craignant donc que la tristesse ne l'accable, ses amis et moi nous nous jetons à vos pieds pour vous prier de le délivrer de ces périls, où il est sans utilité, en lui permettant de se retirer sans qu'il paroisse que ses ennemis aient prévalu contre lui. J'ai bien prévu et prédit les maux qu'il souffre quand on l'appeloit à l'épiscopat ; mais j'ai soumis mon sentiment à l'autorité de ceux qui le demandoient avec tant d'empressement.

#### VI. Le roi Philippe épouse Bertrade.

Yves étoit à peine évêque de Chartres quand il tomba dans la disgrâce du roi à cette occasion. Bertrade, troisième femme de Foulques Rechin, comte d'Anjou, craignant qu'il ne la renvoyât, comme il avoit fait des deux autres, et qu'elle ne demeurât dans le mépris, fit proposer secrètement à Philippe, roi de France, de l'épouser, se fiant en sa beauté et en sa noblesse, car elle étoit fille de Simon, comte de Montfort, et d'Agnès d'Evreux. Philippe, prince mou et voluptueux, y consentit, et la reçut à bras ouverts (5). Il quitta la reine Berthe, fille de Floris, duc de Frise, dont il avoit deux

(1) II, Ep. 23. Ap. Ans. (4) II, Ep. 34.  
II, Ep. 32. (5) Orderic. lib. VIII, p.  
(2) Ivo. Ep. 30. 999. Aim. contin. lib. V,  
(3) Ep. Urb. Gall. Chr. c. 50.  
to. 2, p. 381.

(1) Lib. II, Ep. 41. 1. Ivo. Ep. 7.  
(2) Lanfr. de Incarn. c. (3) Ans. I, Ep. 52.

enfants, Louis, qui lui succéda, et la princesse Constance ; et il envoya Berthe au château de Montreuil-sur-Mer, qu'il lui avoit donné pour son douaire, étant résolu d'épouser Bertrade, quoiqu'elle eût été quatre ans avec le comte d'Anjou ; c'étoit en mil quatre-vingt-douze (1).

Le roi, ayant voulu faire entrer Yves de Chartres dans son dessein, ce prélat en écrivit ainsi à Renauld, archevêque de Reims (2) : Le roi m'invita dernièrement à une conférence, où il me pria instamment de lui aider dans le mariage qu'il vouloit faire avec Bertrade. Je lui répondis qu'il ne le devoit pas faire, parce que la cause d'entre lui et son épouse n'étoit pas encore terminée ; c'est que le roi prétendoit faire casser son mariage avec Berthe. Yves continue : Le roi m'assura que la cause étoit pleinement décidée par l'autorité du pape, par la vôtre, et par l'approbation des évêques, vos confrères. Je lui répondis que je n'en avois point de connoissance, et que je ne voulois point assister à ce mariage s'il n'étoit célébré par vous et approuvé par vos confrères, parce que ce droit appartient à votre église par la concession du pape et l'ancienne coutume. Comme donc je m'assure que, dans une affaire si dangereuse et si pernicieuse à votre réputation et à la gloire de tout le royaume, vous ne ferez rien qui ne soit appuyé d'autorité ou de raison, je vous conjure instamment de me dire la vérité de ce que vous en savez, et de me donner un bon conseil, quelque difficile qu'il soit à suivre ; car j'aime mieux perdre pour toujours les fonctions et le titre d'évêque que de scandaliser le troupeau du Seigneur par ma prévarication.

Il écrivit aussi au roi en ces termes (3) : Je vous écris ce que je vous ai dit en présence, que je ne veux ni ne puis assister à la solennité de ces noces, sans être assuré, auparavant, qu'un concile général a approuvé votre divorce, et que vous pouvez contracter avec cette femme un mariage légitime. Si j'avois été appelé pour l'examen de cette affaire en un lieu où je pusse sûrement en délibérer selon les canons avec les évêques, mes confrères, sans craindre la multitude indiscrete, je m'y rendrois volontiers, et je ferois, avec les autres, ce que nous dicteroit la justice. Maintenant que je suis appelé pour me trouver à Paris avec votre épouse, dont je ne sais si elle peut l'être, ma conscience, que je dois conserver devant Dieu, et ma réputation que je dois, comme évêque, avoir bonne au dehors, font que j'aime mieux être précipité une meule au cou que de scandaliser les foibles. Et loin que je croie, en parlant ainsi, manquer à la fidélité que je vous dois, c'est en quoi j'estime vous être le plus fidèle, croyant qu'en cette rencontre vous faites grand tort à votre âme, et exposez votre royaume à un grand péril.

(1) Chr. S. P. vivi. (3) Ep. 15.  
(2) Ep. 13.

Yves envoya copie de cette lettre aux archevêques et aux évêques invités aux noces du roi les exhortant à s'en retirer, et à lui parler hardiment, pour ne se pas rendre coupables par leur silence.

Mais, nonobstant ces remontrances, le roi passa outre ; il épousa solennellement Bertrade, et ce fut l'évêque de Senlis qui leur donna la bénédiction nuptiale. Le roi, pour marquer à l'évêque de Chartres son ressentiment, le fit défier, c'est-à-dire qu'il lui déclara la guerre selon l'usage du temps, après quoi les terres de son église furent pillées, et lui-même mis en prison par Hugues, seigneur du Puiset, vicomte de Chartres (1). Le pape Urbain, l'ayant appris, écrivit à l'archevêque de Reims et à ses suffragants, leur reprochant d'avoir souffert un crime si scandaleux. Nous vous ordonnons, ajoute-t-il, quand vous aurez vu cette lettre, d'aller promptement trouver le roi, pour l'avertir de la part de Dieu et de la nôtre, et l'obliger à se relever d'un crime si horrible. Que, s'il méprise vos avis, nous serons obligés, et nous et vous, d'employer le glaive spirituel contre ses adultères. Faites aussi la même instance pour la délivrance de notre confrère l'évêque de Chartres ; que si celui qui l'a pris ne vous obéit pas, excommuniez et mettez en interdit les châteaux où il le retiendra et sa terre, afin que l'on ne fasse plus de telles entreprises contre des personnes de ce rang. La lettre est du vin t-septième d'octobre mil quatre-vingt-douze (2).

Le pape en envoya de semblables à tous les évêques de France, car Yves de Chartres en parle, écrivant à Guy, sénéchal du roi, qui vouloit le réconcilier avec ce prince. J'ai vu, dit-il, des lettres que le pape Urbain a envoyées à tous les archevêques et les évêques de son royaume, afin qu'ils le mettent à la raison ; elles auroient déjà été publiées, mais, pour l'amour de lui, je les ai fait retenir jusqu'à présent, parce que je veux empêcher, autant qu'il est en moi, que son royaume s'élève contre lui.

Les principaux de la ville de Chartres avoient conjuré ensemble de faire la guerre au vicomte pour la délivrance de leur évêque. L'ayant appris, il leur écrivit pour le leur défendre absolument (3). Car, dit-il, ce n'est pas en brûlant des maisons et pillant des pauvres que vous apaiserez Dieu, vous ne ferez que l'irriter ; et, sans son bon plaisir, ni vous ni personne ne pourrez le délivrer. Permettez que je porte seul la colère de Dieu jusqu'à ce qu'il me justifie, et n'augmentez pas mon affliction par la misère d'autrui ; car j'ai résolu, non-seulement de demeurer en prison, mais de perdre ma dignité et même la vie plutôt que d'être cause que l'on fasse périr des hommes.

(1) Ep. 14. Ivo. Ep. 19. (3) Ep. 23.  
21, 22. Ep. 35, to. X, Conc. (3) Ep. 20.  
p. 463.



Souvenez-vous qu'il est écrit que Pierre étoit en prison, et que l'Eglise faisoit sans cesse des prières pour lui (1).

#### VII. Rétablissement de l'évêché d'Arras.

Gérard le jeune, évêque de Cambrai, étant mort le onzième d'août mil quatre-vingt-douze, le clergé et le peuple d'Arras songèrent à rétablir chez eux un évêque, comme ils en avoient eu autrefois. L'occasion étoit favorable; le pape Urbain, élevé à Reims, connoissoit l'ancien état des églises de la province, et les habitants d'Arras, qui le reconnoissoient pour pape, étoient persécutés par ceux de Cambrai, attachés à l'empereur Henri. Il y avoit près de cinq cents ans que ces deux églises n'avoient qu'un évêque, savoir, depuis que saint Vaast, que saint Rémy fit évêque d'Arras, et qui le devint aussi de Cambrai, depuis que Clovis eut soumis cette ville à son obéissance (2).

Le pape Urbain reçut favorablement la demande des Artésiens, et écrivit en ces termes à Renauld, archevêque de Reims : Sachez que l'église d'Arras a été une des plus nobles de la métropole de Reims, et il paroît, par des monuments authentiques, qu'elle a eu de très-pieux évêques et les autres droits épiscopaux. C'est pourquoi nous vous ordonnons de consacrer et installer sans délai celui qui sera élu canoniquement pour évêque par le clergé et le peuple de cette église; car il arrive souvent que, pendant la persécution des églises destituées de clergé, de peuple et de biens temporels, sont commises pour un temps à d'autres églises, et qu'elles reprennent leur ancienne dignité quand elles ont recouvré les avantages qui leur manquoient; car il n'appartient qu'au pape d'unir ou séparer les évêchés, ou en ériger de nouveaux. Etant donc appuyé de notre autorité, ne craignez point d'exécuter cette commission, car nous voulons rendre à l'église de Reims son ancien lustre, la faisant métropole de douze évêchés. Le pape écrivit en même temps au clergé et au peuple d'Arras, leur ordonnant d'élire un évêque-cardinal, c'est-à-dire titulaire, et le faire sacrer et installer par leur métropolitain, avec défense à l'élui de refuser, sous prétexte de ce nouvel établissement. La lettre est du second jour de décembre. Elle eut son exécution, mais ce ne fut pas sans difficulté, comme nous verrons dans la suite.

#### VIII. Pise, archevêché.

La même année, le pape Urbain avoit érigé en archevêché l'église de Pise, ville célèbre et ancienne de Toscane, dont Daibert ou Dagobert étoit évêque depuis l'an mil quatre-vingt-

huit. Comme la ville de Pise avoit toujours été attachée au pape légitime pendant ce schisme, aussi bien que la comtesse Mathilde, à qui elle appartenait, Urbain voulut en témoigner sa reconnaissance (1); et premièrement il donna à l'évêque de Pise l'île de Corse, par une bulle où il dit : Comme toutes les îles sont de droit public, selon les lois, il est certain que l'empereur Constantin les a données en propre à saint Pierre et à ses vicaires; mais plusieurs calamités survenues ont fait perdre à l'église romaine la propriété de quelques-unes. Toutefois, suivant les maximes des lois et des canons, ni la division des royaumes, ni la longue possession, ne peuvent la priver de ses droits. Ainsi, quoique l'île de Corse ait été long-temps hors de la possession de l'église romaine, on sait néanmoins que Grégoire VII, notre prédécesseur, y est rentré. C'est pourquoi, à la prière de notre cher frère Daibert, évêque de Pise, de ses nobles citoyens et de la très-chère fille de saint Pierre, la comtesse Mathilde, nous donnons cette île à l'église de Pise, pour en jouir tant qu'elle aura un évêque légitime, et qu'elle demeurera fidèle à l'église romaine, à la charge de payer tous les ans au palais de Latran cinquante livres, monnaie de Lucques. Cette bulle fut donnée à Bénévent le vingt-huitième de juin mil quatre-vingt-onze.

L'année suivante, mil quatre-vingt-douze, le vingt-deuxième d'avril, le pape, étant à Anagnina, en donna une autre, où il relève les services que la ville de Pise et son évêque ont rendus à l'église romaine pendant ce long schisme, les victoires des Pisans sur les Sarrasins, et l'accroissement de leurs biens temporels. C'est pourquoi il donne à l'évêque Daibert la supériorité sur les évêques de l'île de Corse, dont il le fait archevêque, pour y rétablir les bonnes mœurs et la discipline ecclésiastique, et lui accorde le pallium.

#### IX. Concile de Troyes.

Le pape Urbain célébra la fête de Noël l'an mil quatre-vingt-douze, hors de Rome, toutefois dans les terres de l'église romaine, parce qu'il n'auroit pu entrer à Rome qu'à main armée, tant les schismatiques y étoient encore puissants, quoique l'antipape Guibert fût en Lombardie avec l'empereur Henri (2). Pendant le carême de l'année suivante, mil quatre-vingt-treize, le pape Urbain tint un concile à Troyes en Pouille, le onzième jour de mars, où assistèrent environ soixante-quinze évêques et douze abbés. On y parla des mariages contractés entre parents, et on y fit le règlement suivant : Les évêques diocésains feront citer les parties jusqu'à trois fois (3). Si deux ou trois

(1) Act. xii, 5. Baluz. p. 237. Coint. an. 510, n. 5.

(2) Gest. V. Miscel.

(1) Ap. Ughel. t. 3, p. 423. to. X, p. 493.

(2) Berthold. an. 1093, (3) 35, q. 5, c. 4.

hommes affirment par serment la parenté, ou si les parties en conviennent, on ordonnera la dissolution du mariage. S'il n'y a point de preuve, l'évêque prendra les parties à serment pour déclarer s'ils se reconnoissent pour parents, suivant la commune renommée. S'ils disent que non, il faut les laisser, en les avertissant que s'ils parlent contre leur conscience ils demeurent excommuniés tant qu'ils continuent dans leur inceste. S'ils se séparent suivant le jugement de l'évêque, et qu'ils soient jeunes, il ne faut pas leur défendre de contracter un autre mariage. On fit un autre canon dans ce concile pour l'observation de la trêve de Dieu.

#### X. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry.

Depuis quatre ans que Lanfranc étoit mort, le siège de Cantorbéry étoit demeuré vacant, et Guillaume le roux, roi d'Angleterre, ne vouloit point le remplir pour profiter des grands revenus de cette église (1). Il fit faire inventaire de tous les biens qu'elle possédoit; et, ayant réglé la subsistance des moines qui la servoient, il joignit le reste à son domaine, et le donnoit à ferme tous les ans au plus offrant. On voyoit tous les jours dans le monastère des hommes insolents qui venoient faire des exactions et menacer les moines, dont plusieurs furent dispersés et envoyés à d'autres monastères; ceux qui restèrent souffrirent beaucoup d'insultes et de mauvais traitements. Les sujets de l'église furent tellement pillés et réduits à une si extrême misère, qu'ils ne leur restoit que la vie à perdre. Toutes les églises d'Angleterre souffrirent la même oppression; et sitôt qu'un évêque ou un abbé étoit mort, le roi s'emparoit de tous les biens pendant la vacance, et ne permettoit point de la remplir tant que ses officiers y trouvoient de quoi profiter. Ce fut Guillaume le roux qui introduisit le premier cet abus, inconnu sous le roi son père.

En mil quatre-vingt-douze, Hugues, comte de Chester, voulant fonder un monastère, envoya en Normandie prier Anselme, abbé du Bec, de venir en Angleterre pour cet effet. Anselme le refusa, parce qu'il couroit un bruit sourd que, s'il alloit en Angleterre, il seroit archevêque de Cantorbéry; et, quelque éloigné qu'il fût d'y prétendre, il ne vouloit donner aucun prétexte de l'en soupçonner. Cependant le comte tomba grièvement malade, et envoya prier l'abbé, en vertu de leur ancienne amitié, de venir incessamment prendre soin de son âme, l'assurant que ce bruit touchant l'archevêché n'étoit rien. Il refusa encore, et le comte envoya encore une troisième fois. Enfin, Anselme dit en lui-même : Si je manque à assister mon ami dans son besoin, pour éviter un mauvais jugement que l'on peut faire de moi,

je commets un péché certain pour empêcher un péché incertain d'autrui. J'irai donc faire pour mon ami ce que la charité m'ordonne, abandonnant le reste à Dieu, qui voit ma conscience. Il y avoit d'ailleurs des affaires de son abbaye qui l'obligeoient à ce voyage. Etant arrivé auprès du comte de Chester, il le trouva guéri; mais il fut obligé de demeurer cinq mois en Angleterre, tant pour l'établissement de la nouvelle abbaye que pour les affaires du Bec. Pendant tout ce temps, on ne parla point de lui pour l'archevêché de Cantorbéry, en sorte qu'il se croyoit en sûreté, et vouloit repasser en Normandie; mais le roi lui en refusa la permission.

Comme ce prince tenoit, suivant la coutume, sa cour plénière à Noël, les plus vertueux d'entre les seigneurs, affligés de la vacance du siège de Cantorbéry, le pressèrent de faire faire des prières par tout le royaume, pour obtenir de Dieu qu'il fût rempli dignement. Il ne put le refuser, et les évêques obligèrent Anselme à régler la forme de ces prières. Un jour un des seigneurs, parlant familièrement au roi, lui dit : Nous ne connoissons point d'homme d'une si grande sainteté que l'abbé du Bec. Il n'aime que Dieu, il ne désire rien en ce monde. Non, dit le roi en raillant, pas même l'archevêché de Cantorbéry. Ce seigneur reprit : C'est ce qu'il désire le moins, j'en suis persuadé, et plusieurs autres. Je vous réponds, continua le roi, qu'il le prendroit à deux mains s'il croyoit y pouvoir parvenir; mais par le saint vult de Lucques, ni lui ni autre que moi n'aura cet archevêché de mon temps. Le saint vult de Lucques, en latin *sanctus vultus de Luca* (1), est un crucifix habillé, dont l'original est en l'église cathédrale de Lucques en Toscane, et dont il y a plusieurs copies en France, entre autres à Paris, en l'église du Saint-Sépulcre, où le peuple le nomme saint Vaudelu.

Comme le roi d'Angleterre parloit ainsi, il fut saisi d'une violente maladie, qui, augmentant tous les jours, le réduisit à l'extrémité. Tous les évêques et les seigneurs du royaume s'assemblèrent; et on lui conseilla de penser à son salut, d'ouvrir les prisons, remettre les dettes, rendre la liberté aux églises, et les pourvoir de pasteurs, principalement celle de Cantorbéry. Le roi étoit malade à Gloucester, et Anselme, sans en rien savoir, étoit dans une terre voisine. On le manda pour venir assister le roi à la mort; il y accourut, on lui demanda son avis. Il dit que le roi doit commencer par une confession sincère de tous ses péchés; et promettre, s'il revient en santé, de réparer de bonne foi les torts qu'il a faits. Ensuite, ajouta-t-il, il fera ce que vous lui avez conseillé. Le roi en convint, pria les évêques d'être ses cautions envers Dieu, et envoya faire cette promesse en son nom sur l'autel. On dressa et on scella un édit portant que tous les

(1) Eadmer Novor. lib. I, p. 34.

(1) Cang. Gloss. Vultus. Chastelain. mart. 13 Janu. p. 204.



prisonniers seroient délivrés, toutes les dettes remises et les offenses pardonnées; et qu'à l'avenir on donneroit au peuple de bonnes lois, et on lui rendroit bonne justice. Tous louoient Dieu, et lui demandoient la santé du roi.

Cependant on lui proposa de remplir le siège de Cantorbéry. Il dit qu'il y pensoit, et, comme on cherchoit un digne sujet, il fut le premier à nommer Anselme. Tous y applaudirent; mais Anselme pâlit d'effroi, et résista de toute sa force à ceux qui vouloient le présenter au roi pour recevoir l'investiture. Les évêques le tirèrent à part et lui dirent: Que prétendez-vous faire? pourquoi résistez-vous à Dieu? vous voyez que la religion est presque perdue en Angleterre par la tyrannie de cet homme; et pouvant y remédier vous ne voulez pas. A quoi pensez-vous? L'église de Cantorbéry, dont l'oppression nous enveloppe tous, vous appelle à son secours; et, sans vous soucier de sa délivrance ni de la nôtre, vous ne cherchez que votre repos. Anselme répondit: Attendez, je vous prie, écoutez-moi. J'avoue que ces maux sont grands et ont besoin de remède, mais je suis déjà vieux et incapable de travail extérieur. Il avoit soixante ans. Si je ne puis travailler pour moi-même, comment pourrai-je porter la charge de toute l'église d'Angleterre? D'ailleurs je sais en ma conscience que, depuis que je suis moine, j'ai toujours fui les affaires temporelles, parce que je n'y trouve aucun attrait. Les évêques reprirent: Conduisez nous seulement dans la voie de Dieu, nous aurons soin de vos affaires temporelles. Anselme ajouta: Ce que vous prétendez est impossible; je suis abbé dans un autre royaume, je dois obéissance à mon archevêque, soumission à mon prince, aide et conseil à mes moines. Je ne puis rompre tous ces liens. Ce n'est pas une affaire, dirent les évêques, ils y consentiront tous facilement. Non, reprit-il, absolument il n'en sera rien.

Ils le traînèrent donc au roi malade, et lui représentèrent son opiniâtreté. Le roi, sensiblement affligé, lui dit: Anselme, que faites-vous? Pourquoi m'envoyez-vous en enfer? Souvenez-vous de l'amitié que mon père et ma mère ont eue pour vous, et vous pour eux, et ne me laissez pas périr. Car je sais que je suis damné si je meurs en gardant cet archevêché. Tous les assistants, touchés de ces paroles, se jetèrent sur Anselme, et lui dirent avec indignation: Quelle folie vous tient? vous faites mourir le roi en l'aggravant en l'état où il est. Sachez donc que l'on vous imputera tous les troubles et tous les crimes qui désoleront l'Angleterre. Anselme, ainsi pressé, se tourna vers deux moines qui l'accompagnoient, et leur dit: Ah! mes frères, que ne me secourez-vous? Un d'eux, nommé Baudouin, répondit: Si c'est la volonté de Dieu, qui sommes-nous pour y résister? Hélas! dit Anselme, vous êtes bientôt rendu. Le roi, voyant qu'ils n'avanoient rien, leur ordonna de se jeter à ses pieds;

mais il se prosterna de son côté sans leur céder. Alors, s'accusant de lâcheté, ils crièrent: Une crosse, une crosse; et, lui prenant le bras droit, ils l'approchèrent du lit. Le roi lui présenta la crosse; mais il ferma la main; les évêques s'efforcèrent de l'ouvrir, jusqu'à le faire crier, et enfin lui tinrent la main avec la crosse. On cria, Vive l'évêque; on chanta le *Te Deum*, on porta Anselme à l'église voisine, quoiqu'il résistât toujours, en disant qu'ils ne faisoient rien. Après qu'on eut fait les cérémonies accoutumées, il revint trouver le roi, et lui dit: Je vous déclare, sire, que vous ne mourrez point de cette maladie. C'est pourquoi je vous prie de voir comment vous pourrez réparer ce que l'on vient de me faire, car je ne l'ai approuvé ni ne l'approuve. Ayant ainsi parlé il se retira.

Comme les évêques le reconduisoient avec toute la noblesse, il se retourna et leur dit: Savez-vous ce que vous prétendez faire? Vous voulez attacher à un même joug un taureau indompté avec une brebis vieille et foible. Et qu'en arrivera-t-il? le taureau trainera la brebis par les ronces et les épines, et la mettra en pièces sans qu'elle ait été utile à rien. Le roi et l'archevêque de Cantorbéry concoururent ensemble à conduire l'église d'Angleterre, l'un par la puissance séculière, l'autre par la doctrine et la discipline: vous m'entendez assez; considérez à qui vous m'associez, et vous vous désisterez de votre entreprise. Sinon je vous prédis que le roi me fatiguera en diverses manières et m'accablera, et que la joie que je vous donne maintenant par l'espérance de votre soulagement, se tournera en tristesse, lorsque vous verrez l'église de Cantorbéry retomber en viduité de mon vivant. Quand le roi m'aura accablé, il n'y aura plus personne qui osera s'opposer à lui, et il vous écrasera tous comme il lui plaira. Anselme parlant ainsi ne pouvoit retenir ses larmes, et s'en retourna à son logis.

Il fut élu archevêque de Cantorbéry le premier dimanche de carême, sixième jour de mars mil quatre-vingt-treize. Le roi ordonna qu'il fût aussitôt mis en possession de tous les biens de l'archevêché, et que la ville de Cantorbéry et l'abbaye de Saint-Alban, que Lanfranc n'avoit eues qu'en fiefs, appartenissent désormais en propriété à l'église de Cantorbéry. Cependant le roi envoya en Normandie au duc Robert, son frère, à l'archevêque de Rouen et aux moines du Bec, pour obtenir leur consentement (1). Anselme écrivit de son côté, voyant qu'il ne pouvoit résister à la volonté de Dieu, et que le retardement de son sacre causeroit de grands maux, tant à l'église de Cantorbéry qu'à celle du Bec. Le duc donna son consentement, l'archevêque de Rouen ordonna même à Anselme de la part de Dieu d'accepter; et les moines consentirent aussi,

(1) C. II, Ep. 1, c. 6.

quoiqu'avec bien de la peine. Le roi guérit comme Anselme avoit prédit, et révoqua aussitôt toutes ses promesses. Sur quoi Anselme lui dit un jour en particulier: Je suis encore incertain, sire, si j'accepterai l'archevêché; mais, si je dois l'accepter, je veux que vous sachiez ce que je désire de vous. Que vous rendiez à l'église de Cantorbéry toutes les terres qu'elle possédoit du temps de Lanfranc, et que vous me permettiez de retirer celles qu'elle avoit perdues avant son temps; qu'en tout ce qui regarde la religion vous suiviez principalement mon conseil, et que vous me teniez pour votre père spirituel, comme pour le temporel, je veux vous avoir pour seigneur et pour protecteur. Je vous avertis encore que je reconnois pour pape Urbain, que vous n'avez pas reconnu jusqu'à présent, et que je veux lui rendre l'obéissance qui lui est due. Dites-moi votre intention sur tous ces articles, afin que je sache à quoi m'en tenir.

Le roi ne voulut promettre que la restitution des terres dont Lanfranc avoit été en possession; encore le pria-t-il depuis de laisser à ses vassaux celles qu'il leur avoit données depuis la mort de l'archevêque: ce qu'Anselme refusa, et espéra quelque temps de demeurer absolument libre, car il avoit renvoyé au Bec la crosse abbatiale. Mais enfin le roi, ne pouvant plus soutenir les clameurs publiques, le fit venir à Winchester, où il avoit assemblé la noblesse; et, après quantité de belles promesses, lui persuada d'accepter l'archevêché, dont il fit hommage au roi, suivant la coutume, et l'exemple de son prédécesseur. Ensuite il vint à Cantorbéry prendre possession le vingt-cinquième de septembre, et y fut reçu avec une joie incroyable par les moines, le clergé et le peuple. Mais, le même jour, on vint de la part du roi lui faire une signification pour une prétention injuste, même dans le fond, ce qui lui fit mal augurer de son pontificat.

#### XI. Saint Anselme est calomnié.

Quoiqu'il eût si bien marqué son éloignement pour l'épiscopat, il ne laissa pas de se trouver des gens qui, par malice ou par erreur, publièrent qu'il l'avoit désiré, et ne l'avoit refusé que par dissimulation. En sorte qu'il se crut obligé de s'en justifier, et en écrivit ainsi aux moines du Bec: Je ne sais comment leur persuader ce que je sens en ma conscience, si ma vie et ma conduite ne les satisfait pas (1). Il y a trente-trois ans que je porte l'habit monastique, trois sans charge, quinze comme prieur, autant comme abbé. J'ai vécu de telle sorte pendant tout ce temps que j'ai eu l'affection de tous les gens de bien, et plus de ceux qui m'ont connu le plus intimement, sans qu'aucun d'eux m'ait vu rien faire qui lui persuadât que j'ai-

(1) II, Epist. 7.

mois le gouvernement. Que ferai-je donc? comment détruirai-je ce faux soupçon, de peur qu'il ne nuise aux âmes de ceux qui m'aimoient pour Dieu, en diminuant leur charité, ou de ceux à qui je dois donner conseil, et qui me croiront pire que je ne suis, ou de ceux qui ne me connoissent pas, et à qui je dois au moins l'exemple?

Vous, seigneur, qui le voyez, soyez-moi témoin que je ne me sens en ma conscience attiré à l'épiscopat par l'affection d'aucune chose, que vos serviteurs doivent mépriser; et que, si l'obéissance et la charité me le permettoient, j'aimerois mieux être moine sous la conduite d'un supérieur que de commander aux autres, et posséder des richesses temporelles. Seigneur, si ma conscience me trompe, faites-moi connoître à moi-même, et me corrigez. Après cela, si quelqu'un veut donner quelque mauvaise impression de moi, j'espère que Dieu prendra ma défense contre lui, et je suis certain que, si ce mauvais soupçon nuit à quelqu'un, le péché en tombera sur ceux qui en sont les auteurs. Il finit en recommandant aux moines du Bec de faire voir cette lettre à tous ceux qu'ils pourroient, principalement aux évêques et aux abbés, ses amis.

Il ne laissa pas d'écrire sur le même sujet à quelques-uns en particulier, comme à Gislebert, évêque d'Evreux, de qui il avoit reçu la bénédiction abbatiale, et à Foulques, évêque de Beauvais, qui avoit été moine sous sa conduite. Ces lettres, qu'il écrivit depuis sa démission de l'abbaye et avant son sacre, n'avoient point de sceau, parce qu'il n'étoit plus abbé et n'étoit pas encore archevêque. Cependant il pressoit les moines du Bec d'élire un abbé, et leur conseilla de prendre le moine Guillaume, qui avoit été prieur de Pessé, comme celui qu'il en connoissoit le plus digne, lui ordonnant d'accepter (1). Guillaume étoit fils de Turstin, seigneur de Monfort-sur-Risle, allié des plus grands seigneurs du pays. Il se rendit moine au Bec à vingt-cinq ans, sous la conduite d'Anselme, et en fut abbé pendant trente ans.

Le temps du sacre d'Anselme étant venu, Thomas, archevêque d'York, et tous les évêques d'Angleterre, se rendirent à Cantorbéry, excepté deux qui étoient retenus par maladie, et qui envoyèrent leur consentement. C'étoient saint Vulstan, évêque de Worcester, qui mourut un an après, et Osberne, évêque d'Excesster. Comme on lisoit, suivant la coutume, l'acte de l'élection, l'archevêque d'York trouva mauvais qu'on y eût qualifié l'église de Cantorbéry métropole de toute la Grande-Bretagne.

S'il est ainsi, dit-il, l'église d'York n'est point métropole. On corrigea donc le décret, et on donna à l'église de Cantorbéry le titre de primatiale de toute la Grande-Bretagne. An-

(1) Epist. 10, 14, 8. Chr. Guill. ibid. p. 41. Bec Post. Lanfr. p. 6. Vita



selme fut ainsi sacré archevêque le second dimanche de l'Avent, quatrième jour de décembre mil quatre-vingt-treize. Après avoir passé à Cantorbéry l'octave de son sacre, il alla à la cour pour la fête de Noël, et fut très-bien reçu du roi et de toute la noblesse.

#### XII. Sainte Marguerite, reine d'Ecosse.

Cette même année, mourut sainte Marguerite, reine d'Ecosse, de la famille des derniers rois anglois. Elle étoit fille d'Edouard, fils d'Edmond côté de fer, et fut mariée à Malcolm, roi d'Ecosse, vers l'an mil soixante-dix (1). Elle eut grand soin de l'ornement des églises, de l'éducation de ses enfants et de la splendeur de la maison royale. Le roi, par son conseil, fit tenir plusieurs conciles, où on retrancha des abus invétérés, et on rétablit la discipline de l'Eglise. Elle y assista et disputa elle-même, et fit ordonner, entre autres choses, que le jeûne du carême commenceroit le mercredi des cendres et non le lundi suivant; que ceux-mêmes qui se sentoient pécheurs communiqueroient à Pâques, après s'y être préparés par la confession et plusieurs jours de pénitence; que l'on sanctifieroit le dimanche en s'abstenant du travail, que personne n'épouserait la veuve de son père ou de son frère. Dieu avoit sans doute envoyé en Ecosse cette sainte reine pour y abolir ces restes de barbarie.

Elle jeûnoit deux carêmes entiers. L'un avant Noël, l'autre avant Pâques, récitait tous les jours plusieurs offices et tout le psautier, servoit tous les jours avec le roi plus de trois cents pauvres, et faisoit d'autres aumônes sans bornes. Se sentant malade à la mort, elle fit une confession générale, et son dernier jour elle entra dans son oratoire pour ouïr la messe et recevoir le viatique; après quoi on la remit au lit. Elle étoit en peine du roi son époux, qui étoit à la guerre assez loin avec ses fils, quand le cadet entra dans sa chambre; et, comme elle lui demanda des nouvelles de son père et de son frère, il répondit qu'ils se portaient bien; mais enfin elle le pressa tant, qu'il lui dit qu'ils avoient été tués l'un et l'autre il y avoit trois jours. La reine rendit grâce à Dieu de cette dernière affliction, qu'il lui envoyoit pour l'expiation de ses péchés, et mourut incontinent après. C'étoit le seizième de novembre mil quatre-vingt-treize; toutefois, l'Eglise l'honore le dixième de juin. Sa vie fut écrite environ dix ans après par Thierry de Dunelm, son confesseur, suivant l'ordre de la reine Mathilde, sa fille, épouse de Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre.

#### XIII. Conrad se révolte contre l'empereur, son père.

En Italie, Anselme, archevêque de Milan,

(1) Boll. 10 jun. to. 20, p. 330.

mourut le quatrième de décembre mil quatre-vingt-treize, après avoir tenu ce siège sept ans et cinq mois. Il étoit fort zélé pour le parti catholique, et avoit couronné peu de temps auparavant le jeune roi Conrad, fils de l'empereur Henri, révolté contre son père. Anselme eut pour successeur Arnoul III, qui tint le siège de Milan près de quatre ans (1).

Le sujet de la révolte de Conrad fut que l'empereur prit en haine Adélaïde, son épouse, la mit en prison, et permit à plusieurs hommes de lui faire violence, exhortant même son fils à en abuser. Comme il refusa de commettre ce crime avec sa belle-mère, Henri dit qu'il n'étoit pas son fils, mais d'un seigneur de Souabe, à qui en effet il ressembloit fort (2). Le jeune prince, irrité, se retira d'après de son père, et se joignit au parti de Guelfe, duc de Toscane, et des autres catholiques. Les villes de Milan, Crémone, Lodi et Plaisance se déclarèrent pour lui, et firent une ligue de vingt ans contre Henri. Ce prince trouva moyen de prendre son fils, mais il lui échappa; et, étant soutenu par le duc Guelfe et Mathilde, son épouse, il fut couronné roi par l'archevêque de Milan, et l'empereur, son père, réduit à s'enfermer dans une forteresse, où il demeura long-temps sans porter les marques de sa dignité, et vint, dit-on, à un tel désespoir qu'il se seroit tué si les siens ne l'en eussent empêché. A la fin de cette année mil quatre-vingt-treize, il étoit à Vérone avec l'antipape Guibert, qui feignit de vouloir renoncer au pontificat si la paix de l'Eglise ne pouvoit être autrement rétablie (3). Cependant le pape Urbain étoit à Rome, où il célébra solennellement la fête de Noël. Il savoit que plusieurs guibertins y étoient encore cachés; mais il ne voulut pas les en chasser, parce qu'il eût fallu le faire à main armée et troubler la tranquillité de Rome.

#### XIV. Evêchés de Sicile.

Le comte Roger, ayant soumis à sa puissance presque toute la Sicile, voulut témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait. Il commença donc à rendre la justice, protéger les veuves et les orphelins, assister souvent aux divins offices, faire payer les dîmes, réparer les églises, augmenter leurs revenus par ses libéralités; enfin, remédier aux désordres qu'avoit produits la domination des infidèles pendant plus de deux cents ans. Il s'appliqua surtout à rétablir les évêchés. Nous avons vu qu'à Palerme il étoit un évêque grec quand le duc Robert Guiscard en fit la conquête en mil soixante-onze (4). On y voit

(1) Papebr. Catalog. to. 18. Berthold.  
(2) Dodech. 1093. Berthold.  
(3) Berthold. 1994.  
(4) Gauf. Malater. iv, c. 7. Sup. liv. LXI, n. 38. Gauf. II, c. 45. Ronch. Pirrus, to. 1, p. 100.

ensuite un archevêque latin, nommé Alcher, en faveur duquel Grégoire VII donna une bulle le seizième d'avril mil quatre-vingt-trois, portant confirmation de tous ses droits et concession du pallium. Cet Alcher vécut jusqu'en mil cent neuf. Le comte Roger, ayant conquis Taormine, fonda à Traina ou Tragine, ville voisine, une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, qu'il orna et dota magnifiquement, et y établit un monastère sous la règle de saint Basile, puis un siège épiscopal. Mais ensuite, par le conseil du pape, il le transféra à Messine, où, suivant l'ancienne tradition, il y avoit eu un évêque (1).

Le premier évêque de Traina et de Messine fut Robert, fils du comte de Mortagne, de la famille des ducs de Normandie, et frère de Délicia, première femme du comte Roger (2). Il fut premièrement abbé de Sainte-Euphémie en Calabre, puis de Notre-Dame de Traina, dont il fut le premier évêque, aussi bien que de Messine, car ces deux églises demeurèrent quelque temps unies.

Dès le temps de Robert Guiscard, Robert, abbé de Saint-Evroul en Normandie, alla en Italie, avec onze de ses moines, se plaindre au pape Alexandre II des insultes de plusieurs seigneurs du pays (3). Robert Guiscard, né vassal de cette abbaye, reçut avec grand honneur l'abbé Robert dans les terres qu'il avoit conquises, et lui donna l'église de Sainte-Euphémie sur la mer Adriatique, près des ruines d'une ancienne ville. Robert Guiscard y fonda un monastère, où sa mère Frédésinde fut enterrée, et donna au même abbé le monastère de la Trinité de Venuse, où il mit pour abbé Béranger, moine de Saint-Evroul. Celui-ci, y ayant trouvé seulement vingt moines relâchés, y établit si bien l'observance, qu'il y rassembla jusqu'à cent moines, d'entre lesquels on tira plusieurs abbés et plusieurs évêques. Béranger lui-même fut élu évêque de Venuse, sous le pontificat d'Urbain II. Robert Guiscard donna un troisième monastère à l'abbé de Saint-Evroul, savoir, celui de Saint-Michel à Mélit ou Milet en Calabre; et dans ces trois monastères on établit le même chant et les mêmes observances qu'en celui de Saint-Evroul.

Le premier évêque de Catane fut Ansgar, Breton, prieur de Sainte-Euphémie, tellement aimé de ses moines, que le comte Roger fut obligé d'y aller en personne le demander; encore eut-il bien de la peine à l'obtenir et à faire consentir Ansgar à sa promotion. Il fut sacré par le pape même, comme témoigne le comte Roger dans une charte où il parle ainsi (4): Le pape Urbain II m'a ordonné de

sa bouche, comme à son fils spirituel, de protéger l'Eglise et procurer son accroissement de tout mon pouvoir. C'est pourquoi, ayant délivré la Sicile des Sarrasins, j'y ai bâti des églises en divers lieux, et j'y ai établi des évêques par l'ordre du pape, qui les a sacrés. J'ai donné à chacun son diocèse et des revenus suffisants, afin qu'ils n'entreprissent point l'un sur l'autre. De ce nombre est Ansgar, prieur de Sainte-Euphémie, que j'ai donné pour abbé et évêque à la ville de Catane; et par la permission du pape Urbain II, qui l'a sacré, je donne la cité de Catane pour être le siège de l'abbaye et de l'évêché. Ensuite est le dénombrement des terres qu'il lui donne dans le diocèse. Cette charte est du vingt-sixième d'avril mil quatre-vingt-onze (1); la même chose parloit par la bulle d'Urbain II, donnée à l'évêque Ansgar le dimanche, neuvième de mars de la même année, qui fut apparemment le jour de son sacre, où il marque que le même sera toujours abbé du monastère de Saint-Agathe et évêque de Catane. Ansgar tint ce siège jusqu'à l'an mil cent vingt-quatre.

La plupart de ces évêchés de Sicile furent rétablis en mil quatre-vingt-treize, comme le témoigne le comte Roger dans une charte pour l'église d'Agrigente ou Gergenti, par laquelle il marque l'étendue de ce diocèse. Son premier évêque fut Gerland, natif de Besançon, parent du comte Roger et de Robert Guiscard, son frère, qui le firent venir en Calabre. Là il fut élu chantre de l'église cathédrale de Mélit; mais, ne pouvant souffrir les mœurs dépravées des habitants, il retourna à Besançon, d'où le comte Roger le rappela pour le faire évêque de Gergenti. Il fut sacré par le pape Urbain II, et tint ce siège douze ans. Il est honoré comme saint le vingt-cinquième de février, jour de sa mort (2).

Le premier évêque de Mazar fut Etienne de Fer, natif de Rouen, aussi parent du comte Roger, qui, par une charte du mois d'octobre mil quatre-vingt-treize, lui marqua l'étendue de son diocèse. Etienne vivoit encore l'an mil cent vingt-quatre. Le premier évêque de Syracuse fut Roger, doyen de l'église de Traina, recommandable par sa vertu et par son savoir (3). La ville de Traina fut fort affligée de sa perte, parce qu'il gouvernoit le diocèse en l'absence de l'évêque, et leur étoit utile par ses bons conseils, même pour le temporel. Le comte Roger le choisit pour évêque de Syracuse, de l'avis des évêques de la province; et il fut sacré par le pape Urbain, qui confirma la désignation des bornes de son diocèse par une bulle donnée à Anagnia le premier jour de décembre mil quatre-vingt-treize. L'évêque Roger mourut l'an mil cent quatre. Outre les évêchés, le comte Roger rétablit plusieurs monastères en Sicile, et en fonda de nouveaux,

(1) Gauf. III, c. 19. Dilo. ap. Pirrus. to. 1, p. 452.  
(2) Dilo. ap. Pirrus. to. 1, p. 298. Dilo. ap. Fanzel.  
(3) Orderic. lib. III, p. 488. B.  
(4) Gauf. IV, c. 7. Ap. Rocc. to. 2, p. 10.

(1) Ibid. p. 23.  
(2) Ibid. p. 271, 273.  
(3) Ibid. p. 500. Gauf. IV, c. Pirr. to. 2, p. 251.



suivant les conseils du pape Urbain. Ainsi ce pape fut regardé comme le restaurateur de l'église de Sicile, et on y eut toujours depuis recours à ses réglemens.

XV. Suite de l'affaire d'Arras.

En France, on poursuivoit toujours la séparation de l'évêché d'Arras d'avec celui de Cambrai. En exécution de la bulle du second de décembre mil quatre-vingt-douze, le peuple et le clergé d'Arras demandèrent à Renaud, archevêque de Reims, un commissaire pour présider à l'élection de leur évêque (1). Il leur manda de se trouver au concile qu'il devoit tenir à Reims le troisième dimanche de carême, vingtième de mars mil quatre-vingt-treize, où il avoit appelé le clergé de Cambrai, pour rapporter les titres en vertu desquels ils prétendoient que l'église d'Arras leur étoit soumise. A ce concile se trouvèrent six évêques de la province, Hugues de Soissons, Elinand de Laon, Rabbod de Noyon, Foulques de Beauvois, Gervin d'Amiens, et Gérard de Téroüane. Les députés d'Arras, dont le chef étoit Galbert, prévôt de cette église, rapportèrent ce qu'ils purent pour montrer que de tout temps elle étoit épiscopale; mais ils ne dirent rien de précis plus ancien que saint Remi et saint Vaast. Ils prouvèrent mieux le point de droit, savoir, que l'on doit rétablir des évêques dans les villes qui en ont eu, et qui sont revenues à leur premier état; et que l'on doit en établir de nouveaux dans celles qui sont assez considérables. Gaucher, archidiacre de Cambrai, et les autres députés de cette église, ne rapportèrent aucun titre, pour prouver leur droit sur l'église d'Arras. Aussi l'archevêque fit lire la bulle du pape Urbain, puis il fit apporter le livre des canons et lire celui du concile de Sardique, touchant l'érection des évêchés, qui est le sixième (2). Après que l'archevêque eut pris le conseil des évêques et des autres clercs constitués en dignité, ils le prièrent d'accorder un délai pour la décision d'une affaire importante. L'archevêque ne le vouloit pas: ce que, voyant l'archidiacre de Cambrai, il s'avança au milieu du concile, et soutint que l'église d'Arras ne devoit point avoir d'évêque propre, et qu'ils étoient prêts à le prouver en présence du pape. Alors l'archevêque conseilla au prévôt et aux autres députés d'Arras de ne point faire de difficulté d'aller soutenir leur cause devant le pape pour plus grande confirmation de leur droit. Ainsi, de l'avis de tout le concile, on marqua huit jours, savoir: depuis le dimanche avant l'Ascension jusqu'au suivant; dans lesquelles les deux parties devoient se présenter au pape, et l'archevêque

(1) Sup. n. 6, Baluz. 5  
Miscell. p. 239.

(2) Sup. liv. XII, n. 37

déclara que si les Artésiens manquoient d'aller à Rome, il ne les écouterait plus; si ceux de Cambrai y manquoient, il ordonnerait sans délai un évêque d'Arras, suivant l'ordre du pape.

L'église d'Arras députa à Rome deux de ses clercs, Jean et Drogon, qui y demeurèrent neuf jours, au terme marqué par le concile de Reims, sans qu'il se présentât personne pour l'église de Cambrai. Sur quoi le pape leur donna une lettre pour l'archevêque de Reims, par laquelle il lui réitérait l'ordre d'ordonner un évêque à Arras; et ajoutoit: Si vous craignez de vous attirer de la haine et des reproches, envoyez-nous celui qui sera élu, et nous le sacrerons, sauf le droit de votre église. Les députés d'Arras ayant rendu cette lettre à l'archevêque, il leur demanda secrètement celui qu'ils se proposoient d'élire; et, de trois qu'ils lui nommèrent, il approuva le plus Lambert de Guisne. Comme ils pressoient l'archevêque de leur donner ses lettres, il répondit que celles du pape suffisoient, et ajouta: C'est à vous d'élire votre évêque et à nous de le sacrer.

Les députés étant de retour à Arras, on indiqua un jeûne de trois jours et des processions, et on marqua le jour de l'élection au dixième de juillet. On y invita quelques clercs des diocèses voisins, entre autres des chanoines de Lille, entre lesquels étoit celui que l'on vouloit élire. En effet, le jour marqué, dimanche dixième de juillet mil quatre-vingt-treize, Lambert de Guisnes, chanoine et chantre de Lille, fut élu solennellement évêque d'Arras, et intronisé malgré lui dans la chaire pontificale. Comme il pleuroit et ne vouloit point consentir à son élection, et que les chanoines de Lille se plaignoient aussi qu'on voulût le leur enlever, on lut la clause de la bulle, où le pape défendoit à l'êlu de refuser son consentement. Aussitôt l'église d'Arras écrivit à l'archevêque de Reims pour sacrer l'êlu; mais l'archevêque répondit que, le consentement des évêques de la province y étant nécessaire, il ne pouvoit fixer le jour du sacre sans eux; et qu'il le feroit à l'assemblée qui se devoit tenir à Reims à la Notre-Dame de la mi-août. Mais alors il leur demanda encore un délai jusqu'à la Toussaint.

L'église d'Arras, ennuyée de tous ces délais, renvoya à Rome et obtint du pape une lettre à l'archevêque de Reims, où il lui ordonnoit de sacrer Lambert dans un mois, après la réception de la lettre, ou l'envoyer à Rome. Le pape écrivit à Lambert en conformité, et la lettre étoit datée du onzième d'octobre. L'archevêque de Reims manda à Lambert qu'il avoit envoyé la lettre du pape à l'évêque de Soissons, avec ordre de l'envoyer aux autres suffragants pour prendre leur conseil, et remit l'affaire à l'octave de Saint-André. Lambert se rendit lui-même à Reims, et se pré-

sentait à l'archevêque le dimanche, dix-huitième de décembre; mais l'archevêque le renvoya au pape avec ses lettres et celles de l'église d'Arras (1). Dans sa lettre, il disoit au pape que l'avis des évêques de sa province et de son clergé avoit été qu'il s'abstint de la consécration de Lambert, et le renvoyât au pape pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Car ils craignent, ajoute-t-il, que les Cambrésiens ne prennent ce prétexte pour se soustraire de l'église de Reims; parce que Cambrai est d'un autre royaume, dont le roi est depuis long-temps notre ennemi et de l'église romaine. Ils ajoutent que ce seroit un échange désavantageux, si, pour mettre un évêque à Arras, l'église de Reims perdoit Cambrai, qui est six fois plus grand et plus riche. L'archevêque continue en disant que, quand le pape aura consacré Lambert, il le recevra et l'honorera comme évêque, et qu'il l'en estime très-digne. L'église d'Arras, dans sa lettre au pape, le prie de consacrer Lambert, et d'ordonner que les bornes des deux royaumes de France et d'Allemagne soient celles de cet évêché, comme elles étoient anciennement.

Avec ces lettres, Lambert partit de Reims pour Rome la veille de Noël, accompagné de trois des principaux du clergé d'Arras. Hugues, archevêque de Lyon, le rencontra à Dijon, et, ayant appris le sujet de son voyage, le fit conduire à Lyon par Hugues, abbé de Clugny, et l'y retint six jours à cause de la rigueur de l'hiver (2). Lambert et sa suite arrivèrent à Rome le vendredi avant le dimanche de la Quinquagésime, c'est-à-dire le dix-septième de février mil quatre-vingt-quatorze. Mais, craignant les guibertins qui étoient encore maîtres d'une partie de Rome, ils demeurèrent à Saint-Pierre; et le samedi de grand matin, Lambert vint trouver le pape Urbain à Sainte-Marie-la-Neuve, où il demouroit. Là, se jetant à ses pieds, il le pria avec larmes de le décharger de cette élection, tant pour son incapacité que pour la persécution qu'il devoit attendre, soit de la part du roi Henri, à qui Cambrai appartenoit, soit de la part du clergé et des seigneurs de ce diocèse, et à cause de la pauvreté de l'église d'Arras. Le pape lui donna le baiser de paix, et, après plusieurs paroles de consolation, lui demanda s'il étoit logé, et donna charge à Daibert, archevêque de Pise, et à Pierre de Léon de le loger lui et les siens, et transporter leur bagage en sûreté. Car on avoit besoin d'escorte pour passer à Rome du bourg Saint-Pierre. Les guibertins tenoient la cour de Crescence, c'est-à-dire le château Saint-Ange, et empêchoient de passer le pont du Tibre pour aller trouver le pape; en sorte qu'ils prirent un abbé allemand envoyé vers lui par Gébehard, évêque de Constance, son légat (3).

(1) Baluz. p. 259.

p. 454.

(2) P. 265, to. x, Conc.

(3) Bertold, 1094.

Cependant, le pape avoit écrit à l'archevêque de Reims (1), se plaignant de ce qu'ils écoutoient encore les plaintes injustes des Cambrésiens. Le pape étoit mal content de ce qu'ils avoient élu pour évêque leur archidiacre Gaucher, qui ne vouloit prendre l'investiture que de la main du roi Henri, excommunié; au contraire, il approuvoit l'élection que la plupart avoient faite de Manassès. Il chargea l'archevêque d'avertir les Cambresiens de se trouver à Rome le carême prochain avec leurs titres, quand les Artésiens devoient y venir pour faire confirmer leur élection. Mais il ne vint point à Rome de députés de Cambrai, et ceux d'Arras les y attendirent un mois entier.

Le pape assembla donc son conseil, composé des évêques, des cardinaux et de plusieurs Romains, où, en l'absence de Lambert, il fit lire toute la procédure faite par l'église d'Arras pour son élection. Les Romains, l'ayant entendue, demandèrent, pour l'avoir chez eux, qu'il fût ordonné évêque d'Ostie. Mais le pape, voulant affermir le nouvel évêché d'Arras, n'eut point d'égard à la prière des Romains; et quelques jours après il prit Lambert en particulier, et lui commanda, de la part de Dieu et de saint Pierre, d'acquiescer à son élection par obéissance et pour la rémission de ses péchés. Lambert se soumit, et fut sacré évêque d'Arras par le pape, le quatrième dimanche de carême, dix-neuvième de mars mil quatre-vingt-quatorze, en présence de Jean, évêque de Tusculum, Humbald de Sabine, Jean de Porto, Brunon de Segni, et Daibert, archevêque de Pise, des cardinaux-prêtres, et d'une grande multitude de Romains. Ensuite on expédia des bulles adressées à l'archevêque de Reims, au clergé d'Arras, aux abbés et aux abbesses du diocèse (2), au comte de Flandre et à l'évêque Lambert, pour lui servir de titres.

XVI. Affaire de Dol en Bretagne.

Avant que de partir de Rome il assista au jugement donné par le pape en faveur de l'archevêque de Tours. Dès l'année précédente, Rolland, évêque de Dol, étoit venu à Rome demander le pallium, comme archevêque de Bretagne; et ayant représenté les lettres de Grégoire VII, par lesquelles il l'avoit accordé à Iven, son prédécesseur, sans préjudice du droit de l'église de Tours, le pape Urbain le lui accorda avec la même restriction (3). Raoul, archevêque de Tours, vint ensuite trouver le pape à Bénévent, et lui fit voir que cette cause avoit été jugée sur les lieux en faveur de son siège, par les légats de Grégoire VII. L'évêque de Dol, qui étoit présent, répondit qu'il n'étoit pas venu préparé pour

(1) Baluz. p. 262, to. x,  
Conc. p. 450.

(2) P. 263.

(3) Martenne collect. p.  
66. Sup. liv. LXII, n. 52,  
p. 68.



plaider sa cause; et, du consentement des parties, le pape ordonna qu'ils comparotroient devant lui à la mi-carême de l'année suivante, mil quatre-vingt-quatorze, sous peine au défaillant de perdre sa cause. L'archevêque de Tours comparut à Rome au jour nommé. L'évêque de Dol envoya seulement une excuse, qui ne fut pas jugée valable. On examina les lettres de Grégoire VII et des autres papes sur ce sujet; le pape prit l'avis de l'évêque d'Arras, des cinq évêques qui avaient assisté à son sacre, et des juges romains; et il décida que l'évêque de Dol et les autres évêques bretons reconnoitroient à l'avenir l'église de Tours pour leur métropole. La bulle est datée du cinquième d'avril mil quatre-vingt-quatorze.

## XVII. Geoffroy, abbé de Vendôme à Rome.

Dès l'année précédente, le pape, voulant chasser de Rome les partisans de Guibert sans effusion de sang (1), avait écrit pour lever des collectes sur les églises, comme il parait par sa lettre aux évêques d'Aquitaine. Mais celui qui le servit le plus utilement en cette occasion fut Geoffroy, nouvel abbé de la Trinité de Vendôme. Car, ayant appris la peine et la disette où était le pape Urbain, il vint à Rome, et eut beaucoup à souffrir, tant dans le voyage qu'à Rome même, où, pour n'être point reconnu, il passait pour valet de ses domestiques. Il vint voir le pape de nuit, dans la maison de Jean de Frangipane, où il se tenait caché, et le trouva presque dénué de tout, et accablé de dettes. Il y demeura avec lui pendant le carême de l'année mil quatre-vingt-quatorze, et le soulagea autant qu'il put de l'argent qu'il avait apporté, montant à plus de douze mille sous, qui valoient cent marcs d'argent (2). Quinze jours avant Pâques, Ferruchio, à qui l'antipape Guibert avait donné la garde du palais de Latran, fit parler au pape, demandant de l'argent pour lui rendre ce palais et la tour. Le pape, en ayant conféré avec les évêques et les cardinaux qui étaient avec lui, leur demanda de l'argent; mais il en trouva peu chez eux, parce qu'ils étaient dans la persécution comme lui. L'abbé Geoffroy, voyant le pape si affligé et si embarrassé qu'il en répandait des larmes, s'approcha de lui et lui dit qu'il traitât hardiment avec Ferruchio. Il y employa son argent, jusqu'à ses mules et ses chevaux. Ainsi, le pape entra dans le palais de Latran, et Geoffroy fut le premier qui lui baisa les pieds dans la chaire pontificale, où depuis long-temps aucun pape catholique ne s'était assis. En ce temps-là, le pape Urbain ordonna prêtre l'abbé Geoffroy, le remit en possession de l'église de Sainte-Prisque, que le pape Alexandre II (3) avait donnée à Odéric,

(1) Ep. 28, Urb. M. S. (3) Epist. 14. Sirmond.  
(2) Geoffr. I, Ep. 8. Ep. ad Ep. 9.  
13, 14.

son prédécesseur, pour lui et ses successeurs, avec la dignité de cardinal; mais les guibertins les en avaient dépossédés. Les abbés de Vendôme ont gardé le titre de cardinal pendant trois cents ans.

## XVIII. Saint Nicolas Pérégrin.

C'est le temps où saint Nicolas Pérégrin se faisait admirer dans la Pouille. Il était Grec, né dans l'Attique, en un village près de Stérion, monastère fameux de saint Luc le jeune. Ses parents étaient pauvres, et il n'apprit ni les lettres ni aucun métier; mais, dès l'âge de huit ans, sa mère l'envoya garder des moutons (1). Dès lors il commença à chanter tout haut *Kyrie eleison*, ce qu'il faisait jour et nuit, et cette dévotion lui dura toute sa vie. Sa mère, n'ayant pu l'en détourner, le crut possédé du démon, et le mena aux moines de Stérion, qui l'enfermèrent et le maltraitèrent, sans lui pouvoir faire quitter son chant. Il souffrait tout patiemment, mais il recommençait toujours *Kyrie eleison*. Etant retourné chez sa mère, il prit une cognée, une hache et un couteau, et, montant sur la montagne, il coupa du bois de cèdre dont il faisait des croix, qu'il plantait sur les chemins et dans les lieux inaccessibles, louant Dieu continuellement.

Il se bâtit sur cette montagne une petite cabane de bois, et y vécut quelque temps seul, travaillant sans cesse. Ensuite il vint à Napatte ou Lépante, où un moine, nommé Barthélemy, se joignit à lui, et ne le quitta plus. Ils s'embarquèrent et passèrent à Otrante, en Italie, et de là en divers lieux, où Nicolas était traité, tantôt comme un saint, tantôt comme un insensé. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir, sa nourriture n'était qu'un peu de pain et d'eau, et toutefois il n'était pas maigre. Il passait la plupart des nuits à prier debout. Il était vêtu seulement d'une tunique courte jusqu'aux genoux, les jambes et les pieds nus, aussi bien que la tête. Il portait à la main une croix légère de bois, et en écharpe une gibecière, où il mettait les aumônes qu'il recevait, et qu'il employait principalement à acheter des fruits pour donner aux enfants qu'il menait avec lui, chantant aussi *Kyrie eleison*.

Ce fut en Italie qu'on le surnomma *Peregrinus*, c'est-à-dire étranger, et il y fit plusieurs miracles, continuant toujours son chant, et exhortant tout le monde à la pénitence. Mais ses manières extraordinaires le firent souvent maltraiter, quelquefois même par l'ordre des évêques. Il passa à Tarente, puis à Trani, où il tomba malade, et mourut le vendredi, second jour de juin mil quatre-vingt-quatorze, étant encore tout jeune. On vint en foule le voir pendant sa maladie, et lui de-

(1) Sup. liv. LV, n. 33. Vita ap. Boll. 2 jun. to. 10, p. 237.

mander sa bénédiction; mais le concours fut encore plus grand à ses funérailles. Il fut enterré dans l'église cathédrale avec une grande solennité, et il se fit à son tombeau grand nombre de miracles (1). On l'invoquait particulièrement pour les naufrages, comme saint Nicolas de Myre.

## XIX. Eglise d'Allemagne.

Pendant la semaine sainte de la même année mil quatre-vingt-quatorze, Gébehard, évêque de Constance, et légat du pape en Allemagne, tint un concile dans son église avec un grand nombre d'abbés, de clercs et de seigneurs du pays (2). On y renouvela les défenses d'entendre l'office célébré par les prêtres simoniaques ou incontinents. On ordonna que le jeûne du mois de mars se ferait toujours la première semaine de carême, et celui de juin la semaine de la Pentecôte, comme nous l'observons encore. Jusque-là le temps de ces jeûnes n'était pas réglé, comme il parait par le concile de Selingsstadt, tenu en mil vingt-deux, qui nomme le jeûne des quatre-temps incertain (3). On ordonna encore à Constance qu'on ne fêterait que trois jours, tant dans la semaine de Pâques que dans celle de la Pentecôte; au lieu qu'auparavant dans ce diocèse on fêtoit la semaine entière de Pâques et un seul jour à la Pentecôte.

Il y eut cette année une grande mortalité en Bavière, qui s'étendit dans le reste de l'Allemagne, et même en France, en Bourgogne et en Italie; mais les plus sages ne jugeoient pas que ce fût un si grand mal (4). Car, comme presque personne ne guérissait de cette maladie, la plupart de ceux qui en étaient atteints se préparoient sérieusement à la mort, et paroisoient mourir dans de grands sentiments de pénitence. Ceux même qui restoient s'abstenoient du cabaret et des autres divertissements, couroient à la confession, et ne cessoient de se recommander aux prêtres. Il y avait alors en Alsace un docteur, nommé Manegold de Lutenbach, qui profita merveilleusement de cette occasion pour l'utilité de la religion. Car, pendant cette mortalité, qui fut longue, toute la noblesse du pays venoit le trouver en foule pour se faire absoudre de l'excommunication, en vertu du pouvoir qu'il en avait reçu du pape, après quoi ils recevoient la pénitence et l'absolution de leurs autres péchés. Ils demeurèrent tous très-fidèles au pape Urbain, et ne vouloient point assister à l'office des prêtres simoniaques ou incontinents. Manegold avait fondé à Marbach un monastère de chanoines réguliers, entre lesquels il vivoit lui-même en communauté. Le

(1) P. 218, 240, 250. (3) Conc. Saleg. c. 2. V.  
(2) Berthold, to. x, Conc. Sirm. ad Geoffr. III, Ep. 23.  
p. 497. (4) Berthold.

pape Urbain avait déjà modéré les excommunications à l'imitation de Grégoire VII, en exceptant plusieurs personnes de la nécessité d'éviter les excommuniés.

## XX. Concile de Reims.

La même année mil quatre-vingt-quatorze, le dix-huitième de septembre, on tint un concile à Reims, par ordre du roi Philippe, qui espéroit y faire approuver son mariage avec Bertrade, vu que Berthe, sa première femme, était morte la même année (1). Il s'y trouva en personne avec trois archevêques, Renauld de Reims, Richer de Sens et Raoul de Tours. Richer n'y alla qu'à l'instance prière du roi, qui lui représenta que Renauld était tellement incommodé de la goutte, qu'il ne pouvoit sortir de son siège, et Richer fut reçu à Reims avec le même honneur que s'il en eût été l'archevêque. Huit évêques assistèrent à ce concile: Geoffroy de Paris, Gautier de Meaux, Hugues de Soissons, Elinand de Laon, Rabbod de Noyon, Gervin d'Amiens, Hugues de Senlis et Lambert d'Arras. Ce dernier, étant revenu de Rome la même année, avait été intronisé solennellement dans son église le jour de la Pentecôte; et dans ce concile il fut enfin reçu par son archevêque le jour de Saint-Matthieu, en lui promettant obéissance. Manassès, élu archevêque de Cambrai, ne fut pas sitôt sacré, quoiqu'approuvé par le pape, à cause du schisme formé en cette église par le parti de l'archidiacre Gaucher.

Ives de Chartres, étant invité à ce concile, s'en excusa, parce qu'il ne devoit point être jugé hors de sa province; car il savoit que l'on vouloit l'y accuser; et, comme cette accusation n'avait autre fondement que la haine qu'on lui portait, il appela au saint-siège. Je ne le fais pas, dit-il, pour éviter le jugement, ma justification est bien facile. On m'accuse de parjure, et je n'ai jamais fait de serment à personne. Mais je ne veux pas donner l'exemple de s'écarter des règles, ni m'exposer à un péril certain pour un avantage incertain; car j'ai demandé sauf-conduit au roi, et ne l'ai pu obtenir. Or, autant que je puis juger par les menaces qui m'ont été faites, il ne me seroit pas permis dans votre assemblée de dire impunément la vérité, puisque c'est pour l'avoir dite et pour avoir obéi au saint-siège que je suis traité si durement, et accusé de parjure et de crime d'état. Mais, permettez-moi de le dire, on auroit plus de raison d'en accuser ceux qui fomentent une plaie qui ne se peut guérir que par le fer et le feu. Car, si vous aviez tenu ferme comme moi, notre malade seroit guéri. C'est le roi dont il parle. Il continue: Que le roi fasse contre moi tout ce que Dieu lui permettra de faire; qu'il m'en-

(1) To. x, p. 497. Chr. S. P. vivi. an. 1094.



ferme, qu'il m'éloigne, qu'il me proscrive; j'ai résolu, avec la grâce de Dieu, de tout souffrir pour sa loi.

## XXI. Concile d'Autun.

Nous avons vu les plaintes de Hugues, archevêque de Lyon, contre le pape Victor III, et l'excommunication prononcée contre lui par ce pape au concile de Bénévent, en mil quatre-vingt-sept. Après la mort de Victor, Hugues reconnut le pape Urbain, et soutint qu'il ne s'étoit jamais séparé de la communion de l'église romaine. C'est ce qu'il témoigne dans une lettre écrite à la comtesse Mathilde, où il se plaint des insultes qu'il souffre de la part des moines de Clugny (1). Il dit que, le vendredi-saint de l'année précédente, leur abbé, Hugues, prononça publiquement l'oraison ordinaire pour l'empereur, quoiqu'on l'eût omise depuis que Henri avait été excommunié et déposé par le pape Grégoire. Et, quand je lui en demandai la raison, ajoute-t-il, se trouvant embarrassé, il répondit qu'il avait dit cette oraison pour quelque empereur que ce fût. Et, comme nous lui remontrâmes que cette oraison ne se pouvoit entendre d'un autre que de l'empereur romain, il se tut, mais il ne voulut point se corriger de cette faute. Cette conduite de saint Hugues, abbé de Clugny, semble montrer qu'il reconnoissoit toujours Henri pour empereur, nonobstant l'excommunication.

L'archevêque Hugues se réconcilia si bien avec Urbain II, que ce pape le rétablit légat en France, comme il avait été sous Grégoire VII. Ives de Chartres approuva extrêmement ce choix, et encouragea Hugues à accepter la commission. Car il en faisoit difficulté à cause du trouble que le schisme causoit dans l'Eglise. Hugues donc, en qualité de légat, tint un concile à Autun, le seizième d'octobre de cette année mil quatre-vingt-quatorze, où assistèrent trente-deux évêques et plusieurs abbés; on y remarque entre autres Raoul, archevêque de Tours, et Hoël, évêque du Mans (2). On y renouvela l'excommunication contre l'empereur Henri et l'antipape Guibert, et l'on excommunia pour la première fois le roi de France, Philippe, pour avoir épousé Bertrade de la vivant de sa femme légitime. On défendit aux moines de faire les fonctions de curés dans les églises paroissiales. On y jugea le différent entre l'archevêque de Tours et l'abbé de Marmoutiers, qui ne vouloit point lui prêter serment. Il en fut déchargé (3), et on ordonna aux parties de vivre en paix, ce qui fut mal observé. On y traita du différent entre

(1) Sup. l. LXIII, n. 33, 35; to. IX, Conc. p. 416, ex. vi, Spicil.  
(2) Ep. 12, 24, to. x, p. 500. Berthold, 1094. Chr. Virid. p. 240.  
(3) Ivo. Ep. 235.

Guy, archevêque de Vienne, et saint Hugues, évêque de Grenoble, touchant la terre de Salmoriat, dont l'archevêque s'étant emparé de force, l'évêque appela au saint-siège; mais l'archevêque envoya à Rome, et obtint par surprise une confirmation de privilèges, où cet article étoit compris (1). Le pape Urbain, s'en étant aperçu, renvoya l'affaire à Hugues, archevêque de Lyon, son légat. C'est ce Guy, archevêque de Vienne, qui fut depuis pape sous le nom de Calliste II.

Le roi Philippe, ayant été excommunié dans le concile, envoya des députés au pape pour l'apaiser, en affirmant par leur serment qu'il n'avoit plus de commerce criminel avec Bertrade; et faisant entendre au pape que, s'il ne rendoit au roi la couronne et ne levoit l'excommunication, ce prince se retireroit de son obéissance. Ives de Chartres avertit le pape par avance que cette députation n'étoit que mensonge et artifice; que le roi n'étoit point converti, et que son absolution feroit espérer l'impunité à tous les pécheurs. Toutefois, le pape déféra à la députation du roi, et lui donna un délai jusqu'à la Toussaint, mil quatre-vingt-quinze, pendant lequel il leva la censure, et lui permit d'user de la couronne à son ordinaire (2). La lettre est du vingt-quatrième d'avril. Pour entendre ce qui est dit ici de la couronne, il faut savoir qu'en ce temps-là les rois paroissent aux jours de fête en habit royal, avec la couronne en tête, et la recevoient de la main d'un évêque. Ainsi Ives de Chartres témoigne que le même roi, Philippe, reçut une fois à Noël la couronne de la main de l'archevêque de Tours, et une autre fois à la Pentecôte de quelques évêques de la province Belgique. Ce qui n'avoit rien de commun avec le sacre, qui ne se fait qu'une fois au commencement du règne; et Philippe avoit été sacré à Reims dès l'an mil cinquante-neuf, par l'archevêque Gervais (3). Aussi ne paroît-il point que, pour avoir été excommunié, il ait jamais rien perdu de l'autorité royale.

## XXII. Concile de Plaisance

Le pape Urbain, étant depuis long-temps sorti de Rome, célébra la fête de Noël mil quatre-vingt-quatorze, en Toscane, où l'archevêque de Pise, Daibert, le servit avec grande affection (4). Cependant l'empereur Henri demouroit en Lombardie presque destitué de toute dignité royale, car toute la force de son armée obéissoit au roi Conrad, son fils, qui étoit attaché à la comtesse Mathilde et au pape Urbain. Mais le duc Guelfe se sépara alors de cette princesse, soutenant que, quoiqu'il l'eût épousée, il n'avoit point consommé son

(1) Libell. Hug. to. 2, Pœnit. Theod. p. 525.  
(2) Urb. Epist. 36, to. x, Conc. p. 404.  
(3) Ivo. Ep. 66, 67, 84. Sup. liv. LX, n. 40.  
(4) Berthold, 1095.

mariage avec elle, et le duc de Bavière, son père, travailla en vain à les réconcilier.

Cependant le pape Urbain avoit tellement pris le dessus, qu'il célébra un concile général à Plaisance, au milieu de la Lombardie et des schismatiques. Il y appela les évêques d'Italie, de Bourgogne, de France, d'Allemagne, de Bavière et d'autres provinces; il s'y en trouva deux cents, avec près de quatre mille clercs et plus de trente mille laïques, et, comme il n'y avoit point d'église qui pût contenir une si grande multitude, il fallut tenir les assemblées en pleine campagne. Le concile commença le premier jour de mars mil quatre-vingt-quinze, qui étoit le jeudi de la mi-carême, et dura sept jours. L'impératrice Praxède, autrement Adélaïde, vint s'y plaindre de l'empereur Henri, son époux (1). S'étant sauvée de la prison où il l'avoit mise, elle s'étoit retirée auprès de la comtesse Mathilde, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et l'amena à ce concile. Praxède s'y plaignit des outrages et des infamies que l'empereur, son époux, lui avoit fait souffrir en sa personne, et les confessa publiquement. Et, comme le pape savoit qu'elle n'y avoit point consenti, il la dispensa de la pénitence qu'elle auroit pu mériter. Mais elle ne laissa pas de se retirer dans un monastère, où elle mourut saintement, et ces crimes de Henri étant devenus publics, excitèrent plusieurs de ses partisans à l'abandonner.

Philippe, roi de France, envoya une ambassade à ce concile, et manda qu'il s'étoit mis en chemin pour y aller, mais qu'il en avoit été empêché par des raisons légitimes. C'est pourquoi il demandoit un délai jusqu'à la Pentecôte, que le pape lui accorda à la prière du concile. Mais Hugues, archevêque de Lyon, qui avoit été appelé au concile, fut suspendu de ses fonctions pour n'y être pas venu, et n'avoir point envoyé d'excuse canonique.

Il vint aussi au concile de Plaisance des ambassadeurs d'Alexis Comnène, empereur de Constantinople, prier humblement le pape et tous les chrétiens de lui donner quelque secours contre les infidèles, pour la défense de l'Eglise, qu'ils avoient presque détruite en Orient. Car ils y étoient si puissants, qu'ils venoient jusqu'aux murs de Constantinople. Le pape excita les fidèles à accorder ce secours, en sorte que plusieurs s'engagèrent par serment à faire le voyage, et aider fidèlement l'empereur de Constantinople selon leur pouvoir.

On renouvela en ce concile la condamnation de l'hérésie de Bérenger; et on déclara que le pain et le vin, quand on les consacre sur l'autel, sont changés, non-seulement en figure, mais véritablement et essentiellement au corps et au sang de Notre Seigneur. On condamna aussi l'hérésie des nicolaites, c'est-à-dire des prêtres et des autres clercs majeurs,

(1) To. x, Conc. p. 501. Sup. n. 12.

qui prétendoient n'être pas obligés à la continence; on leur défendit de faire leurs fonctions, et au peuple d'y assister. On confirma tous les réglemens des papes précédents sur la simonie, en défendant de rien exiger pour le saint-chrême, le baptême et la sépulture. On déclare nulles les ordinations faites par l'antipape Guibert, et par les autres évêques intrus ou nommément excommuniés, mais on use d'intelligence à l'égard de ceux qui ont été ordonnés sans simonie par des schismatiques ou des simoniaques, sans les connoître pour tels, ou qui ont renoncé aux églises qu'ils avoient obtenues par simonie, sans toutefois que cette indulgence porte préjudice aux saints canons, hors le cas de nécessité. Le jeûne des quatre-temps est fixé aux mêmes jours où nous l'observons encore. On défend de recevoir à la pénitence ceux qui ne voudront pas renoncer au concubinage, à la haine, ou à quelque autre péché mortel (1). Qu'aucun prêtre ne reçoive personne à pénitence sans commission de l'évêque; et qu'on ne refuse pas les sacrements à ceux qui ne demeurent avec les excommuniés que par la présence corporelle, sans participer à leurs sacrements. On dit que ce fut en ce concile de Plaisance que le pape institua la dixième préface pour la messe, qui est celle de la vierge.

## XXIII. Autres affaires d'Italie.

Après le concile, le pape passa à Crémone, où le jeune roi Conrad, fils de Henri, vint au devant de lui, et lui servit d'écuyer; le pape y fit ainsi son entrée le dixième d'avril. Le roi Conrad lui fit serment de fidélité, promettant de lui conserver la vie, les membres et la dignité pontificale. Le pape de son côté le reçut pour fils de l'église romaine, et lui promit aide et conseil pour se maintenir dans le royaume et acquérir la couronne impériale, à la charge de renoncer aux investitures. Ives de Chartres, écrivant au pape, lui témoigna sa joie de la réduction du royaume d'Italie à son obéissance, et de la soumission du nouveau roi (2).

Arnoul, archevêque de Milan, avoit été élu dès l'année mil quatre-vingt-treize, et avoit reçu l'investiture de la main de l'empereur Henri, par l'anneau et le bâton pastoral; mais son élection avoit été déclarée nulle par le légat du pape (3). Arnoul acquiesça, et se retira dans un monastère, jusqu'à ce que le pape, venant sur les lieux et ne voulant pas laisser plus long-temps vacant le siège de Milan, le fit sacrer par Dimon ou Thiemon, archevêque de Saltzbourg, Ulric, évêque de Passau, et Gébehard de Constance, qui avoient assisté au concile de Plaisance. Mais Arnoul mourut l'année suivante, mil quatre-vingt-seize, et eut pour successeur Anselme IV.

(1) C. 1, 2, 3, 8, 9, 10, 4, 5, 6, 7, 12, 14, Berthold.  
(2) Berthold. Ep. 43.  
(3) Ughell. to. 4, p. 158.



XXIV. Le roi d'Angleterre irrité contre saint Anselme.

Guillaume le roux, roi d'Angleterre, n'ayant point encore pris de parti entre les deux qui se disoient papes, avoit envoyé à Rome deux clercs de sa chapelle, Girard et Guillaume, pour savoir lequel étoit le pape légitime, et l'engager, s'ils pouvoient, à adresser au roi le pallium de l'archevêque de Cantorbéry (1). Ils virent qu'Urbain étoit le vrai pape, et, ayant obtenu de lui ce que le roi désiroit, ils amenèrent en Angleterre Gautier, évêque d'Albane, qui apportoit secrètement le pallium; et ils arrivèrent auprès du roi quelque jours avant la Pentecôte, qui, cette année mil quatre-vingt-quinze, étoit le treizième de mai. Le dessein du roi étoit de faire déposer Anselme, et mettre un autre archevêque à Cantorbéry, par autorité du pape. Or, voici comment ce saint prélat avoit encouru sa disgrâce.

Dès l'année précédente, le roi, voulant ôter la Normandie au duc Robert son frère, se préparoit à lui faire la guerre, et cherchoit de l'argent de tous côtés (2). Anselme, qui venoit d'être placé sur le siège de Cantorbéry, lui offrit cinq cents livres d'argent, par le conseil de ses amis, qui lui persuadèrent que c'étoit le moyen de gagner pour toujours les bonnes grâces du roi, et d'attirer sa protection pour l'Eglise. Le roi d'abord agréa l'offre de l'archevêque, mais des gens mal intentionnés lui dirent : Vous l'avez élevé au dessus de tous les seigneurs d'Angleterre, et maintenant dans votre besoin, au lieu de deux mille livres, ou du moins mille qu'il devoit vous donner par reconnaissance, il n'a pas de honte de vous en offrir cinq cents. Attendez un peu, faites-lui mauvais visage, et vous verrez qu'il sera trop heureux de vous en offrir encore autant. Le roi lui fit donc savoir qu'il refusoit son présent, et Anselme, rentrant en soi-même, dit : Béni soit Dieu, qui a sauvé ma réputation. Si le roi avoit reçu mon présent, on auroit cru que j'aurois fait semblant de lui donner ce que je lui aurois promis auparavant pour avoir l'archevêché. Je donnerai donc cet argent aux pauvres à son intention.

Quelque temps après, la plupart des évêques et des seigneurs vinrent à Hastings par ordre du roi, lui souhaiter un heureux voyage, comme il alloit passer en Normandie. Le roi y séjourna un mois, retenu par les vents contraires. Un jour l'archevêque l'étant venu voir, et étant assis auprès de lui, suivant la coutume, lui dit : Sire, afin que votre entreprise soit heureuse, commencez par nous accorder votre protection, pour rétablir en votre royaume la religion qui s'en va perdue. Quelle protection ? dit le roi. Anselme reprit : Ordonnez que l'on tienne des conciles selon l'ancien usage. Car il ne s'en est point tenu de général en Angleterre depuis que vous êtes roi, ni long-temps aupara-

vant. Cependant les crimes se multiplient, et passent en coutume. Ce sera, dit le roi, quand il me plaira, et nous y penserons dans un autre temps. Puis il ajouta en raillant : Et de quoi parleriez-vous dans un concile ? L'archevêque reprit : Des mariages illicites et des débauches abominables qui se sont depuis peu introduites en Angleterre, et qu'il faut réprimer par des peines qui répandent la terreur par tout le royaume. Et en cela, dit le roi, que feroit-on pour vous ? Anselme dit : Si on ne faisoit rien pour moi on feroit pour Dieu et pour vous-même. C'est assez, dit le roi, ne m'en parlez pas davantage. L'archevêque, changeant de discours, ajouta : Il y a plusieurs abbayes sans pasteurs ; ce qui fait que les moines mènent une vie séculière et meurent sans pénitence. Je vous conseille donc et vous prie d'y mettre des abbés ; il y va de votre salut. Alors le roi, ne pouvant plus se contenir, lui dit en colère : Que vous importe ? les abbayes ne sont-elles pas à moi ? Vous faites ce que vous voulez de vos terres : ne ferai-je pas ce qu'il me plaira de mes abbayes ? Elles sont à vous, dit le prélat, pour en être le protecteur, non pour les piller. Elles sont à Dieu, afin que ses serviteurs en vivent, non pour soutenir vos guerres. Vous avez des domaines et de grands revenus pour subvenir à vos affaires ; laissez à l'Eglise ses biens. Sachez, dit le roi, que ces discours me déplaisent extrêmement. Votre prédécesseur n'eût osé parler ainsi à mon père ; et je ne ferai rien à votre considération. Anselme, voyant qu'il parloit en l'air, se leva et se retira. Ensuite considérant combien il lui importoit, pour l'intérêt même de l'Eglise, d'être bien avec le roi, il le fit prier de lui rendre ses bonnes grâces, ou de dire en quoi il l'avoit offensé. Le roi dit qu'il ne l'accusoit de rien, mais qu'il ne lui rendroit point son amitié ; et les évêques dirent à Anselme que le seul moyen de se raccommode avec le roi étoit de lui donner de l'argent : à quoi il ne put se résoudre, prévoyant les conséquences.

Ce fut en ce temps-là qu'Anselme consulta Hugues, archevêque de Lyon, sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard du roi (1). Il y a des terres, dit-il, que des gentilshommes anglais ont tenues de l'archevêque de Cantorbéry avant que les Normands entrassent en Angleterre. Ces gentilshommes sont morts sans enfants : le roi prétend pouvoir donner leurs terres à qui il lui plaira ; voici ma pensée. Le roi m'a donné l'archevêché, comme Lanfranc, mon prédécesseur, l'a possédé jusqu'à la fin de sa vie ; et maintenant il ôte à cette église ce dont Lanfranc a joui paisiblement si long-temps. Or, je suis assuré qu'on ne donnera à personne cet archevêché après moi, sinon tel que je l'aurai au jour de ma mort ; et que, s'il vient un autre roi de mon vivant, il ne me donnera que ce dont il me

trouvera en possession. Ainsi l'église perdra ses terres par ma faute, parce que, le roi en étant l'avoué et moi le gardien, on ne pourra revenir contre ce que nous aurons fait. J'aime donc mieux ne point posséder les terres de l'église à ce prix, et faire les fonctions d'évêque, vivant dans la pauvreté comme les apôtres, en témoignage de la violence que je souffre, que de causer à mon église une diminution irréparable. J'ai encore une autre pensée. Si, étant sacré archevêque, je passe toute la première année sans aller trouver le pape ni demander le pallium, je mérite d'être privé de ma dignité. Que, si je ne puis m'adresser au pape sans perdre l'archevêché, il vaut mieux que l'on me l'ôte par violence, ou plutôt que j'y renonce, que de renoncer au pape. C'est ce que je veux faire, si vous ne me mandez des raisons pour m'en détourner.

Le roi Guillaume le roux fit son voyage en Normandie, et revint en Angleterre, sans avoir rien fait. Alors Anselme vint le trouver, et lui dit qu'il avoit dessein d'aller demander au pape son pallium. A quel pape ? dit le roi. Au pape Urbain, répondit Anselme. Le roi dit : Je ne l'ai pas encore reconnu pour pape ; nous n'avons pas accoutumé, mon père et moi, de souffrir qu'on reconnoisse un pape en Angleterre sans notre permission ; et quiconque voudroit m'ôter ce droit, c'est comme s'il vouloit m'ôter ma couronne. Anselme, fort surpris, représenta qu'avant que de consentir à son élection à Rochester (1), il dit au roi qu'étant abbé du Bec il avoit reconnu le pape Urbain, et qu'il ne se retireroit jamais de son obéissance. Alors le roi protesta avec emportement qu'il ne lui étoit point fidèle s'il demeurait contre sa volonté dans l'obéissance du pape. Anselme demanda un délai pour assembler les évêques et les seigneurs, et par leur avis décider cette question : S'il pouvoit garder la fidélité au roi sans préjudice de l'obéissance au saint-siège. Car, dit-il, si on prouve que je ne puis garder l'un et l'autre, j'aime mieux sortir de votre royaume jusqu'à ce que vous reconnoissiez le pape, que de renoncer un moment à son obéissance. Le roi ordonna une assemblée à Rochingham, pour le dimanche onzième de mars mil quatre-vingt-quinze.

#### XXV. Assemblée de Rochingham.

A ce jour, le roi consulta de son côté, et l'archevêque du sien parla aux évêques en présence d'une grande multitude de clercs et de laïques (2). Il leur représenta comme ils l'avoient contraint à accepter l'épiscopat, et qu'il n'y avoit consenti qu'à cette condition expresse, de demeurer dans l'obéissance du pape Urbain. Il conclut, en demandant aux évêques leur conseil, pour ne manquer à ce qu'il

devoit ni au pape ni au roi. Ils s'excusèrent de lui donner conseil, disant qu'il étoit assez sage pour le prendre de lui-même, et se chargèrent seulement de rapporter son discours au roi. Anselme leur cita les passages de l'Evangile sur l'autorité de saint Pierre et des autres apôtres, et sur l'obéissance due aux princes, et conclut ainsi : Voilà à quoi je m'en veux tenir ; en ce qui regarde Dieu, je rendrai obéissance au vicair de saint Pierre, et en ce qui regarde la dignité temporelle du roi, mon seigneur, je lui donnerai fidèlement aide et conseil, selon ma capacité.

Les évêques, ne trouvant rien à répondre à ce discours, revinrent à l'archevêque, et lui dirent : Pensez-y bien, nous vous en prions ; renoncez à l'obéissance de cet Urbain, qui ne peut vous servir de rien tant que le roi sera irrité contre vous, ni vous nuire quand vous serez bien avec le roi ; demeurez libre, comme il convient à un archevêque de Cantorbéry, réglant votre conduite par la volonté du roi, afin qu'il vous pardonne le passé ; et que vos ennemis, vous voyant rétabli dans votre dignité, soient chargés de confusion. Anselme demeura ferme, et demanda que quelqu'un lui prouvât, qu'en refusant de renoncer à l'obéissance du pape il manquoit à la fidélité qu'il devoit au roi. Mais personne n'osa l'entreprendre ; au contraire, ils reconnurent qu'il n'y avoit que le pape qui pût juger un archevêque de Cantorbéry.

Celui qui échauffoit le plus le roi contre Anselme, étoit Guillaume, évêque de Durham, homme qui avoit plus d'agrément et de facilité à parler, que de solidité d'esprit. Il avoit promis au roi de faire en sorte qu'Anselme renonceroit au pape Urbain ou à l'archevêché, espérant par ce moyen monter lui-même sur le siège de Cantorbéry. Le roi donc se plaignant aux évêques de l'avoir engagé mal à propos dans cette affaire, puisqu'ils ne pouvoient condamner Anselme, l'évêque de Durham lui conseilla d'employer la violence, de lui ôter la crosse et l'anneau, et le chasser du royaume. Les seigneurs n'approuvèrent point ce conseil ; mais le roi ordonna aux évêques de refuser à Anselme toute l'obéissance, et n'avoir même aucun commerce avec lui, disant que, de sa part, il ne le regardoit plus comme archevêque. Les évêques le promirent et rapportèrent ce discours à Anselme, qui dit : Et moi, je vous tiendrai toujours pour mes frères et pour les enfants de l'église de Cantorbéry, et je ferai mon possible pour vous ramener de cette erreur : quant au roi, je lui promets toutes sortes de services et de soins paternels, lorsqu'il voudra bien le souffrir. Le roi commanda aux seigneurs de faire comme les évêques, et de renoncer à l'obéissance et à l'amitié d'Anselme. Ils répondirent : Nous ne sommes point ses vassaux, et ne lui avons point fait de serment ; mais il est notre archevêque, il doit gouverner en ce pays-ci la re-

(1) Edmer, 2 Novor.

(2) 1, Novor. p. 38.

(1) III, Epist. 24.

(1) Sup. n. 9.

(2) To. X, Conc. p. 494.



ligion, et nous ne pouvons, étant chrétiens, nous soustraire à sa conduite, vu principalement qu'il n'est coupable d'aucun crime.

Alors les évêques demeurèrent confus, et tout le monde les regardoit avec indignation, nommant l'un Judas, l'autre Pilate, l'autre Hérode. Plusieurs dirent qu'ils ne prétendoient refuser obéissance à Anselme que quant à l'autorité qu'il disoit tenir du pape Urbain, et, s'étant attirés par-là l'indignation du roi, ils se le réconcilièrent à force d'argent. Mais Anselme, voyant qu'il n'étoit plus en sûreté en Angleterre, car le roi le lui avoit déclaré, lui demanda un sauf-conduit jusqu'à la mer pour sortir du royaume, en attendant qu'il plût à Dieu d'apaiser ce trouble. Le roi fut fort embarrassé de cette proposition. Car, quoiqu'il souhaitât passionnément la retraite du prélat, il ne vouloit pas qu'il sortît revêtu de la dignité pontificale, et ne voyoit pas qu'il fût possible de l'en dépouiller. Enfin, on convint de lui donner un délai jusqu'à la Pentecôte, et le roi promit de laisser jusque-là toutes choses en même état. Mais il ne tint point sa parole; et pendant cette trêve il chassa d'Angleterre le moine Baudouin, en qui l'archevêque avoit sa principale confiance. Il fit prendre son chambellan dans sa chambre et à ses yeux, et lui fit plusieurs autres insultes.

#### XXVI. Saint Anselme reçoit le pallium.

Le terme de la trêve approchoit, quand Gautier, évêque d'Albane, légat du pape Urbain, arriva en Angleterre (1). Il passa secrètement à Cantorbéry, évita l'archevêque, et se pressa d'aller trouver le roi, sans rien dire du pallium qu'il apportoit, ni parler familièrement à personne, en l'absence des deux chapelains du roi qui le conduisoient. Le roi l'avoit ainsi ordonné, pour ne pas publier son dessein. Le légat parla à ce prince, suivant ce qu'il avoit appris qui lui seroit agréable, sans rien dire en faveur d'Anselme. Ceux qui avoient conçu de grandes espérances de la venue du légat, en furent surpris, et disoient : Si Rome préfère l'argent à la justice, quel secours en peuvent attendre ceux qui n'ont rien à donner ? Le roi donc, voyant la complaisance du légat, qui lui promettoit de la part du pape tout ce qu'il désiroit, pourvu qu'il voulût le reconnaître, accepta la condition et ordonna par tout son royaume de recevoir Urbain pour pape légitime. Ensuite il voulut persuader au légat de déposer Anselme de l'épiscopat, par l'autorité du pape, promettant, s'il le faisoit, d'envoyer à Rome tous les ans une grande somme d'argent. Mais le légat lui ayant fait voir qu'il étoit impossible, il en fut extrêmement contristé, comptant qu'il n'avoit rien gagné à reconnaître le pape Urbain. Voyant donc qu'il ne pouvoit changer ce qui étoit fait,

(1) Edmer. 2, Novor.

il voulut au moins sauver sa dignité, rendant en apparence ses bonnes grâces à l'archevêque, puisqu'il ne pouvoit lui faire le mal qu'il désiroit.

Le roi célébra à Windsor la Pentecôte, qui cette année, mil quatre-vingt-quinze, fut le treizième de mai. Delà il envoya des évêques qui pressèrent encore Anselme de lui faire un présent, du moins à l'occasion du pallium, qu'il seroit allé querir à Rome à grands frais. Mais il demeura toujours ferme, disant que c'étoit faire injure au roi de montrer que son amitié étoit vénale. Enfin le roi, par le conseil des seigneurs, fut réduit à lui rendre gratuitement ses bonnes grâces, et il fut dit que de part et d'autre on oublieroit le passé. Il fut ensuite question du pallium. Quelques-uns, pour faire leur cour, vouloient persuader à Anselme de le recevoir de la main du roi; mais il représenta que ce n'étoit pas un présent du prince, mais une grâce singulière du saint-siège; et on convint que le légat qui l'avoit apporté le porteroit à Cantorbéry et le mettroit sur l'autel, où Anselme le prendroit.

La cérémonie se fit le dimanche, dixième de juin. Le légat vint à Cantorbéry et entra dans l'église métropolitaine, portant le pallium dans une cassette d'argent avec beaucoup de décence. Les moines qui servoient la même église allèrent au devant avec ceux de l'abbaye de Saint-Paul, un grand clergé et un peuple innombrable. L'archevêque, accompagné de plusieurs évêques qui le soutenoient à droite et à gauche, s'avança nu-pieds, mais revêtu de ses ornements. Quand le pallium eut été mis sur l'autel, il l'alla prendre et le fit baiser à tous les assistants. Puis, s'en étant revêtu, il célébra la messe solennellement. Ensuite le moine Baudouin fut rappelé en Angleterre, et l'archevêque demeura quelque temps en paix.

Il écrivit au pape pour le remercier du pallium qu'il lui avoit envoyé, et lui fit faire ses excuses de n'avoir point encore été le visiter, comme il étoit de son devoir, suivant la coutume, outre le désir qu'il avoit de l'entretenir et le consulter (1). Il s'excuse sur les guerres, la défense du roi, son âge et sa mauvaise santé. Cependant il lui représente ainsi ses peines : Je suis affligé, saint-père, d'être ce que je suis et de n'être plus ce que j'étois. Dans une moindre place il me sembloit que je faisois quelque chose; dans un rang plus élevé, mon fardeau m'accable, et je ne suis utile ni à moi ni aux autres. Je voudrois quitter cette charge, que je ne puis porter; mais la crainte de Dieu, qui me l'a fait recevoir, m'oblige à la garder. Si je connoissois la volonté de Dieu, j'y conformerois la mienne; faute de la connoître, je m'agite, je soupire, et je ne sais quelle fin mettre à mes maux.

(1) III, Ep. 37.

#### XXVII. Le pape Urbain en France.

Cependant le pape Urbain, ayant mis en bon état les affaires de Lombardie, passa en France par mer, et vint à Valence, où il dédia l'église cathédrale; de là il vint au Puy en Velay, où il célébra l'Assomption de Notre-Dame, et y indiqua un concile à Clermont pour l'octave de la Saint-Martin, où il invita par ses lettres les évêques de diverses provinces. Du Puy, le pape passa à la Chaise-Dieu, puis il retourna vers le Rhône à Saint-Gilles, à Tarascon, à Avignon (1). Ensuite il vint à Mâcon et à Clugny, où le vingt-cinquième d'octobre il consacra le grand autel de la nouvelle église; et le même jour il y fit consacrer trois autres autels par Hugues, archevêque de Lyon, Daïbert, archevêque de Pise, et Brunon, évêque de Segny.

En cette cérémonie le pape parla ainsi au peuple en présence des évêques et des cardinaux (2): Les papes, nos prédécesseurs, ont particulièrement aimé et protégé ce monastère depuis sa fondation, et avec raison, puisque le pieux duc Guillaume, son fondateur, a voulu qu'il n'eût d'autres protecteurs après Dieu que saint Pierre et les papes, ses successeurs (2). Je me trouve de ce nombre par la divine Providence, après avoir été moine et prieur de ce monastère sous le vénérable Hugues, qui, grâce à Dieu, est encore en bonne santé. Mais aucun de mes prédécesseurs n'a visité ce lieu en personne, et Dieu, comme vous voyez, m'a fait cette grâce: c'est même la première et la principale cause de mon voyage en France. Ensuite le pape accorda à Clugny une immunité, et en marqua les bornes, dans l'étendue desquelles il défendit de faire aucune violence, incendie, pillage, capture, homicide, ou mutilation de membres, sous peine d'excommunication. Il avoit déjà accordé la même année, étant à Plaisance, une confirmation de tous les privilèges de Clugny (3).

#### XXVIII. Concile de Clermont.

Le pape se rendit à Clermont au temps marqué, et ils y trouva, selon Berthold, treize archevêques et deux cent cinq prélats, portant crosse, tant évêques qu'abbés, d'autres en comptent jusqu'à quatre cents. Entre les archevêques, il y en avoit deux d'Italie qui avoient suivi le pape, savoir, Daïbert de Pise et Ranger de Rège. Il y en avoit trois qui étoient légats dans leurs provinces, Hugues de Lyon, qui, la même année, avoit fait le voyage de Saint-Jacques (4), Amat de Bordeaux, Bernard de Tolède. Les autres archevêques étoient Renaud de Reims, Aubert de Bourges, qui moururent dans la même année, Raoul de Tours, Richer de Sens, Dalmace de

(1) Berthold. Bibl. C. (3) P. 516.  
Inn. p. 528. (4) Chr. Vird. p. 240.  
(2) Sup. I. LIV, n. 54.

Narbonne, Guy de Vienne, Béranger de Taragone, Pierre d'Aix. Les plus connus d'entre les évêques sont, premièrement, trois qui accompagnoient le pape, savoir, Jean de Porro, Gautier d'Albane, qui venoit de sa légation d'Angleterre, Brunon de Segny. Il y avoit aussi à la suite du pape plusieurs cardinaux, entre autres Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, et le chancelier Jean de Gaète.

Les autres évêques étoient presque tous François, et je remarque entre eux : Lambert d'Arras, Gaucher de Cambrai, Hugues de Soissons, Hilgot, son prédécesseur, qui pour assurer son salut s'étoit fait moine à Clugny (1), Odon de Bayeux, oncle du roi d'Angleterre, Roland de Dol en Bretagne, qui se prétendoit archevêque, Ives de Chartres, et Hugues de Grenoble, l'un et l'autre mis depuis au rang des saints, Adhémar du Puy. J'y trouve aussi deux évêques d'Espagne, Dalmace de Compostelle et Pierre de Pampelune. Entre les abbés on remarque, outre le cardinal Richard, Hugues de Clugny, Baudry de Bourgueil et Geoffroy de Vendôme.

Durand, évêque de Clermont, se donna tant de fatigue pour bien recevoir le pape, qu'il tomba grièvement malade, et le pape arrivant le trouva à l'extrémité, le visita et lui donna l'absolution (2). Il mourut la nuit suivante, et fut enterré par les soins de ses disciples, Hugues, évêque de Grenoble, Jarenton, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, et Ponce, abbé de la Chaise-Dieu, car tous trois avoient été moines dans ce monastère lorsque Durand en étoit abbé. Le pape fit la cérémonie des funérailles de Durand avec les évêques assemblés pour le concile, et lui donna pour successeur Guillaume de Baif, du consentement du clergé et du peuple.

#### XXIX. Canons du concile de Clermont.

Le concile de Clermont commença le dix-huitième de novembre mil quatre-vingt-quinze, jour de l'octave de Saint-Martin. On y fit plusieurs canons, dont nous n'avons que les sommaires pour la plupart; et de là vient qu'ils sont rapportés diversement. On y confirma tous les décrets des conciles, que le pape Urbain avoit tenus à Melfe, à Bénévent, à Troyes et à Plaisance. On renouvela les défenses d'usurper les biens des évêques ou des clercs à leur mort, et on ordonna qu'ils seroient distribués en œuvres pies, selon leur intention, ou réservés au successeur. Défense aux évêques d'instituer un archidiacre qui ne soit diacre, un archiprêtre ou un doyen qui ne soit prêtre. Défense d'élire un évêque qui ne soit au moins diacre (3).

Les monastères étoient en possession de plusieurs églises, dont les revenus ayant été usur-

(1) Ivo. Epist. 88. Berthold. an. 1095. Conc.  
(2) Chr. Vird. p. 240. p. 589, c. 31, al. 1, c. 3,  
(3) To. x, Conc. p. 506. al. 2.



pès par des laïques, qui le leur avoient ensuite donné, pour en décharger leur conscience (1). Le consentement de l'évêque y étoit nécessaire, parce qu'originellement toutes les églises étoient à sa disposition; et, en y consentant, il obligeoit les moines à mettre dans chaque église un clerc capable de la desservir, et lui donner un entretien suffisant. Ce clerc, titulaire de l'église, se nommoit la *Personne*; et quelquefois l'évêque se faisoit payer un droit en lui donnant l'institution, et exigeoit des moines le même droit à toutes les mutations de personne. Ce droit se nommoit rachat, à l'imitation du rachat des fiefs aux mutations de seigneurs; et on le nommoit rachat d'autels, *Redemptio altarium*, parce qu'on distinguoit l'église de l'autel. On appeloit église les dîmes et les autres revenus fixes, et autels les oblations et le casuel, que les laïques laissoient ordinairement aux clercs qui desservioient l'église. Le concile de Clermont condamna ce rachat d'autels comme une espèce de simonie (2), conservant toutefois aux monastères les autels ou les dîmes, dont ils étoient en possession depuis trente ans, sauf le cens annuel aux évêques, c'est-à-dire l'ancienne redevance, nommée synodique, ou cathédralique. Et, parce qu'il y avoit des moines qui s'attribuoient toute l'autorité sur les églises de leur dépendance, le concile ordonne que, dans les églises paroissiales dont ils sont en possession, ce sera l'évêque qui mettra un curé du consentement de l'abbé, et que le curé rendra compte à l'évêque du gouvernement de la paroisse, et sera soumis à l'abbé pour le temporel.

Aucun clerc ne pourra avoir deux prébendes en deux villes différentes, parce qu'il ne peut avoir deux titres; et chacun sera ordonné pour le titre pour lequel il a été ordonné d'abord. C'est-à-dire que celui qui est, par exemple, sous-diacre d'une certaine église, en sera ordonné diacre et prêtre. Le concile défend aussi d'avoir deux dignités dans une même église. Il défend de recevoir de la main d'un laïque aucune dignité ecclésiastique, ni de lui en faire hommage-lige, et à aucun prince d'en donner l'investiture. Défense aux laïques d'avoir des chapelains qui ne leur soient donnés par l'évêque pour la conduite de leurs âmes (3).

Le jeûne du samedi-saint sera poussé jusque vers la nuit. Le jeûne du printemps sera, toujours la première semaine de carême, et celui de l'été dans la semaine de la Pentecôte. Personne ne communiera sans prendre séparément le corps et le sang, sinon par nécessité et avec précaution. C'est que quelques-uns, comme les moines de Clugny, imitoient les Grecs, donnant l'eucharistie dans une cuiller, où le corps de Notre Seigneur étoit trempé dans son pré-

cieux sang : et nous avons vu que l'église latine rejetoit cet usage, comme contraire à l'institution du sacrement (4). Ce canon, toutefois, le permet en cas de nécessité, comme s'il falloit communier un malade ou un enfant qui ne pût avaler du pain sec. Au reste, on voit que l'usage ordinaire étoit encore de communier sous les deux espèces.

On confirma en ce concile la trêve de Dieu pour tous généralement, depuis le commencement de l'avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, et depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de la Pentecôte : le reste de l'année, pendant les quatre jours de la semaine, jeudi, vendredi, samedi et dimanche. En tout temps pour les moines et les clercs; et tous les jours pendant trois ans pour les paysans et les marchands, à cause de la disette de vivres, dont la plupart des provinces de Gaule étoient affligées. Les croix plantées sur les chemins étoient des asiles comme les églises (2).

Philippe, roi de France, fut encore excommunié dans ce concile pour son mariage illégitime avec Bertrade (3), nonobstant les sollicitations de plusieurs personnes considérables, et les grands présents que l'on offroit au pape pour l'en détourner, et quoique le concile se tint dans le royaume de Philippe; mais cette excommunication ne fit aucun préjudice à l'autorité royale (4); car nous ne voyons point que depuis il ait été moins obéi que devant, ni que l'on ait pensé à mettre un autre roi à sa place.

#### XXX. Primatie de Lyon confirmée.

On régla, dans ce même concile, plusieurs affaires particulières. Premièrement, le pape Urbain confirma la primatie de Lyon, suivant la bulle de Grégoire VII, donnée en faveur de l'archevêque Gébuin. Hugues, son successeur, plus autorisé par sa qualité de légat, se plaignit que cette bulle n'étoit pas exécutée, quoique l'affaire eût déjà été agitée en plusieurs conciles provinciaux. On lut dans le concile de Clermont les privilèges du saint-siège, qui établissent cette primatie. Comme Richer, archevêque de Sens, refusoit de s'y soumettre, on lui accorda plusieurs délais; et enfin, le sixième jour du concile étant passé sans qu'il eût proposé ses défenses, il fut jugé, de l'avis de tout le concile, que l'archevêque de Sens devoit à celui de Lyon soumission et obéissance comme à son primat, suivant l'autorité des catalogues et les décrets du saint-siège. Par ces catalogues, on entendoit l'ancienne notice des provinces de Gaule, insérée dans la collection d'Isidore (5).

(1) C. 26, 27, 68. Marca ad c. 27. Sup. liv. LXIII, n. 59. Sup. I. LX, n. 6.  
(2) C. 1, al. 9. Malmesb. c. 14, 29, 30.  
(3) Berthold.

(4) Ivo. Ep. 211. Guib. Gesta, D. IX, c. 3.  
(5) Sup. liv. LXII, n. 7. Decr. Urb. to. 8, Conc. p. 517. Marca de Prim. n. 59, 60.

Les suffragants de la métropole de Sens, qui étoient présents, déclarèrent qu'ils obéiroient au décret du concile, qui prononça de même touchant l'église de Rouen. Pour celle de Tours, il n'en étoit point question, parce que l'archevêque Raoul s'étoit déjà soumis. Le huitième jour du concile, l'archevêque de Lyon se plaignit que l'archevêque de Sens n'avoit point encore voulu reconnoître sa primatie, quoiqu'il l'en eût fait sommer par ses députés, Aganon, évêque d'Autun, et Lambert d'Arras. C'est pourquoi le pape, du consentement de tout le concile, interdit à l'archevêque de Sens l'usage du pallium et l'obéissance de ses suffragants, jusqu'à ce qu'il obéît lui-même. Il prononça de même contre l'archevêque de Rouen, qui étoit absent, s'il ne se soumettoit dans trois mois. Quant à ses suffragants, qui étoient présents, Odon de Bayeux, Gilbert d'Evreux et Serlon de Sées, ils reçurent avec soumission le jugement du concile.

Le pape en fit donc expédier une bulle adressée à Hugues, archevêque de Lyon, où il lui confirme, à lui et à ses successeurs, la primatie sur quatre provinces, suivant le privilège donné à Gébuin par Grégoire VII. Les quatre provinces sont celles de Lyon, de Rouen, de Tours et de Sens, et les contrevenants sont menacés d'excommunication. A ce jugement assistèrent douze archevêques, c'est-à-dire tous ceux qui étoient au concile, hors celui de Sens, quatre-vingts évêques et plus de quatre-vingt-dix abbés. La date est du premier de décembre mil quatre-vingt-quinze. La résistance particulière de l'archevêque de Sens pouvoit être fondée sur ce qu'il se prétendoit lui-même primat, en vertu du privilège accordé à Ansaise, son prédécesseur, par le pape Jean VIII (1), outre qu'il se trouvoit alors sous une autre domination que l'archevêque de Lyon, soumis à l'empire à cause du royaume de Bourgogne. Et cette raison lui étoit commune avec l'archevêque de Rouen, sujet du roi d'Angleterre. L'archevêque de Tours fut plus facile, peut-être dans l'espérance de recouvrer sa juridiction sur les évêques de Bretagne. En effet, il l'obtint au concile de Clermont; et Guillaume, évêque de Poitiers, qui y assistoit, en donna depuis une attestation, où il dit (2) : Que Raoul, archevêque de Tours, avoit proposé sa demande contre l'archevêque de Dol, et que le pape, ayant attentivement considéré la demande et les réponses, avoit condamné l'archevêque de Dol à être soumis à l'archevêque de Tours, et lui faire satisfaction pour la désobéissance passée.

Vers la fin du concile, c'est-à-dire le vingt-huitième de novembre mil quatre-vingt-quinze, le pape fit lire publiquement la bulle du rétablissement de l'église d'Arras; et à cette séance assistoient quatorze archevêques, deux cent

vingt-cinq évêques, et plus de quatre-vingt-dix abbés. La bulle fut approuvée et confirmée de tout le concile, où Isambert, nouvel évêque d'Arras, avoit pris séance, y étant nommé par le pape. Mais Gaucher, qui se prétendoit évêque de Cambrai, fut déposé de toute fonction d'évêque et de prêtre, avec menace d'anathème contre lui et ses fauteurs, s'il occupoit davantage ce siège, parce qu'il l'avoit acheté à prix d'argent, et avoit reçu la crosse et l'anneau de la main de l'empereur Henri (1). Le concile confirma l'élection de Manassès, archidiaque de Reims, et ordonna qu'il seroit sacré évêque de Cambrai : ce que Gaucher avoit empêché jusque-là par l'autorité de l'empereur. Toutefois Gaucher, se soutint après le concile par la même protection, et le schisme de l'église de Cambrai dura encore dix ans.

#### XXXI. Voyage de Pierre l'ermite.

De tous les actes du concile de Clermont, le plus fameux, et celui dont les suites furent plus importantes, est la publication de la croisade, dont l'occasion fut telle. Il y avoit en France un ermite, nommé Pierre, du diocèse d'Amiens, homme d'une grande vertu, et vivant dans une extrême pauvreté. Il étoit de petite taille, avoit le visage maigre, l'extérieur négligé, allant nu-pieds, couvert d'une méchante chappe, et n'usait d'autre monture que d'un âne. Il alla, par dévotion, à Jérusalem visiter le saint-sépulcre, et fut sensiblement touché de voir les lieux saints sous la domination des infidèles, la place du temple occupée par leur mosquée, et des écuries joignant l'église du Saint-Sépulcre. Comme il étoit homme industrieux, il s'enquit de son hôte, qui étoit chrétien, non-seulement de leur misère présente, mais de ce que souffroient leurs ancêtres depuis plusieurs siècles; et, pendant un assez grand séjour qu'il fit dans la ville, il visita les églises, et reconnut par lui-même l'état des choses (2).

Comme il apprit que le patriarche Siméon étoit un homme vertueux et craignant Dieu, il l'alla voir, et entra en conférence avec lui par interprète. Le patriarche, reconnoissant que ce pèlerin étoit homme sensé, de grande expérience et persuasif, s'ouvrit à lui; et, voyant qu'il ne pouvoit retenir ses larmes et demandoit s'il n'y avoit point de remède à tant de maux, il lui dit : Nos péchés empêchent que Dieu n'exauce nos prières, ils ne sont pas encore assez punis; mais nous aurions quelque espérance si votre peuple, qui sert Dieu sincèrement, et dont les forces sont encore entières et formidables à nos ennemis, vouloit venir à notre secours, ou du moins prier Jésus-Christ pour nous. Car nous n'entendons plus

(1) Sirm. ad. Gofr. III. Ep. 12. Marca. ad c. 7, p. 578.  
(2) C. 7, al. 3.  
(3) C. 12, 13, 14, 15, 17, 18.

(1) Sup. I. LI, n. 33.

(2) C. 7, p. 589. Martenne Coll. p. 72.

(1) Conc. p. 472. 5. Missel, p. 282. Narrat. Tornac. to. 12. Spicil. p. 445.  
(2) Hist. Bell. Sac. Mus. Ital. p. 131. Guill. Tyr. lib. 1, c. 11.



rien des Grecs, quoiqu'ils soient plus proches que nous, et par les lieux et par la liaison du sang, et que leurs richesses soient plus grandes. A peine peuvent-ils se défendre eux-mêmes, toute leur force est tombée, et vous pouvez avoir appris que depuis peu d'années ils ont perdu plus de la moitié de leur empire.

Pierre répondit : Sachez, saint père, que si l'église romaine et les princes d'Occident étoient instruits de la persécution que vous souffrez par une personne exacte et digne de foi, ils essaieraient au plus tôt d'y apporter remède. Ecrivez donc au pape et aux princes des lettres étendues et scellées de votre sceau, je m'offre d'en être le porteur, et d'aller partout, avec l'aide de Dieu, solliciter votre secours. Ce discours plut extrêmement au patriarche et aux chrétiens qui étoient présents; et, après avoir rendu à Pierre l'ermite de grandes actions de grâce, ils lui donnèrent les lettres qu'il demandoit. Quelque temps après, comme il prioit dans l'église du Saint-Sépulchre pour le succès de son voyage, il s'endormit, et vit en songe Jésus-Christ, qui lui disoit : Lève-toi, Pierre, hâte-toi d'exécuter ta commission sans rien craindre, car je serai avec toi. Il est temps que les lieux saints soient purifiés et mes serviteurs secourus.

Pierre l'ermite, encouragé par ce songe, prit congé du patriarche, s'embarqua, arriva en Pouille à Bari, vint à Rome, rendit au pape les lettres du patriarche et des chrétiens de Jérusalem, et s'acquitta fidèlement de sa commission. Il fut très-bien reçu du pape, qui lui promit de s'employer sérieusement pour cette affaire quand il en trouveroit l'occasion. Cependant Pierre l'ermite, poussé par son zèle, parcourut toute l'Italie, passa les Alpes, et alla trouver l'un après l'autre tous les princes d'Occident, les sollicitant et les pressant pour le secours des chrétiens d'Orient et la délivrance des lieux saints, et il en persuada quelques-uns. Non content de parler aux grands, il exhortoit aussi les peuples à cette même œuvre, et avec un tel talent, que c'étoit presque toujours avec fruit. Aussi il servit comme de précurseur au pape avant qu'il passât les monts, et disposa les esprits à recevoir ses exhortations.

XXXIII. Croisade publiée.

Le pape donc, ayant réglé les affaires ecclésiastiques au concile de Clermont, fit un sermon où il disoit en substance (1) : Vous savez, mes frères, que le sauveur du monde a honoré par sa présence la terre qu'il avoit promise aux anciens pères; qu'il l'a nommée son héritage, et l'a particulièrement chérie, et, bien qu'à cause des péchés de ses habitants, il l'ait livrée pour un temps entre les mains des infidèles, il ne faut pas croire qu'il l'ait rejetée. Depuis longues années, la nation impie des Sarrasins

(1) Can. 15.

tient les saints lieux sous une dure tyrannie; ils ont réduit les fidèles en servitude, et les accablent de tributs et d'avanies; ils enlèvent leurs enfants, les contraignent d'apostasier, et, s'ils les refusent, ils les font mourir. Le temple de Dieu est devenu le siège des démons, l'église du Saint-Sépulchre est souillée de leurs impuretés, les autres lieux saints sont devenus des étables et des écuries. Ils n'ont pas plus d'égard aux personnes, on met à mort les prêtres et les diacres dans le sanctuaire, on y corrompt les femmes et les vierges.

Vous donc, mes chers enfants, armez-vous du zèle de Dieu, marchez au secours de nos frères, et le Seigneur sera avec vous; tournez contre l'ennemi du nom chrétien les armes que vous employez injustement les uns contre les autres, rachetez, par ce service agréable à Dieu, les pillages, les incendies, les homicides et les autres crimes qui excluent de son royaume, afin d'en obtenir promptement le pardon. Nous vous exhortons et vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, de compâtrir à l'affliction de nos frères qui sont à Jérusalem et aux environs, et de réprimer l'insolence des infidèles qui veulent se soumettre les royaumes et les empires, et se proposent d'éteindre le nom chrétien: autrement il est à craindre que bientôt la foi ne périsse en ces quartiers-là. Plusieurs d'entre vous savent quelle persécution y règne, pour l'avoir vue de leurs yeux, et nous l'apprenons par cette lettre que le vénérable Pierre ici présent nous a apportée.

Pour nous, ayant confiance en la miséricorde de Dieu et en l'autorité de saint Pierre, nous remettons, à ceux qui prendront les armes contre les infidèles, les pénitences immenses qu'ils méritent pour leurs péchés; et ceux qui y mourront en vraie pénitence ne doivent point douter qu'ils ne reçoivent le pardon de leurs péchés et la récompense éternelle. Cependant nous prenons sous la protection de l'Eglise et des apôtres saint Pierre et saint Paul, ceux qui s'engageront à cette sainte entreprise, et nous ordonnons que leurs personnes et leurs biens soient dans une entière sûreté. Que si quelqu'un est assez hardi pour les inquiéter, il sera excommunié par l'évêque du lieu jusqu'à la satisfaction convenable; et les évêques ou les prêtres qui ne lui résisteront pas vigoureusement seront suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils obtiennent grâce du saint-siège.

J'ai rapporté ce discours suivant le récit de Guillaume de Tyr, auteur grave et judicieux. D'autres auteurs le rapportent autrement, soit que chacun fasse parler le pape suivant ce qu'il trouvoit le plus vraisemblable, soit que, pendant la tenue du concile, il ait fait plusieurs discours sur ce sujet. Remy, moine de Saint-Rémy de Reims, qui étoit présent au concile, dit qu'après que le pape eut parlé, tous les assistants furent si touchés de son discours, qu'ils s'écrièrent : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Alors le pape, levant les yeux au ciel, et faisant signe de la main pour leur imposer silence, continua ainsi : Mes frères, vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de cette parole de Notre Seigneur, qu'il se trouve au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom (1), car vous n'auriez pas crié tout d'une voix s'il ne vous l'avoit inspiré; ce sera donc votre cri de guerre. Au reste, nous ne prétendons pas que les vieillards ou les invalides, et ceux qui ne sont pas propres aux armes, entreprennent ce voyage, ni les femmes sans leurs maris, leurs frères ou d'autres hommes qui en répondent; toutes ces personnes donnent plus d'embarras que de secours. Les riches aideront les pauvres, et mèneront avec eux des gens de service à leurs dépens. Les prêtres et les clercs n'iront point sans la permission de leurs évêques, dont les laïques mêmes doivent prendre la bénédiction pour aller en pèlerinage. Qui-conque donc veut entreprendre celui-ci doit porter sur lui la figure de la croix.

Alors tous les assistants étant prosternés, le cardinal Grégoire, qui fut depuis le pape Innocent II, prononça la confession, et tous, frappant leur poitrine, reçurent l'absolution de leurs péchés, puis la bénédiction et la permission de se retirer chacun chez eux. Le lendemain, le pape assembla les évêques, et les consulta sur le choix d'un chef pour conduire les pèlerins, parce qu'il n'y avoit encore entre eux aucun seigneur distingué. Ils choisirent tout d'une voix Adhémar, évêque du Puy, comme très-instruit de la religion et des affaires temporelles. Il accepta la commission quoique malgré lui, et le pape lui donna ses pouvoirs en qualité de légat. Quelque temps après, vinrent les députés de Raymond, comte de Toulouse, connu aussi sous les noms de comte de Saint-Gilles et de Provence, qui rapportèrent au pape qu'il avoit pris la croix, et qu'il feroit le voyage avec plusieurs de ses chevaliers (2). Ainsi la croisade eut deux chefs, un ecclésiastique et un séculier.

Pour y encourager, le pape déclara de nouveau que tous ceux qui auroient pris la croix étant pénitents seroient dès lors absous de tous leurs péchés, et dispensés des jeûnes et des autres œuvres pénales auxquels ils étoient obligés, en considération des périls et des fatigues auxquels ils s'exposeroient en ce voyage (3); mais il ordonna que tous ceux qui seroient croisés seroient obligés d'accomplir leur vœu, sous peine d'excommunication. Enfin, il ordonna à tous les évêques de prêcher la croisade chacun dans son diocèse. On dit aussi que, pour obtenir de Dieu un secours plus abondant en cette grande entreprise, le pape ordonna, dans le concile de Clermont, que les clercs diroient le petit office de la vierge, déjà

introduit chez les moines par saint Pierre Damien (1).

XXXIII. Le pape dédie plusieurs églises.

Après le concile de Clermont, le pape alla à Saint-Flour, qui étoit un prieuré de Clugny. Il en dédia l'église, et y fit quelque séjour à cause de la maladie et de la mort de Jean, évêque de Porto, qui l'accompagnait. C'étoit au commencement de décembre. De là le pape passa à Aurillac, puis à Uzerche, d'où Bernard, archevêque de Tolède, tira un moine, nommé Maurice Bourdin, en qui il voyoit de grandes qualités, et l'emmena avec lui. Ce Bourdin ne devint que trop fameux dans la suite. Le pape arriva à Limoges le vingt-troisième de décembre, et y célébra la fête de Noël mil quatre-vingt-quinze. Il dit la messe de la nuit dans l'église des religieuses de Notre-Dame-de-la-Règle (2), celle du point du jour à Saint-Martial; et, après avoir prêché, il retourna à Saint-Etienne, qui est la cathédrale, portant sa couronne pontificale, et y fit le reste de l'office. Le lendemain de la fête des Innocents, il dédia la cathédrale; le jour suivant, qui étoit dimanche, il se reposa, et le lundi, dernier jour de décembre, il dédia l'église du monastère de Saint-Martial, réparée depuis peu. En cette cérémonie il étoit accompagné de cinq archevêques, Hugues de Lyon, Aubert de Bourges, Amat de Bordeaux, Daibert de Pise, Ranger de Rége, et de six évêques, Brunon de Segni, Pierre de Poitiers, Arnoul de Saintes, Ramald de Périgueux, Raymond de Rhodès, Humbaud de Limoges. Ils faisoient autour de l'église les aspersions de l'eau que le pape avoit bénite; mais le pape consacra de sa main le grand autel dédié à Saint-Sauveur.

Humbaud, évêque de Limoges, fut accusé devant le pape, qui étoit encore à saint Martial, et convaincu d'avoir falsifié ses lettres (3). C'est pourquoi il fut déposé publiquement, et se retira à saint sévère en Berri, dont les seigneurs étoient ses frères, et y vécut long-temps en simple laïque. Son successeur fut Guillaume, prieur de Saint-Martial.

Le pape célébra à Poitiers la fête de Saint-Hilaire le treizième de janvier mil quatre-vingt-seize, et le vingt-septième du même mois il dédia l'église de Moutier-Neuf. De là il passa à Angers, où, le dixième de février, il dédia l'église du monastère de Saint-Nicolas. En ce voyage il prêchoit partout la croisade, et il fixa le jour du départ des croisés à l'Assomption de Notre-Dame de la même année. Ce fut à Angers qu'il apprit la mort de Renaud, archevêque de Reims, arrivée le vingt-unième de janvier, et il confirma l'élection faite de Manassès, prévôt de la même église, qui lui

(1) Lib. I, p. 3. Matth. XVIII, 20.

(2) Orderic. lib. IX, p. 721.

(3) P. 720.

(1) Chr. Gauf. Vos. to. 2, Bibl. Lab. p. 292. Sup. l. LX, n. 59.

(2) Gaufr. Vos. Chr. c. 27, to. 2, Bibl. Lab. p. 293.

(3) Ibid. c. 28.



avait été recommandé par Ives de Chartres comme le sujet digne de remplir ce siège. Ives dit en cette lettre que l'église de Reims garde la couronne du royaume (1).

#### XXXIV. Commencements de Robert d'Arbrisselles.

Le onzième de février, le pape, étant encore à Angers, confirma la fondation de l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Roue, près de Craon, pour des chanoines réguliers, dont le premier abbé fut le fameux Robert d'Arbrisselles (2). Ce surnom lui venoit du lieu de sa naissance, petit bourg en Bretagne, à sept lieues de Rennes. Comme il y avoit alors peu de gens de lettres en cette province, l'inclination que Robert avoit pour l'étude le fit aller à Paris du temps du pape Grégoire VII. Il y profita beaucoup dans les lettres et la piété, en sorte que Sylvestre de la Guerche, évêque de Rennes, en ayant ouï-parler, le fit revenir de Paris pour lui aider dans le gouvernement de son église, car ce prélat étoit plus noble que lettré. Il le fit donc archiprêtre, et Robert demeura quatre ans auprès de lui, accommodant les différends, combattant les vices, particulièrement la simonie, les mariages illicites des clercs et des laïques, et l'oppression des églises que les laïques réduisoient en servitude. Au bout de ces quatre ans, l'évêque mourut, et Robert se trouva exposé à l'envie et à la haine du clergé : ce qui l'obligea de se retirer à Angers, où il s'appliqua à l'étude, et devint écclâtre de Saint-Maurice, qui est la cathédrale. Il prioit beaucoup, jeûnoit et veilloit, et portoit une cotte de maille sur la chair.

Après avoir ainsi vécu deux ans, il se retira avec un prêtre dans la forêt de Craon, où il augmenta encore ses austérités. Comme on venoit le voir en foule, il convertit grand nombre de personnes, et forma une communauté de chanoines réguliers, qui fut l'abbaye de la Roue. Le pape Urbain, étant venu à Angers, entendit parler de ce solitaire, et voulut l'entretenir. Il le fit prêcher à la dédicace de l'église de Saint-Nicolas, où l'assemblée étoit très-nombreuse, et fut si content de son sermon, qu'il lui ordonna d'exercer ce talent et d'aller prêcher partout. Robert obéit, quoiqu'avec bien de la peine, et commença à prêcher dans les diocèses voisins, étant honoré de tout le monde, et faisant un fruit merveilleux. Comme le monastère de la Roue ne suffisoit pas pour recevoir toutes les personnes qui vouloient vivre sous sa conduite, il en sortit par l'ordre du pape et par le conseil de l'évêque d'Angers, qui étoit alors Geoffroy de Mayenne. Il se sépara donc de ses chanoines avec bien des larmes de part et d'autre; et, prenant

avec lui quelques compagnons, il alla répandre de tous côtés la semence de la parole de Dieu.

#### XXXV. Concile de Rouen.

Pendant le même mois de février mil quatre-vingt-seize, Guillaume, archevêque de Rouen, y assembla un concile de ses suffragants (1). Odon de Bayeux, Gislebert d'Evreux, et Serlon de Sez, avoient assisté, comme j'ai dit, au concile de Clermont, avec les députés des autres évêques de Normandie chargés de leurs excuses, et ils en rapportèrent à leurs évêques les lettres synodales. On examina donc au concile de Rouen les décrets du concile de Clermont, on confirma les ordonnances du pape, et on y fit huit canons. Ils regardent principalement la trêve de Dieu et la liberté de l'église. La trêve est perpétuelle à l'égard des églises et leurs parvis, à l'égard des moines, des clercs, des religieuses, de toutes les femmes, des pèlerins, des marchands et de leurs serviteurs, des hommes et des bêtes servant au labourage des terres de l'Eglise et des biens des clercs. On prescrit une formule de serment pour l'observation de la trêve, que tous les hommes au-dessus de douze ans seront obligés de prêter, et on prononce anathème contre ceux qui ne l'observeront pas. Ainsi les évêques s'efforçoient de rétablir peu à peu la sûreté et la tranquillité publique.

On défend aux prêtres de faire hommage aux laïques en prêtant serment entre leurs mains, parce, dit le canon, qu'il est indigne que des mains consacrées soient mises dans celles qui sont souillées de crimes. On défend aux hommes de nourrir leurs cheveux : ce qui a rapport à ce que faisoit en même temps saint Anselme, car il obligeoit les jeunes hommes à couper leurs longs cheveux, à cause des débauches infâmes qui régnoient à la cour d'Angleterre (2). Ces canons furent lus publiquement par Gislebert, évêque d'Evreux, surnommé la grue, à cause de sa grande taille, et par Fulbert, archidiacre de Rouen, et ils furent approuvés par l'archevêque Guillaume et les autres évêques, savoir : Odon de Bayeux, Gislebert de Lisieux, Turgis d'Avranches, Serlon de Sez et Raoul de Coutances. Les abbés de toute la province, avec le clergé et une partie des seigneurs, étoient présents. Il est remarquable qu'en ce qui nous reste de ce concile il n'est pas dit un mot de la primatie de Lyon.

#### XXXVI. Concile de Tours, etc.

Au commencement du mois de mars mil quatre-vingt-seize, le pape vint à Tours et logea à Marmoutier. Le dimanche, neuvième du

mois, il prêcha sur le bord de la Loire, en présence de Foulques, comte d'Anjou, de plusieurs seigneurs, et d'une infinité de peuple. Le lendemain, il dédia l'église de Marmoutier. Il visitoit souvent l'église de Saint-Martin; il s'en déclara seul évêque, car elle se prétendoit depuis long-temps exempte de la juridiction de l'archevêque de Tours (1). La semaine suivante, qui étoit la troisième de carême, il tint un concile à Saint-Martin, où il confirma les décrets de celui de Clermont. Là, quelques évêques de France s'efforcèrent d'obtenir l'absolution du roi Philippe; mais les autres s'y opposèrent, et le pape la refusa. Le concile finit le quatrième dimanche de carême par une procession solennelle, où le pape se couronna d'une couronne de palmes, suivant l'usage de Rome, et donna au comte d'Anjou la rose d'or, que les papes bénissoient ce jour-là. Ensuite il indiqua un autre concile à Arles pour la fin de juin (2).

Sur la fin de mars, le pape retourna à Poitiers; ensuite il passa à Saintes, où il célébra la fête de Pâques, qui, cette année mil quatre-vingt-seize, étoit le treizième jour d'avril. Ensuite il vint à Bordeaux, où le premier jour de mai il dédia la grande église; puis à Toulouse, où le vingt-quatrième du même mois il dédia l'église de Saint-Sernin. Isarn étoit alors évêque de Toulouse, et le pape étoit accompagné de Bernard, archevêque de Tolède. Sur la fin de juin, le pape vint à Maguelone à la prière de l'évêque Godefroy (3), et le dimanche, jour de Saint-Pierre, après avoir prêché devant le clergé et le peuple assemblés, il consacra solennellement toute l'île de Maguelone, donna l'absolution de tous leurs péchés à tous ceux qui y étoient enterrés et qui le seroient à l'avenir, et accorda à cette église plusieurs autres privilèges. Il étoit assisté en cette cérémonie des archevêques de Pise et de Tarragone et des évêques d'Albane, de Ségni, de Nîmes et de Maguelone.

Tandis que le pape étoit à Montpellier, il examina, à la prière du roi Philippe, l'élection de Guillaume pour l'évêché de Paris. Il étoit frère de Bertrade, que ce prince avoit épousée de la manière irrégulière que j'ai dite, et n'avoit pas encore tout-à-fait l'âge pour être évêque, ce qui rendoit cette élection suspecte. Toutefois, sitôt qu'elle fut faite, Ives de Chartres écrivit au pape que Guillaume étoit un clerc de grande espérance, nourri dans l'église de Chartres, et ajouta : Il n'a rien voulu faire en cette rencontre sans notre conseil. C'est pourquoi nous avons envoyé avec lui quelques-uns de nos frères, pour s'informer soigneusement s'il avoit toutes les voix, et si cette élection s'étoit faite moyennant de l'argent, ou avoit été extorquée par quelque vio-

lence du roi. Comme ils nous ont rapporté que tout s'étoit bien passé, nous avons conseillé à notre frère de consentir à l'élection, et ne se pas soustraire à l'ordre de Dieu, car nous craignons que quelqu'un ne vint à la traverse s'ingérer par simonie. Quant au défaut de son âge, nous lui avons conseillé de garder les interstices convenables dans sa promotion aux ordres, et cependant de vous demander dispense de ce qui pourroit manquer à la régularité de son ordination. Je vous prie de ne point écouter ceux qui voudroient lui rendre de mauvais offices auprès de vous, et de nous prescrire vous-même comment cette affaire peut être terminée à votre satisfaction. Ce témoignage d'Ives de Chartres étoit d'autant plus fort, que ce prélat s'étoit plus déclaré contre Bertrade.

Le pape donc étant à Montpellier, et ayant examiné cette élection, commit Ives de Chartres, qui étoit alors auprès de lui pour la discuter plus amplement (1). Ives, étant de retour, fit venir devant lui les chanoines de Paris, savoir, le doyen, le chantre et un archidiacre, qui jurèrent au nom de tous que, dans l'élection de Guillaume, il n'y avoit eu ni crainte du roi, ou de la prétendue reine, ni simonie. C'est pourquoi il ordonna de la part du pape à Richer, archevêque de Sens, de le sacrer avant la Saint-Remy, lui permettant de porter le pallium en cette cérémonie, quoique l'usage lui en fût interdit, à cause de son refus de se soumettre à la primatie de Lyon (2). Cet ordre fut exécuté, et dans le temps marqué Guillaume fut sacré évêque de Paris.

#### XXXVII. Concile de Nîmes.

Le pape étoit à Nîmes au commencement de juillet, et y célébra le concile qu'il avoit indiqué pour être tenu à Arles. Il y étoit assisté de quatre cardinaux, Gautier, évêque d'Albane, Grégoire de Pavie, Jean, diacre, Albert, prêtre. Entre les évêques, on marque Daibert, archevêque de Pise, Hugues de Lyon, Amat de Bordeaux, Bernard de Tolède, Hugues de Besançon, Brunon, évêque de Ségni, et Bertrand de Nîmes. Ce concile fit seize canons, qui ne sont la plupart que ceux de Clermont, que le pape confirma et publia dans tous les conciles qu'il tint ensuite. Le plus singulier du concile de Nîmes est celui qui maintient les moines dans le droit d'exercer les fonctions sacerdotales; c'est le même, mot pour mot, qui est attribué au pape Boniface IV, par saint Pierre Damien, dans un traité où il soutient ce droit des moines; et on rapporte ce décret au concile de Rome, de l'an six cent dix, mais le style convient mieux au temps d'Urbain II. Voici la substance de ce décret (3).

(1) Chr. Maleac. p. 213. (2) Baluz. 2. Miscel. p. Chr. Andeg. p. 281, to. 1, 214. Vita ap. Boll. 24 febr. Bibl. Lab. Ivo. Ep. 48. to. 5, p. 393.

(1) To. x, Conc. p. 509. (2) C. O. Edmer. Novor. Ex. Odorico. lib. ix, p. 721, p. 39. c. 2, 3, 8.

(1) Sup. l. xxxix, n. 55; to. x, Conc. p. 601. (2) Ordo. Rom. (3) Catel. mem. lib. v, p. 876. Arnd. Verd. to. 1, Bibl. Lab. p. 799.

(1) Ivo. Epist. 50. to. 4, p. 234; to. v, Conc. (2) Id. Ep. 54. p. 1618. Sup. liv. xxxvi, n. (3) To. x, p. 605. Spicil. 4. P. Dam. Opusc. xxxviii.



Quelques ignorants, poussés d'un zèle amer, assurent que les moines qui sont morts au monde sont indignes des fonctions sacerdotales, et ne peuvent donner ni la pénitence ni le baptême ou l'absolution, mais ils se trompent (1). Autrement saint Grégoire, étant moine, ne seroit pas monté sur le saint-siège, et son disciple saint Augustin, l'apôtre des Anglois, saint Martin, et tant d'autres saints qui étoient moines, n'auroient pas été élevés à l'épiscopat. Aussi saint Benoît n'a point fait aux moines de telle défense; il a dit seulement qu'ils ne devoient point se mêler d'affaires temporelles. Ce qui est étroitement défendu aux chanoines aussi bien qu'aux moines, puisque les uns et les autres sont morts au monde. Les uns et les autres sont semblables aux anges, puisqu'ils annoncent les ordres de Dieu; mais les moines ressemblent aux séraphins, dont leur habit représente les six ailes, deux par le capuce, deux par les manches, deux par le corps. Nous ordonnons donc que ceux qui attaqueroient les moines sur ce sujet soient réprimés par l'autorité sacerdotale. Des hommes, qui ont quitté le monde pour mener une vie apostolique, doivent avoir plus de pouvoir de délier les péchés que les prêtres séculiers, et sont plus dignes de prêcher, de baptiser, de donner la communion et d'imposer la pénitence : c'est pourquoi nous leur permettons toutes ces fonctions.

Ceux que ce décret traite d'ignorants auroient pu répondre que les anciens, en distinguant l'état des moines de celui des clercs, ne nioient pas que l'on ne trouvât souvent entre les moines des sujets dignes de la cléricature et même de l'épiscopat; mais alors ils changeoient d'état, et quittant leurs solitudes ils rentroient dans le commerce des autres fidèles pour le service de l'Eglise, conservant toutefois les saintes pratiques de la vie monastique, autant que leurs fonctions le permettoient. Ce qui paroisoit nouveau et contraire aux anciennes maximes, c'est que des moines, demeurant dans leurs monastères, eussent la liberté d'exercer toutes les fonctions ecclésiastiques, même à l'égard des séculiers; et c'est toutefois ce qu'Urbain II semble autoriser. En ce même concile, le roi Philippe, ayant fait satisfaction au pape et promis de quitter Bertrade, fut absous de l'excommunication (2).

#### XXXVIII. Reliques de saint Antoine en France.

De Nîmes, le pape, retournant en Italie, passa à Saint-Gilles, à Avignon, à Vienne, où il ordonna de mettre dans une église les reliques de saint Antoine. Voici comment on dit qu'elles avoient été apportées en France. Josselin, seigneur de la Mote-Saint-Didier en

Viennois, alla à Jérusalem pour accomplir un vœu de son père, et au retour passa à Constantinople, où il fut bien reçu de l'empereur, et gagna ses bonnes grâces. Il visitoit souvent une ancienne église, où l'on croyoit avoir le corps de saint Antoine, sans que l'on sache comment il avoit été apporté d'Alexandrie à Constantinople (1). Josselin, voyant que cette église étoit en un lieu presque abandonné, et les ecclésiastiques qui la servoient très-pauvres, leur persuada de venir avec leur relique en France, où il les établirent en un lieu commode et agréable, et où la relique seroit plus honorée. Il obtint la permission de l'empereur, et emporta ainsi le corps de saint Antoine.

Étant arrivé en Viennois, il étoit en peine de trouver un lieu propre pour mettre ce précieux dépôt, et en attendant il le portoit partout avec lui, même à la guerre. Ensuite il résolut de bâtir une église de Saint-Antoine dans sa terre de la Mote; mais, après en avoir mis les fondements, il fut détourné de continuer, et mourut subitement sans enfants. Guigues Didier, son parent, lui succéda, et continua de faire porter partout avec lui la chaise de saint Antoine, par la confiance qu'il y avoit. Mais le pape Urbain II, passant par le Viennois, trouva indécent que ce saint corps fût entre les mains d'hommes laïques et portant les armes. C'est pourquoi, ayant pris connoissance de l'affaire, il défendit à Guigues Didier, sous peine d'excommunication, d'en user ainsi à l'avenir, et lui ordonna de mettre au plus tôt le corps de saint Antoine en quelque lieu saint. Guigues résolut donc d'achever l'église commencée par Josselin, et en attendant il mit la relique à la place où devoit être le grand autel, sous une petite chapelle qu'il fit bâtir à la légère. Il y mit des séculiers pour recevoir des oblations des fidèles, et les employer au bâtiment de l'église. Mais, quelques années après, il y fit venir des moines du monastère de Mont-Majour, au diocèse d'Arles, et la nouvelle église devint un prieuré de bénédictins. Tels furent les commencements du culte de saint Antoine en Viennois.

#### XXXIX. Sanction, évêque d'Orléans.

Jean, évêque d'Orléans, étant mort, Raoul, son frère, archevêque de Tours, voulut faire élire pour lui succéder Jean, archidiacre de la même église; mais la plus grande partie du clergé élut le doyen Sanction ou Sanson. Ceux qui lui étoient opposés écrivirent à Ives de Chartres, qu'il avoit été élu par simonie et par la puissance séculière. Sur quoi Ives l'exhorta à se retirer s'il se sentoit coupable, et ne songer qu'à finir ses jours en paix, car il étoit fort âgé. Mais, étant depuis mieux in-

formé, il soutint l'élection de Sanction, et en écrivit ainsi à Hugues, archevêque de Lyon, conjointement avec Guillaume de Paris et Gautier de Meaux (1).

Après la mort de Jean, évêque d'Orléans, l'archevêque de Tours, avec quelques-uns des amis du défunt et des siens, s'est efforcé par des cabales secrètes de donner l'évêché, du consentement du roi, à un archidiacre, nommé Jean, qui n'a ni l'âge, ni la science, ni la maturité des mœurs convenables à cette place, et que l'on accuse au contraire d'une familiarité honteuse avec l'évêque défunt, et avec quelques-uns de ceux qui désirent le faire évêque. La plus grande et la plus saine partie du clergé, voulant éviter les oppressions qu'ils avoient souffertes du temps du défunt évêque, a élu, du consentement du roi, Sanction, doyen de la même église, homme grave, comme vous savez, par son âge et par ses mœurs. Ils nous ont prié, de la part de l'archevêque de Sens, d'aller le sacrer à Château-Landon; mais nous l'avons refusé, à cause que cet archevêque rejette la primatie de Lyon, et est interdit par le saint-siège. Cependant, les adversaires de Sanction se sont opposés à son sacre, l'accusant de simonie et de brigue; mais ils ne sont point venus à Chartres, où nous leur avons donné jour pour soutenir leur accusation; et Sanction s'en est purgé par serment, lui septième. C'est pourquoi nous l'avons sacré, après qu'il vous a promis obéissance, et nous l'avons envoyé à son église, où il a été reçu avec toute sorte de soumission, sans contradiction de personne.

Par une autre lettre d'Ives de Chartres, il paroît que Sanction, le jour de son entrée à Orléans, délivra un clerc de prison, suivant la coutume de la ville, comme il le dit expressément, et cette coutume y dure encore (2).

#### XL. Voyage des croisés.

Cependant les pèlerins, qui s'étoient croisés pour faire le voyage de Jérusalem, commençoient à marcher de toutes parts (3). Les principaux étoient : Hugues, surnommé le grand, frère du roi de France, et comte de Vermandois par sa femme; Robert, duc de Normandie, surnommé courte-heuse, frère du roi d'Angleterre; Etienne, surnommé Henri, comte de Blois, de Chartres et de Troyes; Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles; Godefroy, duc de Lorraine, avec ses frères, Baudouin et Eustache; et Baudouin du Bourg, leur cousin, fils du comte de Réthel. Il y avoit un grand nombre des moindres seigneurs, et une infinité d'autre noblesse. Il y eut des évêques, entre autres Adhémar du Puy, légat pour la croisade, et Guillaume, évêque d'O-

range, quantité de prêtres et d'autres clercs, quantité d'abbés et de moines, et même des reclus qui sortoient de leurs cellules (4).

Ce mouvement fut si grand, qu'il entraînoit le petit peuple, et jusqu'aux femmes et aux enfants. Ils accouroient en troupes auprès des seigneurs croisés pour les accompagner, avec promesse de les servir et leur obéir. Ils s'empressoient à qui partiroit le premier, et feroit plus promptement ses préparatifs. Les seigneurs vendoient ou engageoient leurs châteaux et leurs terres même, à vil prix; chacun quittoit ce qu'il avoit de plus cher, femmes, enfants, père, mère; les voleurs mêmes et les scélérats confessoient leurs péchés, et cherchoient à les expier par la guerre sainte (2). Il est vrai que tous les croisés n'étoient pas animés du même zèle. Quelques-uns s'engageoient par compagne pour ne pas quitter leurs amis, d'autres par honneur, pour n'être pas estimés poltrons, les uns par légèreté, les autres par intérêt, pour éviter les poursuites de leurs créanciers. Plusieurs moines quittoient leur habit pour porter les armes; et quantité de femmes suivoient les croisés en habit d'hommes, et s'abandonnoient à eux. Le premier qui partit fut Gautier sans-avoir, homme noble et brave, mais dont le surnom fait voir qu'il n'étoit pas riche. Il se mit en chemin le huitième de mars mil quatre-vingt-seize, conduisant une grande multitude de gens de pied, et passa par l'Allemagne et la Hongrie jusqu'à Constantinople. Il fut suivi de près par Pierre l'ermite, avec une troupe d'environ quarante mille hommes, qu'il avoit ramassés de différentes nations, en France et en Allemagne. Ainsi, plusieurs autres troupes partirent pendant le même été, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre. Pierre l'ermite fut suivi d'un prêtre allemand, nommé Godescalc, avec quinze mille hommes, mais si mal disciplinés, qu'ils ne passèrent pas la Hongrie, et y furent taillés en pièces (3).

#### XLI. Les juifs massacrés.

Peu de temps après, suivit une autre troupe de gens de pied, au nombre d'environ deux cent mille, sans chef et sans discipline, quoiqu'il y eût quelques nobles avec eux; mais ils ne leur obéissoient point, et se donnoient toute sorte de licence. Ils s'avisèrent de se jeter sur les juifs qu'ils rencontrèrent dans toutes les villes où ils passaient, et de massacrer cruellement ces malheureux, qui n'étoient point sur leurs gardes: ce qu'ils firent principalement à Cologne et à Mayence, où un comte, nommé Emicon, se joignit à eux, les encourageant à ces crimes (4). A Spire, les juifs se

(1) Can. 2.

(2) Chr. Malleac. p. 213. Berthold. an. 1096.

(1) Falcon. ap. Boll. 17 janu. t. 1, p. 152. V. Baillet. 17 janu. n. 13.

(1) Gall. Chr. to. 2, p. 245. Ep. 51, 54.

(2) Epist. 53. (3) Guill. Tyr. 1, c. 17.

(1) C. 16. (2) Orderic. lib. ix, p. 720.

(3) Berthold. an. 1096. Guill. 1, c. 18. Fulcher. c. 2, G. c. 27. (4) C. 29. Berthold, 1096.



réfugièrent dans le palais du roi, et se défendirent par le secours de l'évêque Jean, qui fit ensuite mourir quelques chrétiens pour ce sujet, étant gagné par l'argent des juifs. A Wormes les juifs, poursuivis par les chrétiens, allèrent trouver l'évêque qui ne leur promit de les sauver qu'à condition qu'ils recevraient le baptême. Ils demandèrent du temps pour délibérer; et aussitôt, entrant dans la chambre de l'évêque, tandis que les chrétiens attendaient dehors leur réponse, ils se tuèrent eux-mêmes.

A Trèves, les juifs, voyant approcher les croisés, quelques-uns d'entre eux prirent leurs enfants et leur enfoncèrent le couteau dans le ventre, disant qu'ils voulaient les envoyer dans le sein d'Abraham plutôt que de les exposer aux insultes des chrétiens (1). Quelques-unes de leurs femmes montèrent sur le bord de la rivière, et, ayant rempli de pierres leur sein et leurs manches, se précipitèrent au fond de l'eau. Les autres, qui voulaient conserver leur vie, prirent avec eux leurs enfants et leurs biens, et se retirèrent au palais, qui étoit un lieu de franchise et la demeure de l'archevêque Egilbert. Ils lui demandèrent avec larmes sa protection; et lui, profitant de l'occasion, les exhorta à se convertir, leur représentant qu'ils s'étoient attirés cette persécution par leurs péchés, principalement par leurs blasphèmes contre Jésus-Christ et sa sainte mère, et leur promettant de les mettre en sûreté s'ils recevoient le baptême.

Alors leur rabbin, nommé Michée, pria l'archevêque de les instruire de la foi chrétienne, ce qu'il fit, leur expliquant sommairement le symbole. Michée dit ensuite: Je proteste devant Dieu que je crois ce que vous venez de dire, je renonce au judaïsme, et j'aurai soin de m'instruire plus à loisir de ce que je n'entends pas bien encore. Baptisez-nous seulement pour nous délivrer des mains de ceux qui nous poursuivent. Tous les autres juifs en dirent autant. L'archevêque baptisa donc Michée, et lui donna son nom, et les prêtres qui étoient présents baptisèrent les autres; mais il n'y eut que le rabbin qui persévéra dans la foi, tous les autres apostasièrent l'année suivante.

#### XLII. Le pape en Italie.

Le pape étoit rentré en Italie, et avoit célébré à Mortare, près de Pavie, la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix (2). Comme il étoit près de Lucques, une troupe de pèlerins français le rencontra, conduite par Robert, duc de Normandie, et Etienne, comte de Blois. Ces deux seigneurs et ceux de leur suite qui le voulurent parlèrent au pape; et, ayant reçu sa bé-

nédiction, ils allèrent à Rome. Etant entrés dans l'église de Saint-Pierre, ils trouvèrent des gens de l'antipape Guibert, qui l'épée à la main s'emparaient des offrandes que l'on mettoit sur l'autel; d'autres, montés sur les poutres qui traversoient l'église, en jetoient des pierres sur les pèlerins prosternés en oraison. Car, sitôt qu'ils voyaient quelqu'un fidèle au pape Urbain, ils le voulaient tuer. Il y avoit toutefois, dans une des tours de cette église, des gens du pape, qui la lui gardoient fidèlement. Les pèlerins, affligés de ces crimes, mais n'y pouvant remédier, se contentèrent de souhaiter que Dieu en fit la vengeance. Plusieurs d'entre eux, manquant de courage, ne passèrent pas Rome, et retournèrent chez eux; les autres traversèrent la Campanie et la Pouille, et arrivèrent à Bari, où, ayant fait leurs prières à saint Nicolas, ils croyaient s'embarquer aussitôt; mais, la saison n'y étant plus propre, on les obligea de demeurer; et le duc de Normandie alla passer l'hiver en Calabre avec ses compatriotes. Toutefois, le comte de Flandre trouva moyen de passer la mer avec sa troupe. Alors, plusieurs des plus pauvres ou des plus timides, craignant la disette à venir, vendirent leurs armes, reprirent leurs bourdons de pèlerins, et retournèrent à leurs maisons; de quoi ils furent fort blâmés.

Sur la fin de cette année mil quatre-vingt-seize, l'indiction cinquième étant commencée, Roger, comte de Sicile et de Calabre, voulant rétablir l'église de Squillace après la mort de l'évêque Théodore, qui étoit Grec, résolut d'y mettre un évêque latin, par le conseil de tous les évêques de Sicile et de quelques-uns de Calabre, entre autres de Saxon, évêque de Cassane, vicaire du pape, et de l'avis aussi de saint Bruno et de Landuin, son compagnon, qui s'étoient établis en ce diocèse (1). La raison de ce changement est qu'il y avoit dans le pays grand nombre de Normands et d'autres chrétiens latins. Le comte Roger choisit donc pour premier évêque latin de Squillace, Jean Nicéphore, chanoine et doyen de l'église de Milet en Calabre; et marqua l'étendue de ce diocèse, lui donnant toute juridiction sur les Grecs et sur les Latins, particulièrement sur les prêtres grecs et leurs enfants.

La comtesse Mathilde vint au devant du pape, et le conduisit jusqu'à Rome, où il entra comme en triomphe, et y célébra solennellement la fête de Noël avec ses cardinaux. Il ne restoit plus aux guibertins que le château Saint-Ange, presque tout le reste de Rome étoit soumis au pape, par le secours des croisés, qui s'y trouvèrent en si grand nombre, qu'ils furent obligés de camper. Le roi Henri fut aussi chassé de Lombardie par les troupes de la comtesse Mathilde, et réduit à se retirer en Allemagne.

(1) Hist. Trevir. to. 12, (2) Fulcher. Car. c. 2. Spicil. p. 236.

(1) Ital. Sac. to. 9, p. 591.

#### XLIII. Eglise d'Espagne.

Bernard, archevêque de Tolède, s'étoit croisé pour passer à la terre sainte, et ayant recommandé au clergé du pays le gouvernement de son église, il s'étoit mis en chemin (1). Mais à peine eut-il fait trois journées, que les clercs de Tolède, s'imaginant qu'il ne reviendrait jamais, élurent un autre archevêque, et chassèrent les domestiques de Bernard, qui, l'ayant promptement suivi, lui dirent ce qui s'étoit passé. Il revint, dégrada les auteurs de la conjuration avec celui qu'ils avoient élu, et mit dans l'église de Tolède des moines de Saint-Fagon, pour la desservir pendant son absence; puis il continua son chemin, et vint à Rome. Mais le pape Urbain le dispensa de son vœu, et lui défendit de passer outre, et d'abandonner son église, qui, étant nouvellement rétablie, avoit besoin de sa présence.

En revenant, Bernard passa par la France, où il choisit des hommes savants et vertueux et de jeunes gens dociles qu'il emmena en Espagne. De Moissac, il tira Girauld, qu'il fit premièrement chantre de l'église de Tolède, puis archevêque de Brague. De Bourges, Pierre, qu'il fit archidiacre de Tolède, puis évêque d'Osma. D'Agen, il en tira quatre. Bernard, qu'il fit chantre de Tolède, puis évêque de Sigüenza, et enfin archevêque de Compostelle. Pierre, qui ayant été élevé dans l'église de Tolède, fut évêque de Ségovie, un autre Pierre qui fut évêque de Palencia, et Raymond originaire de la Salvétat, d'où l'archevêque Bernard étoit lui-même, et qui fut son successeur immédiat dans le siège de Tolède. Il tira de Périgord Jérôme, qu'il fit évêque de Valence; mais cette ville ayant été peu après perdue par les chrétiens, il le mit à Zamora, pour y faire les fonctions épiscopales, quoiqu'il n'y eût pas encore de siège établi. Après la mort de Jérôme, il mit à Zamora, pour premier évêque titulaire, Bernard, qu'il avoit amené du même pays. Enfin, il emmena de Limousin, comme j'ai dit, Bourdin, qu'il fit archidiacre de Tolède, évêque de Conimbre, puis archevêque de Brague (2). C'est ainsi que la France fournit des évêques à l'Espagne aussi bien qu'à la Sicile, pour y établir la religion après l'oppression des musulmans.

Cependant Pierre I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, prit Huesca sur eux, après qu'ils l'eurent possédée plus de trois cents ans, et gagna une grande bataille à la mi-novembre mil quatre-vingt-seize. Le pape y rétablit l'évêque qui avoit été transféré à Jaca; et le jour de Pâques, cinquième d'avril de l'année suivante mil quatre-vingt-dix-sept, Amat, archevêque de Bordeaux, dédia la mosquée d'Huesca pour en faire une église (3).

(1) Roderic. vi, Hist. c. 27. (3) Chron. Maleac. p. 214.  
(2) Sup. n. 13.

#### XLIV. Daïmbert, archevêque de Sens.

En France, Richer, archevêque de Sens, mourut à la fin du mois de décembre mil quatre-vingt-seize, après avoir tenu ce siège près de trente-cinq ans (1). Daïmbert, vidame de la même église, homme noble et considéré, fut élu par tout le clergé et le peuple pour lui succéder; mais il demeura quatorze mois sans être sacré, par l'opposition de Hugues, archevêque de Lyon, qui prétendoit que Daïmbert lui devoit prêter serment comme à son primate. Quoique cette élection eût été faite sans consulter les évêques de la province, le clergé de Sens écrivit à Ives de Chartres pour le prier d'ordonner prêtre Daïmbert le jour de la Purification mil quatre-vingt-dix-sept, car il n'étoit que diacre, et de le sacrer évêque le dimanche suivant. Mais Ives leur représenta que, suivant les canons, les ordinations ne se devoient faire qu'aux quatre-temps, et qu'il avoit besoin de conférer avec ses confrères sur cette affaire, et avec l'élu même. Ainsi son ordination fut remise au commencement du carême. Sur quoi Ives de Chartres écrivit à Hugues de Lyon pour savoir ce qu'ils devoient faire; et, après avoir reçu sa réponse, il lui écrivit encore ainsi (2):

Vos ordres ont été suivis, nous nous sommes abstenus de sacrer l'archevêque élu de Sens, et nous avons envoyé vos lettres aux évêques de notre province, pour obéir à l'autorité apostolique. Mais nous vous prions et vous conseillons d'user à l'avenir de cette autorité avec plus de retenue, de peur qu'en nous prescrivant des choses impossibles, vous ne nous mettiez dans la nécessité de désobéir. Quant aux ordres du saint-siège, qui regardent la conservation de la foi, ou la correction des mœurs, nous sommes résolus à les observer, quoi qu'il nous en coûte. Mais quand vous nous enjoignez si expressément des choses indifférentes pour le salut, ou quand vous changez comme il vous plaît, ce qui est établi par la coutume et par l'autorité des pères, regardez à qui l'on doit plutôt obéir, aux pères, ou à vous, qui prétendez ne faire que suivre leurs traces. Il rapporte ensuite plusieurs autorités des papes, qui déclarent qu'ils ne veulent rien innover contre la tradition et l'autorité des canons; puis il ajoute:

Les canons ayant donc réglé comment un métropolitain doit être ordonné, nous nous étonnons que vous prétendiez que l'élu de Sens vous doive être présenté avant son sacre, et vous promettre obéissance en vertu de votre primatie: ce qui n'a jamais été observé, ni dans la province de Sens, ni dans aucune autre. D'où vient que le pape Nicolas écrivit à Raoul, archevêque de Bourges, que les primats ou les patriarches n'ont aucun privilège au-dessus

(1) Chr. S. P. vivi, to. 2, Spicil. 749. (2) Ivo. Ep. 58, 59, 60.



des autres évêques, qu'autant que les canons ou la coutume leur en donnent. Au reste, celui dont il s'agit est, suivant ce que nous en avons ouï-dire, d'une naissance noble et suffisamment instruit, ceux qui le connoissent en rendent bon témoignage; et il étoit diacre dans son église quand il a été élu gratuitement et tout d'une voix. Mais s'il cédoit maintenant à ce que vous exigez de lui, on diroit qu'il auroit exigé sa consécration par cette complaisance.

Quant à ce que vous avez écrit, qu'il a reçu de la main du roi l'investiture de l'évêché, nous n'en avons point de connoissance. Mais, quand il l'auroit fait, nous ne voyons pas en quoi cette cérémonie nuit à la religion, puisqu'elle n'a aucune force de serment, et qu'il n'y a aucune défense aux rois de la part du saint-siège, d'accorder les évêchés après l'élection canonique. Au contraire, nous lisons que les papes ont quelquefois intercédé auprès des rois pour les évêques élus, afin qu'ils leur accordassent les évêchés; et qu'ils ont différé le sacre de quelques-uns, parce qu'ils n'avoient pas encore obtenu la concession des rois. Nous en aurions rapporté les exemples si nous n'avions craint la longueur. Le pape Urbain lui-même, selon que nous l'avons compris, n'exclut les rois que de l'investiture corporelle, non de l'élection, en tant qu'ils sont chefs du peuple ou de la concession. Et qu'importe que cette concession se fasse de la main, ou par un signe tête, ou par la bouche, ou par une crosse? Puisque les rois ne prétendent rien donner de spirituel, mais seulement consentir à l'élection, ou accorder à l'élu les terres et les autres biens extérieurs que les églises ont reçus de leur libéralité.

Que si les investitures étoient défendues par la loi éternelle, il ne seroit pas au pouvoir des supérieurs de les condamner rigoureusement en quelques-uns et les tolérer en d'autres. Mais, parce que c'est principalement la défense de ces supérieurs qui les rend illicites, nous ne voyons presque personne condamné pour ce sujet, mais plusieurs vexations, plusieurs scandales, la division entre le royaume et le sacerdoce, dont la concorde est nécessaire pour la sûreté des choses humaines. Nous voyons les évêques et les abbés, au lieu de s'appliquer à la correction des mœurs ou à la conservation de leur temporel, uniquement occupés à se procurer quelque patron, dont l'éloquence puisse les défendre; et plusieurs dont l'élection a été gratuite tombent ainsi dans la simonie, en achetant des intercesseurs.

Puis donc que toutes les lois ecclésiastiques doivent se rapporter au salut des âmes, il faudroit corriger plus sévèrement les transgressions de celles-ci, ou les passer sous silence. Ce que je ne dis pas pour m'élever contre le saint-siège; mais je voudrois, et plusieurs autres avec moi, que les ministres de l'église romaine s'appliquassent à guérir de plus grands

maux, et ne s'attirassent pas le reproche de passer le mouchoir et d'avaler le chameau (1), puisque par tout le monde on commet publiquement tant de crimes, sans que vous vous mettiez en peine de les réprimer. Je me réduits donc à dire, que vous permettiez de sacrer l'élu de l'église de Sens selon l'ancienne coutume, si vous n'y trouvez aucun empêchement canonique. Car nous ne voulons point nous relâcher le moins du monde du droit de nos églises. Si vous y acquiescez, nous ferons notre possible pour persuader au nouvel archevêque de reconnoître la primatie de l'église de Lyon.

Ives de Chartres écrivit au pape sur le même sujet, en ces termes (2): Mandez-nous ce que nous devons faire touchant l'archevêque élu de Sens, dont le sacre est arrêté par l'archevêque de Lyon, votre légat, parce qu'il ne veut pas lui promettre obéissance, à cause de sa primatie; car encore que personne n'ait fait aucune autre opposition à ce sacre, nous nous sommes abstenus de passer outre par respect pour vous, quoiqu'il n'y ait ni loi ni coutume qui oblige les métropolitains de promettre obéissance aux primats. Ives envoya cette lettre au pape par le nouvel évêque de Paris, Guillaume de Montfort, qui alloit à Rome, et qu'il lui recommande avec affection, priant le pape d'exhorter ce prélat à quitter la chasse et les autres amusements de la jeunesse, pour s'appliquer à la prière et à la lecture.

#### XLV. Les croisés à Constantinople.

Vers le printemps de cette année mil quatre-vingt-dix-sept, le pape Urbain vint à Thiète, où il eut une conférence avec les évêques et les seigneurs touchant la croisade (3), et y exhorta tout le monde. Robert, duc de Normandie, et Etienne, comte de Blois, qui avoient passé l'hiver en Pouille, s'embarquèrent à Brindes le cinquième d'avril, qui étoit le jour de Pâques. Boémond étoit au siège d'un château en Campanie avec le comte Roger, son oncle, quand il apprit la nouvelle de la croisade (4). Il s'informa soigneusement de la qualité des seigneurs croisés et de leurs troupes; et quand il en fut bien instruit, il se fit apporter une pièce de drap de soie qu'il fit couper en petits morceaux, et en distribua des croix à tous ses gens, en gardant une pour lui, car la marque de ces pèlerins étoit une croix rouge cousue sur l'épaule droite. Aussitôt tous les compagnons de Boémond s'écrièrent en françois du temps: *Deus lo volt!* comme on avoit fait à Clermont.

Le pape écrivit en même temps à l'empereur Alexis une lettre où il dit qu'après la

(1) Matth. xxiii, 24.

(2) Ep. 63.

(3) Chr. Casaur. to. 5, p. 724.

Spicil. p. 470.

(4) Fulcher. c. 3. Chr.

Cass. iv, c. 11. Oderic. ix,

résolution prise au concile de Clermont de faire la guerre aux Sarrasins, le nombre des croisés s'est trouvé monter à trois cent mille hommes. Il lui en nomme les chefs, entre lesquels il dit que Boémond mène sept mille hommes choisis. Il prie l'empereur de donner les ordres nécessaires pour la subsistance de ces troupes, et de favoriser de tout son pouvoir une guerre si juste et si glorieuse. Mais l'empereur Alexis y étoit peu disposé (1). Il fut terriblement alarmé de voir ses états inondés de ces troupes innombrables de Francs que les Grecs traitoient de barbares, et qu'ils crurent avoir été signifiés par des nuées de sauterelles qui les avoit précédés. L'empereur craignoit surtout Boémond, dont il avoit éprouvé la valeur et la conduite. Il croyoit que la croisade n'étoit qu'un prétexte, et que ce prince ambitieux en vouloit à sa couronne, et ne prétendoit pas moins que se faire empereur de Constantinople. Ces soupçons portèrent Alexis à traiter les seigneurs croisés avec honneur, mais leur nuire en effet de tout son pouvoir, et ils ne lui en donnèrent que trop de sujet. Les troupes qui campoient près de Constantinople, abattoient et brûloient les belles maisons qu'ils trouvoient dans la campagne (2), et découvroient les églises pour vendre le plomb aux Grecs mêmes, ce qui pressa l'empereur de leur faire passer l'Hellespont, nommé dès lors le bras Saint-George; mais ils ne se conduisirent pas mieux en Asie, où ils pilloient et brûloient les maisons et les églises.

#### XLVI. Prise de Nicée.

Ce fut là que se rassemblèrent les seigneurs francs qui étoient partis les uns après les autres, et ils mirent le siège devant Nicée le quatorzième de mai mil quatre-vingt-dix-sept, jour de l'Ascension. Ayant fait la revue de leurs troupes, ils trouvèrent cent mille cavaliers armés, et de gens de pied, en comptant les femmes, six cent mille. Nicée, qu'ils assiégeoient, est la même où fut tenu, l'an trois cent-vingt-cinq, le premier concile général; et elle étoit alors au pouvoir de Soliman-Scha, fondateur de la troisième dynastie des Turcs Seljouquides, qui est celle de Roum ou Natolie. Ce prince étoit fils de Cotlouniche, petit-fils de Seljouc, et cousin-germain de Togroulbec, dont j'ai parlé en son temps (3). Mëlic-Scha, son second successeur, envoya Soliman faire la guerre aux Grecs en Natolie, et il y fit tant de conquêtes, qu'il s'y établit entièrement dès l'an quatre cent quatre-vingt de l'hégire, mil quatre-vingt-sept de J.-C., et y régna vingt ans. Sa capitale étoit Courniet ou Cognâ, qui est l'ancienne Iconie.

(1) Urb. Ep. 16. Anna.

Alex. lib. 1, p. 283, 285.

(2) Anonym. n. 3.

(3) Guill. II, c. 21, 23.

Bibl. Orient. p. 822. Sup.

liv. xli, n. 13.

Nicée fut prise par composition le vingtième de juin, et se rendit à l'empereur Alexis, du consentement des seigneurs croisés, mais au grand déplaisir de leurs troupes, qui s'étoient attendues à la piller (1).

Par les traités que les princes croisés avoient faits avec l'empereur Alexis, ils lui avoient fait hommage, et avoient promis de lui remettre toutes les places de l'empire qu'ils prendroient sur les infidèles, ou les tenir de lui pour ses vassaux; et l'empereur, de son côté, devoit joindre ses forces avec les leurs, et leur fournir des vivres pour les aider à la conquête de Jérusalem. Mais comme l'empereur ne tint rien de ce qu'il avoit promis, les croisés prétendirent être quittes de leur serment. Ainsi, continuant leur route après la prise de Nicée, ils prirent grand nombre de places dans la Natolie, où ils mirent des garnisons et des gouverneurs pour les garder en leur nom. Ils avoient déjà pris Tarse et le reste de la Cilicie, quand Baudouin, frère du duc de Godefroy, se sépara de la grande armée, et prit à gauche vers le nord, conduit par un noble arménien nommé Pancrace (2); il vint en peu de temps jusqu'à l'Euphrate, car tout le pays étant peuplé de chrétiens, se rendoit volontiers à lui. Sa réputation le fit même appeler à Edesse, dont tous les habitants étoient chrétiens, et avoient pour gouverneur un vieux Grec incapable de les défendre: Baudouin fut donc reconnu prince d'Edesse, s'y établit, et y fonda un puissant état.

#### XLVII. Siège d'Antioche.

Cependant la grande armée, avançant dans la Syrie, vint jusqu'à Antioche, et en forma le siège le vingt-unième d'octobre mil quatre-vingt-dix-sept (3). Antioche étoit encore alors une très-grande ville et très-forte, dont la plupart des habitants étoient chrétiens. Le patriarche avoit sous sa juridiction vingt provinces, dont quatorze avoient chacune leur métropolitain, et les six autres étoient gouvernées par des prélats nommés catholiques, c'est-à-dire généraux, dont l'un résidoit à Ani, en Arménie, vers la source de l'Euphrate, l'autre à Irénopolis, qui est Bagdad: ce dernier catholique étoit nestorien, et l'autre eutychén, tous deux hérétiques. Les Grecs avoient repris Antioche, comme j'ai dit, en neuf cent soixante-huit, sous Nicéphore Phocas, et l'avoient gardée cent seize ans, jusqu'en l'année de l'hégire quatre cent soixante-dix-sept (4), de J.-C. mil quatre-vingt-quatre, que Soliman, fils de Cotlounich l'assiégea et la prit, par ordre de Mëlic-Scha, qui la donna ensuite à un autre Turc son parent, nommé Acsian, pour dé-

(1) Guill. III, c. 11, 12.

(2) Guill. IV, c. 1, 2, 3.

(3) Ibid. c. 9, 10, etc.

(4) Sup. liv. lvi, n. 28.

Bibl. Orient. p. 118.



fendre cette frontière contre le calife Fatimite d'Egypte, dont l'empire s'étendait en Syrie jusqu'à Laodicée. Mélic-Scha mourut en quatre cent quatre-vingt-cinq, de J.-C. mil quatre-vingt-douze, âgé seulement de trente-sept ans, dont il avait régné vingt. Son fils aîné, Barquiarouc, lui succéda; mais les premières années de son règne furent troublées de guerres civiles qui facilitèrent les conquêtes des croisés; car, comme les principales affaires de ces princes étoient à Bagdad et en Perse, ils avoient moins d'attention à leurs frontières de Syrie et de Natolie.

XLVIII. Baudri, évêque de Noyon.

Ratbod II, évêque de Noyon, étant mort, Baudri fut élu pour lui succéder par un consentement unanime du clergé et du peuple (1). Il étoit fils du seigneur de Sarchainville en Artois, et avait été élevé dans l'église de Noyon, dont il étoit chanoine et archidiaque. Manassès, archevêque de Reims, approuva l'élection de Baudri, et marqua le jour de son sacre au dimanche de l'octave de la Pentecôte de cette année mil quatre-vingt-dix-sept; il y invita les évêques de la province, et en particulier Lambert d'Arras, qui s'excusa de s'y trouver, principalement à cause du peu de sûreté des chemins. L'église de Tournai espéra alors se séparer de celle de Noyon, à laquelle elle étoit jointe depuis le temps de saint Médard, il y avait plus de cinq cents ans, et l'exemple de la séparation d'Arras et de Cambrai étoit favorable, car c'étoient les mêmes raisons (2). Sur cette contestation, l'archevêque Manassès envoya Baudri à Rome, et les églises de Noyon et de Tournai y soutinrent leurs prétentions. Mais le pape, peut-être rebuté des difficultés qu'il avoit trouvées dans l'affaire d'Arras, ne voulut rien changer dans l'état des églises de Noyon et de Tournai, et renvoya Baudri à l'archevêque de Reims, pour ordonner de lui et de son église selon sa conscience. L'archevêque fixa le jour du sacre au dimanche d'après l'Épiphanie de l'année suivante, mil quatre-vingt-dix-huit. Ainsi Baudri fut ordonné évêque de Noyon, dont il tint le siège quatorze ans. Il étoit homme de lettres, et est fameux par sa chronique de Cambrai, qu'il a conduite depuis le commencement de cette église jusqu'à l'an mil trente.

XLIX. Saint Anselme sort d'Angleterre.

Robert, duc de Normandie, allant à la croisade, céda pour trois ans au roi d'Angleterre son frère la jouissance de la Normandie, moyennant une somme d'argent que le roi lui

(1) Epist. 10, 5. Miscell. Baluz. p. 389. Gall. Chr. t. 3, p. 816. (2) Sup. lib. XXXII, n. 43. Miscell. p. 312.

avança (1). Pour lever cette somme, le roi pillait toutes les églises d'Angleterre, et leur ôta leur argenterie, jusqu'aux châsses des reliques et aux couvertures des Evangiles. Saint Anselme donna pour cette subvention la valeur de deux cents marcs d'argent du trésor de son église, et pour les remplacer il lui céda, pendant sept ans, la jouissance d'une terre de samanse. Quelque temps après, le roi d'Angleterre ayant soumis par les armes les Gallois, qui s'étoient soulevés, manda à l'archevêque qu'il n'étoit point content des troupes qu'il lui avoit envoyées pour cette guerre, et lui ordonna de se tenir prêt à lui en faire justice au jugement de sa cour. Anselme vit bien que ce n'étoit qu'un prétexte pour lui fermer la bouche quand il voudroit parler en faveur de la religion; et sachant d'ailleurs que les jugements de la cour se régloient absolument par la volonté du roi, il ne crut pas à propos de s'y exposer, et ne répondit rien à celui qui lui porta l'ordre de ce prince, mais il résolut d'aller à Rome consulter le pape sur les moyens de remédier aux maux de son église.

Il vint donc à la cour le jour de la Pentecôte en mil quatre-vingt-dix-sept; et, voyant que le roi étoit toujours aussi mal disposé à son égard, il lui fit demander par quelques seigneurs la permission de faire le voyage de Rome, où il ne pouvoit se dispenser d'aller. Le roi, surpris de cette proposition, répondit: Je ne crois pas qu'il soit capable d'un assez grand péché pour avoir besoin de l'absolution du pape; et il est plus capable de donner conseil au pape que de le recevoir de lui. Anselme prit patience, et après avoir été refusé une seconde fois, il demanda encore son congé au mois d'octobre à Winchester. Le roi dit en colère: S'il part, je veux qu'il sache que je réduirai tout l'archevêché sous ma puissance, et que je ne le recevrai plus pour archevêque. Anselme demanda conseil à quatre évêques qui se trouvèrent présents; mais ils lui avouèrent ingénument qu'ils étoient attachés à leurs biens, et que ses maximes étoient trop sublimes pour eux; enfin qu'ils ne pouvoient se séparer du roi, et ne tenir, comme Anselme, qu'à Dieu seul.

On lui vint dire ensuite de la part du roi: Quand vous vous reconcilierez avec le roi à Roehingam, vous lui promettez de garder les lois et les usages de son royaume. Or, il est absolument contraire à ces lois qu'un seigneur, surtout tel que vous, fasse le voyage de Rome sans son clergé. Anselme alla trouver le roi, et s'étant assis à sa droite, suivant l'usage, il dit: J'avoue que j'ai promis de garder les coutumes de votre royaume, mais je n'ai entendu que celles qui sont selon Dieu et la droite raison. Le roi et les seigneurs lui objectèrent qu'il n'avoit point fait alors cette restriction. A quoi il répliqua: A Dieu ne plaise

(1) Edmer. 2, Novor. p. 45, E.

qu'aucun chrétien garde des lois ou des coutumes qui sont contraires aux lois divines. Vous dites qu'il est contre votre coutume que j'aille consulter le vicaire de Saint-Pierre pour le salut de mon âme et pour le gouvernement de mon église; et moi je vous déclare que cette coutume est contraire à Dieu et à la droite raison, et que tout serviteur de Dieu la doit mépriser. Enfin le roi lui permit d'aller à Rome, et Anselme, avant que de le quitter, voulut encore lui donner sa bénédiction, que le roi reçut en baissant humblement la tête, et admirant le courage du prélat. C'est ainsi qu'Anselme se sépara de lui le jeudi quinziesme d'octobre mil quatre-vingt-dix-sept.

Il passa à Cantorbéry, où il consola les moines de la cathédrale, et les exhorta à souffrir constamment la persécution qui les menaçoit pendant son absence. Puis en présence de tout le clergé et le peuple, il prit le bourdon et la gibecière du pèlerin, et les recommanda à Dieu, fondant tous en larmes. A Douvres, il trouva un clerc nommé Guillaume, envoyé par le roi, qui ne lui dit rien pendant quinze jours qu'il attendit le vent; mais quand il fut prêt à s'embarquer, il l'arrêta sur le rivage de la part du roi pour visiter son bagage. Il fallut ouvrir toutes les malles, et laisser fouiller partout, au grand scandale du peuple amassé à ce spectacle, qui détestoit hautement cette indignité.

L. Saint Anselme à Lyon.

Ayant traversé la France, Anselme vint en Bourgogne, où le duc lui rendit beaucoup d'honneur; puis il arriva à Clugny le troisième jour avant Noël, y fut reçu avec un très-grand respect, et y fit quelque séjour. De là il envoya avertir de sa venue Hugues, archevêque de Lyon, qu'il connoissoit depuis long-temps, et qui, de son côté, désiroit ardemment de le voir. Anselme l'estimoit à tel point, qu'il avoit résolu de se rapporter à lui et à saint Hugues, abbé de Clugny, touchant le parti qu'il devoit prendre en son affaire. L'archevêque chargea l'évêque de Mâcon d'aller au devant d'Anselme et l'amener à Lyon, où il fut reçu avec tous les honneurs possibles.

Là, il apprit qu'il n'y avoit pas de sûreté à passer outre, à cause des schismatiques du parti de Guibert, qui pilloient tous ceux qui alloient à Rome, principalement les ecclésiastiques et les religieux. Guibert lui-même étoit alors près de Ravenne, son ancien siège, où il tenoit une forteresse qui le rendoit maître du passage du Pô (1); mais il la perdit peu de temps après. Anselme donc ayant appris la difficulté de continuer son voyage, joint sa mauvaise santé, résolut d'écrire au pape, et d'attendre à Lyon sa réponse. La lettre portoit en substance: J'avois résolu, très-saint père, de

(1) Berthold. 1091.

recourir à vous dans l'affliction de mon cœur; mais, ne pouvant y aller moi-même par les raisons que vous apprendrez de ce porteur, je suis réduit à vous consulter par écrit. On connoit assez avec quelle violence j'ai été engagé à l'épiscopat. Il y a déjà quatre ans que j'y suis sans aucun fruit, au contraire accablé de tant d'afflictions, que je souhaite plutôt de mourir hors de l'Angleterre que d'y vivre, craignant de n'y pouvoir faire mon salut. Car, quand j'y étois, je voyois plusieurs maux que je ne devois pas souffrir, et ne pouvois corriger; le roi vexoit les églises après la mort des prélats, et me faisoit tort à moi-même et à l'église de Cantorbéry, donnant à ses vassaux des terres de l'archevêché, et le chargeant de subventions nouvelles et excessives. Je voyois la loi de Dieu et les constitutions canoniques méprisées; et, quand je voulois parler de tous ces désordres, au lieu de justice on ne m'opposoit que des coutumes arbitraires. Voyant donc que si je souffrois toujours je chargeois ma conscience en confirmant ces mauvaises coutumes au préjudice de mes successeurs, et que je ne pouvois demander justice, parce que personne n'osoit me donner aide ni conseil, je demandai permission au roi d'aller trouver votre sainteté: ce qui l'irrita tellement qu'il prétendit que je lui en devois faire satisfaction comme d'une grande injure, et que je devois lui donner assurance de ne jamais avoir recours au saint-siège. Puis donc qu'il m'est impossible en ces circonstances de faire mon salut dans l'épiscopat: je vous supplie, autant que vous aimez Dieu, et mon âme pour Dieu, de me délivrer de cette servitude, et me rendre la liberté de le servir tranquillement, puis de pourvoir selon votre prudence et votre autorité à l'église d'Angleterre.

Cependant le bruit se répandit en Italie que l'archevêque de Cantorbéry alloit à Rome chargé de grands trésors: ce qui excita l'avidité de plusieurs, principalement des schismatiques partisans de l'empereur Henri, pour le prendre par le chemin; car ils dressaient des embuscades à tous ceux qui alloient à Rome; en sorte qu'ils prirent des évêques, des clercs et des moines, les pillèrent, leur firent divers outrages, et en tuèrent quelques-uns. Mais Anselme évita ce pé il par le séjour qu'il fit à Lyon, pour attendre la réponse de sa lettre au pape; car des pèlerins dirent, à ceux qui l'attendoient au passage, qu'il étoit tombé malade à Lyon, et qu'il ne passeroit pas outre. Il fut en effet dangereusement malade; mais il étoit presque guéri quand ceux qu'il avoit envoyés à Rome arrivèrent, et dirent que le pape lui ordonnoit de venir incessamment le trouver.

LI. Saint Anselme à Rome.

Il partit donc de Lyon le mardi avant le dimanche des Rameaux, c'est-à-dire le dix-sept



tième de mars mil quatre-vingt-dix-huit, accompagné seulement de deux moines, Baudouin et Edmer, qui a écrit l'histoire du saint (1). Il passa inconnu comme un simple moine, et célébra la pâque au monastère de Saint-Michel de Cluse. Il arriva heureusement à Rome, et, sitôt que le pape l'eut appris, il donna ordre qu'il fût logé dans le palais, et le laissa reposer ce jour-là. Le lendemain, le pape le fit amener avec honneur à son audience, où la noblesse romaine s'étoit assemblée sur cette nouvelle, et on lui mit un siège devant le pape. Anselme se prosterna à ses pieds, suivant la coutume; mais le pape le releva et le baisa; puis, quand il fut assis et que l'on eut fait silence, le pape s'étendit sur les louanges du prélat, et ajouta: Quoique nous le regardions comme notre maître à cause de son profond savoir, et que nous le respections presque comme notre égal, puisqu'il est le patriarche d'un autre monde; toutefois, son humilité lui a fait entreprendre un si grand voyage pour venir honorer saint Pierre en notre personne, et nous consulter sur ses affaires, nous qui avons plutôt besoin de ses conseils. Voyez donc combien nous devons l'aimer et l'honorer.

Anselme ne répondit à ce discours que par sa modestie, en rougissant et en gardant le silence. Puis, le pape lui ayant demandé la cause de son voyage, il la lui expliqua, comme il avoit fait dans sa lettre. Le pape lui promit sa protection tout entière, et écrivit au roi d'Angleterre, l'exhortant et lui enjoignant de le rétablir dans tous ses biens. Anselme écrivit aussi au roi, et il demeura dix jours à Rome, logé au palais de Latran avec le pape, qui lui avoit ordonné d'attendre auprès de lui les effets de sa protection. Mais, comme la chaleur de l'été étoit grande et que le séjour de Rome étoit malsain, surtout pour les étrangers, le pape trouva bon qu'Anselme se retirât au monastère de Saint-Sauveur, près de Têlèse, dans la terre de Labour, dont l'abbé Jean avoit été autrefois moine au Bec. Car, encore qu'il fût Romain, le désir d'étudier l'avoit fait passer en France, et la réputation d'Anselme l'attira à son monastère; mais quelques années après le pape Urbain, ayant ouï parler de ce moine Jean, le fit venir auprès de lui, et lui donna cette abbaye; car Urbain étoit soigneux d'attirer les personnes de mérite, et par ce motif il éleva plusieurs moines aux dignités ecclésiastiques, comme Albert, qu'il fit prêtre-cardinal, puis évêque de Siponte; Bernard Uberti, Florentin, qu'il fit prêtre-cardinal et légat, puis évêque de Parme; Milon, moine de Saint-Aubin d'Angers, qu'il fit évêque de Palestrine au lieu du cardinal schismatique Hugues le blanc. Enfin Jean de Marses, qu'il fit évêque de Tusculum (2).

(1) Vita n. 41, 42. dec. Ital. Sac. to. 1, p. 242.  
(2) Ital. Sac. to. 5, p. 263.  
1119. Baron. ad Martyr. 4

### LII. Traité: Pourquoi Dieu s'est fait homme.

Anselme donc, invité par l'abbé Jean, se retira à une terre de son monastère, nommé Slavie, dont l'air étoit fort sain, pour y attendre la réponse du roi d'Angleterre. Anselme, charmé du repos qu'il goûtoit en cette agréable solitude, y reprit les mêmes exercices dont il s'occupoit au Bec avant que d'être abbé, c'est-à-dire les œuvres de piété et la méditation profonde des mystères de la religion. Ainsi il acheva le traité intitulé: Pourquoi Dieu s'est fait homme, dont il explique ainsi lui-même l'occasion et le sujet (1). Plusieurs personnes m'ont prié souvent, et avec beaucoup d'instance, de mettre par écrit les raisons que je leur rendois d'une question qui regarde notre foi, non pour arriver à la foi par la raison, mais pour avoir le plaisir d'entendre et de contempler ce qu'ils croient, et pouvoir en rendre raison aux autres. C'est la question que nous font les infidèles, en se moquant de notre simplicité: par quelle raison ou par quelle nécessité Dieu s'est fait homme, et a rendu la vie au monde par sa mort, puisqu'il le pouvoit faire par un autre, soit un ange, soit un homme, ou par sa seule volonté.

Anselme avoit commencé cet ouvrage en Angleterre pendant le fort de sa persécution, et l'acheva dans cette retraite. Il le divisa en deux livres, dont le premier contient les objections des infidèles, avec les réponses; et, laissant à part Jésus-Christ, comme si jamais il n'en avoit été question, on y prouve, par des raisons concluantes, qu'il est impossible qu'aucun homme soit sauvé sans lui, c'est-à-dire sans un dieu fait homme. Dans le second livre, on montre de même, par raisonnement, que l'homme a été fait pour jouir quelque jour, en corps et en âme, d'une immortalité bienheureuse, mais qu'il ne peut y arriver que par un homme-dieu; d'où s'ensuit que tout ce que nous croyons de Jésus-Christ doit être nécessairement. C'est ainsi qu'Anselme explique lui-même son dessein. Les infidèles dont il parle devoient être les juifs répandus alors par toute la chrétienté et les musulmans d'Espagne; car, pour ceux d'Orient, le commerce n'étoit point encore établi avec eux, comme il fut depuis les croisades. Cet ouvrage est en forme de dialogue entre Anselme et le moine Boson, qui fut depuis abbé du Bec; et le mystère de la satisfaction de Jésus-Christ, pour le genre humain y est traité à fond (2).

Dans le second livre, Boson propose cette question: Comment Dieu a-t-il pris la nature humaine de la masse corrompue du genre humain? Car, bien que sa conception soit pure, la vierge toutefois dont il a tiré son humanité, a été conçue dans le péché originel, parce qu'elle a elle-même péché en Adam, en qui tous ont péché. Anselme répond que, puisqu'il est constant

(1) Lib. 1, c. 1. (2) Chr. Becc. an. 1124, c. 16

que cet homme est Dieu et l'auteur de la réconciliation des péchés, il n'y a pas de doute qu'il est absolument sans péché, et que nous ne devons pas nous étonner si nous ne pouvons comprendre comment il a été tiré sans péché de la masse pécheresse. Mais il ne répond rien à la proposition touchant le péché originel de la Sainte-Vierge. Seulement il dit ensuite qu'elle a été du nombre de ceux qui ont été purifiés du péché par Jésus-Christ (1).

### LIII. Siège de Capoue.

Pendant ce séjour de Slavie, Anselme fut visité par plusieurs personnes, que sa réputation attiroit pour recevoir ses conseils, et qui retournoient merveilleusement satisfaits. Roger même, duc de Pouille, qui faisoit alors le siège de Capoue, le pria de l'y venir trouver, et le reçut avec tous les témoignages possibles de respect et d'amitié (2). Le pape vint aussi à ce siège, espérant de faire la paix; mais il ne put y réussir, et Anselme demeura auprès de lui dans le voisinage de Capoue, jusqu'à ce qu'elle se fût rendue au duc Roger. La plupart de ceux qui venoient voir le pape venoient aussi voir Anselme, autant recherché pour sa vertu que le pape pour sa dignité. Les pauvres qui n'osoient approcher du pape s'adressoient à Anselme, et il étoit honoré même des Sarrasins, que le comte Roger, oncle du duc, avoit amenés de Sicile.

Le duc Roger avoit à ce siège deux cents Grecs commandés par un nommé Sergius (3), qui, gagné par le prince de Capoue, promit de lui donner entrée dans l'armée du duc, dont il commandoit la garde avancée. La nuit même que cette trahison devoit s'exécuter, le duc Roger vit en dormant saint Bruno, qui lui dit de se lever promptement et prendre ses armes, s'il vouloit se sauver lui et son armée du péril qui le menaçoit. Le duc s'éveilla fort alarmé, fit monter à cheval quelques-uns des siens, qui trouvèrent Sergius fuyant avec sa troupe, et, en ayant pris la plus grande partie, reconnurent la vérité de la trahison. Après la prise de Capoue, le duc vint sur la fin de juillet à Squillace, où il demeura quinze jours malade. Saint Bruno l'y vint voir avec quatre de ses frères pour le consoler. Le duc lui raconta sa vision, et lui rendit grâce du soin qu'il avoit eu de prier pour lui en son absence. Le saint homme répondit: Ce n'est pas moi que vous avez vu, c'est l'ange de Dieu qui accompagne les princes pendant la guerre. Le duc le pria de recevoir de grands revenus de son domaine de Squillace; mais le saint répondit: J'ai quitté la maison de mon père et la vôtre pour servir Dieu, étant dégagé de

toutes les choses extérieures. Enfin il reçut le monastère de Saint-Jacques avec le château; et c'est dans l'acte de donation que le duc Roger raconte cette histoire.

### LIV. Saint Anselme veut renoncer à l'épiscopat.

Après le siège de Capoue, le pape passa à Averse, et Anselme l'y suivit (1). Là, considérant les peines d'esprit et les persécutions qu'il avoit souffertes en Angleterre, presque sans aucun fruit, et au contraire de quelle tranquillité il jouissoit, et avec quel succès il étoit écouté de tout le monde depuis qu'il étoit sorti d'Angleterre, il conçut un grand désir de n'y plus retourner, et de renoncer à l'archevêché. Il se fortifia dans cette résolution, par le peu d'espérance de pouvoir jamais vivre avec le roi Guillaume, dont il apprenoit tous les jours de plus mauvaises nouvelles, et des marques d'un prince, non-seulement injuste, mais sans religion. Il alla donc trouver le pape, et, après lui avoir exposé ses peines, il le pria d'avoir compassion de lui et de le décharger de l'épiscopat. La pape se récria (2): Voilà ce grand évêque, ce grand pasteur! Il n'a pas encore répandu de sang, et il veut abandonner son troupeau. Dieu vous préserve, mon frère, de succomber à cette tentation; et sachez que, loin de vous accorder ce que vous demandez, je vous ordonne, de la part de Dieu et de saint Pierre, de retenir, autant qu'il vous sera possible, le soin du royaume d'Angleterre, quand même la tyrannie du roi vous empêcheroit d'y retourner; et vous garderez l'autorité et les marques de l'épiscopat en quelque lieu que vous soyez. Anselme se soumit, et le pape lui ordonna de se trouver à Bari, pour le concile qu'il devoit y tenir le premier jour d'octobre, où il lui feroit justice du roi d'Angleterre et de tous ceux qui s'opposoient à la liberté de l'Eglise. Anselme retourna cependant à sa solitude de Slavie, et, afin de pratiquer l'obéissance, il se fit donner pour supérieur, par le pape, le moine Edmer qui l'accompagnait; en sorte qu'il ne faisoit pas la moindre chose sans sa permission, jusqu'à n'oser se retourner dans son lit (3).

### LV. Monarchie de Sicile.

Le pape, ayant appris que le duc de Calabre et le comte de Sicile, son oncle, étoient à Salerne, vint les y trouver (4), et s'entretint familièrement avec le comte, pour lequel il avoit une amitié particulière. Depuis long-temps, il avoit établi légat en Sicile Robert, évêque de Traine, sans la participation du comte, qui en

(1) Edmer. 2, Novor. n. (3) Malmesb. I. Pontif. p. 229.  
(2) N. 34. (4) Gaufr. Malat. iv, c. ult.

(1) C. eod. et seq. (3) Diplom. ap. Sur. 6  
(2) Vita, c. 4, 5. Gaufr. octob. et Baron. 1097.  
Malcar. iv, c. 27.



étoit mal satisfait, et ne pouvoit consentir que ce légat exerçât ses pouvoirs. C'est pourquoi le pape révoqua sa commission; et, connoissant le zèle du comte dans toutes les affaires ecclésiastiques, il lui donna à lui-même la légation héréditaire sur toute la Sicile, avec promesse que, tant que le comte vivroit ou qu'il resteroit quelqu'un de ses héritiers successeurs de son zèle, le saint-siège ne mettroit point en Sicile d'autre légat malgré eux. Mais que si l'église romaine avoit quelque droit à exercer dans cette province sur les lettres envoyées de Rome, ils les décideroient par le conseil des évêques du pays. Si les évêques sont invités à un concile, le comte ou ses successeurs y enverront ceux qu'il leur plaira, si ce n'est que dans ce concile on doive parler de quelqu'un d'eux, ou que l'affaire ne puisse être terminée en Sicile ou en Calabre en présence du prince.

Ce sont les paroles du moine Geoffroy de Maletierre, auteur du temps et du pays, à la fin de son histoire de l'établissement des Normands en Sicile. Ensuite il rapporte la bulle du pape Urbain, où il parle ainsi au comte Roger : Comme par votre valeur vous avez beaucoup étendu l'église de Dieu dans les terres des Sarasins, et que vous avez toujours témoigné un grand dévouement pour le saint-siège, nous vous confirmons, par lettres, ce que nous avons promis de vive voix; que, pendant tout le temps de votre vie ou de votre fils Simon, ou d'un autre qui soit votre légitime héritier, nous ne mettrons aucun légat de l'église romaine dans les terres de votre obéissance contre votre volonté. Au contraire, nous voulons que vous fassiez ce que nous ferions par notre légat, quand même nous vous enverrions quelqu'un d'auprès de nous pour le salut des églises qui sont sous votre puissance et pour l'honneur du saint-siège. Que si l'on tient un concile, et que je vous mande de m'envoyer les évêques et les abbés de votre pays, vous en enverrez ceux qu'il vous plaira, et vous retiendrez les autres pour le service des églises. La date est de Salerne, le cinquième de juillet, l'onzième année du pontificat d'Urbain, qui est mil quatre-vingt-dix-huit. En vertu de cette bulle, les Siciliens prétendent que leur roi est légat-né du saint-siège, et nomment ce droit la monarchie de Sicile; mais il leur est contesté par la cour de Rome, qui soutient que, si cette bulle est vraie, elle a été révoquée dans la suite (1).

#### LVI. Concile des schismatiques.

A Rome, les principaux des schismatiques tinrent un concile en l'absence de Guibert, qui étoit en Lombardie (2), et écrivirent une lettre synodale, qui porte en tête les noms de huit cardinaux, quatre évêques et quatre prêtres,

(1) Baron. ann. 1097. (2) Fasc. Rer. Expet. Edit. Rom. Epit. Spoud. ibid. fol. 43.

dont les deux plus connus sont Hugues le blanc, évêque de Préneste, et le prêtre Bennon. La lettre est adressée à tous ceux qui craignent Dieu et qui aiment le salut de la république romaine, et est conçue en ces termes : Nous ne voulons pas que vous ignoriez que, pour détruire les hérésies introduites de nouveau par Hildebrand ou par lui renouvelées, et pour exterminer l'impiété de ceux qui n'ont pas craint de déchirer nouvellement la foi catholique, nous nous sommes assemblés au nom de Dieu, le cinquième de ce mois, à Saint-Blaise, le sixième à Saint-Celse, et le septième à Sainte-Marie-de-la-Rotonde, où nous avons, comme nos pères, condamné ces hérésies et ceux qui les suivent, de peur que, si nous nous taisions, nous ne paroissions y consentir. Nous appelons toutefois ceux qui communiquent aux auteurs de ces erreurs, leur donnant sûreté pour venir et retourner librement, et nous les admonestons de plaider leur cause par les principaux d'entre eux, le seigneur Rainier et Jean le Bourguignon. Nous leur promettons, autant qu'il est en nous, une entière sûreté jusqu'à la fête de la Toussaint, quand même ils seroient condamnés; car nous ne sommes point altérés de sang, et nous croyons que ceux-là se délient de leur cause qui excitent des séditions; nous ne cherchons que la paix, la vérité et l'unité de l'Eglise. Cette lettre est datée du concile tenu à Rome contre les schismatiques, le septième d'août mil quatre-vingt-dix-huit; mais elle fut sans effet, et les catholiques méprisèrent ces vains efforts du parti mourant de Guibert.

#### LVII. Lunden, archevêché.

Vers le même temps, Eric I<sup>er</sup>, roi de Danemarck, surnommé Eigoth, c'est-à-dire le bon, fut menacé d'excommunication sur de vains soupçons par Liemar, archevêque de Hambourg (1). Il en appela au pape, et alla lui-même à Rome, où, sa cause ayant été soigneusement examinée, il repoussa si bien l'accusation de l'archevêque, qu'il revint pleinement justifié. Mais, pour n'être plus exposé à un pareil traitement, il retourna à Rome, et demanda d'être affranchi de la juridiction de ce prélat étranger, et qui étoit alors schismatique et attaché au parti de l'empereur Henri.

Le pape Urbain accorda au roi Eric ce qu'il demandoit, tant en considération de sa dignité que de la peine qu'il avoit prise de faire un si long voyage, et il lui promit d'ériger un archevêché dans son royaume.

Quelques années après, Eric, ayant tué par accident quatre de ses chevaliers, fit vœu d'aller à Jérusalem pour l'expiation de ce crime. Son peuple l'aimoit à tel point, qu'il offrit la troisième partie de son bien pour le faire dispenser de ce voyage; mais le roi de-

(1) Saxo. Gramm. l. xii. Lindembr. p. 300. Pontan. p. 204. Hist. Gent. Dan. ap. lib. v. p. 202.

meura ferme, et, avant que de partir, il envoya à Rome solliciter pendant son absence l'érection de la métropole. Eric mourut en ce voyage, dans l'île de Chypre, en mil cent un; et deux ans après, sous le roi Nicolas, son frère, et le pape Paschal II, l'érection fut exécutée. Le pape envoya un légat, qui, ayant visité les principales villes de Danemarck, choisit celle de Lunden qui en étoit alors la capitale, pour lui donner la dignité de métropole, tant à cause du mérite d'Ascer ou Atzer, qui en étoit évêque, que pour la situation avantageuse de la ville, qui, étant près de l'embouchure d'une rivière dans le Schonen, donnoit aux pays voisins un facile accès par terre et par mer. Lunden fut donc érigée en archevêché l'an mil cent trois, et non-seulement tirée de la dépendance de Hambourg, mais encore donnée pour métropole aux trois royaumes de Danemarck, de Suède et Norwège.

#### LVIII. Prise d'Antioche.

En Orient, le siège d'Antioche dura sept mois, après lesquels elle fut prise par intelligence. Comme il n'y avoit que quatorze ans que les Turcs l'avoient conquise, elle étoit encore pleine de chrétiens, grecs, syriens et arméniens; mais les Turcs ne leur permettoient point l'usage des armes, ne leur laissant que le trafic et les métiers (1). Un de ces chrétiens, mais renégat, nommé Emir Féir ou Pir, fit connoissance avec Boémond, et lui promit de lui livrer une tour dont il étoit le maître, pourvu qu'il fût assuré que les autres seigneurs laissassent à Boémond la propriété de la ville. Boémond leur en ayant fait la proposition, ils s'y accordèrent, excepté le comte de Toulouse. Enfin, le projet s'exécuta, la tour fut livrée, les croisés entrèrent dans la ville d'Antioche, et s'en rendirent maîtres le jeudi, troisième de juin mil quatre-vingt-dix-huit (2).

Mais les Turcs tenoient encore le château, et trois jours après arriva une armée immense qui venoit à leur secours; en sorte que celle des croisés se trouva assiégée dans la ville; et, comme ils n'avoient pas eu le temps d'y faire entrer des vivres, ils furent affamés jusqu'à manger les chevaux et les chameaux. Alors Etienne, comte de Chartres, quitta l'armée et repassa en Grèce, où il arrêta l'empereur Alexis qui venoit au secours des croisés, l'assurant qu'il n'y seroit pas à temps. Ce que les infidèles ayant appris, ils pressèrent davantage les croisés, et les réduisirent au désespoir; en sorte que les troupes refusoient d'obéir, et les seigneurs songeoient à prendre la fuite (3).

Il y avoit vingt-six jours qu'ils étoient ainsi assiégés (4), quand un clerc provençal, nommé

Pierre Barthélémy, vint trouver l'évêque du Puy et le comte de Toulouse, et leur dit que l'apôtre saint André lui avoit apparu en songe, et lui avoit commandé jusqu'à trois fois de dire aux seigneurs que la lance dont Notre Seigneur avoit eu le côté percé étoit enterrée dans l'église de Saint-Pierre; il lui avoit marqué le lieu où on la trouveroit. Il ajoutoit que, s'étant voulu plusieurs fois excuser de cette commission, saint André l'avoit menacé de mort s'il n'obéissoit. L'évêque et le comte, ayant communiqué secrètement la chose aux autres seigneurs, leur présentèrent Pierre qui leur fit son rapport, et les persuada si bien, qu'ils se rendirent dans l'église, et, ayant fait fouiller bien avant au lieu qu'il marqua, on y trouva la lance. Le peuple des croisés regarda cette découverte comme une consolation envoyée du ciel. Tous reprirent courage, et promirent par de nouveaux serments que, si Dieu les délivroit du péril présent, ils ne se sépareroient point qu'ils n'eussent pris Jérusalem et délivré le Saint-Sépulcre. Ensuite ils firent un tel effort, qu'ils mirent les ennemis en fuite, et prirent leur camp, où ils firent un butin immense. Ils remportèrent cette victoire le vingt-huitième de juin mil quatre-vingt-dix-huit (1).

La ville d'Antioche étant ainsi délivrée et tranquille, l'évêque du Puy et les autres prélats croisés s'appliquèrent à y rétablir le service de Dieu (2). Premièrement, ils purifièrent et réparèrent la grande église dédiée à saint Pierre, et les autres que les infidèles avoient profanées et défigurées, car ils en avoient converti les unes en écuries et appliqué les autres à d'autres usages indignes. Ils avoient effacé les saintes images, les couvrant de boue, leur arrachant les yeux, grattant les murailles où elles étoient peintes. On prit d'entre le butin de l'or et de l'argent pour faire des calices, des croix, des chandeliers et d'autres pièces semblables, et des étoffes de soie pour les ornements. On rétablit le clergé dans ses fonctions avec des revenus suffisants. Le patriarche Jean, qui depuis l'arrivée des croisés avoit été mis aux fers par les infidèles et traité cruellement, fut rétabli dans son siège avec honneur; et de son vivant on n'osa pas ordonner à Antioche de patriarche latin, pour ne pas mettre deux évêques dans un même siège contre les canons. Toutefois, environ deux ans après, le patriarche vit bien lui-même qu'étant Grec il ne pouvoit pas utilement gouverner des gens du rit latin, et se retira à Constantinople. Après quoi le clergé et le peuple d'Antioche élut pour patriarche Bernard, évêque d'Arta en Epire, qui avoit suivi à la croisade l'évêque du Puy en qualité de chapelain. Dès le temps de la réduction d'Antioche, on établit des évêques dans les villes voisines qui avoient des églises cathédrales.

(1) Guill. v. c. 11, 12, (2) C. 13, 17, 21, 22.

(3) Lib. vi, c. 7, 10, 13. (4) C. 14.

(1) C. 19, 20, etc.

(2) C. 23.



Quant à la seigneurie temporelle, elle demeura à Boémond avec le titre de prince.

Incontinent après la réduction d'Antioche, il s'y mit une maladie contagieuse qui emporta entre autres le légat Adhémar, évêque du Puy, et il fut extrêmement regretté. Les croisés criaient que l'on marchât incessamment à Jérusalem; mais les seigneurs jugèrent à propos de les laisser rafraîchir, et remirent le voyage au mois d'octobre; cependant ils écrivirent au pape une lettre où Boémond est nommé le premier, puis le comte de Toulouse, le duc Godefroy, le duc de Normandie, le comte de Flandre, le comte de Boulogne (1). Ils racontent la prise d'Antioche, comment ils furent eux-mêmes assiégés ensuite, et délivrés après la découverte de la sainte lance; enfin la mort de l'évêque du Puy, arrivée le premier jour d'août; c'est pourquoi ils prièrent le pape de venir lui-même se mettre à leur tête, dans la ville où le nom chrétien a commencé, et où saint Pierre a mis sa première chaire. Nous avons, ajoutent-ils, vaincu les Turcs et les païens, c'est à vous à vaincre les hérétiques grecs, arméniens, syriens et jacobites, et venir nous conduire à Jérusalem. Ils se plaignent ensuite qu'il accorde à quelques croisés dispense de faire le voyage, et l'avertissent que l'empereur de Constantinople ne leur a point tenu ce qu'il leur avait promis. La lettre est de l'onzième de septembre. Le pape se contenta de leur envoyer un légat à la place du défunt évêque du Puy; et ce fut Daibert, archevêque de Pise.

Quelque temps après, on révoqua en doute la vérité de la sainte lance, que l'on prétendait avoir été trouvée à Antioche, et plusieurs soutenaient que c'était un artifice du comte de Toulouse et une invention intéressée (2). Le principal auteur de ce soupçon était Arnoul, chapelain du duc de Normandie, homme lettré, mais corrompu dans ses mœurs et brouillon. Comme l'on disputait beaucoup sur ce sujet, Pierre Barthélemy, qui prétendait avoir eu la révélation, demanda à se justifier par l'épreuve du feu. On alluma donc un bûcher terrible, et tout le peuple s'assembla à ce spectacle le vendredi-saint, huitième d'avril mil quatre-vingt-dix-neuf. Pierre Barthélemy, quoique clerc, avait peu de lettres, et paraissait un homme simple. Après avoir fait sa prière, il prit la sainte lance, et passa par le feu, d'où le peuple crut qu'il était sorti sain et sauf. Mais il mourut peu de jours après, quoiqu'il se portât très-bien avant cette épreuve. Quelques-uns attribuaient la cause de sa mort à l'empressement du peuple, qui s'était jeté sur lui en foule au sortir du bûcher par dévotion. Enfin cette épreuve fut inutile pour décider la question; et il demeura plus incertain qu'auparavant, si la lance trouvée à

Antioche était la même dont le côté de Jésus-Christ fut percé.

#### LIX. Concile de Bari.

Le pape tint au mois d'octobre mil quatre-vingt-dix le concile de Bari, comme il l'avait indiqué; et il s'y trouva cent quatre-vingt-trois évêques, entre lesquels était saint Anselme. Ils étaient tous revêtus de chappes, hormis le pape, qui portait une chasuble et le pallium par-dessus (1). Les Grecs y proposèrent la question de la procession du Saint-Esprit, prétendant prouver par l'Evangile qu'il ne procède que du père. Le pape y répondit par plusieurs raisons, et on en employa quelques-unes tirées du traité de l'incarnation qu'Anselme lui avait autrefois envoyé. Mais, comme la dispute continuait, il fit faire silence, et dit à haute voix : Anselme, archevêque des Anglois, notre père et notre maître, où êtes-vous? Anselme se leva et répondit : Saint père qu'ordonnez-vous? me voici. Le pape le fit approcher et asseoir auprès de lui, au grand étonnement du concile, où tous demandaient qui il était et d'où il venait. Après que ce mouvement fut apaisé, le pape déclara publiquement la vertu et le mérite d'Anselme, et avec quelle injustice il avait été chassé de son pays. Anselme était prêt de répondre à la question proposée; mais on jugea plus à propos de la remettre au lendemain, et alors il traita la matière avec tant de force et de netteté, que tous en demeurèrent satisfaits, et lui donnèrent de grandes louanges, et on prononça anathème contre ceux qui nieraient que le Saint-Esprit procède du père et du fils.

Ensuite on parla du roi d'Angleterre dans le concile de Bari, et on fit beaucoup de plaintes contre lui, entre autres touchant la simonie et l'oppression des églises, dont le pape parla fortement, et de ce qu'il avait fait souffrir à Anselme, ajoutant qu'il avait admonesté plusieurs fois ce prince de se corriger, et demandant l'avis des évêques, ils répondirent : Si vous l'avez appelé jusqu'à trois fois, et il est clair qu'il ne reste qu'à le frapper d'anathème jusqu'à ce qu'il se corrige, et le pape en convint. Anselme était demeuré jusque-là assis, et baissant la tête sans dire mot; mais alors il se leva, et, s'étant mis à genoux devant le pape, il fit tant, qu'il en obtint de ne pas prononcer l'excommunication contre le roi. Tous les assistants admirèrent sa charité pour son persécuteur; Anselme écrivit depuis les raisons qu'il avait employées dans ce concile contre les Grecs, et en fit un traité sur la procession du Saint-Esprit.

Après le concile de Bari, Anselme retourna à Rome avec le pape. Cependant son envoyé revint d'Angleterre, et rapporta que le roi avait reçu la lettre du pape, mais qu'il n'avait

pas voulu recevoir celle d'Anselme, et que, sachant que celui qui les avait apportées était à lui, il avait juré qu'il lui ferait arracher les yeux s'il ne sortait promptement de ses terres. Quelques jours après que le pape fut de retour à Rome, il vint un envoyé du roi d'Angleterre chargé de sa réponse au pape, à qui il dit : Le roi, mon maître, s'étonne comment il a pu vous tomber dans l'esprit de le solliciter pour la restitution des biens d'Anselme. La raison est que, quand ce prélat voulut sortir du royaume, le roi lui déclara nettement que s'il sortait il se saisirait de tout l'archevêché. Cependant il n'a point été retenu par cette menace. Le pape dit : L'accuse-t-il d'autre chose? Non, reprit l'envoyé. Et le pape ajouta : Qui a jamais osé parler de rien de semblable? Il a dépouillé de tout le primat de son royaume, pour cette seule raison qu'il n'a pas voulu manquer de visiter la mère commune, l'église romaine. Et vous avez fait un si grand voyage pour nous apporter une telle réponse. Retournez promptement dire à votre maître qu'il le rétablisse en tous ses biens, s'il ne veut être excommunié, et qu'il me fasse savoir son intention avant le concile que je tiendrai en cette ville la troisième semaine d'après Pâques.

L'envoyé demanda au pape une audience secrète avant que de partir, et demeura longtemps à Rome, où, à force de présents, il attira plusieurs personnes dans les intérêts de son maître. Ainsi le pape se relâcha, et accorda au roi d'Angleterre un délai jusqu'à la Saint-Michel de l'année suivante, car ceci se passait à Noël. Anselme, voyant qu'il n'avait rien à espérer du prochain concile, résolut de retourner à Lyon, mais le pape ne lui voulut pas permettre. Il demeura donc à Rome, étant continuellement avec le pape, qui le venait voir à son appartement et lui faisait sa cour. Dans toutes les assemblées, les processions et les cérémonies, il avait la seconde place après le pape (1); tous l'aimaient et l'honoraient, même les schismatiques, et il n'en était pas moins humble et moins soumis à tout le monde.

#### LX. Justification d'Ives de Chartres.

Ives de Chartres avait appris que le pape Urbain était irrité contre lui, et n'en voyait point d'autre occasion que la lettre qu'il avait écrite en mil quatre-vingt-dix-sept (2) à Hugues, archevêque de Lyon, au sujet de l'élection de Daibert à l'archevêché de Sens. Il écrivit donc au pape qu'ayant relu cette lettre, loin d'y trouver rien contre l'église romaine, il y trouvait plusieurs choses pour elle. Car, dit-il (3), je n'ai eu d'autre intention que de remédier aux murmures que j'entends tous les jours, en vous faisant avertir par cet ar-

chevêque, à qui vous confiez vos desseins, de peser tellement vos décrets avec vos légats, que l'Eglise n'en fût point surchargée, que celui qui les aurait transgressés fût puni, de sorte que les autres se corrigeraient par son exemple, et que votre réputation demeurât entière. Voilà ce qui justifie la lettre. Mais l'archevêque y ayant trouvé quelques paroles qui n'étaient pas à son gré, principalement touchant la primatie de Lyon, a voulu vous faire entrer dans sa passion, sans avoir égard à mes intentions. Permettez de dire ce qu'on pense. Je ne crois pas qu'il y ait personne en deçà des monts qui ait souffert autant d'affronts et d'injustices que moi, pour vous avoir été fidèle et avoir soutenu vos ordres.

Mais puisque ces paroles vous ont irrité, ce n'est pas à moi à contester avec vous; et j'aime mieux renoncer à l'épiscopat que de soutenir votre indignation, juste ou injuste. Si cette satisfaction vous plaît, recevez-la : si vous n'en voulez plus, ajoutez-y. Je serai peut-être plus utile à l'Eglise par mon exemple, étant particulier, que je ne suis par ma parole, étant évêque. Il y a sept ans passés que je cultive, selon mon pouvoir, la vigne qui m'a été confiée, sans y trouver de fruit; mettez-moi en liberté la huitième année. Si je ne le fais par votre permission, il faudra que je le fasse par nécessité, à cause de l'inimitié du roi, qui s'est renouvelée contre moi pour l'ancien sujet; c'est que le roi Philippe avait repris Bertrade, et à cause de mes diocésains, que ni la crainte de Dieu, ni la honte de l'excommunication ne peut obliger à quitter les sacrilèges qu'ils commettent dans les églises, et à reconnoître la justice.

#### LXI. Jean II, évêque d'Orléans.

Quoi qu'il arrive de moi, je vous conjure par la charité de Jésus-Christ, si l'archevêque de Tours ou quelqu'un du clergé d'Orléans vient vous solliciter pour le jeune homme qu'ils ont élu, de ne le pas écouter. Car c'est une personne infâme et décriée par les villes de France, pour avoir eu des familiarités honteuses avec l'archevêque de Tours, avec son défunt frère, et avec plusieurs autres mal vivants. Quelques compagnons de ses débauches ont fait sur lui des chansons que les jeunes gens corrompus chantent dans les rues et les places publiques, et qu'il n'a pas eu honte d'entendre et de chanter lui-même. J'en ai envoyé une à l'archevêque de Lyon, pour servir de preuve. Ne permettez donc pas qu'il soit consacré, tant pour votre honneur que pour l'intérêt de l'Eglise. Sachez aussi que l'archevêque de Tours a couronné le roi à Noël, contre la défense de votre légat, et a obtenu à ce prix que ce jeune homme fût fait évêque. Cette lettre est la dernière d'Ives de Chartres au pape Urbain II, et elle semble avoir été écrite au commencement de l'an mil quatre-vingt-dix-neuf.

(1) Lib. VII, c. 1, 2. Miscell. Baluz. tom. I, p. 415. (2) Berthold. 1098. Guillelm. VII, c. 18.

(1) Edmer. 2, Novor. Lupusc. Proscop. 1099.

(1) Vita n. 49. (2) Ep. 60.

(3) Sup. n. 43. Ep. 67.



Ce jeune homme, élu pour l'évêché d'Orléans, étoit l'archidiacre Jean, que l'archevêque de Tours avoit voulu mettre sur le siège dès l'an mil quatre-vingt-seize (1). Sanction, qui l'emporta pour lors, n'en jouit guère que deux ans, et Jean fut élu, par l'autorité du roi, le jour des Innocents vingt-huitième de décembre mil quatre-vingt-dix-huit. C'est ce qui paroît, tant par cette lettre d'Ives de Chartres au pape (2), que par celle qu'il en écrivit à l'archevêque de Lyon, à qui il dit, parlant de l'archevêque de Tours : Comme il ne peut avoir deux évêchés, il veut posséder celui d'Orléans par une personne apostée, pour y abaisser et y élever ceux qu'il voudra. Car il ne se contente pas d'être toléré dans l'église qu'il a envahie contre les canons, s'il ne prostitue encore l'Eglise de Dieu à qui il lui plaît, en fascinant les yeux des autres par ses discours et par ses promesses. Il dit qu'il n'a que faire de bons ecclésiastiques ni de canons, puisqu'il a tout cela dans sa bourse. Enfin, il fait impunément tout ce qu'il lui plaît. Il n'a pas travaillé à faire déposer Sanction, pour mettre à sa place un meilleur sujet ; mais un homme qui lui fût entièrement soumis, tel que celui-ci, qui le regarde comme un écolier fait son maître, en sorte qu'il n'ose ni s'asseoir ni se lever que par son ordre.

Il m'a été présenté avec les lettres du roi et du chapitre pour l'ordonner prêtre, et ensuite le sacrer évêque ; mais je n'ai encore ni rejeté ni approuvé son élection ; et je ne l'approuverai jamais, si je n'y suis contraint par un ordre du pape ou de vous. Car je sais que cette ordination seroit non-seulement honteuse, mais pernicieuse à l'Eglise, si on confioit le salut des autres à un homme qui n'a pas encore pensé au sien. Mandez-moi donc par ce porteur ce que vous voulez que je réponde à ceux d'Orléans, qui se flattent que vous confirmeriez cette élection. Or, quoi que vous fassiez, j'ai acquitté ma conscience. Je trouverois à Orléans bien des témoins de ce que j'avance, s'ils ne craignoient l'exil ou la prison ; et, aïant que vous ne croyiez pas que je l'ai inventé, je vous envoie une des chansons que l'on en chante publiquement.

Sachez encore que l'abbé de Bourgueil étoit venu à la cour à Noël avec grande confiance, pour recevoir l'évêché, que la prétendue reine lui avoit promis, mais, parce que l'on trouva que les amis de l'archidiacre avoient plus de sacs d'argent et mieux remplis, il a été admis et l'abbé exclus. Et, comme l'abbé se plaignoit que le roi s'étoit moqué de lui, le roi répondit : Attendez que je fasse mon profit de celui-ci, ensuite faites-le déposer, et alors je ferai ce que vous voulez.

Ives écrivit encore à l'archevêque de Lyon en ces termes (3) : Vous m'invitez moi et tous

(1) Sup. n. 98.  
(2) Ep. 66.

(3) Ep. 68.

ceux qui voudront attaquer l'élection de Jean, archidiacre d'Orléans, à comparoître devant vous au premier jour de mars, parce que vous ne pouvez être accusateur et juge. Mais vous savez que cela ne s'entend que des péchés secrets, et que ceux qui sont manifestes n'ont pas besoin d'accusation. Sur quoi il rapporte plusieurs autorités. Venant ensuite à l'accusation de simonie, il dit : Nous avons chez nous des négociants, créanciers de la prétendue reine, qui, à ce qu'ils nous ont dit, attendent une partie de l'argent que les parents de Jean ont promis ; mais cette princesse dit que l'on diffère le paiement par précaution, afin de le faire plus sûrement après le sacre ; toutefois, on redemandera bientôt cet argent si le sacre est différé quelque temps. Nonobstant ces remontrances d'Ives de Chartres, Jean fut sacré évêque d'Orléans, et tint ce siège plus de vingt ans. Il s'acquitta même assez bien de son devoir, comme on peut juger par les lettres qu'Ives lui écrivoit de temps en temps pour diverses affaires ecclésiastiques.

#### LXII. Concile de Rome.

Le pape Urbain tint à Rome le concile dans le temps marqué, c'est-à-dire la troisième semaine après Pâques, qui cette année mil quatre-vingt-dix-neuf étoit le dixième d'avril. Il s'y trouva cent cinquante évêques, entre autres : Anselme, archevêque de Cantorbéry, Daïmbert de Sens, qui reconnut alors la primatie de Lyon, Léger de Bourges, Amat de Bordeaux, Byzance de Trany, Gautier, évêque d'Albane, Odon d'Ostie, Gontard de Fondy, Leutald de Senlis, Lambert d'Arras, Humbaud d'Auxerre, Norgaud d'Autun, Isméon de Die, Geoffroy de Maguelone (1). Chacun étoit assis à son rang selon la coutume ; mais il y eut de la difficulté pour placer Anselme, parce que personne ne se souvenoit d'avoir vu dans un concile de Rome un archevêque de Cantorbéry. Le pape lui fit donc mettre un siège dans le cercle que formoit la séance, ce qui marquoit une grande distinction.

Nous avons dix-huit canons de ce concile, dont les onze premiers sont les mêmes, mot pour mot, que les douze premiers du concile de Plaisance, tenu en mil quatre-vingt-quinze, touchant les ordinations des simoniaques et des schismatiques, que le pape avoit déjà fait confirmer dans le concile de Clermont et dans les suivants. En celui-ci on défendit encore aux abbés et aux autres supérieurs des églises de recevoir de la main des laïques des dimes ou d'autres droits ecclésiastiques sans le consentement de l'évêque (2). On défendit tout ce qui sent la simonie, même d'exiger à l'ordina-

(1) To. x, p. 615. Berthold, an. 1099. Edmer. 2, n. 21. Can. 15, 16, c. 17. Nover. n. 40.

(2) To. x, p. 503. Sup.

tion des évêques des chappes, des tapis ou d'autres petits présents. On ordonna que tous les fidèles jeûneraient tous les vendredis pour leurs péchés, principalement pour ceux dont ils auroient oublié de se confesser (1).

Le concile se tenoit dans l'église de Saint-Pierre, et le bruit de ceux qui entroient et sortoient continuellement pour y faire leurs prières empêchoit que l'on entendit distinctement ce qui étoit résolu dans le concile, outre la grande multitude de ceux qui y assistoient (2). C'est pourquoi le pape ordonna à Reinger, évêque de Lucques, qui avoit la voix forte, de se lever au milieu de l'assemblée et prononcer les décrets du concile. Mais après en avoir dit quelques-uns, tout d'un coup, changeant de visage, de voix et de geste, il s'interrompit, et, tournant ses regards vers les assistants, il dit : Mais que faisons-nous ? Nous chargeons d'ordonnances ceux qui nous sont soumis, et nous ne nous opposons pas aux violences des tyrans qui oppriment l'Eglise, et dont tout le monde se plaint. Nous avons ici un prélat venu des extrémités du monde, qui demeure assis modestement, mais dont le silence crie, et demande justice des cruels traitements qu'il a soufferts. Voici la seconde année qu'il est ici sans avoir encore reçu aucun secours. Si vous n'entendez pas tous de qui je parle, c'est d'Anselme, archevêque d'Angleterre. L'évêque, ayant ainsi parlé, frappa trois fois la terre de la crosse qu'il tenoit à la main, et témoigna encore son indignation en serrant les dents et les lèvres. Le pape lui dit : C'est assez, mon frère, c'est assez, nous y donnerons bon ordre. Reinger reprit ensuite le reste des décrets du concile ; mais, avant que de s'asseoir, il recommanda encore de faire justice à Anselme, qui garda toujours le silence, étonné de cette saillie à laquelle il n'avoit aucune part.

Bysance, archevêque de Trany, vint à ce concile, avec des députés de son clergé et de son peuple, pour suivre la canonisation de saint Nicolas Pérégrin, mort depuis près de cinq ans (3). L'archevêque explique en peu de mots, la vie du saint, sa mort et les miracles qu'il avoient suivis ; et le concile, l'ayant écouté attentivement, en rendit grâce à Dieu. Ensuite on présenta au pape la relation écrite de ses miracles. Le pape la lut avec empressement ; puis, de l'avis du concile, il répondit qu'ils croyoient tout ce qui étoit rapporté du saint par un témoignage si authentique, qu'ils accorderoient à l'évêque ce qu'il demandoit, et laissoient le tout à sa volonté. L'archevêque pria le pape de prononcer lui-même, et obtint une bulle, où le pape disoit : L'archevêque Bysance nous ayant prié instamment de mettre au catalogue des saints le vénérable Nicolas, surnommé Pérégrin, nous lui avons commis

(1) C. 12, 17, 18. Chr. Malleac.  
(2) Edmer.

(3) Vita S. Nic. par. 3, c. 1. Boll. to. 19, p. 249. Sup. n. 16.

l'affaire, par la confiance que nous avons en sa vertu et en sa science, afin qu'après en avoir mûrement délibéré il fasse ce que Dieu lui inspirera. En vertu de cette commission, l'archevêque fit bâtir en l'honneur du saint une nouvelle église, où son corps fut depuis transféré.

Sur la fin du concile, le pape et tous les évêques prononcèrent excommunication contre tous les laïques qui donneroient les investitures des églises (1), et contre tous les ecclésiastiques qui les recevoient, ou qui donneroient la consécration à ceux qui les auroient reçues. On comprit sous le même anathème ceux qui faisoient hommage aux laïques pour les dignités ecclésiastiques. Car, disoit le pape, on ne peut voir sans horreur que des mains élevées à cet honneur suprême, de créer le Créateur, et l'offrir à son père pour le salut de tout le monde, soient réduits à cette infamie, de se soumettre à des mains qui sont continuellement souillées d'attouchements infâmes, de rapines et d'effusion de sang. Tous crièrent : Ainsi soit-il ; et ce fut la fin du concile.

#### LXIII. Saint Jean, évêque de Téroüane.

En ce concile de Rome, on confirma l'élection de Jean, archidiacre d'Arras, pour l'évêché de Téroüane. Jean étoit né à Varneton, entre Ipres et Lille, et avoit étudié sous Lambert d'Utrecht, et sous Ives, depuis évêque de Chartres (2). Il fut d'abord chanoine séculier à Saint-Pierre de Lille, puis chanoine régulier au mont Saint-Eloi près d'Arras, d'où l'évêque Lambert le tira pour l'aider dans ses fonctions, et le fit son archidiacre, avec deux autres qui furent aussi évêques, Clairembaud de Senlis et Robert d'Arras après Lambert. Jean ne reçut qu'avec bien de la peine la dignité d'archidiacre ; et, l'ayant acceptée, loin de mettre sur le clergé de nouvelles impositions, comme ses prédécesseurs, il le déchargea de celles qu'ils avoient établies.

Depuis la mort de Drogon, évêque de Téroüane, arrivée l'an mil soixante-dix-neuf, cette église avoit été assiégée au dehors par les vexations du comte de Flandre et d'autres seigneurs, et au dedans par la corruption des mœurs (3). Hubert, successeur de Drogon, après avoir été convaincu d'hérésie, fut ordonné évêque par simonie, et, ayant été dangereusement blessé par ses ennemis, se retira à Saint-Bertin, où il se fit moine. Lambert envahit ensuite l'évêché, à la faveur du comte, avec tant de violence, qu'il rompit les portes de l'église. Comme le clergé ne vouloit point communiquer avec lui, il le mit en fuite et le dispersa. Après qu'il eut tenu le siège deux

(1) Edmer. 2, Novor.  
(2) Vita, c. 1, 2. Ap. Boll. 27 janu. to. 2, p. 796.

(3) C. 3. Greg. VII, lib. VII, Ep. 16.



ans, on lui coupa la langue et les doigts de la main droite, on le chassa, et Gérard fut mis à sa place (1). Il avait été élu par le clergé, et demandé par le peuple; mais il donna de l'argent au roi pour obtenir son agrément: ce qui le réduisit à une telle indigence, qu'il vendait les prébendes, et aliénait les biens de l'Eglise sans en être plus à son aise. Après quinze ans d'épiscopat, il fut accusé de simonie auprès du pape Urbain, et, n'ayant pu s'en purger, il quitta son siège, et se retira au mont Saint-Eloi, où il finit en paix.

Alors l'église de Têrouane retomba dans une plus grande confusion, car les archidiaques, avec le clergé de la cathédrale, élurent Archambaud, chanoine de Saint-Omer; mais comme il refusa plus fortement que les autres ne le demandoient, son élection fut aisément cassée. Ils élurent ensuite Aubert, chanoine d'Amiens, qui depuis peu l'étoit aussi de Têrouane, mais contre les canons, qui défendaient à un clerc d'être titré en deux églises. C'est pourquoi les abbés, zélés pour la discipline, élurent Jean, archidiacre d'Arras, dont ils connoissoient le mérite, et les laïques qui étoient présents se rendirent volontiers à cet avis. Comme le clergé de la cathédrale réclamait et vouloit soutenir son élection, on appela au pape dans le temps du concile de Rome, où l'on cassa l'élection d'Aubert, et on confirma celle de Jean, dont la vertu étoit connue.

On craignoit qu'il ne s'enfuit, c'est pourquoi on faisoit cette poursuite à son insu; et le pape, dans les lettres par lesquelles il confirmoit son élection, lui fit défense expresse de refuser. On lui présenta ces lettres quand il s'y attendoit le moins, et il en fut affligé jusqu'à en désirer la mort, voyant les difficultés de gouverner cette église, tant pour le temporel que pour le spirituel. Enfin il se soumit par obéissance, et fut ordonné prêtre le quatrième de juin mil quatre-vingt-dix-neuf; puis, le dix-septième de juillet, l'archevêque Manassès le sacra évêque à Reims, et fut intronisé solennellement à Têrouane le vingt-quatrième du même mois. Il gouverna cette église plus de trente ans.

Un mois avant son sacre, il assista à un concile tenu à Saint-Omer, à la prière de Robert le jeune, comte de Flandre, et des seigneurs de sa cour, c'est-à-dire qu'il avait donné cet ordre avant que de partir pour la croisade (2). A ce concile, présidoit Manassès, archevêque de Reims, assisté de quatre de ses suffragants, Baudry de Noyon, Lambert d'Arras, Manassès de Cambrai, et Jean de Têrouane. On y publia de nouveau, en présence d'une grande multitude de clergé et de peuple, cinq articles touchant la trêve de Dieu, déjà établis dans un concile de Soissons par l'archevêque Renaud, assisté de tous ses suffragants. Ces articles con-

firment ce que l'on avoit ordonné diverses fois depuis soixante ans, touchant la sûreté des lieux et des personnes consacrées à Dieu, et la suspension d'armes pendant certains jours, le tout sous peine d'excommunication.

#### LXIV. Fondation de Cîteaux.

Ce fut au même concile de Rome que le pape Urbain, touché des prières des moines de Molesme, leur rendit l'abbé Robert, qui les avoit quittés, ce qui mérite d'être expliqué. Le monastère de Molesme en Bourgogne, dans le diocèse de Langres, fondé sur la fin de l'an mil soixante-quinze, eut pour premier abbé Robert, homme d'une vertu éprouvée dans la vie monastique et le gouvernement des âmes. Après environ vingt ans, quelques-uns de ses moines firent réflexion que leurs usages ne s'accordoient pas avec la règle de saint Benoît, qu'ils entendoient tous les jours lire en chapitre, et qu'ils avoient promis d'observer (1). Ils commencèrent par s'en entretenir en particulier, se plaignant de leur infidélité, et cherchant sérieusement à y remédier. Mais ces discours s'étant répandus dans la communauté, les autres moines, qui n'avoient pas le même zèle, commencèrent à se moquer de ceux-ci et à les détourner de leur dessein par toutes sortes de moyens. Les zélés, sans se mettre en peine, demandoient à Dieu, par de ferventes prières, de les conduire en quelque lieu où ils pussent fidèlement accomplir leurs vœux.

Ensuite, considérant que la règle défend de rien faire sans la permission de l'abbé, ils s'adressèrent à Robert, qui loua leur dessein, et leur promit, non-seulement de les aider, mais de se joindre lui-même à eux. Pour ne rien faire que par l'autorité des supérieurs, l'abbé Robert, avec six moines des plus zélés, alla à Lyon trouver l'archevêque Hugues, légat du pape, et lui dit (2) qu'ils étoient résolus de pratiquer exactement la règle de saint Benoît, lui demandant pour cet effet son secours et la protection du saint-siège, et en particulier la permission de sortir de Molesme, où ils ne pouvoient exécuter leur dessein. Le légat la leur accorda, et leur donna ses lettres pour cet effet, où il leur conseilla et leur ordonna, par l'autorité du pape, de persévérer dans leur sainte résolution. Les six qui accompagnèrent l'abbé en ce voyage étoient Albéric, Odon, Jean, Etienne, Letalde et Pierre (3).

Etant donc retournés à Molesme, ils choisirent les plus zélés pour l'observance, sortirent au nombre de vingt-un, et allèrent s'établir dans un lieu nommé *Cisterium* en latin, en françois, Cîteaux, à cinq lieues de Dijon, dans le diocèse de Châlons. C'étoit un désert,

(1) Vita S. Rob. ap. Boll. (2) Exor. Cister. c. 1. 29 Ap. to. 11, p. 603. Exor. (3) C. 2. magn. Cisterc. c. 10.

couvert de bois et d'épines, qu'ils commencèrent à défricher, et s'y loger dans des cellules de bois, avec le consentement de Gautier, évêque de Châlons, et de Rainard, vicomte de Beaune, à qui la terre appartenait.

Ils s'y établirent le jour de Saint-Benoît, vingt-unième de mars mil quatre-vingt-dix-huit, qui se rencontroit le dimanche des Rameaux (1). L'archevêque de Lyon, voyant leur extrême pauvreté, et qu'ils ne pourroient subsister dans un lieu si stérile sans le secours de quelque personne puissante, écrivit à Eudes, duc de Bourgogne, pour l'exhorter à leur faire du bien; et ce prince, touché de leur ferveur, acheva à ses dépens le bâtiment du monastère de bois qu'ils avoient commencé, et les y entretenoit long-temps de toutes les choses nécessaires; il leur donna même abondamment des terres et des bestiaux. Cependant l'évêque de Châlons donna à Robert le bâton pastoral en qualité d'abbé, et fit renouveler aux moines leur vœu de stabilité pour le nouveau monastère, qui fut ainsi érigé canoniquement en abbaye.

Mais, peu de temps après, les moines de Molesme, du consentement de Godefroy, leur nouvel abbé, allèrent à Rome, et portèrent leur plainte au pape Urbain II, dans le concile de l'année mil quatre-vingt-dix-neuf, disant que, par la retraite de Robert, la religion étoit renversée dans leur monastère, et qu'ils étoient devenus odieux aux seigneurs et à leurs autres voisins. Le pape, cédant à leur importunité et au conseil des évêques, écrivit à l'archevêque de Lyon de tirer, s'il étoit possible, Robert de sa solitude pour le renvoyer à son monastère, sinon de faire en sorte que les habitants de la nouvelle solitude demeurassent en repos, et que ceux qui étoient dans le monastère vécussent régulièrement. L'archevêque de Lyon, ayant reçu cette lettre du pape et étant sollicité par l'abbé Godefroy et par les moines de Molesme, assembla quatre évêques: Norgold d'Autun, Gautier de Châlons, Bertrand de Maçon, Pons de Bellay, tous ses suffragants, avec trois abbés, Pierre de Tournus, Jarenton de Dijon et Gosseran d'Aisnai, et Pierre, camérier du pape; et, par leur conseil, il écrivit ainsi à Robert, évêque de Langres:

Nous avons résolu de rendre Robert à l'église de Molesme, à condition qu'avant que d'y retourner il ira à Châlons pour remettre à l'évêque le bâton pastoral qu'il a reçu lorsqu'il a promis obéissance, suivant la coutume des abbés, et il déchargera les moines du nouveau monastère de l'obéissance qu'ils lui ont promise en qualité d'abbé, comme l'évêque l'en quittera à son égard. Nous avons aussi permis à tous ceux des moines du nouveau monastère qui voudront le suivre de retourner avec lui à Molesme, à condition que désor-

mais ils ne s'attireront ni se recevront les uns les autres, sinon en tant que saint Benoît permet de recevoir les moines d'un monastère connu. Nous vous renvoyons ensuite Robert pour le rétablir abbé de Molesme, à la charge que, s'il quitte encore cette église par légèreté, on ne lui donnera point de successeur du vivant de Godefroy. Quant à la chapelle de l'abbé Robert, et tout le reste qu'il a emporté de Molesme, nous voulons que tout demeure aux frères du nouveau monastère, hormis un bréviaire, qu'ils garderont jusqu'à la Saint-Jean pour le transcrire. C'est la première fois que j'ai remarqué ce mot de bréviaire, pour signifier un livre ecclésiastique.

Ce jugement de l'archevêque de Lyon fut exécuté, et, après que l'abbé Robert fut retourné à Molesme, les moines de Cîteaux s'assemblèrent, et élurent pour leur abbé Albéric, homme instruit des lettres divines et humaines, qui avoit été prieur à Molesme, et l'étoit encore à Cîteaux, et qui avoit beaucoup travaillé pour ce nouvel établissement, jusqu'à souffrir des affronts, des coups et la prison (1). Il gouverna l'abbaye de Cîteaux neuf ans et demi.

#### LXV. Fin d'Urbain II.

Geoffroy, abbé de Vendôme, étant à Rome, fit son possible pour justifier Ives de Chartres auprès du pape Urbain (2). En revenant, il séjourna cinq jours à Lyon chez l'archevêque Hugues, où il apprit que le nouvel archevêque de Sens, Daïmbert, avoit fait sa paix avec ce prélat, et lui avoit promis toute obéissance comme à son primat, sans que Ives de Chartres eût été compris dans cette paix. Il avoit même désavoué les lettres écrites par Ives en son nom. Geoffroy, ayant appris cela, travailla, comme ami particulier d'Ives de Chartres, à le réconcilier avec l'archevêque de Lyon et son clergé, qui lui étoient fort opposés. C'est ce qui paroît par la lettre qu'il en écrivit à Ives.

Depuis le concile de Rome de l'an mil quatre-vingt-dix-neuf, nous ne trouvons plus rien du pape Urbain II, sinon qu'il mourut à Rome le vingt-neuvième de juillet de la même année, après avoir tenu le saint-siège onze ans quatre mois et dix-huit jours. Guibert, abbé de Nogent, qui vivoit alors, dit qu'il se fit à son tombeau plusieurs miracles (3).

#### LXVI. Prise de Jérusalem.

Quinze jours avant la mort du pape Urbain, les croisés avoient pris Jérusalem, ce qui s'étoit ainsi passé. Après la prise d'Antioche, ils firent encore quelques conquêtes, et les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés en Egypte, au calife Fatimite, revinrent avec les

(1) Greg. IX, Ep. 34. (2) To. x, Conc. p. 618. Greg. IX, Ep. 30; XI, Ep. 1.

(1) C. 17. (2) Geoffr. II, Ep. 18. (3) Berthold. an. 1099. Gesta. D. per. Fr. lib. II, init.



ambassadeurs de ce prince (1). Il avoit recherché l'alliance des Francs, pour lui aider à chasser de la Syrie les Turcs, ses ennemis, qui reconnoissoient le calife de Bagdad; mais, profitant des victoires des Francs, il reprit Jérusalem sur les Turcs, qui l'avoient ôtée à son père trente-huit ans auparavant, et déclara aux Francs que les choses ayant changé de face, il prétendoit garder cette ville; mais qu'il permettoit aux Francs d'y venir visiter les saints en toute sûreté, pourvu qu'ils n'y entrassent pas plus de deux ou trois cents à la fois et sans armes.

Les seigneurs francs prirent cette réponse pour une dérision, et répondirent au calife d'Égypte qu'il ne leur feroit pas la loi, et qu'ils iroient en corps d'armée à Jérusalem. Ils y marchèrent en effet, et arrivèrent devant la ville le septième de juin mil quatre-vingt-dix-neuf (2). Ils n'avoient plus de gens de service que vingt mille hommes de pied et quinze cents chevaux, et on tenoit que dans la ville il y avoit quarante mille hommes bien armés, avec toutes sortes de munitions, et les assiégés avoient comblé les fontaines et les citernes, jusqu'à cinq ou six milles à l'entour. Toutefois, le siège ne dura que cinq semaines, et les croisés firent de tels efforts, qu'ils prirent Jérusalem le vendredi quinziesme de juillet, à trois heures après midi: ce qui fut remarqué comme étant le jour et l'heure de la mort de Jésus-Christ.

Le duc Godefroy entra le premier dans la ville avec son frère Eustache, passant sur la muraille par une tour de bois qu'on en avoit approchée (3). Ensuite le comte de Toulouse, qui étoit à une autre attaque, et enfin toute l'armée. On fit main-basse sur les infidèles, dont la ville étoit pleine, et le massacre fut horrible. On tua, non-seulement ce qui se trouva dans les rues, mais ceux qui s'étoient réfugiés dans la mosquée bâtie à la place du temple, où l'on en tua environ dix mille, et autant dans le reste de la ville. Tout nageoit dans le sang, et les vainqueurs, fatigués du carnage, en avoient horreur eux-mêmes. Après qu'on eut donné les ordres les plus pressants pour la sûreté de la ville, ils quittèrent leurs armes et leurs habits pleins de sang, en prirent de plus propres, lavèrent leurs mains, et marchèrent nus-pieds, en gémissant et répandant des larmes pour visiter les saints lieux, particulièrement l'église du Saint-Sépulcre. Ils y furent reçus par le clergé et le peuple de la ville, c'est-à-dire le peu de chrétiens du pays qui y étoient restés, et qui, rendant grâce à Dieu de leur délivrance, vinrent au devant des seigneurs francs, avec les croix et les reliques, et les conduisirent dans l'église, chantant des hymnes et des cantiques spirituels.

(1) Sup. li v. LXIV, n. 58.  
Guill. Tyr. vii, c. 19.

(2) Guill. viii, c. 5.  
(3) 17, 18, etc.

C'étoit un spectacle merveilleux de voir avec quelle dévotion les croisés visitoient et baisoient les vestiges des souffrances du sauveur. Ce n'étoient que larmes et cris de joie; ce n'étoient qu'actions de grâces de voir leur pèlerinage si heureusement accompli, et goûter le fruit de leurs travaux; les plus spirituels se représentoient la félicité de la Jérusalem céleste, par le plaisir qu'ils ressentoient de voir la terrestre. Les uns confessoient leurs péchés, avec vœu de n'y plus retourner. Les autres répandoient de grandes libéralités sur les pauvres, vieux et infirmes, s'estimant trop riches d'avoir vu cet heureux jour. D'autres visitoient les lieux saints à genoux nus; chacun s'efforçoit de renchérir sur la piété des autres. Les évêques et les prêtres offroient le saint sacrifice dans les églises, priant pour le peuple, et rendant grâce à Dieu d'un si grand bienfait. On ordonna de célébrer à perpétuité le jour de cette réduction par une fête solennelle. Les chrétiens du pays, ayant reconnu Pierre l'ermite qu'ils avoient vu à Jérusalem quatre ou cinq ans auparavant, se mettoient à genoux devant lui, et ne savoit comment lui témoigner leur reconnaissance de la liberté qu'il leur avoit procurée (1). Le patriarche étoit allé dans l'île de Chypre chercher des aumônes pour payer les impositions dont les infidèles accabloient son peuple, et empêcher ainsi la destruction des églises. Il ne savoit rien de ce qui se passoit à Jérusalem.

#### LXVII. Godefroy de Bouillon, roi.

Huit jours après la conquête, les seigneurs s'assemblèrent pour choisir un d'entre eux qui fût roi de la ville et du pays (2). Comme ils étoient enfermés pour délibérer, quelques-uns du clergé demandèrent à entrer, et leur dirent: Le spirituel doit aller devant le temporel; c'est pourquoi nous croyons que l'on doit élire un patriarche avant que d'élire un roi, autrement nous déclarons nul tout ce que vous ferez sans notre consentement. Le chef de ces clercs étoit l'évêque de Martorane en Calabre, appuyé d'Arnoul, chapelain du duc de Normandie, qu'il vouloit faire patriarche, quoique ce fût un homme d'une vie infâme et décrié dans toute l'armée. Or, il n'y avoit plus ni piété ni discipline dans le clergé de la croisade, depuis la mort d'Adhémar, évêque du Puy, et de Guillaume, évêque d'Orange, qui lui survécut peu de temps.

Les seigneurs, sans s'arrêter à la remontrance des clercs séditions, élurent pour roi de Jérusalem Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, ayant principalement égard à sa vertu; car il y avoit entre eux des princes plus distingués par leur naissance et leur pouvoir; mais il étoit recommandable par sa valeur et

(1) C. 23.

(2) Lib. xi, c. 1.

sa piété (1). Le roi, Henri d'Allemagne, avoit une telle confiance en lui, que, dans la bataille contre Rodolphe, son compétiteur, il lui donna à porter son étendard, et on dit que ce fut Godefroy qui donna le coup mortel à Rodolphe. Sitôt qu'il fut élu, les seigneurs le menèrent solennellement à l'église du Saint-Sépulcre pour l'offrir à Dieu; mais il ne voulut point être sacré solennellement, ni porter une couronne d'or dans la ville où Jésus-Christ en avoit porté une d'épines. Il prit soin, dès les premiers jours de son règne, d'établir le service divin. Il fonda un chapitre de chanoines dans l'église du Saint-Sépulcre, et un autre dans l'église du Temple, leur assignant des revenus suffisants et des logements convenables près ces églises. L'église du Temple étoit la grande mosquée des musulmans, fondée par Omar, à la place de l'ancien temple des juifs (2); elle étoit octogone, revêtue de marbre dehors et dedans, et ornée de mosaïque; le toit étoit un dôme couvert de plomb. A la prise de la ville, on trouva dans cette mosquée quantité de lampes d'or et d'argent, et d'autres richesses immenses. Le roi Godefroy fonda aussi un monastère dans la vallée de Josaphat, en faveur de plusieurs moines qu'il avoit tirés des maisons les mieux réglées, et qui, pendant tout le voyage, lui faisoient le service divin aux heures du jour et de la nuit.

Sur la fin de l'année mil quatre-vingt-dix-neuf arriva à Jérusalem Daïmbert, archevêque de Pise, légat envoyé par Urbain II, accompagné d'un grand corps de croisés d'Italie, et il célébra la fête de Noël à Bethléem. Depuis cinq mois que Jérusalem étoit au pouvoir des chrétiens il n'y avoit point encore de patriarche; car, quoiqu'incontinent après l'élection du roi, l'évêque de Martorane eût fait élire par sa faction le chapelain Arnoul, et l'eût intronisé par la protection du duc de Normandie, ils furent bientôt obligés d'abandonner cette entreprise téméraire. Le siège patriarcal fut donc regardé comme vacant, car il ne paroît pas que l'on comptât le patriarche Siméon qui étoit en Chypre; et les seigneurs qui restoient à Jérusalem s'assemblèrent afin d'y pourvoir (3). Après une mûre délibéra-

(1) C. 8.

(2) Lib. viii, c. 3.

(3) Lib. ix, c. 14, 4, 15.

tion, ils élurent l'archevêque Daïmbert et l'intronisèrent; en suite de quoi le roi Godefroy et le prince Boémond reçurent humblement de lui l'investiture, l'un du royaume de Jérusalem, l'autre de la principauté d'Antioche, prétendant honorer celui dont il étoit vicaire sur la terre.

Quelque temps après il s'émut un différent entre le roi et le patriarche, qui prétendoit que le roi avoit donné à Dieu la ville de Jérusalem et sa forteresse (1), et encore la ville de Joppé et ses dépendances. Pour terminer cette dispute, le pieux roi céda à l'église du Saint-Sépulcre le quart de Joppé, et fit cette cession publiquement devant le clergé et le peuple le jour de la Purification, l'an mil cent. Le jour de Pâques suivant, qui étoit le premier d'avril, il céda de même au patriarche la ville de Jérusalem avec la tour de David et ses dépendances, à condition toutefois que le roi auroit la jouissance de Jérusalem et de Joppé jusqu'à ce qu'il eût augmenté son royaume d'une ou deux autres villes; que, s'il mouroit sans enfants, le tout appartiendroit au patriarche.

Or, dans ce commencement, le royaume de Jérusalem étoit peu de chose (2). Car, après que les seigneurs qui avoient été à cette conquête se furent retirés chacun chez soi, ayant accompli leur vœu, Godefroy demeura seul avec Tancrede, et leurs troupes assemblées faisoient à peine trois cents chevaux et deux mille hommes de pied. Les villes de leur obéissance étoient en très-petit nombre, et séparées par des places ennemies, en sorte qu'on ne pouvoit passer de l'une à l'autre sans grand péril. Toute la campagne étoit occupée par les infidèles, qui, regardant les chrétiens comme leurs ennemis mortels, les tuoient sur les chemins ou les faisoient esclaves, et abandonnoient la culture des terres, ne craignant pas de s'affamer eux-mêmes, pourvu qu'ils les fissent périr de disette. Les Francs n'étoient pas même en sûreté dans les villes mal fermées et mal peuplées: on y venoit de nuit les piller et les tuer jusque dans leurs maisons: ce qui en obligeoit plusieurs à tout abandonner. Tel étoit ce royaume de Jérusalem, qui subsista toutefois quatre-vingt-huit ans.

(1) C. 16.

(2) C. 10.



## LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

## I. Pascal II, pape.

Le saint-siège ne vaqua que quinze jours après la mort du pape Urbain II, et on élut pour lui succéder, Rainier, cardinal-prêtre du titre de saint Clément. Il étoit né à Blède en Toscane, à huit lieues de Rome, mais il fut mis dès son enfance à Clugny et y embrassa la profession monastique (1). Il n'avoit que vingt ans, quand son abbé l'ayant envoyé à Rome pour les affaires du monastère, le pape Grégoire VII connut sa vertu et sa capacité, le retint auprès de lui à Rome, et après l'avoir éprouvé quelque temps, l'ordonna prêtre-cardinal; ensuite il fut élu abbé de Saint-Paul hors de Rome.

Après la mort du pape Urbain, les cardinaux, les évêques, le clergé de Rome et les principaux de la ville s'assemblèrent dans l'église de Saint-Clément, pour procéder à l'élection. Ayant proposé plusieurs sujets, on convint du cardinal Rainier qui, l'ayant appris, s'enfuit et se cacha; mais il fut découvert et ramené par force à l'assemblée. On lui fit des reproches de sa fuite, et, malgré les protestations de son indignité, on lui déclara qu'il étoit élu pape, et qu'il devoit se soumettre à la volonté de Dieu. Alors quelques-uns du clergé lui changeant de nom, crièrent trois fois : Pascal pape, saint Pierre l'a élu; à quoi l'assemblée répondit de même, ajoutant plusieurs autres acclamations de louanges. Ensuite on le revêtit de la chappe d'écarlate rouge, qui étoit alors un ornement particulier du pape, car les cardinaux ne portoient encore que le violet; on lui mit la tiare sur la tête, il monta à cheval et fut conduit en chantant et avec une nombreuse suite au palais de Latran. Il descendit de cheval à la porte méridionale de la basilique du Sauveur, et fut mis dans le siège qui y étoit; puis étant monté au palais, il vint à l'endroit où étoient deux sièges d'ivoire. Là on lui mit une ceinture où pendoient sept clefs et sept sceaux, signifiant les sept dons du Saint-Esprit, suivant lesquels le pape doit user du pouvoir d'ouvrir et de fermer. On le fit asseoir dans l'un et dans l'autre siège, et on lui mit

en main la fêrule ou bâton pastoral. C'est ainsi qu'il prit possession du palais de Latran.

Le lendemain dimanche, quatorzième jour d'août mil quatre-vingt-dix-neuf, il fut sacré à Saint-Pierre, par Odon, évêque d'Ostie, assisté de Maurice de Porto, Gauthier d'Albane, Boson de Lavici, Milon de Préneste et Othon de Népi. L'évêque d'Ostie porte le pallium en cette fonction, et le remet ensuite au pape. C'est ainsi qu'en parle Pierre Pisan, auteur du temps, de qui nous tenons ces particularités. Le pape Pascal II tint le saint-siège plus de dix-huit ans. Il célébra à Rome en grande paix la fête de Noël de cette année mil quatre-vingt-dix-neuf, et confirma par ses lettres la légation d'Allemagne donnée par son prédécesseur à Gébehard, évêque de Constance, comme témoigne Berthold, prêtre de la même église, qui vivoit alors et dont la chronique finit l'an mil cent (1).

## II. Mort de Godefroy. Baudouin, roi de Jérusalem.

Le pape Pascal reçut bientôt des nouvelles de l'armée des croisés, par une lettre adressée non-seulement à lui, mais à tous les évêques et à tous les fidèles, qui contenoit en abrégé toutes les conquêtes des croisés, depuis la prise de Nicée jusqu'à celle de Jérusalem. Le pape leur écrivit de son côté une lettre où il les félicita principalement de la découverte de la sainte lance et d'une partie de la croix trouvée à Jérusalem. Et comme le légat Daimbert avoit été élu patriarche, il leur envoya pour légat Maurice, évêque de Porto, avec pouvoir de régler toutes choses dans les églises nouvellement délivrées. La lettre est du quatrième de mai, indiction huitième, qui est l'an mil cent (2).

Peu de temps après, les choses changèrent de face à Jérusalem par le décès du roi Godefroy, qui mourut le dix-huitième de juillet (3), n'ayant régné qu'un an, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre, où fut aussi la sépulture de ses successeurs. Son frère Bau-

(1) Berthold. an. 1099. Conat. p. 202, et ap. Paron. Pet. Pisan. ap. Papebr. an. 1100.

(1) Sup. liv. LXIII, n. 45. 1100. Pasch. Ep. 1. Sup. Berthold. an. 1100. liv. LXIV, n. 67.  
(2) Ap. Dodechin. an. (3) Guill. Tyr. II, c. ult.

douin, comte d'Edesse, fut reconnu roi de Jérusalem, et on lui manda d'y venir incessamment. Cependant le comte Garnier, qui commandoit à Jérusalem, refusa d'en reconnaître le patriarche pour seigneur, et de lui livrer la tour de David et la ville de Joppé, suivant la promesse que Godefroy en avoit faite, et Daimbert, jugeant bien que le nouveau roi Baudouin ne seroit pas plus facile, écrivit à Boémond, prince d'Antioche, en ces termes :

Vous savez que vous m'avez élu malgré moi pour être patriarche de Jérusalem, et je sais ce que j'y ai souffert (1). A peine le duc Godefroy laissoit à l'Eglise ce que le patriarche avoit tenu sous les Turcs, jusqu'à ce qu'il s'est reconnu et lui a restitué tous ses droits, se rendant vassal du Saint-Sépulcre et le nôtre, et remettant en notre pouvoir la tour de David, toute la ville de Jérusalem avec ses dépendances, et ce qu'il avoit à Joppé. Il a promis tout cela publiquement à Pâques et l'a confirmé au lit de la mort. Toutefois, après son décès, le comte Garnier a fortifié contre nous la tour de David et a mandé à Baudouin de venir au plus tôt s'emparer violemment des biens de l'Eglise. En cette extrémité, je n'ai, après Dieu, d'espérance qu'en vous seul. Si vous avez de la piété et si vous ne voulez pas dégénérer de la gloire de votre père qui délivra le pape Grégoire assiégé à Rome, hâtez-vous de venir au secours de cette église, comme vous me l'avez promis (2). Ecrivez donc à Baudouin pour lui défendre de venir sans notre permission, lui montrant qu'il n'est pas raisonnable d'avoir essuyé tant de travaux et de périls, pour délivrer cette église et la réduire à présent sous la servitude de ceux à qui elle doit commander, comme étant leur mère. Que s'il ne veut pas se rendre à la raison, je vous conjure par l'obéissance que vous devez à saint Pierre, de l'empêcher de venir par tous les moyens possibles, même par forces s'il est nécessaire.

On voit par cette lettre qu'il ne tint pas au patriarche d'exciter une guerre civile entre les princes croisés; mais la Providence en disposa autrement. Car Boémond avoit été pris par les Turcs quinze jours avant la mort de Godefroy, et Baudouin, étant arrivé à Jérusalem, se réconcilia avec le patriarche Daimbert, nonobstant les efforts de l'archidiacre Arnoul, qui avoit prétendu au patriarcat, et qui étoit toujours puissant par ses richesses et ses artifices (3). Enfin, Baudouin fut couronné roi par Daimbert à Bethléem, le jour de Noël de la même année mil cent, et régna dix-sept ans.

## III. Concile d'Anse.

Hugues, archevêque de Lyon, ayant dessein d'aller à Jérusalem, envoya des députés au

pape lui en demander la permission, que le pape lui accorda, lui mandant de venir lui-même à Rome, afin de recevoir la légation d'Asie, comme il avoit eu celle de Bourgogne, dont il s'étoit si dignement acquitté. Cependant il le prioit d'instruire, autant qu'il lui seroit possible, des légats qu'il devoit envoyer (1). J'entends les deux cardinaux, Jean et Benoît, qui vinrent en France cette année. Les députés de l'archevêque de Lyon étant revenus avec cette réponse du pape, il assembla ses suffragants et le clergé de son diocèse, afin d'obtenir un subside pour les frais de son voyage. Ce fut le principal sujet du concile d'Anse, tenu l'an mil cent, où assistèrent les quatre archevêques de Lyon, de Cantorbéry, de Tours et de Bourges; et huit évêques, d'Autun, de Mâcon, de Châlons, d'Auxerre, de Paris, de Die, et deux autres. Après avoir établi la paix, c'est-à-dire, comme je crois, la trêve de Dieu, on parla du voyage de Jérusalem, et ceux qui étoient demeurés, après avoir promis d'y aller, furent excommuniés jusqu'à ce qu'ils eussent accompli leur vœu.

## IV. Saint Anselme à Lyon.

L'archevêque de Cantorbéry, qui assista au concile d'Anse, étoit saint Anselme, que l'état de ses affaires retenoit à Lyon depuis plus d'un an. Le concile de Rome du mois de mai mil quatre-vingt-dix-neuf étant fini, Anselme partit dès le lendemain, voyant le peu de secours qu'il avoit à espérer du pape (2). Après avoir évité plusieurs périls par le chemin, il arriva à Lyon, où l'archevêque le reçut avec toute la joie et tout le respect possible; et Anselme résolut de s'y arrêter, ayant perdu toute espérance de retourner en Angleterre du vivant du roi Guillaume le roux. L'archevêque de Lyon lui cédoit partout la première place, et vouloit qu'il fit les ordinations, les dédicaces et les autres fonctions épiscopales. Plusieurs s'empressoient à recevoir de sa main le sacrement de confirmation; mais il ne le donnoit jamais sans la permission de l'archevêque diocésain (3). Pendant ce séjour de Lyon, il écrivit le livre de la conception virginale et du péché originel. Il n'y est pas question de la manière dont la Sainte-Vierge a été conçue, mais comment elle a conçu le verbe incarné; et l'auteur y montre que quand le fils de la vierge auroit été un pur homme, il auroit été tel que le premier homme, sans péché originel. Il traite ici amplement de la nature de ce péché.

Cependant, il apprit la mort du pape Urbain II et la promotion de Pascal, à qui il écrivit une lettre (4), où il explique ainsi le

(1) Chr. Vird. p. 254; t. 55. Sup. liv. LXIV, n. 62.  
x, Conc. p. 726. Sup. liv. (3) Edmer. 2, Vita p. 23.  
LXIV, n. 21. Op. Ans. p. 97, 6, 8, 13.  
(2) Edmer. 12 Novor. p. (4) III, Ep. 40.

(1) C. 4. (3) Sup. liv. LXIV, n. 67.  
(2) Sup. liv. LXIII, n. 20.



sujet de sa retraite d'Angleterre : Je voyois plusieurs maux que je ne pouvois corriger, et qu'il ne m'étoit pas permis de tolérer. Le roi vouloit que je consentisse à ses volontés, qu'il appelloit ses droits, et qui étoient contraires à la loi de Dieu. Car il ne vouloit pas que l'on reconnût le pape en Angleterre sans son ordre, ni que je lui écrivisse ou que j'en reçusse des lettres. Depuis treize ans qu'il règne, il n'a point permis de tenir de concile dans son royaume. Il donnoit les terres de l'Eglise à ses vassaux, et si je demandois conseil, tous les évêques du royaume et mes suffragants mêmes refusoient de me le donner, sinon conformément à la volonté du roi. Je demandai permission d'aller consulter le saint-siège sur mes devoirs. Le roi répondit qu'il se tenoit offensé de la seule demande de ce congé, que je lui en fisse satisfaction, ou que je sortisse promptement de son royaume. J'aimai mieux sortir, et aussitôt le roi s'empara de tout l'archevêché, laissant seulement aux moines le vivre et le vêtement; et, nonobstant les avertissements du défunt pape, il continue encore dans cette usurpation. Voici la troisième année que je suis sorti d'Angleterre, j'ai dépensé le peu que j'avois emporté, et beaucoup plus que j'ai emprunté et que je dois encore; et je subsiste par la libéralité de l'archevêque de Lyon. Je ne le dis pas par le désir de retourner en Angleterre, mais pour vous faire connaître mon état; au contraire, je vous conjure de ne me pas ordonner d'y retourner, sinon à condition que je puisse observer la loi de Dieu, et que le roi répare le mal qu'il a fait à mon église. Autrement il sembleroit que j'aurois été justement dépouillé pour avoir voulu consulter le saint-siège, ce qui seroit d'un dangereux exemple. Quelques-uns, moins éclairés, demandent pourquoi je n'excommunie pas le roi; mais les plus sages me conseillent de n'en rien faire, parce qu'il ne me convient pas de me plaindre et de me venger tout ensemble. Enfin, les amis que j'ai auprès du roi m'ont mandé qu'il se moqueroit de mon excommunication.

V. Mort de Guillaume le roux. Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre

Quelque temps après, Anselme apprit la mort du roi Guillaume le roux, qui fut tué par accident à la chasse, le jeudi second jour d'août, l'an mil cent, et mourut sur-le-champ, sans pénitence et sans confession (1). Anselme le pleura amèrement, et assura qu'il auroit mieux aimé que Dieu l'eût retiré du monde lui-même que de laisser mourir de la sorte ce malheureux prince. Il reçut bientôt un député de l'église de Cantorbéry, avec des lettres où on le prioit instamment de revenir, et par

(1) Lib. III Nov.

le conseil de l'archevêque de Lyon il se mit en chemin pour l'Angleterre, fort regretté dans le pays qu'il quittoit. Il n'étoit pas encore arrivé à Clugny quand il reçut un autre député du nouveau roi Henri, et des seigneurs du royaume, pour presser son retour. La lettre du roi portoit qu'après la mort de son frère il avoit été élu roi par le clergé et le peuple d'Angleterre, et que la crainte des ennemis qui vouloient s'élever contre lui l'avoit obligé à se faire sacrer sans attendre l'archevêque, à qui il en faisoit excuse, protestant de vouloir se gouverner par ses conseils. Guillaume le roux n'avoit point laissé d'enfants, et comme Robert, duc de Normandie, son frère aîné, n'étoit pas encore revenu de la croisade, Henri, qui étoit le cadet, profita de son absence et se pressa de se faire reconnaître et couronner roi. Il se maintint nonobstant les efforts de son frère, et régna plus de trente-six ans. Anselme fit telle diligence qu'il arriva à Douvres le vingt-troisième de septembre, et fut reçu avec une extrême joie de toute l'Angleterre, qui espéroit à son retour une espèce de résurrection par la réparation de tous les désordres passés, principalement dans la religion (1).

VI. Concile de Valence.

En France, les deux légats, Jean et Benoît, tinrent plusieurs conciles, dont le premier, qui avoit été indiqué à Autun, fut tenu à Valence (2). Le principal sujet étoient les plaintes des chanoines d'Autun contre Norgaud, leur évêque, qu'ils accusoient d'être entré dans ce siège par simonie, et d'en dissiper les biens. Par l'autorité des légats, il obligea les chanoines de venir au concile de Valence, nonobstant leurs protestations de ne devoir point être traduits hors de leur province; car Valence est de celle de Vienne. Le concile commença le dernier jour de septembre mil cent, et il s'y trouva vingt-quatre prélats, tant archevêques et évêques qu'abbés. L'archevêque de Lyon, étant malade, y envoya des députés: et on disoit qu'il avoit empêché les évêques de Langres et de Châlons d'y venir; car il n'étoit pas content que les légats lui ôtassent le jugement d'un évêque de sa province. L'évêque de Mâcon, revenant de Rome, avoit été pris par l'antipape Guibert, qui le tenoit en prison; ainsi il n'y eut de la province de Lyon que l'évêque d'Autun qui assista au concile de Valence.

Ses parties étoient treize chanoines de son église, entre lesquels étoient deux archidiaques, le prévôt et le chantre, de plus, l'abbé de Saint-Bénigne de Dijon, l'abbé de Flavigny et les députés de l'abbé de Clugny. Mais il soutenoit qu'ils n'étoient pas recevables, parce que les ouailles ne doivent point accuser leur

(1) Edmer. 3 Novor.

(2) To. X, Conc. p. 717. Ex Hug. Flav. p. 254.

pasteur; qu'ils avoient consenti à son élection et à sa consécration, quoique avertis, sous peine d'anathème, de proposer leurs reproches; que l'un d'eux avoit reçu de lui l'ordre de diacre, l'autre la charge de chantre, et lui avoient fait hommage l'un et l'autre. Enfin qu'il n'y avoit qu'un témoin outre l'accusateur. Les légats répondirent qu'en matière de simonie, toute personne, fût-elle infâme, est reçue à accuser, et que le pape Grégoire VII, dans un concile de Rome, avoit déposé un évêque simoniaque sur l'accusation d'un abbé, son complice. Que d'ailleurs il suffisoit d'un accusateur avec un témoin.

Quand ce vint au jugement, il y eut de la contestation entre les évêques et les légats. Les évêques disoient que l'on devoit obliger l'accusé à se purger, suivant l'usage de l'église gallicane, confirmé au concile de Clermont, en présence du pape Urbain. Les légats répondirent que, suivant les canons, c'étoit aux accusateurs à prouver ce qu'ils avançoient. L'accusé appela au saint-siège; mais les légats ne déférèrent point à son appel, parce que le pape leur avoit donné la plénitude de sa puissance. La séance du concile ayant duré jusqu'à la fin du jour, on remit la décision de l'affaire. Pendant la nuit, Norgaud envoya des présents aux évêques, dont quelques-uns les prirent, d'autres les refusèrent, et ceux-ci en furent remerciés publiquement par les cardinaux-légats dans la séance du lendemain. L'affaire y fut encore agitée, mais non pas terminée; et à la prière de tous les évêques on donna un délai jusqu'au concile, que les mêmes légats devoient tenir à Poitiers. Cependant Norgaud fut déclaré suspens de toute fonction épiscopale et sacerdotale. Et c'est ce qui se passa à son égard au concile de Valence.

VII. Mort de l'antipape Guibert.

L'antipape Guibert mourut pendant la tenue de ce concile, c'est-à-dire vers le commencement d'octobre l'an mil cent, la vingtième année de son intrusion dans le saint-siège, et la vingt-troisième de sa révolte contre Grégoire VII. Dès le commencement du pontificat de Pascal, les Romains le pressoient d'abattre l'antipape, trouvant honteux qu'il eût résisté à ses trois prédécesseurs (1). Ils lui offroient de l'argent; et les députés du comte Roger, venant le complimenter de la part de leur maître, mirent à ses pieds mille onces d'or. Le pape Pascal, encouragé par ces secours, commença à agir contre Guibert, le chassa d'Albane, et par-là ruina son parti dans Rome. Guibert se retira à Città-di-Castello, et dans cette fuite il mourut subitement. Toutefois, le schisme ne fut pas éteint. Son parti lui substitua un nommé Albéat, qui fut pris par les catholiques

(1) Chr. Virdun. p. 250. Domnizo. Petr. Pisan.

le jour même de son élection, et enfermé à Saint-Laurent. Les schismatiques élurent ensuite Théodoric, qui fut pris au bout de trois mois et demi, et enfermé au monastère de Cave. Enfin, ils élurent Maginulfe, qui séduisoit le peuple par des prédictions et des superstitions magiques; mais il fut aussi chassé de Rome, et mourut en exil, réduit à une extrême misère.

L'évêque de Mâcon, délivré de la prison de Guibert, trouva à Rome des députés de l'église d'Autun, qui, en sa présence, rapportèrent au pape ce qui s'étoit passé au concile de Valence; et le pape en fut encore informé par les lettres des deux cardinaux, Jean et Benoît, ses légats, qui prioient les cardinaux qui étoient à Rome de ne pas souffrir que l'on donnât atteinte à ce qui avoit été fait pour l'honneur de l'église romaine. L'évêque de Mâcon intercédait pour l'évêque d'Autun, son confrère, et le pape le renvoya avec des lettres, par lesquelles il exhortoit ses légats à favoriser la justice, promettant en ce cas de ratifier leur jugement. Dès le quatorzième d'avril de cette année mil cent, le pape avoit accordé à Norgaud la confirmation des privilèges de son église, le reconnoissant pour évêque légitime (1). L'évêque de Mâcon revint ainsi en France et assista au concile de Poitiers.

VIII. Concile de Poitiers.

Avant la tenue de ce concile, et même de celui de Valence, Ives de Chartres, ayant reçu du légat Jean des lettres pleines d'amitié, lui répondit par une lettre, où il loue d'abord sa fermeté de s'être abstenu de la communion du roi. En quoi, ajoute-t-il, vous avez travaillé pour votre réputation et pour l'intérêt de la légation dont vous êtes chargé, quoique quelques évêques de la province Belgique aient couronné le roi à la Pentecôte, contre la défense du pape Urbain, d'heureuse mémoire, comme s'ils croyoient que la justice fût morte avec lui (2). J'ai expliqué ailleurs ce que c'étoit que ce couronnement des rois aux grandes fêtes; et le roi Philippe s'en étoit rendu indigne, étant retombé dans l'excommunication pour avoir repris Bertrade. Ives de Chartres continue: Quant à ce que vous proposez, de tenir un concile à Poitiers, ou ailleurs, dans la province d'Aquitaine, je l'approuve entièrement, parce que, s'il tenoit dans la province Belgique ou dans la Celtique, il faudroit passer sous silence plusieurs choses qui, étant examinées, causeroient du scandale et étoufferoient presque tout le fruit du concile, mais qui, étant dissimulées, diminueroient beaucoup l'autorité de votre légation. Quant au terme du concile que vous avez marqué au vingt-neuvième jour de juillet, les évêques de nos

(1) Chr. Vird. p. 250, (2) v, Ep. 84. Sup. liv. 257. Rasch. Epist. LXIV, n. 21.



quartiers en prendront prétexte de dire qu'ils n'ont pas le temps de faire ce voyage et de s'y préparer. Car plusieurs d'entre eux ne pourront arriver au lieu du concile que par des chemins détournés, et après avoir obtenu des saufs-conduits de toutes parts. C'est pourquoi il me paroitroit plus convenable de le remettre à l'entrée de l'automne. Nous en parlerons si Dieu nous fait la grâce de nous voir, aussi bien que de plusieurs autres choses que je ne veux pas confier au papier.

Le concile de Poitiers fut en effet différé, et ne commença que le jour de l'octave de Saint-Martin, dix-huitième de novembre (1). Il s'y trouva quatre-vingts prélats, évêques ou abbés, entre autres Ives de Chartres, comme il paroît par ses lettres. On y jugea la cause de Norgaud, évêque d'Autun, commencée au concile de Valence. Norgaud étoit présent, assisté de l'évêque de Châlons et de celui de Die, envoyés pour le défendre par l'archevêque de Lyon, qui ne pouvoit souffrir que les légats voulussent juger son suffragant hors de sa province. Trente-cinq chanoines d'Autun vinrent à ce concile contre leur évêque; on répéta ce qui avoit été dit de part et d'autre au concile de Valence, et presque tous les prélats du concile de Poitiers demeurèrent fermes pour l'usage de l'église gallicane, touchant la purgation des accusés contre la prétention des légats. On accorda donc à l'évêque d'Autun la faculté de se purger, et on ordonna qu'il le feroit sur-le-champ et avec des personnes capables. On récusait pour cet effet l'évêque de Châlons et l'évêque de Die, qui étoient déclarés pour lui. L'archevêque de Tours, l'évêque de Rennes, et plusieurs autres qui étoient de la province lyonnaise, s'offrirent d'abord pour jurer avec l'évêque d'Autun. Mais les chanoines d'Autun leur dirent : Vous ne connoissez pas le personnage, et vous vous exposez à un faux serment, comme nous le prouverons par raison, par serment et par le jugement du feu. Cette remontrance retint l'archevêque de Tours et les autres; et l'évêque d'Autun, n'ayant pu accomplir de purgation canonique, fut condamné à rendre l'étole et l'anneau pastoral. Il se retira derrière l'autel avec les siens, et ne voulut ni obéir à ce jugement, ni rentrer dans l'assemblée. C'est pourquoi il fut déposé de l'épiscopat et du sacerdoce, avec menace d'excommunication s'il n'obéissoit. On excommunia aussi tous ceux qui lui obéiroient comme évêque, ou lui prêteroient secours tant qu'il persisteroit dans son opiniâtreté. Il n'obéit point, et garda l'étole et l'anneau; mais les chanoines se mirent en possession des biens de l'évêché malgré l'archevêque de Lyon, qui désapprouvoit le jugement des légats comme rendu au préjudice de son autorité contre les canons.

En ce concile de Poitiers, on fit seize canons, qui portent qu'il n'y aura que les évêques qui

donneront la tonsure aux clercs, et les abbés aux moines, et qu'on n'exigera pour cette fonction ni ciseaux ni serviettes. On défend de même d'exiger aucun repas pour la collation des prébendes, ni des chapes, des tapis, des bassins, ou des serviettes pour le sacre des évêques ou la bénédiction des abbés. L'évêque seul bénira les ornements sacerdotaux ou les vases sacrés. Les moines ne porteront point de manipule, s'ils ne sont sous-diacres. Les abbés ne porteront ni gants, ni sandales, ni anneau, sinon par privilège du saint-siège. Défense d'accorder l'investiture d'une prébende ou d'une église du vivant du possesseur. Défense aux clercs de rendre hommage à aucun laïque, ou de recevoir de lui aucun bénéfice ecclésiastique. Il est permis aux chanoines réguliers de baptiser, prêcher, donner la pénitence ou la sépulture par ordre de leurs évêques; mais ces fonctions sont défendues aux moines. On n'admettra point à la prédication ceux qui portent des reliques pour quêter. Défense aux avoués, ou à qui que ce soit, de s'attribuer les biens de l'évêque, soit pendant sa vie, soit après sa mort, sous peine d'anathème (1).

L'affaire la plus importante qui fut traitée au concile de Poitiers fut celle du roi Philippe (2). Après le concile de Valence, les deux légats Jean et Benoît allèrent trouver, et firent tous leurs efforts pour lui persuader de se corriger; mais, n'en ayant plus aucune espérance, ils prononcèrent l'excommunication contre lui à la fin du concile. Le duc d'Aquitaine y étoit présent. C'étoit Guillaume IX, comte de Poitiers, de Gascogne et de Toulouse, qui s'opposa tant qu'il put à cette censure, tant pour l'honneur du roi, son seigneur, que pour son propre intérêt, car sa vie étoit encore plus scandaleuse. Il pria donc les légats de n'en pas venir à cette extrémité, et plusieurs évêques les en prièrent avec lui. Ne pouvant l'obtenir, il sortit du concile avec ses gens, faisant de grandes menaces; quelques évêques sortirent aussi avec plusieurs clercs, et encore plus de laïques, ce qui causa un grand tumulte. Alors les légats et les prélats qui restoient prononcèrent l'excommunication contre le roi Philippe et contre Bertrade. Ensuite on fit les acclamations ordinaires pour la conclusion du concile, pendant lesquelles, le tumulte augmentant toujours, un homme du peuple, qui étoit aux galeries hautes de l'église, jeta une pierre, voulant frapper les légats. Mais elle donna sur un clerc qui eut la tête cassée et tomba sur le pavé, où l'on vit couler son sang. Il s'éleva de grands cris dans l'église, et le bruit étoit encore plus grand au dehors. Toutefois, les légats demeurèrent fermes, et ôtèrent même leurs mitres, pour montrer combien ils craignoient peu les pierres qui voloient. Leur fermeté arrêta la fureur des séditieux, les comtes mêmes et les

(1) C. 1, 2, 7, 13, 4, 5, 6, 8, 3, 10, 11, 12, 15. (2) Ivo. Ep. 95, 100. Chr. Virid. p. 260.

autres qui avoient insulté les légats leur firent satisfaction. On remarqua en cette occasion le courage de deux saints abbés, Bernard, abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, et Robert d'Arbrisselles, dont j'ai déjà parlé. Cette excommunication du roi fit une telle impression sur les esprits (1), qu'étant venu quelque temps après à Sens avec la reine Bertrade, pendant quinze jours qu'ils y sejournerent, on tint fermées toutes les églises de la ville, et ils ne furent admis à aucun acte de religion. De quoi Bertrade irritée envoya rompre la porte d'une église, et y fit dire la messe par un de ses chapelains.

#### IX. Commencement de Bernard de Tyron.

Bernard, qui avoit été élu la même année abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, naquit dans le Ponthieu, près d'Abbeville, de parents vertueux, qui le firent étudier dès la jeunesse; et dès lors il montra tant de modestie et de piété, que les autres écoliers le nommoient le moine. Après la grammaire et la dialectique, il étudia l'Écriture sainte, dont il avoit déjà une assez grande connoissance à l'âge de vingt ans, quand le désir d'une plus grande perfection lui fit quitter son pays et passer en Aquitaine avec trois compagnons. Ils s'arrêtèrent au monastère de Saint-Cyprien près de Poitiers, attirés par la réputation de l'abbé Rainaud, disciple de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu, et qui avoit lui-même dans sa communauté plusieurs grands personnages (2), entre autres Hildebert ou Aldebert, depuis archevêque de Bourges. Bernard, ayant embrassé la vie monastique à Saint-Cyprien, et y ayant passé dix ans ou plus avec grande édification, Gervais, moine de la même communauté, fut envoyé à Saint-Savin, monastère voisin, pour le réformer en qualité d'abbé; mais il ne voulut point s'en charger s'il n'avoit Bernard pour prier.

Gervais étant allé à la croisade en mil quatre-vingt-seize, et y étant mort (3), Bernard sut que les moines de Saint-Savin vouloient l'élire abbé, et se retira secrètement pour exécuter ce qu'il désiroit depuis long-temps, de mener la vie érémitique et vivre du travail de ses mains. Il communiqua son dessein à un saint ermite, nommé Pierre des Etoiles, fondateur du monastère de Font-Gombaud, qui le mena dans un désert, aux confins du Maine et de la Bretagne, où vivoient plusieurs ermites sous la conduite de Robert d'Arbrisselles, de Vital de Mortain, et de Raoul de la Fustalie. Pierre des Etoiles recommanda son ami à Vital, mais sans lui dire qui il étoit, et le nommant Guillaume au lieu de Bernard. On lui donna à choisir entre les cellules des ermites, et il choisit celle d'un nommé Pierre, parce

(1) Vita Bern. c. 6. Boll. 14 apr. to. 10, p. 233. Sup. liv. LXIV, n. 34. Chr. Virid. p. 260. (2) Vita per Gaufr. ap. Boll. to. 10, p. 222, c. 1. Sup. liv. LIX, n. 78, c. 2. (3) C. 3.

qu'elle étoit la plus pauvre, n'étant bâtie que d'écorces d'arbres dans les ruines d'une église. Pierre y enseigna à son nouveau disciple l'art de tourner; ils ne mangeoient que le soir, et leur nourriture étoit un potage d'herbes sauvages, où ils ne mettoient du sel que les fêtes.

Bernard avoit ainsi vécu trois ans sous le nom de Guillaume, quand les moines de Saint-Savin, à force de le chercher, le découvrirent, car ils le vouloient toujours pour abbé; et il fut averti qu'ils viendroient l'enlever avec des ordres de son abbé et de son évêque (1). Pour éviter ce péril, Bernard résolut de se cacher dans une île, et se retira dans celle de Chausey, entre Jersey et Saint-Malo, où il vécut dans une parfaite solitude et dans une extrême pauvreté, jusqu'à se nourrir de racines crues. Cependant les moines de Saint-Savin, désespérant de le trouver, élurent un autre abbé. Alors Pierre des Etoiles vint trouver saint Vital, lui demanda où étoit celui qu'il lui avoit recommandé, dont il lui découvrit le vrai nom et le mérite, en présence des ermites qui étoient sous sa conduite, et leur conseilla de le retirer de son île pour profiter de sa doctrine et de son exemple. Il se chargea lui-même de l'ambassade; il alla trouver Bernard, et, lui ayant appris que les moines de Saint-Savin avoient un abbé, il lui persuada de revenir au désert du Maine près de Vital. Là il assembla quelques disciples autour de sa cellule, et commença à prêcher avec tant de succès, que sa réputation s'étendit au loin, et vint jusqu'à Rainaud, abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, son premier maître.

Cet abbé, se sentant chargé d'années et prévoyant sa fin prochaine, souhaitoit depuis long-temps d'avoir Bernard pour successeur, et craignoit qu'on ne l'enlevât pour gouverner quelque autre église. Ayant donc appris sa demeure, il l'alla trouver, et, sous un autre prétexte, il l'engagea à revenir avec lui et à rentrer sous son obéissance dans le monastère. Il y fut reçu avec une extrême joie; mais les moines furent surpris de lui voir une grande barbe, un habit hérissé de poils et rapiécé, suivant l'usage des ermites; ils en avoient horreur, et se pressèrent de lui faire reprendre leur habit. Ils le firent d'abord prévôt, puis abbé après la mort de Rainaud, qui arriva l'an mil cent, quatre mois depuis son retour (2). Mais Bernard ne demeura pas long-temps paisible dans son abbaye; car les moines de Clugny, prétendant qu'elle étoit de leur dépendance, obtinrent une bulle du pape Pascal, par laquelle il ordonnoit à Bernard de se soumettre à eux sous peine d'interdiction des fonctions d'abbé. Bernard aima mieux subir sa peine, et suivant son inclination il retourna avec ses amis, Robert d'Arbrisselles et Vital de Mortain. Ils alloient tous trois nu-pieds par

(1) C. 4, 5.

(2) C. 2.



les villes et les villages, invitant les pécheurs à pénitence, et prêchoient avec un grand zèle contre le concubinage des prêtres, qui avoit passé en coutume dans toute la Normandie; en sorte qu'ils se marioient publiquement, et juroient en présence des parents de ne jamais quitter leurs femmes, ils laissoient leurs églises à leurs fils comme par droit héréditaire, et souvent les donnoient en dot à leurs filles. Nos saints missionnaires mirent leur vie en péril en s'opposant à cet abus.

#### X. Saint Anselme en Angleterre.

Peu de jours après que saint Anselme fut arrivé en Angleterre, il alla trouver le roi Henri, qui le reçut avec joie, et lui fit goûter la raison qu'il avoit eue de ne le pas attendre pour être couronné de sa main (1). Ensuite on lui demanda qu'il fit hommage au roi comme ses prédécesseurs, et qu'il reçût de lui l'investiture de l'archevêché. Anselme répondit qu'il ne le pouvoit, et rapporta ce qu'il avoit appris sur ce sujet dans le concile de Rome; puis il ajouta: Si le roi ne veut pas observer ces réglemens, je ne vois pas que mon séjour en Angleterre puisse être utile ni honnête; car, s'il donne des évêchés ou des abbayes, il faudra que je m'abstienne de sa communion et de ceux qui auront reçu ces dignités. Je le prie donc de s'expliquer, afin que je sache à quoi m'en tenir.

Le roi fut embarrassé de ce discours. D'un côté, il ne pouvoit se résoudre à abandonner les investitures des églises; il lui sembloit que c'étoit comme perdre la moitié de son royaume: d'ailleurs il craignoit que, s'il laissoit retirer Anselme, il n'allât trouver le duc Robert, son frère, qui étoit en Normandie, au retour de la croisade et que, l'ayant rangé, comme il seroit facile, à l'obéissance du saint-siège, il ne le fit roi d'Angleterre. Le roi Henri demanda donc à l'archevêque un délai jusqu'à Pâques, pendant lequel on enverroit à Rome pour prier le pape d'avoir égard à l'usage d'Angleterre, toutes choses cependant demeurant en état. Quoiqu'Anselme vit bien que cette députation seroit inutile, il ne laissa pas d'y consentir, pour ne donner au roi ni aux seigneurs aucun soupçon contre sa fidélité.

Leroi Henri avoit résolu d'épouser Mathilde, fille de Malcolm, roi d'Ecosse, et de la sainte reine Marguerite; mais, comme elle avoit été élevée dans un monastère et y avoit porté le voile, plusieurs croyoient qu'elle étoit effectivement religieuse (2). La princesse alla trouver Anselme, et lui dit: Il est vrai que j'ai porté quelque temps sur ma tête un voile noir, mais c'étoit ma mère, dont je dépendois, qui m'y obligeoit malgré moi, pour me mettre à couvert des insultes des Normands. Quand

j'étois hors de sa présence, je jetois à terre ce voile et le foulois aux pieds; et le roi, mon père, me l'ayant vu sur la tête, me l'arracha de colère, maudissant qui me l'avoit mis. Anselme, connoissant l'importance de l'affaire, assembla des évêques, des abbés et des seigneurs à Lambet, au diocèse de Rochester, où plusieurs témoins dignes de foi assurèrent que la princesse avoit dit la pure vérité. La même chose fut confirmée par deux archidiaques qu'Anselme avoit envoyés s'en informer au monastère où elle avoit été élevée. Tout le concile de Lambet jugea que Mathilde étoit libre, et rapporta un jugement semblable de l'archevêque Lanfranc en faveur de plusieurs filles qui s'étoient voilées de même pour mettre leur honneur à couvert contre l'insolence des Normands. Avant la cérémonie des épousailles, Anselme dénonça encore publiquement que, si quelqu'un savoit quelque empêchement légitime, il eût à le déclarer; et ainsi, après avoir pris toutes les précautions possibles, il permit le mariage entre Henri et Mathilde, et toutefois il fut calomnié sur ce sujet, comme ayant eu trop de complaisance pour le roi. Ce mariage fut célébré le jour de Saint-Martin, onzième de novembre mil cent (1).

La même année, vint en Angleterre Guy, archevêque de Vienne, disant avoir commission du pape pour exercer les fonctions de légat dans toute la Grande-Bretagne. Cette prétention surprit tout le monde, car on n'avoit jamais ouï parler, dans le pays, d'autre légat du pape que de l'archevêque de Cantorbéry. Aussi personne ne voulut recevoir celui de Vienne en cette qualité, et il s'en retourna comme il étoit venu. Vers le même temps, le pape Pascal écrivit à l'archevêque Anselme, se réjouissant avec lui de son retour en Angleterre, et l'exhortant à travailler efficacement auprès du roi pour l'affectionner au saint-siège, et faire payer le denier Saint-Pierre, dont l'église romaine avoit alors un très-grand besoin (2). Il ajoute: Le duc de Normandie s'est plaint à nous du roi d'Angleterre, qui s'est emparé de ce royaume au préjudice du serment qu'il lui avoit fait; et vous savez que nous lui devons protection, pour avoir travaillé à la délivrance de l'église d'Asie. C'est pourquoi nous voulons que, s'ils n'ont pas encore fait la paix, vous la procuriez entre eux avec l'intervention de nos nonces.

#### XI. Norgaud, évêque d'Autun, rétabli.

Ces nonces étoient, Jean, évêque de Tusculum, et Tibère, domestique du pape (3). Jean, quoique Romain, fut premièrement chanoine régulier à Saint-Quentin de Beauvais; puis, étant revenu dans le monde, il se fit moine au

(1) Wille Malmesb. lib. v, p. 156. (2) Edmer, 3 Novor. ap. Ans. III, Epist. 42. (3) Chr. Virdun, p. 261.

Bec, sous la conduite de saint Anselme. Quand le pape Urbain vint en France, Jean gagna ses bonnes grâces et le suivit à Rome; il devint abbé, ensuite évêque; et enfin le pape Pascal l'envoya en Angleterre l'an mil cent un, pour recueillir le denier Saint-Pierre. Il rencontra en chemin Hugues, archevêque de Lyon, qui alloit à Jérusalem, et qui étoit accompagné de l'évêque de Châlons et de celui d'Autun, déposé l'année précédente au concile de Poitiers par les cardinaux-légats, Jean et Benoît. Comme l'archevêque n'étoit pas content de ce jugement, et s'en plaignoit publiquement, il persuada à Jean de Tusculum de rétablir l'évêque d'Autun, recevant sa purgation, et le serment que firent l'archevêque de Lyon et l'évêque de Châlons pour en certifier la vérité. Ainsi Jean de Tusculum ramena avec lui Norgaud d'Autun, et le fit rentrer dans son diocèse, où il exerça les fonctions épiscopales comme pleinement justifié.

L'archevêque de Lyon étant arrivé à Rome, y trouva des chanoines d'Autun qui y avoient porté leurs plaintes contre lui. Car, après le départ des cardinaux, il avoit excommunié ces chanoines, pour s'être pourvus devant des juges romains à son préjudice, et pour avoir aliéné quelques biens de leur église afin de fournir aux frais du procès. Ils se justifèrent à Rome, le pape les renvoya absous, et l'archevêque de Lyon partit pour Jérusalem avec l'évêque de Die. Cependant les cardinaux Jean et Benoît, qui étoient revenus de Rome et avoient rendu compte de leur légation, se plaignirent hautement que l'évêque de Tusculum eût infirmé le serment contre l'évêque d'Autun; et leur mécontentement passa jusqu'à quitter la cour. Jean se retira à Pavie, dans une communauté dont il avoit été tiré; Benoît demeura à Rome dans l'église de son titre.

#### XII. Etienne de Garlande élu évêque de Beauvais.

Pendant qu'ils étoient en France, Yves de Chartres leur écrivit au sujet d'Etienne de Garlande, élu évêque de Beauvais. Cette église, dit-il (1), est désaccoutumée depuis si long-temps d'avoir de bons pasteurs, qu'elle semble être en droit d'en élire de mauvais. Elle vient de prendre, suivant la volonté du roi et de sa concubine, un clerc qui n'est point dans les ordres sacrés, ignorant, occupé du jeu et de semblables amusements, et autrefois chassé de l'Eglise pour un adultère public par l'archevêque de Lyon, légat du saint-siège. Si jamais il parvient à l'épiscopat par l'autorité du pape, on impose de notre temps aux canons un silence pernicieux. Je vous en avertis, afin que vous soyez sur vos gardes; car cet intrus se pressera d'aller à Rome ou d'y envoyer, de gagner la cour par

présents et par promesses, et surprendre le pape par tous les artifices possibles. Nous vous déclarons donc la vérité de la chose, afin que vous puissiez pourvoir à l'autorité du saint-siège et à votre réputation; car si notre attente est frustrée en cette occasion, nous ne saurons plus que répondre à ceux qui parlent contre l'église romaine.

Ives écrivit au pape Pascal sur le même sujet en ces termes (1): Comme véritable fils de l'église romaine et sorti de son sein, je ne puis m'empêcher d'être sensiblement touché lorsqu'elle est déchirée par la médisance. C'est pourquoi je vous prie que, si l'on porte devant vous de nos quartiers des accusations contre des évêques ou d'autres personnes, ou des excuses en leur faveur, vous ne vous pressiez pas d'y ajouter foi, mais que vous accordiez un délai convenable et long pour vous faire informer de la vérité par des personnes vertueuses du voisinage. Autrement, s'il paroît quelque décret indigne de vous, nous garderons le respect, mais nous cesserons de vous donner des avis inutiles. Et que votre sainteté ne trouve pas mauvais si je prends cette liberté, c'est que j'ai déjà vu plusieurs personnes zélées pour la justice, qui, voyant que l'on avoit pardonné ou dissimulé plusieurs crimes, se sont imposés silence, n'espérant presque plus la correction des abus. Il avertit ensuite le pape de l'élection d'Etienne de Garlande, répétant les mêmes reproches qu'il avoit marqués dans sa lettre aux légats; qu'il n'est pas sous-diacre, qu'il est sans lettres, joueur, adonné aux femmes, et qu'il a été excommunié pour adultère. Le plus grand mérite d'Etienne étoit sa noblesse. Il étoit fils de Guillaume de Garlande, sénéchal de France, qui étoit alors la première charge de la couronne, et lui-même fut depuis chancelier. Il devoit être jeune, puisqu'il vécut encore quarante ans.

Etienne alla trouver le pape pour faire confirmer son élection, et Yves de Chartres ne put lui refuser une lettre de recommandation (2), où, sans rien dire directement contre la vérité, il se joint à l'église de Beauvais, sa mère, pour prier le pape de lui accorder ce qu'elle demande, autant que la justice et l'honneur du saint-siège le permettent. Etienne fut refusé, et le pape fit des reproches à Yves de sa recommandation. A quoi il répondit (3): J'ai reçu une extrême joie et du refus qu'a reçu Etienne qui briguoit l'église de Beauvais, et de la réprimande paternelle que vous me faites à son sujet, quoique dans ma dernière lettre je n'aie rien écrit de contraire à la première. Il a extorqué de moi cette lettre par son importunité; mais j'ai cru qu'étant bien entendue elle lui nuirait plutôt que de lui servir. La vôtre m'a fait voir clairement combien vous

(1) Edmer, 3 Novor.

(2) Sup. liv. LX, n. 12.

(1) Ep. 87.

(1) Ep. 89.  
(2) Ep. 94.

(3) Ep. 95.



êtes ferme dans l'amour de la justice, et le zèle de la maison de Dieu, et je l'ai fait connaître presque à toutes les églises du royaume.

Entre les évêques auxquels Yves de Chartres envoya cette lettre du pape, étoient deux des plus vertueux de la province de Reims, Lambert d'Arras et Jean de Théroutane, qu'il exhorta à faire par obéissance pour le pape ce qu'ils avoient fait jusqu'alors par le seul amour de la justice. Avertissez, ajoute-t-il, votre métropolitain d'assembler le clergé de Beauvais pour faire une élection canonique, afin que son autorité guérisse les foibles et affermisse les forts; qu'il honore son ministère, et ne s'expose pas à voir exécuter par d'autres ce qui le regarde. Yves écrivit aussi au clergé de Beauvais, pour les encourager à élire un bon sujet à la place d'Etienne, comme le pape leur ordonnoit; mais il ne leur recommande, dit-il, personne en particulier (1).

#### XIII. Saint Anselme soutient le roi Henri.

En Angleterre, le délai qui avoit été pris jusqu'à Pâques mil cent un (2) fut prorogé jusqu'au retour des députés envoyés à Rome, touchant l'affaire des investitures. Cependant, à la Pentecôte, la cour fut extrêmement troublée par la nouvelle de l'arrivée en Angleterre de Robert, duc de Normandie. Le roi Henri et les seigneurs étoient dans des défiances mutuelles: le roi craignoit qu'ils ne l'abandonnassent pour se joindre à son frère, les seigneurs craignoient que, si le roi étoit une fois paisible, il n'exercât sur eux une autorité trop absolue. Ils n'avoient confiance de part et d'autre qu'en l'archevêque Anselme, et il reçut au nom de la noblesse et du peuple la promesse du roi, de les gouverner suivant de justes et saintes lois.

Mais quand le duc Robert fut effectivement entré en Angleterre, les seigneurs, oubliant leur serment, songeoient à passer de son côté, et le roi Henri craignoit non-seulement pour son royaume, mais pour sa vie. Alors il eut recours à Anselme, et promit de lui laisser un pouvoir absolu pour exercer tous les droits de l'église en Angleterre, et d'obéir toujours aux ordres du pape. Anselme assembla les seigneurs, et leur parla en présence de toute l'armée, avec laquelle le roi marchoit au-devant de son frère. Il leur représenta si fortement combien étoient détestables devant Dieu et devant tous les gens de bien ceux qui manquoient à la foi jurée solennellement à leur prince, que tous protestèrent qu'ils demeureroient fidèles au roi, dût-il leur en coûter la vie. Le duc Robert, de son côté, perdit l'espérance qu'il avoit dans la défection des seigneurs, et fut touché de l'excommunication qu'Anselme avoit

publiée contre lui comme usurpateur: ainsi il fit la paix avec son frère, et se retira.

#### XIV. Lettre du pape contre les investitures.

Tout le monde attendoit que le roi Henri donnât à Anselme quelque marque de reconnaissance, quand il lui manda de venir à la cour pour s'expliquer sur l'affaire des investitures; car les députés étoient revenus de Rome, et avoient apporté une lettre du pape Pascal au roi, où il disoit: Vous demandez que l'église romaine vous accorde le droit d'établir les évêques et les abbés par l'investiture, et qu'elle attribue à la puissance royale ce que le Tout-Puissant témoigne n'appartenir qu'à lui seul, car le Seigneur a dit (1): Je suis la porte, et par conséquent si les rois s'attribuent d'être la porte de l'Eglise, ceux qui entrent par eux ne sont pas des pasteurs, mais des larrons. Cette prétention est si indigne, que l'Eglise catholique ne peut l'admettre en aucune manière. Saint Ambroise auroit plutôt souffert les dernières extrémités que de permettre à l'empereur de disposer de l'Eglise; car il répondit: Ne vous faites pas ce tort de croire que, comme empereur, vous ayez quelque droit sur les choses divines (2). Les palais appartiennent à l'empereur, les églises à l'évêque. Qu'avez-vous de commun avec une adultère? car celle-là est une adultère qui n'est pas unie à Jésus-Christ par un mariage légitime. Après ces paroles de saint Ambroise, le pape Pascal continue: Entendez-vous, prince, l'époux de l'Eglise est l'évêque; et par conséquent quelle honte est-ce que la mère soit exposée à l'adultère par ses propres enfants? Si vous êtes enfant de l'Eglise, permettez-lui de contracter un mariage légitime dont Dieu soit l'auteur, et non pas l'homme; car c'est Dieu qui choisit les évêques élus canoniquement. Il rapporte ensuite une loi de Justinien, pour montrer que l'évêque doit être élu du consentement de tout le peuple, et non par la seule volonté du prince. Puis il ajoute: Ne croyez pas, seigneur, que nous voulions rien diminuer de votre puissance, ou nous attribuer rien de nouveau dans la promotion des évêques. Vous ne pouvez, selon Dieu, exercer ce droit, et nous ne pouvons vous l'accorder qu'au préjudice de votre salut et du nôtre.

Le pape avoit raison de vouloir maintenir la liberté des élections; mais presque tous les raisonnements de cette lettre portent à faux, roulant sur des équivoques. Les princes, en donnant l'investiture, supposoient toujours une élection canonique. Nous en avons vu cent exemples, particulièrement de l'empereur saint Henri. Par cette cérémonie, ils ne prétendoient pas donner à l'évêque la puissance spirituelle qu'il ne devoit recevoir qu'à son sacre,

(1) Pasc. Ep. 96, tom. (2) Ambr. Ep. 20, ad Conc. ex Edmer. Joan. x, 7. Soror. n. 19.

(1) Ep. 97, 98.

(2) Edmer. 3, Novor.

mais seulement le mettre en possession des fiefs et des autres biens temporels relevant de leur couronne. Quant à saint Ambroise, il est évident, par les circonstances du fait, que l'adultère dont il parle est l'église des ariens; et qu'il ne s'agissait pas de donner des évêchés, mais de livrer à ces hérétiques les lieux destinés aux assemblées des fidèles (1).

#### XV. Saint Anselme résiste au roi.

Le roi d'Angleterre, ayant donc reçu cette lettre, fit venir Anselme à la cour, où étoit le duc de Normandie, son frère, furieusement animé contre ce prélat, comme lui ayant fait perdre le royaume (2). Par le conseil du duc et de ses amis, le roi voulut obliger Anselme à lui faire hommage, et à sacrer, comme avoient fait les archevêques, ses prédécesseurs, ceux à qui il donneroit des évêchés et des abbayes, sinon à sortir promptement du royaume. Anselme répondit: Je vous ai déjà dit comme j'ai assisté au concile de Rome, et ce que j'ai appris du saint-siège. Si donc je me soumetts moi-même à l'excommunication que j'ai rapportée en ce royaume, avec qui pourrai-je communiquer? Les députés, qui étoient allés demander la révocation de ce décret, sont revenus sans rien faire. Le roi répliqua: Que m'importe? Je ne veux pas perdre les droits de mes prédécesseurs, ni souffrir personne dans mon royaume qui ne soit à moi. J'entends, dit Anselme, à quoi cela tend; cependant je ne sortirai pas du royaume, j'irai à mon diocèse faire mon devoir, et je verrai qui entreprendra de me faire violence.

Il n'avoit pas été long-temps chez lui, quand le roi lui manda de le venir trouver, et qu'il vouloit apporter quelque tempérament à sa première résolution. Il vint donc à Winchester, où, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs, on résolut de prendre un autre délai, et d'envoyer à Rome des personnes plus considérables pour déclarer au pape qu'il falloit qu'il se relâchât, autrement qu'Anselme seroit chassé d'Angleterre avec les siens, et que le pape perdrait l'obéissance de ce royaume, et le revenu qu'il en tiroit tous les ans. Anselme envoya de sa part deux moines, Baudouin du Bec et Alexandre de Cantorbéry, non pour persuader au pape de se relâcher, mais pour lui rendre un témoignage non suspect des menaces de la cour d'Angleterre, et pour rapporter fidèlement à l'archevêque la résolution du pape. De la part du roi, furent envoyés trois évêques pour solliciter le pape suivant ses intentions, savoir, Girard d'Herford, Hébert de Telford et Robert de Chester, dont deux avoient leurs affaires particulières à poursuivre à Rome (3). Girard avoit été chancelier d'An-

gleterre sous les deux rois précédents, et venoit d'être nommé à l'archevêché d'York, vacant par le décès de Thomas, arrivé le dix-huitième de novembre mil cent; ainsi Girard alloit demander le pallium. Hébert transféra depuis son siège à Norwik, et il alloit poursuivre la restitution de sa juridiction sur l'abbaye de Saint-Edmond.

#### XVI. Traité de saint Anselme sur la procession du Saint-Esprit.

Depuis qu'Anselme fut de retour en Angleterre, et pendant le séjour qu'il y fit, il composa son traité sur la procession du Saint-Esprit, à la prière de plusieurs personnes, particulièrement d'Hildebert, évêque du Mans, qui, ayant ouï parler de ce qu'il avoit dit sur ce sujet contre les Grecs, au concile de Bari, le pria de le rédiger par écrit succinctement, et le lui envoyer: ce qu'Anselme lui accorda. En ce traité il ne dispute contre les Grecs que sur les principes dont ils convenoient avec les Latins, savoir, la foi de la trinité et les paroles de l'Evangile. Il établit premièrement la différence entre les attributs essentiels à la divinité, qui sont communs aux trois personnes, et les dénominations propres à chaque personne, qui sont la suite des relations, et montre qu'entre les personnes divines, celle qui ne procède pas d'une autre en est le principe. Ainsi le père est le principe du fils et du Saint-Esprit, parce qu'il ne procède ni de l'un ni de l'autre, et par conséquent le Saint-Esprit procède du fils, puisque le fils ne procède pas du Saint-Esprit (1). Le Saint-Esprit est Dieu de Dieu aussi bien que le fils, et procède du père, non en tant que Père, mais en tant que Dieu; d'où il s'ensuit qu'il procède aussi du Fils, qui est le même Dieu que le père.

Il prouve encore que le Saint-Esprit procède du fils, par ces paroles de l'Evangile: Le consolateur le Saint-Esprit que le père enverra en mon nom. Et ensuite: Quand le consolateur que je vous enverrai de la part du Père sera venu. Ce qui ne peut signifier autre chose, sinon que le Saint-Esprit est envoyé tout ensemble par le père et par le fils, et par conséquent qu'il est autant de l'un que de l'autre. Aussi Jésus-Christ dit ensuite: Il ne parlera pas de lui-même. Et encore: Il recevra du mien et vous l'annoncera. Les Grecs disoient que le Saint-Esprit procède du père par le fils, et prétendoient le prouver par ces paroles de l'apôtre: Toutes choses sont de lui, par lui et en lui. Mais Anselme montre que ce passage regarde les créatures, et ne se peut appliquer aux personnes divines. Toutefois, le père et le fils ne sont pas deux principes, mais un seul principe du Saint-Esprit, parce

(1) Sup. liv. LVIII, n. 34. (3) Godouin de Præsul. Sup. liv. XVIII, n. 41, 42. Aug. (2) Edmer. 3, Novor.

(1) Geberon Censuræ. iv, Ep. 11. Sup. Ap. Ans. ap. Ans. III. Ep. 160, 161; p. 49, c. 2, 3, 4, 7.



qu'il ne procède pas d'eux en tant qu'ils sont deux personnes, mais en tant qu'ils sont le même Dieu (1).

Le grand argument des Grecs étoit tiré de ces paroles de l'Evangile : L'esprit de vérité qui procède du père ; et de ce que le symbole de Constantinople, ayant parlé de même, les Latins y avoient ajouté : Et du fils, sans leur participation. Anselme répond au texte de l'Evangile par plusieurs autres, où ce qui convient aux trois personnes divines est attribué à une seule. Quant à l'addition au symbole, il dit : Elle étoit nécessaire à cause de quelques-uns moins éclairés, qui ne s'aperçoivent pas de ce que toute l'Eglise croit, il s'ensuit que le Saint-Esprit procède du fils (2).

On a donc fait cette addition afin qu'ils ne fissent point difficulté de le croire ; et on voit combien elle étoit nécessaire, par ceux qui nient cette vérité, à cause qu'elle n'est pas exprimée dans ce symbole. Ainsi l'Eglise latine a déclaré hardiment ce qu'elle savoit qu'on devoit croire, voyant que la nécessité y obligeoit, et qu'aucune raison ne l'empêchoit. Car nous savons que ceux qui ont composé ce symbole n'ont pas prétendu y renfermer tout ce que nous devons croire. Il n'y est point dit, par exemple, que Notre Seigneur est descendu aux enfers.

Si les Grecs disent qu'on n'a dû altérer en aucune manière un symbole prescrit par une si grande autorité ; nous ne prétendons pas l'avoir altéré, puisque nous n'y avons rien ajouté de contraire à ce qu'il contient. Et quoique nous ne puissions soutenir que cette addition n'est point une altération, si quelqu'un toutefois s'opiniâtre à le prétendre, nous répondrons que nous avons fait un nouveau symbole, car nous gardons en son entier et respectons comme eux le premier traduit fidèlement du grec ; mais nous avons composé en latin avec l'addition, ce symbole que nous employons plus ordinairement devant le peuple. Quand on demande pourquoi nous ne l'avons pas fait du consentement de l'Eglise grecque, nous répondons qu'il nous est trop difficile d'assembler leurs évêques pour les consulter sur ce sujet ; et qu'il n'étoit pas nécessaire de mettre en question ce dont nous ne doutions point. Car quelle est l'Eglise, même d'un royaume particulier, à laquelle il ne soit pas permis d'établir quelque proposition conforme à la vraie foi, et la faire lire ou chanter dans l'assemblée du peuple pour son utilité ?

On ne doit pas dire que le Saint-Esprit procède principalement du père, si l'on entend par-là qu'il procède du père plus que du fils, ou avant que de procéder du fils ; mais on le peut dire pour signifier que le fils tient du père cela même, que le Saint-Esprit procède de lui. Enfin on ne peut douter que le Saint-

Esprit ne procède du fils, puisque cette vérité est démontrée par une conséquence nécessaire des autres vérités que les Grecs croient comme nous touchant le mystère de la trinité ; et que de leur opinion suivent des erreurs qui détruisent ces vérités (1). C'est la substance du traité de saint Anselme sur la procession du Saint-Esprit.

#### XVII. Lettres à Valéran de Naumbourg.

Valéran, évêque de Naumbourg en Saxe, voulant répondre à des Grecs venus en Allemagne, apparemment à la cour de l'empereur Henri, auquel cet évêque étoit attaché, consulta Anselme sur les deux questions du Saint-Esprit et des azymes. Anselme lui répondit (2) : Si j'étois certain que vous ne favorisiez point le successeur de Néron et de Julien l'apostat contre le successeur de saint Pierre, je vous saluerois comme évêque avec respect et amitié ; mais parce que nous ne devons manquer à personne pour la défense de la vérité que vous cherchez contre les Grecs qui sont venus chez vous, je vous envoie l'ouvrage que j'ai publié contre eux sur la procession du Saint-Esprit.

Il traite ensuite la question de l'usage des azymes au saint sacrifice, et montre premièrement que la foi n'y est point intéressée et que l'essence du sacrifice subsiste également, soit qu'on offre du pain levé ou du pain sans levain ; qu'il est toutefois plus convenable d'user du pain sans levain, et qu'en cela nous ne judaïsons point, puisque nous ne le faisons point pour imiter les juifs, non plus que celui qui, pendant la semaine de Pâques, mangeroit du pain sans levain, parce qu'il l'aime mieux, ou parce qu'il n'en auroit point d'autre.

Valéran écrivit ensuite à saint Anselme (3), pour le consulter sur la diversité des cérémonies qui s'observoient en divers lieux dans la célébration du saint sacrifice, particulièrement les signes de croix que l'on fait sur l'hostie et sur le calice, et l'usage de couvrir le calice, soit avec le corporal, soit avec un linge plié : ce qu'il prétend n'être pas convenable, parce que Jésus-Christ fut exposé nu sur la croix. A la fin de sa lettre il ajoute : L'Eglise catholique glorifie Dieu de mon changement ; d'adversaire de l'Eglise romaine, je suis devenu très-agréable au pape Pascal, et admis dans ses conseils avec les cardinaux. J'étois toutefois à la cour de l'empereur Henri comme Joseph à celle de Pharaon, sans participer à ses péchés.

Anselme, dans sa réponse, salue Valéran comme évêque, et le félicite de sa réconciliation avec le pape ; puis, répondant à ses ques-

(1) C. 9. Joan. xiv, 26 ; 36 ; xv, 26, c. 11, 15, 13. xvi, 13, 14, 15. Rom. xi, (2) Joan. xv, 26, c. 10, 22.

(1) C. 4, 26. 135, ap. Dodech. an. 1094. (2) De Azimo. etc. p. (3) Ap. Anselm. p. 137.

tions, il dit : Qu'il seroit bon que l'on célébrât les sacrements d'une manière uniforme par toute l'Eglise ; mais, quand ces diversités ne touchent point à la substance du sacrement, il faut plutôt les tolérer en paix que les condamner avec scandale. Et elles sont venues des différentes manières dont les hommes jugent des convenances et des bienséances. Quant à l'usage de couvrir le calice, il dit : Quoique Jésus-Christ ait été crucifié hors la ville et à découvert, on a toutefois raison d'offrir le saint sacrifice sous un toit pour éviter le vent ou la pluie ; de même, quoiqu'il ait été crucifié nu, on fait bien de couvrir le calice, de peur qu'il n'y tombe une mouche ou quelque ordure. C'est plutôt par notre vie que par ces sortes de cérémonies que nous devons imiter la pauvreté de Jésus-Christ et les mépris qu'il a soufferts.

#### XVIII. Brunon, archevêque de Trèves.

Egilbert, archevêque de Trèves, mourut dans le schisme le cinquième de septembre mil cent un, après avoir tenu ce siège vingt-deux ans huit mois et trois jours ; et il y eut près de quatre mois de vacance (1). Entre plusieurs sujets dignes de remplir cette place, qui se trouvoient dans le clergé de Trèves, le plus distingué étoit Brunon, né en Franconie, de la première noblesse, et tellement aimé des seigneurs, qu'on l'avoit fait prévôt de Trèves, de Spire, de Saint-Florent à Coblentz, et archidiaque. L'empereur Henri étant venu tenir sa cour à Mayence à la fête de Noël de la même année mil cent un, les citoyens de Trèves vinrent lui demander Brunon pour archevêque ; les seigneurs joignirent leurs prières, et l'empereur lui donna l'investiture par l'anneau et la crosse, et ordonna qu'il fût sacré. Il le fut à Mayence, même le treizième de janvier mil cent deux, par Adalbéron de Metz, Jean de Spire et Richer de Verdun, en présence de Ruhard, archevêque de Mayence, Frédéric de Cologne et plusieurs autres évêques, qui tous, par conséquent, reconnoissoient Henri pour empereur et communiquoient avec lui. Brunon fit son entrée à Trèves le jour de la Purification.

#### XIX. Fin de saint Bruno.

L'année précédente, mil cent un, saint Bruno, le fondateur des chartreux, mourut dans son monastère de Squillace en Calabre (2). Se sentant près de sa fin, il assembla sa communauté, et leur raconta toute la suite de sa vie depuis son enfance, par forme de confession générale. Ensuite il exposa par un long discours sa foi sur la trinité, et conclut ainsi : Je crois aussi les sacrements que l'Eglise croit et honore ; et

nommément que le pain et le vin consacrés sur l'autel sont le vrai corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés, et dans l'espérance du salut éternel. Il mourut ensuite le dimanche, sixième jour d'octobre, et fut enterré derrière le grand autel de l'Eglise de ce monastère, dédiée à saint Etienne. Les chartreux envoyèrent, selon la coutume, des lettres en diverses provinces, et jusqu'en Angleterre, pour donner avis de sa mort et demander des prières pour son âme. On a conservé plusieurs réponses des églises (1), qui contiennent des éloges de saint Bruno, la plupart en vers, où l'on avoue qu'il a moins besoin des prières des autres qu'ils n'ont besoin des siennes. En ces réponses, l'Eglise de Reims le reconnoît pour son élève, et témoigne qu'il a quitté le monde dans le temps de sa plus grande prospérité, lorsqu'il étoit comblé d'honneur et de richesses. L'Eglise de Paris le nomme la gloire des docteurs, et celle d'Angers le nomme leur maître, et dit qu'il falloit être habile pour profiter de ses leçons : presque tous relèvent sa doctrine.

Comme depuis sa retraite il n'avoit songé qu'à se cacher, et avoit inspiré à ses disciples le même amour de l'obscurité et du silence, personne n'écrivit alors sa vie ni l'histoire de son ordre ; et ce grand saint ne fut canonisé que plus de quatre cents ans après par le pape Léon X. J'ai rapporté ce que dit de lui Guibert, abbé de Nogent, auteur du temps (2), et j'ajouterai ici ce qu'en dit Pierre, le vénérable abbé de Clugny, dans un ouvrage composé environ cinquante ans après (3). Il y a, dit-il, dans la Bourgogne, un ordre monastique plus saint et plus exact que beaucoup d'autres, institué de notre temps par quelques pères doctes et saints, savoir, maître Bruno de Cologne, maître Landuin, Italien, et quelques autres hommes véritablement grands et craignant Dieu. Instruits par la négligence et la tiédeur de quelques anciens moines, ils ont pris de plus grandes précautions pour eux et pour leurs sectateurs contre tous les artifices du démon. Contre l'orgueil et la vaine gloire, ils ont pris des habits plus pauvres et plus méprisables que ceux de tous les autres religieux, en sorte qu'ils font horreur à voir, tant ils sont courts, étroits, hérissés et sales. Pour couper la racine à l'avarice, ils ont borné autour de leurs cellules une certaine étendue de terre plus ou moins grande, selon la fertilité ou la stérilité des lieux ; et hors cet espace ils ne prendroient pas un pied de terre quand on leur offriroit tout le monde. Par la même raison, ils ont réglé la quantité de leurs bestiaux, bœufs, ânes, moutons ou chèvres. Et, pour n'avoir point besoin d'augmenter leur terre ou leur bétail, ils ont ordonné que dans

(1) Hist. Trevir. to. 12. (2) Vita ap. Sur. 6 oct. Spicil. p. 240.

(1) Ibid. (2) Sup. liv. LXII, n. 50. (3) Li, Mirac. c. 28.



chacun de leurs monastères il n'y auroit à perpétuité que douze moines avec le prieur, qui seroit le treizième, dix-huit frères convers et quelque peu de serviteurs à gages.

Pour dompter leurs corps, ils portent toujours de rudes cilices sur la chair, et leurs jeûnes sont presque continuels. Ils mangent toujours du pain de son, et trempent si fort leur vin, qu'il n'en a presque pas le goût. Ils ne mangent jamais de viandes ni sains ni malades. Ils n'achètent jamais de poisson, mais si on leur en donne par charité ils le reçoivent. Ils peuvent manger du fromage ou des œufs le dimanche et le jeudi seulement; le mardi et le samedi ils mangent des légumes ou des herbes cuites; le lundi, le mercredi et le vendredi ils se contentent de pain et d'eau. Ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les octaves de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, l'Épiphanie, et quelques autres fêtes. Ils logent en des cellules séparées comme les anciens moines d'Égypte, et s'y occupent continuellement à la lecture, à la prière et au travail des mains, principalement à écrire des livres. Ils y récitent aussi les petites heures, avertis par la cloche de l'église; mais ils s'assemblent tous à l'église pour vêpres et pour matines, et s'en acquittent avec une attention merveilleuse. Les jours de fêtes auxquels ils font deux repas, ils chantent toutes les heures à l'église, et mangent au réfectoire après sexte et après vêpres. Ils ne disent la messe que ces jours-là et les dimanches. Ils font cuire eux-mêmes leurs légumes qu'on leur donne par mesure, et ne boivent jamais de vin hors les repas. C'est ainsi que Pierre le vénérable décrit la vie des chartreux qu'il avoit pour ainsi dire sous ses yeux.

#### XX. Concile de Rome.

Le jeune roi Conrad mourut la même année mil cent un, qui étoit la neuvième depuis qu'il eut quitté la cour de l'empereur Henri, son père (1). Il tenoit la sienne en Italie, où il gouvernoit par le conseil du pape et de la princesse Mathilde. Quelques-uns disoient qu'il étoit mort de poison, et qu'il s'étoit fait des miracles à ses funérailles. L'année suivante, l'empereur Henri, par le conseil des seigneurs, déclara qu'il iroit à Rome, et qu'il y assembleroit un concile vers le premier jour de février, pour y examiner sa cause et celle du pape, et rétablir l'union entre l'empire et le sacerdoce (2). Toutefois, il ne tint point sa promesse, et n'envoya point témoigner sa soumission au pape; au contraire, on sut qu'il avoit voulu faire élire un autre pape que Pascal, mais qu'il n'y avoit pas réussi.

Après la mi-carême c'est-à-dire vers la fin du mois de mars mil cent deux, le pape

(1) Ab. Ursperg, 1101. (2) To. x, Conc. p. 727.

tint à Rome un grand concile, où se trouvèrent tous les évêques de Pouille, de Campanie, de Sicile, de Toscane, en un mot, de toute l'Italie, et les députés de plusieurs Ultramontains. On y dressa cette formule de serment contre les schismatiques : J'anathématise toute hérésie, et principalement celle qui trouble l'état présent de l'Eglise, et qui enseigne qu'il faut mépriser l'anathème et les censures de l'Eglise; et je promets obéissance au pape Pascal et à ses successeurs, en présence de Jésus-Christ et de l'Eglise, affirmant ce qu'elle affirme, et condamnant ce qu'elle condamne. On y confirma l'excommunication prononcée contre l'empereur Henri, par Grégoire VII et Urbain II, et Pascal la publia de sa bouche, le jeudi-saint, troisième d'avril, dans l'église de Latran, en présence d'un peuple infini de diverses nations, déclarant qu'il vouloit qu'elle fût connue de tous, principalement des Ultramontains, afin qu'ils s'abstinsent de sa communion.

On rapporte au serment dressé en ce concile une lettre de Pascal II, adressée à l'archevêque de Pologne, c'est-à-dire de Gnesne, où il dit (1) : Vous nous avez mandé que le roi et les seigneurs s'étonnoient que nos nonces vous aient offert le pallium, à condition de prêter le serment qu'ils avoient porté d'ici par écrit. Ils disent que Jésus-Christ a défendu tout serment dans l'Evangile, et qu'on ne trouve point que les apôtres ni les conciles en aient ordonné aucun; enfin, ils ont été d'avis que vous ne deviez point prêter ce serment. Mais c'est la nécessité qui nous oblige à exiger ce serment, pour conserver la foi, l'obéissance et l'unité de l'Eglise : ce n'est pas pour notre intérêt particulier, c'est seulement pour montrer que vous êtes membre de l'Eglise catholique, et uni avec son chef. Les Saxons et les Danois sont plus éloignés que vous, et toutefois leurs métropolitains prêtent le même serment, reçoivent avec honneur les légats du saint-siège, et envoient à Rome, non-seulement tous les trois ans, mais tous les ans. En cette lettre, le pape soutient que les conciles n'ont point fait de loi pour l'église romaine, puisque c'est elle qui donne l'autorité aux conciles; mais, avant les fausses décrétales, nous ne voyons point de fondement à cette maxime. On trouve la même lettre mot pour mot, mais plus abrégée, adressée à l'archevêque de Palerme (2).

#### XXI. Suite de l'affaire des investitures en Angleterre.

Cependant les députés d'Angleterre étant arrivés à Rome, et ayant expliqué au pape le sujet de leur voyage et les intentions du roi, il ne trouva point de paroles pour exprimer son étonnement; et il leur répondit avec indi-

(1) Ep. 6.

(2) Ep. 5.

gnation que, quand il iroit de sa tête, les menaces d'un homme ne lui feroient jamais abolir les décrets des saints pères. Il écrivit deux lettres sur ce sujet, l'une au roi Henri, l'autre à l'archevêque Anselme (1). Dans la lettre au roi, il commence par le féliciter sur son avènement à la couronne, et sur ce qu'il n'imité pas le mauvais exemple du roi, son frère, sur lequel la vengeance divine a éclaté. Il l'exhorte à fuir les mauvais conseils qui attirèrent l'indignation de Dieu sur les rois, par les investitures des évêchés et des abbayes, et lui promet une amitié inviolable s'il renonce à cette prétention. Car, ajoute-t-il, nous avons défendu à tous les laïques, par le jugement du Saint-Esprit, les investitures des églises; et il ne convient pas à un fils de réduire sa mère en servitude pour lui donner un époux qu'elle n'a pas choisi.

Dans la lettre à l'archevêque, il l'exhorte à continuer dans sa fermeté à résister au roi, et ajoute : Dans le concile que nous venons de tenir au palais de Latran, nous avons renouvelé les défenses à tout clerc de faire hommage à un laïque, ou de recevoir, de sa main, des églises ou des biens ecclésiastiques. Car ce désir de plaire aux séculiers, pour parvenir aux dignités de l'Eglise, est la source de la simonie. Il finit en déclarant à Anselme qu'il veut conserver en leur entier les droits de sa primatie, et que, de son vivant, il n'y aura point d'autre légat en Angleterre. Ce qui semble être dit à cause de la légation de Guy, archevêque de Vienne, qui avoit été si mal reçue. Cette lettre est du quinzième d'avril mil cent deux (2).

Elle fut accompagnée d'une réponse à plusieurs questions qu'Anselme avoit envoyées par les deux moines, ses députés, Baudouin et Alexandre (3). Les principales décisions du pape sont les suivantes : Un évêque peut recevoir, de la main d'un laïque, des églises situées dans son diocèse, parce que c'est moins une donation qu'une restitution, puisque toutes les églises d'un diocèse doivent être en la puissance de l'évêque. Celui qui est en péril de mort doit recevoir le viatique de la main d'un prêtre concubinaire plutôt que de mourir sans viatique. En général, le pape permet à Anselme d'user de dispense en cas de nécessité contre la rigueur des canons.

Quand les députés furent de retour en Angleterre, le roi Henri assembla les seigneurs à Londres à la Saint-Michel mil cent deux, et fit dire à Anselme de ne lui pas refuser les coutumes de son père ou de sortir du royaume. L'archevêque répondit : Que l'on voie les lettres du pape, et j'obéirai autant que je pourrai, sans blesser mon honneur et le respect du saint-siège. Le roi dit : Que l'on voie, s'il veut, celles qui lui sont adressées; pour

les miennes, on ne les verra point quant à présent. Enfin, il n'est point question de lettres : qu'il dise sans détour s'il veut suivre en tout ma volonté. Plusieurs s'étonnèrent de ce discours du roi, et disoient : Si ces lettres lui étoient favorables il les montreroit, même malgré l'archevêque. Anselme fit donc voir à tous ceux qui voulurent les lettres qu'il avoit reçues du pape, principalement une du douzième décembre mil cent un, où Pascal le faisoit souvenir que les investitures avoient été condamnées par Urbain II au concile de Bari, où ils avoient assisté l'un et l'autre (1).

Alors les évêques, qui avoient été députés de Rome, dirent que le pape leur avoit dit de bouche autre chose que ne contenoient ces lettres, ni même celles qu'ils avoient apportées au roi, et déclarèrent, foi d'évêques, que le pape les avoit chargés de dire au roi que, tant qu'il vivroit d'ailleurs en bon prince, il lui passeroit les investitures des églises, pourvu qu'il les donnât à des personnes vertueuses. Or, ajoutaient-ils, le pape n'a pas voulu faire cette concession par écrit, de peur que, si elle venoit à la connoissance des autres princes, ils ne s'attribuassent le même droit, au mépris de l'autorité du pape. Les députés de l'archevêque soutenoient que le pape n'avoit rien dit à personne de contraire à ses lettres; mais les évêques disoient : Outre ce que nous avons traité avec le pape devant vous, nous en avons eu des audiences secrètes. Les seigneurs se trouvèrent partagés sur ce sujet, les uns disoient que sans s'arrêter aux paroles il falloit s'en tenir à l'écriture et aux sceaux du pape, les autres soutenoient qu'il falloit plutôt croire le rapport de trois évêques, que du parchemin et du plomb, et que les moines n'avoient plus droit de porter témoignage depuis qu'ils avoient renoncé au monde.

Le roi, encouragé par le discours des évêques, comme ça à presser Anselme de lui faire hommage, et de sacrer ceux à qui il alloit donner des évêchés. Anselme, ne voulant pas démentir ouvertement les évêques, répondit que, pour éviter toute surprise, il étoit d'avis de renvoyer à Rome consulter le pape; que cependant, si le roi donnoit l'investiture de quelque église, il ne le regardoit point comme excommunié, ni celui qui l'auroit reçue, mais qu'il ne le sacreroit, ni ne permettroit de le sacrer. Cette proposition fut approuvée, et le roi, pour user de son prétendu droit, donna aussitôt par la crosse l'investiture de deux évêchés à Roger, son chancelier, celui de Sarisbéri, celui d'Herford à un autre Roger, son lardier, ainsi nommoit-on celui qui gardoit les provisions de bouche.

#### XXII. Concile de Londres.

En ce temps-là, et à l'occasion de cette assemblée, Anselme tint un concile national à

(1) Sup. n. 14. Edmer. (2) To. x, Ep. 41, ap. Navor. p. 61; to. x, Conc. Ans. III, Ep. 44. Sup. n. 10. Ep. 97. (3) Ep. 42, ap. Ans. 45.

(1) Edmer. 3, Novor. Florent. Vigorn. Chr. Epist. 99.



Londres, dans l'église de Saint-Pierre de Westminster, par la permission du roi, du consentement des évêques, des abbés et des seigneurs de tout le royaume (1). Anselme y présida, et avec lui s'y trouvèrent Gérard, archevêque d'York, Maurice, évêque de Londres, et onze autres évêques, compris les deux qui venoient de recevoir l'investiture. Il y eut aussi plusieurs abbés, et les seigneurs y assistèrent suivant la prière qu'Anselme en fit au roi, afin d'autoriser par le concours des deux puissances les décrets du concile. Ce qui étoit nécessaire, parce que, depuis plusieurs années, il ne s'étoit point tenu de concile en Angleterre. En celui-ci, on commença par condamner la simonie, et on déposa six abbés qui en furent convaincus, trois qui avoient reçu la bénédiction abbatiale, trois qui ne l'avoient pas encore. On déposa trois autres abbés pour d'autres causes.

On fit en ce concile plusieurs réglemens, dont il ne nous reste que les sommaires en vingt-neuf articles. Voici les plus remarquables. Défense aux évêques de prendre la charge de tenir les plaids pour les affaires temporelles, et de s'habiller comme les laïques. Tous les clercs en général doivent porter des habits d'une couleur. C'est que les laïques les portoient mi-partis ou bigarrés. On ne donnera point à ferme les archidiaconés. Aucun clerc ne sera prévôt ou procureur, c'est-à-dire intendant d'un laïque, ni juge de sang (2). On renouvellera l'ordonnance de la continence des clercs; et on déclare que les enfants des prêtres ne leur pourront succéder en leurs églises. Défense aux abbés de faire des chevaliers, c'est-à-dire de leur donner la bénédiction solennelle comme les évêques. Les moines ne donneront la pénitence que par la permission de leur abbé, qui ne l'accordera que pour ceux dont les âmes sont à leur charge. Les moines ne tiendront point de fermes, ne recevront des églises que de la main des évêques, et laisseront la subsistance nécessaire aux prêtres qui les desservent. On déclare nulle la promesse de mariage faite sans témoins. On défend, même aux laïques, de laisser croître leurs cheveux à cause des débauches infâmes des jeunes gens, contre lesquels on prononce anathème. Défense de rendre à des corps morts, à des folles, ou à d'autres choses, aucun honneur religieux sans l'autorité de l'évêque (3). Défense de vendre les hommes comme des bêtes: ce qui jusqu'alors étoit pratiqué en Angleterre.

Ces articles furent proposés dans le concile un peu à la hâte, et sans avoir été assez médités; c'est pourquoi saint Anselme ne voulut point les envoyer aux églises d'Angleterre qu'ils ne les eût écrits à loisir et communiqués aux évêques à leur première assemblée, pour les arrêter de leur commun consentement. C'est ce qu'il dit lui-même dans une lettre à son archi-

diacre, à qui il explique quelques-uns de ces réglemens (1). Cet archidiacre ayant excommunié des prêtres qui avoient repris leurs concubines, Anselme confirma l'excommunication; mais il s'opposa au roi Henri, qui exigeoit des amendes des prêtres qui n'observoient pas les décrets du concile, et lui représenta respectueusement que ce n'étoit pas au prince à réprimer ces abus, mais aux évêques, ou, à leur défaut, à l'archevêque et au primate.

## XXIII. Suite de la croisade.

Le grand succès de la croisade attira une entreprise qui en fut la suite dès la première année du règne de Baudouin, c'est-à-dire l'an mil cent un. De Lombardie partirent environ cinquante mille hommes, conduits par Anselme, archevêque de Milan, Albert, comte de Blandraz, Guibert, comte de Parme, et plusieurs autres seigneurs, qui, suivis d'un grand nombre d'Allemands, traversèrent la Hongrie, la Bulgarie et la Thrace, et, après Pâques de l'année mil cent deux, arrivèrent à Nicomédie (2). Vers le même temps, c'est-à-dire en mil cent un, partirent de France Guillaume, duc d'Aquitaine; Hugues le grand, comte de Vermandois, frère du roi Philippe, qui avoit quitté la croisade après la prise d'Antioche; Etienne, comte de Chartres et de Blois, qui voulut réparer la faute qu'il avoit faite en se retirant honteusement à la même occasion; Etienne, comte de Bourgogne, et plusieurs autres seigneurs, avec environ trente mille hommes. Ils prirent le même chemin; et, étant arrivés à Constantinople, ils y trouvèrent Raymond, comte de Toulouse, qui étoit venu demander du secours à l'empereur Alexis pour retourner en Syrie, où il prétendoit s'établir. Les Français le prirent comme pour chef, et, ayant passé le bras Saint-Georges, arrivèrent à Nicée.

L'empereur Alexis, qui les avoit bien reçus en apparence, les appelant ses enfants et leur faisant des présents, envoya secrètement avertir les Turcs de leur passage, les excitant à s'y opposer; et les croisés s'étant divisés mal à propos, une partie s'engagea dans des montagnes stériles et des défilés, où ils périrent pour la plupart. Quelques-uns arrivèrent à Tarse en Cilicie, où Hugues le grand mourut le dix-huitième d'octobre mil cent deux, âgé d'environ quarante-cinq ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Les croisés se rassemblèrent à Antioche, d'où le désir de visiter les lieux saints les fit partir, les uns par terre, les autres par mer, pour Jérusalem. Ils prirent le chemin passant Tortose, ville maritime, que l'on croit être l'ancienne Antarade de Phénicie. Cependant le roi Baudouin prit Césarée de Palestine, et y établit un archevêque, nommé

(1) III, Ep. 62, 12, 109. Alb. Aquens. lib. VIII. Vill. Tyr. x, 12.  
(2) Ab. Ursperg. 1101.

aussi Baudouin, qui étoit venu au premier voyage avec Godefroy de Bouillon. Ensuite il alla au devant des croisés nouvellement arrivés, et les amena à Jérusalem, où ils célébrèrent ensemble la fête de Pâques de l'année mil cent trois, et peu de temps après le duc d'Aquitaine revint en France. Ceux qui restèrent se trouvèrent à une bataille que le roi Baudouin donna imprudemment contre les infidèles avec des troupes trop inégales. La plupart y périrent, entre autres Etienne, comte de Chartres, et Etienne, comte de Bourgogne, et le roi Baudouin se sauva à grande peine; ainsi ce second voyage eut peu de succès. Thiémon, archevêque de Saltzbourg, étant pris par les musulmans et pressé de renoncer à sa religion, souffrit la mort constamment le vingt-huitième de septembre, et est compté pour martyr (1).

## XXIV. Donation de Mathilde.

Sur la fin de la même année, mil cent-deux, la comtesse Mathilde renouvela la donation qu'elle avoit faite en faveur de l'église romaine, par un acte où elle parle ainsi (2): Au temps du pape Grégoire VII, dans la chapelle de Sainte-Croix, au palais de Latran, en présence de plusieurs nobles romains, je donnai à l'église de Saint-Pierre, le pape acceptant, tous mes biens présents et à venir, tant deçà que delà les monts, et j'en fis faire une charte. Mais parce que cette charte ne se trouve plus, craignant que ma donation ne soit révoquée en doute, je la renouvelle aujourd'hui entre les mains de Bernard, cardinal légat, avec les cérémonies usitées en pareil cas, et me dessaisis de tous mes biens au profit du pape et de l'église romaine, sans que moi et mes héritiers puissions jamais venir à l'encontre, sous peine de mille livres d'or et quatre mille livres d'argent. Fait à Canosse, l'an mil cent deux, le dix-septième de novembre. Le cardinal Bernard avoit été abbé de Vallombreuse, et depuis fut évêque de Parme.

## XXV. Saint Othon, évêque de Bamberg.

En Allemagne, Rupert, évêque de Bamberg, étant mort la même année mil cent deux, on porta à la cour, suivant la coutume, les marques de l'épiscopat, j'entends la crosse et l'anneau, avec la requête pour avoir un évêque; mais l'empereur Henri prit un délai de six mois, au bout desquels il écrivit qu'on lui envoyât des députés, disant qu'il avoit trouvé un digne évêque pour cette église (3); c'étoit vers Noël; et les députés étant arrivés à la cour de l'empereur, il leur dit que l'affection qu'il

avoit pour leur église lui avoit fait prendre un si long terme, afin de faire un bon choix; puis, prenant par la main Othon, son chapelain, il leur dit: Voilà votre maître et l'évêque de Bamberg. Les députés, surpris, se regardoient l'un l'autre, et les assistants, qui avoient espéré cette place pour eux ou pour les leurs, sembloient les exciter par leurs gestes et par leurs murmures à faire quelque remontrance. Ils dirent donc à l'empereur: Nous espérons que vous nous donneriez quelque personne de la cour connue et bien apparentée, car nous ne connoissons point celui-ci. Voulez-vous savoir qui il est? dit l'empereur: je suis son père, et l'église de Bamberg doit être sa mère; nous ne changerons point; nous ne l'avons pas choisi légèrement, mais après avoir connu son mérite par une longue expérience, et nous le trouverons bien de manque quand nous ne l'aurons plus.

Othon se jeta aux pieds de l'empereur fondant en larmes, et les députés accoururent pour le relever. Il refusoit, disant qu'il étoit un pauvre homme, indigne d'une telle place, et priant que l'on choisît entre ses confrères quelque personne noble et riche. Voyez-vous, dit l'empereur, quelle est son ambition? C'est la troisième fois qu'il refuse. J'ai voulu lui donner l'évêché d'Augsbourg, et ensuite celui d'Halberstadt: je crois que Dieu le réservoirait à l'église de Bamberg. En parlant ainsi il lui mit au doigt l'anneau épiscopal et la crosse à la main, et, lui ayant ainsi donné l'investiture, il le mit entre les mains des députés. Othon eut bien de la peine à consentir, à cause de la dispute touchant les investitures, et dès lors il promit à Dieu de ne point demeurer évêque qu'il ne reçût de la main du pape la consécration et l'investiture, du consentement et sur la demande de son église. Il célébra à Mayence la fête de Noël avec l'empereur, et demeura à la cour environ six semaines (1).

L'empereur le fit conduire à Bamberg par les évêques d'Augsbourg et de Wirtzbourg, avec d'autres seigneurs et une nombreuse suite; et il y arriva la veille de la Purification, premier février mil cent trois. Dès qu'il vit l'église cathédrale, il descendit de cheval, se déchaussa, et fit le reste du chemin marchant à pieds nus sur la neige et sur la glace, au milieu du clergé et du peuple, qui l'étoit venu recevoir solennellement en procession. Peu de jours après, et avant toute autre affaire, il envoya à Rome des députés avec une lettre au pape Pascal, où il lui déclaroit sa soumission, et lui demandoit conseil. J'ai passé, disoit-il, quelques années au service de l'empereur, mon maître, et j'ai gagné ses bonnes grâces; mais, me défiant de l'investiture donnée de sa main, j'ai refusé deux fois des évêchés qu'il me vouloit donner (2); il m'a nommé pour la troisième fois à celui de Bamberg, mais je ne

(1) C. 19. Vita ap. Tegnog. p. 82. (2) Dodech. Ursper. Vita Otton. lib. 1, c. 3, to. 2, Canis. p. 333.  
(2) Sup. liv. LXII, n. 42. Ap. Baron. an. 1102.

(1) C. 4.

(2) C. 5; to. x, Conc. p. 68.

(1) T. x, p. 728, ex Edm. (2) C. 7, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 28.  
(2) Art. 1, 10, 8, 4, 5, 6.



le garderai point si votre sainteté n'a pour agréable de m'investir et me consacrer elle-même; faites-moi donc savoir votre volonté.

Cette lettre fit grand plaisir au pape, parce qu'il y avoit alors peu d'évêques dans le royaume d'Allemagne qui rendissent à l'église romaine la soumission convenable. Il fit donc réponse à Othon, le reconnaissant pour évêque élu de Bamberg, louant sa conduite et l'invitant à venir hardiment à Rome. Othon fit telle diligence, qu'il y arriva à l'Ascension, qui, cette année mil cent trois, étoit le septième de mai (1). Le pape étoit à Anagnia, où il alla le trouver avec les députés de l'église de Bamberg qui le demandoient pour évêque. Othon raconta fidèlement au pape la manière de son élection, et mit à ses pieds la crosse et l'anneau, lui demandant pardon de sa faute ou de son imprudence. Le pape lui ordonna de reprendre les marques de l'épiscopat; et, comme il protestoit de son indignité, le pape ajouta: La fête du Saint-Esprit approche, il faut lui recommander cette affaire.

Othon, étant retourné à son logis, pensa toute la nuit et le jour suivant à la difficulté des temps, aux périls des pasteurs, à l'indocilité des peuples; et après avoir mûrement délibéré, il résolut de tout quitter et vivre en repos comme personne privée. Il déclara sa résolution à ceux qui l'accompagnoient, et, ayant pris congé du pape, il se mit en chemin pour s'en retourner. Mais le pape lui envoya ordre de revenir en vertu de la sainte obéissance; ceux de sa suite le ramenèrent, et il fut ordonné évêque de la main du pape, assisté de plusieurs évêques, le jour de la Pentecôte, dix-septième de mai mil cent trois. Le pape ne lui fit point prêter de serment, quoiqu'il n'en dispensât alors aucun de ceux qu'il consacrait. Les évêques de Bamberg avoient déjà le privilège de la croix et du pallium comme les archevêques, mais seulement quatre fois l'année: le pape en ajouta quatre autres en faveur d'Othon (2). Dans sa lettre à l'église de Bamberg, il marque qu'il l'a sacré selon leur désir, et sauf le droit du métropolitain.

Il faut remarquer, dans cette lettre et dans tout ce qui se passa à la promotion d'Othon, qu'il reconnoissoit pour seigneur et pour empereur légitime Henri, quoiqu'excommunié et déposé tant de fois par le pape Grégoire VII et par ses successeurs; et que son scrupule n'étoit point fondé sur le défaut de puissance de la part de Henri, mais sur la cérémonie de l'investiture, et l'abus qu'il en faisoit, empêchant d'autorité absolue les élections légitimes. Othon, dans sa lettre au pape, ne lui dissimule pas qu'il a été long-temps au service de ce prince, et que c'est de lui qu'il a reçu l'évêché (3). Il ne s'en accusa point étant en pré-

sence du pape, et le pape n'en fit aucun reproche, ni à l'église de Bamberg qui reconnoissoit Henri pour empereur. Cet exemple et plusieurs autres du même temps font voir qu'on ne laissoit pas d'être catholique et reconnu pour tel par le saint-siège, quoiqu'on n'exécutât pas à la rigueur les condamnations prononcées contre Henri. En un mot, que le pouvoir du pape sur le temporel des souverains ne passoit pas pour article de foi.

#### XXVI. Commencements de saint Othon.

Othon, qui devint ainsi évêque de Bamberg, naquit en Souabe, de parents nobles, mais dont les biens étoient médiocres (1). Ils le firent étudier dès sa première jeunesse; mais, pendant qu'il étoit absent pour ses études, ils moururent, et son frère, destiné aux armes, lui envoyoit petitement de quoi subsister. Othon, après les humanités et la philosophie, n'ayant pas de quoi fournir aux frais des plus hautes études, et ne voulant pas être à charge à sa famille, passa en Pologne, où il savoit que les gens de lettres étoient rares. Là il se chargea d'une école, où, instruisant les autres et s'instruisant lui-même, il acquit des richesses et de l'honneur; il apprit aussi la langue du pays; et, comme il menoit en même temps une vie pure et frugale, il se fit aimer de tout le monde: à quoi servoit encore sa bonne mine et son extérieur avantageux. Ainsi il s'insinua dans la familiarité des grands, qui l'employèrent à porter des paroles et traiter des affaires entre eux; et par ses députations il se fit connoître au duc de Pologne, qui le goûta tellement, qu'il voulut en faire l'ornement de sa cour.

Après qu'Othon s'y fut conduit sagement pendant quelques années, le duc perdit sa femme, et on parla de le remarier. Othon proposa la sœur de l'empereur, et fut choisi lui-même pour en aller faire la demande; l'affaire réussit, le crédit d'Othon en augmenta, et il devint le médiateur entre l'empereur et le duc de Pologne. L'empereur, ayant ainsi connu son mérite, le voulut garder pour lui-même, et le demanda à sa sœur et au duc, qui le lui accordèrent, quoiqu'à regret. D'abord l'empereur l'occupa à de moindres emplois, comme de réciter avec lui des psaumes et des prières; en sorte qu'Othon étoit toujours prêt à lui donner son psautier (2). Le chancelier de l'empereur ayant été élevé à l'épiscopat, l'empereur lui donna cette charge; et, comme le bâtiment de l'église de Spire n'avançoit point, il lui en donna le soin, et le chancelier fit notablement avancer l'ouvrage avec une grande diminution de dépense. Tel étoit Othon quand il fut promu à l'évêché de Bamberg.

(1) Vita, c. 1.

(2) C. 2.

#### XXVII. Suite de l'affaire d'Angleterre.

En Angleterre, incontinent après le concile de Londres, Roger, nommé à l'évêché d'Herford, tomba malade; et, se voyant à l'extrémité, il envoya prier Anselme de le faire sacrer par deux évêques avant qu'il mourût (1). Anselme sourit de l'impertinence du personnage, et ne répondit rien. Roger étant mort, le roi donna l'investiture de l'évêché à Reinelmé, chancelier de la reine, et envoya prier Anselme de le sacrer avec Roger, nommé pour Salisbéry, et Guillaume élu depuis long-temps pour Winchester. Anselme répondit: Je sacrerai volontiers Guillaume, mais pour les deux autres je ne changerai point ce dont je suis convenu avec le roi. Le roi dit avec colère et avec serment: Il ne sacrera point l'un sans les autres de mon vivant. Guillaume avoit été élu pendant l'exil d'Anselme; mais il ne vouloit ni consentir à l'élection, ni recevoir la crosse de la main du roi, ni s'ingérer au gouvernement de l'Eglise. Anselme, étant de retour, lui donna la crosse à la prière du clergé et du peuple, et du consentement du roi.

Sur le refus que faisoit Anselme de sacrer les deux autres, le roi ordonna à Girard, archevêque d'York, de les sacrer tous trois; mais Reinelmé, nommé à Herford, rapporta au roi la crosse et l'anneau, se repentant de les avoir pris de sa main, de quoi le roi irrité le chassa de la cour. Girard prit jour avec tous les évêques d'Angleterre pour sacrer les deux autres, Guillaume et Roger; on commença la cérémonie, et on en vint à l'examen des deux élus, quand Guillaume, saisi d'horreur, déclara qu'il aimoit mieux être dépouillé de tout que de consentir à une ordination si irrégulière. Les évêques, chargés de confusion et des reproches du peuple, se retirèrent; on mena Guillaume au roi, et ce prélat demeurant ferme dans sa résolution, fut chassé du royaume et dépouillé de tous ses biens. Anselme en demanda justice au roi, mais inutilement.

Vers la mi-carême de l'an mil cent trois, le roi vint à Cantorbéry sous prétexte d'aller à Douvres traiter quelque affaire avec le comte de Flandre, mais (en effet pour presser l'archevêque de ne plus lui contester ses anciens droits. Anselme répondit (2): Ceux que j'ai envoyés à Rome pour s'informer du rapport des évêques sont revenus et ont rapporté des lettres; je prie qu'on les lise, pour voir s'il s'y trouvera quelque chose qui me permette de descendre à la volonté du roi. Le roi répondit: Je ne souffrirai plus de ces détours, je veux une décision; qu'ai-je affaire du pape pour régler mes droits? Quiconque me les veut ôter est mon ennemi. Enfin, il fit dire à l'archevêque qu'il le prioit d'aller lui-même à Rome, et de s'efforcer d'obtenir pour lui ce que les autres n'avoient pu. Anselme vit bien où ten-

(1) Edmer, 2, Novor.

(2) Sup. n. 21.

doit cette proposition, c'est-à-dire à le faire sortir du royaume; et il fit convenir le roi de différer jusqu'à Pâques pour prendre l'avis des évêques et des seigneurs. Pâques, cette année, fut le vingt-neuvième de mars. Anselme vint à la cour, et d'un commun avis on le pria de faire le voyage de Rome. Puisque vous le voulez, dit-il, je le ferai, nonobstant mon âge et la foiblesse de ma santé; mais sachez que je ne demanderai rien au pape qui puisse nuire à mon honneur ou à la liberté des églises. On convint que le roi enverroit un député de sa part.

#### XXVIII. Saint Anselme retourne à Rome.

Anselme quitta donc la cour après les fêtes, voulant sortir au plus tôt d'Angleterre, et s'embarqua le vingt-septième d'avril mil cent trois. Il arriva à Guissand, passa à Boulogne, entra en Normandie, et vint au Bec, où il ouvrit la dernière lettre qu'il avoit reçue du pape, et qu'il n'avoit pas voulu ouvrir plus tôt, pour ne pas donner prétexte au roi de la contester. Elle étoit datée du douzième de décembre mil cent deux (1), et portoit un désaveu formel de ce que les évêques envoyés par le roi d'Angleterre lui avoient rapporté; c'est-à-dire que le pape ne condamnoit point les investitures, mais qu'il n'avoit pas voulu le déclarer par écrit, de peur de s'attirer les plaintes des autres princes. Le pape ajoute: Nous prenons à témoin Jésus, qui sonde les cœurs, que jamais une pensée si criminelle ne nous est tombée dans l'esprit; et Dieu nous garde d'avoir autre chose à la bouche que dans le cœur. Et ensuite: Quant aux évêques qui ont changé la vérité en mensonge, nous les excluons de la grâce de saint Pierre et de notre société, jusqu'à ce qu'ils satisfassent à l'église romaine; et nous déclarons excommuniés ceux qui, pendant ce délai, ont reçu l'investiture ou l'ordination, et ceux qui les ont ordonnés.

Anselme étoit à Chartres à la Pentecôte, et vouloit passer outre, quand l'évêque Ives et d'autres personnes sages lui conseillèrent de ne pas s'exposer aux chaleurs d'Italie en cette saison. Il retourna donc au Bec, où il demeura jusqu'à la mi-août, s'appliquant infatigablement à l'édification des moines. Enfin, il arriva heureusement à Rome, et y trouva l'envoyé du roi, qui l'avoit prévenu de quelques jours. C'étoit Guillaume de Varelvast, depuis évêque d'Excester, le même que le roi Guillaume le roux avoit envoyé à Rome pour la même affaire quelques années auparavant. Anselme fut logé au palais de Latran, dans le même appartement que le pape Urbain II lui avoit donné (2). Le pape Pascal ayant marqué le jour pour examiner l'affaire, Guillaume de Varelvast plaida la cause du roi avec beaucoup d'éloquence, représentant l'état du royaume

(1) To. x, Conc. Ep. 3

(2) Sup. liv. xxv, c. 24.

(1) Pasc. Ep. 67, c. 6, 7.

(3) Vita, c. 3, p. 336.

(2) C. 9. Pasch. Ep. 8.



d'Angleterre, les bienfaits des rois envers la cour de Rome, qui leur avoient attiré des privilèges particuliers du saint-siège, qu'il seroit dur et honteux au roi, son maître, de perdre les avantages de ses prédécesseurs, et que les Romains mêmes en souffriroient un préjudice notable, qu'ils ne répareroient pas quand ils le voudroient.

Ce discours toucha quelques-uns des Romains, qui se déclarèrent hautement pour le roi. Anselme gardoit le silence, attendant le jugement du pape; et Guillaume, croyant qu'il alloit prononcer en sa faveur, ajouta : Quoi que l'on dise de part ou d'autre, je veux que tous les assistants sachent que le roi, mon maître, ne souffrira point qu'on lui ôte les investitures, quand il en devroit perdre son royaume. Alors le pape dit : Sachez aussi, je le dis devant Dieu, que le pape Pascal ne lui permettra jamais de les garder impunément, lui en dût-il coûter la tête. Les Romains applaudirent à ce discours, et parleur conseil le pape accorda au roi d'Angleterre quelques usages de ses prédécesseurs, lui défendant absolument les investitures des églises, et le déchargeant de l'excommunication prononcée par le pape Urbain, sans toutefois en décharger ceux qui avoient reçu de lui les investitures, ou qui les recevroient à l'avenir. Anselme prit ensuite congé du pape, qui lui donna une lettre confirmative des droits de sa primatie, datée du seizième de novembre mil cent trois (1).

Mais Guillaume de Varelvast demeura à Rome, sous prétexte d'un vœu qu'il disoit avoir fait d'aller à Saint-Nicolas de Bari; et, en effet, pour essayer si en l'absence d'Anselme il pourroit faire changer au pape de résolution. Il n'y réussit pas, et obtint seulement une lettre pour le roi d'Angleterre, datée du vingt-troisième de novembre (2), où le pape, témoignant à ce prince une amitié singulière, l'exhorte, par les motifs les plus pressants, principalement par sa propre gloire, à renoncer aux investitures, et à rappeler Anselme, lui demandant une prompte réponse. Guillaume de Varelvast rejoignit Anselme à Plaisance, et vint avec lui jusqu'à Lyon, où ils arrivèrent vers Noël, et Anselme s'y arrêta pour célébrer la fête. Mais Guillaume voulut passer outre, et lui dit en partant : Comme j'espérois que notre affaire auroit à Rome un autre succès, j'ai différé jusqu'ici de vous déclarer les ordres du roi. Sachez donc que, si vous retournez en Angleterre dans le dessein de vivre avec lui comme vos prédécesseurs, il vous y recevra volontiers. Anselme répondit : N'en dites pas davantage, je vous entends. Ils se séparèrent ainsi; et Anselme demeura à Lyon, honoré par l'archevêque Hugues, comme s'il eût été lui-même l'archevêque et le seigneur de la ville.

(1) To. 1, Conc. Ep. 45. (2) Ap. Edmer. 3, Novor. p. 67.

#### XXIX. Galon, évêque de Beauvais.

En France, l'élection d'Etienne de Garlande pour l'évêché de Beauvais ayant été cassée, comme j'ai dit, on élut à sa place Galon, abbé de Saint-Quentin de la même ville. Sur quoi Ives de Chartres, qui, comme enfant de l'église de Beauvais, prenoit toujours ses intérêts, écrivit à Manassès, archevêque de Reims, pour le presser de sacrer Galon, dont il savoit que la cour vouloit traverser l'élection (1). Vous savez, dit-il, que le huitième concile, approuvé par l'église romaine, a défendu aux rois de se mêler de l'élection des évêques; et que les rois de France, Charles et Louis, ont accordé aux églises ces élections, comme ils l'ont écrit dans leurs capitulaires, et ont permis aux évêques de l'ordonner dans les conciles provinciaux. Et ne vous arrêtez pas à ce que l'on a dit malicieusement au roi de la condition servile des parents de Galon; car sa naissance est honnête, quoique médiocre, et il n'y a homme vivant qui puisse prouver qu'elle soit servile.

Ives écrivit aussi sur ce sujet au pape Pascal, en ces termes (2) : La plus saine partie du clergé de Beauvais, de l'avis des seigneurs et du consentement du peuple, a élu pour évêque Galon, homme d'une vie exemplaire, instruit des bonnes lettres et de la discipline de l'Eglise. Quelques-uns toutefois, du parti d'Etienne, qui a été refusé, et qu'il avoit gagnés par des fourrures précieuses et d'autres présents semblables, n'ont pas voulu consentir à cette élection, quoiqu'ils ne puissent alléguer aucune cause canonique. Ils se sont adressés au roi, et lui ont fait entendre que Galon est mon disciple et mon élève; et que ce lui seroit un grand adversaire si jamais il étoit évêque dans son royaume. Le roi, ainsi prévenu, ne veut point consentir à l'élection ni délivrer à l' élu les biens de l'évêché. C'est que le roi étoit en possession de ces biens pendant la vacance du siège. Ives continue : Les électeurs auroient déjà eu recours à votre sainteté si leur métropolitain ne les retenoit, leur ayant donné jour avec les opposants pour les accorder, à ce que l'on dit; mais peut-être veut-il adroitement empêcher la chose, suivant l'intention du roi. C'est à vous, saint père, à employer votre autorité pour soutenir ces clercs suivant la justice de leurs demandes, et continuer avec fermeté comme vous avez commencé. Dans une autre lettre au pape, il ajoute que le roi avoit fait serment (3) que jamais de son vivant Galon ne seroit évêque de Beauvais. Si un tel serment, dit-il, peut annuler une élection canonique, il n'y aura plus en France que des intrusions simoniaques ou violentes.

(1) Sup. n. 11. Iv. Epist. (2) Ep. 104. (3) Ep. 105.

Anselme écrivit aussi au pape en faveur de Galon, à la prière de l'église de Beauvais, dont il avoit connu le triste état du temps qu'il étoit au Bec, et il rendit témoignage qu'on ne pouvoit trouver pour ce siège un meilleur sujet. Galon fut en effet sacré évêque de Beauvais; mais le roi, trop fidèle à son serment, ne voulut jamais l'y souffrir. Ce prélat alla à Rome, comme il paroît par une lettre d'Ives de Chartres au pape Pascal, où il parle ainsi (1) : Il y a des pécheurs qui, lorsque nous les voulons corriger et les tirer de leurs habitudes criminelles, nous apportent des lettres du saint-siège, surprises par je ne sais quels artifices, pour se défendre de nous obéir, ce qui produit dans l'Eglise un mépris des commandements de Dieu, et une corruption de mœurs qui ne se peut exprimer; et, ce qui est de plus triste, c'est que ces hommes corrompus sont écoutés favorablement par les colonnes mêmes de l'Eglise, quand ils veulent calomnier les gens de bien. Ainsi, désespérant presque de faire aucun fruit, nous pensons souvent à nous décharger de l'épiscopat, et, dans le dessein de vous entretenir sur ce sujet et sur plusieurs autres, nous sommes venus quasi jusqu'aux Alpes. Mais, sachant qu'on nous y dressoit des embûches, nous avons sursis notre voyage, et nous vous envoyons notre confrère l'évêque Galon, qui est plus propre à se cacher dans les lieux dangereux. Nous avons mis nos paroles en sa bouche, afin qu'après l'avoir écouté, tant sur ses besoins que sur les nôtres, vous ordonniez ce que vous jugerez convenable.

Galon fit quelque séjour à Rome, et l'histoire de Pologne porte que le pape Pascal l'y envoya en qualité de légat; que, soutenu par l'autorité du duc Boleslas, il y condamna et déposa deux évêques; et que Ladislas, fils du duc, étant né pendant le temps de sa légation, il le leva des fonts avec des évêques du pays dans l'église de Cracovie (2).

Cependant, l'église de Paris étant vacante par le décès de Guillaume de Montfort, arrivé, comme on croit, en mil cent un, une partie du clergé élut Foulques doyen du chapitre, ce qui produisit une division scandaleuse; et Yves de Chartres, consulté par deux archidiaques, répondit qu'il ne donneroit son consentement ni à cette élection ni à aucune autre, si elle n'étoit faite d'un commun accord du clergé et du peuple, avec l'approbation du métropolitain et de ses suffragants, après un examen légitime (3). Yves, étant invité à cet examen par le roi Philippe, attendit qu'il y fût appelé canoniquement par Daïmbert, archevêque de Sens, et lui en écrivit ainsi : Si le roi me donne le sauf-conduit qu'il m'a promis, je ferai en sorte de m'y rendre; si je ne puis y venir, ou si nos confrères n'y viennent pas en nombre suffisant pour terminer une affaire de cette importance, ou re-

mettez-la à un autre temps, ou permettez aux deux parties d'aller à Rome. Aussi bien Foulques est résolu d'y aller, soit que son élection soit confirmée ou non. Il y alla en effet avec le témoignage de l'archevêque et de ses suffragants, et la requête de l'église de Paris, portée par ses députés; sur quoi le pape, ayant égard à la maturité de son âge, à la gravité de ses mœurs et au besoin de cette église, le sacra évêque, sans préjudice des droits de la métropole, comme il paroît par sa lettre adressée à l'archevêque de Sens. Foulques ne tint le siège de Paris que deux ans ou environ, et mourut le huitième d'avril, l'an mil cent quatre (4).

#### XXX. Galon transféré à Paris.

Alors le clergé et le peuple de Paris élut tout d'une voix Galon, déjà évêque de Beauvais, comme Ives de Chartres le témoigne dans une lettre à Daïmbert, archevêque de Sens, où il ajoute : Mais parce que les translations d'évêques, quand elles sont nécessaires, se doivent faire par l'autorité du métropolitain et la dispense du pape, nous vous conseillons de demander au pape qu'il ordonne que cet évêque soit transféré par vos mains, puisqu'il ne peut garder le siège auquel il étoit destiné. Galon, étant à Rome, obtint du pape Pascal que le roi Philippe seroit absous de l'excommunication à certaines conditions, et le roi consentit qu'il fût transféré à l'évêché de Paris; il revint à Rome en mil cent quatre; et, passant à Lyon, il vit saint Anselme de Cantorbéry. En même temps, le pape envoya Richard, évêque d'Albane, légat, en France pour l'absolution du roi (2).

#### XXXI. Concile de Troyes.

Il indiqua un concile à Troyes, où Ives de Chartres, étant invité, lui écrivit (3) : Autant que j'ai été affligé de l'excommunication du roi, autant me réjouirois-je de son absolution, si elle se pouvoit faire à l'honneur de Dieu et du saint-siège. Si Dieu lui touche le cœur, je suis d'avis que vous la lui donniez solennellement en présence du plus d'évêques qu'il sera possible, afin que sa conversion soit aussi connue que sa faute. Au reste, je désire d'aller au concile marqué, mais je ne sais par où je pourrai arriver à Troyes contre la volonté du roi, dont je souffre l'indignation depuis dix ans; toutefois, il trouva moyen d'y venir (4).

Ce concile fut nombreux; on y vit : l'archevêque de Reims, Manassès, avec Manassès, évêque de Soissons, et Hugues de Châlons; Daïmbert de Sens avec Ives de Chartres, Jean

(1) Pasch. Epist. 33. Ne- 142. Edmer. 4. Novor. p. crolog. Paris. ap. Dubois, 70. (3) Epist. 141. (2) Epist. 146. Ivo. Epist. (4) Sup. liv. LXIV, n. 6.

(1) III, Ep. 69, 110. lib. IV. (2) Longin, an. 1104, (3) Ep. 138, 139.



d'Orléans, Humbaud d'Auxerre, Hervé de Nevers, et Milon, autrement Philippe de Troyes; Raoul de Tours avec Marbode de Rennes; de la province de Lyon, Robert de Langres et Norgaud d'Autun, et plusieurs autres qui ne sont pas nommés. Ce concile se tint au commencement d'avril l'an mil cent quatre, indiction douzième. Hubert, évêque de Senlis, ayant été accusé de vendre les ordres sacrés, les évêques ne jugèrent pas la preuve suffisante, et il se purgea par serment. En ce même concile, vinrent des députés de l'église d'Amiens pour faire confirmer l'élection qu'elle avait faite de Godefroy, abbé de Nogent, pour être leur évêque, avec l'agrément du roi (1). Tous ceux qui connoissoient Godefroy louèrent Dieu d'un si bon choix; mais il s'y attendoit si peu, qu'il s'étoit chargé de demander au concile la confirmation d'une autre élection pour le siège d'Amiens, faite en faveur d'un archidiacre. Il songeoit à s'enfuir quand on l'arrêta; on l'amena au milieu de l'assemblée par ordre du légat et des évêques, et son élection fut confirmée avec l'applaudissement de tout le monde.

## XXXII. Saint Godefroy, évêque d'Amiens.

Godefroy étoit de la noblesse du pays, et fut offert à Dieu dès l'âge de cinq ans au monastère du mont Saint-Quentin, près de Péronne (2), pour être élevé par l'abbé Godefroy, son parrain, par les prières duquel ses parents croyoient l'avoir obtenu de Dieu. Quand il eut vingt-cinq ans, l'abbé le fit ordonner prêtre par Ratbod, évêque de Noyon; ensuite, de l'avis du seigneur de Couci, de l'évêque de Laon, de l'archevêque de Reims et des évêques de la province, il fut choisi pour être abbé de Nogent-sous-Couci. Le roi même approuva ce choix, et donna ses lettres pour tirer Godefroy du mont Saint-Quentin, au grand regret de l'abbé, qui le regardoit comme le bâton de sa vieillesse, et le destinoit à être son successeur. Godefroy résistoit tout le premier, alléguant sa jeunesse et son incapacité; toutefois, son abbé le conduisit à Laon, où l'évêque Hélinaud lui donna la bénédiction abbatiale.

Il trouva la communauté de Nogent réduite à six moines et les bâtiments en ruine; mais il les releva, et établit une si bonne discipline, qu'il attira bientôt un grand nombre de sujets, et que deux abbés quittèrent leurs monastères pour vivre sous sa conduite. Il n'entendoit pas moins les affaires du dehors que la discipline intérieure; et il se faisoit tellement aimer, qu'il augmenta considérablement les biens du monastère par les bienfaits de divers particuliers; ainsi on lui offrit des abbayes plus con-

(1) To. x. Conc. p. 704. (2) Vita lib. 1, c. 1, 2, etc.  
Ivo. Ep. 258. Vita Godefr. c. 17, 18.  
ap. Sur. 8 nov. lib. 1, c. 30.

sidérables qu'il refusa, et enfin on le jugea digne de l'épiscopat. Il fut sacré à Reims par l'archevêque Manassès, avec les évêques de la province, entre autres Lambert d'Arras et Jean de Théroutane, qui lui étoient unis d'une amitié particulière, et qui l'accompagnèrent à son entrée dans Amiens (1).

## XXXIII. Concile de Beaugency.

L'absolution du roi se fit en un autre concile, que le légat Richard tint la même année mil cent quatre, à Beaugency, et dont nous ne savons que ce que Yves de Chartres en écrivit au pape en ces termes (2) : Nous faisons savoir à votre paternité que le trentième de juillet plusieurs évêques, tant de la province de Reims que de celle de Sens, entre lesquels j'étois, invités par Richard votre légat, se sont assemblés à une ville du diocèse d'Orléans nommée Beaugency, pour donner au roi l'absolution suivant la teneur de vos lettres. Le roi s'y est aussi trouvé avec sa compagne, et, conformément à votre ordre, ils ont offert de jurer, sur les saints Evangiles, qu'ils renonçoient à tout commerce nuptial, et même à se parler, sinon en présence de témoins non suspects, jusqu'à votre dispense. Mais, parce que vos lettres portoient que le légat prenoit conseil de personnes prudentes pour donner cette absolution, il a remis le tout à la discrétion des évêques; et les évêques, nous ne savons par quel motif, disoient toujours qu'ils ne devoient que le suivre et non le conduire en cette affaire. Quelques-uns toutefois, d'entre nous, croyoient que l'absolution pouvoit être donnée à ces conditions, et qu'elle ne devoit pas être retardée par l'animosité de quelques particuliers. La chose demeurant ainsi indécise, le roi crioit qu'il étoit maltraité; et il vous prie encore de régler son affaire suivant le tempérament porté par vos lettres, et l'ordre que vous avez donné de bouche à l'évêque Galon. Enfin, nous vous prions de condescendre à la foiblesse de ce prince, autant qu'il se peut, sans préjudice de son salut, et de délivrer le royaume du péril où il est exposé par son excommunication.

Au reste, nous vous supplions d'ordonner que l'évêque Galon, notre confrère, soit transféré par l'archevêque de Sens de l'évêché de Beauvais, qu'il ne peut garder à cause du serment du roi, à celui de Paris, que le roi et son fils lui accordent volontiers pour l'amour de vous. Le porteur des présentes, chanoine de l'église de Paris, vous dira comme il a les suffrages unanimes du clergé et du peuple, afin que vous voyiez que sa translation est canonique. Galon fut en effet transféré à l'évêché de Paris en mil cent quatre, et Geoffroy pourvu en sa place à celui de Beauvais.

(1) Guibert. Novig. II, 32, c. 2.  
de Vita S. c. 22. Vita 1, c. (2) Ep. 144.

## XXXIV. Concile de Paris.

En conséquence de cette lettre d'Ives de Chartres, le pape Pascal écrivit aux évêques des trois provinces de Reims, de Sens et de Tours, que si le légat Richard n'étoit plus en France il commettoit l'affaire de l'absolution du roi à Lambert, évêque d'Arras, pour la terminer avec eux aux conditions du serment qui avoit été proposé (1). La lettre est du cinquième d'octobre, et fut exécutée le second de décembre à Paris, où se trouvèrent : Daïmbert, archevêque de Sens, Raoul de Tours, Yves, évêque de Chartres, Jean d'Orléans, Humbaud d'Auxerre, Galon de Paris, Manassès de Meaux, Baudri de Noyon, Lambert d'Arras et Hubert de Senlis, dix en tout, et quatre abbés, Adam de Saint-Denis, Rainald de Saint-Germain-des-Près, Orlie de Saint-Magloire et Rainold de la Trinité d'Etampes, avec plusieurs autres clercs et laïques de distinction.

Après avoir lu les lettres du pape, on envoya au roi Jean, évêque d'Orléans, et Galon de Paris, lui demander s'il vouloit prêter serment; à quoi il répondit, qu'il vouloit satisfaire à Dieu et à l'église romaine, à l'ordre du pape et au conseil des évêques. Il vint donc dans l'assemblée nu-pieds, et avec de grandes démonstrations d'humilité, et reçut l'absolution de l'excommunication. Puis, ayant touché les Evangiles, il fit le serment, où, adressant la parole à l'évêque d'Arras, comme délégué du saint siège, il renonça à tout commerce criminel avec Bertrade, et à se trouver avec elle, sinon en présence de témoins non suspects. Bertrade fit le même serment; et Lambert d'Arras, les ayant absous, envoya au pape la relation de ce qui s'étoit passé.

Pendant que le légat Richard étoit en France, on lui donna des avis contre Ives de Chartres, l'accusant de permettre que l'on exerçât publiquement la simonie dans son église. Le légat lui en ayant fait une sévère réprimande, il répondit ainsi (2) : J'ai toujours eu horreur de ce crime dès le commencement de ma cléricature, et, depuis que je suis venu à l'épiscopat, je l'ai retranché autant qu'il m'a été possible. Que s'il y a encore quelques droits que le doyen, le chantre et d'autres officiers exigent de ceux qui sont reçus chanoines, malgré mes oppositions, ils se défendent par l'usage de l'église romaine, où ils disent que les camériers et les ministres du palais exigent plusieurs choses à la consécration des évêques et des abbés, sous prétexte d'offrande ou de bénédiction, et que l'on n'y donne rien gratis jusqu'à la plume et au papier. A quoi je n'ai autre chose à répondre que cette parole de l'Evangile (3) : Faites ce qu'ils disent et non ce qu'ils font.

(1) To. x. Conc. Ep. 35, (2) Ep. 133.  
p. 742. (3) Matth. xxiii, 5.

## XXXV. Saint Anselme encore à Lyon.

Cependant saint Anselme étoit à Lyon, où il demeura seize mois, c'est-à-dire toute l'année mil cent quatre, et les premiers mois de mil cent cinq (1). Dès le commencement du séjour qu'il y fit, c'est-à-dire quand Guillaume de Varelvast l'eut quitté, il écrivit au roi d'Angleterre une lettre où, après lui avoir rendu compte de ce qui s'étoit passé à Rome et de ce que Guillaume lui avoit dit en le quittant, il ajoute : Je ne puis être avec vous comme mon prédécesseur a été avec votre père : car je n'ose ni vous rendre hommage, ni communiquer avec ceux qui auront reçu de vous les investitures des églises, à cause de la défense que le pape en a faite en ma présence. C'est pourquoi je vous prie de me mander votre volonté, afin que je sache si je puis retourner en Angleterre. Ayant envoyé cette lettre, il demeura en repos à Lyon en attendant la réponse.

Mais quand Guillaume de Varelvast fut arrivé en Angleterre, et eut rendu compte au roi Henri de ce qui s'étoit passé (2), le roi fit aussitôt saisir à son profit tous les revenus de l'archevêché de Cantorbéry; et, quelque temps après, il écrivit à l'archevêque qu'il ne revint point s'il ne promettoit auparavant de lui garder tous les usages de son père et de son frère. Sur quoi Anselme résolut de demeurer à Lyon. Il y reçut plusieurs lettres d'Angleterre, qui lui marquoient les maux que produisoit son absence, une entre autres qui portoit : On élève aux dignités ecclésiastiques des courtisans indignes, on pille les églises, on opprime les pauvres, on enlève les vierges, et on les corrompt; les prêtres se marient, et il se commet quantité d'autres désordres, que vous auriez pu prévenir si vous aviez bien considéré l'ancienne coutume et les règles de la condescendance ecclésiastique. Vous ne deviez pas vous retirer, quand on auroit dû vous emprisonner et vous arracher les entrailles, et vous avez fui pour une parole de l'envoyé du roi, laissant vos brebis exposées aux loups. Votre retraite a fait perdre courage à ceux qui auroient pu résister au mal, et qui se sont trouvés sans chefs. Revenez donc promptement, il y a encore du remède, et vous trouverez bien des gens prêts à vous soutenir.

La seconde année depuis qu'Anselme fut revenu de Rome à Lyon, c'est-à-dire l'an mil cent cinq, le pape tint un concile au palais de Latran pendant le carême, où il excommunia le comte de Meulan et ses complices, que l'on accusoit être cause que le roi d'Angleterre s'opiniâtroit à soutenir les investitures; il excommunia aussi ceux qui les avoient reçues. Mais on ne prononça point de censure contre le roi, parce qu'il devoit envoyer des députés à Rome après Pâques, qui, cette année mil cent cinq,

(1) Edmer. 3 Novor. (2) Lib. 4, Nov.



fut le neuvième d'avril. Le pape écrivit à Anselme ce qui s'étoit passé en ce concile (1).

XXXVI. Brunon, archevêque de Trèves à Rome.

En ce même concile, ou en un autre tenu l'année précédente au même mois, Brunon, archevêque de Trèves, se présenta au pape la troisième année de son ordination, pour lui en demander la confirmation (2). Le pape le reçut avec honneur, comme métropolitain de la première province Belgique; mais il lui fit une réprimande sévère de ce qu'il avoit reçu l'investiture par l'anneau et la crosse de la main d'un laïque, c'est-à-dire de l'empereur Henri, et de ce qu'il avoit dédié des églises et ordonné des clercs avant que d'avoir obtenu le pallium. Brunon, de l'avis des évêques qui composoient le concile de Rome, renonça au pontificat; mais trois jours après il fut rétabli à leur prière, témoignant se repentir du passé, parce qu'il parut propre à servir l'Eglise dans la circonstance du temps, à cause de sa discrétion et de sa prudence. On lui imposa pour pénitence, de ne point porter de dalmatique à la messe pendant trois ans. Le pape lui donna le pallium avec l'instruction touchant la foi et la conduite pastorale: ainsi il retourna chez lui plein de joie.

Il ne paroît point que le pape lui ait fait aucun reproche de son attachement à l'empereur Henri, tout excommunié qu'il étoit, non plus qu'à Othon de Bamberg. Cependant il est certain que Brunon de Trèves reconnut toujours ce prince pour son souverain. L'historien remarque même qu'aucun seigneur n'avoit plus d'autorité dans les conseils, et que l'empereur l'appeloit son père. Ensuite il ajoute, parlant de Brunon: Il embrassa la communion des catholiques, sans manquer au service qu'il devoit à l'empereur, et ne se souilla point de la communion des impériaux, en telle sorte que les catholiques en fussent choqués (3).

XXXVII. Révolte de Henri contre l'empereur son père.

Toutefois, l'excommunication de l'empereur fut le prétexte de la révolte de son fils Henri; et ce jeune prince y fut excité artificieusement par les lettres du pape Pascal, qui l'exhortoit à secourir l'église de Dieu. C'est ainsi qu'en parle un moine, auteur du temps, qui ajoute que le fils ambitieux et ravi de se voir autorisé s'arma fièrement contre son père. Cette révolte étoit d'autant plus odieuse, que, dès la fin de l'année mil cent deux, l'empereur Henri avoit désigné roi le même prince à Mayence, où il célébroit la fête de Noël (4).

(1) Pasc. Epist. 100. 243.

(2) Hist. Trevir. to. 12, (4) Herman. narrat. Tor-

Spicil. p. 241. nac. to. 12. Spicil. 440. Ab

(3) Sup. n. 25, p. 242, Ursperg, 1103.

Là même, il déclara publiquement qu'il iroit visiter le saint-sépulchre: ce qui lui attira une grande affection du peuple, du clergé et des seigneurs; et plusieurs personnes de toutes les parties du royaume se préparèrent à l'accompagner en ce voyage. Mais il se passa deux années sans que l'empereur exécutât sa promesse (1). Il célébra encore à Mayence la fête de Noël, de l'année mil cent quatre, et ce fut alors que son fils, qui étoit en Bavière, se révolta, et prit le titre de roi, Henri cinquième du nom, excité par quelques seigneurs, à l'aide desquels il s'étoit retiré d'auprès de l'empereur, son père, quelques jours auparavant.

Il déclara d'abord qu'il condamnoit le schisme, et qu'il vouloit rendre au pape l'obéissance qu'il lui étoit due; puis, ayant fait entrer dans son parti les seigneurs de la Bavière et quelques nobles de la haute Allemagne et de la Franconie, il passa en Saxe, où il fut reçu avec honneur, célébra la pâque de l'année mil cent cinq, à Quedlimbourg, se soumit toutes les villes, et fut reconnu roi par les seigneurs. Suivant le conseil de Rothard, archevêque de Mayence, et de Gébehard, évêque de Constance, légats du pape, il réunit toute la Saxe à la communion de l'église romaine, et il indiqua un concile à la maison royale de Northus en Thuringe, pour le vingt-neuvième de mai (2). Là, renouvelant les décrets des conciles précédents, on condamna la simonie et l'hérésie des nicolaïtes, c'est-à-dire le concubinage des prêtres; on ordonna que le jeûne du mois de mars seroit célébré la première semaine de carême, et celui du mois de juin la semaine de la Pentecôte, suivant l'usage de Rome. On confirma la paix de Dieu. On promit de réconcilier à l'Eglise par l'imposition des mains aux quatre-temps prochains ceux qui avoient été ordonnés par les faux évêques; c'est-à-dire par les schismatiques; et on ordonna que ces évêques intrus seroient déposés, et ceux d'entre ceux qui étoient morts déterrés.

Le jeune roi Henri étoit à Northus, mais il ne venoit au concile que quand il y étoit appelé. Il y parut un jour en habit très-simple, debout, en lieu élevé, et renouvela à chacun ses droits suivant les décrets des princes, refusant toutefois avec fermeté ce qu'on lui demandoit de déraisonnable. Il faisoit paroître une modestie convenable à son âge, et un grand respect pour les évêques; et dit, les larmes aux yeux, prenant Dieu à témoin et toute la cour céleste, qu'il ne s'attribuoit la souveraine puissance par aucun désir de régner, et ne souhaitoit point que son seigneur et son père fût déposé de l'empire; au contraire, ajouta-t-il, j'ai toujours compassion de sa désobéissance et de son opiniâtreté, et s'il veut se soumettre à saint

(1) Othon Frising, vii, (2) To. x, Conc. p. 744.

Chr. c. 8. Ursperg, 1103.

Pierre et à ses successeurs, je suis prêt à céder le royaume et lui obéir comme le moindre de ses serviteurs. Ce discours fut approuvé de toute l'assemblée, qui commença à prier avec larmes pour la conversion du père et la prospérité du fils, chantant *Kyrie eleison* à haute voix. En même temps, Uton, évêque d'Hildesheim, Henri de Paderborn et Frédéric d'Halberstadt se prosternèrent aux pieds de l'archevêque de Mayence, leur métropolitain, prenant à témoin le roi et tout le concile, qu'ils se soumettoient à l'obéissance du pape; le concile réserva au pape de les juger, les déclarant cependant suspens de leurs fonctions.

Ensuite le jeune roi alla célébrer la Pentecôte à Mersbourg, où il fit sacrer Henri, élu depuis long-temps archevêque de Magdebourg, mais rejeté par les partisans de l'empereur. Peu de temps après, il marcha vers Mayence pour y rétablir l'archevêque Rothard, qui, étant abbé de Saint-Pierre d'Erford, fut élevé au siège de Mayence en mil quatre-vingt-huit, après la mort du schismatique Vézilon (1). Dix ans après, ne voulant pas être complaisant pour l'empereur excommunié, il perdit ses bonnes grâces, et se retira en Thuringe, où il demeuroit depuis sept ans. Cependant, l'empereur jouissoit des revenus de l'église de Mayence. Le fils marcha donc avec des troupes à cette grande ville; mais, comme le père l'y attendoit bien armé de son côté, il fut obligé de se retirer, et vint à Wirtzbourg, d'où il chassa l'évêque Erlong, que son père y avoit mis, et y établit Robert, prévôt de la même église. Mais quand il en fut parti le père chassa Robert et rétablit Erlong.

Les deux armées du père et du fils se rencontrèrent près de Ratisbonne, des deux côtés de la rivière de Rogen, qui entre là dans le Danube. Pendant trois jours qu'ils demeurèrent en présence, le fils gagna le duc de Bohême et le marquis Léopold, dont les troupes faisoient la principale force du père; en sorte que la veille du combat ils déclarèrent que les seigneurs n'étoient point d'avis de donner bataille, et se retirèrent. L'empereur, se voyant abandonné, fut réduit à se sauver secrètement avec très-peu de suite. Alors le jeune roi fit rentrer l'archevêque Rothard dans Mayence, la huitième année après qu'il en eût été chassé. Enfin, le treizième de décembre, le père et le fils se virent à Bingen sur le Rhin, et convinrent que, pour terminer leurs différends, on tiendrait à Noël une diète ou assemblée générale à Mayence.

Comme le prétexte de la révolte du jeune Henri étoit de ramener tout le royaume teutonique à l'obéissance du saint-siège, l'empereur, son père, fut conseillé d'envoyer au pape Pascal pour protester de sa soumission. C'est ce qu'il fit par une lettre, où d'abord il se loue

(1) Ursperg. Otho. Fri- arch. 24. Sup. liv. LXIII, n.

sing. Serrar. v, Mogunt. 45.

de l'amitié des papes Nicolas et Alexandre, et se plaint de la dureté de leurs successeurs, qui ont soulevé son royaume contre lui (1). Encore à présent, ajoute-t-il, notre fils, que nous avons aimé jusqu'à l'élever sur le trône, infecté du même poison, s'élève contre nous, au mépris de ses serments et de la justice, entraîné par le conseil des méchants, qui ne cherchent qu'à piller et partager entre eux les biens des églises et du royaume. Plusieurs nous conseillent de les poursuivre sans délai par les armes; mais nous avons mieux aimé différer, afin que personne, soit dans l'Italie soit dans l'Allemagne, ne nous impute les malheurs qui en pourrout suivre. D'ailleurs, ayant appris que vous êtes un homme sage et charitable, et que vous désirez surtout l'unité de l'Eglise, nous vous envoyons ce député pour savoir si vous voulez que nous nous unissions ensemble, sans préjudice de ma dignité, telle que l'ont eue mon père, mon aïeul et mes autres prédécesseurs, à la charge aussi de vous conserver la dignité apostolique, comme mes prédécesseurs ont fait aux vôtres. Si vous voulez agir paternellement avec nous, et faire sincèrement la paix, envoyez-nous avec ce député un homme de confiance, chargé de vos lettres secrètes, afin que nous puissions savoir sûrement votre volonté, et vous envoyer ensuite une ambassade solennelle pour terminer cette grande affaire.

XXXVIII. Réconciliation du roi d'Angleterre avec saint Anselme.

Saint Anselme, ayant reçu la lettre par laquelle le pape lui marquoit ce qu'il avoit fait au concile de Rome, comprit qu'il étoit désormais inutile qu'il attendît à Lyon, et résolut de retourner en France (2). Il vouloit aller à Reims, comme l'archevêque Manassès l'en prioit instamment; mais, étant à la Charité-sur-Loire, il apprit que la comtesse de Blois étoit malade à l'extrémité. C'étoit Adèle, sœur du roi d'Angleterre, à qui Anselme avoit de grandes obligations. Il crut donc ne pouvoir se dispenser d'aller la consoler en cet état; mais, étant arrivé à Blois, il la trouva presque guérie. Dans le séjour qu'il y fit, il ne put lui dissimuler le sujet de son retour en France, et qu'après avoir souffert plus de deux ans il avoit résolu d'excommunier le roi d'Angleterre. La princesse affligée de la condamnation de son frère, entreprit de le réconcilier avec le prélat, auquel elle persuada de venir à Chartres avec elle. Le roi d'Angleterre, qui étoit alors en Normandie, convint d'une conférence avec Anselme à l'Aigle, entre Sées et Mortagne. La comtesse l'y amena: ils trouvèrent le roi fort adouci; et, après avoir conféré ensemble, il rendit au prélat ses revenus, et ils se réconcilièrent. Quelques-uns le pressaient de repas-

(1) Ap. Urst. p. 305.

(2) Edmer. 4, Novor.



ser aussitôt en Angleterre, et le roi y consentoit, mais à condition qu'Anselme ne refuseroit point sa communion à ceux qui avoient reçu de lui l'investiture : ce qu'Anselme ne voulut point accorder ; et résolut de demeurer jusqu'au retour de ceux qu'il avoit envoyés à Rome pour cet article et pour d'autres dont ils n'avoient pu convenir. Cet accord se fit à l'Aigle, le vingt-deuxième de juillet mil cent cinq.

Le roi en eut d'autant plus de joie, que le bruit s'étoit déjà répandu en Angleterre, en France et en Normandie, qu'il alloit être excommunié par Anselme, et cette opinion encourageoit ceux qui ne l'aimoient pas à remuer contre lui. Ainsi, pour témoigner combien il souhaitoit le retour d'Anselme en Angleterre, il promit d'envoyer si promptement à Rome, que l'archevêque pourroit assister à sa cour à Noël prochain ; mais il ne tint pas à sa parole, et il tarda tant à faire partir ses envoyés, que l'on vit bien qu'il ne souhaitoit pas le retour du prélat. Ainsi se passa le reste de cette année ; et Anselme eut tout le temps d'aller à Reims, et de satisfaire au désir de l'archevêque et de ses chanoines.

#### XXXIX. Odon, évêque de Cambrai.

Manassès tint cette même année un concile à Reims, où il appela en général tous les abbés de la province, et en particulier Odon, abbé de Saint-Martin de Tournai, qui fut élu évêque de Cambrai, et aussitôt sacré par l'archevêque et les évêques de la province ; c'étoit en exécution des ordres du pape Pascal II, qui étoit indigné de ce que Gaucher, déposé au concile de Clermont par le pape Urbain, dix ans auparavant (1), se maintenoit dans le siège de Cambrai, par la protection de l'empereur Henri ; et apparemment Pascal voulut profiter de la foiblesse où se trouvoit ce prince depuis la révolte de son fils. Il écrivit donc à Manassès, archevêque de Reims, lui ordonnant d'assembler ses suffragants, d'élire un évêque de Cambrai, et le sacrer sans délai (2). Mais l'autorité de l'archevêque ne fut pas suffisante pour mettre Odon en possession ; Gaucher se maintint à Cambrai encore un an, c'est-à-dire jusqu'à la mort de l'empereur ; et Odon fut renvoyé à son abbaye de Tournai, exerçant partout ailleurs qu'à Cambrai les fonctions épiscopales.

#### XL. Apologie de clergé de Liège.

Robert, comte de Flandre, s'étoit déclaré contre les schismatiques du diocèse de Cambrai : comme il paroît par une lettre du pape Pascal, où il l'en remercie, et l'exhorte à faire de même à l'égard du clergé de Liège excom-

munié (1). Il l'excite ensuite contre l'empereur, en ces termes : Poursuivez partout selon vos forces Henri, chef des hérétiques, et ses fauteurs. Vous ne pouvez offrir à Dieu de sacrifice plus agréable que de combattre celui qui s'est élevé contre Dieu, qui s'efforce d'ôter le royaume à l'Eglise, qui a élevé l'idole de Simon dans le lieu saint ; et qui a été chassé de l'Eglise par le jugement du Saint-Esprit, que le prince des apôtres et leurs vicaires ont prononcé. Nous vous ordonnons cette entreprise à vous et à vos vassaux pour la rémission de vos péchés, et comme un moyen d'arriver à la Jérusalem céleste.

Le clergé de Liège répondit à cette lettre par un long écrit adressé à tous les hommes de bonne volonté, qui est l'apologie de tous ceux qui reconnoissent Henri le père pour empereur légitime (2). Dès le titre, ils se déclarent catholiques, et attachés inviolablement à l'unité de l'Eglise ; et ils le montrent encore mieux dans le corps de la pièce, où ils nomment l'Eglise romaine leur mère, le pape Pascal leur père, l'apostolique, l'évêque des évêques, l'ange et l'oint du Seigneur, à qui appartient la sollicitude de toutes les églises. Ils reconnoissent aussi pour vrai pape Hildebrand ou Grégoire VII, et déclarent qu'ils n'adhérèrent jamais à aucun antipape : ainsi il n'y a aucun sujet de les traiter de schismatiques.

Au fond, ils soutiennent qu'ils ne doivent point être réputés excommuniés pour rendre à César ce qui est à César, suivant l'Evangile, contre les nouvelles traditions. Ils rapportent les préceptes de saint Pierre et de saint Paul touchant l'obéissance due aux souverains : puis ils concluent : C'est donc parce que nous honorons le roi, parce que nous servons nos maîtres, non-seulement sous leurs yeux, mais en simplicité de cœur ; c'est pour cela qu'on nous traite d'excommuniés (3). Ils insistent sur la validité du serment, que les évêques comme les autres ont fait aux princes depuis un temps immémorial, en recevant d'eux les régales, c'est-à-dire les domaines dépendants de leur couronne. Ils soutiennent que c'est une très-ancienne coutume, sous laquelle sont morts plusieurs saints évêques ; et que ce serment, étant légitime, ne peut être violé sans parjure. Ils ajoutent que la prétention de dispenser de ses serments est une nouveauté introduite par Hildebrand.

Ils disent ensuite (4) : Si on lit avec l'esprit de Dieu les saintes Ecritures et les histoires, on trouvera que les rois et les empereurs ne peuvent point ou difficilement être excommuniés ; et la question est encore indécise, quoiqu'ils puissent être avertis et repris avec discrétion. Et encore, il ne faut pas trop s'alarmer de ce qu'on nous traite d'excommuniés. Nous croyons

(1) Ep. 7. (2) To. X, Conc. p. 630. (3) P. 634, E. 1, Pet. II, 13. Rom. XIII, 1, p. 636. (4) P. 631, B.

(1) Narrat. to. 12, Spicil. 60. Sup. liv. LXIV, n. 29. p. 444. Sup. liv. LXIII, n. (2) Narr. p. 446.

que Rome même nous exceptera de l'excommunication. Le pape Hildebrand, qui est l'auteur de ce nouveau schisme, qui le premier a levé la lance sacerdotale contre le diadème, excommunia d'abord indifféremment tous ceux qui favorisoient Henri ; mais ensuite, corrigeant cet excès, il excepta de l'excommunication ceux qui étoient attachés à l'empereur par devoir et par nécessité, non pour exécuter volontairement ses ordres ou lui donner de mauvais conseils ; et il en fit un décret (1).

Sur ce que le pape Pascal traitoit l'empereur Henri d'hérétique, ils répondent : S'il l'est, nous en sommes affligés pour lui et pour nous. Nous ne disons rien maintenant pour sa défense, nous disons seulement que, quand il seroit tel, nous ne laisserions pas de souffrir qu'il nous commandât, parce que nous croirions mériter par nos péchés d'avoir un tel maître ; et nous ne devrions pas même en ce cas chercher à nous en délivrer en prenant les armes contre lui, mais en adressant à Dieu pour lui nos prières. Les rois, pour qui saint Paul conjuroit les fidèles de prier, n'étoient pas chrétiens ; et il dit pourquoi on doit prier pour les mauvais princes, afin que nous menions une vie tranquille (2). Ceseroit une conduite apostolique d'imiter l'apôtre ; mais pour nos péchés l'apostolique, le pape, au lieu de prier pour le roi pécheur, excite la guerre contre lui, et empêche que notre vie ne soit tranquille. D'où vient cette autorité au pape de tirer un glaive meurtrier outre le glaive spirituel ? Le pape Grégoire I<sup>er</sup> dit, que s'il eût voulu se mêler de faire mourir les Lombards, ils n'eussent plus eu ni rois ni ducs (3). Mais, ajoute-t-il, parce que je crains Dieu, je ne veux participer à la mort d'aucun homme, quel qu'il soit. A cet exemple, tous les papes suivants se contentoient du glaive spirituel, jusqu'au dernier Grégoire, c'est-à-dire Hildebrand, qui le premier s'est armé contre l'empereur du glaive militaire, et en a armé les autres papes par son exemple.

Sur la dernière clause de la lettre, où le pape ordonne au comte de Flandre de faire la guerre à l'empereur pour la rémission de ses péchés, le défenseur de l'Eglise de Liège dit : J'ai beau feuilleter toute l'Ecriture et tous ses interprètes, je n'y trouve aucun exemple d'un tel commandement. Hildebrand est le seul qui, mettant la dernière main aux saints canons, a enjoint à la comtesse Mathilde, pour la rémission de ses péchés, de faire la guerre à l'empereur Henri (4). Or, nous avons appris qu'on ne peut lier ni délier personne sans examen. C'est la règle qu'avoit suivie jusqu'à présent l'Eglise romaine. D'où vient donc cette nouvelle maxime, suivant laquelle on accorde aux coupables, sans confession et sans pénitence, l'impunité de péchés passés et la liberté

(1) P. 638, B. Sup. liv. XXXVI, n. 4. (2) P. 630, A. 1, Tim. II, 2. (3) XII, Epist. 1. Sup. liv. XXXVI, n. 4. (4) P. 641, E. 642.

d'en commettre d'autres ? Quelle porte ouvre-t-on par-là à la malice des hommes ?

#### XLI. Henri le père renonce à la couronne.

La diète, ou assemblée générale du royaume teutonique, indiquée à Mayence pour la fête de Noël mil cent cinq, fut la plus nombreuse que l'on eût vue depuis plusieurs années, et il s'y trouva plus de cinquante seigneurs (1). Richard, évêque d'Albane, et Gébehard, évêque de Constance, légats du pape, y vinrent et y confirmèrent l'excommunication contre l'empereur Henri. Ce prince étoit gardé à Bingue, où son fils l'avoit arrêté par surprise, et il demandoit la liberté d'aller à Mayence pour y être ouï ; mais les seigneurs, qui craignoient que le peuple ne s'émût en sa faveur, allèrent au devant de lui à Ingelheim, et firent si bien par leurs conseils et leurs artifices qu'ils lui persuadèrent au même lieu de se reconnoître coupable et de renoncer au royaume et à l'empire (2). On lui demanda si sa renonciation étoit volontaire. Il répondit qu'oui, et qu'il ne vouloit plus songer qu'au salut de son âme. Il se jeta aux pieds du légat Richard, demandant l'absolution des censures ; mais le légat répondit qu'il n'en avoit pas le pouvoir, et que son absolution étoit réservée au pape et à un concile général. Henri renonça donc à l'empire, remettant à son fils toutes les marques de sa dignité, savoir, la croix, la lance, le sceptre, la pomme et la couronne ; et Henri, le fils, fut élu pour la seconde fois roi de Germanie, cinquième du nom, par tous les seigneurs du royaume, l'an mil cent six, après que son père eut régné près de cinquante ans. Il reçut le serment des évêques et des seigneurs laïques, et les légats confirmèrent son élection par l'imposition des mains. Si tout cela se fit licitement ou non, c'est ce que nous ne décidons point, dit Othon de Frisingue.

Après que l'on eut représenté au nouveau roi et à toute l'assemblée la corruption invétérée des églises germaniques, tous promirent unanimement d'y remédier (3) ; et pour cet effet il fut résolu d'envoyer à Rome des députés capables de consulter le saint-siège, de répondre aux plaintes et de pourvoir en tout à l'utilité de l'Eglise. On choisit pour cet effet : de Lorraine, Brunon, archevêque de Trèves ; de Saxe, Henri de Magdebourg ; de Franconie, Othon, évêque de Bamberg ; de Bavière, Ebéhard d'Eistet ; d'Allemagne, Gébehard de Constance ; de Bourgogne, l'évêque de Coire, avec quelques seigneurs laïques pour les accompagner. Ils étoient chargés, entre autres choses, d'obtenir, s'il étoit possible, que le pape passât au delà des Alpes.

(1) Ursperg. an. 1106. (2) Vita Hen. IV, ap. Otho. Frising. VII, Chr. c. 11. (3) Ab. Ursperg. p. 389.



## XLII. Lettre de Henri le père au roi de France.

Henri le père se retira cependant vers le Bas-Rhin, à Cologne, puis à Liège, et en l'une et l'autre de ces villes il fut reçu comme empereur. Il se plaignoit de la fraude et de la violence qu'on lui avoit faite pour exiger sa renonciation, et il écrivit sur ce sujet une lettre au roi de France, où il se plaint premièrement du siège apostolique comme de la source de la persécution qu'il souffre (1). Encore, dit-il, que j'aie souvent offert de rendre à ce siège toute sorte d'obéissance et de soumission, à condition que l'on me rendroit aussi le même honneur qu'à mes prédécesseurs. Leur haine (il parle des papes) les a portés jusqu'à violer le droit de la nature, et armer mon fils contre moi; en sorte qu'au préjudice de la foi qu'il m'avoit jurée comme mon vassal, il a envahi mon royaume, déposé mes évêques et mes abbés, soutenu mes ennemis; et, ce que je voudrois pouvoir cacher, il a même attenté à ma vie.

Dans cette vue, comme j'étois à Coblenz en quelque sûreté pendant le saint temps de l'avenement, il m'appela à une conférence, où, parfaitement instruit en l'art de feindre, il se jeta à mes pieds, me demandant pardon du passé, et me promettant avec larmes de m'obéir en tout à l'avenir, pourvu que je voulusse bien me réconcilier avec le saint-siège. J'y consentis, me remettant au conseil des seigneurs pour une affaire de cette importance; et il me promit de me conduire pour cet effet à Mayence à Noël, et m'en ramener en sûreté. Sur la foi d'une telle promesse, qu'un païen même observeroit, je marchois avec confiance quand nous approchâmes de Bingue le vendredi avant Noël: les troupes de mon fils augmentoient, et la fraude commençoit à se découvrir quand il me dit: Mon père, il faut nous retirer dans ce château voisin, car l'archevêque de Mayence ne vous recevra point dans sa ville tant que vous serez excommunié. Faites-y la fête en paix avec telle suite qui vous plaira; je travaillerai cependant pour vous. Et il me jura pour la troisième fois que, si je me trouvois en péril, sa vie répondroit de la mienne.

Mais, quand je fus entré, je me trouvai enfermé, moi, quatrième de tous mes gens; on me donna des gardes qui étoient mes ennemis mortels, outre les injures, les menaces, les épées levées sur ma tête, la faim, la soif; ce que je n'oublierai jamais, c'est que je passai ces saints jours dans cette prison sans aucune communion chrétienne, c'est-à-dire, sans assister à la messe ni à l'office divin. Alors un seigneur, nommé Guibert, vint de la part de mon fils me dire que, pour sauver ma vie, il n'y avoit point d'autre moyen que de rendre les ornements impériaux. Moi, qui n'aurois

(1) Otho. VII, c. 121. Ap. Urst. p. 396.

pas donné ma vie pour mon royaume, quand il se seroit étendu par toute la terre, voyant que c'étoit une nécessité, j'envoyai à Mayence la couronne, le sceptre, la croix, la lance et l'épée. Alors mon fils, de concert avec mes ennemis, laissant à Mayence mes serviteurs et mes amis, en sortit avec grand nombre de ses gens en armes, sous prétexte de m'y amener; mais il me fit conduire à Ingelheim, où je le trouvai avec une grande multitude de mes ennemis. Et, parce qu'ils croyoient plus sûr que que je renonçasse au royaume en personne, ils me menaçoient tous de perdre la vie si je ne faisois tout ce qu'on m'ordonneroit.

Je dis que je le ferois pour avoir le temps de faire pénitence, et, comme je demandois si j'étois au moins ainsi assuré de ma vie, le légat, qui étoit présent, répondit que je ne pouvois me délivrer qu'en confessant que j'avois agi injustement en persécutant Hildebrand et mettant Guibert à sa place, et en tout ce que j'avois fait jusque-là contre le saint-siège et contre l'Eglise. Alors je me prosternai, et demandai au nom de Dieu que l'on m'accordât un lieu et un temps propre pour me justifier en présence de tous les seigneurs, ou, s'ils me trouvoient coupable, faire telle satisfaction qu'ils jugeroient nécessaire. Mais le légat me déclara qu'il falloit terminer tout au même lieu, autrement que je ne devois avoir aucune espérance d'en sortir. En cette extrémité, je demandai si j'obtiendrois l'absolution en confessant tout ce que l'on m'ordonneroit. Le légat répondit qu'il n'en avoit pas le pouvoir, et que, si je voulois être absous, j'allasse à Rome satisfaire au saint-siège. Ils me laissèrent ainsi à Ingelheim. J'y demurai quelque temps, et mon fils m'avoit mandé de l'y attendre; mais je fus averti que, si j'y demourois, je serois emmené en prison perpétuelle, ou décollé au lieu même. Je m'enfuis aussitôt, et je vins à Cologne, et quelques jours après à Liège. Je vous prie donc, par la parenté et l'amitié qui est entre nous et par l'intérêt commun de toutes les couronnes, de venger l'injure que j'ai soufferte, et ne pas laisser sur la terre l'exemple d'une si noire trahison. L'empereur Henri écrivit une lettre semblable à Hugues, abbé de Clugny, et à toute sa communauté (1). Il y raconte tout au long la trahison de son fils et la manière dont on l'a forcé à renoncer à l'empire, avec quelques différences de la lettre précédente dans les circonstances, et il conclut en priant l'abbé de lui donner conseil, et promettant d'exécuter tout ce qu'il jugera à propos pour le réconcilier avec le pape. Il avoit une confiance particulière en cet abbé, qui étoit son parrain.

## XLIII. Suite de la guerre civile.

Mais Henri avoit beau protester de sa sou-

(1) To. 2. Spicil. p. 391 Ep. 10, 12, 13.

mission envers le pape (1), le parti de son fils le tenoit toujours pour schismatique, lui et tous ses adhérents; et sur ce fondement, aussitôt qu'il eut renoncé à la couronne, l'assemblée de Mayence commença à procéder contre eux. Plusieurs évêques furent chassés de leurs sièges, et d'autres comme catholiques envoyés à leurs places, et on en sacra quelques-uns dès les fêtes de Noël mil cent cinq. Le zèle de ces catholiques alla plus loin. Ils détérèrent les évêques schismatiques, et jetèrent leurs corps hors des églises; entre autres, celui de l'antipape Guibert fut tiré de la sépulture où il reposoit depuis cinq ans dans l'église de Ravenne. On déclara nul tout ce qu'il avoit fait, et en général on suspendit de leurs fonctions tous les clercs ordonnés par des évêques schismatiques jusqu'à l'examen général.

En Italie, cependant, un officier de Henri le père, nommé Verner, qui commandoit à Aquin, ayant assemblé des troupes de tous côtés, et gagné quelques Romains par de grandes sommes d'argent, fit élire pape l'abbé de Farfe, sous le nom de Sylvestre, tandis que le pape Pascal étoit du côté de Bénévent. Mais peu de temps après cet antipape fut honteusement chassé par les catholiques.

Les évêques députés vers le pape par l'assemblée de Mayence, étant arrivés à Trente vers la mi-carême, furent arrêtés par un jeune seigneur nommé Albert, qui en avoit eu le gouvernement, et qui disoit avoir cet ordre de l'empereur Henri le père. Il n'y eut que Gébehard, évêque de Constance, qui, ayant pris des chemins détournés dans les montagnes, passa en Italie, et arriva auprès du pape par le secours de la comtesse Mathilde. Les autres furent traités indignement par Albert qui les avoit pris, excepté Othon, évêque de Bamberg, dont il étoit vassal. Ce prélat obtint même la liberté de Brunon, archevêque de Trèves, et du comte Guibert, à la charge qu'ils iroient trouver l'empereur pour traiter la paix avec lui, et rapporter ses ordres touchant les autres prisonniers. Mais Gueffe, duc de Bavière, vint trois jours après avec des troupes de la part du jeune roi, pour mettre en possession du siège de Trente le nouvel évêque Gébehard, que les habitants ne vouloient point recevoir; il les y contraignit, et intimida tellement Albert, qu'il relâcha ses prisonniers, et leur demanda pardon.

Le jeune roi célébra à Bonn la fête de Pâques, qui cette année mil cent six étoit le vingt-cinquième de mars, puis vers la mi-juin il assiégea Cologne, que son père avoit fortifiée après en avoir chassé l'archevêque. Pendant ce siège, qui dura environ un mois, son père, qui étoit à Liège, lui envoya des députés avec des lettres, tant pour lui que pour les seigneurs. Dans la lettre à son fils, il lui reprochoit sa détention à Bingue, et les autres

(1) Ab. Ursperg.

mauvais traitements qu'il avoit soufferts; puis il ajoutoit: Il ne vous reste aucun prétexte de la part du pape et de l'église romaine, puisque nous avons déclaré au légat, en votre présence, que nous étions prêts à lui obéir en tout, suivant le conseil des seigneurs, de notre père Hugues, abbé de Clugny, et d'autres personnes pieuses. Il prie son fils de lui faire justice, et le laisser vivre en paix, et finit en déclarant qu'il appelle au pape et à l'église romaine. La lettre aux seigneurs contenoit les mêmes plaintes et les mêmes protestations. Après que ces deux lettres eurent été lues publiquement, le jeune roi, par le conseil des seigneurs, envoya aussi des députés à son père avec un manifeste qu'il fit auparavant lire aussi en public par Henri, archevêque de Magdebourg, et qui portoit en substance (1): Après un schisme d'environ quarante ans, qui a désolé l'empire et l'a réduit à l'apostasie, et presque au paganisme, Dieu nous a regardés en pitié, nous sommes revenus à l'unité de l'Eglise, nous avons rejeté le chef incorrigible du schisme, Henri, qui portoit le nom d'empereur, et nous avons élu un roi qui est catholique, quoique son fils. Le père a témoigné lui-même approuver cette élection, il a rendu les ornements impériaux, nous a recommandé son fils avec larmes, et a promis de ne plus songer qu'au salut de son âme.

Maintenant il revient à ses premiers artifices; il se plaint par toute la terre qu'on lui a fait injure; il s'efforce d'attirer contre nous les armes des François, des Anglois, des Danois et des autres nations voisines; il demande justice, et promet de suivre désormais nos conseils; mais en effet il ne cherche qu'à dissiper cette armée catholique, ravager l'Eglise, et nous replonger dans l'anathème. C'est pourquoi la volonté du roi, de tous les seigneurs et de toute l'armée catholique est qu'il se présente en tel lieu et avec telle sûreté qu'il désirera, afin que l'on examine de part et d'autre ce qui s'est passé depuis le commencement du schisme, que l'on fasse justice au fils et au père, et que l'on termine, sans plus différer, les contestations qui agitent l'Eglise et l'état. Les députés porteurs de ce manifeste ayant eu audience de l'empereur, furent maltraités par ceux de sa suite, avec lesquels ils ne vouloient pas communiquer, les regardant comme excommuniés, et rapportèrent pour réponse que l'on quittât les armes et que l'on indiquât une conférence.

## XLIV. Mort de Henri IV.

Henri le fils ayant été obligé à lever le siège de Cologne, envoya encore proposer à son père une conférence à Aix-la-Chapelle, dans huit jours (2). Le père s'en plaignit par une dernière

(1) Ap. Urst. p. 398, (2) Ap. Urst. p. 399, 399. Ab. Ursperg.



lettre adressée aux évêques et aux seigneurs du royaume, disant qu'on n'avoit jamais donné un terme si court pour la moindre affaire, et déclarant qu'il appelle pour la troisième fois au pape Pascal et à l'église romaine. Mais peu de temps après, la guerre civile fut terminée par sa mort, qui arriva le mardi septième d'août mil cent six. Il n'avoit pas encore cinquante-cinq ans, étant né le onzième de novembre mil cinquante-un, et toutefois il est souvent nommé Henri le vieux, par rapport à son fils. Il avoit régné cinquante ans, et Henri V son fils en régna dix-neuf (1). Il fut alors reconnu de tous pour roi d'Allemagne, et le schisme ou le prétexte d'en accuser ceux du parti contraire cessa entièrement. L'évêque de Liège fut reçu comme les autres à la communion; mais parce que l'empereur étoit mort chez lui, et qu'il l'avoit enterré dans son église, on l'obligea à le déterrer comme excommunié, et le mettre en un lieu profane, d'où le roi permit qu'on le transférât à Spire, et il y demeura cinq ans dans un cercueil de pierre, hors de l'église.

XLV. Lettre de saint Hugues de Clugny au roi Philippe.

Hugues, abbé de Clugny, prit occasion de cette mort pour exciter le roi de France Philippe à faire pénitence (2). Ce prince lui avoit témoigné qu'il vouloit passer le reste de ses jours en union avec lui, et lui offroit ses bonnes grâces, lui demandant une amitié réciproque, ce qui donna lieu à l'abbé de lui écrire en ces termes : Puisque Dieu me donne une ouverture pour vous parler familièrement, je vous dirai ce que je pense, et que je désire depuis long-temps : c'est que vous ayez désormais plus d'inclination et d'affection pour le bien ; je dis pour le vrai et souverain bien, qui est Dieu. Souvenez-vous que vous m'avez une fois demandé si jamais quelque roi s'étoit fait moine ; je vous ai répondu que oui ; et quand il n'y auroit que le roi Gontran, son exemple suffiroit. Nous ne trouvons point ailleurs que dans cette lettre que le roi Gontran se soit fait moine. Hugues continue : La triste fin des princes vos voisins et vos contemporains doit vous toucher et vous épouvanter ; je parle de Guillaume roi d'Angleterre et de l'empereur Henri : l'un a été tué dans un bois d'un coup de flèche, l'autre vient de mourir au milieu des afflictions dont il étoit accablé, comme je crois que vous l'avez déjà appris. Qui peut savoir en quel état ils sont à présent l'un et l'autre ? Prenez donc, cher prince, un bon conseil pour votre âme, changez de vie, corrigez vos mœurs, approchez-vous de Dieu par une vraie pénitence et une parfaite conversion. Or vous n'en trouverez point de chemin plus facile et plus sûr que la profession monastique.

(1) Sup. liv. LX, n. 22. (2) Spicil. tom. 2, Ep. Ursperg. 18, p. 401.

Nous sommes prêts à vous recevoir, à vous traiter en roi, et à prier pour vous le roi des rois, afin que de l'état monastique il vous fasse passer au royaume éternel.

XLVI. Retour de saint Anselme en Angleterre.

Saint Anselme étoit toujours à l'abbaye du Bec, où il attendoit le retour des députés que le roi d'Angleterre lui avoit envoyés à Rome (1). Cependant, il apprenoit de tristes nouvelles des exactions que ce prince faisoit dans son royaume, non-seulement sur le peuple, mais sur le clergé. Le prétexte étoit de faire observer les décrets du dernier concile de Londres touchant la continence des prêtres, car, comme, pendant l'absence d'Anselme plusieurs avoient repris ou gardé leurs concubines, on les punissoit par des amendes au profit du roi. Mais le produit s'en trouvant moindre que ses officiers n'espéroient, on étendit l'imposition sur les innocents comme sur les coupables, et on taxa généralement tous les curés. Ceux qui ne vouloient ou ne pouvoient payer étoient pris avec scandale, emprisonnés et tourmentés. Environ deux cents se présentèrent au roi pour s'en plaindre, revêtus de leurs habits sacerdotaux ; mais il ne voulut pas les écouter, et les fit chasser honteusement. Anselme en écrivit au roi, lui représentant qu'il étoit inoui qu'un prince voulût faire exécuter les lois de l'Eglise contre les ecclésiastiques par des peines temporelles. C'est aux évêques, dit-il, à punir ces crimes, et à leur défaut c'est à l'archevêque et au primat. Le roi lui manda qu'il passeroit bientôt en Normandie, et le satisferoit sur cet article.

Cependant les députés revinrent de Rome, et rapportèrent entre autres choses une commission du pape à Anselme, pour juger la cause de Guillaume, archevêque de Rouen. Ce prélat avoit été moine au Bec, puis à Saint-Etienne de Caen, dont il fut le second abbé, et succéda, en mil soixante-dix-neuf, à Jean d'Avranches, dans le siège de Rouen, qu'il tint pendant trente-deux ans. Guillaume, non-obstant son mérite singulier, avoit été depuis long-temps suspendu de ses fonctions par le pape, et Anselme avoit intercédé pour lui par ces derniers députés. Le pape lui manda donc de faire en son nom tout ce qu'il jugeroit à propos dans cette affaire. Il alla à Rouen, et exposa la cause de sa venue dans un synode où Guillaume de Varlevast, député du roi, présenta les lettres du pape, qu'il avoit apportées de Rome ; l'une adressée à l'archevêque de Rouen, où le pape l'exhortoit à éloigner de lui ceux dont les mauvais conseils lui avoient fait commettre plusieurs fautes ; l'autre à Anselme, où il marquoit qu'ayant égard à la

(1) Edmer. 4, Novor.

soumission du roi d'Angleterre, il usoit de condescendance, et donnoit à Anselme le pouvoir d'absoudre ceux qui avoient reçu les investitures, ordonné ceux qui les avoient reçues ou fait hommage au roi (1). Puis il ajoutoit : Si quelques-uns désormais reçoivent les prélatures sans investiture, quoiqu'ils aient fait hommage au roi, vous ne laisserez pas de les ordonner, jusqu'à ce que vous persuadiez au roi de s'abstenir de cet hommage. Il permet ensuite à Anselme de recevoir à sa communion les trois évêques qui avoient fait un faux rapport au roi en mil cent deux, et d'absoudre le roi et les seigneurs qui avoient travaillé auprès de lui par ordre du pape pour l'affaire des investitures. Enfin, il lui commet celle de l'archevêque de Rouen (2). La lettre est du vingt-troisième de mars.

Quand Guillaume de Varelvast fut arrivé auprès du roi en Angleterre, et lui eut rendu compte de ce qu'il avoit négocié à Rome, le roi, très-content, le renvoya prier Anselme de revenir au plus tôt à son église. Mais Guillaume trouva le prélat malade, et en fut sensiblement affligé, car il désiroit alors sincèrement son retour et la liberté de l'Eglise. Il l'assura que le roi étoit absolument disposé à suivre tous ses conseils, et à être toujours d'accord avec l'Eglise romaine. Enfin il le pressa tant qu'il le fit partir du Bec, tout malade qu'il étoit ; mais quand il fut à Jumièges, son mal augmenta de telle sorte qu'il ne put passer outre. Il manda au roi la cause de son retardement, et le roi jura qu'aucune perte ne lui seroit si sensible que la mort d'Anselme, à qui il manda de se tenir en repos et songer à sa santé, l'assurant qu'il passeroit incessamment en Normandie.

Anselme retourna donc au Bec attendre le roi, qui y vint à l'Assomption de Notre-Dame, quinzième d'août mil cent six. Alors le prélat, entièrement guéri, célébra solennellement la messe ; puis le roi et lui s'assemblèrent, et convinrent de tous les articles qui les avoient divisés. Le roi déchargea les églises d'Angleterre du cens que Guillaume le roux leur avoit imposé le premier, et promit que, tant qu'il vivroit, il ne prendroit rien des églises vacantes. Quant à la taxe des curés, il promit que ceux qui n'avoient pas encore payé ne payeroient rien, et que ceux qui avoient payé seroient quittes de toute imposition pour trois ans. Il promit encore sous caution la restitution de tout ce qu'il avoit pris des biens de l'église de Cantorbéry pendant l'absence de l'archevêque. Après cet accord, Anselme retourna en Angleterre, où il fut reçu avec une joie incroyable, particulièrement de la reine, qui marchoit devant lui sur la route, et lui préparoit les logements.

(1) Gall. Chr. To. x, Conc. p. 101. Ap. Edmer. (2) Sup. n. x.

En ce voyage, Henri, roi d'Angleterre, gagna la bataille de Tinchebrai, qui le rendit maître de la Normandie, et il envoya le duc Robert, son frère, prisonnier en Angleterre, où il mourut. A la mi-octobre mil cent six, Henri assembla à Lisieux les évêques et les seigneurs de Normandie, pour régler les besoins de l'Eglise et de l'état. On y établit la paix contre les usurpations des biens ecclésiastiques, les pillages et les violences (1).

XLVII. Saint Brunon de Segni.

La même année, Boémond, prince d'Antioche, vint en France, cherchant à s'acquitter des dettes dont il étoit chargé, et espérant amener des recrues de nouvelles troupes (2). Ayant donc laissé le gouvernement de sa principauté à son cousin l'ancrède, il partit d'Antioche dans l'automne de l'année mil cent quatre, emmenant avec lui Daïmbert, patriarche de Jérusalem, qui venoit se plaindre au pape de ce que le roi Baudouin l'avoit injustement chassé de son siège, et mis à sa place un prêtre nommé Ebremard. Boémond étant arrivé en Pouille y fit peu de séjour, puis il alla trouver le pape Pascal, auprès duquel il laissa Daïmbert, et passa en France avec Brunon, évêque de Segni, que le pape y envoyoit en qualité de légat, pour solliciter le secours de la terre sainte. Brunon étoit d'une famille très-noble d'Aste, en Piémont, comptée alors entre les villes de Ligurie, et fut élevé dès l'enfance dans le monastère de Sainte-Perpétue, près d'Aste, puis il fut chanoine de Sienna. De là il alla à Rome pour passer au mont Cassin, où il désiroit depuis long-temps d'embrasser la vie monastique. Il trouva à Rome Pierre Ignée, évêque d'Albane, qui le reçut chez lui en mil soixante-dix-neuf. Dans le concile qui fut tenu la même année, Brunon fit paroître sa doctrine et la force de son génie, en réfutant l'hérésie de Bérenger, ce qui fut cause que l'évêché de Segni, en Campanie, étant venu à vaquer, le pape Grégoire VII l'en pourvut malgré toute sa résistance. Il accompagna Urbain II en son voyage de France, et assista au concile de Clermont ; mais quelques années après il quitta son église, et vint au mont Cassin, où il se rendit moine sous l'abbé Odorise (3). Le peuple de Segni en porta ses plaintes au pape Pascal II, qui envoya ordonner à Brunon de revenir prendre soin de son troupeau, et se tenir auprès du pape pour l'assister dans les affaires de l'Eglise, lui faisant des reproches d'être entré dans un monastère sans la permission du saint-siège. Brunon répondit : Toute l'église romaine sait que j'aurois exécuté ce dessein il y a plusieurs an-

(1) To. x, Conc. p. 747. (3) Dissert. March. init. ex Order. lib. xi, p. 822. op. S. Bruno. Sup. liv. LXII, n. 60 ; LXIV, n. 28. (2) Guill. Tyr. xi, c. 1. Chr. Cass. iv, c. 31.



nées, si je n'avois vu l'Eglise attaquée violemment par les schismatiques; maintenant qu'elle est en paix, j'ai cru devoir accomplir mon vœu; et je ne manque pas d'exemples de saints évêques, qui ont quitté le tumulte des affaires pour vivre en repos. Comme le pape ne se laissoit point fléchir, l'abbé Odorise le pria de trouver bon que Brunon demeurât dans le monastère, à la charge d'aller de temps en temps à Rome pour le service de l'Eglise, et il étoit en cet état quand le pape l'envoya avec Boémond.

## XLVIII. Boémond en France.

Ce prince arriva en France au mois de mars mil cent six, et alla d'abord en Limousin, acquiescer un vœu qu'il avoit fait à saint Léonard lorsqu'il étoit prisonnier des infidèles (1). Pendant le reste du carême il visita les villes de France, et fut reçu partout avec un grand respect par le clergé et par le peuple, à qui il racontoit les actions auxquelles il s'étoit trouvé. Il donnoit aux églises des reliques, des draps de soie et d'autres offrandes précieuses, et trouvoit un accueil favorable dans les monastères et les évêchés. Il menoit avec lui le fils de Romain Diogène, autrefois empereur de Constantinople, et d'autres nobles grecs, dont les plaintes contre l'empereur Alexis, qu'ils traitoient d'usurpateur, augmentoient contre lui l'animosité des François. Plusieurs nobles offroient leurs enfants à Boémond pour les tenir sur les fonts, et il leur donnoit son nom de baptême, qui étoit Marc.

Un des motifs de son voyage étoit de se marier, et il épousa Constance, fille du roi de France Philippe, et de la reine Berthe, qui, après avoir épousé Hugues, comte de Troyes, et en avoir eu des enfants, avoit été séparée de lui pour parenté, suivant le conseil d'Ives de Chartres (2). Boémond traita en même temps le mariage de son cousin Tancred avec Cécile, fille naturelle du même roi Philippe et de Bertrade. Les noces de Boémond furent célébrées à Chartres après Pâques, cette année mil cent six. Et au même lieu, étant entré dans l'église, il monta sur une tribune devant l'autel de la Vierge, et harangua l'assemblée, excitant par le récit de ses aventures tous les guerriers à venir avec lui, et leur promettant des châteaux et des villes opulentes pour récompense de leurs travaux. Il y eut en grand nombre qui se croisèrent, et entreprirent le voyage de Jérusalem avec la même joie que s'ils alloient à un festin. La croisade fut encore plus solennellement prêchée par le légat Brunon de Segni, dans le concile qu'il tint à Poitiers le vingt-sixième mai de la même année mil cent six, et où Boémond fut présent. On y traita aussi diverses matières ecclésiastiques (3).

(1) Orderic, xi, p. 816. (2) Chr. Mall. an. 1106, p. 62. (3) Suger. Vita Lud. c. to, x, Conc. p. 740. 6. Ivo. Ep. 158.

## XLIX. Reproches contre Robert d'Arbrisselles.

La même année, et dans le même diocèse de Poitiers, fut fondé le célèbre monastère de Fontevraud. Robert d'Arbrisselles continuoît de prêcher, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu dix ans auparavant du pape Urbain II, et en peu de temps il fut suivi de grandes troupes de l'un et de l'autre sexe, n'osant rejeter personne de ceux qu'il croyoit touchés de Dieu (1). Depuis qu'il eut quitté l'abbaye de la Roue, il n'avoit voulu se fixer nulle part, pour être plus libre à prêcher de tous côtés; mais voyant que la multitude de ses disciples augmentoit, et qu'en marchant toujours les femmes ne pouvoient éviter de loger avec les hommes, il chercha un lieu où ils pussent demeurer avec bienséance, et peut être y fut-il déterminé par les mauvais discours auxquels sa conduite extraordinaire donnoit occasion.

C'est ce qui paroît par deux lettres de ses amis, l'une de Geoffroy, abbé de Vendôme, où il l'accuse d'indiscrétion dans la trop grande familiarité avec les femmes qu'il gouvernoit. Le bruit court, dit-il (2), que vous leur parlez souvent en particulier, et que la nuit vous ne faites pas difficulté de dormir entre elles, prétendant mieux combattre ainsi les tentations. Si vous le faites, c'est un genre de martyre nouveau et infructueux, et vous ne devez jamais avoir tant de confiance en votre vertu, que vous pensiez ne pouvoir tomber si vous ne marchez avec précaution. Ainsi parle Geoffroy; mais il ne faut pas douter que Robert et ses disciples ne couchassent tout vêtus, suivant l'usage monastique.

L'autre lettre est d'un évêque, que l'on croit être Marbode de Rennes, et elle commence par ce même reproche de familiarité excessive avec les femmes, et en fait mieux entendre l'occasion (3). On prétend, dit-il, que vous passez la nuit entre elles et vos disciples, pour leur prescrire à eux et à elles quand ils doivent veiller ou dormir. C'est-à-dire, qu'ils passoient une partie de la nuit en prières. Il ajoute que plusieurs de ces femmes étoient dispersées dans des hôpitaux et des hospices pour servir les pauvres et les étrangers, et que de ce mélange avec les hommes il étoit arrivé des accidents scandaleux. Le second reproche de Marbode est l'extérieur singulier de Robert, sa grande barbe, ses pieds nus, son habit pauvre et déchiré, qui ne convenoit ni à sa profession de chanoine, ni à la prêtrise dont il étoit honoré. Cet habit, dit-il, n'est pas si propre à vous donner autorité parmi les simples, comme vous prétendez, qu'à vous faire soupçonner de folie par les gens sages. Il l'accuse encore de déclamer contre les prêtres et les supérieurs ecclésiastiques: ce qui faisoit que plusieurs curés se trouvoient abandonnés de leurs trou-

(1) Vita c. 3. Ap. Boll. (2) Lib. iv. Ep. 47. 25 febr. to. 5, p. 606. Sup. (3) Marb. Ep. 6. liv. LXIV, n. 33.

peaux. Il blâme la facilité avec laquelle il recevoit ceux qui paroisoient se convertir à ses sermons, et leur faisoit aussitôt faire profession, et l'exhorte par toute la lettre à régler son zèle avec plus de discrétion.

## L. Fondation de Fontevraud.

Quelques auteurs modernes se sont inscrits en faux contre ces deux lettres, ne croyant pas les pouvoir accorder avec la sainteté de Robert d'Arbrisselles, reconnue de toute l'Eglise. Mais, quoi qu'il en soit de ces lettres et des reproches qu'elles contiennent, il est certain que Robert reconnut lui-même l'inconvénient de la vie errante des grandes troupes qui le suivoient de l'un et de l'autre sexe, et qu'il résolut de chercher quelque désert où ils pussent vivre sans donner aucun prétexte de scandale. Il en trouva un à l'extrémité du diocèse de Poitiers, à deux lieues de Candé en Touraine (1). Ce lieu, nommé Fontevraud, étoit inculte, couvert d'épines et de ronces; et Robert, l'ayant obtenu des propriétaires, y établit la nouvelle famille que Dieu lui avoit donnée.

Ils y firent d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air, et un oratoire. Robert sépara les femmes d'avec les hommes, et les enferma, les destinant principalement à la prière, et les hommes au travail. Les clercs et les laïques vivoient ensemble, les clercs chantoient les psaumes et célébroient la messe, les laïques travailloient, et tous gardoient le silence en certain temps. Ils vivoient dans une grande modestie et une grande union entre eux, et ne nommoient Robert que leur maître, car il ne vouloit pas souffrir le nom de dom ni d'abbé. Il étoit véhément contre les pécheurs, et ses discours avoient une merveilleuse énergie, mais il étoit doux pour les pénitents, indulgent aux autres, dur à lui-même, ennemi de l'hypocrisie. Il ne vouloit point que ses disciples portassent d'autre nom que de pauvres de Jésus-Christ. En effet, ils vécurent quelque temps de ce que leur envoyoient volontairement les habitants des lieux circonvoisins; mais bientôt on leur donna en fonds de terre de quoi subsister abondamment.

Pierre, évêque de Poitiers, favorisa cet établissement, comme il paroît par une charte où il dit (2): Un homme apostolique, nommé Robert d'Arbrisselles, ayant par ses exhortations retiré de la vie mondaine grand nombre d'hommes et de femmes, a fondé dans notre diocèse une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, au lieu nommé Fontevraud, que lui ont donné Aremburge, femme de Guy, et Rivarie, sa fille, avec la terre du labour de quatre bœufs, et il y a assemblé plusieurs religieuses pour y vivre régulièrement. Peu de

(1) Vita Rob.

(2) Gall. Chr. to. 4, p. 409.

temps près, j'ai été trouver le pape Pascal, et j'ai obtenu de lui un privilège en faveur de cette église, conformément auquel je confirme aussi cette fondation, en sorte qu'il ne soit permis à personne d'inquiéter ces religieuses, sous peine de malédiction perpétuelle. Cette charte fut donnée du consentement du chapitre de Poitiers et souscrite par le doyen, les autres dignités et les chanoines; la date est de l'an mil cent six. La bulle du pape dont elle fait mention est du vingt-cinquième d'avril de la même année, et réserve expressément la révérence due à l'évêque selon les canons, c'est-à-dire sa juridiction, comme il paroît par plusieurs actes semblables. En cette bulle sont nommées quatre terres que l'on avoit déjà données au monastère, et tels en furent les commencements (1).

## LI. Concile de Guastalle.

Le pape Pascal II avoit résolu de passer en Allemagne, suivant la prière que lui en avoient faite les députés de l'assemblée de Mayence, au nom de toute la nation. S'étant donc mis en chemin, il vint à Florence et y tint un concile, où l'on disputa beaucoup avec l'évêque du lieu, qui disoit que l'antechrist étoit né (2). Mais la nouveauté du sujet attira une si grande foule de peuple pour entendre cette dispute, et le tumulte fut tel, qu'on ne put ni décider la question ni terminer le concile.

Le pape, continuant son voyage, vint en Lombardie, et tint un concile général à Guastalle sur le Pô, le lundi vingt-deuxième d'octobre mil cent six (3). Il s'y trouva un grand nombre d'évêques, tant de deçà que de delà les monts, et une grande multitude de clercs et de laïques, même les ambassadeurs de Henri, roi d'Allemagne, et la princesse Mathilde en personne. On y ordonna que la province entière d'Emilie, avec ses villes, savoir, Plaisance, Parme, Rège, Modène et Boulogne, ne seroit plus soumise à la métropole de Ravenne; ainsi il ne lui resta que la province Flaminie. On le fit pour humilier cette église, qui depuis environ cent ans s'étoit élevée contre l'église romaine, et en avoit usurpé, non-seulement les terres, mais le siège même par l'antipape Guibert. En ce concile, le roi Henri fit demander au pape de lui confirmer sa dignité, lui promettant fidélité et obéissance filiale.

Vers la fin du concile, on lut les passages des pères, touchant la réconciliation de ceux qui ont été ordonnés hors l'Eglise catholique, savoir, de la lettre de saint Augustin à Boniface, de saint Léon aux évêques de Mauritanie, et le troisième canon du concile de Carthage. Sur quoi l'on forma le décret suivant (4):

(1) Pœnit. Theod. to. 2, p. 62. (2) To. xx, Conc. p. 748. (3) Leo. Ep. 1, al. 87. (4) Vita per P. Pisan. n. 10. Sup. liv. xxvi, n. 52. 10. Sup. n. 40.



Depuis plusieurs années, le royaume teutonique a été séparé de l'unité du saint-siège, d'où il est arrivé qu'il s'y trouve peu d'évêques ou de clercs catholiques. Etant donc nécessaire d'user d'indulgence, à l'exemple de nos pères, nous recevons à leurs fonctions les évêques de ce royaume, ordonnés dans le schisme, pourvu qu'ils ne soient ni usurpateurs, ni simoniaques, ni coupables d'autres crimes. On fit un second décret, qui porte que les auteurs du schisme n'étant plus au monde, l'Eglise doit rentrer dans son ancienne liberté, par où l'on marque la mort de l'empereur Henri. Pour retrancher donc la cause du schisme, on renouvelle les défenses faites aux laïques de donner les investitures.

A ce concile, de Guastalle vinrent des députés de l'église d'Augsbourg pour accuser Herman, leur évêque, qu'ils soutenoient avoir acheté cet évêché du défunt empereur. Il avait été compris dans l'absolution générale que le légat Richard donna aux schismatiques après la cession de ce prince, mais sa cause n'avait pas été examinée. Ensuite, le légat étant venu à Augsbourg, le clergé et le peuple lui portèrent leurs plaintes contre Herman; tous les chanoines se déclarèrent ses accusateurs, et l'affaire fut remise au jugement du pape. Les parties se présentèrent donc au concile de Guastalle, l'évêque d'un côté, de l'autre les députés de son église. Le légat Richard fit son rapport de ce qui s'était passé. On réitéra l'accusation, et il ne parut point de défense légitime; ainsi tous étoient d'avis qu'Herman devoit être déposé; et il l'eût été si Gébehard, évêque de Constance, n'eût remontré qu'il étoit plus à propos de le faire dans l'église même d'Augsbourg quand le pape y seroit. On prononça seulement une suspension contre l'évêque, et on prescrivit un terme pour le jugement de sa cause; mais il eut ensuite l'adresse de le faire encore différer: en conséquence du décret de ce concile, le pape écrivit une lettre adressée à Gébehard, évêque de Constance, à Oderic de Passau, et à toute la nation teutonique, où il reprend le zèle excessif de ceux qui vouloient quitter le pays pour éviter les excommuniés, et permet de recevoir à la communion de l'Eglise ceux qui n'ont communiqué avec les excommuniés que malgré eux, par la nécessité du service ou de l'habitation commune. Sur quoi il cite la constitution de Grégoire VII (1).

### LII. Bernard, évêque de Parme.

De Guastalle, le pape Pascal vint à Parme, où, suivant la prière que lui en avoient faite les habitants, il dédia l'église cathédrale en l'honneur de la Sainte-Vierge, au lieu de saint Herculan qu'elle avoit pour patron, et il déclara cette église immédiatement soumise au saint-

siège. Il y sacra évêque le cardinal Bernard, que les Parmesans demandoient alors après l'avoir refusé avec outrage deux ans auparavant, et il le déclara son légat (1). Bernard étoit noble Florentin, de la famille des Uberti; ayant embrassé la vie monastique, il fut le premier abbé de Saint-Salvi à Florence, puis le septième général de la congrégation de Val-lombreuse. Le pape Urbain II le fit prêtre-cardinal du titre de Saint-Chrysogone, et l'employa en diverses légations. Le pape Pascal l'envoya en cette qualité de légat auprès de la comtesse Mathilde pour l'aider de ses conseils; et, comme il y étoit, quelques Parmesans catholiques et pieux vinrent le prier de venir chez eux, et de ramener, par ses instructions, les schismatiques qui y restoient depuis l'anti-pape Cadaloüs, qui en avoit été évêque (2). Bernard alla donc à Parme en mil cent quatre, y étant exhorté par Mathilde même; et, le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, célébrant la messe solennellement dans son église, il prêcha, selon la coutume, après l'Evangile; mais, comme il parloit assez librement contre l'empereur Henri, le peuple, attaché à ce prince, se jeta sur lui l'épée à la main; on l'arracha de l'autel, et on le tira hors de l'église pour le mettre en prison, on pilla les vases sacrés qui étoient sur l'autel, et que Mathilde avoit donnés. La princesse, ayant appris ce désordre, vint à Parme avec des troupes; les séditieux, effrayés, laissèrent Bernard en liberté, rendirent les vases sacrés, et Mathilde leur pardonna à l'instante prière du cardinal. Enfin, cette année mil cent six, voyant les affaires changées de face par le décès de l'empereur, ils demandèrent d'eux-mêmes Bernard pour évêque.

### LIII. Le pape en France.

Les Allemands tenoient pour assuré que le pape célébreroit à Mayence la fête de Noël avec le nouveau roi et tous les seigneurs du royaume (3). Le roi, l'ayant attendu quelque temps à Augsbourg et en d'autres lieux de la haute Allemagne, passa la fête à Ratisbonne avec les légats. Mais le pape, par le conseil des siens, avoit changé de dessein, craignant la férocité des Allemands, qu'il avoit éprouvée à Véronne dans une sédition qui s'émut lorsqu'il y étoit logé. On lui disoit qu'ils n'étoient pas disposés à recevoir le décret contre les investitures, et que l'esprit fier du jeune roi n'étoit pas encore assez docile, c'est-à-dire que ce prince, voyant sa puissance affermie par la mort de son père, croyoit n'avoir plus besoin du pape. Par toutes ces considérations, le pape dit en soupirant que la porte ne lui étoit pas encore ouverte en Allemagne, et prit son che-

(1) Domnizo. Ital. Sæc. IX, n. 47. (2) Domnizo. Sup. liv. to. 2, p. 181. Ibid. p. 215. (3) Ab. Ursperg.

(1) Pasch. Epist. 12. Sup. liv. LXII, n. 51.

min par la Bourgogne pour passer en France. Le sujet de ce voyage étoit pour consulter le prince Louis, désigné roi, et l'église gallicane sur quelques difficultés touchant l'investiture ecclésiastique, qui lui étoient faites par le roi Henri, prince inhumain, qui avoit cruellement persécuté son père, et, le tenant en prison, l'avoit forcé, à ce que l'on disoit, à lui céder le royaume et les ornements impériaux. Ce sont les paroles de l'abbé Suger, auteur du temps (1). On résolut donc à Rome, qu'à cause de la perfidie des Romains, faciles à corrompre, il étoit plus sûr de délibérer en France sur ces questions. Ainsi le pape vint à Clugny, accompagné d'évêques, de cardinaux et de nobles romains, et y célébra la fête de Noël l'an mil cent six. De là il passa à la Charité, dont il dédia solennellement l'église avec une grande assemblée d'archevêques, d'évêques, d'abbés et de moines. Là se trouvèrent les plus grands seigneurs du royaume, entre autres le comte de Rochefort, sénéchal du roi de France, envoyé de sa part pour servir le pape par tout le royaume comme son père spirituel.

Le pape célébra à Saint-Martin de Tours le dimanche *Lætare*, quatrième de carême, qui, cette année mil cent sept, fut le vingt-quatrième de mars, et il porta la tiare pontificale, suivant l'usage de Rome. Ensuite il vint à Saint-Denis en France, où il fut reçu par l'abbé Adam avec les honneurs convenables. Mais ce qu'il y eut de mémorable, ajoute Suger, qui étoit présent, c'est que, contre la coutume des Romains, il ne désira ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries de ce monastère, comme on le craignoit; il ne daigna pas même les regarder. Il se prosterna humblement devant les reliques, priant avec larmes, et demanda quelque petite partie des ornements épiscopaux de saint Denis, teints de son sang, en disant: Ne faites pas difficulté de nous rendre quelque peu de vêtements de celui que nous vous avons envoyé gratuitement pour apôtre.

A Saint-Denis, le roi Philippe et le prince Louis, son fils, vinrent trouver le pape, et se prosternèrent à ses pieds. Le pape les releva de sa main, et conféra familièrement avec eux des affaires de l'Eglise, les priant tendrement de la protéger, à l'exemple de Charlemagne et des autres rois ses prédécesseurs, de résister hardiment aux tyrans, aux ennemis de l'Eglise, et en particulier au roi Henri. Les deux rois, car le prince en avoit déjà le titre, lui promirent amitié, aide et conseil, et lui offrirent leur royaume; et, comme il devoit aller à Châlons-sur-Marne conférer avec les ambassadeurs du roi d'Allemagne, ils lui donnèrent, pour l'accompagner en ce voyage, des archevêques, des évêques, et l'abbé de Saint-Denis, avec lequel étoit Suger.

Le pape attendit quelque temps à Châlons les ambassadeurs du roi Henri, qui, étant ar-

(1) Suger. Vita Ludo. c. 9.

rivés, furent logés à Saint-Menge. C'étoient l'archevêque de Trèves, l'évêque d'Halberstat, l'évêque de Munster, plusieurs comtes, et le duc de Guelfe, qui faisoit toujours porter une épée devant lui, étant d'ailleurs terrible par la hauteur et la grosseur de sa taille, et le ton élevé de sa voix: tous ces ambassadeurs sembloient être venus plutôt pour intimider que pour raisonner.

### LIV. Conférence de Châlons.

Ils laissèrent à leur logis le chancelier Albert, en qui l'empereur avoit une entière confiance, et vinrent à la cour du pape en grande troupe et avec un grand appareil. L'archevêque de Trèves, le plus éloquent et le plus poli de tous, et qui parloit bien françois, porta la parole, et salua le pape et la cour romaine avec offre de services de la part de l'empereur, sauf le droit de sa couronne. Puis il ajouta: Telle est la cause de l'empereur, notre maître, pour laquelle nous sommes envoyés. Dès le temps de nos prédécesseurs, hommes saints et apostoliques, de saint Grégoire le grand et des autres, le droit de l'empereur est qu'avant que l'élection d'un évêque soit publiée, elle doit être portée à sa connoissance; si la personne est convenable, il y donne son consentement; puis l'élection faite par le clergé sur la demande du peuple est rendue publique; et l'élu, étant sacré librement et sans simonie, revient à l'empereur pour recevoir l'investiture des régales par la crosse et l'anneau, et lui porte foi et hommage. Et il ne faut pas s'en étonner, car il ne doit point posséder autrement les villes, les châteaux, les péages et les autres droits qui appartiennent à la dignité impériale. Si le pape le souffre, l'état et l'Eglise demeureront heureusement unis pour la gloire de Dieu. Ce que l'on nomme ici régales, sont les biens temporels et les droits que l'évêque possède par concession des souverains.

Après que l'archevêque de Mayence eut ainsi parlé, l'évêque de Plaisance répondit au nom du pape: L'Eglise, rachetée par le précieux sang de Jésus-Christ et mise en liberté, ne doit plus être remise en servitude; et elle seroit esclave du prince, si elle ne pouvoit choisir un prélat sans le consulter. C'est un attentat contre Dieu, si le prince donne l'investiture par la verge et l'anneau qui appartiennent à l'autel; et les prélats dérogent à leur onction s'ils soumettent leurs mains consacrées par le corps et le sang de Notre Seigneur, aux mains d'un laïque ensanglantées par l'épée. A ce discours, les ambassadeurs allemands murmuroient avec emportement, et n'eussent épargné ni les injures ni les mauvais traitements s'ils eussent pu le faire impunément. Ils se contentèrent de dire: Ce ne sera pas ici, mais à Rome, que cette question



se décidera, et à coups d'épée. Mais le pape envoya au chancelier plusieurs personnes de confiance et de capacité pour s'expliquer avec lui paisiblement, et le prier instamment de travailler à la paix du royaume. C'est ainsi que Suger rapporte cette conférence de Châlons (1). Un auteur allemand ajoute que Henri, ne voulant pas que l'on décidât rien sur cette question dans un royaume étranger, obtint un délai de toute l'année suivante pour aller à Rome, et y examiner l'affaire dans un concile général.

#### LV. Concile de Troyes.

Les Allemands s'étant retirés, le pape vint à Troyes, où il avoit indiqué un concile depuis long-temps (2). Il le tint vers l'Ascension, qui, cette année mil cent sept, étoit le vingt-troisième de mai, et sa principale intention étoit d'exciter au voyage de la terre sainte, et affermir la trêve de Dieu. Aussi y excommunia-t-on ceux qui la violeroient, et principalement les usurpateurs des biens d'église. On y défendit encore de brûler les maisons en aucune guerre, ni enlever les brebis ou les agneaux : ce que j'entends des guerres particulières. On y rétablit la liberté des élections, et on confirma la condamnation des investitures. Plusieurs évêques d'Allemagne y furent suspendus de leurs fonctions pour diverses causes.

Pendant ce concile, l'église de Dol en Bretagne envoya au pape des députés, qui, en sa présence, élurent pour leur évêque Vulgrin, chancelier de l'église de Chartres, et le pape y donna son consentement, sans avoir égard aux excuses de Vulgrin, qui étoit présent. Il s'en plaignit fortement à Ives, son évêque, qui en écrivit au pape en ces termes (3) : Quoi-qu'il soit homme de lettres et de bonnes mœurs, il allègue toutefois plusieurs raisons de son insuffisance, et dit qu'il n'y a rien qu'il ne soit prêt à souffrir plutôt que de subir en ce temps-ci la charge de l'épiscopat. Vous savez que les lois séculières ne permettent pas de marier un fils de famille sans son consentement ; combien est-il plus nécessaire pour donner un époux à l'Eglise ? et quel bien pourra-t-il faire en agissant par contrainte ? Je vous prie donc à genoux de ne l'y pas engager par votre autorité. Je suis obligé de pourvoir à son salut, autant qu'il m'est possible, puisque je l'ai levé des fonts. L'église de Dol ayant écrit à Ives de Chartres, afin qu'il obligeât Vulgrin à accepter, Ives répondit qu'il n'en avoit pas le pouvoir (4). Il n'y a que le pape, ajoute-t-il, qui puisse donner à l'Eglise des évêques, même malgré eux ; ainsi je ne

contraindrai notre frère en ceci qu'en tant que le pape m'y contraindra.

Pendant que le pape Pascal étoit déjà les monts, il termina la contestation qui duroit depuis si long-temps entre Guy, archevêque de Vienne, et Hugues, évêque de Grenoble, au sujet du territoire de Salmoriac, les faisant convenir d'un partage entre les deux églises (1). L'accord fut fait à Lyon dès le vingt-neuvième de janvier, en présence des évêques d'Albane, de Plaisance, du Puy, de Viviers, de Genève, de Valence et de Maurienne ; mais la bulle n'en fut expédiée que le second jour d'août de cette année mil cent sept, indiction quinziesme. Le pape, après le concile de Troyes, retournoit lentement en Italie, et il fut reçu à Rome avec une joie incroyable.

#### LVI. Concile de Londres.

Le roi d'Angleterre ayant assemblé sa cour à Paques, qui cette année mil cent sept fut le quatorzième d'avril (2) : les règlements qu'il avoit résolu d'y faire touchant les églises furent différés jusqu'à la Pentecôte, parce que le pape avoit mandé de lui envoyer au concile de Troyes Guillaume de Varelvast et le moine Baudouin, qui avoient été auparavant députés à Rome ; et le roi espéroit apprendre à leur retour quelque chose de nouveau touchant les intentions du pape. Mais l'archevêque Anselme étant tombé dangereusement malade entré Pâques et la Pentecôte, le concile, qui se devoit tenir à cette fête, fut remis au premier d'août. Cependant il reçut une lettre du pape, par laquelle il lui permettoit de promouvoir aux ordres sacrés les enfants des prêtres, qui seroient recommandables par leur science et leur vertu, attendu la grande multitude d'hommes de cette naissance qui se trouvoient en Angleterre (3). Ce que le pape n'accordoit toutefois qu'à cause de la nécessité du temps et pour l'utilité de l'Eglise, sans préjudice de la discipline pour l'avenir. En général, il permet à Anselme d'accorder pour ces mêmes causes toutes les dispenses qu'il jugera nécessaires, suivant la barbarie de la nation. Ce sont ses termes.

Au commencement du mois d'août, l'assemblée des évêques et des seigneurs se tint à Londres, au palais du roi ; et pendant trois jours de suite la question des investitures fut agitée entre le roi et les évêques en l'absence d'Anselme (4). Quelques-uns vouloient que le roi les donnât, suivant que son père et son frère en avoient usé ; mais l'autre avis l'emporta, qui étoit de se conformer à ce que le pape avoit réglé, en accordant au roi les hommages que le pape Urbain avoit défendus, et lui défendant

(1) Ab. Ursperg.  
(2) To. x, p. 754.

(3) Ivo. Epist. 176; l. XII, cod. de Nupt.  
(4) Ep. 178.

(1) Pœnit. Theod. to. 2, p. 536. Sup. liv. LXIV, n. 21. Ab. Ursperg.  
(2) Edmer. 4, novor.  
(3) Pasc. Epist. 102.  
(4) To. x, Conc. p. 755.

seulement les investitures. Ensuite le roi s'y soumit publiquement en présence d'Anselme, et ordonna qu'à l'avenir personne en Angleterre ne recevoit l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye par la crosse et l'anneau de la main du roi, ou de quelque laïque que ce fût ; et Anselme déclara de son côté qu'on ne refuseroit la consécration à aucun prélat pour avoir fait hommage au roi. Ce qui étant ainsi réglé, le roi, par le conseil d'Anselme et des seigneurs, donna des pasteurs aux églises d'Angleterre, qui presque toutes étoient vacantes depuis long-temps, mais sans leur donner aucune investiture. Il remplit aussi quelques églises de Normandie.

Cependant Anselme, en présence du roi, des évêques et des seigneurs, demanda à Gérard, archevêque de York, la soumission qu'il ne lui avoit point encore faite depuis sa translation d'Erfort à York. Le roi lui dit qu'il ne lui paroissoit pas nécessaire que Gérard fit une autre soumission que celle qu'il avoit faite à son ordination, et Anselme y consentit pour lors, à condition que Gérard, lui touchant dans la main, promettoit de lui rendre, comme archevêque, la même obéissance qu'il lui avoit promise comme évêque. Ensuite ceux qui avoient été élus évêques allèrent à Cantorbéry, et y furent ordonnés, le dimanche onzième d'août, par Anselme, assisté de ses suffragants. Ces nouveaux évêques étoient cinq, dont le plus remarquable étoit Guillaume de Varelvast, qui fut ordonné évêque d'Excester. Anselme écrivit au pape pour l'assurer que le roi d'Angleterre avoit renoncé aux investitures, et ne disposoit pas des églises par sa seule volonté, mais s'en rapportoit entièrement au conseil des gens de bien. Il marque aussi le service que Robert, comte de Meulan, qui étoit le principal confident du roi, avoit rendu à l'Eglise en cette occasion.

#### LVII. Mort de Daimbert. Gibellin, patriarche de Jérusalem.

Depuis plus de deux ans Daimbert, patriarche de Jérusalem, étoit à la suite du pape Pascal, qui le retenoit pour voir si ceux qui l'avoient chassé allégueroient des causes raisonnables de leur conduite (1). Mais personne n'ayant comparu, et ne se trouvant autre chose contre lui, sinon qu'il avoit été chassé par pure violence du roi, il fut renvoyé à son siège avec des lettres du pape, qui témoignaient qu'il étoit en ses bonnes grâces. Il passa en Sicile, et fut obligé de séjourner à Messine, pour attendre l'occasion de s'embarquer ; mais il y tomba malade, et mourut le vingt-septième de juin, cette année mil cent sept, ayant tenu le siège de Jérusalem pendant sept ans, quatre ans paisiblement, trois en exil. Ebremar, qui avoit été intrus à sa place, ayant

(1) To. x, Conc. p. 752. Ex Guill. Tyr. xi, c. 4.

appris qu'il revenoit avec l'approbation du pape, et ne sachant pas encore sa mort, résolut d'aller à Rome se justifier, et représenter comme on l'avoit mis malgré lui sur le siège de Jérusalem. Mais étant arrivé à Rome il ne put obtenir autre chose, sinon qu'on envoyât avec lui un légat pour prendre sur les lieux une plus ample connoissance de l'affaire.

On y envoya Gibellin, archevêque d'Arles, homme fort avancé en âge, qui, étant arrivé à Jérusalem, y assembla un concile des évêques du royaume, et y examina pleinement la cause d'Ebremer. Il reconnut, par des témoins audessus de tout reproche, que Daimbert avoit été chassé sans cause légitime par la faction d'Arnoul et la violence du roi, et qu'Ebremer avoit usurpé le siège d'un évêque vivant et demeurant dans la communion de l'Eglise ; c'est pourquoi il le déposa du patriarcat par l'autorité du pape. Mais, en considération de sa pitié et de sa simplicité, il lui donna l'église de Césarée qui étoit vacante. Ensuite, comme le clergé et le peuple contestoient sur l'élection d'un patriarche de Jérusalem, on prit jour pour traiter de cette affaire à la manière accoutumée ; et, après une grande délibération, ils s'accordèrent tous à choisir le légat Gibellin, et l'installèrent dans le siège patriarcal. On prétendoit que c'avoit été encore un artifice d'Arnoul, de mettre en cette place un vieillard, qui par son grand âge ne pouvoit vivre long-temps. Gibellin toutefois tint le siège de Jérusalem pendant cinq ans.

#### LVIII. Juridiction de l'église de Jérusalem.

De son temps, le roi Baudouin, peut-être à la suggestion du clergé, envoya des députés à Rome demander au pape que toutes les villes et les provinces qu'il pourroit conquérir sur les infidèles fussent soumises à la juridiction de l'église de Jérusalem (1). Ce que le pape Pascal lui accorda par une bulle, où il lui dit : Les limites des églises de vos quartiers ont été confondues par la longue possession des infidèles. C'est pourquoi, ne pouvant leur assigner de bornes certaines, nous avons cru devoir accorder à votre prière que, comme vous avez fait vœu d'exposer votre personne aux plus grands périls pour la gloire de l'église de Jérusalem, toutes les villes des infidèles que vous prendrez, ou que vous avez prises, soient soumises à la juridiction de cette église, et que leurs évêques obéissent au patriarche comme à leur métropolitain. Le pape adressa une autre bulle au patriarche Gibellin, portant la même concession à lui et à ses successeurs (2).

Mais Bernard, patriarche latin d'Antioche, voyant le préjudice que cette concession faisoit à son siège, envoya des députés à Rome en

(1) Guill. Tyr. lib. xi, c. 28. Pasc. Ep. 18.  
(2) Ep. 19.



porter ses plaintes (1). Pour l'apaiser, le pape lui écrivit une lettre, où il relève la dignité de l'église d'Antioche, honorée comme celle de Rome par la présence de saint Pierre; et ajoute: Si par hasard nous avons écrit quelque chose autrement qu'il ne falloit à l'église d'Antioche ou à celle de Jérusalem touchant les limites des diocèses, il ne faut l'attribuer ni à la légèreté ni à la malice, ni exciter du scandale pour ce sujet; car le grand éloignement des lieux, et le changement des anciens noms des villes et des provinces, nous ont apporté beaucoup d'incertitude ou d'ignorance; mais nous prétendons conserver les droits de toutes les églises. On voit ici l'inconvénient de vouloir régler les affaires de trop loin, et sans connoissance suffisante.

## LIX. Eglise d'Angleterre.

En Angleterre, l'incontinence des clercs continuait; en sorte que plusieurs prêtres gardoient leurs femmes ou se marioient de nouveau. Pour y remédier, le roi, tenant sa cour de la Pentecôte, qui en mil cent huit étoit le vingt-quatrième de mai, assembla à Londres les seigneurs et les évêques, avec Anselme à leur tête, et Thomas, élu archevêque d'York, car Girard étoit mort en venant à cette cour. En ce concile on fit dix canons, qui portent, entre autres choses que les prêtres qui n'ont pas observé la défense du premier concile de Londres, c'est celui de mil cent deux, s'ils veulent encore célébrer la messe, quitteront leurs femmes, et ne pourront plus leur parler que hors de leurs maisons et en présence de deux témoins. Que, s'ils aiment mieux renoncer au service de l'autel qu'à leurs femmes, ils seront interdits de toutes fonctions, privés de tout bénéfice ecclésiastique, et déclarés infâmes. Les archidiacres et les doyens jurèrent de ne point tolérer les prêtres concubinaires dans l'exercice de leurs fonctions (2). Ceux qui quitteront leurs femmes seront interdits pendant quarante jours pour faire pénitence; et les coupables perdront leurs meubles, qui seront donnés à l'évêque, aussi bien que les concubines avec leurs biens.

Dans le même temps, on parla d'ériger un nouvel évêché au diocèse de Lincoln, qui étoit trop étendu; et le roi, l'archevêque et les seigneurs jugèrent à propos d'en mettre le siège dans l'abbaye d'Eli (3). Mais Anselme, sachant, dit Edmer, qu'on ne peut ériger un nouvel évêché sans l'autorité du pape, en écrivit à Pascal II, lui marquant les raisons de cette érection, le consentement du roi, des évêques et des seigneurs, et en particulier de l'évêque de Lincoln, à qui on donnoit un dédommage-

ment convenable. Le pape accorda cette érection, mais elle ne fut exécutée qu'après la mort d'Anselme.

Cependant Turgot, moine de Dunelm, ayant été élu évêque de Saint-André en Ecosse, ne pouvoit être sacré par son métropolitain Thomas, archevêque d'York, qui n'étoit pas encore sacré lui-même. Sur quoi l'évêque de Dunelm proposa de sacrer Turgot à York, en présence de Thomas et des évêques d'Ecosse et des Orcades. Mais Anselme s'y opposa, et soutint qu'il n'y avoit que lui qui pût le sacrer tant que les choses seroient en cet état. Ensuite il pressa Thomas de se faire sacrer; et, sachant qu'il envoyoit à Rome pour demander le pallium par avance, il écrivit au pape pour le prier de ne le lui pas accorder qu'il ne fût sacré; car il croiroit, dit-il, me pouvoir refuser l'obéissance qu'il me doit comme à son primat, ce qui feroit un schisme en Angleterre. Il ajoute: Notre roi se plaint que vous souffrez que le roi d'Allemagne donne les investitures des églises sans l'excommunier; c'est pourquoi il menace de recommencer aussi à les donner. Voyez donc incessamment ce que vous devez faire pour ne pas ruiner sans ressource ce que vous avez si bien établi. Car notre roi s'informe soigneusement de ce que vous faites à l'égard de ce prince.

Le pape assura Anselme, par sa réponse, qu'il ne feroit rien au préjudice de l'église de Cantorbéry; puis il ajouta: Quant à ce que vous dites, que quelques-uns sont scandalisés de ce que nous souffrons au roi d'Allemagne de donner des investitures, sachez que nous ne l'avons jamais souffert, ni ne le souffrirons. Il est vrai que nous attendons que la férocité de cette nation soit domptée; mais, si le roi continue de suivre le mauvais chemin de son père, il sentira sans doute le glaive de saint Pierre, que nous avons déjà commencé de tirer. La lettre est datée du douzième d'octobre à Bénévent, où le pape étoit venu tenir un concile. Il y renouvela l'excommunication contre les laïques qui donnoient des bénéfices ecclésiastiques, et ceux qui les recevoient de leur main; et il défendit aux clercs les habits séculiers et précieux (1).

LX. Mort de Philippe I<sup>er</sup>. Louis le gros, roi de France.

En France, le roi Philippe mourut la même année mil cent huit, le mercredi vingt-neuvième de juillet, âgé de cinquante-cinq ans, dont il avoit régné quarante-neuf ans. Il mourut à Melun, et fut enterré, comme il l'avoit ordonné, à Saint-Benoît-sur-Loire (2). Louis, son fils, déjà reconnu roi, étoit présent à sa mort et à ses funérailles, où se trouvèrent trois évêques, Galon de Paris, Hubert de Senlis et Jean d'Orléans, et Adam, abbé de Saint-

Denis. Comme Louis, en réprimant les violences de quelques seigneurs, s'étoit attiré leur haine, on résolut de le sacrer au plus tôt; et le principal auteur de ce conseil fut Ives de Chartres, à qui son âge et sa doctrine donnoient une grande autorité. Pour cet effet, on invita Daïmbert, archevêque de Sens, de se rendre à Orléans avec ses suffragants, Galon de Paris, Manassès de Meaux, Jean d'Orléans, Ives de Chartres, Hugues de Nevers, Humbauld d'Auxerre; et le dimanche, second jour d'août, l'archevêque sacra Louis pendant la messe, et, au lieu de l'épée de chevalier, lui ceignit celle du roi; puis il lui mit la couronne sur la tête, lui donna le sceptre, la verge et tous les ornements royaux. La cérémonie étoit à peine achevée, et le roi n'avoit pas encore changé d'habit, quand les députés de l'église de Reims arrivèrent avec des lettres portant opposition au sacre, et défense de la part du pape de passer outre; car ils disoient que le droit de couronner le roi pour la première fois appartenoit à l'église de Reims, à laquelle cette prérogative avoit été accordée par Clovis, premier roi de France, que saint Remi baptisa.

## LXI. Raoul le vert, archevêque de Reims.

L'archevêque de Reims étoit alors Raoul le vert, auparavant prévôt de cette église, homme de mérite et ami de saint Bruno (1). L'archevêque Manassès II étant mort le dix-neuvième septembre mil cent six, Raoul fut élu par une partie du clergé et du peuple, et l'autre partie, plus attachée au roi, élut suivant ses intentions, Gervais, archidiacre, fils de Hugues, comte de Rethel. Mais le pape Pascal, qui tenoit alors le concile de Reims, y cassa l'élection de Gervais, et ordonna Raoul archevêque de Reims, sans attendre le consentement du roi; et, comme le parti de Gervais, soutenu par l'autorité du prince, empêcha Raoul de prendre possession, le pape persista à le soutenir, et mit la ville de Reims en interdit.

Tel étoit l'état des choses à la mort du roi Philippe; et ce fut le parti de Raoul qui envoya à Orléans pour s'opposer au sacre de Louis, espérant l'obliger à reconnoître cet archevêque, ou l'empêcher lui-même d'être couronné. Mais, étant venu trop tard, ils furent contraints de s'en retourner sans rien faire. Louis avoit alors vingt-sept ans, et en régna vingt-neuf. Il est connu sous le nom de Louis le gros, et on le compte pour sixième du nom, en commençant à Louis le débonnaire.

Pour justifier son sacre, Ives de Chartres écrivit une lettre circulaire adressée à l'église romaine (2), et à toutes celles qui avoient connoissance de la plainte du clergé de Reims, où il soutient que l'on ne peut attaquer ce sa-

cre, ni par la raison, ni par la coutume, ni par la loi. Suivant la raison, dit-il, on a dû sacrer celui à qui le royaume appartenoit par droit héréditaire, et qui avoit été élu depuis long-temps par le commun consentement des évêques et des seigneurs. D'ailleurs, comme la province belgique prétend faire son roi, quoiqu'il doive régner sur les autres provinces, par la même raison la province celtique et l'Aquitaine, qui ne doivent rien à la Belgique, peuvent élire leur roi, quoiqu'il doive aussi régner en Belgique. Quant aux exemples, Ives rapporte premièrement celui des enfants du vieux Clotaire, dont l'un résidait à Paris, l'autre à Orléans, ne recevoient ni bénédiction ni couronne de l'archevêque de Reims. Pour la seconde race, il cite Louis, fils de Louis le bègue, qui fut couronné à l'abbaye de Ferrières, Eude sacré par Gautier, archevêque de Sens, Raoul sacré à Soissons, Louis d'Outremer à Laon; et dans la troisième race, Robert à Orléans, et Hugues, son fils, à Compiègne. Les gestes de France qu'il cite pour les exemples de la seconde race, sont ce que nous appelons la continuation d'Aimoin (1). Ives montre ensuite qu'en cette occasion les évêques de la province de Sens n'ont rien fait contre la loi, puisqu'ils n'ont connoissance d'aucune loi ni d'aucun privilège qui accorde ce droit à l'église de Reims. Que, quand il y en auroit, il n'eût pas été possible alors de l'exécuter, parce que l'archevêque de Reims n'étoit pas encore intronisé, et que la ville étoit en interdit; d'ailleurs, si l'on eût différé, l'état du royaume et la paix de l'Eglise étoient en très-grand péril.

Quelque temps après, Ives de Chartres et Thibaud, prieur de Saint-Martin-des-Champs à Paris, touchés de la désolation de l'église de Reims, firent de si fortes instances auprès du roi Louis, qu'ils lui persuadèrent de chasser l'usurpateur Gervais, et de consentir que Raoul demeurât archevêque. Le roi trouva bon qu'ils l'amenassent à Orléans, à sa cour de Noël, apparemment la même année mil cent huit; mais les seigneurs ne consentirent point que Raoul fût reçu en grâce s'il ne faisoit au roi serment de fidélité, comme tous ses prédécesseurs et les autres évêques du royaume. Or, comme ces serments étoient défendus par les décrets des derniers conciles, Ives écrivit au pape Pascal de leur pardonner, en considération de la paix et de la charité, cette faute, qui n'étoit pas contre la loi divine, mais seulement contre une loi positive (2). Car, ajoute-t-il, si vous voulez juger à la rigueur tout ce qui se fait par condescendance, presque tous les ministres de l'Eglise seront obligés de renoncer à leurs fonctions ou de sortir du monde; et ils ne trouveront point où semer les biens spirituels si on ne leur permet de tolérer quelque chose de ce qui se fait selon la chair. Raoul

(1) Ep. 20.

2, 3, 5, 8, 9.

(2) Edmer. 4, Novor. n. 43; to. X, Conc. p. 756, c.

(3) C. 10, n. 44.

(1) Pasc. Epist. 44. Chr. Cass. IV, c. 33.

(2) Order. lib. XI, p. 836. Suger. Vita Lud. c. 12.

(1) Sup. liv. LXIII, n. 50. Marlot. lib. II, c. 22.

(2) Ep. 189.

(1) Liv. V, c. 39, 41, 42.

(2) Epist. 190.



le vert tint le siège de Reims pendant seize ans.

LXII. Fin de saint Anselme de Cantorbéry.

Thomas, archevêque d'York, différait toujours son sacre, se laissant séduire aux mauvais conseils de ses chanoines, qui, jugeant qu'Anselme n'avait plus guère à vivre à cause de son grand âge et de sa mauvaise santé, lui écrivirent que l'église d'York était égale à celle de Cantorbéry, et défendirent à Thomas de la part du pape de lui promettre obéissance (1). Enfin, l'affaire traînant en longueur, et Anselme, sentant sa maladie augmenter de jour en jour, écrivit à Thomas en ces termes : Je vous déclare, en présence de Dieu tout-puissant et de sa part, que je vous interdis de toute fonction de prêtre, et vous défends de vous ingérer au ministère pastoral, jusqu'à ce que vous cessiez de vous révolter contre l'église de Cantorbéry, et que vous lui promettiez obéissance, comme ont fait vos prédécesseurs, Thomas et Girard. Que si vous persévérez dans votre révolte, je défends, sous peine d'anathème perpétuel, à tous les évêques de la Grande-Bretagne de vous imposer les mains, ou de vous reconnaître pour évêque, et vous recevoir à leur communion, si vous vous faites ordonner par des étrangers. Il envoya cette lettre à tous les évêques d'Angleterre, leur en recommandant l'exécution en vertu de la sainte obéissance.

La maladie d'Anselme était un dégoût de toute nourriture, qui le tint pendant environ six mois, et, quoiqu'il se fit violence pour manger, ses forces diminuaient insensiblement (2). Ne pouvant plus marcher, il se faisait porter tous les jours au saint sacrifice, pour lequel il avait une dévotion singulière. Ceux qui le servaient, voyant que ce mouvement le fatiguait extrêmement, voulaient l'en détourner; mais à peine purent-ils l'obtenir cinq jours avant sa mort. Le mardi de la semaine-sainte, vers le soir, il perdit la parole; la nuit, pendant que l'on chantoit matines à l'église, on lui lut la passion que l'on devoit lire à la messe, c'est-à-dire selon saint Luc, pendant laquelle, comme on vit qu'il alloit passer, on le tira de son lit, et on le mit sur le cilice et la cendre. Il rendit ainsi l'esprit au point du jour du mercredi-saint, vingt-unième d'avril mil cent neuf, la seizième année de son pontificat, et la soixante-seizième de sa vie. Il mourut à Cantorbéry, et fut enterré dans sa cathédrale, près de Lanfranc, son prédécesseur. L'Eglise honore la mémoire de saint Anselme le jour de sa mort, après laquelle le siège de Cantorbéry vauqua cinq ans (3).

LXIII. Ecrit de saint Anselme.

Outre les écrits de saint Anselme, dont j'ai

(1) Edmer. 4, Novor. n. 33. 7, n. 72.

(2) Vita per. Edmer. c. (3) Martyr. R. 21 apr.

parlé, il nous en reste grand nombre d'autres, tant dogmatiques que moraux. Il y en a trois qu'il fit pour l'intelligence de l'Ecriture sainte en forme de dialogues (4). Le premier est de la vérité; ce que c'est; en quels sujets elle se trouve; et ce que c'est que la justice. Il y montre, entre autres choses, que les sens nous rapportent toujours la vérité, et que l'erreur que nous attribuons aux sens n'est que dans le jugement précipité. Le second traité est du libre arbitre, qu'il définit ainsi : C'est le pouvoir de garder la droiture de la volonté, à cause de cette droiture même. Il montre que le pouvoir de pécher ne lui est point essentiel; que la créature après avoir péché n'a pas laissé d'avoir encore le libre arbitre, qu'elle ne pèche jamais que librement, et que la violence de la tentation rend seulement la résistance plus difficile, mais non pas impossible; en sorte que celui qui ment pour éviter la mort choisit le mensonge, et c'est improprement que l'on dit qu'il ment malgré lui (2). Que Dieu fait un plus grand miracle en rendant la droiture de la volonté à celui qui l'a perdue par le péché, qu'en ressuscitant un mort.

Le troisième traité est de la chute du diable. Saint Anselme y examine principalement cette question : En quoi le diable a péché de n'être pas demeuré dans la vérité, puisque Dieu ne lui a pas donné la persévérance qu'il ne pouvoit avoir autrement, et qu'il auroit eue si Dieu la lui eût donnée comme aux bons anges. Dans ce dialogue, il traite aussi par occasion de la confirmation des bons anges dans l'état de grâce. Il y traite à fond de la nature du mal et de son origine, et montre comment on peut dire que Dieu fait la mauvaise volonté de la créature, en tant qu'elle est volonté, non en tant qu'elle est mauvaise. Quoique ces trois traités soient séparés, l'auteur recommandoit qu'on les écrivit de suite à cause de la conformité des matières (3). Il les composa tous trois étant prieur du Bec, et fit dans le même temps un autre dialogue, intitulé du grammairien, à cause du mot qu'il prend pour exemple; et c'est un traité de dialectique.

Le dernier de ses ouvrages dogmatiques fut le traité de la concorde, de la prescience, de la prédestination et de la grâce de Dieu avec le libre arbitre, qu'il composa lentement contre sa coutume, à cause de sa maladie. La prescience de Dieu semble répugner au libre arbitre, parce que ce que Dieu a prévu arrive nécessairement, et le libre arbitre exclut toute nécessité; mais cette nécessité, que nous concluons de la prescience de Dieu, n'est qu'une nécessité subséquente et non antécédente, autrement il ne feroit rien librement lui-même. Or, la science de Dieu ne dépend pas des choses, mais elles sont par sa science. La prédestina-

(1) P. 109, Prolog. c. 6, (3) P. 6, c. 20. Prolog. p. 117. de Verit. p. 143.

(2) C. 3, 1, 5.

tion semble apporter une plus grande nécessité, parce qu'elle enferme un décret; mais en effet elle n'impose pas plus de nécessité que la prescience, parce que Dieu ne prédestine pas en contraignant la volonté, mais la laissant libre. Ce qui fait la difficulté touchant la grâce, c'est ce que l'Ecriture dit avec une égale force, que nous ne pouvons rien sans la grâce, et nous agissons librement; d'où vient que quelques esprits superbes ont attribué toute la vertu au libre arbitre, et plusieurs de notre temps, dit l'auteur, doutent que le libre arbitre soit quelque chose. Mais nous ne pouvons avoir que par la grâce la droiture de volonté, qui nous fait aimer la justice, et qui est essentielle au mérite; et l'Ecriture en établissant la grâce n'exclut point le libre arbitre, comme en établissant le libre arbitre elle n'exclut point la grâce (1). Il n'est jamais impossible d'avancer dans le bien ou de n'en pas déchoir, mais la grande difficulté paroît quelquefois impossibilité.

Outre les ouvrages dogmatiques de saint Anselme, nous avons de lui plusieurs homélies, plusieurs méditations, et grand nombre d'oraisons, qui respirent une tendre piété, et enfin plus de quatre cents lettres. Sa vie a été écrite en deux livres par le moine Edmer, son disciple et son compagnon inséparable, qui dans cet ouvrage s'est attaché particulièrement à décrire ses mœurs, son esprit et ses miracles. Mais il a laissé une autre histoire sous le nom de Nouvelles, où il rapporte exactement, et suivant l'ordre des temps, tout ce qui s'est passé entre saint Anselme et les rois d'Angleterre, depuis le commencement du règne de Guillaume le conquérant jusqu'à la mort du prélat; et la suite de quelques affaires ecclésiastiques jusqu'à l'an mil cent vingt-deux.

LXIV. Thomas, archevêque d'York.

Peu de jours après la mort de saint Anselme, arriva en Angleterre un cardinal envoyé par le pape Pascal, avec le pallium pour l'archevêque d'York, qu'il étoit chargé de remettre à saint Anselme, afin d'en disposer suivant son avis (2). A la Pentecôte suivante, treizième de juin mil cent neuf, le roi, tenant sa cour plénière à Londres, fit examiner l'affaire de l'archevêque d'York. On lut la dernière lettre que saint Anselme lui avait écrite, et onze évêques qui étoient présents résolurent d'y obéir, quand ils devroient être dépouillés de leurs dignités. Ils firent venir Samson, évêque de Worcester, dont l'archevêque Thomas étoit fils légitime; et il déclara qu'il étoit du même avis, et qu'il vouloit aussi obéir à la défense d'Anselme. Le roi fut du même sentiment, et

(1) Edmer. 2, Vita. p. 5 10.

24, 123, q. 1, c. 1, 2, 4, 7, (2) Edmer. 4, Novor. q. 2, c. 1, 3, q. 3, c. 1, 3, n. 38.

déclara à Thomas qu'il promettoit à l'église de Cantorbéry la même obéissance que ses prédécesseurs, ou qu'il renonceroit à l'archevêché. Il se soumit, et fut sacré le dimanche vingt-septième de juin, par Richard, évêque de Londres, qui lui fit auparavant prêter serment : le cardinal lui donna ensuite le pallium. Mais Thomas eut regret toute sa vie de n'avoir pas été sacré de la main de saint Anselme. Au reste, l'évêque de Londres fit cette fonction comme doyen de l'église de Cantorbéry.

LXV. Fin de saint Hugues de Clugny.

La même année, et huit jours après saint Anselme, mourut saint Hugues, qui gouvernoit depuis soixante ans l'ordre de Clugny. Il avoit eu pour disciples, comme j'ai marqué, le pape Urbain II, saint Ulric, qui écrivit les coutumes du monastère, et plusieurs autres grands personnalités. Il fut ami de saint Pierre Damien, de Didier, abbé du mont Cassin, et de tous les plus grands saints de son temps. Il fut chéri et respecté par l'empereur Henri le noir, l'impératrice Agnès, son épouse, Henri IV, leur fils, qui dans ces dernières années le demandoit pour juge, Philippe, roi de France, Alphonse VI, roi de Castille, par les libéralités duquel il bâtit cette église magnifique de Clugny, qui subsiste encore (1). Enfin, l'ordre de Clugny fut de son temps au plus haut point de sa splendeur, dont il commença à déchoir depuis sa mort. Elle arriva le vingt-neuvième d'avril mil cent neuf, qui étoit la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Sa vie fut écrite environ six ans après par Hildebert, évêque du Mans, qui s'est plus appliqué à relever ce qu'il a cru miraculeux que le détail de ses actions. Saint Hugues fut canonisé peu de temps après par le pape Calliste II, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Son successeur fut Pons, qui du monastère de Saint-Pons de Tomières avoit passé à celui de Clugny; il en fut le septième abbé, et le gouverna paisiblement pendant douze ans (2).

LXVI. Mort d'Alphonse VI, roi de Castille.

Alphonse VI, roi de Castille, qui avoit tant aimé l'abbé saint Hugues, ne lui survécut que de trois mois, et mourut le jeudi premier juillet, ère mil cent quarante-sept, qui est la même année mil cent neuf. Il vécut soixante-dix ans, et en régna trente-six; il fut enterré dans l'église de Saint-Fagon. Il laissa la couronne à sa fille Urraque, qu'il avoit remariée malgré elle, et malgré les seigneurs de Castille, à Alphonse, roi d'Aragon, quoiqu'elle eût un fils, nommé aussi Alphonse, de son

(1) Sup. liv. LX, n. 58. 42, lib. LXIII, n. 6. Boll. 29 apr. to. 11, p. 629. (2) Bibl. Clun. p. 551. Bibl. Clun. p. 414. Sup. n.



premier mariage avec Raymond de Bourgo-gne, fils de Guillaume, comte de Vienne (1). Le second mariage d'Urraque se fit par le conseil de Bernard, archevêque de Tolède, et des évêques de Castille; mais, après la mort d'Alphonse VI, les seigneurs et la princesse elle-même soutinrent que son mariage avec le roi d'Aragon étoit nul pour cause de parenté; car ils descendoient l'un et l'autre de Sanche, le grand roi de Navarre. On envoya au pape Pascal, qui commit Diègue, évêque de Compostelle, pour prendre connoissance de

(1) Sup. liv. LXIII, n. 6. Pelag. Ouet. p. 77. Roder. VI, c. 33.

l'affaire, lui ordonnant d'obliger la princesse à se séparer, sous peine d'être excommuniée et de perdre sa puissance temporelle (1). On ne voit pas ce qui fut jugé; mais il est certain qu'Alphonse d'Aragon fit sentir son indignation aux prélats. L'évêque de Burgos et celui de Léon furent chassés, celui de Palence pris, l'abbé de Saint-Fagon dépouillé, et le moine Ramir, frère du roi, mis à sa place. Bernard, archevêque de Tolède, quoique légat du saint-siège, fut banni de son diocèse pendant deux ans.

(1) Id. VIII, c. 1. Mariana, x, Hist. c. 8.

## LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

### I. Le roi Henri V en Italie.

A ROME, le pape Pascal II tint un concile dans l'église de Latran, le septième jour de mars l'an mil cent dix, indiction troisième, où il renouvela les décrets contre les investitures, et les canons qui défendent aux laïques de disposer des biens des églises. On y excommunia aussi ceux qui pilleroient les débris des naufrages. La même année, Richard, évêque d'Albane, légat du pape, tint trois conciles en France: l'un à Clermont en Auvergne, à la Pentecôte, qui fut le vingt-neuvième de mai, le second à Toulouse, le troisième à Saint-Benoît-sur-Loire, le premier jour d'octobre (1). A ce dernier concile se trouvèrent quatre archevêques, Daimbert de Sens, Raoul de Reims, Raoul de Tours et Léger de Bourges. Il ne se tenoit plus guère de conciles sans légats du pape.

Au mois de juin, le pape sortit de Rome, et alla en Pouille, où il assembla le duc, le prince de Capoue et les comtes du pays, et leur fit promettre de l'aider contre le roi Henri d'Allemagne, s'il en étoit besoin et s'ils en étoient requis. Il revint ensuite à Rome, où il fit faire le même serment à tous les grands. C'est qu'il savoit la résolution du roi de venir en Italie, et en prévoyoit les suites (2). En effet, dès le jour de l'Épiphanie de la même année mil cent dix, le roi avoit tenu avec les seigneurs une conférence à Ratisbonne, où il leur avoit déclaré son dessein de passer les Alpes pour aller à Rome recevoir la couronne impériale de la main du pape, et réunir l'Italie à l'Allemagne, suivant les anciennes lois. La proposition fut très-bien reçue; les seigneurs promirent de suivre le roi, et se préparèrent au voyage, nonobstant la terreur que jetta dans les esprits une comète qui parut le sixième de juin. Le roi commença à marcher vers le mois d'août, suivi d'une armée immense, et accompagné de gens de lettres, capables de soutenir ses droits, entre autres d'un Écossois, nommé David, qui avoit gouverné les écoles de Wirtzburg, et que le roi, à cause de sa vertu, avoit fait son chapelain. Il

écrivit la relation de ce voyage, mais plutôt en panégyriste qu'en historien. La prétention du roi étoit de se maintenir dans la possession acquise par privilège et par coutume à ses prédécesseurs depuis Charlemagne, et conservée pendant trois cents ans sous soixante-trois papes, de donner les évêchés et les abbayes par l'anneau et la crosse. Au contraire, les papes, depuis Grégoire VII, prétendoient qu'aucun laïque ne pouvoit donner l'investiture d'un évêché ou d'une autre dignité ecclésiastiques; et ils l'avoient souvent aussi décidé dans des conciles. C'étoit donc le sujet principal de voyage de Henri, de finir cette division scandaleuse entre l'empire et le sacerdoce. C'est ainsi qu'en parle Robert de Torigny, abbé du mont Saint-Michel, qui vivoit dans le même siècle, et a continué la chronique de Sigebert, moine de Gemblous, qui l'avoit conduite jusqu'à l'an mil cent, et mourut en mil cent treize (1).

### II. Conventions entre le pape et le roi.

Le roi Henri, ayant traversé la Lombardie et pris Novare qui vouloit lui résister, vint en Toscane, et célébra la fête de Noël à Florence, en grande solennité. Ensuite il envoya des députés à Rome pour régler avec ceux du pape les conditions de son couronnement. Ils s'assemblèrent le cinquième de février mil cent onze, au parvis de Saint-Pierre, en l'église de Notre-Dame-de-la-Tour, et convinrent des articles suivants: L'empereur renoncera par écrit à toutes les investitures des églises entre les mains du pape, en présence du clergé et du peuple, le jour de son couronnement. Et, après que le pape aura de même renoncé aux régales, l'empereur jurera de laisser les églises libres, avec les oblations et les domaines qui n'appartenoient pas manifestement au royaume avant que l'Eglise les possédât, et il déchargera les peuples des serments faits contre les évêques. Il restituera les patrimoines et les domaines de Saint-Pierre, comme ont fait Charles, Louis, Henri et les autres empereurs, et aidera selon son pouvoir à les

(1) To. x, Conc. p. 764, (2) Chr. Cass. IV, c. 35. 765, 766. Ab. Ursperg.

(1) Guill. Malm. lib. v, Prolog. Id. an. 1113. p. 106. Rob. an. 1111, Id.



garder. Il ne contribuera ni de son fait ni de son conseil à faire perdre au pape le pontificat, la vie ou les membres, ou le faire prendre par mauvaise voie, par soi-même, ou par personne interposée. Et cette promesse comprend non-seulement le pape, mais ses fidèles serviteurs qui auront promis sûreté à l'empereur en son nom, c'est-à-dire Pierre de Léon avec ses enfants, et les autres qu'il déclarera à l'empereur, et si quelqu'un leur fait du tort, l'empereur les secourra fidèlement. L'empereur donnera au pape pour médiateurs Fridéric, son neveu, et d'autres seigneurs qui sont nommés, au nombre de douze. Ils jureront au pape sa sûreté, et demeureront près de lui pour otages de l'observation de ces conditions. C'est ce qui fut promis de la part du roi Henri (1).

La convention de la part du pape fut telle. Si le roi observe ce qu'il a promis, le pape ordonnera aux évêques, présents au jour de son couronnement, de laisser au roi tout ce qui appartenait à la couronne au temps de Louis, de Henri et de ses autres prédécesseurs; et il défendra par écrit, sous peine d'anathème, qu'aucun d'eux, soit des présents, soit des absents, n'usurpe les régales, c'est-à-dire les villes, les duchés, marquisats, comtés, monnoies, marchés, avoueries et terres qui appartenaient manifestement à la couronne, les gens de guerre et les châteaux, et qu'on n'inquiète plus le roi sur ce sujet. Le pape recevra le roi avec honneur, le couronnera comme ses prédécesseurs, et lui aidera à se maintenir dans le royaume. Pierre de Léon promit de demeurer auprès du roi si le pape n'observait pas ces conditions, et cependant de donner pour otages son fils Gratien et le fils de Hugues, son autre fils. C'est ce qui fut convenu à Rome de part et d'autre le cinquième de février.

Les députés du roi lui en ayant apporté la nouvelle, il s'avança jusqu'à Sutri, où, le neuvième du même mois, il fit en présence des députés du pape le serment dont on étoit convenu, à condition que le pape accomplirait sa promesse le dimanche suivant. Dix seigneurs et le chancelier Albert firent le même serment pour la sûreté du pape. Ces précautions marquoient une grande défiance de part et d'autre, et ce n'étoit pas sans fondement.

### III. Le roi fait arrêter le pape.

Le roi arriva près de Rome l'onzième de février, et le lendemain, qui étoit le dimanche de la Quinquagésime, le pape envoya au devant de lui divers officiers de sa cour avec plusieurs sortes d'enseignes (2), des croix, des aigles, des lions, des loups, des dragons. Il y avoit cent religieuses portant des flambeaux, avec une

multitude infinie de peuple portant des palmes, des rameaux et des fleurs. Hors la porte il fut reçu par les juifs, et dans la porte par les Grecs en chantant. Là, par ordre du pape, se trouva tout le clergé de Rome; et le roi étant descendu de cheval, ils le menèrent avec des acclamations de louange aux degrés de Saint-Pierre. Les ayant montés, il trouva le pape qui l'attendoit, accompagné de plusieurs évêques, des cardinaux-prêtres, diacres et sous-diacres, et du reste des chantes. Le roi se prosterna et baisa les pieds du pape, puis ils s'embrassèrent et se baisèrent trois fois; et le roi, tenant la main droite du pape selon la coutume, vint à la porte d'argent avec de grandes acclamations du peuple. Là, il lut dans un livre le serment ordinaire des empereurs, et le pape désigna Henri, empereur, le baisa encore, et l'évêque de Lavici dit sur lui la première oraison.

Après être entrés dans l'église, ils s'assirent dans la salle, appelée la roue de porphyre, à cause du pavé figuré en rond. Le pape demanda que le roi rendit à l'Eglise ses droits, et renonçât aux investitures, comme il avoit promis par écrit. Le roi se retira à part vers la sacristie avec les évêques et les seigneurs de sa suite, où ils conférèrent long-temps. Avec eux étoient trois évêques lombards, dont l'un étoit Bernard de Parme. Comme le temps se passoit, le pape envoya demander au roi l'exécution de la convention; et peu après les gens de la suite du roi commencèrent à dire que l'écrit qui avoit été fait ne pouvoit subsister, comme étant contraire à l'Evangile, qui ordonne de rendre à César ce qui est à César; et au précepte de l'apôtre, que celui qui sert Dieu ne s'engage point dans les affaires du siècle. On leur répondit par d'autres autorités de l'Ecriture et des canons; mais ils demeurèrent aheurtés à leur prétention.

Cependant le roi dit au pape : Je veux que la division qui est entre vous et Etienne le Normand finissent maintenant. C'étoit un gneur romain, qui fut en grande considération sous les papes suivants. Le pape répondit (1) : La plus grande partie du jour est passée, et l'office sera long, commençons, s'il vous plaît, par ce qui vous regarde. Aussitôt un de ceux qui étoient venus avec le roi se leva et dit : A quoi bon tant de discours? sachez que l'empereur, notre maître, veut recevoir la couronne comme l'ont recue, Charles, Louis et Pépin. Et le pape ayant déclaré qu'il ne pouvoit la donner ainsi, le roi entra en colère, et par le conseil d'Albert, archevêque de Mayence, et de Burchard, évêque de Saxe, il fit environner le pape de gens armés. Comme le jour baissoit déjà, les évêques et les cardinaux conseillèrent au pape de couronner l'empereur, et remettre au lendemain

(1) C. 3.

l'examen du reste; mais les Allemands rejetèrent encore cette proposition.

Le pape et tous ceux qui l'accompagnoient étoient toujours gardés par des gens armés. A peine purent-ils monter à l'autel de saint Pierre pour ouïr la messe, et à peine put-on trouver du pain, du vin et de l'eau pour la célébrer. Après la messe, on fit descendre le pape de sa chair; il s'assit avec les cardinaux en bas devant la confession de saint Pierre, et y fut gardé jusqu'à la nuit fermée: puis on les mena à un logis hors l'enceinte de l'église. Les Allemands pillèrent dans le tumulte tous les meubles précieux exposés pour honorer l'entrée du roi. On prit avec le pape une grande multitude de clercs et de laïques, des enfants et des hommes de tout âge, qui avoient été au devant de l'empereur avec des palmes et des fleurs. Il fit tuer les uns, dépouiller, battre ou emprisonner les autres. Jean, évêque de Tusculum, et Léon d'Ostie, voyant le pape pris, se retirèrent à Rome, habillés en laïques. Tout cela se passa le dimanche de la Quinquagésime, douzième jour de février, l'an mil cent onze, et le pape demeura prisonnier jusqu'au treizième d'avril, pendant deux mois entiers. Le prétexte de sa détention fut qu'il n'accomplissoit pas ce qu'il avoit promis, d'obliger les évêques à céder au roi les régales, parce qu'en effet ils réclamèrent contre cette promesse.

### IV. Résistance des Romains.

Quand les Romains eurent appris que le pape étoit arrêté, ils en furent tellement indignés, qu'ils commencèrent à faire main basse sur tous les Allemands qui se trouvaient dans Rome, pèlerins ou autres (1). Le lendemain, ils sortirent de la ville, attaquèrent les gens du roi Henri, en tuèrent plusieurs, dont ils prirent les dépouilles; et, revenant à la charge, ils pensèrent les chasser de la galerie de Saint-Pierre, abattirent le roi lui-même de son cheval, et le blessèrent au visage. Othon, comte de Milan, lui donna son cheval pour le faire sauver; mais il fut pris lui-même par les Romains, qui, l'ayant mené dans la ville, le hachèrent en pièces et le laissèrent manger aux chiens. Le combat dura jusqu'à la nuit, et les Romains eurent l'avantage; en sorte que les Allemands s'étant retirés dans leur camp, furent deux jours sous les armes.

Vers la nuit, l'évêque de Tusculum assembla le peuple romain, et leur dit : Mes chers enfants, quoique vous n'ayez pas besoin d'exhortation, considérez que vous combattez pour votre vie et votre liberté, pour la gloire et la défense du saint-siège. Vos enfants sont mis aux fers contre toute sorte de droit; l'église de Saint-Pierre, respectée par toute la terre, est pleine d'armes, de sang et de corps

(1) Chr. Cass. c. 30.

morts. De quel plus grand désastre a-t-on jamais ouï parler? Le pape est aux fers entre les mains des barbares; tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Eglise est condamné à la prison et aux ténèbres; l'Eglise, votre mère, gémit et implore votre secours. Employez-y donc toutes vos forces; les ennemis sont plus disposés à s'enfuir qu'à tenir ferme s'ils trouvent de la résistance. Enfin, pour vous encourager à venger un tel crime, par la confiance que nous avons en la miséricorde de Dieu et des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, nous vous donnons l'absolution de tous vos péchés. Les Romains, encore plus animés par ce discours, s'engagèrent par serment à résister au roi Henri, et résolurent de tenir pour leurs frères tous ceux qui les aideroient.

Le roi, ayant appris cette disposition des Romains, quitta la même nuit avec précipitation l'église de Saint-Pierre, emmenant avec lui le pape, qu'il fit deux jours après dépouiller de ses ornements et lier de cordes, comme plusieurs autres, tant clercs que laïques, que l'on traînoit avec lui, sans permettre à personne des Latins de lui parler; mais il étoit gardé et servi avec honneur par les seigneurs allemands, à la tête desquels étoit Ulrich, patriarche d'Aquilée. Conrad, archevêque de Saltzbourg, désapprouva ouvertement la capture du pape; ce qui lui attira la disgrâce du roi, et une telle persécution, qu'il fut obligé de fuir pendant plusieurs années et se cacher en divers lieux. Cependant l'évêque de Tusculum ne cessoit point d'écrire des lettres de tous côtés pour exciter les fidèles à secourir l'Eglise. Quoique le roi pillât les terres des Romains, et s'efforçât de les gagner eux-mêmes par argent et par divers artifices, ils demeurèrent toujours fidèles au pape; et le roi, ne sachant quel parti prendre, jura que, si le pape ne se rendoit à sa volonté, il lui feroit souffrir à lui et aux autres prisonniers la mort, ou du moins la mutilation des membres. Enfin, il convint de les délivrer tous, pourvu que le pape lui relâchât les investitures, assurant qu'il ne prétendoit donner ni les droits ni les fonctions de l'Eglise, mais seulement les régales, c'est-à-dire les domaines et les droits dépendants de la couronne.

### V. Le pape accorde les investitures.

Le pape résista long-temps, disant qu'il aimoit mieux perdre la vie que de donner atteinte aux droits de l'Eglise. Mais on lui représenta la misère des prisonniers qui étoient aux fers, hors de leur patrie, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, la désolation de l'église romaine, qui avoit perdu presque tous ses cardinaux, le péril du schisme dont toute l'église latine étoit menacée. Enfin le pape, vaincu par leurs larmes,

(1) Chr. Cass. iv, c. 37. (2) Acta ap. Baron. an. 1111



et fondant en larmes lui-même, dit : Je suis donc contraint de faire pour la paix et la liberté de l'Eglise ce que j'aurais voulu éviter aux dépens de mon sang. On dressa le traité, portant que le pape accordera les investitures à l'empereur, et lui en donnera ses lettres; puis on ajoutait : Le pape n'inquiétera point le roi Henri pour ce sujet, ni pour l'injure qui lui a été faite à lui ou aux siens, et ne prononcera jamais d'anathème contre le roi; il ne sera point en demeure de le couronner, et l'aidera de bonne foi à conserver son royaume et son empire. Cette promesse fut souscrite par seize cardinaux, dont les deux premiers étoient les évêques de Porto et de Sabine.

La promesse de l'empereur portoit : Je mettrais en liberté, mercredi ou jeudi prochain, le pape Pascal, les évêques, les cardinaux, tous les prisonniers, et les otages qui ont été pris pour lui et avec lui. Je ne prendrai plus ceux qui sont fidèles au pape, et je garderai au peuple romain la paix et la sûreté. Je rendrai les patrimoines et les domaines de l'église romaine que j'ai pris, je l'aiderai de bonne foi à recouvrer et posséder tout ce qu'elle doit avoir, et j'obéirai au pape Pascal, sauf l'honneur du royaume et de l'empire, comme les empereurs catholiques ont obéi aux papes catholiques. Cette promesse fut jurée par quatre évêques et sept comtes, et datée du mardi après l'octave de Pâques, onzième d'avril, indiction quatrième, qui est l'an mil cent onze.

Avant que de délivrer le pape, l'empereur voulut avoir la bulle touchant les investitures, sans attendre qu'il fût rentré dans Rome, où son sceau étoit demeuré. Le lendemain donc on fit venir de la ville un scriniaire ou secrétaire, qui écrivit cette bulle pendant la nuit; et le pape y souscrivit, quoique bien à regret. Elle portoit : Nous vous accordons et confirmons la prérogative que nos prédécesseurs ont accordée aux vôtres, savoir, que vous donniez l'investiture de la verge et de l'anneau aux évêques et aux abbés de votre royaume élus librement et sans simonie; et qu'aucun ne puisse être consacré sans avoir reçu de vous l'investiture; car vos prédécesseurs ont donné de si grands biens de leur domaine aux églises de votre royaume, que les évêques et les abbés doivent contribuer les premiers à la défense de l'état, et votre autorité doit réprimer les dissensions populaires qui arrivent dans les élections. Si quelque personne, ecclésiastique ou séculière, ose contrevenir à cette présente concession, il sera frappé d'anathème et perdra sa dignité.

Ensuite l'empereur fut couronné par le pape dans l'église de Saint-Pierre, toutes les portes de Rome étant fermées, afin que personne ne pût assister à cette cérémonie. A la messe le pape, en étant venu à la fraction de l'hostie, en prit une partie, et donna l'autre à l'empereur, en disant : Comme cette partie du

corps vivifiant est séparée, ainsi soit séparé du royaume de Jésus-Christ celui qui violera ce traité. Sitôt que la messe fut finie, le roi retourna à son camp, et le pape, ainsi délivré avec les évêques et les cardinaux, rentra dans Rome, où le peuple vint au devant de lui avec un tel empressement, qu'il ne put arriver que le soir à son logis. C'étoit le jeudi, treizième d'avril.

L'empereur fit de grands présents au pape, aux évêques, aux cardinaux et au reste du clergé, et s'en retourna en Allemagne par la Lombardie (1). Au mois d'août, il assembla à Spire un grand nombre d'évêques et quelques seigneurs, pour célébrer les funérailles de l'empereur, son père, qui depuis sa mort, arrivée cinq ans auparavant, étoit demeuré sans sépulture ecclésiastique, et sans que l'on eût fait pour lui de prières (2). L'empereur avoit obtenu du pape la permission de lui rendre ses devoirs, sur le témoignage des évêques, qui assurèrent qu'il étoit mort pénitent, et l'empereur lui fit faire des funérailles aussi magnifiques qu'en eût aucun de ses prédécesseurs : ainsi il fut enterré près de ses ancêtres. L'empereur tint ensuite sa cour à Mayence, et donna l'investiture de cet archevêché à Albert, son chancelier, élu depuis long-temps à la place de Ruthard, mort le second jour de mai mil cent dix.

#### VI. Le pape blâmé par son église.

Les schisme qui duroit depuis trente-cinq ans sembloit terminé, et la paix rétablie entre le pape et l'empereur; mais à Rome il pensa se former un nouveau schisme; car les cardinaux, qui y étoient demeurés pendant la prison du pape et plusieurs autres prélats, condamnèrent ouvertement la concession des investitures qu'il avoit donnée à l'empereur, comme contraire aux décrets de ses prédécesseurs, et le pape étant sorti de Rome, ils s'assemblèrent, ayant à leur tête Jean, évêque de Tusculum, et Léon de Verceil, et firent un décret contre le pape et contre sa bulle (3). Le pape, en ayant eu avis, leur écrivit de Terracine le cinquième de juillet, reprenant l'indiscrétion de leur zèle, et promettant toutefois de corriger ce qu'il n'avoit fait que pour éviter la ruine de Rome et de toute la province.

Un autre chef de ceux qui blâmoient la conduite du pape, étoit Brunon, évêque de Segni, et abbé du mont Cassin. Il avoit avec lui deux évêques et plusieurs cardinaux; et ils pressoient le pape de casser sa bulle et d'excommunier l'empereur (4). Ceux qui avoient été prisonniers avec le pape étoient partagés : les uns disoient qu'ils n'avoient point changé de

(1) Ab Ursperg. (3) Pasc. Ep. 25, ap. Baron. an. 1111.  
(2) Sup. liv. LXV, n. 44. (4) Chr. Cass. iv, c. 44.

sentiment, et qu'ils condamnoient les investitures comme auparavant; les autres s'efforçoient de soutenir ce qui avoit été fait. Brunon, ayant appris qu'on l'avoit dénoncé au pape comme chef de cette division, lui écrivit une lettre, où il disoit : Mes ennemis vous disent que je ne vous aime pas, et que je parle mal de vous, mais ils mentent. Je vous aime comme mon père et mon seigneur, et je ne veux point avoir d'autre pape de votre vivant, comme je vous l'ai promis avec plusieurs autres. Mais je dois plus aimer encore celui qui nous a faits vous et moi. Je n'approuve point ce traité si honteux, si forcé, si contraire à la religion, et j'apprends que vous ne l'approuvez pas même. Qui peut approuver un traité qui ôte la liberté de l'Eglise, qui ferme l'unique porte pour y entrer, et en ouvre plusieurs autres pour y faire entrer les voleurs? Nous avons les canons depuis les apôtres jusqu'à vous; c'est le grand chemin dont il ne faut point se détourner. Les apôtres condamnent tous ceux qui obtiennent une église par la puissance séculière (1); car les laïques, quelque pieux qu'ils soient, n'ont aucun pouvoir de disposer des églises. Votre constitution condamne de même tous les clercs qui reçoivent l'institution de la main d'un laïque. Ces constitutions sont saintes, et quiconque y contredit n'est pas catholique. Confirmez-les donc, et condamnez l'erreur contraire que vous avez souvent vous-même qualifiée d'hérésie; vous verrez aussitôt l'Eglise paisible et tout le monde à vos pieds. Pour moi, je fais peu de cas du serment que vous avez fait; et quand vous l'auriez violé, je ne vous en serois pas moins soumis.

#### VII. Brunon de Segni retourne à son évêché.

Le pape ne laissa pas d'être piqué de cette lettre, et de craindre que Brunon ne voulût le faire déposer; c'est pourquoi il résolut de lui ôter l'abbaye du mont Cassin, qui lui donnoit un grand crédit. C'étoit la quatrième année qu'il la gouvernoit. Car, après qu'il fut revenu de sa légation en France, il rentra dans ce monastère; et l'abbé Othon étant mort, le premier d'octobre mil cent sept, il fut élu par les moines pour lui succéder. Le pape Pascal, étant venu ensuite au mont Cassin, dit en plein chapitre que Brunon n'étoit pas seulement digne de remplir cette place, mais d'être à la sienne dans le saint-siège (2). Toutefois, ayant reçu sa lettre touchant les investitures, il lui écrivit qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'il fût évêque et abbé; car Brunon étoit toujours évêque de Segni, et, quelque instance qu'il eût faite pour être déchargé de cette église, le pape n'avoit jamais voulu admettre sa renon-

(1) Can. Apost. 31. (2) Chr. Cass. iv, c. 31.  
Sup. liv. LXV, n. 46, c. 42.

ciation. Le pape écrivit aussi aux moines du mont Cassin, et chargea de la lettre Léon, évêque d'Ostie, tiré de ce monastère, leur défendant de ne plus obéir à Brunon, et leur ordonnant d'élire un autre abbé. Alors Brunon assembla la communauté, et voulut leur donner pour abbé un de leurs confrères, nommé Pérégrin, son compatriote; mais ils lui dirent : Tant que vous voudrez nous gouverner nous vous obéirons comme à notre père, mais si vous voulez quitter, laissez-nous l'élection libre. Brunon crut pouvoir se faire obéir par force, et fit venir des gens armés, qui surprirent les moines comme ils entroient à la messe, demandant en furie qui étoient ceux qui ne vouloient pas faire la volonté de l'abbé. Les moines indignés les mirent dehors; et l'abbé, l'ayant appris, assembla les frères, et leur dit : Je ne veux pas être cause d'un scandale entre vous et l'église romaine; c'est pourquoi je vous rends le bâton pastoral que vous m'avez donné. Aussitôt il le remit sur l'autel; et, prenant congé des moines, il retourna à son évêché, où il passa quatorze ans qu'il vécut encore. Il avoit gouverné l'abbaye du mont Cassin trois ans et dix mois; et son successeur fut Girard, qui la gouverna onze ans.

#### VIII. Léon de Marsique, évêque d'Ostie.

Léon, évêque d'Ostie, que le pape employa en cette affaire, étoit de Marsique en Campanie, et entra dès l'enfance au mont Cassin, où il embrassa la vie monastique; et, s'étant distingué par sa doctrine et par sa vertu, il devint bibliothécaire et doyen du monastère (1). L'abbé Oderise lui ordonna d'écrire la vie de l'abbé Didier, son prédécesseur qui fut le pape Victor III, et, lui ayant demandé quelque temps après s'il l'avoit fait, Léon lui avoua qu'il n'avoit pas commencé, et lui représenta que diverses occupations l'en avoient détourné. Oderise promit de lui donner du loisir, et lui ordonna d'écrire l'histoire entière du mont Cassin depuis saint Benoît, marquant non-seulement la suite des abbés et leurs actions, mais les acquisitions des domaines du monastère par les donations des empereurs et des princes, ou autrement. Léon exécuta cet ordre, se servant de quelques mémoires écrits grossièrement par les moines précédents; des histoires des Lombards et de celles des empereurs et des papes, avec les anciens titres du monastère, qu'il rechercha soigneusement. De tous ces matériaux, il composa la chronique du mont Cassin, et la divisa en trois livres, dont le premier commence à saint Benoît, le second à l'abbé Ali-gerne, vers l'an neuf cent cinquante, le troisième ne contient que l'histoire de l'abbé Didier (2). En mil cent un, Léon de Marsique fut tiré du mont Cassin par le pape Pascal II,

(1) Ughel. to. 1, p. 76, n. 34. (2) Sup. liv. LVII, n. 11.



qui le fit cardinal-évêque d'Ostie ; il vécut au moins jusqu'en mil cent quinze, et eut pour successeur Lambert de Fagnan, depuis pape sous le nom d'Honorius II.

La chronique du mont Cassin fut continuée après la mort de Léon par le moyen de Pierre, diacre et bibliothécaire du même monastère, né à Rome de la première noblesse, et offert à la maison dès l'âge de cinq ans, en mil cent quinze (1). Il ajouta à cette chronique un quatrième livre, qui commence à l'abbé Oderise, en mil quatre-vingt-sept, et finit à Rainald II, et à la mort de l'antipape Anaclel, en mil cent trente-sept ; mais ce quatrième livre n'est pas écrit avec la même fidélité que les précédents.

IX. Mort de Nicolas le grammairien. Jean, patriarche de Constantinople.

A Constantinople, le patriarche Nicolas le grammairien mourut cette année mil cent onze, après avoir tenu ce siège vingt-sept ans, et être arrivé à une extrême vieillesse. Nous avons donné deux constitutions de ce patriarche, toutes deux de l'année mil quatre-vingt-douze, indication quinziesme. La première, du quatorzième de juin, fut faite dans un concile de treize métropolitains avec quelques officiers de l'empereur (2). On y décida la question proposée un mois auparavant dans une assemblée plus nombreuse, savoir, si l'oncle et la nièce, le neveu et la tante d'alliance seulement, pouvoient se marier ensemble, et ces mariages furent déclarés valables. La seconde constitution, du mercredi vingt-unième de juillet (3), déclare valable un mariage contracté en conséquence des fiançailles, qui étoient illégitimes, parce que la fille n'avoit que sept ans ; mais les noces n'avoient été célébrées que huit ans après. Les assemblées où furent faites ces constitutions se tenoient au palais patriarcal, dans la salle nommée Thomaite.

#### X. Bogomiles hérétiques.

Du temps du patriarche Nicolas, l'empereur Alexis fit brûler Basile, chef des bogomiles. C'étoient des hérétiques bulgares, ainsi nommés, comme qui diroit ceux qui implorent la miséricorde divine ; car *Bog* en leur langue, la même que la slavonne, signifie Dieu, et *Milouï*, ayez pitié de nous. Or, ils vantoient extrêmement la prière, comme les anciens massaliens, dont ils tenoient plusieurs erreurs ; mais au fond ils étoient manichéens, ou plutôt une branche des pauliciens, dont j'ai parlé. Ceux-ci affectoient un grand extérieur de piété, coupoient leurs cheveux, et portoient des

mantes et des cuculles abaissées jusque sur le nez, marchant la tête penchée, et marmottant quelques prières ; on les eût pris pour des moines (1). Comme de tous côtés on parloit beaucoup de cette secte, l'empereur Alexis s'en informa, et fit amener à son palais quelques-uns de ceux qui la professoient. Ils dirent tous que leur chef étoit Basile, qui, suivi de douze disciples qu'il nommoit ses apôtres et de quelques femmes, alloit partout semant sa doctrine (2). Il étoit médecin de profession, avoit été quinze ans à apprendre cette doctrine, et l'enseignoit depuis cinquante-deux ans.

L'empereur le fit si bien chercher, qu'on le trouva, et il lui fut présenté. C'étoit un vieillard de grande taille, le visage mortifié, la barbe claire, vêtu en moine comme les autres. L'empereur se leva de son siège pour le recevoir, le fit asseoir et même manger à sa table, feignant de vouloir être son disciple, lui et son frère Isaac Comnène ; et disant qu'ils recevroient tous ses discours comme des oracles, pourvu qu'il voulût bien prendre soin du salut de leurs âmes. Basile, très-exercé à dissimuler, résista d'abord ; mais enfin il se laissa surprendre aux flatteries des deux princes, qui jouoient ensemble cette comédie. Il commença donc à expliquer sa doctrine et à répondre à leurs questions. C'étoit dans un appartement reculé du palais ; et l'empereur avoit placé derrière un rideau un secrétaire, qui écrivoit tout ce que disoit le vieillard. Il ne dissimula rien, et expliqua à fond toutes ses erreurs.

Alors l'empereur leva le masque ; il fit assembler le sénat et les officiers militaires ; il appela le clergé et le patriarche Nicolas, et fit lire l'écrit contenant la doctrine de Basile. Celui-ci se voyant convaincu ne le nia pas ; il offrit de la soutenir, et déclara qu'il étoit prêt à souffrir le feu, les tourments et la mort. Car une des erreurs des bogomiles étoit qu'ils ne souffriroient point dans les tourments, et que les anges les délivreroient même du feu. Nous l'avons vu dans les manichéens, que le roi Robert fit brûler à Orléans l'an mil deux cent deux (3). Basile demeura donc inflexible, notwithstanding les exhortations des catholiques, de ses propres disciples et de l'empereur, qui le faisoit souvent venir de sa prison pour lui parler. Ce prince fit chercher de tous côtés les disciples de Basile, principalement ses douze apôtres, et s'efforça de les convertir, mais inutilement ; seulement on trouva que le mal s'étendoit loin, et qu'il avoit gagné de grandes maisons et beaucoup de peuple. Enfin l'empereur les condamna tous au feu (4).

Mais entre ceux qui avoient été pris comme bogomiles, un grand nombre nioient qu'ils le

fussent, et détestoient cette hérésie ; c'est pourquoi l'empereur, qui connoissoit leur dissimulation, s'avisait d'un stratagème pour discerner les vrais catholiques. Il s'assit sur son trône en public, accompagné du sénat, du clergé et des moines les plus estimés, puis il fit amener tous ceux que l'on accusoit d'être bogomiles, et dit : Il faut allumer aujourd'hui deux fournaises : devant l'une on plantera une croix, et celle-là sera pour ceux qui se prétendent catholiques ; car il vaut mieux qu'ils meurent innocents que de vivre avec la réputation d'hérétiques et causer du scandale. L'autre fournaise sera pour ceux qui se confessent bogomiles : allez donc chacun à la vôtre. L'empereur parloit ainsi parce qu'il savoit que les bogomiles avoient la croix en horreur. Les deux fournaises furent allumées ; et il accourut un grand peuple à ce spectacle. Les accusés, croyant qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, prirent chacun leur parti, et le peuple murmuroit contre l'empereur, dont il ne connoissoit pas l'intention. Mais on arrêta par son ordre tous ceux qui se présentoient à la fournaise de la croix, et il les renvoya avec beaucoup de louanges. Il fit mettre en prison les autres, et les apôtres de Basile séparément ; chaque jour il en faisoit venir quelques-uns pour les instruire, soit par lui-même, soit par des ecclésiastiques choisis. Il y en eut qui se convertirent, et furent mis en liberté ; d'autres moururent en prison dans leur hérésie.

Basile, comme hérésiarque impénitent, fut jugé digne du feu par le clergé, les moines choisis et le patriarche même. L'empereur y consentit, et, après lui avoir encore parlé plusieurs fois inutilement, il fit allumer un grand bûcher au milieu de l'hippodrome ; on planta une croix de l'autre côté, et on donna le choix à Basile de s'approcher de l'un ou de l'autre. Quand on l'eut amené, voyant le bûcher de loin, il s'enmoquoit, et disoit que des anges l'en retireroient ; citant ces paroles du psaume (1) : Il n'approchera pas de toi ; seulement tu le verras de tes yeux. Mais quand il vit de plus près cette flamme horrible s'élever aussi haut que la pyramide de l'hippodrome ; et quand il sentit la chaleur, il regarda plusieurs fois en arrière, battit des mains et se frappa la cuisse, comme étonné et éperdu, sans toutefois revenir de son endurcissement. Il regardoit tantôt le bûcher, tantôt les assistants, sans avancer ni reculer, et sembloit avoir perdu le sens. Alors les bourreaux, craignant que peut-être les démons ne l'enlevassent par la permission divine, voulurent faire une épreuve. Et comme il continuoit de se vanter qu'il sortiroit du feu sain et sauf, ils y jetèrent son manteau. Ne voyez-vous pas, leur dit-il, comme mon manteau s'envole en l'air ? A ces mots, ils le prirent lui-même tout vêtu et le jetèrent au milieu du feu, où il fut tellement consumé, que l'on ne sentit aucune

odeur ; et on ne vit point de fumée nouvelle, sinon comme un petit trait. Le peuple vouloit jeter dans le même feu ses sectateurs, dont un grand nombre assistoit à ce spectacle ; mais l'empereur ne le permit pas, il se contenta de les faire mettre dans une prison, où ils demeurèrent assez long-temps, et moururent dans leur impiété.

#### XI. Erreurs des bogomiles.

L'empereur Alexis fit écrire les erreurs des bogomiles par un moine, nommé Euthymius Zigabène, connu de la mère de l'impératrice Irène et de tout le clergé (1). Il étoit parfait grammairien, n'ignoroit pas la rhétorique, et savoit mieux qu'aucun autre la doctrine de l'Eglise. Il composa par ordre de l'empereur une exposition de toutes les hérésies ; avec la réfutation de chacune, tirée des pères ; et l'empereur nomma ce livre Panoplie dogmatique, c'est-à-dire armure complète de doctrine. Euthymius y rapporte l'hérésie des bogomiles, suivant ce que l'empereur en avoit appris de la bouche de Basile, et qu'il avoit fait écrire à mesure, comme il a été dit. En voici la substance : Ils rejetoient les livres de Moïse et le reste de l'ancien Testament, à la réserve du psautier et des seize prophètes ; mais ils recevoient tous le nouveau Testament. Ils confessoient la trinité, mais de parole seulement, attribuant au père seul tous les trois noms, et disant que le fils et le Saint-Esprit n'avoient été que depuis l'an du monde cinq mil cinq cents, qui revient à peu près à la naissance de Jésus-Christ, et s'étoient confondus avec le père trente-trois ans après. Dieu avoit auparavant un autre fils, nommé Satanaël (2), qui, s'étant révolté, et ayant attiré les anges à son parti, fut chassé du ciel avec eux ; puis il fit un second ciel, et tout le reste des créatures visibles trompa Moïse et lui donna l'ancienne loi. C'est lui dont Jésus-Christ est venu détruire la puissance, et, l'ayant enfermé dans l'enfer, a retranché la dernière syllabe de son nom, qui étoit angélique, en sorte qu'il ne se nomme plus que Satanas (3).

Ils disoient que l'incarnation du verbe, sa vie sur la terre, sa mort, sa résurrection, tout cela n'avoit été qu'une apparence et un jeu joué pour confondre Satanaël ; c'est pourquoi ils rejetoient la croix avec horreur. Ils rejetoient notre baptême comme n'étant que celui de Jean, parce qu'il se fait avec l'eau, et rebaptisoient ceux qu'ils pervertissoient d'un baptême qu'ils prétendoient être celui de l'esprit. Ils disoient que les démons s'enfuyoient d'eux, mais que les autres hommes avoient chacun le leur, qui leur faisoit commettre toutes sortes de péchés, et ne les quittoit pas même à la mort. Ils rejetoient aussi l'eucha

(1) Prolog. lib. IV, cum not. 215. Zonar. XVIII, n. 13. Sup. liv. LXIII, n. 35.

(2) Sup. liv. LXIII, n. 35. Jus Græco-Rom. I. III, p.

(1) Euthym. Zigab. Panopl. tit. 23. Anua. Comm. lib. XV, 486. Sup. liv. XIX, n. 25. Sup. liv. XLV, n. 58 ;

LI, n. 18.

(2) Zonar. lib. XVII, n. 25. (3) Sup. liv. LXIII, n. 50. (4) P. 41.

(1) Ps. xc, 7, 8.

(1) Anno. p. 490. 23, num. 1, 2, 3, 4, 6. (2) Eucym. Panopl. tit. (3) N. 7, 8.



ristie, l'appelant le sacrifice des démons, et ne reconnoissoient d'autre communion ni d'autre cène que de demander le pain quotidien en disant le *Pater* (1). Ils ne recevoient point d'autre prière, traitant tout le reste de multitude de paroles qui ne convient qu'aux gentils. Ils disoient le *Pater* au moins sept fois le jour, et cinq fois la nuit. Ils condamnoient tous les temples matériels, disant que c'étoit l'habitation des démons, à commencer par le temple de Jérusalem; ainsi ils ne prioient jamais dans les églises (2). Ils rejetoient les saintes images et les traitoient d'idôles, ne reconnoissoient pour saints que les prophètes, les apôtres et les martyrs, et comptoient pour réprouvés les évêques, et les pères de l'Eglise comme adorateurs des images. Ainsi ils traitoient de faux prophètes saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et les autres (3). Entre les empereurs, ils ne tenoient pour orthodoxe que les iconoclastes, particulièrement Copronyme.

Ils traitoient tous les catholiques de pharisiens et de saducéens, et les gens de lettres de scribes, à qui il ne falloit pas communiquer leur doctrine (4). Les deux démoniaques qui habitoient dans des sépulcres signifioient, selon eux, les deux ordres du clergé et des moines, logés dans les églises où on garde les os des morts, c'est-à-dire les reliques. Les moines étoient encore les renards qui ont leurs tanières, et les stylites logés en l'air sur des colonnes étoient les oiseaux qui ont leurs nids, et que Dieu nourrit (5); car c'est ainsi que les bogomiles prouvoient leur doctrine par des passages de l'Ecriture tournés en allégories arbitraires. Ils se croyoient permis de dissimuler leur doctrine, et d'user de tous les moyens possibles pour sauver leur vie, ce qui les rendoit très-difficiles à découvrir. Leur habit, semblable à celui des moines, servoit encore à les cacher, et leur donnoit moyen de s'insinuer plus facilement pour communiquer leurs erreurs. Ils condamnoient le mariage, et défendoient toute union de sexes, comme s'ils n'avoient point de corps. Ils défendoient de manger de la chair ni des œufs, et ordonnoient de jeûner tous les mercredis et les vendredis; mais, si on les prioit à manger, ils mangeoient plus que d'autres, ce qui faisoit juger qu'ils n'étoient pas plus retenus dans le reste (6). La princesse Anne Comnène dit qu'elle eût voulu exposer leur hérésie, mais que la pudeur et la bienséance de son sexe l'en empêchèrent pour ne pas souiller sa langue, et elle renvoie au livre d'Euthymius.

Après les bogomiles, Euthymius réfute aussi les ismaélites, c'est-à-dire les musulmans (7).

(1) N. 14, 15, 16, 13, 17, 10. Matth. vi, 7.  
(2) N. 18, 42, 11.  
(3) N. 45, 46.  
(4) N. 31, 47, Matt. vii, 46.  
(5) Luc. ix, 58, 27, 28, etc.  
(6) N. 21, 24, 37, 25.  
(7) Auct. bibl. P.P. 1024, to. 2, p. 202.

D'abord il rapporte sommairement l'histoire de Mahomet, et montre qu'il n'a été promis par aucune prophétie, et n'a donné aucune preuve de sa prétendue mission. Il rapporte ses principaux dogmes tirés de l'Alcoran, dont il cite les chapitres et les paroles, et relève les absurdités contenues en ce livre, comme d'avoir confondu Marie, sœur de Moïse, avec la vierge, mère de Jésus, et d'avoir mêlé à des discours qu'il donne pour divins plusieurs faibles impertinentes.

Le successeur de Nicolas le grammairien fut Jean, diacre et hiéromnémon de l'Eglise de Constantinople, et frère de l'évêque de Chalcédoine, c'est pourquoi le surnom de cette ville lui demeura; il étoit nourri dans l'étude des lettres sacrées et profanes. Il fut nommé patriarche par l'empereur Alexis, qui vint lui-même le déclarer dans l'Eglise, et il tint le siège vingt-trois ans.

#### XII. Concile de Latran contre les investitures.

A Rome, le pape Pascal, voulant se justifier au sujet des investitures et prévenir le schisme dont l'Eglise étoit menacée, assembla un concile dans l'Eglise de Latran, où se trouvèrent environ cent évêques, entre autres Cencius de Sabine, Pierre de Porto, Léon d'Ostie, Conon de Palestrine, évêques-cardinaux; Jean, patriarche de Venise, Sennes, archevêque de Capoue, Landulfe de Bénévent, Maur d'Amalfi, Guillaume de Syracuse, Godefroy de Sienné (1). Il n'y avoit que deux évêques de deçà les monts, Girard d'Angoulême et Galon de Léon en Bretagne, député des archevêques de Bourges et de Vienne. Il y avoit plusieurs abbés et une multitude innombrable de clercs et de laïques. Le concile commença le dix-huitième jour de mars mil cent douze. Le quatrième jour on parla des guibertins, qui faisoient leurs fonctions nonobstant l'interdiction, prétendant en avoir permission du pape. Le pape dit: Je n'ai point absous généralement les excommuniés, comme disent quelques-uns, car il est certain que personne ne peut être absous sans pénitence et satisfaction. Je n'ai point rétabli les guibertins; au contraire, je confirme la sentence que l'Eglise a prononcée contre eux.

Le cinquième jour, le pape raconta à tout le concile comment il avoit été pris par le roi Henri avec des évêques, des cardinaux et plusieurs autres, et forcé, contre sa résolution, pour la délivrance des prisonniers, la paix du peuple et la liberté de l'Eglise, de donner au roi par écrit une concession des investitures qu'il avoit souvent défendues. J'ai fait jurer, ajouta-t-il, par les évêques et les cardinaux, que je n'inquiéterois plus le roi à ce sujet, et

(1) To. x. Conc. p. 767. Marca, p. 1292. Baluz. ad Concord. p. de

que je ne prononcerois point d'anathème contre lui. Or, quoique le roi Henri ait mal observé son serment, toutefois je ne l'anathématiserai jamais, et ne l'inquiéterai jamais au sujet des investitures: lui et les siens auront Dieu pour juge d'avoir rejeté nos avertissements. Mais, quant à l'écrit que j'ai fait par contrainte sans le conseil de mes frères et sans leurs souscriptions, je reconnois qu'il a été mal fait, et je désire qu'il soit corrigé, laissant la manière de la correction au jugement de cette assemblée, afin que ni l'Eglise ni mon âme n'en souffrent aucun préjudice. Tout le concile résolut que les plus sages et les plus savants d'entre eux délibéreroient mûrement sur ce sujet pour rendre leur réponse le lendemain.

Le sixième jour du concile, qui fut le dernier, le pape commença par se purger du soupçon d'hérésie dont on accusoit ceux qui approuvoient les investitures, et pour cet effet il fit sa profession de foi en présence de tout le concile. Il y déclara qu'il recevoit toutes les saintes Ecritures, tant de l'ancien que du nouveau Testament, les quatre premiers conciles généraux et le concile d'Antioche, les décrets des papes, et principalement de Grégoire VII et d'Urbain II. J'approuve, ajouta-t-il, ce qu'ils ont approuvé, je condamne ce qu'ils ont condamné, je défends tout ce qu'ils ont défendu, et je persévérerai toujours dans ces sentiments.

Ensuite Girard, évêque d'Angoulême, légat en Aquitaine, se leva au milieu de l'assemblée, et du consentement du pape et du concile lut un écrit en ces termes: Nous tous, assemblés en ce saint concile, condamnons, par l'autorité ecclésiastique et le jugement du Saint-Esprit, le privilège extorqué du pape Pascal par la volonté du roi Henri; nous le jugeons nul et le cassons absolument, et défendons, sous peine d'excommunication, qu'il ait aucune autorité. Ce que nous faisons à cause de ce qui est contenu dans ce privilège, qu'un évêque élu canoniquement par le clergé et le peuple ne sera point sacré qu'il n'ait reçu auparavant l'investiture du roi: ce qui est contre le Saint-Esprit et l'institution canonique. Après cette lecture tous s'écrièrent: Amen, amen, ainsi soit-il, ainsi soit-il. Cet écrit avoit été dressé par Girard, évêque d'Angoulême, Léon d'Ostie, Grégoire de Terracine, Galon de Léon, et par Robert, cardinal du titre de Saint-Eusebe, et Grégoire du titre des Saints-Apôtres. Il fut souscrit par ceux qui assistoient au concile. Deux évêques, Brunon de Segni et Jean de Tusculum, et deux cardinaux, Pierre de Saint-Sixte et Albéric de Sainte-Sabine, quoiqu'ils fussent à Rome, n'assistèrent pas au concile; mais ensuite, ayant lu la condamnation du privilège, ils l'approuvèrent comme les autres.

On rapporte à ce concile une lettre du pape Pascal au roi Henri et aux empereurs ses suc-

cesseurs, où il dit (1): La loi divine et les saints canons défendent aux évêques de s'occuper d'affaires séculières, ou d'aller à la cour, si ce n'est pour délivrer les condamnés et les autres qui sont dans l'oppression. Mais dans votre royaume on contraind les évêques et les abbés mêmes à porter les armes: ce qui ne se fait guère sans commettre des pillages, des sacrilèges, des incendies et des homicides. Les ministres de l'autel sont devenus les ministres de la cour, parce qu'ils ont reçu des rois des villes, des tours, des duchés, des marquisats, des droits de monnaie et d'autres biens appartenant à l'état, d'où est venue la coutume de ne point sacrer les évêques qu'ils n'aient reçu l'investiture de la main du roi. Ces désordres ont excité nos prédécesseurs Grégoire VII et Urbain II à condamner en plusieurs conciles ces investitures, sous peine d'excommunication, et nous confirmons leur jugement dans ce concile.

Nous avons donc ordonné qu'on vous laissât à vous, notre cher fils Henri, qui êtes maintenant par notre ministère empereur romain, et à votre royaume, tous les droits royaux qui manifestement appartiennent au royaume du temps de Charles, de Louis, d'Othon, et de vos autres prédécesseurs. Nous défendons aussi aux évêques et aux abbés d'usurper les droits royaux, ni les exercer que du consentement des rois; mais les églises, avec leurs oblations et leurs domaines, demeureront libres, comme vous avez promis à Dieu au jour de votre couronnement. Le pape raconte ensuite la manière dont il fut arrêté par les gens de l'empereur, et la lettre semble imparfaite.

Godefroy de Viterbe, auteur du même siècle, dit qu'en ce concile de Latran le pape Pascal voulut renoncer au pontificat, s'en jugeant indigne, à cause de cette concession faite à l'empereur (2); qu'il quitta la mitre et la chape, et pria le concile d'ordonner sans lui ce qu'il jugeroit à propos, mais que le concile ne voulut point recevoir sa démission, et l'obligea à garder sa dignité, tournant toute son indignation contre Henri V, qui fut déclaré ennemi de l'Eglise comme son père.

Entre plusieurs lettres que le pape Pascal écrivit sur ce sujet, nous en avons une à Guy, archevêque de Vienne (3), et légat du saint-siège, où il l'exhorte à demeurer ferme en cas que les barbares, c'est-à-dire les Allemands, veulent ébranler sa constance, soit par menaces, soit par caresses. Puis il ajoute: Quant à ce que vous désirez savoir, voici ce qui en est. Je déclare nuls et je condamne à jamais les écrits faits au camp où j'étois retenu prisonnier, touchant les investitures; et je me conforme sur ce sujet à ce qu'ont ordonné les canons des apôtres, les conciles et nos

(1) Pasc. Ep. 22. p. 588.  
(2) Godef. Chr. par. 17, (3) Ep. 24.



prédécesseurs, principalement Grégoire et Urbain.

### XIII. Concile de Vienne.

L'archevêque de Vienne tint un concile le seizième de septembre, la même année mil cent douze, où se trouvèrent, entre autres évêques, saint Hugues de Grenoble et saint Godefroy d'Amiens, que l'archevêque avoit prié d'y venir pour tenir sa place, parce qu'il n'avoit pas la parole libre (1). Ce concile fit un décret en ces termes : Nous jugeons, suivant l'autorité de la sainte église romaine, que l'investiture des évêchés, des abbayes et de tous les biens ecclésiastiques reçue de la main laïque, est une hérésie. Nous condamnons, par la vertu du Saint-Esprit, l'écrit ou privilège que le roi Henri a extorqué par violence du pape Pascal, nous le déclarons nul et odieux. Nous excommunions ce roi, qui, venant à Rome sous ombre d'une paix simulée, après avoir promis au pape par serment la sûreté de sa personne et la renonciation aux investitures, après lui avoir baisé les pieds et la bouche, l'a pris en trahison comme un autre Judas, dans le saint-siège, devant le corps de saint Pierre, avec les cardinaux, les évêques et plusieurs nobles romains, l'ayant enlevé dans son camp, l'a dépouillé des ornements pontificaux, traité avec mépris et dérision, extorqué de lui par violence cet écrit détestable. Nous l'anathématisons et le séparons du sein de l'Eglise, jusqu'à ce qu'elle reçoive de lui une pleine satisfaction. Saint Hugues de Grenoble fut le principal auteur de cette excommunication.

Le concile écrivit ensuite au pape une lettre synodale, qui porte : Nous nous sommes assemblés à Vienne suivant l'ordre de votre sainteté. Il s'y est trouvé des députés du roi avec des lettres bullées, où vous témoignez désirer la paix et l'union avec lui, et le roi disoit qu'elles lui avoient été envoyées de votre part depuis le concile que vous avez tenu à Rome au carême dernier. Quoique nous en fussions surpris, toutefois nous souvenant des lettres que nous avons reçues de vous, Girard d'Angoulême et moi, touchant la persévérance dans la justice, pour éviter la ruine de l'Eglise et de notre foi, nous avons procédé canoniquement. Ils rapportent ensuite sommairement le décret du concile de Vienne, et en demandent la confirmation par des lettres-patentes que les évêques se puissent envoyer l'un à l'autre; puis ils ajoutent : Et parce que la plupart des seigneurs du pays, et presque tout le peuple, est de notre sentiment sur ce point, enjoignez-leur, pour la rémission de leurs péchés, de nous prêter secours s'il est besoin. Nous vous représentons encore, avec le respect convenable, que si vous confirmez notre décret, et vous absteniez désormais de recevoir de ce cruel tyran, ou de

ses envoyés, des lettres ou des présents, et même de leur parler, nous serons, comme nous devons, vos fils et vos fidèles serviteurs. Mais si vous prenez un autre chemin, ce que nous ne croyons pas, ce sera vous, Dieu nous en préserve, qui nous rejetterez de votre obéissance. Nonobstant cette menace, le pape confirma les décrets du concile de Vienne par une lettre datée du vingtième d'octobre (1).

### XIV. Lettre d'Yves de Chartres sur les investitures.

Joceran, archevêque de Lyon, indiqua la même année un concile à Anse, pour traiter de la foi et des investitures, et y appela Daïmbert, archevêque de Sens, et ses suffragants (2); mais ils s'en excusèrent par une lettre qu'Ives de Chartres écrivit au nom de toute la province, où il parle ainsi : Nos pères n'ont point ordonné que l'évêque du premier siège pût appeler les évêques à un concile hors de leur province, si ce n'étoit par ordre du saint-siège, ou qu'une église particulière appelât au premier siège pour des causes qu'elle ne pouvoit terminer dans la province. Il rapporte sur ce sujet les autorités des papes, puis il ajoute :

Quant aux investitures dont vous voulez parler en ce concile, vous découvrirez la honte de votre père au lieu de la cacher; car, ce que le pape a fait pour éviter la ruine de son peuple, il y a été contraint par la nécessité, mais sa volonté ne l'a point approuvé. Ce qui paroît en ce que, sitôt qu'il a été hors du péril, comme il l'a écrit à quelques-uns de nous, il a ordonné et défendu ce qu'il ordonnoit et défendoit auparavant, quoique dans le péril il ait permis de dresser quelques écrits détestables. Ainsi Pierre répara ses trois reniements par trois confessions; ainsi le pape Marcellin, séduit par les impies, offrit de l'encens devant l'idole, et peu de jours après reçut la couronne du martyre, sans avoir été jugé par ses frères. Dieu a permis ces chutes dans les plus grands hommes, afin que les autres connoissent leur faiblesse, qu'ils craignent de tomber de même, ou se relèvent promptement.

Que si le pape n'use pas encore contre le roi d'Allemagne de la sévérité qu'il mérite, nous croyons qu'il diffère exprès, suivant le jugement de quelques docteurs, qui conseillent de s'exposer à de moindres périls pour en éviter de plus grands. Ives rapporte ici un grand passage du troisième livre de saint Augustin (3) contre Parménien, où il dit que, suivant la saine discipline de l'Eglise, on ne doit employer l'anathème que contre les particuliers, et quand il n'y a aucun péril de schisme. Mais quand le coupable est assez puissant pour entraîner la multitude, ou quand tout le peuple est coupable, il ne reste aux gens de bien que

(1) To. x, Conc. p. 734. p. 44. Vita lib. III, c. 7. Vita ep. Boll. 1, Apr. to. 9, Ap. Sur. 8 nov.

(1) To. x, Conc. p. 786. (2) Ep. 236.

(3) 121, Cont. Parm. c. 2.

de gémir devant Dieu, car les conseils de séparation sont inutiles et pernicieux. Ives de Chartres continue : D'ailleurs il ne nous paroît pas utile d'aller à un concile, où nous ne pouvons condamner les accusés, parce qu'ils ne sont soumis au jugement d'aucun homme. Le sauveur lui-même nous ordonne d'obéir à ceux qui sont en de telles places, quand même ils seroient semblables aux pharisiens, pourvu qu'ils enseignent bien, quoiqu'ils fassent mal. Il faut donc couvrir l'opprobre du sacerdoce, de peur de nous exposer à la risée de nos ennemis, et d'affaiblir l'Eglise en voulant la fortifier. Ainsi, nous croyons être excusables si nous nous abstenons de déchirer le pape par nos discours, et si nous excusons avec une charité filiale ce qu'il a accordé au roi d'Allemagne. Car le prévaricateur de la loi n'est pas celui qui pêche par surprise ou par nécessité, mais celui qui combat la loi de dessein formé, et qui ne veut pas reconnaître sa faute. Nous approuvons même la conduite du pape, si, voyant le peuple menacé de sa ruine, il s'est exposé au péril pour remédier à de plus grands maux. Il n'est pas le premier qui a usé de tempérament et d'indulgence selon les occasions.

Enfin, quant à ce que quelques-uns appellent hérésie l'investiture, l'hérésie n'est que l'erreur dans la foi. La foi et l'erreur procèdent du cœur; et cette investiture, qui excite un si grand mouvement, n'est que dans les mains de celui qui la donne et de celui qui la reçoit. De plus, si cette investiture étoit une hérésie, celui qui a renoncé ne pourroit plus y revenir sans péché. Or, nous voyons en Germanie et en Gaule plusieurs personnes respectables qui, ayant effacé cette tache par quelque satisfaction et rendu le bâton pastoral, ont reçu de la main du pape l'investiture à laquelle ils avoient renoncé. Les papes ne l'auroient pas donnée s'ils avoient cru qu'elle enfermât une hérésie. Quand donc on se relâche pour un temps de ce qu'il n'est point ordonné par la loi éternelle, mais établi ou défendu pour l'honneur et l'utilité de l'Eglise, ce n'est pas une prévarication, mais une louable et salutaire économie.

Que si quelque laïque est assez insensé pour s'imaginer qu'avec le bâton pastoral il peut donner un sacrement ou l'effet d'un sacrement, nous le jugeons absolument hérétique, non à cause de l'investiture manuelle, mais à cause de cette erreur diabolique. Et, si nous voulons donner aux choses des noms convenables, nous pouvons dire que cette investiture des laïques est une entreprise et une usurpation sacrilège que l'on doit absolument retrancher pour la liberté de l'Eglise, si on le peut faire sans préjudice de la paix; mais, quand on ne le peut sans faire schisme, il faut différer et se contenter de protester contre avec discrétion. L'archevêque de Lyon répondit à cette lettre, insistant principalement sur le droit de

sa primatie (1), en vertu duquel il prétend pouvoir convoquer les évêques de toutes les provinces lyonnaises, sans qu'ils aient sujet de se plaindre qu'on les tire hors de leur province. Il avoue que l'investiture en soi n'est pas une hérésie; mais il dit que l'hérésie consiste à soutenir qu'elle est permise.

Ives de Chartres écrivit de même à Henri, abbé de Saint-Jean-d'Angeli, qui lui avoit demandé son avis sur les investitures. J'approuve, dit-il, et je confirme, autant qu'il est en moi, le jugement des papes Grégoire et Urbain; et, quelque nom qui convienne proprement à cette usurpation, je juge schismatique l'opinion de ceux qui la veulent soutenir. Ce que je ne dis pas contre le pape, qui m'a écrit qu'il a été contraint de faire ce qu'il a fait, et qu'il est toujours dans les mêmes sentiments. J'estime donc qu'il faut l'avertir, par des lettres familières et charitables, de se juger lui-même et de se rétracter. S'il le fait, nous en rendons grâce à Dieu, et toute l'Eglise s'en réjouira avec nous; si la maladie est incurable, ce n'est pas à nous de le juger; puisque l'Evangile nous ordonne d'obéir à ceux qui sont assis dans la chaire, sans faire des conspirations factieuses pour les en chasser. Que s'ils commandent quelque chose contre l'Evangile, nous ne devons point leur obéir, suivant l'exemple de saint Paul, qui résista en face à saint Pierre, son supérieur; car, quand les jugements humains sont à bout, il faut implorer la miséricorde de Dieu pour ceux qui se sont séparés de l'unité de l'Eglise.

Ives avoit écrit dans le même sens à Brunon, archevêque de Trèves, à qui il disoit (2) : Nous voyons la division du royaume et du sacerdoce, qui sont les principaux appuis de l'Eglise de Dieu, et nous devons tous travailler à les réunir, soit en retranchant les membres corrompus, soit en employant des remèdes plus doux, car, dans un si grand péril, il ne faut pas s'en tenir à la seule rigueur, il faut user de condescendance, et faire comme dans la tempête, où l'on jette une partie des marchandises pour sauver le reste. C'est ainsi que la charité se rend faible avec les faibles, et se fait tout à tous, et les particuliers ne doivent pas blâmer la conduite des pasteurs si, sans préjudice de la foi et des mœurs, ils font ou souffrent quelque chose d'imparfait pour conserver la vie de leurs ouailles.

### XV. Geoffroy de Vendôme blâme le pape.

Geoffroy, abbé de Vendôme, n'étoit pas si modéré, et voici comme il écrivit au pape Pascal sur ce sujet (3) : Celui qui, étant assis sur la chaire des saints apôtres, s'est privé de

(1) Ap. Ivon. Ep. 137. (2) Ep. 114.

(3) 1, Ep. 7, p. 13.



leur bienheureux sort, agissant autrement qu'eux, doit casser ce qu'il a fait, et le corriger en pleurant comme un autre Pierre. Si la crainte de la mort l'a fait broncher, ce n'est point une excuse pour avoir fait ce qu'il pouvoit éviter en acquérant l'immortalité. S'il dit que ce n'est pas la crainte de sa mort, mais de la mort de ses enfants, c'est encore une mauvaise excuse, puisque loin de les sauver il a mis un obstacle à leur salut; car il n'y a point d'exemples des saints qui nous autorisent à différer une mort utile au prochain, et qui nous feroit aussitôt entrer dans la vie éternelle. Si saint Paul évita la mort pour un temps, il ne blessa point la foi, et n'abandonna point la vérité. Ce n'est donc point par un conseil de justice ou de miséricorde, mais par une suggestion du démon que l'on a soustrait à la mort des hommes qui, étant mortels, ne peuvent l'éviter long-temps, et qui pouvoient entrer aussitôt dans la vie éternelle avec utilité pour toute l'Eglise. Quand même ils auroient été assez lâches pour se retirer de la porte du paradis en renonçant à la vérité, c'étoit à vous de les soutenir par vos exhortations et votre exemple, en mourant le premier pour la bonne cause (1). Et, comme cette faute est inexcusable, il faut la corriger sans délai, de peur que l'Eglise, qui semble prête à rendre le dernier soupir, ne périsse entièrement. Il soutient que l'investiture est une hérésie, suivant la tradition des pères, et que celui qui l'autorise est hérétique. Or, ajoute-t-il, on peut tolérer le pasteur s'il est de mauvaises mœurs, mais non s'il erre dans la foi. En ce cas, le moindre des fidèles a droit de s'élever contre lui, fût-ce un pécheur public, fût-ce une personne infâme.

#### XVI. Ambassade de l'empereur Alexis à Rome.

Cependant Alexis, empereur de Constantinople, ayant appris ce qui s'étoit passé entre le pape et l'empereur Henri, envoya à Rome une ambassade de personnes considérables, pour témoigner qu'il étoit sensiblement affligé de la prise du pape, et des mauvais traitements qu'il avoit soufferts (2). Il louoit et remercioit les Romains d'avoir résisté à Henri, et ajoutoit que, s'il les trouvoit aussi bien disposés qu'on lui avoit mandé, il iroit à Rome lui-même, ou son fils Jean, recevoir la couronne de la main du pape, comme les anciens empereurs. Les Romains lui mandèrent par ses ambassadeurs qu'ils étoient prêts à le recevoir, et au mois de mai de la même année mil cent douze, ils choisirent environ six cents hommes qu'ils envoyèrent à l'empereur pour le conduire. On ne sait à quel dessein Alexis fit cette démarche, et on n'en voit aucune suite.

(1) Epmer. 2, Vita p. 24. (2) Chr. Cass. iv, c. 40.

La mort de Boémond, arrivée l'année précédente, avoit délivré l'empereur Alexis d'un redoutable ennemi (1). Il mourut en Pouille, comme il se préparoit à retourner en Orient, et fut enterré à Canosse, dans l'église de Saint-Sabin, où l'on voit son épitaphe en vers latins du temps. Comme son fils Boémond étoit encore enfant, Tancrède lui succéda dans la principauté d'Antioche; mais il ne la posséda qu'un an, et mourut en mil cent douze (2).

#### XVII. Eglise de Jérusalem.

La même année mourut Gibelin, patriarche de Jérusalem, et il eut pour successeur l'archidiacre Arnoul, surnommé Male-Couronne, qui aspirait depuis si long-temps à ce siège. Il maria sa nièce à Eustache Grener, seigneur de Sidon et de Césarée, et lui donna le meilleur domaine de son église, savoir, Jéricho et ses dépendances. Sa vie ne fut pas moins scandaleuse dans son pontificat qu'auparavant; mais, pour en diminuer le reproche, il introduisit des chanoines réguliers dans l'église de Jérusalem. Conon, évêque de Préneste, y étoit alors en qualité de légat du saint-siège, et, ayant appris comment le roi Henri avoit pris le pape à Rome et le désordre qu'il y avoit fait, il prononça contre lui une sentence d'excommunication par le conseil de l'église de Jérusalem, et la renouvela ensuite en diverses provinces (3).

Ce fut par le conseil du patriarche Arnoul que le roi Baudouin épousa Adélaïde, comtesse de Sicile, quoiqu'il eût épousé à Edesse une femme légitime qui vivoit encore (4). Adélaïde, veuve de Roger, frère de Robert Guiscard, étoit une princesse riche et puissante, et Baudouin rechercha son alliance pour remédier à son indigence qui étoit extrême. Il lui envoya en mil cent douze des ambassadeurs, qui lui persuadèrent ce mariage, lui dissimulant que Baudouin fût marié, et lui promettant la succession du royaume de Jérusalem pour le fils qu'elle auroit de lui, ou, en cas qu'elle n'eût point d'enfants, pour celui qu'elle avoit déjà, savoir, Roger II, comte de Sicile. La comtesse arriva en Palestine en mil cent treize, apportant avec elle des richesses immenses, et le roi Baudouin l'épousa, comme s'il eût été libre.

Cependant Bernard, patriarche d'Antioche, renouvela ses plaintes auprès du pape, de la concession qu'il avoit faite à l'église de Jérusalem (5); et le pape déclara qu'il n'avoit prétendu attribuer au patriarche de Jérusalem que les églises dont les limites avoient été confondues par la longue domination des bar-

(1) Rom. Salern. ap. Pe-regr. (3) C. 15. Chr. ab. Urs-perg. an. 1116.  
(2) Et ap. Baron. an. (4) G. Tyr. xi, c. 24.  
1111. Guill. Tyr. l. xi, c. 6, (5) Pasc. Ep. 28.  
c. 18.

bares; mais qu'à l'égard de celles dont les bornes étoient demeurées certaines, il falloit s'en tenir à l'ancienne possession. Le pape écrivit de même au roi Baudouin, lui ordonnant d'empêcher que, sous prétexte de la concession faite en sa faveur, le patriarche de Jérusalem n'usurpât la juridiction sur les églises qui, sous les Turcs et les Sarrasins, avoient incontestablement relevé du patriarche d'Antioche.

#### XVIII. Gaudri, évêque de Laon, massacré.

Gaudri, évêque de Laon, s'étoit rendu odieux, principalement par l'assassinat de Gérard de Crécy, un des premiers seigneurs de la ville, que Roricon, frère de l'évêque, tua dans l'église cathédrale, comme il faisoit sa prière. Il est vrai que l'évêque étoit cependant à Rome; mais on fut persuadé qu'il y étoit allé exprès, pour détourner de lui le soupçon de ce meurtre, après l'avoir commandé. Une cause encore plus grande de haine fut qu'après avoir juré la commune de la ville, il s'efforça de l'abolir (1). On appeloit communes les nouvelles sociétés que formoient entre eux les habitants des villes par la concession de leurs seigneurs, pour se défendre contre les violences des nobles, et se rendre justice entre eux. Ceux qui juroient ces sociétés se nommoient proprement bourgeois, et ils éliosoient de leurs corps des officiers pour les gouverner sous les noms de maires, jurés, échevins ou autres semblables, et c'est l'origine des corps de villes. Or, comme les habitants des villes et des villages étoient encore serfs pour la plupart, ils rachetoient leur liberté par de grosses sommes qu'ils donnoient au roi ou au principal seigneur pour obtenir ce droit de commune, et réduire à une seule taxe toutes les redevances qu'ils payoient auparavant; mais c'étoit souvent au préjudice des seigneurs particuliers, surtout des ecclésiastiques, à qui les bourgeois, devenus plus forts, refusoient de payer les anciennes redevances qu'ils prétendoient mal fondées, et c'est ce qui rendoit ces communes odieuses.

Celle de Laon est une des premières dont il soit fait mention (2); elle fut accordée par le roi-seigneur particulier de la ville, et l'évêque jura de la maintenir, l'un et l'autre moyennant des sommes considérables que donnèrent les bourgeois. Toutefois, l'évêque entreprit peu de temps après de la faire casser, de quoi les bourgeois avertis offrirent au roi et à son conseil quatre cents livres d'argent pour maintenir la commune; mais l'évêque en promit sept cents pour l'abolir, et l'emporta, car ce prince, entre plusieurs bonnes qualités, avoit ce foible de se trop confier à des personnes intéressées.

(1) Guib. Novig. 111, de Communia.  
vita c. 5. V. Cang. Gloss. (2) C. 7.

Cette convention fut faite le jeudi-saint, dix-huitième d'avril l'an mil cent douze; le roi partit de Laon le vendredi matin, et l'évêque commença ce jour-là à faire lever sur les bourgeois une taxe d'autant que chacun avoit donné pour obtenir la commune, ce qui continua le lendemain.

Ce procédé les mit en telle fureur, qu'ils résolurent la mort de l'évêque, et il y en eut quarante qui la jurèrent. Le fameux docteur Anselme, doyen de l'église de Laon, en avertit le prélat le samedi au soir, comme il étoit prêt à se coucher; il témoigna d'abord mépriser cette populace, et toutefois il profita de l'avis, et n'alla point à matins la nuit de Pâques. Le lendemain à la procession il fit prendre à ses domestiques et aux gentishommes des épées sous leurs habits, et fit venir des paysans des terres de l'évêché pour garder les tours de l'église et son palais; mais le mardi, s'étant rassuré, il les renvoya. Le jeudi vingt-cinquième d'avril, jour de Saint-Marc, après-midi, comme l'évêque étoit occupé avec l'archidiacre Gautier des moyens d'exiger de l'argent, il s'éleva par la ville un grand tumulte de gens qui crioient : *La commune* (1)! Alors les bourgeois, armés d'épées, d'arcs de cognées, de haches, de massues et de lances, traversèrent l'église cathédrale, et entrèrent à l'évêché en grande troupe. A ce bruit, les seigneurs accoururent de toutes parts, car ils avoient promis à l'évêque avec serment de le secourir, et il y en eut quelques-uns de tués par les bourgeois.

L'évêque se défendit quelque temps à coups de pierres et de flèches, car il avoit porté les armes, et étoit plus guerrier qu'ecclésiastique. Enfin, ne pouvant plus soutenir les assauts du peuple, il prit l'habit d'un de ses valets, se réfugia dans le cellier de l'église, et se cacha dans un tonneau qu'on referma. Les bourgeois le cherchant partout un des siens le découvrit, on le tira du tonneau par les cheveux, et on le traîna dans le cloître des chanoines. Il demandoit miséricorde aux bourgeois, leur promettant une infinité d'argent, et les assurant avec serment qu'il ne seroit plus leur évêque, et qu'il sortiroit du pays; mais l'un d'eux leva une cognée dont il lui fendit la tête; et comme il tomboit, un autre lui tailla le visage par le milieu au-dessous des yeux. On lui coupa les jambes et on lui fit plusieurs autres plaies; un des meurtriers lui coupa le doigt pour avoir sa bague; enfin on le jeta tout nu dans un coin de la rue, où les passants lui insultoient encore par des moqueries, et lui jetoient des pierres et de la terre. Il demeura ainsi jusqu'au lendemain matin, que le doyen Anselme le fit enterrer sans cérémonie et à la hâte, dans l'église de Saint-Vincent (2).

Cependant on mit le feu à la maison de l'évêque, d'où il prit à l'église cathédrale, à celle

(1) C. 4. (2) C. 10.



de Saint-Jean, alors abbaye de filles, et à d'autres qui furent brûlées, environ au nombre de douze. Les bourgeois les plus coupables, craignant la vengeance du roi, se retirèrent sous la protection de Thomas de Marle, le plus cruel tyran du pays; la ville, abandonnée, fut exposée au pillage; mais les deux frères, Anselme et Raoul, autant recommandables par leur vertu que par leur doctrine, y demeurèrent pour la consolation de ceux qui restoient, les exhortant par les sentences de l'Écriture sainte à ne pas succomber aux afflictions (1). Quelque temps après, Raoul, archevêque de Reims, vint à Laon réconcilier l'église cathédrale profanée, c'est-à-dire ce qui en restait; il alla aussi à Saint-Vincent, où il dit une messe solennelle pour l'évêque Gaudri, pour lequel on n'en avait point dit encore. En cette messe, il prêcha fortement contre les communes, qui servoient de prétexte aux serfs pour se soustraire à la puissance de leurs seigneurs, alléguant l'autorité de saint Pierre (2), qui leur ordonne d'être soumis à leurs maîtres, quoique fâcheux; et les canons, qui défendent de détourner les esclaves de l'obéissance de leurs maîtres sous prétexte de religion. Il en parla souvent aussi à la cour du roi et en diverses assemblées.

Après la mort de Gaudri on demanda permission au roi d'élire un évêque de Laon; mais il nomma sans élection Hugues, doyen d'Orléans, pour donner le doyenné à Etienne, son chancelier, qui ne pouvoit être évêque. Hugues ne tint le siège de Laon que sept mois, après lesquels, par le conseil d'Anselme, de Raoul et des plus gens de bien, on élut Barthélemy, chanoine et trésorier de Notre-Dame de Reims, recommandable par sa noblesse et par sa vertu. Il fut élu légitimement, mais malgré lui, et tint ce siège pendant trente-huit ans. Guibert de Nogent marque qu'au sacre de ces évêques on consultoit l'Écriture sainte pour trouver les pronostics de leur pontificat, qui est la superstition que les anciens appeloient le sort des saints (3).

Pour rebâtir l'église cathédrale de Notre-Dame de Laon, on résolut de faire une quête par les provinces de France, en portant la chaise des reliques que l'on avait sauvée de l'incendie, car c'étoit l'usage de quêter ainsi en pareilles occasions (4). On choisit pour accompagner les reliques sept chanoines et six laïques qui partirent à l'octave de l'Ascension, et revinrent vers la Saint-Matthieu, rapportant de grandes aumônes. Aussi racontait-on plusieurs miracles faits en ce voyage en Berri, en Touraine, en Anjou, au Mans et à Chartres.

(1) C. 9. Append. ad Siegeb. an. 1112, c. 11. Herm. de Mirac. c. 1, 10.

(2) 1. Pet. 12, 18. Gangr. c. 3.

(3) Guib. c. 41. Herm. Mirac. 1, c. 2. Sup. liv. XXXI, n. 1. Conc. Agath. c. 42.

(4) Guib. 1, de Pign. SS. c. 2, § 6.

L'année suivante, mil cent treize, ils passèrent en Angleterre avec les reliques, et les miracles continuèrent, comme on voit dans l'histoire que le moine Herman en écrivit peu de temps après par ordre de l'évêque Barthélemi (1). On amassa ainsi des aumônes si abondantes, que l'église de Notre-Dame de Laon fut rebâtie en deux ans et demie, et dédiée le sixième de septembre mil cent quatorze.

#### XIX. Fondation de Savigny en Normandie.

En Normandie, le monastère de Savigny, depuis chef de congrégation, fut fondé vers le même temps par saint Vital, dont il est à propos de reprendre l'histoire dès l'origine. Il naquit vers le milieu du siècle précédent au village de Tierceville, à trois lieues de Bayeux (2); son père se nommoit Reinfray, sa mère Roarde; ils avoient du bien qu'ils faisoient cultiver, et en employoient la meilleure partie en charité, particulièrement à exercer l'hospitalité. Dès que Vital fut en état d'étudier, ils lui donnèrent un maître qui l'instruisit dans la piété et les lettres; et dès lors il étoit si grave, que ses compagnons l'appeloient le petit abbé. Après les humanités, il quitta ses parents pour chercher d'autres maîtres, et fit un grand progrès dans les sciences; puis étant revenu chez lui, il fut ordonné prêtre, et devint chapelain de Robert, comte de Mortain, frère utérin du roi Guillaume le conquérant. Le comte donna à Vital une prébende de la collégiale qu'il venoit de fonder dans sa ville, en mil quatre-vingt-deux.

Environ dix ans après Vital quitta son bénéfice, vendit son bien, le donna aux pauvres, et se retira dans les rochers de Mortain, où il reçut avec lui d'autres ermites; mais il y demeura peu, et en mil quatre-vingt-treize il alla trouver Robert d'Arbrisselles dans la forêt de Craon, en Anjou (3); ils y assemblèrent grand nombre d'ermites; mais s'y trouvant trop resserrés, ils passèrent dans la forêt de Fougères, à l'entrée de la Bretagne. Raoul, qui en étoit seigneur, les y souffrit quelques années, mais comme il aimoit passionnément la chasse, il craignit que ces ermites ne dégradassent sa forêt, et aima mieux leur abandonner celle de Savigny, vers Avranches, et ce fut là qu'ils se fixèrent. Raoul de la Futaye se joignit à eux, et ensuite Bernard d'Abbeville, auparavant abbé de Saint-Cyprien de Poitiers (4). Ces quatre saints personnages, Vital, Raoul, Robert et Bernard, s'appliquèrent avec un grand zèle à la conversion des âmes, tantôt tous ensemble, tantôt séparément. Ils parcoururent plusieurs provinces marchant pieds nus et vivant très-austèrement, particulière-

(1) Herman. lib. II, c. 1.

(2) Mem. M. S.

(3) Sup. liv. LXV, n. 34.

(4) Vita Bern. Tiron. c.

7, n. 62. Sup. liv. LXV,

n. 9.

ment Vital, qui ne mangeoit point de chair, buvoit rarement du vin, se nourrissoit de pain d'avoine, de légumes, de miel, de fromage; couchoit sur la paille et dormoit peu. Ils fondèrent tous quatre des monastères; Robert celui de Fontevraud; Bernard celui de Tiron; Vital, Savigny et Raoul Saint-Sulpice, près de Rennes: les trois premiers monastères furent chefs de congrégations (1). Fontevraud fut fondé en mil cent six, comme j'ai dit, Savigny, en mil cent douze, Tiron en mil cent quatorze.

Vital s'étoit retiré dans la forêt de Savigny dès l'an mil cent cinq, ses ermites vivoient chacun selon le don qu'il avoit reçu de Dieu; mais, s'étant multipliés jusqu'au nombre de cent quarante et plus, ils désirèrent vivre en commun, et engagèrent Vital à demander à Raoul de Fougères quelques restes d'un vieux château près du bourg de Savigny. Ce seigneur lui donna non-seulement les ruines qu'il demandoit, mais toute la forêt pour y bâtir un monastère sous l'invocation de la sainte trinité; et l'acte de donation fut passé au mois de janvier mil cent douze. Turgis, évêque d'Avranches, y souscrivit avec les seigneurs du pays (2). Henri, roi d'Angleterre, étant à Avranches, confirma la donation par ses lettres du second jour de mars; et Pascal II, par sa bulle du vingt-troisième, où il accorde à cette église le privilège de n'être point comprise dans l'interdit général jeté sur tout le diocèse. Vital donna à sa nouvelle communauté la règle de saint Benoît, avec quelques constitutions particulières, et ils prirent l'habit gris. Le nombre des moines et la quantité des biens augmenta bientôt; et Savigny devint un des plus célèbres monastères de France.

#### XX. Fondation de Tiron.

Quant à l'abbaye de Tiron, il faut reprendre l'histoire de Bernard, son fondateur (3). Après qu'il eut quitté son abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, pour ne se pas soumettre à Clugny, les moines de Saint-Cyprien travaillèrent pendant environ quatre ans à défendre leur liberté; et, ne pouvant y réussir, ils eurent recours à l'évêque de Poitiers; et avec ses lettres ils allèrent trouver leur abbé dans le désert, où il s'étoit retiré avec Vital et Robert d'Arbrisselles. Bernard revint avec eux, et entreprit même le voyage de Rome, monté sur un âne, avec son méchant habit d'ermite, et fut très bien reçu du pape Pascal, instruit de son mérite par les cardinaux Jean et Benoît, qui avoient été légats en Aquitaine. Le pape le rétablit dans ses fonctions d'abbé, et il gou-

(1) Sup. liv. LXV, n. 4.

(2) Chr. Savign. to. 2. Miscell. Baluz. p. 310.

(3) Sup. liv. LXV, n. 9.

Vita Bern. c. 7. Ap. Boli. to. 10, p. 225.

verna son monastère en paix pendant quelques années, après lesquelles quelques moines indociles de Saint-Cyprien excitèrent ceux de Clugny à renouveler leurs poursuites, et Bernard fut obligé d'aller une seconde fois à Rome.

Il n'y fut pas si bien reçu que la première; et, se croyant injustement condamné, il cita le pape et son conseil au jour du grand jugement. Le pape, offensé de cette liberté, lui ordonna de se retirer; mais par l'avis de son conseil il le rappela. Il fut écouté dans un concile, où il représenta que le monastère de Saint-Cyprien de Poitiers étoit plus ancien que celui de Clugny, et que la dignité d'archevêque, que l'abbé de Clugny vouloit s'attribuer, étoit inconnue dans l'Eglise. Enfin, il plaida si bien sa cause, que son monastère fut déclaré libre; et le pape, voulant retenir à Rome un homme d'un si grand mérite, le pria d'accepter la dignité de cardinal. Mais Bernard, loin d'y consentir, supplia le pape de le décharger même de son abbaye, et fit si bien qu'il l'obtint. Le pape lui donna donc commission de prêcher, baptiser, recevoir les confessions, et imposer des pénitences en parcourant divers pays, l'exhortant à recevoir la nourriture corporelle de ceux à qui il administreroit la spirituelle; et il commença par l'admettre lui-même à sa table tant qu'il demeura à Rome.

Bernard, étant de retour à Poitiers, quitta pour toujours le monastère de Saint-Cyprien, où il fit élire un autre abbé, et se retira avec quelques disciples à l'île de Chaussey, où il avoit déjà demeuré. Mais, peu de temps après, il y vint des pirates qui pillèrent sa chapelle, et en profanèrent à ses yeux les vases sacrés, ce qui lui fit tant d'horreur, qu'il renonça pour toujours à cette habitation. Il revint donc en terre ferme sur la côte de Normandie, avec son ami Vital; et sa réputation lui attira plusieurs disciples. Mais, comme ils ne pouvoient subsister que du travail de leurs mains, ils ne savoient où trouver du temps pour cette multitude de psaumes que l'on récitait alors dans la plupart des monastères. J'entends ces psaumes de surrogation, outre l'office canonial dont il est parlé dans les coutumes de Clugny. Bernard, après avoir consulté Dieu, crut que sa volonté étoit que l'on retranchât ces psaumes en faveur du travail (1).

Vital ayant fondé le monastère de Savigny (2), Bernard et ses disciples allèrent d'un autre côté chercher un lieu pour s'établir, et s'adressèrent à Rotrou, comte de Perche, qui leur donna d'abord un lieu commode et agréable près son château de Nogent; mais ensuite, par le conseil de sa mère, il révoqua cette donation, pour ne pas faire de peine aux moines de Clugny, qu'il avoit établis dans la même ville. Il donna donc à Bernard et à ses disciples un lieu plus écarté dans les bois, nommé

(1) Sup. liv. LXIII, n. 60.

(2) C. 8.



Tiron, du ruisseau qui y passe; ils y bâtirent un monastère de bois; et Bernard, ayant reçu la bénédiction d'Ives de Chartres, évêque diocésain, y célébra la première messe le jour de Pâques mil cent neuf. Les habitants du pays, gens grossiers, voyant ces nouveaux venus vêtus d'habits pauvres et hérissés de poil très-différents des autres moines, allèrent s'imaginer que c'étoient des Sarrasins, espions venus par sous terre; et, ce bruit s'étant répandu, on envoya les reconnoître. Mais quand on vit des hommes paisibles et sans armes qui bâtissoient de petites cellules et chantoient des psaumes, on publia que c'étoient de nouveaux prophètes: ce qui attira le peuple en foule pour les voir; et, Bernard profitant de l'occasion, leur prêcha les vérités éternelles, et en convertit plusieurs qui embrassèrent la vie monastique sous sa conduite. Il lui vint des moines de différentes maisons et des nobles; d'autres lui offroient leurs enfants et leurs parents, et plusieurs de ses disciples gouvernèrent ensuite divers monastères.

Cependant les moines de Clugny, du prieuré de Saint-Denis de Nogent, prétendirent avoir droit de dîmes et de mortuaires dans le lieu où étoit bâti le nouveau monastère (1). Bernard ne voulut point le leur disputer, et aima mieux quitter les bâtiments que ses disciples avoient élevés avec bien de la peine. Il s'adressa à Ives de Chartres, et lui demanda une portion de terre appartenant à son église, et contiguë à celle que le comte Rotrou leur avoit donnée. L'évêque et le chapitre la leur accordèrent volontiers; la charte de cette donation est datée du troisième de février mil cent treize, et porte réserve expresse à la juridiction épiscopale. Cette terre étoit sur le ruisseau de Tiron; et le nouveau monastère que l'on y bâtit s'accrut considérablement en peu de temps, principalement par les libéralités du comte Rotrou, et devint chef d'une grande congrégation, dont dépendoient douze abbayes, quarante-huit prieurés et vingt-deux paroisses (2).

#### XXI. Observance de Cîteaux.

Le monastère de Cîteaux avoit fait peu de progrès depuis quatorze ans qu'il étoit fondé; et, pour en affermir l'état, l'abbé Albéric, par le conseil de la communauté, envoya à Rome deux de ses moines, avec des lettres de recommandation de Jean et Benoît, cardinaux, alors légats en France, de Hugues, archevêque de Lyon, et de Gaultier, évêque de Châlons, diocésain de Cîteaux (3). Cette députation tendoit à demander au pape sa protection pour le nouveau monastère, contre toutes sortes de personnes ecclésiastiques et séculières, principa-

lement contre les moines de Molesme, afin que ceux de Cîteaux pussent pratiquer en repos leur saint institut. C'est ce que le pape Pascal leur accorda par sa bulle donnée à Troyes en Pouille le dix-neuvième de mars, indiction huitième, l'an mil cent. Cîteaux n'y est point autrement nommé, que le nouveau monastère du diocèse de Châlons; et le pape, en lui donnant sa protection, réserve la révérence canonique, c'est-à-dire la juridiction épiscopale de l'évêque diocésain, et confirme tout ce qu'avoit fait l'archevêque de Lyon pour mettre la paix entre Cîteaux et Molesme.

Alors Albéric et ses confrères résolurent de pratiquer exactement la règle de saint Benoît, et de rejeter tout ce qui y étoit contraire (1), savoir, les frocs, les pelisses, les sergettes, les chaperons et les femoraux; les couvertures et les draps d'étamine pour les lits; la diversité des mets dans le réfectoire et la graisse. Ils ne trouvoient ni dans la règle ni dans la vie de saint Benoît qu'il eût possédé des églises, des autels, ni des oblations ou des dîmes, ni des fours ou des moulins banneaux, des villages et des serfs; qu'il eût enterré des morts dans son monastère, ou qu'il y eût laissé entrer des femmes. C'est pourquoi les moines de Cîteaux retranchèrent toutes ces pratiques, disant que dans l'ancienne distribution des dîmes en quatre parties, ils ne trouvoient point que l'on eût compris les moines qui possèdent des terres et des bestiaux, dont ils peuvent vivre en travaillant. Seulement ils résolurent d'ajouter à la règle, en prenant, avec la permission de leur évêque, des frères convers laïques, qu'ils traiteroient comme eux-mêmes, et des serviteurs à gages, parce qu'ils ne voyoient pas comment ils pourroient sans ce secours observer entièrement ce que la règle prescrit pour le jour et pour la nuit. Ils résolurent encore de recevoir des terres éloignées de l'habitation des hommes, de recevoir des vignes, des prés, des bois et des eaux, pour faire des moulins à leur usage seulement et pour la pêche: des chevaux et d'autres bestiaux pour les nécessités de la vie. Et, quand ils auroient établi quelque part des métairies pour le labourage, ils résolurent qu'elles seroient gouvernées par des frères convers et non par des moines, parce que les moines, selon la règle, ne doivent habiter que dans leur cloître. Ils vouloient imiter saint Benoît, qui n'avoit bâti ses monastères ni dans les villes ni dans les villages, mais dans des lieux écartés, et n'avoir comme lui en chaque monastère que douze moines avec l'abbé.

Albéric et ses confrères étoient affligés de ce qu'il ne leur venoit presque personne pour embrasser leur institut. Car ceux qui voyoient leur manière de vie, ou qui en entendoient parler, en trouvoient l'austérité si extraordinaire, qu'ils ne cherchoient point à se joindre à eux, et dou-

toient même de leur persévérance. Albéric laissa les choses en cet état quand il mourut, le vingt-sixième de janvier mil cent neuf, après avoir gouverné le monastère neuf ans et demi. L'année suivante, mil cent dix, le vingt-neuvième d'avril, mourut Robert, abbé de Molesme, et fondateur de Cîteaux, et l'église l'honore comme saint le même jour (1). Le successeur d'Albéric et le troisième abbé de Cîteaux, fut Etienne Harding, noble anglois, auparavant prieur, et un de ceux qui étoient sortis de Molesme.

De son temps, on défendit à Cîteaux qu'aucun seigneur du pays vint y tenir sa cour, comme ils faisoient auparavant aux fêtes solennelles; ensuite on bannit de cette église tout ce qui n'étoit pas conforme à l'humilité et à la pauvreté. Ils résolurent donc de n'avoir point de croix d'or ou d'argent, mais seulement de bois peint, ni de chandeliers, sinon un de fer, ni d'encensoirs que de fer ou de cuivre, ni de chasubles que de lutaine ou de toile, sans soie, or ni argent; les aubes et les amicts de simple toile sans broderie. Ils gardèrent seulement les étoles et les manipules de soie; mais ils quittèrent les chapes, les dalmatiques et les tuniques. Les calices avec le chalumeau pour la communion étoient seulement d'argent doré, les burettes sans or ni argent.

#### XXII. Commencements de saint Bernard.

Après qu'ils eurent été plusieurs années à gémir devant Dieu de leur petit nombre, et lui demander avec larmes qu'il leur donnât des successeurs, il exauça enfin leurs prières, et leur envoya tout à la fois trente novices, dont le chef étoit un jeune gentilhomme, nommé Bernard (2). Il naquit l'an mil quatre-vingt-onze, près de Dijon, au bourg de Fontaines, dont Tescelin, son père, étoit seigneur: sa mère Alèthe étoit fille de Bernard, seigneur de Monbar. L'un et l'autre étoient vertueux; Tescelin brave, fidèle à ses seigneurs, juste et de bon conseil; Alèthe soumise à son mari, appliquée au gouvernement de sa maison et aux œuvres de charité. Ils eurent sept enfants, six fils et une fille. La mère les offrit tous à Dieu de ses propres mains aussitôt après leur naissance, les nourrit de son lait, et, tant qu'ils étoient sous sa main, elle ne souffroit point qu'ils s'accoutumassent aux viandes trop délicates. Elle sembloit les préparer de loin à la vie monastique, qu'ils embrassèrent en effet tous sept dans la suite.

Bernard vint au monde le troisième, et sa mère, étant grosse de lui, songea qu'elle portoit un petit chien blanc qui aboyoit dans son sein. Effrayée de ce songe, elle consulta un homme pieux qui lui dit: Ne craignez point, ce sera un fidèle gardien de la maison du Sei-

gneur, un prédicateur véhément contre les ennemis de la foi, et la douceur de sa langue guérira les âmes malades. La vertueuse dame, consolée par cette prédiction, ne se contenta pas d'offrir à Dieu cet enfant comme les autres, elle le destina entièrement à son service: et dans cette vue le fit étudier le plus tôt qu'il fut possible. Ce fut à Chatillon-sur-Seine qu'il fit ses premières études, sous des ecclésiastiques séculiers, à la place desquels il procura depuis l'établissement d'une communauté de chanoines réguliers. Comme il avoit l'esprit excellent, il avança bientôt au delà de son âge, et passa de loin ses compagnons; il aimoit dès lors la retraite, méditoit beaucoup, parloit peu, étoit simple, doux et singulièrement modeste. Il demandoit à Dieu de conserver sa jeunesse dans la pureté, et étudioit les lettres humaines pour lui servir à l'intelligence des saintes Ecritures.

Il étoit encore enfant quand un violent mal de tête l'obligea à garder le lit: on lui fit venir une femme qui prétendit le guérir par des charmes; mais sitôt qu'il s'en aperçut il la repoussa avec de grands cris, qui marquoient son indignation, et aussitôt il se leva parfaitement guéri. Il n'avoit guère que quatorze ans quand il perdit sa mère, qui mourut saintement comme elle avoit vécu (1). Bernard commença dès lors à être maître de sa conduite; et, comme il avoit toutes les grâces extérieures du corps avec un esprit excellent et un grand talent pour la parole, on le regardoit comme un jeune homme de grande espérance. Tout lui rioit à son entrée dans le monde; et, quelque chemin qu'il suivit, il n'y avoit aucun avantage qu'il ne semblât se pouvoir promettre. Il étoit assiégé d'amis dangereux qui cherchoient à le corrompre comme eux; mais il eut toujours un attrait particulier pour la pureté. Ayant un jour arrêté ses yeux quelque temps sur une femme avec trop de curiosité, il en eut une telle confusion, qu'il se jeta dans un étang glacé qui se trouva proche, et y demeura jusqu'au cou assez long-temps pour être pénétré de froid. Il résista en deux occasions différentes aux plus violentes et plus pressantes tentations, où la chasteté d'un jeune homme puisse être exposée.

Ces périls, dont il trouvoit le monde rempli, le firent penser sérieusement à chercher une retraite, et il n'en trouva point de plus sûre que le nouveau monastère de Cîteaux. Ses frères et ses amis s'en étant aperçus, firent tous leurs efforts pour l'attacher au monde par l'étude des sciences profanes, et il pensa donner dans ce piège. Mais le souvenir de sa mère le ramena, et il s'imaginoit la voir, qui lui reprochoit qu'elle ne l'avoit pas élevé avec tant de soin pour un amusement si frivole. Enfin, il s'affermir dans sa résolution, en priant avec larmes dans une église; et dès lors il tra-

(1) C. 9.

(2) Gall. Chr. to. 4, p. 864.

(3) Sup. liv. LXIV, n. 64.

Exord. Cist. c. 10, 11, 12, etc.

(1) C. 15.

(1) C. 17. Martyr. R. 29 apr. (2) Guill. 1, Vit. Bern.

(1) C. 5, 7.



vailla même à gagner les autres. Il commença par ses frères, laissant seulement le dernier encore trop jeune et nécessaire à la consolation du père qui étoit avancé en âge; ensuite il s'adressa à ses autres parents et à ses amis, où il vit quelque espérance de conversion.

XXIII. Saint Bernard rassemble plusieurs compagnons.

Le premier qu'il persuada fut son oncle Gaudri, seigneur de Touillon en Autunois, puissant dans le monde, et renommé par sa valeur; ensuite Barthélemy, le pénultième des frères de Bernard, qui n'étoit pas encore chevalier. Ces deux se rendirent d'abord sans résistance. André, plus jeune que Bernard, et nouvellement armé chevalier, étoit plus difficile à persuader, quand il s'écria tout d'un coup: Je vois ma mère, et donna les mains. Guy, l'aîné des six frères, étoit déjà marié, homme puissant et plus engagé dans le monde que les autres. Il hésita un peu d'abord; mais ensuite, y ayant fait réflexion, il promit d'embrasser la vie monastique si sa femme y consentoit: ce qui ne sembloit pas être à espérer d'une jeune dame qui avoit de petites filles qu'elle nourrissoit. Bernard promit qu'elle consentiroit, ou qu'elle mourroit bientôt; et, comme elle continuoit de résister, son mari résolut, sans la quitter, de mener une vie pauvre à la campagne, et vivre du travail de ses mains. Elle tomba grièvement malade; et, ayant fait venir Bernard, elle le pria de lui pardonner, et fut la première à demander la séparation; puis elle se fit religieuse à Lairé, près de Dijon.

Le second des frères étoit Gérard, homme de mérite, aimé de tout le monde pour sa valeur, sa conduite et sa bonté. Il résistoit fortement, traitant de légèreté la facilité de ses frères à prendre un tel engagement. Mais Bernard, transporté du zèle qui l'animoit: Je sais, lui dit-il, qu'il n'y aura que l'affliction qui vous rendra sage; et, portant le doigt à son côté, il ajouta: Le jour viendra, et bientôt, qu'une lance, perçant ce côté, fera passer à votre cœur le conseil salutaire que vous méprisez: vous craindrez, mais vous n'en mourrez pas. Peu de jours après, Gérard, enveloppé par ses ennemis, fut pris et blessé d'une lance au même endroit. Se croyant prêt à mourir, il cria: Je suis moine, je suis moine de Cîteaux. Il fut mis dans une étroite prison, où il guérit contre son espérance, et en fut délivré comme par miracle.

Entre ceux que Bernard gagna à Dieu, étoit Hugues de Mâcon, depuis évêque d'Auxerre, jeune seigneur, considérable par sa noblesse, ses grands biens et la pureté de ses mœurs. Ayant appris la conversion de Bernard, son cher ami, il le pleuroit comme perdu pour le monde; et, à la première occasion qu'il eut de lui parler, d'abord ils pleurèrent par des mo-

tifs bien différents; mais, lorsqu'ils commencèrent à s'expliquer, l'esprit de vérité s'insinua avec les paroles de Bernard, et la conversation changea de face. Ils se donnèrent parole d'embrasser ensemble ce nouveau genre de vie, et d'être plus unis qu'ils n'avoient été dans le monde. Peu de jours après, Bernard apprit que de mauvais amis avoient détourné Hugues de sa bonne résolution; mais il alla le chercher, et le ramena au bon chemin, en sorte qu'il ne s'en écarta plus.

Bernard parloit en public et en particulier pour gagner les âmes; et ses discours avoient une telle énergie, qu'on ne pouvoit lui résister; en sorte que les mères cachoient leurs enfants, les femmes retenoient leurs maris, les amis détournoient leurs amis. Ceux qu'il avoit rassemblés n'étoient qu'un cœur et qu'une âme; ils demeuroient ensemble dans une maison qu'ils avoient à Châtillon; et à peine quelqu'un osoit-il y entrer s'il n'étoit de leur compagnie. Si quelqu'autre venoit, il glorifioit Dieu de ce qu'il voyoit et se joignoit à eux, ou se retiroit en déplorant sa misère et les estimant heureux. Ils demeurèrent environ six mois en habit séculier, depuis leur première résolution, attendant qu'ils fussent en plus grand nombre, et que quelques-uns d'entre eux eussent terminé leurs affaires. Le jour étant venu d'accomplir leur vœu, les cinq frères sortirent ensemble de la maison de leur père, dont ils étoient venus recevoir la bénédiction; et l'aîné, voyant dans la rue leur jeune frère avec d'autres enfants, lui dit: Mon frère Nivard, c'est vous seul que regarde toute notre terre. Nivard répondit: Oui, le ciel pour vous et la terre pour moi; le partage n'est pas égal. Il demeura pour lors avec le père; mais il suivit ses frères peu de temps après, sans que son père ni ses amis pussent le retenir.

XXIV. Saint Bernard à Cîteaux.

Ce fut l'an mil cent treize, quinze ans après la fondation de Cîteaux, que Bernard, âgé de vingt-deux ans, y entra avec plus de trente compagnons, pour vivre sous la conduite de l'abbé Etienne (1). Et, comme quelques-uns d'entre eux avoient été mariés, il fit bâtir, par ses soins un monastère pour leurs femmes, nommé Julli, dans le diocèse de Langres, qui, deux ans après, fut mis sous la conduite de l'abbé de Molesme. La maison de Cîteaux étoit alors encore très-peu connue; aussi Bernard y entra à dessein de se cacher et de se faire oublier; et, pour s'affermir dans ses bonnes résolutions, il se disoit souvent à lui-même: Bernard, qu'es-tu venu faire ici? Quand il eut commencé à goûter la douceur de l'amour divin, il craignoit tellement d'être détourné de ce sentiment intérieur par les sens, qu'il leur permettoit à peine ce qui étoit nécessaire

(1) C. 4.

pour converser avec les hommes. Il s'en fit une habitude, qui tourna comme en nature, en sorte qu'étant tout absorbé en Dieu, il voyoit sans voir, entendoit sans entendre, et goûtoit sans savourer. Il avoit passé un an dans la chambre des novices, et en sortit sans savoir si le toit en étoit lambrissé ou non. Il fut long-temps sans s'apercevoir qu'il y avoit trois fenêtres au chevet de l'église où il entroit plusieurs fois le jour; il croyoit qu'il n'y en eût qu'une. Il avoit tellement fait mourir en lui toute curiosité, qu'il ne remarquoit point ces sortes de choses, ou les oublioit aussitôt.

Son beau naturel, aidé de la grâce, lui faisoit trouver un goût merveilleux dans la contemplation des choses spirituelles; et, comme ses passions n'étoient ni violentes ni fortifiées par de mauvaises habitudes, la chair n'étoit point rebelle à l'esprit, au contraire, il prenoit tellement le dessus, qu'elle succomboit sous le poids des austérités. Ce jeune homme veilloit dès lors au delà des forces de la nature, comptant pour perdu le temps du sommeil, croyant dormir assez pourvu qu'il ne veillât pas toute la nuit. Il ne mangeoit que par la crainte de tomber en défaillance; la seule pensée de la nourriture le rassasioit, et il s'en approchoit comme d'un tourment. Aussi, dès son noviciat, la délicatesse de sa complexion, ne pouvant porter l'austérité de sa pénitence, lui causa un vomissement qui dura toute sa vie. Mais il eut toujours autant de vigueur d'esprit et de ferveur que de faiblesse de corps, et ne vouloit aucune indulgence ni aucune dispense du travail ni des autres observances, disant qu'il étoit novice et imparfait, et qu'il avoit besoin de toute la rigueur de la discipline.

C'est pourquoi dans le travail commun, quand les autres faisoient quelque ouvrage qu'il ne pouvoit faire faute de l'avoir appris, ou d'y être accoutumé, il s'en récompensoit en remuant la terre, coupant du bois, le portant sur ses épaules, ou faisant quelque chose de semblable; ou si les forces lui manquoient, il s'en humilioit en prenant les occupations les plus viles. Les frères étant occupés à la moisson, comme il ne savoit pas manier la faucille, on lui ordonna de s'asseoir et demeurer en repos. Il en fut extrêmement affligé, et, ayant recours à la prière, il demanda à Dieu avec larmes de lui donner la grâce de moissonner. La simplicité de sa foi fut exaucée, et dès lors il s'en acquitta mieux qu'aucun autre. Le travail ne lui causoit point de distraction: il étoit cependant tout occupé de Dieu intérieurement, il prioit et il méditoit l'Écriture sainte; et disoit depuis que c'étoit principalement dans les champs et dans les bois qu'il en avoit appris les sens spirituels, et que ses maîtres avoient été les chênes et les hêtres. Dans les intervalles du travail il étoit continuellement appliqué à prier, à lire ou à méditer. Il étudioit l'Écriture sainte, en la lisant simplement

de suite, et la relisant plusieurs fois; et il disoit qu'il ne trouvoit rien qui la lui fit mieux entendre que ses propres paroles, et que toutes les vérités qu'elle enseigne ont plus de force dans la source que dans les discours des interprètes. Il ne laissoit pas de lire avec humilité et soumission les explications des docteurs catholiques, et de suivre fidèlement leurs traces. Tels furent les commencements de saint Bernard.

La même année de sa conversion, c'est-à-dire en mil cent treize, fut fondée l'abbaye de la Ferté, la première fille de Cîteaux. Elle fut fondée dans le diocèse de Châlons, par Savan et Guillaume, son fils, seigneurs de Vergy et comtes de Châlons. Le premier abbé se nommoit Bernard, et y fut envoyé avec douze moines par l'abbé Etienne, pour soulager la maison de Cîteaux déjà trop peuplée.

XXV. Guillaume de Champeaux.

Dans le même temps, commença l'abbaye de Saint-Victor de Paris, par les soins de Guillaume de Champeaux, le plus fameux docteur de ce temps (1). On lui avoit donné ce nom du lieu de sa naissance, comme c'étoit alors l'usage; car Champeaux est un bourg dans la Brie, près de Melun. Guillaume avoit été disciple d'Anselme de Laon, si fameux par sa doctrine et sa piété; et, étant venu à Paris, il y enseigna long-temps la rhétorique, la dialectique et la théologie. L'évêque Galon lui donna le premier archidiaconé de son église; et il enseigna dans le cloître de la cathédrale jusqu'à l'an mil cent huit, que, désirant mener une vie plus parfaite, il prit l'habit de chanoine régulier; et avec quelques-uns de ses disciples alla se retirer à une ancienne chapelle dédiée à saint Victor, assez éloignée de Paris, qui n'étoit guère encore que ce que nous appelons la cité. Guillaume de Champeaux forma donc en ce lieu une communauté de chanoines réguliers, et, nonobstant sa retraite, continua d'y enseigner publiquement, à la prière de ses amis.

En mil cent treize, il fut ordonné évêque de Châlons-sur-Marne, et laissa à sa place, pour gouverner la communauté de Saint-Victor, un de ses disciples, nommé Gilduin. Le roi Louis confirma cet établissement dans une assemblée de plusieurs évêques et autres seigneurs, tenue à Châlons, et donna de grands biens à la nouvelle communauté, ordonnant qu'elle éliroit librement son abbé, sans attendre le consentement du roi, ni d'aucune autre personne que de l'évêque de Paris, à qui il seroit présenté pour recevoir la bénédiction abbatiale. C'est ce qui paroît par les lettres-patentes datées de l'an mil cent treize, et souscrites par Raoul, archevêque de Reims,

(1) Dubois Hist. Paris. lib. XI, c. 7, c. 9.



Lisiard, évêque Soissons, Ives de Chartres, Galon de Paris, Manassès de Meaux, Jean d'Orléans, Godefroy d'Amiens, Humbaud d'Auxerre, Philippe de Troyes, Humbert de Senlis. L'année suivante, le pape Pascal, à la prière du roi, confirma cette fondation par sa bulle du premier de décembre mil cent quatorze, et Gilduin, qui jusque-là avoit gouverné ce monastère en qualité de prieur, en fut le premier abbé. Les chanoines y célébroient avec grande exactitude l'office divin à toutes les heures du jour et de la nuit : ils travailloient de leurs mains, gardoient un grand silence, et ne laissoient pas d'étudier et d'enseigner ; en sorte que cette maison devint une des plus fameuses écoles de la chrétienté. Elle fut chef de congrégation, et plusieurs monastères de chanoines réguliers suivoient la même observance.

#### XXVI. Raoul, archevêque de Cantorbéry.

Il y avoit cinq ans que le siège de Cantorbéry étoit vacant depuis la mort de saint Anselme, et cependant le roi Henri, à l'exemple du roi Guillaume, son frère, s'étoit mis en possession de tous les biens de cet archevêché, à la réserve de la mense monacale (1). C'étoit Raoul, évêque de Rochester, qui faisoit à Cantorbéry les fonctions épiscopales. Enfin, le roi Henri, pressé par les admonitions du pape et les prières des moines de Cantorbéry et de plusieurs autres personnes, assembla les évêques et les seigneurs d'Angleterre à Windsor, pour les consulter sur le choix d'un archevêque. Quand la cour fut assemblée, l'opinion commune étoit que ce seroit Fabrice, abbé d'Abendon ; et en effet c'étoit la pensée du roi. Fabrice étoit un Italien, homme d'un grand mérite ; mais les évêques et quelques-uns des seigneurs vouloient que l'on prit un évêque d'entre le clergé, ou un clerc de la chapelle du roi. On leur objecta que depuis saint Augustin tous les archevêques de Cantorbéry avoient été tirés de l'ordre monastique, et qu'il n'y avoit aucune raison de changer une coutume si ancienne, à quoi ils furent obligés d'acquiescer. Tous les évêques donnèrent donc leurs suffrages à Raoul, évêque de Rochester, et le roi y consentit, pourvu que les moines et le peuple de Cantorbéry en fussent d'accord. Ainsi il fut élu, avec une approbation générale, le vingt-sixième d'avril mil cent quatorze, et prit possession à Cantorbéry le dix-septième de mai.

Raoul étoit né en Normandie, et étant moine à Saint-Etienne de Caen, il avoit étudié sous Lanfranc (2). Ensuite il fut abbé de Saint-Martin de Sées, et à l'occasion d'un différent qu'il eut avec Robert, seigneur de Bellême, il passa

en Angleterre, où il s'attacha à saint Anselme, qui le fit évêque de Rochester en mil cent huit. Il étoit déjà vieux et valétudinaire quand il fut élevé sur le siège de Cantorbéry, qu'il remplit pendant huit ans. Ses mœurs étoient sans reproches, on l'accusait seulement d'aimer trop la plaisanterie. Au mois de novembre mil cent quatorze, il envoya trois députés à Rome pour lui apporter le pallium ; et Ives de Chartres écrivit ainsi au pape Pascal en sa faveur (1) : Vous savez combien de temps l'église de Cantorbéry est demeurée sans pasteur depuis la mort de l'archevêque Anselme ; comme le roi d'Angleterre en a employé les biens en des usages profanes, et quel soin il a eu de ne pas permettre que l'on y fit d'élection. Maintenant après vos reproches, après les avertissements des évêques du pays, cette église a enfin élu, du consentement du roi, Raoul évêque de Rochester, homme recommandable par sa science et sa vertu. Il auroit voulu visiter en personne le saint-siège selon la coutume ; mais il en a été empêché, tant par la foiblesse de santé que par le péril du voyage. Ives exhorte ensuite le pape à user de condescendance, en confirmant l'élection de Raoul, et lui accordant le pallium, de peur que l'église d'Angleterre ne retombe dans son ancienne confusion.

#### XXVII. Concile de Cépéran.

Cependant le pape tint un concile à Cépéran, petite ville sur le Garigliano, à l'occasion du désordre arrivé à Bénévent (2). Landulfe, archevêque de cette ville, au lieu de procurer la paix avec les Normands, comme le pape lui avoit ordonné, y excita une sédition contre le connétable que le pape y avoit mis, nommé aussi Landulfe, en sorte qu'il fut blessé et contraint de renoncer à sa charge et se retirer. Le pape en fut indigné jusqu'à répandre des larmes ; il déposa l'archevêque de Bénévent et excommunia tous ceux de son parti jusqu'à ce qu'ils satisfissent. Ensuite il envoya à Bénévent le cardinal Anastase, évêque d'Albane, qui calma le peuple et le ramena à l'obéissance du pape.

Au retour de ce cardinal, le pape tint le concile de Cépéran au mois d'octobre mil cent quatorze. A ce concile vinrent Guillaume, duc de Calabre, Robert, comte de Capoue, et le connétable Landulfe qui avoit été chassé. L'archevêque de Bénévent y vint avec le comte Robert, et y apporta une grande quantité d'or et d'argent (3). Le pape confirma à Guillaume le duché d'Italie, de Calabre et de Sicile. A l'ouverture du concile, le pape se plaignit de l'archevêque de Bénévent, qui, n'osant se présenter, se tenoit dans une île près de Cépéran ; et il fit prier le pape, par le préfet de Rome et quelques autres Romains, de le rétablir en levant la

(1) Edmer, 5 Novor. p. 86. (2) Goduin. Malmesb. 1. Pontif. p. 230.

(1) Ep. 250. (2) Chr. Benevent. ap. Baron. an. 1114. (3) To. x, Conc. p. 764.

sentence de déposition prononcée contre lui : ce que le pape lui accorda. Il vint donc prendre sa place au concile, et le pape le fit appeler par un diacre pour faire justice. L'archevêque se leva et commença par demander grâce de ce qu'ayant été appelé par des lettres du pape, il n'étoit pas venu à sa cour.

Il proposa des excuses que le pape fit examiner par des cardinaux et des archevêques établis juges par le saint-siège. Ils se retirèrent à part ; et, après avoir long-temps conféré ensemble, ils dirent à l'archevêque de Bénévent, en présence de tout le concile : Puisque vous dites que ce n'est pas par mépris, mais par crainte, que vous n'êtes pas venu à la cour y étant appelé, nous jugeons que cette excuse n'est pas canonique. On lut ensuite les canons sur ce sujet. Ce préliminaire étant jugé, le diacre appela une seconde fois l'archevêque de Bénévent pour faire justice. Il se leva et demanda : Sur quoi ? Sur ce, dit le pape, que vous avez pris les régales de saint Pierre contre notre volonté, vous vous êtes saisi des clefs des portes, vous avez envahi le palais et chassé Landulfe, vous avez porté un casque et un bouclier ; vous avez obligé Foulques à prêter serment, introduit les Normands et le reste. L'archevêque répondit : Je n'ai pris les régales de saint Pierre que pour votre service ; car, quand vous étiez à Bénévent, vous m'avez recommandé la ville. Je n'avois pas pris les clefs, et nous savons tous que celui qui les garde vous est fidèle. Je n'ai point pris de bouclier ; il est vrai que j'ai porté un casque pour me garantir des coups de pierre. Je n'ai point fait entrer de Normands dans la ville, mais seulement seize Lombards pour secourir le peuple. Le serment de Foulques et celui du peuple n'ont point été faits par mon ordre.

Alors le pape commanda encore aux cardinaux et aux autres juges de lire leurs avis sur ces faits. Ce que voyant l'archevêque de Bénévent, il pria le duc Guillaume, le comte Robert, Pierre de Léon et les évêques, de prier le pape de ne les pas déshonorer publiquement, offrant d'aller en exil, même outre-mer. Ils se jetèrent aux pieds du pape, mais ils n'en purent rien obtenir. Les juges eux-mêmes, après avoir délibéré, ne pouvoient se résoudre à prononcer ; mais le pape leur ordonna, par la foi qu'ils devoient à saint Pierre et à lui, de dire ce qui étoit conforme aux canons. Alors l'évêque de Porto parla le premier, et dit avec de grands sentiments de douleur : Parce que vous avez pris les régales de saint Pierre, gardé les clefs des portes, envahi le palais, chassé Landulfe, et méprisé de venir à la cour y étant appelé, nous prononçons contre vous la sentence de déposition. L'archevêque de Capoue et le cardinal Grégoire prononcèrent de même ; et, comme les autres juges vouloient parler en conformité, l'archevêque de Bénévent se leva pâle et défait ; on ôta son siège, et il sortit du concile

comme hors de lui. Cette affaire au fond étoit purement temporelle ; mais on y voit encore la forme des jugements canoniques.

En ce même concile, l'archevêque de Co-sence accusa Roger, comte de Sicile, de l'avoir chassé de son siège, et contraint de se rendre moine au mont Cassin (1). Sur quoi le pape dit : Ce n'est pas moi que regarde cette affaire, c'est l'abbé de mont Cassin, suivant le pouvoir que lui en ont donné mes prédécesseurs. L'abbé dit : Dieu ne veut point de services forcés : c'est pourquoi si vous avez pris l'habit monastique contre votre volonté, mettez-le aux pieds du pape, vous pourrez ensuite le reprendre ou le laisser. L'archevêque de Co-sence mit aussitôt son habit monastique aux pieds du pape, et jamais on ne put lui persuader de le reprendre.

#### XXVIII. Retraite de saint Godefroy d'Amiens.

Godefroy, évêque d'Amiens, étoit fatigué depuis long-temps de l'indocilité de son peuple, et des violences exercées par les nobles, au mépris de la trêve de Dieu. Celui dont il eut le plus à souffrir fut Guernon, vidame de Piquigny, qui, bien que son vassal, prit à ses yeux un autre de ses vassaux, nommé Adam, contre la paix qu'il avoit jurée, et le tint dans une dure prison, sans être touché ni de l'excommunication de l'évêque ni de son humilité, qui le porta jusqu'à aller trouver Guernon chez lui, et se jeter publiquement à ses pieds. Enfin, Guernon étant pris lui-même, le saint évêque eut encore la charité de le délivrer. Les bourgeois d'Amiens ayant obtenu du roi le droit de commune à l'exemple de ceux de Laon, l'évêque en favorisa l'établissement ; mais Enguerrand, comte de la ville, voyant diminuer par-là ses anciens droits, s'y opposa comme à une rébellion, et attaqua les bourgeois à main armée (2). Ils le chassèrent de la ville et lui firent la guerre, soutenus par l'évêque et par le vidame. Mais, ayant été abandonnés par Thomas de Marle, qu'ils avoient appelé à leur secours, ils ne purent se maintenir.

Godefroy, ne pouvant donc plus souffrir les désordres dont son diocèse étoit agité, résolut de tout quitter ; et, ayant ouï parler de la sainte vie des ermites de la Chartreuse, il s'y retira. Guignes, homme distingué par sa science et par sa vertu, en étoit alors prieur. Quand il vit la sainte simplicité du prélat, il en rendit grâce à Dieu, et l'auroit aussitôt reçu dans sa communauté, s'il n'avoit craint que le pape, l'archevêque de Reims et les autres évêques de France ne l'eussent obligé à en sortir. Il lui donna toutefois une cellule, où le saint évêque, ravi de se trouver en liberté, s'appli-

(1) Chr. Cass. IV, c. 49. III, c. 1, 5. Guibert III, da (2) Vita lib. II, c. 30; lib. Vita S. c. 14.



quoit à tous les exercices spirituels avec la même ferveur que s'il n'eût fait que commencer de se donner à Dieu.

#### XXIX. Concile de Beauvais.

Cependant Conon, évêque de Palestrine, cardinal et légat du pape, tint un concile à Beauvais avec les archevêques de Reims, de Bourges et de Sens, et leurs suffragants, le sixième de décembre mil cent quatorze (1). En ce concile on excommunia l'empereur Henri, et on renouvela plusieurs décrets des derniers papes, touchant la conservation des biens ecclésiastiques, et les autres points de discipline les plus nécessaires alors. On y fit de grandes plaintes contre Thomas, seigneur de Marle, qui désoloit par ses pillages les diocèses de Laon, de Reims et d'Amiens, sans épargner les églises, les monastères, ni les pauvres. Il tuoit de sang-froid ses prisonniers, ou les faisoit pendre par les pouces, et mourir sous les coups, ou les laissoit périr en prison. Le légat prononça contre lui, bien qu'absent, sentence d'excommunication, et le déclara infâme, déchû de l'ordre de chevalerie et de toute dignité.

Lisiard, évêque de Soissons, alla consulter ce concile, touchant les hérétiques qu'il avoit découverts dans son diocèse (2). Un paysan, nommé Clémentius, avec son frère Ebrard, passaient pour être des premiers de la secte, et l'enseignoient secrètement et avec une extrême dissimulation. Ils disoient que l'incarnation du fils de la vierge n'avoit été qu'un fantôme. Ils tenoient pour nul le baptême des enfants avant l'âge de raison, et appeloient leur baptême la parole de Dieu, y employant un long circuit de discours. Ils avoient tellement en horreur le mystère de nos autels, qu'ils nommoient bouche d'enfer la bouche des prêtres. Ils condamnoient le mariage et tout fruit de l'union de sexes; d'où vient qu'ils ne mangeoient rien de ce qui est produit par cette voie, comme la chair et le lait. Ils tenoient leurs assemblées dans des souterrains et d'autres lieux cachés, où on les accusoit de commettre des abominations inouïes. Guibert, abbé de Nogent, qui rapporte cette histoire, ajoute: Si vous relisez les hérésies rapportées par saint Augustin, vous n'en trouverez point de plus conforme que celle des manichéens.

L'évêque de Soissons, ayant interrogé les deux frères, ne put en tirer la confession de leurs erreurs; et les deux témoins qui avoient déposé contre eux étoient absents, savoir, une femme que Clémentius avoit séduite pendant un an, et un diacre qui avoit ouï de sa bouche quelques hérésies. L'évêque, faute de preuve, les condamna au jugement de l'eau exorcisée. Il dit la messe où il les communia, en disant:

(1) To. x, Conc. p. 797. (2) Guib. Vit. S. III, c. 17.

Que le corps et le sang de Notre Seigneur vous soit aujourd'hui une preuve; et puis il fit l'exorcisme de l'eau, où Clémentius, étant jeté, n'alla point au fond. Ainsi il fut tenu pour convaincu, et mis en prison avec son frère, qui avoit confessé ses erreurs, mais sans y renoncer. On arrêta aussi deux autres hérétiques très-connus, qui étoient venus de Dormans à ce spectacle. L'évêque et l'abbé de Nogent allèrent à Beauvais consulter les évêques du concile sur ce qu'il y avoit à faire. Mais cependant le peuple de Soissons, craignant la décadence des ecclésiastiques, courut à la prison, en tira les hérétiques, et les brûla hors de la ville.

Au concile de Beauvais se présentèrent des députés d'Amiens, se plaignant que leur évêque les avoit abandonnés (1). Raoul, archevêque de Reims, leur dit: De quel front osez-vous nous porter cette plainte, vous qui, par votre indocilité avez chassé de son siège un homme orné de toutes sortes de vertus? L'avez-vous jamais trouvé attaché à son intérêt ou à son plaisir? Allez donc le chercher et le ramenez avec vous: car je prends à témoin le Seigneur Jésus, que tant que Godefroy vivra vous n'adresserez point d'autre évêque. Cependant il vint aussi des députés de la part de Godefroy, avec des lettres, par lesquelles il déclaroit qu'il avoit renoncé à l'évêché, et exhortoit ses diocésains à chercher un autre pasteur, assurant qu'il ne reviendrait point et qu'il se sentoit incapable des fonctions de l'épiscopat; qu'à la vérité il les avoit instruits par ses discours, mais qu'il les avoit perdus par son mauvais exemple. Cette lettre tira des larmes des évêques du concile, et ils remirent à délibérer sur cette affaire dans le concile qu'ils devoient tenir à Soissons à l'Épiphanie de l'année suivante.

A ce concile, furent appelés, par ordre du roi, Henri, abbé de Saint-Quentin (2), où Godefroy avoit été élevé dès l'enfance, et Hubert, moine de Clugny, homme de grande autorité; et le concile les envoya aux frères de la Chartreuse, pour le prier et leur ordonner de renvoyer au plus tôt l'évêque Godefroy à son siège. Les pères du concile lui écrivirent aussi à lui-même, lui représentant qu'il n'avoit pas dû quitter son troupeau sous prétexte de sa perfection particulière; et que du vivant d'un évêque les canons ne permettent pas d'en mettre un autre à sa place, s'il n'est incapable par maladie, ou déposé pour crime. Godefroy, ayant reçu cette lettre, fut sensiblement affligé, et se jeta aux pieds des chartreux, les priant avec larmes de ne pas souffrir qu'on l'arrachât d'avec eux. Ils pleuroient de leur côté, et ne laissoient pas de le consoler; mais, ne pouvant résister à l'autorité du roi et des évêques, ils le renvoyèrent en paix. Godefroy, sortant de la Chartreuse, se retournoit souvent pour la regarder les yeux

(1) Vita c. 9.

(2) Sup. liv. LXV, n. 32.

baighés de larmes, plaignant son malheur de n'avoir pu y finir ses jours (1). Il y demeura environ trois mois, depuis le jour de Saint-Nicolas, sixième de décembre, jusqu'au commencement du carême.

Il vint d'abord à Reims, où le légat Conon tenoit un autre concile, qui commença le quatrième dimanche de carême, vingt-huitième de mars mil cent quinze, et il y excommunia encore l'empereur Henri. Raoul, archevêque de Reims, y amena l'évêque Godefroy, tellement atténué de jeûnes, de veilles et d'autres exercices de piété, qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Le légat Conon lui reprocha un peu durement d'avoir quitté son troupeau, et lui enjoignit de préférer le salut de plusieurs à son utilité particulière. Ainsi Godefroy retourna à son église, où il fut reçu comme étant extrêmement désiré, mais il ne vécut guère depuis son retour; et, comme il alloit à Reims, il mourut le huitième de novembre mil cent quinze, à Soissons, dans l'abbaye de Saint-Crépin, où il fut enterré. Il étoit dans sa cinquantième année, et la onzième de son épiscopat. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort, et sa vie fut écrite par Nicolas, moine de la même abbaye, qui avoit vu le saint évêque (2).

Le légat Conon tint deux autres conciles cette année mil cent quinze, l'un à Cologne, dans l'église de Saint-Gérard, le lundi de Pâques, qui étoit le dix-neuvième d'avril; l'autre à Châlons, le douzième de juillet; et, dans l'un et l'autre de ces conciles, il réitéra l'excommunication contre l'empereur. D'un autre côté, les Saxons, révoltés contre ce prince, appelèrent le cardinal Thierry, légat en Hongrie, qui publia chez eux les décrets du concile de Latran de l'an mil cent douze, et réconcilia à l'Eglise romaine l'archevêque de Magdebourg et les autres évêques du pays (3).

#### XXX. Guigues, prieur de la Chartreuse.

Guigues, qui reçut saint Godefroy à la Chartreuse, en étoit le cinquième prieur. Le second fut Landuin, qui succéda à saint Bruno en mil quatre-vingt-dix, et mourut en mil cent. Le troisième fut Pierre, surnommé François, qui, après avoir gouverné un an, demanda miséricorde, c'est-à-dire permission de renoncer à la supériorité, et l'obtint (4). Le quatrième prieur fut Jean, né en Toscane, qui gouverna sagement pendant huit ans, et mourut l'an mil cent neuf, vingt-cinq ans après la fondation de la Chartreuse.

Son successeur fut Guigues, surnommé de Saint-Romain, du château où il naquit, dans le diocèse de Valence. Ses parents étoient no-

bles, et il fut très-bien instruit des lettres humaines et divines; il avoit l'esprit vif, la mémoire sûre, beaucoup d'éloquence, et de force à persuader: en sorte qu'aucun de ses prédécesseurs n'eut plus d'autorité et de réputation que lui. De son temps, furent fondées plusieurs maisons du même institut, entre autres la Chartreuse-des-Portes, au diocèse de Lyon, en mil cent quinze, et celle du Mont-Dieu, au diocèse de Reims, en mil cent trente-quatre, car Guigues gouverna la Chartreuse vingt-sept ans.

#### XXXI. Anselme, légat en Angleterre.

Les députés que Raoul, archevêque de Cantorbéry, avoit envoyés à Rome demander son pallium, demeurèrent quelque temps sans obtenir de réponse favorable, et ne savoient à qui s'adresser (1). Il y avoit à Rome un neveu de saint Anselme, nommé Anselme comme lui, et aimé du pape, qui l'avoit fait abbé de Saint-Sabbas. Il avoit demeuré long-temps en Angleterre du vivant de son oncle, et il y étoit aimé comme s'il eût été du pays. Quand il sut que ces députés étoient à Rome, il vint les trouver au palais de Latran, et leur rendit tous les offices d'un véritable ami. Il leur concilia tellement le pape et ceux de son conseil, qu'on leur accorda gratuitement ce qu'ils demandoient, et le pape leur donna Anselme lui-même pour porter de sa part le pallium à Cantorbéry. Les députés partirent devant, et, étant arrivés en Normandie, ils rendirent compte au roi de leur voyage, et attendirent auprès de lui le légat Anselme, qui fut reçu avec honneur, et passa avec eux en Angleterre.

Il apporta au roi une lettre du pape en date du trentième de mars, où il se plaignoit de lui en ces termes: Les nonces ou les lettres du saint-siège ne sont point reçus dans vos états sans votre ordre (2). Il n'en vient aucune plainte ni aucune affaire pour être jugée par le saint-siège; c'est pourquoi il se fait chez vous plusieurs ordinations illicites; et ceux-là péchent impunément qui devoient corriger les autres (3). Il se plaint encore à la fin que l'aumône de saint Pierre (c'est ainsi qu'il la nomme) a été levée si négligemment, que l'Eglise romaine n'en a pas reçu la moitié. Il y avoit aussi une lettre à l'Eglise de Cantorbéry, datée du dix-huitième de février, et apportée par les députés, où le pape se plaint de la translation de l'évêque de Rochester, ce qui ne devoit point, dit-il, se faire sans notre consentement, suivant les saints décrets; toutefois, nous le tolérons à cause du mérite de la personne.

L'archevêque Raoul reçut solennellement le pallium le dimanche vingt-septième de juin mil cent quinze, ce qui se fit ainsi. Les évê-

(1) C. 11.

(2) Martyr. R. 8 nov.

(3) To. x, Conc. p. 796. Ab. Ursperg. an. 1115.

(4) Sup. liv. LXIII, n. 50.

De ini t. Cart. to. 1, Bibl. Lab. p. 639.

(1) Sup. n. 25. Edmer. 5 Nov. p. 87.

(2) Ep. 165.

(3) Ep. 106.



ques, les abbés et les nobles s'assemblèrent dans l'église métropolitaine de Cantorbéry, avec une multitude innombrable de peuple. Le légat Anselme, apportant le pallium dans un vase d'argent, fut reçu à la porte de la ville par les deux communautés de moines de l'église métropolitaine et de Saint-Augustin (1). L'archevêque vint aussi au devant accompagné des évêques, et revêtu de ses ornements, mais nus-pieds. Le pallium fut mis sur l'autel, où il le prit après avoir fait serment de fidélité et d'obéissance au pape. Il fit baisser son pallium à tous les assistants; et, s'en étant revêtu, il fut intronisé dans la chaire patriarcale.

La même année le roi d'Angleterre ordonna à tous les évêques et les seigneurs de se rendre à sa cour : ce qui fit courir le bruit que l'archevêque devait tenir un concile général en présence du légat, et y publier de nouveaux règlements pour la réformation de l'Eglise. L'assemblée se tint en effet le dix-septième de septembre à Westminster, mais ce ne fut point un concile, seulement le légat Anselme y présenta une lettre du pape, adressée au roi et aux évêques d'Angleterre, datée du premier d'avril de la même année mil cent quinze, indiction huitième (2). Le pape y demande comment il peut confirmer dans leur dignité les évêques d'Angleterre, dont il ne connoît ni les mœurs ni la science : ce qui veut dire qu'ils devoient aller à Rome, ou être examinés par ses légats. Il ajoute que Notre Seigneur, distribuant tout le monde à ses disciples, a singulièrement commis l'Europe à saint Pierre et à saint Paul. Cependant, ajoute-t-il, vous terminez même les affaires des évêques, quoique le jugement définitif en soit réservé au saint-siège : sur quoi il cite deux fausses décrétales, l'une du pape Victor, l'autre du pape Xéphyrin (3). Vous célébrez des conciles sans notre participation, vous faites, sans notre autorité, des translations d'évêques. Si vous voulez conserver la dignité du saint-siège sur tous ces chefs, nous vous conserverons la charité que nous vous devons, comme à nos frères et à nos enfants; mais si vous demeurez dans votre obstination, nous secouerons contre vous la poussière de nos pieds, selon l'Evangile, et vous livrerons au jugement de Dieu, comme vous retirant de l'Eglise catholique.

Le roi consulta les évêques sur cette lettre et sur plusieurs autres sujets de mécontentement contre le pape. Car quelque temps auparavant le légat Conon, tenant ses conciles en France, avoit suspendu et excommunié les évêques de Normandie pour n'y avoir pas voulu venir après avoir été appelés trois fois. Le roi avoit été extrêmement choqué de cette excommunication, principalement parce qu'il lui sembloit que le pape violoit les privilèges accordés par l'Eglise romaine à son frère

et à lui, quoiqu'il n'eût pas mérité ce traitement. Il résolut donc, par le conseil des évêques, d'envoyer à Rome des députés pour s'expliquer plus sûrement avec le pape. On choisit pour cette négociation Guillaume de Varelvast, évêque d'Excester, quoiqu'il eût perdu la vue, parce qu'il étoit fort connu du pape, vers lequel il avoit été plusieurs fois envoyé du temps de saint Anselme, et le roi étoit assuré de son habileté et de sa fidélité.

#### XXXII. Saint Bernard, abbé de Clairvaux.

Cependant l'ordre de Cîteaux croissoit de jour en jour. Dès l'année précédente, mil cent quatorze, l'abbaye de Pontigny, sa seconde fille, fut fondée à quatre lieues d'Auxerre, dans la terre d'un chanoine de cette église, nommé Hébert; et Hervé, comte de Nevers, contribua à cette fondation; on en reconnoît toutefois pour fondateur Thibaut, comte de Champagne, parce qu'il en fit depuis bâtir l'église. Le premier abbé de Pontigny fut Hugues de Mâcon, depuis évêque d'Auxerre. Cette année, mil cent quinze, furent fondées les deux autres filles de Cîteaux, Clairvaux et Morimond, tous deux dans le diocèse de Langres. Les fondateurs de Morimond furent Orri d'Aigremont et Adeline, sa femme, seigneur de Choiseul; le premier abbé se nommoit Arnold. Voilà les quatre premières filles de Cîteaux : la Ferté, dont j'ai déjà parlé, Pontigny, Clairvaux et Morimond; toutes les autres en dépendent, et la plupart en sont sorties.

La fondation de Clairvaux mérite d'être rapportée plus au long. Cette terre, située sur la rivière d'Aube, fut donnée par Hugues, comte de Troyes, et la maison établie le vingt-cinquième de juin mil cent quinze. C'étoit auparavant une retraite de voleurs, et le lieu se nommoit la vallée d'Absinthe, soit à cause de cette herbe qui y croissoit abondamment, soit à cause de la détresse de ceux qui tomboient entre les mains des voleurs. Etienne, abbé de Cîteaux, y envoya de ses moines, et leur donna pour abbé saint Bernard, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans d'âge et un an de profession. Aussi ses confrères s'en étonnoient et craignoient qu'il ne pût soutenir cette charge, tant à cause de sa jeunesse que de la faiblesse de sa santé. Comme Joceran, évêque de Langres, étoit absent, Bernard s'adressa à l'évêque de Châlons, Guillaume de Champeaux, pour recevoir la bénédiction abbatiale, et l'alla trouver accompagné d'un autre moine (1). Quand ils entrèrent dans la maison de l'évêque, ce fut un spectacle qui attira le respect des uns et la risée des autres, de voir un jeune homme consumé d'austérités et moribond, et d'ailleurs méprisable par son habit, suivi d'un autre

plus âgé, mais de grante taille et d'une santé robuste. On demandoit lequel étoit l'abbé; mais l'évêque ne s'y trompa pas. Il arrêta ses yeux sur Bernard; et, quand il l'eut entretenu, il reconnut bientôt que c'étoit un grand serviteur de Dieu, premièrement par sa modestie et sa retenue à parler, et ensuite par ses discours. De ce jour ils ne furent qu'un cœur et qu'une âme; et depuis ils se visitèrent souvent; en sorte que Clairvaux devint la maison de l'évêque, et Châlons l'hospice des moines de Clairvaux. L'estime d'un si grand prélat attira à Bernard celle de toute la province de Reims, et ensuite de toute la France.

Le nouveau monastère de Clairvaux commença dans une extrême pauvreté, les moines étant souvent réduits à faire leur potage de feuilles de hêtre, et leur pain mêlé d'orge, de millet et de vesce. Un religieux étranger, à qui on avoit servi un de ces pains dans la chambre des hôtes, en fut touché jusqu'aux larmes, et l'emporta secrètement pour le montrer par rareté, et faire voir que des hommes pussent vivre d'un tel pain, et des hommes de ce mérite. Le saint abbé étoit peu touché de ces incommodités, et ne songeoit qu'à gagner des âmes. Mais, comme l'hiver approchoit, son frère Gérard, qui étoit cellier, se plaignit à lui assez durement qu'il leur manquoit plusieurs choses pour les besoins de la maison, et qu'il n'avoit point de quoi les acheter (1). Comme il ne se payoit point des paroles de consolation, l'abbé lui demanda combien il faudroit pour satisfaire au plus pressé; il répondit qu'il lui faudroit environ douze livres, somme alors considérable. Bernard se mit en prière, et, peu de temps après, Gérard lui vint dire qu'une femme de Châtillon demandoit à lui parler. Il sortit, elle se jeta à ses pieds et lui offrit douze livres, lui demandant des prières pour son mari, dangereusement malade. Bernard la renvoya promptement et lui dit : Allez, vous trouverez votre mari en bonne santé. Elle le trouva ainsi; et l'abbé exhorta son cellier à avoir désormais plus de confiance en Dieu. Il leur vint plusieurs fois des secours semblables d'où ils l'espéroient le moins; et, voyant que la main de Dieu étoit avec leur abbé, ils lui épargnoient autant qu'ils pouvoient la distraction des soins extérieurs, et le consultoient seulement sur l'intérieur de leurs âmes.

Mais comme il sortoit de la solitude de Cîteaux, où dans le silence d'une contemplation sublime il s'étoit rempli de vérités célestes, il parloit aux hommes le langage des anges, et à peine pouvoient-ils l'entendre. Il leur proposoit une morale si élevée, et exigeoit d'eux une si grande perfection, que ses paroles leur sembloient dures. D'ailleurs, quand ils lui confessoient les illusions des diverses pensées

que l'on ne peut absolument éviter en cette vie, il étoit choqué de trouver que ceux qu'il croyoit des anges n'étoient que des hommes, et pensoit que des religieux ne devoient pas être sujets à ces sortes de tentations. Mais ses disciples, véritablement pieux, respectoient dans ses discours mêmes ce qu'ils n'entendoient pas, et dans leurs confessions, bien qu'étonnés de ses maximes, ils ne le contredisoient ni ne s'excusoient point. Cette humilité rendit suspect à l'abbé son propre zèle : il commença à s'accuser d'ignorance et d'indiscrétion, d'exiger des autres une perfection qu'il ne pratiquoit pas lui-même, et à penser qu'il devoit plutôt garder le silence. Mais Dieu lui fit connoître qu'il devoit continuer de parler, et dès lors il parla avec plus d'autorité et avec plus de fruit pour ses auditeurs.

On voyoit à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifioient dans la pauvreté de Jésus-Christ (1), souffrant la fatigue du travail, la faim, la soif, le froid, les persécutions et les affronts, ne comptant pour rien tout ce qui leur manquoit, pourvu qu'ils laissassent à leurs successeurs la subsistance nécessaire, sans préjudice de la pauvreté. Au premier aspect, en descendant la montagne pour entrer à Clairvaux, on voyoit que Dieu habitoit en cette maison par la simplicité et la pauvreté des bâtiments. En cette vallée pleine d'hommes, dont chacun étoit occupé au travail qui lui étoit prescrit, on trouvoit au milieu du jour le silence du milieu de la nuit, excepté le bruit du travail ou les louanges de Dieu, quand les moines chantoient l'office. Ce silence imprimoit un tel respect aux séculiers, qu'ils n'osoient eux-mêmes tenir en ce lieu aucun discours, non-seulement mauvais ou inutile, mais qui ne fût à propos. Les moines ne manquoient pas d'être solitaires dans leur multitude, parce que l'unité d'esprit et la loi du silence conservoient à chacun la solitude du cœur.

A peine pouvoient-ils, par un rude travail, tirer leur nourriture de cette terre stérile, et elle n'avoit guère d'autre goût que celui que la faim ou l'amour de Dieu leur donnoit : encore trouvoient-ils que c'étoit trop, et leur première ferveur leur faisoit regarder comme un poison tout ce qui causoit quelque plaisir en mangeant. Car, étant arrivés par les soins de l'abbé à souffrir, non-seulement sans murmure, mais avec joie, ce qui auparavant leur eût paru insupportable, ce plaisir même leur causoit du scrupule, d'autant plus dangereux qu'il paroisoit plus spirituel; et, pour les en délivrer, l'autorité de l'évêque de Châlons fut nécessaire. C'est ainsi que Guillaume de Saint-Thierry, témoin oculaire, représente ce qu'il appelle le siècle d'or de Cîteaux.

(1) P. 80.

(2) Pasc. Ep. 107.

(3) Victor. Ep. 1, c. 3.

Zephyr, Ep. 1.

(1) Vita, lib. 1, c. 5. Exord. dist. 2, c. 1. Vita, c. 7.

(1) C. 5, 6.

(1) C. 7, n. 35.



XXXIII. Fin d'Yves de Chartres.

Sur la fin de l'année, c'est-à-dire le vingt-troisième de décembre, mourut Yves de Chartres, après avoir gouverné cette église vingt-trois ans, et il fut enterré à Saint-Jean-en-Vallée. Outre son décret dont j'ai parlé, on lui attribue un autre recueil de canons, nommé Panormie, dont il n'est pas si certain qu'il soit l'auteur; nous avons aussi de lui vingt-quatre sermons; mais les plus précieux de ses ouvrages sont ses lettres, qui contiennent plusieurs faits importants et plusieurs décisions sur des points de discipline ecclésiastique. Il nous en reste deux cent quatre-vingt-huit; et, outre ce que j'en ai rapporté, j'y remarque encore ce qui suit (1). Il parle ainsi au pape Pascal contre l'abus des appellations: Je vous supplie de ne pas écouter des gens intéressés et mal intentionnés pour renouveler une affaire décidée, et de ne plus permettre que ma vieillesse soit fatiguée par la licence impunie des appellations superflues. Car l'opposition que nous trouvons dans la puissance supérieure affaiblit notre autorité, parce que nous n'osons exercer la discipline ecclésiastique contre ceux qui s'adressent à vous, non par confiance en la justice de leur cause, mais pour en éloigner le jugement. Si j'étois encore dans la vigueur de ma jeunesse pour traverser les Alpes et me présenter à vous avec mes délateurs, j'arrêteroie sans doute les murmures de ceux qui ne savent pas la différence de la charité et de la cupidité. Si donc vous n'apportez quelque tempérament à ces inconvénients, et si vous m'exposez à la vexation des vieillards corrompus et des jeunes libertins, qui à peine méritent de conserver ce qu'ils ont loin d'obtenir ce qu'ils n'ont pas, il ne me reste qu'un parti à prendre, qui est de me délivrer de ces peines inutiles et m'enfuir dans la solitude. Dans la même lettre, il marque qu'il avoit ordonné aux chanoines de Chartres une distribution de pain pour les rendre assidus à l'office, mais avec peu de succès. Et voilà l'origine des distributions manuelles.

Il se plaint encore des appellations au pape dans une lettre à Léger, archevêque de Bourges, où il dit: Nous avons appris que dernièrement, en la cause d'Arnoul de Vierzons qui se traitoit en votre cour, on appela au saint-siège, et la sentence définitive fut différée jusqu'à ce que le pape prit connoissance de l'affaire. Or vous savez, tant par votre expérience que par l'exemple des autres, quelle vexation c'est, quelle dépense, quelle incertitude pour l'événement. Il lui conseille de procurer un accommodement entre les parties pour rendre cette appellation inutile. Dans une lettre à Hildebert, évêque du Mans, il marque la forme de l'appel; qu'il doit être interjeté par écrit, et

que l'appelant doit prendre des lettres du juge *a quo* adressées au juge *ad quem*, et que celui qui appelle injustement sera condamné aux dépens (1).

Il se plaint aussi des légats étrangers dans une autre lettre à Pascal II. Quand vous nous envoyez vos cardinaux, comme ils ne sont chez nous qu'en passant, loin de pouvoir remédier aux maux, ils ne peuvent pas même les connaître: ce qui fait dire à ceux qui aiment à blâmer les supérieurs, que le saint-siège ne cherche pas l'avantage de ceux qui lui sont soumis, mais son utilité ou celle de ses ministres. C'est pourquoi nous avons résolu de vous écrire que vous donniez la légation à quelque prélat de deçà les Alpes, qui voie les maux de plus près et puisse nous en avertir plus promptement; à quoi nous ne connoissons personne plus propre que l'archevêque de Lyon, car il y a plusieurs personnes qui ne peuvent aller à Rome, soit à cause des périls ou de la difficulté des chemins, soit à cause de leur pauvreté ou de leur peu de santé. Toutefois, Yves montre combien il respectoit l'autorité des légats, en conseillant à Turgis, évêque d'Avranches, d'obéir au légat, nonobstant la défense du roi, ou du moins d'envoyer au pape faire ses excuses (2). Il dit ailleurs: Je connois la coutume de l'église romaine, qui ne veut pas aller ouvertement contre ses décrets; mais, quand les choses sont faites, elle tolère par dispense plusieurs foiblesses en considération des personnes et des lieux.

Dans une lettre à la comtesse de Chartres, Yves marque ainsi l'étendue de la juridiction ecclésiastique: Tous les faux prédicateurs, les faux moines et les faux clercs, les fornicateurs, les usuriers et les autres qui pèchent contre le christianisme, excepté ceux qui méritent une peine capitale, doivent être par nous corrigés, et nous avons droit sur leurs personnes et sur leurs biens. C'est l'ancienne et inviolable coutume, non-seulement de l'église de Chartres, mais de toutes les églises du royaume de France, et nous sommes prêts à le prouver en jugement canonique. Ailleurs il dit que les clercs ne peuvent être poursuivis criminellement que dans l'église. Le pape avoit écrit à l'archevêque de Sens et aux évêques de Chartres, de Paris et d'Orléans, d'excommunier Rotrou, comte du Perche, pour avoir usurpé le bien d'un seigneur croisé. Mais, comme Rotrou offroit de justifier sa conduite, Yves refusa de l'excommunier sans connoissance de cause, soutenant que telle devoit être l'intention du pape, et qu'en user autrement seroit un brigandage et un mépris de toutes les lois divines et humaines. Il condamne l'épreuve du fer chaud, disant que c'est tenter Dieu, et que par-là on a souvent absous des coupables et condamné des innocents; et toutefois il la permet comme nécessaire au défaut

(1) Testim. apud. Ivret. Sac. Hildebr. p. 437. Epist. Sup. liv. LXIV, n. 2. V. Cave 219.

(1) Ep. 180, 220.

(2) Ep. 109, 270, 260.

des autres preuves, ainsi que le serment. Il défend aux juges ecclésiastiques d'ordonner le duel, à cause de l'effusion du sang (1).

Le successeur d'Yves dans le siège de Chartres fut Geoffroy, homme de mérite, dont il sera souvent parlé dans la suite; mais son élection ne fut pas sans difficulté. Quoiqu'elle eût été faite du commun consentement du clergé, le comte de Chartres s'y opposa avec tant de violence, qu'il confisqua les biens de quelques chanoines, et ils craignoient même d'être mis en pièces (2). Quelques personnes puissantes étoient venues à Chartres pour apaiser cette division, entre autres Bernard, abbé de Tiron, mais inutilement; et le mal augmentoit tous les jours, car le comte avoit déjà pillé les maisons des chanoines, les avoit enfermés dans leur cloître, et chassé de la ville Geoffroy, que le clergé avoit élu et intronisé.

XXXIV. Fin de Robert d'Arbrisselles.

En cette extrémité, les chanoines de Chartres eurent recours à Robert d'Arbrisselles, et l'envoyèrent prier instamment de venir. Quoiqu'il fût considérablement malade, quand on lui demanda s'il pouvoit aller à Chartres, il répondit que tout lui étoit possible jusqu'à la mort; et, étant arrivé, il parla aux uns et aux autres avec tant de force et de grâce, qu'il les réconcilia. Le comte rendit aux chanoines non-seulement tout ce qu'il leur avoit pris, mais son ancienne amitié; il consentit à l'élection de Geoffroy, et lui permit de revenir dans la ville, et il tint ce siège paisiblement vingt-deux ans. En ce dernier voyage, que Robert d'Arbrisselles fit à Chartres, il abolit la simonie qui régnoit chez les chanoines, et leur fit prêter serment.

Depuis la fondation de Fontevraud, ce monastère s'accrut considérablement par les libéralités des rois et des seigneurs; et Robert y assembla jusqu'à trois mille personnes de l'un et de l'autre sexe, car il n'en rejetoit aucune. Il recevoit les pêcheurs et les pécheresses, les pauvres, les estropiés, et jusqu'aux lépreux, et les faisoit vivre chacun selon qu'il leur convenoit. Outre le principal monastère, il en fonda plusieurs autres en diverses provinces; et un des premiers fut celui de Hautes-Bruyères, dont le fonds fut donné par Bertrade, veuve du roi Philippe, qui y finit ses jours (3). Robert, étant tombé malade à Fontevraud, assembla les frères, et leur dit: Je vois, mes enfants, que ma fin est proche, c'est pourquoi je vous demande si vous voulez persévérer dans votre résolution, et obéir aux servantes de Jésus-Christ, car vous savez que je leur ai soumis

(1) Ep. 169, 205, 249, 232, 247.

(2) Vita Rob. de Arbr. ap. Boll. to. 5, p. 611.

(3) Sup. liv. LXV, n. 46. Vita per Bald. c. 4, Vita 2, c. 3, 1.

toutes les maisons que j'ai bâties. Ils lui promirent tous de ne les jamais quitter. Quelques jours après, sa fièvre continuant, il délibéra avec eux sur le choix d'une abbesse, en présence de quelques évêques et de quelques abbés qu'il avoit fait venir, et leur dit: Je sais que la dignité de cet ordre demanderoit une vierge; mais comment une fille élevée dans le cloître, qui ne sait que chanter des psaumes, et méditer les choses spirituelles, pourra-t-elle soutenir le poids des affaires temporelles dont elle n'a aucune expérience? Tous furent de son avis, et convinrent qu'une personne qui auroit vécu dans le monde seroit plus propre au gouvernement. Il exécuta quelque temps après cette résolution, et choisit pour première abbesse de Fontevraud une veuve noble, savoir, Pétronille de Craon de Chemillé. Tout le monde approuva ce choix, hormis elle; mais enfin elle se soumit; et cette élection fut confirmée par Girard, évêque d'Angoulême, légat du saint-siège.

Après que Robert eut pacifié l'église de Chartres, il alla à Blois avec Bernard, abbé de Tiron, visiter et consoler Guillaume, comte de Nevers, que le comte de Chartres y retenoit prisonnier. Robert et Bernard se séparèrent ensuite, et ne se virent plus depuis; et Robert alla en Berry visiter un monastère de son ordre, nommé Ourson; où, étant retombé malade et se voyant près de sa fin, il reçut l'extrême-onction et le viatique, et continua de communier les trois jours qu'il survécut (1). Léger, archevêque de Bourges, l'étant venu voir, il le pria de le faire enterrer à Fontevraud: ce que le prélat eut bien de la peine à lui accorder, voulant le garder dans son diocèse. Robert fit sa profession de foi et sa confession, premièrement au prêtre, puis publiquement, s'accusant des moindres fautes dont il se souvenoit depuis son enfance, et mourut saintement le vendredi, vingt-cinquième de février, l'an mil cent seize (2).

XXXV. Fin de Bernard de Tiron.

Bernard, abbé de Tiron, suivit de près son ami Robert d'Arbrisselles. En trois ans de temps, depuis la fondation de ce monastère, la communauté fut de cinq cents moines, dont il garda trois cents auprès de lui, et envoya les deux cents autres en divers lieux, pour demeurer douze en chaque maison. Ils vivoient dans une telle pauvreté, que quelquefois ils manquoient de pain, et ne se nourrissoient que d'herbes et de légumes; plusieurs, dans le plus fort de l'hiver, n'avoient ni pelisses ni coulles; mais la présence de Bernard les consolait de tout, car il les visitoit de temps en temps. Il ne souffroit point ses disciples oisifs, mais il les faisoit travailler des mains à certaines heures.

(1) C. 4, E. 5, 67.

(2) Chr. Malleac. p. 318.



Plusieurs savoient des métiers, et les exercoient en silence ; on ne parloit dans ces monastères que par une nécessité inévitable, et en peu de mots. Le saint abbé leur inspiroit une telle humilité, qu'ils ne tenoient aucun travail au-dessous d'eux. Il exerçoit l'hospitalité avec tant d'affection, qu'il ne refusoit personne ; riches, pauvres, femmes, enfants, boiteux, malades, lépreux, il recevoit tout, et s'otoit à lui et à ses frères de quoi leur donner (1).

Sa réputation s'étendoit non-seulement en France, mais en Aquitaine, en Bourgogne, et jusqu'en Angleterre et en Ecosse. Le roi d'Angleterre, Henri, envoya Thibaut, comte de Blois, et Rotrou, comte du Perche, le prier instamment de le venir trouver en Normandie. Quand il le vit, il leva les mains au ciel pour rendre grâce à Dieu, embrassa le saint homme, lui rendit un grand honneur, reçut ses instructions, et lui fit de grands présents ; outre lesquels il envoya tous les ans à Tiron, tant qu'il vécut, cinquante ou soixante marcs d'argent. Le roi de France, Louis le gros, voulut aussi voir Bernard ; et, après l'avoir entretenu, lui donna une terre. Il eut tant de respect pour les abbés de Tiron, ses successeurs, qu'il leur fit tenir sur les fonts ses deux fils aînés, Philippe et Louis. Thibaut, comte de Blois, bâtit deux monastères à cette congrégation, et donna des ornements sans nombre à l'église de Tiron. Plusieurs autres seigneurs vinrent visiter l'abbé Bernard, et lui firent de grands présents, savoir : Guillaume, duc d'Aquitaine, Foulques, comte d'Anjou, Guillaume, comte de Nevers, Guy, comte de Rochefort, Geoffroy, vicomte de Châteaudun, Robert, comte de Gloucester, fils naturel du roi d'Angleterre, Henri, comte de Warvik et plusieurs autres. Un seigneur, nommé Robert, emmena treize disciples de Bernard pour fonder un monastère au pays de Galles. David, depuis roi d'Ecosse, fils de la sainte reine Marguerite, fit venir de ses moines, et leur fonda un monastère aux confins de l'Ecosse et de l'Angleterre (2). Depuis il vint lui-même à Tiron ; mais il trouva le saint abbé mort ; et, après avoir honoré son tombeau, il emmena encore douze moines avec un abbé. Geoffroy le gros, disciple du saint abbé, dit qu'avant qu'il écrivit sa vie il y avoit déjà cent maisons de cette congrégation.

Bernard tomba malade le treizième d'avril mil cent seize, qui étoit l'onzième jour après Pâques. Pendant l'office de la nuit il sortit de l'église, et contre sa coutume il n'y rentra point ; car il ne manquoit jamais à l'office, il y étoit toujours des premiers ; aucune affaire, aucune visite, aucune indisposition ne l'entournoit. Quelques moines, l'ayant suivi, le trouvèrent étendu à l'entrée du cloître, et le menèrent dans une chapelle voisine. Après matines,

on le conduisit au chapitre, où il consola ses disciples, et les exhorta à garder fidèlement ses instructions, sans vouloir raffiner ni rien chercher au delà, mais s'en fiant à son expérience. En cette dernière maladie, il se gouverna comme il avoit accoutumé dans les autres, ne cherchant de soulagement que dans l'abstinence. Jamais il ne prit de médecine, ne se fit saigner, ni n'usa du bain ; jamais depuis qu'il fut moine il ne se chaussa. Etant jeune, quoi qu'il eût une grosse fièvre, il ne manqua pas un seul jour à suivre la communauté. Etant déjà vieux, il se rompit une côte, et ne fit aucun remède ; il ne parla même de cet accident qu'après qu'il fut guéri (1). Dans sa dernière maladie comme on le prioit de prendre de meilleure nourriture, il dit qu'elle étoit bonne à conserver la vie et non à rendre la santé. Il refusa de même le bain que les médecins lui conseilloient : sur quoi l'auteur de sa vie confesse qu'il ne peut l'excuser d'opiniâtreté.

Le cinquième jour de sa maladie, il se fit encore porter au chapitre, où il exhorta ses frères à s'exercer surtout à la charité, et à la préférer à toutes les traditions monastiques, auxquelles il leur défendit de s'attacher superstitieusement, comme étant plus propre à la destruction qu'à l'édification. Après avoir reçu l'extrême-onction et le viatique, et donné le baiser de paix à tous ses disciples, il mourut le vingt-cinquième jour d'avril, et fut enterré avec un grand concours de toutes sortes de personnes (2). Sa vie fut écrite quelques années après par Geoffroy le gros, moine de Tiron, sur ce qu'il avoit vu lui-même ou appris de personnes dignes de foi ; et il l'adressa à Geoffroy, évêque de Chartres, qui l'avoit exhorté à l'écrire.

#### XXXVI. L'empereur en Italie.

Dès la fin de l'an mil cent quinze, plusieurs évêques et plusieurs seigneurs allemands s'assemblèrent à Cologne pour la fête de Noël, par le conseil et l'autorité de Thierry, cardinal-légat, qui toutefois mourut en chemin, et ne fut apporté à Cologne que pour y être enterré (3). Le principal sujet de cette assemblée étoit de publier un décret d'excommunication contre l'empereur Henri, qui cependant tenoit sa cour de Noël à Spire, où il étoit peu accompagné. Indigné de ce qui se passoit à Cologne, il y envoya l'évêque de Wirtzbourg ; mais on ne voulut pas l'écouter qu'il ne fût réconcilié à l'Eglise, en sorte qu'à son retour, il refusa lui-même de communiquer avec l'empereur qui l'avoit envoyé. Toutefois, contraint par la crainte de la mort, il célébra la messe devant ce prince, et en eut un si grand remords, qu'il se retira secrètement ; puis,

(1) C. 11, n. 93, 109.  
(2) Chr. Mall. 1116.

(3) To. x, Conc. p. 806  
Ab. Ursperg. an. 1116.

ayant obtenu son absolution avec beaucoup de larmes, il ne vit plus l'empereur, et perdit ses bonnes grâces. L'empereur, irrité, donna à Conrad, son neveu, le duché de Franconie, qui appartenoit à l'évêque de Wirtzbourg par une ancienne concession des rois, et, pour éviter l'effet du mécontentement des seigneurs, il passa en Lombardie, d'où il envoya des députés au pape pour terminer les différends entre l'Eglise et l'empire. Le chef de cette députation étoit Pons, abbé de Clugny, que l'on disoit être parent du pape, et qui travailla à cette grande affaire avec beaucoup d'application.

#### XXXVII Concile de Latran.

La même année donc, qui étoit la dix-septième du pontificat de Pascal II, il tint un concile de Latran, qui commença le lundi de la troisième semaine de carême, sixième jour de mars mil cent seize (1). Ce concile est qualifié universel ; et il s'y trouva des évêques, des seigneurs et des députés de divers royaumes et de diverses provinces. Les deux premiers jours, savoir, le lundi et le mardi, on agita l'affaire de l'archevêché de Milan, disputé par deux contendants, Pierre Grossolan et Jourdain ; mais elle ne fut terminée que le samedi. Le mercredi, l'évêque de Lucques se plaignit que les Pisans avoient usurpé des terres de son église ; l'évêque de Pise défendoit son diocèse, ce qui produisit une longue contestation. Alors un évêque se leva au milieu du concile, et dit : Notre saint père le pape se doit souvenir pourquoi ce concile si nombreux a été assemblé avec tant de périls par terre et par mer, et considérer qu'au lieu des affaires ecclésiastiques on y en traite de séculières. Il faut premièrement expédier le principal sujet qui nous assemble, afin que nous sachions quel est le sentiment du pape, et ce, qu'à notre retour, nous devons enseigner dans nos églises.

Alors le pape parla ainsi : Après que le Seigneur eut fait de moi ce qu'il voulut, et m'eut livré avec le peuple romain entre les mains du roi, je voyois commettre tous les jours des pillages, des incendies, des meurtres et des adultères. C'est pour délivrer de ces maux l'Eglise et le peuple de Dieu que j'ai fait ce que j'ai fait (2) ; je l'ai fait comme homme, parce que je ne suis que poudre et cendre. J'avoue que j'ai failli ; mais je vous prie tous de prier Dieu qu'il me le pardonne. Pour ce maudit écrit qui a été fait dans le camp, je le condamne sous un anathème perpétuel, afin que la mémoire en soit à jamais odieuse, et je vous prie d'en faire de même. Tous s'écrièrent : Ainsi soit-il, ainsi soit-il. Brunon, évêque de Segni, dit : Rendons grâce à Dieu de ce que nous avons ouï le pape Pascal condamner de sa propre

(1) To. x, p. 806.

(2) Sup. n. 5.

bouche ce privilège qui contenoit une hérésie. A quoi quelqu'un ajouta : Si ce privilège contenoit une hérésie, celui qui l'a fait étoit hérétique. Alors Jean, évêque de Gaète, dit avec émotion à l'évêque de Segni : Appelez-vous le pape hérétique, ici, en ce concile, en notre présence ? L'écrivit qu'il a fait étoit mauvais, mais ce n'étoit pas une hérésie. Un autre ajouta : On ne doit pas même l'appeler mauvais, puisqu'il a été fait pour un bien, qui étoit de délivrer le peuple de Dieu. Ce nom horrible d'hérésie mit à bout la patience du pape ; il fit signe de la main, et dit : Mes frères et mes seigneurs, écoutez : cette église n'a jamais eu d'hérésie ; au contraire, c'est ici que toutes les hérésies ont été brisées, suivant la promesse du Sauveur, que la foi de Pierre ne manqueroit point.

Le jeudi, le pape ne vint point au concile ; il en fut empêché par plusieurs affaires, principalement celles de l'empereur, qu'il traitoit avec l'abbé de Clugny, Jean de Gaète, Pierre de Léon, préfet de Rome, et les autres qui soutenoient le parti de ce prince. Le vendredi Conon, évêque de Preneste, voulut expliquer l'excommunication de l'empereur ; mais Jean de Gaète, Pierre de Léon et les autres partisans de ce prince lui résistoient en face, et l'interrompirent plusieurs fois. Alors le pape apaisa le bruit du geste et de la voix, et dit : L'Eglise primitive du temps des martyrs a été florissante devant Dieu et non devant les hommes. Ensuite les empereurs et les rois se sont convertis, et ont honoré l'Eglise, leur mère, en lui donnant des terres, des domaines, des dignités séculières, les droits et les ornements royaux, comme Constantin et les autres princes fidèles ; alors l'Eglise a commencé à être florissante, tant devant les hommes que devant Dieu. Elle doit donc conserver ce qu'elle a reçu des rois et des princes, et le dispenser à ses enfants comme elle le juge à propos. Ensuite le pape, voulant casser le privilège qu'il avoit accordé à l'empereur, renouvela la défense prononcée par Grégoire VII, sous peine d'anathème, de donner ou de recevoir l'investiture.

Alors le cardinal Conon, évêque de Preneste, rendit ainsi compte au pape de sa légation : Saint père, si j'ai véritablement été votre légat, et si vous voulez ratifier ce que j'ai fait, déclarez-le, s'il vous plaît, en présence de ce concile. Le pape répondit : Oui, vous avez été notre légat, et tout ce que vous et les autres cardinaux, évêques et légats avez fait par l'autorité de notre siège, je l'approuve et le confirme. L'évêque de Preneste expliqua donc qu'étant légat à Jérusalem, il avoit appris la pertidie avec laquelle le roi Henri, nonobstant ses serments, avoit pris et maltraité le pape et les cardinaux : ajoutant que pour ces crimes, de l'avis de l'église de Jérusalem, il avoit prononcé sentence d'excommunication contre le roi, et l'avoit confirmée



en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lorraine et en France, dans cinq conciles, de l'avis de ces églises. Enfin il demanda que le concile approuvât sa légation, comme le pape avoit fait. L'archevêque de Vienne demanda la même chose par ses députés et par ses lettres : quelques-uns en murmurèrent, mais la plus saine partie du concile y consentit.

Le samedi, l'affaire de Milan fut décidée. Le pape représenta qu'il n'y avoit que deux causes pour la translation des évêques, la nécessité ou l'utilité ; que la translation de Pierre Grossolan, de l'évêché de Savone à l'archevêché de Milan, loin d'être utile, n'avoit tourné qu'à la perte des corps et des âmes. C'est pourquoi il le renvoya à son évêché, et déclara Jourdain, archevêque de Milan. A la fin du concile, le pape accorda une indulgence de quarante jours à ceux qui, étant en pénitence pour des péchés capitaux, visiteroient les églises des apôtres, soit à l'occasion du concile, soit par dévotion. Ainsi, donnant sa bénédiction, il termina le concile le sixième jour.

XXXVIII. Pierre Grossolan, archevêque de Milan.

Pour entendre l'affaire de l'archevêque de Milan, il faut savoir que l'archevêque Anselme IV mourut à Constantinople le premier d'octobre l'an mil cent, au retour de la croisade (1). Pierre Grossolan, évêque de Savone, faisoit cependant à Milan les fonctions épiscopales, comme vicaire de l'archevêque absent ; et, ayant reçu nouvelle certaine de sa mort, il provoqua l'élection d'un successeur avant que de retourner à son diocèse. Il fut élu lui-même par une grande partie du clergé et du peuple, et monta aussitôt dans la chaire archiepiscopale ; mais quelques-uns des plus vertueux, tant du clergé de Milan que des laïques, découvrirent au prêtre Liprand des choses honteuses de Grossolan et de son élection. Liprand étoit un de ceux qui avoient soutenu avec le plus de zèle le parti du martyr saint Arialde, contre les simoniaques et les clercs concubinaires, et pour ce sujet ils lui avoient coupé le nez et les oreilles (2). Il conseilla à ceux qui lui avoient donné cet avis contre Grossolan, d'envoyer à Rome prier le pape Pascal de ne point confirmer son élection qu'il ne les eût entendus. Toutefois, ils ne furent point écoutés ; et Grossolan reçut l'étole en signe de confirmation, par le crédit de la comtesse Mathilde, et à la sollicitation de saint Bernard, cardinal-abbé de Vallombreuse, et depuis évêque de Parme.

Mais, comme le prêtre Liprand ne cessoit point de réclamer contre l'élection de Grossolan, ce prélat assembla à Milan un concile

provincial, où, en prêchant publiquement au peuple, il dit : Si quelqu'un veut dire quelque chose contre moi, qu'il le dise maintenant, autrement il ne sera plus écouté. Le prêtre Liprand, ayant appris ce défi, assembla plusieurs citoyens dans l'église de Saint-Paul, qui étoit son titre, et leur déclara que Grossolan étoit simoniaque de toutes les manières, et qu'il le prouveroit par le jugement de Dieu, c'est-à-dire par l'épreuve du feu ; mais les évêques, qui étoient venus pour le concile, empêchèrent par leur autorité qu'il n'en vint pour lors à l'exécution. Quelque temps après, comme il continuoît d'exciter le peuple, Grossolan lui fit dire qu'il sortit du pays ou qu'il fit son épreuve. Liprand accepta avec joie ce dernier parti, et le mercredi de la semaine-sainte, il dit la messe et bénit lui-même le feu, car il ne se trouva point de prêtre qui le voulût faire ; puis il passa entre deux bûchers allumés, comme avoit fait à Florence Pierre Ignée, cinquante ans auparavant, et en sortit de même sain et sauf. C'est ce qui est raconté plus en détail par Landulf de Saint-Paul, son neveu, qui a écrit cette histoire (1).

Deux ans après, le prêtre Liprand fut appelé à un concile de Rome, où le pape n'approuva point l'épreuve du feu qu'il avoit faite, et toutefois le confirma dans ses fonctions de prêtre ; mais il fit jurer Grossolan qu'il n'avoit point contraint Liprand à faire cette épreuve, déclarant que, s'il ne s'en fût justifié, il l'eût déposé de l'épiscopat. Après ce serment, le pape le renvoya à son siège ; mais il n'y fut pas paisible ; et quatre ans durant il y eut guerre civile dans le Milanais entre les deux partis. Enfin, les amis de Grossolan lui conseillèrent d'aller à Jérusalem, et il laissa pour son vicaire Arderic, évêque de Lodi. Pendant son absence, les deux partis s'accordèrent à le rejeter, et élurent pour archevêque de Milan le prêtre Jourdain de Clive, le premier de janvier mil cent douze (2). Mainard, archevêque de Turin, alla aussitôt à Rome, et obtint du pape l'étole pour Jourdain, à la charge de prêter un serment, qu'il diffèra de faire pendant six mois ; mais, sur le bruit qui courut que Grossolan revenoit de Jérusalem, Mainard revint à Milan, et mit l'étole sur l'autel de saint Ambroise, où Jourdain la prit.

Grossolan, étant de retour, traita Jourdain de parjure, à cause du serment qu'il lui avoit fait autrefois, et la guerre civile recommença. Enfin, l'affaire fut jugée au concile de Rome, comme il a été dit (3) ; mais Grossolan ne retourna point à son évêché de Savone, il demeura à Rome, dans le monastère de Saint-Sabbas, et y mourut l'année suivante, mil cent dix-sept, le sixième d'août. Jourdain tint le siège de Milan encore quatre ans, et mourut

(1) Landulf. ap. Ughel. Conc. p. 1832. Ital. Sac. to. 4, p. 17, to. X. (2) Sup. liv. LXI, n. 25.

(1) Sup. liv. XLI, n. 28. (3) P. 182. (2) P. 184.

le sixième d'octobre mil cent vingt. Pierre Grossolan se trouve aussi nommé Grysolan ; il étoit savant, et est compté entre les écrivains ecclésiastiques. Nous avons de lui un discours pour la procession du Saint-Esprit contre l'erreur des Grecs, écrit en grec, et adressé à l'empereur Alexis Comnène. On croit qu'il composa cet écrit à Constantinople, soit en allant à Jérusalem, soit en revenant (1).

XXXIX. Sédition à Rome contre le pape.

Quinze jours après la fin du concile de Rome, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux, vingt-sixième de mars de la même année mil cent seize (2), Pierre, préfet de Rome, étant mort, quelques séditeux élurent pour son successeur son fils, qui étoit encore très-jeune, et le jeudi-saint, comme le pape commençoit la messe et en étoit à la première oraison, ils le lui présentèrent entre son trône et l'autel, demandant qu'il le confirmât dans la charge de préfet. Comme le pape ne leur répondoit point et continuoît l'office, ils s'irritèrent ; et, criant à haute voix, ils prirent Dieu à témoin que, s'il ne leur répondoit favorablement, il verroit le jour même des accidents funestes. Le pape leur dit enfin que les fonctions de cette sainte journée l'empêchoient de vaquer à cette affaire, et qu'il leur feroit ensuite une réponse convenable. Nous en ferons, reprirent-ils, selon notre volonté, et se retirèrent en tumulte.

Le lendemain, qui étoit le vendredi-saint, comme le peuple, suivant l'ancienne coutume, alloit nu-pieds visiter les lieux saints et les cimetières des martyrs, ces séditeux, armés, engagèrent par serment dans leur faction le simple peuple, et continuèrent le samedi-saint, et encore plus le jour de Pâques. Le lundi, qui étoit le troisième d'avril, comme le pape alloit à Saint-Pierre où est la station de ce jour-là, le jeune homme se présenta à lui avec sa troupe, près du pont d'Adrien, et demanda sa confirmation. Ne l'ayant pas obtenue, il attaqua la famille du pape qui suivoit, prit les uns et maltraita les autres. Au retour, le pape revenant couronné selon la coutume, et précédé des cardinaux, ces séditeux les attaquèrent du haut du Capitole, faisant de grands cris et jetant des pierres. Ils envoyèrent même après le pape ; et, avant qu'il ôtât ses ornements, il fallut leur promettre que le vendredi suivant il délibérerait sur cette confirmation. Mais le jeune homme, n'étant pas content de ce délai, fit accomplir ce jour-là, par ceux de qui il put l'obtenir, les cérémonies qui restoient à faire pour le déclarer préfet.

(1) P. 187. Allat. Gr. Orthod. p. 379. Ap. Baron. an. 1116. (2) Petr. Pis. n. 17. Ap. Papeb. ap. Baron an. 1115. Chr. Cassin. IV, c. 60.

Le vendredi, il fit abattre les maisons de ceux qu'il n'avoit pu révolter contre le pape ; et le pape, prévoyant qu'on ne pourroit résister à ces séditeux sans répandre beaucoup de sang, se retira à Albane. Leur fureur tomba principalement sur la maison et les tours de Pierre de Léon. Le pape ayant gagné quelques seigneurs romains par ses largesses, il y eut un combat, où les séditeux furent battus ; mais la plupart de ceux qui avoient fait serment au pape l'abandonnèrent, à l'exemple de Ptolomée, qui en étoit le chef. Tout le pays se souleva contre lui, et la guerre civile ne se ralentit que par les travaux de la moisson et les chaleurs de l'été.

XL. Albert, archevêque de Mayence, contre l'empereur.

L'empereur Henri étoit toujours en Lombardie, faisant négocier sa paix avec le pape, qui disoit : J'ai gardé ma parole, quoique donnée par force, je ne l'ai point excommunié, mais il l'a été par les principaux membres de l'Eglise, et je ne puis lever cette excommunication que par leur conseil, dans un concile où les parties soient entendues. Je reçois tous les jours des lettres des Ultramontains qui m'y exhortent, principalement de l'archevêque de Mayence. En effet, ce prélat, nommé Albert, étoit le plus déclaré contre l'empereur. Il avoit été son chancelier et son plus intime confident ; et ce fut principalement par son conseil que Henri fit arrêter le pape Pascal. Mais, quand Albert vit que le privilège accordé par le pape étoit condamné de tout le monde, et l'empereur excommunié par l'archevêque de Vienne et par la plupart des évêques, il prit parti contre l'empereur, qui, l'ayant découvert, le fit arrêter en mil cent douze, et le retint trois ans dans une étroite et dure prison (1).

A la Toussaint, mil cent quinze, l'empereur indiqua une cour plénière à Mayence, où les citoyens, profitant de l'occasion, vinrent tout d'un coup en armes environner son palais ; quelques-uns même se jetèrent dans la cour en furie, et tous demandoient avec de grands cris la liberté de leur prélat. L'empereur fut obligé de leur promettre ce qu'ils demandoient, et d'en donner des otages ; puis il sortit de la ville, et peu de jours après il délivra le prélat, si atténué des mauvais traitements qu'il avoit soufferts dans sa prison, qu'il ne lui restoit que la peau et les os. Albert se rendit à Cologne pour être sacré par le légat Diétric ; mais, ce prélat étant mort en chemin, il fut sacré au même lieu le jour de Saint-Etienne, vingt-six décembre mil cent quinze (2), par Othon, évêque de Bamberg. Depuis ce

(1) Ab. Urspr. an. 1117. (2) Id. 1115. Dodech. an. Serrar. Mogunt. p. 801. 1116. Sup. n. 5. Urspr. an. 1112.



temps, Albert fut le plus grand ennemi de l'empereur, et, pendant l'absence de ce prince, l'Allemagne étoit pleine de séditions, de meurtres, d'incendies et de pillages.

La comtesse Mathilde étoit morte la même année mil cent quinze, le vingt-quatrième de juillet, veille de Saint-Jacques, âgée de soixante-neuf ans; et ceux qui en avoient apporté la nouvelle à l'empereur l'invitoient à venir recueillir cette ample succession, car il ne paroît pas que l'on eût alors égard aux donations que cette princesse avoit faites à l'église romaine, ni que le pape Pascal se soit mis en devoir d'en prendre possession (1). Ce fut le principal motif du voyage de l'empereur en Italie, et il étoit pour ce sujet en Ligurie au temps de Pâques mil cent seize, quand il apprit ce qui s'étoit passé à Rome, et la sédition qui avoit obligé le pape à se retirer. Il en eut bien de la joie, et il envoya les présents impériaux au nouveau préfet et aux Romains, leur mandant qu'il iroit lui-même à Rome.

#### XXI. L'empereur à Rome.

Il y vint en effet avec une armée l'année suivante, mil cent dix-sept. Le pape ne l'attendit pas, mais il se retira au mont Cassin, où, à la prière de toute la communauté, il rétablit Landulfe, archevêque de Bénévent, déposé au concile de Cépéran; puis, passant par Capoue, il arriva à Bénévent (2). Cependant l'empereur entra à Rome, où il attira à son parti les consuls, les sénateurs et les grands; les uns par présents, les autres par promesse. Il donna en mariage sa fille Berthe à Ptolomée, chef du parti contraire au pape, qui étoit de la famille Octavia et fils du consul Ptolomée. Il lui fit de grands présents, et lui confirma tout ce qu'avoient eu son aïeul Grégoire et ses autres parents. L'empereur célébra à Rome avec grande solennité la fête de Pâques, qui cette année, mil cent dix-sept, fut le vingt-cinquième de mars. Il alla à Saint-Pierre, et demanda la couronne au clergé de Rome (3), disant qu'il étoit venu pour la recevoir de la main du pape, dont il regardoit l'absence comme un malheur pour lui, ne désirant que de rétablir l'union entre eux. Le clergé de Rome répondit que la conduite de l'empereur ne répondoit pas à son discours, puisqu'il étoit venu en armes, et faisant autour de Rome toutes sortes d'actes d'hostilité, prenant la protection de l'abbé de Farse et de Ptolomée, tous deux excommuniés.

Sur ce refus, l'empereur s'adressa à Maurice Bourdin, archevêque de Prague, qui étoit auprès de lui en qualité de légat du pape, pour traiter la paix, et reçut de sa main la couronne

impériale devant le corps de saint Grégoire, dans l'église de Saint-Pierre. Le pape et l'empereur envoyèrent de part et d'autre pour traiter de la paix; mais ils ne purent convenir, et l'empereur, craignant les chaleurs de l'été, se retira avec promesse de revenir quand la saison seroit adoucie. Il laissa à Ptolomée des troupes allemandes, qui repoussèrent les Normands que le pape avoit appelés. Le pape cependant tint un concile à Bénévent, au mois d'avril, où il excommunia l'archevêque de Prague, qui avoit couronné l'empereur (1).

#### XXII. Turstain, archevêque d'York.

Pendant que le pape Pascal étoit à Bénévent, Raoul, archevêque de Cantorbéry, arrivé en Italie la même année mil cent dix-sept, lui envoya de Rome, où il avoit été obligé de s'arrêter, des députés et des lettres. Or, voici le sujet de son voyage (2). Le vingtième de mars mil cent seize, Henri, roi d'Angleterre, voulant passer en Normandie, tint un parlement, où il fit reconnoître pour son successeur Guillaume, son fils aîné. En même temps, on examina le différent entre l'archevêque de Cantorbéry et celui d'York (3): car Thomas, archevêque d'York, étant mort le dix-neuvième de février mil cent quatorze, un des chapelains du roi, nommé Turstain, fut élu pour lui succéder, du consentement de Raoul, archevêque de Cantorbéry; mais quand Raoul lui demanda la soumission que ses prédécesseurs avoient accoutumé de faire aux archevêques de Cantorbéry, il refusa d'être sacré à cette condition. Il envoya même à Rome, espérant obtenir du pape la décharge de cette soumission; mais il n'y réussit pas, quoiqu'il vint de Chartres eût écrit au pape en sa faveur, rendant témoignage à son mérite, et traitant de coutume indue la prétention de l'archevêque de Cantorbéry. Le roi, voyant que Turstain s'opiniâtroit à ce refus, par la confiance qu'il avoit en sa protection, lui déclara qu'il feroit la soumission comme ses prédécesseurs, ou qu'il ne seroit pas archevêque d'York. Turstain prit ce dernier parti assez légèrement, et renonça à l'archevêché; mais, voyant cesser les honneurs auxquels il commençoit à s'accoutumer, il s'en repentit et suivit le roi en Normandie, espérant qu'il lui rendroit sa dignité. Le roi ne trouva point de meilleur moyen pour le favoriser que de différer et ne point remplir le siège d'York.

La même année mil cent seize, vers le mois d'août, Anselme, neveu du saint archevêque, revint de Rome, et apporta des lettres du pape, qui l'établissoient légat en Angleterre. La nouvelle en ayant été portée dans le royaume, les évê-

ques et les seigneurs s'assemblèrent à Londres en présence de la reine, et on résolut que l'archevêque de Cantorbéry, que cette affaire regardoit principalement, iroit trouver le roi en Normandie, lui exposeroit l'ancienne coutume et la liberté du royaume; et, si le roi en étoit d'avis, il iroit à Rome pour faire abolir ces nouveautés. L'archevêque, qui desiroit de faire le voyage de Rome par dévotion, embrassa volontiers cette résolution: il passa la mer avec une nombreuse suite et un équipage magnifique, ayant entre autres avec lui le moine Edmer, disciple de saint Anselme, qui a écrit cette histoire. L'archevêque trouva le roi d'Angleterre à Rouen, où étoit aussi le légat Anselme, attendant la permission de passer en Angleterre pour y exercer sa légation; mais le roi le retenoit pour ne pas porter préjudice aux coutumes de son royaume, et cependant le défrayoit libéralement.

L'archevêque Raoul, ayant expliqué au roi le sujet de son voyage, prit par son avis le chemin de Rome. Une dangereuse maladie l'arrêta en France le reste de l'année mil cent seize, et il célébra à Lyon la fête de Noël. Etant entré en Italie, il fut encore arrêté à Plaisance par la maladie de Hébert, évêque de Norwick, qui l'accompagnait en qualité d'envoyé du roi vers le pape. Cet évêque ayant été à l'extrémité ne passa pas plus avant, et l'archevêque continua son chemin jusqu'à Rome; mais le pape étoit à Bénévent, et il n'y avoit pas de sûreté à l'aller trouver. L'archevêque se contenta donc de lui envoyer des députés avec des lettres, et il en reçut une réponse adressée aux évêques d'Angleterre et au roi Henri, où il déclare qu'il ne veut diminuer en rien la dignité de l'église de Cantorbéry, mais la conserver suivant l'institution de saint Grégoire et la possession d'Anselme de sainte mémoire. La lettre est du vingt-quatrième mars mil cent dix-sept (1). Après que l'archevêque Raoul l'eut reçue, l'empereur l'invita à l'aller trouver: il y alla du consentement du pape, et fut huit jours avec ce prince en son camp près de Rome. Il attendit encore quelque temps sur le bruit que le pape alloit revenir à Rome; mais, voyant qu'il n'en étoit rien, il retourna en Normandie, vers le roi son maître.

Cependant le clergé d'York avoit envoyé des députés au pape pour faire confirmer l'élection de Turstain, sans qu'il fût obligé de faire sa soumission à l'archevêque de Cantorbéry. Ils exposèrent au pape ce qu'ils voulurent, et en obtinrent une lettre datée aussi de Bénévent, le cinquième d'avril, et adressée au roi Henri, où il dit que celui qui a été élu archevêque d'York a été privé de ce siège sans avoir été jugé: ce qui est contre les règles. Qu'il ne prétend faire préjudice ni à l'église d'York ni à celle de Cantorbéry, et qu'après que l'archevêque élu aura été rétabli, si ces églises ont

quelque différent entre elles, il sera examiné devant le pape en présence des parties. C'est ce qui se passa en cette affaire sous le pontificat de Pascal II.

#### XLIII. Suite de l'histoire de saint Bernard.

Cependant Tescelin, père de saint Bernard, qui étoit demeuré seul dans sa maison, vint aussi trouver ses enfants à Clairvaux, où il embrassa comme eux la vie monastique, et y mourut quelque temps après dans une heureuse vieillesse (1). Sa fille Humbeline fut la dernière à se donner à Dieu. Elle étoit mariée, riche et attachée au monde, quand Dieu lui inspira un jour d'aller visiter ses frères. Comme elle étoit parée et accompagnée magnifiquement, Bernard ne put se résoudre à sortir pour la voir; aucun de ses frères ne daigna paroître, sinon André qu'elle rencontra à la porte, et qui la traita d'ordure bien couverte à cause de ses habits précieux. Elle fondit en larmes, et dit: Je suis pécheresse, il est vrai, mais c'est pour les pécheurs que Jésus-Christ est mort; c'est pour cela que je viens chercher les gens de bien; que mon frère vienne et je suis prête à faire tout ce qu'il me prescrira. Bernard vint la trouver avec le reste de ses frères, et, ne pouvant la séparer de son mari, il commença par lui retrancher toute la vanité mondaine et la curiosité des habits, lui donnant pour modèle la vie de sa mère. Humbeline, étant retournée chez elle, pratiqua fidèlement ce conseil, au grand étonnement de tout le monde; car, quoique noble, jeune et délicate, elle vivoit dans une grande retraite, appliquée au jeûne, aux veilles et aux prières. Elle demeura ainsi deux ans avec son mari, qui, la respectant comme un temple du Saint-Esprit, lui permit de se séparer et de suivre l'attrait de Dieu. Elle se retira au monastère de Juilli, dans le diocèse de Langres, fondé depuis peu pour les femmes de ceux qui étoient venus à Clairvaux avec saint Bernard (2). Humbeline y passa le reste de ses jours avec tant d'édification, qu'elle est honorée comme sainte, le vingt-unième d'août, dans l'ordre de Cîteaux.

Environ deux ans après que saint Bernard fut établi à Clairvaux, ses austérités excessives lui causèrent une si griève maladie, qu'on n'en attendoit que la mort, ou une vie languissante pire que la mort même. Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, l'étant venu visiter, dit qu'il espéroit, non-seulement lui sauver la vie, mais rétablir sa santé, s'il vouloit croire ses conseils et se laisser traiter. Et, comme l'abbé ne pouvoit se résoudre à quitter la rigueur de son observance, l'évêque alla au chapitre de Cîteaux, qui se tenoit alors entre le peu d'abbés qui en dépendoient; et, prosterné

(1) Domnizo. ab Urspr. (2) C. 61. Sup. n. 26. Baron. 1115. Chr. Cass. IV, (3) Petr. Pisan. c. 60.

(1) Gelas. II, Ep. 8; to. X, p. 812. (3) Goduin de Præf. Angl. Ivon. Ep. 276. (2) Edmer. 5 Novor. p. 90.

(1) Ap. Edm. p. 91, 92.

(1) Vita Bern. lib. I, c. 6, n. 30. (2) Vita c. 4, n. 19. (3) C. 7, n. 22.



en terre devant eux, il leur demanda de mettre l'abbé Bernard sous son obéissance pour un an. Ils ne purent refuser à un prélat d'une telle autorité ce qu'il demandait si humblement. Etant donc revenu à Clairvaux, il fit faire à l'abbé une loge hors l'enclos du monastère, et défendit que, dans sa nourriture et tout le reste, il s'astreignît en rien à la rigueur de l'observance, ni qu'on lui parlât d'aucune affaire de la maison. En cette retraite, Bernard, n'étant occupé que de Dieu, goûtoit par avance les délices du paradis; et deux abbés l'étant venus voir, et lui demandant comment il se portait, il répondit en souriant agréablement, et de la manière noble qui lui étoit ordinaire : Je vis fort bien, moi à qui des hommes raisonnables obéissent auparavant, j'ai été mis, par un juste jugement de Dieu, sous l'obéissance d'une bête sans raison. Il parloit d'un homme rustique et ignorant qui s'étoit vanté de le guérir, et sous la conduite duquel il avoit été mis par l'évêque et les abbés, ses confrères. Cet ignorant lui faisoit manger des viandes, dont un homme sain, et pressé de la faim, eût eu peine à s'accommoder; mais Bernard prenoit tout indifféremment, ayant presque perdu le goût; en sorte que, pendant plusieurs jours, il prit du sang tout cru pour du beurre, et but une fois de l'huile pour de l'eau.

Mais, après que cette année d'obéissance fut passée, il revint à ses premières austérités avec un nouveau zèle, comme un torrent retenu long-temps, et voulut récompenser le temps perdu (1). Il prioit debout jour et nuit, jusqu'à ce que ses genoux affoiblis et ses pieds enflés ne pussent plus le porter. Il porta long-temps un cilice sur sa chair, et ne le quitta que quand il s'aperçut qu'on le savoit. Sa nourriture étoit du pain avec du lait, du bouillon de légumes ou de la bouillie. Les médecins admiraient qu'il pût vivre et travailler en forçant ainsi la nature, et disoient que c'étoit mettre un agneau à la charrue. Ses vomissements fréquents, causés par la faiblesse de son estomac, l'obligèrent à faire creuser un trou près de sa place au cœur, pour recevoir ce qu'il rejetait; et enfin cette incommodité vint à un tel point, qu'il fut réduit à s'abstenir de l'office public. Avec toutes ces infirmités, il ne laissa pas de vivre soixante-trois ans, de fonder grand nombre de monastères, de prêcher, d'écrire plusieurs ouvrages excellents, et d'être employé aux affaires les plus importantes de l'Eglise, qui l'obligèrent à faire de grands voyages.

Quand ses infirmités le réduisirent à se séparer pour un temps de la communauté, ce fut la première occasion aux gens du monde de le connoître et de le venir chercher. Ils y venoient en grand nombre, et, de son côté, il les recevoit plus facilement, et leur prêchoit

les vérités de la religion. Quand l'obéissance l'obligeoit à s'éloigner du monastère pour les affaires de l'Eglise, quelque part qu'il allât et de quelque sujet qu'il fût question, il ne pouvoit s'empêcher de parler de Dieu. Ce qui le fit bientôt connoître dans le monde; et dès lors la grâce se rendit en lui plus sensible par le don de prophétie et par les miracles.

#### XLIV. Premiers miracles de saint Bernard.

Le premier fut en la personne d'un gentilhomme de ses parents, nommé Joubert de la Ferté, qui perdit tout d'un coup la parole et la connoissance (1). Son fils et ses amis étoient sensiblement affligés de le voir mourir sans confession et sans viatique. On envoya avertir l'abbé, qui le trouva au même état depuis trois jours. Il dit au fils et aux assistants : Vous savez que cet homme a offensé Dieu, principalement en faisant tort aux églises et en opprimant les pauvres; si vous me croyez, on rendra aux églises ce qu'il leur a ôté, et on remettra les redevances injustes dont il a chargé les pauvres, alors il recevra la parole, il se confessera et recevra les sacrements. Toute la famille le promit avec joie et l'accomplit; mais Gérard, frère de l'abbé, et Gaudri, son oncle, étonnés et alarmés de la promesse qu'il avoit faite, le tirèrent à part et l'en reprirent durement. Il leur répondit avec simplicité : Il est facile à Dieu de faire ce qui vous est difficile à croire. Il pria en secret, puis il alla offrir le saint sacrifice; et, comme il étoit encore à l'autel, il vint un homme dire que Joubert parloit librement, et demandait avec empressement le saint abbé. Après la messe, il y alla, le malade se confessa à lui avec larmes, reçut les sacrements, et vécut encore deux ou trois jours, pendant lesquels il ordonna que ce que l'abbé avoit prescrit fût inviolablement exécuté, fit encore des aumônes, et mourut chrétiennement.

Un jour, comme Bernard revenoit des prés, il rencontra une femme qui venoit de loin lui apporter son enfant, dont une main étoit sèche, et le bras tourné depuis sa naissance. L'abbé, touché des larmes et des prières de cette femme, lui dit de mettre son enfant à terre. Ayant fait sa prière, il fit le signe de la croix sur la main et sur le bras de l'enfant, puis il dit à la mère de l'appeler. L'enfant accourut, embrassa sa mère des deux bras, et fut dès lors guéri. Les frères et les disciples de Bernard regardoient avec étonnement ces merveilles; mais ils n'en tiroient pas une gloire humaine, comme auroient fait des hommes ordinaires; l'affection spirituelle qu'ils lui portoient les faisoit craindre pour sa jeunesse et la nouveauté de sa conversion. Les deux, que ce zèle animoit le plus, étoient Gaudri, son oncle, et

(1) C. 9, 4.

Guy, son frère aîné. Ils n'épargnoient point les paroles dures pour fatiguer sa modestie; ils le chicanotent même sur ce qu'il faisoit de bien, ils réduisoient à rien ses miracles; et, comme il ne se défendoit point, ils le pousoient souvent par leurs reproches jusqu'aux larmes.

Il arriva enfin que son oncle Gaudri tomba malade d'une grosse fièvre, et, pressé de la douleur, il pria l'abbé d'avoir pitié de lui, et ne lui pas refuser le secours qu'il donnoit aux autres. L'abbé, usant de sa douceur ordinaire, le fit premièrement souvenir des fréquents reproches qu'ils lui avoient faits sur ce sujet, lui demandant s'il ne parloit point ainsi pour le tenter; mais comme Gaudri persévérait, il lui imposa les mains, commanda à la fièvre de se retirer, et elle se retira. Saint Bernard continua de faire quantité d'autres miracles.

#### XLV. Monastères d'Aquitaine.

Vers le même temps, un saint personnage, nommé Géraud de la Sale, prêchoit la pénitence en Aquitaine, où il fonda plusieurs monastères. On en compte sept entre les autres : Caduin au diocèse de Périgueux, à présent de Sarlat, les Alléus, Chasteliers et l'Absie au diocèse de Poitiers, Dalone au diocèse de Limoges, Grandselv au diocèse de Toulouse, et Bournet en celui d'Angoulême (1). Dalone fut fondé en mil cent dix-sept, et devint chef d'une congrégation; mais dans la suite cette abbaye, avec ses filles, embrassa l'observance de Cîteaux, aussi bien que la plupart des autres que Géraud avoit fondées. Il mourut en mil cent vingt.

#### XLVI. Mort de Pascal II.

Après le concile de Bénévent, le pape Pascal, étant en Campanie, tomba malade pendant l'automne, et vint à Anagnia, où les médecins désespérèrent de sa vie (2). Il revint toutefois en assez bonne santé pour faire à Preneste la dédicace de l'église de Saint-Agapit. Il célébra à Rome la fête de Noël, et fit l'office de l'octave et de l'Epiphanie. Il congédia des ambassadeurs de Constantinople qu'il y avoit reçus, et intimida tellement par sa présence Ptolomée et le nouveau préfet, qu'ils lui demandèrent la paix les premiers; et, craignant de ne pas obtenir leur grâce, ils quittèrent leurs maisons pour se cacher dans Rome. Le pape faisoit faire des machines et les autres préparatifs nécessaires pour les réduire par la force, quand il retomba malade de fatigue pour les mouvements qu'il s'étoit donnés. Se voyant à l'extrémité, il assembla les cardinaux, et leur

(1) Chr. Malleac. an. 1120, p. 210. Cartul. M. S. Loc. Dei. (2) Petr. Pisan. ap. Baron. et Papebr.

recommanda de se donner de garde de l'artifice des guibertins et de la violence des Allemands, et de demeurer unis entre eux. Ensuite, ayant reçu l'extrême-onction, fait sa confession et satisfait aux autres devoirs de la religion, il mourut à minuit, le dix-huitième de janvier mil cent dix-huit, après avoir tenu le saint-siège dix-huit ans cinq mois et cinq jours. En plusieurs ordinations, il avoit fait cinquante prêtres, trente diacres et cent évêques. Il fut enbaumé, revêtu de ses ornements suivant le cérémonial, et porté par les cardinaux à Saint-Jean-de-Latran, où il fut enterré dans un sépulchre de marbre artistement travaillé. Le saint-siège vqua douze jours. Entre les lettres de Pascal II, nous en avons une à Pons, abbé de Clugny, où il ordonne de donner à la communion les deux espèces séparément; et non le pain trempé dans le vin, comme il se pratiquoit à Clugny. Il excepte les enfants et les malades qui ne pouvoient avaler le pain. On communioit donc encore les petits enfants (1).

#### XLVII. Gélase II, pape.

Après la mort de Pascal II, Pierre, évêque de Porto, qui depuis long-temps tenoit la première place après le pape, et avec lui tous les cardinaux, prêtres et diacres, commencèrent à délibérer sur le choix d'un successeur; et jetant principalement les yeux sur Jean de Gaète, chancelier de l'église romaine, ils envoyèrent au mont Cassin où il étoit, le prier de venir incessamment (2). Il partit sans savoir ce qu'ils avoient fait entre eux, monta sur sa mule et vint promptement à Rome. Le lendemain les cardinaux s'assemblèrent au nombre de quarante-six; lui compris, savoir, les évêques de Porto, de Sabine, d'Albane et d'Ostie, vingt-trois prêtres et dix-huit diacres. Nicolas, primicier, avec le corps des chanoines, tous les sous-diacres du palais, plusieurs archevêques, grand nombre de clercs d'un moindre rang, quelques-uns des sénateurs et des consuls romains. Pour éviter les scandales assez fréquents dans ces élections, ils s'assemblèrent en un lieu qu'ils croyoient très-sûr, et, après avoir long-temps délibéré, ils s'accordèrent tous à élire le chancelier. Ils le prirent aussitôt, le nommèrent Gélase, et l'intronisèrent malgré sa résistance.

Il étoit né à Gaète, de parents nobles; qui le firent étudier dès son enfance; puis Odérise, abbé du mont Cassin, le leur ayant demandé, ils le donnèrent à ce monastère, où il se distingua par son progrès dans les arts libéraux et dans l'observance régulière. Il étoit encore jeune quand le pape Urbain II le tira du mont Cassin la première année de son pontificat, et le fit cardinal-diacre de l'église romaine, et

(1) Epist. 32. Sup. liv. LXIII, n. 59; LXIV, n. 28. (2) Vita per. Pandulf.



peu de temps après chancelier, pour rétablir dans le saint-siège l'ancienne élégance du style presque perdue, comme dit Pandolphe d'Alatri, auteur du temps (1). Après la mort d'Urban, le chancelier, Jean de Gaète, fut toujours attaché au pape Pascal avec une affection singulière; il lui aida à supporter toutes ses afflictions, et fut son bâton de vieillesse. A sa recommandation, ce pape promu à la dignité de cardinaux-prêtres ou diacres, plusieurs de ses scripteurs et de ses chapelains, entre autres Pierre de Pise, Hugues d'Alatri, Saxon d'Agnania et Grégoire de Gaète. Jean fit de grandes libéralités à son titre de Sainte-Marie en Cosmedin, tant en argenterie et en ornements d'église, qu'en fonds de terre, et fut toujours le protecteur du mont Cassin. Tel étoit le chancelier Jean de Gaète quand il fut élu pape, et nommé Gélase II.

Cencio Frangipane, dont la maison étoit proche du lieu d'élection, l'ayant apprise, accourut aussitôt l'épée au côté et frémissant de colère, car il tenoit le parti de l'empereur. Il rompit les portes, entra dans l'église, prit le pape à la gorge, le frappa à coups de poing et de pied, jusqu'à l'ensanglanter de ses éperons; puis, le traînant par les cheveux et par les bras, il le mena chez lui, l'y enchaina et l'y enferma. Les cardinaux, le clergé et plusieurs laïques, assemblés pour l'élection, furent de même arrêtés par les satellites de Cencio; on les jetoit à bas de leurs chevaux et de leurs mules, on les dépouilloit, on les maltraitoit; quelques-uns gagnèrent leurs maisons demi-morts, et malheur à qui ne put s'enfuir. Au bruit de cette violence, les Romains s'assemblèrent, Pierre, préfet de la ville, Pierre de Léon avec les siens, et plusieurs autres nobles avec leurs gens, le peuple de tous les quartiers, prend les armes, on accourt à grand bruit au Capitole, on envoie députés sur députés aux Frangipanes pour redemander le pape. Aussitôt les Frangipanes épouvantés le rendent, et Léon, l'un d'eux, se jette à ses pieds, lui demande pardon, et s'échappe ainsi au péril qui le menaçoit.

Le pape étant délivré fut couronné, mis sur un cheval blanc, et mené par la rue sacrée à Saint-Jean-de-Latran, précédé et suivi de bannières suivant la coutume. Son pontificat paroissoit assuré et paisible; les comtes et les barons le visitoient, il donnoit audience à ceux qui venoient pour quelques affaires, et les renvoyoit avec sa bénédiction. Ceux qui étoient sortis de Rome y rentroient; on s'assembloit pour délibérer quand le pape devoit être ordonné et sacré, car il n'étoit encore que diacre. Mais cette paix ne fut pas longue; et une nuit le pape fut averti que l'empereur Henri étoit en armes à Saint-Pierre. En effet, sur la nouvelle de la mort de Pascal et de l'élection de Gélase, l'empereur étoit venu en diligence et

avoit mandé au nouveau pape: Si vous voulez confirmer le traité que j'ai fait avec Pascal, je vous reconnaitrai pour pape et vous ferai serment de fidélité; sinon j'en ferai élire un autre et le mettrai en possession; car l'empereur prétendoit toujours être en droit d'approuver l'élection du pape (1).

## XLVIII. Fuite de Gélase.

Gélase, ayant donc appris qu'il étoit si proche, se leva quoiqu'il fût nuit; et, s'étant fait mettre sur un cheval malgré son grand âge et ses infirmités, se retira chez un citoyen, nommé Bulgamin, où il demeura caché le reste de la nuit. Le lendemain matin, le pape et les siens se trouvèrent fort embarrassés. Il n'y avoit pas de sûreté pour eux de demeurer à Rome, et ils ne pouvoient s'enfuir par terre, parce que les Allemands tenoient les chemins. Ils résolurent donc de gagner la mer, et s'embarquèrent sur le Tibre en deux galères qui le menèrent jusqu'à Porto. Là il fallut s'arrêter à cause du mauvais temps, la pluie, le tonnerre, la tempête qui agitoit la mer et le fleuve, car c'étoit au mois de février. Les Allemands étoient sur le rivage qui tiroient sur eux des traits empoisonnés, et menaçoient de les poursuivre jusque dans l'eau s'ils ne rendoient le pape. La nuit et la tempête les arrêta; et cependant le cardinal Hugues d'Alatri prit le pape sur ses épaules et l'emporta à la faveur de la nuit au château de Saint-Paul d'Ardée. Le matin les Allemands revinrent à Porto; on leur jura que le pape s'en étoit fui, et ils se retirèrent. Mais on ramena le pape pendant la nuit; il s'embarqua avec les siens; le troisième jour ils abordèrent à Terracine demi-morts, et le quatrième à Gaète.

Ils y furent très-bien reçus; aussi étoit-ce la patrie du pape; et quand la nouvelle de son arrivée fut répandue dans le pays, quantité d'évêques s'y rendirent, entre autres: Sennes, archevêque de Capoue, Landulf de Bénévent, Alfane de Salerne, Gibalde, abbé du mont Cassin, Sigénulle, abbé de Cave, et plusieurs autres. L'empereur envoya encore à Gaète prier le pape de revenir se faire sacrer à Rome, témoignant qu'il desiroit ardemment d'assister à cette cérémonie, et l'autoriser par sa présence, et que, s'ils conféroient ensemble, ce seroit le meilleur moyen de rétablir l'union (2). Le pape, qui avoit été pris par l'empereur avec Pascal II et mis aux fers, ne pouvoit s'y fier; il répondit donc qu'il alloit se faire sacrer incessamment, et qu'ensuite l'empereur le trouveroit prêt pour la négociation partout où il lui plairoit. En effet, sans sortir de Gaète, le pape fut ordonné prêtre, puis sacré évêque en présence de tous les prélats

(1) Chr. Cass. IV, c. 64. (2) Falco Benev. Ursperg. an. 1118.

que j'ai marqués, et de Guillaume, duc de Pouille, de Robert, prince de Capoue, et de plusieurs autres seigneurs, qui lui prêtèrent tous serment de fidélité. Il fut sacré dans la fin de février, passa tout le carême à Gaète, et alla célébrer à Capoue la fête de Pâques, qui cette année, mil cent dix-huit, fut le quatorzième d'avril.

## XLIX. Bourdin, antipape.

Cependant l'empereur Henri, irrité de la réponse de Gélase, résolut de faire un autre pape, comme il l'en avoit menacé, et choisit l'archevêque de Prague, qui l'avoit couronné empereur l'année précédente. C'étoit Maurice Bourdin, né en Limousin, d'où Bernard, archevêque de Tolède, l'emmena, comme il a été dit, en mil quatre-vingt-quinze (1). Il le fit premièrement son archidiacre, puis évêque de Conimbre. Maurice fit le voyage de Jérusalem vers l'an mil cent huit, et passa à Constantinople, où il fut chéri des grands et de l'empereur Alexis; après avoir employé trois ans à ce voyage, il revint en Portugal, où saint Géraud, archevêque de Prague, étant mort, il fut élu pour lui succéder, l'an mil cent dix. Pour faire confirmer la translation et recevoir le pallium, il alla à Rome, où le pape Pascal II lui accorda l'un et l'autre, moyennant un présent considérable. Maurice soutint vigoureusement la dignité de son siège contre Bernard, archevêque de Tolède, qui vouloit l'assujettir à sa nouvelle primatie, confirmée par le pape Pascal, et qui se prévaloit contre lui de son autorité de légat en Espagne. Maurice alla à Rome en mil cent quinze, implorer le secours du pape, qui, après avoir plusieurs fois averti Bernard de cesser ses vexations, lui déclara enfin qu'il le déchargeoit de sa légation sur la province de Prague, afin que Maurice y pût exercer plus librement sa juridiction (2). La lettre est datée d'Anagnia, le troisième de novembre.

Maurice demeura long-temps en Italie à la poursuite de cette affaire; et le pape Pascal, connoissant sa capacité, le fit son légat pour traiter la paix avec l'empereur Henri, que Maurice, en cette qualité, couronna en l'absence du pape, comme il a été dit; mais le pape le trouva mauvais, et excommunia Maurice au concile de Bénévent. Il demeura donc auprès de l'empereur, qui, se tenant offensé que Jean de Gaète se fût fait sacrer sans son consentement, fit élire pape celui-ci, sous le nom de Grégoire VIII, le quatorzième de mars mil cent dix-huit.

Le pape Gélase étoit encore à Gaète quand il apprit cette nouvelle, et aussitôt il écrivit au

clergé et aux autres fidèles de Gaule en ces termes (1): Après notre élection, l'empereur est venu furtivement à Rome, ce qui nous a obligé d'en sortir. Il a demandé ensuite la paix par menaces, disant que si nous ne l'en assurons par serment il useroit de son pouvoir. Nous avons répondu que nous étions prêts à terminer le différent entre l'Eglise et l'état, soit à l'amiable, soit par justice, dans le lieu et le temps convenables, à Milan ou à Crémone, à la Saint-Luc prochaine, et cela par le conseil de nos frères, que Dieu a établis juges dans l'Eglise: j'entends les évêques. La lettre continue. Aussitôt, c'est-à-dire le quarante-quatrième jour après notre élection, il a intrus dans l'Eglise Maurice, évêque de Prague, excommunié l'année passée par le pape Pascal, au concile de Bénévent, et qui autrefois, en recevant le pallium par nos mains, avoit fait serment de fidélité au même pape et à ses successeurs, dont je suis le premier. En cette entreprise, l'empereur n'a eu, grâce à Dieu, personne du clergé romain pour complice, mais seulement des guibertins, Romain de Saint-Marcel, Cencio de Saint-Chrysogone, Teuzon, qui a long-temps ravagé le Danemarck. Nous vous ordonnons donc, qu'après en avoir délibéré en commun, vous vous prépariez, comme il convient, à venger l'Eglise, votre mère. Gélase écrivit aussi à Bernard, archevêque de Tolède, et aux évêques d'Espagne, d'élire un autre archevêque de Prague à la place de Maurice; enfin il écrivit au clergé et au peuple de Rome de l'éviter comme un excommunié (2). Il tint ensuite un concile à Capoue, où il excommunia l'empereur et son antipape.

Maurice Bourdin étoit cependant à Rome, où il demeura tout le reste de l'année; et, le jour de la Pentecôte, il couronna comme pape l'empereur Henri, qui se retira quelque temps après en Ligurie, et de là en Allemagne (3). Bourdin envoyoit des bulles de tous côtés en qualité de pape Grégoire, et fut reconnu en quelques lieux, comme en Allemagne, par Herman, évêque d'Augsbourg, et en Angleterre par quelques-uns, qui tenoient Gélase pour antipape, et d'autres ne reconnoissoient ni Gélase ni Grégoire: toutefois, la France et la plupart de la chrétienté reconnut Gélase.

## L. Gélase à Rome.

Quand il sut que l'empereur s'étoit retiré, il revint à Rome secrètement, et se cacha dans une petite église, nommée Sainte-Marie du second cierge, entre les maisons d'Etienne et Pandulle le Normand et de Pierre Latron, qui le protégeoient (4). Le jour de Saint-Pradexe, vingt-unième de juillet, il résolut d'officier

(1) Vita per Baluz. to. 3. (2) Ep. 4. Ap. Baluz. p. Miscell. p. 471. Sup. liv. 490. LXIV, n. 33.

(1) Ep. 1. Ursperg. (2) Ep. 2, et alia, p. Roderic. to. X, p. 823, ex (3) Chr. Cass. IV, c. 64. (4) Landu. f. n. 13.



dans l'église de cette sainte, par le conseil du cardinal Didier, qui en étoit titulaire, contre l'avis de plusieurs, qui représentoient que cette église étoit dans les forteresses des Frangipanes. L'office n'étoit pas encore fini quand les Frangipanes vinrent, avec une troupe de gens armés à pied et à cheval, attaquer le pape et les siens à coups de pierre et de trait. Etienne le Normand et Crescence Gaétan, neveu du pape, résistèrent vigoureusement, quoique leur troupe fût beaucoup moindre; il y eut un rude combat, qui dura une grande partie du jour. Le pape s'enfuit, faisant compassion aux femmes qui le voyoient, demi-vêtu de ses ornements, courir seul par les champs, autant que son cheval pouvoit aller. Son portecroix tomba en le suivant, et une pauvre femme qui le trouva le cacha jusqu'au soir avec sa croix et son cheval.

Le combat duroit encore quand Etienne le Normand dit aux Frangipanes : Que faites-vous ? Le pape, à qui vous en voulez, s'est sauvé; voulez-vous aussi nous perdre ? Nous sommes Romains comme vous, et même vos parents; retirons-nous de part et d'autre, nous sommes assez fatigués. Ils se retirèrent en effet, et on trouva le pape dans la campagne, près l'église de Saint-Paul, las et gémissant. Le lendemain ses amis tinrent conseil, et le pape parla ainsi après tous les autres : Mes frères, suivons l'exemple de nos pères et le précepte de l'Evangile; puisque nous ne pouvons vivre en cette ville, fuyons dans une autre, fuyons cette Sodome et cette Egypte. Je le dis devant Dieu, j'aimerois mieux, si jamais il étoit possible, avoir un seul empereur que d'en avoir un si grand nombre; un méchant au moins perdrait les autres plus méchants, jusqu'à ce qu'il sentit lui-même la justice du souverain empereur. Tous approuvèrent l'avis du pape, et aussitôt il distribua ses commissions pour le gouvernement de l'Eglise pendant son absence. Il fit son vicaire Pierre, évêque de Porto, et lui donna quelques cardinaux pour lui aider. Il donna la garde de Bénévent à Hugues, cardinal des saints apôtres; à Nicolas la conduite des chantes. Il laissa la préfecture de Rome à Pierre, qui l'avoit prise malgré le pape Pascal, quoique ce fût un méchant homme; mais il donna l'étendard et la garde de la ville à Etienne le Normand, qui étoit le plus considérable de son parti.

Le pape Gélase étoit encore à Rome le premier jour de septembre, comme il paroît par la bulle donnée en faveur de Gautier, archevêque de Ravenne, qui, ayant été tiré malgré lui d'entre les chanoines réguliers, avoit été élu unanimement pour remplir ce siège, et sacré par le pape (1). Depuis Guibert cette église avoit été jusque-là dans le schisme, occupée par des évêques que l'empereur avoit choisis; c'est pourquoi les papes avoient sou-

(1) Ep. 4.

strait à la juridiction de Ravenne les églises de Plaisance, Parme, Rège et Bologne. Par cette bulle, le pape Gélase, en faveur de la réunion à l'église romaine, rend à celle de Ravenne ses droits sur ces quatre églises, et sur toutes les autres qui y sont énoncées, et accorde à Gautier le pallium.

#### LI. Baudouin II, roi de Jérusalem.

Jérusalem changea cependant de roi et de patriarche. Dès l'année précédente, le roi Baudouin avoit été dangereusement malade; et, se croyant prêt à rendre compte à Dieu de ses actions, il renvoya Adélaïde, comtesse de Sicile, qu'il avoit fait venir et épousée trois ans auparavant, quoique sa femme légitime, qui étoit demeurée à Edesse, vécût encore. Ce fut par le conseil du patriarche Arnoul que Baudouin trompa ainsi cette princesse, et s'attira par-là, à lui et à son royaume, une haine immortelle du comte Roger, depuis roi de Sicile, fils d'Adélaïde. L'année suivante, le roi Baudouin retomba malade en Egypte, où il faisoit la guerre, et mourut, comme il revenoit en Palestine, la dix-huitième année de son règne (1). On rapporta son corps à Jérusalem, où il arriva le dimanche des Rameaux, septième d'avril mil cent dix-huit, dans le même temps que la procession en sortoit, et par le même chemin, qui étoit la vallée de Josaphat. Il fut enterré près du roi Godefroy, son frère, dans l'église du Saint-Sépulcre.

Son successeur fut Baudouin du Bourg, son parent, à qui il avoit laissé le comté d'Edesse quand il fut appelé à la couronne. Il étoit François, fils aîné de Hugues, comte de Retel, et vint à la croisade avec Godefroy de Bouillon. Après avoir gouverné dix-huit ans le comté d'Edesse, il voulut aller à Jérusalem visiter les saints lieux, et voir le roi, son parent et son bienfaiteur. Il apprit en chemin que ce prince étoit mort en Egypte, et ne laissa pas de continuer son voyage; en sorte qu'il arriva à Jérusalem en même temps que le corps du roi y fut apporté. Aussitôt qu'il fut enterré, les prélats et les seigneurs délibérèrent sur le choix d'un successeur (2). Les uns disoient qu'il falloit attendre le comte Eustache, frère des deux rois défunts, et suivre la loi de la succession; les autres représentoient que l'état du royaume ne permettoit pas ce délai, et qu'ils ne pouvoient demeurer sans chef. Alors Joscelin, seigneur de Tibériade, homme habile et éloquent, et qui avoit une très-grande autorité dans le royaume, leur dit : Voilà le comte d'Edesse, parent du roi, homme brave et vertueux, vous n'en sauriez trouver nulle part un plus digne. Le patriarche Arnoul fut du même avis, et ils y amenèrent aisément tous les autres. Ainsi Bau-

(1) Tyr. xi, c. 29. Sup. (2) Id. lib. xii, c. 1, 2, 3, n. 16, c. 31.

douin II fut élu roi de Jérusalem, et couronné solennellement le jour de Pâques. Cependant on avoit envoyé des seigneurs à Eustache, comte de Boulogne, pour l'inviter à venir prendre la couronne après ses frères; ils eurent peine à lui persuader de partir, et toutefois ils l'amènèrent jusqu'en Pouille, où il apprit que l'on avoit couronné le comte d'Edesse. Alors il dit : Dieu me garde d'apporter du trouble dans un royaume où ma famille a rétabli la paix de Jésus-Christ, et pour la tranquillité duquel mes frères ont donné leur vie et acquis une gloire immortelle. Aussitôt, quoi qu'on lui pût dire, il retourna sur ses pas et revint chez lui.

Le patriarche Arnoul mourut dans la même année. Dès l'an mil cent quinze, le pape Pascal, bien informé de ses désordres et de sa vie infâme, envoya en Syrie l'évêque d'Orange en qualité de légat, qui assembla les évêques de tout le royaume, obligea Arnoul d'y comparoître, et le déposa de son siège comme il méritoit. Mais Arnoul, se fiant à ses artifices auxquels presque personne ne résistait, passa la mer, vint à Rome, et, par ses flatteries et les présents qu'il répandit abondamment, gagna si bien le pape et tout le conseil, qu'il fut rétabli dans son siège, et revint à Jérusalem, où il vécut avec la même licence qu'auparavant. Enfin, il mourut l'an mil huit cent dix-huit, et eut pour successeur un homme simple et craignant Dieu, nommé Gormond, natif de Piquigny, au diocèse d'Amiens (1).

#### LII. Mort de l'empereur Alexis Comnène.

La même année mil cent dix-huit, que les Grecs comptoient six mil six cent vingt-six, le jeudi quinziesme d'août, mourut à Constantinople l'empereur Alexis Comnène, âgé d'environ soixante-dix ans, après en avoir régné trente-sept, quatre mois et quelques jours (2). Nonobstant les différends qu'Alexis eut avec les princes latins, il paroît avoir toujours été catholique et en communion avec l'église romaine; premièrement, par les lettres qu'il écrivit aux papes Urbain II et Pascal II; ensuite par les offrandes qu'il envoya en divers temps au monastère du mont Cassin et même à celui de Clugny, quoique beaucoup plus éloigné. De plus, ce prince étoit fort soigneux de savoir sa religion, et, quand les affaires publiques lui laissoient quelque loisir, il l'employoit à étudier l'Ecriture sainte, et en conférer avec des personnes doctes, dont il y avoit toujours grand nombre à Constantinople (3). Son but, en cette étude, étoit principalement de répri-

(1) Id. vi, c. 26; xii, LXIV, n. 22; LXVI, n. 15. Chr. Cass. iv, c. 46. Ibid. c. 17, 27, 46. Petr. ii, Ep. 39. Eutym. Zigab. Panopl. init.

mer les hérésies qui s'étoient glissées en différentes parties de l'empire à la faveur des dominations étrangères; et ce fut dans cette vue qu'il ordonna à Euthymius Zigabène de composer sa Panoplie.

#### LIII. Pauliciens convertis.

Outre ce que j'ai rapporté de la punition des bogomiles, l'empereur Alexis s'appliqua encore, vers la fin de son règne, à rechercher et à convertir d'autres hérétiques semblables (1). C'étoient les pauliciens que l'empereur Jean Zimisques avoit autrefois transportés d'Asie en Thrace, aux environs de Philippopolis, pour défendre cette frontière contre les incursions des Scythes; mais ces manichéens, nourris dans l'indépendance, revinrent bientôt à leur naturel. Ils pervertissoient les catholiques du pays, les pillant et les tyrannisant; et il s'y mêla encore d'autres hérétiques arméniens et jacobites. L'empereur Alexis, ayant soumis les pauliciens, partie sans combat, partie de force, entreprit de les convertir. Il conféroit avec eux depuis le matin jusqu'au soir, et quelquefois bien avant dans la nuit, accompagné d'Eustrate, évêque de Nicée, et de celui de Philippopolis; le César Nicéphore Brienne, gendre de l'empereur, assistoit aussi à ces disputes. Plusieurs de ces manichéens se convertirent et se firent baptiser; mais leurs trois chefs, Couléon, Cousin et Pholus, ne se rendoient point, et reprenoient la dispute l'un après l'autre. L'empereur, désespérant de les persuader, les envoya à Constantinople, où il les fit enfermer.

Cependant il demeuroit sur les lieux, où il en convertissoit tantôt cent par jour, tantôt davantage, et enfin des villes et des villages entiers. Il donna aux habitants les plus considérables des emplois dans ses troupes, et, pour le petit peuple, il le rassembla dans une ville qu'il fonda de nouveau, et leur donna des terres à cultiver. Quand il fut de retour à Constantinople, il recommença à disputer avec les trois chefs des pauliciens; Couléon se convertit, les deux autres demeurèrent opiniâtres, et furent condamnés à une prison perpétuelle.

#### LIV. Constitutions d'Alexis.

Nous avons plusieurs constitutions d'Alexis Comnène, touchant les matières ecclésiastiques. La première du mois de septembre, indiction neuvième, c'est-à-dire de l'an mil quatre-vingt-six, par laquelle il confirme celle de l'empereur Isaac Comnène, son oncle, qui régloit le canonique des évêques et les droits d'ordination (2). On appeloit canonique l'esti-

(1) Sup. n. 10. Zonar. n. 24. xviii, n. 26. Anna. Comn. (2) Jus Græco-Rom. lib. ii, p. 121, 123.



mation des prémices que les laïques devoient à l'évêque chaque année, et elle est ainsi taxée. Pour un village de trente feux, une pièce d'or et deux d'argent, un mouton, six boisseaux d'orge, six de farine, six mesures de vin et trente poules. Pour les villages moindres, à proportion. Pour les ordinations, l'évêque prenoit sept pièces d'or; une pour faire un homme simple clerc ou lecteur, trois pour le diaconat et trois pour la prêtrise. On taxe aussi le droit de l'évêque pour les mariages. Une autre constitution du mois de juin, indiction septième, l'an six mil cinq cent quatre-vingt-douze, c'est-à-dire mil quatre-vingt-quatre, déclare nulles les fiançailles contractées à sept ans, et veut que les parties en aient douze ou quatorze: défendant toutefois de les faire le même jour que les noces. Ce qui est confirmé par une autre constitution de l'an mil quatre-vingt-douze (1).

La quatrième, qui est du mois de mai six mil cinq cent quatre-vingt-quinze mil quatre-vingt-sept, fut faite en présence d'un concile, et déclare qu'il est permis à l'empereur d'ériger en métropoles les évêchés et les archevêchés, et de régler suivant sa volonté ce qui regarde l'élection et la disposition de ces églises, sans préjudice des anciens droits du métropolitain sur l'église élevée à une nouvelle dignité. Par la sixième constitution, qui est du mois de novembre, indiction seconde, c'est-à-dire l'an mil quatre-vingt-treize, l'empereur permet, à ceux qui sont élus pour les évêchés d'Orient, de garder leurs abbayes ou leurs autres bénéfices. C'est que ces évêchés étoient occupés ou dépouillés de leurs revenus par les infidèles; ce qui faisoit que ceux qui en étoient pourvus ne vouloient point les accepter, craignant d'y manquer de subsistance, après avoir quitté celle qui leur étoit assurée; c'est pourquoi l'empereur leur permet de garder l'un et l'autre en attendant le rétablissement de ces églises orientales (2). La huitième constitution, du mois de décembre mil quatre-vingt-quinze, donne au patriarche la visite et la correction de tous les monastères de son diocèse, avec les distinctions qui y sont marquées. C'est ce qui me paroît de plus notable dans les constitutions de l'empereur Alexis.

Sa vie a été écrite par sa fille Anne Comnène, femme du César Nicéphore Brienne, princesse savante, mais dont le style sent plutôt le panegyrique que l'histoire. Le successeur d'Alexis fut son fils Jean Comnène, nommé par les Grecs Calo Joannes, c'est-à-dire le beau Jean; il régna vingt-quatre ans.

#### LV. Monastère de la Pleine de Grâce.

L'impératrice Irène Ducas, épouse d'Alexis,

(1) P. 126, 134. ad can. 37, Conc. 6. V. Sup.  
(2) P. 130, 138. Balsam. liv. XL, n. 51, p. 141.

fonda à Constantinople un monastère de filles, auquel elle donna des constitutions, suivant l'usage des Grecs, qui accorderoit ce pouvoir aux fondateurs; et nous avons ces constitutions d'Irène, où l'on voit plusieurs particularités remarquables de l'observance des religieuses grecques. Ce monastère étoit dédié à la Sainte-Vierge, sous le nom de Pleine de Grâce, et devoit avoir vingt-quatre religieuses, avec permission d'augmenter jusqu'à quarante si les revenus augmentoient. Il étoit fondé avec entière exemption de l'empereur, du patriarche, et de toute puissance ecclésiastique et séculière, et avoit une protectrice, qui étoit l'impératrice Irène; et après sa mort une princesse de sa famille, suivant l'ordre de substitution qu'elle avoit marqué. Si quelque princesse de la famille se faisoit religieuse dans cette maison, elle devoit avoir quelques privilèges, et n'être pas astreinte à la règle si étroitement que les autres. Les religieuses devoient être reçues gratuitement, avec permission toutefois de prendre ce qui seroit volontairement offert. Il n'étoit pas permis d'aliéner les immeubles du monastère, mais seulement les meubles en cas de nécessité (1). La première abbesse fut choisie par l'impératrice, ensuite elle devoit être élue par la communauté, et pouvoit être déposée. Il y avoit un économe pour les affaires du dehors; et ce devoit toujours être un eunuque, aussi bien que les deux prêtres du monastère, que l'on prenoit entre les moines autant qu'il étoit possible. Elles n'avoient qu'un père spirituel, à qui elles rendoient compte de leurs pensées; et c'étoit aussi un eunuque (2).

Les religieuses couchoient toutes en un même dortoir, à la vue les unes des autres: elles travailloient de leurs mains, et pendant le travail une d'entre elles lisoit l'Écriture sainte. Leur clôture n'étoit pas si exacte, que les femmes, principalement les proches parentes, n'entrassent quelquefois dans la maison; pour les hommes, la religieuse leur parloit à la porte, accompagnée d'une ancienne. Elles sortoient même quelquefois pour aller voir leur père ou leur mère malades. Il y a plusieurs distinctions marquées pour la nourriture pendant le carême et les autres jours de jeûnes, à cause des fêtes qui se peuvent rencontrer en ces jours, et qui font diminuer l'abstinence suivant l'usage de l'église grecque; mais cette indulgence ne va qu'à accorder l'huile, le vin ou le poisson. On recommande étroitement la pauvreté exacte, et l'exclusion de toute propriété. Les religieuses se baignent tous les mois, les malades, toutes les fois que le médecin l'ordonnera, et ce médecin du monastère doit être eunuque ou vieux. Comme ce monastère avoit peu d'étendue, la sépulture des religieuses étoit dehors, et, pour cet effet, l'impératrice Irène avoit obtenu du pa-

(1) Typic. Iren. to. 1. 4, 7, 9, 10, 11, 12, 13.  
Annal. Gr. p. 128. c. 5, 80, (2) C. 14, 1, 15, 16.

triarche Nicolas un petit monastère, nommé Cellarée, dépendant de la grande église (1). Elle y mit quatre religieuses du monastère de la Pleine de Grâce avec un prêtre séculier, pour y faire l'office. On y transportoit la dépense, et il y avoit au convoi le nombre de religieuses réglé par l'abbesse. C'est ce qui m'a paru de plus singulier dans ces constitutions du monastère, fondé par l'impératrice Irène.

#### LVI. Le pape-Gélase en Provence.

Le pape Gélase II ne se trouvant pas en sûreté à Rome, en partit le second jour de septembre mil cent dix-huit. Il étoit accompagné de deux cardinaux-prêtres, Jean de Crème et Guy de Sainte-Balbine, et de quatre cardinaux-diacres, dont le premier étoit Pierre de Leon, avec deux nobles romains et leur suite (2). Ils furent reçus à Pise avec grand honneur, et le pape y fit un sermon qui parut très-éloquent. Quelques jours après, il se rembarqua et arriva en Provence, au port de Saint-Gilles, où il fut reçu par l'abbé Hugues et sa communauté, et défrayé libéralement pendant un assez long séjour qu'il y fit. Là, tous les évêques du pays, grand nombre de moines, quantité de noblesse et de peuple se rendirent auprès du pape et lui offrirent leurs services. Pons, abbé de Clugny, entre autres présents, donna au pape trente chevaux, et l'abbé de Saint-Gilles dix, dont il se servit pour marcher dans le pays. Il y dédia trois églises, et marqua avec des pierres les bornes de leurs franchises. Il confirma la primatie de l'église de Tolède par un bulle adressée à l'archevêque Bernard, et datée de Saint-Gilles, le septième de novembre.

#### LVII. Commencement de saint Norbert.

Pendant que le pape y étoit, saint Norbert l'y vint trouver, et obtint de lui la permission de prêcher (3). C'étoit un jeune seigneur allemand, né à Santen, dans le pays de Clèves, qui, ayant étudié, étoit entré dans le clergé et avoit reçu le sous-diaconat. En cette qualité, il se mit à la cour de Frédéric, archevêque de Cologne, puis à celle de l'empereur Henri, et s'y fit aimer et estimer, non-seulement par sa noblesse et ses grands biens, mais par ses qualités personnelles, sa belle taille, sa bonne mine, ses lettres, sa politesse, sa libéralité, sa douceur. Mais cette prospérité pensa le perdre; comme le monde lui applaudissoit, il ne songeoit point à l'éternité, il n'étoit occupé que de son ambition et de son plaisir, il suivoit tous ses desirs sans se rien refuser, et

les pensées de la vie future lui sembloient des songes et des fables. Un jour, comme il marchoit dans une agréable prairie, bien monté, vêtu de soie, suivi d'un seul valet, il survint un grand orage, des éclairs, des tonnerres effroyables. Son valet lui cria de retourner sur ses pas, et aussitôt un coup de foudre, tombant aux pieds de son cheval, brûla l'herbe, ouvrit la terre de la hauteur d'un homme, et on sentit une odeur de souffre qui paroisoit infernale. Norbert demeura éendu d'un côté, le cheval de l'autre et le valet épouvanté.

Norbert parut mort pendant une heure, après laquelle il revint comme d'un profond sommeil, et dit en soi-même: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Et se répondit (1): Quitte le mal et fais le bien, cherche la paix, et la poursuis. Il retourna donc sur ses pas, résolu de se convertir; mais d'abord il ne voulut rien changer à son extérieur, il se contenta de porter un cilice sous ses habits précieux, et de travailler au dedans à se combattre lui-même. Il quitta la cour et demeuroit chez lui, ou dans l'abbaye de Sigeberg près de Cologne, avec l'abbé Gonon, depuis évêque de Ratisbonne, attendant le temps de se déclarer; et, comme il étoit encore peu instruit dans les voies de Dieu, il résolut, en quittant le monde, de prendre les ordres, croyant faire plus de fruit. Ainsi, le temps de l'ordination étant venu, il alla avec un pieux empressement trouver Frédéric, archevêque de Cologne, le priant de l'ordonner avec les autres. L'archevêque surpris qu'il demandât de lui-même ce qu'il avoit souvent refusé quand on lui offroit, le lui promit avec joie. Norbert ajouta: Je désire d'être ordonné en même temps diacre et prêtre. L'archevêque encore plus étonné, lui demanda la cause d'un si soudain changement, et, le pressa tellement que, se jetant à ses pieds, il lui demanda avec larmes l'absolution de ses péchés, et, l'ayant obtenue, lui déclara son dessein. L'archevêque, touché de l'amitié qu'il portoit à Norbert, et persuadé qu'il y avoit quelque inspiration divine dans un changement si extraordinaire, crut devoir en cette occasion se dispenser de la règle, qui ne permettoit pas de donner ces deux ordres tout à la fois.

L'heure de l'office étant venue, on rangea les autres ordinants, revêtus d'aubes, suivant la coutume, et Norbert se présenta au milieu du peuple, d'autant plus attentif à le regarder, qu'il étoit plus connu. Quand le sacristain lui présenta les ornements dont il devoit se revêtir, il étendit la main vers un de ses domestiques, dont il reçut une pelisse de peau d'agneau qu'il avoit fait apporter exprès, et, s'étant dépouillé d'un habillement très-riche qu'il portoit, il se revêtit de celui-ci, qui, selon l'usage du temps et du pays, étoit très-méprisable; ensuite il tendit

(1) C. 6, 17, 27, 46, 47, (3) Vita ap. Boll. 6 jun.  
48, 50, 51, 52, 56, 57, 70. to. 19, p. 821.  
(2) Pandulf. n. 16.

(1) Act. ix, 6. Ps. 33.



l'autre main au sacristain, et reçut les ornements.

Après son ordination, il retourna au monastère de Sigebert où il demeura six semaines pour y apprendre l'exercice de ses fonctions et se former à la piété; puis il revint chez lui à Santen; et, parce qu'il en étoit chanoine, le doyen et ses confrères le prièrent, comme nouveau prêtre, de célébrer la grand'messe. Il l'accepta, et après l'Evangile il fit un sermon, où il parla avec un zèle merveilleux sur la vanité du monde, la brièveté de la vie et l'impossibilité d'y être heureux, appuyant fortement sur les défauts qu'il connoissoit dans les chanoines, ses confrères, sans toutefois en désigner aucun en particulier. Le lendemain, quand ils furent au chapitre, il prit le livre de la règle, et, s'adressant au doyen, il lui montra, par les paroles de saint Grégoire et de saint Isidore, qu'il devoit rappeler les autres au droit chemin.

C'étoit apparemment la règle d'Aix-la-Chapelle, tirée entre autres de ces lieux saints (1). Les anciens chanoines écoutoient Norbert paisiblement, voyant qu'il avoit raison, mais les jeunes murmuroient et s'en moquoient, lui gardant toutefois encore quelque respect extérieur. Le jour suivant, il les proclama en plein chapitre, marquant leurs fautes en particulier avec les circonstances; et, comme il continua pendant plusieurs jours, il leur devint insupportable; en sorte qu'ils excitèrent contre lui un clerc de basse naissance, et méprisable en toutes manières, qui le chargea d'injures et lui cracha au visage. Norbert s'essuya simplement, imputa cet affront à ses péchés; et toutefois celui qui l'avoit insulté étoit tel, que, s'il l'avoit fait traîner dans la boue par les garçons de sa cuisine, tout le monde eût dit que c'étoit bien fait. C'est ainsi qu'en parle l'auteur original de sa vie.

Un jour, comme il disoit la messe dans une chapelle souterraine, une grosse araignée tomba dans son calice après la consécration. Il avala tout, résolu à ce qui pourroit arriver; et après la messe, comme il demeurait devant l'autel, n'attendant que la mort, il sentit quelque démangeaison dans le nez, et l'araignée en sortit. Il demeura trois ans dans ce même habit d'une pauvreté singulière, prêchant à tout le monde et travaillant à sa propre perfection; et, quand il étoit maltraité par ceux à qui ses prédications étoient incommodes, il alloit chercher de la consolation chez les moines de Sigebert, ou chez les chanoines réguliers de Closterrath, ou avec un saint ermite, nommé Lidulfe. En ce temps-là, c'est-à-dire l'an mil cent dix-huit, il se tint un concile à Frislar, où présida Conon, évêque de Palestrine, légat du pape Gélase. Les évêques et les abbés qui y étoient assemblés y appelèrent Norbert; et d'un commun accord ils l'accu-

sèrent devant le légat de ce qu'il prêchoit sans mission, et déclamoit contre eux sans aucune autorité, et de ce qu'il portoit un habit extraordinaire et peu convenable à sa naissance, quoiqu'il ne fût point religieux, et gardât la propriété de ses biens. Norbert répondit qu'il avoit reçu le pouvoir de prêcher quand il avoit été ordonné prêtre; et que saint Pierre nous apprend que ce n'est pas l'habit précieux qui nous rend agréables à Dieu (1). Enfin, ils le laissèrent aller. Le légat Conon tint aussi vers le même temps un concile à Cologne, où il publia l'excommunication contre l'empereur, comme à celui de Frislar.

#### LVIII. Saint Norbert vient trouver le pape.

Norbert, voyant que tous étoient contre lui et rejetoient la vérité qu'il prêchoit, ne cherchant qu'à le calomnier, alla trouver l'archevêque de Cologne, son prélat, et résigna entre ses mains tout ce qu'il avoit de bénéfices et de revenus ecclésiastiques, qui étoient considérables. Ensuite il vendit ses maisons et ses autres biens, même ses meubles, et en distribua le prix aux pauvres, ne gardant que dix marcs d'argent, une mule et une chapelle pour dire la messe, et prit seulement deux laïques pour l'accompagner, résolu de voyager hors de son pays. Mais, étant arrivé à Huy sur la Meuse, il se défit encore du peu qu'il avoit gardé, ne retenant que sa chapelle, et s'en alla nu-pieds vêtu seulement d'une tunique de laine et d'un manteau avec ses deux compagnons. En cet équipage, il traversa toute la France, et arriva à Saint-Gilles, où il trouva le pape Gélase. Il lui déclara sa résolution, s'accusant particulièrement d'avoir reçu ensemble le diaconat et la prêtrise contre les canons, et en demanda l'absolution. Le pape, admirant sa sagesse et l'esprit de Dieu qui étoit en lui, ne lui accorda pas seulement cette absolution, il voulut encore le retenir avec soi; mais Norbert le conjura de ne lui point demander cette marque d'obéissance, lui représentant que c'étoit dans les cours des princes et des évêques qu'il s'étoit dissipé et débauché; qu'ainsi il ne convenoit ni à sa jeunesse ni à la pénitence qu'il s'étoit proposée de demeurer à la suite du pape; mais que, s'il lui ordonnoit d'être chanoine, moine ou ermite, ou de vivre en pèlerin, il lui obéiroit volontiers en tout. Le pape, voyant sa fermeté et son zèle, et sachant la persécution qu'il avoit soufferte à cause de la prédication, lui donna la faculté de prêcher la parole de Dieu, non-seulement dans les lieux où il l'avoit prêchée, mais partout où il voudroit, lui en donnant même un ordre exprès; avec défense à ceux qui avoient voulu s'y opposer d'empêcher le simple peuple de profiter de ses instructions; et afin, que personne n'en pût

(1) Sup. liv. LVI, n. 23.

(1) 1, Pet. III, 3; to. x, p. 823, ex Ursperg.

douter, il lui en fit expédier une bulle. Avec ces pouvoirs Norbert s'en retourna, marchant toujours nu-pieds dans la plus grande rigueur de l'hiver, et sans que le froid, la faim ni la lassitude ralentissent sa ferveur. Il marchoit quelquefois dans la neige jusqu'aux genoux; il ne mangeoit que le soir et des viandes de carême, hors les dimanches, et usoit rarement de vin ou de poisson.

#### LIX. Concile de Rouen.

Le pape Gélase envoya un légat à Rouen, où se tenoit un concile, qui commença le septième d'octobre de cette année mil cent dix-huit (1). Henri, roi d'Angleterre, y traita de la paix du royaume avec Raoul, archevêque de Cantorbéry, et les autres seigneurs qu'il y avoit assemblés; et Geoffroy, archevêque de Rouen, y traita des affaires de l'Eglise avec quatre de ses suffragants qui étoient présents, et plusieurs abbés, dont dix sont nommés; les évêques étoient Richard de Bayeux, Jean de Lisieux, Turgis d'Avranches et Roger de Coutances. Serlon de Séez envoya s'excuser sur sa vieillesse et ses infirmités, Audin d'Evreux sur la nécessité de défendre le pays contre les ennemis; en quoi toutefois il réussit mal. Le légat du pape étoit un clerc romain, nommé Conrad, qui parla très-éloquemment, comme ayant été nourri dans la source de la latinité. Il se plaignit de l'empereur, qui persécutoit les catholiques, de l'antipape Bourdin, et des vexations que l'Eglise souffroit en Toscane. Il représenta que le pape avoit été réduit à venir au delà des Alpes comme en exil; et conclut en demandant à l'Eglise de Normandie le secours de ses prières, et encore plus de son argent. Ce sont les termes d'Orderic, auteur du temps.

#### LX. Réduction de Sarragosse.

La même année, on tint un concile à Toulouse, où on conclut le voyage d'Espagne pour le secours d'Alphonse, roi d'Aragon, qui le sixième de décembre gagna une grande bataille contre les Maures, où étoient plusieurs de leurs rois, entre autres ceux de Maroc et de Grenade. Le dixième du même mois il prit Sarragosse, après quoi se rendirent huit autres villes et plusieurs châteaux. Après la prise de Sarragosse on avoit élu pour en être archevêque Pierre Librane, qui alla trouver le pape Gélase, fut sacré de sa main, et rapporta une bulle datée du neuvième de décembre, et adressée à l'armée chrétienne qui assiégeoit Sarragosse (2). Par cette bulle le pape accorde indulgence à ceux qui, après avoir reçu pénitence, mourroient en cette entreprise, et à tous ceux qui travailleroient au rétablisse-

ment de cette église et donneroient pour la subsistance du clergé indulgence à la discrétion des évêques, à proportion de leurs bonnes œuvres. En vertu de cette bulle, l'archevêque Pierre, étant établi dans son siège, envoya son archidiacre Miorrand avec des lettres souscrites par lui et par trois autres évêques, adressées à tous les fidèles, afin de donner des indulgences et recueillir des aumônes pour le rétablissement de son église. Sarragosse avoit été près de quatre cents ans au pouvoir des infidèles.

Sitôt que le roi de France Louis eut appris que le pape Gélase étoit arrivé en Provence, il y envoya Suger, moine de Saint-Denis, avec des présents qui étoient comme les prémices de son royaume, et ils convinrent du jour auquel le roi se rendroit à Vézelay pour voir le pape et conférer avec lui. Cependant le pape Gélase tint un concile à Vienne, et, en partant, donna ordre à l'archevêque Guy de le venir trouver à Clugny, où le pape, étant arrivé, fut reçu avec tous les siens, selon qu'il convenoit à sa dignité et à l'opulence de ce monastère (1). Il y reçut plusieurs prélats et les envoyés de plusieurs princes avec quantité de présents, et il commençoit à respirer et à donner ses ordres pour le soulagement de ceux qu'il avoit amenés et de ceux qu'il avoit laissés à Rome, quand il fut attaqué d'une pleurésie, outre la goutte qui l'incommodoit depuis longtemps, et se trouva réduit à l'extrémité.

#### LXI. Mort de Gélase II.

Alors il fit appeler l'évêque de Palestrine avec les autres cardinaux qui étoient présents, et voulut le désigner pour son successeur; mais l'évêque s'en excusa en disant: A Dieu ne plaise que je me charge de ce fardeau, indigne et misérable que je suis, vu principalement que de notre temps le saint-siège, étant sous la persécution, a besoin pour se soutenir de richesse et de puissance temporelle. Si vous voulez croire mon conseil, nous élirons l'archevêque de Vienne, qui, outre la piété et la prudence, a encore la puissance et la noblesse séculière, car nous espérons qu'il délivrera le saint-siège de cette longue vexation. Ce discours fut approuvé du pape malade et des cardinaux présents, et aussitôt on envoya quérir l'archevêque de Vienne. Mais, pendant qu'il étoit en chemin, le pape, sentant approcher sa fin, fit sa confession devant un grand nombre de personnes, reçut le corps et le sang de Notre Seigneur, se fit coucher à terre, suivant l'usage monastique, et rendit ainsi l'esprit le vingt-neuvième de janvier mil cent dix-neuf, après un an moins deux jours de pontificat. Il fut enterré à Clugny, et le saint-siège vqua quinze jours. Le roi Louis apprit sa mort comme il étoit en chemin pour se rendre à la conférence de Vézelay.

(1) Orderic. lib. XII, p. 840, to. x, Conc. p. 824.  
(2) Chr. Malleac. p. 219, Epist. 5.

(1) Ab. Ursperg. ann. 1119. Pandulf.



## LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

## I. Calliste II, pape.

Guy, archevêque de Vienne, étant arrivé à Clugny après la mort du pape Gélase, fut élu pape et nommé Calliste II par les cardinaux qui étoient présents; mais il résista fortement, principalement par la crainte que son élection ne fût pas approuvée à Rome, et, jusqu'à ce que la ratification en fût venue, il ne pouvoit se résoudre à porter la chape rouge (1). Guy étoit fils de Guillaume tête hardie, comte de Bourgogne, parent des empereurs et des rois de France et d'Angleterre; sa sœur Guille avoit épousé Humbert II, comte de Maurienne, et leur fille Adélaïde étoit reine de France, épouse de Louis le gros. Entre les lettres que Calliste écrivit aux principaux prélats pour leur donner part de son élection, nous avons celle qu'il adressa à Adalbert, archevêque de Mayence, où il parle ainsi (2) : Le pape Gélase, d'heureuse mémoire, en partant de Vienne, m'enjoignit de l'aller trouver quand il seroit à Clugny; à quoi voulant satisfaire quelques jours après, je reçus en chemin la nouvelle de sa mort. Toutefois, afin de consoler nos frères qui étoient venus avec lui, j'allai à Clugny, touché d'une sensible douleur. Mais, lorsque je ne songeois qu'à leur consolation, ils m'ont imposé un fardeau au-dessus de mes forces, car les évêques, les cardinaux, les clercs et les laïques romains m'ont pris malgré ma résistance, d'un consentement unanime, pour gouverner l'église romaine sous le nom de Calliste.

Les cardinaux qui étoient à Clugny envoyèrent à Rome donner part de la mort de Gélase et de l'élection de Calliste à Pierre, évêque de Porto, que Gélase y avoit laissé son vicaire, et qui, ayant reçu ces lettres, monta aussitôt au Capitole et les fit lire en présence des Romains. Ils approuvèrent tout d'une voix l'élection de Calliste, louant Dieu de leur avoir donné un pape d'un si grand mérite. Celui qui travailla le plus à faire confirmer à Rome cette élection fut Pierre de Léon, à cause que son fils, nommé aussi Pierre, diacre-cardinal, avoit été en France le principal promoteur de cette élection. Ensuite l'évêque de Porto écri-

vit ces nouvelles au cardinal Hugues, légat à Bénévent, et à Landulfe, archevêque de la même ville, qui aussitôt assembla le clergé et le peuple, et publia l'élection de Calliste qui fut solennellement approuvée, et les citoyens lui promirent fidélité. Cependant le pape Calliste fut couronné solennellement à Vienne par Lambert, évêque d'Ostie, et plusieurs autres, le dimanche de la Quinquagésime, neuvième février mil cent dix-neuf, et son élection fut publiée partout, particulièrement en Allemagne, dans la diète qui se tenoit à Tribur, dont voici l'occasion (1).

L'empereur Henri étoit encore en Italie (2) quand il apprit que Conon, évêque de Pales-trine et légat du pape Gélase, avoit publié l'excommunication contre lui dans les conciles de Cologne et de Frislar, et que les seigneurs, peu de temps après, avoient indiqué une diète à Wirtzbourg, où ils vouloient qu'il se trouvât, sinon qu'il fût déposé du royaume. Henri, furieusement irrité de cette nouvelle, laissa ses troupes en Italie avec l'impératrice son épouse, et vint en Allemagne lorsqu'on l'y attendoit le moins. Et, comme sa présence y excita de nouveau les violences et les actes d'hostilité, il fut obligé de convoquer à Tribur une assemblée générale des évêques et des seigneurs, où il promit de satisfaire sur tous les chefs dont on l'accusoit. En cette assemblée on établit une paix, mais qui ne fut pas solide. Il s'y trouva des députés de Rome, de Vienne et de plusieurs autres églises, qui confirmèrent la nouvelle de l'élection du pape Calliste. Tous les évêques d'Allemagne lui promirent obéissance, et approuvèrent la convocation du concile qu'il devoit tenir vers la Saint-Luc, et l'empereur lui-même promit de s'y trouver pour la réunion de l'église universelle.

## II. Concile de Toulouse. Manichéens.

En attendant ce concile, qui se devoit tenir à Reims (3), le pape Calliste en tint un à Toulouse le treizième de juin, où assistèrent des

(1) Chr. Benev. ap. Baron. an. 1119. Ep. Comm. to. 3, Spicil. p. 493. (2) Ab Urspr. an. 1119. To. X, p. 856. (3) To. X, p. 856.

(1) Vita per Pandulf.

(2) Epist. 1.

cardinaux, des évêques et des abbés de Gothie en Languedoc, de Gascogne, d'Espagne et de Bretagne, entre autres Conon, évêque de Pales-trine, Lambert d'Ostie, Oldégaire, archevêque de Tarragone, Bernard d'Auch, Atton d'Arles, Foulques d'Aix, Richard de Narbonne, Gaultier, évêque de Maguelone et Raymond de Balbastro. En ce concile, on fit dix canons, dont le plus remarquable est le troisième, conçu en ces termes : Quant à ceux qui, feignant une apparence de religion, condamnent le sacrement du corps et du sang de Notre Seigneur, le baptême des enfants, le sacerdoce et les autres ordres ecclésiastiques, et les mariages légitimes, nous les chassons de l'Eglise comme hérétiques, et ordonnons qu'ils soient réprimés par les puissances séculières. Nous soumettons à la même condamnation leurs défenseurs, s'ils ne viennent à résipiscence. On défend aux princes et à tous les laïques de piller les biens des évêques morts, et on prononce excommunication contre les moines, les chanoines et les clercs qui renoncent à leur profession, ou laissent croître leur barbe et leurs cheveux comme des laïques (1).

Les hérétiques condamnés en ce concile étoient les sectateurs de Pierre de Bruis et de Henri, son disciple, dont je parlerai dans la suite. C'étoient des manichéens comme ceux qui furent découverts cent ans auparavant à Toulouse même, à Orléans et à Arras, et qui étoient venus d'Italie. Ceux-ci tenoient la même doctrine au fond, quoiqu'avec quelques différences (2).

## III. Députation vers l'empereur.

Pour préparer la paix qui devoit se traiter au concile de Reims entre l'Eglise et l'empire, Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, et Pons, abbé de Clugny, allèrent à Strasbourg trouver l'empereur Henri (3). Il leur demanda leur conseil sur le moyen de faire cette paix sans diminution de son autorité, et l'évêque répondit : Seigneur, si vous désirez avoir une véritable paix, il faut que vous renonciez absolument à l'investiture des évêchés et des abbayes. Et, pour vous assurer que vous n'en souffrirez aucune diminution de votre autorité royale, sachez que, quand j'ai été élu dans le royaume de France, je n'ai rien reçu de la main du roi, ni avant ni après mon sacre; et toutefois je le sers aussi fidèlement à cause des tributs, de la milice et des autres droits qui appartiennent à l'état, et que les rois chrétiens ont donné anciennement à l'Eglise : je le sers, dis-je, aussi fidèlement que vos évêques vous servent dans votre royaume, en vertu de l'investiture qui a attiré cette discorde et l'ana-

thème sur vous. L'empereur, levant les mains, répondit : Eh bien soit, je n'en demande pas davantage. L'évêque reprit : Si vous voulez donc renoncer aux investitures, et rendre les terres aux églises et à ceux qui ont travaillé pour l'Eglise, nous essaierons, avec l'aide de Dieu, de terminer ce différent. L'empereur, ayant pris le conseil des siens, promit de le faire, s'il trouvoit de la part du pape de la fidélité et de la justice; et si on lui rendoit à lui et aux siens une vraie paix avec les terres qu'ils avoient perdues en cette guerre. L'évêque en demanda quelque assurance, afin que le travail ne fût pas inutile; et l'empereur fit serment par la foi chrétienne, entre les mains de l'évêque et de l'abbé, d'observer sans fraude ces articles. Après lui l'évêque de Lausanne, le comte Palatin et les autres qui l'accompagnoient, tant clercs que laïques, firent le même serment.

Avec cette assurance, l'évêque et l'abbé retournèrent vers le pape, et le trouvèrent à Paris, où il étoit le sixième d'octobre, comme il paroît par la confirmation des privilèges de l'abbaye de Vendôme, qu'il accorda à l'abbé Geoffroy (1). Le pape approuva la négociation, et dit : Plût à Dieu que la chose fût déjà faite, si ce pouvoit être sans fraude; et, ayant pris conseil des évêques et des cardinaux, il renvoya à l'empereur les mêmes députés, et avec eux l'évêque d'Ostie et le cardinal Grégoire. Ils avoient ordre d'examiner soigneusement ces articles, les arrêter par écrit, et les signer de part et d'autre, et, si l'empereur les vouloit exécuter, lui donner jour avant la fin du concile. Ils le rencontrèrent entre Verdun et Metz, et lui dirent que le pape le recevoit volontiers aux conditions convenues. L'empereur en témoigna de la joie, et jura de nouveau, entre les mains des quatre députés, ce qu'il avoit juré à Strasbourg, savoir, que le vendredi, vingt-quatrième d'octobre, il exécuteroit à Mouson, en présence du pape, la convention que l'on avoit rédigée par écrit. L'empereur promettoit de renoncer aux investitures des églises, et donner une vraie paix, avec restitution de biens à tous ceux qui avoient été en guerre pour ce sujet; le pape donnoit la paix avec restitution de biens à l'empereur et à tous ceux qui avoient été en guerre contre l'Eglise. Avec ce traité, les députés revinrent promptement trouver le pape, qui étoit arrivé à Reims pour le concile.

Par ordre du pape, il y vint des évêques de toutes les provinces d'Occident, d'Italie, de Germanie, de Gaule, d'Espagne, de Bretagne, d'Angleterre et des autres îles de l'Océan (2). Adalbert, archevêque de Mayence, y vint avec sept évêques et une escorte de cinq cents chevaliers. Sa venue fit si grand plaisir au pape, qu'il envoya au devant de lui Hugues, comte

(1) C. 4, 10. (2) Sup. liv. LVIII, n. 53; Conc. p. 872. (3) Comm. Hesson. to. X, p. 872.

(1) Gall. Epist. 10. p. 857, D. to. X, Conc. p. 865. (2) Orderic. Vit. lib. XII, p. 865.



de Troyes, avec d'autres troupes. Le roi d'Angleterre permit aux prélats de son royaume d'aller à ce concile; mais il leur défendit absolument d'y former aucune plainte l'un contre l'autre. Car, leur dit-il, je ferai bonne justice à tout le monde dans mon royaume; je paye tous les ans à l'Eglise les revenus que lui ont accordés mes prédécesseurs, et je conserve aussi mes privilèges. Allez, saluez le pape de ma part, et écoutez avec respect ses ordonnances; mais n'apportez point dans mon royaume des nouveautés superflues. A ces conditions, le roi envoya au concile les évêques et les abbés de Normandie, et ceux d'Angleterre qui étoient alors en Normandie avec lui (1).

#### IV. Turstain sacré archevêque d'York.

Turstain, élu archevêque d'York, lui demanda permission d'y aller; et ne l'obtint qu'après lui avoir promis par la foi qu'il lui devoit, comme à son seigneur, de ne rien solliciter auprès du pape au préjudice de l'Eglise de Cantorbéry, et ne se point faire sacrer par le pape pour quelque raison que ce fût. Depuis le jugement interlocutoire que Pascal II avoit rendu en faveur de Turstain, la mort de ce pape avoit suspendu l'affaire. Quand on eut appris l'arrivée de Gélase II en Bourgogne, tous les prélats se préparoient à aller trouver, et assister au concile qu'il devoit célébrer à Reims, à la mi-carême de l'année suivante, mil cent dix-neuf (2). Entre autres, Raoul, archevêque de Cantorbéry, partit pour cet effet de Rouen, où il étoit demeuré à son retour de Rome; mais après avoir fait quelque chemin, il apprit que le pape Gélase s'étoit éloigné dans le dessein d'aller vers l'Espagne. Raoul se contenta donc d'envoyer des députés pour savoir au vrai la route que tiendrait le pape, et quel fond il pouvoit faire sur lui touchant son affaire. Turstain, l'ayant appris, partit d'Angleterre et vint à Rouen, dans le dessein d'aller trouver le pape; mais, comme il étoit venu sans congé du roi, ce prince lui défendit de passer outre. Quelque temps après, les députés de Raoul revinrent d'auprès du pape, et rapportèrent que, lorsqu'il se proposoit de faire quantité de choses nouvelles et inouïes jusqu'alors, il étoit mort à Clugny.

Quand on eut appris en Angleterre l'élection de Calliste, les esprits furent partagés, comme ils l'étoient déjà sous Gélase, son prédécesseur. Les uns continuèrent de reconnaître pour pape Grégoire VIII, c'est-à-dire Bourdin, qu'ils savoient être le maître à Rome depuis près d'un an; les autres reconnoissoient Calliste, les autres ne reconnoissoient ni l'un ni l'autre. Les François toutefois, le roi d'An-

(1) Edmer. 5, Novor. p. 94. (2) Sup. liv. LXVI, n. 37. Edmer. p. 93.

gleterre et l'archevêque de Cantorbéry étoient pour le pape Calliste. C'est ce que témoigne le moine Edmer, qui étoit alors en Angleterre. L'archevêque Raoul étoit toujours à Rouen auprès du roi, son maître, et n'alla point au concile de Reims, tant à cause de quelque indisposition, que parce que le roi lui avoit promis qu'à son retour en Angleterre il lui feroit bonne justice, et obligeroit Turstain à lui faire la soumission qu'il désiroit. C'est pourquoi, en permettant à Turstain d'aller au concile, il en exigea le serment que j'ai marqué. Le roi fit plus, il envoya au pape le moine Sieffred, frère de l'archevêque Raoul, et connu particulièrement du pape, pour lui dire de sa part qu'il se gardât bien, pour quelque raison que ce fût, de sacrer Turstain, ou le faire sacrer par un autre que par l'archevêque de Cantorbéry, autrement qu'il ne recevrait Turstain en aucun lieu de son obéissance. Et si le pape, sous prétexte de son autorité, vouloit faire le contraire, le roi protestoit qu'il ne changeroit pas de résolution, quand il en devroit perdre sa couronne. Le pape répondit : Le roi ne doit pas croire que dans l'affaire en question j'agisse autrement qu'il ne veut. Je n'ai jamais eu intention de diminuer en rien la dignité de l'Eglise de Cantorbéry, que tant de grands prélats ont gouvernée.

Nonobstant ces précautions du roi d'Angleterre, Turstain, étant arrivé auprès du pape, sut si bien mettre les Romains dans ses intérêts par ses largesses, qu'ils lui firent obtenir d'être sacré de la main du pape. Ce fut le dimanche, dix-neuvième d'octobre mil cent dix-neuf, la veille de l'ouverture du concile, avant que les évêques anglois fussent arrivés. La cérémonie se fit dans l'Eglise de Saint-Remy, où le moine Sieffred, envoyé du roi d'Angleterre, ayant ouï-dire le matin que Turstain alloit être sacré, en fut tellement surpris, qu'il ne le pouvoit croire. Mais quand on en fut assuré, Jean, archidiacre de Cantorbéry, qui y étoit venu exprès, s'approcha du pape, et lui soutint, en présence de plusieurs évêques et d'autres personnes considérables, que ce sacre devoit être fait par l'archevêque de Cantorbéry; et que, tout pape qu'il étoit, il ne pouvoit ôter à cette Eglise son droit. Le pape répondit : Nous ne voulons faire aucun tort à l'Eglise de Cantorbéry, mais nous exécuterons ce que nous avons résolu, sans préjudice de sa dignité. Tout le monde fut surpris de cette réponse, et encore plus de l'exécution; et plusieurs crurent qu'il avoit le consentement du roi d'Angleterre. A ce sacre, assistèrent par ordre du pape plusieurs évêques de Gaule; mais Hubaud, archevêque de Lyon, n'y voulut pas assister, même par son ordre, indigné de l'injure que l'on faisoit à l'Eglise de Cantorbéry, avec laquelle il avoit une liaison particulière. Or, quand le roi d'Angleterre l'eut appris, il défendit absolument à Turstain et aux siens de revenir en Normandie, en Angleterre, ni en aucun lieu de son

obéissance. Ainsi tout le monde vit clairement que ce sacre s'étoit fait sans son consentement.

#### V. Concile de Reims.

Au concile de Reims, se trouvèrent quinze archevêques et plus de deux cents évêques, avec grand nombre d'abbés et d'autres ecclésiastiques constitués en dignité (1). Entre les archevêques, on marque : Raoul le vert, archevêque de Reims, Léothéric de Bourges, Hubaud de Lyon, Geoffroy de Rouen, Turstain d'York, Daimbert de Sens, Gislebert de Tours, et Baudri de Dol. Gislebert avoit succédé à Raoul, son oncle, nonobstant l'opposition de Gautier, trésorier de Saint-Martin de Tours, et homme de mérite, dont l'élection étoit approuvée presque de tout le diocèse. Ce schisme causa une guerre dans la province, mais le parti de Gislebert l'emporta. Baudri étoit d'Orléans, et fut moine et puis abbé de Bourgueil. Il fut sacré archevêque de Dol à Noël mil cent quatorze, par Girard, évêque d'Angoulême, légat du pape Pascal II, qui ensuite lui envoya le pallium (2). Il garda la vie monastique dans l'épiscopat, et demeuroit le plus souvent avec des moines : car, ne pouvant souffrir la méchanceté des Bretons, nation encore indomptée, il se réfugioit souvent en Normandie en des terres sur la rivièr de Risle, données à l'Eglise de Dol dès le temps de saint Samson. Là il s'occupoit à écrire et à enseigner, car il étoit un des savants hommes de son temps, comme il paroît encore par ses écrits. Il y mourut, et fut enterré dans l'abbaye de Préaux.

Entre les évêques du concile de Reims, les plus distingués pour leur doctrine et leur éloquence étoient : Girard d'Angoulême, Haton de Viviers, Geoffroy de Chartres et Guillaume de Châlons (3). La séance du concile se tint dans l'Eglise métropolitaine de Notre-Dame, devant le crucifix, et commença le lundi, vingtième d'octobre. Après la messe, le pape s'assit en un trône élevé vis-à-vis la porte de l'Eglise; devant lui étoient au premier rang trois évêques-cardinaux, Conon de Palestrine, Boson de Porto, Lambert d'Ostie, puis Jean de Crème, et Haton de Viviers. C'étoient principalement ces cinq qui examinoient et décidoient les questions. Chrysogone, diacre-cardinal, et bibliothécaire de l'Eglise romaine, étoit debout auprès du pape revêtu d'une dalmatique, tenant à sa main le livre des canons pour le lire quand il étoit besoin. Six autres ministres, revêtus de tuniques ou de dalmatiques, étoient tout autour, et faisoient faire silence quand il s'élevoit du tumulte. Après les litanies et les oraisons solennelles, le pape

(1) Orderic. p. 856, to. x, Conc. p. 865. (2) Hist. Ambas. ap. Sirm. ad Gofr. Vind. 5, Ep. (3) Orderic. lib. ix, in fine. Martheine Collect. p. 73. Gall. Chr. to. 1. (3) Conc. p. 872.

expliqua en latin, mais d'un style simple, l'Evangile, où il est dit que Jésus ordonna à ses disciples de passer la mer devant lui (1); et que le soir il s'éleva un vent contraire, en sorte que la barque, figure de l'Eglise, étoit agitée par les flots, qui sont les tentations et les afflictions de ce monde, et qui s'apaisent tout d'un coup par la présence du Sauveur. Ensuite, le cardinal Conon se leva, et fit un sermon très-éloquent sur le devoir des pasteurs, leur appliquant ce qui est dit dans la Genèse du soin que Jacob avoit des troupeaux de Laban (2).

Le pape dit aussi, ce premier jour, que le principal sujet de la convocation du concile, étoit l'extirpation de la simonie, et, pour cet effet, l'abolition des investitures. C'est pourquoi, ajouta-t-il, écoutez attentivement de la bouche de nos frères, qui ont porté des paroles de paix entre nous et le prétendu roi d'Allemagne, tout ce qui s'est passé en cette affaire; et considérez ce que je dois faire, puisque c'est notre cause commune. Alors, il ordonna à l'évêque d'Ostie d'exposer l'affaire en latin à tout le concile, puis à l'évêque de Châlons de l'expliquer en françois en faveur des laïques. Ensuite il proposa divers articles ce jour-là et le suivant, mais il en remit la conclusion à la fin du concile.

Le roi Louis entra dans le concile avec les seigneurs françois, monta sur l'échafaud où étoit le siège du pape, et dit : Je viens demander conseil à cette sainte assemblée. Le roi d'Angleterre a envahi par violence la Normandie, qui est de mon royaume. Il a maltraité en plusieurs manières le duc Robert, son frère et mon vassal, et enfin l'a pris et le tient depuis long-temps en prison. Je l'ai requis plusieurs fois, par des évêques et par des comtes, de me le rendre, sans avoir pu rien obtenir; et vous voyez ici Guillaume, fils de ce duc, dépouillé de son héritage. Louis ajouta plusieurs autres plaintes, dont les François qui étoient présents certifièrent la vérité. Geoffroy, archevêque de Rouen, se leva avec les évêques et les abbés de sa province, et commença à répondre pour le roi d'Angleterre; mais il s'émut un si grand tumulte de ceux à qui son discours ne plaisoit pas, qu'il fut obligé de se taire.

Cependant Hildegarde, comtesse de Poitiers, s'avança avec ses suivantes, et fit à haute voix sa plainte, qui fut écoutée attentivement de tout le concile. Elle disoit que le comte Guillaume, son époux, l'avoit abandonnée, et avoit pris à sa place Maubergeon, femme du vicomte de Châtelleraut. Le pape demanda si le comte de Poitiers étoit venu au concile suivant son mandement; alors Guillaume, évêque de Saintes, et plusieurs autres prélats d'Aquitaine, se levèrent et excusèrent leur duc, disant qu'il étoit parti pour venir au concile, mais qu'il étoit demeuré malade en chemin. Le pape reçut l'excuse, et donna au duc un

(1) Matt. xiv, 22.

(2) Gen. xxxi, 38.



délai pour se présenter à sa cour, et reprendre sa femme légitime sous peine d'anathème.

Ce duc d'Aquitaine étoit le même qui, dix-huit ans auparavant, en mil cent un, avoit fait le voyage de la terre sainte avec plusieurs autres seigneurs françois. Avant ce voyage, il étoit tellement plongé dans toutes sortes de vices, qu'il sembloit croire que tout alloit au hasard, et qu'il n'y avoit point de Providence (1). Comme il avoit l'esprit agréable, il tournoit tout en raillerie, et faisoit gloire de ses débauches; jusque-là qu'il disoit qu'il vouloit faire une abbaye pour y rassembler des femmes publiques; et, les nommant par leur nom, il disoit qu'une telle seroit l'abbesse, une telle la prieure, ainsi des autres; et il faisoit des chansons sur ce sujet. La croisade ne le convertit pas, puisque si long-temps après il entretenoit la vicomtesse de Châtelleraut; et il l'aimoit avec tant de passion, qu'il portoit sur son écu le portrait de cette femme, pour l'avoir présente dans les combats. Gérard, évêque d'Angoulême, le reprit de cet adultère scandaleux et l'excommunia; mais le duc, se moquant de l'évêque, qui étoit chauve, lui dit: Vous ramènerez avec le peigne vos cheveux sur le front avant que je quitte la vicomtesse.

Pierre, évêque de Poitiers, homme d'une grande vertu, le reprit avec liberté pour le même crime; et, comme il ne se rendoit pas, il commença à prononcer l'excommunication contre lui. Alors le duc en furie le prit aux cheveux, et tenant son épée nue: Tu mourras tout à l'heure, dit-il, si tu ne me donnes l'absolution. L'évêque, feignant d'avoir peur, demanda la liberté de parler, et acheva hardiment la sentence d'excommunication dans la forme la plus rigoureuse; puis, tout résolu au martyre, il tendit le col en disant: Frappe, frappe. Mais le duc, usant de ses plaisanteries ordinaires, dit: Je te hais tellement, que je ne te crois pas digne de ma colère, et tu n'iras pas en paradis de ma main. Toutefois, peu de temps après, à la persuasion de la vicomtesse, il envoya l'évêque en exil, où il mourut saintement; et le duc, ayant appris qu'il faisoit des miracles, dit: J'ai regret de n'avoir pas avancé sa mort; il m'en auroit eu obligation. Tel étoit donc le duc d'Aquitaine, contre lequel la duchesse, son épouse, vint porter ses plaintes au concile de Reims.

Ensuite Audin, évêque d'Evreux, se plaignit d'Amauri, comte de Montfort, qui l'avoit chassé honteusement et brûlé sa maison épiscopale. Mais un chapelain d'Amauri démentit l'évêque en plein concile, et soutint qu'il s'étoit attiré la guerre qui avoit causé ces désordres. Les François prenant le parti d'Amauri contre les Normands, il y eut une grande altercation. Enfin, on fit silence, et le pape exhorta tous les assistants à la paix, représentant

(1) Sup. liv. XLV, n. 23. Guill. Malmesb. lib. IV, p. 170.

les maux de la guerre, tant pour le temporel que pour le spirituel. Il conclut en ordonnant la trêve de Dieu, comme le pape Urbain l'avoit établie au concile de Clermont, dont il confirma tous les décrets; puis il ajouta: L'empereur d'Allemagne m'a mandé d'aller à Mouson faire la paix avec lui pour l'utilité de l'Eglise. Je mènerai l'archevêque de Reims, celui de Rouen, et quelques autres de nos frères les évêques que j'estime les plus nécessaires à cette conférence. Je prie tous les autres d'attendre ici, où je reviendrai au plus tôt; priez pour le bon succès de notre voyage. A mon retour, j'écouterai vos plaintes et vos raisons; et, Dieu aidant, je vous renverrai en paix chacun chez vous. Ensuite, j'irai trouver le roi d'Angleterre, mon filleul et mon parent, et je l'exhorterai, lui et le comte Thibaud, son neveu, c'étoit le comte de Champagne, et les autres qui sont en différend, de se faire justice, et de donner la paix à eux et à leurs sujets; mais je frapperai d'un terrible anathème ceux qui ne voudront pas m'écouter, et s'opiniâtreront à troubler la tranquillité publique.

#### VI. Conférence de Mouson.

Le pape parloit ainsi le mardi vingt et unième d'octobre, second jour du concile; et c'étoit par l'avis des évêques qu'il avoit résolu d'aller à la conférence avec l'empereur. Il leur recommanda pendant son absence, et principalement le jour de la conférence, d'offrir à Dieu des prières et des sacrifices, et d'aller en procession nu-pieds de l'église métropolitaine à Saint-Remy. Il partit le lendemain mercredi, et le jeudi il arriva fort fatigué au lieu de la conférence. Le vendredi, il fit venir dans sa chambre les évêques, les abbés et les autres habiles gens qu'il avoit amenés en grand nombre, et fit lire les deux écrits dressés de concert de la part de l'empereur et de la sienne. On commença à les examiner soigneusement; et sur cette clause de la promesse de l'empereur: Je renonce à toute investiture de toutes les églises, les évêques dirent: Si le roi agit simplement, ces paroles suffisent; mais, s'il veut chicaner, cet article auroit besoin d'explication, de peur qu'il ne veuille revendiquer les anciens domaines des églises, ou en investir les évêques de nouveau. Dans l'écrit du pape, ils pesoient cette clause: Je donne une vraie paix au roi et à tous ceux qui ont été ou sont avec lui dans cette guerre. Sous ce nom de paix, ils craignoient qu'on n'entendit quelque chose de plus que la communion de l'Eglise, et qu'on ne voulût faire recevoir les évêques intrus ou légitimement déposés.

Après cet examen, on envoya au camp de l'empereur l'évêque d'Ostie, le cardinal Jean de Crème, l'évêque de Viviers, l'évêque de Châlons et l'abbé de Clugny; quand ils furent arrivés, ils montrèrent les écrits, et déterminèrent les clauses, comme on étoit convenu.

D'abord l'empereur nia qu'il eût rien promis de tout cela; mais l'évêque de Châlons dit avec vigueur: Je suis prêt à jurer, sur des reliques ou sur l'Evangile, que vous l'avez promis entre mes mains. L'empereur, convaincu par le témoignage de tous les assistants, fut contraint de l'avouer; mais il se plaignoit qu'on lui avoit fait promettre ce qu'il ne pouvoit exécuter sans diminution de son autorité royale. L'évêque lui répondit: Seigneur, vous nous trouverez entièrement fidèles à nos promesses. Car le pape ne prétend diminuer en rien votre autorité, comme disent quelques semeurs de discordes; au contraire, il déclare publiquement que tous vous doivent servir à la guerre et en tout le reste, comme ils ont accoutumé de vous servir, vous et vos prédécesseurs. Mais, si vous croyez que votre puissance soit diminuée en ce qu'il ne vous sera plus permis de vendre les évêchés, vous devriez plutôt compter pour un avantage de renoncer à ce que Dieu vous défend.

L'empereur, n'ayant rien à répondre, commença à parler plus doucement, et demanda un délai au moins jusqu'au lendemain, disant qu'il en vouloit conférer cette nuit avec ses barons, pour les porter, s'il pouvoit, à consentir l'exécution de sa promesse, et qu'il rendroit réponse dès le grand matin. Ensuite ses gens commencèrent à conférer avec ceux du pape sur la manière de l'absolution et de la réception, disant qu'il leur seroit bien dur si leur maître y venoit nu-pieds comme les autres. Les députés du pape répondirent qu'ils feroient tout leur possible pour engager le pape à recevoir l'empereur chaussé, et le plus en particulier qu'il pourroit. La conférence finit ainsi ce jour-là, et les députés retournèrent en faire leur rapport au pape. Il désespéroit de la paix, et vouloit dès le matin retourner à Reims; mais, par le conseil du comte de Troyes et de plusieurs autres, il consentit de demeurer le lendemain samedi jusque vers le midi, afin d'ôter toute excuse aux Allemands.

Dès le grand matin, l'évêque de Châlons et l'abbé de Clugny retournèrent savoir la réponse de l'empereur. L'évêque lui dit: Nous pouvions dès hier, seigneur, nous retirer avec justice, puisque nous avons été prêts au jour nommé d'accomplir notre promesse; mais nous n'avons pas voulu, pour le délai d'une nuit, manquer un aussi grand bien, qu'est la paix; et si vous voulez accomplir aujourd'hui votre promesse, le pape est encore prêt d'accomplir la sienne. Alors l'empereur en colère demanda encore un délai, jusqu'à ce qu'il pût tenir une diète générale avec les seigneurs de son royaume, sans le conseil desquels il n'osoit renoncer aux investitures. Mais l'évêque lui déclara qu'il ne vouloit plus avoir affaire à lui, et s'en retourna sans prendre congé. Sur son rapport, le pape passa en grande diligence à un autre château du comte de Troyes. L'empereur envoya prier instamment le comte de

retenir en ce lieu le pape pendant le dimanche, promettant absolument d'exécuter le lundi ce qu'il avoit refusé. Mais le pape répondit: J'ai fait, par le désir de la paix, ce qui n'a jamais été fait, que je sache, par aucun de mes prédécesseurs; j'ai quitté un concile général assemblé, et j'ai pris beaucoup de peine pour venir trouver cet homme, en qui je n'ai point trouvé de disposition à la paix. C'est pourquoi je n'attendrai pas davantage. Si pendant le concile ou après Dieu nous donne une véritable paix, je serai toujours prêt de la recevoir à bras ouverts. Il partit donc le dimanche avant le jour, et marcha avec tant de diligence, qu'après avoir fait vingt lieues il arriva le même jour à Reims, et y célébra la messe.

#### VII. Fridéric, évêque de Liège.

Pendant les quatre jours de son absence, les prélats assemblés pour le concile n'étoient pas contents de demeurer sans rien faire, principalement ceux qui, étant venus par son ordre des pays éloignés et ayant quitté leurs affaires particulières, faisoient durant ce séjour de la dépense inutile. Enfin, il revint le dimanche vingt-sixième d'octobre, et le même jour il sacra évêque de Liège Fridéric, frère du comte de Namur (1). Il avoit un compétiteur, savoir, Alexandre, trésorier de la même église, qui après la mort de l'évêque Obert alla trouver l'empereur Henri, et en obtint l'investiture de l'évêché de Liège pour sept mille livres d'argent, comme on disoit. Fridéric, archevêque de Cologne, métropolitain de la province, défendit aux Liégeois de le recevoir; et, après l'avoir cité trois fois, il fit élire à Cologne le frère du comte de Namur, et l'envoya au pape pour le sacrer. Mais Alexandre, soutenu par le duc de Louvain et d'autres seigneurs, se retira à Hui, où il fut assiégé. La guerre dura quelque temps; et, quoique Fridéric eût l'avantage et demeurât évêque de Liège, le parti d'Alexandre l'inquiéta toujours; et enfin la seconde année de son pontificat ils l'empoisonnèrent.

#### VIII. Suite du concile de Reims.

Le lundi, vingt-septième d'octobre, les séances du concile de Reims recommencèrent; mais à peine le pape y pût-il venir ce jour-là, tant il étoit incommodé de la fatigue du jour précédent; et il se contenta d'y faire exposer le succès de son voyage. Ce fut Jean de Crème, prêtre-cardinal, qui en fit la relation en ces termes: Vous savez que nous avons été à Mouson, mais c'a été sans aucun fruit. Car l'empereur y est venu comme pour combattre

(1) To. X, Conc. p. 880. Ex Hist. Chapeville.



avec une armée de près de trente mille hommes. Ce qu'ayant vu, nous avons tenu le pape enfermé dans cette place, qui appartient à l'archevêque de Reims. Nous avons demandé plusieurs fois à parler à l'empereur en particulier, mais, sitôt que nous le tirions à part, nous nous trouvions environnés d'un nombre infini des gens de sa suite, qui nous intimidoient en branlant leurs lances et leurs épées. Car nous étions venus sans armes, non pour combattre, mais pour traiter la paix de l'Eglise. L'empereur nous parloit artificieusement, usant de divers détours, et attendoit que le pape vint en sa présence pour le prendre; mais nous eûmes grand soin de le lui cacher, nous souvenant comment il avoit pris à Rome le pape Pascal (1). La nuit nous sépara; et, craignant que ce tyran ne nous poursuivait avec ses troupes, nous sommes revenus au plus vite.

Le mardi, vingt-huitième d'octobre, le pape se trouva si mal, qu'il ne put venir au concile. Le mercredi il y vint vers les neuf heures du matin, recut diverses plaintes, et traita plusieurs affaires jusqu'à trois heures. L'archevêque de Cologne envoya au pape des députés avec des lettres; et, lui promettant obéissance, fit avec lui la paix, lui rendant gratuitement le fils de Pierre de Léon qu'il avoit en otage. Alors ce jeune homme parut dans le concile. Il étoit richement vêtu, mais noir, pâle, et de si mauvaise mine, que les assistants le trouvoient plus semblable à un juif ou à un sarrasin qu'à un chrétien. On s'en moqua, et on le chargea d'imprécations à cause de son père qui avoit été juif, et étoit encore odieux pour ses usures. L'archevêque de Lyon se leva avec ses suffragants, et, se plaignit au nom de l'évêque de Mâcon, des entreprises de l'abbé de Clugny, contre lequel plusieurs autres moines et clercs formèrent aussi des plaintes, et firent grand bruit. Quand on eut fait silence, Pons, abbé de Clugny, se leva avec une grande troupe de moines, et soutint qu'il n'avoit fait tort à personne, et que toutes ces plaintes n'étoient fondées que sur le soin qu'il avoit de conserver les biens et les privilèges de son monastère. C'est, ajouta-t-il, l'affaire du pape : il défendra, s'il lui plaît, son église et les biens qu'il m'a confiés.

Le pape remit au lendemain la décision de cette affaire; et ce jour, depuis les trois heures après midi, il fit lire les décrets du concile. Il y en avoit cinq : le premier contre la simonie; le second contre les investitures des évêchés et des abbayes qui sont défendues sous peine d'anathème et de perte de la dignité ainsi reçue, sans espérance de retour. Le troisième est contre les usurpateurs des biens d'église; le quatrième défend de laisser les bénéfices comme par droit héréditaire, et de rien exiger pour le baptême, les saintes huiles,

(1) Sup. liv. LXVI, n. 3.

la sépulture, la visite ou l'onction des malades. Enfin, le dernier est pour la continence des clercs. On fit aussi en ce concile un grand décret pour l'observation de la trêve de Dieu (1). L'article des investitures avoit d'abord été conçu en termes plus généraux, comprenant toutes les églises et tous les biens ecclésiastiques; mais il excita un si grand murmure de tous les laïques et de quelques clercs, que cette dispute fit durer la séance jusqu'à la nuit. Car il leur sembloit que par cet article le pape vouloit ôter aux laïques les dîmes et les autres biens ecclésiastiques qu'ils possédoient depuis long-temps. Le pape ne put donc terminer le concile ce jour-là comme il avoit résolu, et remit au lendemain pour régler cet article et les autres d'un commun accord.

Le dernier jour du concile fut le jeudi, trentième d'octobre mil cent dix-neuf. Après que l'on eut chanté l'hymne du Saint-Esprit, le pape fit un sermon sur ses dons; entre autres la sagesse et la charité, exhortant tous les assistants à la concorde, et donnant liberté de se retirer à ceux qui ne voudroient pas se soumettre à l'autorité de l'Eglise. Enfin, il parla si efficacement, que tous convinrent du canon des investitures restreint aux évêchés et aux abbayes. Les cinq canons approuvés de tout le concile furent dictés par le cardinal Jean de Crème, écrits par Jean de Rouen, moine de Saint-Ouen, et récités publiquement par le cardinal-diacre Chrysogone. Le cardinal Jean de Crème parla sur l'affaire de Clugny, insistant sur l'autorité du pape, et concluant à la confirmation des privilèges de ce monastère, nonobstant le murmure de plusieurs prélats. On apporta la nouvelle de la mort du cardinal de Tusculum, et une lettre de Clémence, sœur du pape, comtesse de Flandre, sur la mort du jeune comte Baudouin, son fils, arrivée au mois de juin précédent : le concile fit des prières pour l'un et pour l'autre.

L'évêque de Barcelone parla doctement sur la dignité royale et sacerdotale, puis on apporta quatre cent vingt-sept cierges allumés, que l'on distribua à tous ceux qui portoient crosse, évêques et abbés. On leur ordonna de se lever tous avec les cierges à la main, et on lut les noms de plusieurs personnes que le pape s'étoit proposé d'excommunier solennellement, dont les deux premiers étoient l'empereur Henri et l'antipape Bourdin. Enfin, le pape donna sa bénédiction, chacun se retira, et ainsi finit le concile.

## IX. Suite de l'histoire de saint Norbert.

Pendant qu'il tenoit, saint Norbert vint à Reims se présenter au pape Calliste (2). Après qu'il eut quitté le pape Gélase, il traversa la France pour retourner à son pays; et, comme

(1) P. 877.

(2) Sup. liv. LXVI, n. 53.

il passoit à Orléans, un sous-diacre se joignit à lui, outre les deux laïques qu'il avoit déjà; ainsi, il arriva à Valenciennes avec trois compagnons, le samedi devant le dimanche des Rameaux, qui étoit le vingt-deuxième de mars mil cent dix-neuf (1). Le dimanche il fit un sermon au peuple, quoiqu'il sût encore fort peu de françois; et on ne laissa pas de l'écouter avec tant d'édification, qu'on le pressa de séjourner pour prendre un peu de repos. Il ne le vouloit pas, mais il y fut contraint par la maladie de ses compagnons, qui moururent dans la semaine de Pâques, et il les enterra tous trois à Valenciennes.

Tandis qu'il y gardoit ses malades, Bouchard, évêque de Cambrai, y arriva le mercredi de la semaine sainte; et Norbert l'ayant appris l'alla trouver, car ils s'étoient connus lorsqu'ils étoient dans le monde. A la porte du logis de l'évêque il trouva un de ses clercs, nommé Hugues, à qui il s'adressa, et qui le fit entrer; mais après quelques discours l'évêque le reconnut et ne put retenir ses larmes le voyant nu-pieds, quoique la terre fût gelée. Il se jeta à son cou et s'écria : Ah! Norbert, qui eût jamais pensé cela de vous! Hugues voyoit combien l'évêque, son maître, étoit touché de la présence de cet homme, mais il n'entendoit point ce qu'ils disoient, car ils parloient allemand; c'est pourquoi il s'approcha respectueusement de l'évêque, et lui demanda ce que c'étoit. Il répondit : L'homme que vous voyez en cet état a été nourri avec moi à la cour du roi. Il est noble, et étoit dans une si grande fortune, qu'il refusa mon évêché qu'on lui offrit. En effet, l'évêché de Cambrai vauqua par le décès du bienheureux Odon, le dix-neuvième de juin mil cent treize, et Bouchard en fut pourvu en mil cent quinze, après plus d'un an et demi de vacance.

Au discours de l'évêque, Hugues fondit en larmes, tant à son exemple que par l'affection qu'il conçut lui-même pour Norbert. Car il avoit de son côté un grand désir de quitter le monde, et s'étoit proposé depuis long-temps un genre de vie semblable; mais il n'en avoit encore parlé à personne, et attendoit l'occasion. Norbert, après la mort de ses compagnons, tomba malade lui-même; l'évêque l'envoya souvent visiter, et Hugues observoit de jour en jour avec empressement l'état de sa maladie. Quand il fut guéri, Hugues le vint trouver, lui découvrit son dessein et promit de le suivre. Norbert leva les mains au ciel et rendit grâce à Dieu, disant : Seigneur, je vous avois prié aujourd'hui de me donner un compagnon. Hugues vouloit auparavant régler ses affaires, mais, à la persuasion de son nouveau maître, il le fit très-promptement; en sorte qu'il s'attacha à lui pour toujours à Valenciennes, au mois de juin mil cent dix-neuf.

(1) Vita c. 4, n. 24. Ap. Boll. to. 10, p. 827.

Norbert, encouragé par ce secours, et se sentant assuré de la volonté de Dieu, parcourait avec Hugues les châteaux, les villes et les villages, prêchant, terminant les différends, et apaisant les inimitiés invétérées. Ils ne demandoient ni ne recevoient rien de personne, si ce n'est ce qu'on leur offroit à la messe; encore le distribuèrent-ils tout aux pauvres, se regardant comme étrangers sur la terre, et croyant indignes d'eux d'être touchés de quelque petit intérêt, après avoir tout quitté pour Dieu. Aussi les admiroit-on tellement, que, quand ils approchoient d'un village, les bergers quittoient leurs troupeaux et couraient les annoncer; on sonnoit les cloches, le peuple venoit en foule à l'église, et entendoit avec grande dévotion la messe et le sermon; après lequel suivait une conférence, où ils répondoient à diverses questions : de la fréquente confession et de la nécessité de la pénitence, des devoirs des personnes mariées, et comment on peut se sauver en gardant son bien. Sur le soir on les menoit à leur logis; et celui-là s'estimoit heureux qui les recevoit chez lui; l'un trainoit l'âne qui étoit tout leur équipage, l'autre emmenoit le garçon qui servoit à le garder, et cet âne ne portoit que la chapelle pour la messe, le psautier et quelque autre livre. Pour les repas, Norbert s'asseyoit à terre et mangeoit sur ses genoux; il n'usait d'autre assaisonnement que de sel, et ne buvoit que de l'eau; mais, quand des évêques et des abbés le faisoient manger avec eux, il se conformoit aux autres.

Ces prélats lui rendoient toute sorte d'honneur, jusqu'à le recevoir dans leurs chapitres pour l'entendre prêcher; et ils lui faisoient plusieurs questions sur la discipline ecclésiastique et régulière, et sur la morale. Quelques-uns le faisoient pour le tenter et lui tendre des pièges, d'autres, de bonne foi, pour s'instruire; mais le saint homme alloit son chemin, et, sans examiner les intentions des auditeurs, prêchoit fortement contre les vices, et soutenait sa doctrine par ses exemples et ses miracles. Le peuple avoit pour lui une affection merveilleuse, et ne pouvoit se rassasier de le voir et de l'entendre; lui, de son côté, étoit d'une patience incroyable pour le travail. Il s'appliquoit particulièrement à apaiser les inimitiés qui causoient dans le pays quantité de meurtres; et il fit des réconciliations admirables. Il gardoit encore l'usage de dire quelquefois deux messes par jour; une de la vierge, par exemple, et une des morts (1).

Ayant donc appris que le pape Calliste avoit été élevé sur le saint-siège, et qu'il tenoit un concile à Reims, il y vint nu-pieds comme il étoit, quoique l'hiver commençât à se faire sentir, et il fut reçu avec grande joie par les évêques et les abbés qui y étoient assemblés. Ils admiraient la force de ses discours, la sa-

(1) N. 32, 33.



gesse de ses réponses et la rigueur de sa pénitence, et plusieurs l'exhortoient à la modérer, mais inutilement. Toutefois, de peur que sa vie extraordinaire ne donnât prétexte de calomnier sa doctrine, il fit renouveler par le pape Calliste les lettres qu'il avoit obtenues de Gelase. Il fut présenté au pape par Barthélemy, évêque de Laon, à qui il avoit été recommandé par des parents qu'il avoit dans le diocèse, et le pape ordonna à cet évêque d'en prendre soin, et de le traiter pendant quelque temps plus doucement qu'il ne voudroit, promettant d'aller lui-même à Laon après le concile. Le pape y vint en effet peu de temps après; et l'évêque, ayant délibéré avec lui comment il pourroit retenir ce saint homme dans son diocèse, lui offrit une église de Saint-Martin, située dans le faubourg, et servie par quelques chanoines.

Norbert eut bien de la peine à l'accepter, et ne le fit que par obéissance pour le pape, mais à condition que les chanoines suivroient sa manière de vivre. Quand il la leur eut proposée, en leur disant qu'il falloit mépriser le monde, embrasser la pauvreté, souffrir les opprobres, les moqueries, la faim, la soif, le froid et les autres incommodités, ils en furent épouvantés, et dirent : Nous ne voulons point d'un tel supérieur, qu'on nous laisse vivre suivant la coutume de nos prédécesseurs. L'évêque de Laon retint Norbert avec lui le reste de l'hiver, tâchant de rétablir son corps, atténué par le jeûne et par le froid, et le priant instamment de demeurer dans son diocèse. Comme Norbert avoit déclaré qu'il cherchoit la solitude, l'évêque le menoit en divers lieux pour voir s'il en trouveroit quelqu'un à son gré. Il céda enfin à ses prières et à celles de plusieurs personnes pieuses, nobles et autres, et choisit un lieu très-solitaire, nommé Prémontré, pour y établir sa demeure.

#### X. Fin de saint Vital de Savigny.

Saint Vital de Savigny se trouva aussi au concile de Reims, et y prêcha avec tant de force, que le pape Calliste déclara que personne jusque-là ne lui avoit si bien représenté les obligations des papes (1). Calliste lui fit des présents, et écrivit en sa faveur aux évêques du Mans et d'Avranches, au comte de Mortain et aux seigneurs de Fougères et de Mayenne. L'année suivante, mil cent vingt, Vital transféra en un lieu plus éloigné les religieuses qui étoient à la porte de son monastère, car il l'avoit fait double d'hommes et de femmes, à l'exemple de son ami Robert d'Arbrisselles. La même année, il prêcha encore en Angleterre, et y fit quantité de conversions, car, encore qu'il prêchât en roman ou françois du temps, ceux mêmes qui n'entendoient pas sa langue étoient touchés de ses sermons. Il n'é-

(1) Vita S. M.

pargnoit personne, surtout les ecclésiastiques déréglés, qui conspirèrent plusieurs fois contre sa vie.

Enfin, l'an mil cent vingt-deux, il tomba malade dans le prieuré de Dampierre, que le roi Henri I<sup>er</sup> lui avoit donné trois ans auparavant. Après avoir reçu les sacrements le lendemain, qui étoit le seizième de septembre, il se trouva le premier à l'église pour matines; et, après les avoir chantées et commencé l'office de la vierge, il expira saintement. Il se fit plusieurs miracles pendant trois jours que son corps demeura exposé à la vénération du peuple; et les moines donnèrent aussitôt avis de sa mort aux plus célèbres églises de France et d'Angleterre, dont ils reçurent des réponses pleines d'éloges du saint, que l'on conserve encore à Savigny. Il avoit gouverné dix ans ce monastère, et sa vie fut écrite par Etienne de Fougères, chapelain d'Henri II, roi d'Angleterre, et depuis évêque de Rennes (1). Son successeur fut Geoffroy, qui gouverna l'abbaye de Savigny pendant dix-sept ans, et est aussi compté pour saint.

#### XI. Conférence de Gisors.

Au mois de novembre mil cent dix-neuf, le pape Calliste vint en Normandie conférer avec le roi Henri d'Angleterre : ce fut à Gisors, et le roi reçut, avec toutes sortes d'honneur, le pape, qu'il reconnoissoit pour son parent (2). Il se jeta à ses pieds; le pape le releva, l'embrassa, et lui parla ainsi : Au concile de Reims, j'ai promis de travailler pour la paix; c'est pour ce sujet que je suis venu ici, et je vous prie d'y concourir de votre part. Le roi promit d'obéir à tout ce qu'ordonneroit le pape, qui reprit ainsi : Comme il faut, suivant la loi de Dieu, rendre à chacun ce qui lui appartient, le concile vous prie de rendre la liberté à Robert, votre frère, et le duché de Normandie à son fils.

Le roi répondit : Je n'ai point dépouillé mon frère de la Normandie, mais j'ai délivré cette province, qui est l'héritage de mon père, et qui étoit misérablement ravagée par des voleurs et des sacrilèges. On n'y rendoit aucun honneur aux prêtres et aux autres serviteurs de Dieu; on y avoit presque ramené le paganisme. Les monastères fondés par nos ancêtres étoient ruinés, et les religieux dispersés faute de subsistance. On pilloît les églises, on les brûloit la plupart, et on en tiroit ceux qui s'y cachotent; les gens du peuple se tuoient l'un l'autre, ou demeuroient sans défense. La Normandie a été près de sept ans en ce triste état; j'en recevois des plaintes fréquentes, et les gens de bien me prioient de venir au secours du peuple affligé. J'y suis venu, et j'ai vu qu'il

(1) Chr. Sav'gn. to. 2. de Monte. an. 1118. Miscell. Baluz. p. 310. Rob. (2) Order. lib. XII, p. 864.

étoit impossible de le faire autrement que par les armes, parce que mon frère étoit le protecteur des méchants, et suivoit les conseils de ceux qui le rendoient méprisable, et dominoient sous son nom. J'ai donc été obligé de faire la guerre. Dieu, favorisant mes bons desseins, m'a donné la victoire, et j'ai rétabli les lois et la tranquillité publique. Pour la conserver il a fallu arrêter mon frère, mais il est traité selon que sa dignité le demande, et, si on ne m'avoit enlevé son fils, je le ferois élever avec le mien. Telle fut la réponse du roi d'Angleterre, dont le pape parut satisfait. Il proposa ensuite les plaintes particulières du roi de France, contre lequel le roi d'Angleterre fit aussi les siennes; mais enfin il témoigna désirer la paix, et le pape envoya des députés au roi de France et à ses barons porter la réponse du roi d'Angleterre.

En cette conférence de Gisors, le roi Henri obtint du pape la confirmation de toutes les coutumes (1) que son père avoit en Angleterre et en Normandie, et principalement de ne lui point envoyer de légat s'il ne le demandoit pour quelque affaire qui ne pût être terminée par les évêques de son royaume. Ensuite le pape pria le roi de rendre son amitié à Turstain, et le rétablir pour l'amour de lui dans l'archevêché d'York. Henri dit qu'il avoit promis par serment de ne le faire de sa vie. Calliste répondit : Je suis pape, et si vous faites ce que je vous demande, je vous absoudrai de ce serment. Le roi dit qu'il en prendroit conseil, et ils se séparèrent ainsi. Ensuite il envoya par er au pape cette réponse : Il ne paroît pas convenable à ma dignité de recevoir l'absolution que vous m'offrez; car, quelle foi aura-t-on désormais aux serments si l'on voit, par mon exemple, qu'ils puissent être si facilement anéantis par une absolution? Toutefois, puisque le pape souhaite si fort que Turstain soit archevêque d'York, je le veux bien, à condition qu'il vienne à Cantorbéry, et qu'il fasse la soumission qu'ont faite ses prédécesseurs, autrement il ne sera jamais dans le siège d'York tant que je régnerai en Angleterre. Turstain prit le parti de suivre le pape, qui ne le retint pas long-temps, de peur qu'il ne lui fût à charge, et le roi demeura ferme à ne le souffrir en aucun lieu de son obéissance. Il ne permit pas non plus au prétendu légat Anselme d'entrer en Angleterre, ni de faire aucun acte de sa légation.

#### XII. Synode de Rouen.

Geoffroy, archevêque de Rouen, étant revenu du concile de Reims, et voulant en faire exécuter les décrets, tint un synode à Rouen la troisième semaine de novembre, la même année

mil cent dix-neuf, où il défendit (1) absolument aux prêtres de son diocèse tout commerce avec les femmes, sous peine d'anathème. Les prêtres, trouvant ce joug insupportable, en murmurèrent; et un nommé Albert, plus éloquent que les autres, commença à parler; mais l'archevêque le fit arrêter et mettre en prison. Ce prélat étoit un Breton indiscret, opiniâtre, emporté et grand parleur. Les autres prêtres, voyant qu'on trainoit leur confrère hors de l'église comme un voleur sans aucune forme de justice, ne savoient s'ils devoient se défendre ou s'enfuir. Le prélat furieux se leva de sa chaire, sortit promptement du synode, et appela ses gens qu'il avoit préparés pour cet effet. Ils entrèrent armés dans l'église, et commencèrent à frapper une troupe de clercs qui parloient ensemble. Les uns s'enfuirent avec leurs aubes par les rues crottées, les autres essayèrent de se défendre avec les bancs et les pierres qu'ils rencontrèrent; les gens de l'archevêque appelèrent du secours : on se battit, et l'église fut profanée par le sang des ecclésiastiques. Les chanoines et les bons bourgeois en avoient pitié, et ce fut un grand scandale par tout le diocèse; car les curés, s'étant retirés sans congé, montroient à leurs concubines et à leurs paroissiens les marques des coups qu'ils avoient reçus. Le bruit en vint jusqu'au roi, mais, occupé d'autres affaires, il n'en fit point de justice.

#### XIII. Constitution de Cîteaux.

Après la conférence de Gisors, le pape Calliste revint en Bourgogne, où, à la prière d'Etienne, abbé de Cîteaux, il confirma les règlements de cet ordre, dont il parle ainsi, adressant la parole à cet abbé (2) : Par le consentement commun des abbés et des frères de vos monastères et des évêques diocésains, vous avez établi certains articles touchant l'observation de la règle de saint Benoît, et d'autres choses nécessaires à votre ordre, dont vous nous avez demandé la confirmation pour le plus grand repos du monastère et l'observance de la religion. La bulle est datée de Saulieu, le vingt-troisième de décembre mil cent dix-neuf. Les règlements qu'elle confirme sont apparemment ceux de la fameuse constitution, nommée la Charte de charité, qui fut faite cette même année mil cent dix-neuf, et qui contient les articles fondamentaux du gouvernement de cet ordre. Elle défend entre autres tous les privilèges contraires à l'institut, et elle ordonne que tous les abbés viendront au chapitre général qui se tiendra tous les ans (3). L'ordre de Cîteaux est le premier qui a établi ces chapitres généraux, et ils ont depuis servi de modèle à tous les autres.

(1) To. x, p. 881, ex Ord. lib. XII.

(2) Callisti Ep. 2. Exord. Magn. p. 36.

(3) Exord. Cisterc. p. 9.

(1) Edmer. 5, Novor. p. 64.



XIV. Brunon, archevêque de Trèves, reçu par le pape.

Le pape Calliste célébra la fête de Noël à Autun, où il rencontra Brunon, archevêque de Trèves (1). Ce prélat avoit toujours été attaché à l'empereur Henri, à qui même, par le conseil des seigneurs, il avoit servi de tuteur dans le commencement de son règne; mais, irrité des mauvais offices que lui rendoit le chancelier Albert, depuis archevêque de Mayence, il remit aux seigneurs la conduite du prince et de l'état. Et toutefois quand Albert, tombé dans la disgrâce de l'empereur, étoit en prison, et qu'il fut question de le délivrer, Brunon se rendit sa caution envers l'empereur, qu'il ne lui nuirait jamais. Enfin, il se conduisit avec tant de sagesse, que, dans la division entre l'empire et le sacerdoce, il demeura toujours uni avec les catholiques, sans manquer au service qu'il devoit à l'empereur, et il fut le principal médiateur de la réconciliation de l'empereur avec le pape (2).

Cette année donc, qui étoit la dix-neuvième de son pontificat, il résolut d'aller à Rome faire renouveler les privilèges de son église, principalement à cause des entreprises d'Albert de Mayence, qui prétendoit avoir autorité sur lui en qualité de légat; quoique l'archevêque de Trèves fût en possession de ne connaître pour supérieur que le pape ou son légat à latere, c'est-à-dire envoyé de Rome. Brunon se plaignoit encore d'Etienne, évêque de Metz, neveu du pape Calliste, qui lui avoit accordé le pallium, sauf toutefois la juridiction de l'archevêque de Trèves, son métropolitain; mais Etienne, fier de la faveur de son oncle, espéroit faire ériger son siège en métropole. Brunon ayant, comme j'ai dit, rencontré le pape à Autun, en fut très-bien reçu, et y célébra avec lui la fête de Noël. Après les fêtes, il le suivit à Clugny, où il obtint du pape l'indulgence de ses péchés et la confirmation des privilèges de son église, particulièrement l'exemption de l'autorité de tout légat, sinon du légat à latere. La lettre est du troisième de janvier mil cent vingt.

#### XV. Primatie de Vienne.

Le pape Calliste voulut aussi orner d'un privilège singulier l'église de Vienne, qui avoit été son premier siège. Cette ville étoit depuis longtemps la capitale du royaume de Bourgogne, dont l'archevêque étoit le chancelier; et le roi Rodolphe III donna à ce prélat, en mil cent vingt-trois, le comté de la ville (3). Mais le pape Calliste lui donna la primatie sur sept provinces, par une bulle adressée aux chanoines de cette église, où il dit: Nous accordons et confirmons à l'église de Vienne toute

(1) Hist. Trevir. to. 12. Spicil. p. 241. Sup. liv. LXV, n. 12. Sup. liv. LXVI.  
(2) P. 248.  
(3) Marca de prim. Lugd. n. 132, 133. Call. Ep. 3.

la dignité qu'elle a reçue par les privilèges authentiques de nos prédécesseurs, Sylvestre, Nicolas, Léon, Grégoire et les autres; et par les empereurs, les rois et les autres fidèles. C'est à savoir qu'elle ait la primauté sur les sept provinces de Vienne, de Bourges, de Bordeaux, d'Auch, de Narbonne, d'Aix et d'Embrun. En ces provinces, l'archevêque de Vienne sera le vicaire du pape, il indiquera les conciles, et décidera les affaires ecclésiastiques. L'archevêque de Tarentaise lui sera aussi soumis comme à son primate; et l'archevêque de Vienne ne sera soumis à aucun légat, si ce n'est un légat à latere envoyé de Rome. La bulle est du vingt-sixième de février mil cent vingt, donnée à Valence, comme le pape étoit en chemin pour l'Italie.

Le privilège du pape Sylvestre, mentionné en cette bulle, est reconnu pour supposé, et porte seulement que les évêques et les autres ecclésiastiques, qui viendront de la Gaule et des sept provinces, seront obligés de prendre des lettres formées de l'archevêque de Vienne; les sept provinces distinguées du reste de la Gaule y sont exprimées suivant l'ancienne notice, et sont les mêmes que nomme la bulle du pape Calliste. Quant à la province de Tarentaise, qui étoit hors de ces sept, il la soumit à Vienne, à l'exemple du pape saint Léon (1). Or, comme entre les archevêques des sept provinces il y en avoit deux qui avoient déjà le titre de primate, savoir, ceux de Bourges et de Narbonne, l'archevêque de Vienne en prit occasion de se qualifier primate des primats, comme il fait encore. Mais sa primatie est demeurée un simple titre sans effet, n'étant fondée que sur cette bulle de Calliste II, donnée sur de fausses suppositions et sans appeler les parties intéressées: elle a seulement opéré que les évêchés de Dié et de Viviers ont été distraints de la métropole d'Arles, et attribués à celle de Vienne, suivant le dénombrement de ses suffragants contenu en cette bulle.

#### XVI. Le pape Calliste à Rome.

Calliste II, continuant son voyage, vint à Maguelone ou Montpellier, et de là à Saint-Gilles; et, ayant traversé la Provence, il passa les Alpes et entra en Lombardie, où le peuple, accourant de toutes parts, le reçut comme vrai pape avec une grande dévotion; de là il passa en Toscane. Comme il approchoit de Lucques, la milice vint au devant de lui, et il fut conduit par le clergé et le peuple à l'église et au palais. A Pise, il fut reçu de même en procession, et dédia solennellement la grande église. La nouvelle de son arrivée étant venue à Rome, toute la ville en eut une grande joie et un grand désir de le recevoir, ce qui épouvanta les schismatiques, qui y tenoient le parti

(1) Ap. Bosc. 2, p. 227. Sup. liv. XXVII, n. 45.

de l'empereur; et l'antipape Bourdin, ne se trouvant plus en sûreté, s'enfuit à Sutri, qu'il avoit été à Pierre de Léon, et s'enferma dans la forteresse, attendant le secours de ce prince. La milice de Rome vint jusqu'à trois journées au devant du pape Calliste; et, quand il approcha de la ville, les enfants, portant des branches de toutes sortes d'arbres, le reçurent avec des acclamations de louanges (1). Il entra couronné dans la ville, dont les rues étoient richement tapissées. Les Grecs et les Latins chantoient de concert, et les juifs mêmes y applaudissoient. Les processions étoient si nombreuses, qu'elles durèrent depuis le matin jusqu'à quatre heures après midi; et enfin le pape fut conduit par les juges en chantant au palais de Latran, suivant la coutume. C'étoit le troisième de juin, et le pape demeura à Rome au moins le reste du mois, recevant tout le monde avec une affabilité et une grâce dignes de sa naissance; mais comme il avoit besoin de troupes pour forcer l'antipape à se soumettre, il alla en Pouille chercher le secours des Normands. Il vint premièrement au mont Cassin, où il fut défrayé libéralement par l'abbé, non-seulement tant qu'il y fut, mais pendant environ deux mois qu'il demeura dans le pays. De là il passa à Bénévent, où Guillaume, duc de Pouille et de Calabre, vint le trouver et lui fit hommage lige, comme Robert Guiscard, son aïeul, et Roger, son père, l'avoient fait aux papes précédents; et Calliste lui donna l'investiture de tout le pays par l'étendard. Le pape demeura long-temps à Bénévent sans pouvoir revenir à Rome, parce qu'il n'y avoit point de sûreté; les schismatiques arrêtoient même ceux qui l'alloient trouver, et les tuoient ou les mutiloient. Enfin, il retourna à Rome par mer, et y célébra la fête de Pâques de l'année mil cent vingt-un (2).

#### XVII. Fondation de Prémontré.

Cependant saint Norbert avoit passé l'hiver chez l'évêque de Laon, qui le mena en plusieurs endroits de son diocèse chercher une solitude (3). Il choisit celle de Prémontré, où il y avoit déjà une petite chapelle de saint Jean, dépendante de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon, mais presque abandonnée à cause de la stérilité du lieu. L'évêque et Norbert y entrèrent pour prier; et l'évêque, voyant qu'il se faisoit tard, avertit Norbert de se lever, parce qu'il falloit aller loger à une de ses terres, nommée Anisse, à une lieue de distance. Mais Norbert pria l'évêque de s'en aller avec ses gens, et de lui permettre de passer la nuit dans cette chapelle. L'évêque ne laissa pas de

(1) Pandulf. ap. Baron. Geff. Vind. v. Ep. 3. Ep. Eginon. to. 2. Canis. p. 240.  
(2) Chr. Cass. IV, 6, 68. Chr. Romm. ap. Baron.  
(3) Vita ap. Boll. p. 862, to. 10.

lui envoyer du pain et les autres choses nécessaires, et revint le lendemain matin savoir sa résolution. Le saint homme, rempli de joie, lui dit: Je demeure ici, parce que je sais que ce lieu m'est destiné de Dieu, et que plusieurs s'y sauveront par sa grâce. Ils ne demeureront pas toutefois dans cette chapelle, mais ils battront de l'autre côté de la montagne, où j'ai vu cette nuit une grande multitude d'hommes vêtus de blanc, qui faisoient en chantant le tour de ce lieu, et portoient des croix d'argent, des chandeliers et des encensoirs.

L'évêque de Laon consentit avec joie à cette résolution; et, ayant traité par échange avec l'abbé de Saint-Vincent, il donna à Norbert et à ses compagnons le lieu de Prémontré et ses dépendances, comme il paroît par trois chartes de l'année suivante, mil cent vingt-un, dans l'une desquelles l'évêque Barthélemy raconte l'histoire de cet établissement, et ajoute, parlant de Norbert (1): Il vouloit vivre avec ses frères du travail de leurs mains; mais, comme nous l'avons jugé impossible, nous leur avons donné le labour de trois charrues en tels et tels endroits. Peu de jours après, Norbert vint à Laon, et entra dans l'école du docteur Raoul, successeur du fameux Anselme, son frère, doyen de cette église, qui mourut fort avancé en âge, l'an mil cent dix-sept. Norbert fit une exhortation si touchante aux écoliers de Raoul, qu'il en convertit sept des plus riches, venus depuis peu de Lorraine. Ils avoient apporté beaucoup d'argent que Norbert donna à garder à un de ses anciens compagnons; mais celui-ci s'enfuit de nuit, emporta l'argent et les laissa dans une extrême pauvreté (2). L'hiver étant passé, Norbert alla seul prêcher à Cambrai, et, dans un sermon qu'il fit au peuple, il convertit un jeune homme, nommé Evermode, qui fut depuis évêque de Ratzebourg en basse Saxe. A Nivelles, il gagna à Dieu un autre jeune homme, nommé Antoine: ces deux avec Hugues, qui s'étoit attaché à lui l'année précédente, furent comme les fondements de son ordre; et, dans la semaine de la passion de cette première année mil cent vingt, il avoit déjà treize compagnons à Prémontré. Il en eut bientôt jusqu'à quarante, avec plusieurs laïques, et songea à prendre une règle: plusieurs lui conseilloient la vie hérétique, d'autres l'observance de Cîteaux; mais, considérant que lui et tous ses confrères étoient chanoines, il embrassa la règle de saint Augustin, et ils en firent tous profession le jour de Noël l'an mil cent vingt-un. Il prit l'habit blanc, qui étoit celui des clercs, mais tout de laine, sans porter de linge, sinon par-dessus, à l'église: seulement ils portoient des femoraux ou caleçons. L'esprit de ses premiers disciples étoit d'aimer mieux des habits vieux et rapié-

(1) Bibl. Præmont. 372. (2) Vita p. 822.



cés que neufs; il n'y avoit point de travail si bas qu'ils dédaignassent; leur silence étoit continuel; ils jeûnoient en tout temps, ne faisant qu'un repas par jour. Il leur recommandoit surtout trois choses: la propreté dans le service de l'autel, la correction des fautes au chapitre, et la charité envers les pauvres. Tels furent les commencements de l'ordre de Prémontré.

#### XVIII. Canonisation de saint Arnoul de Soissons.

Barthélemy, évêque de Laon, assista, cette même année mil cent vingt, au concile tenu à Beauvais, depuis le dix-huitième d'octobre jusqu'au vingt-neuvième, par Conon, évêque de Préneste, légat du saint-siège sur les trois provinces de Rouen, de Reims et de Sens. Il s'y trouva douze évêques, savoir, Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, nommé la colonne des docteurs par l'auteur du temps, Geoffroy de Chartres, Henri d'Orléans, Gilbert de Paris, Pierre de Beauvais, Enguerrand d'Amiens, Robert d'Arras, Jean de Théroutane, Lambert de Tournai, Bouchard de Cambrai, Barthélemy de Laon, Lisiard de Soissons. Daïmbert, archevêque de Sens, y étant invité, fut retenu par maladie. Nous ne savons de ce concile que ce qui regarde la canonisation de saint Arnoul de Soissons (1). Arnoul, abbé du monastère de Wuttembourg, fondé par ce saint évêque, étoit présent, et tenoit entre ses mains le livre de sa vie et de ses miracles. L'évêque de Soissons le prit et le présenta tout ouvert aux autres évêques, disant: Seigneurs, voilà le livre que j'ai fait écrire de sa vie; je rends témoignage à la fin, de la vérité de ce qui y est raconté; et, quant aux miracles, j'en ai ici des témoins dignes de foi, et chez moi encore plus. Je vous prie d'examiner soigneusement ce livre, pour voir ce que l'on doit faire; quant à moi, s'il étoit dans mon diocèse, il y a long-temps qu'il ne seroit plus en terre.

Alors l'évêque de Châlons prit le livre, et, voyant par la table qui étoit au commencement le grand nombre des chapitres, il dit à l'évêque de Tournai: Seigneur, que voulez-vous davantage? Sans ce livre, le témoignage du seigneur évêque de Soissons et de ses clercs vous doit suffire. Vous devez aussi prendre grande confiance en ce vénérable abbé, dont l'âge et la prudence nous plaît fort; et nous sommes trop occupés des affaires du concile pour pouvoir lire ce livre. Geoffroy, évêque de Chartres, dit aussi à l'évêque de Tournai: Je vous dis en vérité, que si le Seigneur avoit fait un de ces miracles pour un de mes prédécesseurs, je ne consulterois ni pape, ni légat, ni archevêque. Alors quelques fameux

docteurs prirent le livre et parcoururent quelques chapitres de la vie; puis ils vinrent dire aux évêques avec grande assurance: Celui-là n'est pas de Dieu qui s'oppose à la vénération de ce saint. L'évêque de Châlons dit: En vérité, c'est une honte à nous de douter d'une chose si claire. Seigneur évêque d'Arras, marquez un jour pour vous assembler sur le lieu, lever de terre le corps de ce serviteur de Dieu, et le placer honorablement. L'évêque de Tournai dit: Voilà le légat assis là-haut dans cette église avec notre archevêque de Reims et celui de Tours; je vous prie, venez devant eux, et faites confirmer votre avis par leur jugement. Ils dirent: Soit au nom de Dieu. L'évêque de Tournai dit à celui de Châlons: Je vous prie de plaider ma cause. Il le fit éloquentement et en peu de mots; et le légat avec l'archevêque de Reims répondirent tout d'une voix: Nous recevons votre jugement, et nous confirmons votre décret. Alors Lambert, évêque de Tournai, appela l'abbé de Wuttembourg, et lui marqua le jour auquel on s'assembleroit dans son monastère pour lever solennellement le corps saint, savoir, le premier de mai de l'année suivante mil cent vingt-un. Ce qui fut exécuté avec un grand concours de tous les peuples dalentour. Et telle fut la canonisation de saint Arnoul de Soissons.

#### XIX. Edmer élu archevêque de Saint-André.

La même année mil cent vingt, Raoul, archevêque de Cantorbéry, étant revenu de Normandie en Angleterre, reçut une députation d'Alexandre, roi d'Ecosse, avec une lettre où il le prioit de lui envoyer le moine Edmer pour remplir le siège épiscopal de Saint-André, vacant depuis long-temps (1). L'archevêque crut que cette vocation venoit de Dieu, sachant bien qu'Edmer n'y avoit aucune part, car il avoit été assidûment à son service comme à celui de saint Anselme, et avec la permission du roi d'Angleterre il l'envoya au roi d'Ecosse. Etant arrivé, il fut élu évêque de Saint-André par le clergé et le peuple du pays, du consentement du roi, sans toutefois recevoir de lui la crosse ni l'anneau, ni lui faire hommage; mais le lendemain quand il dit au roi qu'il vouloit retourner à Cantorbéry se faire sacrer par l'archevêque, à cause de la primauté de cette église sur toute la Grande-Bretagne, le roi le quitta en colère, ne voulant point que l'église de Saint-André fût soumise à celle de Cantorbéry; et ordonna à Guillaume, moine de Saint-Edmond, de continuer à gouverner le temporel de l'évêché comme pendant la vacance, dépouillant ainsi Edmer qu'il en venoit d'investir. Toutefois, un mois après il le remit en possession de l'évêché et du gouvernement de l'église d'Ecosse,

(1) Edmer. 8, Novor. p. 07.

(1) To. x, Conc. p. 882. liv. LXIII, n. 19, 39. Ex Prof. tom. 2, Spicil. Sup.

et alors Edmer prit la crosse sur l'autel comme de la main de Dieu.

Cependant Turstain, archevêque de York, étoit au déca de la mer, poursuivant son rétablissement, et, comme il prétendoit que c'étoit à lui à sacrer l'évêque de Saint-André, il écrivit à l'archevêque de Cantorbéry de ne le pas faire, et au roi d'Ecosse de ne le pas souffrir. Ce qui nuisit beaucoup à l'autorité de l'évêque élu, et aliéna de plus en plus le roi d'Ecosse. Edmer, voyant donc qu'il ne pouvoit faire grand bien en ce royaume tant que le roi lui seroit contraire, résolut de retourner à Cantorbéry pour y prendre conseil. Mais le roi lui en refusa la permission, disant que son royaume ne dépendoit en rien de l'église de Cantorbéry, et qu'on lui avoit donné Edmer entièrement libre de tout engagement à cette église. Edmer demanda conseil à l'évêque de Glasgow, et à deux moines de Cantorbéry qu'il avoit avec lui, et, après avoir sondé l'esprit du roi, ils dirent à Edmer: Vous ne vivrez jamais ici en paix du règne de ce prince; nous le connoissons, il veut lui seul être tout dans son royaume, et ne souffre point de concurrence d'aucune autre puissance. Il est aigri contre vous sans savoir pourquoi, et jamais il ne se réconciliera entièrement. Il faut donc tout quitter, ou passer votre vie dans l'opprobre avec les Ecossois, vous accommodant à leurs usages contre le salut de votre âme; mais le roi ne vous laissera pas sortir si vous ne lui rendez l'anneau et la crosse. Edmer prit ce dernier parti, il rendit au roi l'anneau qu'il avoit reçu de sa main, et remit la crosse sur l'autel où il l'avoit prise. Ainsi il sortit d'Ecosse cédant à la violence, et revint à Cantorbéry, où il fut reçu à bras ouverts par l'archevêque et les moines.

#### XX. Concile de Naplouse.

Le royaume de Jérusalem étoit affligé depuis quatre ans de plusieurs calamités, entre autres de sauterelles et de famine (1), ce qui porta le patriarche Guermond et le roi Baudouin à convoquer cette année, mil cent vingt, une assemblée générale des prélats et des seigneurs à Naplouse ou Naples de Palestre, qui est l'ancienne Samarie. Les prélats qui s'y trouvèrent furent Guermond, patriarche de Jérusalem, Ebremer, archevêque de Césarée, Bernard, évêque de Nazareth, Asquitil de Bethléhem, dont l'évêché avoit été érigé l'an mil cent dix à la poursuite du roi Baudouin (2). Au concile de Naplouse, assistoient encore Roger, évêque de Lydda, Gildon, abbé de Josaphat, Pierre, abbé de Thabor, Achard, prieur du temple, Arnaud, prieur de Sion, Gérard, prieur du Sépulcre, et quelques seigneurs. On y exhorta le peuple à la conversion de ses

mœurs pour apaiser la colère de Dieu, et on y fit vingt-cinq canons de discipline, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

#### XXI. Pierre Abailard condamné.

En France, Pierre Abailard, docteur fameux, ayant composé un livre de la trinité, deux autres docteurs, Albéric et Lotulfe, qui avoient étudié avec lui et enseignoient alors à Reims, excitèrent contre lui leur archevêque Raoul le vert, qui, avec le légat Conon, évêque de Préneste, indiqua un concile à Soissons, où Abailard fut appelé avec ordre d'y apporter son livre. Ce concile fut tenu l'an mil cent vingt-un, après la mort de l'évêque de Châlons, Guillaume de Champeaux, arrivée au mois de janvier de la même année (1). Quand Abailard arriva à Soissons, il trouva le peuple si prévenu contre lui, qu'il pensa être lapidé dès le premier jour avec quelques-uns de ses disciples qu'il avoit amenés. Car les uns l'accusoient d'enseigner qu'il y avoit trois dieux, et d'autres au contraire l'accusoient de ne pas assez distinguer les personnes de la sainte trinité, parce qu'il disoit (2): Comme la proposition, l'assomption et la conclusion est le même discours, ainsi le père, le fils et le Saint-Esprit est la même essence. Abailard alla d'abord trouver le légat, et lui donna son livre à examiner, offrant de le corriger s'il s'y trouvoit quelque chose de contraire à la foi; le légat lui dit de le porter à l'archevêque et aux deux docteurs Albéric et Lotulfe, qu'il regardoit comme ses parties, et on remit à la fin du concile le jugement de son livre.

Le dernier jour du concile, avant que l'on tint la séance, le légat délibéra long-temps sur ce sujet avec l'archevêque, les deux docteurs et quelques autres personnes. Alors Geoffroy, évêque de Chartres, qui avoit le plus d'autorité entre les prélats, parla ainsi: Vous savez la réputation de cet homme et le nombre de ses partisans. Il ne faut pas lui donner de prétexte de dire qu'on l'a condamné sans l'entendre; mais il faut l'interroger sur son livre, et lui donner toute liberté de répondre, afin de le convaincre canoniquement. On soutint, au contraire, qu'il n'étoit point à propos d'entrer en dispute avec ce sophiste, qui ne cesseroit jamais de parler. L'évêque de Chartres proposa un autre expédient, savoir, de remettre la décision de cette affaire à un concile plus nombreux, qui se tiendroit à Saint-Denis en France, dont Abailard étoit moine. Le légat et tous les autres se rendirent à cet avis; mais l'archevêque de Reims, trouvant qu'il étoit honteux pour lui que cette cause fût portée à un autre tribunal, et dangereux pour l'Eglise

(1) Abailard de Calamit. Bern. c. 9, to. x, Conc. p. 885. (2) Otto. Frising. I, Frid. Mabill. ad. Epist. 2, S. c. 47.

(1) Guill. Tyr. lib. XII, c. 13. (2) Id. XI, c. 23.



que l'accusé s'échappât, fit revenir le légat, et on convint que le livre seroit condamné et brûlé sans autre examen, et Abailard enfermé pour toujours dans un autre monastère. Car ils disoient que, pour condamner ce livre, il suffisoit que l'auteur eût eu la hardiesse de l'enseigner publiquement, et d'en laisser prendre plusieurs copies, sans qu'il eût été approuvé par l'autorité du pape ou de l'Eglise. L'évêque de Chartres avertit Abailard de cette résolution, l'exhortant à s'y soumettre, et lui faisant espérer que, quand le concile seroit séparé, le légat le retireroit bientôt du monastère où on l'auroit enfermé.

Abailard fut donc appelé dans la séance du concile, et obligé à jeter son livre dans le feu de sa propre main (1). Quelqu'un remarqua qu'il y disoit que Dieu le père étoit le seul tout-puissant; ce qui donna lieu de faire observer qu'il n'y a qu'un tout-puissant, quoique la toute-puissance convienne à chacune des personnes divines nommées séparément. Ensuite l'archevêque dit qu'il étoit à propos qu'Abailard fit sa profession de foi; et, comme il se levoit pour la faire, on dit qu'il n'en falloit point d'autre que le symbole de saint Athanase; et, pour plus grande sûreté, on le lui fit lire, ce qu'il fit comme il put avec beaucoup de larmes, de soupirs et de sanglots. Enfin, on le mit entre les mains de l'abbé de Saint-Médard de Soissons, pour l'enfermer et le garder dans son monastère; et aussitôt le concile se sépara. C'est ce qui me paroît de plus certain dans le récit qu'Abailard en fait lui-même, et où il témoigne trop de passion pour être cru entièrement.

Mais en quoi on ne peut lui refuser créance, c'est en ce qu'il raconte de son désespoir. L'abbé, dit-il, et les moines de Saint-Médard, croyant que je demeurerois toujours avec eux, me reçurent avec une très-grande joie, et s'efforçoient de me consoler par les soins qu'ils prenoient de me bien traiter; mais c'étoit en vain. Vous savez, seigneur, avec quelle amertume de cœur je m'en prenois à vous-même, avec quelle fureur je vous accusois. Je ne puis exprimer quelle étoit ma douleur, ma confusion, mon désespoir. Il ajoute que le légat, se repentant de ce qu'il avoit fait, et croyant avoir satisfait à la passion de ses ennemis, le tira peu de jours après de Saint-Médard, et le renvoya à son monastère, c'est-à-dire à Saint Denis. Il faut dire maintenant qui étoit Abailard, et quelles avoient été ses aventures, tirant principalement ce récit de celui qu'il en a fait lui-même (2).

#### XXII Commencements de Pierre Abailard.

Pierre Abailard naquit en mil soixante-dix-neuf, à l'entrée de la Bretagne, au bourg

(1) C. 10.

(2) Ep. 1.

de Palais, à trois lieues de Nantes. Son père, nommé Béranger, avoit pris quelque teinture des lettres avant que d'être fait chevalier; c'est pourquoi il fit étudier tous ses enfants avant qu'ils portassent les armes. Pierre y renonça, et se donna tout entier aux lettres. Il s'appliqua particulièrement à la dialectique, et parcourut diverses provinces, selon qu'il apprenoit que cette étude y avoit cours; un de ses premiers maîtres fut Roscelin de Compiègne, fameux par ses erreurs. Abailard vint à Paris vers l'an mil cent, et se rendit disciple de Guillaume de Champeaux, estimé alors le plus habile maître de dialectique (1). Il demeura quelque temps avec lui, et en fut d'abord aimé, mais ensuite il lui devint odieux par ses disputes et son opiniâtreté. Il entreprit, tout jeune qu'il étoit, de gouverner une école, et enseigna premièrement à Melun, sous la protection des seigneurs du pays. Mais, après que Guillaume de Champeaux se fut retiré à Saint-Victor, Abailard revint étudier sous lui la rhétorique; et quelque temps après, c'est-à-dire vers l'an mil cent treize, il établit son école de dialectique au mont Sainte-Geneviève, qui étoit encore hors de Paris (2).

Guillaume ayant été promu à l'évêché de Châlons, Abailard alla étudier la théologie à Laon, sous Anselme, qui l'avoit enseignée à ce prélat et à plusieurs autres grands personnages, entre lesquels on remarque Matthieu, depuis cardinal-évêque d'Albane, Albéric de Reims, depuis archevêque de Bourges, Guillaume, archevêque de Cantorbéry, Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers (3). Abailard méprisa Anselme, quoique vénérable par son âge et par sa doctrine, et entreprit, comme par gageure, d'expliquer l'Ecriture sainte sans l'avoir étudiée: ce qui obligea Anselme à le chasser de Laon, de peur qu'on ne lui imputât à lui-même les erreurs de ce disciple. Il revint donc à Paris, où il continua d'enseigner la dialectique et la théologie, attirant grand nombre d'écouliers par la subtilité de ses inventions et l'agrément de son expression; il s'enrichissoit, et sa réputation s'étendoit au loin, mais cette prospérité le perdit.

Comme il avoit étudié toute autre chose qu'à régler ses mœurs, il se laissa emporter à la vanité et aux désirs de la sensualité, qu'il avoit réprimés jusque-là; et il jeta les yeux sur Héloïse, nièce d'un chanoine de l'église de Paris, nommée Fulbert. Elle étoit d'une beauté médiocre, mais d'un savoir éminent pour une personne de son sexe; et son oncle desiroit passionnément qu'elle devînt toujours plus savante: ce qui donna occasion à Abailard de réussir dans son dessein. Il fit donc proposer à Fulbert, qui d'ailleurs étoit avare, de le recevoir dans sa maison pour telle pension qu'il

(1) Duchesne, Not. ad Abelard, p. 1143. Sup. liv. LXIV, n. 4. (2) Sup. liv. LXVI, n. 26. (3) Mariot, Metrop. R. to. 2, p. 284.

lui plairoit, disant qu'il vouloit se décharger des soins de son domestique, et profiter de la commodité du voisinage, car la maison du chanoine étoit près de son école. Fulbert accepta avec joie la proposition; et Abailard, sous prétexte d'instruire Héloïse, lui inspira aisément autant de passion pour lui qu'il en avoit pour elle, en sorte qu'ils en vinrent aux familiarités les plus criminelles. Tout le monde s'aperçut bientôt de ce honteux commerce, les écoliers d'Abailard remarquoient la négligence et le dégoût qu'il apportoit à ses leçons; Fulbert fut le dernier à connoître de son infamie, tant il étoit prévenu de la vertu de son hôte.

Enfin, n'en pouvant plus douter, il l'obligea à se retirer chargé de confusion; et peu de temps après Héloïse se trouva grosse, ce qu'elle écrivit aussitôt à Abailard avec une extrême joie. Il l'enleva de son consentement pendant la nuit, prenant le temps que l'oncle étoit absent, et l'envoya en son pays chez sa sœur, où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Astrolabe. Pour apaiser l'oncle, que cet enlèvement avoit mis en fureur, Abailard promit d'épouser Héloïse, pourvu que ce fût secrètement, parce qu'autrement il se perdrait de réputation; et la chose fut ainsi résolue. Il alla donc la querir en Bretagne, mais elle ne pouvoit se résoudre à ce mariage, tant parce qu'il déshonoreroit Abailard, que parce que cet état le détourneroit de ses études; et elle lui citoit sur ce sujet ce qu'ont dit de plus fort les auteurs sacrés et les profanes, contre les embarras du mariage. Elle ne le persuada pas toutefois; il la ramena secrètement à Paris, et ils furent mariés de grand matin dans une église, en présence de l'oncle et de peu de témoins: après quoi ils se séparèrent, et se voyoient rarement et en cachette.

Mais Fulbert, voulant réparer son honneur, commença bientôt à publier ce mariage, contre la parole qu'il avoit donnée; et comme sa nièce le nioit, même avec serment, il la maltraitoit souvent. Pour l'en délivrer, Abailard l'envoya à Argenteuil, où étoit alors une abbaye de filles, dans laquelle elle avoit été élevée pendant son enfance; et il lui fit prendre l'habit de religieuse, excepté le voile. Alors Fulbert et ses parents crurent qu'Abailard s'étoit moqué d'eux, et que, pour se débarrasser d'Héloïse, il l'avoit faite religieuse. Pour s'en venger, ayant corrompu par argent un de ses gens, ils entrèrent de nuit dans son logis; et, comme il dormoit, ils le mutilèrent cruellement, d'une manière qui le forçoit à la continence. La nouvelle s'en étant répandue par la ville, il fut accablé le lendemain de visites et de consolations plus insupportables que le mal même; enfin la honte, plutôt que la pitié, lui fit embrasser la vie monastique; et il persuada à Héloïse d'en faire de même. Il entra à Saint-Denis, et elle demeura à Argenteuil, où elle prit le voile, mais plutôt en héroïne païenne

qu'en chrétienne pénitente. Car, dans cette action si sérieuse, elle récita les vers de Lucain (1), où il fait parler Cornélie déplorant la mort de Pompée, son époux, s'accusant de l'avoir rendu malheureux, et déclarant qu'elle va s'en punir. A ces mots Héloïse, toute en pleurs, s'approcha de l'autel, et y prit le voile béni par l'évêque.

A peine Abailard fut-il guéri de sa blessure, que plusieurs clercs vinrent le trouver, le priant de recommencer ses leçons, et de profiter des commodités qu'il avoit pour le faire plus en repos et sans intérêt. L'abbé et les moines de Saint-Denis y consentirent, pour se défaire d'un homme qui reprenoit trop librement leur vie licencieuse. Ils l'envoyèrent donc au prieuré de Deuil, dépendant de leur monastère. Quand il eut ouvert son école, il y vint tant d'écouliers, qu'à peine pouvoient-ils trouver des logements et des vivres; il en venoit de tous les pays de l'église latine, et de Rome même. Il s'appliquoit principalement à la théologie, qui convenoit mieux à sa nouvelle profession; mais il n'abandonnoit pas les arts libéraux, que ses écoliers lui demandoient davantage. Il avoit environ quarante ans quand il entra à Saint-Denis, et quarante-deux quand il fut condamné au concile de Soissons.

#### XXIII. Fin de l'antipape Bourdin.

Cependant le pape Calliste, ayant célébré à Rome les fêtes de Pâques, envoya à Sutri une grande armée avec Jean de Crème, cardinal de Saint-Chrysogone, et le suivit de près (2). Les habitants de Sutri, voyant battre leurs murailles, prirent l'antipape Bourdin, et le livrèrent aux soldats de Calliste, qui, après l'avoir chargé d'injures, le firent monter sur un chameau à rebours, lui faisant tenir la queue au lieu de bride, et lui mirent sur le dos une peau de mouton toute sanglante: voulant par cette dérision représenter le pape vêtu d'une chape d'écarlate, et monté sur un grand cheval. Ils firent entrer Bourdin dans Rome, pour intimider, par cet exemple, ceux qui oseroient à l'avenir usurper le saint-siège; et le peuple l'auroit fait mourir si le pape Calliste ne l'eût délivré de leurs mains, et envoyé au monastère de Cave pour faire pénitence. De là il l'envoya l'année suivante à Janula, d'où son successeur, Honorius, le tira pour l'enfermer à Fumon, près d'Alatri. Il y acheva ses jours; et telle fut la triste fin de Maurice Bourdin, qui porta trois ans le nom de pape, et ne laissoit pas d'avoir son mérite (3). Si-tôt qu'il fut pris, le pape Calliste en écrivit aux évêques et à tous les fidèles des Gaules en ces termes: Dernièrement, après avoir célébré les fêtes de Pâ-

(1) Phars. VIII, vers. 95. (2) Pandulf. et al. MS. (3) Ab Ursperg. Baluz. Vita Burd. to. x, Conc. p. 894. ap. Baron. 1121.



ques, ne pouvant plus souffrir les clameurs des pèlerins et des pauvres, nous sommes sortis de Rome avec les fidèles de l'Eglise, et nous avons assiégé Sutri, jusqu'à ce que la puissance divine a livré Bourdin entre nos mains. La lettre est du vingt-septième d'avril, et Pâques avoit été le dixième. Pour conserver la mémoire de cet événement, le pape fit faire une peinture dans une chambre du palais de Latran, où Bourdin étoit représenté sous ses pieds.

Le pape Calliste rétablit à Rome la paix et la sûreté publique. Il démolit les tours de Cencio Frangipane, et des autres petits tyrans, et soumit quelques comtes qui pillotent les biens de l'Eglise. Les chemins étoient libres pour aller à Rome, et personne n'insultait aux étrangers quand ils y étoient arrivés (1). Les offrandes de saint Pierre étoient auparavant pillées impunément par les Romains les plus puissants, devant lesquels les papes précédents n'osoient ouvrir la bouche; mais Calliste fit revenir ces offrandes à sa disposition, pour les employer à l'utilité de l'Eglise. Ce n'est pas qu'il fût intéressé, au contraire, il conseilloit aux Anglois d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques plutôt qu'à Rome, à cause de la longueur du chemin, et donnoit la même indulgence à ceux qui y alloient deux fois, que s'ils avoient été à Rome.

#### XXIV. Liberté de l'église de Sens.

Le roi de France, ayant reçu une lettre du pape, où il lui mandoit la prise de Bourdin, lui en fit ses compliments par une lettre où il ajoute (2) : En relâchant la sentence que vous avez prononcée contre l'archevêque de Sens, vous nous avez un peu apaisé; mais nous sommes en peine de ce que vous ne l'avez relâchée que pour un temps. Car il semble que l'archevêque de Lyon ait encore quelque espérance d'obtenir la soumission qu'il demande; mais, pour dire la vérité, je souffrirois plutôt que tout mon royaume fût en feu et ma vie en péril que d'endurer cet opprobre. Il lui représente ensuite les bons offices que la France a rendus à l'Eglise romaine, et l'honneur qu'il a fait lui-même au pape d'aller au concile de Reims, tout malade qu'il étoit; puis il continue : Nous vous prions donc que l'Eglise de Sens conserve la liberté dont elle a joui jusqu'à présent, et qu'elle ne reçoive pas de préjudice par cette sujétion qui lui a été imposée nouvellement et imprudemment; car on dit que cette entreprise a été faite en cachette et comme à la dérobée, à l'insu du clergé de Sens, des évêques de la province et du roi, qui sont tous conservateurs de la dignité d'une Eglise. Cette dignité appartient à l'Eglise et

(1) Pandulf. Malmesb. v. (2) To. x, Conc. p. 875. Reg. p. 169.

non à la personne, et par conséquent, si cet archevêque a disposé seul de ce qui ne lui appartenait pas et promit ce qu'il ne devoit pas promettre, l'Eglise de Sens n'a pas pour cela perdu son droit ni son ancienne liberté. Prenez donc garde, saint père, que la ville de Lyon, qui est d'un autre royaume, ne s'aggrave de notre perte, et qu'en me voulant soumettre à un prince ami vous ne nous rendiez ennemis. Si un roi de France se sent méprisé dans une affaire si facile, il n'espérera pas de réussir en de plus grandes, et ne s'exposera plus à la honte d'un refus au préjudice de sa dignité. La ville de Lyon étoit alors de l'obéissance de l'empereur, à cause du royaume de Bourgogne.

#### XXV. Assemblée de Wirtzbourg.

En Allemagne, l'empereur Henri, résolu de réduire Mayence révoltée contre lui, envoya ses ordres de toutes parts pour en faire le siège (1); l'archevêque Albert, de son côté, remua toute la Saxe, où il s'étoit retiré; et, comme il étoit depuis long-temps légat du pape, il employa son autorité pour assembler souvent les évêques et les seigneurs de la province, et se servit de son éloquence pour animer tous les catholiques à la défense de Mayence, métropole de toute la Germanie. On prétendoit aussi rétablir dans leurs sièges l'évêque de Spire, l'évêque de Wormes et les autres qui en avoient été chassés, parce qu'ils étoient fidèles au pape. Vers la fin de juin, les armées étoient en campagne, l'une dans la Saxe, l'autre dans l'Alsace; on faisoit dans toutes les Eglises des jeûnes, des processions et des prières. Elles furent exaucées : Dieu toucha les cœurs des seigneurs, et les armées étant déjà proches, on envoya de part et d'autre ceux qui avoient le plus de sagesse et de piété pour traiter un accommodement. Ils firent tant par leurs raisons et leurs prières, que l'empereur consentit de s'en rapporter aux seigneurs; on en nomma douze de chaque côté, et on indiqua une assemblée générale à Wirtzbourg pour la Saint-Michel. Après s'être touché dans la main pour assurance de cette convention, ils se séparèrent.

Environ trois mois après, on s'assembla à Wirtzbourg, comme on étoit convenu, et on traita de la manière de finir le schisme et de rétablir l'union entre l'empire et le sacerdoce. On établit premièrement une paix très-ferme pour toute l'Allemagne, sous peine de la vie, avec restitution de toutes les terres usurpées sur l'Eglise, sur le prince, ou sur les particuliers. Quant à l'excommunication, qui étoit la source de presque tous les désordres, on s'en remit au jugement du pape, et on nomma deux députés, savoir, Brunon, évêque de

(1) Ab Urspr. an. 1121.

Spire, et Arnoul, abbé de Fulde, pour aller à Rome et prier sa sainteté d'indiquer un concile général, où cette grande affaire fût terminée. Cependant on envoya Othon, évêque de Bamberg, et le duc Henri aux seigneurs de Bavière, qui n'avoient pu se trouver à Wirtzbourg, et qui, s'étant assemblés à Ratisbonne au premier de novembre, approuvèrent les résolutions communes.

#### XXVI. Ecrits de Geoffroy de Vendôme sur les investitures.

Je rapporte à ce temps-là et aux préparatifs du concile général les traités de Geoffroy de Vendôme sur les investitures (1). Il adresse le premier au cardinal Pierre de Léon, qui l'avoit consulté sur cette matière, et il dit : En premier lieu, il faut croire fermement que, comme le baptême fait un chrétien, ainsi l'élection et la consécration fait un évêque : l'un et l'autre est nécessaire pour l'établir vicaire de Jésus-Christ, et la consécration est nulle si elle n'est précédée d'une élection canonique. Les clercs sont les vicaires de Jésus-Christ dans l'élection, les évêques dans la consécration; tous les autres peuvent bien demander un évêque, mais non pas l'élire ou le sacrer. Quiconque donc s'attribue d'une autre manière le nom d'évêque et la puissance ecclésiastique, celui-là n'entre point par la porte et doit être compté entre les voleurs. Et ensuite : Quelques-uns croient que tout est permis à l'Eglise romaine, et qu'elle peut faire par dispense autrement que l'Ecriture ne prescrit. Cette opinion est insensée; l'Eglise romaine n'a pas plus de pouvoir que saint Pierre, ni que Jésus-Christ même, qui n'est pas venu abolir la loi, mais l'accomplir. Elle doit donc se servir de la puissance que Jésus-Christ lui a donnée, non selon sa volonté, mais selon la tradition de Jésus-Christ; et si le pape est averti par quelqu'un de ses inférieurs de corriger ce qu'il a fait excédant les bornes de la justice, il doit recevoir cet avis comme saint Pierre reçut celui de saint Paul. Ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles sont d'un cardinal écrivant à un cardinal.

Il soutient ensuite que l'investiture, ou plutôt l'opinion que les laïques la peuvent donner, est une hérésie comme la simonie, et encore pire, en ce qu'elle est toujours publique, et qu'elle renferme toujours la simonie, puisque les princes ne sont si jaloux de ce droit que pour leur intérêt temporel, ou de recevoir de l'argent, ou de s'assujettir les évêques. Or il traite cette opinion d'hérésie, parce qu'il prétend que l'anneau et le bâton pastoral sont les signes sensibles de la puissance spirituelle de l'évêque, et par conséquent appartiennent au sacrement et à l'ordination, qu'un laïque ne peut conférer. Geoffroy soutient la même

(1) Goff. Opusc. 2.

doctrine dans un écrit adressé au pape Calliste, savoir, que l'investiture est une hérésie, parce que c'est une entreprise des laïques pour conférer un sacrement (1).

Toutefois, dans un autre écrit, il convient que les princes peuvent donner aux évêques l'investiture des biens temporels que l'Eglise possède, parce qu'elle ne les tient que de leur libéralité et en vertu de leurs lois (2), ce qu'il confirme par l'autorité de saint Augustin; puis il continue : Les rois peuvent donc, après l'élection canonique et la consécration, donner à l'évêque l'investiture des biens ecclésiastiques, en lui promettant leur protection, et il n'importe par quel signe ils le fassent. Jésus-Christ a voulu que le glaive spirituel et le matériel fussent employés à la défense de l'Eglise; que, si l'un émousse l'autre, c'est contre son intention. C'est ce qui ôte la justice de l'état et la paix de l'Eglise, ce qui cause les scandales et les schismes, la perte des corps et des âmes. Et ensuite : Que l'Eglise conserve sa liberté, mais qu'elle se donne bien garde d'excéder dans l'usage des censures et de rompre le vase dont elle veut ôter la rouille. Sur quoi il rapporte le fameux passage de saint Augustin contre Parménien, pour montrer qu'il ne faut point excommunier celui qui a la multitude de son côté. Cet écrit est le premier où j'aie observé l'allégorie des deux glaives, pour marquer les deux puissances, la spirituelle et la temporelle. Dans un dernier écrit adressé au pape Calliste, Geoffroy donne ces règles sur les dispenses (3). Il faut quelquefois accorder des dispenses dans l'Eglise, non par intérêt ou par faveur, mais par une pieuse condescendance, en permettant pour un temps quelque chose de moins parfait, plutôt que de mettre la foi en péril, avec intention de rétablir la règle dans un temps plus convenable. On peut aussi changer par dispense les coutumes des Eglises et des monastères, mais pour établir un plus grand bien au lieu d'un moindre. Celui qui dispense autrement n'est pas vicaire de Jésus-Christ, mais un aveugle qui conduit d'autres aveugles.

#### XXVII. Eglise d'Angleterre.

En Angleterre, dès le mois de février de la même année mil cent vingt-un, il y eut une grande assemblée d'évêques et de seigneurs pour recevoir la nouvelle reine Adélaïde, fille de Godefroy, comte de Louvain. En cette assemblée on parla beaucoup du différent des deux archevêques Raoul de Cantorbéry et Turstain d'York (4). Celui-ci, ayant été ordonné par le pape Calliste de la manière qui a été dite, en avoit depuis obtenu des lettres en sa faveur par les moyens par lesquels on obtenoit

(1) Opusc. 3.  
(2) Opusc. 4.  
(3) Opusc. 5.

(4) Edmer. 6, Novor. Sup. n. 4.



tout à Rome (1). Ces lettres ordonnoient que Turstain fût mis en possession de son archévêché, sous peine d'excommunication contre le roi et de suspense contre l'archevêque de Cantorbéry. On lut à cette occasion les privilèges des papes donnés en faveur de l'église de Cantorbéry, qui montraient le peu de justice de cet ordre du pape Calliste; toutefois, de peur que ses censures ne causassent du trouble entre le roi et l'archevêque, l'avis commun fut de permettre à Turstain de revenir en Angleterre, et d'aller droit à York, à condition qu'il ne feroit aucune fonction hors de son diocèse jusqu'à ce qu'il eût satisfait à l'église de Cantorbéry.

Quelque temps après, le pape Calliste, ayant établi son autorité par la prise de Bourdin, commença à l'exercer de tous côtés par ses légats, entre lesquels il envoya Pierre, moine de Clugny, fils de Pierre de Léon, le plus puissant des Romains, avec la légation de la Gaule, de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des îles Orcades. Nous avons une lettre, datée de Bénévent le dernier jour de septembre, par laquelle le pape le recommande au roi de France pour exercer sa légation dans les terres de l'obéissance de ce prince (2). Sa réputation étoit au-dessus de tous les légats précédents, et il avoit envoyé devant en Angleterre des abbés et d'autres personnes considérables pour annoncer sa venue, dont l'attente tenoit tout le monde en suspens. Mais le roi d'Angleterre envoya au devant de lui Bernard, évêque de Saint-David, et un clerc nommé Jean, son cousin. Ils avoient charge d'aller trouver le légat de deçà la mer, où il attendoit l'ordre du roi, et de l'amener vers lui, à condition que, depuis son entrée en Angleterre, il ne logeât ni dans les églises ni dans les monastères, et ne vécût qu'à ses dépens. Le roi le reçut avec honneur; mais, quand il eut exposé le sujet de son voyage, le roi prit le prétexte de la guerre qu'il avoit contre les Gaulois pour lui dire qu'il ne pouvoit alors vaquer à une affaire aussi importante qu'étoit cette légation, et qu'elle ne pouvoit être autorisée que par le consentement des évêques, des abbés, des seigneurs et de l'assemblée de tout le royaume. Il protesta d'ailleurs qu'il ne souffriroit point que l'on donnât atteinte de son vivant aux coutumes de ses pères, que le pape lui avoit accordées, et dont une des principales étoit que son royaume fût libre de toute juridiction de légat. Pierre de Léon vit bien qu'il ne lui convenoit pas de disputer contre le roi; il demeura d'accord de tout, et le roi, lui ayant fait des présents magnifiques, lui promit de travailler de bonne foi à l'accroissement de sa dignité, et le renvoya avec honneur hors de l'Angleterre par le même chemin qu'il étoit venu, sans avoir fait aucune fonction de légat.

(1) Edmer. 6, Nov. Sup. n. 4. (2) Callist. Ep. 123.

XXVIII. Pierre le vénérable, abbé de Clugny.

Pons, abbé de Clugny, avoit été élu fort jeune, par l'espérance que donnoit son beau naturel; et, en effet, pendant les premières années de son gouvernement il se conduisit avec beaucoup de sagesse et de modération; mais dans la suite du temps il changea et se laissa emporter à ses passions. Sa vanité parut au concile de Latran de l'an mil cent seize, où il s'attribua le titre d'abbé des abbés; sur quoi Jean de Gaète, chancelier de l'église romaine, lui demanda si le mont Cassin avoit pris sa règle de Clugny, ou Clugny du mont Cassin (1). Pons répondit que non-seulement Clugny, mais tous les monastères de l'église latine avoient reçu du mont Cassin la règle de saint Benoît, et le chancelier ajouta: Si donc le mont Cassin est la source de la règle monastique, c'est avec justice que les papes ont accordé cette prérogative à l'abbé de mont Cassin de porter seul le titre d'abbé des abbés.

Pons s'attira peu à peu l'aversion de la plupart de ses moines, qui l'accusoient de suivre la légèreté de son esprit, sans écouter les conseils des gens sages, et de dissiper les biens du monastère (2); ces plaintes devinrent presque générales dans l'ordre, sans toutefois éclater au dehors qu'au bout d'environ dix ans; mais elles arrivèrent enfin aux oreilles du pape Calliste. Pons, irrité, tourna sa colère contre lui-même, vint à Rome avec précipitation, et demanda instamment au pape de le décharger de l'abbaye. Le pape fit tout son possible pour l'en détourner; et, ne pouvant lui faire changer de résolution, il lui accorda ce qu'il demandoit. Pons, étant ainsi libre, passa en Pouille par la permission du pape, et delà par mer à Jérusalem, où il se proposoit de demeurer le reste de ses jours. Il avoit gouverné treize ans l'abbaye de Clugny, et décéda vers le mois d'avril mil cent vingt-deux (3).

Le pape manda ce qui s'étoit passé aux moines de Clugny, et leur ordonna d'élire un autre abbé; ils élurent Hugues, prieur de Marcigny, qui accepta avec une extrême répugnance, et, étant fort âgé, mourut au bout de trois mois, le neuvième de juillet. Il fallut donc assembler de nouveau le chapitre général, où se trouvèrent quelques abbés; et le jour de l'octave de l'Assomption, vingt-deuxième d'août mil cent vingt-deux, on élut abbé de Clugny Pierre Maurice, dont l'élection fut confirmée par le pape, et il reçut la bénédiction abbatiale de la main de l'archevêque de Besançon. Pierre étoit de la première noblesse d'Auvergne; ses parents l'avoient offert à Dieu dès l'enfance, et l'abbé saint Hugues le reçut à profession à l'extrémité de sa vie. Il

(1) Petr. Vener. II, Mirac. c. 12. Chr. Cass. IV, c. 59. (2) Sup. liv. LXVI, n. 32. (3) Chr. Clun. p. 1646.

avoit été prieur de Vézelay, et étoit âgé d'environ trente ans quand il fut pourvu de l'abbaye de Clugny, qu'il gouverna près de trente-cinq ans. Il est connu sous le nom de Pierre le vénérable.

XXIX. Alger et ses écrits.

Vers le même temps que Pierre fut élu abbé de Clugny, Alger, écrivain fameux, s'y rendit moine (1). Il étoit de Liège, et dès l'enfance il se donna tout entier à l'étude, sous les grands hommes dont la science et les mœurs ornoient alors cette église (2). Il servit premièrement à Saint-Barthélemy en qualité de diacre et d'écolâtre; de là, l'évêque Othert le fit passer à la cathédrale, où il servit pendant environ vingt ans sous cet évêque et sous Frédéric, qui lui succéda en mil cent dix huit. Durant ce temps, il écrivit pour les affaires ecclésiastiques plusieurs lettres que l'on conservoit avec grand soin; mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous, non plus que le recueil qu'il avoit fait des antiquités de l'église de Liège.

L'ouvrage qui l'a rendu fameux est son traité de l'eucharistie contre les diverses erreurs qui s'étoient introduites sur cet auguste sacrement. Car les uns, dit-il, croient que le pain et le vin ne sont point changés, non plus que l'eau du baptême; d'autres croient l'impanation, et que Jésus-Christ est dans le pain comme le verbe dans la chair par l'incarnation; d'autres que le pain et le vin sont changés en la chair et au sang, non de Jésus-Christ, mais de tout homme agréable à Dieu; d'autres que le corps de Jésus-Christ ne demeure point en ce sacrement pour ceux qui communient indignement; d'autres enfin, qu'il est sujet aux suites honteuses de la digestion. Alger réfute solidement toutes ces erreurs, et traite à fond toute la matière de l'eucharistie.

Il avoit composé un autre ouvrage, intitulé de la Miséricorde et de la Justice, où il montrait comment on devoit tempérer la rigueur des canons, les expliquant les uns par les autres, soit pour tolérer les méchants, soit pour corriger les pécheurs, soit pour éviter les excommuniés. Cet ouvrage n'est pas encore imprimé.

Alger avoit été toute sa vie au-dessus de l'ambition et de l'avarice; plusieurs évêques de Saxe et du reste de l'Allemagne, sous la réputation qu'il avoit d'être grand philosophe et grand théologien, lui offrirent des revenus et des dignités considérables; mais il préféra sa vie privée et sa fortune médiocre et toutefois commode. Enfin, après la mort de Frédéric, évêque de Liège, arrivée en mil cent vingt-un, il quitta encore cette vie douce, et vint se rendre moine à Clugny (3). Il y fut d'une grande

(1) Elog. 1, Analect. p. 303. (2) Mabill. Præf. 2, Sæc. 6, n. 60. (3) Petr. Clun. III, Ep. 2.

édification par son humilité, la pureté de sa vie et la douceur de ses mœurs, et y mourut saintement la dixième année, c'est-à-dire l'an mil cent trente-un.

XXX. Accord sur les investitures.

L'évêque de Spire et l'abbé de Fulde, qui avoient été députés à Rome pour la paix, revinrent en Allemagne, amenant avec eux trois cardinaux-légats du pape, Lambert, évêque d'Ostie, Saxon, prêtre du titre de Saint-Etienne au mont Célius, et Grégoire, diacre du titre de Saint-Ange, que le pape avoit envoyés par le conseil des cardinaux et de tous les évêques d'Italie. On avoit indiqué pour traiter avec eux une diète générale à Wirtzbourg; mais l'absence de l'empereur empêcha de la tenir (1). Enfin elle se tint à Wormes, au mois de septembre, à la Nativité de la Vierge, et après plus d'une semaine de conférences la paix fut conclue, et on dressa un écrit où le pape Calliste, parlant à l'empereur Henri, disoit: Je vous accorde que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique se fassent en votre présence, sans violence ni simonie; en sorte que s'il arrive quelque différent vous donniez votre consentement et votre protection à la plus saine partie, suivant le jugement du métropolitain et des comprovinciaux. L'écu recevra de vous les régales par le sceptre, excepté ce qui appartient à l'église romaine, et vous en fera les devoirs qu'il doit faire de droit. Celui qui aura été sacré dans les autres parties de l'empire recevra de vous les régales dans six mois. Je vous prêterai secours selon le devoir de ma charge quand vous me le demanderez. Je vous donne une vraie paix, et à tous ceux qui sont ou ont été de votre côté du temps de cette discorde.

De la part de l'empereur, on dressa un écrit où il disoit: Pour l'amour de Dieu, de la sainte église romaine et du pape Calliste, et pour le salut de mon âme, je remets toute investiture par l'anneau et la crosse; et j'accorde dans toutes les églises de mon royaume et de mon empire les élections canoniques et les consécration libes. Je restitue à l'église romaine les terres et les régales de saint Pierre, qui lui ont été ôtées depuis le commencement de cette discorde, et que je possède, et j'aiderai fidèlement à la restitution de celle que je ne possède pas. Je restituerai de même les domaines des autres églises, des seigneurs et des particuliers. Je donne une vraie paix au pape Calliste et à la sainte église romaine, et à tous ceux qui sont ou ont été de son côté, et je lui prêterai secours fidèlement quand elle me le demandera. On appeloit régales, comme j'ai dit, les droits royaux de justice, de monnaie, de péage ou autres semblables,

(1) Ab Ursperg. Pandulf. to. x, Conc. p. 889.



accordés à des églises ou à des particuliers (1).

La date de ces deux écrits est du vingt-troisième de septembre mil cent vingt-deux. Ils furent lus et changés dans une plaine près du Rhin, à cause de la nombreuse assemblée; on rendit à Dieu des actions de grâces solennelles; puis l'évêque d'Ostie célébra la messe, où il reçut l'empereur au baiser de paix, et lui donna la communion en signe de réconciliation parfaite. Les légats donnèrent aussi l'absolution à toute l'armée de l'empereur, et à tous ceux qui avoient eu part au schisme; ainsi cette assemblée de Wormesse sépara avec une joie infinie. A la Saint-Martin l'empereur en tint une autre à Bamberg, avec les seigneurs qui n'avoient pas assisté à celle-ci: où entre autres choses il nomma des ambassadeurs pour aller à Rome avec un des légats du pape, et lui porter des présents. Le pape, ayant reçu cette ambassade, écrivit à l'empereur une lettre datée du treizième de décembre (2), par laquelle il le félicite de s'être soumis à l'obéissance de l'Eglise, et témoigne s'en réjouir, particulièrement à cause de la parenté qui les unit ensemble. Il le prie de renvoyer au plus tôt les autres légats à cause du concile, dont le temps est proche.

#### XXXI. Concile général de Latran.

En effet, le pape Calliste tint ce concile à Rome pendant le carême de l'année suivante mil cent vingt-trois, et on le compte pour le neuvième concile œcuménique, et le premier de Latran. Il s'y trouva plus de trois cents évêques et plus de six cents abbés, en tout près de mille prélats; mais il ne nous reste de ce concile que les canons, au nombre de vingt-deux, encore la plupart sont-ils répétés de plusieurs conciles précédents (3). Voici ceux qui contiennent quelque disposition singulière. Les ordinations faites par l'antipape Bourdin, depuis qu'il a été condamné par l'Eglise romaine, ou par les évêques qu'il a ordonnés depuis ce temps, sont déclarées nulles. On défend l'usurpation des biens de l'Eglise romaine, ou particulièrement de la ville de Bénévent, sous peine d'anathème. Nous accordons, dit le concile, à ceux qui vont à Jérusalem pour la défense des chrétiens, la rémission de leurs péchés, nous prenons leurs maisons, leurs familles et tous leurs biens sous la protection de saint Pierre et de l'Eglise romaine; et quiconque osera prendre leurs biens pendant qu'ils seront en ce voyage, sera excommunié (4). Quant à ceux qui ont pris des croix sur leurs habits pour le voyage de Jérusalem ou d'Espagne, et les ont quittées, nous leur ordon-

(1) Sup. (2) To. x, Conc. p. 804. (3) Suger. Vita Lud. p. 311. Pandulf. (4) C. 6, 8, 11.

nons, par l'autorité apostolique, de les reprendre depuis Pâques prochain jusqu'au suivant, autrement nous les excommunions et interdisons tout service divin dans leurs terres, hors le baptême des enfants et la pénitence des mourants. Nous défendons aux laïques, sous peine d'anathème, d'enlever les offrandes des autels de Saint-Pierre, du Sauveur, de Sainte-Marie-de-la-Ronde et des autres églises, ou des croix. Nous défendons aussi de fortifier les églises comme des châteaux, pour les réduire en servitude; si quelqu'un ose prendre, dépouiller ou vexer de nouveaux péages ou autres exactions, les pèlerins qui vont à Rome ou à d'autres lieux de dévotion, qu'il soit excommunié jusqu'à ce qu'il satisfasse (1). Nous condamnons les aliénations faites par Othon, Guy, Jérémie ou Philippe, des biens de l'exarcat de Ravenne et généralement toutes les aliénations de tous les évêques, ou les abbés intrus ou légitimes, faites sans le consentement du clergé, ou par simonie. Nous défendons aussi à aucun clerc d'aliéner sa prébende ou autre bénéfice ecclésiastique. Les quatre qui sont nommés en ce canon sont les évêques schismatiques de Ravenne, qui succédèrent à l'antipape Guibert, jusqu'à Gautier, élu canoniquement, et confirmé par le pape Gélase en mil cent dix-neuf, qui tint ce siège jusqu'en mil cent quarante-quatre. Le concile dit encore: Nous défendons aux abbés et aux moines de donner des pénitences publiques, de visiter les malades, faire les fonctions, et chanter des messes publiques. Ils recevront des évêques diocésains les saintes huiles, la consécration des autels et l'ordination des clercs (2).

Pendant la tenue de ce concile, le pape Calliste donna la bénédiction abbatiale à Odérise II, qui venoit d'être élu abbé du mont Cassin, à la place de Girard, mort le dix-septième de janvier de la même année mil cent vingt-trois (3). A cette occasion il est remarqué qu'en ce concile les évêques se plainquirent fortement des moines, en disant: Il ne nous reste plus que de nous ôter la crosse et l'anneau, et nous soumettre à leur ordination. Ils possèdent les églises, les terres, les châteaux, les dîmes, les oblations des vivants et des morts. Et, s'adressant au pape ils disoient: La gloire des chanoines et des clercs est obscurcie depuis que les moines, oubliant les desirs célestes, recherchent le droit des évêques avec une ambition insatiable, au lieu de se contenter de vivre en repos suivant l'intention de saint Benoît. Ces plaintes semblent avoir donné lieu au canon que je viens de rapporter.

#### XXXII. Oldegair, archevêque de Tarragone.

Ce qui est dit en ce concile de la croisade

(1) C. 14, 16, 22. (2) Chr. Cass. iv, c. 77. (3) Chr. Cass. iv, c. 77. (4) Ital. Sec. to. 2. p. 78. Cum. n. 2. Aug. to. x, 264, c. 17. Conc. p. 888.

pour l'Espagne, s'entend mieux par la bulle que le pape Calliste accorda en même temps à Oldégair, archevêque de Tarragone (1). Elle est adressée à tous les chrétiens, que le pape exhorte à s'armer pour la défense de l'Eglise d'Espagne, opprimée par les infidèles, promettant à ceux qui serviront en cette guerre la même indulgence qu'aux défenseurs de l'Eglise d'Orient. Ensuite le pape ajoute: Et parce que nous ne pouvons visiter en personne votre armée comme nous le souhaiterions, nous avons commis pour cet effet notre cher frère Oldégair, archevêque de Tarragone en qualité de légat à latere. La date est du second jour d'avril, incontinent après le concile.

Oldégair étoit de Barcelone, et avoit été offert dès l'enfance à l'Eglise de Sainte-Eulalie, dont il fut chanoine, puis prévôt (2). Ensuite il fut abbé des chanoines réguliers de Saint-Ruf, près d'Avignon; et Raymond, évêque de Barcelone, ayant été tué à la guerre contre les Maures dans l'île de Majorque en mil cent quatorze, Oldégair fut élu pour lui succéder. Mais il s'enfuit à son abbaye de Saint-Ruf, et n'accepta l'évêché que deux ans après, par un ordre exprès du pape Pascal II, à la sollicitation du comte de Barcelone. La première année de son pontificat, le siège de Tarragone vqua par le décès de Béranger, qui, étant évêque d'Ausone, avoit obtenu du pape Urbain II le rétablissement de cette métropole (3). Alors le comte de Barcelone, Raymond Béranger, donna à l'évêque Oldégair et à ses successeurs la ville et le territoire de Tarragone, avec liberté de la peupler et de la gouverner selon les lois qu'il y établirait, s'en réservant seulement le souverain domaine et le palais; la donation est du vingt-troisième janvier mil cent dix-sept (4). Mais par-là Raymond ne faisoit pas à l'évêque un grand présent, comme Béranger, son père, n'en avoit pas fait un grand au pape Urbain; car Tarragone étoit encore déserte, pleine de chênes et de hêtres, et d'autres grands arbres; et c'étoit moins une ville qu'une place à bâtir. Oldégair fit confirmer cette donation par le pape Gélase II, qui lui donna non-seulement l'archevêché de Tarragone avec l'évêché de Barcelone qu'il avoit déjà, mais encore l'évêché de Tortose, si les chrétiens la reprenoient, jusqu'à ce qu'elle pût avoir un évêque particulier. Il lui accorde tous les droits du métropolitain, l'ordination de ses suffragants, le pouvoir d'assembler des conciles, et le pallium. La bulle est datée de Gaète, le vingt-unième de mars mil cent dix-huit.

Deux ans après, le comte Raymond prit Tortose et Lérida sur les Maures; et après le concile

(1) Ap. Boll. tom. 6, p. 48, 54. (2) Ap. Boll. et Marcam. 488. (3) Vita ap. Boll. 6 mart. Hisp. p. 227. Orderic. lib. (4) Sup. liv. LXIII, n. XIII.

de Latran, Oldégair, plus autorisé par le titre de légat, soutint avec vigueur les droits de son Eglise de Barcelone contre plusieurs nobles et contre le comte même. Il procura en mil cent vingt-six une assemblée des évêques et des seigneurs, où l'on assura l'immunité ecclésiastique; il procura la paix entre le roi d'Aragon et celui de Castille. Mais il vit bien que la peuplade de Tarragone ne seroit jamais solide, si cette ville n'étoit gouvernée par un homme de guerre capable de la défendre contre les infidèles du voisinage, qui pilloient impunément les terres d'alentour. Il choisit pour cet effet Robert d'Aiguillon, autrement Bordet, gentilhomme normand, déjà établi dans le pays, à qui il donna la ville de Tarragone, pour la tenir comme vassal de l'Eglise, la peupler, la gouverner et la défendre ainsi qu'il jugeroit à propos, réservant seulement les dîmes et les biens ecclésiastiques. Cette donation fut faite en mil cent vingt-huit, dix ans après celle du comte à l'évêque. Oldégair, de son côté, s'appliqua à rebâtir l'Eglise métropolitaine de Tarragone et plusieurs autres de la province; il fonda un hôpital et une maison de templiers, et mourut enfin le sixième de mars mil cent trente-sept. On rapporte plusieurs miracles faits par son intercession: il est honoré comme saint à Barcelone, et les rois d'Aragon ont fait en divers temps des poursuites à Rome pour sa canonisation.

#### XXXIII. Suger, abbé de Saint-Denis.

Suger, abbé de Saint-Denis en France, assista à ce concile la seconde année de son ordination. Il avoit été envoyé en Italie vers le pape par le roi Louis, pour quelques affaires du royaume, et étoit en chemin pour revenir, quand il apprit qu'Adam, son abbé, étoit mort, et qu'il avoit été élu pour lui succéder. A son retour, l'élection fut confirmée par le roi, qui d'abord l'avoit désapprouvée comme faite sans sa participation. Suger, qui n'étoit que diacre, fut ordonné prêtre le samedi de la quatrième semaine de carême mil cent vingt-deux, et reçut la bénédiction abbatiale le lendemain dimanche, de la main de l'archevêque de Bourges. Il avoit quarante ans, et gouverna trente ans cette abbaye (1).

#### XXXIV. Fin de saint Etienne de Grandmont.

Le pape Calliste envoya deux cardinaux légats en France, Grégoire du titre de Saint-Ange, et Pierre de Léon, qui firent tenir plusieurs conciles à Chartres, à Clermont, à Beauvais, à Vienne (2). Ils allèrent voir saint Etienne de Tiers dans sa solitude de Muret en

(1) Vita Ludov. p. 310. Splcil. p. 809. 311. Chr. S. Dion. to. 1. (2) Chr. Mall. an. 1414.



Limousin, où il vivoit depuis près de cinquante ans, et avoit assemblé plusieurs disciples. Sa nourriture étoit du pain et de l'eau; quelquefois un bouillon de farine très-insipide; trente ans après sa conversion, il commença à user d'un peu de vin pour se fortifier l'estomac; mais il n'imposoit pas aux autres la même austérité, et les conduisoit selon leurs forces (1). Il porta très-long-temps jour et nuit sur la chair une cotte de mailles pour cilice; et l'habit qu'il portoit par-dessus étoit le même en hiver qu'en été. Il couchoit à terre, sur des planches, dans une espèce de sépulcre, et dormoit peu. Outre le grand office, celui de la vierge et celui des morts, il disoit encore celui de la trinité à neuf leçons; et si pour entretenir ceux qui le venoient voir il avoit manqué quelqu'un de ces offices, il le disoit ensuite avant que de manger, jusqu'à remettre quelquefois son repas au lendemain. Car il n'y avoit rien qui le pût détourner d'entretenir ceux qui venoient à lui pour entendre la parole de Dieu.

Les deux cardinaux, l'étant venus visiter, s'informèrent exactement de sa manière de vivre, et lui demandèrent s'il étoit chanoine, moine ou ermite (2). Il répondit que non, et, comme ils le pressèrent de dire ce qu'il étoit donc, puisque tous les religieux se rapportoient à ces trois espèces, il répondit: Vous voyez que nous ne portons l'habit ni de moines ni de chanoines, et nous ne nous attribuons pas de si saints noms. Les chanoines, par leur institution, ont le pouvoir de lier et de délier, à l'exemple des apôtres; les vrais moines n'ont soin que d'eux-mêmes et ne s'occupent que de Dieu, les ermites doivent demeurer dans leurs cellules, et ne vaquer qu'à l'oraison et au silence.

Huit jours après la visite des cardinaux, quoiqu'il ne sentit encore aucune douleur, il connut que sa fin étoit proche, et s'appliqua tout entier à l'instruction de ses disciples et à la prière. Comme ils lui demandoient comment ils vivoient après sa mort sans avoir de biens temporels, il leur répondit: Je ne vous laisse que Dieu, à qui tout appartient, et pour lequel vous avez renoncé à tout et à vous-mêmes. Si vous aimez la pauvreté, et vous attachez à lui constamment, il vous donnera par sa providence tout ce qui vous sera expédient. C'est qu'ils vivoient d'aumônes; et il estimoit principalement celles qui leur venoient des pauvres. Cinq jours après, il se trouva mal, on le porta à l'oratoire; après la messe, il reçut l'extrême-onction et le viatique, et mourut le vendredi, huitième de février mil cent vingt-quatre, étant âgé de près de quatre-vingts ans; il avoit l'ordre de diacre. D'abord il fut enterré secrètement dans l'église de Muret, de peur que le peuple qui

viendroit à son tombeau ne troublât le repos de la maison (1). Il ne laissa pas de s'y faire plusieurs miracles, et les moines du prieuré d'Ambasac, dépendant de Saint-Augustin de Limoges, prétendirent que Muret leur appartenait. Quoique les disciples de saint Etienne fussent établis en ce lieu depuis long-temps, ils aimèrent mieux, suivant les maximes de leur maître, le quitter que plaider; et ils passèrent à un lieu nommé Grandmont, distant de Muret d'une lieue, où, par ordre de celui qui en étoit seigneur, ils bâtirent promptement une église et des logements très-pauvres; puis ils y transférèrent le corps de leur saint fondateur, cinq mois après sa mort, c'est-à-dire à la Saint-Jean de la même année mil cent vingt-quatre. Ils demeurèrent depuis fixes en ce lieu, dont l'ordre a pris le nom de Grandmont; mais le peuple les appeloit les Bons-Hommes, et leur nombre augmenta considérablement en peu de temps.

#### XXXV. Saint Norbert à Anvers.

Après la fondation de Prémontré, saint Norbert en fit plusieurs en peu d'années. Il convertit entre autres Godefroy, comte de Capenberg en Westphalie, qui, touché de ses discours et de son exemple, se donna à Dieu avec tous ses biens (2). Il se fit chanoine régulier, selon le nouvel institut de Prémontré, et en fonda une maison à Capenberg, qui devint un fameux monastère, et chef de plusieurs autres. Godefroy se convertit vers l'an mil cent vingt-deux, n'étant âgé que de vingt-cinq ans, et mourut cinq ans après, en mil cent vingt-sept, le treizième de janvier, jour auquel l'Eglise l'honore comme bienheureux.

Son exemple toucha tellement Thibaut IV, comte de Champagne, qu'il le voulut imiter (3). Il alla trouver saint Norbert pour le consulter sur son salut, et, encore plus touché après l'avoir ouï parler, il se mit entièrement à sa disposition, lui et tous ses biens. Le saint homme, voyant avec quelle noblesse de cœur le prince faisoit cette offrande, demanda du temps pour consulter Dieu. Il considéra que Thibaut avoit plusieurs grandes terres, savoir, les comtés de Blois et de Chartres d'un côté, et de l'autre ceux de Meaux et de Troyes. Or, il n'étoit pas facile de détruire ces seigneuries et leurs châteaux pour les donner à une congrégation religieuse, tant pour l'intérêt du royaume qui en auroit été affaibli, que pour celui de quantité de seigneurs vassaux de ce prince. Norbert savoit d'ailleurs qu'il étoit très-libéral à faire l'aumône, à bâtir des églises et des monastères, qu'il étoit le protecteur des orphelins, des veuves et de tous les miséra-

(1) N. 34. Boll. com. to. 1, p. 840. Vita S. Norb. prev. n. 23, ex Fremont. c. 12, to. 19, Boll. p. 841.  
(2) Vita B. Godefr. Boll. (3) Ibid.

bles. Ainsi, il crut que ce seroit aller contre l'ordre de Dieu que de tirer ce prince de l'exercice des bonnes œuvres où il l'avoit appelé. Quand le temps de rendre réponse fut venu, le comte s'attendoit qu'il lui conseilleroit de renoncer à tout; mais le saint homme lui dit: Il n'en sera pas ainsi, vous porterez le joug du Seigneur avec celui de la société conjugale, et votre postérité possédera vos grands états avec la bénédiction de vos pères. Le comte se soumit; et par les soins de Norbert il épousa Mathilde, fille du duc de Carinthie, dont il eut plusieurs enfants.

Cependant Norbert fut appelé à Anvers pour y établir son institut (1). Cette ville, quoique dès lors grande et bien peuplée, n'avoit quelques années auparavant qu'un seul prêtre pour la gouverner quant au spirituel, mais ce prêtre étoit sans autorité, parce qu'il vivoit en concubinage avec sa nièce. Un hérétique, nommé Tanchelme, en prit occasion de faire de grands ravages dans ce troupeau abandonné. C'étoit un homme très-corrompu, mais subtil et artificieux, et quoique laïque, plus éloquent que beaucoup de clercs. Il comptoit pour rien le pape, les évêques et tout le clergé, et disoit que lui et ses sectateurs étoient toute l'Eglise. Il se servoit pour insinuer ses erreurs des femmes qu'il avoit corrompues, et par elles il gagnoit les maris. Quand il eut séduit une grande quantité de peuple, il ne se contenta plus d'enseigner en cachette, il prêchoit en pleine campagne avec un appareil royal, portant de l'or sur ses habits et à ses cheveux cordonnés, environné de gardes, qui portoient devant lui un étendard et une épée; le peuple insensé l'écoutoit comme un ange envoyé du ciel. Il disoit que les églises étoient des lieux de prostitution, les sacrements des profanations, surtout le saint-sacrement de l'autel, qui selon lui n'étoit rien, ni d'aucune utilité pour le salut; il soutenoit que la vertu des sacrements dépendoit de la sainteté des ministres. Il défendoit aussi de payer les dîmes, et le persuadoit aisément; en général, il s'attachoit à prêcher ce qu'il jugeoit qui seroit le mieux reçu, soit par sa nouveauté, soit par la disposition des auditeurs. Il les attiroit non-seulement par son éloquence, mais par la bonne chère; et se faisoit suivre d'environ trois mille hommes armés, prêts à faire main basse sur ceux qui vouloient lui résister.

Enflé du succès, il poussa son audace jusqu'à s'attribuer la divinité, disant qu'il l'avoit à aussi bon titre que Jésus-Christ, puisqu'il avoit reçu comme lui la plénitude du Saint-Esprit. La séduction du peuple alloit jusqu'à boire de l'eau de son bain, et la garder comme une relique. Il abusoit des filles en présence de leurs mères, et des femmes aux yeux de leurs maris; ce qu'il appeloit une œuvre spiri-

tuelle, et celles qui n'avoient pas reçu cet honneur s'estimoient malheureuses. Un jour, il s'avisait d'un nouveau moyen de s'enrichir. Il fit apporter au milieu de la multitude une image de la vierge, lui toucha la main, et dit les paroles de la célébration du mariage; puis il ajouta: Vous voyez que je viens d'épouser la vierge Marie, c'est à vous à faire les présents de noces. Il fit mettre deux coffres, un à la droite, l'autre à la gauche de l'image; l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et dit: Nous verrons lequel des deux sexes a plus d'affection pour moi et pour mon épouse. C'étoit à qui donneroit le plus d'offrandes; les femmes y mettoient jusqu'à leurs colliers et leurs pendants d'oreilles. Enfin, après que Tanchelme eut répandu ses erreurs en plusieurs endroits dans les diocèses d'Utrecht, de Cambrai et ailleurs, il fut tué par un prêtre, qui lui cassa la tête comme il étoit dans une barque; mais ses erreurs ne laissèrent pas de durer après sa mort.

L'évêque de Cambrai, dans le diocèse duquel étoit Anvers, y avoit mis douze ecclésiastiques dans l'église de Saint-Michel pour aider le pasteur; mais ils ne suffisoient pas pour déraciner l'hérésie de Tanchelme; et c'est ce qui les obligea d'appeler saint Norbert, et lui donner cette église avec quelques revenus pour y établir des disciples. L'acte de donation porte qu'elle fut faite du conseil de Bouchard, évêque de Cambrai, et du consentement de tout le peuple; et que les chanoines de Saint-Michel passeroient à l'église de Notre-Dame de la même ville (1). L'évêque donna aussi ses lettres de confirmation, datées de l'an mil cent vingt-quatre. Norbert fit venir à Anvers des plus habiles de ses confrères, qui s'appliquèrent à l'instruction de ce peuple. Lui-même y travailloit puissamment, cherchant principalement à les gagner par la douceur. Mes frères, leur disoit-il, il ne faut ni vous étonner, ni rien craindre; c'est par ignorance que vous avez suivi le mensonge, le prenant pour la vérité; et si on vous l'avoit enseignée la première, vous l'auriez embrassée de même. Ces discours et les œuvres dont ils étoient soutenus en convertissoient quelques-uns; et ils rapportoient le corps de Notre Seigneur qu'ils gardoient depuis douze ou quinze ans dans des corbeilles ou dans des trous.

Ces hérétiques d'Anvers avoient grand rapport à ceux qui furent découverts quelque temps auparavant à Ivoi, dans le diocèse de Trèves, sous l'archevêque Brunon (2). Ils nioient que le pain et le vin fussent changés sur l'autel au corps et sang de Jésus-Christ, et que le sacrement de baptême fût utile pour le salut des enfants, et soutenoient plusieurs autres erreurs que l'auteur original, qui vivoit alors, n'a pas cru permis de rapporter. On en

(1) Sup. liv. LIII, n. 7. p. 205, n. 14, 15, 16. Vita n. 6, ap. Boll. to. 4, (2) N. 18.

(1) Vita Norb. c. 13, n. 79, cum not. Papebr.

(1) To. 19, Boll. p. 933. (2) Hist. Trevir. to. 12, Spicil. p. 243.



présenta quatre à l'archevêque Brunon, dont deux étoient prêtres et deux laïques. Un des laïques s'enfuit, l'autre promit avec serment de renoncer à cette fausse doctrine. Mais un des prêtres, nommé Fridéric, la soutient hardiment devant l'archevêque, qui, lui ayant apporté les autorités de saint Augustin, tant sur l'eucharistie que sur le baptême des enfants, sans pouvoir vaincre son opiniâtreté : tous les assistants crièrent qu'il falloit le déposer. Mais le coupable, s'étant sauvé dans la foule, fut condamné par contumace. L'autre prêtre avoit deux noms, Dominique et Guillaume, ce qu'il faisoit pour se mieux cacher. Il nia d'avoir jamais soutenu cette hérésie; et, comme ses délateurs soutenoient qu'ils l'avoient une fois surpris dans un conventicule de ces hérétiques, il offrit de se soumettre à l'épreuve de la communion. On lui fit donc célébrer la messe, et on lui ordonna de chanter tout haut le canon comme le reste. Quand ce vint à la communion, l'archevêque lui fit une protestation solennelle, lui défendant de prendre le sacrement s'il avoit nié que ce fût le corps et le sang de Jésus-Christ. Il le prit; et, ayant témoigné se repentir du passé et se vouloir corriger pour l'avenir, il fut renvoyé. Mais, quand il fut retourné chez lui, il recommença à soutenir la même hérésie avec plus d'opiniâtreté que devant; et quelque temps après, ayant été surpris en adultère, il fut tué comme il méritoit.

## XXXVI. Guibert, abbé de Nogent.

Vous avez vu aussi des hérétiques semblables découverts et brûlés à Soissons, suivant le récit de Guibert, abbé de Nogent. Cet abbé, étant né d'une famille noble à Beauvais, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Germer, et fut disciple de saint Anselme, qui étoit alors prieur du Bec, et le venoit voir souvent, prenant plaisir à l'instruire de la manière d'étudier l'Écriture sainte (1). L'an mil cent quatre, saint Godefroy ayant été élu évêque d'Amiens, Guibert fut élu à sa place abbé de Nogent-sous-Couci, monastère situé dans le diocèse de Laon, aux confins de celui de Soissons. Guibert le gouverna pendant vingt ans, s'occupant à l'étude, à la prédication et à la composition de divers ouvrages, particulièrement pour instruire les prédicateurs et pour réfuter les hérétiques.

Le plus singulier de tous ses écrits est le traité des reliques des saints, composé à l'occasion d'une dent de Notre Seigneur, que les moines de Saint-Médard de Soissons prétendoient avoir. Il convient d'abord que nous devons honorer les reliques des saints, pour imiter leur exemple et obtenir leur protec-

(1) Sup. liv. LXVI, n. 29. Sup. liv. LXII, n. 50; liv. De vita sua, lib. c. 14, 16. LXV, n. 32, Vita 1, c. 18.

tion; mais il soutient qu'il faut être assuré de la sainteté de ceux que nous honorons et de la vérité de leurs reliques. Or, il ne croit pas que les miracles seuls soient une preuve de sainteté; sur quoi il témoigne en passant la créance établie dès lors, que le roi de France guérissait des écrouelles. On devoit, dit-il, sévèrement punir les inventeurs de faux miracles, puisqu'attribuant à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ils le font mentir autant qu'il est en eux. Il rapporte plusieurs exemples de fausses vies de saints et de fausses reliques, et, pour montrer la retenue de l'Eglise sur les faits incertains, il dit qu'elle n'ose assurer que la Sainte-Vierge soit ressuscitée, quelque fortes que soient les raisons de le croire, elle permet seulement de le penser. Il blâme l'usage de tirer les corps saints de leurs sépultures, de les transporter et les diviser, comme contraires à l'antiquité, et donnant occasion de supposer de fausses reliques. Sur quoi il s'appuie de l'autorité de saint Grégoire (1).

Venant aux prétendues reliques de Jésus-Christ, il soutient qu'il n'en faut point chercher d'autres que la sainte eucharistie, où il nous a laissé, non pas quelque reste de son corps, mais son corps entier (2). Or, il n'eût pas été à propos de nous le donner sous une forme étrangère, si nous avions eu quelque partie de son corps sous sa propre forme. Là Guibert s'étend sur les preuves de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, contre Bérenger et les autres hérétiques de son temps, comme il avoit déjà fait dans sa lettre à l'abbé Sigefroy, où il dit ces paroles remarquables : Si l'eucharistie n'est qu'une ombre et une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus méprisables. Enfin, l'auteur revient à son principal sujet, savoir, la dent de Notre Seigneur, que l'on prétendoit être une dent de lait; et dit qu'il faut faire le même jugement du nombril que d'autres prétendoient avoir, et des reliques semblables. Il les rejette toutes comme contraires à la foi de la résurrection, qui nous assure que Jésus-Christ a repris son corps tout entier, outre qu'il n'est point vraisemblable que la Sainte-Vierge ait conservé ces sortes de choses, non plus que son lait que l'on montrait à Laon (3). Ces sentiments de Guibert sont d'autant plus remarquables, que dans tous ses ouvrages, et dans celui-ci même, il paroît fort crédule sur les histoires miraculeuses. Il mourut l'an mil cent vingt-quatre.

## XXXVII. Mort de Calliste II. Honorius II, pape.

Pendant l'Avent de la même année, le pape Calliste II fut attaqué d'une fièvre qui l'emporta promptement; en sorte qu'il mourut le douzième de décembre, et fut enterré le len-

(1) C. 4, III, Epist. 30. (3) P. 283, D. lib. III, c. 1, 3.

demain, jour de Sainte-Luce (1). Il avoit tenu le saint-siège cinq ans et dix mois; et, pendant ce peu de temps, il rétablit la paix dans l'Eglise et dans Rome en particulier. Il fit plusieurs ordinations de cardinaux et d'évêques, et ordonna entre autres Pierre de Léon, dont j'ai parlé, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Marie au delà du Tibre, et Thibaud de Sainte-Anastasia. Il n'entra jamais à Saint-Pierre sans offrande, surtout quand il devoit y dire la messe; il y fit de riches présents en ornements, en argenterie et en fonds de terre; il fit amener de l'eau dans Rome, et y répara quelques ouvrages publics.

Ce pape érigea Compostelle en archevêché en l'honneur de saint Jacques, et y transféra le siège et la dignité de Mérida, ruinée depuis quatre cents ans par les Maures, mais auparavant métropole de la Lusitanie. Il donna pour suffragants à Compostelle une partie des évêques de Galice; les autres demeurèrent soumis à l'archevêque de Prague, à qui le pape Pascal II avoit rendu sa dignité diminuée sous la domination des infidèles. Le pape Calliste lui confirma ses droits de métropolitain de Galice, marquant pour ses suffragants les évêques d'Astorga, de Lugo, de Tui, de Mondoñedo, d'Orenze, de Portugal, de Conimbre, Visco, Lamego, Egitanía et Bretana. Calliste ne parle point dans cette confirmation de la primatie de Prague (2).

Après sa mort, tous les cardinaux et les laïques les plus puissants, principalement Pierre de Léon, père du cardinal, et Léon Frangipane, convinrent qu'on ne parleroit point d'élection jusqu'au troisième jour (3). Ce que Frangipane faisoit pour avoir le temps de faire réussir l'élection de Lambert, évêque d'Ostie, qu'il méditoit depuis long-temps; car tout le peuple demandoit pour pape Saxon d'Anagnia, cardinal de Saint-Etienne-au-mont-Celius; et Léon Frangipane feignoit de le désirer aussi pour le mieux tromper. Le soir, il fit dire à chacun des chapelains des cardinaux séparément de venir de grand matin avec une chape rouge sous la chape noire, et cela de concert avec leurs maîtres, ce qu'il faisoit afin que chacun des cardinaux espérât qu'il le feroit élire pape, ou du moins qu'ils vinssent sans crainte (4), car ils se souvenoient de ce qui s'étoit passé environ sept ans auparavant à l'élection de Gélase.

Les évêques et les cardinaux s'assembèrent donc le lendemain pour faire un pape dans la chapelle de saint Pancrace à Saint-Jean-de-Latran; et, après quelques discours, Jonathas, cardinal-diacre de Saint-Côme et Saint-Damien, du consentement de tous, revêtu de la chape rouge Thibaud, cardinal-prêtre de Sainte-Anastasia, le nommant pape Célestin. On commença

à chanter le *Te Deum*, et Lambert, évêque d'Ostie, chantoit comme les autres; mais on n'étoit pas encore à la moitié quand Robert Frangipane et quelques autres même de la cour du pape crièrent : Lambert, évêque d'Ostie, pape, et l'habillèrent aussitôt devant l'oratoire de Saint-Sylvestre. Il y eut d'abord un grand tumulte, mais Célestin céda le même jour, et tous consentirent à l'élection de Lambert, sous le nom d'Honorius II (1). Toutefois, parce que son élection n'avoit pas été assez canonique, sept jours après il quitta la mitre et la chape en présence des cardinaux, qui, voyant son humilité, et craignant d'introduire quelque nouveauté dans l'Eglise romaine, réhabilitèrent ce qui avoit été mal fait; et, ayant rappelé Lambert, se prosternèrent à ses pieds et lui promirent obéissance comme pape. Il se nommoit Lambert de Fagnan, et étoit né d'une condition médiocre dans le comté de Bologne, dont il fut archidiacre; comme il avoit beaucoup de lettres, le pape Pascal le fit venir à Rome, et lui donna l'évêché de Vélitère, c'est-à-dire d'Ostie, après la mort de Léon Marsique (2). Car la ville d'Ostie étoit dès lors ruinée, on donnoit au même évêché de Vélitère, petite ville voisine, et les deux diocèses furent unis peu de temps après par le pape Eugène III, en sorte qu'on ne parle plus que d'Ostie. Honorius II tint le saint-siège cinq ans et environ deux mois (3).

## XXXVIII. Mission de saint Othon en Poméranie.

Ce fut par son autorité que saint Othon, évêque de Bamberg, alla travailler à la conversion des peuples de Poméranie. Depuis vingt ans que ce saint prélat gouvernoit son église, il avoit rempli avec édification tous les devoirs d'un digne pasteur; et il favorisoit tellement la vie religieuse, que l'on compte jusqu'à quinze monastères, et six celles ou prieurés qu'il fonda, tant dans son diocèse qu'en plusieurs autres d'Allemagne. Et, comme quelques-uns se plaignoient de la multitude de ces fondations, il répondit qu'on ne peut bâtir trop d'hôtelleries pour ceux qui se regardent comme voyageurs en ce monde (4). Comme il étoit connu en Pologne par le séjour qu'il y avoit fait en sa jeunesse, le duc Boleslas, ayant subjugué la Poméranie, et voulant y établir la religion chrétienne, lui écrivit en ces termes : Je crois que vous savez que les barbares de Poméranie demandent d'entrer dans l'Eglise par le baptême; mais, depuis trois ans que j'y travaille, je ne puis engager à cette œuvre aucun des évêques ou des prêtres de mon voisinage qui en sont capables. C'est pourquoi,

(1) Pandulf apud. Baron. Epist. 6. et Papebr. (3) Pandulf. (2) Vet. Cod. ap. Baron. (4) Sup. liv. LXVI. an. 1123. V. Pagi. ibid.

(1) Cod. Vatis. ap. Baron. (4) Sup. liv. LXV, n. 25. Vita lib. 1, c. 11, 12, etc. (2) Ital. Sac. tom. 1, p. 77. ap. Canis. to. 2, p. 344, lib. II, c. 4. (3) Ital. Sac. to. 1, p. 53.



comme j'apprends que vous êtes toujours prêt à toute bonne œuvre, je vous prie de vouloir bien entreprendre celle-ci pour la gloire de Dieu. Je ferai tous les frais du voyage, je vous donnerai une escorte, des interprètes, des prêtres pour vous aider, et tout ce qui sera nécessaire.

Othon reçut cette lettre comme une voix du ciel, et rendit grâce à Dieu de vouloir bien se servir de son ministère pour une telle entreprise. Il prit le conseil de son clergé, et envoya à Rome pour obtenir la permission et la bénédiction du pape Calliste, et, l'ayant reçue, il communiqua l'affaire à l'empereur et aux seigneurs, dans une diète qui se tint à Bamberg, au mois de mai mil cent vingt-quatre. La cour et toute l'assemblée y consentit avec joie; il n'y eut que l'église de Bamberg qui pleura son prélat, comme s'il étoit déjà mort (1). Il se prépara donc au voyage. Or, il savoit qu'en Poméranie il n'y avoit point de pauvres, et qu'ils y étoient fort méprisés; en sorte que quelques serviteurs de Dieu, y étant entrés en cet état, n'avoient pas été écoutés, parce qu'on les regardoit comme des misérables qui ne cherchoient qu'à soulager leur indigence. Cette considération fit qu'Othon crut devoir paroître en ce pays, non-seulement comme n'étant pas pauvre, mais comme riche, pour montrer aux barbares qu'il ne cherchoit pas à profiter de leurs biens, mais à gagner leurs âmes à Dieu. Il prit donc avec lui des ecclésiastiques capables, avec des provisions suffisantes pour le voyage; il prit des missels et d'autres livres, des calices, des ornements, et tout ce qui étoit nécessaire pour le service de l'autel, et qu'il savoit bien qu'on ne trouveroit pas chez des païens; il prit des robes, des étoffes précieuses, et d'autres présents convenables pour les principaux de la nation.

Après ces préparatifs, il partit le lendemain de Saint-George, vingt-quatrième d'avril mil cent vingt-cinq, et, ayant traversé la Bohême, il entra en Pologne, et arriva à Guesne, qui en étoit alors la capitale (2). Il fut reçu partout avec les processions comme un homme apostolique, et le duc de Pologne, avec tous les grands, vinrent nu-pieds au devant de lui à deux cents pas de la ville. Le duc le retint une semaine, et lui donna pour l'accompagner des hommes qui savoient les deux langues, la polonaise et la teutonique, trois de ses chapelains, et un capitaine, nommé Paulicius, capable de l'aider même dans la prédication. Après avoir traversé à grand peine pendant six jours une forêt immense, ils s'arrêtèrent sur le bord d'une rivière qui séparoit la Pologne de la Poméranie, dont le duc, averti de leur venue, étoit campé de l'autre côté avec cinq cents hommes. Il passa la rivière avec peu de suite, et vint saluer l'évêque, plus par ses gestes que par ses paroles, et ils demeurèrent

(1) Ab Usperg. an. 1124. (2) C. 6.

long-temps embrassés, car ce prince étoit chrétien, mais encore caché par la crainte des païens. Pendant qu'ils s'entretenoient à part avec Paulicius, qui leur servoit d'interprète, les barbares qui accompagnoient le duc, voyant les clercs étonnés, prenoient plaisir à augmenter leur crainte, tirant des couteaux pointus dont ils feignoient de les vouloir écorcher, ou du moins couper leurs couronnes, ou de les enterrer jusqu'à la tête, et les tourmenter de plusieurs autres manières; en sorte que ces pauvres ecclésiastiques se préparoient au martyre. Mais le duc les rassura bientôt, en leur faisant entendre que lui et tous ceux qui étoient là étoient chrétiens; et cette vaine frayeur se tourna de part et d'autre en risée. L'évêque fit des présents au duc, qui ordonna de le recevoir par toutes les terres de son obéissance, et lui fournit toutes choses abondamment, lui donnant des guides et de gens pour le servir; ainsi, l'évêque et ceux de sa suite passèrent la rivière et entrèrent avec confiance en Poméranie.

#### XXXIX. Conversion de Pirits.

Ils marchèrent d'abord à Pirits, et sur le chemin ils trouvèrent quelques bourgades ruinées par la guerre, dont le peu d'habitants qui y restoit, interrogés s'ils vouloient être chrétiens, se jetèrent aux pieds de l'évêque, le priant de les instruire et de les baptiser. Il en baptisa trente, qu'il compta pour les prémices de sa moisson. Approchant de Pirits, ils virent de loin environ quatre mille hommes qui s'y étoient assemblés de toute la province pour une fête des païens, qu'ils célébroient en se réjouissant à grand bruit; et, comme il étoit tard, ils ne jugèrent pas à propos de s'exposer pendant la nuit à cette multitude échauffée par la joie et la débauche. Le lendemain matin Paulicius et les députés allèrent trouver les principaux de la ville pour leur annoncer la venue de l'évêque, et leur ordonner, de la part du duc de Pologne et de celui de Poméranie, de le bien recevoir et l'écouter avec respect, ajoutant que c'étoit un homme considérable, riche chez lui, qui ne leur demandoit rien, et qui n'étoit venu que pour leur salut. Qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avoient promis et de ce qu'ils venoient de souffrir, et ne s'attirassent pas de nouveau la colère de Dieu; que tout le monde étoit chrétien, et qu'ils ne pouvoient résister seuls à tous les autres.

Les païens, embarrassés, demandèrent du temps pour délibérer, attendu l'importance de l'affaire; mais Paulicius et les députés, voyant que c'étoit un artifice, leur dirent qu'il falloit se déterminer promptement; que l'évêque étoit arrivé, et que, s'ils le faisoient attendre, les ducs se tiendroient offensés de ce mépris. Les païens, surpris que l'évêque fût si proche, se déterminèrent aussitôt à le recevoir, disant qu'ils ne pouvoient résister à ce grand Dieu, qui rompoit toutes leurs mesures, et

qu'ils voyoient bien l'impuissance de leurs dieux. Ils communiquèrent leur résolution au peuple qui étoit encore assemblé, et tous crièrent à haute voix que l'on fit venir l'évêque, afin qu'ils pussent le voir et l'entendre avant que de se séparer. Othon vint donc avec toute sa suite, et campa dans une grande place qui étoit à l'entrée de la ville; les barbares vinrent au devant en foule, regardant ces nouveaux hôtes avec grande curiosité, et ils leur aidèrent avec beaucoup d'humanité à se loger.

Cependant l'évêque monta sur un lieu élevé, revêtu de ses habits pontificaux, et parla par interprète à ce peuple, très-avide de l'entendre (1). Bénis soyez-vous, dit-il, de la part de Dieu pour la bonne réception que vous nous avez faite. Vous savez peut-être déjà la cause qui nous a fait venir de si loin: c'est votre salut et votre félicité; car vous serez éternellement heureux si vous voulez reconnaître votre créateur et le servir. Comme il exhortoit ainsi ce peuple avec simplicité, ils déclarèrent tout d'une voix qu'ils vouloient recevoir ses instructions. Il employa sept jours à les catéchiser soigneusement avec ses prêtres et ses clercs, puis il leur ordonna de jeûner trois jours, de se baigner, et de se revêtir d'habits blancs pour se préparer au baptême. Il fit faire trois baptistères: l'un, où il devoit baptiser lui-même les jeunes garçons; dans les deux autres, des prêtres devoient baptiser séparément les hommes et les femmes. Ces baptistères étoient de grandes tonnes enfoncées en terre; de sorte que leur bord vint environ au genou de ceux qui étoient dehors, et qu'il fût aisé d'y descendre quand elles étoient pleines d'eau. Elles étoient entourées de rid aux soutenus de petites colonnes; et, à l'endroit où devoit être le prêtre avec ses ministres, il y avoit encore un linge soutenu d'un cordon, afin de pourvoir en tout à la modestie; et qu'en cette action si sainte il ne se passât rien qui pût choquer la bienséance, ni en détourner les personnes les plus honnêtes.

Quand donc ce peuple vint pour recevoir le baptême, l'évêque leur fit une exhortation convenable; puis, ayant mis les hommes à droite, les femmes à gauche, il leur fit l'onction des catéchumènes, et les envoya aux baptistères. Chacun y venoit avec son parrain seulement, à qui en entrant sous le rideau il donnoit son cierge et l'habit dont il étoit revêtu, que le parrain tenoit devant son visage, jusqu'à ce que le baptisé sortit de l'eau. Le prêtre de son côté, sitôt qu'il s'apercevoit que quelqu'un étoit dans l'eau, détournait un peu le rideau, et baptisoit le catéchumène, en lui plongeant trois fois la tête; puis il lui faisoit l'onction du saint-chrême, lui présentait l'habit blanc, et lui disoit de sortir de l'eau, après

quoi le parrain le couvroit de l'habit qu'il tenoit, et l'emmenoit. En hiver, le baptême se donnoit avec de l'eau chaude, dans des étuves parfumées d'encens et d'autres odeurs; et c'est ainsi que l'on baptisoit par immersion, gardant en tout l'honnêteté et la modestie chrétienne.

Othon et ses disciples demeurèrent à Pirits environ trois semaines, instruisant les néophytes de tous les devoirs de la religion, de l'observation des fêtes, du dimanche et du vendredi, des jeûnes du carême, des quatre-temps et des vigiles. Il est dit, dans une pièce du temps, qu'il leur défendit de manger du sang ou des animaux sulloqués. Ne pouvant si promptement bâtir une église, il se contenta de dresser un sanctuaire, et y consacrer un autel, où il ordonna de célébrer la messe en attendant, leur donnant un prêtre avec des livres, un calice, et les autres meubles nécessaires (1). Ce que les nouveaux fidèles, qui étoient environ sept mille, reçurent avec une joie et une dévotion merveilleuse, rejetant toutes leurs anciennes superstitions. Avant que de les quitter, le saint évêque leur fit un sermon, où il les exhorta à demeurer fermes dans la foi, sans jamais retourner à l'idolâtrie, et leur expliqua sommairement la doctrine des sept sacrements, qu'il met en cet ordre: le baptême, la confirmation, l'onction des malades, l'eucharistie, la pénitence, le mariage, l'ordre. Il recommande de faire baptiser les enfants par les mains des prêtres au temps convenable, c'est-à-dire à Pâques et à la Pentecôte, parce que quiconque meurt sans baptême est privé du royaume de Dieu, et souffre éternellement la peine du péché originel. Il recommande d'entendre souvent la messe, et de communier au moins trois ou quatre fois l'année. A l'occasion du mariage, il défend la pluralité des femmes, qui étoit en usage parmi ces peuples, et de tuer les enfants; car, quand il leur venoit trop de filles, ils les faisoient mourir dès le berceau; abus qui régnoit aussi chez les anciens païens. Il les exhorte à donner de leurs enfants pour les faire étudier, afin d'avoir des prêtres et des clercs de leur langue comme les autres nations (2).

De Pirits, Othon passa à Camin, où il trouva la duchesse de Poméranie, qui, étant déjà chrétienne dans le cœur, le reçut avec une extrême joie. Il y demeura environ six semaines, et y baptisa tant de peuple, qu'encore qu'il fût aidé par ses prêtres, souvent, dans cette fonction, son aube étoit trempée de sueur jusqu'à la ceinture; mais ce travail le combloit de consolation (3). Le duc Vratislas y vint lui-même, et renonça publiquement à vingt-quatre concubines qu'il entretenoit outre la duchesse, suivant l'usage de la nation; et plusieurs autres suivirent son exemple.

(1) C. 8. Ab Usperg. an. 1125.

(2) Sup. liv. II, n. 40. S. Just. 1. Apol. p. 70, C.

(3) C. 9, 10, 11, 12.

1) C. 7.



## XL. Conversion de Stétin, Völlin, etc.

Mais le saint évêque ne fut pas reçu de même à Völlin, ville alors célèbre et de grand commerce, dans l'île de Julin, qui en a pris le nom, à l'embouchure de l'Oder. Les habitants étoient cruels et barbares, et quoique l'évêque, avec sa suite, se fût logé dans la maison du duc, ils vinrent l'y attaquer en furie. Ceux qui l'accompagnoient étoient affligés et consternés; mais il se réjouissoit, croyant aller souffrir le martyre. Enfin il se sauva à l'aide de Paulicius, après avoir reçu quelques coups et être tombé dans la boue; et les habitants de Julin convinrent de faire ce que feroient ceux de Stétin, qui étoit, comme elle est encore, la capitale de toute la Poméranie (1). L'évêque y passa donc, et Paulicius, avec les députés des deux ducs, allèrent trouver les premiers de la ville pour leur proposer de le recevoir. Ils répondirent: Nous ne quitterons point nos lois, nous sommes contents de notre religion. On dit qu'il y a chez les chrétiens des voleurs à qui on coupe les pieds et on arrache les yeux: on y voit toutes sortes de crimes et de supplices. Un chrétien déteste un autre chrétien. Loin de nous une telle religion. C'est que, chez ces païens, le vol et le larcin étoient inconnus.

Ils demeurèrent deux mois dans cette obstination, et cependant on convint de part et d'autre d'envoyer des députés au duc de Pologne; et les Stétiens firent espérer d'embrasser la religion chrétienne si le duc leur accordoit une paix stable et une diminution de tribut. En attendant, l'évêque et les prêtres prêchoient deux fois la semaine, c'est-à-dire les jours de marché, dans la place publique, revêtus de leurs ornements, et portant une croix; et cette nouveauté attiroit le peuple de la campagne. L'évêque gagna premièrement deux jeunes hommes, fils d'un des principaux de la ville, qui attirèrent leur mère et leur famille: ensuite ils en gagnèrent plusieurs autres, en leur racontant ce qu'ils avoient vu auprès de l'évêque où ils avoient demeuré long-temps, la pureté et la régularité de sa vie, sa douceur et sa charité. Il rachète, disoient-ils, de son argent les captifs qui pourrissoient dans les fers; il les nourrit, les habille et les met en liberté. On le prendroit pour un dieu visible, mais il dit qu'il n'est que le serviteur de Dieu très-haut, qui nous l'a envoyé pour notre salut. Ainsi plusieurs se firent instruire et baptiser, avant même le retour des députés (2). Ils apportèrent une lettre du duc de Pologne, qui leur accordoit la diminution des tributs et l'assurance de la paix qu'ils demandoient; ainsi, par délibération publique, ils se soumirent à recevoir l'Evangile.

L'évêque les prêcha et les persuada d'abattre même leurs idoles; mais, comme la crainte les empêchoit de le faire de leurs propres mains,

il y marcha avec ses prêtres, et commença à faire détruire les temples des faux dieux. Les païens, voyant qu'il ne leur en arrivoit aucun mal, concurent du mépris pour ces dieux qui ne pouvoient se défendre, et achevèrent de ruiner les temples (1). Le principal contenoit de grandes richesses qu'ils vouloient donner à l'évêque et à ses prêtres; mais il dit: A Dieu ne plaise que nous nous enrichissions chez vous; nous avons chez nous en abondance de tous ces biens, prenez plutôt ceci pour votre usage. Et ayant tout pu illégitimement par l'eau bénite et le signe de la croix, il le fit partager entre eux. Il retint seulement une idole à trois têtes, dont, ayant rompu le corps, il emporta les têtes tenant ensemble, et les envoya depuis au pape comme le trophée de sa victoire. Il demeura encore trois mois à Stétin pour instruire, baptiser et établir la religion.

Il revint ensuite à Völlin, dont il trouva les habitants parfaitement bien disposés à recevoir l'Evangile (2). Car tandis qu'il étoit à Stétin, ils avoient envoyé secrètement des hommes intelligents observer ce qui s'y passoit; et ils leur rapportèrent qu'il n'y avoit ni impostures ni artifice dans la conduite de ces chrétiens; que leur doctrine étoit bonne et pure, et qu'elle avoit été reçue unanimement à Stétin. L'évêque fut donc reçu par ceux de Völlin avec une joie incroyable; et ils s'efforcèrent de réparer en toutes manières les mauvais traitements du premier voyage. A peine put-on suffire pendant deux mois d'un travail continuel à baptiser tous ceux qui se présentoient. Comme Völlin étoit au milieu de la Poméranie, les deux ducs résolurent d'y établir le siège épiscopal pour la commodité d'y prendre le saint-chrême et le reste de ce que l'évêque doit donner. Othon passa ensuite à Colberg et à d'autres villes, particulièrement à Belgrade, aujourd'hui Bel-gart, où il mit le terme de son voyage; car c'étoit en hiver, et il étoit pressé de retourner à Bamberg. Il repassa toutefois aux lieux où il avoit prêché, dédia les églises bâties en son absence, donna la confirmation et même le baptême à plusieurs qui n'étoient pas chez eux à son premier passage (3). Comme on savoit qu'il étoit sur son départ, les peuples accouroient en foule, estimant malheureux ceux qui ne recevoient pas sa bénédiction. Ils faisoient tous leurs efforts pour le retenir, et lui persuader d'être leur évêque, lui promettant une entière soumission; et il l'avoit résolu lui-même, mais son clergé l'en détourna. Il vint par la Pologne, dont le duc lui donna pendant tout ce voyage tous les témoignages possibles d'amitié, et nomma pour évêque de Poméranie Albert, un de ses trois chapelains qu'il avoit envoyés avec Othon. Enfin Othon, après une absence de près d'un an, revint à Bamberg comme il s'étoit proposé, avant le dimanche

(1) C. 20, 25.  
(2) C. 21.

(3) C. 27, 28.

(1) C. 11, 15.

(2) C. 16, 17, 18, 19.

des Rameaux, qui, cette année mil cent vingt-six, étoit le quatrième d'avril. Ce récit est tiré de sa vie, écrite par un de ceux qui l'accompagnoient en ce voyage.

## XLI. Mort d'Henri V. Lothaire II, roi d'Allemagne.

Cependant l'Allemagne changea de maître. L'empereur Henri V mourut à Utrecht le samedi d'après la Pentecôte, vingt-troisième de mai mil cent vingt-cinq, après avoir régné près de dix-neuf ans, et fut enterré à Spire. En lui finit l'ancienne maison de Saxe, qui avoit régné deux cent sept ans depuis l'élection d'Henri l'oiseleur; car Henri V ne laissa point d'enfants (1). On élit à sa place Lothaire, qui avoit pris le titre de duc de Saxe, à cause de sa femme Rixe, descendue d'un oncle de saint Henri; pour lui, il étoit fils de Gébehard, comte de Supplimbouurg. Il fut élu à Mayence, le trentième d'août, dans l'assemblée des évêques et des seigneurs, où étoient les légats du saint-siège, et couronné à Aix-la-Chapelle, le dimanche trentième de septembre, par Frédéric, archevêque de Cologne, en présence des mêmes légats, et il régna douze ans. On le nomme Lothaire II, par rapport au petit-fils de Charlemagne.

## XLII. Hildebert, archevêque de Tours.

En France, Gilbert, archevêque de Tours, étant mort, Hildebert, évêque du Mans, fut élu pour lui succéder la même année mil cent vingt-cinq. Agé de soixante-huit ans, car il étoit né en mil cinquante-sept (2). Le lieu de sa naissance fut Lavardin en Vendômois; et ses parents étoient d'une fortune médiocre. Dès sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude des lettres avec grand succès, et eut entre autres pour maître le fameux Béranger, dont il ne suivit point les erreurs, quoiqu'il paroisse avoir toujours conservé une grande estime pour sa personne. Hoël, évêque du Mans, lui donna la conduite de ses écoliers, et le fit son archidiaque. Il avoit exercé cinq ans cette charge quand Hoël mourut; il fut élu évêque du Mans à sa place en mil quatre-vingt-dix-sept, étant âgé de quarante ans, et fut sacré le jour de Noël de la même année, par Raoul, archevêque de Tours.

L'évêque Hildebert souffrit de grandes persécutions de la part des rois d'Angleterre, Guillaume le roux et Henri I<sup>er</sup>, qui prétendoient que la ville du Mans leur appartenait; il demeura un an en prison, et fut obligé à passer plusieurs fois en Angleterre. Fatigué de tant de traverses, il alla trouver le pape Pascal II, et voulut renoncer à l'évêché; mais le

pape n'y consentit pas. En ce voyage, Hildebert fut témoin de la désolation du monastère de Lérins, qui fut pillé et brûlé par les infidèles le jour de la Pentecôte mil cent sept (1). A son retour, il fut encore pris en trahison, et tenu en prison par Rotrou, comte du Perche, et, en étant enfin sorti et rentré dans les bonnes grâces du roi d'Angleterre vers l'an mil cent vingt, il s'appliqua à réformer son clergé, tombé dans un grand relâchement par la licence des guerres passées; à rebâtir et orner ses églises, principalement sa cathédrale, qu'il enrichit des présents que lui avoient faits les princes normands à son voyage d'Italie. En son particulier, il menoit une vie austère, couchant sur la dure, portant le cilice, gardant une grande sobriété dans sa nourriture, s'appliquant aux veilles et à la prière, et faisoit de grandes aumônes.

En mil cent vingt-cinq, l'archevêque Gilbert étant mort, Hildebert, comme premier suffragant par la prérogative de son siège, fut obligé d'aller à Tours prendre soin de cette église pendant la vacance, et il fut élu archevêque par un consentement unanime du clergé et du peuple; mais, considérant son âge avancé, il ne l'accepta qu'avec répugnance. Son élection fut confirmée par le roi Louis le gros, et ensuite par le pape Honorius II. Il continua de tenir des synodes et d'instruire son clergé, comme il avoit fait étant évêque, et visita sa province, où il trouva tous ses suffragants soumis, excepté Baudri, évêque de Dol, qui se prétendoit métropolitain.

Il fut même invité par Conan, comte de Bretagne, et les évêques de la province, à y venir pour réformer plusieurs abus (2). A cet effet, il assembla un concile à Nantes, où se trouva le comte avec les évêques, les abbés et plusieurs hommes savants et pieux. Ce concile dura trois jours, et on y abolit principalement deux coutumes inhumaines. La première, qu'à la mort d'un mari ou d'une femme, tous les meubles du défunt appartenoient au seigneur; l'autre, que tous les débris des naufrages étoient confisqués au profit du prince. Le comte renonça à ce droit en présence de tout le concile, et demanda que l'on prononçât excommunication contre tous ceux qui ne voudroient pas renoncer à l'autre: ce qui fut exécuté. On défendit aussi sous la même peine les mariages incestueux, et on déclara les enfants qui en seroient nés illégitimes et incapables de succéder à leurs parents. Défense de promouvoir aux ordres les enfants des prêtres s'ils n'ont été auparavant chanoines réguliers ou moines; et quant à ceux qui sont déjà ordonnés, ils ne pourront servir dans les églises où leurs pères ont servi, pour ôter l'idée de succession, qui est défendue dans tous les bénéfices et les dignités ecclésiastiques. Hildebert envoya au

(1) Dodech. an. 1125. Rob. de M. an. 1120. Otto. Frising. vii, Chr. c. 17.

(2) Gesta Episc. Cenom. vita per Anton. Beaupied.

(1) III, Ep. 7, al. 24.

(2) To. x. Conc. p. 918. Hild. i, Ep. 30.



pape Honorius les décrets de ce concile, pour en avoir la confirmation qu'il obtint. On le rapporte à l'année mil cent vingt-sept.

#### XLIII. Premiers écrits de saint Bernard.

Cependant saint Bernard commença à faire paraître sa doctrine par deux ouvrages qu'il publia vers le commencement du pontificat d'Honorius. Le premier fut le traité des degrés de l'humilité, qu'il adressa à Geoffroy, son parent, alors prieur de Clairvaux, et depuis évêque de Langres, parce qu'il l'écrivit à sa prière pour expliquer plus au long ce qu'il avoit dit sur ce sujet devant la communauté. Il y définit l'humilité, une vertu par laquelle l'homme devient méprisable à lui-même par une connoissance très-vritable de ce qu'il est. Ensuite, pour mieux faire entendre les douze degrés d'humilité spécifiés dans la règle de saint Benoît, il parcourt les douze degrés d'orgueil qui leur sont opposés; en sorte que le dernier de ceux-ci répond au premier d'humilité, parce que l'on commence à monter par où l'on a cessé de descendre (1). Après l'édition de cet ouvrage, saint Bernard s'aperçut qu'en citant l'Evangile il avoit ajouté un mot qui n'est pas dans le texte, quoiqu'il ne change rien au sens, et qu'en parlant des séraphins il avoit apporté un sens mystique qu'il n'avoit lu nulle part. C'est pourquoi il se crut obligé de joindre à ce traité une rétractation de ces deux articles, montrant aux théologiens avec quel respect ils doivent citer le texte sacré, et combien ils doivent craindre d'en donner de nouvelles interprétations.

Le second ouvrage de saint Bernard fut le traité de l'amour de Dieu, qu'il adressa au cardinal Aimery, que le pape Honorius avoit fait chancelier de l'église romaine (2). Il étoit François, natif de La Châtre en Berry; Caliste II l'avoit fait cardinal-diacre en mil cent vingt-un, et il fut lié particulièrement avec saint Bernard. Le cardinal l'ayant donc consulté sur plusieurs questions, il se contenta de lui répondre sur celle-ci: Pourquoi et comment il faut aimer Dieu. Il répond qu'il faut l'aimer sans mesure: premièrement, par reconnaissance de nous avoir aimés le premier et comblés de bien, tant du corps que de l'âme, qui obligent les infidèles mêmes à l'aimer. Mais les chrétiens en ont des motifs bien plus pressants dans la passion de Jésus-Christ et ses effets; en sorte que le précepte d'aimer Dieu oblige plus étroitement sous la loi nouvelle que sous l'ancienne (3). Nous devons encore considérer l'avantage qui nous revient d'aimer Dieu, quoique nous ne devions pas l'aimer en vue de la récompense; car la vraie charité ne peut être sans fruit, quoiqu'elle ne soit pas

mercenaire: elle mérite la récompense sans la chercher. La charité nous mène par le droit chemin au souverain bien que nous désirons tous, et que la plupart cherchent inutilement dans les créatures par un long circuit.

Saint Bernard distingue ensuite quatre degrés d'amour: le premier, où je n'aime que moi; le second, où, connoissant que je ne puis subsister sans Dieu, je commence à l'aimer, mais par rapport à moi. Ensuite, à force de penser à lui avec plus d'attention, je le vois si parfait que je l'aime pour lui-même, sans retour sur moi, et c'est le troisième degré; le quatrième est de ne m'aimer moi-même que pour Dieu. Cette perfection ne convient à l'état de cette vie que pour quelques actes rares et passagers; mais ce sera l'état fixe et continu des bienheureux (1). Saint Bernard renvoie à la lettre qu'il avoit écrite sur ce sujet à Guigues et aux chartreux, dont il étoit prieur; et il en insère la plus grande partie de ce traité. Il y dit que la vraie charité est celle par laquelle nous aimons autant le bien du prochain que le nôtre, autrement c'est aimer le bien pour nous et non pour lui-même (2). Il distingue l'esclave, le mercenaire et le fils: l'esclave reconnoît que Dieu est puissant et le craint; le mercenaire reconnoît que Dieu lui est bon, et l'aime par intérêt; le fils reconnoît que Dieu est bon purement et simplement, et l'aime d'un amour chaste et désintéressé.

#### XLIV. Concile de Londres.

Le pape Honorius avoit envoyé en Angleterre Jean de Crème, prêtre-cardinal du titre de Saint-Chrysogone, avec la qualité de légat, qu'il avoit déjà reçue de Calliste II, et qu'Honorius lui confirma par sa commission du treizième d'avril, qui s'étendoit aussi sur l'Ecosse. Le roi le retint long-temps en Normandie, et lui permit enfin de passer en Angleterre, où il fut reçu avec honneur par les églises, et de concert avec l'archevêque de Cantorbéry, il indiqua un concile à Londres à la Nativité de la vierge (3). Cet archevêque étoit Guillaume de Corbeil, qui, en mil cent vingt-trois, avoit succédé à Raoul, mort le vingtième d'octobre mil cent vingt-deux. Guillaume appela les évêques par ses lettres à ce concile, qui se tint à Westminster le neuvième de septembre mil cent vingt-cinq. Le légat y présidoit avec les deux archevêques, Guillaume de Cantorbéry et Turstain d'York, vingt évêques et environ quarante abbés (4). On y fit dix-sept canons, qui ne font que confirmer les anciens, particulièrement contre la simonie, l'incontinence des clercs, les ordinations sans titre, et la plura-

(1) C. 8, 15, 9, 10, 11.

(2) Opusc. 8, c. 12, 13, etc.

n. 31.

(3) To. x, Conc. p. 912, etc. Matth. Paris. 1121.

(4) C. 1, 2, 3, 13, 8, 12, 6.

(1) Opusc. 7, c. 10. Reg. S. B. c. 7.

(2) Opusc. 8, c. 2, 3, 5, n. 16, c. 7.

lité des bénéfices (1). On ordonne aussi privation de bénéfice contre ceux qui ne veulent pas se faire promouvoir aux ordres pour vivre avec plus de licence. Après le concile, le légat emmena à Rome les deux archevêques, Turstain d'York et Guillaume de Cantorbéry, pour plaider leur cause devant le pape.

#### XLV. Saint Norbert, archevêque de Magdebourg.

Vers le même temps, saint Norbert alla à Rome pour demander au pape Honorius la confirmation de son institut, quoiqu'il l'eût déjà obtenue des deux légats, de Gélase II, Pierre de Léon et Grégoire, cardinal de Saint-Ange, par leur lettre donnée à Noyon le vingt-huitième de juin mil cent vingt-cinq. Saint Norbert, étant arrivé à Rome, fut reçu du pape avec honneur, et obtint de lui tout ce qu'il désiroit, comme il paroît par la bulle du seizième février mil cent vingt-six, qui est la première en faveur de l'ordre de Prémontré (2). Le pape y confirme l'institut en général; et en particulier les huit abbayes, qui étoient déjà fondées outre Prémontré, sans préjudice toutefois de la juridiction des évêques diocésains.

Au retour de Rome, Norbert revint à Prémontré; et, comme le mariage du comte de Champagne qu'il avoit négocié ne s'accomplissoit point, il passa en Allemagne, à la prière du comte, pour en hâter l'exécution (3). Etant arrivé à Spire, il y trouva les députés du clergé et du peuple de Magdebourg, assemblés devant le roi Lothaire pour élire un archevêque à la place de Ruquier, mort l'année précédente, mil cent vingt-cinq. Quand on sut à Spire l'arrivée de Norbert, dont la réputation étoit déjà si étendue, on l'appela pour prêcher et pour donner son avis sur les affaires qui se traitoient en cette assemblée, et dont la première fut celle de l'église de Magdebourg. Il y avoit un légat venu depuis peu de Rome, savoir, le cardinal Gérard, qui fut depuis le pape Lucius III, et grand nombre de seigneurs. Par leur conseil, les députés nommèrent trois sujets dignes de remplir le siège vacant, entre lesquels étoit Norbert, qui ne le savoit pas; et comme ils avoient peine à se déterminer, Albéron, primicier de Metz, et depuis archevêque de Trèves, leur montra du doigt secrètement Norbert, comme celui qu'ils devoient élire. Aussitôt ils étendirent les mains et le saisirent, en disant à cris redoublés: Voici notre père et notre pasteur.

On l'enleva sans qu'il pût ni résister, tant son corps étoit affoibli, ni songer à ce qu'il avoit à faire; on le présenta au roi, qui approuva le choix comme tous les assistants, et le légat le confirma. On le mena à Magde-

bourg, où il fut reçu avec un grand concours de peuple et une joie universelle. De si loin qu'il vit la ville, il marcha nu-pieds, et suivit ainsi la procession, qui le conduisit à l'église et à son palais; mais il étoit vêtu si pauvrement, que le portier lui en refusa l'entrée, et le repoussa en disant: Il y a long-temps que les autres pauvres sont entrés, tu ne devrois pas t'empresser et incommoder ces seigneurs. Ceux qui suivoient crièrent au portier: Que fais-tu, misérable? C'est notre évêque, c'est ton maître. Le portier s'enfuit pour se cacher; mais Norbert le rappela et lui dit en souriant: Ne craignez rien, mon frère, vous me connoissez mieux que ceux qui me forcent d'entrer dans ce grand palais, qui ne me convient point. Il fut ensuite sacré, et gouverna l'église de Magdebourg pendant huit ans.

#### XLVI. Schisme à Clugny.

A peine y en avoit-il trois que Pierre Maurice étoit abbé de Clugny, quand il s'éleva dans cet ordre un schisme scandaleux. Pons, prédécesseur de Pierre, s'ennuyant du séjour de la Palestine, revint en Italie; et, ne voulant pas aller à Rome, il s'arrêta dans l'évêché de Trévise, et y bâtit un petit monastère. Mais il n'y demeura pas long-temps, et revint en France, où ses partisans essayèrent de le faire passer pour un saint, faisant courir le bruit qu'il portoit des cercles de fer sur les bras, qu'il ne mangeoit point, qu'il prioit continuellement, qu'il guérissoit toutes sortes de maladies (1). Ayant fait marcher devant lui cette réputation, il prit son temps pendant l'absence de l'abbé Pierre, occupé en Aquitaine de quelques affaires de l'ordre; et, feignant de ne vouloir pas aller à Clugny, il ne laissoit pas d'en approcher peu à peu. Ensuite, ayant pris avec lui quelques moines fugitifs et quelques laïques armés, il se présenta à Clugny, où on ne l'attendoit point, chassa le prieur Bernard, vieillard vénérable, et les moines, qui se dispersèrent de côté et d'autre, et entra dans la maison avec toute sa suite, dans laquelle il se mêla même des femmes.

Pons, étant ainsi entré à Clugny, se rend maître de tout, oblige ceux qu'il y trouve, par menaces et par tourments, à lui prêter serment de fidélité, chasse ceux qui le refusent, ou les met dans une rude prison. Il prend les croix, les calices, les reliquaires, les fait fondre, et en tire une grande quantité d'or pour payer ses troupes, c'est-à-dire les gentil-hommes du voisinage et tous ceux qu'il peut attirer par l'espérance du butin. Avec leur secours, il se jette sur les châteaux et fermes du monastère, et ravage tout par le fer et par le feu. Cette guerre dura tout l'été de l'année mil cent vingt-cinq,

(1) C. 1, 2, 3, 13, 8, 12, 6. c. 13, ap. Boll. Bibl. p. 302.

(2) Bibl. Præm. p. 391. Vit.

(3) Vita c. 14, n. 4, c. 15.

(1) Petr. II, Mirac. c. 12. Clun. p. 613. Pel. Pictav. Paneg. Bibl.



depuis le commencement du carême jusqu'à la Saint-Rémy. Le prieur Bernard et les religieux les plus considérables se défendoient comme ils pouvoient dans les lieux les plus sûrs.

Le pape Honorius, ayant appris ce désordre, envoya le cardinal Pierre de Fontaines, son légat, qui, avec Hubaud, archevêque de Lyon, prononça un terrible anathème contre Pons et les pontiens, car on nommoit ainsi ses partisans (1). Toutefois, ensuite le pape appela devant lui les parties à un certain jour pour juger leur différent. Le parti de l'abbé Pierre obéit aussitôt, il alla lui-même à Rome; et entre tous les prieurs de l'ordre il choisit Matthieu, prieur de Saint-Martin-des-Champs, pour le mener avec lui. Pons vint aussi à Rome avec les siens, quoique malgré lui, et fut appelé pour se présenter au jour nommé. Mais, comme il étoit excommunié et par conséquent incapable, selon les canons, de comparoître en jugement, le pape lui envoya dire qu'il se mit en état d'être absous, en satisfaisant pour les maux qu'il avoit faits. Pons répondit, qu'homme vivant sur la terre ne pouvoit l'excommunier, et qu'il n'y avoit que saint Pierre qui eût ce pouvoir dans le ciel. Le pape fut encore plus irrité de cette réponse, tout Rome en fut scandalisé, et on traita Pons de schismatique. Le pape envoya demander à ceux qui étoient venus avec lui s'ils vouloient au moins se mettre en devoir de satisfaire; ils en convinrent, entrèrent au palais nu-pieds, se confessèrent coupables, et furent aussitôt absous de l'excommunication. Ensuite ils plaident leur cause sans rien omettre de ce qui pouvoit leur être favorable. Le prieur Matthieu parla pour tous les autres et fortement. Le pape, ayant ouï les parties, se leva aussitôt avec toute la cour romaine, et se retira à part pour examiner l'affaire. Il demeura long-temps; et quelques heures après il revint avec toute sa suite, reprit son siège, et ordonna à l'évêque de Porto de prononcer la sentence, ce qu'il fit en ces termes : La sainte église romaine dépose à perpétuité de toute dignité et fonction ecclésiastique Pons, usurpateur, sacrilège, schismatique et excommunié, et rend Clugny, les moines et tout ce qui appartient au monastère, à l'abbé présent, à qui ils avoient été injustement ôtés.

La sentence étant prononcée, ceux qui s'étoient séparés se réunirent à l'abbé Pierre, et le schisme fut éteint en un moment. Pons, toujours rebelle, fut enfermé dans une tour par ordre du pape. Peu de jours après, ils furent tous attaqués, tant les moines que les domestiques, d'une maladie dangereuse qui couroit à Rome; l'abbé Pierre en guérit, mais Pons, d'ailleurs consumé de chagrin, mourut le vingt-huitième de décembre (2); et, quoiqu'après avoir été plusieurs fois averti, il n'eût

pas voulu faire pénitence, le pape ne laissa pas de le faire enterrer honnêtement, en considération du monastère de Clugny.

#### XLVII. Matthieu, cardinal.

Le prieur Matthieu ne pensoit qu'à s'en revenir après le jugement de la cause qu'il avoit si bien soutenu; mais le pape Honorius le retint à Rome pour l'aider dans le gouvernement de l'Eglise, et le sacra évêque d'Albane (1). Matthieu étoit né de parents nobles, dans la province de Reims, et fut d'abord clerc de l'église de Laon, où il s'attacha à Raoul le vert, qui y faisoit apparemment ses études, et qui étoit alors trésorier de l'église de Reims. Raoul étant devenu archevêque, Matthieu le suivit, et fut quelque temps chanoine de l'église de Reims, et cheri du prélat par la conformité de leurs vertus. Mais le jeune chanoine, voyant dans le clergé peu de religion, peu de sincérité, beaucoup d'ambition, de cupidité et de jalousie, résolut d'embrasser la vie monastique. Il communiqua son dessein à l'archevêque, sans toutefois lui découvrir le fond de sa pensée, de peur qu'il ne l'en détournât; et lui dit seulement qu'il craignoit, sur ce qu'il avoit ouï-dire, que son père ne lui eût acheté à son insu les bénéfices qu'il possédoit et qu'il étoit résolu de quitter (2). Quoique lui pût dire l'archevêque, il demeura ferme et prit congé de lui; et comme il avoit toujours ouï ce prélat louer l'observance de Clugny, il résolut de l'embrasser. Toutefois, il n'alla pas à Clugny même, qui étoit trop loin, mais à Saint-Martin-des-Champs, près Paris, où l'observance étoit parfaitement semblable.

Après sept ans de profession, il fut fait prieur de ce monastère, composé alors de près de trois cents moines, tant au dedans qu'au dehors, c'est-à-dire dans les prieurés qui en dépendent (3). Quoique cette maison fût pauvre, il ne laissoit pas d'exercer magnifiquement l'hospitalité entre les évêques, les abbés, les seigneurs et toutes sortes de personnes; aussi étoit-il fort aimé, particulièrement du roi de France, Louis, et du roi d'Angleterre, Henri; et il reçut de l'un et de l'autre plusieurs bienfaits. Entre les créanciers du monastère, qui étoit endetté, il trouva qu'il y avoit des juifs; de quoi il fit de grands reproches aux moines, et les obligea à payer promptement ces infidèles, avec lesquels il leur défendit d'avoir aucun commerce. Pierre Maurice, qui connoissoit son mérite, l'appela à Clugny dès la première année qu'il en fut abbé, sans toutefois le décharger du prieuré de Saint-Martin. Ils se lièrent d'une amitié très-étroite, et travaillèrent ensemble à retrancher de Clugny plusieurs abus qui s'y étoient introduits, tant dans la nourriture que dans le reste (4). Mat-

(1) C. 14, 4, 5.  
(2) C. 6, 7.

(3) C. 10.  
(4) C. 11, 14.

thieu, étant devenu cardinal-évêque d'Albane, ne changea rien de ses observances monastiques; il ne retrancha rien de la longue psalmodie de Clugny, il continua de dire la messe tous les jours; il gardoit la solitude dans le palais du pape autant qu'il lui étoit possible. Le pape s'en plaignoit souvent, et voyant que l'évêque d'Albane venoit à peine sur les neuf heures à sa cour, au lieu que les autres y venoient dès le matin, il disoit qu'il étoit trop moine. C'est l'abbé Pierre qui nous a conservé ces circonstances de la vie du cardinal Matthieu.

#### XLVIII. Première lettre de saint Bernard.

Le relâchement de l'observance à Clugny, dont il parle, fut l'occasion de l'apologie de saint Bernard, écrite, comme il est le plus vraisemblable, dès le temps de l'abbé Pons, dont la mauvaise conduite fut sans doute la principale cause de ce relâchement (1). Il donna sujet à une grande dispute entre les moines de Clugny et ceux de Cîteaux, touchant l'observation de la règle de saint Benoît, dont ils faisoient profession les uns et les autres, quoique sous des habits différents et avec différentes pratiques.

Ceux de Clugny, pour décrier l'observance de Cîteaux comme impraticable (2), attirèrent entre autres un jeune homme, nommé Robert, cousin germain de saint Bernard, qui, après avoir fait profession à Cîteaux, vivoit à Clairvaux sous sa conduite. Il avoit été offert à Clugny par son père dans son enfance, mais sans engagement, et s'étoit donné lui-même à Cîteaux avec connoissance de cause. Toutefois, l'abbé de Clugny, qui étoit alors Pons, envoya un prieur à Clairvaux, qui, traitant de folie et d'indiscrétion l'austerité qui s'y pratiquoit, persuada au jeune Robert d'en sortir, et l'amena à Clugny, où on le revêtit aussitôt de l'habit de l'ordre, et on fit un grand triomphe de cette conquête. Ils envoyèrent même à Rome, où, ayant exposé ce qu'ils voulurent sans contradictoire, ils obtinrent un jugement qui ordonnoit que Robert demeureroit chez eux; et, en conséquence, ils lui firent faire une nouvelle profession.

Saint Bernard attendit long-temps pour voir si Robert, touché de Dieu et du reproche de sa conscience, reviendrait de lui-même; enfin il lui écrivit une lettre également pleine de tendresse et de force, où il lui représente l'irrégularité de sa translation, la nullité du rescrit du pape et le péril de son salut, s'il demeure en cet état, et il n'oublie pas de relever les relâchements de Clugny. Cette lettre fut accompagnée d'un miracle; car saint Bernard, pour la dicter plus secrètement, étoit sorti du monastère, s'étoit assis à découvert avec le re-

(1) Mabill. notæ fus. in Apol. (2) Bern. Epist. 1, cum noc.

ligieux qui écrivoit sous lui (1); il survint tout à coup une pluie, le secrétaire voulut serrer le parchemin sur lequel il écrivoit; mais saint Bernard lui dit : C'est l'œuvre de Dieu, écrivez hardiment. Il continua donc, et, quoiqu'il plût partout à l'entour, la lettre ne fut point mouillée. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, qui rapporte ce fait, dit l'avoir appris du religieux même qui servoit de secrétaire. Cette lettre n'eut point d'effet du temps de Pons; mais Pierre, étant devenu abbé de Clugny, renvoya Robert à saint Bernard, qui depuis le fit abbé du diocèse de Besançon.

#### XLIX. Apologie de saint Bernard.

Les moines de Clugny accusoient donc saint Bernard d'être l'auteur de leurs différends avec ceux de Cîteaux, ou du moins de les y fomenter. C'est pourquoi Guillaume, abbé de Saint-Thierry près de Reims, qui avoit pour lui un respect et une affection singuliers, l'excita à se justifier et à marquer ce qu'il jugeoit digne de correction dans les pratiques de Clugny. C'est le sujet de l'apologie de saint Bernard, adressée au même Guillaume de Saint-Thierry, et divisée suivant son desir en deux parties. Dans la première, il proteste que lui et les siens sont très-éloignés de blâmer aucun ordre religieux, et qu'ils seroient les plus malheureux des hommes si, sous un habit méprisable, ils cachaient l'orgueil et le mépris des autres, et si l'austerité de leur vie ne servoit qu'à les conduire plus tristement en enfer par la médiance et l'hypocrisie. Il loue l'ordre de Clugny, et marque quelques religieux qu'il a empêchés de le quitter pour passer à celui de Cîteaux. Il soutient que la variété des ordres religieux ne doit point altérer la charité (2) : Car, dit-il, où trouvera-t-on jamais un repos assuré, si chacun de ceux qui choisissent un certain ordre méprise ceux qui vivent autrement, ou croit en être méprisé, puisqu'il est impossible qu'un seul homme embrasse tous les ordres, ou un seul ordre tous les hommes? Et ensuite : Ceux qui reçoivent diverses grâces, soit ceux de Cîteaux ou de Clugny, soit les clercs réguliers, soit les laïques fideles, tout ordre, tout sexe, tout âge, toute condition, composent la même église, unique, belle et parfaite (3). Et encore : J'embrasse un seul ordre par la pratique, et les autres par la charité, qui peut me procurer le fruit de l'observance que je ne pratique pas, et peut-être plus abondamment qu'à ceux qui la pratiquent.

Puis, s'adressant aux moines de son ordre qui blâmoient ceux des autres ordres, il leur dit : Qui vous a établis leurs juges, vous qui vous glorifiez de la règle? pourquoi médisez-

(1) Vita 1, Bern. c. 11. p. 525, c. 1, 2, 3.  
(2) Bern. Opusc. 5, to. 1, (3) C. 4.

(1) C. 134.

(2) O rderic. lib. II, p. 871



vous contre la défense de la règle? pourquoi jugez-vous avant le temps, et les serviteurs d'autrui contre la défense de l'apôtre (1)? Il avoue ensuite que la pratique de Clugny n'est pas entièrement conforme à la règle dans les habits, la nourriture, le travail; mais il soutient que l'essentiel de la règle ne consiste pas dans cet extérieur. Vous avez grand soin, dit-il, que votre corps soit vêtu selon la règle, et vous laissez votre âme dépouillée de piété, d'humilité, des autres vertus. Vous vous accablez de travail, et vous méprisez celui qui travaille moins, mais qui a plus de piété, préférée par saint Paul à tous les exercices corporels. Il passe ensuite à la seconde partie de son apologie, qui consiste à montrer ce qu'il trouve effectivement de répréhensible dans les pratiques de Clugny. En quoi, dit-il, je ne crains pas de choquer ceux qui aiment l'ordre, puisque je n'en blâme que la destruction. Et ensuite :

J'admire d'où a pu venir entre des moines (2) une telle intempérance dans le repas, tant de superfluité dans les habits, les lits, les montures, les bâtiments; en sorte que plus on s'y laisse aller, plus on dit qu'il y a de religion, et que l'ordre est mieux gardé. On traite la frugalité d'avarice, la sobriété d'austérité, le silence de tristesse. Au contraire, le relâchement s'appelle discrétion, la profusion libéralité, le babil affabilité, les éclats de rire gaieté, et ainsi du reste. On traite de charité l'indulgence qu'on a les uns pour les autres, quoique ce soit une vraie cruauté, qui tue l'âme pour épargner le corps. Venant au particulier, il blâme les grands repas des moines, où, au lieu d'entretenir de piété, ce ne sont que discours frivoles, où l'on sert mets sur mets et quantité de grands poissons pour se dédommager de l'abstinence de la viande : encore sont-ils assaisonnés avec tant d'art, que l'on trouve de l'appétit après s'être rassasié; où l'on sert tant de vins différents, qu'à peine peut-on goûter de chacun, et des vins parfumés, emmiellés ou déguisés d'autres manières. Il blâme l'abus ridicule de ceux qui, se portant bien, alloient à l'infirmerie seulement pour manger de la viande, et l'usage de porter un bâton à la main pour marque de maladie, comme si la maigreur ou la pâleur ne le montraient pas plus sûrement (3).

Il vient ensuite au luxe des habits, et se plaint qu'on cherche, non ce qui est à meilleur marché, comme la règle l'ordonne, mais ce qui peut mieux contenter la vanité, quoi qu'il puisse coûter; en sorte que de la même pièce d'étoffe on taille un manteau pour un chevalier et un froc pour un moine, et qu'il n'y a point de prince qui dédaigne leurs habits, à la figure près (4). Vous dites, continuait-il, que la religion n'est pas dans l'habit, mais dans le cœur :

il est vrai, mais cette curiosité dans les habits et la parure marque les sentiments du cœur, la mollesse et la vanité. Ce n'est pas sans y penser que l'on cherche et que l'on choisit les étoffes les plus précieuses.

J'admire, continuait-il (1), comment nos abbés souffrent ces désordres, si ce n'est parce qu'on ne reprend pas hardiment ce en quoi on ne se sent pas irrépréhensible. Car, pour ne point parler du reste, quelle marque est-ce d'humilité de marcher avec tant de pompe, tant de chevaux, tant d'hommes à grands chevaux? en sorte que la suite d'un abbé suffiroit à deux évêques. J'en ai vu un qui avoit plus de soixante chevaux. Vous les prendriez pour des seigneurs et des gouverneurs de provinces plutôt que pour des pasteurs et des pères spirituels. A peine fait-on quatre lieues hors de chez soi sans porter tout son équipage, comme pour aller à l'armée ou passer dans un désert : pourquoi ne portons-nous pas aussi la subsistance nécessaire, pour n'être point à charge à nos hôtes?

Enfin il vient à la magnificence des églises : Il y a, dit-il (2), grande différence entre les évêques et les moines. Les évêques sont débiteurs aux savants et aux ignorants, et excitent par des ornements extérieurs la dévotion du peuple grossier, ne le pouvant autrement. Mais nous qui nous sommes séparés du peuple, qui avons méprisé tout ce qui flatte les sens, quel fruit attendons-nous de ces ornements? l'admiration des sots ou les offrandes des simples; car, pour parler ouvertement, cette ostentation de richesses est un appât pour exciter les hommes à donner plutôt qu'à prier; et je ne sais comment il arrive que l'on donne plus volontiers aux églises les plus riches. Mais cependant que l'église brille dans ses bâtiments, ses pauvres manquent du nécessaire, et c'est à leurs dépens qu'on repaît les yeux des riches. A quoi bon ces ornements pour des moines, des pauvres, des hommes spirituels? Encore passe pour les églises; mais dans les cloîtres, où les moines font leurs lectures, pourquoi leur mettre devant les yeux des peintures grotesques, des combats, des chasses, des singes, des lions, des centaures, des monstres de diverses sortes, pour causer des distractions. Si ces impertinences ne nous font pas de honte, craignons-en au moins la dépense. Saint Bernard conclut ainsi son apologie : Je loue et publie ce qu'il y a de louable dans votre ordre; s'il y a quelque chose de répréhensible, je vous conseille à vous, et à mes autres amis, de le corriger. Quoiqu'il parle à l'abbé de Saint-Thierry comme étant de l'ordre de Clugny, ce n'est pas que son abbaye ait jamais été unie à cette congrégation (3); mais on y gardoit la même observance, qui est ce que les anciens appeloient proprement ordre.

(1) C. 5. 1. Cor. IV, 5. (2) C. 9. Consuet. Clun. lib. III, c. 20. (3) C. 7. (4) C. 10.

(1) C. 11. (2) C. 12.

(3) Mabill. ad Ep. 1, Bern. II, 9.

L. Apologie de Pierre de Clugny.

Pierre, abbé de Clugny, fit de son côté l'apologie de son ordre par une lettre écrite à saint Bernard, où il lui témoigne beaucoup d'estime et d'amitié (1). Voici les principaux reproches avec ses réponses : Vous recevez vos moines sans épreuve et sans observer l'année du noviciat. Réponse. Nous craignons de leur faire perdre leur vocation, et les exposer à retourner au monde, s'ils n'étoient arrêtés par la pensée de leur engagement. Vous recevez les fugitifs au delà des trois fois prescrites par la règle. Réponse. C'est que nous ne mettons point de bornes à la miséricorde de Dieu. Vous permettez les fourrures dont la règle ne parle point. Réponse. Elle permet, en général, d'habiller les frères selon les saisons et la qualité des lieux. Il répond de même sur l'augmentation de la nourriture, prétendant que ces pratiques sont à la discrétion du supérieur. Vous négligez le travail des mains. Réponse. La règle ne l'ordonne que pour éviter l'oisiveté; or nous l'évitons, en remplissant notre temps par de saints exercices, la prière, la lecture, la psalmodie. Sur quoi il allègue l'exemple de saint Maur, tiré de sa vie apocryphe. Il ajoute (2) que les moines, vivant d'herbes et de légumes peu nourrissants, n'auroient pas la force de travailler à la campagne, et qu'il seroit indécemment de voir occupés à des travaux si bas ceux qui doivent garder la clôture et le silence, et vaquer à la lecture, à la prière et aux fonctions ecclésiastiques; enfin, qu'il faudroit être insensé pour dire qu'il ne soit pas meilleur de prier que de couper un arbre.

Objection. Vous n'avez point d'évêque propre, contre l'usage, non-seulement des moines, mais de tous les chrétiens (3). Réponse. Nous avons pour évêque le pape, le premier et le plus digne de tous les évêques, et il n'a pas ôté notre église à un autre évêque qui en fût en possession, mais il l'a gardée, à la prière des fondateurs, pour lui être soumise à lui seul; et comme il est trop éloigné pour nous donner les saintes huiles, les ordres et le reste de ce qui est au pouvoir des évêques, nous le recevons, par sa permission, de tout évêque catholique. Au reste, nous ne sommes pas les seuls à qui les papes ont accordé de tels privilèges, et nous en voyons des exemples même dans saint Grégoire. Il cite les privilèges accordés aux moines pour empêcher les évêques de troubler le repos de leur solitude ou de disposer de leurs biens (4), et en conclut que, comme les papes précédents ont exempté en partie les moines de la dépendance des évêques, leurs successeurs ont pu les en affranchir entièrement.

Vous possédez des églises paroissiales, des

prémices et des dîmes destinées au clergé, à cause des fonctions ecclésiastiques qu'il exerce, et qui ne vous conviennent pas. Réponse. Lequel est plus juste, que les oblations des fidèles soient reçues par des moines qui prient continuellement pour les péchés de ceux qui les donnent, ou par des clercs qui maintenant, comme nous voyons, s'appliquent principalement au temporel, et négligent le salut de leurs âmes? Et s'ils vivent des revenus ecclésiastiques à cause de la prédication et de l'administration des sacrements, pourquoi les moines n'en vivront-ils pas aussi à cause des prières, de la psalmodie, des aumônes et des autres bonnes œuvres qu'ils exercent pour le salut du peuple? Vous possédez des châteaux, des villages et des serfs de l'un et de l'autre sexe, et, qui est pis, des péages et des tributs, en quoi vous ne différez point des séculiers; et, pour défendre ces biens, vous plaidez et revenez dans le monde contre votre profession. Réponse. Comme toute la terre appartient à Dieu, nous recevons indifféremment toutes nos offrandes des fidèles, soit en meubles, soit en immeubles; et quand la règle permet au novice de donner ses biens au monastère, nous ne voyons point qu'elle en excepte rien; nous usons même de ces biens mieux que les séculiers, qui lèvent des tailles sur leurs serfs trois ou quatre fois l'année, et les accablent de corvées et d'exactions indues, au lieu que nous n'en tirons que les redevances réglées et les services légitimes. Or, puisqu'il nous est permis de posséder ces biens, il nous est aussi permis de les défendre en justice, et nous serions coupables si nous laissions usurper les biens consacrés à Dieu.

Pierre de Clugny finit par une réponse générale, en distinguant deux sortes de commandements de Dieu, celui de la charité, qui est éternel et immuable, et les préceptes particuliers sujets aux changements, selon les temps et les circonstances (1). De ce genre, sont les observances monastiques, qui par conséquent peuvent et doivent changer toutes les fois que la charité le demande, et les supérieurs ont le droit d'en dispenser, suivant cette loi suprême, chacun dans sa communauté, à proportion comme le pape dans toute l'Eglise. Il ajoute, suivant la prévention commune, que la nature humaine est affoiblie depuis le temps de saint Benoît. Il s'appuie de l'autorité des abbés de Clugny, ses prédécesseurs, et accuse les moines de Cîteaux de manquer de charité, en refusant à leurs frères les soulagements nécessaires pour conserver la santé. Le sage lecteur jugera laquelle est la plus solide de cette apologie ou de celle de saint Bernard.

LI. Schisme au mont Cassin.

Dans le même temps du schisme de Clugny,

(1) Lib. I, Ep. 28. (2) P. 601. (3) P. 687.

(4) Conc. Rom. tom. 5, p. 1607. Sup. liv. XXXVI, n. 33.

(1) P. 684.



il y en eut un au mont Cassin, qui ne fut pas moins scandaleux (1). Le pape Honorius, n'étant encore que Lambert, évêque d'Ostie, vint au mont Cassin, et pria l'abbé Odérise II de lui accorder pour hospice un monastère dépendant de l'abbaye, comme l'avait eu Léon de Marsique, son prédécesseur. Odérise le refusa, craignant les conséquences, et que les évêques d'Ostie s'en fissent un droit; mais Lambert ne goûta point ce refus, et se retira mal satisfait. A son avènement au pontificat, il demanda à l'abbé un secours d'argent pour les besoins de l'Eglise; mais l'abbé, qui étoit aussi cardinal, répondit en colère qu'il avoit dû être appelé à l'élection du pape, et avoir part aux conseils, comme on vouloit qu'il en eût aux charges; et ses moines, l'interrogeant sur la naissance du pape et ses qualités, il répondit: Je ne sais de qui il est fils, mais je sais bien qu'il est plein de lettres depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces discours augmentèrent la mauvaise disposition du pape à son égard. Ensuite le pape, étant au château de Fumone, y fit venir l'abbé Odérise, et, en présence de plusieurs laïques, lui fit une forte réprimande, disant que c'étoit un guerrier, non pas un abbé, un prodigue et un dissipateur des biens du monastère (2).

Quand le pape fut retourné à Rome, Adénulfe, comte d'Aquin, ennemi mortel de l'abbé, écrivit au pape que cet abbé faisoit le pape de son côté (3). Honorius, y ajoutant foi, résolut d'ôter l'abbaye à Odérise, et y envoya aussitôt Grégoire, évêque de Terracine, qui en avoit été moine, mandant à Odérise de venir à Rome se défendre sur les cas qui lui étoient imposés. Odérise refusa d'y aller si le pape ne lui rendoit ses bonnes grâces, disant qu'il étoit prévenu à son désavantage; et le pape, après l'avoir appelé trois fois, prononça contre lui sentence de déposition la cinquième semaine de carême, en mil cent vingt-six, disant que, quand il ne seroit point coupable d'autre crime, sa contumace et son orgueil suffisoient pour le condamner. Odérise fut assez mal conseillé pour mépriser cette sentence; et, le jour des Rameaux, il s'assit dans la chaire, la crosse à la main, et fit toutes les fonctions d'abbé. Le pape, encore plus irrité, l'excommunia le jour de Pâques, avec tous ses fauteurs, et tous ceux qui lui obéissent: ce qui produisit une grande division entre les moines et le peuple de la ville de Saint-Germain, dépendante de l'abbaye. Ils en vinrent aux armes, et les citoyens, s'étant rendus les plus forts, contraignirent les moines à chasser Odérise et élire un autre abbé.

Ils élurent Nicolas, doyen du mont Cassin (4); mais quelques-uns des anciens envoyèrent secrètement au pape des lettres, où ils déclaraient qu'il avoit été élu par sédition, et irrégu-

lièrement. Cependant le pape, avant que de savoir l'élection de Nicolas, envoya au mont Cassin Grégoire, cardinal du titre des Apôtres, avec un ordre de faire élire abbé Seignoret, prévôt du monastère de Capoue, et promettant en ce cas sa protection au mont Cassin. Quand le cardinal eut assemblé les moines, leur eut exposé les ordres du pape, il s'éleva entre eux un grand murmure; et ils soutinrent que l'élection de leur abbé ne devoit dépendre que d'eux; et qu'il étoit indigne et honteux pour eux de voir soumis à des cardinaux ce monastère, qui avoit toujours été libre. Le cardinal, ayant fait faire silence, leur dit: Sachez que je ne suis pas venu ici pour l'intérêt du pape ou de l'Eglise romaine. Elle n'a pas besoin de votre secours ni de vos louanges, ayant été fondée par le fils de Dieu, qui lui a donné l'empire du ciel et de la terre. Ce monastère a été fondé par saint Benoît, qui avoit été instruit à Rome, et par saint Aur et saint Placide, citoyens romains; après avoir été détruit par les Lombards, il fut rétabli par les papes Grégoire et Zacharie, et encore par le pape Agapit, après avoir été brûlé par les Sarrasins (1). Ainsi, l'Eglise romaine a des titres particuliers pour se dire mère et maîtresse de ce monastère. Les moines, apaisés par ce discours, représentèrent au cardinal les fâcheuses circonstances du temps, et promirent, quand il seroit plus favorable, qu'ils exécuteroient la volonté du pape.

Mais quand Odérise eut appris l'élection de Nicolas, à laquelle il ne s'attendoit pas, il se saisit du château de Bantra; et, ayant ramassé des troupes de côté et d'autre, il ruinoit par le fer et par le feu les châteaux qui reconnoissoient Nicolas. Celui-ci, pour se soutenir, appela à son secours Robert, prince de Capoue, et se fit apporter du mont Cassin un autel d'or orné de pierreries, de calices d'or, des encensoirs, et d'autre argenterie en grande quantité, qui étoient les offrandes des papes et des princes: ce qui lui attira la haine implacable des moines; et il continua ainsi à faire la guerre. Au contraire, Odérise, désespérant de fléchir autrement le pape, vint à Rome se jeter à ses pieds, et renonça en're ses mains à l'abbaye du mont Cassin (2). Le pape Honorius voulant finir ces désordres, déposa Nicolas de l'abbaye, et excommunia tous ses adhérents; puis il écrivit aux moines que, s'ils vouloient lui remettre la disposition du monastère, il iroit lui-même, et travailleroit à le reformer, tant pour le spirituel que pour le temporel. Les moines, irrités contre Nicolas, lui fermèrent les portes quand il voulut venir au monastère, et envoyèrent au pape l'assurer de leur entière soumission.

Il envoya au mont Cassin le cardinal Mathieu, évêque d'Albane, qui, ayant assemblé le chapitre, fit élire Seignoret, quoiqu'absent; car, comme il venoit de Capoue pour l'élection, il fut arrêté en chemin par un seigneur du

parti de Nicolas. Il fut élu le douzième de juillet mil cent vingt-sept, et ensuite, ayant été délivré, il vint au mont Cassin, et fut installé dans la chaire de saint Benoît (1). Nicolas lui céda et abandonna les forteresses qu'il tenoit; et le pape, étant venu au mont Cassin, y donna à Seignoret la bénédiction abbatiale. Ce qui étoit sans exemple, car la coutume étoit de l'aller recevoir à Rome. Le pape vouloit qu'il lui prêtât serment; mais les moines s'y opposèrent, disant que jamais leurs abbés ne l'avoient fait. Le pape dit que l'abbé du mont Cassin pouvoit bien faire ce que faisoient presque tous les évêques et les autres abbés. C'est, répliquèrent les moines, qu'ils sont souvent tombés dans l'hérésie, et ont eu des sentiments contraires à l'Eglise romaine. Le pape en demeura là; et ainsi finit l'affaire du mont Cassin, dont Seignoret fut abbé pendant neuf ans et demi.

#### LII. Guerre du pape en Pouille.

Guillaume, duc de Pouille et de Calabre, étant mort sans enfants la même année mil cent vingt-sept, le vingt-huitième de juillet, Roger, comte de Sicile, son oncle, qu'il avoit institué héritier, vint à Salerne, où il fut reconnu pour seigneur, et sacré comme prince par Alphane, évêque de Capoue (2); puis il vint à Rège, où il fut reconnu duc de Pouille, et retourna en Sicile, et dès lors il prit le titre de duc. Il envoya une ambassade au pape Honorius avec des présents, le priant de lui accorder ce titre avec l'étendard; et lui promettant, s'il le faisoit, la ville de Troyes et celle de Montefosco, près de Bénévent. Le pape refusa ses offres, prétendant que Roger avoit dû commencer par recevoir de lui l'investiture, de quoi Roger, indigné, fit ravager par les seigneurs, ses vassaux, le territoire de Bénévent. Pour s'y opposer, le pape vint à Capoue la même année, le trentième de décembre, où il sacra le prince Robert, et harangua ceux qui s'étoient assemblés pour cette solennité, leur représentant les maux que le comte Roger avoit faits à la ville de Bénévent; protestant de ne jamais écouter ses promesses, mais de lui résister jusqu'à la mort, et demandant pour cet effet le secours des assistants. Ils le promirent tous, fondant en larmes, le nouveau prince Robert tout le premier; le pape promit à tous ceux qui, ayant reçu la pénitence, mourroient dans cette expédition, la rémission de tous leurs péchés, et la moitié de l'indulgence à ceux qui n'y mourroient pas. Ce qui les encouragea merveilleusement à cette guerre.

L'année suivante, le duc de Roger entra dans la Pouille avec une grande armée, et le pape marcha de son côté pour l'en chasser, avec Robert, prince de Capoue, et plusieurs autres seigneurs du pays; mais Roger, habile guer-

rier, ne leur livra point bataille, et se tint avec son armée dans des lieux où ils ne pouvoient l'attaquer, jusqu'à ce que, ennuyés de tenir la campagne et manquant de subsistance, ils se dissipèrent, et retournèrent chacun chez eux. Le pape, se voyant abandonné, revint à Bénévent; le duc le suivit aussitôt; et, lui ayant envoyé des députés, il fit sa paix, lui rendit hommage-lige, et reçut de lui, par l'étendard, l'investiture du duché de Pouille. Ce traité fut fait le jour de l'octave de l'Assomption, vingt-deuxième d'août mil cent vingt-huit.

#### LIII. Charles le bon, comte de Flandre.

L'année précédente, Charles le bon, comte de Flandre, fut tué par ses propres sujets, et regardé comme martyr de la justice. Ce prince étoit fils de saint Canut, roi de Danemarck, tué l'an mil quatre-vingt-sept, et tenu pour martyr; sa mère étoit Adèle, fille de Robert le Frison, comte de Flandre (1). Charles alla dans sa jeunesse à la terre sainte, et y servit contre les infidèles avec beaucoup de valeur. Etant devenu comte, et ayant affermi sa puissance, il rendit un grand respect aux prélats et à tous les ecclésiastiques, jusqu'à recevoir volontiers leurs corrections; et il déchargea les églises des impositions établies par ses prédécesseurs. Quand il rendoit justice, il expédiait toujours les causes des ecclésiastiques les premières, pour les renvoyer plus promptement à leurs fonctions. Dans une stérilité qui dura l'année mil cent vingt-cinq et la suivante, il eut un soin particulier des pauvres: il en nourrissoit cent en chacune des terres, beaucoup plus au lieu où il se trouvoit. On remarqua qu'étant à Ypres il distribua en un jour jusqu'à sept mille huit cents pains. Il étoit tellement estimé des étrangers, qu'on lui offrit le royaume de Jérusalem pendant la prison de Baudouin II, et l'empire après la mort de Henri V; mais il refusa l'un et l'autre. Il s'attira la haine des méchants, en réprimant avec force et sévérité les meurtres, les violences et les injustices. Bertoul, prévôt de Bruges, archichapelain et chancelier de la cour de Flandre, avoit amassé de grandes richesses sous les comtes précédents; il possédoit de grandes terres, et avoit quantité de parents, d'amis et de vassaux; en sorte que bien que, sa famille fût originairement de condition servile, il alloit de pair avec les plus grands seigneurs, et étoit le plus puissant après le comte. Pour s'appuyer davantage, il avoit marié ses nièces à des gentilshommes, dont l'un, ayant un différend pour la trêve enfreinte avec un autre noble, l'appela en duel juridiquement en présence du comte, suivant l'usage du temps. L'autre refusa de se battre avec un homme, qui avoit perdu sa noblesse en épousant une femme de condition servile, car telle étoit la

(1) Chr. Cass. IV, c. 61.

(2) C. 83, 86.

(3) C. 88.

(4) C. 89.

(1) Sup. liv. XLI, n. 33.

(2) C. 90, 91, 92.

(1) C. 94, 95.

(2) Baron. an. 1127. Ex

Chr. Rom. Salern. et Chr.

Benevent.

(1) Sup. liv. LXIII, n. 37. Vita. p. Boll. 2 mart. to. 6, p. 164.



loi du pays. Ce fut donc une occasion de rechercher la condition du prévôt et de toute sa famille, que le comte prétendoit être serfs et de son domaine.

Le prévôt, depuis long-temps en possession de sa liberté, ne put souffrir cet affront, et l'aiderait Charles d'ingrat, qui sans lui n'aurait jamais été comte de Flandre. Enfin, sa haine vint à tel point, que le comte, étant venu à Bruges, il tint pendant la nuit un conseil avec sa famille, où la mort du prince fut résolue. Le lendemain le comte étant levé, distribua son aumône; car il commençait toujours par là sa journée; faisait cette action nu-pieds, et baisait les mains des pauvres. Ensuite il alla à l'église de Saint-Donatien, où, tandis que ses chapelains chantoient prime et tierce, il se mit en prières devant l'autel de la Vierge; et, après de fréquentes genuflexions, il se prosterna sur le pavé pour dire les sept psaumes dans un livre, ayant auprès de lui des pièces de monnoies que son chapelain y avait mises, selon sa coutume, pour donner l'aumône pendant sa prière.

Les conjurés étant avertis que le comte étoit à l'église, Bouchard, neveu du prévôt, y vint avec six autres, portant des épées nues sous leurs manteaux. S'étant approché du comte, il le toucha d'abord légèrement de son épée, afin de lui faire lever la tête, comme il fit pour voir ce que c'étoit. Alors Bouchard lui donna un si grand coup sur le front, qu'il lui fit sauter la cervelle sur le pavé; et, quoique ce premier coup ne fût que trop suffisant, les autres lui en donnèrent encore plusieurs, et lui coupèrent le bras qu'il étendoit pour donner l'aumône à une pauvre femme. Ainsi mourut Charles le bon, comte de Flandre, le mercredi de la seconde semaine du carême, second jour de mars mil cent vingt-sept. On voulut emporter le corps à Gand, mais le clergé de Bruges s'y opposa, et on l'enterra d'abord sans cérémonie au lieu où il avait été tué; mais on fit le service dans une autre église, parce que celle de Saint-Donatien étoit profanée. Le roi Louis le gros, appelé par les seigneurs de Flandre, alla à main armée soumettre les séditions; et, ayant pris les principaux auteurs du crime, Bouchard et le prévôt Breoul, son oncle, il les fit mourir cruellement. La vie du bienheureux comte fut écrite quelques mois après par ordre de saint Jean, évêque de Hérouane, et il a toujours été depuis révérend dans le pays comme saint. Il ne laissa point d'enfants de sa femme Marguerite de Clermont, et le comté de Flandre passa à Guillaume Cliton, fils de Robert, duc de Normandie (1).

#### LIV. Concile de Troyes.

##### Au commencement de l'année mil cent vingt-

(1) Suger Vita. Ludov. et indiculo. p. 316. Melan. ad Usuald.

huit, le cardinal Matthieu, évêque d'Albane et légat du pape en France, tint un concile à Troyes, où il appela saint Bernard. Le saint abbé s'en excusa d'abord par une lettre, où, après avoir marqué qu'il avait été retenu par une fièvre aiguë, il ajoute: C'est à nos amis à juger si cette cause de demeure est juste, eux qui, sans admettre aucune excuse, veulent, sous prétexte d'obéissance, me traîner tous les jours de mon cloître dans les villes, et trouvent mauvais que je leur dise avec l'épouse: J'ai ôté ma tunique, comment la reprendrai-je (1)? J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je? Ces affaires, pour lesquelles on veut interrompre mon silence, sont faciles ou non. Si elles sont faciles, on peut les faire sans moi; si elles sont difficiles, je ne puis les faire, à moins qu'on ne me croie capable de ce qui est impossible aux autres. S'il est ainsi, je suis le seul, ô mon Dieu, en qui votre jugement s'est trompé en appelant à la vie monastique un homme si nécessaire au monde, et sans qui les évêques ne peuvent traiter leurs affaires.

Il ne laissa pas de venir au concile de Troyes, qui se tint à la Saint-Hilaire, treizième de janvier mil cent vingt-huit (2). Le légat Matthieu y présidait, puis Rainald, archevêque de Reims, Henri de Sens, et les évêques de Chartres, de Soissons, de Paris, de Troyes, d'Orléans, d'Auxerre, de Meaux, de Châlons, de Laon, de Beauvais, treize en tout. Raoul le vert, archevêque de Reims, étoit mort le vingt-troisième de juillet mil cent vingt-quatre, et Rainald de Martigné, évêque d'Angers depuis vingt-quatre ans, avait été transféré à Reims, dont il prit possession au mois d'octobre de la même année mil cent vingt-quatre, et gouverna cette église quatorze ans. Il y avait aussi plusieurs abbés au concile de Troyes: Rainald de Vézelay, qui la même année devint archevêque de Lyon, les abbés de Cîteaux, de Pontigny, de Clairvaux, qui étoit saint Bernard, de Trois-Fontaines, de Saint-Denis de Reims, de Saint-Etienne de Dijon et de Molesme. Il y avait deux docteurs fameux, Albéric de Reims et Fouger; entre les laïques, Thibaut, comte de Champagne, le comte de Nevers, et Hugues, maître de la nouvelle milice du temple, avec cinq de ses confrères.

#### LV. Ordre des Templiers.

Ce nouvel ordre militaire avait commencé à Jérusalem neuf ans auparavant, c'est-à-dire l'an mil cent dix-huit (3). Quelques chevaliers, hommes nobles et craignant Dieu, se dévouèrent à son service entre les mains du patriarche, et promirent de vivre perpétuellement dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, comme des chanoines. Les deux principaux

(1) Epist. 21. Cant. v. 3. (3) Guill. Tyr. xii, Hist. lib. II, c. 32, 33, 34.

étoient Hugues des Païens et Geoffroy de Saint-Aldemar; et, comme ils n'avoient ni église ni habitation certaine, le roi de Jérusalem leur donna un logement dans un palais qu'il avoit près le temple; de là leur vint le nom de templiers. Les chanoines du temple leur donnèrent une place près ce palais pour y bâtir les lieux réguliers; le roi et les seigneurs, le patriarche et les prélats leur donnèrent quelques revenus de leurs domaines pour leur nourriture et leur vêtement. Leur première promesse et le premier devoir qui leur fut imposé par le patriarche et par les autres évêques, pour la rémission de leurs péchés, fut de garder les chemins contre les voleurs et les partisans, principalement pour la sûreté des pèlerins.

Ils n'étoient encore que neuf, quand ces six d'entre eux se présentèrent au concile de Troyes et y exposèrent, autant que leur mémoire leur put fournir, l'observance qu'ils avoient commencée de garder en ce nouvel ordre militaire. Le concile jugea à propos de leur donner une règle par écrit, afin qu'elle fût plus fixe et mieux observée, et on ordonna qu'elle seroit dressée par l'autorité du pape et du patriarche de Jérusalem. On en donna la commission à saint Bernard, et il la fit écrire par un nommé Jean de Saint-Michel. Nous avons la règle, qui porte ce nom, divisée en soixante-douze articles, mais dont plusieurs ont été ajoutés depuis la multiplication de l'ordre, et même long-temps après (1). Avec cette règle, le pape Honorius et le patriarche Etienne leur ordonnèrent l'habit blanc, car jusque-là ils n'en avoient point de particulier.

Voici les articles de leur règle qui paroissent les plus originaux. Les chevaliers du temple entendront l'office divin tout entier du jour et de la nuit; mais, quand leur service militaire les empêchera d'y assister, ils réciteront treize *Pater* pour matines, sept pour chacune des petites heures, et neuf pour vêpres. C'est que ces bons chevaliers ne savent pas lire. Pour chacun de leurs confrères morts ils diront cent *Pater* pendant sept jours, et pendant quarante jours on donnera à un pauvre la portion du mort. Ils mangeront gras trois fois la semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi; les quatre autres jours ils feront maigre, et le vendredi en viandes de carême, c'est-à-dire sans œufs ni laitages. Chaque chevalier pourra avoir trois chevaux et un écuyer (2). Ils ne chasseront ni à l'oiseau ni autrement. Tels furent donc les commencements de l'ordre des templiers, le premier de tous les ordres militaires; et c'est la première fois que l'on a essayé d'allier la vie monastique avec la profession des armes. Hugues des Païens et les autres templiers avoient été envoyés en Occident par le roi de Jérusalem et

les seigneurs de son royaume pour exciter les peuples à venir au secours de la terre sainte, principalement au siège de Damas, qu'ils avoient résolu (1). Ils revinrent l'année suivante mil cent vingt-neuf, et amenèrent un grand nombre de noblesse.

#### LVI. Eglise latine d'Orient.

Etienne, patriarche de Jérusalem, qui confirma la règle des templiers, succéda cette année mil cent vingt-huit à Gormond, qui, assiégeant un château près de Sidon, gagna la maladie dont il mourut, après avoir tenu le siège de Jérusalem environ dix ans (2). Etienne, qui lui succéda, étoit du pays chartrain, noble et parent du roi Baudouin. Quoiqu'il eût étudié dans sa jeunesse, il porta les armes et fut vicomte de Chartres; ensuite il se rendit moine à Saint-Jean-de-la-Vallée en la même ville, et en fut abbé. Etant venu en pèlerinage à Jérusalem, il attendoit l'occasion de retourner en France, quand il fut élu patriarche de Jérusalem d'un commun consentement du clergé et du peuple. Il étoit de bonnes mœurs, mais haut, jaloux de ses droits et ferme dans ses résolutions. Dès qu'il fut sacré, il commença à avoir des différends avec le roi, prétendant que la ville de Joppé lui appartenait, et même Jérusalem depuis la prise d'Ascalon; mais sa mort termina promptement ces disputes, car il ne tint le siège de Jérusalem que deux ans.

L'année précédente, mil cent vingt-sept, on avait établi un nouvel archevêque à Tyr, que les chrétiens avoient conquis le vingt-neuvième de juin mil cent vingt-quatre (3). Au printemps de la quatrième année d'après, le roi, le patriarche et les principaux seigneurs du royaume s'assemblèrent à Tyr, et en élurent pour archevêque Guillaume, prieur de l'église du Saint-Sépulchre, Anglois de nation, recommandable par ses mœurs. Ils différèrent si long-temps cette élection, afin d'avoir le loisir de disposer des églises et des autres biens qui dépendoient de la cathédrale, et n'en laisser à l'archevêque que ce qu'ils jugeroient à propos. Guillaume, ayant été sacré par Gormond, patriarche de Jérusalem, alla à Rome, malgré ce prélat, demander le pallium, et le reçut du pape Honorius avec grand honneur. Il amena à son retour Gilles, évêque de Tusculum, légat du pape, chargé d'une lettre par laquelle le pape ordonnoit à Bernard, patriarche d'Antioche, de rendre à l'église de Tyr ses suffragants dans quarante jours, sous peine de suspension.

#### LVII. Saint Bernard. Devoirs des évêques.

En France, Henri, archevêque de Sens,

(1) Mabill. admon. in (2) C. 1, 2, 3, 10, 12, 13, Opusc. 6, Bern. 30, 47.

(1) Guill. xiii, Hist. c. 25. (2) Sup. liv. LXVI, n. 43, (3) C. 23, 13.



avoit succédé à Daïmbert dès l'année mil cent vingt-deux; mais dans les commencements il s'appliquoit peu à ses devoirs. Il devint plus fervent par les conseils de Geoffroy, évêque de Chartres, et de Bouchard, évêque de Meaux, ses suffragants: ce que saint Bernard ayant appris, il écrivit à Henri, vers l'an mil cent vingt-six, une grande lettre, ou plutôt un traité touchant les devoirs des évêques, pour satisfaire à la prière de ce prélat, qui lui avoit demandé un nouvel écrit de sa façon (1). Il commence par marquer les périls où sont exposés les évêques, puis il ajoute: Ayant interrogé depuis peu l'évêque de Meaux sur votre état, il m'a répondu avec confiance: Je crois qu'il se soumettra désormais aux conseils de l'évêque de Chartres. C'est la plus grande assurance qu'il me pût donner de vos bonnes intentions, puisque je sais combien seront fidèles les conseils de ce prélat: vous pouvez sûrement vous confier à l'un et à l'autre.

Saint Bernard exhorte ensuite l'archevêque à honorer son ministère, non par la pompe des habits et des chevaux ou la grandeur des bâtiments, mais par les vertus des bonnes œuvres. Si saint Paul défend aux femmes chrétiennes les habits précieux, combien plus aux prélats? Les pauvres n'ont-ils pas sujet de se plaindre que vous employez en habits superflus, brides dorées pour vos chevaux, en riches harnois pour vos mulets, ce qui suffiroit pour les vêtir et les nourrir (2)? Venant à l'ambition qui dominoit dans le clergé, il dit: On a honte maintenant dans l'Eglise d'être simple clerc; et on se tient déshonoré si on ne monte aux places les plus éminentes. On élève des enfants aux dignités ecclésiastiques, à cause de la splendeur de leur naissance, et on les tire de dessous la férule pour commander aux prêtres; mais ils apprennent bientôt à revendiquer des églises et à vider la bourse de leurs inférieurs. Et ensuite: On court de toutes parts aux bénéfices à charge d'âmes, comme à un moyen de vivre en repos; parce que l'on voit que ceux qui en sont chargés, loin de gémir sous le poids, ne cherchent qu'à s'en charger davantage, sans craindre les périls, tant la cupidité les aveugle. Quand un homme est devenu doyen, prévôt ou archidiaque, non content d'une dignité, il en cherche plusieurs, et autant qu'il peut, en une ou en plusieurs églises; mais si l'occasion s'en présente, il leur préférera volontiers un seul évêché. Sera-t-il alors content? Il désirera d'être archevêque, et peut-être encore ira-t-il ensuite à Rome solliciter à grands frais des amitiés utiles à ses intérêts. D'autres, ayant leur siège en des villes très-peuplées et des provinces entières dans leur diocèse, prennent prétexte de quelque vieux titre pour soumet-

(1) Mabill. admon. ab Opusc. 2. S. Bern. Opusc. 2, c. 1. (2) C. 10 1, Tim. II, 9.

tre à leur juridiction les villes voisines. Ils ne feignent point d'aller à Rome pour ce sujet; et, ce qui est de plus triste, ils y trouvent de la protection. Non que les Romains se soucient de l'événement des affaires, mais parce qu'ils aiment les présents. J'en parle ouvertement, parce qu'ils ne s'en cachent pas eux-mêmes.

A l'occasion de l'humilité qu'il recommande aux évêques, il se plaint que les abbés, plus obligés à cette vertu par leur profession, sont aussi soigneux de se soustraire à l'obéissance des évêques. O moines! dit-il, quelle est cette présomption? Car, pour être supérieurs de moines, vous ne l'êtes pas moins vous-mêmes (1). Et ensuite: Je ne le fais pas pour moi, dit-on, je cherche la liberté de mon église. O liberté plus servile qu'aucune servitude! je me passerai de bon cœur de cette liberté, qui m'engage à la pernicieuse servitude de l'orgueil. Car je suis assuré que, si jamais je prétendois secouer le joug de mon évêque, je me soumettrois aussitôt à la tyrannie de Satan. Qui me donnera cent pasteurs pour me garder? Plus j'en ai, plus je vais sûrement aux pâturages. Étonnante folie! je ne crains pas d'assembler un grand nombre d'âmes pour les garder, et je m'offense d'avoir un gardien qui rendra compte de la mienne. En quoi donc vous incommode l'autorité des évêques? Craignez-vous la persécution? mais vous serez heureux si vous souffrez quelque chose pour la justice. Méprisez-vous leur vie séculière? mais personne n'étoit plus séculier que Pilate, par qui Notre Seigneur a bien voulu être jugé, et dont il a déclaré que la puissance venoit d'en haut. Résistez maintenant au vicaire de Jésus-Christ. Il est clair que, par ce vicaire, saint Bernard entend l'évêque.

Il continue parlant des abbés: Quelques-uns, avec bien de la peine et de la dépense, obtiennent des privilèges du pape pour s'attribuer des ornements épiscopaux et porter la mitre, l'anneau et les sandales (2). Ils désirent sans doute d'être ce qu'ils veulent paroître; et ils ont raison de ne vouloir pas se soumettre à ceux qu'ils veulent égaler. Combien pensez-vous qu'ils donneroient aussi pour avoir le nom de pontifes? Qui des véritables moines a jamais enseigné une telle doctrine, ou donné de tels exemples? En quel degré d'humilité saint Benoît a-t-il placé l'amour du faste et des dignités? Il faut se souvenir que quand saint Bernard parloit ainsi, les exemptions des monastères et les privilèges des abbés étoient encore rares: les nouveaux ordres, Cîteaux, Fontevraud, Prémontré, étoient tous fondés avec soumission expresse à la juridiction des évêques, comme on voit par leurs chartes que j'ai marquées.

(1) C. 9, 35.

(2) N. 36

# LVIII. Constitutions de Guigues.

Quant aux chartreux, ils n'avoient garde de se prétendre exempts, puisqu'ils regardoient l'évêque de Grenoble comme leur abbé, et par ce raison ils n'avoient chez eux qu'un prieur (1). Aussi ne paroît-il aucune marque d'exemption dans leurs usages, qui furent écrits vers le même temps, environ quarante-cinq ans après la fondation de la Chartreuse, par le prieur Guigues, qui la gouvernoit depuis dix-huit ans. Il adresse ce recueil aux prieurs des trois autres maisons, Bernard des Portes, Humbert de Saint-Sulpice et Milon de Majorève; et, parlant pour lui et pour ses confrères, il dit (2): Nous avons écrit les coutumes de notre maison pour satisfaire à votre prière et aux ordres de Hugues, évêque de Grenoble, à la volonte duquel il ne nous est pas permis de résister. Nous avons long-temps différé pour des causes qui nous paroissent raisonnables; mais nous avons cédé à de telles prières et à une telle autorité. Il commence comme saint Benoît, dans sa règle, par la disposition de l'office divin. Dans la suite, voici ce qui me paroît de plus remarquable.

Ils se confessoient le samedi au soir au prieur, ou à celui à qui il en donnoit la commission. Le dimanche, on disoit quelquefois une messe avant la conventuelle. On ne faisoit point entrer les hôtes dans leur chœur, si ce n'étoit les religieux; et il n'y avoit qu'eux qui pussent coucher à la maison d'en haut. Le prieur devoit être prêtre, après son election il demouroit un mois en haut avec les moines, puis il descendoit à la maison d'en bas, et passoit une semaine avec les frères convers; mais il ne sortoit point des bornes de la Chartreuse. Il établissoit un procureur dans la maison d'en bas pour le soin des affaires temporelles et la conduite des frères, qui avoient d'autant plus besoin d'instruction qu'ils n'avoient point de lettres (3). En recevant les hôtes, on logeoit et on nourrissoit l'urs personnes seulement, et non leurs chevaux, parce que la maison n'eût pu porter cette dépense. De plus, ajoute l'auteur, nous avons en horreur la coutume d'aller de côté et d'autre et de quêter comme très-dangereuse; et nous voyons avec douleur qu'elle s'est établie chez plusieurs personnes, dont nous louons d'ailleurs la sainte manière de vie; et cela sous prétexte de charité, pour avoir de quoi donner aux survivants. Par la même raison, ils se contentoient de donner l'aumône sans loger les pauvres, de peur de nuire à leur solitude et à leur avantage spirituel, en voulant donner un soulagement corporel aux autres (4).

Les novices n'étoient reçus à profession qu'à

vingt ans. On leur donnoit aussitôt dans leur cellule ce qui leur étoit nécessaire pour dormir et pour se vêtir: entre autres des peaux de mouton pour les couvertures et les pelisses, à cause du grand froid des montagnes. Le tout étoit fort pauvre: car, dit l'auteur, c'est à nous particulièrement, entre tous les moines, qu'il convient de porter des habits usés; et que tout ce qui est à notre usage coûte peu, et sente l'humilité et la pauvreté. On leur donnoit du parchemin et tout ce qui étoit nécessaire pour transcrire des livres: car c'étoit leur occupation ordinaire, afin de prêcher des mains, ne le pouvant faire de bouche. Ils faisoient eux-mêmes leur cuisine: c'est pourquoi on donnoit à chacun les ustensiles nécessaires, afin qu'ils n'eussent aucune occasion de sortir de leurs cellules; ils n'en sortoient que pour aller à l'église, où les jours ouvriers ils ne disoient que matines et vêpres (1). S'il étoit nécessaire de parler, ils le faisoient en peu de mots, sans user de signes comme les moines de Clugny. Car nous croyons, dit l'auteur, que la langue suffit sans commettre par d'autres membres des péchés de parole (2).

Quant à la nourriture, ils se contentoient de pain et d'eau le lundi, le mercredi et le vendredi; ce qui, toutefois, étoit laissé à leur discrétion. Le mardi, le jeudi et le samedi, ils faisoient cuire des légumes ou quelque chose de semblable: ces jours on leur donnoit du vin, et le jeudi du fromage. Depuis la mi-septembre jusqu'à Pâques, ils ne mangeoient qu'une fois le jour; le reste de l'année ils mangeoient deux fois, le mardi, le jeudi et le samedi. Pendant l'aven, ils ne mangeoient ni œufs ni fromage. Ils ne buvoient point de vin pur, et ne faisoient point de pain blanc. Il n'étoit pas permis de faire des abstinences, se donner la discipline, ou de veiller, hors ce qui étoit prescrit, sans l'approbation du prieur. On n'achetoit du poisson que pour les malades. Ils usoient rarement de médecine; mais ils se faisoient saigner cinq fois par an, et ne se rasoient que six fois. Ils n'avoient ni or ni argent dans leur église, sinon un calice et un chalice pour prendre le précieux sang: ils ne recevoient point de présents des usuriers et des excommuniés (3). Pour retrancher toutes les occasions de cupidité, ils avoient défendu aux habitants de la Chartreuse de rien posséder hors les bornes de leur desert, d'y enterrer aucun mort que leurs confrères, ou quelque religieux qui y fût mort, ni se charger d'aucun anniversaire. Car, dit l'auteur, nous avons ouï-dire, ce que nous n'approuvons point, que la plupart sont prêts à dire des messes et faire des festins magnifiques toutes les fois que quelqu'un veut donner de quoi prier pour les morts; ce qui ruine l'abstinence et rend les prières vénales, les faisant dépendre du choix

(1) Guib. 1, de Vita S. 1510, et 1703. (2) C. 7, n. 1: c. 4, 10, 25, B. (3) C. 15, 15, 19. (4) C. 20.



de celui qui donne des repas. Après avoir expliqué ce qui regarde les moines de la Chartreuse, Guigues explique les usages des laïques ou frères convers de la maison d'en bas. Comme ils ne savaient pas lire, ils ne chantoient point l'office, ils assistaient seulement à celui que leur disoit le moine qui les gouvernoit, ou, en son absence, ils disoient un *Pater* pour chaque psaume (1). Leur abstinence étoit moindre que celle des moines, à cause de leur travail. Ils ne gardoient pas non plus un silence si exact; mais, au reste, leur vie étoit réglée sur celle des moines, à proportion de leurs occupations.

Si quelqu'un des habitants de la Chartreuse s'enfuyoit ou en étoit chassé, et que, touché de repentir, il revint, promettant de se corriger, le prieur en délibéroit avec la communauté; et si on jugeoit à propos de le recevoir, on le mettoit au dernier rang, sinon on lui permettoit de passer à une autre maison religieuse où il pût faire son salut. Le nombre des moines de la Chartreuse étoit fixé à treize, et celui des frères-lais à seize; ce qu'ils avoient réglé pour ne pas s'engager à une plus grande dépense que le lieu ne pouvoit porter; et si nos successeurs, ajoute l'auteur, ne pouvoient maintenant même ce petit nombre sans être réduits à l'odieuse nécessité de quêter et de vaquer; nous leur conseillons de le réduire à la quantité qu'ils pourront porter, sans s'exposer à de tels périls (2). Et ensuite: Notre institut se rend lui-même recommandable par le petit nombre de ses sectateurs; car, s'il est vrai, selon les paroles de Notre Seigneur, que la voie qui mène à la vie est étroite (3), et que peu la trouvent, l'institut religieux qui admet le moins de sujets est le meilleur et le plus sublime; et celui qui en admet le plus est le moins estimable. Ainsi finissent les constitutions du vénérable Guigues.

#### LIX. Affaire d'Etienne, évêque de Paris.

Etienne de Senlis, chancelier de France, étant devenu évêque de Paris en mil cent vingt-quatre, mena encore quelque temps une vie peu ecclésiastique; mais il se corrigea, comme son métropolitain, par les sages conseils de ses confrères et de saint Bernard (4). Dès lors il ne fut plus courtisan ni complaisant pour le doyen et les archidiacres de son église, qui, par ordre du roi, faisoient des exactions sur le clergé au préjudice de la liberté ecclésiastique. Ils aigriront tellement le roi contre l'évêque, que lui et les siens en pensèrent perdre tous leurs biens, et que le prélat fut même en danger de sa vie; ce qui le poussa, suivant l'usage du temps, à mettre les terres du roi en

(1) C. 41, 52.

(2) C. 77, 78, 79, 80, n. 12.

(3) Matth. VII, 14.

(4) Mabill. not. fus. ad Ep. 45, S. Ber.

interdit. Ensuite, pour éviter son indignation, il se retira près l'archevêque de Sens, et ils allèrent tous deux au chapitre général de Cîteaux implorer la protection de ces saints moines, dont les deux prélats et le roi lui-même avoient obtenu des lettres de fraternité.

C'est le sujet d'une lettre que saint Bernard écrivit au roi sous le nom d'Etienne, abbé de Cîteaux, et de tout le chapitre, en mil cent vingt-sept, où il parle ainsi (1): Par quel conseil vous opposez-vous maintenant si fortement à nos prières, que vous avez autrefois demandées avec tant d'humilité? Avec quelle confiance pouvons-nous lever nos mains pour vous vers l'époux de l'Eglise, que vous affligez sans sujet, ce nous semble, et inconsidérément? Elle se plaint à lui que vous l'attaquez, vous qui deviez la défendre. Comprenez-vous de qui vous vous attirez la colère? Ce n'est pas de l'évêque de Paris, mais du Dieu terrible qui ôte la vie aux princes, de celui qui a dit aux évêques: Qui vous méprise me méprise (2). Nous vous parlons ainsi avec hardiesse, mais avec affection, vous priant, avec l'amitié réciproque et la fraternité dont vous nous avez honoré et que vous blessez maintenant, de faire cesser au plus tôt un si grand mal: autrement sachez que nous ne pouvons abandonner l'Eglise de Dieu et son ministre l'évêque de Paris, notre père et notre ami, qui nous a demandé, par droit de fraternité, des lettres au pape en sa faveur. Mais nous avons cru devoir auparavant vous écrire cette lettre, d'autant plus que l'évêque offre de vous faire justice, pourvu qu'on lui restitue auparavant, comme il est des règles, ce qu'on lui a ôté injustement; et si vous voulez faire la paix avec lui, nous sommes prêts à nous rendre auprès de vous pour ce sujet partout où il vous plaira.

L'archevêque de Sens, avec tous ses suffragants et quelques autres personnes vertueuses, entre lesquelles étoit saint Bernard, allèrent trouver le roi pour le prier de rendre justice à l'évêque de Paris, et lui restituer ce qu'on lui avoit ôté; mais ils ne l'obtinrent pas. Enfin, voyant qu'ils vouloient avoir recours aux armes spirituelles, et mettre aussi l'interdit sur ses terres, il craignit, et promit de rendre tout. Mais, au même temps, arrivèrent des lettres du pape, qu'il avoit sollicitées, et qui levoient l'interdit déjà prononcé par l'évêque de Paris. Alors le roi ne voulut plus rien exécuter de ce qu'il avoit promis, et les évêques demeurèrent chargés de confusion. C'est ce qui paroît par la lettre que saint Bernard écrivit sur ce sujet au pape Honorius, sous le nom de Geoffroy, évêque de Chartres, et par celle qu'il lui écrivit au nom de l'abbé de Pontigny et au sien, se plaignant qu'il s'est laissé surprendre en cette occasion (3). Il se plaint encore, dans une lettre à Aimeri, chancelier de l'église

(1) Ep. 45.

(2) Ps. LXXVI, 12, Luc.

X, 16.

(3) Ep. 46, 47, 48, n.

romaine, qu'il a vu avec douleur l'autorité du saint-siège donner à la tyrannie de nouvelles armes.

Le pape Honorius prit enfin le parti de l'évêque de Paris, et on croit que son affaire fut terminée au concile de Reims, tenu en mil cent vingt-huit; mais le roi demeura irrité contre l'archevêque de Sens (1): sur quoi saint Bernard écrivit au pape en ces termes: Nous vous représentons avec confiance et fidélité ce que nous voyons en ce royaume de contraire à la religion. Autant que nous pouvons juger, nous qui sommes proches, le roi Louis ne persécute pas tant les évêques que leur zèle pour la justice, leur piété, l'extérieur même de la religion. Votre sainteté le peut aisément connoître, en ce que ceux qu'il honoroit, qu'il croyoit lui être fidèles, et admettoit en sa familiarité lorsque leur habit et leur conduite étoit toute séculière, sont devenus ses ennemis depuis qu'ils mènent une vie digne de leur sacerdoce, et qu'ils honorent leur ministère. C'est la source des outrages qu'a soufferts l'évêque de Paris, tout innocent qu'il étoit, mais le Seigneur s'est servi de votre main pour le soutenir. De là vient encore à présent que le roi s'efforce d'ébranler la fermeté de l'archevêque de Sens, afin qu'ayant abattu le métropolitain il attaque plus aisément ses suffragants. Qui doute enfin que ce n'est qu'à la religion qu'il en veut, puisqu'il l'appelle ouvertement la ruine de son royaume et l'ennemie de sa couronne? Nous vous supplions donc, très-saint père, de prendre connoissance de cette affaire, car, si on la ramène à être jugée devant le roi, c'est livrer l'archevêque à ses ennemis. Le pape, n'ayant pas estimé à propos d'évoquer à soi la cause de l'archevêque, saint Bernard le pria au moins de recevoir son appellation, et recommanda l'affaire au chancelier Aimeri.

#### LX. Traité de saint Bernard du libre arbitre, etc.

Vers le même temps, il lui écrivit une autre lettre, où il le prie de le faire décharger des affaires que le pape lui renvoyoit. Il ne me sert de rien, dit-il, de n'être point occupé de mes affaires, puisque je le suis de celles d'autrui. Je ne vois rien de plus sûr pour moi que d'obéir au pape, pourvu qu'il veuille bien faire attention à ce que je puis (2). Il offre ensuite au chancelier de lui envoyer le traité du libre arbitre qu'il venoit de publier, et qu'il avoit adressé à Guillaume, abbé de Saint-Thierry.

L'occasion de cet ouvrage fut que saint Bernard, parlant un jour en public, et reconnoissant qu'il étoit redevable à la grâce de Dieu de l'avoir prévenu dans le bien du progrès qu'il faisoit, et de la perfection qu'il

(1) Ep. 49.

(2) Ep. 52.

espéroit, un des assistants lui dit (1): Que faites-vous donc, ou quelle récompense espérez-vous, si c'est Dieu qui fait tout? Pour répondre à cette objection, saint Bernard observe d'abord, qu'afin que l'on puisse agir, deux choses sont nécessaires, l'instruction et le secours. La volonté ne s'élève jamais sans la raison. Or, la raison est donnée à la volonté pour l'instruire et non pour la détruire; et elle la détruisoit si elle lui imposoit quelque nécessité. Car la liberté est essentielle à la volonté; et, où il y a nécessité, il n'y a point de liberté, ni par conséquent de mérite. Or, le libre arbitre est nommé libre à cause de la volonté, et arbitre à cause de la raison (2).

Il y a trois sortes de liberté: la liberté naturelle, que nous avons reçue par la création, et qui nous exempte de nécessité; la liberté de grâce, que nous recevons par régénération, et qui nous délivre du péché; la liberté de gloire, qui nous est réservée dans le ciel, et qui nous affranchira de la misère. La première liberté convient également à Dieu et à toute créature raisonnable, bonne ou mauvaise; mais cette liberté demeure en nous comme captive, si elle n'est accompagnée des deux autres. Car le libre arbitre nous fait vouloir, mais c'est la grâce qui nous fait vouloir le bien; c'est elle qui nous fait goûter le vrai et pouvoir le bien (3).

L'homme en l'état d'innocence pouvoit pécher, non afin qu'il péchât, mais afin qu'il eût le mérite de s'en abstenir; depuis sa chute il ne peut ne pas pécher, sans qu'il ait perdu le libre arbitre dont l'effet est proprement de vouloir, et non de se délivrer du péché ou de la misère. Le libre arbitre a pu tomber de lui-même et non se relever; ce n'est que par Jésus-Christ que nous pouvons recouvrer les deux autres libertés (4). Car le libre arbitre ne consiste pas à pouvoir également et avec la même facilité se porter au bien et au mal; et l'immobilité dans l'un ou dans l'autre n'ôte pas le libre arbitre. Dieu n'en est pas moins libre pour ne pouvoir être mauvais, ce qui ne vient pas d'une foible nécessité, mais d'une volonté ferme dans le bien; et le diable ne laisse pas d'être libre, quoiqu'il ne puisse tendre au bien, puisque ce qui l'en empêche n'est pas la violence d'un autre, mais sa volonté obstinée au mal.

La grâce ne nuit point à la liberté, car, quoique Dieu nous attire, il ne nous sauve pas malgré nous, c'est en nous faisant vouloir le bien; il en est de même de la concupiscence, elle ne nous contraint pas au mal; et il nous est toujours libre de n'y pas consentir. L'homme demeure libre dans les tentations les plus violentes, telle que fut celle à laquelle saint Pierre succomba. Il aimoit Jésus-Christ, mais il aimoit encore plus sa vie;

(1) Opusc. 9, c. 1.

(2) C. 2, n. 5.

(3) N. 3, c. 4, 6; n. 19, 7.

(4) C. 8, 10.



et son péché fut de préférer la vie du corps à celle de l'âme, mais il la préféra librement. Ainsi, quelque violence qu'on nous fasse, nous ne péchons que parce que nous voulons. Enfin, toute l'action du libre arbitre et tout son mérite est de consentir à la grâce; encore ce consentement vient-il de Dieu, qui opère en nous de penser le bien, et de le vouloir et de l'accomplir; il fait le premier sans nous, le second avec nous, et le troisième par nous. Saint Bernard déclare qu'en ce traité il s'attache uniquement à la doctrine de saint Paul (1).

Quelque temps après, comme saint Bernard passait près de Paris, l'évêque Etienne, et les autres qui se trouverent présents, le prioient instamment de venir dans la ville sans le pouvoir obtenir (2). Car il évitait avec grand soin les assemblées, s'il n'avait quelque raison pressante de s'y trouver. Mais encore que le soir il eut autrement disposé son chemin, le lendemain matin il fut dit à l'évêque : Nous irons à Paris, comme vous nous en avez prie. Il entra dans les écoles, où le clerge s'assembla en très-grand nombre, et il leur fit un sermon sur la conversion des mœurs, dont il montre la nécessité, sans en dissimuler les difficultés; et il en ouvre les moyens. Il suppose dans tout ce discours, que la plupart des ecclésiastiques étoient engagés dans le péché; et il attaque deux vices en particulier, l'ambition et l'incontinence. L'ambition, qui faisoit rechercher les fonctions et les dignités ecclésiastiques sans vocation et sans mérite, sans avoir songé ni à conserver l'innocence ni à se reconcilier à Dieu; l'incontinence, qui précipitoit dans les crimes les plus affreux ceux qui s'engageoient témérairement au célibat (3).

L'effet de ce sermon fut la conversion de trois clercs, qui, renonçant aux vaines études, s'attachèrent à celle de la vraie sagesse, quittèrent le monde et suivirent saint Bernard. Quand le premier des trois se vint jeter à ses pieds, il dit à l'oreille à un moine qui étoit près de lui : J'ai vu cet homme la nuit passée comme je le vois maintenant; et c'est pour lui que Dieu nous a amenés ici. Il se convertit si bien, que quelques années après il mourut saintement à Clairvaux.

#### LXI. Conversion de l'abbé Suger.

La conversion de Suger, abbé de Saint-Denis, arriva vers le même temps que celle de son évêque et de son métropolitain (4); et saint Bernard l'en félicita par une grande lettre, où il marque avec une sainte liberté le scandale qu'avoit causé dans l'Eglise le faste et

la vie toute séculière de cet abbé, ses habits somptueux, sa nombreuse suite. Mais il le loue encore plus d'avoir réformé son monastère tombé dans un grand relâchement, comme Abailard s'en plaint sous Adam, prédécesseur de Suger (1). Cette maison, dit saint Bernard, servoit aux affaires de la cour et des armées des rois; le cloître étoit souvent environné de gens de guerre, et retentissoit de plaidoires et de querelles; les femmes y avoient quelquefois entrée. A présent on y fait de saintes lectures, et on y garde un perpétuel silence. On n'admet plus les séculiers dans cette maison, on ne s'y entretient plus avec les gens oisifs, on n'y entend plus le bruit que faisoient les enfants; on n'y entre que pour chanter les louanges de Dieu et accomplir des vœux. A la fin il s'étend sur le scandale que donnoit encore Etienne de Garlande, ami de Suger, qui, ayant l'ordre de diacre, et étant archidiacre, doyen et prévôt en diverses églises, étoit en même temps sénéchal du roi, dont en cette qualité il commandoit les armées, et prenoit ce titre préférentiellement à tous ses titres ecclésiastiques. Car le sénéchal étoit alors le premier officier de la couronne et au-dessus du connétable. L'abbé Suger persévéra dans la régularité, et s'appliqua avec grand soin au rétablissement de son monastère, comme on voit encore et dans ses écrits et dans le bâtiment de son église.

#### LXII. Réunion d'Argenteuil à Saint-Denis.

Il avoit trouvé dans les anciens titres de son abbaye, que le monastère d'Argenteuil avoit été fondé dès le temps des rois de la première race, et des lors donné à Saint-Denis (2); que Charlemagne l'avoit obtenu pour sa fille Théodrade, qui s'étoit consacrée à Dieu, et qu'il y fit abbaye, à la charge que, quand elle seroit morte, ce monastère retourneroit à Saint-Denis. Mais les guerres civiles qui survinrent entre les enfants de Louis le débonnaire en empêchèrent l'exécution; et Argenteuil demeura une abbaye de filles, qui du temps de Suger étoient en petit nombre, et menaient une vie scandaleuse. C'est ce qu'il représenta dans un concile tenu à Paris en présence du roi Louis, où présidoit le cardinal Matthieu, évêque d'Albane, et où assistoient Rainald, archevêque de Reims, Etienne, évêque de Paris, Geoffroy, évêque de Chartres, Gosselin de Soissons et plusieurs autres (3). On y parla de la réforme de plusieurs monastères, et entre autres de celui d'Argenteuil.

L'abbé Suger y produisit les titres par lesquels il paroît que ce monastère appartenoit à Saint-Denis. Sur quoi le légat, de l'avis du concile, lui ordonna de mettre ces religieuses

scandalieuses en des monastères réglés, et d'envoyer à leur place des moines de son abbaye. Ce décret fut confirmé par l'évêque de Paris, ensuite par le pape Honorius, et enfin par le roi Louis, qui renonça à tout le droit qu'il pouvoit avoir sur ce monastère, comme témoignent ses lettres données à Reims l'an mil cent vingt-neuf, en la cour solennelle tenue à la fête de Pâques, pour le sacre du jeune roi Philippe, son fils aîné. Depuis ce temps le monastère d'Argenteuil est demeuré prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Denis.

#### LXIII. Suite de l'histoire d'Abailard.

Les religieuses qui en furent chassées avoient pour prieur la fameuse Héloïse, que son ami Abailard retira à un oratoire qu'il venoit de fonder sous le nom du Paraclet, dans le diocèse de Troyes (1). Après qu'il eut été condamné au concile de Soissons, et renvoyé à l'abbaye de Saint-Denis, il prit querelle avec les moines au sujet de l'histoire de ce saint, composée par Hilduin; et l'abbé Adam le menaça de l'envoyer au roi pour le punir, comme d'ériger à l'honneur de son royaume, dont il ne croyoit pas que le patron fût l'apocryphe (2). Abailard s'enfuit de nuit, et se retira à Provins, sous la protection de Thibaud, comte de Champagne, et ensuite dans une solitude près Nogent-sur-Seine, dans le diocèse de Troyes, où, du consentement de l'évêque Hatton, il bâtit de roseaux et de chaume un oratoire au nom de la sainte trinité, et y vécut quelque temps avec un clerc.

Mais, ses ecclésiastiques l'ayant appris, ils vinrent le trouver de tous côtés, et bâtirent des cabanes autour de son ermitage, lui donnant tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance; et comme son oratoire étoit trop petit, ils le rebâtirent de pierre et de bois. Alors Abailard le nomma le Paraclet, parce qu'il avoit trouvé en ce lieu sa consolation (3). Quelques-uns trouvèrent mauvais ce titre, prétendant que l'on ne devoit pas dédier une église au Saint-Esprit en particulier, non plus qu'au père, mais au fils seul, ou à la trinité, suivant l'ancienne coutume; mais Abailard soutenoit que le nom de Paraclet convenoit à chacune des personnes divines. Alors, dit-il, mes anciens ennemis excitèrent contre moi deux nouveaux apôtres, en qui le monde avoit grande créance, dont l'un se vanoit d'avoir ramené la vie des chanoines réguliers, l'autre celle des moines. C'est saint Norbert et saint Bernard dont il parle. L'un et l'autre, continuait-il, allant par le monde, et déclamant impudemment contre moi, me rendirent pour un temps méprisable à quelques puissances ecclésiastiques et séculières, et repandirent des

bruits si désavantageux de ma foi et de mes mœurs, qu'ils aliénèrent de moi mes principaux amis; et obligèrent les autres à dissimuler leur affection. Dieu m'est témoin que dès que j'apprenois qu'il se tenoit quelque assemblée ecclésiastique, je croyois que c'étoit pour me condamner, et j'attendois aussitôt le coup de foudre. Souvent mon désespoir vint à tel point, que je me proposois de quitter le pays des chrétiens et de passer chez les infidèles, pour y vivre plus en repos, en payant un tribut; et je croyois les trouver d'autant plus favorables, que sachant que, l'on m'accusoit de n'être pas bon chrétien, ils croiroient me pouvoir attirer plus facilement à leur secte.

En cet état, il fut élu abbé de Saint-Gildas en Bretagne, au diocèse de Vannes, et l'accepta pour se mettre à couvert de la persécution qu'il craignoit en France. Mais il trouva un pays barbare, dont la langue lui étoit inconnue, et dont le peuple étoit inhumain et désordonné. Les moines de saint Gildas étoient aussi déréglés que le peuple. C'étoient des hommes indociles et d'une vie scandaleuse; et un seigneur du pays avoit pris occasion de leurs désordres pour s'emparer de tous les lieux situés proche du monastère, et charger les moines de plus d'exactions que des juifs tributaires. Ces moines, n'ayant plus rien en commun, étoient réduits à s'entretenir chacun à leurs dépens avec leurs concubines et leurs enfants, et ne laissoient pas de presser leur nouvel abbé de leur donner de quoi subsister, afin que n'y pouvant satisfaire, il fût réduit à les laisser en repos dans leur désordre ou à se retirer. Ainsi il fut bientôt dégoûté de ce nouvel établissement, et trouva sa condition pire en Bretagne qu'en France. Il crut même que c'étoit une punition divine pour avoir abandonné sa nouvelle église du Paraclet, et c'est ce qui lui fit embrasser avec joie l'occasion d'y mettre Héloïse lorsqu'elle fut chassée d'Argenteuil (1).

Quelques religieuses du même monastère l'y suivirent; elles y vécurent d'abord dans une grande pauvreté; mais, avec le temps, Héloïse, se faisant aimer par son esprit, sa douceur et sa patience, attira les bienfaits des prélats et des seigneurs du voisinage; et le Paraclet devint une abbaye de filles considérable, comme elle l'est encore. Abailard les visitoit souvent; ce qui donna sujet à de mauvais bruits, et à l'accuser d'avoir encore pour Héloïse un attachement plus humain que spirituel. Elle, de son côté, n'en avoit que trop pour lui, comme il paroît par ces lettres écrites depuis ce temps, où l'on voit plus de tendresse que de modestie, et où elle affecte de montrer son esprit et son érudition. Enfin elle avoue franchement que ce n'est pas la dévotion, mais sa déférence pour lui qui l'a engagée dans la profession monastique.

(1) C. 11, 12, 13, n. 18.

(2) G. M. R. IV, Vit. 1, n. 10.

(3) O. M. R. I, c. 49, 20.

(4) Ep. 70.

(1) Sup. n. 22.

Duch. p. 333.

(2) De admin. c. 2, to. 4.

(3) Fo. 10, p. 97.

(1) Abailard, p. 34.

Sup. liv. XLVIII, n. 50, p. 28.

(2) Sup. n. 21, p. 26.

(3) P. 30.

(1) P. 47.



## LXIV. Henri renonce à l'évêché de Verdun.

Henri, évêque de Verdun, étoit entré dans ce siège, dès le temps du pape Pascal II, par la faveur de la reine Mathilde, fille du roi d'Angleterre et épouse de Henri V. Car ce prélat étoit Anglois, et avoit été archidiacre de Winchester (1). Dès son entrée à l'épiscopat, il y trouva de grandes oppositions; et bien qu'au concile de Reims, en mil cent dix-neuf, il eût obtenu sa confirmation du pape Calliste II, il ne put entrer à Verdun qu'à main armée avec Rainald, qui en étoit comte, et odieux comme lui. La paix étant faite, l'évêque Henri s'adonna au plaisir contre la bien-séance de sa dignité : ce qui excita de nouveau contre lui son peuple et son clergé. Le clergé envoya des députés au pape Calliste, pour l'accuser d'incontinence, de simonie et de dissipation des biens de l'Eglise, dont en effet il avoit donné plusieurs terres au comte Rainald pour le récompenser de son secours. Laurent, abbé de Saint-Vennes, lui demandoit aussi la restitution de quelques biens de son monastère.

Henri, ayant été cité par le pape Calliste, ne comparut point devant lui; mais les plaintes de son clergé et de l'abbé de Saint-Vennes ayant été renouvelées devant le pape Honorius II, il le cita à Rome jusqu'à deux fois, et il s'y rendit à la seconde. Mais, comme il s'étoit concilié les cardinaux à force de présents, l'affaire n'y put être terminée, le pape

(1) Hist. Episc. Virod. tom. 12, Spicil. p. 308.

la renvoya sur les lieux pour être examinée par le cardinal Matthieu, son légat en France (1). Celui-ci tint pour cet effet un concile à Châlons à la Purification de Notre-Dame, l'an mil cent vingt-neuf, où se trouva l'archevêque de Reims et plusieurs autres évêques, des abbés, entre lesquels étoit saint Bernard, et d'autres hommes savants et pieux. L'évêque de Verdun y étoit aussi avec ses accusateurs. Il demanda conseil à saint Bernard, qui lui représenta combien il étoit fâcheux de gouverner ceux qui ne le vouloient point pour prélat. C'est pourquoi il lui conseilla de renoncer à l'évêché plutôt que de s'exposer à l'affront d'être accusé publiquement en présence d'une si célèbre assemblée. Henri suivit ce sage conseil; et, saint Bernard portant la parole pour lui, il déclara en plein concile que, puisque son peuple et son clergé se plaignoient de lui, et principalement ceux qu'il avoit le plus élevés dans l'Eglise, il ne vouloit point leur commander malgré eux, ni faire durer plus long-temps ce scandale. Il renonça donc à l'évêché, et rendit la crosse la treizième année depuis qu'il l'eut reçue de la main de l'empereur. Pour le consoler, les principaux du concile, à la persuasion de l'abbé Laurent, firent une contribution de dix marcs d'argent pour payer les dettes qu'il avoit contractées dans la ville et retirer ses gages. On élut aussitôt pour lui succéder Ursion, abbé de Saint-Denis de Reims, qui tint l'évêché de Verdun pendant deux ans.

(1) Alberic. Chron. an. 1129. Dodechin. eod.

## LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

## I. Mort d'Honorius II. Innocent II, pape. Anaclet, anti-pape.

Honorius II, étant tombé malade au palais de Latran, se fit porter au monastère de Saint-André, où il mourut le quatorzième jour de février mil cent trente, et ne laissa pas d'être enterré dans l'église de Latran. Il avoit tenu le saint-siège cinq ans et deux mois. Les premiers et les plus sages de l'église romaine le voyant à la mort, pour prévenir le tumulte qui pourroit arriver à l'élection de son successeur, convinrent de la faire à Saint-Marc, et tous ensemble, selon la coutume (1). Mais les cardinaux, qui avoient été les plus familiers d'Honorius et qui avoient été assidus auprès de lui pendant sa maladie, avec le chancelier Haimeri, craignant le tumulte des Romains, s'ils alloient à Saint-Marc, se pressèrent de faire une élection avant que la mort du pape fût publiée. Ils élurent donc Grégoire, cardinal de Saint-Ange, le nommèrent Innocent II, et le revêtirent des ornements pontificaux. Les autres, ayant su la mort du pape, s'assemblèrent le même jour à l'heure de tierce à Saint-Marc, comme on étoit convenu, et élurent Pierre de Léon, prêtre-cardinal de Sainte-Marie-Trastevere, comme les autres avoient prévu; car c'étoit pour l'éviter qu'ils s'étoient pressés d'élire Grégoire. Pierre fut nommé Anaclet II par ceux qui l'élurent; et ainsi il y eut schisme dans l'église romaine.

Grégoire avoit été moine à Saint-Jean-de-Latran, puis abbé d'un monastère de Saint-Nicolas et Saint-Primitif hors de Rome (2). Il fut fait cardinal-diacre par le pape Urbain II, et envoyé légat en France avec Pierre de Léon par Calliste II, en mil cent vingt-quatre. Pierre étoit petit-fils de Léon, juif converti et baptisé par le pape Léon IX, qui lui donna son nom (3). Ce Léon étoit très-savant, et devint puissant à la cour de Rome par ses grandes richesses; mais son fils, Pierre de Léon, eut encore plus de pouvoir et de réputation que lui. Il servit si utilement l'église romaine dans la querelle des investitures, par ses armes et par ses conseils, que le pape lui donna le gou-

vernement de la Tour de Crescence, c'est-à-dire du château Saint-Ange, et le tenoit pour son fidèle confident : ce qui lui donna occasion d'augmenter tous les jours en biens et en dignités. Il eut plusieurs enfants de l'un et de l'autre, entre lesquels étoit le cardinal dont nous parlons, que l'on nommoit proprement Pierre de Pierre de Léon; car le nom du père servoit alors ordinairement de surnom chez toutes les nations. Pierre, ayant été destiné aux lettres, vint en France et étudia à Paris. En retournant à Rome, il s'arrêta à Clugny, où il prit l'habit; après qu'il y eut appris quelque temps les observances monastiques, le pape Pascal II, à la prière de son père, le rappela à la cour de Rome, et le fit cardinal. Du temps du pape Calliste, il fut envoyé légat en France avec Grégoire, et tint des conciles à Chartres et à Beauvais. Tels étoient les deux concurrents.

On compte du côté d'Innocent dix-neuf cardinaux, entre autres Matthieu, évêque d'Albane, Jean de Chrême, du titre de Saint-Chrysogone, et le chancelier Haimery. Sitôt qu'ils eurent élu le nouveau pape, ils l'intronisèrent, le menèrent dans les lieux dont il devoit prendre possession suivant la coutume, et lui rendirent tout l'honneur qu'ils purent, selon la circonstance du temps; car Pierre de Léon étoit le plus fort à Rome, en sorte qu'Innocent et ceux de son parti, n'étant pas en sûreté dans leurs propres maisons, demeuroient auprès du palais de Latran. Ils furent même obligés de se retirer dans les maisons des Frangipanes et des Corses, qui étoient fortifiées, et où ils se défendirent quelque temps. Pierre de Léon, indigné de cette résistance, marcha à Saint-Pierre, bien accompagné, s'en rendit le maître, en enleva l'argenterie et tout le trésor. Il en fit de même à Sainte-Marie-Majeure et aux autres églises de Rome; et, ne trouvant point de chrétiens qui osassent briser les calices et les crucifix d'or, on dit qu'il les fit mettre en pièces par des juifs.

Il avoit déjà de grandes richesses, tant celles que son père lui avoit laissées que celles qu'il avoit amassées lui-même par les exactions ordinaires dans la cour de Rome et dans ses légations; ainsi il gagna par ses largesses le

(1) Suger vita Lud. Chr. Maurin. to. 4, Duch.

(2) Ap. Baron. an. 1130. Sup. liv. LXVII, n. 35.



peuple et la plupart des grands, et le pape Innocent se trouva assiégé de toutes parts avec les siens, en sorte qu'il n'osoient sortir, et que personne ne pouvoit venir à eux sans exposer sa vie. En cette extrémité, le pape Innocent résolut de sortir de Rome et se retirer en France; et, ayant fait préparer secrètement deux galères, il s'embarqua sur le Tibre avec tous les cardinaux de son parti, excepté Conrad, évêque de Sabine, qu'il laissa à Rome en qualité de son vicaire, et, par l'embouchure du Tibre ayant gagné la mer, il arriva heureusement au port de Pise.

## II. Lettres de l'antipape.

Cependant Pierre, évêque de Porto, chef des cardinaux d'Anaclet, écrivit une lettre aux quatre principaux d'Innocent, savoir, Guillaume de Préneste, Matthieu d'Albane, Conrad de Sabine et Jean d'Ostie, qui lui avoient écrit les premiers (1). Dans cette réponse, il leur dit : Est-ce ainsi que vous avez appris d'élire un pape, dans un coin, en cachette, dans les ténèbres? Si vous vouliez qu'il succédât au pape mort, pourquoi disiez-vous qu'il étoit vivant? Vous pouvez voir vous-même que l'on doit compter pour rien ce que vous avez fait contre les canons, sans me consulter, moi qui suis votre doyen, ni vos anciens, sans nous appeler ni nous attendre, vous qui étiez nouveaux et en petit nombre. Dieu nous a bientôt fait voir le moyen de nous opposer à votre entreprise, puisque vos frères les cardinaux avec tout le clergé, à la prière du peuple et du consentement des personnes constituées en dignité, publiquement et en plein jour, ont élu unanimement le cardinal Pierre pour être le pape Anaclet. L'Eglise le recoit, les barons le visitent; nous le visitons, les uns en personne, les autres par nos envoyés. Nous ne voyons point cette déprédation et cette cruauté que vous nous opposez. Tous ceux qui viennent le consulter, ou lui proposer leurs affaires, sont bien reçus et se retirent contents. Rentrez enfin en vous-mêmes; ne faites point de schisme dans l'Eglise, et ne vous appuyez pas sur des mensonges. J'ai toujours été de cet avis, que l'on ne fit mention du successeur qu'après que le pape seroit enterré.

Anaclet lui-même écrivit de tous côtés pour se faire reconnaître pape (2) : premièrement à Lothaire, roi des Romains, qu'il fait souvenir de l'amitié qui a duré long-temps entre ce prince et Pierre de Léon, son père, et ajoute qu'après avoir été élu canoniquement il a été sacré par Pierre, évêque de Porto, devant l'autel de Saint-Pierre, en présence de plusieurs autres évêques, aux yeux de tous et avec grande solennité, au lieu que ceux du parti

contraire ont été réduits à s'enfuir la nuit de la maison de Léon Frangipane, leur principal protecteur, et se cacher au delà du Tibre. Nous avons pour nous, ajoute-t-il, tout le clergé et toute la noblesse; nous exerçons librement toutes nos fonctions au dedans et au dehors de Rome, nous avons ordonné des cardinaux et sacré des évêques. Et ensuite : Ne vous arrêtez pas aux mensonges d'Haimery, ci-devant chancelier, voleur et simoniaque, ou de Jean de Chrême, homme infâme et vrai nicolaïte, ni de ces autres fugitifs. La lettre fut envoyée par l'archevêque de Brème.

Le clergé du parti d'Anaclet écrivit aussi au roi Lothaire. La lettre porte en tête les noms de vingt-sept cardinaux et des autres évêques suffragants de Rome, des archiprêtres, du primicier et de plusieurs abbés. Entre les cardinaux on comptoit sans doute ceux qu'Anaclet avoit ordonnés de nouveau. Nous vous écrivons, disent-ils, prince très-chrétien, comme aux autres églises d'Orient et d'Occident, pour dissiper les mensonges de ceux qui assurent par leurs écrits que le pape Anaclet n'a pas été élu canoniquement et librement, mais par la puissance de ses parents, par violence, à coups de bâton, avec effusion de sang. Ils attribuent ensuite l'élection d'Innocent au chancelier Haimery, qu'ils traitent d'impudique et de simoniaque, à cinq autres cardinaux, qui mangeoient à sa table, et à quelques évêques qui n'ont, disent-ils, aucun droit à l'élection du pape.

Le roi Lothaire n'ayant point fait de réponse à la première lettre d'Anaclet, il lui en écrivit une seconde par un clerc de Strasbourg, en date du quinzième de mai, et il écrivit en même temps à la reine son épouse; mais il n'eut aucune réponse de l'un ni de l'autre. Alors il fit écrire au roi par le préfet de Rome et par quelques nobles, au nom de toute la ville, une lettre où ils le prient de prendre la protection d'Anaclet, s'il veut être reconnu empereur à Rome, et se plaignent du mépris qu'il leur a témoigné, n'ayant point répondu aux deux lettres du pape; ajoutant que c'est la raison pour laquelle il ne lui a point encore envoyé de légat. La lettre est du dix-huitième de mai.

Anaclet n'en usa pas avec la même réserve à l'égard du roi de France. Il lui envoya d'abord un légat, savoir, Othon, évêque de Todi, avec une lettre en date du premier de mai, où il témoigne avoir grande confiance en l'amitié de ce prince, de qui il dit avoir été aimé dès l'enfance et élevé avec affection; ce qui, sans doute, se rapporte au séjour qu'il avoit fait à Paris pour ses études. Il se remet à son légat pour instruire le roi de ce qui regarde sa promotion et le schisme. Il chargea le même légat de plusieurs autres lettres aux prélats et aux seigneurs de France; dans l'une desquelles il donne pouvoir à son légat d'y célébrer des con-

ciles (1), et rend ce témoignage à l'église gallicane, qu'elle n'a jamais été infectée d'aucune erreur ni d'aucun schisme. Toutes ces lettres sont du premier jour de mai. En même temps, il envoya un autre légat en Aquitaine, savoir, Grégoire, diacre-cardinal, chargé d'une lettre très-obligeante pour l'abbé et les moines de Clugny, où il déclare qu'il a prononcé anathème contre ceux qu'il traite de schismatiques, après les avoir cités trois et quatre fois pour rendre compte de leur conduite. Le même Grégoire fut chargé de la commission d'Anaclet, par laquelle il faisoit son légat Gérard, évêque d'Angoulême, comme il avoit été sous le pape Pascal et ses successeurs Gélase, Calliste et Honorius. Ce prelat étoit Normand, du diocèse de Bayeux, homme savant et éloquent dans les deux langues, c'est-à-dire en latin et en françois, d'une grande réputation et d'un grand crédit à Rome, et il avoit témoigné son zèle contre la vie scandaleuse de Guillaume, duc d'Aquitaine. Après la mort d'Honorius il reconnut d'abord le pape Innocent, et lui demanda la continuation de sa légation, qui lui ayant été refusée, il embrassa le parti d'Anaclet, dont il fut le principal appui deçà les monts. Anaclet envoya aussi un légat à l'empereur de Constantinople, comme il paroît par sa lettre à l'évêque de Drivasto en Albanie; enfin il écrivit au roi de Jérusalem (2). Mais tous ces mouvements furent sans effet pour l'Orient.

## III. Roger, roi de Sicile, schismatique.

En Italie, toutefois, il fut reconnu par Roger, duc de Calabre (3); car Anaclet alla cette année mil cent trente à Benevent, et de là à Aveline, où il traita avec ce duc, lui donna sa sœur en mariage, et lui accorda le titre du roi de Sicile, avec la permission de se faire couronner par les archevêques du pays assistés des autres évêques. Il lui donna aussi la principauté de Capoue et la seigneurie de Naples; et, à sa prière, il permit à l'évêque de Palerme de sacrer trois évêques de Sicile, savoir, ceux de Syracuse, de Grigento et de Mazare, ou de Catane; le tout à la charge de faire hommage au pape, et de lui payer tous les ans six cents schifates : c'étoit une monnaie d'or portant la figure d'une coupe. La bulle est du vingt-sept de septembre mil cent trente, et c'est le premier titre du royaume de Sicile. Ceux qui ne veulent pas que le droit de légation, nommé la monarchie de Sicile, ait été accordé par Urbain II, en rapportent l'origine à cette concession de l'antipape Anaclet (4). Il envoya cette même année en Sicile le cardinal Conti,

qui couronna Roger roi à Palerme le jour de Noël.

## IV. Fin de saint Hugues de Grenoble.

Le pape Innocent, de son côté, envoya des nonces pour instruire l'église gallicane de ce qui s'étoit passé, et exhorter les évêques à condamner le schisme, puis il vint lui-même en France (1). Mais, avant qu'il arrivât, saint Hugues, évêque de Grenoble, vint au Puy avec d'autres évêques, nonobstant ses infirmités et son grand âge, car il avoit environ soixante-dix-huit ans. Il savoit certainement que Pierre de Léon n'avoit point été élu pape par son mérite, mais par le crédit de sa famille et par la violence. C'est pourquoi il n'eut aucun égard aux respects et aux bons offices que Pierre et son père lui avoient autrefois rendus; mais, n'ayant en vue que la justice et le bien de l'Eglise, il l'excommunia dans ce concile avec les autres évêques comme schismatiques, et cette excommunication fut d'un grand poids à cause de l'autorité de saint Hugues.

Quelques années auparavant, ce saint prélat avoit envoyé des députés au pape Honorius, pour lui demander la permission de quitter son siège. Ce désir, qu'il avoit eu dès le commencement de son épiscopat, lui dura toute sa vie; mais il augmenta à mesure qu'il vit croître son âge et ses infirmités. Il se regardoit comme un serviteur inutile, qui occupoit la place d'évêque, en recevoit les honneurs et les revenus sans en avoir le mérite ni en faire les fruits. Le pape Honorius n'eut toutefois aucun égard à sa demande, et renvoya ses députés avec des lettres de consolation, où il l'exhortoit à persévérer. Hugues ne se rebuta pas; il alla lui-même à Rome, et conjura le pape qu'il lui permit d'achever sa vie en repos, et qu'il donnât un meilleur pasteur à l'église de Grenoble; mais le pape demeura persuadé que, par son autorité et son bon exemple, il pouvoit être plus utile à son troupeau que tout autre. Il lui accorda donc ce qu'il demandoit d'ailleurs, le consola autant qu'il put, et le renvoya avec honneur.

L'excommunication de l'antipape Anaclet fut la dernière action remarquable de saint Hugues. Depuis ce temps, ses infirmités allèrent toujours croissant; et il perdit la mémoire, excepté pour les choses spirituelles. Enfin, il mourut le vendredi avant le dimanche des Rameaux, qui étoit le premier jour d'avril mil cent trente-deux, âgé au moins de quatre-vingts ans, la cinquante-deuxième année de son épiscopat. Trois évêques assistèrent à ses funérailles : Geoffroy de Chartres, qui étoit venu visiter dans sa maladie, Ulric de Die, disciple du saint, et Hugues, chartreux, qu'il avoit fait ordonner de son vivant évêque de Grenoble. Ses successeurs pen-

(1) Ap. Malmesb. 1, Hist. nov. (2) Cod. Cass. ap. Baron.

(1) Ep. 8. (2) Ep. 1 Order. lib. 12, ad an. 1130, p. 908. Aranf. Sug. c. 2, Spicil. p. 145. Ibid. p. 355. Ep. 14. (3) Chr. Cass. IV Chr. Benev. et Dipl. ap. Baron. (4) Cang. Gloss. Baron. hic. Sup. liv. LXV, n. 55.

(1) Ernold. Vita S. Ren. 5, 1 Apr. Boll. to. 9, p. 44. lib. II, c. 1. Vita S. Hug. c.



dant plus d'un siècle furent aussi tirés de la Chartreuse (1). Saint Hugues fut canonisé deux ans après sa mort par le pape Innocent II, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (2).

#### V. Concile d'Etampes.

Le roi de France, Louis le gros, ayant appris ce qui s'étoit passé à Rome, indiqua un concile à Etampes pour examiner lequel des deux prétendus papes étoit élu le plus canoniquement (3). Saint Bernard fut nommé appelé à ce concile par le roi et par les principaux évêques; et il se mit en chemin avec grande crainte, connoissant le péril et l'importance de l'affaire; mais il fut consolé pendant le voyage par un songe, où il vit une grande église dans laquelle on chantoit de concert les louanges de Dieu: ce qui lui fit espérer fermement la paix. Quand le concile fut assemblé à Etampes, après le jeûne et les prières, le roi s'étant assis avec les évêques et les seigneurs pour délibérer de cette grande affaire, ils convinrent tous d'un commun accord de s'en rapporter à l'abbé Bernard et d'en passer par son avis. Il accepta cette commission, par le conseil de quelques amis fidèles, mais en tremblant, et, ayant soigneusement examiné la forme de l'élection, le mérite des électeurs, la vie et la réputation de celui qui avoit été élu le premier, il déclara qu'Innocent devoit être reconnu pape, et toute l'assemblée y applaudit. On chanta les louanges de Dieu selon la coutume: tous souscrivirent à l'élection d'Innocent, et lui promirent obéissance.

#### VI. Innocent en France.

Cependant le pape Innocent étant arrivé à Pise, y fut reçu avec tout l'honneur possible (4). Il y séjourna quelque temps, et régla avec autorité plusieurs affaires, tant dans cette ville que dans le reste de la Toscane. Ensuite il prit congé des Pisans, les remercia de leurs bons offices; et s'étant embarqué il passa à Gênes et aborda à Saint-Gilles en Provence. De là il vint à Viviers, au Puy en Auvergne et à Clermont, où il tint un concile, et reçut Conrad, archevêque de Saltzbourg, et Eribers de Munster, envoyés du roi Lothaire. Le pape vint ensuite à Clugny, dont les moines, ayant appris son arrivée en France, lui avoient envoyé soixante chevaux ou mulets, avec tout l'équipage convenable, tant pour lui que pour les cardinaux et leur suite. Ils retinrent le pape onze jours, et il dédia leur nouvelle église en l'honneur de saint Pierre, le même jour qu'Urbain II en avoit dédié le grand autel trente-cinq ans auparavant, c'est-à-dire

(1) Gal. Chr. Ernold. lib. 21. Vita Bern. c. 1.  
(2) Martyr. Rom. 1 Apr. c. 1.  
(3) Sug. vita Lud. p. 317. (4) Acta ap. Baron.

le vingt-cinquième d'octobre (1). Cette réception donna au pape Innocent une grande autorité dans tout l'Occident, quand on vit que ceux de Clugny l'avoient préféré à Pierre de Léon, qui avoit été moine chez eux.

Tandis que le pape étoit à Clugny, le roi Louis envoya l'abbé Suger lui faire ses premiers compliments; puis il s'avança lui-même avec la reine et les princes, ses enfants, jusqu'à Saint-Benoît-sur-Loire, où il se prosterna à ses pieds et lui offrit ses services, à lui et à l'Eglise. Plusieurs évêques vinrent aussi au devant du pape; entre autres Geoffroy de Chartres, qui le conduisit à sa ville. Cependant saint Bernard étoit allé trouver le roi d'Angleterre, Henri, pour lui persuader de reconnoître le pape Innocent, de quoi ses évêques le détournent (2). Comme ce prince ne pouvoit s'y résoudre, le saint abbé lui dit: Que craignez-vous? est-ce de commettre un péché si vous obéissez à Innocent. Songez comment vous rendrez compte à Dieu de vos autres péchés; je prends sur moi celui-ci. A ce mot le roi se rendit, et sortit des terres de son obéissance pour venir à Chartres trouver le pape, avec une grande suite d'évêques et de seigneurs. Ainsi, suivant l'exemple du roi de France, il se prosterna aux pieds d'Innocent, et lui promit obéissance filiale pour lui et pour ses sujets: c'étoit le treizième de janvier mil cent trente-un. Il le mena ensuite à Rouen, où il lui fit des présents, et lui en fit faire par les seigneurs et même par les juifs (3).

#### VII. Innocent reconnu en Allemagne.

Innocent avoit envoyé en Allemagne, vers le roi Lothaire, Gautier, archevêque de Ravenne, son légat. Il se trouva à un concile de seize évêques, que ce prince assembla à Witzbourg, au mois d'octobre mil cent trente; et là, le pape Innocent fut élu et confirmé par le roi Lothaire et par tous les assistants (4). Les légats du pape, étant donc revenus d'Allemagne, lui apportèrent des lettres, par lesquelles le roi et les évêques le prioient, au nom de toute la nation, de venir les honorer de sa présence; mais l'affection et la dévotion de l'Eglise de France l'y retint quelque temps. Après l'avoir visité comme l'occasion le demandoit, il passa en Lorraine et vint à Liège, où il y eut une assemblée très-célèbre d'évêques et de seigneurs, le dimanche avant la mi-carême, vingt-deuxième de mars mil cent trente-un. Le roi Lothaire y étoit avec la reine, son épouse; et, comme on vint en procession recevoir le pape, il s'avança à pied dans la place devant l'Eglise cathédrale, tenant d'une

(1) Otto Fris. VII, c. 18. (3) Odderic. lib. XIII, p. 895. Malmesb.  
(2) Ep. 27. Sup. liv. LXIV, 27. (4) Chr. Magd. M. S. ap. Mabill. Præf. in Bern. n. Bern. lib. II, c. 1. 41.

main une verge pour écarter le peuple, et de l'autre la bride du cheval blanc que montoit le pape, à qui il servoit ainsi d'écuyer; et il le soutint lorsqu'il descendit de cheval. En ce concile de Liège, Othon, évêque d'Halberstadt, déposé par le pape Honorius trois ans auparavant, fut rétabli à la prière du roi et des seigneurs.

Le roi Lothaire, voulant profiter de l'occasion, pressa le pape de lui rendre les investitures que l'empereur Henri, son prédécesseur, avoit cédées avec les difficultés que nous avons vues (1). Les Romains pâlièrent à cette proposition, croyant avoir trouvé à Liège un plus grand péril que celui qu'ils avoient évité à Rome; ils ne savoient quel parti prendre quand saint Bernard, qui étoit présent, s'opposa hardiment à la prétention du roi, montra la malignité de la proposition, et apaisa le différent avec une autorité merveilleuse.

#### VIII. Le pape Innocent à Saint-Denis.

De Liège, le pape revint en France, et célébra, à l'abbaye de Saint-Denis, la fête de Pâques, qui, cette année mil cent trente-un, étoit le dix-neuvième d'avril (2). Il y arriva le mercredi de la semaine sainte, et l'abbé Suger alla le recevoir en procession avec sa communauté. Le pape officia le jeudi-saint, selon l'usage romain, et fit une largesse magnifique, nommée le Presbytère: il fit aussi l'office du vendredi-saint et celui du samedi, veillant toute la nuit. Le dimanche, dès le grand matin il passa au dehors, comme en secret, à Saint-Denis-de-l'Estrée, avec ceux de sa suite; là ils se revêtirent à la romaine, et le pape sortit monté sur un cheval blanc orné d'une housse, et portant en tête la tiare en broderie avec un cercle d'or; ceux de sa suite marchèrent aussi à cheval deux à deux avec des manteaux, et leurs chevaux étoient couverts de housses blanches. Les barons, vassaux de l'Eglise de Saint-Denis, et les châtelains, marchèrent à pied et servaient d'écuyers au pape, menant son cheval par la bride; quelques-uns marchèrent devant, et jetoient de la monnaie en abondance pour écarter la foule. La rue étoit tapissée, les nobles et le peuple venoient au devant par honneur; il n'y avoit pas jusqu'aux juifs de Paris qui n'y vinssent. Et, comme ils présentèrent au pape le livre de la loi en rouleau et couvert d'un voile, il leur dit: Plaise au Dieu tout-puissant d'ôter le voile de vos cœurs. Il arriva ainsi à la grande église, parée de ses plus riches ornements, et où brilloient de tous côtés l'or et les pierreries, et il célébra solennellement la messe, assisté de l'abbé et des moines. Après quoi, le pape et sa suite allèrent dîner dans le cloître qui étoit tapissé, et où on avoit dressé des tables. D'abord ils mangèrent un agneau, étant comme

(1) Sup. liv. LXVI, n. 5. (2) Suger. Vita Lud. p. 319.

couchés à l'antique; le reste du festin se fit à l'ordinaire. Le lendemain, la procession alla de Saint-Rémy à la grande église. Après avoir ainsi passé les trois jours d'après Pâques, ils vinrent à Paris, où le pape rendit au roi ses actions de grâce, et le roi lui promit aide et conseil.

Le pape continua de visiter les églises de France, suppléant à ses besoins de leur abondance: ce qui leur fut une grande charge, car il menoit avec lui les officiers de la cour de Rome et quantité de clients, et ne pouvoit rien tirer des revenus du saint-siège en Italie. Il séjourna quelque temps à Compiègne, et passa en France toute l'année mil cent trente-un.

#### IX. Concile de Reims.

Il convoqua un concile à Reims pour la Saint-Luc, où il appela tous les prélats de l'Occident; mais, comme on s'y préparoit, il arriva à Paris un accident bien funeste (1). Le roi Louis le gros avoit fait couronner le quatorzième d'avril mil cent vingt-neuf Philippe, son fils aîné, bien fait et de grande espérance. Ce jeune prince courant par divertissement dans les rues après un écuyer, un pourceau s'engagea dans les jambes de son cheval, et le fit tomber sur le prince si rudement, qu'il en fut écrasé, et mourut la nuit suivante, sans confession ni viatique, âgé d'environ quatorze ans. C'étoit le treizième d'octobre, et on l'enterra solennellement à Saint-Denis. Le pape, l'ayant appris, envoya consoler le roi, son père, par Geoffroy, évêque de Châlons, et le cardinal Matthieu, évêque d'Albane; et Suger et les autres confidents du roi, craignant à cause de sa mauvaise santé qu'il ne manquât tout à coup, lui conseillèrent de profiter de l'occasion du concile, et d'y faire couronner Louis, son second fils, devenu l'aîné, pour éviter les troubles qui pourroient survenir.

Le dimanche, qui étoit le jour de Saint-Luc, dix-huitième d'octobre, le pape étant à Soissons, dédia l'Eglise de Saint-Médard; puis il se rendit à Reims pour le concile, qui dura environ quinze jours. Il s'y trouva treize archevêques, deux cent soixante-trois évêques, et un grand nombre d'abbés, de clercs et de moines françois, allemands, anglois et espagnols. Entre les abbés qui assistoient à ce concile, le plus distingué étoit saint Bernard, à qui le pape ne permettoit point de se séparer de lui, et le faisoit assister avec les cardinaux aux délibérations publiques (2). Des particuliers même s'adressoient au saint abbé pour leurs affaires; et il en faisoit son rapport à la cour du pape pour protéger les opprimés.

En ce concile, l'élection du pape Innocent

(1) Suger Vita Lud. p. 318. Oder. lib. XIII, p. 895. c. 1. Chr. Maurin. p. 377.  
(2) Vita S. Bern. lib. II.



fut solennellement approuvée, et Pierre de Léon excommunié s'il ne venait à résipiscence (1). On y publia aussi dix-sept canons de discipline, déjà publiés au concile de Clermont de l'année précédente, et répétés pour la plupart des conciles plus anciens. Ceux qui méritaient les plus remarquables sont : Défense à qui que ce soit de piller les biens des évêques morts, qui doivent être réservés pour l'utilité de l'église et du successeur, sous la libre disposition de l'économe et du clergé. Ce canon semble regarder les princes qui se mettoient en possession des évêchés vacants, comme Guillaume le roux, roi d'Angleterre. Un autre canon défend aux moines et aux chanoines réguliers d'étudier les lois civiles et la médecine pour en gagner de l'argent (2). Car, ajoute le canon, c'est l'avarice qui les engage à se faire avocats; et ils emploient leur voix destinée au chant des psaumes, à plaider des causes sans distinction des justes et des injustes. Or, les constitutions impériales témoignent qu'il est honteux aux clercs de vouloir être habiles plaideurs. C'est aussi l'amour de l'argent qui engage les chanoines et les moines, contre l'esprit de leur profession, à mépriser le soin des âmes pour entreprendre la guérison des corps humains, et arrêter leurs yeux sur des objets dont l'honnêteté ne permet pas même de parler. Enfin, on menace de déposition les évêques et les abbés qui consentent à ces désordres.

Un auteur, qui vivoit dans le même temps, parle fortement contre les moines avocats, qui méditoient les décrets et les lois au lieu de méditer les psaumes, qui cherchoient à défendre les mariages illégitimes, en étudiant les généalogies, car c'était une des matières plus ordinaires de procès (3), qui passaient les Alpes chargés de papiers pour aller à Rome plaider la cause d'un prince séculier. Il est remarquable que le concile de Reims ne défend expressément qu'aux religieux profès d'être avocats et médecins, comme le permettant tacitement aux clercs séculiers, et en effet l'ignorance des laïques rendoit ce mal nécessaire, puisque ces professions ne pouvaient être exercées que par des gens de lettres.

Un autre canon de ce concile défend les fêtes où les chevaliers s'assembloient à un jour marqué pour faire preuve de leur force et de leur adresse, c'est-à-dire les tournois (4). La raison de les défendre, est que l'on y mettoit en péril la vie des corps et des âmes, c'est pourquoi on refuse la sépulture ecclésiastique à ceux qui y mourront, quoiqu'on leur accorde la pénitence et le viatique s'ils le demandent. Mais il ne paroît point que ces défenses de l'Eglise, quoique souvent répétées, aient eu aucun effet pour empêcher les justes et

les tournois, dont l'usage a continué d'être fréquent pendant quatre cents ans. Un autre canon prononce anathème contre celui qui aura porté ses mains avec violence sur un clerc ou sur un moine, et défend à aucun évêque de l'absoudre, jusqu'à ce que le coupable se soit présenté devant le pape, et que l'évêque ait reçu son ordre. Le dernier canon du concile de Reims (1) porte excommunication contre les incendiaires, crime fréquent dans la province Belgique; et on leur donne pour pénitence un an de service de guerre à la terre sainte, ou en Espagne.

#### X. Sacre de Louis le jeune.

Le samedi, vingt-quatrième d'octobre, le roi Louis le gros vint au concile, accompagné de Raoul, comte de Vermandois, et sénéchal de France, son parent, et de plusieurs autres seigneurs (2). Le roi monta sur la tribune où étoit le pape, lui baisa les pieds, puis s'assit auprès de lui dans une chaire, et parla de la mort de son fils en peu de mots, qui tirèrent des larmes à tous les assistants. Le pape, tournant les yeux sur lui, lui fit un discours de consolation, l'exhortant à élever ses pensées au roi des rois, et à se soumettre à ses jugements. Il a pris, dit-il, votre fils aîné dans l'innocence, pour le faire régner dès à présent avec lui dans le ciel, vous en laissant plusieurs autres pour régner ici-bas après vous. C'est à vous à nous consoler, nous autres étrangers chassés de notre pays, comme vous avez fait en nous recevant avec tant d'honneur, et nous comblant de tant de bienfaits, dont vous recevrez une récompense éternelle. Aussitôt le pape se leva et dit tout bas l'oraison dominicale et les prières accoutumées pour l'âme du jeune prince, puis il avertit les évêques et les abbés de venir le lendemain dimanche revêtus pontificalement, comme ils étoient à la séance du concile, pour assister au sacre du nouveau roi.

Ce jour-là, qui étoit le vingt-cinquième d'octobre, le soleil sembla plus brillant que de coutume pour éclairer la cérémonie. Le pape dès le grand matin, sortant du palais archiepiscopal avec sa cour et les prélats du concile, alla à Saint-Rémy, où le roi logeoit avec le prince, son fils, et fut reçu en procession avec toute la décence convenable, par les moines de cette abbaye. Là le pape prit le jeune prince, nommé aussi Louis, et âgé d'environ dix ans, et le conduisit à l'église métropolitaine de Notre-Dame. Le pape étoit revêtu de ses ornements les plus solennels, avec la tiare sur la tête, et lui et le prince étoient suivis d'une multitude innombrable de clergé, de noblesse et de peuple. A la porte de Notre-Dame, ils trouvèrent le roi qui les attendoit avec quantité de seigneurs et de prélats; ils entrèrent

(1) To. x. Cone. p. 900.

(2) C. 3, 6.

(3) De Claustran. Abus.

6, c. 17. Ap. Hug. Victor.

(4) C. 12.

(1) C. 13.

(2) Chr. Maurin. p. 378.

#### XII. Saint Norbert persécuté.

dans l'église, présentèrent le jeune prince à l'autel, et le pape le sacra avec l'huile dont saint Remi avoit oint le roi Clovis à son baptême, et qu'il avoit reçue de la main d'un ange; c'est ainsi qu'en parle l'auteur du temps. Louis le gros, ainsi consacré, s'en retourna avec la reine, son épouse, qui étoit aussi venue au sacre et avec le nouveau roi, leur fils.

#### XI. Suite du concile de Reims.

Le lendemain, saint Norbert, archevêque de Magdebourg, présenta au pape, en plein concile, des lettres du roi Lothaire, par lesquelles il promettoit de nouveau obéissance au pape, et lui déclaroit qu'il se préparoit pour le voyage d'Italie avec toutes les forces de son royaume. Henri, roi d'Angleterre, envoya aussi des lettres d'obédience au pape par Hugues, archevêque de Rouen; et les deux rois d'Espagne en envoyèrent de semblables par les évêques du pays. Ces deux rois étoient Alphonse le vieux, roi d'Aragon, et Alphonse le jeune huitième du nom, roi de Castille (1). Après la mort d'Alphonse VI, roi de Castille, le roi d'Aragon, son gendre, prit le titre de roi de Castille, sous le nom d'Alphonse VII, pendant le bas âge d'Alphonse VIII, fils de sa femme, Urraque, et de son premier mari, Raymond, comte de Bourgogne, mais, en mil cent vingt-deux, ce jeune prince fut reconnu roi de Castille, et y régna trente-cinq ans. Son beau-père demeura ainsi réduit au royaume d'Aragon, qu'il avoit considérablement augmenté en mil cent dix-huit par la prise de Saragosse sur les Maures. Ces deux rois envoyèrent donc au concile de Reims demander du secours contre les infidèles, particulièrement contre les morabites ou marabouts, nouvelle secte de musulmans, qui depuis quarante ans étoient venus d'Afrique s'établir en Espagne, sous la conduite de Joseph, fils de Tasselin, fondateur de Maroc (2). Enfin, l'abbé de Pontigny apporta au concile de Reims une lettre des ermites de la Chartreuse, qui y fut lue par Geoffroy, évêque de Chartres, et admirée de tout le monde. Ils y marquent l'extrémité où étoit réduit dès lors le saint évêque de Grenoble; ils exhortent le pape à résister courageusement aux schismatiques, et lui recommandent les nouvelles religions de Cîteaux et de Fontevraud.

Saint Norbert, venant au concile de Reims, apporta les anciens titres de son église, presque rongés des vers, qu'il fit tous renouveler et corriger par l'autorité du pape. Il y fit joindre l'expression des biens qu'il avoit retirés d'entre les mains des usurpateurs, et obtint un privilège, mais qu'il tint secret, d'établir dans sa cathédrale l'observance de Premontre quand il en trouveroit l'occasion favorable.

(1) Sup. liv. XLV, n. 66. (2) Bibl. Orient. p. 623, Marian. lib. x, c. 10. 497.

Depuis cinq ans qu'il gouvernoit l'église de Magdebourg, il avoit souffert de grandes persécutions (1); car, incontinent après sa prise de possession, sachant qu'un évêque, selon l'apôtre, doit bien gouverner sa maison, il appela tous ses officiers, et leur demanda quels étoient les revenus de la mense épiscopale, et par qui ils étoient administrés. Quand on eut tout com. et mis par écrit, avec les dépenses que l'on en devoit tirer, à peine s'en trouva-t-il de quoi subsister quatre mois. L'archevêque, fort surpris, demanda si cette église avoit été autrefois plus riche, et si ses prédécesseurs en avoient négligé les droits. On lui répondit que quelques-uns d'entre eux avoient donné ou prêté des terres de l'église à leurs parents, que d'autres en avoient donné en fief, ou n'avoient pas eu la force de résister aux usurpateurs.

Alors l'archevêque envoya de tous côtés dénoncer à ceux qui possédoient des terres de son église qu'ils ne fussent pas assez hardis pour les retenir plus longtemps, à moins qu'ils ne fissent voir qu'elles leur venoient de leurs ancêtres. Ces usurpateurs furent extrêmement indignés de recevoir un ordre si absolu de la part d'un homme pauvre et désarmé, qui étoit venu sur un âne, et ils crurent que ce seroit une menace sans exécution. Mais le prélat les excommunia, et par-là ils se virent réduits à une fâcheuse condition, car l'usage étoit que ceux qui étoient demeurés un an excommuniés étoient réputés infâmes, et toute audience leur étoit refusée dans les tribunaux; ils quittèrent donc une grande partie de ce qu'ils avoient usurpé sur l'église de Magdebourg; mais ce fut bien malgré eux, et ils conservèrent une haine mortelle contre l'archevêque; il s'attira encore celle du clergé, obligeant tous ceux qui étoient dans les ordres sacrés à garder la continence ou à renoncer à leurs bénéfices. Pourquoi, disoient-ils, avons-nous appelé cet étranger, dont les mœurs sont si contraires aux nôtres? Ils le chargeoient d'injures et les décrioient parmi le peuple, en sorte qu'il devint universellement odieux aux autres, parce qu'ils se laissoient entraîner aux bruits populaires. Il se rendit encore odieux par la fondation de plusieurs maisons religieuses, particulièrement de son ordre, comme de Sainte-Marie de Magdebourg, d'où il ôta vingt chanoines séculiers pour y mettre des siens. Enfin, la haine vint à tel point, que l'on attenta plusieurs fois contre sa vie.

Un jour du jeudi-saint, comme il recevoit les confessions des pénitents, il vint un jeune homme demander avec empressement au portier d'entrer aussi pour se confesser. Mais l'archevêque le réserva pour le dernier; et quand il entra lui défendit d'approcher, et

(1) Vita c. 15, n. 1. 1 Tim. III. 4.



lui fit ôter un manteau dont il étoit couvert, comme les pénitents. Alors on vit à son côté un couteau pointu, long d'un pied et demi; et étant interrogé sur ce qu'il en vouloit faire, il se jeta aux pieds du prélat, et confessa qu'on l'avoit envoyé pour le tuer; il nomma même les auteurs de cet attentat, et les assistants furent bien étonnés de voir que c'étoient ceux qui avoient le plus de part aux conseils de l'archevêque. Il pardonna à l'assassin, mais il le fit mettre en prison, afin de découvrir les desseins de ses complices, et les punir par la honte qui leur en reviendrait, ce qui n'empêcha pas qu'un de ses clercs domestiques ne tentât encore de le tuer la nuit, comme il alloit à matines.

Cependant Norbert permit aux religieux de Prémontré d'élire un autre abbé à sa place, et ce fut Hugues, son premier disciple, qu'il renvoya de Magdebourg pour le gouverner, comme il fit jusqu'à l'an mil cent soixante-quatre, qu'il mourut. On établit aussi des abbés à Saint-Michel d'Anvers, à Floref, à Saint-Martin de Laon, à Viviers et Bonne-Espérance en Hainaut. Ces six premiers abbés tinrent aussitôt un chapitre général, où ils ordonnèrent qu'ils en tiendroient un tous les ans, à l'imitation des moines de Cîteaux, pour la conservation de l'observance; et dès le quatrième chapitre ils se trouvèrent dix-huit abbés, tant l'institut de Prémontré fit de progrès en peu de temps.

### XIII. Second voyage de saint Othon en Poméranie.

Au commencement du pontificat d'Innocent II, saint Othon de Bamberg entreprit un second voyage en Poméranie, quatre ans après le premier, c'est-à-dire l'an mil cent trente (1). Il suivit une autre route, et, s'étant embarqué sur l'Elbe, il traversa la Saxe, et par la rivière d'Havel il entra aux pays des Lutitiens, sorte de Slaves qui occupoient une partie de Meklembourg et du Brandebourg. Il menoit cinquante chariots chargés de provisions, et de quantités de richesses pour faire des présents. Il passa dans quelques villes peu connues, où il délivra des captifs, réconcilia des apostats, convertit et baptisa des païens, abattit des temples d'idols, et consacra des églises. Ensuite il résolut d'aller à Stétin, sachant que cette ville étoit retournée à l'idolâtrie. Mais les ecclésiastiques qui devoient l'y accompagner, craignant la barbarie de ce peuple, l'en détournèrent de tout leur pouvoir. Fatigué de leurs remontrances, il leur dit : Je vois bien que nous ne sommes venus que pour goûter des délices, et nous croyons devoir éviter toutes les difficultés qui se rencontrent. Soit; je voudrais vous exhorter tous au martyre, mais je n'y con-

(1) Vita lib. III, to. 2, Canis. p. 420. Sup. I. LXVII, n. 31.

trains personne; si vous ne voulez pas m'aider, je vous prie au moins de ne me pas empêcher, et me laisser la liberté que je vous donne.

Ayant ainsi parlé, il s'enferma seul dans sa chambre, et se mit en prière jusqu'au soir; ensuite il commanda à un de ses gens de fermer toutes les portes et ne laisser entrer personne sans ordre. Alors il prit ses habits de voyage, mit ses ornements, son calice et les autres meubles d'autel dans un sac qu'il chargea sur ses épaules, et sortit seul la nuit, prenant le chemin de Stétin. Ravi de se trouver en liberté, il commença à dire matines, et marcha si bien le reste de la nuit, qu'il fit tout le chemin. Cependant, ses clercs s'étant levés pour dire matines, allèrent à la chambre de l'évêque, et, ne le trouvant nulle part, ils furent étrangement consternés; ils partirent, les uns à pied, les autres à cheval, pour le chercher de tous côtés, et, le jour étant venu, ils le trouvèrent prêt à entrer dans une barque. Il en fut fort affligé, et pria Dieu qu'au moins ils ne le détournassent pas de son dessein. Eux, étant descendus de cheval, se jetèrent à ses pieds; il se prosterna de son côté; ils fondoient en larmes de part et d'autre; et, comme il vouloit les renvoyer, ils lui protestèrent qu'ils ne l'abandonneraient jamais, et le suivraient partout, soit à la mort, soit à la vie.

Étant arrivés à Stétin, ils logèrent à une église qui étoit à l'entrée de la ville. Or, le peuple étoit divisé; quelques-uns avoient gardé la foi, mais la plupart étoient retournés au paganisme. Ceux-ci furent troublés de l'arrivée du saint évêque; mais les plus furieux étoient les sacrificateurs des idoles, en sorte qu'ils vinrent avec une troupe de gens armés environner l'église, criant comme des insensés qu'il falloit l'abattre, et tuer tous ceux qui étoient dedans. Le saint évêque, qui désiroit ardemment le martyre, se revêtit pontificalement, et, prenant la croix et les reliques pour ses armes, il commença avec son clergé à chanter des psaumes pour recommander à Dieu le combat qu'il alloit soutenir. Les barbares en furent touchés; ils admirèrent ces gens qui chantoient à l'article de la mort; ils s'adoucirent, et les plus sages, prenant en particulier leurs sacrificateurs, disoient que leur devoir étoit de défendre leur religion par raison, et non par force; ainsi ils se retirèrent peu à peu. C'étoit un vendredi, et l'évêque avec les siens passèrent ce jour et le suivant en jeûnes et en prières.

Il y avoit à Stétin un homme noble, nommé Vistac, qui, peu de temps auparavant, étant allé en course sur mer, fut pris par les ennemis, et enfermé dans une obscure prison. Ayant prié Dieu ardemment de le délivrer, il s'endormit, et vit en songe l'évêque Othon, qui l'avoit baptisé au premier voyage, et qui lui dit : Je suis venu pour te délivrer, mais ne manque pas ensuite de porter mes ordres à

Stétin. Vistac, éveillé, essaya de marcher, et se sent libre de ses fers; il s'avance à la porte de la prison, et la trouve ouverte; au bord de la mer il rencontre une nacelle avec laquelle il se sauve. Étant arrivé à Stétin, il assemble les habitants, il leur raconte son aventure, et ajoute : Cette ville est menacée d'une terrible vengeance de Dieu, parce que vous avez profané son culte, soit en le quittant pour les idoles, soit en les joignant avec lui (1). Quand l'évêque fut arrivé, Vistac parloit encore plus hardiment contre l'idolâtrie, et l'exhortoit à prêcher le peuple.

Le dimanche étant venu, l'évêque, après avoir célébré la messe, encore revêtu des ornements, et la croix marchant devant lui, se fit conduire au milieu de la place publique, et monta sur des degrés de bois d'où on haranguoit le peuple. Comme il eut commencé à parler, et que la plupart l'écoutaient avec plaisir, un sacrificateur d'idoles fendit la presse, et de sa voix, qui étoit très-forte, étouffant celle de l'évêque, il le chargea d'injures, et exhorta le peuple à punir cet ennemi de leurs dieux (2). Ils avoient tous des dards à la main, et plusieurs se mirent en devoir de les lancer; mais ils demeurèrent immobiles en cette posture, sans pouvoir ni darder, ni abaisser les mains, ni se remuer de leur place. C'étoit un spectacle agréable aux fidèles, et l'évêque, prenant occasion de ce miracle, leur dit : Vous voyez, mes frères, quelle est la puissance du Seigneur; que ne jetez-vous vos dards? Combien demeurerez-vous en cet état? Que vos dieux vous secourent, s'ils le peuvent. Enfin, après leur avoir donné sa bénédiction, il se retira.

Cependant les anciens et les sages de la ville tinrent conseil depuis le matin jusqu'à minuit, et conclurent qu'il falloit extirper entièrement l'idolâtrie et embrasser de nouveau la religion chrétienne. Vistac vint aussitôt apporter à l'évêque cette agréable nouvelle, et le lendemain le prélat les trouva tous disposés et soumis; il réconcilia les apostats par l'imposition des mains, baptisa les autres, et confirma leur foi par plusieurs miracles. De Stétin il passa à Julin, dont il réduisit tous les habitants sans aucun obstacle, tant ils étoient frappés de l'exemple de la capitale (3).

Saint Othon voulut ensuite passer chez les Ruthéniens (4), j'entends les habitants de l'île de Ruden, qui faisoit autrefois partie de celle de Rugen. Mais les Poméraniens lui représentèrent que c'étoient des hommes féroces, légers et brutaux; et d'ailleurs l'évêque, considérant que ce pays dépendoit de l'archevêque de Danemarck, ne voulut pas y prêcher sans sa permission. Il lui envoya donc un prêtre, nommé Inuan, avec des lettres et des présents. Il fut reçu de l'archevêque avec une très-grande joie,

(1) P. 15.  
(2) C. 16.

(3) C. 18, 22.  
(4) C. 28. Baudr. Rugin.

et ce prélat s'informa avec soin de l'état de saint Othon, qu'il connoissoit depuis longtemps par sa réputation, de sa doctrine et de ses actions. Car c'étoit un homme droit et simple, dont la science et la piété n'étoient pas médiocres, quoique son intérieur sentit la rusticité slavone. Quant à la mission chez les Ruthéniens, l'archevêque dit qu'il ne pouvoit donner alors de réponse, parce qu'il falloit auparavant consulter les seigneurs danois. Le prêtre Inuan ne put attendre ce délai, et retourna, chargé de présents, retrouver son maître saint Othon, qui reçut peu de temps après des nouvelles par lesquelles il étoit rappelé à Bamberg. Il revint par la Pologne, au grand contentement du duc et de ses autres amis, et arriva à Bamberg la veille de Saint-Thomas, vingtième de décembre (1).

### XIV. Eglise de Jérusalem. Foulques, roi.

A Jérusalem, le patriarche Etienne mourut l'an mil cent trente, n'ayant pas achevé deux ans de pontificat. Quelques-uns disoient qu'il avoit été empoisonné, et il passoit pour constant que, le roi Baudouin l'étant venu voir pendant sa dernière maladie (2) et lui ayant demandé comment il se portoit, il répondit : Seigneur, je suis maintenant comme vous me voulez. Son successeur fut Guillaume, prieur du Saint-Sépulcre, homme simple et médiocrement lettré, mais de bonne mine et recommandable par ses mœurs. Il étoit Flamand de nation, et fort agréable au roi, aux seigneurs et à tout le peuple, et tint ce siège quinze ans.

L'année suivante mil cent trente-un, le roi Baudouin, se voyant malade à la mort, sortit de son palais sans aucune marque de sa dignité, et se fit porter à la maison du patriarche pour être plus près du Saint-Sépulcre (3). Là il fit venir Melisende, sa fille aînée, le comte Foulques, son gendre, et leur fils Baudouin, âgé de deux ans, et en présence du patriarche, des prélats et de quelques seigneurs, il leur laissa le gouvernement du royaume et la pleine puissance, avec sa bénédiction; puis il prit un habit de religieux, et promit d'en garder les vœux s'il vivoit. Ainsi mourut le roi Baudouin du Bourg le vingt unième jour d'août mil cent trente-un, et fut enterré au Saint-Sépulcre avec ses deux prédécesseurs.

Foulques, son gendre et son successeur, étoit auparavant comte d'Angers, du Mans et de Tours, fils de Foulques Rechin et de Bertrade, ou Bertée de Montfort, qui épousa depuis le roi Philippe (4). Foulques le jeune épousa en premières nocces Guiburge, fille d'Elie, comte du Maine, dont il eut deux fils et deux filles. Après qu'elle fut morte, il alla en

(1) C. 29.

(2) G. Tyr. XIII, c. 25, 26.

(3) C. 2.

(4) Lib. XIV, 6, 1.



pèlerinage à Jérusalem, où il entretenait un an durant cent chevaliers à ses dépens, et gagna les bons grâces du roi et des seigneurs. Etant de retour chez lui, il maria ses enfants et régla ses états, et quelques années après il fut rappelé à Jérusalem par le roi Baudouin, qui l'avoit choisi pour son gendre. Il fut couronné solennellement le jour de l'exaltation de la sainte croix, quatorzième de septembre, dans l'église du Saint-Sépulchre par le patriarche Guillaume; et, quoiqu'il eût plus de soixante ans, il en régna dix.

#### XV. Le pape à Clairvaux.

Le pape Innocent étoit cependant en France, et voulut visiter par lui-même le monastère de Clairvaux, où il fut reçu avec une affection singulière par les moines vêtus proprement, portant une croix de bois mal polie et chantant modestement. Les évêques pleuroient et le pape lui-même, et tous admirant la gravité de cette communauté, voyant que dans une joie si publique ils avoient tous les yeux arrêtés à terre, sans les tourner de côté ou d'autre par curiosité; en sorte qu'ils ne voyoient personne, étant regardés de tout le monde. Les Romains ne virent rien dans cette église qui excitât leur cupidité: il n'y avoit que les murailles toutes nues, et ces moines n'avoient rien de désirable que l'imitation de leurs vertus. La joie de cette réception fut toute sainte; on servoit à manger du pain bis, des herbes et des légumes, et, s'il se trouva quelque poisson, ce fut pour le pape (2). L'année précédente saint Bernard avoit refusé l'évêché de Gênes, vacant par la mort de Sigefroy, et cette année mil cent trente-un il refusa l'évêché de Châlons, pour lequel il avoit été élu, et y fit mettre en sa place Geoffroy, abbé de Saint-Médard de Soissons.

#### XVI. Lettres de saint Bernard pour le pape.

Pendant que le pape Innocent étoit en France, saint Bernard écrivit plusieurs lettres très-fortes à ceux qui ne le reconnoissoient pas encore pour les amener à son obéissance. Il en parle ainsi à Hildebert, archevêque de Tours, que Gerard d'Angoulême s'efforçoit d'attirer au parti de Pierre de Léon (3): Tous les princes n'ont-ils pas reconnu qu'il est véritablement l'élu de Dieu? Le roi de France, celui d'Angleterre, ceux d'Espagne, enfin le roi des Romains, reçoivent Innocent pour pape. Archithophel est le seul qui ne sait pas encore que son conseil est découvert et dissipé. C'est Gerard d'Angoulême dont il parle. Il continue: Le choix des plus gens de bien, l'approbation

(1) Vita II, c. 1.

(2) Mabill. Chr. Bern.

(3) Ep. 124.

du plus grand nombre, et, ce qui est plus fort, une probité reconnue, rendent Innocent recommandable à tout le monde (1). Ecrivant à Geoffroy de Loroux, docteur fameux, depuis archevêque de Bordeaux, et dès lors homme de grande autorité, il dit: Les rois d'Allemagne, de France, d'Angleterre, d'Ecosse, des Espagnes et de Jérusalem, avec tout leur clerge et leurs peuples, adhérent au pape Innocent. Et c'est avec justice que l'Eglise recoit celui dont la réputation est plus entière, et l'élection plus légitime par le nombre et le mérite de ceux qui l'ont faite. Il excite ce docteur à s'opposer à l'évêque d'Angoulême, et ramener à l'unité de l'Eglise le comte de Poitiers.

Enfin, saint Bernard écrivit sur ce sujet une grande lettre à quatre évêques d'Aquitaine, savoir, ceux de Limoges, de Poitiers, de Périgueux et de Saintes (2), où il décrit ainsi la conduite de Gerard d'Angoulême. Dans la lettre qu'il a écrite depuis peu au chancelier, il demande la légation d'une manière basse et indigne; et plutôt à Dieu qu'il l'eût obtenue, il n'eût guère nui qu'à lui-même. Voyez ce que fait l'amour de la gloire. La légation est une charge pesante, principalement à un vieillard, et toutefois cet homme si âgé trouve plus de peine à passer sans cette peine le peu de jours qui lui restent. Et ensuite il écrivit des premiers au pape Innocent, il demande la légation et ne l'obtient pas. Il se fâche, il quitte le pape et passe au parti de son compétiteur, il se vante d'être son légat. S'il ne l'avoit pas demandé auparavant au premier, ou s'il ne l'avoit pas ensuite reçu de l'autre, on pourroit croire que dans sa prévarication il auroit eu quelque autre vue, quoique mauvaise; mais à présent son ambition n'a point d'excuse. C'est qu'après avoir long-temps passé pour grand entre les siens, il rougit de se dégrader: voilà cette honte criminelle dont parle l'Ecriture (3), qui fait que celui qui n'est que terre et cendre craint non-seulement de se soumettre, mais de ne pas dominer. Déjà ce légat fait à son pape de nouveaux évêques chez vous, afin qu'il ne soit pas pape lui seul, et il n'attend pas que ces évêques soient morts pour leur donner des successeurs, il met de leur vivant des usurpateurs dans leurs sièges, s'appuyant de la puissance tyrannique des seigneurs, injustement irrités contre les évêques de leurs villes.

Est-ce gratuitement que ce légat agit ainsi pour son pape? Il se vante que ce pape a ajouté à son ancienne légation la France et la Bourgogne. Il peut y joindre, s'il veut, les Médés et les Perses, et tous les lieux où il mettra le pied, pour se glorifier au moins de vains titres. Il ne voit pas qu'il est la risée de tous ses voisins; semblable à un négociant qui marchandait avec plusieurs vendeurs jusqu'à ce

(1) 2, Reg. XVII, 7. Ep. 12, 5.

(2) Ep. 120.

(3) Eccl. IV, 25.

qu'il ait trouvé celui qui lui donne ce qu'il désire au plus bas prix, il choisit pour pape celui qui veut bien le faire légat. Ainsi Rome ne pourra avoir de pape, à moins que tu ne sois légat: d'où te vient ce privilège dans l'Eglise de Dieu? Tant que tu as eu quelque espérance d'obtenir d'Innocent la grâce que tu lui demandois impudemment, il étoit saint et pape dans tes lettres, comment donc l'accuses-tu maintenant d'être schismatique? sa sainteté et sa dignité se sont-elles évanouies avec ta vaine espérance? Hier il étoit catholique et souverain pontife, aujourd'hui c'est un méchant, un schismatique, un séditionnaire. Hier c'étoit le saint-père Innocent, aujourd'hui c'est Grégoire, diacre de Saint-Ange. C'est ressembler à ce juge inique, qui n'avoit ni crainte de Dieu ni égard pour les hommes (1).

Saint Bernard dépeint ensuite l'ambition, qui se décrie à mesure qu'elle se découvre, et ne réussit que par le cours de l'hypocrisie; puis, venant au fond de la question du schisme, il parle ainsi du prétendu pape Anaclet: Celui-là n'est-il pas l'homme de péché, qui, après l'élection canoniquement faite par les catholiques, a usurpé le lieu saint, non comme saint, mais comme le plus éminent? Qui l'a usurpé, dis-je, par le fer et le feu, à force d'argent, sans mérite et sans vertu, et qui s'y maintient de même. Car l'élection dont il se vante n'en est qu'une ombre et un prétexte pour couvrir la malice de ses partisans. On peut l'appeler élection, mais impudemment et fausement. Car la maxime ecclésiastique est constante qu'après une première élection il ne peut y en avoir une seconde. Supposé donc qu'il eût manqué quelque formalité, comme prétendent les ennemis de l'unité, falloit-il procéder à une autre élection sans avoir auparavant examiné la première et l'avoir cassée juridiquement? C'est pourquoi ceux-là sont les plus coupables, qui se sont pressés, contre la défense de l'apôtre, d'imposer les mains à ce téméraire usurpateur: ils sont les auteurs du schisme.

Au reste, ils demandent à présent le jugement qu'ils devoient attendre auparavant; et ils nous offrent à contre-temps la justice qu'ils ont refusée quand on la leur offroit, afin que, si on la leur refuse, vous paroissiez injuste; et que, si on l'accepte, la contestation apporte un délai pendant lequel il puisse arriver quelque chose. Vous défiez-vous de votre droit, et ne craignez-vous point que le mal augmente, quel qu'issue que la cause puisse avoir? Quoi qu'il en soit du passé, disent-ils, nous demandons maintenant audience, nous sommes prêts à subir le jugement: c'est une fuite. Ils n'ont plus autre chose à dire pour séduire les simples et armer les mal-intentionnés. Dieu a déjà jugé, non par une sentence, mais par l'évidence du fait. Ce jugement de Dieu a été

(1) Luc. XVIII, 2.

reconnu et approuvé par les archevêques Gaudier de Ravenne, Hildegaire de Tarragone, Norbert de Magdebourg, Conrad de Saltzbourg. Il a été reconnu et suivi par les évêques Egbert de Munster, Hildebrand de Pistoie, Bernard de Pavie, Landulfe d'Aste, Hugues de Grenoble, Bernard de Parme. La sainteté et l'autorité de ces prélats, respectable à leurs ennemis mêmes, nous a facilement persuadé de les suivre, nous qui leur sommes si inférieurs en mérite et en rang; dussions-nous nous égarer avec eux. Je ne parle point de tous les autres archevêques et évêques de Toscane, de Campanie, de Lombardie, de Germanie, d'Aquitaine, des Gaules et des Espagnes, et de toute l'Eglise orientale.

Tous de concert ont rejeté franchement Pierre de Léon, et ont reçu Grégoire pour pape sous le nom d'Innocent, sans être ni gagnés par argent, ni séduits par artifice, ni attirés par affection de la parenté, ni forcés par la crainte de la puissance séculière, mais obéissant à la volonté de Dieu, qu'ils n'ont ni ignorée ni dissimulée. Je ne nomme en cette lettre aucun de nos prélats, parce que je ne pourrois les y comprendre tous, ni en nommer quelques-uns sans soupçon de flatterie. Mais je ne dois pas omettre les saints qui sont morts au monde, et ne cherchent qu'à plaire à Dieu. Les camaldules et ceux de Vallombreuse, les chartreux, ceux de Clugny et de Marmoutier, mes confrères de Cliteaux, ceux de Saint-Etienne de Caen, de Tiron et de Savigny; enfin, toutes les communautés régulières de clercs et de moines sont attachées à Innocent à la suite de leurs évêques.

Que dirai-je des rois et des princes de la terre? ne reçoivent-ils pas tous Innocent unanimement avec leurs sujets? Y a-t-il enfin quelqu'homme, distingué par sa vertu et sa réputation, en quelque rang que ce soit, qui ne soit du même avis? Et ceux-ci toutefois s'opiniâtrent encore à réclamer. Ils appellent en cause toute la terre, et veulent qu'elle entre en jugement avec leur petit nombre. Qui pourroit, je vous prie, assembler une si grande multitude de prélats et de seigneurs, pour ne pas dire de peuple? Qui pourroit persuader à tant de milliers de saints personnages de détruire ce qu'ils ont édifié, et se rendre prévaricateurs? Quel lieu seroit assez grand et assez sûr pour une telle assemblée; car c'est l'affaire de toute l'Eglise et non d'un particulier. Vous voyez que vous chicanez votre mère en lui demandant l'impossible, et vous forgez des chaînes pour ne pas rentrer dans son sein.

Mais, soit que Dieu change d'avis, je parle humainement, qu'il révoque sa sentence, qu'il assemble un concile de toute la terre: quels juges se donneront-ils? car tous ont pris parti et ne conviendront pas aisément de juges; ainsi, on ne se sera assemblé à si grands frais que pour disputer. Je voudrois savoir encore à qui l'antipape voudra cependant



confier Rome, qui lui a tant coûté à acquérir, qu'il possède avec tant de faste, qu'il craint tant de perdre. Cependant le monde entier se seroit assemblé inutilement si l'antipape perdoit sa cause sans perdre Rome; et d'ailleurs le pape ne peut entrer en cause tant qu'il demeure dépouillé, ni les lois ni les canons ne l'y obligent. Il s'agit lequel des deux doit plutôt être reconnu pour pape; si on compare les personnes, je dirai sans médisance et sans flatterie ce que l'on dit partout, que la réputation d'Innocent ne craint pas même ses ennemis; et que celle de l'autre n'est pas en sûreté, même chez ses amis. Si vous examinez les élections, celle du nôtre est la plus pure, la plus raisonnable et la première. Le temps est certain, les deux autres points se prouvent par le mérite et la dignité des électeurs. Vous trouverez, si je ne me trompe, que c'est la plus saine partie des évêques, des cardinaux, diacres et prêtres, qui ont le principal intérêt à l'élection du pape, et en nombre suffisant pour élire selon les canons. Pour la consécration, n'avons-nous pas l'évêque d'Ostie, à qui il appartient spécialement? Saint Bernard conclut sa lettre en exhortant les évêques d'Aquitaine à résister courageusement aux schismatiques, surtout à l'évêque d'Angoulême.

XVII. Vulgrin, archevêque de Bourges, pour Innocent.

Ils lui résistèrent en effet, comme il paroît par les lettres adressées à Vulgrin, archevêque de Bourges, par trois d'entre eux, Guillaume de Saintes, Guillaume de Périgueux et Guillaume de Poitiers (1). Ils avoient recours à ce prélat comme primat d'Aquitaine, parce que Girard lui-même avoit envahi le siège de Bordeaux, leur métropole. L'évêque de Saintes donne avis à l'archevêque, que Gérard, soutenu par le prince, a chassé de leurs sièges l'évêque de Poitiers et celui de Limoges, et y en a intrus d'autres. Mais, ajoute-t-il, il ne les a pas sacrés, parce qu'il n'a pu avoir d'évêques. Il a aussi chassé de son monastère l'abbé de Saint-Jean d'Angély. Il nous a tellement rendus o lieux à notre prince, parce que nous n'avons pas voulu sacrer ses intrus; que nous et nos chanoines avons été contraints de sortir de la ville et d'abandonner nos maisons. Mais Dieu a permis que ce scélérat, passant par notre diocèse, a été pris par Aymar, brave chevalier, notre beau-frère, qui le tient prisonnier.

C'est pourquoi nous vous prions d'écrire à l'église de Bordeaux, qui l'a élu archevêque, et aux évêques d'Agen, de Périgueux, de Poitiers, de Limoges et à nous, pour nous défendre de lui obéir, et casser son élection faite par la violence du comte, sans le consentement des suffragants, et nonobstant l'opposi-

(1) Patr. Bituric. c. 64, tom. 3, Bibl. Lat. p. 93.

tion formelle de l'évêque d'Agen. Que vous donniez l'absolution à ceux qui l'ont pris, et excommuniez ceux qui feront quelque violence pour les délivrer. Enfin, que vous ordonniez aux évêques, nos confrères, d'aider Aymar d'argent et d'autres secours pour se défendre contre notre prince et le comte d'Angoulême.

L'évêque de Périgueux prie l'archevêque de Bourges, au nom de toute la province, de les assurer qu'il demeure ferme dans l'obéissance du pape Innocent; et qu'il les protégera pour ce sujet, et leur procurera la protection du roi de France. L'évêque de Poitiers prend le titre d'exilé pour la justice, et prie l'archevêque d'excommunier de nouveau Gérard et ses complices. L'archevêque de Bourges écrit, suivant leur désir, aux quatre évêques d'Agen, de Poitiers, de Périgueux et de Saintes, qui, avec celui d'Angoulême, étoient alors tous les suffragants de Bordeaux. La lettre est aussi adressée au peuple et au clergé de Bordeaux, et il les exhorte tous à demeurer fermes dans l'obéissance du pape Innocent, à mépriser les menaces des princes, et la persécution qu'ils pourront souffrir pour une si juste cause, et à résister de tout leur pouvoir à Gérard d'Angoulême, schismatique manifeste. Dans une seconde lettre, il leur marque que le pape Innocent est reconnu par les rois de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne, de Jérusalem, et presque par tous les princes du monde, et que Gérard a été condamné et déposé au concile de Reims.

Le duc d'Aquitaine étoit le seul, au delà des Alpes, qui soutint le parti de l'antipape; et saint Bernard lui écrivit vers le même temps, au nom de Hugues, duc de Bourgogne, son parent, pour l'exhorter à quitter le schisme (1). Dans cette lettre, il dit entre autres choses, parlant des schismatiques: Ils ont le duc de Poulle, mais c'est le seul prince, encore l'a-t-on gagné par le ridicule appât d'une couronne usurpée. Au reste, quelles sont les vertus et les bonnes qualités qu'ils publient de leur prétendu pape pour nous exciter à le favoriser? Si ce que l'on en dit partout est véritable, il n'est pas digne de gouverner un village: si ces bruits sont faux, il convient toutefois au chef de l'Eglise d'avoir non-seulement les mœurs bonnes, mais la réputation entière.

XVIII. Traité d'Arnoul de Séz contre les schismatiques.

Nous apprenons ce que l'on disoit alors contre l'antipape Anaclet, par un traité d'Arnoul, archidiaque de Séz, et depuis évêque de Lisieux, adressé à Geoffroy, évêque de Chartres et légat du pape Innocent. Arnoul étoit alors en Italie, où le désir d'apprendre les lois ro-

(1) Ep. 127.

maines l'avoit conduit; c'est pourquoi, ne pouvant rendre d'autre service à l'Eglise pendant son absence, il écrivit ce traité, où il examine toute l'affaire du schisme, et parle premièrement de Girard d'Angoulême, puis de Pierre de Léon, et enfin du pape Innocent (1). Quant à Girard, il dit que la bassesse de sa naissance et la pauvreté de ses parents l'obligèrent à quitter la Normandie et passer en un pays étranger, c'est-à-dire en Aquitaine, et qu'il fut élu évêque, non par son mérite, mais par hasard, parce que deux partis divisés ne trouvèrent point d'autre moyen de finir et de faire une élection. Tu fis, lui dit-il, bâtir une église pour avoir un prétexte d'amasser de l'argent; tu élevas aux dignités ecclésiastiques tes neveux, gens sans lettres et sans mérite, et leur confias le gouvernement de l'Eglise. Tu donnois les autres bénéfices à ceux qui avoient le plus d'argent, et ne faisais ni dedicaces d'église, ni bénédictions d'autels, ni ordinations, sans en tirer quelque profit. Il vient ensuite à la légation de Girard, qui lui donnoit juridiction sur cinq archevêchés. Il convient qu'il avoit de l'habileté pour les affaires, de la science et de l'éloquence; mais il prétend qu'il abusa de son pouvoir pour contenter son avarice et son ambition, assemblant des conciles sans besoin pour avoir le plaisir d'y présider, et avilissant la dignité de ces saintes assemblées (2).

Quant à Pierre de Léon, l'auteur dit que le juif, son aïeul, ayant amassé des richesses par ses usures, se fit chrétien pour devenir plus puissant, et que Pierre, dont il étoit question, portoit encore sur son visage les marques de son origine (3). Il fut, ajoute-t-il, envoyé en France pour acquérir la bienveillance de la nation, par la conformité des mœurs et du langage; et, s'étant étrangement décrié pendant sa jeunesse par son insolence et ses débauches, il entra à Clugny pour couvrir l'infamie de sa vie passée, par la réputation de ce monastère, le plus illustre des Gaules. Etant devenu cardinal par le crédit de sa famille, il fut envoyé en diverses légations, où il ne songeoit qu'à satisfaire sa cupidité, et vivoit avec un luxe scandaleux; deux grands repas par jour, des viandes exquises et parfumées, une profusion qui épuisoit les revenus des évêques et des abbés; encore pilloil-il les ornements des églises. Enfin on l'accusoit des débauches les plus abominables, d'avoir eu des enfants de sa propre sœur, et de mener avec lui une fille déguisée en homme. Telle étoit la réputation de l'antipape Anaclet.

XIX. Fin d'Hildebert, archevêque de Tours.

La lettre de saint Bernard à Hildebert, ar-

chevêque de Tours, ne fut pas sans effet, et ce prélat demeura attaché au pape Innocent le reste de sa vie, qui ne fut pas long, car il mourut d'une heureuse vieillesse le dix-huitième de novembre de l'année mil cent trente-trois ou de la suivante. Il est célèbre par ses écrits, qui sont ses lettres au nombre de cent trente, cent quarante sermons, la vie de sainte Radegonde et celle de saint Hugues de Clugny, quelques traités moraux et théologiques, et grand nombre de poésies. Il avoit aussi commencé un recueil de canons; quelques-uns lui attribuent la préface qui se trouve à la tête de celui d'Ives de Chartres (1).

Fouques Réchin, comte d'Anjou, ayant fait vœu d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques, Hildebert lui en écrivit ainsi (2): Je ne nie pas que ce ne soit un bon dessein, mais quiconque est chargé du gouvernement, est attaché à un devoir qu'il ne peut quitter que pour quelque chose de plus grand et de plus utile. Entre les talents que le père de famille distribue à ses serviteurs, aucun docteur ne compte celui de courir par le monde; et Saint-Hilarion, étant près de Jérusalem, n'y alla qu'une fois, pour ne pas paroître mépriser les lieux saints. Hildebert représente ensuite au comte qu'il se met en péril en passant par les places du duc d'Aquitaine, son ennemi; et que le roi d'Angleterre désapprouve ce voyage. Puis il continue: Vous me direz peut-être: J'ai fait un vœu, et je me rends coupable si j'y manque; mais considérez que c'est vous qui vous êtes engagé à ce vœu, et que c'est Dieu qui vous a imposé une charge; voyez si le fruit que vous retirerez de ce voyage récompensera la perte de l'interruption de vos devoirs. Si ce dernier bien est sans comparaison plus grand, comme on ne le peut nier, demeurez dans votre palais, vivez pour votre état, rendez justice, protégez les pauvres et les églises.

Dans une autre lettre, il parle ainsi au pape Honorius II: Je vous supplie de ne pas prendre en mauvaise part ce que je vous écris par pure nécessité et pour la justice (3). Nous n'avons point appris au delà des Alpes, et nous ne trouvons point dans les maximes ecclésiastiques que l'église romaine doive recevoir toutes sortes d'appellations indifféremment; et, si on établit cette nouveauté, l'autorité des évêques périra, et la discipline de l'Eglise n'aura plus aucune vigueur. Qui sera le ravisseur qui, étant menacé d'anathème, n'appellera pas aussitôt? Qui sera le prêtre qui ne continuera pas sa vie scandaleuse à l'abri d'un appel frustratoire? Les sacrilèges, les pillages, les adultères, inonderont de toutes parts, tandis que les évêques auront la bouche fermée par des appellations superflues. Et ensuite: Je sais, et toute l'Eglise l'enseigne, que le secours de l'appellation est dû à ceux qui sont blessés

(1) To. 2, Spic. p. 336, c. 15.

(2) C. 2.  
(3) C. 3.

(1) Vita, lib. III, Ep. 53, al. 83.

(2) Lib. I, Ep. 15, al. 59.  
(3) II, Ep. 41, al. 82.



par un jugement; qui tiennent leurs juges pour suspects, ou qui craignent la violence d'une multitude emportée; sur quoi il cite une fausse décrétale du pape saint Corneille; mais il soutient qu'il faut rejeter les appellations frivoles, qui ne tendent qu'à retarder le jugement.

Dans une autre lettre, Hildebert blâme un prêtre qui avoit fait donner la question à un homme qu'il soupçonnoit lui avoir pris de l'argent; apparemment un homme de condition servile. Il dit que cette procédure convient aux cours séculières et non à la discipline de l'Eglise; qu'il ne sied pas à un prêtre d'être bourreau, qu'il doit plutôt laisser un coupable impuni que de faire souffrir un supplice certain pour un crime incertain. Sur quoi il cite la lettre de saint Augustin à Macédonius (1).

L'évêque de Chartres avoit interdit un prêtre pour avoir tué d'un coup de pierre un voleur qui le vouloit tuer. Après que ce prêtre eut été sept ans séparé du saint autel, l'évêque de Chartres consulta Hildebert s'il devoit le rétablir. Hildebert répondit, qu'il n'en étoit pas d'avis, quoiqu'il n'eût tué que pour défendre sa vie, alléguant sur ce sujet l'autorité de saint Ambroise (2).

Les sermons d'Hildebert contiennent plusieurs points remarquables de doctrine et de discipline. Quoiqu'il eût été disciple de Bérenger, il parle très-correctement de l'eucharistie, et dit: Nous ne devons pas douter que par les paroles sacrées de la bénédiction du prêtre le pain ne soit changé au vrai corps de Notre Seigneur; en sorte que la substance du pain ne demeure point. Il se sert même du mot de transsubstantiation; et on ne trouve personne qui l'ait employé avant lui (3).

Touchant la grâce, il dit: Etant réparé et réconcilié par la grâce du nouvel homme, tu tombes tous les jours, et toutefois la grâce secourable ne t'abandonne point (4). Et ailleurs: La grâce de Dieu est très-officieuse envers les hommes, et comme engagée par serment à les secourir. Et ensuite: Si la créature n'est pas juste, c'est sa faute et non celle de Dieu. Il veut que tous les hommes soient sauvés, et pour ôter toute excuse il leur prépare sa grâce qui les soutient; il distribue des moyens pour les aider, il offre des récompenses pour les exciter, il menace pour les intimider.

Sur la pénitence il dit: Que l'on doit se confesser avant que de commencer le jeûne du carême, parce que c'est renverser l'ordre de punir les péchés avant que de les confesser, que les pénitents demeuroient hors de leurs maisons; que quelquefois on les réconcilioit avant la fin de leur pénitence, pour communier à

Pâques avec le reste des fidèles (1). Il marque qu'on jeûnoit le jour des trépassés.

Entre les traités d'Hildebert, le plus considérable est celui qui contient en abrégé un corps entier de théologie, et qui semble avoir servi de règle et de modèle à ceux qui ont ensuite traité cette science par méthode. Il est divisé en quarante-un chapitres; et l'auteur y traite premièrement de la foi, puis de l'existence et de l'unité de Dieu, de la trinité et des principaux attributs (2). De là il passe à l'incarnation; puis aux anges, et l'ouvrage des six jours; ensuite à la création de l'homme, à son premier état, et sa chute, puis au péché en général. Enfin, il vient aux sacrements; mais la fin y manque, et nous n'avons pas ce qu'il dit des sacrements en particulier. Ce traité est composé avec beaucoup de netteté et de précision, et les preuves sont bien choisies.

#### XX. Exemption de dîme à Cliteaux.

Le pape Innocent ayant séjourné en France environ dix-huit mois, et imposé une collecte d'argent pour les frais de son voyage, reprit le chemin d'Italie au printemps de l'année mil cent trente-deux. Il célébra à Clugny la fête de la Purification de Notre-Dame, et y reçut les lettres d'obédience de Guillaume, patriarche de Jérusalem (3). Il confirma les privilèges de Clugny, particulièrement l'immunité du lieu et la sûreté contre les violences: comme il paroît par deux bulles, l'une adressée à l'abbé Pierre, datée de Vienne le second jour de mars, l'autre datée de Valence le huitième du même mois, et adressée à tous les évêques. Mais en même temps, ce pape accorda à saint Bernard, en considération des services qu'il avoit rendus à l'Eglise pendant le schisme, un privilège tant pour sa maison de Clairvaux que pour tout l'ordre de Cliteaux, où il dit entre autres choses: Nous ordonnons que personne ne présume de vous demander ou recevoir de vous les dîmes des terres que vous et tous les frères de votre congrégation cultivez de vos propres mains et à vos dépens, ni les dîmes du vos bestiaux (4). Ce privilège est daté de Lyon le dix-septième de février mil cent trente-un, et causa dans la suite de grands différends entre les moines de Cliteaux et les autres, particulièrement ceux de Clugny.

L'abbaye du Miroir, fille de Cliteaux dans le diocèse de Lyon, ayant été fondée la même année mil cent trente-un, les moines de Gigny, un des principaux membres de Clugny, leur demandèrent des dîmes; et, comme ils les poursuivoient à cet effet, le pape Innocent menaça

d'interdire l'Eglise de ceux de Gigny, s'ils ne se désistoient dans quarante jours, et en écrivit à l'abbé de Clugny. L'abbé se plaignit au pape que cette conduite étoit extraordinaire et préjudiciable à son ordre. Nous payons, dit-il (1), les dîmes non-seulement à des moines et à des chanoines, mais à des curés et à des gentilshommes; pourquoi ne les recevrons-nous pas aussi des autres? J'en ai donné en quelques lieux aux frères de Cliteaux, mais Dieu merci eux et les autres religieux sont tellement augmentés partout dans notre voisinage, que si nous leur remettons à tous les dîmes, il faut perdre la dixième partie de nos religieux, ou même en quelques lieux abandonner nos maisons. Nous vous supplions donc que vos nouveaux enfants ne chassent pas les anciens; autrement si notre église perd ses droits, elle ne me gardera pas non plus.

Il écrivit encore plus fortement sur ce sujet au chancelier Aimery (2). Il lui représente la dignité du monastère de Clugny et la protection singulière qu'il a reçue du saint-siège depuis sa fondation; puis il ajoute: Qui a jamais ouï-dire que le pape ait dépouillé de son droit, je ne dis pas une telle église, mais la moindre femme par sa seule volonté sans connoissance de cause; et que l'on ait fait passer le bien des uns aux autres sans le consentement des propriétaires? Si les cisterciens ont quelques nouveaux privilèges, nous en avons de la même source de plus anciens et en plus grand nombre. Mais, dit-on, ils sont pauvres et vous êtes riches. Que l'on compare nos revenus et nos dépenses, et que l'on juge qui sont les plus riches. Mais soit, s'ils ont besoin d'aumônes, s'ensuit-il qu'ils doivent prendre le bien d'autrui? Je leur ai donné quelques dîmes quand ils les ont demandées par charité, mais autre chose est de nous les ôter par force. Et ensuite parlant du pape: Ses ennemis nous insultent comme ils ont commencé de faire; nous dirons: Voilà votre pape que vous avez choisi au préjudice de votre confrère. Gardez-le-bien, vous avez la récompense que vous méritez. Ce confrère est Pierre de Léon, qui avoit été moine de Clugny.

L'abbé Pierre écrivit aussi à ce sujet au chapitre général de Cliteaux (3). Il commence par leur représenter l'estime et l'affection qu'il a toujours eues pour leur congrégation naissante; puis il répond à leurs objections. Il n'est pas juste, dites-vous, que des étrangers prennent les dîmes de nos travaux. Mais nos pères en ont toujours usé ainsi: ce ne sont pas seulement les laïques qui payent les dîmes, les églises les payent aux églises, les monastères aux monastères, et non-seulement du travail des paysans, mais du leur. Vous perdez plus, ajoute-t-il, par la diminution de votre réputation qu'en abandonnant un si petit profit;

tout le monde vous admire, et vous passerez pour intéressés. Il vaudroit mieux souffrir votre pauvreté qu'exciter ce scandale, et altérer la charité. Ces lettres furent sans effet; l'affaire particulière de Gigny, la querelle générale des dîmes, s'aggravèrent de plus en plus, et eurent de fâcheuses suites (4).

#### XXI. Le pape en Italie.

Le pape Innocent, ayant passé à Saint-Gilles en Provence, entra en Lombardie par les montagnes de Gènes, et célébra à Ast la fête de Pâques, qui, cette année mil cent trente-deux, étoit le dixième d'avril. De là il vint à Plaisance, où il appela les évêques et les autres prélats de Lombardie, de la province de Ravenne et de la basse Marche, et tint avec eux un concile. Cependant le roi Lothaire vint en Lombardie avec une armée, comme il avoit promis, et célébra la fête de Noël à Méduine, dans la Marche Trévisane (2). Il menoit avec lui saint Norbert, qui, en ce voyage, fit la fonction de chancelier d'Italie, parce que le siège de Cologne étoit vacant. Lothaire tint à Rocaille une assemblée générale avec le pape et les Lombards, touchant l'état de l'Eglise et de l'empire. Le pape passa outre, et entrant en Toscane il vint à Pise, où, ayant appelé les Génois, il les accommoda avec les Pisans; leur faisant faire serment de part et d'autre qu'ils s'en tiendroient à son jugement touchant la guerre qui s'excitoit entre eux; et il leur ordonna de vivre désormais en paix (3). Saint Bernard, qui avoit suivi le pape en ce voyage, fut le médiateur de cette paix pour laquelle il fut envoyé à Gènes, et y parla si efficacement, qu'il conclut l'affaire presque en un jour. Il refusa alors encore une fois l'évêché de Gènes.

Pour éteindre entièrement cette guerre, et récompenser la fidélité de la ville de Gènes, le pape Innocent l'érigea en archevêché, accordant le pallium à Syrus, son évêque, lui donnant pour suffragants trois évêques de l'île de Corse, et l'affranchissant lui-même de toute sujétion, c'est-à-dire de la juridiction de l'archevêque de Milan, dont jusqu'alors il avoit été suffragant; en sorte que le nouvel archevêque de Gènes ne dépendroit que du pape, et ne seroit sacré que par le pape comme celui de Pise. C'est ce qui paroît par la bulle du dix-neuvième de mars mil cent trente-trois. Ainsi Innocent II corrigea ce qu'avoit fait Urbain II en mil quatre-vingt-douze, donnant l'île de Corse entière à la ville de Pise, et soumettant à son archevêque tous les évêchés de cette île; ce qui avoit excité une grande jalousie entre ces deux puissantes villes (4).

(1) Aug. Ep. 153, al. 54. Sup. liv. XVII, n. 52.

(2) Epist. 60, 112, Off. c. 9.

(3) Ser. 38, p. 442. Ser. 93, p. 689.

(4) Ser. III, p. 662; lib. I, Ep. 10, p. 5.

(1) Sermon. 18, p. 301. Eod. p. 298. Sermon. 34, p. 194. Sermon. 85, p. 650.

(2) B. 1009. c. 12, 24, 40.

(3) Petr. Clun. 1. Epist. 28. Ep. 25, tom. 3, Spicil. p. 152.

(4) Ap. Bern. Epist. 352.

(1) Lib. I, Ep. 33. (2) Ep. 34.

(3) Epist. 35.

(1) V. Bern. Ep. 233. V. Mabill. Præf. in S. Bern. n. 48.

(2) Acta ap. Baron. 1132. Chr. Magdeb. M. S.

(3) Bern. Ep. 29. (4) Ap. Ughell. to. 4, p. 1187. Ibid. to. 3, p. 423.

Sup. liv. LXIV, n. 8.



Le pape Innocent attendoit à Pise le roi Lothaire, qui, étant arrivé en Toscane, eut encore une conférence avec lui; et ils convinrent de marcher incessamment à Rome (1). Le roi alla par le grand chemin; le pape, le long de la côte jusqu'à Viterbe. Le roi célébra la pâque à Saint-Flavien, à douze milles de Rome. C'étoit le vingt-sixième de mars; puis, s'étant joint avec le pape, ils passèrent par la Sabine et campèrent près l'église de Sainte-Agnès, où Thibaud, préfet de Rome, et d'autres nobles, vinrent les recevoir. Ils entrèrent ainsi dans Rome le premier jour de mai. Le pape logea au palais de Latran, et le roi, dont l'armée n'étoit que de deux mille chevaliers, campa sur le mont Aventin. Cependant les Pisans et les Génois vinrent au secours du pape Innocent avec une armée navale, et lui soumièrent Civita-Vecchia et toute la côte. Saint Bernard, qui étoit avec le pape, écrivit alors au roi d'Angleterre, à qui il marque l'état des choses, pour l'exciter à secourir le pape qu'il avoit reconnu de si bonne grâce (2).

Le roi Lothaire écrivit aussi une lettre à tous les rois, les évêques, les princes, et généralement à tous les fidèles, où il dit en substance (3): Dieu nous ayant établi défenseur de la sainte église romaine, nous sommes allés pour la délivrer, accompagnés d'évêques, d'abbés, de princes et de seigneurs, et, allant à Rome, nous avons souvent reçu des députés du schismatique Pierre de Léon, qui prétendoient qu'on ne devoit pas l'attaquer à main armée, ni lui refuser audience, puisqu'il étoit prêt à comparoître en jugement. Nous l'avons fait savoir aux évêques et aux cardinaux qui étoient avec le pape Innocent; et ils nous ont répondu, comme bien instruits des canons, que l'Eglise universelle, ayant déjà prononcé sur ce sujet et condamné Pierre de Léon, aucun particulier ne pouvoit s'en attribuer le jugement.

Nous avons donc mené glorieusement à Rome le pape Innocent, et l'avons rétabli dans la chaire de Latran. Cependant nous campions sur le mont Aventin, où Pierre de Léon n'a cessé de nous solliciter, jusqu'à nous offrir pour sûreté des forteresses et des otages. Voulant donc rétablir la paix dans l'Eglise sans effusion de sang, nous avons communiqué ces propositions à ceux qui étoient avec le pape Innocent, qui, de leur côté, nous ont offert des otages et des places. Alors l'autre partie, voulant gagner du temps, nous a amusés quelques jours par de vaines promesses; mais comme ils ne les accomplissoient point, après les avoir plusieurs fois avertis, ils ont été enfin condamnés comme criminels de lèse-majesté divine et humaine, par les seigneurs de notre cour, savoir, Norbert de Magdebourg, notre chancelier, Adalbéron de Brême, et les autres qui y sont nommés.

(1) Acta ap. Baron. S. Epist. 138.  
(2) Chron. Magdeb. M. (3) To. 2, Spicil. p. 480.

## XXII. Lothaire couronné empereur.

Le pape couronna empereur le roi Lothaire et la reine Richilde, son épouse, dans l'église du Sauveur à Latran, et non dans l'église de Saint-Pierre, parce que l'antipape Anaclet en étoit le maître. C'étoit le quatrième de juin, troisième dimanche d'après la Pentecôte. Avant le couronnement, Lothaire fit serment au pape, et le pape lui donna l'usufruit des domaines de la comtesse Mathilde, pour lui, sa fille, et son gendre Henri, duc de Bavière; l'acte est daté du huitième de juin. L'antipape, cependant, se tenoit à couvert dans les hauteurs et les tours, d'où il incommodoit, par ses machines, les gens de Lothaire, sans permettre aux siens d'en venir aux mains avec eux (4). Il refusa opiniâtement toute conférence avec ce prince, ne voulut écouter aucun conseil sur son état, ne révoquant point en doute son droit. Ainsi Lothaire fut contraint de se retirer après sept semaines de séjour, n'ayant pas assez de forces pour prendre le château Saint-Ange et les autres forteresses de l'antipape, bien loin de pouvoir attaquer le roi Roger, son protecteur. Lothaire n'avoit pas même de quoi faire subsister sa petite armée; il fut donc réduit à retourner en Allemagne, et célébra à Wirtzbourg la Nativité de la Vierge. Le pape Innocent, ne se trouvant plus en sûreté à Rome après son départ, revint à Pise. Sur quoi saint Bernard écrivit à cette ville pour la féliciter du secours et de la retraite qu'elle donnoit au pape, ce qui l'élevoit en quelque manière à la dignité de Rome (2).

Saint Norbert, qui suivait l'empereur, étant revenu à Magdebourg, tomba malade peu de temps après (3). Son corps étoit depuis longtemps affaibli par les austérités de la pénitence; mais il acheva de succomber à la fatigue du voyage, au changement d'air et au mouvement continuel. Il fut quatre mois malade, et mourut le mercredi de la Pentecôte, sixième de juin mil cent trente-quatre, ayant gouverné l'église de Magdebourg pendant huit ans, et en ayant vécu environ cinquante. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort; mais il n'a été canonisé qu'en mil cinq cent quatre-vingt-deux, par le pape Grégoire XIII.

## XXIII. Thomas de Saint-Victor, tué.

En France, le couronnement du jeune roi Louis avoit irrité quelques seigneurs, qui prétendoient augmenter leur pouvoir après la mort du père, et quelques prélats qui vouloient s'attribuer l'élection et le couronnement du roi (4). Louis le gros, voyant ces entreprises qui tenoient à ôter la couronne de sa famille, en vou-

(1) Otto. vii, Chr. c. 18. (2) Ep. 130.  
Dipl. ap. Baron. Vita S. (3) Vita ap. Boll. c. 18.  
Bern. lib. 2, c. 2. Oder. lib. (4) Order. lib. xiii, p. 13, p. 897. 895.

lut prendre vengeance; et l'on attribua à son indignation deux meurtres fameux, qui furent commis assez près l'un de l'autre. Jean III, évêque d'Orléans, qui étoit fort âgé, ayant quitté son évêché, Hugues, doyen de la même église, fut élu pour lui succéder; mais comme il revenoit de la cour du roi, il fut tué en chemin, et le siège d'Orléans demeura long-temps sans évêque.

Etienne, évêque de Paris, étoit allé à Chelles du consentement du roi, et même à sa prière, pour corriger et régler les religieuses (1). Il avoit pris avec lui l'abbé de Saint-Victor, celui de Saint-Magloire, le sous-prieur de Saint-Martin, et plusieurs autres moines, chanoines et clercs. En revenant, comme ils passaient près du château de Gournay, ils furent attaqués par les neveux de Thibaud, archidiacre de Paris, vassaux du seigneur de Gournay, qui avoient dressé à l'évêque une embuscade sur le chemin. Ils vinrent fondre l'épée à la main sur cette troupe désarmée; et, sans respecter ni la sainteté du jour, qui étoit un dimanche, ni la qualité des personnes consacrées à Dieu, ils massacrèrent Thomas, prieur de Saint-Victor, entre les mains de l'évêque, le menaçant lui-même de mort s'il ne se retiroit promptement. Mais il se jeta courageusement au milieu de leurs épées, et retira de leurs mains le prieur demi-mort et horriblement déchiré, l'exhortant à se confesser et à pardonner à ses meurtriers. Il le fit de bon cœur, demanda la rémission de ses péchés avec grande componction, reçut le viatique, protesta devant tout le monde qu'il mourait pour la justice, et rendit ainsi l'esprit. Ce meurtre fut commis le vingtième d'août mil cent trente-trois.

L'évêque de Paris publia un mandement adressé à ses archipêtres, par lequel il excommunia les auteurs de ce meurtre, leurs complices, ceux qui leur donneroient retraite, ou qui communiqueroient avec eux, s'en réservant à lui seul l'absolution. Ensuite, frappé de l'horreur de cet attentat, et ne se croyant pas lui-même en sûreté, il se retira à Clairvaux, d'où il écrivit à Geoffroy, évêque de Chartres, légat du saint-siège, une lettre où il lui raconte ce funeste accident, le priant de se rendre à Clairvaux pour délibérer ensemble sur les moyens d'en prévenir les suites. Geoffroy vint à Clairvaux suivant cette lettre, et, par son autorité de légat, manda aux archevêques de Reims, de Rouen, de Tours et de Sens, et à leurs suffragants, de se rendre à Jouarre, dans le diocèse de Meaux, pour y tenir un concile. Comme les prélats y étoient assemblés, ils reçurent une lettre de Hugues, évêque de Grenoble, successeur de saint Hugues, et de Guigues, prieur de la Chartreuse, qui les exhortoit à faire justice du meurtre de Thomas, ce qu'ils firent; et frap-

(1) Epist. in not. fusior. x, Conc. p. 975.  
ad Ep. 158. S. Bern. et to.

pèrent d'excommunication les coupables.

Saint Bernard étoit alors à Clairvaux au retour d'Allemagne, où il étoit allé faire la paix entre l'empereur Lothaire et les neveux de son prédécesseur, Conrad et Frédéric. Comme on eut avis que l'archidiacre de Paris s'étoit adressé au pape, prétendant se justifier de ce meurtre, le saint abbé lui écrivit, de peur qu'il ne se laissât surprendre (1). Et parce que l'archidiacre disoit pour sa défense qu'il n'avoit pas tué le prieur, saint Bernard soutient que c'est lui qui l'a fait tuer par ses neveux. Il le baïssoit, dit-il, et le menaçoit de mort à cause des exactions illicites sur les prêtres, qu'il ne pouvoit plus exercer à son ordinaire à l'occasion de son archidiaconé, parce que Thomas s'y opposoit avec zèle et industrie. Plusieurs personnes dignes de foi témoignent maintenant avoir ouï ses menaces. Enfin, qu'il dise, s'il le peut, quel autre sujet ont eu ses neveux de porter leurs mains sacrilèges sur ce saint prêtre. S'il demeure donc impuni, comme il a l'insolence de se le promettre par votre autorité, lui qui est la cause, comme presque tous le soupçonnent, l'ordonnateur de ce crime, combien cette impunité produira-t-elle dans l'Eglise d'actions punissables? L'un des deux arrivera nécessairement, ou que l'on n'admettra plus aux dignités ecclésiastiques aucun des nobles ou des puissants du siècle, ou que les clercs abuseront de leur ministère pour toutes sortes de crimes; parce que, si quelqu'un est assez zélé pour s'y opposer, il s'exposera à être aussitôt massacré. Saint Bernard écrivit aussi au pape, au nom de l'évêque de Paris, une lettre fort pathétique, où il lui représente la perte qu'il a faite en la personne du prieur Thomas, qui lui aidait à porter le poids de l'épiscopat, et finit en disant (2): Si Thibaud Notier, c'est l'archidiacre, a recours à vous, n'ayez point d'égard à ses paroles jusqu'à l'arrivée de celui que nous devons envoyer, qui vous instruira plus amplement de la vérité.

A Orléans, Jean, intrus dans la dignité d'archidiacre, faisoit aussi des vexations, auxquelles s'opposoit le sous-doyen Archembaud et quelques autres du clergé (3). Archembaud en porta ses plaintes à Henri, archevêque de Sens, le siège d'Orléans étant vacant, et au pape Innocent; mais enfin l'archidiacre Jean le fit tuer vers le même temps du meurtre de Thomas de Saint-Victor; et saint Bernard en écrivit au pape, l'excitant à faire une justice sévère de ces meurtres redoublés. Il seroit très-utile, dit-il, et très-juste, à ce que plusieurs pensent, que les coupables fussent privés par votre autorité de toute dignité ecclésiastique, sans espérance d'être jamais élevés à aucune autre. Pierre, abbé de Clugny, écrivit aussi au pape au sujet de ces deux

(1) Ep. 158. (3) Epist. to. 3, Spicil. p. 153, etc. nota fus. ad. p. 150, S. Bern.



meurtres d'Archembaud et de Thomas, l'exhortant à les venger par les peines canoniques, et à confirmer la sentence que les évêques avoient prononcée contre eux dans leur concile. C'est ce que fit le pape Innocent par sa constitution, adressée à Rainald, archevêque de Reims, Hugues de Rouen, Hugues de Tours et leurs suffragants, où il fait mention des deux meurtres de Thomas et Archembaud, confirme ce que les prélats avoient ordonné dans le concile de Jouarre, et ajoute : Mais, parce que votre sentence nous paroît trop modérée, nous voulons de plus que, partout où les meurtriers seront présents, on ne célèbre point l'office divin ; que si quelqu'un les maintient et les favorise il soit excommunié (1). Nous ordonnons encore que Thibaud Notier et les autres soient privés des bénéfices qu'ils ont acquis ou conservés par les crimes de leurs parents.

## XXIV. Concile de Pise.

Le pape avoit convoqué un concile à Pise, et saint Bernard, y étant appelé, fut obligé de faire un second voyage en Italie l'an mil cent trente-quatre (2). Les Milanois avoient suivi le parti de l'antipape Anaclet et de Conrad, qui s'étoit fait reconnoître roi d'Italie ; mais, voyant que ce prince avoit fait sa paix avec l'empereur Lothaire par la médiation de saint Bernard, ils prièrent le saint abbé de les réconcilier aussi avec l'empereur et avec le pape Innocent, qui les avoit excommuniés et ôté à leur ville la dignité de métropole (3). Saint Bernard leur écrivit pour les féliciter de leur retour à l'unité de l'Eglise, et du désir qu'ils témoignaient de rétablir la paix dans le pays, s'excusant de ne pas aller chez eux, parce qu'il étoit pressé de se trouver au concile, et promettant de les satisfaire au retour.

Etant arrivé à Pise, il assista au concile, qui fut grand, comme étant composé de tous les évêques d'Occident. Le saint abbé assistoit à toutes les délibérations et à tous les jugements ; il étoit respecté de tout le monde, et on voyoit les évêques attendre à sa porte ; mais ce n'étoit pas le faste qui le rendoit de difficile accès, c'étoit la multitude de ceux qui vouloient lui parler ; en sorte que, malgré son humilité, il sembloit avoir toute l'autorité du pape. En ce concile, on excommunia de nouveau Pierre de Léon, et on déposa ses fauteurs sans espérance de rétablissement. Alexandre, usurpateur de l'évêché de Liège, y fut déposé, et mourut de chagrin peu de temps après qu'il en eut appris la nouvelle. On rapporte aussi à ce concile la canonisation de saint Hugues de Grenoble, faite à Pise par le pape Innocent, de l'avis des évêques et des cardinaux, comme il paroît par sa lettre du vingt-

deuxième d'avril, adressée à Guigues, prieur de la Chartreuse, à qui il ordonne d'écrire la vie du saint, comme en ayant une connoissance particulière, et Guigues l'exécuta (1).

Au retour du concile, plusieurs prélats, étant encore en Toscane, furent attaqués en chemin et maltraités. Leur troupe étoit grande, composée d'archevêques, d'évêques, d'archidiaques, et d'autres clercs distingués, d'abbés et de moines (2). Ils furent dispersés, pillés, blessés, poursuivis l'épée à la main, quelques-uns pris et renfermés dans les châteaux voisins. L'archevêque de Reims, après avoir été insulté et blessé, sans respect pour son âge et sa dignité, fut mis en prison ; l'évêque de Périgueux fut traité de même. L'archevêque de Bourges et celui de Sens, ayant perdu presque tout ce qu'ils avoient, arrivèrent à grand-peine à Pontremoli ; mais ils y furent arrêtés pour la seconde fois, avec l'archevêque d'Embrun, l'évêque de Troyes, blessé d'un coup de lance qui l'avoit fait tomber de son cheval, les évêques de Limoges, d'Arras, de Bellai, de Rennes et d'autres ; les abbés de Saint-Martial de Limoges, de Vézelay, de Saint-Germain de Paris, de Corbie, de Bourgueil et plusieurs autres ; la ville de Pontremoli étoit remplie de ces prélats. Pierre, abbé de Clugny, qui étoit de leur troupe, s'y rendit avec eux ; et, à leur prière, il écrivit au pape Innocent cette lamentable histoire, le priant d'exercer en cette occasion la sévérité de sa justice, et d'étendre la punition, non-seulement sur les auteurs du crime, mais sur tout le diocèse de Lune, dont l'évêque, au lieu de les accompagner toute une journée, n'avoit pas fait avec eux une lieue. Mais les censures ecclésiastiques étoient de foibles armes contre de tels ennemis.

## XXV. Saint Bernard à Milan.

Après le concile de Pise, le pape envoya saint Bernard à Milan, où il étoit tant désiré, et avec lui deux cardinaux (3) : Guy, évêque de Pise, et Matthieu, évêque d'Albane, pour réconcilier à l'Eglise les Milanois, et les absoudre du schisme où leur archevêque Anselme les avoit engagés. Saint Bernard fit trouver bon aux deux cardinaux de mener avec eux Geoffroy, évêque de Chartres, dont il avoit reconnu le mérite en plusieurs occasions. Les Milanois vinrent à grandes troupes au devant du saint abbé jusqu'à sept milles. Ils lui baisoient les pieds sans qu'il pût s'en défendre ; ils arrachotent les poils de ses habits pour servir de remèdes aux maladies ; ils marchaient devant et après avec des acclamations de joie, et les conduisirent ainsi à son logis. On traita en public de l'affaire pour laquelle le saint abbé et les cardinaux étoient venus ; toute la

(1) Epist. 161. I, Ep. 17. 158.  
to. x, Conc. p. 977, et in  
not. ad. Epist. S. Bern. (2) Chr. Bernard.  
(3) Ep. 132, 133.

(1) Vita S. Bern. 11, 6. (2) Petr. Clun. I, Epist.  
Tom. x, Conc. p. 990, Ep. 27.  
ult. (3) Vita lib. II, c. 2, n. 9.

## XXVI. Fin du cardinal Matthieu.

ville se soumit, l'Eglise fut réconciliée et la paix établie entre les peuples.

Pendant ce séjour de Milan, saint Bernard fit plusieurs miracles, principalement sur des possédés ; il les attribuoit à la foi de ce peuple, et le peuple à la vertu du saint abbé (1). On lui amena une femme connue de tout le monde, tourmentée depuis sept ans de l'esprit malin, le priant de la délivrer. Le saint homme étoit confus de l'opinion qu'on avoit de lui, et l'humilité lui défendoit d'entreprendre des choses extraordinaires ; d'un autre côté, il rougissoit d'avoir moins de foi que ce peuple, et craignoit d'offenser Dieu en se défiant de sa toute-puissance. Enfin il s'abandonna au Saint-Esprit, et s'étant mis en prière il chassa le démon, et rendit la famille tranquille. Les assistants, transportés de joie et levant les mains au ciel, rendirent grâces à Dieu ; et, le bruit s'en étant répandu par la ville, la mit tout en mouvement ; on s'assembloit de tous côtés, on ne parloit que de l'homme de Dieu, on ne pouvoit se rassasier de le voir ou de l'entendre ; on s'empressoit pour le toucher ou recevoir sa bénédiction.

Il délivra encore d'autres possédés par la vertu de la sainte eucharistie, par l'eau bénite et le signe de la croix ; il guérit aussi plusieurs malades ; et la foule du peuple étoit si grande à sa porte depuis le matin jusqu'au soir, que la foiblesse de son corps n'y pouvant résister, il se mettoit aux fenêtres pour se montrer et leur donner sa bénédiction. Ils apportent du pain et de l'eau qu'ils lui faisoient bénir, et les gardoient comme des choses sacrées. On accouroit à Milan pour le voir des villages et des villes voisines. Il guérit plusieurs malades de la fièvre, leur imposant les mains, et leur faisant boire de l'eau bénite ; il rétablit des mains sèches et des membres paralytiques en les touchant ; il rendit la vue à des aveugles par le signe de la croix en présence de plusieurs témoins. Au milieu de tant de miracles et de tant d'applaudissements, le saint abbé conserva toujours une humilité profonde, et refusa constamment l'archevêché de Milan, qu'on le pressoit opiniâtement d'accepter. Ribalde fut donc élu archevêque à la place d'Anselme, schismatique ; et le pape rendit à Milan la dignité de métropole qu'il lui avoit ôtée. Saint Bernard y fit tant de conversions, qu'il y eut de quoi peupler un nouveau monastère de son ordre, qui fut fondé dans le voisinage l'année suivante, mil cent trente-cinq, et nommé Caravalle. De Milan il passa par ordre du pape à Pavie et à Crémone pour pacifier la Lombardie ; mais les Crémonois, enflés de leur prospérité, ne profitèrent point de sa médiation (2).

(1) N. 10.

(2) N. 11, 12, 13, etc.  
18. Bern. Ep. 131, 134.

Le cardinal Matthieu, évêque d'Albane, retourna à Pise, malade d'un cours de ventre, qu'il avoit contracté, tant pas la fatigue du voyage que par l'ardeur du soleil, car c'étoit l'été. Il combattit pendant quatre mois et demi contre son mal sans vouloir se mettre au lit, ni rien omettre de ses occupations ordinaires. Il travailloit assidûment à la cour du pape aux affaires ecclésiastiques, il s'acquittait fidèlement de l'office divin et de la longue psalmodie de Clugny, et disoit tous les jours la messe suivant sa coutume. Il résista ainsi depuis le quinzième de juillet jusqu'au premier de décembre, sans que personne lui pût persuader de se ménager. Enfin, la première semaine de l'avent, la nature défaillant, il fut obligé de se mettre au lit ; et, voyant que sa fin étoit proche, il appela les moines qui le servoient, et les chargea de saluer de sa part l'abbé et les principaux officiers de Clugny, et surtout ses chers enfants de Saint-Martin-des-Champs. Il faisoit sa confession à tous ceux qui le venoient voir, et leur demandoit l'absolution suivant l'usage monastique, c'est-à-dire leurs prières pour la rémission de ses péchés. En recevant le viatique, il fit sa profession de foi sur ce sacrement, et dit : Je confesse que ce sacré corps de mon Sauveur est vraiment et essentiellement celui qu'il a pris de la Sainte-Vierge, qui a été crucifié pour le salut du monde, qui est ressuscité et monté au ciel, et qui viendra juger les vivants et les morts : par lequel j'espère lui être incorporé, devenir un avec lui, et avoir la vie éternelle. Il mourut sur la cendre et le cilice, le matin du jour de Noël, et fut enterré le lendemain, après que le pape eut célébré lui-même la messe solennelle sur le corps (1).

## XXVII. Retour de saint Bernard.

Cependant saint Bernard revint en France ; et, comme il passoit les Alpes, les pâtres descendoient du haut des rochers, et lui demandoient de loin sa bénédiction ; puis ils retournoient à leurs troupeaux, se réjouissant de l'avoir vu, et de ce qu'il avoit étendu la main sur eux (2). Arrivant à Clairvaux, il fut reçu par ses frères avec une joie qui éclatoit sur leurs visages, mais sans préjudice de la gravité et de la modestie religieuse. Il ne trouva rien de dérangé dans sa communauté après une si longue absence : ni plaintes à écouter, ni différents à apaiser, l'union s'y étoit conservée parfaite. Ceux dont il prenoit conseil, savoir, ses frères et le prieur Geoffroy, depuis évêque de Langres, lui représentèrent que le monastère ne pouvoit plus suffire à une communauté si nombreuse, et qu'il étoit bâti dans

(1) Betr. Clun. 11, Mir. (2) Vita lib. II, c. 5, n.  
c. 17, 20, 22, 23. 28.



un lieu trop serré pour pouvoir l'étendre; lui en montrant un plus commode, le saint abbé lui dit : Vous voyez que cette maison a été bâtie à grands frais, si nous l'abattions, les gens du monde nous accuseront de légèreté, ou diront que les richesses nous font tourner la tête, quoique nous ne soyons point riches; car vous savez que nous n'avons point d'argent, et par conséquent il y auroit de la témérité, selon l'Evangile, à entreprendre un bâtiment. Ils répondirent : Cela seroit bon si, depuis que notre maison est achevée (1), Dieu avoit cessé d'y envoyer des habitants; mais, puisqu'il augmente tous les jours son troupeau, il faut chasser ceux qu'il envoie ou pourvoir à leur logement, et il ne faut pas douter qu'il n'en prenne soin lui-même. L'abbé se rendit, et le dessein du nouveau bâtiment étant devenu public, Thibaud, comte de Champagne, donna de grandes sommes pour cet effet, et en promit encore plus; les évêques voisins, les nobles, les riches marchands, contribuèrent volontairement et avec joie; les moines travaillaient eux mêmes avec les ouvriers à tailler les pierres, à maçonner, à couper le bois, à conduire l'eau de la rivière par des canaux; ainsi ce grand ouvrage fut achevé beaucoup plus tôt que l'on ne l'espéroit.

## XXVIII. L'abbé Rupert et ses écrits.

C'est le temps où mourut l'abbé Rupert, fameux par ses écrits. Il fut premièrement moine à Saint-Laurent près de Liège, où il eut pour maîtres, Bérenger, abbé de ce monastère, et Héribrand, son successeur. Il passa sa vie à étudier et à composer des livres, dont le premier fut celui des divins offices, écrit en mil cent onze. Il fit ensuite des commentaires sur l'Ecriture, suivant un dessein qu'il s'étoit proposé de rapporter tout ce qu'elle contient, aux œuvres des trois personnes de la sainte trinité. L'œuvre du père est la création, depuis le commencement jusqu'à la chute du premier homme; l'œuvre du fils est la rédemption, depuis cette chute jusqu'à la passion de Jésus-Christ, ce qui comprend la plus grande partie des livres saints. L'œuvre du Saint-Esprit est le renouvellement de la créature, depuis la résurrection de Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde. Il dédia ce grand ouvrage en mil cent dix-sept à Cuno, abbé de Sigebert, et depuis évêque de Ratisbonne, son protecteur, qui le fit connaître à Frédéric, archevêque de Cologne; et ce prélat le fit abbé de Duis, vis-à-vis de la ville.

Quelques-uns se plaignoient que Rupert et les autres savants de ce temps écrivoient trop, et ils disoient comme il rapporte lui-même (2) : Les écrits des saints nous suffisent, nous ne pouvons pas même lire tout ce qu'ils ont écrit,

beaucoup moins que ces docteurs inconnus et sans autorité écrivent de leur tête. On reproche en particulier à Rupert d'avoir dit que la substance du pain et du vin n'est point changée dans l'eucharistie, non plus que la substance du verbe dans l'incarnation. Mais il s'explique lui-même, en disant que la substance du pain et du vin n'est point changée quant aux espèces sensibles; et il dit ailleurs nettement : Croyons sur la parole du Sauveur ce que nous ne voyons pas, c'est-à-dire que le pain et le vin a passé dans la vraie substance de son corps et de son sang. Il s'en explique encore en plusieurs autres endroits de ses ouvrages. L'abbé Rupert mourut le quatrième de mars mil cent trente-cinq, et quelques-uns l'ont compté entre les saints. Son nom est le même que Robert, selon la prononciation allemande (1).

## XXIX. Saint Bernard passe en Aquitaine.

Saint Bernard ne demeura pas long-temps à Clairvaux après son retour d'Italie. Geoffroy, évêque de Chartres, légat du pape Innocent en Aquitaine, le demanda et l'obtint pour lui aider à délivrer cette province du schisme, où Gérard d'Angoulême l'avoit engagée. Bernard y consentit, et promit de faire ce voyage après qu'il auroit établi l'abbaye de Buzai, nouvellement fondée par Ermengarde, comtesse de Bretagne, qui se fit elle-même religieuse (2). Bernard avoit déjà fait un premier voyage en Aquitaine avec Josselin, évêque de Soissons, par ordre du pape Innocent, lorsqu'il étoit en France, c'est-à-dire en mil cent trente-un. Ils vinrent jusqu'à Poitiers pour conférer avec le duc et avec l'évêque d'Angoulême; mais cette entrevue fut sans effet, l'évêque Gérard s'emporta contre le pape Innocent, et anima si furieusement son clergé, que dès lors ils commencèrent à persécuter ouvertement les catholiques. Jusque-là qu'après que saint Bernard fut parti, le doyen de Poitiers brisa l'autel où il avoit célébré la messe.

Le duc d'Aquitaine, seul appui du schisme deçà les Alpes, étoit Guillaume IX du nom, né l'an mil quatre-vingt-dix-neuf, qui succéda en mil cent vingt-six à Guillaume VIII, son père. Il reconnut d'abord le pape Innocent, puis il se laissa entraîner dans le schisme par l'évêque d'Angoulême. Ayant insulté les moines de Saint-Jean d'Angély le jour même de la Saint-Jean, lorsqu'ils célébroient l'office, et enlevé les offrandes, il leur en fit réparation en plein chapitre; puis, en leur présence et de ses barons, il alla à l'église nu-pieds, des verges à la main; et, prosterné à terre devant l'autel, il se reconnut coupable; et pour répa-

(1) Lib. II. in. Exod. c. mart. to. 6, p. 299.  
10. Epist. ad. Cun. ante. (2) C. 6, n. 34. V. Epist.  
Evan. Je. V. Gorberon. 116, et ib. not. Vita n. 36.  
apol. pro. Rup. Boll. 4

(1) Luc. XIV, n. 28.

(2) Epist. ad Cun. pro. Div. Off.

ration il fit au monastère une donation considérable, dont l'acte est daté de l'an mil cent trente-un, et du pontificat d'Anaclet. Du consentement de ce prince, Gérard s'étoit emparé de l'archevêché de Bordeaux, sans toutefois quitter l'évêché d'Angoulême. Mais l'argent qu'il avoit distribué à ses partisans venant à se dissiper, et la vérité se reconnoissant de plus en plus, les seigneurs commençoient à l'abandonner. Il demeurait donc dans les lieux où il se croyoit le plus en sûreté, et ne se trouvoit pas volontiers aux assemblées publiques.

## XXX. Conversion de Guillaume, duc d'Aquitaine.

Cependant on fit savoir au duc, par des personnes qualifiées qui l'approchoient avec plus de liberté, que l'abbé de Clairvaux, l'évêque de Chartres, d'autres évêques et d'autres hommes pieux demandoient à conférer avec lui (1) pour traiter de la paix de l'Eglise; et on lui persuada de ne pas éviter cette entrevue, parce qu'il pourroit arriver que ce qu'on croyoit impossible deviendroit facile. On s'assembla donc à Parthenay, et on parla si fortement sur l'unité de l'Eglise et le mal du schisme, que le duc déclara qu'il pourroit consentir à reconnoître le pape Innocent; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à rétablir les évêques qu'il avoit chassés de leurs sièges, parce qu'ils l'avoient trop offensé, et qu'il avoit juré de ne leur jamais accorder la paix. On porta plusieurs paroles de part et d'autre; et, comme la négociation tiroit en longueur, saint Bernard eut recours à des armes plus puissantes, et s'approcha de l'autel pour offrir le saint sacrifice. Ceux qui pouvoient y assister, c'est-à-dire les catholiques, entrèrent dans l'église; le duc, comme étant d'une autre communion, attendoit à la porte.

La consécration étant faite, et la paix donnée au peuple (2), Bernard, poussé d'un mouvement plus qu'humain, mit le corps de Notre Seigneur sur la patène, le prit avec lui, et, ayant le visage enflammé et les yeux étincelants, il sortit dehors, non plus en suppliant, mais en menaçant, et adressa au duc ces paroles terribles : Nous vous avons prié, et vous nous avez méprisés. Voici le fils de la vierge qui vient à vous, le chef et le seigneur de l'Eglise que vous persécutez; voici votre juge, au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et aux enfers; votre juge entre les mains duquel votre âme viendra. Le mépriserez-vous aussi, comme vous avez méprisé ses serviteurs? A ces mots, tous les assistants fondirent en larmes, et, priant avec ferveur, attendoient l'événement de cette action, dans l'espérance de voir quelque coup du ciel. Le duc, voyant l'abbé s'avancer transporté de

zèle et portant à ses mains le corps de Notre Seigneur, fut épouvanté; et, tremblant de tout son corps, il tomba à terre comme hors de lui. Ses gentilshommes l'ayant relevé, il retomba sur le visage. Il ne parloit à personne, ne regardoit personne; sa salive couloit sur sa barbe, il jetoit de profonds soupirs, et sembloit frappé d'épilepsie.

Alors le serviteur de Dieu s'approcha plus près de lui, et, le poussant du pied, lui commanda de se lever, de se tenir debout et d'écouter le jugement de Dieu. Voilà, dit-il, l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son église. Allez vous réconcilier avec lui, donnez-lui le baiser de paix et le ramenez vous-même à son siège : rétablissez l'union dans tout votre état, et vous soumettez au pape Innocent comme fait toute l'Eglise. Le duc n'osa rien répondre; mais il alla aussitôt au devant de l'évêque, le reçut au baiser de paix, et, de la même main dont il l'avoit chassé de son siège, l'y ramena avec la joie de toute la ville. L'abbé, parlant ensuite au duc plus familièrement et plus doucement, l'avertit en père de ne plus se porter à de telles entreprises, ne plus irriter la patience de Dieu par tels crimes, ne violer en rien la paix qui venoit d'être faite.

Ainsi la paix étant rendue à toute l'Eglise d'Aquitaine, Gérard seul persévérait dans le mal; mais la colère de Dieu éclata bientôt sur lui (1). On le trouva mort dans son lit, le corps excessivement enflé, et il périt ainsi sans confession et sans viatique. Ses neveux l'enterrent dans une église, d'où ensuite l'évêque de Chartres le fit tirer et jeter ailleurs. On chassa aussi de l'église de Poitiers ses neveux, qu'il y avoit élevés aux dignités, on chassa toute sa famille, et ils allèrent porter leurs plaintes inutiles dans les pays étrangers.

L'évêque de Chartres, Geoffroy, donna des preuves singulières de son désintéressement en ce voyage, et pendant tout le temps de sa légation, qui dura plusieurs années, il vécut toujours à ses dépens; et un prêtre lui ayant présenté un esturgeon, il ne voulut l'accepter qu'à la charge d'en rendre le prix, que le prêtre reçut malgré lui et en rougissant (2). Geoffroy étant dans une ville, la dame du lieu lui offrit, par dévotion, un essuie-main avec deux ou trois assiettes fort belles, mais qui n'étoient que de bois. L'évêque les regarda quelque temps, et les loua; mais on ne put lui persuader de les prendre.

## XXXI. Sermons de saint Bernard sur le cantique.

Saint Bernard retourna à Clairvaux rempli de joie; et, se trouvant alors un peu de repos et de loisir, il prit d'autres occupations; et, se retirant seul dans une petite loge couverte

(1) N. 37.

(2) N. 38.

(1) C. 391.

(2) Bern. IV, Consid. c. 5, n. 14.



de feuillages de pois, il résolut de s'employer à la méditation des choses divines. Le premier sujet qui se présenta à lui, fut le cantique des cantiques, qui ne respire que l'amour céleste et les délices des noces spirituelles; et ses méditations sur ce livre divin produisirent les sermons qu'il en fit à ses confrères, et qu'il commença pendant l'Avent de cette année mil cent trente-cinq (1). Il continua l'année suivante, et parloit souvent plusieurs jours de suite, mais il étoit souvent interrompu par les affaires et par les visites, qui l'obligeoient même à finir plus tôt qu'il ne vouloit. Il prononçoit quelquefois ses sermons sur-le-champ; les novices y assistoient, mais non les frères convers, et il marque souvent que ses auditeurs étoient instruits des saintes Ecritures. L'heure de ses sermons étoit, ou le matin avant la messe et le travail manuel, ou le soir. Saint Bernard fit ainsi les vingt-trois premiers pendant l'année mil cent trente-six et la suivante, jusqu'à son troisième voyage d'Italie. Voici comme il commence le premier: Il vous faut dire, mes frères, d'autres choses qu'aux gens du siècle, ou du moins d'une autre manière: ils ont besoin de lait, selon l'apôtre, et vous de viande solide. Il marque ensuite qu'ils sont suffisamment instruits des deux autres livres de Salomon, les Proverbes et l'Ecclesiaste.

Bernard, chartreux de la maison des Portes, près de Bellay, avoit demandé au saint abbé quelque ouvrage spirituel, et il s'en défendoit depuis long-temps, craignant de ne pouvoir rien faire qui fût digne de ce pieux solitaire. Enfin, il lui promit les premiers de ses sermons sur le cantique, quoiqu'il ne les eût pas encore rendus publics; et il les lui envoya quelque temps après, le priant, quand il les auroit lus, de lui mander s'il devoit continuer (2). Le pape Innocent, connoissant le mérite de Bernard des Portes, le choisit pour un évêché de Lombardie; mais saint Bernard écrivit au pape pour l'en détourner. Non qu'il ne jugeât ce chartreux très-digne de l'épiscopat, mais à cause de l'insolence et de l'inquiétude des Lombards. Que fera, dit-il, ce jeune homme d'une santé affoiblie et accoutumé au repos de la solitude dans un peuple barbare, tumultueux et orageux? Comment accorder tant de sainteté et tant de corruption; tant de simplicité et tant de fourberie? Réservez-le, je vous prie, pour un lieu plus convenable et pour un peuple qu'il puisse gouverner plus utilement. Le conseil de saint Bernard fut suivi, et Bernard des Portes fut pourvu de l'évêché de Bellay, qu'il quitta après quelques années, et revint à sa Chartreuse.

## XXXII. Exhortation aux templiers.

Ce fut vers le même temps, et avant l'an

(1) N. 40. Mabil. Præf. (2) Bern. Epist. 153, in t. 4, S. Bern. 155.

mil cent trente-six, que saint Bernard écrivit son exhortation aux templiers, à la prière de Hugues, leur premier maître, mais depuis que cet ordre se fut considérablement étendu. C'est, dit saint Bernard, un nouveau genre de milice inconnu aux siècles précédents, où l'on joint les deux combats contre les ennemis corporels et contre les spirituels; il n'est pas rare de voir de braves guerriers, le monde est plein de moines, mais il est merveilleux d'avoir allié l'une et l'autre profession. Il dit ensuite que personne ne peut aller au combat avec plus de confiance que ceux qui sont assurés de remporter la victoire, ou le martyre en mourant pour la cause de Dieu. Il marque que dans les combats ordinaires on met son âme en péril, si la cause de la guerre n'est juste et l'intention droite dans le guerrier; et il n'approuve pas même la victoire de celui qui tue pour sauver sa vie (1). Mais il soutient que la guerre contre les infidèles est agréable à Dieu, ajoutant toutefois: Il ne faudroit pas tuer les païens mêmes, si on pouvoit les empêcher par quelque autre moyen de trop insulter aux fidèles, ou de les opprimer.

Il décrit ainsi la vie des chevaliers du Temple: Ils obéissent parfaitement à leur supérieur, ils évitent toute superfluité dans la nourriture et le vêtement (2). Ils vivent en commun dans une société agréable, mais frugale, sans femmes ni enfants, sans posséder rien en propre, pas même leur volonté. Ils ne sont jamais oisifs, ni répandus au dehors par curiosité; mais quand ils ne marchent point à la guerre, ce qui est rare, ils recommandent leurs armes ou leurs habits, ou les mettent en ordre, ou font enfin ce que le maître leur ordonne. Une parole insolente, un ris immodéré, le moindre murmure, ne demeurent point sans correction. Ils détestent les échecs, les dés, la chasse et la fauconnerie; ils rejettent avec horreur les bouffons, les charlatans, les chansons ridicules et les spectacles. Ils coupent leurs cheveux, se baignent rarement, sont pour l'ordinaire négligés, couverts de poussière et brûlés du soleil. A l'approche du combat, ils s'arment de foi au dedans, de fer au dehors, sans ornement sur eux ni sur les chevaux, ils se préparent à l'action avec toute sorte de soin et de prévoyance; mais, quand il est temps, ils chargent vigoureusement l'ennemi, sans craindre le nombre ni la fureur des barbares, se confiant, non en leurs forces, mais en la puissance du Dieu des armées: ainsi ils joignent ensemble la douceur des moines et la valeur des soldats. Et ensuite: Ce qui se passe à Jérusalem excite tous les peuples à y prendre part; et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que la plupart de ceux qui s'enrôlent à cette sainte milice étoient des scélérats, des impies, des ravisseurs, des sacrilèges, des homicides,

(1) Opusc. 6, c. 1, 3.

(2) C. 4.

des parjures, des adultères (1). Ainsi leur conversion produit deux biens, d'en délivrer leur pays et de secourir la terre sainte. C'est ainsi que Jésus-Christ se venge de ses ennemis, en triomphant d'eux et se servant d'eux ensuite pour triompher des autres.

## XXXIII. Pénitence de Pons de Laraze.

En ce temps-là, un gentilhomme de Languedoc donna un exemple mémorable de pénitence (2). Il se nommoit Pons, seigneur de Laraze, château imprenable, dans le diocèse de Lodève; il étoit distingué par sa noblesse, ses richesses, son esprit, sa valeur; mais, n'ayant pour règle de sa conduite que ses passions, il étoit incommode à plusieurs de ses voisins. Il surprenoit les uns par ses discours artificieux, il forçoit les autres par les armes, et dépouilloit de leurs biens tous ceux qu'il pouvoit, n'étant occupé jour et nuit que de brigandages. C'étoit son vice dominant entre plusieurs autres. A la fin, étant touché de Dieu, il entra en lui-même; et, après y avoir bien pensé, il résolut de quitter le monde et passer le reste de sa vie en pénitence. Il en fit confidence à sa femme, la priant instamment d'en faire de même, et la dame, dont le cœur étoit aussi noble que la naissance, y consentit volontiers. Seulement elle le pria de pourvoir à leurs enfants; car ils avoient un fils et une fille. Il le fit, et mit la mère et la fille au monastère de Drinone, avec une grande partie de son bien, et son fils à Saint-Sauveur de Lodève.

Ses voisins et ses amis, surpris de sa conduite, l'étant venu trouver pour en apprendre le motif et quel étoit son dessein, il ne leur dissimula rien; et, profitant de l'occasion, comme il étoit éloquent, bien que sans lettres, il leur parla si fortement du mépris du monde et des avantages de la pénitence, que quelques-uns en furent touchés, et six se joignirent à lui, promettant de ne s'en séparer ni à la vie ni à la mort. Pons de Laraze, ainsi affermi dans sa résolution, fit publier qu'il mettoit en vente tous ses biens. Il y vint des acheteurs de toutes sortes, gentilshommes, paysans, clercs et laïques; et quand ils eurent employé tout leur argent, comme il restoit encore bien des choses à vendre, Pons déclara qu'il prendroit en paiement toutes sortes de bestiaux et de fruits, dont les hommes se nourrissent; ainsi il en amassa une grande quantité. Son dessein étoit de les donner aux pauvres, mais il comprit qu'il falloit commencer par faire restitution. Il envoya donc publier, par tous les marchés et toutes les églises de la province, que tous ceux à qui Pons de Laraze devoit quelque chose, ou avoit fait quelque tort, se trouvasent au village de Peguerolles le lundi de la

(1) C. 35.

(2) Narrat. tom. 3, Michel Baluz, p. 203.

semaine sainte, ou les deux jours suivants, et que chacun y seroit satisfait.

Le dimanche des Rameaux, à Lodève, après la procession et la lecture de l'Evangile, l'évêque et son clergé étant sur un échafaud dressé exprès dans la place au milieu du peuple, Pons se présenta avec ses six compagnons; il étoit en chemise et nu-pieds, ayant une hart au cou, par laquelle un homme le menoit comme un criminel, le fustigeant avec des verges continuellement; car il l'avoit ainsi ordonné. Etant arrivé devant l'évêque, il demanda pardon à genoux, et lui donna un papier qu'il tenoit à la main, et où il avoit fait écrire tous ses péchés, priant instamment qu'on le lût devant tout le peuple. L'évêque, voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord; mais Pons l'en pressa tant qu'il l'obtint. Pendant qu'on lisoit sa confession il se faisoit frapper avec des verges, demandant toujours qu'on frappât plus fort, se confessant coupable de tous ces crimes, et arrosant la terre de ses larmes, qui attiroient celles du peuple. Tous l'admiroient, le respectoient, et prioient Dieu de lui donner la persévérance. Sa confession fut même utile à plusieurs qui, par mauvaise honte, avoient célé leurs péchés, et qui, animés par son exemple, eurent recours à la pénitence.

Le lendemain et les deux jours suivants, plusieurs personnes se trouvèrent à Peguerolles pour demander ce qu'ils avoient perdu. Pons, se jugeant lui-même, commençoit par se jeter aux pieds de chacun d'eux et leur demander pardon; puis il leur rendoit ce qui leur étoit dû, soit en bétail, en argent ou en autres espèces, des choses nécessaires à la vie, dont il avoit fait provision; en sorte qu'ils sembloient retrouver les choses mêmes qu'ils avoient perdues. Ils s'en retournoient donc chacun chez eux, le comblant de bénédictions au lieu des malédictions dont ils le chargeoient autrefois. Enfin, voyant un paysan de ses voisins, il lui dit: Qu'attends-tu? que ne dis-tu aussi de quoi tu te plains? Seigneur, dit le paysan, je n'ai aucune plainte à faire contre vous; au contraire, je vous loue et vous bénis, parce que vous m'avez souvent protégé contre mes ennemis, et ne m'avez jamais fait aucun tort. Non, reprit Pons, je t'ai fait tort, mais peut-être ne l'as-tu pas su? N'as-tu pas perdu ton troupeau de nuit en un tel temps? Ce fut moi qui le fis enlever par mes gens. Je te prie de me le pardonner et de prendre ces bêtes qui restent. Le paysan les prit comme venues du ciel, et s'en retourna avec joie, bénissant Pons, qu'il appeloit son bienfaiteur.

Après ces restitutions, Pons distribua aux pauvres ce qui lui restoit de biens, et partit avec ses six compagnons, la nuit du jeudi au vendredi-saint, pour aller en pèlerinage, n'ayant chacun qu'un simple habit, un bâton, une gibecière, et marchant nu-pieds. Ils allèrent d'abord à Saint-Guillem du désert par



un chemin très-rude. Le lundi de Pâques, ils partirent pour aller à Saint-Jacques en Galice, et firent ce voyage, vivant d'aumônes, sans rien garder pour le lendemain. Là ils s'affermirent dans la résolution de se retirer dans un désert, et y vivre du travail de leurs mains; à quoi l'archevêque de Compostelle les encouragea, et voulut d'abord les retenir dans son diocèse; mais, faisant réflexion qu'ils feroient peu de fruit dans un pays dont ils ne savoient pas la langue, il leur conseilla de retourner chez eux, les exhortant à persévérer dans leur sainte résolution. Ils allèrent ensuite au mont Saint-Michel, à Saint-Martin de Tours, à Saint-Martial de Limoges, à Saint-Léonard, et terminèrent leur voyage à Rhodès.

Adémar, qui en étoit évêque, étoit un prélat vertueux et libéral, qui vers le même temps donna des biens considérables pour la fondation de l'abbaye du Loc-Dieu, filles de Dalones, et réuni avec elle à l'ordre de Cîteaux (1); il reçut les sept amis avec joie et respect, sachant que c'étoient des gentilshommes connus voisins; et le comte de Rhodès, apprenant que Pons de Laraze, son ancien ami, étoit à l'évêché, le vint voir et lui offrit tout ce qui dépendoit de lui pour l'exécution de son dessein. L'évêque et lui offrirent aux sept amis des villages et des églises abandonnées pour bâtir un monastère; mais ils fuyoient le commerce du monde et cherchoient les solitudes. Ils choisirent donc le lieu de Salvanès, au diocèse de Lavour, que leur donna un seigneur nommé Arnaud du Pont, et ils commencèrent à y bâtir des cabanes de leurs propres mains, et à défricher la terre. Leur réputation vint aux oreilles des évêques voisins de Lodève et de Béziers et du peuple de ces diocèses, d'où plusieurs personnes les venoient visiter et leur offroient des présents.

Le pays étant affligé d'une grande famine, une multitude innombrable de pauvres vint à Salvanès, parce que ces pieux solitaires exercoient l'aumône, l'hospitalité et toutes les autres œuvres de miséricorde. Effrayés de cette multitude, ils vouloient s'enfuir, mais Pons les retint, et leur dit : Il faut vendre nos bestiaux et tout ce que nous avons pour assister nos frères, et mourir ensuite avec eux s'il est besoin; cependant je vais demander l'aumône pour eux aux grands du siècle. Ayant ainsi parlé, il partit monté sur un âne, un bâton à la main. Mais Arnaud du Pont ayant appris que les solitaires vouloient tout vendre pour les pauvres, ouvrit ses greniers, et donna une quantité de vivres qui multiplia de telle sorte, qu'il y eut de quoi nourrir tout ce peuple jusqu'à la récolte. Pons revint aussi avec une quête abondante, et le jour de la Saint-Jean il donna un repas à ceux qui s'y trouvèrent, puis il les congédia remplis de reconnaissance.

Peu de temps après, l'habitation de Sal-

vanès étant augmentée en biens et en nombre de solitaires, on trouva qu'on pouvoit y fonder une abbaye et y pratiquer l'observance régulière. La question fut quel institut on devoit prendre, des chartreux ou de Cîteaux, et on résolut de s'en rapporter au jugement des chartreux. Pons alla donc à la Chartreuse consulter le prieur, qui étoit encore Guigues, et ses confrères. Ils conseillèrent de prendre l'institut de Cîteaux préféablement à tous les autres, et de s'adresser à l'abbaye la plus proche; c'étoit celle de Mas-Adam, aujourd'hui Mazan, au diocèse de Viviers. Pons y alla, et étant entré au chapitre, il donna la maison de Salvanès à l'ordre de Cîteaux, entre les mains de Pierre, premier abbé de ce monastère, fondé en mil cent dix-neuf. L'abbé envoya des hommes choisis d'entre les moines pour préparer les lieux réguliers, et fit venir les solitaires de Salvanès, à qui il fit faire une année de noviciat; et après leur avoir donné l'habit les renvoya, leur donnant pour abbé un d'entre eux nommé Adémar, homme sage et lettré. Quant à Pons de Laraze, son humilité lui fit toujours chercher la dernière place, et il demeura entre les frères laïcs, afin de pourvoir plus librement à la subsistance de la maison. Ainsi fut fondée l'abbaye de Salvanès, l'an mil cent trente-six, et elle devint si célèbre qu'elle reçut des présents des plus grands princes, proches et éloignés : savoir, du comte Thibaud de Champagne, de Roger, roi de Sicile, et même de l'empereur de Constantinople. Cette histoire fut écrite environ trente ans après, par ordre de Pons, quatrième abbé.

#### XXXIV. Mort de Henri I<sup>er</sup>. Etienne, roi d'Angleterre.

Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, mourut à Lions, en Normandie, le dimanche premier jour de décembre mil cent trente-cinq, après avoir régné trente-cinq ans, et en lui finit la ligne masculine des rois normands (1). Hugues, archevêque de Rouen, qui avoit assisté ce prince à la mort, en écrivit au pape Innocent en ces termes : Le roi mon maître étant subitement tombé malade, nous a aussitôt appelés pour le consoler, et nous avons passé trois jours fort tristes avec lui. Il confessoit ses péchés suivant ce que nous lui disions, frappoit sa poitrine et renonçoit à toute mauvaise volonté. Par notre conseil et celui des évêques, il promettoit l'amendement de sa vie; et sous cette promesse, nous lui avons donné trois fois l'absolution pendant ces trois jours. Il a adoré la croix de Notre Seigneur, a reçu dévotement son corps et son sang, et ordonné ses aumônes, en disant : Que l'on acquitte mes dettes, que l'on paye les livrées et les gages que je dois, et qu'on donne le reste aux pauvres. Enfin,

(1) Sup. liv. LXV, n. 5. p. 177. Order. lib. VIII, p. Guili. Malmesb. Hist. Novo, 901.

nous lui avons proposé l'autorité de l'Eglise, touchant l'onction des malades; il l'a demandée, et nous lui avons donnée : ainsi il a fini en paix. Tel fut le témoignage de l'archevêque.

Le corps du roi fut porté à Rouen, puis à Caen, où on le garda jusqu'à ce que la saison permit de le porter en Angleterre, et il fut enterré au monastère de Radingues, qu'il avoit fondé. Mathilde ou Mahaud, sa fille unique, avoit épousé en premières noces l'empereur Henri V, dont elle n'avoit point eu d'enfants. Après sa mort, elle épousa Geoffroy, comte d'Anjou, surnommé Plante-Genest, fils de Foulques, alors roi de Jérusalem. Elle devoit succéder au royaume d'Angleterre, suivant l'intention de son père, mais elle fut prévenue par Etienne, comte de Boulogne, son cousin-germain, fils d'Alix, sœur du roi Henri et d'Etienne, comte de Blois et de Champagne. Le comte de Boulogne passa en Angleterre, et y fut couronné roi le dimanche vingt-deuxième de décembre mil cent trente-trois, par Guillaume, archevêque de Cantorbéry, assisté des évêques de Winchester et de Sarisbéry.

Le roi Etienne, à son avènement à la couronne, promit de conserver les libertés de l'Eglise anglicane, comme il paroît par une charte donnée à Oxford l'an mil cent trente-six, où il reconnoît d'abord que son élection a été confirmée par le pape Innocent (1). Il promet de ne rien faire par simonie dans les affaires ecclésiastiques, et ne rien permettre de semblable. La juridiction sur les personnes ecclésiastiques et la distribution des biens de l'Eglise demeura aux évêques. La dignité et les privilèges des églises et leurs anciennes coutumes seront inviolablement conservés. Les églises posséderont librement et sans trouble tous les biens dont elles ont joui du temps du roi Guillaume le conquérant. Si elles ont perdu quelque chose de ce qu'elles possédoient alors ou de ce qu'elles ont acquis depuis, le roi Etienne promet de leur en faire justice. Il conservera les dispositions que les évêques, les abbés et les autres ecclésiastiques auront faites de leurs biens avant leur mort. Pendant la vacance du siège, tous les biens de l'Eglise seront à la garde du clergé ou des personnes de probité de la même Eglise. Toutes les exactions et les injustices introduites par les vicomtes et les autres officiers seront abolies : c'est ce que promet le roi Etienne. Mais Guillaume de Malmesbury, auteur du temps, remarque que ce prince étoit léger, et peu sûr en ses promesses (2).

Il passa en Northumber avant le carême de la même année, mil cent trente-six, pour voir le roi d'Ecosse, et le vingt-neuvième de mars, qui étoit l'octave de Pâques, il fit tenir un concile où présida Tourstain, archevêque

d'York, assisté de plusieurs évêques, abbés et seigneurs. Le siège d'Excester étoit vacant par le décès de Guillaume de Varevast, et l'archidiacre Robert fut élu en ce concile pour lui succéder : on y donna aussi deux abbayes.

#### XXXV. L'empereur Lothaire en Italie.

Cependant, l'empereur Lothaire vint en Italie, où le pape l'avoit appelé dès l'année précédente, lui envoyant le cardinal Gérard et Robert, prince de Capoue, chassé de son état par Roger, roi de Sicile. C'étoit contre ce prince, l'unique protecteur de l'antipape, que le pape Innocent imploroit le secours de Lothaire, à qui saint Bernard écrivit de son côté, sur le même sujet, l'exhortant à défendre l'Eglise contre les schismatiques, et sa couronne contre Roger, qu'il traite d'usurpateur. Il écrivit aussi à l'empereur en faveur des Pisans, à qui l'on avoit rendu de mauvais offices auprès de lui, et lui représenta fortement les services qu'ils avoient rendus à l'Eglise et à l'état. Et pour consoler le pape en attendant l'arrivée de l'empereur, saint Bernard lui écrivit au nom d'Albéron, archevêque de Trèves, par Hugues, archidiacre de Toul, qui alloit à Rome (1). Il assure le pape de la fidélité de l'Eglise de deçà les monts, et ajoute que l'empereur prépare une puissante armée pour la délivrance de l'Eglise romaine.

En effet, Lothaire passa les Alpes en mil cent trente-six, suivi d'une armée nombreuse, qui répandit la terreur dans toute l'Italie; mais les affaires de Lombardie l'obligèrent à séjourner dans cette province le reste de l'année. Cependant, comme il savoit quelle étoit l'autorité de l'abbé du mont Cassin, et les grands domaines que ce monastère possédoit dans la Campanie et dans la Pouille, il écrivit à Seignoret, qui en étoit abbé, que si quelque crainte l'avoit séparé de l'unité de l'Eglise, il revint au pape Innocent, reconnu de tout le monde, promettant de sa part à ce monastère toute sorte de protection. Il écrivit de même aux moines, et leur fit écrire par l'impératrice Richise son épouse.

#### XXXVI. Tentative du roi Roger sur le mont Cassin.

Mais le roi Roger, retournant en Sicile, avoit laissé en Pouille Guérin, son chancelier, qui voulut s'assurer du mont Cassin pour son maître. Il manda donc à l'abbé Seignoret de le venir trouver à Capoue pour traiter des affaires du royaume avec les seigneurs du pays (2) : l'abbé étoit alors grièvement malade. Etant guéri, il envoya avant Noël deux de ses moines trouver le chancelier à Bénévent, et lui

(1) Chr. Benev. ap. Bar. 1135. Ep. 190, 140, 176. (2) Chr. Cass. IV, c. 98, 99.

(1) Chartular. M. S. Loc. Dei.

(1) Tom. x, Conc. p. 991. (2) P. 187.



faire ses excuses. Le chancelier lui manda de venir à Capoue après la fête, sinon qu'il irait lui-même le trouver. Les deux moines revinrent au mont Cassin le jour de Saint-Jean l'évangéliste, et dirent qu'en allant et en venant ils avaient appris, par les amis du monastère, que le dessein du chancelier n'était que de prendre l'abbé. Il feignit d'être encore malade; mais l'évêque élu d'Aquin manda au chancelier que l'abbé n'était point pour le roi Roger, et qu'au contraire il se préparait à recevoir l'empereur Lothaire et le pape Innocent.

Le chancelier vint au mont Cassin la veille de l'Épiphanie, cinquième de janvier mil cent trente-sept, et commanda à l'abbé, de la part du roi, de lui livrer aussitôt le monastère, de se retirer avec vingt moines ou autant qu'il voudrait à la forteresse nommée Bentra, et y emporter le trésor de l'église et tous leurs meubles, que les autres moines seroient séparés dans les obédiences, c'est-à-dire les prieurs dépendant de l'abbaye, dans laquelle on laisseroit quatre prêtres et trois ou quatre autres moines pour faire le service divin devant le corps de saint Benoît. Le chancelier ajouta : Ce qui nous oblige d'en user ainsi, c'est que le monastère du mont Cassin est d'une grande réputation dans tout le monde chrétien, comme étant le plus riche de l'Italie; en sorte que si l'empereur Lothaire ou d'autres ennemis du roi s'en rendoient les maîtres, il arriveroit de grands maux à son royaume. L'abbé, surpris d'un tel ordre, demanda permission d'en délibérer, et il appela les anciens du monastère, qui lui déclarèrent tout d'une voix qu'il ne falloit en aucune manière livrer cette maison aux laïques, et qu'ils étoient résolus de souffrir plutôt les dernières extrémités, parce que, si on conservoit le chef, on pourroit sauver les membres qui en dépendoient.

L'abbé répondit donc au chancelier : Cette affaire est de telle importance, que nous ne pouvons vous répondre si promptement. C'est pourquoi nous vous demandons un délai pour appeler tous nos frères qui sont dans les obédiences, et en délibérer en commun. Pourquoi délibérer? dit le chancelier en colère; vous n'aurez point de délai; je vous commande, de la part du roi, de me donner tout maintenant une réponse précise. Et la cause de cet ordre, c'est que Lothaire viendra avec son pape Innocent; et nous voulons éprouver si vous demeurerez fidèles au roi, et si vous combattrez pour conserver sa couronne. L'abbé répondit : Nous sommes prêts à le faire quand il sera besoin, et de vous en faire dès à présent prêter serment par nos vassaux. Nous promettons de plus de nous préparer contre les ennemis du roi, et de défendre le mont Cassin contre l'empereur. Le chancelier lui demanda avec quoi il le défendrait, et l'abbé répondit : Nous ferons venir de la ville de Saint-Germain et de toutes les terres de notre monastère, les

hommes les plus braves et les plus forts, et nous les joindrons à vos troupes. Le chancelier rejeta cette offre avec mépris et indignation, chargea les moines d'injures, les appelant fourbes et trompeurs, et se retira en grande colère, demandant réponse dans le jour. N'en ayant point reçu, il faisoit ses préparatifs pour assiéger le mont Cassin, ce qui obligea l'abbé de faire venir Landulfe de Saint-Jean, qui tenoit le parti de l'empereur. Ses troupes furent reçues dans le monastère le troisième jour d'après l'Épiphanie, et on leur en livra les forteresses, mais on fit une pénitence particulière dans le monastère pour avoir rompu le silence en ces jours de tumulte. Cependant toutes les terres de l'abbaye se révoltèrent contre l'abbé et les moines, excepté le château de Saint-Pierre du mont Cassin, et l'on envoya deux moines en donner avis à l'empereur Lothaire (1).

Le chancelier Guérin mourut à Salerne le dix-septième jour après qu'il fut venu au mont Cassin, dont les moines regardèrent sa mort comme une punition divine, et un d'entre eux vit son âme plongée dans un lac de feu. Mais l'abbé Signoret ne lui survécut pas longtemps, et mourut le jeudi quatrième de février mil cent trente-sept. Avant que l'on sût sa mort, le doyen et les moines congédièrent les gens de Landulfe, qu'ils avoient reçus dans le monastère (2). Six jours se passèrent avant qu'on pût procéder à l'élection d'un nouvel abbé; enfin, le jour de Sainte-Scholastique, dixième de février, la communauté s'assembla pour cet effet, mais elle se trouva divisée : les uns vouloient élire Rainald de Collemazzo, les autres Rainald le Toscan. Les premiers vouloient différer l'élection jusqu'à ce qu'on envoyât des députés au roi Roger et au pape Innocent, qui étoit toujours à Pise, et que l'on reçût leurs avis; mais ils ne purent en faire convenir les autres, qui malgré leur opposition, prirent Rainald le Toscan, le mirent dans la chaire de saint Benoît, et le reconnurent pour leur abbé.

Les premiers, indignés de ce choix, envoyèrent secrètement un courrier aux deux moines que Signoret avoit députés à l'empereur Lothaire, avec des lettres par lesquelles ils marquoient que Rainald le Toscan avoit été élu séditionnellement, et les chargeoient de prier l'empereur et le pape de leur donner un abbé. Ce que Rainald le Toscan ayant appris, il traita secrètement avec les serviteurs du roi Roger, et se fit confirmer l'abbaye par ce prince et par l'antipape Pierre de Léon, dont il avoit été sous-diacre. L'empereur, qui étoit à Ravenne, écouta favorablement la remontrance des députés du mont Cassin, et se déclara contre le nouvel abbé Rainald, en haine principalement du roi Roger, qu'il regardoit comme le plus grand ennemi de l'empire.

(1) C. 100, 101.

(2) C. 102, 103, 104.

XXXVII. Troisième voyage de saint Bernard en Italie.

Au mois de mars mil cent trente-sept, le pape Innocent partit de Pise, et vint à Viterbe pour conférer avec l'empereur, qui lui envoya Henri, duc de Bavière, son gendre, avec trois mille chevaux (1), lui ordonnant de se tenir aux environs de Rome, et de rétablir Robert dans sa principauté de Capoue, car l'empereur avoit résolu cependant d'aller dans la marche d'Ancone. Le pape avoit écrit à saint Bernard de venir au secours de l'Eglise, et les cardinaux avoient joint leurs prières; en sort qu'il ne put se dispenser de faire un troisième voyage en Italie. Il fallut donc interrompre ses sermons sur le cantique et ses autres occupations. En partant, il assembla ses moines de plusieurs endroits, leur présenta l'état de l'Eglise et la foiblesse du schisme, les exhortant à prier pour achever de l'abattre, et à conserver la régularité pendant son absence. Etant arrivé en Italie, il vint trouver le pape à Viterbe, où il pensa perdre son frère Girard, qui l'avoit accompagné, et qui fut malade à la mort (2).

Le pape et les cardinaux ayant communiqué à Bernard leur dessein sur l'affaire présente, il fut d'avis de la conduire par une autre voie ne mettant point son espérance dans la force des armées (3). Il s'informa par diverses conversations quelle étoit la puissance des schismatiques et la disposition de leurs protecteurs; si c'étoit par erreur ou par malice qu'ils entretenoient le mal. Il apprit de ceux qu'il entretint en particulier que les ecclésiastiques attachés à l'antipape étoient en peine de leur situation; qu'ils connoissoient bien leur faute, mais qu'ils n'osoient revenir, de peur de se voir méprisés et couverts d'infamie, aimant mieux demeurer ainsi sous une ombre d'honneur, qu'être chassés de leurs sièges, et exposés à mendier publiquement. Les parents de Pierre disoient que personne ne se fieroit plus à eux s'ils contribuèrent à la ruine de leur maison et en abandonnoient le chef. Les autres s'excusoient sur le serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté, et personne ne s'attachoit à ce parti par un vrai motif de conscience.

Bernard leur déclaroit que les conspirations criminelles, contraires aux lois et aux canons, ne pouvoient être autorisées par les serments, ni soutenues sous prétexte de religion, puisque l'autorité divine oblige à les dissoudre. Ces discours retiroient plusieurs personnes du parti de Pierre, qui se dissipoit de jour en jour; lui-même perdoit courage, voyant augmenter le crédit d'Innocent à mesure que le sien diminuoit. L'argent lui manquoit, on voyoit fondre sa cour et ses domestiques, sa table, peu fréquentée, n'étoit plus servie que de viandes communes; ses officiers n'avoient plus que de vieux habits; ceux qu'il tenoit à

ses gages étoient maigres et chargés de dettes; la triste image de sa maison montrait sa ruine prochaine.

XXXVIII. Le pape et l'empereur en Campanie.

Après la conférence avec l'empereur à Viterbe, le pape s'approcha de Rome, sans toutefois y vouloir entrer, pour ne pas s'embarrasser dans les affaires des Romains; mais il soumit à son obéissance la ville d'Albane et toute la Campanie (1). Le duc Henri, gendre de l'empereur, étoit avec lui; et, comme ils se trouverent près du mont Cassin, ils y envoyèrent Richard, chapelain du pape et moine de cette abbaye, savoir si on les y vouloit recevoir, et reconnoître le pape Innocent, auquel cas ils mettoient le monastère sous la protection de l'empereur. L'abbé Rainald, qui s'étoit livré au roi Roger et à l'antipape, résista d'abord, et chassa l'envoyé du pape; mais au bout de douze jours il se rendit au duc Henri, et reçut dans le monastère l'étendard de l'empereur. Capoue se rendit ensuite avec toute la principauté, et Robert y fut rétabli.

Le vingt-troisième de mai, le pape et le duc Henri campèrent près de Bénévent, où le pape envoya le cardinal Gérard proposer un accommodement (2). L'archevêque Rosceman, intrus par l'antipape Anacle, s'y opposa, et excita les citoyens à se défendre; mais, après quelque combat contre les Allemands, la ville se rendit; le pape la garantit du pillage, délivra les prisonniers, et permit aux exilés de rentrer. On lui amena le cardinal Crescence, qui soutenoit dans la ville le parti d'Anacle, et le pape y mit de sa part le cardinal Gérard, l'archevêque Rosceman s'enfuit. Ensuite le pape alla joindre l'empereur au siège de Bary, qu'il prit, et se soumit toute la Pouille.

Alors il manda à Rainald, abbé du mont Cassin, de se trouver à Melphe pour la cour qu'il y devoit tenir à la Saint-Pierre (3). Après plusieurs ordres réitérés, l'abbé partit à la Saint-Jean, accompagné de plusieurs de ses moines, entre autres de Pierre, diacre et bibliothécaire du mont Cassin, qui a écrit cette histoire. L'empereur étoit campé au lieu nommé Lago-Pésolo, près de Melphe, et le pape Innocent avec lui. Quand les moines du mont Cassin y furent arrivés, le pape envoya dire qu'avant que d'entrer au camp ils vinssent nu-pieds lui faire satisfaction, demander pénitence d'avoir adhéré au schisme, anathématisé Pierre de Léon, et promettre obéissance au pape par serment. L'abbé Rainald, étonné, appela à l'empereur, et dit qu'il suivroit son conseil. L'empereur voulut bien se rendre arbitre entre le pape et les moines, pour savoir s'ils devoient passer pour excommuniés, et l'on députa devant lui de part et d'autre.

(1) Chr. Benev. ap. Bar. n. 41. Ser. 26, in Can. n. 14.

(2) Chr. Benev. Chr. Cass. iv, c. 105.

(3) Chr. Cass. iv, c. 108.



XXXIX. L'empereur arbitre entre le pape et les moines du mont Cassin.

Ce fut le neuvième de juillet que l'empereur commença à examiner l'affaire, étant assisté de Pérégrin, patriarche d'Aquilée, et de plusieurs autres évêques et abbés. De la part du pape y étoient : le chancelier Aimery, trois autres cardinaux, saint Bernard et plusieurs autres ; de la part du mont Cassin, Henri, duc de Bavière, Conrad, duc de Souabe, et plusieurs autres seigneurs, Henri, évêque de Ratisbonne, et Adalbéron de Bâle, qui mourut peu de temps après. Ainsi, c'étoit un concile où l'empereur assistoit, à l'exemple de plusieurs autres (1). On choisit premièrement ceux qui devoient parler, savoir, Gérard, cardinal du titre de Sainte-Croix, pour l'église romaine, et Pierre, diacre, pour le mont Cassin ; on nomma aussi des interprètes, pour expliquer en allemand ce qu'on diroit en latin, et en latin ce qu'on diroit en allemand.

Le cardinal Gérard dit : L'Eglise, qui vous a sacré, invincible empereur, ne peut assez s'étonner, que vous ayez reçu des excommuniés. L'empereur répondit : C'est de quoi il s'agit en cette dispute, de savoir s'ils sont excommuniés. Gérard dit ensuite : L'Eglise a ordonné qu'ils promettent par serment obéissance au pape Innocent. A quoi, Pierre, diacre, opposa la défense générale de jurer, portée dans l'Evangile (2) ; et la défense particulière de la règle de saint Benoît à l'égard des moines, confirmée par les lois de Charlemagne et de ses successeurs. L'empereur Lothaire les ayant vues, chargea les députés du pape de le prier de sa part de n'y point donner d'atteinte, et termina la première séance. Le lendemain, le cardinal Gérard dit (3) que le pape ne pouvoit accorder ce que l'empereur demandoit, savoir, de dispenser les moines du serment, et qu'il quitteroit plutôt les ornements pontificaux. Et comme Pierre, diacre, dit que la communauté avoit toujours été fidèle à l'église romaine, le cardinal dit : Quand vous avez laissé le pape Innocent pour adhérer aux schismatiques, n'avez-vous pas été infidèles ? Pierre répondit : Dites-moi, je vous prie, est-ce nous qui l'avons quitté, ou lui qui nous a abandonnés ? Accusant Innocent d'avoir abandonné son troupeau comme un pasteur mercenaire, lorsqu'il s'enfuit en France. Sur quoi l'empereur dit : Ce moine fait voir que, si les ouailles ont failli, c'est la faute du pasteur et non la leur : c'est pourquoi il faut prier le pape de leur pardonner, comme nous leur pardonnons ce qu'ils ont fait contre nous. Ainsi finit la seconde séance.

A la troisième, l'empereur dit (4) que ce différent ne devoit point paroître une contestation juridique, puisqu'il ne s'agissoit que de

réunir un membre au chef, et réconcilier les enfants à un père irrité, qui, après être apaisé, en sauroit gré à ceux qui les auroient tirés de ses mains. Le cardinal Gérard dit : Ne savez-vous pas, seigneur, qu'ils ont conjuré avec Roger, comte de Sicile, contre l'église romaine, et contre vous, et qu'ils ont même osé nous anathématiser ? L'empereur répondit : Je souffre patiemment ce que les moines du mont Cassin ont fait contre moi, et je leur pardonne de bon cœur, que le pape leur pardonne aussi ce qu'ils ont fait contre l'église romaine et contre lui. Le cardinal reprit : Quoique nous agissions ici pour le pape, nous ne pouvons toutefois décider sans lui une affaire de cette importance. Ainsi l'on se sépara. La nuit suivante, comme l'empereur à son ordinaire ne dormoit point, Pierre, diacre, se mit à genoux devant lui, et lui fit un discours pathétique, pour relever la dignité du mont Cassin, et montrer à l'empereur qu'il étoit de son propre intérêt de la conserver.

Dans la quatrième session, le cardinal Gérard dit que le pape ne pouvoit abandonner le droit épiscopal qu'il avoit sur le mont Cassin ; mais Bertulfe, chancelier de l'empereur, soutint que ce droit se réduisoit à la consécration de l'abbé. Et, comme le cardinal insistoit sur le serment que le pape demandoit aux moines, et disoit que le pape étoit surpris que l'empereur prit leur parti contre lui, l'empereur, en colère, dit : Et moi je m'étonne qu'il ne veuille rien faire à ma prière, vu qu'il y a quatorze mois que je suis en campagne avec mon armée pour l'amour de lui, que j'ai employé à son service l'argent destiné au service de l'état ; que je l'ai rétabli sur le saint-siège, et lui ai concilié tous les peuples delà les monts (1). Il releva ensuite la dignité du mont Cassin, et conclut : Ou l'église romaine recevra ce monastère, ou l'empire se séparera d'elle. Le cardinal promit d'en faire son rapport au pape, et la séance finit. Le lendemain, le cardinal Gérard déclara (2) que le pape, en faveur de l'empereur, remettoit aux moines le serment de fidélité, mais non le serment d'obéissance, et ajouta : Il nous a donné ordre de contester l'élection de l'abbé, faite par des excommuniés, en faveur d'un excommunié et d'un schismatique. Et premièrement le cardinal se plaignit que cette élection eût été faite sans le consentement du pape ; mais Pierre, diacre, soutint que l'élection de l'abbé se devoit faire librement par les moines, suivant la règle de saint Benoît et l'usage, et répondit aux exemples que l'on alleguoit au contraire. Le cardinal Gérard objecta ensuite que l'on avoit élu Rainald, quoique seulement sous-diacre, au lieu que les canons ordonnoient d'élire un prêtre, ou du moins un diacre, afin qu'il pût lire l'Evangile. Cette

objection fut sans réponse ; et l'empereur en revint à prier le pape de pardonner aux moines. Ainsi finit la cinquième séance. Alors l'empereur, touché d'estime pour le diacre Pierre, qui avoit si bien défendu la cause du monastère, le retint à son service.

Enfin, le pape se rendit aux instances de l'empereur, et consentit de pardonner aux moines et à l'abbé du mont Cassin (1). Donc le jour de sainte Symphorose, martyre, dix-huitième de juillet, l'empereur envoya, avec l'abbé Rainald et les moines, son gendre Henri, duc de Bavière, et plusieurs autres seigneurs et prélats. Quand ils approchèrent de la tente du pape, quelques cardinaux vinrent au devant, et firent faire à Rainald un serment, par lequel il renonçoit au schisme, à Pierre de Léon et à Roger de Sicile, et promettoit obéissance au pape Innocent et à ses successeurs. Les moines faisoient difficulté de prêter ce serment ; mais Rainald les y obligea par l'obéissance qu'ils lui devoient. Alors, étant absous de l'excommunication, ils entrèrent nu-pieds, et se jetèrent aux pieds du pape, qui les reçut au baiser de paix. Rainald fut ensuite mené à l'empereur, à qui, jusque-là, il ne s'étoit point présenté ; mais alors il le reçut avec grand honneur, et le mit au nombre de ses chapelains.

XL. Ambassade de Constantinople près de Lothaire.

En ce temps-là, arrivèrent auprès de l'empereur Lothaire des ambassadeurs de Jean Comnène, empereur de Constantinople, pour le féliciter de sa victoire contre le roi Roger. Entre ces Grecs étoit un philosophe, qui commença à déclamer contre le saint-siège et toute l'église d'Occident, disant que le pape étoit un empereur et non pas un évêque, et traitant le clergé romain d'excommuniés et d'azymites. Pierre, diacre, entreprit de lui répondre, et l'empereur Lothaire les fit disputer devant lui. Le Grec déclara qu'il tenoit les Latins excommuniés pour avoir ajouté au symbole ; puis il ajouta : Nous voyons maintenant l'accomplissement de ce que Dieu dit par le prophète : Le prêtre sera comme le peuple, puisque les évêques vont à la guerre, comme fait votre pape Innocent (2). Ils assemblent des troupes, ils distribuent de l'argent, ils portent des habits de pourpre. C'est que les Grecs ne voyoient rien de semblable chez eux. Après que la nuit eut terminé la dispute, le Grec envoya la relation au patriarche et à l'empereur de Constantinople, et donna par écrit à Pierre, diacre, les autorités par lesquelles les Grecs soutenoient les mariages de leurs prêtres (3). Le patriarche de Constantinople étoit alors Léon Stypiote, qui, en mil cent trente-

quatre, avoit succédé à Jean de Chalcédoine, et tint le siège huit ans et huit mois.

L'empereur Lothaire marcha ensuite à Salerne avec son armée (1) et une flotte commandée par Guibald, abbé de Stavelo. La ville se rendit à composition, ce qui causa un grand différent entre le pape et l'empereur, qui prétendoient chacun que Salerne lui appartenait. Ils furent aussi en dispute à qui établirait un duc de Pouille, ce qui les divisa pendant près d'un mois. Enfin, du consentement de l'empereur, le pape choisit pour ce duché le comte Rainulfe, et ils lui donnèrent ensemble l'étendard publiquement. Ils vinrent ensuite à Bénévent, où le pape mit un archevêque, nommé Grégoire (2), après avoir demandé, en présence du clergé et du peuple, si l'on avoit quelque chose à dire contre sa personne ou son élection. Comme il n'y eut aucune opposition, le pape le sacra le dimanche, cinquième de septembre mil cent trente-sept.

XLI. Rainald, abbé du mont Cassin, déposé.

Cependant l'empereur fut averti que Rainald, abbé du mont Cassin, tenoit toujours le parti du roi Roger, et qu'il avoit demandé des troupes à Grégoire, fils d'Aduulf de Saint-Jean, pour défendre le monastère contre l'empereur. Sur ces avis, il fit arrêter Rainald, et vint lui-même au mont Cassin, où il entra avec l'impératrice le jour de la Sainte-Croix, quatorzième de septembre, et ils firent l'un et l'autre des offrandes magnifiques d'ornements et d'argenterie. Ensuite l'empereur, assis dans le chapitre avec les prélats et les seigneurs de la suite, fit examiner l'affaire de Rainald ; mais, voyant que la discussion en seroit longue, il fit convenir les parties de se soumettre à ce que le pape et lui en ordonneroient (3). Cependant le pape, qui étoit à Saint-Germain au pied du mont Cassin, trouva fort mauvais que, lui présent, l'empereur eût osé faire cet examen avec les seigneurs de la cour, et menaça de déposer les prélats qui y avoient assisté. L'empereur répondit qu'il n'y entendoit aucune finesse, et que, loin de vouloir faire injure au pape, on avoit tout remis à sa discrétion. Le pape envoya donc au mont Cassin le chancelier Aimery, avec d'autres cardinaux, et saint Bernard (4). Ils s'assirent en chapitre ; le saint abbé fit un sermon, puis les cardinaux, de l'autorité du pape, déclarèrent nulle l'élection de Rainald, et allèrent à l'église, où, en présence de l'empereur et des seigneurs, Rainald remit sur le tombeau de saint Benoît la crosse, l'anneau et le livre de la règle, qui étoient les marques de sa dignité.

On élut à sa place Guibald, Lorrain de nais-

(1) C. 109. Chr. Sax. 1137.  
(2) Matth. v, 34.

(3) N. 100.  
(4) C. 111.

(1) V. c. 115, 2047.

(2) C. 113.

(1) C. 115.  
(2) C. 116. Isa. xxiv, 2.

(3) Jus Græco-Rom. p. 303.

(1) Chr. Cass. c. 117.  
(2) Chr. Benev.

(3) Chr. Cass. c. 118  
119, 120, 121.  
(4) C. 122.



sance, qui, dès sa jeunesse, avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Stavelo (1), y avait appris les arts libéraux, et en avait été fait abbé par Henri V; il venait de commander la flotte de Lothaire, et n'était pas alors avec lui, mais l'empereur l'envoya quérir, et l'obligea à accepter l'abbaye du mont Cassin, dont les moines l'avaient élu, malgré l'opposition du pape; mais l'empereur leur conserva la liberté de l'élection. Il eut peine à vaincre la résistance de Guibald, et enfin il lui donna l'investiture par le sceptre qu'il portait à sa main, et obligea Rainulfe, duc de Pouille, Robert, prince de Capoue, et les autres seigneurs d'alentour, à prêter serment de fidélité à cet abbé.

#### XLII. Mort de l'empereur Lothaire.

Après avoir demeuré huit jours au mont Cassin, l'empereur revint avec le pape vers Rome, puis il passa en Toscane, et reprit le chemin d'Allemagne (2). Il célébra la fête de Saint-Martin à Trente, où il tomba malade; et, quoique le mal augmentât tous les jours, il ne laissa pas de continuer sa marche, et mourut, dans un village à l'entrée des Alpes, le quatrième de décembre mil cent trente-sept. Il avait vécu près de cent ans; c'était la treizième année de son règne, et la cinquième de son empire depuis le quatrième de juin. Pierre, diacre, décrit ainsi les dévotions qu'il avait vu pratiquer à ce prince pendant qu'il faisait la guerre en Italie (3). Au point du jour, il entendait une messe pour les morts, puis une pour l'armée, et enfin la messe du jour; ensuite, avec l'impératrice, il lavait les pieds à des veuves et à des orphelins, et leur distribuait abondamment à boire et à manger; puis il écoutait les plaintes des églises, et enfin il s'appliquait aux affaires de l'empire. Il était toujours accompagné d'évêques et d'abbés pour recevoir leurs conseils; il était le père des pauvres et le protecteur de tous les misérables; il veillait beaucoup, priait souvent, et avec beaucoup de larmes. Son corps fut porté en Saxe, et enterré à Luthère, monastère qu'il avait rétabli.

#### XLIII. Mort du roi Louis le gros.

En France, le roi Louis le gros, au retour d'une expédition en Tournaine, tomba malade d'un flux de ventre pendant les plus grandes chaleurs de l'été (4). Durant sa maladie, il se confessoit souvent et priait beaucoup, demandant à Dieu instamment de pouvoir se faire porter à Saint-Denis pour déposer sa couronne devant les corps des martyrs, et y prendre

l'habit monastique de saint Benoît. Comme la maladie augmentait, craignant d'être surpris de la mort, il assembla des évêques, des abbés et plusieurs prêtres pour faire devant eux sa confession, et recevoir le viatique; et, pendant qu'on s'y préparait, il se leva, s'habilla, et vint au devant du corps de Notre Seigneur, ce qui surprit tout le monde. Là il confessa, devant tous les assistants, clercs et laïques, qu'il avait commis bien des péchés dans le gouvernement de son royaume, puis il investit son fils Louis, en lui donnant son anneau, et lui fit promettre de protéger l'Eglise et les pauvres, de conserver à chacun son droit, et ne faire arrêter personne dans sa cour qu'il n'y eût commis quelque crime. Il donna aux pauvres tous ses meubles et ses habits, jusqu'aux chemises; et sa chapelle, qui était très-riche, à l'abbaye de Saint-Denis.

Ensuite il se mit à genoux devant le corps et le sang de Notre Seigneur, qu'on lui avait apporté en procession, après une messe qui venait d'être dite; et ainsi finit sa profession de foi: Moi Louis, pécheur, je confesse qu'il y a un seul vrai Dieu, père et fils et Saint-Esprit; qu'une personne de cette sainte trinité, savoir, le fils unique, consubstantiel et co-éternel à Dieu le père, s'est incarné de la très-sacrée vierge Marie, a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité le troisième jour, et monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le père, et jugera les vivants et les morts au grand et dernier jugement. Je crois que cette sainte eucharistie est le même corps qu'il a pris de la vierge, qu'il a donné à ses disciples pour s'unir à eux et demeurer avec eux. Je crois fermement, que ce sacré sang est le même qui a coulé de son côté à la croix; je désire ardemment d'être fortifié à la mort par ce saint viatique, et protégé contre les puissances de l'air. Il fit ensuite la confession de ses péchés, et reçut très-dévotement le corps et le sang de Notre Seigneur; puis, comme s'il eût commencé à se mieux porter, il retourna à sa chambre, il se fit porter à Melun, et de là à Saint-Denis; et partout le chemin on accourait des châteaux et des villages pour le recommander à Dieu; le peuple quittait les charrettes, et venait prier pour ce prince, qui leur avait conservé la paix. Il arriva à cheval à Saint-Denis; et, s'étant prosterné devant les châsses des martyrs, il leur rendit grâce avec larmes, et leur demanda la continuation de leurs suffrages.

Il lui vint alors des envoyés de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui lui apprirent que ce prince, étant allé en pèlerinage à Saint-Jacques, était mort pendant le voyage; mais qu'avant que de partir, et encore dans le chemin, il avait laissé au roi le pouvoir de marier sa fille Aliénor, et de garder son état. Le roi accepta cette offre avec plaisir, et promit de faire épouser la princesse à Louis, son fils aîné, qu'il fit aussitôt partir bien accompagné, pour

aller prendre possession de l'Aquitaine, et accomplir son mariage. Le duc Guillaume était mort à Compostelle même, devant l'autel de Saint-Jacques, le vendredi-saint, neuvième d'avril de la même année mil cent trente-sept. Les écrivains plus modernes l'ont confondu avec son père, avec saint Guillem du Désert, plus ancien de trois cents ans, et avec saint Guillaume, ermite, mort en mil cent cinquante-sept, et en ont compté plusieurs fables (1).

Le roi Louis le gros était revenu à Paris, où les chaleurs excessives du mois de juillet le firent retomber dans la dysenterie, qui le réduisit à l'extrémité (2). Il fit venir Etienne, évêque de Paris, et Gilduin, abbé de Saint-Victor, auquel il se confessoit plus familièrement, parce qu'il avait bâti ce monastère de fond en comble. Il répéta sa confession, et reçut encore le viatique. Il voulait se faire porter à Saint-Denis pour accomplir son vœu de prendre l'habit monastique, mais la maladie ne lui en donna pas le temps. Il fit donc étendre un tapis à terre, et par-dessus des cendres en croix, sur lesquels on le coucha; et, ayant fait le signe de la croix, il y mourut le premier jour d'août mil cent trente-sept. Il était âgé d'environ cinquante-six ans, et en avait régné vingt-neuf. Il fut enterré à Saint-Denis. Sa vie fut écrite par l'abbé Suger, et on lisait des leçons à l'office de son anniversaire (3). Louis, son fils aîné, lui succéda à l'âge d'environ dix-sept ans, et en régna quarante-trois: on le nommait Louis le jeune, pour le distinguer de son père, et ce surnom lui est demeuré.

#### XLIV. Saint Bernard à Salerne.

En Italie, sitôt que le roi Roger eut appris que l'empereur Lothaire s'était retiré, il revint de Sicile, entra en Pouille, mit tout à feu et à sang, reprit la plupart des villes, entre autres Capoue, qu'il ruina par le fer et le feu, sans épargner les églises (4). Bénévent se rendit par la crainte du même traitement, et reconnut de nouveau l'antipape. Alors le pape Innocent envoya saint Bernard pour essayer de moyennier la paix entre le roi et Rainulfe, nouveau duc de Pouille. Le saint abbé prît au roi que, s'il donnait bataille, il la perdrait; mais le roi, voyant ses forces beaucoup plus supérieures, méprisa cette prédiction, et attaqua le duc, qui le battit; en sorte qu'il s'enfuit honteusement. Alors le roi écouta les propositions de paix, et convint avec Bernard qu'il viendrait trois cardinaux du parti d'Innocent, et de ceux qui avaient assisté à son élection, et trois autres du parti d'Anaclet, afin de

l'instruire de ce qui s'était passé à l'élection de l'un et de l'autre; après quoi le roi prendrait le parti qu'il trouverait le plus juste. Car il savait que tout le reste de la chrétienté reconnaissait Innocent, à l'exception de lui et de son royaume.

Ce projet fut exécuté; le pape Innocent envoya à Salerne, qui était la résidence du roi, deux cardinaux, le chancelier Aimery, et Gérard, et saint Bernard avec eux; l'antipape Anaclet y envoya trois cardinaux, le chancelier Matthieu, Pierre de Pise, et un autre, nommé Grégoire. Le roi examina premièrement l'élection d'Innocent pendant quatre jours, depuis le matin jusqu'au soir, avec une patience merveilleuse; et les quatre jours suivants il examina de même l'élection d'Anaclet. Ensuite il assembla le peuple et le clergé de Salerne, avec les évêques et les abbés qui s'y trouvèrent, et leur déclara qu'il ne pouvait seul décider cette question. C'est pourquoi, ajouta-t-il, s'il plaît à ces cardinaux, ils écriront la forme de l'une et de l'autre élection; et de chaque côté il en viendra un avec moi en Sicile, où j'espère célébrer la fête de Noël. Là, j'assemblerai les évêques et les autres hommes sages, par le conseil desquels j'ai suivi jusqu'ici le parti d'Anaclet, et je terminerai cette affaire par leur avis. Le cardinal Gérard répondit: Sachez que de notre part nous n'écrirons point l'élection du pape Innocent, nous vous l'avons assez expliquée de vive voix; mais nous voulons bien envoyer avec vous en Sicile le cardinal Guy de Castel. On envoya aussi un cardinal du côté d'Anaclet.

Pendant cette négociation de Salerne, saint Bernard eut une conférence en présence du roi avec le cardinal Pierre de Pise, qui passait pour très-éloquent, et très-savant dans les lois et dans les canons. Après que Pierre eut parlé en faveur d'Anaclet, Bernard répondit: Je sais quelle est votre capacité et votre érudition; et plutôt à Dieu que vous eussiez à défendre une meilleure cause! Il n'y aurait point d'éloquence qui vous pût résister. Quant à nous autres gens rustiques, plus accoutumés à manier la bêche qu'à plaider des causes, nous garderions le silence, si l'intérêt de la foi ne nous pressait. Ensuite, il parla fortement sur l'unité de l'Eglise, et montra qu'il était impossible que le roi Roger marchât dans le bon chemin, puisqu'il était seul de tous les princes pour Anaclet. Enfin, il pressa Pierre de Pise par de si puissantes raisons, qu'il lui persuada de retourner à Rome, et se réconcilier au pape Innocent. Pour le roi Roger, il était retenu dans le schisme par son intérêt; car il avait usurpé des patrimoines de l'Eglise romaine, près du mont Cassin et de Bénévent; et il espérait, en différant de se réunir, obtenir de Rome des titres pour les conserver.

Il ne fut pas même touché d'un miracle que saint Bernard fit pendant ce séjour. Il y avait

(1) C. 124.

(2) Chr. Saxon. Chr. Alber. Dodech. Rob. de Monte

(3) Sup. liv. LXVII, n. 6.

Chr. Cass. IV, c. 24.

(4) Suger. Vita Lud. p. 319. Order. lib. 13, p. 911.

(1) V. Boll. 10 feb. tom.

4. Sup. liv. XXV, c. 30.

(2) Vita p. 321.

(3) Chr. Maurin. p. 382.

(4) Chr. Benev. Chr. Cass.

IV, c. 125. Vita Bern. lib.

II, c.



à Salerne un homme noble et très-connu, dont la maladie avoit épuisé tout l'art des médecins, quoique cette étude fût alors cultivée principalement à Salerne. Le malade apprit en songe qu'il étoit venu en cette ville un saint homme qui avoit le don des guérisons. Il eut ordre de le rechercher, et de boire de l'eau dont il auroit lavé ses mains. Il le fit et fut guéri. Ce miracle fut su dans toute la ville, et vint aux oreilles du roi et de toute sa cour.

Guibald, abbé du mont Cassin, voyant le roi Roger maître du pays, envoya lui demander la paix; mais le roi lui répondit qu'il ne souffrirait point dans ce monastère un abbé établi par l'empereur, et que si Guibald tomboit entre ses mains, il le feroit pendre. Alors Guibald, voyant que sa présence ne faisoit que nuire au monastère, et qu'il s'exposeroit inutilement à la mort, se retira secrètement et de nuit, le second jour de novembre; puis il écrivit à la communauté d'élire un autre abbé à sa place, et revint à Stavelo, sa première abbaye (1). Douze jours après sa sortie, les moines du mont Cassin élurent pour abbé Rainald de Collemezzo, qui avoit été compétiteur de Rainald le Toscan. Le roi Roger lui accorda une trêve; et c'est ici que finit la chronique du mont Cassin, continuée par Pierre, diacre et bibliothécaire de ce monastère.

#### XLV. Mort de l'antipape Anaclet.

Au commencement de l'année suivante, mil cent trente-huit, et le septième de janvier, Pierre de Léon mourut à Rome, après avoir porté le nom du pape Anaclet pendant près de huit ans (2). Il fut enterré secrètement, pour dérober aux catholiques la connoissance de sa sépulture. Les cardinaux de son parti, de concert avec ses parents, envoyèrent au roi Roger pour lui donner avis de cette mort, et savoir s'il lui plaisoit qu'ils élussent un autre pape. Il le leur permit, et, ayant reçu sa réponse, ils assemblèrent ceux de leur parti; et à la mi-mars ils élurent Grégoire, prêtre-cardinal, qu'ils nommèrent Victor. Toutefois, ils ne le firent pas, tant dans l'intention de perpétuer le schisme que pour gagner du temps, et se réconcilier plus avantageusement avec le pape Innocent. En effet, les frères de l'antipape Anaclet, c'est-à-dire les enfants de Pierre de Léon, ennuyés de ce trouble, rentrèrent en eux-mêmes, et firent leur paix avec Innocent, qui, à ce que l'on disoit, leur donna de grandes sommes d'argent. Le prétendu Victor vint de nuit trouver saint Bernard, qui, lui ayant fait quitter la mitre et la chape, le mena aux pieds du pape, après

(1) Chr. Cass. IV, c. 127, 28. (2) Chr. Benev. Vita S. Bern. II, c. 7, n. 47.

qu'il en eut porté le vain titre environ deux mois. Ainsi finit le schisme le jour de l'octave de la Pentecôte, vingt-neuvième de mai, mil cent trente-huit. Les enfants de Pierre de Léon vinrent les premiers auprès du pape, et lui firent hommage-lige; les clercs schismatiques vinrent ensuite lui promettre obéissance; la joie fut grande parmi le peuple (1). Toutefois, Gilon, cardinal-évêque de Tusculum, demeura encore quelque temps dans le schisme après la mort de l'antipape, comme il paroît par une lettre que Pierre le vénérable lui écrivit pour le ramener; car il avoit été moine de Clugny.

Alors le pape Innocent reprit dans Rome l'autorité tout entière (2). On venoit le visiter de tous côtés, les uns pour affaires, les autres seulement pour lui faire des compliments de conjouissance. On faisoit par les églises des processions solennelles; le peuple, ayant quitté les armes, accouroit pour entendre la parole de Dieu; la sûreté et l'abondance se rétablisoient. Avec le temps, le pape rétablit aussi le service des églises, et en répara les ruines; il rappela les exilés, et repeupla les colonies désertes. Innocent étoit à Rome dès le premier jour de mai mil cent trente-huit, comme il paroît par sa bulle donnée en faveur de Baudouin, qui, cette année même, fut élevé à l'archevêché de Pise, et à qui le pape accorda juridiction sur trois évêchés de l'île de Corse, et sur deux de Sardaigne, avec la légation en celle-ci. Baudouin étoit de Pise même, moine de Cîteaux, et le premier de cet ordre qui fût cardinal. Ce fut Innocent qui l'éleva à cette dignité en mil cent trente, au concile de Clermont; et il honoroit tellement saint Bernard, que, tout cardinal qu'il étoit, il ne dédaignoit pas de lui servir de secrétaire. Le saint abbé de son côté, écrivant à ses frères de Clairvaux, dit que Baudouin étoit son unique consolation pendant qu'il étoit éloigné d'eux (3).

#### XLVI. Mort de Gérard, frère de saint Bernard.

Cette absence lui étoit très-sensible, comme on voit par les lettres tendres et affectueuses qu'il leur écrivoit d'Italie, pendant ces voyages qu'il fut obligé d'y faire à cause du schisme. Aussi revint-il sitôt que cette grande affaire fut terminée. Il partit de Rome cinq jours après, n'en rapportant que des reliques; et à sa sortie il fut reconduit par le clergé, le peuple, et toute la noblesse, car on le regardoit comme l'auteur de la paix. Etant de retour à Clairvaux, il reprit l'explication du cantique, comme il paroît par le commencement du sermon vingt-quatrième. Peu de

(1) Chr. Cass. c. ult. (2) Ap. Ughel. to. 3, p. Bern. Ep. 317. 452. Mabill. ad ap. 143, S. (3) Petr. Clun. D. Ep. Bern. Epist. 144. 30. Vita Bern. c. 7, n. 48.

temps après, il perdit son frère Gérard, dont il inséra l'oraison funèbre dans un de ses sermons. Il avoit commencé à continuer l'explication du cantique; mais il ne put retenir sa douleur, qu'il avoit dissimulée pendant les funérailles de son frère (1). Ce n'est point ce cher frère qu'il plaint, étant persuadé de son bonheur; il se plaint lui-même d'être privé de son secours. Car Gérard, quoique sans lettres, étoit homme d'un grand sens, d'une prudence consommée, et d'une habileté singulière pour l'économie, les arts et les affaires; en sorte qu'il soulageoit son frère de tous les soins du temporel, et lui procuroit du loisir pour vaquer à la prière, à l'étude et à l'instruction. Gérard ne laissoit pas d'être fort intérieur et fort avancé dans la spiritualité; et, en cette matière même, il donnoit quelquefois à Bernard des avis importants; comme quand, pour l'humilier, il le reprit d'avoir promis la guérison, qui fut son premier miracle (2). Au reste, Bernard déclare qu'il ne prétend point être exempt des sentiments de l'humanité; et il autorise ses larmes par les exemples de Samuel, de David, de Jésus-Christ même, qui non-seulement n'empêcha point les autres de pleurer Lazare, mais le pleura avec eux.

#### XLVII. Election d'un évêque de Langres.

Dans le même temps, il survint à saint Bernard une affaire qui ne lui fut guère moins sensible, Guillaume de Sabran, évêque de Langres, étant mort la même année mil cent trente-huit, Hugues, fils du duc de Bourgogne, voulut mettre sur ce siège un moine de Clugny, qui en étoit très-indigne; à quoi le saint abbé s'opposa de toute sa force, non seulement pour l'intérêt général de l'Eglise, mais pour celui du monastère de Clairvaux en particulier, situé dans le diocèse de Langres et entièrement soumis à l'évêque. Il explique ainsi cette affaire dans un mémoire qu'il envoya au pape (3): Comme nous étions encore à Rome, l'archevêque de Lyon y arriva, et avec lui Robert, doyen de l'église de Langres, et Olric, chanoine, demandant pour eux et pour leur chapitre la permission d'élire un évêque; car ils avoient reçu ordre du pape de ne le faire que par le conseil de personnes pieuses. Ils vouloient que je leur fisse obtenir cette permission; mais je leur déclarai que je n'en ferois rien, si je n'étois assuré qu'ils prétendoient élire une personne capable. Ils me répondirent que j'en serois le maître, et qu'ils ne feroient que ce que je leur conseillerois; et ils me le promirent. Mais, comme je ne m'y fiois pas assez, l'archevêque s'y joignit et me promit la

(1) Epist. 143, 144. Vita lib. IV, c. 1; lib. II, c. 7, n. 47, c. 8. Sermon. 26, n. 3. (2) Sup. liv. LXV, n. 43. Vita lib. I, n. 33. (3) Ep. 64.

même chose, ajoutant que, si le clergé vouloit agir autrement, il ne confirmerait point ce qu'ils auroient fait. On prit pour témoin le chancelier; et de plus nous allâmes en présence du pape, afin qu'il autorisât notre convention. Nous avions eu auparavant ensemble une longue conférence sur l'élection; de plusieurs sujets on en avoit nommé deux, donc nous convinmes tous que l'on pouvoit élire celui qu'on voudroit. Le pape donc ordonna d'observer inviolablement ce dont nous étions convenus, et tant l'archevêque que les chanoines le promirent fermement. Ils s'en allèrent, et je partis aussi peu de jours après.

En passant les Alpes, nous apprîmes que dans peu de jours on devoit sacrer évêque de Langres un homme, dont plutôt à Dieu qu'on nous eût dit des choses meilleures et plus honnêtes, car je ne veux pas dire ce que j'en ai oui malgré moi. Enfin, plusieurs hommes vertueux, qui étoient venus au devant de nous pour nous saluer, nous persuadèrent de passer par Lyon pour détourner ce mauvais coup, s'il étoit possible. Car j'avois résolu de prendre un autre chemin plus court, à cause de ma mauvaise santé et de ma lassitude; et d'ailleurs, je l'avoue, je ne croyois pas trop à ces bruits. En effet, qui auroit cru qu'un si grand prélat eût été assez léger pour imposer les mains à une personne notée, au préjudice de sa promesse si récente et de l'ordre de son supérieur? Toutefois, étant arrivés à Lyon, nous vîmes ce que l'on nous avoit dit; on faisoit les préparatifs de cette malheureuse cérémonie. Il est vrai que le doyen et la plus grande partie, si je ne me trompe, des chanoines de Lyon s'y opposoient ouvertement, et la ville étoit remplie de ces honteux et tristes discours, qui ne faisoient qu'augmenter.

Que faire? je représentai respectueusement à l'archevêque la convention qu'il avoit faite et l'ordre qu'il avoit reçu, et il en convint. Mais il rejeta son manque de parole sur le fils du duc, qui avoit manqué à la sienne et l'avoit obligé à changer aussi, pour ne le pas irriter et en vue de la paix. Il ajouta que, quoi qu'il eût fait jusque-là, il ne feroit désormais que ce que je voudrois. A Dieu ne plaise, lui dis-je en le remerciant, ce n'est pas ma volonté qu'il faut faire, c'est celle de Dieu. Et le moyen de la connoître sera peut-être de s'en rapporter au conseil des évêques et des autres gens de bien, qui sont venus ici sur votre mandement, ou qui y viendront encore. Si, après avoir invoqué le Saint-Esprit, ils sont tous d'avis de passer outre, faites-le, sinon il faut écouter l'apôtre, qui défend de se presser pour imposer les mains (1). Il me parut agréer ce conseil. On vint dire cependant que celui dont étoit question étoit arrivé dans une hôtellerie, et non au palais. Il arriva le vendredi au soir,

(1) Tim. V, 223.



et se retira le samedi matin. Ce n'est pas à moi à dire pourquoi il ne voulut pas même paraître à la cour de l'archevêque, après être venu de si loin dans ce dessein; peut-être pourroit-on croire qu'il l'auroit fait par pudeur monastique et par mépris des honneurs, si la suite ne faisoit voir le contraire. En effet, pouvions-nous alors en soupçonner autre chose? puisque l'archevêque, revenant de lui parler, témoigna devant tout le monde qu'il n'avoit jamais voulu acquiescer, et qu'il désapprouvoit absolument tout ce qui avoit été fait à son sujet.

Enfin l'archevêque ordonna aussitôt que l'on procédât à l'élection; il le manda, et par des chanoines de Langres qui étoient présents, et par une lettre qui subsiste encore. Mais, après qu'elle eut été lue dans le chapitre de Langres, on en lut aussitôt une autre toute contraire, qui portoit que le sacre n'étoit que différé, et assignoit un jour et un lieu pour décider l'affaire, que la première lettre disoit être décidée. On eût cru que c'étoient deux personnes opposées qui parloient, si on n'eût vu le même sceau à ces lettres et le même nom à la tête. Nous avons en main ces lettres contradictoires. Cependant cet homme, qui avoit fui le sacre et renoncé à l'élection, va trouver le roi en diligence et obtient l'investiture des droits régaliens: par quels moyens, c'est à lui à en répondre. Aussitôt on envoie des lettres pour changer le lieu du sacre et en anticiper le jour, afin d'ôter les moyens de s'y opposer et d'en appeler. Mais la Providence y a remédié. Il y a eu des appellations interjetées par Falcon, doyen de l'église de Lyon, par Ponce, archidiacre de Langres, et Bonami, prêtre et chanoine de la même église, et par nos frères Brunon et Geoffroy. Le terme étoit si court, que, depuis que nous l'avons su, à peine avons-nous eu quatre jours pour envoyer notre député, qui étoit un chanoine de Langres, afin de prévenir cette ordination sacrilège. Il s'y est opposé, a appelé au saint-siège, où il a cité l'élus et ceux qui devoient le sacrer. Je n'ai rien dit ici que par l'amour de la vérité, j'en prends à témoin la vérité même.

#### XLVIII. Lettres de saint Bernard sur l'élection de Langres.

Saint Bernard, envoyant ce mémoire à Rome, écrivit au pape et lui représenta ce qui s'y étoit passé au sujet de l'évêché de Langres, les ordres qu'il avoit donnés et la promesse de l'archevêque de Lyon de les exécuter fidèlement. Il se plaint de l'inconstance de ce prélat, et prie le pape de s'informer quel étoit l'homme qu'on vouloit mettre sur le siège. Il le renvoie à ce que lui dira l'archidiacre Ponce, qui par conséquent étoit allé à Rome solliciter cette affaire. Saint Bernard en écrivit aussi aux évêques et aux cardinaux de la cour de Rome. Il en fait souvenir de ce qu'il a fait et souffert

avec eux durant le schisme, où il a tellement épuisé ses forces, qu'à peine a-t-il pu revenir chez lui (1). A mon retour, ajoute-t-il, j'en ai trouvé qu'affliction et que douleur; les dieux de la terre se sont élevés contre nous, je veux dire l'archevêque de Lyon et l'abbé de Clugny, qui se confient en leur puissance et en leurs richesses.

L'abbé de Clugny prenoit en effet l'intérêt de son moine, élu évêque de Langres (2). On le voit par la lettre qu'il en écrivit au pape le priant d'accorder à cette église la liberté de l'élection, et de recevoir favorablement le fils du duc de Bourgogne, qui alloit à Rome pour la première fois, et peut-être que cette affaire étoit le principal sujet de son voyage. Pierre de Clugny en écrivit aussi à saint Bernard, soutenant que ce qu'on lui avoit dit contre l'élus de Langres n'étoit que des calomnies, et ajoutant à la fin: Si c'est peut-être, car il faut dire tout ce que je pense, si c'est que les moines de Cîteaux craignent ceux de Clugny, il faut lever ce soupçon et apprendre de la nature même que chacun aime son semblable (3). Si donc un moine devient évêque de Langres, il aimera les moines de Cîteaux et les autres; il suivra en cela son propre intérêt, et, voyant que nous les aimons, il n'osera s'écarter de notre exemple.

Nonobstant l'appel au pape, ce moine fut sacré évêque de Langres par l'archevêque de Lyon, assisté des évêques d'Autun et de Mâcon. Alors saint Bernard redoubla ses cris et ses plaintes, écrivant au pape une lettre très-puissante, où il dit: Je suis au lit, mais mon cœur souffre plus que mon corps. Car ce n'est pas un mal temporel que je déplore, il s'agit de mon salut. Voulez-vous que je confie mon âme à un homme qui a perdu la sienne? Ces remontrances eurent leur effet, l'élection du moine de Clugny fut cassée, et on élut évêque de Langres Geoffroy, parent de saint Bernard et prieur de Clairvaux. Mais le roi fit quelque difficulté de lui donner l'investiture, l'ayant donnée au premier; sur quoi saint Bernard lui écrivit en ces termes: Si le monde entier conjuroit pour me faire entreprendre quelque chose contre la majesté royale, je craindrois Dieu et la puissance qu'il a établie. D'ailleurs je n'ignore pas combien le mensonge est indigne de tout chrétien, et particulièrement d'un homme de ma profession (4). Or, je vous le dis en vérité, ce qui s'est fait à Langres, touchant notre prieur, s'est fait contre l'intention des évêques et contre la mienne; mais il y a un souverain maître, qui tourne comme il lui plaît les volontés des hommes. Et comment n'aurois-je pas craint, pour celui que j'aime comme moi-même, le péril que j'ai craint pour moi? Toutefois ce qui est fait est fait; il n'y a rien

(1) Epist. 167, 168.

(2) Petr. Clun. II, Epist.

136.

(3) I. Ep. 29.

(4) Ep. 166, 170.

contre vous, mais beaucoup contre moi. On m'a ôté l'appui de ma foiblesse, la lumière de mes yeux, mon bras droit. Il menace ensuite le roi de la colère de Dieu, s'il ne pourvoit promptement à faire remplir les deux sièges vacants de Reims et de Langres. Il l'exhorte à ne pas tromper les belles espérances que l'on a conçues de son nouveau règne, et à confirmer promptement l'élection de Geoffroy pour son intérêt propre et pour la sûreté du pays. Bernard fut écouté, et Geoffroy étoit en possession du siège de Langres dès l'année mil cent quarante. Quant à celui de Reims, il vqua par le décès de l'archevêque Rainald, arrivé le treize de janvier mil cent trente-neuf, et ne fut rempli qu'au bout d'environ deux ans (1).

#### XLIX. Conrad III, roi des Romains.

En Allemagne, après la mort de l'empereur Lothaire, on avoit indiqué à Mayence une assemblée générale pour la Pentecôte mil cent trente-huit; mais quelques seigneurs craignirent que Henri le superbe, duc de Bavière, gendre du défunt empereur, ne se rendit maître de cette assemblée par son autorité, qui étoit alors la plus grande dans le pays (2). C'est pourquoi ils s'assemblèrent à Coblenz, le jour de la chaire de Saint-Pierre, vingt-deuxième de février, et élurent roi des Romains Conrad, duc de Souabe, fils de la sœur de Henri V. Cette élection se fit en présence de Théoduin, évêque-cardinal et légat du saint-siège, qui promit le consentement du pape, des Romains et de toutes les villes d'Italie. Ensuite le nouveau roi, Conrad III, vint à Aix-la-Chapelle, et y fut sacré le dimanche de la mi-carême, treizième jour de mars, par le cardinal-légat, assisté des archevêques de Cologne et de Trèves, et des autres évêques. L'archevêque de Cologne auroit dû faire cette cérémonie, mais il n'avoit pas encore reçu le pallium. Le roi Conrad célébra à Cologne la fête de Pâques, qui, cette année mil cent trente-huit, étoit le troisième d'avril; et de là il passa à Mayence, dont le siège étoit vacant par le décès de l'archevêque Albert. Il le donna au neveu du défunt, nommé Albert comme lui, suivant l'élection du clergé et du peuple. Cependant les Saxons et le duc Henri, qui outre la Bavière avoit aussi la basse Saxe, réclamèrent contre l'élection de Conrad, et furent invités à une cour générale qu'il tint à la Pentecôte à Bamberg. Ils s'y rendirent, mais non pas le duc Henri; et ce prince, déchu de son autorité, mourut l'année suivante.

En cette assemblée de Bamberg, le nouvel archevêque de Mayence, Albert II, fut sacré

(1) Charta. ap. Perar. p. 154.

(2) Otto. Fris. VII, Chr. c. 22. Dodech. an. 1138, Chronogr. Sax. Id.

le dimanche de l'octave de la Pentecôte, par saint Othon, évêque de Bamberg, qui ne survécut pas long-temps à cette fonction; car, étant épuisé de vieillesse et de maladie, il s'affoiblissoit de jour en jour (1). Son dernier soin fut celui des pauvres, dont il remplit sa ville et les villages voisins pour les faire secourir. Il pourvut aussi aux besoins des églises et des monastères de son diocèse, et dans ces saintes occupations il mourut le vingt-neuvième de juin mil cent trente-neuf. On le porta trois jours durant par toutes les églises de la ville, où l'on offrit le saint sacrifice et des prières continuelles, accompagnées d'aumônes, pour le repos de son âme. Le quatrième jour, qui étoit le second de juillet, Imbricon, évêque de Wirtzbourg, son ami, arriva pour faire ses funérailles, et y prononça une oraison funèbre, où il représenta la perte que faisoient les pauvres, l'empereur et le pape, l'Eglise et l'état. Saint Othon fut ainsi enterré dans l'église du monastère de Saint-Michel, qu'il avoit fondé, et canonisé cinquante ans après par le pape Clément III. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa sépulture (2).

#### L. Albéric, légat en Angleterre.

Le pape Innocent avoit envoyé Albéric, évêque d'Ostie, en qualité de son légat en Angleterre et en Ecosse (3). Albéric étoit François, né à Beauvais, et avoit été moine de Clugny et prieur de Saint-Martin-des-Champs, et le pape venoit de le faire cardinal. Etant arrivé en Angleterre, il montra les lettres du pape, contenant ses pouvoirs, et adressées au roi d'Angleterre et au roi d'Ecosse, à Turstain, archevêque d'York, car le siège de Cantorbéry étoit vacant, aux évêques et aux abbés de l'un et l'autre royaume. Il fut donc reçu avec grand honneur. Il menoit avec lui l'abbé de Molème et plusieurs autres moines de deçà la mer; et, sitôt qu'il fut arrivé, il appela auprès de lui Richard, abbé de Fontaines, au diocèse d'York, de l'ordre de Cîteaux, homme d'une grande autorité. Avec cette compagnie, il visita presque tous les évêchés et les monastères d'Angleterre. Etant entré en Ecosse, il trouva à Carlisle le roi David, avec les évêques, les abbés et les seigneurs du pays, qu'il réduisit à l'obéissance du pape Innocent; car ils avoient favorisé le parti de Pierre de Léon. Il demeura trois jours avec eux, et, ayant appris que Jean, évêque de Glasgow, avoit abandonné son siège et étoit venu secrètement, et sans congé, se rendre moine à Tiron, il ordonna que le roi lui enverroit un courrier avec des lettres pour le rappeler, et que s'il n'obéissoit on donneroit une

(1) Vita c. 45, 46, to. 2, Canif. (2) Martyr. Rom. 2 jul. Bern. (3) To. x, Conc. p. 992. Mabill. ad Epist. 241, S.



sentence contre lui : ce qui fut exécuté. Il pressa le roi d'Ecosse de faire la paix avec le roi d'Angleterre, et se jeta même à ses pieds; mais il ne put obtenir qu'une trêve de six semaines, jusqu'à la Saint-Martin. Il obtint des Pictes, peuples du nord de l'Ecosse, encore barbares, que dans le même terme ils ramèneraient à Carlisle toutes les filles et les femmes qu'ils avaient prises, et les y mettraient en liberté; il leur fit aussi promettre, et à tous les autres, de ne point profaner les églises dans la guerre, d'épargner les femmes et les enfants, et ne tuer que ceux qui résistoient.

#### LI. Concile de Londres.

Le légat Albéric partit d'Ecosse à la Saint-Michel, et revint à la cour d'Etienne, roi d'Angleterre, d'où il convoqua tous les évêques et les abbés du royaume pour se trouver à Londres à la Saint-Nicolas, et y célébrer un concile général; mais il ne s'assembla que le treizième de décembre de cette année mil cent trente-huit. Le légat Albéric y présida, et il s'y trouva dix-huit évêques et environ trente abbés. Turstain, archevêque d'York, étoit malade, et y envoya pour député Guillaume, doyen de son église (1). On fit en ce concile dix-sept canons, répétés pour la plupart des derniers conciles précédents : On ne gardera point le corps de Notre Seigneur plus de huit jours, il ne sera porté aux malades que par un prêtre ou un diacre; ou, en cas de nécessité, par toute personne, mais avec un très-grand respect. Défense aux religieuses de porter des fourrures de prix, comme des martres ou des hermines, d'avoir des bagues d'or ou de friser leurs cheveux, le tout sous peine d'anathèmes. Défenses aux maîtres de louer à d'autres leurs écoles à prix d'argent (2).

En ce même concile, on parla de remplir le siège de Cantorbéry, vacant depuis deux ans par le décès de Guillaume de Corbeil, qui étoit mort en mil cent trente-six, après quatorze ans de pontificat. On élut Thibaut, abbé du Bec, du consentement de Jérémie, prieur de l'église de Cantorbéry; et il fut sacré par le légat au commencement de l'an mil cent trente-neuf, incontinent après l'Epiphanie. C'étoit un homme d'une prudence et d'une douceur singulière, et il tint le siège vingt-deux ans. A la fin du concile, le légat invita tous les évêques d'Angleterre et plusieurs abbés à venir à Rome, pour le concile que le pape Innocent devoit tenir à la mi-carême. Pour s'y trouver lui-même à temps, il partit aussitôt après l'octave de l'Epiphanie, et fut suivi par le nouvel archevêque Thibaut, quatre autres évêques et quatre abbés, qui allèrent au concile de Rome pour tous les prélats d'Angleterre; car le roi Etienne ne voulut pas qu'ils y allassent

(1) C. 15.

(2) C. 16, 17.

en plus grand nombre, à cause des troubles dont le royaume étoit agité.

#### LII. Foucher, archevêque de Tyr.

Depuis que le pape Innocent fut rentré à Rome, il y reçut Foucher, nouvel archevêque de Tyr, qui vint lui demander le pallium (1). Il étoit d'Angoulême, abbé de la Celle, monastère de chanoines réguliers; mais, étant persécuté par son évêque Gérard, chef des schismatiques en Aquitaine, il prit congé de ses confrères et s'en alla en pèlerinage en Jérusalem, où il vécut régulièrement dans la communauté du saint sépulcre. Alors Guillaume, premier archevêque de Tyr d'entre les Latins, mourut, et Foucher fut élu pour lui succéder. Il étoit médiocrement savant, mais pieux, ferme et amateur de la discipline. Il gouverna l'église de Tyr douze ans. Après qu'il eut été sacré par Guillaume, patriarche de Jérusalem, il voulut aller à Rome demander le pallium, à l'exemple de ses prédécesseurs; mais le patriarche lui fit dresser des embûches sur le chemin, en sorte qu'il n'arriva à Rome qu'à grand-peine, après avoir souffert de mauvais traitements et échappé à de grands périls. A son retour, il trouva encore le patriarche indigné contre lui, en sorte qu'il ne voulut pas rétablir l'église de Tyr dans son ancienne dignité, ni réparer les dommages que l'archevêque avoit soufferts. C'est ce qui paroit par une lettre du pape au patriarche de Jérusalem, datée du palais de Latran, le dix-septième de décembre, apparemment de l'an mil cent trente-huit.

Le siège de Tyr étoit anciennement le premier des treize qui relevoient immédiatement de celui d'Antioche, et qui avoient chacun sous eux plusieurs évêchés. Tyren avoit quatorze, et portoit le titre de protothroné (2). Mais, depuis la conquête des Latins, le patriarche de Jérusalem prétendit que Tyr devoit être de sa dépendance, en vertu de la concession faite par le pape Pascal II au roi Baudouin et au patriarche Gibelin, par laquelle il soumettoit au patriarche de Jérusalem tous les évêchés dont le roi feroit la conquête. Le patriarche de Jérusalem avoit aussi donné à l'archevêque de Tyr le premier rang entre ses suffragants; mais il lui avoit ôté trois évêchés dépendants de sa métropole, Acre, Sidon et Beryte, et le patriarche d'Antioche lui retenoit Biblis, Tripoli et Antarade; non qu'il niât qu'ils fussent dépendants de Tyr, mais parce que l'archevêque ne le reconnoissoit pas pour son supérieur. Quand l'archevêque Foucher revint de Rome, le patriarche de Jérusalem lui rendit, quoiqu'avec peine, les trois suffragants qu'il lui retenoit : et, pour les autres, le pape leur

(1) Guill. Tyr. XIV, c. 11. (2) In Epist. 4. Guill. c. 15.

écrivit de revenir à leur métropolitain, et au patriarche d'Antioche de les rendre (1).

#### LIII. Raoul, patriarche d'Antioche.

Le patriarche d'Antioche étoit alors Raoul, natif de Domfront, aux confins du Maine et de la Normandie, homme de guerre, magnifique et libéral, et par-là fort agréable au peuple et à la noblesse (2). Bernard, premier patriarche latin d'Antioche, étant mort la trente-sixième année de son pontificat, c'est-à-dire l'an mil cent trente-cinq, les archevêques et les évêques dépendants de ce grand siège s'assemblèrent au palais patriarcal pour procéder à l'élection; mais le peuple, sans leur participation, élut tumultuairement Raoul, déjà archevêque de Mamistra, qui est l'ancienne Mopsueste en Cilicie; et il fut intronisé dans la chaire de Saint-Pierre. Les prélats qui s'étoient assemblés pour l'élection, craignant la fureur du peuple, dont ils entendoient les cris, se séparèrent et refusèrent d'obéir à ce patriarche, qu'ils n'avoient point élu, mais il ne laissa pas de se mettre en possession de l'église et du palais patriarcal; et, sans s'embarrasser de demander au pape le pallium, il le prit aussitôt sur l'autel de Saint-Pierre. Avec le temps, il attira à sa communion quelques-uns de ses suffragants, et, s'il avoit vécu en paix avec ses chanoines, il auroit pu se maintenir. Mais il les troubla dans leurs biens; et ses richesses le rendirent si insolent, qu'il ne comptoit pas les autres pour des hommes. Il chassa par violence les principaux de son église; et il en fit mettre quelques-uns en prison et aux fers, disant qu'ils avoient conspiré contre sa vie. Ainsi il s'attira la haine publique, et se croyoit à peine en sûreté entre ses domestiques, tant il étoit agité des reproches de sa conscience. Ses deux principaux adversaires étoient Lambert, archidiacre de son église, et Arnoul Calabrois, homme noble, lettré et habile dans les affaires, qui fut depuis archevêque de Cosence (3). Ils entreprirent le voyage de Rome pour y porter leurs plaintes contre le patriarche Raoul; et Raymond, prince d'Antioche, qui les soutenoit, contraignit ce prélat par force à faire aussi le voyage. Arnoul prit les devants; et, étant arrivé en Sicile, il alla avec ses amis et ses parents trouver le duc Roger, et lui dit : Voici que Dieu met entre vos mains le patriarche qui vous a été injustement la principauté d'Antioche, il va arriver dans vos terres. Le duc donna ses ordres dans tous les ports; et Raoul, qui ne se doutoit de rien, étant arrivé à Brindes, y fut arrêté, mis aux fers et envoyé en Sicile. Là, par son adresse et son éloquence, il fit sa paix avec le duc sous certaines conventions, il fut renvoyé avec honneur pour aller à Rome.

(1) C. 13. Ep. 5, 6, 7, 8. XXIV, n. 58.

(2) Guill. c. 10. Sup. liv. (3) Guill. Tyr. xv, c. 12.

D'abord il y trouva l'accès difficile auprès du pape, étant regardé comme un ennemi du saint-siège, auquel il prétendoit égaler le sien; car il disoit que la chaire de Saint-Pierre étoit à Antioche aussi bien qu'à Rome; et que son église étoit même la sœur aînée. Enfin, par le moyen de ses amis, il eut audience du pape, et fut reçu en présence de toute la cour avec grande magnificence. Ses adversaires se présentèrent aussi; et, ayant donné leurs libelles, ils étoient prêts à poursuivre leur accusation dans les formes. Mais comme la cour vit qu'ils n'avoient pas les instructions nécessaires pour vaincre pleinement l'accusé, on signifia aux deux parties qu'ils se tinssent en repos jusqu'à ce que le pape envoyât un légat sur les lieux pour informer plus amplement de l'affaire. Cependant le patriarche rendit le pallium qu'il avoit pris à Antioche de son autorité, au mépris, disoit-on, du saint-siège, et en reçut un autre de la main du premier diacre, pris sur le corps de saint Pierre, selon la coutume. Ainsi, il se retira avec les bonnes grâces du pape, et repassa en Sicile, où le duc lui donna des galères qui le menèrent en Syrie. Mais, quand il y fut arrivé, l'église d'Antioche ne voulut pas le recevoir; et il fut obligé de se retirer, premièrement à un monastère de la montagne noire dans le voisinage, puis chez le comte d'Edesse, qui l'invita à venir auprès de lui (1). Enfin, le patriarche se réconcilia, du moins en apparence, avec le prince d'Antioche, et fut reçu solennellement dans la ville.

Cependant, le pape envoya pour légat en Syrie Pierre, archevêque de Lyon, qui, étant débarqué à Acre, alla d'abord faire les prières à Jérusalem (2); mais Lambert et Arnoul le pressant de venir à Antioche, il revint à Acre, où il tomba malade, et mourut, étant déjà avancé en âge. On disoit même qu'on lui avoit donné un breuvage empoisonné. Alors les adversaires du patriarche Raoul, frustrés de leur espérance, et fatigués de la peine qu'ils avoient eue à la poursuite de cette affaire, cherchèrent à se réconcilier avec lui. Il rétablit Lambert dans son archidiaconé; mais il ne voulut point pardonner à Arnoul, qui, poussé à bout et appuyé par le prince, retourna à Rome solliciter l'envoi d'un nouveau légat. Pierre archevêque de Lyon, mourut le vingt-neuvième de mai mil cent trente-neuf, et eut pour successeur Falcon, doyen de la même église, qui, étant élu, fut recommandé au pape par Geoffroy, évêque de Langres, et par saint Bernard, avec des témoignages avantageux de son mérite (3).

#### LIV. Concile général de Latran.

Le concile général que le pape Innocent avoit

(1) C. 13, 14. (2) C. 15.

(3) Gall. Chr. Epist. 171, 172.



indiqué à Rome, se tint en effet dans le palais de Latran, le huitième janvier mil cent trente-neuf, qui étoit le samedi de la quatrième semaine de carême. Il s'y trouva environ mille évêques, et on le compte pour le dixième concile général (1). Un auteur du temps rapportant la harangue que fit le pape, lui fait dire entre autres choses : Vous savez que Rome est la capitale du monde, que l'on reçoit les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, comme par droit de fiefs, et qu'on ne peut les posséder légitimement sans sa permission. Jusqu'ici nous n'avons point vu cette comparaison de dignités ecclésiastiques avec les fiefs, dont en effet la nature est toute différente. Le discours du pape tendoit principalement à la réunion de l'Eglise après le schisme, aussi étoit-ce le principal objet du concile. On y fit trente canons, qui sont presque les mêmes que ceux du concile de Reims en mil cent trente-un, répétés mot pour mot, mais divisés autrement. Il est vrai qu'on les cite plus ordinairement sous le nom du concile de Latran, comme plus nombreux et plus authentiques (2). En celui-ci on répète la défense des tournois; et on fait un nouveau canon contre les arbalétriers et les archers, leur défendant d'exercer leur art contre les chrétiens et les catholiques; mais il ne paroît pas que cette défense ait jamais été mieux observée que l'autre. On défend aux laïques de posséder des dîmes ecclésiastiques, soit qu'ils les aient reçues des évêques, des rois ou de quelques personnes que ce soit; et on déclare que, s'ils ne les rendent à l'Eglise, ils encourent le crime de sacrilège et le péril de la damnation éternelle.

Le concile défend aux chanoines, sous peine d'anathème, d'exclure de l'élection de l'évêque les hommes religieux; mais il veut que l'élection se fasse par leur conseil, ou du moins de leur consentement, sous peine de nullité (3). Il semble que ces religieux sont ceux que nous nommerions encore ainsi, c'est-à-dire les moines et les chanoines réguliers; et ce canon est la première preuve que je sache de l'entreprise des chanoines des églises cathédrales, pour s'attribuer à eux seuls l'élection des évêques; à l'exclusion non-seulement des laïques, mais des curés et de tout le reste du clergé séculier et régulier. Car, toutes ces personnes doivent y avoir part suivant les canons, comme il paroît par les actes que j'ai rapportés en leur temps.

On condamne en ce concile certaines femmes qui, sans observer la règle de saint Benoît (4), de saint Basile ni de saint Augustin, et sans vivre en communauté, vouloient passer pour religieuses, demeurant dans leurs

maisons particulières, où, sous prétexte d'hospitalité, elles reçoivent toutes sortes d'hôtes, même peu vertueux. On défend aussi aux religieuses de venir chanter dans un même chœur avec des chanoines ou des moines. En ce concile, on répète mot pour mot le troisième canon du concile tenu à Toulouse par le pape Calliste II, en mil cent dix-neuf, contre les nouveaux manichéens, qui rejetoient les sacrements: ce qui montre que ces hérétiques continuoient de semer leurs erreurs, et la suite ne le fera que trop voir (1).

#### LV. Arnaud de Bresse condamné.

Le concile de Latran condamna aussi celles d'Arnaud de Bresse, simple lecteur, et autrefois disciple d'Abailard. Il ne manquoit pas d'esprit, et parloit avec plus de facilité que de solidité, aimant les opinions nouvelles et singulières (2). Etant revenu en Italie après avoir étudié long-temps en France, il se revêtit d'un habit de religieux pour se faire mieux écouter, et commença à déclamer contre les évêques, sans épargner le pape, contre les clercs et les moines, ne flattant que les laïques. Il disoit qu'il n'y avoit point de salut pour les clercs qui avoient des biens en propriété, pour les évêques qui avoient des seigneuries, ni pour les moines qui possédoient des immeubles; que tous ces biens appartenoient au prince, que lui seul pouvoit les donner, et seulement à des laïques; que le clergé devoit vivre des dîmes et des oblations volontaires du peuple, se contentant de ce qui suffisoit pour une vie frugale. On disoit d'ailleurs qu'il n'avoit pas de bons sentiments du saint sacrement de l'autel et du baptême des enfants. Par ses discours, il troublait l'Eglise de Bresse, sa patrie; et, expliquant malicieusement l'Ecriture sainte, il animoit les laïques, déjà mal disposés contre le clergé. Car le faste des évêques et des abbés, et la vie molle et licencieuse des clercs et des moines, ne lui donnoient que trop de matière; mais il ne se tenoit pas dans les bornes de la vérité. Ses discours firent un tel effet, qu'à Bresse, et dans plusieurs autres villes, le clergé tomba dans le dernier mépris, et devint l'objet de la raillerie publique. Arnaud fut donc accusé dans le concile de Latran par son évêque et par des personnes pieuses; et le pape lui imposa silence. Il s'enfuit de Bresse, passa les Alpes, et se retira à Zurich, où il s'arrêta, recommença à dogmatiser, et en peu de temps infecta tout le pays de ses erreurs.

#### LVI. Schismatiques déposés.

#### Le dernier canon du concile de Latran dé-

(1) Tom. x, p. 999. Chr. Maurin. (2) Sup. n. 9, can. 14, 29, 10. (3) C. 28. (4) Sup. liv. LXII, n. 33, c. 26.

(1) C. 27. Sup. liv. LXVII, n. 2. (2) To. x, Conc. p. 1012, ex Otto Frising. II, Fr. c. 20, et Gunth. Ligur. lib. 3.

clare nulles les ordinations faites par Pierre de Léon et par les autres schismatiques et hérétiques, c'est-à-dire comme l'explique un auteur du temps, que le pape interdit pour toujours, et déposa ceux qui avoient été ordonnés par les schismatiques, principalement par l'antipape et par Girard d'Angoulême, avec défense de monter à un ordre supérieur. Ensuite il appela par leur nom chacun des évêques présents au concile ordonnés dans le schisme; et après leur avoir reproché leur faute avec indignation, il leur arracha les crosses des mains, les anneaux des doigts et les palliums des épaules. Pierre de Pise ne fut pas exempt de cette rigueur, et le pape le priva de sa dignité, quoiqu'il la lui eût rendue quand il quitta le schisme à la persuasion de saint Bernard (1). C'est de quoi le saint abbé se plaignoit au pape par une lettre très-vigoureuse, où, louant son zèle contre les schismatiques, il dit que la peine ne doit pas être égale quand la faute ne l'est pas, et qu'il importe pour sa réputation de ne pas défaire ce qu'il a fait.

#### LVII. Le roi Roger fait sa paix avec le pape.

Le roi Roger, qui soutenoit le reste du schisme, fut publiquement excommunié au concile de Latran avec tous ses partisans (2). Mais à peine le concile étoit fini, quand ce prince, étant parti de Sicile, arriva à Salerne le septième de mai mil cent trente-neuf, et parcourut la Pouille, dont toutes les villes se rendirent à lui, excepté Troyes et Bari. Le pape l'ayant appris sortit de Rome avec les troupes qu'il put ramasser, et s'avança jusqu'à Saint-Germain, au pied du mont Cassin. On envoya des députés de part et d'autre pour négocier la paix; mais cependant, le fils du roi à la tête de mille chevaux, attaqua par derrière le pape dans une marche, le prit et l'amena à son père le dixième de juillet. Aussitôt le roi Roger envoya des députés au pape, son prisonnier, lui demander la paix dans les termes les plus soumis; et le pape se voyant abandonné sans force et sans armes, y consentit. On dressa les articles du traité, dont les principaux furent, que le pape accordoit à Roger le royaume de Sicile, à un de ses fils le duché de Pouille, et à l'autre la principauté de Capoue.

Quand on fut convenu de tout, le roi et ses deux fils vinrent en présence du pape; et, se jetant à ses pieds, lui demandèrent pardon, et lui promirent obéissance. Ils lui jurèrent fidélité à lui et à ses successeurs, et aussitôt le pape donna à Roger l'investiture du royaume de Sicile par l'étendard. C'est ainsi qu'il se fit confirmer le titre qu'il avoit reçu de l'antipape Anaclet. Cette paix fut jurée le jour de Saint-Jacques, vingt-cinquième de juillet; et le pape

en fit expédier sa bulle, où, sans parler de la concession de l'antipape, il parle des services rendus à l'Eglise par Robert Guiscard, aïeul du nouveau roi, et par son père Roger, et de la dignité que le pape Honorius lui a accordée à lui-même, c'est-à-dire le titre de duc. C'est pourquoi, dit-il, nous vous confirmons le royaume de Sicile avec le duché de Pouille et la principauté de Capoue, à vous et à vos successeurs, qui nous feront hommage-lige, à la charge d'un cens annuel de six cents squifates: c'étoit une monnaie d'or, marquée d'une coupe. C'est le premier titre de ce royaume, qui depuis a pris son nom de la ville de Naples (1).

Le pape vint ensuite à Benevent, où il fut reçu comme si c'eût été saint Pierre en personne; et il en chassa pour la seconde fois l'archevêque Rossiman, sacré par l'antipape. Le second jour de septembre il retourna à Rome, où il étoit extrêmement désiré; et, comme les Romains l'exhortoient à rompre la paix qu'il avoit faite avec le roi Roger, il rejeta absolument ce conseil, disant: Que ç'avoit été la volonté de Dieu que sa prise fût l'occasion de cette paix. Aussi fut-elle approuvée de tout le monde, et Roger fut reconnu pour roi légitime de ceux qui le traitoient auparavant d'usurpateur et de tyran. C'est ce qui paroît par les lettres que lui écrivirent sur ce sujet saint Bernard, et Pierre, abbé de Clugny (2).

#### LVIII. Saint Malachie d'Irlande.

En ce temps, saint Malachie vint à Rome pour les affaires de son église (3). Il étoit alors dans sa quarante-cinquième année, étant né en mil quatre-vingt-quinze, de parents nobles et d'une mère très-pieuse. Il fut élevé dans la ville d'Armac, où, ayant fait ses études, il se mit sous la conduite d'un saint homme, nommé Imarius, et mena à son exemple une vie très-austère. Quelque temps après, Celse, archevêque d'Armac, l'ordonna diacre, et ensuite prêtre, malgré lui, mais de l'avis de son maître, sans attendre l'âge prescrit par les canons, qui s'observoit encore alors; savoir, vingt-cinq ans pour le diaconat, et trente ans pour la prêtrise (4). L'archevêque l'ayant fait son vicaire, il commença à travailler avec fruit à l'instruction de ce peuple encore barbare, arracher les superstitions, établir le chant des heures canoniales et les coutumes de l'Eglise romaine, l'usage de la confession, le sacrement de confirmation, la règle dans les mariages.

Pour se mieux instruire lui-même, il alla trouver Malc, évêque de Lesmor en Moumonie, qui, étant né en Irlande, avoit vécu longtemps en Angleterre dans le monastère de

(1) Inn. Epist. 5. Cang. (3) Vita auct. S. Bern. Gloss. Chr. Benev. Opusc. 12, c. 1. (2) Bern. Epist. 207. (4) C. 2, 3. Petr. 111, Ep. 3.



Winchester. Il étoit fort âgé, et célèbre, non-seulement par sa doctrine et sa vertu, mais encore par ses miracles. Malachie demeura quelques années auprès de lui; puis, ayant été rappelé en Ultonie, il rétablit le fameux monastère de Bencor ou Bancor, où avoit vécu saint Colomban cinq cents ans auparavant; et qui, ayant été depuis ruiné par des pirates, étoit demeuré long-temps désert (1). Le siège épiscopal de Conner ou Conneret, dans la même province d'Ultonie, étant venu à vaquer, Malachie fut élu malgré lui pour le remplir; et, obligé de l'accepter par l'ordre de son maître Imarius et de Celse, son métropolitain, il avoit environ trente ans quand il fut sacré évêque, et ce fut par conséquent vers l'an mil cent vingt-cinq; mais, quand il voulut commencer l'exercice de ses fonctions, il trouva des barbares plus semblables à des bêtes qu'à des hommes. Ils n'étoient chrétiens que de nom, ne donnaient ni dimes, ni prémices à l'église, ne contractoient point de mariages légitimes, ne se confessoient point et ne demandoient point de pénitence. Aussi personne ne songeoit à leur en donner; les ministres de l'autel étoient en petit nombre, et vivoient parmi des laïques dans l'oisiveté; on n'entendoit ni prêcher, ni chanter dans les églises. Le saint évêque ne perdit point courage; il exhorta en public, en particulier; il visita le diocèse, il souffrit la fatigue, les mépris et les mauvais traitements, il passa des nuits en prières devant Dieu. Enfin, il vainquit la dureté de ce peuple, il y établit la discipline, la fréquentation des églises, l'usage des sacrements, les mariages légitimes.

Quelques années après, Celse, archevêque d'Armac, étant tombé malade, et se voyant près de sa fin, ordonna que l'évêque Malachie fût son successeur, ne connoissant personne qui en fût plus digne; et il l'ordonna par l'autorité de saint Patrice, à laquelle personne en Irlande n'osoit résister (2). Or il s'étoit établi une mauvaise coutume, que le siège d'Armac étoit héréditaire; et qu'on n'y souffroit point d'archevêque que d'une certaine famille, qui en étoit en possession depuis près de deux cents ans. S'il ne se trouvoit point de clercs de cette race, on y mettoit des laïques; et il y en avoit eu déjà huit avant Celse, qui étoient mariés et sans ordres, quoique lettrés. Delà venoit ce relâchement de la discipline, cet oubli de la religion, cette barbarie dans toute l'Irlande, où les évêchés étoient changés et multipliés sans règle et sans raison, suivant la fantaisie du métropolitain, en sorte que l'on mettoit des évêques presque en chaque église. C'est afin de remédier à ces maux que Celse voulut avoir Malachie pour successeur.

Il fut élu, en effet, après la mort de Celse; mais un nommé Maurice, de la famille qui étoit en possession de ce siège, s'en empara et

s'y maintint par force pendant cinq ans. Malachie ne manqua pas d'embrasser l'occasion de refuser cette dignité, représentant qu'il étoit trop foible pour abolir un abus si invétéré, que l'usurpateur ne pourroit être chassé sans effusion de sang; enfin, qu'il étoit lié à une autre église. Toutefois, après que l'usurpation de Maurice eut duré trois ans, Malachie fut tellement pressé par tous les gens de bien, qu'il accepta, disant qu'on le menoit à la mort, et qu'il n'obéissoit que dans l'espérance du martyre; mais à condition que, quand l'église d'Armac seroit délivrée des usurpateurs et que la paix y seroit affermie, on lui permettroit de retourner à son premier siège. Toutefois, pendant les deux années que Maurice vécut encore, il n'entra point dans la ville, de peur de donner occasion à la mort de quelqu'un. Maurice eut soin de laisser pour successeur un de ses parents, nommé Nigel; mais le roi, les évêques et tout le peuple fidèle établirent Malachie; et Nigel, obligé à s'enfuir, emporta les marques de la dignité, savoir, l'évangile de saint Patrice et le bâton de Jésus: ainsi nommoient-ils un bâton revêtu d'or et de pierreries, qu'ils croyoient que Notre Seigneur avoit tenu entre ses mains. Avec ces reliques, Nigel se faisoit respecter du peuple ignorant partout où il alloit.

Malachie avoit trente-huit ans quand il prit possession du siège d'Armac, par conséquent c'étoit en mil cent trente-trois; et, pendant les premières années, il eut beaucoup à souffrir de la violence et des calomnies de ses ennemis; mais il les surmonta par son courage et sa patience (1). Au bout de trois ans, ayant rétabli la paix et la liberté de l'église, chassé la barbarie et ramené les mœurs chrétiennes, il quitta suivant la condition sous laquelle il avoit accepté, et mit à sa place, dans le siège d'Armac, Gélase, homme de mérite et digne de le remplir, du consentement du clergé et du peuple, qui n'osa s'y opposer à cause de la convention. Malachie, l'ayant sacré et recommandé au roi et aux seigneurs, retourna à son ancien diocèse, non pas toutefois à Conneret, mais à Doune. C'est que ce diocèse avoit été autrefois partagé en deux, ce qu'il jugea à propos de rétablir; et, comme il avoit ordonné un évêque à Conneret, il s'établit à Doune, qui, par la suite, est devenu le principal siège. Il y forma une communauté de chanoines réguliers, avec lesquels il pensoit vivre en retraite; mais il lui fut impossible. Tout le monde venoit en foule le consulter, même les plus puissants; on le regardoit comme un apôtre, et ses décisions étoient des oracles.

#### LIX. Malachie à Rome.

Ce fut en ce temps-là qu'il résolut d'aller à

(1) C. 6. Sup. liv. xxxv, (2) C. 10.  
n. 2, c. 8.

(1) C. 14.

Rome pour assurer sa conduite, en faisant confirmer ce qu'il avoit fait (1); et demander le pallium pour le siège d'Armac, qui ne l'avoit jamais eu; et pour un autre siège métropolitain que Celse avoit établi de nouveau, mais avec dépendance d'Armac, comme du siège primitif. Tout le pays eut bien de la peine à laisser partir Malachie; mais enfin il se mit en chemin en mil cent trente-neuf, et, ayant passé en Ecosse et en Angleterre, il vint en France et séjourna à Clairvaux, où il lia une étroite amitié avec saint Bernard. Il fut reçu très-favorablement par le pape Innocent; premièrement, il lui demanda avec larmes ce qu'il avoit le plus à cœur, savoir, la permission de se retirer et de mourir à Clairvaux; mais le pape ne le lui accorda pas, jugeant qu'il étoit beaucoup plus utile en Irlande (2). Il demeura un mois entier à Rome, à visiter les saints lieux; et, pendant ce temps, le pape s'informa soigneusement de lui et de ceux qui l'accompagnoient touchant la qualité du pays, les mœurs de la nation, l'état des églises, et les grandes choses que Dieu y avoit faites par son ministère. Quand il fut sur son départ, le pape lui donna ses pouvoirs, et le fit son légat par toute l'Irlande. Malachie demanda ensuite la confirmation de la nouvelle métropole, dont le pape lui donna aussitôt la bulle; mais quant au pallium il lui dit: Il faut y observer plus de cérémonie; quand vous serez en Irlande, vous assemblerez un concile général, et, d'un commun consentement, vous enverrez demander le pallium, qui vous sera accordé. Ensuite le pape ôta la mitre de sa tête, et la mit sur celle de Malachie; il lui donna aussi l'étole et la manipule dont il se servoit à l'autel; et, l'ayant salué par le baiser de la paix, il le renvoya avec sa bénédiction.

A son retour, il séjourna encore à Clairvaux, bien affligé de n'y pouvoir demeurer; mais il y laissa quatre de ses disciples pour apprendre l'institut de cette maison. On les éprouva, ils furent reçus à la profession; et le saint évêque, étant retourné en Irlande, en envoya d'autres qui furent reçus de même, et si bien instruits, que deux ans après, c'est-à-dire en mil cent quarante-un, saint Bernard les renvoya avec quelques-uns des siens, fonder, dans le diocèse d'Armac l'abbaye de Mellifont, qui en produisit cinq autres dans la suite (3).

Malachie, étant arrivé en Irlande, commença à exercer sa légation; et tint plusieurs conciles en divers lieux, pour ramener les anciennes traditions abolies par la négligence des évêques, et faire de nouveaux règlements. Tout ce qu'il ordonnoit étoit reçu comme venant du ciel, et on le mettoit par écrit pour en conserver la mémoire. C'est que ses paroles étoient soutenues de vertus et de miracles. Tout étoit édifiant dans sa personne; il étoit

(1) C. 15.  
(2) C. 16.

(3) Chr. Bern. an. 1141.  
Bern. Ep. 350. 357,

sérieux sans austérité, gai sans dissipation, tranquille sans être oisif, ne négligeant rien, quoiqu'il dissimulât plusieurs choses selon l'occasion. Il n'avoit rien en propre, et rien n'étoit assigné pour sa mense épiscopale; il étoit presque toujours en visite, et faisoit ses visites à pied, même étant légat; il logeoit tant qu'il pouvoit dans les monastères qu'il avoit établis, et y suivoit l'observance commune sans aucune distinction. C'est saint Bernard qui nous apprend ces particularités de la vie du saint prélat, son ami; et il raconte aussi en détail grand nombre de ses miracles, des prophéties, des révélations, des punitions d'impies, des guérisons et des conversions miraculeuses; mais il avoue qu'il s'arrête plus volontiers sur ce qui est imitable que sur ce qui n'est qu'admirable (1).

#### LX. Evêques d'Angleterre emprisonnés.

En Angleterre, on tint un concile à Winchester, le vingt-neuvième d'août mil cent trente-neuf, où se trouvèrent presque tous les évêques du royaume, avec Thibaud, nouvel archevêque de Cantorbéry. Turstain, archevêque d'York, s'en excusa à cause de sa maladie; et les autres évêques, à cause de la guerre qui étoit dans le pays. Henri, évêque de Winchester, avoit convoqué ce concile, et y présida en qualité de légat du saint-siège. Il étoit fils d'Etienne, comte de Champagne, et frère de Thibaud IV, alors régnant, et d'Etienne, roi d'Angleterre. Il avoit été moine de Clugny, puis abbé de Glastebury; et le roi Henri, son oncle, l'avoit fait évêque en mil cent vingt-neuf (2). On fit l'ouverture du concile par les lettres du pape Innocent, qui l'établissoient légat dès les premiers jours de mars; et on loua la modération du prélat d'avoir différé si long-temps à exercer ses pouvoirs. Il fit ensuite un discours latin, adressé aux gens lettrés, où il se plaignit avec indignation de la prison des deux évêques, Roger et Sarisbéry, et Alexandre de Lincoln. Ces deux prélats, les plus puissants entre les évêques d'Angleterre, avoient été rendus suspects au roi, à cause de plusieurs châteaux qu'ils avoient fait bâtir; et à l'occasion d'une grande tenue à Oxford, vers la Saint-Jean, le roi les fit arrêter sous prétexte d'une querelle particulière, et se saisit de leurs châteaux.

Cette action du roi fut prise diversement; les uns disoient qu'il avoit bien fait, et qu'il ne convenoit pas à des évêques de bâtir des forteresses pour servir de retraites aux gens mal intentionnés. C'étoit Hugues, archevêque de Rouen, qui prenoit le plus hautement le parti du roi. Henri, évêque de Winchester, quoique frère du roi, prenoit le parti contraire, et disoit: Si les évêques sont en faute, ils doi-

(1) C. 19, 20, 21, etc. Coduin, de Præf. Angl. p. 270.  
(2) To. X. Couc. P. 1615.



vent être jugés, non par l'autorité du roi, mais selon les canons; et le roi n'a pu les dépouiller de leurs biens sans un jugement ecclésiastique. Aussi voit-on bien qu'il ne l'a pas fait par l'amour de la justice, mais par son intérêt; puisqu'il n'a pas rendu ces châteaux aux églises auxquelles ils appartiennent, ayant été bâtis sur leurs terres et à leurs dépens; mais il les a donnés à des laïques qui ont peu de religion. L'évêque de Winchester parloit ainsi en particulier, en public devant le roi son frère; mais il n'étoit pas écouté, et c'est ce qui le fit résoudre à convoquer le concile, où il cita le roi lui-même.

Il se plaignit donc de la capture des deux prélats, dont l'un, savoir l'évêque de Sarisbéri, avoit été pris chez le roi, l'autre, savoir l'évêque de Lincoln, dans son logis; et l'évêque d'Héli n'avoit évité la prison que par la fuite. Il se plaignit de l'injure faite à la religion, en ce que, sous prétexte de la faute des évêques, les églises avoient été dépouillées de leurs biens. Il ajouta que le roi ayant été plusieurs fois averti, n'avoit pas refusé la convocation du concile, et conclut en demandant le conseil de l'archevêque de Cantorbéry et des autres prélats, et promettant d'exécuter ce qu'ils auroient résolu, sans aucun égard ni à l'amitié du roi son frère, ni à la perte de ses biens, ou même au danger de sa vie. Le roi envoya des comtes au concile demander pourquoi il avoit été appelé. Le légat répondit: Étant prince chrétien, il ne doit pas trouver mauvais d'être appelé par les ministres de Jésus-Christ pour rendre compte d'un crime inoui de notre temps; car emprisonner des évêques et les dépouiller de leurs biens, c'est agir comme du temps des païens. Dites donc à mon frère que, s'il veut croire mon conseil, je le lui donnerai tel, qu'il ne pourra être désapprouvé ni par l'église romaine, ni par la cour du roi de France, ni par le comte de Champagne notre frère. Enfin, qu'il est obligé plus qu'un autre à favoriser l'Eglise, qui l'a reçu et élevé au royaume, sans qu'il ait eu besoin d'employer les armes.

Les comtes étant sortis, revinrent peu de temps après, accompagnés d'Aubry de Ver, homme exercé dans les affaires et chargé de la réponse du roi. Il attaqua principalement Roger, évêque de Sarisbéri, car Alexandre de Lincoln s'étoit retiré, épargnant toutefois les paroles dures; mais quelques-uns des comtes qui étoient près de lui l'interrompoient souvent, et disoient des injures à l'évêque. Aubry rassembla toutes les plaintes du roi contre l'évêque Roger, entre autres que tout le monde disoit qu'il prendroit le parti de l'impératrice Mathilde, sitôt qu'elle viendrait en Angleterre, ainsi qu'il avoit été pris, non comme évêque, mais comme officier du roi, chargé de ses affaires et recevant ses gages. L'évêque se récria contre cette qualité d'officier du roi, et menaça que si on ne lui faisoit justice en ce concile, il la demanderoit

à un plus grand tribunal, c'est-à-dire à celui du pape. Le légat dit avec sa douceur ordinaire: Tout ce que l'on avance contre un évêque doit être examiné dans un jugement ecclésiastique. Le roi doit commencer par rétablir les évêques dépouillés, autrement, suivant le droit commun, ils ne plaideront point dessaisis.

Le roi fit remettre la cause à deux jours, jusqu'à l'arrivée de l'archevêque de Rouen, qui étant venu, dit qu'il demeureroit d'accord que les évêques gardassent leurs châteaux, s'ils pouvoient prouver par les canons qu'ils eussent droit de les avoir. Puis il ajouta: Je veux qu'ils en aient droit; nous sommes dans un temps suspect, où, selon l'usage de toutes les autres nations, tous les seigneurs doivent donner les clefs de leurs forteresses au roi qui fait la guerre pour la sûreté commune. L'avocat Aubry ajouta: Le roi est averti que les évêques menacent d'envoyer à Rome contre lui, et il vous fait savoir que personne ne soit assez hardi pour le faire, parce que si quelqu'un sort d'Angleterre contre sa volonté et contre la dignité du royaume, il pourra bien n'y pas rentrer aisément. Au contraire, le roi se sentant grevé, vous cite lui-même à Rome. On voit bien à quoi tendoient ces menaces du roi; c'est pourquoi le concile se sépara sans rien conclure; car le roi ne se vouloit point soumettre au jugement des prélats, et ils ne jugeoient pas à propos d'employer contre lui les censures ecclésiastiques; tant parce qu'ils croyoient téméraire d'excommunier un prince sans la participation du pape, que parce qu'ils voyoient des épées tirées autour d'eux, et que l'affaire devenoit très-sérieuse. Toutefois, le légat et l'archevêque de Cantorbéry, pour ne pas manquer à leur devoir, allèrent trouver le roi dans sa chambre, et, se jetant à ses pieds, le prièrent d'avoir pitié de l'Eglise, de son âme et de sa réputation, et ne pas permettre qu'il se formât une division entre le royaume et le sacerdoce. Il les traita avec honnêteté, et soutint qu'il n'y avoit point de sa faute; mais il ne leur fit aucune bonne promesse. Le concile se sépara le premier de septembre, et l'évêque de Sarisburi mourut de vieillesse et de chagrin le quatrième de décembre, la même année mil cent trente-neuf (1).

#### LXI. Abailard renouvelle ses erreurs.

Depuis dix-huit ans qui s'étoient passés, après que Pierre Abailard avoit été condamné au concile de Soissons, il avoit continué d'enseigner, s'appliquant principalement à la théologie, quoiqu'il n'y fût pas si versé que dans les arts libéraux. Aussi répandit-il plusieurs erreurs dont les gens de biens furent alarmés. Guillaume, abbé de Saint Thierry, en écrivit ainsi à Geoffroy, évêque de Chartres, et à saint Bernard: Pierre Abailard recommence

(1) Goduin. p. 395.

à enseigner des nouveautés et à en écrire; ses livres passent les mers et traversent les Alpes; ses nouveaux dogmes se répandent dans les provinces, on les publie, on les défend librement, jusque-là qu'on dit qu'ils sont estimés même à la cour de Rome (1). Je vous le dis, votre silence est dangereux tant pour vous que pour l'église de Dieu.

Dernièrement, je rencontrai par hasard un ouvrage de cet homme, intitulé: Théologie de Pierre Abailard. J'avoue que ce titre excita ma curiosité; et comme j'y trouvai plusieurs choses qui me frappèrent, je les remarquai, avec les raisons pourquoi elles m'avoient frappé; je vous les ai envoyées avec le livre: vous en jugerez. Je n'ai trouvé que vous à qui je pusse m'adresser en cette occasion. Il vous craint; fermez les yeux: qui craindra-t-il, et que ne dira-t-il pas s'il ne craint personne? Voici donc les articles que j'ai tirés de ses ouvrages: 1. Il définit la foi l'estimation des choses qu'on ne voit point. 2. Il dit qu'en Dieu les noms de père, de fils et de Saint-Esprit sont impropres, mais que c'est une description de la plénitude du souverain bien. 3. Que le père est la pleine puissance, le fils une certaine puissance, et que le Saint-Esprit n'est aucune puissance. 4. Le Saint-Esprit n'est pas de la substance du père et du fils, comme le fils est de la substance du père. 5. Le Saint-Esprit est l'âme du monde. 6. Nous pouvons vouloir le bien et le faire par le libre arbitre, sans le secours de la grâce. 7. Ce n'est pas pour nous délivrer de la servitude du démon que Jésus-Christ s'est incarné, et qu'il a souffert. 8. Jésus-Christ dieu et homme n'est pas une troisième personne dans la trinité. 9. Au sacrement de l'autel, la forme de la substance précédente demeure en l'air. 10. Les suggestions du démon se font dans les hommes par des moyens physiques. 11. Nous ne tirons point d'Adam la coulpe du péché originel, mais seulement la peine. 12. Il n'y a péché que dans le consentement au péché et le mépris de Dieu. 13. On ne commet aucun péché par la concupiscence, la délectation ni l'ignorance: ce ne sont que des dispositions naturelles. L'abbé Guillaume réfute ensuite ces treize articles l'un après l'autre, rapportant en plusieurs endroits les propres paroles d'Abailard.

Saint Bernard lui répondit, approuvant son zèle. Mais, ajouta-t-il, je n'ai pas accoutumé, comme vous savez, de me fier à mon jugement, principalement en des choses de cette conséquence (2). C'est pourquoi j'estime à propos de prendre notre temps pour nous assembler en quelque lieu, et conférer de tout. Je ne crois pas toutefois que ce puisse être avant Pâques, pour ne pas troubler l'application à l'oraison que ce temps-ci nous prescrit. Souffrez mon silence et ce délai, d'autant plus que

(1) Sup. liv. LXVII, n. 10. Epist. 326, inter. Bern. Bibl. Cist. to. 4, p. 112. (2) Ep. 327.

j'ai ignoré jusqu'à présent presque tout ce que vous me mandez. On voit ici que saint Bernard fut excité par l'abbé Guillaume à écrire contre Abailard. On voit encore avec quelle religion il conservoit le recueillement du carême, lors même qu'il s'agissoit de l'intérêt de la religion.

Saint Bernard, voulant corriger Abailard sans le confondre, l'avertit en secret, et traita avec lui si modestement et si raisonnablement, qu'Abailard en fut touché, et lui promit de tout corriger selon qu'il lui prescrirait. Mais quand saint Bernard l'eut quitté, il abandonna cette sage résolution, excité par de mauvais conseils, et se fiant à son esprit et au grand exercice qu'il avoit de disputer. Sachant donc qu'on devoit bientôt tenir un concile nombreux à Sens, il alla trouver l'archevêque, et se plaignit que l'abbé de Clairvaux parloit secrètement contre ses livres, et il ajouta qu'il étoit prêt à les défendre en public, et demanda que l'abbé fût appelé au concile, pour expliquer ce qu'il pourroit avoir à dire. L'archevêque fit ce qu'Abailard avoit demandé, et écrivit à saint Bernard de se trouver au concile; mais il s'excusa d'y aller, et écrivit ainsi aux évêques qui devoient y être appelés (1): Un bruit court, et je crois qu'il est venu jusqu'à vous qu'on m'appelle pour me trouver à Sens à l'octave de la Pentecôte; et que c'est un défi, afin de m'engager à une dispute pour la défense de la foi, quoiqu'il ne convienne pas à un serviteur de Dieu de disputer (2), mais d'user de patience envers tout le monde. Si c'étoit mon affaire propre, je pourrais, et peut-être avec fondement, me flatter de votre protection; mais puisque c'est aussi votre cause, et plus la vôtre que la mienne, j'ose vous avertir, et je vous prie instamment de vous montrer amis au besoin. Je dis: Amis de Jésus-Christ et de son épouse. Et ne vous étonnez pas de ce que nous vous invitons si subitement; c'est un artifice de notre adversaire pour nous surprendre au dépourvu. Le saint abbé céda toutefois ensuite au conseil de ses amis, qui, voyant que tout le monde se préparait à ce concile comme à un spectacle, craignoit que son absence n'augmentât le scandale du peuple et la fierté d'Abailard, et que l'erreur ne se fortifiât, s'il ne trouvoit personne pour s'y opposer. Saint Bernard se rendit donc à leur avis, mais avec une telle répugnance, qu'il en versa des larmes; et il se trouva au lieu et au jour marqué, quoique peu préparé à la dispute (3). C'est ce qu'il témoigne lui-même dans sa lettre au pape Innocent

#### LXII. Concile de Sens.

Le concile de Sens se tint au jour marqué, c'est-à-dire à l'octave de la Pentecôte, qui étoit le second de juin mil cent quarante, et on ne peut

(1) Acta lib. III, c. 5, n. 13. Ep. 157. (2) 2 Tim. II, 24. (3) Ep. 189, n. 4.



mieux apprendre ce qui s'y passa que par la lettre synodale que saint Bernard en écrivit au pape sous le nom des évêques de France, c'est-à-dire de la province de Sens (1), savoir : Henri, archevêque de Sens; Geoffroy, évêque de Chartres et légat du saint-siège; Elie, évêque d'Orléans; Hugues, d'Auxerre; Hatton, de Troyes; Manassès, de Meaux. Après avoir raconté ce qui s'étoit passé jusqu'au concile, l'archevêque continue ainsi : Ce jour-là, qui étoit l'octave de la Pentecôte, les évêques nos suffragants s'étoient assemblés à Sens, près de nous, en l'honneur des reliques que nous devions découvrir au peuple dans notre église; le roi de France Louis étoit présent à ce concile avec Guillaume, comte de Nevers, et Thibaud, comte de Champagne. L'archevêque de Reims y étoit avec quelques-uns de ses suffragants, et tous les nôtres, excepté Paris et Nevers (2). Il y avoit grand nombre d'abbés et de savants ecclésiastiques : Pierre Abailard y étoit avec ses partisans.

L'abbé de Clairvaux produisit au milieu de l'assemblée le livre de la Théologie d'Abailard, et proposa les articles qu'il y avoit remarqués comme absurdes ou plutôt comme absolument hérétiques, demandant qu'il déniât les avoir écrits, ou, s'il les avouait pour siens, qu'il les prouvât ou les corrigeât. Alors Abailard, paroissant se défier de sa cause et user de fuites, ne voulut point répondre; et, quoiqu'on lui donnât audience en toute liberté, qu'il fût en lieu sûr et devant des juges équitables, il appela, toutefois, très-saint père, à votre tribunal, et se retira de l'assemblée avec les siens. Pour nous, quoique cet appel ne nous parût pas canonique, toutefois, par déférence au saint-siège, nous ne voulûmes prononcer aucun jugement contre sa personne; mais ayant fait lire et relire plusieurs fois publiquement les propositions de sa mauvaise doctrine, et l'abbé de Clairvaux ayant prouvé évidemment, tant par de solides raisons que par l'autorité de saint Augustin et des autres pères, qu'elles étoient non-seulement fausses, mais hérétiques, nous les condamnâmes la veille de l'appel porté devant vous. Et parce que ces dogmes induisent plusieurs personnes en erreur, nous vous prions instamment de les condamner par votre autorité, et de punir tous ceux qui les défendent opiniâtement. Que si vous imposiez silence à Abailard, avec défense absolue d'enseigner et d'écrire et condamnation de ses livres, vous arracheriez les épines du champ de l'Eglise, et la verriez encore fleurir et fructifier. Nous vous envoyons quelques-uns des articles que nous avons condamnés, afin que par-là vous jugiez plus facilement du reste de l'ouvrage.

Samson, archevêque de Reims, qui avoit assisté au concile de Sens, écrivit aussi au pape

(1) To. x, Conc. n. 1018. (2) Otto. Fris. 1. Frid. Ep. 337. c. 48.

sur ce sujet, ou plutôt lui fit écrire par saint Bernard une lettre qui porte les noms de trois de ses suffragants, Josselin de Soissons, Geoffroy de Châlons, Alvisé d'Arras (1). Il renvoie à la lettre de l'archevêque de Sens, et dit, parlant d'Abailard : Etant pressé par l'abbé de Clairvaux, en présence de l'évêque, il n'a ni confessé ni nié ses erreurs; mais, quoiqu'il eût choisi lui-même et le lieu et le juge, quoiqu'il n'eût ni lésion ni grief à alléguer, il a appelé au saint-siège. Les évêques, par respect pour votre sainteté, n'ont rien fait contre sa personne; seulement ils ont condamné les articles extraits de ses livres, et déjà condamnés par les saints pères, de peur que le mal ne s'étendit. Parce donc que cet homme entraîne une grande multitude de peuple qui a créance en lui, il est nécessaire que vous arrêtiez ce mal en y apportant un prompt remède.

#### LXIII. Lettre de saint Bernard.

Saint Bernard écrivit aussi en son nom plusieurs lettres à Rome sur ce sujet, et les envoya par Nicolas, moine de Clairvaux, et depuis son secrétaire, qui avoit été présent à tout (2). Il écrivit premièrement au pape une grande lettre, où il réfute les erreurs d'Abailard, et une plus courte, où il raconte ce qui s'étoit passé. (3) Il reconnoît en celle-ci qu'il s'étoit trompé, en se promettant du repos après le schisme de Pierre de Léon, et que ces nouvelles erreurs ne sont pas moins pernicieuses à l'Eglise. Il dit qu'Abailard a fait venir d'Italie Arnaud de Bresse, son disciple, pour attaquer de concert la doctrine catholique. Ils ont, dit-il, une apparence de piété dans leur habit et leur manière de vivre, qui leur sert à séduire plus de monde. Abailard relève les philosophes par de grandes louanges, pour abaisser les docteurs de l'Eglise; il préfère leurs inventions et les siennes à la doctrine des pères; et, comme tout le monde fuit devant lui, il veut entrer en combat singulier avec moi, qui suis le moindre de tous. Après avoir marqué ce qui s'étoit passé au concile de Sens, et l'appellation d'Abailard, il ajoute : C'est à vous, qui êtes le successeur de saint Pierre, à juger si celui qui attaque la foi de saint Pierre doit trouver un asile dans son siège. Souvenez-vous des grâces que Dieu vous a faites; et, après avoir éteint le schisme, réprimez aussi l'hérésie, afin qu'il ne manque rien à votre couronne.

Les autres lettres de saint Bernard s'adressent aux principaux prélats de la cour de Rome. Premièrement aux évêques et aux cardinaux en général, à qui il dit : Lisez, s'il vous plaît, la théologie de Pierre Abailard, vous l'avez en main, puisqu'il se vante que plusieurs la lisent à Rome; lisez son livre

(1) Bern. Ep. 191. (3) Ep. 185.  
(2) Ep. 190.

des Sentences, et celui qui est intitulé : Connois-toi toi-même; et voyez combien ils contiennent de sacrilèges et d'erreurs (1). Une autre lettre s'adresse au chancelier Aimery, à qui il dit qu'Abailard se glorifie qu'il a eu pour disciples les cardinaux et les clercs de la cour de Rome; que ses livres sont entre leurs mains, et qu'ils prendront la défense de sa doctrine. Une autre lettre est adressée au cardinal Guy de Castel, qui fut depuis le pape Célestin II. Il avoit été disciple d'Abailard, qui comptoit principalement sur son crédit. Les autres, à qui saint Bernard écrit, sont : le cardinal Ives, qui avoit été chanoine de Saint-Victor à Paris; le cardinal Etienne, évêque de Palestine, le cardinal Grégoire, le cardinal Guy de Pise, et deux autres qui ne sont pas nommés (2).

#### LXIV. Traité de saint Bernard contre Abailard.

La grande lettre de saint Bernard au pape Innocent est plutôt un traité où il réfute les principales erreurs d'Abailard. Ce docteur définissoit la foi : L'estimation des choses qui ne paroissent point, et disoit qu'il falloit examiner avant que de croire. A quoi il appliquoit ce passage de l'Ecclesiastique : Celui qui croit promptement est léger de cœur. Mais saint Bernard répond que Salomon ne parle pas de la foi divine, mais de la créance que nous avons les uns aux autres, que Jésus-Christ reprocha à ses disciples qu'ils étoient tardifs à croire, et que saint Paul définit la foi : Le fondement des choses qu'on doit espérer, marquant ainsi la solidité. Abailard, voulant expliquer le mystère de la trinité, disoit : Le père est la pleine puissance, le fils une certaine puissance, le Saint-Esprit n'est aucune puissance (3). C'est qu'il disoit que toute la puissance étoit propre au père, que le propre du fils étoit la sagesse, qui est seulement la puissance de discerner le bien et le mal; et le propre du Saint-Esprit, la bonté qui n'enferme point l'idée de puissance. Et conséquemment il disoit qu'encore que le Saint-Esprit procédât du père et du fils, et leur fût consubstantiel, il n'étoit pas de la substance du père (4).

Saint Bernard répond : D'où vient donc le Saint-Esprit? Est-il tiré du néant comme les créatures? Et comment est-il consubstantiel au père? Enfin, s'il n'y a que le père et le fils de même substance, ce n'est plus trinité, mais dualité. S'il y a quelque inégalité entre les personnes divines, il n'y a que la plus grande qui soit Dieu, puisque Dieu est l'être souverainement parfait. Le fond de cette erreur est de chercher la distinction des personnes divines

(1) Ep. 188, 338. p. 1060. Eccl. xix, 4. Bern.  
(2) Ep. 192, 393, 331, c. 1, 4. Luc. xxiv, 25. Heb.  
332, 333, 334, 335. xi, 1. Abail. p. 991.  
(3) Epist. 190, al. Opusc. (4) P. 1085, 1086.  
Abail. i, Theil. init. Ib.

dans les attributs essentiels communs à toutes les trois; au lieu qu'il n'y a que les propriétés personnelles et relatives qui les distinguent (1).

Abailard disoit : Il faut savoir que tous nos docteurs, depuis les apôtres, conviennent en ce point, que le diable avoit puissance sur l'homme, et en étoit en possession depuis que l'homme s'étoit laissé vaincre par lui; et c'est pour cela, disent-ils, que le fils de Dieu s'est incarné, parce que l'homme ne pouvoit autrement être délivré de la servitude du démon. Pour moi, il me semble que le diable n'a jamais eu sur l'homme aucun pouvoir, si ce n'est par la permission de Dieu comme un geôlier; et que le fils de Dieu ne s'est pas incarné pour délivrer l'homme. Saint Bernard reprend premièrement sa témérité, de s'opposer seul à tous les docteurs de l'Eglise; puis il montre par saint Paul (2) que les méchants sont retenus captifs dans les filets du démon, que Dieu nous a délivrés de la puissance des ténèbres; et qu'encore que la délivrance de l'homme soit l'ouvrage de la miséricorde, la justice ne laisse pas d'y reluire; en ce que le Sauveur innocent, ayant souffert la mort par l'injustice du démon, lui a injustement ôté les coupables qui lui appartenoient (3). C'est ainsi que la justice de Jésus-Christ est devenue la nôtre.

Enfin Abailard disoit que le but de l'incarnation de Jésus-Christ n'étoit que de nous instruire par sa parole et par son exemple. Saint Bernard répond : On dira donc aussi qu'Adam ne nous a nui que par son exemple, puisqu'il est écrit que, comme tous meurent en Adam, tous recevront la vie en Jésus-Christ? C'est rétablir l'hérésie de Pélagie. Il n'y a donc point de rédemption pour les petits enfants, qui ne peuvent profiter des instructions ni des exemples de Jésus-Christ, afin d'être excités à l'aimer et à l'imiter (4)? Il y a trois choses à considérer dans l'ouvrage de notre salut, l'humilité, la charité du sauveur et la rédemption qu'il nous a acquise par sa mort; les deux premières nous seroient inutiles sans la troisième, qui, en nous justifiant, nous a mis en état d'en profiter. Saint Bernard déclare qu'il laisse plusieurs autres erreurs d'Abailard pour s'attacher à celles-ci, comme aux plus importantes : il en envoie toutefois quelques-unes au pape, comprises en quatorze articles.

#### LXV. Samson, archevêque de Reims.

Samson, qui assista au concile de Sens, avoit été ordonné archevêque de Reims cette même année mil cent quarante, après deux ans de vacance depuis la mort de Rainald, arrivée le treizième de janvier mil cent trente-

(1) Bern. c. 2, 3. (4) Bern. c. 8. Ab. p.  
(2) C. 5. 2 Tim. ii, 25. 533, c. 9. 1 Cor. 15, 22.  
Coloss. 1, 13. Sup. liv. xxxiii, n. 48.  
(3) Bern. c. 6.



huit (1). L'élection fut empêchée, tant par l'opposition du roi irrité contre le comte de Champagne, que par celle des bourgeois, qui, voulant profiter de la vacance du siège pour établir leur commune, en prenoient occasion de contester à l'archevêque d'anciennes coutumes, qu'ils prétendaient mal fondées, comme il paroît par une lettre du roi Louis le jeune à la commune de Reims, où il marque qu'il leur a accordé ce droit à l'exemple de la commune de Laon, mais sauf le droit de l'archevêque et de toutes les églises (2).

On voulut élire saint Bernard pour l'archevêché de Reims, mais il le refusa; et, touché du triste état de cette église, il écrivit au pape Innocent en ces termes : L'église de Reims tombe en ruine : cette illustre cité est dans l'opprobre, et n'a d'espérance qu'en vous. Le roi est apaisé; il reste que vous tendiez la main à cette pauvre affligée, le plus pressé est l'élection d'un évêque, de peur que le peuple insolent ne perde ce qui reste si on ne s'oppose à sa fureur. On élut donc Samson de Mauvoisin, d'une famille noble du Vexin, archidiacre de Chartres, et neveu de l'archevêque Rainald, son prédécesseur. Après qu'il fut élu, saint Bernard le recommanda au pape Innocent, comme un prélat très-attaché au saint-siège, et qui honoroit son ministère (3). Il gouverna l'église de Reims plus de vingt ans.

#### LXVI. Lettre contre Arnould de Bresse.

Arnould de Bresse, disciple d'Abailard, chassé d'Italie et de France, s'étoit retiré à Zurich, au diocèse de Constance, ce qui obligea saint Bernard d'écrire à l'évêque pour l'avertir de se garder de cet homme dangereux, à qui sa vie très-austère donnoit du crédit pour insinuer ses erreurs, et soutenir celles d'Abailard (4). Il étoit appuyé des nobles, et s'élevait contre tout l'ordre ecclésiastique et contre les évêques mêmes. C'est pourquoi saint Bernard conseille à l'évêque de l'arrêter, et enfermer comme le pape avoit déjà ordonné étant en France; parce que, si on se contentoit de le chasser, il continueroit de courir, et nuirait davantage. Et, comme on disoit qu'Arnould étoit auprès de Guy, légat du pape, saint Bernard lui écrivit aussi, et lui dit : Prenez garde que sous votre autorité il ne fasse plus de mal, ayant déjà l'art et la volonté de nuire (5). S'il est vrai que vous l'avez avec vous, je crois, de deux choses, l'une que vous ne le connoissez pas assez, ou, ce qui est plus croyable, que vous vous promettez de le convertir. Et Dieu veuille que ce ne soit pas en vain. Mais si on le voit dans votre familiarité et

même à votre table, il parlera plus hardiment, et persuadera ce qu'il voudra à l'ombre de votre protection. Ce n'est pas sans sujet que le pape l'a chassé d'Italie, avec défense d'y rentrer, quoique ce soit son pays : le favoriser, c'est contredire au pape et par conséquent à Dieu.

#### LXVII. Condamnation d'Abailard.

Le pape Innocent, ayant reçu les lettres des évêques et de saint Bernard contre Abailard, rendit son jugement contre lui, par une lettre adressée à Henri, archevêque de Sens, à Samson de Reims, à leurs suffragants et à saint Bernard (1), où, ayant marqué qu'il n'est plus permis de disputer de ce qui a été une fois jugé dans les conciles, il ajoute : Après avoir pris le conseil de nos frères les évêques et les cardinaux, nous avons condamné les articles que vous nous avez envoyés, et tous les dogmes pervers de Pierre Abailard, avec leur auteur; et lui avons imposé un perpétuel silence, comme étant hérétique. Nous disons aussi que tous les sectateurs et les défenseurs de son erreur doivent être excommuniés. Donnée à Latran, le seizième de juillet. A cette lettre, le pape en joignit une autre datée du jour précédent, et adressée aux mêmes archevêques en ces termes : Nous vous ordonnons, par ces présentes, de faire enfermer séparément en des monastères où vous jugerez le plus à propos, Pierre Abailard et Arnould de Bresse, auteurs d'un dogme pervers et ennemi de la foi catholique, et de faire brûler les livres de leur erreur, quelque part qu'ils soient trouvés. Et au-dessous étoit écrit : Ne montrez ces copies à personne, jusqu'à ce que les lettres aient été présentées aux archevêques dans la prochaine conférence de Paris.

#### LXVIII. Fin d'Abailard.

Après le concile de Sens, Abailard prit le chemin de Rome, voulant poursuivre son appel (2). Il passa à Clugny, où l'abbé Pierre le vénérable lui demanda où il alloit. Abailard répondit : Je suis persécuté par des gens qui me traitent d'hérétique, nom qui me fait horreur, c'est pourquoi je veux avoir recours au saint-siège. L'abbé loua son dessein, et l'assura que le pape ne manqueroit pas de lui rendre justice, et même de lui faire grâce s'il étoit besoin. Cependant l'abbé de Cîteaux vint à Clugny, et traita avec l'abbé de Clugny et avec Abailard de sa réconciliation avec saint Bernard. L'abbé de Clugny y travailla de son côté, et conseilla à Abailard d'aller avec l'abbé de Cîteaux. Il l'exhorta de plus à rétracter et effacer ce qu'il pouvoit avoir dit ou écrit qui offensât les oreilles catholiques. Abailard suivit ce conseil; et, étant re-

(1) Marlot. lib. II, c. 44. (2) C. 40, p. 318, al. 380.  
(2) C. 45. Ap. Marlot. Ep. 210.  
b. II, c. 45. Sup. liv. LXVI, (4) Sup. n. 55. Ep. 195.  
118. (5) Ep. 196.

(1) Ap. Bern. Ep. 194, (2) Petr. Clun. IV, Ep. 4.  
tom. X, Conc. p. 1022.

venu à Clugny, il dit à l'abbé qu'il avoit fait sa paix avec l'abbé de Clairvaux par la médiation de celui de Cîteaux.

Cependant, sachant que le pape avoit confirmé la condamnation, il se désista de son appel; et, touché des avis salutaires de l'abbé de Clugny, il résolut de quitter le tumulte des écoles, et de passer dans ce monastère le reste de ses jours, et l'abbé y consentit avec joie, sous le bon plaisir du pape, croyant que cette résolution convenoit à la vieillesse d'Abailard et à son peu de santé, et que sa science pourroit être utile à une communauté si nombreuse. Il en écrivit donc au pape, à la prière d'Abailard lui-même, demandant qu'il lui fût permis d'achever en repos dans cette sainte maison une vie qu'on jugeoit ne devoir pas être longue. Le pape y consentit; et Abailard vécut encore deux ans, édifiant toute la communauté de Clugny par son humilité et sa patience.

Pendant sa retraite, il écrivit une apologie (1), où il désavoue en général tout ce qu'il peut avoir écrit de mauvais; mais, venant ensuite au particulier des articles condamnés, il soutient qu'ils lui ont été imputés par ignorance et par malice, quoique la plupart se trouvent encore dans ses ouvrages; il est vrai qu'on y trouve aussi les propositions contraires, car il n'est pas toujours d'accord avec lui-même. Quoi qu'il en soit, il donne dans son apologie une confession de la foi catholique sur tous les articles condamnés.

Nous apprenons les particularités de la pénitence et la mort d'Abailard, par une lettre de Pierre, abbé de Clugny, à Héloïse, où, après avoir beaucoup loué cette abbesse de sa piété et de son érudition, il vient à Abailard, et dit (2) : Je ne me souviens point d'avoir vu son semblable en humilité, tant pour l'habit que pour la contenance. Je l'obligeois à tenir le premier rang dans notre nombreuse communauté, mais il paroisoit le dernier par la pauvreté de son habit. Dans les processions, comme il marchoit devant moi selon sa coutume, j'admirois qu'un homme d'une si grande réputation pût s'abaisser de la sorte. Il observoit dans la nourriture et dans tous les besoins du corps la même simplicité que dans les habits, et condamnoit par ses discours et par son exemple, non-seulement le superflu, mais tout ce qui n'est pas absolument nécessaire. Il lisoit continuellement, prioit souvent, gardoit un perpétuel silence, si ce n'est quand il étoit forcé à parler, ou dans les conférences, ou dans les sermons qu'il faisoit à la communauté. Il offroit souvent le saint sacrifice, et même presque tous les jours, depuis que par mes lettres et mes sollicitations il eut été réconcilié au saint-siège. Enfin il n'étoit occupé que de méditer ou d'enseigner les vérités de la religion ou de la philosophie.

(1) Abail. p. 330.

(2) IV, Ep. 21.

Après qu'il eut ainsi vécu quelque temps à Clugny, voyant que ses infirmités augmentoient, je l'envoyai prendre l'air au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, qui est la plus agréable situation de toute la Bourgogne. Là, continuant ses lectures et ses exercices de piété, il fut attaqué d'une maladie qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Tous les religieux de ce monastère sont témoins avec quelle dévotion il fit alors premièrement sa confession de foi, puis celle de ses péchés, et avec quelle sainte avidité il reçut le viatique. C'est ainsi que le dicteur Pierre a fini ses jours. L'abbé de Clugny joignit à cette lettre l'épithaphe d'Abailard, où il marque qu'il étoit mort le vingt-unième d'avril. Son corps fut ensuite porté furtivement à l'abbaye du Paraclet (1); mais l'abbé Pierre y alla lui-même en faire don à cette communauté. Il y célébra la messe le seizième de novembre, puis il fit un sermon aux religieuses en chapitre. C'est ce qui paroît par la lettre de remerciement qu'Héloïse lui en écrivit, où elle lui recommande son fils Astrolabe, pour lui obtenir une prébende de l'évêque de Paris, ou de quelqu'autre. Pierre de Clugny, dans sa réponse, promet de faire tout son possible pour Astrolabe; mais il ajoute que la chose est difficile, et que les évêques ne manquent pas d'excuses pour se dispenser de ces sortes de présents. A cette lettre, il en joignit deux autres qu'Héloïse lui avoit demandées, l'une pour lui promettre un trentain de messes dans Clugny lorsqu'elle mourroit; l'autre est une absolution pour Abailard, comme il étoit en usage d'en donner aux morts : j'en ai rapporté des exemples, mais ce n'étoient que des suffrages pour le repos de leurs âmes. Abailard mourut en mil cent quarante-deux, âgé de soixante-trois ans (2).

#### LXIX. Guillaume de Saint-Thierry.

Guillaume, abbé de Saint-Thierry, qui excita saint Bernard à écrire contre Abailard, et qui le réfuta lui-même, écrivit aussi un traité de l'eucharistie, qu'il envoya à saint Bernard pour l'examiner et le corriger avant que de le mettre en lumière (3). Son dessein étoit de comparer les autorités des pères sur ce sujet et de recueillir leurs passages, principalement ceux de saint Augustin, dont quelques personnes étoient troublées. Sur quoi il dit entre autres choses : Parce que depuis le commencement de l'Eglise, presque jusqu'à notre temps, personne n'a touché cette question; les pères ne défendoient point ce qui n'étoit point attaqué; seulement dans leurs traités ils en disoient ce que demandoit le sujet qu'ils avoient entre

(1) Ap. Abail. 342. LXIV, n. 36.  
(2) Ap. Petr. Clun. VI, (3) Bibl. Cist. tom. 4, p.  
Ep. 2, 22. Ap. Abail. p. 132, c. 1.  
345. Sup. liv. LXIV, n. 57;



les mains. Et comme ils ne répondoient pas par-là aux questions qui n'étoient pas encore émues, ce qu'ils ont dit ne paroît pas maintenant suffisant pour les résoudre. N'étant pas en garde contre ces questions, ils ont laissé dans leurs écrits plusieurs choses sur ce sacrement, qui étoient bien dites à leur place et selon leurs sens; mais qui, étant déplacées par ceux qui aiment à disputer ou à s'égarer, semblent avoir un autre sens que dans le lieu d'où elles sont prises, et que le sens de l'auteur. Ils ont aussi laissé plusieurs expressions obscures, parce que, n'étant que des hommes, ils ne pouvoient pas prévoir toutes les chicanes des hérésies futures. Ce passage est une clé importante pour la controverse.

L'abbé Guillaume composa plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété; et l'affection qu'il avoit pour saint Bernard et pour l'ordre de Cîteaux l'obligea enfin à quitter son abbaye pour se rendre simple moine à Signy, fille de Clairvaux, fondée en mil cent trente-quatre, dans le diocèse de Reims, et il y mourut du vivant de saint Bernard, dont il avoit commencé d'écrire la vie.

#### LXX. Lettre de saint Bernard sur la conception.

On rapporte au temps de la condamnation d'Abailard, c'est-à-dire à l'an mil cent quarante ou environ, la fameuse lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon, touchant la fête de la Conception de la Sainte-Vierge, nouvellement introduite chez eux (1). Il commence par l'éloge de l'église de Lyon, distinguée entre toutes celles des Gaules par les études, la vigueur de la discipline, la gravité des mœurs, l'amour de l'antiquité et l'aver-sion des nouveautés, principalement dans les offices de l'église. C'est pourquoi, continue-t-il, je ne puis assez admirer à quoi pensent quelques-uns d'entre vous de vouloir introduire une nouvelle fête, que l'usage de l'Eglise ignore, et qui n'est autorisée ni par la raison ni par la tradition. Sommes-nous plus savants ou plus dévots que nos pères? C'est une présomption dangereuse d'entreprendre en ces matières ce que leur prudence a laissé; et ceci est de telle nature qu'il ne leur auroit pas échappé. Mais, direz-vous, la mère de Dieu mérite de grands honneurs. Vous avez raison, mais il faut l'honorer avec jugement; elle n'a pas besoin d'un faux honneur, étant comblée de titres et de dignités véritables. Et ensuite:

J'ai appris de l'Eglise à honorer le jour de son assomption et celui de sa nativité, croyant fermement avec l'Eglise qu'elle a reçu dans le sein de sa mère la grâce d'en sortir sainte. Il rapporte les passages de l'Ecriture, qui portent que Jérémie et saint Jean-Baptiste ont été sanctifiés avant leur naissance; puis il ajoute (2): Je ne voudrais pas décider légèrement

quel a été dans ces deux prophètes l'effet de cette sanctification contre le péché originel; mais je ne crains point de dire que la tache qu'ils avoient contractée en leur conception n'a pu leur ôter à leur naissance la bénédiction qu'ils avoient déjà reçue. Quoi qu'il en soit, c'est avec grande raison que l'Eglise célèbre la nativité de saint Jean, et il n'est pas permis de soupçonner que Dieu ait refusé à la Sainte-Vierge ce qu'il a accordé à quelques mortels. Elle a même ce privilège singulier d'avoir passé sa vie sans aucun péché.

Que croyons-nous donc devoir encore ajouter à ces honneurs? Que l'on honore, dit-on, même la conception qui a précédé une naissance si digne d'honneur, et qui en a été la source. Et si quelqu'autre, par la même raison, dit qu'il faut aussi faire la fête du père et de la mère de Marie? C'est que les fêtes de Saint-Joachim et de Sainte-Anne n'ont été instituées que plus de quatre cents ans après. Saint Bernard continue: On demandera le même honneur pour le reste de ses ancêtres, ainsi on multipliera les fêtes à l'infini; mais on produit un écrit d'une prétendue révélation. Comme si on ne pouvoit pas aussi en produire où la vierge ordonnât de rendre le même honneur à ses parents. Pour moi, je ne suis point touché de ces écrits, qui n'ont pour fondement ni raison ni autorité (1). On trouve entre les œuvres faussement attribuées à saint Anselme, quelques-unes de ces prétendues révélations. Saint Bernard continue: Quelle est cette conséquence? La conception a précédé une naissance sainte, donc elle doit aussi être sainte. On conclura bien que Marie, ayant été sanctifiée après la conception, a été sainte en sa nativité; mais cette sanctification n'a pu avoir un effet rétroactif.

D'où vient donc la sainteté de sa conception (2)? Dira-t-on qu'elle a été sanctifiée au moment même de sa sanctification? Mais Marie n'a pu être sainte avant que d'être, et elle n'étoit point avant qu'elle fût conçue. Dira-t-on qu'elle a été sanctifiée au moment même de sa conception? Mais la raison ne le souffre pas, puisque le Saint-Esprit est incompatible avec le péché, c'est-à-dire avec la concupiscence inséparable de cette action. A moins qu'on ne dise que Marie a été conçue du Saint-Esprit sans opération de l'homme: ce qui est inouï jusqu'ici. C'est ôter à Jésus-Christ sa prérogative singulière en la donnant aussi à sa mère; et par conséquent c'est diminuer la gloire de la vierge au lieu d'y ajouter. Le privilège d'être conçu sans péché a été réservé à celui-là seul qui devoit sanctifier tous les autres, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui seul étoit saint même avant sa conception.

Et ensuite, parlant de la Sainte-Vierge: Elle ne peut avoir agréable une nouveauté introduite contre l'usage de l'Eglise; la nouveauté

est la mère de la témérité, la sœur de la superstition, la fille de la légèreté. Si l'on avoit ce dessein, il falloit auparavant consulter le saint-siège, et ne pas suivre ainsi précipitamment la simplicité de quelque peu d'ignorants. J'avois déjà remarqué cette erreur chez quelques-uns, mais je le dissimulois, excusant une dévotion qui venoit de simplicité de cœur et d'amour pour la Sainte-Vierge; mais, ayant trouvé cette superstition chez des personnes sages, et dans une église si fameuse, et dont je suis particulièrement fils, je ne sais si j'aurois pu la dissimuler sans commettre une grande faute, même contre vous. Toutefois, ce que j'en ai dit soit sans préjudice du sentiment de quelqu'un plus éclairé, principalement de l'église romaine, à l'autorité et l'examen de laquelle je réserve cette question et toutes les autres de cette nature, prêt à corriger, selon son jugement, les sentiments que je pourrois avoir différents des siens. Saint Bernard se dit fils de l'église de Lyon, parce que son monastère et le lieu de sa naissance sont dans le diocèse de Langres, dont Lyon est la métropole.

#### LXXI. Traité du précepte et de la dispense.

Vers le même temps, saint Bernard fut consulté par quelques moines de Saint-Père-en-Vallée, près de Chartres, touchant l'obligation de la règle de saint Benoît (1). Mais, comme ils lui avoient écrit à l'insu de leur abbé, contre la disposition de la règle, il ne leur adressa pas sa réponse, mais à l'abbé de la Coulombs, monastère du même institut et dans le même diocèse, afin qu'il la fit tenir à l'abbé de Saint-Père. Il intitula cet ouvrage: Du précepte et de la dispense. La principale question qu'il y traite est jusqu'à quel point la règle de saint Benoît est d'obligation, si tout ce qu'elle contient est de précepte, ou s'il y en a quelque partie qui ne soit que de conseil. Il répond que la règle entière n'est qu'un conseil pour ceux qui n'y sont pas engagés; mais, qu'après qu'on en a fait vœu, elle est de précepte et d'obligation. En quoi toutefois il faut distinguer ce que la règle enseigne touchant les vertus spirituelles, la charité, l'humilité, la douceur; et, touchant les observances extérieures, la psalmodie, l'abstinence, le silence, le travail. Les préceptes du premier genre étant d'institution divine regardent tous les chrétiens, les autres n'obligent que les moines, et ils en peuvent être dispensés, mais par leurs supérieurs seulement, et en cas de nécessité.

Car ces pratiques, d'elles-mêmes indifférentes, n'ont été établies que pour procurer ou conserver la charité; d'où il s'ensuit que, s'il arrive quelque cas où, les observant à la rigueur, on nuit à la charité, on doit alors en dispenser; mais c'est au supérieur légitime

mement établi à juger de ces cas. Sur quoi saint Bernard rapporte l'autorité du pape Gélase et du pape Léon, qui marquent que les décrets des pères doivent être inviolablement observés si la nécessité n'oblige à en dispenser. Il n'y a donc que ces pratiques extérieures qui soient soumises au supérieur, encore ne sont-elles pas soumises à sa volonté, car il est lui-même soumis à la règle qu'il a avouée, mais à sa discrétion pour en dispenser suivant la loi de la charité, supérieure à toutes les règles.

Les particuliers doivent obéissance au supérieur, mais selon la règle, ni plus ni moins; toutefois, cette obéissance, restreinte au devoir, est imparfaite, et le vrai religieux se porte volontairement à une obéissance aussi étendue que la charité, c'est-à-dire sans bornes, aussi l'obéissance n'est difficile que pour les imparfaits, qui chicanent sur les commandements, les examinent, et en cherchent les raisons, ne voulant obéir qu'en ce qui est de leur goût, ou dont ils ne peuvent se dispenser. Or, la désobéissance, qui vient du mépris formel du précepte, est beaucoup plus coupable que celle qui ne vient que de négligence, puisque celle-ci ne vient que d'une langueur de paresse, et l'autre d'une enflure d'orgueil; et, après cette raison, le mépris rend mortel le péché qui ne seroit que véniel, par la légèreté de sa matière (1).

Saint Bernard traite ensuite la question, s'il est permis de passer d'un monastère à l'autre, et ne le permet qu'à ceux qui ne peuvent garder, dans celui où ils se trouvent, l'essentiel de la règle qu'ils ont promise (2); mais il ne permet pas à ceux qui sont dans des monastères bien réglés de passer à d'autres, sous prétexte d'une plus grande perfection, comme de Clugny à Cîteaux. Que si quelqu'un est sorti par scrupule et par inquiétude, il ne lui conseille pas de retourner à son premier monastère, de peur qu'il ne cause un nouveau scandale.

#### LXXII. Hugues de Saint-Victor.

Saint Bernard écrivit aussi un petit traité à Hugues de Saint-Victor, docteur fameux, qui l'avoit consulté touchant quelques opinions singulières d'un personnage qu'il ne nommoit point. La première étoit, que personne n'avoit pu être sauvée sans le baptême depuis que Jésus-Christ en eut déclaré la nécessité à Nicodème (3). A quoi saint Bernard répond qu'il n'est pas croyable que Dieu ait voulu obliger tous les hommes à un précepte positif, du moment qu'il a été dit en secret, mais seulement depuis qu'il a été publié suffisamment pour venir à la connoissance de tout le monde. La seconde erreur de l'anonyme étoit qu'il n'y a que le martyr qui puisse suppléer au baptême, et que le désir ne sert de rien: ce que saint

(1) C. 5, 6, 10, 8.  
(2) C. 16.

(3) Opus. 10. Jo. II, 5.

(1) Opusc. 4, c. 1.

(1) Ep. 174.

(2) Jerem. 1, 5. Luc I, 41.

(1) Edit 1673, p. 305.

(2) C. 7.



Bernard réfute, et apporte l'autorité de saint Ambroise et de saint Augustin. Il soutient encore, contre cet anonyme, que les justes de l'ancien Testament n'ont pas eu une connoissance aussi claire de l'incarnation et des autres mystères du nouveau Testament, que celle que nous en avons depuis qu'ils sont accomplis (1). Enfin, il montre contre le même qu'il y a des péchés d'ignorance.

Hugues de Saint-Victor étoit d'Ypres en Flandre. Il quitta son pays dès sa première jeunesse, et, étant venu à Paris, se fit chanoine régulier à Saint-Victor, où il enseigna long-temps, et y fut enfin prieur (2). C'étoit un des plus grands théologiens de son temps, et quelques-uns l'ont nommé la langue de saint Augustin, parce qu'il avoit particulièrement étudié les écrits de ce père. Il a laissé grand nombre d'écrits, qui consistent principalement en explications de l'Ecriture sainte, entre lesquelles il y en a plusieurs de morale et d'allégorique. Il y a plusieurs traités de piété et plusieurs sermons. Des divisions de tous les arts avec l'histoire de leur origine et leurs définitions, mais succinctes, et de peu d'instructions. Un abrégé de géographie, tiré des anciens, sans y rien ajouter du moderne, comme si le monde n'eût point changé depuis plusieurs siècles. Un abrégé d'histoire universelle, qui finit, pour l'Orient, à Constantin et Irène, c'est-à-dire vers l'an huit cent, sans aucune citation d'autres originaux. Ces deux ouvrages font voir combien l'étude de l'histoire étoit alors imparfaite chez nous, et on le voit encore par un abrégé d'histoire naturelle, toute remplie de fables, et tournée en moralité (3).

Le plus grand ouvrage de Hugues est son traité des sacrements, où il marque que l'on donnoit encore l'eucharistie aux enfants en les baptisant, c'est-à-dire l'espèce du vin qu'on leur faisoit sucer au bout du doigt (4). Il ajoute que quelques prêtres ignorants leur donnoient du vin commun au lieu du précieux sang; et qu'il vaut mieux s'en passer, s'il y a péril à le réserver, ou à le donner à l'enfant. Hugues de Saint-Victor mourut le onzième de février mil cent quarante-deux, âgé seulement de quarante-quatre ans, et témoigna de grands sentiments de piété, particulièrement à réception du viatique.

LXXIII. Saint Pierre, archevêque de Tarantaise.

La même année, mil cent quarante-deux, Pierre, une des lumières de l'ordre de Cîteaux, fut élu archevêque de Tarantaise (5). Il naquit dans le diocèse de Vienne, l'an mil cent deux, de parents d'une condition médiocre, mais

(1) C. 1, 2, 3, 4.

(2) Mabill. I. Anal. p. 263.

(3) To. 1, edit. 1648, to. 2, p. 333, 345. 348, 139.

(4) 1 Sac. c. 20, t. 3, p. 383.

(5) V. c. 1, ap. Boll. 8 mai, t. 13, p. 324.

d'une vertu éminente, qui, après avoir élevé leurs enfants, s'appliquèrent entièrement à l'aumône et à l'hospitalité, pratiquant en leur particulier la vie hérétique sous la direction des chartreux et des moines de Bonnevaux. Cette abbaye de l'ordre de Cîteaux fut fondée en mil cent dix-huit, par Guy, archevêque de Vienne, depuis Calliste II, pape, et Jean, son premier abbé, fut fait évêque de Valence l'an mil cent trente-huit, et mourut en mil cent quarante-six, en odeur de sainteté. Le frère aîné de Pierre nommé Lambert fut destiné à l'église et mis aux études; pour lui il étoit destiné à une autre profession, mais il ne laissa pas d'étudier par émulation de son frère et par inclination; en sorte qu'il fit en peu de temps de grands progrès. Les deux frères devinrent donc tous deux clercs; et toutefois, le père et la mère, par une conduite rare des lors, ne voulurent leur procurer aucun bénéfice.

Pierre, étant venu en âge de prendre parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux, suivant le conseil de l'abbé Jean et l'intention de son père. Il s'y conduisit si bien, que l'abbé le fit passer par différentes charges; et enfin l'envoya, en mil cent trente-deux, fonder la nouvelle abbaye du Tamis, dans le diocèse de Tarantaise, et en être le premier abbé. Quoique le lieu fût stérile et incommode, Pierre ne laissa pas d'y bâtir un monastère et un hôpital pour les pauvres et les passants, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie et de Maurienne, qui le faisoit souvent venir auprès de lui pour prendre ses conseils. Ainsi il commença à être connu dans le monde; et, le siège de Tarantaise venant à vaquer, il en fut élu archevêque.

Un autre Pierre, de l'ordre de Cîteaux, et abbé de la Ferté, avoit déjà rempli ce siège depuis mil cent vingt-quatre jusqu'en mil cent trente-deux, qu'il mourut en odeur de sainteté; mais depuis cette église avoit été envahie et occupée pendant dix ans par un nommé Idraël, qui ruina tout le bien qu'avoit fait son prédécesseur, tant pour le temporel que pour le spirituel. Cet indigne archevêque ayant été déposé par l'autorité du pape, l'abbé du Tamis fut élu unanimement pour lui succéder; et, comme il ne vouloit point y consentir, le clergé de Tarantaise attendit le chapitre général de Cîteaux, où l'abbé Pierre, s'étant trouvé comme les autres, ne put résister à l'autorité de tout l'ordre et principalement de saint Bernard, pour lequel il eut toujours un respect singulier. Ainsi, il fut mis entre les mains du clergé qui le demandoit, et ordonné archevêque de Tarantaise. C'étoit environ l'an mil cent quarante-deux, et il gouverna cette église trente-trois ans.

Pierre ne changea guère sa manière de vivre dans l'épiscopat. Son habit étoit pauvre, et, si on lui en donnoit un meilleur, il ne le gardoit guère sans le donner. Sa nourriture étoit du pain bis et des légumes de la même

marmite que l'on mettoit pour les pauvres. Il réparoit par des prières secrètes le long office du monastère, dont il s'affligeoit d'être privé, et suppléoit au travail des mains par la fatigue des voyages et des fonctions épiscopales, donnant quelquefois la confirmation depuis le matin jusqu'au soir. Il prêchoit assidûment, mais il laissoit à d'autres les sermons étudiés pour les auditeurs plus délicats, et s'appliquoit à instruire les simples, et consoler, et à exhorter, à reprendre et intimider les pécheurs. Il trouva dans son église un clergé composé de nobles, mais peu réglés, et qui faisoient le service négligemment; et il fit si bien, que, sans grand scandale, il mit à leur place des chanoines réguliers, qu'il instruisoit et gouvernoit comme ses enfants, assistant avec eux au chœur, au cloître, au chapitre. Il leur donna un revenu suffisant, et ne laissa pas d'augmenter celui de sa mense par les dîmes et les autres biens usurpés qu'il tira des seigneurs, soit par la crainte des censures ecclésiastiques, soit à prix d'argent. Il pourvut les églises de meubles et d'ornements nécessaires; et fit en sorte, nonobstant la pauvreté du pays, qu'il ne laissa presque pas une chapelle dans son diocèse qui n'eût un calice d'argent. Il rebâtit ses maisons et celles de son clergé, mais de telle manière, que, sans attirer l'admiration, elles étoient commodes et passablement agréables.

Le plus grand soin du saint prélat étoit pour les pauvres et les malades, et sa maison étoit toujours un hôpital, mais principalement les trois derniers mois avant la moisson, où les vivres manquent le plus dans ces montagnes. Dans ses visites, il prévenoit les besoins sans attendre qu'on lui demandât. Deux fois en passant les Alpes il ôta sa tunique pour en revêtir de pauvres femmes quiouroient de froid, s'exposant à périr lui-même, et ne gardant que son cilice et sa coulle. En un seul voyage il dépensa en aumônes deux mille sous, somme considérable en un temps où le marc d'argent n'en valoit que quarante (1).

LXXIV. Raoul, patriarche d'Antioche, déposé.

Arnould, qui étoit allé une seconde fois à Rome solliciter l'envoi d'un nouveau légat pour juger Raoul, patriarche d'Antioche (2), obtint ce qu'il désiroit; et le pape envoya pour cet effet en Syrie Albéric, évêque d'Ostie. Etant arrivé sur les lieux, il convoqua un concile à Antioche pour le dernier jour de novembre, apparemment de l'an mil cent quarante, où se trouvèrent de la province de Jérusalem le patriarche Guillaume, Gaudence, archevêque de Césarée, et Anselme, évêque de Bethléem (3). De la province de Tyr, l'archevê-

(1) Leblanc. Mon. p. 163.

(2) Sup. liv. LXVIII, n. 47.

(3) Tyr. xv, c. 11, 15.

to. X, Conc. p. 1026, c. 10.

que Foucher, en qui le légat avoit sa principale espérance pour la conclusion de cette affaire, parce que c'étoit un prélat d'un grand courage et fort attaché à l'église romaine. Il étoit accompagné de deux de ses suffragants, Bernard de Sidon et Baudouin de Béryste. Les prélats de la province d'Antioche qui assistèrent au concile étoient partagés de sentiments. Etienne, archevêque de Tarse, Gêrère, évêque de Laodicée, et Hugues de Gabales, étoient pour les chanoines contre le patriarche; mais Francon d'Hieraple, Gêrère de Coryce et Serlon d'Apamée, étoient revenus à son parti après lui avoir été contraires: les autres paroisoient neutres.

Au jour marqué, les prélats, revêtus pontificalement, étant assemblés dans l'église de Saint-Pierre, et le légat présidant, on commença par lire sa commission, puis les deux accusateurs se présentèrent, savoir, Arnould et l'archidiaque Lambert, qui, nonobstant la restitution de sa dignité, s'étoit de nouveau déclaré contre le patriarche; plusieurs autres se joignirent à eux, voyant que le temps ne lui étoit pas favorable. Les accusateurs présentèrent leurs libelles, se soumettant à la peine du talion s'ils n'en prouvoient le contenu, qui se réduisoit à trois chefs, l'entrée irrégulière de Raoul dans le patriarcat, son incontinence, ses actions simoniaques. Comme ils demandoient instamment qu'il comparût, on envoya l'inviter solennellement à venir au concile; mais il le refusa, on ne passa pas outre ce premier jour.

Le second, Raoul, patriarche d'Antioche, fut encore cité et persista dans son refus. Serlon, évêque d'Apamée, étoit à cette séance sans habits pontificaux; de quoi le légat lui ayant demandé la raison et pourquoi il n'étoit pas, comme auparavant, avec les accusateurs, Serlon répondit: Ce que j'en ai fait ça été par une chaleur inconsidérée, je reconnois mon erreur, et ne veux plus accuser ni juger mon père; au contraire, je suis prêt à combattre pour lui jusqu'à la mort. On lui ordonna de sortir, et on porta contre lui une sentence d'excommunication et de déposition. Car la crainte du prince, qui appuyoit le légat, avoit tellement saisi tous les prélats, qu'il n'y avoit aucune liberté de la contredire; et le prince, déjà assez passionné par lui-même, étoit encore animé par Pierre Armoins, gouverneur de la citadelle, qui espéroit, en faisant déposer le patriarche, mettre à sa place son neveu Aimery, doyen de l'église d'Antioche. Serlon, ainsi déposé, retourna à son diocèse, et mourut peu après de chagrin.

Le troisième jour, on fit au patriarche la dernière citation; et, soit qu'il craignit le reproche de sa conscience ou la violence du prince, il refusa absolument de venir au concile (1). Il étoit dans son palais avec ses do-

(1) C. 17.



mestiques, environné d'un grand nombre de chevaliers et de bourgeois qui, n'eût été la crainte du prince, auroient chassé honteusement de la ville le légat et les prélats du concile. Le légat monta lui-même au palais, et, ayant prononcé au patriarche sa sentence de déposition, il le contraignit par force à rendre l'anneau et la croix, puis il le livra au prince, qui le fit charger de chaînes, et l'envoya prisonnier au monastère de Saint-Siméon, près de la mer, sur une haute montagne. Il y fut gardé long-temps; mais enfin, s'étant sauvé, il alla encore à Rome, s'étant en quelque façon réconcilié avec le saint-siège; comme il se pressoit de revenir, il fut empoisonné et mourut (1). Dès qu'il fut chassé, le clergé d'Antioche, principalement ceux qui avoient conspiré pour sa déposition, élurent à sa place le doyen Aimery par les artifices et les libéralités du châtelain, son oncle. Aimery étoit Limousin, homme sans lettres et de mœurs peu édifiantes.

Après la déposition de Raoul, le légat Albéric, n'ayant plus affaire à Antioche, revint à Jérusalem, où il demeura jusqu'à Pâques, et le troisième jour après la fête il dédia solennellement l'église du Temple. Il s'y trouva quantité de noblesse, tant de deçà que de delà la mer, entre autres Josselin le jeune, comte d'Edesse. Ensuite le légat assembla les évêques et les autres prélats, et tint un concile dans l'église de Sion, regardée comme la mère de toutes les églises. Là se trouva le catholique d'Arménie, c'est-à-dire le premier des évêques de la nation, avec qui l'on traita des articles de foi, dans lesquels ils semblent s'éloigner des catholiques, et il promit en partie de se corriger (2). Ce concile fini, le légat retourna à Rome.

LXXV. Baudouin III, roi de Jérusalem.

Peu de temps après, Foulques, roi de Jérusalem, chassant un lièvre près d'Acre, tomba de cheval si rudement, qu'il en mourut le treizième de novembre mil cent quarante-deux, après avoir régné onze ans (3). On rapporta son corps à Jérusalem, où il fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre. Son fils, Baudouin III, âgé de treize ans, lui succéda, et fut couronné le jour de Noël de la même année, dans l'assemblée des seigneurs et des prélats, par les mains de Guillaume, patriarche de Jérusalem, et régna vingt ans. La reine Mélisende, sa mère, fut couronnée avec lui, et gouverna pendant son bas âge. Dans l'intervalle de la mort du père et du couronnement du fils, Edesse, autrement nommée Rouha, fut assiégée par Atabec Zengui, le plus puissant prince de l'Orient, qui résidoit à Mosul et que nos auteurs nomment Sanguin. Il profita

de la faiblesse du jeune comte Josselin et de la mésintelligence qui étoit entre lui et le prince d'Antioche. Deux ans après, c'est-à-dire le vingt-septième de septembre mil cent quarante-quatre, mourut Guillaume, patriarche de Jérusalem, dans la quinzième année de son pontificat (1). On mit à sa place Foucher, troisième archevêque latin de Tyr, qui fut transféré à Jérusalem le vingt-cinquième de janvier mil cent quarante-cinq, et tint ce siège douze ans. Pour lui donner un successeur à Tyr, on tint dans cette église une assemblée où étoient le jeune roi, la reine, sa mère, le nouveau patriarche et les évêques suffragants de Tyr. Les voix se partagèrent : une partie demandoit Raoul, chancelier du roi, Anglois de nation, homme lettré et bien fait de sa personne, agréable au roi, à la reine et aux courtisans, mais de mœurs trop séculières. L'autre partie s'opposa à cette élection, et en appela au pape. Ils avoient à leur tête le patriarche Foucher, Jean de Pise, archidiacre de Tyr, depuis cardinal; Bernard, évêque de Sidon, et Jean, évêque de Beryte. Toutefois, le chancelier Raoul se mit en possession par force de l'église de Tyr et de ses revenus, et en jouit pendant deux ans.

LXXVI. Condamnation des écrits de Constantin Chrysomale.

A Constantinople, le patriarche Léon Stypiote tint un concile au mois de mai, indiction troisième, qui doit être l'an mil cent quarante, où assistèrent onze métropolitains et deux archevêques, avec les officiers de l'empereur (2). Ce concile fit un décret, où le patriarche dit en substance : Nous avons appris de quelques moines du monastère de Saint-Nicolas qu'il s'y trouve des écrits du défunt Constantin Chrysomale, dont, après les avoir lus, ils ont été fort scandalisés, à cause de la quantité d'impertinences et d'absurdités qui y sont contenues, et que ces écrits ont été déjà communiqués à plusieurs personnes, comme très-utiles et propres pour conduire à la perfection des mœurs. C'est pourquoi, nous étant appliqués très-soigneusement à cette affaire, nous avons recouvré trois exemplaires de ces écrits tirés de différents monastères; et, les ayant examinés en particulier et dans le concile, nous les avons trouvés pleins, non-seulement de nouveautés et d'extravagances, mais d'hérésies manifestes, et principalement de celles des enthousiastes et des bogomiles.

L'auteur dit, entre autres choses, que c'est adorer Satan que de rendre honneur à quelque prince ou magistrat que ce soit. Que tous ceux qui ont été baptisés dans l'enfance, suivant la coutume établie, ne sont point vé-

ritablement chrétiens, parce qu'ils n'ont pas été instruits auparavant, que leurs vertus ne sont que des vertus païennes, qu'ils ne doivent point lire l'Evangile qu'ils n'aient été instruits, initiés à leurs mystères et transférés de la puissance de Satan; sans quoi il ne leur serviroit de rien ni d'être élevés à l'épiscopat, ni de savoir l'Ecriture par cœur, ni d'instruire les autres, n'ayant que la science qui enfle. Tout de même que la pénitence est inutile à ceux qui ne sont pas régénérés par leur baptême, mais que ceux qui ont cet avantage, et qui sont les vrais chrétiens, ne sont plus soumis à la loi (1), comme étant arrivés à la mesure de l'âge de Jésus-Christ. Il dit encore que tout chrétien a deux âmes, l'une impeccable, l'autre pécheresse, et que celui qui n'en a qu'une n'est pas encore chrétien. Pour ces erreurs et plusieurs autres contenues dans ces livres, nous avons ordonné qu'ils seroient aussitôt jetés au feu, et prononcé anathème contre tous ceux qui sont dans ces sentiments. Défendant généralement que personne ne soit assez hardi pour proposer de nouvelles doctrines et s'attribuer l'autorité d'enseigner. Nous défendons aussi à toute personne de lire aucun nouvel écrit, s'il n'a été examiné et approuvé par l'église catholique, particulièrement ces écrits attribués à Chrysomale, et tous les autres du même auteur qu'on pourroit trouver, sous peine d'anathème et d'être livrés au bras séculier.

Quant à ceux chez lesquels ces écrits avoient été trouvés, et qui étoient deux supérieurs de monastères, l'un d'eux, nommé Pamphile, ayant demandé pardon et déclaré qu'il ne les avoit lus que par ignorance et à bonne intention, le concile reçut sa satisfaction, et le déchargea des peines qu'il avoit encourues; mais l'autre, nommé Pierre, fut déclaré incapable de gouverner, et condamné à passer dans un autre monastère pour y vivre sous la conduite d'un supérieur. Ce qui lui fut accordé par grâce, après qu'il se fut jeté aux pieds du patriarche et de tous les prélats du concile.

LXXVII. Guillaume, archevêque d'York.

En Angleterre, Turstain, archevêque d'York, mourut le cinquième de février mil cent quarante, après avoir tenu ce siège vingt-six ans, et il vauqua près d'un an. Car Henri, évêque de Winchester, frère du roi Etienne et légat du pape, fit premièrement élire Henri de Coili, neveu du même prince; mais, comme il étoit abbé de Saint-Etienne de Caen, le pape Innocent ne voulut point qu'il fût archevêque s'il ne renonçoit à l'abbaye (2). Au mois de janvier mil cent quarante-un, on procéda à une nouvelle élection, et la plus grande partie s'ac-

corda à choisir Guillaume, trésorier de l'église d'York. Il étoit aussi neveu du roi Etienne, fils d'Emme, sa sœur, et d'Hébert, comte de Winchester; ses mœurs étoient très-pures, sa douceur le rendoit aimable, et il étoit libéral envers les pauvres. Mais l'archidiacre Gautier et quelques autres s'opposèrent à son élection, soutenant qu'elle n'avoit pas été libre, et que le comte d'York l'avoit ordonnée de la part du roi. En effet, ce comte avoit assisté à l'élection, et l'archidiacre Gautier s'étant mis en chemin pour aller trouver le roi, il le fit prendre et enfermer dans son château de Biham. Cependant l'archevêque élu fut mené à Lincoln, où le roi le reçut agréablement, et le mit en possession des terres de l'archevêché.

Ceux qui se plaignoient de son élection appelèrent au pape, et ils avoient pour eux des religieux de grand mérite, entre autres Guillaume, abbé de Ridal, et Richard, abbé de Fontaines, deux monastères de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse d'York. Ils accusoient l'archevêque Guillaume d'avoir procuré son élection par simonie et par violence, et ils en persuadèrent si bien saint Bernard, qu'il écrivit plusieurs lettres au pape Innocent contre ce prélat (1). Il écrivit aussi à l'abbé de Ridal pour modérer son zèle, et le consoler de cette élection par la maxime de saint Augustin, que le péché d'autrui ne nous nuit point si nous n'y consentons. Il ajoute que l'on peut sans scrupule recevoir l'ordination et les autres sacrements de la main d'un mauvais évêque, tant que l'Eglise le tolère.

L'abbé de Fontaine alla à Rome avec l'archidiacre Gauthier, l'archevêque élu s'y rendit aussi; sa cause fut examinée dans le consistoire en mil cent quarante-deux, et comme le principal chef d'accusation étoit que le comte d'York avoit, en plein chapitre, commandé de la part du roi d'élire le trésorier, le pape déclara qu'il pourroit être sacré si le doyen d'York affirmoit par serment que le comte n'avoit point porté au chapitre cet ordre du roi, et si l'archevêque Guillaume affirmoit lui-même qu'il n'avoit point donné d'argent pour cette dignité. On lui accorda même de pouvoir faire prêter le serment par une autre personne approuvée, au lieu du doyen. En exécution de ce décret du pape, l'archevêque Guillaume, étant de retour en Angleterre, se présenta au jugement du légat, son oncle, dans une assemblée tenue à Winchester, au mois de septembre, où étoient les nobles du clergé d'Angleterre. La multitude étoit pour lui, et demandoit avec empressement qu'il fût sacré, et il ne se présenta personne qui osât parler contre lui. Guillaume de Sainte-Barbe, qui de doyen d'York étoit devenu évêque de Durham, fut mandé à cette assemblée; mais il s'excusa par un député, et à sa place se présentèrent

(1) C. 18.

(2) Sup. liv. LXVI, n. 47.

(3) C. 27, lib. XV, c. 1.

2, 3, c. 45.

(1) Guill. Tyr. XVI, c. 17.

Sup. liv. LXVIII, n. 14.

(2) Lec. Allat de Conf.

II, c. 11.

(1) Eph. xv, 23.

(2) Godouin. Ebor. c.

28, 9. Vita S. Guill. 8 juin.

ap. Boll. to. 2, p. 137. Mo-

nast. Angl. to. 2, p. 745.

(1) Epist. 340, 347, 353.



Raoul, évêque des Orcades, et deux abbés, qui firent le serment avec l'élu (1). Ainsi il fut sacré par le légat Henri, évêque de Winchester, le dimanche vingt-septième de septembre mil cent quarante-deux. Thibaud, archevêque de Cantorbéry, prétendait que cette ordination lui appartenait; mais il n'approuvait pas l'élection de Guillaume.

LXXVIII. Pierre de la Châtre, archevêque de Bourges.

Il y eut aussi en France un grand trouble à l'occasion du siège de Bourges. L'archevêque Albéric étant mort l'an mil cent quarante, le pape fit élire à sa place Pierre de la Châtre, d'une famille noble du pays, parent d'Aimeric, chancelier de l'église romaine, et l'envoya prendre possession (2). Mais le roi Louis le jeune, indigné qu'il eût été élu sans son consentement, jura publiquement que, lui vivant, Pierre ne serait jamais archevêque de Bourges, permettant à cette église d'élire tel autre archevêque qu'il lui plairait, et il empêcha que Pierre ne fût reçu dans la ville. Pierre alla à Rome, et fut sacré par le pape, qui disait que le roi était un jeune homme qu'il fallait instruire, et empêcher qu'il ne s'accoutumât à de telles entreprises. Ajoutant que les élections n'étaient pas vraiment libres quand un prince donnait l'exclusion à quelqu'un, à moins qu'il ne prouvât devant un juge ecclésiastique qu'il ne devait pas être élu; car alors le prince devait être écouté comme un autre. Et parce que le roi avait défendu à l'archevêque Pierre l'entrée de toutes les terres de son obéissance, le pape les mit toutes en interdit, défendant d'y célébrer l'office divin (3).

Thibaud, comte de Champagne, qui avait de grandes terres en Berry, prit sous sa protection l'archevêque Pierre, en sorte que toutes les églises lui obéissaient. Mais le roi, irrité, rassembla ses vassaux, et porta la guerre en Champagne, où la ville de Vitry fut brûlée, avec une grande multitude de peuple de tout sexe et de tout âge. Il se joignit un autre sujet de division entre ces princes. Raoul, comte de Vermandois, voulant épouser Pétronille, sœur de la reine Aliénor, fit déclarer nul son mariage avec la nièce du comte de Champagne, sous prétexte de parenté, et pour cet effet Simon, évêque de Noyon, frère du comte Raoul, Barthélemy, évêque de Laon, et Pierre de Senlis, témoignèrent par serment que le comte et la comtesse étaient si proches parents que leur mariage ne pouvait subsister, après quoi le comte Raoul épousa Pétronille (4). Le comte de Champagne en porta ses

plaintes au pape Innocent; et saint Bernard, lui écrivant sur le même sujet, ne manqua pas de faire valoir la protection que ce prince donnait à l'archevêque de Bourges. Sur ces plaintes, le pape fit excommunier le comte de Vermandois par le cardinal Ives, son légat en France, qui avait été chanoine régulier de Saint-Victor; les terres de ce comte furent mises en interdit, et les trois évêques, ses complices, furent suspendus de leurs fonctions. Mais le comte de Champagne, pressé par la guerre qui désolait son pays, fut réduit à promettre par serment qu'il ferait révoquer cette censure; et saint Bernard se joignit encore à lui pour le demander au pape, disant qu'il lui serait facile d'excommunier de nouveau le comte de Vermandois s'il ne tenait pas sa parole.

LXXIX. Lettre de saint Bernard pour l'archevêque de Bourges.

Le roi, sachant que ce comte qu'il avait pris sous sa protection était menacé d'une seconde excommunication, se plaignit de saint Bernard, qui avait été médiateur de cette paix avec Hugues, évêque d'Auxerre, et lui fit écrire de l'empêcher, à cause des maux qui en pouvaient suivre. Le saint abbé lui répondit: Quand je le pourrais faire, je ne vois pas que je le pusse raisonnablement. Je suis affligé des maux qui en pourraient arriver, mais nous ne devons pas faire un mal afin qu'il en arrive du bien. Et à la fin il ajoute: Ne résistez pas, sire, si ouvertement à votre roi, au créateur de l'univers, dans son royaume et son domaine; et n'ayez pas la témérité d'étendre la main si souvent contre celui qui ôte la vie aux princes et qui est terrible aux rois de la terre. Je parle fortement, parce que je crains pour vous de plus fortes punitions (1). Je ne les craindrais pas tant si je vous aimais moins.

Quelque vive que fut cette lettre, saint Bernard en écrivit encore une plus forte au roi sur le même sujet, où il lui reproche de suivre des conseils diaboliques et de violer la paix conclue l'année précédente, en renouvelant les incendies, les homicides et toutes les horreurs de la guerre; puis il ajoute: Mais de quelque manière que vous disposiez de votre royaume et de votre âme, nous autres, enfants de l'Eglise, ne pouvons dissimuler de voir notre mère outragée, méprisée, foulée aux pieds. Nous demeurerons fermes, et nous combattrons pour elle jusqu'à la mort, s'il est besoin, par les armes qui nous sont permises, c'est-à-dire par nos prières et nos larmes devant Dieu. Pour moi, outre mes prières ordinaires pour vous et pour votre royaume, j'avoue que j'ai encore soutenu votre parti au-

près du pape par mes lettres et par mes agents, presque jusqu'à blesser ma conscience, et jusqu'à m'attirer, je n'en dois pas disconvenir, la juste indignation du pape. Mais vos excès continuels font que je commence à me repentir de mon imprudence, et d'avoir trop excusé votre jeunesse. Je défendrai désormais la vérité selon mon pouvoir.

Il écrivit sur le même sujet aux deux principaux ministres du jeune roi (1), Josselin, évêque de Soissons, et Suger, abbé de Saint-Denis, qui avaient été les médiateurs de la paix entre le roi et le comte de Champagne, avec l'évêque d'Auxerre et saint Bernard. Il répond aux plaintes que le roi faisait contre le comte et contre lui, et ajoute: Nous étions encore convenus que, s'il naissait quelque différend pour l'exécution de ce traité, il serait examiné entre nous quatre, sans que les deux princes usassent de voie de fait l'un contre l'autre, jusqu'à ce que nous eussions essayé de les réconcilier. C'est ce que le comte demande instamment; mais le roi le refuse. Enfin, je veux que le comte ait tort; mais qu'a fait l'Eglise? Qu'a fait, non-seulement l'église de Bourges, mais celle de Châlons, celle de Reims, celle de Paris? De quel droit le roi ose-t-il piller les terres des églises, et empêcher qu'on ne donne des pasteurs aux ouailles de Jésus-Christ, en défendant aux uns la promotion des évêques élus, et prescrivant aux autres un délai pour l'élection, ce qui est sans exemple, jusqu'à ce qu'il ait tout consumé, en pillant le bien des pauvres, et désolé le pays? Est-ce vous qui lui donnez de tels conseils? Il est étonnant qu'on le fasse contre votre avis, mais il est encore plus étonnant et plus mauvais que ce soit de votre avis. Donner de tels conseils, c'est manifestement faire schisme, résister à Dieu, réduire l'Eglise en servitude. Le mal que fait un jeune roi ne lui est pas imputé, mais à ses vieux ministres.

Saint Bernard écrivit sur le même sujet au cardinal Etienne, évêque de Palestrine, qui avait été tiré de l'ordre de Cîteaux (2). Vous savez, dit-il, avec quelle chaleur j'ai soutenu les intérêts du roi auprès du pape, et le bien que j'ai dit de lui, parce qu'il faisait de belles promesses? Maintenant qu'il me rend le mal pour le bien, je suis contraint d'écrire le contraire. J'ai honte de mon erreur et de la fausse espérance que j'avais conçue de lui, et je rends grâce de n'avoir pas été exaucé lorsque je suppliais pour lui par simplicité. Je croyais avoir de la déférence pour un roi pacifique, et il se trouve que j'ai flatté le plus grand ennemi de l'Eglise. On foule aux pieds les choses saintes chez nous: l'Eglise est réduite à une honteuse servitude; car on empêche l'élection des évêques, et si le clergé ose en élire quelqu'un, on ne lui permet pas de se faire sacrer. Enfin,

l'église de Paris est dans le deuil et sans pasteur, et personne n'ose parler d'y en mettre un autre. On ne se contente pas de dépouiller les maisons épiscopales des biens que l'on y trouve, on porte les mains sacrilèges sur les terres et les hommes qui en dépendent; et on s'attribue les revenus de toute l'année. Votre église de Châlons a fait une élection; mais l'élu demeure depuis long-temps frustré de sa dignité, et vous savez avec quel préjudice du troupeau. C'était Guy qui avait été élu évêque de Châlons à la place de Geoffroy, mort en mil cent quarante-deux.

Saint Bernard continue: Le roi y a envoyé à la place de l'évêque son frère Robert, qui exerce sa puissance dans toutes les terres et les biens de cette église, et offre tous les jours, non pas des victimes pacifiques, mais les cris des pauvres, les larmes des veuves et des orphelins, les gémissements des prisonniers, le sang des morts. Encore trouve-t-il cet évêché trop petit. Il envahit celui de Reims; et, sans épargner ni clercs, ni moines, ni religieuses, il a ravagé par le fer les terres si fertiles, et les villages si peuplés du domaine de Notre-Dame, de Saint-Rémy, de Saint-Nicaise et de Saint-Thierry, et les a presque tous réduits en solitude. C'est que l'archevêque Samson avait pris le parti du comte de Champagne. Saint Bernard finit sa lettre en priant l'évêque Etienne d'exciter le pape à réprimer ces désordres.

Toutefois, le saint abbé, prévoyant les suites funestes de l'interdit que le pape avait jeté sur la France (1), à cause de l'archevêque de Bourges, écrivit au même évêque de Palestrine et à trois autres cardinaux de la cour de Rome, savoir: Albéric, évêque d'Ostie, Igmars, évêque de Tusculum, auparavant moine à Saint-Martin-des-Champs, et prieur de la Charité, et le chancelier Gérard, qui fut depuis le pape Lucius II. Il leur représente que l'Eglise est menacée d'un nouveau schisme. Hélas! dit-il, nous déplorons nos maux passés, nous gémissons des présents, et nous en craignons pour l'avenir: et, ce qui est de pire, c'est que le monde est venu en tel état que les coupables ne veulent point s'humilier, ni les juges en avoir pitié: les uns ne veulent point faire de satisfaction, ni les autres user de condescendance; chacun suit sa passion et tire de son côté jusqu'à tout rompre. Si vous avez le cœur sensible à la piété, opposez-vous à de si grands maux, et ne permettez pas qu'il arrive un schisme dans ce pays, où, comme vous savez, on remédie ordinairement aux autres schismes.

Il y a deux points sur lesquels nous n'excusons point le roi. Il a fait un serment illicite, et il a tort d'y persévérer; mais ce n'est pas par mauvaise honte; car vous savez quel re-

(1) Goduin. Dunel. p. 113. (2) Nang. Chr. an. 1142. Robe de Monte, etc V. Gall. Chr. to. 1, et Mabill. ad.

(3) Chr. Maurin. p. 387. (4) Act. Tourn. tom. 12. Spicil. p. 480. Ep. 210.

(1) Ep. 220. Ps. 75.

(2) Ep. 224.

(1) Ep. 219.



proche c'est chez les François de fausser un serment, quoique mauvais. Nous ne prétendons pas l'excuser, nous demandons grâce. Voyez si sa colère, son âge, sa dignité ne l'excuse point en quelque manière. Pardonnez-lui, s'il est possible, sans préjudice de la liberté de l'Eglise et du respect dû à un archevêque sacré de la main du pape. Le roi le demande humblement, et toute l'Eglise de deçà les monts vous en supplie. J'ai prié pour ce sujet dès l'année passée, mais ma prière n'a attiré que de l'indignation, qui a été suivie de la désolation presque de tout le pays.

Ces dernières paroles de saint Bernard regardent le pape Innocent, extrêmement refroidi à son égard, comme il paroît par une lettre qu'il lui écrivit en même temps, et qui commence ainsi : Je croyois autrefois être quelque peu de chose, maintenant, sans savoir comment, je me trouve réduit à rien. Vous aviez les yeux sur moi, vous écoutiez mes prières, vous receviez avec empressement tout ce que je vous écrivois, vous le lisiez avec plaisir, vous y répondiez avec bonté : au lieu que depuis quelque temps vous ne me regardez plus. Il se justifie ensuite au sujet de l'argent du défunt cardinal Ives, dont on l'accusait d'avoir disposé. Puis il ajoute : Je sais que je vous ai aussi déplu par la multitude de mes lettres ; mais je m'en corrigerai facilement. J'ai trop présumé, ne considérant pas assez qui vous êtes et qui je suis, mais votre bonté, vous en conviendrez, m'avait inspiré cette hardiesse. D'ailleurs, l'affection pour mes amis me pressait ; car, je m'en souviens bien, je vous ai fort peu écrit pour moi ; mais il vaud mieux déplaire à quelques-uns de mes amis, que de vous être importun. Et maintenant même je n'ai pas osé vous écrire des périls dont l'Eglise est menacée, et du grand schisme que nous craignons ; mais j'en ai écrit aux évêques qui sont auprès de vous, et vous le pourrez apprendre d'eux ; c'est la dernière lettre de saint Bernard au pape Innocent II.

Pierre le vénérable, abbé de Clugny, écrivit aussi au pape en cette occasion une lettre, où, avec beaucoup de discrétion et de respect, il lui représente la dignité du roi et du royaume de France, l'importance de l'affaire et le péril dont l'Eglise étoit menacée, et le prie d'user de condescendance à l'égard du jeune roi, sans toutefois s'ingérer à donner au pape aucun conseil particulier.

LXXX. Tentative pour l'évêché de Tournay.

Le clergé de Tournay voulut profiter de la division excitée entre le pape et le roi pour l'affaire du comte de Vermandois (1), dans laquelle Simon, son frère, évêque de Noyon, se

(1) Narr. 12, tom. Spicil. p. 480.

trouvoit enveloppé. Ils voulurent donc reprendre la procédure commencée sous le pape Urbain II, et continuée sous Pascal, pour le rétablissement de l'évêché de Tournay (1). Pour cet effet, ils députèrent à Rome Herman, abbé de Saint-Martin, qui, ayant expliqué l'affaire au pape Innocent, en obtint des lettres, par lesquelles il ordonnoit au clergé de Tournay d'élire un évêque, le présenter à l'archevêque de Reims pour être sacré ; s'il le refusoit, l'amener au pape. En conséquence de cet ordre, Absalon, abbé de Saint-Amand, fut élu évêque de Tournay, et l'élection notifiée à l'archevêque de Reims ; mais il dit qu'il n'osoit sacrer cet évêque par la crainte du roi et du comte de Vermandois. Ils furent donc obligés de renvoyer à Rome, mais l'évêque élu ne voulut pas y aller, craignant que la cour de Rome ne se laissât gagner pour changer de sentiment, et qu'il ne reçût un honteux refus. Les députés du clergé de Tournay, étant arrivés à Rome, montrèrent leur décret d'élection au pape, qui les reçut agréablement ; et ils attendoient de jour en jour sa réponse décisive, quand on apprit tout d'un coup que Simon, évêque de Noyon, les avoit suivis, et étoit à Rome. Il se plaignit au pape de l'élection que les clercs de Tournay avoient faite au préjudice du serment qu'ils lui avoient prêté, comme à leur évêque ; mais le pape répondit qu'il les avoit absous de ce serment, et qu'ils n'avoient rien fait que par son ordre. Herman, qui étoit à la tête des députés de Tournay, répondit qu'ils n'avoient porté au pape aucune plainte contre l'évêque de Noyon ; et que l'élection d'un autre évêque ne venoit d'aucune mauvaise volonté contre lui, mais du besoin de leur église. Que le diocèse de Tournay contenoit plus de neuf cent mille âmes ; et que l'évêque savoit bien lui-même, que depuis dix ans il en étoit mort plus de cent mille sans avoir reçu la confirmation, et plus de dix mille pécheurs sans avoir la pénitence de la main de l'évêque. Le pape, étonné de ce discours, confirma publiquement l'élection de l'évêque de Tournay, et promit d'y mettre la dernière main. Les députés s'attendoient à voir l'affaire incessamment terminée ; mais le pape les retint encore plus de quinze jours, pendant lesquels l'évêque de Noyon distribua cinq cents marcs d'argent dans la cour de Rome, et rentra ainsi dans les bonnes grâces du pape, qui lui fit embrasser les députés de Tournay, et promettre de ne garder aucun ressentiment contre eux pour cette élection, et lui donna des lettres, par lesquelles il déclaroit qu'il n'avoit point changé de volonté, mais qu'il en différerait l'exécution, jusqu'à ce qu'il assemblât un concile d'évêques et de métropolitains pour confirmer l'élection. Ainsi, les députés de Tournay se retirèrent confus.

(1) Sup. liv. LXIV, n. 25.

LXXXI. Ecrits de Pierre de Clugny.

Pierre de Clugny écrivit alors à saint Bernard une grande lettre, où il traite encore des différents entre Clugny et Cîteaux, mais avec plus de douceur qu'il n'avoit fait dans sa première défense. En celle-ci, il marque avec les expressions les plus fortes son affection pour saint Bernard et pour tout l'ordre de Cîteaux ; et il ajoute : Il faut que cette charité soit bien ardente, puisqu'elle n'a pu être éteinte ni par l'affaire des dîmes ni par celle de Langres (1). J'ai parlé de l'une et de l'autre en leur temps. L'abbé vient ensuite à la première source de leur division, qui est la diversité des coutumes entre ceux qui font profession d'observer la même règle de saint Benoît. A quoi il répond par l'exemple de l'Eglise, où les diverses nations et même les églises particulières gardent leurs usages différents en tout ce qui n'est point contraire à la foi, sans altérer l'union et la charité. Entrant dans le détail, il prétend montrer de même que les différentes pratiques de Clugny et de Cîteaux dans la réception des novices ou des fugitifs, dans la quantité et la qualité des habits, dans les jeûnes, le travail des mains et tout le reste ; que ces différentes pratiques ont été introduites à bonne intention et par principe de charité, qui est l'essentiel de la règle de saint Benoît.

La seconde source de division étoit la couleur des habits, qu'il tient indifférente dans le fond, puisque la règle n'en parle point ; mais il montre que le noir convient mieux aux moines par l'exemple des anciens, particulièrement de saint Martin (2). Il marque, en passant, qu'en Espagne on portoit le deuil en noir : ce qui étoit alors singulier à ce pays. Enfin, il découvre la principale source de division, qui est l'orgueil et l'envie. Les moines noirs ne peuvent souffrir qu'on leur préfère de nouveaux venus, et les blancs se félicitent d'être plus parfaits et plus estimés que les autres, comme les restaurateurs de l'observance régulière. Ces pensées font perdre le fruit de l'austérité et de la réforme, faisant perdre l'humilité, et par conséquent la charité. A la fin de cette lettre, Pierre de Clugny marque à saint Bernard qu'il lui envoie la version de l'Alcoran de Mahomet, et lui demande son traité du précepte et de la dispense.

Or, encore que l'abbé Pierre défendit, autant qu'il lui étoit possible, les pratiques de son ordre, il ne laissa pas de s'appliquer sérieusement à en corriger les abus (3). Dès l'année mil cent trente-deux, il tint un chapitre général à Clugny, où se trouvèrent deux cents prieurs et douze cents moines. Il y augmenta les jeûnes, ôta les conversations et quelques

soulagements du corps accordés par ses prédécesseurs, imitant les cisterciens. Toutefois, cédant aux remontrances des frères, il adoucit en plusieurs points la rigueur de cette réforme. C'est ainsi qu'en parle le moine Odéric Vital, qui avoit assisté à ce chapitre.

Quatorze ans après, c'est-à-dire en mil cent quarante-six, l'abbé Pierre recueillit les statuts qu'il avoit faits depuis vingt-quatre ans qu'il étoit abbé, et les rédigea en soixante-seize articles, où l'on voit la correction de plusieurs des abus que l'on reprochoit aux moines de Clugny, et sur chaque article il rend raison du changement. Défense de manger de la graisse les vendredis, nonobstant l'ancien usage. Défense d'user d'hypocras, c'est-à-dire du vin mêlé de miel et d'épices (1). Défense de manger de la viande, sinon en maladie. C'est que les moines de Clugny se donnoient sur ce point autant ou plus de liberté que les séculiers, comme on voit par une lettre véhémentement du même abbé à tous les prieurs de l'ordre. Défense de se dispenser du jeûne, prescrit par la règle, depuis la mi-septembre jusqu'au carême, excepté pour certaines fêtes en petit nombre, au lieu qu'on les avoit multipliées pour diminuer les jeûnes. Défense de porter des étoffes et des fourrures précieuses, qui sont spécifiées en particulier. Ordonné de garder le silence à l'infirmerie, dans la chambre des novices, au réfectoire, et toujours pendant le carême. On retranche plusieurs menues pratiques qui n'étoient plus sérieuses, parce que les raisons en avoient cessé. Défense de recevoir aucun moine dans l'ordre sans la permission de l'abbé de Clugny, parce qu'on remplissoit les maisons de personnes inutiles. On ne donnera l'habit monastique à personne avant l'âge de vingt ans. On éprouvera les novices au moins pendant un mois (1). On rétablira le travail des mains autant qu'il sera possible. On voit par les raisons qui sont rapportées de ces réglemens, le relâchement qui s'étoit déjà introduit dans l'ordre de Clugny.

Quant à la version de l'Alcoran, l'abbé Pierre la fit faire en Espagne, où il étoit allé visiter les maisons de son ordre (2). Il fit premièrement traduire en latin une réfutation des erreurs de Mahomet, composée en arabe, et, parce que Pierre de Tolède, qu'il employa à faire cette traduction, savoit mieux l'arabe que le latin, il le fit aider par le moine Pierre, son secrétaire. L'abbé de Clugny fit ensuite traduire l'Alcoran même par un Anglois, nommé Robert, archidiacre de Pampelune, et un autre savant, nommé Herman de Dalmatie, qu'il trouva l'un et l'autre en Espagne, où ils étoient

(1) Petr. iv, Ep. 17. Bern. 229. Sup. n. 20, 17. (2) N. 24. (3) Oder. lib. XIII, p. 896.

(1) Bibl. Clun. pag. 1324. (2) Art. 16, 17, 18, 19, art. 10. Sup. liv. LXIII, n. 20, 21, 22, 26, 27, 28, 35, 61, art. 11, 12 ; IV, Ep. 15, 36, 37. (3) Bibl. Clun. p. 1109, art. 14.



dioient l'astronomie, et les engagea à ce travail en les payant largement. L'intention de l'abbé de Clugny fut de suivre l'exemple des pères, qui ne laissoient de leur temps aucune hérésie sans la combattre de tout leur pouvoir, et la réfuter par leurs discours et par leurs écrits. Il voulut combattre de même cette secte, qui occupoit alors près de la moitié du monde connu. Il exhorta premièrement saint Bernard à écrire sur ce sujet, comme

celui qui en étoit le plus capable; et enfin, voyant que personne ne le faisoit, il l'entreprit lui-même, et l'exécuta en cinq livres, qui ne se trouvent plus. Ce n'est pas qu'il espérât grande utilité de ce travail pour la conversion des mahométans; mais il croyoit qu'il seroit utile du moins aux chrétiens, pour leur faire connoître l'absurdité de cette secte, et préserver de la séduction ceux qui s'y trouveroient exposés.

## LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

### I. Mort d'Innocent. Célestin II, pape.

Le pape Innocent avoit depuis long-temps excommunié les Tiburtins, et tenoit leur ville assiégée; enfin il les contraignit à se rendre à des conditions raisonnables. Mais les Romains n'en furent pas contents, se souvenant d'avoir été battus l'année précédente en une sortie que firent les assiégés. Ils vouloient donc que le pape ne pardonnât aux Tiburtins qu'à condition d'abattre leurs murailles et de sortir tous de la province, et, irrités de ce qu'il les avoit traités plus humainement, ils firent sédition, s'assemblèrent au Capitole, rétablirent le sénat aboli depuis long-temps, prétendant renouveler ainsi l'ancienne dignité de Rome, et recommencèrent la guerre contre les Tiburtins. Le pape s'opposa autant qu'il put à leur dessein, employant les menaces et les présents, car il prévoyoit que l'Eglise pourroit perdre un jour par-là l'autorité temporelle sur Rome, qu'elle avoit reçue de Constantin et toujours conservée depuis, comme on le croyoit alors. Mais le peuple étant plus fort, et le pape ne pouvant s'en rendre le maître, il tomba malade et mourut le vingt-quatrième de septembre mil cent quarante-trois, après treize ans et sept mois de pontificat, pendant lesquels il ordonna à diverses fois dix-huit diacres, vingt prêtres et soixante-douze évêques (1). Il fut enterré à Saint-Jean-de-Latran, d'où ses os furent depuis transférés par Pierre, évêque d'Albane, son frère, à l'église de Sainte-Marie delà le Tibre, qu'il avoit commencé de rebâtir, et dans l'abside de laquelle on voit encore en mosaïque l'image d'Innocent II avec celle du pape Caliste I<sup>er</sup>, dont cette église portoit autrefois le nom du pape Jules, dont elle prit aussi le nom après qu'il l'eut réparée, du pape de saint Corneille et du prêtre saint Calepode, qui y étoient enterrés. On rapporte un serment qu'Innocent II faisoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors à Rome des juges et des avocats gagés par le pape, à la charge d'exercer leurs fonctions gratuitement (2). Le saint-siège ne vauqua qu'un jour, et le dimanche, vingt-six septembre mil cent

quarante-trois, on élut pape Guy de Castel, Toscan de nation, prêtre-cardinal du titre de Saint-Marc, qui fut nommé Célestin II; mais il ne tint le saint-siège que cinq mois.

### II. Mort de Jean Comnène. Manuel, empereur.

La même année, mais six mois auparavant, mourut l'empereur Jean Comnène. Ayant essayé en vain de reprendre Antioche sur les Latins, il passa l'hiver en Cilicie, où, chassant un sanglier, il se blessa à la main d'une flèche empoisonnée; et le mal négligé d'abord devint mortel, parce que l'empereur ne voulut point se faire couper le bras (1). Se voyant à l'extrémité, il désigna pour son successeur Manuel, le plus jeune des deux fils qui lui restoiént, mais le plus capable de régner. Il communia le jour de Pâques, quatrième d'avril, et mourut le huitième du même mois, ayant régné vingt-quatre ans sept mois et quinze jours. On le nommoit en grec Calo-Ioannes, c'est-à-dire le beau Jean. Plusieurs années avant sa mort, ayant remporté une victoire sur les Perses, il entra en triomphe à Constantinople. Les rues étoient tapissées, le char orné de clous d'argent et de pierres médiocrement précieuses étoit tiré par quatre chevaux blancs; mais l'empereur n'y monta pas, il y fit mettre un tableau de la vierge, à laquelle il attribuoit sa victoire et marchoit devant à pied, portant une croix.

Il reste une constitution de cet empereur, où il dit en substance: Nous avons appris que quelques gouverneurs des provinces, sitôt que les évêques sont morts, emportent tout ce qui se trouve dans l'évêché, soit en meubles, soit en argent, ou le font emporter par leurs officiers, feignant de n'y avoir point de part (2). C'est, pourquoi nous ordonnons qu'à l'avenir après la mort de l'évêque, aucun gouverneur ne prenne rien de ce qui lui appartenoit, soit à la ville, soit à la campagne, qu'il n'entre pas même dans l'évêché ou dans les autres lieux dépendants de l'église, ni lui, ni ses officiers, sous peine aux gouverneurs de payer à l'église lésée douze livres de monnoies, et d'en-

(1) Otto. Fris. vii. Chr. 6, 27. Papebr. Conat. (2) Ap. Baron. an. 1143.

(1) Nicot. p. 27, 31. Cin-nam. lib. 1, 13, 15. Nicot. p. 13. (2) Jus Græco-Rom. lib. II, p. 147.



dioient l'astronomie, et les engagea à ce travail en les payant largement. L'intention de l'abbé de Clugny fut de suivre l'exemple des pères, qui ne laissoient de leur temps aucune hérésie sans la combattre de tout leur pouvoir, et la réfuter par leurs discours et par leurs écrits. Il voulut combattre de même cette secte, qui occupoit alors près de la moitié du monde connu. Il exhorta premièrement saint Bernard à écrire sur ce sujet, comme

celui qui en étoit le plus capable; et enfin, voyant que personne ne le faisoit, il l'entreprit lui-même, et l'exécuta en cinq livres, qui ne se trouvent plus. Ce n'est pas qu'il espérât grande utilité de ce travail pour la conversion des mahométans; mais il croyoit qu'il seroit utile du moins aux chrétiens, pour leur faire connoître l'absurdité de cette secte, et préserver de la séduction ceux qui s'y trouveroient exposés.

## LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

### I. Mort d'Innocent. Célestin II, pape.

Le pape Innocent avoit depuis long-temps excommunié les Tiburtins, et tenoit leur ville assiégée; enfin il les contraignit à se rendre à des conditions raisonnables. Mais les Romains n'en furent pas contents, se souvenant d'avoir été battus l'année précédente en une sortie que firent les assiégés. Ils vouloient donc que le pape ne pardonnât aux Tiburtins qu'à condition d'abattre leurs murailles et de sortir tous de la province, et, irrités de ce qu'il les avoit traités plus humainement, ils firent sédition, s'assemblèrent au Capitole, rétablirent le sénat aboli depuis long-temps, prétendant renouveler ainsi l'ancienne dignité de Rome, et recommencèrent la guerre contre les Tiburtins. Le pape s'opposa autant qu'il put à leur dessein, employant les menaces et les présents, car il prévoyoit que l'Eglise pourroit perdre un jour par-là l'autorité temporelle sur Rome, qu'elle avoit reçue de Constantin et toujours conservée depuis, comme on le croyoit alors. Mais le peuple étant plus fort, et le pape ne pouvant s'en rendre le maître, il tomba malade et mourut le vingt-quatrième de septembre mil cent quarante-trois, après treize ans et sept mois de pontificat, pendant lesquels il ordonna à diverses fois dix-huit diacres, vingt prêtres et soixante-douze évêques (1). Il fut enterré à Saint-Jean-de-Latran, d'où ses os furent depuis transférés par Pierre, évêque d'Albane, son frère, à l'église de Sainte-Marie delà le Tibre, qu'il avoit commencé de rebâtir, et dans l'abside de laquelle on voit encore en mosaïque l'image d'Innocent II avec celle du pape Calliste I<sup>er</sup>, dont cette église portoit autrefois le nom du pape Jules, dont elle prit aussi le nom après qu'il l'eut réparée, du pape de saint Corneille et du prêtre saint Calepode, qui étoient enterrés. On rapporte un serment qu'Innocent II faisoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors à Rome des juges et des avocats gagés par le pape, à la charge d'exercer leurs fonctions gratuitement (2). Le saint-siège ne vauqua qu'un jour, et le dimanche, vingt-six septembre mil cent

quarante-trois, on élut pape Guy de Castel, Toscan de nation, prêtre-cardinal du titre de Saint-Marc, qui fut nommé Célestin II; mais il ne tint le saint-siège que cinq mois.

### II. Mort de Jean Comnène. Manuel, empereur.

La même année, mais six mois auparavant, mourut l'empereur Jean Comnène. Ayant essayé en vain de reprendre Antioche sur les Latins, il passa l'hiver en Cilicie, où, chassant un sanglier, il se blessa à la main d'une flèche empoisonnée; et le mal négligé d'abord devint mortel, parce que l'empereur ne voulut point se faire couper le bras (1). Se voyant à l'extrémité, il désigna pour son successeur Manuel, le plus jeune des deux fils qui lui restoit, mais le plus capable de régner. Il communia le jour de Pâques, quatrième d'avril, et mourut le huitième du même mois, ayant régné vingt-quatre ans sept mois et quinze jours. On le nommoit en grec Calo-Ioannes, c'est-à-dire le beau Jean. Plusieurs années avant sa mort, ayant remporté une victoire sur les Perses, il entra en triomphe à Constantinople. Les rues étoient tapissées, le char orné de clous d'argent et de pierres médiocrement précieuses étoit tiré par quatre chevaux blancs; mais l'empereur n'y monta pas, il y fit mettre un tableau de la vierge, à laquelle il attribuoit sa victoire et marchoit devant à pied, portant une croix.

Il reste une constitution de cet empereur, où il dit en substance: Nous avons appris que quelques gouverneurs des provinces, sitôt que les évêques sont morts, emportent tout ce qui se trouve dans l'évêché, soit en meubles, soit en argent, ou le font emporter par leurs officiers, feignant de n'y avoir point de part (2). C'est, pourquoi nous ordonnons qu'à l'avenir après la mort de l'évêque, aucun gouverneur ne prenne rien de ce qui lui appartenait, soit à la ville, soit à la campagne, qu'il n'entre pas même dans l'évêché ou dans les autres lieux dépendants de l'église, ni lui, ni ses officiers, sous peine aux gouverneurs de payer à l'église lésée douze livres de monnoies, et d'en-

(1) Otto. Fris. vii. Chr. 6, 27. Papebr. Conat.

(2) Ap. Baron. an. 1143.

(1) Nicot. p. 27, 31. Cin-nam. lib. 1, 13, 15. Nicot. p. 13. (2) Jus Græco-Rom. lib. II, p. 147.



courir notre indignation ; et pour leurs officiers six livres d'amende et punition corporelle. Que si c'est un clerc qui ait pris quelque chose à l'église, il sera déposé comme sacrilège. Cette défense d'entrer dans les églises et leurs dépendances, pour en enlever quelque chose après la mort de l'évêque, s'étend aux juges, aux receveurs, aux ducs, aux stratèges et à toutes les autres personnes publiques. Mais s'ils prétendent que l'église doive quelque chose au public, ils feront appeler les clercs ; et si la dette est liquide, ils la feront payer sur les revenus de l'église. Ce sera au nouvel évêque à soutenir les droits de son siège. On voit par-là que l'abus de piller les églises vancantes régnoit en Orient comme en Occident.

Le nouvel empereur Manuel Comnène, étant arrivé à Constantinople, commença par remplir le siège patriarcal, vacant par la mort de Léon de Stytiote, qu'il avoit tenu huit ans et huit mois. Manuel mit à sa place Michel Oxiste, ainsi nommé du monastère dont il fut tiré. Son surnom étoit Courcouas ; et il étoit ignorant des sciences profanes, mais bien instruit de la doctrine de l'Eglise, et recommandable par ses mœurs et par l'austérité de sa vie. Il ne tint le siège de Constantinople que deux ans et huit mois. Ce fut donc lui qui couronna Manuel ; et ce prince régna trente-huit ans. Le jour de son couronnement il mit cent livres d'or sur l'autel, et tous les ans il en envoya deux cents au clergé.

### III. Jugements contre des bogomiles.

Dès la première année de son pontificat. le vendredi vingtième d'août, indiction sixième, qui étoit l'an mil cent quarante-trois, le patriarche Michel tint un concile dans le palais Thomaïte, où assistèrent douze métropolitains et quelques grands officiers de l'empereur. Basile, métropolitain de Tyane en Cappadoce, y dénonça deux prétendus évêques de sa province, savoir, Clément de Sasime et Léonce de Balbisse, comme étant de la secte des bogomiles. Et premièrement il montra qu'ils n'étoient point évêques, ayant été ordonnés par le métropolitain seul, sans qu'il fût assisté d'autres évêques, comme les canons l'ordonnent, ce qu'ils confessèrent eux-mêmes. Sur quoi le concile fit un décret par lequel il déclara leur ordination nulle, et ne les reconnut plus que pour simples moines (1).

Ensuite, et le même jour, le métropolitain Basile produisit un clerc de son église, nommé Léon, qui rapporta un écrit signé par les clercs, les magistrats et les habitants de Tyane, contenant plusieurs chefs d'accusation contre les deux moines Clément de Léonce, savoir : Ils enseignent aux maris de s'abstenir de la compagnie de leurs femmes

légitimes. Ils ordonnent l'abstinence de la chair, du lait, du poisson et du vin pendant trois ans, après lesquels ils en permettent l'usage. Ils disent qu'aucun séculier ne se peut sauver, quelque vertu qu'il pratique, s'il ne se fait moine ; et que l'on peut engager dans la profession monastique les maris malgré leurs femmes, et les femmes malgré leurs maris. Ils ont laissé des chrétiens morts sans sépulture et sans prières, et ne les ont pas voulu recevoir à pénitence de leur vivant. Ils en ont déterrés tant dedans que dehors les églises, disant que c'étoient des pécheurs, et que les démons habitoient dans leurs corps. Ils ne permettent pas d'adorer la croix, si elle ne porte cette inscription : Jésus-Christ, fils de Dieu. Ils ont rebaptisé des enfants, disant que ceux qui les avoient baptisés étoient des pécheurs. Ils ont ordonné des diaconesses, à qui ils ont permis de dire les oraisons et de lire l'Evangile ; et elles ont célébré la liturgie avec Clément. Ils ont renversé de saintes images. Ils ont dit que la croix de Saint-Michel, qui fait une infinité de miracles, les faisoit par opération diabolique. Ils ont livré aux infidèles des femmes chrétiennes sous prétexte d'adultère. Les accusés ayant été exhortés à se défendre, Léonce proposa des excuses sur quelques-uns de ses articles, convenant des faits ; mais le concile condamna sans distinction toutes les erreurs contenues dans l'écrit produit par l'accusateur, avec anathème contre ceux qui les soutiendroient, et ordonna que l'écrit seroit conservé, et qu'on en enverroit une copie authentique sur les lieux.

La même année, mil cent quarante-trois, le vendredi, premier jour d'octobre, la septième indiction étant commencée, le patriarche Michel tint un autre concile dans le palais Thomaïte, où assistèrent treize métropolitains et les grands officiers de l'empereur, et le patriarche dit (1) : Nous avons reçu plusieurs avis fâcheux contre la réputation du moine Niphon, et nous avons vu un écrit de lui, envoyé nommément à plusieurs personnes de Cappadoce, et qu'il a reconnu lui-même. Nous avons aussi appris de plusieurs personnes dignes de foi qu'il insulte à toute l'Eglise, et qu'il traite tous les autres d'hérétiques. Il s'est présenté jusqu'à deux fois devant le concile qui a jugé qu'il étoit besoin d'un plus grand examen pour vérifier les avis que nous avons reçus, et connoître les sentiments de l'accusé, et cependant le concile a craint que, s'il étoit en liberté, il ne communiquât ses erreurs à plusieurs au préjudice de leurs âmes.

C'est pourquoi, jusqu'à une plus ample information, nous avons ordonné qu'il sera conduit au monastère de Périblepte, avec ordre à l'abbé, à l'économe et aux autres moines, de le mettre en retraite dans une cellule au dedans du monastère, où personne du dehors ne puisse

(1) Leo Allat. de Consil. lib. II, c. 12, p. 671, p. 67.

(1) Ibid. p. 678.

approcher de lui, sinon un seul serviteur ; qu'il ne parle à personne, ni laïque, ni ecclésiastique, ni même aux moines de la maison, qu'il n'écrive à personne et ne lise que les livres que nous lui prescrivons. Sous peine d'excommunication, s'il écrit ou instruit quelqu'un en cachette, et d'être tenu pour convaincu des rapports qui nous ont été faits contre lui. La Périblepte est un titre de la Sainte-Vierge, à qui ce monastère étoit dédié, comme qui diroit l'admirable (1).

Environ cinq mois après, le patriarche Michel porta son jugement définitif contre Niphon dans un concile tenu le mardi, vingt-deuxième de février, indiction septième, l'an mil cent quarante-quatre, où assistèrent onze métropolitains et les officiers de l'empereur (2). La sentence porte en substance : Nous sommes aujourd'hui pleinement informés des erreurs que tient et enseigne le moine Niphon contre la sainte communion des mystères de Jésus-Christ et sur d'autres articles, par le témoignage de tels et tels. Nous savons qu'il reconnoit pour orthodoxes les deux évêques de la province de Tyane, que nous avons déposés depuis peu, et qu'il approuve leurs sentiments. Enfin, nous lui avons ouï-dire aujourd'hui publiquement, en notre présence, anathème au dieu des Hébreux. C'est pourquoi nous avons ordonné qu'il soit enfermé sans aucune communication avec personne, et quiconque osera désormais communiquer avec lui en quelque manière que ce soit sera réputé être dans ses sentiments et puni comme tel. Le moine Niphon étoit entièrement ignorant des lettres humaines, mais il avoit étudié dès l'enfance les saintes lettres. En exécution de cette sentence, on lui coupa sa barbe qui descendoit jusqu'aux talons, on l'enferma et il demeura dans sa retraite forcée pendant tout le patriarcat de Michel Oxiste (3).

### IV. Mort de Célestin. Lucius II, pape.

Le pape Célestin, sachant que Pierre, abbé de Clugny, étoit en peine de l'état de l'église romaine, en ce temps de trouble et de sédition, lui écrivit comment il avoit été élu le troisième jour après la mort du pape Innocent par les cardinaux-prêtres et diacres assemblés dans l'église de Latran, avec les évêques et les sous-diacres, aux acclamations du clergé et du peuple romain, ce sont les termes. La lettre est datée du sixième de novembre, et l'abbé Pierre la reçut le vingt-neuvième du même mois, veille de Saint-André, et la fit lire en plein chapitre. C'est ce qu'il témoigne dans sa réponse où il félicite le pape de ce que sa promotion a été plus pacifique que celle de tous ses prédécesseurs depuis

Alexandre II (1). Il témoigne un grand désir de l'aller trouver, et de renouveler leur ancienne amitié. Mais il n'en eut pas le temps, car le pape Célestin mourut l'année suivante, mil cent quarante-quatre, le neuvième jour de mars, après cinq mois et treize jours de pontificat, et fut enterré à Saint-Jean-de-Latran.

Le saint-siège ne vauqua encore qu'un jour ; et le lendemain, dixième de mars, on élut Gérard, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Croix en Jérusalem, qui fut nommé Lucius II, et couronné le dimanche de la Passion, douzième jour de mars (2). Il étoit né à Bologne, et chanoine régulier. Ce fut le pape Honorius II qui le fit cardinal et bibliothécaire de l'église romaine. Il rebâtit son église, dont il augmenta les revenus, et y établit une communauté de chanoines réguliers. Le pape Innocent II, connoissant sa vertu et sa capacité, le fit chancelier après la mort d'Aimery, et en mourant il le fit camérier, lui confiant les biens de l'église romaine. Il ne tint le saint-siège que onze mois.

### V. Dol soumis à l'archevêque de Tours.

Il jugea le différend qui duroit depuis si long-temps entre l'archevêque de Tours et l'évêque de Dol, touchant la juridiction sur les évêques de Bretagne, que le pape Urbain II avoit adjugée à l'archevêque de Tours, cinquante ans au paravant (3). Le pape Lucius confirma ce jugement par une bulle adressée à Hugues, archevêque de Tours, où il dit que le pape Innocent avoit commis cette affaire à Geoffroy, évêque de Chartres, son légat, qui, ne l'ayant point terminée, l'évêque de Dol avoit prié le même pape de l'évoquer à soi, et l'avoit obtenu. Mais la mort du pape Innocent étant survenue, continue Lucius, vous vous êtes présentés l'un et l'autre devant nous. Vous, archevêque de Tours, avez produit les titres de votre église, entre autres la bulle du pape Urbain, à quoi l'évêque de Dol n'a rien répondu de raisonnable, ni soutenu sa prétention par l'autorité d'aucun pape. C'est pourquoi, de l'avis de notre conseil, où étoient plusieurs évêques, cardinaux, abbés et nobles romains, nous avons confirmé ce jugement du saint-siège, et vous avons investi de notre propre main, par un bâton, de l'obéissance de ces évêques, ordonnant que tant l'évêque de Dol que tous les autres de Bretagne soient désormais soumis à l'église de Tours comme à leur métropole, avec cette restriction toutefois que notre frère Geoffroy, évêque de Dol, tant qu'il gouvernera cette église, aura le pallium, et ne sera soumis qu'au pape.

(1) Cang. C. P. 94.

(2) Ibid. p. 681.

(3) Cinnam. II, c. 10, p.

351.

(1) Celest. Ep. 1, to. X, Conc. p. 1031. Pet. Can. II, Ep. 18.

(2) Cod. Vatic. ap. Bar. Sup. liv. LXIV, n. 16. Marienne collect. to. 1, p. 80.



Cette bulle est datée de Latran le quinzième de mai mil cent quarante-quatre, et le pape y nomme en cet ordre ceux qui étoient de son conseil : premièrement deux évêques-cardinaux, puis Raymond, archevêque de Tolède, Henri, évêque de Winchester, Ulger d'Angers et trois autres évêques françois, puis les cardinaux prêtres et diacres; ensuite Pierre de Clugny et deux autres abbés, et enfin les nobles romains. On garde encore à Tours le bâton par lequel le pape donna cette investiture. En conséquence de cette bulle, le pape Lucius écrivit aux évêques de Saint-Brieuc et de Tréguier, pour les absoudre de l'obéissance qu'ils avoient promise à l'évêque de Dol, et leur enjoindre de la rendre à l'archevêque de Tours. Il écrivit aussi au comte Geoffroy et aux seigneurs de Bretagne, pour leur enjoindre de ne point s'opposer à l'exécution de ce jugement.

Raymond, archevêque de Tolède, étant à Rome, obtint de son côté la confirmation de la primatie déjà donnée à cette église par Urbain II sur toute l'Espagne, cinquante-six ans auparavant. La bulle de Lucius, datée du treizième de mai mil cent quarante-quatre, porte, entre autres clauses, que les diocèses des villes qui ont perdu leurs métropolitains par l'invasion des Sarrasins, seront soumis à l'archevêque de Tolède, tant qu'ils demeureront en cet état. Sous ce même pontificat, Alphonse, duc de Portugal, et depuis roi, promit à l'église romaine un cens annuel de quatre onces d'or, payable par lui et par ses héritiers (1).

#### VI. Lettres des Romains au roi Conrad.

Cependant les Romains, poussant toujours leurs entreprises, ajoutèrent un patrice aux sénateurs qu'ils avoient déjà établis (2), et donnèrent cette dignité à Jourdain, fils de Pierre de Léon, se soumettant à lui comme à leur prince; puis ils allèrent trouver le pape, et lui demandèrent tous les droits régaliens dont ils jouissoient, tant à Rome que dehors, comme appartenant à leur patrice, car ils soutenoient que le pape devoit se contenter, pour sa subsistance, des dîmes et des oblations, comme les anciens évêques. Le pape, ainsi persécuté, eut recours à Conrad, roi des Romains, et lui écrivit une lettre fort soumise pour l'inviter à prendre la protection de l'église romaine. Les Romains séditieux écrivirent de leur côté à Conrad une lettre où ils soutiennent qu'ils n'agissent que pour son service, et pour remettre l'empire romain en l'état où il étoit du temps de Constantin et de Justinien. Pour cet effet, ajoutent-ils, nous avons pris les tours et les maisons fortes des plus puissants de Rome qui vouloient résister à votre majesté,

(1) Sup. liv. LXIII, n. 43. (2) Otto. Frising. III, Luc. Ep. 3. Inn. III, lib. I, Chr. c. 31. Ep. 97.

avec le Sicilien et le pape. Nous en gardons quelques-unes pour votre service, et nous avons abattu les autres. Nous sommes traversés dans ce dessein par le pape, les Frangipanes, le fils de Pierre de Léon, excepté Jourdain notre chef, par Ptolémée et plusieurs autres. Ils continuent en priant le roi de ne point écouter les calomnies qu'on lui rapportera contre eux, et de venir s'établir à Rome, pour commander plus absolument que ses prédécesseurs à l'Italie et à l'Allemagne, ayant ôté l'obstacle qu'y mettent les clercs. Et ensuite : Nous avons appris que le pape a traité avec le Sicilien, et lui a accordé la verge, l'anneau, la dalmatique, la mitre et les sandales, et de ne point envoyer chez lui de légat qu'il ne demande, et le Sicilien lui a donné beaucoup d'argent à votre préjudice. Le roi Conrad ne fit pas plus de cas de cette lettre que de plusieurs autres que les mêmes Romains lui avoient écrites, et qui étoient demeurées sans réponse : au contraire, il reçut fort bien les envoyés du pape, entre lesquels étoit Guy de Pise, cardinal et chancelier.

#### VII. Mort de Lucius. Eugène III, pape.

Par une lettre du pape Lucius à Pierre, abbé de Clugny, du vingt-deuxième de septembre mil cent quarante-quatre, on voit qu'il avoit eu une conférence avec le roi de Sicile, et qu'il avoit fait une trêve avec lui. Par la même lettre, le pape mande à l'abbé Pierre de lui envoyer treize de ses moines pour les placer à Rome, comme il fit en leur donnant le monastère de Saint-Sabbas, fondé dès le temps de saint Grégoire, afin d'y établir l'observance, à la charge que ce monastère seroit dans la dépendance de l'abbé de Clugny. C'est ce qui paroît par la bulle du dix-neuvième de janvier mil cent quarante-cinq, in-diction huitième. Le pape Lucius mourut le treizième de février suivant, ayant tenu le saint-siège onze mois et quatre jours, et fut enterré dans l'église de Latran (1).

Dès le lendemain, quatorzième de février, les cardinaux assemblés dans l'église de Saint-Césaire élurent pour lui succéder Bernard, abbé de Saint-Anastase à Rome. Il étoit de Pise, et avoit été vidame de cette église; depuis il entra dans l'ordre de Cîteaux, et passa quelque temps à Clairvaux sous la discipline de saint Bernard. Aténufe, abbé de Farseen Italie, ayant demandé à saint Bernard des moines, pour fonder une communauté, le saint abbé lui envoya Bernard de Pise avec quelques autres; mais le pape Innocent les prit pour lui-même, et leur donna l'église et le monastère de Saint-Anastase, martyr à Rome, près les eaux Salviennes, qu'il fit réparer, et en fit abbé Ber-

(1) Ep. 1, Papebr. Conat.

nard de Pise, l'an mil cent quarante (1). Il en fut donc tiré pour être pape, et sitôt qu'il fut élu on le mena au palais de Latran, on le fit asseoir, selon la coutume, dans la chaire pontificale, et on le nomma Eugène III. Il devoit être sacré le dimanche suivant à Saint-Pierre; mais, il fut averti que les sénateurs avoient résolu de faire casser son élection par violence s'il ne confirmoit le sénat nouvellement établi. C'est pourquoi il sortit de Rome la nuit avec quelques cardinaux, et se retira à la forteresse de Monticelle; et le lendemain, ayant rassemblé tous les cardinaux qui s'étoient dispersés, craignant la fureur du peuple, il se rendit avec ses domestiques au monastère de Farsee, où il fut sacré le dimanche suivant, qui étoit la Sexagésime et le dix-huitième de février. Il tint le saint-siège huit ans et quatre mois.

#### VIII. Lettre de saint Bernard.

Quand saint Bernard eut appris cette élection, il écrivit aux cardinaux et aux évêques de la cour de Rome en ces termes (2) : Dieu vous le pardonne; qu'avez-vous fait? Vous avez retiré un mort du tombeau, et replongé dans la foule et dans les affaires un homme qui ne cherchoit qu'à s'en éloigner. A quoi avez-vous pensé de vous jeter tout d'un coup après la mort du pape sur un homme rustique, et lui faire tomber des mains la cognée et la bêche pour le trainer au palais, l'élever sur la chaire, et le revêtir de pourpre? Ne semble-t-il pas ridicule de prendre un petit homme couvert de haillons pour être au-dessus des princes, commander aux évêques, disposer des royaumes et des empires? Je ne nie pas que ce ne puisse être un miracle, vu que j'entends dire à plusieurs que c'est l'ouvrage de Dieu. Mais je ne suis pas sans inquiétude; je crains qu'étant modeste et accoutumé au repos il ne s'acquitte pas des fonctions pontificales avec toute l'autorité nécessaire. Quels pensez-vous que soient maintenant les sentiments d'un homme que l'on arrache tout d'un coup du secret de la contemplation et de la solitude du cœur, comme un enfant du sein de sa mère, pour le produire en public et le mener comme une victime à des occupations nouvelles et désagréables? Hélas! si la main de Dieu ne le soutient, il faut qu'il succombe sous ce fardeau, formidable aux anges même. Saint Bernard conclut en exhortant les cardinaux à conserver leur ouvrage et assister le nouveau pape de leurs conseils.

Il n'écrivit pas sitôt au pape même, s'attendant qu'il lui écrirait le premier, et lui enverrait quelqu'un lui apprendre les circonstances de sa promotion (3). Enfin, pressé par ses amis, il lui écrivit à l'occasion de l'archevêque d'York. En cette lettre, il lui dit : Mon

(1) Vita S. Bern. III, c. 7, n. 23. Epist. ap. Bern. 45 Cod. Vatic. ap. Bar. (2) Ep. 237. (3) Ep. 23, S. Bern.

fils Bernard, par un changement heureux, est devenu mon père Eugène; il reste que ce changement passe aussi à l'église, votre épouse, qu'elle change en mieux, et que vous ne la regardiez pas comme étant à vous, mais vous comme étant à elle, et comme étant obligé à donner, s'il est besoin, votre vie même pour elle. Si Jésus-Christ vous a envoyé, vous croirez être venu, non pour être servi, mais pour servir, et il y a d'autant plus de sujet de l'espérer, que vous aviez déjà appris à n'être plus à vous-même. L'Eglise a donc raison de se réjouir, puisqu'elle attend plus de vous que d'un cun de ceux qui vous ont précédé depuis long-temps; et je m'en réjouis aussi, mais avec crainte, considérant le péril d'une dignité si éminente.

Il vint ensuite à l'affaire d'York, dont il avoit écrit deux ans auparavant au pape Célestin et aux prélats de la cour de Rome, se plaignant qu'au lieu d'exécuter le jugement du pape Innocent, on écoutoit encore Guillaume, intrus dans ce siège, à la honte de l'église romaine. Dans la lettre au pape Eugène, il ajoute : Puissé-je avant que de mourir voir l'Eglise comme en ses premiers jours; quand les apôtres étendoient leurs filets, non pour prendre de l'or ou de l'argent, mais pour prendre des âmes! Que je souhaite que vous disiez comme celui dont vous remplissez la chaire : Ton argent périsse avec toi! Parole magnifique, parole foudroyante, capable de confondre tous les ennemis de Sion. C'est ce que l'Eglise attend de vous; vous êtes établi sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, édifier et planter. A la nouvelle de votre promotion, plusieurs ont dit eux-mêmes : La cognée est maintenant à la racine des arbres, le temps de tailler la vigne est venu (1). Prenez donc courage, faites sentir votre pouvoir à vos ennemis; mais souvenez-vous toujours que vous êtes homme. Pensez combien de papes vous avez vus mourir à vos yeux; et souvenez-vous que, comme vous occupez leur siège, vous les suivrez bientôt dans le tombeau. Cette lettre fut suivie de près de deux autres, touchant la même affaire de l'archevêque d'York. Dans la première, saint Bernard dit : Je suis importun, mais j'ai une bonne excuse. On dit que c'est moi qui suis pape et non pas vous; ceux qui ont des affaires viennent fondre sur moi de toutes parts, et dans cette multitude d'amis il y en a à qui je ne puis en conscience refuser mes offices. Dans l'autre, il félicite Eugène des exemples de justice qu'il avoit déjà donnés (2).

#### IX. Robert Pullus, cardinal.

Saint Bernard écrivit aussi au cardinal Robert Poulain ou Pullus, chancelier de l'église

(1) Ep. 233, 236. Act. > III, 20. Jerem. 1. (2) Ep. 140.



romaine. C'étoit un savant anglois, qui avoit enseigné quelque temps à Paris, et saint Bernard avoit alors prié son évêque de l'y laisser à cause de sa sainte doctrine. Etant retourné en Angleterre, il rétablit les études à Oxford, où elles étoient presque éteintes; puis le pape Innocent II, connoissant son mérite, l'appela à Rome, et Lucius II le fit cardinal, du titre de Saint-Eusèbe, et ensuite chancelier de l'église romaine. C'est le premier cardinal anglois que l'on connoisse. Saint Bernard lui écrivit donc incontinent après la promotion du pape Eugène, bénissant Dieu d'avoir préparé au pape un tel secours, car le chancelier étoit son principal ministre. Il exhorte le cardinal Robert à s'acquitter de sa charge avec fidélité et avec prudence, pour empêcher le pape d'être surpris par les artifices des méchants, dans la multitude des affaires qui l'environnoient. Robert n'exerça la charge de chancelier que pendant les trois premières années du pape Eugène. Nous avons de lui un corps entier de théologie, sous le titre de Sentences, divisé en huit parties, où il traite solidement les principales questions qui étoient agitées de son temps, tant sur les mystères que sur les sacrements; et les résout par l'autorité de l'Écriture et des pères; mais il a quelques opinions singulières (1).

#### X. Le pape à Viterbe.

Le pape Eugène après son sacre passa dans les places fortes pour éviter la fureur du peuple romain, puis il vint à Viterbe, où il fit quelque séjour (2). Cependant Arnaud de Bresse vint à Rome et échauffa la révolte, qui n'étoit déjà que trop allumée. Il proposoit au peuple les exemples des anciens Romains, qui, par les conseils du sénat, la valeur et la discipline de leurs armées, avoient soumis toute la terre à leur domination. Il disoit qu'il falloit rebâtir le Capitole, et rétablir la dignité du sénat et l'ordre des chevaliers; que le gouvernement de Rome ne regardoit point le pape, et qu'il devoit se contenter de la juridiction ecclésiastique. Les Romains, avec Jourdain leur patrice, excités par ces discours, abolirent la dignité du préfet de Rome, et contraignirent tous les principaux des nobles et des citoyens de se soumettre au patrice. Ils abattirent non-seulement les tours de quelques laïques les plus distingués, mais encore les maisons des cardinaux et des ecclésiastiques, et firent un butin immense. Ils fortifièrent l'église de Saint-Pierre, où ils contraignoient à force de coups les pèlerins de faire des offrandes pour en profiter, et en tuèrent quelques-uns jusque dans le vestibule

(1) Ep. 203, et ibi Mabill. Ep. 364, et 334, ibi Mabill. Edit. 1655. (2) Ottg. Fris. VII, Chr. c. 31. Id. II, Fris. c. 20.

de l'église, parce qu'ils le refusoient (1).

Pendant que le pape Eugène étoit à Viterbe, il lui vint des députés des évêques d'Arménie, et de leur catholique, ou patriarche, qui avoit selon eux, sous sa juridiction, plus de mille évêques. Ils avoient été dix-huit mois à leur voyage; et, étant arrivés à Viterbe, ils saluèrent le pape, lui offrant de la part de leur église toute sorte de soumission. Ils venoient consulter l'église romaine, et se rapporter à son jugement touchant les différends qu'ils avoient avec les Grecs, car ils ne mettoient point d'eau dans le vin pour le saint sacrifice, comme font les Grecs et les Latins, quoiqu'ils y emploient du pain levé comme les Grecs, et ils ne font qu'une fête de Noël et de l'Épiphanie. Le pape les reçut agréablement, et les fit assister à la messe, où même il voulut qu'ils vissent de près ce que le saint sacrifice a de plus secret, afin d'observer tout exactement. Un de ces députés rapporta depuis, qu'assistant ainsi à la messe le dix-huitième de novembre, jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, il avoit vu sur la tête du pape officiant un rayon de soleil et deux colombes, qui montoient et descendoient, sans qu'il pût découvrir par où entroient ces colombes ou cette lumière. C'est ce que cet évêque arménien témoigna devant toute la cour romaine, et que cette merveille l'excitoit d'autant plus à rendre obéissance au saint-siège (2).

Othon, évêque de Frisingue, qui rapporte ce fait, étoit alors à Viterbe, où il dit avoir vu aussi Hugues, évêque de Gabale en Syrie, qui avoit le plus travaillé à soumettre Antioche au saint-siège. Il se plaignoit de son patriarche et de la mère du prince d'Antioche, et prétendoit la dime des dépouilles prise sur les Sarrasins, à l'exemple de Melchisedech, qui l'avoit reçue d'Abraham (3). Il demandoit sur ce sujet la protection du pape. L'évêque de Gabale étoit d'un prince chrétien, mais nestorien, nommé le prêtre Jean, qui régnoit à l'extrémité de l'Orient, et qui avoit remporté des victoires considérables sur les Persans; on disoit qu'il vouloit venir au secours de l'église de Jérusalem. C'est la première fois que je trouve dans nos auteurs ce nom de prêtre Jean pour marquer un prince.

#### XI. Seconde croisade publiée.

Mais le sujet le plus important du voyage de l'évêque de Gabale étoit de demander du secours pour l'église d'Orient, consternée par la perte d'Edesse. Car cette ville n'étant point secourue contre Zengui, qui l'assiégeoit depuis deux ans, il la prit enfin le jour de Noël, mil cent quarante-quatre, et fit un grand massacre des habitants, qui étoient tous chrétiens,

(1) Chr. c. 31; VII, Chr. c. 32. (2) C. 35. (3) Gen. XIV, 23.

parce qu'elle n'étoit jamais tombée au pouvoir des infidèles (1). L'archevêque, nommé Hugues, voulant en sortir lors de la prise, fut étouffé dans la foule, ce qui fut regardé comme une punition de son avarice. Car il avoit amassé de grands trésors, qui auroient pu sauver la ville s'il les avoit employés à payer les troupes. Edesse étant prise, les églises furent profanées, principalement celle de la Sainte-Vierge, et celle où étoient les reliques de saint Thomas. L'évêque de Gabale racontoit avec larmes ces tristes nouvelles, résolu de passer les Alpes, et d'aller demander du secours au roi des Romains et au roi de France pour les chrétiens d'outre-mer.

Nous avons les lettres que le pape Eugène écrivit à ce sujet au roi Louis le jeune, datées du premier jour de décembre, à Vétralle, près de Viterbe. Il y exhorte tous les François, principalement les puissants et les nobles, et même leur enjoint pour la rémission de leurs péchés de prendre les armes pour la défense de l'église orientale, que leurs pères ont délivrée aux dépens de leur sang. Il accorde à ceux qui s'engageront à cette sainte entreprise la même indulgence que donna le pape Urbain II à la première croisade (2). Il met leurs femmes, leurs enfants et leurs biens sous la protection de l'Eglise, défend d'entreprendre aucune action contre eux pour ce qu'ils possèdent paisiblement, décharge les croisés des usures qu'ils doivent pour le passé, et leur permet d'engager leurs fiefs à des églises ou à des particuliers, en cas que leurs seigneurs ne veuillent ou ne puissent leur prêter de l'argent. Au reste, il exhorte les croisés à ne point porter d'habits précieux, et ne point mener des chiens ou d'oiseaux pour la chasse, ni tout ce qui ne sert qu'au plaisir.

Avant que cette lettre fût apportée en France, le roi avoit déjà résolu de se croiser, pour accomplir le vœu qu'avoit fait Philippe, son frère aîné, et que sa mort imprévue l'avoit empêché d'accomplir (3). Il déclara ce dessein à quelques-uns des seigneurs de sa cour, qui lui conseillèrent d'appeler saint Bernard, et le consulter. Le saint abbé répondit qu'il ne falloit rien résoudre sur une affaire de cette importance sans avoir consulté le pape. Le roi déclara encore son dessein aux évêques et aux seigneurs, dans la cour qu'il tint à Bourges, à la fête de Noël mil cent quarante-cinq. Geoffroy, évêque de Langres, y parla avec tant de force sur la prise d'Edesse, qu'il tira les larmes des assistants, et les exhorta à se croiser avec le roi, qui les y excitoit assez par son exemple. Pour cet effet, on indiqua une autre assemblée à Vézelay pour la fête de Pâques prochaine, afin d'y résoudre la croi-

(1) Otto. VII, Chr. ibid. c. 30. Tyr. XVI, c. 5. (2) Epist. I. Sup. liv. LXIV, n. 32. (3) Otto Fris. I, Frid. c. 24; tom. X, Conc. p. 1099.

sade plus solennellement; cependant le roi envoya au pape pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. En cette assemblée de Bourges, Samson, archevêque de Reims, donna la couronne au roi, suivant la coutume des grandes fêtes; de quoi Pierre, archevêque de Bourges, se plaignit au pape, comme d'une entreprise sur ses droits (1).

#### XII. Le pape à Rome.

Cependant le pape Eugène, pour réduire les Romains rebelles, commença par excommunier Jourdain, leur prétendu patrice (2), avec quelques-uns de ses partisans. Ensuite il se servit des troupes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains, qu'il réduisit ainsi à lui demander la paix. Mais il ne la leur accorda qu'à condition d'abolir le patriciat, de rétablir le préfet en sa première dignité, et de reconnoître que les sénateurs ne tenoient leur autorité que du pape. Il entra ainsi à Rome, où il fut reçu avec une joie singulière, parce qu'on ne s'attendoit pas à l'y voir sitôt. Le peuple vint en foule au devant de lui avec des rameaux à la main, et se prosternoit à ses pieds; toutes les compagnies marchaient avec leurs bannières, les juifs mêmes y vinrent avec le livre de la loi porté sur les épaules. Le pape, étant ainsi rentré dans Rome, y célébra la fête de Noël, mil cent quarante-cinq, et logeoit au palais de Latran. Mais il n'y demeura pas long-temps, car, comme les Romains le sollicitoient de jour en jour de ruiner Tibur, il fut obligé, pour éviter leurs importunités, de passer au delà du Tibre, c'est-à-dire, comme l'on croit, au château Saint-Ange. Saint Bernard, connu et respecté à Rome par les grandes choses qu'il y avoit faites pour le pape Innocent, écrivit aux Romains pour les ramener à l'obéissance du pape Eugène (3). Il s'excuse d'abord de ce qu'étant si peu considérable par lui-même, il s'adresse à un peuple si illustre et sublime; mais, dit-il, c'est la cause commune; et quand le chef est attaqué la douleur s'étend à tous les membres. Il leur reproche ensuite d'agir contre leurs propres intérêts, en s'élevant contre le saint-siège, dont la prééminence fait leur gloire et les fait souvenir des désordres arrivés chez eux par le schisme d'Anaclet, lorsque les églises de Rome furent dépouillées de leurs ornements et de leurs trésors, et leurs revenus dissipés. Il leur représente les maux de la division entre les citoyens, les parents et les proches, et finit en les exhortant à se réconcilier à Dieu, aux apôtres et à leurs autres saints protecteurs. Cette lettre est toute pathétique; et saint

(1) Eug. Ep. 8. (2) Otto. VII, Chr. n. 31. (3) Cod. Vatic. ap. Bar. Ep. 143.



Bernard n'y traite point la question contre les arnaudistes, à qui il falloit, ce me semble, prouver en général que la seigneurie temporelle n'est pas incompatible avec la puissance spirituelle; et, en particulier, que le pape étoit légitime successeur de Rome; mais il ne paroît pas que personne doutât alors de la donation de Constantin (1). Le saint abbé écrivit de même au roi Conrad, appuyant sur la concorde qui doit régner entre le royaume et le sacerdoce, et l'exhortant à protéger l'Eglise et à réprimer l'insolence et la témérité des Romains.

### XIII. Evêché de Tournai.

Pendant que le pape Eugène étoit réfugié au delà du Tibre, il termina l'affaire qui durait depuis si long-temps pour le rétablissement de l'évêché de Tournai (2). Les chanoines de cette église, ayant appris combien le nouveau pape étoit désintéressé, le firent instruire de leur affaire, et lui demandèrent sa résolution. Il répondit qu'il feroit tout ce que lui en manderait l'abbé de Clairvaux. Les chanoines, ayant reçu les lettres de saint Bernard, les envoyèrent à Rome par leurs députés, dont le chef étoit Letbert. Il expliqua au pape toute l'affaire, le suppliant de la terminer; et comme le pape vouloit lui donner des lettres en vertu desquelles on feroit à Tournai une nouvelle élection, Letbert répondit qu'il ne se chargeoit jamais de telles lettres; mais que si le pape vouloit lui donner de sa main un évêque tout sacré, il retourneroit avec lui, et qu'il seroit reçu à Tournai avec l'honneur convenable. Le pape, cédant enfin aux instances et à la fermeté de Letbert, lui demanda qui, dans sa cour, il vouloit choisir pour évêque. Letbert s'en rapporta au pape, qui assembla les cardinaux, et leur en demanda leur avis. Anselme, abbé de Saint-Vincent de Laon, et auparavant moine de Saint-Médard de Soissons, étoit venu à Rome pour quelques affaires de son église; et il étoit très-connu à la cour du pape, qui le nomma pour évêque de Tournai. Letbert et les autres députés l'élurent aussitôt, et le présentèrent au pape pour le sacrer. Anselme s'en défendit, disant qu'il étoit attaqué d'une infirmité considérable, et qu'il devoit plutôt songer à la mort qu'à l'épiscopat; mais le pape persista, l'obligea à se soumettre par l'obéissance, et le sacra solennellement le quatrième dimanche de carême, qui, cette année mil cent quarante-six, étoit le dixième jour de mars. Ensuite, il fit expédier plusieurs lettres en sa faveur. La première adressée au clergé et au peuple de Tournai, par laquelle il leur ordonne de le reconnaître pour évêque, et les absout du serment de fidélité ou d'obéissance qu'ils pourroient avoir fait à l'évêque de

Noyon (1). La seconde lettre est adressée au roi de France, pour l'exhorter à reconnaître et protéger le nouvel évêque de Tournai. Ces deux lettres sont du quinzième de mars. Le pape écrivit aussi pour ce sujet à Thierry, comte de Flandre, à Simon, évêque de Noyon, à Samson, archevêque de Reims, et aux autres évêques de la province. Ces lettres eurent leur effet, et Anselme fut reçu sans opposition dans le siège de Tournai. Ainsi fut terminée cette grande affaire (2), commencée cinquante ans auparavant, sous le pontificat d'Urbain II; et l'évêché de Tournai est demeuré séparé de celui de Noyon, après lui avoir été joint, depuis le temps de saint Médard, pendant six cents ans (3).

### XIV. Croisade en France.

Le roi Louis le jeune, ayant reçu du pape une réponse favorable touchant la croisade, tint un grand parlement à Vézelay en Bourgogne, où l'on croyoit avoir alors les os de sainte Madelaine, comme témoigne Othon de Frisingue. On tint ce parlement à la fête de Pâques, qui, cette année mil cent quarante-six, fut le trente-unième de mars. Les évêques et les seigneurs de France s'y trouvèrent en grand nombre; et entre plusieurs abbés, saint Bernard fut chargé de prêcher la croisade. Le roi l'y avoit déjà invité jusqu'à deux fois, et le pape lui en avoit écrit; mais il ne put s'y résoudre qu'après en avoir reçu l'ordre exprès par la lettre générale du pape. Comme il n'y avoit point à Vézelay de lieu assez grand pour contenir toute la multitude qui s'y étoit assemblée, on dressa en pleine campagne un échafaud, sur lequel le saint abbé monta avec le roi (4). Il prêcha fortement, le roi parla aussi sur le même sujet; on lut la lettre du pape, et de tous côtés on s'écria pour demander des croix. On en avoit préparé un paquet qui fut bientôt distribué; et, comme il ne suffisoit pas, Bernard fut obligé de mettre en pièces ses habits pour y suppléer, et il fit en cette occasion un grand nombre de miracles. Avec le roi se croisèrent la reine, Aliénor, son épouse, et grand nombre des seigneurs, entre autres Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse; Henri, fils de Thibaut, comte de Blois et de Champagne; Guy, comte de Nevers; et son frère Renaud, comte de Tonnerre; Robert, comte de Dreux, frère du roi; Ives, comte de Soissons. Entre les prélats, on nomme Simon, évêque de Noyon; Geoffroy de Langres; Arnoul de Lisieux.

Pour régler plus particulièrement le voyage, on indiqua un autre parlement à Chartres, au

(1) V. Herman. de Mirac. lib. II, c. 20, et 21, post. (3) Sup. liv. XXXII, p. 43. (4) Tom. X, Concil. p. Guib. Eug. Ep. 63, 64, ex 1100. Otto. I, Frid. c. 36. to. 5, Spicil. p. 565. Vita lib. III, c. 4. Bern. (2) Sup. liv. LXIV, n. 48. Ep. 423.

troisième dimanche d'après Pâques, vingt-unième d'avril. Pierre, abbé de Clugny, y fut invité, comme un de ceux dont le conseil étoit le plus nécessaire. Saint Bernard et l'abbé Suger lui en écrivirent; et, par ses réponses, on voit combien il étoit touché du péril de l'église d'Orient; mais il s'excusa de se trouver à l'assemblée de Chartres, tant sur sa mauvaise santé que sur ce qu'il avoit convoqué un chapitre à Clugny pour le même jour. Amédée, archevêque de Lyon, et Geoffroy, archevêque de Bordeaux, s'en excusèrent aussi. Le premier principalement à cause du refus que faisoit l'archevêque de Sens de le reconnaître pour primat. L'assemblée de Chartres se tint, et tous, d'un consentement unanime, y voulurent élire saint Bernard pour chef de la croisade; mais il le refusa constamment, comme il le manda au pape Eugène, dans une lettre où il l'exhorte à presser avec tout le zèle possible cette entreprise, et à employer à cette occasion les deux glaives de l'Eglise (1).

C'est que sur le fondement de cette parole des apôtres à Jésus-Christ (2) : Seigneur, voici deux glaives, on prétendoit que ces deux glaives signifioient la puissance temporelle, qu'on appeloit le glaive matériel; et la puissance ecclésiastique, qu'on appeloit le glaive spirituel. Et c'est en ce sens que saint Bernard dit dans cette lettre : L'un et l'autre glaive appartient à Pierre; l'un doit être tiré à sa sollicitation, l'autre de sa main, toutes les fois qu'il en est besoin. C'est de celui qui convengoit le moins à Pierre qu'il fut dit de le mettre dans le fourreau (3). Il étoit donc aussi à lui, mais il ne le devoit pas tirer de sa main. Je crois qu'il est temps, et même nécessaire, de les tirer tous deux pour la défense de l'église d'Orient (4). Cette allégorie des deux glaives, si célèbre dans la suite, avoit déjà été marquée dans un écrit de Geoffroy, abbé de Vendôme. Saint Bernard l'étend ici davantage; et il est clair que, dans l'affaire dont il s'agit, c'est-à-dire dans la croisade, c'étoit le pape qui excitoit les princes chrétiens à employer le glaive matériel contre les infidèles; mais saint Bernard ne prétendoit pas pour cela qu'ils ne pussent entreprendre aucune guerre sans la permission du pape.

Il continue dans sa lettre : Vous aurez déjà appris, si je ne me trompe, comment, dans l'assemblée de Chartres, j'admire par quelle vue on m'a choisi pour chef et pour général d'armée; mais soyez assuré que ce n'a été ni par mon conseil ni de mon consentement. Il ne me seroit pas même possible, autant que je puis mesurer mes forces, d'arriver jusque-là. Qui suis-je, pour ranger une armée en bataille et marcher à la tête des troupes?

(1) Lib. II, p. 147. Bern. (2) Luc. XXII, 28. Ep. 264. Petr. VI, Ep. 17, (3) Jo. XVIII, 11. 18, 19, 27. Duchesne, hist. (4) Geof. Opusc. 4. Sup. to. 4, Ep. 134, 135, 258. liv. LXVII, n. 23.

Qu'y a-t-il de plus éloigné de ma profession, quand j'en aurois la force et la capacité? Je vous conjure, par la charité que vous me devez, de ne me pas exposer à la volonté des hommes, mais de consulter en tout celle de Dieu (1). Dans une autre lettre au pape, écrite la même année, il marque ainsi le succès de ses prédications pour la croisade : Vous avez commandé, j'ai obéi, et votre autorité a rendu mon obéissance féconde; les villes et les châteaux deviennent déserts, et on voit partout des veuves dont les maris sont vivants.

Saint Bernard écrivit aussi une lettre circulaire (2) pour exciter à la croisade, qui se trouve en différents exemplaires adressée diversément, pour l'Allemagne, pour l'Angleterre, pour la Lombardie; et il en fit écrire une à peu près pareille par Nicolas, son secrétaire, pour le comte et les seigneurs de Bretagne en particulier. Dans la grande lettre circulaire, il relève d'abord la dignité des lieux saints, et le péril où ils sont exposés, d'être profanés de nouveau par les infidèles; puis il relève l'utilité de la croisade, en disant : Combien de pécheurs, confessant leurs fautes avec larmes, en ont obtenu le pardon en ces lieux, depuis que la valeur de nos pères en a banni l'impureté des païens? L'ennemi le voit et en frémit de rage. Et ensuite : N'est-ce pas une occasion précieuse de salut, et une invention digne des profondeurs de la bonté divine, que le tout-puissant daigne appeler à son service des homicides, des voleurs, des adultères, des parjures, des hommes chargés de toutes sortes de crimes, comme si c'étoient des justes. Il veut être votre débiteur, afin de vous rendre pour récompense le pardon de vos péchés et la gloire éternelle. Le saint abbé les exhorte à ne plus tourner leurs armes les uns contre les autres, pour la perte de leurs âmes, et à employer leur courage plus utilement. Il marque l'indulgence de la croisade qui fait obtenir le pardon de tous les péchés que l'on aura confessés d'un cœur contrit.

### XV. Saint Bernard empêche de tuer les juifs.

Au reste, ajoute-t-il, je vous avertis de ne pas croire à tous les esprits, et de régler votre zèle selon la science. Il ne faut point persécuter les juifs, il ne faut point les tuer, ni même les chasser. Ce sont comme des lettres vivantes qui nous représentent la passion de Notre Seigneur. C'est pour cela qu'ils sont dispersés dans tous les pays du monde, afin que, souffrant la juste peine d'un si grand crime, ils rendent témoignage à notre rédemption (3). Toutefois, ils se convertiront à la fin, après que la multitude des gentils sera entrée dans l'Eglise. Si nous en attendions autant des

(1) Ep. 244.

(2) Narrat. Tornac. Spicil. to. 12, p. 483.

(1) Ep. 224. (2) Ep. 365, al. 322.

(3) Rom. II, 25.



païens, il faudroit les souffrir plutôt que de leur faire la guerre; mais, puisqu'ils ont commencé à nous attaquer, il faut que ceux qui ont droit d'user du glaive repoussent la force par la force. Or, il est de la piété chrétienne d'épargner ceux qui sont soumis, comme de dompter les superbes. Enfin, saint Bernard avertit les croisés de ne choisir pour chefs que des guerriers, et les plus expérimentés, et de marcher tous ensemble, en corps d'armée, pour éviter l'inconvénient de ceux qui suivirent témérairement Pierre l'ermite à la première croisade (1).

Ce que le saint abbé dit ici des juifs regarde le zèle indiscret d'un moine, nommé Rodolphe, qui prêchoit en même temps la croisade à Cologne, à Mayence, à Wormes, et aux autres villes proche du Rhin. Il faisoit profession d'une grande sévérité, mais il étoit peu instruit, et, dans ses prédications, il disoit qu'il falloit tuer les juifs, comme les ennemis de la religion chrétienne; et ses discours séditieux firent un tel effet, qu'en plusieurs villes de Gaule et de Germanie il y eut grand nombre de juifs massacrés. Henri, archevêque de Mayence, en ayant écrit à saint Bernard, il lui répondit (2): Cet homme n'a aucune mission, ni des hommes ni de Dieu. Que, s'il se vante d'être moine ou ermite, et prétend par-là s'attribuer la liberté de prêcher, il doit savoir que le devoir d'un moine n'est pas d'enseigner, mais de pleurer; et que la ville doit être pour lui une prison, et la solitude un paradis. Il y a en celui-ci trois choses très-dignes de répréhension, l'usurpation du ministère de la parole, le mépris des évêques, l'approbation de l'homicide. L'Eglise triomphe plus glorieusement des juifs, les convaincant ou les convertissant de jour en jour, que si elle les faisoit passer une fois au fil de l'épée; et ce n'est pas en vain qu'elle fait pour eux cette prière, où elle demande à Dieu d'ôter le voile de leurs cœurs. C'est l'raison du vendredi-saint. Saint Bernard conclut que Rodolphe est plein de l'esprit d'arrogance, et cherche à se faire un grand nom.

Pierre, abbé de Clugny, étoit dans le même sentiment au sujet des juifs, comme il paroît par la lettre qu'il écrivit au roi Louis vers le même temps, pour lui souhaiter un heureux succès dans sa croisade (3). Il convient que les juifs sont les plus grands ennemis des chrétiens, et pires que les Sarrasins; toutefois, il ne veut pas qu'on les fasse mourir, mais qu'on les réserve à un plus grand supplice, qui est d'être toujours esclaves, timides et fugitifs. Ce qu'il demande au roi, c'est de les punir en ce qu'ils ont de plus cher, qui est leur argent, leur ôtant les gains illicites qu'ils font sur les chrétiens, non-seulement par les usures, mais par les larcins dont ils sont complices et re-

celeurs, principalement de l'argenterie des églises. Car les voleurs, ne trouvant point de chrétiens qui voulussent acheter des vases sacrés, les vendoient à des juifs, qui les fondoient ou les employoient à des usages profanes. L'abbé de Clugny exhorte le roi à punir ces sacrilèges, et à prendre sur les juifs de quoi faire la guerre aux Sarrasins.

#### XVI. Saint Bernard en Allemagne.

Saint Bernard alla lui-même prêcher la croisade en Allemagne, et vint à Mayence, où il trouva le moine Rodolphe en grand crédit auprès du peuple. Il le fit venir, lui représenta qu'il agissoit contre le devoir de sa profession; et enfin le réduisit à lui promettre obéissance, et à retourner dans son monastère. Le peuple en fut fort indigné, et vouloit exciter une sédition, s'il n'eût été retenu par la considération de la sainteté de Bernard. Etant allé à Francfort trouver le roi Conrad, pour mettre la paix entre lui et quelques seigneurs, il prit le roi en particulier, et l'exhorta à se croiser lui-même pour le salut de son âme; mais le roi lui dit qu'il n'y avoit point d'inclination; et le saint abbé n'osa l'en presser davantage. Herman, évêque de Constance, qui se trouvoit à Francfort auprès du roi, pria instamment saint Bernard de venir chez lui (1). Il y avoit grande répugnance, étant pressé de retourner à Clairvaux, dont il étoit absent depuis près d'un an; mais il se laissa vaincre à la persévérance de l'évêque de Constance, qui l'en fit prier par les autres évêques, et par le roi même; et il crut connoître que c'étoit la volonté de Dieu. En ce voyage, il fit un grand nombre de miracles, dont nous avons une relation exacte, écrite à la prière de Samson, archevêque de Reims, par Philippe, qui accompagnoit le saint abbé dans ce voyage, étant archidiacre de Liège; mais il se convertit alors, et au retour se rendit moine à Clairvaux. Cette relation est un journal, depuis le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre mil cent quarante-six, jusqu'au jeudi, second jour de janvier mil cent quarante-sept. Philippe fait parler tous ceux qui avoient été avec lui témoins de ces miracles, savoir, Herman, évêque de Constance, et Everard, son chapelain; deux abbés, Baudouin et Frouin; deux moines, Gérard et Geoffroy; trois clercs, Philippe, qui est l'auteur, Othon et Francon; enfin, Alexandre de Cologne, qui se joignit à eux dans le voyage. Ce sont dix témoins de ces miracles.

#### XVII. Miracles de saint Bernard.

Le journal commence ainsi: L'évêque Her-

(1) Sup. liv. LXIV, n. 40. Epist. 363, al. 323.  
(2) Otto. 1, Frid. c. 37. (3) IV, Ep. 36.

(1) Otto. 1, Frid. c. 39. lib. VI, c. 1, 4.  
IV, c. 3. Vita S. Bernard.

man dit: Le curé du village d'Herenheim, étant appelé exprès, m'a déclaré qu'un homme aveugle depuis dix ans, qui étoit de sa maison, ayant reçu le signe de la croix en passant, le premier dimanche de l'Avent, recouvra la vue aussitôt qu'il fut arrivé dans la maison; je l'avois déjà ouï-dire à un autre, et la chose est très-certaine dans tout le pays. Le chapelain Everard dit: J'ai ouï-dire à deux hommes d'honneur, l'un prêtre et l'autre moine, qu'au village de Lapenheim, deux aveugles ont recouvré la vue le même jour par le signe de la croix. Philippe: Le lundi en ma présence, un vieillard aveugle fut amené à l'église, et après l'imposition des mains tout le peuple cria qu'il avoit recouvré la vue, comme vous l'entendites tous. L'abbé Frouin: Je le vis qui voyoit clair, et le frère Geoffroy le vit avec moi. Francon: Le mardi à Fribourg, une mère présenta au logis son enfant qui étoit aveugle; et, comme elle le reportoit après l'imposition des mains, l'abbé fit demander à l'enfant s'il voyoit; je le suivis moi-même, je l'interrogeai, et il me répondit qu'il voyoit clair: ce qui fut aussi éprouvé en plusieurs manières. Geoffroy: Aussitôt que nous fûmes entrés dans l'église, un jeune homme boiteux fut guéri par le signe de la croix. L'évêque: Nous les vîmes tous devant l'autel, tandis que le peuple louoit Dieu avec de grands cris. Et ensuite: Pourquoi n'avez-vous pas dit qu'à Fribourg, le premier jour, l'abbé ordonna de prier pour les riches, afin que Dieu ôtât le voile de leurs cœurs, parce qu'au lieu que les pauvres se présentoient pour être croisés, les riches se reculoient, et la prière ne fut pas vaine; mais les plus riches du lieu, comme vous savez, et même les plus méchants, se croisèrent.

Après plusieurs autres miracles, l'évêque raconte ainsi ce qui s'étoit passé à Bâle le vendredi, sixième de décembre (1): Après le sermon et les croix données, on présenta à l'homme de Dieu une femme muette, et sitôt qu'il eut touché sa langue elle fut déliée, et la femme parla bien; je la vis et lui parlai. Mais ce boiteux qui avoit été guéri auparavant, et pour lequel le peuple jeta de si grands cris, qui de vous le vit? Othon: Nous le vîmes tous. Everard: Les chevaliers de mon maître et moi, le même jour vendredi, nous vîmes un enfant que sa mère avoit amené aveugle au logis du saint homme, et qu'elle ramenoit voyant clair. Gérard: Il se fit plusieurs miracles, principalement ce jour-là, que nous ne pûmes savoir à cause du tumulte. Ensuite Everard, parlant du lundi neuvième décembre, dit: J'ai conféré avec les chevaliers de mon maître, et de ce que nous avons vu tant eux que moi, nous avons compté trente-six miracles faits ce jour-là. Philippe: Le mardi à Schaffouse nous en perdîmes plusieurs, parce que le tumulte étoit insupportable, et l'abbé fut obligé à s'abstenir

(.) C. 5.

de donner la bénédiction aux malades, et à s'enfuir, tant le peuple se pressoit l'un l'autre. Everard: Moi-même je le priois instamment devant l'autel de n'imposer les mains à personne, ne sachant comment on pourroit le tirer de là. Philippe: Toutefois, à l'entrée de l'église, une boiteuse fut guérie en ma présence, et vous ouîtes tous le chant du peuple.

Ils arrivèrent à Constance le mercredi onzième de décembre, et y demeurèrent le jeudi et le vendredi. Peu de gens, dit l'abbé Frouin, virent ce qui s'y passa à cause du tumulte; toutefois, je vis cet aveugle qui recouvra la vue le jeudi devant l'autel. L'abbé de Richenau, qui lui donnoit l'aumône, l'avoit fait amener. Geoffroy: Il n'y a point de miracles que nous sachions le moins que ceux de Constance, parce qu'aucun de nous n'osoit se mêler dans la foule, et nous nous sommes proposés d'écrire ceux que nous avons vus. L'auteur continue à rapporter les miracles qui se firent à Zurich, à Rinfeld, à Strasbourg et aux autres lieux sur la route jusques à Spire, où ils arrivèrent le mardi, veille de Noël, vingt-quatrième de décembre (1). Le roi Conrad y avoit convoqué une assemblée des évêques, et saint Bernard y vint, pour mettre la paix entre quelques princes, dont les inimitiés empêchoient plusieurs personnes de se croiser. Il ne s'y fit pas beaucoup de miracles, parce, dit l'auteur, que Dieu ne daigne pas faire paroître sa gloire dans le concours d'une multitude curieuse: toutefois, le saint abbé y fit ce qu'il appeloit le miracle des miracles, en persuadant au roi de se croiser.

Outre ce qu'il lui en avoit dit à Francfort, il l'exhorta encore à Spire, nommément dans un sermon public, et le vendredi, jour de Saint-Jean l'évangéliste, il lui en parla encore en particulier, l'exhortant à ne pas perdre l'occasion d'une pénitence si légère, si courte et si honorable. Le roi lui répondit enfin qu'il y penseroit, qu'il en parleroit à son conseil, et rendroit réponse le lendemain. Mais ensuite, pendant la messe, saint Bernard se sentit vivement pressé de prêcher ce jour-là sans être prié, contre sa coutume. Il prêcha donc, et à la fin du sermon il adressa la parole au roi comme à un particulier. Il lui représenta le jugement dernier, comme s'il eût été devant ce terrible tribunal, et fit parler Jesus-Christ, qui lui reprochoit les biens dont il l'avoit comblé, la couronne, les richesses, la force du corps et de courage; enfin, il le toucha tellement, que ce prince interrompit le sermon, et s'écria avec larmes: Je reconnois les bienfaits de Dieu, et désormais, moyennant sa grâce, je n'en serai plus ingrat; je suis prêt à le servir, puisque j'en suis averti de sa part. Alors le peuple s'écria en louant Dieu, et le roi prit aussitôt la croix, et reçut de la main de l'abbé un étendard pris dessus l'autel, pour le

(1) C. 3, 4. Otto. 1, Frid. c. 39.



porter de sa main en cette guerre. Avec lui se croisèrent Fridéric, son neveu, duc de Souabe, et une infinité d'autres seigneurs.

Le dimanche, vingt neuvième de décembre, le roi assembla tous les seigneurs et les chevaliers croisés, et saint Bernard leur fit une exhortation plus divine qu'humaine. Ce sont les paroles de Philippe, qui ajoute : Quand nous fûmes sortis, comme le roi lui-même conduisoit le saint avec les princes, de peur qu'il ne fût accablé de la foule, on lui présenta un enfant boiteux ; il fit le signe de la croix, releva l'enfant, et lui ordonna de marcher devant tout le monde. Qui pourroit dire avec quels transports de joie on conduisoit cet enfant ? Mais le saint abbé, se tournant vers le roi, lui dit : Ceci a été fait pour vous, afin que vous connoissiez que Dieu est vraiment avec vous, et que votre entreprise lui est agréable. A la même heure, avant que nous sortions du logis, une fille fut redressée, et une femme aveugle recouvra la vue. Après plusieurs autres miracles faits à Spire, Philippe continue ainsi, parlant de ce qui arriva le mardi dernier jour de l'année :

Au même lieu, arriva une chose qui nous fit grand plaisir, parce que ce fut en présence d'un duc grec, envoyé par l'empereur de Constantinople. Il parloit à notre père dans la chapelle du roi, quand on lui présenta une femme aveugle ; aussitôt qu'il eut fait sur elle le signe de la croix, elle recouvra la vue, et le Grec en fut extrêmement touché. De même vers le soir, en présence du roi, de ce Grec et de plusieurs seigneurs, on lui présenta un enfant boiteux. Aussitôt le saint homme dit avec confiance : Au nom de Jésus-Christ, je te le commande, lève-toi et marche. L'effet suivit, l'enfant se leva, et marchoit librement ; d'abord les jambes lui trembloient ; mais peu à peu il se fortifia devant tout le monde. Anselme, évêque d'Havelsberg, avoit un grand mal de gorge, en sorte qu'à peine pouvoit-il avaler ou parler. Il disoit à saint Bernard : Vous devriez aussi me guérir. Il lui répondit agréablement : Si vous aviez autant de foi que les femmelettes, peut-être pourrais-je vous rendre service. L'évêque reprit : Si je n'ai pas de foi, que la vôtre me guérisse. Enfin, le père le toucha en faisant le signe de la croix, et aussitôt toute la douleur et l'enflure cessa. Saint Bernard fit encore plusieurs miracles le mercredi, premier jour de l'année mil cent quarante-sept, et le jour suivant, qui furent vus par le roi, la cour, et toute la ville de Spire ; mais l'auteur se plaint que le mémoire où ils avoient été écrits fût perdu : ce qui marque qu'on les écrivoit chaque jour, et que la relation en fut dressée sur ces mémoires. La cour se sépara le vendredi, troisième de janvier, et saint Bernard partit pour Wormes. Ici finit la première partie du journal de ses miracles, et commence la seconde, adressée au clergé de Cologne, qui contient le voyage de

Spire jusqu'à Liège (1). Le saint abbé, étant arrivé à Wormes, n'y voulut point séjourner, quoiqu'on l'en priât instamment, parce qu'il y avoit passé deux mois auparavant, et donné la croix à une multitude innombrable. Ils passèrent à Cruzenach le jour de l'Épiphanie, qui étoit le lundi ; et le jeudi suivant, neuvième de janvier, ils arrivèrent à Cologne. Comme on n'y attendoit pas le saint abbé, la foule du peuple n'y fut pas si grande ce jour-là, car il entroit secrètement dans les villes autant qu'il pouvoit pour éviter les réceptions solennelles, mais il le pouvoit rarement. Le samedi il fit un sermon au clergé de Cologne, leur reprochant leur vie peu régulière, leur mollesse, leur oisiveté, leur orgueil, et leur appliquant plusieurs menaces des prophètes.

Le dimanche, après avoir dit la messe, il prêcha dans la place, parce que le peuple ne pouvoit tenir dans l'église (2). Là, dit l'auteur, en notre présence, un aveugle recouvra la vue, et un manchot, qui avoit la main sèche, fut guéri. Et, après quelques autres miracles, il ajoute : Après le diner, les miracles ne nous manquèrent point ce jour-là, et nous le savons certainement, car nous les examinâmes avec soin. Le saint homme étoit à une fenêtre, et on lui présentait les malades par une échelle ; car personne n'osoit ouvrir la porte de la maison, tant étoit grand le tumulte et l'empressement. Et ensuite : le lundi, dès le grand matin, un homme sourd recouvra l'ouïe, et une fille aveugle la vue, et un peu après encore une femme aveugle. Là le concours et le tumulte fut si grand, qu'à peine put-on ramener le saint homme au logis ; et je ne sais s'il s'y fit un plus grand miracle, que de ce qu'il échappa sain et sauf. A chaque miracle, le peuple s'écrioit en allemand : *Christuns gnade*, c'est-à-dire, Jésus-Christ, ayez pitié de nous, *Kyrie eleison. Die Heiligen alle helfen uns*. Tous les saints, secourez-nous. Et ensuite : Nous sommes tous témoins de ces miracles, et toute la ville de Cologne, ils n'ont pas été faits dans un coin, mais en public. Si quelqu'un est incrédule ou curieux, il en peut examiner facilement une grande partie, principalement ceux qui ont été faits sur des personnes qui ne sont ni du dernier rang ni inconnues.

C'étoient sans doute ces miracles qui faisoient que les Allemands, sans entendre la langue du saint abbé, écoutoient ses sermons avec une affection merveilleuse, et en étoient plus touchés que des discours les plus éloquentes. Ce qu'on reconnoissoit à les voir se frapper la poitrine, et verser quantité de larmes (3). Saint Bernard partit de Cologne le lundi, treizième de janvier, et passa les jours suivants par Juliers, Aix-la-Chapelle et Maëstrich, faisant partout des miracles. Le dimanche, dix-neuvième, et le lundi suivant, il séjourna à

(1) C. 6, 7.  
(2) C. 8.

(3) Vita, lib. III, c. 25, n. 7; lib. VI, c. 7.

Liège, d'où il vint à Gemblous, à Mons, à Valenciennes, et le dimanche, vingt-sixième, à Cambrai, où il séjourna le lundi. Le vendredi suivant, il vint à Laon, et le samedi, premier jour de février, à Reims. Le dimanche, jour de la Purification, il se rendit à Châlons, où le roi Louis étoit venu au devant de lui ; il y avoit aussi plusieurs seigneurs de France et d'Allemagne, et des ambassadeurs du roi des Romains, pour conférer sur le voyage de Jérusalem. Saint Bernard fut tellement occupé de cette conférence pendant le dimanche et le lundi, qu'il ne put sortir que pour satisfaire le peuple, qui le désiroit ardemment ; mais le bien général étoit préférable aux desirs des particuliers. Le jeudi, sixième de février, il arriva à Clairvaux, et ne faisoit pas moins de miracles dans son pays qu'ailleurs. Il amena avec lui trente moines qu'il avoit gagnés en ce voyage ; et il en attendoit environ autant, qui avoient déjà fait leurs vœux, et pris jour pour se rendre au monastère. Il demeura peu de jours à Clairvaux, et pendant ce séjour il défendit d'y laisser entrer les malades qui venoient pour être guéris, de peur de troubler le repos des frères (1). Depuis ce retour à Clairvaux, la relation des miracles ne marque plus exactement les jours, mais seulement les lieux où ils furent faits.

#### XVIII. Parlement d'Etampes.

Le dimanche de la Septuagésime, seizième de février mil cent quarante-sept, saint Bernard se rendit à Etampes, où le roi Louis tint encore une conférence au parlement touchant la croisade (2). On y parla de la route que l'on devoit tenir, et on résolut d'aller par la Grèce ; contre l'avis de plusieurs, particulièrement des envoyés de Roger, roi de Sicile, qui représentoient le danger qu'il y avoit de se fier aux Grecs. Ensuite on délibéra à qui on devoit confier la garde du royaume pendant l'absence du roi. Il en laissa le choix aux prélats et aux seigneurs, et, après qu'ils l'eurent fait, saint Bernard revint le premier l'annoncer ; et, montrant l'abbé Suger et Guillaume, comte de Nevers, il dit : Voici des glaives, et c'est assez. Tout le monde approuva ce choix, excepté le comte de Nevers, qui avoit fait vœu d'entrer dans la Chartreuse, et l'exécuta peu de temps après, sans pouvoir en être détourné ni par les prières du roi ni de tous les autres. Ainsi, l'abbé Suger demeura seul chargé de la régence, qu'il ne voulut toutefois accepter qu'après en avoir reçu ordre exprès du pape. On marqua le jour du départ à la Pentecôte, où l'on devoit encore s'assembler à Metz. Le roi portoit toujours sur l'épaule la croix cousue à son habit, depuis qu'il l'eut prise à Vézelay à Pâques mil cent quarante-six.

(1) C. 11, 12, 13, 14. (2) Tom. X, Conc. p. 1104.

Pendant le même mois de février mil cent quarante-sept, le roi Conrad tint une cour plénière en Bavière, ayant avec lui Adam, abbé d'York, à la place de saint Bernard (1). Après avoir célébré la messe et invoqué le Saint-Esprit, il monta au jubé, et, ayant lu les lettres du pape et de saint Bernard, c'est-à-dire la lettre circulaire dont j'ai parlé, il fit une exhortation simple et courte, qui persuada presque à tous les assistants de se croiser. Car ils venoient à ce dessein, étant déjà excités par le mouvement précédent. Trois évêques se croisèrent sur l'heure : Henri de Ratisbonne, Othon de Prisingue et Reinbert de Passau. Henri, duc d'Autriche, frère du roi Conrad, se croisa aussi, et une infinité d'autres seigneurs. Mais ce qui sembla plus merveilleux, c'est la grande multitude de pillards et de voleurs qui accouroient pour se croiser, et ce changement paroissoit un coup du ciel. Labeslas, duc de Bohême, Odoacre, marquis de Styrie, et Bernard, comte de Carinthie, se croisèrent peu après.

#### XX. Othon de Frisingue.

Othon, évêque de Frisingue, de qui nous tenons ce récit, étoit fils de Léopold IV, marquis d'Autriche, qui est compté entre les saints, et honoré comme tel le quinzième de novembre, ayant été canonisé par le pape Innocent VIII en mil quatre cent quatre-vingt-cinq, environ trois cent cinquante ans après sa mort (2). La mère d'Othon fut Agnès, fille de l'empereur Henri IV. Elle avoit épousé en premières nocces Fridéric, duc de Souabe, dont elle avoit eu Fridéric qui succéda au duché, et Conrad, roi des Romains ; ainsi Othon étoit frère utérin de ce prince. Saint Léopold, son père, l'ayant fait étudier, le fit prévôt du chapitre de Neubourg en Autriche qu'il avoit fondé. Mais Othon, voulant étudier plus à fond, vint à Paris, et y passa plusieurs années. Comme il retournoit en son pays, touché de la régularité de l'observance de Cîteaux et des vertus de saint Bernard, il embrassa la vie monastique avec quinze compagnons de son voyage dans Morimont, dont il fut depuis abbé. En mil cent trente-huit, le roi Conrad, son frère, le tira de ce monastère pour lui donner l'évêché de Frisingue, qu'il gouverna vingt ans sans quitter l'habit monastique. Il retira les biens aliénés et dissipés de cette église, et rétablit la régularité dans le clergé et les monastères. Il passoit pour un des plus savants entre les évêques d'Allemagne, et fut un des premiers qui introduisit l'étude de la philosophie, particulièrement la logique d'Aristote. Il étoit éloquent,

(1) Otto. 1, Frid. c. 40. nov. Vita Otto. init. Chr.  
(2) Martyr. Rom. 15 Radevic. II, hist. c. 11.



et traitoit souvent les affaires de l'Eglise devant les rois et les princes.

#### XXI. Autres croisades d'Allemands.

Les Saxons ne se croisèrent pas pour l'Orient comme les autres Allemands; mais, ayant dans leur voisinage des nations idolâtres, ils se croisèrent pour leur faire la guerre: ce qui toutefois ne s'exécuta que l'année suivante. Cependant ce mouvement de croisade causa dès lors un grand bien qui fut une paix générale presque partout l'Occident. Quant au roi Conrad, il partit à l'Ascension, qui, cette année mil cent quarante-sept, étoit le vingt-neuvième de mai, étant suivi de son neveu Fridéric, duc de Souabe, qui s'étoit aussi croisé, et, ayant traversé la Hongrie, la Bulgarie et la Thrace, il arriva près de Constantinople le huitième de septembre. Une partie des Allemands qui se croisèrent fut destinée pour l'Espagne, et, s'étant assemblés des environs du Rhin et du Weser, ils formèrent une armée navale qui partit de Cologne le jour de l'octave de Pâques, vingt-septième d'avril, mil cent quarante-sept. Ils passèrent en Angleterre, où ils trouvèrent une flotte d'environ deux cents bâtiments, tant Anglois que Flamands, et firent voile tous ensemble en Espagne (1). Ils arrivèrent en Galice, et célébrèrent à Saint-Jacques la Pentecôte, puis, entrant par le fleuve Douero, ils vinrent à la ville de Portugal, où ils trouvèrent l'évêque qui les attendoit de la part du roi Alphonse Henriques. Ils entrèrent ensuite dans le Tage, et le vingt-huitième de juin, veille de la Saint-Pierre, ils arrivèrent devant Lisbonne alors occupée par les Maures. Ils l'assiégèrent par mer et le roi par terre pendant près de quatre mois, et la prirent enfin à composition le jour de Sainte-Ursule, vingt-unième d'octobre. Les conditions furent que la ville demeurerait au roi Alphonse, et que tout le butin appartenait aux croisés. Ainsi cette grande ville fut réduite à l'obéissance des chrétiens, ce fut tout le fruit de cette partie de la croisade.

#### XXII. Réforme à Sainte-Geneviève.

Cependant le pape Eugène, fatigué par les séditions des Romains, vint en France, et fut reçu à Paris par le roi Louis et l'évêque Thibaud, auparavant prieur de Saint-Martin-des-Champs. Ils allèrent au devant du pape, et l'amènèrent en grande solennité à l'église de Notre-Dame (2). Quelques jours après, le pape voulut aller dire la messe à Sainte-Ge-

neviève, et quand il y fut arrivé les officiers de l'église étendirent devant l'autel un drap de soie, où il se prosterna pour faire son oraison. Ensuite il entra dans la sacristie, et se revêtit pour la messe. Cependant les officiers du pape prirent le drap du pied, disant qu'il leur appartenait selon la coutume, de quoi les serviteurs des chanoines étant irrités, ils voulurent le leur arracher, et en tirant de part et d'autre ils le mirent en pièces, puis ils en vinrent aux coups de poing et de bâton. Le roi même, voulant apaiser le tumulte, fut frappé dans la foule.

Les officiers du pape vinrent se plaindre, lui montrant leurs habits déchirés et leurs visages ensanglantés; le pape en demanda justice au roi, et, comme d'ailleurs la vie de ces chanoines étoit peu régulière, le pape et le roi convinrent de donner la maison de Sainte-Geneviève à des moines noirs, c'est-à-dire de Clugny, laissant toutefois les prébendes aux anciens chanoines leur vie durant. Le roi, partant pour la croisade, laissa l'exécution de ce projet au pape et à l'abbé Suger, et on étoit prêt à recevoir à Sainte-Geneviève huit moines de Saint-Martin-des-Champs, quand, à la prière des anciens chanoines, le pape changea d'avis, et leur permit d'y mettre des chanoines réguliers tirés de Saint-Victor: ce qui fut exécuté par l'abbé Suger (1). Odon, prieur de Saint-Victor, fut le premier abbé de Sainte-Geneviève depuis cette réforme.

Le roi Louis le jeune, avant que de partir pour la terre sainte, alla à Saint-Denis, selon la coutume, prendre congé des saints martyrs, et recevoir le bourdon de pèlerin, et l'oriflamme (2). Il partit le samedi d'après la Pentecôte, quatorzième de juin mil cent quarante-sept, et prit la même route que le roi Conrad, par l'Allemagne et la Hongrie; mais ils ne marchèrent pas ensemble, à cause de la grandeur de leurs armées, et de la diversité des nations dont elles étoient composées, qui pouvoit causer de la division. Ils avoient chacun un légat du pape; avec le roi des Romains étoit Théotin, Allemand de nation, évêque de Porto; et, avec le roi de France, Guy de Florence, prêtre-cardinal du titre de Saint-Chrysogone.

#### XXIII. Erreurs de Gilbert de la Poirée.

Le pape Eugène étoit à Paris dès la fête de Pâques, qui, cette année mil cent quarante-sept, fut le vingtième d'avril; et, à cette fête, il tint une assemblée où furent examinées les erreurs de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers (3). Ce prélat, natif de Poitiers même, avoit passé sa vie à étudier la philosophie en

divers lieux de France, et avoit eu entre autres pour maîtres les deux frères Anselme et Raoul de Laon. Il passoit lui-même pour grand docteur, et ses mœurs avoient beaucoup de gravité; mais il donnoit trop dans les subtilités de la dialectique. Dès la première année du pontificat d'Eugène, c'est-à-dire l'an mil cent quarante-cinq, Gilbert fut accusé devant lui par Arnaud, surnommé Qui ne rit, et Calon, tous deux archidiacres de Poitiers, pour quelques propositions touchant la sainte trinité, qu'il avoit avancées en plein synode. Les deux archidiacres, s'étant mis en chemin pour aller à Rome, rencontrèrent à Sienne le pape, qui venoit en France, et qui, ayant appris le sujet de leur voyage, leur ordonna de se trouver à Pâques à Paris, où il auroit plus de commodité d'examiner cette affaire, à cause de la quantité de gens de lettres qui y demeuroient. Les archidiacres revinrent en France consulter saint Bernard, et l'excitèrent à s'opposer aux erreurs de Gilbert.

Le concile se tint à Paris au temps marqué; le pape y présida, assisté de plusieurs cardinaux. Il y avoit grand nombre de très-savants hommes, entre lesquels étoit saint Bernard. Gilbert de la Poirée étoit présent. On produisit contre lui pour témoins deux docteurs, Adam de Petit-Pont, chanoine de l'église de Paris, et Hugues de Champfleury, chancelier du roi, qui assurèrent par serment avoir ouï de sa bouche quelques-unes des propositions qu'on lui reprochoit, et on produisit aussi contre lui un extrait de son commentaire sur Boèce. Les principales erreurs dont on l'accusoit étoient de dire que l'essence divine n'est pas Dieu, que les propriétés des personnes divines ne sont pas les personnes mêmes; que les personnes divines ne sont attribut en aucune proposition; enfin, que la nature divine ne s'est point incarnée, mais seulement la personne du fils. L'évêque Gilbert nioit d'avoir jamais dit ou écrit que la divinité ne soit pas Dieu, et produisoit pour témoins deux de ses disciples, Raoul, évêque d'Evreux, et depuis archevêque de Rouen, et un docteur, nommé Yves de Chartres, que l'on croit être le chanoine de Saint-Victor, qu'Innocent II avoit fait cardinal. Saint Bernard étoit le principal adversaire de l'évêque Gilbert en cette dispute, qui dura quelques jours; mais le pape en remit la décision au concile, qu'il devoit tenir l'année suivante, à la mi-carême.

#### XXIV. Henriens hérétiques.

La même année, mil cent quarante-sept, le pape Eugène envoya à Toulouse, en qualité de légat, l'évêque d'Ostie, Albéric, qui avoit déjà été légat en Angleterre et en Syrie. C'étoit pour combattre l'hérétique Henri, disciple de Pierre de Bruis. Ils avoient prêché l'un et l'autre, premièrement en Dauphiné, puis en

Provence, d'où ils avoient passé dans la province de Narbonne. On le voit, par une lettre de Pierre, abbé de Clugny, adressée à Guillaume, archevêque d'Embrun, Ulric, évêque de Die, et Guillaume de Gap, où il les félicite du succès de leurs travaux contre ces hérétiques, et ajoute: Passant depuis peu par vos diocèses, j'ai trouvé que cette erreur avoit été chassée de ses provinces, pour la plus grande partie, avec ses auteurs, mais j'en ai trouvé aussi quelques restes (1). Et ensuite: On a vu, par un crime inoui chez les chrétiens, rebaptiser les peuples, profaner les églises, renverser les autels, brûler les croix, fouetter les prêtres, emprisonner les moines, les contraindre à prendre des femmes par les menaces et les tourments. Vous avez banni les chefs de cette secte par le secours des princes catholiques, mais il en reste des membres, comme j'ai dit. Il se plaint ensuite que Pierre de Bruis et Henri ont été reçus vers l'embouchure du Rhône et à Toulouse, c'est-à-dire dans tout le Languedoc, et il emploie cette lettre, qui est très-longue, à réfuter leurs erreurs.

Il commence par établir l'autorité des saintes Ecritures, parce que l'on disoit que ces hérétiques les rejetoient toutes ou en partie, et, après avoir montré la vérité du nouveau Testament, il s'en sert pour prouver l'autorité de l'ancien; puis il vient à leurs erreurs particulières, qu'il réduit à cinq principales: la première, de rejeter le baptême des enfants, sous prétexte qu'ils ne peuvent croire ni recevoir les instructions. Sur quoi il dit ces paroles remarquables: Depuis environ cinq cents ans toute la Gaule, l'Espagne, la Germanie, l'Italie, enfin toute l'Europe, n'a presque baptisé que des enfants; d'où il s'ensuit, selon vous, qu'elle n'a point eu de chrétiens, ni par conséquent d'église, et que tous nos pères ont péri.

La seconde erreur étoit de ne vouloir ni autels ni églises matérielles. La troisième, de dire qu'il ne falloit ni adorer ni honorer la croix, mais la briser et la fouler aux pieds. Sur quoi il leur fait ce reproche: Ayant fait un grand bûcher de croix entassées, vous y avez mis le feu, vous en avez fait cuire de la viande, et en avez mangé le vendredi-saint, après avoir invité publiquement le peuple à en manger (2).

La quatrième erreur étoit de dire que le sacrifice de la messe n'étoit rien, et que les évêques et les prêtres ne consacraient point le corps et le sang de Jésus-Christ; sur quoi Pierre de Clugny reproche aux nouveaux hérétiques d'être pires que les bérengariens, qui ne nioient pas que le corps de Jésus-Christ ne fût dans le sacrement, au moins en figure. Enfin, la cinquième et dernière erreur étoit de rejeter les prières et les autres suffrages pour les morts. Ils disoient encore que c'étoit se

(1) Otto. 1. Frid. c. 40, Monte. 1147.  
42, 44, 45. Helm. Chr. (2) Vita S. Guill. Rosch.  
Slau. lib. 1, c. 60, 62. Chr. 6 april. Boll. tom. 9, p.  
Saxo. ann. 1148. Robe de 620.

(1) Eugen. Ep. 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20.  
(2) Gesta. Lud. c. 4. Chr. Bibl. Clugn. p. 1023.  
(3) Tom. x. Conc. p. 1105 et 1120. Gauf. Claraval. V. Mabill. Præf. in Bern. n. 52.

(1) Vita Bern. lib. III, c. 6. Bibl. Clun. p. 1120, 1122. (2) P. 1126, 1135, 1143, 1125, 1553, 1160.



moquer de Dieu de chanter et le prier à haute voix (1). Pierre de Clugny répond fort au long à toutes leurs objections, prouvant les vérités contraires par l'Écriture et la tradition, et conclut en adressant cet écrit aux évêques, comme à ceux à qui le soin de l'Eglise est confié, et à qui il convient principalement d'instruire les peuples et de réprimer les hérétiques.

Quelque temps après, Pierre de Bruis fut brûlé à Saint-Gilles par les catholiques, en punition des croix qu'il avoit brûlées. Il avoit prêché ses erreurs pendant près de vingt ans; Henri, son disciple, continua de les enseigner, mais avec quelque changement, et ajouta aux cinq articles que je viens de rapporter. C'est ce que vit Pierre de Clugny dans un livre que l'on disoit avoir été recueilli de ses discours. Je me sens, dit-il, excité à le réfuter aussi; mais, parce que je n'ai pas encore de preuve complète que Henri pense et prêche ainsi, je diffère ma réponse jusqu'à ce que j'en aie une certitude entière. C'est ainsi qu'il parle dans une lettre à l'archevêque d'Arles et aux trois évêques précédents, leur envoyant sa première lettre, et marquant que ces hérétiques avoient passé de la Septimanie, qui est le Languedoc, dans la Novempopulanie, nommée dès lors Gascogne (2).

L'hérétique Henri avoit passé au Mans lorsqu'Hildebert en étoit évêque, c'est-à-dire (3) avant l'an mil cent vingt-cinq. C'étoit alors un jeune homme de grande taille, qui avoit les yeux agités, la voix forte, la barbe longue, les pieds nus, tout l'extérieur négligé; il avoit déjà une grande réputation de sainteté et de doctrine. Arrivant au Mans, il envoya devant deux de ses disciples, qui portoient comme lui un bâton, au haut duquel étoit une croix de fer, et paroisoient des pénitents. Ils arrivèrent le jour des Cendres, l'évêque Hildebert les reçut favorablement; et, comme il parloit pour aller à Rome, il ordonna à ses archidiaques qu'ils permissent à Henri d'entrer dans la ville et d'y prêcher. Comme il étoit fort éloquent, le peuple accourut en foule pour l'entendre, joint l'amour de la nouveauté; et l'effet de ses sermons fut que le peuple entra en fureur contre les clercs, les regardant comme des excommuniés, et refusant de rien vendre à leurs domestiques. On vouloit abattre leurs maisons, piller leurs biens, les lapider eux-mêmes, ou les pendre, si les seigneurs ne se fussent opposés à la violence du peuple. L'évêque lui-même, à son retour de Rome, fut mal reçu par ceux que Henri avoit infatués, et ils refusèrent avec mépris sa bénédiction. Hildebert le chassa donc de son diocèse, et reçut deux de ses disciples qui l'abandonnèrent, ayant reconnu ses erreurs et ses mœurs infâmes. C'est ce qui se passa dans le diocèse du Mans.

Le légat Albéric, étant donc envoyé contre

ces hérétiques, prit avec lui Geoffroy, évêque de Chartres, et persuada aussi à saint Bernard de l'accompagner en ce voyage, nonobstant ses infirmités; mais l'église de Toulouse l'avoit déjà souvent prié d'y venir. Il envoya devant une lettre qu'il écrivit à Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, dans les terres duquel étoit Henri, et il décrit ainsi les ravages qu'il y faisoit (1): Les églises sont sans peuple, le peuple sans prêtres, les prêtres méprisés; les églises ne sont plus estimées des lieux saints, ni les sacrements des choses sacrées, on ne célèbre point des fêtes. Les hommes meurent dans leurs péchés sans pénitence et sans communion, on refuse le baptême aux enfants. Et ensuite: Apprenez maintenant quel est cet homme. C'est un apostat qui, après avoir été moine, en a quitté l'habit et est retourné aux impuretés du siècle. N'osant ensuite demeurer avec ses parents, il est devenu vagabond et mendiant, et, comme il avoit des lettres, il s'est mis à prêcher pour vivre. S'il avoit quelque chose de reste, il l'employoit au jeu ou à des usages plus honteux. Car souvent, après qu'il avoit attiré le jour des applaudissements du peuple, on l'a trouvé la nuit suivante avec des prostituées ou même des femmes mariées. Informez-vous, monseigneur, comment il est sorti de Lausanne, du Mans, de Poitiers, de Bordeaux. Il n'ose retourner nulle part, tant il est décrié partout. Ainsi parle saint Bernard.

#### XXV. Saint Bernard à Toulouse.

En ce voyage de Languedoc, il fut partout reçu comme un ange envoyé du ciel, et fit encore plusieurs miracles; en sorte qu'il fut accablé de la foule du peuple, qui demandoit jour et nuit sa bénédiction. Geoffroy, alors moine et depuis abbé de Clairvaux, le dit expressément dans la vie du saint (2); et, dans une lettre écrite pendant ce voyage où il l'accompagnait, il spécifie plusieurs miracles faits à Bergerac, à Cahors, à Toulouse, à Verfeuil et en d'autres lieux. Le plus fameux de tous ces miracles est celui qu'il fit à Sarlat en Périgord (3). Après le sermon, on lui offrit plusieurs pains à bénir, comme on faisoit partout. En les bénissant il éleva la main, fit le signe de la croix et dit: Vous connoîtrez que ce que nous vous prêchons est vrai, et que ce que les hérétiques vous prêchent est faux, si vos malades guérissent après avoir goûté de ce pain. Geoffroy, évêque de Chartres, qui étoit auprès du saint abbé, craignant qu'il ne s'avancât trop, ajouta: S'ils le prennent avec foi, ils seront guéris. Mais saint Bernard reprit: Ce n'est pas ce que je dis; mais assurément ceux qui en goûteront seront guéris, afin qu'ils sachent que nous som-

(1) P. 1174, 1202, 1229, C. (3) Analect. tom. 3, p. 312. Sup. liv. LXVII, n. 24, 6.

(1) Ep. 241. Vita lib. VIII, in fin. (2) Vita lib. III, c. 6. (3) Cod. c. 6.

mes véritables et vraiment envoyés de Dieu. Tant de malades furent guéris après avoir goûté de ce pain, que le bruit s'en répandit par toute la province, et le saint homme, en revenant, passa par les lieux voisins, n'osant venir à Sarlat à cause du concours insupportable du peuple.

Une lettre écrite à tous les fidèles par un moine, nommé Héribert, nous apprend quels étoient ces hérétiques du Périgord (1). Ils prétendoient mener la vie apostolique, ne mangeoient point de chair et ne buvoient point de vin, faisoient cent genuflexions par jour, et ne recevoient point d'argent. Ils ne disoient point *Gloria patri*. Ils soutenoient que l'aumône n'étoit point méritoire, parce qu'on ne devoit point avoir de quoi la faire, ni rien posséder. Ils comptoient pour rien la messe et la communion, et, si quelqu'un d'eux célébroit la messe pour tromper le peuple, il ne disoit point le canon ni ne communioit, mais jetoit l'hostie derrière l'autel ou dans le missel. Ils n'adoroient ni la croix ni l'image de Notre Seigneur, disant que c'étoit une idolâtrie. Ils avoient perverti plusieurs nobles, à qui ils avoient fait quitter leurs biens, plusieurs ecclésiastiques, moines et religieuses. Les plus ignorants devenoient en huit jours si savants avec eux, qu'on ne pouvoit plus les convaincre. On disoit qu'on ne pouvoit les retenir en prison, et qu'ils faisoient des miracles. Leur chef étoit nommé Pons, apparemment disciple de Henri.

Alby étoit la ville de tout le pays la plus infectée de cette hérésie, d'où vint ensuite le nom d'albigéois à toute la secte (2). Le légat y arriva vers la fin de juin, et le peuple alla au devant avec des ânes et des tambours par dérision; on sonna la messe, et à peine s'y trouva-t-il trente personnes. Mais saint Bernard, qui arriva deux jours après, fut reçu du peuple avec une grande joie; le lendemain, jour de Saint-Pierre, il vint au sermon une si grande multitude, que l'église, quoique grande, ne la pouvoit contenir. Le saint homme parcourut tous les articles de leurs erreurs, commençant par le saint sacrement de l'autel, et leur expliquant sur chaque point ce que les hérétiques prêchoient, et ce qui est de la foi catholique. Enfin, il leur demanda ce qu'ils choisissent. Tout le peuple déclara qu'il détestoit l'hérésie et qu'il revenoit avec joie à la vérité catholique. Revenez donc à l'Eglise, reprit saint Bernard; et, afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel. Ils levèrent tous la main droite, et ainsi finit le sermon. Geoffroy rapporte ce fait comme le plus grand miracle du saint en ce voyage.

Il fut reçu à Toulouse avec assez de dévotion, et en peu de jours elle augmenta jusqu'à un empressement excessif. Il y avoit peu de

gens en cette ville qui favorisassent la personne de Henri: c'étoient seulement quelques tisserands, et on les nommoit ariens; mais il y en avoit un grand nombre, et des principaux de la ville, qui favorisoient l'hérésie. On appela Henri, on appela aussi les ariens, et le peuple promit que désormais personne ne les recevrait, s'ils ne venoient et ne s'expliquoient publiquement. Mais Henri s'enfuit, les ariens se cachèrent, et la ville de Toulouse parut entièrement délivrée de l'hérésie. Quelques-uns des gentilshommes promirent qu'ils les chasseroient et ne les protégèrent point, et le légat prononça une sentence contre les hérétiques et leurs fauteurs, portant qu'ils ne seroient reçus ni en témoignage ni en jugement, et que personne ne communiqueroit avec eux. En cette sentence on découvrit à tout le peuple la vie corrompue de Henri, comment il avoit abjuré au concile de Pise toutes les hérésies qu'il prêchoit encore, et comment, pour le délivrer, saint Bernard avoit promis de le recevoir moine à Clairvaux (1).

Saint Bernard suivit Henri dans sa fuite, et prêcha dans les lieux qu'il avoit séduits. Il trouva quelques gentilshommes obstinés, moins par erreur que par mauvaise volonté; car ils haïssoient le clergé et prenoient plaisir aux railleries de Henri. Il fut tellement cherché et poursuivi, qu'à peine pouvoit-il trouver un lieu de sûreté; et enfin il fut pris, enchaîné et livré à l'évêque, mais saint Bernard n'étoit plus dans le pays. Il eût été besoin qu'il y fit un plus long séjour pour déraciner tant d'erreurs; mais il avoit trop peu de santé pour suffire à un si grand travail, et ne pouvoit quitter si long-temps ses chers frères de Clairvaux, qui par de fréquentes lettres le pressaient de retourner.

A Toulouse, il logeoit à Saint-Sernin, qui étoit un monastère de chanoines réguliers. Un d'eux, habile médecin, étoit devenu paralytique, et depuis sept mois réduit à une telle extrémité, qu'il n'attendoit que la mort de jour en jour. Il pria le saint abbé de permettre qu'on le mit dans une chambre proche de son logement, et il fallut six hommes pour l'y porter. L'abbé le vint voir: le malade lui fit sa confession et le pria instamment de le guérir. L'abbé lui donna la bénédiction; et sortant de la chambre il dit en lui-même: Vous voyez, seigneur, que ces gens-ci demandent des miracles, et nous n'avancerons rien autrement. Aussitôt le paralytique se leva, courut après le saint, et vint lui baiser les pieds avec une dévotion incroyable. Un de ses confrères l'ayant rencontré s'écria, croyant voir un fantôme. Le bruit s'en étant répandu, on accourut à ce spectacle, l'évêque et le légat y vinrent des premiers. On alla à l'église, le paralytique marchant devant les autres, on chanta le *Te Deum*. Le chanoine, guéri, suivit saint Ber-

(1) To. 3, Analect. p. 467. (2) Gauf. Ep. n. 10.

(1) N. 4, 5.



nard à Clairvaux, où il se fit moine; et le saint homme le renvoya depuis à son pays, où il fut abbé (1). Saint Bernard à son retour écrivit aux Toulousains, pour les exhorter à la persévérance, et à poursuivre sans relâche les hérétiques, jusqu'à ce qu'ils les eussent entièrement chassés du pays. Il leur recommande, comme il avoit fait de vive voix, de ne point recevoir de prédicateurs étrangers ou inconnus, mais seulement ceux qui auroient la permission du pape ou la permission de l'évêque de Toulouse.

#### XXVI. Hérétiques de Cologne.

Vers le même temps, saint Bernard reçut une lettre d'Evervin, prévôt de Steinfeld en Westphalie, de l'ordre de Prémontré, par laquelle il l'avertissoit que l'on avoit découvert depuis peu, près de Cologne, certains hérétiques, dont deux, savoir, leur évêque et son compagnon, avoient été brûlés par le peuple malgré le clergé, et avoient souffert le supplice avec une extrême fermeté (2). Voici, dit-il, quelle est leur hérésie. Ils disent que l'Eglise n'est que chez eux, parce qu'ils sont les seuls qui suivent les traces de Jésus-Christ, et qui mènent la vie apostolique, ne possédant rien en ce monde. Vous autres, disent-ils, vous êtes tellement attachés aux biens temporels, que ceux même qui passent parmi vous pour les plus parfaits, comme les moines et les chanoines réguliers, en possèdent en commun. Nous sommes les pauvres de Jésus-Christ qui allons errants et fuyant de ville en ville, comme des brebis au milieu des loups, persécutés avec les apôtres et les martyrs; quoique nous vivions dans le jeûne, l'abstinence, la prière, le travail, dont nous nous occupons jour et nuit, seulement pour gagner le nécessaire.

Evervin continue: Ils ne mangent aucune sorte de laitage, ni rien qui soit produit par génération. Ils cachent leur doctrine sur les sacrements; toutefois ils nous ont confessé qu'en prenant leur nourriture ordinaire ils prétendent en faire le corps et le sang de Jésus-Christ, par l'oraison dominicale, pour s'en nourrir, eux qui sont les membres et le corps de Jésus-Christ. Ils disent que nos sacrements ne sont qu'une ombre et une tradition humaine. Ils nous ont avoué qu'outre le baptême d'eau ils prétendent baptiser par le feu et le Saint-Esprit, et que ce baptême se doit faire par l'imposition des mains. Par cette cérémonie, on passe chez eux du rang d'auditeurs à celui de croyants, puis à celui d'élus par leur baptême. Pour le nôtre, ils ne se mettent pas en peine. Ils condamnent le mariage; mais je n'ai pu en apprendre d'eux la raison, soit qu'ils n'osent l'avouer, soit qu'ils l'ignorent.

Il y a d'autres hérétiques dans notre pays

(1) Ep. 242. 452. Ap. Ber. to. 1, p. 1487.  
(2) Anal. et. tom. 3, p. 1487.

qui ne sont aucunement d'accord avec les premiers; et c'est leur division qui nous les a fait découvrir les uns et les autres. Ceux-ci prétendent qu'on ne fait point sur l'autel le corps de Jésus-Christ, parce qu'il n'y a point dans l'Eglise des prêtres consacrés. Car, disent-ils, les papes s'embarrassant d'affaires séculières ont perdu leur pouvoir, et n'ont pu le communiquer aux archevêques et aux évêques, qui, menant aussi une vie séculière, ne peuvent plus consacrer les autres. Ainsi ils anéantissent le sacerdoce de l'Eglise, le réduisant au seul ministère de la parole; ils rejettent les sacrements, hors le baptême seul, encore ne l'admettent-ils que pour les adultes. Ils condamnent le mariage, excepté celui qui est contracté entre deux personnes vierges. Ils n'ont aucune confiance en l'intercession des saints, et disent que les jeûnes et les autres mortifications ne sont nécessaires ni aux justes ni aux pécheurs. Ils traitent de superstitions toutes les observances ecclésiastiques, que Jésus-Christ et les apôtres n'ont pas établies; ils ne conviennent point du purgatoire, et anéantissent ainsi les prières et les oblations pour les morts.

Evervin exhorte saint Bernard à écrire contre ses erreurs, et ajoute: Ceux qui sont revenus à l'Eglise nous ont dit qu'ils ont une grande multitude répandue presque partout le monde, même plusieurs de nos clercs et de nos moines; et ceux qui ont été brûlés nous ont dit pour leur défense que cette hérésie est demeurée cachée en Grèce et en d'autres pays depuis le temps des martyrs. Les uns ont leur pape les autres ne reconnoissent, ni notre pape, ni aucun autre. Ils le nomment apostolique, et mènent avec eux des femmes qu'ils prétendent être continentes, à l'exemple, disent-ils, de celles qui suivoient les apôtres (1). On voit, par ce récit, que ces hérétiques de Cologne étoient des manichéens, aussi bien que ceux d'Ivoi et ceux d'Anvers, dont j'ai parlé en leurs temps.

Pour satisfaire à la prière d'Evervin, saint Bernard fit deux sermons contre ces hérétiques, en continuant son application du cantique (2). Il relève d'abord le soin qu'ils avoient de se cacher, jusqu'à y employer le parjure, eux qui d'ailleurs condamnoient toute sorte de serment. Un faux catholique, dit-il, nuit beaucoup plus qu'un hérétique découvert; et, après avoir décrit l'hypocrisie de ceux-ci, qui à l'extérieur paroissent irrépréhensibles dans la foi et dans les mœurs, il insiste sur ce qu'ils avoient tous avec eux des femmes qui n'étoient ni leurs épouses ni leurs proches parentes, et montre que, quand ils garderoient la continence comme ils prétendoient, ils prêcheroient toujours par le scandale. Au reste, dit-il, ce sont des gens rustiques et sans lettres, et qui ne persuadent que des femmes ignorantes comme eux. Je ne leur ai rien ouï-dire de nouveau, mais

(1) Sup. liv. LXVII, n. 20. (2) Serm. 65.

seulement ce qui étoit avancé par les anciens hérétiques, examiné long-temps et réfuté par nos docteurs.

Dans le sermon suivant, saint Bernard montre que ces hérétiques sont ceux qui ont été prédit, par saint Paul; ces hypocrites qui défendront de se marier, et qui ordonneront de s'abstenir des viandes que Dieu a créées, pour être prises avec action de grâce (1). Otez, dit-il, de l'Eglise le mariage, vous la remplissez de concubinaires, d'incestueux et d'impudiques de toutes les espèces les plus abominables; choisissez, ou de sauver tous ces monstres, ou de réduire le salut au nombre si petit de vrais continents. Il combat aussi ceux qui réduisoient le mariage aux personnes vierges, par l'autorité de saint Paul, qui permet aux veuves de se marier, et l'ordonne même en certains cas. Quant à l'abstinence des viandes, il dit: Ils sont hérétiques, non parce qu'ils s'en abstiennent, mais parce qu'ils s'en abstiennent par superstition. Car je m'en abstiens aussi quelquefois, mais c'est en satisfaction de mes péchés (2). Blâmons-nous saint Paul, qui châtie son corps et le réduit en servitude; et ensuite: Si cette abstinence vient des préceptes de la médecine, nous ne condamnons point un soin raisonnable de la santé; si elle vient des maximes de la vie spirituelle, nous l'approuvons, comme un moyen de dompter la chair; mais si elle vient de l'extravagance de Manès, qui déclare immonde quelque créature de Dieu, c'est un blasphème que je déteste.

Il montre ensuite que ces hérétiques s'attribuent à faux le nom d'apostoliques et de véritable Eglise; parce qu'ils sont cachés et en petit nombre, au lieu que l'Eglise est répandue partout le monde et toujours visible. Il réfute leurs autres erreurs, touchant le baptême des enfants, le purgatoire et le pouvoir des pasteurs et des ministres de l'Eglise, même pécheurs. Il montre qu'il ne faut pas s'étonner que l'opiniâtreté des hérétiques imite la constance des martyrs; enfin, il répond si précisément à tous les articles de la lettre d'Evervin, qu'il est clair qu'elle a été l'occasion de ces deux sermons.

#### XXVII. Côme, patriarche de Constantinople, déposé.

A Constantinople, le patriarche Côme fut déposé comme suspect de l'hérésie des bogomiles, à peu près la même que celle-ci. Le patriarche Michel Oxtie renonça au pontificat en mil cent quarante-six, après avoir tenu le siège de Constantinople deux ans et huit mois, et retourna à son monastère de l'île d'Oxtie. Là, s'étant prosterné dans le vestibule de l'Eglise, il exposa son cou pour être foulé aux

(1) Serm. 65. 1, Tim. IV, 1. (2) 1 Cor. VII, 36. 1 Tim. V, 13, 1, Cor. IX, 27.

pieds de tous les moines qui y entroient, disant: Que mal à propos il avoit quitté cette retraite, qu'il avoit aimée dès l'enfance, pour monter sur le trône patriarcal, où il ne devoit faire aucun fruit. On mit à sa place Côme l'Attique, diacre, natif de l'île d'Egine, homme de grande vertu, mais trop simple. Il étoit extrêmement prévenu en faveur du moine Niphon, condamné et enfermé deux ans auparavant par sentence synodale, comme bogomile, et se plaignoit qu'on l'avoit condamné injustement (1). Non-seulement il le mit en liberté, mais il l'avoit souvent auprès de lui, il faisoit ses prières avec lui, et le faisoit manger à sa table. Niphon, ainsi autorisé, recommença à dogmatiser hardiment dans les compagnies et dans les places publiques, rejeta ouvertement le dieu des Hébreux. La plupart blâmoient la conduite du patriarche; ses amis lui représentoient que la compagnie de ce moine le rendoit suspect lui-même; ses ennemis crioient hautement contre lui, et demandoient justice à Dieu et à l'empereur. Mais Côme méprisoit tous ces discours, demeurant opiniâtement attaché à Niphon; jusque-là que, l'empereur ayant donné ses ordres pour l'arrêter de nouveau, le patriarche sortit de l'Eglise, voulant l'arracher des mains de ceux qui l'emmenaient, ou aller en prison avec lui. L'empereur Manuel qui étoit à la guerre, étant de retour à Constantinople, voulut faire cesser cette division dans l'Eglise. Il prit chacun des évêques en particulier, et leur demanda quelle opinion ils avoient de la religion de Niphon. Tous lui dirent sincèrement que c'étoit un impie; mais le patriarche, interrogé le dernier, se jeta à son ordinaire sur les louanges de Niphon, et dit à l'empereur que c'étoit un homme d'une piété et d'une vertu incomparable.

On en vint à un examen juridique; et le mercredi, vingt-sixième de février mil cent quarante-sept, indiction dixième, l'empereur assembla dans le palais de Blaquernes les princes, ses parents, et les grands officiers de l'empire, avec tous les prélats qui se trouvèrent à Constantinople (2). Le patriarche Côme, interrogé par l'empereur dans ce concile, quelle opinion il avoit du moine Niphon, répondit sans déguisement qu'il le croyoit orthodoxe, et ajouta: Je suis seul, comme Loth à Sodome, témoignant ainsi le mépris qu'il faisoit de ceux qui n'étoient pas de son sentiment. C'est pourquoi, comme convaincu par sa propre bouche, il fut déposé et déclaré indigne de l'épiscopat. La sentence fut souscrite par trente-un, tant métropolitains qu'archevêques, dont le premier étoit Constantin de Césarée en Cappadoce. Car il pré-

(1) Catalog. Jur. Gr. R. Sup. c. 3. p. 302. Nicet. lib. II, n. 3. (2) Ap. Allat. 11, Conf. Cinn. lib. II, c. 10, p. 35. c. 12, p. 683.



sidoit au concile en qualité d'exarque et de protothrone.

Côme n'avoit tenu que dix mois le siège de Constantinople, qui vauqua ensuite dix autres mois, et au mois de décembre de la même année, mil cent quarante-sept, on élut patriarche Nicolas Muzalon, qui avoit été archevêque de Chypre, et s'étoit retiré pour vivre en repos trente-sept ans auparavant : d'autres disoient qu'il avoit seulement quitté le gouvernement des affaires. Il tint le siège de Constantinople trois ans et quatre mois. L'année suivante, mil cent quarante-huit, selon les Grecs, six mil six cent cinquante-neuf, indiction onzième, au mois de février, l'empereur Manuel, voulant s'attirer le secours du ciel en la guerre contre Roger, roi de Sicile, donna une bulle d'or pour confirmer à toutes les églises la possession de leurs meubles, et suppléer à tout ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans leurs titres (1).

#### XXVIII. Voyage des deux rois croisés.

Cependant les deux rois, Conrad et Louis, arrivèrent l'un après l'autre sur les terres de l'empereur Manuel, à qui ces armées immenses d'Allemands et de François donnèrent une terrible alarme (2). Il envoya les reconnaître; et, quoiqu'ils déclarassent qu'ils ne demandoient que le passage pour aller visiter les lieux saints et délivrer l'Orient de l'oppression des infidèles, les Grecs, foibles et soupçonneux, croyoient toujours qu'ils en vouloient à leur empire; et les croisés n'observoient pas assez de discipline pour les rassurer. Manuel, ne pouvant les arrêter par force, usoit d'artifice; et, après leur avoir donné de belles paroles, il les faisoit attaquer par ses troupes dans des défilés, et quand ils venoient aux villes pour acheter des vivres, ils en trouvoient les portes fermées. Les Grecs, qui étoient sur les murailles, descendoient des cordes et tiroient premièrement l'argent des croisés, puis leur donnoient ce qu'ils vouloient de pain ou d'autres vivres, quelquefois ils disparoissoient sans leur rien donner; quelquefois ils méloient de la chaux à la farine qu'ils leurs vendoient. On disoit que tout cela se faisoit par l'ordre de l'empereur Manuel; et il est certain qu'il avoit fait fabriquer exprès de la monnaie de bas aloi pour donner à ceux des croisés qui avoient quelque chose à vendre. Enfin, il n'y avoit malice qu'il ne leur fit et n'ordonnât de leur faire, pour servir d'exemple à leur descendants, et les détourner de venir sur les terres de l'empire grec. Ce sont les paroles de Nicéas, auteur grec lui-même.

(1) Catalog. Jus. Græco-Rom. Manuel Const. 5. Jus. 41. Cinnam. lib. II, n. 12, p. 37.  
(2) Nicet. lib. I, n. 4, p. 37.

Le roi Conrad arriva à Constantinople au mois de septembre mil cent quarante-sept, passa l'Hellespont, et s'avança avec son armée dans la Natolie, conduit par des Grecs que l'empereur Manuel lui avoit donnés pour guides (1). Quand ils furent entrés dans le pays ennemi, ces guides avertirent les commandants de faire provision de vivres pour un certain nombre de jours, pendant lesquels ils devoient passer par des lieux déserts pour prendre le plus court, assurant qu'ils se trouveroient ensuite devant Icone, dans un pays excellent. Mais ils les menèrent exprès par des chemins détournés, et les engagèrent dans des lieux difficiles, et où ils étoient les plus exposés aux ennemis. Au bout du temps que ces guides avoient marqué, le roi Conrad leur fit des reproches de ce qu'il n'arrivoit point à Icone (2); ils assurèrent qu'on y seroit dans trois jours; mais ils s'enfuirent la nuit suivante, laissant l'armée allemande en des lieux stériles et impraticables, sans un seul homme qui sût par où en sortir.

#### XXIX. Mauvais succès de la croisade.

Le sultan d'Icone, Turc seljouquide, averti par l'empereur Manuel, avoit assemblé des troupes formidables pour s'opposer aux croisés, avec lesquels il vint fondre sur les Allemands, pesamment armés et affamés, et leurs chevaux. Ainsi, de cette armée de soixante-dix mille hommes d'armes et d'une multitude innombrable de gens de pied, à peine s'en sauva-t-il la dixième partie. Cette défaite arriva au mois de novembre mil cent quarante-sept. Le roi Conrad, ayant échappé, se retira à Nicée, où il rencontra le roi Louis, qui, étant venu après lui à Constantinople, y avoit été très-bien reçu, et avoit passé le détroit avec son armée. Les deux rois ayant marché ensemble jusqu'à Ephèse, Conrad retourna à Constantinople pour y passer l'hiver; et Louis s'avança jusqu'aux bords du Méandre, où il eut un avantage considérable sur les Turcs; mais ensuite ses troupes s'étant laissé couper par les ennemis, il perdit son arrière-garde au mois de janvier mil cent quarante-huit (3).

Il arriva avec le reste de son armée à Antioche, où le prince Raymond le reçut magnifiquement, espérant qu'il lui aideroit à faire des conquêtes et étendre sa principauté; mais le roi Louis ne voulut point se détourner du voyage de Jérusalem, disant qu'il falloit avant toutes choses accomplir son vœu, et ce refus aliéna entièrement de lui le prince d'Antioche (4). Le roi Conrad, ayant passé l'hiver à

(1) Otto. 1. Frid. c. 47. (2) Tyr. c. 21.  
Guill. Tyr. lib. XVI, c. 19, (3) C. 22, 26.  
20. Gesta Ludov. Duch. (4) C. 27. Chron. Sax.  
to. 4. an. 1117.

Constantinople, vint par mer au port d'Acre, et de là à Jérusalem; et Alphonse, comte de Toulouse, étant arrivé vers le même temps, mourut peu de jours après à Césarée, et, à ce qu'on disoit, de poison. Cependant, comme on sut à Jérusalem l'arrivée du roi de France, on envoya au devant de lui le patriarche Foucher, de peur qu'il ne s'arrêtât à Antioche ou à Tripoli; car le roi de Jérusalem et tous les princes latins d'Orient avoient conçu de grandes espérances de l'arrivée des deux rois. Après qu'ils eurent satisfait à leur dévotion en visitant les saints lieux, on indiqua une cour générale à Acre, pour délibérer de l'entreprise que l'on feroit sur les infidèles.

A cette assemblée se trouvèrent le roi Conrad; Othon, évêque de Frisingue, son frère; Etienne, évêque de Metz; Henri, évêque de Toul, frère du comte de Flandre; Théotin, légat du pape près du roi Conrad; des seigneurs allemands; Henri, duc d'Autriche, frère du roi; Fridéric, duc de Souabe, son neveu et plusieurs autres (1). Les François étoient : le roi Louis; Geoffroy, évêque de Langres; Arnoul, évêque de Lisieux; Guy de Florence, cardinal légat du pape. Les seigneurs laïques étoient Robert, comte de Dreux, frère du roi; Henri, son gendre, fils du comte de Champagne; Thierry, comte de Flandre, beau-frère du roi de Jérusalem, et plusieurs autres. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, étoit aussi à cette assemblée avec la reine Mélisende, sa mère; le patriarche Foucher; Baudouin, archevêque de Césarée; Robert, archevêque de Nazareth; cinq autres évêques latins de Palestine; Robert, maître des chevaliers du Temple; Raymond, maître des hospitaliers, et quelques seigneurs laïques. La résolution que l'on prit à cette assemblée fut d'assiéger Damas, et le rendez-vous fut donné à Tibériade pour le vingt-cinquième de mai.

Damas fut donc attaqué et pressé si vivement, que les habitants ne songeoient plus qu'à se retirer, quand ils trouverent moyen de gagner par argent quelques-uns des Francs, qui, trahissant les autres, leur persuadèrent de décamper et d'attaquer la ville par un autre côté où les vivres leur manquèrent, en sorte qu'ils furent obligés de lever le siège. On disoit aussi qu'il y étoit entré de la jalousie du comte de Flandre et du prince d'Antioche, dont chacun prétendoit devenir seigneur de Damas par la conquête. Le roi Conrad s'en revint en Allemagne incontinent après; le roi Louis demeura en Syrie le reste de l'année, et fit à Jérusalem la pâque de l'année suivante, mil cent quarante-neuf, après quoi il revint en France; et tel fut le malheureux succès de la seconde croisade (2). Depuis ce temps, la condition des Latins orientaux devint manifestement plus mauvaise; car les infidèles, voyant le peu de fruit des grands efforts de leurs plus puissants prin-

ces, commencèrent à s'en moquer et à mépriser, après les avoir vus de près, ceux dont les seuls noms les effrayoient auparavant.

#### XXX. Croisade des Saxons.

La croisade des Saxons contre les païens du Nord n'eut guère plus de succès (1). Elle fut aussi entreprise par l'autorité du pape et par l'exhortation de plusieurs religieux; et elle avoit pour but de soumettre ces peuples à la religion chrétienne, ou de les détruire entièrement. Les chefs de cette croisade étoient Fridéric, archevêque de Magdebourg; les évêques d'Halberstadt, de Munster, de Mersbourg, de Brandebourg, d'Havelsberg et de Moravie ou d'Olmus, et l'abbé de Corvey. Il y avoit aussi plusieurs seigneurs laïques; et l'armée étoit de soixante mille hommes. D'un autre côté, s'armèrent Albéron, archevêque de Brême; Tietmar, évêque de Verdun; Henri, duc de Saxe, et plusieurs autres seigneurs, avec quarante mille hommes. Le roi de Danemark, avec les évêques du royaume, assembla aussi ses forces par terre et par mer, qui faisoient une armée environ de cent mille hommes. Toutes ces troupes attaquèrent les Slaves pour venger les meurtres et les ravages qu'ils avoient faits sur les chrétiens, principalement sur les Danois. On attaqua donc les païens en divers endroits, on porta la terreur partout, on fit le dégât, et on brûla plusieurs villes, entre autres celle de Maléhon, avec le temple d'idoles qui en étoit proche. Mais, après que cette guerre eut duré trois mois, les serviteurs des princes allemands les plus voisins leur représentèrent qu'en ruinant ce pays (2) ils perdoient les tributs qu'ils avoient accoutumé d'en tirer; ainsi ils commencèrent à faire la guerre foiblement, et enfin ils firent la paix, à condition que les Slaves recevroient la religion chrétienne, et relâcheroient les Danois qu'ils tenoient esclaves. Il y en eut plusieurs, en effet, qui furent baptisés, mais sans être convertis; et ils rendirent les vieillards et les autres esclaves qui leur étoient inutiles, retenant les gens de service. Ainsi cette grande entreprise produisit peu de fruit; car, incontinent après, les Slaves firent pis qu'auparavant; ils ne gardèrent ni les promesses de leur baptême ni la paix avec les Danois, sur lesquels ils ne cessèrent point de faire des courses.

#### XXXI. Concile de Reims.

Le pape Eugène tint le concile de Reims dans le temps marqué, et le commença le vingt-deuxième de mars, qui étoit le lundi après le quatrième dimanche de carême. Il s'y trouva

(1) Chron. Saxo. ann. I, c. 63.  
1148. Saxo. Gramm. lib. 13, (2) C. 60.  
p. 229. Helm chr. Slav. I.

(1) Tyr. lib. XVII, c. 1. (2) C. 5, 9.



des évêques de France et d'Allemagne; et Thibaut, archevêque de Cantorbéry, y vint nonobstant la défense du roi Etienne, ce qui le fit recevoir favorablement du pape (1). Quelques évêques d'Espagne s'y trouvèrent, entre autres les deux archevêques de Tolède et de Tarragone.

A ce concile fut amené un gentilhomme breton, nommé Eon de l'Etoile, homme presque sans lettres, qui se disoit être le fils de Dieu et le juge des vivants et des morts, sur l'allusion grossière de son nom avec le mot latin *eum* dans cette conclusion des exorcismes : *per eum qui judicaturus est*; et dans celle des oraisons : *per eumdem* (2). Cette imagination, tout absurde qu'elle étoit, ne laissa pas de lui servir à séduire une grande multitude de peuple ignorant des extrémités de la France, c'est-à-dire de Bretagne et de Gascogne; on prétendoit même qu'il faisoit plusieurs merveilles par l'opération des démons. Après que quelques seigneurs eurent en vain essayé de l'arrêter, il fut pris par l'archevêque de Reims, avec ses principaux disciples. On le présenta au concile, où, étant interrogé par le pape, il ne répondit que des impertinences, et fut jugé insensé plutôt qu'hérétique. L'archevêque de Reims, qui l'avoit amené, obtint qu'on lui sauvât la vie; mais on chargea l'abbé Suger, comme régent en France, de l'enfermer; et il le mit dans une étroite prison, où ce misérable mourut peu de temps après. Quelques-uns de ses disciples furent livrés au bras séculier, et se laissèrent brûler plutôt que de renoncer à leur folie.

Ce concile fit plusieurs canons, la plupart répétés des conciles précédents, et rapportés diversement en divers exemplaires. Voici les plus remarquables. Si un clerc reçoit les revenus d'une église qu'il ne dessert pas, il sera excommunié jusqu'à ce qu'il ait restitué tout ce qu'il en a perçu injustement, et le prêtre qui aura cependant desservi cette église sera dégradé. Défense aux prêtres de se rendre chapelains des seigneurs, sinon par permission de l'évêque diocésain, et après lui avoir fait serment d'obéir en tout à ses ordres. Défense à eux de célébrer l'office divin dans les forteresses, après qu'il a été interdit dans quelqu'église du même lieu. Défense d'arrêter les clercs, les mettre en prison ou aux fers, en tirer rançon, ou retenir des otages, sous peine d'anathème et d'interdiction du lieu où ils seront détenus, et de tous les lieux appartenant au seigneur qui les aura pris. On ne célébrera point dans le lieu où sera un excommunié, même en présence du roi, sous peine aux chapelains de la cour ou aux prêtres des lieux de déposition et de perte de bénéfice (3).

(1) Tom. X, Conc. p. 1107. Rob. de M. ad. Sigeb. Eug. Ep. 74, 82.  
(2) Otto 1, Frid. c. 44, 45.

(3) Martenne Collect. to. 1, p. 232, c. 2, 10, 14, 4, 5, 7, 8.

Les évêques et les clercs éviteront dans leurs habits la variété des couleurs, les découpures et les ornements superflus. Nous avons vu les plaintes de saint Bernard contre cet abus. On déclare nuls les mariages des ecclésiastiques constitués dans les ordres sacrés, des religieux et des religieuses, et on ordonne aux chanoinesses et aux autres religieuses d'observer la clôture et la vie commune (1). Défense aux laïques de posséder des dîmes ecclésiastiques, soit qu'ils les aient reçues des évêques, des rois ou de quelques personnes que ce soit. Les avoués des églises ne prendront rien sur elles, ni par eux, ni par leurs inférieurs, au delà de leurs anciens droits. On ne mettra point dans les églises des prêtres mercenaires par commission, mais chacune aura son prêtre particulier, qui ne pourra être destitué que par le jugement canonique de l'évêque ou de l'archidiacre, et on lui assignera sa subsistance convenable sur les biens de l'église. Voilà les curés titulaires. On ordonne aux incendiaires, pour pénitence, de faire un an le service de Dieu à Jérusalem ou en Espagne, c'est ainsi que l'on nommoit la croisade (2). On défend à qui que ce soit de recevoir ou protéger les hérétiques de Gascogne et de Provence, c'est-à-dire les manichéens, sous peine d'excommunication contre les personnes et d'interdit sur les terres.

Ce fut apparemment en ce concile de Reims que le pape Eugène examina la contestation entre l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Menève, ou Saint-Davis (2). Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, ayant soumis à son obéissance le pays de Galles, voulut aussi soumettre tous les évêques de ce pays à l'archevêque de Cantorbéry. Pour cet effet, l'église de Saint-Davis ayant vagné, il y fit mettre Bernard, clerc de sa chambre, et par son autorité le fit sacrer à Cantorbéry, et lui fit prêter serment de ne jamais prétendre le droit de métropole, dont l'église de Saint-Davis étoit auparavant en possession. Le roi Henri étant mort, l'évêque Bernard vint devant le pape Eugène revendiquer son droit de métropole; et, après qu'il eut été long-temps à la cour du pape à la poursuite de cette affaire, l'archevêque Thibaut y vint aussi, et se plaignit de son côté que Bernard se vouloit soustraire à la métropole de Cantorbéry. Sur quoi, le pape, ayant ouï les parties contradictoirement, donna la provision à l'archevêque de Cantorbéry, et, pour juger définitivement, les assigna à la Saint-Luc de l'année suivante. C'est ce qui paroît par la lettre du pape, datée de Meaux le vingt-neuvième de juin, par conséquent en mil cent quarante-huit, après le concile de Reims (4). On ne voit point de sentence qui ait décidé

(1) To. X, Conc. c. 2. Sup. l. LXVII, n. Opusc. II, c. 2. Sermon 77, in c. 7, 4, 8, 6.

(2) C. 10, 15, 18. (3) Roger par Post. p. 708. (4) Eug. Epist. 2.

la contestation, et toutefois l'évêque de Saint-Davis est demeuré simple suffragant de Cantorbéry.

#### XXXII. Erreurs de Gilbert condamnées.

A la fin du concile de Reims, les canons étant publiés, le pape termina la cause de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, commencée l'année précédente au concile de Paris (1). Pour cet effet, il assembla premièrement les prélats les plus habiles et les plus voisins, entre autres Geoffroy de Loroux, archevêque de Bordeaux, métropolitain de Poitiers, Milon, évêque de Tërouane, et Josse-lin, évêque de Soissons, tous trois renommés pour leur doctrine, l'abbé Suger et saint Bernard. C'étoit au temps de la passion, et la séance se tenoit dans la chambre du pape. Le premier jour, Gilbert fit lire quantité de passages des pères, dont il avoit fait apporter les volumes entiers, se plaignant que ses adversaires ne produisoient que des extraits, où les passages étoient tronqués. Le pape, ennuyé de ces longues lectures, le pressa de dire nettement s'il croyoit que l'essence divine fût Dieu. Gilbert répondit que non. Alors saint Bernard dit : Nous tenons ce que nous cherchions; qu'on écrive cette confession. Le pape l'ordonna, et Henri de Pise, alors sous-diacre de l'église romaine, et depuis cardinal, apporta du papier, une plume et de l'encre; et, comme il écrivoit, Gilbert dit à saint Bernard : Ecrivez aussi, vous, que la divinité est Dieu. Saint Bernard répondit sans s'émouvoir : Qu'on écrive avec le fer et le diamant que l'essence divine, sa forme, sa nature, sa bonté, sa sagesse, sa puissance est vraiment Dieu. Et, comme on disputa long-temps sur cet article, saint Bernard ajouta : Si cette forme n'est pas Dieu, elle est meilleure que Dieu, puisque Dieu tient son être d'elle.

On disputa de même sur les autres articles que l'on reprenoit dans les écrits de Gilbert de la Poirée, et, comme on se séparoit, les cardinaux dirent : Nous avons ouï ce qui a été proposé, c'est pourquoi nous allons juger comment ces questions doivent être décidées. Plusieurs des assistants furent choqués de ce discours, en sorte que le lendemain dix archevêques, avec grand nombre d'évêques, d'abbés et de docteurs, c'est-à-dire tous ceux de l'église gallicane, s'assemblèrent chez saint Bernard. Ils représentèrent que les cardinaux, qui sembloient s'être réservé à eux seuls le jugement de cette affaire, étoient presque tous favorables à Gilbert, quoiqu'ils n'approuvasent pas ses erreurs; et par conséquent, disoient-ils, il faut, avec les articles de Gilbert, leur envoyer un symbole de foi, afin qu'ils puissent

(1) Otto. 1, Frid. c. 56. et lib. III, Vita. S. Bern. c. Gauf. Epist. ad. Card. Alb. 5. Sup. n. 29.

juger avec plus de connoissance. Ils écrivirent donc quatre articles opposés aux quatre de Gilbert, se servant, autant qu'il étoit possible, des mêmes termes pour exprimer leur confession de foi opposée à ses erreurs; et ce symbole, composé avec une grande délibération, fut souscrit par tous les évêques et les autres qui avoient assisté à cette assemblée particulière. En voici la substance :

1. Nous croyons que la nature simple de la divinité est Dieu, et que Dieu est la divinité; qu'il est sage par la sagesse qui est lui-même, grand par la grandeur qui est lui-même, et ainsi du reste. 2. Quand nous parlons des trois personnes divines, nous disons qu'elles sont un Dieu et une substance divine; et au contraire, quand nous parlons de la substance divine, nous disons qu'elle est en trois personnes. 3. Nous disons que Dieu seul est éternel, et qu'il n'y a aucune autre chose, soit qu'on la nomme relation, propriété ou autrement, qui soit éternelle sans être Dieu. 4. Nous croyons que la divinité même et la nature divine s'est incarnée dans le fils. Ceux qui composèrent ce symbole ne craignoient pas que les cardinaux jugeassent autrement; mais ils craignoient que quelques-uns d'entre eux n'eussent intention de dissoudre le concile sans rien décider. Pour présenter cet écrit au pape et aux cardinaux, on choisit trois députés, Hugues, évêque d'Auxerre, Milon, évêque de Tërouane, et l'abbé Suger, et on les chargea de dire : Nous avons souffert, par respect pour vous, des discours que nous ne devons pas entendre, jusqu'à ce que nous avons appris que vous vouliez juger cette affaire. Vous avez par écrit la confession de Gilbert, nous avons aussi la nôtre, afin que vous ne jugiez pas sans ouïr les deux parties. Mais il y a cette différence, qu'en présentant sa confession il a déclaré qu'il étoit prêt à corriger ce qui ne seroit pas conforme à vos sentiments; au lieu que nous excluons expressément cette condition, et nous vous déclarons que nous persévérons dans cette confession sans en rien changer.

Le pape, sans hésiter, répondit aux députés, et leur ordonna de le dire à ceux qui les avoient envoyés, que l'église romaine ne s'éloignoit en rien de leur confession de foi, et que, si quelques-uns avoient paru soutenir la personne de Gilbert, ils ne soutenoient en rien sa doctrine. Tout le concile s'assembla donc à Reims au palais, nommé Tau à cause de sa figure à double potence; Gilbert, évêque de Poitiers, fut interrogé sur chacun des articles de ses erreurs, et renonça librement en disant : Si vous croyez autrement et moi aussi, si vous parlez ou écrivez autrement et moi aussi. Alors le pape, du consentement de tout le concile, condamna ces articles, défendant étroitement de lire ou de transcrire le livre d'où ils étoient tirés, si l'église romaine ne l'avoit corrigé auparavant. Gilbert répondit : Je le corrigerai comme il vous plaira. Mais le pape lui dit : On ne



vous confiera pas cette correction. On déchira publiquement des écrits contenant quelques autres erreurs qu'il avoit enseignées, suivant le témoignage de ses écoliers. J'ai suivi, sur cette affaire de Gilbert de la Poirée, le récit du moine Geoffroy, depuis abbé de Clairvaux, qui étoit présent au concile de Reims, plutôt que celui d'Othon de Frisingue, qui étoit alors en Syrie et qui paroît prévenu en faveur de Gilbert (1).

Quelque temps après, Bernard, continuant son explication du cantique, combattit fortement les nouveaux dialecticiens, ou plutôt des hérétiques, comme il les nomme, qui prétendoient que les attributs divins, la grandeur, la bonté, la sagesse, la justice, ne sont pas de Dieu, et en disoient autant de la divinité même. Si elle n'est pas Dieu, dit-il, elle est donc quelqu'autre chose, ou n'est rien. Si elle est quelqu'autre chose, elle est moindre ou plus grande, ou égale à Dieu; et il montre l'inconvénient de toutes ces suppositions. Ensuite, parlant de la grandeur de Dieu, il dit: Dieu n'est grand que par la grandeur, qui est la même chose que lui; autrement cette grandeur seroit plus grande que Dieu. Je le dis après saint Augustin, le plus terrible marteau des hérétiques (2). Il marque ensuite la condamnation des erreurs de Gilbert au concile de Reims; mais il déclare qu'il ne parle point contre sa personne, parce qu'il a humblement acquiescé au jugement des évêques.

#### XXXIII. Milon, évêque de Téroüane.

Milon, évêque de Téroüane, qui assista au concile de Reims, et fut des commissaires en l'affaire de Gilbert de la Poirée, étoit un des illustres prélats de France (3). Il naquit à Sélincourt, au diocèse d'Amiens, et se fit religieux à Prémontré, sous la conduite de saint Norbert, qui le fit, quelque temps après, premier abbé du monastère de Saint-Josse-au-Bois, aujourd'hui Dom-Martin, fondé en mil cent vingt-deux, dans le diocèse d'Amiens. Huit ans après, saint Jean, évêque de Téroüane, étant mort, une grande partie du peuple voulut lui donner pour successeur Baudouin, frère puîné de Thierry, comte de Flandre; mais Rainald, archevêque de Reims, et ses suffragants, ne l'en ayant pas jugé capable, le clergé élut l'abbé Milon; et le pape Innocent II, qui étoit alors en France, ayant confirmé l'élection, il fut sacré par l'archevêque le dimanche quinziesme de février mil cent trente-trois, et tint ce siège vingt-sept ans. Il fonda plusieurs monastères de son ordre de Prémontré, et il est particulièrement loué pour son humilité.

(1) Serm. 80, n. 6.

(2) Aug. v, Trinit. c. 10. 459.

(3) Bibl. Præmonst. p.

#### XXXIV. Guillaume, archevêque d'York, déposé.

Au concile de Reims, fut déposé Guillaume, archevêque d'York. Après la mort du pape Innocent, sous lequel il avoit été ordonné, saint Bernard écrivit au nouveau pape Célestin II une lettre très-véhémement pour l'exhorter à soutenir la sentence de son prédécesseur, qu'il disoit avoir été mal exécutée, en ce que l'archevêque n'avoit pas laissé d'être sacré, quoique le doyen d'York eût refusé de jurer pour lui. Il le traite de personne infâme, et de deux fois intrus, une fois par le roi, une seconde par le légat. Le saint abbé écrivit aux cardinaux une lettre aussi véhémement; et l'on voit, par l'une et par l'autre, combien on l'avoit prévenu contre l'archevêque Guillaume, qui étoit lui-même un saint personnage. De là vient que ce prélat, ayant envoyé des députés à Rome demander solennellement le pallium, le pape le lui refusa, et lui ordonna de venir en personne se justifier. Le pape Lucius II ne lui fut pas si contraire; et Henri, évêque de Winchester, ayant trouvé grâce auprès de lui, obtint que le pallium seroit envoyé à l'archevêque, son neveu, par le cardinal Imar, qui fut envoyé légat en Angleterre. Mais l'archevêque négligea de l'aller trouver; car, ayant été élevé en grand seigneur, il avoit ce défaut, entre plusieurs vertus, d'être mou et ennemi de la peine. Il manqua donc l'occasion de recevoir son pallium (1). Le pape Eugène, étant monté sur le saint-siège, l'archevêque Guillaume l'alla trouver et demander le pallium, et le collège des cardinaux étoit pour lui; mais saint Bernard renouvela contre lui ses instances, et écrivit au pape deux lettres très-fortes à son sujet. L'archevêque, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir à Rome, passa en Sicile chez le roi Roger, son parent. Cependant, en Angleterre, quelques gentilshommes de ses parents, touchés de sa disgrâce, brûlèrent une terre de l'abbaye de Fontaines: ce qui acheva de rendre le pape Eugène implacable à son égard. Enfin, au concile de Reims, les clercs de l'église d'York renouvelèrent leurs plaintes contre l'archevêque Guillaume. Ils avoient à leur tête Henri Murdac, nouvel abbé de Fontaines, qui, sous l'archevêque Turstain, avoit été considérable, dans l'église d'York et dans toute la province, par sa noblesse et par les honneurs, et les richesses dont il jouissoit; mais il avoit tout quitté pour se rendre moine à Clairvaux, sous la conduite de saint Bernard, et il s'y étoit distingué par sa vertu et sa régularité.

On accusa donc l'archevêque Guillaume, dans le concile de Reims, de n'être ni canoniquement élu ni sacré légitimement, mais intrus par l'autorité du roi. Il en fut convaincu, et Albéric, évêque d'Ostie, prononça contre lui,

(1) Vita ap. Boll. t. 20, 77. Ep. 235, 236, 239, 240. p. 188. Sup. liv. LXVIII, n.

au nom du pape, la sentence de déposition, alléguant pour motif, qu'avant l'élection, il avoit été nommé par le roi Etienne. Toutefois, cette sentence fut donnée contre l'avis de la plus grande partie des cardinaux. Ensuite, le pape écrivit à Guillaume, évêque de Durham, et au chapitre d'York, d'élire dans quarante jours un autre archevêque. Ils s'assemblèrent la veille de Saint-Jacques, vingt-quatrième de juillet, et la plus grande partie du chapitre élut Hilaire, évêque de Chichester, mais les autres élurent l'abbé Henri Murdac. Le pape confirma cette élection à Auxerre; et, le second dimanche de l'avent, cinquième de décembre, étant à Trèves, il sacra Henri de ses propres mains.

Quand l'archevêque Guillaume fut revenu de Sicile, l'évêque de Winchester, son oncle, le retira auprès de lui, et lui donna le choix de toutes ses maisons, lui offrant tout son domestique pour le faire servir comme archevêque. Guillaume choisit une des terres du prélat, où il vécut en solitude, ne songeant qu'à faire pénitence. Il souffrit sa déposition avec une extrême patience, sans murmurer, sans se plaindre de ses adversaires, et sans écouter ceux qui parloient contre eux. Il étoit continuellement appliqué à la lecture et à la prière, et il devint tout un autre homme qu'auparavant.

#### XXXV. Union de Savigny à Cîteaux.

Au même concile de Reims, se trouva Serlon, quatrième abbé de Savigny, pour demander l'union de sa congrégation à celle de Cîteaux. Après la mort de saint Vital, les moines de Savigny élurent tout d'une voix, pour leur abbé, Geoffroy, homme très-noble, natif de Bayeux. Il avoit été moine dans l'abbaye de Cérisy, au même diocèse; mais le désir d'une plus grande perfection l'en fit sortir, avec Serlon de Valbodon, son ami, qu'il y avoit attiré, et ils entrèrent à Savigny sous la conduite de saint Vital. Trois ans après, et vers l'an mil cent seize, Geoffroy fut fait prieur de Savigny, et enfin élu abbé, malgré sa résistance, en mil cent vingt-deux (1). Il augmenta l'austérité de l'observance, quoiqu'elle fût déjà considérable, et fonda grand nombre de monastères par les libéralités de divers seigneurs, entre autres les Vaux-de-Cernai au diocèse de Paris, en mil cent vingt-huit, Foucarmont au diocèse de Rouen, en mil cent trente, et Aulnay au diocèse de Bayeux, en mil cent trente-un. Il en fonda aussi plusieurs en Angleterre, et mourut en mil cent trente-neuf, après avoir gouverné seize ans l'abbaye et la congrégation de Savigny. Il est compté entre les saints, et on lui attribue plusieurs miracles faits pendant sa vie et après sa mort.

Son successeur fut Evan Langlois, natif d'A-

(1) Sup. liv. LXVII, n. 10. Order. I. VIII.

vanches, recommandable par sa science et sa piété, qui avoit été des premiers disciples de saint Vital; mais il ne gouverna qu'environ un an: et Serlon, disciple de saint Geoffroy, lui succéda dès l'an mil cent quarante. Il fonda quatre abbayes, entre autres, la même année mil cent quarante, celle de la Maison-Dieu de la Trappe, au diocèse de Séez, qui s'est rendue si célèbre depuis cinquante ans. L'abbé Serlon étoit ferme dans son gouvernement, et assembloit régulièrement tous les ans les chapitres généraux. Mais, voyant que quelques abbés d'Angleterre négligeoient de s'y trouver, il résolut, avec les abbés de France et quelques Anglois, de se donner à saint Bernard, avec toute sa congrégation. C'est pour ce sujet qu'il vint au concile de Reims avec Osmond, abbé de Baubec, fille de Savigny. Saint Bernard les présenta lui-même au pape Eugène, qui approuva leur dessein: et, dès la même année mil cent quarante-huit, ils furent admis au chapitre général de Cîteaux, par l'entremise de saint Bernard. La congrégation de Savigny étoit alors composée de trente-trois abbayes, sans les maisons de filles. Le pape Eugène confirma cette union par une bulle donnée à Reims, le onzième d'avril mil cent quarante-huit, et toutefois quelques abbés d'Angleterre s'y opposèrent; mais, après bien des contestations, tous se soumirent à Clairvaux (1). Serlon vouloit s'y retirer lui-même dès lors; mais saint Bernard n'y consentit pas, et lui donna un de ses moines, nommé Thibaud, pour instruire ceux de Savigny des usages de Cîteaux. Ils quittèrent leur habit, qui étoit gris, pour prendre le blanc, et se conformèrent en tout au reste de l'ordre. Après la mort de saint Bernard, Serlon se retira à Clairvaux, et y mourut saintement en mil cent cinquante-huit. Il reste de lui quelques sermons. Telle fut la fin de la congrégation de Savigny, dont j'ai tiré l'histoire, principalement du mémoire que le révérend père dom Claude Auvry, prieur de cette abbaye, a bien voulu me communiquer (2).

#### XXXVI. Primatie de Tolède.

En allant au concile de Reims, Raymond, archevêque de Tolède, passa à Paris et à Saint-Denis, où il apprit que l'on avoit des reliques de saint Eugène, martyr, que l'on tenoit avoir été le premier évêque de Tolède: ce qui suppose que saint Gérard de Brogne n'en avoit emporté qu'une partie six-vingts ans auparavant (3). Le roi Louis le jeune en donna depuis un bras au roi de Castille. Cependant, l'archevêque Raymond, étant arrivé à Reims, se plaignit de la part du roi de Castille, son maître, de ce que le pape Eugène avoit ac-

(1) Chr. Savig. t. 2. Miscell. Baluz. p. 311. Martenne Coll. to. 1, p. 61.

(2) Bibl. Cist. to. 1, p. 107.

(3) Mariana, x, Hist. Sup. I. LV, n. 25.



cordé le titre de roi de Portugal à Alphonse Henriques, moyennant une redevance annuelle de quatre livres d'or, au préjudice de la couronne de Castille (1). L'archevêque de Tolède se plaignit encore que celui de Brague et ses suffragants refusaient de reconnaître sa primatie : ce qui, apparemment, étoit une suite de l'érection du nouveau royaume de Portugal.

Pour satisfaire à ces plaintes, le pape Eugène écrivit au roi de Castille, Alphonse VIII, une lettre (2), où il lui déclare qu'il n'a jamais eu intention de diminuer en rien sa dignité ni les droits de sa couronne, et lui promet de favoriser en son royaume l'expédition contre les infidèles, c'est-à-dire, comme je crois, d'y attribuer l'indulgence de la croisade. Nous voulons, ajoute-t-il, que l'évêque de Brague et ses suffragants obéissent à l'archevêque de Tolède comme à leur primat, ainsi qu'il a été ordonné par nos prédécesseurs, et l'évêque de Brague est suspens pour ce sujet. Et ensuite : Pour marque de son affection, nous vous envoyons par l'évêque de Ségovie la rose d'or que le pape a coutume de porter tous les ans le quatrième dimanche de carême ; et, parce que vous avez voulu que les évêques et les abbés de votre royaume assistassent au concile de Reims, nous déchargeons à votre prière ceux qui n'y sont pas venus de la suspension prononcée contre eux. La lettre est datée du vingt-septième d'avril, dans le territoire de Langres. Par une autre lettre, il marque qu'à la prière du même roi il a accordé à l'archevêque de Compostelle la prérogative de faire porter la croix devant lui. J'ai déjà parlé de la rose d'or que le pape bénissoit le quatrième dimanche de carême (3).

Bernard, archevêque de Tarragone, refusoit aussi de reconnaître la primatie de Tolède, et avoit le même intérêt que celui de Brague, se trouvant dans un autre royaume, sous Raymond Béranger, qui de comte de Barcelone étoit devenu roi d'Aragon en mil cent trente-huit (4). Bernard assista au concile de Reims, où le pape voulut l'obliger à reconnaître l'archevêque de Tolède pour son supérieur ; mais Bernard représenta qu'étant nouvellement archevêque il n'étoit pas encore bien instruit de ses droits, et promit de prendre conseil sur cette affaire quand il seroit retourné à son église.

L'archevêque de Brague se soumit enfin à Raymond, archevêque de Tolède, comme il paroît par une autre lettre du pape Eugène ; mais Raymond, qui étoit avancé en âge, mourut peu de temps après, savoir, le mercredi, neuvième d'août mil cent cinquante. Son successeur fut Jean, évêque de Ségovie, qui alla trouver le pape Eugène, et obtint de lui la confirmation de sa primatie par une bulle du trei-

zième de février mil cent cinquante-deux, où les évêchés suffragants de Tolède sont ainsi exprimés : Osma, Ségovie, Sigüenza, Palencia. Le pape ajoute : Que les autres qui lui étoient anciennement soumis lui reviendront quand Dieu les aura remis sous la puissance des chrétiens. Il lui soumet aussi les diocèses qui ont perdu leurs métropolitains par l'invasion des Sarrasins, jusqu'à ce que ces métropoles se rétablissent. Le pape écrivit en même temps aux autres évêques d'Espagne en général, et à Bernard de Tarragone en particulier, de reconnaître Jean, archevêque de Tolède, pour leur primat ; mais il ne paroît pas que ce dernier l'ait jamais reconnu (1).

On trouve aussi une lettre du pape Eugène adressée au clergé et au peuple de Tolède (2), où il dit avoir appris que ceux que l'on nommoit mosarabes refusaient obéissance à l'archevêque, recevoient des églises de la main des laïques, et suivoient leur ancienne coutume, différente de l'usage romain dans la célébration de la messe et de l'office divin ; dans les habits et la tonsure cléricale. C'est pourquoi le pape ordonne de leur enjoindre expressément qu'ils se conforment au reste de l'Eglise, et qu'ils obéissent à leur prélat, s'ils veulent demeurer dans sa province. Ces mosarabes étoient les anciens chrétiens qui étoient demeurés en Espagne sous la domination des musulmans ; et on voit ici combien ils étoient attachés à leurs usages, nonobstant ce qui s'étoit passé soixante ans auparavant (3).

#### XXXVII. Révélation de sainte Hildegarde.

Après le concile de Reims, le pape Eugène vint à Trèves avec dix-huit cardinaux, plusieurs évêques et plusieurs abbés, y étant invités par l'archevêque Adalbéron, qui défraya pendant trois mois toute cette compagnie (4). Le pape y célébra un concile ; et Henri, archevêque de Mayence, jugea à propos d'y venir avec les principaux de son clergé pour consulter le pape touchant les révélations d'Hildegarde, religieuse d'une grande réputation. Elle étoit née l'an mil quatre-vingt-dix-huit, de parents nobles et vertueux, qui la dédièrent au service de Dieu dès son enfance, parce que dès qu'elle put parler elle fit entendre, tant par ses discours que par signes, qu'elle voyoit des choses extraordinaires. A l'âge de dix-huit ans, elle fut enfermée à Disenberg, c'est-à-dire au mont Saint-Disibode, avec une vertueuse fille, nommée Jutte, qui la forma à l'humilité et à l'innocence, et lui apprit simplement à lire le psautier. Hildegarde avançoit en vertu, mais elle souffroit des maux de tête et d'autres

(1) Ep. 81, 72, 70, 80. 1218, ex Trithem. Chron. Hispan. 1150. Vita S. Hildeg. lib. c. 4, ap. Sur. 17 sept. c. 1.  
(2) Ep. 83.  
(3) Sup. liv. LXIII, n. 56.  
(4) Tom. X, Concil. p.

infirmités presque continuelles, en sorte qu'elle étoit rarement en état de marcher, et toutefois elle vécut quatre-vingt-deux ans.

A l'âge de quarante-deux ans et sept mois, elle vit le ciel s'ouvrir, et un feu très-lumineux qui lui pénétra la tête, le cœur et toute la poitrine sans brûler, mais avec une chaleur douce ; et aussitôt elle reçut intelligence du psautier, de l'Evangile et des autres livres de l'ancien et du nouveau Testament, en sorte qu'elle en expliquoit le sens, quoiqu'elle ne pût expliquer les mots grammaticalement, ne sachant ni latin ni grammaire. Après plusieurs années, elle entendit une voix qui lui ordonnoit d'écrire ce qu'elle verroit et ce qu'elle entendroit ; mais la pudeur de son sexe et la crainte des discours du peuple et des jugements téméraires la retenoit. Toutefois, se sentant pressée intérieurement d'obéir, et ayant été long-temps malade, elle découvrit sa peine à un moine, qui étoit son directeur, et par lui à son abbé. L'abbé, ayant pris conseil des plus sages de sa communauté, et interrogé Hildegarde, lui ordonna d'écrire, ce qu'elle fit pour la première fois : et aussitôt elle se trouva guérie et se leva de son lit. Cette guérison parut à l'abbé miraculeuse, qu'il ne voulut pas s'en tenir à son jugement ; il vint à Mayence faire le rapport de ce qu'il avoit appris à l'archevêque et aux principaux de son clergé, et leur montra les écrits d'Hildegarde.

C'est ce qui donna lieu à l'archevêque de consulter le pape, qui voulut s'informer plus exactement de cette merveille, envoya au monastère d'Hildegarde Albéron, évêque de Verdun, avec Albert, son primicier, et d'autres personnes capables, pour apprendre d'elle-même ce que c'étoit, sans bruit et sans curiosité (1). Elle leur répondit avec grande simplicité ; et, après que l'évêque en eut fait son rapport au pape, le pape se fit encore apporter les écrits d'Hildegarde, et les prenant entreses mains il les lut lui-même publiquement en présence de l'archevêque, des cardinaux et de tout le clergé ; il raconta aussi ce que lui avoient rapporté ceux qu'il y avoit envoyés, et tous les assistants en rendirent grâce à Dieu. Saint Bernard étoit présent, et rendit aussi témoignage de ce qu'il savoit de cette sainte fille, car il l'avoit visitée quand il alla à Francfort, et lui écrivit une lettre où il la félicite de la grâce qu'elle a reçue, et l'exhorte à y être fidèle (2). Il pria donc le pape, et tous les assistants le prièrent avec lui, de publier une si grande grâce que Dieu avoit faite de son temps à l'Eglise, et de la confirmer par son autorité. Le pape suivit leur conseil, et écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par humilité la grâce qu'elle avoit reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connoitroit en esprit. Il lui permit aussi de s'établir avec ses sœurs, par la permission de son évê-

(1) C. 4.

(2) Ep. 360.

que, au lieu qui lui avoit été révélé, et d'y vivre en clôture suivant la règle de saint Benoît. Ce lieu étoit le mont Saint-Rupert, près de Bingue, sur le Rhin, à quatre lieues au-dessous de Mayence, ainsi nommé d'un seigneur qui vivoit au neuvième siècle, et qui est honoré comme saint le quinzième de mai. Hildegarde passa en ce lieu-là avec dix-huit filles nobles, qu'elle avoit attirées par sa réputation, et en fut la première abbesse (1).

#### XXXVIII. Le pape à Clairvaux.

Le pape Eugène étant de retour en France, vint à Clairvaux, où il édifia toute la communauté par son humilité et sa régularité (2). Il portoit sur la chair sa tunique de laine sans sergette par-dessous, et ne quittoit la coulle ni jour ni nuit. Pour garder la bienséance, on lui portoit des carreaux en broderie, et son lit étoit entouré de pourpre et couvert de riches étoffes ; mais par-dessous il n'étoit garni que de paille battue et de draps de laine. En parlant à la communauté, il ne pouvoit retenir ses larmes et ses soupirs, il les exhorta et les consola, vivant avec eux en frère plutôt qu'en maître ; mais sa nombreuse suite ne lui permit pas de faire chez eux un long séjour. Il assista aussi cette même année au chapitre général des abbés de Cîteaux, non comme président ou comme pape, mais comme un d'entre eux (3). Enfin, il reprit le chemin d'Italie, et arriva heureusement à Rome.

#### XXXIX. Saint Gilbert de Sempringham.

Gilbert de Sempringham vint à ce chapitre, offrit à l'ordre de Cîteaux la congrégation qu'il venoit de former (4). Il étoit Anglois, né dans la province de Lincoln en mil quatre-vingt-trois ; et, après qu'il eut fait ses études, son père lui donna les deux cures de Sempringham et de Tirington, dont il étoit patron ; mais il ne tiroit sa subsistance que de la première, et donnoit aux pauvres tout le revenu de la seconde. Il n'étoit pas encore dans les ordres, et ne possédoit ces cures qu'en personat, comme on le nommoit, les faisant servir par des vicaires, suivant l'abus qui régnoit alors, de séparer le revenu et les fonctions ; et c'est cet abus qui fut condamné, comme j'ai dit, au concile de Reims, par le pape Eugène. Gilbert s'attacha ensuite à la cour d'Alexandre, évêque de Lincoln, qui l'ordonna prêtre malgré lui, et le voulut faire son archidiacre ; mais Gilbert le refusa, disant qu'il ne voyoit point de chemin plus court

(1) Boll. to. 14, p. 503. Trich. Chr. Span. ann. 1148.

(2) Vita S. Bern. l. II, c. 8, n. 50.

(3) Lib. IV, c. 7, n. 40.

(4) Vita Monast. Angl. tom. 2, p. 669. Boll. 4 febr. tom. 3, p. 567. V. Cang. Gloss. Persona.

(1) Roderic. Tol. VII, Hist. c. 6.  
(2) Epist. 74.

(3) Ep. 75. Sup. liv. LXIV, n. 36.  
(4) Eug. Ep. 82.



pour se perdre. C'est que les archidiacres exerçoient la juridiction ecclésiastique, qui étoit une grande tentation d'avarice.

Voulant donc donner son bien aux pauvres et faire une fondation, et ne trouvant point d'hommes qui voulussent vivre aussi régulièrement qu'il souhaitoit, il assembla, dans sa paroisse de Sempringham, sept filles vertueuses qu'il enferma près de l'église de Saint-André, par le conseil et le secours de l'évêque Alexandre, pour vivre en clôture perpétuelle, en sorte qu'elles recevoient par une fenêtre les choses nécessaires à la vie. Pour les leur apporter et servir au dehors, elles avoient de pauvres filles en habit séculier; mais depuis, par le conseil de personnes sages, il fit aussi prendre un habit régulier et faire des vœux à ces filles du dehors, après les avoir bien instruites et bien éprouvées. Il y joignit des hommes pour l'agriculture et les autres travaux les plus rudes, et leur prescrivit une manière de vie dure, et un habit qui marquoit l'humilité et la renonciation au monde. Cet institut fut tellement approuvé, que plusieurs seigneurs d'Angleterre offrirent à Gilbert des terres et des revenus pour fonder des monastères semblables : l'évêque Alexandre commença et le roi Henri acheva; mais Gilbert ne recevoit ces biens qu'avec crainte et comme par force, et en refusoit même plusieurs, tant il aimoit la pauvreté, et craignoit la vanité de voir un grand peuple sous sa conduite.

Ce fut dans cette pensée qu'il vint au chapitre de Cîteaux où étoit le pape Eugène, voulant se décharger du soin de tant de maisons dont il se croyoit incapable, et les remettre à ces religieux, qu'il connoissoit par l'exercice fréquent de l'hospitalité, et qu'il jugeoit les plus exacts de tous dans l'observance de la règle, comme étant en leur première ferveur. Mais le pape et les abbés de Cîteaux lui dirent qu'il ne leur étoit pas permis de gouverner d'autres religieux, et encore moins des religieuses, et, par leur conseil, le pape lui ordonna de continuer avec la grâce de Dieu l'œuvre qu'il avoit commencée. Il voulut s'excuser sur son âge de soixante-cinq ans et sur son incapacité; mais le pape le jugea d'autant plus propre à la conduite des âmes qu'il la désiroit moins. Il eut regret de ne l'avoir pas connu plus tôt, et déclara qu'il lui auroit donné l'archevêché d'York. En ce voyage, Gilbert lia une étroite amitié avec saint Malachie d'Irlande et saint Bernard; il se trouvoit souvent en tiers quand ils étoient seuls. Ils lui donnèrent chacun leur crosse, et saint Bernard y ajouta une étole et un manipule.

Gilbert, étant de retour en Angleterre, appela à son secours des ecclésiastiques pour la conduite de ses religieuses, et forma ainsi une double congrégation de filles sous la règle de saint Benoît, et de chanoines réguliers sous la règle de saint Augustin, et leur donna des constitutions écrites, qui furent confirmées

par le pape Eugène et par ses successeurs. Dieu bénit tellement son travail, qu'il fonda treize monastères, quatre de chanoines et neuf de religieuses, contenant plus de deux mille personnes. Il fonda d'ailleurs plusieurs hôpitaux, de malades, de lépreux, de veuves et d'orphelins. Sa vie étoit austère; il ne mangeoit point de viande, et s'abstenoit même de poisson pendant l'avent et le carême. Il ne se servoit que de vaisselle de bois ou de terre et de cuillers de corne. Il ne portoit point de fourrures, et toujours les mêmes habits hiver et été. Il étoit vêtu de gris, et fut long-temps sans prendre l'habit ni la règle de chanoine régulier; mais ses disciples lui représentèrent qu'il étoit à craindre que sous ce prétexte on ne leur donnât après sa mort un supérieur étranger. Il prit donc l'habit de chanoine des mains de celui de sa congrégation qui étoit le plus distingué pour son mérite; et lui promit obéissance en faisant ses vœux, et le regarda toujours depuis comme son supérieur.

#### XL. Etienne d'Obasine.

Etienne, abbé d'Obasine, vint aussi trouver le pape Eugène à Clairvaux, et pour le même sujet (1). Il étoit né en Limousin de parents médiocres, et, après avoir étudié la science ecclésiastique, il ne laissa pas de demeurer dans le monde, prenant soin de sa famille et des pauvres; mais, ayant été ordonné prêtre, il résolut de se donner entièrement à Dieu, et commença à mener une vie austère et à prêcher avec beaucoup de force et d'onction. Les lectures qu'il faisoit pour instruire les autres lui firent naître le dessein de renoncer à tout, et suivre Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté. Il consulta sur ce sujet Etienne de Mercœur, qui avoit été disciple de saint Robert de la Chaise-Dieu, et ce saint homme lui conseilla d'exécuter au plus tôt son pieux dessein. Etienne avoit déjà pour compagnon un autre prêtre, nommé Pierre, homme d'une grande simplicité, qui étoit dans la même résolution. Donc le jeudi, après le jour des cendres, ils rassemblèrent leurs parents pour leur dire le dernier adieu, leur donnèrent un grand repas, et distribuèrent aux pauvres tout ce qui leur restoit de bien.

Ils passèrent la nuit suivante en prières, pour demander à Dieu la grâce d'accomplir ce qu'il leur avoit inspiré; puis, s'étant revêtus d'un habit de religieux, et marchant nus-pieds, ils partirent avant le jour pour quitter leur pays et se bannir volontairement. Il y avoit dans le voisinage un ermite, nommé Bertrand, qui avoit quelques disciples; ils demeurèrent avec lui dix mois, mais sans engagement, et le quittèrent par le désir d'une plus grande perfection. Après avoir visité toutes les

(1) Vita 4. Miscell. Baluz. p. 800, c. 2.  
p. 69. Boll. 8. Mart. to. 6.

maisons religieuses d'alentour, sans y trouver ce qu'ils cherchoient, ils s'arrêtèrent à Obasine, lieu désert, environné de bois et de rochers, et arrosé d'une petite rivière. Ils y arrivèrent le vendredi-saint, et passèrent ce jour et le suivant sans manger. Le jour de Pâques, ils allèrent à une église voisine, où, ayant emprunté des souliers, l'un d'eux dit la messe, et l'autre y communia; et, personne ne les ayant invités à dîner, ils revinrent assez tristes dans leur désert; mais une femme du voisinage leur apporta la moitié d'un pain et un pot de lait, dont ils firent le plus agréable repas de leur vie. Ils passèrent plusieurs jours sans autre nourriture que les racines, et les autres choses qu'ils pouvoient trouver dans ce désert; mais ils furent secourus par des personnes charitables, particulièrement des pères, qu'ils récompensèrent en les instruisant.

Quelque temps après, Pierre, de l'avis d'Etienne (1), alla à Limoges avec un clerc, nommé Bernard, qui s'étoit joint à eux. Ils parlèrent à l'évêque Eustorge, et lui expliquèrent leur dessein, qu'il approuva, et, ayant béni une croix qu'ils lui avoient apportée, il leur permit de dire la messe et de bâtir un monastère, à la charge de suivre en tout la tradition des pères. Ils commencèrent donc à bâtir des lieux réguliers, car ils avoient déjà quelques disciples, mais en petit nombre, à cause de l'extrême austérité de leur vie. Ils suivoient la règle des chanoines, en ce qui regarde l'office divin, et celle des ermites, en leur manière de vivre. Car, ajoute l'auteur de cette histoire, qui est du temps même, encore que les chanoines chantent régulièrement, leur nourriture est abondante et délicate; ils ont beaucoup de repos, et peu ou point de travail des mains. De quoi le saint homme ayant une grande aversion, il avoit ordonné que tout le temps de la journée fût employé au travail, excepté ce qu'emportait la lecture ou l'office divin (2). Ils y employoient même pendant l'hiver une partie de la nuit, et durant ce travail on récitoit des psaumes.

Etienne voulut persuader à Pierre, son premier compagnon, d'aller chez les Sarrasins dans l'espérance d'en convertir quelques-uns, ou de souffrir le martyre. Mais Pierre l'en détourna, en lui disant qu'il valoit mieux s'appliquer à la conversion des mœurs de ceux qui avoient déjà la foi, que de travailler inutilement chez les infidèles, qui peut-être n'étoient pas prédestinés. Après qu'ils eurent bâti le monastère d'Obasine, il y eut une dispute entre eux deux, à qui le gouverneroit, chacun voulant déférer à l'autre cet honneur. Pour terminer ce différent, on les mena devant le légat Geoffroy, évêque de Chartres, qui se trouvoit alors dans le pays, et qui, après les avoir bien examinés, donna la supériorité à Etienne. Sur la réputation des chartreux, qui

passoient pour les plus parfaits religieux, il alla les visiter, et y arriva vers le temps qu'une fonte extraordinaire de neiges avoit emporté plusieurs de leurs cellules avec les moines qui étoient dedans (1). Etienne d'Obasine consulta le prieur de la Chartreuse, qui étoit alors le vénérable Guigues, sur l'institut qu'il devoit choisir, et le prieur lui répondit: Les cisterciens, venus depuis peu, suivent le grand chemin, et leurs statuts peuvent suffire pour la plus grande perfection; quant à nous, nous sommes bornés et dans le nombre des personnes et dans l'étendue de nos possessions. Vous, qui avez assemblé plusieurs personnes au service de Dieu, et avez résolu d'en recevoir encore, vous devez plutôt embrasser la vie cénobitique.

Au retour de la Chartreuse, Etienne augmenta les bâtiments d'Obasine, pour recevoir ceux qui venoient tous les jours se ranger sous sa conduite, entre lesquels fut un gentilhomme, qui, ayant déjà mené dans le monde une vie très-réglée, se donna à lui avec sa femme, ses enfants, toute sa famille et tous ses biens; car Etienne recevoit aussi des femmes, et il en convertit un grand nombre, même des plus nobles, et de celles qui avoient le plus vécu dans le luxe, la mollesse et le désordre, et il les accoutumoit à ne point dédaigner les travaux les plus bas (2). Elles avoient leur habitation séparée; mais ensuite il les mit plus loin, et dans une clôture plus exacte; et elles furent bientôt jusqu'au nombre de cent cinquante.

Etienne, ayant donc résolu de prendre la règle monastique, principalement par le conseil d'Aimery, évêque de Clermont, envoya à Dalone, qui étoit le seul monastère régulier du pays, et qui suivoit déjà l'observance de Cîteaux, sans toutefois être encore aggrégé à l'ordre (3). Il en fit venir des moines pour instruire les siens, et le jour des Rameaux, de l'an mil cent quarante-deux, il reçut la bénédiction abbatiale de Gérard, évêque de Limoges, qui donna aussi l'habit monastique à tous ceux de ses disciples qui étoient clercs, laissant les autres dans l'habit qu'ils portoient auparavant. Ensuite l'évêque avec son clergé, le nouvel abbé et ses moines, menèrent en procession les religieuses au monastère qui leur étoit préparé, où l'abbé les enferma pour n'en jamais sortir, sous quelque prétexte que ce fût. Leur église étoit disposée, comme nous voyons encore celles des anciens monastères de filles, c'est-à-dire que la partie orientale, comprenant l'autel, étoit séparée du reste par une muraille, et avoit une porte du côté du septentrion, par où entroient les moines pour chanter les nocturnes et la messe. Le mur de séparation avoit une fenêtre grillée avec un rideau en dedans, par où les religieuses recevoient la commu-

(1) C. 7.

(2) P. 88.

(1) N. 10, 14, 24, 26.  
(2) C. 29, 30.

(3) Lib. II, c. 1, 2.



nion, même les malades que l'on y apportoit en quelque état qu'elles fussent. Car les moines leur rendoient tous les services spirituels, sans jamais entrer dans la clôture, et elles avoient un frère lai pour procureur, qui les servoit quant aux besoins temporels.

Les moines de Dalone, qui avoient été appelés pour instruire ceux d'Obasine, les traitoient durement et avec peu de discrétion, comme s'ils avoient dû savoir tout d'abord les pratiques monastiques, qu'ils n'avoient point apprises. Ils s'en plaignoient à l'abbé Etienne, qui les avoit accoutumés à être traités charitablement, et il les exhortoit à la patience (1). Toutefois, sachant que le pape Eugène étoit en France, et qu'après le concile de Reims il étoit venu à Cîteaux, il alla l'y trouver; car il desiroit depuis long-temps de se soumettre à cet ordre. L'abbé Etienne s'étant donc présenté au pape, et lui ayant expliqué son dessein, le pape fit appeler Rainard, abbé de Cîteaux, homme d'un mérite singulier, et lui recommanda Etienne pour le regarder comme son fils et l'associer à l'ordre. Rainard le présenta aux abbés assemblés en chapitre général, et leur dit: Vous voyez cet abbé de petite taille et de mauvaise mine, mais tout rempli du Saint-Esprit, et leur ayant déclaré l'ordre du pape, ils reçurent Etienne tous d'une voix, et l'assignèrent à la maison de Cîteaux, pour être de sa filiation. Il y avoit quelque difficulté, en ce que la maison d'Obasine avoit certaines pratiques contraires aux coutumes de Cîteaux, principalement la conduite des femmes; mais on passa par-dessus pour l'amour d'Etienne, et Rainard, qui le chérissoit tendrement, promit que ces différences s'aboliroient peu à peu. Etienne revint donc à Obasine plein de joie, amenant ceux que l'abbé de Cîteaux lui avoit donnés pour maîtres dans l'observance, savoir, deux moines-prêtres et deux frères lais. Ces nouveaux maîtres, bien différents de ceux de Dalone, instruisoient doucement, familièrement et avec une grande discrétion. Le changement qui fit le plus de peine à Etienne fut d'accorder l'usage de la viande aux malades, conformément à la règle. Depuis cette association, le monastère d'Obasine alla toujours augmentant, et continua d'en produire plusieurs autres (2). Etienne vécut encore environ onze ans, jusqu'en mil cent cinquante-neuf qu'il mourut, le huitième de mars, et il est compté entre les saints de son ordre.

#### XLI. Fin de saint Malachie.

Saint Malachie, archevêque d'Irlande, desiroit depuis long-temps le pallium pour honorer son siège, et ne manquer aucune des cérémonies de l'Eglise. Le pape Innocent le lui avoit promis, et il étoit d'autant plus affligé de

ne l'avoir pas envoyé querir de son vivant (1). Mais, sachant que le pape Eugène s'étoit approché jusqu'en France, il voulut profiter de l'occasion, ne doutant pas qu'il ne lui fût favorable, comme enfant de sa chère maison de Clairvaux. Il assembla donc son concile; et, après avoir traité pendant trois jours les affaires qui se présentoient, le quatrième jour il déclara son dessein touchant le pallium, et les évêques l'approuvèrent, pourvu qu'il l'envoyât demander par un autre. Toutefois, voyant qu'il vouloit y aller lui-même, et que le voyage n'étoit pas trop long, ils n'osèrent s'y opposer.

Malachie se mit donc en chemin, mais, étant arrivé en Angleterre, on le retint quelque temps, refusant de le laisser passer en France, parce que le roi Etienne étoit mal content du pape Eugène, qu'il croyoit ne lui être pas favorable. Quand l'archevêque arriva à Clairvaux, saint Bernard le reçut avec une joie incroyable, et courut l'embrasser avec une légèreté bien au-dessus de sa foiblesse; mais le pape étoit déjà à Rome, ou près d'y arriver. Ainsi l'archevêque fut obligé de s'arrêter dans cette sainte maison pour attendre quelques-uns de sa suite retenus en Angleterre, et se préparer au voyage de Rome (2). Quatre ou cinq jours après son arrivée, ayant célébré la messe conventuelle le jour de Saint-Luc, la fièvre le prit, et il se mit au lit. Toute la communauté s'empressoit à le servir et à lui donner tous les soulagemens possibles, mais il leur disoit: Vos soins sont inutiles, je fais toutefois pour l'amour de vous ce que vous voulez. Car il savoit que sa fin étoit proche; et assuroit qu'il mourroit cette année et au jour qu'il desiroit depuis si long-temps, qui étoit celui des Trépassés, ayant grande confiance aux secours que les morts reçoivent des vivants en ce jour-là. Il avoit aussi dit long-temps auparavant que, s'il mouroit en voyage, il vouloit mourir à Clairvaux.

Il demanda l'huile sainte, et, comme la communauté se préparoit à venir la lui apporter solennellement, il ne le voulut pas souffrir, mais il descendit de la chambre haute où il étoit, marchant de son pied, et remonta de même, après avoir reçu l'extrême-onction et le viatique. Son visage n'étoit point changé, et on ne pouvoit croire qu'il fût si près de sa fin. Mais on changea d'avis le soir du jour de la Toussaint; on vit qu'il étoit à l'extrémité, et toute la communauté se rendit auprès de lui. Il leur donna à tous sa bénédiction par l'imposition des mains, et les recommanda à Dieu. Enfin il mourut la nuit même du second jour de novembre l'an mil cent quarante-huit, étant dans sa cinquante-quatrième année. Saint Bernard fit son oraison funèbre le jour même, et quelque temps après il écrivit

(1) Vita per. S. Ben. c. 30.

(2) De S. Malach. Serm. I, n. 1, 31.

sa vie à la prière de l'abbé Congan et de toute la communauté des cisterciens, qu'il gouvernoit en Irlande. Le motif du saint, en écrivant cette vie, fut de conserver la mémoire d'un si grand exemple de vertu, dans un temps où les saints étoient si rares, particulièrement entre les évêques (1). Le successeur de saint Malachie dans le siège de Doune fut Chrétien, son archidiacre, abbé de Millefont, qui le premier avoit porté en Irlande l'observance de Cîteaux.

#### XLII. Conférences d'Anselme d'Avelberg avec les Grecs.

Anselme, évêque d'Avelberg en basse Saxe, étant auprès du pape Eugène à Tusculum, au mois de mars mil cent quarante-neuf, le pape lui dit entre autres choses: Il m'est venu depuis peu un évêque en qualité d'ambassadeur de l'empereur de Constantinople, dont il m'a apporté une lettre écrite en grec. Cet évêque, bien instruit dans les livres des Grecs, parlant bien et se confiant en son éloquence, nous a proposé plusieurs objections touchant la doctrine et le rit des Grecs, prétendant soutenir tout ce qu'ils ont de différent de l'Eglise romaine, entre autres touchant la procession du Saint-Esprit et les azymes. C'est pourquoi, sachant que vous avez autrefois été ambassadeur de l'empereur Lothaire à Constantinople, et que, pendant le séjour que vous y avez fait, vous avez eu sur ce sujet plusieurs conférences tant publiques que particulières, je vous prie d'en composer un traité en forme de dialogue, qui contienne ce qui a été dit de part et d'autre (2). Nous avons vu que l'empereur Lothaire reçut une ambassade de l'empereur Jean Comnène en mil cent trente-sept, et ce fut apparemment à cette occasion qu'il lui envoya l'évêque Anselme.

En exécution de l'ordre du pape, Anselme lui envoya un traité intitulé Anticiménon, c'est-à-dire recueil d'objections, où il rapporta, autant que sa mémoire lui put fournir, les conférences qu'il avoit eues avec les Grecs, mais sans leur imposer, comme quelques-uns qui, ne les ayant ouïs qu'en passant, leur faisoient dire ce qu'ils ne disoient point. A la tête de cet ouvrage, Anselme mit un petit traité de la perpétuité et de l'uniformité de l'Eglise, pour répondre à ceux qui étoient scandalisés de la multitude des ordres religieux et de la diversité de leurs observances. Entrant en matière sur les différends des Grecs avec les Latins, il dit:

Lorsque j'étois à Constantinople, comme les Grecs me faisoient souvent des questions, et que je leur en faisois de mon côté, l'empereur Calojean et le patriarche furent d'avis d'une

conférence publique, qui se tint dans le quartier des Pisans, près de l'église de Sainte-Irène (1). On établit des silentiaires, c'est-à-dire des huissiers pour faire silence; des arbitres et des notaires pour rédiger fidèlement tout ce qui auroit été dit de part et d'autre. Outre la multitude des Grecs, il y avoit plusieurs Latins, entre autres Jacques, Vénitien, un Pisan, nommé Bourguignon, et Moysé de Bergame, qui servoit d'interprète. On avoit choisi pour disputer avec moi Néchitès, archevêque de Nicomédie, le principal des douze didascales, ou docteurs qui gouvernoient les études, et étoient consultés sur les questions difficiles.

On traita la question du Saint-Esprit; et Néchitès reprocha aux Latins d'admettre en Dieu pluralité de principes, en disant que le Saint-Esprit procède du père et du fils; mais Anselme répondit qu'il n'en procède que comme d'un seul principe. Néchitès, pressé par les autorités de l'Evangile, convint que le Saint-Esprit est du fils, qu'il est envoyé par lui, qu'il reçoit de lui, qu'il tient de lui ce qu'il dit, mais il ne vouloit pas dire qu'il procède du fils, parce que l'Evangile ne le dit pas formellement (2). Mais, répondoit Anselme, l'Evangile ne dit pas non plus expressément le contraire; et vous croyez, comme les conciles l'ont décidé, que le fils est consubstantiel au père, que Marie est mère de Dieu, et qu'il faut adorer le Saint-Esprit, quoique ces expressions ne soient pas dans l'Ecriture, parce qu'on y trouve la doctrine qu'elles expliquent plus précisément à cause des hérétiques qui l'ont contesté (3). Il réfuta ensuite ceux qui disoient que le Saint-Esprit procédoit du père par le fils. Enfin Néchitès témoigna être persuadé; mais il représenta que ces paroles: Le Saint-Esprit procède du fils, ne pourroient être avancées sans grand scandale dans les églises grecques. C'est pourquoi, dit-il, il faudroit assembler un concile général de l'Eglise d'Occident et d'Orient par l'autorité du pape et du consentement des empereurs, où cette question et les autres fussent décidées. Anselme fit le même souhait, qui fut approuvé par les acclamations de toute l'assemblée.

La semaine suivante, on tint une autre conférence dans l'église de Sainte-Sophie (4), où, comme on parloit de la primauté de l'Eglise romaine, l'archevêque Néchitès dit entre autres choses: Nous ne lui refusons pas le premier rang entre ses sœurs, c'est-à-dire les églises patriarcales, et nous reconnaissons qu'elle préside au concile général; mais elle s'est séparée de nous par sa hauteur, quand, excédant son pouvoir, elle a divisé l'empire et en même temps les églises d'Occident et d'O-

(1) De S. Mal. Serm. 1. Rob. de Monte. Vulg. ann. 1148. Sup. liv. LXVIII.

(2) Prolog. t. 13. Spicil. p. 88. Sup. liv. LXVIII, n. 40.

(3) Lib. II, c. 1. Gang. C. P. lib. IV, p. 149.

(4) C. 26, 17. Lib. III, c. 1, 2.

(1) C. 7, 11, 12.

(2) P. 177.



rient. C'est pourquoi, lorsqu'elle célèbre un concile sans nous, avec les évêques d'Occident, ils doivent recevoir avec respect et observer les décrets qui ont été faits par leur conseil et de leur consentement; mais pour nous, quoique nous ne soyons pas divisés de l'église romaine par la foi, comment pouvons-nous recevoir ses décrets qui sont faits à notre insu? Car si le pape prétend nous envoyer ses ordres en tonnant du haut de son trône, juger et disposer de nous et de nos églises sans notre conseil, à discrétion et suivant son bon plaisir, quelle fraternité sera-ce, ou quelle paternité? Nous ne serions plus que des esclaves, et non des enfants de l'Eglise. Que s'il étoit nécessaire de porter un joug si pesant, il n'y auroit plus que l'église romaine qui jouiroit de la liberté qu'elle voudroit, et qui donneroit des lois à toutes les autres, sans être sujette à aucune loi.

A quoi donc nous servirait l'étude des lettres et la science des Ecritures? A quoi nous servirait d'avoir de l'esprit? La seule autorité du pape, qui, comme vous dites, est au-dessus de tous les hommes, rend inutiles tous ces avantages. Il sera le seul évêque, le seul docteur, le seul pasteur, qui rendra compte à Dieu seul du troupeau qui n'est confié qu'à lui seul. Que, s'il veut avoir des ouvriers qui travaillent avec lui dans la vigne du Seigneur, il doit conserver sa primauté sans mépriser ses frères, que Jésus-Christ a engendrés dans le sein de l'Eglise, non pour la servitude, mais pour la liberté. Car nous devons tous, selon l'apôtre (1), comparoitre devant le tribunal de Jésus-Christ, pour rendre compte de nos actions. Il dit tous, sans excepter le pape et sans s'excepter lui-même, tout apôtre qu'il étoit. Aussi ne trouvons-nous dans aucun symbole qu'il nous soit ordonné de confesser en particulier l'église romaine, mais une église sainte, catholique et apostolique. Voilà ce que je dis de l'église romaine, que je révère avec vous; mais je ne crois pas avec vous devoir la suivre nécessairement en tout, ni que nous devions quitter notre rit pour recevoir son usage dans les sacrements, sans l'examiner par la raison ni par l'autorité des Ecritures: mais, marchant après elle les yeux fermés partout où elle ira conduite par son propre esprit. C'est aux sages, tant Latins que Grecs, de juger combien il nous seroit sûr et honnête d'user ainsi.

Anselme interrompit ce discours, ne pouvant souffrir, dit-il, que l'archevêque grec s'emportât de la sorte contre l'église romaine, et il dit: Si vous connoissiez comme moi sa religion, sa sincérité, son équité, son humilité, sa sagesse, sa discrétion, sa charité envers tout le monde, et surtout son exactitude dans l'examen des causes ecclésiastiques, et sa liberté dans les jugements, vous n'auriez pas ainsi parlé; mais vous vous seriez rangé de

vous-même à sa communion et à son obéissance. Ensuite il remarqua l'origine du patriarcat de Constantinople, savoir, l'entreprise des évêques du troisième concile général et de ceux du concile de Chalcédoine, à laquelle saint Léon s'opposa vigoureusement; et, après avoir traité du pouvoir des apôtres et de la primauté du pape, on vint à la question des azymes, sur laquelle on conclut que cette diversité de pratique, indifférente en soi, ne pouvoit être ôtée que par un concile universel. Anselme demanda ensuite pourquoi les Grecs consacraient le vin pur, et n'y mêloient l'eau qu'après la consécration; sur quoi Néchites répondit par des raisons de convenance (1). Mais il le rejeta, comme une pure calomnie, le reproche qu'on faisoit aux Grecs de rebaptiser les Latins, sous prétexte qu'ils les arrosoient d'huile bénite, doutant s'ils avoient reçu le sacrement de l'onction. La conclusion de cette seconde conférence, comme de la première, fut de souhaiter un concile général pour la réunion parfaite des deux églises d'Orient et d'Occident.

Le pape Eugène, ayant appris que le roi Conrad étoit en Lombardie au retour de la croisade, lui fit savoir de ses nouvelles par Artuic, archevêque de Brème, et Anselme, évêque d'Havelberg; puis lui écrivit une lettre de consolation sur le mauvais succès de cette entreprise (2). La lettre est datée de Tusculum, le vingt-quatrième de juin mil cent quarante-neuf.

#### XLIII. Lettre de saint Bernard à l'abbé Suger.

Au retour de la croisade, Robert, frère du roi Louis, et Henri, fils du comte de Champagne, prirent jour pour un tournoi où l'on devoit combattre à outrance après les fêtes de Pâques de l'année mil cent quarante-neuf. Saint Bernard en écrivit à l'abbé Suger (3), qui, en l'absence du roi, avoit en France la principale autorité. Voyez, dit-il, avec quelles dispositions ces princes sont allés à Jérusalem, puisqu'ils reviennent avec une telle volonté. Opposez-vous au mal, soit par persuasion, soit par force: j'entends celle qui appartient à la discipline ecclésiastique, c'est-à-dire les censures. J'écris de même à l'archevêque de Reims, à celui de Sens, aux évêques de Soissons et d'Auxerre, au comte Thibaut et au comte Raoul. Opposez-vous à de si grands maux, à cause du roi et à cause du pape, à qui appartient la garde du royaume. C'est que le pape étoit le protecteur des croisés et de leurs biens. Au reste, Thibaut étoit le comte de Champagne, et Raoul le comte de Vermandois.

(1) C. 2. Sup. liv. XVIII. n. 7; XXVIII, 30, 31, 33, c. 10, 11, 19, 30, 21, 22. (2) Eug. Ep. 6, ex Olt. Fris. 1, Frid. c. 61. (3) Epist. 376.

(1) 1 Cor. v. 10.

#### XLIV. Henri, évêque de Beauvais.

Henri, autre frère du roi Louis le jeune (1), aîné de Robert, avoit été engagé, par le roi leur père, dans l'état ecclésiastique, et avoit possédé plusieurs grands bénéfices, entre autres la trésorerie de Saint-Martin de Tours, l'abbaye de Notre-Dame d'Etampes, l'archidiaconé d'Orléans (2). Etant un jour venu à Clairvaux consulter saint Bernard sur une affaire temporelle, il voulut aussi voir la communauté, et se recommanda aux prières des moines. Le saint abbé, lui ayant donné des avis spirituels, ajouta: Je me confie en Dieu, que vous ne mourrez point en l'état où vous êtes; et que vous sentirez bientôt, par expérience, l'utilité de ces prières que vous avez demandées. On vit le jour même la vérité de cette prédiction; le jeune prince se convertit, et demanda place entre les moines. Ce fut une extrême joie pour la communauté; mais ses amis et ses serviteurs le pleurèrent comme s'il eût été mort.

Le plus emporté de tous étoit un Parisien, nommé André, qui disoit que Henri étoit ivre ou insensé, n'épargnant ni les injures ni les blasphèmes. Au contraire, Henri prioit saint Bernard de travailler particulièrement à la conversion de cet homme. Le saint abbé lui dit, en présence de plusieurs: Laissez-le, il est maintenant outré de douleur; et n'en soyez pas en peine, il est à vous. Et comme Henri le pressoit de parler à André, il lui répondit avec un regard sévère: Qu'est-ce ceci? Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il est à vous? André, qui étoit présent, dit en lui-même, comme il avoua depuis: Je vois maintenant que tu es un faux prophète, car je suis assuré que ce que tu viens de dire n'arrivera pas. Je ne manquerai pas de te le reprocher devant le roi et les seigneurs, dans les plus célèbres assemblées, afin que ta fausseté soit connue de tout le monde. Le lendemain, André se retira, faisant toutes sortes d'imprécations contre le monastère où il laissoit son maître, souhaitant que la vallée même fût renversée avec ses habitants. Il continua de marcher ce jour-là; mais, dès la nuit suivante, il se sentit vaincu et comme forcé par l'esprit de Dieu: en sorte qu'il se leva devant le jour, et revint promptement au monastère.

Henri, faisant profession à Clairvaux, laissa ses bénéfices à Philippe, son frère puîné; et, après qu'il eut quelque temps pratiqué la vie monastique dans cette sainte maison, il fut élu évêque de Beauvais sur la fin de l'an mil cent quarante-neuf. Saint Bernard consulta sur ce sujet Pierre, abbé de Clugny, qui lui répondit: Si l'élection s'est faite par le clergé et le peuple, unanimement avec le consentement

du métropolitain et de ses suffragants; si, comme j'ai appris, on vous a souvent prié de l'approuver; si le pape a déclaré sa volonté en écrivant à l'archevêque de Reims, que restait-il, sinon de vous soumettre à la volonté de Dieu, qui se déclare par tant de signes? et ne pas permettre que cette église souffre plus long-temps par les voyages et les dépenses. Si vous vous défiez de la science de Henri, Dieu, qui lui a déjà fait de grandes grâces, peut lui en faire encore de plus grandes. C'est pourquoi il ne faut point différer davantage la conclusion de cette affaire. Le suffrage de Pierre de Clugny contribua beaucoup à la promotion de Henri, comme il paroît par une lettre du moine Nicolas, secrétaire de saint Bernard (1).

#### XLV. Premier livre de la considération.

En cette même lettre, Nicolas dit à l'abbé Pierre qu'il lui envoie le livre de l'abbé de Clairvaux au pape, c'est-à-dire le premier livre de la considération (2). Saint Bernard entreprit cet ouvrage, comme il témoigne lui-même, pour l'édification et la consolation du pape Eugène, pour lequel il avoit toujours une tendresse de père. D'abord il compatit à sa peine d'avoir été tiré des délices de la vie solitaire, et plongé dans les occupations dont il est accablé; mais il l'exhorta à craindre l'effet de la coutume, qui endurecit et rend insensible aux plus grands maux. Et après avoir décrit les funestes effets de la dureté de cœur: Voilà, dit-il, où vous entraîneront ces maudites occupations, si vous continuez à vous y donner tout entier. Et ensuite: Je vous prie, quel est cet état, d'entendre des plaideurs depuis le matin jusqu'au soir? encore les nuits ne sont pas libres; à peine laisse-t-on au corps le repos nécessaire, vous n'avez pas le temps de respirer (3).

Et ensuite: Ne me répondez pas que l'apôtre dit qu'étant libre il s'est fait esclave de tous (4). Votre servitude est bien différente. Voyoit-on venir à lui de toute la terre des ambitieux, des avarés, des simoniaques, des sacrilèges, des concubinaires, des incestueux et d'autres tels monstres, pour obtenir ou conserver par son autorité les dignités ecclésiastiques? Il se faisoit esclave de tous pour les gagner à Jésus-Christ, non pour contenter leur avarice. Qu'y a-t-il de plus servile et de plus indigne d'un souverain pontife, que de travailler continuellement à de telles affaires et pour de telles gens? Quand prions-nous? quand instruisons-nous les peuples? quand méditons-nous la loi de Dieu? car les lois dont retentit votre palais sont celles de Justinien.

Il l'exhorte donc à se moins livrer à ses oc-

(1) Mabill. ad Epist. 278, S. Bern.

(2) Metrop. Rom. lib. III, c. 1. Vita S. Bern. lib. IV, c. 3, n. 5.

(3) Rob. de M. Vulg. v, Epist. 8. Ap. Petr. VI, Epist. 7.

(4) Prolog. (3) C. 1, 2, 3, 4. (4) 1 Cor. IX, 19.



cupations, et à les interrompre pour donner du temps à la considération, c'est-à-dire aux réflexions et à la méditation des vérités utiles à son salut, afin de ne pas s'abandonner lui-même, sous prétexte de la charité du prochain. Il montre ensuite combien il est indigne d'un pape de juger des affaires temporelles par l'autorité de saint Paul, qui renvoie ces jugements aux plus méprisables entre les chrétiens, qui dit : Que celui qui est au service de Dieu ne s'embarrasse point d'affaires séculières, par l'exemple de Jésus-Christ même, qui refusa d'être arbitre entre deux frères (1). Saint Bernard convient toutefois que son temps ne pouvoit porter cette perfection ; et que, si le pape Eugène refusoit de juger ces sortes d'affaires, on le traiteroit de rustique et d'ignorant, qui déshonoreroit sa dignité. Cependant, ajoute-t-il, je vois bien que les apôtres ont été présentés pour être jugés, mais je ne vois point qu'ils se soient assis comme juges, le temps n'en est pas encore venu. Le serviteur diminue-t-il donc sa dignité, s'il ne veut pas être plus grand que son maître ? C'est pour juger les péchés et non pas les biens que vous avez reçu les clefs du royaume des cieux ; ces choses basses et terrestres ont leurs juges, qui sont les rois et les princes de la terre. Pourquoi entreprenez-vous sur le partage d'autrui ? Ce n'est pas que vous soyez indigne de ces occupations, c'est qu'elles sont indignes de vous, parce que vous en avez de meilleures.

Ensuite il ajoute (2) : Si tout d'un coup vous vous donniez tout entier à cette philosophie, on vous accuseroit d'être singulier et de blâmer vos prédécesseurs en vous éloignant de leur conduite ; et toutefois, si nous prenons les exemples des bons papes plutôt que des nouveaux, nous en trouverons qui se faisoient du loisir au milieu des plus grandes affaires, comme saint Grégoire, qui expliquoit la partie la plus obscure d'Ezéchiel pendant le siège de Rome. Enfin, si le malheur des temps, la calomnie, la violence, l'oppression des pauvres, vous oblige à juger des causes, qu'on les plaide au moins comme il convient, car la manière présente est exécrable et indigne, je ne dis pas de l'Eglise, mais d'un tribunal séculier (3). J'admire comment des oreilles pieuses peuvent souffrir ces disputes d'avocats et ces combats de paroles, plus propres à détruire la vérité qu'à la trouver. Rien ne la découvre si facilement qu'une courte et simple narration. Je souhaite donc que vous décidiez promptement les causes que vous ne pouvez éviter de juger par vous-même ; que vous retranchiez les délais frustratoires et captieux ; que vous admettiez les causes de ceux qui n'ont rien à donner ; vous en pourrez commettre plusieurs à d'autres, et vous en trouverez plusieurs indignes de votre audience ; car à quoi bon écouter ceux dont les

péchés sont manifestes ? L'impudence des méchants est devenue extrême, faute d'avoir été réprimée, et leur grand nombre empêche d'en avoir horreur. Faites-vous craindre de ceux qui se fient à leur argent ; qu'ils soient réduits à vous le cacher, sachant que vous êtes plus disposé à le reprendre qu'à le recevoir. Si vous êtes ferme dans cette conduite, vous en gagnerez plusieurs, et les obligerez à s'appliquer à des occupations plus honnêtes ; vous en préserverez même plusieurs de la tentation (1). Ajoutez, qu'en vous déchargeant ainsi, vous gagnerez du temps pour le loisir que je vous conseille de prendre. Ainsi finit le premier livre de la considération.

#### XLVI. Défense de saint Bernard sur la croisade.

Le second fut écrit l'année suivante, mil cent cinquante, et commence par l'apologie de saint Bernard, au sujet de la croisade dont on lui imputoit le mauvais succès, parce que c'étoit lui principalement qui l'avoit prêchée, quoiqu'il ne l'eût fait que sur les instances réitérées du roi de France, et par ordre exprès du pape, et que sa mission eût été assez prouvée par les miracles qui accompagnèrent sa prédication (2). Il en fit même un ensuite pour sa justification ; car, quand la première nouvelle vint en France de la défaite de l'armée chrétienne, un père lui présenta son fils aveugle pour lui rendre la vue ; et, comme il s'en excusoit, il pressa tant, qu'il vainquit sa résistance. Alors le saint abbé, imposant les mains à l'enfant, pria Dieu que, s'il étoit l'auteur de cette prédication, et si son esprit l'avoit assisté en la faisant, il lui plût de le montrer en guérissant cet aveugle. Et, comme après la prière, il en attendoit l'effet : Que ferai-je ? dit l'enfant, je vois clair. Il s'éleva aussitôt un grand cri des assistants, qui étoient en grand nombre, tant des moines que des séculiers.

Saint Bernard reçut, au sujet de la croisade, une lettre de consolation de Jean, abbé de Casemario, près de Vérule en Italie, qui, dès l'an mil cent quarante, avoit uni son monastère à la congrégation de Cîteaux (3). Il me semble, dit-il, que Dieu a tiré un grand fruit de ce voyage, quoique d'une autre manière que ne pensoient les pèlerins. S'ils avoient poursuivi leur entreprise, comme il convient à des chrétiens, avec justice et piété, Dieu auroit été avec eux, et auroit fait par eux un grand fruit ; mais, comme ils sont tombés en plusieurs désordres, il a tiré de leur malice une matière à sa miséricorde, et leur a envoyé des afflictions pour les purifier et les faire arriver à la vie éternelle. Enfin, ceux qui revenoient nous ont avoué qu'ils avoient vu plusieurs croisés qui disoient qu'ils y mouroient avec joie, et qu'ils

(1) C. 7. 1 Cor. iv. 5. 2 (2) C. 9.  
Tim. ii. 4. Luc. xii. 14. (3) Sup. liv. xxxv. c. 10.

(1) C. 11. (2) Vita lib. iii. c. 4. (3) Ap. Bern. Epist. 386.

n'auroient pas voulu revenir, craignant de retomber dans leurs péchés. Othon de Frisingue explique de même le mauvais succès de la croisade, et ne nie pas que saint Bernard ne l'eût prêchée par l'esprit de Dieu, quoique d'ailleurs il semble quelquefois prévenu contre lui (1).

#### XLVII. Second livre de la considération.

Le saint abbé commence donc le second livre de la considération par son apologie sur ce sujet. Il s'excuse d'avoir tant différé à continuer cet ouvrage, par la douleur que lui avoit causée ce mauvais succès, qui à peine lui permettoit de vivre, loin de pouvoir s'appliquer à l'étude. On nous accuse, dit-il, d'avoir fait de belles promesses sans effet, comme si nous nous étions conduit en cette affaire avec témérité ou légèreté. Nous n'avons fait qu'exécuter vos ordres, ou plutôt ceux que Dieu nous donnoit par vous. Il apporte ensuite l'exemple de Moïse, qui, ayant tiré d'Egypte les israélites, ne les fit point entrer dans la terre fertile qu'il leur avoit promise, quoiqu'il n'agit que suivant l'ordre de Dieu, confirmé par des miracles, et soutient que les croisés n'ont pas été moins incrédules, ni moins rebelles. Il apporte l'exemple de la guerre des autres tribus pour punir le crime de la tribu de Benjamin ; où, quoique l'entreprise fût juste et approuvée de Dieu, ils furent défaits jusqu'à deux fois, et n'ayant point perdu courage vainquirent à la troisième (2). Puis il ajoute : On dira peut-être : D'où savons-nous que cette entreprise est venue de Dieu ? Quels miracles faites-vous pour mériter notre créance ? C'en est pas à moi à répondre à cette objection, il faut épargner ma pudeur. Répondez pour moi et pour vous-même, selon ce que vous avez oui et vu, ou plutôt selon ce que Dieu vous inspirera. Ce peu suffira pour mon apologie. La meilleure excuse est à chacun le témoignage de sa conscience. Je me mets peu en peine du jugement de ceux qui appellent le bien mal, et le mal bien ; et, s'il est nécessaire que l'un des deux arrive, j'aime mieux qu'on murmure contre moi que contre Dieu, et je ne refuse pas de perdre ma gloire, pourvu qu'on n'attaque pas la sienne.

Revenant à son sujet, il définit la considération une recherche attentive de la vérité, la distinguant par-là de la contemplation, qui suppose une vérité déjà connue. Il divise en quatre l'objet de la considération, et dit : Vous devez premièrement vous considérer vous-même, puis, ce qui est au-dessus de vous, ce qui vous environne, et ce qui est au-dessus. Quant au premier point, il s'étend sur les devoirs du prélat, qui consistent à arracher et détruire, édifier et planter, comme il est dit dans la mission du prophète (3) : Il n'y a rien

là, dit-il, qui sente le faste, mais le travail ; c'est un ministère et non une domination, et vous n'êtes pas plus qu'un prophète. Vous êtes sur une chaire élevée, mais c'est pour voir de plus loin ; et il ne vous est pas permis d'être oisif, étant chargé du soin de toutes les églises. Voilà ce que les apôtres vous ont laissé, non pas de l'or et de l'argent ; si vous en avez, ce n'est pas comme leur successeur ; mais à quelqu'autre titre, et vous devez en user comme n'en usant point. Si vous vous glorifiez, ce doit être comme saint Paul, dans les travaux et les souffrances (1). Vous devez dompter les loups, et non pas dominer sur les brebis. Votre noblesse consiste dans la pureté des mœurs, dans la fermeté de la foi, dans l'humilité, qui est le plus bel ornement des prélats.

Et ensuite : C'est une chose monstrueuse, qu'un courage bas dans un rang élevé, une vie méprisable sur le premier siège, un visage grave et une conduite légère, une grande autorité sans fermeté. Vous n'êtes pas de ceux qui prennent les dignités pour des vertus, vous avez connu la vertu par expérience avant la dignité. Il relève ensuite la dignité du pape, successeur de saint Pierre, au-dessus des évêques, pasteur, non-seulement des brebis, mais des pasteurs, avec la plénitude de puissance, vicaire de Jésus-Christ pour gouverner, non un seul peuple, mais tous. Saint Bernard, toutefois, appelle aussi ailleurs les évêques vicaires de Jésus-Christ, parce qu'ils tiennent de lui immédiatement leur puissance, quoique plus bornée. Il exhorte ensuite le pape Eugène à examiner le progrès qu'il a fait dans la vertu depuis qu'il est en place. S'il est plus patient, plus doux, plus humble, plus affable, plus courageux, plus sérieux, plus défiant de lui-même, ou s'il n'a point donné dans des défauts contraires. Quel est son zèle, son indulgence, sa discrétion, pour régler l'un et l'autre (2). S'il est égal dans l'adversité et dans la prospérité ; si dans le repos il ne se laisse point aller à des railleries indécentes : Car, dit-il, ce qui est badinerie entre séculiers, est un blasphème dans la bouche d'un prêtre ; il vous est honteux d'éclater de rire, et encore plus d'y exciter les autres (3). Quant à l'avarice, ajoute-t-il, je n'ai rien à vous faire considérer ; car on dit que vous regardez l'argent comme de la paille ; mais donnez-vous de garde de l'acception des personnes, et de la facilité à croire les mauvais rapports, qui est le vice le plus ordinaire de ceux qui sont en grande place. Tel est le second livre de la considération.

#### XLVIII. Pierre de Clugny à Rome.

Vers le même temps, Pierre, abbé de Clu-

(1) Frid. lib. ii. c. 60. (2) C. 2, 3, 6. Jerem. 1.  
(2) C. 1. Judic. xx. 10.

(1) 2. Cor. xi. 23. 9. n. 36; 11. Consid. 11, 12.  
(2) C. 7, 8. Opus. ii. c. (3) C. 14.



gny, étant revenu de Rome, après cinq mois d'absence, saint Bernard lui écrivit une lettre fort obligeante, à laquelle, toutefois, l'abbé de Clugny ne put répondre aussitôt qu'il aurait voulu, à cause de la multitude d'affaires dont il fut accablé à son retour. Il trouva des députés qui l'attendoient, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, de France, c'est-à-dire des monastères dépendants de Clugny dans tous ces pays, et il fallut expédier les affaires qui s'étoient accumulées pendant son absence (1). Dans sa réponse à saint Bernard, il parla ainsi de la réception que lui avoit faite le pape Eugène : Il a toujours eu pour moi un visage égal, quoiqu'il changeât avec discrétion pour les autres, suivant la diversité des personnes et des événements. Il me préféroit à tous, même à ceux qui étoient d'un rang plus élevé ; j'étois presque le seul étranger qui fût admis à ses conseils avec les Romains. Voilà pour le public ; mais, dans le particulier, je n'ai jamais trouvé d'ami plus fidèle, de frère plus sincère. Il m'écouloit patiemment, il me répondoit promptement et efficacement, il me traitoit comme son égal, quelquefois comme son supérieur. Rien ne sentoit le faste ou la grandeur, ce n'étoit qu'équité, humilité et raison ; ce que je lui ai demandé, ou il me l'a accordé, ou il me l'a refusé, de manière que je ne pouvois m'en plaindre. Je l'avois vu à Rome la première année de son pontificat, je l'avois vu depuis à Clugny, à Auxerre, à Châlons, à Reims, et ailleurs ; mais je l'ai trouvé encore tout autre.

#### XLIX. Lettres de Pierre de Clugny au roi Roger.

Roger, roi de Sicile, avoit perdu en mil cent quarante son fils aîné, Roger, duc de Pouille, après avoir perdu trois autres de ses fils ; c'est pourquoi en mil cent cinquante il fit couronner roi de Sicile le seul qui lui restoit, savoir, Guillaume, prince de Capoue (2). Pierre de Clugny écrivit au roi Roger une lettre de consolation sur la mort de ses fils, marquant qu'il a fait dire pour eux des messes et d'autres prières, et distribuer des aumônes. Ensuite il dit qu'il est fort affligé de l'inimitié qui est entre ce prince et le roi d'Allemagne, qu'il offre d'aller trouver pour faire la paix entre eux. Mais, ajoute-t-il, ce qui nous excite le plus, nous et tous les Français, à désirer que vous soyez en paix, c'est la déplorable trahison de Grecs contre nos pèlerins. Je ne vois personne entre les princes chrétiens qui puisse si bien que vous en faire vengeance. Allez donc, je vous le dis au nom de tous, marchez au secours du peuple de Dieu ; vengez tant d'affronts, tant de morts et

tant de sang injustement répandu. Ces Grecs, toutefois, contre lesquels l'abbé de Clugny excite le roi Roger, étoient chrétiens ; et n'avoit pas besoin d'être exhorté à leur nuire, il étoit déjà leur plus grand et leur plus terrible ennemi.

#### L. Eglises du Nord.

Vers le même temps, l'église de Suède fut honorée de deux martyrs, Henri, évêque d'Upsal, et le roi Eric ou Henri, car c'est le même nom (1). L'évêque étoit natif d'Angleterre, et fut sacré l'an mil cent quarante-huit, par Nicolas, évêque d'Albane, légat du pape, aussi Anglois, qui fut depuis le pape Adrien IV. Il étoit chéri du roi Eric, dont toute l'application étoit de protéger et augmenter la religion et faire régner la justice ; en sorte que ses lois demeurèrent célèbres dans les siècles suivants. Il entreprit la guerre contre les Finlandois, encore païens, et ennemis du nom chrétien, après toutefois leur avoir offert la paix s'ils vouloient embrasser la foi ; et il mena avec lui l'évêque d'Upsal. Il gagna contre eux une grande victoire, après laquelle il se prosterna pour en rendre grâce à Dieu, mais avec beaucoup de larmes, songeant à la perte de tant d'âmes, qui auroient pu se sauver en recevant le baptême. Il donna la paix au peuple qui restoit, et leur fit prêcher l'Evangile ; plusieurs furent baptisés ; on fonda des églises, on établit des prêtres, et l'évêque Henri demeura avec les nouveaux chrétiens pour les affermir, tandis que le roi retourna en Suède. Un d'eux ayant commis un homicide, le saint évêque voulut le soumettre à la pénitence canonique pour retenir les autres par la crainte. Mais le coupable, devenu plus furieux, tua l'évêque, dont la sainteté fut confirmée par plusieurs miracles. C'étoit vers l'an mil cent cinquante, et l'Eglise honore ce saint martyr le dix-neuvième de janvier. Le roi Eric, étant revenu en Suède, fut attaqué par un prince danois, qui prétendoit à la couronne de Suède. Le jour de l'Ascension, comme il entendoit la messe à Upsal, sa capitale, on vint lui dire que les ennemis étoient près de la ville, et qu'il étoit à propos de marcher contre eux. Laissez-moi, dit-il, achever d'entendre la messe ; j'espère que nous entendrons ailleurs le reste du service. Il sortit pour aller au devant des ennemis, mais avec peu de suite ; comme ils en vouloient principalement à sa personne, ils le renversèrent, le percèrent de plusieurs coups, et lui coupèrent la tête. C'étoit le dix-huitième de mai mil cent cinquante-un, le lendemain de l'Ascension. On trouva sur son corps un cilice, et il avoit pratiqué pendant sa vie plusieurs autres austérités, des veilles, des

jeûnes, des bains d'eau froide pour dompter la chair rebelle. Il se fit après sa mort un grand nombre de miracles par son intercession ; et l'Eglise l'honore comme martyr le jour qu'il fut tué (1).

Le légat Nicolas, évêque d'Albane, avoit été envoyé par le pape Eugène en Danemarck, et il établit un archevêché en Norwège, qui jusque-là avoit été soumise à l'archevêché de Lunden. Pour en faire autant en Suède, il tint à Lincope un concile provincial en mil cent quarante-huit (2). Mais, comme les Goths et les Suédois ne purent s'accorder du lieu de la métropole ni de la personne de l'archevêque, le légat se retira sans rien faire ; car les Goths aimoient mieux reconnoître l'archevêque de Brême que celui d'Upsal. Le légat Nicolas, retournant par le Danemarck, laissa à Esquil, archevêque de Lunden, le pallium qu'il avoit destiné à celui de Suède, afin qu'il le donnât au prélat que les Goths et les Suédois éliront d'un commun consentement : ce qui n'eut point d'exécution. Le légat vouloit ainsi établir l'archevêque de Lunden primat de Suède et de Norwège, pour le consoler de l'archevêché qu'il venoit d'établir en Norwège, et il confirma depuis cette primatie, étant pape.

Hartvic étoit alors archevêque de Brême, ayant succédé à Albéron, mort en mil cent quarante-huit, et il tint ce siège vingt ans (3). L'année suivante mil cent quarante-neuf, comme la Saxe étoit en paix avec les Slaves, Hartvic se proposa de rétablir les évêchés ruinés par ces barbares, savoir, Oldembourg, depuis transféré à Lubec, Ratzebourg et Meklembourg, depuis transféré à Sverin. Ces sièges avoient été vacants pendant quatre-vingts ans, et Hartvic se trouvoit ainsi sans suffragants, n'ayant plus la juridiction qu'avoient eue ses prédécesseurs sur les évêques de Danemarck, de Norwège et de Suède. Il s'efforça de la regagner par sollicitations et par présents auprès du pape et de l'empereur, et, n'y pouvant réussir, il entreprit de relever ces évêchés, situés chez les Slaves, en son voisinage. Il sacra évêque d'Oldembourg Vicelin, prêtre vénérable, qui travailloit en holsace à la propagation de la foi depuis trente ans, et il fit Eminchard évêque de Meklembourg.

#### LI. Vicelin, évêque d'Oldembourg.

Vicelin étoit né dans le diocèse de Minden, de parents plus distingués par leur vertu que par leur condition (4). Il étudia assez tard, premièrement en son pays, puis à Paderborn, sous Hartman, maître célèbre, qui fut obligé de modérer son ardeur pour l'étude.

Ensuite Vicelin gouverna l'école de Brême sous l'archevêque Fridéric, dont il étoit aimé, aussi bien que de ceux que leur vertu distinguoit le plus dans cette église ; mais il étoit odieux aux clercs négligents et déréglés. On l'accusoit aussi de châtier trop rudement ses écoliers, dont plusieurs toutefois devinrent considérables, entre autres un jeune homme nommé Ditmar. Après plusieurs années, Vicelin résolut d'aller en France pour faire lui-même de plus fortes études ; et, prenant avec lui le jeune Ditmar, il vint à Laon se rendre disciple des deux frères Raoul et Anselme, qui étoient alors les plus fameux pour l'explication de l'Ecriture sainte (1). Il étudia trois ans sous eux, évitant les questions curieuses et les disputes superflues ; puis, avançant dans le désir de la perfection, il résolut de ne plus manger de viande et de porter un cilice sur la chair. Il n'étoit encore qu'acolyte, et n'avoit pas voulu monter plus haut, craignant la légèreté de l'âge ; mais, après ces trois années d'étude en France, il résolut de retourner en son pays et prendre les ordres sacrés.

A son retour, il vint trouver saint Norbert, alors archevêque de Magdebourg, qui, ayant reconnu son mérite, l'ordonna prêtre (2). Alors, brûlant d'un zèle ardent et désirant de se rendre utile à l'Eglise, il apprit que Henri, prince des Slaves, avoit dompté des nations barbares, et ne cherchoit qu'à étendre la religion. Il alla donc trouver Adalbéron, archevêque de Brême, qui approuva son dessein, et lui donna mission pour aller prêcher chez les Slaves, et travailler à y extirper l'idolâtrie. Aussitôt il entra dans le pays avec deux prêtres qui se dévouèrent à cette bonne œuvre, et obtint du prince Henri la permission de prêcher, et l'église de Lubec pour y faire leurs fonctions. Mais, Henri étant mort et le pays troublé par une guerre civile, ils s'établirent à Faldère, aux confins de la Holsace, vers les Slaves. Les habitants faisoient profession du christianisme, mais ils n'en avoient que le nom ; ils gardoient leurs anciennes superstitions, et honoroient encore des bois et des fontaines. Vicelin s'en fit aimer, et ils écoutoient avec étonnement ce qu'il leur prêchoit des biens du siècle futur et de la résurrection ; une multitude incroyable eut recours à la pénitence, et sa prédication se fit entendre dans tout le pays des Nordalbingues. Il commença à visiter les églises circonvoisines, instruisant les peuples, corrigeant les pécheurs, terminant les différends, détruisant les bois profanes et toutes les cérémonies païennes. Sa réputation lui attira plusieurs disciples, tant clercs que laïques, qui firent une sainte société, promettant de garder le célibat, s'appliquer à la prière et au jeûne, visiter les malades, nourrir les pauvres, travailler à leur propre salut et à celui du prochain. Ils prioient

(1) vi, Ep. 47, 48. Baron. ann 1150 ; vi, Ep. 16.  
(2) Romu. Salean. ap. 16.

(1) V. ap. Boll. 19 janu. 18. Vita Er. Boll. 18, Mai-  
to. 1, p. 249. J. Magn. tom. 15, p. 187.  
Hist. Goth. lib. xviii, c.

(1) Martyr. Rom. 18 mai.  
(2) Saxo Gramm. lib. 14, p. 102.  
p. 238. Sup. lib. LXIV, n. 47. (4) Helm. 1, c. 43, 45.

(1) C. 46.

(2) C. 17, 48.



surtout pour la conversion des Slaves ; mais Dieu ne les exauça pas sitôt.

L'empereur Lothaire, par le conseil de Vicelin, fit bâtir le château de Sigebert sur la Trave, et y fonda une église dont il lui donna la conduite et de celle de Lubec. Son dessein étoit de soumettre tous les Slaves à la religion chrétienne, et leur donner Vicelin pour évêque. Mais la mort de ce prince arrêta les suites de cet établissement, et les guerres qui suivirent entre Henri le superbe et Albert l'ours obligèrent Vicelin à retourner à Falderen avec ses compagnons, et ils faisoient plusieurs miracles, particulièrement sur les possédés (1). Quelque temps après, Ditmar, ancien disciple de Vicelin, et alors doyen du chapitre de Brême, quitta tout pour se joindre à lui et à sa communauté de Falderen, et lui fut d'un grand secours pour son zèle et sa vertu. Tel étoit le prêtre Vicelin, quand Hartvic, archevêque de Brême, l'ordonna évêque d'Oldembourg le dimanche neuvième d'octobre mil cent quarante-neuf. Mais, parce qu'il l'avoit fait sans la participation de Henri de Lyon, duc de Saxe, ce prince lui ôta toutes les dîmes de l'année ; toutefois, le duc s'apaisa et lui promit sa protection, à la charge qu'il recevrait de lui l'investiture. La proposition parut dure à Vicelin, parce qu'il étoit contre la coutume de recevoir l'investiture de la main d'un autre que de l'empereur. Un seigneur, ami de l'évêque, lui conseilla de se rendre à la volonté du duc pour le bien des églises de Slavie, lui représentant que la protection de l'empereur ni de l'archevêque ne lui serviroient de rien si le duc, qui étoit le maître du pays, lui étoit contraire. L'évêque demanda du temps pour délibérer, consulta l'archevêque Hartvic, qui le détourna fortement de recevoir l'investiture du duc, disant qu'il n'y avoit que l'empereur qui fût seigneur des évêques, dont les autres seigneurs s'empressoient à devenir les vassaux. Mais, comme le duc de Saxe continuait à traiter durement Vicelin, lui retenant les dîmes et lui refusant tout ce qu'il demandoit, il céda enfin et reçut de lui l'investiture par la crosse. Mais, peu de temps après, il reçut une sensible affliction par la perte de Ditmar, son cher disciple, qui mourut la veille de la Pentecôte, dix-septième de mai mil cent cinquante-deux (2).

### LII. Patriarches de Constantinople.

A Constantinople, le patriarche Nicolas Musalon fut obligé de se retirer en mil cent cinquante-un (3). Dès qu'il commença à gouverner les affaires de cette église, il s'attira les reproches de tout le monde, comme ayant ré-

gulièrement usurpé le siège de Constantinople, après avoir renoncé à l'épiscopat en quittant celui de Chypre. Il résista quelque temps opiniâtrement ; mais, l'affaire ayant été portée au jugement de l'empereur, comme il vit qu'elle tournoit mal pour lui, il ne voulut pas s'exposer à être condamné ; et, renonçant au patriarcat, il se retira pour mener une vie privée, après avoir porté cette dignité trois ans et quatre mois. De son temps, on décida synodalement que l'affinité contractée par les fiançailles entre deux cousins-germains et deux sœurs n'étoit pas un empêchement pour le mariage. Son successeur fut Théodore, moine et abbé de Sainte-Anastasie, à qui succéda un reclus, nommé Néophyte, tiré du monastère de l'Evergétide, c'est-à-dire la bienfaitrice, titre de la Sainte-Vierge (4). Ensuite Constantin Chliarène, diacre et sacellaire, fut élevé sur le siège de Constantinople. On ne sait pas le temps du pontificat de chacun de ces trois patriarches, mais tous ensemble ne durèrent que quatre ans.

### LIII. Chute de Nicolas, secrétaire de saint Bernard.

Saint Bernard s'aperçoit depuis long-temps que le moine Nicolas, son secrétaire, le trahissoit ; mais enfin la chose éclata en mil cent cinquante-un, et ce misérable se retira de Clairvaux (2). Il étoit François, et dès sa jeunesse il avoit embrassé la vie monastique à Moustier-Ramey, près de Troyes. Comme il étoit fort savant pour le temps, il fut chargé dans ce monastère de l'instruction des autres, et son esprit facile et insinuant lui fit gagner l'amitié des plus grands personnages, comme Atton, évêque de Troyes, Pierre, abbé de Clugny, Pierre de Celles et plusieurs autres. La réputation de saint Bernard l'attira à Clairvaux, et il y fut reçu dès la première année du pontificat d'Eugène, par le grand désir qu'il témoignoit de passer à une observance plus étroite que celle de son monastère. A peine étoit-il entré à Clairvaux qu'il fut donné pour compagnon à Geoffroy, principal secrétaire de saint Bernard, car la multitude des affaires obligeoit le saint abbé à en avoir plusieurs ; et Nicolas, étant ensuite devenu le premier, en eut aussi d'autres sous lui. Il avoit à Clairvaux son bureau, qui étoit un cabinet plein de livres, et il en trafiquoit, empruntant des originaux pour les faire transcrire, et en prêtant d'autres à la charge de tirer une copie, outre l'original. Surtout il avoit soin d'entretenir un grand nombre d'amis, et tout cela paroît par ses lettres. Sa fonction et celle des autres secrétaires de saint Bernard n'étoit pas seulement d'écrire sous lui, mais de composer des lettres de leur style par son ordre ; d'où vient qu'il se

plaint quelquefois qu'ils n'ont pas suivi ses intentions (1). Nicolas écrivoit aussi des lettres au nom d'autres personnes, comme de Henri, frère du roi, depuis évêque de Beauvais. Enfin, il écrivoit des sermons qui passèrent pour être de saint Bernard, soit qu'il ne fit que traduire en latin ceux que le saint abbé avoit prononcés en françois, soit qu'il en composât de semblables, car il étoit plein des pensées de son maître et savoit parfaitement imiter son style.

Nicolas vécut ainsi environ cinq ans, possédant la confiance entière de saint Bernard et de Pierre de Clugny, dont il étoit tendrement aimé, et à qui saint Bernard l'envoyoit de temps en temps pour se communiquer mutuellement leurs plus secrètes pensées. Enfin, saint Bernard s'aperçut que Nicolas le trompoit, et qu'il abusoit de son sceau pour écrire de fausses lettres en son nom (2). Il en écrivit en ces termes au pape Eugène : Nous avons de faux frères, et plusieurs lettres falsifiées avec notre sceau contrefait sont tombées entre les mains de plusieurs personnes ; et, ce que je crains de plus, c'est qu'on dit qu'il est venu jusqu'à vous (3) ; c'est ce qui m'a obligé de quitter mon ancien sceau, et de me servir du nouveau que vous voyez, qui porte mon image et mon nom. N'en recevez plus d'autre comme de ma part. (C'est que les sceaux tenoient encore alors lieu de signature.) Le saint abbé ne nommoit point ici Nicolas, parce que sa trahison n'étoit pas encore publique.

Mais quand il fut sorti de Clairvaux, n'ayant plus rien à ménager, il en écrivit ainsi au pape (4) : Nicolas est sorti d'entre nous parce qu'il n'étoit pas des nôtres ; et, en sortant, il a laissé des traces honteuses. Je le connoissois long-temps auparavant, mais j'attendois ou que Dieu le convertit, ou qu'il se découvrit lui-même, comme Judas, et c'est ce qui est arrivé. Outre les livres, l'or et l'argent en quantité, on a trouvé sur lui, comme il sortoit, trois sceaux, un à lui, celui du prieur, et le mien, non pas l'ancien, mais le nouveau, que j'avois été obligé de prendre depuis peu pour éviter ses surprises. Qui pourroit dire à combien de personnes il a écrit ce qu'il a voulu sous mon nom, à mon insu ? Plût à Dieu que votre cour fût entièrement purgée de l'effet de ses mensonges, et que l'innocence de ceux qui sont avec moi pût être justifiée auprès de ceux qu'il a prévenus par ses calomnies. Il a été convaincu, et en partie par sa propre confession, de vous avoir aussi quelquefois écrit de ses fausses lettres. Quant à ses infamies, qui sont devenues publiques dans tout le pays, je ne veux en souiller ni mes lèvres ni vos oreilles. S'il va vous trouver, car il se vante d'avoir des amis en cour de Rome, souvenez-

vous d'Arnaud de Bresse, car il est pire encore. Personne ne mérite mieux d'être condamné à une prison perpétuelle et un perpétuel silence. Nicolas, après avoir couru de différents côtés, se retira enfin à Moustier-Ramey, son premier monastère, et vécut encore plus de vingt-cinq ans.

### LIV. Mort de l'abbé Suger.

Vers le même temps, saint Bernard, ayant appris que l'abbé Suger étoit malade à l'extrémité, lui écrivit une lettre pleine d'amitié et de piété pour l'encourager à la mort, et lui témoigner le désir qu'il avoit de l'aller voir et recevoir sa bénédiction (1). Suger, au commencement de sa maladie, se fit mener au chapitre ; et, après avoir dit à la communauté quelques paroles d'édification, il se prosterna à leurs pieds, leur demandant avec larmes le pardon de toutes les fautes qu'il avoit commises contre eux ; ce qu'ils lui accordèrent, fondant en larmes de leur côté. Il mourut le treizième de janvier mil cent cinquante-deux, dans la soixante-dixième année de son âge, et la vingt-neuvième de son gouvernement. A ses funérailles assistèrent six évêques, plusieurs abbés, et le roi Louis le jeune, qui y pleura amèrement.

### LV. Le roi Louis séparé d'Aliénor.

La même année mil cent cinquante-deux, le dix-huitième de mars, qui étoit le mardi avant Pâques fleuries, car on nommoit dès-lors ainsi le dimanche des Rameaux, il y eut un concile à Beaugency, où se trouvèrent quatre archevêques, Hugues de Sens, Hugues de Rouen, Samson de Reims, et Lanfroy de Bordeaux, avec grand nombre d'évêques et de seigneurs (2). L'archevêque de Sens y avoit appelé le roi Louis et la reine Aliénor pour juger de la validité de leur mariage, car on prétendoit qu'ils étoient si proches parents, qu'il ne pouvoit subsister. On produisit dans le concile des témoins qui, après avoir prêté serment, déposèrent de la parenté, et, la preuve étant jugée suffisante, les prélats du concile déclarèrent le mariage nul, du consentement des parties (3). Ils avoient vécu quatorze ans ensemble, et avoient eu deux filles ; mais le roi Louis avoit reçu de la reine Aliénor tant de mauvais traitements pendant le voyage de la terre sainte, qu'il ne pouvoit plus la souffrir. Elle retourna aussitôt à son duché d'Aquitaine, et épousa Henri, duc de Normandie et comte d'Anjou, qui fut depuis roi d'Angleterre ; et le roi Louis épousa Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Castille.

(1) C. 54, 55, 56, 59.  
(2) C. 70, 71, 74.

(3) Cinnam. lib. II, c. 18.  
Sup. n. 21.

(1) Jus Græco-Rom. p. 237. Ibid. Catalog. p. 303. (2) Mabill. Pref. in Serm. S. Bern. n. 36.

(1) Ep. 387, al. 352.  
(2) Ep. 264, Ap. Orn. Ep. 284.

(3) Ep. 284.  
(4) Epist. 208. 1, Jo. II, 201.

(1) Epist. 266. Mabill. ad Ep. 266. (3) Guill. Tyr. lib. XVII, c. 18. Rib. de M. ann. 1151.  
(2) To. 10, p. 1129.



LVI. Mort de Conrad. Fridéric I<sup>er</sup>, roi.

En Allemagne, le roi Conrad III, étant venu à Bamberg tenir sa cour, mourut le premier vendredi après les cendres, quinzième de février mil cent cinquante-deux, après avoir régné près de treize ans, sans avoir été couronné empereur. Il fut enterré au même lieu, près le tombeau de l'empereur saint Henri, qui venoit d'être canonisé par le pape Eugène, à la prière de l'évêque et des chanoines de Bamberg, et, sur le rapport de deux légats, envoyés en Allemagne pour d'autres affaires, mais chargés d'aller sur les lieux, et s'informer de la vie et des miracles du saint empereur (1). Le pape marque, dans sa bulle, que la canonisation ne se doit faire régulièrement que dans les conciles généraux. Le roi Conrad, voyant que son fils Fridéric étoit en trop bas âge pour être élu roi, désigna, pour son successeur, Fridéric, fils de son frère, et il fut élu en effet à Francfort dans une très-grande assemblée, où se trouvèrent même quelques seigneurs italiens (2). Fridéric fut élu le quatrième jour de mars de la même année, qui étoit le mardi de la troisième semaine de carême; et, le dimanche suivant, il fut couronné à Aix-la-Chapelle, par Arnold, archevêque de Cologne. Ce prince étoit jeune, et régna trente-sept ans. Il étoit brave, magnanime, juste et prudent, mais fier et colére. Il est connu sous le nom de Fridéric Barbe-rousse.

Sitôt qu'il fut couronné, il tint conseil avec les principaux seigneurs, et de leur avis envoya à Rome Hilin, élu archevêque de Trèves, et Eberard, évêque de Bamberg, pour donner part de son élection au pape Eugène, aux Romains, et à toute l'Italie. Incontinent après, le pape et le roi Fridéric firent un traité par leurs députés, qui étoient de la part du pape : sept cardinaux, et Brunon, abbé de Caravalle près Milan, de l'ordre de Cîteaux; de la part du roi : Anselme, évêque d'Havelsberg, Herman, évêque de Constance, et trois comtes (3). Le roi promit de ne faire ni paix ni trêve avec les Romains, ni avec Roger, roi de Sicile, sans le consentement des Romains et du pape; et de travailler de tout son pouvoir à rendre les Romains aussi soumis au pape qu'ils l'avoient été depuis cent ans. De défendre contre tous la dignité papale, et les régales de Saint-Pierre, comme avoués de l'église romaine, et l'aider à recouvrer ce qu'elle avoit perdu. De n'accorder aucune terre à l'empereur des Grecs deçà la mer; et, s'il en envahissoit quelqu'une, l'en chasser au plus tôt, selon son pouvoir. Le pape promit de donner au roi la couronne impériale quand il viendrait la recevoir, de l'aider

de tout son pouvoir à maintenir et augmenter sa dignité; employant pour cet effet les censures ecclésiastiques; et d'empêcher l'empereur grec de faire aucune conquête deçà la mer. Ce traité est daté du vingt-troisième de mars, indiction quinzième, l'an mil cent cinquante-deux.

## LVII. Guicman transféré à Magdebourg.

Le siège de Magdebourg étoit vacant par le décès de l'archevêque Fridéric, arrivé le quinzième de janvier, et il y eut partage dans l'élection : les uns élevoient le prévôt Gérard, les autres le doyen. Pour terminer le différend, ils allèrent trouver le roi qui étoit en Saxe, et qui, n'ayant pu les réunir, persuada au doyen et à son parti d'élire Guicman, évêque de Ceïts, encore jeune, mais noble; et l'ayant fait venir il lui donna l'investiture de l'archevêché de Magdebourg. Car la cour d'Allemagne prétendoit que depuis l'accord fait entre le pape Pascal II et l'empereur Henri V touchant les investitures, en cas de partage dans l'élection d'un évêque, le prince pouvoit choisir qui il lui plaisoit par le conseil des seigneurs (1). Le roi Fridéric, ayant réglé les affaires de Saxe, passa en Bavière, et célébra la Saint-Pierre à Ratisbonne, où les deux évêques, qu'il avoit envoyés en Italie, revinrent, lui rapportant des nouvelles agréables.

Cependant Gérard, prévôt de Magdebourg, alla à Rome, et se plaignit au pape Eugène que Guicman avoit été intrus dans ce siège par l'autorité du prince (2). Le pape le trouva fort mauvais, comme il le témoigna par la réponse qu'il fit à quelques prélats d'Allemagne, qui lui avoient écrit sur ce sujet, par complaisance pour le roi. C'étoient trois archevêques, Eberard de Saltzbourg, Hartvic de Brême et Hilin de Trèves; et huit évêques, du nombre desquels étoit Othon de Frisingue. En cette lettre, le pape reprend les évêques de leur peu de fermeté, et leur représente que la loi de Dieu ne permet point les translations d'évêques sans une utilité manifeste et même sans nécessité (3). C'est pourquoi il leur ordonne de faire en sorte, par leurs exhortations, que le roi Fridéric se désiste de son entreprise, et qu'il laisse à l'église de Magdebourg la liberté entière de l'élection. Car, ajoute-t-il, nous ne pouvons rien accorder contre Dieu et contre les canons. La lettre est du dix-septième d'août mil cent cinquante-deux.

## LVIII. Troisième livre de la considération. Appellations.

Saint Bernard composa cette année le troisième livre de la considération, où il repré-

sente au pape Eugène ce qui est au-dessous de lui (1). C'est, dit-il, le monde entier, mais pour en prendre soin, non pour le posséder comme seigneur, ce titre n'appartient qu'à Jésus-Christ. Il n'y a ni poison ni fer que je craigne tant pour vous que la passion de dominer. Vous devez étendre vos soins sur tous : premièrement sur les infidèles, pour procurer leur conversion; car pourquoi mettre des bornes à la prédication de l'Evangile? Attendons-nous que la foi les rencontre par hasard sans leur être annoncée. J'ajoute l'opiniâtreté des Grecs qui sont avec nous et n'y sont pas; unis par la foi, divisés par le schisme, quoiqu'ils ne marchent pas même droit dans la foi. J'ajoute l'hérésie, qui s'insinue presque partout en cachette, et en quelques lieux nous attaquent ouvertement, principalement vers le midi. Il parle des nouveaux manichéens. Parmi les catholiques mêmes, l'Eglise est désolée par l'ambition et l'intérêt. N'est-ce pas l'ambition plus que la dévotion qui attire à visiter les tombeaux des apôtres? N'est-ce pas de ces cris que retentit continuellement votre palais? Toute l'Italie n'est-elle pas attentive à profiter de ses dépouilles avec une avidité insatiable?

A l'occasion de cette foule de solliciteurs qui accouroient à Rome de toutes parts, il parle de l'abus des appellations. C'étoit un effet des fausses décrétales, qui établissent comme une tradition apostolique la liberté d'appeler des évêques aux métropolitains et aux primats, et de porter à Rome les affaires les plus difficiles ou les plus importantes. Que tous les évêques vexés peuvent avoir recours au saint-siège, et doivent y venir toutes les fois qu'ils y sont appelés. Que les causes des évêques ne peuvent être jugées définitivement que par le pape. Enfin, que ceux qui se prétendent vexés doivent obtenir des délais toutes les fois qu'ils appellent. Et comme l'autorité de ces décrétales étoit établie depuis près de trois cents ans, personne ne pensoit plus à s'en défier ni à contester ces maximes (2). Saint Bernard suppose donc l'utilité et même la nécessité des appellations au saint-siège, il n'en attaque que les abus.

On appelle, dit-il, à vous de tout le monde; c'est un témoignage de votre primauté; mais vous devez regarder l'utilité (3). Rien n'est plus beau que de voir les foibles à couvert de l'oppression dès qu'ils interposent votre nom; mais rien n'est plus triste que de voir ceux qui ont fait du mal triompher sous ce prétexte, et ceux qui l'ont souffert se fatiguer inutilement. Vous devez aussi réprimer les appellations sans cause, qui ne servent de rien à l'appelant, et ne nuisent point à l'in-

timé. Saint Bernard se plaint que l'on appeloit avant la sentence, mais sans grief, pour vexer sa partie ou gagner du temps; que l'on appeloit pour se mettre à couvert de la justice et vivre impunément dans le crime, comme l'inceste ou l'adultère. Les méchants se servoient de l'appellation pour s'opposer au bien; et c'étoit un moyen pour arrêter les évêques qui vouloient dissoudre ou empêcher des mariages illicites, punir des violences et des sacrilèges, éloigner des ordres et des bénéfices des personnes indignes et infâmes. Saint Bernard s'étoit déjà plaint fortement au pape Innocent II de cet abus des appellations, qui anéantissoient l'autorité des évêques (1). Ceux qui étoient lésés aimoient mieux souffrir la vexation que d'aller à grands frais à Rome, où l'on favorisoit les appelants et les appellations, et où l'on n'en voyoit pas qui fussent condamnés aux dépens.

Saint Bernard conclut qu'il ne faut ni mépriser les appellations ni en abuser, mais que l'abus est le pire, parce qu'il attire le mépris. Il rapporte deux exemples notables de l'un et de l'autre arrivés à Paris. Un homme étoit fiancé; le jour des noces tout étant prêt, et la compagnie assemblée, un autre, voulant lui ôter sa femme, interjette appel, disant qu'elle lui avoit été promise auparavant. Le fiancé et tous les assistants demeurèrent étonnés, le prêtre n'ose passer outre, la compagnie se sépare, et le mariage demeure suspendu jusqu'à ce qu'on soit revenu de Rome. Un autre mariage, dont le jour étoit pris, fut arrêté par des gens qui prétendoient qu'il ne pouvoit s'accomplir légitimement. La cause fut portée au tribunal ecclésiastique; mais, sans attendre la sentence, on appela seulement pour retarder. Le fiancé méprisa cet appel, et ne laissa pas de se marier. Voyez donc, continue saint Bernard, d'où vient que vous punissez presque toujours le mépris des appellations, et que vous en dissimulez l'abus. Vous faites bien de renvoyer plusieurs causes sur les lieux à ceux qui peuvent en avoir une connoissance plus prompte et plus facile, et les décider plus sûrement; mais prenez bien garde à qui vous les confiez.

Saint Bernard, parlant ensuite du désintéressement nécessaire à tout homme qui est au-dessus des autres, rend ce témoignage au pape Eugène : Nous avons vu deux prélats venir d'Allemagne avec des chevaux chargés d'argent, qu'ils ont remporté de même (2). Chose inouïe que Rome ait renvoyé de l'argent; aussi ne crois-je pas que vous l'avez fait par le conseil des Romains. Ces prélats étoient tous deux riches et tous deux coupables : c'étoient l'archevêque de Mayence et celui de Cologne. Il parle ensuite d'un autre venu de delà les mers, et des extrémités du monde, pour acheter une seconde fois un évêché, que l'on croit

(1) Otto. 1, Frid. c. 69. Frid. 6, 1, 3.  
Eugen. Ep. 7. (3) C. 4. Ap. Baron.  
(2) Otto. 11, de Gest. 1152.

(1) Chr. Saxo. an. 1153. (2) Otto. c.  
Otto. c. 6. Sup. liv. LXVI. (3) Ep. 8.

(1) C. 1.  
(2) Anacl. Ep. 1, c. 4; c. 3. Zephyr. c. 1. Fab. Ep.  
III, c. 3, 5. Sup. liv. LIV, n.  
II, c. 4; III, c. 4. Sixt. 1, 2; liv. L, n. 37, LI, n. 5.  
Ep. II, c. 2. Victor. Ep. 1, (3) III, Cons. c. 2.

(1) Ep. 178.

(2) C. 3.



être Guillaume, archevêque d'York; il parle aussi d'un évêque pauvre, à qui le pape Eugène donna secrètement de quoi faire ses présents pour sauver la bienséance et l'honneur de ce prélat.

## LIX. Exemptions.

Passant aux exemptions : C'est, dit-il, une plainte générale des églises, qu'elles sont tronquées et démembrées (1). On soustrait les abbés aux évêques, les évêques aux archevêques, les archevêques aux primats. Vous montrez par-là que vous avez la plénitude de la puissance, mais peut-être aux dépens de la justice. Il ne faut pas seulement regarder ce qui est permis, mais ce qui est bienséant, ce qui est expédient. N'est-il pas indécemment de prendre votre volonté pour loi, et de négliger la raison pour n'exercer que votre puissance, parce que vous n'avez point de supérieur à qui on puisse appeler ? Il y a autant de bassesse que de hauteur à ne suivre que sa fantaisie : c'est vivre en bête. N'est-il pas indigne de vous de n'être pas content du total, si vous ne vous attribuez encore je ne sais comment quelques petites portions ? Et ne m'alléguez point le fruit de ces exemptions. Les évêques en deviennent plus insolents, les moines plus relâchés, et même plus pauvres. Ils pêchent avec plus de licence, n'ayant personne pour les corriger ; et on les pille plus librement, parce qu'ils n'ont personne pour les défendre. A qui auront-ils recours, aux évêques irrités du tort qu'on leur fait ? Ils regardent en riant les maux que font ou que souffrent ces malheureux moines. Vous serez coupable de tous ces maux, du scandale qui en résulte, des inimitiés, des discordes éternelles entre les églises.

Je doute même que vous ayez le pouvoir de consentir à ce qui produit tant de maux. Croyez-vous qu'il vous soit permis de confondre l'ordre et d'arracher les bornes posées par vos pères ? Vous vous trompez si vous croyez que votre puissance est la seule établie de Dieu ; comme elle est la première ; il y en a de moyennes, il y en a d'inférieures. Vous faites un monstre, si détachant un doigt de la main vous le joignez à la tête, au-dessus de la main, à côté du bras ; en un mot, si dans le corps de Jésus-Christ vous rangez les membres autrement qu'il ne les a placés lui-même. L'ordre de la hiérarchie a Dieu pour auteur, et tire son origine du ciel ; mais si un évêque dit : Je ne veux pas être soumis à un archevêque ou un abbé, je ne veux pas obéir à un évêque, cela ne vient pas du ciel. Je sais que vous avez le pouvoir de dispenser, mais pour l'édification seulement. Quand la nécessité presse, la dispense est excusable ; quand l'utilité le demande, elle est louable, je dis l'utilité commune, non celle du particulier. Il convient toutefois qu'il

(1) C. 4.

y a quelques monastères exempts, suivant l'intention des fondateurs, qui les ont donnés au saint-siège par une fondation particulière.

Enfin, dit-il, vous devez étendre vos réflexions sur toute l'Eglise pour voir si chacun y fait son devoir, mais particulièrement pour savoir comment vos ordonnances sont observées. Sans aller plus loin, je puis vous montrer qu'on n'observe point les règlements que vous avez publiés de votre bouche au concile de Reims, touchant la modestie des habits dans le clergé, et les ordres que doivent avoir les dignités des chapitres (1). Si vous croyez qu'on les observe, vous vous trompez ; si vous ne le croyez pas, vous avez eu tort ou d'ordonner des choses impraticables, ou de dissimuler l'inobservation de vos règlements. Il y a déjà quatre ans qu'ils sont faits, et nous n'avons vu encore pour ce sujet aucun clerc privé de son bénéfice, ni aucun évêque suspendu de ses fonctions ; ainsi, la négligence a produit l'impunité, mère de l'impudence et du mépris des lois. On dit que Dieu ne se met pas en peine des habits, mais des mœurs ; l'indécence des habits est la marque du dérèglement des esprits et des mœurs.

## LX. Derniers livres de la considération.

Dans le quatrième livre, saint Bernard propose au pape, pour objet de sa considération, ce qui est autour de lui, son clergé, son peuple et ses domestiques. Votre clergé, dit-il, doit être parfaitement réglé, puisqu'il doit être la règle et le modèle de tous les autres. Quant à votre peuple, tout le monde connoît l'insolence et le faste des Romains (2). C'est une nation accoutumée au tumulte, cruelle, intraitable, qui ne sait se soumettre que quand elle ne peut résister. Et ensuite : C'est alors principalement qu'ils veulent dominer quand ils ont promis de servir. Ils jurent fidélité pour mieux trouver l'occasion de nuire à celui qui s'y fie. Ils veulent dès lors être admis à tous vos conseils, et ne peuvent souffrir qu'on les refuse à une porte. Ils sont habiles pour mal faire, et ne savent point faire le bien. Odieux au ciel et à la terre, impies envers Dieu, séditionnaires entre eux, jaloux de leurs voisins, inhumains envers les étrangers, ils n'aiment personne et ne sont aimés de personne ; et, voulant se faire craindre de tous, ils craignent de tout le monde. Ils ne peuvent se soumettre, et ne savent pas gouverner ; infidèles à leurs supérieurs, insupportables à leurs inférieurs ; impudents pour demander et pour refuser ; importuns et inquiets jusqu'à ce qu'ils reçoivent, et ingrats quand ils ont reçu. Ils parlent magnifiquement et exécutent peu, promettent libéralement, et tiennent le moins qu'ils peuvent ; flatteurs et médisants, dissimulés et trai-

(1) Sup. n. 56.

(2) C. 1, 2, 4.

tres. C'est le portrait que fait saint Bernard des Romains de son temps, et toutefois il ne laissa pas d'exhorter le pape à travailler à leur conversion, quelque peu d'espérance qu'il ait du succès ; puisqu'on n'est obligé qu'à travailler et non pas à réussir.

Plus ils sont rebelles, dit-il, plus vous devez avoir de courage à les attaquer, mais avec la parole, non avec le fer. Vous ne devez plus employer le glaive depuis qu'il vous a été dit de le remettre au fourreau. Les deux glaives appartiennent à l'Eglise, le spirituel et le matériel ; mais l'un doit être tiré par la main du prêtre, l'autre par la main du soldat, suivant le conseil du prêtre et le commandement du prince (1). Nous avons déjà vu cette allégorie des deux glaives ; et le meilleur sens qu'on lui puisse donner, est que le glaive matériel ne doit être employé que par l'ordre du prince, mais que le prince doit consulter le prêtre pour savoir si la guerre est juste, ou même suivre ses exhortations pour employer sa puissance à protéger la religion.

Saint Bernard dit encore en cet endroit ces paroles remarquables : Tout le zèle des ecclésiastiques ne tend qu'à conserver leur dignité ; si vous voulez dans l'occasion vous abaisser un peu et vous rendre plus sociable, on dit que vous ne savez pas garder votre rang ni soutenir votre personnage (2). Nous ne voyons point que saint Pierre ait jamais paru en public orné d'or et de pierreries, revêtu de soie, monté sur un cheval blanc, environné de soldats et d'officiers marchant à grand bruit. En cela vous n'avez pas succédé à saint Pierre, mais à Constantin. Souffrez-le pour vous accommoder au temps, mais faites votre capital de vos devoirs. Quoique revêtu d'or et de pourpre, vous ne devez pas dédaigner les fonctions de pasteur, ni rougir de l'Evangile. Saint Bernard ne doutoit non plus de la donation de Constantin que des fausses décrétales.

Il vient ensuite au choix des cardinaux, qu'il dit devoir être pris de tout le monde, puisqu'ils doivent en juger, et les plus parfaits qu'il est possible, parce qu'il est plus aisé de venir bon à la cour que d'y devenir bon. Il insiste particulièrement sur le choix des légats, en qui il demande particulièrement la vie exemplaire et le désintéressement ; il apporte des exemples édifiants du cardinal Martin, légat en Danemarck, et de Geoffroy, évêque de Chartres. Il se plaint de ce que les officiers du pape prétendent avoir rang devant les prêtres, sous prétexte que dans les cérémonies ils sont plus proches de lui, quoiqu'ils soient ainsi placés, non pour marque de leur dignité, mais pour la commodité du service (3). Enfin, il conseille au pape de se décharger entièrement sur quelqu'un de ses domestiques du soin de son temporel, comme in-

(1) N. 2, 7, 8. Sup. n. 11.

(2) N. 5, 6.  
(3) C. 4, 5, 6.

digne d'un prélat qui se doit tout entier au service de l'Eglise. Il dit à ce sujet : C'est une chose merveilleuse que les évêques trouvent de reste sous leur main des personnes à qui ils confient les âmes, et n'en trouvent point à qui ils puissent confier leurs biens. Dans le cinquième livre de la considération, il traite de ce qui est au-dessus de nous, et donne au pape Eugène des sujets de méditations sublimes sur les anges, sur l'essence divine et sur les mystères de la trinité et de l'incarnation.

## LXI. Jourdain, légat en Allemagne.

Jourdain des Ursins avoit été envoyé légat en Allemagne vers le roi Conrad, en mil cent cinquante-un, et depuis étoit venu en France et en Normandie, laissant partout des traces affreuses de son passage (1). C'est ainsi qu'en parle saint Bernard, dans une lettre à Hugues, cardinal, évêque d'Osie, où il ajoute : On dit qu'il a commis partout des actions honteuses, qu'il a emporté les dépouilles des églises, qu'il a conféré les dignités ecclésiastiques à de jeunes garçons bien faits, dans les lieux où il l'a pu, et qu'il l'a voulu faire dans les autres. Plusieurs se sont rachetés de sa visite, et il a rançonné par ses subdélégués ceux où il n'a pu aller. Il s'est rendu la fable des écoles, des cours, des carrefours ; tous parlent mal de lui, séculiers et réguliers ; les pauvres et les riches, les moines et les clercs s'en plaignent. Il est généralement décrié. Il n'en est pas ainsi du seigneur Jean Paperon, qui a partout honoré son ministère. Lisez cette lettre au pape ; c'est à lui à voir ce qu'il faut faire d'un tel homme, pour moi j'ai acquitté ma conscience. Je dirai toutefois, avec ma promptitude ordinaire, qu'il est bon qu'il acquitte aussi la sienne en purgeant sa cour. J'avois résolu de me taire sur ce sujet, mais le prieur de Mont-Dieu m'a pressé d'écrire : et sachez que j'en ai moins dit que le public. Le Mont-Dieu est une chartreuse du diocèse de Reims.

## LXII. Archevêchés en Irlande.

Jean Paperon, cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent, fut envoyé légat en Irlande par le pape Eugène dès l'année précédente, mil cent cinquante-un, et vint trouver le roi d'Angleterre, qui refusa de lui donner sauf-conduit s'il ne lui faisoit serment de ne rien faire en ce voyage au préjudice de son royaume (2). Le légat, indigné, retourna vers le pape, et la cour de Rome en fut mauvais gré au roi d'Angleterre. L'année suivante, mil cent cinquante-deux, Paperon revint et s'adressa à David, roi d'Ecosse, pour lui demander passage en

(1) Ep. 200.  
(2) Jo. Hagulst. d. to. 2. Conc. p. 1130. Varæ antiq. lib. c. 15.



Irlande. David le reçut avec honneur vers la Saint-Michel, et ainsi le légat arriva en Irlande, accompagné de Christiern, évêque de Lismore, dans la même île, aussi légat. Ils tinrent un concile dans le nouveau monastère de Mellifont, ordre de Cîteaux, où se trouvèrent les évêques, les abbés, les rois, les ducs et les anciens de l'Irlande, et de leur consentement on y établit quatre archevêchés : à Armach, à Dublin, à Cassel et à Touam, et on leur assigna leurs suffragants. Les quatre premiers archevêques furent Gélase, autrement Giolla, Mac-Liah, archevêque d'Armach et primat d'Irlande, successeur de saint Malachie, Grégoire ou Gréri, archevêque de Dublin, Donat ou Domnaldo, Lonargam, archevêque de Dublin, Domnat ou Domnaldo, Lonargam, archevêque de Cassel, et Edan ou Aeda Ohossin, archevêque de Touam (1). On voit, par cet exemple, comment les Irlandois latinisoient leurs noms pour les adoucir. Le légat Papéron distribua aux archevêques quatre palliums qu'il avoit apportés de Rome. Il assu ettit aussi les Hibernois à la loi des mariages, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, et corrigea chez eux plusieurs abus. Il quitta l'Irlande après Pâques, l'année suivante, mil cent cinquante-trois, et retourna par l'Ecosse, par où il étoit venu.

LXIII. Alain, évêque d'Auxerre.

En France, le siège d'Auxerre vauqua environ quinze mois après la mort de Hugues, que saint Bernard qualifie de saint évêque (2). Il avoit été moine de Cîteaux et premier abbé de Pontigny, et mourut le dixième d'octobre mil cent cinquante-un. Comme on vouloit procéder à l'élection selon la coutume, il survint un jeune homme qui interjeta appel, et défendit de passer outre jusqu'à ce qu'il eût été à Rome et en fût revenu; mais, voyant qu'on méprisoit son appel, trois jours après l'élection faite par les autres, il assembla ceux qu'il put et fit une autre élection. L'affaire ayant été portée au pape, il ordonna encore une nouvelle élection, et commit pour y présider trois personnes, dont saint Bernard étoit un; il s'accorda avec un des deux autres, mais le troisième réclama. Saint Bernard s'adressa au pape, qui confirma l'élection faite de la personne d'Alain, Flamand denation, qui, après avoir été élevé dès l'enfance dans l'église de l'Île, se rendit moine à Clairvaux sous saint Bernard, et fut ensuite le premier abbé de Larivoir, au diocèse de Troyes, et gouverna douze ans ce monastère. On fit entendre au roi Louis que la première élection qu'il avoit permise n'ayant pas eu lieu, on n'avoit pu en faire une autre sans une nouvelle permission; mais saint Bernard lui représenta que le premier consentement suffi-

soit, et qu'il n'étoit pas nécessaire de recourir au roi toutes les fois que le clergé se trouvoit partagé sur ce sujet (1). Alain tint le siège d'Auxerre trente ans, après lesquels il le quitta par permission du pape, et retourna finir ses jours à Clairvaux.

LXIV. Henri, archevêque de Mayence, déposé.

Le pape Eugène envoya deux légats en Allemagne, Bertrand, prêtre-cardinal du titre de Saint-Clément, auparavant prieur des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, et Grégoire, diacre-cardinal du titre de Saint-Ange. C'étoit pour juger la cause de Henri, archevêque de Mayence, qui étoit accusé depuis long-temps de dissiper les biens de son église, et avoit reçu plusieurs réprimandes sans se corriger. Les deux légats se trouvèrent avec le roi Frédéric à Bamberg, où il célébra la fête de Pâques, qui, cette année mil cent cinquante-trois, fut le dix-neuvième d'avril; saint Bernard, ayant appris que l'archevêque de Mayence avoit été cité devant les légats, leur écrivit en sa faveur, les priant, autant que la justice le permettoit, de ne pas pousser à bout ce malheureux prélat, et d'avoir égard à sa simplicité, dont on disoit que de faux frères avoient abusé pour le surprendre. Toutefois, il fut déposé à la cour que le roi tint à Wormes, à la Pentecôte de la même année, et le roi fit mettre à sa place, dans le siège de Mayence, Arnold, son chancelier, par l'élection de quelques députés du clergé et du peuple, qui étoient venus à cette cour. Les légats y déposèrent aussi, par la permission du roi, Bouchard, évêque d'Eichstet, accablé de vieillesse, comme incapable d'agir; mais, lorsqu'ils vouloient porter aussi leur jugement contre l'archevêque de Magdebourg et quelques autres, le roi les empêcha et les renvoya chez eux. Henri, déposé de Mayence, se retira en Saxe, dans un monastère de Cîteaux, où il mourut pieusement le premier jour de septembre de la même année (2).

LXV. Mort d'Eugène III. Anastase IV, pape.

Le pape Eugène III mourut aussi la même année mil cent cinquante-trois, le huitième de juillet, après avoir tenu le saint-siège huit ans et près de cinq mois (3). Il ne venoit jamais célébrer la messe à Saint-Pierre sans y faire quelque présent, et il donna aux chanoines de cette église la quatrième partie des offrandes qui s'y faisoient. Il mourut à Tibur, d'où il fut porté à Rome en grande solennité, et enterré dans l'église de Saint-Pierre. On le regarda comme saint, quoiqu'il ne paroisse pas

avoir été honoré d'un culte public, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau, dont on en spécifie sept, opérés sur divers malades. Le lendemain de sa mort, neuvième de juillet, on élut pour lui succéder Conrad, évêque de Sabine, Romain de naissance, et chanoine régulier, qui fut nommé Anastase IV. C'étoit un vieillard de grande vertu et de grande expérience dans les usages de la cour de Rome; mais il ne tint le saint-siège qu'un an et quatre mois.

LXVI. Saint Bernard à Metz.

Saint Bernard se sentoit défaillir de jour en jour, et ses confrères ne croyoient pas qu'il pût passer l'hiver où commença l'année mil cent cinquante-trois, mais il les assura qu'il iroit jusqu'à l'été suivant. En cet état, quoique obligé à garder le lit, et souffrant de grandes douleurs, il ne laissoit pas de méditer les choses saintes, de dicter, de prier, d'exhorter ses frères. Il ne manqua presque jamais à célébrer la messe, jusqu'à ce qu'il vint à la dernière défaillance. Il étoit ainsi malade quand il écrivit à son oncle André, chevalier du Temple, et un des principaux appuis du royaume de Jérusalem, qui lui avoit mandé le désir qu'il avoit de le venir voir. Si vous venez, dit-il, hâtez-vous, car je ne crois pas être long-temps sur la terre. Et, parlant des princes qui avoient été à la terre sainte : Ils n'y ont, dit-il, rien fait de bon, et sont revenus promptement chez eux, où ils ont fait des maux incroyables. Il écrivit en même temps, comme son oncle l'en avoit prié, à Mélisende, reine de Jérusalem, pour l'instruire de ses devoirs de veuve et de reine (1).

Cependant le peuple de Metz, ne pouvant souffrir les insultes des seigneurs voisins, sortit contre eux en grand nombre; mais il fut battu, et il en périt environ deux mille, tant tués que noyés dans la Moselle. Cette grande ville se préparoit à la vengeance, et leurs ennemis, enrichis par le butin, et encouragés par la victoire, vouloient continuer la guerre qui avoit ruiné toute la province. Alors Hillin, archevêque de Trèves et métropolitain de Metz, crut que saint Bernard étoit le seul qui pût remédier à ces maux. Il vint à Clairvaux; et, se jetant aux pieds du saint abbé et de tous les moines, il le conjuroit de venir au secours de ce peuple affligé. Il se trouva, par une providence singulière, que saint Bernard, après avoir été à la mort, se portoit un peu mieux depuis quelques jours. Il suivit l'archevêque; et, quand ils furent arrivés sur les lieux, on tint une conférence au bord de la Moselle, où, comme le saint abbé exhortoit les deux partis à la paix, les seigneurs la refusèrent obstinément, et se levant en furie se retirèrent sans lui dire adieu. Ce n'étoit pas par mépris,

au contraire, c'étoit pas respect, n'ayant pas le front de lui résister en présence.

La conférence alloit se séparer en trouble, et on ne pensoit de part et d'autre qu'à reprendre les armes, quand le saint abbé dit aux frères qui l'avoient suivi : Ne vous troublez point; la paix se fera, quoique avec beaucoup de difficulté. En effet, la nuit étant à moitié passée, il reçut une députation des seigneurs qui se repentoient de leur retraite; on se rassembla et on traita de la paix pendant quelques jours. Les difficultés furent grandes, on désespéra souvent de la conclusion; mais ce délai fut utile à plusieurs malades, auxquels le saint homme rendit la santé, et ces miracles ne contribuèrent pas peu à la conclusion de la paix, quoique d'ailleurs ils la retardassent, à cause du grand concours et de l'importunité de la multitude. Pour s'en garantir, il fallut chercher une île au milieu de la rivière, où les principaux des deux partis passoient en bateau : là se terminèrent les conférences. Entre les malades guéris en cette occasion, il y eut une femme qui, depuis dix-huit ans, étoit tourmentée d'un tremblement violent de tous les membres; elle se vint présenter au saint dans le temps où l'on désespéroit presque de la paix, et la vue de sa misère attira tous les assistants. Ils virent tous, pendant que le serviteur de Dieu prioit pour elle, son tremblement cesser peu à peu, et enfin elle fut parfaitement guérie. Les plus durs en furent tellement touchés, qu'ils frappoient leur poitrine, et leurs acclamations durèrent près d'une demi-heure. La foule du peuple, qui s'empressoit à baiser les pieds du saint, obligea à le mettre dans un bateau, et l'éloigner de terre; et comme il exhortoit ensuite les seigneurs à la paix, ils disoient en soupirant : Il faut bien que nous écoutions celui que Dieu exauce si visiblement, et pour qui il fait de si grands miracles à nos yeux. Ce n'est pas pour moi qu'il les fait, dit saint Bernard, c'est pour vous. Le même jour, étant entré dans Metz pour presser l'évêque et le peuple de consentir à la paix, il guérit une femme paralytique de la ville, en sorte qu'ayant été apportée sur un lit, elle s'en retourna à pied. Enfin la paix fut conclue, les deux partis se réconcilièrent, se touchèrent la main et s'embrassèrent.

LXVII. Mort de saint Bernard.

Ce fut le dernier voyage de saint Bernard; et à son retour il se sentit entièrement défaillir, mais avec une consolation semblable à celle d'un voyageur qui arrive au port. Comme il voyoit l'affliction et la désolation extrême de ses frères, il les consolait avec beaucoup de tendresse, et les conjuroit avec larmes de conserver la régularité et l'amour de la perfection qu'il leur avoit enseignée par ses dis-

(1) Sup. liv. LXVIII. Bibl. Lab. p. 465. Mabill.  
(2) Hist. Antist. tom. 1. ad Epist. Bern. 280.

(1) Ep. 282 (3) Vetera mon. ap. Bar.  
(2) Ep. 302. Serr. lib. 5, et Papebr. Conat.  
p. 817.

(1) Vita lib. v, c. 1. Ep. 2. Ep. 280.



cours et ses exemples. Peu de jours avant sa mort, il écrivit en ces termes à Arnold, abbé de Bonneval, qui lui avait envoyé quelques rafraîchissements, témoignant être fort en peine de l'état de sa santé : J'ai reçu votre charité avec charité, mais sans plaisir ; car quel plaisir peut-on goûter quand tout est amertume ? Je n'ai quelque sorte de plaisir qu'à ne point prendre de nourriture. J'ai perdu le sommeil, en sorte qu'il n'y a point d'intervalle à mes douleurs (1). Presque tout mon mal est une défaillance d'estomac ; il a besoin d'être souvent fortifié jour et nuit de quelque peu de liqueur, car il refuse inexorablement tout ce qui est solide, et ce peu qu'il prend ce n'est pas sans grand-peine. Mes pieds et mes jambes sont enflés comme ceux d'un hydropique. Cependant, pour tout dire à un ami comme vous, l'esprit est dégagé, quoique la chair soit infirme. Priez le sauveur de me garder à la sortie de ce monde, sans la différer, et en ce dernier moment, où je me trouverai dépouillé de mérites, munissez-moi de vos prières, en sorte que le tentateur ne trouve pas où porter ses coups. Je vous écris moi-même en l'état où je suis, afin qu'en reconnoissant la main vous reconnoissiez le cœur.

Comme on sut qu'il étoit à l'extrémité, les évêques voisins, avec quantité d'abbés et de moines, s'assemblèrent à Clairvaux. Enfin, son dernier jour vint, qui fut le vingtième d'août mil cent cinquante-trois, et il mourut sur les neuf heures du matin. Son corps, revêtu des ornements sacerdotaux, fut porté dans la chapelle de la Sainte-Vierge (2). Il y eut un grand concours de la noblesse et du peuple de tous les lieux voisins, et toute la vallée retentit de leurs gémissements. Mais les femmes arrêtées à la porte du monastère

(1) Ep. 310.

(2) N. 13.

étoient celles qui pleuroient le plus amèrement, parce qu'il ne leur étoit plus permis d'entrer dans l'église, suivant l'ancienne discipline, qui s'observe encore à Clairvaux et à Cîteaux. Le corps demeura exposé pendant deux jours, et le peuple venoit en foule lui toucher les pieds, lui baiser les mains, appliquer sur lui des pains, des ceintures, des pièces de monnaie et d'autres choses pour les garder comme bénites, et s'en servir au besoin. Dès le second jour la presse fut telle, que l'on n'avoit presque plus de respect pour les moines, ni pour les évêques mêmes ; c'est pourquoi le lendemain matin on célébra le saint sacrifice avant l'heure ordinaire, et on mit le saint corps dans un sépulcre de pierre, avec une boîte sur sa poitrine, contenant des reliques de l'apôtre saint Thadée, que la même année on lui avoit apportées de Jérusalem, et qu'il avoit ordonné qu'on mit sur son corps. Il fut ainsi enterré devant l'autel de la Sainte-Vierge, à laquelle il avoit toujours eu une grande dévotion.

Saint Bernard étoit dans sa soixante-treizième année ; il y en avoit quarante qu'il avoit fait profession à Cîteaux, et trente-huit qu'il étoit abbé de Clairvaux. Il avoit fondé ou agrégé à son ordre soixante-douze monastères ; trente-cinq en France, onze en Espagne, six dans les Pays-Bas, cinq en Angleterre, autant en Irlande, autant en Savoie, quatre en Italie, deux en Allemagne, deux en Suède, un en Hongrie, un en Danemarck. Mais en comprenant les fondations faites par les abbayes dépendantes de Clairvaux, on en compte jusqu'à cent soixante et plus (1). L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort, et la doctrine, le zèle, la piété qui reluisent dans ses écrits le font regarder comme le dernier des pères de l'Eglise.

(1) Sup. liv. LXVI, n. 21. Martyr. Rom. 20 aug.

## LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

### I. Fin de saint Guillaume, archevêque d'York.

HENRI MURDAC, archevêque d'York, suivit de près le pape Eugène III et saint Bernard, ses protecteurs, et mourut la même année mil cent cinquante-trois, le quatorzième d'octobre, après avoir tenu ce siège cinq ans. L'archevêque Guillaume, déposé au concile de Reims en mil cent quarante-huit, sortit de sa retraite sitôt qu'il eut appris la mort du pape et de saint Bernard, et alla promptement à Rome se présenter au nouveau pape Anastase (1), qui, étant cardinal, avoit été le principal défenseur de sa cause. Il demandoit grâce, sans se plaindre du jugement rendu contre lui, quand on reçut la nouvelle certaine de la mort de l'archevêque Henri, qui rendit la cause de Guillaume encore plus favorable. Ainsi le pape, ayant pitié de ses cheveux blancs aussi bien que les cardinaux, révoqua la sentence donnée contre lui par Eugène, le rétablit dans sa dignité, et lui accorda même le pallium, qu'il n'avoit jamais obtenu auparavant.

A son retour en Angleterre, comme il passa à Cantorbéry, Roger, archidiacre de cette église, le vint visiter par estime pour sa vertu ; et, quand il se fut retiré, l'archevêque d'York dit à ceux qui étoient présents, que Roger seroit son successeur, comme il le fut en effet. Ce prélat arriva à Winchester le samedi-saint, troisième jour d'avril mil cent cinquante-quatre, et célébra la fête de Pâques et l'octave avec l'évêque Henri, son oncle ; enfin, il arriva à York le dimanche avant l'Ascension, neuvième de mai. Il y fut reçu avec grand applaudissement du clergé et du peuple, malgré l'opposition du doyen Robert et de l'archidiacre Osbert ; et la foule fut si grande à son entrée, que le pont de bois sur lequel il falloit passer rompit, et une grande quantité de peuple tomba confusément dans la rivière. Mais personne n'en mourut, ce qui fut regardé comme un effet des prières et de la bénédiction du saint archevêque.

Le jour de la Trinité, après avoir célébré la messe solennelle, il se sentit tout d'un coup

attaqué d'une fièvre, et ne laissa pas de faire donner dans son palais un grand repas, pendant lequel il entra dans sa chambre, et marqua à ses domestiques le jour de sa mort. La fièvre dura huit jours, il n'employa point le secours des médecins, et mourut le neuvième, qui étoit le huitième de juin mil cent cinquante-quatre, un mois après être arrivé à York. La promptitude de sa mort fit imaginer qu'il avoit été empoisonné ; et on alla jusqu'à dire que le poison lui avoit été donné à la messe dans le calice ; mais il fut vérifié que c'étoit un faux bruit et une pure calomnie. Il est honoré comme saint le jour de sa mort ; son corps fut élevé de terre cent trente ans après, et cette translation accompagnée de plusieurs miracles.

Après sa mort, le doyen Robert et l'archidiacre Osbert, qui lui avoient toujours été opposés, firent élire par le chapitre, quoiqu'il y eût répugnance, Roger, archidiacre de Cantorbéry, à la sollicitation de l'archevêque Thibaut, légat en Angleterre, et du consentement du roi. Ce fut Thibaut lui-même qui le sacra ; mais le chapitre d'York obtint qu'il le fit en qualité de légat et non d'archevêque de Cantorbéry. Roger remplit le siège d'York vingt-sept ans, plus appliqué au temporel qu'au spirituel de son église (1).

### II. Mort d'Etienne. Henri II, roi d'Angleterre.

La même année, mil cent cinquante-quatre et le vingt-cinquième d'octobre, mourut Etienne, roi d'Angleterre, après avoir régné dix-neuf ans ; et Henri, duc de Normandie, fut reconnu roi sans contestation, suivant le traité fait l'année précédente, mil cent cinquante-trois, entre le roi Etienne et lui (2). Henri étoit fils de Geoffroy Plantagenest, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille du roi Henri I, et il avoit épousé Aliénor, duchesse d'Aquitaine, après qu'elle eût été séparée de Louis le jeune, roi de France. Ainsi, il se trouva le plus puissant prince de la chrétienté, étant par sa mère roi d'Angleterre et duc de Normandie, par son père comte d'Anjou, de

(1) Vita S. Guill. ap. Sup. l. LXIX, n. 33. Boll. 8 jun. to. 20, p. 141.

(1) Goduin Ebor. c. 31. (2) Matth. Paris.



Touraine et du Maine, par sa femme duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Il étoit en Normandie à la mort du roi Etienne, et repassa aussitôt en Angleterre, où il arriva le septième de décembre, et le dimanche avant Noël, dix-neuvième du même mois, il fut couronné à Westminster, par Thibaut, archevêque de Cantorbéry, en présence des archevêques, des évêques et des barons d'Angleterre et de Normandie. Il régna trente-cinq ans, et fut surnommé Courtmantel; mais il est plus connu sous le nom d'Henri II.

### III. Mort d'Anastase. Adrien IV, pape.

Peu de temps après son avènement à la couronne, il apprit la mort du pape Anastase IV et l'élection d'Adrien. Anastase mourut la même année, mil cent cinquante-quatre, le second jour de décembre, après avoir tenu le saint-siège un an quatre mois et vingt-quatre jours. Le lendemain, troisième de décembre, qui étoit un vendredi, fut élu pape et couronné, Nicolas, évêque d'Albane, et nommé Adrien IV. Il tint le saint-siège quatre ans et neuf mois (1). Ce pape étoit Anglois de nation, nommé Nicolas Brec-Spère, c'est-à-dire brise-lance. Son père, Robert, étoit un clerc qui se fit moine à Saint-Alban, laissant ce fils en bas âge avec peu de bien. Etant devenu plus grand, et n'ayant pas de quoi aller aux écoles, il subsistait des aumônes du monastère, où il venoit tous les jours. Son père en eut honte, et, lui ayant fait des reproches de son peu de courage, le chassa avec indignation. Le jeune homme, pressé de la nécessité, passa la mer, et, ne trouvant pas son avantage en France, il alla jusqu'en Provence, et s'arrêta à Saint-Ruf, monastère fameux de chanoines réguliers, près d'Avignon. Il s'appliqua à gagner leurs bonnes grâces par tous les services qu'il leur pouvoit rendre; et, comme il étoit bien fait de sa personne, sage en ses discours, prompt à exécuter les commissions, il se rendit agréable à toute la communauté. Ils le prièrent même de prendre leur habit, et il vécut plusieurs années entre eux, avec un grand zèle pour la régularité. Il s'appliqua à la lecture, et, comme il avoit l'esprit pénétrant et une grande facilité à parler, il fit beaucoup de progrès dans la science et dans l'éloquence. Enfin, il se fit tellement estimer, que l'abbé Guillaume II étant mort, il fut élu pour lui succéder.

Mais, quelques années après, ils se repentirent d'avoir mis à leur tête un étranger; ils inventèrent contre lui des calomnies et l'accusèrent devant le pape Eugène. Le pape, ayant ouï leurs plaintes, et voyant la sagesse et la modestie avec laquelle Nicolas se défendoit,

(1) Cod. Vatic. ap. Bar. 2. Bibl. Lab. p. 309. Guill. et Papebr. Chr. Vos. tom. Neubrig. II, c. 6.

s'appliqua à les mettre en paix; et, après les avoir réconciliés, il les renvoya. Cette paix ne fut pas de longue durée; il s'éleva bientôt une tempête plus violente, et les chanoines de Saint-Ruf revinrent porter leurs plaintes au pape Eugène, qui leur dit: Je sais quelle est la cause de cet orage; allez, et choisissez quelqu'un avec qui vous puissiez vivre en paix; celui-ci ne vous sera plus à charge. Il les renvoya ainsi, retenant auprès de lui Nicolas pour le service de l'église romaine, et le fit évêque d'Albane. Il fut ensuite envoyé légat en Norwège, où il instruisit avec soin dans la loi de Dieu la nation encore barbare, et, à son retour, il fut élevé sur le saint-siège (1). Le nouveau roi d'Angleterre, Henri, ayant appris l'élection de ce pape, né son sujet, lui fit écrire une lettre, où il félicite son pays d'avoir produit un arbre si heureusement transplanté; il l'exhorte à remplir l'Eglise de dignes ministres, et à procurer du secours à la terre sainte et à l'empire de Constantinople.

### IV. Fin d'Arnaud de Bresse.

Cependant Arnaud de Bresse étoit à Rome, où il continuoît à tenir publiquement des discours séditieux, soutenu par les citoyens puissants, principalement par les sénateurs (2). Quelques-uns de ceux qu'il avoit séduits attaquèrent Gérard, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Pudentienne, comme il passoit dans la rue Sacrée, allant trouver le pape, et le blessèrent dangereusement, dont toutefois il guérit. C'est pourquoi le pape Adrien mit la ville de Rome en interdit, et on y cessa les offices divins jusqu'au mercredi de la semaine sainte, mil cent cinquante-cinq; le pape demouroit cependant à Saint-Pierre de la cité Léonine. Alors les sénateurs, pressés par le clergé et le peuple, vinrent trouver le pape, et lui jurèrent sur les Evangiles qu'ils chasseroient de Rome et de son territoire Arnaud et ses sectateurs, s'ils ne rentroient dans l'obéissance du pape. Ils furent chassés, l'interdit levé, et tout le peuple en bénit Dieu. Le lendemain, qui étoit le jeudi-saint, on accourut de toutes parts, selon la coutume, pour recevoir l'absolution des péchés, et il vint aussi une grande multitude de pèlerins. Alors le pape, accompagné d'évêques, de cardinaux et d'une grande troupe de nobles, sortit de la ville Léonine, où il étoit demeuré depuis son ordination, et, passant au travers de Rome avec les applaudissements de tout le peuple, il arriva au palais de Latran, où il célébra solennellement la fête de Pâques, qui, cette année, étoit le vingt-septième de mars.

Fridéric Barberousse, roi des Romains, avoit passé l'hiver en Lombardie; et, après

(1) Cod. ap. Papebr. Ap. (2) Acta ap. Bar. ann. Petr. Bles. Ep. 168. 1155.

avoir pris plusieurs places, entre autres Tortone, il vint à Pavie, où il fut couronné roi des Lombards, dans l'église de Saint-Michel, le dimanche *Jubilat*, troisième après Pâques, qui étoit le dix-septième d'avril (1). Il célébra la Pentecôte près de Boulogne, puis il passa en Toscane. Vers ce temps-là, Anselme, évêque d'Havelsberg, revint de Grèce, où Fridéric l'avoit envoyé pour traiter avec l'empereur Manuel de son mariage, et d'une alliance contre le roi de Sicile. A son retour, Anselme fut élu archevêque de Ravenne, par le clergé et le peuple, et le roi lui donna l'exarcat de la province pour récompense de ses services.

Le pape étoit à Viterbe quand il apprit que le roi Fridéric marchoit à Rome en diligence (2); et, craignant qu'il n'y vint comme ennemi, il assembla son conseil, et envoya au devant de ce prince trois cardinaux, savoir, deux prêtres, Jacques de Saint-Jean et Saint-Paul, et Gérard de Sainte-Pudentienne; et un diacre, Grégoire de Sainte-Marie in Porticu; et il leur donna des articles suivant lesquels ils devoient traiter avec Fridéric. Ils le trouvèrent à Saint-Quirique en Toscane, où il les reçut avec honneur, et les mena dans sa tente; ils lui exposèrent les ordres qu'ils avoient du pape, et lui demandèrent entre autres choses qu'il leur rendit Arnaud de Bresse, car il avoit été pris par Gérard, cardinal-diacre de Saint-Nicolas, à qui les vicomtes de Campanie l'avoient ôté, et il étoit ainsi tombé entre les mains du roi. Le roi, cédant au désir du pape, remit aussitôt Arnaud entre les mains des cardinaux; il fut envoyé à Rome, où, suivant le jugement du clergé, le préfet le fit attacher à un poteau et brûler publiquement; puis on jeta ses cendres dans le Tibre, de peur que le peuple n'honorât ses reliques comme d'un martyr, et telle fut la fin de ce séditieux (3).

### V. Entrevue du pape et du roi Fridéric.

Le roi Fridéric avoit envoyé au pape, de son côté, Arnold, archevêque de Cologne, et le nouvel archevêque de Ravenne, Anselme, pour convenir avec lui des conditions de son couronnement (4). C'est pourquoi il ne voulut point donner de réponse aux cardinaux que les archevêques ne fussent revenus; mais le pape, qui se défioit de Fridéric, en usa de même: il refusa de rendre réponse aux archevêques jusqu'au retour de ses cardinaux; et cependant il se tenoit enfermé à Citta-di-Castello, forteresse estimée imprenable. Les députés, ainsi renvoyés de part et d'autre, se rencontrèrent; et, d'un commun accord, ils allèrent trouver le roi près de Viterbe où il étoit campé. Il convint de donner au pape ses su-

retés, et par le conseil des seigneurs et des chevaliers de sa suite assemblés en grand nombre, on apporta, en présence des cardinaux, les reliques, la croix et l'Evangile, sur lesquels un chevalier choisi jura au nom du roi de conserver au pape Adrien et aux cardinaux la vie, les membres, la liberté, l'honneur et les biens. Les deux cardinaux en ayant fait leur rapport au pape, il promit de couronner le roi, et ils convinrent du jour et du lieu de leur entrevue.

Le pape fut reçu par plusieurs seigneurs allemands, avec une grande multitude de laïques et de clercs; et ils le conduisirent jusqu'à la tente du roi, avec les évêques et les cardinaux de sa suite. Mais, comme le roi ne vint point tenir l'étrier au pape, les cardinaux, indignés, se retirèrent à Citta-di-Castello; de quoi le pape, embarrassé, ne laissa pas de descendre de cheval et s'asseoir dans le fauteuil qui lui étoit préparé. Alors le roi vint se prosterner devant lui, et après lui avoir baisé les pieds il s'approcha pour recevoir le baiser de paix; mais le pape lui dit qu'il ne l'y admettroit point, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu l'honneur que tous les empereurs orthodoxes avoient rendu à ses prédécesseurs par respect pour les saints apôtres. Le roi soutint qu'il ne le devoit point, et tout le jour suivant se passa en diverses conférences sur ce sujet. Enfin, le roi ayant interrogé les vieux seigneurs qui avoient accompagné l'empereur Lothaire à l'entrevue du pape Innocent, et s'étant informé soigneusement de la coutume, tant par leur rapport que par les anciens monuments il fut résolu que le roi feroit fonction d'écuyer auprès du pape. Ce qui fut exécuté le lendemain à la vue de toute l'armée; il lui tint l'étrier pendant la longueur d'un jet de pierre, et le pape ensuite le reçut au baiser de paix.

### VI. Députation des Romains.

Cependant les Romains, ayant appris l'arrivée du roi, lui envoyèrent des députés, gens habiles et lettrés, qui, ayant reçu un sauf-conduit, se présentèrent devant lui entre Rome et Sutry, et lui firent une harangue, où ils disoient en substance (1): Nous venons, grand roi, de la part du sénat et du peuple romain, vous offrir la couronne impériale, dans l'espérance que vous nous délivrerez du joug injuste des clercs, et que vous rendrez à Rome l'empire du monde et son ancienne splendeur, en rétablissant le sénat et l'ordre des chevaliers. Nous vous avons fait notre citoyen et notre prince d'étranger que vous étiez; vous devez de votre côté nous promettre la confirmation de nos anciennes coutumes et des lois accordées par vos prédécesseurs; donner à nos officiers qui vous recevront dans le Capitole jusqu'à la somme de cinq mille livres d'argent, et nous défendre

(1) Oth. Fris. II, Frid. c. 20. (2) Otho. II, Frid. c. 20. 14, 15, etc. 20, 11. Ligurin. lib. III, p. 324. (3) Acta ap. Bar. (4) Acta.

(1) Otho. II, c. 21.



de toute insulte jusqu'à effusion de sang. Nous vous demandons sur tout cela vos lettres et votre serment.

Ils en auroient dit davantage, mais le roi, surpris et indigné de ce commencement de harangue, leur répondit : Rome n'est plus ce qu'elle a été ; sa puissance a passé premièrement aux Grecs, puis aux François. Il n'est pas vrai que vous m'ayez appelé ni fait votre citoyen et votre prince, nos rois Charles et Othon ont conquis par leur valeur Rome et l'Italie sur les Grecs et les Lombards, sans en avoir obligation à personne, et l'ont jointe à l'empire françois. Il est vrai que vous avez imploré notre secours contre des ennemis dont vous ne pouviez vous délivrer, ni par vous-même, ni par les Grecs trop amollis. Enfin je suis votre maître par une possession légitime, et le Sicilien, en qui vous avez confiance, ne vous affranchira pas de mon pouvoir. Quant au serment que vous me demandez, ce n'est pas aux sujets à faire la loi au prince ; je conviens que je vous dois la justice et la protection, sans qu'il soit besoin d'en faire de serment ; et pour l'argent je ne suis pas votre prisonnier pour marchander avec moi, je fais mes libéralités comme il me plaît.

Quelques-uns des assistants demandèrent aux députés s'ils avoient encore quelque chose à dire, et, après avoir un peu délibéré, ils répondirent qu'ils vouloient auparavant rapporter à leurs concitoyens ce qu'ils avoient entendu, et que suivant leur conseil ils reviendroient vers le roi. Ils s'en retournèrent ainsi ; et le roi, se doutant de leur artifice, consulta le pape, qui lui dit : Mon fils, vous connoîtrez encore mieux par expérience les artifices des Romains, et qu'ils ne sont venus et retournés que pour vous tromper. Mais il faut les prévenir, envoyez promptement de vos meilleures troupes se saisir de la ville Léonine et de l'église de Saint-Pierre, que je vous ferai rendre. La chose fut ainsi exécutée, et le roi envoya dès la nuit même pour cet effet mille chevaliers choisis, conduits par le cardinal Octavien.

#### VII. Fridéric couronné empereur.

Le lendemain matin, le pape Adrien partit le premier avec les cardinaux et le clergé, pour aller attendre le roi à Saint-Pierre ; et le roi suivit avant l'heure de tierce accompagné d'une grande multitude de gens armés marchant en bon ordre (1). Etant arrivé, il quitta ses habits pour en prendre d'autres de cérémonie, et vint à l'église de Sainte-Marie-de-la-Tour, où le pape l'attendoit devant l'autel. Là, il fit le serment ordinaire pour la sûreté du pape, porté par le cérémonial. Le pape l'y laissa et monta à l'autel de Saint-Pierre ; le roi le suivit avec la procession, et, quand il fut dans l'église, le

(1) C. 22. Acta.

premier des évêques-cardinaux dit sur lui la première oraison, deux autres évêques dirent la seconde, et le troisième dit la dernière, et lui fit l'onction devant la confession de Saint-Pierre. On dit la messe de la vierge, parce que c'étoit un samedi ; et, le gradual étant chanté, le roi s'approcha du pape, et reçut de sa main l'épée, le sceptre, et enfin la couronne impériale ; et cependant les Allemands firent de si grands cris de joie, qu'il sembloit que ce fût un tonnerre. Ainsi fut couronné l'empereur Fridéric 1<sup>er</sup>, le samedi dix-huitième de juin mil cent cinquante-cinq, la quatrième année de son règne ; la cérémonie fut achevée paisiblement avant l'heure de none, et l'empereur se retira à son camp sous les murs de la ville, le pape demeurant au palais près de Saint-Pierre.

Mais les Romains, irrités de ce qu'il n'avoit pas attendu leur consentement pour couronner Fridéric, sortirent du château Saint-Ange, dont ils étoient maîtres, se jetèrent en furie sur quelques-uns des écuyers de l'empereur qui étoient demeurés à Saint-Pierre, et les tuèrent dans l'église même. L'empereur vint avec ses troupes : on combattit depuis environ quatre heures du soir jusqu'à la nuit, et les Romains furent battus. Il y en eut près de mille tués et deux cents pris ; mais le pape obtint leur liberté.

#### VIII. Mort de Vicelin. Gérold, évêque d'Oldembourg.

En cette occasion, Henri de Lyon, duc de Saxe, se distingua au-dessus de tous les seigneurs qui accompagnoient l'empereur, ce qui obligea le pape à lui accorder la consécration de Gérold, élu évêque d'Oldembourg, qu'il lui avoit refusée auparavant. L'évêque Vicelin étoit mort le douzième de décembre de l'année précédente, mil cent cinquante-quatre, après avoir rempli ce siège cinq ans et neuf semaines (1). Pendant presque tout ce temps, il fut affligé de paralysie, et depuis deux ans et demi il avoit perdu la parole et ne quittoit point le lit ; on ne laissoit pas de le porter à l'église pour entendre la messe et communier, car il ne vouloit point être privé de cette consolation, s'il n'y étoit contraint par la violence du mal. Quoiqu'il ne pût parler, il prioit avec une telle affection et de tels gémissements, qu'à peine les assistants pouvoient-ils retenir leurs larmes. Il fut enterré à Falderen, par Evermode, évêque de Ratzebourg, et sa sainteté fut confirmée par plusieurs miracles, entre autres d'une femme, nommée Adelburge, aveugle depuis long-temps, à laquelle il apparut en songe un an après sa mort, et lui rendit la vue.

Quand l'évêque Vicelin mourut, Henri de Lyon (2), duc de Saxe, étoit parti pour faire,

(1) Helm. I, Ch. Slau. c. 70, 76.  
79. Sup. I. LXIX, n. 51, c. (2) C. 80.

à la suite de l'empereur, le voyage d'Italie, et on lui réserva l'élection du successeur. Or, il avoit un chapelain, nommé Gérold, de petite taille, et né en Souabe, de parents médiocres, mais distingué par son mérite. Il n'avoit point en Saxe son pareil dans la science des Ecritures, et étoit maître de l'école de Brunswick et chanoine de la même ville ; le prince l'aimoit singulièrement à cause de la pureté de ses mœurs, mais pour lui il avoit résolu de quitter la cour et d'embrasser la vie monastique. La nouvelle s'étant donc répandue de la mort de l'évêque Vicelin, la duchesse de Saxe dit au prêtre Gérold : Si vous voulez servir Dieu dans une vie austère, chargez-vous d'un travail utile au prochain ; allez en Slavie et continuez l'œuvre de l'évêque Vicelin. Elle l'envoya sur les lieux, et le fit élire évêque par un commun consentement du clergé et du peuple. Hartvic, archevêque de Brême, qui devoit le sacrer, étoit absent ; Gérold alla le chercher en Saxe, et le trouva à Mesbourg. Mais l'archevêque, qui avoit destiné l'évêché d'Oldembourg à un autre, prétendit que l'élection de Gérold étoit nulle, ayant été faite, sans sa permission, dans une église qui n'étoit pas encore formée, et remit à faire décider cette affaire à son retour, par le chapitre de Brême.

Gérold, voyant que l'archevêque lui étoit contraire, passa en Souabe, d'où il écrivit au duc de Saxe l'état des choses, et le duc lui manda qu'il vint promptement le trouver en Lombardie, pour aller avec lui jusqu'à Rome. Gérold arriva auprès du duc, au camp devant Tortone, que l'empereur assiégeoit. Quand ils furent près de Rome, et que l'on eut réglé les conditions du couronnement de l'empereur, le duc de Saxe pria le pape de vouloir sacrer Gérold, élu évêque d'Oldembourg ; mais le pape le refusa avec modestie, disant qu'il l'auroit fait volontiers s'il eût pu sans faire injure au métropolitain ; car l'archevêque de Brême avoit pris les devants, écrivant au pape pour le prier de ne lui pas faire l'affront de sacrer Gérold. Toutefois, après la défaite des Romains, le pape, voulant honorer le duc de Saxe, lui envoya des présents, et lui fit dire que le lendemain il sacreroit son évêque. Cette promesse réjouit extrêmement le duc, et le pape l'accomplit avec grande solennité. Ainsi, Gérold fut sacré évêque d'Oldembourg, le dimanche dix-neuvième de juin mil cent cinquante-cinq ; mais le pape fit exprimer, dans la bulle adressée à l'archevêque de Brême, qu'il n'avoit point prétendu soustraire le nouvel évêque à sa juridiction (1). Aussi Gérold alla le trouver à son retour, et fit sa paix avec lui.

#### IX. Le pape s'éloigne de Rome.

Après le couronnement de l'empereur Fri-

(1) C. 82.

déric, le pape Adrien s'éloigna de Rome avec ce prince, et ils s'arrêtèrent à Ponté-Lucano, près de Tibur, pour y célébrer la Saint-Pierre (1). Pendant la messe, le pape donna l'absolution à tous ceux qui avoient répandu du sang dans le combat contre les Romains, comme l'ayant fait en guerre juste. Alors les Tiburtins apportèrent à l'empereur les clefs de leur ville, déclarant qu'ils se donnoient à lui ; mais le pape et le clergé de Rome qui l'accompagnoit le trouvèrent fort mauvais, et représentèrent à l'empereur que cette ville appartenait à l'église romaine, et que les Tiburtins avoient fait serment au pape Adrien. L'empereur en délibéra avec les seigneurs de sa cour, et considéra qu'ayant déjà les Romains contre lui, il ne devoit pas s'attirer encore le pape, qui pouvoit lui rendre ennemis le prince de Capoue et le duc de Pouille, et même traiter à son désavantage avec le roi de Sicile. Il rendit donc Tibur au pape, et lui en donna ses lettres, où toutefois on mit la clause : Sauf le droit impérial. Mais ensuite les chaleurs de l'été et les maladies qui se mirent dans l'armée de l'empereur l'obligèrent à quitter l'Italie (2). Comme il étoit à Ancône, il reçut deux ambassadeurs de Manuel, empereur de Constantinople, qui voulurent lui persuader de passer en Pouille pour faire la guerre à Guillaume, roi de Sicile, leur ennemi commun, lui promettant pour cet effet de grandes sommes d'argent, et le pape l'y excitoit aussi de son côté ; mais l'état de l'armée de Fridéric ne le lui permit pas. Il se contenta d'envoyer à Constantinople Guibald, abbé de Corvei et de Stavelo, et retourna en Allemagne.

#### X. Mort de Roger. Guillaume, roi de Sicile.

Roger, premier roi de Sicile, étoit mort dès le vingt-septième de février de l'année précédente, mil cent cinquante-quatre, après avoir régné vingt-deux ans (3). Il avoit fait couronner deux ans auparavant son fils Guillaume, qui lui succéda, et régna encore douze ans : il est connu sous le nom de Guillaume le mauvais. Il demanda au pape Adrien la confirmation de son royaume, et, ne l'ayant pas obtenue, il attaqua les terres de l'église romaine, assiégea Bénévent, et prit plusieurs places en Campanie : c'est pourquoi le pape l'excommunia : ce qui le rendit méprisable aux seigneurs de la Pouille (4). Ils envoyèrent donc des députés au pape comme à leur souverain seigneur, l'invitant à venir recevoir leurs hommages. Pour cet effet, il passa en Campanie avec une armée vers la Saint-Michel mil cent cinquante-cinq, et se fit recon-

(1) Acta. Otho. c. 23. (3) V. Pagi an. 1154, n. Acta.  
(2) Guil. Tyr. xviii, 4. Fazel. lib. vii, c. 3, 4. (4) Acta. Hadr.  
c. 2.



noître dans tout le pays jusqu'à Bénévent. Cependant il reçut une lettre de l'empereur Manuel, qui lui demandait trois villes maritimes en Pouille, offrant de l'aider de troupes et d'argent pour faire la guerre à Guillaume et le chasser de la Sicile.

Le roi Guillaume, voyant le péril qui le menaçait, envoya au pape l'évêque de Catane, avec pouvoir de traiter la paix. Il demandait premièrement d'être absous de l'excommunication; puis il offrait de faire au pape foi et hommage, de rendre la liberté à toutes les églises de ses terres, de donner trois places en propriété à l'église romaine, d'aider au pape à soumettre les Romains, et enfin de lui donner autant d'argent que les Grecs lui en offraient. Le pape, voyant ces propositions si avantageuses, envoya à Salerne, où étoient les députés du roi, Hubalde, cardinal-évêque d'Ostie, pour s'en assurer; et, trouvant qu'elles étoient sérieuses, il voulut les accepter. Mais la plus grande partie des cardinaux, pleins de hauteur et de vaines espérances, n'en furent pas d'avis: ainsi elles furent refusées. Ce qui montre que dans ces délibérations le pape étoit obligé de suivre la pluralité des voix.

#### XI. Eglise grecque.

Les propositions que l'empereur Manuel fit au pape Adrien et à l'empereur Frédéric, contre le roi de Sicile, furent apparemment l'occasion de la lettre qu'Adrien écrivit à Basile d'Acride, archevêque de Thessalonique, pour l'exhorter à procurer la réunion des églises, et lui recommander les deux nonces qu'il envoyait à l'empereur Manuel (1). L'archevêque Basile répondit au pape qu'il n'y avoit point de division entre eux et les Latins, puisqu'ils tenoient la même foi, qui étoit celle de saint Pierre, et offroient le même sacrifice. Encore qu'il y ait, ajoute-t-il, quelques petits sujets de scandale qui nous ont éloignés les uns des autres, votre sainteté pourra les faire cesser par son autorité si étendue, avec les secours de l'empereur, qui est dans les mêmes intentions.

La même année, mil cent cinquante-cinq, au mois de septembre, la quatrième indiction étant commencée, l'empereur Manuel Comnène fit une constitution, par laquelle il renouvela la défense que son père avoit faite, de prendre les biens des évêchés vacants (2). Nous avons appris, dit-il, qu'à la mort des évêques, quelquefois même avant qu'ils soient enterrés, les officiers des lieux entrent dans leurs maisons, dont ils emportent tout ce qu'ils y trouvent, et se mettent en possession des immeubles de leurs églises: c'est pourquoi

(1) Jus Græco-Rom. lib. v, init. p. 305. Hadr. Epist. 7.

(2) Cons. 3, Jus Græco-Rom. lib. II, p. 154. Sup. liv. LXIX, n. 2.

nous défendons aux ducs, ou à quelques autres officiers que ce soit, d'en user de la sorte; mais si l'évêque a fait un testament, il sera exécuté sur les meubles trouvés en sa maison; s'il n'en a point fait, tout sera réglé selon les canons et les lois. Quant aux immeubles de l'église vacante, les ducs ni les autres officiers n'y mettront pas le pied, et n'en enlèveront rien; mais tout sera administré selon les canons, jusqu'à ce que le successeur en prenne le gouvernement. Le tout sous peine de punition corporelle, même de mutilation de membres, de long exil et de restitution au double. On voit ici que les églises vacantes étoient pillées en Orient aussi bien qu'en Occident. Luc Chrysorberge succéda cette année à Constantin Chliarène dans le siège patriarcal de Constantinople (1).

#### XII. Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Cependant Foucher, patriarche de Jérusalem, vint en Italie porter ses plaintes au pape contre les frères hospitaliers de Saint-Jean, dont il faut expliquer l'origine (2). Pendant que Jérusalem étoit sous la puissance des califes fatimites, des marchands d'Amalfi en Italie, qui trafiquoient en Egypte et en Syrie, obtinrent la permission de bâtir vis-à-vis du saint-sépulcre un monastère en l'honneur de la Sainte-Vierge, où les pèlerins latins pussent trouver l'hospitalité: aussi fut-il nommé le monastère de la Latine. Et, comme il y avoit aussi des femmes qui faisoient le pèlerinage, on bâtit ensuite un autre monastère dédié à sainte Madeleine, pour des religieuses qui rendoient les mêmes services aux personnes de leur sexe. Enfin, les moines du premier monastère fondèrent un hôpital pour les pèlerins malades, ou absolument pauvres; car plusieurs, ayant consumé ou perdu dans le voyage ce qu'ils avoient apporté, se trouvoient réduits à la dernière misère. Cet hôpital fut dédié à saint Jean l'aumônier, et étoit sous la direction de l'abbé de Sainte-Marie. Les trois maisons, savoir, les deux monastères et l'hôpital, n'avoient point de revenu fixe, et subsistoient de ce que les marchands latins contribuoient volontairement. Quand les croisés firent la conquête de Jérusalem, l'abbesse de la Madeleine étoit une noble Romaine, nommée Agnès; le maître de l'hôpital étoit un homme vertueux, nommé Gérauld, qui servoit les pauvres depuis longtemps, sous les ordres de l'abbé et des moines de Sainte-Marie. Son successeur fut Raymond du Puy, qui eut le différend dont il s'agit avec le patriarche.

Depuis la conquête des François, ces hospitaliers se tirèrent premièrement de la juri-

(1) Catal. Jus. Gr. R. (2) Guill. Tyr. XVIII, c. 4, 5, 6. Page.

diction de l'abbé de Sainte-Marie; ensuite leurs richesses étant extrêmement accrues, ils obtinrent du pape d'être exempts même de la juridiction du patriarche, et de ne point payer de dîmes (1). On voit quels étoient leurs privilèges par la bulle d'Anastase IV, adressée au maître Raymond, dans laquelle, à sa prière et à l'exemple des papes Innocent II, Célestin II, Lucius II et Eugène III, il prend l'hôpital de Jérusalem sous la protection du saint-siège, et lui confirme la possession de tous ses biens, soit dans le diocèse de Jérusalem, soit ailleurs; il permet aux frères de bâtir des églises et des cimetières dans les terres qui leur ont été données, d'enterrer avec les cérémonies ecclésiastiques ceux de leurs frères qui mourront dans des lieux interdits, et de célébrer une fois l'année l'office divin dans les mêmes lieux, en faveur de leurs frères qui y seront envoyés pour faire des quêtes ou autrement. Il ajoute: Comme tous vos biens sont destinés à l'entretien des pèlerins et des pauvres, nous défendons à qui que ce soit d'exiger des dîmes des terres que vous cultivez à vos dépens; et à aucun évêque de publier interdit, suspense ou excommunication dans les églises qui vous sont soumises; et, s'il y a même dans ces lieux un interdit général, on pourra célébrer chez vous l'office divin à portes fermées, et sans sonner les cloches.

Et, afin que vous puissiez plus aisément avoir l'office divin et recevoir les sacrements, nous vous permettons de recevoir des clercs et des prêtres de quelque part qu'ils viennent; après vous être suffisamment informés de leurs bonnes mœurs et de leur ordination, tant dans votre principale maison que dans les obédiences qui en dépendent, si leurs évêques refusent de vous les accorder, vous les pourrez garder par l'autorité du saint-siège, et ces clercs ne seront soumis qu'à votre chapitre et au pape. Nous vous permettons aussi de recevoir des laïques de condition libre pour le service des pauvres. Voilà les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, les chevaliers, les clercs et les frères servants. Le pape continue: Quant aux frères, c'est-à-dire aux chevaliers qui auront été une fois reçus en votre compagnie, nous leur défendons de retourner au siècle après avoir fait profession et pris l'habit et la croix, ni de passer à un autre institut, sous prétexte de plus grande régularité. Pour les consécérations d'autels ou d'églises, les ordinations des clercs et les autres sacrements, vous les recevrez de l'évêque diocésain, s'il est dans la communion du saint-siège et s'il veut les conférer gratuitement, sinon vous vous adresserez à tel évêque qu'il vous plaira pour vous les administrer par l'autorité du saint-siège. Nous vous confirmons toutes les sei-

(1) Anast. Epist. 12.

gneuries et les terres que votre hôpital possède de là ou deçà la mer, en Asie ou en Europe, ou qu'il acquerra à l'avenir. La bulle est du vingt-unième d'octobre mil cent cinquante-quatre.

#### XIII. Plaintes du patriarche contre les hospitaliers.

Le patriarche de Jérusalem prétendoit que les chevaliers de Saint-Jean abusoient de ces privilèges, et voici quelles étoient ses plaintes contre eux (1). Qu'ils recevoient ceux que les évêques avoient excommuniés ou interdits nommément, les admettoient à l'office divin, et en cas de mort leur faisoient administrer le viatique, l'extrême-onction et la sépulture ecclésiastique. Quoiqu'une ville fût en interdit, ils ne laissoient pas d'y sonner les cloches, d'y célébrer l'office publiquement à haute voix, et d'y recevoir les offrandes du peuple au préjudice des églises matrices. Ils admettoient et destituoient leurs prêtres sans la participation des évêques. Ils refusoient de payer les dîmes de leurs terres et de tous leurs revenus. Outre ces plaintes communes à tous les évêques, le patriarche en faisoit de particulières. Car, comme l'hôpital de Saint-Jean étoit vis-à-vis l'église du Saint-Sépulcre, il se plaignoit que les chevaliers avoient élevé pour lui insulter des bâtiments plus magnifiques que ceux de cette église, et que toutes les fois qu'il vouloit prêcher ils sonnoient leurs cloches, en sorte qu'il ne pouvoit se faire entendre. Que sur les plaintes qu'il en avoit faites aux citoyens, plusieurs en ayant averti les hospitaliers, loin de se corriger, ils avoient menacé de faire encore pis, et en effet étoient venus en armes attaquer la maison du patriarche, et avoient tiré dans l'église du Saint-Sépulcre plusieurs flèches, qui furent depuis ramassées en un faisceau et suspendues devant le calvaire, pour mémoire de cet attentat.

Le patriarche et les autres évêques, voyant donc qu'ils ne pouvoient avoir raison des hospitaliers, résolurent de s'adresser au pape, et le patriarche entreprit lui-même le voyage, quoiqu'âgé de près de cent ans. Il prit avec lui deux archevêques, Pierre de Tyr et Baudouin de Césarée, et cinq évêques, Frédéric d'Acre, Amaury de Sidon, Constantin de Lidde, Renier de Sébaste et Hébert de Tibériade. Ils s'embarquèrent au printemps de l'année mil cent cinquante-cinq, et arrivèrent heureusement à Otrante en Pouille; mais ils trouvèrent tout le pays en armes, tant par la révolte des seigneurs contre Guillaume, roi de Sicile, que par l'entrée des Grecs que le pape y avoit attirés: ce qui obligea les prélats de Palestine à s'embarquer pour aller par mer jusqu'à Ancône. De là ils envoyèrent

(1) Tyr. XIII, c. 3.



des évêques à l'empereur Frédéric, qui étoit encore dans le pays, et obtinrent de lui des lettres de recommandation pour le pape.

Le patriarche et ceux de sa suite allèrent cependant chercher le pape qui passoit de ville en ville, et quelques-uns leur disoient qu'il le faisoit exprès pour les fatiguer et leur causer de la dépense, et que les hospitaliers, arrivés long-temps auparavant, l'avoient gagné par la grandeur de leurs présents (1). Le patriarche suivit le pape jusqu'à Férétine, où, s'étant présenté devant lui, suivant la coutume, il fut reçu froidement, et vit bien qu'il étoit mal disposé à son égard. Il dissimula toutefois, et ne laissoit pas d'accompagner le pape aux cérémonies les jours de fête avec les évêques de sa suite. Enfin les parties eurent audience, où la cause fut plaidée pendant plusieurs jours sans être jugée, et le patriarche, voyant par lui-même et par les avis qu'il recevoit de ses amis, qu'il n'avançoit rien, prit congé et se retira chargé de confusion. De tous les cardinaux, il n'en trouva que deux qui lui fussent favorables, Octavien et Jean de Saint-Martin, qui avoit été son archidiacre du temps qu'il étoit archevêque de Tyr.

#### XIV. Accord du pape avec le roi de Sicile.

Cependant, le pape Adrien se trouvant assiégé à Bénévent avec les cardinaux par Guillaume, roi de Sicile, et n'étant pas en état de lui résister, fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses, au lieu de celles qu'il avoit refusées l'année précédente (2). Les députés pour ce traité furent, de la part du pape, trois cardinaux-prêtres, savoir, Hubaud, du titre de Sainte-Praxède, Jules de Saint-Marcel, Roland de Saint-Marc, chancelier de l'église romaine; de la part du roi, Mayon, grand amiral des armées, deux archevêques, Hugues de Palerme et Romuald de Salerne, Guillaume, évêque de Cales ou Calvi, et Marin, abbé de Cave. Les conditions du traité furent différentes pour les terres d'Italie et pour la Sicile.

Quant à la Pouille, la Calabre et les autres pays voisins, il fut dit : Si un clerc a un différent avec un autre clerc en matière ecclésiastique, et qu'il ne puisse être terminé par le chapitre, l'évêque ou une autre personne ecclésiastique dans la province, alors il pourra appeler au pape. Dans ces mêmes provinces on pourra faire des translations d'une église à l'autre en cas de nécessité ou d'utilité, par la permission du pape. Il pourra consacrer les églises de ces provinces et les visiter, excepté celles où le roi se trouvera en personne; il pourra aussi y envoyer des légats, à condition qu'ils ne pilleront point les terres ecclésiastiques.

(1) C. 8.

(2) Tyr. XVIII, c. 8. Acta ap. Bar. an. 1156.

Quant à la Sicile, l'église romaine y aura droit de consacrer et de visiter les églises; et si le pape appelle quelques personnes ecclésiastiques le roi pourra retenir ceux qu'il jugera à propos, soit pour le service de l'église, soit pour le couronner lui-même. L'église romaine aura en Sicile les mêmes droits que dans le reste du royaume, excepté l'appellation et la légation, qui n'y aura lieu qu'à la prière du roi. Pour les élections, le clergé les tiendra secrètes, jusqu'à ce qu'il les ait déclarées au roi, qui y donnera son consentement, s'il n'a quelque puissante raison d'exclusion contre la personne élue.

A ces conditions, le roi promit de faire hommage au pape du royaume de Sicile, du duché de Pouille, de la principauté de Capoue et de toutes leurs dépendances, et de payer le tribut annuel comme ses prédécesseurs, et en donna sa bulle d'or datée devant Bénévent, au mois de juin mil cent cinquante-six, indication quatrième. Le pape Adrien donna sa bulle de la même date, par laquelle il déclare qu'il a fait ce traité étant à Bénévent, en sûreté et en liberté, et y donne son consentement. Ensuite le roi vint à l'église de Saint-Marcien, près de Bénévent, où il se prosterna aux pieds du pape, et lui fit hommage-lige en présence de plusieurs évêques, cardinaux, comtes, barons et autres. Ce fut Othon Frangipane qui fit le serment pour le roi, que le pape reçut au baiser de paix, et ce prince fit de grands présents au pape, aux cardinaux et à toute la cour romaine, en or, en argent et en drap de soie (1). Le pape et le roi se séparèrent contents; mais les cardinaux attachés à l'empereur Frédéric furent mal satisfaits de ce traité, comme lui étant préjudiciable, et honteux à l'église romaine.

#### XV. Jean de Sarisbéry près du pape.

Pendant que le pape étoit en Pouille, il fut visité par Jean de Sarisbéry, son compatriote et son ami particulier, alors chapelain de Thibaud, archevêque de Cantorbéry (2). Jean de Sarisbéry demeura avec le pape à Bénévent, environ trois mois, et le pape, lui ouvrant son cœur, lui avoua qu'il avoit trouvé tant de misères dans le saint-siège, que toutes les peines qu'il avoit souffertes auparavant lui sembloient en comparaison une douceur et une félicité; qu'il auroit mieux aimé n'être jamais sorti d'Angleterre, ou d'être demeuré perpétuellement caché dans le cloître de Saint-Ruf, que de s'être jeté dans de tels embarras, mais qu'il n'avoit osé résister à la providence. Pour montrer qu'en s'élevant par degrés il n'étoit pas devenu plus heureux, il disoit : Le Seigneur m'a toujours fait croître entre l'enclume

(1) Epist. 2. Epist. ap. Rad. II, c. 52.

(2) Polierat. VIII, c. 23, p. 68.

et le marteau, et maintenant il mettra, s'il lui plaît, sa main sous le fardeau dont il m'a chargé, car il m'est insupportable.

Il demanda un jour à Jean de Sarisbéry ce qu'on disoit de lui et de l'église romaine. Jean lui répondit avec liberté : On dit que l'église romaine ne se montre pas tant la mère de toutes les églises que la marâtre. On y voit des scribes et des pharisiens qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux excessifs, où ils ne touchent pas du bout du doigt (1). Ils dominent sur le clergé sans se rendre l'exemple du troupeau; ils amassent des meubles précieux, et chargent leurs tables d'or et d'argent, et toutefois ils sont avares pour eux-mêmes. Ils ne donnent point d'accès aux pauvres, sinon quelquefois par vanité; ils font des concussions sur les églises, ils excitent des procès et commettent ensemble le clergé et le peuple, et croient que toute la religion consiste à s'enrichir. Tout y est vénal, la justice même; et ils imitent les démons, en ce qu'ils semblent faire du bien quand ils cessent de nuire. J'en excepte quelque peu qui font leur devoir. Le pape même est à charge à tout le monde, et presque insupportable. On se plaint qu'il bâtit des palais, tandis que les églises tombent en ruine, et qu'il marche orné d'or et de pourpre, tandis que les autels sont négligés. Et vous, dit le pape, qu'en pensez-vous? Je suis bien embarrassé, répondit Jean de Sarisbéry. Je crains de passer pour flatteur si je m'oppose seul à la voix publique, et de l'autre côté je crains de manquer de respect. Toutefois, puisque Guy Clément, cardinal de Sainte-Potentienne parle comme le public, je n'ose le contredire; car il soutient qu'il y a dans l'église romaine un fond de duplicité et d'avarice qui est la source de tous les maux, et il le dit un jour publiquement dans l'assemblée des cardinaux, où présidoit le saint pape Eugène. Je dirai toutefois hardiment, et selon ma conscience, que je n'ai vu nulle part des ecclésiastiques plus vertueux et plus ennemis de l'avarice que dans l'église romaine. Qui n'admira le mépris des richesses en Bernard de Rennes, cardinal, diacre de Saint-Côme et de Saint-Damien? Celui dont il a reçu quelque présent est encore à naître. Qui n'admira le scrupule de l'évêque de Préneste, qui s'abstenoit même de ce qu'on reçoit en commun? Plusieurs ont la gravité et la modération de Fabrice, avec l'avantage de la véritable religion.

Puis donc que vous me pressez, je déclare que l'on doit faire ce que vous enseignez, quoiqu'il ne faille pas imiter en tout ce que vous faites. Tout le monde vous applaudit et vous flatte, ou vous nomme père et seigneur. Si vous êtes père, pourquoi attendez-vous des présents de vos enfants? Si vous êtes seigneur, pourquoi ne vous faites-vous pas crain-

dre des Romains vos sujets? Mais vous voulez conserver Rome à l'église par vos présents : est-ce ainsi que saint Sylvestre l'a acquise? Vous êtes, saint père, hors du droit chemin : donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. Le pape se prit à rire, et loua Jean de Sarisbéry de la liberté avec laquelle il lui parloit, lui ordonnant de lui rapporter aussitôt ce qu'il entendroit dire de mal de lui. Puis, pour justifier les contributions que l'église romaine recevoit de toute la chrétienté, il alléguait la fable de l'estomac et des membres, qui se plaignoient qu'il profitoit seul de leur travail, et trouvèrent par expérience qu'ils ne pouvoient subsister sans lui. Mais pour faire l'application juste il eût fallu que l'église romaine eût répandu sur toutes les autres les biens de même nature que ceux qu'elle en recevoit.

#### XVI. Le pape donne l'Irlande au roi d'Angleterre.

Jean de Sarisbéry n'étoit pas allé à Rome de son seul mouvement; il y avoit été envoyé par le roi d'Angleterre, et il fut apparemment le porteur de la lettre que ce prince lui écrivit sur son avènement au pontificat. Il envoyoit Jean demander au pape la permission d'entrer en Irlande, et de s'en rendre le maître pour y établir le christianisme dans sa pureté; et cette demande étoit fondée sur le prétendu droit de l'église romaine en toutes les îles que l'on supposoit, comme nous avons vu dès le temps d'Urbain II (1). Le pape Adrien accorda, à la prière de Jean de Sarisbéry, ce que le roi d'Angleterre demandoit, comme il paroît par sa bulle où il dit : On ne doute pas, et vous le connoissez vous-même, que l'Irlande et toutes les îles qui ont reçu la foi chrétienne n'appartiennent à l'église romaine : or vous nous avez fait entendre que vous voulez entrer dans cette île pour en soumettre le peuple aux lois et en extirper les vices, faire payer à Saint-Pierre un denier par an de chaque maison, et conserver en leur entier les droits de l'Eglise : ce que nous vous accordons avec plaisir, pour l'accroissement de la religion chrétienne. Avec cette bulle, le pape envoya au roi d'Angleterre un anneau d'or orné d'une émeraude, en signe d'investiture, et cet anneau fut gardé dans les archives.

#### XVII. Biens des évêques dévolus.

La même année mil cent cinquante-six, le pape Adrien confirma la renonciation de la vicomtesse de Narbonne à la mauvaise coutume de prendre les biens des évêques morts (2). C'étoit un ancien abus, et souvent

(1) Matth. Paris. ann. 1155. Sup. n. 3. Sup. liv. LXIV, n. 8. Jo. Sarisb. IV. Metag. log. c. ult. Ep. 1, t.

10, Conc. et ib. Coss. p. 1144.

(2) Marca Concord. lib. VIII, c. 18, n. ult. Add.

Baluz. ibid.

(1) Ibid. VI, c. 24, p. 386. Matth. XXIII, 4. 1 Petr. V, 3.



condamné, comme nous avons vu par les conciles des Gaules; et dans la même province Raymond, comte de Barcelone, y avoit déjà renoncé par une charte de l'année mil cent cinquante, où il disoit : Etant prêt à faire le voyage d'Almerie, j'ai promis à Dieu, entre les mains de l'archevêque de Tarragone et des évêques de Barcelone, de Girone et d'Ausone, qui étoient présents, d'abolir la détestable coutume qui avoit lieu dans les églises cathédrales de mes états, savoir qu'à la mort des évêques les baillis et les vicomtes de mon père et de mes prédécesseurs pilloient et enlevoient les biens des prélats, c'est-à-dire ce qu'ils trouvoient dans leurs palais, leurs châteaux et leurs terres, ce que je reconnois être contraire aux lois divines et humaines. C'est pourquoi j'y renonce en la meilleure forme qu'il se peut, voulant que tout ce qui se trouvera dans les maisons et les autres lieux dépendant de l'évêché, soit entièrement réservé à l'évêque futur. A cet exemple, Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, fit une pareille renonciation en faveur de l'archevêque, par acte donné à Montpellier le quinzième janvier mil cent cinquante-cinq, sous le roi Louis, qui revenoit de Saint-Jacques. J'entends, suivant l'ancien style, l'année mil cent cinquante-six, avant Pâques. Et c'est cette renonciation que le pape Adrien confirma par sa bulle adressée à Béranger, archevêque de Narbonne, et datée du neuvième de décembre, à Rome (1).

Le roi Louis le jeune entreprit le voyage d'Espagne sur la fin de l'an mil cent cinquante-cinq, pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques (2); mais Rodrigue de Tolède dit que ce n'étoit qu'un prétexte, et que le vrai motif du voyage étoit de s'éclaircir si la reine Constance, qu'il avoit épousée en secondes noces, étoit fille légitime d'Alphonse VIII, roi de Castille. Ce prince, qui prenoit le titre d'empereur des Espagnes, reçut à Burgos le roi, son gendre, et l'accompagna à Saint-Jacques. Au retour, il le mena à Tolède, où il tint en sa présence une cour plénière de ses vassaux, tant chrétiens qu'Arabes. Le roi Louis admira la magnificence de cette cour, et revint pleinement éclairci de l'illustre naissance de la reine, son épouse.

L'an mil cent cinquante-six, la chape de notre sauveur fut trouvée au monastère d'Argenteuil, près de Paris (3); elle étoit sans couture, et de couleur roussâtre; les lettres qui furent trouvées avec cet habit marquoient que la glorieuse mère de Jésus-Christ le lui avoit fait, comme il étoit encore enfant. Ce sont les paroles de Robert, abbé du mont Saint-Michel, auteur du temps, et le monastère d'Argenteuil conserve précieusement cette relique.

(1) Ep. 41. 10. Roder. Hist. viii, c. 9.  
(2) V. Pagi. an. 1155, n. (3) Rob. an. 1156.

## XVIII. Sainte Elisabeth de Schonaue.

La même année, mil cent cinquante-six, on découvrit à Cologne plusieurs tombeaux avec leurs inscriptions, portant que c'étoit de sainte Ursule, vierge et martyre, et de ses compagnes, que l'on y honoroit au moins depuis trois cents ans (1). On trouva ensemble les noms de plusieurs évêques et autres saints personnages, que l'on disoit les avoir accompagnés. Gerlac, abbé de Duits, envoya les principales et les plus remarquables de ces inscriptions à Elisabeth, religieuse de Schonaue, espérant qu'elle en auroit quelque révélation, et qu'elle pourroit l'assurer si on y devoit croire ou non; car il avoit quelque soupçon de ceux qui avoient trouvé ces corps saints, et craignoit qu'ils n'eussent fait faire ces inscriptions par le désir du gain. C'est ainsi qu'en parle Elisabeth elle-même (2).

Elle étoit née en mil cent trente, et à l'âge de douze ans ou environ elle entra dans le monastère de Schonaue, situé au diocèse de Trèves, à seize milles de Bingue (3). Il étoit proche d'un monastère d'hommes, fondé en mil cent vingt-cinq, et dédié à saint Florin, confesseur, qui vivoit à Coblenz au commencement du septième siècle, et que l'église honore le dix-septième de novembre. Ce monastère de bénédictins eut pour premier abbé Hildelin : il prit le nom de Schonaue, du lieu de sa situation, ainsi nommé à cause de sa belle vue, et le monastère des filles, qui fut depuis bâti tout proche, en dépendoit. En l'année mil cent cinquante-deux, Elisabeth, étant âgée de vingt-trois ans, commença à avoir des extases et des visions : ce qui lui arrivoit ordinairement les dimanches et les fêtes aux heures de l'office divin. Comme plusieurs personnes désiroient savoir ce que Dieu lui révéloit, elle le découvrit, par ordre de l'abbé Hildelin, à un frère qu'elle avoit, nommé Egbert, chanoine de l'église de Bonn; mais elle eut bien de la peine à s'y résoudre, craignant que les uns la prissent pour une sainte, les autres pour une hypocrite qui voulût imposer, ou pour une folle. Enfin, de peur de résister à la volonté de Dieu, elle racontoit à son frère ce qu'elle voyoit et entendoit de jour en jour, et il l'écrivait d'un style simple, où il ne paroît rien ajouter du sien.

Il en composa quatre livres, dont le troisième, intitulé des Voies du Seigneur, contient plusieurs exhortations utiles pour les différents états des chrétiens : la vie contemplative, la vie active, le mariage, la continence parfaite. Elisabeth y fait de terribles reproches aux prélats de son temps, qui vivoient la plupart dans le faste et la pompe séculière, dans les

(1) Trithem. Chr. Spanhem. an. 1153. Vadalberti martyrol. tom. 5, Spicil. p. 336.  
(2) Vision. lib. iv, c. 2. (3) Vita ap. Boll. 18 jun. to. 21, p. 604.

richesses et les délices, oubliant leurs devoirs essentiels, et ne songeant plus qu'ils étoient les successeurs de Jésus-Christ et des apôtres (1). Jusqu'ici il n'y a point lieu de soupçonner la fidélité d'Egbert; mais les visions contenues dans le quatrième livre forment de grandes difficultés, car presque tout regarde sainte Ursule et ses compagnes, entre autres sainte Vérenne, dont Gerlac, abbé de Duits, avoit envoyé le corps à Hildelin, abbé de Schonaue.

En ce livre, Elisabeth raconte fort au long, comme l'ayant apprise de sainte Vérenne, d'un ange et d'autres saints, l'histoire de sainte Ursule, de ses compagnes et de ses compagnons, si fabuleuse, qu'elle est manifestement insoutenable. On y voit entre autres un prétendu pape Cyriaque, inconnu à toute l'antiquité, que l'on place entre Pontien et Antéros, c'est-à-dire l'an deux cent trente-cinq, et, dans le même temps, on met un roi de Constantinople, nommé Dorothee, et un roi particulier en Sicile, quoiqu'Elisabeth prétende redresser les fautes de l'histoire que l'on avoit déjà écrite des onze mille vierges (2). Or, je ne vois que deux manières d'expliquer ces difficultés. On peut dire qu'Elisabeth, ayant lu attentivement ou entendu raconter ces histoires, s'en étoit tellement rempli l'imagination, qu'elle a cru apprendre en révélation ce que sa mémoire lui fournissoit, et qu'Egbert n'a pas su distinguer ce que l'imagination échauffée de sa sœur produisoit naturellement d'avec les révélations surnaturelles. Ou bien, il faut dire, comme dit le cardinal Baronius sur un semblable sujet, que cette partie des révélations est supposée, et qu'Egbert, ou quelqu'autre, voulant autoriser cette histoire de sainte Ursule, l'a attribuée à Elisabeth, la faisant parler comme il a voulu (3). Mais il faut avouer que l'une et l'autre explication donne grande atteinte à toutes ces révélations; car, qui nous assurera que les autres soient plus fidèles? En général, il faut convenir, avec le pieux et savant Pierre Papebroc, qu'on ne peut faire aucun fonds sur ces révélations de saintes, pour établir des dogmes théologiques ou des faits historiques, puisque l'on trouve des révélations contradictoires, et qu'il ne faut chercher les faits que dans les histoires authentiques, suivant les règles de la critique la plus judicieuse.

Outre les visions, on a quinze lettres d'Elisabeth, dont la plus considérable est à sainte Hildegarde, qu'elle visitoit quelquefois (4). Elle l'écrivit vers l'an mil cent soixante, étant déjà supérieure, ou, comme elle se nomme, maîtresse des religieuses de Schonaue. Elle s'y

plaint des mauvais discours que tenoient d'elle les religieux mêmes, et de quelques fausses lettres que l'on faisoit courir sous son nom, et assure qu'elle n'a découvert les grâces que Dieu lui avoit faites que par l'ordre exprès d'un ange, plusieurs fois réitéré. Après avoir reçu de ces grâces surnaturelles pendant treize ans, elle mourut le vendredi, dix-huitième de juin mil cent soixante-cinq, étant dans sa trente-sixième année; quoiqu'elle n'ait point été canonisée, elle a été mise dans le martyrologe romain, en mil cinq cent quatre-vingt-quatre; et depuis ce temps elle est honorée comme sainte au monastère d'hommes de Schonaue, car celui de filles a été ruiné par les Suédois. Egbert, frère d'Elisabeth, s'y rendit moine à sa persuasion, et en fut abbé après Hildelin, en mil cent soixante-sept. Il a écrit contre les cathares ou manichéens d'Allemagne, dont elle fait aussi mention dans ses exhortations (1).

## XIX. Fin de Pierre le vénérable.

Pierre le vénérable, abbé de Clugny, mourut le jour de Noël de l'année mil cent cinquante-six, que, selon l'usage du pays, on comptoit pour le premier jour de l'année suivante (2). Il avoit gouverné ce monastère et tout l'ordre avec une grande sagesse pendant trente-cinq ans, et fut enterré au chevet de la grande église par Henri, évêque de Winchester. Ce prélat avoit été moine de Clugny, et, après la mort du roi Etienne, son frère, il se retira secrètement d'Angleterre, et vint à Clugny, où il avoit envoyé devant son trésor, et où il donna de grandes sommes, et fut compté entre les bienfaiteurs du monastère. Du temps de l'abbé Pierre, il y avoit à Clugny environ quatre cents moines : l'observance de l'ordre étoit établie en plus de trois cents maisons, et en avoit environ deux mille en sa dépendance. Il y en avoit dans les pays les plus éloignés, comme près de Jérusalem, l'abbaye de la vallée de Josaphat, où l'on croyoit qu'étoit le sépulcre de la Sainte-Vierge, et un autre monastère au mont Thabor.

L'abbé Pierre fut un des plus grands docteurs de son temps, comme il paroît par ses écrits contre les juifs et contre les sectateurs de Pierre de Bruis. Il écrivit deux livres des miracles de sa connoissance, où il rapporte plusieurs histoires remarquables. On a conservé ses lettres, au nombre de cent quatre-vingt-quinze, distribuées en six livres, où l'on voit principalement reluire sa prudence et sa discrétion. Outre celles dont j'ai parlé, j'en trouve encore trois de remarquables. Une à l'empereur Jean Comnène, où il le prie de fa-

(1) III, c. 6, etc. 14; IV, Eccles. Britan. p. 619.  
c. 2. (2) Bar. an. 604, an. 58,  
(3) V. Papebr. Conat. 59, etc.  
Dissert. 5, et Paralip. tom. (4) Boll. to. 17, p. 247,  
18. Boll. p. 30. User. antiq. to. 2, p. 695.

(1) Ap. Trithem. Chr. c. 12.  
Hirsau. 1162. Mart. R. 18 (2) Vit. Bibl. Clun. p.  
jun. Trithem. Chr. Hirsau. 601. Ibid. p. 593, Supl. Si-  
saug. ann. 1163. III, Scrm. geb. an. 1156. p. 600.



voriser et de protéger le roi de Jérusalem (1), le prince d'Antioche et les autres François établis en Orient; puis il ajoute que l'empereur Alexis, son père, a donné au prieur de la Charité le monastère de Civitot, près de Constantinople, qui depuis trois ans a été usurpé par des étrangers; c'est pourquoi il en demande la restitution, offrant en récompense à l'empereur la confraternité de l'ordre, comme elle a été accordée aux rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne et de Hongrie. Il écrivit aussi pour le même sujet au patriarche de Constantinople.

Les deux autres lettres sont adressées à Roger, roi de Sicile: dans l'une il le félicite de la paix qu'il a faite avec le pape, et lui recommande l'unique monastère que l'ordre de Clugny avait en Sicile, l'exhortant à y en ajouter d'autres pour l'avantage de son royaume; dans l'autre lettre il donne de grandes louanges au roi Roger, et souhaite qu'il se rende maître de la Toscane pour le bien de cette province, et conclut en le priant d'étendre ses libéralités sur le monastère de Clugny, à qui les autres rois ne donnent plus comme autrefois des marques sensibles de leur amitié, et qui se trouve engagé à des dépenses immenses. Pierre le vénérable est le dernier homme célèbre entre les abbés de Clugny, et cet ordre tomba depuis dans une grande obscurité. Après sa mort, les moines de la maison élurent tumultuellement Robert le gros, parent du comte de Flandre, homme demi-laïque; mais il fut déposé et mourut, et on élut en mil cent cinquante-huit Hugues, troisième du nom, prieur claustral, qui fut le dixième abbé de Clugny (2).

#### XX. Saint Guillaume de Malaval.

C'est le temps de saint Guillaume de Malaval, auteur, ou plutôt patron d'une congrégation de moines. On ne sait ni son pays ni les commencements de sa vie; ce que l'on en sait de plus certain, c'est qu'il fut ermite en Toscane, où, après avoir plusieurs fois changé de demeure, il se fixa enfin au lieu nommé alors l'étable de Rodes, et depuis Malaval, à cause de la stérilité, en la paroisse de Castillon, au diocèse de Grossetto, près de Sienne. Il s'y établit au mois de septembre mil cent cinquante-cinq, et y vécut dix-huit mois dans une grande austérité. Un jeune homme, nommé Albert, se rendit son disciple au temps de l'Épiphanie, l'année suivante mil cent cinquante-six, et fut témoin de ses vertus pendant un an, c'est-à-dire jusqu'au dixième jour de février mil cent cinquante-sept, auquel saint Guillaume mourut. Aussitôt après, un nommé Rainald se joignit à Albert, et ensuite plusieurs autres, qui formèrent avec le temps une con-

grégation de moines, nommés guillemins, sous la règle de saint Benoît. L'Eglise honore saint Guillaume de Malaval le jour de sa mort. Sa vie avait été écrite par Albert; mais elle ne se trouve plus, et les modernes l'ont mêlée de plusieurs fables, confondant ce saint avec saint Guillaume, duc d'Aquitaine sous Charlemagne, fondateur du monastère de Gellone ou Saint-Guilem du désert, et avec Guillaume, dernier duc d'Aquitaine, mort à Compostelle en mil cent trente-sept (1).

#### XXI. Patriarche de Grade.

Henri Dandole, noble Vénitien, étoit patriarche de Grade dès l'année mil cent trente, et tint ce siège pendant cinquante ans. Comme les Vénitiens étoient maîtres depuis long-temps de la ville de Jadera ou Zara en Dalmatie, ils voulurent aussi l'assujettir à leur patriarcat. Or, elle avoit été soustraite à la juridiction de l'archevêque de Spalatro, et érigée en archevêché par le pape Anastase IV, en mil cent cinquante-quatre. A la prière donc des Vénitiens et du patriarche Henri, le pape Adrien lui accorda plusieurs bulles, une entre autres où il confirme les privilèges accordés à l'Eglise de Grade par les papes ses prédécesseurs, particulièrement celui de Léon IX, donnée au concile de Rome de l'an mil cinquante-trois, et lui soumet l'archevêché de Zara et les évêchés qui en dépendent, lui donnant le pouvoir de sacrer cet archevêque, sauf le pallium qu'il recevra du pape. La bulle est souscrite par treize cardinaux, et datée du treizième de juin mil cent cinquante-sept. Par une autre de la même date, le pape accorde au patriarche la faculté d'ordonner un évêque à Constantinople et dans toutes les autres villes de l'empire grec où les Vénitiens ont plusieurs Eglises (2). Les Zaretins eurent bien de la peine à souffrir que leur archevêque fût soumis au patriarche de Grade; mais il fallut enfin céder à la puissance des Vénitiens.

#### XXII. Privilège de Saint-Martin de Bel.

La même année mil cent cinquante-sept, le jour de la Pentecôte, qui étoit le dix-neuvième de mai, fête de Saint-Dunstan, Henri, roi d'Angleterre, tint sa cour à Saint-Edmond, portant couronne et accompagné de Thibaud, archevêque de Cantorbéry, avec plusieurs évêques, abbés, comtes et barons (3). Le roi y avoit appelé entre les autres Hilaire, évêque de Chichester, et Gautier, abbé de Saint-Martin de Bel ou de la Bataille, pour terminer le différent qui duroit entre eux depuis plusieurs

(1) Boll. 10 febr. to. 4. 1192, 1450. Hadr. Ep. 36, p. 433. Vita p. 2, c. 3. 37, 38. Sup. liv. LIX, n. 18. Martyr. R. Sup. liv. XLV, Ep. 38. n. 50. Sup. I. LXVIII, n. 43. (2) Ital. Sac. tom. 5, p. 181. (3) Tom. X, Conc. p.

(1) Lib. XI, Ep. 39. Suppl. Sigeb. an. 1158. Chr. (2) III, Ep. 3; IV, Ep. 37. Clun.

années. C'est que l'évêque Hilaire, qui avoit beaucoup de connoissance et de crédit en cour de Rome, prétendoit que, le monastère de Saint-Martin étant dans son diocèse, l'abbé devoit lui prêter serment, venir à son synode et lui payer les droits épiscopaux. Il prétendoit aussi droit de logement dans l'abbaye et dans les terres de sa dépendance. L'abbé soutenoit, au contraire, que le roi Guillaume le conquérant, en fondant ce monastère, l'avoit affranchi de toute sujétion d'évêques, comme l'Eglise de Christ de Cantorbéry, et ce sont en effet les termes de la charte de fondation (1). L'abbé ajoutoit que cette exemption avoit été confirmée par Lanfranc, alors archevêque de Cantorbéry, et par Stigand, premier évêque de Chichester. L'évêque Hilaire et l'abbé Gautier ayant donc été appelés à la cour qui se tint à Saint-Edmond, le roi, occupé d'autres affaires, les renvoya à Glocester, où il se rendit avec la même suite le jeudi de la Pentecôte.

Le lendemain vendredi, le roi, après avoir ouï la messe, commanda à l'abbé de représenter les chartes de son monastère. Elles furent lues par le chancelier Thomas Béquet, qui dit ensuite à Gautier: Seigneur abbé, l'évêque de Chichester emploie contre vous une raison qui semble très-forte, en disant que vous lui avez fait serment. L'abbé soutint qu'il n'avoit rien fait contre la liberté de son monastère, et le roi, regardant le chancelier, dit: Le serment ne nuit point à la dignité des Eglises; ceux qui le font ne promettent que ce qu'ils doivent. Ainsi il assura qu'il ne souffriroit point que, de son temps, ce monastère perdît rien de sa liberté, qu'il en parleroit à l'évêque et qu'il accommoderoit l'affaire; puis il se leva.

Le mardi, après l'octave de la Pentecôte, le roi entra le matin dans le chapitre des moines, accompagné des deux archevêques Thibaud de Cantorbéry et Roger d'York, des évêques de Londres, d'Excester et de Lincoln, de deux abbés et de Thomas, son chancelier, de quelques comtes et barons, avec une grande multitude de peuple; l'évêque de Chichester et l'abbé de Bel y étoient présents. On lut encore la charte de Guillaume le conquérant; puis le chancelier dit à l'évêque qu'il pouvoit dire ce qu'il lui plairoit. L'évêque de Chichester se leva, et dit qu'il étoit prêt à s'accommoder avec l'abbé par la médiation du roi, sauf les droits de leurs Eglises, n'étant point venu préparé à se défendre au fond. Mais on lui dit qu'il falloit finir l'affaire, qui n'avoit que trop duré. Il reprit donc son discours en élevant la voix, et dit: Notre Seigneur Jésus-Christ a établi deux puissances en ce monde, l'une spirituelle, l'autre temporelle. La spirituelle est celle des pasteurs de l'Eglise et principalement du pape, qui a cette prérogative, qu'aucun évêque ne peut être déposé sans son jugement ou sa permission. Il est vrai, dit le roi, qu'il

ne peut être déposé, mais il peut être ainsi chassé. Ce qu'il dit en étendant les mains, et tous les assistants se prirent à rire. L'évêque reprit: Je le dis encore, tel est l'état de l'Eglise établie de toute antiquité, et aucun laïque, ni le roi même, ne peut donner aux Eglises aucune dignité ni liberté sans l'autorité du pape. Il vouloit montrer par-là la nullité de l'exemption accordée par le roi Guillaume au monastère de Bel.

Alors le roi en colère dit: Vous prétendez artificieusement vous appuyer sur l'autorité que le pape a reçue des hommes contre l'autorité royale que j'ai reçue de Dieu. C'est pourquoi je vous ordonne, par le serment que vous m'avez fait, de me faire satisfaction pour ce discours présomptueux contraire à ma dignité, et je prie, sauf le droit de ma couronne, tous les évêques présents de m'en faire justice. Il s'éleva dans l'assemblée un murmure contre l'évêque, que l'on eut peine à apaiser. Le chancelier même lui fit des reproches, et le prélat, voyant tout le monde contre lui, fit des excuses au roi, soutenant qu'il n'avoit point usé d'artifice, ni prétendu diminuer en rien sa puissance. Nous n'avons pas le reste de cette relation, et nous ne voyons point comment l'affaire fut décidée; mais ceci suffit pour nous montrer combien Henri II, roi d'Angleterre, étoit jaloux des droits de sa couronne à l'égard de la puissance ecclésiastique. Au reste, ce qu'il disoit, que le pape a reçu des hommes son autorité, est faux à l'égard de la primauté qui lui appartient de droit divin; mais, à l'égard du droit de juger seul les évêques, dont il étoit ici question, il est vrai qu'il ne le tenoit que des hommes par un usage fondé sur les fausses décrétales.

#### XXIII. Différent entre le pape Adrien et l'empereur.

A la mi-octobre de la même année mil cent cinquante-sept, l'empereur Frédéric s'achemina en Bourgogne pour tenir sa cour à Besançon. Il s'y trouva des ambassadeurs de plusieurs nations, entre autres deux légats du pape Adrien, prélats cardinaux, Roland du titre de Saint-Marc, et Bernard du titre de Saint-Clément: tous deux considérables par leurs richesses, leur âge, leur prudence, leur autorité, qui les mettoit presque au-dessus de tous les autres. Un jour que l'empereur s'étoit retiré de la foule dans un oratoire particulier, on les mena devant lui, il les reçut avec honneur et bienveillance, ils le saluèrent de la part du pape et de tous les cardinaux, puis ils lui présentèrent une lettre du pape, où il disoit: Nous avons écrit depuis peu de jours à votre majesté pour lui remettre en mémoire le crime inoui commis de notre temps en Allemagne, étant fort étonnés que vous l'ayez laissé impuni jusqu'à présent (1). Car vous

(1) P. 1176. Sup. I. XLI, n. 19. Monast. Aug. to. 1, p. 317.

(1) Radevic. 1, c. 8. Gunther. lib. VI, p. 367. Radevic. c. 9. Badr. Ep. 2.



savez comment notre vénérable frère Esquil, archevêque de Lunden, revenant de Rome, a été pris par quelques impies, qui le retiennent encore en prison; et comment, en le prenant, ces scélérats se sont jetés sur lui et les siens, l'épée à la main, et les ont traités indignement après leur avoir tout ôté. Le bruit de cet attentat s'est étendu jusqu'aux nations les plus éloignées; cependant on dit que vous l'avez dissimulé, au lieu d'employer contre les coupables le glaive que vous avez reçu de Dieu pour la punition des méchants (1). Nous n'en comprenons pas la raison, puisque notre conscience ne nous reproche point de vous avoir offensé en rien; et qu'au contraire nous vous avons toujours aimé comme notre cher fils et comme prince très-chrétien. Vous devez vous remettre devant les yeux combien la sainte église romaine, votre mère, vous reçut agréablement l'autre année, et comme elle vous conféra de bon cœur la couronne impériale. Ce n'est pas que nous nous repentions d'avoir en tout rempli vos desirs; au contraire, si vous aviez reçu de notre main de plus grands bénéfices, nous nous en réjouirions, en considération des biens que vous pouvez procurer à l'Eglise et à nous. Nous craignons donc que quelques gens mal intentionnés ne vous aient inspiré de l'aversion contre nous. Il conclut en lui recommandant les légats.

Cette lettre ayant été lue et fidèlement expliquée par Reinald, chancelier de l'empereur, en faveur de ceux qui n'entendoient pas le latin; les seigneurs qui étoient présents en furent violemment indignés, parce qu'elle paroissait pleine d'aigreur, et menacer de quelque grand mal. Mais ils furent principalement choqués de ce que le pape disoit qu'il avoit conféré à l'empereur la couronne impériale, et qu'il ne se repentiroit pas de lui avoir donné de plus grands bénéfices. Ce qui les portoit à prendre ces expressions à la rigueur, c'est qu'ils savent que quelques Romains soutenoient que les rois d'Allemagne n'avoient possédé jusque-là l'empire de Rome et le royaume d'Italie, que par la donation des papes; et qu'ils voulaient transmettre à la postérité cette créance, non-seulement par les paroles et les écrits, mais encore par les peintures. Comme ils avoient fait à l'égard de l'empereur Lothaire, le représentant dans le palais de Latran, qui recevoit à genoux la couronne de la main du pape, avec une inscription en ces termes: Le roi s'arrête à la porte, et, après avoir juré les droits de Rome, il devint vassal du pape, de qui il recevoit la couronne.

Quand l'empereur Fridéric vint à Rome en mil cent cinquante-cinq, il se plaignit de cette peinture et de cette inscription, et le pape Adrien lui avoit promis de la faire effacer: ce qui n'avoit pas été exécuté. Tout cela donc, joint à la lecture de la lettre, ayant excité un

grand bruit parmi les seigneurs allemands, on dit qu'un des légats les irrita encore plus en disant: De qui donc tient-il l'empire s'il ne le tient pas du pape? Et qu'Othon, comte palatin de Bavière, tira presque son épée, menaçant de lui couper la tête. L'empereur arrêta le tumulte par son autorité, mais il fit mener les légats à leur logis avec escorte, et leur ordonna de partir le lendemain de grand matin et de retourner droit à Rome, sans s'arrêter nulle part dans les terres des évêques ou des abbés. Cependant, il envoya une lettre par tous ses états, où il se plaignoit que le pape vouloit altérer l'union entre l'empire et le sacerdoce; et, après avoir raconté ce qui s'étoit passé à Besançon, il ajoutoit, parlant des légats: On les a trouvés saisis de plusieurs lettres scellées en blanc, pour y écrire ce qu'ils voudroient, et s'en servir, suivant leur coutume, à dépouiller les églises d'Allemagne, et en emporter les vases sacrés; c'est pourquoi nous les avons renvoyés à Rome par le même chemin par lequel ils sont venus. Or, comme par l'élection des seigneurs nous tenons l'empire de Dieu seul, qui, lors de la passion de son fils, a soumis le monde au gouvernement des deux glaives; et comme l'apôtre saint Pierre a dit (1): Craignez Dieu, honorez le roi; quiconque dira que nous avons reçu du pape la couronne impériale comme un bénéfice, s'oppose à l'institution divine et est coupable de mensonge. Nous vous exhortons donc à soutenir la dignité de l'empire, déclarant que nous sommes résolus à exposer notre vie plutôt que d'en souffrir la diminution. Il est remarquable que l'allégorie des deux glaives fut reçue comme une doctrine constante par ceux-mêmes qui combattoient les prétentions de la cour de Rome (2).

Les deux légats, Roland et Bernard, étant retournés, racontèrent les mauvais traitements qu'ils avoient soufferts, et le péril qu'ils avoient couru, exagérant même la chose pour exciter d'autant plus le pape à en tirer vengeance. Sur quoi le clergé de Rome se trouva partagé: les uns étoient pour l'empereur, et accusoient les légats d'imprudence ou d'ignorance; d'autres étoient pour le pape. Il écrivit sur ce sujet aux évêques d'Allemagne une lettre où, après avoir rapporté la manière dont ses légats avoient été traités, il ajoute (3): Comme ils sortoient de la présence de l'empereur, on dit qu'il avoit fait un édit pour défendre que personne ne vienne à Rome de chez vous, et qu'il a mis des gardes à toutes les frontières du royaume. Il exhorte ensuite les évêques à ramener l'empereur au droit chemin, et surtout à lui persuader de faire faire satisfaction par son chancelier Reinald et le comte palatin, qui avoient dit des paroles

(1) 2 Pet. II, 17.

(2) Sup. liv. LXIX, n. 14.

(3) Radev. c. 15. Ep. 3.

très-injurieuses aux légats et à l'église romaine.

## XXIV. Lettre des évêques allemands au pape.

Les prélats d'Allemagne, après avoir concerté ensemble ce qu'ils devoient répondre au pape Adrien, lui écrivirent une lettre où ils disoient: Les paroles de votre lettre ont tellement choqué l'empereur et tous les seigneurs, que nous ne pouvons les approuver; mais, ayant reçu avec le respect convenable celle que vous nous avez écrite, nous avons averti l'empereur suivant votre ordre, et il nous a ainsi répondu en prince catholique: Il y a deux règles par lesquelles notre empire doit être conduit, les lois des empereurs, nos prédécesseurs, et le bon usage qu'ils ont suivi; nous ne pouvons excéder les bornes. Nous rendons volontairement au pape le respect qui lui est dû, mais nous ne reconnaissons tenir notre couronne que de la grâce de Dieu. L'archevêque de Mayence a la première voix dans l'élection, les autres seigneurs ensuite, selon leur rang; nous recevons l'onction royale de l'archevêque de Cologne, l'impériale du pape, le surplus vient du mauvais (1). Nous n'avons point contraint, au mépris du pape, les cardinaux à sortir de nos terres; mais nous ne leur avons pas permis de passer plus avant avec les écrits injurieux à notre dignité dont ils étoient porteurs. Nous n'avons point fait d'édit pour fermer l'entrée et la sortie d'Italie; et nous ne prétendons point la fermer aux pèlerins ni aux autres qui vont à Rome pour des causes raisonnables, avec le témoignage de leurs évêques ou de leurs supérieurs. Mais nous prétendons nous opposer aux abus, par lesquels toutes les églises de notre royaume sont surchargées et atténuées, et la discipline des cloîtres presque détruite. Dieu s'est servi de l'empire pour mettre l'Eglise à la tête de l'univers; et l'Eglise veut à présent détruire l'empire: ce que nous ne croyons pas qui vienne de Dieu. On a commencé par une peinture, on y ajoute l'écriture: nous ne le souffrirons pas, nous quitterons plutôt la couronne. Qu'on efface les peintures et qu'on rétracte les écrits, afin qu'il ne reste pas de monuments éternels d'inimitié entre le royaume et le sacerdoce.

Après ce discours de l'empereur, les évêques viennent à la satisfaction que le pape demandoit du comte palatin de Bavière, et du chancelier Reinald, et ils disent: Le comte palatin est absent, et le chancelier ne nous a rien dit qui ne tende à la paix, soutenant qu'il a défendu de tout son pouvoir les légats contre le peuple, qui en vouloit à leur vie, et tous ceux qui étoient présents en rendent témoignage. Au reste, nous supplions votre sainteté d'apaiser

## XXV. Le pape apaise l'empereur.

Cependant l'empereur Fridéric, résolu de retourner en Italie, campa près d'Augsbourg, où ses troupes s'assembloient (1), et envoya devant Reinald son chancelier et Othon, comte palatin de Bavière, qui s'avancèrent en Lombardie, faisant partout reconnoître l'empereur. Ce que le pape ayant appris, il envoya à ce prince deux nouveaux légats, Henri, prétre-cardinal du titre de Saint-Nérée, et Hyacinthe, diacre-cardinal de Sainte-Marie en l'école grecque, hommes prudents et plus propres que les premiers au maniement des affaires. Ils vinrent trouver à Modène les envoyés de l'empereur, auxquels ils se présentèrent avec humilité; et après qu'ils eurent exposé le sujet de leur légation, qui étoit de procurer la paix et l'honneur de l'empire, on les laissa passer (2). Etant arrivés à Trente, ils prirent avec eux l'évêque pour plus grande sûreté; car, comme on savoit que l'empereur n'étoit pas content du pape, plusieurs voulaient prendre ce prétexte pour piller les légats au passage des montagnes. En effet, deux comtes puissants en ces quartiers-là prirent les cardinaux et l'évêque, les dépouillèrent et les mirent aux fers, jusqu'à ce qu'un noble romain, frère du cardinal Hyacinthe, les délivra en se rendant en otage. Mais Henri, duc de Bavière et de Saxe, vengea peu de temps après cette violence.

Les légats, étant donc arrivés au camp de l'empereur près d'Augsbourg (3), furent admis à son audience; et, après l'avoir salué respectueusement de la part du pape et des cardinaux, comme seigneur et empereur de Rome et du monde, ils lui témoignèrent le déplaisir que sentoit le pape d'avoir encouru son indignation, quoiqu'il ne crût pas l'avoir méritée; et présentèrent une lettre qui fut lue et interprétée par Othon, évêque de Frisingue, à qui cette division entre l'empire et le sacerdoce, causoit une douleur singulière, comme témoigne Radev, son disciple. La lettre portoit en substance (4), que l'empereur n'avoit pas dû être choqué du mot du bénéfice, *beneficium*, employé dans la première lettre du pape, parce qu'il ne l'avoit point employé pour signifier un fief, comme il étoit ordinaire en ce temps-là, et n'avoit point voulu dire que l'empereur fût son vassal; mais il avoit employé ce mot selon l'usage commun de la langue latine, pour signifier un bienfait, comme il se trouve dans les saintes Ecritures. Il explique de même cette expression: Nous vous avons conféré la couronne,

(1) C. 17.

(2) C. 21.

(3) C. 22.

(4) Ep. 4.

(1) Rom. XIII, 4.



*contulimus*, et déclare qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon: Nous vous l'avons imposée. Il attribue à des gens mal intentionnés ces mauvaises interprétations, et finit en recommandant à l'empereur ses nouveaux légats, Henri et Hyacinthe, qu'il dit avoir envoyés par le conseil de Henri, duc de Bavière et de Saxe. L'empereur fut content de cette lettre (1); mais il expliqua aux légats quelques autres articles, qui pourroient causer de la discorde si on n'y mettoit ordre, sur quoi les légats lui répondirent suivant son désir, et promirent que le pape conserveroit en tout les droits et la dignité de l'empire. Alors l'empereur déclara qu'il rendroit son amitié au pape et au clergé de Rome, en signe de quoi il donna aux légats le baiser de paix, tant pour eux que pour les absents. Il leur fit des présents, et les renvoya pleins de joie.

## XXVI. Fin d'Othon de Frisingue.

Othon, évêque de Frisingue, devoit suivre en Italie l'empereur Frédéric, son neveu, à qui il étoit très-utile pour les affaires de l'empire; mais il le pria de le dispenser de ce voyage, et en le quittant il lui recommanda les intérêts de son église, particulièrement la liberté de l'élection après sa mort, qu'il croyoit proche, à cause des avis qu'il en avoit reçus fondés sur quelques révélations. Etant retourné chez lui, il partit pour se rendre au chapitre de Cléaux, et arriva déjà malade à Morimond, dont il avoit été abbé. Il s'y arrêta, et la maladie augmentant, après avoir reçu l'extrême-onction et fait son testament, il se fit apporter le livre qu'il avoit composé de l'histoire de l'empereur Frédéric, et le donna à des hommes doctes et pieux, pour y corriger ce qu'il pouvoit avoir dit en faveur de l'opinion de Gilbert de la Poirée, dont quelqu'un pût être scandalisé, déclarant qu'il vouloit soutenir la foi catholique, suivant la règle de l'église romaine, ou plutôt de l'église universelle (2). Ce qui lui donnoit du scrupule étoit apparemment la manière dont il avoit parlé de saint Bernard, comme prévenu contre Gilbert. Après cette déclaration, Othon reçut le viatique, et mourut au milieu d'une multitude d'évêques et d'abbés, le vingt-unième de septembre mil cent cinquante-huit. Il avoit gouverné vingt ans l'église de Frisingue. Nous avons de lui deux ouvrages historiques: premièrement une chronique divisée en sept livres, qui commence à la création du monde, et finit à l'an mil cent quarante-six. L'auteur y ajoute un huitième livre, qui est un traité théologique de la fin du monde (3). Il entreprit ensuite l'histoire de l'empereur Frédéric, dont il composa deux livres, commen-

cant à l'an mil soixante-seize, et au schisme de Guibert contre Grégoire VII, et finissant à l'an mil cent cinquante-six. Cette histoire fut continuée par Radevic, son disciple, et chanoine de son église.

## XXVII. Assemblée de Roncaille.

L'empereur Frédéric avoit convoqué une assemblée générale à Roncaille, entre Plaisance et Crémone, pour la Saint-Martin de l'année mil cent cinquante-huit, et elle commença en effet le vingt-troisième de novembre (1). Il s'y trouva un grand nombre de prélats, savoir, Frédéric, archevêque de Cologne, et cinq évêques allemands; des Italiens, Guy de Crème, cardinal-diacre et légat du pape; Pélegrin, patriarche d'Aquilée; Obert ou Hubert, archevêque de Milan, et vingt-deux évêques. Il y avoit aussi plusieurs seigneurs avec les consuls et les juges des villes de Lombardie, et quatre docteurs fameux qui enseignoient le droit romain à Boulogne, savoir, Bulgare, Martin, Jacques et Hugues, disciples de Garnier, qui avoit renouvelé cette étude. L'empereur appela ces quatre docteurs, et leur ordonna de lui déclarer en vérité tous les droits régaliens qui lui appartenoient en Lombardie comme empereur. Ils s'excusèrent de le faire sans prendre le conseil des autres juges: ce que l'empereur leur ayant accordé, ils s'assemblèrent au nombre de trente-deux; et, après avoir conféré ensemble, ils rapportèrent à l'empereur, en présence des seigneurs et des consuls des villes, ce qu'ils avoient trouvé et mis par écrit. C'est à savoir que les régales ou droits régaliens étoient les duchés, marquisats, comtés, consulats, monnoies; le fourrage ou substance des troupes nommé *fodrum* en latin du temps; le tonlieu, péages et autres tributs, les moulins, pêcheries et tout revenu du cours des rivières, le cens réel et la capitation personnelle (2). Obert, archevêque de Milan, avec les consuls de la ville et tous les autres évêques de Lombardie, qui étoient présents aussi bien que les seigneurs, renoncèrent publiquement entre les mains de l'empereur à tous ces droits qui avoient été déclarés régaliens; mais l'empereur en confirma la possession à tous ceux qui en purent montrer des titres valables; et toutefois il s'en trouva d'usurpés pour trente mille mares d'argent de revenu annuel.

En cette assemblée de Roncaille, l'empereur Frédéric fit plusieurs lois, principalement pour établir la paix et la sûreté publique (3). Il en fit une en particulier pour les étudiants, à l'occasion, sans doute, de l'école de Boulogne qui étoit déjà célèbre. Cette constitution porte que

(1) Otto. Morena. res. Gloss. Ott. Mor. Laud. p. 818, edit. Leib. (3) Rad. c. 7. Authent. Radev. II. c. 3. ad tit. Ne fil. propat. IV, (2) Radev. c. 5. V. Cang. Cod. 13.

les écoliers qui voyagent à cause de leurs études, et principalement les professeurs des lois divines et impériales, pourront venir et habiter sûrement, eux et leurs messagers, aux lieux où on exerce les études; que personne ne soit assez osé pour leur faire injure, ni user de représailles contre eux pour les crimes ou les dettes de quelqu'autre province; de quoi les gouverneurs des lieux seront responsables. Si quelqu'un intente un procès contre eux, ils auront le choix de plaider devant leur seigneur ou leur professeur, ou l'évêque de la ville, sous peine à celui qui voudroit les traduire devant un autre juge de perdre sa cause. C'est la première loi que je trouve en ces derniers siècles pour établir les privilèges des étudiants.

## XXVIII. Gratien et son décret.

Elle spécifie l'étude des lois divines et impériales, qui est en effet ce que l'on étudioit le plus à Boulogne. L'étude du droit civil, c'est-à-dire des lois de Justinien, s'y étoit renouvelée dès le siècle précédent, et celle du droit canonique y avoit repris un nouveau lustre, depuis quelques années, par la publication du décret de Gratien. C'étoit un bénédictin du monastère de Saint-Félix de Boulogne, natif de Clusium ou Chiusi en Toscane, qui, à l'imitation de Bouchard de Wormes, d'Ives de Chartres et de tant d'autres compilateurs, fit un nouveau recueil de canons, qu'il intitula: La concorde des canons discordants, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paroissent opposées et qu'il s'efforce de concilier. La matière de ce recueil sont les canons des conciles anciens et nouveaux, les décrétales des papes, entre autres les fausses décrétales de la compilation d'Isidore, plusieurs extraits des pères, comme de saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Isidore de Séville, Bède; mais, sous les noms des pères, il cite souvent les ouvrages qui leur étoient faussement attribués, comme la critique a fait voir depuis (1). Il rapporte aussi des lois tirées du code et du Digeste, et des capitulaires de nos rois.

Gratien a divisé son recueil en trois parties: la première comprend une distinction, et il y traite premièrement du droit en général et de ses parties; ensuite il traite des ministres de l'Eglise depuis le pape jusqu'aux moindres clercs. La seconde partie est divisée en trente-six causes, qui sont autant d'espèces ou cas particuliers, sur chacun desquels il propose plusieurs questions, et à la trente-troisième il insère par digression sept questions sur la pénitence (2). La troisième partie est intitulée de la consécration, et traite des trois sacrements d'eucharistie, baptême et confir-

(1) V. Bellarm. de Script. In Grat. (2) Dist. 21.

mation, et de quelques cérémonies. Dans tout l'ouvrage, l'auteur traite par occasion quelques questions de théologie. On dit que le pape Eugène III l'approuva et ordonna de l'enseigner publiquement à Boulogne. Ce qui est certain, c'est que depuis ce temps on ne connut presque plus d'autre droit canonique que celui qui étoit compris dans ce livre, et on le nomma simplement le décret.

Il favorise partout les nouvelles prétentions de la cour de Rome, fondées sur les fausses décrétales, en faveur desquelles il ne manque pas de citer la lettre du pape Nicolas I<sup>er</sup>, dont j'ai parlé en son temps (1). Après avoir rapporté plusieurs autorités des papes mêmes, qui se reconnoissent obligés à garder les canons et les décrets de leurs prédécesseurs, il ajoute: A cela on répond ainsi: La sainte église romaine donne l'autorité aux canons, mais elle n'est pas liée par les canons, et ne s'y soumet pas elle-même. Comme Jésus-Christ, qui a fait la loi, l'a accomplie pour la sanctifier en lui-même, et ensuite pour montrer qu'il en étoit le maître; il s'en est dispensé et en a affranchi ses apôtres; ainsi les pontifes du premier siège respectent les canons faits par eux ou par d'autres de leur autorité, et les observent par humilité pour les faire observer aux autres. Mais quelquefois ils montrent, soit par leurs ordres, soit par leurs décisions, soit par leur conduite, qu'ils sont les maîtres et les auteurs de ces décrets. Les chapitres précédents imposent donc aux autres la nécessité d'obéir; mais ils montrent que les souverains pontifes ont l'autorité d'observer les canons, pour faire voir qu'ils ne sont pas méprisables, à l'exemple de Jésus-Christ, qui a reçu le premier des sacrements qu'il avoit ordonnés, pour les sanctifier en sa personne. Ainsi parle Gratien, mais de son chef et sans alléguer aucune autorité de cette doctrine, inouïe jusqu'alors; et toutefois les siècles suivants l'ont embrassée sur sa parole: tout ce qui se trouve dans son décret a passé pour la plus pure discipline de l'Eglise, et on ne l'a point cherchée ailleurs pendant les trois siècles suivants.

## XXIX. Gui de Blandrate élu archevêque de Ravenne.

L'empereur Frédéric passa l'hiver en Lombardie, et perdit pendant ce temps plusieurs seigneurs et plusieurs prélats de sa suite, entre autres Frédéric, archevêque de Cologne, qui ne tenoit ce siège que depuis trois ans, et Anselme, archevêque de Ravenne (2). A sa place, l'empereur fit élire Guy, fils du comte de Blandrate, jeune homme que le pape avoit reçu dans le clergé de Rome à la prière de l'empereur, et l'avoit ordonné sous-diacre. A son élection pour l'archevêché de Ravenne, as-

(1) C. 23. 32. (2) Radev. II. c. 11; lib. I, c. 57. Sup. lib. LXIX, n. VII, c. 33.

(1) Dist. 19. Sup. liv. L, n. 36. 15, q. 1, c. 16. (2) Radev. c. 14 Sup. c. 15.



sista le cardinal Hyacinthe de la part du pape, qui toutefois refusa par deux fois de la confirmer, disant qu'il ne pouvoit se résoudre à éloigner de lui le fils du comte de Blandrate, tant à cause de son mérite personnel que des avantages que ses parents pourroient procurer à l'église romaine, et qu'il se proposoit d'élever avec le temps ce jeune homme à de plus hautes dignités, lui ayant déjà assigné un titre comme s'il étoit diacre. Ainsi il persista dans son refus; mais l'empereur ne laissa pas de maintenir Guy dans la possession de l'archevêché de Ravenne, dont il jouit dix ans, jusqu'à l'an mil cent soixante-neuf, qu'il mourut (1).

XXX. Autre querelle entre le pape et l'empereur.

Le pape Adrien étoit mécontent de ce que les évêques et les abbés de Lombardie avoient reconnu de tenir de l'empereur les droits régaliens, et de l'insolence avec laquelle les gens de ce prince exigeoient le droit de fourrage, même sur les terres de l'église romaine. Le pape écrivit donc à l'empereur une lettre douce en apparence, mais où l'on trouvoit beaucoup de ressentiment en la lisant avec attention, et l'envoya par une personne vile, qui disparut avant que la lettre fût lue. L'empereur en fut irrité, et, suivant l'ardeur de sa jeunesse, il résolut de rendre au pape la pareille, non par la qualité de l'envoyé, qui fut une personne honorable, mais par le style de la réponse (2). Il ordonna donc à son secrétaire de suivre le style des anciens Romains, mettant à la tête de la lettre le nom de l'empereur avant celui du pape, et dans la suite mettant toi au lieu de vous, car l'usage étoit établi depuis long-temps de nommer au pluriel, par honneur, celui à qui on parle. Or, l'empereur disoit que le pape, en lui écrivant, devoit suivre l'usage de ses prédécesseurs, ou qu'il devoit lui-même observer le style des anciens empereurs.

Le pape répondit à la lettre de l'empereur, se plaignant qu'il manquoit, et au respect qu'il lui devoit, et à la foi qu'il lui avoit jurée, en se faisant rendre hommage par les évêques, et défendant aux légats du saint-siège l'entrée, non-seulement des églises, mais des villes de son royaume. Il concluoit en le menaçant de la perte de sa couronne, s'il ne devenoit plus sage (3). L'empereur répliqua encore plus fièrement, soutenant qu'il ne tenoit sa couronne que de ses prédécesseurs, et il ajouta : Du temps de Constantin, saint Sylvestre avoit-il quelque part à la dignité royale ? C'est ce prince qui a rendu à l'Eglise la liberté et la paix, et tout ce que vous avez comme pape vient de la libéralité des empereurs. Lisez les histoires, vous y trouverez ce que nous disons.

(1) Ital. Sacr. tom. 2, p. 370. (2) Radev. c. 15, 18. (3) Ep. 6. Append. ad. Radev. p. 503.

Et pourquoi n'exigerons-nous pas l'hommage de ceux qui possèdent nos régales, puisque celui qui n'avoit rien reçu des hommes payait le tribut à César pour lui et pour saint Pierre (1) ? Qu'ils nous laissent donc nos régales, ou, s'ils jugent qu'elles leur sont utiles, qu'ils rendent à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Nos églises et nos villes sont fermées à vos cardinaux, parce que nous ne croyons pas qu'ils viennent prêcher l'Evangile et affermir la paix, mais piller et amasser de l'or et de l'argent avec une avidité insatiable. Quand nous les verrons tels que l'Eglise désire, nous ne leur refuserons pas le salaire et la subsistance. Vous blessez l'humilité et la douceur en proposant aux séculiers ces questions peu utiles à la religion, car nous ne pouvons nous dispenser de répondre à ce qu'on nous dit, quand nous voyons que l'orgueil, cette bête détestable, s'est glissée jusqu'à la chaire de Saint-Pierre. Ce que l'empereur dit ici, que le pape tient tout ce qu'il a de la libéralité des princes, ne se rapporte qu'au temporel, comme la suite du discours le fait assez voir, et suppose toujours la prétendue donation de Constantin.

Les esprits s'échauffoient de plus en plus; et l'on prétendoit même avoir intercepté des lettres du pape, par lesquelles il excitoit à la révolte Milan et quelques autres villes. Alors Henri, cardinal du titre de Saint-Nérée, qui avoit été à Augsbourg un des médiateurs de la paix entre le pape et l'empereur, écrivit à Eberard, évêque de Bamberg, qui avoit travaillé avec lui à ce traité en la même qualité, pour l'exhorter à combattre par ses conseils pour l'honneur et la liberté de l'Eglise (2). Car, ajoute-t-il, tant que les affaires seront gouvernées par des seigneurs laïques, qui ne savent ni les canons ni les règles de la religion, la paix ne pourra s'affermir. L'évêque de Bamberg répondit qu'il étoit sensiblement affligé de ce commencement de division; toutefois, il excuse l'empereur, soutenant que le mal vient de ce que personne ne veut faire les avances de la réconciliation. Or, il prétend que c'est aux Romains, comme les mieux instruits, à prévenir les autres et à les instruire avec douceur. Il écrivit au pape, usant d'une liberté respectueuse, et lui dit (3) : Il est à craindre que les paroles dures de part et d'autre, venant à se choquer, ne produisent un feu qui s'étende loin dans le sacerdoce et l'empire. Et ensuite : Il me semble qu'il n'est pas expédient de tant peser les paroles et d'en tant demander raison. Il vaut mieux éteindre le feu au plus vite, que de disputer de quel côté il est venu. Ecrivez tout de nouveau à l'empereur d'un style doux, et le ramenez avec votre bonté paternelle, il est disposé à vous rendre toute sorte de respect.

(1) Matth. XVII, 26. (2) Sup. n. 25. Radev. II, c. 19. (3) Id. c. 201.

L'évêque de Bamberg, qui écrivit ces lettres, étoit un prélat distingué par sa doctrine et la pureté de ses mœurs (1). Il avoit une telle affection pour l'étude de l'Ecriture sainte, qu'il en méditoit continuellement les divers sens, même à la guerre, et en faisoit sa consolation au milieu des soins dont il étoit occupé pour les affaires publiques. Car l'empereur avoit une confiance particulière en ses conseils, et partageoit avec lui la conduite de ses états; aussi le prélat étoit connu pour singulièrement affectionné au bien et à l'honneur de l'empire.

XXXI Le pape détourne le roi de France du voyage d'Espagne.

Henri, roi d'Angleterre, invité par le roi de France, Louis le jeune, vint à Paris en mil cent cinquante-huit, et y fut reçu magnifiquement (2). Ils confirmèrent le mariage qu'ils avoient conclu entre leurs enfants, c'est-à-dire entre Henri, fils aîné du roi d'Angleterre, âgé de trois ans, et Marguerite, fille du roi de France, qui venoit de naître.

Il y a grande apparence que ce fut en cette occasion qu'ils résolurent d'aller ensemble en Espagne faire la guerre aux infidèles. Le roi Louis assembloit déjà ses troupes et faisoit les préparatifs de son voyage, quand, pour y mieux réussir, il envoya demander au pape Adrien son conseil et sa faveur, c'est-à-dire une bulle d'indulgence pour exciter les François à ce voyage. Le pape lui répondit, louant son zèle, mais reprenant son empressément. Il ne paroît, ajoute-t-il, ni prudent ni sûr d'entrer dans un pays étranger sans avoir demandé l'avis des seigneurs et du peuple du pays, au lieu d'attendre qu'ils vous en eussent prié eux-mêmes. C'est pourquoi nous vous conseillons de savoir auparavant leur volonté; autrement il seroit à craindre que votre voyage ne fût sans fruit, qu'il ne leur fût même à charge, et qu'on ne nous accusât de légèreté. Car vous devez vous souvenir que vous entreprîtes autrefois avec le roi Conrad le voyage de Jérusalem, sans avoir consulté ceux qui étoient sur les lieux, ni pris assez de précaution (3). Vous savez le mauvais succès de ce voyage, et les reproches que s'attira l'Eglise romaine pour vous l'avoir conseillé. Toutes ces considérations nous ont fait différer l'exhortation au peuple de votre royaume, que Rotrou, évêque d'Evreux, nous demandoit de votre part; nous l'enverrons, quand vous serez prêt à partir, à la prière des gens du pays. Mais nous vous avons accordé dès à présent nos lettres de protection contre ceux qui voudroient attaquer votre

royaume pendant votre absence. La lettre est datée du dix-huitième de février, apparemment de l'an mil cent cinquante-neuf, et porte créance en faveur de l'évêque d'Evreux, dont le pape loue la vertu et la prudence (1). Il étoit fils de Henri, comte de Warwick, et avoit été disciple de Gilbert de la Poirée, puis archidiacre de Rouen, dont il fut ensuite archevêque.

XXXII. Ordre de Calatrava.

Vers le même temps, commença en Espagne un nouvel ordre militaire. Le bruit s'étant répandu que les Arabes venoient attaquer avec une grande armée la petite ville de Calatrava en Castille, les templiers, qui en tenoient la forteresse, craignoient de ne la pas pouvoir défendre, et la remirent au roi Sanche II (2). Ce prince étoit alors à Tolède, où se trouva Raymond, abbé de Fitère, de l'ordre de Cîteaux, avec un de ses moines, nommé Diégo Vélasquez, homme noble qui avoit porté les armes, et été élevé dans sa jeunesse auprès du roi. Ce moine, voyant le roi en peine du danger où se trouvoit Calatrava, conseilla à son abbé de la demander au roi; et l'abbé, qui d'abord y avoit répugnance, se laissa persuader, la demanda et l'obtint, contre l'opinion de quelques-uns, qui trouvoient la proposition impertinente. L'abbé avec son moine alla aussitôt trouver Jean, archevêque de Tolède, qui, approuvant leur dessein, y contribua de ses biens, et fit prêcher que tous ceux qui iroient au secours de Calatrava auroient le pardon de tous leurs péchés. C'est le premier exemple, que je sache, d'une indulgence plénière par un autre que par le pape.

Le roi, de son côté, donna à l'abbé et au monastère de Fitère la ville et le château de Calatrava; l'abbé Raymond et le moine Diégo y vinrent, mais les Arabes ne l'attaquèrent point : toutefois, plusieurs qui étoient venus au secours se rangèrent sous l'ordre de Cîteaux avec un habit plus convenable aux exercices militaires, et commencèrent à faire des courses sur les Arabes et leur livrer des combats avec un heureux succès. Alors l'abbé Raymond retourna à son monastère, d'où il amena les troupeaux et les meubles, n'y laissant que les infirmes et les personnes nécessaires pour le service de la maison. Il fut suivi d'environ vingt mille hommes, qui vinrent peupler Calatrava; et étant mort quelque temps après, il fut regardé comme saint. Tels furent les commencements de l'ordre de Calatrava en mil cent cinquante-huit. Il fut confirmé en mil cent soixante-quatre, par le pape Alexandre III, sous le premier maître, nommé Garcia.

(1) Id. c. 29. (2) Chr. Gervas. ann. n. 22. 1158. Matth. Paris. eod. (3) Ep. 25. Sup. I. LXIX.

(1) Gall. Chr. to. 1. (2) Roder. VII, c. 14. Mariana XI, c.



XXXIII. Hugues de Champfleuri, chancelier de France.

Hugues de Champfleuri, chancelier du roi de France, avoit efficacement travaillé à l'union du roi, son maître, avec celui d'Angleterre, comme il paroît par une lettre du pape Adrien, où il lui en témoigne sa satisfaction; et par plusieurs autres on voit le soin qu'il prenoit de lui procurer et lui conserver des bénéfices. Hugues étoit chanoine de Paris et d'Orléans, et le pape ordonna à l'un et à l'autre chapitre de lui conserver les revenus de sa prébende en quelque lieu qu'il fût (1). Par une autre lettre il prie Thibaut, évêque de Paris, de lui donner le premier personat ou dignité qui vauqua dans son église; et par une autre il ordonne aux chanoines de Paris d'accorder au chancelier Hugues la première dignité dans leur église, et les premières maisons dans leur cloître qui viendront à vaquer. Le pape lui confirma aussi la possession du grand archidiaconé d'Arras, dont il avoit été pourvu par l'évêque Godefroy; mais parce que l'évêque, en lui donnant ce bénéfice, l'avoit fait jurer de lui résigner la chancellerie, le pape l'absout de ce serment comme illicite. Le pape se plaint encore à l'évêque d'Arras de ce qu'en donnant à Hugues l'archidiaconé il lui avoit ôté une église dont il étoit en possession. Il en ordonne la restitution, et prie l'archevêque de Reims d'y tenir la main. Ce sont les premiers exemples que j'aie remarqués de dispenses du pape pour la résidence ou la pluralité des bénéfices; et de recommandations ou mandats pour engager les ordinaires à promettre des bénéfices avant qu'ils vaquassent. Or, la suite en fera voir l'importance (2). Hugues de Champfleuri fut pourvu de l'évêché de Soissons après le décès d'Ansculte, arrivé le dix-neuvième de septembre mil cent cinquante-neuf, et demeura toutefois chancelier de France.

XXXIV. Pierre Lombard, maître des sentences.

Le même année mil cent cinquante-neuf, mourut Thibaut, évêque de Paris, et par sa mort l'évêché et la régale étant venus en la main du roi, il donna la chevèrie qui en faisoit partie aux religieuses d'Hières, pour en jouir toutes les fois que le siège seroit vacant (3). C'est le premier titre que j'aie remarqué où il soit fait mention expresse de la régale du roi de France. Le successeur de Thibaut fut Pierre Lombard; à qui l'on dit que Philippe, archidiacre de Paris, frère du roi Louis, céda son droit, ayant été élu évêque. Mais Pierre ne tint pas long-temps ce siège, puisqu'il paroît, par des actes authentiques,

(1) Ep. 20, 11, 14, 12, 21. (2) Rob. de Monte, ann. 1153, Gall. Chr. tom. 1, p. 13, 19 et al. Chr.

que Maurice, son successeur, étoit évêque de Paris dès l'an mil cent soixante. Pierre étoit né près de Novare en Lombardie; après avoir étudié à Boulogne il vint en France, étant recommandé à saint Bernard par l'évêque Luques, qui le prioit de pourvoir à sa subsistance pendant le peu de temps qu'il demeureroit en ce royaume pour ses études (1). Saint Bernard y pourvut pendant que Pierre fut à Reims; et quand il vint à Paris il le recommanda de même à Gilduin, abbé de Saint-Victor, supposant qu'il ne devoit pas y faire un long séjour. Mais Pierre fit un tel progrès dans les sciences, principalement dans la théologie, qu'il devint le plus fameux docteur de l'école de Paris.

Il est principalement connu sous le nom de maître des sentences, à cause de l'ouvrage qu'il a composé sous ce titre, parce que c'est un recueil des passages des pères, dont il concilie les contradictions apparentes, à peu près comme Gratien dans son décret. Cet ouvrage de Pierre Lombard est un corps entier de théologie, divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs distinctions. Dans le premier, il traite de la trinité, et ensuite des attributs; dans le second, de la création, et premièrement des anges, puis de l'ouvrage des six jours, de la création de l'homme et de sa chute, et à cette occasion de la grâce et du libre arbitre, du péché originel et du péché actuel; dans le troisième livre, il traite de l'incarnation, et, à l'occasion des perfections de Jésus-Christ, il parle de la foi, de l'espérance et de la charité, des dons du Saint-Esprit et des commandements de Dieu; dans le quatrième, il traite des sacrements en général et en particulier; et sur l'eucharistie il ne manque pas de prouver la présence réelle (2). A l'occasion de la pénitence, il parle du purgatoire, et à l'occasion de l'ordre il traite de la simonie. Il finit par la résurrection, le jugement dernier et l'état des bienheureux. Telle est la matière du livre des sentences.

L'auteur y raisonne peu, et y dit peu de chose de lui-même; ce n'est presque qu'un tissu des passages des pères, particulièrement de saint Augustin. Quoique le livre soit court à proportion de la matière, il ne laissa pas d'y avoir plusieurs questions qui paroissent aujourd'hui peu nécessaires, comme la plupart de celles qu'il traite sur la nature des anges et sur leur péché, et qu'il ne résout que par des vraisemblances. Comme quand il traite de l'ouvrage des six jours, et suit les principes de la mauvaise physique qui régnoit alors, supposant, par exemple, le firmament solide et les petits animaux produits de corrup-

(1) Prouv. lib. Gall. c. 16, n. 2. Rob. de Monte, ann. 1150. Bern. Ep. 410. Dubouai Hist. univ. to. 2, p. 323. Rob. de Monte, 1101. Bern. Ep. 410. (2) Dist. 10, 11, 14.

tion (1). Il est vrai que sur ces matières il ne parle qu'en doutant, et ne donne que des opinions. D'un autre côté, il y a des matières importantes que l'auteur ne touche point, savoir, de l'église, de la primauté du pape, de l'écriture, de la tradition, des conciles. En rapportant les autorités de l'écriture, l'auteur se fonde souvent sur des sens figurés, tirés de saint Grégoire ou d'autres pères, mais qui, étant arbitraires, ne peuvent faire de preuve solide. Comme quand il dit que dans l'ancienne loi les simples croyoient sur la foi des mieux instruits, parce qu'il est dit, dans l'histoire de Job, que les ânes païssoient auprès des bœufs. L'auteur suppose ordinairement ces sens figurés comme connus et reçus de tout le monde. Dans la matière des sacrements, il cite plusieurs autorités que Gratien a aussi rapportées dans son décret, et les fausses décrétales comme les autres (2).

On s'étonnera moins que le maître des sentences ait traité des questions qui nous paroissent inutiles, si l'on considère l'état des études de son temps. Depuis plus d'un siècle on étudioit ardemment la philosophie d'Aristote, particulièrement sa logique; et l'application que quelques docteurs voulurent faire des principes de ce philosophe aux mystères de la religion en fit tomber plusieurs dans les erreurs, comme nous avons vu par les exemples de Roscelin, d'Abailard et de Gilbert de la Poirée. Le maître des sentences prit une autre route; et sans citer Aristote ni s'abandonner au raisonnement humain, il s'appliqua à rapporter les sentiments des pères, renfermant dans un petit volume leurs témoignages, pour épargner au lecteur la peine de feuilleter un grand nombre de livres. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même; et il dit que son but a été de combattre ceux qui s'attachent à soutenir leur propre pensée au préjudice de la vérité.

Son ouvrage eut le même succès que celui de Gratien. Pendant les siècles suivants, ceux qui enseignèrent la théologie ne prenoient point d'autre texte pour lire et pour expliquer à leurs écoliers que le livre des sentences, et l'on compte jusqu'à deux cent quarante-quatre auteurs qui y ont fait des commentaires, entre lesquels sont les plus fameux théologiens de chaque siècle (3). Le maître des sentences n'est pas toutefois regardé comme infaillible, et on a remarqué jusqu'à vingt-six articles sur lesquels il n'est pas suivi. On a aussi de lui un commentaire sur les psaumes et un sur les éptres de saint Paul. Il est enterré à Saint-Marcel, près de Paris (4). Maurice, son successeur, étoit né à Sully, sur la Loire, dont il prit le nom, et, d'archidiacre de Paris, en fut fait évêque en

mil cent soixante: il tint ce siège trente-six ans.

XXXV. Jean de Sarisbéry et ses écrits.

On connoît encore l'état des études de ce temps-là par les écrits de Jean de Sarisbéry, ainsi nommé du diocèse dans lequel il étoit né, en Angleterre. Etant encore fort jeune, il vint étudier à Paris la seconde année après la mort de Henri I, roi d'Angleterre, c'est-à-dire en mil cent trente-sept. Il apprit les premiers éléments de la dialectique de Pierre Abailard, qui enseignoit alors sur la montagne Sainte-Geneviève, avec grande réputation (1). Après la retraite d'Abailard, Jean s'attacha à Albéric de Reims, le plus fameux dialecticien et le plus opposé à la secte des nominaux. Il étudioit en même temps sous un Anglois, nommé Robert de Melun, à cause qu'il y avoit enseigné, et depuis évêque d'Herford. Après avoir suivi deux ans ces deux maîtres, Jean de Sarisbéry revint à la grammaire, et l'étudia trois ans sous Guillaume de Conques. Il reprit ensuite toutes ses études sous Richard l'évêque, homme universel dans toutes les sciences, et plus solide qu'éloquent; et il se remit particulièrement à la rhétorique.

Il se fortifia dans ses études en instruisant les enfants de quelques nobles, pour fournir à sa subsistance. Depuis il lia amitié avec Adam, docteur anglois, grand aristotélicien. Après avoir été détourné trois ans par la nécessité d'enseigner, il revint étudier la logique et la théologie sous Gilbert de la Poirée, puis la théologie seule sous Robert Pullus et sous Simon de Poissy. Jean de Sarisbéry passa environ douze ans en ces diverses études, c'est-à-dire jusqu'en mil cent quarante-neuf.

Dès sa jeunesse, il étoit entré dans le clergé de Cantorbéry, et dans la suite il fut chapelain et secrétaire de l'archevêque Thibaut, comme il paroît par ses premières lettres écrites au nom de ce prélat. Il composa alors un grand ouvrage qu'il intitula Polycratique, ou des amusements des courtisans et des vestiges des philosophes, et il s'adressa en mil cent cinquante-neuf au principal ministre de Henri II, roi d'Angleterre, qui étoit avec ce prince au siège de Toulouse, c'est-à-dire au chancelier Thomas Béquet (2). En cet ouvrage, Jean de Sarisbéry commence par décrire et blâmer les amusements des grands, savoir: la chasse, le jeu, la musique, les bouffons, les magiciens, les devins, les astrologues, où il paroît qu'il croyoit lui-même un peu trop aux illusions de ces imposteurs. Il parle fortement contre les flatteurs, et à cette occasion il dit qu'il est permis de flatter les tyrans, puisqu'il est permis de les tuer. Or, ajoute-t-il, il est non-seulement permis, mais juste de tuer un

(1) 21, Dist. 2, 3, etc. 14, 14; iv. Dist. v. 15. (2) III, Dist. 25. Job. 1, 3, etc. p. 6, 693; lib. 1, c. 4 5, etc.

(1) Sup. liv. LXVIII, n. 34. Jo. Sarisb. Met. II, c. 10. Sup. LXVII, n. 22. (2) Jo. Sarisb. Ep. 1, 2 3, etc. p. 6, 693; lib. 1, c. 4 5, etc.



tyran, parce que celui qui prend le glaive de sa propre autorité mérite de périr par le glaive, et que celui qui ne poursuit pas l'ennemi public pèche contre soi-même et contre l'état. Il appuie encore, à la fin de son ouvrage, sur cette dangereuse maxime, et prétend même l'appuyer par les autorités de l'Écriture et les exemples d'Aod, de Jahel et de Judith; toutefois, il excepte ceux auxquels on est engagé par serment, et ne permet en aucun cas d'employer le poison. Il dit que le prince reçoit de la main de l'Eglise le glaive et la puissance coactive, et qu'il est le ministre du sacerdoce pour exercer cette partie de la puissance qui est indigne de la main des prêtres; d'où il conclut qu'il leur est inférieur, et que le prêtre peut ôter au prince la puissance qu'il lui a donnée. On voit par-là le progrès qu'avoient fait les nouvelles maximes de Grégoire VII (1).

L'auteur parle fortement contre l'ambition de ceux qui briguoient ouvertement les prélatures, et de ceux qui obtenoient des privilèges pour se soustraire à la juridiction de leurs supérieurs légitimes, c'est-à-dire contre les exemptions; et sans blâmer le pape, il dit qu'il n'est pas expédient à l'Eglise d'accorder de ces grâces (2). Il marque qu'entre les moines et les autres religieux il y avoit plusieurs hypocrites, et se plaint surtout des exemptions de dîmes et d'autres privilèges qu'ils obtenoient de Rome, désignant particulièrement les templiers. Mais il loue entre les autres les chartreux et les moines de Grand-Mont, pour leur piété sincère et leur désintéressement. Cet ouvrage est comme un corps de morale et de politique où l'auteur montre une vaste érudition par les citations d'un grand nombre d'auteurs, dont quelques-uns ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais cette érudition n'est pas assez digérée; il y a peu de justesse dans les raisonnements, et beaucoup d'affectation dans le style. L'auteur ne paroît pas avoir fait attention à la différence des mœurs et des temps; il parle de l'art et de la discipline militaire, par exemple, et de l'ordre judiciaire, comme s'il eût écrit du temps des anciens Romains, ou que le monde n'eût point changé (3).

Peu de temps après, c'est-à-dire la même année mil cent cinquante-neuf, et la guerre de Toulouse durant encore, Jean de Sarisbéry adressa au chancelier Thomas un autre ouvrage, qu'il intitula *Métalogique*, et qui est une apologie de la bonne dialectique et de la véritable éloquence, contre un mauvais sophiste dont il cache le nom sous celui de Cornificius (4). Il fait le dénombrement des grands hommes que ce sophiste s'efforçoit de

(1) II, c. 15, 19; III, c. 4, 5, 15; VIII, c. 29; IV, c. 3; VII, c. 19.  
(2) P. 477, c. 24.

(3) P. 496, c. 23; VI, c. 2, 3, etc.; V, c. 13.  
(4) *Métal.* I, c. 5.

décrier, savoir : Gilbert de la Poirée, chancelier de l'église de Chartres, et depuis évêque de Poitiers; Thierry, docteur fameux pour les arts; Guillaume de Conques, dialecticien, Bernard de Chartres; Abailard, qu'il nomme le péripatéticien palatin, à cause du lieu de sa naissance; Anselme et Raoul de Laon; Albéric de Reims, Simon de Paris, Guillaume de Champeaux. Mais il épargnoit Hugues de Saint-Victor et Robert Pullus. L'auteur témoigne que, de son temps, la logique étoit fort recherchée; mais il se plaint que peu de gens l'étudioient comme il faut, et que plusieurs y passoient leur vie sans utilité. Ils s'arrêtoient sur l'introduction de Porphyre, et enseignoient toute la logique dans le traité des universaux; d'autres s'arrêtoient sur la première catégorie, et y faisoient entrer tous les autres; ils subtilisoient sans fin sur les mots et sur les négations multipliées; ils vouloient traiter toutes les questions imaginables, même les plus inutiles; et toujours renchérir sur les docteurs précédents; se faire admirer de leurs disciples, et embarrasser les adversaires: ce n'étoit qu'ostentation et vanité (1).

L'auteur relève extrêmement l'usage des topiques et l'étude des vérités probables, prétendant qu'il y a peu de démonstrations et peu de vérités certaines qui nous soient connues. L'art de démontrer, dit-il, n'est presque plus en usage parmi nous, parce qu'il ne convient guère qu'à la géométrie, à laquelle on s'applique peu, si ce n'est en Espagne et dans le voisinage de l'Afrique; car ces nations, entre les autres, étudient la géométrie à cause de l'astronomie; de même l'Egypte et quelques peuples d'Arabie (2). Quoiqu'il soit grand admirateur d'Aristote, il ne veut pas toutefois qu'on le suive aveuglément, et marque plusieurs de ses erreurs. C'est ce qui me paroît de plus remarquable dans ces deux ouvrages de Jean de Sarisbéry.

XXXVI. Suite des différends entre le pape et l'empereur.

Après la fête de Pâques, qui l'an mil cent cinquante-neuf fut le douzième d'avril, l'empereur Frédéric tint une assemblée en son camp, près de Boulogne, pour juger les Milanais, qui s'étoient révoltés contre lui (3). A cette assemblée se trouvèrent quatre cardinaux-légats du pape Adrien, savoir: deux prêtres, Octavien du titre de Sainte-Cécile, et Henri de Saint-Nérée, et deux diacres, Guillaume, auparavant archidiacre de Pavie, et Guy de Crème. Il y avoit aussi des députés du sénat et du peuple romain. Les cardinaux dirent que le pape demandoit l'exécution du traité de paix fait avec le pape Eugène; puis ils firent les propositions suivantes: L'empe-

(1) II, c. 6, 7; III, c. 1; II, c. 19; III, c. 2; II, c. 88, 18.  
(2) C. 27.  
(3) Radev. II, c. 29, 30.

reur n'enverra point de nonce à Rome à l'insu du pape, puisque toute la magistrature y appartient à saint Pierre avec toutes les régales; il ne lèvera point de droit de fourrage sur les domaines du pape, sinon au temps de son couronnement; les évêques d'Italie ne lui feront que serment de fidélité sans hommage; ses nonces ne logeront point dans les palais des évêques. De plus, le pape demandoit la restitution de plusieurs terres, et des tributs de Ferrare, de Masse, de toutes les terres de la comtesse Mathilde, de tout le pays depuis Aquapendente jusqu'à Rome, du duché de Spolète, et des îles de Sardaigne et de Corse.

A ces propositions du pape, l'empereur dit: Quoique je ne doive pas répondre sur des articles si importants sans le conseil des seigneurs, je ne laisse pas de vous dire, dès à présent, que je ne demande point d'hommage aux évêques d'Italie, s'ils veulent ne rien posséder de mes régales. Mais s'ils écoutent volontiers le pape quand il leur dit: Qu'avez-vous affaire du roi? Je leur dirai aussi: Qu'avez-vous affaire de terres? Il dit que nos nonces ne doivent pas être reçus dans les palais des évêques. J'en conviens, pourvu que ces palais soient bâtis sur le fonds des évêques et non sur le nôtre, car la superficie cède au fonds. Il dit que la magistrature et les régales de Rome appartiennent à saint Pierre. Cet article est important, et auroit besoin d'une plus mûre délibération; car, puisque je suis empereur romain par l'ordre de Dieu, je ne porte qu'un vain titre si Rome n'est pas en ma puissance.

L'empereur offroit toutefois de rendre justice au pape sur tous les chefs dont il se plaignoit, pourvu que le pape la lui rendit aussi de son côté sur plusieurs griefs qu'il proposoit; mais les légats ne vouloient point mettre les droits du pape en compromis, prétendant qu'il ne se pouvoit soumettre au jugement de personne. Les griefs de l'empereur étoient, que le pape avoit manqué au traité par lequel il avoit promis de ne se réconcilier avec les Grecs, le roi de Sicile et les Romains, que du consentement de l'empereur; que les cardinaux passoient librement par son royaume sans sa permission; qu'ils entroient dans les palais des évêques, qui appartennoient au roi, et qu'ils étoient à charge aux églises. Enfin, il se plaignoit des appellations injustes et de plusieurs autres désordres (1). Les légats dirent qu'ils ne pouvoient rien faire sans savoir la volonté du pape; ainsi on résolut qu'il choisiroit six cardinaux, et l'empereur six évêques, pour examiner et terminer cette affaire. On en fit la proposition au pape; mais il la rejeta, disant toujours qu'il ne vouloit point d'autre paix que celle qui avoit été faite avec le pape Eugène. L'empereur, de son côté, refusa de s'en tenir à ce traité, et prit à témoin tous les

(1) C. 31.

évêques et les seigneurs allemands et lombards, qu'il offroit de rendre en tout justice au pape, à condition que le pape aussi la lui rendroit. Les députés des Romains, qui étoient présents, demeuroident étonnés et indignés de ce qu'ils entendoient; et l'empereur résolut d'envoyer à Rome pour faire la paix, du moins avec eux, si le pape persistoit à la refuser.

XXXVII. Mort d'Adrien. Alexandre III, pape. Octavien, antipape.

Mais cette négociation fut terminée par la mort du pape Adrien, qui arriva le mardi, premier jour de septembre de la même année mil cent cinquante-neuf, à Anagnia, d'où son corps fut porté à Rome et enterré à Saint-Pierre près du pape Eugène III. Adrien avoit tenu le saint-siège quatre ans et neuf mois, pendant lesquels il augmenta le patrimoine de saint Pierre de plusieurs acquisitions; mais il étoit si éloigné d'enrichir ses parents, qu'il ne laissa pour subsistance à sa mère, qui vivoit encore, que les charités de l'église de Cantorbéry (1).

Après ses funérailles, les évêques et les cardinaux s'assemblèrent à Saint-Pierre pour l'élection du successeur; et, ayant délibéré trois jours, ils s'accordèrent tous, à l'exception de trois, à choisir, Roland, cardinal et chancelier de l'église romaine (2). Il étoit de Sienné, fils de Rainuce, et fut premièrement chanoine de Pise, d'où le pape Eugène, sur sa réputation, le fit venir à Rome, et l'ordonna d'abord diacre du titre de Saint-Côme, puis prêtre du titre de Saint-Marc, et enfin le fit chancelier, car il étoit éloquent, et bien instruit des sciences divines et humaines. Son élection fut approuvée par le clergé et le peuple de Rome, et on le nomma Alexandre III. Les trois cardinaux qui ne consentirent pas à son élection, furent: Octavien, du titre de Sainte-Cécile; Jean de Morson, du titre de Saint-Martin, et Guy de Crème, du titre de Saint-Calliste, tous trois prêtres, dont les deux derniers nommèrent Octavien pour le faire élire.

Cependant ceux qui avoient élu Alexandre le revêtirent aussitôt de la chape d'écarlate, qui étoit l'habit particulier du pape; et cette cérémonie étoit l'investiture du pontificat. Alexandre résistait et s'enfuyait, protestant de son indignité; mais enfin il fut revêtu par Odon, premier des diacres. Alors Octavien, se voyant frustré de son espérance, arracha la chape des épaules d'Alexandre, et la voulut emporter; mais un sénateur qui étoit présent, indigné de cette violence, lui ôta la chape d'entre les mains. Octavien tourna les yeux avec furie vers son chapelain, criant et lui faisant signe de lui donner la chape rouge qu'il avoit apportée; puis, ayant ôté son bonnet et

(1) C. 43. Jo. de Ceu. Th. Capt. I, Ep. 24. an. 1159. Acta ap. Bar. S. (2) Acta ibid.



baissant la tête, il s'en revêtit avec tant de précipitation, que, ne pouvant trouver le capuce, il mit le devant derrière, ce qui fit rire tous les assistants, et fit dire à ses adversaires qu'il étoit élu à rebours. Aussitôt on ouvrit les portes de l'église, que les sénateurs avoient fermées, et des troupes de gens armés entrèrent avec grand bruit, l'épée à la main, pour prêter main-forte à Octavien, que son parti nommoit le pape Victor III.

Alexandre et les cardinaux qui l'avoient élu, craignant la violence, se retirèrent dans la forteresse de l'église de Saint-Pierre, où ils demeurèrent neuf jours enfermés et gardés jour et nuit par des gens armés, du consentement de quelques sénateurs gagnés par Octavien. Ensuite, pressés par les clameurs du peuple, ils les tirèrent de la forteresse; mais ce fut pour les transférer dans une prison plus étroite au delà du Tibre, où ils furent environ trois jours. Toute la ville en fut émue, les enfants même criaient contre Octavien, les femmes le chargoient d'injures, et faisoient des chansons contre lui, l'appelant en italien *smanta-compagno*, pour marquer qu'il avoit ôté le manteau à Alexandre. Enfin le peuple, ne pouvant plus souffrir cette violence, marcha au lieu où les cardinaux étoient enfermés, conduit par Hector Frangipane et d'autres nobles. Ils obligèrent les sénateurs à en ouvrir les portes, et mirent en liberté Alexandre et les cardinaux, qui traversèrent la ville avec des acclamations de joie et au son de toutes les cloches, accompagnés de grandes troupes de Romains en armes; et le vingtième de septembre, veille de Saint-Matthieu, ils arrivèrent au lieu, nommé les Nymphes, aujourd'hui Sancta-Nympha, à treize milles ou quatre lieues de Rome (1). Le même jour, qui étoit un dimanche, le pape Alexandre fut sacré, suivant la coutume, par les mains de Hubaud, évêque d'Ostie, assisté de cinq autres évêques, savoir : Grégoire de Sabine, Bernard de Porto, Gautier d'Albane, ceux de Segni et de Terracine, de plusieurs cardinaux-prêtres et diacres, de plusieurs abbés et prieurs; en présence d'un grand nombre d'avocats, de scriniaires, de chantres, de nobles et d'une grande partie du peuple romain. En cette cérémonie, on mit sur la tête du pape, suivant la coutume, le règne, c'est-à-dire la mitre ronde et pointue en cône, entourée d'une couronne. Octavien, ayant travaillé pendant un mois à assembler des évêques pour son sacré, en trouva enfin trois, et fut sacré le premier dimanche d'octobre par Imar, évêque de Tusculum, assisté des évêques de Melfi et de Ferentino. Imar ou Igar avoit d'abord reconnu le pape Alexandre. C'est lui qui avoit été moine à Saint-Martin-des-Champs avant que d'être cardinal, et que saint Bernard comptoit entre ses amis (2).

(1) Daudr.

(2) Sup. I. LVIII, n. 79.

## XXXVIII. Lettres pour Alexandre.

Cependant le pape Alexandre étoit à Terracine, d'où, par le conseil des évêques et des cardinaux, il envoya des nonces à l'empereur Frédéric, qui étoit en Lombardie, occupé au siège de Crème; mais l'empereur, prévenu pour Octavien et irrité contre Alexandre depuis la légation de Besançon, reçut mal ses nonces, et ne fit point de réponse à sa lettre. Alexandre écrivit aussi une grande lettre à Gérard, évêque de Boulogne, aux chanoines de son église, et aux docteurs légistes et autres de la même ville: ce qui marque en quelle considération étoit dès lors l'école de Boulogne (1). En cette lettre, Alexandre raconte tout ce qui s'étoit passé à son élection et à son ordination, comme je l'ai rapporté, ajoutant qu'Octavien, quoiqu'il eût employé les menaces de l'empereur et la violence des laïques, n'avoit encore pu trouver d'évêque qui lui voulût imposer les mains. Ce qui marque que la lettre est écrite vers la fin de septembre, entre le sacré d'Alexandre et celui d'Octavien. Après ce récit, Alexandre exhorte le clergé et les docteurs de Boulogne à demeurer fermes dans l'unité de l'église romaine, et à rejeter les écrits qui leur pourroient venir de la part d'Octavien. Il ajoute: Sachez aussi que, huit jours après notre sacré, qui est le terme que nous lui avions donné pour se reconnaître, nous l'avons excommunié solennellement avec les cierges allumés, lui et tous ceux qui oseront lui imposer les mains pour lui donner une ordination sacrilège.

Les cardinaux, attachés au pape Alexandre, écrivirent aussi une lettre à l'empereur Frédéric, dans le titre de laquelle ils se nomment au nombre de vingt-deux, savoir, cinq évêques (2): Grégoire de Sabine, Ubalde d'Ostie, Jules de Préneste, Bernard de Porto, Gautier d'Albane, c'est-à-dire tous les cardinaux-évêques, excepté Imar de Tusculum, partisan d'Octavien. Ensuite sont les noms de huit cardinaux-prêtres et de neuf diacres. C'est tout ce qu'il y avoit alors de cardinaux, avec les cinq du parti d'Octavien, car il n'y en avoit point de neutres. Ceux d'Alexandre, après avoir représenté à l'empereur l'obligation qu'il a de secourir l'église romaine, racontent ce qui s'étoit passé dans l'élection, employant les mêmes termes de la lettre d'Alexandre; puis ils ajoutent: Votre majesté doit savoir de plus qu'Othon, comte palatin, prenant occasion de l'intrusion d'Octavien, nous a persécutés, le pape Alexandre et nous, et s'est efforcé de diviser l'église. Car il est entré violemment avec Octavien dans la Campanie et le patri-moine de saint Pierre, et a fait tous ses efforts pour lui soumettre ces provinces. C'est pourquoi nous vous supplions, comme défenseur

(1) Sup. n. 22. Alex. Ep. 1, ap. Rad. c. 51.

(2) Ap. Rad. c. 53.

spécial de l'église romaine, d'apporter le remède convenable à ces maux, et ne donner aucune protection à l'usurpateur.

## XXXIX. Lettres pour Octavien.

Octavien de son côté, sous le nom de Victor, écrivit une lettre, adressée aux patriarches, archevêques, évêques, abbés, ducs, marquis, comtes et autres seigneurs de la cour de l'empereur Frédéric, où il les prie d'exhorter ce prince à prendre la protection de l'église en ce temps de trouble (1). Il raconte succinctement sa promotion, sans en marquer les circonstances; puis il ajoute: Quant à ce Roland, ci-devant chancelier, qui, étant attaché à Guillaume de Sicile par une conjuration contre l'église et l'empire, s'est intrus douze jours après notre élection; s'il vous vient quelques écrits de sa part, rejetez-les comme pleins de mensonge et envoyés par un schismatique. La date est de Segni, le vingthuitième d'octobre.

Les cardinaux du parti d'Octavien écrivirent aussi une lettre adressée à tous les prélats, à la tête de laquelle ils mettent ainsi leurs noms: Imar, évêque de Tusculum, le premier des évêques; Jean, du titre de Saint-Sylvestre et Saint-Martin; et Guy de Crème, du titre de Saint-Calliste, prêtres-cardinaux; Raymond, diacre-cardinal de Sainte-Marie *in via lata*, et Simon de Sainte-Marie *in Dominica*, et l'abbé de Sublac. Ce ne sont en tout que cinq cardinaux. Leur lettre commence ainsi: Dès le temps que le pape Adrien fit alliance à Bénévent avec Guillaume de Sicile contre l'honneur de l'église et de l'empire (2), il y eut une assez grande division entre les cardinaux, c'est-à-dire entre nous qui n'approuvions point ce traité, et les autres qui le soutenoient, étant engagés au Sicilien par l'argent et les promesses dont il les avoit aveuglés, et qui en attiroient plusieurs autres à leur parti. Quand donc on eut avis que l'empereur étoit entré en Italie et qu'il en avoit subjugué une grande partie, ces partisans du Sicilien commencèrent à solliciter puissamment le pape de prendre quelque prétexte pour excommunier l'empereur et ses adhérents. Nous disions au contraire qu'il falloit excommunier le Sicilien qui avoit ôté à l'église par violence tous ses droits spirituels et temporels, plutôt que l'empereur qui travailloit à recouvrer les droits de l'empire et à tirer l'église de servitude. A ce discours, les partisans du Sicilien demeurèrent confus, et se désistèrent de leur entreprise.

Ensuite, pendant que notre frère Octavien, alors cardinal et maintenant pape, étoit en légation près de l'empereur avec Guillaume,

(1) Radev. c. 50.

(2) C. 52. Sup. n. 14.

cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, le pape sortit de Rome et vint à Anagni avec les partisans du Sicilien. Ce fut là que, par une conspiration manifeste, ils s'engagèrent avec serment à faire excommunier l'empereur et à s'opposer jusqu'à la mort à sa volonté, et que si le pape mouroit ils n'éliront pour lui succéder qu'un de ceux qui avoient fait ce serment. Ils firent aussi jurer aux évêques voisins de ne sacrer pour pape que celui qui seroit élu par la faction du Sicilien. Le pape Adrien étant mort, et son corps porté à Rome avant que de l'enterrer, nous convînmes tous par écrit que l'élection se feroit selon la coutume de l'église romaine, c'est-à-dire que l'on sépareroit quelques personnes d'entre nous pour recevoir les suffrages et les écrire, et que tout se feroit d'un commun consentement. Nous étant assemblés dans l'église de Saint-Pierre, l'élection procéda lentement, et le troisième jour étant presque passé, quatorze cardinaux de la conjuration nommèrent le chancelier Roland, et nous, au nombre de neuf, nous élûmes Octavien, sachant qu'il étoit le plus convenable pour la paix et pour l'union entre l'église et l'empire.

Alors, voyant que le parti contraire vouloit violer la convention que nous avions faite, nous leur défendîmes de la part de Dieu d'investir personne de la chape, sinon du consentement de tous, et à Roland de la recevoir. Et comme au mépris de cette protestation ils se mettoient en devoir de le revêtir avant qu'ils l'eussent fait, nous revêtîmes notre élu à la prière du peuple romain, sur l'élection de tout le clergé, et du consentement presque de tout le sénat, de tous les capitaines, les barons et les nobles, nous l'intronisâmes dans la chaire de Saint-Pierre, et nous le menâmes au palais avec les acclamations du peuple et toutes les solennités requises. Les cardinaux du parti contraire se retirèrent au château de Saint-Pierre, et y demeurèrent enfermés plus de huit jours, puis, en ayant été tirés par des sénateurs, ils sortirent de Rome, et étant au château nommé la Citerne, entre Aricie et Terracine, ils y revêtirent de la chape le chancelier Roland, et le dimanche suivant ils le sacrèrent. Aussitôt ils envoyèrent par toute l'Italie pour détourner les évêques de venir au sacré de notre élu, les menaçant d'excommunication et de déposition, et toutefois il a été sacré le premier dimanche d'octobre. Tel est le récit des cardinaux du parti d'Octavien, où ce qui est à remarquer, c'est qu'ils conviennent eux-mêmes que Roland avoit été élu le premier, et par la plus grande partie des cardinaux, et sacré le premier.

## XL. Députation de l'empereur à Alexandre.

L'empereur Frédéric, ayant reçu les lettres des deux partis, résolut, par le conseil des sei-



gneurs, d'assembler un concile (1), croyant en avoir l'autorité, à l'exemple des anciens empereurs, comme Justinien, Théodose et Charlemagne; et pour cet effet il envoya citer les deux prétendus papes par deux évêques, Daniel de Prague et Hermann de Verdun. La lettre de l'empereur au pape Alexandre le nommoit seulement Roland chancelier, et étoit aussi adressée aux cardinaux qui l'avoient élu. Il y disoit que pour remédier au schisme il avoit résolu de tenir à Pavie une cour ou assemblée générale dans l'octave de l'Épiphanie, où il avoit appelé tous les évêques de l'empire et des autres royaumes, savoir: d'Angleterre, de France, de Hongrie, de Danemarck, afin que cette grande affaire fût terminée par un jugement ecclésiastique, sans que les séculiers en prissent connaissance. Il ordonnoit donc à Roland et aux cardinaux de son parti, de la part de Dieu et de toute l'Eglise, de venir à cette assemblée, offrant de les y faire conduire en sûreté par les deux évêques députés et par le comte palatin (2). Dans la lettre circulaire aux évêques pour les appeler au concile, l'empereur disoit: Ayant assemblé les évêques italiens et allemands avec les seigneurs et des personnes pieuses et zélées pour l'Eglise, nous avons trouvé, suivant les décrets des papes et les règles ecclésiastiques, que, lorsqu'il s'élève un schisme dans l'Eglise romaine, nous devons appeler les deux prétendus papes et décider la contestation suivant le conseil des orthodoxes. La lettre finit par une défense à l'évêque à qui elle s'adresse de prendre un parti entre les deux papes. Elle est datée de Crème, le vingt-troisième d'octobre.

Les deux évêques de Prague et de Verden, députés de l'empereur, étant arrivés à Anagni, où étoit le pape Alexandre, entrèrent dans son palais, et s'assirent devant lui avec les cardinaux et plusieurs autres, tant clercs que laïques, sans lui rendre le respect convenable à sa dignité, parce qu'ils ne le reconnoissoient pas pour pape (3). Ils dirent leur charge, et présentèrent la lettre de l'empereur, scellée d'or, à la lecture de laquelle les cardinaux furent troublés, craignant d'une part la violence d'un prince si puissant, et de l'autre la diminution de la liberté de l'Eglise. Après une longue délibération, ils résolurent de demeurer fermes dans l'obéissance d'Alexandre, à quelques périls qu'ils se dussent exposer. Et, comme les envoyés du roi pressoient pour avoir réponse, le pape Alexandre répondit ainsi devant tout le monde: Nous reconnoissons l'empereur pour avoué et défenseur de l'Eglise romaine, et nous prétendons l'honorer au-dessus de tous les princes de la terre, pourvu que l'honneur du roi des rois n'y soit point intéressé. C'est pourquoi nous sommes surpris de la manière dont

il nous traite contre la coutume de ses prédécesseurs, en convoquant un concile sans notre participation, et nous ordonnant de nous trouver en sa présence, comme s'il avoit puissance sur nous. Or, Jésus-Christ a donné à saint Pierre, et par lui à l'Eglise romaine, ce privilège, qui s'est conservé jusqu'à présent, qu'elle juge les causes de toutes les églises sans avoir jamais été soumise au jugement de personne. Nous ne pouvons donc assez nous étonner que ce privilège soit attaqué par celui qui devrait le défendre contre les autres; la tradition canonique et l'autorité des pères ne nous permet pas d'aller à sa cour et de subir son jugement; les avoués des moindres églises et les seigneurs particuliers ne s'attribuent pas la décision de ces sortes de causes, mais ils attendent le jugement de leurs métropolitains ou du saint-siège. C'est pourquoi nous serions très-coupable devant Dieu si, par notre ignorance ou notre foiblesse, nous laissions réduire l'Eglise en servitude. Nous sommes prêt à nous exposer plutôt aux derniers périls, à l'exemple de nos pères. Telle fut la réponse du pape Alexandre.

Nous avons vu, toutefois, qu'en l'année quatre cent dix-huit, lorsque l'antipape Eulalius fut élu contre le pape Boniface, l'empereur Honorius prit connaissance de l'affaire, fit tenir un concile à Ravenne, où il faisoit sa résidence, commit un évêque pour officier à Rome pendant le schisme, et ayant reconnu la vérité, fit chasser Eulalius et maintint Boniface dans le saint-siège. Les actes en sont conservés à Rome, et le cardinal Baronius les a insérés en ses annales (1). Nous avons vu encore que, quatre-vingts ans après, le schisme de Symmaque et de Laurent fut terminé de la même manière. On convint que les deux contendants iroient à Ravenne subir le jugement du roi Théodoric, tout arien qu'il étoit: et ce fut lui qui décida en faveur du pape Symmaque. Mais apparemment le pape Alexandre III n'étoit pas instruit de ces faits. Or, suivant sa prétention, il seroit impossible de finir un schisme, puisque chacun des contendants, se disant pape légitime, prétendrait également ne pouvoir être jugé sur la terre.

Les deux évêques, envoyés par l'empereur Frédéric, étant indignés de la réponse du pape Alexandre, allèrent à Segni trouver l'antipape Octavien, et lui baisèrent les pieds (2). Othon, comte palatin, qui étoit à Rome avec des Allemands, en fit autant, ce qui haussa beaucoup le courage à l'antipape. Mais l'empereur, s'étant ainsi déclaré pour lui, donna juste sujet à Alexandre de ne pas aller à l'assemblée de Pavie, et ne se pas mettre entre ses mains. Cependant il envoya des légats de tous côtés, en France et en Espagne, trois cardinaux, deux prêtres: Antoine, du titre de

(1) Radev. II, c. 54.  
(2) C. 55, 56.

(3) Acta ap. Bar.

(1) Sup. liv. XXIV, n. 7. 419. Sup. liv. XXX, n. 48.  
8, 9. Ap. Baron. an. 418 et (2) Acta. ap. Bar.

Saint-Marc, et Guillaume de Saint-Pierre-aux-Liens, et avec eux Odon, diacre du titre de Saint-Nicolas; en Orient, Jean, du titre de Saint-Jean et Saint-Paul; en Hongrie, Jules, évêque de Palestrine, et Pierre de Saint-Eustache, diacre; à Constantinople, Tiburce avec Ardéric de Saint-Théodore, diacre.

#### XXI. Concile de Pavie.

Le temps du concile de Pavie étant arrivé, les évêques de Lombardie et d'Allemagne s'y trouvèrent et attendirent quelque temps l'empereur Frédéric, occupé au siège de Crème, qu'il prit enfin et la brûla le vingt-septième de janvier mil cent soixante: ce qui l'obligea à remettre le concile à la Chandeleur; mais il ne commença en effet que le cinquième de février, qui étoit le vendredi avant le jour des cendres (1). L'empereur, étant arrivé à Pavie, exhorta les évêques à se préparer au concile par des jeûnes et des prières; puis, les ayant assemblés et s'étant assis, il leur dit: Quoique je sache que j'ai comme empereur le pouvoir d'assembler des conciles, principalement en un si grand péril de l'Eglise, je vous laisse toutefois la décision de cette affaire si importante. Dieu vous a donné l'autorité de nous juger nous-même, et ce n'est pas à nous à vous juger en ce qui regarde Dieu. Conduisez-vous donc en cette affaire comme n'ayant à en rendre compte qu'à lui. L'empereur, ayant ainsi parlé, sortit du concile, qui étoit composé d'environ cinquante, tant archevêques qu'évêques, et d'une grande multitude d'abbés et de prévôts. Il y avoit aussi des envoyés du roi de France et du roi d'Angleterre, et des députés de divers pays, qui promettoient que tout ce que le concile auroit décidé seroit reçu chez eux sans difficulté (2).

Il y vint, entre autres, deux députés du chapitre de Saint-Pierre de Rome, savoir, Pierre Chrétien, doyen, et Pierre Guy, sous-diacre et camérier de l'Eglise romaine, porteurs d'une lettre de ce chapitre, adressée à l'empereur et aux prélats du concile. Elle contenoit à peu près les mêmes faits que la lettre des cinq cardinaux du parti de Victor (3). Les chanoines convenoient qu'Othon, diacre-cardinal de Saint-George, et Adelbalde, cardinal des Saints-Apôtres, avoient pris la chape et s'étoient efforcés d'en revêtir le chancelier Roland; mais ils soutenoient que la plus saine et meilleure partie des cardinaux les en avoit empêchés et avoit élu Octavien. Ils disoient la plus saine partie, n'osant dire la plus grande. Ils ajoutoient que, lorsque l'on conduisoit Octavien au palais, le peuple avoit crié en italien, selon la coutume: *Papa Vittore, santo Pietro lo elegge*. Ils faisoient dire au chancelier: Octavien ne m'a

jamais dépouillé de la chape, parce que je n'en ai jamais été revêtu. Ils prétendoient qu'il n'avoit été revêtu de l'étole et du pallium qu'à la Citerne, douze jours après l'élection de Victor. Ils citoient, pour témoins de ce qui s'étoit passé en cette occasion, Othon, comte palatin, Guy, comte de Blandrate, et le prévôt Hébert, envoyés de l'empereur; et finissoient en disant: Vous avez les deux glaives des apôtres, vous savez comment vous en devez user. Voulant dire qu'en ce concile la puissance temporelle étoit jointe à la spirituelle.

Après qu'on eut agité pendant cinq jours la question des deux élections, le sixième on lut publiquement une espèce d'information, qui commençoit ainsi (1): Voici les articles qui ont été prouvés dans le concile de Pavie sur l'élection du pape Victor. Le seigneur Octavien, et non aucun autre, a été solennellement revêtu de la chape à Rome dans l'Eglise Saint-Pierre, sur la demande du peuple, du consentement et au désir du clergé, et mis dans la chaire pontificale en présence du chancelier, et sans qu'il s'y opposât; les cardinaux et le clergé ont chanté le *Te Deum*, et on lui a donné le nom de Victor. Là le clergé et le peuple romain est venu en foule à ses pieds, un secrétaire, étant monté sur un lieu élevé, a crié suivant la coutume: Ecoutez, citoyens romains (2)! Notre père le pape Adrien est mort le lundi, il faut lire le mardi, et le samedi suivant le seigneur Octavien, cardinal de Sainte-Cécile, a été élu pape, revêtu, intronisé et nommé Victor. L'approuvez-vous? Le clergé et le peuple a répondu à haute voix: Nous l'approuvons. Ce qui a été répété trois fois. Ensuite le pape a été conduit au palais, avec les banderoles et les autres marques de sa dignité et les acclamations de louanges.

Aussitôt le chapitre de Saint-Pierre est venu aux pieds du pape Victor lui rendre obéissance. Et le lendemain, les chefs du clergé de Rome ont été trouver le chancelier et les cardinaux qui étoient avec lui, pour savoir s'il avoit été revêtu de la chape, comme quelques-uns disoient. Ils ne lui ont trouvé aucune marque nouvelle de dignité; et il leur a déclaré lui et les siens que jamais il n'avoit été revêtu et que c'étoit une calomnie. Ce que les chefs du clergé ayant ouï, ils sont venus aux pieds du pape Victor et lui ont rendu obéissance. De tous ces faits sont témoins Pierre Chrétien, doyen de la basilique de Saint-Pierre et tous ses confrères, Blaise et Manière, prêtres, chefs du clergé de Rome, neuf archiprêtres et quatre autres, tant diacres que sous-diacres. Ensuite, on fait un long dénombrement de ceux qui ont obéi au pape Victor, savoir: le prieur et les chanoines de Latran, le clergé de Sainte-Marie-Majeure, de plusieurs églises et monastères au nombre de trente-

(1) Radev. II, c. 62, 64. (2) C. 71, 72. Radev. c. tom. X, Conc. p. 1387, Rad. 66, to. X, Conc. p. 1394. c. 72. (3) Sup.

(1) Radev. c. 67.

(2) Sup. n. 37.



quatre, et on ajoute en général qu'il y en a beaucoup d'autres.

On rapporte ensuite des dépositions de plusieurs témoins, entre lesquels sont deux prêtres de l'église de Saint-Marc, qui étoit le titre de Roland. Ces dépositions contiennent les mêmes faits, et ajoutent que quelques-uns ayant voulu revêtir le chancelier de la chape, il les repoussa avec indignation, disant : Vous ne me tournerez pas en ridicule; voilà le pape, allez à lui. Qu'on l'avoit vu sortir de Rome sans chape, sans étole, sans cheval blanc, avec une aumuce noire et un manteau noir. L'aumuce étoit alors un habillement de tête ordinaire. Qu'on ne l'avoit revêtu de la chape qu'à la Citerne. Que le pape Adrien avoit dit : Octavien, que j'ai envoyé en Lombardie, veut excommunier les Milanois, mais je leur ai mandé de ne se point soucier de lui et de résister vigoureusement à l'empereur : et je suis convenu avec eux qu'ils empêcheront l'empereur de venir à Rome. Je suis aussi convenu avec les cardinaux qu'Octavien ne sera point pape après ma mort. Que deux cardinaux avoient dit qu'ils étoient engagés par serment au chancelier Roland. C'est la substance des dépositions; mais la plupart des témoins ne parlent que par oui-dire.

#### XLII. Jugement en faveur d'Octavien.

Après que l'affaire eut été examinée pendant sept jours, le concile prononça en faveur d'Octavien, qui étoit présent, et avoit des défenseurs de sa cause, et condamna Roland par contumace, comme ayant refusé de se présenter au concile, où il avoit été cité légitimement (1). La sentence fut portée à l'empereur, qui la reçut avec respect, et l'approuva; puis on appela Victor à l'église, où il fut reçu avec grande solennité, et reconnu pour pape. L'empereur lui rendit à la porte le respect accoutumé, comme Constantin à saint Sylvestre, ce sont les paroles de l'historien; puis, le prenant par la main, le mena jusqu'à son siège, et l'intronisa.

On voit encore plus de détail dans la lettre circulaire des présidents du concile (2). Ils disent que la cause y a été traitée canoniquement, sans aucune intervention de jugement séculier; et, après avoir rapporté la substance de l'information, ils ajoutent, aux témoins qui y sont nommés, Pierre, préfet de Rome, quatre autres qu'ils nomment, et plusieurs qu'ils ne nomment pas, tous nobles romains, venus par ordre de l'empereur. Ils ont voulu jurer, dit la lettre, mais nous avons cru devoir en dispenser les laïques, ayant un témoignage suffisant de plusieurs prêtres. Ensuite Hermann, évêque de Verdun, Daniel, évêque de Prague, Othon, comte palatin, et le prévôt

(1) Rad. c. 65, 68.

(2) C. 70.

Hébert, que l'empereur avoit envoyés à Rome pour citer les parties, par le conseil de vingt-deux évêques et des abbés de Cîteaux et de Clairvaux, ont rendu témoignage qu'ils avoient cité le chancelier Roland et son parti, par trois citations solennelles, pour venir à Pavie se présenter au jugement de l'Eglise, et que Roland et ses cardinaux ont répondu de vive voix qu'ils ne vouloient se soumettre ni au jugement ni à l'examen.

Ils ajoutent que l'élection de Victor, ayant été approuvée par le concile, l'a aussi été par l'empereur après tout le clergé, puis par tous les seigneurs, et par une multitude innombrable qui étoit présente. Ils continuent : Le lendemain, qui étoit le premier vendredi de carême, c'étoit en mil cent soixante, le douzième de février, le pape Victor fut mené en procession de l'église de Saint-Sauveur hors de la ville où il logeoit, à l'église cathédrale. L'empereur le reçut à la porte, lui tint l'étrier comme il descendoit de cheval, le prit par la main, le conduisit jusqu'à l'autel, et lui baisa les pieds; nous les baisâmes tous aussi. Le lendemain samedi, le pape, en plein concile, et nous avec lui, tenant des cierges allumés, anathématisâmes le chancelier Roland, schismatique, et ses principaux fauteurs. Nous vous prions donc et vous exhortons à tenir pour ferme et arrêté ce que l'Eglise assemblée a ordonné, et à prier pour la conservation du pape Victor. La lettre est souscrite premièrement par Pèrigrin, patriarche d'Aquilée, puis par Arnold, archevêque de Mayence, Artvic de Brême, Reinald de Cologne, et Viëman de Magdebourg. Ces quatre archevêques étoient présents, avec quelques-uns de leurs suffragants; les archevêques de Besançon, d'Arles, de Lyon, de Vienne, et Guy, évêque élu de Ravenne, consentirent seulement par leurs députés (1). On voit aussi les souscriptions des évêques de Fermo, de Ferentine, de Mantoue, de Bergame et de Faïence. Mais il n'y a pas grande sûreté à ces souscriptions, comme il paroît par celle du roi d'Angleterre; car nous allons voir qu'il n'adhéra pas à ce concile, non plus que l'archevêque de Trèves, qui, étant demeuré malade en chemin, envoya des lettres d'excuse.

#### XLIII. Suite du concile de Pavie.

L'empereur Fridéric écrivit aussi à Eberard, archevêque de Saltzbourg, et à ses suffragants, où il insiste principalement sur la prétendue conjuration faite contre lui, du vivant du pape Adrien, par le chancelier Roland, et en apporte cette preuve (2) : Comme nous délibérons sur ce qu'il y avoit à faire touchant le schisme, l'archevêque de Tarantaise, les abbés de Clairvaux, de Morimond, et dix autres, survinrent, comme si Dieu les eût envoyés, demandant la paix pour les Milanois.

(1) V. c. 72.

(2) Radev. c. 69.

Nous leur dîmes notre intention, et ils retournèrent à Milan pour savoir celle du peuple; qui leur répondit : Nous sommes engagés, par serment au pape et aux cardinaux, de ne point faire de paix avec l'empereur sans leur consentement. Les abbés répliquèrent : Vous n'êtes plus engagés au pape, puisqu'il est mort. Mais, reprirent les Milanois, nous sommes engagés aux cardinaux, et eux à nous. L'empereur avoue ensuite qu'on reprochoit au pape Victor d'avoir été élu par le moindre nombre des cardinaux. La lettre est du quinzième de février.

Eberard, évêque de Bamberg, qui étoit auprès de l'empereur, écrivit en son particulier à l'archevêque de Saltzbourg ce qui s'étoit passé à Pavie (1). D'abord, dit-il, presque tous étoient d'avis de différer jusqu'à une plus grande connoissance de l'affaire, et un concile plus général; toutefois, le parti du pape Victor l'a emporté, principalement à cause de la conjuration contre l'empire. Ainsi nous l'avons reçu par l'espérance de la paix et de l'union entre le royaume et le sacerdoce. Et ensuite : L'envoyé du roi de France a promis que son maître ne reconnoitra ni l'un ni l'autre jusqu'à ce qu'il ait reçu les envoyés de l'empereur; l'envoyé du roi d'Angleterre a promis qu'il feroit la même chose. Les archevêques d'Arles, de Vienne, de Lyon et de Besançon ont consenti par leurs lettres et leurs députés. Celui de Trèves est le seul de cette partie d'Allemagne qui n'ait pas consenti, mais ses suffragants l'ont tous fait, il ne reste que vous.

Henri, prévôt de Berthesgade, écrivit aussi à l'archevêque de Saltzbourg sur le même sujet; et sa lettre contient plusieurs particularités remarquables du concile de Pavie. Le patriarche d'Aquilée, dit-il, et quelques autres ont obéi, à cause des besoins de l'empire, sauf la censure de l'église catholique. Les évêques de Bamberg, de Passau et de Ratisbonne ont imité le patriarche. Pour la confirmation de ce qui a été fait, on envoie des députés, savoir, l'archevêque de Cologne en France, l'évêque de Verdun en Espagne, et celui de Prague en Hongrie. L'empereur Fridéric envoya aussi aux rois d'Angleterre, de Danemarck et de Bohême, et à l'empereur Manuel (2).

Toutes ces lettres furent écrites à Eberard, archevêque de Saltzbourg, parce que, s'étant mis en chemin pour venir au concile de Pavie, il tomba grièvement malade à Vienne, et fut obligé de s'y arrêter et de retourner chez lui (3). Ici finit l'histoire de l'empereur Fridéric, écrite par Radevic, chanoine de Frisingue, et importante par les pièces qu'il y a insérées. Gunther, qui a mis en vers la même histoire dans son poème intitulé *Ligurinus*, a fini aussi au même endroit, c'est-à-dire au

(1) C. 71.

(2) C. 72.

(3) C. 73.

commencement du schisme d'Alexandre et d'Octavien, et à l'entrée de l'empereur à Pavie après la prise de Crème.

L'empereur Fridéric publia ensuite un édit par tous ses états, c'est-à-dire en Italie et en Allemagne, par lequel il ordonnoit à tous les évêques de reconnoître le pape Victor, sous peine de bannissement perpétuel. Plusieurs choisirent l'exil plutôt que d'entrer dans le schisme; et à leur place on mit par violence des partisans de l'antipape : ce qui causa un grand trouble dans l'Eglise. Alexandre, de son côté, après avoir plusieurs fois exhorté Fridéric à revenir de son erreur, l'excommunia solennellement à Anagni le jeudi-saint, vingt-quatrième de mars, mil cent soixante, étant assisté des évêques et des cardinaux; et en même temps, suivant la coutume ancienne de ses prédécesseurs, il déclara tous ceux qui avoient juré fidélité à ce prince absous de leur serment. Ainsi parle l'auteur de la vie d'Alexandre; mais nous avons vu que cette coutume n'avoit commencé qu'à Grégoire VII, environ quatre-vingts ans auparavant; et il ne paroît pas que Fridéric ait été moins obéi ni moins reconnu empereur après cette excommunication que devant (1). Alexandre renouvella aussi l'excommunication contre Octavien et ses complices; et, pour dissiper les mensonges qu'ils avoient répandus de tous côtés, il envoya des légats en diverses provinces.

#### XLIV. Saint Eberard de Saltzbourg

Eberard, archevêque de Saltzbourg, étoit de la première noblesse de Bavière, né vers l'an mil quatre-vingt-cinq. Ses parents l'envoyèrent étudier à Bamberg, où, après avoir été quelque temps chanoine, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Michel (2). Mais les chanoines l'en retirèrent malgré lui, et l'envoyèrent étudier en France, jusqu'à ce que ses cheveux fussent revenus. A son retour, il se retira chez ses parents en Bavière; et, après avoir long-temps délibéré, il rentra dans le monastère à l'âge de quarante ans, avec la permission de l'évêque saint Othon et du chapitre de Bamberg. Cependant ses frères, ayant fondé un monastère dans une de leurs terres, nommée Bibourg, le demandèrent pour abbé, et furent cinq ans sans le pouvoir obtenir, jusqu'à ce qu'Eberard, étant allé à Rome avec l'évêque de Bamberg, ce saint prélat le fit connoître au pape Innocent II, et le désir des moines de Bibourg de l'avoir pour abbé. Le pape l'obligea d'accepter, et lui donna lui-même la bénédiction abbatiale. Il gouverna cette maison naissante avec beaucoup de régularité et de prudence, exerçant libéralement l'hospitalité, et répandant au dehors de grandes aumônes; en sorte qu'il ne

(1) Acta Alex. ap. Baron. Sup. l. LXII, n. 29.

(2) Vita, tom. 2. Canis. p. 287.



gardoit de provisions que ce qui étoit nécessaire d'une récolte à l'autre.

Il y avoit quatorze ans qu'il gouvernoit l'abbaye de Bibourg, lorsque le siège de Saltzbourg vint à vaquer par la mort de l'archevêque Conrad; et il fut élu pour lui succéder d'un commun consentement des évêques de la province, du clergé et du peuple de l'église vacante. Il ne changea rien à l'austérité de sa vie depuis son élévation, et augmenta ses aumônes à proportion de ses revenus. Il prêchoit et d'exemple et de parole, étant bien instruit des saintes lettres; il dépensoit beaucoup pour l'hospitalité et pour l'entretien des monastères, servoit lui-même les pauvres, et ne dédaignoit pas de toucher les lépreux et de leur baiser les mains (1). Il reconnut et suivit toujours Alexandre, et attira à l'obéissance de ce pape Hartman, évêque de Brixen, son suffragant. Ces deux prélats furent les seuls de toute l'Allemagne qui ne prirent point de part au schisme. L'archevêque n'embrassa le bon parti qu'après une longue délibération; et la raison qu'il en rendoit étoit le consentement de toute l'Eglise, c'est-à-dire de la plus grande partie, qui s'étoit déclarée pour Alexandre. Quoique l'empereur Frédéric en fût irrité contre le saint prélat, il n'osoit toutefois faire éclater son ressentiment; et, quand il étoit en sa présence, la dignité même qui paroisoit sur son visage le retenoit, et lui imprimoit une crainte respectueuse. Ce prince l'avouoit lui-même; et le saint prélat de son côté desiroit ardemment de souffrir pour Dieu l'exil ou la mort, soit en cette occasion, soit en quelqu'autre. Il mourut quatre ans après le concile de Pavie, la nuit du dimanche au lundi, vingt-deuxième de juin mil cent soixante-quatre, âgé de soixante-dix-neuf ans, après dix-huit ans d'épiscopat. On rapporte plusieurs miracles faits à son tombeau, et il est compté entre les saints.

XLV. Lettre contre le concile de Pavie.

Henri, prêtre-cardinal, qui avoit été moine à Clairvaux, Odon, cardinal-diacre, et Philippe, abbé de l'Aumône, monastère de l'ordre de Cîteaux au diocèse de Chartres, écrivirent une lettre générale à tous les prélats et les fidèles, pour servir de préservatif contre la lettre synodale du concile de Pavie (2). Ils insistent premièrement sur l'incompétence des juges, et disent: Si l'église romaine doit être jugée sur quelque'article, elle devoit l'être à Rome, par les évêques de la province et un concile général de toute l'Eglise. On auroit pu connoître à Rome, avec plus de facilité et de liberté, ce qui s'étoit passé à l'élection d'Alexandre. Ils soutiennent ensuite que l'élec-

(1) Radev. II, c. 73. Vita, p. 296. (2) Bibl. Cist. tom. 3, p. 211.

tion du pape est réservée aux trois ordres de cardinaux, évêques, prêtres et diacres, et ajoutent: Si on admet à cette élection le chapitre de Saint-Pierre, pourquoi n'admettrait-on pas les chanoines de Latran, qui est la première église de Rome, le clergé de Sainte-Marie-Majeure, les abbés et les moines de Saint-Paul et de Saint-Laurent, qui sont toutes les églises patriarcales? Ils ajoutent des reproches particuliers contre le doyen de Saint-Pierre, ancien schismatique attaché à Pierre de Léon. Ils réfutent ce qu'avançoient les schismatiques, qu'Alexandre avoit reconnu dans sa bulle qu'Octavien avoit été élu par deux cardinaux, au lieu qu'elle portoit seulement qu'il avoit été nommé, ce qui ne faisoit pas une élection.

Ils relèvent le mérite d'Alexandre, et accusent Octavien de plusieurs violences. Et, sur ce que l'on prenoit avantage de ce que personne ne s'étoit présenté pour Alexandre au concile de Pavie, ils disent: Nous étions envoyés en ces quartiers-là pour les affaires du pape; mais, quand nous avons voulu aller vers l'empereur pour ce sujet, nous n'avons trouvé aucune sûreté: ce n'étoient que menaces et périls de mort. Nous étions prêts à paroître devant l'empereur, non pour subir un jugement au nom de l'Eglise, mais pour expliquer la vérité de ce qui s'étoit passé; mais nous n'avons jamais pu, Dieu le sait, en obtenir la permission.

XLVI. Lettres d'Arnoul de Lisieux.

Arnoul, qui d'archidiacre de Séz devint évêque de Lisieux en mil cent quarante-un, étoit un des plus savants prélats et des plus autorisés des états du roi d'Angleterre (1). Quand il eut appris la promotion du pape Alexandre, il lui écrivit une lettre, où il le reconnoît pour pape légitime, l'encourage contre le schisme par l'exemple du pape Innocent II, et ajoute: Il est souvent arrivé de ces schismes dans l'église romaine, comme on voit même par les peintures du palais de Latran, où les schismatiques téméraires servent de marche-pied aux papes. Et ensuite: Sitôt que j'ai appris votre promotion et l'entreprise de votre adversaire, je me suis hâté d'en donner connoissance à notre prince, pour le prévenir en votre faveur, et empêcher qu'il ne se laissât surprendre par l'autre parti. Il a hésité quelque temps, mais ensuite il m'a promis avec gaieté et fermeté qu'il ne recevrait point d'autre pape que vous. Depuis peu, il a reçu des lettres de l'empereur, qui le prie de différer à vous reconnoître; et, comme il est lié d'une étroite amitié avec ce prince, il n'a pas voulu paroître le mépriser ni se hâter à son préjudice. C'est pourquoi il s'est abstenu de

(1) Mabill. ad. Ep. 348, S. Bern. Arn. Epist. 19.

faire une ordonnance générale; mais il n'a pas laissé de vous reconnoître en effet, et il demeurera ferme sur ce point, quelque parti que prenne l'empereur. C'est qu'on ne savoit pas encore en Angleterre que Frédéric se fût déclaré pour l'antipape. Arnoul continue: J'aurai soin de prévenir auprès du roi les mauvais discours, et faire qu'il persévère dans votre obéissance. De votre côté, ne perdez point d'occasion d'envoyer souvent vos ordres dans toutes les provinces, afin qu'on s'accoutume à vous obéir.

Le pape Alexandre ayant reçu cette lettre, la fit lire aux cardinaux en plein consistoire, et fit à Arnoul une réponse, où il l'exhorta à continuer ses soins auprès du roi d'Angleterre, et auprès des évêques et des seigneurs du pays (1). Vous savez, ajoute-t-il, comme l'empereur Frédéric, dès le commencement de son règne, a cherché les moyens d'opprimer l'église romaine, et comme il nous a traités nous-mêmes pendant la légation de Besançon. Le pape vient ensuite au concile de Pavie, et parlant de l'antipape il dit: Nous avons appris certainement que pendant quelques jours il a quitté les ornements pontificaux en présence de l'empereur, qui les lui a rendus, et l'a investi de la papauté par l'anneau: chose inouïe jusqu'alors. Et, comme les évêques les plus sages se retiroient secrètement de ce conciliabule, il a contraint les autres par violence de rendre respect à l'antipape. Il ajoute: Nous écrivons suivant votre conseil à l'archevêque de Rouen et aux évêques de Normandie. Cette lettre est datée d'Anagni le premier d'avril mil cent soixante.

En conséquence de cet ordre d'Alexandre, Arnoul écrivit aux évêques d'Angleterre une lettre, où il marque la différence des deux papes, et des deux élections dont il relève les circonstances; puis il ajoute, parlant des évêques assemblés à Pavie: De quel droit ont-ils osé décider la cause commune par leur autorité privée, et nous faire la loi comme à leurs inférieurs, nous que Dieu a faits leurs égaux? Et ensuite: Béni soit Dieu qui a fait à l'église gallicane sa miséricorde ordinaire, de reconnoître toujours la vérité, et ne point s'écarter du chemin de la justice. Car, comme la puissance divine a abattu tous ceux que la fureur des Allemands a élevés contre l'église romaine, ainsi elle a donné la victoire à tous ceux que la piété des François a reçus. A présent même, ayant examiné à fond les personnes et les élections, ils sont convenus de reconnoître le pape Alexandre, du consentement de leur roi vraiment catholique, et reçoivent partout avec honneur ses lettres et ses nonces. Ce témoignage est remarquable venant d'un prélat sujet du roi d'Angleterre. Il continue: Mais parce que l'union vient d'être rétablie

(1) Alex. Ep. 2, to. x, Conc. p. 197, ap. Arnulf. 20. Sup.

entre le roi de France et le nôtre, on a résolu de différer un peu à publier l'édit de la réception d'Alexandre, jusqu'à ce que notre roi puisse consulter l'église de son royaume, et confirmer par votre consentement ce qu'il a dans l'esprit. Car il ne convenoit ni à sa prudence ni au respect qui vous est dû de rien faire sans vous consulter en une affaire de cette importance. Il s'est toutefois, dès le commencement, assez déclaré sur ce sujet; il a toujours reçu les nonces et les lettres du pape Alexandre avec respect et agrément, et a souvent déclaré en public qu'il n'en recevroit point d'autre. Au contraire, quand la lettre d'Octavien lui fut présentée, il ne voulut pas la toucher de sa main, la regardant comme quelque chose d'immonde; il la reçut sur un morceau de bois qu'il ramassa dans la poussière, et la jeta derrière son dos, le plus haut qu'il pût, en présence du nonce, ce qui fit rire tous les assistants.

Arnoul de Lisieux écrivit aussi aux cardinaux qui étoient avec le pape Alexandre, leur marquant les diligences qu'il avoit faites pour le faire reconnoître par le roi d'Angleterre. Il dit qu'il est toujours avec les légats, pour procurer avec eux l'avantage de l'église romaine (1). C'étoit Henri de Pise et Guillaume de Pavie, prêtres-cardinaux. Il rend témoignage à leur vertu, à leur doctrine et à la douceur avec laquelle ils traitoient les affaires. Ensuite il ajoute: Quant au fait pour lequel le roi de France a été scandalisé contre eux, ne doutez point qu'ils ne soient excusables; car jamais on ne les auroit fait consentir à cette dispense, s'ils n'y avoient été engagés par une nécessité invincible et par l'espérance de procurer un bien inestimable. On s'étoit assemblé par ordre du roi pour traiter de la réception du pape, dont on n'avoit encore rien ordonné publiquement. Les légats voyoient l'affaire de l'Eglise en grand péril, parce que plusieurs, n'osant ouvertement combattre la vérité, disoient, par une politique humaine, qu'il falloit différer et attendre l'événement plutôt que d'exposer la réputation de deux si grands princes; que l'église romaine avoit toujours été à charge aux souverains, et qu'il falloit profiter de l'occasion de secouer ce joug; que la question seroit décidée par la mort de l'un ou de l'autre, et que l'autorité des évêques pouvoit cependant suffire en chaque royaume. Les envoyés de l'empereur insistoient sur ces raisons avec les deux cardinaux Jean et Guy, légats d'Octavien, et ils auroient triomphé du moindre délai, d'autant plus que tout le monde croyoit que les deux rois étoient favorables à Alexandre. D'ailleurs le roi de France se rapportoit au roi d'Angleterre de la décision de l'affaire, et avoit déclaré publiquement qu'il suivroit son avis. Ainsi il fal-

(1) Ep. 23, p. 38. Matth. Paris. an. 1160.



loit plutôt accorder la dispense au roi d'Angleterre que l'éloigner par la sévérité d'un refus, puisque, dès qu'il s'est déclaré pour vous, vous avez gagné la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Irlande, et en dernier lieu la Norwège.

Je ne vois point quelle pouvoit être cette dispense, sinon pour le mariage qui avoit été résolu entre Henri, fils du roi d'Angleterre, et Marguerite, fille du roi de France, encore enfants (1); car il fut confirmé par l'autorité des légats du pape Alexandre, et il ne pouvoit l'être sans dispense, tant à cause du bas âge des parties que parce que le prince étoit fils d'Aliénor, qui avoit long-temps passé pour la femme légitime de Louis, et dont il avoit eu des enfants. Or, encore que ce prince souhaitât ce mariage, il pouvoit être scandalisé de la facilité des légats à accorder la dispense.

LXVII. Lettres de Jean de Sarisbéri.

On voit encore mieux ce qui se passa en Angleterre sur l'affaire du schisme par les lettres de Sarisbéri, qui étoit alors chapelain et secrétaire de Thibaut, archevêque de Cantorbéry (2). Ce prélat, ou plutôt Jean, sous son nom, écrivit donc au roi d'Angleterre en ces termes : Le schisme de l'église romaine excite ceux qui aiment la nouveauté et encourage les audacieux; car, chez nous, les uns prétendent aller trouver Alexandre, les autres Victor. Pour nous, nous ne savons lequel des deux a la meilleure cause; nous ne pouvons retenir ceux qui vont par légèreté vers l'un ou l'autre, et nous ne croyons pas permis de reconnoître l'un des deux dans votre royaume sans votre conseil, tandis que la chose est en suspens. Que ferons-nous donc, nous qui sommes plus soumis à vos ordres que les autres, et plus engagés à l'église romaine, étant obligés par notre serment à la visiter en certains temps? C'est que l'on prenoit alors sérieusement la promesse que font les évêques d'aller à Rome tous les trois ans ou tous les cinq ans, suivant la distance des lieux, qui n'est plus regardée que comme de style. L'archevêque continue : Or, il seroit dangereux pour nous d'être prévenus auprès du pape, qui l'emportera, par ceux qui ont reçu moins d'honneur que nous de l'église romaine. Nous attendons et désirons sur tout cela votre conseil et votre secours. En cette lettre, l'archevêque Thibaut témoigne qu'il n'a plus guère à vivre, à cause de son grand âge et de ses infirmités.

Le roi Henri étoit absent d'Angleterre, comme l'archevêque le dit expressément dans une autre lettre, c'est-à-dire qu'il étoit en Normandie, où il faisoit sa résidence ordinaire. Dans cette autre lettre, l'archevêque dit : Nous

(1) Sup. n. 31. Matth. Paris. an. 1160. (2) Ap. Jo. Sarisb. Ep. 44.

avons appris certainement que l'église gallicane a reçu Alexandre et rejeté Octavien; et, autant que l'on peut connoître humainement, il semble qu'elle a pris le meilleur parti, car tout le monde convient qu'Alexandre a plus de réputation, de prudence, de lettres, d'éloquence; tous ceux qui viennent de là disent que sa cause est la plus juste, et, quoique nous n'ayons encore reçu ni nonce, ni lettres de l'un ni de l'autre, nous savons que tous les Anglais ont plus d'inclination pour Alexandre, si vous y joignez votre consentement. Or, nous avons oui-dire que l'empereur s'efforce de vous attirer au parti d'Octavien. Mais à Dieu ne plaise que, dans un si grand péril de l'Eglise, vous fassiez par respect humain autre chose que ce qui lui doit être agréable, en soumettant toute l'église de votre royaume à un homme qui, comme on le dit publiquement, a envahi le saint-siège sans élection, sans vocation divine, par la faveur de l'empereur seul; car presque toute l'église romaine est du côté d'Alexandre. Or, nous avons appris par la lecture qu'en cas pareil ceux que l'église gallicane a reçus ont prévalu, comme de notre temps Innocent contre Pierre, Calliste contre Bourdin, Urbain contre Guibert, Pascal contre trois antipapes, et plusieurs autres du temps de nos pères. Mais vous ne devez rien faire, en une affaire de cette importance, sans le conseil de votre clergé.

Quand on eut appris en Angleterre ce qui s'étoit passé à Pavie, Jean de Sarisbéri en écrivit ainsi à un docteur anglois de ses amis, nommé Raoul de Serre, qui, étant à Reims, lui avoit écrit au sujet du schisme (1): Nous craignons extrêmement, dit-il, que l'empereur d'Allemagne ne surprenne notre prince par ses artifices; mais il me semble que le conventicule de Pavie, loin de toucher une personne raisonnable, affermit l'élection d'Alexandre par le témoignage de ses adversaires. Car, pour ne point parler de la témérité d'avoir osé juger l'église romaine réservée au jugement de Dieu seul, ni des autres nullités de la procédure, tout ce qui s'est fait à Pavie est contre l'équité, les lois et les canons. On a condamné des absents, sans avoir examiné la cause, qui devoit même l'être ailleurs et par d'autres. Mais, dira-t-on, ils ont affecté de s'absenter. C'est ignorer ou dissimuler le privilège de l'église romaine. Qui a soumis l'Eglise universelle au jugement d'une église particulière? Qui a établi les Allemands juges des autres nations? Qui a autorisé des hommes brutaux et impétueux pour donner à leur fantaisie un chef à tous les hommes? Mais je sais le dessein de l'empereur, car j'étois à Rome, sous le pape Eugène, lorsqu'à la première ambassade que ce prince envoya au commencement de son règne il découvrit sa pensée. Il promettoit de rétablir la grandeur de l'empire,

(1) Ep. 59.

et de soumettre facilement à Rome toute la terre, pourvu que le pape lui aidât, en excommuniant ceux à qui l'empereur déclareroit la guerre. Il ne trouva pas alors un pape disposé à une telle iniquité; c'est pourquoi il en a voulu faire un qui lui fût dévoué. Et ensuite :

Tous les jugements doivent être libres, mais surtout les jugements ecclésiastiques, au lieu qu'en celui-ci ce n'a été que violence d'une part, et artifice de l'autre : les juges assemblés en présence d'une armée, menacés, intimidés, ont précipité leur sentence. On prétend avoir prouvé que l'élection de Victor a été la première et la plus canonique; mais comment l'a-t-on prouvé? Le doyen de Saint-Pierre et deux chanoines au nom de tout le chapitre, et les recteurs du clergé de Rome l'ont affirmé avec serment; le préfet de Rome et d'autres citoyens ont offert de jurer de même; mais on n'a reçu que le serment des ecclésiastiques, parce que l'affaire a passé par leurs mains. Qui est assez aveugle pour ne pas voir un artifice si grossier? Tout le monde sait de quelle considération sont, principalement dans l'élection du pape, ces recteurs que l'on fait tant valoir. Personne ne croira qu'ils y aient eu part comme ils se vantent; mais je veux qu'ils aient été présents au commencement de la querelle : ont-ils suivi Roland jusqu'à son sacre pendant douze jours? Le chapitre de Saint-Pierre l'a-t-il vu, et le préfet qui est exilé et à qui il n'est pas permis d'entrer dans Rome, lui et les autres citoyens ont-ils approché des terres du roi de Sicile et du lieu où s'est fait ce sacre? On les a donc dispensés exprès du serment, parce qu'ils ne l'auroient pas fait, pour ne pas blesser leur conscience, ou du moins leur réputation.

Au reste, qu'est devenu ce grand nombre de la plus saine partie des cardinaux? Ont-ils été corrompus par l'argent que les sénateurs ont confessé avoir reçu pour promettre avec serment la promotion d'Octavien, et qui a été destiné par le peuple à la réparation des murailles? De ce grand nombre il n'est resté que trois cardinaux dignes d'être jugés par les Allemands dans leur camp. Guillaume de Pavie, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, a été informé de tout : pourquoi ne l'a-t-on pas interrogé au concile de Pavie? C'est qu'il n'auroit pas parlé en faveur de Victor; et il a exprès gardé le silence dans ce tumulte où il ne voyoit que de l'emportement, sachant que ce que l'on y faisoit ne pouvoit préjudicier à la liberté de l'Eglise. Mais si l'élection de Victor a été si canonique, pourquoi tous les évêques-cardinaux, hors ces trois, n'ont-ils point assisté à son sacre? Et qui en a empêché les évêques de Toscane qui y étoient appelés, sinon la crainte de commettre un sacrilège? J'admire que tout le monde suive le pauvre Alexandre, et qu'on aime mieux souffrir l'exil avec lui que régner en s'attachant à son adversaire. Tous les ordres des cardinaux, toute la cour romaine est avec lui.

Ils ne craignent point la sentence du concile de Pavie, au contraire, ils ont prononcé anathème contre l'empereur même, son idole, et tous ses adorateurs.

Je passe aux souscriptions de ce concile, où, faute d'évêques, on fait paroître des comtes, et on met au premier rang des évêques dont l'élection est nulle ou rejetée. Rainald, chancelier de l'empereur, s'est dit archevêque de Cologne, quoiqu'il soit certain que son élection a été condamnée par le pape Adrien; et je ne vois pas pourquoi il a différé de se faire sacrer par son Victor, si ce n'est qu'il craint sa chute prochaine. Guy, comte de Blandrate, a tenu la place de l'archevêque de Ravenne, quoique son fils, qui est un bon jeune homme, mais dont l'élection a été cassée, ne puisse passer pour archevêque (1). Qui n'en voit le ridicule? c'est un jeu de théâtre plutôt qu'un concile. Que dirai-je de ce grand nombre, quoique faux, de royaumes et de provinces ramassés dans ces souscriptions pour imposer aux ignorants? Nous sommes bien heureux que l'empereur a eu plus de honte d'exiger des injustices que de concile de les souffrir.

J'estime que ceci suffit pour persuader l'archevêque de Reims de recevoir Alexandre, à condition de différer, s'il le juge à propos, à publier son consentement, car je suis bien persuadé qu'il ne reconnoitra pas l'antipape. Il ne faut rien précipiter dans les affaires importantes. L'évêque de Pavie et l'évêque de Plaisance ont été sollicités outre mesure pour le parti d'Octavien, mais ils n'ont cédé ni l'un ni l'autre, parce qu'ils craignent Dieu. Toutefois l'empereur les presse, et Dieu le permet afin que leur exemple encourage ceux qui sont plus éloignés. Et ensuite : Quoique l'archevêque de Cantorbéry soit, comme vous savez, considérablement malade, toutefois la nécessité de cette affaire l'a obligé de partir, pour se trouver à l'assemblée des évêques et du clergé de tout le royaume, et rendre réponse au roi, qui l'a consulté sur ce qu'il doit faire. On dit que l'évêque de Winchester et celui de Durham prendroient volontiers, s'ils osoient, le parti d'Octavien; au contraire, l'archevêque d'York et notre trésorier soutiennent Alexandre de toutes leurs forces, et c'est le parti du plus grand nombre et des plus honnêtes gens. Ainsi parloit Jean de Sarisbéri.

XLVIII. Alexandre reconnu en France et en Angleterre.

Philippe, abbé de l'Aumône, de l'ordre de Cîteaux au diocèse de Chartres, dont j'ai déjà parlé, contribua beaucoup à faire connoître le pape Alexandre en France et en Angleterre (2). Comme sa vertu lui donnoit une grande autorité, le pape lui avoit écrit de travailler à cette affaire, et il lui répondit en ces termes : J'ai

(1) Sup. n. 42. Sup. n. 29. (2) Jo. Sarisb. Ep. 64.



présenté votre lettre au roi d'Angleterre qui l'a reçue agréablement, et, après avoir délibéré avec les siens et avec nous, il vous a reconnu comme pape, il vous présente par nous son obéissance, et vous enverra dans peu ses députés; mais il a voulu que je vous en écrivisse le premier, afin que vous appreniez ses intentions plus secrètement et plus promptement. J'ai envoyé votre lettre générale aux évêques d'Angleterre par un homme fidèle, avec Gilbert, évêque d'Herford, et Hilaire de Chichester, fort affectionnés à votre personne et à votre cause. Je suis allé tout de suite vers le roi de France qui, comme prince catholique, vous est aussi très-affectionné; et vous l'auroit déjà montré par les effets, si plusieurs affaires importantes ne l'en avoient empêché. Il vous envoie, par mon ministère, une lettre de compliment, mais qui doit demeurer secrète, jusqu'à ce que les deux rois assemblés vous donnent une déclaration publique de leur obéissance, ce qui se fera incessamment, parce qu'ils sont prêts à faire la paix entre eux. Et ensuite: Sachez que tous les archevêques, les évêques et les autres prélats consentent à votre élection.

L'assemblée de l'église anglicane se tint en effet. On y lut plusieurs pièces par lesquelles les deux papes prétendoient soutenir leur droit; on lut ensuite les canons, et il survint des témoins que l'on n'attendoit point, qui rendirent la vérité plus manifeste. L'assemblée toutefois ne forma aucun jugement, réservant la décision au roi; mais elle dressa son avis, que l'archevêque Thibaut envoya au roi par Rainald, son archidiacre, et Guillaume de Ner, son chapelain. Ensuite l'archevêque, ayant reçu la réponse du roi (1), fit un mandement adressé à tous les évêques d'Angleterre, par lequel il leur déclare qu'Alexandre est le pape légitime, reçu par l'église anglicane et la gallicane, et qu'Octavien est condamné avec ses fauteurs, comme manifestement schismatique. C'est pourquoy il leur ordonne de rendre respect et obéissance au pape Alexandre.

Le roi d'Angleterre, de son côté, fit une autre assemblée au mois de juillet mil cent soixante, au Neuf-Marché, dans le pays de Caux, à six lieues de Beauvais, où il assembla tous les évêques de Normandie avec les abbés et les barons (2). En même temps, le roi de France assembla aussi les siens à Beauvais; dans l'une et l'autre assemblée on traita de l'affaire du schisme, et tous s'accordèrent de reconnoître le pape Alexandre et de rejeter Victor.

•XLIX. Hérétiques punis en Angleterre.

Cependant on tint en Angleterre un autre concile pour juger des hérétiques que le peuple nommoit publicains (3). Ils étoient sortis ori-

(1) Ep. 65. (2) To. x. Conc. p. 1406, ex Rob de Monte, an. 1160. (3) To. x. Conc. p. 1404, ex Guill. Neubrig. lib. II, c. 13.

ginairement de Gascogne, et s'étoient répandus en divers pays, car on disoit qu'il y en avoit une multitude innombrable en France, en Espagne et en Allemagne. Or, l'Angleterre se van-toit de n'avoir été encore infectée d'aucune hérésie depuis la conversion de la nation sous saint Grégoire. Ceux qui y entrèrent alors étoient Allemands, au nombre d'un peu plus de trente, tant hommes que femmes, gens rustiques et sans lettres, excepté leur chef, nommé Gérard, qui étoit un peu lettré. Après qu'ils eurent été quelque temps cachés, on découvrit qu'ils étoient d'une secte étrangère, et on les mit en prison. Mais le roi, ne voulant ni les chasser ni les punir sans avoir été examinés, fit assembler à Oxford un concile d'évêques. On les interrogea publiquement touchant leur religion, et Gérard, parlant pour tous, répondit qu'ils étoient chrétiens et qu'ils suivoient la doctrine des apôtres. Mais, étant interrogés en détail sur les articles de foi, ils déclarèrent qu'ils détestoient le baptême, l'eucharistie et le mariage, et ne comptoient pour rien l'autorité de l'Eglise. Comme on les pressoit par les passages de l'Ecriture, ils répondirent qu'ils croyoient ce qu'on leur avoit appris, et ne vou-loient point disputer sur la foi. Ils se moquèrent des exhortations et des menaces, disant (1): Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Alors les évêques, craignant que cette erreur ne fit du progrès, les déclarèrent hérétiques, et les abandonnèrent au prince pour les punir corporellement. Le roi ordonna qu'on les marquât au front, et qu'après les avoir fustigés publiquement on les chassât de la ville, défendant étroitement que personne ne les logeât ni ne leur donnât aucune assistance. Leur sentence ayant été prononcée ils coururent gaiement au supplice, leur maître marchant à la tête et chantant (2): Vous serez heureux quand les hommes vous haïront. Une femme angloise, la seule qu'ils avoient séduite, les quitta par la crainte du supplice, et rentra dans le sein de l'Eglise. On les marqua tous au front d'un fer chaud, afin qu'ils fussent connus pour hérétiques; et on marqua de plus au menton leur docteur. Ensuite on leur déchira leurs habits jusqu'à la ceinture, on les fouetta rudement et on les chassa de la ville. Comme c'étoit l'hiver, et que personne ne leur donnoit le moindre soulagement, ils périrent misérablement par la rigueur du froid. Cette sévérité garantit l'Angleterre de ces hérétiques, qui étoient des manichéens, comme il est aisé de remarquer.

L. Alexandre reconnu en Palestine.

En Orient, le légat du pape Innocent, nommé Jean, prétre-cardinal du titre de Saint-

(1) Matth. v, 10.

(2) Luc. vi, 22.

Jean et Saint-Paul arriva à Biblus, ou Giblet, avec quelques Génois, vers la fin de l'an mil cent cinquante-neuf (1). Pour avoir la permission d'entrer dans le royaume de Jérusalem en qualité de légat, il fit sonder auparavant l'esprit du roi Baudouin et des autres seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers. Après une grande délibération, on lui demanda de demeurer, et ne pas entreprendre d'entrer dans le royaume, jusqu'à ce qu'on lui fit savoir, par l'avis commun des prélats et des seigneurs, ce qu'il devoit faire. Cependant on convoqua un concile à Nazareth, où se trouvèrent Amaury, patriarche de Jérusalem, avec les autres prélats, et le roi avec quelques seigneurs. Les avis furent partagés; car, quoique les prélats latins d'Orient ne se fussent encore déclarés pour aucun des deux papes, ils ne laissoient pas en secret de favoriser l'un ou l'autre. Dans le concile donc, les uns disoient qu'il falloit reconnoître Alexandre et recevoir son légat, et Pierre, archevêque de Tyr, étoit à leur tête; les autres préféroient Victor, disant qu'il avoit toujours été ami et protecteur du royaume de Jérusalem, et ne vouloit point absolument que le légat fût reçu.

Le roi prenoit un avis moyen avec les seigneurs et quelques prélats; et, de peur de faire un schisme dans l'église d'Orient, il proposoit de ne prendre parti, ni pour l'un, ni pour l'autre. D'accorder au légat la liberté de visiter les lieux saints comme pèlerin, sans marques de légation, et de demeurer dans le royaume jusqu'à la première occasion de repasser, à laquelle il seroit obligé de partir. Le roi disoit pour son avis: Le schisme est nouveau, et le monde ne connoît pas encore quelle est la meilleure cause; il est dangereux de se déterminer dans une affaire douteuse. D'ailleurs on n'a pas besoin d'un légat dans ce royaume, pour être à charge par sa dépense aux églises et aux monastères, et les appauvrir par ses exactions. C'étoit l'avis du roi, et quoiqu'il parût plus utile, l'avis de ceux qui vouloient que le légat fût reçu prévalut. Il fut donc appelé et vint dans le royaume, où dans la suite il fut incommode à plusieurs qui s'étoient réjouis de son arrivée. Ce sont les paroles de Guillaume, archevêque de Tyr.

Le patriarche Amaury écrivit en son nom et au nom de ses suffragants la lettre synodale adressée au pape Alexandre, où il dit: Nous avons reçu votre lettre avec le respect convenable, et l'avons lue en présence des archevêques de Nazareth et de Tyr et de nos autres frères. Et, voyant que votre élection a été faite par la volonté unanime des évêques et des autres cardinaux, avec le consentement du clergé et du peuple, nous l'avons louée et approuvée; nous avons excommunié les schismatiques, savoir, Octavien avec les deux cardinaux, Jean

et Guy et leurs fauteurs, et nous vous avons élu et reçu unanimement pour seigneur temporel et père spirituel. Ce titre de seigneur temporel donné au pape est d'autant plus remarquable, que le roi de Jérusalem et les seigneurs étoient présents à ce concile.

LI. Amaury, patriarche de Jérusalem.

Il y avoit trois ans qu'Amaury étoit patriarche de Jérusalem, car Foucher, son prédécesseur, mourut le vingtième novembre mil cent cinquante-sept, la douzième année de son pontificat (1). Les prélats s'étant assemblés à Jérusalem pour lui donner un successeur, on élut Amaury contre les règles, par le crédit de deux princesses, sœurs du roi Mélisende, et Sibille, comtesse de Flandre. Il étoit François, natif de Nèle, dans le diocèse de Noyon, et alors prieur du Saint-Sépulcre; c'étoit un homme assez lettré, mais trop simple et peu capable de remplir une si grande place; et il y fut mis, nonobstant l'opposition d'Hernèse, archevêque de Césarée, et de Raoul, évêque de Bethléem, qui même en appelèrent à Rome. Amaury y envoya Fridéric, évêque d'Acre, qui, en l'absence de ses adversaires, obtint du pape Adrien, et, à ce que l'on disoit, par de grands présents, la confirmation du patriarche, et lui apporta le pallium. Amaury fut le huitième patriarche latin de Jérusalem, et en tint le siège vingt-deux ans. De son temps, le royaume changea de maître. Le roi Baudouin III mourut le onzième de février mil cent soixante-deux, la vingtième année de son règne et la trente-troisième de son âge (2). Comme il ne laissoit point d'enfants, son frère Amaury lui succéda. Il fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre huit jours après la mort de Baudouin, et régna douze ans et demi.

LII. Milon II, évêque de Têrouane.

En France, le bienheureux Milon, évêque de Têrouane, mourut le seizième de juillet mil cent cinquante-huit, après avoir tenu ce siège vingt-sept ans (3). Son neveu, nommé Milon comme lui, chanoine régulier et archidiacre de la même église, fut élu pour lui succéder; mais comme Samson, archevêque de Reims, le vouloit sacrer, le clergé de Bologne s'y opposa, et appela au saint-siège, prétendant qu'ils devoient avoir un évêque particulier, comme ils en avoient autrefois, et que Milon ne devoit être sacré que pour Têrouane. En effet, Hincmar nommoit Bologne entre les villes épiscopales de la province de Reims. Milon ne se rebuta point pour cette opposition, et alla à Rome soutenir son droit, qui fut recommandé au pape Alexandre par Jean de

(1) Gu. Tyr. xviii, c. 29, to. x, Conc. p. 1403.

(2) Tyr. xvii, c. 19, 10. et xix, c. 1. (3) G. Tyr. xviii, c. ult. (4) Bibl. Præmons. p. 460.



Sarisbéry, et il traitoit d'ambition la prétention du clergé de Bologne. Ce clergé envoya aussi à Rome; et le pape, ayant ouï les deux parties, jugea que l'église de Bologne devoit demeurer en l'état où elle avoit été jusqu'alors, et sacra Milon II, évêque de Téroüane, sauf le droit de la métropole. C'est ce qui paroît par la bulle d'Alexandre, adressée à Samson, archevêque de Reims, et datée d'Anagni le dix-septième de janvier mil cent soixante-un. Bologne n'a été érigée en évêché que quatre cents ans après, lorsque Téroüane eut été ruinée (1).

Samson, archevêque de Reims, mourut la même année mil cent soixante-un, le vingt-unième de septembre, après avoir pris l'habit monastique à Igny, abbaye de Cîteaux, fondée par son prédécesseur, et il y fut enterré. Son successeur fut Henri, frère du roi Louis le jeune, déjà évêque de Beauvais, après avoir été moine de Cîteaux (2). Il fut élu unanimement par le clergé et le peuple de Reims pour remplir ce siège, où il fut transféré le quatorzième de janvier mil cent soixante-deux, et le tint treize ans.

Peu de temps après la confirmation de l'évêque de Téroüane, le pape Alexandre accorda à la prière du roi et de l'église d'Angleterre la canonisation du roi saint Edouard, mort quatre-vingt-quinze ans auparavant. C'est ce qui paroît par la bulle adressée aux évêques et aux autres prélats d'Angleterre, et datée d'Anagni le septième de février mil cent soixante-un, où le pape remarque que les affaires de cette importance ne se décident ordinairement que dans les conciles solennels. Saint Edouard est honoré comme confesseur le cinquième de janvier (3).

#### LIII. Saint Pierre de Tarantaise pour Alexandre.

Le pape Alexandre, étant informé du zèle avec lequel saint Pierre, archevêque de Tarantaise, s'étoit déclaré contre les schismatiques, le fit venir auprès de lui. Mais, avant que de passer outre, il faut reprendre la suite des actions du saint prélat (4). Affligé et épouvané de la vénération que lui attiroit la multitude de ses miracles, il se retira secrètement et de nuit avec un seul compagnon, par des chemins difficiles et des lieux inaccessibles, et après avoir changé plusieurs fois de guides il arriva seul dans un monastère de l'ordre de Cîteaux en Allemagne, où il étoit inconnu, n'entendoit point la langue et n'étoit point entendu. Il y fut reçu comme simple moine, et y goûta quelque temps le

repos qu'il désiroit. Cependant ses domestiques et son peuple, ne sachant ce qu'il étoit devenu, étoient dans une extrême affliction; on le cherchoit de tous côtés, et enfin un jeune homme qu'il avoit élevé dès l'enfance, étant arrivé au monastère où il s'étoit caché, le vit sortir entre les frères qui alloient au travail, et l'ayant reconnu l'arrêta avec un grand cri. Les moines, apprenant qu'il étoit, furent dans un étonnement, toute la communauté se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de ne lui avoir point rendu le respect qui lui étoit dû; tous fondèrent en larmes, et lui particulièrement, de ne pouvoir plus jouir de la douceur de sa retraite. La nouvelle de cette merveille se répandit dans tout le pays, et l'humble prélat fut contraint de retourner à son troupeau désolé. A son retour, il éteignit des inimitiés implacables et invétérées; il réconcilia des seigneurs et termina des guerres qui ruinoient le pays. Il fit encore un grand nombre de miracles.

Le schisme ayant éclaté comme il étoit dans les terres de l'empire, il fut presque le seul archevêque qui soutint le bon parti. Il y ramena même plusieurs schismatiques, allant dans les provinces voisines et prêchant avec une grande liberté. L'empereur le respectoit tandis qu'il persécutoit les autres catholiques; et, comme les schismatiques lui en faisoient des reproches et lui disoient que c'étoit ruiner sa propre cause, il leur dit: Si je résiste aux hommes qui le méritent, voulez-vous que je m'oppose aussi à Dieu? Hébert, archevêque de Besançon, étoit en ces quartiers-là le plus ardent des schismatiques; l'empereur étant venu dans cette ville, l'archevêque Pierre l'y vint trouver, et l'exhorta à cesser la persécution contre les catholiques, principalement les religieux; et, comme le peuple de la ville et des lieux voisins vint en foule honorer le saint prélat, il leur ordonna de prier en commun que Dieu convertît l'archevêque Hébert ou qu'il en délivrât l'Eglise; ils prièrent, et Hébert mourut quatre ou cinq jours après.

Saint Pierre de Tarantaise, étant donc appelé par le pape Alexandre, consolait les catholiques dans la Toscane et le reste de l'Italie, et confondoit les schismatiques, prêchant publiquement contre eux dans les villes mêmes dont les évêques étoient du parti. Car il étoit écouté du peuple avec une dévotion merveilleuse, et soutenoit ses discours par des miracles. Le pape lui rendit plus d'honneur qu'à aucun autre, et il n'y eut point alors d'évêques si admirés, si respectés, si chéris de l'église romaine; personne en cette cour n'attendoit de lui des libéralités, elles n'étoient que pour les pauvres. Il y eut toutefois un seigneur qui l'attaqua au retour, voulant profiter d'environ cinq chevaux qu'il avoit, et de son petit équipage; mais, comme il couroit après, son cheval tomba et se rom-

pit la jambe. Cet accident le fit rentrer en lui-même; il suivit le saint prélat, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon, attribuant à sa bonté de ce qu'il n'étoit pas péri lui-même au lieu de son cheval.

Tout l'ordre de Cîteaux, dont étoit saint Pierre de Tarantaise, s'étoit déclaré comme lui pour le pape Alexandre (1). Cet ordre avoit alors plusieurs évêques, plus de sept cents abbés et une multitude innombrable de moines. Leur autorité fut très-utile au pape; de quoi l'empereur, irrité, publia une ordonnance, que tous les cisterciens qui étoient dans son royaume en sortissent ou reconnussent le pape Victor. Ce qui obligea plusieurs abbés avec leurs communautés de se réfugier en France. L'autorité des chartreux fut aussi de très-grand poids contre les schismatiques (2). Cet ordre fut le premier qui reconnut Alexandre, et il se déclara principalement par les soins de deux de ses religieux, Anthelme et Geoffroy. Ils travaillèrent si utilement, que les prieurs et les autres moines de leur institut, après avoir long-temps hésité, promirent obéissance au pape Alexandre; et ils affermirent dans le bon parti plusieurs prélats. L'empereur, l'ayant su, prit Anthelme en aversion et le fit excommunier.

#### LIV. Concile de Toulouse.

Le roi de France et le roi d'Angleterre, ayant fait la paix, assemblèrent des deux royaumes un grand concile pour y reconnaître le pape Alexandre plus solennellement que dans les assemblées qu'ils avoient faites chacun de leur côté, à Beauvais, à Neufmarché et à Londres (3). Ce concile se tint à Toulouse en mil cent soixante-un. Il s'y trouva cent prélats, tant évêques qu'abbés; les deux rois y étoient en personne avec plusieurs seigneurs; il y avoit des envoyés de l'empereur Frédéric et du roi d'Espagne, et des légats des deux papes. De la part d'Alexandre trois cardinaux, Henri de Pise, Jean de Naples et Guillaume de Pavie; de la part d'Octavien, Guy de Crème et Jean de Saint-Martin, les seuls cardinaux qui lui restassent, car Igmar, évêque de Tusculum, qui l'avoit sacré, étoit mort.

Nous apprenons le détail de ce concile par une lettre de Fastrède, second abbé de Clairvaux à Omnibon, évêque de Vérone, qui l'avoit prié de l'en instruire. Fastrède y parle ainsi: Après plusieurs exhortations aux rois et aux seigneurs, qui différoient de suivre la vérité par crainte ou pour affection pour l'empereur; après plusieurs conseils que nous avons tenus avec des archevêques, des évê-

ques et des personnes de piété, qui parloient tous les jours aux rois; après plusieurs prières accompagnées de larmes répandues devant Dieu, principalement dans notre ordre, lorsqu'il n'y avoit presque plus d'espérance, enfin deux cardinaux qu'Octavien avoit seuls auprès de lui, sont venus en grande pompe, accompagnés des gens de l'empereur, au jour et au lieu que les rois de France et d'Angleterre leur avoient marqué, avec toute leur église. Les cardinaux ont été ouïs les premiers, les autres leur ont répondu; et on a reconnu par leurs réponses, par des témoins présents et sans reproche, et par les propres paroles des schismatiques, à qui Dieu, par un miracle visible, faisoit dire la vérité, que l'élection d'Octavien étoit nulle, qu'il s'étoit lui-même revêtu de la chape, qu'il s'étoit mis dans la chaire pontificale par le secours des laïques, comme je l'ai ouï-dire publiquement à Guy de Crème. Qu'Octavien excommunié depuis huit jours a été sacré par l'évêque de Tusculum et celui de Férétine, excommuniés avec lui, et par celui de Melfe, déjà condamné et déposé pour ses crimes notoires, dont le roi d'Angleterre et ses évêques, et les gens mêmes du pays, ont rendu témoignage.

Au contraire, il a été prouvé qu'Alexandre a été élu par tous les autres cardinaux qui étoient présents, et que sans sa fuite et sa résistance, et la violence de Jean et de Guy de Crème, il auroit été solennellement revêtu de la chape: ce qui fut depuis achevé en temps et lieu. Il a été aussi prouvé que long-temps avant le concile de Pavie l'empereur avoit reconnu Octavien pour pape par ses envoyés et ses lettres bullées d'or. Quant à ce qu'ils ont écrit, qu'au concile de Pavie il y avoit cent cinquante-trois évêques, il n'y en avoit que quarante-quatre; et sur ce que l'empereur leur déclara qu'étant laïque il ne lui appartenait pas de juger l'église romaine ni d'examiner l'élection des papes, tous ces évêques avec le cardinal Guillaume de Pavie, qui étoit alors neutre, après avoir long-temps délibéré, résolurent, à cause de leur petit nombre, de ne recevoir ni l'un ni l'autre pape jusqu'à ce que l'on assemblât un concile général au moins de plusieurs royaumes, ou que l'on vit plus clairement lequel seroit reçu par la plus grande et la plus saine partie de l'Eglise. Ils résolurent aussi de donner ce conseil à l'empereur, mais il ne l'approuva pas; au contraire, les prenant en particulier, il contraignit ceux qu'il put par menaces et par prières à recevoir Octavien. Toutefois, il n'y en avoit que vingt, les vingt-quatre autres n'y étoient plus, même l'évêque de Pavie, quoique la chose se passât dans sa ville. C'est ce que témoignoit le cardinal Guillaume. Ainsi, par l'avis commun des deux rois et de toute leur église, on a rejeté le schismatique Octavien et reçu le pape Alexandre. L'archevêque de Trèves de-

(1) Guill. Chr. to. 2, fol. 430. Opusc. 33, c. 1, in fin.

Epist. 54, n. 19. Jo. Sarisb.

Ep. 41. Ep. Marlot. t. 2, p.

371.

(2) Chr. Rem. to. 1. N.

B. Lab. p. 364. Sup. lib.

LXIX, n. 44.

(3) Sup. liv. LXI, n. 18.

Alex. Ep. 3. Martyr. R. 5

janv.

(4) Sup. liv. LXVIII, n. 73.

Vita, c. 3, Boll. tom. 13, p.

329.

(1) Helm. 1, Chr. Slau. 15, Sur. 26 jun.

c. 94. (3) Guill. Neubr. II, c. 9,

(2) Vit. S. Anthelmi. c. 39; x, p. 1406.



meure dans l'unité, quelques-uns de ceux qui avoient suivi Octavien reviennent. Nous-même, à la prière des chartreux, nous avons intercédé pour l'évêque de Grenoble, leur évêque. Telle est la lettre de l'abbé Fastrède à l'évêque de Vérone, touchant le concile de Toulouse.

#### LV. Concile de Lodi.

Cependant l'antipape Victor avoit indiqué un concile à Pavie, puis à Crémone, et le tint enfin à Lodi, suivant la volonté de l'empereur, qui étoit présent. Ce concile commença le jour de Saint-Gervais, dix-neuvième de juin mil cent soixante-un. L'empereur y assista avec les seigneurs de sa cour et le duc de Bohême. Il y eut grand nombre d'évêques, dont les deux premiers étoient Pélegrin, patriarche d'Aquilée, Guy de Blandrate, élu archevêque de Ravenne; il y eut aussi grand nombre d'abbés, de prieurs, de prévôts et d'autres ecclésiastiques. Ils confirmèrent tout d'une voix l'élection de Victor, comme on avoit fait l'année précédente au concile de Pavie. En celui-ci, on lut des lettres des rois de Danemarck, de Norwège et de Hongrie, de six archevêques, de vingt évêques, de quantité d'abbés, même de l'ordre de Cîteaux, qui tous reconnoissoient Victor pour pape, et promettoient de ratifier tout ce qu'il ordonneroit en ce concile. On y excommunia Hubert, archevêque de Milan, attaché au pape Alexandre, qu'il alla trouver à Gênes, et le suivit en France l'année suivante (1). On excommunia aussi les consuls de Milan, qui défendoient la ville contre l'empereur, car il l'assiégeoit alors. On excommunia les évêques de Plaisance et de Bresse et les consuls de ces deux villes, on déposa l'évêque de Boulogne, et on suspendit celui de Padoue jusqu'au premier jour d'août. Le concile de Lodi dura jusqu'au jour de Saint-Jacques, vingt-cinquième de juillet.

On y excommunia aussi ceux qui, l'année précédente, avoient tué Arnold, archevêque de Mayence, et leurs complices. Ce prélat avoit succédé à l'archevêque Henri, déposé par deux légats en mil cent cinquante-quatre, mais plusieurs le regrettoient et croyoient sa déposition injuste. Arnold, natif de Mayence, avoit aussi ses partisans, et cette division produisit une guerre civile et de fréquentes séditions. Des laïques du parti d'Arnold s'emparèrent de la grande église, et empêchoient l'entrée aux ecclésiastiques du parti opposé, car l'archevêque s'étoit attiré la haine d'une grande partie de son clergé, jusque-là qu'en mil cent cinquante-neuf, ils entrèrent à main armée dans son synode pour l'en chasser, mais ils furent repoussés par des comtes, et l'archevêque alla en Lombardie porter ses plaintes à l'empereur (2). Quand il fut revenu du con-

cile de Pavie, ses ennemis tinrent un conseil où ils résolurent sa mort, et quoiqu'il en eût reçu avis il le méprisa. Enfin, le jour de la Saint-Jean, vingt-quatrième de juin mil cent soixante, ils vinrent l'attaquer dans le monastère de Saint-Jacques, où il s'étoit logé, et commencèrent à y mettre le feu. Il leur parla de la tour de l'église sans les pouvoir apaiser, et, voyant qu'ils avoient permis aux moines de sortir, il essaya de se sauver habillé en moine, mais il fut reconnu et massacré de plusieurs coups. On le dépouilla, et son corps demeura trois jours sans sépulture, exposé à toutes les insultes de la populace. Ainsi finit l'archevêque Arnold, après avoir occupé sept ans le siège de Mayence.

Les auteurs de sa mort, craignant qu'elle ne fût vengée, forcèrent le clergé d'élire à sa place Rodolphe, fils du duc de Zéringuen, dont ils espéroient la protection; mais en même temps Conrad, comte palatin, fit élire Christien, comte de Buche en Thuringe (1). Rodolphe alla en Lombardie avec de grands présents demander l'investiture à l'empereur, qui le refusa avec mépris. Il ne s'arrêta pas même pour lors à l'élection de Christien; mais, ayant auprès de lui les premiers de l'église de Mayence, il fit élire Conrad de Vitielspach, frère d'Othon, comte palatin de Bavière.

#### LVII. Translation des trois rois.

L'empereur Fridéric, après avoir tenu Milan assiégé tout l'hiver, le prit enfin par famine, et le réduisit à se rendre par discrétion le premier jour de mars mil cent soixante-deux (2). Les habitants vinrent le trouver à Lodi, ayant des épées nues au cou et des croix à la main pour demander miséricorde, il leur donna la vie; mais, non content de faire combler les fossés et abattre les murailles, il fit ruiner la ville entièrement, et détruire jusqu'aux églises, qu'il avoit d'abord épargnées. Il y en avoit entre autres une dédiée à saint Eustorge, ancien évêque de Milan, honorée le dix-huitième de septembre, où l'on prétendit avoir trouvé les corps des trois mages qui vinrent à Bethléem adorer Jésus-Christ enfant, et que l'on croyoit dès lors avoir été des rois. On ne voit point comment ces corps étoient venus à Milan, et il n'en est fait aucune mention jusqu'à cette découverte. Mais, quoi qu'il en soit, l'empereur Fridéric les donna à Reinold, archevêque de Cologne, son chancelier, qui l'accompagnoit à cette guerre, et avoit grand crédit auprès de lui. L'archevêque en donna avis à son clergé et à son peuple par une lettre où il marque qu'il leur porte aussi les corps de saint Nabord et de saint Félix, martyrs de Milan, que l'Eglise honore le douzième de juillet. On célèbre à Cologne, le vingt-troi-

(1) To. x, p. 1409, ex. Otto. Mor. 834. Italia Sac. to. 4, p. 220. (2) Sup. liv. LXIX, n. 64. Chr. C. Radl. Christ. ap. Serran. Dodech. ch. 59.

(1) Dodech. 1160, etc. Spic. p. 568. Epist. Burch. (2) Epist. Frid. to. 5. ap. Freh. p. 230.

sième du même mois, cette translation des trois rois, qui ont toujours été honorés depuis. On leur a même donné les noms de Gaspard, Balthasar et Melchior; et Pierre Comestor, qui écrivoit vers le même temps, rapporte ces noms dans son histoire scolastique, comme étant les noms latins des mages, et y en joint d'autres qu'il dit être leurs noms grecs et leurs noms hébreux (1). La prise de Milan haussa extrêmement le courage à l'empereur Fridéric, et répandit la terreur de son nom par toute la terre.

#### LVIII. Le pape Alexandre en France.

Dès l'année précédente, mil cent soixante-un, qui étoit la seconde du pontificat d'Alexandre, il revint à Rome, mais il ne put y demeurer long-temps en repos à cause des schismatiques (2), car la famille d'Octavien y étoit puissante, et l'empereur, en le protégeant, vouloit s'attirer les Romains. Alexandre donc, cédant aux prières du peuple, retourna en Campanie sous la protection du roi de Sicile; et, comme les Allemands occupoient la plus grande partie du patrimoine de Saint-Pierre, il résolut de passer en France par mer. Joint que les schismatiques étoient maîtres des chemins, en sorte que ceux qui alloient trouver Alexandre s'exposaient à être pris, dépouillés et emprisonnés, et qu'il ne pouvoit demeurer en Italie avec dignité. Ainsi, ayant établi pour vicaire à Rome Jules, cardinal-évêque de Préneste, et réglé la conduite de l'Eglise, il se rendit avec les cardinaux à Terracine, où il trouva quatre galères du roi de Sicile, bien préparées. S'y étant embarqué avec toute sa suite, il arriva à Gênes le jour de Sainte-Agnès, vingt-unième de janvier mil cent soixante-deux. Il y fut reçu et traité avec honneur contre la défense de l'empereur Fridéric, et en sortit le dimanche de la Passion, qui étoit le vingt-cinquième de mars. Le samedi suivant, il fut obligé par la tempête de s'arrêter dans une île où il célébra la fête de Pâques, et le mercredi, onzième d'avril, il arriva à Maguelone. Mais parce que cette ville, située dans une île, étoit trop petite pour recevoir les survenants, et que le pape étoit attendu hors de l'île avec impatience par une grande multitude de prélats, il crut à propos de passer à Montpellier, ville voisine, et dès lors très-peuplée.

Il y entra sur un cheval blanc, et revêtu des ornements pontificaux, mais à peine put-il monter à cheval, tant étoit grande la foule de ceux qui s'empessoient à lui baiser les pieds. Le seigneur de Montpellier vint au devant avec les barons du pays, et lui servit d'écuyer pendant mille pas. Le pape entra dans la ville

en procession; et, avec la noblesse qui venoit à ses pieds, se présenta un seigneur sarrazin bien accompagné, qui se mit aussitôt à genoux, lui baisa les pieds et l'adora comme si c'eût été le dieu des chrétiens. Puis, parlant par interprète, il le harangua en sa langue au nom du roi, son maître, à quoi le pape répondit avec bonté, rendit beaucoup d'honneur à l'ambassadeur, et le fit asseoir à ses pieds entre les personnes de distinction. Tous les assistants le regardoient avec étonnement, et se disoient l'un à l'autre cette parole du psaume (1) : Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront soumises. Le comte de Saint-Gilles et la vicomtesse de Narbonne se rendirent aussi auprès du pape.

Quatre archevêques se trouvèrent à Montpellier, savoir : ceux de Sens, de Tours, d'Aix et de Narbonne, et ce dernier y fut sacré de la main du pape. Il s'y trouva aussi six évêques, savoir : ceux d'Auxerre, de Saint-Malo, de Nevers, de Têrouane, de Maguelone et de Toulon. Avec ces dix prélats, Alexandre réitéra publiquement l'excommunication contre Octavien et ses complices le jour de l'Ascension, qui étoit le dix-septième de mai (2). C'est ce qu'il témoigne dans une lettre à Omnibon, évêque de Vérone, datée du même jour, où il ajoute : Nous attendons les cardinaux Henri et Guillaume, nos légats, avec les évêques d'Evreux et de Bayeux, envoyés du roi d'Angleterre, et les archevêques de Bourges et de Reims, espérant que Dieu rendra bientôt la paix à son Eglise.

Dès que le roi Louis le jeune eut appris que le pape Alexandre étoit arrivé à Montpellier, il lui envoya Thibaut, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et un de ses clercs; mais le pape les reçut froidement. De quoi le roi, irrité, se repentit d'avoir reconnu Alexandre, et le manda par Manassès, évêque d'Orléans, à Henri, comte de Troyes, qui alloit trouver l'empereur Fridéric. Quelque temps après, le pape envoya au roi Louis Henri, archevêque de Reims, frère de ce prince, avec les évêques de Langres et de Senlis, et l'abbé de Grand-Selve, de l'ordre de Cîteaux, comme il parolt par ses lettres du dernier jour d'avril (3).

#### LVIII. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry.

Ce fut aussi à Montpellier que le pape Alexandre reçut les députés de Thomas, nouvel archevêque de Cantorbéry, qui lui envoya demander le pallium. Il y avoit plus d'un an que l'archevêque Thibaut étoit mort après une longue maladie; il avoit résolu quelque temps auparavant d'abolir toutes les mauvaises cou-

(1) Boll. t. 4, Maj. Eph. Slav. i, c. 91. p. VIII, to. x, p. 1186. Hist. (2) Acta ap. Bar. p. 1162. Evang. c. 8. Helm. Chr.

(1) Ps. LXXI, 11. (3) Duchesne. tom. 4, p. 410, c. 424, c. App. 2, Ép. to. x, Conc. p. 1410. Ibid. 30, 37. p. 1367.



tumes qui s'étoient introduites de son temps dans son archevêché, et avoit déjà ôté une seconde aide que l'archidiacre avoit imposée sur les églises. Se voyant près de sa fin, il écrivit au roi, qui étoit absent, pour lui donner sa bénédiction et lui recommander l'église de Cantorbéry et le choix d'un digne successeur. Il le prie aussi de confirmer son testament par lettres-patentes, et tenir la main à l'exécution. Par ce testament, il laisse aux pauvres le reste de ses meubles, promet quarante jours d'indulgence à ceux qui en procureront l'exécution, et menace d'anathème les officiers du roi s'ils touchent aux biens des moines de Cantorbéry (1). L'archevêque Thibaut mourut le mardi de Pâques, dix-huitième d'avril mil cent soixante-un, après avoir tenu vingt-deux ans et trois mois le siège de Cantorbéry, qui vaqua treize mois.

Sitôt que la nouvelle de cette mort eut été portée au roi, toute la cour jeta les yeux sur le chancelier Thomas Bèquet, qui étoit aussi archidiacre de Cantorbéry (2). Le peuple en faisoit le même jugement, car Thomas étoit le premier ministre et la seconde personne du royaume, d'une grande capacité et d'une noblesse de courage qui le faisoit admirer de tout le monde. Le roi forma aussi le dessein de le placer sur le siège de Cantorbéry, mais il le dissimula pour un temps; seulement il lui laissa la garde de cette église, suivant l'usage qui donnoit au chancelier le soin des évêchés et des abbayes pendant la vacance. Le roi, qui étoit en Normandie, envoya le chancelier en Angleterre pour quelques affaires du royaume; et, comme il vint à Falaise prendre congé, le roi le tira à part et lui dit : Vous ne savez pas bien encore le sujet de votre voyage; je veux que vous soyez archevêque de Cantorbéry. Le chancelier lui montra en souriant l'habit qu'il portoit, et qui étoit peu ecclésiastique, et lui dit : Vous voulez mettre un homme bien édifiant sur ce grand siège et à la tête de ces moines si réguliers. Sachez que si cela arrive, vous m'ôterez bientôt votre amitié, et elle se changera en une haine mortelle. Vous demanderez de moi des choses, et vous faites déjà sur l'Eglise des entreprises que je ne pourrai souffrir; les envieux en profiteront, et mettront entre nous une division éternelle.

Le roi demeura ferme dans son dessein, et donna ordre de le déclarer aux moines de Cantorbéry et au clergé d'Angleterre. Thomas résista quelque temps, mais il céda aux conseils de ses amis et aux instances pressantes du cardinal Henri de Pise, légat du pape. Quand il fut arrivé en Angleterre, les moines de l'église métropolitaine s'assemblèrent suivant la volonté du roi avec quelques évêques

pour procéder à l'élection. Les avis furent partagés; les uns disoient qu'un prelat chéri du roi procureroit la paix entre le royaume et le sacerdoce; les autres soutenoient que cette faveur nuirait à l'Eglise; et que, sous un archevêque tiré de la cour, les officiers du roi la pilleroient plus librement. Ils ajoutaient, qu'il étoit absurde et contre les règles de donner pour chef à ce vénérable monastère et à toute l'église anglicane un homme plus laïque qu'ecclésiastique, un chasseur et un courtisan plein de faste. Il fut élu toutefois, suivant l'intention du roi, par les évêques de la province et les moines de Cantorbéry, assemblés à Westminster, près de Londres. Il y avoit cinq ans qu'il étoit chancelier, et il étoit en la quarante-quatrième année de son âge.

Aussitôt il fut présenté au jeune roi Henri, dont il avoit été précepteur, qui étoit présent à l'assemblée, et qui donna son consentement à l'élection au nom du roi, son père. Thomas fut aussi déclaré de la part du roi libre de tous les engagements de la cour. Il partit ensuite de Londres pour aller à Cantorbéry, être sacré suivant la coutume. Presque toutes les personnes considérables du royaume s'y rendirent; le clergé par devoir, les seigneurs pour faire leur cour au roi et au nouvel archevêque. Il fut premièrement ordonné prêtre le samedi d'après la Pentecôte, second jour de juin mil centsoixante-deux, et le lendemain dimanche de l'octave il fut sacré évêque avec grande solennité, par Henri, évêque de Winchester, en présence du jeune roi. A ce sacre se trouvèrent quatorze évêques, suffragants de Cantorbéry, en sorte que le nouvel archevêque étoit le quinzième. Aussitôt il envoya des députés au pape qui étoit à Montpellier, pour demander le pallium, qu'ils obtinrent plus facilement et plus promptement qu'à l'ordinaire. Ainsi, Thomas l'ayant reçu, d'évêque devint archevêque. Ce sont les paroles d'Hébert, un des auteurs de sa vie. En mémoire de son sacre, Thomas institua de célébrer au jour de l'octave de la Pentecôte la fête de la Sainte-Trinité, qui n'étoit pas encore établie par toute l'Eglise (1).

#### LIX. Commencements de saint Thomas de Cantorbéry.

Thomas Bèquet fut le premier Anglois qui occupa le siège de Cantorbéry depuis la conquête des Normands. Il naquit à Londres, l'an mil cent dix-sept, le vingt-unième de décembre, jour de l'apôtre Saint-Thomas, dont on lui donna le nom. Son père et ses ancêtres étoient beourgeois de Londres et d'une fortune médiocre, comme il le reconnoissoit lui-même (2). Sa mère l'éleva dans la crainte de

Dieu, et lui recommanda la dévotion à la Sainte-Vierge. Il étudia premièrement à Oxford, puis à Paris, où il apprit avec les sciences la langue françoise, qui étoit alors celle de la cour d'Angleterre. Comme il étoit bien fait, de belle taille, et d'un esprit excellent, ses amis le firent connoître à l'archevêque Thibaud, qui le retint auprès de lui, le mit dans son conseil, et l'envoya plusieurs fois à Rome pour les affaires de l'Eglise, qu'il y conduisit avec succès; et pour s'en rendre plus capable, il étudia quelque temps le droit civil à Boulogne. Roger, archidiacre de Cantorbéry, ayant été élevé à l'archevêché d'York en mil cent cinquante-quatre, l'archevêque Thibaud donna son archidiaconé à Thomas Bèquet, qui le posséda avec la prévôté de Béverley, plusieurs cures et quelques prébendes. Ensuite le roi Henri II étant venu à la couronne, l'archevêque Thibaud, pour retenir ce jeune roi peu affectionné aux intérêts de l'Eglise, et réprimer les entreprises de ses officiers, fit en sorte qu'il prit pour son chancelier l'archidiacre Thomas. En cette place, il s'appliqua à gagner les bonnes grâces du roi par toutes sortes de complaisances: il chassoit avec lui, il se conformoit à ses heures pour les repas et pour le sommeil; sa table étoit magnifique, ses meubles somptueux, il étoit entouré d'une grosse cour, et cherchoit à se faire estimer des gens du monde. Toutefois, au milieu des délices et de la vanité, il se conserva toujours pur à l'égard des femmes (1). Il eut beaucoup à souffrir de la part des courtisans, en sorte qu'il disoit souvent avec larmes à l'archevêque et à ses amis, qu'il ne souhaitoit rien plus que de pouvoir sortir de la cour sans se déshonorer. Cependant il gaignoit de plus en plus la confiance du roi par ses grands services, entre autres par la négociation du mariage entre les enfants des deux rois, de France et d'Angleterre, qui fit revenir au dernier Gisors et quatre autres places importantes. Enfin, ce prince lui confia l'éducation du jeune Henri, son fils, et son héritier présomptif. Tel étoit Thomas Bèquet quand il fut élevé sur le siège de Cantorbéry.

Mais sitôt qu'il fut élu il fit de sérieuses réflexions sur la sainteté de l'état où il alloit s'engager: il résolut de changer de vie; et, allant de Londres à Cantorbéry pour son sacre, il dit à Hébert, un de ses clercs, homme de grand mérite: Je veux que vous me disiez désormais ce que l'on dira de moi. Car il m'arrivera comme aux autres, principalement aux grands, dont on dit bien des choses qui ne viennent jamais à leur connoissance. Avertissez-moi aussi des fautes que vous me verrez faire, puisque quatre yeux voient plus que deux (2). Quand il eut reçu l'onction sacrée il devint un autre homme, il se convertit en-

tièrement, et commença par se revêtir de l'habit monastique, avec un rude cilice par-dessous, mais par-dessus il portoit un habit propre et convenable à sa dignité.

#### LX. Conférence à Saint-Jean-de-Laune.

A la fin du mois de juin mil cent soixante-deux, le pape Alexandre partit de Montpellier, et, passant par Alais, Mende et le Puy, il arriva à Clermont en Auvergne le quatorzième d'août, veille de l'assomption de la Sainte-Vierge (1). Mais sitôt que l'empereur Frédéric apprit qu'Alexandre venoit en France, il écrivit à Hugues de Champfleuri, évêque de Soissons et chancelier de France, en ces termes (2): Nous avons appris certainement que Roland, ci-devant chancelier, à qui nos serviteurs ne laissent pas de retraite autour de Rome, s'est exposé à la mer avec ses sectateurs pour entrer en France, l'infecter de son schisme et la dépouiller. Car, étant accablé de dettes, il lui faut plus de vingt mille livres pour satisfaire ses créanciers. Nous vous prions donc de conseiller au roi de ne recevoir en aucune manière ce schismatique, notre ennemi mortel et de l'empire, ni aucun de ses cardinaux et de ses nonces. Car il en pourroit naître entre le roi et nous une inimitié que nous n'apaiserions pas facilement.

Cependant Henri, comte de Champagne et gendre du roi Louis, reçut la lettre que ce prince lui avoit fait écrire par Manassès, évêque d'Orléans, où il témoignoit se repentir d'avoir reconnu le pape Alexandre (3). Le comte, embrassant avec joie cette occasion de faire sa cour à l'empereur, lui conseilla de proposer au roi une conférence, où se trouveroient les seigneurs et les prélats de France et d'Allemagne, ajoutant avec serment: Je vous promets que le roi s'en tiendra à ce que je lui conseillerai, quand on aura examiné devant lui l'élection des deux papes. Le lieu de la conférence fut marqué à Saint-Jean-de-Laune, petite ville de Bourgogne, sur la Saône, et alors la frontière de la France; et le jour, la décollation de saint Jean, vingt-neuvième d'août. Le roi, homme simple, et qui se fioit au comte, consentit à la proposition, croyant procurer la paix de l'Eglise; et le comte retourna trouver l'empereur qui étoit en Lombardie, et lui promit avec serment de la part du roi l'accomplissement du projet (4). Le bruit de cette conférence, s'étant répandu dans les villes d'Italie, mit les catholiques dans une grande consternation. En y allant, le roi Louis se rencontra avec le pape Alexandre à Souvigny, prieuré de Clugny, et le pria de venir au rendez-vous; ou, s'il ne

(1) Ep. Jo. Sarisb. Ep. 49, 54, 57.

(2) Chron. Gervas. 1161. Sup. l. LXIII, n. 51. Vita S. Th. c. 6.

(1) Gervas. p.

(2) Vita quadripart. l. 1, c. 1. Coll. Lupi, l. 1, ap. 108.

(1) Vita c. 2, l. Ep. 108.

(2) C. 9.

Vita c. 3, 4, 5.

(1) Acta ap. Bar.

(2) Duchesne, to. 4, p. 579, Ep. 47.

(3) Hist. Vizelius. Duchesne, to. 4, p. 424.

(4) Acta Alex.



vouloit pas se trouver en présence de l'empereur, qu'il vint jusqu'à Vergi, qui étoit un château imprenable, lui promettant de le mener et ramener en sûreté. Et comme le pape ne pouvoit s'y résoudre, craignant les artifices de l'empereur, le roi lui dit : Il est étrange que l'on évite le jugement quand on est sûr de la justice de sa cause ; et continua son chemin pour la conférence. Le pape se retira au monastère de Dôle, c'est-à-dire du Bourg-Dieu, près de Châteauroux en Berry, où il se croyoit plus en sûreté comme étant en Aquitaine.

Le roi de France ne savoit point encore les conditions du traité que le comte de Champagne avoit fait de sa part avec l'empereur. Quand il fut arrivé à Dijon, le comte le vint trouver, et lui dit : J'ai lié cette conférence pour votre honneur et l'utilité de votre royaume, afin que l'on examine le droit des deux papes : si l'élection de Roland se trouve la meilleure, l'empereur se mettra à ses pieds ; si c'est celle d'Octavien, vous le reconnoîtrez pour pape ; si l'un des deux manque de se trouver à la conférence, on l'abandonnera, et on reconnoitra son compétiteur. Si votre majesté ne veut pas s'en tenir au jugement de l'assemblée, j'ai promis par serment de passer sous l'obéissance de l'empereur, et de tenir désormais de lui tout ce que je tiens de vous en fief. Le roi, surpris, lui dit : J'admire comment vous avez osé faire à mon insu un tel traité avec l'empereur. Le comte répondit : Vous m'en avez donné le pouvoir par l'évêque d'Orléans ; et il montra la lettre par laquelle le roi, indigné de ce qu'Alexandre avoit mal reçu ses envoyés, ordonnoit au comte de lier la conférence, promettant de s'en tenir à tout ce qu'il avoit résolu.

L'empereur étoit à Dôle, qui étoit la frontière de ses états, et les François, sachant qu'Octavien n'étoit pas avec lui, se réjouissoient de son absence ; mais les Allemands le firent promptement venir, et l'empereur, le prenant avec lui, le mena jusqu'au milieu du pont de Saint-Jean-de-Laune ; puis il se retira aussitôt comme ayant satisfait à sa promesse. Le roi se rendit de son côté au lieu de la conférence, et envoya Joce, archevêque de Tours, Maurice, évêque de Paris, et Guillaume, abbé de Vézelay, avec d'autres seigneurs, vers les députés de l'empereur, qui attendoient au même lieu la réponse du roi, et avoient avec eux le comte de Champagne, entièrement favorable à l'antipape Victor. Les députés du roi demandèrent un délai, attendu qu'il n'avoit appris que la veille les conditions du traité, et qu'une affaire de cette importance ne devoit pas être décidée à la hâte ; mais les députés de l'empereur refusèrent le délai, et le roi se retourna à Dijon. Les cardinaux que le pape avoit envoyés retournèrent à Vézelay, comptant la conférence pour rompue. Le lendemain, de grand matin, le comte de Champagne vint

à Dijon trouver le duc de Bourgogne, et lui dit : Je ne puis éviter de me donner à l'empereur, puisque le roi n'a pas accompli sa parole ; et toutefois, pour l'amour du roi, j'ai obtenu de l'empereur un délai de trois semaines, à condition que le roi viendra au jour nommé, amenant le pape Alexandre, et exécutera ce qui sera décidé, sous peine de se rendre lui-même prisonnier de l'empereur à Besançon. Le roi ne put s'en défendre ; il le promit quoiqu'à son grand regret, et donna pour otages le duc de Bourgogne, le comte de Flandre et le comte de Nevers. Cette nouvelle alarma fort tout l'ordre ecclésiastique, et ils prioient Dieu d'avoir pitié de son église.

Le roi retourna donc à Saint-Jean-de-Laune, mais l'empereur n'y vint point ; il se contenta d'y envoyer Rainold, son chancelier, archevêque de Cologne, le principal appui du schisme. On répéta les propositions que le comte de Champagne avoit faites au roi de la part de l'empereur ; mais l'archevêque de Cologne soutint que l'empereur n'avoit point dit ce qu'on lui faisoit dire, et qu'il ne feroit part à personne du droit de juger l'église romaine, qui lui appartenait en particulier. Le roi, ravi de trouver l'occasion de dégager sa parole, demanda au comte si les conditions du traité étoient telles qu'il les avoit rapportées. Il le soutint, et le roi ajouta : Vous voyez que l'empereur n'est point ici comme il y devoit être, suivant votre promesse ; vous êtes aussi témoin que ses envoyés changent les conditions du traité : je suis donc quitte de ma parole. Le comte en convint. Tous les seigneurs et les prélats qui étoient présents le déclarèrent aussi ; et le roi, piquant un cheval vigoureux qu'il montoit, s'en retourna promptement. Les Allemands, confus, le suivirent et le prièrent de revenir, disant que l'empereur étoit prêt d'exécuter ce que le comte avoit promis ; mais le roi, trop heureux d'avoir évité ce péril, dit qu'il avoit fait ce qui dépendoit de lui ; ainsi l'assemblée se sépara.

LXI. Voyage de Valdémarr, roi de Danemarck, en Allemagne.

L'empereur avoit appelé à cette conférence les rois de Danemarck, de Bohême et de Hongrie, assurant que les deux papes s'y trouveroient, et que l'on y finiroit le schisme (1). Le roi de Danemarck étoit Valdémarr, fils du martyr saint Canut, qui, ayant reçu un légat de la part de l'antipape Octavien, et voulant connoître la vérité de son droit, envoya, à l'empereur Frédéric, son secrétaire Raoul, Anglois de naissance. L'empereur le reçut avec de grandes démonstrations de respect, et Oc-

(1) Helm. Chr. Slav. lib. 170, edit. 1576. S. c. 91. Saxo. lib. 14, p.

tavien lui fit encore plus d'honneur, jusqu'à lui donner un prêtre pour réciter l'office avec lui, et lui accorder la faculté de porter un anneau comme les évêques en célébrant la messe. L'empereur dit à Raoul, que l'affaire du schisme avoit été jugée au concile de Pavie, et que, pour la terminer, il vouloit assembler tous les rois, puisque c'étoit un intérêt commun. Qu'il désiroit surtout d'en conférer avec le roi de Danemarck, dont il connoissoit la sagesse ; et que, pour le récompenser de la peine d'un si grand voyage, il lui donneroit une province d'Italie avec le gouvernement de tout le pays des Slaves.

Raoul étant de retour, et gagné par les flatтерies de l'empereur et de l'antipape, publioit hautement leur affection pour le roi, son maître ; et ce prince, moins pour l'intérêt de la religion que par la curiosité de voir les pays étrangers, résolut d'aller trouver l'empereur. Cependant Bernard, légat d'Octavien en Danemarck, s'efforçoit de gagner les évêques ; et, comme il en trouvoit peu qui le reçussent favorablement, il indiqua un concile ; mais il fut peu nombreux, et lui attira plus de mépris que de considération. Le roi Valdémarr, l'ayant laissé à Slesvic, découvrit son dessein d'aller en Allemagne, à Absalom, évêque de Roschild, son frère de lait, qu'il avoit fait élire pour remplir ce siège en mil cent cinquante-huit (1). Ce prélat n'étoit pas moins recommandable par sa prudence et sa valeur que par ses vertus chrétiennes, et avoit étendu la religion chez les Rugiens et les autres Slaves, autant par les armes que par la prédication. Il fit ce qu'il put pour détourner le roi Valdémarr du voyage d'Allemagne, et, n'ayant pu le persuader, il ne laissa pas de l'y suivre. Mais, quand ils furent arrivés à la cour de l'empereur, qui étoit à Metz, le roi s'aperçut bien qu'il s'étoit engagé témérairement ; car l'empereur lui fit des reproches qu'il étoit venu bien tard, et prétendit qu'il devoit lui faire hommage du royaume de Danemarck, et le reconnoître pour son souverain : ce que le roi ne put éviter de faire à certaines conditions.

Ensuite Octavien tint un concile, où il s'efforça de montrer par de grands discours la validité de son élection, et, pour se rendre les évêques favorables, il ordonna que l'on n'appelleroit au saint-siège qu'en cas que l'affaire ne pût être décidée à leur tribunal (2). Après qu'il eut parlé, l'empereur dit qu'il avoit invité les rois à la conférence pour finir la question du schisme, étant résolu de s'en tenir à leur avis, et qu'ils n'y étoient pas venus, parce qu'ils prétendoient, au mépris de l'empereur, créer un pape, quoiqu'ils n'eussent aucun droit sur Rome. Ensuite Rainold,

archevêque de Cologne, s'efforça de montrer aussi l'injustice des rois. Car, disoit-il, si l'empereur vouloit juger un différent touchant l'évêché de quelque ville de leur obéissance, ils le trouveroient très-mauvais, et cependant ils veulent faire la même chose à Rome. L'archevêque crut cette preuve si convaincante, qu'il la proposa en latin, en françois et en allemand. Mais autant qu'elle fut applaudie des Allemands, autant déplut-elle aux Danois ; et à la fin, quand on eut allumé les cierges pour prononcer l'excommunication contre le pape Alexandre, le roi Valdémarr, suivant le conseil de l'évêque Absalom, sortit du concile. Absalom le suivit, et, comme Octavien le prioit de demeurer, il dit qu'il ne pouvoit quitter le roi à la suite duquel il étoit venu. Ainsi ils ne prirent point de part à cette action schismatique. Le lendemain, Octavien sacra Livon élu évêque d'Oldensée, capitale de l'île de Funen, au sacre duquel Absalom s'étoit vigoureusement opposé. Le roi Valdémarr ne revint en Danemarck que l'année suivante, mil cent soixante-trois (3). Cependant Octavien ne laissa pas de se prévaloir de la négociation du comte de Champagne avec l'empereur, et écrivit à Rome que le roi de France avoit embrassé son parti, et l'avoit déclaré à l'empereur avec serment par le moyen de ce comte. C'est ce qui paroît par la lettre que les Frangipanes, consuls des Romains, en écrivirent au roi, le priant de dissiper cette calomnie.

LXII. Alexandre honoré par les rois de France et d'Angleterre.

Tandis que le pape étoit à l'abbaye du Bourg-Dieu, il fut visité par le roi d'Angleterre, qui, après lui avoir baisé les pieds, lui offrit des présents d'or, et le baisa à la bouche, et, ayant refusé le fauteuil qu'on lui avoit préparé, s'assit à terre aux pieds du pape avec ses barons. Il se retira trois jours après fort content, ayant fait encore de grands présents au pape et aux cardinaux (2). Quelque temps après la conférence de Saint-Jean-de-Laune, le roi de France et le roi d'Angleterre se trouvèrent ensemble à Couci-sur-Loire, et y reçurent le pape Alexandre avec l'honneur convenable ; ils le conduisirent à sa tente, marchant à pied à côté de lui, et tenant à droite et à gauche la bride de son cheval. C'est que le pape, après avoir long-temps séjourné au Bourg-Dieu, passa à Tours, où il arriva à la Saint-Michel, et y célébra la fête de Noël.

Au carême de l'année suivante, mil cent soixante-trois, il vint à Paris (3) pour conférer avec le roi Louis, qui alla deux lieues au devant avec ses barons et ses chevaliers, et, dès

(1) Ibid. p. 245. 254. to. 9, p. 650. Hist. gent. Dan. 1158. Vita S. Guill. abb. 6 apr. Boll.

(2) Hist. gent. Dan. 163. Acta. ap. Bar. Rob. de Monte, 1162. (3) Acta. 418.



qu'il le vit, il descendit de cheval, et courut lui tenir l'étrier et lui baiser les pieds, après quoi ils s'embrassèrent. Ils entrèrent dans la ville marchant ensemble; le clergé vint au devant, et mena le pape et les cardinaux à l'église cathédrale. Le pape demeura à Paris pendant le carême, et y célébra la fête de Pâques, qui fut le vingt-quatrième de mars. Il en partit peu de temps après, et, passant par Chartres, retourna à Tours, où il avoit convoqué un concile pour l'octave de la Pentecôte, c'est-à-dire le dix-neuvième de mai.

## LXIII. Concile de Tours.

Le concile commença en effet ce jour-là, et se tint dans l'église de Saint-Maurice, qui est la métropolitaine. Il s'y trouva avec le pape dix-sept cardinaux, cent vingt-quatre évêques, quatre cent quatorze abbés et une grande multitude d'autres personnes, tant ecclésiastiques que laïques. Les prélats étoient rassemblés de toutes les provinces de l'obéissance des deux rois de France et d'Angleterre, et quelques-uns d'Italie (1). Arnoul, évêque de Lisieux, fit, par ordre du pape, un sermon pour l'ouverture du concile, où il exhorta les évêques à combattre courageusement pour l'unité de l'Eglise contre les schismatiques, et pour sa liberté contre les tyrans, qui la pillent et l'oppriment. Quoique les premiers, dit-il, s'efforcent de la déchirer, elle n'en est pas moins une, puisqu'ils sortent de son sein et demeurent dehors, et quoique les autres veuillent l'asservir, elle n'est pas moins libre en effet, puisqu'elle les punit par sa puissance spirituelle. Il prédit que l'empereur se convertira et confessa que la principauté de l'Eglise est au-dessus de la sienne, et, en particulier, qu'il reconnaitra la seigneurie de l'Eglise romaine, puisque l'histoire nous apprend que ses prédécesseurs n'ont reçu l'empire que par la seule grâce de cette Eglise. Il conclut en exhortant les évêques à faire bon usage de leurs richesses temporelles, les employant au secours de l'Eglise exilée et de ceux qui ont perdu leurs biens et leur repos pour la cause de Jésus-Christ. C'est le pape et les cardinaux qu'il veut dire (2).

Le concile de Tours fit dix canons, la plupart répétés des conciles précédents : en voici les dispositions les plus notables. Défense de diviser les prébendes et les dignités ecclésiastiques, particulièrement les moindres bénéfices. Défense aux évêques et autres prélats, sous peine de déposition, de donner à aucun laïque ni Eglise, ni dîme, ni oblation. Défense de donner à ferme pour un prix annuel le gouvernement des églises, comme la mauvaise coutume s'en étoit introduite en certains lieux. On défend

aussi de vendre les prieurés ou les chapelles des moines ou des clercs; de rien demander pour l'entrée en religion; de rien exiger pour la sépulture, l'onction des malades ou le saint-chrême, sous prétexte même d'ancienne coutume, puisque la longueur de l'abus ne le rend que plus criminel (1). On défend aux clercs et religieux toute sorte d'usure, même le contrat pignoralif, par lequel on reçoit en gage un fonds pour profiter des revenus sans les imputer sur le sort principal de l'argent prêté. En quelques diocèses, les évêques et les archidiacres mettoient à leurs places des doyens ou des archiprêtres pour juger les causes ecclésiastiques, moyennant un certain prix annuel. Le concile condamne cet abus, comme tendant à la charge des curés et au renversement des jugements (2).

Quelques religieux sortoient de leurs cloîtres, sous prétexte de charité, pour exercer la médecine, étudier les lois civiles, et poursuivre des affaires, prétendant s'en acquitter plus fidèlement que les séculiers. Le concile défend absolument à aucun religieux profès de sortir pour ce sujet, et ordonne que, s'il ne rentre dans deux mois, il soit évité de tout le monde comme excommunié, et que, s'il se présente pour faire fonction d'avocat, toute audience lui soit déniée. Etant rentré dans son cloître il aura le dernier rang, et ne pourra espérer de promotion. Cet abus étoit ancien, comme on voit entre autres par une lettre de saint Bernard aux moines de Saint-Germer, et il avoit déjà été condamné par Innocent II au concile de Reims en mil cent trente-un, et en celui de Latran l'an mil cent trente-neuf (3). Or, il est remarquable qu'on ne défend qu'aux religieux les professions de médecin et d'avocat, et non aux clercs séculiers; parce que les laïques, étant sans lettres, en étoient incapables. Remarquez encore qu'on ne défend pas aux religieux de faire ces fonctions, pourvu qu'elles ne les tirent pas de leurs cloîtres.

Le concile ordonne aux chapelains (4) des châteaux, sitôt qu'ils auront connoissance que l'on y aura apporté quelque chose pillée sur l'Eglise, d'en avertir le seigneur ou celui qui commande dans le château; et, s'il ne donne ordre à la restitution du butin, on cessera, dans le château, tout office divin, excepté le baptême, la confession et le viatique. On pourra seulement dire une messe par semaine, à huis-clos, dans le village. Que si les gens du château demeurent incorrigibles quarante jours après l'excommunication prononcée contre eux, les chapelains s'en retireront; et sous la même loi sont compris les écrivains, car ces seigneurs ne lisoient et n'écrivoient que par le ministère des clercs. Les clercs des châteaux

(1) C. 1, 3, 5, 6, 2. liv. LXVIII, n. 9, Conc. Rem.  
(2) C. 7. c. 6.  
(3) C. 8. Bern. Ep. 07, etc. Ibid. Mabill. Sup. (4) C. 10.

(1) To. x, p. 1424, Conc. p. 1411. Arn. p. 61. (2) P. 68, 71.

ne pourront être changés qu'en faisant serment, à la diligence de l'archidiacre, d'observer ce canon. Les marchands et les autres habitants des villes et des bourgs ne logeront aucun excommunié, et n'auront aucun commerce avec lui. Dans les lieux du domaine du roi, si le connétable, c'est-à-dire le gouverneur, est excommunié, l'office divin cessera quand il sera présent dans le lieu.

Les ordinations faites par Octavien et par les autres schismatiques sont déclarées nulles (1). Il est ordonné aux évêques et aux prêtres de veiller sur les hérétiques qui s'étaient depuis long-temps élevés à Toulouse et aux environs, se sont étendus en Gascogne et en d'autres pays : c'étoient les manichéens, depuis nommés Albigeois. Il est défendu à ceux qui les connoîtront de leur donner retraite dans leurs terres, ni protection, d'avoir aucun commerce avec eux, soit pour vendre ou acheter, soit autrement, le tout sous peine d'excommunication. Lorsqu'ils seront découverts, les seigneurs catholiques les feront emprisonner, avec confiscation de leurs biens, et on fera toutes les diligences possibles pour empêcher les conventicules : ce sont les canons du concile de Tours. Quand il fut fini, les deux rois, de France et d'Angleterre, prièrent le pape Alexandre que, s'il vouloit séjourner dans l'un de leurs royaumes, il eût à choisir la ville qu'il lui plairait davantage pour y faire sa résidence. Il choisit la ville de Sens, métropolitaine, et située dans un pays fertile et agréable, et il y demeura depuis le premier d'octobre mil cent soixante-trois jusqu'à Pâques de l'année mil cent soixante-cinq, y expédiant les affaires de tout l'Eglise comme s'il eût été à Rome (2).

## LXIV. Suite de la vie de saint Thomas de Cantorbéry.

Thomas, archevêque de Cantorbéry, partit exprès d'Angleterre pour venir au concile de Tours; et, comme il étoit dans sa plus grande faveur, il fut reçu en Normandie, et partout où il passa, comme si c'eût été le roi même (3). Quand il arriva à Tours, les prélats qui y étoient déjà pour la plupart vinrent au devant de lui; et, contre la coutume de l'Eglise romaine, tous les cardinaux s'avancèrent pour le recevoir assez loin hors de la ville; il n'y en eut que deux qui demeurèrent auprès du pape. Le pape, qui, sur sa réputation, desiroit de le voir depuis long-temps, le reçut avec beaucoup d'amitié. Il demeura quelques jours après le concile, fit renouveler quelques privilèges de son Eglise, et se retira avec la bénédiction et les bonnes grâces du pape. Il repassa en Angleterre, où il fut reçu par le roi comme un père par son fils : c'étoit la seconde année de son

épiscopat, c'est-à-dire mil cent soixante-trois.

Il y avoit alors deux évêchés vacants, Worcester et Herford. Car une coutume profane s'étoit déjà établie dans plusieurs royaumes, que les rois retenoient à leur volonté les évêchés et les monastères vacants pendant des années entières, et appliquoient au fisc le patrimoine de Jésus-Christ et les biens des pauvres. C'est ainsi qu'en parle Hébert de Boscham, qui étoit auprès de l'archevêque Thomas. Ce prélat crut qu'il étoit de son devoir de ne pas souffrir un tel abus; et il fit tant par ses prières et ses exhortations, qu'il persuada au roi de remplir ces deux sièges, lui représentant les mauvais effets de la longue vacance, tant pour le temporel que pour le spirituel. L'évêque de Worcester fut Roger, fils du comte de Glavor, jeune homme, mais d'un mérite singulier pour la pureté de ses mœurs, sa fermeté pour la justice et son attachement au saint archevêque. L'évêché d'Herford vauquoit par la translation de Gilbert Folioth à l'évêché de Londres. On mit à sa place Robert de Melun, docteur fameux, dont j'ai déjà parlé, mais plus recommandable encore par sa vertu que par sa doctrine (1). Ce furent les premiers que sacra l'archevêque Thomas, suivant la résolution qu'il avoit prise de n'imposer les mains qu'à de dignes sujets, principalement pour l'épiscopat.

Depuis son sacre, il étoit devenu un autre homme, et menoit une vie tout édifiante (2). La première année, il porta encore un habit précieux, à son ordinaire, par-dessus le cilice et l'habit monastique; mais depuis il ne porta qu'un habit modeste, suivant l'usage du clergé, long jusqu'aux talons, d'étoffe brune, et fourré seulement d'agneau. Il disoit matines avant le jour, et aussitôt on faisoit entrer treize pauvres, à qui il lavait les pieds, servoit à manger, et donnoit à chacun quatre pièces d'argent. Il faisoit cette action très-secrètement; et, le jour étant venu, entroient douze autres pauvres à qui son aumônier lavait les pieds et donnoit à manger. Enfin, à l'heure de tierce, deux aumôniers servoient encore cent pauvres de ceux qu'on nommoit prébendiers. Ces trois aumônes se faisoient tous les matins; mais le saint archevêque en faisoit grand nombre d'autres, et il doubla les aumônes réglées de l'archevêque Thibaud, qui avoit déjà doublé celles de ses prédécesseurs (3).

L'archevêque Thomas, après son aumône, prenoit un peu de repos; puis il se mettoit à la lecture de l'Ecriture sainte avec le docteur Hébert de Boscham Lombard, né à Plaisance, qui fut toujours attaché à lui inséparablement, et devint enfin cardinal et évêque de Bénévent. Il expliquoit à l'archevêque les sens mystiques de l'Ecriture, car c'étoient ceux que l'on y cherchoit alors principalement. Ensuite

(1) C. 9, 4. Pet. Vivi, l. 2, Spicil. p. 777.  
(2) Acta Alex. Chr. S. (3) Vita quadrip. c. 14.

(1) C. 15, 16. Sup. n. 34. (2) C. 9. (3) C. 10, 11, in fin.



le prélat demeurait à méditer ces grandes vérités, dont il profitait pour l'instruction de son clergé et de son peuple. Il regrettoit le temps qu'il avoit perdu avant que de s'appliquer à cette étude, et souhaitoit ardemment d'être en repos pour s'y donner tout entier. Il portoit toujours dans ses grandes manches des billets contenant quelques sentences édifiantes pour s'en aider au besoin; et il étoit toujours accompagné de plusieurs hommes vertueux et savants, dont la conversation l'instruisoit de plus en plus.

Il demeurait donc enfermé jusqu'à l'heure de tierce; et alors il sortoit de sa chambre pour célébrer ou entendre la messe (1). Il ne la disoit pas tous les jours: non par négligence, comme il le disoit lui-même, mais par respect. Car, ajoute le docteur Hébert, la pratique des bons et saints prêtres varie sur ce point. Je crois voir dans ceux qui célèbrent tous les jours une grande preuve de la pureté de leur vie, et dans les autres une marque de respect et d'humilité. Or, dans les canons il n'y a, de part ni d'autre, ni précepte ni conseil; mais ils témoignent qu'il suffit d'offrir le saint sacrifice une fois par jour, comme Jésus-Christ s'est offert une fois. Car je ne daigne pas ici parler de ces prêtres de Mammona plutôt que de Jésus-Christ, qui l'offrent volontiers chaque jour, même plusieurs fois, pour le profit des oraisons. Ce sont les paroles d'Hébert. Le saint archevêque se préparait à la messe avec une grande dévotion et beaucoup de larmes; pendant le chant de l'introit et du reste, il s'occupait de quelque lecture, principalement des oraisons de saint Anselme pour éviter les distractions, et par la même raison il étoit diligent dans la célébration de la messe.

A none, j'entends à midi, il sortoit en public pour se mettre à table, et y faisoit asseoir à sa droite les savants et à sa gauche les moines (2); les chevaliers et les seigneurs mangeoient séparément, de peur qu'ils ne fussent importunés de la lecture latine, qu'ils n'auroient pas entendue, et qui duroit pendant tout le repas du prélat. Sa table étoit abondante et propre, mais sans délicatesse recherchée. Il gardoit une grande sobriété, quoiqu'il se nourrit des meilleures viandes, l'habitude l'empêchant d'user de viandes grossières. Après le repas, il entroit dans sa chambre avec ses savants, et s'entretenoit ou de l'Écriture sainte ou de ses affaires, faisant en sorte de n'être jamais oisif. Avant de conférer les ordres, il examinoit soigneusement les sujets; premièrement sur les mœurs, puis sur la doctrine, et enfin, s'ils avoient quelque bénéfice suffisant, de peur qu'après leur promotion ils ne fussent réduits à mener une vie vagabonde, et se rendre méprisable en faisant leurs fonctions par intérêt. Car il étoit persuadé que celui qui

ordonne un sujet indigne se charge toujours d'un grand péché, quand même l'ordinaire se corrigeroit ensuite (1). Il eut grand soin de retirer les biens usurpés sur l'église de Cantorbéry, par la foiblesse ou la négligence de ses prédécesseurs, reprenant sans formalité ceux où l'injustice étoit manifeste, et faisant pour les autres des poursuites en justice. Cette conduite excita contre lui plusieurs grands seigneurs, mais la faveur déclarée du roi pour le prélat les obligeoit à dissimuler leur ressentiment.

#### LXV. Saint Anthelme, évêque de Bellay.

En Bourgogne, l'évêché de Bellay étant venu à vaquer, le parti le plus puissant du chapitre élut un jeune homme noble, et le mit en possession de la maison épiscopale (2); mais l'autre parti élut un moine; et ceux-ci envoyèrent au pape Alexandre, qui étoit en France, pour faire confirmer leur élection. Le pape différa de donner réponse aux députés, ne doutant point que l'autre parti n'envoyât aussi les siens. Cependant quelques chanoines plus modérés, quoiqu'en petit nombre, voulant réunir les deux partis, proposèrent d'élire Anthelme, chartreux de grande réputation. Tous s'y accordèrent avec joie, même celui qui avoit été élu le premier, car il étoit parent d'Anthelme. Mais, comme ils savoient qu'il seroit très-difficile de le tirer de sa solitude, ils allèrent promptement trouver le pape Alexandre, qui, plein de joie, les félicita d'avoir pris un si bon parti, et leur dit qu'ils seroient heureux sous un tel pasteur. Il y fit consentir, quoiqu'avec peine, les premiers députés, et, les ayant tous réunis, il écrivit à Anthelme, lui ordonnant, par l'autorité du saint-siège, de se charger de l'église de Bellay; et manda au prieur et aux religieux de la grande Chartreuse de le donner à ceux qui le demandoient, et s'il refusoit d'accepter de l'y contraindre par autorité.

Mais Anthelme, ayant appris ce qui se passait et l'arrivée de ceux qui devoient l'emmenner, résolut de s'enfuir et se cacha (3). Les chartreux le cherchèrent si bien qu'ils le trouvèrent; et, l'ayant amené avec bien de la peine à la communauté assemblée, ils lui exposèrent l'ordre du pape et lui montrèrent ses lettres. Le prieur y ajouta son commandement, les religieux leurs exhortations, les députés leurs prières, au nom de toute l'église de Bellay; mais Anthelme demeura ferme à refuser, protestant qu'il ne sortiroit jamais de son désert. Enfin, par un pieux artifice on lui proposa le choix, ou d'obéir au pape et d'accepter, ou d'aller trouver le pape même, qui, disoient-ils, connoissant sa résolution, ne lui feroit pas de violence. Flatté de cette espérance, il se mit en chemin; mais les députés se gardèrent bien de

(1) C. 13.  
(2) Vita ap. Sur. 26.

junii. c. 19.  
(3) C. 17.

(2) C. 12.

le quitter. Quand il fut arrivé auprès du pape Alexandre, il fut reçu avec honneur de lui et de toute sa cour, car ils le connoissoient pour homme d'un grand mérite; et, lorsqu'il eut audience du pape, il dit qu'il n'étoit venu que pour lui demander grâce, et le prier de ne le pas contraindre à faire ce qui n'étoit avantageux ni à lui-même ni à l'église qui le demandoit; qu'il étoit un ignorant, un homme sans expérience, un misérable; enfin, qu'il avoit fait vœu de ne point sortir de son désert.

Le pape lui répondit: Mon fils, ne prétendez pas nous imposer par de mauvaises excuses, nous connoissons vos talents; pourquoi vous découragez-vous, il faut obéir. Je ne me dédirai pas de ce que j'ai écrit. Vous avez promis de renoncer à vous-même et de suivre Jésus-Christ, il faut donc l'imiter en son obéissance, et renoncer à votre propre volonté. Le pape le confondit par ce discours et le réduisit à garder le silence. Ensuite il le sacra solennellement de sa main, le jour de la Nativité de la Vierge, qui, cette année mil cent soixante-trois, étoit le dimanche. Le pape le retint quelques jours auprès de lui, et, comme les prélats de la cour de Rome s'entretenoient familièrement de diverses choses avec Anthelme, il citoit souvent l'Écriture fort à propos, ce qui leur fit dire: Etes-vous donc un ignorant, comme vous nous le vouliez persuader? Il demanda son congé avec empressement, et le pape le renvoya, après lui avoir fait quelques petits présents.

Anthelme étoit de la première noblesse de Savoie, né vers l'an mil cent sept. Ses parents le firent étudier dès sa jeunesse, et lui procurèrent la prévôté et la sacristie de Genève, et la sacristie de Bellay, qui étoient les principales dignités de ces deux églises. Elles lui donnoient une grande considération et d'amples revenus, dont il usait magnifiquement, prenant plaisir à bien recevoir ceux qui l'alloient voir, et à leur rendre toutes sortes de services: ce qui lui acquit beaucoup d'amis. Il étoit aussi très-libéral envers les pauvres, et sa vie étoit pure, mais dissipée et occupée des soins temporels. Ayant passé la première jeunesse, il s'adonna à visiter les religieux, particulièrement les chartreux, plus par curiosité qu'à dessein de se convertir: la prospérité dont il jouissoit, et l'espérance de parvenir à de plus grandes dignités étoient de grands obstacles. Un jour étant allé avec quelques jeunes gens de son âge à la Chartreuse des Portes, dont le vénérable Bernard étoit alors prieur, ce saint homme, qui avoit déjà fait un grand nombre de conversions, exhorta fortement Anthelme à penser à son salut, et quelques autres chartreux en firent de même (1). Anthelme ne se rendit pas pour lors, seulement il se recommanda à leurs prières et se retira. Étant venu à la maison

d'en bas de cette Chartreuse, il fut retenu pour y passer la nuit, par les frères convers et le procureur Boson, qui étoit son parent et homme d'une industrie merveilleuse. Le lendemain, il remonta à la maison d'en haut, visita les logements des moines, et fut tellement touché de leur manière de vie et de leurs discours, qu'il demanda à être reçu parmi eux. Ils l'exhortèrent à régler ses affaires et prendre jour pour revenir; mais il leur dit: J'ai résolu de demeurer ici dès aujourd'hui; je laisse de quoi payer mes dettes, et j'ai de bons amis pour tout exécuter. Il prit donc l'habit, et embrassa leur observance avec une grande ferveur.

Il étoit encore novice quand il fut envoyé à la grande Chartreuse, où le nombre des moines étoit très-petit. Là il s'appliquoit à la prière, à la méditation, au travail des mains, à la mortification, prenant tous les jours la discipline; et il avoit un grand don de larmes. Étant fait procureur, il s'acquitta très-dignement de cet emploi, soit pour la conduite des frères convers, soit pour les aumônes et le soin du temporel. Ensuite on le fit prieur. Le vénérable Guigues, après avoir exercé cette charge vingt-sept ans, mourut en mil cent trente-six, laissant une telle réputation, qu'on l'appeloit simplement le bon prieur (1). Son successeur fut Hugues, sixième prieur de la grande Chartreuse, qui, après avoir gouverné deux ans, se démit de la supériorité, et fit élire en sa place Anthelme, en mil cent trente-huit. Quelques années auparavant des monceaux de neige, tombant du haut des montagnes et entraînant de la terre et des pierres, avoient accablé plusieurs chartreux sous les ruines de leurs cellules. Cet accident emporta en un jour la plus grande partie de cette sainte communauté, et le peu de moines qui restèrent se relâchèrent de l'observance après la mort du bienheureux Guigues (2). Anthelme s'appliqua donc à la rétablir, suivant les constitutions écrites par ce saint prieur. Il employa la douceur et la sévérité, et chassa quelques indociles qui lui résistoient; en même temps il réparoit les bâtiments, et il remit la Chartreuse dans un état florissant.

Après l'avoir gouvernée douze ans, il fit mettre à sa place Basile, qui en fut le huitième prieur, et rentra dans le silence de sa cellule. Mais quelque temps après, Bernard, prieur des Portes, le demanda pour son successeur, ne se croyant plus en état de gouverner cette maison à cause de son grand âge. Anthelme devint donc prieur des Portes, où, ayant trouvé beaucoup d'argent et de blé, il en fit de grandes distributions aux laboureurs du voisinage, pour leur donner de quoi semer dans une année de disette; et, ne laissant pas ensuite

(1) C. 3, 4, 5. Sup. liv. LXVI, n. 30.

(2) Sup. liv. LXIX, n. 40. Vita S. Stephan. Obaz. c. 26.

(1) Vita c. 1, 2. Sup. l. LXVIII, n. 31.



d'augmenter les revenus du monastère en défrichant des bois. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an mil cent cinquante-huit, Guy, comte de Forest, ayant surpris la ville de Lyon, la pillà, et fit sentir son indignation, principalement au clergé, prétendant que l'Eglise avoit usurpé sur sa famille la seigneurie de la ville, au moins pour la plus grande partie (1). En cette occasion, l'archevêque Héraclius et les principaux de son clergé se réfugièrent à la Chartreuse des Portes, où le prieur Anthelme les reçut à bras ouverts, et les défraya libéra-

(1) C. 9. Sup. l. LXVIII, n. 31, 4. V. c. 13, Severt. p. 246.

lement tant que dura cette tempête. Mais à peine avoit-il gouverné deux ans cette maison, qu'il se retira encore et retourna à sa cellule de la grande Chartreuse (1). Il avoit un zèle particulier pour l'unité de l'Eglise, et ce fut principalement lui et un autre chartreux, nommé Geoffroy, qui, par leur autorité et leurs soins, déterminèrent tout l'ordre à embrasser le parti d'Alexandre III, et à rejeter l'antipape Octavien. Tel étoit donc Anthelme quand il fut élu évêque de Bellay, et il remplit dignement ce siège pendant quinze ans.

(1) C. 15. Sup. n. 53.

## LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

### I. Commencement de division entre le roi Henri et saint Thomas.

Peu de temps après que Thomas, archevêque de Cantorbéry, fut revenu du concile de Tours, le roi d'Angleterre, Henri II, commença à se refroidir à son égard, et à concevoir pour lui cette aversion, qui vint enfin aux dernières extrémités. On en marque pour première cause que Thomas, ne se trouvant que trop chargé de sa dignité d'archevêque et de primat d'Angleterre, renvoya les sceaux au roi, qui étoit en Normandie, le priant de pourvoir à la charge de chancelier (1). Le roi s'en tint offensé, sachant que l'archevêque de Mayence étoit chancelier de l'empereur en Allemagne, et l'archevêque de Cologne en Italie : ce qui lui faisoit conclure que ces dignités n'étoient point incompatibles, et que Thomas ne renonçoit à la chancellerie d'Angleterre que par aversion personnelle pour lui. Mais le principal sujet de leur division fut le différent pour la juridiction ecclésiastique. Un prêtre, accusé d'homicide, ayant été pris, fut renvoyé à l'évêque de Salisbery, son diocésain, à cause du privilège clérical (2). La preuve ne se trouvant pas complète, l'évêque lui ordonna la purgation canonique ; et, comme il ne put y satisfaire, l'évêque consulta l'archevêque de Cantorbéry, qui condamna le prêtre à être privé de tout bénéfice, déposé et mis dans un monastère pour faire pénitence perpétuelle. Vers le même temps, un chanoine de Bedford, nommé Philippe de Broïe, dit des injures aux officiers du roi, qui en fut extrêmement irrité contre tout le clergé. La plainte en étant portée à l'archevêque, il le fit fustiger publiquement, et le suspendit de ses fonctions pendant quelques années.

Le roi n'en fut pas content, et, ayant assemblé à Londres l'archevêque et les évêques, il leur représenta que, pour réprimer les crimes, il étoit nécessaire que les clercs, après avoir été déposés, fussent livrés au bras séculier et soumis aux peines corporelles. L'archevêque et les évêques soutenoient, au contraire, que

les canons et la liberté ecclésiastique ne le souffroient pas, et l'archevêque conjura le roi de ne pas introduire cette nouveauté dans son royaume, déclarant qu'il ne la devoit ni ne pouvoit souffrir (1). Alors le roi, indigné de voir les évêques tous d'accord contre lui, leur demanda s'ils vouloient observer les coutumes de son royaume, ajoutant que, puisqu'elles avoient été gardées par tous les prélats du temps de son aïeul, il seroit triste qu'elles fussent condamnées de son temps. L'archevêque, ayant pris l'avis de ses confrères, répondit qu'ils observeroient ces coutumes, sauf leur ordre, c'est-à-dire sauf les droits de l'épiscopat ; et Hilaire, évêque de Chichester, voyant le roi plus aigri de cette réponse, dit de son chef qu'il observeroit les coutumes royales de bonne foi. Mais le roi, sans s'adoucir, le traita avec mépris ; et, se tournant vers l'archevêque et les autres prélats, il dit qu'ils avoient conjuré contre lui, et qu'il y avoit du venin dans cette clause captieuse, sauf notre ordre : c'est pourquoi il vouloit qu'ils promissent simplement et sans restriction d'observer les coutumes royales. L'archevêque répondit : Quand nous vous avons juré fidélité, nous avons promis de vous conserver la vie, les membres et votre dignité temporelle, sauf notre ordre ; or ces coutumes sont comprises dans votre dignité. Ainsi nous ne nous obligeons point de les garder en une autre forme que nous ne l'avons déjà promis. Comme le jour baissoit, le roi, fatigué, sortit de la salle en colère, sans saluer les prélats, qui se retirèrent de leur côté ; et, en s'en allant, l'archevêque fit de grands reproches à l'évêque de Chichester d'avoir changé, de son propre mouvement, la clause dont ils étoient tous convenus. Le lendemain, le roi retira des mains de l'archevêque les places et les fiefs qu'il avoit en garde comme chancelier, et sortit de Londres secrètement et avant le jour, montrant par ce procédé une grande indignation.

Peu de temps après, Arnoul, évêque de Lisieux, vint en Angleterre pour se réconcilier avec le roi dont il avoit perdu les bonnes grâces, et lui conseilla de diviser les prélats

(1) Vita quadrip. lib. 1, c. 17. Rad. de Dicet. p. 1163. 712, 60.

(2) Matth. Paris. ann.

(1) C. 18, 19.



pour affaiblir l'archevêque : ce qui réussit. Le roi gagna premièrement quelques évêques qui craignoient les effets de son ressentiment, sachant qu'ils lui étoient odieux depuis longtemps ; ensuite il en gagna d'autres, qui n'eurent pas la force de lui résister. Ils promirent donc, à l'insu de l'archevêque, d'obéir à la volonté du roi, et il en demeura peu avec ce prélat ; encore la crainte les obligeoit à se cacher. Le roi, de son côté, s'efforçoit de gagner l'archevêque par promesses et par par caresses ; plusieurs des grands s'entremettoient pour les réconcilier, et représentoient au prélat les obligations qu'il avoit au roi, les maux que produiroit leur division, et l'imprudence qu'il y avoit de tout perdre pour un petit mot, car il ne s'agissoit que de cette clause : Sauf notre ordre. L'abbé de l'Aumône, entre autres, le pressoit, disant avoir charge du pape de le faire consentir au désir du roi, et que ce prince avoit assuré par serment qu'il ne vouloit que sauver son honneur devant les grands par quelque apparence de consentement du prélat. Enfin Thomas alla trouver le roi à Oxford, et lui promit de changer ce mot qui le choquoit. Le roi parut fort adouci ; mais il vouloit qu'on lui promit l'observation des coutumes publiquement dans l'assemblée des évêques et des seigneurs.

## II. Eglise d'Allemagne.

L'empereur Frédéric célébra cette année à Wormes la fête de Pâques, qui fut le vingt-quatrième de mars, et le jour de l'octave dernier du même mois il tint avec les seigneurs sa cour à Mayence. Presque tous les bourgeois s'enfuirent de la ville, craignant la punition du meurtre de leur évêque, commis trois ans auparavant, et il n'en demeura que très-peu des moins considérables et quelques-uns qui avoient déjà obtenu leur grâce de l'empereur. Un des coupables fut pris et exécuté à mort. L'abbé de Saint-Jacques fut présenté à l'empereur comme complice, et obtint du temps pour se justifier ; mais, ne le pouvant faire, il fut chassé de son abbaye et du pays. Les moines furent enfermés dans une maison, d'où les uns se sauvèrent par les fenêtres ou autrement, les autres furent congédiés ; ainsi le service divin cessa dans ce monastère. Les murailles de la ville furent abattues par ordre de l'empereur, et ne furent rétablies que sous son successeur, trente-sept ans après. L'année suivante, mil cent soixante-quatre, Conrad, élu archevêque de Mayence, se rangea à l'obédience du pape Alexandre ; de quoi l'empereur irrité le chassa de son siège, et mit en possession Christien, qui avoit été élu auparavant (1).

En Saxe, Gérold, évêque d'Oldembourg, obtint du duc Henri le lion la translation de

son siège à Lubeck, où il institua douze prébendes et une treizième pour le prévôt (1). Ensuite, voulant établir les dîmes dans la Holsace, il écrivit une lettre aux habitants de Burnhovède, où il représente ce devoir comme un précepte divin, sans l'accomplissement duquel les autres sont inutiles. Ce peuple peu docile répondit qu'il ne se soumettroit jamais à cette servitude, qui exposoit tous les chrétiens à l'oppression des évêques ; et presque toutes les dîmes s'employoient en luxe séculier. En quoi, dit le prêtre Helmold, auteur du temps, ils ne s'éloignoient pas beaucoup de la vérité. L'évêque rapporta cette réponse au duc, qui commanda aux Holsatiens, sous peine de perdre ses bonnes grâces, de payer les dîmes, comme faisoient d'autres peuples, dont les terres étoient plus nouvellement cultivées et plus exposées aux guerres. Mais les Holsatiens obstinés répondirent qu'ils ne donneroient jamais les dîmes que leurs pères n'avoient point données, et qu'ils aimoient mieux brûler leurs maisons et quitter leur pays. Ils songèrent même à tuer l'évêque, le comte et tous les étrangers qui payoient les dîmes, mettre le feu au pays et s'enfuir sur les terres de Danemark. Mais leur mauvais dessein fut arrêté par l'alliance renouvelée entre le roi de Danemark et le duc de Saxe, car ils convinrent de ne point recevoir les transfuges l'un de l'autre. Les Holsatiens furent donc contraints de se soumettre aux dîmes, et promettre pour chaque feu une certaine quantité de grain. Mais, comme on étoit prêt à sceller le traité, les notaires demandèrent un marc d'or, suivant la coutume : ce qui révolta ce peuple féroce, et le traité demeura imparfait, joint la guerre qui survint, et la mort de l'évêque, qui arriva la même année mil cent soixante-trois.

## III. Assemblée de Clarendon.

L'année suivante, mil cent soixante-quatre, sur la fin de janvier, le roi d'Angleterre tint à Clarendon une assemblée de tout son royaume, pour y faire reconnoître les coutumes qui lui étoient contestées par le clergé (2). En cette assemblée, il pressa Thomas, archevêque de Cantorbéry, d'exécuter la promesse qu'il lui avoit faite à Oxford d'approuver les coutumes, sans y ajouter la restriction : Sauf notre ordre. Mais l'archevêque, craignant que si on accordoit au roi ce qu'il désiroit, il ne gardât pas de mesure dans l'exécution des coutumes, ne pouvoit se résoudre à les accorder. Cependant l'évêque de Sarisbéry et celui de Norwick, craignant les effets de l'ancienne indignation du roi, prioient l'archevêque avec larmes d'avoir pitié de son clergé, et de ne pas s'exposer à la prison, son clergé à être détruit, eux à

(1) Hist. archiep. Brem. (2) Vita quadrip. liv. 1, p. 104. Helmold. liv. 1, c. 21.

perdre la vie. Il étoit encore pressé par deux comtes très-puissants dans le royaume, qui disoient que, s'il n'acquiesçoit à la volonté du roi, il les contraindrait d'user de violence, qui attireroit au roi et à eux une infamie éternelle. Richard, maître des templiers, homme d'un grand nom, vint à la charge pour la troisième fois, et avertit l'archevêque de prendre garde à lui et d'avoir pitié du clergé. Il leur sembloit à tous voir les épées déjà levées sur sa tête.

Il se rendit enfin à leurs conseils et à leurs prières, et s'obligea le premier à observer les coutumes royales de bonne foi, sans autre addition. Il y joignit le serment, promettant en parole de vérité de le faire ainsi, et tous les autres évêques le jurèrent en la même forme. Aussitôt quelques seigneurs qui devoient savoir ces coutumes en dictèrent la reconnaissance ; et comme la plupart furent rédigées par écrit, l'archevêque, voyant que l'on en vouloit ajouter beaucoup davantage, interrompit, et dit qu'il ne pouvoit être bien instruit de ces coutumes, n'étant ni des plus anciens du royaume, ni archevêque depuis long-temps, ajoutant qu'il étoit tard, et que l'affaire étoit assez importante pour la remettre au lendemain. Cet avis fut suivi, et chacun se retira à son logis.

## IV. Coutumes d'Angleterre.

Le lendemain, on se rassembla et on acheva de rédiger les coutumes royales, dont le mémoire fut dressé en ces termes (1) : L'an de l'incarnation de Notre Seigneur, mil cent soixante-quatre, le cinquième du pontificat d'Alexandre, du très-illustre roi d'Angleterre, Henri le dixième, en présence du même roi, a été faite la reconnaissance d'une partie des coutumes, libertés et dignités de ses prédécesseurs, savoir, du roi Henri, son aïeul, et des autres, lesquelles doivent être observées et tenues dans le royaume. Et à cause des dissensions qui se sont élevées entre le clergé, les justiciers du roi et les barons du royaume touchant ces coutumes, la reconnaissance en a été faite en présence des archevêques, des évêques, du clergé, des comtes, des barons et des grands du royaume. Ces coutumes, reconnues par eux et par les plus nobles et plus anciens du royaume, ont été accordées par Thomas, archevêque de Cantorbéry, Roger, archevêque d'York, Gilbert, évêque de Londres, Henri, évêque de Winchester, Nigel, évêque d'Éli, Guillaume de Norvick, Robert de Lincoln, Hilaire de Chichester, Josselin de Sarisbéry, Richard de Chester, Barthélemy d'Oxford, Robert d'Erford, David de Menève, et Roger, élu évêque de Worchester. Ce sont douze évêques outre les deux archevêques. L'acte continué : Ils ont promis de vive voix en

(1) Collect. L.

parole de vérité de tenir et observer ces coutumes au roi et à ses héritiers, de bonne foi et sans artifice, en présence de ces seigneurs, Robert, comte de Lochester, Reinaud de Cornouaille, Conan de Bretagne et des autres seigneurs qui sont nommés au nombre de trente-neuf. On met ensuite les coutumes dont il s'agit, rédigées en seize articles, savoir :

1. S'il s'élève un différent touchant le patronage et la présentation des églises, soit entre laïques, soit entre clercs et laïques, il sera traité et terminé dans la cour du roi. 2. Les églises du fief du roi ne peuvent être données à perpétuité sans son consentement. 3. Les clercs cités et accusés de quelque cas que ce soit, étant avertis par le justicier du roi, viendront à sa cour pour y répondre sur ce qu'elle jugera à propos. En sorte que le justicier du roi enverra à la cour de l'église pour voir de quelle manière l'affaire s'y traitera ; et, si le clerc est convaincu, l'église ne doit plus le protéger. 4. Il n'est pas permis aux archevêques, aux évêques et aux personnes constituées en dignité de sortir du royaume sans la permission du roi ; et en ce cas ils donneront assurance que pendant leur voyage ils ne feront rien au préjudice du roi ou du royaume. 5. Les excommuniés ne doivent point donner caution pour le surplus, afin d'être absous ni prêter serment, mais seulement donner caution de se présenter au jugement de l'église. 6. Les laïques ne doivent être accusés devant l'évêque que par des accusateurs certains et légitimes, en sorte que l'archidiacre ne perde point son droit. Et si ceux dont on se plaint sont tels que personne n'ose les accuser, le vicomte requis par l'évêque fera jurer douze hommes loyaux du même lieu devant l'évêque, qu'ils en déclareront la vérité en conscience.

7. Personne qui tiennne du roi en chef, ou qui soit son officier, ne sera excommunié ni sa terre mise en interdit qu'auparavant on ne s'adresse au roi s'il est dans le royaume, ou s'il en est dehors à son justicier, afin qu'il en fasse justice ; en sorte que ce qui appartient à la cour du roi y soit terminé, et ce qui regarde la cour ecclésiastique lui soit renvoyé. 8. Les appellations doivent aller de l'archidiacre à l'évêque, de l'évêque à l'archevêque ; et si l'archevêque manque à faire justice, on doit venir enfin au roi, pour terminer l'affaire par son ordre dans la cour de l'archevêque, en sorte qu'on n'aille point plus avant sans le consentement du roi. 9. S'il s'élève un différent entre un clerc et un laïque, ou au contraire pour quelque tènement, que l'on prétende être aumône et que l'autre soutienne être fief laïque ; sur la reconnaissance de douze loyaux hommes, le grand justicier du roi déterminera ce qui en est. Si c'est aumône, la cause se poursuivra dans la cour ecclésiastique ; si c'est fief, la cause se poursuivra dans la cour du roi, à moins que les deux parties ne relèvent ce

(1) Dodech. ann. 1163. Sup. liv. LXX. Id. 1200, 1164.



tènement du même évêque ou du même baron, auquel cas ils plaideront en sa cour, sans que pour cette reconnaissance celui qui en étoit déjà saisi perde sa saisine. 10. Celui qui est d'une ville, d'un bourg ou d'un manoir du domaine du roi, s'il est cité par l'archidiacre ou par l'évêque pour quelque délit dont il doit lui répondre, et qu'il ne veuille pas satisfaire à leurs citations, peut bien être mis en interdit, mais non pas excommunié, sinon après s'être adressé au principal officier royal du lieu pour le faire venir à satisfaction; si l'officier y manque, il se rend à la miséricorde du roi, et l'évêque dès lors pourra réprimer l'accusé par la justice ecclésiastique.

11. Les archevêques, les évêques et les autres qui tiennent du roi en chef relèveront leurs terres du domaine du roi comme baronies, en répondront aux justiciers et aux officiers du roi, suivront toutes les coutumes et les droits du roi, et assisteront comme les autres barons aux jugements de la cour du roi, jusqu'à sentence de mort ou mutilation de membres. 12. Vacance avenant d'un archevêché, évêché, abbaye ou prieuré du domaine du roi, il sera en sa main, et il en recevra tous les revenus comme domaniaux. Et, quand il faudra pourvoir à cette église, le roi en mandera les principales personnes, et l'élection se fera en sa chapelle, de son consentement et par le conseil des personnes qu'il y aura appelées de sa part. Et là même, l'élue fera hommage-lige au roi avant que d'être sacré, promettant, sauf son ordre, lui conserver la vie, les membres et sa dignité temporelle.

13. Si quelqu'un des grands du royaume refuse de rendre justice à un évêque ou à un archidiacre, le roi la doit faire lui-même; et si quelqu'un dénie au roi son droit, les évêques et les archidiacres doivent l'obliger à y satisfaire. 14. L'Eglise ne retiendra point les meubles de ceux qui ont forfait au roi, parce qu'ils lui appartiennent, quoiqu'ils soient trouvés dans une église ou un cimetière. 15. Les actions pour dettes se poursuivent en la cour du roi, soit qu'il y ait serment interposé ou non. 16. Les enfants des paysans ne doivent point être ordonnés sans le consentement du seigneur dans la terre duquel ils sont nés. Cette reconnaissance d'une partie des coutumes d'Angleterre fut ainsi faite à Clarendon le quatrième jour avant la Purification, c'est-à-dire le trentième de janvier.

V. Thomas refuse d'approuver les coutumes.

L'acte en ayant été dressé, le roi demanda à l'archevêque et aux évêques d'y mettre leurs sceaux pour plus grande sûreté (1). L'archevêque, dissimulant sa douleur pour ne

(1) C. 22.

pas affliger le roi, dit qu'encore qu'ils fussent résolus à le faire, la chose étoit assez importante pour prendre un petit délai, et la faire avec plus de décence, après y avoir un peu pensé. Il prit toutefois un exemplaire de l'acte, l'archevêque d'York en prit un autre, et le roi prit le troisième, pour le mettre dans les archives du royaume. Ainsi Thomas se retira pour aller à Winchester. Pendant le chemin, il s'émut une dispute entre ceux de sa suite, dont les uns disoient qu'il n'avoit pu faire autrement, vu la circonstance du temps; les autres témoignaient leur indignation de ce que la liberté ecclésiastique périssoit par la fantaisie d'un seul homme. Un de ceux-ci, qui portoit la croix du prélat, parloit avec plus d'ardeur que les autres, se plaignant que la puissance séculière troublait tout; que que l'on n'estimoit plus que ceux qui avoient pour les princes une complaisance sans bornes; et il conclut en disant: Que deviendra l'innocence? Qui combattra pour elle après que le chef est vaincu? Quelle vertu a gardée celui qui a perdu la constance? A qui en voulez-vous, mon fils? dit l'archevêque. A vous-même, reprit le porte-croix, qui avez aujourd'hui perdu votre conscience et votre réputation, laissant un exemple odieux à la postérité, quand vous avez étendu vos mains sacrées pour promettre l'observation de ces coutumes détestables.

Le prélat dit en soupirant: Je m'en repens, j'ai horreur de ma faute, et je me juge désormais indigne des fonctions du sacerdoce et d'approcher de celui dont j'ai si lâchement trahi l'Eglise; je demeurerai dans la tristesse et le silence jusqu'à ce que j'aie reçu l'absolution de Dieu et du pape. Dès lors il se suspendit du service de l'autel, et s'imposa pour pénitence des jeûnes et des vêtements rudes; et peu de jours après il envoya au pape en diligence. Le pape, qui étoit à Sens, lui envoya par sa réponse l'absolution qu'il demandoit, le consolant et l'exhortant à reprendre ses fonctions, et s'acquitter courageusement des devoirs d'un bon pasteur (1). Mais le roi d'Angleterre fut outré de colère quand il apprit que l'archevêque vouloit revenir contre la convention faite à Clarendon, et quand il vit lui-même qu'il refusoit en sa présence de sceller l'acte qui y avoit été dressé. Le roi commença à le charger de grandes exactions, et il parut qu'il en vouloit même à sa vie.

L'archevêque, voyant qu'il ne pouvoit plus faire aucun fruit dans son église, voulut passer en France pour aller trouver le pape, et s'embarqua secrètement; mais il fut rejeté par le vent contraire, et le roi, ayant su qu'il avoit voulu sortir sans congé, en fut encore plus irrité contre lui (2). Cependant Rotrou, évêque d'Evreux, travailloit à réconcilier le roi et l'archevêque; et, comme le roi ne vou-

(1) C. 21.

(2) C. 24.

loit rien écouter sans la confirmation des coutumes, l'archevêque envoya au pape, comme pour le prier de les confirmer, mais en effet pour l'en faire juge, en décharger sa conscience sur son supérieur, et apaiser ainsi le roi. Le pape ne se laissa pas surprendre, et refusa de confirmer les coutumes; ainsi le roi, voyant qu'il n'avançoit rien de ce côté-là, entreprit par le conseil de gens mal intentionnés de faire passer la légation d'Angleterre à Roger, archevêque d'York, de tout temps jaloux de Thomas. Le pape le refusa une première fois, ne voulant pas ôter à l'église de Cantorbéry cet ancien privilège; mais le roi lui ayant envoyé une seconde députation sur ce sujet, le pape craignit de le trop irriter en lui refusant tout, et que Thomas lui-même ne ressentit les effets de son indignation. C'est pourquoi, tenant ferme pour le refus des coutumes, il accorda à Roger le titre de légat, mais avec des restrictions qui le rendoient presque inutile; car il ne soumettoit ni la personne de Thomas ni son diocèse à la personne du nouveau légat; et il avoit tiré parole que les lettres de légation ne seroient point rendues à Roger sans un nouveau consentement de sa part. C'est ce que l'on voit par ses lettres à Thomas, dont la première est datée du cinquième de mars, à Sens. Par cette lettre, et par une autre encore, il l'exhorte à se conduire envers le roi avec grande circonspection, et à faire tous ses efforts pour recouvrer les bonnes grâces de ce prince, sans préjudice de la liberté de l'Eglise. Gardez-vous bien, ajoute-t-il, d'user d'aucune rigueur contre le roi ni son royaume jusqu'à Pâques prochain. Dieu nous donnera alors un meilleur temps, et nous pourrons, vous et moi, agir plus sûrement en cette affaire. Il semble qu'Alexandre prévoyoit la mort de l'antipape. Il écrivit aussi au roi d'Angleterre, l'exhortant à abandonner ses coutumes contraires à la liberté de l'Eglise, par la considération du jugement de Dieu, et par les punitions que Dieu a exercées contre les rois qui ont entrepris sur le sacerdoce (1).

#### VI. Rupture entre le roi et l'archevêque.

Le roi ne laissoit pas de soutenir sa prétention, et faisoit poursuivre devant les juges séculiers les clercs accusés de vol, d'homicide ou d'autres crimes, afin qu'ayant été convaincus ils fussent déposés et livrés à la cour laïque (2). Mais l'archevêque, considérant ce qui est permis à chaque juge, ne trouvoit point que la puissance séculière eût aucun droit dans une cause ecclésiastique criminelle suivant cette constitution: Si le crime est ecclésiastique, la cause sera examinée par l'évêque, et la peine imposée selon les canons, sans que les autres

(1) 1, Ep. 4, 5, 42.

(2) Vita c. 24.

juges prennent aucune part à ces sortes de causes. Ainsi parle Guillaume de Cantorbéry, un des auteurs de la vie de saint Thomas. Or, la constitution qu'il cite est rapportée de même, mot pour mot, par Gratien, et tirée d'une nouvelle de Justinien, et il est évident qu'elle parle des crimes ecclésiastiques, comme la simonie, l'usure et les autres, qui du temps de Justinien n'étoient point contre les lois, mais seulement contre les canons (1). Mais cette constitution est tronquée dans l'extrait de Gratien, et dans l'original l'empereur dit expressément que si le crime est civil, c'est-à-dire de la compétence du juge séculier, il fera le procès au clerc accusé, et, s'il le trouve coupable, il le fera déposer par l'évêque avant que de le punir selon les lois.

C'est justement ce que prétendoit le roi d'Angleterre: au contraire, l'archevêque vouloit que, même pour les crimes contre les lois, un clerc ne pût être poursuivi que devant le juge ecclésiastique qui ne pouvoit imposer de plus grande peine que de la déposition, sans que le coupable pût ensuite être puni corporellement, sinon pour un nouveau crime. Se fondant sur la règle *non bis in idem*, c'est-à-dire qu'on ne punit pas deux fois une même faute, et craignant que, si les ecclésiastiques souffroient double peine, ils ne fussent de pire condition que les laïques criminels. C'est ce qui irritoit le roi de plus en plus; et les évêques, loin de lui résister, se soumettoient à toutes ses volontés.

On venoit tous les jours rapporter au roi que l'archevêque n'observoit point les coutumes qu'il avoit jurées; d'autres se plaignoient qu'appuyé de son crédit il les avoit dépouillés de leurs biens, et les courtisans jaloux exagéroient son ingratitude après tant de bienfaits du roi. On empoisonnoit même ses vertus et le changement de ses mœurs. Son zèle pour la justice étoit traité de cruauté, son application à procurer l'utilité de l'Eglise étoit avarice; c'étoit par orgueil qu'il méprisoit l'estime du monde pour ne s'attacher qu'à la volonté de Dieu; c'étoit témérité de vouloir soutenir les droits de son siège au delà de ses prédécesseurs; il ne pouvoit plus rien dire ni rien faire qui ne fût mal interprété. Enfin, on persuada au roi que sa puissance alloit s'anéantir si celle de l'archevêque continuoit de croître, et que, s'il n'y donnoit ordre, il n'y auroit plus à l'avenir de roi en Angleterre que celui qui seroit élu par le clergé, et autant qu'il plairoit à l'archevêque.

#### VII. Mort d'Octavien. Guy de Crème, antipape.

Cependant l'antipape Octavien, étant tombé malade à Lucques vers la fête de Pâques, y mourut le mercredi d'après l'octave, vingt-

(1) II, q. 1, c. 45, § 1, Nov. 83, c. 1.



deuxième d'avril mil cent soixante quatre (1). Les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Erigdien refusèrent de l'enterrer chez eux, déclarant qu'ils abandonneraient leurs églises plutôt que d'y mettre le corps d'un homme qu'ils croyaient damné; ainsi il fut enterré dans un monastère hors de la ville, et les schismatiques ne laissèrent pas de publier qu'il se faisoit des miracles à son tombeau. Il avoit pris le nom de pape pendant quatre ans et demi. On porta à l'empereur sa chapelle et on lui mena ses chevaux, car c'étoit tout le bien qui lui restoit (2). Il n'y avoit de son parti que deux cardinaux de quatre qui l'avoient suivi, savoir, Jean de Saint-Martin et Guy de Crème. Ils craignirent, s'ils reconnoissoient le pape Alexandre, qu'il ne voulût pas les recevoir, ou qu'il ne les traitât comme Innocent II avoit traité les cardinaux de Pierre, de Léon; c'est pourquoi, ayant appelé les schismatiques d'Italie et d'Allemagne qui étoient venus aux funérailles d'Octavien, ils élurent pour pape le cardinal Guy de Crème, sous le nom de Pascal III, et envoyèrent aussitôt à l'empereur qui étoit en Allemagne pour faire confirmer l'élection. L'empereur le fit, jura sur les Evangiles qu'il reconnoitroit toujours pour papes légitimes Pascal et ses successeurs, et Alexandre et les siens pour schismatiques; et il fit faire le même serment à tous les ecclésiastiques qu'il y put obliger. Pascal fut sacré par Henri, évêque de Liège, le dimanche vingt-sixième d'avril, et porta le nom de pape trois ans. Le pape Alexandre pleura la mort d'Octavien, considérant la perte irréparable de son âme, et reprit sévèrement des cardinaux qui s'en réjouissoient.

A Rome, Jules, cardinal-évêque de Palestine, vicaire du pape Alexandre, mourut, et on mit à sa place Jean, prêtre-cardinal du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul (3). Il fit tant par ses exhortations qu'il ramena à l'obéissance d'Alexandre la plus grande partie du peuple romain, moyennant des sommes d'argent considérables que donnèrent ceux qui étoient demeurés fidèles au pape. Il est à croire que les schismatiques devinrent aussi plus faciles à ramener depuis la mort de l'antipape Octavien et la diminution du crédit de l'empereur en Italie, principalement après qu'il s'en fut retiré, qui fut le premier jour d'octobre de cette année mil cent soixante-quatre, car les Vénitiens firent une ligue contre lui, où ils attirèrent presque toutes les villes de Lombardie. Les Romains donc promirent avec serment de reconnoître le pape Alexandre; ils établirent un nouveau sénat qui étoit à sa dévotion, ils remirent entre les mains de son vicaire l'église de Saint-Pierre et le comté de Sabine, que les schismatiques

occupaient par les forces de l'empereur. Ainsi, la ville de Rome étant presque toute réduite à l'obéissance d'Alexandre, le cardinal-vicaire assembla à Saint-Jean-de-Latran les plus affectionnés, tant clercs que laïques, avec lesquels il résolut de le rappeler, et lui envoya en France une députation pour cet effet. Le pape en délibéra avec les évêques et les cardinaux qui étoient auprès de lui à Sens; et quoiqu'il vit de grandes difficultés, toutefois, de l'avis du roi de France, du roi d'Angleterre et des évêques du pays, il rendit au cardinal-vicaire une réponse certaine de son retour, et se pressa de faire les préparatifs de son voyage. On rapporte à cette occasion la lettre de l'archevêque de Rouen aux évêques et aux abbés de sa province, par laquelle il les exhorte à donner au pape un subside pour l'entretien de sa maison (1), dans l'espérance prochaine de son rétablissement à Rome et de la fin du schisme. Cet archevêque étoit apparemment Hugues, qui mourut cette année mil cent soixante-quatre, le jour de Saint-Martin, onzième de novembre, après environ trente-cinq ans d'épiscopat (2). Son successeur fut Rotrou, évêque d'Evreux, qui tint le siège de Rouen dix-neuf ans.

#### VIII. Concile de Northampton.

Le roi d'Angleterre, dont l'animosité croissoit toujours contre Thomas, archevêque de Cantorbéry, le fit citer au jour nommé à Northampton, où il appela par un ordre très-express tous les prélats et les seigneurs du royaume (3). L'archevêque Thomas y fut accusé de ne s'être pas présenté en personne à une citation précédente du roi; et, quoiqu'il justifiât qu'il avoit envoyé une personne suffisante pour répondre de sa part, il fut jugé que tous ses meubles étoient confisqués au roi. Le prélat, ayant ouï ce jugement, dit: Il est inouï qu'un archevêque de Cantorbéry ait été jugé à la cour du roi d'Angleterre pour quelque cause que ce soit, tant par la considération de son église que de sa personne, puisqu'il est le père spirituel du roi et de tout le royaume. Cette sentence fut rendue le jeudi, huitième d'octobre mil cent soixante-quatre, et ce fut la première action du concile.

Le lendemain vendredi, le roi demanda à l'archevêque cinq cents livres d'argent qu'il disoit lui avoir prêtées lorsqu'il étoit chancelier; l'archevêque affirma que le roi les lui avoit données; mais, comme il ne le prouvoit pas et confessoit les avoir reçues, il fut condamné à payer et obligé de donner caution, sans quoi il auroit été arrêté (4). Le samedi, dixième du mois, l'archevêque étant dans une

chambre séparée avec les évêques et enfermé à la clef, le roi lui fit demander compte des revenus de plusieurs évêchés et abbayes dont il avoit eu la régie pendant la vacance en qualité de chancelier, et dont on trouva que la somme montoit à deux cent trente mille marcs d'argent. Cette proposition surprit tout le monde, et on disoit en murmurant qu'il ne restoit qu'à arrêter le prélat. Il dit qu'il vouloit prendre conseil, et, comme les prélats qui étoient présents demandoient ce qu'il falloit faire, Henri, évêque de Winchester, qui favorisoit Thomas en secret, dit: Lorsqu'il fut élu archevêque de Cantorbéry étant archidiaacre et chancelier, il fut rendu à l'église anglicane, libre de tous les engagements qu'il avoit à la cour. Ce qui étoit si notoire, que les autres évêques n'en purent disconvenir.

On commença ensuite à opiner en forme. Gilbert, évêque de Londres, parla le premier comme doyen de l'église de Cantorbéry, et dit: Mon père, si vous faites réflexion d'où le roi vous a tiré, et quels biens il vous a faits, si vous considérez les maux que vous attirez à l'Eglise et à nous tous en résistant au roi, vous devriez céder, non-seulement l'archevêché, mais cent fois autant. Et peut-être que si le roi vous voyoit ainsi humilié il vous rendroit tout. Mais l'évêque de Winchester dit: Ce conseil est très-pernicieux à l'Eglise; si notre archevêque, primat d'Angleterre, nous laisse cet exemple, que tout évêque doit renoncer à sa dignité et aux soins des âmes sur la menace du prince, tout dépendra de son caprice, et il n'y aura plus de règle dans l'Eglise. Hilaire, évêque de Chichester, et Barthélemy d'Excester, furent de l'avis de l'évêque de Londres, qu'il falloit céder à la nécessité du temps. L'évêque de Lincoln, homme simple et sans ménagement, dit: Il est clair qu'on en veut à la vie de cet homme, il faut qu'il y renonce ou à l'archevêché. Enfin, Roger de Worcester, en disant qu'il ne vouloit point donner ce conseil, ne laissa pas de faire entendre que l'archevêque ne devoit point quitter la place où Dieu l'avoit mis.

Ensuite ils demeurèrent quelque temps en silence, et, comme ils étoient enfermés, l'archevêque, pour trouver un moyen de sortir, dit qu'il vouloit parler à deux comtes qu'il nomma et qui étoient avec le roi. Ils vinrent avec empressement, et le prélat leur dit: Nous n'avons pas ici ceux qui ont le plus de connoissance de cette affaire, c'est pourquoi nous demandons un délai jusqu'à demain. On envoya l'évêque de Londres et celui de Rochester porter cette réponse au roi, et l'évêque de Londres ajouta du sien que l'archevêque demandoit ce délai pour préparer les pièces de son compte, voulant par-là l'engager à le rendre; mais il fut désavoué par l'archevêque. Ainsi finit cette séance du concile. Au sortir, les gentilshommes et les autres, qui avoient accompagné l'archevêque en grand nombre,

se retirèrent par la crainte du roi; mais à leur place il fit assembler quantité de pauvres, à qui il donna à manger.

Le lendemain, qui étoit dimanche, on se tint en repos, et le lundi, douzième d'octobre, on cita encore l'archevêque, et on l'attendit dans l'assemblée; mais il fut attaqué la nuit précédente d'une colique violente à laquelle il étoit sujet (1). On crut qu'il feignoit d'être malade, et on lui envoya quelques seigneurs à qui il dit: Vous voyez que je ne puis aujourd'hui aller à la cour, mais j'irai sûrement demain, quand je devrois m'y faire porter. Ce jour-là le bruit se répandit, et on lui dit à lui-même que, s'il se présentait à la cour, il seroit tué ou mis en prison, et, comme il ne se sentoit pas encore assez préparé au martyre, il suivit l'avis d'une personne pieuse, qui lui conseilla de dire le lendemain une messe votive de saint Etienne, premier martyr.

Le mardi matin, les évêques vinrent le trouver, alarmés du bruit qui couroit (2), et ils lui conseilloient de se soumettre en tout à la volonté du roi, disant qu'autrement on l'accuseroit de parjure dans cette cour, comme ayant violé le serment de fidélité qu'il avoit fait au roi, en refusant d'observer les coutumes qu'il avoit même jurées par un serment particulier. Il leur répondit: Mes frères, le monde, comme vous voyez, frémit contre moi, mais ce qui m'est le plus sensible, c'est que vous m'êtes vous-mêmes contraires. Quand je me taisais, les siècles futurs raconteront comment vous m'avez abandonné dans le combat. Vous m'avez déjà jugé pendant deux jours de suite, moi qui suis votre archevêque et votre père; et je conjecture encore par vos discours que vous êtes prêts à me juger dans le for séculier, non-seulement au civil, mais au criminel. Or, je vous défends à tous, en vertu de l'obéissance et sous peine de perdre votre ordre, d'assister au jugement où on prétend me juger, et, de peur que vous ne le fassiez, j'appelle à l'église romaine. Que si les séculiers mettent les mains sur moi, je vous ordonne de même d'employer pour ma défense les censures ecclésiastiques. Sachez, au reste, qu'encore que le monde frémisse, que l'ennemi s'élève, qu'il brûle mon corps, toutefois, avec l'aide de Dieu, je ne céderai point mon troupeau. L'évêque de Londres appela aussitôt de cette ordonnance de l'archevêque, et ils le quittèrent tous pour se rendre à la cour; seulement il y en eut deux qui demeurèrent encore quelque temps avec lui pour le consoler et l'encourager secrètement, savoir, Henri, évêque de Winchester, et Josselin de Sarisbury.

Aussitôt que les évêques se furent retirés, Thomas entra dans l'église et célébra la messe de saint Etienne, portant même le pallium,

(1) Collect. Lupi. 1, Ep. Godefr. an. 1164.  
7. Acta Alex. ap. Baron. (2) Otto. Morena, p. 840.  
Otto. de saint Blas. c. 18. (3) Acta ap. Bar.

(1) Ap. Pet. Bles. Epist. Sup. liv. LXX.  
173. (2) Vita quadrip. 1, c. 25.  
(2) Gall. Chr. to. p. (4) C. 26, 27.

(1) C. 28.

(2) C. 29.



quoiqu'il ne fût pas fête (1); puis, l'ayant ôté et la mitre, et gardant le reste de ses ornements avec la chape cléricale par-dessus, il alla à la cour; mais, sachant le péril où il étoit, il prit sur lui secrètement l'eucharistie. A la porte de la chambre où le roi l'attendoit, il prit sa croix de la main de celui qui la portoit devant, et entra ainsi suivi des évêques. Robert, évêque d'Herford, s'offrit à lui servir de porte-croix; mais il répondit: Il faut que je la porte moi-même, c'est ma sauve-garde, et elle me fait voir sous quel prince je combats. L'évêque de Londres lui dit: Si le roi vous voit entrer armé, il tirera contre vous son épée, et vous verrez alors de quoi vous serviront vos armes. Je m'en remets à Dieu, dit l'archevêque. Et l'évêque ajouta: Je vois bien que vous ne quitterez point votre entêtement. Le roi, sachant que l'archevêque venoit avec sa croix, se retira dans une autre chambre; et l'archevêque s'assit seul d'un côté, et les évêques devant lui. Un héraut appela tous les prélats et les seigneurs; et on proposa de la part du roi une grande plainte contre l'archevêque, de ce qu'il étoit ainsi entré dans la cour du roi, portant sa croix pour lui faire affront; tous prirent le parti du roi, et traitèrent le prélat de traître, d'ingrat et de parjure, criant hautement contre lui.

Les assistants furent saisis d'horreur; et Roger, archevêque d'York, sortit en disant à deux de ses clercs qu'il trouva là: Retirons-nous d'ici, il ne nous convient pas de voir ce que l'on va faire à l'archevêque de Cantorbéry. Alors, des huissiers avec leurs baguettes descendirent à grand bruit de la chambre où étoit le roi, et se tournèrent vers Thomas, étendant les mains et le regardant d'un air menaçant. Tous ceux qui étoient présents firent le signe de la croix; et Barthélemy, évêque d'Excester, se jetant aux pieds du prélat, lui dit: Mon père, ayez pitié de vous et de nous: nous allons tous périr aujourd'hui à cause de vous. En effet, il y avoit un ordre du roi, que quiconque demeurerait avec l'archevêque seroit jugé ennemi public et puni de mort. On disoit encore que l'évêque de Sarisbéry et celui de Norvick, qui étoient demeurés, alloient être menés au supplice pour être mutilés; et ils prioient aussi l'archevêque de les sauver. Mais il dit à l'évêque d'Excester: Retirez-vous d'ici, vos pensées ne sont pas de Dieu.

#### IX. Thomas condamné.

Les évêques, séparés des seigneurs par la permission du roi, délibérèrent entre eux. Leur embarras étoit extrême. Il falloit encourir l'indignation du roi ou condamner leur archevêque pour crime, conjointement avec les seigneurs: ce qui leur paroisoit manifestement contraire aux canons (2). Enfin, après

(1) C. 30.

(2) C. 32.

avoir bien cherché comment ils se tireroient de cette fâcheuse nécessité, ils résolurent d'appeler l'archevêque devant le pape, comme coupable de parjure; et de s'engager envers le roi à faire tout leur possible pour procurer sa déposition, à condition que le roi les déchargeroit de la condamnation dont l'archevêque étoit alors menacé. Ayant pris cette résolution, ils vinrent trouver Thomas, et Hilaire de Chichester lui dit au nom de tous: Jusqu'ici vous avez été notre archevêque, et nous avons été tenus de vous obéir. Mais parce que vous avez juré avec fidélité au roi et promis de conserver sa dignité, ce qui comprend l'observation des coutumes que vous voulez aujourd'hui détruire, nous soutenons que vous êtes coupable de parjure, et comme tel nous ne devons plus vous obéir. Nous nous mettons sous la protection du pape et vous appelons en sa présence. Et il lui marqua le jour. Ils s'assirent comme auparavant vis-à-vis de lui, et demeurèrent long-temps dans un profond silence, qui augmenta la terreur des assistants; car, comme le roi étoit enfermé avec les seigneurs pour juger le prélat, on tenoit comme certain qu'il alloit être arrêté s'il ne lui arrivoit pis (1).

En effet, il fut jugé parjure et traître; et, plusieurs seigneurs étant sortis d'avec le roi, Robert, comte de Leicester, dit à l'archevêque: Le roi vous mande de venir lui rendre compte sur les cas dont vous êtes chargé, sinon écoutez votre jugement. Mon jugement! reprit l'archevêque; et, s'étant levé, il ajouta: Comte, mon fils, écoutez vous-même auparavant. Le roi m'a fait archevêque de Cantorbéry parce que je l'avois bien servi. Il l'a fait malgré moi, Dieu le sait, et j'y ai consenti pour l'amour de lui plus que pour l'amour de Dieu, qui m'en punit aujourd'hui. Toutefois, lorsqu'on procédoit à mon élection en présence du prince Henri, et par ordre du roi, on déclara que l'on me rendoit à l'église de Cantorbéry libre et quitte de tout engagement de la cour (2). Je ne suis donc point tenu de répondre sur ce sujet. Le comte dit: Ceci est différent de ce que l'évêque de Londres avoit dit au roi. L'archevêque ajouta: Ecoutez encore, mon fils. Autant que l'âme est plus digne que le corps, autant devez-vous plus obéir à Dieu et à moi qu'à un roi terrestre; d'ailleurs, ni la loi ni la raison ne permettent que des enfants jugent leur père. C'est pourquoi je décline sa juridiction et la vôtre, pour être jugé de Dieu seul par le ministère du pape, à qui j'en appelle en présence de vous tous, et mets sous sa protection l'église de Cantorbéry, ma dignité et tout ce qui en dépend. Et vous, mes confrères les évêques, qui obéissez à un homme plutôt qu'à Dieu, je vous appelle aussi au jugement du pape, et ainsi je me retire par

(1) C. 33.

(2) Sup. l. LXX, n. 58.

l'autorité de l'Eglise et du saint-siège. Cette dernière séance fut tenue le mardi, treizième d'octobre (1).

Comme il sortoit, les courtisans lui dirent beaucoup d'injures, l'appelant parjure et traître; mais quand il fut dehors la presse étoit si grande pour recevoir sa bénédiction, qu'à peine pouvoit-il conduire son cheval (2). C'étoient principalement les pauvres, qui bénissoient Dieu de l'avoir délivré de ce péril, car on le croyoit déjà mort. On le conduisit ainsi à son logis, qui étoit le monastère de Saint-André, et il ordonna de faire entrer tous les pauvres, et de leur donner à manger. Comme il dînoit, l'évêque de Londres et celui de Chichester vinrent lui dire qu'ils avoient trouvé un moyen d'accommodement, savoir, de donner au roi deux terres de l'archevêché pour sûreté des sommes qu'il demandoit. L'archevêque dit que le roi retenoit déjà une autre terre de l'église de Cantorbéry, et qu'il s'exposeroit à tout plutôt que d'y renoncer. Les évêques, indignés, rapportèrent au roi cette réponse, qui l'échauffa encore plus. Au même dîner, la lecture de table étoit de la persécution du pape Libère dans l'histoire Tripartite. Et sur ce passage de l'Evangile (3): Quand on vous persécutera en cette ville, fuyez à une autre, le prélat regarda le docteur Hébert, qui comprit depuis que sa fuite étoit dès lors résolue. Au sortir de table, il envoya au roi les évêques de Worchester, d'Herford et de Rochester, lui demander sûreté pour sortir du royaume. Ils rapportèrent la réponse du roi, qu'il en parleroit le lendemain au concile.

#### X. Thomas se retire en France.

Vers la nuit, deux des plus grands seigneurs vinrent trouver l'archevêque tout en pleurs, et, se frappant la poitrine, l'assurant que des hommes considérables et accoutumés au crime s'étoient engagés ensemble par serment à le tuer. Cet avis déterminait le prélat à s'enfuir pour ne pas faire périr la cause de l'Eglise, qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Il se fit donc préparer un lit dans l'église de Saint-André, entre deux autels; il s'y prosterna avec quelques-uns des siens, et commença à chanter les psaumes pénitentiels avec les litanies, faisant une genuflexion au nom de chaque saint; puis, étant fatigué, il se coucha, feignant de vouloir prendre du repos; mais il se déroba secrètement et sortit par la porte de derrière, un peu avant le chant du coq.

Le lendemain matin, sitôt que le bruit se fut répandu de la fuite de l'archevêque, ceux qui lui étoient attachés se cachèrent: et le roi, fort alarmé, assembla les évêques et les seigneurs, et demanda ce qu'il y avoit à faire (4).

(1) Rad.

(2) C. 34.

(3) Sup. liv. XIII, n. 10.

Math. x. 23.

(4) Lib. II, c. 1. Chr

Gervas. p. 1393.

Ils résolurent d'envoyer au pape pour accuser Thomas de parjure et d'avoir mis la division entre le royaume et le sacerdoce, laissant en paix tout ce qui lui appartenait jusqu'à ce que le pape eût prononcé. On fit donc publier de par le roi défense de molester en leurs personnes les gens de l'archevêque ni de toucher à ses biens; et aussitôt Roger, archevêque d'York, Gilbert, évêque de Londres, Roger de Worchester, Hilaire de Chichester et Barthélemy d'Excester, se mirent en chemin pour aller trouver le pape avec quelques clercs de la cour et quelques seigneurs, députés de la part du roi. Ils allèrent à grand appareil et chargés de grands présents pour gagner la cour de Rome.

Cependant l'archevêque Thomas marchoit par des chemins détournés, accompagné d'un religieux de l'ordre de Sempringam et du docteur Hébert de Boscham, qui lui servoit de guide. Il arriva premièrement à Lincoln, puis à un lieu nommé l'Ermitage, dépendant de Sempringam, où il séjourna trois jours, pour reprendre des forces (1). Delà, marchant toujours de nuit, il vint jusqu'à la mer, s'embarqua le jour des Morts, second de novembre, dans une barque, et arriva à Boulogne le quatrième. Il alloit à pied, portant un habit blanc de moine, et se faisant nommer frère Chrétien; mais comme il étoit fatigué de la mer et peu accoutumé à marcher ainsi par la pluie et par la boue, après avoir fait un peu de chemin il se coucha par terre et dit à ses compagnons: Il faut que vous me portiez, ou que vous me cherchiez une voiture. Ils lui trouvèrent un cheval, qui n'avoit ni selle ni bride, mais seulement un licou; ils mirent leurs manteaux dessus, et l'y firent monter. Un peu après, ils trouvèrent des gens armés qui demandèrent s'il étoit l'archevêque de Cantorbéry. Il leur répondit: Est-ce là l'équipage de cet archevêque? Et ils ne le reconnurent point.

Il arriva le soir à Gravelines, et se mit à table avec ses trois compagnons, qui lui donnèrent la dernière place, et affectoient en tout de le faire paroître comme le moindre d'entre eux (2). Toutefois, l'hôte remarqua qu'il se distinguoit des autres par sa bonne mine et par ses manières nobles. Il étoit de belle taille, avoit le front large, le regard sévère, le visage long, les mains belles et grandes, et il donnoit aux enfants et aux gens de la maison du peu qu'il y avoit sur la table. Comme le bruit s'étoit déjà répandu de la fuite du prélat, l'hôte, ayant fait ses observations, tira sa femme à part, et lui dit ce qu'il soupçonnoit. La femme, impatiente, alla aussitôt voir le prélat à table; et, après l'avoir un peu regardé, elle revint en souriant dire à son mari: C'est lui assurément. Aussitôt elle alla chercher avec empressement des noix, des pommes, du fromage, et les mit devant le

(1) C. 2, 3.

(2) C. 4.



frère Chrétien, qui eût mieux aimé n'être pas si bien servi. Après le souper, l'hôte s'approcha de lui, et ne voulut jamais s'asseoir qu'à terre à ses pieds; puis il dit : Seigneur, je rends grâce à Dieu de ce que vous m'avez fait l'honneur d'entrer chez moi. Et qui suis-je donc, dit le prélat, ne suis-je pas un pauvre frère nommé Chrétien? L'hôte reprit : Assurément, quelque nom qu'on vous donne, je sais que vous êtes l'archevêque de Cantorbéry. Le prélat, ne pouvant plus dissimuler, caressa l'hôte de peur qu'il ne le découvrit, et l'emmena le lendemain avec lui.

Or Thomas avoit à craindre, non-seulement Philippe d'Alsace, comte de Flandres, mais encore Mathieu, comte de Boulogne, son frère(1).

Ils étoient par leur mère, Sibille d'Anjou, cousins-germains du roi d'Angleterre, qui avoit mandé à Philippe et aux seigneurs de Flandre que Thomas s'étoit enfui de son royaume comme un traître; et le comte de Boulogne avoit épousé une abbesse, fille du roi Etienne, malgré l'opposition de Thomas, qui, étant lors chancelier, avoit fait son possible pour empêcher ce mariage scandaleux. Il partit donc de Gravelines avant le jour; et ayant fait douze lieues à pied par un chemin boueux et glissant, il arriva à Clairmarais, monastère de Cîteaux, près Saint-Omer. Le même jour arrivèrent à Saint-Omer les prélats que le roi d'Angleterre envoyoit au pape; c'est pourquoi l'archevêque partit de Clairmarais la nuit même après matines, et se retira à un ermitage de Saint-Bertin, où il demeura trois jours caché; puis, à la prière de l'abbé et des moines, il vint à Saint-Bertin même.

Cependant, les envoyés du roi d'Angleterre allèrent trouver le roi de France Louis le jeune à Compiègne, et lui rendirent les lettres de leur maître, portant que Thomas, ci-devant archevêque de Cantorbéry, s'étoit enfui de son royaume comme un traître; c'est pourquoi il prioit Louis son seigneur de ne le pas recevoir dans ses terres. Le roi de France se récria sur ces mots : ci-devant archevêque, et demanda qui l'avoit déposé. Puis il ajouta : Assurément je suis roi aussi bien que le roi d'Angleterre; et toutefois je ne pourrais pas déposer le moindre des clercs de mon royaume.

#### XI. Thomas bien reçu du roi Louis.

Hébert de Boscham et un autre de la compagnie de l'archevêque suivoient pas à pas les prélats envoyés du roi sans qu'ils le sussent, car ces prélats les précédoient toujours d'une journée (2). Hébert et son compagnon vinrent donc aussi trouver le roi de France, qui connoissoit et estimoit Thomas dès le temps qu'il étoit chancelier. Il s'informa s'ils étoient de sa

(1) C. 5.

(2) C. 7.

famille, et l'ayant appris, il les salua par le baiser, et les écouta favorablement. Quand ils lui eurent raconté, suivant l'ordre du prélat, l'histoire lamentable de ses peines et de ses périls, le bon prince en fut attendri, et leur dit de son côté que le roi d'Angleterre lui avoit écrit contre le prélat, et ce qu'il lui avoit répondu. Puis il ajouta : Avant que de traiter si rudement un homme d'un si grand rang et son ami, il devoit se souvenir de ce verset : *Mettez-vous en colère, et ne péchez point* (1). A quoi un des envoyés répondit : Sire, il s'en seroit peut-être souvenu s'il l'avoit ouï chanter à l'office aussi souvent que vous, et le roi sourit. Le lendemain, le roi ayant tenu conseil avec ceux qu'il avoit auprès de lui, accorda à l'archevêque de Cantorbéry la paix et la sûreté dans son royaume, et, en congédiant ses envoyés, il ajouta : Il est de l'ancienne dignité de la couronne de France que les exilés, principalement les personnes ecclésiastiques, trouvent dans le royaume sûreté et protection.

#### XII. Envoyés d'Angleterre devant le pape.

Les envoyés de l'archevêque se retirèrent très-contents, et, suivant leurs ordres, ils se pressèrent d'aller trouver le pape à Sens, où les envoyés du roi d'Angleterre étoient arrivés le jour précédent (2). Leur arrivée ébranla plusieurs cardinaux, tant par l'espérance du gain que par la crainte du trouble que la colère du roi pourroit causer dans les affaires publiques. Les uns disoient que Thomas étoit le défenseur de la liberté de l'Eglise, que sa cause étoit juste, et qu'il le falloit soutenir; les autres que c'étoit un brouillon dont il falloit réprimer les entreprises. La prévention fut telle, que ses envoyés ne purent obtenir des cardinaux d'être recus seulement au baiser de paix. Toutefois, dès le jour de leur arrivée, ils eurent le soir audience du pape, qui les écouta favorablement, et fut touché jusqu'aux larmes du récit qu'ils lui firent des souffrances de l'archevêque. Il leur dit : Votre maître a déjà acquis de son vivant la gloire du martyre; et comme il étoit fort tard, il leur donna sa bénédiction et les renvoya à leur logis.

Le lendemain, le pape tint consistoire avec les cardinaux, qui étoient presque tous présents à sa cour. On appela les envoyés de part et d'autre, et Gilbert, évêque de Londres, parla ainsi pour ceux du roi d'Angleterre : C'est vous, saint père, que regarde le soin de l'Eglise catholique, pour protéger les sages et corriger les téméraires. Il s'est formé depuis peu en Angleterre une division entre le roi et le sacerdoce sur une légère occasion; et on auroit pu facilement l'éteindre si on avoit usé de remèdes modérés. Mais le seigneur archevêque de Cantorbéry,

(1) Ps. 4.

(2) C. 8.

suivant son avis particulier et non pas le nôtre, a poussé les choses trop vivement, sans considérer le temps contraire ni le mal qui lui en pouvoit arriver. Et n'ayant pu nous attirer à son sentiment, il a voulu rejeter sa faute sur le roi, sur nous et sur tout le royaume; et pour nous rendre odieux il s'est enfui, sans que personne usât contre lui de violence ni de menace, comme il est écrit que l'impie s'enfuit sans être poursuivi (1). Tout beau, dit le pape. Et l'évêque de Londres ajouta : Voulez-vous que je l'épargne? Je ne dis pas, reprit le pape, que vous l'épargniez, mais que vous vous épargniez vous-même. Hilare, évêque de Chicester, parla dans le même sens, et Roger, archevêque d'York, ajouta : Personne ne connoit mieux que moi le caractère d'esprit de l'archevêque de Cantorbéry; on ne lui fait pas quitter aisément le sentiment qu'il a une fois embrassé, et je ne vois point d'autre moyen de le corriger que d'employer fortement votre autorité. Barthélemy, évêque d'Excester, ajouta : Cette cause ne peut être terminée en l'absence de l'archevêque de Cantorbéry; c'est pourquoi nous demandons des légats pour la juger.

Ensuite le comte d'Arondel, qui étoit présent avec grand nombre de gentilshommes, demanda d'être écouté, et dit : Nous ne savons, nous autres gens sans lettres, ce qu'ont dit les évêques (c'est qu'ils avoient parlé en latin); c'est pourquoi, continua-t-il, il faut que nous disions aussi, comme nous pouvons, pourquoi nous sommes envoyés : ce n'est ni pour disputer ni pour injurier personne, principalement en présence de celui à qui de droit tout le monde est soumis. Nous sommes venus vous offrir la dévotion et l'affection de notre roi pour vous; il a choisi pour cet effet tout ce qu'il y a de plus grand dans son royaume, et vous avez déjà, saint père, éprouvé la fidélité du roi au commencement de votre promotion. Nous ne croyons pas qu'il y ait dans la chrétienté un prince plus religieux et plus propre à conserver la paix en ce qui le regarde. L'archevêque de Cantorbéry est aussi de son côté sage et discret, mais quelques-uns le trouveront trop subtil; et sans la division qui est survenue entre le roi et lui, nous serions heureux sous un si bon prince et un si bon pasteur. C'est pourquoi nous vous supplions de vous appliquer à y rétablir la paix. Le comte parla ainsi en sa langue, et tous louèrent sa modestie et sa discrétion.

Le pape, déjà instruit d'ailleurs de la cause du différent, déclara aux envoyés du roi qu'il ne pouvoit rien ordonner sur cette affaire en l'absence de l'archevêque de Cantorbéry; mais ils refusoient de l'attendre, disant qu'ils n'osoient demeurer à la cour du pape au delà du terme prescrit par le roi, et ils pressoient le pape de nommer un légat pour juger l'affaire.

(1) Prov. XXVIII.

faire en Angleterre. Le pape étoit fort embarrassé; il voyoit un roi jeune et puissant, et craignoit, s'il étoit refusé, qu'il n'embrassât le schisme, de quoi aussi les envoyés le menaçoient, particulièrement les laïques. D'ailleurs, il ne pouvoit se résoudre à renvoyer l'archevêque dans un pays où il étoit regardé comme un ennemi public, et d'où il étoit sorti comme par miracle; il lui sembloit que c'étoit l'envoyer en prison combattre contre son geôlier. Les cardinaux augmentoient son embarras; car la plupart, accoutumés à la complaisance pour les princes, vouloient que l'on accordât au roi ce qu'il demandoit. Enfin, le pape tint ferme à ne rien ordonner au préjudice de l'archevêque en son absence; et les envoyés, ne voulant pas l'attendre, s'en retournèrent en Angleterre sans avoir reçu la bénédiction du pape. Ils se pressèrent même de sortir de France, où ils ne se trouvoient pas en sûreté, tant parce que l'on croyoit qu'ils portoient beaucoup d'argent, que parce que tout le monde étoit favorable à l'archevêque. Le pape, de son côté, cassa la sentence donnée à Northampton contre lui par les évêques et les barons d'Angleterre (1).

#### XIII. Thomas devant le pape.

Cependant Thomas partit de Saint-Bertin, accompagné de l'abbé et de Milon, évêque de Thérouane, qui le conduisirent à Soissons. Le roi Louis y arriva le lendemain; et apprenant que l'archevêque étoit dans la ville, il alla descendre de cheval à son logis, et le visita le premier. Il lui témoigna la joie qu'il sentoit de le recevoir en son royaume, lui promit sûreté, et l'obligea à recevoir de sa libéralité tout ce qui lui seroit nécessaire. Thomas partit quelques jours après accompagné des officiers du roi, pour aller à Sens trouver le pape (2). Il fut reçu froidement par les cardinaux, mais il ne laissa pas d'avoir audience du pape, qui témoigna compatir beaucoup à ses peines, et lui ordonna d'expliquer le lendemain, en présence des cardinaux, les causes de son exil. Ce jour-là donc, étant assis le premier après le pape, il voulut se lever; mais le pape voulut qu'il parlât assis, et il dit : Quoique je ne sois pas fort habile, je n'ai pas toutefois assez peu de sens pour quitter sans sujet le roi d'Angleterre; car si j'avois voulu lui être complaisant en tout, il n'y auroit personne en ses états qui ne m'obéît absolument; et si je voulois à présent changer de conduite, je n'aurois pas besoin de médiateur pour rentrer en ses bonnes grâces. Mais parce qu'on a obscurci en nos jours la dignité de l'Eglise de Cantorbéry, j'aimerois mieux mourir mille fois que dissimuler les maux que nous souffrons : voyez vous-même de vos yeux ce qui en est. Alors il tira l'écrit

(1) I, Ep. 49.

(2) C. 10, 11.



des coutumes dont il étoit question, et ajouta en pleurant : Voilà ce que le roi d'Angleterre a ordonné contre la liberté de l'Eglise ; c'est à vous de juger si on peut le dissimuler en conscience.

L'écrit ayant été lu, tous en furent touchés jusqu'aux larmes, et ceux mêmes qui étoient auparavant de différent avis, convinrent alors qu'il falloit secourir l'Eglise universelle en la personne de l'archevêque. Mais le pape, ayant lu et relu attentivement chaque article des coutumes, entra en grande colère, et reprit vivement le prélat d'y avoir consenti avec les autres évêques. Puis il ajouta : Quoiqu'il n'y ait rien de bon dans ces articles, il y en a toutefois que l'Eglise peut tolérer en quelque manière ; mais la plupart sont condamnés par les anciens conciles, et contraires aux saints canons. Puis, se tournant vers l'archevêque, il ajouta : Il faut vous traiter plus doucement, parce que vous vous êtes relevé aussitôt après votre chute, et que vous avez obtenu notre absolution. C'est pourquoi nous vous la donnons encore en considération de vos pertes et de vos souffrances (1).

Le lendemain, le pape étant assis avec les cardinaux dans une chambre plus secrète, Thomas se présenta et dit (2) : J'avoue que c'est par ma faute que j'ai excité ces troubles dans l'Eglise d'Angleterre. Je ne suis point entré dans la bergerie par la porte, mais à la faveur de la puissance séculière, quoique j'y sois entré malgré moi. Or, si j'avois renoncé à l'épiscopat sur les menaces du roi, comme mes confrères vouloient me le persuader, j'aurais laissé dans l'Eglise un pernicieux exemple ; mais à présent, je le fais en votre présence ; et, craignant de plus fâcheuses suites de mon entrée irrégulière et de mon incapacité, je remets entre vos mains, saint père, l'archevêché de Cantorbéry. Aussitôt il tira l'anneau de son doigt, priant le pape, avec larmes, de pourvoir cette église d'un plus digne pasteur : ce qui attendrit tous les assistants jusqu'aux larmes.

Thomas se retira ensuite, et le pape délibéra sur ce sujet avec les cardinaux. Les uns étoient d'avis de profiter de l'occasion pour apaiser la colère du roi, mettant un autre sujet à Cantorbéry, et pourvoyant d'ailleurs Thomas de quelque place plus convenable. Les autres ne jugèrent pas raisonnable que celui qui, pour défendre la liberté de l'Eglise, avoit exposé ses biens, sa dignité et sa vie, fût privé de son droit au gré du roi. Ils vouloient que l'on donnât un exemple aux autres évêques de résister en pareil cas, autrement que personne n'oseroit plus s'opposer à la volonté des princes, et que l'état de l'Eglise et l'autorité du pape seroient en péril. Ils concluoient qu'il falloit rétablir Thomas malgré tout le monde, et le soutenir en toutes manières. Cet avis l'em-

(1) Sup. n. 5.

(2) C. 12.

porta ; et le pape, ayant fait appeler Thomas, lui ordonna de reprendre de sa main les fonctions de pasteur, dans lesquelles il le rétablissoit, lui promettant de ne l'abandonner de sa vie. Mais, ajouta-t-il, afin que vous appreniez à mener une vie pauvre et convenable à votre état présent, je vous mets entre les mains de cet abbé, chez qui vous demeurerez jusqu'à un temps plus favorable. C'étoit Guichard, abbé de Pontigny, depuis archevêque de Lyon, que le pape avoit fait venir exprès. Thomas se rendit donc à Pontigny avec quelques-uns des siens ; mais il crut, que pour être digne archevêque de Cantorbéry, il falloit aussi prendre l'habit monastique, ayant lu dans les histoires, qu'il n'étoit jamais arrivé de division dans le royaume d'Angleterre, sinon quand ce siège avoit été occupé par des personnes d'une autre profession. Il envoya donc au pape, dont il reçut un habit monastique, bûni de sa main, de grosse étoffe et de laine crue. Ainsi l'archevêque, se trouvant à Pontigny, commença à y goûter du repos, et à regarder cette retraite comme une école de vertu.

## XIV. Parents de Thomas bannis.

Mais la douceur de cette retraite fut troublée quelque temps après par les exilés qui venoient trouver l'archevêque ; car le roi d'Angleterre, irrité de la bonne réception que le roi de France et le pape lui avoient faite, et de la protection qu'ils lui donnoient, fit confisquer tous les biens de l'archevêque et des siens, et bannit tous ses parents, ses domestiques et ceux qui avoient quelque liaison avec lui, sans épargner ni les vieillards décrépits, ni les enfants au berceau, ni les femmes en couches (1). Il fit jurer à tous ceux qui étoient en âge de le faire, d'aller trouver l'archevêque en quelque lieu qu'il fût, pour l'affliger par leur présence ; enfin, il défendit de prier pour lui dans l'Eglise. Il venoit donc tous les jours, au saint prélat, grand nombre de ces exilés, dont toutefois plusieurs demeurèrent en Flandre, ayant été absous par le pape de leur serment, en considération de leur sexe, de leur âge et de la rigueur de la saison. Les autres venoient à Pontigny, fatiguer l'archevêque par leurs cris et leurs plaintes des maux qu'ils souffroient pour sa cause. Ne pouvant les garder auprès de lui, il les envoyoit en divers pays avec des lettres de recommandation ; et ils trouvoient partout du secours, tant par la compassion que l'on avoit d'eux, que par l'indignation qu'excitoit la cruauté du roi d'Angleterre. Il y eut même de ces bannis qui se trouvèrent mieux au lieu de leur exil que dans leur patrie.

## XV. Fermeté de saint Gilbert de Sempringham.

Entre ceux qui furent persécutés à cause du

(1) Vita II, c. 141. Gervas. Chr. 1165.

saint archevêque, on remarque la fermeté de saint Gilbert de Sempringham (1). On rapporta au roi, que lui et les siens avoient envoyé à Thomas, en France, depuis son exil, de grandes sommes d'argent. Or, quoique ce rapport fût faux, toutefois parce qu'on le croyoit, on obligea Gilbert, tous les supérieurs et tous les procureurs de son ordre à se présenter devant les juges du roi, pour être tous bannis s'ils étoient convaincus du fait. Les juges ayant pitié de Gilbert, dont ils connoissoient la sainteté, lui offrirent de se purger par serment de cette accusation, promettant de le renvoyer absous lui et les siens. Mais Gilbert déclara qu'il aimoit mieux aller en exil que de prêter ce serment ; car, encore qu'il sût bien qu'un serment contenant vérité ne peut nuire à celui qui le fait, mais tout au plus à celui qui l'exige, toutefois il crut de mauvais exemple de se justifier d'une telle accusation, comme si c'eût été un crime de secourir en un tel cas un prélat souffrant pour l'Eglise. Comme donc il refusoit le serment, et que les juges n'osoient le condamner, il demeura quelque temps à Londres avec les siens, qui, se voyant à la veille d'abandonner leurs maisons pour un serment qu'ils étoient prêts à faire, étoient dans la crainte et l'affliction, pendant que Gilbert affectoit de témoigner sa joie en toutes manières. Le dernier jour du terme, comme ils s'attendoient tous à être bannis, arrivèrent des messagers du roi, qui étoit deçà de la mer, avec ordre de remettre l'affaire de Gilbert jusqu'à ce qu'il en prit par lui-même une plus ample connoissance. Aussitôt Gilbert fut renvoyé avec les siens ; et alors, se voyant libre, il déclara aux juges, mais sans aucune forme de serment, que ce qu'on lui avoit reproché étoit entièrement faux. Cette fermeté fut admirée de tout le monde. Gilbert vécut encore vingt-trois ans, et mourut âgé de cent six ans, l'an mil cent quatre-vingt-neuf, le samedi quatrième de février, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (2).

## XVI. Thomas à Pontigny.

Thomas, de son côté, touché de ce que les siens souffroient à cause de lui, commença à Pontigny de mener une vie plus pénitente (3). Outre le cilice qu'il portoit continuellement, et les disciplines qu'il se faisoit souvent donner en secret, il ordonna au moine qui le servoit à table de lui donner tous les jours, sans que l'on s'en aperçût, avec les mets les plus délicats qu'on lui servoit, la portion de la communauté, ayant résolu d'en faire sa seule nourriture. Ainsi, pendant quelques jours, il ne vécut que de légumes secs et insipides, suivant qu'on l'observoit alors dans l'ordre de

Cîteaux. Mais cette nourriture, si différente de celle à laquelle il étoit accoutumé de jeunesse, lui causa une griève maladie, et il fut obligé de revenir à des aliments plus convenables.

Cependant on portoit des paroles entre le pape et le roi d'Angleterre pour tenir une conférence où l'on traitât de la paix (1). Le roi dit qu'il s'y trouveroit, mais à condition que Thomas n'y seroit pas, autrement qu'il ne verroit pas le pape même. Thomas, au contraire, manda au pape de ne point entrer sans lui en conférence avec le roi. Je connois, disoit-il, ses manières, il lui sera plus facile de vous surprendre, s'il n'y a un interprète exact qui puisse pénétrer ses sentiments. Sur cette réponse, le pape manda au roi : Il est inouï que l'Eglise romaine ait éloigné quelqu'un de sa compagnie au gré du prince, particulièrement un homme exilé pour sa justice ; au contraire, le saint-siège est en droit de protéger les opprimés, même contre l'indignation des princes. Ainsi la conférence fut rompue.

## XVII. Assemblée de Wirtzbourg.

En Allemagne, l'empereur Fridéric assembla une grande cour à Wirtzbourg en Franco-nie, le vingt-troisième de mai, jour de la Pentecôte, mil cent soixante-cinq. A cette assemblée se trouva entre autres Reinold, élu archevêque de Cologne, qui dit que l'empereur ne feroit rien contre Roland (ainsi nommoit-il le pape Alexandre) s'il ne suivait le conseil qu'il alloit donner (2). Car, ajouta-t-il, la meilleure partie de l'empire est pour lui, entre autres l'archevêque de Saltzbourg et celui de Mayence ; mais j'ai attiré à l'obéissance de notre pape Pascal un plus grand nombre d'évêques que nous sommes, savoir, ceux que le roi d'Angleterre lui donnera, au nombre de plus de cinquante.

Pour preuve de ce qu'il avançoit, il présenta deux clercs, envoyés du roi d'Angleterre, Jean d'Oxford et Richard d'Ivelcester. Car ce prince, mal satisfait du pape Alexandre, avoit écrit à l'archevêque de Cologne une lettre (3), où il disoit que, par le conseil de tous les barons et du consentement du clergé, il avoit résolu d'envoyer à Rome l'archevêque d'York, l'évêque de Londres, l'archidiacre de Poitiers, Jean d'Oxford et Richard de Luci, pour dénoncer au pape Alexandre, et à ses cardinaux qu'ils ne donnassent plus de protection à Thomas, qu'ils laissassent au roi la liberté de mettre un autre archevêque à Cantorbéry, et qu'ils déclarassent nul tout ce que Thomas avoit fait ; enfin, pour faire promettre au pape que lui et ses successeurs conserveroient les coutumes d'Angleterre telles qu'elles avoient

(1) C. 16.

1, Ep. 72.

(2) To. x, Conc. p. 1438.

(3) Vita S. Th. II, c. 20 ;

(1) Vita Gilbert. Men. Ang. t. 2, p. 684.

(2) Monast. Angl. to. 3, p. 691.

(3) Vita. II, c. 15.

Guill. Neubr. II, c. 16. Chr. Reichersp. an. 1168. Lup.

II, Ep. 66.



été du temps de Henri I, autrement que le roi Henri II abandonnerait l'obédience d'Alexandre. Pour cet effet, il prioit l'archevêque de Cologne de lui envoyer un chevalier hospitalier, afin de conduire ses envoyés par les terres de l'empereur. L'archevêque de Cologne, ayant reçu cette lettre, consulta l'empereur sur la réponse qu'il devait faire, et l'empereur lui écrivit qu'il falloit satisfaire le roi d'Angleterre. On envoya donc un hospitalier, nommé frère Raoul, qui conduisit par les terres de l'empereur ceux que le roi d'Angleterre vouloit envoyer à Rome, c'est-à-dire Jean d'Oxford et Richard d'Ivelcester.

L'archevêque de Cologne les ayant présentés à l'assemblée de Wirtzburg, l'empereur promit de suivre son avis, et le prélat le proposa ainsi (1) : Il faut que l'empereur jure en présence de toute sa cour que de sa vie il ne reconnoitra pour pape Roland ni aucun de son parti, mais qu'il demeurera inviolablement attaché au pape Pascal ; que, si l'empereur vient à mourir, ses successeurs observeront le même serment. Il obligera les seigneurs à jurer de même, et à promettre qu'ils ne couronneront point de roi pour lui succéder qui ne le jure aussi. Les seigneurs, dans six semaines après qu'ils seront retournés chez eux, feront faire le même serment à tous les abbés, prévôts et autres supérieurs ecclésiastiques, aux chevaliers et à tous les autres qui ont des fiefs dans leur territoire, sous peine de confiscation, de dégradation, de privation de charges et de bannissement.

L'empereur approuva cet avis ; mais il fut trouvé bien dur par quelques prélats, et l'archevêque de Magdebourg déclara qu'il ne prêteroit point de serment que l'archevêque de Cologne ne se fit sacrer, pour montrer à tout le monde qu'il agissoit sincèrement. Comme il refusoit de le promettre, l'empereur, irrité, lui dit : Il paroît manifeste que vous avez été un traître et un trompeur, en me donnant un pape à mon insu avant la réception des lettres, par lesquelles je vous défendois de procéder à l'élection. Vous m'avez plus trahi que l'archevêque élu de Mayence, que vous en accusiez, et qui me donnoit un bon conseil, que, puisque Dieu m'a voit délivré de Victor, je ne me soumis point à son successeur. Il faut donc que vous tombiez dans le piège que vous avez préparé, et que vous fassiez le serment quand tous les autres le refuseroient.

L'archevêque de Cologne, ainsi pressé, ne put s'en dédire, et, fondant en larmes, il fit le premier le serment qu'il avoit proposé, et promit de recevoir les ordres et la consécration épiscopale. Il présenta aussi les envoyés d'Angleterre, qui jurèrent au nom de leur roi qu'il observeroit inviolablement tout ce que l'empereur auroit juré. L'empereur fit donc le serment, mais avec cette restriction, suggérée

(1) Ep. 72.

par l'archevêque de Magdebourg, que si les deux papes, Alexandre et Pascal, mouraient en même temps, que les cardinaux des deux obédiences s'accordassent sur un même sujet, il seroit libre à l'empereur de le recevoir, pourvu toutefois, ce que l'archevêque de Cologne fit ajouter, que l'élection fût faite du consentement de l'empereur. Ensuite quatre princes, qui étoient présents, firent le serment, savoir : le duc de Saxe, le marquis de Brandebourg, Albert le vieux, Conrad, comte palatin du Rhin, frère de l'empereur et son beau-frère, le landgrave Louis.

Quand ce vint aux évêques, tous, excepté celui de Verden, dirent qu'ils aimoient mieux abandonner les régales que de prêter un tel serment ; mais on leur répondit qu'il falloit bon gré malgré faire le serment et garder les régales. Ils jurèrent donc, mais avec beaucoup de larmes et de gémissements. L'archevêque de Magdebourg jura le premier, mais à ces conditions, que tous les autres qui étoient absents jureroient, et qu'il seroit quitte de ce serment quand il cesseroit de posséder les régales. L'évêque de Bamberg, après diverses excuses, jura que tant qu'il voudroit garder les régales il donneroit aide et conseil à l'empereur sur cette affaire. L'évêque de Verden, et celui qui étoit intrus à Halberstadt, jurèrent purement et simplement comme l'archevêque de Cologne. L'évêque de Verden et celui de Frisingue s'excusèrent sur l'absence de leurs archevêques, et obtinrent un délai jusqu'à la Saint-Pierre. Le patriarche d'Aquilée, l'archevêque de Saltzburg ni celui de Trèves ne se trouvèrent point à cette assemblée, ni aucun de leurs suffragants (1). L'archevêque de Mayence étoit Conrad, frère d'Othon, comte palatin, qui s'étoit retiré secrètement de la cour de l'empereur, et cette même année mil cent soixante-cinq étoit venu en France trouver le pape Alexandre, avec lequel il passa en Italie ; et le pape le fit cardinal et évêque de Sabine. A sa place, l'empereur mit à Mayence Christien, son chancelier, qu'il avoit fait élire dès l'année mil cent soixante-un.

Or, quoiqu'il y eût si peu d'évêques à l'assemblée de Wirtzburg, l'empereur ne laissa pas de dire, dans la lettre qu'il écrivit sur ce sujet, que les archevêques et évêques qui avoient fait ce serment étoient au nombre de quarante. Il est vrai qu'il y comprend ceux qui n'étoient qu'élus ; et il ajoute que, le samedi des quatre-temps, ils reçurent tous les ordres sacrés. Il dit aussi que tous les princes séculiers ont fait le serment, mais il ne nomme que les quatre qui ont été marqués. Enfin, il dit qu'il a promis de ne jamais recevoir l'absolution de ce serment. Cette lettre est adressée à tous les peuples de l'empire, et datée de Wirtzburg, le premier jour de juillet. L'empereur écrivit de même aux seigneurs de l'em-

(1) Chr. Reichersp. V. Pag. an. 1063, n. 16, 1, Ep. 70.

pire en particulier, comme on voit par la lettre adressée à l'abbé de Stavelo.

## XVIII. Plainte du pape contre le roi d'Angleterre.

Le pape Alexandre fut promptement averti de ce qui s'étoit passé à Wirtzburg ; et il écrivit aussitôt à Gilbert, évêque de Londres, le prélat le plus accrédité auprès du roi d'Angleterre, pour se plaindre que ce prince avoit abandonné l'Eglise, en communiquant avec des schismatiques et des gens nommément excommuniés ; et qu'il la persécutoit en la personne de l'archevêque de Cantorbéry (1). C'est pourquoi le pape ordonne à Gilbert de se joindre avec Robert, évêque d'Herford, et tous deux ensemble de faire leurs efforts pour ramener le roi à la vénération qu'il doit à l'église romaine ; en sorte qu'il n'empêche point d'aller à Rome ni d'y appeler ; qu'il rétablisse l'archevêque dans son siège, et qu'il protège dans ses états l'Eglise qu'on l'accuse d'opprimer. Enfin le pape charge l'évêque de faire lever le denier Saint-Pierre de l'année courante par toute l'Angleterre, et lui envoyer le plus tôt qu'il sera possible. Et en attendant, ajoute-t-il, que vous l'avez reçu, vous nous l'avancerez dans le premier jour d'août de votre argent ou de celui que vous pourrez emprunter, à la charge de vous rembourser sur le denier même. Il nous sera aussi agréable que si vous nous le donniez. C'est que le pape avoit besoin d'argent pour son voyage. La lettre est datée de Clermont en Auvergne, le dixième de juillet mil cent soixante-cinq.

Le pape étoit alors en chemin pour retourner à Rome, où il étoit désiré depuis la mort de l'antipape Octavien (2). Après la fête de Pâques, qui, cette année mil cent soixante-cinq, fut le quatrième d'avril, il quitta Sens et vint à Paris, puis à Bourges, où saint Thomas de Cantorbéry, qui l'avoit accompagné jusque-là, prit congé de lui pour la dernière fois. De Bourges, le pape vint à Clermont.

## XIX. Défense du roi d'Angleterre.

L'évêque de Londres lui répondit : Ayant reçu votre ordre, très-cher père, avec le respect convenable, nous avons aussitôt été trouver le roi, l'évêque d'Herford et moi, quoiqu'il fût déjà dans le pays de Galles, à la tête de son armée (3). Il a reçu votre correction avec action de grâces, et a répondu avec beaucoup de modestie. Premièrement, il déclare qu'il n'a jamais cessé de vous aimer comme son père, et d'obéir à vos ordres ; que si depuis long-temps il ne vous a pas rendu tant de respect, c'est qu'après vous avoir aidé au besoin de tout son pouvoir il a reçu des

(1) 1, Ep. 37.

(2) Acta ap. Bar.

(3) 1, Ep. 38.

refus presque en tout ce qu'il vous a demandé. Toutefois, il demeure ferme dans votre obéissance, et déclare qu'il n'empêchera personne par force d'aller à Rome, ni ne l'a empêché jusqu'ici. Quant aux appellations, il prétend avoir droit d'empêcher aucun clerc de sortir de son royaume pour aucune cause civile, s'il n'a auparavant essayé de s'y faire rendre justice. Il savoit bien que l'empereur étoit schismatique ; mais jusqu'à présent il n'a pas su que vous l'eussiez excommunié. Il dit qu'il n'a jamais chassé l'archevêque de Cantorbéry ; c'est pourquoi, comme il s'est retiré de lui-même, il peut rentrer dans son église quand il lui plaira, en satisfaisant au roi sur ses plaintes, et gardant les coutumes royales qu'il a lui-même jurées. Si quelqu'église ou quelque personne ecclésiastique se plaint d'être maltraitée, il est prêt à y satisfaire au jugement de toute l'Eglise.

Voilà les réponses du roi, sur lesquelles nous vous prions de considérer quelle fin vous voulez mettre à cette affaire. Car le roi croit faire beaucoup pour sa justification en se rapportant de tout ce qui a été dit au jugement de l'église de son royaume. C'est pourquoi nous vous supplions de modérer votre zèle pour un temps, de peur qu'en prononçant un interdit ou une excommunication vous n'ayez la douleur de voir une infinité d'églises renversées, et le roi avec un peuple innombrable éloigné sans retour de votre obéissance. Il vaut mieux qu'un membre, même blessé, demeure attaché au chef avec espérance de guérison, que d'en être séparé et retranché du corps pour toujours. Quoi ! si vos remontrances ne sont pas bien reçues, faut-il désespérer de la grâce de Dieu pour les faire mieux recevoir en un autre temps ? Le sang royal se laisse vaincre quand on lui a cédé quelque chose ; il faut le gagner par la douceur et par la patience. Permettez-moi de le dire, c'est la charité sincère qui me fait parler ; si la fin de cette affaire est que l'archevêque de Cantorbéry demeure en exil perpétuel, dépouillé de ses biens, et que l'Angleterre, ce qu'à Dieu ne plaise, ne vous obéisse plus, vous verrez qu'il eût mieux valu souffrir pour un temps, qu'user d'une si grande sévérité. Je crois bien que plusieurs d'entre nous demeureront dans votre obéissance, malgré la persécution ; mais il se trouvera quelqu'un qui reconnoitra l'antipape, et recevra de sa main le pallium pour le siège de Cantorbéry ; il s'en trouvera qui lui obéiront pour usurper nos sièges. Plusieurs forment déjà de tels projets, et désirent le trouble pour s'en prévaloir. Ce n'est pas notre intérêt particulier qui nous touche, mais le triste renversement de l'Eglise dont nous sommes menacés, et qui nous feroit désirer la mort plutôt que d'en être spectateurs. Ainsi parloit l'évêque de Londres.

Le roi d'Angleterre, ou plutôt le même



évêque en son nom, écrivit dans le même sens au collège des cardinaux. Il représente ce qu'il a fait pour le pape Alexandre, et que, loin de se faire prier pour le reconnoître, il lui a attiré les autres (1). Il se plaint que le pape le traite de persécuteur de l'Eglise, et proteste qu'il ne laisse pas de vouloir demeurer dans son obéissance et se conserver son affection, pourvu qu'il le traite comme les autres papes ont traité ses prédécesseurs; enfin, il déclare qu'il se rapportera toujours au jugement du clergé et des seigneurs de son royaume, dont il veut seulement conserver les droits et les anciennes prérogatives.

Le pape avoit aussi écrit aux évêques de l'obéissance du roi d'Angleterre de deçà la mer (2), savoir, à l'archevêque de Rouen, à l'archevêque de Bordeaux et à leurs suffragants, se plaignant de ce que leur roi avoit communiqué avec Reinold, archevêque de Cologne, et envoyé des députés à l'empereur Frédéric. Sur quoi Rotrou, archevêque de Rouen, écrivit en ces termes à Henri, prêtre-cardinal: Nous répondons avec toute assurance pour le roi d'Angleterre, qu'il n'a fait à l'empereur aucun serment ni aucune promesse par lui ni par ses envoyés d'adhérer à l'antipape (3). Au contraire, nous sommes certains que dans ce traité de mariage, quelqu'instance que fissent les Allemands pendant trois jours, il n'a jamais voulu rien accorder qu'après avoir mis pour première condition, sa fidélité envers l'Eglise et le roi de France. Ainsi, Rotrou désavoue par avance les envoyés d'Angleterre à l'empereur, qui n'étoient pas encore revenus; ce traité de mariage étoit entre Henri le lion, duc de Saxe, et Mathilde, fille aînée du roi d'Angleterre.

Le pape, ayant reçu la réponse de l'évêque de Londres, en parut satisfait, et le remercia du soin qu'il prenoit d'entretenir son roi dans l'attachement à l'Eglise, le priant d'y travailler de plus en plus avec l'archevêque de Rouen, l'évêque d'Herford et l'impératrice Mathilde. La lettre est datée du vingt-deuxième d'août mil cent soixante-cinq, et du lieu nommé alors le Gras de Mercure, qui étoit une embouchure du Rhône près de Maguehone (4).

#### XX. Retour du pape Alexandre à Rome.

Car le pape, continuant toujours son voyage, passa de Clermont au Puy en Auvergne, puis à Montpellier, où il demeura jusqu'à la Notre-Dame d'août (5). De là il écrivit au roi de France, pour le prier que si quelqu'évêché ou quelqu'abbaye venoit à vquer dans son

(1) II, Ep. 41.

(2) I, Ep. 98.

(3) I, Ep. 102.

(4) I, Ep. 42. V. Baudr.

Gradus.

(5) Act. ap. Bar. tom. x, Conc. p. 1336, Ep. 71.

royaume, il en fit pourvoir Thomas de Cantorbéry, pour le faire subsister lui et les siens, en attendant qu'il fit sa paix avec le roi d'Angleterre. Le pape écrivit aussi au roi de France en faveur du nouvel évêque de Chartres, qui l'étoit venu trouver de sa part. C'étoit Guillaume aux blanches mains, quatrième fils de Thibaut IV, comte de Champagne et beau-frère du même roi. Le comte, son père, voulant lui procurer dès son enfance des dignités ecclésiastiques, pria saint Bernard d'y employer son crédit; mais le saint abbé s'en excusa, disant que ces charges sont dues à ceux qui peuvent et veulent les exercer dignement, et qu'il n'est pas permis, même aux adultes, d'en avoir plusieurs (1). Guillaume aux blanches mains fut premièrement prévôt de Saint-Cyr à Provins, puis Robert II, évêque de Chartres, étant mort le vingt-troisième de septembre mil cent soixante-quatre, il fut élu l'année suivante pour remplir ce siège; mais le pape Alexandre lui donna dispense de se faire sacrer pendant cinq ans, à cause de sa jeunesse. C'étoit donc pour lui que le pape écrivoit au roi, son beau-frère, et dans la même lettre il l'exhortoit à soutenir la cause de l'Eglise, sans se laisser ébranler par les sollicitations de l'empereur Frédéric (2). Elle est datée de Montpellier, le dix-neuvième d'août.

Le roi Louis et tout son royaume reçut alors une grande joie, par la naissance d'un fils qu'il désiroit depuis long-temps (3). Il demandoit pour cet effet les prières de toutes les personnes pieuses; et, au chapitre général de Cîteaux, ce prince vint se présenter à l'assemblée, se prosterna les mains étendues, et ne voulut point se lever qu'ils ne se fussent mis en prière, et ne l'eussent assuré de la part de Dieu qu'il auroit bientôt un fils. Il naquit à Paris la nuit du samedi au dimanche, vingt-deuxième d'août mil cent soixante-cinq. Il fut baptisé le jour même par Maurice, évêque de Paris; ses parrains furent Hugues, abbé de Saint-Germain-des-Près, Hervé, abbé de Saint-Victor, et Eudes, abbé de Sainte-Geneviève. Ses marraines, Constance, sœur du roi, comtesse de Toulouse, et deux veuves de Paris. Il fut nommé Philippe, et surnommé Dieudonné.

Dès l'année mil cent soixante-deux, lorsque le pape Alexandre arriva en France, il y vint deux envoyés de Manuel, empereur de Constantinople, avec des lettres et des ordres secrets pour lui et pour le roi Louis, à qui Manuel écrivit que, sur son témoignage il reconnoissoit Alexandre pour pape légitime, lui rendoit le respect qui lui étoit dû, et désiroit participer à ses prières. Par où l'on voit que l'empe-

(1) To. x, Conc. p. 1338. 490. Rob. de Monte, ann. Ep. 57, p. 1347; Ep. 87; 1165.

Ep. 271.

(2) Gall. Chr. to. 2, f.

ult. Alber. an. 1165.

(3) Continuat. Aimoinic.

reur grec prétendoit être dans la communion de l'Eglise romaine (1). Ensuite, comme le pape étoit prêt à retourner à Rome, Manuel lui écrivit en ces termes: Vous m'avez écrit que le roi de France doit aller avec d'autres seigneurs au secours de la terre sainte; j'en aurai bien de la joie, comme je vous l'ai déjà mandé, et je suis prêt à leur donner passage et leur fournir la subsistance. Mais il me faut donner mes sûretés, qu'ils ne feront aucun dommage sur mes terres; et qu'ils me rendront toutes les villes de Romanie qu'ils prendront sur les Turcs, dont je vous ai envoyé l'état; et, comme vous êtes le promoteur de cette entreprise, je désire que vous envoyiez avec eux un cardinal, qui puisse réprimer la témérité de ceux qui feront quelque désordre: car il est impossible qu'il ne se trouve quelques étourdis dans une si grande multitude. La lettre est datée du mois de mars, indication treizième, qui est l'an mil cent soixante-cinq.

Le pape Alexandre partit de Montpellier dans l'octave de l'Assomption; et, après une navigation assez dangereuse, il arriva à Messine, ce que Guillaume, roi de Sicile, ayant appris à Palerme où il étoit, il donna ordre que le pape, qu'il reconnoissoit pour son père et son seigneur, fût traité avec l'honneur convenable, et lui envoyât de magnifiques présents. Il fit armer une galère rouge pour la personne du pape et quatre autres pour les évêques et les cardinaux, et envoya un archevêque et d'autres seigneurs pour conduire le pape jusqu'à Rome. Le pape partit de Messine au mois de novembre, passa par Salerne et Gaète, puis par l'embouchure du Tibre arriva à Ostie, où il passa la nuit. Le lendemain matin, les sénateurs avec les nobles et une grande multitude de clergé et de peuple sortirent de Rome, vinrent le recevoir, et, portant des branches d'olivier, le conduisirent avec joie jusqu'à la porte de Latran, où tout le reste du clergé l'attendoit revêtu solennellement. Les juifs s'y trouvèrent aussi, portant leur loi sur les bras, suivant la coutume, les gonfaloniers avec leurs enseignes, les écuyers, les secrétaires, les juges et les avocats. Ainsi, marchant en procession et chantant à deux chœurs, ils le conduisirent au palais patriarcal de Latran (2). C'étoit le vingt-un de novembre, indication treize. Trois jours après, le pape écrivit à Henri, archevêque de Reims, et à ses suffragants, pour leur faire part de son arrivée à Rome, marquant qu'il avoit évité dans son voyage de grands périls de la part de ses ennemis. C'étoient l'empereur Frédéric et les schismatiques que ce prince protégeoit.

(1) Tom. x, Conc. p. 579; Ep. 148. Ap. Baron. 1333. Ep. 65, 69, 74, 81, an. 1180.

93. Duchesne, to. 4, p. 612.

Ep. 120, 129, 142, 160, p.

(2) Tom. 10, Conc. p.

1370.

Vers ce temps-là, Thomas ayant écrit à Arnoul, évêque de Lisieux, qui étoit en grand crédit à la cour d'Angleterre, ce prélat lui répondit par une grande lettre, où il disoit en substance (1): Quelques-uns de ces gens qui devinent les intentions croyoient que vous agissiez par ambition, et que vous aviez encore, étant archevêque, les mêmes pensées qu'étant chancelier, d'étendre votre puissance sans bornes, et l'égaliser à celle du roi, qui la tient de vous; que par ce motif vous aviez dès le commencement résisté à ses ordres, afin d'intimider tous les autres par cet exemple. On vous faisoit dire avec vos amis qu'il ne falloit pas flatter la jeunesse inconsidérée de ce prince, mais la réprimer d'abord vigoureusement; que vous le connoissiez mieux que personne, et qu'il savoit combien vous lui étiez nécessaire. Ces discours étoient rapportés au roi, et il disoit dans sa colère qu'il avoit besoin de toute sa force et de toute son adresse, puisqu'il s'agissoit de sa dignité, et que vous n'étiez pas homme à abandonner vos entreprises.

Mais le temps a dissipé tous les doutes, et la pureté de vos intentions est devenue si évidente, qu'elle a rempli de joie les gens de bien et couvert vos ennemis de confusion. Il est clair que vous avez préféré la justice et la liberté de l'Eglise à tous les biens temporels; et que, si vous aviez voulu consentir aux nouveaux abus, vous pouviez, non-seulement vivre en paix, mais régner avec le prince. Vous auriez été invincible en soutenant la bonne cause si vous n'aviez été abandonné de ceux qui devoient la soutenir avec vous; mais leur foiblesse a donné du courage à vos ennemis. De votre part, vous avez exposé même votre vie; mais il paroît que le roi vous a épargné et a conservé de l'affection pour vous, pendant qu'il essayoit de vous réduire par la crainte. Il auroit pu empêcher votre sortie s'il avoit usé de sa puissance, et tant que vous auriez été en Angleterre vous n'auriez pas eu tant d'occasion de lui nuire ni ses ennemis de le décrier.

Je vous prie de considérer souvent quelle est votre cause, quel est votre adversaire, et qui sont vos protecteurs. Votre cause est manifestement juste, puisque vous combattez pour la liberté de l'Eglise, que l'on ne peut attaquer sans intéresser la foi. Mais vous avez un adversaire qui se fait craindre des plus éloignés par sa finesse, de ses voisins par sa puissance, de ses sujets par sa sévérité; que ses heureux succès ont rendu si délicat, qu'il prend pour injure un manque de complaisance. Il se rend quelquefois traitable à l'humilité et à la patience, mais il ne veut pas être attaqué par force, afin de ne paroître rien faire que de son bon gré. Car il est sensible à la gloire jusqu'à aimer la flatterie. C'est ce

(1) I, Ep. 85, to. 2, Spicil. p. 485.



qui fait que tous vos suffragants vous ont si lâchement abandonné : en sorte que vous ne pouvez compter sur eux, puisque, ayant été cause de la division, ils ne sont pas propres à travailler à la réconciliation. Ceux d'un moindre rang vous aiment sincèrement pour la plupart ; mais la crainte de l'exil les retient, et ils se contentent de soupirer et de faire pour vous des vœux en secret.

Quant aux seigneurs, il est certain qu'ils ont fait une espèce de conjuration contre l'Eglise, pour s'opposer toujours à son utilité et à sa dignité, persuadés qu'elle ne s'enrichit et ne s'élève qu'à leurs dépens. L'occasion favorable les rend plus ardents, et ils disent qu'ils ne travaillent que pour l'intérêt du royaume ; que le roi ne doit pas régner avec moins de dignité que ses prédécesseurs, qui avoient moins de puissance ; et ils attribuent à sa dignité toutes les anciennes entreprises, quoiqu'elles ne s'accordent ni avec la foi ni avec la raison. Dans le fond, ils le flattent, en l'engageant dans une mauvaise affaire, dont ils espèrent la diminution de sa puissance pour recouvrer l'ancienne impunité de leurs crimes.

Si vous considérez le secours des étrangers, ils l'offrent d'abord de bonne grâce et abondamment ; mais leur affection se refroidit à la longue, et la grandeur de la dépense diminue la libéralité. Il faut donc user avec bien de la discrétion de ce qu'on ne nous donne que par pure charité, et ne pas prendre tout ce qu'on nous offre pour n'en pas épuiser la source. Vous devez peser mûrement toutes ces considérations.

Le plus sûr est de garder la modération, sans désespérer par la crainte de l'adversité, ni vous opiniâtrer par la confiance en la bonté de votre cause. Il faut tolérer tout ce qui n'est ni criminel ni dangereux pour la foi, et dissimuler pour un temps ce qu'on ne peut corriger. Les choses ne demeurent pas toujours en même état, et Dieu change comme il lui plaît les cœurs des princes. Cependant, s'il se présente quelque occasion favorable, recevez-la à bras ouverts ; et, si l'on propose un accommodement, n'en discutez pas les articles avec trop de subtilité, pour ne pas réveiller les querelles. Tenez-vous aux conditions générales, et vous contentez qu'il n'y en ait point de particulières qui détruisent expressément la liberté de l'Eglise. Ne cherchez point à triompher devant les hommes, au contraire, laissez au roi l'honneur de la victoire, pourvu que votre conscience vous rende un témoignage glorieux devant Dieu.

Pour moi, je vous servirai fidèlement et avec affection, sachant que vous sacrifiez votre fortune et votre personne pour l'intérêt de vos frères. Mais il faudra d'abord témoigner que je vous suis contraire, parce que, si je paroissois votre ami, je ne serois ni cru ni écouté. La dissimulation sera un moyen de vous servir plus utilement. Cependant consolez-vous, l'ar-

rivée du roi en ces quartiers donnera plus de commodité à ceux qui vous aiment d'agir auprès de lui. On dit même qu'il vient plus traitable qu'à l'ordinaire, par les mouvements qu'il craint de la part des François, de ses autres voisins, et même de ses autres sujets, enfin, par l'indignation du pape qu'il vient de s'attirer. Arnoul finit sa lettre en recommandant le secret.

#### XXII. Canonisation de Charlemagne.

L'empereur Frédéric tint à Aix-la-Chapelle une cour plénière à Noël mil cent soixante-cinq, où, à la prière de Henri, roi d'Angleterre, et du consentement et par le conseil de tous les seigneurs, tant séculiers qu'ecclesiastiques, il fit lever le corps de l'empereur Charlemagne pour la canonisation duquel il avoit assemblé cette cour, et la cérémonie s'en fit le vingt-neuvième de décembre. C'est ce que témoigne l'empereur Frédéric dans la bulle d'or qu'il en fit expédier le huitième de janvier de l'année mil cent soixante-six. Un auteur du temps ajoute que Frédéric mit le corps de Charlemagne dans une châsse d'or, ornée de pierres, et que l'on commença à Aix-la-Chapelle à en faire la fête comme d'un saint, par l'autorité de l'archevêque de Cologne (1). Le corps de Charlemagne avoit déjà été découvert l'an mil par l'empereur Othon III ; mais, quoiqu'il eût été trouvé sans corruption, et que l'on dit dès lors qu'il se faisoit des miracles à son tombeau, on n'en célébra point la fête, et on continua de faire son anniversaire comme pour les autres défunts. Ce n'est que depuis cette canonisation de Frédéric Barberousse que Charlemagne a commencé d'être honoré comme saint d'un culte public en quelques églises particulières ; et, quoique cette canonisation fût faite de l'autorité d'un antipape, les papes légitimes ne s'y sont pas opposés (2).

#### XXIII. Thomas, légat en Angleterre.

Après que le pape Alexandre fut arrivé à Rome, voulant donner plus d'autorité à l'archevêque de Cantorbéry, il le déclara son légat dans toute l'Angleterre, excepté le diocèse d'York (3). La lettre est datée d'Anagni, le septième décembre mil cent soixante-cinq ; et Thomas, l'ayant reçue, chargea les évêques d'Herford et de Worcester de notifier sa légation. L'évêque de Londres en reçut la signification le jour de la Conversion de saint Paul, patron de sa cathédrale, c'est-à-dire le vingt-cinquième de janvier mil cent soixante-six. Il en fut extrêmement alarmé, et en écrivit au roi en ces termes (4) : Quand le pape com-

(1) Ap. Bol. 27 jan. tom. 2, p. 888. Chr. Gaufr. Voisiens, p. 314. Chr. Ademari, p. 169.

(2) Sup. liv. LVII, n. 9. dern. Sup. liv. XLVI, n. 9. (3) 1, Ep. 115, 116, 117. (4) V. Pagi, an. 1166, n. 12, 1167, n. 14 ; 1, Ep. 131.

mande, il n'y a ni appellation ni autre remède, il faut obéir. Le jour de Saint-Paul, comme j'étois à l'autel dans Londres, je reçus, de la main d'un homme qui m'est entièrement inconnu, une lettre du pape, par laquelle il accorde et confirme au seigneur archevêque de Cantorbéry la légation par toute l'Angleterre, excepté le diocèse d'York. Il nous est ordonné de lui obéir en cette qualité, et d'obliger ceux qui, par votre ordre, ont reçu en son absence les fruits des bénéfices de ses clercs, à les restituer dans deux mois, sous peine d'excommunication. Il m'est aussi ordonné d'exiger de mes confrères le denier Saint-Pierre, et de leur faire tenir les lettres de l'archevêque, sous peine de déposition. Nous nous jetons donc à vos pieds pour vous supplier d'empêcher que nous ne soyons honteusement réduits au néant, et de nous permettre d'obéir aux ordres du pape ; de faire rendre le denier à saint Pierre et les revenus aux clercs, et de demander à tous les évêques que, s'ils trouvent dans les lettres de l'archevêque quelque grief contre l'usage du royaume, ils en appellent au pape ou aux légats qu'on nous envoie.

Le roi d'Angleterre vint en Normandie l'an mil cent soixante-six ; puis, la troisième ou la quatrième semaine d'après Pâques, il tint au Mans des assemblées des prélats et des barons, où il ordonna une collecte de deniers pour le secours de la terre sainte à la prière, et suivant l'exemple du roi de France, en exécution de ce que le pape Alexandre avoit ordonné en un concile qu'il tint à Reims en mil cent soixante-quatre, après celui de Tours (1). Cette collecte comprenoit tout le monde, le clergé, la noblesse, le peuple, et devoit durer cinq ans ; et c'est le premier exemple que je sache de ces levées pour la terre sainte.

Saint Thomas étoit cependant à Pontigny, où, profitant de la solitude, il s'appliquoit entièrement aux exercices spirituels ; en sorte qu'après l'office divin, à peine l'Ecriture sainte sortoit de ses mains, il ne laissoit pas de sortir avec les moines pour le travail, de moissonner et amasser le foin comme les autres, tout foible qu'il étoit. Cependant, pour ne pas abandonner l'intérêt de l'Eglise, la seconde année de son exil, c'est-à-dire en mil cent soixante-six, il envoya au roi d'Angleterre, par un abbé de l'ordre de Cîteaux, une lettre remplie de douceur pour servir de premier monitoire, où il représente que son devoir ne lui permet pas de garder le silence, et exhorte le roi à rendre la liberté à l'Eglise d'Angleterre. Quoique cette lettre n'eût fait qu'aggraver le roi, l'archevêque lui en écrivit une autre plus dure, où, sans entrer dans le fond de la question, il relève la dignité sacerdotale, et menace le roi de la colère de Dieu (2). Mais cette seconde lettre

(1) Gervas. Chr. 1166. Pagi. 1164, n. 23.

(2) Vita II, 16. Gervas. ibid. ap. Roger. 503 ; 1, Ep. 65.

n'attira que des injures aux religieux qui en furent les porteurs.

#### XXIV. Conférence de Chinon.

Toutefois, le roi d'Angleterre eut une conférence à Chinon en Touraine avec les seigneurs et ses conseillers les plus confidents, pour savoir ce qu'il devoit faire en cette occasion (1). Là il se plaignit amèrement de l'archevêque, disant, avec larmes et soupirs, qu'il lui enlevait le corps et l'âme, et qu'ils étoient tous des traîtres, qui ne vouloient pas s'appliquer à le délivrer de la persécution d'un seul homme. L'archevêque de Rouen, qui étoit présent, s'échauffa un peu contre le roi, et le reprit de cet emportement, mais avec douceur, selon son naturel. Ce qui aigrissoit le roi, c'étoient les lettres que Thomas lui avoit écrites, et à l'impératrice sa mère ; et il craignoit qu'il ne prononçât incessamment l'interdit sur son royaume et l'excommunication contre sa personne, par son autorité de légat. Pour le tirer d'embaras, Arnoul, évêque de Lisieux, dit que l'unique remède étoit de prévenir la sentence par une interpellation. Ainsi le roi, qui prétendoit que les appellations au pape étoient contraires à l'usage de son royaume, se trouvoit réduit à y avoir recours lui-même.

Suivant ce conseil, l'évêque de Lisieux et l'évêque de Séez partirent pour aller trouver l'archevêque de Cantorbéry, et lui signifier un appel qui suspendit sa sentence jusqu'à l'octave de Pâques de l'année suivante. L'archevêque de Rouen alla aussi avec eux pour être, comme il disoit, le médiateur de la paix. Mais quand ils furent arrivés à Pontigny, ils n'y trouvèrent point Thomas, il étoit allé à Soissons pour implorer les suffrages de la Sainte-Vierge, de saint Drausin et de saint Grégoire, dont on croyoit y avoir des reliques. Il vouloit ainsi se fortifier pour le combat qu'il alloit livrer au roi d'Angleterre, en portant sa sentence contre lui, car saint Drausin étoit invoqué par les champions à la veille d'un combat. Ayant passé trois nuits en prières aux églises de ces saints, il partit le lendemain de l'Ascension pour aller à Vézelay, et y prononcer, le jour de la Pentecôte, l'excommunication contre le roi et les siens. Mais, le vendredi d'avant la fête, il apprit certainement que le roi d'Angleterre étoit grièvement malade, en sorte qu'il avoit envoyé s'excuser d'une conférence qu'il avoit demandée au roi de France. Cette nouvelle obligea Thomas à différer l'excommunication du roi d'Angleterre, comme on le lui avoit déjà conseillé.

#### XXV. Thomas excommunie Jean d'Oxford, etc.

Le jour de la Pentecôte, qui, cette année

(1) 1, Ep. 140.



mil cent soixante-six, étoit le douzième de juin, Thomas, étant à Vézelay dans l'église de la Madeleine, où il y avoit un grand concours de peuple de diverses nations, monta au jubé et fit un sermon, en suite duquel il dénonça excommunié Jean d'Oxford, pour être tombé dans le schisme en prêtant serment à l'empereur en l'assemblée de Wirtzburg, avoir communiqué avec l'archevêque de Cologne, schismatique, et avoir usurpé le doyenné de Sarisbéry contre la défense du pape. Il excommunia aussi nommément Richard, archidiacre de Poitiers, avec cinq autres, et en général tous ceux qui, à l'avenir, mettroient la main sur les biens de l'église de Cantorbéry. Quant au roi, après avoir déclaré comme il l'avoit averti de satisfaire à l'Eglise, il l'invita encore à faire pénitence, menaçant de prononcer dans peu l'excommunication contre lui. Enfin, il condamna publiquement l'écrit contenant les prétendues coutumes d'Angleterre, déclara excommuniés ceux qui, à l'avenir, emploieraient l'autorité de cet écrit, et déchargea les évêques de la promesse qu'ils avoient faite de l'observer. Il écrivit ensuite à tous les évêques de la province de Cantorbéry pour les instruire de ce qu'il venoit de faire, enjoignant à l'évêque de Londres de notifier sa lettre aux autres. Il en écrivit à l'archevêque de Rouen, et il en donna avis au pape, lui en demandant la confirmation. Cependant le roi envoya le docteur Gautier de l'Isle en Angleterre porter une lettre de la conférence de Chinon, pour avertir les Anglois de l'appellation proposée, faire garder les ports, et défendre au clergé d'obéir à l'archevêque (1).

## XXVI. Concile de Londres.

Peu de temps après, les évêques, par ordre du roi, s'assemblèrent à Londres avec quelques abbés, et résolurent d'interjeter l'appel contre l'archevêque. Les premiers qui appelèrent furent l'évêque de Londres et celui de Sarisbéry; on ne pouvoit y obliger celui d'Excester, celui de Rochester s'excusa sur une maladie que l'on crut feinte. L'évêque de Winchester s'excusa de même, et écrivit en ces termes : Je suis appelé par le souverain pontife, et je n'en veux point appeler. On crut qu'il vouloit dire que le pape l'avoit mandé; mais il entendoit qu'il alloit comparoitre devant le tribunal de Jésus-Christ à cause de son grand âge. Car c'étoit Henri, frère du roi Etienne, qui tenoit ce siège depuis trente-sept ans. Les autres évêques notifièrent leur appel au pape et à l'archevêque par deux lettres écrites au nom des suffragants du siège de Cantorbéry, dont voici la substance.

(1) I, Ep. 96, 143, 138.

## XXVII. Lettre au pape.

Dans la lettre au pape ils disent : Nous croyons qu'il vous souvient que vous avez averti il y a long-temps le roi, notre maître, par les lettres dont furent chargés les évêques de Londres et d'Herford, de corriger quelques abus dans son royaume (1). Il a reçu vos ordres avec le respect convenable, déclarant qu'il corrigeroit ces désordres suivant le jugement de son église, comme en effet tous ses vœux ne tendent qu'à ôter les scandales de son royaume, et y faire régner la paix. Or, voyant qu'elle étoit troublée par les crimes énormes de quelques ecclésiastiques, il a rendu à leur profession l'honneur qui lui est dû, les déférant aux évêques, qui sont demeurés dans les bornes de leur pouvoir, en punissant un homicide, par exemple, par la seule dégradation du criminel. Mais le roi est persuadé que cette peine ne répond pas à la grandeur du crime, et que la sûreté publique n'est pas bien établie si un lecteur ou un acolyte, après avoir tué quelqu'un, en est quitte pour perdre l'exercice de ses fonctions. Le clergé voulant donc s'en tenir à l'ordre établi du ciel, et le roi voulant affermir la paix, il s'est élevé une pieuse dispute, excusable devant Dieu, comme nous croyons, par la bonne intention des deux parties. De là est arrivé que le roi a voulu faire rédiger les anciennes coutumes de son royaume, observées par les ecclésiastiques sous ses prédécesseurs, et les rendre publiques, afin qu'on n'en disputât plus à l'avenir. C'est ce qui a été exécuté, et voilà cette persécution contre l'Eglise dont on accuse le roi par toute la terre.

Si toutefois dans ces coutumes il y a quelque chose de dangereux pour la conscience, ou de honteux pour l'Eglise, ce prince, touché de vos avertissements et de votre autorité, a promis il y a long-temps et promet encore de le corriger. Et nous aurions déjà obtenu la paix que nous désirons, si l'archevêque de Cantorbéry n'avoit rallumé sa colère éteinte; mais ce prélat, au lieu de l'apaiser par ses avertissements et le vaincre par sa douceur, vient de l'attaquer durement par des lettres tristes et terribles, le menaçant d'excommunication et son royaume d'interdit. A ces menaces il a ajouté des effets plus fâcheux, car il a excommunié et dénoncé publiquement des seigneurs du premier rang, et des personnes en qui le roi a le plus de confiance, et qu'il admet à ses conseils les plus secrets, sans les avoir cités ni convaincus, ni donné lieu de se défendre. Il a de même suspendu de ses fonctions notre confrère l'évêque de Sarisbéry, sans procédure juridique et sans notre participation. Quelle suite pouvons-nous attendre d'une manière d'agir si irrégulière, vu principalement la malheureuse circonstance du temps, sinon que la concorde entre le royaume et le sacerdoce

(1) I, Ep. 128, t. p. x, Conc. p. 447.

soit rompue, et que nous allions en exil avec notre clergé; ou, ce qu'à Dieu ne plaise, que nous nous retirions de votre obéissance pour tomber dans le schisme. C'est pour éviter de si grands maux que nous avons appelé à votre grandeur, de vive voix et par écrit, contre les mandements de l'archevêque de Cantorbéry, qui portent quelque préjudice au roi, à son royaume, à nous ou à nos églises, et nous avons marqué le terme de notre appel à l'Ascension, aimant mieux être humiliés en tout ce qu'il plaira à votre sainteté que de sentir de jour en jour les effets de la passion de l'archevêque. Ce terme de l'appel s'étendoit à près d'un an (1).

## XXVIII. Lettre à Thomas.

Dans la lettre à l'archevêque, ses suffragants disent (2) : Nous espérons que vous répareriez par votre humilité et votre prudence le trouble qu'a produit votre retraite inopinée dans un pays éloigné, et nous nous consolions, parce que nous entendions dire de tous côtés que vous portiez avec modestie la pauvreté où vous vous êtes volontairement réduit, vous appliquant à la lecture et à la prière, et réparant le passé par les jeûnes, les veilles, les larmes et les exercices spirituels. Nous espérons que, par une telle conduite, vous attireriez d'en haut la grâce dans le cœur du roi pour lui faire oublier son ressentiment contre vous, et vos amis trouvoient ouverture pour lui parler en votre faveur. Maintenant nous apprenons que vous avez publié contre lui un mandement, où, sans mettre de salutation ni aucun témoignage d'amitié, vous le menacez d'interdit ou d'excommunication prochaine. Si vous l'exécutez nous n'espérons plus de paix, et il est de la prudence de considérer la fin de ce que l'on entreprend.

Faites donc, s'il vous plaît, réflexion à quelle fin vous tendez et si vous prenez les moyens pour y parvenir. Pour nous, nous vous conseillons, comme à notre père, de ne pas ajouter de nouvelles difficultés, de laisser les menaces et vous conduire avec patience et humilité, et de remettre vos intérêts à la miséricorde de Dieu et à la clémence du roi. Il valoit mieux faire louer votre pauvreté volontaire que de vous exposer à être universellement blâmé d'ingratitude; car tout le monde se souvient à quelle gloire le roi vous a élevé d'une fortune médiocre, en quelle faveur et en quelle familiarité vous avez été auprès de lui, comme il vous a soumis tous les pays de son obéissance, qui s'étendent depuis l'Océan jusqu'aux Pyrénées, en sorte que l'on n'estimoit heureux que ceux qui pouvoient vous plaire. Pour vous assurer une gloire plus solide, il vous a mis au rang que vous tenez

(1) I, Ep. 108.

(2) I, Ep. 126.

dans l'Eglise, et cela contre l'avis de sa mère, quoique le royaume en murmurât et que l'Eglise en gémit. Epargnez donc votre réputation et votre gloire, et ne songez à vaincre le roi que par l'humilité et la charité.

Si vous n'avez pas égard à nos conseils, faites-le du moins pour l'intérêt du pape et de l'Eglise romaine. Car que sera-ce si le roi, à qui tant de peuples obéissent, aigri par vos duretés, se retire de l'obéissance du pape, qui lui refusera peut-être son secours contre vous? Par combien de prières, de promesses et de présents, sollicite-t-on le roi à prendre ce parti? Il a résisté jusqu'à présent, mais nous craignons que l'indignation ne lui arrache ce que la considération de ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'a pu obtenir de lui. Et, si vous en êtes cause, vous aurez de quoi fonder en larmes. Quittez donc, s'il vous plaît, une résolution si nuisible au pape, à l'Eglise romaine et à vous-même, si vous voulez y faire attention. Mais peut-être que ceux qui sont auprès de vous vous exhortent à faire sentir votre puissance au roi et à ses états. Cette puissance est véritablement à craindre pour celui qui pèche, et qui ne veut pas satisfaire; mais, quant au roi, notre maître, quoique nous ne disions pas qu'il n'a jamais péché, nous disons hardiment qu'il est toujours prêt à satisfaire à Dieu, qui, l'ayant établi pour maintenir la paix entre ses sujets, veut à cette fin qu'on lui rende la même déférence qu'on a rendue aux rois ses prédécesseurs. S'il s'est ému sur ce sujet quelque différent entre vous et lui, il a promis au pape de se soumettre au jugement de l'Eglise de son royaume. Il est prêt d'exécuter cette promesse, de satisfaire et d'en donner des sûretés s'il est besoin. Après cela, de quel droit et en vertu de quel canon le frappez-vous d'interdit ou d'excommunication? Il ne faut pas agir par emportement, mais par raison. Les évêques se plaignent ensuite, comme dans la lettre au pape, de la suspense prononcée contre l'évêque de Sarisbéry, et concluent en signifiant leur appel.

## XXIX. Réponse de Thomas.

Le saint archevêque répondit par une longue lettre, où il marque d'abord qu'il ne croit pas que cet écrit soit de tous les évêques dont il porte le nom, et qu'il le regarde comme un effet de l'autorité du roi (2). Il leur reproche leur peu de zèle pour la liberté de l'Eglise et pour leurs véritables intérêts; et la foiblesse avec laquelle ils l'abandonnent lui-même dans la persécution qu'il souffre pour la cause commune. Entrant en matière, il justifie sa sortie d'Angleterre, qu'il soutient avoir été nécessaire, après l'injustice et la violence qu'il a souffertes à Northampton, pour mettre sa vie

(1) I, Ep. 127.



en sûreté et poursuivre son appel au pape ; puis il ajoute : Si ma sortie a produit du trouble, c'est à celui qui en a été cause à se l'imputer (1). Au reste, je me suis présenté à la cour du pape, j'y ai exposé le tort que j'ai souffert avec mon église, et les causes de mon appel, personne n'a paru pour me répondre, pour rien proposer contre moi. Pendant que j'attendois en cette cour, on est venu de la part du roi défendre à mes officiers de m'obéir en rien pour le temporel, et de rien fournir à moi ni aux miens à l'insu du roi. Sans jugement prononcé, sans raison, au préjudice de mon appel, on m'a dépouillé et mon église, on a proscrit les clercs, les laïques, les femmes et les enfants au berceau. On a confisqué les biens de l'Eglise, une partie de l'argent a tourné au profit du roi, une partie à votre profit, mon frère, l'évêque de Londres, et de votre église, si ce que j'en ai ouï-dire est véritable. Auquel cas je vous ordonne, en vertu de l'obéissance, de le restituer dans quarante jours après la réception de cette lettre. De quel droit peut-on soutenir de telles usurpations ? Est-ce par le prétexte d'un appel ? Voyez à quoi vous vous exposez, vous et vos églises, si ceux qui les auront pillées se mettent à couvert par ce moyen.

Et ensuite (2) : Vous dites que ma promotion s'est faite malgré les murmures du royaume et les gémissements de l'Eglise : consultez votre conscience. Voyez la forme de l'élection, le consentement de tous ceux qui y avoient droit, l'agrément du roi donné par son fils et ses commissaires. Si quelqu'un s'y est opposé, que celui qui en a connaissance le dise. Voyez aussi les lettres du roi et les vôtres pour demander mon pallium. Que si quelqu'un a été affligé de ma promotion par envie et par ambition, Dieu lui pardonne, comme je fais, ce péché qu'il n'a pas honte de rendre public (c'est l'évêque de Londres dont il veut parler). Il continue : Vous dites que le roi m'a élevé d'une fortune médiocre ; je ne suis pas né de sang royal, mais j'aime mieux ne pas dégénérer de ma noblesse. Je suis peut-être né dans une pauvre cabane ; mais dans ma médiocrité, avant que je vinsse au service du roi, je ne laissois pas de vivre, comme vous savez, honorablement. Saint Pierre a été tiré de la pêche : nous sommes ses successeurs, et non pas d'Auguste. Vous m'accusez d'ingratitude ; mais c'est l'intention qui fait le péché, et je prétends rendre service au roi, quoique malgré lui, en le détournant de pécher par la sévérité des censures, puisqu'il n'a pas écouté nos avertissements paternels. Enfin, je crains encore plus d'être ingrat envers mon véritable maître, Jésus-Christ, qui me menace de son indignation si je n'emploie le pouvoir qu'il m'a donné pour corriger les pécheurs.

Vous me proposez le péril de l'église ro-

maine, et la menace que le roi ne s'en sépare (1). A Dieu ne plaise qu'il renonce à l'unité pour un intérêt temporel, lui dont le crime seroit d'autant plus grand, qu'il entraîneroit plus de monde après lui. A Dieu ne plaise que cette pensée vienne à aucun de ses serviteurs, pour ne pas dire à un évêque. Prenez garde même que ce que vous en dites ne soit un poison mortel pour plusieurs âmes, et que vos pensées les plus secrètes ne se découvrent. Quant à l'Eglise, elle s'affermira par les persécutions, il n'y a rien à craindre pour elle, mais pour vous, qui travaillez à sa ruine. A l'égard de la suspension de l'évêque de Sarisbéri, et l'excommunication de Jean d'Oxford, vous ne devez pas ignorer que, selon les canons, l'ordre judiciaire n'est pas requis dans les crimes notoires. Or, l'évêque a conféré le doyenné de son église à Jean d'Oxford après la défense du pape et la nôtre.

Il montre ensuite la nullité de leur appel, en ce qu'ils n'ont rien à craindre pour eux, et n'ont aucun intérêt d'appeler au nom du roi contre la liberté de l'Eglise. Enfin, il déclare qu'il ne peut les reconnaître pour juges entre le roi et lui. Premièrement, dit-il (2), parce que vous devez être ses parties aussi bien que moi, puisqu'il s'agit de l'intérêt commun de l'Eglise ; ensuite, parce que nous ne trouvons point qu'un supérieur puisse être jugé par ses inférieurs ; principalement un métropolitain par ses suffragants. Il insiste sur la restitution des biens et des droits de son église, et conclut en exhortant les évêques à faire rentrer le roi en lui-même et l'exciter à pénitence.

Saint Thomas écrivit sur le même sujet à l'évêque de Londres, qui lui avoit écrit en particulier. Il lui reproche d'abord qu'il se contredit, commençant sa lettre par une protestation d'obéissance, et la finissant par un appel, qui tend qu'à ne lui pas obéir. Et le terme de cet appel, ajoute-t-il, est de près d'une année, afin de faire durer plus longtemps notre exil, les maux de l'Eglise et le péril où est le roi pour son âme. Au fond, il répond aux objections de l'évêque comme dans la lettre précédente ; et, sur ce que l'évêque disoit que le roi étoit prêt à satisfaire l'Eglise, l'archevêque répond : Comment l'entendez-vous ? Vous voyez que l'on proscrit les veuves, les orphelins, les innocents, ceux qui ignorent absolument le sujet de notre différent ; qu'on bannit les clercs, on les dépouille de leurs biens, on les traite indignement, on tient mes serviteurs dans les fers, on pille les biens de l'église de Cantorbéry, votre mère. Est-ce satisfaire que de ne pas réparer le mal et l'augmenter tous les jours ? Il l'exhorte enfin à représenter au roi qu'il n'est point juge des évêques (3).

(1) P. 199.

(2) P. 202, 205.

(3) I, Ep. 108, p. 168.

XXX. Thomas chassé de Pontigny.

Après l'appel interjeté à Chinon et à Londres, le roi de son côté, et l'archevêque du sien, envoyèrent au pape : de qui le roi obtint enfin par ses députés qu'il enverroit deux légats à latere pour négocier la paix entre lui et l'archevêque (1). Cependant le roi d'Angleterre envoya deux lettres menaçantes au chapitre général de Cîteaux, se plaignant qu'ils avoient reçu Thomas, son ennemi, dans une de leurs maisons, et leur défendant de le garder davantage s'ils ne vouloient pas perdre tout ce qu'ils possédoient dans ses terres, tant deçà que delà la mer (2). Après donc que le chapitre fut fini, l'abbé de Cîteaux lui-même vint à Pontigny, accompagné de l'évêque de Parme, autrefois moine de l'ordre, et de quelques abbés. Ils déclarèrent à l'archevêque, de la part du chapitre, l'ordre qu'ils avoient reçu du roi, et ajoutèrent : Seigneur, le chapitre ne vous chasse pas pour cela, mais il vous prie de considérer avec votre sage conseil ce que vous avez à faire. Le prélat, ayant délibéré avec les siens, répondit aussitôt : Je serois bien fâché que l'ordre qui m'a reçu avec tant de charité souffrit quelque préjudice à mon occasion ; c'est pourquoi, quelque part que j'aille, je m'éloignerai promptement de vos maisons. Mais j'espère que celui qui nourrit les oiseaux du ciel aura soin de moi et de mes compagnons d'exil.

Il envoya donner part de cette nouvelle au roi de France, Louis, qui en fut fort étonné, et la communiqua à ceux qui se trouvèrent auprès de lui ; puis il s'écria : O religion, religion, où es-tu ! Voilà ces gens, que nous croyions morts au monde, qui craignent les menaces du monde ; et qui, pour des biens temporels qu'ils prétendent avoir méprisés pour Dieu, abandonnent l'œuvre de Dieu, en chassant ceux qui sont bannis pour sa cause. Puis, se tournant vers celui que le prélat avoit envoyé, il dit : Saluez votre maître de ma part, et lui dites hardiment que, quand il seroit abandonné de tout le monde et de ceux qui paroissent morts au monde, je ne l'abandonnerai point ; et, quoi que fasse contre lui le roi d'Angleterre, mon vassal, je le protégerai toujours, parce qu'il souffre pour la justice. Qu'il me fasse donc savoir en quel lieu de mes états il aime mieux se retirer, et il le trouvera prêt.

Le saint prélat choisit la ville de Sens, tant pour sa situation commode que pour la douceur des habitants et leur honnêteté envers les étrangers ; et le roi envoya au devant de lui un seigneur qualifié, avec trois cents hommes, pour l'amener de Pontigny. Il en sortit vers la Saint-Martin, l'an mil cent soixante-six, après y avoir demeuré deux ans ; et, comme il prenoit congé de la communauté touchée

(1) Gerv. an. 1169.

(2) Vita II, c. 17.

jusqu'aux larmes, il commença tout d'un coup à en répandre abondamment (1). Sur quoi l'abbé qui l'accompagnait lui dit : J'admire cette foiblesse dans un homme si ferme ! Vous manque-t-il quelque chose pour votre dépense, nous y suppléons selon notre pouvoir ?

Ce n'est pas cela, répondit-il ; mais Dieu m'a fait connoître cette nuit la fin de ma vie : je mourrai par l'épée. Quoi ! répondit l'abbé, vous serez martyr, vous nourrirez délicatement comme vous faites ? Et le pressa de lui raconter sa révélation. Je ne vous la dirai point, dit le prélat, si vous ne me promettez de n'en point parler de mon vivant ; et, l'abbé l'ayant promis, il continua : Il m'a semblé cette nuit que j'étois dans une église, où je soutenois la cause de la religion contre le roi d'Angleterre, devant le pape et les cardinaux : le pape m'étoit favorable, et les cardinaux contraires. Quand tout d'un coup sont venus quatre chevaliers, qui, m'ayant tiré de l'auditoire sans sortir de l'église, m'ont écorché le haut de la tête, à l'endroit de ma couronne, ce qui m'a fait une telle douleur, que j'ai cru tomber en défaillance. Ce n'est pas toutefois une telle mort qui m'afflige, au contraire, je rends grâce à Dieu : c'est ce qu'auront à souffrir ceux qui m'ont suivi. Il raconta cette même vision sous le même secret à l'abbé de Vauluisant ; et les deux abbés la racontèrent de même après sa mort.

Thomas, étant arrivé à Sens, y fut reçu avec honneur et joie, par Hugues, qui en étoit archevêque, et par le clergé et le peuple (2). Il logea au monastère de Sainte-Colombe, et y demeura quatre ans, étant défrayé libéralement aux dépens du roi Louis ; et quand ce prince venoit à Sens, après avoir été à l'église, il alloit voir l'archevêque, avec lequel il avoit de longues conversations, et prenoit son conseil sur les matières les plus importantes, comme d'un homme exercé dans les affaires d'état.

XXXI. Négociation de Jean d'Oxford à Rome.

Peu de jours après que l'archevêque Thomas fût arrivé à Sens, ses députés revinrent de Rome, et lui apprirent que deux cardinaux viendroient incessamment pour négocier sa paix. Jean d'Oxford, que le roi d'Angleterre y avoit envoyé, revint aussi, publiant fièrement que les légats venoient pour la gloire du roi et la confusion de l'archevêque. Ce qui est vrai, c'est que Jean d'Oxford, étant arrivé à Rome, employa l'or dont le roi d'Angleterre l'avoit chargé à gagner les cardinaux, et réussit auprès de plusieurs, comme s'en plaignoient depuis saint Thomas et Jean, évêque de Poitiers, qui dit que l'on nommoit chez le roi les cardinaux qui n'avoient point reçu de cet or,

(1) Gervas. p. Vita. II, c. 18. (2) C. 19.



et ceux qui en avoient reçu plus ou moins. Entre ceux qui le refusèrent, furent les cardinaux Humbaud et Hyacinthe, comme il paroît par la lettre que saint Thomas leur en écrivit. Après les cardinaux, Jean d'Oxford s'appliqua à surprendre le pape Alexandre. Il lui dit que l'on pouvoit faire la paix entre le roi et l'archevêque, si quelqu'un y travailloit fidèlement, et promit de s'y appliquer de tout son pouvoir. Il assura par serment que, dans l'assemblée de Wirzbourg, il n'avoit rien fait contre la foi de l'Eglise, l'honneur ni l'intérêt du pape (1). Puis il présenta une lettre du roi d'Angleterre, où il prioit le pape de croire en tout ce député comme lui-même; et, en vertu de ce pouvoir, il remit au jugement du pape le différent entre le roi et l'archevêque touchant les coutumes d'Angleterre: en sorte qu'il dépendoit de lui de les soutenir ou les faire tomber, et qu'il prescriroit les conditions de la paix avec l'archevêque. Ce qu'il confirma encore par serment, et obtint ainsi que le pape enverroit des légats pour cet effet. Quant à ce qui le regardoit en particulier, non-seulement il obtint l'absolution de l'excommunication prononcée contre lui par l'archevêque, mais encore la confirmation du doyenné de Sarisbéry, dont il se démit pour la forme, entre les mains du pape, qui lui donna de plus un anneau pour marque de son amitié, ainsi il revint triomphant (2).

#### XXXII. Conférence avec l'impératrice Mathilde.

A son retour, il passa chez l'impératrice Mathilde, mère du roi Henri; et, pour l'aigrir contre l'archevêque de Cantorbéry, il lui dit que ce prélat n'agissoit que par hauteur et par ambition, et que les évêques de son parti ne soutenoient la liberté de l'Eglise que pour augmenter leurs richesses (3). Car, ajoutoit-il, les coupables que l'on accuse en Angleterre devant les évêques ne sont pas punis par des pénitences qu'on leur impose, mais par des amendes pécuniaires. Vous pouvez connoître que Thomas n'agit pas par les vues de Dieu, en ce que, dès le commencement de son pontificat, il n'a pas assemblé autour de lui des hommes pieux, mais des nobles lettrés, et qu'il a donné les bénéfices pour récompense des services, même à des gens dont les infamies sont publiques.

Le troisième jour après que Jean d'Oxford eut rendu cette visite à l'impératrice, elle en reçut une des députés de Thomas (4). Ils lui apportèrent une lettre, par laquelle il la prioit d'exhorter le roi, son fils, à rendre la paix à l'Eglise. Il peut arriver, disoit-il, que de son temps il rendra tolérable par sa sagesse les

coutumes dont il s'agit: mais il est à craindre que ses successeurs n'en abusent à la ruine de l'Eglise. L'impératrice fit d'abord difficulté de recevoir cette lettre, mais enfin elle la reçut en secret, et la fit lire, non par ses clercs, mais par ceux qui l'avoient apportée. Après l'avoir ouïe, elle nia d'avoir parlé durement contre l'archevêque, assurant que le roi, son fils, lui avoit cédé tout ce qu'il vouloit faire touchant les affaires ecclésiastiques, parce qu'il savoit qu'elle étoit favorable à la liberté de l'Eglise. Elle ajouta que s'il lui en donnoit lieu, elle travailleroit à la paix de tout son pouvoir.

Dans une autre audience, elle se fit représenter les coutumes en question; et, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, elle ordonna aux députés de les lire en latin et de les expliquer en françois. Elle en approuvoit quelques-unes, comme celle de ne point excommunier les officiers du roi sans sa permission; mais elle désapprouvoit la plupart des autres, et surtout qu'on eût fait promettre aux évêques de les observer, ce que les autres rois n'avoient point fait. Elle excusoit le roi, son fils, par son zèle pour la justice et par la malice des évêques. Car, disoit-elle, ils ordonnent des clercs sans choix et sans les attacher à aucune église, d'où il arrive que la pauvreté et l'oisiveté fait tomber cette multitude de clercs en des actions honteuses. Car ce clerc sans titre n'a point de bénéfice à perdre, il ne craint point la peine temporelle dont l'Eglise le défend, ni la prison de l'évêque, qui aime mieux le laisser impuni que d'être chargé de le nourrir ou de le garder. De plus, on donne à un petit clerc cinq ou six bénéfices, ce qui produit quantité de différends sur les présentations et les collations. Enfin, les évêques reçoivent beaucoup d'argent pour dissimuler les péchés qui leur sont déferés. Les députés ne trouvoient point de réponse à ces plaintes de l'impératrice, et reconnoissoient entre eux que c'étoit la source de mal. La conclusion de leur conférence avec cette princesse fut qu'elle leur demanda quelle pourroit être l'ouverture de la paix, et ils dirent: Il faudroit que le roi s'en rapportât à votre conseil et à celui d'autres personnes raisonnables, et que l'on convint de supprimer la promesse des évêques et l'écrit, et toutefois d'observer les anciennes coutumes du royaume, avec ce tempérament, que les juges séculiers n'aboliroient point les libertés de l'Eglise, et que les évêques n'en abuseroient point. Il ne paroît pas que cette proposition ait eu de suite, et l'impératrice Mathilde mourut l'année suivante, mil cent soixante-sept, le dixième de septembre (1).

#### XXXIII. Guillaume et Othon, légats.

Les légats que le pape envoya au roi d'Angleterre furent Guillaume de Pavie, cardinal-

(1) Roger Hoved. p. 505. Epitaph. Arn. Lexov. f. 104.

(1) II, Ep. 21, 32, 58; I, Ep. 164; II, Ep. 102.  
(2) II, Ep. 7, et 103.

(3) I, Ep. 53.  
(4) I, Ep. 52.

prêtre du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, et Othon, cardinal-diacre du titre de Saint-Nicolas-de-la-Prison. Leur pouvoir ne s'étendoit que dans les terres de deçà la mer, qui obéissoient au roi d'Angleterre; mais ils y avoient toute la plénitude de puissance que peuvent avoir des légats. C'est ce qui paroît par la lettre du pape au roi d'Angleterre, et encore plus par celle qu'il écrivit aux évêques de son royaume, où il dit qu'il envoie ces légats pour prendre connoissance de l'appel qu'ils avoient interjeté contre l'archevêque de Cantorbéry, et des autres causes qu'ils jugeront à propos, et pour les terminer canoniquement (1). Cependant, ajoute-t-il, si quelqu'un de ceux que l'archevêque a excommuniés se trouve en péril de mort, celui de vous qui se trouvera le plus proche pourra l'absoudre après avoir pris son serment, que, s'il revient en santé, il obéira à notre commandement sur ce sujet. La lettre est datée du palais de Latran, le premier décembre. Mais, dans la lettre à saint Thomas, le pape dit seulement qu'il envoie ces légats pour rétablir la paix entre le roi et lui par une amiable composition, l'exhortant à s'y rendre facile, attendu la circonstance du temps et le besoin que son église a de sa présence (2). Vous pouvez, ajoute-t-il, vous confier entièrement en ces cardinaux, et vous ne devez avoir aucun soupçon de Guillaume de Pavie; car nous lui avons enjoint très-expressément de travailler à votre paix de tout son pouvoir, et il nous l'a promis de manière à ne nous pas permettre d'en douter. C'est que le pape savoit que Thomas se défioit avec raison de ce cardinal. Il finit en priant l'archevêque d'exhorter le comte de Flandre à subvenir par quelque libéralité considérable au besoin présent de l'église romaine.

#### XXXIV. L'empereur Frédéric en Italie.

Le pape étoit à Rome, paisiblement, depuis qu'il y étoit rentré sur la fin de l'année précédente; mais, au mois de novembre de cette année mil cent soixante-six, l'empereur Frédéric revint en Italie, à dessein d'établir à Rome l'antipape Pascal, autrement Guy de Crème, et d'en chasser le pape Alexandre (3). C'est la résolution qui fut prise à Roncaille, dans une assemblée générale de toute la Lombardie. L'empereur avoit envoyé devant Rainold, archevêque de Cologne, et Christien de Mayence, avec de grandes troupes; et pour lui il s'attacha avec son armée au siège d'Ancône, dont l'empereur de Constantinople s'étoit emparé, moyennant de grandes sommes d'argent qu'il avoit données aux citoyens. Cependant l'alarme étoit grande à Rome, parce que les Allemands s'étoient rendus maîtres de toutes

les villes d'alentour; et, ne pouvant prendre Rome par force, ils essayèrent de la gagner par argent, en sorte que plusieurs d'entre le peuple, cédant à leurs largesses, jurèrent fidélité à l'antipape Pascal et à l'empereur Frédéric.

Le pape Alexandre, de son côté, exhortoit les Romains à lui demeurer fidèles, et à ramener les villes voisines. Il leur offroit même de l'argent pour cet effet; mais il ne put rien gagner sur ce peuple, qui, feignant de vouloir plaire aux deux partis, n'étoit fidèle à aucun. Or, Alexandre avoit reçu de Sicile un secours d'argent considérable. Car le roi Guillaume I<sup>er</sup>, surnommé le mauvais, étoit mort à Palerme, sa capitale, le dernier jour d'avril, cette année mil cent soixante-six, après avoir régné douze ans, et avoit laissé pour successeur son fils, âgé de douze ans, nommé aussi Guillaume, et depuis surnommé le bon. Le père en mourant, laissa au pape quarante mille sterlings, et le fils lui en envoya encore autant l'année suivante (1). C'étoit une monnaie d'Angleterre dès lors très-connue.

#### XXXV. L'empereur Manuel envoie au pape Alexandre.

Vers le même temps, Manuel Comnène, empereur de Constantinople, envoya à Rome Jourdain, fils de Robert, prince de Capoue, à qui il avoit donné le titre de sébaste (2). Il se présenta avec grand respect devant le pape Alexandre, et mit à ses pieds de grands présents, lui offrant le secours de l'empereur Manuel contre la persécution injuste de Frédéric. Il assura le pape que Manuel vouloit réunir l'église grecque avec la romaine, autant qu'elle l'avoit été dans la meilleure antiquité; en sorte que les Latins et les Grecs ne fussent plus qu'un seul peuple chrétien sous un seul chef. Mais il demandoit que, puisque l'occasion se présentait si favorable, le pape lui rendit la couronne impériale, qui lui appartenait de droit, non pas à Frédéric, Allemand. Il promettoit au pape, pour cet effet, de si grandes sommes d'argent et des troupes si bonnes et si nombreuses, qu'elles suffiroient pour soumettre à l'Eglise, non-seulement Rome, mais l'Italie tout entière. Or, quoique ces promesses parussent de difficile exécution, toutefois le pape, de l'avis des cardinaux, jugea à propos d'envoyer à l'empereur Manuel l'évêque d'Ostie et le cardinal de Saint-Jean et Saint-Paul, avec le sébaste Jourdain. On voit ici la continuation de la bonne intelligence entre l'empereur Manuel et le pape Alexandre; et les Grecs même disoient que c'étoit lui qui avoit rétabli ce pape sur le saint-siège pour s'opposer aux entreprises de Frédéric (3).

(1) Lup. I, Epist. 140. (3) V. Allat. consens. II, Cang. Glos. Esterling. n. 3. Cinnam. I. V, n. 1, p. 133.  
(2) Acta ap. Bar.

(1) II, Ep. 2, 3. (3) Acta ap. Bar. ann. 1166. Otton. Morena, p. 844.  
(2) II, Ep. 1.



## XXXVI. Constitution sur les fêtes.

Au mois de mars de la même année mil cent soixante-six, que les Grecs comptoient l'an du monde six mille six cent soixante-quatorze (1), indiction quatorze, l'empereur Manuel publia une constitution touchant les fêtes auxquelles les tribunaux de justice devoient cesser, distinguant celles du premier ordre, où ils doivent cesser entièrement, et celles du second ordre, où on pouvoit rendre la justice devant et après le service divin. Toutes les fêtes marquées dans cette constitution se trouvent encore à présent dans le ménologe des Grecs; et il y en a que l'église latine ne célébroit pas encore alors et qu'elle a reçues depuis, savoir, la présentation de la Vierge, le vingt-unième de novembre; sa conception, fêtée par les Grecs le neuvième de décembre; Sainte-Anne, le vingt-cinquième de juillet; la transfiguration de Notre Seigneur le sixième d'août. Or, de ce que les Grecs célébroient dès lors la conception de la Sainte-Vierge, il ne faut pas conclure qu'ils crussent la conception immaculée, puisqu'ils célèbrent aussi la conception de saint Jean-Baptiste le vingt-troisième de septembre (2). Pothon, prêtre et moine de l'abbaye de Prun en Allemagne, écrivant dix ou douze ans auparavant, se plaint des nouvelles dévotions que l'on introduisoit dans les monastères, et dit quelle raison nous a portés à célébrer ces fêtes; la fête de la sainte Trinité, la fête de la transfiguration de Notre Seigneur. Quelques-uns même y ajoutent la fête de la conception de sainte Marie, qui paroît plus absurde.

## XXXVII. Question sur l'égalité du père et du fils.

La même année mil cent soixante-six, vingt-troisième du règne de Manuel, il fit tenir à Constantinople un grand concile, dont voici l'occasion (3). Un nommé Démétrius, natif de Lampé, bourgade d'Asie, qui avoit peu de connoissance des sciences humaines, mais qui étudioit continuellement la religion et en discourroit sans fin, ayant été plusieurs fois envoyé en Occident, revint d'Italie encore plus présomptueux; et un jour, s'entretenant avec l'empereur Manuel, il lui dit: Les Allemands osent dire que le fils de Dieu est tout ensemble moindre que son père et égal à lui. Mais, répondit l'empereur, ne reconnaissons-nous pas qu'il est Dieu et homme, et par conséquent moindre comme homme, et égal comme Dieu? et c'est en ce sens que le sauveur a dit: *Le père est plus grand que moi* (4); car il seroit absurde

de l'entendre de la nature divine. Ainsi, il me paroît que ces gens-là ont raison. Démétrius, demeurant dans son opinion, que les Allemands erroient dans la foi, apporta peu de temps après à l'empereur un livre où il l'avoit mis par écrit, et que l'empereur lui conseilla de cacher sous terre pour n'être pas cause de la perte de plusieurs personnes.

Mais Démétrius, encore plus insolent, débit son erreur, et en particulier et en public, même avec des évêques et des diacres, et y attiroit plusieurs personnes, déclamant ouvertement contre ceux qui disoient que le fils étoit moindre; en sorte qu'il s'éleva une grande dispute sur ce sujet, et que personne n'osoit plus le contredire. Le patriarche même de Constantinople, Euc Chrysoberge, quoiqu'il condamnât cette erreur, n'osoit en parler ouvertement. La dispute dura six ans; et enfin l'empereur, ayant ramené en particulier plusieurs évêques aux sentiments catholiques, fit tenir le concile où présida le patriarche Luc, assisté d'Athanase, patriarche d'Antioche, Nicéphore de Jérusalem, Etienne, métropolitain de Césarée en Cappadoce. Nicolas d'Ephèse, et plusieurs autres évêques, au nombre de cinquante-six en tout. Ceux qui avoient soutenu l'erreur de Démétrius, sachant que le patriarche Luc leur étoit contraire, proposoient contre lui des accusations, et disoient qu'il falloit le déposer comme incapable du gouvernement; mais l'empereur dit qu'il falloit commencer par décider sur la doctrine, et qu'on viendrait ensuite aux accusations personnelles.

Le concile fit donc neuf canons, rédigés en cette forme (1): 1. Anathème à ceux qui ne prennent pas bien les paroles des saints docteurs de l'Eglise, et qui détournent par de fausses interprétations ce qu'ils ont nettement expliqué par la grâce du Saint-Esprit. 2. Eternelle mémoire de ceux qui reçoivent cette parole de Notre Seigneur Jésus-Christ: *Le père est plus grand que moi*, suivant les interprétations des pères, selon son humanité par laquelle il a souffert. 3. Anathème à ceux qui pensent et qui disent qu'en prenant la nature humaine il l'a changée en divinité; et qui ne croient pas que par cette union le corps du Seigneur participe à la dignité divine, en sorte qu'il est l'objet d'une seule adoration avec le verbe qui l'a pris, et par conséquent honoré et glorifié avec le père et le Saint-Esprit, quoiqu'il ne soit pas consubstantiel à Dieu, et ne cesse pas d'être créé et circonscrit suivant ses propriétés naturelles; mais qui disent qu'il est changé en la substance de la divinité: d'où il s'ensuit, ou que l'incarnation n'a été qu'imaginaire, ou que la divinité a souffert. 4. Eternelle mémoire de ceux qui disent que la chair du Seigneur, élevée par l'union hypostatique à la souveraine dignité, sans altération ni confusion, est honorée avec le verbe par une seule adoration,

(1) Throd. Gr. Domin. Orthodox.

(1) Jus. Græc.-Rom. lib. II, n. 5, p. 160. Theod. Bals. II. Nomacan. tit. 7, p. 79.  
(2) Monol. Poth. de domo. D. lib. 3, in fin. to. 8, lib.  
(3) Allat Cons. II, c. 12, n. 4. Nicet. lib. VII, n. 5. Cinnam. lib. VI, n. 2.  
(4) Joan. XIV, 28.

et assise avec lui sur le trône à la droite de Dieu le père, enrichie des avantages de la divinité, sans préjudice des propriétés de chaque nature.

5. Anathème à ceux qui rejettent les expressions par lesquelles les pères établissent la doctrine de l'Eglise, d'Athanase, de Cyrille, d'Ambroise, d'Amphiloque, de Léon, très-saint archevêque de l'ancienne Rome et des autres, et qui ne reçoivent pas les actes du quatrième et du sixième concile œcuménique. 6. Anathème à ceux qui ne reçoivent pas cette parole de Notre Seigneur: *Mon père est plus grand que moi*, comme les saints l'ont expliquée en différentes manières. Les uns, selon la divinité, parce que le père est le principe de sa génération; les autres selon les propriétés naturelles de la chair qu'il a prise, comme d'être créée, bornée et mortelle. Mais qui disent que cette expression ne s'entend que de la chaire séparée de la divinité par la simple pensée, comme si elle ne lui étoit pas unie. Et qui ne prennent pas cette séparation par la simple pensée comme les pères l'ont prise, en parlant de la servitude ou de l'ignorance, et non pour faire injure à la chair de Jésus-Christ, au lieu que ceux-ci comprennent dans cette séparation les propriétés naturelles qui sont véritablement dans la chaire unie à la divinité. 7. Anathème au prétendu métropolitain de Corfou, Constantin de Bulgarie, qui dit que cette parole de Notre Seigneur ne se doit pas entendre par rapport à l'union hypostatique des deux natures, mais par rapport à la chaire séparée de la divinité par la simple pensée, et semblable à celle des autres hommes (1). Quoique saint Jean Damascène ne parle de cette séparation par la pensée qu'au sujet de la servitude et de l'ignorance, et non des propriétés naturelles de la chair de Jésus-Christ, Constantin n'a pas voulu suivre la doctrine du quatrième et du sixième concile, et est ainsi tombé en diverses hérésies. 8. Anathème à tous ceux qui sont dans les sentiments du même Constantin, déposés et odieux comme lui. 9. Anathème au très-ignorant et faux moine Jean Irénique, à ses écrits contraires à la saine doctrine, et à ceux qui les embrassent et qui disent, que quand Notre Seigneur a dit: *Le père est plus grand que moi*, il ne l'a pas dit en tant que son humanité est unie hypostatiquement à la divinité, mais en tant qu'elle en est séparée par la pensée, comme si jamais elle n'y avoit été unie.

Ces canons furent souscrits par l'empereur, et gravés sur des pierres que l'on mit dans l'église de Sainte-Sophie, à gauche en entrant. Ils furent aussi insérés dans le synodique que les Grecs lisent à la fête de l'orthodoxie ou du rétablissement des saintes images, qui se célèbre le premier dimanche de carême, comme on voit dans leur livre nommé Triodion. Théodore Balsamon, auteur du temps, ajoute que ce concile de Constantinople, qu'il nomma le grand concile, déposa plusieurs ecclésiastiques pour avoir seulement vu les écrits d'Irénique sans les avoir ouvertement condamnés (1). Quant aux accusations proposées contre le patriarche Luc, elles furent trouvées si peu considérables, qu'il demeura dans son siège.

## XXXVIII. Autres constitutions pour l'église grecque.

La même année, six mil six cent soixante-quatorze, mil cent soixante-six, indiction quatorzième, le lundi onzième d'avril, le même patriarche Luc présida à un concile, où assistèrent trente métropolitains et les officiers de l'empereur. Nicolas Hagiothéodote, métropolitain d'Athènes, s'y plaignit que l'on abusoit d'un décret synodique, fait environ cent trente ans auparavant par le patriarche Alexis, qui toléroit le mariage du six au septième degré, pourvu qu'on n'eût pas demandé permission de le contracter; c'est-à-dire qu'en ce cas il n'étoit pas déclaré nul, mais les parties étoient mises en pénitence, parce qu'on supposoit qu'elles l'avoient contracté par ignorance. Sous ce prétexte, ceux qui vouloient contracter ces mariages, quoiqu'ils connussent leur degré de parenté, se gardoient bien d'en demander la permission qui leur auroit été refusée, et les contractoient librement comme permis. Le patriarche Luc abolit cet abus, et déclara nuls ces mariages par le décret de ce concile, en conformité duquel l'empereur Manuel donna un édit du même mois d'avril, indiction quatorzième, publié au mois de mai suivant (2).

L'empereur Justinien, ayant bâti l'église de Sainte-Sophie, y établit un droit d'asile, dont on abusoit, pour se mettre à couvert des plus grands crimes; ce qui obligea l'empereur Constantin Porphyrogénète d'ordonner que celui qui auroit commis un homicide de guet-à-pens seroit tiré de l'asile pour être relégué en un lieu éloigné de celui où il auroit commis le crime, enfermé dans un monastère, rasé et condamné à pratiquer la vie monastique tout le reste de sa vie. Mais l'empereur Manuel, considérant l'inconvénient de cet engagement forcé de moines sans vocation, ordonna que le criminel seroit condamné à une prison perpétuelle, et ne seroit admis à la profession monastique qu'en cas qu'il la désirât et après des épreuves rigoureuses. La constitution est du même mois d'avril, indiction quatorzième, l'an six mil six cent soixante-quatorze, mil cent soixante-six, et on dit qu'elle fut faite à cette occasion. Un

(1) Cinna, p. 149. D. 3, p. 217. Ib. p. 284. Theod. Sup. I. XLVIII. In can. 46. Bals. in Nomacan. tit. 13, p. 186. Jus Græco-Rom. I. 2, p. 165.  
(2) Jus Græco-Rom. lib.

(1) Damasc. III, Or. 60, c. 21.



soldat avoit commis un homicide volontaire, et l'évêque lui avoit donné l'absolution après fort peu de temps (1); l'empereur en fut indigné, et ordonna que l'affaire fût examinée en un concile, qui condamna le coupable à faire de nouveau la pénitence prescrite par les canons, et suspendit pour un temps l'évêque de ses fonctions.

On rapporte quelques autres constitutions du patriarche Luc. L'une du dimanche, huitième décembre, indiction sixième, qui est l'an mil cent cinquante-sept, la troisième de son pontificat, par laquelle il défend aux ecclésiastiques de se charger d'affaires temporelles comme de curatelles, d'intendance des grandes maisons, de recette de deniers publics, sous peine de déposition (2). Il vouloit aussi empêcher un diacre de faire la fonction d'avocat; mais le diacre représenta que des canons et les lois qui défendoient cette fonction aux clercs ne regardoient que les avocats inscrits dans les tribunaux séculiers, admis par les magistrats, et recevant pension de l'empereur; ainsi il obtint la liberté de continuer cet exercice. Le même patriarche déclara qu'entre les gains sordides défendus aux clercs, on devoit compter les métiers de parfumeurs ou de baigneurs, et défendit aux diacres et aux prêtres d'être médecins de profession. Luc Chrysoberge mourut en mil cent soixante-sept, après avoir tenu douze ans le siège de Constantinople, et eut pour successeur Michel Anchiale, diacre, sacellaire, et le premier des philosophes, qui tint le siège huit ans (3).

#### XXXIX. Eglise d'Alexandrie.

En Egypte, le soixante-treizième patriarche jacobite d'Alexandrie étoit Marc Aboulfarage, fils de Zarea, qui avoit été ordonné le jour de la Pentecôte, douzième de juin mil cent soixante-six (4). De son temps, l'église de Saint-Mercure et plusieurs autres du vieux Caire furent brûlées dans l'incendie général arrivé le quatorzième de novembre mil cent soixante-neuf, dont le visir Chauvar fut l'auteur. Ce patriarche tenoit tous les jours une grande table, où venoient les plus nobles d'entre les chrétiens, et on y servoit de la viande, contre la coutume des patriarches, ses prédécesseurs, qui observoient toute l'année la vie quadragésimale, s'abstenant de chair, de poisson et de vin, suivant la pratique de tous les moines d'Orient, car ces patriarches étoient ordinairement tirés des monastères. Le mauvais exemple que donnoit Marc fut une occasion à plusieurs jacobites de se séparer de

(1) Lib. 3, p. 224.

(2) P. 220. Balsam. inra. Rom. p. 303, V. Pagi an. 16, Carthag. p. 623. Jus. Græco-Rom. p. 225, Bals. p. 98.

(3) Catalog. Jus Græco-Rom. p. 303, V. Pagi an. 1167, n. 17.

(4) Chr. Orient. Hist. patr. Alex. Sollierii. Vic. Salad. MS.

lui, y étant excités par les prédications d'un prêtre, nommé aussi Marc, fils d'Elcombar.

Il déclamoit encore contre un abus grossier qui régnoit dans cette église; car ils se confessoient sur un encensoir, croyant que cette cérémonie suffisoit pour effacer leurs péchés. Le prêtre Marc leur soutenoit qu'il falloit se confesser aux prêtres, et accomplir le canon, c'est-à-dire la pénitence; sans quoi il n'y avoit point de salut à espérer pour les pécheurs, et il en ramena plusieurs à cette sainte pratique. Il blâmoit aussi la circoncision observée par la plupart des chrétiens d'Egypte, et il parla sur ces deux articles avec tant de force, qu'il en ramena plusieurs à la doctrine catholique, et leur fit embrasser la communion des melquites. C'est pourquoi le patriarche d'Alexandrie excommunia le prêtre Marc dans un concile d'évêques de sa secte; et Michel, patriarche jacobite d'Antioche, le traita de même dans un concile de soixante évêques. Marc, fils de Zarea, occupa le siège d'Alexandrie près de vingt-trois ans.

#### XL. Milan rebâti.

En Italie, pendant que l'empereur Frédéric assiégeoit Ancône, les villes de Lombardie, ne pouvant plus souffrir les mauvais traitements des gouverneurs qu'il leur avoit donnés, tinrent une conférence, où elles se ligèrent pour leur défense réciproque, sauf la fidélité due à l'empereur, qu'elles ne prétendoient pas rompre. En cette conférence, elles marquèrent un terme où les habitants de toutes ces villes devoient aller à Milan et y rétablir les habitants, c'est-à-dire y demeurer jusqu'à ce que les fossés fussent relevés, et que les Milanois pussent y être en sûreté et s'y défendre par eux-mêmes. Cette résolution fut exécutée, et les Milanois rentrèrent dans leur ville avec une extrême joie, le jeudi, vingt-septième d'avril mil cent soixante-sept, et commencèrent à la rebâti (1).

Lorsqu'elle fut ruinée, c'est-à-dire en mil cent soixante-deux, l'archevêque Hubert de Pirovane se retira auprès du pape Alexandre, et l'ayant suivi en France il revint avec lui en Italie, et mourut à Bénévent le vingt-huitième de mars mil cent soixante-six, après avoir été vingt ans archevêque de Milan. Il eut pour successeur le cardinal Galdin, né à Milan, de la famille noble des Vavasseurs de Sale, qui, ayant été instruit des saintes lettres et élevé dans le clergé de la grande église, en fut archidiacre sous l'archevêque Ribalde et sous Hubert, son successeur. Il fut toujours attaché à ce dernier et le suivit dans son exil; ce qui donna occasion au pape Alexandre de connoître son mérite, en sorte que, quand ils

(1) Acerb. Mor. p. 832. to. 19, p. 504. Vita S. Gald. 18 apr. Bona.

furent de retour en Italie, il appela Galdin à Rome, du consentement de l'archevêque, qui étoit à Bénévent, et au mois de décembre mil cent soixante-cinq l'ordonna prêtre-cardinal de Sainte-Sabine. Après la mort de Hubert, le clergé de Milan, qui étoit dispersé, ne pouvant procéder à l'élection d'un archevêque, le pape appela le trésorier Algise de la famille des Pirovans, le cardinal Galdin et les autres de ce clergé qu'il put trouver, et, à leur prière, il sacra Galdin archevêque de Milan, le huitième de mai mil cent soixante-six, qui étoit le second dimanche après Pâques. Il tint le siège de Milan dix ans, jour pour jour. Quand il eut appris le rétablissement de sa partie, qu'il demandoit à Dieu par de ferventes prières, il se mit en chemin pour y retourner avec la qualité de légat du pape, et, pour éviter les partisans de l'empereur, il s'embarqua en habit de pèlerin, et vint par mer à Venise; puis, étant entré en Lombardie, il reprit l'habit et les marques d'évêque. Quand il fut près de Milan, tous les citoyens et le clergé vinrent au devant de lui, et le reçurent avec une extrême joie, le cinquième jour de septembre mil cent soixante-sept.

#### XLI. L'empereur Frédéric devant Rome.

D'un autre côté, les Romains sortirent au nombre de quarante mille le vingt-septième de mai de la même année, qui étoit la veille de la Pentecôte, et attaquèrent Tusculum, qui tenoit pour l'empereur Frédéric (1). Christien, archevêque élu de Mayence, schismatique, l'ayant appris, vint camper auprès des Romains avec ses troupes, composées de Flamands et de Brabançons; mais elles étoient prêtes à fuir quand Reinold, chancelier de l'empereur et archevêque élu de Cologne, vint au secours et battit les Romains, en sorte qu'il y en eut huit mille de tués, quatre mille de pris, et le reste fut mis en fuite. Cette victoire des Allemands arriva le lundi de la Pentecôte. L'empereur, qui étoit cependant occupé au siège d'Ancône, marcha vers Rome après l'avoir prise, et y arriva le seizième de juillet. Le lendemain, il attaqua le château Saint-Ange et ensuite l'église de Saint-Pierre, où il fit mettre le feu, ce qui obligea de la rendre. Alors le pape Alexandre quitta le palais de Latran et se retira avec les cardinaux et leurs familles dans les maisons fortes des Frangipanes. Le jeune roi de Sicile lui envoya deux galères avec de l'argent pour le tirer des mains de l'empereur. Elles arrivèrent à Rome par le Tibre; mais le pape les renvoya et prit seulement l'argent, qu'il distribua dans Rome pour encourager le peuple à la défendre.

L'empereur, voyant qu'il ne pouvoit la pren-

(1) Acta ap. Bar. ann. gr. Saxo. eod. 1167. V. Pagi eod. Chron.

dre par force, s'adressa aux évêques et aux cardinaux qui l'étoient venus trouver de la part du pape, et leur fit dire par Conrad, archevêque catholique de Mayence: Si vous pouvez persuader à Alexandre de renoncer au pontificat sans préjudice de son ordination, je ferai que Pascal y renoncera aussi, et on élira pour pape un troisième. Alors je donnerai à l'Eglise une paix solide, et je ne me mêlerai plus de l'élection du pape; je rendrai aux Romains tous leurs prisonniers et tout ce qui se trouvera de butin fait sur eux. Cette proposition parut très-favorable au peuple de Rome, fatigué de la guerre; ils dirent tous d'une voix qu'il falloit l'accepter, et qu'Alexandre, pour racheter ses citoyens, auroit dû faire encore plus que de renoncer au pontificat. Mais les évêques et les cardinaux, après en avoir délibéré, répondirent unanimement à Frédéric: Il ne nous appartient pas de juger le pape, que Dieu a réservé à son jugement; et le pape, de concert avec eux, sortit secrètement de Rome en habit de pèlerin pour se dérober au peuple (1). Il passa à Terracine et à Gaète, puis il se retira à Bénévent, où il étoit dès le vingt-deuxième d'août, et les cardinaux l'y suivirent.

Cependant l'antipape Pascal, qui étoit à Viterbe, attendant l'arrivée de l'empereur (2), s'approcha de Rome, et célébra la messe solennellement à Saint-Pierre avec ses cardinaux, le dimanche trentième de juillet, et le mardi suivant, jour de Saint-Pierre-aux-Liens; il couronna dans la même église l'empereur Frédéric et l'impératrice Béatrix, son épouse, avec des couronnes d'or ornées de pierreries. Alors les Romains, voyant qu'ils ne pouvoient plus tenir contre l'empereur, en sorte qu'ils n'osoient même passer le Tibre, résolurent de traiter avec lui et lui prêtèrent serment de fidélité, promettant de reconnoître Pascal pour pape. Toutefois, les Frangipanes, et quelques autres nobles qui avoient dans Rome des tours et des maisons fortes difficiles à prendre si promptement, n'entrèrent point dans ce traité. Pour recevoir le serment des autres, l'empereur envoya au delà du Tibre des commissaires, entre lesquels étoit Acerbo Morena, citoyen de Lodi et juge de la cour impériale, qui a écrit l'histoire de son temps, continuée par son fils Othon.

Mais dès le lendemain mercredi, second jour d'août, après un peu de pluie survint un coup de soleil qui causa dans l'armée de l'empereur une mortalité effroyable. A peine pouvoit-on suffire à enterrer ceux qui mouraient chaque jour, et on voyoit tomber morts ceux qu'on avoit vus marcher le matin dans les rues. Cette maladie emporta quantité de prélats et de seigneurs, entre autres Reinold, archevêque de Cologne, homme de beaucoup

(1) Romuald. Salern.

(2) Acerb. Morena, p. 845.



d'esprit et de capacité, et un des principaux ministres de l'empereur, qui n'étoit pas encore sacré, bien qu'élus dès l'an mil cent soixante-un. Son successeur fut le chancelier Philippe. Cette mortalité obligea l'empereur à se retirer de devant Rome dès le sixième d'août, et les peuples de Lombardie, révoltés contre lui, le chargèrent dans sa retraite (1).

#### XLII. Frédéric excommunié par Alexandre.

Saint Thomas de Cantorbéry, ayant appris la nouvelle de cette retraite honteuse de Frédéric par le bruit qui couroit en France, écrivit au pape Alexandre, pour le prier de lui en apprendre la vérité et pour l'en féliciter. Il compare cette défaite à celle de Sennacherib; il ne regarde plus Frédéric comme prince, parce qu'il étoit excommunié, et conclut ainsi: Qui osera désormais, tenant en terre la place de Jésus-Christ, se soumettre à la volonté des princes pour la confusion de l'Eglise, en ne punissant pas les coupables? L'ose qui voudra; ce ne sera pas moi, pour ne pas m'attirer la peine du coupable, en dissimulant la vengeance. Jean de Sarisbéry explique plus clairement cette excommunication de Frédéric dans une lettre écrite vers le même temps, où il dit: Le pape ayant attendu long-temps en patience le tyran teutonique pour l'exciter à pénitence, et ce schismatique continuant d'ajouter péchés sur péchés, le vicair de Saint-Pierre, établi de Dieu sur les nations et les royaumes, a absous les Italiens et tous les autres du serment de fidélité par lequel ils lui étoient engagés, à cause de l'empire ou du royaume; et lui a ainsi enlevé presque toute l'Italie (2). Il lui a aussi ôté la dignité royale, l'a frappé d'anathème, et a défendu, par l'autorité de Dieu, qu'il ait à l'avenir aucune force dans les combats, qu'il remporte la victoire sur aucun chrétien, ou qu'il ait nulle part ni paix ni repos, jusqu'à ce qu'il fasse de dignes fruits de pénitence. En quoi le pape a suivi l'exemple de Grégoire VII, son prédécesseur, qui de notre temps a déposé de même l'empereur Henri dans un concile romain. Jean de Sarisbéry, tout savant qu'il étoit, ne trouvoit dans toute l'histoire de l'Eglise aucun exemple plus ancien pour autoriser les papes à déposer les souverains.

#### XLIII. Arrivée des légats en Normandie.

Les deux légats, que le pape Alexandre avoit accordés au roi d'Angleterre pour terminer l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry, partirent de Rome le premier jour de janvier mil cent soixante-sept; mais ils n'arrivèrent

en Normandie, où étoit le roi, que vers la fin de l'été. Depuis leur départ, le pape apprit que Jean d'Oxford triomphoit du bon succès de sa négociation à Rome, et qu'il publioit que ces légats venoient pour juger l'archevêque et le condamner, et que le pape avoit déjà exempté de sa juridiction plusieurs prélats et plusieurs autres personnes considérables d'Angleterre. Le pape apprit aussi que ces bruits qui couroient troubloient non-seulement l'archevêque, mais le roi de France et les seigneurs de son royaume. C'est pourquoi il écrivit aux deux cardinaux légats, Guillaume de Pavie et Othon, qu'ils travaillassent de tout leur pouvoir à consoler l'archevêque, à lui ôter tout soupçon et le réconcilier avec le roi d'Angleterre (1); et que, jusqu'à ce que cette réconciliation fût entièrement faite, ils ne fissent rien d'important dans ses terres, et n'entrassent point dans son royaume, quand même il le voudroit. Autrement, ajoute-t-il, vous nous exposeriez, et vous aussi, à plusieurs mauvais discours. La lettre est datée de Latran, le septième de mai.

Le pape écrivit aussi au roi de France pour lui donner part de l'envoi des légats, et le prier d'employer ses offices pour la réconciliation de l'archevêque avec le roi d'Angleterre. Et en cas, ajoute-t-il, qu'elle ne se puisse faire, nous voudrions bien, si vous l'aviez agréable, et s'il se pouvoit sans choquer les personnes considérables de votre royaume, qu'il y exerçât nos pouvoirs en qualité de légat. C'étoit pour consoler Thomas de la suspension de son pouvoir en Angleterre que le pape lui vouloit donner cette légation en France; mais il est remarquable qu'il demandoit pour cet effet le consentement du roi et des grands.

On voit les plaintes de Thomas sur l'envoi des légats Guillaume et Othon, par les lettres qu'il écrivit dès qu'il en eut la première nouvelle; par une lettre du sous-diacre Pierre Lombard au pape, où il marque l'indignation du roi de France, qui menaçoit de défendre aux légats l'entrée de son royaume; enfin par une lettre de Jean de Sarisbéry, où il dit que le roi d'Angleterre se vantoit d'avoir le pape et tous les cardinaux dans sa bourse, et de jouir des mêmes prérogatives que son aïeul, qui étoit dans ses états roi, légat, patriarche, empereur, et tout ce qu'il lui plaisoit (2). Puis il ajoute: Qu'auroient pu lui donner de plus les antipapes Octavien et Guy de Crème? On écrira ceci dans les annales de l'Eglise romaine, que le pape, touché des prières et des menaces du roi d'Angleterre, dont il a souffert si long-temps les excès intolérables, a dépouillé de ses pouvoirs, sans forme juridique, un prélat exilé depuis près de quatre ans, avec une infinité d'innocents, pour la cause de Dieu et la défense de la liberté, non parce

(1) Chron. Saxo. 1168. Io. Ep. 210, to. x, Conc. p. 21, 22; II, Ep. 89. 1450.

(1) II, Ep. 23. 21, 22; I, Ep. 107; I, Ep. ult.

qu'il l'a mérité, mais parce qu'il a plu au tyran. C'est au pape à pourvoir à sa conscience, à sa réputation et au salut de l'Eglise. Les deux légats étoient suspects à l'archevêque, mais particulièrement Guillaume de Pavie, qu'il regardoit comme son ennemi déclaré, et entièrement livré au roi (1). Il lui écrivit à lui-même qu'il ne le recevoit point pour juge; et il lui avoit écrit des lettres encore plus dures, qu'il supprima par le conseil de Jean de Sarisbéry.

Cette année mil cent soixante-sept, la guerre se ralluma entre les deux rois de France et d'Angleterre, pour la ville de Toulouse et pour d'autres causes, entre lesquelles on comptoit comme la principale l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry. Le pape, l'ayant appris, écrivit aux deux légats, Guillaume et Othon, d'employer tous les moyens possibles pour rétablir la paix entre ces deux princes, dont l'union étoit si importante à l'Eglise. Il leur défend expressément d'entrer en Angleterre et de se mêler des affaires de ce royaume, principalement des consécration des évêques, avant la pleine réconciliation de l'archevêque Thomas avec le roi (2). La lettre est datée de Bénévent, le vingt-deuxième d'août mil cent soixante-sept. Pour cet effet, les légats vinrent à Sens conférer avec l'archevêque, j'entends l'archevêque de Cantorbéry, afin de négocier la paix. De là ils allèrent vers le roi d'Angleterre; et le trouvant trop opiniâtre dans son sentiment, ils prirent jour pour une conférence avec l'archevêque à l'octave de la Saint-Martin. Le roi d'Angleterre avoit dit aux légats que Thomas étoit la cause de la guerre, et qu'il étoit allé sur les lieux animer contre lui le roi de France et le comte de Flandre.

#### XLIV. Conférence de Gisors.

La conférence se tint au lieu marqué le dix-huitième de novembre mil cent soixante-sept, entre Trie et Gisors, qui étoit la frontière de France et de Normandie (3). L'archevêque de Rouen s'y rendit avec les légats; mais les évêques et les abbés d'Angleterre que le roi avoit appelés demeurèrent à Rouen. L'archevêque de Cantorbéry étoit accompagné de quelques-uns de ceux qui l'avoient suivi dans son exil. Les légats parlèrent les premiers, relevant la charité du pape, le soin qu'il avoit de l'archevêque, les fatigues et les périls qu'il avoit essuyés dans ce voyage. Ils représentoient encore le besoin de l'Eglise et les malheurs du temps, la grandeur du roi d'Angleterre, l'amitié et les bienfaits dont il avoit prévenu l'archevêque, et l'honneur qu'il lui avoit toujours rendu; enfin ses plaintes contre lui, particulièrement touchant la guerre dont il

(1) Vita II, c. 22; I, Ep. 165; II, Ep. 10; II Ep. 19, 0, 2 5.

(2) Chron. Gervas. 1167 II, Ep. 34. Gervas. p. 31, 32, 33, 34.

le faisoit l'auteur. Sur tout cela, ils demandoient à l'archevêque comment ils pourroient apaiser le roi, ajoutant qu'il y falloit employer de sa part beaucoup de modération et d'humilité.

L'archevêque s'étant retiré à part délibéra avec les siens, puis il commença par rendre grâce au pape et aux légats, répondit aux plaintes du roi, et représenta les torts qu'il avoit faits à l'Eglise. Quant à la soumission que les légats lui demandoient, il répondit qu'il la rendroit au roi la plus grande et la plus respectueuse qu'il lui seroit possible, sauf l'honneur de Dieu et le sien, la liberté et les biens de l'Eglise, leur demandant s'il y avoit à augmenter ou diminuer de ces conditions. Les légats répondirent qu'ils n'étoient pas venus lui donner conseil, mais le lui demander, et tenter les voies de la réconciliation; puis ils ajoutèrent qu'il falloit venir en particulier, et lui demandèrent s'il vouloit promettre en leur présence d'observer les coutumes dont les rois avoient joui du temps de ses prédécesseurs, et rentrer ainsi dans les bonnes grâces du roi. Il répondit qu'aucun roi n'avoit jamais exigé cette promesse d'aucun de ses prédécesseurs, et que jamais il ne promettoit d'observer des coutumes manifestement contraires à la loi de Dieu, aux prérogatives du saint-siège et à la liberté de l'Eglise, que le pape avoit condamnées à Sens en leur présence, et contre lesquelles il avoit depuis lui-même prononcé anathème.

On lui demanda encore s'il vouloit du moins promettre de dissimuler, et tolérer ces coutumes. Il répondit par le proverbe: Qui ne dit mot consent; et que le roi prétendant être en possession de ces coutumes, si on cessoit de s'y opposer, et que l'autorité des légats y intervint, elles sembleroient établies pour lui et pour les autres. Thomas ajouta qu'il aimoit mieux être toujours en exil et mourir pour la justice, si Dieu l'avoit ordonné, que de faire une telle paix au préjudice de son salut et de la liberté de l'Eglise; car c'est en ce cas que Dieu défend aux évêques de se taire, sous peine de damnation. On lut les articles de ces coutumes, et il demanda aux cardinaux si elles pouvoient être observées par des chrétiens, ou dissimulées par des pasteurs.

Les légats lui demandèrent ensuite s'il vouloit s'en tenir à leur jugement touchant les différents qu'il avoit avec le roi. Il répondit que quand lui et les siens seroient pleinement rétablis dans tous les biens dont on les avoit dépouillés, il obéiroit volontiers à la justice, et se soumettroit à ceux dont le pape lui ordonneroit de subir le jugement. Que cependant il étoit trop pauvre pour être obligé à soutenir un procès, ne subsistant même qu'aux dépens du roi de France. Il ne voulut pas récuser le cardinal de Pavie, quoiqu'il crût en avoir sujet, pour ne pas s'engager dans un nouveau procès avant que d'être restitué. Les



légats lui demandèrent encore s'il vouloit répondre devant eux aux évêques qui avoient appelé au pape contre lui, parce qu'ils étoient présents. Il répondit de même qu'il n'avoit reçu aucun ordre du pape sur ce sujet, et que quand il l'auroit reçu, il feroit ce qui seroit raisonnable. Le lendemain, le roi de France donna audience aux légats, et justifia Thomas au sujet de la guerre, assurant, même avec serment, que ce prélat lui avoit toujours conseillé d'entretenir la paix avec le roi d'Angleterre (1).

#### XLV. Conférence d'Argentan.

Les légats allèrent rendre compte au roi d'Angleterre de ce qui s'étoit passé à la conférence, et pour cet effet ils se rendirent à Argentan le dimanche vingt-sixième de novembre. Le roi vint deux lieues au devant d'eux, et les conduisit jusqu'à leur logis. Le lendemain, après la messe, il les appela assez matin; ils vinrent chez lui, et entrèrent au conseil dans sa chambre avec les archevêques, les évêques et les abbés, qui y furent admis. Après qu'ils eurent été enfermés environ deux heures, ils sortirent, et le roi conduisit les légats jusqu'à la porte de la chapelle en dehors, et dit publiquement devant eux : Puis-je ne jamais voir aucun cardinal? Il les renvoya avec tant de précipitation, qu'encore que leur logis fût assez proche, on n'attendit pas que leurs chevaux fussent venus, mais on leur donna des chevaux qui se trouvèrent par hasard le plus près devant la chapelle. Ainsi les légats s'en allèrent accompagnés de quatre personnes au plus. Les archevêques, les évêques et les abbés demeurèrent avec le roi, et rentrèrent au conseil dans la chambre. Après qu'ils y furent demeurés presque jusqu'à l'heure de vêpres, ils allèrent trouver les légats, paroissant tous avoir le visage trouble; et y ayant été quelque temps, ils retournèrent à leur logis.

Le lendemain mardi, après avoir demeuré chez le roi jusqu'à midi, les prélats allèrent trouver les légats, portant de part et d'autre des paroles secrètes. Le mercredi vingt-neuf, qui étoit la veille de Saint-André, le roi sortit de grand matin avec des chiens et des oiseaux pour aller à la chasse, ce qu'on crut qu'il faisoit exprès pour s'absenter. Cependant, les évêques s'assemblèrent assez matin dans la chapelle du roi, puis dans la chambre; et après y avoir tenu conseil, ils allèrent à l'église, près de laquelle les légats étoient logés. Les légats y furent appelés pour entendre ce qu'on devoit proposer, et ils prirent séance au milieu, ayant à leurs côtés les archevêques de Rouen et d'York, les évêques de Worcester, de Sarisbéry, de Bayeux, de Londres, de Chi-

(1) II, Ep. 27.

chester et d'Angoulême, avec plusieurs abbés et une grande multitude de laïques.

#### XLVI. Appel contre Thomas.

Alors Gilbert, évêque de Londres, se leva, et adressant la parole aux légats, il dit : Vous avez ouï-dire que nous avons reçu des lettres du pape, et nous les avons en main; elles portent que, quand vous nous appellerez, nous allions vous trouver, et que vous avez plein pouvoir de terminer l'affaire qui est entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry, et entre nous et ce même prélat. C'est pourquoi, ayant appris votre arrivée en ces quartiers, nous sommes venus vers vous prêts à tenter action ou à répondre, et à nous en tenir à votre jugement. Le roi offre la même chose, c'est-à-dire d'approuver la sentence que vous prononcerez entre lui et l'archevêque, quelle qu'elle soit. Puis donc qu'il ne tient ni au roi, ni à vous, ni à nous que l'ordre du pape ne s'exécute, on l'imputera à qui il appartient. Mais parce que l'archevêque fait tout précipitamment, suspend et excommunie avant que d'admonester, nous prévenons par un appel sa sentence prématurée. Nous l'avons déjà interjeté; nous le renouvelons, et cet appel comprend toute l'Angleterre.

Ensuite l'évêque de Londres expliqua ainsi le différent entre le roi et l'archevêque. Le roi lui demande quarante mille marcs d'argent, à cause des revenus dont il avoit la recette quand il étoit chancelier; à quoi il répond qu'il n'étoit obligé à aucun compte quand il fut promu à l'archevêché; et quand il y auroit été obligé, il en auroit été rendu quitte par sa promotion; car il croit que l'ordination acquitte les dettes comme le baptême remet les péchés. L'évêque rapporta ensuite les causes de l'appel que lui et les autres évêques d'Angleterre avoient interjeté, savoir leur oppression et le péril du schisme, que le roi auroit peut-être embrassé s'ils avoient obéi à l'interdit de l'archevêque. Il dit aussi que l'archevêque décrioit le roi à cause de ses ordonnances, et là il déclara publiquement que le roi levoit la défense d'appeler à Rome, qu'il l'avoit fait en faveur des pauvres clercs, mais qu'il la levoit à cause de leur ingratitude; qu'en matière profane ils plaïdassent devant le juge laïque; en matière ecclésiastique, ils demandassent leur renvoi. L'évêque de Londres proposa enfin ses griefs particuliers contre l'archevêque, et dit : Il veut me soumettre à une servitude nouvelle, m'obligeant à envoyer ses lettres par toute l'Angleterre, à quoi quarante courriers ne suffiroient pas. Il a exempté de ma juridiction environ quarante églises, et il a son doyen à Londres devant qui il prétend que leurs causes doivent être portées. Ainsi je souffre plus de vexation de sa part qu'aucun autre évêque.

L'évêque de Sarisbéry adhéra à cet appel tant pour lui que pour l'évêque de Winchester. L'archidiacre de Cantorbéry et un moine de la même église appelèrent aussi, et tous demandèrent aux légats des *apôtres* ou lettres d'appel, qui leur furent accordées. Les légats quittèrent le roi le mardi d'après le premier dimanche de l'Avant, c'est-à-dire le cinquième dimanche de décembre; et en cette séparation le roi pria les légats avec grande humilité d'intercéder auprès du pape pour le délivrer absolument de l'archevêque; il répandit même des larmes, et le légat Guillaume parut en répandre. Mais le légat Othon eut peine à s'empêcher de rire, jugeant apparemment que ces larmes n'étoient pas sérieuses. Le légat Guillaume envoya un de ses clercs porter en diligence au pape les nouvelles de ce qui s'étoit passé, et le roi lui envoya aussi deux députés. Le samedi neuvième de décembre, les légats étant à Evreux, envoyèrent encore deux députés au pape pour lui dénoncer l'appel des prélats d'Angleterre. C'est ce que contient la relation qui fut envoyée aussitôt à saint Thomas par un de ses confidents.

On voit quelques autres circonstances dans une lettre de Jean de Sarisbéry à l'évêque de Poitiers, où il dit (1) qu'après la conférence de Gisors les légats trouvèrent le roi si troublé, qu'il se plaignoit publiquement d'être trahi par le pape, et menaçoit de le quitter s'il ne lui faisoit justice de l'archevêque de Cantorbéry. Après plusieurs conseils tenus de part et d'autre, où le roi consultoit, tantôt les seigneurs, tantôt les évêques et les abbés, tantôt ses confidents, tantôt les légats, tous deux ensemble ou séparément; enfin il déclara qu'il se soumettoit à leur jugement sur tous les différends qu'il avoit avec l'archevêque, promettant de donner d'entrée telle sûreté qu'ils voudroient; qu'il observeroit ponctuellement tout ce qu'ils ordonneroient, pourvu qu'ils lui rendissent justice comme au moindre particulier. Les légats répondirent qu'ils n'avoient pas reçu le pouvoir de juger l'archevêque, mais seulement de composer à l'amiable; et le roi les pria d'instruire le pape de sa soumission et de la justice de sa cause, suivant ce qu'ils en avoient appris de l'archevêque d'York, des évêques de Londres, de Chichester et de Worcester; de l'archevêque de Rouen, des évêques de Lisieux et de Bayeux.

Ensuite l'évêque de Londres proposa une appellation au nom du royaume et du clergé, demandant qu'il fût défendu à l'archevêque de rien innover contre l'un ni contre l'autre, et les mettant sous la protection du pape jusqu'au terme de l'appel, qui étoit la Saint-Martin de l'année suivante, mil cent soixante-huit. Après quoi les légats envoyèrent à l'archevêque deux députés qui, le lendemain de la Sainte-Luce, quatorzième de décembre, lui

(1) II, Ep. 26.

présentèrent une lettre par laquelle ils lui ordonnoient de déférer à cet appel, et lui défendoient, de la part du pape, de jeter en Angleterre aucun interdit ou excommunication, jusqu'à ce qu'on allât en la présence du pape, et que l'on connût sa volonté (1). Les évêques envoyèrent aussi deux députés à l'archevêque, pour lui dénoncer leur appel; mais il ne voulut point leur parler, parce qu'ils avoient communiqué avec ceux qu'il avoit excommuniés, entre autres l'évêque de Londres. Quant aux légats, Thomas leur écrivit qu'il savoit bien et eux aussi jusqu'à quel point il devoit leur obéir, et qu'il feroit ce qui seroit expédient à l'Eglise.

#### XLVII. Plaintes de Thomas au pape et aux cardinaux.

Il écrivit cependant au pape une grande lettre, où, après avoir raconté ce qui s'étoit passé à la conférence de Gisors, il se plaint que le roi n'a appelé des évêques d'Angleterre que ceux qui lui étoient les plus opposés, et déclare qu'il ne lui est ni sûr ni possible de subir aucun jugement qu'en présence de sa sainteté (2). Il ajoute ensuite : Et, parce que vous êtes chargé du soin de toutes les églises, tournez, s'il vous plaît, les yeux vers l'Occident, et voyez comment l'Eglise y est traitée; que le cardinal Othon vous dise ce qu'il a vu en Touraine et en Normandie, et ce qu'il a ouï-dire d'Angleterre. Car, pour ne point parler de l'église de Cantorbéry et de celle de Tours, que le roi traite comme vous savez, il tient en sa main depuis long-temps sept évêchés vacants dans notre province et dans celle de Rouen, et ne permet point qu'on y ordonne d'évêques. Le clergé du royaume est donné en proie à ses satellites. Si nous dissimulons ces désordres, que répondrons-nous à Jésus-Christ au jour du jugement? Et qui résistera à l'antechrist, si on souffre si patiemment ses précurseurs? C'est par ces tolérances que les rois dégénèrent en tyrans, et ne laissent ni droits ni privilèges à l'Eglise, qu'autant qu'il leur plaît. En vain nous proposons les exemples des Siciliens ou des Hongrois, qui ne nous excuseront pas au jugement de Dieu.

Mais trois jours après, ayant reçu le mandement des légats, qui suspendoit ses pouvoirs, il écrivit au pape une autre lettre, où il dit (3) : Nous sommes devenus la risée de nos voisins par l'autorité de vos légats, qui n'ont gardé aucune mesure avec nous. Pourquoi, seigneur, avez-vous donné la légation à un homme, dont l'entrée vous devoit faire juger de l'issue de sa commission, qui, dès le commencement, n'a songé qu'à faire sa cour aux princes aux dépens de la dignité de l'Eglise et

(1) II, Ep. 29.  
(2) II, Ep. 30.

(3) II, Ep. 47.



de la votre ? C'est Guillaume de Pavie dont il parle.

En même temps, Thomas écrivit à tous les cardinaux encore plus fortement, leur disant entre autres choses (1) : En quelle conscience pouvez-vous dissimuler l'injure faite à Jésus-Christ en ma personne, ou plutôt à vous qui devez tenir en terre la place de Jésus-Christ ? Feignez-vous d'ignorer que le roi d'Angleterre usurpe tous les jours les biens de l'Eglise, et détruit sa liberté ? Il étend les mains sur tout le clergé sans distinction, emprisonnant les uns, mutilant les autres, leur arrachant les yeux, les contraignant au duel, ou à l'épreuve du feu ou de l'eau. Il empêche les évêques d'obéir à leur métropolitain, les moindres clercs à leurs prélats, et ceux qui sont excommuniés légitimement de se tenir pour tels. Enfin, il veut ôter à l'Eglise toute sa liberté, à l'exemple de ce grand schismatique, votre persécuteur. C'est l'empereur Frédéric. Si notre roi fait tout cela impunément, que feront ses successeurs ? Que souffriront les vôtres ? Prenez garde que les maux croissent tous les jours, aussi bien que les occasions et les artifices pour les faire. Ne vous fiez ni à la faveur des princes ni aux richesses périssables ; faites-vous un trésor dans le ciel en secourant les opprimés. Autrement que Dieu nous juge, vous et moi, et tous les compagnons de mon exil ; qu'il vous demande compte du sang de ceux qui sont morts pour ma cause, et qu'il venge votre dissimulation et vos injustices. Bon Dieu ! quelle vigueur peut-on désormais espérer dans les membres, si elle manque dans le chef ? On dit déjà hautement partout qu'on ne fait point justice à Rome des puissants. Cette dissimulation, si vous n'y prenez garde, infectera tous les rois ; le nôtre est déjà venu au point de suivre les Siciliens, ou plutôt de les précéder. Le clergé d'Angleterre s'empresse de venir à sa cour de toutes parts ; les prêtres deviennent courtisans, et, sous ce prétexte, s'engagent au roi par serment, afin qu'ils obtiennent plus aisément dans son royaume les droits qu'il y rétablit à sa volonté. Et ensuite : Croyez-moi donc, reprenez vos forces, employez le glaive de Saint-Pierre, et vengez l'injure de Jésus-Christ sans épargner personne ; c'est là le grand chemin qui mène à la vie. L'Eglise ne doit pas être gouvernée par la dissimulation et par l'artifice, mais par la justice et la vérité.

#### XLVIII. Absolutions surprises.

Le pape avait promis d'absoudre ceux que Thomas avait excommuniés, en cas seulement qu'ils fussent en péril de mort, et à condition de prêter serment que, s'ils revenaient en santé, ils satisferaient aux ordres du pape.

(1) II, Ep. 46.

Sur ce fondement, ces excommuniés supposèrent qu'ils étoient en péril de mort, parce qu'un ordre du roi les obligeoit de passer la mer, et, sous ce prétexte, ils se firent absoudre par un pauvre évêque du pays de Galles, qui avoit quitté son évêché pour une abbaye de plus grand revenu, homme ignorant des lois et des canons. Dès le temps de l'arrivée des légats, Jean de Sarisbéry se plaignit fortement au pape de ces absolutions surprises en fraude, sans aucune satisfaction ni restitution de biens usurpés. Sur quoi le pape écrivit aux légats d'obliger ceux qui avoient été absous à la restitution des biens de l'église de Cantorbéry, ou de les remettre dans la première excommunication (1). Ainsi les deux légats, Guillaume de Pavie et Othon, retournèrent sur la fin de l'année mil cent soixante-sept, sans que leur légation eût été d'aucune utilité.

#### XLIX. Sédition à Reims.

Jean de Sarisbéry étoit réfugié à Reims, où, pendant l'été de cette année, mil cent soixante-sept, il arriva un grand tumulte, comme nous l'apprenons par ce qu'il en écrivit à Jean, évêque de Poitiers, en ces termes (2) : Les bourgeois avoient conspiré contre l'archevêque par le conseil du clergé et avec le secours de la noblesse, parce que l'archevêque vouloit imposer à la ville des servitudes nouvelles et insupportables. Ils se saisirent des tours des églises et des maisons les plus fortes, chassèrent de la ville les officiers et les amis de l'archevêque, et lui firent plusieurs insultes. Ils lui avoient d'abord fait toute sorte de soumission et offert deux mille livres, pourvu qu'il les laissât vivre selon les droits, dont la ville avoit toujours usé depuis le temps de saint Remi. Ils s'étoient aussi adressés au roi Louis pour adoucir par son moyen l'archevêque, son frère ; mais ils n'avoient pas réussi. Ils eurent donc recours à Henri, comte de Champagne, et, par son conseil, ils se soulevèrent au roi, que l'archevêque avoit amené pour réduire la ville. Le roi fit abattre environ cinquante maisons : ce qu'il fit à regret, et toutefois il ne satisfut pas son frère.

Trois jours après qu'il se fut retiré, les bourgeois revinrent, et pour se venger abattirent les maisons des gentilshommes qui favorisoient l'archevêque, savoir, du vidame et d'un autre qui avoit été gouverneur de la ville. L'archevêque implora le secours du comte de Flandre, et l'amena avec mille chevaliers pour faire main-basse sur les bourgeois, ou les jeter dans des prisons. Mais ils prévirent l'arrivée du comte, et vidèrent si bien la ville, que les Flamands y trouvèrent à peine de quoi sub-

(1) II, Ep. 3 ; II, Ep. 26 ; (2) II, Ep. 31. Sariso. Ep. II, Ep. 103. Jo. Sariso. Ep. 214 ; II, Ep. 48. 220 ; II, Ep. 104.

sister un jour. Cependant, à leur insu, l'archevêque fit sa paix avec les bourgeois, par l'entremise de son frère Robert, comte de Dreux, moyennant quatre cent cinquante livres pour réparation des dommages qui montoient à quatre fois autant, leur permettant de vivre suivant leurs anciens usages ; et après cette paix si honteuse, il étoit encore mal avec son clergé, et vexoit les églises qui offroient de lui faire justice. C'est ce qu'en racontoit Jean de Sarisbéry.

On croit que ce différent venoit de la commune nouvellement établie à Reims comme en plusieurs autres villes, et à l'occasion de laquelle les bourgeois vouloient restreindre la juridiction de l'archevêque, et étendre la leur sur quelques privilèges (1). A l'égard du clergé, les chanoines de Reims se plaignoient que l'archevêque les traitoit avec une dureté excessive, et excitoit le roi, son frère, à faire sur eux des exactions, et saisir leurs biens au préjudice de la liberté de l'Eglise. C'est ce qui parolt par les lettres que le pape Alexandre en écrivit au roi et à l'archevêque.

#### L. Manichéens en Flandre et en Bourgogne.

Ce prélat étant en Flandre, alors soumise à sa métropole, y trouva des manichéens, que le peuple nommoit poplicains ou publicains, nom que l'on croit être venu de celui de pauliciens. Ils séduisoient les simples par une apparence de vertu, et offrirent à l'archevêque six cents marcs d'argent pour n'être point recherchés ; mais comme il n'en fut pas touché, ils appelèrent au pape. Ce qui obligea le roi Louis de lui en écrire, afin qu'il laissât agir l'archevêque, son frère (2) ; car cette hérésie avoit jeté en ces quartiers-là de profondes racines, comme nous avons dit en parlant de Tanchelme.

On trouva, dans le même temps, à Vézelay en Bourgogne, neuf de ces mêmes hérétiques, que l'abbé Guillaume fit séparer et enfermer jusqu'à ce que les évêques et les autres personnes d'autorité fussent venus pour les convaincre (3). On les tint pendant deux mois en prison, et on les faisoit venir souvent pour les examiner sur la foi, tantôt par les menaces et tantôt par la douceur. Enfin ils furent convaincus par des évêques, des abbés et d'autres personnes doctes, de rejeter trois sacrements, savoir : le baptême des enfants, l'eucharistie et le mariage ; et plusieurs autres saintes pratiques, savoir : le signe de la croix, l'eau bénite, les bâtiments des églises, les dîmes et les oblations, la profession monastique, et toutes les fonctions des clercs et des prêtres. Comme

(1) Marlot. to. 2, p. 391. Poplic. Sup. liv. LXVII, n. Sup. liv. LXVI, n. 18. 34.  
(2) Duchêne, to. 4, p. 319. (3) Hist. Vizel. tom. 3, 739. Ep. 458. Cang. gloss. Spicil. p. 644.

la fête de Pâques approchoit, deux d'entre eux ayant ouï-dire qu'on les alloit examiner par le feu, feignirent de croire ce que croit l'Eglise, et offrirent de subir l'épreuve de l'eau. On les amena donc à la procession, en présence d'un grand peuple qui remplissoit tout le cloître ; de Guichard, archevêque de Lyon ; de Bernard, évêque de Nevers ; de Gautier, évêque de Laon, et de Guillaume, abbé de Vézelay. Etant interrogés, ils répondirent qu'ils croyoient comme l'Eglise catholique, et s'offrirent à subir l'examen de l'eau. On en rendit grâce à Dieu, et l'abbé demanda à tous les assistants : Que ferons-nous donc de ceux qui demeurent dans leur obstination ? Ils répondirent tous : Qu'on les brûle, qu'on les brûle. Le lendemain, les deux qui paroisoient convertis étant éprouvés par l'eau, l'un fut jugé innocent, l'autre coupable, et toutefois l'abbé se contenta de le faire fouetter publiquement et le bannir. Les sept autres furent brûlés. C'étoit l'an mil cent soixante-sept (1).

#### LI. L'empereur feint de vouloir quitter le schisme.

Cependant l'empereur Frédéric, ayant perdu ses troupes, et voyant les villes de Lombardie révoltées contre lui, ne savoit comment se tirer d'Italie. En cette extrémité, il écouta le conseil d'un chartreux, qui avoit été fort familier auprès de lui, et l'avoit quitté à cause du schisme (2). Ce religieux lui représenta avec larmes qu'il n'auroit jamais de paix s'il ne se réconcilioit à l'Eglise, et obtint de lui qu'il manderoit le prieur de la grande Chartreuse, l'abbé de Cîteaux et l'évêque de Pavie qu'il avoit chassé, et qu'il promettoit de suivre en tout leur conseil, pourvu qu'ils prissent sur eux la contravention au serment qu'il avoit fait de ne jamais reconnoître le pape Alexandre. Cette proposition donna bien de la joie à tous ceux qui l'apprirent, et les Lombards commencèrent à s'adoucir, espérant la conversion de Frédéric.

Le prieur de la Chartreuse se mit donc en chemin avec l'évêque de Pavie et Geoffroy, évêque d'Auxerre, qui avoit été abbé de Clairvaux, et que l'abbé de Cîteaux envoya à sa place, parce qu'il étoit grièvement malade ; et ils envoyèrent devant un religieux pour savoir de l'empereur le lieu et le temps de la conférence. Mais cependant le marquis de Montferrat avoit traité avec le comte de Morienne, son parent, et avoit obtenu de lui qu'il donneroit passage à l'empereur. Alors ce prince, se trouvant en sûreté, répondit qu'il étoit inutile que les prélats vinsent, à moins qu'ils n'amènassent avec eux visiblement un ange du ciel, ou qu'ils n'eussent le pouvoir de faire des miracles, comme de guérir des lé-

(1) Chr. Vizel. tom. 1, (2) II, Ep. 63. bibl. Lab. p. 397.



preux ou ressusciter des morts. Ainsi ils s'en retournèrent. L'empereur se retira donc au mois de mars mil cent soixante-huit, mais de nuit, et déguisé en valet; et, passant par la comté de Bourgogne, il revint en Allemagne (1).

### LII. Fondation d'Alexandrie-de-la-Paille.

Cette retraite de l'empereur encouragea puissamment les villes de Lombardie, liguées contre lui, en sorte que, non contentes d'avoir rebâti Milan, elles résolurent de fonder une nouvelle ville à l'entrée du pays pour s'opposer aux premiers efforts des Allemands (2). Ce dessein fut exécuté le premier jour de mai mil cent soixante-huit, et on nomma la nouvelle ville Alexandrie, en l'honneur du pape. Elle eut, dès la première année, quinze mille habitants portant les armes; et, l'année suivante, ses consuls allèrent trouver le pape à Bénévent, lui offrant leur ville en propriété, et à l'église romaine, à qui ils la rendirent tributaire. Les impériaux la nommèrent par mépris Alexandrie-de-la-Paille; mais elle a subsisté, et est encore une ville considérable dans le duché de Milan.

L'antipape Guy de Crème étoit toujours à Rome à Saint-Pierre; mais il mourut cette année mil cent soixante-huit, le vingtième de septembre, après avoir porté le nom de Pascal III quatre ans et cinq mois. Son parti élit à sa place Jean, abbé de Strum, élu évêque d'Albane, et le nomma Calliste III (3). Il porta ce titre dix ans.

### LIII. L'empereur Manuel envoie au pape Alexandre.

Vers le temps où Guy de Crème mourut, le pape Alexandre reçut encore une ambassade de Manuel, empereur de Constantinople, semblable à celle qu'il en avoit reçue deux ans auparavant (4). Un des grands de l'empire grec, en qualité d'apocrisiaire, vint trouver le pape à Bénévent, lui présenta de grandes sommes d'argent, et lui offrit, de la part de Manuel, toutes sortes de secours contre Frédéric, et la réunion de l'église grecque à la romaine, demandant pour son maître la couronne impériale.

Le pape, par le conseil des cardinaux et des nobles romains, répondit : Nous rendons grâce à l'empereur, votre maître, et recevons avec plaisir les témoignages de sa bonne volonté; mais ce qu'il demande touchant l'empire est si important, si difficile et si dangereux, que les décrets des pères ne nous permettent pas

(1) Contit. Acerb. Mor. p. 817. (2) Acta Alex. ap. Baron. n. 7.

(3) Acta ap. Bar. ann. 1170. Sup. (4) Acta ap. Bar. ann. 1170. Sup.

d'y consentir, puisque, par le devoir de notre charge, nous devons être les auteurs et les conservateurs de la paix. Il renvoya ainsi l'apocrisiaire avec tout l'argent qu'il avoit apporté, et le fit suivre par deux cardinaux, qu'il envoya à l'empereur Manuel.

### LIV. Conversion des Rugiens.

La même année, le pape Alexandre soumit à l'évêque de Rotschild l'île de Rugen, nouvellement convertie. Car, Valdémarr, roi de Danemarck, leva des troupes et arma des vaisseaux pour subjuger les Slaves rugiens, habitants de cette île. Il assiégea leur capitale, nommée Arcon, mais inconnue aujourd'hui, et la prit à composition. Les premiers articles de la capitulation furent, qu'ils livreroient au roi leur idole, nommé Suantovit, avec tout son trésor; qu'ils délivreroient sans rançon les chrétiens captifs, et embrasseroient eux-mêmes la religion chrétienne, qu'ils donneroient aux églises les terres consacrées à leurs faux dieux (1). Suantovit, que ces barbares tenoient pour le premier de leurs dieux, étoit originairement le martyr saint Vitus, que l'Eglise honore le quinzième de juin. Les premiers qui portèrent la foi chrétienne dans l'église de Rugen, étoient des moines de Corbie en Saxe, où les reliques de ce martyr avoient été transférées (2). Ces moines, y ayant fait quelques conversions du temps de Louis le germanique, y fondèrent une église sous l'invocation de leur saint patron; mais ces peuples, étant retombés dans l'idolâtrie, oublièrent le vrai Dieu, et mirent à sa place ce martyr, qu'ils nommèrent en leur langue Suantovit, et en firent une idole. Tant il est dangereux d'enseigner trop tôt à des idolâtres le culte des saints et de leurs images avant que de les avoir instruits à fond et affermis dans la connaissance du vrai Dieu.

Suantovit avoit un temple magnifique pour le pays au milieu de la ville d'Arcon, son idole étoit de taille gigantesque et avoit quatre têtes, dont deux regardoient devant et deux derrière. A sa main droite il tenoit une corne ornée de différentes sortes de métaux, le pontife l'emplissoit de vin tous les ans, et, selon que ce vin diminuoit ou non, il prédisoit la stérilité ou la fertilité de l'année. On sacrifioit à cet idole des animaux, dont on faisoit ensuite de grands festins; et on lui immoloit même des hommes, mais seulement des chrétiens. Tout le pays lui apportoit des offrandes et des tributs; son pontife étoit beaucoup plus considéré que le roi.

Le lendemain que la ville d'Arcon eut capitulé (3), Valdémarr envoya deux officiers pour

(1) Helmold. lib. II, c. 12. Saxo. lib. 14, p. 287. V. Pag. an. 1164, n. 13. Helm. I, c. 6. (2) Sup. liv. LVI, n. 17; liv. XLVII, n. 51. (3) Saxo. p. 292.

la démolition de ce colosse, et ils recommandèrent bien à leurs gens d'user de précaution pour n'être pas accablés de sa chute: ce que les barbares n'auroient pas manqué d'attribuer à la puissance de leur dieu et à la punition du sacrilège. L'idole étant tombée avec un grand fracas fut tirée hors de la ville et traînée dans le camp des Danois, où elle fut le spectacle de toute l'armée; le soir on la mit en pièces, et le bois dont elle étoit composée servit au feu des cuisines. Ensuite on brûla le temple qui étoit aussi de bois, et celui des machines qui avoient servi au siège fut employé à bâtir une église. On en fonda jusqu'à douze dans le pays, et on y établit des prêtres. Le roi Valdémarr fut secondé en cette occasion par deux évêques qui l'accompagnoient, Absalon de Rotschild et Bernon de Mecklembourg. Le prince des Rugiens, nommé Jarémar, aida beaucoup à la conversion de ses sujets. Car, dès qu'il fut instruit de la religion, il courut avec ardeur au baptême, et ordonna à tous les siens de le recevoir avec lui; ensuite il prêchoit lui-même ce peuple farouche pour l'amener, soit par raisons, soit par menaces, à la douceur du christianisme. Car, de toute la nation des Slaves, les Rugiens seuls étoient demeurés jusqu'alors dans les ténèbres de l'idolâtrie, leur habitation dans une île étant d'un accès difficile. Leur conversion arriva l'an mil cent soixante-huit, et c'est le dernier événement considérable de la chronique des Slaves, composée par le prêtre Helmod, et commençant à Charlemagne (1).

### LV. Eglise d'Allemagne.

Le pape Alexandre, ayant appris par les lettres du roi Valdémarr l'heureux succès de son entreprise et la conversion des Rugiens, écrivit une lettre à Absalon, évêque de Rotschild, où il dit : Comme cette île est trop petite pour avoir un évêque particulier, le roi, à la prière de ce peuple, nous a prié de vous en

donner la conduite pour le spirituel : nous en avons aussi été priés par Esquil, archevêque de Londen et légat du saint-siège, par les évêques et les seigneurs du royaume et par l'archevêque d'Upsal; c'est pourquoi nous vous commettons à perpétuité le gouvernement spirituel de cette île. La lettre est datée de Bénévent, le quatrième de novembre mil cent soixante-huit.

La même année, au mois d'octobre, mourut Hartvic, archevêque de Brême, et cette église se trouva divisée par une double élection; les uns élurent Sifrid, fils d'Albert l'ours, marquis de Brandebourg; les autres, le doyen Obert; mais les deux élus furent obligés de se retirer par l'autorité du duc de Saxe (1). Ensuite l'empereur tint une cour à Bamberg, où les deux élections furent cassées, et Baudouin, prévôt d'Halberstat, fut intrus dans le siège de Brême par la volonté du duc, à qui il abandonna les biens de cette église. Il fut ordonné par les schismatiques, reçut le pallium de l'antipape, et tint le siège de Brême dix ans. Sifrid fut évêque de Brandebourg.

En Bavière, Conrad, archevêque de Salzbourg, mourut la même année mil cent soixante-huit, le vingt-huitième de septembre (2), après avoir beaucoup souffert pour la défense de l'église catholique de la part de l'empereur Frédéric, son cousin-germain, et des schismatiques; car ce prélat avoit toujours reconnu le pape Alexandre. On élit pour lui succéder Albert, son neveu, fils de Ladislas, roi de Bohême, par un commun consentement du clergé, des officiers et du peuple. Albert n'étoit que diacre et encore jeune; il fut intronisé dans le siège de Salzbourg le jour de la Toussaint; et l'année suivante, mil cent soixante-neuf, il fut ordonné prêtre, et ensuite archevêque, le quinzième de mars, samedi des quatre-temps de carême, par Uldaric, patriarche d'Aquilée. Peu de temps après on lui apporta le pallium de la part du pape Alexandre.

(1) Chr. Alb. Stard. an. 1168. Hist. arch. Brem. p. 105. (2) Chr. Richerps. ann. 1168.

(1) Helm. c. 13.



## LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

## I. Conférence de Montmirail.

VERS la fête de Noël, mil cent soixante-huit, il y eut des propositions de paix entre le roi de France et le roi d'Angleterre, portées de part et d'autre par des ecclésiastiques et des religieux, leurs sujets; et, pour conclure le traité, on marqua une conférence au jour de l'Épiphanie de l'année suivante (1). Ce jour donc, les deux rois s'assemblèrent à Montmirail-au-Maine, et la paix y fut confirmée. Le roi d'Angleterre dit au roi de France : Seigneur, en ce jour, où trois rois ont offert des présents au roi des rois, je me mets sous votre protection avec mes enfants et mes états. Alors Henri, son fils aîné, s'approcha, et reçut du roi de France la seigneurie de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine, dont il lui fit hommage, comme il l'avait déjà fait pour le duché de Normandie; son frère Richard fut accordé avec Alix, seconde fille du roi de France, et lui fit hommage du duché d'Aquitaine.

Cependant quelques personnes nobles et pieuses, même ceux que le pape avait envoyés pour faire la paix, persuadèrent à Thomas, archevêque de Cantorbéry, d'adoucir le roi d'Angleterre par quelque soumission en présence du roi de France et des seigneurs des deux royaumes, et de remettre entièrement à la discrétion de son roi la décision de leur différent, sans aucune condition, l'assurant que c'était le moyen de rentrer dans ses bonnes grâces. C'est qu'il couroit un bruit parmi le peuple, que le roi d'Angleterre voulait se croiser pour aller à Jérusalem, quand il aurait fait la paix de l'Eglise à son honneur. Or, quoique ce fût une feinte de la part du roi, comme il parut clairement depuis, on pressa tellement l'archevêque qu'il se laissa persuader.

Etant donc conduit par les médiateurs de la paix, comme les deux rois étoient encore ensemble et attendoient la conclusion du traité, il commença par se prosterner aux pieds du roi d'Angleterre, qui le releva aussitôt (2). Alors le prélat implora humblement la clémence de son roi pour l'Eglise d'Angleterre, attribuant à ses péchés le trouble dont elle

étoit affligée. Puis il ajouta : Seigneur, en présence du roi de France, des prélats et des seigneurs, je remets tout le sujet de notre différent à votre discrétion, sauf l'honneur de Dieu. A ces derniers mots, le roi d'Angleterre s'emporta contre l'archevêque, lui dit des injures et lui fit de grands reproches, le traitant de superbe et d'ingrat, qui, lorsqu'il étoit chancelier, étoit capable de lui ôter la couronne. L'archevêque l'écouta en patience, et lui répondit avec tant de modération, que les assistants en étoient contents. Mais le roi d'Angleterre l'interrompit, et dit au roi de France : Seigneur, écoutez, s'il vous plaît. Tout ce qui lui déplaira, il dira qu'il est contraire à l'honneur de Dieu, et ainsi il s'attribuera tous ses droits et les miens. Mais, pour montrer que je ne veux en rien m'opposer à l'honneur de Dieu, voici ce que je lui offre. Il y a eu devant moi plusieurs rois en Angleterre plus ou moins puissants que je ne suis : il y a eu avant lui plusieurs grands et saints personnages archevêques de Cantorbéry; qu'il m'accorde ce que le plus grand et le plus saint de ses prédécesseurs a accordé au moindre des miens, et je suis content.

On s'écria de tous côtés : Le roi s'humilie assez; et, comme Thomas ne disoit mot, le roi de France lui dit avec quelque émotion : Seigneur archevêque, voulez-vous être meilleur ou plus sage que les saints? Que craignez-vous? Voilà la paix à la porte. L'archevêque répondit : Il est vrai que mes prédécesseurs valaient mieux que moi; chacun d'eux a retranché en son temps quelque abus, mais non pas tous; ils nous en ont laissé à retrancher pour avoir part à leur gloire. Que si quelqu'un d'entre eux a été trop mou, ce n'est pas en ce point que nous devons l'imiter. Nos pères ont souffert le martyre pour ne pas faire le nom de Jésus-Christ, et je supprimerai son honneur pour rentrer dans les bonnes grâces d'un homme! Alors les grands des deux royaumes s'élevèrent contre lui, disant que, par son arrogance, il mettoit obstacle à la paix; et ils ajoutèrent : Puisqu'il résiste à la volonté des deux rois, il mérite d'être abandonné de l'un et de l'autre.

La nuit termina la conférence, et les deux rois montèrent promptement à cheval, sans

(1) Gervas. Dorob. ann. 1168, 1169. (2) Vita quadrip. II, c. 25.

saluer l'archevêque ni recevoir son salut (1). Le roi d'Angleterre en s'en retournant disoit : Je me suis aujourd'hui vengé de mon traître. Les courtisans et les médiateurs de la paix reprochoient en face à Thomas qu'il avoit toujours été superbe, hautain et attaché à son sens, ajoutant que c'étoit un grand malheur pour l'Eglise de l'avoir fait évêque. Thomas gardoit le silence; toutefois, il répondit un mot à Jean, évêque de Poitiers, Anglois de naissance, son ami particulier, qui lui reprochoit de détruire l'Eglise. Mon frère, lui dit-il, prenez garde que vous ne la détruisiez vous-même. Il retourna coucher à Montmirail, où le roi Louis qui y logeoit aussi n'alla point le visiter, suivant sa coutume : ce qui fit juger que ce prince étoit refroidi à son égard; et d'autant plus que pendant les trois jours de marche jusqu'à Sens, le roi ne lui envoya personne, et ne lui fournit point sa subsistance à l'ordinaire.

## II. Le roi Louis console l'archevêque Thomas.

Le troisième jour, Thomas étant à Sens avec les siens, comme ils étoient en peine où il se retireroit (2), il leur dit d'un visage tranquille et gai : On n'en veut qu'à moi, et quand je me serai retiré on ne vous persécutera plus, je m'abandonne à la Providence; et puisque l'Angleterre et la France ne sont fermées, il ne nous convient pas non plus d'avoir recours aux Romains, ce sont des voleurs qui pillent les misérables sans distinction. Il faut prendre un autre chemin. J'ai oui-dire que vers la Saône et jusqu'en Provence les gens sont plus humains; j'irai là à pied avec un compagnon; peut-être auront-ils pitié de nous, et nous donneront-ils de quoi vivre jusqu'à ce que Dieu y pourvoie autrement.

Comme le prélat parloit ainsi, un officier du roi de France accourut, et lui dit que le roi le demandoit. Un des assistants dit : C'est pour nous chasser du royaume. Ne faites pas le prophète, dit l'archevêque. Etant arrivés chez le roi, ils le trouvèrent assis, le visage triste, et il ne se leva point devant l'archevêque à son ordinaire, ce qui parut de mauvais augure. Il les invita faiblement à s'asseoir, et ils demeurèrent long-temps en silence, le roi ayant la tête penchée et l'air affligé : ce qui leur faisoit croire qu'il les chassoit à regret. Enfin il se leva en fondant en larmes et sanglotant, et se jeta aux pieds de l'archevêque de Cantorbéry, au grand étonnement des assistants. Le prélat se pencha pour relever le roi, qui, pouvant à peine parler, lui dit : Mon père, vous êtes le seul qui avez vu clair : oui, vous êtes le seul; nous avons été des aveugles quand nous vous avons conseillé dans votre cause, qui est celle de Dieu, d'abandonner sans honneur pour contenter un homme. Je m'en repens, mon

(1) Vita, c. 26.

(2) C. 27.

père, et vivement; je vous en demande l'absolution. Je vous offre mon royaume à Dieu et à vous, et vous promets que, tant qu'il me fera la grâce de vivre, je ne vous abandonnerai jamais, ni vous ni les vôtres. Le prélat donna au roi l'absolution qu'il désiroit, et sa bénédiction, et s'en retourna plein de joie à Sens, où ce prince le défraya royalement jusqu'à son retour en Angleterre. La réputation de Thomas en augmenta; on disoit dans tout le pays que c'étoit un grand homme, et qu'il n'avoit point son pareil en courage et en prudence.

Quelques jours après, le roi de France apprit que le roi d'Angleterre avoit déjà rompu les conventions qu'il venoit de faire à Montmirail par sa médiation avec les Poitevins et les Bretons (1). Ce qui lui fit dire : O que l'archevêque de Cantorbéry est prudent de nous avoir résisté à tous pour ne pas faire sa paix comme on vouloit; nous devrions lui avoir toujours demandé conseil, puisqu'il connoit si bien le caractère d'esprit de ce prince. Le roi Henri de son côté manda au roi Louis : J'admire de quel droit vous protégez contre moi cet archevêque, après qu'en votre présence je me suis humilié comme vous savez, et qu'il n'a pas tenu à moi que je ne lui donnasse la paix, qu'il a refusée arrogamment et injurieusement. Vous ne devez pas l'entretenir plus long-temps dans votre royaume, à la honte de votre vassal. Louis répondit aux envoyés de Henri : Dites à votre maître que, s'il ne veut pas abandonner les coutumes qu'il dit avoir reçues de ses ancêtres, quoiqu'on prétende qu'elles ne s'accordent pas avec la loi de Dieu, je veux encore moins perdre l'ancien droit de ma couronne. Car la France a de tout temps accoutumé de protéger les misérables et les affligés, et principalement de recevoir ceux qui sont exilés pour la justice. J'ai reçu l'archevêque de Cantorbéry de la main du pape, que je reconnais seul pour seigneur sur la terre; c'est pourquoi je ne l'abandonnerai ni pour empereur, ni pour roi, ni pour aucune puissance du monde (2).

## III. Thomas emploie les censures ecclésiastiques.

Alors Thomas, voyant qu'il ne pouvoit avoir la paix par la douceur, voulut essayer de l'obtenir par la sévérité; ainsi, par son autorité d'archevêque et celle qu'il avoit reçue du pape comme légat, il envoya des lettres de tous côtés, par lesquelles il suspendoit et excommunioit tous ceux qui agissoient contre l'Eglise, exprimant les noms des personnes et les causes de la censure. Il excommunait spécialement ceux qui avoient pillé les biens de l'Eglise de Cantorbéry, ou qui les retenoient; et renouvela l'excommunication contre Gilbert, évêque de Londres, lui enjoignant de l'observer.

(1) Gervas. p. 1406.

(2) III, Ep. 79.



ver (1). Ces censures étant répandues partout, à peine le roi trouvoit-il quelqu'un dans sa chapelle qui pût lui donner à la messe le baiser de paix; car presque tous étoient excommuniés, ou directement, ou pour avoir communiqué avec les autres. Le reste des évêques et des seigneurs, craignant de pareilles censures, réitérèrent leurs appellations contre l'archevêque; et le roi, ne pouvant souffrir la condamnation de ses domestiques, envoya à Rome deux archidiacres, Renaud de Sarisbéry, et Raoul de Landarf, se plaignant de cette injure et demandant de nouveaux légats pour absoudre les excommuniés et faire la paix (2), de peur qu'il ne fût obligé de pourvoir d'ailleurs à sa sûreté et à son honneur. Thomas envoya aussi à Rome de son côté, et fit écrire au pape par le roi Louis et par les évêques et les seigneurs de France, qui avoient assisté à la conférence de Montmirail, afin que le pape fût informé à quoi il avoit tenu que la paix ne se fit.

Le roi Henri ne se contenta pas d'agir directement auprès du pape, il envoya aux villes d'Italie, et promit aux Milanois trois mille marcs d'argent pour la réparation de leurs murailles, afin qu'avec les autres villes, qu'il s'efforçoit de gagner, ils obtinssent du pape la déposition ou la translation de Thomas (3). Car il avoit promis pour la même cause deux mille marcs aux Crémonois, mille au Parmesans, et autant aux Boulonnois. Il offroit au pape de l'argent pour le délivrer de l'exaction des Romains; et dix mille marcs de plus, avec la liberté de disposer comme il lui plairoit des églises vacantes d'Angleterre. Mais l'excès de ses promesses et l'injustice de ses demandes empêchèrent qu'il ne fût écouté. Il fit encore agir au nom du roi de Sicile, dont le crédit étoit grand à Rome: ce qui fut inutile, et tout ce qu'il put obtenir fut que le pape enverroit des nonces pour procurer la paix.

#### IV. Lettre de Thomas au cardinal d'Ostie.

Cependant Thomas, sachant les mouvements que le roi se donnoit contre lui, et qu'il sollicitoit le pape de l'appeler en Italie, écrivit ainsi à Humbaud, cardinal-évêque d'Ostie, son ami, qui fut depuis le pape Lucius III. Comme il est évident que le roi d'Angleterre ne cherche qu'à opprimer la liberté de l'Eglise, et bannir de ses états l'autorité du saint-siège, tous les hommes sages et craignant Dieu admirent comment l'Eglise romaine l'a souffert si long-temps avec tant de patience. Quelle gloire est-ce devant Dieu ou devant les hommes de juger les pau-

(1) III, Ep. 39. Radulf. de Diceto, an. 1169, p. 153. Ger. p. 1407. (2) III, Ep. 3. (3) III, Ep. 80.

vres, et ne point réprimer les crimes des puissants, que la vraie justice punit plus rigoureusement que les autres? Qui jamais, au vu et au su du pape, a tant abusé des biens de l'Eglise, que fait à présent le roi d'Angleterre (1)? Il y a cinq ans qu'il possède mon évêché; il a tourné à son usage ceux de Lincoln, de Bath, d'Herford et d'Elie; il a distribué à ses chevaliers presque toutes les terres de l'Eglise de Landaf, et il ne permet point d'ordonner d'évêque à Bangor, vacant depuis près de dix ans. Je ne parle point des abbayes dont je ne sais pas le nombre. Il se vante de faire tout cela en vertu de ses coutumes, que l'Eglise romaine devroit avoir publiquement condamnées dès le commencement.

C'est donc parce que je ne veux pas abaisser l'Eglise que le roi vous demande ma déposition; parce que je ne veux pas abandonner la loi de Dieu, il demande que je sois transféré à une autre église sans nécessité et utilité; parce que je ne veux pas prendre part à ses injustices, il demande que vous m'appeliez, afin que dans le passage il puisse trafiquer de mon sang. Car à quel autre dessein sollicite-t-il pour me perdre les Milanois, les Crémonois et les Parmesans, qu'il a corrompus par argent? Quel mal ai-je fait à Pavie et aux autres villes d'Italie pour procurer mon exil? Et ensuite: N'a-t-on pas attiré les Frangipanes, les Latrons, la famille de Pierre de Léon, et les autres Romains les plus puissants pour soumettre l'Eglise romaine? On promet même de lui donner la paix avec l'empereur et les Saxons, et d'obliger par argent tous les Romains à prêter serment de fidélité au pape, pourvu qu'il satisfasse le roi d'Angleterre par ma déposition. Vous voyez quelle sûreté et quel agrément il me préparoit en ce voyage, et il ne se mettoit pas en peine où je prendrais de quoi en faire les frais et de quoi satisfaire à mes créanciers. Enfin, on a beau m'appeler, je ne m'exposerai jamais à ce voyage, où ma vie seroit en péril.

#### V. Gratien et Vivien, nonces vers le roi d'Angleterre.

Les nonces que le pape envoya au roi d'Angleterre furent Gratien, neveu du pape Eugène III, sous-diacre et notaire de l'Eglise romaine, avec le docteur Vivien, archidiacre d'Orviète et avocat en cour de Rome (2). Le pape lui donna la formule de la paix qu'ils devoient traiter, et leur fit promettre par serment de n'en point excéder les termes. Il leur défendit de souffrir que le roi les défrayât jusqu'à ce que la paix fût conclue, et de faire aucun séjour au delà du terme qui leur étoit prescrit, savoir, la Saint-Michel de la même année mil cent soixante-neuf. Les nonces étoient chargés de deux lettres, l'une à l'ar-

(1) III, Ep. 79. Sup. VI, 7. (2) III, Ep. 80.

chevêque de Cantorbéry, par laquelle le pape lui conseilloit et lui ordonnoit de ne porter aucune sentence contre le roi, le royaume, ou les personnes distinguées, jusqu'au retour de ses nonces; et s'il avoit porté quelque sentence de la suspendre jusqu'à ce terme (1). Par la lettre au roi, il lui enjoignoit de la part de Dieu, et pour la rémission de ses péchés, de rétablir l'archevêque de Cantorbéry dans son église, et lui rendre sincèrement ses bonnes grâces. La lettre est datée de Bénévent, le dixième de mai. Ils avoient aussi des lettres pour le roi de France, qu'ils lui rendirent à Souvigny en Bourgogne, où ils le rencontrèrent; et il ne leur conseilla pas d'aller chercher le roi d'Angleterre, qui étoit en Gascogne avec son armée, parce qu'ils ne pouvoient y arriver sans grand péril. Ils allèrent donc à Sens attendre le retour de ce prince.

#### VI. Eglises d'Allemagne.

Cependant, l'empereur Fridéric tint à Bamberg une diète ou cour générale à la Pentecôte, qui cette année mil cent soixante-neuf fut la huitième de juin (2). A cette assemblée, se trouvèrent les prétendus cardinaux, légats de l'antipape Calliste III; et, du consentement de tous les seigneurs présents, l'empereur y fit élire pour roi et couronner Henri VI, son fils, âgé seulement de cinq ans.

Lenouvel archevêque de Saltzbourg, Albert, ayant été auparavant appelé par l'empereur, vint à cette diète avec le roi de Bohême, son père, et demanda audience; mais elle lui fut refusée. Car l'empereur avoit résolu de s'emparer de l'archevêché de Saltzbourg; et, en effet, il y vint au commencement du mois d'août. L'archevêque, à la persuasion des seigneurs, et principalement du duc d'Autriche son oncle, voyant la ruine dont étoient menacés les églises et les monastères, céda au temps, et se mit à la discrétion de l'empereur. Il lui résigna l'archevêché et tous les droits régaliens en présence des seigneurs; ainsi l'empereur disposa à son gré de tous les biens de cette église. La même année, et le vingt-septième de juin, mourut Gérhoh, abbé de Reichesperg, dans la même province, après avoir gouverné ce monastère pendant près de trente-huit ans, et en avoir vécu soixante-seize. Il étoit fameux par sa doctrine et par sa vertu, et avoit soutenu avec un grand courage la cause de l'Eglise contre les hérétiques et les schismatiques sous Innocent II, et les papes, ses successeurs, jusqu'à Alexandre III (3).

#### VII. Conférence de Domfront.

Quand le roi d'Angleterre fut revenu en

(1) III, Ep. 1; III, Ep. 2. 1169. (2) Chr. Reichesp. ann. (3) Ap. Tegnagel.

Normandie, les nonces Gratien et Vivien s'y rendirent aussi (1). Le vingt-quatrième d'août, veille de Saint-Barthélemy, ils arrivèrent à Domfront; et le soir même le roi, venant de la chasse, alla descendre à leur logis avant que d'aller au sien, et les salua avec beaucoup de respect.

Le lendemain matin, le roi vint encore au logis des nonces, et fit entrer avec lui dans la chambre l'évêque de Séez et celui de Rennes; quelque temps après on fit venir aussi Jean, doyen de Sarisbéry, et les deux archidiacres, Renaud de Sarisbéry et Raoul de Landaf. Ils demeurèrent enfermés jusqu'à l'heure de none, parlant, tantôt paisiblement, tantôt avec grand bruit. Les nonces présentèrent au roi la lettre du pape, et quand il l'eut lue il commença par déclamer beaucoup contre l'archevêque de Cantorbéry, comme il avoit fait devant les cardinaux Guillaume et Othon; mais comme le pape lui enjoignoit de recevoir ce prélat en ses bonnes grâces, il y consentit en quelque manière, et dit qu'il en prendroit conseil. Il demanda auparavant que les excommuniés fussent absous, les nonces lui déclarèrent le pouvoir qu'ils avoient sur ce point, qui étoit de les faire absoudre, en prêtant serment de rendre tout ce qu'ils retenoient à l'archevêque de Cantorbéry et aux siens dans la Saint-Michel, sous peine de retomber dans l'excommunication, et à la charge que la paix se feroit dans le même terme (2).

Le roi ne vouloit point que les excommuniés prêtassent ce serment: c'est pourquoi un peu avant le coucher du soleil il sortit en colère, se plaignant beaucoup du pape, et disant que jamais il ne l'écouterait en rien (3). Puis il ajouta: Par les yeux de Dieu, je ferai autre chose. Mais Gratien lui répondit: Seigneur, ne faites point de menaces, nous ne les craignons point, nous sommes d'une cour qui a accoutumé de commander aux empereurs et aux rois. Alors le roi appela tous les barons et les moines blancs, c'est-à-dire de Cîteaux, qui étoient présents, et presque tout le clergé de sa chapelle; et il les pria de rendre témoignage en temps et lieu des offres qu'il avoit faites pour le rétablissement de l'archevêque et de la paix. Enfin, il parut un peu adouci en se séparant des nonces, et leur promit dans la huitaine une réponse précise.

On s'assembla donc à Bayeux le dernier jour d'août. L'archevêque de Rouen et celui de Bordeaux y étoient, et tous les évêques de Normandie. Les nonces présentèrent au roi la lettre du pape, qui le prioit de rétablir l'archevêque; et le roi, après avoir proposé à l'ordinaire ses plaintes contre ce prélat, ajouta: Si je fais quelque chose pour cet homme, le pape m'en aura bien de l'obligation. Il vouloit toujours que les nonces donnassent l'absolution

(1) III, Ep. 6. LXXI, n. 45; III, Ep. 37. (2) Ep. 27. Sup. liv. (3) P. 6.



à ses clercs, sans en exiger de serment; et, comme ils le refusoient constamment, le roi courut à son cheval, et la négociation pensa être rompue. Enfin les nonces se rendirent à la prière des évêques, et le roi accorda le retour de Thomas et de tous ceux qui étoient sortis à cause de lui. Ensuite il demanda aux nonces qu'ils allassent en Angleterre, ou du moins un d'eux, pour absoudre les excommuniés qui y étoient; et, comme les nonces le refusèrent, il se retira fort en colère, et dit: Faites ce que vous voudrez, je ne vous estime, ni vos excommunications, la valeur d'un œuf. Enfin il s'apaisa et dit: Je dois faire beaucoup à la prière du pape, qui est notre seigneur et notre père; c'est pourquoi je rends à Thomas son archevêché et ma paix, et à tous ceux qui sont hors du royaume pour lui. Les nonces et tous les autres rendirent grâce au roi.

Le lendemain, premier jour de septembre, on s'assembla encore sur le midi (1); et, après avoir long-temps disputé sur le serment des excommuniés, on convint enfin que trois qui étoient présents jureront sur les Evangiles qu'ils exécuteroient l'ordre des nonces. Ensuite on chargea les évêques d'écrire les conditions de la paix que le roi avoit accordée; mais quand les trois excommuniés eurent été absous, le roi changea les termes du traité, et voulut que l'on y mit la clause: Sauf la dignité de son royaume; mais Gratien dit qu'il ne l'accorderoit jamais.

## VIII. Conférence de Caen.

On se sépara ainsi à trois heures de nuit, et on convint de se trouver à Caen huit jours après la Nativité de la Vierge. Gratien refusoit cette clause, parce qu'il voyoit bien que, sous le nom de la dignité de son royaume, le roi conserveroit les coutumes contestées, et banniroit d'Angleterre l'autorité de l'Eglise romaine (2). Les nonces vinrent à Caen au jour marqué, conduits par l'archevêque de Rouen; l'archevêque de Bordeaux s'y trouva aussi, et les évêques de Lisieux, de Worcester, de Séez, de Bayeux et de Rennes, et quelques seigneurs. Le roi étoit allé à Rouen recevoir le comte de Flandre.

A cette conférence de Caen, les commissaires du roi pressoient les nonces d'admettre la clause: Sauf la dignité du royaume; mais ils répondirent: Qu'on mette donc aussi, Sauf la liberté de l'Eglise; ce que les commissaires refusèrent, et l'archevêque de Rouen écrivit au roi (3): Nous n'avons pu obtenir des nonces qu'ils approuvassent le projet de paix que vous nous avez laissé, il ne vous convient pas qu'ils se retirent brusquement et sans espérance de paix. C'est pourquoi nous sommes convenus

(1) Ep. 27.  
(2) III, Ep. 12.

(3) III, Ep. 13.

de mettre seulement que vous permettrez à l'archevêque de Cantorbéry de retourner en Angleterre, et lui rendrez son archevêché comme il l'avoit avant sa sortie. En effet, les nonces étoient convenus de cet expédient. Mais le roi, les ayant fait venir à Rouen, leur manda qu'il n'abandonneroit point la clause, Sauf la dignité de son royaume. Les nonces se retirèrent ainsi sans avoir pu rien conclure, et ordonnèrent aux archevêques, par la foi qu'ils devoient au pape, de déclarer aux excommuniés, qu'en vertu de leur serment, l'absolution qu'ils avoient reçue leur seroit inutile si la paix ne se faisoit avant la Saint-Michel, qui étoit le terme prescrit par le pape (4).

Les nonces, s'étant retirés, firent une dernière tentative, et envoyèrent au roi d'Angleterre le docteur Pierre, archidiacre de Pavie, qui fut reçu honnêtement, mais renvoyé honteusement et avec indignité. Cependant le roi envoya au pape une nouvelle députation, avec une lettre où il se plaignoit que les nonces lui avoient manqué de parole, et le faisoit attester par des lettres de l'archevêque de Rouen, de Bernard, évêque de Nevers, et de tout le clergé de Normandie: de quoi le nonce Vivien étant averti, il écrivit aussi au pape une lettre où il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors, le priant de ne rien croire de ce que l'on pourroit lui dire au contraire (2). Gratien eut communication de cette lettre, mais il n'écrivit point parce qu'il se pressoit de retourner. En effet, voyant le mauvais procédé du roi d'Angleterre, sitôt que le terme prescrit par le pape fut passé, il reprit le chemin de Rome, et laissa Vivien en France (3).

## IX. Guillaume de Champagne, archevêque de Sens.

Gratien alloit à Rome avec le nouvel archevêque de Sens; c'étoit Guillaume aux blanches mains, beau-frère de Louis le jeune, qui, dès l'année mil cent soixante-cinq, avoit été élu évêque de Chartres; mais le pape Alexandre l'avoit dispensé pendant cinq ans de se faire sacrer, comme j'ai dit. Durant cet intervalle, l'archevêché de Sens vint à vaquer, en mil cent soixante-huit, par le décès de Hugues, et Guillaume fut élu pour lui succéder, sans quitter l'évêché de Chartres, que le pape Alexandre lui permit de garder encore deux ans. Il fut sacré archevêque de Sens, le dimanche vingt-deuxième décembre de la même année, par Maurice, évêque de Paris. Outre l'autorité que lui donnoit sa naissance et la dignité de son siège, il n'y avoit personne dans le clergé de France plus prudent et plus éloquent, au jugement de Jean de Sarisbéri, son successeur au siège de Chartres. Guillaume étoit,

(1) III, Ep. 37.  
(2) Ep. 27. Gervas. III.  
(3) Ep. 20, 21, 22, 23, 27.  
(4) Gervas.

après le roi de France, le plus grand protecteur de l'archevêque de Cantorbéry, et il eut part à la négociation des nonces Gratien et Vivien avec le roi d'Angleterre (1).

## X. Ordonnance du roi d'Angleterre contre le pape.

Ce prince, ayant donc appris que l'archevêque de Sens alloit à Rome, apparemment recevoir son pallium, et Gratien avec lui, en fut extrêmement alarmé, appréhendant que le pape ne donnât à cet archevêque la légation de ses états de deçà la mer, car il n'y avoit personne qu'il craignit davantage que ce prélat dans l'Eglise gallicane, et Gratien dans l'Eglise romaine.

Il envoya donc en Angleterre Geoffroy Ridet, archidiacre de Cantorbéry (2), et Richard, archidiacre de Poitiers, avec d'autres officiers, pour ordonner à tous les évêques de s'assembler à Londres, et d'y jurer l'observance d'un nouvel édit, qui portoit en substance: Si, après la Saint-Denis, on trouve quelqu'un en Angleterre chargé de lettres du pape ou de Thomas, archevêque de Cantorbéry, portant interdit, qu'il soit pris, et qu'on en fasse aussitôt justice comme d'un traître. Si quelque évêque, abbé ou autre clerc, ou laïque, veut observer l'interdit, qu'il soit chassé du pays avec tous ses parents, sans qu'ils emportent rien de leurs biens, qui seront mis en la main du roi. Tous les clercs qui ont des revenus en Angleterre seront avertis d'y revenir dans la Sainte-Hilaire, c'est-à-dire le quatorzième de janvier; autrement ils ne pourront plus espérer d'y rentrer, et leurs revenus seront mis en la main du roi. Défense d'appeler au pape ou à l'archevêque. Si un laïque vient d'outre-mer, ou s'il se présente pour s'embarquer, on s'informera soigneusement s'il ne porte rien qui soit contre l'honneur du roi, et en ce cas il sera mis en prison. Défense à aucun clerc ou religieux de passer en Angleterre sans permission du roi. Le denier Saint-Pierre ne sera plus payé au pape, mais levé, soigneusement gardé au trésor du roi et employé par son ordre. Tous les vicomtes d'Angleterre feront jurer l'observance de cette ordonnance.

Les laïques furent contraints à faire ce serment, mais les évêques et les abbés refusèrent même de se trouver à l'assemblée de Londres indiquée par les officiers du roi. Au contraire, l'évêque de Winchester déclara publiquement qu'il obéiroit toute sa vie aux ordres du pape et de l'archevêque de Cantorbéry, auquel il avoit promis fidélité et obéissance, et il ordonna à son clergé de faire de même (3). Telle

(1) Sup. lib. LXXI, n. 17.  
Rob de Monte, an. 1165.  
Id. 1168. Chr. S. Petri vivi, ann. 1169. Vita, p. 167.  
1168. Jo. Sarisb. Ep. 239.  
ap. Lup. II, 65; III, Ep. 30, 31.  
(2) III, Ep. 65. Gervas.  
ann. 1169. Vita, p. 167.  
(3) Sup. lib. LXVIII, n. 60.  
ap. Lup. II, 65; III, Ep. 60.

fut la fermeté de ce vénérable vieillard, qui avoit autrefois résisté si courageusement au roi Etienne, son frère. Il fut imité par l'évêque d'Excester, qui se retira dans une maison religieuse, jusqu'à ce que la tempête fût passée. L'évêque de Norwich, nonobstant la défense du roi, excommunia le comte Hugues en présence des officiers, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu; puis il descendit du jubé, mit sa crosse sur l'autel, et dit qu'il verroit qui étendrait les mains sur les biens de son église, et se retira dans le cloître avec les moines. L'évêque de Chester se mit en sûreté dans la partie de son diocèse habitée par les Gallois.

La nouvelle de ces violences étant venue en France, plusieurs évêques en écrivirent au pape, accusant Gilbert, évêque de Londres, d'en être l'auteur. Ces prélats furent Guillaume, archevêque de Sens, Maurice, évêque de Paris, Matthieu de Troyes, Guillaume d'Auxerre, Baudouin de Noyon (1). Ils disent que Gilbert, irrité de n'avoir pas été élu archevêque de Cantorbéry, menace de faire en sorte, par l'autorité du roi, que la chaire archiepiscopale soit transférée à Londres. Il prétendit, en effet, qu'avant le temps de saint Grégoire et l'irruption des Anglois païens Londres étoit la métropole de la Grande-Bretagne. Il est vrai que, dans le concile d'Arles, tenu sous Constantin l'an trois cent quatorze, les deux évêques de cette province sont Eborius d'York et Restitut de Londres, et le premier projet de saint Grégoire fut d'établir les deux métropoles d'Angleterre à Londres et à York; mais saint Augustin, son disciple, établit d'abord son siège à Cantorbéry. Les évêques de France louent ceux d'Angleterre de la fermeté avec laquelle ils ont résisté à Gilbert et aux officiers du roi, qui vouloient les faire renoncer à l'obéissance de Thomas, leur archevêque (2). Enfin ils prient le pape de réprimer ce schismatique et les autres que Thomas a excommuniés.

## XI. Conférence de Saint-Denis.

Cependant le roi d'Angleterre, voulant renouer la négociation, ou du moins gagner du temps, manda le nonce Vivien, et lui promit avec serment qu'il suivroit son conseil et l'ordre du pape pour rendre la paix à l'Eglise. Sur cette parole Vivien, croyant la paix déjà faite, écrivit à l'archevêque de Cantorbéry de se rendre à Paris le premier dimanche après la Saint-Martin, c'est-à-dire le seizième de novembre, parce que ce jour-là les deux rois devoient avoir une conférence à Saint-Denis, où le roi d'Angleterre devoit se rendre sous prétexte d'un pèlerinage de dévotion. Thomas répondit à Vivien que, sa commission

(1) III, Ep. 88, 86, 89, Conc. p. 1130, B. Greg. 85, 82.  
(2) III, Ep. 41, tom. 1, xxxvi, n. 37, 40.  
lib. XII, Ep. 15. Sup. liv.



étant finie, il n'avoit dû aller trouver le roi d'Angleterre qu'avec grande circonspection (1). Pour moi, ajoute-t-il, je ne suis plus obligé à me rendre à vos ordres, et je ne comprends pas sur quelle assurance vous avez été si facile à m'appeler. Je ne laisserai pas, par respect pour le saint-siège et par amitié pour vous, de me trouver à votre rencontre vendredi à Corbeil, pour apprendre de votre bouche ce que nous devons espérer de ce voyage. C'est que Thomas connoissoit mieux que Vivien les artifices du roi d'Angleterre. Thomas fut aussi pressé par le roi de France et d'autres personnes sages de venir à cette conférence.

Vivien, s'étant donc rendu à Saint-Denis, pressa le roi Henri de tenir sa parole; mais il se dédit, en sorte que Vivien lui reprocha publiquement sa duplicité et l'artifice dont il avoit usé pour le surprendre, et dit depuis à Thomas qu'il n'avoit jamais vu un si grand menteur. Au retour de Saint-Denis, le roi Henri passa près de Montmartre, où Thomas l'alla trouver, et par l'entremise de Rotrou, archevêque de Rouen, de Froger, évêque de Séz, et de quelques autres, le pria par l'amour de Dieu et du pape de lui rendre, à lui et aux siens, sa paix, ses bonnes grâces et les biens qui leur avoient été ôtés, offrant de lui rendre tout ce qu'un archevêque doit à son prince. Le roi répondit que, de sa part, il remettoit de bon cœur tous les sujets de plainte qu'il pouvoit avoir contre l'archevêque; et, quant à ce que le prélat voudroit proposer contre lui, il s'en tiendrait au jugement de la cour du roi de France, de l'église gallicane ou de l'école de Paris. On voit par-là en quelle estime étoit dès lors cette école.

Thomas répondit qu'il ne récusait pas le jugement de la cour de France ou de l'église gallicane, sans faire mention de l'école de Paris; mais il ajouta qu'il aimoit mieux composer amiablement avec le roi, son maître, que plaider. Il présenta un écrit, où il avoit rédigé ce qu'il demandoit au roi, et ajouta de vive voix qu'il desiroit être reçu au baiser de paix, et avoir la restitution de la moitié des meubles pour payer ses dettes, réparer les bâtiments et les dommages que l'église avoit soufferts depuis son absence. On fit la lecture de l'écrit, et tous les assistants le trouvoient raisonnable; mais le roi d'Angleterre répondit à son ordinaire avec un circuit de paroles si embarrassées, qu'il paroissoit aux plus simples accorder tout, et les plus pénétrants jugeoient qu'il méloit des conditions intolérables. Quant au baiser de paix, il dit qu'il l'auroit donné volontiers, mais qu'étant en colère il avoit juré publiquement de ne le jamais donner à l'archevêque, quelque paix qu'il fit avec lui (2). Il s'opiniâtra à ce refus, quelque prière qu'on

lui fit; et, comme Vivien pressoit le roi Louis de l'en prier plus instamment, il dit qu'il ne vouloit pas faire de la peine à un roi pendant qu'il le tenoit sur ses terres, mais il dit à Thomas: Je ne voudrois pas pour mon pesant d'or vous conseiller de rentrer dans ses états qu'il ne vous eût donné le baiser de paix. Ainsi le traité fut rompu.

Toutefois, pour le renouer, le roi d'Angleterre envoya offrir à Vivien vingt marcs d'argent, le priant de s'en entremettre encore; mais il le refusa, et lui reprocha dans sa réponse de l'avoir voulu déshonorer par cette offre. Ce qui pressoit ainsi le roi Henri de faire la paix, étoit l'alarme que lui avoit donnée le voyage de l'archevêque de Sens et de Gratien, et il envoya en cour de Rome des députés pour empêcher que ce prélat n'eût la légation dans ses états (1). Thomas en envoya de son côté pour instruire le pape de tout ce qui s'étoit passé en cette dernière occasion; le roi Louis envoya aussi les siens, priant le pape de ne plus donner de délais au roi Henri, et l'archevêque de Sens en personne le pria de mettre en interdit les états de ce prince, s'il ne rendoit la paix à l'Eglise.

#### XII. Autre députation du pape au roi d'Angleterre.

Après que le pape Alexandre eut envoyé en France les nonces Gratien et Vivien, il essaya encore de ramener le roi d'Angleterre par des personnes d'une vertu distinguée, premièrement par Anthelme, évêque de Bellai, et par le prieur de la grande Chartreuse, puis par Simon, prieur de la Chartreuse du Mont-Dieu, au diocèse de Reims, et Bernard du Coudray, moine de Grandmont (2). Il manda à ces derniers: Nous vous enjoignons d'aller ensemble trouver le roi d'Angleterre, deux mois après la réception de cette lettre, s'il est deçà la mer, et lui donner les avis nécessaires en lui présentant nos lettres monitoires; que, s'il ne vous écoute pas, vous lui donnerez nos lettres comminatoires, et lui déclarerez que, si avant le commencement du carême prochain il ne se réconcilie avec l'archevêque de Cantorbéry, nous n'empêcherons plus ce prélat d'employer la sévérité des censures ecclésiastiques. La lettre est datée de Bénévent le vingt-cinquième de mai mil cent soixante-neuf, et le premier jour du carême de l'année suivante, mil cent soixante-dix, devoit être le dix-huitième de février. La lettre au roi, dont ils étoient porteurs, étoit du vingt-deuxième de mai (3).

Simon et Bernard virent deux fois le roi d'Angleterre. La première, pour lui présenter la lettre monitoire du pape, et la seconde avec la lettre comminatoire; mais ni en l'une ni en

(1) III, Ep. 28; III, Ep. 61, 65; III, Ep. 63. (2) IV, Ep. 1, 2; IV, Ep. 1. (3) IV, Ep. 4.

l'autre occasion, ils n'avancèrent rien. Le roi vouloit toujours que Thomas promît l'observation des coutumes, sans restriction de l'honneur de Dieu ni de son ordre, et Thomas refusoit constamment de lui faire un serment que ses prédécesseurs n'avoient point fait, et d'approuver ces coutumes, que le pape avoit condamnées. Le prieur Simon, rendant compte au pape de cette commission, dit ces paroles remarquables: Nous avons prié le frère Bernard de vous écrire comme nous sur cette affaire, mais il a répondu que dans son ordre il est défendu à aucun des frères d'écrire pour aucune affaire, à vous ni à d'autres (1). Telle étoit la sévérité de l'ordre de Grandmont.

#### XIII. Thomas renouvelle les censures.

Thomas s'étoit plaint amèrement de ce qu'à la sollicitation du roi d'Angleterre le pape avoit suspendu son autorité (2). Mais le pape, ayant levé cette suspense en cas que le roi ne satisfît pas avant le carême, Thomas avança ce terme de quinze jours, et manda à tout le clergé de la province de Kent que, si le roi ne satisfaisoit dans la Chandeleur, ils eussent à cesser dès lors entièrement l'office divin, excepté le baptême des enfants, la pénitence et le viatique, pour lequel on droit la messe à huis-clos, sans son de cloches, et les excommuniés mis dehors. Il leur ordonne encore de dénoncer excommuniés Geoffroy Ridet et quelques autres, particulièrement ceux qui retiennent les biens des églises, ou reçoivent des bénéfices de la main des laïques. Il écrivit de même au couvent de la cathédrale de Cantorbéry, au chapitre de Douvres et aux monastères de la province, à l'archevêque de Rouen, à son clergé et à son peuple (3). Il écrivit à l'évêque de Winchester, et après avoir marqué qu'il a déjà passé cinq ans en exil, et que la négociation des nonces Gratien et Vivien a été inutile, il ordonne à ce vénérable évêque, son suffragant, de faire cesser l'office divin dans son diocèse, si le roi ne satisfait à l'Eglise dans la purification. Il écrivit de même aux autres évêques, ses suffragants, et joignit à cette lettre les noms des excommuniés, savoir: Gilbert, évêque de Londres; Jocelin, évêque de Sérisbéry; Geoffroy Ridet, archidiacre de Cantorbéry; Richard de Welchester, archidiacre de Poitiers, et plusieurs autres, au nombre de vingt-huit en tout.

Thomas, écrivant au pape et aux cardinaux, s'étoit plaint, entre autres choses, que le roi d'Angleterre tournoit à son profit les revenus des évêques et des abbayes vacantes (4), et ne souffroit pas que l'on y ordonnât des pasteurs. Le pape en écrivit à ce prince une lettre,

(1) IV, Ep. 8; IV, Ep. 10, 8. (2) IV, Ep. 14, 15, 16. (3) III, Ep. 23, 34, 38, 35, 36, 52. (4) III, Ep. 79; IV, Ep. 74.

où il dit (1): Nous avons appris que vous tenez en vos mains les évêchés vacants de Lincoln, Bath et Herford, et que vous empêchez que l'on n'y fasse d'élection libre, vous attribuant, non-seulement ce qui est à César, mais encore ce qui est à Dieu. C'est pourquoi nous vous prions et vous enjoignons, pour la rémission de vos péchés, d'avertir le clergé de ces églises d'y faire des élections canoniques, et leur donner la protection nécessaire pour cet effet, sans leur nommer les personnes qu'ils doivent élire, autrement nous serions obligés d'exercer contre vous l'autorité de saint Pierre. La date est de Bénévent, le neuvième d'octobre mil cent soixante-neuf.

#### XIV. Eglise de Hongrie.

La même année, Etienne III, roi de Hongrie, donna une charte adressée aux archevêques de Strigonie et de Colocza (2), à leurs suffragants et à tous les ecclésiastiques de son royaume, où il dit: Que par les exhortations d'un légat du pape, et pour imiter la dévotion du roi Géisa, son père, envers le pape Alexandre II (il faut entendre Géisa I, son trisaïeul), par ces motifs, il confirme la constitution de ce prince, qui avoit promis de ne faire ni déposition ni translation d'évêques sans l'autorité du pape. De plus, abandonnant la coutume de ses prédécesseurs, il ordonne qu'arrivant le décès des évêques on ne mettra plus d'économes laïques pour régir les biens de l'Eglise, mais des clercs de vie exemplaire, qui les emploieront aux réparations des bâtiments et à la subsistance des pauvres sans que rien tourne au profit du roi. Les prévôts royaux, les abbés et les autres ecclésiastiques constitués en dignité ne seront déposés que pour crime et par jugement canonique. Le roi déclare qu'il fait cette constitution par le conseil de la reine, sa mère, et de tous les prélats et les seigneurs: et elle sert au moins à faire voir les coutumes abusives qui régnoient en Hongrie comme dans les autres royaumes. Le roi Etienne III mourut le dimanche, trentième de janvier mil cent soixante-douze (3). Son frère Etienne IV lui succéda pendant quelques mois, puis Béla III, qui étoit aussi son frère.

#### XV. Eglise de Sicile.

L'église de Sicile étoit dans un triste état sous le jeune roi Guillaume II, comme on voit par l'histoire de Hugues Falcand, auteur du temps, et par les lettres de Pierre de Blois. Le pays étoit mêlé de Grecs, d'Arabes, de Lombards, de Normands; et ces derniers étoient les maîtres. Sous le nom du jeune r

(1) III, Ep. 9, 10.

(2) III, Ep. 62. Gervas. Vita II, c. 30.

(3) III, Ep. 11. (3) Chr. Jo. Thuro. c. 67, 68, 69.



c'étoit la reine Marguerite, sa mère, qui gouvernoit, ou plutôt ceux qui la gouvernoient elle-même. Pour appuyer son autorité, elle pria Rotrou, archevêque de Rouen, son oncle, de lui envoyer quelqu'un de ses parents. Il lui envoya Etienne, fils du comte de Perche, qu'elle fit chancelier de Sicile, et peu après il fut élu archevêque de Palerme, capitale du royaume, au grand déplaisir de plusieurs prélats, qui aspiraient à cette dignité, entre autres Richard, évêque élu de Syracuse, Anglois de nation.

Le chancelier Etienne amena entre autres avec lui Pierre, natif de Blois, dont le surnom lui demeura, homme distingué par sa science et sa vertu. Il fut précepteur du jeune roi après Gauthier, depuis archevêque de Palerme, qui lui avoit montré les commencements de la grammaire et de la versification. Pierre de Blois lui donna des connoissances plus étendues, pendant un an qu'il l'instruisit : et en même temps il gardoit le sceau de ce prince, et étoit le second ministre après le chancelier Etienne. Ce qui, ayant excité la jalousie de quelques courtisans pour l'éloigner d'auprès du roi sous un prétexte honnête, ils le firent élire archevêque de Naples, ville alors peu considérable. Pierre refusa cette dignité ; mais, voyant les troubles de Sicile et les fréquentes conjurations contre le chancelier Etienne, qui fut enfin obligé de quitter le pays pour mettre sa vie en sûreté, il demanda son congé au roi, et ne fut retenu ni par les prières ni par les promesses de ce prince. Pierre sortit de Sicile peu après le chancelier Etienne, la même année que Catane fut renversée par un tremblement de terre, c'est-à-dire en mil cent soixante-neuf, et revint auprès du roi d'Angleterre, son ancien maître (1).

Depuis son retour, il écrivit à Gauthier, alors chapelain du roi de Sicile, et autrefois son précepteur (2), pour se plaindre de la conduite de ce prince, qui, à la persuasion de Robert, comte de Lorocelle, vouloit faire évêque de Gergenti le frère de ce comte, homme incapable, malgré la résistance du chapitre. Il se plaint que le roi avoit donné sa confiance à deux hommes de basse naissance, préférablement à Romuald, archevêque de Salerne, et à Roger, comte d'Aveline, ses oncles, et que par les mauvais conseils de ses confidents il pillait les trésors de l'Eglise. Il exhorte Gauthier à ne se pas rebuter d'avoir été traité d'insensé, et à continuer de donner au roi des avis salutaires. Gauthier fut élu archevêque de Palerme peu de jours après la retraite du chancelier Etienne ; mais les chanoines furent contraints à cette élection par le peuple, que la cour avoit gagné par argent (3). Ce qui fit

espérer à la reine et aux amis du chancelier de faire casser par le pape cette élection, d'autant plus que le chancelier n'avoit renoncé à la sienne que par force. Pierre Gaétan, cardinal-sous-diacre, qui étoit en Sicile, avoit promis que l'élection de Gauthier seroit cassée, et avoit reçu par ordre de la reine sept cents onces d'or pour porter au pape. Mais le parti de Gauthier soutenoit qu'en l'état où se trouvoit la cour de Rome elle n'osoit s'opposer à la volonté des grands de Sicile, et ne refuseroit pas, dans le besoin où elle étoit, les sommes immenses qu'on lui offriroit pour confirmer l'élection. Le pape le confirma en effet, et Gauthier fut sacré par ses suffragants dans la grande église de Palerme, en présence du roi et de la reine, sa mère, le jour de Saint-Michel, vingt-neuvième de septembre.

#### XVI. Lettre du pape au sultan d'Iconie.

Entre les œuvres de Pierre de Blois, on trouve une instruction sur la foi chrétienne, pour le sultan d'Iconie, faite au nom du pape Alexandre III, et rapportée à cette année mil cent soixante-neuf par un auteur du siècle suivant (1). Le pape y parle ainsi : Nous avons appris par vos lettres, et par la relation fidèle de vos envoyés, que vous desiriez vous convertir à Jésus-Christ, et que vous aviez déjà reçu le pentateuque de Moïse, les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, les épîtres de saint Paul et les évangiles de saint Jean et de saint Matthieu. Vous demandez qu'on vous envoie un homme qui puisse de notre part vous instruire plus amplement de la loi de Jésus-Christ, et, comme cette prière nous est très-agréable, nous aurons soin de vous envoyer des personnes dont la doctrine et les mœurs puissent vous édifier. Cependant, comme vous demandez par vos lettres une exposition de notre foi, nous vous la donnons en abrégé. Ensuite est l'instruction sur les deux mystères de la trinité et de l'incarnation, appuyée de passages de tous les livres de l'Ecriture, non-seulement de ceux qu'avoit le sultan ; mais nous ne voyons point de preuve certaine que cette instruction ait eu quelque effet.

#### XVII. Commission à l'archevêque de Rouen et à l'évêque de Nevers.

Après que le nonce Vivien fut retourné en cour de Rome, le pape Alexandre, pleinement informé de ce qui s'étoit passé entre le roi d'Angleterre et l'archevêque de Cantorbéry, particulièrement à la conférence de Montmartre, comprit qu'il falloit presser ce prince d'exécuter ses promesses, par la crainte des censures ecclésiastiques (2). Pour cet ef-

fet, il envoya une nouvelle commission à Rotrou, archevêque de Rouen, et à Bernard, évêque de Nevers, par laquelle il leur enjoignit d'aller ensemble trouver le roi dans un mois après lettre reçue, pour l'admonester de rendre à l'archevêque la paix et la sûreté entière, et le recevoir au baiser, de lui rendre à lui et aux siens tous les biens, et le faire retourner à son église. Le pape ajoute : Si le roi, dans quarante jours après la monition, n'accomplit pas ce qu'il nous a promis, vous mettez en interdit tous ses états de dedans la mer, en sorte qu'il ne s'y fasse aucune fonction ecclésiastique, hors le baptême des enfants et la pénitence des mourants. Quelque temps après la paix faite, vous exhorterez encore le roi à abolir les mauvaises coutumes, principalement celles qu'il a introduites de nouveau, et s'il refuse vous nous en donnerez avis. Si vous avez une espérance certaine de faire la paix, vous pourrez absoudre tous les excommuniés, à la charge que si la paix ne s'ensuit pas vous les remettrez dans l'excommunication. Si le roi ne peut se résoudre au baiser de paix à cause de son serment, vous exhorterez l'archevêque à se contenter du baiser du prince, son frère. La lettre est datée de Bénévent, le dix-neuvième de janvier mil cent soixante-dix. Le pape nomma l'archevêque de Rouen pour l'exécution de cette paix, afin de ne pas donner sujet au roi d'Angleterre de se plaindre qu'il n'eût donné cette commission qu'à des étrangers, mais il manda en particulier à l'évêque de Nevers d'y procéder seul, en cas que l'archevêque de Rouen ne pût ou ne voulût pas y procéder avec lui (1). Le pape écrivit au roi d'Angleterre pour lui donner avis de cette commission, et il en écrivit aussi aux évêques de la province de Kent, à l'archevêque d'York et à ses suffragants. Ces lettres sont du dix-huitième de février.

Cependant le pape fut averti que le roi d'Angleterre vouloit faire couronner Henri, son fils aîné, par l'archevêque d'York, au préjudice de celui de Cantorbéry, auquel le sacre des rois d'Angleterre appartenait suivant l'ancienne coutume. C'est pourquoi le pape écrivit à Roger, archevêque d'York, et aux autres évêques d'Angleterre, pour leur défendre, sous peine de déposition, de se mêler de cette cérémonie tant que l'archevêque Thomas seroit en exil. La lettre est du vingt-sixième de février. Le pape écrivit aussi à Thomas pour lui défendre de sacrer le prince ou permettre à un autre de le sacrer, s'il ne prêtoit auparavant le serment que les rois avoient coutume de prêter à l'église de Cantorbéry, et s'il ne déchargeoit tout le monde de l'observation de ses coutumes et du serment qu'il avoit exigé en dernier lieu. Thomas avoit lui-même fait solliciter ces lettres en

cour de Rome, et les ayant reçues il les adressa à Robert, évêque de Worchester, son suffragant, lui enjoignant de les montrer à l'archevêque d'York, aux autres évêques, et de leur défendre de la part du pape de sacrer le prince. Thomas en écrivit aussi directement à tous les évêques d'Angleterre et de Galles, et en particulier à l'évêque de Winchester (1).

#### XVIII. Saint Godric, ermite.

Vers le même temps, Thomas envoya en Angleterre pour consulter Godric, ermite fameux qui avoit le don de prophétie (2). C'étoit un homme simple et sans lettres, né de parents pauvres, et qui dans sa jeunesse avoit fait quelque petit commerce par mer. Ayant renoncé au monde, il fit le pèlerinage de Rome et celui de Jérusalem nu-pieds ; puis, étant revenu en son pays, il se retira en un lieu solitaire, nommé Finchal, près de Durham, où il cultivoit un petit champ dans les bois, et en tiroit de quoi se nourrir et exercer l'hospitalité. Les moines de la cathédrale de Durham, connoissant la pureté de sa vie, députèrent un de leurs anciens, pour l'instruire et lui administrer les saints mystères à certains jours. Le démon l'attaqua par diverses tentations, qu'il surmonta par sa foi et son courage. Sa mortification étoit incroyable. Il porta cinquante ans durant une chemise de mailles sous son cilice, et un habit de laine par-dessus. Sa nourriture étoit du pain d'orge mêlé de cendres, et des herbes sauvages cuites, et roulées par pelotons. Il ne parloit que trois fois la semaine, et gardoit le silence pendant tout l'avent, et depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave de Pâques ; mais quand il parloit, c'étoit avec une grande édification. Il passa ainsi soixante ans dans son désert.

Un moine de Westminster l'étant venu voir peu de temps après que Thomas eut été ordonné archevêque de Cantorbéry, le saint homme lui demanda s'il étoit connu du nouveau prélat (3). Oui, répondit-il, je le connois, et il me connoît ; mais vous, mon père, le connoissez-vous ? Godric répondit : Je ne l'ai jamais vu des yeux du corps, mais souvent de ceux de l'esprit, et si je le voyois je le reconnoitrois entre plusieurs autres. Le moine, surpris de ce discours, n'osoit l'interroger, et il ajouta : Saluez-le de ma part, et lui dites qu'il n'abandonne pas son dessein, car il est agréable à Dieu. Il souffrira de rudes traverses, on le chassera de son église, et il sera long-temps exilé en pays étrangers ; mais, après avoir achevé le temps de sa pénitence, il rentrera dans son siège avec plus d'honneur qu'il en sera sorti. Le moine rapporta ce discours à l'archevêque, qui écrivit à Godric, le priant de demander à Dieu la

(1) Petr. Ep. 66. Ep. 131. Ep. 90. V. Pagi an. 1167, n. 25 ; 1169, n. 8.

(2) Petr. Ep. 10.

(3) Falcand. sub fin. Fa- zel. vii, 5.

(1) P. 431. edit. 1169. Alex. Ep. 32. Matth. Paris. ann. 1169. (2) V, Ep. 3.

[(1) V, Ep. 6, 1, 7, 8.

(1) IV, Ep. 42, 43, 44, 45. p. 68, c. 6. (2) Vita Bol. 21 mai, 16. (3) C. 6.



rémission de ses péchés. Dans les six mois, arriva son différent avec le roi et son exil, pendant lequel il fit encore consulter l'homme de Dieu.

Cette dernière année, c'est-à-dire au mois de mars mil cent soixante-dix, l'archevêque, fatigué de la longueur de son exil, envoya secrètement à Godric lui demander quelle seroit la fin de ses maux. L'envoyé fut près de huit jours sans pouvoir parler au saint ermite, qui enfin lui fit ouvrir sa porte et lui dit : Dites à votre maître qu'il ne se trouble point, il rentrera bientôt dans les bonnes grâces du roi, il sera rétabli avec honneur dans son église, et les Anglois en auront plus de joie qu'ils n'ont été affligés de son exil. Il est vrai que cette sérénité feinte sera troublée par une injustice et une cruauté inouïe, mais God. ic ne sera plus en ce monde ; dites-lui encore, et lui répétez que dans neuf mois ce qui le regarde sera entièrement fini. Godric fit plusieurs autres prédictions que l'événement vérifia, et découvrit souvent les pensées secrètes ; il guérit des malades et fit plusieurs autres miracles. Enfin, accablé de vieillesse et d'infirmités, il mourut le jeudi de l'octave de l'Ascension, vingt-unième d'avril mil cent soixante-dix.

#### XIX. Conférence de Théorien avec les Arméniens.

En Orient, Norsésis étoit catholique des Arméniens, c'est-à-dire leur patriarche ou primat, comme je l'ai déjà marqué (1). Il écrivit à l'empereur Manuel Comuène une lettre où il traitoit de quelques points de foi et de discipline, sur lesquels les Arméniens n'étoient pas d'accord avec les Grecs, témoignant désirer s'en éclaircir, et l'empereur lui envoya un philosophe, nommé Théorien, avec une lettre où il disoit que si les Arméniens vouloient quitter leurs erreurs il étoit prêt avec l'Eglise catholique à les recevoir comme ses frères. Théorien arriva près du catholique Norsésis, le quinzième jour de mai, l'an du monde six mil six cent soixante-dix-huit, vingt-huitième du règne de l'empereur Manuel, indication troisième, qui est l'an de J.-C. mil cent soixante-dix. Il salua le catholique de la part de l'empereur, lui marquant le désir qu'avoit ce prince de la réunion des Arméniens ; à quoi Norsésis répondit par des remerciements.

Le lendemain, il manda Théorien, et lui dit : J'ai lu la lettre du très-pieux empereur, et j'ai vu le désir qu'il a, lui et la sainte église des Romains, pour notre réunion. Apprenez-nous donc quelles sont nos erreurs, et si on nous les montre nous nous en corrigerons volontiers. Sous les noms des Romains, il faut ici toujours entendre les Grecs. Théorien ré-

pondit : Je prie votre grande sainteté de m'écouter avec sa douceur naturelle, et de ne se pas choquer de mes questions. Convenons ensemble que, si nous entendons quelque proposition qui ne nous paraisse pas bonne, nous ne nous presserons pas de la qualifier d'hérétique, mais nous nous informerons soigneusement du sens des paroles, et de l'intention de celui qui les emploie. Nous devons aussi nous délier de la grossièreté de l'interprète, qui non-seulement ignore la grammaire, mais ne sait pas bien même le grec le plus commun, afin qu'on ne nous impute pas ses fautes. Le catholique convint de ces règles pour leur conférence.

Théorien lui demanda ensuite si la lettre qu'il avoit écrite à l'empereur contenoit ses véritables sentiments, et après qu'il eut dit que oui, Théorien ajouta : Quels conciles recevez-vous ? Norsésis répondit : Celui de Nicée, celui de Constantinople et celui d'Ephèse, où Nestorius fut déposé. Théorien : De quels docteurs embrassez-vous les écrits et la doctrine ? Norsésis : De saint Athanase, de saint Grégoire le théologien, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostôme et saint Ephrem, de saint Cyrille d'Alexandrie et de plusieurs autres. Théorien : Commençons maintenant à lire votre lettre, et en examinons le sens fraternellement pour voir si elle est conforme à ces pères et à ces conciles.

On vint à l'endroit où il étoit écrit : Nous disons qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, non par confusion, comme Eutychès, ou par diminution, comme Apollinaire, mais dans le sens orthodoxe de saint Cyrille d'Alexandrie, comme il a dit dans son livre contre Nestorius : Qu'il n'y a qu'une nature du verbe incarné. Théorien dit : Saint Cyrille n'a pas dit : Une nature en Jésus-Christ ni une nature de Jésus-Christ, mais une nature du verbe, et a ajouté incarné, et votre sainteté dit une nature en Jésus-Christ. C'est la même chose, dit Norsésis. Non pas, reprit Théorien, le nom de Christ signifie proprement l'un et l'autre, Dieu et homme tout ensemble, c'est pourquoi nous disons : Le verbe s'est fait chair, et non pas le Christ s'est fait chair. Aussi aucun des pères n'a dit : Une nature du Christ, mais saint Athanase a dit avant saint Cyrille : Une nature du verbe, c'est-à-dire la nature divine du fils, et en ajoutant incarnée, comme saint Cyrille dans la seconde lettre à Successus, on exprime tout le mystère de l'incarnation (1). Norsésis : Et qui d'entre les pères en a ainsi parlé expressément après l'union ? Théorien : Tous ceux que vous avez nommés. Norsésis : Un seul me suffit, car ce que dit un des pères, tous le disent, comme étant tout inspirés par l'esprit de Dieu, qui est le même.

(1) Cang. Glos. lat. ca. Theodoriani dial. tom. 1, thol. Sup. l. LXIX. n. 10. Bibl. PP.G. I. 1624, p. 439,

(1) Sup. liv. XXVI, n. 29. Cyrill. Epist. p. 24, to. 5.

Mais, avant que de rapporter les passages des pères, Théorien jugea nécessaire de définir les quatre termes de substance, nature, hypostase et personne, ce qu'il fit tant selon les philosophes païens, que selon les théologiens chrétiens, dont il montra la différence, quant à l'usage de ces termes. Or, dans la philosophie il suivoit les principes d'Aristote. Il établit les définitions théologiques de ces quatre termes par l'autorité des pères, savoir, de saint Basile (1), qu'il qualifie très-philosophe, et de saint Grégoire de Nazianze. Ensuite il vient aux pères qui ont reconnu deux natures en Jésus-Christ après l'union, et commence par saint Athanase, dont il rapporte un passage de la lettre à Epictète contre ceux qui disoient que le corps de Jésus-Christ étoit consubstantiel au verbe. Sur quoi Théorien raisonne ainsi : Substance et nature sont le même chez les théologiens ; or, selon saint Athanase, le corps de Jésus-Christ n'est pas de même substance que le verbe, donc il n'est pas de même nature, donc il y a deux natures en Jésus-Christ. Théorien cite ensuite saint Cyrille même, sur lequel les Arméniens s'appuyoient le plus, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Basile, saint Ambroise, le seul des pères latins qu'il cite, et enfin saint Chrysostôme, et montre que l'Eglise tient le milieu entre l'erreur de Nestorius et celles d'Eutychès. Alors un évêque arménien, nommé Grégoire, qui étoit présent à la dispute, s'écria : Je suis Romain, anathème à qui ne reconnoît pas deux natures en Jésus-Christ (2).

Le lendemain, arriva Pierre, évêque de Sappirion, à qui le catholique communiqua ce que Théorien lui avoit dit, et lui montra combien il avoit de passages des pères qui reconnoissoient deux natures en Jésus-Christ. Mais l'évêque, qui étoit instruit, les détournait à son sens. Le catholique, voyant donc qu'il résistait vivement, fit venir Théorien, et lui dit : Cet évêque désire de conférer avec nous sur notre question. Mais Théorien lui ferma bientôt la bouche, et l'évêque Grégoire déclara une seconde fois qu'il étoit du sentiment des Romains.

#### XX. Autre conférence.

Deux jours après, le catholique Norsésis eut encore une conférence avec Théorien, où il lui dit : Il n'y a point de difficulté d'admettre deux natures en Jésus-Christ, pourvu qu'on les connoisse inséparablement unies en une seule hypostase, et ce ne seroit pas agir en chrétien de combattre une vérité manifeste. Mais qui empêche de reconnoître en Jésus-Christ une nature composée de deux, comme la nature de l'homme est composée de l'âme et du corps, qui sont deux natures différentes ? et c'est la

(1) P. 444. n. 22. Athan. to. 2, p. 904.  
(2) P. 447. Sup. lib. XVI, Aed. 1698, p. 453.

comparaison qu'apporte saint Cyrille. Pour répondre à cette objection, Théorien cita premièrement un passage de saint Grégoire de Nazianze ; mais Norsésis dit qu'il ne se trouvoit point dans la traduction arménienne. Elle est donc fautive, dit Théorien, et il lui donna le même passage en syriaque. Norsésis appela un de ceux qui savoient lire en cette langue, et il trouva le passage tel que l'avoit cité Théorien. Il y avoit long-temps que les pères grecs étoient traduits en syriaque et en arménien.

Théorien continua : Saint Cyrille n'emploie l'exemple de la composition qui est en nous que pour montrer qu'il est possible que, de deux natures différentes, il se fasse un supôt, comme Pierre ou Paul, d'une âme et d'un corps, car c'est ce que nioit Nestorius (1) ; mais il y auroit contradiction à dire en même temps qu'en Jésus-Christ il y a deux natures et une seule nature : ce qu'il démontra géométriquement. Et comme Norsésis en revenoit toujours à cette expression de Cyrille : Une nature du verbe incarné, Théorien dit qu'elle est de saint Athanase même contre l'erreur d'Arius, qui admettoit deux verbes de natures différentes, l'une increée qui avoit été toujours en Dieu, l'autre créée dans le temps qu'il s'étoit incarné. C'est donc de là, dit-il, que saint Cyrille a tiré cette expression. Or, encore qu'elle soit vraie, nous ne devons pas nous en servir, à cause du mauvais sens qu'on lui donne, comme nous n'appelons pas Marie mère de Christ, quoiqu'elle le soit en effet, parce que Nestorius abusoit de cette expression. A la fin de cette conférence, Norsésis demanda à Théorien la définition de foi du concile de Chalcedoine, qu'il lui donna.

Le lendemain, arriva Jean, Syrien, évêque de Cessouion, et il apprit que le catholique des Arméniens avoit eu plusieurs conférences avec des Grecs, et étoit entré dans leurs sentiments (2). Car, disoit le catholique, ils prouvent tout ce qu'ils disent par l'Ecriture et par les pères que nous honorons comme eux. L'évêque Jean alla donc le trouver, et lui dit : Qu'est-ce que j'apprends, seigneur ? on dit que vous suivez le sentiment des Romains qui sont nestoriens. Norsésis répondit : Je ne me serois rendu ni à l'autorité du patriarche de Constantinople ni à celle de l'empereur, si je n'avois reconnu la vérité par moi-même ; mais je ne puis la désavouer ni résister aux pères. L'évêque Jean reprit : J'ai oui-dire que vous avez confessé deux natures en Jésus-Christ. Or, vous savez que si nous confessons deux natures nous serons nestoriens, et nous admettrons une quaternité au lieu de la trinité. Norsésis répondit : Hier et avant-hier, et presque toute la semaine, nous avons beaucoup travaillé en conférant tous les jours, et nous voulons nous reposer aujourd'hui et demain.

(1) P. 456.

(2) P. 472.



Après demain, si vous voulez, vous assisterez à notre conférence, où vous direz ce qu'il vous plaira, et nous vous écouterons volontiers.

Le soir, un docteur, nommé Bartan, vint trouver Théorien à l'insu du catholique, et lui dit : L'évêque syrien et notre catholique ont conféré tout aujourd'hui sur l'une et les deux natures. Je voudrais savoir, dit Théorien, quelles preuves l'évêque apporte de son opinion. Bartan répondit : Il n'emploie ni passages ni raisonnements, et ne fait que crier sans ordre et sans rien écouter, pour faire paroltre à ses prêtres qu'il dit quelque chose. Quelques jours après, Théorien, étant appelé, monta dans la chambre où ils avoient déjà conféré. Il y trouva l'évêque syrien assis à la droite du catholique, et à la gauche les évêques arméniens, au-dessus desquels il fit mettre Théorien, car ils lui cédoient la place la plus honorable. Après que l'on eut gardé long-temps le silence, Théorien dit : J'ai appris qu'il y en a qui disent que, si nous confessons deux natures en Jésus-Christ, nous serons nestoriens, et nous admettrons une quaternité; et je m'étonne qu'ils n'aient pas compris que Nestorius n'a point été condamné parce qu'il soutenoit deux natures, puisque les pères l'enseignent nettement, mais parce qu'il les soutenoit séparées, et par conséquent deux fils et deux Christs, l'un fils de Dieu et l'autre de la vierge. Il vint ensuite à la prétendue quaternité, et réfuta cette objection par les paroles de saint Athanase dans la lettre à Epitacte, et par raison montrant que le verbe n'a pas pris une nouvelle hypostase, mais qu'il a uni l'humanité à la sienne.

Alors Norsésis regarda l'évêque syrien, et, voyant qu'il tenoit les yeux baissés vers la terre sans les relever, il fit signe à Théorien qui en sourit, et continua de parler. Enfin le Syrien se sentant pressé se leva sans rien dire, et descendit de la chambre avec ses prêtres; et, comme ils lui demandoient pourquoi il n'avoit point parlé à ce philosophe, il répondit : Il ne m'est pas permis de parler de ces matières dans une province étrangère.

Théorien refusa ensuite les monothélites; puis, continuant de lire la lettre de Norsésis à l'empereur, on vint à l'endroit où il disoit que Jésus-Christ avoit été dans le sein de la vierge neuf mois et cinq jours (1); et Théorien lui montra que cette addition de cinq jours étoit sans fondement. Il lui fit voir de même qu'ils n'avoient aucune raison solide pour ne faire qu'une seule fête de la Nativité de Jésus-Christ et de son baptême; et Norsésis convint que ces questions touchant les divers usages des églises sont peu importantes, pourvu que l'on s'accorde sur la foi. Théorien vint ensuite au trisagion, et montra que l'addition (2): Crucifié pour nous, introduite par Pierre le

foulon, a été justement rejetée par l'Eglise catholique et n'a aucun fondement dans les pères.

Continuant la lecture de la lettre, on trouva que les Arméniens prétendoient que pour les onctions sacrées ils pouvoient user d'huile de sésame ou blé d'Inde, à cause de la rareté des oliviers en Arménie. Mais Théorien soutint qu'on ne devoit user pour les sacrements que d'huile d'olives, comme pour le saint sacrifice on n'emploie que du vin de vigne, non du cidre ou des autres liqueurs approchantes. Norsésis passa encore condamnation sur cet article. Comme ils en étoient là, les prêtres arméniens commencèrent à chanter vêpres hors l'église, selon leur coutume; et Théorien en ayant demandé la raison, Norsésis dit : Que ceux qui avoient réglé chez eux l'office divin avoient ordonné qu'on ne feroit dans l'église que la liturgie, pendant laquelle même les prêtres seuls seroient dedans, le peuple demeurant dehors; mais qu'on célébreroit dehors les autres offices; et il en donna quelques raisons de convenance. Mais Théorien montra, par le concile de Nicée, que de demeurer hors de l'église étoit une peine imposée aux pénitents pour les plus grands crimes, et Norsésis se rendit aussi sur ce point (1).

On lut ensuite, comme ils étoient convenus, la définition de foi du concile de Chalcédoine, on trouva que l'exemplaire arménien étoit conforme au grec, et Théorien satisfut Norsésis sur quelques expressions qui lui paroisoient obscures (2). Alors Théorien, reprenant la définition de Chalcédoine article par article, lui fit voir qu'elle est toute tirée des expressions des pères plus anciens, particulièrement de saint Cyrille; après quoi Norsésis dit : Je m'étonne comment nos ancêtres ont si impudemment calomnié cette définition. Théorien lui fit encore voir dans le détail toutes les hérésies qui y sont condamnées (3). Après quoi Norsésis ajouta : Je veux maintenant vous découvrir une chose qui a été cachée jusqu'ici. Il y a deux cents ans que vivoit un catholique d'Arménie, nommé Jean, comparable en doctrine et en vertu aux plus grands d'entre les pères, quoiqu'il n'eût aucune connoissance des sciences prophanes, même de la philosophie. Il étoit fort zélé contre les monophysites, et ne cessa de les combattre par ses écrits et par ses discours pendant tout son pontificat. Nous en célébrons la fête comme d'un saint. Or, j'ai par devers moi un écrit de lui contre les monophysites, plein de passages de l'Ecriture et de raisonnements très-puissants, approuvé par Grégoire, qui a rempli ce siège peu avant moi. Car il a écrit à la fin : Je crois ainsi et j'anathématise ceux qui croient le contraire. Si vous voulez je vous lirai le commencement de cet écrit. Théorien, ayant ouï cette lecture, pria Norsésis de lui donner une copie de

(1) P. 374. C. 10. t. 4, Conc. p. 565. Dial. p. 978.  
(2) Sup. l. XVIII, n. 21, (3) P. 481.

(1) P. 469,

(2) Sup. l. XXIX, n. 31,

l'écrit entier et l'emporta à Constantinople.

Norsésis dit ensuite : Je veux faire mon possible pour sauver mes frères, et dès aujourd'hui je commencerai à écrire des lettres à tous les évêques d'Arménie pour convoquer un concile. Je leur proposerai les passages qu'ils croient leur être favorables pour ceux que vous m'avez cités; et d'abord je prendrai le parti des Arméniens, puis je leur découvrirai leur erreur petit à petit et avec beaucoup de ménagement; et j'emploierai pour les convaincre l'écrit du catholique Jean, dont je vous ai donné copie. J'espère fermement que mes ouailles écouteront ma voix; mais, si je ne puis les ramener toutes, je ferai avec celles qui me suivront un décret que j'enverrai à l'empereur et au patriarche par les plus considérables de mes évêques, souscrit de ma main et de tous les évêques orthodoxes de ma dépendance; et ce décret portera entre autres choses que nous recevons le concile de Chalcédoine et les pères qu'il reçoit, et que nous anathématisons ce qu'il condamne, savoir, Eutychès et Dioscore; et de plus Sévère, Timothée Elure et tous ceux qui ont attaqué ce concile. Après que ce décret aura été approuvé synodalement à Constantinople, et que mes prélats seront revenus, j'irai moi-même, si l'empereur l'ordonne, lui rendre mes respects, et au patriarche. Norsésis fit alors sortir tous ceux qui étoient dans la chambre, et, ayant le cœur serré et les yeux baignés de larmes, il dit à Théorien : Je conjure notre pieux empereur que, quand mes évêques seront à Constantinople et auront obtenu la confirmation que j'ai dite, il fasse en sorte que le patriarche étant sur sa chaire pendant la liturgie, revêtu de ses ornements et tenant à la main la vraie croix, donne sa bénédiction à la nation arménienne en présence de tout le clergé et de tout le peuple; et prie pour les Arméniens défunts, qui n'ont péché que par ignorance. Théorien, attendri du sentiment que témoignoit Norsésis, ne put retenir ses larmes, et, après qu'ils se furent un peu remis, il lui promit de rapporter cette prière à l'empereur, pour lequel Norsésis lui donna une lettre contenant qu'il recevoit le concile de Chalcédoine; puis il donna sa bénédiction à Théorien en lui touchant la tête, et le renvoya en paix. Ainsi Théorien, rendant grâce à Dieu de l'heureux succès de son voyage, revint à Constantinople.

#### XXI. Couronnement du jeune roi d'Angleterre.

Les précautions que le pape Alexandre avoit prises contre le couronnement du jeune roi d'Angleterre furent inutiles, et ce prince ne laissa pas d'être sacré par l'archevêque d'York (1). Les lettres du pape arrivèrent en Angleterre, mais elles n'y furent montrées à personne. Ce-

(1) Vita Ep. II. Gervas. an. 1170.

pendant le roi Henri passa en ce royaume dès le troisième jour de mars, et quelque temps après il ordonna que tous les évêques et tous les seigneurs se rendissent à Londres le quatorzième de juin. L'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers, prenant le chemin d'Angleterre, écrivirent au roi l'ordre qu'ils avoient reçu du pape, et le roi leur manda de ne point s'exposer à la mer, leur promettant de repasser bientôt et d'accorder le projet de paix avec l'archevêque de Cantorbéry. Le dimanche, quatorzième de juin mil cent soixante-dix, tous se trouvèrent à Londres, les évêques et les abbés de toute l'Angleterre, les comtes, les barons, les vicomtes, les prévôts et les aldermans, en grande crainte tous, ne sachant quel étoit le dessein du roi. Le dimanche suivant, vingt-unième de juin, le roi fit chevalier Henri, son fils, qu'il avoit fait venir de Normandie la même semaine; et il le fit sacrer et couronner roi à Westminster (1). Ce fut Roger, archevêque d'York, qui lui imposa les mains, assisté des évêques de Londres, de Sarisbéry et de Rochester, qui toutefois protestèrent que cette fonction ne porteroit aucun préjudice à l'église de Cantorbéry, leur métropole. Au festin du couronnement, le roi servit à table son fils, déclarant qu'il n'étoit plus roi. Le jeune roi n'avoit que quinze ans, et son père lui donna pour conseil les plus grands ennemis de l'archevêque de Cantorbéry. Ensuite il passa la mer, pour se trouver à la conférence qu'il devoit avoir avec le roi de France à la fête de Sainte-Madeleine.

#### XXII. Plaintes de Thomas sur ce couronnement.

Quand Thomas apprit la nouvelle de ce couronnement, il en fut sensiblement affligé, et en fit des plaintes amères au pape et à ses amis de Rome. Il avoit déjà un grand sujet de mécontentement, en ce que l'archevêque de Rouen avoit absous de l'excommunication l'évêque de Londres, prétendant le devoir faire en vertu de la commission du pape, c'est-à-dire de la lettre du dix-neuvième de janvier, qui portoit, qu'en cas d'espérance certaine de la paix il pourroit absoudre les excommuniés (2). Thomas s'en étoit plaint à l'archevêque, prétendant qu'il avoit excédé son pouvoir, en ce qu'il n'avoit pas observé les conditions portées par sa commission, et, joignant ces deux sujets de plaintes, il écrivit ainsi au cardinal Albert.

Plût à Dieu, mon cher ami, que vous puissiez entendre ce que l'on dit en ce pays-ci à la honte de l'église romaine! Nos derniers envoyés sembloient avoir rapporté quelque consolation dans les lettres du pape; mais elles ont été anéanties par d'autres lettres en vertu desquelles l'évêque de Londres et celui de Sa-

(1) Vita Ep. 33, 31.

(2) V. Ep. 16, 3, 19.



risbéry ont été absous. Je ne sais comment il arrive toujours à la cour de Rome que Barrahas est délivré et Jésus-Christ mis à mort. C'est par l'autorité de cette cour que notre proscription a été prolongée jusqu'à la fin de la sixième année. On condamne chez vous les pauvres exilés, et on ne les condamne que parce qu'ils sont pauvres et foibles; au contraire, on absout des sacrilèges, des homicides, des voleurs, que saint Pierre même ne pourroit absoudre; je le dis hardiment, puisque Jésus-Christ n'ordonne d'absoudre le pécheur, qu'en cas qu'il se convertisse et qu'il fasse pénitence (1). Ici on les absout, même sans restitution; au contraire, c'est de nos dépouilles que les envoyés du roi font des présents aux cardinaux et aux courtisans du pape. Et ensuite: Je ne veux plus fatiguer la cour de Rome; que ceux-là y aillent, qui en reviennent triomphant de la justice. Plût à Dieu que le voyage de Rome n'eût pas fait périr inutilement tant d'innocents malheureux! Il écrit sur le même ton à Gratien, qui étoit venu en France l'année précédente, en qualité de nonce (2).

Les compagnons de son exil écrivirent de même au cardinal Albert et à Gratien (3), insistant sur le trop d'indulgence dont le pape avoit usé envers le roi d'Angleterre; et Thomas, écrivant au pape même, lui représente le caractère de ce prince, qu'il étoit plus facile de vaincre par la sévérité que par la douceur. Enfin Guillaume, archevêque de Sens, écrivit au pape, que le roi de France et toute l'église gallicane étoit scandalisée de cette conduite du saint-siège, où Satan étoit délié et Jésus-Christ crucifié de nouveau. Il se plaint que le sacre du jeune Henri étoit une insulte au roi Louis, dont la fille, fiancée à ce prince, n'avoit pas été couronnée avec lui; et finit en exhortant le pape à punir les évêques qui ont commis cet attentat (4). Le pape, dans sa réponse à l'archevêque de Sens, ne nie pas que l'évêque de Londres ait été absous par son ordre, et ne parle point du couronnement du jeune Henri; mais il enjoint à l'archevêque de Sens de presser l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers d'exécuter leur commission.

#### XXIII. Paix entre le roi et Thomas.

Avant que le pape eût fait cette réponse, ou même reçu les lettres précédentes, la paix étoit conclue entre le roi d'Angleterre et l'archevêque de Cantorbéry (5). Ce prélat en avoit marqué les conditions essentielles dans une ample instruction qu'il envoya à l'évêque de Nevers, et qui commence par les avis nécessaires pour se précautionner contre les artifices du roi. Le roi, de son côté, manda à l'archevêque de Rouen

(1) V. Ep. 20. Luc. XVIII,

34.

(2) Ep. 2.

(3) Ep. 22, 23.

(4) Ep. 24, 26.

(5) V. Ep. 21.

qu'il vouloit faire la paix suivant le projet que le pape en avoit donné. C'est qu'il voyoit qu'il ne pouvoit plus reculer, et que les deux prélats de Rouen et de Nevers avoient ordre de mettre ses états en interdit s'il ne s'accordoit dans les quarante jours prescrits.

Les deux prélats, ayant donc appris les intentions du roi d'Angleterre, allèrent à Sens trouver Thomas, le jeudi seizième de juillet mil cent soixante-dix pour les lui expliquer, et lui marquer le jour de la réconciliation (1). Les deux rois avoient marqué le jour de leur conférence au lundi d'avant la Madeleine, c'est-à-dire au vingtième de juillet; et le lieu, sur leur frontière, entre la Ferté, au pays Chartrain, et le château de Fretval en Touraine. L'archevêque de Sens avoit conseillé à Thomas de venir avec lui et avec les deux prélats de Rouen et de Nevers à la conférence des rois, disant qu'il ne pourroit jamais faire sa paix de loin. Thomas avoit répugnance d'aller à cette conférence sans y être mandé; toutefois, il céda, et les quatre prélats y allèrent ensemble, les trois archevêques, de Cantorbéry, de Sens et de Rouen, et l'évêque de Nevers. Les deux rois tinrent leur conférence le lundi, vingtième juillet et mardi suivant, sans faire aucune mention de Thomas: ce qui alarma beaucoup les clercs de sa suite, qui avoient assisté à cette conférence, et qui craignoient qu'il n'eût la confusion d'être venu inutilement. Toutefois, l'archevêque de Sens vint dire à Thomas, qu'avec les deux prélats de Rouen et de Nevers il avoit obtenu du roi d'Angleterre, qu'il le verroit le lendemain, ajoutant qu'il lui avoit paru à son visage et à ses paroles entièrement adouci, et résolu à se réconcilier de bonne foi.

Et en effet, le lendemain mercredi, jour de la Madeleine, le roi d'Angleterre vint dès le grand matin au rendez-vous avec une nombreuse suite. Thomas y vint plus tard accompagné de l'archevêque de Sens et de plusieurs François qui étoient venus à la conférence avec leur roi. Dès que le roi Henri aperçut Thomas, il se détacha de sa troupe, alla au devant et le salua le premier la tête nue. Après s'être donné la main et s'être embrassés tout à cheval, ils se retirèrent à part, le roi, l'archevêque de Cantorbéry et celui de Sens. Le premier se plaignit au roi des torts qu'on lui avoit faits et à son église, usant de paroles touchantes et convenables au sujet. Ensuite l'archevêque de Sens se retira, et le roi s'entretint seul avec Thomas (2) si familièrement, qu'il ne paroît pas qu'ils eussent jamais été mal ensemble; ce qui surprit agréablement les assistants, jusqu'à leur faire verser des larmes de joie; mais la conversation fut si longue, que quelques-uns s'en ennuyoient.

L'archevêque représenta au roi modestement la mauvaise conduite qu'il avoit tenue,

(1) Ep. 46.

(2) V. Ep. 45.

et les périls où il s'étoit exposé, et l'exhorta à rentrer en lui-même, à satisfaire à l'Eglise, décharger sa conscience et rétablir sa réputation, attribuant ses fautes aux mauvais conseils plutôt qu'à sa mauvaise volonté. Le roi l'écoutoit, non-seulement avec patience, mais avec bonté, promettant de se corriger; et l'archevêque ajouta: Il est nécessaire pour votre salut, pour le bien de vos enfants et la sûreté de votre puissance, que vous répariez le tort que vous venez de faire à l'église de Cantorbéry, en faisant couronner votre fils par l'archevêque d'York. Le roi résista un peu à cette proposition, et, protestant qu'il ne diroit rien par l'esprit de dispute, il ajouta: Qui a couronné Guillaume le conquérant et les rois suivants? N'est-ce pas l'archevêque d'York, ou un tel autre évêque qu'il a plu au roi qui devoit être couronné? L'archevêque répondit pertinemment à cette objection par la déduction historique de ce qui s'étoit passé en Angleterre depuis la conquête des Normands, et montra que, hors certains cas extraordinaires, les archevêques de Cantorbéry avoient toujours sacré les rois, sans que ce droit leur fût disputé par les archevêques d'York.

Après que Thomas eut long-temps parlé sur ce sujet, le roi lui dit: Je ne doute point que l'église de Cantorbéry ne soit la plus noble de toutes celles d'Occident; et loin de la vouloir priver de son droit, je suivrai votre conseil, et ferai en sorte que, sur ce point et en tout autre, elle recouvre son ancienne dignité. Mais pour ceux qui jusqu'ici nous ont trahis vous et moi, je les traiterai, Dieu aidant, comme ils méritent. A ces mots, Thomas descendit de cheval pour se jeter aux pieds du roi; mais le roi, prenant l'étrier, l'obligea de remonter. Il parut même répandre des larmes, et lui dit: Enfin, seigneur archevêque, rendons-nous de part et d'autre notre ancienne amitié; faisons-nous tout le bien que nous pourrons, et oublions entièrement le passé. Mais, je vous prie, faites-moi honneur devant ceux qui nous regardent de loin. Et comme il voyoit entre les spectateurs quelques-uns de ceux qui fomentoient la division, il s'approcha d'eux, et dit, pour leur fermer la bouche: Comme je trouve l'archevêque parfaitement bien disposé, si de mon côté je n'en use pas bien avec lui, je serai le plus méchant de tous les hommes, et je montrerai la vérité de tout le mal qu'on dit de moi. Mais je ne vois point de parti plus honnête ni plus utile que de m'étudier à les surpasser en amitié et en bons offices. Tous les assistants donnèrent de grands applaudissements à ce discours du roi.

Alors il envoya à l'archevêque des évêques de sa suite lui dire de proposer publiquement sa demande; et quelques-uns lui conseilloient de remettre tout à la discrétion du roi; mais Thomas ne jugea pas à propos de compromettre la cause de l'Eglise. Ayant donc tenu conseil avec l'archevêque de Sens et les com-

pagnons de son exil, il résolut de ne point remettre à la discrétion du roi la question des coutumes, les dommages que son église avoit soufferts, ni la plainte touchant le sacre du jeune prince. Ainsi, se rapprochant du roi, il le pria humblement, par la bouche de l'archevêque de Sens, de lui rendre ses bonnes grâces, de lui donner la paix et sûreté à lui et aux siens, de lui restituer l'église de Cantorbéry et les terres de sa dépendance, dont il avoit lu l'état dans un papier, et de rapporter l'entreprise du sacre de son fils. A ces conditions, Thomas promettoit l'amour, l'honneur et tout le service qu'un archevêque peut rendre à son roi, selon Dieu. Le roi accepta la proposition, et reçut à ses bonnes grâces Thomas et ceux de sa suite, qui étoient présents; mais la restitution des biens fut différée, parce que le pape ne l'avoit pas ordonnée expressément. Le roi s'entretint encore long-temps avec l'archevêque, suivant leur ancienne familiarité, en sorte que leur conférence dura presque jusqu'au soir. Le roi voulut l'emmener avec lui, disant qu'il lui étoit avantageux que leur paix fût connue de tout le monde; mais le prélat répondit qu'il passeroit pour un ingrat s'il ne prenoit congé du roi de France et de ses autres bienfaiteurs; et le roi d'Angleterre en convint (1).

Comme Thomas étoit prêt à se retirer, Arnoul, évêque de Lisieux, le pressa vivement en présence du roi, des évêques et des seigneurs d'absoudre les excommuniés, disant: Comme le roi a reçu en grâce tous ceux qui vous ont suivi, vous devez aussi recevoir en grâce tous ceux qui ont été attachés au roi. Thomas lui répondit: Il faut nécessairement faire distinction; entre ceux pour qui vous parlez, les uns sont plus coupables que les autres; les uns sont excommuniés directement, les autres par communication; les uns par nous ou par leurs évêques, les autres par le pape, et ceux-là ne peuvent être absous que par son autorité. Quant à nous, comme nous avons de la charité pour eux tous, quand nous aurons ouï le conseil du roi nous espérons travailler de telle sorte à leur réconciliation, que si quelqu'un n'y est pas compris, il ne devra l'imputer qu'à soi-même. Geoffroy Ridet, archidiacre de Cantorbéry, un des excommuniés, répondit à ce discours avec hauteur, et le roi, craignant qu'on ne s'échauffât de part et d'autre, tira à part l'archevêque, et le pria de ne point s'arrêter au discours de telles gens. Ainsi on se sépara doucement après que Thomas eut donné sa bénédiction au roi.

#### XXIV. Thomas donne part au pape de sa paix.

Ce récit est tiré de la lettre que Thomas écrivit au pape pour lui donner part de sa ré-

(1) V. Ep. 45, p. 805.



conciliation avec le roi, où il ajoute : J'ai appris depuis que l'archevêque de Rouen et l'évêque de Nevers ont chargé l'évêque de Séz, qui passe en Angleterre, d'absoudre ceux que j'ai excommuniés ; mais je ne sais s'ils lui ont prescrit la formule que vous leur avez donnée, ou s'il la suivra. S'ils sont absous autrement, il sera nécessaire que vous y mettiez remède, car rien n'affaiblit tant l'Eglise que l'impunité de tels attentats par la tolérance du saint-siège. Il avoit dit auparavant : J'attendrai en France jusqu'au retour de ceux que j'ai envoyés pour recevoir la restitution de nos domaines, n'étant pas d'avis de retourner auprès du roi tant qu'il aura un pied de terre à l'Eglise, car c'est par cette restitution que je verrai s'il agit sincèrement avec moi. Je ne crains pas toutefois qu'il manque à tenir sa parole, s'il n'en est empêché par les conseils de ceux à qui la conscience ne permet pas de se tenir en repos (1). Il paroît en effet que le roi étoit bien intentionné pour l'exécution de cette paix, par l'ordre qu'il envoya au jeune roi son fils.

En écrivant au pape (2), Thomas écrivit aussi à quatre cardinaux de ses amis, pour leur faire part de cette heureuse nouvelle, mais surtout au sous-diacre Gratien, qui s'étoit si bien conduit dans sa nonciature, et à qui il dit en confidence ces paroles remarquables (3) : Parce que l'Eglise romaine a mis sa sûreté dans la crainte, elle a égard aux personnes, et ne s'oppose point aux injustices ; c'est pour ce sujet que les fléaux de Dieu les plus rudes et les plus insupportables viennent sur elle ; en sorte qu'elle est errante, qu'elle fuit devant ses persécuteurs, et subsiste à peine dans les maux qui l'accablent. Et ensuite : Ayez soin que les lettres les plus pressantes et les plus efficaces que le pape a écrites au roi d'Angleterre pour la cause de l'Eglise soient insérées dans le registre, afin de servir d'exemple à la postérité.

XXV. Frédéric feint de vouloir finir le schisme.

Avant que le pape eût reçu la nouvelle de la paix entre le roi et l'archevêque de Cantorbéry, il étoit parti de Bénévent pour se rapprocher de Rome, et s'étoit avancé jusqu'à Vérola en Campanie, où il étoit dès le dixième de septembre. Or voici ce qui l'engagea à ce voyage (4). L'empereur Frédéric, voyant son parti diminuer de jour en jour, principalement depuis la mort du second antipape Guy de Crème, feignit de vouloir travailler à la réunion de l'Eglise, et envoya pour cet effet au pape Alexandre l'évêque de Bamberg, qui avoit toujours été catholique, mais avec ordre

de ne communiquer qu'au pape seul les propositions dont il étoit porteur. L'évêque l'ayant mandé au pape, le pape soupçonna que c'étoit un artifice pour le séparer d'avec les Lombards ; c'est pourquoi, par le conseil des cardinaux, il leur manda de lui envoyer de chaque ville un député pour entendre les propositions de l'évêque de Bamberg, ce qui fut exécuté. Mais ce prélat s'étant avancé jusqu'en Campanie, pria le pape de vouloir bien y revenir, parce qu'il lui étoit défendu d'entrer sur les terres du roi de Sicile. Le pape y condescendit, partit de Bénévent avec les cardinaux et les députés des Lombards, et vint à Vérola attendre l'évêque de Bamberg.

Le lendemain, ce prélat se présenta devant le pape en plein consistoire, et, après s'être prosterné, lui dit : L'empereur Frédéric mon maître m'a commandé étroitement de ne dire ma charge qu'à vous seul. Le pape lui répondit : Cela est inutile, puisque je ne vous ferai point de réponse sans la participation de mes frères les cardinaux et de ces députés. Mais l'évêque insista tant, que le pape convint de l'entendre en particulier, à condition de communiquer à qui il voudroit ce qu'il auroit entendu. L'évêque déclara au pape que l'empereur ne vouloit plus agir contre sa personne ; au contraire, qu'il maintiendrait toutes ces ordonnances ; mais quant à lui obéir et le reconnaître pour pape, le prélat n'en parloit qu'ambiguement : le pape ne put jamais l'obliger à s'expliquer nettement sur ce point. Le pape, étant donc revenu à la chambre où étoient les cardinaux et les Lombards, leur rapporta les discours de l'évêque, et de leur avis lui répondit : Nous nous étonnons qu'étant aussi prudent que vous êtes, vous vous soyez chargé d'une telle commission. L'empereur veut maintenir nos ordonnances sans nous reconnaître pour pape ; c'est honorer Dieu en partie, et en partie le renoncer. Toute l'Eglise a jugé notre cause juste ; les autres rois et les autres princes chrétiens l'ont embrassée ; pourquoi votre maître diffère-t-il davantage de s'y réunir ? Nous sommes prêts, s'il ne tient à lui, de l'honorer plus que tous les princes du monde, et de lui conserver ses droits, pourvu qu'il aime l'Eglise romaine sa mère. Le pape renvoya ainsi l'évêque de Bamberg, que les Lombards conduisirent pour retourner vers l'empereur.

De Vérola le pape passa à Féréntino, qui n'en est qu'à sept milles, de là à Anagni, où il étoit le huitième d'octobre, puis à Segni, et enfin à Tusculum, où il étoit encore le vingt-quatrième de novembre. C'est ce qui paroît par les dates des lettres qu'il écrivit de ces lieux-là sur l'affaire de Cantorbéry.

XXVI. Lettres du pape pour l'Angleterre.

Premièrement, ayant appris le couronnement du jeune Henri, il écrivit à l'archevêque

(1) Ep. 806, 805. V. Ep. 42.  
(2) V. Ep. 43, 49, 50, 51.  
(3) Ep. 47. V. Baron. an. 1179. n.  
(4) Acta Alex. ap. Bar.

Thomas pour lui déclarer que cette entreprise de l'archevêque d'York, faite contre sa défense, ne porteroit aucun préjudice au droit de l'Eglise de Cantorbéry (1). Ensuite il écrivit à Roger, archevêque d'York, et à Hugues, évêque de Durham ; et, après s'être plaint de la persécution que le roi d'Angleterre fait souffrir à l'Eglise, il se plaint en particulier de ce que Roger a sacré le jeune prince dans une autre province, au mépris de l'archevêque absent, et de ce qu'en cette cérémonie, loin de faire promettre au nouveau roi de conserver la liberté de l'Eglise, on lui a fait confirmer par serment les prétendues coutumes du royaume. Il reproche aux prélats leur foiblesse de l'avoir souffert ; et, pour punition, les suspend de toute fonction épiscopale. Quant aux évêques de Londres et de Sarisbéry, il déclara qu'ils étoient retombés dans l'excommunication, permettant toutefois à l'archevêque Thomas de les en absoudre (2).

Mais, quand le pape eut appris la réconciliation du roi et de l'archevêque, il écrivit à ce prince pour lui en témoigner sa joie, et l'exhorter à rendre les biens à l'Eglise de Cantorbéry, à réparer les torts qu'il lui avoit faits, et faire donner satisfaction à l'archevêque par le roi, son fils. Les cardinaux auxquels Thomas avoit donné part de cette paix lui en firent aussi leurs compliments, témoignant toutefois qu'ils se défioient de l'exécution, et l'exhortant à la faciliter par sa douceur. Le pape lui manda de plus que, si le roi n'exécutoit pas la paix, il lui donnoit pouvoir d'exercer les censures ecclésiastiques sur les personnes et les lieux de sa légation, excepté le roi, la reine, son épouse, et ses enfants ; et il manda aux archevêques de Sens et de Rouen, d'avertir le roi, dans vingt jours d'exécuter la paix ; et, s'il ne le faisoit dans un mois après la monition, de mettre en interdit toutes ses terres de deçà la mer (3). Ces deux lettres sont du mois d'octobre.

XXVII. Thomas prépare son retour.

Thomas vit encore deux fois le roi d'Angleterre, premièrement à Tours, où le roi étoit venu conférer avec Thibaut, comte de Blois. Le roi vint au-devant de l'archevêque ; mais il ne parut pas le regarder de bon œil, et, le lendemain il fit dire dans sa chapelle une messe des morts ; ce que l'on crut qu'il avoit fait de peur que l'archevêque ne lui offrit le baiser de paix. Ils allèrent ensuite à la conférence avec le comte Thibaut ; et le roi, pressé par ce comte et par le prélat, promit positivement la restitution des terres de l'Eglise ; mais il vouloit que l'archevêque retournât auparavant en Angleterre pour voir comment il s'y

conduiroit. Quelques jours après, Thomas vint encore trouver le roi à Chaumont, entre Blois et Amboise, non pour lui rien demander, mais pour essayer de regagner ses bonnes grâces (1). En effet, le roi lui fit moins d'honneur, et lui témoigna plus d'amitié ; et ils convinrent qu'il iroit incessamment prendre congé du roi de France pour passer au plus tôt en Angleterre. Il partit dès le lendemain pour retourner à Sens, faire ses adieux et à se préparer à son voyage.

Cependant il reçut une lettre des agents qu'il avoit envoyés en Angleterre, et qui lui rendoient aussi compte de leur commission (2). Nous nous présentâmes au jeune roi, dans sa chambre à Westminster, le lundi d'après la Saint-Michel, c'étoit le cinquième d'octobre, cette année mil cent soixante-dix. Avec lui étoient assis le comte Renaud, l'archidiacre de Cantorbéry, celui de Poitiers, Guillaume de Saint-Jean et plusieurs autres. Quelques-uns, du nombre desquels étoit le comte Renaud, ayant ouï la nouvelle de la paix, en rendirent dévotement grâce à Dieu. Après que les lettres du roi eurent été lues, le roi, son fils, dit qu'il en prendroit conseil, et on nous fit retirer. Ensuite on nous rappela, et votre archidiacre nous dit de la part du jeune roi : Raoul de Broc et ses serviteurs se sont mis en possession, par ordre du roi, mon père, des terres de l'archevêché et des revenus des clercs de l'archevêque. Nous ne pouvons savoir l'état des lieux que par le rapport de ces officiers ; c'est pourquoi nous vous marquons le jeudi, lendemain de Saint-Calliste, pour l'exécution plus entière de ce mandement. Ce jeudi étoit le quinzième d'octobre. La lettre ajoute ensuite : Le roi a mandé à l'archevêque d'York, aux évêques de Londres et de Sarisbéry, et à quatre ou six personnes de toutes les églises vacantes, d'élire des évêques suivant le conseil de ces trois prélats, et de les envoyer au pape pour les sacrer au préjudice de votre église. Les agents concluent, en priant instamment Thomas de ne point revenir en Angleterre, que sa paix avec le roi ne soit mieux affermie. Thomas envoya au pape cette lettre de ses agents, lui demandant de nouveaux pouvoirs pour presser le roi d'Angleterre.

Il écrivit aussi à ce prince, se plaignant que les effets ne répondoient pas à ses promesses, ni à l'ordre qu'il avoit envoyé au roi, son fils (3). La restitution, dit-il, a été différée au dixième jour, sous prétexte de Raoul, qui cependant ravage les biens de l'Eglise, et serre publiquement nos provisions de bouche dans le château de Saltoude. Il s'est vanté, devant plusieurs personnes, que je ne jouirai pas long-temps de votre paix, et que je ne mangerai pas un pain entier en Angleterre avant qu'il m'ôte la vie ; mais je lui présenterai ma

(1) V. Ep. 34, 57.  
(2) V. Ep. 66, 65.  
(3) Ep. 39. V. Ep. 56, 57, 60, 61, 29, 31.

(1) Vita, III, c. 2. V. Ep. 63.  
(2) V. Ep. 53.  
(3) V. Ep. 54.



tête à lui et à ses complices plutôt que de laisser périr l'église de Cantorbéry. J'avois résolu, seigneur, de retourner vers vous; mais la nécessité de cette pauvre église me presse de m'y rendre, peut-être pour y périr si vous ne me donnez promptement une autre consolation. Mais, soit que je vive ou que je meure, je suis toujours à vous, et je prie Dieu qu'il répande ses bénédictions sur vous et sur vos enfants. C'est la dernière lettre que nous ayons de ce saint prélat au roi, son maître (1).

Il envoya devant Jean de Sarisbéry, qui arriva le quinzième de novembre. Il trouva que, trois jours auparavant, on avoit saisi les biens de l'archevêque, en ayant ôté la régie à ses agents, et que l'on avoit publié dans les ports une défense de passer aucun des siens pour sortir d'Angleterre. D'ailleurs, les officiers du roi avoient donné ordre que l'archevêque et les siens ne trouvassent à leur retour que les maisons vides et en décadence, et les granges ruinées, et avoient pris, au nom du roi, tous les revenus jusqu'à la Saint-Martin, quoique la paix eût été faite à la Madeleine. Cependant l'archevêque d'York, l'évêque de Londres et les autres ennemis de Thomas avoient envoyé au roi pour le prier de ne le pas laisser revenir en Angleterre qu'il n'eût renoncé à la légation, qu'il n'eût rendu au roi toutes les lettres qu'il avoit obtenues du pape, et promis d'observer inviolablement les droits du royaume, voulant ainsi l'engager à l'observation des coutumes contestées. Ils disoient que, sans ces précautions, son retour seroit préjudiciable au roi. Ils avoient fait aussi appeler, de chacune des églises vacantes, six personnes, ayant pouvoir d'élire un évêque au nom de la communauté, afin de faire les élections au gré du roi, et que si Thomas s'y opposoit il encourût sa disgrâce.

Thomas étoit venu à Rouen par ordre du roi, espérant, comme on lui avoit promis, y acquitter ses dettes, et être renvoyé en Angleterre avec honneur. Mais Jean d'Oxford lui apporta une lettre du roi, par laquelle il le prioit de retourner incessamment en Angleterre, et lui donnoit le même Jean pour l'accompagner. Thomas obéit, et apprit en chemin les mauvais desseins de ses ennemis, qui étoient déjà venus à la mer, et attendoient le vent favorable, comme il l'attendoit de son côté (2). Ces ennemis étoient l'archevêque d'York, et les évêques de Londres et de Sarisbéry, et, pour leur prêter main forte, Gervais, vicomte de Kent, Raoul de Broc et Renauld de Varennes, qui menaçoient hautement de lui couper la tête s'il osoit passer. Quelques amis conseil-loient à Thomas de ne point s'exposer à ce passage que la paix ne fût mieux affermie; mais il répondit: Je vois l'Angleterre et j'y entrerais, Dieu aidant, quoique je sache certainement que j'y vais souffrir le martyre. La

(1) V. Ep. 64, 73.

(2) Vita III, c. 3.

veille de son embarquement; il envoya les lettres du pape, portant suspense contre l'archevêque d'York et l'évêque de Durham; et d'autres lettres qui remettoient dans l'excommunication l'évêque de Londres et celui de Salisbury, et portoient suspense contre tous les évêques qui avoient assisté au sacre du jeune roi. Ces lettres furent rendues aux prélats dans le port de Douvres, où ils croyoient que Thomas dût aborder.

## XXVIII. Thomas arrive en Angleterre.

Le vent étant devenu favorable, il s'embarqua à Guissand, la nuit du second jour de l'Avent, c'est-à-dire du lundi, jour de Saint-André, dernier novembre mil cent soixantedix, la septième année de son exil, et il arriva heureusement au port de Sandwich, pour éviter ceux qui l'attendoient à Douvres (1). Le vaisseau qui le portoit étoit remarquable par la croix archiépiscopale qui y étoit dressée; et, quand on l'aperçut, une multitude de pauvres, qui étoient venus au devant du saint prélat, se mit à crier: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le père des orphelins et le juge des veuves. Ils pleuroient, les uns de compassion, les autres de joie; les uns se prosternoient à terre; les autres, ayant leurs habits retroussés, s'avançoient pour le prendre au sortir du vaisseau, et recevoir les premiers sa bénédiction. Mais les gentilshommes, qui avoient cru qu'il aborderoit à Douvres, apprenant son arrivée, accoururent promptement à Sandwich.

Ils s'approchèrent, armés, du bâtiment où étoit l'archevêque, comme pour lui faire violence. Ce que voyant Jean d'Oxford, il craignit que la honte n'en retombât sur le roi, et qu'on ne l'accusât de trahison; c'est pourquoi il s'avança, et leur défendit, de la part du roi, de faire aucune insulte à l'archevêque ou aux siens, et leur persuada de poser les armes. Ils demandèrent toutefois que les étrangers, qui étoient venus avec l'archevêque, fissent serment de fidélité au roi et au royaume. Il ne paroisoit d'autre étranger que Simon, archidiacre de Sens, qui auroit facilement consenti à prêter le serment; mais Thomas ne le permit pas, craignant les conséquences de ce serment pour le clergé d'Angleterre, et dit qu'il étoit contre les bonnes mœurs et le droit des gens d'exiger des étrangers de tels serments. Or, il voyoit bien que les officiers du roi étoient en trop petit nombre pour faire violence, parce que le peuple, qui étoit ravi de son retour, avoit pris les armes et auroit été le plus fort.

Ces officiers ayant à peine salué l'archevêque, lui demandèrent en colère pourquoi, à son entrée dans le pays, qui devoit être pacifique, il avoit excommunié et suspendu les évêques

(1) Vita III, c. 4. Gervas. Doreb.

du roi; ajoutant que, quand le roi l'apprendroit, il en seroit fort irrité (1). Le prélat répondit doucement qu'il ne l'avoit fait que par la permission du roi, pour ne pas laisser impunie l'injure faite à lui et à son église au sacre du jeune roi, et empêcher que cette entreprise ne fût tirée à conséquence. Le nom du roi retint les officiers; ils commencèrent à parler plus modestement, demandant toutefois avec instance l'absolution des évêques. L'archevêque remit à en délibérer à Cantorbéry, où il seroit le lendemain, et les officiers se retirèrent.

Le lendemain mardi, premier jour de décembre, Thomas partit de Sandwich pour aller à Cantorbéry, qui n'en est qu'environ à six milles. A peine put-il faire le jour même ce peu de chemin, tant le peuple et principalement les pauvres s'empressoient autour de lui; les curés venoient au devant en procession avec les paroisses entières. Etant arrivé à Cantorbéry, il y fut reçu par les moines avec l'honneur convenable, au son des cloches et des orgues, et avec les chants de joie; il leur donna à tous le baiser de paix, ayant pris la précaution de faire auparavant absoudre ceux qui avoient communiqué avec les excommuniés.

## XXIX. Thomas refuse d'absoudre les excommuniés.

Les officiers du roi vinrent le jour suivant savoir sa réponse, et avec eux les clercs des trois prélats excommuniés, demandant l'absolution de leurs maîtres (2). Thomas répondit qu'il n'avoit pas le pouvoir de lever les censures imposées par le pape; et toutefois, comme ils le pressoient et le menaçoient de l'indignation du roi, il répondit, que si les évêques de Londres et de Salisbury juroient, selon la forme de l'Eglise, d'obéir au mandement du pape, il feroit, pour la paix de l'Eglise, par le respect du roi, et par le conseil des autres évêques, tout ce qui dépendroit de lui, et traiteroit les trois prélats avec toute sorte de douceur et de charité, se confiant en la clémence du pape. Les deux évêques étoient prêts à accepter la condition et à venir se faire absoudre; mais l'archevêque d'York les en détourna, et leur dit: J'ai encore huit mille livres d'argent comptant que j'emploierai, s'il est besoin, pour réprimer l'arrogance et l'opiniâtreté de Thomas; ne vous laissez pas séduire, allons plutôt trouver le roi, qui nous a si fidèlement protégés jusqu'ici. Si vous le quittez pour vous attacher à son adversaire, car il n'y aura jamais entre eux de réconciliation parfaite, il vous regardera comme des transfuges, et vous chassera de vos terres. Que deviendrez-vous alors? En quel pays irez-vous mendier votre pain? Au

(1) Vita III, c. 4.

(2) Vita, c. Ep. 64, 73. Vita c. 7.

contraire, si vous demeurez avec le roi, que peut faire contre vous Thomas plus que ce qu'il a fait?

Les deux évêques furent touchés de cette remontrance, et ils partirent tous trois aussitôt pour aller trouver le roi en Normandie; en même temps ils envoyèrent au roi, son fils, qui étoit à Londres, Geoffroy Ridet et quelques autres, pour lui persuader que Thomas vouloit le déposer. Mais rien n'étoit plus éloigné de sa pensée, comme il l'assure lui-même dans la lettre qu'il écrivit alors au pape, contenant la relation de son retour en Angleterre, et qui est sa dernière au pape Alexandre (1).

Peu de jours après son arrivée à Cantorbéry, il envoya à Londres Richard, prieur de Saint-Martin de Douvres, qui fut depuis son successeur, donner part au jeune roi de son arrivée, et lui fit faire ses excuses touchant la suspense des prélats (2). Ce député fut mal reçu par le jeune prince, dont les ministres ne regardoient que la volonté du roi, son père. Thomas ne laissa pas de se mettre en chemin peu de jours après, voulant voir le jeune roi, qui avoit été son disciple, et ensuite visiter sa province, abandonnée depuis si long-temps. Comme il approchoit de Londres, tous les bourgeois vinrent au devant de lui, et le reçurent avec grande joie; mais il vint deux chevaliers de la part du roi lui défendre de passer outre, et lui ordonner de retourner à son église. Ses ennemis en devinrent plus fiers; et Robert de Broc, frère de Renoul, pour insulter au prélat, coupa la queue d'un cheval qui portoit quelques ustensiles de sa cuisine le jour de Noël. L'archevêque monta en chaire, et fit un sermon, à la fin duquel il prédit sa mort prochaine, fondant en larmes, et attirant celles de tout l'auditoire (3). Mais il prit un ton d'indignation, et parla avec véhémence contre plusieurs courtisans du roi père. Il les excommunia, et nommément les deux frères Renoul et Robert de Broc. Après la messe, il tint table comme il avoit accoutumé les grandes fêtes, avec gaieté, et quoique le jour de Noël fût cette année-là le vendredi, il mangea de la viande comme les autres. On voit ici l'antiquité de cette dispense de l'abstinence au jour de Noël.

## XXX. Conjuratlon contre la vie de Thomas.

Cependant l'archevêque d'York et les deux évêques, étant arrivés en Normandie peu de jours avant la fête, se jetèrent aux pieds du roi, implorant sa justice, et se plaignant amèrement que Thomas abusoit de la paix qu'il lui avoit accordée, et que dès qu'il étoit arrivé il avoit troublé le royaume par les censures qu'il avoit publiées contre eux (4). Le roi dit: Si tous ceux qui ont consenti au sacre de mon

(1) P. 73.

(2) Vita III, c. 9.

(3) C. 10.

(4) Vita c. 3.



filis sont excommuniés par les yeux de Dieu, je le suis aussi; et il entra dans une furieuse colère. Or, il étoit sujet à s'y laisser emporter. Un jour, irrité contre un seigneur qui lui sembloit prendre l'intérêt du roi d'Ecosse, il l'appela traître, et lui dit plusieurs autres injures; puis il jeta son bonnet, ôta son ceinturon, jeta loin de lui son manteau et ses habits, découvrit son lit, et, s'étant assis dessus, se mit à en mâcher la paille. Une autre fois, il voulut arracher les yeux à un garçon qui lui avoit apporté une lettre désagréable, et lui mit le visage en sang. Pierre de Blois, d'ailleurs son admirateur, dit que dans sa colère il étoit plus furieux qu'un lion (1). Etant donc excité par les trois prélats, il commença à maudire tous ceux qu'il avoit nourris et comblés de bienfaits, dont aucun ne le vengeoit d'un prêtre qui troubloit son royaume, et le vouloit dépouiller lui-même de sa dignité, ajoutant plusieurs reproches contre Thomas. Alors quatre chevaliers de sa chambre, croyant ne pouvoir rien faire qui lui fût plus agréable que de tuer l'archevêque, en formèrent ensemble la résolution; ces quatre étoient : Renaud, fils de l'Ours, Hugues de Moreville, Guillaume de Tracy et Richard le Breton. Ils firent leur conjuration la nuit de Noël, s'engageant par serment à ce meurtre, et le jour même de la fête ils se retirèrent secrètement de la cour (2). Ils firent telle diligence, et eurent le temps si favorable, qu'ils arrivèrent en Angleterre le lundi, jour des Innocents, et logèrent au château de Saltonde, qui étoit à la garde de Raoul de Broc, à six milles de Cantorbéry. Ils passèrent la nuit à concerter l'exécution de leur entreprise; et le lendemain mardi, vingt-neuvième de décembre, ayant assemblé une troupe de gens du pays, ils vinrent à Cantorbéry, entrèrent au monastère de Saint-Augustin, et conférèrent avec Clairembaud, qui en étoit élu abbé, ennemi déclaré de l'archevêque.

## XXXI. Arrivée des meurtriers.

Ils allèrent ensuite à l'archevêché, où ils trouvèrent le prélat qui avoit déjà diné, et s'entretenoit de quelques affaires avec ses moines et ses clercs. Les quatre chevaliers entrèrent dans sa chambre, et sans le saluer s'assirent à terre à ses pieds. Après un peu de silence, Renaud dit au nom de tous : Nous venons de la part du roi vous apporter ses ordres. Voulez-vous les entendre en secret ou en public ? Comme il vous plaira, dit l'archevêque; et Renaud reprit : Nous les dirons donc en secret. L'archevêque fit retirer ceux qui étoient avec lui; mais l'huissier laissa la porte ouverte, afin que ceux qui étoient

(1) 1, Ep. 44; 1, Ep. 45. (2) Gervas. anno 1170. Pot. Ep. 66, 75. Vita III, c. Vita c. 12.

dehors pussent voir ce qui se passoit. Après que les chevaliers eurent dit ce qu'ils voulaient, le prélat dit qu'il vouloit que plusieurs personnes l'entendissent, et fit rappeler les moines et les clercs, mais non les laïques. Alors Renaud dit : Nous vous ordonnons, de la part du roi, d'aller trouver le roi, son fils, et lui rendre ce que vous lui devez (1). Je crois l'avoir fait, dit l'archevêque. Non, dit Renaud, puisque vous avez suspendu ses évêques : ce qui fait croire que vous lui voudriez ôter la couronne de dessus la tête. L'archevêque dit : Au contraire, je voudrois lui pouvoir encore donner d'autres couronnes. Et, quant aux évêques, ce n'est pas moi qui les ai suspendus, c'est le pape. C'est bien vous, dit Renaud, puisque c'est à votre poursuite. Thomas reprit : J'avoue que je ne suis pas fâché si le pape venge les injures faites à mon église. Ensuite il se plaignit des torts et des insultes qu'il avoit reçues depuis la conclusion de la paix, et dit à Renaud : Vous étiez présent, vous et plus de deux cents chevaliers, quand le roi m'accorda de contraindre par les censures ceux qui avoient troublé l'Eglise, à lui faire satisfaction; et je ne me puis dispenser de remplir mon devoir de pasteur. A ces mots, les chevaliers se levèrent en criant : Voilà des menaces, et dirent aux moines : Nous vous commandons de la part du roi de le garder; s'il s'échappe, on s'en prendra à vous. Ils sortirent aussitôt, et Thomas les suivit jusqu'à la porte de son antichambre, en disant : Sachez que je ne suis pas venu pour m'enfuir, et que je fais peu de cas de vos menaces. Ils répondirent : Il y aura autre chose que des menaces.

## XXXII. Martyre de saint Thomas de Cantorbéry.

Etant sorti du palais, ils ôtèrent leurs chapes et leurs robes, et on vit les cottes de mailles dont ils étoient revêtus. Ceux de leur suite s'armèrent aussi, et, outre leurs épées, ils portoient des arcs, des flèches, des haches et d'autres instruments pour rompre les portes. Thomas demouroit tranquille dans sa chambre; et, loin de s'enfuir, à peine se laissa-t-il persuader d'aller à l'église entendre vêpres; mais il ne venoit que d'y entrer quand les quatre chevaliers y entrèrent aussi par le cloître l'épée à la main (2). Le premier s'écria : Où est ce traître ? Et, comme personne ne répondoit, il ajouta : Où est l'archevêque ? Thomas, descendant des degrés qu'il avoit montés, répondit : Me voici. Et il ajouta : Renaud, Renaud, je t'ai fait beaucoup de bien, et tu viens armé me chercher dans l'église. Renaud, prenant le pallium des mains de l'archevêque, dit : Tu le vas voir; sors, tu mourras tout à l'heure. Thomas retira le pal-

(1) C. 13, 14.

(2) C. 16, 17.

lium de ses mains, et dit : Je ne sortirai point; mais, si vous me cherchez, je vous défends de la part de Dieu, sous peine d'anathème, de faire aucun mal aux miens.

Renaud recula un peu, et, voyant que ses compagnons étoient venus, il voulut donner un grand coup d'épée sur la tête de l'archevêque; mais un clerc, nommé Edouard Grim, étendit le bras pour recevoir le coup, dont il eut le bras presque emporté (1); le reste du coup porta sur le prélat, abattit son bonnet et le blessa à la tête. Alors Renaud s'écria : Frappez, frappez. Thomas baissa la tête pour le prier, et dit : Je me recommande et la cause de l'Eglise à Dieu, à la Sainte-Vierge, aux saints patrons de cette église, et au martyr saint Denis; et ce furent ses dernières paroles. Alors il se mit à genoux devant l'autel, les mains jointes; et, levant les yeux, il attendit le second coup, qui entra plus avant jusqu'au cerveau, et fit tomber le prélat prosterné comme en prière; le troisième acheva de lui couper la tête, qui tomba en avant sur son visage. Enfin, un nommé Hugues Mauclerc enfonça la pointe de son épée dans la tête ouverte, et répandit la cervelle sur le pavé, puis il s'écria : Il est mort, sortons d'ici. Ainsi mourut Thomas, archevêque de Cantorbéry, dans la cinquante-troisième année de son âge, le mardi vingt-neuvième décembre mil cent soixantedix, sur les cinq heures du soir (2). Il reçut tous ces coups sans parler et sans faire aucun mouvement des pieds ni des mains.

Pendant qu'on le massacroit dans l'église, d'autres pilloient son palais (3). Ils rompirent les portes et les serrures, enlevèrent ses chevaux, battirent ses domestiques, ouvrirent ses coffres, partagèrent entre eux l'argent, les habits et les autres meubles. Ils emportèrent même les titres de l'église de Cantorbéry, et les donnèrent à Renoul de Broc pour les porter au roi en Normandie, afin qu'il pût supprimer ceux qu'il trouveroit contraires à ses prétentions.

A la nouvelle de ce meurtre, toute la ville de Cantorbéry fut consternée; mais les riches, saisis de crainte, demeurèrent dans leurs maisons; il n'y eut que des pauvres qui accoururent aussitôt à l'église pleurer leur père. Ils lui baisoient les mains et les pieds, ils ramassoient son sang, dont ils se frottoient les yeux, et y trempoient des morceaux de leurs habits. Ce qui en demeura sur le pavé fut recueilli soigneusement et mis dans un vase très-net pour le garder dans l'église. Les moines mirent le corps sur un brancard devant l'autel, et passèrent la nuit auprès en larmes et en prières (4). Mais, le lendemain matin, on leur vint dire qu'il y avoit hors de la ville une grande troupe de gens armés qui vouloient enlever le corps du saint prélat pour le trainer

(1) C. 18.  
(2) C. 22.

(3) C. 19.  
(4) C. 21, 22.

par les rues à la queue des chevaux, le pendre au gibet, ou le mettre en pièces et le jeter en quelque borbier. Les moines, alarmés de ce bruit, résolurent de l'enterrer promptement. Ils fermèrent les portes de l'église, et portèrent le corps dans la chapelle souterraine, où, l'ayant dépouillé, ils trouvèrent que sous son habit monastique il portoit un rude cilice, et, ce qui étoit sans exemple, des fémoraux de même étoffe. Ce spectacle attira de nouveau des torrents de larmes, car on avoit ignoré jusque-là qu'il pratiquât cette austérité. On le revêtit par-dessus de ses habits pontificaux, on le mit dans un tombeau de marbre tout neuf qui se trouva dans cette chapelle, et on en ferma les portes soigneusement. L'église demeura interdite pendant près d'une année; on couvrit les croix et on dépouilla les autels comme au vendredi-saint, et les moines récitèrent l'office dans leur chapitre sans chanter.

## XXXIII. Affliction du roi d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre, ayant appris la mort de Thomas, envoya peu de jours après de ses clercs, qui, étant arrivés à Cantorbéry, assemblèrent les moines de la cathédrale, et leur dirent (1) : Le malheur qui est arrivé chez vous, mes frères, a tellement affligé le roi, que pendant trois jours il s'est abstenu d'entrer dans l'église, et n'a pris d'autre nourriture que du lait d'amandes. Il n'a point reçu de consolation et n'a point paru en public, sachant le tort que fait à sa réputation cette cruelle action des siens, et qu'on ne se persuadera pas aisément qu'il n'ait point désiré la mort d'un homme dont il s'est plaint si souvent comme du seul qui s'opposoit à ses volontés. L'action est détestable et inouïe, et la conduite que le roi a tenue jusqu'ici le justifie assez de n'en être pas complice; mais ce qui lui donne quelques remords, c'est qu'ayant appris l'excommunication de tous ceux qui avoient assisté au sacre de son fils, lorsqu'il croyoit tous les ressentiments étouffés par la paix, il ne put dissimuler sa douleur ni s'empêcher de s'en plaindre à ses confidents. Ceux-ci, compatissant à son ressentiment, et d'autant plus animés que le prélat lui avoit plus d'obligation, il s'en trouva quatre qui se retirèrent secrètement, et vinrent commettre ce crime croyant plaire au roi. Or, comme il les connoissoit pour les plus emportés et les plus méchants de son royaume, il envoya en diligence après eux pour prévenir ce malheur; mais ils étoient déjà passés, et firent leur coup le jour que le roi croyoit les avoir auprès de lui. Voilà, mes frères, ce que nous avons charge de vous dire, afin que vous n'ayez aucun mauvais soupçon du roi, et que vous demandiez à Dieu le pardon de la faute qu'il peut avoir faite en donnant, par ses dis-

(1) Gesta post. mart. c. 1.



cours, occasion à ce crime. Donnez au corps une sépulture honorable, le roi n'a plus de ressentiment contre le mort. Ainsi parlèrent les envoyés du roi d'Angleterre.

## XXXIV. Députations au pape.

Cependant deux docteurs, Alexandre le Gallois et Gonthier Flamen, qui avoient été auprès de Thomas jusqu'à sa mort, allèrent en porter la nouvelle au pape, chargés de plusieurs lettres de recommandation du roi de France (1), de Thibaut, comte de Blois, et de Guillaume, archevêque de Sens, qui tous demandoient justice au pape de ce meurtre, traitant le saint prélat de martyr, et témoignant qu'il se faisoit déjà des miracles à son tombeau. Le roi d'Angleterre envoya au pape de son côté; et Arnoul, évêque de Lisieux, un des plus éloquents prélats de son obéissance, écrivit en sa faveur une lettre (2), où il représente la douleur du roi si violente, que l'on craignoit même pour sa vie; et prie le pape de punir les coupables suivant l'énormité de leur crime, mais d'avoir égard à l'innocence de ce prince. La lettre étoit au nom de tous les évêques d'Angleterre.

Jean de Cumin étoit déjà en cour de Rome, chargé de poursuivre l'absolution des évêques excommuniés (3), et, après avoir beaucoup sollicité et promis cinq cents mares d'argent, il eut audience avec les clercs de l'archevêque d'York et le député de l'évêque de Durham, et apparemment ils auroient obtenu l'absolution sans la nouvelle de la mort de l'archevêque de Cantorbéry. Car le pape en fut tellement troublé, que pendant près de huit jours les siens même ne purent lui parler; il y eut une défense générale de donner aux Anglois aucun accès auprès de lui, et toutes leurs affaires demeurèrent en suspens. C'est que le pape se reprochoit d'avoir mal soutenu la cause de l'Eglise, pour laquelle Thomas avoit tant souffert pendant six ans, et d'avoir enfin livré ce prélat entre les mains de ses persécuteurs.

Ceux que le roi d'Angleterre envoya pour s'excuser de sa mort furent les évêques de Worchester et d'Evreux, l'abbé de Wallace, l'archidiacre de Salisbury, et cinquante autres, entre lesquels étoit un templier. Ils furent arrêtés à Sienne, où le comte Macaire ne leur permit pas de passer outre. Cependant ils craignoient fort de ne pas arriver auprès du pape assez tôt pour empêcher qu'il ne prononçât excommunication contre le roi d'Angleterre, et interdit tout son royaume (4). Car c'est de quoi ce prince étoit le plus en peine, à cause des suites que ces censures avoient alors pour le temporel. Or, c'étoit la coutume de l'Eglise romaine de publier les

(1) V. Ep. 78, 80, 81.

(2) Ep. 79.

(3) V. Ep. 84.

(4) V. Ep. 83.

excommunications le jeudi-saint, qui n'étoit pas éloigné. Les envoyés du roi d'Angleterre résolurent donc, par délibération commune, que quatre d'entre eux prendroient les devants pour prévenir ce jour fatal, à quelque prix que ce fût.

Ces quatre étoient l'abbé de Wallace, les archidiacres de Salisbury et de Lisieux, et un docteur, nommé Henri. Ils partirent de Sienne secrètement à minuit, et, ayant avec grand péril traversé des montagnes escarpées et des lieux impraticables, ils arrivèrent à Tusculum, où étoit le pape, le samedi avant le dimanche des Rameaux, qui, cette année mil cent soixante-onze, étoit le vingtième de mars. Le pape ne voulut point les voir, et la plupart des cardinaux daignèrent à peine leur parler; toutefois, ils firent tant par les amis du roi leur maître, que l'abbé de Wallace et l'archidiacre de Lisieux furent admis à l'audience du pape, comme les moins suspects. Mais, sitôt qu'ils prononcèrent le nom du roi d'Angleterre en saluant le pape de sa part, toute la cour romaine s'écria: Arrêtez, arrêtez, comme si le pape n'eût pu entendre son nom sans horreur. Le soir ils eurent une audience particulière du pape, où ils lui exposèrent leur charge, relevant les bienfaits dont le roi avoit comblé le défunt archevêque et les injures qu'il prétendoit en avoir reçues. Ce qu'ils répétèrent encore devant tous les cardinaux et en présence des deux députés, Alexandre et Gonthier, qui demandoient justice de la mort du saint prélat.

Les députés du roi, voyant approcher le jeudi-saint, et sachant certainement que l'on avoit très-long-temps délibéré touchant les censures que l'on devoit jeter sur lui et sur son royaume, s'adressèrent à quelques cardinaux, qu'ils savoient être les plus affectionnés au roi, leur maître, et les conjurèrent de leur découvrir l'intention du pape. Ils ne leur apportèrent rien que de sinistre; les envoyés surent que ce jour-là le pape, de l'avis de tous les cardinaux, avoit résolu de prononcer l'interdit contre le roi nommément, et contre tous ses états. En cette extrémité, ils essayèrent, par le moyen des cardinaux et des domestiques du pape, d'obtenir du moins un délai jusqu'à l'arrivée des deux évêques de Worchester et d'Evreux, et, n'y ayant pu réussir, ils résolurent de prendre sur eux le péril; et, par le moyen des mêmes cardinaux bien intentionnés pour eux, ils firent dire au pape: Nous avons charge du roi de jurer en votre présence qu'il s'en tiendra à votre commandement, et qu'il le jurera en personne. Ce jour du jeudi-saint, qui, cette année mil cent soixante-onze, étoit le vingt-cinquième de mars, vers l'heure de none, les envoyés du roi firent le serment qu'ils avoient offert; les envoyés de l'archevêque d'York et des évêques de Londres et de Salisbury jurèrent de même que leurs maîtres exécuteroient l'ordre

du pape; et le même jour le pape excommunia généralement les meurtriers de l'archevêque, tous ceux qui leur avoient donné conseil, aide ou consentement, et tous ceux qui leur donneroient retraite dans leurs terres, ou quelque sorte de protection.

Après Pâques, arrivèrent les évêques de Worchester et d'Evreux, qui, après avoir été à la cour de Rome plus de quinze jours, furent appelés pour entendre la réponse du pape (1). Il confirma la sentence d'interdit que l'archevêque de Sens avoit prononcée sur les terres de l'obéissance du roi de deçà la mer, et la sentence de suspense et d'excommunication contre les évêques d'Angleterre, et ajoutant qu'il enverroit des légats au roi pour connoître sa soumission. Ensuite, après bien des sollicitations, par l'intercession de quelques cardinaux, et à ce que l'on disoit, moyennant beaucoup d'argent, les envoyés obtinrent; que le pape écrirait à l'archevêque de Bourges que, si dans un mois après le retour des envoyés du roi en Normandie il n'avoit point de nouvelle que les légats aient passé les Alpes, il absoudroit de l'excommunication les évêques de Londres et de Salisbury, après leur avoir fait prêter serment d'obéir aux ordres du pape; bien entendu qu'eux et les autres demeureroient suspens. C'est ainsi que les envoyés du roi d'Angleterre se retirèrent de la cour de Rome, et ils eurent bien de la peine à obtenir que le pape lui écrivit.

## XXXV. Foulques, évêque d'Estonie.

Vers le même temps, Foulques, évêque d'Estonie, alla trouver le pape Alexandre afin d'obtenir des lettres qui l'autorisassent dans son ministère. Foulques avoit été moine à Moutier-la-Celle, au diocèse de Troyes, sous la conduite du fameux abbé Pierre, qu'il suivit à Saint-Remi de Reims; car Pierre y passa en mil cent soixante-deux. Ensuite Esquil, archevêque de Lunden en Danemarck, et primat de Suède par le privilège d'Adrien IV, fit le moine Foulques évêque d'Estonie, province située au fond de la mer Baltique, et qu'un roi de Danemarck avoit autrefois cédée à la Suède. Foulques allant donc à Rome, l'abbé Pierre lui donna une lettre de recommandation pour le pape Alexandre, où il reconnoit ce prélat pour son élève, et marque les périls où il s'expose en ce voyage, tant à cause de la chaleur de l'été que de la puissance de l'empereur schismatique.

Foulques obtint du pape plusieurs lettres, toutes datées de Tusculum, depuis le septième de septembre jusqu'au dix-huitième; ce qui semble montrer qu'elles sont de l'année mil cent soixante-onze. Car il paroît, d'ailleurs,

(1) V. Ep. 84.

que cette année le pape étoit à Tusculum à la fin de mars et à la fin d'octobre (1). Dans une des ces lettres, adressée à tous les fidèles de Danemarck, le pape leur recommande de soulager la pauvreté de l'évêque Foulques, afin qu'il puisse s'acquitter plus facilement de son ministère. Dans une autre, il excite les rois et les seigneurs de Danemarck, de Norwège et Gothie, à réprimer par les armes la férocité du peuple d'Estonie et des autres païens de ces quartiers, leur accordant, pour cet effet, l'indulgence d'une année semblable à celle des pèlerins qui visitent le saint sépulcre (2). Par une autre lettre, le pape prie l'archevêque de Drontein en Norwège, et l'ancien évêque de Staffenger, d'accorder à Foulques le moine Nicolas, originaire d'Estonie, pour travailler avec lui à la conversion de la province.

Il y a deux grandes lettres adressées à l'archevêque d'Upsal, métropolitain de Suède, et à ses suffragants, pour réprimer plusieurs abus (3). Les laïques donnoient les églises à qui ils vouloient, sans consulter les évêques, et les donnoient pour de l'argent ou par faveur. De là il arrivoit que toutes sortes de prêtres, de quelque part qu'ils vinssent, étoient admis sans examen à faire leurs fonctions par la seule autorité des laïques, et qu'on les laissoit quelquefois exercer par des moines fugitifs, chargés de crimes, ou qui n'étoient pas prêtres. Il en arrivoit encore que ceux qui n'avoient point de bénéfice, ou en vouloient un meilleur, dépossoient aisément les titulaires en gagnant les puissances par argent. On obligeoit les clercs mêmes, pour les différends qu'ils avoient entre eux, à plaider devant des juges laïques, en demandant et en défendant. On les jugeoit suivant les lois séculières; et on les soumettoit aux épreuves du fer chaud et du duel, sans en excepter les évêques; enfin on les frappoit et on les tuoit impunément.

D'ailleurs, les femmes corrompues faisoient périr les enfants qui étoient le fruit de leur débauche; d'autres commettoient des incestes ou des bestialités (4). Il y avoit des prêtres qui employoient à la messe de la lie de vin ou des miettes du pain trempées dans du vin. Quelques laïques, quoique chrétiens, se marioient sans messe et sans bénédiction du prêtre: ce qui produisoit souvent des divorces et des mariages illicites. Le pape exhorte les évêques de Suède à corriger tous ces abus, et remarque que l'ignorance en étoit la principale cause, car elle est ordinairement plus grande dans les pays les plus éloignés de la source de la religion et des études. C'est pourquoi il insère dans ces deux lettres les autorités de l'Ecriture, des décrétales des pères de l'Eglise les plus précis sur chaque matière. Il ordonne, aux mères qui auront fait

(1) Petr. Cell. VI, Ep. 15. Sup. LXIX, n. 50; 1 v, Ep. 12. Epist. S. Thom. v, Ep. 83, 85. (2) Tom. 10, Conc. p. 1272. Ep. 20, 21, 26. (3) Ep. 19 et 2. (4) Ep. 22.



périr leurs enfants baptisés, trois ans de pénitence, et cinq ans s'ils n'étoient pas baptisés; et veut que l'on envoie à Rome ceux qui seront coupables de ce crime ou des autres abominations qu'il a marquées, afin que la fatigue du voyage fasse partie de la pénitence. C'est le commencement des réserves au pape de certains cas plus atroces.

Par une autre lettre adressée à l'archevêque d'Upsal, à ses suffragants et au duc Guthérme (1), il dit avoir appris que, quand les Finlandois se trouvent pressés par les armées de leurs ennemis, ils promettent d'embrasser la foi chrétienne, et demandent avec empressement des missionnaires pour les instruire; mais, sitôt que l'armée est retirée, ils renoncent à la foi et maltraitent les missionnaires. C'est pourquoi le pape exhorte ce duc et ces évêques à ne plus exposer le christianisme à une telle dérision; à se faire livrer les places des Finlandois, ou prendre si bien d'ailleurs leurs sûretés que ces peuples ne puissent plus les tromper, et soient contraints de garder la foi chrétienne quand ils l'auront une fois embrassée.

Au retour de la cour de Rome, l'évêque Foulques demeura quelque temps à Reims avec l'abbé Pierre, que l'archevêque Henri allant à Rome avait laissé son vicaire-général. Il retint donc Foulques pour exercer dans le diocèse de Reims les fonctions épiscopales, et pour profiter plus long-temps lui-même d'une occasion de le voir, qu'il n'espéroit plus de retrouver (2). C'est ainsi qu'il en écrit au roi de Suède et à l'archevêque, et en le renvoyant il le recommanda à Esquil, archevêque de Lunden, qui l'avait ordonné évêque et assisté de ses libéralités, principalement dans ses voyages.

#### XXXVI. Saladin, sultan d'Egypte.

En Orient, Saladin, si fameux dans nos histoires, devint maître de l'Egypte la même année mil cent soixante-onze (3). Il étoit de la nation des Kurdes, répandue dans les montagnes qui séparent la Syrie de la Perse, et se nommoit proprement Salah-Eddin Jousef. Il vint avec son oncle, Siracou, au service de Nouradin, sultan d'Alep, à qui Aded, calife d'Egypte, ayant demandé du secours contre les Francs; Nouradin lui envoya l'oncle et le neveu. Ils se rendirent l'un et l'autre si puissants en Egypte, qu'après la mort de Siracou le calife fut obligé de faire Saladin son visir; et ce prince étant malade à l'extrémité, Saladin n'attendit pas qu'il fût mort pour ôter son nom de la prière publique, et y mettre celui de Moustadi, calife abbaside, qui résidoit à Bagdad. Aded mourut incontinent

(1) Ep. 25.

(2) Pet. Cell. vi, Ep. c. Orient. p. 742, 788.

(3) Hist. Salad. MS. Bibl.

(1) Sup. liv. LVIII, n. 59.

après, sans savoir ce changement; et en lui finirent les califes fatimites d'Egypte, l'an de l'hégire cinq cent soixante-sept, de J.-C. mil cent soixante-onze, après avoir régné deux cent huit ans, depuis la conquête de Moez (1). Saladin prit seulement le titre de sultan, et reçut solennellement l'investiture du calife de Bagdad.

Une des réformes qu'il fit au commencement de son règne fut pour diminuer le crédit des chrétiens et des juifs. Depuis plus de deux cents ans, les uns et les autres étoient employés dans les recettes et les fermes des revenus publics, ou dans les fonctions de notaires et d'écrivains du divan; et ils recherchoient plus ces dernières places, parce qu'elles leur attiroient plus d'autorité. Comme elles donnoient accès auprès des visirs, et souvent auprès des sultans mêmes, les chrétiens se servoient du crédit de ceux qui exerçoient ces fonctions pour obtenir des évêchés et d'autres dignités ecclésiastiques, malgré les patriarches, qu'ils faisoient souvent déposer à force d'argent; et les patriarches n'avoient pas de justice à espérer s'ils ne donnoient des sommes immenses, qu'ils amassoient par des ordinations simoniaques et par d'autres voies criminelles. Il arrivoit quelquefois que, pour éviter la peine de leurs crimes, ils renonçoient à la foi, et faisoient ensuite de grands maux à l'Eglise. Les juifs de leur côté, abusant du pouvoir de leurs charges, supposoient des crimes aux chrétiens; de sorte que les tribunaux d'Egypte étoient continuellement occupés de ces sortes d'affaires. Les califes et les visirs, qui en profitoient seuls par les amendes et les confiscations, avoient entretenu ces désordres de tout leur pouvoir; et cette facilité d'enlever aux chrétiens et aux juifs ce qu'ils avoient amassé en plusieurs années, faisoit qu'ils les employoient plus volontiers que les musulmans, auxquels ils n'osoient faire des injustices aussi grossières.

Saladin, dont les sentiments étoient plus nobles, ordonna que les chrétiens et les juifs seroient à l'avenir incapables de tous ces emplois, et que ceux qui en étoient pourvus seroient obligés de les quitter, au moins dans un certain temps. Ce règlement fut considéré comme une rude persécution; et plusieurs chrétiens aimèrent mieux renoncer à leur religion qu'à des emplois si lucratifs. Saladin obligea aussi les chrétiens à se distinguer par leur habit, le portant plus court que les musulmans, avec une ceinture par-dessus, et quelque différence au turban. Or, ces chrétiens avoient une extrême aversion pour la ceinture, et avoient souvent donné de grandes sommes pour en être exemptés. Saladin défendit encore aux chrétiens d'aller par la ville sur des chevaux ou sur des mules, de boire du vin en public, de faire hors des églises la

procession du dimanche des Rameaux, de chanter trop haut à l'office divin, et de sonner les cloches. Il fit ôter toutes les croix du haut des églises, qu'il fit enduire de noir, avec défense de les blanchir.

La ceinture, nommée en arabe *zonnar*, distingue les chrétiens et les juifs d'avec les musulmans (1). Le premier qui les obligea à la porter fut le calife Moutevaquel, dixième des Abbassides, l'an deux cent trente-cinq, huit cent quarante-neuf, et cet usage est resté en Syrie et en Mésopotamie, où les nestoriens et les jacobites la portent ordinairement; ce qui les fait nommer chrétiens de la ceinture. Ils s'en sont fait un honneur, et ont prétendu prouver par l'Ecriture et par les pères que tout chrétien la doit porter, et que les prières faites sans cette marque de religion ne sont pas agréables à Dieu. Une cérémonie de l'excommunication étoit autrefois de couper la ceinture au coupable publiquement.

#### XXXVII. Le roi d'Angleterre en Irlande.

Le roi Henri, ayant appris la résolution du pape de lui envoyer des légats, se pressa de passer en Angleterre, et donna ordre de garder soigneusement les ports tant de deçà que de delà la mer (2); si quelqu'un se trouvoit chargé de lettres d'interdit, de l'arrêter et le mettre en prison, et de ne laisser passer aucun clerc qui ne jurât de n'avoir aucun mauvais dessein contre le roi et le royaume. Le roi arriva à Portsmouth le troisième jour d'août, et assembla une armée considérable pour passer en Irlande, où il étoit appelé pour en être reconnu souverain. Il croyoit aussi y être plus en sûreté qu'en Angleterre contre l'interdit qu'il craignoit. En passant, il visita Henri, évêque de Winchester, malade à l'extrémité. Ce vénérable prélat lui fit de grands reproches de la mort du saint archevêque, et lui prédit qu'elle lui attireroit plusieurs adversités. Il mourut, chargé d'années, le huitième du même mois d'août, ayant rempli le siège de Winchester quarante-deux ans. Il avoit, deux ans avant sa mort, distribué tous ses biens en aumônes, ne gardant que la subsistance absolument nécessaire (3).

Le roi d'Angleterre passa en Irlande avec une flotte de quatre cents voiles, et le lendemain de son arrivée, qui étoit le lundi dix-huitième d'octobre, jour de Saint-Luc, il vint avec son armée à Waterford, où il séjourna quinze jours (4). Là vinrent à ses ordres les quatre rois de Corck, de Limerick, d'Oxerick et de Mida, et presque tous les seigneurs d'Irlande, hors le roi de Conacte, qui prétendoit

en être seul souverain. Tous les prélats y vinrent aussi, savoir, les quatre archevêques Gé-lase d'Armach, Dénat de Cassel, Laurent de Dublin, Catholique de Tuam, les évêques leurs suffragants, au nombre de vingt-huit, et les abbés. Ils reçurent tous Henri pour roi et seigneur d'Irlande, et lui firent serment de fidélité, à lui et à ses successeurs, à perpétuité. Dans la suite, le roi d'Angleterre envoya au pape les lettres des prélats d'Irlande, et obtint la confirmation de ce royaume pour lui et ses successeurs par l'autorité du saint-siège, comme il avoit déjà obtenu du pape Adrien IV, en mil cent cinquante-six, la permission d'y entrer et de s'en rendre maître.

#### XXXVIII. Concile de Cassel.

Pendant que le roi Henri étoit en Irlande, et vers la fête de Saint-Léonard, sixième de novembre mil cent soixante-onze, il envoya Nicolas, son chapelain, et Raoul, archidiacre de Landaf, tenir un concile général à Cassel, avec les prélats du pays, sous le bon plaisir du pape (1). L'archevêque d'Armach, primat d'Irlande, ne put s'y trouver à cause de ses infirmités et de son grand âge. Il étoit en opinion de sainteté, et ne vivoit que du lait d'une vache blanche, qu'il faisoit mener partout avec lui. En ce concile présida Christien, évêque de Lismor, en qualité de légat du saint-siège; on y fit publiquement le rapport des désordres qui régnoient dans le pays, et on les rédigea par écrit sous le sceau du légat, puis on dressa huit canons pour y apporter le remède convenable.

On ordonna premièrement que les mariages ne seroient contractés que suivant les lois de l'Eglise, au lieu que la plupart des Irlandois prenoient autant de femmes qu'ils vouloient, et souvent leurs proches parentes; que les enfants seroient portés à l'église pour être catéchisés à la porte, c'est-à-dire exorcisés, et ensuite baptisés aux fonts par les prêtres dans de l'eau pure, avec les trois immersions, hors le péril de mort. Auparavant la coutume étoit, en divers lieux d'Irlande, que, sitôt qu'un enfant étoit né, son père ou le premier venu le plongeait trois fois dans de l'eau, et dans du lait si c'étoit l'enfant d'un riche; puis on jetoit cette eau ou ce lait comme sale (2). On ordonna encore que l'on payeroit à l'Eglise paroissiale la dime du bétail, des fruits et de tous les autres revenus. C'est que plusieurs n'en avoient jamais payé, et ne savoient pas même si elles étoient dues. Que toutes les terres ecclésiastiques seroient exemptes de toute exaction des séculiers, particulièrement des repas et de l'hospitalité qu'ils se faisoient donner par violence. Que les clercs ne seroient point obligés de contribuer, avec les autres parents,

(1) Bibl. Orient. p. 339.

(2) Gerv. p. 1419.

(3) Radulf. Die, p. 457.

Gir. Cambr.

(4) G. Neubrig. II, c. 26.

Roger. Hoved. p. 527, 10.

10, Conc. p. 1433.

(1) Jo. Brompton, p. 1071. (2) C. 1, 2, 3.



pour la composition du meurtre commis par un laïque. Que tous les fidèles, étant malades, feroient testament en présence de leur confesseur et des voisins, et diviseroient leurs biens en trois parts, une pour leurs enfants, l'autre pour leur femme, la troisième pour leurs funérailles, c'est-à-dire aussi pour faire prier Dieu pour eux. Que ceux qui mourroient avec une bonne confession seroient enterrés, suivant l'usage de l'Eglise, avec les messes et les vigiles. Enfin on ordonna que l'office divin seroit partout célébré selon l'usage de l'Eglise anglicane (1). Depuis ce temps, l'Irlande prit une nouvelle forme pour le temporel et pour le spirituel.

Pendant la tenue de ce concile, le roi Henri vint à Dublin vers la Saint-Martin de l'an mil cent soixante-onze, et y demeura jusqu'à la Purification de l'année suivante (2). Là il confirma les décrets du concile de Cassel, et l'archevêque d'Armagh, qui n'y avait pas assisté, y vint trouver le roi, et témoigner qu'il se conformoit entièrement à ses volontés. Les Irlandois bâtirent au roi un palais de perches, à la manière du pays, hors la ville de Dublin, près l'église de Saint-André, et il tint sa cour à la fête de Noël. On tint vers le même temps à Armagh un autre concile général d'Irlande, où l'on ordonna de mettre en liberté tous les Anglois qui se trouvoient en esclavage par toute l'île (3). C'est que le concile fut persuadé que les Irlandois étoient alors soumis à la domination des Anglois, en punition de leurs crimes, et particulièrement de ce qu'ils avoient accoutumé d'acheter les Anglois des marchands et des pirates pour les mettre en servitude.

#### XXXIX. Absolution du roi d'Angleterre.

Le roi d'Angleterre étoit encore en Irlande quand les légats que le pape avait promis d'envoyer pour connoître sa soumission arrivèrent en Normandie. C'étoient deux cardinaux-prêtres, Théoduin du titre de Saint-Vital, et Albert du titre de Saint-Laurent, chancelier de l'Eglise romaine, recommandables l'un et l'autre par leur doctrine et par leur vertu. Odon, prieur de l'église de Christ, cathédrale de Cantorbéry, et toute la communauté des moines qui la desservient, affligés que cette église demeurât si long-temps privée des divins offices, et sachant que les légats attendoient en Normandie le retour du roi, envoyèrent leur demander la permission de la faire réconcilier par les évêques d'Angleterre (4). Les légats l'accordèrent, et l'église de Christ fut réconciliée par les évêques d'Excester et de Chichester le jour de Saint-Thomas, apôtre, vingt-unième de décembre mil cent soixante-onze,

(1) C. 4, 5, 6, 7, 8. (4) Vita S. Th. iv, c. 3.  
(2) Jo. Brompt. p. 1089. Chr. Gervas. ann. 1171; v.  
(3) To. 10, p. 1452, ex Ep. 96.  
Girardo.

après avoir été interdite depuis le vingt-neuvième du même mois de l'année précédente. Elle ne laissoit pas d'être fréquentée par un grand concours de peuple, à cause des miracles qui se faisoient au tombeau de l'archevêque Thomas, et qui commencèrent vers la fête de Pâques mil cent soixante-onze (1).

Sans l'arrivée des légats, le roi d'Angleterre seroit demeuré en Irlande pour achever de la soumettre en faisant la guerre au roi de Conacte, qu'il auroit aisément vaincu. Mais, étant pressé d'aller trouver les légats, il s'embarqua le dix-septième d'avril mil cent soixante-douze, qui étoit le lendemain de Pâques, et arriva à Saint-David, au pays de Galles (2). D'Angleterre il passa en Normandie, et le mardi avant les Rogations, c'est-à-dire le dix-septième de mai, il joignit les légats qui lui donnèrent le baiser de paix. Le lendemain, ils vinrent à l'abbaye de Savigny, près d'Avranches, où tous les évêques et les seigneurs étoient assemblés. Après que l'on eut long-temps traité de la paix, le roi refusa de prêter absolument le serment que les légats lui demandoient, et se sépara d'eux avec indignation, disant : Je m'en retourne en Irlande, où j'ai beaucoup d'affaires; allez en paix dans mes terres, où il vous plaira, et exécutez votre légation. Les légats, ayant consulté en particulier, rappelèrent les évêques de Lisieux, de Poitiers et de Salisbury, et par leur moyen firent convenir le roi de se trouver avec eux à Avranches le vendredi suivant. Là ils s'accordèrent entièrement, et le roi convint de tout ce que les légats lui proposèrent. Mais, parce qu'il vouloit que son fils y fût pour faire les mêmes promesses, on remit au dimanche suivant, qui étoit le vingt-deuxième de mai.

Ce jour le roi fit publiquement ce serment en touchant les saints Evangiles : Je n'ai ni pensé, ni su, ni commandé la mort de Thomas, archevêque de Cantorbéry; et quand je l'ai apprise j'en ai été plus affligé que si j'avois perdu mon propre fils. Mais je ne puis m'excuser d'avoir donné occasion au meurtre, par l'animosité et la colère que j'avois conçue contre le saint homme. Or, pour la réparation de cette faute, j'enverrai incessamment à Jérusalem deux cents chevaliers pour la défense de la chrétienté, et ils y serviront un an à mes dépens. Je prendrai même la croix pour trois ans, et je ferai le voyage en personne, à moins que le pape ne me permette de demeurer. Je casse absolument les coutumes illicites que j'ai introduites de mon temps en tous mes états, et défends de les observer à l'avenir. Je permettrai désormais de porter librement les appellations au saint-siège, sans en empêcher personne. Le roi promit encore de rendre à l'église de Cantorbéry, toutes ses terres et ses autres biens, comme elle les possédoit un an avant que l'ar-

(1) Rad. Dicet. p. 557. (2) Jo. Brompt. p. 1079.  
v, Ep. 88.

chevêque encourût sa disgrâce, et de rendre ses bonnes grâces et leurs biens à tous ceux contre lesquels il avoit été irrité à cause de ce prélat (1). Les légats lui enjoignirent de plus en secret des jeûnes, des aumônes et d'autres œuvres pénales, dont le public n'eut pas de connoissance.

Le roi accepta tout avec grande soumission, puis il dit devant tout le monde : Seigneurs légats, ma personne est entre vos mains; sachez certainement que quoi que vous m'ordonniez, soit d'aller à Jérusalem, à Rome ou à Saint-Jacques, soit autre chose, je suis prêt d'obéir. Ce qui toucha les assistants jusqu'aux larmes. Ensuite les légats menèrent le roi de son bon gré hors la porte de l'église, où il reçut l'absolution à genoux, mais sans ôter ses habits, ni être fustigé; puis ils le firent entrer dans l'église. Pour donner connoissance de ce qui s'étoit passé à quelques personnes du royaume de France, ils ordonnèrent que l'archevêque de Tours et ses suffragants se présenteroient à Caen devant le roi d'Angleterre et les légats, le mardi, après l'Ascension. Le jeune roi Henri promit entre les mains du cardinal Albert d'observer ce que le roi, son père, avoit juré, et d'accomplir la pénitence, si le père ne le pouvoit par mort ou autrement.

#### XL. Concile d'Avranches.

Quatre mois après on assembla en la même ville d'Avranches un concile où se trouvèrent les deux rois, le père et le fils, Rotrou, archevêque de Rouen, et tous les évêques et les abbés de Normandie (2). Ce concile se tint dans l'église de Saint-André, le jour de Saint-Côme, vingt-septième de septembre mil cent soixante-douze. Le roi père y réitéra le serment qu'il avoit fait, y ajoutant quelques clauses. Que jamais il ne se retireroit de l'obéissance du pape Alexandre et de ses successeurs, tant qu'ils le tiendroient pour roi catholique. Qu'à Noël prochain, il prendroit la croix pour trois ans, et partiroit l'été suivant pour Jérusalem, si le pape ne l'en dispensoit; mais s'il étoit obligé d'aller en Espagne contre les Sarrasins, son voyage de Jérusalem seroit d'autant différé. Que cependant il donneroit aux templiers l'argent nécessaire, suivant leur estimation, pour entretenir à la terre sainte deux cents chevaliers pendant un an. Les légats donnèrent au roi leurs lettres, contenant toutes les clauses de son serment, et il y fit aussi mettre son sceau (3).

Le lendemain, les légats tinrent au même lieu le concile avec les prélats et le clergé de Normandie, où l'on publia douze canons, savoir : On ne donnera point à des enfants des bénéfices

(1) Acta Alex. ap. Bar. (2) Tom. 10, Conc. p.  
v, Ep. 82. 1457, ex Roger. Hoved.  
(3) v, Ep. 89.

à charge d'âmes, ni aux enfants des prêtres les églises de leurs pères. Les églises ne seront point données à ferme ni à des vicaires annuels; mais on obligera les curés des paroisses, qui le peuvent porter, d'avoir un vicaire. On n'ordonnera point des prêtres sans titre certain. Le prêtre qui sert une église aura du moins le tiers des dîmes, et les laïques ne prendront rien des oblations. Ceux qui possèdent des dîmes par droit héréditaire peuvent les donner à un clerc, à condition qu'après lui elles retourneront à l'Eglise. Les clercs n'exerceront point les juridictions séculières, sous peine d'être exclus des bénéfices. Le mari ou la femme ne pourra entrer en religion, l'autre demeurant dans le siècle, s'ils n'ont passé l'âge d'user de leur mariage. On propose l'abstinence et le jeûne de l'avent à tous ceux qui pourront l'observer, principalement aux ecclésiastiques et aux nobles (1). On vouloit aussi défendre aux prêtres plusieurs exactions sur les biens des mourants, pour les mariages et les baptêmes, et pour l'absolution des excommunications, dont ils exigeoient quarante-huit livres; mais les évêques des Normandie ne voulurent pas recevoir ce décret. En ce même concile, l'archevêque de Tours renouvela ses plaintes contre le prétendu archevêque de Dôle, soutenant qu'il devoit lui être soumis; mais le clergé de Dôle lui résista vigoureusement.

#### XLI. Canonisation de saint Thomas.

Cependant le pape Alexandre fut informé des miracles qui se faisoient au tombeau de l'archevêque Thomas, premièrement par la voix publique, puis par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, et enfin par celui de ses deux légats, Albert et Théoduin, qui en étoient d'autant mieux instruits, qu'ils étoient plus proches du lieu. Sur ces assurances donc, et sur la connoissance que le pape avoit d'eux, et sur la vertu du saint prélat, après avoir pris le conseil des cardinaux, il le canonisa solennellement dans l'église le jour des Cendres, vingt-unième de février mil cent soixante-treize, en présence d'une grande multitude de clercs et de laïques. Il ordonna qu'il seroit mis au nombre des martyrs, et que sa fête seroit célébrée tous les ans le jour de sa mort, vingt-neuvième de décembre, comme elle l'est encore par toute l'église catholique (2). C'est ce qui paroît par deux bulles datées de Segni, le douzième de mars, et adressées, l'une aux moines de l'église métropolitaine de Cantorbéry, l'autre au clergé et au peuple de toute l'Angleterre.

La punition divine éclata sur les meurtriers du saint prélat, et ils périrent tous quatre dans les trois ans après son martyre, qui finissent cette année mil cent soixante-treize.

(1) C. 1, 2, 7, 4, 5, 6, 8, (2) v, Ep. 92, 93.  
3, 9, 12, 10, 11, 13.



D'abord qu'ils eurent commis le crime, n'osant retourner à la cour, ils se retirèrent à une terre de Hugues de Moreville, l'un d'entre eux, dans la partie occidentale d'Angleterre, où ils demeurèrent jusqu'à ce que l'horreur que les gens du pays avoient d'eux leur devint insupportable. Personne ne vouloit ni manger avec eux ni leur parler; les restes de leurs repas étoient jetés aux chiens, qui même, à ce qu'on disoit, n'y touchoient pas. Après bien du temps, ces quatre chevaliers, pressés du remords de leur conscience, allèrent trouver le pape Alexandre, qui leur imposa pour pénitence le voyage de Jérusalem. Guillaume de Tracy, l'un d'entre eux, demeura en Italie, prétendant faire sa pénitence deçà la mer, et tomba malade à Cosence en Calabre d'une maladie horrible, où les chairs, principalement des bras et des mains, tomboient par pièces et laissoient les os à découvert (1). Il témoignoit un grand regret de son crime, et invoquoit incessamment le nouveau martyr, comme rapporta depuis l'évêque de Cosence, qui avoit été son confesseur en cette maladie. Les trois autres allèrent jusqu'à Jérusalem, où peu de temps ils moururent pénitents, et furent enterrés devant la porte du temple, avec cette épitaphe : Ci-gissent les malheureux qui ont martyrisé le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry.

## XLII. Royaume de Jérusalem.

En ce temps-là, les templiers firent une action plus convenable à des bandits qu'à des religieux (2). Il y avoit en Phénicie un prince des assassins, qui témoignoit être désabusé de la doctrine de Mahomet, et vouloir embrasser la religion chrétienne. Il envoya un des siens à Amauri III, roi de Jérusalem, lui faire des propositions secrètes, dont la principale étoit, que si les templiers, qui avoient des châteaux près de son état, vouloient remettre deux mille écus d'or que ses sujets lui payoient tous les ans, comme une espèce de tribut, et les traiter désormais charitablement, ils se feroient baptiser. Le roi Amauri reçut avec joie cette ambassade, et leur accorda la décharge des deux mille écus, résolu d'indemniser lui-même les templiers, s'il en étoit besoin. Après donc avoir retenu long-temps l'envoyé du prince des assassins, il le renvoya avec un de ses gardes pour le conduire (3). Mais quand il eut passé Tripoli, comme il étoit prêt à entrer sur les terres de son maître, il survint des templiers l'épée à la main, qui tuèrent cet envoyé, sans aucun égard à la foi publique ni à la sauve-garde du roi.

Ce prince l'ayant appris entra dans une fureuse colère, et assembla les seigneurs, qui furent tous d'avis de ne point négliger cette af-

faire, qu'il n'y alloit pas seulement de l'autorité royale, mais de l'honneur du nom chrétien et de l'intérêt de l'Eglise. On envoya donc deux seigneurs au maître des templiers, nommé Eudes de Saint-Amand, pour lui demander satisfaction de cet attentat, que l'on disoit avoir été commis par un certain frère Guillaume Dumesnil, borgne, méchant homme, violent et emporté; mais qu'il l'avoit fait avec la participation de ses confrères. Le maître du temple répondit qu'il avoit mis le coupable en pénitence, et qu'il l'enverroit au pape en cet état. Que cependant il défendoit de la part du pape que personne ne fût assez hardi pour mettre la main sur ce religieux; à quoi, suivant son humeur hautaine, il ajouta plusieurs paroles insolentes. Ensuite le roi, étant venu à Sidon, fit tirer par force de la maison des templiers frère Guillaume Dumesnil, qu'il mit en prison à Tyr; et cette affaire pensa renverser le royaume de Jérusalem, tant ce royaume étoit foible, ou les templiers puissants.

Le roi Amauri se justifia auprès du prince des assassins, à qui il fit connoître son innocence; mais la mort, qui l'enleva peu de temps après, ne lui permit pas d'exécuter le dessein qu'il avoit de communiquer cette affaire avec tous les princes pour réprimer les excès des templiers et des hospitaliers. Il n'y avoit pas soixante ans que ces religieux étoient institués, et ils avoient déjà tellement dégénéré, que les écrivains chrétiens et les mahométans, d'ailleurs peu conformes en leurs jugements, s'accordèrent à les dépeindre comme les plus méchants de tous les hommes. Dans leurs brigandages ils n'épargnoient pas plus les chrétiens que les infidèles, avec lesquels ils ne gardoient ni traité ni parole. Le roi Amauri mourut de dysenterie le onzième de juillet mil cent soixante-treize, la douzième année de son règne, et la trente-huitième de son âge, et fut enterré près de son frère, dans l'église du Saint-Sépulcre (1). Son fils, Baudouin IV, lui succéda à l'âge de treize ans, et fut sacré dans la même église, le dimanche quinzième de juillet, par le patriarche Amauri, assisté de plusieurs prélats. Le comte de Tripoli eut la régence du royaume pendant le bas âge de Baudouin.

## XLIII. Assassins.

Les assassins, dont il est si souvent parlé dans nos histoires, étoient une secte de musulmans, dont l'origine remontoit jusqu'à l'an deux cent soixante-dix-huit de l'hégire, huit cent quatre-vingt-onze de J.-C. Car alors un prétendu prophète, nommé Carmat, s'éleva en Arabie vers Coufa, et attira un grand nombre de sectateurs, jeûnant, travaillant de ses mains, et faisant la prière cinquante fois par jour. Il promettoit d'établir un iman ou pontife de la fa-

(1) Roger. Annal. p. 522.  
Gesta post mart. c. 9.

(2) G. Tyr. XX, c. 31.  
(3) C. 32.

(1) Vio. Salad. MS. G. Tyr. c. 35, liv. XXI, c. 1, 2.

mille d'Ali, prêchant la dévotion à ce prétendu saint, et la révolte contre les califes pour venger son sang. Il déchargea ses sectateurs des observances les plus pénibles de la religion, leur permettant de boire du vin, de manger de toutes sortes de viandes; et, par cette licence jointe à l'espérance du butin, il forma une armée immense, et fit de grands ravages sur les terres du calife. Il mourut laissant douze principaux disciples en l'honneur des douze imans descendus d'Ali, et eut plusieurs successeurs, dont le plus fameux fut Abou-Taher, qui, après avoir ravagé les provinces avec une armée de cent mille hommes et enlevé les caravanes de pèlerins, prit la Mecque en trois cent dix-sept, neuf cent vingt-neuf, fit égorger les pèlerins dans le temple, emporta la pierre noire qui étoit l'objet de leur dévotion, et fit cesser le pèlerinage pendant douze ans, comme j'ai dit en son lieu (1). Depuis, les carmatiens, étant devenus plus foibles, dissimulèrent leur religion, se mêlant avec les autres musulmans, ce qui les fit nommer batenis, c'est-à-dire inconnus (2). Ils commencèrent à être désignés par ce nom, et à se fortifier en Perse, l'an quatre cent quatre-vingt-trois, mil quatre-vingt-dix. Hacen, leur chef, ayant été menacé par le sultan Gelaeddoulet, commanda à un de ses sujets, en présence de l'envoyé du sultan, de se précipiter du haut d'une tour, et à un autre de se tuer: ce qu'ils firent aussitôt. Alors Hacen dit à l'envoyé: Dites à votre maître que j'ai soixante-dix mille hommes prêts à en faire autant. Les batenis ainsi cachés, et déterminés à tout, commencèrent à attenter sur la vie des princes, et en tuèrent plusieurs, sans qu'on pût se garantir de leurs trahisons. Entre un grand nombre, je remarquerai seulement Hamadeddin Zengui, sultan d'Alep, qui fut ainsi tué l'an cinq cent quarante, mil cent quarante-cinq. Comme les batenis n'avoient ordinairement d'autres armes qu'un poignard, on les nomma hassissins, d'où nous avons fait le nom d'assassins. Nos historiens ont nommé leur chef le vieillard de la montagne, traduisant mot à mot le titre qu'on lui donnoit en arabe.

## XLIV. Voyage de Benjamin.

Le juif Benjamin parle de ces assassins dans la relation de ses voyages, qui finit en mil cent soixante-treize. Il les place près du mont Liban, et dit qu'ils se rendent terribles en tous lieux, parce qu'ils tuent les rois en trahison. Ce juif étoit de Tudelle en Navarre, et, étant parti de Saragosse, il parcourut la Catalogne et le bas Languedoc; puis il s'embarqua à Marseille et passa en Italie. Il marque en chaque lieu le nombre des juifs et leurs plus fameux docteurs (3). Il dit que Rome est la

(1) Elmac. p. 174. Sup.  
liv. LX, n. 32. Elmac. p.  
194. Sup. liv. LV, n. 1.

(2) Id. p. 286.  
(3) Benjamin, p. 32, 10,  
11.

capitale de l'empire des chrétiens; qu'il y a environ deux cents juifs, entre lesquels sont des officiers du pape Alexandre, dont le plus distingué est un jeune homme, nommé Rabbi Jehiel, son intendant. Il dit que le pape est le grand évêque de toute la religion chrétienne. Benjamin, s'étant embarqué à Otrante, passa en Grèce, et vint à Constantinople, où régnoit l'empereur Manuel. Là, dit-il, est le pape des Grecs, parce qu'ils ne suivent pas la religion du pape de Rome; et il parle avec admiration de la richesse des églises. Il compte à Constantinople environ deux mille juifs rabbanistes, et cinq cents caraites, entièrement séparés les uns des autres (1). Les caraites sont ceux qui s'attachent uniquement au texte de l'Ecriture, rejetant les traditions des rabbins, que les rabbanistes reçoivent. Il dit que les juifs logeoient à Péra.

Benjamin passa ensuite dans les îles de l'Archipel, et trouva en Chypre des juifs que les rabbanistes nommoient épicuriens, c'est-à-dire hérétiques. Il marque Antioche comme étant encore une grande ville, et ayant un patriarche. Il trouva près de Sidon des drusiens, gens sans religion, et qui croient la métémsycose. A Césarée et à Naplouse, qui est Sichem, il trouva des cuthéens ou samaritains, dont il décrit les superstitions particulières, leur en attribuant même de fabuleuses (2). Il dit que Jérusalem étoit une petite ville, mais fort peuplée de jacobites, de Syriens, de Grecs, de Géorgiens et de Francs; et il n'y trouva que deux cents juifs, teinturiers en laine, et logés à un coin de la ville. Il y a, dit-il, deux hôpitaux, de chacun desquels sortent tous les jours quatre cents chevaliers pour aller à la guerre, outre les chevaliers qui viennent de France et des autres pays chrétiens pour accomplir leur vœu en demeurant un an ou deux à Jérusalem. On voit bien qu'il parle des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean. Il trouva peu de juifs dans toute la terre sainte, deux dans une ville, trois dans une autre, et la plupart teinturiers. Il n'en met que cinquante à Tibériade: ce qui ne répond pas à l'idée que donnent les autres juifs de cette fameuse école.

Sortant de la terre sainte, il vint à Damas, qu'il dit être le commencement des états de Nouradin, roi des Turcs, et marque sa résidence à Alep. Son frère Zineldin résidoit à Mosoul, et avoit auprès de lui un astrologue juif, qui étoit son prophète. Benjamin vint ensuite à Aljobar, nommée auparavant Pompédita, école fameuse des juifs, mais ruinée depuis environ six-vingts ans par les musulmans. Il s'arrête long-temps à décrire Bagdad, résidence du calife Abbasside. Il est, dit-il, de la famille du prophète des ismaélites, chef de leur religion et de leur empire, et tel à leur égard que le pape à l'égard des chrétiens.

(1) P. 24, 28.

(2) P. 30, 31, 38, 41.



Benjamin compte à Bagdad environ mille juifs, dont le premier étoit R. Daniel, qui remontoit, dit-il, sa généalogie jusqu'au roi David, et étoit reconnu pour chef de la captivité (1). Il prétend que les musulmans eux-mêmes lui rendoient de grands honneurs, qu'il avoit de grandes richesses, et que son pouvoir s'étendoit dans tout l'empire du calife; mais il reconnoît qu'il recevoit du calife cette dignité, et l'achetoit chèrement: ce qui suffit pour montrer que ce chef de la captivité n'étoit rien moins qu'un souverain, et le seul nom de captivité le montre assez (2). Il est vrai que Benjamin met au delà, dans un pays septentrional, des juifs récabites, indépendants de toute autre nation, gouvernés par un Rabi Hanan, dont la domination s'étendoit à seize journées; mais pour y arriver il falloit passer vingt journées de désert. Hanan avoit un frère, nommé Salomon, qui gouvernoit aussi un état; ils étoient descendus de David, et il y avoit sous leur conduite trois cent mille juifs. Benjamin représente encore ailleurs des habitations de juifs nombreux et indépendants; mais toutes dans des pays éloignés et inaccessibles, pour ne pas dire inconnus. Or, lui et les autres juifs n'ont inventé ces fictions que pour éluder les prophéties par lesquelles nous leur prouvons que le messie doit être venu, puisque leur nation, et en particulier la race de David, ne règne plus en aucun lieu de la terre.

En général, la relation de Benjamin est remplie de fables et de fautes grossières contre la géographie; en sorte qu'on le soupçonne avec raison de ne parler que sur le rapport d'autrui de plusieurs lieux qu'il dit avoir vus. Après avoir parcouru la Perse et l'Arabie, il vient en Egypte, où il marque la résidence du calife, sectateur d'Ali, et tenu pour schismatique par le calife de Bagdad (3). Il ne parle point des plus fameux rabbins d'Egypte, entre autres de Moïse, fils de Maïmon, qui vivoit alors. Il met près d'Alexandrie l'école d'Aristote, comme si ce philosophe y avoit enseigné, et marque qu'en cette ville le trafic attiroit un grand concours de toutes les nations. D'Egypte il vint par mer à Messine, où il dit que plusieurs chrétiens s'embarquoient pour passer à Jérusalem. De Sicile il revint en Italie, d'où il passa en Allemagne. Il marque les villes qui avoient des synagogues, et loue l'affection des juifs allemands pour l'étude, leur hospitalité envers leurs frères et leur espérance dans la venue du messie, qu'ils croyoient proche. D'Allemagne Benjamin vint en France, où il ne parle que de Paris, qu'il nomme la grande ville, résidence du roi Louis (4). Là, dit-il, sont des disciples de la sagesse, qui n'ont point aujourd'hui leurs sem-

(1) P. 58, 59, 62, 64, 70,

71.

(2) P. 74, 82, 83, 101, 102,

(3) P. 114.

(4) P. 121, 126, 128,

131.

blables dans toute la terre; étudiant la loi jour et nuit, et exerçant l'hospitalité envers leurs frères juifs. C'est par-là qu'il finit sa relation. Il revint en Castille, suivant l'auteur de la préface, l'an six cent trente-trois selon les juifs, selon nous mil cent soixante-treize.

C'est le temps des premiers rabbins fameux, dont il me semble à propos de dire un mot, afin que l'on juge quel fondement on peut faire sur les traditions rapportées par des auteurs si modernes. Depuis les paraphrases chaldaïques, composées vers le temps de Jésus-Christ, et le Talmud, achevé environ cinq cents ans après, les juifs n'ont que cinq ou six livres écrits avant l'an mil de J.-C. (1). C'est depuis ce temps que les études se sont renouvelées chez eux, à l'imitation des chrétiens ou des musulmans; depuis ce temps ont été composés tous ces livres qui forment leurs bibliothèques. Un de leurs premiers auteurs est Rabbi Natham, qui commença à se distinguer l'an mil cinquante, et mourut à Rome l'an mil cent six (2). Il est auteur du livre Arouc, qui est un dictionnaire, pour expliquer les mots difficiles du Talmud. Ensuite vint Abraham Aben Ezra, qui s'appliqua à interpréter l'Ecriture selon le sens littéral et grammatical, au lieu que la plupart donnoient auparavant dans les explications mystérieuses de la cabale. Il soutint toutefois la tradition contre les caraites, qui ne reconnoissoient d'autorité que celle de l'Ecriture. Aben Ezra étoit Espagnol; mais, s'étant mis à voyager, il mourut à Rhodes, en mil cent soixante-quatorze, âgé de soixante-quinze ans. Il étoit aussi astronome et médecin.

Du même temps, vivoit en France R. Salomon Jarchi, natif de Troyes en Champagne, ou, selon d'autres, de Lunel en bas Languedoc. Il enseigna à Paris, et commenta toute la Bible et presque tout le Talmud; ce qui le fit nommer par les juifs l'interprète par excellence; mais ces notes sur l'Ecriture sont obscures, n'étant guère que des gloses mêlées de mots vulgaires à présent inconnus. Il voyagea à la terre sainte et jusqu'en Perse; et, étant revenu en Europe, il mourut à Trèves à soixante-quinze ans, en mil cent quatre-vingt. Les juifs le nomment par abrégé Raschi. Ses notes, avec celles d'Aben Ezra, remplissent la marge des bibles rabbiniques.

Mais le plus fameux de tous les rabbins est Rambam, c'est-à-dire R. Moïse, fils de Maïmon. Il naquit à Cordoue, l'an du monde, selon les juifs, quatre mil huit cent quatre-vingt-quinze, de J.-C. mil cent trente-cinq; son père et six de ses aïeux avoient été juges. Après avoir étudié les livres de juifs, il devint disciple d'Averroës, natif aussi de Cordoue, et un des plus grands philosophes qu'aient eus les Arabes. Averroës a commenté Aristote, traduit en arabe depuis long-temps,

(1) Buxtorf biblioth. Rab.

p. 293.

(2) Ibid. p. 395.

et ses commentaires, traduits en latin, ont servi depuis à nos scolastiques. Moïse, s'étant donc attaché à lui, fut enveloppé dans sa disgrâce; car Averroës fut suspect aux almohades, nouveaux maîtres des musulmans d'Espagne. On dit même que Moïse, pour se mettre à couvert de la persécution, fit profession du mahométisme, demeurant juifs en secret. Enfin, il quitta l'Espagne, passa en Egypte, et reprit la profession ouverte de judaïsme. Il s'établit à Fostat, près le Caire, où il exerça la médecine avec grande réputation, étant protégé par le cadi Fadel (1).

Moïse, ayant cultivé sa raison par la philosophie et les mathématiques, s'éleva au-dessus des autres juifs, qui n'étudioient que leurs traditions mêlées de fables, et prit une méthode plus sérieuse. Entre un grand nombre de livres qu'il a composés, il y en a deux fort célèbres. Le premier, intitulé Jadhazaca, comprend toute la doctrine du Talmud, c'est-à-dire la jurisprudence civile et canonique des juifs, distribuée par ordre, et expliquée clairement en un pur hébreu (2). L'autre ouvrage, intitulé Moré nevochim, est une clef pour entendre les passages difficiles de l'Ecriture, par la distinction des divers sens, littéral, métaphorique, anagogique, allégorique; contre ceux qui, prenant trop grossièrement les expressions de l'Ecriture, s'imaginoient Dieu corporel, ou donnoient dans d'autres erreurs. Moïse composa cet ouvrage en arabe, qui étoit sa langue maternelle; et R. Salomon-ben-Tibon le traduisit en hébreu du vivant de l'auteur, et avec son approbation. Les juifs francs, tant ceux qui demeuroient à Antioche, à Tripoli et aux autres villes d'Orient, que ceux qui étoient en Europe, ayant eu par ce moyen connoissance de ce livre, en furent très-mal contents, ne pouvant souffrir que l'on employât la philosophie d'Aristote à expliquer la religion. Celui qui se déclara le plus contre Moïse, fut un R. Salomon de Montpellier, avec deux de ses disciples, qui prétendirent que son livre devoit être brûlé; mais il fut soutenu par d'autres savants juifs, particulièrement à Narbonne, ce qui produisit une espèce de guerre civile entre les synagogues, quis'excommunièrent réciproquement, et ce schisme dura quarante ans. Toutefois, la réputation de Moïse, fils de Maïmon, a prévalu, et les juifs osent bien dire que c'est le plus grand homme qui ait paru depuis Moïse le législateur. Il mourut à soixante-dix ans, en mil deux cent un. Son principal défenseur fut R. David Kimhi, le plus fameux grammairien des juifs, qui avoient emprunté cet art des Arabes, et ne l'avoient cultivé que depuis cent cinquante ans (3). R. David étoit Espagnol et composa sa grammaire, nommée Micol, vers

(1) Buxtorf. pref. in more Nebach. Bibl. Orient. p. 719. Abulfar. p. 297. Bibl. Orient. p. 538.

(2) Bibl. Rab. p. 345, 399. (3) V. Morin. II. Exercit. bibl. 14, c. 1. Simon. Crit. V. test. 1, c. 30, 31.

l'an mil deux cent. C'est ce que j'ai cru devoir dire des rabbins du douzième siècle, dont les noms sont les plus connus dans les écoles chrétiennes.

## XLV. Richard élu archevêque de Cantorbéry.

En Angleterre, le siège de Cantorbéry étoit toujours vacant, quoiqu'Odon, prieur du chapitre eût fait dès l'année précédente tout son possible pour procurer une élection canonique. Car le roi craignoit qu'on ne donnât pour successeur à Thomas quelqu'homme ferme et imitateur de sa conduite; il vouloit faire élire l'évêque de Bayeux, homme simple, et à qui il étoit facile de faire changer de sentiment. Enfin on tint à Londres une assemblée des évêques d'Angleterre au mois de février mil cent soixante-treize, où le prieur Odon se trouva avec quelques-uns des moines, et ils élurent solennellement Roger, abbé du Bec. Les évêques y consentirent, on eut aussi l'agrément du roi, mais on ne put jamais résoudre l'abbé Roger d'accepter, quoique le roi et les légats l'en pressassent instamment; et il fut déchargé de l'élection à Sainte-Barbe-en-Auge, le jeudi-saint, cinquième jour d'avril. Vers la fin du même mois, les évêques et le clergé d'Angleterre furent encore convoqués à Londres pour remplir les sièges vacants, qui étoient au nombre de sept (1). On élut premièrement six évêques au gré du roi et des courtisans, savoir: Richard, archidiacre de Poitiers pour Winchester; pour Eli, Geoffroy Ridet, archidiacre de Cantorbéry; pour Herfoad, Robert Foliot, archidiacre d'Oxford; pour Bath, Renaud, archidiacre de Salisbury et fils de Josselin, évêque de la même église; pour Lincoln, Geoffroy, fils naturel du roi, qui jouit sept ans des revenus de cette église dont il étoit archidiacre, sans être sacré évêque; pour Chichester, on élut Jean de Grenford, doyen de la même église.

A la fin, on parla d'élire un archevêque de Cantorbéry. Le prieur Odon demanda qu'il fût tiré du sein de l'Eglise même; et après plusieurs propositions on convint de consulter le roi qui étoit en Normandie; puis dans un autre concile de Londres, qui fut tenu à Westminster, on élut canoniquement Richard, prieur de Douvres. Il étoit né en Normandie, et après avoir étudié les arts libéraux il fut reçu moine dans l'église de Cantorbéry. Il servit l'archevêque Thibaut en qualité de chapelain avec saint Thomas; et comme il se rendoit agréable à tout le monde, on lui donna le prieuré de Saint-Martin de Douvres, dépendant de l'église de Cantorbéry. Il fut élu archevêque le dimanche de l'octave de la Pentecôte, qui étoit le troisième jour de juin (2).

(1) Gervas. Chr. 1173. V. Gauduin.

(2) Gervas. act. pontif. p. 1613. Monast. Aug. to. 2, init.



Le samedi suivant, il fut reçu solennellement à Cantorbéry, où tout étoit prêt pour le sacrer le lendemain ; quand on apporta une lettre du jeune roi adressée au chapitre de Cantorbéry, où il disoit : J'ai appris que mon père prétend établir dans votre église et dans celle de la province des personnes peu convenables, et, parce qu'on ne le peut faire sans mon consentement puisque je suis sacré roi, j'en ai appelé au saint-siège et dénoncé mon appel aux cardinaux-légats Albert et Théoduin, qui, comme personnes prudentes, y ont déferé ; j'ai aussi signifié mon appel aux évêques de Londres, d'Excester et de Worchester, et je le réitère en votre présence. Cet appel obligea à différer le sacre de Richard ; il envoya des députés au pape, et peu de temps après alla lui-même le trouver.

#### XLVI. Guerre civile en Angleterre.

Dès la mi-carême, le jeune roi Henri III, soutenu par le roi de France, s'étoit élevé contre le roi, son père, avec ses deux frères, Richard et Geoffroy ; et la reine Aliénor, leur mère, étoit de la partie. Guillaume, roi d'Ecosse, le comte de Flandre, Philippe, son frère, Matthieu, comte de Boulogne, et Thibaud, comte de Champagne, entrèrent dans les intérêts du jeune Henri ; et cette guerre civile, des enfants contre le père, fut regardée comme une punition divine du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry. Elle dura jusqu'à l'automne de l'année suivante ; et le roi Henri II, ainsi attaqué par ses enfants, écrivit une lettre au pape Alexandre, où il dit : Je me jette à vos genoux pour vous demander conseil. Le royaume d'Angleterre est de votre juridiction, et, quant au droit féodal, je ne relève que de vous (1). Que l'Angleterre éprouve maintenant ce que peut le souverain pontife, et, puisqu'il n'use point des armes matérielles, qu'il défende le patrimoine de saint Pierre par le glaive spirituel. C'est ainsi que Pierre de Blois faisoit parler ce prince, pour lequel il composa cette lettre.

#### XLVII. Canonisation de saint Bernard.

Il y avoit déjà plus de dix ans que l'on poursuivait la canonisation de saint Bernard, dont la sainteté avoit tellement éclaté par ses vertus et ses miracles. Le pape Alexandre, étant à Paris en mil cent soixante-trois, en fut sollicité par plusieurs personnes considérables (2) qui souhaitoient qu'il terminât cette affaire dans le concile qu'il alloit célébrer à Tours. Le pape y étoit favorablement disposé ; mais il survint une grande multitude de personnes

(1) Ap. Pet. Bles. Epist. 361. (2) To. Ap. S. Bern. p. 1341. Tom. 10, Conc. p. 1376.

qui demandoient la même grâce pour diverses provinces ; et le pape, ne jugeant pas possible de les satisfaire tous, résolut, pour éviter le scandale, de différer la canonisation de saint Bernard. Enfin, dix ans après, les moines de Clairvaux, et plusieurs autres personnes du premier rang ayant renouvelé leurs instances, le pape, de l'avis des cardinaux, le canonisa solennellement, et ordonna que sa fête seroit célébrée publiquement le jour de sa mort. C'est ce qui paroît par quatre bulles datées d'Anagni, le dix-huitième de janvier mil cent soixante-quatorze. La première adressée à tous les évêques, les abbés et les autres prélats de France ; la seconde au roi Louis, à qui le pape recommande la protection du monastère de Clairvaux, où repose le corps du saint ; la troisième à tous les abbés de Cîteaux ; la quatrième à Gérard, abbé de Clairvaux et à sa communauté. C'est ainsi que saint Bernard fut canonisé vingt ans et cinq mois après sa mort.

#### XLVIII. Fin de saint Pierre de Tarentaise.

Vers le même temps, le pape envoya en France saint Pierre, archevêque de Tarentaise, pour travailler à réconcilier les deux rois de France et d'Angleterre, dont la division causoit tant de maux, la mort des hommes, la désolation des pays, la ruine des églises (1). Quand le saint prélat reçut cet ordre du pape, il délibéroit s'il vendroit le peu qu'il avoit de chevaux pour avoir de quoi mieux assister les pauvres. Henri, abbé de Hautecombe, depuis de Clairvaux, et enfin cardinal-évêque d'Albane, consulté sur ce sujet, représenta à l'archevêque qu'il pourroit bien faire ses visites à pied dans l'étendue de sa province ; mais qu'il lui seroit impossible de faire ainsi les voyages les plus longs qu'il ne pourroit éviter. Là-dessus arriva le courrier du pape apportant l'ordre d'aller en France avec toute la diligence possible. Le prélat se mit donc en chemin et fit plusieurs miracles en ce voyage, où l'abbé de Cîteaux l'accompagnait.

Il trouva le roi Louis à Chaumont en Vexin, avec le jeune roi Henri, son gendre, qui accourut au devant du saint prélat, et, dès qu'il le vit, il descendit de cheval, courut lui embrasser les pieds, et, malgré sa résistance, lui ôta sa chape, dont plusieurs avoient déjà coupé des pièces. Et, comme les moines qui accompagnaient l'archevêque demandoient au jeune prince ce qu'il vouloit faire de ce vieil habit dans son trésor, il répondit : Vous parleriez autrement si vous saviez combien de malades ont été guéris par sa ceinture que j'ai reçue ces années passées. Le saint prélat fit plusieurs miracles depuis son arrivée, et guérit entre autres un enfant de douze ans, aveugle de-

(1) Vita, c. 5. Bol. 8 mai, Mont. 1174. to. 13, p. 333. Rob. de

puis sept, en présence des deux rois et du comte de Flandre. Il fit approcher cet enfant, que les officiers des rois repousoient avec sa mère, lui mit dans la main un denier, et, ayant mouillé ses doigts de sa salive, lui fit le signe de la croix sur les yeux et sur la tête, et pria un peu. Les rois et les autres le regardoient et se demandoient s'il le faisoit sérieusement. Cependant l'enfant commença à voir, à regarder le denier qu'il tenoit et les hommes, et dit : Ma mère, je vois, je vois tout. Elle, se tournant vers l'archevêque, comme si c'eût été un autel, se mit à genoux, étendit les mains et leva les yeux au ciel priant ardemment. Le roi de France examina le miracle, et, en ayant reconnu la vérité, se mit à genoux devant l'enfant, en qui il adoroit la puissance de Dieu, lui baisa la tête et les yeux, et lui donna son offrande dans la main.

Le jour des Cendres, qui, cette année mil cent soixante-quatorze, fut le sixième de février, les deux rois se rendirent au monastère de Mortemer de l'ordre de Cîteaux, situé dans la forêt de Lions en Normandie. Le saint archevêque y officia, et donna les cendres aux deux rois. Il y guérit un chevalier, qui depuis long-temps avoit perdu un œil par une blessure. Il fit encore d'autres miracles à Gisors, dans l'abbaye d'Yère et à Hautebruyère ; mais ce fut tout le fruit de son voyage, et il ne réussit pas dans la négociation de la paix pour laquelle le pape l'avoit envoyé. A son retour il tomba malade, et fut obligé de s'arrêter au monastère de Belval au diocèse de Besançon. Il y mourut le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, quatorzième de septembre de la même année mil cent soixante-quatorze, et fut enterré le troisième jour par Ebrard, archevêque de Besançon, accompagné de plusieurs abbés (1). Il avoit vécu soixante-treize ans, et rempli le siège de Tarentaise pendant trente-trois ans. L'Eglise honore sa mémoire le huitième jour de mai.

#### XLIX. Richard de Cantorbéry sacré.

Cependant Richard, élu archevêque de Cantorbéry, et Renaud, élu évêque de Bath, arrivèrent en cour de Rome pour demander au pape la confirmation de leur élection, et de celles des autres évêques d'Angleterre (2). Ils y trouvèrent de puissants adversaires, savoir, les envoyés du roi de France et ceux du jeune roi d'Angleterre, à la tête desquels étoit un docteur d'Orléans, nommé Bertier. Le pape se plaignit fortement de l'absence des autres évêques élus, particulièrement de Geoffroy Ridet, évêque d'Elie ; enfin, après plusieurs contestations, il confirma l'élection de l'archevêque Richard, le dimanche de Quasi-

(1) V. Pag. anno 1174. (2) Roger. Hoved. 538. n. 12. Sup. l. LXVIII, n. 73. Gervas. an. 1174.

modo, dernier jour de mars mil cent soixante-quatorze, et le dimanche suivant il le sacra ; puis un autre jour il lui donna le pallium, et quelque temps après la primatie et la légation en Angleterre, pour pouvoir réprimer par les censures les rebelles contre le roi père.

#### L. Pénitence du roi d'Angleterre.

Mais la guerre ne laissoit pas de continuer, et les Ecossois et les Gallois, peuples féroces et anciens ennemis des Anglois, la faisoient avec la dernière cruauté, jusqu'à massacrer les prêtres sur les autels, ouvrir les femmes enceintes, et en tirer les enfants à la pointe de leurs lances. Le roi père se voyoit abandonné presque de tous ses sujets, et n'avoit plus guère à sa suite que des étrangers qu'il payoit largement. Ainsi, pressé de tous côtés, et, désespérant presque de conserver ses états deçà la mer, il voulut sauver au moins l'Angleterre, et y passa au commencement de juillet (1). Mais quand il y fut arrivé il alla d'abord à Cantorbéry faire satisfaction au saint martyr ; et le vendredi, douzième du même mois, il partit de l'église de Saint-Dunstan, qui est assez loin hors de la ville, revêtu seulement sur la chair d'une pauvre tunique de laine, et marchant nu-pieds dans les rues crottées. Il vint ainsi jusqu'au tombeau du saint, où il se tint prosterné, recevant des coups de verges de la main de tous les évêques et les abbés qui étoient présents, et de tous les moines de la communauté l'un après l'autre. Il demeura ainsi prosterné sans tapis ni autre chose sous lui, pendant tout le jour et la nuit suivante en prière, et sans prendre aucune nourriture. Après les matines, il visita tous les autels de l'église haute et les corps saints qui y étoient, puis il revint au tombeau de saint Thomas dans la cave. Le samedi au point du jour, il demanda une messe en l'honneur du même saint Thomas, et l'entendit, puis il sortit de Cantorbéry avec joie, et le dimanche il arriva à Londres.

Le même jour, samedi treizième de juillet, pendant que le roi d'Angleterre entendoit la messe, le roi d'Ecosse fut pris par un parti d'Anglois du comté d'York ; et le jeune roi, qui étoit prêt à passer en Angleterre avec le comte de Flandre, sachant que son père y étoit, demeura en Normandie, et s'attacha au siège de Rouen avec le roi de France. Ainsi trois semaines après le pèlerinage du roi au tombeau de saint Thomas, la guerre cessa en Angleterre. Ce prince repassa en Normandie vers la Saint-Laurent pour venir au secours de Rouen, bénissant Dieu et saint Thomas, et menant avec lui le roi d'Ecosse et trois comtes, ses prisonniers.

Il fut reçu par le nouvel archevêque de

(1) Gervas. et Roger. Gesta post. Mart.



Cantorbéry, Richard, qui étoit venu de Rome, et se trouva à son débarquement près de Caen; et le jour même il l'obligea de diner avec lui. Ce prélat, étant à Caen, excommunia par l'autorité du pape tous les ennemis du roi, sans en excepter personne, pas même le roi, son fils, qu'il en avoit averti auparavant. L'archevêque passa ensuite en Angleterre, et arriva le samedi cinquième d'octobre à Cantorbéry, où le lendemain il sacra les quatre évêques de Winchester, d'Éli, d'Herford et de Chichester (1). Il se contenta de prendre le serment de Renaud, évêque de Bath, qui avoit été sacré à Saint-Jean de Maurienne, en revenant d'Italie. Cependant le roi d'Angleterre fit lever le siège de Rouen, et reçut en ses bonnes grâces ses enfants rebelles en une conférence tenue le lendemain de la Saint-Michel, dernier jour de septembre. Ainsi la paix fut rétablie dans tous ses états.

#### LI. Albert, archevêque de Saltzbourg, déposé.

En Allemagne, l'empereur Frédéric tint à Ratisbonne, le vingt-sixième de mai, une cour la plus célèbre que l'on se souvient d'avoir jamais vue en Bavière (2). Il s'agissoit de fixer l'état de l'église de Saltzbourg, dont l'archevêque Albert, attaché au pape Alexandre et odieux à l'empereur, s'étoit inutilement présenté deux ans auparavant à une diète que l'empereur avoit tenue dans la ville même de Saltzbourg. Il se présenta à celle-ci avec son oncle Henri, duc d'Autriche. Ce prélat n'avoit plus de demeure fixe depuis la mort de Ladislas, roi de Bohême, son père, arrivée l'année précédente, mil cent soixante-treize; car l'empereur s'étoit emparé de la Bohême. D'ailleurs, plusieurs prélats de Bavière s'étoient élevés contre leur métropolitain, et avoient envoyé secrètement au pape des accusations contre lui, demandant sa déposition; mais le pape, mieux instruit par la plupart des prélats de la province, soutenoit l'archevêque Albert.

En cette diète de Ratisbonne, le plus grand adversaire d'Albert étoit Richer, évêque de Brixen, qui, ayant été élu sans son consentement, fut aussi sacré malgré lui en cette même assemblée par l'évêque de Gurc. Le lendemain, Richer engagea tous les prélats qui étoient présents à déposer Albert, suivant l'intention de l'empereur, et tous les seigneurs y consentirent, excepté le duc d'Autriche. Aussitôt on élut pour remplir le siège de Saltzbourg Henri, prévôt de Berthesgad. On l'intronisa, l'empereur lui donna l'investiture, et tous les seigneurs qui tenoient des fiefs de cette église lui en firent hommage, à commencer par le duc de Bavière et le duc de Saxe. Il y eut quelque peu de prélats et d'ecclésiastiques

(1) Petr. Bles. Ep. 69, (2) Chr. Reichersp. an. 47. Gervas. 1172, 1174.

qui ne prirent point de part à cette élection à cause de son irrégularité, car la personne de Henri leur eût été agréable si le siège eût été vacant. Il témoignoit beaucoup de piété, il avoit de la prudence et de l'éloquence, et avoit été élevé dès l'enfance dans la discipline de l'Eglise, en sorte que ces qualités lui attiroient l'estime, tant des ecclésiastiques que des séculiers.

L'archevêque Albert, ainsi opprimé, porta ses plaintes au pape Alexandre, et lui envoya Erchempold, son chapelain, chanoine de Reicherperg, qui avoit déjà été deux fois en cour de Rome pour la même affaire. Il rapporta trois lettres du pape, datées d'Anagni, le huitième de septembre. La première, à l'archevêque Albert; la seconde, à Conrad, archevêque de Mayence et son légat en Allemagne; la troisième, au prévôt et au chapitre de Saltzbourg. Par ces lettres, le pape casse la déposition d'Albert comme faite contre tout droit divin et humain, et par attentat sur l'autorité du saint-siège; il ordonne à son légat de prescrire à l'évêque de Gurc, à celui de Brixen et au prévôt Henri, un terme dans lequel cet intrus soit obligé de retourner à son église sous l'obéissance de son archevêque, à laquelle il ordonne au chapitre de Saltzbourg de revenir incessamment. Il est remarquable que les deux évêques de Gurc et de Brixen prétendoient avoir élu le prévôt Henri, sous l'obéissance du pape Alexandre, comme le pape le témoigne dans ces lettres. Toutefois, elles furent sans effet par l'opposition de l'empereur, et Henri demeura quatre ans en possession du siège de Saltzbourg.

#### LII. Lambert le bégue à Liège.

Raoul, évêque de Liège, successeur d'Alexandre, étoit possédé d'une telle avarice, qu'il faisoit vendre les prébendes en plein marché (1). Un saint prêtre, nommé Lambert, et surnommé le bégue, parce qu'il étoit en effet, ne put souffrir ce scandale, et commença à déclamer contre, et contre les mœurs corrompues du clergé. Il avoit peu de lettres, mais il étoit animé d'un grand zèle; toute la ville fut émue de ses prédications, on le suivoit en foule, et il convertit plusieurs pécheurs. Les principaux du clergé en furent indignés, et, ayant délibéré ensemble, ils s'adressèrent à l'évêque, qui envoya l'arrêter prisonnier. Comme on le menoit par l'église de Notre-Dame, quelques prêtres et quelques clercs le piquoient de leurs stylets, et l'égratignoient avec les ongles. Il leva les yeux vers l'autel, et dit en soupirant: Hélas! le temps approche où les pourceaux fouilleront la terre sous toi. Ce qui fut confirmé par l'événement. L'évêque le fit donc enfermer

(1) Aegid. c. 52. M. Chr. Belg. p. 193.

dans le château de Rivogne, où il traduisit les actes des apôtres de latin en françois. Ensuite, suivant le conseil du clergé, l'évêque consentit que Lambert fût envoyé à Rome pour faire punir sa témérité de s'être attribué l'autorité de prêcher; mais le pape Alexandre, connoissant sa bonne intention, et qu'on ne le poursuivoit que par envie, lui donna la permission de prêcher et le renvoya chez lui. Il avoit assemblé des femmes et des filles à qui il avoit persuadé de vivre en continence, et que de son nom il appela les béguiques; et cette institution continue dans les Pays-Bas, où l'on voit avec édification plusieurs communautés des personnes de ce sexe, qui, sans engagement de vœu perpétuel, vivent ensemble, s'appliquant à la prière et au travail. Lambert le bégue mourut à Liège en mil cent soixante-dix-sept, et fut enterré dans l'église de Saint-Christophe qu'il avoit bâtie.

#### LIII. Concile de Londres.

La paix étant rétablie en Angleterre, les deux rois, le père et le fils, y retournèrent ensemble au mois de mai de l'an mil cent soixante-quinze (1). Arrivant à Londres ils trouvèrent l'archevêque Richard prêt à y tenir un concile, comme il fit le dimanche avant l'Ascension, dix-neuvième jour de mai, dans l'église de Saint-Pierre de Westminster. Tous les évêques suffragants de Cantorbéry s'y trouvèrent, excepté celui de Worcester, qui étoit malade, et celui de Norvick, qui étoit mort. Richard y présidoit comme archevêque, primat et légat du saint-siège. A sa droite étoit l'évêque de Londres, comme doyen de l'église de Cantorbéry; à sa gauche l'évêque de Winchester, comme chantre de la même église; ensuite les autres évêques et les abbés, selon l'ordre de leur sacre. L'archevêque fit un sermon éloquent, puis il fit lire les canons que l'on avoit dressés du consentement du roi et des seigneurs. Ils sont au nombre de dix-neuf, tirés la plupart des anciens conciles; et voici ce que j'y trouve de plus remarquable.

Défense à ceux qui sont dans les ordres sacrés d'exercer des jugements de sang, c'est-à-dire où il échut mutilation de membres, peine alors très-fréquente. Défense à tout prêtre d'exercer la charge de vicomte ou de prévôt séculier; c'est que l'ignorance des laïques obligeoit de donner à des clercs les charges de judicature (2). Les causes de séculiers, où il s'agit de peine corporelle, ne seront point traitées dans les églises ou les cimetières, qui sont au contraire des asiles pour les criminels. Les moines et les clercs ne feront aucun trafic; les moines ne tiendront point de fermes, et les laïques ne tiendront point à ferme

(1) Gervas. p. 1420, 10. p. 542. 10, Conc. p. 1431. Roger. (2) C. 3, 6.

des bénéfices. Dans les causes pécuniaires entre les clercs, celui qui aura perdu sera condamné aux dépens envers sa patrie. On n'ajoutera point d'autre préface à la messe outre les dix qui sont en usage dans l'Eglise, et ce sont les mêmes que nous disons encore à présent. On ne donnera point l'eucharistie trempée sous prétexte de rendre la communion plus complète: c'étoit donc dès-lors l'usage le plus commun de ne prendre que l'espèce du pain. On ne consacrerait que dans un calice d'or ou d'argent, non d'étain. Les mariages clandestins sont défendus, et ceux des enfants au-dessous de l'âge prescrit par les lois et les canons sont déclarés nuls (3). C'est qu'il étoit ordinaire aux princes d'accorder leurs enfants dès le berceau.

En ce concile, les clercs de Roger, archevêque d'York, citèrent l'archevêque de Cantorbéry pour répondre devant le pape sur deux prétentions de leur prélat, savoir, qu'il pouvoit faire porter sa croix dans la province de Cantorbéry, et que les quatre évêchés de Lincoln, de Chester, de Worcester et d'Herford devoient être suffragants d'York.

Geoffroy, évêque de Saint-Asaf au pays de Galles, pressé par la pauvreté et par les ravages des Gallois, s'étoit retiré en Angleterre (2), où le roi Henri l'avoit reçu favorablement, et lui avoit donné en garde l'abbaye d'Abendon, qui étoit vacante, pour en jouir jusqu'à ce qu'il eût la liberté de rentrer dans son siège. Le clergé de Saint-Asaf se plaignit au concile de Londres que Geoffroy ne vouloit point retourner à son église, quoiqu'il en eût été admonesté par le pape Alexandre. L'archevêque Roger, de l'avis du concile, lui ordonna de retourner ou de renoncer à l'évêché; et Geoffroy prit ce dernier parti, espérant que l'abbaye lui demeurerait. Il résigna donc l'évêché entre les mains de l'archevêque, lui remettant son anneau et sa crosse; et l'archevêque sacra en sa place évêque de Saint-Asaf un docteur nommé Adam, Gallois de nation. Le roi donna aussi l'abbaye d'Abendon à un moine: ainsi Geoffroy perdit l'un et l'autre. On croit que c'est le même que Geoffroy Artus ou de Manmouth qui a écrit une histoire des anciens Bretons depuis le roi Brutus, le Troyen, jusqu'au roi Artus, rempli de quantité de fables, et qui a traduit les prophéties de Merlin (3).

#### LIV. Exemptions des moines.

Les moines de Malmesbury ayant élu un abbé, l'évêque de Salisbury, qui étoit le diocésain, lui défendit, de la part du pape, de recevoir d'autre que de lui la bénédiction abbatiale. L'abbé ne laissa pas d'aller secrète-

(1) C. 10, 14, 15, 16, 17, (3) V. Guill. Nov. Brig 18, 19. poëm. Goduin. p. 654 Cav  
(2) Roger. p. 544. Gerv. p. 459.  
p. 1432.



ment au pays de Galles, et de se faire bénir par l'évêque de Landaf. L'évêque de Salisbury s'en plaignit à Richard, archevêque de Cantorbéry, qui suspendit l'évêque de Landaf et le nouvel abbé jusqu'à ce qu'ils eussent justifié leur conduite. Les parties étant donc venues en sa présence, et ayant produit leurs privilèges, l'archevêque ne trouva rien qui dispensât l'abbé de la dépendance de l'évêque de Salisbury, sinon une bulle d'exemption suspecte de fausseté par le sceau et par le style. Après que l'on eût ouï les témoins et vu les pièces, l'archevêque exhortait les parties à la paix, et l'évêque ne s'en éloignoit pas; mais l'abbé refusa de s'accommoder, ni d'être jugé par l'archevêque, disant qu'il ne devoit répondre qu'au pape; et, en se retirant, il ajouta avec indignation: Les abbés sont bien lâches et bien misérables de ne pas anéantir la puissance des évêques, puisque, pour une once d'or par an, ils peuvent obtenir de Rome une pleine liberté.

L'archevêque Richard en prit occasion d'écrire au pape Alexandre pour se plaindre des exemptions au nom de tous les évêques (1). Ce mal, dit-il, s'étend très-loin; les abbés s'élèvent contre les primats et les évêques, ils ne veulent avoir personne qui réprime leurs désordres, ni qui s'oppose à leurs desirs. De là vient que les biens de la plupart des monastères sont au pillage; les abbés ne songent qu'à faire bonne chère et vivre en paix, et les moines, comme n'ayant point de chef, s'abandonnent à l'oisiveté et aux vains discours, en sorte que si vous entendiez leurs disputes tumultueuses vous prendriez le cloître pour un marché. Si vous ne remédiez promptement à ce mal, il est à craindre que les évêques ne se retirent aussi de la sujétion des archevêques, les doyens et les archidiacres de celle de leurs prélats, et qu'il n'y ait plus enfin de subordination. Qu'est-ce qu'exempter les abbés de la juridiction des évêques, sinon autoriser la révolte et armer les enfants contre leurs pères? Quelle justice y a-t-il que le pape accorde des grâces au préjudice des évêques en leur ôtant ce qui leur appartient? Je sais que les papes ont accordé la plupart de ces exemptions pour la paix des monastères et à cause de la tyrannie des évêques; mais le contraire est arrivé, car les monastères qui ont obtenu cette damnable liberté, soit par l'autorité du pape, soit, comme il est plus ordinaire, par de fausses bulles, sont tombés dans un plus grand trouble et une plus grande pauvreté. C'est pourquoi plusieurs maisons très-célèbres pour leur sainteté n'ont jamais voulu avoir de ces exemptions, ou les ont aussitôt rejetées. Ainsi parloit l'archevêque de Cantorbéry, ou plutôt Pierre de Blois sous son nom. Au reste, le monastère de Malmesbury étoit alors si peu exempt, qu'il ne l'étoit pas au milieu du siècle suivant, comme il pa-

(1) Petr. Bles. Ep. 18.

roit par une bulle d'Innocent IV, de l'an mil deux cent quarante-huit (1).

#### LV. Alexandrie, évêché.

Dès le mois de septembre de l'année mil cent soixante-quatorze, l'empereur Frédéric étoit entré en Lombardie pour la cinquième fois, et il passa l'hiver attaché au siège de la nouvelle Alexandrie, qu'il fut enfin obligé de lever au bout de quatre mois le jour de Pâques, treizième d'avril mil cent soixante-quinze (2). Il se retira à Pavie, d'où il envoya aux évêques de Porto et d'Ostie, et au cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, pour faire au pape des propositions de paix. Le pape envoya ces trois cardinaux à Pavie, l'empereur nomma Philippe, élu archevêque de Cologne, avec son chancelier et son protonotaire, pour traiter avec les légats et les recteurs des villes de Lombardie; mais on ne put rien conclure, et on crut que l'empereur n'avoit engagé cette négociation que pour gagner du temps et suspendre pendant l'été les armes victorieuses des Lombards.

Cependant le pape, voulant récompenser la ville d'Alexandrie de sa fidélité envers le saint-siège, à la prière de saint Galdin, archevêque de Milan, des évêques de la province et des magistrats de Lombardie, érigea cette nouvelle ville en évêché, et lui donna pour premier évêque Ardouin, sous-diacre de l'église romaine, qui toutefois mourut avant que d'avoir été sacré (3). Au contraire, pour punir la ville de Pavie d'avoir adhéré long-temps à l'antipape Octavien et à l'empereur Frédéric, excommunié, le pape priva son évêque du droit de faire porter la croix devant lui, et du pallium.

#### LVI. Ordre militaire de Saint-Jacques.

La même année, le pape Alexandre approuva le nouvel ordre militaire de Saint-Jacques en Espagne, composé de clercs et de chevaliers, les uns gardant le célibat, les autres mariés, dont les femmes étoient comptées pour sœurs de l'ordre (4). Leur but étoit de combattre les Sarrasins, tant pour garantir les chrétiens de leurs incursions, que pour les attirer eux-mêmes à la religion chrétienne. Ces chevaliers avoient un maître nommé Pierre Fernandès, et plusieurs commandeurs; ils vivoient en commun, sans avoir rien de propre, à l'exemple des premiers fidèles de Jérusalem; ils étoient liés à l'ordre et ne pouvoient revenir au siècle ni passer à un autre ordre sans la permission du maître, mais les veuves des chevaliers pouvoient se remarier.

(1) Monast. Angl. tom. 1, p. 53. (3) Ital. Sacra. to. 4, p. 449. Act. ap. Bar. 1175.  
(2) Acta Alex. ap. Bar. 1174, 1175. (4) Tom. 10, Conc. p. 1378.

Tout ce qu'ils avoient conquis, qui leur avoit été donné appartenoit à l'ordre, pourvu qu'il eût été possédé par les Sarrasins de temps immémorial, nonobstant les titres anciens que l'on eût pu produire. Les clercs de l'ordre devoient vivre en communauté, portant le surplis, administrer les sacrements aux chevaliers et instruire les enfants. Ils devoient gouverner les églises nouvelles bâties par l'ordre, et elles étoient exemptes, à l'égard des évêques, de dîmes et de toutes redevances. Tout l'ordre étoit exempt des interdicts généraux, et ceux qui le composaient ne pouvoient être interdits ni excommuniés que par un légat à latere: ce qui s'étendoit à leurs familles et leurs serviteurs. En reconnaissance de ce privilège, l'ordre devoit payer au pape tous les ans dix malaquins, sorte de monnaie d'Espagne. C'est ce qui paroît par la bulle du pape Alexandre, souscrite par treize cardinaux, et datée de Féréntino, le cinquième de juillet mil cent soixante-quinze.

#### LVII. Hugucion, légat en Angleterre.

Le roi d'Angleterre étoit mal satisfait de la reine Aliénor son épouse, par le conseil de laquelle ses enfants lui avoient fait la guerre (1). Il l'avoit fait enfermer dans une forteresse, et vouloit même la répudier, et on crut que c'étoit le principal sujet pour lequel il demanda au pape un légat. Le pape lui envoya Hugues ou Hugucion, cardinal-diacre du titre de Saint-Ange, c'est-à-dire de Saint-Michel, qui étoit de la famille de Pierre de Léon. Il arriva en Angleterre à la fin du mois d'octobre mil cent soixante-quinze, et fut reçu avec grand honneur par le roi, qui vouloit gagner ses bonnes grâces. Dès son arrivée, il permit au roi de poursuivre devant ses officiers laïques les clercs accusés d'avoir chassé dans ses bois, ce qui fut trouvé très-mauvais par le clergé d'Angleterre, et on accusa le légat de s'être laissé gagner par les libéralités du roi.

Au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire à la conversion de saint Paul, vingt-cinquième de janvier, le roi d'Angleterre tint à Northampton une grande assemblée de prélats et de seigneurs où vint Guillaume, roi d'Ecosse, qu'il avoit délivré de prison à de dures conditions, et l'avoit obligé à lui rendre hommage, et fait promettre aux évêques du pays de reconnoître pour supérieur l'archevêque d'York (2). Il vint donc à cette assemblée par ordre du roi Henri, amenant avec soi Richard, évêque de Saint-André, Josselin, évêque de Glasgow, et tous les autres évêques, abbés et ses seigneurs d'Ecosse. Le roi d'Angleterre leur ordonna de faire à l'église anglicane la même soumission

(1) Gervas. an. 1175. 10, p. 1469. Robert de Monte. anno 1175.  
(2) Roger. p. 550. tom.

qu'ils avoient accoutumé de faire sous les rois ses prédécesseurs. C'est qu'il n'y avoit point encore de métropole en Ecosse. Roger, archevêque d'York, soutint que l'évêque de Glasgow et celui de Wittern ou Maison-Blanche lui étoient soumis, et produisit pour le prouver des bulles des papes; mais l'évêque de Glasgow soutint que son église étoit fille spéciale de l'église romaine, et exempte de tout archevêque. Richard, archevêque de Cantorbéry, prétendoit de son côté que toutes les églises d'Ecosse devoient être soumises à la sienne; c'est pourquoi il persuada au roi de renvoyer les évêques écossois sans qu'il fissent aucune soumission à l'église anglicane.

Le quatrième dimanche de Carême, qui cette année étoit le quatorzième de mars, le légat Hugucion convoqua un concile à Londres, où Roger, archevêque d'York, prétendit avoir la préséance sur l'archevêque de Cantorbéry, fondé sur une lettre de saint Grégoire, où il dit que l'évêque de Londres et celui d'York devoient suivre entre eux le rang de leur ordination; car il soutenoit que ce qui étoit dit de l'évêque de Londres devoit s'entendre de celui de Cantorbéry; et dans le fait Roger étoit ordonné archevêque long-temps avant Richard (1). Le jeudi suivant, les deux rois, le père et le fils, étant présents au concile qui se tenoit à Westminster dans la chapelle de l'infirmerie, le légat, comme président, s'assit au milieu sur un siège élevé; Richard, archevêque de Cantorbéry, se mit à sa droite comme primat; mais Roger, archevêque d'York, voulut se mettre entre deux, et s'assit sur les genoux de Richard. Quelques évêques et d'autres, tant clercs que laïques, l'en ôtèrent et le jetèrent par terre; on l'attaquoit de tous côtés à coups de poing et de bâton, quand l'archevêque Richard le retira. Roger se leva avec sa chappe déchirée dans le tumulte, et se jeta aux pieds du roi, lui demandant justice de Richard. Cependant plusieurs crioient: Va, traître! va, tes mains sont encore teintes du sang de saint Thomas. Le roi ne fit que rire de la plainte de Roger; on appela au pape de part et d'autre, puis on s'en désista. Ainsi le concile fut rompu, et le légat se retira, voyant le peu d'autorité qu'il avoit en Angleterre. Ensuite, à la poursuite du roi, les deux archevêques convinrent d'une surséance de cinq ans sur tous les différends, tant pour les coups que Roger avoit reçus en ce concile, que pour les contestations entre eux et leurs églises, se soumettant à l'arbitrage de l'archevêque de Rouen et des évêques du royaume de France.

#### LVIII. Vivien, légat en Ecosse.

Le légat Hugucion sortit d'Angleterre vers

(1) To. 10, p. 1470. ex dulf. Dic. p. 588. Sup. liv. Rog. Gervas. p. 1413. Ra- xxxvi, n. 37. Greg. xii, Ep. 35



la Saint-Pierre, à la fin de juin, et le mois suivant arriva un autre légat, savoir Vivien, prêtre-cardinal, destiné pour l'Ecosse et les îles voisines, et pour l'Irlande. Le roi d'Angleterre lui envoya Richard, évêque de Winchester, et Geoffroy, évêque d'Éli, pour lui demander de quelle autorité il avoit osé entrer dans son royaume sans sa permission. Le légat, épouvanté par cette question, promit par serment de ne rien faire dans sa légation contre la volonté du roi; ainsi on lui permit de passer, et le roi lui donna escorte et le défraya jusqu'à ce qu'il arrivât sur les terres du roi d'Ecosse. Il y célébra l'année suivante un concile où il suspendit Christien, évêque de la Maison Blanche, pour n'être pas venu au concile. Mais Christien ne s'effraya pas de cette censure, ayant la protection de Roger, archevêque d'York, dont il étoit suffragant. D'Ecosse, le légat Vivien passa en Irlande, et tint à Dublin un concile général de toute l'île; mais il n'en sortit pas aussi chargé d'argent qu'il espéroit, et retourna en Ecosse (1).

LIX. Jean de Sarisbéri, évêque de Chartres.

Le jour de la Madeleine, vingt-deuxième de juillet mil cent soixante-seize, arrivèrent à Cantorbéry le doyen, le chantre et le chancelier de l'église de Chartres, pour demander au nom de tout le chapitre Jean de Sarisbéri, qu'ils avoient élu leur évêque. Guillaume aux blanches mains, beau-frère du roi Louis le jeune, gardoit depuis huit ans en commande par dispense du pape, l'évêché de Chartres avec l'archevêché de Sens, dont il avoit été pourvu dès l'année mil cent soixante-huit, et ce fut lui qui fit élire pour Chartres Jean de Sarisbéri, tant à cause de son mérite personnel qu'en considération de saint Thomas de Cantorbéry, dont il avoit été un des principaux confidents, compagnon de son exil et de ses souffrances (2). Les députés de Chartres étant donc arrivés à Cantorbéry, et ayant lu publiquement les lettres de leur chapitre, du roi de France et de l'archevêque de Sens, le chapitre de Cantorbéry, en l'absence de l'archevêque, leur remit Jean de Sarisbéri affranchi de tous les engagements qu'il avoit en Angleterre. Ils l'amenèrent en France, il fut sacré à Sens par Maurice, évêque de Paris, le dimanche huitième jour d'août; et le dimanche suivant, jour de l'Assomption de Notre-Dame, il fut intronisé solennellement à Chartres, dont il tint le siège quatre ans.

Le même jour que Jean fut sacré, Guillaume, archevêque de Sens, prit possession du siège de Reims, où il fut transféré par l'autorité du pape. L'archevêque Henri, frère du

roi Louis le jeune, étoit mort le treizième de novembre, l'année précédente, mil cent soixante-quinze, après avoir tenu ce siège quatorze ans, et Guillaume, son successeur, le tint vingt-six ans (1).

LX. Pierre Comestor.

Pendant que Guillaume aux blanches mains étoit archevêque de Sens, Pierre, surnommé *Comestor*, c'est-à-dire le mangeur, lui dédia son fameux ouvrage, intitulé l'Histoire scolastique. Il se qualifie prêtre de Troyes, et dit qu'il a entrepris ce travail à l'instance prière de ses amis, et le soumet à la correction de l'archevêque (2). C'est la suite de l'histoire sainte, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin des Actes des Apôtres, tirée du texte de l'Écriture et des Gloses, avec quelques incidents de l'histoire profane; toutefois, cet ouvrage n'est pas purement historique. A l'histoire de la création, l'auteur mêle les opinions des théologiens et des philosophes de son temps touchant le ciel empirée, les quatre éléments, la manière dont le monde a été formé, et l'état du premier homme. Ainsi, de temps en temps, il insère à sa narration diverses explications, les supposant vraies, sans se mettre en peine de les prouver. Il cite Platon et Aristote, mais, en général, sans indiquer les endroits de leurs ouvrages; il cite souvent Joseph l'historien, et rapporte plusieurs histoires profanes sans nommer les auteurs.

Le texte des livres historiques de l'Écriture est rapporté dans cet ouvrage presque tout entier; mais l'auteur s'écarte souvent du sens littéral pour suivre des sens figurés et des explications arbitraires, et donner aux noms propres de mauvaises étymologies. Il raconte plusieurs fables affirmativement, et d'ailleurs il est plein d'expressions qui marquent le doute. Cependant cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, fut reçu avec un tel applaudissement, que pendant trois cents ans il a été regardé comme le corps de la théologie positive, et mis en parallèle avec le livre des sentences de Pierre Lombard et le décret de Gratien, ce qui peut avoir donné occasion à la fable crue pendant long-temps que ces trois auteurs étoient frères. Pierre Comestor, après avoir été doyen de l'église de Troyes, fut chancelier de l'église de Paris en mil cent soixante-quatre; et, ayant gouverné quelque temps l'école de théologie, il se retira à Saint-Victor, et mourut en mil cent soixante-dix-neuf, laissant par son testament, aux pauvres et aux églises, tout ce qu'il avoit de bien (3). Il fut enterré à Saint-Victor, où on lit encore son épitaphe.

(1) Rad. Dicet. p. 592. 12. Cl. Ms. p. 40. P. Comes.  
Petr. Cell. vii. Ep. 6. Chr. Prefat.  
Rem. to. 1. Bibl. Lab. p. 361. Marlot. 3. c. 4.  
(2) Otto. de S. Blas. c. Acad. Par. p. 113.  
(3) Rob. S. Maria. Autif. an. 1179. Hemer. de

(1) Gervas. to. 10, c. p. 1481, 1739. G. Neubrig. 592. Sup. n. 9. Petr. Cell. iii, c. 9.  
(2) Radulf. de Dic. pag. 592. Sup. n. 9. Petr. Cell. vii, Ep. 8.

LXI. Concile d'Alby. Manichéens.

L'an mil cent soixante-seize, l'archevêque de Narbonne et plusieurs évêques de sa province tinrent une assemblée où furent jugés des hérétiques, qui se faisoient nommer les bons hommes, et qui étoient soutenus par la noblesse de Lombers, petite ville à deux lieues d'Alby, depuis ruinée, qu'il ne faut pas confondre avec Lombez en Gascogne, depuis érigée en évêché (1). Ce jugement fut prononcé par Giraud, évêque d'Alby, suivant l'avis des juges nommés de part et d'autre, et en présence de l'archevêque de Narbonne, des évêques de Nîmes, de Toulouse, d'Agde, et plusieurs abbés et personnes distinguées ecclésiastiques et séculières, avec un grand peuple d'Alby, de Lombers et d'autres lieux.

Gaucelin, évêque de Lodève, un des juges choisis, interrogea ces prétendus bons hommes, par ordre de l'évêque d'Alby, qui avoit l'autorité comme diocésain, et leur demanda premièrement s'ils recevoient la loi de Moïse et les autres livres de l'ancien Testament; ils répondirent, devant tous les assistants, qu'ils ne les recevoient point, mais seulement les évangiles et le reste du nouveau Testament. En second lieu, il les interrogea sur leur foi, les invitant à l'exposer; ils répondirent qu'ils ne le feroient point s'ils n'y étoient contraints. En troisième lieu, il leur demanda s'ils croyoient que les enfants fussent sauvés par le baptême; ils répondirent qu'ils ne s'expliqueroient point sur cet article, mais qu'ils répondroient par les évangiles et les épîtres. Le quatrième article fut touchant le corps et le sang de Notre Seigneur. Il leur demanda où il étoit consacré, par qui, qui le recevoit, et s'il étoit également consacré par un bon et par un mauvais ministre; ils répondirent que ceux qui le recevoient dignement étoient sauvés, ceux qui le recevoient indignement s'attiroient leur damnation; et ajoutèrent que tout homme de bien, tant clerc que laïque, le consacroit, prétendant toujours ne devoir point être contraints à répondre sur leur foi.

Le cinquième article fut ce qu'ils pensoient du mariage, et si l'homme et la femme, usant de la liberté qu'il donne, se pouvoient sauver; ils ne voulurent répondre autre chose, sinon que cette liberté est accordée à cause de la fornication, sur quoi ils citèrent saint Paul (2). Le sixième article fut de la pénitence, si elle étoit salutaire à la fin de la vie, si les gens de guerre blessés à mort pouvoient se sauver par ce moyen; si on devoit confesser ses péchés aux prêtres ou aux laïques indifféremment, et de qui parle saint Jacques quand il dit (3): Confessez vos péchés les uns aux autres. Ils répon-

(1) Tom. 10, Ep. 1470. (2) 1. Cor. vii, 2.  
Roger. Hoved. p. 155. Catel. (3) Jac. v, 16.  
Langued. l. 2, p. 350.

dirent qu'il suffisoit aux malades de se confesser à qui ils voudroient, et ne voulurent rien dire sur les gens de guerre, parce que saint Jacques ne parle que des malades. L'évêque leur demanda encore si la contrition du cœur et la confession de la bouche suffisoient, et s'il n'étoit pas nécessaire d'y ajouter la satisfaction par les jeûnes, les macérations et les aumônes. Ils répondirent que saint Jacques ne parloit que de la confession, qu'ils ne vouloient pas être meilleurs que cet apôtre, ni rien ajouter du leur, comme font les évêques.

Ils dirent encore beaucoup de choses sur quoi on ne les interrogeoit point, savoir, qu'on ne doit faire aucun serment, suivant ce que dit Jésus-Christ dans l'Evangile, et saint Jacques dans son épître (1); que saint Paul marque les qualités que doivent avoir les évêques et les prêtres. Si on ne les ordonne pas tels, ce ne sont ni des évêques, ni des prêtres, ni des loups ravissants, des hypocrites et des séducteurs, qui aiment les salutations et les premières places, et qui se font appeler docteurs et maîtres, contre le précepte de Jésus-Christ, portant des habits blancs et des anneaux d'or aux doigts, ce qu'il n'a pas ordonné (2). A quoi ils ajoutèrent plusieurs autres reproches injurieux, concluant qu'on ne devoit point leur obéir, parce que ce n'étoient que des mercenaires et des prêtres semblables à ceux qui livrèrent Jésus-Christ. Ces discours furent réfutés par l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Nîmes, l'abbé de Sendras et l'abbé de Fontfroide, qui citèrent plusieurs autorités du nouveau Testament; et, après que l'on eut ouï ce qui avoit été dit de part et d'autre, on fit silence, et l'évêque de Lodève prononça ainsi la sentence définitive:

Moi, Gaucelin, évêque de Lodève, par ordre de l'évêque d'Alby et de ses assesseurs, je juge que ces prétendus bons hommes sont hérétiques, et je condamne la secte d'Olivier et de ses compagnons, qui est celle des hérétiques de Lombers, quelque part qu'ils soient. Ensuite il rapporta les autorités du nouveau Testament, par lesquelles ils étoient convaincus d'hérésie, dont voici les principales. Sur le premier article, Jésus-Christ dit: Je ne suis pas venu abolir la loi, mais l'accomplir. Si vous croyiez à Moïse, vous me croiriez aussi. Et encore: Il leur expliquoit les Ecritures, commençant par Moïse. Dans la transfiguration, Moïse et Elie parurent avec lui pour lui rendre témoignage. Sur le second article, l'évêque prouva la nécessité de confesser la foi, parce que saint Paul dit: On croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut, et saint Pierre veut que nous soyons toujours prêts à rendre compte de notre espérance à quiconque nous le demande. Aussi, quand Jésus-Christ lui demanda et aux autres apôtres ce qu'ils disoient de lui, il répondit

(1) Matth. v, 34. Jac. v, 12. (2) Matth. xxiii, 1.



au nom de tous : Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant; et sainte Marthe, interrogée sur sa foi, fit une semblable réponse (1). Par-là on convainquoit de mensonge ces hérétiques, qui se vantoient de ne point mentir, car c'est une espèce de mensonge que de se taire quand on doit parler. Sur le troisième article, qui étoit du baptême des enfants, saint Paul dit : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; or, ils ne le peuvent être sans le baptême, puisque Jésus-Christ dit : Si quelqu'un n'est pas régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, il n'entrera point dans le royaume des cieux; donc, exclure les enfants du baptême, c'est les exclure du salut, contre la volonté de Dieu (2). Il est vrai qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi; mais si on demande par la foi de qui les enfants sont sauvés, nous disons que c'est par la foi de l'Eglise ou de leurs parrains, comme le paralytique fut guéri par la foi de ceux qui le présentoient, et la fille de la Cananée par la foi de la mère. Sur le quatrième article de l'eucharistie, elle est consacrée par la vertu des paroles de Notre Seigneur : Ceci est mon corps, ceci est mon sang; sa consécration ne dépend donc point du mérite ou de la dignité du ministre. Or, il paroît, par plusieurs passages de saint Paul, que les évêques, les prêtres et les diacres sont, dans l'Eglise, des ministres de la parole et des sacrements.

Quant au cinquième article du mariage, Jésus-Christ a honoré les noces de sa présence et de son premier miracle, et il a dit que l'homme ne doit point séparer ce que Dieu a joint. Saint Paul a dit que celui qui marie sa fille fait bien, et a défendu aux mariés de se refuser le devoir conjugal (3). Il dit encore : Je veux que les jeunes veuves se marient, et qu'elles aient des enfants. Sur l'article de la pénitence, l'évêque montra que la puissance de lier et de délier a été donnée aux prêtres par ces paroles de Jésus-Christ : Tout ce que vous aurez lié sur la terre, et le reste; et par celles de saint Jacques : Si quelqu'un est malade, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise. Enfin il soutint que les prétendus bons hommes étoient de ces séducteurs ignorants et indociles que saint Paul avoit prédits (4). Ils répondirent que c'étoit l'évêque lui-même qui étoit un hérétique, un hypocrite et un faux pasteur, et qu'ils étoient prêts de le montrer par l'Evangile et les épîtres. L'évêque, de son côté, soutint que sa sentence étoit juridique, et qu'il étoit prêt de le prouver dans la cour du pape Alexandre; en celle du roi de France, Louis; en celle de Raymond, comte de Toulouse, ou de Constance, son épouse, sœur du roi Louis,

(1) Matth. v, 17. Joan. v, 46. Luc. xxiv, 27. Rom. x, 10. 1<sup>re</sup> Pet. iii, 15. Matth. xvi, Can. xi, 27.  
(2) Tim. ii, 4. Joan. iii, 5. Hebr. xi, 6.  
(3) Joan. ii, Matth. xix, 6. Cor. vii, 38. 1<sup>re</sup> Tim. v, 41.  
(4) Matth. xiv, 19. Jac. v, 4. 2<sup>de</sup> Tim. vi, 1.

qui étoit présente, et en celle de Trincavel, vicomte de Béziers, qui étoit aussi présent.

Les prétendus bons hommes, se voyant ainsi condamnés, s'adressèrent au peuple, et firent une profession de foi qui étoit catholique, déclarant expressément qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche; que le corps de Jésus-Christ ne doit être reçu que dans l'Eglise, ni consacré que par un prêtre, soit bon, soit mauvais; que les enfants sont sauvés par le baptême; que l'usage du mariage est permis, et que l'on doit recevoir la pénitence du prêtre. Mais quand l'évêque de Lodève leur demanda s'ils vouloient jurer que telle fût leur croyance, ils répondirent : Qu'absolument ils ne juroient point, parce que ce seroit contrevenir à l'Evangile et aux épîtres. Sur quoi l'évêque prononça de nouveau qu'ils étoient hérétiques en cet article même, et, qu'étant diffamés et notés d'hérésie, ils devoient s'en purger par serment, s'ils vouloient rentrer dans l'Eglise. Il montra ensuite que le serment est permis, par ce qui est dit dans l'Apocalypse, que l'ange jura par celui qui vit dans les siècles des siècles; et saint Paul dit : Que Dieu jura par lui-même, n'ayant personne plus grand que lui par lequel il pût jurer; et l'apôtre lui-même prend souvent Dieu à témoin, ce qui est un serment (1). Les hérétiques dirent que l'évêque d'Albi leur avoit promis de ne les point contraindre à jurer; mais il le nia. Alors cet évêque se leva, et dit : Je confirme et j'approuve la sentence que vient de prononcer Gaucelin, évêque de Lodève, comme donnée par mon ordre; et je défends aux chevaliers de Lombers de protéger ces hérétiques, en vertu du traité qu'ils ont fait avec moi. L'abbé de Castres et trois autres qui avoient été choisis pour juges confirmèrent aussi la sentence; enfin elle fut souscrite par les assistants, et nommément par Pons, archevêque de Narbonne; Arnaud, évêque de Nîmes; Gaucelin, de Toulouse; Guillaume, d'Agde; Raymond, abbé de Saint-Pons; Henri, abbé de Gaillac, et quelques autres ecclésiastiques distingués. Entre les laïques, Trincavel, vicomte de Béziers; Constance, comtesse de Toulouse; Sicard, vicomte de Lautrec. Il est évident, par ce récit tiré des actes originaux, que ces hérétiques, nommés depuis albigeois, étoient des manichéens, puisqu'ils rejetoient l'ancien Testament et condamnoient le mariage.

#### LXII. Fin de saint Galdin de Milan.

Il y en avoit aussi en Lombardie connus sous le nom de cathares, et ils s'étoient introduits et autorisés à Milan pendant que cette ville étoit au pouvoir des schismatiques. Ils s'y maintenaient et y faisoient du progrès, même depuis qu'elle eut été rétablie, et don-

(1) Apoc. x, 6. Hebr. vi, 13. Gal. i, 20. Philip. i, 8.

nèrent une ample matière au zèle de saint Galdin, qui en étoit archevêque. Il prêchoit souvent contre eux pour tirer son peuple de cette erreur insensée, et les instruisoit ensuite des vérités de la foi. Cette année mil cent soixante-seize, le dix-huitième d'avril, étoit le second dimanche après Pâques, et saint Galdin avoit été sacré archevêque à un pareil dimanche, dix ans auparavant. Ce jour donc il alla célébrer l'office en l'église de Sainte-Thècle; mais, se trouvant trop foible pour dire la messe, il la fit dire par Algise, trésorier de sa cathédrale. Avant l'Evangile, il monta au jubé, et fit un très-beau sermon contre ces hérétiques, réfutant clairement leurs erreurs, et prouvant la foi catholique par l'Evangile et par les pères. Après qu'il eut achevé de par-

ler, il se sentit si mal, qu'il vit bien qu'il étoit près de sa fin; on le coucha doucement dans le jubé même et après que la messe fut finie, il se recommanda par signe aux prières des assistants, et rendit l'esprit. Il fut enterré sous le même jubé, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (1). Son successeur fut Algise de Pirouane, trésorier et chancelier de l'église de Milan, parent de l'archevêque Ubert, prédécesseur de saint Galdin. Mais, comme il y eut de la division dans le clergé de Milan, Algise ne fut élu que six semaines après, c'est-à-dire au commencement de juillet.

(1) Vita S. Gald. 8 apr. liv. LXXI, n. 41. Martyrol. Boll. to. 10, p. 195. Sup. R. 18 ap.



## LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

## I. Frédéric résolu à quitter le schisme.

Vers la fin du mois de mai mil cent soixante-seize, l'empereur Frédéric, ayant reçu les troupes qu'il attendoit d'Allemagne, commença à ravager les terres des Milanois qu'il croyoit surprendre; mais ils étoient si bien sur leurs gardes, qu'ils marchèrent contre lui le samedi quatrième de juin, et donnèrent une sanglante bataille (1). L'empereur, ayant eu son cheval tué sous lui, disparut et fut quelque temps cru mort; son armée fut entièrement défaite, et le butin immense. Cette victoire assura la liberté des villes de Lombardie, et ruina en Italie la puissance des empereurs allemands.

Fridéric fut d'autant plus frappé de ce coup, que les seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, qui l'avoient suivi jusque-là, le menacèrent de l'abandonner s'il ne faisoit sa paix avec l'Eglise. Il résolut donc de se réconcilier sincèrement avec le pape Alexandre, et pour cet effet il envoya Verémond, archevêque de Magdebourg, Christien de Mayence, Conrad, élu évêque de Wormes, et Verémond, protonotaire de son royaume, qui, étant venus jusqu'à Tibur, mandèrent au pape, qui étoit à Anagni, la cause de leur voyage, et, ayant obtenu un sauf-conduit, ils furent reçus par deux cardinaux et par les capitaines de Campanie, et conduits avec honneur à Anagni, où ils arrivèrent le vingt-unième d'octobre (2). Le lendemain, le pape leur donna audience en consistoire; ils se présentèrent avec grand respect, et, demeurant debout, ils dirent: L'empereur, notre maître, désire ardemment de donner la paix à l'église romaine et à la ville de Rome, c'est pourquoi il nous a envoyés vers vous avec un plein pouvoir, vous priant instamment que le traité qui fut commencé l'année passée, et demeura imparfait pour nos péchés, soit maintenant terminé. Le pape, ravi de cet heureux changement, répondit d'un visage tranquille: Nous avons une grande joie de votre arrivée, et nous ne pouvons apprendre en ce monde de plus agréable nouvelle que celle de la paix; s'il est ainsi, que

notre empereur, que nous reconnoissons pour le plus grand entre les princes du monde, veuille nous la donner véritable. Mais, afin qu'elle soit entière, il faut qu'il la donne aussi à nos alliés, principalement au roi de Sicile, aux Lombards et à l'empereur de Constantinople.

Les envoyés louèrent le discours du pape, et ajoutèrent: Nous avons ordre de l'empereur de conférer en secret avec vous et avec les cardinaux, parce que nous savons que de part et d'autre il y a des gens mal intentionnés qui ne souhaitent pas la paix. Alors tous les assistants se retirèrent, et le pape avec les cardinaux, et les envoyés passèrent dans la chambre du conseil, où ils entrèrent en conférence. Mais, comme l'affaire étoit difficile à cause de la quantité de personnes puissantes qui étoient entrées dans le schisme, la négociation dura plus de quinze jours. On alléguait les autorités des pères, les privilèges des empereurs, les anciennes coutumes, on disputa long-temps et subtilement. Enfin, on convint de tous les articles entre l'Eglise et l'empire, laissant les Lombards en l'état où ils étoient, jusqu'à ce que l'empereur en personne eût une conférence avec eux, et il fut résolu que le pape iroit lui-même en Lombardie. Cependant les envoyés de l'empereur donnèrent de sa part une pleine sûreté à tous les membres de l'église romaine, pour leurs personnes et leurs biens (1). Ils promirent que l'empereur rendroit au pape la préfecture de Rome et les terres de la comtesse Mathilde, et qu'il donneroit sûreté au pape, aux cardinaux et à leur suite pour aller à Venise, à Ravenne et aux autres lieux où ils avoient dessein d'aller, avec une trêve de trois mois en cas que la paix fût rompue. Les choses ainsi réglées, les envoyés retournèrent contents vers l'empereur.

Avant que de partir d'Anagni, le pape Alexandre envoya Humbaud, évêque d'Ostie, et Reinier, cardinal-diacre de Saint-George, pour faire ratifier à l'empereur, par le conseil des Lombards, la sûreté qu'il avoit promise au pape par ses envoyés (2). Les deux

(1) Acta Alex. ap. Baron. 1176. Corio. 1, Par. p. 140. (2) Chr. Io. Cen. 1176.

(1) Instrum. ap. Pagi, an. 1176, n. 6. (2) Acta Item. Romuald. Salor.

cardinaux trouvèrent l'empereur près de Modène, et en leur présence il fit jurer pour lui le fils du marquis de Montferrat, et pour mieux témoigner ses bonnes intentions il fit faire le même serment pour tous les seigneurs allemands qui étoient présents. On convint de part et d'autre que la conférence du pape avec l'empereur se feroit à Boulogne. D'un autre côté, le pape fit prier Guillaume, roi de Sicile, de lui envoyer quelques-uns des grands de sa cour pour assister à cette conférence, et le roi chargea de cette commission Romuald, archevêque de Salerne, et Roger, comte d'Andri, grand connétable et grand justicier de la Pouille et de la terre de Labour.

## II. Le pape à Venise.

Le pape partit d'Anagni le sixième de décembre, et vint à Bénévent, où il demeura depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie. Il attendit un mois le vent favorable au port de Guast sur la mer Adriatique, avec les galères du roi de Sicile. Enfin, le mercredi des Cendres, neuvième de mars mil cent soixante-dix-sept, après la messe et la distribution des cendres, il s'embarqua avec cinq cardinaux et les envoyés du roi de Sicile sur onze galères de ce prince, et le dimanche suivant ils arrivèrent à Zara en Dalmatie, où ils furent reçus avec d'autant plus de joie, que jamais le pape n'y étoit entré. On lui prépara un cheval blanc, sur lequel il monta suivant l'usage de Rome, et on le mena ainsi en procession par le milieu de la ville jusqu'à la grande église dédiée à sainte Anastasie, vierge et martyre, dont le corps y repose, et cependant on chantoit les louanges de Dieu en sclavon, qui est la langue du pays. Quatre jours après, le pape partit de Zara et arriva à Venise le vingt-troisième de mars. Il alla descendre au monastère de Saint-Nicolas au Lido, et le lendemain, le duc de Venise vint le recevoir avec le patriarche d'Aquilée et tous ses suffragants, et un grand peuple en quantité de barques. Après s'être mis humblement aux pieds du pape, ils le menèrent en procession à l'église de Saint-Marc, où ayant fait sa prière il donna la bénédiction au peuple, puis le duc le conduisit dans sa barque au palais du patriarche où il logea. Le jour de l'Annonciation, à la prière du duc et des grands, il célébra la messe solennellement avec ses cardinaux dans l'église de Saint-Marc.

L'empereur Frédéric étoit cependant à Césène, où, ayant appris que le pape étoit à Venise, il lui envoya l'archevêque de Magdebourg, l'évêque élu de Wormes et son protonotaire, pour le prier de changer le lieu de la conférence, parce que Christien, son chancelier, ne croyoit pas pouvoir être en sûreté à Boulogne, à cause des maux qu'il y avoit faits pendant la guerre. Le pape répondit:

C'est de l'avis de nos légats et des Lombards, que l'empereur a réglé que le lieu de la conférence seroit à Boulogne; nous ne pouvons donc le changer sans le consentement des Lombards et des cardinaux qui sont en ces quartiers-là. C'est qu'une partie des cardinaux étoient allés par terre en Lombardie avant que le pape s'embarquât avec les autres. Le pape ajouta: Toutefois, pour accélérer la paix, nous irons incessamment jusqu'à Ferrare avec nos frères les cardinaux, pour y résoudre avec les recteurs des Lombards ce qui sera le plus convenable, et il marqua le dimanche de la Passion, dixième d'avril, pour le jour du rendez-vous à Ferrare. Cependant, voulant satisfaire le peuple qui accouroit de tous côtés avec empressement pour le voir, il célébra solennellement la messe à Saint-Marc, le quatrième dimanche de carême, prêcha après l'Evangile et après la messe, donna au duc de Venise la rose d'or.

## III. Le pape à Ferrare.

Le pape partit de Venise la même semaine sur onze galères, et remontant le Pô arriva en sa ville de Ferrare, le dimanche de la Passion. Le lendemain y arrivèrent le patriarche d'Aquilée, les archevêques de Ravenne et de Milan avec les évêques, leurs suffragants, les recteurs des villes de Lombardie, les marquis et les comtes. Ils s'assemblèrent le lendemain dans la grande église dédiée à saint Georges, avec une multitude innombrable de peuple; le pape leur dit: Vous savez, mes chers enfants, la persécution que l'Eglise a soufferte de la part de l'empereur qui devoit la protéger; vous savez que l'autorité de l'église romaine en a été affoiblie, parce que les péchés demeuroient impunis et les canons sans exécution; outre les autres maux, la destruction des églises et des monastères, les pillages, les incendies, les meurtres et les crimes de toutes sortes. Dieu a permis ces maux pendant dix-huit ans; mais enfin il a apaisé la tempête et tourné le cœur de l'empereur à demander la paix. C'est un miracle de sa puissance qu'un prêtre vieux et désarmé ait pu résister à la fureur des Allemands, et vaincre sans guerre un empereur si puissant; mais c'est afin que tout le monde connoisse qu'il est impossible de combattre contre Dieu. Or, quoique l'empereur nous ait fait demander la paix à Anagni pour l'Eglise et pour le roi de Sicile, et qu'il ait voulu la faire sans vous, nous n'avons pas voulu la recevoir, considérant avec quelle dévotion et quel courage vous avez combattu pour l'Eglise et pour la liberté de l'Italie; et, sans avoir égard ni à notre dignité ni à la foiblesse de notre âge avancé, nous nous sommes exposés à la mer et aux périls pour venir délibérer avec vous si nous devons accepter la paix qui nous est offerte.



Après que le pape eut parlé, les Lombards, qui n'étoient pas moins éloquents que guerriers, lui répondirent ainsi par la bouche d'un de leurs sages : Toute l'Italie se jette à vos pieds pour vous rendre grâce et vous témoigner sa joie de l'honneur que vous faites à vos enfants, de venir à eux et de chercher les brebis égarées pour les ramener. Nous connoissons par notre propre expérience la persécution que l'empereur a faite à l'Eglise et à vous; nous nous sommes les premiers opposés à sa fureur, et nous nous sommes mis au devant pour l'empêcher de détruire l'Italie et d'opprimer la liberté de l'Eglise, et pour une si bonne cause nous n'avons évité ni la dépense, ni les travaux, ni les pertes, ni les périls. C'est pourquoi, saint père, il est convenable que vous n'acceptiez point sans nous la paix qu'il vous offre, comme nous avons refusé celle qu'il nous a souvent offerte sans l'Eglise. Au reste, nous la ferons volontiers avec l'empereur, et nous ne lui refusons rien de ses anciens droits sur l'Italie; mais, pour notre liberté que nous avons reçue de nos pères, nous ne l'abandonnerons qu'avec la vie. Quant au roi de Sicile, nous sommes très-aisés qu'il soit compris dans ce traité, parce que c'est un prince qui aime la paix et la justice; nos voyageurs le savent par expérience, et il y a plus de sûreté dans les bois de son royaume que dans les villes des autres.

Trois jours après, arrivèrent à Ferrare Christien, chancelier de l'empereur, les archevêques de Cologne, de Magdebourg et de Trèves, l'évêque élu de Wormes, Godefroy, autre chancelier, et le protonotaire. Le pape leur donna audience en consistoire, où étoient les envoyés du roi de Sicile et les députés des Lombards; et ils déclarèrent que l'empereur leur avoit donné pouvoir à eux sept de conclure la paix avec le pape, le roi de Sicile et les Lombards, comme il avoit promis à Anagni. Le pape en fut très-content, et nomma de son côté sept cardinaux, les Lombards nommèrent aussi sept commissaires, dont quatre étoient des évêques; et le pape voulut que les deux envoyés du roi de Sicile assistassent aux conférences. On commença par disputer sur le lieu de l'entrevue entre le pape et l'empereur; et après plusieurs jours de contestation on convint qu'elle se feroit à Venise, à condition que le pape prendroit ses sûretés de la part des Vénitiens. Le chancelier Christien, qui ne se croyoit pas en sûreté à Ferrare, en partit le jeudi-saint, et se retira en diligence à Venise; mais le pape célébra solennellement à Ferrare la fête de Pâques, qui cette année mil cent soixante-dix-sept fut le vingt-quatrième d'avril.

#### IV. Réconciliation de l'empereur avec le pape.

Il en partit le neuvième de mai, sur les

galères du roi de Sicile, et fut reçu à Venise avec les mêmes honneurs que la première fois (1). Il ordonna aux commissaires de s'assembler dans la chapelle du palais patriarcal où il logeoit, et de commencer par la paix des Lombards, qui étoit de plus longue discussion. On ne put en convenir, et le pape proposoit une trêve avec les Lombards et le roi de Sicile, qui ne fut pas acceptée par l'empereur, car il n'alloit point droit en ce traité. Il se défioit de ses propres commissaires; et, s'étant approché jusqu'à Chioggia, il vouloit entrer à Venise malgré le pape, étant favorisé par une partie des Vénitiens, nonobstant les serments qu'ils avoient faits au contraire. Le duc de Venise et les sages n'en étoient pas les maîtres; mais les envoyés du roi de Sicile retinrent ce peuple, en le menaçant de la colère du roi, leur maître. Ces difficultés firent durer la négociation jusqu'à la fin de juillet. Enfin le chancelier Christien, et les autres commissaires de l'empereur, lui déclarèrent librement que sa puissance ne s'étendoit pas sur leurs âmes, et qu'ils ne vouloient pas fausser les serments qu'ils avoient faits au pape à Anagni, sur la foi desquels il étoit venu à Venise; qu'ils le reconnoissoient pour pape, et renonçoient à l'antipape qui étoit en Toscane. Alors l'empereur se rendit à la paix, selon qu'elle avoit été projetée avec l'Eglise, le roi de Sicile et les Lombards; et, après de nouveaux serments prêtés pour lui et pour les seigneurs allemands, il vint à Venise le samedi vingt-troisième de juillet.

Le lendemain dimanche, veille de Saint-Jacques, le pape envoya dès le grand matin six cardinaux, savoir, deux évêques, trois prêtres et un diacre vers l'empereur, pour l'absoudre. Il renonça au schisme d'Octavien, de Guy de Crème et de Jean de Strume, et promit obéissance au pape Alexandre et à ses successeurs légitimes; et il fut absous, par les cardinaux de l'excommunication, et réuni à l'Eglise catholique. Les prélats et les seigneurs allemands en firent autant, et reçurent aussi l'absolution. Alors le duc de Venise avec le patriarche de Grade, et une grande multitude de clergé et de peuple, vint à Saint-Nicolas-du-Lido, où l'empereur étoit; et le duc, l'ayant pris dans sa barque, le mena à Saint-Marc, où le pape l'attendoit à la porte de l'Eglise avec ses évêques, ses cardinaux, le patriarche d'Aquilée, les archevêques et les évêques de Lombardie, tous assis et revêtus pontificalement, en présence d'un peuple innombrable. L'empereur, s'étant approché, ôta son manteau, et se prosterna aux pieds du pape, qui, touché jusqu'aux larmes, le releva et lui donna le baiser de paix. Aussitôt les Allemands entonnèrent le *Te Deum* à haute voix, et l'empereur, prenant le pape par la main droite, le mena jusque dans le chœur de l'Eglise; puis,

(1) Romuald.

baissant la tête, il reçut sa bénédiction et se retira au palais du duc.

Le soir, il envoya prier le pape de célébrer la messe à Saint-Marc, le lendemain fête de Saint-Jacques, parce qu'il désiroit l'entendre; le pape l'accorda. Et, comme il alloit à l'autel, l'empereur, sans manteau et une verge à la main, fit la fonction d'huissier, marchant devant lui pour chasser les laïques du chœur et lui faire place. Il demeura dans le chœur avec les prélats et le clergé allemand, qui ce jour-là chanta l'office; après l'évangile, le pape monta au jubé pour prêcher le peuple; et, comme il parloit latin, il chargea le patriarche d'Aquilée d'expliquer son sermon en allemand, pour satisfaire à la dévotion de l'empereur (1). Après le sermon et le *Credo*, l'empereur, avec les seigneurs de sa cour, vint baiser les pieds du pape et faire son offrande, il communia de sa main; et, après la messe, il le prit par la main et le mena jusqu'à la porte de l'Eglise. Quand il monta à cheval, il lui tint l'étrier et le conduisit par la bride quelque temps, jusqu'à ce que le pape lui donna sa bénédiction et lui permit de se retirer, le dispensant du reste du chemin jusqu'à la mer, qui étoit trop long. Le lendemain, vers l'heure de none, l'empereur rendit au pape une visite d'amitié, et vint avec peu de suite jusqu'à sa chambre, où il s'entretenoit familièrement avec les cardinaux. La conversation entre le pape et l'empereur fut affectueuse et gaie, mêlée de quelques railleries, sans préjudice de leur dignité.

#### V. Paix jurée.

Six jours après, c'est-à-dire le lundi premier jour d'août, la paix fut jurée solennellement (2). L'empereur, accompagné des prélats et des seigneurs de sa cour, vint au palais patriarcal, où logeoit le pape; la séance se tint dans la salle qui étoit longue et spacieuse, le pape s'assit au fond dans un fauteuil, ayant des deux côtés ses évêques et ses cardinaux. Il fit asseoir l'empereur à sa droite, au-dessus de ses évêques et des cardinaux-prêtres; et Romuald, archevêque de Salerne, à sa gauche, au-dessus des cardinaux-diacres. Quand on eut fait silence, le pape fit un petit discours, où il témoigna sa joie de la conversion de l'empereur, et finit en déclarant qu'il le recevoit à bras ouverts, comme son cher fils, avec l'impératrice, son épouse, et leur fils, le roi Henri. Ensuite l'empereur, ayant ôté son manteau, se leva de son fauteuil, et commença à parler en allemand, son chancelier, Christien, expliquant en italien vulgaire ce qu'il disoit. En ce discours, l'empereur reconnut publiquement qu'il s'étoit trompé en

(1) Chr. Gaufr. Vosiens. 10, 2, bibl. Lab. p. 34.

(2) Romuald.

suivant de mauvais conseils, et qu'il avoit attaqué l'Eglise croyant la défendre. Il remercia Dieu de l'avoir tiré d'erreur, et déclara qu'il quittoit le schisme, qu'il reconnoissoit Alexandre pour pape légitime, et rendoit sa paix au roi de Sicile et aux Lombards.

Ce discours fut suivi de grandes acclamations à la louange de l'empereur, puis on apporta les Evangiles, les reliques et la vraie croix; et, par ordre de l'empereur Henri, comte de Diesse, jura, sur l'âme de ce prince, qu'il observeroit fidèlement la paix entre l'Eglise et l'empire, la paix avec le roi de Sicile pour quinze ans, et la trêve de six ans avec les Lombards, comme les commissaires l'avoient accordée et rédigée par écrit. Douze princes de l'empire, tant ecclésiastiques que séculiers, firent le même serment. Aussitôt Romuald, archevêque de Salerne, se leva et jura sur les Evangiles que, quand les envoyés de l'empereur seroient arrivés en Sicile, le roi feroit jurer pour lui, par quelqu'un des seigneurs, l'observation de la paix pour quinze ans, et feroit faire le même serment par dix autres seigneurs. Le comte Roger jura comme l'archevêque de Salerne. Les recteurs des villes de Lombardie, qui étoient présents, firent aussi le serment pour leur trêve de six ans, et promirent de le faire faire par les consuls et les nobles de chaque ville. Il est remarquable, en ces serments, que l'empereur et le roi font jurer par d'autres, comme s'il eût été au-dessous de leur dignité de jurer en personne. Après l'absolution de l'empereur, ceux qui avoient suivi le schisme vinrent en foule l'absoudre et se faire absoudre. Les plus connus furent Christien, archevêque de Mayence et chancelier, Philippe de Cologne, Vérémond de Magdebourg, Arnold de Trèves, les évêques de Passau, de Wormes, d'Augsbourg, de Marseille, de Strasbourg, d'Halberstadt, de Pavie, de Plaisance, de Bresse, de Novare, d'Aqui, de Mantoue, de Bagnarée, de Pésaro, de Fayence.

#### VI. Conrad transféré de Mayence à Saltzbourg.

Christien se fit alors confirmer l'archevêché de Mayence (1). Car, comme il avoit beaucoup travaillé à la conclusion de la paix, il sollicita l'empereur et les seigneurs allemands de demander instamment au pape sa confirmation. Conrad, qui avoit été avant lui élu et sacré archevêque de Mayence, s'en aperçut; et, étant venu trouver le pape, il lui dit : Votre sainteté sait que c'est à sa considération que j'ai quitté mes parents, ma patrie et l'Eglise de Mayence, à laquelle j'avois été canoniquement élu, et suis venu vous trouver en France, me condamnant à un exil volontaire. Vous pouvez vous souvenir combien mon arrivée a servi à l'Eglise, en affermissant votre parti

(1) Romuald.



encore chancelant. Vous m'en avez témoigné votre reconnaissance en me faisant prêtre-cardinal, puis évêque de Sabine, sans préjudice de l'archevêché de Mayence. A présent j'apprends que vous voulez maintenir dans ce siège le chancelier Christien, qui l'a usurpé par violence et suivi le schisme : ce qui ne paroît pas raisonnable. Le pape lui répondit : Vous devez vous souvenir que vous nous avez souvent témoigné que, si la paix entre l'Eglise et l'empire ne se pouvoit faire sans que vous quittassiez l'archevêché de Mayence, vous sacrifieriez votre intérêt à celui de l'Eglise. Or, l'empereur déclare hautement qu'il ne veut point de paix si le chancelier est chassé de ce siège ; mais nous n'avons point voulu lui faire de réponse sur ce sujet sans votre participation. Alors Conrad se rendit, et déclara au pape que, pour le bien de la paix, il remettoit à sa disposition l'archevêché de Mayence.

Le pape, bien content, en conféra avec l'empereur, et ils convinrent de donner à Conrad l'archevêché de Saltzbourg. Albert, fils du roi de Bohême, qui en étoit pourvu, étoit alors à Venise, où le pape, qui l'y avoit fait venir, lui représenta qu'il ne seroit jamais agréable à l'empereur, et lui persuada de remettre l'archevêché entre ses mains (1). Après quoi, l'évêché de Gurc et celui de Passau, avec quelques dignités de l'Eglise de Saltzbourg, élurent pour archevêque Conrad, par ordre du pape, qui confirma l'élection sans lui ôter la dignité de cardinal. La lettre qu'il écrivit sur ce sujet à l'Eglise de Saltzbourg est datée de Venise à Ripalte, le neuvième d'août. Il lui donna même la légation d'Allemagne durant sa vie. En même temps, il confirma au chancelier Christien l'archevêché de Mayence, et ce prélat brûla de sa propre main, en présence du pape et des cardinaux, le pallium qu'il avoit reçu de l'antipape Guy de Crème (2). Le pape lui donna un autre pallium, et en donna aussi un à Philippe, archevêque de Cologne ; car l'un et l'autre, quoique sacrés pendant le schisme, l'avoient été par des évêques catholiques, leurs suffragants.

Le pape écrivit aux principaux évêques de la chrétienté pour leur donner part de cette paix et de la réunion de l'empereur à l'Eglise ; on le voit par les lettres qui nous restent à Pierre, abbé du mont Cassin et archevêque de Capoue, à Guillaume, archevêque de Reims, à Richard, archevêque de Cantorbéry, et à Roger, archevêque d'York (3). Il en écrivit aussi au roi de France. En cette réconciliation de l'empereur avec le pape, il est remarquable que l'absolution ne tombe que sur l'excommunication à cause du schisme, sans qu'il soit fait aucune mention de réhabiliter l'empereur

(1) Chr. Reichersp. ann. 1177, tom. 10, Conc. p. 1244, 1245, 1318, Epist. 1499.  
(2) Roger. Hed.

(3) Ap. Bar. t. 10, Conc. p. 1244, 1245, 1318, Epist. 30.

comme déposé par le pape. Aussi avons-nous vu que pendant le schisme ses sujets catholiques, même les ecclésiastiques, ne lui obéissent pas moins qu'auparavant, tout excommunié qu'il étoit. C'est qu'on avoit peine à se soumettre aux nouvelles prétentions de Grégoire VII, touchant la déposition des souverains ; mais l'excommunication, fondée sur l'Ecriture et la tradition, étoit regardée comme une chose sérieuse.

Le dimanche, quatorzième jour d'août, veille de l'Assomption, le pape Alexandre tint un concile à Venise, dans l'Eglise de Saint-Marc, avec ses évêques et ses cardinaux, les évêques et les abbés d'Allemagne, de Lombardie et de Toscane ; l'empereur, le duc de Venise et les envoyés du roi de Sicile y assistèrent, avec une grande multitude de peuple (1). Après les litanies et les prières accoutumées, et un long sermon sur la paix, le pape fit donner des cierges allumés à l'empereur et aux autres assistants, tant clercs que laïques, puis il prononça excommunication contre quiconque troubleroit la paix qui venoit d'être faite ; aussitôt on jeta et on éteignit les cierges en disant : Ainsi soit-il.

#### VII. Lettre du pape au prêtre Jean.

Tandis que le pape étoit à Venise, il écrivit une lettre à un roi des Indes, à qui il dit en substance (2) : Nous avons appris il y a longtemps, par le rapport de plusieurs personnes, que vous faites profession de la religion chrétienne, que vous vous appliquez aux bonnes œuvres et cherchez à plaire à Dieu. Mais le médecin Philippe, notre ami, dit avoir appris sur les lieux vos dispositions par les grands de votre royaume, et que vous voulez être instruit de la doctrine catholique et n'avoir point d'autre foi que celle du saint-siège. Il ajoute, que vous désirez ardemment avoir une Eglise à Rome, un autel à Saint-Pierre et un dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, où des hommes sages de votre royaume puissent demeurer pour se mieux instruire de la doctrine catholique et vous en instruire ensuite, vous et les vôtres. C'est pourquoi nous vous envoyons le même médecin Philippe, homme habile et prudent, que nous vous prions de recevoir favorablement, d'écouter ce qu'il vous dira de notre part, et d'envoyer avec lui vers nous des personnes considérables, chargées de vos lettres, qui nous expliquent amplement vos intentions. La lettre du pape est datée du Ripalte, le vingthuitième de septembre. Le roi auquel elle est écrite y est nommé le prêtre Jean, suivant les historiens anglois qui la rapportent : ce qui fait croire que c'est le même prince dont trente-deux ans auparavant Hugues, évêque de Ga-

(1) Acta Alex. Romuald. to. 10, Conc. p. (2) Alex. Ep. 40.

bales, racontoit les victoires sur les Persans, qui régnoit à l'extrémité de l'Orient, et étoit chrétien, mais nestorien (1).

Avant que de partir de Venise, le pape et l'empereur nommèrent chacun trois commissaires pour la restitution des terres de l'Eglise, dont l'empereur étoit en possession ; ensuite l'empereur prit congé du pape et retourna à Césène (2). Le pape partit après lui vers la mi-octobre, sur quatre galères vénitiennes, et arriva à Siponte le vingt-neuvième du même mois, d'où il passa à Troyes, puis à Bénévent, et enfin il arriva à Anagni le quatorzième de décembre, après une année entière d'absence. Le récit de ce voyage, et de tout ce qui s'y passa, est principalement tiré de deux originaux, des actes du pape Alexandre, écrits par un homme de sa suite, et de la chronique de Romuald, archevêque de Salerne, un des envoyés du roi de Sicile.

#### VIII. Ecrits de Hugues Etérien.

Pendant que le pape étoit à Troyes, il reçut l'ouvrage de Hugues Etérien contre les Grecs, que l'auteur lui avoit adressé par un de ses amis, et dont le pape le remercia par une lettre du treizième de novembre, où il l'exhorte à travailler à la réunion de l'empereur de Constantinople avec l'Eglise romaine (3). Hugues Etérien étoit de Pise en Toscane, et demeuroit à Constantinople, avec son frère Léon, interprète de la cour impériale. L'empereur Manuel Comnène le fit venir un jour, et lui demanda si les Latins avoient quelques autorités des pères qui assurassent que le Saint-Esprit procède du fils. Hugues lui apporta des passages de saint Basile, de saint Athanase et de saint Cyrille, qui prouvoient cette vérité ; et, voyant que l'empereur s'appliquoit sérieusement à l'examen de la question, il résolut de la traiter plus à fond. Il y fut encore exhorté par trois cardinaux, Hubalde, évêque d'Ostie, depuis pape sous le nom de Lucius III, Bernard, évêque de Porto, et Jean, du titre de Saint-Jean et Saint-Paul. Il entreprit donc de réfuter les reproches des Grecs contre les Latins sur ce sujet, tant par raisonnement que par les passages des pères qu'il avoit recueillis pendant un long séjour à Constantinople. L'ouvrage est divisé en trois livres ; la question du Saint-Esprit y est traitée fort au long et avec beaucoup de subtilité. L'auteur, dans ses raisonnements, suit les principes d'Aristote ; mais il seroit à désirer qu'il y eût plus d'ordre et de choix dans ses preuves, plus de clarté et moins d'affectation dans son style.

Nous avons un autre ouvrage de Hugues, fait à la prière du clergé de Pise (4), touchant

(1) Rog. an. p. 581. Rad. de Dic. p. 408. Jo. Brompt. p. 1132.  
(2) Acta Alex.  
(3) Alex. Epist. 49. Bibl. PP. Paris. to. 8, p. 563.  
(4) Ibid. p. 317.

l'état de l'âme séparée du corps, contre l'erreur de quelques Pisans, qui disoient que les prières ni les sacrifices ne servoient de rien aux morts, et qui doutoient même de la résurrection. Ce traité de Hugues est divisé en vingt-sept chapitres, et composé du même style que le précédent.

#### IX. Absalom, archevêque de Lundén.

La nouvelle de la fin du schisme et de la réconciliation de l'empereur avec le pape, fut apportée en Danemarck par ceux qui avoient été envoyés en cour de Rome pour solliciter la promotion d'Absalom à l'archevêché de Lundén (1). L'archevêque Esquil, se voyant avancé en âge, desiroit depuis long-temps de quitter sa dignité, et en fit un jour confidence au roi Valdémarr. Ce prince l'en voulut détourner, et lui représenta qu'il ne le pouvoit sans l'autorité du pape ; mais le prélat répondit qu'il avoit obtenu du pape, non-seulement la permission de renoncer à l'archevêché, mais le pouvoir de le transférer à qui il voudroit, outre l'autorité qu'il en avoit en qualité de légat. Pour rendre sa renonciation plus solennelle, il pria le roi d'assembler les évêques dans un mois, mais de tenir la chose secrète, de peur que quelqu'un ne s'absentât, craignant d'être élu archevêque.

Cependant, en un jour de fête il fit un sermon à son peuple, où il représenta combien il les avoit aimés et combien il en avoit été aimé, et déclara que son grand âge lui avoit fait prendre la résolution de se retirer, qu'il les recommandoit à la Providence, et déchargeoit tous ses vassaux de leur serment ; enfin il leur demanda leurs prières. Ce discours attira les larmes de tous les assistants ; et Absalon, évêque de Rostchild, qui vint alors loger chez lui, lui ayant demandé la raison de sa retraite, il alléguait, outre sa vieillesse, un vœu qu'il avoit fait entre les mains de saint Bernard. Le lendemain, les évêques, étant arrivés, s'assemblèrent dès le matin dans l'Eglise de Saint-Laurent, et l'archevêque fit tirer les ornements des armoires de la sacristie, pour montrer combien la splendeur de l'office divin avoit augmenté par ses libéralités. Il ajouta combien il avoit travaillé pour la paix de son troupeau, combien de peines et de périls il avoit essuyés pendant son pontificat, et que ne se sentant plus capable d'en faire les fonctions il avoit résolu de le quitter.

Le roi, qui craignoit que la renonciation de l'archevêque ne fût attribuée à quelque mécontentement et quelque ressentiment contre lui, ordonna de déclarer s'il renonçoit de son propre mouvement. Alors Esquil, étendant les mains vers l'autel, jura qu'il ne le faisoit par aucun chagrin contre le roi, mais par le

(1) Saxo Gram. liv. 14, p. 322, 317.



dégoût des honneurs périssables et le désir de la gloire éternelle. On lut ensuite la bulle du pape, où il disoit qu'après avoir long-temps refusé d'admettre la renonciation de l'archevêque, sachant combien il étoit utile à son troupeau, il l'accordoit enfin à sa persévérance, en considération de son grand âge et de ses infirmités. Le roi déclara qu'on ne pouvoit résister à une telle autorité, et l'archevêque, se levant de son siège, mit sa crosse et son anneau sur l'autel. Alors l'église retentit de gémissements, et le roi pria Esquil de choisir son successeur, comme connoissant mieux que personne le clergé du royaume. Le prélat fit lire une autre bulle, qui lui laissoit ce choix en qualité de légat; mais il déclara qu'il cédoit son pouvoir à ceux qui avoient droit de faire cette élection, et ceux-ci prièrent le roi de dire son sentiment; il nomma, comme parlant au nom du peuple, Absalom, évêque de Rostchild, et ce choix fut approuvé par une acclamation publique.

Mais Absalom se leva, protestant que ce fardeau étoit trop pesant pour lui, et qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter son église, après l'avoir amenée, par un grand travail, d'une extrême pauvreté à l'état florissant où elle se trouvoit. Ceux qui avoient droit d'élection, excités par Esquil, élurent Absalom tout d'une voix, et le prirent pour le mettre par force dans le siège. En même temps, le clergé commença à chanter, et le peuple le suivoit. Mais la résistance d'Absalom fut telle, qu'il fit tomber par terre quelques-uns de ceux qui le traînoient, et cette pieuse violence se tourna presque en querelle. Enfin, ayant obtenu liberté de parler, il appela au pape. Nicolas, doyen du chapitre de Rostchild, appela aussi de la violence que l'on faisoit à son évêque, et Esquil protesta qu'il soutiendrait l'élection, et qu'Absalom verroit qui d'eux deux seroit plus écouté à Rome. Après la messe, il voulut obliger Absalom à donner la bénédiction; mais il s'en défendit, aussi bien que de recevoir l'hommage des vassaux de l'archevêque, ni de rien faire qui pût marquer le moindre consentement à son élection.

On envoya donc de part et d'autre des députés en cour de Rome, de la part du roi et de l'église de Lunden, pour appuyer l'élection, de la part d'Absalom et de la part de l'église de Rostchild, pour la combattre. Le pape trouva moyen de contenter les uns et les autres, en ordonnant à Absalom d'accepter l'archevêché de Lunden, avec permission de garder l'évêché de Rostchild. Il envoya pour cet effet en Danemarck un légat, nommé Galand, qui, ayant appelé à Rostchild le clergé de Lunden, fit lire la bulle qui ordonnoit à Absalom de se soumettre à l'élection, et le menaça de l'excommunier s'il résistait encore. Il lui fit prêter serment pour son nouveau clergé; ensuite il lui donna dans l'église de Lunden le pallium qu'il avoit apporté, et le lendemain il assista

au sacre qu'il fit d'Homér, évêque de Ripen. Galand s'acquitta de cette légation avec beaucoup d'intégrité, et, ayant passé l'hiver en Danemarck, il retourna à Rome. Quant à Esquil, il se retira, l'année suivante mil cent soixante-dix-huit, à l'abbaye de Clairvaux, où il prit l'habit monastique, et y finit saintement ses jours trois ans après, en mil cent quatre-vingt-un (1).

X. Guillaume de Paris, abbé en Danemarck.

Quelques années auparavant, Absalom avoit fait venir en Danemarck Guillaume, chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, pour y établir l'observance de cette communauté (2). Guillaume naquit vers l'an mil cent cinq, et fut mis dès l'enfance à Saint-Germain-des-Prés, pour y être élevé sous la conduite de l'abbé Hugues, son oncle, qui lui procura une prébende dans l'église de Sainte-Geneviève, occupée alors par des chanoines séculiers. Guillaume fut un des plus zélés à embrasser la réforme, qui fut établie dans ce monastère par l'autorité du pape Eugène, l'an mil cent quarante-sept, et Absalom, étant venu étudier à Paris, lia une amitié particulière avec lui (3). Etant devenu évêque de Rostchild, il trouva dans une île de son diocèse, nommée Eschil, un monastère de chanoines, qui n'avoient de régulier que le nom, et menaient une vie scandaleuse, et il conçut le dessein d'y rétablir l'observance, en y mettant pour abbé Guillaume de Sainte-Geneviève.

Pour cet effet, il envoya en France Saxon, prévôt de son église, surnommé le grammairien, qui a écrit l'histoire du Danemarck d'un style bien au-dessus du mauvais goût de son siècle et d'un latin très-élegant. Etant arrivé à Paris, il rendit à l'abbé de Sainte-Geneviève les lettres de l'évêque Absalom, par lesquelles il le prioit instamment de lui envoyer Guillaume avec trois autres de ses religieux, ce que l'abbé lui accorda du consentement du chapitre: c'étoit, suivant l'opinion la plus vraisemblable, en mil cent soixante-onze (4). Ils furent reçus à bras ouverts par le roi Valdémar et par l'évêque Absalom, qui peu de jours après fit élire Guillaume abbé d'Eschil. Mais il trouva d'extrêmes difficultés en ce nouvel établissement, en sorte que ses trois compagnons revinrent en France, ne pouvant s'accommoder de la pauvreté du lieu ni de la rigueur du froid. Guillaume vouloit aussi revenir, si l'évêque ne l'eût retenu. Enfin, par sa patience et sa persévérance, il établit la discipline régulière dans ce monastère et dans un autre dédié à saint Thomas, qu'il fonda au voisinage. Après avoir été trente ans abbé, il mourut

(1) Hist. Gent. Dan. (3) Sup. liv. LXIX, n. 2.  
1178. Chr. Claraval. 1181. (4) V. Pabchr. Conat. n.  
(2) Vita ap. Boll. 7 apr. 20.  
to. 9, p. 625.

à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, en mil deux cent deux, le sixième d'avril, jour auquel l'Eglise l'honore entre les saints (1).

XI. Pierre, cardinal de Saint-Chrysogone, légat en France.

Dès l'année mil cent soixante-seize, le pape Alexandre avoit envoyé pour légat en France Pierre, cardinal-prêtre du titre de Saint-Chrysogone, qui avoit été élu évêque de Meaux, et garda long-temps les revenus de cette église. On voit le temps de sa légation par la lettre que le pape écrivit aux archevêques de Lyon et de Bourges et à leurs suffragants, datée de Féréntino, le douzième d'avril, par conséquent avant son voyage de Lombardie, où il ordonne à ces prélats de lui obéir en cette qualité, et par une autre lettre tendant à même fin, adressée à tous les François, et datée d'Anagni le vingt-deuxième du même mois (2). Pendant qu'il étoit à Ferrare pour le traité de paix avec l'empereur, il écrivit à ce légat de presser l'exécution du mariage accordé entre Richard, second fils du roi d'Angleterre, et Alis, fille du roi de France, en sorte que, si dans quarante jours après son admonition le roi d'Angleterre n'y satisfait de sa part, le légat prononce interdit sur toutes les terres de son obéissance, et enjoit aux archevêques de Cantorbéry et de Bordeaux, et à l'évêque de Poitiers de le faire observer. Le légat exécuta cet ordre, et le roi Henri, qui étoit en Angleterre, l'ayant appris, en appela au pape, et passa aussitôt en Normandie, où il eut une conférence avec le roi Louis à Ivry, le vingt-deuxième de septembre mil cent soixante-dix-sept, en présence du légat et des grands des deux royaumes (3). Les deux rois y firent un traité de paix et d'alliance, avec promesse de se croiser et faire ensemble le voyage de Jérusalem; mais ce projet n'eut point de suite.

XII. Manichéens à Toulouse.

Cependant les manichéens se fortifioient à Toulouse et aux environs, comme on voit par une lettre du comte Raymond V à l'abbé et au chapitre général de Cîteaux, où il dit (4): Cette hérésie a gagné jusqu'aux prêtres, les églises sont abandonnées et ruinées, l'on refuse le baptême, l'eucharistie est en abomination, la pénitence méprisée, on rejette la création de l'homme, la resurrection de la chair et tous les mystères; enfin, on introduit deux principes. Personne ne songe à s'opposer à ces méchants. Pour moi, je suis prêt à employer contre eux le glaive que Dieu m'a mis en main; mais je

(1) Martyr. R. 6 avril. (3) Roger. Hoved. ann.  
(2) Tom. 10, Conc. p. 570. Gervas. p. 1442.  
294. Ep. 9, 10, 8. (4) Gervas. p. 1441.

reconnois que mes forces ne sont pas suffisantes, parce que les plus nobles de mes états sont infectés de cette erreur, et entraînent une très-grande multitude. J'ai donc recours à vous, et vous demande votre conseil, votre secours et vos prières. Le glaive spirituel ne suffira pas, il y faut joindre le matériel, et pour cet effet je voudrais que le roi de France vint ici, espérant que sa présence mettroit fin à ces maux. Je lui ouvrirai les villes, je mettrai en son pouvoir les bourgs et les châteaux, je lui montrerai les hérétiques, et je l'aiderai jusqu'à répandre mon sang pour écraser les ennemis de Jésus-Christ.

Sur cet avis, le roi de France et le roi d'Angleterre, après avoir fait leur paix, résolurent, en mil cent soixante-dix-huit, d'aller en personne pour chasser ces hérétiques de la province de Toulouse; mais quelque temps après ils jugèrent plus à propos de ne pas commettre leur autorité et d'envoyer des hommes savants et capables de les convertir (1). Ils y envoyèrent le légat Pierre, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, Guérin, archevêque de Bourges, Pons, archevêque de Narbonne, Renaud, évêque de Bath en Angleterre, Jean, évêque de Poitiers, et Henri, abbé de Clairvaux, avec plusieurs autres ecclésiastiques, pour ramener ces hérétiques, ou du moins les convaincre et les condamner. Et, pour prêter main forte aux prélats et exécuter leurs jugements, les deux rois choisirent Raymond, comte de Toulouse, le vicomte de Turenne, Raymond de Castelnau et d'autres seigneurs.

Le légat et les autres prélats, étant arrivés à Toulouse, y trouvèrent que le chef des hérétiques étoit un nommé Pierre Moran, homme avancé en âge, qui avoit deux châteaux, un dans la ville et l'autre dehors, de grandes richesses, beaucoup de parents et d'amis, et étoit distingué entre les plus considérables de la ville (2). Il se disoit saint Jean l'évangéliste, et séparoit le verbe qui étoit en Dieu, au commencement, d'avec un autre principe, comme d'avec un autre Dieu. Quoiqu'il fût laïque et ignorant, ils le regardoient comme leur docteur, ils s'assembloient chez lui les nuits, et il les prêchoit revêtu d'une espèce de dalmatique. Il étoit tellement craint, que personne n'osoit lui résister, et les hérétiques étoient si insolents, que quand les prélats catholiques entrèrent à Toulouse, ils se moquoient d'eux publiquement dans les rues, les montraient au doigt et les appeloient hautement apostats, hypocrites et hérétiques. Mais, quelques jours après, un des catholiques ayant eu ordre de prêcher devant le peuple, les hérétiques commencèrent à se cacher, et ils résolurent entre eux que, s'ils étoient interrogés juridiquement, ils feindroient de croire tout ce que croient les catholiques.

(1) Roger. p. 573. Rob. (2) Ep. H. Clarav. ap  
de Monte. ann. 1178. Rog. p. 577.



Ensuite, par ordre du légat, l'évêque de Toulouse, quelques-uns du clergé, les consuls et d'autres catholiques jurèrent de dénoncer par écrit aux commissaires tous ceux qu'ils connoitraient infectés de cette hérésie, sans épargner personne, et comme la liste grossissait tous les jours, Pierre Moran s'y trouva entre les autres. Les commissaires résolurent de commencer leurs procédures par lui, et le comte de Toulouse envoya des sergents l'appeler. Il méprisa la première citation, mais le comte, moitié par crainte, moitié par douceur, fit en sorte de l'amener. Alors, un des commissaires lui dit : Pierre, vos concitoyens vous accusent d'être tombé dans l'hérésie arienne (car plusieurs nommoient ainsi ces manichéens), et d'y entraîner les autres. Pierre Moran, jetant un grand soupir, protesta qu'il n'en étoit point, et, comme on lui demanda s'il en feroit serment, il dit qu'il étoit homme d'honneur et qu'on devoit le croire sur sa simple affirmation. Toutefois, on le pressa tant, qu'il promit de jurer, craignant que le refus même qu'il en feroit ne fût une conviction de cette hérésie qui condamnoit le serment. Aussitôt on apporta des reliques avec grande solennité, et, comme on chantoit l'hymne du Saint-Esprit, Pierre Moran pâlit et demeura tout interdit.

Il jura publiquement qu'il diroit la vérité sur tous les articles de foi dont on l'interrogeroit, et quelqu'un, ayant ouvert le livre des Evangiles sur lequel il avoit juré, y trouva ces paroles : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, fils de Dieu? vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. Ce que l'on appliqua à ces hérétiques par un reste de superstition des sorts des saints<sup>(1)</sup>. On demanda à Pierre Moran, en vertu de son serment, ce qu'il croyoit touchant le saint sacrement de l'autel, et il soutint que le pain consacré par le prêtre n'étoit point le corps de Jésus-Christ. Alors les commissaires se levèrent fondant en larmes, et déclarant au comte qu'ils le condamnoient comme hérétique, et aussitôt il fut mis dans la prison publique sous la caution de ses parents. Le bruit s'en étant répandu, les catholiques furent encouragés, et reprirent le dessus dans la ville. Cependant Pierre Moran, voyant la mort présente, revint à lui, et promit de se convertir. On le fit venir nu en chemise, il se reconnut publiquement hérétique, renonça à son erreur, et promit par serment et sous caution au comte, à la noblesse et aux principaux bourgeois, de se soumettre à tous les ordres du légat. On avertit le peuple de se trouver le lendemain à Saint-Sernin pour voir la pénitence de Pierre.

Le concours y fut tel, qu'à peine y avoit-il de l'espace autour de l'autel pour y donner au légat la liberté de dire la messe. Pierre entra par la grande porte de l'église, au milieu de

(1) Matth. viii, 29. Sup. I. xxxiv, n. 11.

cette foule, en chemise et nu-pieds, frappé d'un côté par l'évêque de Toulouse, de l'autre par l'abbé de Saint-Sernin, jusqu'à ce qu'il vint aux pieds du légat sur les degrés de l'autel. Là il fit son abjuration et fut reconcilié à l'Eglise. Tous ses biens furent confisqués, et on lui donna pour pénitence de quitter le pays dans quarante jours, pour aller servir les pauvres à Jérusalem pendant trois ans. Cependant il devoit tous les dimanches parcourir les églises de Toulouse nu-pieds et en chemise, restituer les biens d'église qu'il avoit pris et les usures, réparer les torts qu'il avoit faits aux pauvres, et abattre de fond en comble son château, où se tenoient les assemblées des hérétiques.

### XIII. Manichéens en Albigeois.

Henri, abbé de Clairvaux, obtint la permission de s'en retourner, à cause du chapitre général de son ordre qui approchoit, mais à condition de passer dans le diocèse d'Alby avec Renauld, évêque de Bath, et d'admonester Roger de Beders, seigneur du pays, de délivrer l'évêque d'Alby, qu'il tenoit prisonnier sous la garde des hérétiques, et de les chasser de tout l'Albigeois. L'abbé de Clairvaux et l'évêque de Bath étant donc entrés dans cette province, qui étoit le principal refuge de l'hérésie, Roger se retira dans des lieux inaccessibles; mais l'évêque et l'abbé vinrent à un château très-fort, où sa femme demouroit avec grand nombre de domestiques et de gens de guerre, et dont tous les habitants étoient hérétiques ou fauteurs. Les deux prélats leur prêchèrent la foi, sans qu'ils osassent rien répondre, et déclarèrent Roger traître, hérétique et parjure, pour avoir violé la sûreté promise à l'évêque. Enfin, ils l'excommunièrent publiquement et le défièrent, c'est-à-dire lui déclarèrent la guerre de la part du pape et des deux rois, en présence de sa femme et de ses chevaliers.

L'évêque de Bath, accompagné du vicomte de Turenne et de Raymond de Castelnau, trouva dans l'Albigeois deux autres chefs des hérétiques, nommés Raymond de Baimiac et Bernard de Raymond, qui se plaignoient d'avoir été proscrits injustement par le comte de Toulouse et les autres seigneurs, et offroient de venir en présence du cardinal-légat, et y soutenir leur créance, si on leur donnoit sûreté pour aller et revenir<sup>(1)</sup>. L'évêque et les deux seigneurs la leur promirent, pour ne pas scandaliser les foibles si on refusoit d'entendre ces deux prétendus docteurs. Ils vinrent donc à Toulouse, où le cardinal Pierre de Saint-Chrysogone et l'évêque de Poitiers, aussi légat du pape, avec le comte de Toulouse et environ trois cents personnes, tant clercs que laïques, s'assemblèrent dans l'église cathédrale de Saint-Etienne.

(1) Ep. Pet. Card. ap. Roger, p. 1575.

Les légats ayant ordonné aux deux hérétiques de déclarer leur créance, ils lurent un papier où elle étoit écrite fort au long. Le légat Pierre, y ayant remarqué quelques mots qui lui étoient suspects, les invita à s'expliquer en latin, parce qu'il n'entendoit pas bien leur langue, et que les Evangiles et les épîtres sont écrits en latin; or, c'étoient les seuls textes dont les hérétiques prétendoient appuyer leur créance. Ils parloient la langue du pays, que le petit peuple y parle encore, et que nous appelons Gasconne, au lieu que les légats et les autres prélats pour la plupart parloient français. Mais ces hérétiques ne savoient point de latin, ce qui parut en ce qu'un d'eux, l'ayant voulu parler, put à peine dire deux mots de suite, et demeura court; en sorte que, pour s'accommoder à leur ignorance, il fallut parler en langue vulgaire des mystères de la religion, ce qui paroisoit absurde; car nos langues vulgaires, venues du latin, étoient encore si imparfaites, qu'à peine osoit-on les écrire ou les employer en des matières sérieuses.

Raymond et Bernard renoncèrent donc aux deux principes, et confessèrent publiquement qu'il n'y a qu'un Dieu créateur de toutes choses: ce qu'ils prouvèrent même par le nouveau Testament. Ils confessèrent qu'un prêtre, soit bon, soit mauvais, peut consacrer l'eucharistie, et que le pain et le vin y sont véritablement changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ; que ceux qui reçoivent notre baptême, soit enfants, soit adultes, sont sauvés, et que personne ne peut être sauvé sans l'avoir reçu, niant qu'ils eussent aucun autre baptême ou imposition des mains. Ils reconnurent encore que l'usage du mariage ne nuit point au salut, que les évêques, les prêtres, les moines, les chanoines, les ermites, les templiers et les hospitaliers se peuvent sauver; qu'il est juste de visiter avec dévotion les églises fondées en l'honneur de Dieu et des saints, d'honorer les prêtres, leur donner les dîmes et les prémices, et s'acquitter des autres devoirs paroissiaux; enfin, qu'il est louable de faire des aumônes aux églises et aux pauvres. C'est qu'on les accusoit de nier tous ces articles.

Ensuite on les mena à l'église de Saint-Jacques, où, en présence d'une multitude innombrable de peuple, on lut dans le même papier leur confession de foi écrite en langue vulgaire; et, comme elle paroisoit catholique, on leur demanda encore si elle étoit sincère, et ils répondirent qu'ils croyoient ainsi, et qu'ils n'avoient jamais rien enseigné de contraire. Alors le comte de Toulouse et plusieurs autres, tant clercs que laïques, s'élevèrent contre eux avec zèle, les accusant de mensonge. Les uns déclarèrent leur avoir ouï-dire qu'il y avoit deux dieux, un bon et l'autre mauvais: un bon, qui avoit fait seulement les choses invisibles, immuables et incorruptibles; un mauvais, qui avoit fait le ciel, la terre, l'homme et les au-

tres choses visibles. D'autres soutinrent leur avoir ouï prêcher que le corps de Jésus-Christ n'est point consacré par le ministère d'un prêtre indigne ou criminel. Plusieurs témoignèrent qu'ils leur avoient ouï-dire que l'homme et la femme, se rendant le devoir conjugal, ne pouvoient être sauvés. D'autres leur soutenoient en face qu'ils avoient dit que le baptême ne sert de rien aux enfants, et plusieurs autres blasphèmes abominables.

Comme Raymond et Bernard disoient que c'étoient de faux témoins, on les pressa de confirmer par serment leur confession de foi; mais ils le refusèrent, disant que Notre Seigneur, dans l'Evangile, défend absolument de jurer. On leur représenta que saint Paul dit que le serment est la fin de toute dispute, et qu'il relève le serment de Dieu touchant le sacerdoce de son fils<sup>(1)</sup>. On alléqua plusieurs autres passages de l'Ecriture, pour montrer qu'il est permis de jurer à cause de la foiblesse de ceux que nous voulons persuader. Enfin, ces hérétiques ne s'aperçoivent pas qu'ils avoient eux-mêmes apposé un serment dans la confession de foi qu'ils avoient donnée par écrit, en disant: Par la vérité, qui est Dieu, nous croirons ainsi. Et ils ne savoient pas que c'est jurer que d'appeler en témoignage de nos discours la vérité et la parole de Dieu, comme fait l'apôtre quand il dit: Nous vous disons par la parole de Dieu; et ailleurs<sup>(2)</sup>: Dieu m'est témoin. Ce sont les réflexions du légat Pierre dans la lettre dont est tiré ce récit. Raymond et Bernard parurent suffisamment convaincus par tant de témoins, et plusieurs autres se préparoient encore à déposer contre eux; toutefois, pour user de miséricorde, suivant l'esprit de l'Eglise, le légat les exhorta à abjurer leur hérésie, et se faire absoudre de l'excommunication prononcée contre eux par le pape, par les archevêques de Bourges et de Narbonne, l'évêque de Toulouse et le légat lui-même. Mais ils le refusèrent, et demeurèrent dans leur endurcissement. C'est pourquoi les deux légats les excommunièrent de nouveau, avec les cierges allumés, en présence de tout le peuple, furieusement animé contre ces hérétiques, comme il le marquoit par ses acclamations continuelles. C'est ce que témoigne le légat Pierre dans sa lettre adressée à tous les fidèles, où il leur enjoint d'éviter Raymond et Bernard et leurs complices, comme excommuniés et livrés à Satan, et de les chasser de leurs terres. Le comte de Toulouse et les autres seigneurs du pays promirent par serment, devant tout le peuple, de ne point favoriser les hérétiques.

### XIV. Fin de saint Anthelme, évêque de Bellay.

Cette année mil cent soixante-dix-huit fut

(1) Matth. v, 34. Heb. (2) 1 Thess. iv, 14. Rom. vi, 6. Ps. cix. I, 9.



la dernière de saint Anthelme, évêque de Bellay. Depuis son épiscopat, il ajouta plutôt à ses austérités corporelles qu'il n'en diminua. Il faisoit l'office divin, non dans sa chapelle, mais dans la cathédrale avec les chanoines, pour s'en acquitter avec plus de dignité. Il disoit la messe presque tous les jours, ce qui ne lui étoit auparavant permis que rarement. Ce sont les paroles de l'auteur de sa vie. C'est que chez les chartreux il n'y avoit guère, même le dimanche, que la messe conventuelle, comme font entendre les statuts de Guignes (1). Anthelme eut grand soin de purifier son clergé, et après les exhortations charitables il déposa six ou sept prêtres concubinaires.

Humbert, comte de Savoie, avoit fait emprisonner un prêtre, que le saint évêque fit délivrer malgré le prévôt; et, comme il s'enfuyoit, les gens du prévôt le tuèrent. De plus, le comte avoit des prétentions sur quelques terres de l'Eglise, qu'il disoit être de son domaine; Anthelme l'exhortoit à s'en désister, et à faire satisfaction pour le meurtre du prêtre sous peine d'excommunication; mais le comte le menaça de son côté, disant qu'il avoit privilège du pape pour ne pouvoir être excommunié. Anthelme ne laissa pas de l'excommunier et en sa présence; ce qui le fit entrer en fureur, et les assistants disoient qu'une telle témérité méritoit la mort. Mais le prélat, loin de s'en effrayer, répéta l'excommunication en termes plus forts, s'estimant heureux s'il eût souffert le martyre pour une si bonne cause (2). Le comte se plaignit au pape de l'infraction de son privilège, et le pape ordonna à saint Pierre de Tarentaise, qui vivoit encore, et à un autre évêque, de faire absoudre le comte, ou de l'absoudre eux-mêmes au refus de l'évêque de Bellay, dont il connoissoit la fermeté. Les évêques s'acquittèrent de leur commission, et pressèrent Anthelme d'obéir au pape et d'apaiser le prince; mais il répondit: Celui qui est lié justement ne doit point être délié qu'il n'ait satisfait par la pénitence à celui qu'il a offensé. Saint Pierre lui-même n'a pas reçu le pouvoir de lier ou de délier, ce qui ne le doit pas être. Soyez donc assurés que je ne me relâcherai point de la sentence que j'ai prononcée. Les deux prélats se retirèrent sans oser passer outre; mais le pape, l'ayant appris, donna l'absolution au comte, et le fit savoir à Anthelme.

Il en fut tellement touché, qu'il quitta son siège et se retira dans sa cellule de la Chartreuse; mais, sur les plaintes de tout le pays, le clergé de Bellay obtint des lettres du pape en vertu desquelles il le fit revenir; et le comte de Savoie ne se tint point absous, et n'osa entrer dans l'Eglise, jusqu'à ce que, s'étant humilié devant le saint prélat, il reçut son absolution. Comme il ne se corrigeoit

point et n'accomplissoit pas ses promesses, ils se brouillèrent encore; et toutefois le comte, dans le temps même qu'il baissoit et menaçoit le prélat, ne laissoit pas de le respecter. En effet, Anthelme s'étoit acquis par sa vertu une merveilleuse autorité. Tout l'ordre des chartreux le regardoit comme son supérieur, et tous les prieurs étoient sous sa dépendance; aussi veilloit-il avec un grand zèle sur ce saint ordre pour y prévenir le moindre relâchement (1). Quand il se trouvoit dans des conciles ou dans des assemblées pour affaires temporelles, il n'y avoit ni évêque ni autre de quelque rang qu'il fût qui ne lui cédât: la cour de Rome elle-même le respectoit. Aussi ne feignoit-il point de reprendre en qui que ce fût ce qui étoit répréhensible; et, comme on voyoit que ses corrections n'avoient pour principes que la charité, la plupart les recevoient volontiers. Mais il avoit une grande indulgence pour les pécheurs pénitents, et mêloit ses larmes avec les leurs.

Pendant la maladie, dont il mourut, on l'exhortoit à pardonner au comte de Savoie, avec lequel il étoit encore en différent; mais il répondit: Je n'en ferai rien, s'il ne se désiste de son injuste prétention, s'il ne promet de ne jamais rien demander à cette Eglise, et ne se reconnoît coupable de la mort de ce prêtre. Personne n'osoit rapporter ce discours au comte, qui étoit dans le même lieu; il n'y eut que deux chartreux qui s'en chargèrent; et le comte touché de Dieu fondit en larmes, vint trouver le saint homme, reconnut sa faute, renonça à sa prétention, et demanda pardon. Anthelme lui imposa les mains, et pria Dieu de lui donner sa bénédiction à lui et à son fils. Comme le comte n'avoit qu'une fille, on crut que le prélat se m'prenoit, et on voulut lui faire dire la fille, mais il répéta plusieurs fois le fils; et, en effet, il en vint un au comte peu de temps après la mort d'Anthelme. Elle arriva le vingt-sixième de juin mil cent soixante-dix-huit, la quatorzième année de son épiscopat. Il avoit vécu plus de soixante-dix ans, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Son successeur, dans le siège de Bellay, fut Rainald, tiré comme lui de la grande Chartreuse, qui, six ans après, eut pour successeur Arnaud, aussi chartreux (2).

#### XV. Fin de sainte Hildegarde.

Environ trois mois après, mourut sainte Hildegarde, abbesse du mont Saint-Rupert, près de Mayence, dont les révélations avoient été approuvées par le pape Eugène III, trente ans auparavant (3). Elle continua de les écrire avec un homme fidèle qui lui aidait à rendre

ses pensées en latin, suivant les règles de la grammaire, qu'elle ignoroit absolument. Ses révélations sont recueillies en trois livres, et commencent d'ordinaire par quelque image sensible, qu'elle dit avoir vue et dont elle explique les significations mystérieuses; puis elle en tire une morale pure et solide, exprimée d'un style vif et figure, où elle reprend les vices de son temps, et excite fortement à la pénitence. Elle écrivit aussi plusieurs lettres pour répondre à ceux qui la consultoient, entre lesquelles il y en a une grande au clergé de Cologne, mêlée de plusieurs prédictions. Car on croyoit qu'elle avoit le don de prophétie, et Richer, moine de Senones en Lorraine, qui écrivoit environ trente ans après, dit qu'elle avoit parlé de l'ordre des prêcheurs et des frères mineurs (1). Car, ajoute-t-il, elle a dit clairement qu'il viendrait des frères portant une grande tonsure et un habit religieux, mais extraordinaire, qui, dans leur commencement, seroient reçus du peuple comme Dieu; qu'ils n'auroient rien de propre et ne vivroient que d'aumônes, sans en rien réserver pour le lendemain; qu'ils iroient dans cette pauvreté prêchant par les villes et les villages, et seroient d'abord chéris de Dieu et des hommes; mais qu'étant bientôt déçus de leur institut ils tomberoient dans le mépris; et leur conduite a vérifié cette prédiction. Ce sont les paroles de Richer.

Sainte Hildegarde (2) avoit aussi le don des miracles; elle en fit une infinité, dont l'auteur de sa vie rapporte en particulier jusqu'à vingt. Elle mourut le dimanche, dix-septième de septembre mil cent soixante-dix-huit, âgée de quatre-vingts ans. Sa vie fut écrite par Thierry, abbé bénédictin, quelque trente ans après sa mort, sur les mémoires d'un nommé Godefroy, auxquels il ajouta les révélations et les miracles. L'Eglise honore la sainte le jour de sa mort (3).

#### XVI. Alexandre III rentre à Rome.

Cependant tout le clergé et le peuple de Rome, voyant que l'empereur Frédéric s'étoit soumis au pape Alexandre et que le schisme étoit fini, jurèrent par délibération commune de rappeler le pape pour faire cesser les maux que sa longue absence avoit causés, tant au temporel qu'au spirituel. Ils envoyèrent donc à Anagni sept des principaux citoyens romains avec des lettres du clergé, du sénat et du peuple pour le prier de revenir; mais le pape, considérant qu'après l'avoir rappelé de France ils avoient bientôt recommencé à le maltraiter, ne crut pas devoir rentrer à Rome sans avoir

pris ses sûretés (1). Pour cet effet il envoya, avec les sept députés des Romains, Hubalde, évêque d'Ostie, Rainier, prêtre cardinal de Saint-Jean et Saint-Paul, et Jean, diacre cardinal de Saint-Ange, qui, après une longue négociation, firent régler par délibération de tout le peuple que les sénateurs, à leur élection, feroient foi et hommage au pape; que les Romains lui restitueroient l'Eglise de Saint-Pierre et les droits régaliens dont ils s'étoient emparés; qu'ils observeroient inviolablement la paix et la sûreté, tant à l'égard du pape que des cardinaux, leurs biens et tous ceux qui viendroient vers le pape ou qui en retourneroient.

Ensuite les sénateurs vinrent trouver le pape avec les trois cardinaux, et après lui avoir baisé les pieds, ils jurèrent publiquement l'observation de toutes ces conventions. Alors le pape se prépara à retourner à Rome, et le jour de saint Grégoire, douzième de mars, qui cette année mille cent soixante-dix-huit étoit le troisième dimanche de carême, il partit de Tusculum après la messe. Le clergé de Rome vint bien loin au devant avec les bannières et les croix, ce qu'on ne se souvenoit point qui eût été fait à aucun pape; les sénateurs et les magistrats venoient au son des trompettes, les nobles et la milice en bel équipage, le peuple à pied avec des rameaux d'olivier, chantant les acclamations ordinaires de louanges. La presse étoit si grande à lui baiser les pieds, qu'à peine son cheval pouvoit-il marcher, et sa main étoit lasse de donner des bénédictions; on le conduisit ainsi jusqu'à l'Eglise de Latran, où, après avoir congédié le peuple et les cardinaux, il monta au palais et se mit au lit avant le repas, tant il étoit fatigué, car il étoit avancé en âge. Le lendemain il tint consistoire et reçut au baiser des pieds (1) une multitude infinie de clercs et de laïques, puis il fit les stations ordinaires du carême, et le dimanche suivant qui étoit *Latrare*, il alla en procession à Sainte-Croix; enfin le jour de Pâques il porta la tiare avec la couronne nommée le Règne.

#### XVII. Soumission de l'antipape Calliste.

Dès la fin de l'année précédente, l'antipape Jean de Strume, autrement Calliste, ayant appris la réconciliation de l'empereur avec Alexandre, quitta secrètement sa résidence de Viterbe, et vint au mont d'Albane sous la protection de Jean, seigneur du château; mais l'empereur, pour montrer qu'il n'y prenoit point de part, délia, et mit au ban de l'empire l'anti-pape et ses défenseurs s'ils ne venoient au plus tôt à l'obéissance du pape (2). Etant

(1) Vita ap. Sur. 26 juin, c. 7, n. 4.  
c. 18. Sup. liv. LXX, n. 65; (2) Vita G. 10, c. 20, 22.

(1) C. 23, 24. jun. Gall. Chr. to. 2, p  
(2) C. 25. Martyr. R. 36 (3) Sup. liv. LXXI, n. 37

(1) Vita ap. Sur. 17 sept.  
ap. Alb. Stad. ann. 1152,  
fol. 109. Chr. Senon. lib.  
vi, c. 15, to. 3, Spicil.  
(2) Lib. 3.  
(3) C. 27. Præfat. Mar-  
tyr. R. 17 sept.

(1) Acta. Alex. ap. Bar.  
an. 1178, n. 1. Sup. liv.  
LXXI, n. 17.  
(2) Acta. ead. ap. Bar.  
an. 1177. Romu. Chr.



donc rétabli à Rome comme il étoit à Tusculum, le jour de la décollation de saint Jean, vingt-neuvième d'août mil cent soixante-dix-huit, Jean de Strume vint le trouver avec quelques-uns de ses clercs, et, en présence des cardinaux et de plusieurs autres, confessa publiquement son péché, demanda pardon et abjura le schisme. Le pape Alexandre, suivant sa douceur naturelle, ne lui fit aucun reproche, et lui déclara que l'église romaine le recevoit avec joie pour son fils et lui rendoit le bien pour le mal; en effet, le pape le traita toujours depuis avec honneur dans sa cour et le reçut même à sa table. Toutefois, le vingt-neuvième de septembre, quelques schismatiques élurent encore pour antipape Lando Sitino, de la famille des Frangipanes, qu'ils nommèrent Innocent III (1). Un chevalier, frère de l'antipape Octavien, le prit sous sa protection en haine du pape Alexandre, et lui donna une forteresse qu'il avoit près de Rome.

#### XVIII. Convocation d'un concile général.

Le pape Alexandre, voulant remédier aux abus qui s'étoient introduits ou fortifiés pendant un si long schisme, indiqua un concile général à Rome pour le premier dimanche de carême de l'année suivante mil cent soixante-dix-neuf, comme il paroît par la lettre à l'archevêque de Pise et à tous les évêques et les abbés de Toscane, datée de Tusculum, pour appeler nommément à ce concile tous les évêques de l'église latine et les principaux abbés; mais, comme il s'en trouva plusieurs à qui il étoit impossible de faire le voyage, on les dispensa pour de l'argent: ce qui donna lieu de croire que cette convocation étoit une invention intéressée de la cour de Rome (2). C'est ainsi qu'en parle Guillaume de Neubrige auteur du temps.

Dès l'année précédente, mil cent soixante-dix-sept, le pape avoit appelé au concile les prélats latins d'Orient, qui partirent au mois d'octobre de cette année mil cent soixante-dix-huit, cinquième du règne de Baudouin IV, roi de Jérusalem (3). Il y avoit deux archevêques, Guillaume de Tyr, Héraclius de Césarée, et quatre évêques, Albert de Bethléem, Raoul de Sébaste, Josse d'Acre, Romain de Tripoli, avec Pierre, prieur du Saint-Sépulcre, député du patriarche de Jérusalem, et Rainald, abbé du mont de Sion.

#### XIX. Guillaume, archevêque de Tyr.

Le plus fameux de tous ces prélats est Guillaume de Tyr, auteur de la meilleure histoire que nous ayons du royaume latin de Jérusa-

lem (1). Il étoit né dans le pays, mais de parents françois, et avoit fait en France ses études. Frédéric, archevêque de Tyr, le fit archidiacon de son église vers l'an mil cent soixante-sept à la prière du roi Amaury et de plusieurs autres personnes considérables. Aussitôt il fut envoyé en ambassade à l'empereur de Constantinople touchant une entreprise sur l'Egypte, et s'acquitta très-bien de sa commission. Environ deux ans après, il vint à Rome, tant pour ses affaires particulières que pour éviter l'indignation de son archevêque que toutefois il n'avoit pas méritée. A son retour, le roi Amaury le fit précepteur du prince Baudouin, son fils, âgé de neuf ans; puis, de l'avis des seigneurs, il le fit son chancelier. Au mois de mai mil cent soixante-quatorze, il fut élu archevêque de Tyr par le consentement unanime du clergé et du peuple et avec l'agrément du roi, et sacré le huitième juin dans l'église du Saint-Sépulcre par les mains d'Amaury, patriarche de Jérusalem.

L'empereur Manuel envoya aussi à Rome Georges, métropolitain de Corfou, pour assister au concile, et ensuite aller de sa part vers l'empereur Frédéric; mais il tomba malade à Otrante, où il étoit arrivé le quinzième d'octobre mil cent soixante-dix-huit, et y demeura six mois, pendant lesquels se tint le concile (2). C'est pourquoi l'empereur Manuel le rappela pour assister à un concile indiqué par le patriarche de Constantinople, et Nectaire, abbé des casules, assista pour les Grecs au concile de Latran.

#### XX. Troisième concile de Latran.

Il s'y trouva trois cent deux évêques, savoir, cinquante-un de la province de Rome, dont le premier étoit Hubalde, évêque d'Ostie, qui, deux ans après, fut le pape Lucius III. Tous les prélats d'Italie étoient au nombre de cent soixante-un, entre lesquels je remarque Romuald, archevêque de Salerne, et deux Grecs, de la province de Reggio (3). De France, les plus distingués étoient: Guillaume, archevêque de Reims, Guérin, archevêque de Bourges, auparavant abbé de Pontigny, qui mourut deux ans après, en mil cent quatre-vingt-un, Pons, archevêque de Narbonne, Jean de Sarisbéri, évêque de Chartres, et son ami Jean, évêque de Poitiers. De Normandie, Gilles, évêque d'Evreux, fut le seul qui assista à ce concile. D'Angleterre, il n'y en eut que quatre, car les Anglois soutenoient qu'ils ne devoient pas en envoyer davantage pour le concile général (4). D'Irlande, y furent saint Laurent, archevêque de Dublin, Catholique, archevêque

(1) Bomgars. Præf. in Gesta Deper. F. n. xi.  
(2) Epist. ap. Bar. ann. 1178. Collat. de Conj. c. 11, n. 6.  
(3) To. x, Conc. p. 1530, to. 12, Spieil. p. 633, notæ ad Guill. Neubrig. p. 737. Patr. Bitur.  
(4) Roger.

(1) Jo. de Cecc. 1178. 156. G. Neubr. lib. III, Acta. Aquicinct. an. 1179. c. 2.  
(2) Tom. x, Conc. p. (3) Guill. Tyr. xxi, c. 20.

de Tuam, et cinq ou six évêques. Il y eut aussi plusieurs prélats écossais. Entre ceux d'Allemagne, on compte Arnold, archevêque de Trèves, Christien de Mayence, et Conrad de Sattzbouurg. Il y avoit un évêque de Danemarck et un archevêque de Hongrie, qui est nommé le dernier.

Ce concile se tint dans l'église de Latran, où le pape étoit sur un siège élevé avec les cardinaux, les préfets, les sénateurs et les consuls de Rome. Il y eut trois sessions, dont la première fut tenue le lundi de la troisième semaine de carême, qui étoit le cinquième jour de mars mil cent soixante-dix-neuf; la seconde, le mercredi de la semaine suivante, quatorzième de mars; la troisième, le lundi de la Pâsion, dix-neuvième du même mois.

#### XXI. Canons du concile de Latran.

En ce concile, on fit vingt-sept canons, dont le premier porte en substance (1): Pour prévenir les schismes, si dans l'élection du pape les cardinaux ne s'accordent pas assez pour la faire unanimement, celui-là sera reconnu pour le pape qui aura les deux tiers des voix. Et celui qui n'ayant que le tiers au moins des deux tiers en prendra le nom, sera privé de tout ordre sacré et excommunié, en sorte qu'on ne lui accordera que le viatique à l'extrémité de la vie. La même peine s'étendra à ceux qui l'auront reçu pour pape. Le tout sans préjudice des canons, qui ordonnent que la plus grande et la plus saine partie doit l'emporter, parce que, dans les autres églises, les difficultés peuvent être décidées par leurs supérieurs, au lieu que l'église romaine n'a point de supérieur (2). Nous déclarons nulles les ordinations faites par les antipapes Octavien, Guy et Jean de Strume, et nous ordonnons que ceux qui ont reçu d'eux des dignités ecclésiastiques ou des bénéfices en soient privés. Nous cassons les aliénations par eux faites des biens ecclésiastiques, et nous déclarons suspens des ordres sacrés et des dignités ceux qui volontairement ont fait serment de tenir le schisme.

Personne ne sera élu évêque qu'il n'ait trente ans accomplis, qu'il ne soit né en légitime mariage, et recommandable par ses mœurs et sa doctrine (3). Sitôt que son élection aura été confirmée, et qu'il aura l'administration des biens de l'Eglise, les bénéfices qu'il avoit pourront être librement conférés par celui à qui il appartiendra. Quant aux dignités inférieures, comme doyennés, archidiaconés et autres bénéfices à charge d'âmes, personne ne pourra en être pourvu qu'il n'ait atteint l'âge de vingt-cinq ans, et il en sera privé, si dans le temps marqué par les ca-

(1) To. x, p. 1507.  
(2) C. 2.

(3) C. 3

nons il n'est promu aux ordres convenables, savoir, le diaconat pour les archidiacones, et la prébende pour les autres. Les clercs qui auront fait une élection contre cette règle seront privés du droit d'élire, et suspens de leurs bénéfices pendant trois ans; l'évêque qui aura consenti perdra le droit de conférer ses dignités.

Puisque l'apôtre se nourrissoit lui et les siens du travail de ses mains, pour ôter tout prétexte aux faux apôtres, et n'être point à charge aux fidèles (1), nous ne pouvons souffrir que quelques-uns de nos frères les évêques obligent leurs inférieurs, par les grands frais de visite, à vendre les ornements des églises, et à consumer en un moment ce qui auroit suffi pour les faire subsister longtemps. C'est pourquoi nous ordonnons que les archevêques, dans leurs visites, auront tout au plus quarante ou cinquante chevaux, les cardinaux vingt-cinq, les évêques vingt ou trente, les archidiacones sept, les doyens et leurs inférieurs deux. Ils ne mèneront point de chiens ou d'oiseaux pour la chasse, et se contenteront pour leur table d'être servis suffisamment et modestement. Les évêques n'imposeront ni tailles ni exactions sur leur clergé; ils pourront seulement, en cas de besoin, lui demander un secours charitable. Si un évêque ordonne un prêtre ou un diacre sans lui assigner un titre certain dont il puisse subsister, il lui donnera de quoi vivre jusqu'à ce qu'il lui assigne un revenu ecclésiastique (2), à moins que le clerc ne puisse subsister de son patrimoine. C'est le premier canon que je sache qui parle du titre patrimonial ou plutôt de patrimoine, au lieu de titre ecclésiastique.

L'abus des appellations trop fréquentes en avoit attiré un autre, savoir, que, pour les prévenir, les évêques, et même les archidiacones, prononçoient des sentences de suspense ou d'excommunication sans monitions précédentes (3). Le concile leur défend d'en user ainsi, si ce n'est pour les fautes qui, de leur nature, emportent excommunication; mais il défend aussi aux inférieurs d'appeler sans grief ni avant l'entrée en cause. Si l'appelant ne vient point poursuivre son appel, il sera condamné aux dépens envers l'ennemi qui se sera présenté. Or, ces dépens étoient grands, surtout pour les appellations à Rome, où on alloit se défendre en personne. Il est défendu, en particulier aux moines et aux autres religieux, d'appeler des corrections de discipline imposées par leurs supérieurs ou leurs chapitres.

Le concile défend, comme des abus horribles, de rien exiger pour l'intronisation des évêques ou des abbés, pour l'installation des autres ecclésiastiques, ou la prise de posses-

(1) C. 4 1; Thess. III, 2.  
(2) C. 5.  
(3) C. 6.



sion des curés (1), pour les sépultures, les mariages et les autres sacrements, en sorte qu'on les refuse à ceux qui n'ont pas de quoi donner. Et il ne faut point, dit le concile, alléguer la longue coutume qui ne rend l'abus que plus criminel. Il défend aussi aux évêques et aux abbés d'imposer aux églises de nouveaux cens, ou de s'approprier une partie de leurs revenus. Il leur défend d'établir à certains prix des doyens pour exercer leur juridiction (2). Défense de conférer ou de promettre les bénéfices avant qu'ils vquent, pour ne pas donner lieu de souhaiter la mort du titulaire. Les bénéfices vacants seront conférés dans six mois; autrement le chapitre suppléera à la négligence de l'évêque. L'évêque à celle du chapitre, et le métropolitain à celle de l'un et de l'autre.

Il y avoit de grandes plaintes des évêques contre les nouveaux ordres militaires des templiers et des hospitaliers. Ils recevoient des églises de la main des laïques; et, dans les leurs, ils instituèrent et destituaient des prêtres à l'insu des évêques: ils recevoient aux sacrements les excommuniés et les interdits, et leur donnoient la sépulture; ils abusoient de la permission donnée à leurs frères, envoyés pour quêter, de faire ouvrir une fois l'an les églises interdites, et y faire célébrer l'office divin; car, sous ce prétexte, plusieurs de ces quêteurs venoient aux lieux interdits (3); ils s'associaient des confrères en plusieurs lieux, à qui ils communiquaient leurs privilèges. Ces abus venoient moins de l'ordre des supérieurs que de l'indiscrétion des particuliers, et le concile les condamna tous, non-seulement à l'égard des ordres militaires, mais de tous les autres religieux.

Les religieux, de quelque institut qu'ils soient, ne seront point reçus pour de l'argent, sous peine au supérieur de privation de sa charge (4), et au particulier de n'être jamais élevé aux ordres sacrés. On ne permettra point à un religieux d'avoir de pécule, si ce n'est pour l'exercice de son obédience; celui qui sera trouvé avoir un pécule sera excommunié et privé de la sépulture commune, et on ne fera point d'oblation pour lui. L'abbé, trouvé négligent sur ce point, sera déposé. On ne donnera point pour de l'argent les prieurs ou les obédiences, et on ne changera point les prieurs conventuels, sinon pour des causes graves, ou pour les élever à un plus haut rang.

On renouvelle les règlements pour la continence des clercs, et les défenses à ceux qui sont dans les ordres sacrés de se charger d'affaires temporelles, comme d'intendance des terres, de juridictions séculières, ou de la fonction d'avocat devant les juges laïques. On

défend la pluralité des bénéfices, qui dès lors étoit venue à un tel excès, que quelques-uns en avoient jusqu'à six, et possédoient plusieurs cures; d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient résider ni faire leurs fonctions, et que plusieurs dignes ministres de l'Eglise manquoient de subsistances. On défend aux laïques, sous peine d'anathème, d'instituer ou destituer des clercs dans les églises sans autorité de l'évêque, ou d'obliger les ecclésiastiques à comparoître en jugement devant eux. On règle le droit des patrons, en sorte que, s'ils sont plusieurs, ils s'accordent à nommer un seul prêtre pour desservir l'église, ou que celui-là soit préféré qui aura la pluralité des suffrages (1); autrement l'évêque y pourvoira, comme aussi en cas de question pour le droit de patronage, qui ne soit pas terminée en trois mois. Défense aux laïques de transférer à d'autres laïques les dîmes qu'ils possèdent, au péril de leurs âmes. C'est sur ce fondement que l'on conserve aux laïques les dîmes dont on juge qu'ils étoient en possession dès le temps de ce concile, et que l'on nomme dîmes inféodées.

Les biens que les clercs ont acquis par le service de l'Eglise lui demeureront après leur mort, soit qu'ils en aient disposé par testament ou non (2). Dans la disposition des affaires communes on suivra la conclusion de la plus grande et plus saine partie du chapitre, nonobstant tout serment ou coutume contraire. Afin de pourvoir à l'instruction des pauvres clercs, en chaque église cathédrale il y aura un maître à qui on assignera un bénéfice suffisant, et qui enseignera gratuitement: ce que l'on rétablira dans les autres églises et dans les monastères où il y a eu autrefois quelque fonds destiné à cet effet. On n'exigera rien pour la permission d'enseigner, et on ne la refusera point à celui qui en seroit capable, ce seroit empêcher l'utilité de l'Eglise.

On défend, sous peine d'anathème, aux recteurs, consuls ou autres magistrats des villes, d'imposer aux églises aucune charge, soit pour fournir aux fortifications ou expéditions de guerre, soit autrement, ni de diminuer la juridiction des évêques et des autres prélats sur leurs sujets (3). J'entends ici la juridiction temporelle. On permet toutefois au clerge d'accorder quelque subside volontaire pour subvenir aux nécessités publiques quand les facultés des laïques n'y suffisent pas.

On renouvelle la défense des tournois, et l'injonction d'observer la trêve de Dieu, telle que je l'ai expliquée en son temps (4). On défend d'établir de nouveaux péages ou d'autres exactions sans l'autorité des souverains. C'est que chaque petit seigneur s'en donnoit l'autorité. On renouvelle l'excommunication contre les usuriers, avec défense de recevoir leurs of-

(1) C. 7.  
(2) C. 15.

(3) C. 9. Sup. liv. LXX,  
n. 13.  
(4) C. 10.

(1) C. 11, 12, 13, 14, 17  
(2) C. 14.  
(3) Conc. Lat. c. 15, 16,  
10.  
(4) C. 19.

frandes, ni leur donner la sépulture ecclésiastique (1). On condamne la dureté de quelques ecclésiastiques, qui ne permettoient pas aux lépreux d'avoir des églises particulières, quoiqu'ils ne fussent pas reçus aux églises publiques. Le concile ordonne donc, que partout où les lépreux seront en assez grand nombre, vivant en commun pour avoir une église, un cimetière et un prêtre particulier, on ne fasse point difficulté de le leur permettre, et il les exempte de donner la dime des fruits de leurs jardins, et des bestiaux qu'ils nourrissent. C'est la première constitution que j'aie remarquée touchant les léproseries.

On défend aux chrétiens, sous peine d'excommunication, de porter aux Sarrasins des armes, du fer, ou du bois pour la construction des galères, comme aussi d'être patrons ou pilotes sur leurs bâtiments (2). Cette excommunication doit être souvent publiée dans les églises des villes maritimes. Les seigneurs et les consuls des villes sont exhortés à confisquer les biens des coupables, et on les déclare esclaves de ceux qui les prendront. On excommunique aussi ceux qui prennent ou dépouillent les chrétiens allant sur mer, pour le commerce ou pour d'autres causes légitimes, ou qui pillent ceux qui ont fait naufrage. Défense aux juifs et aux Sarrasins d'avoir chez eux des esclaves chrétiens, sous quelque prétexte que ce soit (3). Les chrétiens seront reçus en témoignage contre les juifs, comme les juifs contre les chrétiens. Les biens des juifs convertis leur seront conservés; et il est défendu, sous peine d'excommunication, aux seigneurs ou aux magistrats de leur en rien ôter.

#### XXII. Peines contre les hérétiques.

Le dernier canon du concile de Latran est conçu en ces termes (4): L'Eglise, comme dit saint Léon, bien qu'elle rejette les exécutions sanglantes, ne laisse pas d'être aidée par les lois des princes chrétiens, et la crainte du supplice corporel fait quelquefois recourir au remède spirituel. Or les hérétiques, que l'on nomme cathares, patarins ou publicains, se sont tellement fortifiés dans la Gascogne, l'Albigéois, le territoire de Toulouse et en d'autres lieux, qu'ils ne se cachent plus, mais enseignent publiquement leurs erreurs. C'est pourquoi nous les anathématisons, eux et ceux qui leur donnent protection ou retraite; et, s'ils meurent dans ce péché, nous défendons de faire d'oblation pour eux, ni de leur donner la sépulture entre les chrétiens.

Quant aux Brabançons, Artagonons, Navarrois, Basques, Cottereaux et Triaverdins,

(1) C. 20, 21, 22, n. 41.  
Sup. l. LX, c. 25, 23.  
(2) C. 24.  
(3) C. 20.  
(4) C. 27. Leo. Ep. 15,  
al. 3, ad Turib. Sup. liv.  
XXVII, n. 10.

qui ne respectent ni les églises ni les monastères, et n'épargnent ni veuves, ni orphelins, ni âge, ni sexe, mais pillent et desolent tout comme des païens, nous ordonnons pareillement que ceux qui les auront soudoyés, retenus ou protégés, soient dénoncés, excommuniés dans les églises les dimanches et les fêtes, et ne soient absous qu'après avoir renoncé à cette pernicieuse société. Or, tous ceux qui s'étoient engagés à eux par quelque traité doivent savoir qu'ils sont quittes de tout hommage ou serment qu'ils pourroient leur avoir fait. Au contraire, nous leur enjoignons à eux et à tous les fideles, pour la rémission de leurs péchés, de s'opposer courageusement à ces ravages, et de défendre les chrétiens contre ces malheureux, dont nous désirons que les biens soient confisqués, et qu'il soit libre aux seigneurs de les réduire en servitude. Quant à ceux qui mourront vraiment pénitents en leur faisant la guerre, ils ne doivent point douter qu'ils ne reçoivent le pardon de leurs péchés et la récompense éternelle. Nous remettrons aussi, à tous ceux qui prendront les armes contre eux, deux années de leur pénitence, laissant à la discrétion des évêques de leur accorder, selon leur travail, une plus grande indulgence; et cependant nous les recevons sous la protection de l'Eglise, comme ceux qui visitent le saint sépulcre. Mais ceux qui mépriseront les exhortations des évêques pour prendre les armes contre ces méchants, seront excommuniés. Ces cottereaux ou routiers, comme d'autres les nommoient, étoient des troupes ramassées de différentes nations, dont les seigneurs se servoient pour leurs guerres particulières, et qui vivoient sans discipline et sans religion (1). On voit en ce canon le concours des deux puissances ecclésiastique et séculière, suivant l'autorité de saint Léon, rapportée en tête. L'Eglise prononce de son chef l'excommunication, la défense d'offrir le sacrifice pour les coupables, et de leur donner la sépulture; mais elle emploie le secours des lois et l'autorité des princes, en dispensant du serment de fidélité, en ordonnant de prendre les armes contre les coupables, de confisquer leurs biens et les réduire en servitude. Et elle use encore de son droit en appliquant les travaux de cette guerre pour la rémission des péchés, et y attachant deux années d'indulgence. C'est ce qu'il est important de distinguer, non-seulement dans ce canon, mais dans les autres semblables.

#### XXIII. Erreur de Pierre Lombard.

En ce concile, le pape Alexandre avoit dessein de condamner cette proposition de Pierre Lombard, évêque de Paris: Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'est pas quelque chose (2).

(1) V. Marca, vi, Hist. Bern. c. 4, n. 7. Cang. Ms. Duboulay, hist. univ. to. Coterelli.  
(2) Gualt. de sancto Viet. Ms. Duboulay, hist. univ. to. 2, p. 431.



Mais quelques cardinaux lui dirent : Seigneur, nous avons de plus grandes affaires à traiter. Au contraire, dit le pape, la première et la plus grande affaire est de traiter de la foi et des hérétiques. Alors ces cardinaux sortirent du consistoire, et un évêque gallois, nommé Adam, sortit avec eux, disant : Seigneur, je défendrai la doctrine de mon maître, moi qui ai autrefois été préposé à ses écoles. C'était Adam, évêque de Saint-Asaf, qui avait été disciple de Pierre Lombard, et maître de Jean de Sarisbéry (1). La question ne fut donc point agitée dans le concile; mais quelque temps après le pape Alexandre écrivit sur ce sujet à Guillaume, archevêque de Reims, et son légat, qui avait assisté au concile, lui ordonnant d'assembler les docteurs des écoles de Paris, de Reims et des autres villes d'alentour, et de défendre par l'autorité du pape, sous peine d'anathème, que personne à l'avenir n'eût la hardiesse de dire que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'est pas quelque chose.

Quelques années auparavant, le pape avait écrit sur ce sujet au même Guillaume, lorsqu'il était archevêque de Sens, lui ordonnant d'assembler à Paris ses suffragants avec d'autres personnages pieux et prudents, pour défendre absolument d'enseigner cette doctrine (2). Or, elle fut principalement combattue par Gautier de Saint-Victor, docteur fameux, sixième prieur de cette abbaye, et successeur du célèbre Richard, mort le dixième jour de mars mil cent soixante-treize, dont nous avons grand nombre d'écrits, la plupart de piété. Ceux de Gautier ne sont pas imprimés, et il y a quatre livres qui portent ce titre : Contre les hérésies manifestes, et condamnées même dans les conciles que soutiennent les sophistes Abailard, Lombard, Pierre de Poitiers et Gilbert de la Poirée. Il les nomme les quatre labyrinthes de la France, et dit qu'ils se sont égarés en suivant Aristote dans sa dialectique, et traitant avec la légèreté scolastique les mystères de la trinité et de l'incarnation. Il les combat par l'autorité de l'Écriture et des pères.

## XXIV. Evêques d'Allemagne.

Au concile de Latran, vinrent plusieurs ecclésiastiques d'Allemagne, ordonnés par les schismatiques, espérant obtenir grâce du pape. Il y vint principalement des clercs et des moines de l'église d'Halberstadt, que l'évêque Géron avait déchirée. Le pape usa d'indulgence à leur égard, parce que Géron n'avait pas été ordonné par un schismatique, mais par Hartvic, archevêque de Brême, catholique. Il fut donc permis à ceux qu'il avait ordonnés, non-seulement d'exercer leurs fonctions, mais de

monter aux ordres supérieurs. Géron obtint lui-même la liberté de faire partout les fonctions épiscopales (1). Christien, archevêque de Mayence, et Philippe de Cologne, ayant abjuré le schisme et quitté les palliums qu'ils avaient reçus des antipapes, en reçurent de nouveaux de la main du cardinal Hyacinthe. Baudouin, archevêque de Brême, étoit mort l'année précédente, mil cent soixante-dix-huit, le jour même qu'il devoit recevoir les lettres de sa déposition. On élut à sa place le docteur Berthold; et le prévôt Othon fut le seul qui appela de cette élection. Berthold vint au concile de Latran, et demanda au pape d'être sacré, s'en tenant fort assuré. Mais la veille il s'étoit assis dans le concile entre les évêques, quoiqu'il ne fût pas prêtre: ce qui lui avait attiré une grande indignation. Un docteur, nommé Gérard, parla pour lui, disant qu'il étoit de bonnes mœurs, et qu'il savoit les arts libéraux, l'Écriture sainte, les décrets et les lois, enfin qu'il avait été élu tout d'une voix, et conclut en disant au pape : Il vous prie de l'ordonner aujourd'hui prêtre et demain évêque. Le pape dit : Je crois bien ce que vous avancez; mais il est dit : Ne vous pressez point d'imposer les mains (2). J'en parlerai à nos frères, et nous examinerons la manière de l'élection. Deux cardinaux interrogèrent les députés de Brême, et ne les trouvèrent pas d'accord. Ensuite le pape, en consistoire, prononça ainsi la sentence : Mes frères, j'ai vu votre élu; je suis content de sa personne, de sa science, de son éloquence, de ses mœurs même, autant que je le puis connaître; mais la manière de son élection me déplaît. Il a été élu n'étant pas encore dans les ordres sacrés, en sorte qu'il eût pu contracter mariage. Nous avons appris aussi qu'il y a eu appellation, dont on a contrainct l'appelant à se désister. Que votre élu s'est fait élire une seconde fois, cassant ainsi sa première élection. Enfin, qu'il a reçu l'investiture de l'empereur avant les ordres sacrés. Il n'est pas facile de dispenser de tant d'irrégularité; c'est pourquoi nous jugeons votre élection nulle. Comme Berthold vouloit encore parler, les huissiers crièrent en italien : *Levate; andate, andate*. Levez-vous; allez, allez. Sifrid, évêque de Brandebourg et fils du marquis Albert, fut élu ensuite archevêque de Brême.

En ce concile, le pape sacra deux évêques anglois et deux écossais (3), dont l'un étoit venu à Rome avec un seul cheval, l'autre à pied avec un seul compagnon. Il s'y trouva aussi un évêque irlandais, qui n'avait autre revenu que le lait de trois vaches, et quand elles manquoient de lait, ses diocésains lui en fournisoient trois autres. En ce même concile, le pape fit deux nouveaux cardinaux,

(1) Sup. liv. LXX, n. 35; (2) Duboulay, p. 403, et LXXII, n. 54. to. x, Conc. p. 1529. Matth. Paris.

(1) Arnold. Chr. Slav. II, c. 28. Chr. Alberst. ann. 1179. (2) 1. Tim. v. 22. (3) Alb. Stud.

savoir, Guillaume, archevêque de Reims, beau-frère du roi de France, sous le titre de Sainte-Sabine, et Henri, abbé de Clairvaux, qu'il fit évêque d'Albane (1). Il avait été abbé de Hautecombe, d'où il fut transféré à Clairvaux en mil cent soixante-seize, et quand il fut fait cardinal, Pierre, abbé d'Igni, fut élu abbé de Clairvaux.

## XXV. Saint Laurent de Dublin.

Le pape fit aussi son légat en ce concile Laurent, archevêque de Dublin en Irlande, dont l'histoire mérite d'être rapportée. Il étoit né dans le pays même, de parents nobles, au diocèse de Glandelac, depuis uni à celui de Dublin, et il n'avait encore que dix ans, quand son père pria l'évêque de chercher par le sort lequel de ses enfants il devoit donner à Dieu pour être élevé dans le clergé. Le jeune Laurent dit en riant qu'il n'étoit pas besoin de sort, et s'offrit de lui-même; le père y consentit, et, le prenant par la main, l'offrit à Dieu et à saint Coengin, patron du diocèse. C'est un saint abbé qui vivoit au sixième siècle dans le même lieu, et est honoré le troisième jour de juin. Il y avait fondé un monastère, qui étoit beaucoup plus riche que l'église cathédrale, et Laurent en fut élu abbé à l'âge de vingt-cinq ans (2). Quelques années après, l'évêque de Glandelac étant mort, il fut élu pour lui succéder; mais il le refusa, disant qu'il étoit encore trop jeune. Assez long-temps après, Grégoire, archevêque de Dublin, mourut, et plusieurs aspirèrent à ce siège, se fondant sur leur noblesse ou sur leur doctrine; mais quand ce vint à l'élection, les avis partagés se réunirent, et l'abbé Laurent, malgré sa résistance, fut élu tout d'une voix.

Au lieu des chanoines séculiers qu'il avait trouvés dans sa cathédrale de Dublin, il en établit de réguliers de sa congrégation d'Auroise, abbaye fondée quatre-vingts ans auparavant dans le diocèse d'Arras. L'archevêque Laurent embrassa lui-même leur institut, où il joignit des austérités particulières, portant continuellement le cilice, et se faisant donner la discipline trois fois par jour. Tous les jours, il faisoit manger en sa présence au moins trente pauvres (3). Etant allé en Angleterre pour les affaires de son église, il vint trouver le roi Henri à Cantorbéry, et ayant passé la nuit en prières au tombeau de saint Thomas, il se prépara le lendemain à célébrer la messe solennellement, à la prière des moines. Comme il marchait à l'autel revêtu de ses ornements pontificaux, un homme extra-

vagant, entendant dire que c'étoit un saint, alla s'imaginer que ce seroit une œuvre méritoire de le rendre martyr comme saint Thomas. Dans cette pensée, il prit un grand bâton, et, perçant la foule, il en frappa l'archevêque sur la tête de toute sa force. Il tomba au coin de l'autel, et les moines et les autres assistants, le croyant blessé à mort, se prosternèrent sur le visage, fondant en larmes. Mais le saint prélat leva bientôt la tête, et, ayant bûni de l'eau, il en fit laver sa plaie. Le sang s'arrêta, et le prélat se trouva si bien guéri, qu'il commença la messe et l'acheva. L'auteur de sa vie dit avoir été témoin oculaire de ce fait. Le roi vouloit faire pendre le malheureux qui l'avait frappé, mais le saint prélat obtint, à force de prières, qu'on ne lui fit point de mal.

Etant revenu du concile de Latran avec le titre de légat, il se servit de son autorité pour retrancher les abus qui régnoient dans l'église d'Irlande. Il signala principalement son zèle contre l'incontinence des clercs; et, quoiqu'il eût bien pu absoudre les coupables, il les renvoyait au pape, en sorte qu'une fois il envoya à Rome pour ce sujet jusqu'à cent quarante prêtres. Il ne vécut guère que deux ans depuis le concile, et vint mourir en Normandie à cette occasion. Il s'étoit élevé un grand différent entre Henri, roi d'Angleterre, et Deronogue, le plus puissant roi d'Irlande (1). L'archevêque, voulant procurer la paix entre eux, passa en Angleterre; mais le roi Henri ne voulut point y entendre, et défendit de laisser retourner le saint prélat en Irlande. Le roi passa en Normandie, et l'archevêque, l'ayant attendu trois semaines au monastère d'Abendon, résolut de le suivre, et s'embarqua à Douvres. Mais quand on fut arrivé à Guissand la fièvre le prit, et, prévoyant sa fin, il chercha un lieu sur le chemin où il pût s'arrêter, et vint à l'abbaye d'Eu, située à l'entrée de la Normandie, au diocèse de Rouen (2). Elle avait été fondée en mil cent dix-neuf, pour des chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Victor de Paris, et étoit gouvernée par Osbert, son sixième abbé. Le saint archevêque le fit appeler sitôt qu'il fut arrivé et mis au lit, et s'étant confessé à lui il reçut le viatique. Quelques jours après, il reçut l'extrême-onction, et, comme on l'avertissoit de faire son testament, il répondit : Dieu sait qu'il ne me reste pas un denier sous le soleil. Il mourut ainsi le samedi, quatorzième de novembre mil cent quatre-vingt-un, et fut enterré dans l'église d'Eu. Le pape Honorius III le canonisa quarante-quatre ans après, en mil deux cent vingt-cinq, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort (3).

(1) Roger Hoved. Chr. 6, 10. Claravall. (2) Vita ap. Sur. 14 nov. to. 4, p. 95, c. 13, 19. e. 4. Boll. to. xv, p. 310, c.

(1) C. 23, 31. (2) Gall. Chr. to. 4, p. 105. (3) Neustria pia. p. 694. Vita, c. 32. Martyrol. R. 14 nov.



XXVI. Couronnement de Philippe, fils du roi de France.

Le roi de France, Louis, se sentant infirme et déjà avancé en âge, car il avoit près de soixante ans, assembla à Paris, en mil cent soixante-dix-neuf (1), tous les prélats et les seigneurs de son royaume dans le palais de l'évêque Maurice, où, étant entré seul dans la chapelle, il commença par faire sa prière à Dieu, comme il avoit accoutumé en toutes ses actions; puis, appelant l'un après l'autre les prélats et les seigneurs, il leur communiqua le dessein qu'il avoit de faire couronner roi, son fils Philippe le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge; et tous approuvèrent sa résolution. Mais, le temps de la cérémonie étant venu, le jeune prince, qui n'avoit que quatorze ans, s'égara à la chasse, et s'étant trouvé seul dans le bois fut saisi d'une frayeur qui lui donna la fièvre. La maladie devint considérable, et son sacre fut différé.

Cependant le roi Louis, sensiblement affligé, fut averti en songe d'aller en pèlerinage à Saint-Thomas de Cantorbéry (2) s'il vouloit obtenir la guérison de son fils. Il envoya donc demander au roi Henri, la permission et la sûreté pour passer en Angleterre; et l'ayant obtenue, il se mit en chemin contre l'avis de plusieurs, accompagné de Philippe, comte de Flandre, Baudouin, comte de Guines, Henri, duc de Louvain, et d'autres seigneurs. Il arriva à Douvres le mercredi vingt-deuxième d'août mil cent soixante-dix-neuf, et trouva sur le rivage le roi d'Angleterre, qui le reçut avec grande joie et grand honneur, comme son seigneur et son ami, et le défraya magnifiquement lui et toute sa suite. Le lendemain, veille de Saint-Barthélémy, il le mena à Cantorbéry jusqu'à la tombe de saint Thomas, où le roi Louis offrit une grande coupe d'or et pour les moines cent muids de vin par an à perpétuité, payables en France à Poissy; avec exemption de tous droits pour tout ce qui seroit désormais acheté en France à leur usage. Le roi Louis s'en retourna trois jours après, et arriva à Guissand le dimanche, vingt-sixième d'août.

Il trouva le prince, son fils, guéri, et ordonna à tous les prélats et les seigneurs de son royaume de se trouver à Reims à la Toussaint pour son sacre. Le nouveau cardinal, Guillaume aux blanches mains, archevêque de Reims, légat du saint-siège et oncle du jeune prince, en fit la cérémonie, assisté des archevêques de Tours, de Bourges et de Sens, et de presque tous les évêques du royaume. Le jeune Henri, roi d'Angleterre, comme duc de Normandie, porta devant Philippe, depuis sa chambre jusqu'à l'église, la couronne qu'il devoit recevoir. Philippe, comte de Flandre, portoit l'épée, et d'autres seigneurs marchaient devant et après faisant d'autres fonctions. Mais le roi Louis

ne put assister au sacre de son fils; car, au retour d'Angleterre, comme il alloit à Saint-Denis, il fut subitement frappé du froid et tomba en paralysie, qui lui fit perdre l'usage de la moitié du corps (1). Le dimanche d'après la Toussaint, qui étoit le quatrième jour de novembre, l'archevêque Guillaume tint à Reims un concile avec tous les évêques de sa province.

#### XXVII. Schisme en Ecosse.

En Ecosse, il y eut un schisme dans l'église de Saint-André après la mort de l'évêque Richard: les chanoines élurent le docteur Jean, mais le roi Guillaume choisit Hugues, son chapelain, et le fit sacrer par les évêques de son royaume, nonobstant l'appellation que Jean avoit interjetée au pape pour juger ce différend. Le pape Alexandre envoya en Ecosse Alexis, sous-diacre de l'église romaine, qui déposa Hugues, comme intrus par violence, confirma l'élection de Jean, et le fit sacrer avec la permission du roi, qui y consentit par le conseil des évêques, pour faire lever l'interdit que le légat avoit jeté sur le diocèse de Saint-André (2). Mais aussitôt après le roi défendit à Jean de demeurer dans son royaume. Hugues, cependant, se portoit pour évêque comme auparavant, et partit pour aller à Rome, emportant la chapelle épiscopale avec l'anneau et la crosse. Le légat Alexis l'excommunia, et le pape confirma la sentence par une lettre adressée aux prélats d'Ecosse et au clergé particulier de Saint-André.

Le pape fit plus, il donna la légation d'Ecosse à Roger, archevêque d'York, lui ordonnant que, conjointement avec Hugues, évêque de Durham, il excommuniât le roi d'Ecosse et mit son royaume en interdit, s'il ne laissoit l'évêque Jean en possession paisible de l'église de Saint-André. Il défendit aussi à ce prélat de quitter ce siège par crainte ou autrement, ou d'en accepter un autre, sous peine de les perdre tous deux; et il écrivit au roi d'Ecosse, le menaçant, s'il n'obéissoit, de remettre son royaume en sujétion, sans doute au roi d'Angleterre (3). Mais le roi d'Ecosse, Guillaume, sans être touché de ces menaces, chassa de son royaume Jean, évêque de Saint-André et, son oncle Matthieu, évêque d'Aberdeen. C'est pourquoi l'archevêque d'York, l'évêque de Durham et le légat Alexis, exécutant leur commission, excommunièrent le roi, et mirent son royaume en interdit.

#### XXVIII. L'antipape Lando se soumet.

Cette année, mil cent quatre-vingt, le pape Alexandre réduisit l'antipape Lando, qui se faisoit nommer Innocent III (4). Le pape, plus

(1) Auct. Aquicinct. an. 1179. (3) Ep. 7. (4) Sup. n. 2. Auct. 2. Roger. Hoved. pag. 507. Alex. III, Ep. 55. Aquicinct. ann. 1175. V. pag. 1280, n. 8.

(1) Rigor. de Gest. Phil. (2) Roger. Hoved. p. 502.

indigné contre ce rebelle que contre les précédents, qui avoient l'empereur pour eux et un parti considérable, tint conseil avec les cardinaux, et de leur avis fit sa paix avec leurs confrères, parents de l'antipape Octavien, dont le frère étoit protecteur de Lando; il acheta de lui pour une grosse somme le château de Palombara, qui étoit la retraite de cet antipape, et le prit ainsi par l'industrie de Hugues, cardinal-diacre, autrement Hugucion, de la famille de Pierre de Léon. Lando vint se jeter aux pieds du pape, qui le fit enfermer à Cava avec ses sectateurs; mais il en avoit si peu, que la plupart des historiens n'ont fait aucune mention de lui. Ce n'est donc qu'à sa prise que le schisme fut entièrement éteint.

#### XXIX. Mort de Louis VII. Philippe-Auguste, roi.

En France, le jeune roi Philippe épousa Isabelle, fille de Baudouin, comte de Hainaut, et se fit couronner une seconde fois avec elle le jour de l'Ascension, vingt-neuvième de mai mil cent quatre-vingt. Cette cérémonie se fit à Saint-Denis par les mains de Guy, archevêque de Sens: ce que Guillaume, archevêque de Reims, trouva fort mauvais, et en porta ses plaintes au pape. Il en étoit d'autant plus irrité que le jeune roi, voyant son père paralysique, s'étoit livré au comte de Flandre, et aliéné de la reine, sa mère, et de l'archevêque de Reims, frère de cette princesse. Le roi Louis ne survécut que trois mois et demi, et mourut à Paris le jeudi dix-huitième de septembre de la même année, âgé de soixante ans, dont il avoit régné quarante-trois depuis la mort de son père. Il fut enterré à l'abbaye de Barbeau, de l'ordre de Cîteaux, près de Melun, qu'il avoit fondée en mil cent quarante-sept. On voit un témoignage de la piété de ce prince dans une lettre que lui écrivit le pape Alexandre III, lorsqu'il résidoit à Sens, en mil cent soixante-quatre, car elle fait voir qu'il observoit trois carêmes, le grand, l'avent et celui de Saint-Martin, depuis l'octave de la Toussaint jusqu'à l'avent, et qu'il faisoit une abstinence particulière les vendredis. Philippe, son fils, commença donc à régner seul à l'âge de quinze ans, et en régna quarante-deux. On lui donna dès son temps le surnom d'Auguste, sous lequel il est connu (1).

#### XXX. Pierre de Celle, évêque de Chartres.

Jean de Sarisbéry, évêque de Chartres, mourut la même année mil cent quatre-vingt, le vingt-cinquième d'octobre, après avoir tenu ce siège quatre ans et près de trois mois, et fut enterré à l'abbaye de Josaphat, près de Char-

tres (1). Outre les deux ouvrages dont j'ai parlé, savoir, le polycratique et le métalogue, il écrivit la vie de saint Thomas de Cantorbéry, son cher maître, et grand nombre de lettres dont il nous reste plus de trois cents. On y voit plusieurs particularités remarquables des affaires de son temps, principalement de celles de saint Thomas.

Son successeur dans le siège de Chartres fut Pierre de Celle, son ami particulier. Pierre, dans sa première jeunesse, vécut quelque temps à Saint-Martin-des-Champs, près de Paris; vers l'an mil cent cinquante il fut abbé de Moutier-la-Celle, au diocèse de Troyes, dont le nom lui est demeuré, quoiqu'il ait été depuis abbé de Saint-Remy de Reims, où il passa en mil cent soixante-deux. Enfin, il fut élu évêque de Chartres en mil cent quatre-vingt, et tint ce siège sept ans. Il étoit en grande réputation pour sa doctrine et pour sa vertu, et en relation avec tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise, comme il paroît par ses lettres (2). Depuis qu'il fut abbé de Saint-Remy, le pape Alexandre III le commit souvent pour juge, non-seulement en des affaires ecclésiastiques, mais entre les laïques, pour causes d'usure ou de protection des pupilles ou des croisés, car l'Eglise étoit alors en possession de juger de ces causes; et par ces exemples on peut estimer ce qui se passoit dans les autres provinces.

#### XXXI. Question du Dieu de Mahomet.

L'empereur Manuel Comnène mourut peu de jours après le roi Louis le jeune. Il étoit tombé malade dès devant le mois de mars de la même année mil cent quatre-vingt, indiction treizième, dans le temps qu'il agitoit une question de théologie, qui ne fut terminée que trois mois après. Il y avoit dans le catéchisme des Grecs un anathème contre le Dieu de Mahomet, qui n'engendre point et n'est point engendré, mais qui est, disent-ils, *Holosphiros*, comme qui diroit solide et tout d'une pièce; car c'est ainsi que les Grecs rendoient le mot arabe *Elsemed*, qui est un des noms de Dieu selon les musulmans (3). L'empereur Manuel vouloit faire effacer cet anathème de tous les catéchismes, disant que les musulmans qui se voudroient convertir étoient scandalisés de voir une malédiction prononcée contre Dieu, de quelque manière que ce fût. Pour ce sujet, Manuel appela le patriarche Théodose et les évêques les plus savants et les plus vertueux qui se rencontrèrent à Constantinople; et, après un exorde magnifique, il leur expliqua sa proposition. Tous les prélats la rejetèrent,

(1) Chr. Bod. S. Matth. Cel. et t. 10, Conc. p. 1247. Sup. liv. LXXII, n. 53. (3) Nicet. liv. VII, p. 142, C. Ibid. p. 139. (2) Sup. l. LXX, n. 35. Præf. edit. 1671. Post. Ep. Pet.



ayant même peine à l'écouter, et lui expliquèrent charitablement le sens de cet anathème, qui ne tombe point sur le vrai Dieu, mais sur le fantôme que s'est forgé Mahomet d'un Dieu qui n'engendre point, au lieu que les chrétiens adorent un Dieu père.

L'empereur ne laissa pas de suivre son dessein, et publia un écrit où, traitant d'ignorants et d'imprudents les empereurs et les prélats précédents qui avoient souffert cet anathème, il apportoit des raisons spécieuses pour l'abolir. Mais le patriarche se déclara hautement contre cet écrit, comme contenant des nouveautés dangereuses; de quoi l'empereur, déjà chagrin par sa maladie, fut extrêmement irrité. Il rédigea donc son écrit en abrégé, et, s'étant fait porter à Scutari pour être en meilleur air et plus en repos, il y fit venir les prélats et les hommes les plus distingués par leur savoir. Mais ils furent à peine débarqués, qu'un de ses secrétaires les plus affidés, nommé Théodore, leur vint dire que l'empereur n'étoit pas alors visible, à cause de sa maladie, et qu'ils devoient entendre la lecture de deux papiers qu'il avoit en main: l'un étoit l'écrit dont j'ai parlé, que l'empereur vouloit faire souscrire aux prélats; dans l'autre, adressé au patriarche Théodose et aux évêques, l'empereur se plaignoit de leur résistance, et les menaçoit d'assembler un plus grand concile, et même de faire examiner cette question par le pape. Enfin, après plusieurs contestations, les prélats convinrent, quoiqu'avec peine, que l'on effacerait des catéchismes l'anathème au Dieu de Mahomet, et que l'on mettroit seulement: Anathème à Mahomet et à toute sa doctrine et sa secte. Ainsi fut terminée cette affaire au bout de trois mois.

Le patriarche Théodose avoit succédé à Chariton, mort en mil cent soixante-dix-sept, après avoir tenu le siège de Constantinople quatorze mois. Théodose étoit originaire d'Antioche, et avoit été long-temps moine au mont Saint-Auxence; il tint six ans le siège de Constantinople (1). Nous avons de lui une constitution synodale, datée du trentième de juillet, indiction d'uzième, qui est l'année mil cent soixante-dix-neuf, portant qu'une fille peut épouser le cousin de celui à qui elle a été fiancée avant l'âge de puberté, parce que ses fiançailles étoient nulles.

#### XXXII. Mort de Manuel. Alexis Comnène, empereur.

Ce patriarche, voyant l'empereur dangereusement malade, lui conseilloit, pendant qu'il étoit encore temps et qu'il avoit l'esprit sain, de donner ordre aux affaires de l'empire, et de chercher un homme capable de conduire son fils, qu'il laissoit en bas âge. Mais l'empereur

lui répondit qu'il étoit assuré de ne pas mourir de cette maladie, et de vivre encore quatorze ans. C'est qu'il croyoit à des astrologues, qui lui promettoient une prompte guérison et de grandes conquêtes. Toutefois, la maladie augmentant toujours, il vit enfin évanouir ses espérances, et par le conseil du patriarche il signa un petit écrit contre l'astrologie. Ensuite, s'étant lui-même fâté le pouls, il se frappa la cuisse en jetant un grand soupir, et demanda l'habit monastique. On en prit un tel qu'on le put trouver dans cette surprise, et on l'en revêtit par-dessus ses habits ordinaires, quoiqu'il se trouvât trop court et indécent. L'empereur Manuel mourut ainsi le vingt-quatrième de septembre mil cent quatre-vingt, selon les Grecs six mil six cent quatre-vingt-neuf, l'indiction quatorzième commençant. Il avoit régné trente-sept ans et demi, et fut enterré à Constantinople dans le monastère du Pantocrator, c'est-à-dire du tout-puissant, fondé par l'impératrice Irène, sa mère, où étoient des moines de l'ordre de Saint-Antoine jusqu'au nombre de sept cents (1). On y transporta peu de temps après une pierre de marbre rouge, de la grandeur d'un homme, que Manuel avoit fait apporter d'Ephèse, et que l'on prétendoit être celle où le corps de Jésus-Christ avoit été embaumé à la descente de la croix.

Manuel fonda lui-même, à l'entrée du Pont-Euxin, un monastère en l'honneur de saint Michel, où il rassembla les moines estimés les plus parfaits; et, pour leur ôter tout sujet de dissipation, il ne leur donna ni terres labourables, ni vignes, ni autres immeubles, assignant tout leur revenu sur le trésor impérial (2). Aussi renouvela-t-il une constitution de Nicéphore Phocas, qui défendoit aux monastères d'augmenter leurs acquisitions, et il blâmoit les fondations de son père et de son aïeul, qui avoient donné aux monastères quantité de terres fertiles et de belles prairies, disant qu'ils n'avoient pas bien fait leurs bonnes œuvres, que les moines doivent habiter des cavernes, des déserts et des lieux écartés, puisqu'ils avoient renoncé au monde, et ne se pas montrer dans les villes et les places publiques. Il se plaignoit aussi de la décadence de l'état monastique, qui ne consistoit presque plus que dans l'habit, la grande barbe et l'extérior.

Guillaume, archevêque de Tyr, revenant du concile de Latran, passa l'hiver à Constantinople, et n'en partit que le mercredi de Pâques, vingt-troisième d'avril de cette année mil cent quatre-vingt (3). Il loue extrêmement la magnificence de l'empereur Manuel, particulièrement ses aumônes, et dit que son âme est allée au ciel, que sa mémoire est en bénédiction. Ce qui montre que ce prélat, tout latin qu'il étoit, le tenoit pour catholique. Aussi

(1) Nicét. p. 142, D. (2) Nicét. vii, n. 3, p. 144, D. (3) G. Tyr. xxii, c. 4, 5.

(1) Catalog. Jus. G. R. p. 303. Pagi. 1179. Jus. Gr.

avez-vous vu que Manuel entretenoit commerce avec le pape Alexandre, et on ne peut dire que de son temps le schisme des Grecs fût encore formé. Son fils, Alexis Comnène, lui succéda, âgé d'environ treize ans, sous la conduite de sa mère, Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche, qui étoit gouvernée elle-même par Alexis Comnène, protovestiaire ou grand-maitre de la garde-robe, cousin du défunt empereur (1).

#### XXXIII. Eglise latine d'Orient.

La même année, mil cent quatre-vingt, mourut Amaury, patriarche latin de Jérusalem, qui à cause de sa simplicité avoit été peu utile à son église (2). Son successeur fut Héraclius, auparavant archevêque latin de Césarée, homme de si mauvais exemple, qu'il entretenoit publiquement une femme, que le peuple nommoit la patriarchesse, lorsqu'il la voyoit passer dans les rues magnifiquement parée. A l'élection de ce prélat, on disoit tout haut: La croix sera perdue sous le patriarche Héraclius, comme elle a été recouvrée sous l'empereur Héraclius, ce qui fut confirmé par l'événement. Il tint le siège de Jérusalem onze ans.

Les affaires de ce royaume dépérissent à vue d'œil, par l'accroissement de la puissance de Saladin, qui, après s'être rendu maître de l'Egypte, s'étendoit dans la Syrie, avoit pris Damas, et menaçoit tout le reste de la succession de Noradin (3). Ainsi, les forces des infidèles étoient réunies, au lieu que quatre-vingts ans auparavant, quand les Francs entrèrent dans le pays, elles étoient divisées entre un grand nombre de seigneurs. Les Francs étoient d'ailleurs affaiblis en eux-mêmes par l'extrême corruption de leurs mœurs, et leur incapacité dans la guerre, et les exercices militaires. C'est ainsi qu'en parloit Guillaume de Tyr, prévoyant avec douleur la ruine prochaine de cet état. On en donna la régence pendant le bas âge du roi Baudouin IV, à Raymond III, comte de Tripoli, descendu de Raymond, comte de Toulouse, et parent du jeune roi; et on résolut de s'opposer avec toutes les forces du royaume au progrès de Saladin. En effet, ce prince étant venu attaquer Ascalon en mil cent soixante-dix-sept, le roi Baudouin marcha contre lui, et il y eut une grande bataille, où Saladin fut entièrement défait. Mais peu de temps après, le comte de Tripoli, qui assiégeoit Harenc, c'est-à-dire, Harem, château dépendant d'Alep, leva le siège lorsque la place étoit prête à se rendre, et le fit pour de l'argent, qu'il reçut du jeune sultan Saleh Ismaël, ce qui confirma

l'opinion que l'on avoit que le comte s'entendoit avec les Sarrasins, et même avec Saladin (4).

L'année suivante, mil cent soixante-dix-huit, le roi Baudouin entreprit de bâtir un château sur le bord du Jourdain, au lieu nommé le Gué de Jacob, pour s'opposer aux courses des voleurs arabes et des garnisons des places voisines. Ce lieu étoit ainsi nommé, parce que l'on croyoit que c'étoit l'endroit où Jacob, revenant de Mésopotamie, avoit passé le Jourdain, et on le nommoit aussi la maison de Jacob (2). Le château étant bâti, le roi en donna la garde aux templiers; mais ce prince croyant surprendre les ennemis, ils le surprirent lui-même dans des rochers; le combat fut rude, plusieurs hommes de marque y furent tués, et on eut bien de la peine à sauver le roi. Cependant Saladin assiégea la nouvelle forteresse; et durant le siège il vint avec une partie de son armée vers Sidon, où il y eut encore un rude combat (3). Les croisés y furent battus et plusieurs pris, entre autres Odon de Saint-Amand, maître des templiers, homme méchant, superbe et arrogant, qui n'avoit ni crainte de Dieu ni égard pour les hommes, tant cet ordre avoit déjà dégénéré. Cette perte arriva le dixième d'avril, mil cent soixante-dix-neuf. Ensuite Saladin prit la forteresse du Gué de Jacob et la démolit.

Le pape Alexandre, ayant appris ces tristes nouvelles, écrivit des lettres, l'une à tous les princes et à tous les fidèles, l'autre à tous les prélats, l'une et l'autre datées de Tusculum, le seizième de janvier, par lesquelles il représente l'extrême danger où se trouve le royaume de Jérusalem, dont le roi Baudouin, affligé de la lèpre, est peu en état d'agir, et où l'on manque de brave gens et de bon conseil (4). Il exhorte donc à marcher au secours, disant que ce n'est pas être chrétien que de n'être pas touché des malheurs de la terre sainte. Il promet à ceux qui feront le voyage l'indulgence accordée par Urbain II et Eugène IV, et met sous la protection de l'Eglise leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Il leur permet, pour emprunter l'argent nécessaire à ce voyage, d'engager leurs héritages aux ecclésiastiques ou à d'autres, au refus des parents et des seigneurs de fief. La lettre aux prélats est pour leur enjoindre de prêcher la croisade, et de faire tenir partout la lettre précédente. Les porteurs de ces lettres étoient des templiers et des hospitaliers, qui les présentèrent aux deux rois, Philippe de France et Henri d'Angleterre, en une conférence qu'ils eurent en Normandie le lundi, vingt-septième d'avril mil cent quatre-vingt-un (5). Les deux rois furent extrêmement touchés de la désolation de la terre sainte, et promirent d'y envoyer un

(1) Cang. famil. Byz. p. 186. (2) Sanut. iii, fidel. Cruc. par. 6, c. ult. (3) G. Tyr. xxi, c. 6, 7.

(1) C. 5, 20, 23, 25. Vie de Salad. Ms. (2) C. 28, 29. (3) Alex. Epist. 59, 60. (4) C. 26. Gen. xxxii, c. 27. (5) Roger. Hoved. p. 611.



prompt secours; et ainsi finit leur conférence.

XXXIV. Eglise d'Angleterre.

L'église de Lincoln n'avait point eu d'évêque depuis Robert du Chesney, mort le huitième de janvier mil cent soixante-sept. Il est vrai que sept ans après, Geoffroy, fils naturel du roi Henri, archidiacre de la même église, en fut élu évêque; mais il se contenta de jouir des revenus, sans se faire sacrer ni ordonner prêtre. Il y avait déjà sept ans qu'il en jouissoit ainsi, et quatorze ans que l'évêché vaquoit, quand le pape Alexandre ordonna expressément à Richard, archevêque de Cantorbéry, d'employer les censures ecclésiastiques pour obliger Geoffroy à renoncer à son élection, ou à recevoir incessamment les ordres. Geoffroy, reconnoissant son incapacité, aima mieux quitter l'évêché; et, par le conseil du roi son père, des princes ses frères et de plusieurs évêques, il renonça à son élection entre les mains de l'archevêque (1). Le roi le fit son chancelier, et lui donna de revenu mille marcs d'argent. Toutefois, l'évêché de Lincoln vaqua encore deux ans.

Guillaume, roi d'Ecosse, s'opiniâtroit toujours à ne point souffrir que Jean demeurât évêque de Saint-André, et le pape Alexandre à le soutenir (2). Ce qui fut cause que Roger, archevêque d'York et légat du pape, excommunia le roi d'Ecosse, et mit son royaume en interdit. Mais ce prélat mourut peu de temps après, savoir, le samedi vingt-unième de novembre, de la même année mil cent quatre-vingt-un, après avoir tenu le siège d'York vingt-sept ans. On l'accusoit de s'être abandonné, lorsqu'il étoit archidiacre de Cantorbéry, aux plus infâmes débauches, et de s'être vengé cruellement de celui qui s'en plaignoit. Il étoit savant, éloquent, et d'une prudence singulière pour les affaires temporelles, mais peu appliqué à ses devoirs spirituels. Il augmenta considérablement les revenus de son église, et y fit de grands bâtiments, aussi ne perdoit-il aucune occasion de s'enrichir. Il donnoit les dignités de son église à des enfants, sous prétexte de prendre soin d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent en âge, il s'approprioit leurs revenus. Dans la distribution des bénéfices, il tenoit pour règle de préférer toujours les clercs vivant licencieusement aux plus réguliers (3). Il avoit une telle aversion pour les religieux, qu'il disoit que Turstain, son prédécesseur, n'avoit jamais fait une plus grande faute que de fonder le monastère de Fontanes; et dans sa dernière maladie il dit à un abbé, qui le prioit de confirmer les donations faites à son monastère: Je

(1) Goduin. de Præf. Angl. p. 344. Rog. an. 1174, p. 537. Roger. p. 611. Ger-vas. an. 1181, p. 1458.  
(2) Roger. p. 613.  
(3) Coll. Lup. v, Ep. 91. Guil. Neub. III, c. 5.

vais mourir, et, parce que je crains Dieu, je n'ose faire ce que vous me demandez. Tant il croyoit mal employé ce que l'on donnoit aux religieux. Il laissa en mourant onze mille marcs d'argent et trois cents marcs d'or, dont il distribua une partie aux pauvres et aux églises (1); mais après sa mort le roi se saisit de tout, sans avoir égard à son testament, disant que tous les trésors appartenoient au prince, et que ce prélat avoit porté lui-même un jugement contre lui, ayant obtenu du pape Alexandre un privilège pour s'approprier les biens des clercs de sa juridiction, qui seroient morts sans les avoir distribués de leurs propres mains, quoiqu'ils eussent fait un testament. Après sa mort, le siège d'York vaqua dix ans.

On s'étoit plaint au pape Alexandre que quelques évêques d'Angleterre étoient toujours à la cour, exercoient même des jugements criminels, et n'offroient point le saint sacrifice, comme s'en trouvant indignes. On marquoit en particulier Richard de Winchester, Geoffroy Ridet, évêque d'Eli, et Jean d'Oxford, évêque de Norvick; tous deux fameux dans l'affaire de saint Thomas de Cantorbéry. Le pape en écrivit avec indignation à l'archevêque Richard, menaçant de le punir lui-même s'il ne réprimoit cet abus. L'archevêque, c'est-à-dire Pierre de Blois, en son nom, écrivit au pape que c'étoient des calomnies; et, après avoir relevé le mérite personnel de ces trois évêques, il s'efforce de montrer en général, qu'il est avantageux que les évêques assistent aux conseils des rois (2). Ce n'est pas, dit-il, une nouveauté, car, comme ils surpassent les autres en dignité et en sagesse, aussi sont-ils plus propres au gouvernement de l'état. Il rapporte plusieurs exemples de l'ancien Testament, où les rois prenoient le conseil des prophètes et des prêtres, et ajoute:

Vous devez savoir que si les évêques n'étoient auprès des rois, le clergé seroit excessivement opprimé par les laïques; car, quand les censures ecclésiastiques ne suffisent pas, ils font venir au secours l'autorité du prince. Si le roi, comme il arrive souvent, est irrité contre des innocents, les évêques l'adoucissent par leurs prières. Ils font modérer la rigueur des jugements, écouter les plaintes des pauvres, soulager leurs misères; ils affermissent la liberté du clergé, le repos des monastères, la paix des peuples, l'autorité des lois; ils font observer les décrets du saint-siège; ils augmentent la dévotion des laïques et les domaines de l'Eglise. A toutes les principales fêtes, ils vont à leurs églises, où, par la distribution des aumônes, la consolation des veuves et des orphelins, la correction de ceux qui leur sont soumis et d'autres bonnes œuvres, ils réparent le séjour qu'ils ont fait à la cour.

(1) Math. Paris. an. 1181. (2) Pet. Bks. Ep. 84.

Au lieu qu'à la cour de Sicile il y a des évêques qui sont des sept et des dix ans sans en sortir, si bien qu'il est indifférent qu'ils vivent ou qu'ils meurent pour la conservation des domaines de l'Eglise ou le gouvernement des âmes. Nous avons voulu quelquefois retirer nos évêques de cette assiduité à la cour, mais elle a été jugée utile par des gens sages, dont ils ont suivi le conseil, malgré les incommodités qu'ils y souffrent, et qui leur feroient désirer d'en sortir. Je vous prie donc, saint père, de peser l'utilité de l'Eglise anglicane avec les inconvénients qu'on vous a malicieusement représentés; et quand vous nous aurez fait savoir votre volonté, nous l'exécuterons avec soumission.

XXXV. Henri, légat, poursuit les albigeois.

Henri, qui, d'abbé de Clairvaux, avoit été fait cardinal et évêque d'Albane, fut envoyé légat en Bourgogne par le pape Alexandre, cette année mil cent quatre-vingt-un. En cette qualité, il déposa deux archevêques, celui de Lyon et celui de Narbonne (1). On ne sait pas le nom de cet archevêque de Lyon, qui avoit succédé à Guichard, mort en mil cent soixante-dix-neuf. Pour celui de Narbonne, on croit que c'étoit Pierre Aurèle, successeur de Pons. A sa place, on élut archevêque de Narbonne Jean de belles mains, évêque de Poitiers, prélat distingué pour son savoir, et qui avoit été ami particulier de saint Thomas de Cantorbéry.

Ce même prélat, Henri, marcha contre les albigeois avec une grande armée (2). Il prit le château de Lavaur, aujourd'hui ville épiscopale, et obligea Roger de Béziers et plusieurs autres seigneurs à abjurer l'hérésie. Or, elle consistoit en ce qui suit, selon le témoignage du légat. Leurs docteurs, disoit-il, ayant obtenu une pleine liberté par le conseil des évêques et des seigneurs, ont confessé, qu'encore qu'ils prêchent l'Evangile aux simples pour les tromper, toutefois ils ne croient pas que Jésus-Christ ait été vrai homme, qu'il ait bu, mangé, fait ou enduré le reste de ce qui appartient à la nature humaine; qu'il ait souffert, qu'il ait été crucifié, qu'il soit mort ou ressuscité, mais que tout ce que l'Evangile en raconte ne s'est passé qu'en apparence. Ils rejettent et condamnent absolument tout ce que l'Eglise romaine enseigne et observe, touchant le sacrifice de l'autel, le baptême des enfants, le mariage et les autres sacrements, et les offices divins; ils soutiennent que le grand Satan ou Lucifer est le créateur et le dieu des anges et de toutes les choses visibles et invisibles, et que c'est lui qui a donné la loi à Moïse; ils disent que toute union des

sexes est également criminelle, soit entre parents ou autres. Les femmes qui sont entre eux font périr leur fruit; et, quoique plusieurs d'elles soient devenues grosses, on ne voit point leurs enfants. Ils ont confessé et abjuré publiquement ces erreurs et plusieurs autres, en présence de Géraud, archevêque d'Auch; de Géraud, évêque de Cahors, et de Gosselin, évêque de Toulouse. Mais quand les catholiques se retirent, ces malheureux retournent à leurs erreurs; c'est qu'ils n'abjurent que pour céder à la force. Le légat Henri présida au chapitre général de Cîteaux, et retourna l'année suivante à Rome, mais sous un autre pontificat.

XXXVI. Mort d'Alexandre III. Lucius III, pape.

Car le pape Alexandre III, ayant tenu le saint-siège près de vingt-deux ans, mourut cette année mil cent quatre-vingt-un, le treizième jour d'août, fête de Saint-Félix et de Saint-Adaucte. Il mourut à Città di Castello, et fut enterré à Rome, dans l'église de Latran. Il passoit pour un des plus savants papes qui eût été depuis cent ans, tant pour l'Ecriture sainte que pour les décrets, les canons et les lois romaines; aussi décida-t-il plusieurs questions très-difficiles (1). Outre ses constitutions que j'ai rapportées, il s'en trouve une de l'année précédente, adressée à Casimir, duc de Pologne, par laquelle Alexandre, à la prière de ce prince, confirme l'ordonnance qu'il avoit faite par le conseil de l'archevêque, des évêques et des seigneurs de Pologne, pour retrancher plusieurs abus, mais principalement la confiscation des biens des évêques décédés. Il est remarquable que ce prince souverain demanda au pape la confirmation de ses ordonnances (2).

Le saint-siège ne vaqua qu'un jour après la mort d'Alexandre. Le mardi, premier jour de septembre mil cent quatre-vingt-un, on élut pape, Hubaud ou Ubalde, évêque d'Ostie, homme fort âgé, médiocrement lettré, mais d'une grande expérience dans les affaires. A cette élection, on commença à mettre en pratique le décret du concile de Latran, qui demandoit les deux tiers des suffrages; et les cardinaux commencèrent à réduire à eux seuls le droit d'élire le pape, à l'exclusion du peuple et du reste du clergé. Hubaud fut couronné à Véletri, le dimanche suivant, sixième jour du même mois, par Théodin, évêque de Porto, et par l'archiprêtre d'Ostie, et nommé Lucius III. Il étoit de Lucques en Toscane, et tint le saint-siège quatre ans. Jean de belles mains, évêque de Poitiers, élu archevêque de Narbonne, étant allé à Rome pour obtenir la confirmation de cette élection, le pape Lucius

(1) Pagi, an. 1181, n. 2. (2) G. Tyr. XII, c. 7. Rob. de Monte, 1181. Alex. Chr. Vos. p. 327. V. Pagi Ep. 58, ex Longino. 1181, n. 5, et 1185, 13.

(1) Chr. Claraval. ann. 1181. (2) Chr. Vosiense. p. 326. to. 2, Bibl. Lab.



lui donna l'archevêché de Lyon, et le fit son légat en France à cause de son rare savoir, la même année mil cent quat-vingt-un (1). Etienne, alors abbé de Sainte-Geneviève de Paris, le félicita de cette translation, par une lettre où il dit : Le roi m'ayant envoyé depuis peu à Toulouse, j'ai vu en passant les églises brûlées et ruinées jusqu'aux fondements, et les habitations des hommes devenues les retraites des bêtes. J'avoue que j'ai été effrayé quand j'ai appris que vous étiez appelé en ces lieux où vous ne pouviez faire aucun fruit ; mais enfin j'ai été rempli de joie quand j'ai su que Lyon vous appeloit. Ces désordres, dans la province de Narbonne, étoient l'effet de la fureur des albigeois et des cottreaux.

Après la mort de Roger, archevêque d'York, et du pape Alexandre, Guillaume, roi d'Ecosse, envoya en cour de Rome, et obtint du pape Lucius son absolution et la levée de l'interdit jeté sur son royaume, par une bulle expédiée à Véletri, le dix-septième de mars (2). Quant à l'affaire de Jean, évêque de Saint-André, le pape en chargea Roland, élu évêque de Dol, qu'il envoya légat en Ecosse.

A la mort de saint Laurent de Dublin, le roi d'Angleterre avait mis en sa main les biens de cet archevêché, et ensuite l'avait donné à Jean de Cumin, son clerc, qui s'étoit signalé contre saint Thomas de Cantorbéry. Jean de Cumin étant venu à Rome en même temps que les députés d'Ecosse, le pape Lucius l'ordonna prêtre à Véletri, le samedi d'avant la Passion, treizième de mars mil cent quatre-vingt-deux ; et le dimanche des Rameaux, vingt-unième du même mois, il le sacra archevêque de Dublin (3). Le légat Roland, étant arrivé en Ecosse, travailla long-temps à faire la paix entre le roi et Jean, évêque de Saint-André ; mais il ne put y réussir.

#### XXXVII. Affaire de Dol en Bretagne.

Roland avait été élu dès la Saint-Martin, mil cent soixante-dix-sept, par les chanoines de Dol en Bretagne, pour remplir le siège de cette église (4), qui se prétendoit toujours métropolitaine. Car, encore que le pape Lucius II eût jugé définitivement en faveur de l'archevêque de Tours, il avait conservé le pallium à Geoffroy, évêque de Dol, ce qui lui donna prétexte de soutenir sa prétention de métropolitain, mais seulement sur les deux évêques de Tréguier et de Saint-Brieuc ; et les évêques de Dol, ses successeurs, soutinrent la même prétention (5). Roland étoit auparavant doyen d'Avranches, homme pieux et lettré ; à son

(1) Rob. de M. an. 1181. (4) Rob. ad Monte, ann. 1177.

(2) Roger. Hoved. pag. 615. (5) Sup. liv. LXIX, n. 5. Lobineau. Hist. Bret. l. VI, n. 4.

(3) P. 611, 614, 616, 617.

élection se trouvèrent deux évêques, Henri de Bayeux et Richard d'Avranches, et l'abbé du mont Saint Michel, Robert de Torigny, qui nous a conservé ce fait dans sa chronique. Barthélemy, qui étoit alors archevêque de Tours, s'opposa au sacre de Roland, prétendant le sacrer lui-même comme son suffragant ; et le pape Alexandre écrivit plusieurs lettres sur ce sujet, tant à Barthélemy qu'au roi Louis le jeune, qui toute sa vie prit fortement la défense de l'archevêque de Tours (1). Car, la Bretagne appartenant au roi d'Angleterre, le roi de France regardoit comme un avantage de sa couronne que les évêques de cette province dépendissent du siège de Tours.

Le pape Alexandre ne décida rien sur cette affaire, quoique l'archevêque de Tours et le prétendu archevêque de Dol se fussent présentés devant lui, l'un pour obtenir la consécration et le pallium, l'autre pour maintenir son droit sur l'église de Dol. Mais le pape, ne trouvant pas le fait assez éclairci, du consentement des parties, donna commission à Guy, archevêque de Sens (2), Henri, évêque de Bayeux, Etienne, abbé de Sainte-Geneviève de Paris, et au doyen de Bayeux, de faire premièrement leur possible pour accorder les parties ; et, s'ils ne le pouvoient, entendre les témoins et en envoyer les dépositions à Rome, afin que le pape pût juger définitivement en présence des parties, qui devoient y revenir dans deux ans.

Le roi Philippe, étant venu à la couronne, soutint l'intérêt du siège de Tours avec la même vigueur de son père, comme font voir les lettres qu'il fit écrire en son nom sur ce sujet, par Etienne, abbé de Sainte-Geneviève, tant au pape Lucius III qu'à Octavien et à Mélior, tous deux cardinaux, qui avoient grand crédit à Rome. Mais le pape Lucius ne fit autre chose en cette affaire que de donner encore une commission pour ouïr des témoins sur les lieux. Elle est datée de Véronne, le dix-huitième d'août, et par conséquent l'année mil cent quatre-vingt-quatre, et cette même année le pape avait fait Roland cardinal-diacre (3).

#### XXXVIII. Fin d'Arnoul de Lisieux.

Arnoul, évêque de Lisieux, chargé d'années et d'infirmités, et mal content du roi d'Angleterre, son seigneur, avait quitté son évêché pour vivre dans la retraite. Il avait pensé à se retirer dans l'abbaye de Mortemer, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Rouen, comme il paroît par la lettre qu'il en écrivit à l'abbé de Cîteaux ; mais depuis il choisit l'abbaye de Saint-Victor de Paris et s'y fit

(1) Marten. Coll. Nova. (2) Martenne, p. 106. p. 102, 103. Steph. Tornac. (3) Steph. Tornac. Ep. 39. 107, 108, 109. Marten. p. 192.

bâtir un beau logement, où il se retira en mil cent quatre-vingt-un (1). On eut pour lui succéder dans le siège de Lisieux Raoul de Venneville, archidiacre de Rouen, qui auparavant avoit été chancelier du roi d'Angleterre.

Arnoul avoit été élevé dans l'église de Séez, dont il fut archidiacre sous l'évêque Jean, son frère aîné. Son oncle, aussi nommé Jean, évêque de Lisieux, étant mort en mil cent quarante-un, il lui succéda, et tint ce siège quarante-six (2). Il fut en grand crédit auprès du roi d'Angleterre, Henri II, contribua beaucoup à le retenir dans l'obéissance du pape Alexandre, et travailla fortement à le réconcilier avec saint Thomas de Cantorbéry, auquel toutefois il devint suspect comme trop courtisan. Après sa retraite, quelques chanoines de Lisieux, étant allés à Rome, l'accusèrent devant le pape Lucius d'avoir dissipé les biens de son église, et obtinrent pour juges l'évêque d'Avranches, l'abbé du Bec et l'abbé de Savigny. Arnoul, à qui ces juges étoient suspects, se plaignit au pape du jugement qu'ils avoient rendu contre lui, et obtint la cassation, comme il paroît par une lettre qu'il lui écrivit de sa retraite. Il vécut à Saint-Victor en simple chanoine, et y finit saintement ses jours (3).

#### XXXIX. Scandale en l'abbaye de Grestain.

Nous avons de lui plusieurs lettres et quelques sermons. Entre les lettres il y en a une au pape Alexandre III, qui mérite une attention particulière. L'abbaye de Grestain, dans le diocèse de Lisieux, étoit alors gouvernée par Guillaume d'Excester, son quatrième abbé, qui, sous prétexte de prendre soin des biens que son monastère possédoit en Angleterre, étoit le plus souvent dans ce royaume occupé à poursuivre des procès et à se divertir (4) ; et l'évêque l'avoit inutilement averti de revenir à son devoir. Cependant le monastère étoit tombé dans un extrême désordre, il n'y avoit plus d'observance au dedans, on ne faisoit au dehors ni aumônes ni hospitalité ; les moines se battoient et quelquefois à coups de couteau. Ils avoient répandu le bruit qu'il y avoit chez eux une eau miraculeuse qui guérissoit les malades en les y plongeant sept fois ; et une femme, qui en fit l'expérience, y expira entre leurs mains. Un moine tua le cuisinier, qui murmuroit des fréquentes visites qu'il rendoit à sa femme. Enfin, le procureur, que l'abbé avoit laissé pour prendre soin de la maison en son ab-

sence, s'étant enivré à souper, frappa deux moines à coups de couteau dans le réfectoire, et ils le tuèrent sur-le-champ avec une perche.

L'évêque Arnoul écrivit donc sur ce sujet au pape Alexandre, le priant de mettre ordre à ce scandale, et d'ordonner que ces moines indociles seroient dispersés un à un dans des monastères bien réglés, et que, pour renouveler plus aisément la maison de Grestain, on y mettroit des chanoines réguliers. Aussi bien, dit-il, nous avons en cette province grand nombre de monastères fameux, mais peu d'abbayes de chanoines, et elles sont très-pauvres ; en sorte que ceux des nôtres qui veulent embrasser cet ordre sont obligés pour la plupart d'aller en des pays étrangers. Le pape, toutefois, ne changea point l'état de cette abbaye (1) ; mais Gautier, archevêque de Rouen, qui aimoit l'abbé Guillaume, le transféra à Saint-Martin de Pontoise, en mil cent quatre-vingt-cinq, et l'abbaye de Grestain demeura sous la règle de saint Benoît, comme elle est encore.

Le procureur de l'abbaye de Grestain, assommé par les moines, semble être le sujet d'un décret du pape Alexandre, conçu en ces termes : Nous avons appris que quelques-uns d'entre vous honorent comme saint un homme tué dans le vin et l'ivrognerie, quoique l'Eglise permette à peine de prier pour ceux qui meurent en cet état. Car l'apôtre dit que les ivrognes ne posséderont point le royaume de Dieu (2). Cessez donc ce culte, puisque, quand même ce mort feroit des miracles, il ne seroit pas permis de l'honorer comme saint sans l'autorité de l'église romaine.

#### XL. Enfants tués par les juifs.

Le nouveau roi de France, Philippe, avoit une grande aversion pour les juifs, qui étoient puissants dans son royaume, et particulièrement à Paris. Car il avoit souvent ouï-dire aux seigneurs, qui avoient été élevés à la cour avec lui, que ces juifs de Paris, tous les ans le jeudi-saint ou quelqu'autre jour de la semaine sainte, égorgeoient un chrétien comme en sacrifice en des lieux souterrains. Plusieurs avoient été convaincus de ce crime du vivant du roi, son père, et brûlés, et on comptoit pour martyr un enfant, nommé Richard, ainsi tué et crucifié par les juifs, dont le corps reposoit à Paris en l'église de Saint-Innocent, au lieu nommé Champeaux, où étoit le cimetièrre de la ville, et que le roi Philippe fit fermer de murailles, en mil cent quatre-vingt-cinq. On disoit qu'il s'étoit fait plusieurs miracles au tombeau de Richard, qui avoit été

(1) Rob. de Monte, ann. 1182. Arn. Epist. fol. 79.80. (2) Gall. Chr. ex Ord. (3) To. 1, Spic. p. 482. (4) Ep. p. 53, 97.

(1) Neustria. pia. p. 533. (2) C. 1. Extra de Reliq. Rob. de Monte. Vulg. ann. 1185. 1, Cor. vi, 10.



tué à Pontoise, et delà apporté à Paris, suivant le témoignage de Robert, abbé du mont Saint-Michel (1).

Ce même auteur rapporte, sous l'an mil cent soixante-onze, que Thibaut, comte de Chartres, fit brûler plusieurs juifs demeurant à Blois, parce qu'ayant crucifié un enfant au temps de Pâques au mépris des chrétiens, ils l'avoient mis dans un sac et jeté dans la Loire, où il avoit été trouvé. Les juifs, convaincus, furent brûlés, excepté ceux qui se firent chrétiens. Il ajoute qu'ils avoient fait la même chose à Norwick en Angleterre, du temps du roi Etienne, en la personne d'un enfant, nommé Guillaume, et encore depuis à Glocester, sous Henri II. Un auteur anglois rapporte le martyre du jeune Guillaume à la neuvième année du roi Etienne, qui est l'an mil cent quarante-quatre, et celui de l'enfant crucifié à Glocester, sous la sixième année de Henri II, qui est l'an mil cent soixante-deux. Enfin, on trouve encore un enfant, nommé Robert, tué en Angleterre par les juifs à Pâques, l'an mil cent quatre-vingt-un, et enterré dans l'église de Saint-Edmond, où l'on disoit qu'il se faisoit plusieurs miracles. Je ne vois point que jusque-là on ait formé contre les juifs de telles accusations, qui devinrent très-fréquentes depuis (2). Les juifs prétendent que ce sont des calomnies; mais pourquoi les chrétiens les auroient-ils avancées en ce temps plutôt qu'en un autre, s'il n'y avoit eu quelque fondement?

#### XLII. Juifs chassés de France.

Le roi Philippe étoit encore animé contre les juifs, parce que l'antiquité de leur établissement à Paris et la réputation de leurs docteurs les y avoient tellement enrichis, qu'ils possédoient près de la moitié de la ville (3), qu'aux mépris des lois et des canons ils avoient chez eux des esclaves chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qu'ils faisoient judaïser, et qu'ils exerçoient des usures sans bornes avec les chrétiens, nobles, bourgeois et paysans, dont plusieurs étoient contraints de vendre leurs héritages, d'autres de demeurer dans les maisons des juifs comme prisonniers, leur étant engagés par serment. Si, pour le besoin des églises, on leur empruntoit de l'argent, ils prenoient en gage le crucifix et les vases sacrés qu'ils profanoient, et buvoient dans les calices, ou ils les cachaient dans les lieux les plus infectes de leurs maisons. Le roi consulta sur ce sujet un ermite, nommé Bernard, qui vivoit dans le bois de Vincennes en réputation de sainteté; et, par son conseil, il déchargea tous les chrétiens de son royaume de ce qu'ils

devoient aux juifs, en retenant à son profit la cinquième partie (1). Enfin, au mois d'avril mil cent quatre-vingt-deux, il publia un édit portant que tous les juifs se tinssent prêts à sortir de son royaume dans la Saint-Jean, leur donnant ce temps pour vendre leurs meubles, et confisquant à son profit leurs maisons, leurs terres et leurs autres biens immeubles. Quelques-uns se firent baptiser, et obtinrent la conservation de leurs biens et de leur liberté; d'autres gagnèrent par présents et par promesses des prélats et des seigneurs pour solliciter le roi de révoquer son édit. Mais il demeura ferme dans sa résolution, et les juifs, ayant réduit leurs meubles en argent, sortirent au mois de juillet de la même année mil cent quatre-vingt-deux, avec leurs femmes, leurs enfants et toute leur suite. L'année suivante, le roi fit dédier toutes les synagogues pour les changer en églises; ce qui lui attira la bénédiction de tout son peuple.

Au commencement de la même année, mil cent quatre-vingt-trois, Guillaume, archevêque de Reims, et Philippe, comte de Flandre, eurent une conférence à Arras pour leurs affaires secrètes (2); une femme des terres du comte y découvrit plusieurs hérétiques patarins, c'est-à-dire manichéens. Ils furent convaincus, par leur propre confession, de tenir une doctrine très-impure; il y avoit des clercs, des gentilshommes, des paysans, des filles, des femmes mariées et des veuves. L'archevêque et le comte les condamnèrent au feu avec confiscation de leurs biens.

#### XLIII. Latins massacrés à Constantinople.

L'empereur Manuel Comnène avoit été très-favorable aux Latins, et ne confioit qu'à eux les plus grandes affaires, y trouvant plus de fidélité et de vigueur que dans les Grecs (3). Il répandoit sur eux abondamment ses libéralités, ce qui les attiroit auprès de lui de toutes parts; mais les Grecs, principalement les nobles et les parents de l'empereur, n'en étoient que plus indignés et plus confirmés dans la haine qu'ils avoient déjà contre les Latins. Ils étoient encore échauffés par les différends de la religion, ne voulant point céder à l'autorité de l'église romaine, et regardant comme hérétiques tous ceux qui ne suivoient pas leurs traditions. C'est ainsi qu'en parle Guillaume, archevêque de Tyr, qui avoit été plusieurs fois à Constantinople, et il ajoute qu'après la mort de l'empereur Manuel les Grecs cherchoient l'occasion d'assouvir leur haine, et d'exterminer les Latins dans tout leur empire. Ils ne la trouvèrent pas tant que l'autorité fut entre les mains d'Alexis, protovestiaire et protosébaste, qui gouvernoit l'impératrice et le jeune empereur, son

frils; car Alexis se servoit aussi du conseil et du secours des Latins.

Mais son arrogance et son avarice le rendirent bientôt odieux, et les mécontents appelèrent Andronic, de la même famille des Comnènes, homme inquiet et perfide, qui, sous l'empereur Manuel, avoit été en prison, puis fugitif dans tout l'Orient. Enfin Manuel, trois mois avant sa mort, l'avoit rappelé pour le tenir dans un exil honorable, et lui avoit donné le gouvernement du Pont. Etant donc invité par les mécontents, il vint avec une armée camper sur l'Hellespont en présence de Constantinople; tout lui céda, on prit le protosébaste, on le lui envoya, et il lui fit crever les yeux (1); ensuite il fit passer à Constantinople des troupes contre les Latins, qui toutefois furent avertis du mauvais dessein des Grecs. Les plus vigoureux s'embarquèrent sur quarante-quatre galères et plusieurs vaisseaux qu'ils trouvèrent au port, emmenant leurs familles et ce qu'ils pouvoient emporter; les plus foibles et les plus négligents furent attaqués dans leur quartier par les troupes d'Andronic et par le peuple de Constantinople. Le peu de ces pauvres Latins qui purent prendre les armes résistèrent long-temps et vendirent chèrement leur vie; les autres, c'est-à-dire les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, furent brûlés impitoyablement dans leurs maisons, et tout le quartier réduit en cendre. Les Grecs n'épargnèrent pas même les églises et les autres lieux de piété, qui furent brûlés avec ceux qui s'y étoient réfugiés, et ils ne distinguèrent les prêtres et les moines d'avec les laïques qu'en les traitant plus cruellement.

Entre eux se trouva Jean, cardinal-sous-diacre, que le pape, à la prière de l'empereur Manuel, avoit envoyé travailler à la réunion des deux églises. Comme il étoit dans son logis pendant ce massacre, quelques personnes pieuses vinrent l'exhorter à se retirer. A Dieu ne plaise, dit-il, je suis ici pour l'union de l'Eglise et par l'ordre du pape, mon maître. Alors les Grecs entrèrent et lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent à la queue d'un chien, et la traînèrent ainsi par les rues. Ils traînèrent aussi par la ville les corps des Latins déjà morts après les avoir déterrés; ils entrèrent dans l'hôpital de Saint-Jean, appartenant aux chevaliers hospitaliers de Jérusalem, et égorgèrent tous les malades qu'ils y trouvèrent (2). Les prêtres et les moines Grecs étoient les plus ardents à exciter le massacre; ils cherchoient les Latins dans le fond de leurs maisons et dans les lieux les plus cachés, de peur que quelqu'un n'échappât, et les livroient aux meurtriers, à qui même ils donnoient de l'argent pour les encourager; les plus humains vendoient aux Turcs et aux autres infidèles ceux qui s'étoient réfugiés chez eux, et à qui ils avoient promis de les

sauver; on en comptoit plus de quatre mille de tout âge, de tout sexe et de toute condition réduits aussi en esclavage. Tel fut le traitement que firent les Grecs aux Latins établis chez eux depuis long-temps, quoique plusieurs leur eussent donné en mariage leurs filles ou leurs parentes. Ce massacre arriva au mois d'avril mil cent quatre-vingt-deux (1).

Les Latins qui s'étoient sauvés par mer en firent de cruelles représailles. Ils s'assemblèrent près de Constantinople, et s'y arrêtrèrent quelque temps, attendant l'événement du tumulte; mais, quand ils eurent appris ce qui s'étoit passé, ils partirent enflammés de colère, et faisant le tour de l'Hellespont depuis l'embouchure de la mer Noire jusqu'à celle de la Méditerranée, ils descendirent dans les villes et les places, et firent main basse sur tous les habitants. Ils attaquèrent aussi les monastères de ces côtes et des îles voisines, tuèrent les moines et les prêtres, et brûlèrent les monastères avec ceux qui s'y étoient réfugiés; ils en enlevèrent des richesses immenses, dont ils réparèrent leurs pertes, et firent encore un grand profit; car, outre ce que les citoyens de Constantinople avoient donné depuis long-temps à ces monastères, ils y avoient encore mis en dépôt une grande quantité d'or et d'argent que les Latins emportèrent, et ils firent les mêmes ravages aux côtes de Thessalie et des autres provinces maritimes, pillant et brûlant les villes et les bourgades. Ils rassemblèrent aussi les galères qu'ils trouvèrent en divers lieux, et armèrent une flotte formidable contre les Grecs. Quelques-uns, ayant horreur de prendre part à ces violences, s'embarquèrent sur un vaisseau avec leurs femmes et leurs enfants, et se retirèrent en Syrie.

#### XLIII. Andronic appelé à Constantinople.

Cependant, tout ce qu'il y avoit de grand à Constantinople passoit le détroit pour aller saluer Andronic (2); le patriarche Théodose y alla le dernier avec les principaux du clergé, et Andronic, apprenant qu'il approchoit de sa tente, alla au devant vêtu d'un habit violet, ouvert par devant, qui lui descendoit seulement jusqu'aux genoux, avec un bonnet pointu de couleur brune. Il se prosterna devant le patriarche, qui étoit à cheval; puis, s'étant relevé, il lui baisa les pieds, l'appelant le sauveur de l'empereur, l'amateur du bien, le défenseur de la vérité, et un second Chrysostôme pour l'éloquence. Le patriarche, voyant alors Andronic pour la première fois, le trouva tel que l'empereur Manuel le lui avoit dépeint, la taille au-dessus de l'ordinaire, le regard farouche, les sourcils d'un homme superbe, caché, soucieux et toujours pensif, la démarche fière, les manières arti-

(1) Rigord. an. 1, p. 6. 1043, 1050. Gervas. Chr. Id. p. 21. Rob. an. 1171. 1181. Cardos. excel. calom. (2) Boll. 25 Mart. fo. 8, 10. c. 588. Chr. Jo. Brom. p. (3) Rigord. p. 8.

(1) Guill. Armori. p. 72. (3) Guill. Tyr. XII, c. 1183. (2) Auct. Aquicinct. an. 10.

(1) Nicet. p. 162. 1182. Cange. C. P. lib. IV, (2) Rob. de Monte. ann. 163.

(1) G. Tyr. c. 13.

(2) Nicet. p. 163, D.



ficieuses et affectées. Leur conversation fut civile en apparence, et ils se dirent des vérités qu'ils feignoient de ne pas entendre. Andronic entra ensuite à Constantinople, où il étoit absolument le maître, aussi bien que par tout l'empire. Il rendoit néanmoins tous les honneurs au jeune Alexis, qu'il fit couronner avec son épouse Agnès, sœur du roi de France, Philippe.

#### XLIV. Etat du royaume de Jérusalem.

Le royaume de Jérusalem s'affoiblissoit de plus en plus, tant au dedans par la division des seigneurs (1), qu'au dehors par leur mauvaise conduite avec les infidèles. La maladie du roi Baudouin IV se déclarant plus ouvertement pour être la lèpre, et le rendant incapable d'agir, il entra en soupçon contre Boémond, prince d'Antioche, et Raymond, comte de Tripoli, croyant qu'ils lui vouloient ôter le royaume. Il résolut donc de marier sa sœur Sibile, veuve du marquis de Montferrat; et, au lieu de la donner à un des plus puissants seigneurs du pays, il la maria précipitamment à un jeune François, Guy de Lusignan, fils de Hugues le brun, comte de la Marche. Ce mariage se fit pendant l'octave de Pâques, contre la coutume (2). D'un autre côté, Arnaud de Châtillon étoit seigneur de Carac, ville forte sur la frontière de Syrie, nommée par les anciens la pierre du désert, parce qu'elle est à l'entrée du désert d'Arabie, sur une haute montagne, et érigée par les Latins en archevêché. Arnaud alloit souvent en partie hors de cette place, et, sans avoir égard aux trêves faites avec Saladin, il enleva plusieurs caravanes de marchands qu'il mit aux fers, après avoir pillé les richesses dont ils étoient chargés. Il voulut même exécuter un dessein qu'il avoit depuis plusieurs années, de courir jusqu'aux portes de la Mecque, et il en fit les préparatifs. Mais l'émir, qui commandoit en Syrie en étant averti, se mit en campagne, et, sans vouloir combattre contre Arnaud, se contenta d'assurer le passage aux pèlerins de la Mecque. Quelques mois après, un vaisseau, portant quinze cents chrétiens, fit naufrage auprès de Damiette, et Saladin fit mettre aux fers tous ceux qui s'en étoient sauvés, et confisqua les marchandises; puis il envoya demander au roi de Jérusalem la liberté de tous les musulmans qu'Arnaud de Châtillon et les templiers de Carac avoient enlevés, et satisfaction de toutes les hostilités commises par les chrétiens au préjudice de la trêve. A faute d'y satisfaire promptement, Saladin lui déclaroit la guerre, et menaçoit de traiter les chrétiens qu'il tenoit comme les templiers traiteroient leurs prisonniers. Le roi Baudouin renvoya avec mépris l'officier de Sala-

(1) G. Tyr. XXII, c. 2.

(2) Id. c. 28. Vie de Saladin, MS. an. 1181.

din, craignant de déplaire aux templiers, qui faisoient profession de n'obéir qu'au pape et aux supérieurs de leur ordre, et qui ne vouloient pas relâcher le butin qu'ils avoient fait sur les caravanes. Ainsi, ils obligèrent le roi à faire la guerre, contre l'avis de tous les seigneurs, car il n'avoit que deux ou trois mille hommes de pied, et sept cents chevaliers, au lieu que Saladin étoit à la tête de vingt mille hommes.

#### XLV. Boémond, prince d'Antioche, excommunié.

Dès l'année précédente, mil cent quatre-vingt-un, Boémond, prince d'Antioche, avoit quitté sa femme légitime pour une concubine, et le patriarche Aimeri, après deux monitions qui furent inutiles, l'excommunia (1). Le prince, irrité, commença à persécuter le patriarche, les évêques et les autres prélats du pays, mettant la main sur eux avec violence, méprisant les franchises des églises et des monastères, pillant leurs biens et désolant leurs terres. Il assiégea même le patriarche avec son clergé dans une forteresse appartenant à l'Eglise. Quelques seigneurs du pays, ne pouvant souffrir les emportements du prince, se retirèrent de son service, entre autres Renaud Mansuer, qui s'enferma dans un château imprenable qu'il avoit, et y donna retraite aux prélats chassés de leurs sièges, et aux autres qui étoient persécutés pour la même cause. Cette division fit craindre aux hommes les plus sensés que les infidèles ne s'en prévalussent pour remettre le pays sous leur obéissance. Le roi de Jérusalem, avec le patriarche, les prélats et les seigneurs du royaume, s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et firent les réflexions que le patriarche d'Antioche auroit dû faire avant que d'employer les censures. Ils n'osèrent user de force pour réduire Boémond, quoiqu'il l'eût bien mérité; de peur qu'il n'appelât à son secours les Turcs, qu'il n'auroit pas chassés ensuite quand il auroit voulu. Ils jugèrent que les prières et les avertissements seroient inutiles avec un homme emporté et prévenu de passion, et conclurent qu'il falloit souffrir ce mal, de peur d'en attirer un plus grand, et attendre qu'il plût à Dieu de toucher le cœur du prince. D'autant plus qu'outre l'excommunication de sa personne, tout le pays étoit en interdit, en sorte qu'on n'administrait autre sacrement que le baptême des enfants.

On convint tout-fois, par délibération commune, que le patriarche de Jérusalem irait à Antioche avec Renaud de Châtillon, beau-père du prince, frère Arnaud de Toroge, maître des templiers, et frère de Roger de Molins, maître des hospitaliers, pour voir

(1) Guil. Tyr. XXII, c. 7.

s'ils pourroient trouver quelque remède à ces maux. Car ils craignoient que le pape et les princes de deçà la mer ne les accusassent de négligence ou de malice s'ils laissoient leurs voisins dans un si malheureux état, sans leur donner aucun secours ni aucune marque de compassion. Le patriarche de Jérusalem prit encore avec lui l'archevêque élu de Césarée, nommé Moine, Albert, évêque de Bethleem, Renaud, abbé du mont de Sion, et Pierre, prieur du Saint-Sépulcre, hommes prudents et discrets; puis ils prirent en passant le comte de Tripoli, ami particulier du prince d'Antioche, et s'assemblèrent à Laodicée, et ensuite à Antioche, où ils conclurent la paix pour un temps. Les conditions furent que l'on rendroit au patriarche, aux évêques et aux églises tout ce qu'ils avoient perdu, et que l'interdit seroit levé, mais que le prince demeureroit excommunié s'il ne quittoit sa concubine. Après avoir ainsi un peu apaisé le mal, ils se retirèrent. Mais le prince continua dans son désordre, sans considérer le péril où il exposoit son état, il chassa ses meilleurs serviteurs, seulement parce qu'on disoit qu'ils n'approuvoient pas sa conduite, savoir, son connétable, son chambellan et trois autres seigneurs. Ils furent contraints de se retirer près de Rupin, prince d'Arménie, qui les reçut magnifiquement, leur donnant d'abord de grands présents, et leur assignant à chacun une subsistance honnête.

#### XLVI. Réunion des maronites.

Aimery, qui étoit le troisième patriarche d'Antioche latin, eut peu de temps après la consolation de réunir les maronites à l'église romaine. Ils étoient monothélites, attachés aux erreurs de Macaire, patriarche d'Antioche, qui fut condamné au sixième concile général en six cent quatre-vingt-un, et tellement connus pour être dans cette hérésie, que les chrétiens orientaux, écrivant en arabe, n'ont pas d'autre nom pour signifier les monothélites que celui de maronites (1). Cette nation étoit composée d'environ quarante mille âmes, dispersées sur le mont Liban et aux environs, dans les diocèses de Gible, de Botron et de Tripoli. Comme ils étoient gens de guerre, braves et fort utiles aux Latins contre les infidèles, leur conversion causa une grande joie. Car ils embrassèrent non-seulement la foi catholique, mais encore les traditions de l'église romaine, à laquelle ils se réunirent avec leur patriarche et quelques-uns de leurs évêques, qui, pour se conformer aux Latins, prirent des mitres, des anneaux et des crosses, et introduisirent dans leurs églises l'usage des cloches; car les Grecs et les Orientaux n'usent que de

(1) G. Tyr. XXII, c. 8. c. 77. Sup. liv. XI, n. 13. Jac. de Vitr. Hist. Hieros.

tables de bois sur lesquelles ils frappent pour appeler à l'office, à peu près comme nous faisons le vendredi-saint. Aussi les Orientaux, pour exprimer cette réunion, disent que les maronites se rendirent francs. Toutefois ils se servoient, comme ils font encore, de la langue chaldaïque dans l'office divin, et de l'arabe pour langue vulgaire.

#### XLVII. Archevêché de Montréal en Sicile.

Dès l'année mil cent soixante-quatorze, Guillaume II, roi de Sicile, avoit fondé un monastère de bénédictins à quatre milles de Palerme sa capitale, en un lieu agréable, au pied d'une montagne, que le séjour des rois fit appeler Montréal, et qui devint une petite ville (1). Le pape Alexandre III accorda dès lors plusieurs privilèges à ce nouveau monastère, entre autres l'exemption, puis la dépendance immédiate du saint-siège. Enfin, à la prière du même roi, le pape Lucius III érigea cette église en métropole, nonobstant la proximité de Palerme, et lui donna pour suffragants les évêques de Catane et de Syracuse, quoique ces villes soient à l'autre extrémité de la Sicile. Ce fut le chancelier Matthieu qui, par jalousie contre Gautier, archevêque de Palerme, persuada au roi de poursuivre cette érection si contraire aux anciennes règles (2). Elle est du cinquième février mil cent quatre-vingt-trois, et Guillaume, second abbé, en fut le premier archevêque, que le pape sacra de sa main, et ordonna que l'observance monastique demeureroit à perpétuité dans cette église.

#### XLVIII. Mort de Christien. Conrad, archevêque de Mayence.

Le pape Lucius étoit à Velétri, ne pouvant demeurer à Rome, à cause de la révolte des Romains. Leur différent venoit de quelques coutumes qu'il jura de ne jamais observer, quoique les papes, ses prédécesseurs, les eussent gardées, et les Romains en furent tellement irrités, qu'ils pillèrent et brûlèrent les terres du pape, en sorte qu'il fut obligé de fuir de place en place dans ses forteresses. Christien, archevêque de Mayence, chancelier de l'empereur, vint au secours du pape avec une grande armée d'Allemands, et incommoda fort les Romains; mais il tomba malade à Tusculum, et le pape qui étoit proche le vint voir (3). L'archevêque étoit si mal, qu'il ne put se lever pour le recevoir; mais il se confessa à lui, reçut de sa main les sacrements et l'indulgence, et mourut ainsi au mois d'août mil cent quatre-vingt-trois. On prétendit que les Ro-

(1) Fassel 1 Dec. lib. VIII, p. 170, 2 dec. VII, c. 5, p. 433. Bar. an. 1174, n. ult. (2) Ric. de S. Ger. (3) Roger. Hoved. p. 621. Jo. de Cen. Chr. Hist. ap. Ser. p. 826.



maines avoient procuré sa mort par l'eau d'une fontaine qu'ils avoient empoisonnée. Son armée se dissipa, et les Romains s'élevèrent plus fortement contre le pape. Le siège de Mayence étant ainsi demeuré vacant, Conrad, qui en avoit été pourvu avant Christien, y rentra, quittant celui de Saltzbourg où il avoit été transféré; et Albert de Bohême rentra dans le siège de Saltzbourg, par ordre de l'empereur, et du consentement de cette église, où il fut intronisé pour la seconde fois le dix-neuvième de novembre mil cent quatre-vingt-trois (1).

XLIX. Subside accordé au pape.

Le pape, voyant qu'il ne pouvoit résister aux Romains, envoya des nonces aux rois et aux seigneurs, tant laïques qu'ecclésiastiques, pour demander des secours d'argent (2). Ceux qui vinrent en Angleterre ayant fait leur proposition, le roi consulta les évêques et le reste du clergé, qui lui conseillèrent de donner le subside au pape tel qu'il le jugeroit à propos, tant pour lui que pour eux. Car, ajoutèrent-ils, nous aimons mieux vous rembourser, si vous le voulez, de ce que vous aurez donné, que de souffrir que le pape envoie ses nonces en Angleterre lever sur nous un subside: ce qui pourroit tourner en coutume au préjudice du royaume. Le roi suivit ce conseil, et envoya au pape une grande somme d'argent, avec laquelle, et celle qu'il reçut de toutes parts des autres princes, il fit sa paix avec les Romains.

La même année, le pape étant à Véletri, Jean et Hugues, qui se disputoient l'évêché de Saint-André en Ecosse, furent entendus en consistoire, et on jugea qu'ils n'y avoient droit ni l'un ni l'autre (3). Ils résignèrent entre les mains du pape purement et simplement, et se retirèrent de sa cour, attendant sa miséricorde. Peu de jours après, il rendit à Hugues l'évêché de Saint-André, et donna à Jean celui de Donquede, avec tout ce que le roi d'Ecosse lui avoit ôté. Quand ils furent revenus en Ecosse, ils se mirent en possession chacun de leur siège; mais parce que le roi ne voulut pas faire à Jean la restitution que le pape avoit ordonnée, ce prélat disputa encore à Hugues l'évêché de Saint-André.

L. Mort du jeune roi d'Angleterre.

La même année, mourut le jeune roi d'Angleterre, Henri (4). Il faisoit la guerre au roi, son père, en Limousin, et l'avoit plusieurs fois voulu surprendre par de faux serments et des promesses trompeuses. Enfin, le chagrin de ne pouvoir réussir dans ses mauvais desseins, le

(1) Chr. Reichers. ann. 1183. Sup. liv. LXXII, n. 62.  
(2) Roger. p. 632.  
(3) Roger. p. 621. Sup. n. 27.  
(4) Ibid. p. 620.

fit tomber grièvement malade à Martel en Quercy; et, se voyant près de sa fin, il envoya au roi, son père, qui refusa de l'aller trouver, ne s'y fiant pas. Le malade appela les évêques et les autres ecclésiastiques qui se trouvoient près de lui; et leur confessa ses péchés, premièrement en secret, puis publiquement. Après avoir reçu l'absolution, il donna à Guillaume Maréchal son ami, la croix qu'il avoit prise pour aller en Jérusalem, le chargeant d'accomplir son vœu; puis, ayant ôté ses habits, il se revêtit d'un cilice, se mit une corde au cou, et dit aux évêques et aux autres ecclésiastiques: Je me livre, indigne pécheur que je suis, à vous qui êtes les ministres de Dieu; priant Notre Seigneur Jésus-Christ, qui pardonna au larron à la croix, d'avoir pitié de ma malheureuse âme par vos prières et par son ineffable miséricorde. Tous répondirent: Amen; et il ajouta: Tirez-moi de mon lit avec cette corde, et me mettez sur ce lit de cendre. Ils le firent, et mirent deux grosses pierres carrées, l'une à sa tête, l'autre à ses pieds; alors il reçut le viatique, et mourut âgé de vingt-huit ans, le jour de Saint-Barnabé, onzième de juin mil cent quatre-vingt-trois (1). Il fut enterré à Notre-Dame de Rouen, comme il l'avoit ordonné.

LI. Andronic, empereur de Constantinople.

A Constantinople, Andronic, qui avoit tout pouvoir, entreprit de marier Irène, sa bâtarde, avec Alexis, bâtard du défunt empereur Manuel, quoique l'un et l'autre fussent nés d'incestes avec des parentes (2). Car Andronic prétendoit que les conjonctions illégitimes ne produisoient point de parenté; et il fit autoriser cet avis par le concile et par le sénat. Mais le patriarche Théodose s'opposa toujours à ce mariage, et demeura inébranlable contre l'autorité d'Andronic. Enfin, voyant qu'il ne pouvoit plus faire aucun bien, et que le mal prévaloit ouvertement, il renonça au siège de Constantinople, qu'il avoit rempli pendant six ans, et se retira à l'île de Térébinte, où il s'étoit bâti un logement et un sépulcre. Andronic, ravi de sa retraite, à laquelle il ne s'attendoit pas, fit célébrer le mariage entre Alexis et Irène par l'archevêque de Bulgarie, qui se trouvoit à Constantinople; et, pour remplir le siège patriarcal, il choisit Basile Camatère, qui étoit cartophylax et hypertime. On disoit que Basile s'étoit procuré le patriarcat, en promettant par écrit de se conformer entièrement aux volontés d'Andronic dans l'exercice de son ministère (3).

Ce fut par les mains de ce patriarche qu'Andronic fit couronner l'empereur Alexis le jour de la Pentecôte, dix-septième de mai

(1) Chr. Vosiens. p. 290.  
(2) Nic. Alex. n. 15, p. 168.  
(3) Catalog. Jus Gæro-Rom.

mil cent quatre-vingt-deux, et, pour témoigner plus de respect à ce jeune prince, il le porta sur ses épaules à la grande église, pleurant à chaudes larmes (1). Mais quelque temps après il le fit consentir, quoiqu'à regret, de l'associer à l'empire; et ils furent couronnés ensemble au mois de septembre, où commençoit l'indiction seconde, l'an six mil six cent quatre-vingt-douze selon les Grecs, selon nous, mil cent quatre-vingt-trois. En cette cérémonie, Andronic fut nommé le premier, sous prétexte qu'il étoit indécent de mettre un enfant avant un vieillard vénérable. Quand ce vint à la communion, Andronic, après avoir reçu le pain céleste, étendant les mains pour prendre le calice, jura par les mystères terribles qu'il n'acceptoit l'empire que pour soulager Alexis. Mais peu de jours après, son conseil ayant décidé qu'il étoit dangereux pour un état d'avoir plusieurs maîtres, la mort d'Alexis fut résolue; on l'étrangla de nuit avec la corde d'un arc, et on porta le corps à Andronic, qui, lui donnant des coups de pied dans les flancs, fit plusieurs reproches à son père et à sa mère. Ensuite il lui fit couper la tête, et se la fit rapporter et jeter le corps au fond de la mer, enfermé dans un cercueil de plomb. Ainsi finit l'empereur Alexis Commène, fils de Manuel, n'ayant pas encore quinze ans accomplis, après en avoir régné trois.

Il étoit fiancé avec Agnès, sœur du roi de France, Philippe-Auguste, qu'Andronic épousa, tout vieux qu'il étoit, quoiqu'elle n'eût pas encore onze ans; puis il pria le patriarche Basile et le concile de l'absoudre du serment qu'il avoit fait à l'empereur Manuel et à son fils, lui et tous les autres qui avoient violé ce serment. Les prélats accordèrent l'absolution par des décrets qu'ils publièrent; et, pour récompense, l'empereur Andronic leur accorda quelques petites grâces, dont la plus considérable fut d'être assis sur des bancs que l'on plaçoit auprès de son trône. Mais, comme le règne d'Andronic ne fut que de deux ans, ils ne jouirent guère de cet honneur.

LII. Entreprise de l'abbé de Fulde.

En Allemagne, l'empereur Frédéric tint une cour solennelle à Mayence à la Pentecôte de l'année suivante, mil cent quatre-vingt-quatre, pour faire chevalier son fils Henri, déjà reconnu roi des Romains (2). En cette assemblée, l'abbé de Fulde représenta à l'empereur que son monastère avoit cette prérogative, que, quand la cour se tenoit à Mayence, l'archevêque devoit être assis à la droite de l'empereur, et l'abbé de Fulde à sa gauche. Or, ajouta l'abbé, l'archevêque de Cologne nous prive de ce droit depuis long-temps, c'est pourquoi nous

(1) Roger. Hoved. p. 595.  
(2) Arnold. Lubec. Chr. Nicet. n. 18.

vous prions de nous rendre aujourd'hui notre place. Alors l'empereur dit à l'archevêque de Cologne: Vous avez oui ce qu'a dit l'abbé; nous vous prions de ne pas troubler la joie de cette fête et de lui laisser la place qu'il dit lui appartenir. L'archevêque se leva, disant: Seigneur, comme il plaira à votre sérénité; que l'abbé prenne la place qu'il désire, mais trouvez bon que je me retire à mon logis. Comme il vouloit s'en aller, le comte palatin du Rhin, frère de l'empereur, se leva d'auprès de lui, et dit: Seigneur, je suis vassal de l'archevêque de Cologne, il est juste que je le suive. Le duc de Brabant et plusieurs autres seigneurs en dirent autant. Le jeune roi Henri, voyant le désordre qu'alloit causer leur retraite, se jeta au cou de l'archevêque, lui disant: Mon cher père, je vous prie de demeurer pour ne pas changer en tristesse notre joie. L'empereur Frédéric l'en pria aussi, assurant qu'il avoit ainsi parlé en simplicité sans aucun dessein de l'offenser. Ainsi chacun reprit sa place, et la fête se passa paisiblement. Or, l'archevêque, prévoyant l'entreprise de l'abbé, étoit venu à cette cour, accompagné de quatre mille hommes armés. Nous avons vu six-vingts ans auparavant, en mil soixante-trois, une semblable querelle entre l'évêque d'Hildesheim et l'abbé de Fulde, dont les suites furent plus fâcheuses (1).

LIII. Concile de Vérone.

Ensuite l'empereur passa en Italie, et vint trouver le pape Lucius à Vérone, où les insultes des Romains l'avoient obligé de se retirer (2). La plus cruelle est, qu'ayant trouvé plusieurs de ses clercs hors la de ville, ils leur crevèrent les yeux à tous, hormis un, et les lui renvoyèrent. Le pape anathématisa ceux qui avoient commis ce crime, sortit de la ville avec les siens, et vint à Vérone, où il demeura jusqu'à sa mort. Avec le pape et l'empereur, s'y trouvèrent plusieurs prélats et plusieurs seigneurs, et s'y tint un grand concile qui commença le premier jour d'août mil cent quatre-vingt-quatre, et duroit encore le quatrième de novembre. En ce concile, le pape Lucius fit une constitution, où il parle ainsi (3):

LIV. Décret contre les hérétiques.

La vigueur ecclésiastique doit s'exciter pour abolir les diverses hérésies qui ont commencé à pulluler de notre temps dans la plupart des lieux, vu principalement qu'elle se trouve appuyée de la puissance impériale (4). C'est pourquoi, en la présence de notre cher fils

(1) Sup. liv. LIV, n. 9.  
(2) Auct. Aquicinet. an. 1184. Nang. an. 1183.  
(3) Rub. lib. vi, p. 355.  
(4) Tom. 10, Conc. p. 1737, extra de haret. ad abol. c. 9. Decr. collect. 1, liv. v, tit. 6.  
Rad. de Diceto. p. 614.



l'empereur Frédéric, de l'avis de nos frères les cardinaux, des patriarches, archevêques et évêques, et de plusieurs seigneurs assemblés de diverses parties du monde, nous condamnons par ce décret toutes les hérésies, quelque nom qu'elles portent, entre autres les cathares et patarins, et ceux qui se disent fausement, humiliés ou pauvres de Lyon, les passagins, josépins et arnaudistes. Nous les soumettons tous à un anathème perpétuel. Et parce que quelques-uns, sous prétexte de piété, s'attribuent l'autorité de prêcher, nous comprenons sous un pareil anathème tous ceux qui oseront prêcher en public ou en particulier, sans avoir mission et autorité de nous ou de l'évêque du lieu, tous ceux qui pensent ou enseignent autrement que l'église romaine, touchant le sacrement du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, le baptême, la rémission des péchés, le mariage et les autres sacrements. Et généralement tous ceux qui auront été jugés hérétiques par l'église romaine, par chaque évêque dans son diocèse, avec le conseil de son clergé, ou par le clergé même, le siège vacant, avec le conseil, s'il est besoin, des évêques voisins. Nous condamnons de même tous ceux qui donneront retraite ou protection à ces hérétiques, soit qu'on les nomme consolés, croyants, parfaits ou de quelqu'autre nom superstitieux.

Et, parce que la sévérité de la discipline ecclésiastique est quelquefois méprisée par ceux qui n'en comprennent pas la vertu, nous ordonnons que ceux qui seront manifestement convaincus des erreurs susdites, s'ils sont clercs ou religieux, soient dépouillés de tout ordre et bénéfice, et abandonnés à la puissance séculière, pour recevoir la punition convenable; si ce n'est que le coupable, sitôt qu'il sera découvert, fasse abjuration entre les mains de l'évêque du lieu. Il en sera de même du laïque, et il sera puni par le juge séculier s'il ne fait abjuration. Ceux qui seront seulement trouvés suspects seront punis de même, s'ils ne prouvent leur innocence par une purgation convenable; mais ceux qui retomberont, après l'abjuration ou la purgation, seront laissés au jugement séculier, sans être plus écoutés. Et les biens des clercs condamnés seront appliqués selon les lois aux églises qu'ils servaient. Cette excommunication, contre tous les hérétiques, sera renouvelée par tous les évêques aux grandes solennités, ou quand l'occasion s'en présentera, sous peine d'être suspens trois ans durant des fonctions épiscopales.

Nous ajoutons, par le conseil des évêques, sur la remontrance de l'empereur et des seigneurs de sa cour, que chaque évêque visitera une ou deux fois l'année, par lui-même, par son archidiacre, ou par d'autres personnes capables, les lieux de son diocèse, où le bruit commun sera que des hérétiques demeurent; et il fera jurer trois ou quatre hommes ou

plus de bonne réputation, et même, s'il le juge à propos, tout le voisinage; que s'ils apprennent qu'il y ait là des hérétiques ou des gens qui tiennent des conventicules secrets, ou qui mènent une vie différente du commun des fidèles, ils les dénonceront à l'évêque ou à l'archidiacre. L'évêque ou l'archidiacre appellera devant lui les accusés; et, s'ils ne se purgent suivant la coutume du pays, ou s'ils retombent, ils seront punis par le jugement des évêques. Que, s'ils refusent de jurer, ils seront dès là jugés hérétiques.

Nous ordonnons de plus que les comtes, les barons, les recteurs et les consuls des villes et des autres lieux, promettant par serment, suivant la monition des évêques, d'aider efficacement l'église en tout ce que dessus contre les hérétiques et leurs complices, quand ils en seront requis; et qu'ils s'appliquent de bonne foi à exécuter, selon leur pouvoir, ce que l'église et l'empire ont statué sur cette matière; sinon ils seront dépouillés de leurs charges, et ne seront admis à aucune autre, outre qu'ils seront excommuniés, et leurs terres mises en interdit. La ville qui résistera à ce décret, ou qui, étant avertie par l'évêque, négligera de punir les contrevenants, sera privée du commerce des autres villes, et perdra la dignité épiscopale. Tous les auteurs d'hérétiques seront notés d'infamie perpétuelle, et comme tels exclus d'être avocats et témoins, et des autres fonctions publiques. Ceux qui sont exempts de l'évêque, et soumis seulement au saint-siège, ne laisseront pas, pour ce que dessus, de subir le jugement des évêques comme délégués du saint-siège, nonobstant leurs privilèges.

On voit dans ce décret le concours des deux puissances pour l'extirpation des hérésies; l'église emploie l'excommunication et les autres censures; l'empereur, les seigneurs et les magistrats emploient les peines temporelles. Je crois de plus y voir l'origine de l'inquisition contre les hérétiques, en ce que l'on ordonne aux évêques de s'informer, par eux-mêmes ou par commissaires, des personnes suspectes d'hérésie, suivant la commune renommée et les dénonciations particulières; que l'on distingue les degrés de suspects, convaincus, pénitents et relaps, suivant lesquels les peines sont différentes. Enfin, qu'après que l'église a employé contre les coupables les peines spirituelles, elle les abandonne au bras séculier, pour exercer encore contre eux les peines temporelles, ayant reconnu par expérience que plusieurs chrétiens, et particulièrement ces nouveaux hérétiques, n'étaient plus sensibles aux peines spirituelles. On reconnoît donc enfin, qu'outre la peine spirituelle, il étoit permis d'employer la temporelle contre la même personne pour le même crime, sans craindre de violer la maxime, *non bis in idem*, dont la défense fut vingt ans auparavant la principale cause de la persécu-

tion que souffrit saint Thomas de Cantorbéry (1).

#### LV. Origine des Vaudois.

Quant aux hérétiques nommés en ce décret, les cathares ou paterins sont les nouveaux manichéens, dont nous avons si souvent parlé; les passagins ou passages vouloient que la loi mosaïque fût observée à la lettre, et nioient la Trinité; ils condamnoient les pères et toute l'église romaine (2). Leur nom semble venir du grec *passagios*, tout saint. Mais les humiliés et les pauvres de Lyon méritent une attention particulière, car leurs commencements avoient été bons. Les humiliés parurent premièrement en Lombardie; c'étoient des hommes et des femmes qui vivoient en commun dans une grande pauvreté, portoient des habits fort rudes; et, dans leur contenance, leurs discours et toutes leurs manières d'agir, témoignaient une grande humilité. Ils subsistoient principalement du travail de leurs mains, et ne possédoient rien en propre. Il y avoit entre eux des laïques presque tous lettrés, et ils disoient tout l'office canonial du jour et de la nuit; plusieurs ne mangeoient point de chair s'ils n'étoient grièvement malades, et ne portoient point de linge. Les femmes de cet institut étoient tellement éloignées des hommes, qu'ils ne les voyoient pas même à l'église, et un mur les séparoit au sermon. Le pape avoit approuvé leur institut, et avoit permis aux clercs et aux laïques lettrés de prêcher, non-seulement dans leurs maisons, mais dans les places publiques et dans les églises, du consentement des prélats. Ils avoient fait ainsi grand nombre de conversions, et s'étoient multipliés en peu de temps; car, outre ceux qui vivoient en commun, plusieurs à leur persuasion vivoient saintement dans le monde avec leurs femmes et leurs enfants. Ces humiliés étoient formidables aux manichéens, qu'ils confondoient publiquement, et découvroient leurs artifices; et ils en convertissoient plusieurs. Ce n'est pas de ces humiliés qu'il faut entendre le décret du pape Lucius, mais de ceux qui, prenant fausement ce nom, s'ingéroient à prêcher sans mission, à entendre les confessions, et diriger, entreprenant sur le ministère ecclésiastique (3).

Les pauvres de Lyon sont plus connus sous le nom de vaudois, et leur secte commença en mil cent soixante à cette occasion. Plusieurs notables bourgeois étant assemblés à Lyon, un d'eux mourut subitement en leur présence; Pierre Valdo, qui étoit de la compagnie, fut tellement frappé de cet accident, qu'il distri-

bua aussitôt aux pauvres une grande somme d'argent: ce qui en attira quantité à sa suite. Il les exhorta à embrasser la pauvreté volontaire, à l'imitation de Jésus-Christ et des apôtres; et comme il étoit un peu lettré, il leur expliquoit le texte du nouveau Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques l'entreprirent, l'accusant de témérité; mais il méprisa leurs réprimandes et continua d'enseigner, disant à ses disciples que le clergé, corrompu dans ses mœurs, envioit leur sainte vie et leur doctrine (4). On les nomma vaudois, du nom de leur maître, ou léonistes, à cause de la ville de Lyon, ou sabatés et insabatés, à cause de leur chaussure singulière, soit qu'ils portassent des sabots ou des souliers découpés en croix par-dessus (2). Il ne faut pas confondre ces nouveaux hérétiques avec les cathares ou albigeois, beaucoup plus anciens, et on ne voit pas que ceux-ci eussent encore d'autre erreur que l'estime de la pauvreté oisive, le mépris de l'autorité du clergé. J'ai parlé des arnaudistes; mais je ne trouve rien des josépins ou mésopins, car ils se trouvent aussi nommés en différents exemplaires.

#### LVI. Suite du concile de Vérone.

A l'occasion de ce concile, il vint à Vérone des ecclésiastiques de divers pays, qui avoient été ordonnés par les schismatiques du temps du pape Alexandre (3). L'empereur pria instamment le pape Lucius de leur faire la grâce de les réhabiliter, et le pape y condescendit d'abord; en sorte qu'il leur permit de présenter leurs requêtes, afin d'accorder à chacun la dispense, selon la différence des cas. Mais le lendemain, il changea d'avis, et dit, que la suspension contre ces ecclésiastiques ayant été prononcée à Venise dans le concile général en mil cent soixante-dix-sept, ne pouvoit être révoquée que dans un pareil concile; et il promit d'en tenir un à Lyon pour cette affaire. On attribua ce changement à Conrad, archevêque de Mayence, et à Conrad, évêque de Wormes, et les Allemands s'en plaignirent hautement, en sorte que les cardinaux disoient qu'ils demandoient grâce en menaçant.

On traita aussi à Vérone d'une autre affaire importante, savoir, l'élection de l'archevêque de Trèves (4). Ce grand siège étant vacant par le décès de l'archevêque Arnold, le chapitre se trouva partagé entre l'archidiacre Volmar, et le prévôt Rodolphe. On convint de se rassembler à l'heure de none pour terminer ce schisme; mais Volmar prévint l'heure, et se fit élire et introniser par une partie. Rodolphe, venant avec les siens à l'heure marquée, pro-

(1) Sup. liv. LXXI, p. 3.  
(2) V. Cang. gloss. Paterni. Bonacurs. to. 13. Spicil. p. 75. Ab. Ursperg. an. 1212. Jac. Vitric. Hist. Occid. c. 28. Cang. gloss. Humil.  
(3) Abb. Ursperg. ann. 1212, p. 318.

(1) Reiner. Conc. Vald. c. 5. Cang. Sabatati. c. 10.  
(2) Ebrard. Conc. Vald. c. 25.  
(3) Arnold. Lubec. III, c. 10.  
(4) Mag. Chr. Belg. p. 201.



testa de faire casser l'élection de Volmar. Sur quoi l'empereur Fridéric ayant assemblé les seigneurs à Coblenz, ils jugèrent qu'en cette occasion il pouvoit choisir une personne capable. Il donna l'investiture à Rodolphe, et Volmar se pourvut devant le pape. Le pape et l'empereur soutenoient chacun celui dont ils avoient pris la protection, ils se séparèrent ainsi sans avoir pu convenir. Ce schisme dans l'église de Trèves dura sept ans. L'empereur Fridéric vouloit encore que le pape couronnât empereur son fils Henri; mais le pape le refusa, disant que Fridéric devoit donc quitter la couronne, et qu'il ne pouvoit y avoir deux empereurs ensemble.

LVII. Ambassadeurs de Jérusalem en France.

Pendant la tenue du concile, le quatrième jour de novembre, comme le pape, l'empereur, les cardinaux, et la plupart des évêques étoient assemblés dans la grande église, Gérard, archevêque de Ravenne, exposa publiquement le triste état du royaume de Jérusalem, exhortant toutes sortes de personnes à le secourir pour la rémission de leurs péchés (1). Le roi Baudouin IV sentoit son mal croître de jour en jour; il avoit perdu la vue, la corruption de la lèpre lui ôtoit l'usage des pieds et des mains, et de plus il fut attaqué d'une grosse fièvre à Nazareth. Il ne pouvoit toutefois se résoudre à quitter la couronne; mais en présence des seigneurs, de la reine, sa mère, et du patriarche, il établit régent du royaume Guy de Lusignan, comte de Joppé et d'Ascalon, se réservant la dignité royale, la seule ville de Jérusalem, et une pension de dix mille écus d'or. Mais quelque temps après, le roi, connoissant l'incapacité de ce jeune seigneur, et d'ailleurs mal satisfait de lui, retira le pouvoir qu'il lui avoit donné; et pour lui ôter même l'espérance de la succession à sa couronne, il fit couronner solennellement Baudouin, son neveu, fils de Sibile et du marquis de Montferrat, son premier mari, quoique ce ne fût qu'un enfant, qui avoit à peine cinq ans. Il fut couronné le vingtième de novembre mil cent quatre-vingt-un, et les plus sages n'approuvèrent cette action qu'en tant qu'elle ôtoit l'autorité à Guy de Lusignan; car le royaume demouroit toujours sans gouvernement, par la maladie du premier roi et le bas âge du second. Guy de Lusignan s'enferma dans Ascalon, et refusa ouvertement d'obéir au roi, son beau-frère, qui donna la régence du royaume au comte de Tripoli (2).

Alors ce pauvre roi, voyant les progrès de Saladin, et en craignant de plus grands, envoya en Occident Héraclius, patriarche de Jérusalem, Arnaud, maître des templiers, et Roger,

(1) Rad. de Dice, to. p. 634. Tyr. XXII.  
(2) C. 20, lib. XXIII.

maître des hospitaliers (1). Ils arrivèrent heureusement à Brindes, et, ayant appris que le pape et l'empereur étoient à Vérone, ils s'y rendirent, mais ils ne reçurent aucun secours effectif de l'un ni de l'autre. Seulement le pape leur donna des lettres de recommandation pour les rois de France et d'Angleterre. Le maître des templiers mourut à Vérone, le patriarche et le maître de l'hôpital passèrent en France, et arrivèrent à Paris le seizième de janvier mil cent quatre-vingt-cinq (2). Maurice, évêque de Paris, les reçut en procession avec le clergé et le peuple; et le lendemain le patriarche célébra la messe dans Notre-Dame, et y prêcha. Le roi Philippe-Auguste ayant appris l'arrivée des ambassadeurs, quitta toutes ses autres affaires pour venir promptement les trouver. Il les reçut avec honneur, leur donna le baiser de paix; et ordonna à ses prévôts et à ses intendants de les défrayer partout sur ses terres. Ils lui présentèrent les clefs de la ville de Jérusalem et du Saint-Sépulchre; et, quand ils eurent expliqué le sujet de leur voyage, le roi assembla à Paris un concile général des évêques et des seigneurs de son royaume; et par leur conseil il ordonna à tous les prélats d'exhorter ses sujets, par de fréquentes prédications, à faire le voyage de Jérusalem pour la défense de la foi. Mais on ne lui conseilla pas d'y aller en personne, parce qu'il n'avoit pas encore d'enfants. Il y envoya seulement à ses dépens de braves chevaliers, avec une grande multitude de gens de pied.

LVIII. Ambassadeurs de Jérusalem en Angleterre.

Les deux ambassadeurs de Jérusalem passèrent promptement en Angleterre, et y arrivèrent vers le commencement de février mil cent quatre-vingt-cinq (3). Le roi Henri les reçut à Redingues; ils se jetèrent à ses pieds, et lui présentèrent la bannière royale avec les clefs du Saint-Sépulchre, de la tour de David et de la ville de Jérusalem. Ils le saluèrent de la part du roi Baudouin, des seigneurs et de tout le peuple de son royaume, et lui exposèrent avec larmes le sujet de leur voyage. Ils lui rendirent aussi une lettre du pape Lucius, qui représentoit l'état déplorable où la terre sainte se trouvoit réduite par les victoires de Saladin et la maladie du roi de Jérusalem, recommandoit au roi d'Angleterre le patriarche et le maître de l'hôpital, et le faisoit souvenir de la promesse qu'il avoit faite de donner du secours à la terre sainte. C'est quand il reçut l'absolution du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry (4). Le roi répondit: que, Dieu aidant, la chose iroit bien; et donna terme aux ambassadeurs pour apprendre sa résolution au

(1) Rad. de Dic. p. 623, 628.  
(2) Rigor. p. 14. Epist. 2, to. 10. Conc.  
(3) Roger. Hoved. p. 37. p. 1737. Sup. liv. LXXII.  
(4) Id. p. 629.

premier dimanche de carême, qui, cette année mil cent quatre-vingt-cinq, étoit le dixième de mars.

Ce jour, se trouvèrent à Londres le roi Henri, le patriarche Héraclius, les évêques, les abbés, les comtes et les barons d'Angleterre, Guillaume, roi d'Ecosse, avec David, son frère, et les seigneurs du pays (1). Huit jours après, on délibéra sur la proposition des ambassadeurs, et on mit en question lequel étoit plus à propos, que le roi allât en personne au secours de Jérusalem ou qu'il demeurât en Angleterre, dont il avoit reçu la couronne en face d'église. Quelques-uns insistoient sur le serment qu'il avoit fait à son sacre, et soutenoient qu'il étoit plus obligé à maintenir la paix dans son royaume, et le défendre contre les insultes des étrangers, qu'à marcher en personne à la défense de l'Orient. Car, en quittant l'Angleterre, il avoit beaucoup à craindre, et de la part des François, et de la part des princes, ses enfants. Le roi Henri se rendit à cet avis, et répondit au patriarche de Jérusalem qu'il n'iroit point, mais qu'il aideroit de son argent ceux qui voudroient y aller (2). Le patriarche, mal content de cette réponse, dit: Vous ne faites rien, seigneur; nous cherchons un prince et non de l'argent, on nous en envoie de tous les pays; mais nous demandons un homme. Il insistoit pour que le roi envoyât au moins un de ses fils; mais le roi répondit qu'il ne pouvoit les engager au voyage en leur absence. Le patriarche, frustré de son espérance, le menaça que Dieu l'abandonneroit, et s'emporta jusqu'à lui reprocher ses infidélités envers le roi de France, et la mort de saint Thomas de Cantorbéry; et, voyant le roi fort irrité de ce discours, il lui tendit le cou en disant: Faites de moi ce que vous avez fait de Thomas; j'aime autant que vous me fassiez mourir en Angleterre que les Sarrasins en Syrie, puisque vous êtes pire qu'un Sarrasin.

Ensuite le roi Henri, le patriarche et le maître de l'hôpital passèrent en Normandie, et firent à Rouen la fête de Pâques, qui, cette année mil cent quatre-vingt-cinq, fut le vingt-unième d'avril. Le roi de France, ayant appris l'arrivée du roi d'Angleterre, vint en diligence le trouver à Vaude-de-Reuil, près de Rouen, où ils conférèrent pendant trois jours, et promirent d'envoyer à la terre sainte un grand secours, tant d'hommes que d'argent (3). Comme le roi d'Angleterre avoit permis à tous ses sujets de se croiser en cette occasion, il y eut plusieurs prélats et plusieurs seigneurs qui le firent. Les plus remarquables entre les prélats furent les deux nouveaux archevêques, Baudouin de Cantorbéry, et Gautier de Rouen (4).

(1) Rad. Dic. p. 626. (3) Roger. p. 630.  
(2) Girard II. Hib. exp. (4) Id. p. 629.  
c. 25, etc. Jo. Bromp. Chr.

LIX. Baudouin, archevêque de Cantorbéry.

Richard, archevêque de Cantorbéry, étoit mort l'année précédente mil cent quatre-vingt-quatre, le vendredi dix-septième de février, après plus de dix ans de pontificat. On l'accusoit d'avoir plus de soin du temporel de son église que du spirituel, et de ne pas profiter de la protection du roi qui l'aimoit tendrement, pour s'acquitter mieux de ses devoirs. Après sa mort, le siège vqua près de dix mois, par la contestation qui étoit entre les évêques de la province et les moines de la cathédrale, pour le droit d'élire l'archevêque. Baudouin, évêque de Worchester, fut élu par les évêques dès le vingt-troisième d'octobre; et les moines élurent aussi de leur côté le troisième dimanche de l'avent, seizième de décembre mil cent quatre-vingt-quatre. Enfin, ayant reçu du pape Lucius la confirmation de son élection et le pallium, il fut solennellement intronisé le jour de Saint-Dunstan, dix-neuvième de mai mil cent quatre-vingt-cinq (1). Baudouin étoit né à Excester, de parents pauvres, et ayant tenu quelque temps une école, il fut fait archidiacre pour son mérite; mais il quitta bientôt cette dignité pour se rendre moine de l'ordre de Cîteaux, et un an après on le fit abbé de Forden en Devonshire. On l'en tira en mil cent quatre-vingt-un, pour être évêque de Worchester. Il étoit extrêmement sobre, modeste et doux; mais on l'accusoit de manquer de vigueur pour réprimer les crimes; et on disoit qu'il avoit été meilleur moine qu'évêque. Il fut le premier de l'ordre de Cîteaux, qui monta sur le siège de Cantorbéry, et il le remplit environ six ans (2).

Gautier de Coutances, archevêque de Rouen, avoit succédé à Rotrou, mort le vingt-cinquième de novembre mil cent quatre-vingt-trois, après avoir tenu ce grand siège près de vingt ans. Gautier avoit été chanoine de Rouen, puis archidiacre d'Oxford. Vers la fin de l'an mil cent quatre-vingt-trois, il fut élu évêque de Lincoln, sacré à Angers par Richard, archevêque de Cantorbéry; mais peu de temps après il fut transféré à Rouen, et intronisé le jour de Saint-Mathias, vingt-quatrième de février mil cent quatre-vingt-cinq. Il tint ce siège vingt-deux ans. Or, quoique ces prélats se fussent croisés, ils ne se pressèrent pas de partir; et le patriarche de Jérusalem retourna sans rapporter grand effet de son voyage. Le roi Baudouin IV mourut la même année mil cent quatre-vingt-cinq; et, comme la lèpre dont il étoit affligé l'avoit empêché de se marier, il laissa pour successeur son neveu Baudouin V, qu'il avoit fait couronner dès l'an mil cent quatre-vingt-un, fils de sa sœur Sibile et de Guillaume longue-épée, marquis de

(1) Chr. Gervas. ann. vas. act. pontif. p. 675.  
1184. Rad. Dic. p. 618. (2) Gall. Chr. Albert.  
Petr. Bles. Ep. 5. Rad. p. 1164, 1483. Chr. Rothom.  
628. Goduin, p. 114. Ger-



Montferrat. Baudouin V étoit un enfant de neuf ans, et mourut l'année suivante mil cent quatre-vingt-six (1).

LX. Thessalonique prise par les Siciliens.

Cependant Guillaume, roi de Sicile, excité par un certain Alexis Comnène, parent de l'empereur Manuel, arma par terre et par mer, et entreprit la conquête de l'empire de Constantinople; ses troupes prirent Duras le jour de la Saint-Jean mil cent quatre-vingt-cinq (2), et Thessalonique le quinzième d'août de la même année, que les Grecs comptoient six mil six cent trente-trois. A la prise de cette grande ville, les Siciliens commirent toutes sortes de cruautés et de sacrilèges (3). Ils tuoient, dans les églises, ceux qui s'y étoient réfugiés; ils fouloient aux pieds les saintes images qui, chez les Grecs, ne sont que de plates peintures sur bois; ils les jetoient dans les rues, et les brûloient pour faire leur cuisine. Il y en eut qui montèrent sur la sainte table, y dansèrent en chantant, et pissèrent dans le sanctuaire. Quoi que pussent faire les chefs pour réprimer ces insolences du soldat victorieux, elles continuèrent les jours suivants. Les Siciliens, entrant dans les églises, troubloient par leurs cris le service divin des Grecs, ou chantoient en même temps des chansons infâmes. Ainsi, la haine réciproque des Grecs et des Latins s'allumoit de plus en plus.

L'archevêque de Thessalonique fut d'un grand secours à son troupeau en cette calamité. C'étoit le savant Eustache, si fameux par son commentaire sur Homère. Il ne voulut point se retirer, comme il eût pu faire avant le siège; mais il s'enferma volontairement avec son peuple, pour le consoler et l'exhorter à la pénitence; et, après la prise de la ville, il alloit souvent trouver les comtes qui commandoient les troupes de Sicile pour les adoucir. Ils le respectoient, se levoient à son bord, l'écoutoient patiemment, et avoient égard à ses prières.

LXI. Mort d'Andronic. Isaac l'ange, empereur de Constantinople.

Après la prise de Thessalonique, les Siciliens marchèrent à Constantinople, où l'empereur Andronic se préparoit à se défendre; mais il avoit au dedans des ennemis plus dangereux qu'il s'étoit attirés par ses cruautés et ses soupçons. Le plus terrible fut Isaac l'ange, dont l'aïeul Constantin, natif de Philadelphie,

(1) Lab. I, Bibl. p. 369. (2) Nicet. I, Andro. n. 7.  
Goduin. p. 344. Sanut. p. Jo. Cec. Chr. an. 1185.  
172. G. Tyr. p. 1004. G. (3) Nicet. p. 194, 192.  
Neubrig. III, c. 16.

avoit épousé Théodorat, dernière fille de l'empereur Alexis Comnène: ce qui commença à distinguer cette famille des anges, obscure jusqu'alors. Isaac, ayant tué celui qui voulut l'arrêter de la part d'Andronic, se sauva dans Sainte-Sophie, comme faisoient ceux qui craignoient d'être poursuivis pour un meurtre: ce qui attira beaucoup de monde pour voir ce qu'il deviendrait (1). Le peuple, ému, commença à le demander pour empereur; on rompit les prisons, on en tira ceux qu'Andronic y retenoit; et, avant qu'Isaac sortit de Sainte-Sophie, on lui mit sur la tête la couronne du grand Constantin, qui étoit suspendue sur l'autel. Ensuite on le fit monter sur un des chevaux de l'empereur, qui passaient par hasard, et on le promena ainsi par la ville, suivi même du patriarche Basile Camatère, que le peuple y entraîna malgré lui. Isaac l'ange fut ainsi proclamé empereur et mis en possession du palais, que le peuple pillait en cette occasion; même les ornements des saintes images dans la chapelle impériale, et le reliquaire où on prétendoit avoir la lettre de Jésus-Christ à Abgar.

Andronic s'enfuit par mer; mais il fut pris, chargé de chaînes et présenté à Isaac, qui permit de l'insulter en toutes manières. On lui donna des soufflets, on lui arracha la barbe et les cheveux, on lui cassa les dents; il fut le jouet du public, principalement des femmes, dont il avoit fait mourir ou aveugler les maris. Ensuite on lui coupa la main droite avec une hache, et on le remit en prison, sans lui donner à boire ni à manger, ni aucun soulagement. Quelques jours après, on lui arracha un œil, on le mit sur un chameau galeux, et on le promena dans la place publique, la tête nue et pelée; le corps couvert d'un méchant hailon. La populace, amassée à l'entour, lui fit sentir sa fureur. Les uns lui déchargeoient sur la tête des coups de massue, d'autres lui emplissoient le nez d'ordures, ou lui en couvroient le visage avec des éponges. Ils disoient des injures les plus infâmes à sa mère et à ses autres parents; ils l'appeloient lui-même chien enragé, lui jetant des pierres et lui perçant les côtés avec des broches. Une femme perdue lui jeta au visage une chaudière d'eau bouillante: c'étoit à qui pis lui feroit. Il soutint tous ces outrages avec une grande fermeté, ne disant autre chose que *Kyrie eleison*, Seigneur, ayez pitié de moi: et au peuple qui l'insultoit: Pourquoi achevez-vous de rompre un roseau brisé? faisant allusion aux paroles de l'Écriture (2); car il la savoit bien, particulièrement les épîtres de saint Paul, quoiqu'il n'en eût pas fait usage pour la correction de ses mœurs. Enfin on le mena au théâtre, où on le pendit par les pieds: ce qui donna occasion à l'outrage de nouveau jusqu'à ce qu'il expi-

(1) Nicet. II, Andro. n. Nicet. n. 10.  
12. Cang. famil. Biz. p. 201. (2) Matth. XII, 20.

rât. Ainsi finit ce malheureux Andronic, après environ deux ans de règne, le douzième jour de septembre mil cent quatre-vingt-cinq, l'an des Grecs six mil sept cent quatre-vingt-quatorze, commencé au premier jour du même mois avec la quatrième indiction. Isaac l'ange régna neuf ans et huit mois, et commença par reprendre ce que les Siciliens avoient pris. Il fit déposer le patriarche Basile Camatère, quoiqu'il eût beaucoup servi à le faire empereur: et la cause de sa déposition

fut d'avoir permis à quelques femmes nobles de quitter l'habit monastique, qu'Andronic leur avoit fait prendre malgré elles. Basile avoit tenu le siège de Constantinople deux ans et demi (1). L'empereur Isaac fit mettre à sa place Nicétas Mountanès, sacellaire de la grande église, fort avancé en âge; qu'il n'y laissa que trois ans et demi.

(1) Nic. II, Isaac. n. 5, p. 259. Catal. to. I, Hist. Byz. p. 37



## LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

## I. Mort de Lucius. Urbain III, pape.

Le pape Lucius III étoit toujours à Vérone, où il mourut le vingt-quatrième de novembre mil cent quatre-vingt-cinq, après avoir tenu le saint-siège quatre ans et près de trois mois (1). Il fut enterré le lendemain vingt-cinq, et le même jour on élut pour lui succéder Hubert Crivelli, natif de Milan. Il avoit été archidiacre de Bourges, d'où saint Thomas de Cantorbéry le tira pour l'avoir auprès de lui. Etant revenu en Italie, il fut archidiacre de Milan, puis le pape Lucius III le fit cardinal du titre de Saint-Laurent in Damaso, en mil cent quatre-vingt-deux. Après la mort d'Algisie il fut archevêque de Milan, et sept mois après il fut élu pape tout d'une voix par les cardinaux, et couronné le dimanche suivant, premier jour de décembre, sous le nom d'Urbain III. Il tint le saint-siège un an et près d'onze mois, gardant l'archevêché de Milan. Il donna part de son élection à tous les évêques et les autres prélats par une lettre datée de Vérone, le douzième de janvier mil cent quatre-vingt-six (2).

L'empereur Frédéric étoit encore en Lombardie, et célébra à Pavie la fête de Noël mil cent quatre-vingt-six. Ensuite il fit les noces du roi Henri, son fils, avec Constance, fille posthume de Roger, roi de Sicile, et tante de Guillaume II, qui régnoit alors. Elle avoit plus de trente-un ans, et Henri n'étoit que dans sa vingt-unième année. Le mariage fut célébré à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise, le vingt-septième de janvier mil cent quatre-vingt-six; et en cette cérémonie l'empereur Frédéric fut couronné par l'archevêque de Vienne, le roi Henri par le patriarche d'Aquilée, et la reine Constance par un évêque allemand (3). Dès ce jour, le jeune roi prit le titre de César. Mais le pape Urbain le trouva mauvais; car il soutenoit comme Lucius, son prédécesseur, que Frédéric ne pouvoit donner à son fils la dignité impériale; et il n'approu-

voit point ce mariage, qui donnoit à Henri l'espérance du royaume de Sicile, parce que le roi Guillaume, neveu de Constance, n'avoit point d'enfants. Aussi suspendit-il de leurs fonctions tous les évêques qui avoient assisté à cette cérémonie (1).

## II. Chronique de Godefroy de Viterbe.

C'est ici que Godefroy de Viterbe finit sa chronique, intitulée Panthéon (2). Il étoit prêtre, et avoit été chapelain et secrétaire de l'empereur Conrad III, et le fut ensuite de Frédéric et de son fils, Henri VI. Il travailla pendant quarante ans à cette chronique, composée de tout ce qu'il connoissoit d'histoire; et, l'ayant achevée, il la dédia au pape Urbain III, la soumettant à son examen, parce que, dit-il, qu'aucun écrit n'est authentique s'il n'est approuvé par le saint-siège. Il dit que son ouvrage sera utile aux princes, et qu'il est impossible qu'ils gouvernent bien s'ils sont ignorants; parce que, ne devant rendre compte de leur conduite qu'à Dieu, ils doivent être instruits par les exemples de ceux qui les ont précédés. La chronique de Godefroy est divisée en vingt parties, dont la première et la seconde sont des traités théologiques sur la nature divine, la création et l'état du premier homme. Il continue, dans les suivantes, l'histoire de l'ancien Testament, depuis le déluge jusqu'aux Machabées, et y rapporte l'histoire profane, suivant principalement la chronique d'Eusèbe. La treizième partie est encore un traité théologique, pour prouver par tous les prophètes la trinité et l'incarnation contre les juifs et les hérétiques.

Ensuite commence le nouveau Testament et l'histoire ecclésiastique et temporelle, depuis la venue de Jésus-Christ. En parlant de Constantin, l'auteur dit: Alors l'empereur donna au pape Sylvestre les marques de la dignité royale; et, pour procurer un plus grand repos aux églises, il transféra à Byzance la pompe et le tumulte de sa cour (3). Par cette do-

(1) Papebr. Conat. Pag. 1185, n. 12, 13; et 1186, n. 1. Radulph. Dic. p. 629. Ughel. Ital. sacr. to. 2, p. 232. Vita S. Th. p. 192.

(2) Puricel. monum. Ep. 1, to. 10, Conc.

(3) Godef. Viterb. Chr. par. 17, p. 513, 522. Rad. de Dic. 629.

(1) Auct. Aquicin. ann. 1186.

(2) To. 2, Pistorii. ann. 1186, p. 504.

(3) Par. 16, p. 395.

nation, nous voyons qu'il céda Rome à l'église romaine, avec l'Italie et la Gaule. Toutefois, les partisans de l'empire soutiennent que Constantin n'a point ainsi donné le royaume; mais que seulement par respect pour la religion il a choisi le pape pour son père, et a voulu recevoir sa bénédiction et le secours de ses prières. Ils ajoutent cette preuve, que Constantin, partageant le monde entre ses enfants, donna à l'un d'eux l'Occident, qui comprend l'Italie; ce qu'il n'auroit pas fait s'il l'eût donné à l'Eglise. Ils disent aussi que Théodose et plusieurs autres pieux empereurs ont eu Rome pour leur partage avec les royaumes d'Occident. Les défenseurs de l'Eglise répondent qu'il n'est pas croyable que Dieu ait tellement abandonnée à l'esprit d'erreur qu'elle possédât ce qui ne lui appartenait point. Car plusieurs personnages d'une vie exemplaire ont tenu jusqu'à présent des droits royaux, avec lesquels on croit qu'ils ont gagné le royaume de Dieu. On peut aussi prouver, d'ailleurs, que Constantin a justement accordé ces droits à l'Eglise, et qu'elle les a reçus licitement. Car si Dieu les a donnés justement aux rois, et a disposé la volonté du peuple à se soumettre à eux, il a aussi incliné la volonté des princes pour donner ces droits à l'Eglise.

Pour moi, ajoute Godefroy, s'il faut dire mon sentiment, j'avoue que j'ignore lequel est le plus agréable à Dieu, de la gloire et l'élévation présente de l'Eglise, ou de son humiliation précédente. Plusieurs estiment ce premier état plus saint, celui-ci plus heureux; et moi je m'en tiens au sentiment de l'église romaine, notre mère, fondée sur la pierre, qui est Jésus-Christ. J'estime qu'elle doit posséder ce qu'elle possède, puisqu'elle ne peut tomber dans l'erreur, et que sa foi ne peut manquer. Je laisse à ceux qui sont au-dessus de nous la solution des autres questions de cette nature. En parlant de l'excommunication de Henri IV par Grégoire VII, il ajoute: Avant cet empereur, nous ne lisons point qu'aucun ait été excommunié ou privé de l'empire par le pape (1). Peu après, il déclare qu'il a tiré ce qui précède des histoires écrites, mais que ce qui suit est ce qu'il a appris de personnes dignes de foi, ou ce qu'il a vu lui-même. Il finit à l'an mil cent quatre-vingt-six, et au mariage de Henri VI avec Constance; mais tout ce corps d'histoire est mêlé de beaucoup de fables, comme les autres du même temps.

## III. Différents entre le pape et Frédéric.

Le pape Urbain et l'empereur Frédéric eurent plusieurs conférences touchant les affaires que Lucius avoit laissées indécises, et qui

produisirent bientôt des différends entre eux (1). Car Urbain étoit zélé pour les droits de l'Eglise, et, comme Milanois, il avoit peine à oublier les maux que Frédéric avoit faits à sa patrie. Il se plaignoit que ce prince s'étoit emparé injustement des biens que la princesse Mathilde avoit donnés à l'église romaine, qu'il prenoit les dépouilles des évêques morts, en sorte que leurs successeurs, trouvant les églises dénuées de tout, étoient réduits à faire des extorsions injustes; enfin, que l'empereur avoit dissipé plusieurs monastères de filles, dont il avoit pris les revenus, sous prétexte de la conduite déréglée des abbesses, sans en mettre à leur place de plus régulières. L'empereur, de son côté, fut fort irrité de ce que le pape, soutenant Volmar élu archevêque de Trèves, l'ordonna prêtre-cardinal le samedi de la Pentecôte, qui, cette année mil cent quatre-vingt-six, étoit le dernier jour de mai, et le lendemain le sacra archevêque. Or, nous avons vu que l'empereur soutenoit Rodolphe, compétiteur de Volmar (2).

Le roi Henri ne contribua pas peu par ses violences à fomentier la division entre le pape et l'empereur, son père. Car, étant encore en Lombardie, il fit venir un évêque, à qui il demanda de qui il avoit reçu l'investiture. Du pape, répondit l'évêque. Le jeune roi lui fit trois fois la même question, et l'évêque ajouta: Seigneur, je ne possède ni régales, ni officiers, ni cours royales; c'est pourquoi j'ai reçu du pape le diocèse que je gouverne. Alors le roi le fit battre à coups de poing par ses gens, et traîner dans la boue. Une autre fois, ayant rencontré un serviteur du pape Urbain, qui portoit une grande somme d'argent, il la lui ôta, et lui fit couper le nez.

Le pape cita l'empereur, menaçant de l'excommunier, et il avoit pour lui plusieurs des principaux évêques d'Allemagne, savoir: Philippe, archevêque de Cologne, fort mal content de ce qu'après la mort des évêques on confisquoit tous leurs meubles, Conrad de Mayence, Volmar de Trèves, et douze évêques, dont le plus considérable étoit Berthold de Metz. C'est celui qui avoit été élu archevêque de Brême, en mil cent soixante-dix-huit, et que le pape Alexandre III avoit déposé (3). Etant ainsi dépouillé et banni de chez lui, il vint trouver l'empereur, qui, en ayant pitié, le reçut avec honneur, et le retint à sa suite jusqu'à ce qu'il trouvât à le placer; enfin, l'évêché de Metz étant venu à vaquer, il le lui donna. Berthold ne laissa pas en ce différent de prendre parti contre l'empereur, et quand Volmar, ayant été sacré par le pape, revint en Allemagne pour prendre possession de l'archevêché de Trèves, Berthold alla au devant

(1) Arnold. Lubec. Chr. Slav. III, c. 16. Sup. liv. LXXI, n. 55. Sup. liv. LXXI, n. 48.

(2) Sup. liv. LXXIII, n. 56.

(3) Sup. liv. LXXIII, n. 34.

(1) Sup. liv. LXXI, n. 20, par. 17, p. 499, p. 504.



de lui, même hors de son diocèse, et le reçut avec honneur. De quoi l'empereur, irrité, le chassa de Metz, et le réduisit à s'enfuir à Cologne près l'archevêque Philippe qui lui donna une prébende dans l'église des Apôtres. L'empereur empêcha aussi Volmar de jouir du temporel ni du spirituel de l'archevêché de Trèves, et y maintint Rodolphe, que Volmar avoit excommunié à son retour. Le roi Henri, de son côté, par ordre de son père, dépouilla les partisans de Volmar, et confisqua leurs maisons, et ce prélat fut réduit à se réfugier en Angleterre où il mourut (1).

#### IV. Plainte de l'empereur contre le pape.

L'empereur Frédéric, étant de retour en Allemagne, et voyant le pape résolu de le pousser, ferma tous les passages des Alpes et des pays voisins pour empêcher que personne n'allât à la cour de Rome : ce qui obligea le pape à établir son légat en Allemagne, Philippe, archevêque de Cologne (2). L'empereur fit venir ce prélat, et lui demanda s'il lui seroit fidèle. Le prélat répondit : Seigneur, vous n'en devez point douter ; vous m'avez souvent éprouvé. Toutefois, pour vous parler au nom de tous les évêques, si vous voulez nous traiter un peu plus doucement, nous vous serions plus dévoués. Le pape croit se plaindre avec raison de ce qu'après la mort des évêques on dépouille les églises : on enlève tous les meubles et les revenus de l'année courante, en sorte que le successeur ne trouve rien. Si vous voulez nous faire justice sur ce point, nous serons les médiateurs entre vous et le pape, sinon nous ne pouvons abandonner la vérité. L'empereur répliqua : Nous savons certainement que les empereurs, nos prédécesseurs, donnoient les investitures des évêchés, et les remplissoient de personnes plus dignes que l'on ne fait depuis qu'ils vous ont permis l'élection, que vous appelez canonique. Nous nous tenons à ce qu'ils ont réglé ; mais nous voulons conserver ce petit reste de notre droit tel que nous l'avons trouvé. Cependant, comme je vois que vous n'êtes pas de mon avis, je ne veux point que vous veniez à la cour que je dois tenir à Geilenhuisen.

Il s'y assembla grand nombre d'évêques et de seigneurs, et l'empereur leur dit (3) : Vous savez comme je suis attaqué par le pape, sans que je sache avoir jamais manqué à ce que je lui dois. Il dit qu'aucun laïque ne doit posséder les dîmes que le Seigneur a destinées à ceux qui servent l'autel. Mais nous savons que l'Eglise, étant attaquée, a accordé les dîmes à perpétuité à des personnes nobles et puissantes, qui ont entrepris sa défense, sans quoi elle n'auroit pu conserver ses biens. Le pape

(1) Chr. Belg.

(2) Arnold. c. 17.

(3) C. 18.

dit encore qu'il n'est pas juste que personne s'attribue droit d'avouerie sur les terres ou les vassaux de l'Eglise ; mais que les prélats doivent en jouir librement, comme ils les ont reçus d'abord. Or, nous ne croyons pas que l'on puisse changer facilement ce qui est établi par une ancienne coutume. Je demande donc aux prélats leurs avis sur ce sujet. Alors Conrad, archevêque de Mayence, se leva et dit : Cette affaire est importante, et il ne nous appartient pas de déterminer un si grand différent. Je suis d'avis que nous écrivions au pape pour l'exhorter à faire la paix et à vous rendre justice.

#### V. Lettre des évêques allemands.

Cet avis fut suivi, et on écrivit une lettre au nom de tous les évêques d'Allemagne et scellée de leur bulle, c'est-à-dire de leurs sceaux, où ils disoient (1) : Nous sommes sensiblement affligés de la discorde qui s'élève entre l'Eglise et l'empire, et qui fait entrechoquer les deux glaives qui se devoient mutuellement secourir. L'empereur, dans une cour solennelle qu'il vient de tenir, s'est plaint que lorsqu'il vous témoignait le plus d'amitié, et qu'il avoit envoyé son fils unique le roi des Romains s'exposer à toutes sortes de périls pour la défense de l'Eglise romaine, vous avez affecté d'exercer votre inimitié contre lui, en recevant les Crémonois, qu'il avoit déclarés ennemis publics de l'empire, et détournant les villes d'Italie, et particulièrement les évêques, de lui prêter aucun secours. Il a ajouté de grandes plaintes touchant l'affaire de Trèves ; car il n'y a point de mémoire qu'aucun de vos prédécesseurs ait fait une telle injure à aucun des siens, de sacrer un évêque du royaume teutonique avant qu'il eût reçu les régales par le sceptre impérial ; et des personnes dignes de foi témoignent que vous aviez promis fermement de ne point sacrer le seigneur Volmar. L'empereur s'est encore plaint des torts que vous avez faits depuis long-temps à l'empire, dans l'archevêché de Milan, un des plus grands sièges d'Italie. Il a ajouté que toutes les églises de l'empire sont accablées des exactions de ceux qui viennent de votre part, tant en argent qu'en repas et en logements d'hommes et de chevaux ; et on traite ainsi des églises et des monastères, qui n'ont pas de quoi subsister. Les évêques finissent leur lettre en priant instamment le pape de satisfaire à ces plaintes, et de prendre confiance aux députés qu'ils lui envoient.

Le pape, ayant reçu cette lettre, fut surpris du changement des évêques, car il lui sembloit avoir pris la défense de leur cause, qu'ils abandonnoient eux-mêmes (2). Il demeura donc ferme dans sa résolution d'excommunier l'empereur, après les citations légitimes ; mais les habitants de Vérone, où il étoit, lui dirent : Saint père, nous sommes serviteurs et amis de

(1) Ap. Rad. de Dic. p. 632. (2) Arnold.

l'empereur ; c'est pourquoi nous vous prions de ne le pas excommunier dans notre ville et en notre présence. Le pape, ayant égard à leur prière, sortit de chez eux ; mais lorsqu'il vouloit excommunier l'empereur, la mort le prévint.

#### VI. Eglise de Livonie.

Cependant s'élevait une nouvelle église en Livonie par les soins de Meinard, chanoine de Sigebert, qui, poussé d'un grand zèle pour la conversion de ce peuple idolâtre, y fit plusieurs voyages (1) pendant quelques années avec des marchands, s'appliquant à un plus heureux commerce. Quand il vit que Dieu bénissoit son travail et qu'il étoit écouté favorablement, il s'adressa à Hartvic, archevêque de Brême et au chapitre de la cathédrale, et leur exposa l'état des choses. Pour ne pas continuer la prédication sans autorité et sans conseil, ils lui donnèrent mission pour cette bonne œuvre, dont ils espéroient un grand fruit, et on l'ordonna évêque afin de l'autoriser davantage. Il établit son siège à Riga, capitale du pays, où il fonda une église cathédrale sous l'invocation de la Sainte-Vierge, en mil cent quatre-vingt-six, et par ses instructions, accompagnées de douceur et de libéralités, il convertit un grand nombre de infidèles. Berthold, abbé de Lucque en Saxe, de l'ordre de Cîteaux, quitta son abbaye pour aller travailler avec Meinard, et se faisoit aimer des païens, principalement par son abstinence, sa modestie et sa patience (2). Il succéda depuis à Meinard, et tels furent les apôtres de la Livonie.

#### VII. Saint Hugues, évêque de Lincoln.

En Angleterre, l'évêché de Lincoln vagoit depuis près de dix-huit ans, après la mort de Robert du Chesnay, arrivée au mois de janvier mil cent soixante-sept (3) ; car Gauthier de Coutances, qui fut placé sur ce siège à la fin de l'an mil cent quatre-vingt-trois, ne le tint guère qu'un an, et fut transféré à Rouen, comme j'ai dit. Le roi Henri II voulant pourvoir à cette église, fit venir devant lui à Eggesham, Richard, doyen de Lincoln, et la meilleure partie du chapitre, le vingt-cinquième de mai mil cent quatre-vingt-six. Après avoir long-temps délibéré, ils élurent pour leur évêque Hugues, prieur de la Chartreuse de Witham au comté de Sommerset, fondée depuis peu par le même roi, et la première maison de cet ordre en Angleterre. Le roi eut une grande joie de cette élection, l'archevêque de Cantorbéry la confirma, et ils envoyèrent l'un et l'autre au prieur Hugues, l'exhortant à l'accepter (4). Hugues, qui connoissoit

les difficultés et les périls de l'épiscopat, s'excusa, disant que l'élection étoit nulle, non-seulement à cause de l'indignité de sa personne, mais parce qu'elle avoit été faite par l'autorité du roi et de l'archevêque hors de l'église vacante, et qu'il ne pouvoit y consentir sans la permission du prieur de la grande Chartreuse, son supérieur. Il renvoya ainsi les députés, exhortant le chapitre à faire un meilleur choix, et espérant les rebuter par ces difficultés. Mais les chanoines, pour ne lui laisser aucune excuse, s'assemblèrent de nouveau dans l'église de Lincoln, et l'élurent tout d'une voix ; puis ils envoyèrent à la grande Chartreuse des députés notables, qui apportèrent, non-seulement la permission, mais le commandement d'accepter. Hugues fut donc tiré de son monastère de Witham ; mais en sortant il portoit lui-même sur son cheval ses peaux de mouton et ses habits monastiques, ne voulant rien relâcher de son observance avant son épiscopat. Il fut ainsi amené à Londres, et sacré à Westminster dans la chapelle de Sainte-Catherine, le jour de Saint-Mathieu, vingt-unième de décembre mil cent quatre-vingt-six.

Hugues étoit né en Bourgogne d'une famille noble (1) ; son père, brave et vertueux chevalier, ayant perdu sa femme, l'offrit à Dieu dès l'âge de huit ans, le mettant dans un monastère de chanoines réguliers, qui étoit proche de son château, où il se retira ensuite lui-même, et y servit Dieu le reste de ses jours. On mit d'abord le jeune Hugues sous la conduite d'un sage vieillard qui, l'instruisant des bonnes lettres, formoit aussi ses mœurs, l'accoutumant dès lors à une vie sérieuse. Il fut ordonné diacre à l'âge de dix-neuf ans, et quelque temps après on lui donna le gouvernement d'une paroisse, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Son prieur, allant par dévotion à la grande Chartreuse, le mena avec lui, et le jeune religieux fut tellement touché de la vie de ces saints solitaires, qu'il conçut un désir ardent d'être admis en leur compagnie, et commença à les en solliciter secrètement. Il retourna toutefois avec son prieur ; et les chanoines ses confrères, ayant appris son dessein, le pressèrent tellement, qu'il leur promit par serment de ne les point quitter. Mais il ne put résister à l'attrait d'une vie plus parfaite ; il s'enfuit secrètement, et vint à la Chartreuse, où il fut reçu, et ses scrupules s'apaisèrent. Cette sainte maison étoit alors gouvernée par Basile, son huitième prieur, successeur de saint Anthelme. Le temps étant venu d'ordonner Hugues prêtre, l'ancien qu'il servoit lui demanda s'il le vouloit (2). Il répondit avec simplicité qu'il n'y avoit rien en cette vie qu'il désirât davantage. Et comment, dit le vieillard, osez-vous désirer ce que les plus parfaits même ne reçoivent que lorsqu'ils y sont con-

(1) Arnold. Lub. Chr. 17. No. c. 6. God. p. 345. VIII, c. 8. Sup. n. 46. Rad. de Dic. p.

(2) C. 9. Caesar. Dist. 631. Roger, p. 631.

VII, c. 27.

(3) Vita S. Hug. ap. Sur.

(4) Monest. Aug. tom. 1, p. 959

(1) Vita c. 1.

(2) C. 2, 3, 4.



traints? Hugues, épouvanté de ce reproche, se prosterna à terre de tout le corps, demandant pardon avec larmes. Le vieillard lui dit : Levez-vous, mon fils, ne vous troublez point; je sais par quel esprit vous avez parlé. Vous allez être prêtre, et vous serez évêque quand le temps prescrit de Dieu sera venu. Après qu'il eut passé dix ans dans sa cellule, le prieur de la Chartreuse lui donna la charge de procureur, dont il s'acquitta si dignement, que sa réputation s'étendit même hors la province (1).

Le roi d'Angleterre avait déjà fondé la Chartreuse de Witham; mais les deux prieurs qui y avaient été n'avaient pu faire aucun bien, à cause de l'insolence des gens du pays. Le roi ayant ouï parler du mérite de Hugues, envoya à la grande Chartreuse le demander pour gouverner cette maison. Le prieur et les moines eurent grand-peine à le donner, et lui encore plus à y consentir; car, leur disoit-il, puisque depuis tant d'années je n'ai pas profité de vos instructions et de vos exemples pour me conduire moi-même, comment pourrais-je gouverner une nouvelle communauté? Etant allé à Witham, il trouva les moines dans une grande pauvreté, et les consola, les exhortant à la patience et à la douceur (2); mais il ne laissa pas d'augmenter bientôt cette maison, tant en bâtiments qu'en meubles, ayant gagné l'affection du roi et du peuple, quoique cette nation n'aimât pas les étrangers. Il parloit au roi avec tant d'insinuation et de piété, que ce prince, tout habile qu'il étoit, ne lui pouvoit rien refuser, et avouoit qu'il avoit trouvé son maître. En une grande tempête il crut avoir été conservé par les prières de Hugues, et redoubla depuis ce jour sa vénération pour lui.

#### VIII. Concile de Dublin.

A la mi-carême de l'année mil cent quatre-vingt-six, Jean, archevêque de Dublin, tint, avec ses suffragants, un concile dans l'église de la Sainte-Trinité (3). Le premier jour il y prêcha lui-même sur les sacrements. Le second jour, Aubin, abbé de Balguinglas, qui fut depuis évêque de Fernes, fit un long sermon sur la continence des clercs, où il rejeta sur les étrangers la corruption qui s'étoit introduite à cet égard, c'est-à-dire sur les ecclésiastiques venus de Galles et d'Angleterre, montrant quelle étoit auparavant la pureté du clergé d'Irlande. Après le sermon, les clercs du comté de Wexford s'accusèrent l'un l'autre, en présence de l'archevêque et du concile, touchant les concubines qu'ils avoient épousées solennellement, et menées publiquement chez eux, produisant sur-le-champ les témoins. L'archevêque les y excitoit lui-même par le conseil de l'archidiacre Giraud, afin d'en faire justice aussitôt: ce qui causa une grande dé-

(1) C. 5.  
(2) C. 6.

(3) Girald. Camb. II. Gest.

rision de la part du clergé d'Irlande, qui leur insultoit. L'archevêque, pour réprimer ces insultes, et montrer combien ces impuretés lui déplaisoient, prononça aussitôt sa sentence contre ceux qui en étoient convaincus, et les suspendit des fonctions ecclésiastiques et de la jouissance de leurs bénéfices. Le troisième jour, l'archidiacre Giraud prêcha, par ordre de l'archevêque, sur les devoirs des pasteurs. Il ne dissimula pas ce que l'on pouvoit dire véritablement à la louange du clergé d'Irlande; mais il reprit aussi leurs vices, particulièrement l'ivrognerie; puis, se tournant vers leurs supérieurs, il les convainquit de négligence par des raisons sans réplique.

Dès l'année précédente, le roi d'Angleterre, Henri II, avait envoyé des députés au pape Urbain, et obtenu de lui plusieurs grâces, auxquelles le pape Lucius résistait fortement, entre autres de faire couronner roi d'Irlande celui qu'il voudroit de ses trois fils. Urbain lui en donna une bulle; et, pour marque de son consentement, lui envoya une couronne de plumes de paon tissée d'or. Après Noël de l'an mil cent quatre-vingt-six, le pape envoya en Angleterre Octavien, cardinal-diacre, et Hugues de Nonant, évêque de Coventri, à qui il donna la légation en Irlande pour en couronner roi Jean, fils du roi Henri, car c'étoit celui qu'il avoit choisi; mais il différa ce couronnement à cause des affaires qu'il avoit avec le roi de France (1).

Pierre, évêque de Chartres, auparavant abbé de Celles, fameux par ses écrits, mourut le vingtième de février mil cent quatre-vingt-sept, après avoir rempli ce siège sept ans, et réparé les murs et le pavé de la ville. Il fut enterré dans l'abbaye de Josaphat, et eut pour successeur Renaud de Bar, neveu par sa mère de Guillaume, archevêque de Reims, qui tint le siège de Chartres trente ans durant.

#### IX. Guy de Lusignan, roi de Jérusalem.

En Orient, Arnaud de Châtillon, seigneur de Carac, continuant ses courses contre les musulmans, enleva une grande caravane qui passoit d'Egypte en Arabie, et fit mettre aux fers tous les passagers, sans avoir égard à la trêve qui subsistait alors (2). Saladin, l'ayant appris, envoya demander la liberté de ces prisonniers, menaçant de traiter de même les chrétiens qui passeroient sur ses terres. Arnaud, suivant la coutume des templiers, dont sa place étoit pleine, refusa de rendre les prisonniers, et s'emporta jusqu'à dire mille indignités contre Mahomet: ce qui mit Saladin en telle colère, que, prenant Dieu à témoin de la perfidie de ses ennemis, il jura sur-le-champ

(1) Roger, p. 631, 634. 118, et ibi Molin.  
Gall. Christ. Præfat. edit. (2) Vie Ms. de Salad. an. 1671. Steph. Torn. Epist. 1185.

de leur faire la guerre de tout son pouvoir, déclara la trêve rompue, et fit vœu de tuer Arnaud de sa main. Saladin étoit alors maître de l'Egypte, de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie, et les places qui restoient aux chrétiens se trouvoient enfermées dans ses états.

Leur roi, Baudouin IV, mourut l'an mil cent quatre-vingt-cinq, et le petit roi, son neveu, l'année suivante. Alors Guy de Lusignan se fit couronner roi de Jérusalem par le crédit de sa femme Sibille, héritière du royaume; et, poussant son ressentiment contre Raymond, comte de Tripoli, il voulut lui faire rendre compte de l'administration des finances pendant sa régence; de quoi le comte, irrité, fit un traité particulier avec Saladin, et se mit sous sa protection. Les choses étoient en cet état quand les chrétiens refusèrent de faire satisfaction au sultan de l'infraction de la trêve, et des plaintes qu'il faisoit particulièrement contre les templiers (1). Saladin entra donc sur leurs terres en mil cent quatre-vingt-sept, avec une armée de plus de cinquante mille hommes, dont un corps avancé rencontra vers Tabarie, qui est Tibériade, Girard de Bideford, maître des templiers, et Roger des Moulins, maître de l'hôpital. Il les surprit le premier jour de mai mil cent quatre-vingt-sept, et les battit. Girard s'enfuit, Roger fut tué, plusieurs templiers pris, soixante tués (2). Saladin, encouragé par ce succès, assiégea Tibériade, qui appartenait au comte de Tripoli; mais ce prince, cédant aux prières de la reine de Jérusalem, avait renoncé à son traité avec Saladin. La ville de Tibériade fut d'abord emportée de force, mais la citadelle fit une telle résistance, qu'elle arrêta l'armée ennemie pendant plusieurs jours.

#### X. Bataille de Tibériade.

Cependant le roi Guy de Lusignan et tous les princes chrétiens qui venoient au secours, ayant assemblé leurs forces, campèrent auprès d'Acre. Les deux armées se trouvèrent en présence le jeudi, second jour de juillet mil cent quatre-vingt-sept, et commencèrent à combattre le vendredi, jour heureux et sacré selon les musulmans (3). Le combat dura deux jours, et fut très-sanglant; mais enfin les chrétiens, accablés par le nombre, et abattus par la soif et la fatigue, furent entièrement défaits. Tous ceux qu'on trouva les armes à la main furent taillés en pièces. Les principaux prisonniers furent le roi Guy de Lusignan, Arnaud de Châtillon, le maître du temple et celui des hospitaliers; mais la perte qui fut estimée la plus considérable fut celle de la vraie croix.

(1) Roger, p. 634. Auct. (2) Roger, p. 63. Vie  
Aquiunct. ann. 1187. G. M.S.  
Neubr. III, c. 16. G. Nang. (3) Epist. in Chr. Reichersp. an. 1187.

On l'avoit portée en cette bataille, selon la coutume, et c'étoit l'évêque d'Acre qui la tenoit; après qu'il fut tué, un officier de l'église de Jérusalem la releva, et elle fut prise entre ses mains. Les chrétiens orientaux et schismatiques n'en furent pas moins affligés que les Latins, et les musulmans regardèrent cette conquête comme le fruit le plus précieux de leur victoire. Le comte de Tripoli, après avoir fait des prodiges de valeur, se sauva l'épée à la main au travers des ennemis, et se retira à Tyr, où il mourut quelque temps après, détesté des uns et des autres. Les chrétiens attribuoient à sa trahison la perte de la bataille, et les musulmans l'accusoient de perfidie pour avoir rompu son traité.

Aussitôt après la bataille, Saladin fit dresser sa tente; on lui présenta les principaux prisonniers; puis, ayant fait retirer tout le monde, il fut quelque temps en prière pour remercier Dieu, reconnoissant que cette victoire étoit moins l'effet de sa valeur que des crimes des chrétiens. Il fit ramener en sa présence le roi Guy de Lusignan, Arnaud de Châtillon et les autres seigneurs (1); il les fit asseoir à ses côtés, et, comme ils étoient extrêmement altérés, il fit apporter du sorbet rafraîchi dans la neige dont il présenta au roi. Ce prince, après avoir bu, donna la tasse à Arnaud; mais le sultan lui fit dire par un interprète: C'est à toi que j'ai donné à boire, non pas à cet homme maudit, qui ne doit pas espérer de quartier. C'est que les Arabes avoient une ancienne coutume observée encore à présent par ceux du désert, tout voleurs qu'ils sont, de ne jamais faire mourir leurs prisonniers quand ils leur ont donné à boire ou à manger; c'est un droit d'hospitalité inviolable entre eux.

Saladin envoya donc manger les princes français dans un lieu séparé; et, quand on les eut amenés, il s'adressa à Arnaud, et lui fit de grands reproches de la cruauté avec laquelle il avoit traité les musulmans, surtout des paroles injurieuses qu'il avoit dites contre Mahomet, et des efforts qu'il avoit faits pour piller la Mecque et Médine. Il faut donc, ajouta-t-il, que je venge notre prophète et notre religion; toutefois, si tu la veux embrasser, je suis prêt à te pardonner tout le mal que tu nous a fait. Arnaud répondit avec fermeté qu'il vouloit mourir chrétien, et ne témoigna que du mépris, tant pour les offres avantageuses que lui fit le sultan, que pour les tourments dont il le menaça. Alors Saladin, se levant en colère, lui déchargea un coup de sabre sur la tête; ceux de sa suite achevèrent aussitôt de le tuer, et jetèrent le corps hors de la tente, où il demeura jusqu'au soir. C'est ainsi que Saladin accomplit son vœu, et qu'Arnaud de Châtillon expia ses fautes par un glorieux martyre, dont les seuls écrivains

(1) C. Nang. Vie MS.



mahométans nous ont conservé les circonstances. Je compte entre ses fautes, que l'on ne peut excuser, d'avoir si souvent violé la foi des traités. Tous les templiers et les hospitaliers pris en cette journée furent égorgés, et on comptoit jusqu'à deux cent trente templiers ainsi mis à mort. Saladin, en donnant cet ordre, dit qu'il rendroit un grand service au pays, s'il pouvoit le purger entièrement de ces assassins; c'est qu'ils ne faisoient quartier aux musulmans ni en paix ni en guerre (1).

Saladin, ayant pris la citadelle de Tibériade, vint assiéger Acre, qui est l'ancienne Ptolémaïde, voulant chasser les chrétiens de toutes les places maritimes, pour leur ôter la communication avec la Grèce et le reste de l'Europe. Acre se rendit au bout de deux jours; et le sultan permit aux chrétiens d'y demeurer, ou de se retirer avec leurs femmes et leurs enfants, et ce qu'ils pourroient emporter de leurs biens. Il prit ensuite Jaffa, Naplouse, Sébaste, Nazareth, Séfouriet, Césarée, qui fut prise de force, brûlée et saccagée. Hifa, que nos auteurs nomment Caïfa, et Arsouf, qu'ils nomment Assur, se rendirent; Saïde ou Sidon se rendit sans résistance; Béryte ou Bérut après trois semaines de siège. Ascalon fut rendue pour servir de rançon au roi Guy de Lusignan.

#### XI. Jérusalem prise par Saladin.

Enfin, le dix-neuvième de septembre, Saladin commença le siège de Jérusalem, qui étoit le principal objet de son entreprise. Elle eut pu tenir long-temps; mais les assiégés étoient effrayés par la bataille de Tibériade, et de la prise de leurs chefs et de tant de places; et, ce qui acheva de les consterner, c'est qu'ils découvrirent une conjuration formée dans la ville par un officier de Saladin, chrétien melquite, avec ceux du même rite qui y étoient en très-grand nombre, et qui haïssoient les Latins pour les mauvais traitements qu'ils en avoient reçus. Le sultan, assuré qu'ils lui livreroient une porte, rejeta avec mépris les propositions des assiégés, à la tête desquels étoit la reine Sibille, le patriarche Héraclius et plusieurs seigneurs (2). Il dit qu'il étoit obligé en honneur de les traiter comme leurs prédécesseurs avoient traité les habitants de Jérusalem, et de venger le sang de soixante-dix mille musulmans massacrés sans miséricorde. La reine et les seigneurs mandèrent au sultan que, s'il ne leur accordoit une capitulation honorable, ils se défendroient jusqu'à la dernière extrémité. On ne lui conseilla pas de les réduire au désespoir, et il accorda la capitulation aux conditions suivantes: Qu'ils rendroient la ville en l'état où elle étoit,

(1) Epist. ap. Rog. p. 637. (2) Sup. liv. LXIV, n. 66.

sans rien démolir; que la noblesse et les gens de guerre sortiroient en armes et avec escorte pour aller à Tyr ou en telle autre ville qu'ils voudroient; que le reste du peuple sortiroit en payant par tête une certaine taxe, et emportant leurs meubles, et seroient de même conduits en sûreté.

Ainsi Jérusalem fut rendue à Saladin, le vendredi second jour d'octobre mil cent quatre-vingt-sept, qui n'étoit que le quatorzième jour du siège. Le patriarche Héraclius enleva tous les ornements de son église, l'argenterie du saint sépulcre, les lames d'or et d'argent dont il étoit couvert, et plus de deux cent mille écus d'or; mais les officiers du sultan s'y opposèrent, disant que la capitulation ne permettoit d'emporter que les biens des particuliers. Sur quoi Saladin répondit: Il est vrai que nous pourrions contester sur cet article; mais, puisque nous avons permis aux chrétiens d'emporter leurs biens, sans excepter ceux des églises, il ne faut pas leur donner sujet de se plaindre ni de décrier notre religion. Les vertus que l'on a le plus louées en ce prince, sont la fidélité à garder sa parole et la libéralité. Il paya à ses soldats la rançon de tous les soldats chrétiens, et les renvoya comblés d'honneur et de caresses, et les émirs en usèrent de même à son exemple. Il traita fort civilement la reine et le patriarche. Il déchargea plusieurs milliers de pauvres de la taxe portée par la capitulation, et donna, de son trésor, de quoi subvenir aux malades pendant quelque temps. Il permit aux chevaliers de l'hôpital de Saint-Jean d'y laisser dix d'entre eux pour garder leurs malades pendant un an (1).

Aussitôt que les chrétiens [latins] furent sortis de Jérusalem, les musulmans jetèrent de grands cris, et donnèrent toutes les marques d'une extrême joie. Ils commencèrent par abattre les croix élevées par les premiers croisés en plusieurs quartiers de la ville, dont la plus remarquable étoit une grande croix de cuivre doré, posée sur le dôme de l'église des templiers. En la voyant abattre, les chrétiens orientaux restés dans la ville ne purent retenir leurs larmes; et Saladin l'envoya depuis au calife de Bagdad, qui la reçut comme un hommage rendu au successeur du prophète, la fit traîner par les rues, fouler aux pieds, couvrir de boue, et enfin enterrer au lieu où on portoit les immondices de la ville. Saladin fit briser les cloches de toutes les églises de Jérusalem; quant à l'église patriarcale qui avoit été la grande mosquée bâtie à la place du temple de Salomon, après en avoir ôté toutes les marques du christianisme, il la fit laver d'eau rose par dedans et par dehors avant que d'y entrer, et y rétablit le service de la religion le vendredi suivant. Il y fit placer une chaire magni-

(1) Ep. ap. Roger. p. 645.

fique, que Nouradin avoit autrefois commencée dans Alep, et à laquelle ce prince travailloit souvent de ses mains, ayant fait vœu de la mettre dans l'église de Jérusalem quand il en auroit chassé les chrétiens, comme il espéroit. Saladin exécuta donc ce vœu de Nouradin. Au frontispice de cette grande mosquée on mit l'inscription suivante: Le serviteur de Dieu, Joseph, fils de Job victorieux, le roi Nacer Salah-Eldin mit cette inscription lorsque Dieu prit cette ville par ses mains l'an cinq cent quatre-vingt-trois, en action de grâces, après lui avoir demandé le pardon de ses péchés et continuation de sa miséricorde.

Toutes les autres églises furent aussi changées en mosquées, excepté celle du Saint-Sépulcre, que les chrétiens syriens rachetèrent. Dans les autres, on contraignit les esclaves chrétiens à effacer les images et les peintures dont elles étoient ornées, en laver les murailles et frotter le pavé par un pénible travail. Saladin rétablit à Jérusalem les collèges, fondés autrefois par les califes et les sultans, ses prédécesseurs; et y fit recommencer les exercices publics de théologie et de jurisprudence musulmane. Quelques zèles musulmans lui conseillèrent de ruiner l'église du Saint-Sépulcre, et toutes les autres des lieux saints, disant qu'en les laissant on favoriseroit l'idolâtrie des chrétiens et l'injure qu'ils font au messie, en honorant les marques de sa passion. Car les musulmans croient que ce ne fut pas Jésus qui fut crucifié, mais Judas à sa place. Ils ajoutaient qu'en ôtant aux chrétiens cet objet de leur dévotion, on leur ôteroit le prétexte de leurs croisades. Mais les plus habiles théologiens musulmans furent d'avis contraire. Ils dirent à Saladin qu'il ne devoit pas être plus scrupuleux que le calife Omar, qui avoit conservé cette église, que les lieux saints étant ruinés, la ville de Jérusalem souffriroit un grand préjudice de la cessation des pèlerinages, d'où venoit toute sa richesse; enfin, que cette injure qu'on vouloit faire aux chrétiens d'Occident ne seroit pas moins sensible à ceux d'Orient, qu'elle pourroit exciter à la révolte, et à se joindre aux autres pour l'intérêt commun de la religion. Saladin se rendit à ces raisons, et permit comme auparavant de visiter les saints lieux, pourvu que l'on y vint sans armes et que l'on payât certains droits.

C'est ainsi que Jérusalem retomba sous la puissance des infidèles, après avoir été sous celle des chrétiens latins pendant quatre-vingt-huit ans. Ils furent les seuls qui en sortirent; car les chrétiens syriens, géorgiens, arméniens et grecs y demeurèrent. La reine Sibille et le patriarche Héraclius se retirèrent à Antioche avec les templiers, les hospitaliers et quantité de peuple. Plusieurs autres se retirèrent à Tripoli, où le comte et ses gens leur ôtèrent ce que les Sarrasins le ur

a voient laissé: de quoi une femme, dépouillée de tout, entra en un tel désespoir, que, n'ayant plus de quoi nourrir son enfant, elle le jeta dans la mer. Quelques-uns de ces chrétiens, chassés de Jérusalem, passèrent à Alexandrie et en Sicile (1). Il ne resta aux Latins en Orient que trois places considérables, Antioche, Tyr et Tripoli.

#### XII. Mort d'Urbain. Grégoire VIII, pape.

Ces tristes nouvelles vinrent si promptement en Italie, que le pape Urbain III en mourut dans le même mois. La paix ayant été faite entre lui et l'empereur Frédéric d'une manière qui paroissoit honorable à l'Eglise, il quitta Vérone et vint à Ferrare, où il apprit la perte de la terre sainte; et, comme il étoit déjà consumé de vieillesse, il tomba malade, et mourut le dix-neuvième d'octobre mil cent quatre-vingt-sept, après avoir tenu le saint-siège un an et près de onze mois. Il fut enterré le lendemain dans l'église cathédrale de Ferrare, et le vingt-unième du même mois on élut pape Albert, natif de Bénévent, prêtre-cardinal du titre de Saint-Laurent en Lucine, et chancelier de l'église romaine, qui fut nommé Grégoire VIII, et sacré le dimanche vingt-cinquième. Il étoit savant et éloquent, d'une vie pure et austère, et d'un grand zèle; mais il ne tint le saint-siège qu'environ deux mois (2).

Dans ce peu de temps, il fit ce qui lui fut possible pour animer les fidèles au recouvrement de la terre sainte, comme on voit par une grande lettre donnée à Ferrare le vingt-neuvième d'octobre, où il les exhorte à apaiser la colère de Dieu par la pénitence et les bonnes œuvres, et promet à ceux qui feront le voyage les mêmes grâces que ses prédécesseurs, c'est-à-dire l'indulgence plénière de leurs péchés, et la protection de l'Eglise pour leurs biens temporels (3). Par une autre lettre de la même date, il marque en particulier la pénitence que l'on doit faire sur ce sujet. Nous ordonnons, dit-il, par le conseil de nos frères, c'est-à-dire des cardinaux, et avec l'approbation de plusieurs évêques, que tous, pendant cinq ans, jeûnent au moins les vendredis en viandes de carême, et que la messe ne se dise qu'à none. Tous ceux qui se portent bien, s'abstiendront de manger de la chair le mercredi et le samedi; pour nous et nos frères, nous nous en abstiendrons encore le lundi avec nos domestiques; et quiconque y manquera, sera traité comme s'il avoit rompu l'abstinence du carême. Un auteur du temps ajoute que les cardinaux promirent entre eux de renoncer à toutes les richesses et les délices; de ne plus recevoir aucun présent

(1) Ep. ap. Roger, p. 645. Jac. Vit. c. 95. (2) To. 10, Conc. Greg. Ep. 1, 2. (3) Gervas. Chr. p. 507. V. Pagi, ann. 1187, n.



de ceux qui avoient des affaires en cour de Rome; de ne point monter à cheval tant que la terre sainte seroit au pouvoir des infidèles, mais de se croiser tous les premiers, et d'aller demandant l'aumône à la tête des pèlerins (1).

Comme, selon les règles du droit, les commissions cessent par le décès du commettant, le pape Grégoire craignit que ceux qui avoient obtenu à grands frais des lettres du pape Urbain, pour faire juger leurs affaires sur les lieux, ne fussent obligés d'en obtenir de nouvelles. C'est pourquoi, deux jours après son sacre, il fit expédier une lettre, adressée à tous les prélats de l'Eglise, pour valider toutes les commissions de cette nature, accordées par son prédécesseur trois mois avant sa mort (2).

#### XIII. Mort de Grégoire. Clément III, pape.

Il y avoit une ancienne inimitié entre les Pisans et les Génois, dont les villes étoient alors très-riches et très-puissantes par terre et par mer. Le pape Grégoire entreprit de les réconcilier, afin de les faire agir ensemble pour le recouvrement de la terre sainte. Pour cet effet, il se rendit à Pise, où il fut reçu avec grand honneur le neuvième jour de décembre, et, y ayant fait venir les premiers d'entre les Génois, il parla aux uns et aux autres avec tant de sagesse qu'ils commençoient à s'adoucir; et la paix étoit en bon chemin quand la fièvre le prit; et, après avoir été malade très-peu de temps, il mourut le seizième du même mois, n'ayant occupé le saint-siège qu'un mois et vingt-sept jours. Trois jours après, c'est-à-dire le dix-neuvième de décembre mil cent quatre-vingt-sept, on élut à Pise pour lui succéder Paul ou Paulin, Romain de naissance, cardinal-évêque de Palestrine, qui fut nommé Clément III, et couronné le lendemain dimanche, vingtième de décembre (3). Il tint le saint-siège trois ans et trois mois.

#### XIV. Traité du pape avec les Romains.

Aussitôt après son couronnement, il envoya des députés aux Romains, ses concitoyens, pour établir avec eux une paix solide (4). L'occasion de la discorde étoit la ville de Tusculum, à dix milles ou trois lieues de Rome, appartenant au pape, à laquelle les Romains faisoient une guerre implacable pour se la soumettre : ce qui causoit une cruelle division entre eux et le pape depuis le temps d'Alexandre III. Les députés de Clément III, étant arrivés à Rome, exhortèrent les Romains à le recevoir comme leur père, et se réunir à

à lui. Nous le souhaitons plus que lui, répondirent-ils, à condition toutefois qu'il vous aidera à réparer la perte et la honte que nous avons reçue à l'occasion de la guerre de Tusculum, et qu'il fera marcher ses troupes, s'il est besoin, contre cette ville, en cas que nous ne puissions faire avec elle une paix honorable; enfin, qu'il nous la livrera, s'il en est un jour le maître, pour en disposer à notre volonté.

A ces conditions fut fait le traité, où le sénat et le peuple romain, adressant la parole au pape, disent en substance (1) : Nous vous rendons dès à présent le sénat, la ville et la monnaie. Nous vous rendons quittes l'Eglise de Saint-Pierre et les autres, qui étoient engagées pour la guerre, à condition que vous céderez au sénat le tiers de la monnaie, sur quoi l'on déchargera tous les ans une partie de la somme pour laquelle les églises étoient engagées, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée, et dont les intérêts diminueront à proportion du principal. Nous vous jurons la fidélité tous les ans, nous et les sénateurs nos successeurs, et vous donnerez aux sénateurs et à leurs officiers les distributions ordinaires aussi bien qu'aux juges, aux avocats et aux scriniaires que vous aurez établis.

De quelque manière que Tusculum soit détruit, l'Eglise romaine y gardera tous ses domaines et ses mouvances; mais vous nous donnerez dans six mois tous les murs de la ville et de la forteresse pour les détruire, sans que vous les puissiez jamais rétablir. Et, si Tusculum ne tombe pas entre nos mains d'ici au premier de janvier, vous en excommunierez les habitants, et les contraindrez par vos vassaux de Campanie et de Romagne, avec notre secours, d'accomplir touchant leur ville ce qui a été dit. Moyennant ce que dessus, nous jurons de vous donner sûreté, à vous, aux évêques, aux cardinaux, à toute votre cour et à ceux qui y viendront, y séjourneront ou s'en retourneront, sauf les droits des Romains, qu'ils demanderont de bonne foi. Si vous les appelez pour la défense du patrimoine de saint Pierre, ils iront, en les défrayant de votre part, comme leurs prédécesseurs ont accoutumé de l'être. Ce sont les principales clauses de ce traité, dont la date est du dernier de mai, indiction sixième, qui est cette année mil cent quatre-vingt-huit. Il est aussi daté de la quarante-quatrième année du sénat : ce qui fait voir que les Romains en remontoient le rétablissement à l'an mil cent quarante quatre seulement et au pontificat de Lucius II, quoiqu'ils eussent commencé cette entreprise dès l'année précédente, sous Innocent II (2). Le pape Clément III étoit à Rome dès le treizième de mars.

Avant que de partir de Pise, il exhorta le

(1) Roger, p. 636. Sac. p. 880. V. Pagi, 1187, n. 10; 1188, n. 1. Gervas. an. Ann. Mailros.  
(2) Ep. 3. G. Neubr. m. c. 22.  
(3) Chr. Pis. to. 3. Ital. (4) Roger, p. 689.

(1) Ap. Baron. an. 1188. (2) Sup. liv. LXIX, n. 1, §. 6. Ep. 6.

peuple assemblé dans la grande église à travailler au recouvrement de la terre sainte; et, pour les y conduire, il donna l'étendard de Saint-Pierre à leur archevêque Ubalde, avec le titre de légat. Ce prélat partit à la mi-septembre de la même année mil cent quatre-vingt-huit, avec une flotte de cinquante vaisseaux, passa l'hiver à Messine, et arriva à Tyr le sixième d'avril de l'année suivante (1). Cefut apparemment à Pise que le pape Clément ordonna des prières particulières par toute l'Eglise pour la paix, la délivrance de la terre sainte et des chrétiens retenus captifs chez les Sarrasins.

#### XV. Décime saladine.

Cependant les deux rois de France et d'Angleterre eurent une conférence entre Gisors et Trie, depuis la Saint-Hilaire, treizième de janvier, jusqu'à la Sainte-Agnès, qui est le vingt-un, où assistèrent les évêques et les seigneurs des deux royaumes (2). Là se trouva Guillaume, archevêque de Tyr, le même qui, dix ans auparavant, étoit venu pour le concile de Latran. Il parla si fortement en cette assemblée de la désolation de l'Eglise d'Orient et des maux dont elle étoit encore menacée, que les deux rois, laissant leurs différends, qui étoient le sujet de la conférence, se réconcilièrent et reçurent la croix de sa main. Avec eux se croisèrent Gautier, archevêque de Rouen, et Richard de Cantorbéry, ou plutôt ils renouvelèrent le vœu qu'ils en avoient déjà fait. Les évêques de Beauvais et de Chartres se croisèrent aussi avec Hugues III, duc de Bourgogne, Richard, comte de Poitou, fils aîné du roi d'Angleterre, Philippe, comte de Flandre, Thibaud, comte de Blois, et plusieurs autres seigneurs. Pour se distinguer, le roi de France et ses sujets prirent la croix rouge, le roi d'Angleterre et les siens prirent la croix verte.

Ensuite le roi d'Angleterre vint au Mans (3), où il ordonna que chacun donneroit, pendant cette année mil cent quatre-vingt-huit, la dime de ses revenus et de ses meubles pour le secours de la terre sainte, excepté les armes, les habits des chevaliers, les chevaux, les livres, les habits et les chapelles des clercs, et les pierreries des uns et des autres. On publia des excommunications contre ceux qui ne payeroient pas cette décime; pour en faire la collecte en chaque paroisse, on établit des commissaires, entre lesquels étoient un templier et un hospitalier, un sergent du roi et un clerc de l'évêque. Les croisés étoient exempts de cette décime, et recevoient celle de leurs vassaux; mais les bourgeois et les paysans qui se croisoient sans la permission de

leurs seigneurs ne payoient pas moins la décime.

On défendit les jurements énormes, les dés ou autres jeux de hasard, les fourrures de vert, de petit gris ou de martes zibelines, l'écarlate et les habits découpés, de se faire servir à table plus de deux mets achetés, et de mener en voyage des femmes, sinon quelques lavandières à pied, hors de soupçon. Celui qui, avant de se croiser, a engagé ses revenus, ne laissera pas de jouir du revenu de cette année, et la perte ne portera point d'intérêt pendant tout le voyage depuis la croix prise. Tous les croisés peuvent engager pour trois ans leurs revenus, même ecclésiastiques. Ceux qui mourront dans le voyage disposeront de l'argent qu'ils auront avec eux pour leurs domestiques, pour le secours de la terre sainte et pour les pauvres. C'est l'ordonnance que le roi d'Angleterre fit au Mans de l'avis des prélats et des seigneurs.

Après avoir établi les commissaires pour recevoir la décime deçà la mer, il passa en Angleterre, où il arriva le trontième de janvier, et l'onzième de février il tint à Gaintingon, près Northampton (1), une grande assemblée de prélats et des seigneurs, où il fit lire l'ordonnance faite au Mans; ensuite Baudouin, archevêque de Cantorbéry, et Gilbert, évêque de Rochester, son vicaire, prêchèrent la croisade, et plusieurs se croisèrent. Alors le roi envoya ses officiers par tous les comtés pour lever la décime : ce qui fut exécuté avec rigueur à l'égard des bourgeois, jusqu'à emprisonner ceux qui résistoient. On leva même sur les juifs, et le roi amassa par ce moyen des sommes immenses. Il envoya Hugues, évêque de Durham, pour faire la même levée en Ecosse, dont le roi offrit, pour s'en racheter, cinq mille mares d'argent; mais le roi d'Angleterre ne s'en contenta pas.

Le roi de France, Philippe, de son côté, tint à Paris une grande assemblée des prélats et des seigneurs de son royaume le dimanche de la mi-carême, qui, cette année mil cent quatre-vingt-huit, fut le vingt-septième de mars (2). On y fit une ordonnance semblable à celle du roi d'Angleterre, portant que tous ceux qui n'étoient pas croisés donneroient cette année au moins la dime de tous leurs meubles et de tous leurs revenus, excepté les trois ordres de Cîteaux, des Chartreux et de Fontevraud, et les lépreux. On accorde aux croisés un répit pour le paiement de leurs dettes, en donnant les sûretés qui sont spécifiées; la décime se leva avant les dettes. On nomma cette subvention la décime saladine.

Pierre de Blois écrivit sur ce sujet à Henri de Dreux, évêque d'Orléans, cousin germain du roi Philippe-Auguste, l'exhortant à remonter à ce prince que les ecclésiastiques devoient

(1) Chr. Pis. to. 3. Ital. p. 641. G. Neubr. III, c. 23, Sac. p. 883. Roger. p. 651. tom. 10. Conc. p. 1759.  
(2) Rigord. p. 25. Roger, (3) Roger. p. 641.

(1) ervas. p. 1521. (2) Rigord, p. 52, 16, 10, Conc. p. 1763.



être exempts de cette subvention. Il est temps, dit-il, de parler, et vous ne devez pas suivre l'exemple des autres évêques qui flattent votre roi. Si le respect vous retient, prenez avec vous quelques-uns de vos confrères, qui soient poussés par l'esprit de Dieu, et parlez avec force, mêlée de douceur. Si le roi veut faire ce voyage, qu'il n'en prenne pas les frais sur les dépouilles des églises et des pauvres, mais sur ses revenus particuliers, ou sur les dépouilles des ennemis, dont on doit enrichir l'Eglise, loin de la piller elle-même sous prétexte de la défendre; le prince ne doit exiger des évêques et du clergé que des prières continuelles pour lui. Représentez au vôtres qu'il a reçu le glaive des mains de l'Eglise pour la protéger, et que, s'il a maintenant besoin de ses prières, il en aura encore plus grand besoin après sa mort, à laquelle s'évanouira toute sa puissance. Mais on ne voit pas que cette remontrance ait eu d'effet, non plus que ce que Pierre écrivit sur le même sujet à Jean de Coutances, doyen de l'église de Rouen, et neveu de l'archevêque Gautier. Il l'exhorte d'employer le crédit qu'il avoit auprès du roi d'Angleterre pour maintenir la dignité de l'Eglise. Elle est libre, dit-il, par la liberté que Jésus-Christ nous a acquise; mais, si on l'accable d'exactions, c'est la réduire en servitude comme Agar (1). Si vos princes, sous prétexte de ce nouveau pèlerinage, veulent rendre l'Eglise tributaire, quiconque est fils de l'Eglise doit s'y opposer, et mourir plutôt que de la soumettre à la servitude. On voit ici les équivoques ordinaires en ce temps-là sur les mots d'église et de liberté, comme si l'Eglise délivrée par Jésus-Christ n'étoit que le clergé, ou qu'il nous eût délivrés d'autre chose que du péché et des cérémonies légales.

Pierre de Blois dit encore un mot contre la décime saladin dans le traité du voyage de Jérusalem. Les ennemis de la croix, dit-il, qui devroient être les enfants, anéantissent leur vœu par leur avarice, sous prétexte d'une damnable collecte, et tournent la croix en scandale (2). Ce traité tend principalement à hâter le départ des croisés, et à blâmer les seigneurs qui différoient pour leurs intérêts particuliers.

Le même jour que le roi Philippe tenoit son parlement à Paris, l'empereur Frédéric tint à Mayence une diète solennelle, c'est-à-dire le dimanche de la mi-carême, vingt-septième de mars. A cette assemblée se trouva le cardinal Henri, évêque d'Albane; on y lut publiquement la relation de la prise de Jérusalem, et l'empereur se croisa avec son fils Frédéric, duc de Souabe, et soixante-huit des plus grands seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers. On exhorta généralement tout le monde à la croisade, et on fixa le rendez-vous pour le départ à Ratisbonne à la Saint-George, vingt-troisième d'avril de l'année suivante. Pour éviter

(1) Ep. III, Gal. VI, 31. (2) P. 428.

la trop grande multitude, l'empereur fit défendre, sous peine d'excommunication, à ceux qui ne pouvoient pas faire la dépense de trois marcs d'argent, de marcher avec son armée (1). De Mayence, le légat Henri vint à Liège, où il prêcha si fortement contre les vices du clergé, particulièrement la simonie, que soixante-dix chanoines résignèrent leur prébende, et il les pourvut en d'autres églises. L'évêque Raoul se croisa pour l'expiation de ses péchés et partit en mil cent quatre-vingt-dix.

#### XVI. Fin du schisme d'Ecosse.

Dès le commencement de cette année mil cent quatre-vingt-huit, le pape Clément III, voulant finir le différent entre Jean, évêque de Saint-André en Ecosse, et Hugues, son compétiteur, avoit écrit sur ce sujet aux prélats du pays, aux rois d'Ecosse et d'Angleterre, et au clergé de l'église de Saint-André. Les lettres sont toutes datées de Pise, le seizième de janvier, et portent en substance : Hugues ne s'étant point présenté au saint-siège suivant l'ordre du pape Urbain III, nous l'avons déclaré déchu de l'évêché de Saint-André, et suspens de toutes fonctions épiscopales, et ses vassaux absous du serment de fidélité. Et parce que les canons ne permettent pas que les églises demeurent long-temps vacantes, nous voulons que le chapitre de Saint-André élise un digne pasteur, et, s'il se peut, l'évêque Jean, dont nous connoissons le mérite. Il exhorte le roi d'Ecosse à recevoir cet évêque en ses bonnes grâces, et le roi d'Angleterre à y contraindre ce prince par l'autorité qu'il a sur lui (2). Ces lettres furent apportées par Jean, évêque de Durham, qui revint de la cour du pape après la Chandeleur, et le roi d'Ecosse, en ayant ouï la lecture, se laissa enfin persuader de rendre ses bonnes grâces à l'évêque Jean, il lui laissa la paisible possession de l'évêché de Dunqueld, avec la restitution des fruits, à condition que ce prélat renonceroit à toute prétention sur l'évêché de Saint-André. L'évêque Jean se soumit à la volonté du roi pour le bien de la paix. Hugues alla à Rome, et obtint une absolution du pape; mais il mourut peu de jours après à Rome même, d'une maladie causée par la corruption de l'air, qui emporta plusieurs des cardinaux et des plus riches de la ville avec une grande multitude de peuple. Le roi d'Ecosse donna l'évêché de Saint-André à son chancelier Robert, fils de Robert, comte de Leicester, en présence de Jean, évêque de Dunqueld, et sans opposition de sa part. Ainsi finit cette affaire, qui duroit depuis huit ans.

(1) Chr. Reichesp. ann. 1188. Chr. Claraval. cod. Otto. à S. Blas. c. 31. Anon. tom. 5. Canis. Claraval. an. 1187. Aegid. Aur. val. de episc. Leod. c. 56. (2) To. 10, Conc. Ep. 1, 2, 3, 4, 5. Roger. Hoved. p. 646. Smp. liv. LXXIII, n. 27. Rog. p. 649.

Le roi d'Ecosse, ayant satisfait le pape, voulut à l'avenir se mettre à couvert contre les censures des prélats d'Angleterre, que cette affaire lui avoit attirées (1). Pour cet effet, il obtint du pape un privilège, par lequel il ordonne que l'église d'Ecosse sera désormais soumise au saint-siège sans moyen; il nomme les neuf évêchés qui la composent alors, savoir : Saint-André, Glasgow, Dunqueld, Dublin, Bréchim, Aberdon, Mauray, Rosse et Catne. Il ne sera permis, ajoute-t-il, qu'au pape ou à son légat à latere de publier interdit ou excommunication sur le royaume d'Ecosse, à peine de nullité. Personne ne pourra y exercer la fonction de légat s'il n'est Ecossois, ou tiré du corps de l'église romaine. Les différents pour les biens situés dans le royaume ne pourront être tirés à aucun tribunal du dehors, sinon à Rome par appel. La bulle est du treizième de mars mil cent quatre-vingt-huit. Jusque-là les évêchés d'Ecosse étoient suffragants de la métropole d'York, dont on ne voit point que l'archevêque ait été appelé pour consentir à cette diminution si notable de sa province; et l'Ecosse demeura près de trois cents ans sans archevêque; jusqu'à ce que le pape Sixte IV érigea Saint-André et Glasgow en métropoles, l'an mil quatre cent soixante-onze.

#### XVII. Conférence de la Ferté-Bernard.

Le voyage des deux rois de France et d'Angleterre pour la croisade fut retardé par une guerre qui survint entre eux, où Richard, fils aîné du roi d'Angleterre, se mit sous la protection du roi de France (2). Pour les accorder, le pape envoya le légat Henri, cardinal, évêque d'Albane, qui y travailloit quand il mourut à Arras, le premier jour de l'an mil cent quatre-vingt-neuf; son corps fut porté à Clairvaux, dont il avoit été abbé, et il y fut enterré entre saint Malachie et saint Bernard. Le pape, ayant appris sa mort, envoya pour la même négociation le cardinal Jean d'Anagni, qui fit si bien, tant par la douceur que par la force de ses discours, qu'il fit promettre aux deux rois de s'en rapporter au jugement des archevêques de Reims, de Bourges, de Rouen et de Cantorbéry, et ils marquèrent le lieu de la conférence à la Ferté-Bernard, et le jour de l'octave de la Pentecôte. Aussitôt le cardinal et les quatre archevêques prononcèrent sentence d'excommunication contre tous ceux qui mettoient obstacle à la paix, tant clercs que laïques, excepté les seules personnes des rois.

Le jour de la conférence étant venu, les deux rois se trouvèrent près de la Ferté-Bernard, avec le comte Richard, le cardinal, et les quatre archevêques, et les seigneurs des

deux royaumes. Le roi de France demanda l'accomplissement du mariage promis entre sa sœur Alix et Richard, comte de Poitiers; que ce prince lui fit hommage de ses terres, et que Jean, son frère, prit la croix. Le roi d'Angleterre le refusa, offrant seulement de faire épouser Alix à son fils Jean, qu'il ne craignoit pas comme Richard. Ainsi on ne put s'accorder; et le cardinal Jean d'Anagni protesta que, si le roi de France ne convenoit entièrement avec le roi d'Angleterre, il mettroit l'interdit sur toutes ses terres. Le roi de France répondit qu'il ne craignoit point sa sentence et ne l'observeroit pas, parce qu'elle n'étoit pas juste. Car, ajouta-t-il, il n'appartient pas à l'église romaine de porter aucune censure contre le royaume de France, quand le roi se met en devoir de réprimer ses vassaux rebelles, et de venger ses injures et les mépris de sa couronne. Il dit aussi que le cardinal avoit déjà senti les sterlings du roi d'Angleterre (1). Ce sont les paroles de Roger de Hoveden, auteur anglois.

#### XVIII. Mort de Henri II, roi d'Angleterre.

Le roi Henri fut toutefois réduit peu de temps après, c'est-à-dire vers la fin de juin, à faire avec le roi Philippe un traité par lequel il se mit à sa discrétion; et ils convinrent, entre autres choses, de se rendre à Vézelay à la mi-carême de l'année suivante, afin de partir pour la croisade. Mais le roi Henri fut si vivement touché de se voir abandonné par ses enfants, qu'il tomba malade à Chinon en Touraine, et leur donna sa malédiction (2), qu'il ne voulut jamais révoquer, quelque instance que lui en pussent faire les évêques et les autres personnes pieuses. Se voyant à l'extrémité, il se fit porter à l'église devant l'autel, où il reçut dévotement la communion du corps et du sang de Notre Seigneur, confessant ses péchés; et, après avoir reçu l'absolution des évêques et du clergé, il mourut le jeudi, sixième jour de juillet mil cent quatre-vingt-neuf, jour de l'octave de Saint-Pierre, après avoir régné trente-quatre ans et sept mois. Il fut enterré à Fontevraud, dans le chœur des religieuses.

#### XIX. Richard Ier, roi d'Angleterre.

Richard, comte de Poitiers, son fils aîné, lui succéda en tous ses états et régna dix ans (3). Aussitôt après la mort de son père, il alla à Rouen se faire reconnoître duc de Normandie, et cette cérémonie se fit le jeudi, jour de Sainte-Marguerite, vingtième de juillet mil cent quatre-vingt-neuf, dans l'église de

(1) P. 652. (2) Roger, p. 654.

(3) Roger, p. 656. Rad. Dic. p. 646. Jo. Brompt. p. 1155.

(1) Ep. 6. Rog. p. 652. (2) Roger, p. 951. Chr. Clara.



Notre-Dame, en présence des évêques, des comtes et des barons du pays. Richard prit sur l'autel l'épée ducale, que l'archevêque Gautier lui cégnit, et il reçut de sa main l'étendard.

Ensuite le nouveau duc passa en Angleterre le dimanche avant l'Assomption, treizième jour d'août. L'archevêché d'York avait déjà vaqué huit ans depuis la mort de l'archevêque Roger, et le duc Richard le donna à Geoffroy, son frère bâtard, qui avait été élu pour l'évêché de Lincoln, sans être sacré (1). Il fut élu par les chanoines d'York, nonobstant l'opposition de Barthélemy, agent de Hubert Gautier, doyen de la même église, qui appela au pape devant et après l'élection, à cause de l'absence de ceux qui devoient y avoir les premières voix, savoir, l'évêque de Durham et le doyen d'York. Les chanoines ne laissèrent pas de passer outre, mais le duc Richard ordonna que toutes choses demeureroient dans l'état où elles étoient à la mort du roi, de son père, c'est-à-dire que le spirituel seroit gouverné par le doyen, et le temporel par les officiers du duc.

Le duc Richard, car on ne lui donnoit que ce titre avant son sacre, vint ensuite à Londres, où se trouvèrent les prélats et les seigneurs du royaume, et il fut sacré solennellement dans l'église de Westminster, le dimanche, troisième jour de septembre, par Baudouin, archevêque de Cantorbéry, assisté de trois archevêques, Gautier de Rouen, Jean de Dublin et Volmar de Trèves. Ce dernier étoit chassé de son siège par l'empereur Frédéric, qui soutenoit Rodolphe, son compétiteur, comme j'ai dit (2). Volmar mourut en Angleterre cette même année, et fut enterré à Saint-André de Northampton. Au sacre de Richard assistèrent aussi quatorze évêques et presque tous les abbés et les prieurs d'Angleterre. Il fit serment devant l'autel de conserver toute sa vie la paix et l'honneur de l'Eglise, de rendre bonne justice à son peuple, d'abolir les mauvaises lois et les mauvaises coutumes et en établir de bonnes. Ensuite l'archevêque Baudouin lui fit les onctions, et après qu'il fut revêtu des habits royaux, il lui donna l'épée pour réprimer les ennemis de l'Eglise. Le roi prit lui-même la couronne sur l'autel et la remit à l'archevêque, qui la lui mit sur la tête.

#### XX. Sédition contre les juifs.

Après la messe suivit le festin solennel, où les évêques étoient à table avec le roi, selon leur rang, et les seigneurs servoient. Il avoit fait publier par la ville que ce jour il n'entrât dans son palais ni juifs ni femmes, pour éviter les maléfices dont on les soupçon-

(1) Roger. p. 655. Sup. (2) Sup. n. 3. Riauf. p. liv. LXXIII, n. 34. 648.

noit (1). Toutefois, pendant le repas, les premiers d'entre les juifs vinrent apporter au roi des présents, de quoi un chrétien, indigné, donna un soufflet à un juif pour l'empêcher d'entrer. D'autres, à son exemple, commencèrent à repousser les juifs avec insulte; le peuple y accourut, et, croyant qu'on le faisoit par ordre du roi, ils se jetèrent sur les juifs qui étoient en grand nombre à la porte du palais, on commença par les coups de poing, d'où l'on vint aux pierres et aux bâtons; il y en eut de tués et de laissés pour morts. Un d'entre eux, nommé Benoît le juif, d'York, fut si maltraité qu'on désespéroit de sa vie, et la crainte de la mort le fit résoudre à recevoir le baptême de la main du prier de Notre-Dame d'York. Cependant le bruit se répandit par toute la ville de Londres que le roi avoit commandé d'exterminer tous les juifs, ce qui fit accourir en armes une infinité de peuple, tant de la ville que de ceux qui étoient venus des provinces pour le sacre. On tuoit donc les juifs, et, comme ils se retiroient dans les maisons fortes, on y mettoit le feu. Le roi qui étoit encore à table, ayant appris ce désordre, envoya pour l'apaiser quelques-uns des principaux seigneurs; mais, n'étant point écoutés par le peuple en furie, ils furent contraints de se retirer.

Le lendemain, le roi fit prendre quelques-uns des coupables, dont trois furent pendus pour avoir mis le feu, dont des maisons de chrétiens avoient été brûlées. Puis il se fit amener le juif qui avoit été baptisé, et lui demanda s'il étoit chrétien. Celui-ci lui répondit que non, mais que pour éviter la mort il s'étoit laissé faire par les chrétiens ce qu'ils avoient voulu. Le roi demanda à l'archevêque de Cantorbéry, en présence de plusieurs autres évêques, ce qu'il falloit faire de cet homme, et le prélat répondit en colère: S'il ne veut pas être à Dieu, qu'il soit au diable. Benoît retourna donc au judaïsme, et mourut peu de temps après; mais ni les juifs ni les chrétiens ne voulurent l'enterrer parmi eux. Ensuite le roi envoya ses lettres par tous les comtés d'Angleterre pour défendre que l'on fit aucun mal aux juifs, mais, avant que cet ordre fût publié, plusieurs villes avoient suivi l'exemple de Londres, plutôt par avidité du gain que par zèle de religion (2). Plusieurs juifs, pour éviter ces violences, reçurent le baptême, et épousèrent leurs femmes à la manière des chrétiens. Tous les juifs d'York périrent au mois de mars de l'année suivante, mil cent quatre-vingt-dix. Le vendredi avant le dimanche des Rameaux, qui étoit le seizième du mois, ces juifs, au nombre de cinq cents, sans compter les femmes et les enfants, par la crainte des chrétiens, s'enfermèrent dans la tour malgré

(1) Matth. Paris. p. 128. (2) Roger. p. 657. Jo. Uo. Brompt. p. 1159. Brompt. Roger. p. 665. Radulf. Dic. p. 651.

le capitaine et le vicomte à qui ils refusèrent de la rendre, et ceux-ci excitèrent le peuple à les attaquer (1). Les juifs, se voyant pressés jour et nuit, offrirent une grande somme d'argent pour se retirer la vie sauve, et, comme le peuple ne voulut pas le permettre, un d'entre eux leur conseilla de se tuer les uns les autres, ce qui fut exécuté. Chaque père de famille prit un rasoir dont il coupa la gorge à sa femme, à ses enfants, ensuite à ses domestiques, et enfin se la coupa lui-même. Quelques-uns jetèrent les corps morts dehors sur le peuple, d'autres les enfermèrent dans la maison du roi, où ils les brûlèrent avec les bâtiments. Ceux qui restèrent après avoir tué les autres furent tués par le peuple. Cependant quelques chrétiens pilloient et brûloient les maisons des juifs. Ainsi périrent tous les juifs d'York, et leurs papiers étant brûlés, les chrétiens se crurent quittes de ce qu'ils leur devoient.

#### XXI. Evêques d'Angleterre.

Le roi Richard, après son sacre, vint à l'abbaye de Pipevel, et y assembla un grand concile, où se trouvèrent Baudouin, archevêque de Cantorbéry, Gautier de Rouen, Jean de Dublin, Volmar de Trèves, qui mourut la même année en Angleterre, et presque tous les évêques, les abbés et les prieurs du royaume. En ce concile, qui se tint à la mi-septembre, le roi donna plusieurs évêchés et plusieurs dignités ecclésiastiques, entre autres à Richard, archidiaire d'Éli et grand trésorier du royaume, l'évêché de Londres, vacant depuis deux ans et demi par le décès de Gilbert Foliot, mort le dix-huitième février mil cent quatre-vingt-sept (2). Le roi donna encore l'évêché d'Éli à Guillaume de Long-Champ, son chancelier, et l'évêché de Sarisbéry à Hubert Gautier, doyen d'York, pour le dévouoir de l'opposition qu'il avoit formée à l'élection de Geoffroy, frère naturel du roi, pour l'archevêché d'York. Mais Baudouin, archevêque de Cantorbéry, s'opposa au sacre de Geoffroy, prétendant qu'il n'appartenait qu'à lui, comme primat d'Angleterre, de le sacrer, et il produisit une charte du roi Guillaume le bata d, par laquelle il paroisoit qu'il avoit été ainsi jugé entre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry et Thomas, archevêque d'York, et le jugement confirmé par Alexandre II. Cependant le roi Richard envoya au pape Clément, et obtint de lui des lettres par lesquelles tous ceux qu'il voudroit laisser pour la garde de ses terres seroient dispensés de la croisade; ce qui lui donna moyen d'amasser des sommes immenses (3). Il en amassa encore de grandes par les terres

(1) Roger. p. 657. Jo. 1766, ex Rog. Jo. Brompt. Brompt. Roger. p. 665. Radulf. Dic. p. 651. Goduin. p. 237. (2) Jo. Brompt. p. 1161. (3) Tom. 10, Conc. p. Sup. l. LXI, n. 35. Rog. p. 659.

#### TOME IV.

qu'il vendit à des évêques, et par ses droits et ceux d'autrui qu'il vendit à quiconque les vouloit acheter. C'est ainsi que ce prince se préparoit à la croisade.

#### XXII. Voyage de l'empereur Frédéric.

L'empereur Frédéric partit, dès la même année mil cent quatre-vingt-neuf, incontinent après Pâques, qui fut le neuvième d'avril. Il étoit accompagné de son fils Frédéric, duc de Souabe; et, s'étant embarqué sur le Danube, il arriva à Presbourg, où il tint une cour solennelle le jour de la Pentecôte, vingt-huitième de mai, et y rassembla son armée. Il fut parfaitement bien reçu par Bela III, roi de Hongrie, qui mourut l'année suivante, le mardi premier jour de mai, après avoir régné vingt-trois ans (1). L'empereur Frédéric traversa ensuite la Bulgarie, où il fut souvent obligé de s'ouvrir le passage l'épée à la main. Il trouva aussi beaucoup de résistance sur les terres de l'empereur de Constantinople, Isaac l'ange, qui toutefois lui avoit promis la liberté du passage; mais il s'imaginait que Frédéric venoit dans le dessein de le dépouiller lui-même, et de faire son fils Frédéric empereur de Constantinople.

Il avoit reçu cette impression de Dosithée, en qui il avoit une particulière confiance. C'étoit un moine de Stude, qui, étant ami d'Isaac avant son élévation, lui prédit l'empire; et l'accomplissement de cette prédiction lui acquit une telle estime, qu'il le fit patriarche de Jérusalem après la mort de Léonce, homme de mœurs agréables et de grandes vertus. Car les Grecs n'avoient point cessé d'avoir des patriarches à Jérusalem et à Antioche depuis qu'elles avoient été prises par les Latins. Dosithée avoit donc persuadé à l'empereur Isaac que Frédéric en vouloit à Constantinople; il lui avoit même prédit par quelle porte il y entreroit, et les désordres qu'il y feroit, ajoutant que Dieu en feroit une punition exemplaire. On disoit encore, parmi les croisés, qu'Isaac avoit fait un traité avec Saladin, pour partager entre eux la Palestine, après en avoir chassé les Latins; on spécifioit les conditions du traité, et on faisoit en détail le dénombrement des présents qu'ils s'étoient envoyés de part et d'autre (2).

L'empereur Frédéric, se voyant ainsi trompé par Isaac, fit le dégât sur ses terres, et prit Philippopolis, qu'il trouva abandonnée et déserte, à la réserve de quelques Arméniens qui y restèrent, n'ayant pas pour les Latins la même aversion que les Grecs (3). Nicélas, gouverneur de cette ville, dit dans son histoire, que les Arméniens et les Allemands communi-

(1) Otho. S. Blas. c. 32. (2) Nicet. Isaac. lib. II Arnold. Lub. Reichersp. n. 4, p. 258. Chr. Reichersp. an. 1189. Chr. Jo. Thevoretz. p. 267. Radulf. Dic. p. 642 c. 69. (3) Nicet. ibid.



quent ensemble, et s'accordent sur la plupart de leurs opinions. Car, ajoute-t-il, les Arméniens et les Allemands rejettent également l'adoration des saintes images: les uns et les autres emploient le pain sans levain au saint sacrifice, et observent comme légitimes quelques autres pratiques rejetées par les chrétiens orthodoxes. Je ne vois pas ce que veut dire Nicéas touchant les images, si ce n'est que quelques soldats allemands eussent profané celles des Grecs, comme avoient fait les Siciliens à la prise de Thessalonique (1). Frédéric prit Philippopolis le vingt-cinquième d'août; et, le vingt-deuxième de novembre, il vint à Andrinople, où il passa l'hiver.

#### XXIII. Mort de Frédéric. Henri IV, empereur.

Il en partit l'année suivante mil cent quatre-vingt-dix, et passa l'Hellespont ou détroit des Dardanelles, le mercredi de Pâques, vingt-huitième de mars (2). Il entra sur les terres du sultan d'Iconie ou Cogni, qui étoit Kéligé-Arslam, fils de Mashou, quatrième des Seljouquides. Or, quoique ce prince eût promis passage à l'empereur Frédéric, il ne laissa pas de le faire attaquer dans les défilés des montagnes; mais l'empereur battit deux fois les Turcs, puis il assiégea le sultan dans Cogni, sa capitale, qu'il prit d'assaut le dix huitième de mai. Il passa ensuite sur les frontières d'Arménie, pour se rendre à la terre sainte. Mais le dimanche, dixième de juin, la chaleur l'ayant invité à se baigner dans une petite rivière de Cilicie, ou la Caramanie, nommée dans le pays la rivière de Fer, il s'y noya après avoir régné trente-sept ans. Frédéric, duc de Souabe, son second fils, prit la conduite de l'armée; mais il mourut six mois après devant Acre, savoir, le vingtième de janvier mil cent quatre-vingt-onze. Henri VI, fils aîné de l'empereur Frédéric, étoit demeuré en Allemagne, et déjà reconnu roi. Ce prince, dès la même année mil cent quatre-vingt-dix, fit élire archevêque de Trèves Jean, son chancelier, et termina ainsi le schisme, qui duroit depuis sept ans dans cette église (3). Jean tint le siège de Trèves vingt-trois ans.

#### XXIV. Concile de Rouen.

Le roi Richard partit d'Angleterre au mois de décembre mil cent quatre-vingt-neuf, laissant le gouvernement du royaume à Guillaume de Long-Champ, évêque d'Éli, son chancelier; et, pour lui donner plus d'autorité, il obtint pour lui, du pape Clément, la légation d'Angleterre. Gautier, archevêque de Rouen, qui

(1) Sup. liv. XXXIII, n. 60. (2) Abulfarage, p. 720. Bibl. Or. p. 801. (3) Vie Salad. MS. Chr. Reichers Mag. Chr. Beld. p. 204. Sup. liv. LXXIII, n. 43.

devoit accompagner le roi Richard au voyage de la croisade, tint, avant que de partir, son concile provincial dans son église métropolitaine, le onzième de février mil cent quatre-vingt-dix, lorsque l'on comptoit encore mil cent quatre-vingt-neuf, commençant l'année au vingt-cinquième de mars. Tous les évêques, ses suffragants, y assistèrent avec plusieurs abbés, et on y publia trente-deux canons, la plupart répétés des conciles précédents, entre autres du concile général de Latran, tenu sous Alexandre III, en mil cent soixante-dix-neuf. On ordonne premièrement, que toutes les églises suffragantes se conformeront à l'usage de la métropole dans les lectures et la psalmodie, c'est-à-dire dans l'office divin (1). Que les calices seront d'or ou d'argent, et non d'étain; que l'on ne portera point le corps de Notre Seigneur sans luminaire, croix et eau bénite, et sans qu'il y ait un prêtre présent, sinon en cas d'extrême nécessité. On pouvoit donc absolument s'en passer. Les clercs qui, pour éviter l'examen de leurs évêques, se font ordonner outre-mer ou hors de la province, ne seront point admis par leurs évêques aux fonctions de leurs ordres. Le droit de procuration des archidiacones est réduit en argent à une somme modique. On défend les sociétés ou ligues de clercs ou de laïques, qui s'engagent par serment à une défense mutuelle pour toutes sortes d'affaires. On ordonne d'excommunier solennellement dans toutes les églises plusieurs coupables, entre autres ceux qui, par de faux serments, font perdre les droits de l'Eglise, ou qui détournent frauduleusement les revenus de l'archevêque. Il y a même des cas où l'on renvoie le coupable à Rome pour l'absolution (2).

#### XXV. Voyage des rois de France et d'Angleterre.

Le roi Richard, ayant fait quelque séjour en Normandie, vint à Tours, où il reçut la gibecière et le bourdon de pèlerin de la main de l'archevêque Guillaume; mais le bourdon se rompit comme le roi s'appuyoit dessus; et il en prit un autre à Vézelay, où l'on croyoit avoir le corps de sainte Marie-Madeleine. C'étoit là que les deux rois de France et d'Angleterre s'étoient donné le rendez-vous, et où ils se trouvèrent en effet. Le roi Philippe laissa le gouvernement du royaume de France à la reine Adèle, sa mère, et à son oncle Guillaume, archevêque de Reims, et légat du saint-siège (3). Il y fit une ordonnance, de ce qu'ils devoient suivre pour gouverner pendant son absence, qui porte entre autres cet article: S'il vient à vaquer un évêché ou une abbaye royale, nous voulons que les chanoines ou les moines

(1) Roger, p. 663, 665. Rad. Dic. p. 655. Post. Petr. Bles, p. 799. Sup. I. LXXIII, n. 20, c. 2, 3. (2) C. 7, 12, 25, 26, 31, 32. (3) P. 1666. Jo. Brompt. p. 1173. Rigord. p. 29, 30.

viennent trouver la reine et l'archevêque, comme ils viendroient devant nous, et leur demandent l'élection libre, qui leur sera accordée sans difficulté. Or, la reine et l'archevêque tiendront la régale en leur main jusqu'à ce que l'élus soit sacré ou béni, et alors elle lui sera rendue. Si une prébende, ou autre bénéfice, vient à vaquer pendant que la régale sera en notre main, la reine et l'archevêque les conféreront à des hommes vertueux et lettrés par le conseil de frère Bernard (1). J'entends l'ermite du bois de Vincennes, et c'est le premier témoignage exprès que j'aie trouvé du droit de conférer les bénéfices en régale. Il est marqué ensuite que les évêques avoient accoutumé de donner au roi des secours d'argent aux occasions.

Le jour de la Saint-Jean, le roi Philippe vint à Saint-Denis, bien accompagné, prendre l'étendard, nommé l'oriflamme, suivant la coutume des rois, ses prédécesseurs, quand ils alloient à la guerre; car on étoit persuadé que la vue de cet étendard avoit souvent mis en fuite les ennemis. Le roi, prosterné sur le pavé devant les corps des saints martyrs, se recommanda à Dieu, à la Sainte-Vierge, à eux et à tous les saints; puis il se releva de l'oraison trempé de larmes, et reçut la gibecière et le bourdon des mains de l'archevêque de Reims. Ensuite il prit deux étendards dessus les corps des saints martyrs; il se recommanda aux prières des moines, reçut la bénédiction du clou, de la couronne d'épines et du bras de saint Simon. Après quoi il partit, et se rendit à Vézelay avec le roi Richard, le mercredi après l'octave de la Saint-Jean, quatrième de juillet mil cent quatre-vingt-dix. On croyoit alors avoir à Saint-Denis la couronne d'épines de Notre Seigneur, que l'on disoit y avoir été donnée par Charles le chauve, comme porte son épitaphe (2).

Les deux rois se séparèrent à Lyon, et allèrent s'embarquer, Philippe à Gènes, Richard à Marseille, et se rejoignirent à Messine. Le roi Richard, côtoyant l'Italie, vint à l'embouchure du Tibre, où le cardinal Octavien, évêque d'Ostie, vint le trouver. Le roi lui fit de grands reproches sur la simonie des Romains, se plaignant qu'ils avoient reçu sept cents marcs d'argent pour le sacre de l'évêque du Mans, quinze cents pour la légation de l'évêque d'Éli, et une grande somme pour empêcher la déposition d'Élie de Malemort, évêque de Bordeaux, accusé par son clergé. Le huitième de septembre, le roi Richard vint à Palerme, et y fit un long séjour, attendant que sa flotte fût à Messine, où le roi Philippe arriva le dimanche, seizième de septembre, et le roi Richard le vingt-troisième. Ils y passèrent l'hiver, et Richard y fit son traité avec le nouveau roi de Sicile (3).

(1) Sup. liv. LXXXIII, n. 41. (2) Felib. Hist. S. Denis. 673. (3) Rog. p. 668. Rog. p.

#### XXVI. Mort de Guillaume. Tancred, roi de Sicile.

Guillaume le bon étoit mort au mois de novembre de l'année précédente mil cent quatre-vingt-neuf, à l'âge de trente-six ans, après en avoir régné vingt-cinq (1). Comme il ne laissoit point d'enfants, le royaume devoit appartenir à Constance, sa tante, par conséquent au roi des Romains, Henri VI, qui l'avoit épousée à cette condition, et tous les comtes du royaume de Sicile l'avoient promis par serment. Mais ce mariage avoit été fait par le conseil de Gautier, archevêque de Palerme, contre l'avis de Matthieu, chancelier du royaume, qui partageoit avec lui l'autorité dans cet état; et qui, après la mort de Guillaume, eut le crédit de faire déclarer roi, Tancred, comte de Liche, fils naturel de Roger, premier roi de Sicile, aïeul de Guillaume le bon. On fit venir Tancred à Palerme, où le chancelier le couronna roi du consentement de la cour de Rome. Ce fut donc avec lui que le roi Richard traita pour le douaire de Jeanne, sa sœur, veuve du dernier roi Guillaume, et pour les autres différents, et fit confirmer le traité par le pape Clément. Pendant ce séjour de Messine, le roi Richard assembla dans une chapelle tous les évêques qui l'accompagnoient, se prosterna à leurs pieds nus, en chemise, confessa ses débauches et sa vie débordée, témoignant une grande contrition, et reçut la pénitence qu'ils lui imposèrent (2).

#### XXVII. Joachim, abbé en Calabre.

Durant ce même séjour, le roi Richard entendit parler de Joachim, abbé de Curace en Calabre, de l'ordre de Cîteaux, qui étoit en grande réputation pour sa science et sa vertu, et passoit pour avoir le don de prophétie. Richard le fit venir à Messine et l'écoutoit avec plaisir, principalement en ses explications sur l'Apocalypse (3). L'abbé Joachim disoit que la femme revêtue du soleil est l'Eglise, que le dragon qui l'attaque est le diable, et les sept têtes les sept principaux persécuteurs, Hérodes, Néron, Constantius, Mahomet, Melsemut, Saladin et l'Antechrist. On ne sait qui est ce Melsemut. Les cinq premiers étoient, selon lui, ceux que saint Jean dit qui sont tombés, Saladin celui qui subsiste, et l'Antechrist celui qui n'est pas encore venu (4). Il ajoute que Saladin perdroit bientôt Jérusalem et la terre sainte. Le roi Richard lui demanda quand ce seroit. L'abbé Joachim répondit: Sept ans après la prise de Jérusalem par Saladin. Pour-quoi donc, reprit le roi, sommes-nous venus sitôt? Votre arrivée, dit l'abbé, est fort nécessaire; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous

(1) Chr. Ric. de S. Germ. to. 3. Ital. Sac. p. 965. (2) Rog. p. 676, 681. (3) Rog. ibid. Apoc. XII, 10. (4) Apoc. XVII, 10.



les princes de la terre. Il ajouta que l'antechrist étoit déjà né à Rome, et qu'il seroit élevé sur le saint-siège, et donna plusieurs autres explications sur cette partie de l'apocalypse. Toutefois, Gauthier, archevêque de Rouen, Girard d'Auch et plusieurs autres prélats et savants ecclésiastiques contredirent ce qu'il avançoit touchant l'antechrist, et s'efforcèrent de prouver le contraire. C'est ainsi que cette conversation est rapportée par Roger d'Hoveden, dans sa relation du voyage de Richard, qui paroît d'ailleurs très-exacte. Il est vrai qu'on ne trouve rien de semblable dans l'explication de l'Apocalypse donnée par l'abbé Joachim, ni dans ses autres écrits, mais il peut les avoir composés depuis et s'être corrigé, voyant que les événements ne répondoient pas à ses prédictions (1).

Joachim étoit né en Calabre, à Céligne, près de Cosence (2), et en sa jeunesse avoit fait le voyage de Jérusalem en habit de religieux; au retour étant encore en Syrie, il logea chez une veuve qui le voulut corrompre; mais, s'étant aperçu de son mauvais dessein, il laissa le lit qu'elle lui avoit préparé, et, ayant passé la nuit en prière, s'enfuit dès qu'il fut jour; aussi eut-il toute sa vie un grand zèle pour la pureté. Étant revenu en Calabre, il entra dans le monastère de Sambucine, de l'ordre de Cîteaux, sans y faire profession, et la fit ensuite dans celui de Curace, du même ordre. Il en fut élu abbé, et, ayant inutilement voulu se cacher, il accepta cette charge par les instances de l'archevêque de Cosence, de l'abbé de Sambucine et des personnes les plus considérables du pays (3). Mais, comme il avoit un attrait tout singulier pour s'appliquer à la méditation et à l'explication des saintes Ecritures, il alla trouver le pape Lucius III, la seconde année de son pontificat, qui étoit l'an mil cent quatre-vingt-deux, et en obtint la permission d'expliquer l'Ecriture sainte, et quelque temps après lui présenta son ouvrage, de la concorde de l'ancien et du nouveau Testament. Il travailla aussi dès lors à l'explication de l'Apocalypse, et continua ses ouvrages par l'autorité du pape. Enfin, Clément III l'exhorta à les achever, et à venir ensuite les lui apporter et les soumettre à l'examen du saint-siège. C'est ce qui paroît par la lettre du pape du dix-huitième de juin, la première année de son pontificat, qui est l'an mil cent quatre-vingt-huit. Il déchargea même Joachim de l'abbaye de Curace, et lui permit de se retirer où il voudroit pour vaquer plus librement à la composition de ses livres.

Alors l'abbé Joachim se retira avec Reinier, son disciple, dans les montagnes de Calabre, aux environs de Cosence, en un lieu nommé Flore, où d'abord il se bâtit un oratoire et

une cellule; puis, le nombre de ses disciples étant augmenté, il y fonda vers l'an mil cent quatre-vingt-neuf un nouveau monastère, dont l'observance étoit plus étroite que celle de Cîteaux, et qui devint chef d'une congrégation particulière (4). Ce monastère fut d'abord protégé par le roi Guillaume le bon; mais ensuite l'abbé Joachim fut inquiété par Tancrède, dont les officiers prétendoient que le lieu appartenoit au domaine. Tancrède lui offrit le monastère de Matine, près la ville épiscopale de Saint-Marc. Mais Joachim le refusa, ne voulant pas profiter du travail des autres; et le roi défendit de l'inquiéter davantage.

Luc, depuis archevêque de Cosence, qui avoit connu particulièrement l'abbé Joachim, en a rendu ce témoignage (2) : La seconde année du pontificat de Lucius, c'est-à-dire l'an mil cent quatre-vingt-trois, je vis la première fois à Casemaire, un homme nommé Joachim, alors abbé de Curace. Il étoit moine de la maison de Sambucine, fille de Casemaire; c'est pourquoi il y étoit aimé et honoré, mais encore plus à cause du don de sagesse et d'intelligence qu'il avoit reçu de Dieu. Alors il commença de découvrir au pape et à son consistoire la connaissance qu'il avoit des Ecritures et la concorde des deux Testaments; il en obtint la permission d'écrire, et commença à le faire. Or, je m'étonnois de voir qu'un homme, d'un si grand nom et si puissante parole, portoit de vieux habits très-pauvres et brûlés par les bords, mais je connus depuis que, pendant toute sa vie, il n'eut aucune attention à la manière dont il étoit vêtu. Il demeura à Casemaire environ un an et demi, dictant et corrigeant ensemble le livre sur l'apocalypse et la concorde. Et il commença en même temps le livre du psaltérion à dix cordes.

L'abbé me donna à lui pour lui servir de secrétaire; et j'écrivais jour et nuit dans des cahiers ce qu'il dictoit et corrigeoit sur des brouillons, avec deux autres moines, ses écrivains. Je lui servois aussi la messe, admirant toutes ses manières; car, quand il bénissoit l'hostie, il levoit la main plus haut que les autres prêtres, et faisoit toutes les cérémonies avec plus d'attention. En cette action, son visage, ordinairement pâle, changeoit de couleur, et paroisoit angélique. Il disoit la messe tous les jours, pendant les octaves de Pâques et de la Pentecôte. Il avoit grand soin de la propreté de l'autel. Son visage s'animoit de même quand il nous prêchoit en chapitre, ce qu'il faisoit souvent par commission de l'abbé. Il commençoit d'un ton assez bas, l'élevait peu à peu, continuait avec force et vivacité, faisant une telle impression, qu'on ne le trouvoit jamais trop long. Il passoit les nuits à écrire et à prier, sans manquer à l'office de la

(1) V. Boll. tom. 18, p. 173. (2) Vita ap. Boll. c. 1, t. 18, p. 95. (3) C. 2, 3, 4.

(1) C. O. Boll. p. 123.

(2) Ital. Sac. tom. 9, p. 170, et Boll. to. 18, p. 93.

communauté, ni s'y endormir. Il ne se mettoit point en peine de la qualité ni de la quantité de la nourriture. Il avoit un zèle merveilleux pour la chasteté, de quoi plusieurs évêques et plusieurs moines lui rendoient témoignage. Je l'ai vu quelquefois à genoux, les mains et les yeux levés au ciel, parlant à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu face à face. J'ai passé avec lui un carême, pendant lequel, hors les dimanches et les fêtes, il ne prenoit tous les jours qu'un peu de pain et d'eau; et plus il faisoit d'abstinence, plus il paroisoit avoir de force et de gaieté.

Étant abbé de Curace, il alloit souvent nettoyer lui-même l'infirmerie, faire les lits, visiter la cuisine et pourvoir à tous les besoins des malades. En voyage, il descendoit quelquefois de cheval et y faisoit monter son valet pour le délasser : dans un grand hiver il donnoit aux pauvres jusqu'à ses habits. Il exerçoit l'hospitalité libéralement; il n'y avoit que ses parents à qui il étoit dur, et ne leur donnoit jamais rien. Il se plaisoit au travail des mains, principalement en commun, et s'en acquittoit avec une force incroyable, ayant un corps robuste, qui souffroit aisément le froid, le chaud, la faim et la soif. Tel étoit l'abbé Joachim, suivant le témoignage de l'archevêque de Cosence.

#### XXVIII. Mort de Clément III. Célestin III, pape.

Cependant le nouveau roi d'Allemagne, Henri VI, vint en Italie pour se faire couronner empereur et soutenir les droits de la reine Constance, son épouse, sur le royaume de Sicile (1). Mais, comme il approchoit de Rome, le pape Clément III mourut le vingt-huitième de mars, mil cent quatre-vingt-onze, après avoir tenu le saint-siège trois ans et deux mois. Deux jours après, on élut en sa place le cardinal Hyacinthe, diacre du titre de Sainte-Marie en Cosmédin, qui fut nommé Célestin III. Il avoit été diacre soixante-cinq ans, et par conséquent n'en avoit guère moins de quatre-vingt-cinq. Il fut élu le samedi avant la Passion, qui étoit le trentième de mars; mais son sacre fut différé pendant quinze jours. On observa sans doute, en cette élection, les cérémonies décrites, par le camérier Cencio, dans l'ordre romain qu'il écrivoit alors, et qui sont peu différentes de celles que j'ai rapportées à l'élection de Pascal II, en mil quatre-vingt-dix-neuf (2).

Cencio dit que le pape étant élu, le premier des cardinaux-diacres le revêtit aussitôt de la chape rouge et lui donna le nom (3). Le pape élu se prosterna devant l'autel pendant que l'on chantoit le *Te Deum*; puis les cardinaux-évê-

ques le conduisirent à son siège, derrière l'autel; là ils viennent à ses pieds, et il leur donne le baiser de paix. On le mène ensuite à une chaire de pierre, posée devant le portique de la basilique du Sauveur de Latran. Cette chaire étoit nommée dès lors *Stercoraria*, parce qu'elle est percée au fond; mais l'ouverture est petite, et les antiquaires jugent que c'étoit pour égoutter l'eau, et que cette chaire servoit à quelque bain. Le pape y commençoit ses largesses en jetant quelques poignées de monnaie; puis on le conduisoit devant la basilique de Saint-Sylvestre, où on le faisoit asseoir dans un autre siège semblable, et on lui mettoit une ceinture de soie rouge, où pendoit une bourse de pourpre, contenant douze cachets de pierres précieuses et du musc. Ce que Cencio explique ainsi : La ceinture signifie la continence, la bourse marque l'aumône, les pierres précieuses les douze apôtres, le musc la bonne odeur de Jésus-Christ (1).

#### XXIX. Couronnement de l'empereur Henri VI.

Comme le pape Célestin vit que le roi Henri étoit venu avec des troupes, se tenant assuré de la couronne impériale, il différa son sacre pour différer celui de ce prince; mais les Romains allèrent trouver le roi et lui dirent : Faites amitié avec nous, traitez-nous comme ont fait vos prédécesseurs, et nous faites justice de vos châteaux de Tusculum, qui ne cessent point de nous inquiéter, et nous obtiendrons du pape qu'il vous couronne. Le roi leur ayant promis ce qu'ils demandoient, ils s'adressèrent au pape, et lui dirent : Vous voyez comme ce roi occupe nos terres avec son armée, et ravage nos moissons, nos vignes et nos oliviers. Nous vous prions de ne pas différer plus long-temps son sacre, puisqu'il dit qu'il n'a dessein que d'honorer notre ville et d'obéir à votre paternité. Le pape se rendit à leur prière; il fut ordonné prêtre le samedi, veille de Pâques; le dimanche, qui étoit le quatorzième d'avril, il fut sacré évêque par Octavien, évêque d'Ostie; et le lundi il couronna empereur Henri VI, et Constance, sa femme, impératrice (2). Dans le serment que le pape Célestin fit faire à Henri avant que de le couronner, il lui fit promettre de lui rendre Tusculum. Ensuite, étant assis dans sa chaire pontificale, il poussa du pied la couronne impériale qu'il tenoit entre ses pieds, et la fit tomber à terre, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de déposer l'empereur s'il le méritoit. Mais aussitôt les cardinaux prirent la couronne et la mirent sur la tête de l'empereur. C'est Roger, auteur anglois, qui rapporte cette cérémonie, que nous n'avons encore vue en aucun couronnement.

(1) Arnold. Lubec. iv. c. 4. Chr. Richard. de S. Germ. Chr. Reichersp. an. 1191.

(2) Petr. Bles. Ep. 123. sub. fin. Sup. l. LXV. n. 1. (3) Mabill. Mus. Ital. to. 2, p. 210.

(1) 2 Cor. II, 15.

(2) Arnold. iv. c. 4. Roger Hoved. p. 689.



Le lendemain, c'est-à-dire le mardi de Pâques, l'empereur donna au pape la ville de Tusculum, comme il l'avait promis; et le mercredi le pape la livra aux Romains, suivant le traité fait avec eux par Clément III, son prédécesseur. Les Romains la détruisirent, en sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre, et elle n'a jamais été rétablie. Les habitants se dispersèrent dans les lieux voisins, et quelques-uns firent des feillées dans les ruines d'un des faubourgs, d'où est venu le nom de Frascati, au bourg qui est à présent la résidence de l'évêque. L'empereur passa ensuite dans la Pouille, malgré la défense du pape, qui vouloit soutenir le roi Tancrede. L'empereur prit plusieurs places, entre autres Salerne, qui en étoit la capitale, et où il laissa l'impératrice Constance; mais son armée étant ruinée par les maladies, il fut contraint de se retirer vers le mois de novembre (1). Entre ceux qui moururent à sa suite, on marque son chancelier et Philippe, archevêque de Cologne. Aussitôt Tancrede reprit la plupart des places, et on lui livra Constance, qu'il envoya en Sicile.

## XXX. Prise d'Acre par les croisés

Le roi de France partit de Messine vers la fin du mois de mars, et arriva la veille de Pâques, c'est-à-dire vingt-trois avril mil cent quatre-vingt-onze, devant Acre en Palestine, que les croisés assiégeoient depuis près de deux ans (2). Car après la prise de Jérusalem le roi Guy de Lusignan, n'ayant plus aucune place où il pût demeurer en sûreté, voulut se retirer à Tyr; mais le marquis Conrad de Monferrat, qui en étoit le maître, refusa de l'y recevoir, et lui donna des troupes, avec lesquelles il lui conseilla de faire quelque entreprise. Guy de Lusignan entreprit donc par désespoir le siège d'Acre en mil cent quatre-vingt-neuf; et cette entreprise parut d'abord si téméraire à Saladin, qu'il ne se pressa pas de venir au secours. Toutefois, plusieurs croisés vinrent à ce siège, entre autres une flotte de Flamands et de Brabançons: et le roi de France, y étant arrivé, mit les choses en tel état, qu'il eût pu donner l'assaut et emporter la place, s'il n'eût voulu observer religieusement sa parole et attendre le roi d'Angleterre. Ce prince ne partit de Messine que le mercredi-saint, dixième d'avril; et, ayant été jeté par la tempête en l'île de Chypre, il la conquiert, en passant, sur Isaac Comnène, qui s'étoit révolté contre l'empereur Isaac l'ange. Quand le roi Richard fut arrivé devant Acre, on en pressa tellement le siège, qu'elle se rendit à composition le treizième de juillet mil cent quatre-vingt-onze,

(1) Id. p. 690. Rad. Di. cet. p. 659. Ric. S. Germ. an. 1191. Chr. Reichers.  
(2) Rog. p. 652. Rigord. p. 32.

et fut depuis la plus importante place des Latins en Palestine (1).

Les principaux articles de la capitulation furent que les émirs s'obligeroient, au nom de Saladin leur maître, à rendre la vraie croix, prise à la journée de Tibériade, et délivrer mille chrétiens captifs et deux cents chevaliers de ceux qui se trouvoient dans ses états (2). Après la reddition de la place, les chrétiens firent nettoyer par leurs prisonniers les églises changées en mosquées, et elles furent reconciliées le seizième de juillet par Alard, évêque de Vérone, cardinal et légat du saint-siège, assisté des archevêques de Tyr, de Pise et d'Auch, avec les évêques de Sarisbéri, d'Evreux, de Bayonne, de Tripoli, de Chartres et de Beauvais. Les deux rois avoient ordonné que tous les musulmans qui se feroient baptiser seroient mis en liberté; mais, comme on vit qu'ils ne le faisoient que par la crainte de la mort, et qu'ils alloient aussitôt trouver Saladin, renonçant au christianisme, on défendit d'en baptiser davantage. Le roi de France se contenta de cet exploit, se trouvant malade, et d'ailleurs mal satisfait du roi d'Angleterre, avec lequel il avoit eu plusieurs différends dès Messine. Il s'embarqua donc le dernier jour de juillet, laissant la conduite des croisés français à Hugues III, duc de Bourgogne, qui mourut à Tyr l'année suivante mil cent quatre-vingt-douze. Le roi Philippe aborda à Otrante le jeudi dixième d'octobre mil cent quatre-vingt-onze, et vint à Rome, où le pape Célestin le reçut avec honneur, et le défraya pendant huit jours. Il fit de grandes plaintes contre le roi d'Angleterre et se fit absoudre de son vœu, lui et les siens, parce qu'ils n'en avoient pas accompli le temps; le pape leur donna même des palmes et des croix pendues au cou, les déclarant pèlerins (3). Le roi Philippe arriva en France vers la fête de Noël, qu'il célébra à Fontainebleau.

## XXXI. Chevaliers teutoniques.

Pendant le siège d'Acre, quelques Allemands de Brême et de Lubec, touchés de compassion pour les malades de l'armée, qui manquoient de tout (4), établirent un hôpital sous une tente qu'ils firent d'une voile de vaisseau, où ils servoient charitablement les malades. Il y avoit déjà auparavant à Jérusalem un hôpital de la nation teutonique; car, depuis que la ville fut habitée par les chrétiens latins, les Allemands qui venoient en grand nombre, n'entendant point la langue qui s'y parloit, c'est-à-dire le français, ne savoient à qui s'adresser (5); mais

(1) Jacob. de Vit. hist. Hieros. c. 98. p. 1120. Roger. p. 690. Id. p. 696.  
(2) Rigord. p. 34. Vie Salad. MS. Reg. p. 696. Jo. Brompt. p. 1206.  
(3) Rog. p. 697, 762. Rigo. p. 35.  
(4) Chr. Pruss c. 1.  
(5) Jac. Vit. Hist. Hierosol. c. 66.

Dieu inspira à un vertueux Allemand, qui y étoit établi avec sa femme de bâtir à ses dépens un hôpital pour les pauvres et les malades de sa nation: ensuite, du consentement du patriarche, il y joignit un oratoire en l'honneur de la Sainte-Vierge. Il y entretenoit longtemps cette bonne œuvre, tant de ses biens que de ses quêtes qu'il faisoit; et quelques autres, touchés de son bon exemple, se donnèrent à cet hôpital; et, quittant l'habit séculier, s'engagèrent par vœu au service des pauvres. A la suite du temps, il s'y joignit des chevaliers et des nobles, qui crurent plus agréable à Dieu de prendre aussi les armes pour la défense de la terre sainte.

Cette dévotion s'étant donc renouvelée au siège d'Acre à l'occasion de l'hôpital dressé dans le camp, on prit la résolution de former un troisième ordre militaire à l'imitation des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean. Ce dessein fut approuvé par le patriarche, les archevêques de Nazareth, de Tyr et de Césarée, et les évêques de Bethléem et d'Acre; par les maîtres du temple et de l'hôpital Saint-Jean; par le roi Henri de Jérusalem et les autres seigneurs du pays. Les prélats et les seigneurs allemands qui se trouvoient à la terre sainte y donnèrent aussi les mains; et, d'un commun consentement, Frédéric, duc de Souabe, qui étoit à leur tête, envoya des ambassadeurs à son frère Henri, roi des Romains, pour le prier d'obtenir du pape la confirmation de ce nouvel ordre. Le pape Célestin III l'accorda par sa bulle du vingt-troisième février mil cent quatre-vingt-douze. Le nouvel ordre fut nommé l'ordre des chevaliers teutoniques de la maison de Sainte-Marie de Jérusalem, leur habit étoit un manteau blanc, chargé d'une croix noire. Le pape leur donna tous les privilèges des templiers et des hospitaliers de Saint-Jean, dont ils imitèrent l'institut; mais ils étoient soumis au patriarche et aux autres prélats, et payoient la dîme de tous leurs biens. Leur premier maître fut Henri Valpot, qui fut élu pendant le siège d'Acre, et, après la prise de la ville par les chrétiens, y acheta un jardin où il bâtit un église et un hôpital (1). Il gouverna l'ordre dix ans, et mourut en mil deux cent.

## XXXII. Eglise d'Alexandrie.

Le patriarche jacobite d'Alexandrie, Marc, fils de Zaraa, étoit mort dès le premier jour de janvier mil cent quatre-vingt-neuf, après avoir tenu ce siège près de vingt-trois ans (2). Les évêques, les moines et le peuple, s'étant assemblés, élurent en sa place Aboul-Meged, moine de Saint-Macaire, dans la vallée d'Habib, fils d'un riche marchand syrien, qui lui avoit laissé depuis peu une grande succession.

(1) Auct. Aquicinct. an. 1189. Jac. Vit. Chr. Pruss. c. 2.  
(2) Chr. Orient. hist. patr. Al. Sollerii. Vie de Salad. MS. an. 1192.

Il avoit lui-même exercé le commerce et fait plusieurs fois le voyage des Indes. Il fut ordonné au Caire le dimanche, vingt-neuvième de janvier, et prit le nom de Jean; mais il avoit obtenu auparavant l'agrément du sultan, qui étoit une condition nécessaire, suivant les canons de cette église. Il employa ses richesses en aumônes et en autres bonnes œuvres, et tint une conduite bien différente de son prédécesseur, s'appliquant à la prière, à la lecture, à la prédication, et à toutes les autres fonctions épiscopales. Il ne mangeoit aux dépens de personne, et ne recevoit point de présents; mais il étoit attaché aux pratiques des coptes. Il renouvella, à la tête de son concile, l'excommunication contre le prêtre Marc, fils d'Econbar, abolit la confession, recommanda la circoncision, et s'efforça de ramener à sa communion ceux qui avoient embrassé celle des melquites.

Abas, roi d'Ethiopie, et sa mère, Mascabab, lui écrivirent des lettres contre Cilas, leur patriarche, se plaignant de sa mauvaise conduite, de son luxe et de ses débauches, et le priant de le déposer et d'en ordonner un autre à sa place. Jean, ayant examiné les informations envoyées contre ce prélat, le priva de toute dignité ecclésiastique, et envoya un autre métropolitain en Ethiopie. Car cette église dépendoit entièrement du siège d'Alexandrie, et étoit dans les mêmes erreurs des jacobites; son autorité s'étendoit aussi dans la Nubie, sur le reste de l'Afrique et dans la province de Jérusalem. Le patriarche Jean Aboul-Meged tint le siège d'Alexandrie vingt-sept ans. Les melquites étoient alors très-pauvres et très-foibles, ce qui fait que la succession de leurs patriarches est moins connue; car, encore que les princes musulmans eussent en aversion tous les chrétiens, ils étoient plus favorables aux jacobites, qui n'avoient aucune communication avec les Grecs ni les Latins; au lieu que la liaison des melquites avec le patriarche de Constantinople, les rendoit odieux et les mettoit souvent en péril. Pendant les premières croisades, ils se rendirent favorables aux évêques latins, et s'attirèrent leur protection, qui leur fut utile tant que le royaume de Jérusalem subsista; mais elle leur fut ensuite très-préjudiciable, et à la prise de la ville ils auroient été cruellement maltraités, sans la négociation qu'ils firent avec l'officier de Saladin pour la faire rendre. Depuis ce temps, ils se déclarèrent hautement contre les Latins pour se délivrer des accusations des jacobites, qui ne cherchoient qu'à faire fermer leurs églises. Saladin laissoit vivre chacun dans sa religion, et prenoit sous sa protection les chrétiens de quelque secte qu'ils fussent.

## XXXIII. Combat d'Arsouf.

Depuis le départ du roi Philippe, le roi Richard fut attaqué par Saladin près d'Arsouf,



que nos auteurs nomment Assur; et quoi qu'avec des forces très-inégaies il le combattit et le défit, le samedi, septième de septembre (1). Il manda cette victoire à l'abbé de Clairvaux, lui déclarant qu'il ne pourroit demeurer en Syrie que jusqu'à Pâques, et que le duc de Bourgogne, le comte de Champagne et les autres croisés ne pourroient non plus y subsister s'ils n'étoient secourus. C'est pourquoi, ajoute le roi Richard, je prie votre sainteté à genoux d'exhorter tous les princes, les nobles et le reste du peuple par toute la chrétienté, à venir après Pâques défendre l'héritage du Seigneur, comme vous nous y avez excité vous-même. La lettre est datée du premier d'octobre, à Jaffre. L'abbé de Clairvaux, à qui elle est adressée, étoit Garnier, auparavant abbé d'Auberive, qui, l'année suivante mil cent quatre-vingt-douze, fut élu évêque de Langres (2).

Plusieurs personnes considérables moururent pendant ce voyage du roi d'Angleterre, tant au siège d'Acre qu'après, savoir: Sibile, reine de Jérusalem, femme de Guy de Lusignan, Héraclius, patriarche de Jérusalem, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, Thierry, archevêque de Besançon, plusieurs autres prélats et grand nombre de seigneurs. Héraclius avoit porté onze ans le titre de patriarche de Jérusalem; et le pape Célestin III lui donna pour successeur Albert l'ermite, évêque de Bethléem. Il étoit arrière-petit-fils de Pierre l'ermite, auteur de la première croisade, et il avoit assisté au concile de Latran en mil cent soixante-dix-neuf. Thierry de Montfaucon, archevêque de Besançon, avoit suivi l'empereur Frédéric à la croisade, et mourut de peste le vingt-troisième de novembre mil cent quatre-vingt-onze (3).

#### XXXIV. Mort de Baudouin, archevêque de Cantorbéry.

Baudouin, archevêque de Cantorbéry, étoit mort au siège d'Acre l'année précédente, le dix-neuvième de novembre, après avoir rempli ce siège environ six ans, pendant lesquels il fut continuellement en différent avec les moines de l'église de Christ, sa cathédrale, au sujet d'une nouvelle collégiale qu'il vouloit établir par le conseil du roi Henri (4), pour faire passer aux chanoines le droit d'élire l'archevêque; car on espéroit qu'ils seroient plus traitables que les moines. La fondation étoit déjà faite à Haquinton, l'église bâtie et dédiée à saint Thomas de Cantorbéry, et quelques chanoines installés; mais à la poursuite

(1) Vie Salad. MS. Roger, p. 658.  
(2) Chr. Claraval. ann. 1186 et 1192.  
(3) Roger, p. 685. Jo. Bromp. p. 191. Sup. liv. LXXIII, n. 18. Auct. Aquit.

cinet. an. 1191. Guil. Tyr. XXI, c. 26. Gal. Chr. to. 2, p. 117.  
(4) Gervas. p. 1566, 1569. Sup. liv. LXXIII, n. 59. Goudin de pref. Angl.

des moines, le pape Urbain III cassa tout, et fit même abattre les bâtiments. L'archevêque espéra mieux réussir sous Grégoire VIII, son successeur, et commença la fondation de Lameth sur la Tamise, près de Londres; mais la mort ne lui permit pas de l'achever (1). Il laissa un grand nombre d'écrits, dont ceux-ci sont imprimés, seize traités ou sermons sur divers sujets, un livre sur la foi ou sur le saint sacrement de l'autel, dédié à Barthélemy, évêque d'Oxford, alors son patron. Ces ouvrages, comme la plupart de ceux du même temps, sont pleins de lieux communs, de sens figurés de l'Ecriture, de discours vagues et insipides, qui n'attirent le lecteur ni par l'utilité ni par l'agrément.

Le roi Richard apprit la mort de l'archevêque Baudouin à Messine, d'où il écrivit le vingt-cinquième de janvier, mil cent quatre-vingt-onze, au chapitre de Cantorbéry, les priant d'élire pour leur archevêque Guillaume, archevêque de Montréal en Sicile. Mais les moines, ne voulant point de cet étranger qui leur étoit inconnu, s'excusèrent sur ce qu'ils vouloient avoir des nouvelles plus certaines de la mort de Baudouin. Ensuite, sur un nouvel ordre du roi, les moines s'assemblèrent le vingt-septième de novembre, et élurent archevêque de Cantorbéry Renaud, évêque de Bath, surnommé Fitz Jocelin, parce qu'il étoit fils de Jocelin, évêque de Sarisbéry (2). Son élection fut confirmée par le pape, et il lui envoya le pallium; mais cependant Renaud tomba malade, et se voyant à l'extrémité, il prit l'habit monastique sous le titre de l'église de Cantorbéry, et, mourut le lendemain de Noël, vingt-sixième de décembre, la même année mil cent quatre-vingt-onze.

#### XXXV. L'évêque d'Eli chassé d'Angleterre.

L'absence du roi Richard causa de grands troubles en Angleterre; car ses deux frères, Jean, comte de Mortain, et Geoffroy, archevêque d'York, y retournèrent, nonobstant le serment qu'ils lui avoient fait de demeurer en ses états de deçà la mer; et ils formèrent un puissant parti contre Guillaume, évêque d'Eli, chancelier du royaume et légat du saint siège, à qui le roi avoit laissé toute l'autorité, et qui s'en servoit pour s'opposer à leurs entreprises. L'archevêque d'York, en vertu d'une commission du pape, se fit sacrer à Tours par l'archevêque Barthélemy, assisté de six suffragants et de Henri, évêque de Bayeux. Ce sacre se fit le dimanche, dix-huitième d'août, dans l'église de Saint-Maurice, métropolitaine: sans avoir égard à l'opposition du clergé et des suffragants de Cantorbéry, qui soutenoient que l'archevêque d'York ne pouvoit être sacré que par leur archevê-

(1) Bibl. Cistère. tom. 5, init.  
(2) Gervas. Chr. p. 1569. Id. p. 1570. Roger. p. 712.

que (1). Aussi, lorsque Geoffroy voulut entrer en Angleterre, savoir, le quinzième de septembre, il fut arrêté à Douvres par ordre de l'évêque d'Eli, traîné indignement par les rues et mis en prison.

Le comte de Mortain, son frère, le fit délivrer, et prit occasion de cette violence pour exciter contre l'évêque d'Eli les prélats et les seigneurs d'Angleterre, déjà aigris de la hauteur avec laquelle il exerçoit son autorité. Gauthier, archevêque de Rouen, étoit revenu en Angleterre dès le vingt-septième d'avril, avec une lettre du roi Richard, par laquelle il mandoit à l'évêque d'Eli, et aux autres à qui il avoit donné autorité d'agir de concert avec lui en toutes les affaires du royaume. En vertu de cet ordre, le comte de Mortain fit tenir à Londres une assemblée le mardi, huitième d'octobre, où se trouvèrent les deux archevêques de Rouen et d'York, et presque tous les évêques, entre autres saint Hugues de Lincoln et les comtes d'Angleterre. Là, d'un commun consentement, le chancelier évêque d'Eli fut destitué de la régence du royaume, et on mit en sa place l'archevêque de Rouen, qui ne voulut rien faire sans le conseil de ceux qui lui avoient été associés par le roi. Le chancelier fut contraint de céder; il rendit la tour de Londres où il s'étoit retiré, et promit de ne point sortir du royaume qu'il n'eût remis les autres places qu'il tenoit (2). Toutefois, il voulut s'embarquer à Douvres, déguisé en femme; mais il fut reconnu et arrêté. Les évêques l'ayant fait délivrer, il passa en France, et fut reçu à Paris processionnellement par l'évêque Maurice, à qui il donna soixante marcs d'argent pour recevoir cet honneur. De là il se retira en Normandie, et envoya des députés au pape Célestin, demander justice contre le comte de Mortain et ses complices.

#### XXXVI. Poursuites à Rome contre l'évêque d'Eli.

Ses adversaires envoyèrent aussi à Rome, et Hugues, évêque de Conventri, publia un écrit contenant toutes leurs plaintes contre le chancelier, exagérées avec aigreur; sa déposition, sa fuite, et la manière dont il fut découvert à Douvres, décrite d'une manière très-indécence. Il conclut, en demandant que l'église romaine punisse de tels excès, et que le roi d'Angleterre pourvoie au gouvernement de son royaume. Mais le pape, plus touché des plaintes du chancelier son légat, écrivit une lettre aux évêques d'Angleterre, où il dit: Le roi Richard étant absent pour le service de Dieu, nous sommes obligés de prendre la protection de son royaume (3). Ayant donc

(1) Roger, p. 700. Rad. Bromp. p. 1226. Die, p. 663. Gervas. p. 1571.  
(2) Radolph. p. 630. Id. Cælest. Ep. 1.  
(3) Roger, p. 701. Jo.

appris que Jean, comte de Mortain, et quelques autres ont attenté contre ce royaume et contre notre vénérable frère Guillaume, évêque d'Eli, légat du saint-siège, nous vous ordonnons, s'il est ainsi, de vous assembler et de dénoncer les excommuniés au son des cloches et les cierges allumés, le comte et tous ceux qui se trouveront ses complices, pour avoir mis la main sur cet évêque, l'avoir pris ou détenu en prison, ou changé le gouvernement du royaume établi par le roi. Vous interdirez aussi tout office divin dans les terres des coupables, jusqu'à ce qu'ils viennent s'en faire absoudre par nous, avec les lettres du légat et les vôtres, qui témoignent qu'il est en liberté et le royaume en son premier état. La lettre est du second jour de décembre, mil cent quatre-vingt-onze. L'évêque d'Eli l'envoya à saint Hugues, évêque de Lincoln, pour la faire exécuter; mais on n'eut aucun égard en Angleterre à cette lettre du pape ni à celles de l'évêque d'Eli, que l'on n'y regardoit plus ni comme le légat ni comme chancelier (4).

Cependant l'archevêque de Rouen envoya des députés à Rome, qui, l'année suivante mil cent quatre-vingt-douze, lui écrivirent en ces termes (2): Nous ne parlons point des périls et des fatigues du voyage, et de ce qu'après avoir évité plusieurs embûches nous avons enfin rencontré des voleurs, qui nous ont tout ôté, hors nos chevaux et nos lettres; ainsi nous sommes arrivés sans argent en cette ville, où la dépense est grande. C'étoit le onzième de février, et la cour logeoit à Saint-Pierre. Nous y trouvâmes les députés du chancelier, qui se van-toient fort et paroisoient bien en leurs affaires, car ils se préparaient à partir, après avoir fait confirmer sa légation, dont les bulles étoient déjà scellées. Nous trouvâmes le pape et ceux qui ont le plus de part à sa confiance tout-à-fait penchants du côté du chancelier; toutefois, à notre arrivée, les bulles furent retenues.

Ayant obtenu audience, nous rapportâmes devant le pape et tous les cardinaux vos lettres, avec celles des évêques, des autres prélats et des justiciers d'Angleterre, y ajoutant ce que nous crûmes convenable à vos intentions. Les députés de l'évêque d'Eli ayant proposé leurs réponses et leurs objections, le pape parla long-temps avec indignation et amertume contre votre cause, et dit: Nous savons que le roi d'Angleterre a laissé le gouvernement de tout son royaume à l'évêque d'Eli, sans lui donner de supérieur ni d'égal. Nous en avons vu les lettres du roi, et nous n'en avons point vu qui les aient révoquées. Il est vrai que plusieurs personnes vénérables nous écrivent contre le chancelier, mais nous avons aussi reçu en sa faveur des lettres de plusieurs per-

(1) Roger, p. 770.

(2) Roger, p. 718. Jo. Bromp. p. 1232.



sonnes considérables. Celles que vous apportez sont de ceux qui l'ont chassé, et nous ne nous étonnons pas qu'ils écrivent pour eux-mêmes. Nous savons que le roi n'a jamais témoigné à personne tant d'amitié ni fait tant d'honneur qu'à cet évêque. Non content de lui avoir donné le très-riche évêché d'Eli, la chancellerie et la régence de son royaume, il a encore demandé pour lui la légation au pape Clément, de bonne mémoire, et à nous, et nous l'avons accordée à ses instantes sollicitations. Nous ne pouvons croire, sans voir ses lettres et son sceau, qu'il ait si promptement ôté ses bonnes grâces à un homme qu'il a tant aimé, et nous ne pouvons, sans nous démentir nous-même, suspendre ni révoquer la légation de l'évêque d'Eli, accordée à la prière du roi et de tous les évêques d'Angleterre; nous en avons les lettres, et même de votre maître, l'archevêque de Rouen. Tous écrivoient pour lui quand il étoit en prospérité; aucune église alors, aucun monastère, aucun particulier ne se plaignoit à nous qu'il fit aucune exaction; à présent qu'il est malheureux, tout le monde crie contre lui.

Ces raisons ne pouvoient être que d'un grand poids, étant proposées par celui qui n'a point de supérieur, qui est le pontife et le juge souverain, à la volonté duquel personne ne résiste. Quelques-uns trouvoient encore fort contre vous la prière que le roi a faite au pape, en revenant, de vous donner la légation en Normandie et dans ses autres états d'outre-mer. Il ne paroîtroit croyable à personne qu'il voulût que vous eussiez en même temps la régence en Angleterre et la légation en Normandie, puisqu'un même homme, résidant en cette province, ne peut exercer l'une et l'autre. Enfin, le pape, étant un peu revenu, tant par nos instances que par celles de quelques cardinaux, que nous avions attirés à favoriser notre parti, a pris les avis de tous les cardinaux assemblés, et, après une longue délibération, il a prononcé sa sentence, par laquelle il a déchargé le chancelier de votre dénonciation, et réciproquement il a déclaré nulle la sentence que le chancelier avait rendue contre vous. De plus, il lui a enjoint de se purger sur la violence faite à l'archevêque d'York; il ne lui a pas ôté l'exercice de sa légation, mais il l'a restreint en lui défendant de prononcer interdit, suspension ou excommunication contre vous, les évêques, les justiciers ou les grands d'Angleterre.

Le pape a ajouté que, de concert avec les parties, il enverroit sur les lieux des personnes capables d'être médiateurs de la paix entre vous et le chancelier, du moins pour ôter l'aigreur des esprits. Au reste, nous espérons faire révoquer les lettres du pape adressées à tous les évêques d'Angleterre, en vertu desquelles le chancelier vous a dénoncé, excommunié avec plusieurs autres. Et, comme nous nous en plaignions en plein consistoire, les

lettres ayant été lues, le pape protesta hautement qu'il n'avoit point eu connoissance de ces lettres; les cardinaux en dirent autant avec admiration, et le pape n'écoula point la remontrance des députés du chancelier. Mais la nuit suivante ils vinrent trouver le pape, lui reprochèrent d'avoir nié publiquement son propre fait, lui représentèrent les services que leur maître lui avoit rendus, et le conjurèrent, pour l'honneur de l'église romaine et sa propre gloire, de rendre témoignage à la vérité. Le pape, cédant à ses remontrances, fit le lendemain cette déclaration publiquement à l'audience, en présence des cardinaux, du clergé et du peuple: Mes frères, je confesse que j'ai fait une grande faute contre l'évêque d'Eli et ses députés; car je me suis souvenu que les lettres par lesquelles j'ai confirmé sa sentence d'excommunication contre le comte de Mortain, l'archevêque de Rouen et leurs complices, ont été expédiées par mon ordre; je les approuve encore, et ordonne qu'elles soient exécutées. Telle est la lettre des députés de l'archevêque de Rouen.

## XXXVII. Légats refusés en Normandie.

Le pape Célestin envoya en effet, cette année mil cent quatre-vingt-douze, deux cardinaux-légats en Normandie, Octavien, évêque d'Ostie, et Jourdin, abbé de Fosse-Neuve, prêtre du titre de Sainte-Anastasie, pour terminer les différends entre le chancelier Guillaume, évêque d'Eli, et Gauthier, archevêque de Rouen (1). Mais, quand ils furent arrivés à Gisors, les chevaliers qui gardoient le château et les bourgeois de la ville leur fermèrent les portes par ordre du sénéchal de Normandie, disant que le roi Richard n'étoit pas encore revenu de son pèlerinage; qu'il avoit mis tous ses états sous la protection du pape, et qu'il n'avoit point laissé d'ordre d'y recevoir aucun légat. Les cardinaux représentèrent qu'ils venoient apporter la paix; mais on n'écoula ni leurs prières ni leurs menaces, et on les contraignit à main armée de retourner sur leurs pas. Le cardinal Octavien jeta interdit sur la Normandie, et excommunia le sénéchal et tous ses complices; mais le cardinal Jourdin, qui aimoit le roi Richard, ne porta aucune censure. Ces nouvelles ayant été portées en Angleterre, la reine Aliénor, le comte Jean, l'archevêque de Rouen et les autres justiciers envoyèrent en Normandie Hugues, évêque de Durham, pour faire révoquer les censures et rendre aux cardinaux l'honneur convenable. Ce prélat passa en France et vint à Paris, où il trouva les cardinaux, qu'il apaisa, et, avec bien de la peine et de l'industrie, il les fit convenir que l'évêque d'Ostie révoqueroit sa sentence, à condition que le sénéchal et ses com-

(1) Roger, p. 720. Jo. Brompt. p. 1238.

plices jureroient de se soumettre au jugement de l'Eglise pour l'injure faite aux cardinaux, et qu'il leur permettroit d'aller librement jusqu'à Rouen, non comme cardinaux, mais comme étrangers, à condition encore que le clergé de Normandie leur fourniroit la dépense de dix jours pour cinquante hommes et quarante chevaux. A ces conditions, ils se soumettoient pour faire leur paix à l'arbitrage de l'évêque de Durham et du doyen de Rouen. Mais le sénéchal ne voulant point accorder que les cardinaux vinssent en Normandie sans la permission du roi, ils s'en retournèrent sans lever leurs censures, quoique l'évêque de Durham les suivit jusqu'à Vézelay. Toutefois, le pape leur fit lever l'interdit, leur défendant en même temps d'entrer en Normandie.

## XXXVIII. Saint Albert, évêque de Liège.

Raoul, évêque de Liège, revenant de la croisade, mourut de poison le cinquième d'août mil cent quatre-vingt-onze, comme il étoit prêt à rentrer chez lui. Il y eut partage pour l'élection du successeur, la plupart élurent Albert de Louvain, premier archidiacre de Liège, frère de Henri, duc de Lorraine et de Louvain; quelques-uns, par la faction de Baudoïn, comte de Namur, élurent un autre Albert, frère du comte Réthel, aussi archidiacre de Liège, homme sans lettres et sans esprit, qui n'avoit autre mérite que sa naissance. Ils s'adressèrent l'un et l'autre à l'empereur Henri pour recevoir l'investiture; mais ce prince, qui avoit choisi un autre sujet et haïssoit depuis long-temps le duc de Lorraine, soutint que, quand il y avoit partage, l'élection étoit caduque, et lui appartenoit à lui seul; ainsi, il donna l'investiture à Lothaire, prévôt de Bone, homme riche et déjà pourvu de plusieurs dignités ecclésiastiques, frère du comte d'Horstade, qui avoit rendu de grands services à l'empereur. Les chanoines appelèrent au pape, soutenant que l'élection d'Albert de Louvain étoit canonique; mais Lothaire vint à Liège et se mit en possession de l'évêché et des forteresses qui en dépendoient (1).

Albert fit le voyage de Rome avec de grandes difficultés, parce que l'empereur lui avoit fermé tous les passages. Il fut obligé de prendre des chemins détournés et de se déguiser en valet; et on le présenta en cet équipage au pape Célestin, qui en fut touché jusqu'aux larmes. Il l'embrassa et le consola, le connoissant déjà de réputation. Albert arriva à Rome aux fêtes de Pâques, qui, cette année mil cent quatre-vingt-douze, fut le cinquième d'avril, et y demeura jusqu'après l'octave de la Pentecôte. Il produisit les preuves de la régularité de son élection; mais quelques cardinaux étoient d'avis de céder à la violence

des Allemands et à la haine implacable de l'empereur. Enfin, le pape ayant pris jour pour le jugement, il fut rendu publiquement dans le palais de Latran, l'élection d'Albert jugée canonique et confirmée par le pape, qui même le fit cardinal, l'ordonna diacre le samedi des quatre-temps de la Pentecôte, et lui fit chanter l'évangile à la messe. Il lui donna toutes les bulles nécessaires, entre autres une pour se faire sacrer par Guillaume, archevêque de Reims, en cas que Brunon, archevêque de Cologne, son métropolitain, le refusât par la crainte de l'empereur; et il lui fit délivrer toutes ces expéditions gratis (1).

Albert, étant venu à Reims, fut parfaitement bien reçu par l'archevêque Guillaume, qui l'ordonna prêtre le samedi des quatre-temps de septembre; et le dimanche suivant, vingtième du même mois, il le sacra solennellement évêque de Liège (2). Le lendemain, on apprit que l'empereur étoit à Liège extrêmement irrité, et résolu de perdre tous ceux qui adhéroient à l'évêque Albert. Le duc d'Ardenne, oncle de ce prélat, qui l'avoit amené à Reims, lui proposoit de se soutenir par la force, avec le secours de leurs amis, mais Albert lui déclara qu'il ne vouloit point user de tels moyens, et qu'il espéroit apaiser l'empereur par son humilité et sa patience. Peu de temps après, arrivèrent à Reims trois chevaliers allemands et quatre écuyers, qui se disoient chassés de la cour de l'empereur à l'occasion d'une querelle. Ils vinrent saluer l'évêque de Liège, et s'insinuèrent si bien dans son amitié, qu'ils l'accompagnoient ordinairement, et mangeoient souvent à sa table; plusieurs personnes les soupçonnoient de quelque mauvais dessein, mais l'évêque ne s'en défioit point. Enfin, l'ayant tiré hors de la ville sous prétexte d'une promenade, suivi seulement d'un chanoine et d'un chevalier; quand ils furent à cinq cents pas, les deux qui marchoient à ses côtés lui percèrent la tête par les tempes, et tous ensemble lui donnèrent tant de coups d'épée et de couteau, qu'on lui trouva treize grandes plaies. Aussitôt ils piquèrent leurs chevaux, et, quoique la nuit fût proche, ils firent telle diligence, qu'ils arrivèrent à Verdun à neuf heures du matin; puis ils allèrent trouver l'empereur, de qui ils furent très-favorablement reçus (3).

L'évêque Albert fut ainsi tué le mardi, vingt-quatrième de novembre mil cent quatre-vingt-douze, et enterré solennellement dans l'église métropolitaine de Reims; on le regarda comme martyr de la liberté ecclésiastique, et on lui en donna le titre dans son épitaphe (4). On rapporte quelques miracles faits à son tombeau; enfin, plus de quatre cents ans après, savoir, l'an mil six cent douze, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle,

(1) C. 61, 62.  
(2) C. 64.(3) C. 67, 83, 84.  
(4) C. 86.(1) *Ægist. de Episc. Leo.* c. 56, 57, 58, 59, 60.



son épouse, du consentement du roi Louis XIII, obtinrent du cardinal de Guise, archevêque de Reims, la permission d'enlever son corps, et le firent transférer solennellement à l'église des Carmélites, qu'ils venoient de fonder à Bruxelles (1). Il est marqué dans le martyrologe romain au vingt-unième de novembre.

XXXIX. Etienne, évêque de Tournay.

Evrard d'Avesnes, évêque de Tournay, étant mort en mil cent quatre-vingt-onze, on élut pour lui succéder Pierre, chantre de l'église de Paris, docteur fameux; mais cette élection ne fut pas agréable à Guillaume, archevêque de Reims, métropolitain de Tournay, et régent du royaume en l'absence du roi Philippe-Auguste. Etienne, abbé de Sainte-Geneviève à Paris, étoit du conseil de ce prélat, et avoit grande part à sa confiance (2). Il lui écrivit en faveur de Pierre le chantre, et, comme on accusoit le clergé de Tournay d'avoir manqué dans la forme de l'élection, il dit que cette faute ne doit pas nuire à Pierre, qui étoit absent et n'en savoit rien. Il ajoute que le roi avoit déclaré expressément qu'il vouloit que Pierre fût évêque de Tournay. Ainsi, continue-t-il, il seroit à craindre que, s'il étoit rejeté, ce jeune prince à son retour ne témoignât son indignation.

Loin d'écouter les raisons de l'abbé Etienne, l'archevêque de Reims le proposa lui-même pour être évêque de Tournay; ce qui fut reçu avec un grand applaudissement de tout le monde, mais avec une grande surprise de la part d'Etienne, quand il apprit son élection. C'est ce qu'il témoigne dans sa lettre à Barthélemy de Vendôme, archevêque de Tours, où il dit qu'il compte de passer vers Pâques à l'Eglise qui l'appelle, pour être sacré le jour de l'octave: c'étoit en mil cent quatre-vingt-onze. Le pape Célestin n'approuvoit pas cette élection, mais Etienne lui écrivit une lettre fort soumise, et son opposition n'eut pas de suite (3). Etienne fut donc évêque de Tournay, et gouverna cette église onze ans.

Il avoit cinquante-sept ans quand il y fut appelé, étant né en mil cent trente-cinq, à Orléans, où il fit ses premières études à l'école de la cathédrale, et les continua dans celle de Chartres. Il y avoit une telle inclination, qu'il devint un des plus savants hommes du temps, écrivoit très-élégamment en prose et en vers, suivant le goût de son siècle, où l'on aimoit les rimes et les jeux de mots. Il embrassa la vie des chanoines réguliers, suivant la réforme de Saint-Victor, établie à Saint-Euverte d'Orléans, en mil cent cinquante-huit; et saint Thomas de Cantorbéry, ayant connu son mérite pendant qu'il étoit en France,

(1) Marlot. to. 2, p. 431. linet. Ep. 175.  
(2) Vita per Cl. du Mo. (3) Ep. 177, 179.

le mit au nombre de ses plus intimes amis. Etienne fut ensuite élu abbé de Saint-Euverte; et, pendant qu'il gouvernoit cette communauté, il fut consulté avec Maurice, évêque de Paris, par Ponce, évêque de Clermont, sur la validité du baptême conféré, en disant seulement: Au nom du père, et du fils et du Saint-Esprit, sans ajouter: Je te baptise, et en plongeant l'enfant dans l'eau (1). L'évêque Maurice répondit que le baptême étoit nul, et qu'il falloit baptiser l'enfant; mais l'abbé Etienne fut d'un autre avis. Il dit que, dans l'institution du baptême, Jésus-Christ n'a pas dit: Allez, baptisez en disant: Je te baptise, et le reste; et qu'un baptême, donné avec les trois immersions et l'invocation de la trinité, ne doit point être déclaré nul. Ce qu'il confirme par plusieurs autorités des pères, qui ont reçu par cette raison même le baptême des hérétiques. Je reçois toutefois, dit-il, avec grand respect la formule ordinaire: Je te baptise, et je la regarde comme étant de la solennité du baptême, mais non de sa substance. Autrement, nous déclarerons damnés ceux que les laïques baptisent en cas de nécessité. Car ils ne disent autre chose en employant les enfants, sinon: *En nome patres, et files et Spiritus-Santes*. On voit ici, et dans la lettre de l'évêque Ponce, que le mot d'ondoyer étoit dès lors en usage, pour signifier l'administration du baptême sans les cérémonies de l'Eglise. Etienne conclut que l'enfant est valablement baptisé; mais il propose son sentiment avec grande modestie et grand respect pour l'évêque de Paris, qui avoit autrement décidé. Depuis, le pape Alexandre III décida comme avoit fait l'évêque de Paris; et les théologiens ont suivi cette décision, et déclaré que ces paroles: Je te baptise, sont nécessaires pour exprimer l'intention du ministre, et distinguer le baptême de toute autre ablution (2).

En mil cent soixante-dix-sept, Etienne fut élu abbé de Sainte-Geneviève de Paris, au grand regret des chanoines de Sainte-Euverte d'Orléans, qui toutefois lui accordèrent une pension sur une de leurs terres. A Sainte-Geneviève, outre les écoles extérieures qu'il y trouva, il en établit d'intérieures pour les religieux, afin qu'ils n'eussent point occasion de se corrompre par le commerce avec les écoliers externes. L'abbaye de Sainte-Geneviève n'étoit pas encore bien rétablie des ravages que les Normands y avoient faits quand ils assiégèrent Paris, trois cents ans auparavant; mais Etienne la répara entièrement; il bâtit l'église telle que nous la voyons encore, et tous les lieux réguliers, en sorte qu'il est comme le second fondateur de ce célèbre monastère, dont il augmenta considérablement les biens temporels. En mil cent soixante-

(1) Ep. 4. bap. S. Th. 3, par. 9, 66,  
(2) Ep. 5. C. 1, Ext. de n. 5, ad. 2.

dix-huit, Etienne suivit en Languedoc Gauthier, cardinal-évêque d'Albane, qui y fut pris par Roger de Bediers, protecteur des Albigeois (1).

Le roi Philippe-Auguste avoit une telle estime pour l'abbé Etienne, qu'il l'envoya au pape pour négocier une affaire importante, et le prit en mil cent quatre-vingt-sept pour un des parrains de Louis, son fils et son successeur. Pendant que le roi Philippe étoit au voyage d'outre-mer, son oncle, Guillaume, archevêque de Reims, qu'il avoit laissé régent du royaume, mit dans son conseil l'abbé Etienne, dont il connoissoit la capacité et l'expérience. Tel étoit cet abbé quand il fut appelé à l'évêché de Tournay.

XL. Ordre du Val des-Choux.

Vers le même temps, commença l'ordre du Val-des-Choux (2). Dans la Chartreuse de Louvigny, au diocèse de Langres, vivoit en mil cent quatre-vingt-huit un frère couvers, nommé Viard, qui se sentit appelé à une vie plus austère et plus éloignée des soins temporels que ne permettoit son état. Il se retira donc avec la permission de ses supérieurs dans un bois à deux lieues de Louvigny, et y demeura quelque temps caché dans une caverne, pratiquant des austérités extraordinaires. Enfin, il fut découvert par les peuples du voisinage, et vint même à la connoissance du duc de Bourgogne, qui le visita souvent. Ce prince, étant prêt à donner un combat dangereux, promit à Viard que, s'il en revenoit vainqueur, il lui fonderoit un monastère dans le même lieu. Il remporta la victoire, et exécuta sa promesse; et le nouveau monastère garda le nom du lieu, qu'on nommoit le Val-des-Choux. Une ancienne inscription de l'église porte que Viard y entra le second jour de novembre mil cent quatre-vingt-douze.

Il donna à ses disciples des constitutions fort semblables à celles des chartreux, qui furent depuis confirmées par le pape Honorius III (3). Voici comme en parle Jacques de Vitry, auteur du temps, qui toutefois s'est trompé en ce qu'il a cru qu'ils suivoient l'institut de Cîteaux. Ils logent, dit-il, dans de petites cellules pour vaquer plus tranquillement à la lecture, la prière et la méditation. Pour retrancher les soins extérieurs, ils n'ont ni troupeaux ni terres labourables, et se sont marqué des bornes hors l'enclos du monastère, au delà desquelles il ne leur est pas permis de s'éloigner. Il n'y a que le prieur qui puisse sortir, et encore avec quelqu'un des frères, pour visiter les monastères qui lui sont soumis, ou pour quelque autre cause nécessaire. Ils ont dans leurs limites des jardins fruitiers

(1) Sup. l. III, n. 54. V. Ep. 148, 173. Roger Hov.  
(2) Mem. MS. (3) Hist. Occ. c. 17.  
p. 575. Sup. l. XXXII.

et potagers; et ils sortent à certaines heures pour les cultiver et manger le fruit de leur travail. Pour suppléer au reste de leurs besoins, ils ont des revenus annuels qu'ils reçoivent sans grande peine. Et, de peur qu'une excessive pauvreté ne les détourne de leurs occupations spirituelles, ou ne les oblige à mendier, ils ne reçoivent en chaque maison qu'autant de sujets qu'elle en peut entretenir de ses revenus.

XLI. Le roi Richard pris par le duc d'Autriche.

Le roi Richard, instruit des troubles excités en Angleterre à l'occasion de son absence, se pressa de faire avec Saladin une trêve de trois ans, par laquelle Jaffa, Césarée, Arsouf, Hiffa et Acre demeurèrent aux chrétiens. Saladin jura en mettant la main sur l'Alcoran, et Richard dit qu'en son pays on se contentoit de la parole des rois; c'est pourquoi les musulmans lui touchèrent la main sans exiger d'autre cérémonie. Ensuite il s'embarqua au port d'Acre, le jeudi, huitième jour d'octobre mil cent quatre-vingt-douze. Il évita la route de la Pouille, où l'empereur avoit des troupes, et prit celle de Dalmatie; mais, ayant fait naufrage au fond du golfe de Venise, il fut obligé de marcher sur les terres de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avoit sensiblement offensé pendant le siège d'Acre (1). Richard, quoique déguisé en templier, fut reconnu et mené au duc, qui le retint à Vienne en une étroite prison, et le livra ensuite à l'empereur, son ennemi. Le roi Richard fut arrêté le vingtième de décembre mil cent quatre-vingt-douze, et demeura prisonnier pendant toute l'année suivante. La nouvelle en étant venue en Normandie, l'archevêque de Rouen et ses suffragants en écrivirent au pape Célestin, se plaignant que ce prince eût été pris en revenant du pèlerinage de Jérusalem, contre le privilège de la croisade, qui mettoit les croisés sous la protection spéciale du saint-siège, et exhortant le pape à employer en cette occasion le glaive de saint Pierre. La lettre fut composée par Pierre de Blois, qui écrivit aussi en son nom à Conrad, archevêque de Mayence, avec lequel il avoit contracté amitié pendant ses études, le priant de travailler de tout son pouvoir à la délivrance du roi Richard. La reine Aliénor, mère de ce prince, employa le même secrétaire pour écrire au pape en son nom, jusqu'à trois fois sur le même sujet. Dans ces lettres, Pierre de Blois fait dire à la reine: Ce qui contriste l'Eglise et ne nuit pas peu à votre réputation, c'est qu'en une occasion si pressante vous n'avez pas même envoyé un nonce à ces princes. Souvent pour des affaires médiocres vos cardinaux vont en légation, même chez les nations

(1) Roger, p. 717. Neubr. Chr. Reichersp. p. 290.  
4, c. 19, 31. Vie Salad. MS.



barbares; et pour celle-ci vous n'avez pas encore envoyé un sous-diacre ou un acolyte. C'est qu'aujourd'hui l'intérêt fait les légats, non l'honneur de l'Eglise, ou le salut du peuple. Et ailleurs: Quelle excuse peut couvrir votre négligence, puisque vous avez le pouvoir de délivrer mon fils si vous en aviez la volonté? Dieu ne vous a-t-il pas donné en la personne de saint Pierre le pouvoir de gouverner tous les royaumes? Il n'y a ni duc, ni roi, ni empereur, exempt de votre juridiction (1). Et encore: Vous direz que cette puissance vous est donnée sur les âmes et non sur les corps. Soit: il nous suffit que vous liez les âmes de ceux qui tiennent mon fils en prison; il vous est facile de le délivrer, pourvu que la crainte de Dieu chasse la crainte des hommes.

#### XLII. Hubert, archevêque de Cantorbéry.

Cependant le roi Richard, sachant que le siège de Cantorbéry étoit toujours vacant, et n'espérant plus y faire transférer l'archevêque de Mont-Réal, écrivit ainsi de sa prison à la reine, sa mère: Nous vous mandons d'appeler nos justiciers avec l'évêque de Londres et les autres suffragants de Cantorbéry, de vous rendre au plus tôt en personne à Cantorbéry, près le prieur et les moines, et faire en sorte que Hubert, évêque de Sarisbéry, soit élu archevêque, s'il ne l'est déjà. Car nous sommes persuadé que sa promotion sera agréable à Dieu et utile à la paix de notre royaume et à notre délivrance. En conséquence de cette lettre, la reine et l'archevêque de Rouen mandèrent aux moines de Cantorbéry de se rendre à Londres le dimanche, trentième de mai, pour élire un archevêque. Ce qui fut exécuté; mais les moines, pour conserver leur prétendu droit de faire seuls l'élection, la firent dès le samedi, et les évêques le dimanche; enfin, les uns et les autres élurent Hubert, suivant l'intention du roi. Hubert, surnommé Vautier, avoit été premièrement doyen d'York, puis évêque de Sarisbéry, en mil cent quatre-vingt-neuf, à la recommandation principalement de Baudouin, archevêque de Cantorbéry, qui l'aimoit uniquement (2). Dès qu'il fut élu archevêque, il envoya à Rome demander le pallium, et cependant, pour se mettre bien avec les moines de Cantorbéry, il prit l'habit monastique.

#### XLIII. Le roi Philippe épouse Ingeburge et la quitte.

Le roi de France, Philippe-Auguste, avoit perdu sa première femme, Isabelle de Hainaut, morte le quinzième de mars mil cent quatre-vingt-dix, dont il avoit un fils nommé Louis. Philippe, voulant se remarier, envoya Etienne,

évêque de Noyon, à Canut III, roi de Danemarck, lui demander sa sœur Ingeburge, que ce prince lui accorda volontiers, et la fit conduire en France par Pierre, évêque de Rotschild, avec une suite convenable. Le roi Philippe la reçut à Amiens où il l'attendoit; et, ne pouvant souffrir un plus long délai, il l'épousa le même jour, qui étoit le samedi, quatorzième d'août mil cent quatre-vingt-treize, et le lendemain, jour de l'Assomption de Notre-Dame, il la fit couronner par Guillaume, archevêque de Reims et ses suffragants, avec quantité de seigneurs de France (1). Mais, pendant cette cérémonie, le roi, regardant la princesse, commença à en avoir horreur; il trembla, il pâlit, et fut si troublé, qu'à peine put-il attendre la fin de l'action. On parla des lors de les séparer, sous prétexte de parenté; mais d'autres conseillèrent au roi d'essayer à vaincre son aversion. Il fit amener la reine à Saint-Maur, près Paris, où elle prétendit qu'ils avoient consommé leur mariage; mais le roi n'en convint pas, et avoit un tel éloignement d'elle, qu'à peine pouvoit-il souffrir qu'on en parlât en sa présence: ce que l'on attribua à quelque maléfice; car la princesse étoit belle et vertueuse, et le roi l'avoit long-temps désirée. Deux mois et trois semaines après ce mariage, il tint un parlement à Compiègne avec les évêques et les seigneurs de son royaume, où présidoit l'archevêque de Reims, légat du saint-siège. Là, se trouvèrent des témoins, qui assurèrent par serment qu'il y avoit parenté entre la défunte reine Isabelle et Ingeburge; et cette parenté se prenoit du chef de Charles le bon, comte de Flandre, fils de saint Canut, roi de Danemarck (2). Les prélats jugèrent cette parenté suffisante pour empêcher le mariage, et l'archevêque de Reims prononça la sentence, par laquelle il fut déclaré nul. La reine ne savoit ce qui se passoit, parce qu'elle n'entendoit point le français; et, ayant renvoyé les Danois qui l'avoient accompagnée, elle étoit demeurée presque seule. Mais un interprète lui ayant fait entendre ce que l'on venoit de faire, elle fut extraordinairement surprise, et toute en pleurs s'écria comme elle put en français: Male France, male France; et elle ajouta: Rome, Rome. Voulant dire qu'elle appeloit au saint-siège. Le roi la quitta aussitôt, et la vouloit renvoyer en Danemarck; mais elle ne voulut pas y retourner, et demanda à s'enfermer dans un monastère, aimant mieux passer le reste de sa vie en continence que de contracter un autre mariage; et le roi l'envoya dans une communauté de religieuses hors de son royaume.

Elle fut regardée quelque temps à Cisoien, abbaye de chanoines réguliers au diocèse de Tournay, où l'évêque Etienne ayant été la voir, il écrivit ainsi à Guillaume, archevêque

(1) Petr. Bles. Ep. 64, 143, 144, 145, 146.

(2) Gervas. p. 1582. Rudul. p. 669. Geiv. p. 1076. Goduin de Præsul. p. 118.

(1) Roger, p. 29, n. 36, 1193.

37. Gesta Inn. III, 48, 49, 50. Auct. Aquicinct. ann. (2) Sup. liv. LXVII, n. 53.

de Reims (1): Je plains le sort de cette princesse, et je laisse à Dieu l'événement de sa cause. Car, quel seroit le cœur si dur qui ne fût touché de l'adversité d'une jeune personne du sang royal, plus recommandable par sa vertu que par sa naissance? Elle passe les journées à prier, à lire ou à travailler de ses mains, et ne connoît point le jeu. Elle prie avec larmes depuis le matin jusqu'à midi, moins pour elle que pour le roi. Jamais elle n'est assise dans son oratoire, mais toujours debout ou à genoux. La pauvreté l'oblige à vendre pour subsister le peu qu'elle a d'habits et de vaisselle. Elle demande des aliments, et dit que vous êtes son unique refuge, et que depuis le commencement de sa disgrâce vous l'avez nourrie et secourue libéralement: soyez touché de ses larmes, vous qui donnez abondamment à tant de pauvres.

#### XLIV. Retour du roi Richard.

Les députés de Hubert, archevêque de Cantorbéry, revinrent de Rome au mois d'octobre mil cent quatre-vingt-treize, avec un nonce du pape qui lui apportoit le pallium. Hubert le reçut le septième de novembre, et fut intronisé le même jour (2). Quelque temps après, il fut déclaré régent du royaume à la place de l'archevêque de Rouen, qui alloit en Allemagne au devant du roi Richard, délivré par l'empereur; et ce prince étant enfin arrivé en Angleterre le douzième de mars mil cent quatre-vingt-quatorze, Hubert vint au devant de lui près de Cantorbéry. Le roi descendit de cheval et se mit à genoux devant le prélat, qui en fit autant de son côté, et ils s'embrasèrent tendrement. Par le conseil de ses évêques, le roi Richard résolut de se faire couronner solennellement comme à un renouvellement de son règne: ce qui fut exécuté à Winchester, le dimanche de l'octave de Pâques, dix-septième d'avril. Depuis ce temps-là, l'archevêque Hubert eut en Angleterre la principale autorité après le roi, qui le fit son chancelier, son grand justicier, régent du royaume en son absence, et obtint pour lui du pape Célestin la légation d'Angleterre (3).

#### XLV. Plaintes contre Geoffroy, archevêque d'York.

Le pape avoit reçu de grandes plaintes contre Geoffroy, archevêque d'York, frère naturel du roi Richard, tant de la part du chapitre de la cathédrale que de plusieurs abbés, dont il y en avoit deux de l'ordre de prémontré (4). On accusoit l'archevêque de négliger ses fonctions pour s'appliquer à la chasse et aux autres amusements de la noblesse; de n'a-

voir fait depuis sa promotion, ni ordination des clercs, ni dédicaces d'églises, ni bénédictions d'abbés, ni tenu de synodes. De médire volontiers des clercs et des abbés, et de les excommunier légèrement. De ruiner les libertés et les bonnes coutumes de son église. De mépriser les appellations à Rome, et avoir fait mettre en prison plusieurs personnes pour y avoir appelé; d'avoir excommunié ou privé de leurs bénéfices des chanoines après leur appel. On disoit encore que ce prélat n'avoit aucun égard aux privilèges des papes, et qu'au contraire, ils nuisoient à ceux qui les produisoient devant lui. Que, loin d'exécuter les jugements des délégués du saint-siège, il s'en offensoit, et chassoit avec violence ceux que ces juges avoient remis en possession. Qu'il refusoit les personnes capables présentées pour remplir les églises vacantes, et y mettoit de sa seule autorité des enfants ou des personnes décriées, ou s'en appliquoit les fruits sans qu'elles vacassent. Que souvent en conférant les bénéfices il les coupoit ou les chargeoit de pensions à son profit, et qu'il faisoit payer l'absolution des censures.

Sur ces plaintes, le pape donna commission à saint Hugues, évêque de Lincoln, avec un archidiacre et un prieur, d'aller à York et d'en faire des informations exactes. S'il se présente, dit-il, des accusateurs légitimes, vous les écouterez et nous enverrez leurs dépositions closes sous vos sceaux, assignant aux parties un terme compétent pour se présenter au saint-siège. S'il n'y a point d'autres accusateurs contre l'archevêque, que la commune renommée, vous lui prescrirez la purgation canonique, avec trois évêques et trois abbés; et, s'il ne peut y satisfaire, vous le suspendrez de ses fonctions, et nous l'enverrez pour être instruit de ses devoirs. S'il propose quelque reproche contre ses accusateurs, vous nous l'enverrez aussi sous vos sceaux. Mais, si pour éluder notre commandement avant que d'avoir reçu votre citation il appelle ou se met en chemin pour venir à Rome, vous lui donnerez un terme de trois mois pour se présenter en personne devant nous; à faute de quoi vous le déclarerez dès lors suspens de toute fonction. La lettre est datée de Rome, le huitième de juin mil cent quatre-vingt-quatorze.

L'évêque de Lincoln et ses deux collègues s'acquittèrent fidèlement de leur commission (1). Ils vinrent à York le dimanche après l'Epiphanie, huitième janvier mil cent quatre-vingt-quinze; et, ayant assemblé dans la cathédrale les abbés et tout le clergé du diocèse, ils informèrent sur tous les articles contenus dans leur commission, en présence des clercs de l'archevêque, qui dirent qu'il avoit appelé et pris le chemin de Rome. Les commissaires y envoyèrent les informations, donnant à l'archevêque un délai de six semaines au delà des

(1) Ep. 262.

(2) Gerv. p. 158.

(3) Roger, p. 738. Go-

duin.

(4) Celest. Ep. 5, ap. Ro-

ger, p. 749.

(1) Roger, p. 749, 750.



trois mois accordés par le pape, et marquant à ses adversaires pour terme de leur comparution devant le pape pour le premier jour de juin de la même année, mil cent quatre-vingt-quinze.

XLVI. Fermeté de saint Hugues de Lincoln.

Il n'y avait personne en Angleterre plus capable d'exécuter une telle commission que saint Hugues de Lincoln, dont la vertu étoit connue de tout le monde, particulièrement son attachement inviolable à la justice, son zèle pour la défense des opprimés et son courage intrépide pour résister aux puissances. Aussi les papes sous lesquels il vécut lui déléguèrent les affaires les plus importantes de toute la province, comme dit l'auteur de sa vie; et il ajoute, que le saint prélat avoit reçu de Dieu une telle grâce pour discerner le juste de l'injuste, que les plus habiles jurisconsultes disoient n'avoir jamais vu son pareil pour la décision des causes les plus difficiles, quoiqu'il n'eût point étudié cette science (1). Ceux qui avoient de bonnes causes étoient ravis de l'avoir pour juge, ne craignant de sa part ni négligence ni foiblesse pour se laisser ébranler aux menaces ou aux présents.

Le roi Richard, après son retour en Angleterre (2), passa en Normandie et fit la guerre au roi Philippe, qui étoit entré sur ses terres. Ayant besoin d'argent pour soutenir cette guerre, il envoya en Angleterre l'archevêque, j'entends Hubert de Cantorbéry, avec ordre d'assembler les évêques et les autres prélats, et leur demander un subside. Saint Hugues ayant examiné l'affaire attentivement, et trouvant qu'elle retourneroit à la charge du pauvre peuple, répondit qu'il ne consentiroit point à l'exécution de cet ordre; et il se trouva un autre évêque qui, ayant oui les raisons qu'il déduisoit amplement, se rangea à son avis. L'archevêque le trouva fort mauvais, et retourna promptement porter ses plaintes au roi, qui, outré de colère, dit à un de ses courtisans: Autant que tu aimes ma vie, je te commande de ruiner entièrement Hugues et l'évêque qui s'est attaché à lui. Ce dernier évêque fut donc chassé de son siège, tous ses biens confisqués, et il demeura quelque temps banni du royaume. Enfin, par le secours de ses amis, il fut reçu à se jeter aux pieds du roi, implorant sa clémence et promettant de ne jamais s'opposer à ses volontés.

Mais quand il vint des gens armés pour traiter de même l'évêque de Lincoln, avant qu'ils eussent touché rien, il les fit tous dénoncer excommuniés au son des cloches dans les paroisses voisines. Sa magnanimité les étonna, et ils se retirèrent sans rien faire; car on craignoit terriblement les censures du prélat, qui souvent étoient suivies de morts subites affreux.

(1) Vita c. 23, ap. Sur. 17 nov. (2) C. 18.

ses (1), de possessions du démon, ou d'autres marques sensibles de la vengeance divine. Toutefois, craignant en cette occasion d'attirer sur son troupeau les effets de l'indignation du roi, il alla le trouver, quoiqu'éloigné, prenant le péril sur lui. Comme il approchoit de la cour, quelques gens de bien vinrent au devant, le priant de se retirer, et ne se pas présenter au roi, de peur que sa mort n'attirât la colère de Dieu sur le royaume, comme la mort de saint Thomas. Mais il n'acquiesça pas à cette proposition; et, comme un de ceux qui la faisoit s'offroit pour médiateur, il lui répondit: Quoi, vous voulez que je m'épargne pour vous mettre en danger, vous et vos enfants? Aussitôt il entra chez le roi, et, sachant qu'il entendoit la messe à la chapelle, il y alla, et, s'approchant du roi, il lui dit hardiment: Donnez-moi un baiser. Vous ne l'avez pas mérité, répondit le roi. Je l'ai mérité, reprit l'évêque, parce que je suis venu de loin vous trouver. Vous me devez un baiser; et il le tiroit avec force par son manteau. Le roi se baissa en se souriant et lui donna le baiser.

Les évêques et les autres assistants, voyant Hugues triompher ainsi du roi, étoient hors d'eux-mêmes d'étonnement; et le roi, voyant sa fermeté, et que, laissant la place des évêques, il s'étoit mis près de l'autel pour prier avec plus de liberté, commença à le respecter du fond du cœur; et, quand on lui présenta l'instrument de paix, il le fit premièrement porter à l'évêque de Lincoln. On attribua à cet honneur qu'il avoit rendu au saint prélat une insigne victoire qu'il remporta peu de temps après. La messe étant finie, Hugues mena le roi derrière l'autel pour lui parler avec plus de liberté, et, s'étant assis auprès de lui, il lui dit: Dites-moi comment va votre conscience, car vous êtes de mon diocèse, et je rendrai compte de vous au jugement de Dieu. Le roi répondit: Ma conscience est en assez bon état, si ce n'est la jalousie qui me tourmente contre les ennemis de mon royaume. Que dites-vous, reprit Hugues d'un ton de reproche, n'opprimez-vous pas chaque jour les pauvres? n'affligez-vous pas les innocents? ne chargez-vous pas votre peuple d'exactions? De plus, le bruit court que vous avez violé la foi conjugale. Ces péchés vous paroissent-ils légers? A ces paroles de l'évêque, le roi fut tellement épouvanté, qu'il n'osa ouvrir la bouche; et le prélat ayant continué de lui faire une forte réprimande, il s'excusa humblement sur quelques articles, demanda pardon des autres et promit de s'en corriger. Ensuite il représenta au roi, devant toute l'assemblée, qu'étant pasteur il n'avoit pu consentir à la vexation de ses ouailles, et le roi reçut sa justification, se tenant encore heureux qu'il ne poussât pas plus loin la correction. Quand il fut parti, le roi, se tournant

(1) C. 23.

vers les siens, dit: Si tous les évêques étoient tels, les rois ni les seigneurs n'auroient aucun pouvoir contre eux.

Le saint évêque défendit sévèrement à ses archidiacres et aux autres supérieurs d'exiger des pécheurs des amendes pécuniaires (1); et, comme ils lui représentoient que les méchants craignoient plus la perte de leur argent que la honte de l'excommunication, il répondit: C'est votre faute; vous négligez de leur faire accomplir leurs pénitences, et n'avez soin que de leur faire payer les sommes qu'ils ont promises. Ils lui alléguèrent l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, qui en avoit ainsi usé, et il leur répondit: Croyez-moi, ce n'est pas ce qui l'a rendu saint. Il ôta entièrement toutes les exactions que ses prédécesseurs avoient introduites sous des prétextes spécieux. Ils étoient convenus avec le roi de lui donner tous les ans un manteau fourré de martes zibelines, à condition d'en lever le prix sur le peuple (2); et, s'il y avoit de l'exécédant, le garder pour eux comme pour la peine de la collecte, ce qui avoit passé en coutume depuis plusieurs années; mais Hugues délivra son diocèse de cette servitude, moyennant mille marcs d'argent qu'il donna au roi.

En faisant sa visite dans les maisons religieuses de son diocèse, l'an mil cent quatre-vingt-onze, il vint à l'abbaye des filles de Godestove; et, étant entré dans l'église pour faire sa prière, il vit au milieu du chœur, devant l'autel, un tombeau élevé, couvert de tapis de soie, et entouré de lampes et de cierges (3). Il demanda de qui c'étoit? On lui dit que c'étoit la tombe de Rosemonde, maîtresse du roi Henri II, qui, pour l'amour d'elle, avoit fait de grands biens à cette église. Hugues répondit: C'étoit une prostituée, ôtez-la d'ici, et l'enterrez hors l'église avec les autres, de peur que la religion chrétienne ne tourne à mépris, et afin que les autres femmes apprennent par cet exemple à fuir la débauche et l'adultère. Et son ordre fut exécuté.

XLVII. Punition du duc d'Autriche.

Le pape Célestin avoit excommunié Léopold, duc d'Autriche, pour avoir pris le roi Richard, qui, comme croisé, étoit sous la protection du saint-siège, et en avoit exigé une grosse rançon, et pour sûreté, des otages. Le duc témoigna vouloir satisfaire; et le pape écrivit ainsi à l'évêque de Vérone, son légat (4): Nous voulons que vous preniez serment du duc d'Autriche, qu'il obéira en tout à nos ordres; puis, vous lui commanderez de délivrer tous les otages du roi d'Angleterre, de le décharger des conditions qu'il a exigées de lui, et de restituer tout ce qu'il a reçu de

(1) C. 16.  
(2) Roger, p. 758.

(3) Roger, p. 712.  
(4) Rad. Dicet, p. 675.

sa rançon, et de satisfaire entièrement pour l'injure et le dommage qu'il lui a causé. Alors vous lui donnerez l'absolution, à lui et aux siens, et vous lèverez l'interdit jeté sur ses terres. Vous leur ordonnerez de plus, d'aller au plus tôt à la terre sainte, et d'y faire le service de Jésus-Christ autant de temps que le roi a été en prison. A faute de quoi, vous les remettrez dans l'excommunication. La lettre est du sixième de juin mil cent quatre-vingt-quatorze.

Le duc d'Autriche aima mieux demeurer excommunié, à quoi on attribua les malheurs qui lui arrivèrent cette année (1). Toutes les villes de son duché furent brûlées sans qu'on en sût la cause; le Danube en inonda une partie, où plus de dix mille personnes furent noyées. Il y eut, pendant l'été, une sécheresse extraordinaire, et des vers consumèrent les herbages; les plus nobles du pays moururent de la maladie. Tous ces fléaux ne le touchèrent point, et il jura qu'il feroit mourir les otages du roi d'Angleterre, s'il n'accomplissoit au plus tôt tout ce qu'il lui avoit promis. Mais la même année, mil cent quatre-vingt-quatorze, le lendemain de Noël, jour de Saint-Etienne, le duc d'Autriche étant sorti, son cheval tomba sur lui et lui rompit le pied, en sorte qu'il le lui fallut couper; et, comme personne n'osoit faire cette opération, il la fit lui-même, aidé par un valet de chambre, mais si mal, qu'on désespéra de sa vie. Alors il fit appeler les évêques et les seigneurs qui étoient venus célébrer avec lui la fête, et demanda aux prélats l'absolution des censures portées contre lui par le pape. Tout le clergé lui répondit, qu'il ne seroit point absous, s'il ne promettoit par serment de se soumettre au jugement de l'Eglise pour les faits dont il s'agissoit, et si les grands de son duché ne faisoient avec lui le même serment, et ne promettoient de l'accomplir pour lui si la mort le prévenoit (2).

Ayant reçu l'absolution à ces conditions, il commanda de délivrer les otages du roi d'Angleterre, et lui remit l'argent qu'il lui devoit. Il mourut ainsi; mais le duc, son successeur, s'opposa avec quelques seigneurs à l'exécution de ses ordres; c'est pourquoi le clergé ne permit point que son corps fût enterré, et il demeura huit jours sans sépulture jusqu'à ce qu'on eût délivré tous les otages. On leur offrit même quatre mille marcs d'argent pour reporter en Angleterre de ce qui avoit été payé de la rançon; mais ils n'osèrent s'en charger à cause des périls du voyage.

XLVIII. Monaco, patriarche de Jérusalem.

Après Héraclius, mort au siège d'Acre en mil cent quatre-vingt-onze, on donna le titre de patriarche latin de Jérusalem à Sulpice,

(1) Roger, p. 748.

(2) P. 749.



qui ne le porta que trois ans; et, en mil cent quatre-vingt-quatorze, on élit à sa place maître Michel, doyen de l'église de Paris. Le titre de maître, qui signifie docteur, et qui s'est avili dans les derniers temps, étoit alors très-honorable, et se donnoit aux évêques mêmes et aux cardinaux. Michel, surnommé de Corbeil, étoit un professeur célèbre dans Paris, qui fut premièrement chanoine et chancelier de la cathédrale, puis doyen de l'église de Meaux, puis de Laon, et enfin de Paris, et comme le chapitre de Laon se plaignoit qu'on le leur eût ôté, Etienne, abbé de Sainte-Geneviève et depuis évêque de Tournay, leur écrivit pour les consoler, leur représentant que les églises doivent exercer ce commerce charitable de se donner l'un à l'autre leurs meilleurs sujets. Michel de Corbeil fut donc élu doyen de Paris en mil cent quatre-vingt-onze, après la mort de Matthieu de Montmorency, et il étoit renommé pour sa vertu et sa capacité, principalement dans la théologie. Il fut élu patriarche de Jérusalem le vingt-quatrième d'avril mil cent quatre-vingt-quatorze; mais quinze jours après le clergé de Sens l'élit pour son archevêque, du consentement du roi Philippe et de tout le peuple de la ville. Ce grand siège étoit vacant par le décès de Guy de Noyers, mort le vingtième décembre mil cent quatre-vingt-treize, et Michel le tint six ans (1).

A sa place, on élit patriarche de Jérusalem un Florentin, nommé Monaco, c'est-à-dire moine, savant en théologie, en droit canon et en médecine, que le patriarche Héraclius avoit choisi pour son chancelier, et qui depuis avoit été élu archevêque de Césarée par tous les suffragants et par le chapitre (2). Après la prise de Jérusalem par Saladin, Monaco revint à Florence, et y demeura environ deux ans; mais, ayant appris que les chrétiens avoient conquis Acre, il y retourna, et peu de temps après il fut élu patriarche de Jérusalem par le suffrage des archevêques, des évêques, du chapitre et la permission du roi. Monaco tint ce siège neuf ans.

XLIX. Dosithée, patriarche de Constantinople.

Cependant Dosithée, patriarche grec de Jérusalem, avoit été transféré à Constantinople, car l'empereur Isaac l'ange ôta de ce siège en mil cent quatre-vingt-douze Nicétas Montanes, que lui-même y avoit mis, et l'en ôta malgré lui, sans avoir autre reproche à lui faire que sa trop grande vieillesse, mais en effet il avoit reconnu sa simplicité et sa légèreté (3). A sa place, l'empereur mit un moine, nommé Léonce; après avoir assuré par serment pu-

(1) Paperb. to. 14, p. 51. Rigeart, p. 37. Ep. 158, al. 175, et ib not. Gall. Chr. t. 1, p. 635.

(2) Hist. transl. br. S. Ph. Boll. to. 12, p. 16. Gio. Villani, liv. V, c. 13. (3) Sup. l. LXXIII, n. 61. Nicet, p. 259.

bliquement sur son tribunal qu'il ne le connoissoit point auparavant, mais que la Sainte-Vierge le lui avoit montré de nuit, lui faisant connoître son mérite, sa figure et le lieu où il demuroit. Mais nonobstant les louanges qu'il lui avoit données, le représentant comme un homme divin, il ne le laissa pas un an sur le siège de Constantinople, et en mil cent quatre-vingt-treize il y transféra Dosithée de Jérusalem.

Or, comme il savoit que cette translation étoit contre les canons, il consulta artificieusement Théodore Balsamon, patriarche grec d'Antioche (1), qui résidoit à Constantinople, et étoit le plus habile jurisconsulte du temps. L'empereur, l'ayant pris en particulier, lui dit avec de grandes démonstrations de douleur: Il est bien triste que l'Eglise soit tellement dépourvue d'hommes distingués par la science et par la vertu même chez les moines, que nous ne puissions en trouver un digne de remplir le siège de Constantinople. Il y a longtemps, ajouta-t-il, que je voudrois vous y placer comme une lumière éclatante par la science des lois, mais je suis retenu par la sévérité des canons contre les translations. Si par la profonde connoissance que vous en avez vous pouvez montrer et persuader aux autres que cette translation est permise, je la regarderois comme un grand avantage, et ne différerois pas à l'exécuter. Théodore répondit que la chose étoit faisable, et depuis ce jour il y eut plusieurs conférences entre les évêques pour examiner la question de la translation, qui fut aussitôt jugée permise; l'empereur en fit un décret, mais ce fut Dosithée qui fut transféré de Jérusalem à Constantinople, et Théodore Balsamon demeura patriarche d'Antioche.

Cette translation de Dosithée se fit en mil cent quatre-vingt-treize, et, comme il étoit à Constantinople, il fut intronisé en grande cérémonie et avec une espèce de triomphe. Mais les prélats, trompés en leur faisant violer les canons pour un si indigne sujet, ne purent s'empêcher de témoigner leur mépris, et tinrent des assemblées secrètes avec les principaux du clergé de Constantinople, où Dosithée fut traité d'usurpateur et chassé du siège. L'empereur, ne voulant pas en avoir l'affront, le fit rétablir et remettre en possession, accompagné de ses gardes pour le garantir de la violence du peuple, à qui son ambition l'avoit rendu odieux. Enfin, l'empereur fut contraint de l'abandonner, et il se trouva exclus de ses deux sièges, car on avoit donné à un autre celui de Jérusalem. A sa place, on fit patriarche de Constantinople, en mil cent quatre-vingt-quatorze, Georges Xiphilin, grand trésorier ou scévophylax de la même église, qui tint le siège trois ans et dix mois (2).

(1) P. 260.

(2) V. Pagi, an. 1191, n.

16. Catalog. Jus Græco-R. p. 303.

L. Théodore Balsamon et ses écrits.

C'est à ce patriarche que Théodore Balsamon dédia son commentaire sur les canons. Il y avoit long-temps qu'il avoit commencé cet ouvrage, et son exposition sur le nomocanon de Photius, par ordre de l'empereur Manuel Comnène, et du patriarche Michel Anchiale. Théodore étoit né à Constantinople, et dès lors nomophylax et cartophylax, c'est-à-dire garde des lois et des chartes de Sainte-Sophie, et premier prêtre des blaquernes; mais il n'étoit pas encore patriarche d'Antioche. En cette exposition, il marque les lois qui étoient en vigueur de son temps, et celles qui étoient abrogées: n'ayant pas été mises dans les basiliques, composées après la mort de Photius, qu'il nomme toujours très saint patriarche (1). Il montre aussi en quel endroit des basiliques se trouvent les lois que Photius cite selon les titres du code et du digeste; il résout les antinomies, et ajoute les décisions des conciles ou des empereurs survenues depuis les basiliques.

Sur le texte de Photius, qui dit que Constantinople a les privilèges de l'ancienne Rome, Théodore, pour faire voir en quoi consistent ces privilèges, rapporte tout au long la prétendue donation de Constantin comme une pièce authentique. Photius, toutefois, n'en avoit point parlé, quoiqu'elle fût connue de son temps, comme il paroît par l'écrit d'Enée, évêque de Paris, contre les Grecs. Théodore Balsamon a aussi commenté toutes les autres parties du droit canonique des Grecs, savoir, les canons des apôtres, ceux des sept conciles généraux, du concile de Carthage, c'est-à-dire le code des canons de l'église d'Afrique, des cinq conciles particuliers et des épîtres canoniques des pères (2). Nous avons plusieurs ouvrages de Théodore sur les mêmes matières, entre lesquels est une méditation ou réponse à une consultation au sujet des patriarches.

Il donne le premier rang, pour l'antiquité, à celui d'Antioche, parce que saint Evode fut ordonné par saint Pierre: ce qu'il suppose sans le prouver. Peu de temps après, continue-t-il, le même apôtre fit saint Marc évêque d'Alexandrie, saint Jacques de Jérusalem et saint André de Thrace. Environ trois cents ans après, saint Sylvestre fut nommé pape de l'ancienne Rome, par Constantin, qui venoit de se convertir, comme nous apprend l'histoire ecclésiastique. On voit par là combien Théodore en étoit instruit, et quelle étoit sa critique. Car il répète encore ensuite que saint Sylvestre fut le premier pontife de Rome (3). Il continue: La petite ville de Byzance n'avoit qu'un évêque soumis à celui de Périnthe, qui est Héraclée de Thrace; mais le siège de l'empire y ayant été transféré de l'ancienne Rome, Métrophane, qui en étoit alors évêque,

(1) Vers. init. libri. Præf.

in Nom. Sup. l. LIV, n. 16.

(2) Sup. l. I, n. 14. V.

Cave, p. 477.

(3) Jus Græco-Rom. lib.

VII, init. p. 450.

prit le titre d'archevêque. C'est pourquoi le premier concile œcuménique, il veut dire le premier de Constantinople, lui donna des privilèges de l'ancienne Rome, comme étant la nouvelle: ce que le concile de Trulle a confirmé, déclarant le siège de Constantinople le second après celui de Rome, et mettant ensuite ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. C'est pourquoi les évêques de ces grands sièges sont ainsi honorés par toute la terre jusqu'à présent. Car, encore que le pape de l'ancienne Rome ait été retranché des églises, c'est sans préjudice du bel ordre établi par les canons. Nous ne voyons point de quelle autorité ni par quel décret avoit été fait ce prétendu retranchement, et c'est ici le premier témoignage que j'en trouve, et la première preuve formelle du schisme des Grecs. Or, on ne sait point la date de cet écrit, et Théodore a vécu jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Il ajoute peu après que cette séparation lui déchire le cœur, et qu'il attend tous les jours la conversion du pape (1).

Il s'étend sur les marques extérieures de la dignité des patriarches, le flambeau qu'ils faisoient porter devant eux, l'habit semé de croix et leurs autres ornements, dont il rapporte les significations mystérieuses (2). Il soutient que les deux patriarches qui, par les incursions des gentils, sont réduits à résider hors de leurs sièges, savoir, celui d'Antioche et celui de Jérusalem, ne perdent rien pour cela de leur dignité et des honneurs qui leur sont dus. Il dit que le titre de patriarche est propre à l'église d'Antioche, suivant l'ancienne tradition, qui a donné le nom du pape aux évêques de Rome et d'Alexandrie, et celui d'archevêque à ceux de Constantinople et de Jérusalem, et que ce seroit faire injure à Antioche de les nommer tous patriarches; n'étoit que tous ensemble tiennent la place d'un seul chef de tout le corps de l'Eglise, et représentent les cinq sens rassemblés dans la tête. Car il insiste fort sur cette comparaison.

Il propose ensuite la question: Pourquoi l'on donne le titre d'œcuménique au pape de Rome et au patriarche de Constantinople, et dit: Mais puisque le démon de l'amour-propre a séparé le pape de la compagnie des autres patriarches, et l'a renfermé dans les bornes étroites de l'Occident, et que le patriarche de Constantinople ne se pare d'aucun des privilèges du pape, et ne prend point dans ses souscriptions le titre d'œcuménique, je laisse cette question comme inutile, et je réponds à ceux qui osent soutenir qu'on doit refuser les honneurs de patriarche à celui d'Antioche et à celui de Jérusalem. Car, disent-ils, il est ordonné par les canons de ne pas même compter pour évêques ceux qui ne s'exposent pas à toutes sortes de périls pour se rendre à leurs sièges, occupés par les barbares et gagner la

(1) Sup. l. XVIII, n. 7, p. 440.

(2) P. 444, 646, 449.



couronne du martyr (1). A quoi il oppose le trente-septième canon du concile de Trulle, qui porte que les incursions des barbares ne porteront point de préjudice aux évêques, qu'elles empêchent de prendre possession des sièges pour lesquels ils auront été ordonnés, et qu'ils ne laisseront pas de faire valablement les ordinations et les autres fonctions épiscopales. Il rapporte aussi la constitution d'Alexis Comnène, de l'an mil quatre-vingt-treize, qui conserve à ces évêques *in partibus*, non-seulement les droits épiscopaux, mais leurs abbayes et leurs pensions (2). Il est remarquable que les Grecs ne comptoient point le patriarche d'Alexandrie entre ceux qui étoient déposés par les infidèles, quoique toute l'Égypte fût au pouvoir des musulmans, mais seulement les patriarches d'Antioche et de Jérusalem, dont les sièges, depuis près d'un siècle, avoient été occupés par les Latins, qui leur étoient plus odieux que les Arabes ou les Turcs. Ceci semble aussi montrer que, tant que les Latins furent maîtres de Jérusalem, le patriarche grec de cette ville demeura à Constantinople comme celui d'Antioche.

#### LI. Alexis l'Ange empereur.

L'empereur Isaac l'ange, après avoir évité plusieurs conjurations, qu'il s'aitiroit par sa mauvaise conduite, méprisa les avis qu'on lui donnoit contre son frère Alexis. Mais celui-ci, s'étant fait proclamer empereur, fit prendre Isaac à Stagire, où il s'en étoit fui, et lui fit arracher les yeux; puis il le mit en prison, où on lui donnoit du pain et du vin par mesure, comme au moindre particulier. Isaac fut ainsi dépossédé le dixième d'avril mil cent quatre-vingt-quinze, après avoir régné neuf ans et sept mois, n'ayant pas encore quarante ans. Il avoit fait bâtir des églises et des hôpitaux, mais aux dépens du peuple, qu'il accabloit d'impositions, et des autres églises qu'il pilloir pour orner les siennes (3). Alexis prit le surnom de Comnène, comme plus illustre que celui de l'ange, et régna huit ans.

#### LII. Concile d'York.

La même année, le pape Célestin accorda, à la prière du roi Richard et des prélats d'Angleterre, la légation en ce royaume pour Hubert, nouvel archevêque de Cantorbéry, comme il paroît par ses lettres, datées du palais de Latran, le dix-huitième mars, la quatrième année de son pontificat, qui est l'an mil cent quatre-vingt-quinze. En cette qualité de légat, l'archevêque Hubert vint à York le jour de Saint-Barnabé, qui étoit le dimanche, onzième de juin, et y fut reçu en procession par le clergé et même à la

cathédrale (1). Le lendemain, il fit tenir par ses officiers les assises pour les affaires du roi; car il étoit grand justicier d'Angleterre, et tint par lui-même les plaids de chrétienté, c'est-à-dire la juridiction ecclésiastique. Le mardi, il alla à l'abbaye de Sainte-Marie d'York, où il fut reçu processionnellement par les moines; puis il entra dans leur chapitre; et, sur leurs plaintes de ce que Robert, leur abbé, ne pouvoit plus être utile à la maison à cause de ses infirmités, le légat le déposa, quoiqu'il réclamât et appelât au pape. Les deux jours suivants, c'est-à-dire le mercredi et le jeudi, le légat tint un concile dans l'église de Saint-Pierre d'York, où l'on ne voit point d'autre évêque que lui, mais seulement le doyen, le chantre, les archidiacones et le chancelier de la même église, avec quelques chanoines, presque tous les abbés, les prieurs et les cures du diocèse. Le légat présidoit à ce concile, assis sur un siège élevé, et y publia douze canons, divisés en dix-huit, selon une autre édition.

On recommande, premièrement, ce qui regarde le saint sacrement de l'autel, que le prêtre ne célèbre point la messe sans avoir un homme lettré pour la servir; qu'il porte lui-même la communion aux malades en habit clérical, étant précédé de lumière. Que le canon de la messe soit écrit lisiblement et correctement. Que le prêtre n'impose point pour pénitence de faire dire des messes, et se contente, pour rétribution, de ce qui lui sera offert à la messe, sans faire aucune convention. Il n'y aura au baptême que deux parrains et une marraine, ou deux marraines et un parrain. On baptisera les enfants exposés, quoiqu'on trouve du sel avec eux, sans craindre de réitérer le baptême. Un diacre ne baptisera, ne donnera le corps de Jésus-Christ, ou n'imposera la pénitence qu'en cas d'extrême nécessité. On croyoit donc encore qu'il le pouvoit faire en ce cas. Si les titulaires négligent de réparer les églises et de fournir d'ornements, il y sera pourvu par ordre du légat sur le revenu des églises. La justice sera rendue gratuitement dans les causes ecclésiastiques. La dime que l'on dit être de précepte divin sera prise avant les frais de la moisson (2).

Les moines et les chanoines réguliers ne prendront point à ferme leurs obédiences, n'iront point en pèlerinage, et ne sortiront que pour cause et en compagnie. Les religieuses ne sortiront de l'enclos du monastère qu'avec l'abbesse ou la prieure. Les faux témoins seront excommuniés trois fois l'année, et dénoncés tous les dimanches (3). S'ils se repentent, on les renverra à l'évêque, ou, en son absence, au confesseur général du diocèse, pour recevoir la pénitence. Par ce confesseur général, j'entends le prêtre nommé depuis pé-

(1) Coelest. Ep. 7, 8. Ro-ger, p. 753. To. 10. Conc. (2) C. 1, 2, 4, 5, 7, 8, p. 1791. Roger, p. 755. G. (3) C. 9, 11.

(1) P. 451, 452. Sup. 1. (2) Sup. liv. LXV, n. 54. (3) Nicet. p. 289, 295.

nitencier. Les clercs concubinaires publics seront punis, premièrement, d'infamie, puis de suspension de leurs fonctions et des fruits de leurs bénéfices (1). S'ils sont seulement suspects, après les admonitions secrètes et publiques, on leur imposera la purgation canonique, pour laquelle on n'exigera au plus que douze personnes qui jurent avec eux. Tels sont les décrets de ce concile d'York.

#### LIII. Geoffroy, archevêque d'York, suspens.

Cependant les adversaires de Geoffroy, archevêque d'York, ne manquèrent pas de se présenter à Rome devant le pape, au jour marqué par l'évêque de Lincoln, c'est-à-dire au premier juin de cette année mil cent quatre-vingt-quinze, afin de poursuivre leur accusation; mais Geoffroy ne s'y trouva point, et les clercs, qui étoient à Rome de sa part, proposèrent ses excuses; savoir, que le roi, son frère, lui avoit défendu de venir, et qu'il craignoit le mauvais air de Rome pendant l'été. Sur cette remontrance, ils obtinrent la cassation de tout ce qui avoit été fait contre l'archevêque depuis l'appel; et le pape lui donna terme pour venir à Rome dans l'octave de la Saint-Martin. Et comme il ne comparut pas même alors, les chanoines d'York, qui en étoient bien avertis, sollicitèrent saint Hugues de Lincoln de prononcer contre lui sentence d'interdit et de suspension; mais le saint prélat leur répondit qu'il aimeroit mieux être suspendu lui-même que de l'avoir fait (2). Les chanoines envoyèrent donc à Rome se plaindre au pape Célestin, que l'évêque et les autres juges délégués n'exécutaient point son mandement; et enfin le pape, pressé par leurs sollicitations, ayant attendu plus d'un mois au delà du terme prescrit, prononça contre Geoffroy sa sentence, par laquelle il le suspendit de l'usage du pallium, de toute fonction épiscopale, de l'administration du spirituel et du temporel, et de la provision des bénéfices de l'Église et de la province d'York. Le pape manda à l'évêque de Lincoln, et aux deux autres commissaires, de dénoncer cette suspension par tout le diocèse et la province; faisant défense à tous, tant clercs que laïques, de répondre à l'archevêque ou à ses officiers, soit pour le temporel, soit pour le spirituel, jusqu'à ce que le pape en eût autrement ordonné. Commettant cependant Simon, doyen d'York, avec le conseil des chanoines résidents pour le jugement des causes ecclésiastiques, et confirmant au surplus le pouvoir des commissaires. Le pape ajoute: Nous vous ordonnons encore de déclarer nulle l'excommunication publiée par l'archevêque contre quelques chanoines et autres, depuis l'appel interjeté à nous, à la charge toutefois que vous absoudrez ces personnes par l'autorité du saint-siège, pour plus grande sûreté: *Ad majorem cau-*

*telam*. C'est la première fois que j'ai remarqué cette forme d'absolution, nommée, par nos praticiens, absolution à cautèle (1). Le pape écrivit sur le même sujet au clergé et au peuple de la province d'York, et au doyen Simon en particulier; et ces trois lettres sont datées du même jour vingt-troisième décembre mil cent quatre-vingt-quinze.

Quelque temps après, un clerc de l'archevêque d'York, nommé Raoul de Vigetot, étant tombé malade à Rome, et se voyant à l'extrémité, confessa, devant le pape Célestin et tous les cardinaux, qu'il avoit fait expédier en cour de Rome plusieurs lettres fausses, tant pour l'affaire de l'archevêque, son maître, que pour la sienne; et qu'il les avoit déjà envoyées en Angleterre (2). C'est pourquoi le pape donna commission à Hubert, archevêque de Cantorbéry, de retenir les lettres qu'il trouveroit contraires à la justice, touchant l'affaire de l'archevêque d'York. On trouva à Londres un clerc chargé de ces lettres et de poison pour faire périr Simon, doyen d'York, et quelques autres chanoines. Le poison fut brûlé publiquement, et le porteur mis en prison; et les adversaires de Geoffroy, archevêque d'York, le chargèrent encore de ce crime.

#### LIV. L'empereur Henri, roi de Sicile.

Vers la Saint-André, c'est-à-dire la fin de novembre mil cent quatre-vingt-quinze, l'empereur Henri tint à Wormes une diète avec les prélats et les seigneurs, dans l'église cathédrale, pendant huit jours (3). Là se trouvèrent le cardinal Grégoire, légat du pape Célestin, envoyé pour prêcher la croisade; et les plus éloquents de l'assemblée parlèrent aussi chaque jour sur le même sujet, et si efficacement, qu'un grand nombre de prélats, de seigneurs et d'autres braves gens se croisèrent. L'empereur vouloit aussi prendre la croix; mais on lui représenta qu'il étoit plus avantageux, pour l'entreprise même, qu'il demeurât chez lui, et qu'il pourvût à la subsistance de l'armée des croisés et aux recrues. Ainsi, on préparoit une grande croisade d'Allemands et d'Italiens. L'empereur envoya en Pouille Conrad, évêque de Wirtrbourg, son chancelier, qui y étoit pour les affaires de l'empire; et lui manda de travailler, avec tout le soin possible, à tenir toutes choses prêtes pour l'année suivante, l'argent, les vivres et les vaisseaux (4). L'empereur passa lui-même en Pouille, pour y donner ses ordres; mais la guerre, qu'il fut obligé d'y soutenir, le détournait de la croisade.

Tancrède, roi de Sicile, perdit, sur la fin de l'année mil cent quatre-vingt-treize, Roger, son fils aîné, qu'il avoit fait couronner roi, et fit couronner à sa place Guillaume, son second fils. Mais Tancrède ne survécut pas long-temps à

(1) P. 760. Ep. 13, 1. (2) G. Neubr. x, c. 26, Conc. 1786. Ep. 11, 12. (3) Arnold. Lub. c. v. (2) Roger, p. 768. c. 1.

(1) C. 12.

(2) Rog. p. 751. Epist. 750.



cette perte; et, étant tombé malade d'affliction, il mourut avant le mois de mai de l'an mil cent quatre-vingt-quatorze, laissant pour successeur Guillaume III, encore enfant. L'empereur Henri, qui avoit toujours regardé Tancrede comme un usurpateur, entra l'été même en Pouille, passa en Sicile, où il se fit reconnoître roi, et fut couronné à Palerme le dimanche vingt-troisième d'octobre. Ainsi finit le règne des Normands en Sicile, après avoir duré cent ans depuis la conquête du comte Roger, et trente-quatre depuis que Roger II prit le titre de roi (1). A Noël, mil cent quatre-vingt-quatorze, l'empereur tint une cour générale à Palerme, où il fit arrêter la reine Sibile, veuve de Tancrede le jeune, Guillaume, son fils, et plusieurs autres, tant évêques que comtes, qu'il accusoit de trahison, dont il fit aveugler les uns, brûler ou pendre les autres, et envoya les autres en exil en Allemagne. L'empereur y revint lui-même, l'année suivante mil cent quatre-vingt-quinze, emmenant Sibile et son fils, qu'il tint l'un et l'autre en prison perpétuelle, et fit crever les yeux au jeune prince (2).

## LV. Croisade publiée.

Ce qui excitoit le pape Célestin à faire prêcher la croisade, étoit la mort de Saladin, arrivée à Damas le treizième jour de mars mil cent quatre-vingt-treize. En parlant de ce prince et de ce qui arriva de son temps en Orient, j'ai rapporté plusieurs faits qui ne se trouvent point dans nos auteurs latins, et j'ai cité sa vie manuscrite composée, il y a plusieurs années, par M. l'abbé Renaudot, sur les auteurs originaux, la plupart arabes et manuscrits, entre autres sur la vie de Saladin, écrite par Hamad, son secrétaire. L'auteur n'a pas jugé à propos de donner encore au public cet ouvrage si curieux; mais il a bien voulu me le communiquer, en considération de l'utilité publique et de notre ancienne amitié. Quand on eut appris en Italie la mort de Saladin, et la division qui s'étoit élevée entre ses enfants et son frère, on crut que jamais les chrétiens n'auroient une occasion plus favorable de reprendre Jérusalem et le reste de la terre sainte (3). Le pape envoya pour ce sujet deux cardinaux en France, où il y eut une grande multitude de croisés; et il est à croire qu'il écrivit aux prélats des autres royaumes, comme il fit à Hubert de Cantorbéry et aux évêques d'Angleterre (4), leur mandant de prêcher la croisade aux conditions ordinaires d'indulgence et de protection du saint-siège, et d'exhorter le roi à y envoyer ses sujets. Et,

(1) Chr. Ric. de S. Germ. an. 119. V. Pagi, 1194, n. 5. Rad. Dict. p. 678. Sup. l. LXIV, n. 14; LXVIII, n. 3. Richard, an. 1194.  
(2) Jo de Ceu. ann. 1193.  
(3) Vita MS. Roger, p. 727. Auct. Aquicinct. ann. 1193. An. Godefr. mon. 1195.  
(4) Epist. 10, ex Matth. Paris, p. 150.

comme l'archevêque de Cantorbéry, avertit le pape que plusieurs croisés manquoient à leur vœu, quoiqu'ils pussent l'exécuter; et que d'autres ne le pouvoient, soit par pauvreté, maladie ou autrement. Le pape lui ordonna de contraindre ceux qui le pouvoient à accomplir leur vœu par censures ecclésiastiques (1). Quant à ceux, ajoute-t-il, qui sont retenus par pauvreté ou maladie, vous leur permettrez de demeurer, en leur imposant une pénitence convenable, à condition de partir aussitôt qu'ils le pourront. Et pour ceux à qui il est absolument impossible d'y aller en personne, à cause de leur mauvaise santé, ils enverront à leurs dépens une ou plusieurs personnes, suivant leurs facultés, pour faire le service de Jésus-Christ pendant une année ou plus, à votre discrétion. La lettre est du douzième de janvier mil cent quatre-vingt-seize.

## LVI. Concile de Montpellier.

En Espagne, Alphonse IX, roi de Castille, excité par Martin, archevêque de Tolède, qui commandoit ses troupes, pressa tellement les Maures, qu'ils appelèrent d'Afrique à leur secours l'émir Almoumenin, ou prince des fidèles, Jacob, chef des almohades, résidant à Maroc. Il passa en Espagne avec une armée immense, et défit les chrétiens à la bataille d'Alarcos, vers la Sierra Moréna, le dix-huitième de juillet mil cent quatre-vingt-quinze, de l'ère espagnole mil deux cent trente-trois, de l'hégire cinq cent quatre-vingt-onze (2). Le roi Alphonse ne vouloit pas survivre à sa défaite; mais il fut sauvé malgré lui par les siens, et se retira en France. On croit que cette défaite fut l'occasion pour laquelle le pape Célestin envoya en Espagne le docteur Michel, notaire de l'église romaine, en qualité de légat.

Il passa à Montpellier, où il tint un concile avec plusieurs prélats de la province de Narbonne, au mois de décembre de la même année mil cent quatre-vingt-quinze, et, de leur consentement, y publia les règlements suivants: On observera la paix, ou trêve de Dieu, selon les anciens décrets; et le légat ajoute cette clause remarquable: que les sujets de celui qui rompra la paix seront absous du serment de fidélité qu'ils lui ont fait (3). On excommunique les pillards aragonois et leurs maynades ou compagnies, avec ceux qui leur donnent retraite ou protection. On donne ce privilège à ceux qui marcheront en Espagne contre les infidèles: qu'ils sont déchargés, eux et leurs cautions, des usures qu'ils ont promises suivant un décret du pape Grégoire VIII, en faveur de la croisade pour Jérusalem, et ils peuvent même répéter les usures qu'ils ont payées.

(1) Ep. 15, ex Rog. p. 784.  
(2) Radovic, VII, c. 29. V. Pagi, an. 1195, n. 6. Rigord, p. 39. An. Godefr. mon. 1195.  
(3) Inn. III, 1, Ep. 99, t. 10, Conc. p. 1796. Sup. liy. LXIII.

On recommande la sûreté de toutes les personnes qui voyagent sans armes, particulièrement les pèlerins. L'Eglise prend sous sa protection les juifs ou autres infidèles convertis, pour empêcher qu'on ne leur fasse aucun tort en leurs biens. On recommande aux clercs la modestie en leurs habits et la frugalité dans leurs tables, pour apaiser la colère de Dieu, principalement en ce temps, dit le concile, où les Sarrasins sont les maîtres de la terre sainte, et ravagent l'Espagne plus cruellement qu'à l'ordinaire. On confirme l'excommunication prononcée contre ceux qui avoient pris ou rattaché Raymond, évêque de Lodève. Et parce qu'il y avoit des hérétiques, c'est-à-dire des albigeois en plusieurs endroits de la province, on laisse à la discrétion des évêques d'user des interdits comme ils jugeront à propos, de peur que les interdits généraux et de longue durée ne donnent occasion à ces hérétiques de séduire les simples. On commençoit à reconnoître l'inconvénient de ces interdits inconnus à la bonne antiquité, qui, laissant le peuple sans exercice de vraie religion, l'exposoit à la tentation d'en prendre une fausse.

## LVII. Le roi Philippe se remarie.

Cependant le pape Célestin, ayant appris comment le mariage du roi Philippe avec Ingeburge avoit été déclaré nul, et touché des plaintes du roi de Danemarck, frère de cette princesse, envoya en France deux légats, Mélior, prêtre-cardinal, et Cencio, sous-diacre, qui, étant arrivés à Paris, y assemblèrent un concile de tous les évêques et les abbés du royaume pour examiner la validité de ce mariage; mais la crainte les ayant empêchés d'agir avec liberté, leur légation fut sans effet. Après leur retour, le pape écrivit à Michel, archevêque de Sens, se plaignant qu'avant de décider une affaire de cette importance on n'eût pas consulté le saint-siège, quoiqu'on doive lui rapporter toutes les causes majeures suivant la maxime établie par les canons, et toujours observée par l'église gallicane (1). Il cite l'exemple du mariage de Lothaire et de Thietberge, et continue ainsi: Nous avons exhorté le roi Philippe par le sous-diacre Cencio envoyé exprès, et par nos lettres, à traiter maritalement la princesse son épouse sans écouter les mauvais conseils, mais il n'a pas reçu ce légat avec la dévotion convenable. C'est pourquoi, ayant égard à l'acte public qui nous a été envoyé par l'archevêque de Lundén et ses suffragants, touchant la généalogie de la princesse et la commune renommée, nous cassons et annulons, de l'avis de nos frères, cette sentence de divorce rendue contre la forme de droit, vous mandant et ordonnant que si le roi, du vivant de cette princesse, en vouloit épouser une autre, vous lui défendiez expres-

(1) Rigord, p. 37. Ap. Radulf. Dic. p. 681. Sup. l. X, n. 61.

sément de notre part. La date est du treizième de mars mil cent quatre-vingt-seize; mais le roi Philippe ne laissa pas d'épouser la même année, au mois de juin, Marie, fille du duc de Méranie et de Bohême. Ingeburge s'en plaignit au pape Célestin par une lettre où elle dit, qu'il y a trois ans que Philippe l'a épousée, et qu'il la retient en prison dans un château. Mais Célestin ne fit plus de poursuites sur ce sujet, soit qu'il se fût relâché, soit que son grand âge et le peu qu'il vécut depuis ne lui permis- sent pas d'agir plus vigoureusement (1).

## LVIII. Mort de Maurice. Eudes de Sully, évêque de Paris.

La même année, le onzième de septembre, Maurice, évêque de Paris, mourut après avoir rempli ce siège trente-six ans. C'étoit le père des pauvres; et, entre les grands biens qu'il fit, il fonda quatre abbayes dans son diocèse, deux de chanoines réguliers, Hérivaux et Hermières; deux de filles, Hière et Gif (2). Il laissa aux pauvres tout ce qu'il avoit en fonds de terres; et comme il étoit informé que, de son temps, plusieurs savants doutoient de la résurrection des corps, il fit écrire sur un rouleau ce fameux passage de Job (3): Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me lèverai de terre, et le reste. Il ordonna en mourant que l'on mit sur sa poitrine ce rouleau étendu, afin que tous les hommes de lettres qui viendroient à ses funérailles fussent confirmés dans la foi de la résurrection. Il fut enterré à Saint-Victor, au milieu du chœur.

Son successeur dans le siège de Paris fut Eudes, fils d'Archambaud, seigneur de Sully et frère de Henri, archevêque de Bourges. Pierre de Blois, qui étoit alors en Angleterre, écrivit ainsi sur cette élection à l'abbé de Gloucester, qui lui avoit demandé ce qu'il en savoit. Après la mort de Maurice, le chapitre de Paris délibéra sur le choix du successeur (4). Il y avoit plusieurs vieillards, qui depuis longtemps avoient amassé de l'argent pour l'employer à cette occasion, et qui, par leurs agents, faisoient des propositions honteuses; mais cette sage compagnie éluda leurs artifices, et choisit tout d'une voix et malgré lui, Eudes, le chantre de Bourges. Je l'ai connu à Paris, et chéri tendrement pendant le temps de ses études, où l'onction spirituelle l'instruisoit plus que les leçons de ses maîtres. Son précepteur, qui étoit mon disciple, m'a souvent rapporté avec quel soin, quelle dévotion et quel secret il s'appliquoit dès lors, tout jeune qu'il étoit, aux œuvres de piété, particulièrement à l'aumône. Ayant atteint l'âge de puberté, il alla à Rome, dans le temps que Grégoire VIII succéda à Urbain. J'y étois alors, et je vis avec plaisir

(1) Rigord, p. 40. Gesta Inn. III, n. 50. Ap. Baluz. l. LXX, n. 33.  
(2) Job. XIX, 25.  
(3) Ep. 124.  
(4) Rigord, p. 37. Ap. Radulf. Dic. p. 681. Sup. l. X, n. 61.



que le pape et les cardinaux lui rendirent des honneurs peu inférieurs à ceux des évêques (1). S'étant conservé dès l'enfance dans une grande pureté, il travailla pendant la force de sa jeunesse à réprimer l'insolence de la chair par les veilles, les jeûnes et les disciplines. Il distribuait aux pauvres un grand revenu qu'il avait en Angleterre, et entretenait trois écoliers pauvres, mais studieux et vertueux. Depuis qu'il est sacré évêque, on dit publiquement qu'il s'applique sans relâche à ses devoirs. Il est frère de l'archevêque de Bourges, descendu de princes très-illustres, parent, d'un côté, du roi d'Angleterre, et, de l'autre, encore plus proche parent du roi de France.

## LIX. Question sur l'Eucharistie.

L'année suivante, mil cent quatre-vingt-dix-sept, mourut Pierre le chantre, docteur fameux par sa science et sa vertu. Il avait été chantre de l'église de Paris, dont le surnom lui est demeuré; mais la dernière année de sa vie il se retira dans l'abbaye de Long-Pont, ordre de Cîteaux, diocèse de Soissons, où il mourut avant la fin de son noviciat (2). Il laissa plusieurs ouvrages, dont il n'y a que la somme d'imprimée. Quoiqu'il fût un des plus célèbres théologiens de son temps, il n'a pas été suivi toutefois dans une opinion qu'il avait de l'eucharistie. C'est qu'il croyait que la consécration des deux espèces était indivisible, et que le pain n'était changé au corps de Jésus-Christ qu'après la consécration du vin. D'où il s'ensuivait que si le prêtre mourait subitement après la consécration du pain il n'y avait rien de fait, et, si après la consécration du calice il s'apercevait qu'il n'y eût que de l'eau, il devait recommencer et consacrer les deux espèces.

Césaire d'Heisterbac, moine de Cîteaux, qui vivait dans le même temps, attribue cette opinion à Pierre le chantre et à ses sectateurs (3); mais il dit que suivant la coutume de son ordre, on était obligé de croire que la consécration de chaque espèce se faisait séparément; car, ajoute-t-il, si après la bénédiction du pain il ne se trouve point de vin dans le calice, nous ne la répétons point, mais seulement celle du calice. Cette question n'aurait pas eu lieu si l'usage eût été dès lors d'adorer et d'élever l'hostie avant la consécration du calice. Aussi n'ai-je trouvé jusqu'ici aucun vestige de cette cérémonie; et on peut croire qu'elle a été introduite pour empêcher qu'on ne doutât à l'avenir de la conversion du pain au corps de Notre Seigneur avant celle du vin. Toutefois, Jacques de Vitri, qui mourut l'an mil deux cent quarante-quatre, en parle comme d'une coutume déjà établie dans l'Eglise (4).

(1) Sup. liv. LXXIII, n. 58, 2, not. p. 745.  
(2) Nang. Chr. an. Al-beric Chr. 1197. Jac. Vitri.  
(3) Dist. IX, c. 27.  
(4) Hist. Occ. c. ult. p. 444, edit. 1396.

## LX. Prison de Philippe, évêque de Beauvais.

Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, petit-fils du roi Louis le gros, ayant plus d'égard à sa naissance qu'à sa profession, était un prélat guerrier. Il fut pris par les Anglois au mois de mai mil cent quatre-vingt-seize, dans une course que fit le comte de Mortain avec le chef des Brabançons (1); car ils vinrent piller jusqu'aux portes de Beauvais, et l'évêque sortit pour les repousser, accompagné de plusieurs nobles et du peuple armé. Peut-être croyait-il pouvoir prendre les armes contre ces Brabançons, ennemis publics et excommuniés au concile de Latran sous Alexandre III. Il fut pris et traité durement dans sa prison, et il s'en plaignit au pape Célestin par une lettre dont il chargea l'évêque d'Orléans son frère, et qui avait été précédée de plusieurs autres (2). Il ne manque pas d'y relever la circonstance des Brabançons employés par le roi d'Angleterre, et prétend que ce prince a encouru les censures ecclésiastiques en le faisant prendre. Il en demande justice au pape, et lui fait entendre que s'il ne la rend, il se rendra lui-même complice. Le pape lui répondit qu'il n'avait que ce qu'il méritait pour avoir voulu faire le guerrier contre le devoir de sa profession, et avoir pris part à la guerre injuste que le roi de France faisait au roi d'Angleterre pendant qu'il était absent pour la croisade. Je ne laisse pas, ajoute-t-il, d'écrire en votre faveur au roi d'Angleterre; mais je ne puis en cette occasion que le prier, et non lui rien recommander. Le roi Richard ayant reçu la lettre du pape, où il le prioit de délivrer son cher frère l'évêque de Beauvais, lui envoya la cote de mailles avec laquelle le prélat avait été pris, et lui fit dire: Voyez si c'est la robe de votre frère, faisant allusion à une parole de l'Ecriture, suivant l'usage du temps (3). L'évêque ne fut délivré qu'en mil deux cent deux, la sixième année de sa prison.

## LXI. Croisade des Allemands.

Les croisés allemands se trouvèrent en si grand nombre, qu'ils composèrent trois armées dont la première, que commandait Conrad, archevêque de Mayence, alla par terre à Constantinople, et de là par mer à Tyr (4); la seconde s'embarqua d'abord, côtoya la France et l'Espagne, prit en passant sur les Maures Silves, en Portugal, et la ruina, puis se rendit par le détroit en Palestine, à Acre (5). La troisième armée, qui était la plus forte, suivit l'empereur Henri en Italie pour achever de lui soumettre la Pouille et la Sicile, après

(1) Roger, p. 768. G. Neubr. v, c. 30.  
(2) Sup. liv. LXXIII, n. 7. Reg. p. 770, to. 10. Conc. p. 1779.  
(3) Ep. 15. Jo. Brompt. p. 1273. Gen. XXVII, 32.  
(4) Otho. à S. Blas. c. 42. Roger, p. 771.  
(5) Arnold. Lub. v, c. 2.

quoi il envoya au Levant, sous la conduite de Conrad, évêque de Wirtzburg, son chancelier. Cette flotte arriva au pont d'Acre le vingt-deuxième de septembre mil cent quatre-vingt-seize. Mais le chancelier s'arrêta en l'île de Chypre pour en couronner roi Guy de Lusignan, qui pour montrer qu'il ne dépendait plus de l'empereur de Constantinople, avait demandé avec empressement à l'empereur d'Allemagne de lui envoyer la couronne. Il reçut donc le chancelier avec grand honneur, et le retint long-temps, après quoi le prélat se rendit à Acre.

Cependant Léon ou Livon, roi d'Arménie, pour s'attirer le secours des croisés, envoya aux seigneurs des ambassadeurs avec des présents et des lettres par lesquelles il déclarait qu'il était prêt de se soumettre à l'empereur, s'il voulait lui faire l'honneur de lui envoyer la couronne qu'il désirait depuis long-temps. D'abord on destina le chancelier à cette ambassade; mais comme il était à Barut, on y envoya l'archevêque de Mayence, qui couronna le roi d'Arménie au nom de l'empereur Henri. Il fit plus, et travailla par ses instructions à ramener ce prince et tous ses sujets à l'obéissance de l'Eglise romaine, et baptisa Rupin, son petit-neveu, fils d'Alis, sa nièce, et de Raymond, prince d'Antioche (1). Il réconcilia même ce prince avec le roi, et apaisa pour lors leur division, qui apportait un grand trouble dans l'Eglise d'Orient.

Quand les croisés allemands arrivèrent en Palestine, ils trouvèrent que Valeran, comte de Limbourg, qui était arrivé devant, avait déjà rompu la trêve que le roi Richard avait faite avec les Sarrasins; et Safadin, frère de Saladin, qui avait la principale autorité sur eux, avait assiégé Jaffa, qu'il prit et ruina. Les chrétiens, toutefois, gagnèrent une bataille près de Sidon, et reprirent plusieurs villes; mais s'étant attachés au siège de Toron, ils y perdirent beaucoup de temps, et levèrent enfin le siège par la trahison de quelques templiers et de l'évêque de Wirtzburg, qui se laissèrent corrompre moyennant une grande quantité d'or, encore se trouva-t-il faux (2).

Les croisés allemands, étant à Acre, étaient extrêmement scandalisés de la vie déréglée des templiers et des seigneurs chrétiens du pays; et d'ailleurs ils étaient persuadés que ceux-ci les trahissaient et s'entendaient avec les infidèles; car ces francs Levantins ne cherchoient que leurs intérêts, se contentaient de la côte, dont les terres sont très-fertiles, et ne se souciaient ni de Jérusalem ni du saint-sépulcre. Les Allemands donc se séparèrent d'eux, et, conduits par leurs propres chefs, eurent en diverses rencontres quelques avantages

(1) Inno. III. lib. II, Ep. 352.  
(2) Roger, 773. Otho. c. 42.

sur les infidèles. En suite de quoi on leur rapporta que les Levantins, de concert avec les Sarrasins, avaient résolu de le faire périr, et que Henri, comte de Champagne, et roi titulaire de Jérusalem, était de la conspiration. Aussi les Allemands regardèrent-ils comme une punition divine la mort funeste de ce jeune prince; car étant à Acre appuyé à une fenêtre, l'appui rompit, il tomba et se cassa la tête. Isabelle sa veuve épousa en quatrième nocces Aimery de Lusignan, roi de Chypre, après son frère Guy, et lui porta le titre de roi de Jérusalem. Les Allemands s'étant séparés se retirèrent à Jaffa, qu'ils s'efforçaient de rétablir, et eurent quelque avantage sur les Sarrasins; mais quand ils apprirent la mort de l'empereur Henri et la division qu'elle causait en Allemagne, ils ne songèrent plus qu'à revenir au plus tôt chez eux. Ainsi cette grande croisade fut sans fruit.

## LXII. Mort de Henri IV. Philippe et Othon, rois des Romains.

L'empereur Henri était retourné en Sicile, et mourut à Messine la veille de Saint-Michel, vingt-huitième de septembre mil cent quatre-vingt-dix-sept, extrêmement haï des gens du pays, même de l'impératrice Constance sa femme, à cause des cruautés qu'il avait exercées contre eux. Le bruit courut même qu'elle l'avait fait empoisonner. Il avait régné sept ans depuis la mort de son père. Comme il était encore excommunié à cause de la prise du roi Richard et de la rançon qu'il en avait exigée, le pape défendit de l'enterrer, et l'archevêque de Messine fut obligé d'aller à Rome en demander la permission. Le pape ne l'accorda qu'à condition que le roi d'Angleterre y consentirait, et que l'argent serait rendu (1). L'archevêque de Messine demandait encore le consentement du pape pour faire couronner roi de Sicile Frédéric, fils de l'empereur Henri. Le pape répondit qu'il le permettoit si les cardinaux y consentaient; et pour cette permission, on donna mille marcs d'argent au pape et autant aux cardinaux. Il fallut aussi que l'impératrice jurât, sur les Evangiles, que Frédéric était fils de l'empereur et d'elle. Ce petit prince n'avait pas encore trois ans, étant né le vingt-sixième de décembre mil cent quatre-vingt-quatorze. On lui donna pour tuteur son oncle Philippe, duc de Souabe, frère de l'empereur Henri, qui fut élu roi des Romains par la haute Allemagne et par la Pouille et la Sicile; mais la basse Allemagne élut Othon, duc de Saxe, et cette division dans l'empire en attira une grande dans l'Eglise (2).

(1) Roger, p. 773. Sup. n. 5. Roger, p. 774.  
(2) Al. Stad. ann. Ric. et S. Ger. Aust. Aquicinct. an. 1198.



La même année mil cent quatre-vingt-dix-sept, mourut en Livonie Berthold, second évêque de Riga. Après la mort de Meinard, fondateur de cette église, Berthold, dont le mérite étoit connu de tout le monde, fut élu d'un commun consentement du clergé et du peuple; et étant venu à Brême, y fut sacré évêque (1); on lui donna même un revenu jusqu'à la valeur de vingt marcs d'argent. Par ses exhortations, quelques seigneurs se croisèrent pour marcher contre les infidèles, et quelques ecclésiastiques promirent de les accompagner; mais comme il n'y avoit point alors de croisade pour Jérusalem, le pape Célestin permit à ceux qui avoient fait vœu d'y aller de se joindre à ceux qui alloient en Livonie, leur promettant la même indulgence. Il se fit donc de toute la Saxe, la Westphalie et la Frise, une grande assemblée de prélats, de clercs, de chevaliers et de marchands qui, s'étant pourvus à Lubeck de vaisseaux, d'armes et de vivres, arrivèrent jusqu'en Livonie. Mais l'évêque Berthold s'étant mis à leur tête pour marcher contre les infidèles, il tomba entre leurs mains, accompagné seulement de deux autres, et ils le tuèrent. On le tint pour martyr; et ce qui confirma l'opinion de sa sainteté, c'est que deux jours après, comme on cherchoit les morts, on trouva son corps sans corruption, quoique les autres fussent pleins de mouches et de vers. On l'enterra à Riga, et on lui donna pour successeur Albert, chanoine de Brême, jeune homme, mais qui dans ses mœurs avoit déjà une grande maturité.

Quelque temps auparavant, étoit mort Bernon, premier évêque de Suérin. Car du temps des Ohon, la résidence des évêques de cette province étoit à Mecklembourg, et Bernon lui-même y avoit résidé du temps du pape Adrien; mais la crainte des Sclaves, qui avoient souvent insulté ses évêques, fit transférer le siège à Suérin. Bernon y fut donc établi le premier par Henri de Lyon, duc de Saxe. Il ne laissa pas d'être maltraité par les barbares, il fut battu, souffleté et souvent mené avec dérision aux sacrifices des idoles. Toutefois, il persévéra avec tant de fermeté, qu'il abolit l'idolâtrie, coupa les bois consacrés aux faux dieux, et au lieu du culte de Genedract, établit celui de saint Godehard, évêque de Hildesheim. Après la mort de Bernon, on élut évêque de Suérin, Bernard, doyen de la même église. Henri de Lyon mourut vers le même temps, c'est-à-dire en mil cent quatre-vingt-quinze (2).

(1) Auct. Aquicinet. an. 1197. Arnold. Lub. l. vii, c. 9. (2) Arno'd. vi, c. 21. Helm. iv, c. 88. Sup. liv. LIX, n. 1. Chr. Citiz.

A Crémone en Lombardie, vivoit un citoyen, nommé Homobon, d'une famille ancienne, mais d'une fortune médiocre. Son père, qui étoit marchand, l'éleva dans la même profession et le maria. Homobon vécut avec sa femme dans une grande pureté, et exerça son négoce avec une droiture et une fidélité parfaite. Se trouvant plus libre après la mort de son père, il résolut de ne plus travailler à s'enrichir sur la terre et à n'amasser des trésors que pour le ciel, il se retira de la compagnie des hommes, et s'appliqua aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Il commença à distribuer aux pauvres ce qu'il avoit gagné par le trafic; et il n'attendoit pas qu'ils lui demandassent l'aumône, il alloit lui-même au devant, et exerçoit toutes les œuvres de charité corporelles et spirituelles. Sa femme, moins détachée que lui des biens du monde, trouvoit très-mauvais qu'il les ménageât si peu. Des prières elle en vint aux reproches et aux injures; mais le saint homme, sans s'en émouvoir, lui représentoit doucement que ce que l'on donne à Dieu n'est jamais perdu (1).

Il alloit souvent même la nuit à l'église de Saint-Gilles, dont sa maison étoit proche; et Obert, qui en étoit curé, voyant sa dévotion, lui en ouvroit la porte toutes les nuits, après que l'on avoit sonné matines. Mais il le trouva plusieurs fois dans l'église avant qu'il eût ouvert, quoi qu'il eût fermée le soir, ce qu'il regarda comme un miracle. On voit ici que dès lors le peuple n'assistoit plus aux offices de la nuit. Homobon y venoit toutes les nuits, et demeurait ensuite devant le crucifix prosterné en oraison jusqu'à la messe. Il eut même le don de miracles, et sa réputation s'étendit au loin; en sorte qu'il convertit plusieurs hérétiques, qui furent plus touchés de ses vertus que des disputes avec les hommes les plus doctes. J'entends par ces hérétiques les manichéens répandus en Lombardie.

Un jour Homobon, ayant assisté à matines et prié jusqu'à la messe à son ordinaire, se prosterna au *Gloria in excelsis*, les mains étendues en croix. Comme on vit qu'il ne se levait point à l'évangile, on crut qu'il s'étoit endormi; on voulut l'éveiller, et on trouva qu'il étoit mort. C'étoit le treizième de novembre mil cent quatre-vingt-dix-sept: on l'enterra dans la même église; il se fit plusieurs miracles à son tombeau, et deux ans après il fut canonisé par le pape Innocent III, sur la relation de Sicard, évêque de Crémone, et du prêtre Obert (2). L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort.

(1) Vita ap. Sur. 13 novembre.

(2) Martyr. R. 15 novembre.

## TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

## LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

CHAP. I. Commencements de saint Romuald. — II. Conversion de Pierre Uséole. — III. Romuald en Catalogne. — IV. Conversion du cardinal Oliban. — V. Commencements de saint Nil de Calabre. — VI. Sa vie érémitique. — VII. Ses premiers disciples. — VIII. Il est visité par Théophylacte et Léon. — IX. Conversion d'Eupraxius. — X. Autres actions de saint Nil. — XI. Il se retire au mont Cassin. — XII. Mort de Benoît VII, Jean XIV, Jean XV, papes. — XIII. Fin de Dunstan. — XIV. Saint Adalbert quitte Prague. — XV. Il vient à Rome. — XVI. Libentius, archevêque de Brême. — XVII. Conversion des Russes. — XVIII. Hugues Capet, roi de France. — XIX. Arnoul, archevêque de Reims. — XX. Commencements de Gerbert. — XXI. Concile de Reims. — XXII. Plaintes contre l'archevêque Arnoul. — XXIII. Preuves contre lui. — XXIV. Ses défenses. — XXV. Discours d'Arnoul d'Orléans. — XXVI. Réflexions sur ce discours. — XXVII. Arnoul de Reims au concile. — XXVIII. Sa confession et sa renonciation. — XXIX. Adalger déposé. — XXX. Gerbert, archevêque de Reims. — XXXI. Commencements d'Abbon de Fleury. — XXXII. Canonisation de saint Ulric. — XXXIII. Lettres de Gerbert contre Arnoul. — XXXIV. Fin de saint Mayeul de Clugny. — XXXV. Monastères par lui réformés. — XXXVI. Fin de saint Volfang de Ratisbonne. — XXXVII. Concile de Mouson. — XXXVIII. Adalbéron II, évêque de Metz. — XXXIX. Saint Bernouard, évêque d'Hildesheim. — XL. Saint Adalbert rappelé en Bohême. — XLI. Manson, abbé du mont Cassin. — XLII. Eglise de Constantinople. — XLIII. Fin de saint Nicon d'Arménie. — XLIV. Apologie d'Abbon. — XLV. Son recueil de canons. — XLVI. Mort de Jean XV, Grégoire V, pape. — XLVII. Saint Adalbert renvoyé en Bohême. — XLVIII. Son martyre. — XLIX. Jean XVI, antipape. — L. Saint Nil à Rome. — LI. Son monastère près de Gaète. — LII. Saint Romuald près l'empereur. — LIII. L'empereur visite saint Nil. — LIV. Francon et Bouchard, évêques de Wormes. — LV. Abbon de Fleury à Rome. — LVI. Gerbert, archevêque de Ravenne. — LVII. Concile de Rome. — LVIII. Eglise d'Espagne. — LIX. Mort de Grégoire V, Sylvestre II, pape. — LX. Fin de sainte Adélaïde. — LXI. Archevêché de Guesne.

## LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

CHAP. I. Dernier voyage d'Othon III en Italie. — II. Saint Bernouard d'Hildesheim à Rome. — III. Concile en sa faveur. — IV. Autres articles en Allemagne. — V. Saint Héribert de Cologne. — VI. Mort d'Othon III, Saint Henri, roi de Germanie. — VII. Conversion des Hongrois. — VIII. Saint Etienne, roi de Hongrie. — IX. Fin de saint Nil. — X. Concile de Rome. — XI. Mort de Sylvestre II, Jean XVII, pape; sa mort. Jean XVIII, pape. — XII. Saint Henri, roi d'Italie. — XIII. Mort de saint

Abbon de Fleury. — XIV. Concile de Poitiers, etc. — XV. Hervé, trésorier de Tours. — XVI. Eglise de Loches. — XVII. Réforme de Fécamp. — XVIII. Robert, archevêque de Rouen. — XIX. Leutard, fanatique. — XX. Autre fanatique. — XXI. Mort de Gislier. Tagmon, archevêque de Magdebourg. — XXII. Vigbert, évêque de Mersbourg. — XXIII. Bamberg, évêché. — XXIV. Saint Aufrid, évêque d'Utrecht. — XXV. Religion du roi Robert. — XXVI. Saint Boniface, martyr chez les Russes. — XXVII. Mort de Jean XVIII, Sergius IV, pape. — XXVIII. Eglise du Saint-Sépulchre abattue. — XXIX. Califes fatimites. — XXX. Eglises d'Orient. — XXXI. Concile de Léon. — XXXII. Sainte Elfège de Cantorbéry. — XXXIII. Son martyre. — XXXIV. Geron, archevêque de Magdebourg. — XXXV. Mort de Sergius IV, Benoît VIII, pape. — XXXVI. Mort de saint Libentius. Unvan, archevêque de Brême. — XXXVII. Eglise de Saxe affligée. — XXXVIII. Saint Henri couronné empereur. — XXXIX. Concile de Ravenne. — XL. Religion de saint Henri. — XLI. Saint Mainvere de Paderborn. — XLII. Le pape repousse les Sarrasins. — XLIII. Normands en Italie. — XLIV. Eglise d'Allemagne. — XLV. Eglise de Pologne. — XLVI. Le pape en Allemagne. — XLVII. Concile de Pavie. — XLVIII. L'empereur réconcilié avec saint Héribert. — XLIX. Victoires de l'empereur en Italie. — L. Il va au mont Cassin. — LI. Concile de Sélingstadt. — LII. Bouchard de Wormes. Son décret. — LIII. Manichéens en France. — LIV. Concile d'Orléans. — LV. Manichéens brûlés. — LVI. Gaustin, archevêque de Bourges. — LVII. Fulbert, évêque de Chartres. — LVIII. Guillaume, duc d'Aquitaine. — LIX. Piété du roi Robert. — LX. Richard, abbé de Verdun. — LXI. Enguerrand, abbé de saint Riquier.

## LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

CHAP. I. Eglise d'Allemagne. — II. Mort de saint Henri. Conrad, roi. — III. Mort de Benoît VIII, Jean XIX, pape. — IV. Eglise de Constantinople. — V. Synode d'Arras. — VI. Retraite de sainte Cunégonde. — VII. Concile d'Anse. — VIII. Suite de la vie de saint Romuald. — IX. Ses divers monastères. — X. Sa fin. — XI. Guy d'Arèze, musicien. — XII. Brunon, évêque de Toul. — XIII. Conrad, empereur. — XIV. Canut, roi de Danemark et d'Angleterre. — XV. Saint Olaf, roi de Norwège. — XVI. Constitution du patriarche Alexis. — XVII. Monastère en commande. — XVIII. Mort de Constantin, Romain, Agyre, empereur. — XIX. Fin de Fulbert de Chartres. — XX. Dédicace de saint Agnan d'Orléans. — XXI. Fin de l'abbé Guillaume de Dijon. — XXII. Mort du roi Robert. Henri I<sup>er</sup>. — XXIII. Concile de Bourges. — XXIV. Concile de Limoges. Saint Martial. — XXV. Paix ordonnée. — XXVI. Absolution du pape. — XXVII. Saint Siméon de Trèves. — XXVIII. Tentatives pour la paix. — XXIX. Remontrances de Gérard de Cambrai. —



XXX. Saint Bardon, archevêque de Mayence. — XXXI. Mort de Jean XIX. Benoît IX, pape. — XXXII. Fin de saint Siméon de Trèves. — XXXIII. Saint Poppon, abbé de Stavelo. — XXXIV. Mort de Romain. Michel Papalagionien, empereur. — XXXV. L'empereur Conrad en Italie. — XXXVI. Sa mort. Henri II, roi. — XXXVII. Fin de saint Etienne, roi de Hongrie. — XXXVIII. Saint Gunther, ermite. — XXXIX. Casimir, moine, roi de Pologne. — XL. Alebrand, puis Adalbert, archevêques de Hambourg. — XLI. Trêve de Dieu. — XLII. Saint Odilon refuse l'archevêché de Lyon. — XLIII. Fin de Richard, abbé de Verdun. — XLIV. Michel Calafate, empereur, puis Constantin Monomaque. — XLV. Révolution en Hongrie. — XLVI. Saint Gérard, évêque. — XLVII. Sylvestre III, puis Grégoire VI, papes. — XLVIII. Commencements de saint Pierre Damien. — XLIX. Grégoire VI cède. Clément II, pape. — L. Halinard, archevêque de Lyon. — LI. Concile de Rome. — LII. Martyre de saint Gérard de Hongrie. — LIII. Saint Barthélemy de Tusculum. — LIV. Damase II, pape, puis Léon IX. — LV. Concile de Rome. — LVI. Fin de saint Odilon. — LVII. Commémoration des trépassés. — LVIII. Saint Hugues, abbé de Clugny. — LIX. Le pape Léon en France. — LX. Dédicace de l'église de Saint-Remi. — LXI. Concile de Reims. Première session. — LXII. Seconde session. — LXIII. Troisième session. — LXIV. Concile de Mayence. — LXV. Hérésie de Béranger. — LXVI. Concile de Rome. — LXVII. Conférence de Brionne. — LXVIII. Mauger, archevêque de Rouen. — LXIX. Concile de Verceil. — LXX. Lettres à Béranger. — LXXI. Concile de Paris. — LXXII. Commencements de Lanfranc. — LXXIII. Hellouin, abbé du Bec. — LXXIV. Eglise d'Espagne. — LXXV. Actions de Léon IX. — LXXVI. Ecrits de Pierre Damien contre les clercs impudiques. — LXXVII. Livre *Gratissimus*. — LXXVIII. Eglise de France. — LXXIX. Fin d'Halinard, archevêque de Lyon. — LXXX. Le pape en Allemagne. — LXXXI. Concile en Italie. — LXXXII. Le pape pris par les Normands.

## DISCOURS SUR L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

DE L'AN 600 A L'AN 1100.

CHAP. I. Inondation des barbares. — II. Chute des études. — III. Menaces et promesses temporelles. — IV. Reliques. — V. Pèlerinages. — VI. Superstitions. — VII. Etat de l'Orient. — VIII. Clercs chasseurs et guerriers. — IX. Seigneuries temporelles des églises. — X. Confusion des deux puissances. — XI. Richesses des églises. — XII. Corruption des mœurs. — XIII. Incontinence du clergé. — XIV. Hostilités universelles. — XV. Simonie. — XVI. Pénitences. — XVII. Censures. — XVIII. Déposition des rois. — XIX. Successions d'évêques. — XX. Conciles. — XXI. Ecoles et successions de docteurs. — XXII. Monastères. — XXIII. Cérémonies. — XXIV. Propagation de la foi. — XXV. Apologie de ces cinq siècles.

## LIVRE SOIXANTIÈME.

CHAP. I. Lettre du pape au patriarche d'Antioche. — II. Lettre à Michel Cérularius. — III. Lettres aux évêques d'Afrique. — IV. Légation à Constantinople. — V. Mort de Léon IX. — VI. Réponse à Michel Cérularius par Humbert. — VII. Réponse à Nicéas Pectorat. — VIII. Sa rétractation. — IX. Excommunication de Michel Cérularius. — X. Son décret. — XI. Lettre de Pierre d'Antioche à Dominique de Grade. — XII. Lettre de Michel Cérularius à Pierre d'Antioche. — XIII. Réponse de Pierre d'Antioche. — XIV. Réplique de Michel. — XV. Mort de Constantin Monomaque. Théodora, impératrice. — XVI. Concile de Narbonne. — XVII. Victor II, pape. — XVIII. Hildebrand, légat en France. — XIX. Maur Ile, archevêque de Rouen. — XX. Thierry, abbé de Saint-Evroul. — XXI. Concile de Toulouse. — XXII. Mort de l'empereur Henri III. Henri IV, roi d'Allemagne. — XXIII. Mort de Victor II. Etienne IX, pape. — XXIV. Pierre Damien, évêque. — XXV. Mort de Théodora. Isaac Comnène, empereur. — XXVI. Mort de Michel Cérularius. Constantin Lichudes, patriarche de Constantinople. —

XXVII. Mort d'Etienne IX. — XXVIII. Benoît, antipape. — XXIX. Nicolas II, pape. — XXX. L'abbé Didier, cardinal. — XXXI. Concile de Rome. — XXXII. Rétractation de Béranger. — XXXIII. Guy, archevêque de Milan. — XXXIV. Pierre Damien, légat à Milan. — XXXV. Serments de l'archevêque et du clergé. — XXXVI. Désintéressement de Pierre Damien. — XXXVII. Il renonce à l'épiscopat. — XXXVIII. Il écrit pour le célibat des prêtres. — XXXIX. Le pape cède la Pouille aux Normands. — XL. Constantin Ducas, empereur. — XLI. Couronnement de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France. — XLII. Gervais, archevêque de Reims. — XLIII. Concile de Gaules. — XLIV. Concile d'Yacca. — XLV. Aldred, archevêque d'York. — XLVI. Mort de Nicolas II. Alexandre II, pape. — XLVII. Cadaolus, antipape. — XLVIII. Saint Annon, archevêque de Cologne. — XLIX. Dispute synodale de Pierre Damien. — L. Autres écrits de Pierre Damien. — LI. Saint Dominique le cuirassé. — LII. Compensations de pénitences. — LIII. Flagellations. — LIV. Dévotions à la Sainte-Vierge. — LV. Saint Vulstan, évêque de Worcester. — LVI. Saint Edouard, roi d'Angleterre. — LVII. Eglises du Nord. — LVIII. Saint Gothescalc, prince des Slaves.

## LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

CHAP. I. Schisme à Florence. — II. Saint Rodophe d'Eugubio. — III. Commencements de saint Jean Gualbert. — IV. Fondation de Vallombreuse. — V. Concile de Rome. — VI. Chanoines réguliers. — VII. Concile de Châlons. — VIII. Lettre d'Alexandre II. — IX. Combat dans l'église, à Goslar. — X. Eglise d'Allemagne. — XI. Concile de Mantoue. — XII. Pèlerinage à Jérusalem. — XIII. Commencement des Turcs Seljouquides. — XIV. Hérésie des incestueux. — XV. Abus des excommunications. — XVI. Impunité des évêques. — XVII. Martyrs chez les Slaves. — XVIII. Fin de saint Edouard. — XIX. Guillaume de Normandie, roi d'Angleterre. — XX. Ecrit de Lanfranc contre Béranger. — XXI. Réponses aux passages des pères. — XXII. Doctrine catholique. — XXIII. Eglises d'Allemagne. — XXIV. Saint Thibaud de Provins. — XXV. Saint Arialde, martyr. — XXVI. Légation à Milan. — XXVII. Suite du schisme de Florence. — XXVIII. Epreuve du feu. — XXIX. Hugues le blanc, légat en Espagne. — XXX. Concile d'Auch et de Toulouse. — XXXI. Mœurs du roi Henri. — XXXII. Il veut quitter sa femme. — XXXIII. Concile de Mayence. — XXXIV. Nouveaux évêques en Angleterre. — XXXV. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. — XXXVI. Lanfranc à Rome. — XXXVII. Monastères en Sardaigne. — XXXVIII. Dédicace du mont Cassin. — XXXIX. Charles nommé à l'évêché de Constance. — XL. Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople. — XLI. Romain Diogène pris par les Turcs. — XLII. Fin de saint Pierre Damien. — XLIII. Ses écrits. — XLIV. Cérémonies. — XLV. Discipline monastique. — XLVI. Fin d'Adalbert, archevêque de Brême. — XLVII. Adam de Brême, historien. — XLVIII. Etat du Nord. — XLIX. Suénon, roi de Danemark. — L. Saint Annon rentre en faveur. — LI. Concile d'Angleterre. — LII. Lettres de Lanfranc au pape. — LIII. Moines aux cathédrales d'Angleterre. — LIV. Concile de Rouen. — LV. Retraite de l'impératrice Agnès. — LVI. Robert, abbé de Richenou, déposé. — LVII. Retraite de saint Annon de Cologne. — LVIII. Concile d'Erford. — LIX. Fin d'Alexandre II. — LX. Mort de saint Jean Gualbert.

## LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

CHAP. I. Grégoire VII, pape. — II. Ses premières lettres. — III. Schisme à Milan. — IV. Saint Anselme, évêque de Lucques. — V. Hugues, évêque de Die. — VI. Landry, évêque de Maçon. — VII. Saint Etienne de Tiers. — VIII. Le pape travaille à pacifier l'Allemagne. — IX. Concile de Rome. — X. Evêché d'Olmutz rétabli. — XI. Légation en Allemagne. — XII. Rébellion des clercs concubinaires. — XIII. Lettres du pape pour l'Allemagne. — XIV. Projet de la croisade. — XV. Eglise de Venise. — XVI. Lettre contre Philippe, roi de France.

— XVII. Concile de Rouen. — XVIII. Ecrit de Guimond contre Béranger. — XIX. Fin de Suénon, roi de Danemark. — XX. Concile de Rome. — XXI. Herman de Bamberg, déposé. — XXII. Autres affaires d'Allemagne. — XXIII. Fin de saint Annon de Cologne. — XXIV. Concile de Londres. — XXV. Hildulf, archevêque de Cologne. — XXVI. Conjurat à Rome contre le pape. — XXVII. Lettre du pape au roi Henri. — XXVIII. Le pape déposé à Wormes. — XXIX. Le roi Henri déposé à Rome. — XXX. Autres excommuniés. — XXXI. Mort de Henri, évêque d'Utrecht. — XXXII. Lettre du pape sur l'excommunication des rois. — XXXIII. Lettres aux Allemands. — XXXIV. Eglise d'Afrique. — XXXV. Samuel de Maroc. — XXXVI. Assemblée de Tribur contre Henri. — XXXVII. Il passe en Italie. — XXXVIII. Comtesse Mathilde. — XXXIX. Le pape à Canosse. — XL. Absolution de Henri. — XLI. Indignation des Lombards. — XLII. Assemblée de Forstheim. — XLIII. Rodolphe élu roi. — XLIV. Incertitude du pape. — XLV. Plaintes des Allemands. — XLVI. Hugues, évêque de Die, légat en France. — XLVII. Concile d'Autun. — XLVIII. Donation de Mathilde. — XLIX. Affaires de France — L. Commencements de saint Anselme. — LI. Quatrième concile de Rome. — LII. Egilbert, archevêque de Trèves. — LIII. Plaintes de Manassés de Reims. — LIV. Lettres du pape à saint Hugues de Clugny. — LV. Odon, évêque d'Ostie. — LVI. Affaire de Dol, en Bretagne. — LVII. Cinquième concile de Rome. — LVIII. Michel Parapère, déposé. Nicéphore Botaniat, empereur. — LIX. Hugues, duc de Bourgogne, moine. — LX. Sixième concile de Rome. Rétractation de Béranger. — LXI. Primatie de Lyon. — LXII. Saint Stanislas, martyr. — LXIII. Légation en Angleterre. — LXIV. Soins des églises éloignées.

## LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

CHAP. I. Septième concile de Rome. Rodolphe confirmé roi. — II. Manassés de Reims condamné. — III. Guibert, antipape. — IV. Grégoire cherche le secours des Normands. — V. Mort du roi Rodolphe. — VI. Office romain reçu en Espagne. — VII. Office en s'elavon défendu. — VIII. Concile de Cillebone. — IX. Huitième concile de Rome. — X. Autre lettre sur l'excommunication des rois. — XI. Prétentions du pape sur tous ces royaumes. — XII. Le roi Henri devant Rome. — XIII. Nicéphore déposé. Alexis Comnène, empereur. — XIV. Saint Arnoul, évêque de Soissons. — XV. Geoffroy, évêque de Chartres. — XVI. Henri assiège Rome. — XVII. L'abbé Didier devant Henri. — XVIII. Lambert, usurpateur du siège de Téroane. — XIX. Saint Arnoul de Soissons en Flandre. — XX. Robert Guiscard délivre le pape. — XXI. Schismatiques abattus. — XXII. Assemblée de Bereach. — XXIII. Concile de Quedlimbourg. — XXIV. Concile de Mayence. — XXV. Mort de Grégoire VII. — XXVI. Ecrits du cardinal Bennon. — XXVII. L'abbé Didier élu pape. — XXVIII. Travaux de saint Anselme de Lucques. — XXIX. Ses écrits contre les schismatiques. — XXX. Sa mort. — XXXI. Victor III, pape. — XXXII. Translation de saint Nicolas. — XXXIII. Plaintes de Hugues de Lyon contre Victor. — XXXIV. Continuation du schisme. — XXXV. Concile de Bénévent. — XXXVI. Mort de Victor III. — XXXVII. Saint Canut martyr. — XXXVIII. Mort de Guillaume, roi d'Angleterre. — XXXIX. Fin de saint Arnoul de Soissons. — XL. Fin de Béranger. — XLI. Urbain II, pape. — XLII. Il passe en Sicile. — XLIII. Bernard, archevêque de Tolède, primat. — XLIV. Autres affaires d'Espagne. — XLV. Eglise d'Allemagne. — XLVI. Suite du schisme. — XLVII. Fin de Lanfranc. — XLVIII. Métropole de Tarragone. — XLIX. Concile de Melfe. — L. Saint Bruno, fondateur des chartreux. — LI. Eglise d'Allemagne. — LII. Lettre de Valtran et la réponse. — LIII. Lettre de Bernard de Constance. — LIV. Béranger, archevêque de Tarragone. — LV. Concile de Bénévent. — LVI. Eglises d'Espagne. — LVII. Eglises d'Allemagne. — LVIII. Frères convers. — LIX. Saint Ulric de Clugny. — LX. Coutumes de Clugny. — LXI. Odon, abbé de Saint-Martin de Tournay.

## LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

CHAP. I. Yves, évêque de Chartres. — II. Son décret. —

III. Concile d'Etampes. — IV. Erreurs de Roscelin de Compiègne. — V. Foulques, évêque de Beauvais. — VI. Le roi Philippe épouse Bertrade. — VII. Rétablissement de l'évêché d'Arras. — VIII. Pise, archevêché. — IX. Concile de Toyes. — X. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry. — XI. Il est calomnié. — XII. Sainte Marguerite, reine d'Ecosse. — XIII. Conrad se révolte contre l'empereur, son père. — XIV. Evêchés de Sicile. — XV. Suite de l'affaire d'Arras. — XVI. Affaires de Dol en Bretagne. — XVII. Geoffroy, abbé de Vendôme à Rome. — XVIII. Saint Nicolas Pérégryn. — XIX. Eglise d'Allemagne. — XX. Concile de Reims. — XXI. Concile d'Autun. — XXII. Concile de Plaisance. — XXIII. Autres affaires d'Italie. — XXIV. Le roi d'Angleterre irrité contre saint Anselme. — XXV. Assemblée de Rochingham. — XXVI. Saint Anselme reçoit le pallium. — XXVII. Le pape Urbain en France. — XXVIII. Concile de Clermont. — XXIX. Canons de ce concile. — XXX. Primatie de Lyon confirmée. — XXXI. Voyage de Pierre l'ermite. — XXXII. Croisade publiée. — XXXIII. Le pape dédie plusieurs églises. — XXXIV. Commencements de Robert d'Arbrisselles. — XXXV. Concile de Rouen. — XXXVI. Concile de Tours, etc. — XXXVII. Concile de Nîmes. — XXXVIII. Reliques de saint Antoine en France. — XXXIX. Sanction, évêque d'Orléans. — XL. Voyage des croisés. — XLI. Juifs massacrés. — XLII. Le pape en Italie. — XLIII. Eglises d'Espagne. — XLIV. Daimbert, archevêque de Sens. — XLV. Les croisés à Constantinople. — XLVI. Prise de Nicée. — XLVII. Siège d'Antioche. — XLVIII. Baudry, évêque de Noyon. — XLIX. Saint Anselme sort d'Angleterre. — L. Il séjourne à Lyon. — LI. Il vient à Rome. — LII. Son traité : Pourquoi Dieu s'est fait homme. — LIII. Siège de Capoue. — LIV. Saint Anselme veut renoncer à l'épiscopat. — LV. Monarchie de Sicile. — LVI. Concile des schismatiques. — LVII. Luden, archevêché. — LVIII. Prise d'Antioche. — LIX. Concile de Bari. — LX. Justification d'Ives de Chartres. — LXI. Jean II, évêque d'Orléans. — LXII. Concile de Rome. — LXIII. Saint Jean, évêque de Téroane. — LXIV. Fondation de Cîteaux. — LXV. Fin d'Urbain II. — LXVI. Prise de Jérusalem. — LXVII. Godefroy de Bouillon, roi.

## LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

CHAP. I. Pascal II, pape. — II. Mort de Godefroy. Baudouin, roi de Jérusalem. — III. Concile d'Anse. — IV. Saint Anselme à Lyon. — V. Mort de Guillaume le roux. Henri I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. — VI. Concile de Valence. — VII. Mort de l'antipape Guibert. — VIII. Concile de Poitiers. — IX. Commencements de saint Bernard de Tiron. — X. Saint Anselme en Angleterre. — XI. Norgaud, évêque d'Autun, rétabli. — XII. Etienne de Garlande, élu évêque de Beauvais. — XIII. Saint Anselme soutient le roi Henri. — XIV. Lettres du pape contre les investitures. — XV. Saint Anselme résiste au roi. — XVI. Son traité sur la procession du Saint-Esprit. — XVII. Ses lettres à Valéran de Naumbourg. — XVIII. Brunon, archevêque de Trèves. — XIX. Fin de saint Bruno. — XX. Concile de Rome. — XXI. Suite des investitures en Angleterre. — XXII. Concile de Londres. — XXIII. Suite de la croisade. — XXIV. Donation de Mathilde. — XXV. Saint Othon, évêque de Bamberg. — XXVI. Ses commencements. — XXVII. Suite de l'affaire d'Angleterre. — XXVIII. Saint Anselme retourne à Rome. — XXIX. Galon, évêque de Beauvais. — XXX. Transféré à Paris. — XXXI. Concile de Troyes. — XXXII. Saint Godefroy, évêque d'Amiens. — XXXIII. Concile de Beaugenci. — XXXIV. Concile de Paris. — XXXV. Saint Anselme encore à Lyon. — XXXVI. Brunon, archevêque de Trèves, à Rome. — XXXVII. Révolte de Henri contre l'empereur, son père. — XXXVIII. Réconciliation du roi d'Angleterre avec saint Anselme. — XXXIX. Odon, évêque de Cambrai. — XL. Apologie du clergé de Liège. — XLI. Henri le père renonce à la couronne. — XLII. Sa lettre au roi de France. — XLIII. Suite de la guerre civile. — XLIV. Mort de Henri IV. — XLV. Lettre de saint Hugues de Clugny au roi Philippe. — XLVI. Retour de saint Anselme en Angleterre. — XLVII. Saint Brunon de Segni. — XLVIII. Boémond en France. — XLIX. Reproches contre Robert d'Arbrisselles. — L. Fondation de Fontevraud. — LI. Concile de Guastale. — LII. Ber-



nard, évêque de Parme. — LIII. Le pape en France. — LIV. Conférence de Châlons. — LV. Concile de Troyes. — LVI. Concile de Londres. — LVII. Mort de Daimbert. Gêlin, patriarche de Jérusalem. — LVIII. Juridiction de cette église. — LIX. Eglise d'Angleterre. — LX. Mort de Philippe I<sup>er</sup>. Louis le gros, roi de France. — LXI. Raoul le vert, archevêque de Reims. — LXII. Fin de saint Anselme de Cantorbéry. — LXIII. Ses écrits. — LXIV. Thomas, archevêque d'York. — LXV. Fin de saint Hugues de Clugny. — LXVI. Mort d'Alphonse VI, roi de Castille.

### LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

CHAP. I. Le roi Henri V en Italie. — II. Conventions entre le pape et lui. — III. Le roi fait arrêter le pape. — IV. Résistance des Romains. — V. Le pape accorde les investitures. — VI. Il est blâmé par son église. — VII. Brunon de Segni retourne à son évêché. — VIII. Léon de Marsique, évêque d'Ostie. — IX. Mort de Nicolas le grammairien. — X. Bogomiles hérétiques. — XI. Leurs erreurs. — XII. Concile de Latran contre les investitures. — XIII. Concile de Vienne. — XIV. Lettres d'Ives de Chartres sur les investitures. — XV. Geoffroy de Vendôme blâme le pape. — XVI. Ambassade de Constantinople à Rome. — XVII. Eglise de Jérusalem. — XVIII. Gaudry, évêque de Laon, massacré. — XIX. Fondation de Savigny en Normandie. — XX. Fondation de Tiron. — XXI. Observance de Clteaux. — XXII. Commencement de saint Bernard. — XXIII. Il rassemble des compagnons. — XXIV. Il entre à Clteaux. — XXV. Guillaume de Champeaux. — XXVI. Raoul, archevêque de Cantorbéry. — XXVII. Concile de Cépéran. — XXVIII. Retraite de saint Godefroy d'Amiens. — XXIX. Concile de Beauvais. — XXX. Guignes, prieur de la Chartreuse. — XXXI. Anselme, légat en Angleterre. — XXXII. Saint Bernard, abbé de Clairvaux. — XXXIII. Fin d'Ives de Chartres. — XXXIV. Fin de Robert d'Arbrisselles. — XXXV. Fin de Bernard de Tiron. — XXXVI. L'empereur en Italie. — XXXVII. Concile de Latran. — XXXVIII. Pierre de Grosolan, archevêque de Milan. — XXXIX. Sédition à Rome contre le pape. — XL. Albert, archevêque de Mayence, contre l'empereur. — XLI. L'empereur devant Rome. — XLII. Turstain, élu archevêque d'York. — XLIII. Suite de l'histoire de saint Bernard. — XLIV. Ses premiers miracles. — XLV. Monastères d'Aquitaine. — XLVI. Mort de Pascal II. — XLVII. Gélase II, pape. — XLVIII. Sa fuite. — XLIX. Bourdin, antipape. — L. Gélase à Rome. — LI. Baudouin II, roi de Jérusalem. — LII. Mort de l'empereur Alexis Comnène. — LIII. Pauliciens convertis. — LIV. Constitutions d'Alexis. — LV. Monastère de la Pleine de Grâce. — LVI. Le pape Gélase en Provence. — LVII. Commencements de saint Norbert. — LVIII. Il vient trouver le pape. — LIX. Concile de Rouen. — LX. Réduction de Saragosse. — LXI. Mort de Gélase II.

### LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

CHAP. I. Calliste II, pape. — II. Concile de Toulouse. Manichéens. — III. Députation vers l'empereur. — IV. Turstain ordonné archevêque d'York. — V. Concile de Reims. — VI. Conférence de Mouson. — VII. Frédéric, évêque de Liège. — VIII. Suite du concile de Reims. — IX. Suite de l'histoire de saint Norbert. — X. Fin de saint Vital de Savigny. — XI. Conférence de Gisors. — XII. Synode de Rouen. — XIII. Constitutions de Clteaux. — XIV. Brunon de Trèves reçu par le pape. — XV. Primatie de Vienne. — XVI. Le pape Calliste à Rome. — XVII. Fondation de Prémontré. — XVIII. Canonisation de Saint-Arnoù de Soissons. — XIX. Edmer élu évêque de Saint-André. — XX. Concile de Maplouse. — XXI. Pierre Abailard condamné. — XXII. Ses commencements. — XXIII. Fin de l'antipape Bourdin. — XXIV. Liberté de l'église de Sens. — XXV. Assemblée de Wirtzburg. — XXVI. Ecrits de Geoffroy de Vendôme sur les investitures. — XXVII. Eglise d'Angleterre. — XXVIII. Pierre le vénérable, abbé de Clugny. — XXIX. Alger et ses écrits. — XXX. Accord sur les investitures. — XXXI. Concile de Latran. — XXXII. Suger, abbé de Saint-Denis. — XXXIII. Fin de saint Etienne de Grammont. — XXXIV.

Saint Norbert à Anvers. — XXXV. Guibert, abbé de Nogent. — XXXVI. Mort de Calliste II. Honorius II, pape. — XXXVII. Mission de saint Othon en Poméranie. — XXXVIII. Conversion de Pirits. — XXXIX. Conversion de Stetin, Vellin, etc. — XL. Mort de Henri V. Lothaire II, roi d'Allemagne. — XLI. Hildebert, archevêque de Tours. — XLII. Premiers écrits de saint Bernard. — XLIII. Concile de Londres. — XLIV. Saint Norbert, archevêque de Magdebourg. — XLV. Schisme à Clugny. — XLVI. Matthieu, cardinal. — XLVII. Première lettre de saint Bernard. — XLVIII. Son apologie. — XLIX. Apologie de Pierre de Clugny. — L. Schisme au mont Cassin. — LI. Guerre en Pouille. — LII. Charles le bon, comte de Flandre. — LIII. Concile de Troyes. — LIV. Ordre des templiers. — LV. Eglise latine d'Orient. — LVI. Saint Bernard, devoirs des évêques. — LVII. Constitutions de Guignes. — LVIII. Affaire d'Etienne de Paris. — LIX. Saint Bernard, du libre arbitre, etc. — LX. Conversion de l'abbé Suger. — LXI. Réunion d'Argenteuil à Saint-Denis. — LXII. Suite de l'histoire d'Abailard. — LXIII. Henri renonce à l'évêché de Verdun.

### LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

CHAP. I. Mort d'Honorius. Innocent II, pape. Anaclet, antipape. — II. Ses lettres. — III. Roger, roi de Sicile, schismatique. — IV. Fin de saint Hugues de Grenoble. — V. Concile d'Etampes. — VI. Innocent en France. — VII. Reconnu en Allemagne. — VIII. Vient à Saint-Denis. — IX. Concile de Reims. — X. Sacre de Louis le jeune. — XI. Suite du concile de Reims. — XII. Saint Norbert persécuté. — XIII. Second voyage de saint Othon en Poméranie. — XIV. Eglise de Jérusalem. — XV. Le pape à Clairvaux. — XVI. Lettres de saint Bernard pour lui. — XVII. Vulgrin, archevêque de Bourges, pour Innocent. — XVIII. Traité d'Arnoul de Séz contre les schismatiques. — XIX. Fin d'Hildebert de Tours. — XX. Exemption de dîmes à Clteaux. — XXI. Le pape en Italie. — XXII. Lothaire couronné empereur. — XXIII. Thomas de Saint-Victor tué. — XXIV. Concile de Pise. — XXV. Saint Bernard à Milan. — XXVI. Fin du cardinal Matthieu. — XXVII. Retour de saint Bernard. — XXVIII. L'abbé Rupert et ses écrits. — XXIX. Saint Bernard en Aquitaine. — XXX. Conversion du duc Guillaume. — XXXI. Sermons de saint Bernard sur le cantique. — XXXII. Exhortations aux templiers. — XXXIII. Pénitence de Pons de Laraze. — XXXIV. Mort de Henri I<sup>er</sup>. Etienne, roi d'Angleterre. — XXXV. L'empereur Lothaire en Italie. — XXXVI. Tentative du roi Roger sur le mont Cassin. — XXXVII. Troisième voyage de saint Bernard en Italie. — XXXVIII. Le pape et l'empereur en Campanie. — XXXIX. L'empereur arbitre entre le pape et les moines du mont Cassin. — XL. Ambassade de Constantinople près de Lothaire. — XLI. Rainald, abbé du mont Cassin, déposé. — XLII. Mort de l'empereur Lothaire. — XLIII. Mort du roi Louis le gros. — XLIV. Saint Bernard à Salerne. — XLV. Mort de l'antipape Anaclet. — XLVI. Mort de Girard, frère de saint Bernard. — XLVII. Election d'un évêque de Langres. — XLVIII. Lettres de saint Bernard sur ce sujet. — XLIX. Conrad III, roi des Romains. — L. Albéric, légat en Angleterre. — LI. Concile de Londres. — LII. Foucher, archevêque de Tyr. — LIII. Raoul, patriarche d'Antioche. — LIV. Concile général de Latran. — LV. Arnoul de Bresse, condamné. — LVI. Schismatiques déposés. — LVII. Le roi Roger fait sa paix avec le pape. — LVIII. Saint Malachie d'Irlande. — LIX. Il va à Rome. — LX. Evêques d'Angleterre. — LXI. Abailard renouvelle ses erreurs. — LXII. Concile de Sens. — LXIII. Lettres de saint Bernard. — LXIV. Son traité contre Abailard. — LXV. Samson, archevêque de Reims. — LXVI. Lettres contre Arnoul de Bresse. — LXVII. Condamnation d'Abailard. — LXVIII. Sa fin. — LXIX. Guillaume de Saint-Thierry. — LXX. Lettres de saint Bernard sur la conception. — LXXI. Traité du précepte et de la dispense. — LXXII. Hugues de Saint-Victor. — LXXIII. Saint Pierre, archevêque de Tarantaise. — LXXIV. Raoul, patriarche d'Antioche, déposé. — LXXV. Baudouin III, roi de Jérusalem. — LXXVI. Condamnation des écrits de Constantin Chrysomale. — LXXVII. Guillaume, archevêque d'York. — LXXVIII. Pierre de

la Châtre, archevêque de Bourges. — LXXIX. Lettres de saint Bernard pour lui. — LXXX. Tentative pour l'évêché de Tournay. — LXXXI. Ecrits de Pierre de Clugny.

### LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

CHAP. I. Mort d'Innocent. Célestin II, pape. — II. Mort de Jean Comnène. Manuel, empereur. — III. Jugements contre les bogomiles. — IV. Mort de Célestin. Lucius II, pape. — V. Dol soumis à l'archevêché de Tours. — VI. Lettres des Romains au roi Conrad. — VII. Mort de Lucius. Eugène III, pape. — VIII. Lettres de saint Bernard. — IX. Robert Pullus, cardinal. — X. Le pape à Viterbe. — XI. Seconde croisade publiée. — XII. Le pape à Rome. — XIII. Evêché de Tournay. — XIV. Croisade en France. — XV. Saint Bernard empêche de tuer les juifs. — XVI. Il va en Allemagne. — XVII. Ses miracles. — XVIII. Parlement d'Etampes. — XIX. Croisade en Allemagne. — XX. Othon de Frisingue. — XXI. Autres croisades d'Allemands. — XXII. Réforme à Sainte-Geneviève. — XXIII. Erreurs de Gilbert de la Poirée. — XXIV. Henriciens hérétiques. — XXV. Saint Bernard à Toulouse. — XXVI. Hérétiques de Cologne. — XXVII. Côme, patriarche de Constantinople, déposé. — XXVIII. Voyage de deux rois croisés. — XXIX. Mauvais succès de la croisade. — XXX. Croisades des Saxons. — XXXI. Concile de Reims. — XXXII. Erreurs de Gilbert condamnées. — XXXIII. Milon, évêque de Téroüane. — XXXIV. Guillaume, archevêque d'York, déposé. — XXXV. Réunion de Savigny à Clteaux. — XXXVI. Primatie de Tolède. — XXXVII. Révelations de sainte Hildgarde. — XXXVIII. Le pape à Clairvaux. — XXXIX. Saint Gilbert de Sempringam. — XL. Saint Etienne d'Obasine. — XLI. Fin de saint Malachie. — XLII. Conférences d'Anselme d'Havelsberg avec les Grecs. — XLIII. Lettre de saint Bernard à l'abbé Suger. — XLIV. Henri de France, évêque de Beauvais. — XLV. Premier livre de la considération. — XLVI. Défense de saint Bernard sur la croisade. — XLVII. Seconde livre de la considération. — XLVIII. Pierre de Clugny à Rome. — XLIX. Sa lettre au roi Roger. — L. Eglises du Nord. — LI. Vicelin, évêque d'Oldembourg. — LII. Patriarches de Constantinople. — LIII. Chute de Nicolas de Clairvaux. — LIV. Mort de l'abbé Suger. — LV. Le roi Louis séparé d'Aliénor. — LVI. Mort de Conrad. Frideric I<sup>er</sup>, roi. — LVII. Guicman transféré à Magdebourg. — LVIII. Troisième livre de la considération, appellations. — LIX. Exemptions. — LX. Derniers livres de la considération. — LXI. Jourdain, légat en Allemagne. — LXII. Archevêchés d'Irlande. — LXIII. Alain, évêque d'Auxerre. — LXIV. Henri, archevêque de Mayence, déposé. — LXV. Mort d'Eugène III. Anastase IV, pape. — LXVI. Saint Bernard à Metz. — LXVII. Sa mort.

### LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

CHAP. I. Fin de saint Guillaume, archevêque d'York. — II. Mort d'Etienne. Henri II, roi d'Angleterre. — III. Mort d'Anastase. Adrien IV, pape. — IV. Fin d'Arnoul de Bresse. — V. Entrevue du pape et du roi Frédéric. — VI. Députation des Romains. — VII. Frédéric couronné empereur. — VIII. Mort de Vicelin. Gérold, évêque d'Oldembourg. — IX. Le pape s'éloigne de Rome. — X. Mort de Roger. Guillaume, roi de Sicile. — XI. Eglise grecque. — XII. Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. — XIII. Plaintes du patriarche contre eux. — XIV. Accord du pape avec le roi de Sicile. — XV. Jean de Sarisbéry près du pape. — XVI. Le pape donne l'Irlande au roi d'Angleterre. — XVII. Biens des évêques décadés. — XVIII. Saint Elisabeth de Schonauge. — XIX. Fin de Pierre le vénérable. — XX. Saint Guillaume de Malaval. — XXI. Patriarcat de Grade. — XXII. Privilege de Saint-Martin de Bel. — XXIII. Différent entre le pape Adrien et l'empereur. — XXIV. Lettres des évêques allemands au pape. — XXV. Le pape apaise l'empereur. — XXVI. Fin d'Othon de Frisingue. — XXVII. Assemblée de Roncaille. — XXVIII. Gratien et son décret. — XXIX. Guy de Blandrate élu archevêque de Ravenne. — XXX. Autre querelle entre le pape et l'empereur. — XXXI. Le pape détourne le roi de France du

voyage d'Espagne. — XXXII. Ordre de Calatrava. — XXXIII. Hugues de Champfleuri, chancelier de France. — XXXIV. Pierre Lombard, maître des sentences. — XXXV. Jean de Sarisbéry et ses écrits. — XXXVI. Suite des différents entre le pape et l'empereur. — XXXVII. Mort d'Adrien. Alexandre III, pape, et Octavien antipape. — XXXVIII. Lettres pour Alexandre. — XXXIX. Lettre pour Octavien. — XL. Députation pour l'empereur à Alexandre. — XLI. Concile de Pavie. — XLII. Jugement en faveur d'Octavien. — XLIII. Suites du concile de Pavie. — XLIV. Saint Eberard de Saltzburg. — XLV. Lettre contre le concile de Pavie. — XLVI. Lettres d'Arnoul de Lisieux. — XLVII. Lettre de Jean de Sarisbéry. — XLVIII. Alexandre reconnu en France et en Angleterre. — XLIX. Hérétiques punis en Angleterre. — L. Alexandre reconnu en Palestine. — LI. Amaury, patriarche de Jérusalem. — LII. Milon II, évêque de Téroüane. — LIII. Saint Pierre de Tarentaise pour Alexandre. — LIV. Concile de Toulouse. — LV. Concile de Lodi. — LVI. Translation des trois rois. — LVII. Le pape Alexandre en France. — LVIII. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. — LIX. Ses commencements. — LX. Conférence à Saint-Jean de Laune. — LXI. Voyage du roi de Danemarck en Allemagne. — LXII. Alexandre honoré par les rois de France et d'Angleterre. — LXIII. Concile de Tours. — LXIV. Suite de la vie de saint Thomas de Cantorbéry. — LXV. Saint Anthelme, évêque de Bellay.

### LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

CHAP. I. Commencement de division entre le roi Henri et saint Thomas. — II. Eglise d'Allemagne. — III. Assemblée de Clarendon. — IV. Coutumes d'Angleterre. — V. Thomas refuse de les approuver. — VI. Rupture entre le roi et lui. — VII. Mort d'Octavien. Guy de Créme, antipape. — VIII. Concile de Northampton. — IX. Thomas condamné. — X. Il se retire en France. — XI. Il est bien reçu du roi Louis. — XII. Envoyés d'Angleterre devant le pape. — XIII. Thomas devant le pape. — XIV. Ses parents bannis. — XV. Fermé de saint Gilbert de Sempringam. — XVI. Thomas à Pontigny. — XVII. Assemblée de Wirtzburg. — XVIII. Plaintes du pape contre le roi d'Angleterre. — XIX. Sa défense. — XX. Retour du pape Alexandre à Rome. — XXI. Lettre d'Arnoul de Lisieux à Thomas. — XXII. Canonisation de Charlemagne. — XXIII. Thomas, légat en Angleterre. — XXIV. Conférence de Chinon. — XXV. Thomas excommunié Jean d'Oxford, etc. — XXVI. Concile de Londres. Appel. — XXVII. Lettre au pape. — XXVIII. Lettre à Thomas. — XXIX. Sa réponse. — XXX. Il est chassé de Pontigny. — XXXI. Négociation de Jean d'Oxford à Rome. — XXXII. Conférence avec l'impératrice Mathilde. — XXXIII. Guillaume et Othon, légats. — XXXIV. L'empereur Frédéric en Italie. — XXXV. L'empereur Manuel envoie au pape Alexandre. — XXXVI. Constitution sur les fêtes. — XXXVII. Question sur l'égalité du père et du fils. — XXXVIII. Autres constitutions pour l'église grecque. — XXXIX. Eglise d'Alexandrie. — XL. Milan rebâti. — XLI. L'empereur Frédéric devant Rome. — XLII. Il est excommunié par Alexandre. — XLIII. Arrivée des légats en Normandie. — XLIV. Conférence de Gisors. — XLV. Conférence d'Argentan. — XLVI. Appel contre Thomas. — XLVII. Ses plaintes au pape et aux cardinaux. — XLVIII. Absolutions surprises. — XLIX. Sédition à Reims. — L. Manichéens en Flandre et en Bourgogne. — LI. L'empereur feint de quitter le schisme. — LII. Fondation d'Alexandrie de la paille. — LIII. Manuel envoyé encore au pape Alexandre. — LIV. Conversion des Rugiens. — LV. Eglise d'Allemagne.

### LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

CHAP. I. Conférence de Montmirail. — II. Le roi Louis console saint Thomas. — III. Saint Thomas emploie les censures ecclésiastiques. — IV. Sa lettre au cardinal d'Ostie. — V. Gratien et Vivien, nonces vers le roi d'Angleterre. — VI. Eglise d'Allemagne. — VII. Conférence de Domfront. — VIII. Conférence de Caen. — IX. Guillaume de Champagne, archevêque de Sens. — X. Or-



donnance du roi d'Angleterre contre le pape. — XI. Conférence de Saint-Denis. — XII. Autre députation du pape au roi d'Angleterre. — XIII. Thomas renouvelle les censures. — XIV. Eglise de Hongrie. — XV. Eglise de Sicile. — XVI. Lettre du pape au sultan d'Iconie. — XVII. Commission à l'archevêque de Rouen et à l'évêque de Nevers. — XVIII. Saint Godric, ermite. — XIX. Conférence de Théorien avec les Arméniens. — XX. Autre conférence. — XXI. Couronnement du jeune roi d'Angleterre. — XXII. Plaintes de Thomas sur ce sujet. — XXIII. Paix entre le roi et Thomas. — XXIV. Il en donne part au pape. — XXV. Frédéric feint de vouloir finir le schisme. — XXVI. Lettre du pape pour l'Angleterre. — XXVII. Thomas prépare son retour. — XXVIII. Il arrive en Angleterre. — XXIX. Il refuse d'absoudre les excommuniés. — XXX. Conjuratation contre sa vie. — XXXI. Arrivée des meurtriers. — XXXII. Son martyre. — XXXIII. Affliction du roi d'Angleterre. — XXXIV. Députation vers le pape. — XXXV. Foulques, évêque d'Etonie. — XXXVI. Saladin, sultan d'Egypte. — XXXVII. Le roi d'Angleterre en Irlande. — XXXVIII. Concile de Cassel. — XXXIX. Absolution du roi d'Angleterre. — XL. Concile d'Avranches. — XLI. Canonisation de saint Thomas. — XLII. Royaume de Jérusalem. — XLIII. Assassins. — XLIV. Voyage de Benjamin. — XLV. Rabins fameux. — XLVI. Richard élu archevêque de Cantorbéry. — XLVII. Guerre civile en Angleterre. — XLVIII. Canonisation de saint Bernard. — XLIX. Fin de saint Pierre de Tarentaise. — L. Richard de Cantorbéry sacré. — LI. Pénitence du roi d'Angleterre. — LII. Albert, archevêque de Salzbourg, déposé. — LIII. Lambert le bègue à Liège. — LIV. Concile de Londres. — LV. Exemptions des moines. — LVI. Alexandrie, évêché. — LVII. Ordre militaire de Saint-Jacques. — LVIII. Hugucion, légat en Angleterre. — LIX. Vivien, légat en Ecosse. — LX. Jean de Sarisbéry, évêque de Chartres. — LXI. Pierre Commestor. — LXII. Concile d'Alby. Manichéens. — LXIII. Fin de saint Galdin de Milan.

#### LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

CHAP. I. Frédéric résolu à quitter le schisme. — II. Le pape à Venise. — III. A Ferrare. — IV. Réconciliation de l'empereur avec le pape. — V. Paix jurée. — VI. Conrad transféré de Mayence à Salzbourg. — VII. Lettre du pape au prêtre Jean. — VIII. Ecrits de Hugues Ethérien. — IX. Absalon, évêque de Lundén. — X. Guillaume de Paris, abbé en Danemarck. — XI. Pierre, cardinal de Saint-Chrysogone, légat en France. — XII. Manichéens à Toulouse. — XIII. Autres en Albigeois. — XIV. Fin de saint Anthelme de Bellay. — XV. Saint Hildegarde. — XVI. Alexandre III rentre à Rome. — XVII. Soumission de l'antipape Calliste. — XVIII. Convocation d'un concile général. — XIX. Guillaume, archevêque de Tyr. — XX. Troisième concile de Latran. — XXI. Ses canons. — XXII. Peines contre les hérétiques. — XXIII. Erreur de Pierre Lombard. — XXIV. Evêques d'Allemagne. — XXV. Saint Laurent de Dublin. — XXVI. Couronnement de Philippe de France. — XXVII. Schisme en Ecosse. — XXVIII. L'antipape Lando se soumet. — XXIX. Mort de Louis VII. Philippe-Auguste roi. — XXX. Pierre de Celles, évêque de Chartres. — XXXI. Question du dieu de Mahomet. — XXXII. Mort de Manuel. Alexis couronné empereur. — XXXIII. Eglise latine d'Orient. — XXXIV. Eglise d'Angleterre. — XXXV. Henri, légat, poursuit les Albigeois. — XXXVI. Mort d'Alexandre III. Lucius III, pape. — XXXVII. Affaire de Dol en Bretagne. — XXXVIII. Fin d'Arnould de Lisieux. — XXXIX.

Scandale en l'abbaye de Grestain. — XL. Enfants tués par les juifs. — XLI. Juifs chassés de France. — XLII. Latins massacrés à Constantinople. — XLIII. Andronic appelé à Constantinople. — XLIV. Etat du royaume de Jérusalem. — XLV. Boémond, prince d'Antioche, excommunié. — XLVI. Réunion des maronites. — XLVII. Archevêché de Montréal en Sicile. — XLVIII. Mort de Christien. Conrad, archevêque de Mayence. — XLIX. Subside accordé au pape. — L. Mort du jeune roi d'Angleterre. — LI. Andronic, empereur de Constantinople. — LII. Entreprise de l'abbé de Fulde. — LIII. Concile de Vérone. — LIV. Décret contre les hérétiques. — LV. Origine des Vaudois. — LVI. Suite du concile de Vérone. — LVII. Ambassadeur de Jérusalem en France. — LVIII. En Angleterre. — LIX. Baudouin, archevêque de Cantorbéry. — LX. Thessalonique prise par les Siciliens. — LXI. Mort d'Andronic. Isaac l'ange, empereur de Constantinople.

#### LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

CHAP. I. Mort de Lucius. Urbain III, pape. — II. Chronique de Godefroy de Viterbe. — III. Différents entre le pape et Frédéric. — IV. Plaintes de l'empereur contre le pape. — V. Lettre des évêques allemands. — VI. Eglise de Livonie. — VII. Saint Hugues, évêque de Lincoln. — VIII. Concile de Dublin. — IX. Guy de Lusignan, roi de Jérusalem. — X. Bataille de Tibériade. — XI. Jérusalem prise par Saladin. — XII. Mort d'Urbain. Grégoire VIII, pape. — XIII. Sa mort. Clément III, pape. — XIV. Son traité avec les Romains. — XV. Décime saladin. — XVI. Fin du schisme d'Ecosse. — XVII. Conférence de la Ferté-Bénard. — XVIII. Mort de Henri II, roi d'Angleterre. — XIX. Richard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. — XX. Sédition contre les juifs. — XXI. Evêchés d'Angleterre. — XXII. Voyage de l'empereur Frédéric. — XXIII. Sa mort. Henri IV, empereur. — XXIV. Concile de Rouen. — XXV. Voyage des rois de France et d'Angleterre. — XXVI. Mort de Guillaume Tancrede, roi de Sicile. — XXVII. Joachim, abbé en Calabre. — XXVIII. Mort de Clément III. Célestin III, pape. — XXIX. Couronnement de l'empereur Henri VI. — XXX. Prise d'Acre par les croisés. — XXXI. Chevaliers teutoniques. — XXXII. Eglise d'Alexandrie. — XXXIII. Combat d'Arsof. — XXXIV. Mort de Baudouin, archevêque de Cantorbéry. — XXXV. L'évêque d'Elie chassé d'Angleterre. — XXXVI. Poursuites contre lui à Rome. — XXXVII. Légats refusés en Normandie. — XXXVIII. Saint Albert, évêque de Liège. — XXXIX. Etienne, évêque de Tournay. — XL. Ordre du Val-des-Choux. — XLI. Le roi Richard pris par le duc d'Autriche. — XLII. Hubert archevêque de Cantorbéry. — XLIII. Philippe épouse Ingeberge et la quitte. — XLIV. Retour du roi Richard. — XLV. Plaintes contre Geoffroy, archevêque d'York. — XLVI. Fermeté de saint Hugues de Lincoln. — XLVII. Punition du duc d'Autriche. — XLVIII. Monaco, patriarche de Jérusalem. — XLIX. Dosithée, patriarche de Constantinople. — L. Théodore Balsamon et ses écrits. — LI. Alexis l'ange, empereur. — LII. Concile d'York. — LIII. L'archevêque Geoffroy suspens. — LIV. L'empereur Henri, roi de Sicile. — LV. Croisade publiée. — LVI. Concile de Montpellier. — LVII. Le roi Philippe se remarie. — LVIII. Mort de Maurice. Eudes de Sully, évêque de Paris. — LIX. Question sur l'eucharistie. — LX. Prison de l'évêque de Beauvais. — LXI. Croisade des Allemands. — LXII. Mort de Henri IV. Philippe et Othon, rois des Romains. — LXIII. Eglise du Nord. — LXIV. Saint Homébon de Crémone.







931

Fleury

Histoire ecclésiastique

N. 520 814

FEB 10 1946

F63  
P4

COLUMBIA UNIVERSITY



0026060345

76182232



